

Larousse, Pierre. Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle, français, historique, géographique, mythologique, bibliographique, littéraire, artistique, scientifique, etc., etc., Contre-Cxyz. 1869.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- *La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- *La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- *des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- *des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

GRAND
DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DU XIX^E SIÈCLE

FRANÇAIS, HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE, MYTHOLOGIQUE, BIBLIOGRAPHIQUE
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, SCIENTIFIQUE, ETC., ETC.

comprenant :

LA LANGUE FRANÇAISE; LA PRONONCIATION; LES ÉTYMOLOGIES; LA CONJUGAISON DE TOUS LES VERBES IRRÉGULIERS;
LES RÈGLES DE GRAMMAIRE; LES INNOMBRABLES ACCEPTIONS ET LES LOCUTIONS FAMILIÈRES ET PROVERBIALES; L'HISTOIRE;
LA GÉOGRAPHIE; LA SOLUTION DES PROBLÈMES HISTORIQUES; LA BIOGRAPHIE DE TOUS LES HOMMES REMARQUABLES, MORTS OU VIVANTS;
LA MYTHOLOGIE; LES SCIENCES PHYSIQUES, MATHÉMATIQUES ET NATURELLES; LES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES;
LES PSEUDO-SCIENCES; LES INVENTIONS ET DÉCOUVERTES; ETC., ETC., ETC.

PARTIES NEUVES :

LES TYPES ET LES PERSONNAGES LITTÉRAIRES; LES HÉROS D'ÉPOPÉES ET DE ROMANS; LES CARICATURES
POLITIQUES ET SOCIALES, LA BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE; UNE ANTHOLOGIE DES ALLUSIONS FRANÇAISES, ÉTRANGÈRES, LATINES
ET MYTHOLOGIQUES; LES BEAUX-ARTS ET L'ANALYSE DE TOUTES LES ŒUVRES D'ART;

PAR PIERRE LAROUSSE

| | |
|---|-------------------|
| « Le dictionnaire est à la littérature d'une nation ce que le fondement, avec ses fortes assises, est à l'édifice. » | DUPANLOUP. |
| « Fais ce que dois, advienne que pourra. » | DEVISE FRANÇAISE. |
| « La vérité, toute la vérité, rien que la vérité. » | DROIT CRIMINEL. |
| « Cécyl est un livre de bonne foy. » | MONTAIGNE. |
| « Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair. » | ADAM. |

TOME CINQUIÈME

PARIS

ADMINISTRATION DU GRAND DICTIONNAIRE UNIVERSEL

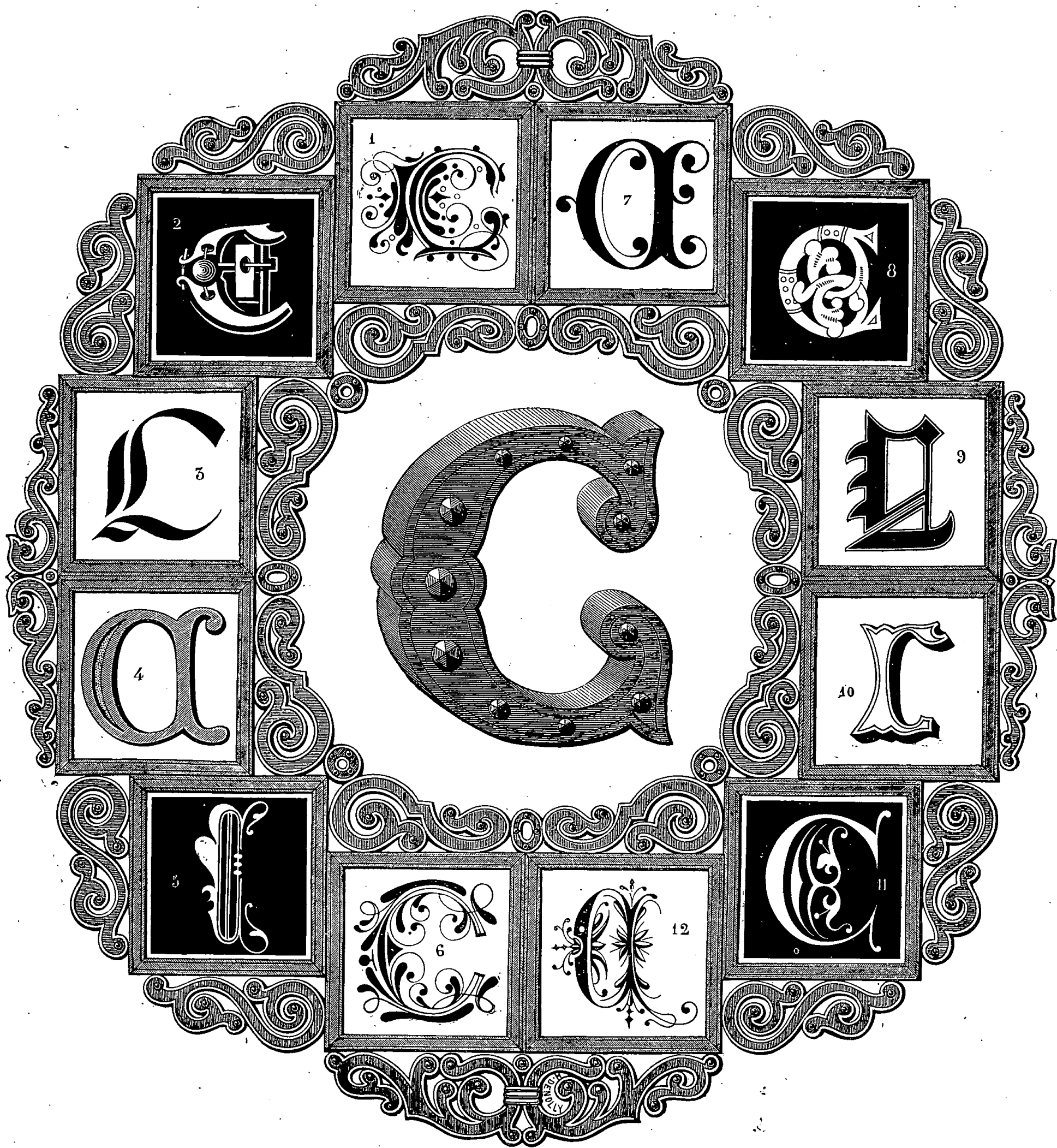
19, RUE MONTPARNASSE, 19

1869

GRAND
DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DU XIX^E SIÈCLE

Tout exemplaire non revêtu de ma griffe sera réputé contrefait et poursuivi suivant toute la rigueur des lois.

A handwritten signature in cursive script, appearing to read "Laroche", with a large, stylized flourish extending from the end.



- 1 — Tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de Munich. — XII^e siècle.
 2 — Alphabet lapidaire de Turin. — XV^e siècle.
 3 — Tiré du missel du cardinal Cornelius. — XVII^e siècle.
 4 — Tiré d'un manuscrit du XVI^e siècle.
 5 — Lettres bullatiques d'Italie. — XVI^e siècle.
 6 — Tiré d'un manuscrit de Venise. — XV^e siècle.

- 7 — Tiré d'inscriptions sépulcrales de Vienne (Autriche). — XIV^e siècle.
 8 — Tiré d'un évangélaire de la Bibliothèque royale de Munich. — XI^e siècle.
 9 — Écriture d'église du XIV^e siècle.
 10 — Tiré d'inscriptions sépulcrales lapidaires de Naples. — XIII^e siècle.
 11 — Tiré de la Bible du surintendant Fouquet. — XIII^e siècle.
 12 — Alphabet vénitien du XVII^e siècle.



CONTRE prép. (kon-tre — lat. *contra*, même sens). Dans la direction opposée à : *Aller contre le vent. Nager contre le courant. Travailler du bois contre le fil.* Contrarier la nature, c'est *ramer contre le courant.* (Beauchêne.) Il est aussi malaisé de contraindre la volonté d'une femme que de mener une barque contre le vent. (Mme Desbordes-Valmore.) Il immédiatement en face; au contact : *Se heurter front contre front. Deux sièges placés l'un contre l'autre. Une planche appliquée contre un mur. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus et les bras entrelacés comme des serpents, chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi.* (Fén.) Si l'on combattait de près comme autrefois, une mêlée de neuf heures de bataillon contre bataillon, d'escadron contre escadron, et d'homme contre homme, détruirait des armées entières. (Volt.)

Dans le fond de mon âme agitant ma pensée,
Je restai là rêveur, et la tête baissée,
Debout contre un tombeau.

TH. GAUTIER.

— En prenant pour but : *Tirer contre les vaisseaux ennemis. On oppose des arguties aux principes comme on jette des pierres contre une montagne.* (De Bonald.)

— Exprime l'attaque, l'opposition, l'hostilité : *Se battre contre l'ennemi. Lutter contre la tyrannie. Conspirer contre le pouvoir. Être irrité contre ses enfants. Agir contre la loi. Se marier contre la volonté de ses parents. Nous ne pouvons rien contre la vérité, mais*

pour la vérité. (Boss.) Un conquérant est un homme que les dieux, irrités contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colère. (Fén.) On doit se consoler aisément quand on n'a contre soi que ceux qui se déclarent contre le bien. (La Rochef.) Il y a un grand éloge à faire du bon goût : c'est qu'il réprouve toujours ce qui est contre la raison. (Mme de Genlis.) Notre histoire ne présente que des débats de moines contre moines, de docteurs contre docteurs, de grands contre grands, de nobles contre vilains. (Volt.) Jansénistes contre molinistes, gens de parlement contre gens d'église, gens de lettres contre gens de lettres, courtisans contre courtisans, financiers contre le peuple, femmes contre maris, parents contre parents; c'est une guerre éternelle. (Volt.) Le pouvoir absolu des rois s'est établi contre les grands avec l'appui des peuples. (Mme de Staël.) L'indulgence pour le vice est une conspiration contre la vertu. (Barthé.) La morale de La Rochefoucauld est une calomnie contre l'humanité. (Rigault.) La servitude est un état contre nature. (Ch. Comte.) Le matérialisme est une doctrine contre nature, une doctrine abjecte. (Lacordaire.) Qui est contre Dieu est contre l'humanité. (Lacordaire.) La première plainte d'une femme contre son mari, portée à l'homme qui la trouve aimable, est un appel en adultère. (Mme Péric-Candeille.) La propriété, n'étant jamais adéquate à son objet, est un droit contre la nature et la raison. (Proudh.) Je suis pour l'aisance et le travail de tous, contre le luxe et l'oisiveté de quelques-uns. (E. de Gir.)

J'ai toujours été, je suis et je serai toujours pour toutes les libertés contre tous les despotismes. (E. de Gir.) A l'église, les femmes ont toutes l'air de prier contre quelqu'un. (Mme de Gir.) Si la révolte contre le pouvoir peut être légitime, c'est assurément contre la tyrannie d'un despote. (Latena.) C'est l'amour de la propriété qui arme le voleur contre le droit de propriété. (J. Simon.)

J'ai parlé contre moi, j'agis contre ma sœur.

CORNEILLE.

Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie!

CORNEILLE.

Que Rome se déclare ou pour ou contre nous.

CORNEILLE.

De Joad contre moi je sais les injustices.

RACINE.

Ils n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.

RACINE.

Va, va, petit mari, ne crains rien de ma foi;

Les noirceurs ne feront que blanchir contre moi.

MOLIÈRE.

Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,

Je ne m'élève point contre la Providence.

VOLTAIRE.

A-t-on vu quelquefois, dans les plaines d'Afrique,

Déchirant à l'envi leur propre république,

Lions contre lions, parents contre parents,

Combattre follement pour le choix des tyrans?

BOILEAU.

— Exprime aussi la défense, la protection, le recours, le remède, le préservatif : *Se prémunir contre un danger. S'assurer contre*

l'incendie. Chercher un remède contre la rage. Depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus d'asile sur la terre contre l'injustice et la violence. (Montesq.) Le courage a plus de ressources contre les disgrâces que la raison. (Vauven.) Les plaisirs de la pensée sont des remèdes contre les blessures du cœur. (Mme de Staël.) Le travail est une meilleure ressource contre l'ennui que le plaisir. (Trublet.) Il n'est point d'asile contre le danger des opinions. (Chateaub.) Il est souvent plus nécessaire de défendre sa fortune contre certains amis que contre ses ennemis. (Goddet.) La crainte a plus d'efficacité contre les intérêts que contre les passions, contre les passions que contre les idées. (Guizot.) Il n'y a pas de remparts contre la justice et le droit. (Ledru-Rollin.) La religion est l'appui de tout ce qui souffre contre tout ce qui domine sur la terre. (P. Leroux.)

Faites-vous un rempart des fils contre la mère.

CORNEILLE.

Contre cet accident j'ai pris mes sûretés.

MOLIÈRE.

Et contre mes fureurs je trouve, en mes deux fils,

Deux enfants révoltés et deux rivaux junis.

CORNEILLE.

— Exprime la proportion, la quantité relative, et signifie *Sur*, pour un nombre de : *Echanger dix contre cinq. Il y a cent à parier contre un. Il y a dix hommes qui mangent le revenu des terres contre un laboureur.* (Montesq.) Dans les ouvrages de l'art, vous avez dix mille barbouillages contre un chef-

d'œuvre. (Volt.) *Un homme peut penser telle misère qu'il voudra, et il y a mille à parier contre un que la religion a devancé sa pensée et préparé le remède.* (Chateaub.) *Exprime l'échange, le troc : Les hommes ne savent pas tout ce qu'ils gagneraient à échanger leur égoïsme contre un peu de bienveillance.* (Sannial-Dubay.)

— Tenir contre un, Résister à : *Il ne put tenir contre mes reproches. Ce général ne pouvait tenir contre une armée aussi nombreuse.*

— Mes pleurs, belle Eriphile, Ne tiendront pas longtemps contre les soins d'Achille. RACINE.

— Avoir contre soi, Avoir pour obstacle, pour objection : *Il a contre lui son passé. Vous avez contre vous un homme très-puissant. Vous n'avez que votre âge, votre air et votre visage contre vous.* (Regnard.) *La femme a tout contre elle : nos défauts, sa timidité, sa faiblesse ; elle n'a pour elle que son art et sa beauté.* (J.-J. Rouss.)

— Envers et contre tous, Malgré l'opposition, de tout le monde : *Soutenir envers et contre tous la légitimité de ses prétentions. Défendre envers et contre tous le parti de quelqu'un.*

— Elever autel contre autel, Faire schisme, créer une église dans une église, un parti dans un parti.

— Loc. prov. *C'est le pot de terre contre le pot de fer*, Se dit lorsqu'une personne faible veut lutter contre quelqu'un de fort et de puissant, ou seulement s'allier à lui. *Le fin contre fin ne vaut rien pour doubleure*, Il ne faut pas associer des personnes également rusées.

— Mar. *Naviguer contre vent et marée*, Avoir le vent debout et la marée contraire. *Fig. Aller contre vent et marée*, Poursuivre obstinément ses projets, malgré toutes les difficultés, en dépit de tous les obstacles.

— Adverbial. En sens opposé, d'une façon contraire : *Parler pour et contre. Voter contre. Pour moi, je suis contre. Quand on fit cette proposition, toute l'assemblée se leva contre. Les avocats plaidants ont dans l'une des poches de leur sac les raisons pour, et dans l'autre poche les raisons contre.* (Cormen.)

— Loc. adv. *Tout contre*, Tout auprès : *Son appartement était tout contre.* (Hamilt.)
Si votre Majesté désire qu'on lui montre
Ce pitoyable objet, il est ici tout contre.

MAIRET.
Porte tout contre, Porte entre-bâillée : *En s'en allant il referme la porte, qui reste tout contre.* (Scribe.) *Je pousse la porte au hasard, elle était tout contre ; elle s'ouvre.* (V. Hugo.)

— Ci-contre, En regard, vis-à-vis : *Vous trouverez ci-contre les détails relatifs à cette dépense.*

— Là-contre, Contre cela ; en opposition à la chose dont il s'agit : *Qui diantre peut aller là-contre ?* (Mol.) *Assurément que vous avez raison, si vous le voulez ; on ne peut pas aller là-contre ; mais si vous ne le voulez pas, ce serait peut-être une autre affaire.* (Mol.)

— Jeux. *Faire contre*, Demander à faire le jeu, après un autre qui avait demandé d'abord : *J'ai trop peu de jeu pour faire contre. Vous n'avez pas assez beau jeu pour faire contre.* *Fig. Faire opposition : Le parlement n'était occupé qu'à faire contre au régent, à établir son autorité sur les ruines de la sienne.* (St-Sim.) *D'Harcourt ne craignait pas de faire contre aux ministres, dans les entretiens qu'il avait avec le roi.* (St-Sim.) *Cette expression a vieilli ; on peut cependant l'employer encore.*

— Rem. *Contre* s'emploie comme préposition inséparable dans une foule de mots composés, tels que *contre-allée, contre-partie* ; nous donnons à leur place alphabétique ceux que l'usage a consacrés, sans nous engager à citer tous ceux du même genre que les écrivains peuvent créer au besoin, car une pareille nomenclature exigerait la reproduction de presque tous les substantifs, les adjectifs et les verbes du dictionnaire.

— **CONTRE** s. m. (kon-tre). Ce qui est contre, ce qui est opposé : *Soutenir le pour et le contre. On parle diversement de cette affaire, il faut en savoir le pour et le contre. La chose n'est pas sans difficulté, il y a du pour et du contre. Ainsi vont les opinions, se succédant du pour au contre, selon ce qu'on a de lumière.* (Pasc.)

— Argot. Consommation que l'on joue contre la consommation d'un autre.

— Jeux. Celui qui fait contre : *Le contre paye double.* (Acad.) *Il Au billard. Se dit de l'action d'une bille qui, ayant été frappée par une autre, revient ensuite frapper celle-ci : Faire un contre. Jouer le contre. Eviter le contre.*

— Mus. Nom que l'on donnait anciennement aux voix d'alto, parce qu'elles faisaient les parties destinées à faire harmonie contre une autre partie.

— Escrim. Mouvement de la pointe de l'épée, qui, partant du point où l'on est en garde, revient s'y fixer après avoir décrit un cercle.

— Techn. Outil dont le formier se sert pour fendre le bois.

— Mar. *Courir à contre*, Tenir une route opposée : *Ces deux goélettes courent à con-*

TRE. *Être à contre*, Tenir, avec le même vent, des bordées différentes, de façon à se croiser. *Être brassé à contre*, Se dit des voiles lorsqu'on met le vent sur l'une et qu'on le conserve dans l'autre.

— Loc. adv. *Par contre*, En revanche, par compensation : *Si plusieurs des essais de Buffon sont heureux, quelques autres par contre ne le sont pas.* Cette locution, généralement condamnée par les grammairiens, est universellement usitée. Il n'est, d'ailleurs, pas impossible de la justifier, en admettant que *contre* y est pris substantivement, ce que prouve surabondamment la présence de la préposition *par*.

— Encycl. Escrim. Un *contre* est un cercle exécuté par la pointe de l'épée, qui, partant du point où l'on est en garde, revient s'y fixer après avoir accompli son parcours. L'avantage du *contre* est de rencontrer le fer adverse dans toutes les directions, et ensuite de reprendre l'épée de l'adversaire dans une ligne où il n'est pas couvert. Aussi ne partageons-nous pas, d'accord en cela avec Cordelois et nombre de tireurs émérites, l'avis de Grisière, lorsqu'il écrit : « Les *contres* sont les parades de l'incertitude, car il est évident que, lorsqu'on a jugé le coup de l'adversaire, il est plus prompt de prendre la parade simple du coup qu'il vous porte. » La réflexion du célèbre maître d'armes se trouve détruite par cette simple observation, qu'il est impossible de prévoir, au moment où l'épée ennemie commence son mouvement, quel est le coup qui vous sera porté ; de plus, une parade simple permet à l'adversaire de dégager, de couper, etc., en un mot de recommencer son attaque sous une nouvelle forme, nécessitant ainsi une seconde et souvent une troisième parade, tandis que le *contre* éloigne le fer, ne lui permet pas de seconde attaque, et, enfin, permet au tireur de reprendre sans se découvrir sa garde primitive. Aussi pensons-nous que les *contres*, soit de tierce, soit de quarte, suivant qu'ils ont lieu de gauche à droite ou de droite à gauche, sont les plus sûres et les plus usuelles de toutes les parades. Cette observation ne saurait être contestée ; elle est prouvée d'ailleurs par ce seul fait que, dans les salles d'armes, les élèves sont, avant tout, habitués à faire des *contres*, et que les tireurs les plus exercés, alors même qu'ils ne prennent plus de leçons, ne négligent jamais cet exercice, que l'on peut dire le plus essentiel de l'escrime ; car dès que l'on sait prendre le *contre* avec à-propos, on ne redoute que médiocrement les coups qui vous sont portés.

— **CONTRE, ÊE** adj. (kon-tre — rad. contre). Contrefait. *Fig. Vieux mot.*

— **CONTRE-ABOUT** ou **CONTRABOUT** s. m. Anc. jurisp. Syn. de **CONTRE-PAN**.

— **CONTRE-ACCUSATION** s. f. Accusation portée contre un accusateur : *Récourir aux subtilités de contre-accusation.* (Du Bellay.) *Pl. CONTRE-ACCUSATIONS.*

— **CONTRE-À-CONTRE** adv. Mar. Côte à côte, très-près l'un de l'autre sans se toucher : *Ces navires sont contre-à-contre.*

— **CONTRE-AIMÉ, ÊE** part. passé du v. *Contre-aimer* :

Sicéle vraiment heureux, siècle d'or estimé,
Où toujours l'aimoureux se voyait contre-aimé.
RONSARD.

— **CONTRE-AIMER** v. a. ou tr. Aimer de son côté, payer de retour :
Tant plus elle est aimée, et tant plus elle prend
Plaisir à contre-aimer.
RONSARD.

Fig. Vieux mot.

— **CONTRE-ALIZÉ** adj. m. Se dit des vents opposés aux vents alizés : *Vents contre-alizés.*

— **CONTRE-ALLÉE** s. f. Allée latérale, parallèle à une allée principale : *Deux belles contre-allées plantées de vieux tilleuls très-touffus mènent de la place à un boulevard circulaire.* (Balz.)

— **CONTRE-AMIRAL** s. m. Officier général de marine, d'un grade immédiatement inférieur à celui de vice-amiral : *Les contre-amiraux s'appelaient autrefois chefs d'escadre. Le contre-amiral a rang de général de brigade.* (Bouillet.) *Les contre-amiraux commandent les divisions des armées navales et les escadres.* (Bouillet.) *Officier général de la marine anglaise ou hollandaise, qui a le troisième rang dans le commandement d'une flotte.*

— Par ext. Vaisseau qui porte le contre-amiral : *Le contre-amiral venait de sauter.*

— Encycl. Les *contre-amiraux* portent deux épaulettes en or mat à grosses torsades, dont le corps est orné d'une ancre brodée d'or et de deux étoiles en argent. D'après l'art. 4 de la loi du 14 mai 1837, nul ne peut être promu au grade de *contre-amiral* s'il ne réunit au moins trois années de commandement à la mer dans le grade de capitaine de vaisseau, ou s'il ne compte quatre années de ce grade, dont deux, au moins, de service à la mer en qualité de commandant commissionné d'une division navale de trois bâtiments de guerre.

— **CONTRE-APPAUMÉE** adj. Blas. Se dit des mains ouvertes et montrant le dos, leur position ordinaire étant de montrer la paume. *Fig. Très-rare.*

— **CONTRE-APPEL** s. m. Nouvel appel qui se

fait pour s'assurer de l'exactitude du premier : *Il n'était présent ni à l'appel ni au contre-appel.* Les **CONTRE-APPELS**, dans les casernes, ont ordinairement lieu la nuit, pour s'assurer que tous les permissionnaires sont bien rentrés ou lorsque l'on suppose l'absence de quelque militaire.

— Escrim. Appel d'un des combattants contraire à celui qu'a fait son adversaire.

— **CONTRE-APPLÉGÉ, ÊE** part. passé du v. *Contre-appléger* : *Héritier contre-applégé.*

— **CONTRE-APPLÈGEMENT** s. m. Anc. jurisp. Opposition formée aux applègements ; opposition formée à la complainte de celui qui voulait recouvrer la possession d'un héritage.

— **CONTRE-APPLÉGER** v. a. ou tr. (Prend un e devant a et o après le g : *Je contre-applégai, nous contre-applégeons*). Ancienne jurisp. S'opposer à la complainte de celui qui voulait rentrer en possession d'un héritage.

— **CONTRE-APPROCHE** s. f. Art milit. Nom que l'on donne à des travaux de sape exécutés dans les sièges par le défenseur, pour se porter en avant sur les flancs de l'assaillant, et prendre ses tranchées à revers. *Fig. Ligne de contre-approche*, Tranchée simple ou double, consolidée par des gabions, qui part ordinairement du glacis de la demi-lune d'un front collatéral, s'avance dans la campagne jusqu'à 25 ou 30 m., et là se termine par une petite flèche.

— **CONTRE-ARC** s. m. Mar. Partie d'un navire qui est située sous les pieds de la mâture. *Pl. CONTRE-ARCS.*

— **CONTRE-ARCATURE** s. f. Archit. Festons découpés en plusieurs sens.

— **CONTRE-ARÉTIER** s. m. Constr. Ardoise placée avant celle qui est coupée obliquement pour former l'arétier.

— **CONTRE-ASSAILLIR** v. a. ou tr. Faire une attaque opposée à une autre attaque : *Plusieurs assaillants ont divertit l'ennemi en le contre-assaillant.* (Du Bellay.) *Fig. Vieux mot.*

— **CONTRE-ASSEMBLÉE** s. f. Assemblée faite en opposition à une autre assemblée : *Tenir des contre-assemblées. Nous résolûmes une contre-assemblée de noblesse.* (De Retz.)

— **CONTRE-ASSIÉGER** v. a. ou tr. Assiéger à son tour : *Contre-assiéger l'assiégeant.*

— **CONTRE-ATTAQUE** s. f. Art milit. Travaux que les assiégés exécutent pour attaquer à leur tour les lignes d'attaque de l'assiégeant : *Des contre-attaques.*

— **CONTRE-AUBE** s. f. Petite aube placée en dedans et en sens inverse de l'aube d'une roue hydraulique, pour rejeter le liquide loin de l'axe de la roue, après qu'il a produit son effet : *Les roues de côté ne diffèrent des roues à aubes planes frappées en dessous que parce qu'elles reçoivent l'eau par déversement, et que leurs jantes sont garnies de contre-aubes destinées à empêcher l'écoulement du fluide dans la roue.*

— **CONTRE-AUGMENT** s. m. Anc. jurisp. Droit qu'avait le mari de retenir une partie de la dot de sa femme prédécédée. *Pl. CONTRE-AUGMENTS.*

— **CONTRE-AVEU** s. m. Aveu qu'on oppose à un autre aveu : *Faire des contre-aveux.*

— Anc. cout. Opposition du défendeur qui s'affirmait propriétaire des meubles revendiqués.

— **CONTRE-AVIS** s. m. Avis contraire : *Ecouter les avis et les contre-avis.*

— **CONTRE-BALANCÉ, ÊE** part. passé du v. *Contre-balancer*. Balancé par une autre chose : *Poids contre-balancés.*

— Mis dans une sorte de pondération qui établit l'harmonie : *Dans les arts, tout ce qui est vigoureux ou saillant a besoin d'être contre-balancé pour n'être pas dur ou heurté.*

— Fig. Etabli dans un équilibre moral : *Des raisons contre-balancées par d'autres. Des passions contre-balancées par des intérêts. L'autorité de Sigismond fut presque toujours contre-balancée par les privilèges des princes et des villes.* (Volt.)

— **CONTRE-BALANCER** v. a. ou tr. (Prend une cédille sous le c devant a, o : *Je contre-balançai, nous contre-balançons*). Faire équilibre à : *Un poids qui en contre-balance un autre.*

— Harmoniser, équilibrer, pondérer : *Le peintre a besoin de tout contre-balancer, ses clairs, ses ombres, ses figures.*

— Fig. Compenser, harmoniser, établir dans un équilibre moral ou dans une sorte d'égalité : *La puissance de Crassus contre-balançait celle de Pompée et de César.* (Boss.) *Il est des circonstances où le serment de vingt hommes ne contre-balançait pas l'invraisemblance du fait.* (Grimm.) *L'enthousiasme seul peut contre-balancer la tendance à l'égoïsme.* (Mme de Staël.) *Quant les journaux sont libres, les avantages de la liberté contre-balancent ses inconvénients.* (B. Const.) *Une seule passion peut contre-balancer toutes les autres : c'est l'enthousiasme de la vertu.* (C. Pég.) *La femme est imbécile par nature ; il semble que, pour contre-balancer l'éminente supériorité que ses délicates perceptions lui donnent sur nous, le ciel ait mis à dessein dans son cœur une vanité aveugle.* (G. Sand.)

Se contre-balancer v. pron. S'équilibrer l'un par l'autre : *Ces deux poids se contre-balancent.*

— Fig. Se compenser l'un par l'autre ; être égal l'un à l'autre : *Ses défauts et ses qualités se contre-balancent. Dans un gouvernement bien constitué, les pouvoirs doivent se contre-balancer. Le bien et le mal ne se contre-balancent pas toujours.*

— **CONTRE-BALANCIER** s. m. Mécan. Balancier en bois ou en fonte, qui est attelé d'un côté à la mâtresse tige d'une pompe, et chargé de l'autre de contre-poids que l'on peut faire varier à volonté.

— **CONTREBANDE** s. f. (kon-tre-ban-de — de l'espagn. *contra*, contre ; *banda*, ban, ordonnance). Introduction clandestine de marchandises prohibées ou soumises à des droits dont on fraude le trésor : *Marchandises de contrebande. Faire la contrebande. Introduire des marchandises en contrebande. Les droits d'entrée excessifs ont fait dégénérer le commerce en contrebande.* (Raynal.) *Quand la douane ferme hermétiquement les barrières, la contrebande les franchit.* (L. Faucher.) *La contrebande est une action innocente en elle-même, et que les lois seules rendent criminelle.* (J.-B. Say.) *Il s'est fait dans les industries protégées des fortunes scandaleuses, la contrebande aidant.* (Toussenel.)

— Par ext. Marchandises introduites en fraude : *Un bâtiment chargé de contrebande. L'amer de la contrebande.*

— Fig. Introduction clandestine, frauduleuse, d'un objet quelconque : *Voltaire avait des correspondants à Cadix et à Madrid ; la contrebande de nos pensées était favorisée par ceux mêmes qui étaient chargés de la prévenir.* (Lamart.)

— Fam. *Etre de contrebande*, Se dit de tout ce qui n'est pas légitime, de tout ce qui n'est pas permis, de tout ce qui se fait en cachette : *Des amours de contrebande. Il est plaisant que le Machiavel soit permis, et que l'antidote soit de contrebande.* (Volt.)

— *Homme de contrebande, Visage de contrebande*, Personne qui s'est introduite dans une société sans y être appelée, sans avoir aucun titre, et qui, pour cette raison, y est mal vue, qui y inspire de la défiance : *Votre frère est tout à fait dans la dévotion, sa femme entre dans ses sentiments ; je suis la plus méchante, mais pas assez pour être de contrebande.* (Mme de Sév.) *Je n'osais prendre la liberté de regarder les autres, de peur qu'on ne démolât, dans mon peu d'assurance, que j'étais une figure de contrebande.* (Mariv.)

— Droit des gens. *Contrebande de guerre*, Introduction par le commerce des neutres, dans les pays belligérants, des marchandises pouvant servir à la guerre, et prohibées comme telles ; marchandises prohibées à ce titre : *Faire la contrebande de guerre. Les armes, le soufre, le salpêtre sont contrebande de guerre.*

— Blas. Nom donné quelquefois à la barre, parce qu'elle est le contraire de la bande. *Fig. Peu usité.*

— Encycl. Econ. soc. et législat. Dans tous les pays, la législation a fait de la *contrebande* un délit, qui, suivant les circonstances, a été réprimé plus ou moins sévèrement. Economistes et moralistes se sont trouvés d'accord pour constater que, dans la plupart des cas, le délit de *contrebande* était l'œuvre d'une législation financière et commerciale vicieuse, et le résultat de la folie et de l'ignorance du législateur plutôt que le fait de la dépravation des individus qui s'y livrent. « Créer, dit Mac-Culloch, au moyen de droits élevés, une tentation irrésistible pour commettre un délit, puis punir des hommes pour avoir commis ce délit, est un acte subversif de tout principe de justice. Cela révolte le sentiment naturel du peuple, et l'amène à témoigner de la sympathie à des êtres pervers, comme le sont en général les contrebandiers. » Les prohibitions et les droits exagérés ne sont pas les seules causes de la *contrebande*, elle est aussi très-souvent le résultat de la corruption et de l'esprit de prodigalité et de gaspillage notoire des gouvernements. Adam Smith fait remarquer qu'en pareils cas les lois établies pour protéger le revenu de l'Etat sont très-peu respectées, très-peu de gens se font une conscience de frauder ce revenu, lorsqu'ils trouvent une occasion sûre et facile de le faire. Témoigner quelque scrupule d'acheter des marchandises de *contrebande*, ce qui est en définitive encourager la violation des lois fiscales, et tout ce que cette violation entraîne avec elle, serait regardé dans presque tous les pays comme un de ces traits de pédantisme et d'hypocrisie qui, bien loin de faire bon effet, ne servirait qu'à donner une opinion très-désavantageuse de la probité de celui qui affecterait une morale si rigoriste. » Le même écrivain fait ainsi ressortir les désordres sociaux qu'entraîne toujours la *contrebande*. « L'indulgence du public encourage, dit-il, le contrebandier à continuer son métier, dans lequel on l'accoutume à ne voir en quelque sorte qu'une innocente industrie, et, quand il se trouve près d'être atteint par les rigoureuses lois de l'impôt, il est le plus souvent disposé à défendre par la force ce qu'il considère comme sa propriété. Après avoir débuté par être plutôt imprudent que criminel, il finit presque toujours par devenir un audacieux et déterminé viola-

teur des lois de la société. Les inconvénients sociaux de la contrebande n'ont pas moins frappé le vulgarisateur français de la science créée par le philosophe écossais. « La contrebande », dit Jean-Baptiste Say, accoutume à violer les lois, ce qui déverse sur les bonnes lois la déconsidération que devraient encourir les mauvaises seulement. Elle établit une inégalité de frais pour les mêmes produits, et donne aux gens qui ne se font aucun scrupule de violer les règles établies un avantage sur ceux qui les respectent. Enfin, les punitions qu'encourent les contrebandiers ont ceci d'affligeant, que leur crime, bien que réel, puisqu'ils ont sciemment violé les lois, n'a réellement pas lésé la société, et a même parfois eu l'avantage d'obliger le fisc, ou obligé des industries protégées outre mesure à modérer leur avidité. »

La contrebande a été le correctif des prohibitions absolues. Elle a empêché que ces prohibitions existassent complètement en fait. L'entrée des tissus de l'Inde, et notamment des châles de Cachemire, fut longtemps prohibée en Angleterre, et cependant les châles et les mousselines d'Asie n'y ont jamais manqué. Toutes les fois que le prix d'un objet surpasse les frais de production et la prime à payer à un contrebandier pour son entrée, il se trouve toujours des gens disposés à braver pour ce profit les dangers personnels et la honte qui accompagne toujours plus ou moins une action illicite. Dès que la science économique eut conquis sa place et fut parvenue à se faire plus ou moins écouter par les gouvernants, elle s'attacha à démontrer tous les avantages que le monde recueillerait de la suppression des barrières, qui tendent à séparer les Etats de la république universelle, barrières qui ont pour inconvénient d'amener les lois à considérer comme criminelles des actions innocentes en elles-mêmes, et à punir des gens qui, parfois, travaillent en fait à la prospérité générale. Cet enseignement de la science a longtemps tardé à se traduire en faits pratiques. Ce n'est que depuis une époque relativement récente que les gouvernements et les intérêts industriels ont commencé à soupçonner que les lignes de douanes, les cordons de troupes, les pénalités sévères étaient d'impuissants instruments contre la contrebande, et que le meilleur moyen de supprimer cette industrie illégale, c'était de lui enlever son caractère lucratif. La prime payée aux contrebandiers est, en effet, d'autant plus élevée que la contrebande est plus difficile, plus dispendieuse et plus dangereuse. Le risque que courent les contrebandiers est plus grand et se paye plus cher lorsque les frontières sont faciles à garder et lorsqu'elles sont défendues par plusieurs lignes de douaniers, se contrôlant mutuellement. Cependant la situation insulaire de la Grande-Bretagne n'a jamais empêché la contrebande de s'y faire. Les gouvernements éclairés ont compris cette question avant les intérêts industriels; aussi sont-ils arrivés les premiers, à la suite des économistes, à condamner le système des prohibitions absolues et à lui substituer des droits un peu au-dessous de la prime de contrebande, de manière que le négociant trouvât toujours son profit à payer la prime à l'administration plutôt qu'aux contrebandiers. Les intérêts industriels et les intérêts fiscaux ont combattu assez longtemps cette substitution. Le maintien de la prohibition se fondait selon eux sur ce que la faculté d'introduire une marchandise en payant des droits procurait des facilités pour frauder les droits eux-mêmes, et nuisait à la découverte des contraventions; toute marchandise pouvant exister légalement dans les magasins et se vendre publiquement, puisqu'elle est censée avoir acquitté les droits du moment qu'elle est en dedans des frontières. En raisonnant ainsi, on perdait de vue qu'en rendant la contrebande peu lucrative on en diminuait considérablement les cas. Dans certaines circonstances, la contrebande était tellement dans l'intérêt national, que les gouvernements fermaient les yeux. Ainsi les fabriques de toile de Turure étaient obligées de se servir pour une partie de leur fabrication de cotons filés anglais. Ces articles étant prohibés, il fallait bien, à moins de vouloir la fermeture de ces fabriques, consentir à ce qu'ils fussent introduits en contrebande, tant que dura la prohibition.

En France, les causes de la contrebande ont été et sont encore, dans une certaine mesure, à la fois le résultat des lois destinées à protéger l'industrie manufacturière et des lois purement fiscales. Les réformes douanières faites à la suite des traités de commerce conclus après l'enquête de 1860 ont considérablement réduit l'entrée en contrebande des blanches, des fils de chanvre, de lin et de coton; mais la contrebande sur le tabac, le sucre et le café est restée aussi active qu'auparavant, sur les frontières suisses, prussiennes et belges, et restera ainsi tant que la diminution des droits n'aura pas rendu ces articles aussi bon marché en France qu'à l'étranger. On persuaderait difficilement à la population frontalière qu'elle outre-passe son droit naturel et se livre à un acte immoral quand elle profite du voisinage d'un magasin belge, allemand, suisse, italien ou espagnol, pour se procurer, en les payant moins cher, les marchandises dont elle fait usage. En articles tels que tabac, sucre et café, la population frontalière fait le plus de contrebande possible, et profite de celle qu'on fait pour elle. Cette

contrebande paraît si naturelle aux gens qui consomment ce qu'ils introduisent eux-mêmes en fraude, qu'on appelle cela aller aux provisions. Cette contrebande, n'étant pas très-facile à une certaine distance des frontières, passe alors entre les mains des contrebandiers revendeurs. Une grande partie de cette sorte de contrebande est faite par des gens qui ont une autre profession, notamment par les conducteurs de diligence et les colporteurs. Une troisième espèce de contrebande, et de toutes la plus considérable, c'est la contrebande à commission. Les trois quarts de ses opérations portent sur le tabac; l'autre quart, beaucoup plus important par les sommes qui y sont engagées, porte sur les filés, les tulles, les blanches et les broderies. Cette contrebande constitue une industrie spéciale. Les hommes qui en sont les intermédiaires principaux, appelés chefs de bande, arrivent à la fin à perdre toute notion du bien et du mal. Cependant, quoique leur moralité soit très-peu solide, lorsqu'il s'agit du respect dû à la vérité ou aux lois de leur pays, les chefs de bande ont, en général, une sorte de probité contrebandière. Il est très-rare qu'ils trahissent l'expéditeur qu'ils servent ou le destinataire auquel ils portent les marchandises, et s'ils sont poursuivis, ils n'abandonnent leurs paquets qu'à la dernière extrémité; non pas seulement parce qu'ils sont intéressés par un cautionnement à leur conservation, mais aussi par amour-propre et par désir de remplir les conventions faites. Les chefs de bande emploient comme auxiliaires un personnel de porteurs dont la moralité laisse encore plus à désirer. Ce personnel se compose d'étrangers chassés de leur pays pour des délits ou des crimes ne comportant pas l'extradition, de bûcherons, d'ouvriers industriels sans ouvrage et de militaires en congé. Ceux de ces porteurs qui vivent exclusivement de cette industrie sont, en général, des hommes à tout faire et à tout entreprendre, prêts à compromettre aussi bien leur vie que celle d'autrui. Comme auxiliaires, les chefs de bande emploient également des chiens, qu'il est souvent très-dangereux d'arrêter. La charge imposée à ces animaux leur cause parfois de telles fatigues qu'ils en deviennent enragés. Dans la contrebande à commission, les chefs de bande et leurs porteurs ne sont qu'intermédiaires. L'expéditeur et le destinataire sont des négociants, et ce sont eux seuls qui, en cas de saisie, supportent la perte qui en résulte. Tantôt cette perte se répartit également entre le destinataire et l'expéditeur, tantôt c'est le destinataire qui seul la supporte. De tous les pays du monde, l'Espagne est celui où l'opinion publique est la plus indulgente aux contrebandiers et à la contrebande. Là, les contrebandiers ont su s'organiser d'une manière encore plus complète qu'en France, et sur un pied presque militaire. On trouve parmi eux des hommes d'une valeur sérieuse, et il n'est pas rare de rencontrer, même dans les hauts grades de l'armée, des hommes qui s'enorgueillissent d'avoir fait leurs premières armes dans le noble corps des contrebandiers.

La sévérité des moyens employés pour la répression de la contrebande a varié suivant les temps. En Angleterre, en France, en Espagne, lorsque cette contrebande s'exerçait sur des objets produisant de gros revenus au Trésor, la répression, à certaines époques, fut terrible. Cette répression était entre les mains d'une juridiction spéciale, armée du droit de prononcer des peines perpétuelles, voire même la peine de mort. Les temps modernes ont amené un certain adoucissement dans les châtiements. Toutes les fois que la contrebande n'est pas accompagnée de violences et de voies de fait, elle n'est punie que de l'amende et de la prison. L'administration a la faculté de réduire, *ad libitum*, la durée et la quantité des condamnations, faculté dont elle use, en général, très-largement. En 1816, lors de la discussion de la loi du 28 avril, constitutive de notre système douanier, il se trouva bien des députés pour demander la peine de mort ou tout au moins les travaux forcés contre les contrebandiers qui, à leurs yeux, devaient être considérés comme des voleurs; mais ces rigueurs parurent démesurées, même à la chambre introuvable, qui s'en tint aux pénalités proposées par le projet de loi.

— *Contrebande de guerre.* Peu de questions ont donné lieu à des solutions aussi diverses, aussi embrouillées, aussi pleines de passion que celles qui ont trait à la contrebande de guerre. Pourtant, les doctrines qui semblent prévaloir aujourd'hui sur ce sujet entre les nations civilisées sont à peu près celles du droit primitif. Un homme lutte avec son semblable, une tribu attaque la tribu voisine, il est tout simple que celui qui est étranger à la lutte s'abstienne de fournir à un des adversaires le moyen d'écraser l'autre en lui remettant des armes ou tout autre engin de guerre. Toute la difficulté en cette matière est dans la distinction entre les objets qui sont de nature à augmenter les chances militaires de l'un des belligérants et ceux qui rentrent dans la catégorie des matières qui font l'objet du commerce ordinaire, et dont on ne peut empêcher la libre circulation.

Il ne semble pas que, durant le moyen âge, aucun traité spécial ait réglé ces matières ardues. Dans ce temps-là, qui fut par excellence le règne de la force, l'oubli du principe de neutralité commençait à la limite que lui fixait le caprice du belligérant; il servait de

prétexte à la guerre et à la conquête. Une violation flagrante, continue et même séculaire de la neutralité, est celle que se sont permise pendant si longtemps les Génois, les Vénitiens et autres peuples navigateurs du moyen âge. Pendant que la chrétienté et l'islamisme continuaient leurs guerres permanentes, les peuples de marchands allaient d'un camp dans l'autre, et transportaient autant de poudre ou d'armes blanches que d'épices et d'étoffes des Indes. La contrebande de guerre fut prise plus au sérieux quand ils'agit de querelles entre les nations chrétiennes. Les belligérants ne se contentèrent plus, comme dans les temps barbares, de frapper et de punir ceux qui fournissaient des armes à l'ennemi, sans s'occuper de la nationalité du coupable. On fit des traités spéciaux avec des neutres, mais la limite qui sépare les marchandises ordinaires de celles qui sont une véritable contrebande de guerre fut longtemps mal fixée. De même qu'on devait plus tard se faire du système protecteur dit colbertisme une machine de guerre, on se fit de la question de contrebande un moyen de destruction contraire à toutes les lois humaines. Il est peu de guerres plus héroïques que la guerre soutenue par les Pays-Bas contre l'Espagne. La querelle était envenimée par la question religieuse, et les Espagnols, voulant arriver à l'extermination de ceux qu'ils considéraient comme des rebelles, osèrent considérer les vivres comme une contrebande de guerre. Deux traités conclus par eux avec l'Angleterre et la France, l'un en 1604, l'autre en 1630, ratifièrent cette doctrine impitoyable. Enfin, l'Europe trouva un fil conducteur, une sorte de loi réglant la matière dans le traité des Pyrénées, œuvre de Mazarin. L'article 12 de ce traité, signé le 7 novembre 1659, contient une énumération qui eut longtemps force de loi, même entre les nations étrangères au conflit terminé par le cardinal. On fixa nominativement les objets réputés contrebande de guerre. Cette énumération ne contient que des armes; il n'est pas question de denrées. Enfin le traité d'Utrecht, qui termina la longue guerre de la succession d'Espagne, reprit, en les expliquant, les maximes du traité des Pyrénées; il énuméra, parmi les métaux, les substances alimentaires, les tissus et les matières en général, les objets qui, dans certains cas, seraient considérés comme objets de contrebande. Les deux traités des Pyrénées et d'Utrecht, dont l'un marque l'aurore du règne de Louis XIV, et l'autre son déclin, sont restés pour le monde civilisé comme une sorte de charte complète sur la question de la contrebande de guerre. On s'y est toujours référé comme à une loi obligeant tous les peuples civilisés. Disons pourtant que la sage réglementation admise alors par toute l'Europe n'en a pas moins été violée depuis, à plusieurs reprises, sous l'empire des passions soulevées par la guerre. En 1794, les Etats-Unis, tout entiers aux soins de leur organisation intérieure, signèrent avec l'Angleterre un traité qui contenait les articles rédigés avec cette science *puisque* qui est le propre de la diplomatie anglaise. « Il est difficile, dit le traité, art. 18, § 2, de prévoir les cas où les provisions de bouche et autres articles qui, en général, ne sont pas de contrebande, peuvent être considérés comme tels; il est nécessaire de pourvoir aux inconvénients et aux mésintelligences qui peuvent en résulter. » Le procédé inventé par l'Angleterre pour empêcher cette mésintelligence était de régler la question suivant le bon vouloir du belligérant. Peu de mois après, le conseil britannique rendit un arrêté qui interdisait, sous peine de confiscation, à tout navire, de transporter dans les ports de France des blés, farines et autres provisions de bouche. Dans cette décision, la barbarie le disputait à l'habileté. Non-seulement les quatre-vingt armées de la République française étaient sans pain; une famine horrible régnait à l'intérieur comme à la frontière. La République américaine résista, et c'est en protégeant des navires américains que le vaisseau le *Vengeur* s'alluma sous les flots plutôt que d'amener son pavillon. L'Angleterre opposa au gouvernement des Etats-Unis le récent traité. Suivant elle, la France n'était qu'une immense place en état de blocus, qu'on avait le droit d'affamer. Le pain devenait, comme la poudre, un objet de contrebande de guerre. Cette doctrine de sauvages ne pouvait être acceptée par les compatriotes de Washington et Franklin. En vain, dans la discussion, Pitt appela à son secours Wattel, Grotius et tous les auteurs qui ont écrit sur la matière: le traité fut rapporté en 1795. Une nouvelle convention abolit la prohibition de l'importation des blés d'Amérique en France pendant la guerre, et fut le dernier grand acte qui ait eu pour objet la contrebande de guerre. L'Angleterre a suivi depuis ce temps une marche où la persistance ne le cède en rien à la sûreté du coup d'œil. Depuis l'invention des machines à vapeur, les conditions de la guerre maritime sont complètement changées, et le charbon est devenu aussi précieux que la poudre; les Anglais se réservent, pour un moment de grande crise, de le considérer comme objet de contrebande de guerre. C'est dans ce but qu'ils ont reculé devant toute énumération, par acte diplomatique, des objets dont la vente cesserait en cas de rupture de la paix; ils ont réservé l'avenir, comme les citoyens des Etats-Unis qui, dans leurs

traités avec les autres Etats américains, distinguant entre la contrebande absolue et la contrebande par accident. Cette réserve de la diplomatie anglaise explique le silence des traités de 1815 et de 1856 sur cette question.

CONTRE-BANDE, EE adj. Blas. Se dit de l'écu bande, quand les bandes sont coupées par une diagonale de gauche à droite, et que les demi-bandes qui se correspondent sont d'un émail différent: *Horbler*: CONTRE-BANDE d'or et de gueules.

CONTREBANDIER, IERE s. (kon-tre-ban-dié, ière — rad. *contrebande*). Personne qui fait la contrebande: *On condamnait autrefois les CONTREBANDIERS aux galères et même à la mort. C'est un métier qui rapporte beaucoup que celui de CONTREBANDIER, lorsqu'on y applique une certaine intelligence secondée par quelque vigueur.* (Alex. Dum.)

— Mar. Navire qui fait la contrebande. || Adjectif: *Dantès était à bord d'un bâtiment CONTREBANDIER.* (Alex. Dum.)

Contrebandidier (LE), paroles françaises de Tagliafico, musique d'Yradier. Voilà un de ces chants d'une saveur toute locale, que le simple amateur musical ne saurait toucher sans péril. Ceci doit se chanter avec le diable au corps, de la voix, de la pose et du geste. De grands artistes, tels que ceux qui interprètent ordinairement les saynètes d'Yradier, peuvent seuls donner à ces chaudes créations le relief et l'accent exigés.

17 Allegro.

1^{re} STROPHES. Lorsque flambent les ci -

- ga - res, Que pe - til - le le xé -

- res, J'aime à chan-ter, aux gui-

- ta - res, Les yeux noirs de Do-lo -

- res, J'aime à chan-ter, aux gui-

- ta - res, Les yeux noirs de Do-lo -

- res, Ces deux per - les, bien plus

ra - res que les tre - sors d'Aran -

- jues! C'est la

vi - e Qu'on m'en -

- vi - e! O char - mant

md - - - tier Du con-

- tre - - ban - - dier,

— De con - tre - - ban - - dier!

(Piu mosso.)

Alerte, camarades!

Mais prends gar - de!

mais prends gar - de! On s'a-van-ce dans

l'ombre sans bruit. C'est la gar - de,

c'est la gar - de, C'est la gar-de, la

gar-de de nuit. Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

ah! — C'est la gar-de, la gar-de. de

nuit. Ah! ah! ah! ah! ah! ah! —

C'est la garde, la gar-de de nuit.

DEUXIÈME STROPHE.
Ma maîtresse est Grenadine;
Mon cheval est andalou !
Impossible qu'on devine
Ce qu'ils m'ont fait de jaloux ! (bis)
Mais ma vieille carabine
Est de tous les rendez vous !
C'est la vie, etc.

TROISIÈME STROPHE.
Au galop quand je défile,
On me salue !... oui, toujours,
Le gendarme, d'une baïe...
D'un sourire, mes amours ! (bis)
Tôt ou tard, à chance égale,
Moi je rends tous les bonjours.
C'est la vie, etc.

CONTRE-BARRE s. f. Blas. Barre dont la longueur est divisée en deux demi-barres d'émail différent.

CONTRE-BARRÉ, ÉE adj. Blas. Se dit de l'écu carré, quand les barres sont coupées par une diagonale de droite à gauche, et que les contre-barres ou demi-barres qui se correspondent sont d'émail différent : *Les armes de Montaigne sont barrées, CONTRE-BARRÉES à deux chevrons de gueules.* (Froissart.)

CONTRE-BAS s. m. (mot usité dans la locution adverbiale, *en contre-bas*). En bas, dans la partie basse, dans un niveau inférieur : *Poser en contre-bas une pièce de construction. La rue de la Mare est à dix mètres en contre-bas de la chaussée.* (L.-J. Larcher.)

— Ce mot s'employait autrefois comme adverbe, dans le sens de la locution *en contre-bas*.
La queue en loup qui fait, et les yeux *en contre-bas*.
RÉGNIER.

CONTRE-BASCULE s. f. Techn. Bascule ou levier supplémentaire d'un métier à tisser.

CONTRE-BASSE s. f. Mus. Grand instrument de basse, dans le genre du violon, monté ordinairement sur trois cordes accordées par quintes : *Jouer de la CONTRE-BASSE. La CONTRE-BASSE est le fondement des orchestres, rien ne saurait la remplacer.* (Castil-Blaze.) *L'usage de la contre-basse, à l'Académie royale de musique de Paris, fut introduit par Montéclair en 1700.* (Bachelet.) Il y a d'orgues dont les tuyaux sont de seize ou trente-deux pieds.

— Musicien qui joue de la contre-basse : *Ce musicien est une bonne CONTRE-BASSE.*

— Espèce de voix d'homme la plus basse de toutes. Il Peu usité en ce sens. Il *Contre-basse de viole*, instrument appelé aussi *acordo*.

— **Encycl.** Mus. La *contre-basse* est le plus grand instrument de la famille des violons. Ses sons résonnent à l'octave basse de ceux du violoncelle et du basson, bien qu'on l'écrive sur la même clef que ces deux instruments, qui est la clef de *fa* quatrième ligne; par conséquent, l'oreille entend le son à l'octave inférieure du signe qui le représente à l'œil. Par suite de la gravité de son diapason et de la puissance de sa sonorité, la *contre-basse* est le fondement, la base même de l'orchestre, et rien ne saurait la suppléer. Soit que le compositeur lui conserve la marche grave et sévère qui lui est particulière et dont elle ne doit que rarement se départir, soit qu'il l'unisse aux autres instruments pour exprimer avec plus de force la violence des passions qu'il veut peindre, la richesse et la rondeur de sa sonorité, un rythme pompeux, plein de franchise et de majesté, enfin l'ordre admirable qu'elle apporte dans la marche des masses harmoniques, signalent partout sa présence. On peut l'isoler du violoncelle et même du quatuor des instruments à cordes, pour combiner sa sonorité puissante avec celle des instruments à vent, qu'elle soutient avec beaucoup d'effet et de plénitude. Elle n'est pas propre aux traits rapides, par suite de la rapidité du démanché, et parce qu'alors elle perd précisément ses meilleures qualités; il arrive cependant quelquefois qu'on l'emploie ainsi avec bonheur : l'orage justement célébré de la *Symphonie pastorale* de Beethoven en offre un exemple frappant. Dans une situation pathétique, le trémolo des contre-basses est souvent d'un effet saisissant, et donne à l'orchestre une physionomie troublée et menaçante; le *pizzicato* est aussi très-dramatique sur cet instrument, et l'on en peut tirer des effets tout à fait étranges.

On ne se servait jadis que de la *contre-basse* à trois cordes, qui s'accordait par quintes, ainsi que tous les instruments à cordes de l'orchestre, et dont le diapason s'étendait du *sol* grave jusqu'au *contre-la*, comprenant ainsi seize notes. Aujourd'hui, l'on se sert presque exclusivement de la *contre-basse* à quatre cordes, qui s'accorde par quintes et donne deux notes de plus au grave, descendant par conséquent jusqu'au *mi*.

À l'église, on emploie souvent la *contre-basse* seule, pour soutenir les voix du chœur et maintenir leur diapason; parfois aussi on mêle sa parole noble et sévère aux sons mâles de l'orgue.

La *contre-basse* a été introduite pour la première fois dans les orchestres de France, par Montéclair, musicien distingué, auteur de l'opéra de *Jephthé*, et qui était attaché à l'orchestre de l'Académie royale de musique en qualité de basse de l'orchestre d'accompagnement qu'on appelait *le petit chœur*. Il y importa son instrument, qui fit aussitôt for-

tune, dont il était le seul à jouer, et avec lequel il remplaçait avantageusement le *violone*, ou grande viole à sept cordes. Mais, soit caprice ou singularité, Montéclair ne jouait pas de son instrument à toutes les représentations, et sa *contre-basse* ne donnait que le vendredi.

On a vu depuis des contre-bassistes fameux, et l'un des plus renommés a été l'Allemand Kämpfer, qui vivait dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il s'attacha, comme tous ceux qui lui ont succédé dans cette spécialité, aux sons harmoniques, qui rendent plus praticable l'exécution des traits difficiles et aigus. Après avoir fait partie de la chapelle du prince Esterhazy, alors dirigée par Haydn, il entreprit un voyage en Europe pour faire connaître son talent de virtuose sur l'instrument qu'il appelait son *goliath*; mais, pour rendre plus facile le transport de sa *contre-basse*, il s'en était fait construire une qui se démontait, et dont les fragments se réunissaient ensuite au moyen d'un certain nombre de vis.

Un autre contre-bassiste célèbre a été Dragonetti, virtuose italien, qui vivait à la même époque que Kämpfer. On raconte que le grand violoniste Viotti, l'ayant engagé un jour à jouer la seconde partie d'un de ses duos de violon les plus difficiles, et voyant avec quelle facilité il s'acquittait de cette tâche, lui proposa ensuite d'exécuter la partie de premier violon; Dragonetti mit tant d'habileté dans ce tour de force extraordinaire, que Viotti s'écria qu'il n'avait point d'égal.

Enfin, on a entendu assez souvent en France M. Bottesini, l'ancien chef d'orchestre de notre Théâtre-Italien, qui est en même temps un compositeur dramatique distingué, et bien des gens ont été à même d'apprécier son talent incomparable. M. Bottesini se joue des difficultés les plus ardues, et l'on sait qu'il exécute sur sa *contre-basse* toutes les variations diaboliques que Paganini a écrites pour le violon sur le thème du *Carnaval de Venise*.

CONTRE-BASSISTE s. m. Mus. Musicien qui joue de la contre-basse : *Des CONTRE-BASSISTES.* Il On dit aussi *CONTRE-BASSE* et *CONTRE-BASSIER*; mais cette dernière forme est peu usitée.

CONTRE-BASSON s. m. Mus. Instrument à vent du genre du basson, mais plus bas d'une octave. Il Pl. *CONTRE-BASSONS.*

— Musicien qui joue de cet instrument : *Un bon CONTRE-BASSON.*

— **Encycl.** Le *contre-basson* est un instrument à vent en cuivre, à quinze clefs et à anche, avec pavillon évasé, donnant l'octave inférieure du basson. Il n'est d'usage que dans les musiques militaires, où il sert tantôt à renforcer les bassons ordinaires, tantôt à sonner la grosse note, lorsque ceux-ci exécutent des arpegges ou des passages figurés; rendant ainsi les services que la contre-basse rend dans les orchestres ordinaires, et jouant vis-à-vis du basson le rôle que celle-ci tient à l'égard du violoncelle. En Allemagne, on se sert parfois du *contre-basson* dans l'orchestre, et l'on en tire alors des effets tout à fait particuliers; Haydn l'a employé avec beaucoup de bonheur dans quelques-uns de ses oratorios. On écrit la partie de *contre-basson* sur la clef de *fa*, quatrième ligne; mais, comme la contre-basse, il donne la note indiquée à l'octave inférieure.

CONTRE-BATTERIE s. f. Art milit. Batterie dressée pour en démontrer une autre : *Faire élever une CONTRE-BATTERIE, des CONTRE-BATTERIES.* Il Seconde batterie que l'on dresse pour en protéger une autre.

— Fig. Moyens qu'on emploie pour déjouer quelque manœuvre, quelque intrigue : *Dresser une CONTRE-BATTERIE contre les menées de ses ennemis.*

— Techn. Réunion de lametjes, ailerons ou bricoteaux supplémentaires, servant à faire manœuvrer les lisses du métier à tisser.

CONTRE-BATTRE v. a. ou tr. Art milit. Battre à l'aide d'une contre-batterie.

CONTRE-BIAIS s. m. Techn. Nom que les tisseurs donnent à tout croisement qui a lieu dans le sens opposé à celui du tors. On dit aussi *CONTRE-SENS*.

— Loc. adv. *A contre-biais*, A rebours, en sens opposé au sens direct : *Scier du bois à CONTRE-BIAIS.*

— Fig. A rebours de ce qu'il faudrait faire : *Prendre une affaire à CONTRE-BIAIS.*

CONTRE-BISEAU s. m. Techn. Morceau de bois garni de métal, qui ferme le bas d'un tuyau d'orgues : *Des CONTRE-BISEAUX.*

CONTRE-BITTES s. f. pl. Mar. Courbes disposées en arcs-boutants, pour soutenir sur l'avant les montants des bittes. Il On dit aussi *TAQUETS DE BITTES*.

CONTRE-BON-SENS s. m. Dérailson : *Ce n'est donc ni vous ni lui, c'est moi qui suis le traître à l'erreur ridicule et au CONTRE-BON-SENS.* (Ch. Nod.)

CONTRE-BORD (A) loc. adv. Mar. A l'encontre l'un de l'autre : *Naviguer à CONTRE-BORD.*

CONTRE-BORDÉE s. f. Mar. Bordée en sens opposé : *Courir une bordée et une CONTRE-BORDÉE. En deux bordées et deux CONTRE-BORDÉES nous serons dans le port. Les deux barches courent des CONTRE-BORDÉES.*

CONTRE-BOULANT (kon-tre-bou-tan) part.

prés. du v. Contre-bouter : *Un mur CONTRE-BOULANT un autre mur.*

CONTRE-BOULANT, ANTE adj. Qui contre-boute, qui sert à contre-bouter : *Des murs CONTRE-BOULANTS.*

— s. m. Archit. Pièce de bois ou construction qui sert d'appui : *Des CONTRE-BOULANTS.*

CONTRE-BOULÉ, ÉE part. passé du v. Contre-bouter : *Muraille CONTRE-BOULÉE.*

CONTRE-BOUTER v. a. ou tr. Archit. Soutenir à l'aide de contre-boutants; se dit particulièrement d'un mur que l'on soutient par un autre mur posé à angle droit : *CONTRE-BOUTER une muraille.* Il On dit quelquefois *CONTRE-BUTER*.

CONTRE-BRASSÉ, ÉE part. passé du v. Contre-brasser : *Vergues CONTRE-BRASSÉES.*

CONTRE-BRASSER v. a. ou tr. Mar. Brasser en sens contraire, en parlant des vergues, changer leur direction, pour amener le vent sur la voile et contrarier la marche du navire : *CONTRE-BRASSER les vergues.*

CONTRE-BRETÈCHE s. f. Blas. Rangée de créniaux d'émail différent. Il Pl. *CONTRE-BRETÈCHES.* Il On dit aussi *CONTRE-BRETESSE*.

CONTRE-BRETÈCHÉ, ÉE adj. Blas. Se dit des pièces honorables bretéchées, quand les vides des créniaux d'un côté correspondent aux parties pleines de l'autre : *Grivel : D'or, à la bande CONTRE-BRETÈCHÉE de sable.* Il On dit aussi *CONTRE-BRETESSE*.

CONTRE-BRODE s. m. Comm. Rassade ou grain de verre pour collier, blanc et noir. Il On dit aussi *CONTRE-BRODE*.

CONTRE-BUTÉ part. passé du v. Contre-bouter : *Une enceinte CONTRE-BUTÉE par quatre tours carrées.* (V. Hugo.)

CONTRE-BUTEMENT s. m. Archit. Contre-fort destiné à soutenir ou à renforcer le mur d'un édifice.

CONTRE-BUTER v. a. ou tr. Archit. Soutenir avec des pièces de bois ou des contre-forts.

CONTRE-CALQUÉ, ÉE part. passé du v. Contre-calquer : *Dessin CONTRE-CALQUÉ.*

CONTRE-CALQUER v. a. ou tr. Calquer sur le calque retourné, pour obtenir un dessin en sens contraire.

Se *contre-calquer* v. pron. Être contre-calqué : *Ce dessin peut facilement se CONTRE-CALQUER.*

CONTRE-CANIVEAU s. m. Construct. Pavé placé à côté d'un caniveau et sur la même ligne : *Des CONTRE-CANIVEAUX.*

CONTRE-CANON s. m. Canon faux, supposé; canon sans valeur ou sans autorité : *La moitié au moins du corps du droit canonique n'est que des CONTRE-CANONS.* (Lanjuinais.) Il Inus.

CONTRE-CAPION s. m. Anc. mar. Pièce de bois servant de doublage au capion de proue ou de poupe. Il Pl. *CONTRE-CAPIONS.*

CONTRE-CARÈNE s. f. Anc. mar. Pièce de bois qui était opposée à la carène dans une galère. Il Pl. *CONTRE-CARÈNES.*

CONTRECARRE s. f. Action de contre-carrier, résistance, opposition. Il Vieux mot.

Jeux. A la bouillotte. Droit qu'a le second joueur d'acheter le privilège du carré en doublant de nouveau l'enjeu; exercice de ce droit; enjeu qui en résulte : *Racheter, abandonner la CONTRECARRE. Quand il y a une CONTRECARRE, le premier tour de parole ne commence qu'au troisième joueur.*

CONTRECARRÉ, ÉE (kon-tre-ka-ré) part. passé du v. Contrecarrer : *Il a été CONTRECARRÉ dans tous ses projets. La bonne volonté du roi serait CONTRECARRÉE par les réglemens, dans le cas où je voudrais un grade.* (Balz.)

— s. m. A la bouillotte, Second joueur, celui qui a doublé l'enjeu déjà doublé par le premier.

CONTRECARRER v. a. ou tr. (kon-tre-ka-ré) — de *contre*, et *carre*, face carrée. Contrarier, s'opposer directement à, aux desseins, aux volontés de : *CONTRECARRER les projets de quelqu'un, CONTRECARRER quelqu'un.*

A la *contrecarrer* je mets toute ma joie.

BOURSAULT.

... Dès ce soir, je veux, Pour la contrecarrer, vous marier tous deux.

MOLIÈRE.

... Je saurai vous montrer Que l'on ne gagne rien à me contrecarrer.

J.-B. ROUSSEAU.

Servantes et valets, tous prennent l'habitude De me contrecarrer...

DESTOUCHES.

Se *contrecarrer* v. pron. Se contrarier, se faire obstacle l'un à l'autre : *Ils prennent plaisir à se CONTRECARRER mutuellement.*

— Jeux. A la bouillotte, Acheter le privilège du carré en doublant l'enjeu déjà doublé par ce dernier : *Je me CONTRECARRE.*

CONTRE-CART s. m. Blas. Syn. de *CONTRE-ÉCART*.

CONTRE-CAUTION s. f. Jurispr. Caution destinée à garantir une autre caution : *Je vous baillerai le roi pour caution, et je lui servirai encore de CONTRE-CAUTION.* (Sully.) Il Pl. *CONTRE-CAUTIONS.*

CONTRE-CENS s. m. Syn. de *CONTRE-PAN*.

CONTRE-CHANGE s. m. Action de rendre la pareille; représailles : *Il voulait faire mourir en CONTRE-CHANGE ceux qu'il tenait prisonniers.* (Sat. Ménip.) Il Vieux mot.

CONTRE-CHANGÉ, ÉE part. passé du v. Contre-changer : *État CONTRE-CHANGÉ à un autre.* Il Vieux mot.

— Blas. Se dit de l'écu quand la couleur du champ et des pièces est interrompue et variée par des lignes de partition : *Chaucer, le poète anglais : Parti par pai, d'argent et de gueules, une bande CONTRE-CHANGÉE; c'est-à-dire que la partie de la bande régnante sur la partie du champ, qui est d'argent, est de gueules, et qu'elle est d'argent sur la partie de gueules.*

CONTRE-CHANGEMENT s. m. Manég. Manœuvre du cavalier qui décrit une équerre à l'angle de laquelle le cheval change de côté.

CONTRE-CHANGER v. a. ou tr. Echanger : *Qui ne CONTRE-CHANGÉ volontiers la santé à la gloire?* (Molière.) Il Vieux mot.

CONTRE-CHANT s. m. Mus. Contre-point. Il Vieux mot. On disait aussi *DÉCHANT*.

CONTRE-CHARGE s. f. Techn. Poids que le rubanier ajoute à son métier : *Des CONTRE-CHARGES.*

CONTRE-CHARME s. m. Charme destiné à empêcher l'effet d'un autre charme : *Des CONTRE-CHARMES.*

CONTRE-CHÂSSIS s. m. Châssis de verre ou de papier qu'on applique devant un châssis ordinaire : *Des CONTRE-CHÂSSIS.*

— Hortie. Double vitrage qu'on met quelquefois aux fenêtres des orangeries.

CONTRE-CHEVRON s. m. Blas. Chevron opposé à un autre chevron de différent émail : *Des CONTRE-CHEVRONS.*

CONTRE-CHEVRONNÉ, ÉE adj. Blas. Se dit de l'écu chevronné quand il est divisé et que les demi-chevrons qui se correspondent sont d'un émail différent : *Lescuyer de Remesnil : CONTRE-CHEVRONNÉ renversé d'azur et de sable de dix pièces, à trois besants d'or en pal brochant.*

CONTRE-CIVADIÈRE s. f. Mar. Voile qu'on hissait sur le bout-dehors du beaupré, et qui se bordait sur la vergue de civadière : *Des CONTRE-CIVADIÈRES.*

CONTRE-CLAVETTE s. f. Sorte de clavette de renfort, que l'on emploie avec les clavettes ordinaires : *Des CONTRE-CLAVETTES.*

CONTRE-CLEF s. f. Archit. Chacun des vousoirs sur lesquels s'appuie la clef d'une voûte ou d'une arcade : *Des CONTRE-CLEFS.* Il *Contre-clef extradossée*, Celle qui a la même hauteur que la clef.

CONTRE-COALITION s. f. Coalition que l'on forme pour s'opposer à une autre coalition : *Il est vrai qu'il sera facultatif aux classes pauvres d'apporter leur CONTRE-COALITION à la coalition des classes privilégiées.* (F. Cointet.)

CONTRE-CŒUR s. m. Répugnance, aversion. Il N'est guère usité que dans la locution suivante :

— Loc. adv. *A contre-cœur*, De mauvaise volonté, avec répugnance, contre son gré : *Faire une chose à CONTRE-CŒUR. On écrit très-mal ce qu'on écrit à CONTRE-CŒUR.* (Volt.) *Les peuples ne reçoivent la science qu'à CONTRE-CŒUR.* (Proudh.)

Tout ce qu'on fait à *contre-cœur*, On le fait de mauvaise grâce.

RÉGNIER.

... Mon visage, friponne, Dans cette occasion rend vos sens effrayés, Et c'est à *contre-cœur* qu'il vous me voyez.

MOLIÈRE.

— Boucher. Maniement pair ou double, chez le bœuf et la vache, placé près de l'épaule.

— Constr. Partie de la cheminée qui est entre les deux jambes depuis l'âtre jusqu'au tuyau. Il Plaque qui recouvre cette partie : *Des CONTRE-CŒURS en fonte.*

— Antonymes. Loc. adv. De bon cœur, de gaieté de cœur, spontanément, volontairement, volontiers.

CONTRE-COMPOSÉ, ÉE adj. Blas. Se dit de la bordure composée, lorsque, l'écu étant fascé, les compans de métal correspondent aux fascés de couleur : *De Sève d'Aubeville : Fascé d'argent et de sable, à la bordure CONTRE-COMPOSÉE du même.*

CONTRE-CONSTITUTION s. f. Constitution nouvelle qu'on oppose à une autre constitution : *C'est à l'espoir d'une CONTRE-CONSTITUTION que doivent se borner les gens modérés; or cette CONTRE-CONSTITUTION, c'est la révision seule qui peut nous la donner.* (St-Marc Girard.)

CONTRE-CORBEAU s. m. Archit. Petit modillon placé entre deux plus grands, et recevant la retombée de deux arcs inscrits dans un autre appuyé sur les grands modillons.

CONTRE-CORNIÈRE s. f. Mar. Pièce de bois qui sert à lier la cornière et les estains : *Des CONTRE-CORNIÈRES.*

CONTRE-COSTÉ adj. m. Blas. Se dit d'un tronc d'arbre dont les nœuds sont opposés et d'émail différent : *Pianetti de la Valette : Coupé de gueules et de sable au lion contre-costé d'or, péri en fasce sur le tout.*

CONTRE-COTICÉ adj. m. Blas. Se dit de l'écu coticé, quand il est divisé en deux parties égales par une diagonale de gauche à droite, et que les demi-cotices qui se correspondent sont d'email différent. || Très-rare.

CONTRE-COUP s. m. Choc d'un corps répercuté par un autre corps : *La balle a donné contre la muraille, et il a été blessé du CONTRE-COUP.* (Acad.)

— Effet produit par un coup dans une partie autre que celle qui a été atteinte directement : *La voiture a heurté contre le mur, et l'essieu a cassé du CONTRE-COUP.*

— Fig. Fait, événement, le plus souvent fâcheux, qui est le résultat indirect d'un autre fait, d'un autre événement : *Quand un banquier tombe, plusieurs autres peuvent être ruinés par CONTRE-COUP. C'est Dieu qui frappe ces grands coups dont les CONTRE-COUPS portent si loin.* (Boss.) *Dans les plus hautes places, les plus légères fautes ont de violents CONTRE-COUPS.* (Fén.) *Il y a des louanges qui font voir par CONTRE-COUP des défauts en ceux qu'on loue.* (La Rochef.) *Les rapports que nous trouvons entre les idées établissent entre elles des liaisons très-propres à augmenter et à fortifier la mémoire, l'imagination, et par CONTRE-COUP, la réflexion.* (Condill.) *Les grandes catastrophes donnent de grands CONTRE-COUPS à l'imagination des hommes.* (Lamart.) *Paris sans roi a pour CONTRE-COUP le monde sans despotes.* (V. Hugo.) *Les langues qui ont adopté l'alphabet arabe, telles que le malais, ont subi le CONTRE-COUP de ses défauts.* (Renan.) *Le réformateur de l'individu réforme la communauté par CONTRE-COUP.* (H. Taine.) *La guerre entraîne toujours après soi une perturbation dont les CONTRE-COUPS se font longtemps sentir.* (De Buzanville.)

— Chir. Ebranlement qu'éprouvent certaines parties du corps, par suite d'un choc qu'elles n'ont pas reçu directement : *Le CONTRE-COUP est souvent plus dangereux que le coup.* (Acad.) *On a observé quelquefois au crâne des fractures par CONTRE-COUP.* (Foucault.)

— Manège. Saut imprévu que fait le cheval : *Être démonté par un CONTRE-COUP.*

— Art vétér. Mouvement anormal du flanc chez les chevaux pousseurs. || On dit aussi **SUBRESAUT**.

— Jeux. Au billard, Espèce de doublet qui se fait lorsqu'une bille, ayant frappé sur une bande, rencontre une autre bille qui l'envoie dans une blouse de la bande frappée.

CONTRE-COUPÉ s. f. Mar. Coupe en sens contraire de la coupe totale d'une voile : *Des CONTRE-COUPES.*

CONTRE-COURANT s. m. Courant en sens contraire d'un autre courant : *A l'aide des CONTRE-COURANTS, les pirogues remontent le Meschacébé.* (Chateaub.)

— Fig. Sens opposé, marche contraire : *Il y a dans les révolutions des nageurs à CONTRE-COURANT, ce sont les vieux partis.* (V. Hugo.)

CONTRE-COURBE s. f. Archit. Chacune des courbes renversées qui terminent un arc en tiers-point à son sommet, et forment l'extrémité supérieure d'un arc en accolade : *Des CONTRE-COURBES.* || On dit aussi **CONTRE-COURBURE**.

CONTRE-COURROUCER (SE) v. pron. Se courroucer contre une personne courroucée : *Les femmes testues ne se courroucent qu'afin qu'on se CONTRE-COURROUCHE.* (Montaigne.) || Vieux mot.

CONTRE-COURSE s. f. Course, cours en sens opposé : *Des CONTRE-COURSES.*

... Et faire à contre-course
Les ruisseaux esbahys retourner à leur source.
RONSARD.

|| Vieux mot.
CONTRE-CRIQUE s. f. Critique d'une critique; critique opposée à une autre critique : *Je ne prétends faire aucune réponse à toutes leurs critiques et à leurs CONTRE-CRIQUES.* (Mol.)

CONTRE-DAME s. f. Agric. Oreille mobile qu'on adapte à la charrue dans les Vosges.

CONTREDANSE s. f. (kon-tre-dan-se). — On a fait venir ce mot de l'allemand, de l'italien, surtout de l'anglais *country-dance*, danse villageoise. Il est une autre étymologie à peu près abandonnée, peut-être parce qu'elle est simple et naturelle. Chaque figure de ce divertissement est exécutée d'abord par un certain nombre de danseurs, et reprise ensuite par d'autres; ne serait-il pas naturel de supposer qu'on a pu dire d'abord que les premiers exécutaient la danse, et les seconds la contredanse, ce qui aurait donné lieu à l'adoption de ce dernier mot pour caractériser cette danse en général? Chorégr. Quadrille, sorte de danse vive et légère, dans laquelle les cavaliers et les dames exécutent des pas en se faisant vis-à-vis : *Danser une CONTREDANSE. Il suffit quelquefois d'une CONTREDANSE, d'un air chanté au piano, d'une partie de campagne, pour décider d'effroyables malheurs.* (Balz.)

Et près d'aimables étourdis,
A la contredanse il répète :
Comme vous j'ai dansé jadis.
BÉRANGER.

|| Danse rustique en usage en Angleterre, où elle est connue sous le nom de *country-dance* (danse de la campagne), et qui fut importée en France à l'époque de la Régence.

— Mus. Air sur lequel ces danses s'exécutent : *Jouer une CONTREDANSE. Recueil de CONTREDANSES. Voici, ma belle demoiselle, les derniers chefs-d'œuvre de Dantan; j'y ai joint les nouvelles CONTREDANSES qui ont paru chez Troupenas, et votre abonnement à la Revue de Paris.* (Scribe.)

— Encycl. La contredanse est une sorte de danse à laquelle prennent part quatre, huit ou seize personnes rangées par couples (hommes et femmes); ces couples se placent en face les uns des autres, de manière à se former vis-à-vis (c'est le mot employé), et chaque double couple exécute par moitié des pas qui sont immédiatement et exactement répétés par le double couple voisin. On exécute ainsi cinq pas différents, appelés figures, qui correspondent à cinq petites pièces musicales rythmées en conséquence et qui ne pourraient s'appliquer indifféremment à l'une ou l'autre figure, et le tout se termine ordinairement par un galop général dans lequel se confond la masse des danseurs.

Les cinq figures de la contredanse, dont chacune possède un caractère spécial et tranché, portent les noms suivants : 1° *pantalon*; 2° *été*; 3° *poule*; 4° *pastourelle* (anciennement *trentitz*); 5° *finale*. Au point de vue musical, la contredanse est d'un mouvement vif, gai, dont la mélodie doit être claire et facile, franche et entraînant, et écrite à deux temps. Le *pantalon* s'écrit à six huitièmes, rarement à deux quatrièmes, et sur un rythme très-accusé; l'*été* est plus généralement à deux quatrièmes, et se joue un peu plus lentement; la *poule* s'écrit en six huitièmes, le dessin en est onduleux, et son caractère est empreint d'une gravité relative; la *pastourelle* est d'un mouvement plus vif; enfin, la *finale* doit être chaude, entraînant et colorée, sans que le mouvement pourtant prenne des allures d'une rapidité extrême; mais, si la contredanse est terminée par un galop, l'orchestre a toute liberté pour faire courir et tourner les danseurs, qui, s'excitant les uns les autres, ne demandent d'ailleurs pas mieux.

On assure que la contredanse est originaire de la Normandie, d'où elle aurait passé un peu plus tard en Angleterre, à la suite d'un des successeurs de Guillaume le Conquérant. Sa fortune fut rapide, paraît-il, et elle se répandit promptement en Italie, en Allemagne et même en Hollande; ceci est prouvé, quant à ce dernier pays, par des recueils de contredances qui y ont été imprimés en 1688. Longtemps négligée et même tout à fait oubliée en France, elle y reparut enfin solennellement en 1745, au cinquième acte d'un opéra-ballet de Rameau, les *Fêtes de Polymnie*, donné à l'Académie royale de musique; cet acte contenait une contredanse qui charma tellement le public parisien, que bientôt tout ballet ou divertissement qui se respectait dut avoir aussi sa contredanse, « afin, disait un critique du temps, de renvoyer les spectateurs sur un morceau de gaieté. » De la scène, la contredanse obtint bientôt droit de cité dans les salons, et descendit rapidement jusque dans les guinguettes; sa vogue, depuis lors, ne s'est jamais ralentie, et elle est bien loin de décroître, car son succès, au contraire, se généralise de plus en plus, ce qui tient sans doute à ce que son caractère est extrêmement gai, son exécution des plus faciles, et à ce qu'elle occupe beaucoup de monde à la fois. Ce qui est certain, c'est que la contredanse a le privilège d'ouvrir et de fermer le bal, de se faire danser à elle seule, pendant la durée d'une fête, au moins autant de fois que toutes les autres danses réunies, et qu'elle a chassé sans espoir de retour les danses plus ou moins graves, plus ou moins compassées, plus ou moins amusantes de nos pères, l'allemande, la marée, la chasse, et jusqu'au menuet et à la gavotte, dont l'existence était encore si florissante pendant les jours orageux et féconds de la Révolution. Constataions cependant que la contredanse a délaissé son nom respectable pour prendre celui de quadrille. Le mot est changé, mais la chose est restée la même.

CONTRE-DATÉ, ÊE part. passé du v. Contre-dater : *Lettre CONTRE-DATÉE.*

CONTRE-DATER v. a. ou tr. Dater autrement qu'on n'avait fait d'abord : *CONTRE-DATER une lettre, un acte.*

CONTRE-DÉCLARATION s. f. Déclaration contraire à une déclaration précédente : *Des CONTRE-DÉCLARATIONS.*

CONTRE-DÉFENSE s. f. Second moyen de défense préparé en sus d'un premier moyen : *Des CONTRE-DÉFENSES élevées en avant d'une ligne de défense.*

CONTRE-DÉGAGÉ, ÊE part. passé du v. Contre-dégager : *Epée CONTRE-DÉGAGÉE.*

CONTRE-DÉGAGEMENT s. m. Escrime. Action de dégager en même temps que l'adversaire dégage : *Des CONTRE-DÉGAGEMENTS.* || Contre du contre-dégagement, Action de détruire un contre-dégagement en dégageant une seconde fois.

CONTRE-DÉGAGER v. n. ou intr. Escrime. Dégager en même temps que son adversaire. — Activ. : *CONTRE-DÉGAGER l'épée.*

Se contre-dégager v. pron. Même sens que le neutre.

CONTRE-DÉNONCIATION s. f. Jurispr. Acte par lequel on notifie au créancier de son

propre débiteur la dénonciation faite au dernier de la saisie-arrêt ou de l'opposition faite entre les mains du premier. Ex. : A, débiteur de B, est aussi le mien; je fais opposition entre les mains de B, dénonciation de l'opposition à A, et contre-dénonciation à B de la dénonciation faite à A. || Pl. CONTRE-DÉNONCIATIONS.

CONTRE-DIAMÈTRE s. m. Géom. Arc des abscisses dans lequel les abscisses opposées égales ont des ordonnées égales. || Pl. CONTRE-DIAMÈTRES.

CONTRE-DIGUE s. f. Digue extérieure destinée à en protéger une autre : *Elever des digues et des CONTRE-DIGUES.*

CONTREDIRE v. a. ou tr. (kon-tre-di-re) — de contre, et dire. — Je contredis, tu contredis, il contredit, nous contredisons, vous contredisez, ils contredisent; je contredisais, nous contredisions; je contredis, nous contredisons; je contredirai, nous contredirons; je contredisais, nous contredisions; contredis, contredisons, contredisez; que je contredise, que nous contredisions; contredisant; contredit, ite). Dire, affirmer le contraire de, des paroles de : *CONTREDIRE une assertion. CONTREDIRE un témoin. On fait un crime de CONTREDIRE les anciens, comme s'ils n'avaient plus laissé de vérités à connaître.* (Pasc.) *L'esprit de société et de commerce entraîne naturellement à ne pas CONTREDIRE celui-ci et celui-là.* (La Bruy.) *Qui n'a point d'opinion à soi CONTREDIT toujours celles des autres.* (Lingrè.) *On a tout dit, on a contredit tout.* (H. Walpole.) *Il est des êtres qu'on respecte trop pour les CONTREDIRE, et de qui l'on ne veut emporter qu'une tranquille bénédiction.* (G. Sand.)

Depuis quelques jours, tout ce que je désire Trouve en vous un censeur prêt à me contredire.

RACINE.
Il faut y joindre encore la revêche bizarre, Qui sans cesse, d'un ton par la colère aigri, Gronde, choque, dément, contredit un mari.
BOILEAU.

Toujours de mon avis, ta complaisance extrême, Me rend ton personnage insipide, ennuyeux; J'imagine être seul, déplaçant à moi-même; Contredis-moi, de grâce, alors nous serons deux.

— Etre ou se mettre en opposition avec, ne pas répondre à : *Voilà qui contredit ce que vous disiez tout à l'heure. Si l'homme eût été destiné à vivre solitaire, aurait-il pu CONTREDIRE la loi de nature jusqu'à vivre en société?* (Volt.) *On aurait rougi autrefois d'avancer des maximes si on les eût CONTREDITES par ses actions.* (Duclos.) *Les mystères dépassent la raison, ils ne la CONTREDISENT point.* (E. Alaux.)

Et bien souvent l'effet contredit l'apparence.

— Traverser, contrarier, mettre obstacle à, s'opposer à : *La fortune n'a jamais CONTREDIT ses desseins.*

... Ah! c'est trop contredire
Le dépit qui me ronge et l'ardeur qui m'inspire.

VOITURE.

Absol. : *Aimer à CONTREDIRE. Nous n'appréhendons à disputer que pour CONTREDIRE.* (Montaigne.) *Il ne faut CONTREDIRE que pour mieux s'instruire.* (La Rochef.) *L'habitude de CONTREDIRE est une maladie de l'esprit qui attaque quelquefois le cœur.* (Beauchêne.) *Le plus sûr moyen de se faire détester en société est de CONTREDIRE à tout propos.* (Boitard.) *Sans la liberté de CONTREDIRE, nulle affirmation ne peut être crue.* (L. Jourdan.) *CONTREDIRE, c'est parler : bien des hommes se bornent à CONTREDIRE, pour n'être pas muets.* (Latena.) *Il y a des temps où CONTREDIRE est la tendance dominante.* (Thiers.) *La liberté de dire ne saurait exister sans la liberté de CONTREDIRE.* (E. de Gir.) *C'est de parti pris et de propos délibéré que la femme acariâtre CONTREDIT à tout propos.* (Mme Roinieu.)

Et ne faut-il pas bien que monsieur contredise ?

... Paix! tu veux contredire!
A mon âge, crois-tu m'apprendre à me conduire ?

REONARD.

— Jurispr. Combattre par des écritures les conclusions et les moyens de la partie adverse : *CONTREDIRE un moyen. Prendre communication et CONTREDIRE.*

— v. n. ou intr. *Contredire à*, Etre en contradiction avec, faire opposition à, agir contrairement à : *J'ai CONTREDIT aux saintes maximes que vous avez apportées au monde.* (Pasc.) *On n'ose CONTREDIRE à l'impudé.* (Fléch.)

Tout le monde en convient, et nul n'y contredit.

Les dieux ont prononcé; loin de leur contredire, C'est à vous à passer du côté de l'empire.

RACINE.

Se contredire v. pron. Etre, se mettre en contradiction avec soi-même, dire le contraire de ce qu'on a dit : *Ce témoin s'est CONTREDIT plusieurs fois. Apprendre, c'est se CONTREDIRE.* (De Cusine.) *Geoffroy, à trois manières de faire un article : dire, redire et se contredire.* (De Feletz.) *Au fond et à bien prendre, personne ne se CONTREDIT jamais.* (E. Scherer.) *L'humanité se CONTREDIT, mais parce que la raison ne se CONTREDIT pas.* (J. Simon.)

— Réciproq. Dire chacun le contraire de ce que l'autre a dit : *Il y a dans les hommes une humeur maligne qui les porte à se CONTREDIRE les uns les autres.* (Nicols.)

— Fig. Etre contradictoire : *Ces deux propositions se CONTREDISENT. Cromwell, sur des affaires importantes, dictait à son secrétaire trois ou quatre lettres qui se CONTREDISAIENT; il lui cachait celle qu'il donnait au courrier.* (Sallentin.) *La foi et la science ne peuvent se CONTREDIRE.* (E. Scherer.)

— Rem. La conjugaison de ce verbe ne suit plus aujourd'hui les irrégularités du verbe dire, qui fait vous dites, dites, au prés. de l'ind. et à l'impératif; mais cette régularité ne paraît pas racheter l'anomalie qu'offre un composé dont la forme n'est pas celle du radical, aussi vous contredites échappe souvent dans la conversation, et s'écrit même quelquefois.

— Syn. *Contredire, dédire.* *Contredire* exprime une opposition plus vague, c'est parler dans un sens opposé, dire quelque chose en désaccord avec ce qui a été dit. *Dédire* signifie positivement dire le contraire, dire non après oui, ou oui après non. On se contredit quelquefois sans le savoir, par inadvertance, par maladresse; on se dédit quand on reconnaît formellement qu'on s'est trompé, qu'on a dit le contraire de la vérité. De plus, se dédire signifie encore retirer une promesse qu'on a faite, ou donner à entendre qu'on ne la tiendra pas.

— Antonymes. Appuyer, confirmer.

CONTREDISANT (kon-tre-di-zan) part. prés. du v. Contredire : *On ne forme pas le caractère de quelqu'un en le contredisant sans cesse, on le déforme.* (A. d'Houdetot.)

Je n'avancerais rien en vous contredisant.

ROTHOU.

CONTREDISANT, ANTE adj. (kon-tre-di-zan, an-te) — rad. contredire. Qui se plait à contredire : *Humeur CONTREDISANTE. Jurieu était le plus CONTREDISANT des ministres.* (Boss.) *Il n'y a rien de plus sociable que l'homme par sa nature, ni rien de plus discordant et de plus CONTREDISANT par son vice.* (Boss.) *Il n'y a point de personnes plus CONTREDISANTES et plus contredites que celles qui sont les plus modérées dans leurs sentiments.* (Nicole.) *Fontenelle disait de son neveu, dur, colère, CONTREDISANT, pédant, bonhomme néanmoins, officieux, généreux même, que, s'il était difficile à commercer, il était facile à vivre.* (Noël.)

Quant à l'humeur contredisante,
Quiconque avec elle naitra
Sans faute avec elle mourra.

LA FONTAINE.

— Jurispr. Qui fournit des contredits : *Partie CONTREDISANTE.*

— Substantiv. Opposant, personne qui contredit : *L'Eglise est incapable de s'enouvoier de la magnité des CONTREDISANTS.* (Boss.)

CONTREDIT, ITE (kon-tre-di, ite) part. passé du v. Contredire. Dont on nie le dire : *Accusé CONTREDIT par les témoins. N'aimer pas à dire CONTREDIT. Il n'y a point de personnes plus contredisantes et plus contredites que celles qui sont les plus modérées dans leurs sentiments.* (Nicole.) *Quelles révoltes intérieures ne sent-on pas quand on se voit CONTREDIT dans ses pensées, et comme forcé dans ses opinions!* (Bourdai.) || Dont le contraire est affirmé; qui souffre contradiction, opposition : *Plusieurs choses certaines sont CONTREDITES, plusieurs fausses passent, sans contradictions.* (Pasc.) *Jésus parle de sa doctrine comme devant être prêchée, CONTREDITE et reçue par toute la terre.* (Boss.) *C'est le sort des nouveautés, même les mieux prouvées, que d'être CONTREDITES.* (Fonten.) *Tous les peuples croient l'âme immortelle; d'où peut leur venir une croyance si CONTREDITE par leur expérience, journalière?* (B. de St-P.) *Les principes les plus évidents sont souvent les plus CONTREDITS.* (Dumarsais.)

CONTREDIT s. m. (kon-tre-di — rad. contredire). Action de contredire; affirmation contraire, contestation : *Je répondrai quelque chose, non pour faire des CONTREDITS, mais pour aider nos frères à ouvrir les yeux.* (Boss.)

L'histoire, en cet endroit, est, selon ma pensée, Un peu sujette à contredit.

LA FONTAINE.

— Procéd. Contestation élevée dans un ordre ou une liquidation, ou à l'occasion d'une reddition de compte : *Elever un CONTREDIT. Renoncer à un CONTREDIT. Les parties se présenteront chez le notaire et formulèrent un certain nombre de CONTREDITS. Quel métier de passer son temps avec des chicanes et des CONTREDITS!* (Volt.)

Sans tant de contredits et d'interlocutoires, Et de fatras, et de grimoires, Travaillons.

LA FONTAINE.

— Loc. adv. *Sans contredit.* Certainement, assurément, sans qu'il y ait rien à dire contre : *Le vice du système religieux est, SANS CONTREDIT, de ne créer aucune institution politique.* (Guizot.)

— Encycl. Procéd. Les parties appelées à faire valoir leurs droits dans un ordre, dans une contribution ou dans une liquidation, ou intéressées dans une reddition de compte,

peuvent, en observant certaines formes et certains délais, demander aux tribunaux d'admettre leurs prétentions lorsqu'elles sont contestées ou de rejeter celles d'autres parties. Pour mettre les magistrats à même de statuer, elles doivent formuler leurs prétentions et leurs griefs et rédiger des *contredits* qui en sont l'expression nette et précise. Il n'est pas permis de s'opposer d'une manière générale à l'homologation d'un acte de partage ou de contester dans les mêmes termes un règlement provisoire d'ordre ou de contribution : un *contredit* ainsi formulé serait rejeté sans examen. Il faut donc, dans un *contredit*, indiquer avec précision l'objet de la contestation, les juges ne pouvant statuer que sur le point qui est spécialement soumis à leur examen. Les officiers ministériels savent parfaitement ce qu'il y a à faire dans ces circonstances ; mais les parties l'ignorent souvent, et s'exposent, faute de donner à leurs conseils des renseignements suffisants, à voir périr leurs intérêts. C'est en pareille matière que s'applique le brocard : *Vigilantibus jura subveniunt, non dormientibus*.

Nous ne nous étendons pas davantage sur ce sujet : on trouvera sous des rubriques spéciales (v. CONTRIBUTION, PARTAGE, ORDRE) l'indication des règles particulières édictées pour ces diverses procédures. Nous poserons, en ces termes, que les *contredits* sont jugés sommairement et en premier ressort lorsque l'importance du litige dépasse le taux ordinaire du dernier ressort pour les tribunaux de première instance : il va sans dire qu'ils ne peuvent être déférés aux magistrats que par l'intermédiaire des avoués dont le ministère est obligatoire devant les tribunaux civils et les cours impériales.

CONTRÉE s. f. (kon-tré — ital. *contrada*; de *contra*, contre, vis-à-vis). Etendue de pays considérée dans son ensemble, à quelque point de vue général : *Contrée déserte*. *Riches contrées*. *Contrée fertile*. *Contrée sablonneuse*. *Flandre, triste et fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées qui se dévorent*. (Fleisch.) Les vastes contrées de l'Asie se sont perdues dans le despotisme, et, depuis nombre de siècles, ce qu'il y reste de civilisation est stationnaire. (Mme de Staël.) Chaque contrée a ses productions harmoniques entre elles, et toutes empreintes d'un même caractère déterminé par celui du sol. (Lamennais.)

Vous possédez des Grecs les plus belles contrées.

RACINE.

Je partis, je cours de contrée en contrée.

VOLTAIRE.

Vous ne me parlez plus de ces belles contrées,

Où d'un peuple poli les femmes adorées

Reçoivent cet encens que l'on doit à vos vœux.

VOLTAIRE.

— Poétiq. Espaces de l'air :

Qui de l'air étendit les humides contrées ?

ROTROU.

— Sylvic. Portion de forêt assignée aux usagers, pour y mener paître leurs bestiaux : *La déclaration des contrées doit être publiée aux municipalités*. (Dict. forest.)

— Syn. *Contrée, pays, région*. Une *contrée* est une partie de la terre habitable considérée sous le rapport de sa fertilité ou de sa stérilité, de ses richesses minérales, de la nature de son terrain. *Pays* est le terme général, mais il s'emploie aussi spécialement quand on veut parler des hommes qui l'habitent, de leurs mœurs, du degré de leur civilisation. Enfin *région* fait penser à la situation géographique, au climat ; il appartient proprement à la géographie physique. On dit : *pays civilisé, protestant, catholique, barbare; contrée riante, fertile, riche en minéraux; région basse, haute, froide, etc.*

CONTRÉ-ÉCAILLE s. f. Envers, dessous des écailles : *Des CONTRÉ-ÉCAILLES*.

CONTRÉ-ÉCART s. m. Blas. Chacune des divisions d'un quartier d'écu, lorsque ce quartier est déjà écartelé, c'est-à-dire divisé lui-même en quatre quartiers.

— Encycl. Le plus grand nombre de *contre-écarts* usité en France est trente-deux ; mais, en Angleterre, et surtout en Allemagne, ils vont quelquefois jusqu'à quarante, et même plus. Par exemple, l'écu du comte de Leicester, qui fut ambassadeur extraordinaire en France en 1639, avait quarante *contre-écarts*.

CONTRÉ-ÉCARTELÉ, **ÉE** part. passé du v. *Contre-écarter*. Se dit d'unécu écartelé, dont un ou plusieurs quartiers sont eux-mêmes écartelés. Il se dit aussi d'une bordure dont l'émail est alternativement opposé à celui d'unécu écartelé.

CONTRÉ-ÉCARTELER v. a. ou tr. (se conjugue comme *écarter*). Blas. Diviser en quatre quartiers un ou plusieurs des quartiers de l'écu.

CONTRÉ-ÉCARTELEMENT s. m. Blas. Action de *contre-écarter* : état d'unécu *contre-écartelé* : *Les CONTRÉ-ÉCARTELEMENTS se font pour multiplier les quartiers et joindre dans le même écu les armes d'un plus grand nombre de familles*.

CONTRÉ-ÉCHANGE s. m. Echange. *Faire un contre-échange, des contre-échanges*. Il peu usité. Ce mot d'ailleurs ne saurait avoir un sens réellement différent du mot simple *ÉCHANGE*.

— Loc. adv. *En contre-échange*, Par contre, en revanche :

En contre-échange, un pauvre malheureux s'en va périr selon toute apparence.

LA FONTAINE.

CONTRÉ-ÉCHANGÉ, **ÉE** adj. Blas. Coupé de lignes : *Ecu CONTRÉ-ÉCHANGÉ*.

CONTRÉ-ÉCHARNAGE s. m. Techn. Façon que le mégissier donne aux cuirs destinés à faire la basane et la peau blanche, et qui consiste à passer sur la chair, avant l'alunage, un couteau rond, dont la pression chasse l'eau contenue dans les pores.

CONTRÉ-ÉCHARNÉ, **ÉE** part. passé du v. *Contre-écharner* : *Peaux CONTRÉ-ÉCHARNÉES*.

CONTRÉ-ÉCHARNER v. a. ou tr. Techn. Soumettre à l'opération du *contre-écharner* : *Contre-écharner des peaux*.

CONTRÉ-ÉCHIQUETÉ, **ÉE** adj. Blas. Se dit lorsque dans l'échiqueté le métal répond à la couleur et la couleur au métal : *Tangel en Allemagne : Fascé d'argent et de gueules, à la bordure CONTRÉ-ÉCHIQUETÉE de gueules et d'argent de deux traits*.

CONTRÉ-ÉDIT s. m. Edit qui annule un autre édit : *Ce sont des CONTRÉ-ÉDITS dont on se moquait à Constantinople*. (Volt.)

CONTRÉ-EFFORT s. m. Effort qui est opposé à un autre effort : *Des CONTRÉ-EFFORTS*.

CONTRÉ-ÉMAIL s. m. Techn. Email appliqué sur le côté concave d'un cadran : *Des CONTRÉ-ÉMAUX*.

CONTRÉ-ÉMAILLÉ, **ÉE** part. passé du v. *Contre-émailler*. Techn. Dont on a émaillé le côté concave : *Cadran CONTRÉ-ÉMAILLÉ*.

CONTRÉ-ÉMAILLER v. a. ou tr. Techn. Émailler sur le côté concave, en parlant d'un cadran : *Contre-émailler un cadran*.

CONTRÉ-ÉMANCHÉ, **ÉE** adj. Blas. Se dit quand les émanches, d'émail différent, au lieu d'entrer les unes dans les autres, comme c'est l'ordinaire, sont opposées par la pointe. Il peu usité.

CONTRÉ-EMPLOI s. m. Anc. pratiq. Déclaration par laquelle un intimé devant le parlement de Flandre attestait que les écrits par lui fournis à son premier juge étaient suffisants pour sa défense.

CONTRÉ-EMPOISE s. f. Techn. Pièce de fonte ou de fer qui sépare les tourillons du cylindre à étirer : *Des CONTRÉ-EMPOIS*.

CONTRÉ-EMPREINTE s. f. Géol. Relief qui s'est produit dans la roche à l'aide d'une matière coulée dans une empreinte : *On a trouvé des CONTRÉ-EMPREINTES de pieds d'oiseaux et de mammifères*.

CONTRÉ-ENQUÊTE s. f. Enquête contradictoire qui a pour but d'attaquer les résultats fournis par une autre enquête : *Des enquêtes et des CONTRÉ-ENQUÊTES*.

CONTRÉ-ENTAILLE s. f. Entaille faite en sens inverse d'une autre entaille : *Faire des entailles et des CONTRÉ-ENTAILLES*.

CONTRÉ-ENTREPRISE s. f. Entreprise que l'on oppose à une autre : *Des CONTRÉ-ENTREPRISES*.

CONTRÉ-ÉPAULETTE s. f. Corps d'épaulette sans franges : *Les officiers qui n'ont qu'une épaulette portent une CONTRÉ-ÉPAULETTE sur l'autre épaule. Avant qu'on eût donné des épaulettes aux soldats du centre, les musiciens, les infirmiers, etc., portaient des CONTRÉ-ÉPAULETTES*.

CONTRÉ-ÉPREUVE s. f. B.-arts. Épreuve que l'on tire à l'aide d'une estampe fraîchement sortie de la presse et qui donne ainsi un exemplaire tourné comme la planche, au lieu que les autres le reproduisent à rebours : *Tirer des CONTRÉ-ÉPREUVES*. Il épreuve qu'on obtient de certains dessins, en les soumettant à l'impression.

— Par ext. Empreinte, figure identique à une autre, mais de sens inverse : *Lorsqu'on ouvre la pierre dans le sens de la fissure, chaque face de la fente présente une arborisation qui est la CONTRÉ-ÉPREUVE exacte de celle de la face opposée*. (Brongniart.)

— Fig. Faible imitation : *Ce n'est qu'une pâle CONTRÉ-ÉPREUVE de ce magnifique poème*.

— Politiq. Vote émis dans une assemblée délibérante sur une proposition contraire à celle sur laquelle on a d'abord voté, et qui a pour but de vérifier le premier vote en donnant un résultat opposé, par exemple un nombre de boules blanches égal au nombre de boules noires mises dans l'urne la première fois : *Procéder à la CONTRÉ-ÉPREUVE*. Il Par anal. Moyen de vérification que l'on emploie pour s'assurer de l'exactitude d'une opération quelconque : *J'ai introduit un tel ordre, j'emploie de telles CONTRÉ-ÉPREUVES, que je ne puis être volé de beaucoup*. (Napol. I^{er}.)

CONTRÉ-ÉPREUVÉ, **ÉE** part. passé du v. *Contre-épreuver*. Dont on a fait une *contre-épreuve* : *Estampe CONTRÉ-ÉPREUVÉE*.

CONTRÉ-ÉPREUVER v. a. ou tr. Grav. Faire une *contre-épreuve* de : *Contre-épreuver une estampe*.

CONTRÉ-ESCARPE s. f. Ancienne orthographe du mot *CONTRÉSCARPE*.

CONTRÉ-ESCARPER v. a. ou tr. Ancienne orthographe du mot *CONTRÉSCARPER*.

CONTRÉ-ESPALIER s. m. Arboric. Arbre fruitier palissé sur un treillage en plein air,

parallèlement à un espalier : *Toutes les formes imaginées pour la charpente des arbres en espalier peuvent être appliquées aux CONTRÉ-ESPALIER*. (A. Du Breuil.) La hauteur du *contre-espalier* doit être proportionnée à celle de l'espalier. (Thouin.) Il Nom que l'on donne abusivement aux arbres taillés en éventail, quoique fort éloignés des murs, et dans toutes sortes de directions par rapport à ces murs.

— Encycl. On appelle *contre-espalier* les lignes d'arbres fruitiers qu'on place à quelque distance d'un mur, mais dans une direction parallèle à ce mur, de manière à les faire participer dans une certaine limite aux avantages de l'abri qu'il procure. Ces arbres, dans leur jeune âge, doivent être disposés et conduits à peu près comme les espaliers. Mais, comme l'effet protecteur du mur ne s'exerce sur eux que d'une manière imparfaite, on a soin de ne cultiver ainsi que des arbres robustes et demandant peu de chaleur pour amener leurs fruits à maturité, tels que poiriers, pommiers et vignes. La distance entre l'espalier et le *contre-espalier* varie de 2 m. à 3 m. ; mais elle doit toujours être proportionnée à la hauteur du mur. Quant à l'espacement des arbres entre eux, il dépend de la nature même de ces arbres ; ainsi, les poiriers doivent être plus espacés que les pommiers. La hauteur du *contre-espalier*, dit Thouin, doit être proportionnée à celle de l'espalier, et encore plus à la distance qui est entre les deux ; mais elle varie selon les climats et les expositions. A Paris, et au levant et au couchant, elle doit être moindre qu'à Montpellier et au midi. La raison en est que, dans le premier exemple, leur ombre pourrait nuire à l'espalier, et que dans le second elle lui serait utile. Pour tirer parti de la plate-bande qui existe entre l'espalier et le *contre-espalier*, on y cultive des primeurs ou des légumes qui demandent beaucoup d'abri. Ainsi, au printemps, on y sème des pois, des petites raves, ou on y repique de la salade ; en été, on y met des haricots, des concombres, des aubergines. En dehors du *contre-espalier*, on plante une bordure d'oseille ou de fraisiers.

CONTRÉ-ESSAI s. m. Essai fait en sens contraire d'un précédent essai : *Des CONTRÉ-ESSAIS*.

CONTRÉ-ESTAMPE s. m. Syn. de *CONTRÉ-MOULE*.

CONTRÉ-ÉTAMBOT s. m. Mar. Pièce de bois qui sert à garnir intérieurement et à renforcer l'étambot dans le sens de sa longueur : *Il ne faut pas confondre les CONTRÉ-ÉTAMBOTS avec les faux étambots qu'on place quelquefois sur la surface extérieure des sous-étambots qui leur servent de fourrure*. Il On dit aussi *CONTRÉ-ÉTAMBORD*.

CONTRÉ-ÉTRAVE s. m. Mar. Assemblage de pièces de charpente appliquées sur le contour intérieur de l'étrave pour lier ensemble les pièces qui la composent : *La CONTRÉ-ÉTRAVE croise les écarts des pièces de l'étrave, et les écarts de celles-ci avec les pièces de la quille*. Il Pl. *CONTRÉ-ÉTRAVES*.

CONTRÉ-EXPERTISE s. f. Expertise qui a pour but d'en contredire une autre : *Des CONTRÉ-EXPERTISES habilement dirigées*.

CONTRÉ-EXPOSITION s. f. Mus. Imitation de l'exposition d'une fugue se composant de la réponse et du sujet qu'on fait entendre en commençant par la réponse : *Dans la texture d'une fugue, la CONTRÉ-EXPOSITION est facultative; l'emploi de la CONTRÉ-EXPOSITION suppose au moins quatre parties, jamais deux parties et rarement trois*.

CONTRÉ-EXTENSION s. f. Chir. Action exercée sur la partie supérieure d'un membre fracturé ou luxé pour le maintenir fixe et immobile, tandis qu'on en opère la réduction par extension.

CONTRÉ-FACE s. f. Fortif. Contre-garde élevée en avant d'une face de bastion pour la défendre.

— Blas. Syn. de *CONTRÉ-FASCE*.

— Techn. Surface d'une meule de moulin qui n'est pas travaillante : *CONTRÉ-FACE de la meule gisante, de la meule courante*. Il Maçonnerie de plâtre et de débris de silex qui forme la contre-face de la plupart des meules actuelles : *On maintient la CONTRÉ-FACE au moyen d'un ou deux cercles de fer posés à chaud*. Il On dit aussi *RECHARGEMENT*.

CONTRÉ-FACÉ, **ÉE** adj. Blas. Syn. de *CONTRÉ-FASCÉ*.

CONTRÉFAÇON s. f. (kon-tre-fa-son — de *contre*, et *façon*). Action de contrefaire ; imitation, reproduction frauduleuse : *CONTRÉFAÇON d'un livre, d'une gravure, d'une machine, d'un procédé, d'une marque de fabrique. Être condamné pour CONTRÉFAÇON*. Il Hypocrisie, fausse démonstration :

Quant à moi, je dis si de ces *contrefaçons*.

Point de déguisement.

TH. CORNEILLE.

Il Quand le despotisme contrefait la liberté, il a soin d'énervier la *contrefaçon* même qu'il en fait. (St-Marc Gir.) C'est de la réforme qu'il faut faire, et non de la *contrefaçon*. (E. de Gir.) La Belgique a si longtemps vécu de la *contrefaçon* des idées françaises, que nous aurions besoin aujourd'hui de l'imiter à notre tour. (L. Ulbach.)

— Fig. Imitation maladroite, reproduction

imparfaite : *Il y a, pour ainsi dire, une CONTRÉFAÇON du talent de la parole*. (Villem.) Les plus grands efforts de l'art sont toujours une *contrefaçon* de la nature. (Balz.)

— Par ext. Ouvrage qui est l'imitation ou la reproduction frauduleuse d'un autre ouvrage : *Cette gravure est une CONTRÉFAÇON. Le commerce des CONTRÉFAÇONS est très-considérable en Belgique*. Il Imitation frauduleuse d'un objet ayant un caractère public et authentique : *CONTRÉFAÇON des monnaies, du sceau de l'Etat, des billets de banque*. Dans ce sens, et en terme de droit, on dit plutôt *CONTREFACTION*.

— Syn. *Contrefaçon, contrefaction*. Le premier de ces mots est beaucoup plus usité que l'autre, et il désigne aussi bien l'action de contrefaire que la manière dont cette action est faite, ou l'objet même qui en est le résultat. *Contrefaction*, au contraire, ne se dit que de l'action même, et surtout en style de droit, quand on considère cette action comme punissable.

— Encycl. La *contrefaçon* est la production ou la fabrication d'une chose ou d'un objet copié, imité ou reproduit en totalité ou en partie, au détriment de celui ou de ceux qui seuls ont le droit légal de faire cette production ou cette fabrication. La *contrefaçon* peut être celle d'une machine, d'un procédé, d'un produit industriel, d'un dessin, d'une marque de fabrique, d'une production littéraire ou artistique. D'après la définition que nous venons de donner, il ne peut pas exister de *contrefaçon* scientifique, puisque les découvertes purement scientifiques ne sont pas susceptibles d'un droit légal, et qu'en outre la répétition d'une expérience ou d'une observation scientifique ne cause aucun préjudice à celui qui le premier a fait cette expérience ; on pourrait même dire que les savants ont sujet d'être satisfaits dans ce cas, puisque toute répétition de leurs formules ou expériences prouve l'importance qu'on attache à leur découverte et leur donnent la notoriété qu'ils désirent et recherchent ; c'est en vertu de cet ordre d'idées que nous avons toujours réclamé pour les savants des récompenses honorifiques et de larges rémunérations pécuniaires ; cela est de toute justice et le sentiment public exige qu'il en soit ainsi.

La *contrefaçon* est une véritable spoliation ; elle est, par rapport à la propriété immatérielle, ce que le vol, l'escroquerie ou la fraude sont à l'égard des possessions de choses matérielles ; cependant le créateur ou l'inventeur lésé est loin d'être protégé par la justice contre la *contrefaçon* comme le sont les propriétaires contre les voleurs et les fraudeurs. Les mœurs influent beaucoup sur cette manière d'agir, parce qu'il est beaucoup de personnes intéressées à n'attribuer aux créations intellectuelles qu'une faible valeur, elles-mêmes n'étant pas capables d'en réaliser de semblables, ce qui fait qu'elles comprennent peu l'importance d'un travail que la nature ou le peu de culture leur interdit absolument. Cependant cette tendance mauvaise tend à disparaître, et le respect de la propriété industrielle progresse chez tous les peuples réellement honnêtes ; la Belgique a renoncé au pillage de la propriété littéraire, il faudra bien que les Suisses et les Prussiens agissent de même en ce qui concerne la propriété industrielle. Les propriétés intellectuelles et commerciales sont protégées par des lois qui ne leur accordent qu'une durée temporaire ; c'est une raison de plus pour que les fraudes dont elles sont l'objet soient rigoureusement réprimées.

La *contrefaçon* s'exerce : 1^o contre la propriété littéraire et artistique résultant de la production d'une œuvre publiée par l'impression, l'autographie, la lithographie, la gravure ou tout autre moyen, et protégée par l'accomplissement de certaines formalités telles, par exemple, que le dépôt d'un ou plusieurs exemplaires dans les bibliothèques ou collections nationales ; la propriété littéraire ou artistique peut encore résulter d'une œuvre littéraire, picturale ou sculpturale, dont la date de production est authentique, mais dont le dépôt n'a pu avoir lieu, parce qu'il n'y a pas eu de publication ou de reproduction déposable ; 2^o contre la propriété industrielle, garantie aux inventeurs et innovateurs par les brevets ou patentes d'invention ; 3^o contre la propriété des marques, dessins et modèles de fabrique, qui se constitue par un dépôt au greffe du tribunal de commerce, et aux bureaux des conseils de prud'hommes.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de la *contrefaçon* des monnaies, dont la fabrication implique nécessairement une fraude sur la qualité et la quantité des matières, en sus de l'imitation de l'empreinte. De même, nous ne traiterons pas de la *contrefaçon* des sceaux de l'Etat, des billets de banque, des effets publics, des poinçons et des timbres ; ce ne sont plus là des délits de *contrefaçon*, mais bien des crimes de faux monnayage, de faux en écriture publique ou privée, qui tombent sous l'application des art. 139 et suivants du code pénal et sont punis des travaux forcés à temps ou à perpétuité.

— *Contrefaçon littéraire et artistique*. Avant 1789, ce genre de propriété ne pouvait exister que par l'octroi d'un privilège royal ; les privilèges ayant été abolis, il fallut régler ce genre de propriété par une législation parti-

culière; la loi du 19 janvier 1791 reconnut aux auteurs dramatiques le droit de faire représenter leurs ouvrages, puis la loi du 19 juillet 1793 assura la jouissance exclusive des œuvres littéraires aux auteurs pendant leur vie, et à leurs héritiers pendant dix ans après leur décès. Plusieurs décrets vinrent compléter cette loi; on les trouvera indiqués à l'article spécial sur la propriété littéraire. En ce qui concerne la *contrefaçon*, c'est l'art. 425 du code pénal qui détermine que c'est un délit. La loi du 14 juillet 1866 sur les droits des héritiers et ayants cause des auteurs n'a rien modifié en ce qui concerne la *contrefaçon*, qui peut être réprimée, soit par une plainte directe de l'auteur se portant partie civile, soit par action directe devant la juridiction civile ou correctionnelle. Les auteurs peuvent dans tous les cas, mais à leurs risques et périls, faire saisir effectivement les objets contrefaits, ou bien opérer une saisie descriptive. La propriété littéraire ou artistique comporte deux éléments distincts qui peuvent se transmettre distinctement et séparément : c'est d'abord l'œuvre elle-même, c'est-à-dire la transformation sensible et matérielle de la pensée; la propriété en est perpétuelle; c'est ensuite le droit de reproduction industriel de cette œuvre sous une forme et d'une manière quelconque, ce qui est la véritable propriété intellectuelle susceptible de *contrefaçon*. Pour le littérateur et l'artiste musicien, la propriété matérielle et perpétuelle de son manuscrit n'a généralement de valeur que pour en permettre la reproduction. L'artiste peintre, dessinateur ou sculpteur, peut vendre son tableau, sa statue, son dessin, la médaille qu'il a gravée, mais cette vente ne comprend que l'objet vendu, et l'auteur conserve, à moins de stipulations contraires, le droit exclusif de reproduction et d'imitation partielle ou totale de ce qu'il a créé. C'est ainsi que le remarquable succès du charmant tableau de Girard, la *Permission de dix heures*, en ayant amené la reproduction ou l'imitation en bronze, en porcelaine, en bas-reliefs, sur papiers peints, sur étoffes, etc., l'éditeur, acquéreur de la propriété artistique intellectuelle, poursuivit et obtint la condamnation, comme *contrefaçon*, de toutes les imitations de ce sujet. Cependant toute personne peut, sans s'exposer à des poursuites judiciaires, copier par les procédés de l'art un tableau, un dessin, une statue, mais à cette condition que la copie demeurera entre les mains de celui qui l'a faite et constituera une étude purement artistique; dans beaucoup de cas, un artiste s'engage à ne pas reproduire son œuvre, qui, restant unique, acquiert plus de valeur. Il usurperait lui-même une propriété légalement transmise s'il livrait des copies de l'original. Souvent un auteur ne vend le droit de reproduire son œuvre qu'à un nombre limité d'exemplaires, ou en une certaine matière, ou dans de certaines proportions; si l'acheteur outre-passe les conditions du contrat, il peut être poursuivi comme contrefacteur. L'acquisition d'une plaque gravée, d'une matrice ou d'un moule, à moins de stipulations contraires, donne le droit d'en user pour la reproduction, mais non pas celui de refaire la pièce altérée par l'usage, de la contre-mouler ou de la reproduire. La reproduction des œuvres artistiques par la daguerréotypie, la photographie, la galvanoplastie, la photo-sculpture ou autres procédés analogues, doit être considérée comme une *contrefaçon* punissable. L'imitation d'un objet d'art tombé dans le domaine public peut donner lieu à une nouvelle propriété intellectuelle, lorsque l'imitateur apporte à l'œuvre-type des modifications, des ornements, des accessoires, lorsqu'il lui fait subir certaines transformations. Il y a prise de possession suffisante, et le modèle composé à nouveau ne peut être lui-même reproduit sans *contrefaçon*.

De ce qui précède il résulte : que la *contrefaçon* artistique n'est pas seulement la reproduction sous la même forme, dans les mêmes proportions et en la même matière, d'une chose non encore tombée dans le domaine public, mais encore toute imitation partielle ou complète de cette chose, sous quelque forme, dans quelques proportions et en quelque matière qu'elle soit exécutée, c'est-à-dire l'usurpation, même partielle, de l'idée artistique d'autrui.

La valeur excessive de certains tableaux de maîtres anciens a encouragé un genre de spéculation qui est bien moins du domaine de la *contrefaçon* artistique que du domaine de la supercherie commerciale; ainsi, plus d'un amateur a cru acquérir un Raphaël ou un Rubens, qui n'acquiescèrent en réalité qu'une copie habilement faite. Il en a été de même pour certains livres rares : telle est la réimpression faite en 1750, à Rouen, des *Frères-merveilleux victorieux des femmes du nouveau monde*, de Postel; on avait calqué l'édition de 1553, et, pour mieux tromper les amateurs, on avait fait roussir les exemplaires à la fumée. Certains curieux de pièces autographes ne craignent pas d'agir de la même façon quand besoin est. Plusieurs ont véritablement commis le crime de faux, en contrefaisant l'écriture de personnages historiques qui par suite se trouvaient jouer un rôle plus ou moins odieux. Par exemple, on sait maintenant à quoi s'en tenir sur la valeur du fameux billet soi-disant écrit par Marat avant d'expirer, et qui est reproduit dans les *Esquisses historiques*. Cette pièce apocryphe, qui existe encore dans un

cabinet bien connu, a été décrite, discutée et mise à néant par divers articles ou notes de MM. Louis Combes et Alfred Deberle, insérés dans l'*Amateur d'autographes*, la *Revue des autographes* et l'*Intermédiaire* (1866).

Les compositions musicales et théâtrales donnent lieu : 1° à la propriété du droit de reproduction par la gravure ou par l'impression, droit qui reste dans la propriété littéraire; 2° à la propriété du droit d'exécution ou de représentation. L'usurpation de ce second droit n'est pas une *contrefaçon* dans l'acception ordinaire de ce mot : la loi en regarde toutefois l'effet comme une atteinte envers la propriété des auteurs; aussi tout entrepreneur de spectacle qui fait représenter un ouvrage dramatique au mépris des lois et règlements relatifs à ce genre de propriété est-il puni d'une amende de 50 fr. à 500 fr., et de la confiscation des recettes (cod. pén., art. 425-429). Il est bien entendu que l'usurpation n'existe que si la représentation est faite dans un lieu public et devant un auditoire payant. Il y a quelques années, les compositeurs de musique ont poursuivi avec succès les entrepreneurs de concerts publics et cafés chantants, qui faisaient exécuter leurs airs ou leurs morceaux et qui en retiraient un bénéfice. Aujourd'hui, la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique prélève ses droits sur 160,000 compositions; d'après son 176 bulletin publié en 1865, elle percevait dans une année, au profit de ses sociétaires, la somme de 209,776 fr.

Le Corps législatif a été saisi, au mois de juillet 1865, d'un projet de loi qui trouve ici sa place. Il s'agissait de savoir si la fabrication et la vente des instruments qui servent à reproduire mécaniquement des airs de musique appartenant au domaine privé ne constituent pas le fait de *contrefaçon*; en un mot, si les orgues de Barbarie, si les serinettes, les tabatières, les pendules, les pianos automatiques doivent jouir ou ne pas jouir du droit de mouler des airs modernes sans acquiescer les droits d'auteur. L'article unique en discussion était ainsi conçu : « La fabrication et la vente des instruments servant à reproduire mécaniquement des airs de musique qui sont du domaine privé ne constituent pas le fait de *contrefaçon* musicale prévu et puni par la loi du 19 juillet 1793, combinée avec les articles 425 et suivants du code pénal. » Le Corps législatif adopta ce projet de loi.

Ne quittons pas la musique sans parler d'un genre de *contrefaçon* auquel les Italiens se livrent volontiers. M. Victor Hugo, à raison de l'imitation et de la reproduction théâtrale, sous la forme d'un opéra, de son drame *Lucrèce Borgia*, contesta devant les tribunaux le droit que les Italiens s'étaient arrogé de s'emparer des pièces françaises pour les arranger en livrets d'opéras représentés en France. Il gagna son procès, et *Lucrèce Borgia* devint *Rinegata*, quand par suite on eut suffisamment dénaturé l'ouvrage en changeant le lieu de la scène et les costumes des Italiens de la cour d'Alexandre VI, pape, qui furent métamorphosés en Turcs. Ce double travestissement mettait l'ouvrage contrefait à l'abri de toutes poursuites, mais il nuisait beaucoup à la partition de Donizetti. L'*Hernani* de Verdi dut éprouver le même désagrément en 1846. Les auteurs primitifs de la *Pie voleuse*, de la *Grâce de Dieu*, etc., joignirent leurs réclamations à celles de M. Victor Hugo, des préliminaires de paix furent signés, et les auteurs français permirent de représenter la *Gazza Ladra*, *Linda di Chamouni*, *Lucrèce Borgia*, *Hernani*, etc., sans changements, moyennant une indemnité convenue. En 1864, nous avons vu M^{me} veuve Scribo s'opposer, au Théâtre-Italien, à la représentation de la *Sonnambula*, d'un *Illo in Maschera* et de l'*Elisir d'amore*, qui ne sont qu'une imitation des trois ouvrages de Scribo : la *Sonnambula*, *Gustave III*, et le *Filâtre*. La prétention de M^{me} veuve Scribo ne fut pas admise en première instance. La cour impériale a réformé ce jugement et reconnu le droit de l'auteur et de ses héritiers. La doctrine de la cour, en droit, peut se résumer ainsi : l'imitation, c'est-à-dire l'emprunt qu'un auteur fait à un ouvrage d'une langue vivante étrangère est une *contrefaçon* répréhensible. L. Marini, un Italien, disait, rapporte Scudéri dans sa préface d'*Alaric*, « que prendre sur ceux de sa nation c'était larcin, mais que prendre sur les étrangers, c'était conquête, et je pense, ajoute-t-il, qu'il avait raison. Nous n'étudions que pour apprendre, et nous n'apprenons que pour faire voir que nous avons étudié. » Aujourd'hui cette opinion perd tous les jours du terrain, et nous considérons comme des pillards et des gens de mauvaise foi ceux qui volent un étranger, aussi bien que ceux qui volent leurs concitoyens. Toute atteinte portée au droit de l'auteur ou des propriétaires d'une œuvre littéraire, artistique ou musicale, donne ouverture à une action, soit civile, soit correctionnelle, au choix de la partie lésée. S'il était de bonne foi, le prévenu doit en faire la preuve, et dans ce cas l'action civile est seule possible. Il est permis de saisir des objets contrefaits à ses risques et périls, même en transit et à la douane, et les condamnations peuvent varier entre 25 à 200 fr. d'amende, outre les dommages et intérêts, la confiscation des objets contrefaits, planches, moules, matrices, à lieu dans tous les cas où la *contrefaçon* est reconnue, mais la valeur de ces ob-

jets confisqués vient en déduction des dommages et intérêts prononcés.

Les droits des étrangers sont régis par la législation française, si la première publication de l'œuvre a eu lieu en France; sinon, ils sont régis par la législation française combinée avec celle du pays dans lequel la publication a été faite en premier lieu. Le décret du 28 mars 1852 a bien assimilé la *contrefaçon* des ouvrages publiés en pays étrangers à celle des ouvrages français, mais elle a subordonné l'action des étrangers à deux conditions qui sont : le dépôt légal en France et la justification des droits résultant de la législation du pays d'origine, car s'il n'y a pas ou s'il n'y a plus de droits dans ce pays, la France ne peut en accorder. Par suite, il est intéressant de connaître les traités diplomatiques consentis et les lois étrangères. L'article que nous consacrons à la propriété littéraire devant étudier ces diverses lois, il nous suffit d'indiquer ici les traités passés, et nous en donnons le tableau complet à ce jour.

Angleterre (Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande). Convention du 3 novembre 1851.

Anhalt (duché d'). Accession, le 14 octobre 1865, à la convention conclue avec la Prusse.

Autriche (empire d'). Réciprocité résultant de la législation. Convention du 18 décembre 1865.

Bade (grand-duché de). Conventions.

Bavière (royaume de). Réciprocité résultant de la législation, convention du 24 mars 1865.

Belgique (royaume de). Conventions : 1° du 12 août 1852; 2° du 1^{er} mai 1861.

Brême (ville de). Convention du 4 mars 1865.

Brunswick (duché de). 1° Convention du 8 avril 1852; 2° accession, le 29 mars 1865, à la convention prussienne.

Danemark (royaume de). Réciprocité résultant de la législation.

Espagne (royaume d'). Convention du 15 novembre 1853.

Frankfort (ville de). Convention du 18 avril 1865 (annexée à la Prusse).

Genève (canton de). 1° Convention particulière du 30 octobre 1858; 2° convention générale avec la confédération suisse.

Grèce (royaume de). Réciprocité résultant de la législation.

Hambourg (ville de). Conventions : 1° du 2 mai 1856; 2° du 4 mars 1865.

Hanovre (royaume de). Convention du 20 octobre 1851 (annexée à la Prusse).

Hesse-Cassel (electorat de). 1° Convention du 7 mai 1853; 2° accession, le 8 février 1865, à la convention prussienne (annexée à la Prusse).

Hesse-Darmstadt (grand-duché de). Convention : 1° du 18 septembre 1852; 2° du 14 juin 1865 (quelques cantons seulement ont été annexés à la Prusse).

Hesse-Hombourg (landgraviat de). 1° Convention du 2 octobre 1852; 2° accession, le 21 avril 1865, à la convention prussienne (annexée à la Prusse).

Italie (royaume d'). Convention du 29 juin 1862.

Lippe (principauté de). Accession, le 10 octobre 1865, à la convention prussienne.

Lubeck (ville de). Convention du 4 mars 1865.

Luxembourg (grand-duché de). Conventions : 1° du 4 juillet 1856; 2° du 16 décembre 1865.

Mecklenbourg-Schwerin (grand-duché de). Convention du 9 juin 1865.

Mecklenbourg-Strelitz (grand-duché de). Accession, le 24 août 1865, à la convention conclue avec le grand-duché de Mecklenbourg-Schwerin.

Nassau (duché de). Conventions : 1° du 2 mars 1853; 2° du 5 juillet 1865 (annexée à la Prusse).

Oldenbourg (grand-duché d'). 1° Convention du 1^{er} juillet 1853; 2° accession, le 20 avril 1865, à la convention prussienne.

Pontificaux (Etats). Convention du 14 juillet 1867, ratifiée le 31 octobre 1867.

Pays-Bas (royaume des). 1° Convention du 29 mars 1855; 2° convention supplémentaire du 27 avril 1860.

Portugal (royaume de). Convention du 12 avril 1851, aujourd'hui expirée; elle fut dénoncée le 11 juillet 1865, ratifiée 15 juillet 1867.

Prusse (royaume de). Réciprocité résultant de la législation. Convention du 2 août 1862, ratifiée seulement le 9 mai 1865, et promulguée par décret impérial du 10 mai.

Reuss (les deux principautés de). 1° Convention des 24 février et 30 mars 1853; 2° accession, les 11 mars et 6 mai 1865, à la convention prussienne.

Russie (empire de). Convention du 6 avril 1861.

Sardaigne (royaume de). Conventions des 28 août 1843, 22 avril 1846, 3 novembre 1850 (réuni au royaume d'Italie).

Saxe (royaume de). Réciprocité résultant de la législation. Conventions : 1° du 19 mai 1856; 2° du 28 mai 1865.

Saxe-Altenbourg (duché de). Accession, le 18 mars 1865, à la convention prussienne.

Saxe-Cobourg-Gotha (duché de). Accession, le 19 mai 1865, à la convention prussienne.

Saxe-Meiningen (duché de). Accession, le 6 avril 1865, à la convention prussienne.

Saxe-Weimar (grand-duché de). 1° Convention du 17 mai 1853; 2° accession, le 26 avril 1865, à la convention prussienne.

Schaumbourg-Lippe (principauté de). Accession, le 5 décembre 1865, à la convention prussienne.

Schwarzbourg-Rudolstadt (principauté de). 1° Convention du 16 décembre 1853; 2° accession, le 5 mai 1865, à la convention prussienne.

Schwarzbourg-Sondershausen (principauté de). 1° Convention du 7 décembre 1853; 2° accession, le 28 avril 1855, à la convention prussienne.

Suède et Norvège (royaumes-unis de). Réciprocité résultant de la législation. Convention du 14 février 1865.

Suisse (confédération). Convention du 30 juin 1864.

Waldeck et Pyrmont (principauté de). 1° Convention du 4 février 1854; 2° accession, le 26 avril 1865, à la convention prussienne.

Wurtemberg (royaume de). Convention du 24 avril 1865.

La traduction faite et publiée à l'étranger sans autorisation, mais non introduite en France, n'est une *contrefaçon* que si l'auteur a expressément réservé ce droit en tête de son œuvre et s'il use de son droit pendant la durée que lui assignent les traités internationaux.

— *Contrefaçon industrielle.* Elle comporte la *contrefaçon* des objets protégés soit par les brevets d'invention, soit par la loi sur les dessins et modèles de fabrique, soit par la loi des marques de fabrique. Nous allons examiner successivement ces trois catégories.

1° *Contrefaçon des objets brevetés.* Déjà, dans l'article BREVET D'INVENTION, nous avons fourni de nombreux détails à ce sujet; mais, depuis, le Corps législatif a discuté et adopté, à la date du 12 mai 1868, une loi importante dont il est nécessaire de donner ici le texte, car elle complète l'ensemble de la législation sur les brevets.

LOI SUR LES BREVETS D'INVENTION.

« Art. 1^{er}. Tout Français ou étranger, auteur soit d'une découverte ou invention susceptible d'être brevetée aux termes de la loi du 5 juillet 1844, soit d'un dessin de fabrique qui doit être déposé conformément à la loi du 18 mars 1806, ou ses ayants droit, peuvent, s'ils sont admis dans une exposition publique autorisée par l'administration, se faire délivrer par le préfet ou le sous-préfet, dans le département ou l'arrondissement duquel cette exposition est ouverte, un certificat descriptif de l'objet déposé.

« Art. 2. Ce certificat assure à celui qui l'obtient les mêmes droits que lui conférerait un brevet d'invention ou un dépôt légal de dessin de fabrique, à dater du jour de l'admission jusqu'à la fin du troisième mois qui suivra la clôture de l'exposition, sans préjudice du brevet que l'exposant peut prendre ou du dépôt qu'il peut opérer avant l'expiration de ce terme.

« Art. 3. La demande de ce certificat doit être faite dans le premier mois au plus tard de l'ouverture de l'exposition. Elle est adressée à la préfecture ou à la sous-préfecture et accompagnée d'une description exacte de l'objet à garantir, et s'il y a lieu d'un plan ou d'un dessin dudit objet.

« Les demandes, ainsi que les décisions prises par le préfet ou par le sous-préfet sont inscrites sur un registre spécial, qui est ultérieurement transmis au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, et communiqué sans frais à toute réquisition.

« La délivrance du certificat est gratuite. »

Cette loi a pour objet de permettre aux inventeurs de produire leurs inventions dans les expositions autorisées, sans tomber sous le coup de la divulgation prévue par la loi de 1844; elle rend générales les mesures légales déjà prises deux fois par les chambres, en 1855 et 1867, au moment des Expositions internationales et générales qui ont eu lieu en France à ces époques. Il est intéressant d'indiquer ici, au point de vue spécial de la *contrefaçon*, que nulle mesure n'ayant été prise pour la publicité des descriptions et dessins des certificats de garantie pris par les exposants, il ne sera pas possible de connaître les dispositions des inventions privilégiées par ces certificats lorsqu'il n'y aura pas eu dépôt ultérieur d'une demande de brevet. Or, sur 600 certificats délivrés d'après la loi de 1855, sur 300 délivrés d'après la loi de 1867, il n'y en a guère eu que le tiers de transformés en brevets. Il y a là un grave inconvénient que des règlements spéciaux feront sans doute disparaître. Les tribunaux ont pour mission d'empêcher la *contrefaçon*, et, pour que leur action soit rapide, l'article 46 a décidé que le tribunal correctionnel saisi d'une action pour délit de *contrefaçon* pourrait statuer sur les exceptions qui seraient tirées par le prévenu, soit de la nullité ou de la déchéance du brevet, soit des questions relatives à la propriété de ce brevet.

La *contrefaçon* est bien souvent le résultat d'une faute commune à la grande majorité des inventeurs; en effet, peu habitués aux usages de l'industrie et du commerce, ils réclament pour la vente de leurs produits des prix tellement élevés, que le grand bénéfice possible provoque nécessairement la concurrence des hommes peu scrupuleux, qui font ce calcul que, malgré toutes les condamnations subies, ils resteront encore en possession d'un certain bénéfice. *Abaisser le taux des bénéfices pour en accroître la somme, tel*

est le principe commercial dont les inventeurs doivent être pénétrés, car c'est le moyen le plus efficace pour arrêter en principe les contrefacteurs, dont les chances mauvaises deviennent d'autant plus grandes, non seulement au point de vue commercial, ce qui a sa valeur, mais aussi au point de vue judiciaire, ce qui détermine leur abstention.

La contrefaçon est punie d'une amende de 100 fr. à 4,000 fr., de la confiscation au profit du breveté des produits ou instruments contrefaits, de 1 à 6 mois de prison en cas de récidive, et de dommages-intérêts prononcés directement ou accordés par état, c'est-à-dire d'après le tort causé, estimé par expert. On peut déférer les contrefacteurs devant la justice, soit par demande directe devant les tribunaux civils, soit, après saisie descriptive ou saisie effective, devant les tribunaux correctionnels.

20 Contrefaçon de dessins et modèles de fabrique. C'est en vertu, soit de la loi de 1806, soit de la loi de 1857, citée plus haut, que les dépôts ont lieu, et la contrefaçon peut être poursuivie devant la juridiction civile ou correctionnelle, ou bien encore devant les conseils de prud'hommes ou les tribunaux de commerce. Les détails complets relatifs à ce genre de contrefaçon se trouveront donnés aux mots *DESSINS DE FABRIQUE* et *MODELES DE FABRIQUE*, avec les indications nécessaires pour effectuer les dépôts et obtenir les garanties légales suffisantes.

30 Contrefaçon des marques de fabrique. La loi du 22 germinal an XI et le code pénal qualifiaient crime la contrefaçon des marques, et la punissaient des mêmes peines que le faux en écriture privée. Cette exagération avait pour résultat l'impunité et l'impunité que la loi actuelle du 25 juin 1857 a eu pour objet de faire disparaître. Les attaques contre la propriété des marques ne sont plus des crimes, mais ce sont désormais des délits, classés en plusieurs catégories. La première catégorie comprend : la contrefaçon de la marque, c'est-à-dire l'imitation complète de cette marque, l'usage d'une marque contrefaite, l'apposition frauduleuse d'une marque appartenant à autrui, enfin la vente ou mise en vente des produits portant une marque contrefaite ou frauduleusement apposée. Les délinquants de cette première catégorie sont passibles d'une amende de 50 fr. à 3,000 fr., et d'un emprisonnement de trois mois à trois ans, ces deux peines pouvant être appliquées soit ensemble, soit séparément. Il est utile de faire observer que la loi de 1857 ne prévoit point le cas où un négociant détruirait la marque d'un autre pour y substituer la sienne, ce qui est cependant une fraude. Cette omission calculée a pour objet de permettre aux commissionnaires de dissimuler la provenance des produits. On a craint de nuire au commerce en empêchant une pratique que beaucoup de fabricants admettent, et dont la suppression aurait considérablement modifié les habitudes commerciales usuelles. M. Legrand, député, avait proposé un paragraphe additionnel à l'article 7, conçu en ces termes : « Dans les cas prévus par l'article 7, la poursuite ne pourra être intentée par le ministère public que sur la plainte de la partie lésée. » Le rejet de cette proposition laisse subsister le droit commun en matière correctionnelle et en matière de fraude commerciale ; en conséquence, le ministère public peut poursuivre sans qu'il soit besoin de l'intervention de la partie lésée. Les termes de l'article 7 permettent d'appliquer la peine dès que l'objet du délit est destiné à être vendu ; c'est ce qu'il faut comprendre par ces mots *mis en vente*, qu'un amendement a fait substituer aux mots *exposés en vente*, que l'on avait d'abord proposés, et dont la signification, évidemment moins étendue, nécessitait pour ainsi dire l'étalage et l'exposition de l'objet. Les dispositions du droit commun sur la complicité, et notamment la complicité par recel, s'appliquent au délit de contrefaçon des marques comme à tout autre, sans que la loi ait eu besoin de le mentionner.

Les imitateurs de marques sont punis conformément aux dispositions de l'article 8 de la loi de 1857. En effet, les fraudeurs cherchent toujours à se soustraire à l'application de la loi ; aussi, la plupart du temps, au lieu de contrefaire une marque, ils se contentent de l'imiter ; si cette marque consiste dans des lettres, ils prennent d'autres lettres qui affectent les mêmes formes et dissimulent les différences à l'aide d'une couleur, d'un vernis, etc. ; ou bien ils se servent de la même dénomination qu'un fabricant, en ajoutant le mot *façon*, qu'ils dissimulent ou rendent plus ou moins perceptible. Ces fraudes sont le plus ordinairement mises en œuvre à l'aide de moyens essentiellement variables de leur nature ; les magistrats ont la faculté de les punir en appliquant l'article 8. L'imitation d'une marque, l'usage d'une marque frauduleuse de ce genre, et la mise en vente d'objets ainsi marqués, constituent des délits punis par une amende variant de 50 fr. à 2,000 fr. et par une condamnation à la prison qui peut être d'un mois à un an, ces deux peines étant prononcées ensemble ou séparément. On avait proposé d'appliquer l'article 8 aux tromperies sur l'origine des produits, mais cette proposition a été rejetée comme pouvant, dans certains cas, atteindre et même détruire plusieurs grandes industries nationales, dont les produits égalent au moins les produits étrangers

similaires, mais dont l'origine ne peut être signalée sous peine de voir ces produits délaissés pour ceux qui se trouvent recommandés par l'habitude et le préjugé. On n'a donc pas voulu interdire à l'industrie française la faculté d'imiter par représailles certaines industries étrangères dont la concurrence serait désastreuse. Dans le cas où des abus se produiraient par suite de cette faculté laissée au commerce et à l'industrie, le gouvernement pourrait, en rendant la marque obligatoire, apporter un remède suffisamment efficace. Mais si la loi ne punit point les tromperies et tentatives de tromperie sur l'origine de la marchandise, elle prévoit et punit rigoureusement toute tromperie ou tentative de tromperie sur la nature des produits à l'aide de marques frauduleuses.

La loi ne précise rien au sujet des tromperies sur la qualité, car il est évident que les peines portées dans le cas où l'on trompe sur la nature du produit sont applicables au cas où l'on aurait trompé en vendant un produit impropre à l'usage auquel il serait destiné, par suite d'un défaut de qualité.

L'article 10 de la loi de 1857 établit que, pour tous les faits antérieurs au premier acte de poursuite, les peines ne peuvent être accumulées, et que la peine la plus forte doit être prononcée seule ; mais ce principe ne s'applique qu'aux peines et non point aux réparations civiles, telles que la confiscation et les dommages-intérêts, qui pourront être accordées cumulativement par suite de tous les délits distincts qui auront été signalés.

L'article 11 prévoit la récidive des délits de contrefaçon, et admet dans ce cas que le magistrat pourra élever les peines au double. La récidive doit être comprise dans ce sens, que le prévenu aurait continué ou recommencé la contrefaçon ou imitation frauduleuse, vente, etc., d'une marque, après avoir été déjà condamné antérieurement pour le même délit.

L'article 12 indique que l'article 463 du code pénal peut être appliqué, c'est-à-dire que, dans tous les cas où la peine de l'emprisonnement et celle de l'amende sont prononcées par la loi, les tribunaux correctionnels sont autorisés, même en cas de récidives, si les circonstances paraissent atténuantes, à réduire l'emprisonnement au-dessous de six jours et l'amende au-dessous de 16 fr. ; ils pourront aussi prononcer séparément l'une ou l'autre de ces peines, et même substituer l'amende à l'emprisonnement, sans qu'en aucun cas elle puisse être au-dessous des peines de simple police.

Les articles 465 et 466 du code pénal indiquent : art. 465, que l'emprisonnement pour contravention de police ne pourra être moindre d'un jour ni excéder cinq jours, les jours d'emprisonnement étant des jours complets de vingt-quatre heures ; art. 466, que les amendes pour contravention pourront être prononcées depuis 1 fr. jusqu'à 15 fr. inclusivement.

En vertu de l'article 13 de la loi de 1857, les tribunaux ont le pouvoir de priver temporairement les délinquants du droit de participer aux élections consulaires et commerciales, et celui d'ordonner l'affichage de leurs jugements et l'insertion de ce jugement dans les journaux. On a voulu, par ces dispositions, permettre d'appliquer aux délinquants des peines analogues au délit qu'ils auront commis. En effet, si l'emploi de signes frauduleux ou l'imitation de signes a eu pour objet de surprendre la confiance du public, l'insertion dans les journaux et l'affiche, surtout l'affiche à la porte du domicile et des magasins du délinquant, mettront le public en défiance et forceront le fabricant à s'abstenir des fraudes qui ont été signalées. On voit que les dispositions de l'article 13 frappent le fabricant dans sa considération et ont pour effet de nuire à son commerce. Cette peine correspond évidemment au délit qui tendrait à nuire au commerce des concurrents et à tromper la confiance du public. Mais il fallait arriver à empêcher la libre circulation des produits dont la marque est délictueuse, sans quoi la répression aurait été illusoire ; aussi le tribunal peut-il, même en cas d'acquiescement, prononcer la confiscation de ces produits, ainsi que celle des ustensiles et instruments ayant servi à commettre le délit. Dans tous les cas, et c'est là une disposition impérative, le tribunal doit ordonner la destruction des marques contraires aux articles 7 et 8 : ces marques ne peuvent être conservées lorsqu'il est reconnu qu'elles sont une violation de la loi et du droit de propriété.

Le propriétaire de la marque qu'on a contrefaite ou frauduleusement apposée ou imitée a droit évidemment à une réparation ; la plus naturelle est de lui attribuer, jusqu'à due concurrence, les objets mêmes du délit dont il se plaint. Toutefois, les tribunaux sont libres de n'accorder cette réparation au plaignant qu'à la réclamation, que lorsqu'ils le croient juste et convenable ; et si la destruction des marques contrefaites est impérative, la confiscation est facultative.

La juridiction compétente est celle du droit commun, et tous les délits relatifs aux marques peuvent être jugés par les tribunaux de police correctionnelle, qui, par une disposition semblable à celle de la loi du 5 juillet 1844 pour les brevets d'invention, ont droit de juger l'exception et de statuer sur toutes les de-

mandes qui se rattachent nécessairement à la poursuite, et donnent ainsi solution sans délai à toutes les questions relatives à la propriété de la marque. Par ce système on évite les retards que soulèverait le renvoi devant la juridiction civile.

Les poursuites peuvent être dirigées, soit par la partie lésée, soit par le ministère public, et sont régies par le code d'instruction criminelle.

Dans le cas où l'action civile est seule engagée, les tribunaux civils sont seuls compétents ; en effet, la marque de fabrique est une propriété, et la solution des difficultés de ce genre appartient aux tribunaux civils.

Afin d'obtenir la plus grande célérité possible dans les jugements, ces affaires sont jugées comme matières sommaires.

On voit disparaître, par la teneur de l'article 16, qui règle cette question des tribunaux compétents, l'anomalie qui existait sous la législation antérieure, selon laquelle la compétence appartenait, suivant les cas, aux conseils de prud'hommes, aux juges de paix, aux tribunaux de commerce, ou même aux tribunaux civils. Hors de France, les consuls restent toujours chargés de juger tout litige qui se serait élevé entre Français ; cette juridiction, d'après l'exposé des motifs de la loi de 1857, reste régie conformément aux anciens édits et ordonnances, et, pour certains pays, suivant les capitulations, traités ou usages en vigueur, combinés avec les lois récemment promulguées.

La conséquence du droit de propriété exclusive de la marque, c'est le droit de saisir les produits qui portent une contrefaçon ou une imitation frauduleuse de cette marque. Toutefois, ce droit est réglementé, en ce sens que le magistrat qui autorise la saisie peut exiger des garanties afin d'empêcher des poursuites vexatoires et de modérer à volonté la rigueur des mesures de constatations nécessaires. Partout où il existe un tribunal, c'est au président du tribunal civil de première instance qu'il faut s'adresser pour obtenir l'autorisation de faire saisir ou décrire les produits incriminés. Lorsqu'il n'existe point de tribunal dans le lieu où se trouvent les objets à saisir, le juge de paix peut donner cette même autorisation, ce qui évite les retards qui pourraient résulter de l'éloignement du magistrat et du justiciable.

L'ordonnance de saisie est rendue sur la présentation du procès-verbal de dépôt de la marque et sur simple requête ; cette ordonnance peut exiger la présence d'un expert pour assister l'huissier dans sa description. Le juge peut également exiger le dépôt d'un cautionnement, soit immédiatement, soit sur la demande de la partie saisie. Dans le cas où un étranger voudrait faire opérer une saisie, le cautionnement est obligatoire, à moins que cet étranger n'ait été admis à jouir des droits civils en France ; toutefois, dans ce dernier cas, le non-dépôt d'un cautionnement pourrait donner lieu à une discussion qu'il est sage d'éviter. L'huissier, qui peut être choisi par la partie intéressée, doit, sous peine de nullité, laisser aux détenteurs une copie des objets décrits ou saisis, une copie de l'ordonnance, et, s'il y a lieu, une copie de l'acte constatant le dépôt du cautionnement.

Lorsqu'une plainte est sérieuse, elle doit se produire le plus tôt possible devant la justice, car la saisie ne doit pas rester longtemps sous le coup d'une mesure qui pourrait être mal fondée et vexatoire. L'article 18 de la loi de 1857 détermine, en conséquence, que la saisie doit être annulée si les poursuites n'ont pas eu lieu dans le délai de quinze jours, augmenté, à raison de la distance, d'un jour par chaque cinq myriamètres de distance entre le lieu de la saisie et le domicile de la partie contre laquelle l'action doit être dirigée.

Dans le cas où la saisie serait annulée de cette manière, on peut réclamer des dommages-intérêts contre le plaignant qui serait venu, témérairement ou de mauvaise foi, troubler le commerce d'un concurrent et paralyser ou entraver ses opérations.

La loi de 1857 a été suivie d'une circulaire du ministre de la justice du 27 juin 1857, d'une autre circulaire du directeur général des douanes et des contributions indirectes du 6 août 1857, enfin d'un décret impérial du 26 juillet 1858. Ces trois documents ont pour objet l'exécution de la loi du 25 juin 1857 sur les marques de fabrique et de commerce.

Nous avons donné plus haut le tableau des conventions qui régissent la propriété littéraire entre la France et les pays étrangers. Les mêmes conventions régissent la situation des étrangers en France pour la propriété spéciale des marques et leur permettent d'y déposer des marques ou dessins de fabrique en leurs noms. En effet, l'article 6 de la loi de 1857 établit que les étrangers et les Français dont les établissements sont situés hors de France jouissent également des bénéfices de la loi, mais à la condition que, dans les pays où ils sont situés, des conventions diplomatiques ont établi la réciprocité pour les marques, françaises. Or, c'est par les mêmes traités et conventions diplomatiques que se trouve réglé ce qui concerne la propriété littéraire et celle des marques et dessins de fabrique.

Contrefaçons (TRAITÉ THÉORIQUE ET PRATI-

QUE DES) en tous genres, ou de la propriété en matière de littérature, théâtre, musique, peinture, dessin, gravure, dessins de manufactures, sculpture, sculptures industrielles, marques, noms, raisons commerciales, enseignes, etc., par M. Adrien Gastambide, ancien magistrat. Ainsi que l'indique le titre de son ouvrage, M. Gastambide a examiné la contrefaçon, qu'elle s'adresse à la production littéraire ou artistique, ou qu'elle attaque les dessins industriels et la marque commerciale. Cependant cet auteur a donné la plus large place aux contrefaçons en matière de propriété littéraire ou artistique. La difficulté si souvent étudiée, si mal résolue encore aujourd'hui, de régler la propriété des œuvres de l'intelligence, a donné lieu à de nombreux différends et a soulevé d'importantes questions que M. Gastambide passe en revue, accompagnant chacune d'une solution qu'il emprunte le plus souvent à la jurisprudence. Cet ouvrage peut servir de guide aux auteurs, souvent fort ignorants de leurs droits, et dont les intérêts exigent une surveillance éclairée. Combien d'écrivains ont vu le fruit de longs travaux, de pénibles recherches, anéanti par une contrefaçon qui, n'ayant ni les mêmes frais à couvrir, ni les mêmes travaux à accomplir, venait tuer entre leurs mains une œuvre qui devait faire leur gloire et leur fortune. Mais combien aussi, égarés par une susceptibilité exagérée, ont voulu voir dans une œuvre analogue à la leur un plagiat, une copie de leur ouvrage. C'est pour conduire l'auteur et l'éditeur entre ces deux écueils également dangereux que M. Gastambide a écrit son livre. Il indique à chacun où commence, où finit son droit. Rappelant les principes en matière de propriété littéraire et artistique, il fait suivre chaque application d'arrêts des cours d'appel ou de la cour souveraine.

Les six premiers livres du traité de M. Gastambide sont consacrés à l'étude de la contrefaçon en matière d'art et de littérature. Le septième, qui est aussi le dernier, s'occupe exclusivement des marques de fabrique, noms, raisons sociales, enseignes, etc.

Depuis la publication, dans ce dictionnaire, du mot *BREVETS D'INVENTION*, deux ouvrages intéressants ont paru, concernant les brevets et la contrefaçon. Nous croyons utile de les citer ; ce sont : *L'Inventeur*, par M. Yves Guyot (Paris, 1867, in-8°), ouvrage fait à un point de vue général et philosophique ; *Traité pratique des brevets d'invention, dessins, modèles et marques*, par M. J. Schmoll, avocat (Paris, 1867, in-8°). Ce dernier livre est conçu au point de vue spécial de la légalité, et comprend l'étude de la jurisprudence admise jusqu'à ce jour.

CONTREFACTEUR s. m. (kon-tre-fa-kteur — rad. contrefaire). Celui qui se rend coupable de contrefaçon : *La loi punit les contrefacteurs.*

CONTREFACTION s. f. (kon-tre-fa-ksi-on — rad. contrefaire). Jurispr. Imitation frauduleuse, falsification d'un objet ayant un caractère public et authentique : *La contrefaçon des monnaies, des poinçons de l'Etat, des effets publics.*

— Syn. Contrefaçon, contrefaçon. V. CONTREFAÇON.

CONTREFAIRE v. a. ou tr. (kon-tre-fè-re — de contre, et faire. Se conjugue comme faire). Singer, copier, reproduire par imitation : *CONTREFAIRE quelqu'un, la voix, les gestes de quelqu'un. CONTREFAIRE le chant du coq. L'impie déclaré nuirait à certains projets, l'apparence des vertus y peut servir ; on les CONTREFAIT alors.* (Trév.) *Ce qu'Ovide conte a un air tout particulier ; il est impossible de le CONTREFAIRE.* (La Font.) *On ne peut CONTREFAIRE le génie.* (Vauven.) *On CONTREFAIT aisément une démarche contrainte, on copie difficilement celle qui est naturelle.* (Condill.) *La valeur est la seule vertu qu'on ne peut CONTREFAIRE.* (Le roi Stanislas.) *Il y a dans la véritable vertu une candeur et une ingénuité que rien ne peut CONTREFAIRE.* (J.-J. Rouss.)

Il ne put du pasteur contrefaire la voix.

LA FONTAINE.
Telle est de ces rochers la bizarre structure ;
On doute, en les voyant, si la fière nature
A de l'art, à son tour, contrefait les travaux.
MASSON.

— Imiter, reproduire par contrefaçon ou par contrefaçon : *CONTREFAIRE un lièvre, une gravure. CONTREFAIRE une pièce de monnaie, une machine. CONTREFAIRE un billet de banque. CONTREFAIRE une signature.*

— Feindre d'être, se donner l'apparence de : *N'y a-t-il point quelque danger à CONTREFAIRE la mort ?* (Mol.) *Les pauvres sont obligés de CONTREFAIRE les estropties pour que ces maux apparents amoindissent notre dureté.* (La Rochef.) *Certains hommes contrefont les simples et les naturels.* (La Bruy.)

Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boîteuse et vient se présenter.
LA FONTAINE.

— Par ext. Déguiser, dénaturer à dessein : *CONTREFAIRE son écriture. CONTREFAIRE sa voix.*

— Décomposer, défigurer : *Il a eu des convulsions qui lui ont CONTREFAIT tout le visage.* (Acad.)

— Absol. : *Les enfants sont très-portés à imiter et à CONTREFAIRE. Sans vouloir louer la*

qualité de contrefaire, il faut avouer que c'est la chose du monde qui réjouit le plus parfaitement. (Mme de Sév.) Il y a peu de gens qui voient nettement combien il y a de distance entre faire et contrefaire. (Buff.) Florian avait de la malice en causant; il excellait à railler et à contrefaire. (Ste-Beuve.)

Se contrefaire. v. pron. Etre contrefait, être imité: Les billets de banque peuvent se contrefaire. Cette signature peut aisément se contrefaire. La véritable sensibilité ne se contrefait pas plus que la pudeur. (Boiste.)

— Déguiser son caractère, se faire paraître ce qu'on n'est pas: On ne peut pas se contrefaire longtemps. L'art des précautions était inutile, parce que l'art de se contrefaire n'était pas encore inventé. (Mass.)

Rien ne me coûte plus que de me contrefaire.

DESTOUCHES.
Que sert-il qu'on se contrefasse ?
Prétendre ainsi changer est une illusion :
L'on reprend sa première trace
A la première occasion.

LA FONTAINE.

— Syn. Contrefaire, copier, imiter, singer. Contrefaire se prend en mauvaise part, il veut dire imiter par dérision, par fraude, pour tromper, en violation des lois. Copier veut dire imiter servilement, reproduire trait pour trait. Imiter est le mot qui peut servir dans toutes les circonstances pour désigner l'action d'agir en vue d'une ressemblance quelconque, et il s'emploie spécialement pour tout ce qui est moral et bon. Singer est familier, il annonce une imitation maladroite ou comique, qui amène des contorsions, des grimaces, des efforts réels ou affectés.

CONTREFAISABLE adj. (kon-tre-fa-z-ble — rad. contrefaire). Qui peut être contrefait: Le brevets coulent trop cher en Angleterre, sont trop courts en Allemagne, trop contrefaisables en Belgique, et trop attaquables en France. (Encycl.)

CONTREFAISEUR, EUSE s. (kon-tre-fa-zeur, eu-ze — rad. contrefaire). Celui, celle qui contrefait, qui imite plaisamment la voix, les gestes, la démarche: Un excellent contrefaiseur d'animal. Point de quartier à ce contrefaiseur de gens. (Mol.)

CONTREFAIT, AITE (kon-tre-fé, é-te) part. passé du v. Contrefaire. Produit par contrefaçon, frauduleusement imité: Ouvrage contrefait. Edition contrefaite. Signature contrefaite. Billet de banque contrefait. Prenez de mes papiers, gardez-vous des contrefautes. (Volt.)

Madame, dois-je croire un billet de Maurice ? Voyez si c'est sa main ou si est contrefait.

CORNELLE.

— Mal imité, grossièrement reproduit: Ce qu'on appelle enlure n'est, pour ainsi dire, qu'un souille contrefait. (L'Argot.) Mes progrès dans le vrai avaient été si rapides que bientôt je n'eus plus sous les yeux qu'une nature contrefaite. (J. Janin.)

La nature se rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuissant avortons imparfaits.

DELILLE.

— Singé par moquerie: Etre contrefait par un petit espiègle.

— Simulé, feint, qui n'est pas naturel: Il a une raillerie innocente, mais froide et contrainte, un ris forcé, des caresses contrefaites, une conversation interrompue. (La Bruy.) Cette sottise déconcerta toutes ces gravités contrefaites, on éclata de rire. (Fonten.)

— Difforme: Cet homme est contrefait, a les jambes contrefaites. Le prince de Conti venait de quitter le petit collet; il était faible, contrefait, et souvent en butte aux railleries de son frère. (St-Sim.)

— Numism. Monnaie ou médaille contrefaite. Monnaie ou médaille antique imitée dans les temps modernes.

— Encycl. Numism. La contrefaçon des monnaies et médailles a commencé à l'époque où les études archéologiques ont attiré l'attention des savants. Il s'est alors trouvé des artistes qui, spéculant sur l'avidité et l'ignorance des amateurs, se sont occupés d'imiter, pour les vendre à des prix élevés, ceux des monuments de la numismatique gréco-romaine que leur rareté ou d'autres circonstances faisaient rechercher avec le plus d'empressement. Parmi les premiers qui ont exploité ce genre d'industrie, on cite deux Français, Guillaume Duchoul et Antoine Le Poit, qui vivaient au xvi^e siècle, ainsi que les Italiens Jean et Octavien Cauvin (v. PADOVANI), lesquels furent suivis du Lyonnais Michel Derrien, du Hollandais Cogonnier, et d'une foule d'autres. Depuis cette époque, le nombre des contrefacteurs n'a fait qu'augmenter en Grèce, en Italie, en Espagne, aussi bien qu'en France, en Angleterre, et en Allemagne, où ils ont rempli les cabinets de leurs produits. Le plus adroit de notre temps est probablement le graveur Becker, mort il y a peu d'années, qui a travaillé à Hanau, à Rome, surtout à Francfort-sur-Mein. Il est à remarquer que, dans le principe, la contrefaçon s'occupa surtout des médailles des empereurs romains, parce qu'elles étaient alors les plus rares et les plus chères. Plus tard, quand les travaux d'Eckhel eurent répandu la connaissance des médailles grecques, le prix extravagant que l'on attribuait à plusieurs de ces pièces lui en fit aussi entreprendre l'imitation. Enfin, de nos

jours, l'engouement qui a surgi pour le moyen âge est venu encore étendre le cercle de ses opérations, et, comme il est infiniment plus facile de faire un triens mérovingien, un denier carlovingien ou une monnaie féodale qu'une belle médaille grecque ou romaine, cette nouvelle branche de l'industrie des contrefacteurs s'exerce aujourd'hui avec une habileté qui fait souvent le désespoir des amateurs.

Les monnaies et médailles contrefaites se divisent en trois classes: 1^o pièces conformes aux pièces antiques; elles sont en tout conformes aux monnaies et médailles authentiques, soit qu'elles aient été frappées avec des coins gravés en copies exactes; 2^o pièces imitées des pièces antiques; elles ont été moulées ou frappées dans le style et la manière antiques, mais sans en être des copies exactes. On range dans la même catégorie les pièces antiques qui ont été altérées par le burin ou autrement, pour les dénaturer et leur donner l'apparence de variétés rares ou moins connues; 3^o pièces imaginaires; elles n'ont aucun caractère de ressemblance avec les pièces véritablement antiques, sous le double rapport de l'art et de la fabrication. A cette classe appartiennent aussi les pièces au nom et à l'effigie de personnages qui ont vécu avant l'invention du monnayage, et que des amateurs peu éclairés ont cru avoir été fabriquées du vivant même de ces personnages. On y place également les pièces de personnages ayant réellement existé après l'invention de la monnaie, mais dont on ne connaît aucune monnaie ou médaille authentique.

Considérées sous le rapport des procédés qui ont servi à les produire, les monnaies et médailles contrefaites présentent les divisions suivantes: 1^o pièces antiques retouchées à l'outil; ce sont des pièces réellement antiques que l'on a travaillées avec le burin ou quelque autre instrument, soit pour les faire paraître mieux conservées, soit pour en faire, à l'aide de divers changements, des monuments différents et rares. Ce genre de fraude n'a généralement été employé que pour le bronze, parce qu'il est facile de cacher les traces de l'outil au moyen d'une patine factice; 2^o pièces antiques martelées; ce sont des pièces réellement antiques dont on lime le revers pour leur en donner un nouveau avec des coins modernes. On a souvent employé ce procédé pour frapper des revers imaginaires sur des pièces authentiques. Telle est, par exemple, la médaille de Jules César dont le revers porte la légende: *Veni, vidi, vici*; 3^o pièces antiques encastées; elles sont formées de deux pièces antiques différentes, à chacune desquelles on a pris un des côtés. On conçoit, en effet, qu'en prenant l'avvers d'une pièce et le revers d'une autre, toutes deux communes, et en les réunissant, on obtient une nouvelle pièce rare (v. ENCASTÉ); 4^o pièces moulées sur l'antique; on les obtient au moyen du moulage sur des monnaies ou médailles authentiques; 5^o pièces fausses de coin moderne; elles sont frappées avec des coins gravés dans les temps modernes. Les unes sont des copies ou des imitations de l'antique; les autres, au contraire, sont tout à fait imaginaires; 6^o pièces moulées sur des pièces de coin moderne; ce sont celles que l'on fabrique à l'aide du moulage sur des monnaies ou médailles de coin moderne.

Les monnaies et médailles contrefaites, quel que soit le procédé qui ait servi à les produire, offrent parfois un si haut degré de perfection qu'elles dérouteront les connaisseurs les plus habiles. On arrive cependant à les reconnaître en les soumettant à un examen très-approfondi. Leur perfection peut, dans certains cas, mettre sur la voie de la vérité. D'un autre côté, la forme des lettres des légendes, la rédaction des formules, le faire du graveur, l'état général du métal, enfin l'habitude, fournissent de nombreux éléments de critique. Du reste, comme on n'a, en général, contrefait que des pièces d'un prix élevé, on doit avoir soin, quand on de ces monuments vous tombe sous les yeux, de s'environner de toutes les précautions possibles pour ne pas être induit en erreur.

— Syn. Contrefait, mal fait. L'homme contrefait est une sorte de monstre; il n'est pas fait comme les autres, sa conformation est choquante. L'homme mal fait s'éloigne beaucoup moins de la conformation ordinaire, mais il est mal proportionné, il n'a rien de ce qui plaît.

CONTREFAITURE s. f. (kon-tre-fé-tu-re — rad. contrefaire). Déguisement, action de se contrefaire. || Vieux mot.

CONTRE-FANON s. m. Mar. Corde amarée au milieu de la vergue, du côté opposé à la bouline, et servant à carguer un des côtés de la voile. || Pl. CONTRE-FANONS.

CONTRE-FASCE s. f. Blas. Fasce opposée à une autre. || Fasce divisée en deux demi-fasces d'émaux différents. || Pl. CONTRE-FASCES.

CONTRE-FASCÉ, ÉE adj. Blas. Se dit d'un écu fasce, lorsqu'il est divisé par une ligne perpendiculaire, et que les demi-fasces correspondantes sont d'émail différent: De Floques; Contre-fasce de gueules et d'argent de huit pièces.

CONTRE-FENDIS s. m. (kon-tre-fan-di — de contre, et fendre). Techn. Une des divisions d'un bloc d'ardoise.

CONTRE-FENÊTRE s. f. Constr. Double clôture d'une fenêtre. || Pl. CONTRE-FENÊTRES.

CONTRE-FENTE s. f. Chirurg. Fente produite ailleurs que dans l'endroit où le coup a porté: Des CONTRE-FENTES. || On dit aussi CONTRE-FISSURE.

CONTRE-FERMER v. a. ou tr. Fermer en dehors pour empêcher que quelqu'un ne sorte: Par ruse peu commune, ils avaient la nuit CONTRE-FERMÉ les portes et logis des principaux capitaines de la garnison. (D'Aubigné.) || Vieux mot.

CONTRE-FEU s. m. Contre-cœur de cheminée: Des CONTRE-FEUX en fonte.

— Action de brûler d'avance, sur la direction présumée d'un incendie, des parties de bois ou de bruyères dont on peut encore diriger à son gré la combustion, et qui laisseront ensuite un vide que le feu ne pourra franchir.

— Métallurg. Courant de flamme opposé au feu principal et diminuant son action.

CONTRE-FICHE s. f. Charpent. Pièce de bois posée obliquement pour arc-bouter un mur ou une autre pièce de bois.

CONTRE-FIL s. m. Sens contraire du fil, de la direction normale: Le CONTRE-FIL de l'eau. Le fil et le CONTRE-FIL se reconnaissent dans le cristal de roche. (Buff.)

— Loc. adv. A contre-fil. A rebours, en sens contraire: Travailler du bois A CONTRE-FIL.

CONTRE-FIN (A) loc. adv. Contre la fin, le but qu'on se propose: Agir A CONTRE-FIN. || Rare.

CONTRE-FINESSE s. f. Finesse opposée à une autre finesse: User de CONTRE-FINESSE. Employer des CONTRE-FINESSES.

CONTREFISSION s. f. (kon-tre-fi-zion — du lat. contra, contre; fessus, qui se fie). Rhét. Figure par laquelle on affecte de la confiance en une personne ou en une chose, avec l'intention réelle d'inspirer de l'éloignement pour elles. || Peu usité.

CONTRE-FLAMBANT, ANTE adj. Blas. Se dit des pièces opposées qui sont onduées et aiguës en forme de flammes.

CONTRE-FLATTER v. a. ou tr. Flatter à son tour, de son côté: Il se laissa si bien aller aux flatteries d'Alcibiade que lui-même s'étudiait à le CONTRE-FLATTER encore davantage. (Amyot.) || Vieux mot.

CONTRE-FLEURDELISÉ, ÉE adj. Blas. Se dit des pièces honorables qui ont des deux côtés des fleurs de lis opposées les unes aux autres: De Brion de Château-Gontier: D'argent, à la bande contre-fleurdelisée de gueules.

CONTRE-FLEURÉ, ÉE adj. Bot. Qui a des fleurs alternes et opposées.

— Blas. Se dit du trescheur qui a des fleurons en dedans et en dehors, opposés les uns aux autres: Bossut: D'or, au double trescheur contre-fleuré de sinople, au sautoir de gueules brochant sur le tout.

CONTRE-FLEURONNÉ, ÉE adj. Blas. Se dit d'un écu à fleurons alternés d'or et de métal. || On dit aussi CONTRE-FLEUR.

CONTRE-FLUXION s. f. (kon-tre-flu-kcion — du lat. contra, contre, et fluxio, apport). Path. Syn. de DÉRIVATION. || Néologisme.

CONTRE-FOC s. m. Mar. Faux foc: Des CONTRE-FOCS.

CONTRE-FONTAINE s. f. Techn. Cavité en farine comprimée, que l'on pratique à une petite distance de la fontaine, pour recevoir l'eau qui s'échappe quelquefois de celle-ci pendant le travail, et empêcher que cette eau ne puisse se mêler avec la farine.

CONTRE-FORCE s. f. Force opposée à une autre force: Le peuple n'a point voulu attaquer la propriété, il a prétendu lui donner des entraves; les CONTRE-FORCES ont presque toujours été mal assises. (Raynal.) La CONTRE-FORCE du veto persistant, c'est une révolution. (Cormen.)

CONTRE-FORGÉ, ÉE part. passé du v. Contre-forgier: Pièce CONTRE-FORGÉE.

CONTRE-FORGER v. a. ou tr. Tech. Forger alternativement sur le plat et sur le champ: CONTRE-FORGER une pièce de fer.

CONTRE-FORT s. m. Archit. Pilier servant d'appui à un mur qui supporte quelque charge: Les CONTRE-FORTS d'une terrasse, d'une voûte. Les CONTRE-FORTS sont des membres aussi essentiels à l'architecture gothique que l'ogive et la flèche. (Lévy.)

— Fig. Soutien, appui: L'assistance est le CONTRE-FORT de la mendicite; la providence de la misère. (Proudh.) L'hérédité est l'espoir du ménage, le CONTRE-FORT de la famille, la raison dernière de la propriété. (Proudh.)

— Fig. Contre-forts de forteresse. Sorte de contre-forts en forme de trapèze, établis perpendiculairement au revêtement de l'escarpe. || On dit aussi ÉPERON.

— Mar. Nom donné à de fortes pièces de bois servant à lier les estains avec l'établot.

— Géogr. Chaîne secondaire de montagnes, qui naît sur le flanc d'une chaîne principale et semble l'appuyer: Les CONTRE-FORTS des Alpes. Gènes est située au fond d'un beau golfe qui porte son nom, au pied d'un CONTRE-FORT de l'Apennin. (Thiers.)

— Techn. Pièce de cuir qui sert à renforcer le derrière d'une chaussure: CONTRE-FORT de soulier; de botte, de pantoufle.

— Typogr. Morceau de bois posé sur le plancher, et contenant le contre-somier de la presse.

— Encycl. Archit. Les contre-forts sont destinés à augmenter la stabilité des murs de soutènement, ou à supporter des pressions qui agissent en des points déterminés d'une construction. Ils sont intérieurs ou extérieurs, selon qu'ils sont placés contre la face en contact avec la poussée, ou contre la face opposée; ceux des murs de quais, de soutènement et de revêtement, sont du premier genre: ils ont l'avantage de diviser le prisme de plus grande poussée, et par suite de diminuer celle-ci; ceux qu'on établit derrière les culées des arcs des ponts métalliques et contre les murs des églises gothiques sont du deuxième genre; ils ont pour but principal de faire équilibre à la poussée des arcs et des voûtes intérieurs, ou de s'opposer au renversement des murs d'une grande hauteur et d'une épaisseur relativement faible, en les empêchant de tourner autour des arêtes extérieures des assises, sous l'action des forces qui les sollicitent.

Les contre-forts peuvent être droits, inclinés ou en arcs-boutants; ils sont à section rectangulaire ou trapézoïdale; quelquefois ils servent de pieds-droits à une série de voûtes de décharge étagées à différentes hauteurs et reliées au parement intérieur du mur.

Gauthey est le premier ingénieur qui ait renforcé les murs de quais au moyen de cette disposition; depuis l'application qu'il en fit aux quais de Chalon-sur-Saône, elle a été adoptée pour la construction des murs de quais, des chaussées d'écluse, etc., etc. Les quais de Paris, construits suivant ce système, ont des contre-forts distants de 6 mètres, reliés à la partie supérieure par une seule voûte; dans ces conditions d'établissement, ils présentent plus de maçonnerie que ceux de Gauthey; mais ils ont moins d'appareillage de voûte.

Les contre-forts sont reliés à la maçonnerie ou ils en sont indépendants; on détermine l'épaisseur du mur qui correspond à un contre-fort, qui en fait partie intégrante, en calculant isolément le moment de stabilité de la portion de mur qui répond à ce contre-fort, en ayant égard à sa longueur, et celui de la portion de mur comprise entre deux contre-forts consécutifs; on ajoute ces deux moments et on les égale à celui de la poussée, calculée pour la longueur du prisme correspondant à l'intervalle entre deux annexes.

Les contre-forts indépendants, qui ne s'emploient que dans les contrées où la pierre est très-abondante, s'exécutent en pierres sèches; on détermine l'épaisseur du mur en calculant le moment de stabilité comme précédemment, mais sans avoir égard aux contre-forts, et en l'égalant à celui de la poussée pris pour l'intervalle renfermé entre deux contre-forts.

Pour que ce mode de calcul soit exact, il est entendu que les contre-forts doivent être assez longs pour dépasser la longueur du prisme de plus grande poussée; car si ce prisme pouvait se former, il faudrait déterminer son effet sur les contre-forts pour la partie qui leur correspond.

Si les contre-forts n'ont à résister qu'à un seul effort, de direction connue, et appliqué en un des points de la hauteur, comme celui que transmettent les arcs des ponts ou les arbalétriers des combles, on calcule leur épaisseur en égalant le moment de la poussée à celui du poids de la maçonnerie qui les forme. Ceux qui sont appelés à soutenir les murs d'une grande hauteur agissent comme de simples étais, et leurs dimensions se déterminent par les mêmes considérations. Leur épaisseur varie avec la hauteur à laquelle on les applique et suivant la position des différents points de rotation; c'est ce qui explique la présence des contre-forts superposés que l'on remarque à l'extérieur des murs des églises. Voir ÉTAI.

L'épaisseur à donner aux contre-forts, ainsi qu'à la partie de mur comprise entre eux, a été l'objet d'études théoriques et d'expériences pratiques de la part de plusieurs ingénieurs. M. Leveillé, ingénieur en chef des ponts et chaussées, a publié en 1844 un excellent mémoire sur l'emploi des contre-forts; il a été amené, par diverses considérations résultant de ses expériences, à penser que l'on devait déterminer l'épaisseur des murs entre les contre-forts comme on le ferait pour une voûte en plate-bande, si l'on a eu soin d'exécuter la maçonnerie de façon que les pierres ne puissent bonger isolément, et à ne permettre l'action des forces extérieures qu'à l'instant où le mortier a acquis de la dureté. L'existence des contre-forts a donc pour premier effet, sur le mur proprement dit, de mettre en jeu la résistance la plus considérable que les pierres puissent présenter: celle de l'écrasement; et, par suite, de réduire notablement l'épaisseur. Cette substitution n'est que partielle, et, définitivement, le moment de stabilité doit seul contre-balancer le moment de la poussée.

M. Leveillé, en admettant que la portion de mur comprise entre deux contre-forts doit être considérée comme une plate-bande dont le poids propre est détruit par la résistance du sol, et, par suite, n'est soumise qu'à l'effet des forces horizontales de la poussée, est arrivé aux formules suivantes:

— I. Pour les *contre-forts* extérieurs, qui présentent la disposition la plus convenable sous le rapport de l'économie :

1° L'intervalle de deux *contre-forts* voisins ou la longueur du mur qu'ils interceptent est

$$(1) \quad D = \frac{H}{8} \frac{K - d \tan^2 \frac{1}{2} \alpha (H + h)}{d \tan^2 \frac{1}{2} \alpha (H + h)}$$

équation dans laquelle H est la hauteur du mur et des *contre-forts*, h la hauteur des terres au-dessus du sommet du mur; quand les terres sont au niveau de celui-ci, h est égal à zéro, et, lorsqu'elles sont au-dessous de la crête, h devient négatif et égal à H - h₁, h₁ étant la hauteur des terres au-dessus de la base du mur; K est le poids que 1 m. carré de maçonnerie peut supporter sans altération (v. compression); d le poids du mètre cube de

$$(4) \quad l = \frac{D + e_1 e + \sqrt{D(D + e_1) e^2 + \frac{d \tan^2 \frac{1}{2} \alpha (H + h)^2}{3 d_1 H}}}{e_1}$$

d₁ étant le poids du mètre cube de maçonnerie.

— II. Pour les *contre-forts* intérieurs, la poussée agit en partie sur le derrière des *contre-forts*, et en partie dans leurs intervalles; cette dernière fraction de la poussée totale est reportée sur la zone de mur qui correspond aux *contre-forts*, en admettant que celle-ci soit composée de points fixes et que la force de cohésion soit assez considérable pour qu'il n'y ait pas séparation; mais il en est rarement ainsi, et, si l'on considère un mur qu'un mouvement de rotation a séparé de ses *contre-forts*, on remarque que la disjonction est nulle en bas et qu'elle atteint son maximum au sommet; les résistances développées par la force de cohésion allant en croissant de la base au sommet ou de zéro à R, la plus grande valeur que 1 m. carré de maçonnerie puisse supporter sans altération est donc le moment

$$\frac{RH^2 e_1}{3}$$

qui doit faire équilibre au moment de la poussée

$$\frac{d \tan^2 \frac{1}{2} \alpha (H + h)^3}{6} D;$$

$$(7) \quad e = \sqrt{D(D + 2e_1) \left[\frac{2}{3} \left(\frac{\tan^2 \frac{1}{2} \alpha (H + h)}{K} \right) \right]}$$

Egalant le moment de la poussée à celui de la stabilité du mur, on en conclut pour la longueur des *contre-forts*

$$(8) \quad l = -e + \sqrt{\left(\frac{d \tan^2 \frac{1}{2} \alpha (H + h)^2}{3 d_1 H} \right) \left(\frac{D + e_1}{e_1} \right) - \frac{D}{e_1^2}}$$

Toutes ces équations supposent que les murs tourneront sur leur arête extérieure, et que la surface sur laquelle doit reposer le poids de toute la maçonnerie est nulle, ce qui, en pratique, ne peut avoir lieu, la maçonnerie ne pouvant supporter sans altération et par mètre qu'un poids de grandeur finie.

Pour cette raison, dans le cas des *contre-forts* extérieurs, on ajoute à chacun d'eux un prisme horizontal dont la base est triangulaire, et dont la face latérale, reposant sur le sol, peut supporter sans altération les deux tiers du poids de la maçonnerie ancienne augmentée de la nouvelle, et, lorsqu'il s'agit des *contre-forts* intérieurs, on les allonge vers l'extérieur, tout en leur conservant leur hauteur et leur épaisseur, en les terminant par une face verticale; on force ainsi la résultante des pressions à rencontrer le sol assez en arrière de l'arête extérieure pour que la partie du mur comprise entre celle-ci et le point de passage de la résultante puisse supporter sans altération le poids de toute la maçonnerie.

De la comparaison des cubes faite par M. Leveillé pour des murs à *contre-forts* extérieurs, à *contre-forts* intérieurs et à la Vanban, il résulte que les premiers sont ceux qui présentent le plus d'économie en maçonnerie.

Lorsque les *contre-forts* sont appliqués dans toute leur étendue contre un mur vertical, et qu'ils doivent résister à une poussée dans tous les points de leur hauteur, leurs conditions d'équilibre ne diffèrent point de celles des piliers ou pieds-droits, et leur épaisseur dans le sens de la poussée se calcule comme celle des culées (v. CULÉES), soit par la méthode de la courbe des pressions, soit par une équation de moments, en ayant soin de rapporter les pressions à 1 m. de largeur de *contre-fort* dans le sens perpendiculaire. Si Q et S sont les composantes horizontale et verticale de la poussée totale, et e la largeur du *contre-fort*,

$$\frac{Q}{e} \quad \text{et} \quad \frac{S}{e}$$

seront les valeurs à introduire pour Q et S dans l'équation d'équilibre.

Pour les *contre-forts* arcs-boutants, que l'on emploie le plus souvent pour supporter la poussée des voûtes au droit des arcs-doubleaux, deux cas peuvent se présenter : ou

terre, a l'angle que forme le talus naturel des terres avec la verticale.

2° L'épaisseur du mur entre les *contre-forts* est

$$(2) \quad l = D \sqrt{\frac{2}{3} \left(\frac{d \tan^2 \frac{1}{2} \alpha (H + h)}{K} \right)}$$

3° L'épaisseur des *contre-forts* est

$$(3) \quad l_1 = D \frac{d \tan^2 \frac{1}{2} \alpha (H + h)}{K - d \tan^2 \frac{1}{2} \alpha (H + h)}$$

4° La longueur des *contre-forts*, dans l'hypothèse de l'équilibre mathématique autour des arêtes extérieures des *contre-forts*, et en supposant verticales toutes les faces des *contre-forts* et du mur, est

$$\left(\frac{d \tan^2 \frac{1}{2} \alpha (H + h)^2}{3 d_1 H} \right) \left(\frac{D + e_1}{e_1} \right);$$

en égalant ces deux moments, on en conclut

$$(5) \quad D = \frac{2RH^2 e_1}{d \tan^2 \frac{1}{2} \alpha (H + h)^2}$$

Ces *contre-forts*, devant satisfaire à la condition de présenter une stabilité suffisante pour résister aux actions latérales, demandent une épaisseur beaucoup plus considérable que les *contre-forts* extérieurs.

M. Leveillé propose d'adopter, pour l'épaisseur des *contre-forts* à base rectangulaire, une formule empirique déduite de celles de Vauban, qui sont encore en usage aujourd'hui pour les *contre-forts* à base trapézoïdale.

Formules dues à Vauban :

Saillie des *contre-forts* . . . 0m65 + 0,2 H

Largeur à la racine . . . 0m65 + 0,1 H

Largeur à la queue . . . $\frac{2}{3}(0m65 + 0,1 H)$.

Formule de M. Leveillé, construite en prenant la demi-somme des deux largeurs précédentes :

$$(6) \quad e_1 = 0,55 + \frac{1}{12} H.$$

L'épaisseur du mur entre les deux *contre-forts* doit être

boutants, dont la largeur est alors celle du pont, sans avoir recours aux culées ordinaires; on s'est contenté d'établir une simple cloison en maçonnerie ne supportant aucune charge, et destinée à garantir ces culées de la corrosion et des affouillements.

Les culées des *contre-forts* de la deuxième espèce s'établissent comme celles des voûtes ordinaires, les arcs-boutants étant eux-mêmes des portions de voûte. V. ARC-BOUTANT.

— Art milit. En fortification, les *contre-forts* sont des murailles en maçonnerie dont la direction est perpendiculaire à celle de l'escarpé, et qui s'engagent dans le rempart. Ils ont pour but de donner plus de solidité aux murs, et de leur permettre de résister à la poussée des terres. Ces *contre-forts* s'établissent à des distances variables, généralement de 5 mètres en 5 mètres. Dans l'ancienne fortification, les *contre-forts* soutenaient le chemin de ronde. Suivant les formes diverses obtenues par des sections horizontales dans les murailles, on a nommé les *contre-forts* : *contre-fort à queue d'aronde*, à *contre-queue d'aronde*, etc.

CONTRE-FOSSÉ s. m. Fortif. Avant-fossé d'une forteresse : Des *CONTRE-FOSSÉS* pleins d'eau.

CONTRE-FOULAGE s. m. Typogr. Relief produit par la rétraction sur le côté déjà imprimé du papier.

CONTRE - FOULEMENT s. m. Hydraul. Mouvement des eaux qui remontent dans un tuyau : Des *CONTRE-FOULEMENTS*.

CONTRE-FRACTURE s. m. Chirurg. Fracture qui se produit à un endroit différent du point frappé : Des *CONTRE-FRACTURES*.

CONTRE-FRASE s. f. Techn. Troisième opération du pétrissage, laquelle consiste à réunir en une seule masse la pâte provenant de la fruse, puis à la transporter de droite à gauche et de gauche à droite par portions que l'on travaille et retourne successivement, en les soulevant et les laissant retomber de tout leur poids, afin d'y faire pénétrer l'air nécessaire à l'établissement de la fermentation. || On dit aussi *CONTRE-FRASAGE*.

CONTRE-FRASE v. a. ou tr. Techn. Faire subir à la pâte l'opération de la contre-frase : Il faudra *CONTRE-FRASE* cette pâte.

CONTRE-FRUIT s. m. Archit. Diminution d'un mur qui est à l'aplomb en dehors, mais qui, en dedans, diminue d'épaisseur de bas en haut : Des *CONTRE-FRUITES*.

CONTRE-FUGUE s. f. Mus. Fugue dont la marche est inverse de celle de la fugue naturelle : A l'égard des *CONTRE-FUGUES*, doubles fugues, fugues renversées, basses contrainctes et autres sottises que l'oreille ne peut souffrir et que la raison ne peut justifier, ce sont évidemment des restes de barbarie. (J.-J. Rouss.)

CONTRE-GAGE s. m. Anc. jurispr. Gage que l'on donnait à un créancier ou au seigneur comme garantie d'un gage dû ou stipulé : Des *CONTRE-GAGES*.

— Féod. Droit de *contre-gage*, Droit en vertu duquel un seigneur pouvait, par représailles, saisir les biens d'un autre seigneur ou des vassaux de ce seigneur.

CONTRE-GAGÉ, *ÉE* part. passé du v. Contre-gager : Débiteur *CONTRE-GAGÉ*.

CONTRE-GAGER v. a. ou tr. Exiger un contre-gage de : *CONTRE-GAGER* un débiteur.

CONTRE-GARDE s. m. Anc. administr. Officier de la Monnaie qui était chargé de recevoir les matières destinées à la fonte.

— Encycl. L'office de *contre-garde* fut créé par un édit de Philippe-Auguste, du mois de juillet 1214, pour exercer dans les hôtels des monnaies une surveillance générale sur toutes les opérations, tenir registre de toutes les matières d'or, d'argent et de billon, apportées au change des monnaies; arrêter les comptes entre les marchands et les commis du change; tenir la main à ce que les matières apportées fussent payées comptant, suivant les tarifs et évaluations arrêtés en la cour des monnaies; contrôler les billets que les directeurs donnaient pour les matières et espèces d'or et d'argent versées au change, enfin viser les quittances des dépenses qui regardaient le roi. Ces officiers avaient rang immédiatement après les juges-gardes, dont ils remplissaient les fonctions en cas d'absence ou d'empêchement. Par édit du mois de juin 1696, Louis XIV supprima les offices de *contre-garde* et créa des contrôleurs *contre-gardes*, conseillers en la cour des monnaies, auxquels furent conservées les attributions des officiers supprimés. Ces attributions sont à peu près celles des fonctionnaires appelés aujourd'hui contrôleurs au change.

CONTRE-GARDE s. f. Art milit. Ouvrage de fortification en forme de redan, que l'on place, soit en avant d'un saillant de bastion, soit, plus rarement, en avant d'un saillant de demi-lune, afin d'en couvrir les faces contre les feux des batteries de l'ennemi. Les *contre-gardes* s'appellent aussi *COUVRE-FACES* et *CONTRE-FACES*. || *Contre-garde brisée*, Celle qui, étant interrompue de part et d'autre, se réduit à deux taillons. || *Contre-garde continue*, Suite de *contre-gardes* dont l'ensemble forme une double enceinte.

— Archit. Sorte de crèche en quartiers de pierre posés à sec autour d'une pile de pont.

CONTRE-GARDÉ, *ÉE* part. passé du v. Contre-garder : *Troupes CONTRE-GARDÉES* par des avant-postes. || Vieux mot.

— Fortif. Muni, couvert de *contre-gardes*.

CONTRE-GARDER v. a. ou tr. Garder avec soin, chercher à préserver : Il faut *CONTRE-GARDER* les fruits des arbres. (Amyot.) || Vieux mot.

Se *contre-garder* v. pron. Se tenir sur ses gardes.

CONTRE-GOUVERNEMENT s. m. Sorte de gouvernement occulte qui contre-balance par son influence l'autorité du gouvernement publiquement établi : Les *CONTRE-GOUVERNEMENTS* ont le défaut d'être irresponsables.

CONTRE-GRIFFER v. a. ou tr. Fam. Contre-signer : C'est le ministre tout seul qui *CONTRE-GRIFFE* les nominations de la pairie. (Corm.)

CONTRE-GUET s. m. Guet qui a pour but de surveiller un autre guet : C'était une *escouade de l'ordonnance du roi qui faisait le CONTRE-GUET*. (V. Hugo.)

CONTRE-HACHÉ, *ÉE* part. passé du v. Contre-hacher : Dessin *CONTRE-HACHÉ*.

CONTRE-HACHER v. a. ou tr. Grav. et dessin. Croiser par des hachures en sens contraire : *CONTRE-HACHER* un dessin, pour augmenter la vigueur des ombres.

CONTRE-HACHURE s. f. Grav. et dessin. Hachure qui en croise d'autres : Dessin couvert de *CONTRE-HACHURES*.

CONTRE-HARMONIQUE adj. Mus. Qui est opposé à l'harmonie aux règles harmoniques.

— Mathém. Proportion *contre-harmonique*, Se dit de certains rapports existant entre trois quantités.

— Encycl. L'expression *contre-harmonique*, aujourd'hui peu usitée, servait dans l'ancienne géométrie à qualifier une proportion dans laquelle, étant donnés trois nombres, la différence entre le premier et le second est à la différence entre le second et le troisième comme le troisième est au premier. Ainsi, les nombres A, B, C sont en proportion *contre-harmonique*, si l'on a

$$\frac{A-B}{B-C} = \frac{C}{A}$$

Les nombres 6, 5 et 3 remplissent cette condition; car on a

$$\frac{6-5}{5-3} = \frac{3}{6}.$$

Cette proportion a été nommée *contre-harmonique* par opposition à la proportion harmonique, dans laquelle on aurait

$$\frac{A-B}{B-C} = \frac{A}{C}.$$

V. HARMONIQUE.

CONTRE-HÂTIER s. m. Grand chenet de cuisine garni de crochets et de chevilles : Des *CONTRE-HÂTIERS*. || On dit aussi simplement HÂTIER.

CONTRE-HAUT s. m. (kon-tre-hô). Côté, niveau supérieur. || N'est usité que dans la locution suivante.

— Loc. adv. En *contre-haut*, En haut, dans la partie haute; à un niveau supérieur : La berge est en *contre-haut* de la rivière.

CONTRE-HERMINE s. f. Blas. Fourrure qui est le contraire de l'hermine, c'est-à-dire qui est de sable moucheté d'argent, au lieu que l'hermine est un champ d'argent moucheté de sable : *Philippes Beaulieu, en Bretagne : D'argent à un sautoir de CONTRE-HERMINE, accompagné de quatre têtes de lion arrachées d'argent*.

CONTRE-HERMINÉ, *ÉE* adj. Blas. Se dit d'un champ qui est le contraire de l'hermine, c'est-à-dire de sable moucheté d'argent.

CONTRE-HEURTOIR s. m. Fer sur lequel frappe le heurtoir : Des *CONTRE-HEURTOIRS*.

CONTRE-HILOIRE s. f. Mar. Bordage de chêne entaillé de l'excédant de son épaisseur sur les baux, près des hiloires, de chaque côté des écoutes : De fortes *CONTRE-HILOIRES*.

CONTRE-HISSANT, ANTE adj. Blas. V. CONTRE-ISSANT.

CONTRE-IMAGINER v. a. ou tr. Imaginer par opposition :

Attache ton esprit à *contre-imaginer* Quelque entreprise haute, afin de détourner L'impression d'amour par une autre nouvelle. RONSARD.

|| Vieux mot.

CONTRE-IMBRICATION s. f. Archit. Ornement figurant des écailles de poisson en retraite les unes sur les autres, au lieu d'être en saillie comme dans les imbrications.

CONTRE-INDICATION s. m. Méd. Indication de traitement à suivre contraire à celle que l'on paraîtrait pouvoir tirer d'une autre observation : Les indications fournies par certains symptômes sont souvent contredites par des *CONTRE-INDICATIONS*.

CONTRE-INDIQUÉ, *ÉE* part. passé du v. Contre-indiquer : Remède *CONTRE-INDIQUÉ*.

CONTRE-INDIQUER v. a. ou tr. Fournir

comme contre-indication : *Il faut satisfaire l'appétit du malade, si aucune circonstance spéciale ne contre-indique la diète.*

CONTRE - INJURIER v. a. ou tr. Injurier par représailles : *Contre-injurier un diseur d'injures.* || Vieux mot.

CONTRE-INATION s. f. Institution opposée à une autre institution : *Des contre-institutions.*

CONTRE - INVECTIVE s. f. Invective faite par représailles : *Répondre à des invectives par des contre-invectives.*

CONTRE - INVITE s. f. Jeux. Au whist et autres jeux à partenaires, Action de jouer une couleur différente de celle qu'on avait d'abord jouée : *Faire une contre-invite.*

CONTRE-ISSANT, ANTE adj. (de *contre* et *issir*, sortir). Bias. Se dit des animaux adossés, dont la tête et les pieds de devant paraissent sortir de l'une des pièces de l'écu : *Beauté, en Italie : D'azur, au chevron d'or, à deux lions adossés et contre-issants des flancs du chevron du même.* || On trouve aussi CONTRE-HISSANT.

CONTRE-JAMBAGE s. m. Maçon. Petit mur construit contre les jambages des cheminées ou fourneaux de cuisine : *Des contre-jambages en briques.*

CONTRE-JAN s. m. Jeux. Au trictrac, Nom de deux coups principaux, dont l'un s'appelle *contre-jan de deux tables*, et l'autre *contre-jan de mœurs*. V. JAN.

CONTRE-JAUGÉ, ÊE part. passé du v. Contre-jauger : *Mortaises contre-jaugées.*

CONTRE-JAUGER v. a. ou tr. Charpent. Mesurer, en parlant des assemblages : *Contre-jauger des tenons et des mortaises.*

CONTRE-JET s. m. Techn. Endroit d'une pièce d'étoffe qu'on recouvre les tenailles à paillonnier.

CONTRE-JOUR s. m. Lumière qui éclaire un objet par le côté opposé à celui par lequel on le regarde : *Les contre-jours aveuglent et empêchent de voir nettement autre chose que la silhouette des objets. Il faut être Rembrandt pour affronter un contre-jour comme celui de son bourgeois Sire.* || Demi-jour, lumière peu vive, dans les endroits qui ne sont pas directement éclairés : *Les femmes aiment d'ordinaire le contre-jour.* (Acad.)

— Loc. adv. *A contre-jour*. Dans le sens opposé au jour : *Des objets placés à contre-jour devant une fenêtre.* || Daps un faux jour, dans un jour défavorable, et particulièrement pour les tableaux, dans un jour dont la direction est opposée à celle que le peintre a donnée au jour de son tableau : *Un tableau placé à contre-jour produit un effet faux et désagréable.*

CONTRE-JUMELLES s. f. pl. P. et chaus. Grands pavés qui se joignent deux à deux dans le milieu d'un ruisseau.

CONTRE - LAMES s. f. pl. Techn. Pièces du métier à faire la gaze, consistant en des tringles de bois qui servent à mouvoir les lisses.

CONTRE-LATTE s. f. Constr. Latte posée en travers des chevrons, pour soutenir les lattes d'un toit. || *Contre-lattes de fente*. Lattes obtenues par éclat, qui servent pour les tuiles. || *Contre-lattes de sciage*. Lattes sciées que l'on emploie pour les ardoises.

CONTRE-LATTÉ, ÊE part. passé du v. Contre-latter : *Cloison contre-lattée.*

CONTRE-LATTER v. a. ou tr. Constr. Garnir de contre-lattes : *Contre-latter des chevrons.* || *Contre-latter une cloison*. La garnir de lattes des deux côtés.

CONTRE-LATTOIR s. m. Techn. Outil dont se servent les couvreurs pour soutenir les lattes en les cloutant. || Pl. CONTRE-LATTOIRS.

Contre la valeur il n'y a point de malheur, en espagnol : *Contra valor no hay desdicha*, comédie en trois actes et en vers, de Lope de Vega. Cette œuvre porte aussi le second titre de : *Le Premier roi de Perse*, qui forme le dernier vers de la pièce. C'est le récit dramatique de la vie de Cyrus. La comédie de l'auteur espagnol commence par le récit romanesque de l'exposition de Cyrus, que l'on veut faire mourir par suite d'un songe qu'a eu son grand-père. Elle ne se termine que par la bataille et la victoire que Cyrus remporte sur Astyage et sur tous ses ennemis. Maître du trône, ce souverain épouse une bergère dont il est éperdument épris. On voit que dans cette comédie, pas plus que dans celles de Lope de Vega qui se rattachent à l'histoire, la vérité et la vraisemblance ne sont observées ; la couleur locale n'est même pas soupçonnée par l'auteur : c'est, selon l'observation d'un critique, ce qui se passait un siècle plus tard en France, où La Calprenède et Scudéri publiaient leurs romans interminables sans prendre souci de la vérité d'observation et de l'histoire.

Contra valor n'a jamais été traduit en français. Cette comédie a été imprimée pour la première fois à Madrid, en 1638. Elle fait partie du tome III des *Comedias escogidas de frey Lope Félix de Vega*, publiées à Madrid en 1853-1859 (4 vol. in-4°), dans la célèbre *Biblioteca de autores españoles* de l'éditeur Rivadeneira.

CONTRE-LETTRE s. f. Jurispr. Acte se-

cret par lequel on déroge à ce qui est stipulé dans un acte ostensible : *Tout ce qu'on appelle contre-lettres, homme de paille, fidèle-commis et autres choses qui ont pour objet d'échapper ce que la loi a prescrit, sont après d'elle sans crédit.* (De Jussieu.) || Changement apporté à un contrat de mariage par un acte dressé dans la même forme et signé par les mêmes personnes.

— *Encycl.* Dr. civil. La loi n'a pas prohibé les *contre-lettres* : elle a considéré que les parties contractantes avaient toujours le droit de modifier leurs conventions ou de revenir à la vérité lorsque leurs conventions n'y étaient pas conformes : entre elles, les *contre-lettres* produisent tous les effets légaux des conventions (c. Nap., art. 1321). Mais ce que le législateur n'a pu permettre, c'est que les parties eussent la faculté de déroger, au préjudice des tiers et à leur insu, à des actes sur la foi desquels ceux-ci ont contracté : en un mot, les *contre-lettres* n'ont pas d'effet vis-à-vis des tiers. La seule exception à ce principe est au titre du *Contrat de mariage* (c. Nap., art. 1395 et suiv.). Les parties ont le droit, tant que le mariage n'est pas célébré, de modifier les conventions matrimoniales arrêtées entre elles : ces modifications doivent être faites avec le concours simultané de toutes les personnes qui ont été portées au contrat de mariage et rédigées à la suite de la minute de cet acte dont on ne peut délivrer aucune expédition sans transcrire à la suite le changement ou la *contre-lettre*. Sauf cette exception, les *contre-lettres* sont absolument lettre morte pour les tiers : il va sans dire qu'elles font foi de ce qu'elles renferment, même à l'égard des tiers, lorsqu'elles ont tous les caractères qui donnent force probante aux actes en général ; mais elles sont inefficaces à produire vis-à-vis d'eux des effets préjudiciables à des droits antérieurement acquis. Ainsi une vente d'immeubles a été consentie par acte authentique : elle porte quittance du prix, quoiqu'une partie seule ait été payée ; une *contre-lettre* constate que, en effet, une partie du prix est due ; si l'acquéreur ne paye pas, le vendeur ne pourra poursuivre la résolution du contrat que si des tiers n'ont pas acquis des droits sur cet immeuble, c'est-à-dire s'il n'y a eu ni vente ni constitution d'hypothèque, de gage ou de servitude. Les aveux et les reconnaissances verbales des parties dérogeant à un acte antérieur ont entre elles tous les effets des *contre-lettres* ; elles n'en ont aucun à l'égard des tiers.

La loi ne protège que l'ignorance des tiers et leur bonne foi ; s'il est établi qu'ils ont contracté en parfaite connaissance de la situation, ils ne sont plus en droit de repousser la *contre-lettre* en invoquant l'art. 1321 du code Napoléon. Les tiers de bonne foi peuvent seuls invoquer le bénéfice de cet article ; ils ne sont pas déchus pour cela de la faculté que leur donne l'art. 1166 du code Napoléon de poursuivre au nom de leurs débiteurs l'exécution des *contre-lettres*.

On ne peut assimiler à ces actes ceux par lesquels les parties règlent de bonne foi l'exécution ou l'inaccomplissement d'une convention antérieure, interprètent cette convention et la complètent en l'expliquant. Les *contre-lettres*, pour être valables entre les parties contractantes, doivent remplir les conditions que la loi a prescrites pour la validité des autres actes. Ainsi elles doivent être faites en autant d'originaux qu'il y a de parties ; les art. 1325 et 1336 du code Napoléon leur sont applicables ; d'ailleurs, elles peuvent être faites par acte authentique ou sous seing privé.

On ne saurait assimiler aux *contre-lettres* les déclarations d'amis ou de command par lesquelles on indique après coup le tiers inconnu qui est censé avoir donné ou qui a donné mandat de faire l'acte. Ces déclarations, dans le cas où elles sont autorisées par le contrat ou par la loi, sont opposables aux tiers.

A consulter : *Traité des contre-lettres*, par M. de Plasman (1839, in-8°), et les ouvrages généraux sur le code Napoléon et la matière des *Obligations*.

Contre-lettre (LA) ou le *Jésuite*, drame en deux actes de MM. Paul Duport et Edouard Monnaix, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Nouveautés, le 23 août 1830. L'attitude arrogante du clergé de France, sous la Restauration, avait jeté dans les esprits des ferment de haine qui se montrèrent au grand jour après les événements de Juillet. La France de la Révolution fit voir son antipathie profonde pour l'Eglise, qui, grisée un instant par le triomphe passager de son parti, s'était ouvertement placée en dehors des besoins et des aspirations de la patrie. La légitimité et le clergé furent enveloppés du même coup dans le stigmate attaché au nom de *jésuite*. Les théâtres, fait remarquer avec raison M. Théodore Muret, se jetèrent sur cette pâture avec une emulation avide, et l'exploitation du prêtre et du jésuite fut une ressource, une mine qu'ils fouillèrent jusque dans les derniers filons. Un mois ne s'était pas écoulé depuis la chute des Bourbons de la branche aînée quand le théâtre des Nouveautés mit un des premiers en scène *l'homme noir*, que le parti vainqueur poursuivait de ses colères et de ses sarcasmes. Dans l'origine, le drame qui nous occupe s'appelait la *Contre-lettre*. Composé avant les événements importants qui avaient renversé

bien des prétentions, il n'avait aucun rapport avec le nouvel ordre des choses. Il s'agissait seulement d'une affaire d'héritage, d'intérêts de famille, où intervenait un parent fourbe et cupide. Saisissant l'actualité, les auteurs jetèrent bien vite une soutane sur les épaules de leur héros ; ils en firent un abbé doté de tous les bas instincts que le peuple prête volontiers aux gens de sacristie. Le peuple a-t-il tort ? le peuple a-t-il raison ? voilà ce qu'il ne nous appartient pas d'examiner en ce moment ; toujours est-il que l'abbé dont il s'agit se montrait doucereux et mielleux ; son nom, choisi à dessein, était caractéristique ou voulait le devenir. L'abbé Serinet, représenté par Bouffé, était plus qu'un personnage de hasard, c'était un type dessiné de toute pièce ; de telle sorte que l'ouvrage, ainsi modifié, avec ce rôle nouveau, put s'appeler la *Contre-lettre* ou le *Jésuite*. A son entrée en scène, notre cafard est tout de suite signalé au spectateur. Il tombe du manteau dont on le débarasse un poignard et un pistolet, un pistolet à vent, s'il vous plaît, un pistolet qui tue son homme sans bruit, un vrai pistolet de jésuite, si l'on en juge par cette réflexion d'un des personnages présents : « Un pistolet à vent ! ah ! c'est bien de votre robe. » A quoi l'abbé Serinet répond : « Jeune homme, vous parlez le langage de nos ennemis. C'est très-bien. Moi aussi, je le parle quelquefois. Je leur ai même juré fidélité ; c'est notre maxime. Mais, croyez-moi, rapprochez-vous de nous en secret. Soyez sûr que nous reviendrons sur l'eau : c'est notre habitude.

J'avais quitté mon costume
Au premier moment du danger ;
Mais de la voix et de la plume,
On commence à nous protéger :
Le combat va se rengager.
Que pas un de nous ne bouge ;
A Paris nous sommes au pair ;
Soufflons le feu pour cet hiver ;
Et nous rentrerons à Montrouge
Par la barrière d'Enfer. »

« Ainsi, dit l'auteur de *l'Histoire par le théâtre*, à peine les pavés étaient-ils remis en place, que le clergé, les jésuites étaient représentés comme trouvant des protecteurs, et se flattant de se relever de leur chute. » Cette confiance des prêtres est prise sur le vif ; elle est de toutes les époques ; elle a fait la force de l'Eglise, elle a fait aussi sa faiblesse, du moins a-t-elle jeté beaucoup d'esprits trop prompts à s'enflammer dans les tentatives les plus imprudentes, les plus malheureuses. Mais revenons à la pièce des Nouveautés. Mme Derbin, cousine de l'abbé, l'engage à le seconder dans une bonne œuvre : il s'agit de restituer à une jeune orpheline un domaine que son père fut forcé de vendre. L'abbé lui répond d'un air béat : « Ah ! ma cousine, je le voudrais ; mais notre cause, notre sainte cause !... Elle ne peut se soutenir qu'à force d'argent ; et c'est sans doute pour cela que la Providence m'a fait la grâce de retirer de ce monde le cousin dont j'hérite avant vous... Ah ! s'il eût voulu me croire tout à fait !... »

Mme DERBIN. J'entends : au lieu de l'usufruit, vous auriez eu la propriété.

L'ABBÉ SERINET. Rien que pour l'employer à des dons pieux, à des fondations méritoires.

Mme DERBIN. Qu'est-ce qu'il y a de plus méritoire que d'assurer une dot à une jeune personne ?

L'ABBÉ SERINET. Une dot !... Une jeune personne peut s'égayer dans le monde... Faisons mieux... Je la placerai dans un couvent d'ursulines.

Mme DERBIN. Quelle horreur !... mon Adèle !...

L'ABBÉ SERINET. Elle s'appellera sœur Adèle... Du reste, je ne veux pas la voir ; comme je viens pour la ruiner, cela ne serait pas charitable.

Mme DERBIN. Quoi ! aucun arrangement ?...

L'ABBÉ SERINET. J'en suis désolé... mais impossible... mes titres sont en règle, il faut que j'hérite... C'est une tâche que m'impose la Providence. »

Tel est le langage que le théâtre ne craignait pas de placer dans la bouche de ses personnages. En France, on sait que le règne de la liberté est court, et quand la force des choses permet qu'elle vienne nous sourire comme pour nous montrer son immortalité, la fièvre s'empare de nous, la peur de la voir s'éclipser tout à coup nous pousse jusqu'à la licence. Les bouches, si longtemps muettes, voudraient tout dire à la fois. Sans doute on abuserait moins de la liberté si on devait toujours la posséder, vivre éternellement sous sa bienfaisante égide. Les partisans de la censure ne manquent pas de rappeler les excès de la scène aux époques révolutionnaires, comme si, alors que la lutte est partout, elle ne devait pas élever forcément dans les spectacles. Les plaisirs publics ont toujours reflété les préoccupations du moment. D'ailleurs, de loin, il nous est facile de critiquer quelques phrases trop passionnées d'une comédie, quelque scène vengeresse un peu trop vive, car le temps a marché et nous sommes désintéressés dans les questions si brûlantes, si palpitantes qui arrachaient à nos pères des cris de rage ou de triomphe. Sans doute, exposer sur les planches les calculs de l'abbé Serinet, c'était vouer au mépris une classe tout en-

tière d'individus, mais les abbés Serinet n'ont-ils donc jamais existé et les fastes judiciaires ne témoignent-ils pas suffisamment de la vraisemblance du portrait ? Le drame, en outre, n'avait pas tout à fait tort d'avertir les masses, de les prémunir contre d'artificieux adversaires ; c'était presque une bonne action de venir au milieu de la mêlée arracher certains masques, dévoiler les menées mystérieuses des partis, répéter tout haut ce qui dans certains lieux se disait tout bas :

Contre nous lorsque la fortune
Se déclare en France aujourd'hui,
Nous faisons tous bourse commune
Pour soutenir notre parti ;
J'y veux contribuer aussi.
Nous avons des millionnaires,
Et nous pourrions, pendant longtemps,
Payer des petits séminaires,
Et des petits rassemblements.

L'abbé Serinet a beau nous dire que l'héritage dont il prétend s'emparer servira à des œuvres pies. Cet aveu de sa part autorisait à douter de sa prudente habileté, mais on nous permettra de ne pas nous appesantir sur les défauts d'une pièce qui n'a plus aujourd'hui qu'un intérêt de curiosité. L'art n'a rien à voir en cette affaire, et c'est ici ou jamais le cas de dire comme le poète :

Chantez la circonstance et mourez avec elle.

CONTRE-LIGNE, Portif. Fossé bordé d'un parapet, qui couvre les assiégeants du côté de la place : *Des contre-lignes profondes.*

CONTRE-LIGUE s. f. Ligue opposée à une autre : *De puissantes contre-ligues.*

CONTRE-LOBE s. m. Archit. Nom donné à de petites arcatures qui garnissent l'intérieur d'un arc.

CONTRE-LORGNER v. a. ou tr. Lorgner quelqu'un qui lorgne : *Fatigué de se voir obstinément lorgné par ce fat, il finit par le CONTRE-LORGNER.*

Un tas de ces faux mécontents
Et de la cour et du service,
Qui se plaignent de l'injustice
Qu'on leur fait depuis si longtemps ;
Qui, prenant un autre exercice,
Et méprisant de vains lauriers,
Bornent tous leurs exploits guerriers
A lorgner dans une coulisse
Quelque belle au tendre regard,
Laquelle aussi n'est pas novice
A contre-lorgner de sa part.

REONARD.

CONTRE-LOUER v. a. ou tr. Donner des louanges à celui qui loue : *Puisqu'ils te louent sans cesse, c'est à toi de les CONTRE-LOUER.*

CONTRE-LUSTRE s. m. Eclat d'une lumière réfléchie, et, fig., Eclat emprunté, lumière qui rejuit des œuvres de quelqu'un sur celles d'un autre : *Quiconque veut savoir ce que c'est de sentir au génie d'un titre qu'il est tout d'une main l'apprendre par CONTRE-LUSTRE aux écrits de Charron, perpétuel copiste de cestuy-cy.* (Mlle de Gournay.) || Vieux mot.

CONTRE-MAILLE s. f. Pêch. Maille d'un tramail opposée à d'autres mailles : *Des mailles et des CONTRE-MAILLES.* || Filet à mailles doubles.

CONTRE-MAILLÉ, ÊE part. passé du v. Contre-mailler. Techn. Composé de plusieurs tissus de mailles qui se recouvrent : *Filet CONTRE-MAILLÉ.*

CONTRE-MAILLER v. a. ou tr. Techn. Doubler les mailles de : *Contre-mailler des filets de pêche.*

CONTRE-MAÎTRE, ESSE s. Celui, celle qui dirige les ouvriers, les ouvrières dans un grand atelier : *Des contre-mâtres vigilants. Un seul maître et beaucoup de contre-mâtres sont deux conditions essentielles à la prospérité de toute grande exploitation industrielle.* (E. de Gir.) || *Il y a toujours, dans un atelier composé d'une vingtaine de jeunes filles, une ouvrière CONTRE-MAÎTRESSE, dont la mission est de diriger le bien-faire du travail et la tenue des ouvrières.* (E. Lassailly.) || *En Angleterre, un champ est une manufacture avec un fermier pour CONTRE-MAÎTRE.* (H. Taine.)

— Fig. Celui qui dirige, gouverne, travaille en sous-ordre : *Otez à l'homme ce besoin qui sollicite sa pensée et la façonne à la vie contemplative, et le CONTRE-MAÎTRE de la création n'est plus que le premier des quadripèdes.* (Proudh.)

— Mar. Ancien officier de manœuvre, qui avait au-dessus de lui le maître et le second maître d'équipage : *Je me souviens d'avoir entendu dire au cardinal Dubois que le czar n'était qu'un extravagant, né pour être CONTRE-MAÎTRE d'un navire hollandais.* (Volt.) || Aujourd'hui, cet officier prend le nom de *second maître de deuxième classe.* || *Contre-maitre de bord ou du pont*, Officier qui remplit en sous-ordre les mêmes fonctions que le maître d'équipage. || *Contre-maitre de la cale*, Dans les grands navires, Sorte d'économe qui a la garde du biscuit, de l'eau, du vin et de l'eau-de-vie.

— Ornith. Genre de petits oiseaux du Paraguay, renfermant neuf espèces, qui ressemblent aux fauvettes.

— *Encycl.* Mar. Le *contre-maitre* est l'officier marinier qui se trouve sous les ordres du maître et qui le remplace au besoin. Le *contre-maitre*, qui reçoit aussi le nom de se-

cond maître, surveillance l'exécution des règlements relatifs à la discipline, à la tenue, à la propreté, à la salubrité. Il veille à la manœuvre, aux voiles, aux cordages, aux vergues, etc., et au bon entretien des armes. En présence de l'ennemi et pendant les combats, le **contre-maître** est placé sur le gaillard d'avant; il transmet aux matelots qui y servent les ordres des officiers et veille à leur exécution; il ordonne la réparation ou le remplacement des pièces qui y sont endommagées.

Comme on le voit, les attributions de cet officier sont très-importantes; aussi ne choisit-on ordinairement pour les remplir que des hommes connaissant parfaitement le service et ayant déjà donné de grandes preuves d'intelligence, d'adresse et de fermeté.

Malgré la difficulté que l'on éprouve à se procurer d'excellents **contre-maîtres**, on n'a accordé à leur grade que de bien maigres avantages; ce ne sont que des sergents, et, malgré leur titre d'**officiers maritimes**, on ne leur reconnaît que le grade de sous-officiers d'équipage.

Pourquoi dit-on alors qu'ils sont officiers? Cette anomalie s'explique d'elle-même. Les **contre-maîtres** étaient réellement, il y a plusieurs siècles, des officiers subalternes; mais par suite de la marche descendante de tous les titres militaires ou maritimes (capitaine, chef, sergent, caporal, etc., qui ont tous eu primitivement une acception plus élevée qu'aujourd'hui), le **contre-maître** est devenu sergent, et par habitude on a continué de lui donner le titre d'officier marinier.

Nous trouvons pour la première fois mentionnée officiellement le titre de **contre-maître** dans une ordonnance du xviii^e siècle, dont voici un extrait. L'ordonnance de la marine de 1689 dit : « Le **contre-maître**, étant établi pour soulager le maître, doit exécuter ses ordres, et, en son absence, faire les choses qui sont de la fonction du maître. Il fera faire la manœuvre du mât d'artimon et de beaupré, sur la parole du maître, mouiller et lever les ancres, les bosser et mettre en place, fourrer les câbles et virer les cabestans quand le vaisseau appareille. »

Le grade de **contre-maître** est mentionné dans plusieurs autres ordonnances que nous ne citerons point, parce qu'elles jettent peu de lumière sur son histoire ou ses attributions.

Ce grade a été dernièrement supprimé dans les équipages de ligne et à bord; toutefois, il existe toujours dans les arsenaux parmi les **maîtres dits d'ouvrages**, tels que les maîtres forgerons, poulieurs. Les **maîtres** qui étaient leurs supérieurs, et les **quartiers-maîtres** qui étaient immédiatement au-dessous, ont hérité de leurs fonctions, qu'ils se sont divisées.

A bord des grands navires, on a établi un **contre-maître de la cale** chargé de la surveillance du vin, de l'eau, du biscuit et de l'eau-de-vie. Le **contre-maître de la cale** est placé lui-même sous la surveillance du lieutenant du navire, qui doit tenir la main à ce qu'aucune fraude ne puisse avoir lieu, mais qui est le plus souvent mis, par suite de l'entente du **contre-maître** et du commis aux vivres, dans l'impossibilité d'arrêter le cours de cette fraude, qui fait la fortune du commis aux vivres aussi bien que celle du **contre-maître**.

Dans les ateliers de la marine, le titre de **contre-maître**, très-fréquemment usité, sert à désigner les maîtres en sous-ordre de divers métiers. Il y a des **contre-maîtres** charpentiers, forgerons, calfats, etc.

CONTRE-MANCHÉ, ÉE adj. Blas. Se dit d'un écu à pointes opposées.

CONTREMAND s. m. (kon-tre-man — rad. *contremander*). Anc. pratiq. Exception, délai, défense. || Excuse proposée pour faire remettre ou différer une assignation. || Congé de locataire.

CONTRE-MANDAT s. m. Mandat destiné à annuler un autre mandat : *Comme j'avais changé d'avis, je crus devoir lui envoyer un contre-mandat*. || Pl. **CONTRE-MANDATS**.

CONTREMANDÉ, ÉE (kon-tre-man-dé) part. passé du v. *Contremander* : *Départ contremandé*. *Dîner contremandé*. *Expédition contremandée*. *Voiturier contremandé*.

CONTREMANDEMENT s. m. kon-tre-man-de-man — rad. *contremander*. Action de contremander; révocation d'un ordre précédemment donné : *Donner, recevoir un contremandement*.

CONTREMANDER v. a. ou tr. (kon-tre-man-dé — de *contre*, et *mander*). Révoquer, empêcher, arrêter par un contre-ordre : *Contremander sa voiture*. *Contremander un dîner*. *Contremander une expédition*. || Révoquer l'ordre donné à : *Contremander son tailleur*. *Contremander des officiers que l'on avait mandés*.

Se contremander v. pron. Être contremandé : *Le dîner ne peut plus se contremander*.

CONTRE-MANŒUVRE s. f. Manœuvre opposée à une autre manœuvre : *Commander une contre-manœuvre*.

CONTRE-MARC s. m. (kon-tre-mark — de *contre*, et *marquer*). Techn. Trait que le charpentier trace sur chaque pièce de bois achevée pour la reconnaître.

CONTRE-MARCHE s. f. Marché en sens

contraire à celle que l'on suivait précédemment; évolution d'une troupe armée qui fait volte-face, d'un ou plusieurs navires qui virant bord pour bord.

— Fig. Action qui a un but détourné, opposé à celui qu'elle semble supposer.

— Art milit. **Contre-marche tactique**. Renversement de l'ordre de marche que la troupe avait d'abord suivi. || **Contre-marche stratégique**. Marche qui a pour but de donner le change à l'ennemi.

— Techn. Nom des leviers qui, dans les métiers à tisser, sont placés entre la remise et les marches, et dans un sens opposé à celui de ces dernières.

— Constr. Hauteur de chaque marche d'un escalier; planche qui forme cette hauteur.

— Encycl. Art milit. La **contre-marche** est le mouvement d'une troupe qui, au lieu d'achever l'exécution d'une marche commencée, tourne en tout ou en partie et prend pour continuer sa route une position contraire à celle qu'elle avait d'abord. La **contre-marche** est aussi l'évolution d'une colonne qui fait volte-face. L'expression **contre-marche** a donc deux significations bien différentes et se distingue en **contre-marche stratégique** et **contre-marche tactique**.

Contre-marche stratégique est un mot d'invention moderne désignant une marche inverse ou dans un autre sens que la marche primitive. Ainsi, dans la guerre d'Italie, les écrivains militaires nous représentent le prince Napoléon se donnant beaucoup de mouvement dans l'Italie centrale, et l'on dit que son corps d'armée, après chaque marche, procédait à une **contre-marche**, afin de donner le change à l'ennemi, de lui faire ignorer ses intentions et de tomber à l'improviste sur un point mal défendu. Les **contre-marches** stratégiques n'ont pas d'autre but, du reste, que de tromper l'ennemi. Nulle règle ne pouvant leur être imposée, le lecteur comprendra que nous ne croyions pas devoir nous étendre davantage sur une expression vague ne s'appliquant qu'à des évolutions mal définies. Le génie, les aptitudes du général sont les seules lois de ces **contre-marches**, qui ne sont souvent que des diversions, et qui ne diffèrent des *retraites* qu'en ce que ces dernières sont imposées par la nécessité, tandis que les premières sont une action libre, un retour exécuté non dans le but d'éviter l'ennemi, mais en vue de le tromper et de l'attaquer sur un point qu'il ne suppose pas vulnérable.

Mais il n'en est pas de même pour les **contre-marches tactiques**, qui répondent au *retrograder* des Latins. Celles-ci ont pour but, lorsqu'une armée ou un corps d'armée en marche se trouve attaqué en queue, au lieu de rencontrer l'ennemi en face, de permettre aux troupes de prendre aussi rapidement que possible leur ordre de bataille. Les troupes les meilleures se retrouvent, bientôt, grâce aux règles des **contre-marches**, à la tête de l'armée et les soldats sur lesquels on doit le moins compter et qui ont été attaqués à la queue se trouvent placés derrière les meilleures troupes, après l'évolution.

Les rétrogressions étaient connues des Romains, qui savaient faire face en arrière quand il fallait combattre en ordre inverse. Il est probable que l'ordre en quinconce avait en partie pour objet de faciliter l'exécution des *cluses* et des passages de lignes qui rétablissaient l'ordre en mettant les bastiaires en avant et les triaires en arrière. La milice grecque avait habilement réduit en principes cette partie de la tactique. Les Grecs avaient l'évolution macédonienne ou **contre-marche en perdant du terrain**; l'évolution laconienne, en gagnant du terrain; l'évolution crétoise ou danse persique, sans changer de terrain.

Il est inutile de dire qu'au moyen âges les **contre-marches** tactiques étaient absolument oubliées et que nous ne les voyions reprendre faveur qu'au xviii^e siècle. A cette époque, lorsqu'une troupe était en bataille, elle faisait **contre-marche** tout d'une pièce. C'était une évolution processionnelle des plus embarrassantes. On faisait, dans certains feux d'infanterie, des **contre-marches** par homme.

Frédéric II inventa les **contre-marches** à deux mouvements; mais nous n'avons pas cru devoir imiter les Prussiens, auxquels nous avons fait pourtant un grand nombre d'autres emprunts. Nos **contre-marches** françaises s'exécutent en ordre de colonne ou par files, ou par rangs. V. COLONNE, FILE et RANG.

On a eu aussi la **contre-marche à débottement**, d'invention française, puisque aucune armée européenne ne l'a connue. Cette évolution, qui datait de 1788, a été abandonnée comme dangereuse. On la fait cependant encore exécuter quelquefois sur place. La **contre-marche épagogique** est celle que toutes les subdivisions d'une colonne exécutent simultanément par le flanc; elle a été inventée ou au moins perfectionnée par les Français; elle s'exécute pour accomplir un déploiement du côté où était la queue. Il en est question, pour la première fois, dans une ordonnance du 11 juin 1774. L'ordonnance du 4 mars 1831 veut que, avant son exécution, les deux guides fassent demi-tour à droite. Cette **contre-marche** en a remplacé une autre à laquelle on donnait le nom d'*inflexionnaire*, parce qu'elle avait quel que analogie avec l'*inflexion* des milices grecques (v. INFLEXION). Dans la tactique moderne, elle était sans utilité, parce qu'elle s'exécute lentement.

Les historiens militaires ont donné le nom de **contre-marche phalangique** à celle que pratiquaient les anciennes phalanges grecques; elle se nommait laconienne, macédonienne ou persique, ou crétoise; ainsi l'on commandait : « Vers la pique, faites la macédonienne, » ou bien : « Vers le bouclier, faites la macédonienne, » etc. Les Suisses d'abord, puis les Espagnols ont appliqué à leur tactique les méthodes grecques. Au xvii^e siècle, les Français les imitèrent, et l'on rétablit partout, dans l'infanterie, les formes grecques, qui ne furent abandonnées que vers le milieu du siècle dernier. La **contre-marche** imitée des Grecs est une manœuvre théâtrale qui ne s'exécute plus que dans les revues, lorsqu'un général veut produire de l'effet.

CONTRE-MARCHER v. n. ou intr. Art milit. Faire une contre-marche.

CONTRE-MARÉE s. f. Marée qui suit une direction opposée à la direction ordinaire de la marée : *Des contre-marées*.

CONTRE-MARQUE s. f. Comm. Seconde marque qu'on applique à un ballot de marchandises, à des ouvrages d'or ou d'argent : *La marque et la contre-marque d'un fabricant*. || Fausse marque que les maquignons font aux dents des chevaux qui ne marquent plus, afin de déguiser leur âge.

— Numism. Signe gravé ou frappé sur une monnaie, après la fabrication, soit pour modifier la valeur de cette monnaie, soit pour lui donner cours dans un pays autre que celui où elle a été émise, soit, enfin, pour l'affecter à un autre usage que celui auquel elle était primitivement destinée.

— Théâtre. Second billet qu'on délivre dans les théâtres et salles de concert à ceux qui sortent avec l'intention de rentrer avant la fin du spectacle : *Après avoir vendu des contre-marques en sous-ordre, il est devenu chef de clique au théâtre*. (F. Soulié.) || *Était receveur de contre-marques, le soir, à un théâtre royal*. (Balz.)

— Pop. **Contre-marque du Père-Lachaise**, Nom cruel donné par le peuple de Paris aux médailles de Sainte-Hélène, à cause du grand âge de ceux qui les portent.

— Encycl. Théâtre. Lorsqu'un spectateur a pris au bureau un billet pour une place quelconque, il doit présenter son billet au contrôleur, qui lui indique à quel côté, à quel rang, à quel étage il lui faut se rendre pour trouver la place dont la nature est indiquée sur son billet. Mais lorsque ce spectateur veut sortir, soit dans un entr'acte, soit dans un autre moment, il doit réclamer au placeur ou à l'ouvreuse une **contre-marque** constatant la place qu'il occupe, et au contrôle une seconde **contre-marque**, qu'on appelle **contre-marque de sortie** ou simplement *sortie*. Ces deux cartes lui servent à établir ses droits en rentrant dans la salle; car, s'il les égarait, il serait obligé de reprendre un nouveau billet au bureau. On comprend que les administrations théâtrales sont tenues, sous ce rapport, à une surveillance très-sévère; car, si cette surveillance n'était pas aussi active et aussi bien organisée, le premier venu pourrait avoir accès dans la salle et assister au spectacle sans bourse délier.

Cette surveillance est telle que, pour la rendre efficace, ces administrations se voient obligées de changer chaque jour la forme ou la nature des **contre-marques** qu'elles délivrent aux spectateurs. En effet, ceux-ci ne rentrent pas toujours dans la salle; la fatigue, l'ennui, un malaise quelconque font que tel ou tel, sorti pendant le cours de la représentation, ne rentre pas pour voir la fin du spectacle; on jette sa **contre-marque**, dont on n'a que faire, et cette **contre-marque** pourrait servir un autre jour, si l'on n'y prenait garde, à un amateur peu scrupuleux sur l'emploi des moyens. C'est pourquoi, ainsi que nous venons de le dire, la nature des **contre-marques** varie chaque jour. Tantôt l'inscription est placée en longueur sur la carte, tandis que d'autres fois elle se trouve en largeur; tantôt cette carte est bleue, puis rouge, puis verte, etc. Tantôt elle est parfaitement nette de toute espèce de signe, tandis que parfois elle est surchargée de petits dessins de toute sorte, appliqués les uns auprès des autres, à l'aide d'un tampon, pour dérouter toute espèce d'imitation ou de contrefaçon. On voit que le service des **contre-marques** dans les théâtres est un travail de chaque jour, et qu'il doit être fait avec beaucoup de soin.

— Comm. Anciennement la **contre-marque** était l'empreinte du poinçon commun que les gardes de l'orfèvrerie appliquaient sur tous les ouvrages d'or ou d'argent que les maîtres orfèvres étaient tenus de leur apporter pour en faire constater le bon aloi. Ce poinçon commun ou de **contre-marque**, indépendant de la marque particulière que chaque orfèvre était tenu d'appliquer sur ses ouvrages, n'était apposé qu'après un rigoureux examen du titre des matières. Il était défendu aux gardes de l'orfèvrerie d'appliquer le poinçon de **contre-marque** sur tout objet qui n'aurait pas été marqué du poinçon particulier du maître orfèvre qui le présentait au bureau de la maison commune des orfèvres. La première ordonnance qui fasse une obligation aux orfèvres de faire ainsi couvrir-marquer leurs ouvrages est de Philippe le Hardi, à la date du mois de décembre 1275. Elle fut confirmée par ordon-

nance de Philippe le Bel, rendue à Pontoise au mois de juin 1313; par ordonnance de Louis XII, datée de Blois, le 22 novembre 1506; par édit de François 1^{er}, donné à Sainte-Menehould le 21 septembre 1543; par lettres-patentes de Henri IV, du 22 décembre 1608. Le règlement général du 30 décembre 1679 prononçait, pour le défaut de marque et de **contre-marque**, les mêmes peines que pour le défaut de titre, c'est-à-dire 50 livres d'amende pour la première fois, outre la confiscation des ouvrages, 100 livres pour la seconde fois, et l'interdiction de la maîtrise à la troisième fois, sans que les peines pussent être remises ni modérées sous quelque prétexte que ce fût. Les ouvrages apportés au bureau de la maison commune pour y être **contre-marqués** étaient jugés au titre par les maîtres et gardes, qui les **contre-marquaient** en lieu visible, le plus près possible du poinçon particulier du maître, et ce en présence du fermier des droits de marque sur l'or et l'argent, lequel devait représenter à cet effet, tous les jours de marque, les clefs du coffre renfermant la cassette où étaient déposés les poinçons de **contre-marque** dans la maison commune (ordonnance de Louis XIV du 22 juillet 1681, titre *Des droits de marque sur l'or et l'argent*, art. iv). L'acquittement des droits de marque était constaté par l'application d'un poinçon, dit poinçon de décharge, dont le fermier de ces droits ne pouvait marquer les ouvrages qu'après que celui de la maison commune des orfèvres y avait été apposé, l'empreinte de ce dernier poinçon étant la seule garantie du titre des ouvrages envers le public.

C'est l'origine du contrôle de la garantie des ouvrages d'or et d'argent, tel qu'il est exercé aujourd'hui. V. CONTRÔLE DE LA GARANTIE.

CONTRE-MARQUÉ, ÉE part. passé du v. *Contre-marquer*. Marqué d'une contre-marque : *Ballot contre-marqué*. *Argentier contre-marqué*. *Monnaie, médaille contre-marquée*.

— Cheval **contre-marqué**, Celui dont les dents portent des contre-marques ou fausses marques tracées au burin.

CONTRE-MARQUER v. a. ou tr. Apposer une contre-marque sur : *Contre-marquer un ballot, une pièce de monnaie*.

— *Contre-marquer un cheval*, Lui faire des contre-marques sur les dents, pour faire croire qu'il marqué encore, bien qu'il en ait dépassé l'âge.

CONTRE-MARQUEUR, EUSE s. Celui, celle qui distribue des contre-marques au théâtre ou dans un concert.

CONTRE-MINE s. f. Art milit. Mine pratiquée pour ébranler une mine de l'ennemi ou en empêcher l'effet : *Creuser des contre-mines*. On dit quelquefois *mine défensive*, pour la distinguer de la suivante. || Mine que l'on pratique sous les défenses de l'ennemi pour les faire sauter : *Pratiquer des contre-mines sous les bastions de la place*. On dit quelquefois *mine offensive*.

— Fig. Manœuvres que l'on emploie pour déjouer une intrigue, une entreprise quelconque : *Toute la vie des anciens cours se passait à creuser des mines et des contre-mines pour se faire sauter les uns les autres*.

CONTRE-MINÉ, ÉE part. passé du v. *Contre-miner* : *Terrain contre-miné*. *Bastion contre-miné*.

CONTRE-MINER v. a. ou tr. Creuser des contre-mines : *On a contre-miné toute la place*.

— Fig. Déjouer par des moyens secrets : *Alberoni voulut contre-miner les batteries du régent*. (St-Simon.)

Se contre-miner v. pron. Être contre-miné : *Ces travaux pourraient facilement se contre-miner*.

CONTRE-MINEUR s. m. Celui qui travaille à une contre-mine : *Les mineurs se sont rencontrés avec les contre-mineurs*.

CONTRE-MISSION s. f. Mission religieuse ou politique qui agit en sens opposé d'une autre mission : *Rien n'est capable de dérouter de pauvres sauvages comme les missions et les contre-missions catholiques et protestantes, par lesquelles on s'efforce de les convertir à la foi*.

CONTRE-MONT adv. Vers le haut : *Gravir contre-mont*. *Grimper contre-mont*.

Et grimper **contre-mont** la dure terre qu'ilte.

CHAPLAIN.
La Seine dans son lit verra plutôt son onde
Rebrousser **contre-mont** sa course vagabonde.
RACAN.

|| A rebours, de haut en bas, dans une position renversée : *Saint Pierre fut crucifié contre-mont*. *Ces graines sont plantées contre-mont*. || Vieux mot.

— Loc. adv. A **contre-mont**, Vers le haut, en remontant : *Ce bateau navigue sur le fleuve à contre-mont*.

CONTRE-MORALE s. f. Principes immoraux dont on a fait une sorte de doctrine : *Au théâtre et dans les romans, on ne voit que la contre-morale un peu tardée, mais tendant presque ouvertement à servir les passions, les faire naître, les stimuler, leur indiquer des ruses pour atteindre au but*. (Fourier.)

CONTRE-MOT s. m. Art milit. Mot par lequel on doit répondre au mot d'ordre. || Se-

cond mot d'ordre dont on convient pour prévoir le cas où le premier viendrait à être connu de l'ennemi : *Les mots et les CONTRA-MOTS d'ordre sont une invention très-ancienne.*

CONTRA-MOTIF s. m. Motif opposé à un autre motif : *Des CONTRA-MOTIFS déterminants. Beccaria fut le premier à calculer la force des motifs qui poussent l'individu au crime, et celle des CONTRA-MOTIFS que la loi doit leur opposer.* (Bentham.)

CONTRA-MOULAGE s. m. Contrefaçon, par le moulage, d'un ouvrage de sculpture : *Des CONTRA-MOULAGES peu soignés.*

CONTRA-MOULE s. m. Moule qui en enveloppe un autre pour lui donner de la solidité ou empêcher la perte de la matière en cas d'accident : *Des CONTRA-MOULES solides.* Carton épais sur lequel on dispose en relief ou en creux des dessins qu'on veut représenter. On dit aussi CONTRA-ESTAMPE.

CONTRA-MOULÉ, ÉE part. passé du v. Contre-mouler : *Sculptures CONTRA-MOULÉES.*

CONTRA-MOULER v. a. ou tr. Faire le contre-moulage de : *CONTRA-MOULER des sculptures.*

CONTRA-MOUSSON (A) loc. adv. Mar. Contre la mousson qui règne : *Aller, naviguer à CONTRA-MOUSSON.*

CONTRA-MOYEN s. m. Moyen qu'on emploie pour empêcher l'effet d'autres moyens : *Quelle a été la marche des philosophes dans leur attaque contre la religion catholique, qu'ils ont eu la maladresse de heurter de front, sans connaître ses moyens de résistance et sans lui opposer des CONTRA-MOYENS?* (Fourier.)

CONTRA-MUR s. m. Petit mur bâti contre un autre pour le soutenir, ou en avant d'un autre pour lui servir de défense : *Les CONTRA-MURS d'une terrasse. Les Rhodiens travaillèrent à élever un CONTRA-MUR à l'endroit où Démétrius devait faire battre les murailles de la ville.* (Rollin.)

CONTRA-MURÉ, ÉE part. passé du v. Contre-murer : *Terrasses CONTRA-MURÉES.*

CONTRA-MURER v. a. ou tr. Etayer, garantir par des contre-murs : *La loi oblige, dans certains cas, à CONTRA-MURER les contre-cours de chemins.* (Acad.) Entourer d'un second mur : *CONTRA-MURER une place attaquée.*

Se contre-murer v. pron. Être contre-muré, muni d'un contre-mur : *Ces fosses d'aisances doivent se CONTRA-MURER.*

CONTRA-NAISSANT, ANTE adj. Blas. Se dit de deux ou trois animaux qui paraissent naissants et opposés l'un à l'autre. Peu usité.

CONTRA-NOTE s. f. Note diplomatique rédigée dans un sens opposé à une note précédente : *L'assemblée garda le silence du soupçon; ce soupçon s'éleva pendant la lecture de ces notes et CONTRA-NOTES diplomatiques échangées entre le cabinet des Tuileries et le cabinet de Vienne.* (Lamart.)

CONTRA-NOVIE s. f. (de contre, et du lat. novus, nouveau; mot resté dans plusieurs langues du Midi pour désigner les nouveaux mariés). Patois. Demeille d'honneur dans un mariage.

CONTRA-ŒILLADE s. f. Œillade donnée en retour d'une œillade : *Des œillades et des CONTRA-ŒILLADES amoureux.* (V. mot.)

CONTRA-ŒILLADER v. a. ou tr. Donner des contre-œillades à :

— Si m'agissait, elle me contre-œillade.

J. THUREAU.

|| Vieux mot.

CONTRA-ONGLE (A) loc. adv. Vép. En prenant le talon du cerf pour sa pince, et vice versa : *Prendre le pied de la bête à CONTRA-ONGLE.*

CONTRA-ONGLÉ, ÉE adj. Blas. Se dit de plusieurs membres d'oiseaux ou pattes de quadrupèdes, dont les ongles ou griffes semblent se toucher ou paraissent se diriger les uns vers les autres : *Héraut : D'or, à trois membres d'aigles, mouvants des angles de l'écu et CONTRA-ONGLÉS en cœur.*

CONTRA-OPÉRATION s. f. Opération faite dans le sens contraire d'une autre opération : *Une CONTRA-OPÉRATION est devenue nécessaire.*

CONTRA-OPPOSITION s. f. Politig. Fraction de l'opposition qui s'en détache et vote contre elle sur certaines questions : *Les CONTRA-OPPOSITIONS sont précieuses pour le gouvernement. La CONTRA-OPPOSITION fera tant de fautes, qu'elle finira par ruiner le parti de l'opposition.* (Acad.)

CONTRA-ORDRE s. m. Ordre qui révoque un ordre précédemment donné : *Donner, recevoir CONTRA-ORDRE. Les ordres et les CONTRA-ORDRES se succèdent sans interruption.*

Dorval devait partir, un contre-ordre est venu.

LA CHAUSSE.

— Etat opposé à l'ordre : *Sans unité, point d'ordre, désordre, CONTRA-ORDRE.* (E. de Gir.) || Inus.

CONTRA-OUVERTURE s. f. Chir. Ouverture, incision pratiquée à l'opposite d'une ouverture naturelle ou d'une plaie : *Pratiquer des CONTRA-OUVERTURES.*

CONTRA-PAL s. m. Blas. Pal divisé en deux moitiés d'émail différent :

Aussitôt maint esprit, fécond en rêveries, inventa le blason avec les armoiries,

Composa tous ces mots de cimier et d'écart, De pal, de contre-pal, de lambel et de fasce. BOILEAU.

|| Pl. CONTRA-PALS ou CONTRA-PAUX.

CONTRA-PALÉ adj. m. Blas. Se dit de l'écu palé qui est divisé horizontalement en deux parties égales, les demi-pals correspondants étant d'un émail différent : *Joinville : CONTRA-PALÉ d'argent et de gueules de six pièces.*

CONTRA-PAN s. m. Anc. jurispr. Nouvelle hypothèque sur un fonds de terre, assignée en garantie d'une rente ou d'un cens dû sur un autre fonds. || Partie de l'estimation d'un héritage donné à cens ou à rente, devant servir au rachat conventionnel. || On disait aussi CONTRABOUT ou CONTRA-ABOUT et CONTRA-CENS.

CONTRA-PANÉ, ÉE part. passé du v. Contre-paner : *Hente CONTRA-PANÉE.*

CONTRA-PANER v. a. ou tr. Anc. jurispr. Assurer par un contre-pan : *CONTRA-PANER une rente.*

CONTRA-PANNETON s. m. Techn. Platine évidée qui reçoit les pannetons d'une espagnollette ou d'un verrou à pignon : *Des CONTRA-PANNETONS dorés.*

CONTRA-PAROI s. f. Techn. Face externe des parois d'un fourneau : *Les CONTRA-PAROIS d'un fourneau.*

CONTRA-PARTIE s. f. Double d'un registre, sur lequel on inscrit toutes les parties du compte. || Écritures servant de vérification.

— Fig. Opinion, sentiment contraire; objet ou sens opposé : *Quoi que vous proposiez, cet homme fera, soutiendra toujours la CONTRA-PARTIE.* (Acad.) Celui que sa vanité porte à tenir toujours la CONTRA-PARTIE débite beaucoup de sottises. (Boiste.) Le bourgeois, homme d'affaires, sait que la dépense a pour CONTRA-PARTIE la recette, ce qui veut dire l'impôt. (Proudh.) Les mœurs de l'Orient sont la CONTRA-PARTIE de celles de l'Occident. (Feytaud.) Toute adoration a sa CONTRA-PARTIE, qui est une exécution. (E. Scherer.) Qui ne sait que, chez tous les prosateurs ou les poètes, il n'est guère de qualité qui n'ait en défaut sa CONTRA-PARTIE? Toute supériorité s'écrite. (A. Ray.) Les CONTRA-PARTIES ne sont jamais gâtées dans les arts : elles passent sans bruit; on les considère comme des repentirs. (J. Gozlan.)

— Mus. Partie de composition opposée à une autre : *La basse est la CONTRA-PARTIE du dessus.* (Acad.) || Partie qui sert de second dessus : *Faire une CONTRA-PARTIE à un air. Chanter la CONTRA-PARTIE. Jouer la CONTRA-PARTIE.*

— Revanche : *Jouons la CONTRA-PARTIE.*

— Techn. Ce qui reste d'un dessin de marquerie lorsqu'on l'a évidé pour en faire un ouvrage de rapport ou de placage.

CONTRA-PAS s. m. Art milit. Demi-pas qui sert à reprendre le pas que l'on avait perdu.

CONTRA-PASSANT, ANTE adj. Blas. Se dit de plusieurs animaux placés l'un au-dessus de l'autre et passant dans un sens opposé : *Testu de Balincourt : D'or, à trois lionceaux léopardés de sable, armés et lampassés de gueules, l'un sur l'autre, celui du milieu CONTRA-PASSANT.*

CONTRA-PASSATION s. f. Comm. Opération qui consiste à repasser en paiement une lettre de change à la personne de qui on la tient : *Des CONTRA-PASSATIONS d'ordre.*

CONTRA-PASSE s. f. Techn. Direction perpendiculaire à la disposition des veines d'un bloc de pierre ou de marbre : *Scier sur la CONTRA-PASSE, en contre-passe, à contre-passe. En fait de marbres, on ne scie guère à CONTRA-PASSE que quelques espèces, comme les blocs turquins de Carrare.*

CONTRA-PASSER v. a. ou tr. Comm. Faire la contre-passation de : *CONTRA-PASSER une lettre de change.*

CONTRAPENNER v. a. ou tr. (kon-tre-pain-ne). Compenser. || Cautionner. || Hypothéquer. || Vieux mot.

CONTRA-PENSER v. n. ou intr. Revenir sur sa pensée; avoir une pensée contraire à celle qu'on avait; changer d'opinion; avoir une pensée contraire à une autre pensée.

CONTRA-PENTE s. f. Pente opposée à une autre pente. || Inégalité de terrain qui empêche ou fait dévier l'écoulement des eaux. || Inclinaison d'un chemin dans le sens de la montée. Syn. de RAMPÉ en ce sens. || Inclinaison latérale qu'on donne au sol des chemins ou des allées pour empêcher les eaux d'y séjourner. || Pente de terrain en général : *Les atterrissements ont toujours lieu sur un plan horizontal, même EN CONTRA-PENTE, et leurs couches sont d'autant plus épaisses qu'elles approchent de la côte.* (L'archet.)

— Versant le plus abrupt d'une montagne ou d'une chaîne de montagnes : *Gravir une montagne par la CONTRA-PENTE, au lieu de suivre la pente.*

CONTRA-PERCÉ, ÉE part. passé du v. Contre-percer : *Planche CONTRA-PERCÉE.*

CONTRA-PERÇER v. a. ou tr. (le c prend

une cédille devant a et o : *Je contre-perçai, nous contre-perçons.* Techn. Percer dans un sens contraire : *CONTRA-PERÇER une poutre.*

CONTRA-PÈSE (A) loc. adv. A poids égal. || Vieux mot.

CONTRA-PESÉ, ÉE part. passé du v. Contre-peser, qui a un contre-poids : *Une masse qui est CONTRA-PESÉE par une autre. Je veux expliquer pourquoi un poids de quatre livres est CONTRA-PESÉ par un poids d'une livre.* (Volt.)

— Fig. Contre-balancé : *Des raisons contre-pesées : Ceux qui ont ouvert la carrière méritaient la considération; mais elle a été CONTRA-PESÉE par de grands dégoûts.* (Vauven.)

CONTRA-PESER v. a. ou tr. (prend l'accent grave sur le dernier e du radical, quand la syllabe suivante est muette : *Je contre-pèse, je contre-pèserai*). Contre-balancer, faire contre-poids : *Il faudrait toujours un même poids pour CONTRA-PESER l'eau.* (Pasc.)

— Absol. : *Si l'on porte un poids d'un côté, on se sert de l'autre pour CONTRA-PESER.* (Boss.)

— Fig. Compenser, corriger, équivaloir à : *L'orgueil CONTRA-PESÉ toutes nos misères, car ou il les cache, ou, s'il les découvre, il se glorifie de les connaître.* (Pasc.) L'impossible ne peut pas être un objet, ni CONTRA-PESER le désir qui va droit à la chose connue. (Boss.) Ce qu'il y avait d'humanité naturelle et d'énergie apprivoisée dans l'humeur des Goths a pu servir la société civile et CONTRA-PESER le pouvoir absolu, les révolutions fréquentes et le despotisme électif. (Villem.)

CONTRA-PÉTITION s. f. Pétition qui a pour but d'empêcher les résultats d'une autre pétition : *Faire une CONTRA-PÉTITION, des CONTRA-PÉTITIONS.*

CONTRA-PÉTITIONNEMENT s. m. Action de contre-pétitionner : *Le parti républicain voulait protester par un CONTRA-PÉTITIONNEMENT contre les pétitions demandant la révision de la constitution.* (Journ.)

CONTRA-PÉTITIONNER v. n. ou intr. Faire des contre-pétitions : *On pétitionne, CONTRA-PÉTITIONNONS; par nos pétitions, annulons les leurs.* (E. de Gir.)

CONTRA-PETTER v. n. ou intr. (de contre, et petter). Contrefaire : *Vous avez beau faire le roi et CONTRA-PETTER le Béarnais.* (Sat. Ménipp.) || Vieux mot.

— v. n. ou intr. Faire une contre-petterie.

CONTRA-PETTERIE s. f. (de contre et petter, rendre un son, proprement rendre un son pour un autre). Résultat du hasard et le plus souvent encore de la précipitation, de l'ignorance, qui fait que, intervenant l'ordre des syllabes ou dénaturant leur son, on produit des mots dont le sens est burlesque ou qui n'ont pas de sens du tout. La contre-petterie consiste dans le renversement des mots dans les phrases, ou celui des lettres dans les mots, sorte de coq-à-l'âne, de lapsus lingue, qui produit parfois des accidents curieux.

— Encycl. Quand notre langue n'avait pas encore conquis le sentiment de sa propre dignité, la contre-petterie fut quelquefois un amusement littéraire qui consistait à rendre une phrase bizarre ou burlesque, en échangeant les lettres initiales de deux au moins des mots qui la composaient. On en voit de fréquents exemples au xvi^e siècle. Les curieux en trouveront dans le *Pantagruel* de Rabelais et dans le *Moyen de parvenir* de Béroalde de Verville, que la décence nous empêche de citer ici. Nous nous contenterons, pour donner l'idée de cet amusement puéril, d'emprunter les phrases suivantes à Tabourot, seigneur des Accords, qui fut un grand maître en ces petits tours de force littéraires :

Il tiendra une vache.

Il viendra une tache.

Elle fit son prix.

Elle prit son fils.

Un sot pâle.

Un pot sale.

Depuis longtemps, cette sorte de jeu de mots, qui nous paraît bien ridicule, a cédé le pas à d'autres qui ne le sont peut-être pas moins.

Mais il est un autre genre de contre-petterie qui a duré plus longtemps. On ne l'a employé que dans l'épigramme. En voici un exemple, ou il s'agit de quatre papes ennemis de la France :

Paul, Léon, Jules, Clément,
Ont mis notre France en tourment.
Jules, Clément, Léon et Paule
Ont perturbé toute la Gaule.
Paul, Clément, Léon et Jules
Ont beaucoup gagné par leurs bulles.
Jules, Clément, Paule et Léon
Ont fait de maux un million.

En voici un autre lancé en 1792 par les journaux royalistes contre les représentants Basire, Chabot et Merlin, qu'on appelait le trio chabotier :

Vit-on jamais rien de plus sot
Que Merlin, Basire et Chabot?
Connut-on jamais rien de pire
Que Merlin, Chabot et Basire?
Et jamais rien de plus coquin
Que Chabot, Basire et Merlin?

Il suffit, on le voit, de répéter les noms au tant de fois qu'il y en a, et de les changer chaque fois de place avec un trait nouveau.

Voltaire a employé ce genre de contre-petterie dans son épigramme contre Danchet, Nadal et Saint-Didier, à propos du *Parnasse* de Tilton.

Citons encore, en terminant, plusieurs cas de contre-petterie. On a conservé le souvenir d'un acteur qui, dans la tragi-comédie de *Bradamante*, n'ayant à dire que cet hémistiche :

C'en est fait, il est mort,

y avait substitué celui-ci :

C'en est mort, il est fait.

En voici une autre, qui méritait assurément de faire du bruit, et qui a sans doute été commise par le même acteur. Au moment le plus dramatique de la pièce, il devait lancer triomphalement ces deux mots : *Sonnez, trompettes!* Sa langue s'embarrassa, il y substitua ceux-ci : *Trompez, sonnettes!*

Voici le tour d'un jeune amoureux, qui tombant sur la scène aux pieds d'une Célémène qu'il voulait apitoyer sur son amour, joignit les mains avec la bonne intention de s'écrier pathétiquement : *Un mot de vous, et je suis sauvé!* Sa langue venant à s'embarrasser, il proféra ce cri, qui n'offre rien de commun avec la poésie de Racine : *Un mou de veau, et je suis sauvé!*

L'histoire ne dit pas s'il fut sauvé, mais elle assure que, devant les huées du parterre, il se sauva.

Continuons à égrener le chapelet; il pourrait avoir autant de grains que saint Jacques avait de coquilles à son chapeau, surtout si l'on fait rentrer dans les contre-petteries tous les lapsus qui consistent à intervertir ou à défigurer les sons.

Une femme disait dernièrement, en parlant d'un concert : « J'étais enchantée, j'étais transportée au seizième siècle. »

Une dame disait un jour, dans un cercle où l'on parlait des ministres : « Votre M. Thiers, je ne trouve pas que ce soit un nègre en politique. »

Une dame, voyant un de ses amis aller et venir dans un salon, en cherchant son chapeau, sans doute : « Qu'avez-vous donc ce soir? lui dit-elle; vous avez l'air d'un dne en plaine. »

Un jeune homme entre en riant comme un fou dans la maison d'un de ses amis. « Qu'avez-vous donc? — Je viens de rencontrer Mme de... — Que vous a-t-elle dit de si plaisant? — Elle m'a demandé si j'allais ce matin aux sept petites chaises. — Qu'est-ce que cela veut dire? — Au steeple-chase. »

Une dame revenait d'un concert d'amateurs. « Eh bien, lui demanda-t-on, avez-vous entendu de bonne musique chez Mme de...? — Non vraiment, dit-elle d'un air dédaigneux, c'est fort mauvais; ils ont chanté un *acturne*, puis encore un *acturne*, et comme ils allaient commencer un troisième *acturne*, j'ai perdu patience et je suis partie. »

Un inspecteur des écoles primaires, s'adressant à un élève dans une école de campagne, lui dit : « Voyons, mon petit ami, vous paraissiez intelligent, vous devez être solide sur l'analyse? — Certainement, monsieur, répondit vivement l'enfant, je m'y tiens très-bien, même quand il galope. (L'enfant avait compris l'âne à Lise.)

Dans un petit village du Périgord, qui a saint Pancrace pour patron, un peintre ignorant, ou plutôt malin, chargé de faire pour l'église du lieu un tableau représentant le patron de la paroisse, écrivit au-dessous : *Saint Crampace*, au lieu de *Saint Pancrace*. La méprise porta ses fruits, et le nouveau saint fut honoré depuis et visité par une foule de Périgourdins comme ayant reçu de Dieu la mission spéciale de guérir les crampes, comme son nom semblait l'indiquer.

On le voit, ces contre-petteries, ces lapsus lingue sont plus ridicules qu'heureux. Mais comme, à tout prendre, ils sont presque toujours produits par le hasard, on n'a pas le droit de se montrer trop sévère.

CONTRA-PIED s. m. Vénér. Direction opposée à la voie que la bête a suivie, et qui est indiquée par la trace de son pied sur le sol : *Lorsqu'on a pénétré dans le bois de quelques longueurs de trait, on doit retourner en arrière en suivant le CONTRA-PIED, et revenir à l'endroit même où l'on y est entré.* (J. Lavallée.) Si le veneur n'a pas des connaissances suffisantes sur l'âge ou sur le sexe du gibier, il doit mettre son limier sur le CONTRA-PIED et suivre la voie jusqu'à l'endroit où le gibier a fait sa nuit. (J. Lavallée.)

— Fig. Sens, direction, marche diamétralement opposée à une chose, objet contraire à un autre : *Il a fait tout le CONTRA-PIED de ce qu'on lui a dit. Il prend toujours le CONTRA-PIED de ce qu'il faudrait faire. Les flauteurs prennent le CONTRA-PIED des vieillards; ils louent le présent et blâment le passé.* (Bayle.) Le bien est-il donc si difficile à faire? Prenons le CONTRA-PIED des ambitieux et des méchants.

(B. de St-P.) *Le mystère de la tristesse est le CONTRE-PIED de celui de la joie.* (Lacordaire.) *Après le calque, il n'y a rien de plus facile que le CONTRE-PIED.* (St-Beuve.) *Il est dans la nature que les enfants prennent le CONTRE-PIED des leçons qui les froissent.* (G. Sand.) *Jean-Jacques, misanthrope parce qu'il était malheureux, rompit en visière avec son siècle, et, dans ses écrits, prit le CONTRE-PIED de ce qu'il voyait.* (St-Marc Girard.) *En prenant le CONTRE-PIED des idées reçues, on est à peu près sûr de marcher dans les sentiers de la sagesse.* (A. Karr.)

Après bien du temps et des peines,
Les gens avaient pris justement
Le contre-pied du testament.

LA FONTAINE.

— Loc. adv. *A contre-pied*, A rebours : *Il faut aller tout à contre-pied de ce qu'on veut lui inspirer.* (Mme de Sév.)

CONTRE-PILASTRE s. m. Archit. Pilastre placé vis-à-vis d'un autre : *Des pilastres et leurs CONTRE-PILASTRES.*

CONTRE-PIPÉE part. passé du v. *Contre-piper* : *Personne CONTRE-PIPÉE.*

CONTRE-PIPER v. a. ou tr. Tromper, donner le change à : *Ils se soignent seulement de CONTRE-PIPER leur fantaisie.* (Montaigne.) « Vieux mot.

CONTRE-PIQUER v. a. ou tr. Répondre par des propos piquants à des propos du même genre : *Pour le CONTRE-PIQUER d'un pareil trait de moquerie, il fit une chanson à l'imitation de la sienne.* (Amyot.) « Vieux mot.

CONTRE-PLANCHE s. f. Grav. Deuxième planche, destinée à porter le mordant sur les endroits du dessin laissés intacts par la première planche. « Pl. CONTRE-PLANCHES.

CONTRE-PLANTER v. a. ou tr. Agric. Planter auprès de ce qui est planté, pour remplacer à mesure : *Dans les parterres, on a soin de CONTRE-PLANTER toujours de nouvelles plantes, pour que le terrain ne reste jamais vide.*

CONTRE-PLATINE s. f. Techn. Plaque de fer affectant ordinairement la forme d'un S, qui se place du côté opposé à la platine d'une arme à feu, pour recevoir les têtes des deux grandes vis de la platine, et empêcher que la tête de ces vis ne corrode le bois. « On l'appelle aussi *PORT-VIS*, à cause de sa fonction, et *ESSE*, à cause de sa forme.

CONTREPLÈGE ou **CONTREPLEIGE** s. m. (kon-tre-plé-je). Anc. jurispr. Seconde caution; certificat d'une caution; second juge.

CONTREPLÈGER ou **CONTREPLEIGER** v. a. ou tr. (kon-tre-plé-je — rad. *contreplèger*). Prendre un e après le g devant a et o : *Je contreplègeai, nous contreplégeons.* Certifier, en parlant d'une caution.

CONTRE-POIDS s. m. Poids qui fait équilibre à un poids ou à une force; poids employé comme moteur dans quelques machines : *Un lourd CONTRE-POIDS. Foire CONTRE-POIDS. Les CONTRE-POIDS d'une horloge, d'un tourne-broche.*

— Long bâton plombé aux deux bouts, dont les danseurs de corde se servent pour garder plus aisément l'équilibre. « On dit plus ordinairement *BALANCEUR*.

— Par ext. Équilibre : *Le poids de ce virgament ayant autant de force pour tomber que le poids de l'eau a pour le pousser en haut, tout demeure en CONTRE-POIDS.* (Pasc.)

— Fig. Moyen de compensation et d'équilibre; correctif : *La liberté est le vrai CONTRE-POIDS de l'autorité. Dans la république romaine, la puissance tribunitienne était le CONTRE-POIDS de la puissance du sénat.* (Acad.) *Nous ne nous soutenons pas dans la vertu par notre propre force, mais par le CONTRE-POIDS de deux vices opposés, comme nous demeurons debout entre deux vents contraires.* (Pasc.) *Tarquin n'a proscriit que pour régner sans CONTRE-POIDS.* (Bignon.) *Toute grande haine sert de CONTRE-POIDS à un grand amour.* (Th. Gaut.) *L'Europe, depuis le traité de Westphalie, était une véritable république de puissances difficilement pondérées, où l'équilibre général résultait du CONTRE-POIDS que chacune faisait à l'autre.* (Lamart.) *Le CONTRE-POIDS de l'Angleterre sur les mers, ce sont les Etats-Unis, c'est l'Amérique purgée de l'esclavage.* (Ch. Martin.) *Les prétendus CONTRE-POIDS aristocratiques ne font qu'embarasser la balance, et seront jetés tôt ou tard hors du bassin.* (Chateaub.) *Dans un pays comme la France, il importe qu'il vienne de temps en temps des intelligences élevées et sérieuses, qui fassent CONTRE-POIDS à l'esprit malin, moqueur, sceptique, incrédule, du fond de la race.* (St-Beuve.) *La religion est le CONTRE-POIDS naturel de la liberté.* (De Montalembert.) *Là où la liberté est sans CONTRE-POIDS, le pouvoir est sans prestige.* (E. de Gir.) *Sans les droits de la pensée, les pouvoirs de la domination sont un poids sans CONTRE-POIDS.* (E. de Gir.) *S'il est vrai que la liberté soit un dissolvant, elle doit avoir son CONTRE-POIDS dans les mœurs.* (J. Simon.) *L'empire romain périt parce qu'il n'avait pas de CONTRE-POIDS.* (Renan.) *Comment réprimer la passion, même la plus faible, quand elle est sans CONTRE-POIDS?* (J.-J. Rousseau.) *Les gouvernements à CONTRE-POIDS ne sont bons qu'en temps de paix.* (Napoli. 1^{er}.) *La liberté de la presse est le seul CONTRE-POIDS des inconvénients du gouvernement représentatif.* (Chateaub.) *La Providence*

sait donner aux conditions les plus élevées leur CONTRE-POIDS. (Boss.) *Les passions s'opposent aux passions, et peuvent servir de CONTRE-POIDS.* (Vauven.)

Un grand roi pèse tout d'un contre-poids égal,
Rend le bien pour le bien et le mal pour le mal.
Rotrou.

Thémis, à quoi bon ta balance,
Si l'or y sert de contre-poids ?

— Manég. Aplomb du cavalier sur la selle.

— **Encycl.** Mécan. Les contre-poids s'emploient dans les machines industrielles pour régulariser le mouvement ou pour équilibrer le poids de certaines pièces, ou bien encore pour s'opposer au soulèvement des soupapes soumises à la pression de la vapeur ou de l'eau.

On trouve leur application dans les machines à vapeur, dans les presses hydrauliques, dans les pompes, dans les compteurs servant à déterminer le nombre d'oscillations d'une bielle ou d'un balancier, ainsi que dans ceux qui ont pour but de mesurer le nombre de tours d'une pièce animée d'un mouvement de rotation continu. Le poids considérable que l'on donne au volant de la pédale du rémouleur a pour but de faire remplir à celui-ci l'office d'un contre-poids, afin d'entraîner la manivelle dans la demi-circonférence montante, le pied n'agissant qu'en descendant. Dans les scieries, le contre-poids, que l'on fixe sur le prolongement de la manivelle, équilibre le châssis dans la descente. Dans les locomotives, les contre-poids que l'on applique sur chaque roue atténuent les mouvements de tangage et de lacet, qui, combinés avec ceux de gupol et de roulis, tendent à rendre l'équilibre instable.

Ces contre-poids ont été l'objet d'études théoriques et pratiques très-sérieuses de la part des ingénieurs. M. Lechatellier, ingénieur des mines, a posé les règles de la construction de ces organes dans un mémoire qui a paru en 1849; depuis cette époque, MM. Yvon-Villarcieu, Couche et Résal ont successivement soumis à l'analyse les effets des contre-poids.

Les règles pratiques adoptées généralement par les constructeurs sont les suivantes, extraites du mémoire de M. Lechatellier :

1^o Dans les machines à cylindres extérieurs, à roues indépendantes, dans lesquelles l'axe des cylindres est peu écarté des roues, on peut se contenter d'appliquer directement à l'opposé de chaque manivelle, sur la circonférence décrite par son bouton, un poids égal à la somme des poids de la manivelle (rapportée à son bouton), de la bielle motrice, du piston complet (tige et tête comprises), et du plongeur de la pompe alimentaire, s'il est mené directement par le piston. Ce poids peut être représenté par un renflement du moyeu ou par un poids équivalent placé entre les rayons des roues, et réduit en raison inverse de la distance de son centre de gravité à l'axe de l'essieu moteur.

2^o Dans les machines à cylindres extérieurs et à roues accouplées, il convient, pour éviter l'usure du bandage par l'effet de la pression verticale du contre-poids, de calculer à part le contre-poids des parties tournantes pour chacune des roues, et celui des parties soumises au mouvement horizontal (moitié de la bielle motrice, piston et accessoires), et de répartir ce dernier contre-poids par parties égales sur chacune des roues accouplées.

3^o Dans les machines à cylindres intérieurs, à roues indépendantes, le calage de celles-ci doit être fait de façon que la bissectrice de l'un des angles compris entre deux rayons consécutifs fasse un certain angle avec le prolongement de la manivelle. Dans les machines à roues couplées, il faut encore tenir compte des perturbations produites par les bielles d'accouplement; on peut, en ce cas, disposer le calage des moyeux sur la portée des essieux, de manière que les manivelles d'accouplement fassent contre-poids. En général, les machines à cylindres intérieurs permettent seules d'équilibrer rigoureusement l'appareil moteur au moyen de celui d'accouplement.

Dans les locomotives, on facilite la manœuvre de l'appareil de changement de marche, qui est très-dur à mettre en mouvement, en plaçant sur l'arbre de relevage de la coulisse un contre-poids par cylindre.

Les contre-poids sont encore employés quelquefois comme moteurs; les tournebroches, les horloges, qui reçoivent leur mouvement par la descente d'un contre-poids, en sont des exemples connus de tout le monde. Si la surface des ailettes dont sont munis généralement ces appareils est calculée de manière que leur résistance, estimée d'après la vitesse qu'il convient de donner à la machine, fasse équilibre à l'action du contre-poids, l'horloge se mouvra uniformément.

CONTRE-POIL s. m. Le rebours du poil, le sens contraire à celui dans lequel le poil est naturellement couché : *Prendre le CONTRE-POIL.*

— Fig. Opposé : *Qu'est-ce que la raison? Le CONTRE-POIL de l'opinion du vulgaire.* (Mlle de Gournay.)

— Loc. adv. *A contre-poil*, A rebours du poil, dans le sens opposé à celui dans lequel le poil est couché : *Faire la barbe à CONTRE-POIL. Etriller un cheval à CONTRE-POIL. Bros-*

ser du drap, un chapeau à CONTRE-POIL. Sans vanité, j'ose dire qu'il n'est point de barbier en Espagne qui sache mieux que moi raser à poil et à CONTRE-POIL, et mettre une moustache en papillotes. (Le Sage.)

— Fig. A rebours, d'une façon opposée à la façon régulière, naturelle ou ordinaire : *Esprit à CONTRE-POIL. Prendre une affaire à CONTRE-POIL. Grâce à Dieu, je n'ai point un esprit à CONTRE-POIL.* (Le Sage.)

— Loc. fam. *Prendre quelqu'un à contre-poil*, Agir avec lui autrement que son caractère ne le demande, de manière à le choquer, à lui déplaire : *C'est un homme bon, mais très-susceptible; il faut se garder de le PRENDRE à CONTRE-POIL.*

CONTRE-POINÇON s. m. Techn. Poinçon dont les serruriers se servent pour contre-percer des trous et river les pièces : *Des contre-poinçons d'acier.* « Tige d'acier présentant le creux d'une lettre ou d'une figure qu'on veut marquer en relief, au lieu que le poinçon les marque en creux.

CONTRE-POINÇONNÉ, part. passé du v. *Contre-poinçonner* : *Plaque CONTRE-POINÇONNÉE.*

CONTRE-POINÇONNER v. a. ou tr. Techn. Marquer à l'aide du contre-poinçon.

CONTREPOINT (A) loc. adv. (kon-tre-poin). A rebours du sens naturel ou convenable. « Vieux mot.

CONTREPOINTÉ, part. passé du v. *Contrepointer*. Piqué comme une courte-pointe. « Vieux mot.

CONTRE-POINT s. m. (de *contre*, et *point*).

— Les notes des diverses parties ayant été autrefois figurées par des points sur une seule portée, on avait alors des *points contre-points*. Mus. Art de l'harmonie, art de composer de la musique à plusieurs parties : *Etudier le CONTRE-POINT. Connaître le CONTRE-POINT. L'objet du CONTRE-POINT est d'enseigner à disposer plusieurs parties secondaires autour d'une partie principale invariable, en ayant égard aux diverses valeurs et figures des notes admissibles dans les parties.* (Choron.) « Musique à plusieurs parties : *Déchiffrer du CONTRE-POINT.* « Composition à deux ou plusieurs voix, écrite sur un chant donné.

— On distingue diverses espèces de contre-point : *Contre-point simple, syllabique ou de note pour note*, Celui où les diverses parties se suivent note par note. « *Contre-point double, triple, quadruple*, Harmonie renversable à deux, trois, quatre parties. « *Contre-point fleuri ou figuré*, Celui où les diverses parties procèdent par des valeurs et des rythmes différents. « *Contre-point lié*, Celui dont l'une des parties est syncopée. « *Contre-point fugué*, Celui où l'on fait usage de la fugue.

— Mar. Bout de ralingue ajouté aux points des voiles pour renforcer la ralingue.

— **Encycl.** Mus. Le contre-point est la base de la science de l'harmonie. On pourrait même dire qu'il est l'harmonie elle-même, car le musicien rompu à toutes les difficultés du contre-point possède, il peut le dire, la connaissance complète de l'art d'écrire et ne saurait plus être arrêté par un obstacle quelconque. Le mot *harmonie* a remplacé dans la langue musicale le terme barbare de *contre-point*, et c'était justice; car, au point de vue de l'étymologie et de la signification précise, on n'en saurait trouver de plus admirablement approprié; mais ce dernier avait aussi sa raison d'être, au point de vue purement pratique, et la voici : lorsque, au moyen âge, les praticiens voulurent établir sur des bases raisonnées et logiques la théorie de la science musicale, enfantement laborieux qui exigea pendant nombre d'années les efforts d'une foule de savants, et qu'ils s'ingénierent à trouver et à établir les lois de l'enchaînement des accords afin de faire marcher simultanément plusieurs parties chantantes, ils donnèrent à la science créée par eux le nom de *point contre-point* (*punctum contra punctum*), parce qu'alors les notes musicales étaient figurées par des points, et que le premier contre-point imaginaire, le contre-point primitif et élémentaire, était composé de deux notes d'égale valeur superposées (ce que nous appelons aujourd'hui *contre-point note contre-note*) et formait *point contre-point*. Par contraction, ou plutôt par élimination, on prit plus tard l'habitude de dire simplement *contre-point*.

L'étude du solfège apprend à lire la musique sans que le musicien soit jamais embarrassé par aucune difficulté, et c'est déjà là une opération malaisée; par celle du *contre-point*, qui est à la fois pour cet art ce que sont pour la littérature la grammaire, la rhétorique et la logique, on apprend à écrire la musique, ce qui est bien autrement difficile encore. Nous allons essayer de faire connaître en quoi consiste cette science si décriée par les ignorants, et sans laquelle pourtant il serait impossible de composer trois mesures de chant avec un accompagnement correct. La musique, en effet, est un art complexe, pour lequel il ne suffit pas d'avoir de l'imagination; car, comme la très-bien dit M. Fétis, « composer n'est pas seulement imaginer des mélodies agréables, ou trouver l'expression vraie des divers sentiments qui nous agitent, ou faire de belles combinaisons d'harmonie, ou disposer les voix d'une manière avantageuse, ou inventer de beaux effets d'instrumentation; c'est faire à la fois tout

cela, et beaucoup d'autres choses encore. Dans un quatuor, dans un chœur, dans une ouverture, dans une symphonie, chaque voix, chaque instrument a une marche particulière, et de tous ces mouvements se forme l'ensemble de la musique. Que l'on juge d'après cela de la complication qui embarrasse cette opération de l'esprit qu'on nomme *composition*, et des études qui sont nécessaires pour vaincre tous les obstacles d'un art si difficile! » Aussi les études de la science musicale doivent être si parfaites, si complètes, que la pratique de cette science devienne un jeu de l'esprit, et que l'imagination n'en soit jamais distraite.

Quelle que soit la nature de la pensée du compositeur lorsqu'il se trouve dans l'obligation de faire concorder ensemble un certain nombre de voix ou d'instruments, il ne peut opérer que des cinq manières suivantes : 1^o en donnant à chaque partie des notes d'égale durée; 2^o en donnant à l'une d'entre elles des notes d'une durée moindre de moitié que celles confiées à la seconde; 3^o en réduisant d'un côté les notes au quart de la valeur qu'elles conservent dans l'autre partie; 4^o en faisant des syncopes dans l'une, tandis que l'autre frappe les temps de chaque mesure; 5^o en entremêlant ces divers genres de combinaisons, et en y joignant des ornements de différentes sortes. Ces cinq opérations différentes donnent lieu à cinq espèces de *contre-point* qu'on appelle *contre-point simple de première, de deuxième, de troisième, de quatrième et de cinquième espèce*.

L'étude du *contre-point* se fait sur un chant donné, placé tantôt à la partie supérieure, tantôt à la basse, et l'on procède par augmentation, c'est-à-dire en écrivant d'abord à deux, puis à trois, quatre, cinq, six, sept ou huit parties. Plus le nombre des parties augmente, plus naturellement les combinaisons se compliquent et se multiplient. Si, par exemple, on écrit à trois parties, on peut mettre dans chacune des notes de valeurs inégales entre elles; à quatre parties, la syncope peut se faire entendre, etc.

On voit donc que le *contre-point* simple est la clef de voûte de toute espèce de composition, et que tout musicien en ferait usage, même sans le savoir, du moment qu'il voudrait placer sous un chant ne fût-ce qu'une seule partie d'accompagnement. C'est toujours l'histoire de M. Jourdain faisant de la prose sans s'en douter.

Mais ce n'est pas tout, et là ne se borne pas le savoir théorique d'un musicien vraiment instruit. Le *contre-point* simple n'a d'autre rôle que de produire un effet d'harmonie unique; mais il y a le *contre-point* double, fondé sur certaines conditions particulières, et qui est appelé aussi *renversable*, parce que non-seulement il doit être correct dans son état naturel, mais que l'harmonie produite par lui doit être d'un aussi bon effet lorsqu'il est renversé, c'est-à-dire lorsqu'une partie supérieure peut être placée à la basse, et réciproquement. On conçoit ce que cette double opération peut offrir de difficultés. Dans la composition dramatique, cette espèce de *contre-point* est peu usitée; mais dans la musique instrumentale et dans la musique d'église, où une grande source d'effets provient de la répétition du dessin mélodique et de son passage fréquent dans telle ou telle partie, le *contre-point* double est d'une extrême utilité.

Si le *contre-point* peut être renversé à trois parties différentes, il prend le nom de *contre-point triple*; s'il est renversable à quatre parties, il devient alors *contre-point quadruple*. Ce renversement peut s'opérer de diverses façons. Lorsqu'il consiste dans un simple déplacement à l'octave des parties extrêmes, sans changement du nom des notes, que l'une des parties graves passe à l'aigu, et réciproquement, on obtient le *contre-point* double à l'octave; si le renversement s'opère à l'octave de la quinte, soit supérieur, soit inférieur, on a le *contre-point* double à la douzième; si enfin la combinaison harmonique est telle que le renversement puisse s'effectuer à l'octave de la tierce supérieure ou inférieure, elle prend le nom de *contre-point* double à la dixième. Le premier, le *contre-point* double à l'octave, est le plus fréquemment employé, parce qu'il est de beaucoup le plus agréable à l'oreille.

La science du *contre-point*, telle que nous venons de la définir, est utile et rationnelle, et sa nécessité n'a pas besoin d'être démontrée; mais comme en tout l'abus est près de l'usage, le *contre-point* ne s'est pas trouvé à l'abri des folies de quelques hallucinés. Certains théoriciens enragés ont trouvé et employé d'autres espèces de *contre-point*, des combinaisons ridicules de sons, dans lesquelles cet art noble et généreux de la musique n'a réellement rien à voir, et qui sont de simples rébus bons tout au plus pour étonner les yeux. Qu'est-ce, en effet, que ce qu'on appelle jadis *contre-points* rétrogrades, ou, allant à reculons; *contre-points* par mouvement contraire, où les voix se mouvaient dans des directions opposées; *contre-points* rétrogrades contraires, qu'on pouvait lire aussi bien tels qu'ils étaient écrits ou en retournant le livre; *contre-points* inverses contraires, encore plus absurdes, plus compliqués, plus inutiles? Ce sont des monstruosités, dans lesquelles l'oreille se trouve blessée des entraves que le musicien s'est imposées de parti pris, et qui n'ont

que faire avec la musique proprement dite, dont le but élevé est de flatter les sens et d'émouvoir le cœur. Un certain nombre de pédants du xve, du xvie et du xvii^e siècle, ont inventé ces formules bizarres et antimusicales, qui, il faut l'avouer pour l'honneur de l'art et de ses vrais adeptes, n'ont jamais été en faveur et sont depuis longtemps abandonnées. Ce sont ces mêmes pédants qui avaient imaginé encore d'autres espèces de contre-point dans lesquelles des rigueurs inutiles et surabondantes ne pouvaient qu'enchaîner sottement l'inspiration de l'artiste : de ce nombre étaient le contre-point sauté, où l'on ne pouvait faire marcher les voix par mouvements conjoints ; le contre-point lié, antipode du précédent, dans lequel toute espèce de saut de tierce, de quarte, etc., était absolument interdit ; le contre-point obstiné, où l'on n'admettait qu'un trait unique incessamment répété par une partie, tandis que les autres poursuivaient leur marche habituelle, etc.

En réalité, l'étude raisonnée du contre-point est indispensable à celui qui veut écrire de la musique d'une façon correcte, élégante et précise, et celui qui n'aurait pas fait cette étude se trouverait à chaque instant embarrassé pour traduire sa pensée. Au delà du contre-point, il y a le canon et la fugue, qui exigent l'emploi de procédés particuliers, mais qui ne sauraient être abordés si l'on ne s'est brisé d'abord aux difficultés du premier. Nous renvoyons à ces deux mots les lecteurs curieux d'en savoir plus long à cet égard.

Beaucoup de musiciens célèbres se sont occupés du contre-point au point de vue didactique. Les ouvrages les plus estimés en ce sens sont : le *Musicien pratique* ou *Leçons qui conduisent les élèves dans l'art du contre-point*, par Francesco Azzopardi ; *Saggio fondamentale pratico di contrappunto sopra il canto fermo*, par Giambattista Martini ; *Studi di contrappunto*, par Fenaroli ; *Arte pratica di contrappunto dimostrata con esempi di vari autori, e con osservazioni*, par Giuseppe Paolucci ; *Cours de contre-point et de fugue*, par Cherubini ; *Traité de la fugue et du contre-point*, par François-Joseph Fétis, etc.

CONTRE-POINTE s. f. Escrime. Partie tranchante du bout du dos de la lame d'un sabre : Des contre-pointes affilées. || Maniement du sabre où l'on combine les coups de taille et d'estoc : Apprendre la contre-pointe. || Syn. de COURTE-POINTE.

— Mar. Laine qui forme chacun des côtés d'une voile.

CONTRE-POINTÉ, ÉE part. passé du v. Contre-pointer : Travaillé à la façon des contre-pointes ou courtes-pointes : Couverture contre-pointée.

— Fig. Parsemé, varié : La face de ce grand ciel azuré, paré et contre-pointé de tant de beaux et reluisants diamants, se montre toujours à nous. (Charron.) || Vieux en ce sens.

— Blas. Se dit de deux pièces aiguës dont les pointes se touchent : De Seyturière de Montdidier ; D'azur, à deux faux levées d'argent, emmanchées d'or, passées en sautoir, les fers contre-pointés. || Contre-pointé en fasce. Se dit des chevrons couchés sur le côté, dans le champ de l'écu, les deux pointes tournées l'une contre l'autre.

CONTRE-POINTER v. a. ou tr. Piquer de points qui traversent l'étoffe : Contre-pointer une couverture, une jupe. Contre-pointer du taffetas.

— Fig. Contrecarrer, contredire : Prendre plaisir à contre-pointer quelqu'un. || Peu usité.

— Artill. Pointer contre un autre qui est pointé : Contre-pointer un canon, un mortier, une batterie.

— Blas. Mettre pointe contre pointe sur l'écu : Contre-pointer des chevrons.

Se contre-pointer v. pron. Être contre-pointé : Ces étoffes ne doivent pas se contre-pointer.

CONTRE-POINTIER, IÈRE s. Ouvrier, ouvrière qui fait des courtes-pointes ou autres ouvrages contre-pointés : Mademoiselle Giraud était contre-pointière. (J.-J. Rouss.) || Ce mot est aujourd'hui inusité ; le masculin n'a jamais été d'un grand usage.

CONTRE-POINTISTE s. m. Mus. Musicien qui connaît le contre-point ; musicien qui s'occupe de la partie théorique de son art, plutôt que de la composition. || On dit aussi CONTRA-POINTISTE ou CONTRAPOINTISTE.

CONTREPOISER v. a. ou tr. (kon-tre-poi-zé — rad. contre-poids). Ancienne forme du mot CONTRE-PESER.

CONTRE-POISON s. m. Remède que l'on avale pour détruire l'effet du poison : Prendre un contre-poison. Le lait est, dans certains cas, un excellent contre-poison. (Acad.) Les contre-poisons doivent pouvoir être pris à grande dose sans danger. (Orfila.) L'albumine est un des contre-poisons des préparations mercurielles et cupreuses. (Richerand.)

— Fig. Remède, correctif : Le caprice est dans les femmes tout prole de la beauté, pour être sans contre-poison. (La Bruy.) L'attrait de la vie domestique est le meilleur contre-poison des mauvaises mœurs. (J.-J. Rouss.) Le travail est le contre-poison du vice. (Bonnin.)

— Syn. Contre-poison, antidote. V. ANTIDOTE.

— Encycl. V. EMPOISONNEMENT, ANTIDOTE, POISON.

CONTRE-POLICE s. f. Police secrète qui surveille la police et en contrôle les rapports : Ayant à son service toutes les ressources des polices et des contre-polices dont peuvent disposer les divers partis... (Journ.)

CONTRE-PORTE s. f. Porte légère, placée devant la porte ordinaire pour arbitrer plus sûrement contre le froid et le vent : Des contre-portes en toile bourrée de paille.

— Fortif. Double porte d'une place.

CONTRE-PORTER v. a. ou tr. Ancienne forme du mot COLPORTER.

— Corroyeur qui colporte sa marchandise à domicile chez les cordonniers.

CONTRE-POSEUR s. m. Ancienne forme du mot COLPORTEUR.

— Corroyeur qui colporte sa marchandise à domicile chez les cordonniers.

CONTRE-POSÉ, ÉE part. passé du v. Contre-posier. Mal posé : Pierres contre-posées.

— Comm. Porté sur un livre d'une manière inexacte : Article contre-posé.

— Blas. Se dit des pièces posées l'une sur l'autre dans un sens différent, comme de deux dards dont l'un a la pointe en haut et l'autre en bas : Wollowies, en Lithuanie ; De gueules, à deux fers triangulaires contre-posés en pal.

CONTRE-POSER v. a. ou tr. Mal poser, poser à rebours : Contre-posier des pierres.

— Comm. Porter inexactement sur un livre : Contre-posier des articles.

CONTRE-POSEUR s. m. Constr. Ouvrier

qui aide au posier, en recevant les pierres quand elles sont hissées, et les posant approximativement à la place qu'elles doivent occuper.

CONTRE-POSITION s. f. Action de contre-

poser : Des contre-positions d'articles sur les livres de commerce.

— Blas. Situation des pièces contre-posées.

CONTRE-POTENCE s. f. Horlog. Pièce de montre ou de pendule qui porte le bouchon sur lequel roule le pivot de la roue de rencontre : Des contre-potences de montres, de pendules.

CONTRE-POTENCÉ, ÉE adj. Blas. Se dit des pièces honorables chargées de plusieurs potences, dont les unes ont la traverse dans un sens et les autres dans l'autre : Le Hardy de la Trousse ; D'azur, au chevron d'or, contre-potencé du même, rempli de sable ; au chef d'or, chargé d'un lion léopardé de gueules.

CONTRE-POUCE s. m. Espèce de levier qui fait partie du métier à bas. || Pl. CONTRE-POUCHES.

CONTRE-PRESSION s. f. Mécan. Pression qui a lieu en sens opposé d'une autre pression : Neutraliser des pressions par des contre-pressions.

— Encycl. Mécan. La contre-pression, dans les machines à vapeur, est l'effort produit par la vapeur qui, ayant accompli son action sur l'une des faces du piston, ne s'est pas encore échappée par l'ouverture de sortie, et par suite s'oppose au mouvement du piston dans l'autre sens. Cette contre-pression, qui décroît rapidement à mesure que la vapeur s'échappe, ne laisse pas que de développer un travail nuisible assez considérable pendant les premiers moments de la course du piston. Pour supprimer cette cause de perte, on a recours à l'avance du tiroir, qui transforme en pression utile pour l'avancement du piston l'excès de contre-pression qui se manifeste au commencement de la marche en sens inverse, d'où il suit que l'avance du tiroir change en travail positif celui qui était négatif.

Les tiroirs construits dans ces conditions ne peuvent pas découvrir la lumière d'échappement sans ouvrir en même temps celle d'admission, de sorte que, pendant que le piston achève sa course, il arrive de la chaudière une certaine quantité de vapeur, qui développe un contre-travail ; celui-ci est équilibré lorsque le piston change de direction, par le retour de cette même vapeur qui, repoussée pendant la fin de la course, produit un travail utile. Dans ces conditions de marche, la puissance de la machine est diminuée ; mais, pour compenser cette réduction de force, on accroit proportionnellement la pression de la vapeur, ou bien on augmente le diamètre du cylindre.

L'économie qui résulte de l'avance du tiroir est d'autant plus considérable que le piston fonctionne plus vite, car plus il y a de vitesse, plus est grande la portion de course pendant laquelle se fait sentir la contre-pression due à l'échappement de la vapeur.

Pour réduire ce travail nuisible, on a encore adopté le système du recouvrement, qui consiste à donner aux surfaces frottantes du tiroir une longueur plus grande que celle des lumières, de telle façon que les ouvertures d'admission et d'émission de vapeur se trouvent recouvertes en même temps pendant quelques instants de la course du piston. Lorsque les deux lumières sont fermées, la pression diminuant en dessous du piston, on gagne un certain travail par l'effet de l'abaissement de température, et la contre-pression d'échappement se réduit d'une certaine quantité au coup suivant ; le contre-travail qui résulte de ce recouvrement est équilibré à chaque chan-

gement de direction de la même manière que pour l'avance.

Le plus souvent les deux moyens sont réunis, et l'économie que l'on en retire peut atteindre environ 25 pour 100 dans les machines à grande vitesse.

Les machines sans détente sont celles pour lesquelles il est le plus important d'avoir recours à ces deux combinaisons. Lorsque la détente n'est pas poussée un peu loin, l'avance et le recouvrement ne produisent un avantage bien sensible qu'autant que la machine marche avec une grande vitesse.

Dans les machines fixes, la contre-pression correspond environ à une hauteur d'eau de 12 mètres, soit à 1 atmosphère 1/4. Dans les locomotives, cette pression, qui atteint 14 et 15 mètres d'eau et quelquefois plus, exige une pression très-forte. En général, plus la contre-pression est forte, plus la pression doit être grande ; le travail croissant rapidement avec elle.

La quantité de travail produit par un kilogramme de vapeur, quand on ne fait pas usage de la détente et que le vide n'existe pas derrière le piston ou qu'il n'est qu'imparfait, comme cela a lieu généralement dans la pratique, est représentée par

$$T_m = Vh - Vh_1$$

expression dans laquelle T_m est le travail produit en grandes unités dynamiques de 1,000 kilogrammètres ; h la pression de la vapeur sur le piston exprimée en mètres de hauteur d'eau ; h_1 la contre-pression en mètres d'eau derrière le piston ; V le volume de 1 kilogramme de vapeur sous la pression h .

De cette équation on tire, pour la valeur de la contre-pression,

$$h_1 = h - \frac{T_m}{V}$$

que l'on obtiendrait facilement, connaissant la pression h et le travail T_m de la vapeur sur le piston.

Dans le cas des machines à détente, le travail produit par 1 kilogramme de vapeur dans les mêmes conditions que précédemment est représenté par :

$$T_m = Vh + Vh \log \frac{x}{x_0} - Vh_1 \frac{x}{x_0}$$

équation dans laquelle x est la course totale du piston, et x_0 l'espace parcouru par le piston avant la détente.

De cette équation on tire, pour la contre-pression,

$$h_1 = \frac{x_0 h (1 + \log \frac{x}{x_0})}{x} - \frac{x_0 T_m}{V x}$$

CONTRE-PROFIL s. m. Techn. Profil, moulure qui est la contre-partie d'une autre, c'est-à-dire sa reproduction exacte en sens contraire, comme est un moule par rapport à l'objet moulé.

CONTRE-PROFILÉ, ÉE part. passé du v. Contre-profiler : Pièces de bois contre-profilées.

CONTRE-PROFILER v. a. ou tr. Techn. Entailler en sens contraire d'une autre pièce, de façon à pouvoir enchâsser une pièce dans l'autre.

CONTRE-PROJET s. m. Projet que l'on oppose à un autre ; projet formé pour en faire échouer un autre : Le ministère proposa deux projets de loi, et l'opposition deux contre-projets.

CONTRE-PROMESSE s. f. Jurisp. Déclaration par laquelle celui au profit de qui une promesse a été faite confesse que cette promesse est simulée, et qu'il ne prétend point en user : M'ayant fait prier de lui donner une promesse de mariage pour apaiser sa mère, elle m'offrit toutes les contre-promesses que je désirerois d'elle. (Bassompierre.)

CONTRE-PROPOS s. m. Propos que l'on tient pour répondre à d'autres propos : Des contre-propos piquants.

CONTRE-PROPOSITION s. f. Proposition opposée à une autre : Des contre-propositions formulées par l'opposition.

CONTRE-PROTESTATION s. f. Protestation opposée à une autre : Faire des contre-protestations. La contre-protestation des communes a été aussitôt signifiée que la même. (Mirab.)

CONTRE-PUITS s. m. Art. milit. Nom donné à des fourneaux de mine établis d'avance au-dessus des galeries permanentes d'une place, et construits de telle sorte que leur explosion ne puisse endommager ces galeries, tout en bouleversant le terrain supérieur.

CONTRE-QUEUE ou **CONTRE-QUEUE D'ARONDE** s. f. Fortif. Pièce de dehors ou ravelin en tenaille simple, moins large vers la campagne que vers sa gorge : Les contre-queues d'aronde sont aujourd'hui hors d'usage.

CONTRE-QUILLE s. f. Mar. Sorte de seconde quille chevillée sur la face supérieure de la quille proprement dite, dans toute sa longueur, et qui sert à la fois à assurer la liaison des parties qui composent celle-ci, en croisant ses écarts, et à recevoir les entailles dans lesquelles entrent les talons des varangues. || Pl. CONTRE-QUILLES.

CONTRER v. n. ou intr. (kon-tré — rad. contre). Jeux. Ann. nœc qu'on tient contre celui qui a le premier déclaré qu'il jouait : Je contre.

CONTRE-RAIL s. m. Chem. de fer. Bande de fer qu'on place à côté d'un rail pour le garantir ou pour éviter les déraillements : A l'origine des chemins de fer, on employait les contre-rails dans les courbes et sur les points ; aujourd'hui, on place toujours des contre-rails dans les passages à niveau et sur les croisements de voies. Si l'établissement de contre-rails est jugé nécessaire dans l'intérêt de la sécurité publique, la compagnie sera tenue d'en placer sur les points qui seront désignés par le ministre des travaux publics. (Ordonn. du 15 novembre 1846.)

CONTRE-RAISON s. f. Raison opposée à une autre raison : Il faudrait qu'ils pesassent, balancassent et sondassent avec un plein jugement les raisons et contre-raisons de toutes les parties. (A. Pasq.)

CONTRE-RAMPANT, ANTE adj. Blas. Se dit des animaux qui rampent en face l'un de l'autre : Mère à Gènes ; D'azur, à deux griffons d'or contre-rampants, à un arbre de sinople.

CONTRERAS (Hieronimo DE), littérateur espagnol, né en Andalousie au xvi^e siècle. Il abandonna la carrière des armes pour se livrer entièrement à la culture des lettres, et devint historiographe de Philippe II. On a de lui deux ouvrages : *Decado de varios sujetos* (Saragosse, 1572), contenant les éloges de prose et en vers des hommes illustres de l'Espagne, et *Selva de aventuras* (Alcala, 1580, in-8°), roman remarquable qui a été traduit en français par Gabriel Chapuis, sous le titre de : *Histoire des amours extrêmes d'un chevalier de Séville dit Luzman à l'endroit d'une belle demoiselle appelée Arbolea*.

CONTRERAS (Antonio DE), peintre espagnol, né à Cordoue en 1587, mort en 1654. Il étudia sous Paul de Céspedes, puis habita successivement Grenade et Bujalance, où il mourut. Cette dernière ville surtout possédait de ce peintre plusieurs tableaux remarquables par la correction du dessin et par le coloris.

CONTRERAS (Manduel), sculpteur espagnol, mort à Madrid en 1656. Il apprit son art sous la direction de Dominique de la Rioja, qu'il aida à exécuter des statues de bronze pour la décoration du palais royal à Madrid. L'œuvre la plus estimée de cet habile artiste est un *Saint-Lazare*, qui se trouve également dans la capitale de l'Espagne.

CONTRERAS (don Juan Senen DE), général espagnol, né à Madrid en 1760, mort en 1826. Il s'était fait connaître comme un officier distingué lorsqu'en 1787 Charles III lui donna la mission de visiter les principaux États de l'Europe pour en étudier l'organisation militaire. Contreras revint en Espagne au bout de quatre ans, après avoir pris part, en 1783, à une campagne contre les Turcs. En 1793, il fit, comme aide de camp d'Urrutia, la guerre contre la France, se distingua à Irun et à Lacomberi, reçut, en 1808, le commandement d'un régiment dans l'armée nationale, fut chargé de chasser les Français de l'Alentejo et de l'Algarve, seconda Castanos dans sa retraite de Villarejo de Salvanos, se battit brillamment à Talavera et dans la retraite de l'Arzobispo, et fut nommé général. Il dut alors défendre le Tage, puis courut au secours de Badajoz menacé par Mortier. Bientôt après Contreras, devenu capitaine général en Galice, y rétablit l'ordre, puis passa en Catalogne, se jeta dans Tarragone et défendit cette place pendant deux mois (1811), au bout desquels il tomba entre les mains de Suchet. Envoyé en France, il parvint à s'échapper du château de Bouillon, gagna l'Angleterre (1812) et rentra dans son pays (1814), où il vécut dans la retraite. Ses principaux écrits sont : *Voyage en Angleterre, en France, en Prusse, en Autriche et en Russie, suivi de la campagne de 1788 contre les Turcs* (1792) ; *Relation du siège de Tarragone* (Londres, 1813) ; *Commentaire sur le système de fortification de Carnot* (Madrid, 1806).

CONTRE-RÉFORMISTE adj. Politiq. Qui est opposé à la réforme : Le parti contre-réformiste.

— Substantiv. : Les contre-réformistes.

CONTRE-REGARDER v. a. ou tr. Regarder celui qui regarde ; regarder du côté opposé.

CONTRE-RÈGLEMENT s. m. Règlement qu'on oppose à un autre règlement, et qui a pour but d'annuler ce dernier : A force de lois, de règlements, de contre-règlements et de supplices, le gouvernement a créé en Irlande la pomme de terre. (H. Boyle.)

CONTRE-REMONTRANT s. m. Hist. relig. Nom donné à des sectaires hollandais du xvi^e siècle, qui étaient opposés aux remontrants.

CONTRE-RETABLE s. m. Archit. Paroi au fond de l'autel, où sont adossés le tabernacle, les gradins et souvent un tableau.

CONTRE-REVERS s. m. P. et chauss. Côté du ruisseau opposé au côté le plus large dans une chaussée creuse.

CONTRE-RÉVOLUTION s. f. Révolution politique qui tend à détruire les résultats

d'une révolution précédente : *Une révolution se fait en un jour ; une CONTRE-RÉVOLUTION ne peut se bien faire qu'en un siècle.* (Boiste.) *Un redoutable danger des révolutions, c'est qu'elles peuvent anéantir des CONTRE-RÉVOLUTIONS.* (J. Droz.) *En Angleterre, comme plus tard en France, la CONTRE-RÉVOLUTION s'est faite en bonnet rouge.* (A. Peyrat.)

CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRE adj. Qui est favorable à la contre-révolution, qui tend à la contre-révolution : *Doctrines CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRES.* *Principes CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRES.* *Les dangers de la république s'aggravaient d'heure en heure ; la Vendée était debout, sous le drapeau CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRE.* (Lamart.) *Les préjugés, les prétentions, les passions CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRES et révolutionnaires reparaitront plus d'une fois, et plus d'une fois s'épouvanteront réciproquement.* (Guizot.)

— Substantif. Partisan de la contre-révolution : *C'est un CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRE.* *C'est l'opinion des CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRES.* *Il était CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRE, bien qu'il détestât l'ancien régime.* (Lamart.)

CONTRE-RÉVOLUTIONNAIREMENT adv. D'une manière contre-révolutionnaire ; par contre-révolution.

CONTRE-RÉVOLUTIONNER v. a. ou tr. Opérer une contre-révolution dans : *CONTRE-RÉVOLUTIONNER un pays.*

CONTRE-RIPOSTE s. f. Escrim. Mouvement d'épée opposé à une riposte : *De vives CONTRE-RIPOSTES.*

CONTRE-RIVURE s. f. Techn. Petite plaque de fer que l'on met entre le bois et une rivure : *Des CONTRE-RIVURES trop faibles.*

CONTRE-RÔLE ou **CONTRE-ROLLE**, **CONTRE-RÔLER** ou **CONTRE-ROLLER**, **CONTRE-RÔLEUR** ou **CONTRE-ROLLEUR**, Anciennes formes des mots **CONTRÔLE**, **CONTRÔLER** et **CONTRÔLEUR**.

CONTRE-RONDE s. f. Art milit. Ronde extraordinaire commandée dans le but de s'assurer que les rondes ordinaires ont marché régulièrement, et de stimuler la vigilance des sentinelles. || Pl. **CONTRE-RONDES**.

CONTRE-RUSE s. f. Ruse qu'on oppose à une autre ruse : *Des CONTRE-RUSES utiles.*

CONTRES, bourg de France (Loir-et-Cher), chef-lieu de canton, arrond. et à 21 kilom. S. de Blois ; pop. aggl. 1,780 hab. — pop. tot. 2,611 hab. Récolte et commerce de grains, vins, fourrages et chanvre. Au presbytère, reste de l'ancien château, on voit un buste de Louis XII érigé pour perpétuer la mémoire du traité conclu dans ce lieu avec les envoyés de l'archiduc Philippe d'Autriche, en 1505.

CONTRE-SABORD s. m. Anc. mar. Fenêtre qui fermait un sabord : *Fermer les CONTRE-SABORDS.*

CONTRE-SAILLANT, **ANTE** adj. Blas. Se dit de deux animaux qui semblent sauter en s'écartant l'un de l'autre, dans un sens directement opposé. || Rare.

CONTRE-SAISON s. f. Hort. Végétation hors de la saison normale ; pousses, fleurs ou fruits produits hors de cette saison : *Si le beau temps dure, les fleuristes auront une CONTRE-SAISON.* *Toutes les primeurs sont des CONTRE-SAISONS.* (Bosc.)

— Loc. adv. A contre-saison, Hors de la saison : *Plantes qui fleurissent à CONTRE-SAISON.* *Les riches perdent insensiblement de vue la nature, dont les productions d'ailleurs leur sont presque toujours présentées défigurées ou à CONTRE-SAISON.* (B. de St-P.)

CONTRE-SALUT s. m. Mar. Salut rendu immédiatement à un bâtiment ou à une batterie : *Des saluts et des CONTRE-SALUTS donnés et rendus.*

CONTRE-SANGLON s. m. Techn. Courroie clouée sur l'arçon de la selle, et qui sert à arrêter la boucle de la sangle : *Des CONTRE-SANGLONS en cuir verni.* || Partie d'une sangle formant oreille, et située à l'opposé du sanglon ou boucleteau. || Courroie qui passe dans la boucle d'une sangle et reçoit l'ardillon : *Des CONTRE-SANGLONS de giberne, de havresac.* || On dit quelquefois **CONTRE-SANGLE** s. f.

CONTRESCARPE s. f. (kon-trè-skar-pe — de *contre* et *escarpe*). Fortif. Paroi du fossé qui est du côté de la campagne, et qui, par conséquent, regarde l'ouvrage : *C'est sur la partie supérieure de la CONTRESCARPE que se trouve le chemin couvert.* || Chemin couvert et glacis qui couronnent la contrescarpe : *Une foule de volontaires courut attaquer la CONTRESCARPE.* (Volt.)

— Encycl. La face des ouvrages qui regarde la campagne se nomme *escarpe*, et la pente du mur extérieur du fossé, celle qui regarde la place, *contrescarpe*. Ainsi la *contrescarpe* est opposée à l'*escarpe*. On comprend souvent sous le même nom le chemin couvert et le glacis. La *contrescarpe*, dans les ouvrages modernes, reçoit ordinairement un revêtement de maçonnerie, quelquefois c'est un mur vertical, plus souvent un talus. On appelait jadis *corridor de contrescarpe*, et maintenant chemin couvert, un chemin à ciel ouvert régnant sur le bord extérieur des fossés d'une place forte ; entre la crête d'un glacis et le bord de la *contrescarpe*. Cet ouvrage de défense, dont l'invention remonte

au commencement des guerres de la Hollande contre Philippe II, a généralement une largeur d'environ 12 mètres ; il communique au fond du fossé au moyen de rampes ou d'escaliers, et est garni d'une banquette et d'un parapet pour recevoir des tirailleurs qui doivent faire la fusillade à l'abri du feu des assiégeants. Après l'invention de la poudre et pendant longtemps, le moyen de défense qui paraissait le plus naturel et le plus efficace était celui des sorties. Aussi l'idée de faciliter l'exécution de celles-ci a bientôt fait élargir les corridors de *contrescarpe*, afin d'avoir en eux des lieux de rassemblement spéciaux pour les troupes de sortie, et desquels il fût facile de déboucher le plus près possible des tranchées ; c'est ainsi que les corridors ou *contrescarpes* sont devenus des *chemins couverts*. A Paris, la *contrescarpe* des murs de l'enceinte de Philippe-Auguste a laissé son nom à trois voies situées près d'elle.

Contrescarpe (RUES ET BOULEVARD DE LA). Deux rues portaient ce nom à Paris : 1^{re} la rue de la Contrescarpe-Dauphine, qui conduisit de la rue Dauphine à la rue Saint-André-des-Arts (6^e arrond.), aujourd'hui rue Mazet ; 2^e la rue de la Contrescarpe-Saint-Marcel, conduisant de la rue des Fossés-Saint-Victor à la rue Neuve-Sainte-Geneviève (5^e arrond.). Elles doivent leur nom à leur situation sur l'emplacement d'anciens fossés ou fortifications. La rue de la Contrescarpe-Dauphine s'étend sur l'emplacement des murs de l'enceinte de Philippe-Auguste, près de la contrescarpe. Elle porte, dans un procès-verbal daté de 1636, le nom de rue de la Basoche et aujourd'hui celui de rue Mazet. La rue de la Contrescarpe-Saint-Marcel est située sur les anciens fossés de l'Estrapade. Sa construction remonte à 1686. Une partie en a été démolie par l'expropriation en 1853. Enfin ce nom est resté au boulevard de la Contrescarpe (de la place Mazas à la rue de Lyon, 12^e arrond.), qui était, au siècle dernier, la rue des Fossés-Saint-Antoine, puis la rue Contrescarpe.

CONTRESCARPÉ, **ÉE** (kon-trè-skar-pé) part. passé du v. Contrescarper : *Fossé CONTRESCARPÉ.*

CONTRESCARPER v. a. ou tr. (kon-trè-skar-pe — rad. *contrescarpe*). Fortif. Munir d'une contrescarpe : *CONTRESCARPER un fossé.*

CONTRE-SCÈL s. m. Chancell. Petit sceau apposé sur le tiret du parchemin qui attache les lettres scellées en chancellerie : *Des lettres expédiées sous le CONTRE-SCÈL du grand chancelier.* *On ne trouve pas, avant le xiv^e siècle, de CONTRE-SCÈLS au revers des sceaux des seigneurs.* (Bachelet.) || Figure imprimée au revers du sceau principal : *Apposer les scèls et CONTRE-SCÈLS.*

— Anc. prat. Sceau qu'un juge apposait sur des effets déjà scellés par un autre juge, lorsque plusieurs juridictions prétendaient au droit d'inventaire.

— Encycl. Les plus anciens *contre-scèls* datent du x^e siècle. Les sceaux des rois de France jusqu'à Louis le Jeune sont dépourvus de *contre-scèls*. Ce prince est le premier qui en fit usage ; seuls les évêques et autres ecclésiastiques s'en servaient dès le xiii^e siècle. Ce fut également vers cette époque que les seigneurs féodaux commencèrent aussi à marquer d'un *contre-scèl* le revers de leur cachet ; mais ce n'est qu'au commencement du xiii^e que cet usage devint très-répandu. La forme des *contre-scèls* a suivi ordinairement celle des sceaux auxquels ils étaient appliqués. Ceux des rois de France étaient orbiculaires et de moindre dimension que les sceaux. Les reines et les dames ont presque toujours eu des sceaux ovales et des *contre-scèls* orbiculaires. Le clergé n'avait rien de fixe dans la forme des siens, et la noblesse et les communes adoptèrent la forme de leurs sceaux. Les inscriptions qui y étaient figurées rappelaient souvent celles des sceaux. « Les nobles, disent les bénédictins, se servaient souvent des sceaux ecclésiastiques pour contre-sceller, afin de donner plus d'autorité à leurs propres sceaux. »

CONTRE-SCÈLLÉ, **ÉE** part. passé du v. Contre-sceller : *Lettres CONTRE-SCÈLLÉES.*

CONTRE-SCÈLLER v. a. ou tr. Chancell. Mettre le contre-scèl à : *CONTRE-SCÈLLER des lettres, un diplôme.*

CONTRE-SEING s. m. Chancell. Signature de celui qui contre-signe : *Cette ordonnance porte les CONTRE-SEINGS de deux ministres.* || Petit seing mis à côté ou au-dessous d'un autre seing.

— Par ext. Droit de contre-signer les actes de quelqu'un : *Avoir le CONTRE-SEING du ministre.* || Droit de contre-signer les lettres et les paquets pour qu'ils soient affranchis des frais de poste ; signature apposée par celui qui exerce ce droit : *Vous pourriez lui faire parvenir votre ouvrage sous le CONTRE-SEING.* (P.-L. Courier.)

— Encycl. Sous les mérovingiens, les référendaires contre-signaient les diplômes avec la formule *obtulit*, parce qu'ils les présentaient au roi pour les signer. Ce mot se voit dans les chartes de donation, de privilège ou de confirmation. Depuis la seconde race jusqu'au xiii^e siècle la formule *recognovit* se voit dans toutes les espèces de chartes royales. Dans les siècles postérieurs, la plus grande variété régna dans les formules. Les évêques

et les abbés faisaient signer leurs chartes par leurs chanceliers, qui, au x^e siècle, employaient les termes *relegi* et *subscripti*. Les formules des chartes royales furent suivies jusqu'au xiv^e siècle, époque à laquelle on cessa d'énoncer la vérification, en mettant seulement tout au long ou en abrégé le nom de celui qui était chargé de contre-signer.

CONTRE-SEMPLEMENT s. m. Techn. Dans l'industrie des tissus, Action de disposer des dessins ou des effets en quinconce : *Méthode de CONTRE-SEMPLEMENT.* || Dessins, effets disposés en quinconce : *CONTRE-SEMPLEMENT de quatre, de cinq répétitions.*

CONTRE-SEMPLE, **ÉE** part. passé du v. Contre-sempler : *Dessin CONTRE-SEMPLE.*

CONTRE-SEMPLER v. a. ou tr. Techn. Disposer en quinconce : *CONTRE-SEMPLER des dessins, des effets.*

CONTRE-SENS s. m. Sens contraire, direction opposée au sens naturel, à la direction normale : *Prendre le CONTRE-SENS d'une étoffe, d'une pièce de bois.* *Prendre, en naviguant, le CONTRE-SENS du vent, de la marée.*

— Signification opposée à la vraie : *Vous interprétez mal ce que je dis, vous prenez le CONTRE-SENS de mes paroles.* || Traduction ou interprétation fautive, erronée, s'éloignant du véritable sens d'un texte : *Cette traduction est pleine de CONTRE-SENS.* *Cet écolier a fait un CONTRE-SENS, plusieurs CONTRE-SENS dans sa version.* || Genre quelconque d'interprétation qui déceit l'intelligence de ce qu'on interprète : *Cet acteur fait sans cesse des CONTRE-SENS.* *Cette manière de lire est un perpétuel CONTRE-SENS.* *Le geste outré des figures de Jowenot est souvent un CONTRE-SENS.* *Un fer froissé d'aimant attire un autre fer, mais il perd cette vertu lorsqu'il est froissé à CONTRE-SENS.* (Rohault.)

— Fig. Acte, fait, objet opposé au bon sens, à la logique, à la raison : *Que la conduite de quelqu'un soit en opposition avec ses antécédents ou avec les devoirs de son état, on qualifie de CONTRE-SENS les actes blâmables auxquels il se livre.* (Goblet.) *Jean-Jacques et Buffon, qui ont écrit que tout était pour le mieux sortant des mains de la nature, ont formulé le plus absurde de tous les CONTRE-SENS.* (Tousselin.) *Tous les CONTRE-SENS sont dans les flancs du système protecteur, et ici chaque CONTRE-SENS est une injustice.* (Mich. Chev.) *Un prêtre opulent est un CONTRE-SENS.* (V. Hugo.) *La femme auteur n'est qu'un CONTRE-SENS de la nature.* (Boitard.) *Il n'y a pas de grand règne qui n'ait eu ses taches et ses CONTRE-SENS.* (E. de Gir.) *Armée et liberté sont deux mots dont l'accouplement est un CONTRE-SENS prouvé par l'histoire.* (E. de Gir.)

L'homme injuste est celui qui fait des *contre-sens*. V. Hugo.

— Prendre le *contre-sens* d'une affaire, En prendre le contre-pied.

— Loc. adv. A *contre-sens*, A rebours, dans une direction opposée à la direction normale : *Employer une étoffe à CONTRE-SENS.* *Coudre une dentelle à CONTRE-SENS.*

— Fig. Dans un sens contraire au véritable sens : *Jouer un rôle à CONTRE-SENS.* *Déclamer à CONTRE-SENS.* *Notre imperfection nous fait prendre, pour ainsi dire, le rôle des supérieurs à CONTRE-SENS.* (Bourd.) *Les opinions communes sont la règle des opinions saines, pourvu qu'on les prenne à CONTRE-SENS.* (Fonten.) *A Rome, rien ne parle à CONTRE-SENS.* (L. Veullot.)

..... Grammaire est prise à *contre-sens* par toi. Molière.

..... Les si, les mais, les oui, les non, Toujours à *contre-sens*, toujours hors de saison, Echappent au hasard à sa molle indolence. Delille.

— Loc. prép. A *contre-sens* de, Dans le sens opposé à : *Dans les républiques de l'antiquité, toutes les vertus étaient à CONTRE-SENS du cœur humain.* (Lamart.)

CONTRE-SIGNAL s. m. Art milit. Signal accessoire que l'on donne après un autre, pour en assurer la perception ou l'intelligence : *Faire des CONTRE-SIGNALS.* || On dit quelquefois **CONTRE-SIGNE**.

CONTRE-SIGNATAIRE s. m. Celui qui contre-signe un acte : *Les CONTRE-SIGNATAIRES d'un décret.*

CONTRE-SIGNÉ, **ÉE** part. passé du v. Contre-signer : *Ordonnance signée par l'empereur et CONTRE-SIGNÉE par le ministre.* *Je voudrais que Dieu lui envoyât des lettres patentes CONTRE-SIGNÉES par Mathusalem.* (Volt.)

CONTRE-SIGNER v. a. ou tr. Signer après celui dont l'acte émane : *CONTRE-SIGNER une ordonnance.* *CONTRE-SIGNER un brevet.* || Apposer sa signature sur un acte pour en attester l'authenticité. || Mettre le contre-seing sur l'enveloppe des lettres ou des paquets qui sortent des bureaux d'une administration, pour les affranchir des droits de poste.

— Absol. : *Ce n'est pas celui qui signe qui véritablement gouverne, c'est celui qui CONTRE-SIGNE.* (Cormen.)

Se contre-signer v. pron. Etre contre-signé : *Tous les actes du souverain se CONTRE-SIGNENT aujourd'hui.*

CONTRE-SIGNEUR s. m. Celui qui contre-signe, qui met un contre-seing sur des lettres, des paquets, pour les affranchir des droits de

poste : *Des CONTRE-SIGNEURS de lettres.* *Il le fera contre-signer par M. le duc de Praslin ou par quelque autre CONTRE-SIGNEUR.* (Volt.)

CONTRE-SOL s. m. (du lat. *contra*, contre ; *sol*, soleil). Hort. Abri qu'on place devant certaines plantes, du côté du soleil, pour les garantir contre l'action des rayons directs : *On emploie souvent pour CONTRE-SOL des pots de terre coupés dans le sens de leur longueur.*

CONTRE-SOMMATION s. f. Pratiq. Acte par lequel une tierce personne appelée en garantie en appelle une quatrième pour se faire garantir à son tour : *Des sommations et des CONTRE-SOMMATIONS.*

CONTRE-SOMMÉ, **ÉE** part. passé du v. Contre-sommer. Qui a reçu une contre-sommation : *Répondants CONTRE-SOMMÉS.*

CONTRE-SOMMER v. a. ou tr. Pratiq. Faire une contre-sommation à : *CONTRE-SOMMER un répondant.* || Faire la contre-sommation de : *Un garant CONTRE-SOMME à son vendeur toutes les poursuites dirigées contre lui.* (Complén. de l'Acad.)

CONTRE-SOMMIER s. m. Techn. Peau dont le parcheminier couvre le sommier sur lequel il rature les peaux : *Etendre des CONTRE-SOMMIERS.*

— Typogr. Pièce de bois carrée qui porte le sommier d'une presse.

CONTRE-SON s. m. Son répercuté, écho. || Vieux mot.

CONTRE-SORTIE s. f. Art milit. Offensive que prennent les assiégeants pour repousser une sortie des assiégés : *Des CONTRE-SORTIES vigoureuses.*

CONTRE-SOUPIRER v. n. ou intr. Soupirer à son tour, répondre à des soupirs par d'autres soupirs :

Et pour prix des soupirs que j'ai su vous tirer, Ecoutez, je commence à *contre-soupirer*. TH. CORNEILLE.

CONTRESTER v. n. ou intr. (kon-trè-sté— du lat. *contra*, contre ; *stare*, se tenir). Résister, s'opposer. || Vieux mot.

CONTRE-STIMULANT, **CONTRE-STIMULATION**, **CONTRE-STIMULISME**, **CONTRE-STIMULISTE**, **CONTRE-STIMULUS**. V. **CONTRO-STIMULANT**, etc.

CONTRE-SUJET s. m. Mus. Sujet autre que le premier, dans une fugue qui en comporte plusieurs : *En ce qui concerne la double fugue, on doit observer que le chant par lequel le morceau commence, et qui en est le premier sujet, se nomme simplement sujet ; et que tous les autres sont autant de contre-thèmes ou CONTRE-SUJETS.* (Choron.)

— Encycl. Le *contre-sujet* d'une fugue doit être un contre-point renversable, attendu que, pour le reproduire, on est contraint de le renverser dans tous les sens. Il est encore nécessaire, lorsqu'on écrit le *contre-sujet* sous la réponse, de le transposer aux mêmes intervalles, eu égard au *contre-sujet* qui accompagne le sujet. Il arrive quelquefois dans cette transposition et dans ces renversements qu'on change quelques notes, pour peu que la pureté de l'harmonie l'exige. Le plus souvent, on écrit le *contre-sujet* en contre-point renversable à l'octave ; cependant rien ne s'oppose à ce qu'on traite les *contre-sujets* en contre-point à la dixième et à la douzième.

CONTRE-SÛRETÉ s. f. Sûreté, garantie donnée en retour d'une autre, garantie qui donne plus de sûreté à une autre garantie : *Fournir des CONTRE-SÛRETÉS en échange des sûretés que l'on a demandées.* *Exiger des sûretés et des CONTRE-SÛRETÉS.*

CONTRE-TABLE s. f. Archit. Syn. de **CONTRE-RETABLE**.

CONTRE-TAILLE s. f. Grav. Taille qui en croise d'autres : *Lorsqu'on représente de la pierre unie, la CONTRE-TAILLE coupe carrément la taille ; mais dans les draperies, et surtout dans les chairs, l'usage est de la placer en l'oblique.* (Duchesne.) || Art ou action de faire ces tailles : *L'opération de la CONTRE-TAILLE est une des plus délicates de la gravure.* (Bachelet.)

— Mus. S'est dit quelquefois pour *haute-contre* : *La CONTRE-TAILLE ou haute-contre est opposée à la taille.* (Desc.)

— Comm. Seconde taille en bois que le boulanger emploie pour marquer les pains fournis, et contrôler la taille qu'il laisse à la pratique.

CONTRE-TAILLÉ, **ÉE** part. passé du v. Contre-tailler : *Gravure CONTRE-TAILLÉE.*

CONTRE-TAILLER v. a. ou tr. Grav. Couvrir de contre-tailles : *CONTRE-TAILLER une planche.*

— Comm. Marquer sur la contre-taille : *CONTRE-TAILLER deux kilos de pain.*

Se contre-tailler v. pron. Etre contre-taillé : *Les gravures ne se CONTRE-TAILLENT pas dans les chairs.*

CONTRE-TASSEAU s. m. Bois qui supporte un chevalet : *Des CONTRE-TASSEAUX.*

CONTRE-TEMPS s. m. Temps inopportun ; action inopportune ; inopportunité : *Le CONTRE-TEMPS serait étrange de chercher des roses sur la neige.* (Pasc.)

..... Dans quel *contre-temps* êtes-vous revenu ? CORNEILLE.

Quittez ces contre-temps de froide raillerie.
CORNEILLE.
Quel honteux contre-temps de vertu délicate
S'oppose au beau succès de l'espoir qui vous flatte ?
CORNEILLE.
Vous êtes si fertile en pareils contre-temps,
Que vos écarts d'esprit n'étonnent plus les gens.
MOLIÈRE.

— Accident qui dérange les mesures qu'on
avait prises, les combinaisons qu'on avait
faites : *Le fâcheux* CONTRE-TEMPS. *Quel con-*
tre-temps ! Le plus léger contre-temps nous
accable. (Molière.) *La vie n'est qu'une suite de*
contradictions et de contre-temps. (Clément
XIV.) *Même quand il nous expose ces*
longs contre-temps qui barrent sa fortune,
le style de Richelieu ne marque ni colère ni
dépit. (Ste-Beuve.)

Il est des contre-temps qu'il faut qu'un sage essuie.
RACINE.

Qui diable aurait prévu ce nouveau contre-temps ?
C. DELAVIGNE.

On sait assez les contre-temps divers
Que la vertu souffre en cet univers.

J.-B. ROUSSEAU.

Les contre-temps qui troublent les familles
Viennent toujours par la faute des filles.

VOLTARE.

— Gramm. Accent mal placé, qui tombe où
il ne doit pas tomber.

— Mus. Temps faible de la mesure ; partie
faible du temps : *Observer les temps forts et*
les contre-temps. || Manière de jouer certains
passages sur le piano, dans laquelle une main
fait trois notes et l'autre deux, ou l'une quatre
et l'autre cinq.

— Chorégr. Manière de retomber après un
saut, qui consiste à frapper le sol d'un seul
pied : *Les contre-temps sautés ne conviennent*
qu'à de jeunes personnes ou à des personnes de
moyenne taille. (Rameau.)

— Escrim. Mouvement faux des deux ad-
versaires qui, s'allongeant en même temps et
se portant un coup fourré, l'un de l'un des
adversaires qui saisit un temps faux présenté
à dessein.

— Manég. Interruption de la cadence d'un
cheval. || Passage subit de l'action à l'inac-
tion, soit par la faute du cavalier, soit par
celle du cheval.

— Loc. adv. *A contre-temps*, Mal à propos,
en prenant mal son temps : *Parler, agir à*
contre-temps est toujours mal fait. (Fén.)

Le magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer.

LA FONTAINE.

— Mus. *Chanter, jouer à contre-temps*, Ne
pas suivre la mesure en chantant ou en
jouant. || *Mesure à contre-temps*, Celle qui a
un silence au temps fort. || *Air à contre-temps*,
Celui où les cadences, préparées sur le temps
fort, s'exécutent sur le temps faible de la
mesure.

— Encycl. Mus. Les *contre-temps* sont les
parties faibles de la mesure, qui est compo-
sée de temps et de contre-temps alternatifs. Le
contre-temps se trouve surtout dans les ac-
compagnements où la basse frappe le temps,
tandis qu'il est marqué par les autres parties.
Pourtant on en trouve aussi des exemples
dans la mélodie, et l'on dit qu'un air est à
contre-temps lorsque les cadences y sont pré-
parées sur le temps fort et effectuées sur le
temps faible ou *contre-temps*. Mais ce n'est là
qu'un fait rare, sinon exceptionnel, et qui est
loin d'être toujours agréable à une oreille
exercée. Cependant le génie sait se servir de
tout, et un bon exemple de *contre-temps* se
trouve dans l'*Armide* de Gluck, où toute la
partie de l'air de la *Haine* qui commence par
ces mots : *Sur ces bords écartés*, est écrite de
cette façon.

CONTRE-TENANT s. m. Champion qui,
dans un tournoi, se présentait pour jouer
contre un des tenants : *Les tenants et les*
contre-tenants.

CONTRE-TENIR v. a. ou tr. Techn. Sou-
tenir par derrière avec un marteau ou un
maillet, tandis que l'on frappe par devant :
CONTRE-TENIR des planches que l'on cloue.

— Mar. Lâcher, filer avec ménagement, en
retenant à demi : *CONTRE-TENIR une ma-*
neuvre.

CONTRE-TENU, UE part. passé du v. Con-
tre-tenir : *Planche contre-tendue*.

CONTRE-TERRASSE s. f. Terrasse appuyée
contre une autre terrasse plus élevée : *Des*
contre-terrasses en maçonnerie.

CONTRE-TÊTE s. f. Opposition, résistance
en face : *Les ducs et les comtes faisaient*
contre-tête à nos rois. (Et. Pasq.)

CONTRE-THÈME s. m. Mus. Thème acces-
soire qui succède à un autre thème : *En ce*
qui concerne la double fugue, on doit obser-
ver que le chant par lequel le morceau com-
mence, et qui en est le premier sujet, se nomme
simplement sujet, et que tous les autres sont
autant de contre-thèmes ou contre-sujets.
(Choron.)

CONTRE-TIRÉ, ÉE part. passé du v. Con-
tre-tirer : *Estampe contre-tirée*.

CONTRE-TIRER v. a. ou tr. Grav. et dess.
Faire la contre-épreuve de : *CONTRE-TIRER une*
estampe, un dessin. || Copier trait pour trait
en calquant. Ce dernier sens est peu usité.

v.

CONTRE-TOUR s. f. Pêch. Chambre de
bourdigue qui sert de décharge à la dernière
tour, lorsque la pêche est abondante : *Des*
contre-tours en roseaux.

CONTRE-TRAHISON s. f. Trahison oppo-
sée à une trahison : *Des contre-trahisons*
qui déjouent des trahisons.

CONTRE-TRAME s. f. Trame, intrigue op-
posée à une autre : *Des contre-trames habi-*
lement ourdies.

CONTRE-TRANCHÉE s. f. Art milit. Tran-
chée ouverte par les assiégés, pour s'opposer
à l'effet de celles des assiégeants : *Ouvrir des*
contre-tranchées.

CONTRE-UNIQUE adj. Conchyl. Se dit dans
le commerce des coquilles sénestres, particu-
lièrement de celles qui offrent cette disposi-
tion par une exception qui est une sorte de
monstruosité.

— s. f. Coquille contre-unique : *Ajouter plu-*
sieurs contre-unique à sa collection.

CONTRE-VAIR s. m. Blas. Fourrure com-
posée de rangées de pièces en forme de clo-
chettes, les unes d'azur et les autres d'argent,
les clochettes d'azur opposées par la base
aux clochettes d'azur, et les clochettes d'ar-
gent aux clochettes d'argent. *Gilbert de La*
Fayette : De gueules à une bande d'or à la
bordure de vair contre-vair. — *Plessis-Anger :*
De vair contre-vair.

CONTRE-VAIRÉ, ÉE adj. Blas. Se dit du
vairé, quand les clochettes de métal sont op-
posées aux clochettes de métal, et les clo-
chettes de couleur aux clochettes de couleur,
comme dans le contre-vair : *Brotin : CONTRE-*
VAIRÉ d'or et d'azur.

CONTRE-VAL (A) loc. adv. En descendant.
|| Vieille loc. qui se disait par opposition à
CONTRE-MONT.

CONTRE-VALEUR s. f. Comm. Valeur
donnée en échange de celle que l'on reçoit :
Importer sans exporter, ce n'est pas échanger,
c'est acheter, et d'où tirer les contre-valeurs
si l'on ne vend pas ? (J. Duval.)

CONTREVALATION s. f. (kon-tre-val-la-
si-on — du lat. *contra*, contre, et *vallum*, re-
tranchement). Art milit. Ligne de retranche-
ments passagers que l'assiégeant élève du
côté de la place, afin de se mettre à couvert
contre les attaques de la garnison. Suivant les
circonstances, cette ligne est continue, ou à
intervalles, ou à ouvrages détachés. Elle
passe ordinairement à environ 2,400 mètres
des saillants. V. LIGNE.

CONTREVALÉ, ÉE (kon-tre-val-lé) part.
passé du v. Contrevaler : *Ville contre-*
VALÉE.

CONTREVALER v. a. ou tr. (kon-tre-val-
lé — du lat. *contra*, contre ; *vallum*, retran-
chement). Art milit. Entourer d'une con-
trevallation : *CONTREVALER la place assiégée*.

CONTREVANCHE s. f. (kon-tre-vanche).
Revanche ; vengeance || Vieux mot.

CONTREVENANT (kon-tre-ve-nan) part.
prés. du v. Contrevenir : *Des employés con-*
trevenant aux règlements.

CONTREVENANT, ANTE adj. (kon-tre-ve-
nan, ante — rad. *contrevenir*). Qui contre-
vient ; qui est contraire, opposé :

Et ne saviez-vous pas que cet acte, en effet,
Était contrevenant à l'arrêt que j'ai fait ?

ROTROU.

— Substantif. Personne qui contrevient :
Les contrevenants payeront l'amende. (Acad.)

CONTRE-VENGEANCE s. f. Vengeance que
l'on tire d'une autre vengeance : *La vie des*
Corses est une suite de vengeances et de con-
tre-vengeances.

CONTREVENIR v. n. ou intr. (kon-tre-ve-
nir — lat. *contravenire* ; de *contra*, contre, et
venire, venir. Se conjugue comme *venir*, sauf
qu'il prend l'auxiliaire *avoir* dans les temps
composés). Agir contrairement, déroger, ne
pas se conformer : *CONTREVENIR aux ordres*
qu'on a reçus. CONTREVENIR à un règlement de
police. CONTREVENIR à un traité, à un acte,
à une obligation, à un contrat. *Vous avez man-*
qué à votre promesse, vous avez contrevenu
à l'Evangile par vos désobéissances criminelles.
(Boss.) *Jupiter n'oserait contrevenir à ce re-*
 doutable serment. (Fén.)

— Syn. *Contrevenir, désobéir, enfreindre,*
transgresser, violer. Désobéir présente de la
manière la plus simple l'idée contraire à
celle d'obéir. *Contrevenir* se dit surtout de
ceux qui ne respectent pas les ordonnances
de police, et, dans un sens plus général, il
marque l'opposition de la conduite avec quel-
que prescription particulière. *Enfreindre*, c'est
briser un lien volontaire, agir contre une loi
qu'on a faite ou qu'on a acceptée. *Transgres-*
ser se distingue par la généralité ou par l'im-
portance des lois ou des règles auxquelles on
refuse de se soumettre ; ces règles marquant
des limites qui ne devaient pas être franchies
et qu'on n'a pas respectées. Enfin, *violier*, se
distingue par la violence, la force excessive
de l'action ; il désigne un attentat, une atteinte
audacieuse à ce qu'il y a de plus sacré.

— Antonymes. Accomplir, exécuter, obser-
ver, obtempérer, respecter, se soumettre,
suivre.

CONTREVENT s. m. (kon-tre-ven — de
contre et *vent*). Volet de bois qui s'ouvre et se
ferme en dehors sur une fenêtre : *J'aurais*

une maison blanche avec des contrevents
verts. (J.-J. Rouss.) *Les contrevents sont*
moins coûteux et d'un aspect moins agréable
que les persiennes, mais ils offrent plus de ga-
rantie contre les voleurs. (Teulet.)

— P. et chauss. Pièce de bois qui, placée
obliquement entre deux fermes d'un pont ou
d'une charpente, les empêche de se déformer
dans le sens transversal : *A Paris, il faut une*
autorisation de la petite voirie pour établir
des contrevents de boutique sur la voie pu-
blique, et leur saillie ne doit pas excéder
0m,16. (Dezobry.)

— Constr. Pièce de bois posée obliquement
entre deux fermes de comble, pour empêcher
qu'elles ne soient ébranlées par la violence du
vent.

— Métall. Paroi du creuset d'un fourneau
qui est opposée à la tuyère, dans les four-
neaux qui n'ont qu'une seule tuyère. || Pla-
que de fonte ou de pierre qui forme ou recou-
vre cette paroi.

CONTREVENTÉ, ÉE part. passé du v. Con-
treventer : *Pont contreventé.* Comble con-
treventé.

CONTREVENTEMENT s. m. (kon-tre-ven-
te-man — rad. *contreventer*). Techn. Action
de contreventer des pièces de bois, état des
pièces de bois contreventées : *Le contreven-*
tement des longerons.

CONTREVENTER v. a. ou tr. (kon-tre-ven-
té — rad. *contrevent*). Munir de contrevents :
CONTREVENTER un pont. CONTREVENTER un
comble.

CONTRE-VERGE s. f. Techn. Baguette
qui, dans la fabrication des tissus, sert à ou-
vrir la chaîne, en la séparant par moitié, afin
de faciliter le remontage.

CONTRE-VÉRITÉ s. f. Chose que l'on dit
pour être entendue dans un sens contraire à
celui des paroles dont on se sert : *Il y a des*
gens qui ne louent ou qui ne blâment que par
des contre-vérités. (Acad.) Si j'étais un au-
teur connu, j'affecterais peut-être de dire des
contre-vérités à mon désavantage. (J.-J.
Rouss.)

— Littér. Satire où l'on use surtout de l'i-
ronie : *Chapelle et Bachaumont ont fait d'a-*
gréables contre-vérités. (Richelet.)

CONTRE-VISITE s. f. Seconde visite ayant
pour but d'en contrôler une première : *Des*
contre-visites de lieux ordonnées par le tri-
bunal. Des contre-visites de conscrits opé-
rées à leur entrée au corps.

CONTRE-VOILE s. f. Mar. *Contre-voile*
d'état, Voile quadrangulaire grée entre la
voile d'étai de hune et la voile de perroquet :
Les contre-voiles d'état s'appellent aussi
fausses voiles d'étai.

CONTRE-VOLTE s. f. Art milit. Manœuvre
par laquelle la cavalerie, après avoir fait une
volte, se rétablit face en tête : *Des contre-*
voltes rapides.

CONTRE-VOLTER v. n. ou intr. Faire une
contre-volte : *La cavalerie contre-volta*
sous le feu de l'ennemi.

CONTRE-VUE s. f. Point de vue opposé :
Prendre des contre-vues, au lieu de regarder
du même point.

CONTREXEVILLE, village de France (Vos-
ges), cant. de Vitteuil, arrond. et à 27 kilom.
S.-O. de Mirecourt, agréablement situé dans
un joli vallon qu'arrose le Vair, affluent de la
Meuse. Bains renommés ; 670 hab.

L'établissement des bains occupe une sorte
de presqu'île formée par la rivière et un ruis-
seau qui descend de Suriauville. Le parc et
les jardins sont plantés de beaux arbres d'es-
sences variées et présentent le coup d'œil le
plus agréable.

Les principaux buts de promenade de Con-
trexeville sont : les quais du Vair, ornés de
plantations ; le *Chêne des partisans*, arbre de
dimensions colossales (33 mèt. d'élévation,
13 mèt. de circonférence à la base), et la val-
lée de Bonneval.

L'air qu'on respire à Contrexeville est vif
et sain ; le plateau sur lequel est située la
source des buveurs est à 375 mètres au-des-
sus du niveau de la mer. L'emploi des sources
minérales remonte à une haute antiquité ; les
habitants des pays voisins en faisaient usage
dans les affections gastriques et les maladies
des voies urinaires. Dom Calmet, abbé de Se-
nonnes, en parlait déjà avec éloge dans sa no-
tice de la Lorraine, imprimée en 1757 ; mais
c'est à Pagard, médecin du roi Stanislas, que
Contrexeville doit sa réputation. Thouvenel,
médecin du roi Louis XVI, posa la première
pierre de l'établissement hydrominéral, au-
jourd'hui visité par une grande quantité de
buveurs qui viennent y chercher la santé ou
un adoucissement à leurs maux.

Trois sources alimentent l'établissement ;
mais la source du Pavillon, fréquentée par les
buveurs, est la plus importante. Elle fournit
un débit de 140 litres par minute, ou 8,400 li-
tres à l'heure ; ses eaux jaillissent en toute
saison à une température de 12° centigrades ;
elles sont fraîches, légères, acidulées, avec
un arrière-goût styptique. La composition chi-
mique de la source du Pavillon a été détermi-
née par M. O. Henry, et, plus récemment, par
M. H. Debray. Un litre de cette eau contient
0 gr. 080 d'acide carbonique libre, et 2 gr. 304
de matières solides fixes, comprenant 0 gr. 448

environ de bicarbonates alcalins, 1 gr. 829 de
sulfates, et le reste en silice, chlorures, fluoru-
res, avec traces de fer et d'arsenic. Ces eaux
sont donc faiblement minéralisées, et leur ef-
ficacité incontestable dans les cas où elles sont
employées s'explique sans doute par l'heu-
reuse combinaison des principes minéralisa-
teurs qu'elles renferment. La source du Pa-
villon est la seule qui soit aussi riche en fluor ;
elle peut être regardée comme donnant une
eau alcaline légèrement ferrugineuse, se dis-
tinguant par la prédominance des sulfates.
Les eaux de cette source sont diurétiques
et très-rapidement absorbables ; elles doi-
vent augmenter l'activité fonctionnelle des
reins, stimuler les parois de la vessie et fa-
cilitier l'expulsion des mucosités et des dé-
pôts sédimenteux de l'urine. Il est incontes-
table encore que les eaux de Contrexeville
exercent une action lentement dissolvante sur
les calculs urinaires ; mais il est important
de noter que cette action dissolvante, en
s'exerçant sur des pierres d'un trop gros vo-
lume, les rend âpres et rugueuses, et aug-
mente l'intensité du mal au lieu de soulager
les malades intempestivement soumis à leur
emploi.

Contrexeville convient beaucoup mieux que
Vichy pour la gravelle ; ses eaux réussissent
admirablement dans les diverses formes de
la néphrite calculeuse, dans la goutte atoni-
que, les affections catarrhales de la vessie,
les affections de la prostate, les engorgements
de l'utérus et même la chlorose. Ces eaux se
prennent en boisson et à dose très-élevée ;
les bains et les douches sont regardés comme
moins importants, mais ils aident à l'effica-
cité du traitement. Les sources dites du Quai
et des Bains sont exclusivement employées à
ce dernier usage.

Chaque année, 1,300 malades viennent cher-
cher leur guérison à Contrexeville ; sur ce
nombre, un tiers est atteint de gravelle, un
quart de goutte et de rhumatismes goutteux.

CONTRE-ZIGZAG s. m. Blas. Nom que l'on
donne à des chevrons dont les angles sont
opposés.

CONTRI (Antonio), peintre italien, né à Fer-
rare en 1650, mort en 1732. Il visita Rome et
Paris, où il s'occupa beaucoup de l'art de la
broderie, puis alla s'établir à Crémone, où il
prit des leçons du peintre Bassi. Contri s'a-
donna à la peinture de paysage et excella
surtout à représenter des fleurs. Son fils,
Francesco CONTRI, dut sa célébrité à son in-
vention du procédé de transportation des pein-
tures murales sur la toile. Il tint caché le se-
cret de la composition de la colle qu'il em-
ployait ; mais cette composition a été retrou-
vée de nos jours.

CONTRIBUABLE s. m. et f. (kon-tri-bu-
able — rad. *contribuer*). Personne soumise à
l'impôt, obligée de contribuer aux charges
publiques par le paiement de l'impôt : *Être*
inscrit au rôle des contribuables. Diminuer
les charges des contribuables. Plus la cam-
pagne aurait d'habitants, moins ses contri-
buables seraient chargés. (B. de S.-P.) Il y
aurait peu de guerres, si l'on prenait de bonne
foi l'avis des contribuables. (Boiste.) A en
croire les corrompus de l'école de Walpole, un
bon, un excellent ministre des finances doit sa-
voir, d'une main légère, tondre le CONTRIBU-
ABLE sur le dos. (Corinien.) Il n'y a rien de plus
rare en France que des contribuables de
bonne volonté. (Corinien.) Les contribuables
travaillent pour satisfaire les besoins des fon-
ctionnaires. (F. Bastiat.) Il ne doit plus avoir
dans l'avenir de contribuables, il ne doit
plus y avoir que des assurés. (E. de Gir.) Le vé-
ritable souverain est moins encore l'électeur qui
vote que le CONTRIBUABLE qui paye. (E. de Gir.)
Lorsque le rentier a moins à dépenser, le
CONTRIBUABLE peut dépenser davantage. (J. Garn.)

— Adjectif. Qui est sujet à contribution :
Pays CONTRIBUABLE.

CONTRIBUTANT part. prés. du v. Contribu-
er : *Les citoyens contribuant aux charges*
de l'Etat.

CONTRIBUTANT, ANTE adj. (kon-tri-bu-an,
ante — rad. *contribuer*). Qui contribue, qui
concoure : *La société se divise en deux classes :*
la classe agissante et la classe contributive.

— Substantif. Personne qui contribue aux
charges publiques : *Il faudrait le consente-*
ment particulier des contribuables. (J.-J.
Rouss.)

CONTRIBUER v. n. ou intr. (kon-tri-bu-
lat. *contribuere* ; de *cum*, avec, et *tribuere*,
donner. *Je contribue, nous contribuons ; je*
contribuais, nous contribuions, vous contri-
buiez ; je contribuai, nous contribuâmes ; je
contribuerai, nous contribuerons ; je contribue-
rais, nous contribuerions ; contribue, contri-
buons, contribuez ; que je contribue, que nous
contribuions, que vous contribuiez ; que je con-
tribuas, que nous contribuassions ; contri-
buant, contribuez). Concourir, aider en payant :
CONTRIBUER aux charges publiques. CONTRI-
BUEUR pour un tiers, pour un quart, à une dé-
pense. CONTRIBUER pour la construction d'un
pont. Il y a des dépenses publiques nécessaires,
indispensables, et auxquelles par conséquent
les citoyens doivent contribuer. (Condill.)
Tout citoyen est tenu de contribuer dans la
proportion de sa fortune aux charges de l'Etat.
(A. Billiard.)

— Par ext. S'aider, concourir, coopérer,
participer : CONTRIBUER au gain d'une bataille.

Il faut CONTRIBUER autant qu'on le peut au divertissement des personnes avec qui on veut vivre, mais il ne faut pas toujours être chargé du soin d'y CONTRIBUER. (La Rochef.) *Il y a de certains hommes qu'une certaine médiocrité d'esprit contribue à rendre sages.* (La Bruy.) *Les talents de la femme CONTRIBUENT plus au bonheur qu'ils ne flétrissent la vanité.* (J.-J. Rouss.) *Notre amour-propre CONTRIBUE plus à nous tromper que l'ortifice des autres.* (De Meilhan.) *La pensée qu'une révolution est possible CONTRIBUE à la faire.* (La Rochef.-Doud.) *Ne pas blâmer les abus, c'est CONTRIBUER à les perpétuer.* (C. Fée.) *Les passions morales CONTRIBUENT bien autant que les calculs politiques à la grandeur des nations.* (Guizot.) *Les seules idées raisonnables sont celles qui CONTRIBUENT à notre bonheur.* (J. Droz.) *La nature fait CONTRIBUER à notre sort et la vérité et l'erreur, et la raison et l'ignorance.* (Azaïs.) *L'égoïsme et la rivalité des familles CONTRIBUENT souvent à la ruine des États.* (Bautain.) *Témoignons beaucoup d'intérêt aux personnes mélancoliques, nous CONTRIBUERONS à ce qu'elles ne deviennent pas atrabilaires.* (Descuret.) *Les femmes doivent CONTRIBUER à la régénération du monde.* (L. Jourdan.) *Les besoins réels une fois satisfaits, les choses matérielles CONTRIBUENT peu au bonheur véritable, et y nuisent souvent.* (Lamenn.) *Les enfants sont singulièrement sensibles à l'idée de CONTRIBUER au bonheur de parents qu'ils aiment.* (Mme de Rémusat.) *Tout ce qui CONTRIBUE à l'éducation morale du peuple CONTRIBUE par cela même à son éducation politique.* (Vacherot.) *La bonté est cette disposition aimante qui porte à CONTRIBUER au bonheur d'autrui.* (Weiss.) *Il n'est pas d'homme si pauvre et si mal doué, qui ne puisse CONTRIBUER au progrès dans une certaine mesure.* (E. About.)

Par ce moyen les mutins vivent
Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux
A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.
LA FONTAINE.

— Absol. Payer l'impôt ou une contribution de guerre. *Le seul secret de faire CONTRIBUER sans murmure est de montrer le bon usage qu'on fait des contributions.* (J.-J. Rouss.) *Être contraint à payer, être rançonné d'une façon vexatoire : Les voleurs ont fait CONTRIBUER ces marchands. Les seigneurs du moyen âge étaient de vrais voleurs qui faisaient impunément CONTRIBUER les voyageurs.*

— Activ. Payer, fournir, en parlant d'une contribution : *Il faut que les souverains aient le pouvoir d'obliger les citoyens de CONTRIBUER ce qui est nécessaire pour satisfaire aux besoins de la patrie.* (Fén.) *Donner, ajouter pour sa part : L'interjection ne CONTRIBUE rien à la liaison, à la forme du discours.* (Régner-Desmarais.) *Cette forme du verbe n'est plus usitée.*

CONTRIBUTA, ville de l'Espagne ancienne, dans la Bétique; c'est aujourd'hui la ville de Medina-de-las-Torres.

CONTRIBUTAIRE adj. (kon-tri-bu-tè-rad, *contribuer*). Qui paye sa part d'une contribution : *Citoyens CONTRIBUTAIRES.* *Qui a rapport à une contribution : Payer sa part CONTRIBUTAIRE.*

— Substantif. Personne qui paye sa part d'une contribution, d'un impôt, d'un tribut.

CONTRIBUTE adj. (kon-tri-bu-tè — du lat. *cum*, avec, et de *tribus*, tribu). Qui est de la même tribu. *Mot de Rollin qui n'a pas été adopté.*

CONTRIBUTEUR s. m. (kon-tri-bu-teur — rad. *contribuer*). Celui qui contribue. *Garant.* *Vieux mot.*

CONTRIBUTIF, IVE adj. (kon-tri-bu-tif, i-ve — rad. *contribuer*). Qui a rapport aux contributions : *On n'exige pas, pour écrire, comme pour parler, un cens CONTRIBUTIF de cinq cents ni même de deux cents francs.* (Cormen.)

CONTRIBUTION s. f. (kon-tri-bu-si-on — rad. *contribuer*). Action de contribuer pécuniairement ou autrement : *CONTRIBUTION aux charges d'une succession. L'enseignement de-vrait être gratuit pour tous les enfants qui ne sont pas en état d'acquitter la CONTRIBUTION scolaire.* (E. de la Bédollière.)

— Mettre quelqu'un à contribution. Avoir recours à lui, lui faire des emprunts d'un genre quelconque : *Il n'a jamais le sou, et met tous ses amis à CONTRIBUTION. Cet orateur sait METTRE à CONTRIBUTION les écrivains qui ont traité les matières qu'il aborde.* *Mettre une chose à contribution, La faire servir à ses vues, en tirer parti, lui demander des ressources : METTRE à CONTRIBUTION la curiosité publique. Les Parisiennes METTENT à CONTRIBUTION les quatre parties du monde pour le déjeuner de leurs femmes de chambre : les rivages de la mer Rouge leur fournissent une petite fête d'été; la Chine, une herbe verte; le Japon, les tasses et leurs soucoupes, et l'Amérique, le sucre.* (Volt.)

Il n'était point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un cormoran n'eût mis à contribution.
LA FONTAINE.

— Fin. Argent que l'on fournit pour acquitter sa part des charges communes aux citoyens : *Rôle, registre des CONTRIBUTIONS. Bureau des CONTRIBUTIONS. Payer ses CONTRIBUTIONS. Le seul secret de faire contribuer sans murmure est de montrer le bon usage qu'on fait des CONTRIBUTIONS.* (J.-J. Rouss.) *Dans un état*

de choses normal, le montant des CONTRIBUTIONS paraît devoir être le vingtième du produit total du pays. (Proudh.) *Contributions directes, Impôts directement établis sur les biens ou les personnes, et qui se prélèvent en vertu des rôles nominatifs. Les CONTRIBUTIONS indirectes, Impôts perçus non sur les biens eux-mêmes, mais sur l'usage qu'on en fait, et qui n'astreignent personne directement, mais ceux seulement qui usent des objets ainsi imposés : Les receveurs des CONTRIBUTIONS INDIRECTES en versent le produit entre les mains du receveur général.* (Thiers.) *Contributions foncières, Celles qui sont perçues sur la propriété immobilière : Le cadastre est la seule base possible d'une CONTRIBUTION FONCIÈRE.* (Proudh.) *Contribution mobilière, Celle qui atteint les biens mobiliers. Contribution personnelle, Celle qui est perçue sur les personnes, et qui, identique pour tous, est calculée en France sur la valeur de trois journées de travail. Contribution au sou la livre, au marc la livre, au marc le franc, etc., Anciennes expressions qui indiquaient autrefois la quotité proportionnelle de l'impôt, savoir, un sou ou un marc par livre, un sou par franc, etc.*

— Hist. *Contributions publiques, Nom que porta depuis 1790 jusqu'au Directoire le ministère des finances.*

— Dr. milit. Ce qu'on donne à l'ennemi pour se garantir des exécutions militaires : *Mettre le pays conquis à CONTRIBUTION. Le général exigea de la ville une CONTRIBUTION de cent mille écus.* (Volt.)

— Comm. marit. *Contribution au jet dans la mer, Part contributive de chacun aux pertes éprouvées lorsque le mauvais temps a contraint de jeter à la mer une partie de la cargaison ou des agrès.*

— Procéd. civ. Procédure ayant pour but de répartir les deniers saisis-arrêtés ou le prix des biens d'un débiteur entre ses créanciers au marc le franc de leurs créances, à moins qu'il n'y ait pour quelques-uns d'entre eux des causes de préférence : *Ouvrir une CONTRIBUTION. Produire ses titres de créance à une CONTRIBUTION.* *On dit plus exactement, mais moins ordinairement, DISTRIBUTION PAR CONTRIBUTION. Contribution amiable, Celle qui a lieu entre les créanciers sans l'accomplissement des formalités légales et par un accord entre eux. Contribution judiciaire, Celle qui s'opère en justice sous la direction d'un juge-commissaire et avec les formes réglées par la loi.*

— Syn. *Contribution, imposition, impôt, subside, subvention, taille, taxe, tribut.* *La contribution est la part que chacun paye dans les tributs, ou bien c'est une branche particulière de revenu public; ainsi on distingue la contribution mobilière, celle des portes et fenêtres, etc. L'imposition et l'impôt désignent ce que les sujets ou les citoyens doivent payer, ce à quoi ils sont tenus par une autorité supérieure; mais, dans l'imposition, on considère l'action même de l'autorité qui impose une charge; dans l'impôt, c'est la charge, l'obligation de payer que l'on envisage. Le subside et la subvention sont plutôt des secours consentis par le peuple que des impôts; au moins ils ne deviennent obligatoires qu'après avoir été librement acceptés; de plus, ils sont essentiellement transitoires et doivent cesser avec leur cause; le subside est plus considérable que la subvention et il dure plus longtemps. Taille n'est plus usité; il désignait autrefois une certaine imposition de deniers qui s'établissait sur les personnes. La taxe est la part assignée à chaque contribuable dans le paiement des impôts, ou bien c'est un impôt particulier établi sur certaines denrées. Enfin le mot tribut désigne d'une manière générale le produit des impôts comme fournissant à l'Etat les sommes dont il a besoin pour veiller à la sûreté générale et payer tous les fonctionnaires.*

— Encycl. Fin. En France, on distingue deux sortes de contributions : les contributions directes et les contributions indirectes. Les contributions directes se perçoivent directement sur les citoyens, en vertu de rôles nominatifs. Les contributions indirectes se perçoivent généralement sur des objets de consommation en vertu de tarifs.

Les premières sont connues d'avance et deviennent pour le Trésor une ressource certaine, sur l'importance de laquelle il est toujours fixé.

Les secondes varient constamment, et, bien que les chiffres qu'elles atteignent soient de beaucoup supérieurs à ceux auxquels s'élèvent les contributions directes, il serait impossible à un Etat d'asseoir sur elles un budget définitif. On ne peut raisonner qu'en prévision de l'avenir. Mille circonstances, en effet, influent sur la consommation et, par conséquent, sur les produits financiers qui en découlent. Les guerres longues et désastreuses, les calamités publiques, la stagnation des affaires, peuvent, à un moment donné, réduire, dans une proportion très-sensible, cette branche des recettes.

Les contributions directes sont au nombre de quatre principales : la contribution foncière, qui frappe les revenus du sol; la contribution personnelle mobilière, qui atteint tous les citoyens non indigents, de tout âge et de tout sexe, jouissant de leurs droits, et qui s'adresse à la fortune mobilière, en la présumant d'après les loyers d'habitation; la contribution des

portes et fenêtres, qui frappe le luxe probable des habitations; la contribution des patentes, qui atteint le revenu produit par l'exercice d'une profession, d'un commerce, d'une industrie.

Les contributions directes se distinguent, en outre, en impôts de répartition et en impôts de quotité.

L'impôt de répartition est celui dont la somme totale, fixée d'avance, se répartit de degrés en degrés entre les départements, les arrondissements, les communes et les contribuables.

L'impôt de quotité est celui où, chaque contribuable étant impesé d'après une proportion établie et déterminée par avance, la réunion des cotes forme le montant total de la contribution.

Dans le premier mode, les cotes des contribuables résultent du montant de l'imposition; dans le second, au contraire, le montant de l'imposition résulte des cotes des contribuables. Dans l'un, le produit est assuré et la proportion est certaine; dans l'autre, la proportion est fixe et le produit éventuel.

Dans l'impôt de répartition, les contribuables doivent fournir entre eux et solidement la somme à laquelle la commune a été imposée, et se cotiser chacun de manière à parfaire cette somme. Dans l'impôt de quotité, nulle solidarité n'existe entre les contribuables. Chaque cote est indépendante, chacun est entièrement libéré des qu'il a payé la quotité d'imposition fixée par la loi.

Les contributions foncière, personnelle mobilière et des portes et fenêtres, sont des impôts de répartition. La contribution des patentes est un impôt de quotité.

— I. CONTRIBUTIONS DIRECTES. Les contributions directes, quel que soit le nom sous lequel on les ait désignées, remontent, en France, à l'établissement de la monarchie. Mais, dans le principe, elles reposaient sur des bases peu certaines et sans cesse variables. Sans doute, comme le dit M. Sarrasy, plusieurs ordonnances, notamment celles de juin 1517 (François I^{er}) et de février 1552 (Henri II), faisaient un devoir aux élus « de visiter et de chevaucher leurs élections, de s'enquérir des pauvretés des habitants d'icelles, des sur-taux, des indûment supportez, des pilleries et exactions des sergens des tailles, assésurs et collecteurs. » Les élus ne tiraient pas plus de compte de ces prescriptions que de celles qui, le 11 novembre 1508, leur enjoignaient « de faire commandement aux assésurs qu'ils assent les riches et opulents avec les autres contribuables, selon leurs facultés, sous peine de grosses amendes à prendre sur les assésurs ou ils seroient refusans ou délayans de ce faire, leur ordonnant en outre d'asseoir les dessusdits à la raison, afin que le reste des contribuables puisse plus facilement porter son taux et ne soit foulé. »

La négligence des élus, dans cette partie de leurs attributions, fut telle qu'elle provoqua l'article 15 de l'ordonnance du 24 janvier 1522, portant érection et création d'un contre-rolleur des tailles. Cet article était ainsi rédigé : « Etablissions en chacune élection et recette de nos aydes, tailles et octrois, équivalens, impositions et fermes, un contre-rolleur, lequel vacquera et assistera et sera présent aux baux des fermes, des aydes et impositions, assiettes et départements de nos tailles et octrois, tant avec nos esleus et commissaires sur ce députés, qu'avec les collecteurs des paroisses où ils se voudront trouver; et signera chacun contre-rolleur, avec le greffier de l'élection, toutes les commissions particulières, tant des fermes que des tailles, creux, octrois et autres subsides, qui se lèveront de par nous en l'élection dont il sera contre-rolleur; avec les commissaires des aydes, octrois, équivalens, impositions, fermes et subsides, signeront et certifieront aux généraux des finances, chacun en sa charge, les estats au vray des receveurs des aydes. »

Les contre-rolleurs des petites recettes auront trois deniers tournois pour livre, et ceux des grosses recettes de tailles, octrois, aydes, équivalens et fermes, deux deniers tournois pour livre de ce que monteront les deniers des recettes dont ils feront le contre-rolleur, ou autre telle somme au-dessous qui leur sera par nous ordonnée, en les pourvoyant des offices; et seront payez d'iceux par les mains des receveurs, chacun en son regard, par les estats des généraux. Le tout aux honneurs, autorité, privilèges, prérogatives et prééminences dont jouissent les autres semblables officiers de notre royaume. »

Cette ordonnance de François I^{er} fut confirmée par celle du 17 mai 1543 : « Ordonnons que les contre-rolleurs, et chacun d'eux en son regard et élection, vacquent, assistent et aient voix délibérative avec nos esleus, à l'assiette et département de nos tailles, creux, équivalens et autres subsides, mis et à mettre sus es élections, et aux baux de nos fermes de nos aydes, à ce qu'aucunes sommes ne soient levées sur notre peuple outre celles contenues en nos commissions, et que l'imposition se face justement, le fort portant le faible; les commissions seront aussi adressées aux contre-rolleurs comme aux esleus, et les commissions particulières seront aussi expédiées sous leur nom, et intitulées par les esleus et contre-rolleurs. Voulons les roolles des assiettes leur estre communiqués :

le principal de la taille, et les frais par le menu entièrement déclarez sans en rien omettre, afin d'estre veuz et calculez, pour après les signer, s'ils trouvent qu'il n'y ait aucun excoz, fraude ou abus, retenant un double des roolles par les contre-rolleurs dûment collationné et signé du notaire de la paroisse, présens témoins. »

Henri III, à son tour, tout en étendant les attributions des contrôleurs à la surveillance et vérification des caisses des receveurs des tailles, collecteurs, etc., etc., leur enjoignit de plus fort de veiller à ce que les chevauchées se fissent avec la plus grande exactitude. Les ordonnances qu'il rendit à ce sujet, en octobre 1574 et en septembre 1576, sont conçues en ces termes : « Créons en chacune élection et recette de nos aydes, tailles, octroy, équivalens, impositions et fermes un office de contre-rolleur alternatif de nos tailles et creux d'icelles et du taillon, qui exercera ledit office alternativement avec le contre-rolleur ancien, comme font les receveurs de nos tailles, aydes et taillons. Assisteront à toutes assiettes et départements des deniers qui seront faits, sans que nos esleus ou autres nos officiers puissent imposer ne faire assiette d'aucuns deniers sur les sujets et contribuables à nos tailles, sinon présent et assistant le contre-rolleur qui sera en exercice. Lequel nous chargeons de faire dresser le contre-rolle des départements et assiettes, et d'expédier iceux qui seront faits par les esleus et autres nos officiers, sur peine de faux et nullité des roolles et départements; assistera au fournissement et délivrance de deniers que les particuliers habitants, collecteurs, commissaires feront et payeront au receveur de nos aydes et tailles, et dressera un bordereau des espèces reçues par ledit receveur, et contre-rollera les quittances que chacun des collecteurs retirera par chacun quartier. »

• Enjoignons aux receveurs de nos tailles qu'ils fassent cotter au commencement de l'exercice un papier ou registre au contre-rolleur, dans lequel, à mesure qu'ils recevront les paiements, écriront et inscriront les sommes, espèces, leur valeur et le jour qu'ils les auront reçeus, communiqueront le registre aux contre-rolleurs, pour faire conférence de leurs bordereaux et aviser que nos deniers ne soient altérez ou changez; ordonnons aux collecteurs, fermiers et commissaires, auparavant que faire leurs paiements à nos receveurs, dresser un bordereau des espèces qu'ils fourniront, lequel ils feront parapher par nos contre-rolleurs et leur en laisseront autant; feront serment aux contre-rolleurs si ce sont les mêmes espèces qu'ils auront reçeus des contribuables et qu'ils délivreront à nos receveurs.

• Voulons que les contre-rolleurs assistent à tous les départements, déclarations de frais, charges ou décharges des villages et tous autres départements de deniers, tant ordinaires qu'extraordinaires, dont les esleus feront les départements sur les contribuables.

• Ordonnons aux contre-rolleurs de tenir la main à ce que les chevauchées ordonnées se fassent, et que les procès-verbaux d'icelles soient mis par chacun au greffe de leur élection. Voulons qu'ils en aient communication par les mains des greffiers, toutesfoies que bon semblera et sans salaires, desquelles chevauchées sera envoyé par chacun an, en notre chambre des comptes, certificat des contre-rolleurs qui sera rapporté par le receveur des tailles, en son compte avec les procès-verbaux des autres chevauchées. » (Guénois, liv. X, titre XXI, des *Ordonnances royales*.)

C'est ainsi que les choses auraient dû se passer, et l'on voit qu'alors comme aujourd'hui le luxe des ordonnances ne faisait pas défaut. Ce qui manquait, c'était l'application; et comment pouvait-il en être autrement, lorsque le contrôleur, malgré l'importance de ses fonctions, avait à compter avec des hommes, prêtres ou seigneurs, qui s'arrogeaient une si grande part d'autorité? Là même où l'assiette de l'impôt était soumise à des règles moins arbitraires, où les tailles étaient réelles, c'est-à-dire basées sur la propriété foncière, l'établissement de la taille et son recouvrement présentaient des inégalités choquantes, des difficultés insurmontables. Le pauvre abandonnait le dixième et parfois le cinquième de son revenu; mais le riche se retranchait derrière les immunités. De là des injustices, des haines d'une classe contre l'autre, et l'on sait que l'irritation dans les esprits résultant de l'inégalité de l'impôt ne fut pas une des moindres causes qui amenèrent la Révolution de 1789.

Le premier soin des hommes de ce temps fut de déclarer tous les citoyens égaux en face des droits comme en présence des devoirs, et on décréta que toutes les contributions et charges publiques, quelle que fût leur nature, seraient supportées proportionnellement par tous les citoyens et par tous les propriétaires, à raison de leurs propriétés et de leurs facultés. Le principe était posé : assurément, il fallut bien des essais avant d'arriver à l'organisation du système actuel, organisation qui, sous quelques points, laisse encore à désirer, mais que l'on considère à juste titre comme une des meilleures.

Nous ne suivrons pas une à une toutes les transformations qu'ont subies les lois sur la matière, et nous nous bornerons à faire con-

naître les plus importantes. La loi de 1790 établit sur le revenu net de toutes les propriétés foncières, c'est-à-dire sur le revenu restant au propriétaire, déduction faite de tous frais, et calculé sur un certain nombre d'années, une contribution foncière proportionnelle, consistant en une somme fixée annuellement par la législature et perçue en argent. Dans la pensée du législateur, cette contribution devait être l'impôt unique; mais les besoins de la nation firent bientôt sentir la nécessité de créer d'autres ressources. La société possède en effet autre chose que le sol et les bâtiments : elle a sa fortune mobilière, dont l'importance est toujours croissante, et, comme l'Etat la protège et la prend sous sa sauvegarde, il est juste qu'elle contribue à ses charges. C'est afin d'atteindre cette branche de la fortune publique qu'un décret du 19 février 1791 établit la contribution mobilière; mais les revenus mobiliers n'ayant pas l'évidence des revenus du sol et pouvant échapper facilement aux combinaisons du fisc, on dut chercher à imposer l'aisance dans ses signes extérieurs de manifestation. Aussi cet impôt se composa-t-il d'abord de cinq taxes distinctes : taxe de trois journées de travail; taxe en raison des domestiques; cote en raison des chevaux; cote d'habitation, cote mobilière.

La taxe des trois journées de travail, dont le prix était réglé par l'administration locale, était due par tout individu non réputé indigent. La taxe sur les domestiques mâles était de 3 fr. pour le premier, de 6 fr. pour le second, de 12 fr. pour les autres; moitié pour les femmes. La taxe sur les chevaux était de 3 fr. pour les chevaux de selle et de 12 fr. par cheval de voiture. La cote d'habitation était fixée aux trois centièmes du revenu évalué d'après le loyer. Un loyer de moins de 100 fr. indiquait un revenu double; de 100 à 150 fr., un revenu triple; de 501 fr. à 1,000 fr., un revenu quadruple, et ainsi de suite, de sorte qu'un loyer de 12,000 fr., multiplié par 12 fr. 50 indiquait 150,000 fr. de revenu.

Enfin la cote mobilière était le vingtième de ce revenu.

Comme compensation à l'établissement de cette contribution, tous les impôts indirects furent supprimés.

La conception fut malheureuse; une série d'opérations compliquées et vexatoires en rendit l'application à peu près impossible, et le produit n'atteignit pas la moitié de ce que l'on avait espéré d'abord. Il en a été de même en France toutes les fois que l'on a voulu établir une taxe sur les revenus. Sans doute l'income-tax existe en Angleterre; mais ce n'est là qu'une mesure exceptionnelle et toute de transition, que l'on tolère à peine. De l'autre côté comme de ce côté de la Manche, l'impôt sur le revenu soulève et soulèvera toujours une juste réprobation. Les formes nécessitées pour la fixation de cette taxe la rendent insupportable. Cette obligation de déferer des serments, d'ordonner des inventaires, de pénétrer dans les secrets les plus intimes des familles, est une sorte d'inquisition que nous ne tolérerons jamais. La multitude, qui applaudit à l'établissement des taxes somptuaires, est elle-même la première à s'apercevoir de leurs effets désastreux. C'est elle qui en souffre le plus; car, en poursuivant outre mesure les jouissances du riche, on diminue le travail, on porte un préjudice considérable aux bénéfices de l'artisan.

Les mêmes besoins qui avaient fait créer la contribution mobilière amenèrent bientôt la création de l'impôt des patentes, par lequel on voulait atteindre les bénéfices réalisés par le commerce et l'industrie. Mais toujours dans le but de n'avoir qu'un impôt unique, la Convention supprima les patentes, en ordonnant toutefois que les revenus provenant de l'exercice d'une profession patentable entreraient dans les éléments de la contribution mobilière.

Ce fut le Directoire qui donna au nouveau système de contributions directes son organisation définitive. La loi de l'an IV, modifiée par celle du 1^{er} brumaire an VII, rétablit les patentes. En l'an VII, la loi du 3^{er} frimaire régla, en modifiant l'œuvre de la Convention, la répartition, l'assiette et le recouvrement de la contribution foncière. La même année fut établi l'impôt sur les portes et fenêtres des maisons habitées, ainsi que le mode d'assiette, de perception et de dégrèvement de la contribution personnelle mobilière et somptuaire. Nous avons déjà dit que la seconde base de cet impôt ne dura que quelques années. La taxe somptuaire fut, en effet, abolie en 1806. C'est de cette année et de 1807 que datent les lois et règlements relatifs aux réclamations en matière de contribution foncière.

— **Contribution foncière.** La contribution foncière est également répartie par quantités proportionnelles sur toutes les propriétés foncières, à raison de leur revenu net imposable. Le revenu net des terres est ce qui reste au propriétaire, déduction faite, sur le produit brut, des frais de culture, semences, récoltes, entretien et transport des denrées au marché. Le revenu imposable est le revenu net, calculé sur un nombre d'années déterminé. L'égalité proportionnelle dans la répartition est un principe fondamental en matière de contribution, et ce principe peut recevoir une

application exacte dans la contribution foncière, puisque les revenus sur lesquels elle porte sont susceptibles d'une évaluation précise, et que la publicité de cette évaluation permet à tous les contribuables de la surveiller. V. CADASTRE.

Un des caractères principaux de la contribution foncière est aussi d'être absolument indépendante des autres facultés du propriétaire, si bien que l'on pourrait dire « que c'est la propriété qui seule est chargée de la contribution, et que le propriétaire n'est qu'un agent qui l'acquitte pour elle, avec une portion des fruits qu'elle lui donne. » (*Recueil méthodique.*) Les propriétés bâties sont imposables d'après les mêmes règles que les propriétés non bâties, avec cette différence que, dans l'évaluation, on doit déduire, pour réparations, un quart s'il s'agit d'une maison, un tiers s'il s'agit d'une usine.

Les maisons appartenant à l'Etat, au département et aux communes, et affectées à un service public, sont exemptes d'impôt. Il en est de même des rues, places publiques, carrefours et fontaines publiques; des lieux publics servant aux foires et aux marchés, des ponts, des grandes routes, des chemins vicinaux, des promenades publiques, des boulevards, des rivières, des ruisseaux, des lacs, des rochers nus et arides. Les terrains occupés par un chemin de fer doivent rester imposables pour le revenu cadastral qui leur était attribué avant la construction du chemin. Les gares, stations et autres bâtiments qui appartiennent au chemin de fer sont imposables dans la même proportion que les propriétés bâties appartenant à des particuliers.

Les édifices affectés aux halles et marchés couverts appartenant aux communes, et les bâtiments communaux servant d'entrepôt, sont passibles de la contribution foncière lorsqu'ils sont productifs de revenu.

Celui qui a fait construire une maison sur un terrain qu'il tient à bail emphytéotique est nominativement imposable pendant la durée du bail pour l'intégralité du revenu de cette maison.

Lorsqu'il s'agit d'évaluer le revenu imposable des terres labourables, soit actuellement cultivées, soit incultes, mais susceptibles de culture, on s'assure d'abord de la nature des produits qu'elles peuvent donner, en s'en tenant aux cultures généralement usitées dans la commune, telles que froment, seigle, orge et autres grains de toute espèce, lin, chanvre, tabac, plantes oléagineuses, etc., etc.

On suppose ensuite quelle est la valeur du produit brut ou total qu'elles peuvent rendre, année commune, en les supposant cultivées sans travaux ni dépenses extraordinaires, mais selon la coutume du pays, avec les alternats et les assolements d'usage, et en formant l'année commune sur quinze années antérieures, moins les deux plus fortes et les deux plus faibles. L'année commune du produit brut de chaque pièce de terre labourable étant déterminée, on fait déduction sur ce produit des frais de culture, semence, récolte et entretien : ce qui reste forme le revenu net imposable.

Le revenu imposable des prairies naturelles, soit qu'on les tiennent en coupes régulières, soit qu'on en fasse consommer les herbes sur pied, est calculé d'après la valeur de leur produit, année commune prise sur quinze années, comme pour les terres labourables, déduction faite sur ce produit des frais d'entretien et de récolte. Les prairies dont on fait consommer les herbes sur pied, appelées dans plusieurs cantons herbagères, doivent être estimées d'après les produits qu'elles représentent. Les prairies artificielles ne sont évaluées que comme les terres labourables d'égale qualité. Le produit brut d'un pré est la combinaison de la quantité, de la qualité et du prix du foin qu'il rapporte. La production du pré étant spontanée, il n'y a pas de culture à déduire, si ce n'est les frais d'irrigation pour les prairies qui en sont susceptibles, la dépense d'engrais ou de terrage, suivant l'usage du pays, et, de temps en temps, le curage des fossés. Les frais de récolte, fauchage, fanage, bottelage, sont faciles à évaluer et doivent être déduits sur le total du produit. Ceux de transport au marché sont déjà déduits dans le tarif du prix des denrées.

Les nombreuses variétés qui existent en France, soit dans la manière de cultiver la vigne et dans les conditions de la culture, soit dans la quantité et la valeur de ses produits dans la même commune, soit enfin dans la durée de la vigne et les moyens de l'entretenir et de la renouveler, en rendent l'évaluation très-difficile. Lorsqu'il s'agit d'évaluer le produit imposable des vignes, l'expert doit supputer d'abord quelle est la valeur du produit brut total qu'elles peuvent rendre, année commune, en les supposant cultivées sans travaux ni dépenses extraordinaires, mais selon la coutume du pays, en formant l'année commune sur quinze années, comme pour les terres labourables. L'année commune (ou produit brut des vignes) étant déterminée, l'expert déduit, sur ce produit brut, les frais de culture, de récolte, d'entretien, d'engrais et de pressoir. Il déduit en outre un quinzième de ce produit, en considération des frais de dépérissement annuel, de replantation partielle, et des travaux à faire pendant les années où chaque nouvelle plantation est sans

rapport. Ce qui reste du produit brut, après ces déductions, forme le revenu net imposable. Lorsque la vigne ne dure qu'un certain nombre d'années après lesquelles il faut la renouveler entièrement, ou même l'arracher pour laisser reposer le terrain pendant une autre culture, l'expert doit combiner son évaluation d'après les considérations suivantes : 1^o la quantité et la qualité du vin que la vigne produit; 2^o la qualité du terrain sur lequel elle est plantée, et les produits que ce terrain pourrait donner s'il était cultivé comme terre labourable; 3^o la durée effective de la vigne; 4^o le nombre d'années pendant lesquelles le terrain est sans rapport comme vigne.

On comprendra que nous ne puissions indiquer la manière d'évaluer chacune des natures de culture; nous devons nous borner aux principales; mais l'opération se fait pour toutes en vertu des mêmes règles et par des procédés semblables.

— **Contribution personnelle mobilière.** Nous avons dit plus haut que l'on avait plusieurs fois inutilement tenté d'établir en France les taxes somptuaires, et que l'on n'avait réussi qu'à soulever des plaintes aussi vives que fondées. C'est en vain que l'on chercha à les diminuer sensiblement en exemptant les domestiques âgés de soixante ans et ceux qui étaient employés à l'agriculture et à l'industrie. Cette première concession faite, il fallut déclarer non passibles de la taxe les chevaux des militaires et des fonctionnaires, ceux qui servaient aux exploitations rurales, ceux enfin de moins de quatre ans d'âge. En procédant ainsi, on ne fit qu'ouvrir la porte aux réclamations. Bientôt il n'y eut plus de voitures de luxe; tous les domestiques étaient des valets de charrette, et les chevaux n'avaient jamais quatre ans. Le gouvernement comprit que le produit d'un semblable impôt ne compensait qu'imparfaitement les difficultés sans nombre qu'il suscitait, et la loi du 24 avril 1806 abolit les taxes somptuaires pour ne conserver que les cotes personnelle et mobilière. L'impôt était simplifié; mais rien n'avait été préparé pour ménager la transition; rien n'avait été prévu pour maintenir les contingents en rapport avec le mouvement de la richesse et les ramener, après une période déterminée, à l'égalité proportionnelle. Il résulta de cette imprévoyance un état de choses tel, que, placés dans des conditions identiques, deux contribuables payaient l'un 30 fr. dans une commune, l'autre 2 fr. dans la commune limitrophe.

On essaya de remédier à cet inconvénient en faisant de l'impôt personnel et mobilier un impôt de quotité. Loin de guérir le mal, on l'aggrava et, en outre, on souleva des réclamations générales. Enfin la loi du 21 avril 1832, loi essentiellement électorale, prit dans les deux systèmes de quotité et de répartition ce qu'ils avaient d'avantageux, et elle posa les bases d'après lesquelles est aujourd'hui établie la contribution personnelle mobilière.

La contribution personnelle et mobilière est due par chaque habitant français et par chaque étranger de tout sexe, jouissant de ses droits et non réputé indigent. Sont considérés comme jouissant de leurs droits les veuves et les femmes séparées de leurs maris, les garçons et les filles majeurs ou mineurs ayant des moyens suffisants d'existence, soit par leur fortune personnelle, soit par la profession qu'ils exercent, lors même qu'il habitent avec leur père, mère, tuteur ou curateur. La cote personnelle mobilière se compose de deux taxes distinctes : 1^o la taxe personnelle, qui équivaut à trois journées de travail, le prix de la journée de travail étant établi par le conseil général. Cette taxe est la même pour tous les habitants d'une commune; 2^o la cote mobilière, basée sur la valeur d'habitation des locaux que l'on occupe, à quelque titre qu'on les occupe. Ainsi, les fonctionnaires, les ecclésiastiques et les employés civils et militaires logés gratuitement dans des bâtiments appartenant à l'Etat, aux départements, aux arrondissements, aux communes et aux hospices, sont imposables d'après la valeur locative des parties de ces bâtiments affectées à leur habitation personnelle. De même, la contribution mobilière est due en raison de la valeur locative de l'habitation, lors même que le contribuable ne payerait pas le loyer au propriétaire de la maison qu'il habite. On peut imposer certains contribuables à la taxe personnelle sans les assujettir en même temps à la contribution mobilière.

La contribution personnelle est due là où l'on a son domicile légal. La contribution mobilière est due pour toute habitation meublée, située, soit dans la commune du domicile réel, soit dans toute autre commune. Les parties de bâtiments consacrées à l'habitation personnelle doivent seules être comprises dans l'évaluation du prix des loyers. On ne doit pas s'attacher exclusivement à la valeur nue des bâtiments et au revenu qu'en peut retirer le propriétaire; il faut aussi tenir compte de tous les éléments dont la combinaison peut amener à une juste appréciation de la valeur locative de l'habitation du contribuable.

On ne peut prendre pour base de la taxe mobilière les facultés présumées d'un contribuable. Cette base est essentiellement arbitraire et son emploi n'a jamais été admis par la loi. D'ailleurs, outre que les facultés présumées ne peuvent être, même approximativement, établies que par un semblant d'inquisition, la contribution mobilière étant due

partout où un contribuable possède une habitation meublée, si partout on l'imposait d'après ses facultés présumées, il s'ensuivrait que son imposition atteindrait un chiffre d'une exagération peu commune. Les locaux exclusivement destinés à l'exploitation du commerce ne doivent pas entrer dans l'évaluation du loyer d'après lequel est établie la contribution mobilière.

Dans les villes ayant un octroi, le contingent personnel et mobilier peut être payé en totalité ou en partie par les caisses municipales, sur la demande qui en a été faite aux préfets par les conseils municipaux. Ces conseils déterminent la portion du contingent qui doit être prélevée sur les produits de l'octroi. La portion à percevoir au moyen d'un rôle est répartie en cotes mobilières seulement, d'après un tarif gradué en raison de la progression ascendante des loyers. Ce tarif est établi comme il suit : loyers au-dessous de 400 fr. *exempt*; loyers de 400 fr. à 499 fr. 3 pour 100; loyers de 500 fr. à 999 fr. 5 pour 100; loyers de 1,000 fr. à 1,499 fr. 7 pour 100; loyers de 1,500 fr. et au-dessus 9 pour 100. Les patentés dont le loyer est inférieur à 400 fr. n'en doivent pas moins la contribution mobilière à raison de 3 pour 100.

Si un contribuable occupe, dans différents quartiers de Paris, des habitations ou des locaux passibles de la contribution mobilière, on applique au loyer de chacune des locations séparées le taux du tarif qui serait dû par le contribuable, s'il n'avait qu'une seule habitation dont le chiffre fût égal à celui qui résulte de la somme des loyers de ses diverses locations partielles. De même, lorsque les écuries et remises sont situées dans une autre maison que celle de l'habitation, c'est sur le chiffre des loyers réunis des deux immeubles que doit être faite l'application du tarif dans les villes où le tarif est gradué en raison de l'importance des loyers.

— **Contribution des portes et fenêtres.** La contribution des portes et fenêtres a pour but d'atteindre la fortune présumée des contribuables, en prenant pour base de leurs facultés l'étendue des locaux qu'ils occupent, tant pour leur habitation que pour leur commerce et leur industrie, étendue qui a pour signe extérieur le nombre des ouvertures qui servent à éclairer ces locaux. « Cet impôt est un complément de la contribution mobilière, offrant sur celle-ci l'avantage d'une assiette plus facile, et reposant sur des bases matérielles moins variables. » (*Exposé des motifs.*)

La contribution des portes et fenêtres est établie sur les portes et fenêtres donnant sur les rues, cours et jardins des maisons, bâtiments et usines. Elle est établie par voie de répartition entre les départements, les arrondissements, les communes et les contribuables, en vertu d'un tarif, sauf les modifications proportionnelles qu'il est nécessaire de lui faire subir pour remplir les contingents. Ce tarif varie suivant la population. Dans les villes et communes au-dessus de 5,000 âmes, la taxe correspondante au chiffre de leur population ne s'applique qu'aux habitations comprises dans les limites intérieures de l'octroi. Les habitations dépendantes de la banlieue sont portées dans la classe des communes rurales.

La loi distingue deux espèces de portes : 1^o les portes cochères, charretières et de magasin; 2^o les portes ordinaires. Quant aux fenêtres, la loi ne fait qu'une seule distinction qui consiste en ce que, dans les villes de 10,000 âmes et au-dessus, l'augmentation de taxe qui frappe les étages du rez-de-chaussée, de l'entre-sol, des premier et deuxième étages, n'a pas lieu pour les étages supérieurs. Les portes donnant sur la voie publique et sur les champs, et par lesquelles on obtient accès aux maisons d'habitation, magasins, usines et hangars, lors même qu'elles ne servent qu'aux passages de voitures appelées carriages, tombereaux et charrettes, sont imposables comme portes cochères. Sont assimilées aux portes cochères : 1^o les portes d'entrée des maisons occupées en entier par des banquiers, des agents de change, des négociants et marchands en gros, des commissionnaires et courtiers; 2^o la porte principale des magasins occupés par les patentables désignés plus haut, si les magasins sont situés au rez-de-chaussée et si la porte donne sur la voie publique ou sur la cour.

Les ouvertures des manufactures ne sont pas imposables. Les portes et fenêtres des locaux exclusivement affectés aux bureaux des fonctionnaires publics ne sont pas imposables. Mais les fonctionnaires civils ou militaires et les ecclésiastiques logés, même gratuitement, dans les bâtiments appartenant à l'Etat, aux départements ou aux communes, doivent l'impôt des portes et fenêtres pour les ouvertures qui servent à éclairer leur habitation personnelle.

Les maisons particulières louées pour un service public sont exemptes de l'impôt des portes et fenêtres.

La contribution des portes et fenêtres est

exigible contre les propriétaires et usufructiers, fermiers et locataires principaux des maisons, bâtiments et usines, sauf leur recours contre les locataires particuliers pour le remboursement de la somme due à raison des locaux par eux occupés.

Lorsque le même bâtiment est occupé par le propriétaire et un ou plusieurs locataires, ou par plusieurs locataires seulement, la *contribution* des portes et fenêtres d'un usage commun est acquittée par le propriétaire ou les usufructiers.

Par suite d'une disposition législative en date du 17 mars 1852, la commission municipale de la ville de Paris a été autorisée, conformément au vœu émis par elle, le 10 novembre 1851, à établir pour la répartition de son contingent dans la *contribution* des portes et fenêtres un tarif spécial, combiné de manière à tenir compte à la fois de la valeur des loyers et du nombre des ouvertures. Le mode adopté par la ville de Paris, et qui fonctionne depuis 1853, consiste en une taxe fixe et uniforme par ouverture, et une taxe proportionnelle basée sur le revenu des propriétés bâties.

— *Contribution des patentes.* Bien que faisant partie des *contributions* directes, l'impôt des patentes diffère si essentiellement de ceux qui viennent de nous occuper, il a d'ailleurs une telle importance, que nous avons cru devoir traiter cette question à part. V. *PATENTE*.

Les *contributions* foncière, personnelle mobilière et des portes et fenêtres sont des impôts de répartition, c'est-à-dire que leur montant fixé d'avance se répartit entre les départements, les arrondissements, les communes et les contribuables.

Contrairement aux *contributions* indirectes, qui peuvent être votées pour plusieurs années, les *contributions* directes ne sont votées que pour un an. C'est là un principe que toutes les constitutions ont maintenu. Chaque année donc, les *contributions* directes sont votées en principal par le Corps législatif, qui peut également voter des centimes additionnels. V. *CENTIMES ADDITIONNELS*.

La loi des finances fixe annuellement le contingent de chaque département en principal et en centimes additionnels généraux pour les *contributions* foncière et personnelle mobilière. Ces tableaux de répartition sont annexés à la loi des recettes. La répartition entre les arrondissements de sous-préfecture est faite par le conseil général; les conseils d'arrondissement font eux-mêmes la répartition entre les communes, et, dans chaque commune, une commission, assistée du contrôleur des *contributions* directes, répartit entre les contribuables le contingent assigné à la commune. V. *COMMISSAIRE RÉPARTITEUR, CONTRÔLEUR, MUTATIONS, RÉPARTEMENT, RÉPARTITION, SOUS-RÉPARTITION*.

— *Administration et personnel.* Les *contributions* directes forment deux branches distinctes : l'assiette et le recouvrement.

Le service du recouvrement, placé sous les ordres du directeur général de la comptabilité générale, est représenté, dans chaque département, par un trésorier payeur général, par des receveurs d'arrondissement et par des percepteurs. V. *PERCEPTEUR, TRÉSORIER PAYEUR GÉNÉRAL*.

Le service de l'assiette, qui constitue à proprement parler l'administration des *contributions* directes, a pour chef un directeur général assisté de deux administrateurs, qui forment avec lui le conseil d'administration.

Le conseil d'administration délibère, d'après le rapport qui lui est fait par un de ses membres : 1° sur le budget général de l'administration, ainsi que sur les modifications que ce budget peut comporter; 2° sur les révolutions, destitutions et mises à la retraite des employés; 3° sur le contentieux administratif et judiciaire; 4° sur les questions douteuses relatives à l'exécution des lois et actes du gouvernement; 5° sur toutes les autres affaires qui lui sont envoyées par le directeur général, ou sur lesquelles le ministre juge convenable qu'il donne son avis.

Le directeur général dirige et surveille, sous les ordres du ministre des finances, toutes les parties du service de l'administration des *contributions* directes. Il présente au ministre les candidats aux emplois d'administrateur, de directeur, d'inspecteur, de géomètre en chef et de chef de bureau de toute classe.

Les nominations aux deux premiers emplois ci-dessus sont faites par l'empereur, sur la présentation du ministre.

Le directeur général nomme directement, par délégation du ministre, aux emplois de contrôleur, de commis et de commis de direction. Il suspend, destitue et met à la retraite les fonctionnaires dont la nomination lui est attribuée, après avoir pris, toutefois, l'avis du conseil d'administration. Il peut aussi suspendre les autres employés, mais, dans ce cas, il doit en rendre compte immédiatement au ministre.

Le travail de l'administration centrale des *contributions* directes est partagé entre un bureau central et du personnel et deux divisions. Le bureau central et du personnel est sous les ordres immédiats du directeur général. Un administrateur est placé à la tête de chacune des divisions.

Le traitement du directeur général est fixé à 25,000 fr.; celui des administrateurs à 15,000 fr. Les chefs de bureau sont divisés en quatre

classes et jouissent d'un traitement de 6,000 fr. à 9,000 fr. Les sous-chefs sont aussi de quatre classes et ont de 4,000 fr. à 5,500 fr.

Les commis principaux, rédacteurs et vérificateurs sont rangés en trois catégories. Leur traitement varie de 3,000 fr. à 6,000 fr.

Enfin, les commis ordinaires sont divisés en trois classes, aux appointements de 1,200 fr. à 2,700 fr.

Les agents extérieurs des *contributions* directes peuvent être appelés ou pris dans les bureaux de l'administration centrale.

Les contrôleurs ordinaires sont assimilés aux commis ordinaires, les contrôleurs principaux aux commis principaux, les inspecteurs aux sous-chefs de bureau, les directeurs aux chefs de bureau.

Les agents extérieurs du service des *contributions* directes sont : les directeurs, les inspecteurs, les contrôleurs, les commis de direction et les contrôleurs surnuméraires.

— *Directeurs.* Les directeurs sont nommés par l'empereur, sur la proposition du ministre des finances. Les inspecteurs sont nommés par le ministre des finances, sur la proposition du directeur général. Les contrôleurs de tous grades et les premiers commis de direction sont nommés par le directeur général, en vertu de la délégation du ministre.

Par suite du décret sur la décentralisation administrative, rendu le 13 avril 1861, la nomination aux emplois de surnuméraire a été donnée aux préfets.

Il existe dans chaque département une direction des *contributions* directes, composée d'un directeur, d'un inspecteur, d'un premier commis de direction et d'un nombre de contrôleurs et de surnuméraires proportionné aux besoins du service.

Les directions ne sont données qu'aux inspecteurs ou aux agents qui occupent à l'administration centrale un emploi correspondant au grade d'inspecteur.

Les directeurs sont divisés en quatre classes, et leur traitement varie de 7,000 fr. à 10,000 fr.

Les attributions du directeur consistent : à opérer la réunion des éléments qui doivent servir de base à la répartition des *contributions* directes, et à l'application des différentes taxes dont le recouvrement s'effectue en vertu de rôles; à conserver ces documents dans un ordre méthodique; à en former des matrices de rôles qui doivent être tenues au courant au moyen des changements constatés chaque année par les contrôleurs, et à établir les rôles et les avertissements d'après ces matrices; à donner son avis, par des rapports motivés, au préfet et au conseil de préfecture, sur les réclamations qu'il fait préalablement instruire par les contrôleurs et par l'inspecteur; à expédier les ordonnances de dégrèvement, et à informer les parties intéressées des décisions intervenues sur leurs réclamations; à faire exécuter le cadastre; à diriger l'inspecteur, les contrôleurs et les autres agents de l'administration dans leurs opérations relatives à l'assiette des *contributions*, à la confection du cadastre et à l'instruction des réclamations; à donner, enfin, l'impulsion aux travaux émanant de sa direction.

— *Inspecteurs.* Les inspecteurs sont divisés en trois classes. Leur traitement varie de 3,500 fr. à 4,500 fr. Avec les contrôleurs des *contributions* directes, les inspecteurs sont, sans contredit, les fonctionnaires les moins payés du ministère des finances. Leur traitement est inférieur à celui des inspecteurs des autres régies financières, et cette anomalie se conçoit d'autant plus difficilement que ces agents sont tous distingués, qu'ils ont donné des preuves nombreuses de leur zèle et de leur aptitude, et qu'ils n'arrivent à cette position qu'après vingt-cinq ans de laborieux services. Il y a là une réforme urgente à opérer, et nous y reviendrons au mot *CONTRÔLEUR*.

L'inspecteur du département est chargé de la surveillance des contrôleurs du département. Il supplée momentanément les contrôleurs absents ou malades.

Une des fonctions les plus importantes de l'inspecteur, et que ses tournées le mettent parfaitement en état de remplir, c'est de rassembler des connaissances exactes sur l'étendue, la consistance, la population des divers arrondissements dont le département se compose; sur la nature, l'étendue, la qualité, la valeur des différentes terres et autres biens-fonds; sur le genre et les frais de culture de chaque canton; sur ses débouchés, son commerce, ses fabriques, ses manufactures; enfin, sur tous les éléments propres à conduire à une répartition plus égale des contributions publiques, et à une distribution éclairée des soulagements que les divers arrondissements pourraient avoir le droit de réclamer. C'est à l'inspecteur que revient la majeure partie des travaux du cadastre. Il s'assure par de fréquentes tournées que les géomètres arpenteurs exécutent par eux-mêmes les opérations dont ils sont chargés et qu'ils n'emploient que des auxiliaires agréés par l'administration; qu'ils se conduisent avec les propriétaires de manière à se concilier leur estime et leur confiance; qu'ils ne multiplient pas abusivement les parcelles dans le but de grossir le chiffre de leurs indemnités; que la communication des bulletins se fait régulièrement; enfin, que le géomètre en chef surveille ses collaborateurs et vérifie leurs travaux.

L'inspecteur exerce sa surveillance sur

toutes les opérations des contrôleurs, et son autorité ne se fait sentir que par les conseils dont il entoure celui qui débute dans la carrière. Nous qui avons vu de près les inspecteurs des *contributions* directes, nous ne craignons pas de dire, en parlant de leurs attributions et de la façon dont ils les comprennent : il est peu de fonctions aussi honorables; il n'en est pas de plus honorablement remplies.

— *Premiers commis de direction.* Les premiers commis de direction se divisent en deux catégories : les commis principaux et les commis ordinaires.

Il n'y a qu'une classe de commis principaux, au traitement de 2,700 fr.

Les commis ordinaires sont de trois classes, et leur traitement varie de 1,500 fr. à 2,100 fr.

Les premiers commis de direction sont choisis parmi les contrôleursque des raisons particulières portent à quitter la vie active du contrôle pour la position sédentaire des bureaux. Et, par là, nous n'entendons pas dire que les premiers commis manquent d'activité. Ils en déploient, au contraire, une très-grande que, le plus souvent, une intelligence remarquable vient seconder.

Les premiers commis de direction ont dans leurs attributions les services autrefois dévolus aux chefs de bureau; mais ils ont, en outre, de plus que ces derniers, le service de la confection des rôles.

Ils assistent le directeur dans ses divers travaux de correspondance, d'instruction, de réclamation, de vérification, de mutation. La surveillance des surnuméraires leur est confiée d'une façon spéciale.

— *Contrôleurs.* Le contrôleur est l'âme véritable du service des *contributions* directes. C'est lui qui modifie, diminue, augmente les taxes. Les attributions qui lui sont dévolues présentent une telle variété, il personnifie si bien toute une classe de fonctionnaires digne d'intérêt, que nous croyons devoir l'étudier dans un article spécial. V. *CONTRÔLEUR*.

— *Surnuméraires.* Il est attaché, à chaque direction des *contributions* directes, des surnuméraires en quantité suffisante pour les besoins du service.

Les conditions d'admission au surnumérariat, dans l'administration des *contributions* directes, ont été réglées de la manière suivante : nul n'est admis avant l'âge de dix-huit ans et après celui de vingt-cinq ans. Tout candidat doit produire un diplôme de bachelier es lettres ou de bachelier es sciences, prouver qu'il possède un revenu personnel de 1,200 fr., ou fournir un acte authentique par lequel sa famille s'engage à lui servir une pension annuelle d'égale somme, pendant la durée de son surnumérariat.

Il est alors autorisé à subir un examen, dont les difficultés augmentent chaque jour, et, s'il est admis, il est nommé surnuméraire. Les surnuméraires peuvent être appelés à remplacer les contrôleurs absents ou malades, et, pour être à même de gérer un contrôle, ils travaillent à acquies l'instruction spéciale, sous les yeux du directeur et du premier commis.

Un examen annuel met l'administration en état de constater les progrès réalisés par eux. Si ces justifications ne sont pas satisfaisantes, le surnuméraire est engagé à choisir une carrière autre que celle des *contributions* directes. Si, au contraire, il subit avec succès ces nombreuses épreuves, il est nommé contrôleur, aux appointements de 1,200 fr., élevés naguère à 1,400 fr. Ce chiffre représente à peine les intérêts du capital dépensé pour son instruction et son surnumérariat; cela est vrai. Mais au moins doit-il péniblement gagner son existence et attendre, pendant sept ans, une augmentation de quelques cents francs!

— *II. CONTRIBUTIONS INDIRECTES.* Bien que l'on doive considérer comme indirectes toutes les *contributions* qui se perçoivent généralement sur des objets de consommation, en vertu de tarifs, et qu'à ce titre les douanes, l'enregistrement, le timbre, etc., soient de véritables impôts indirects, on est convenu de désigner seulement sous le nom de *contributions* indirectes une régie financière dont nous allons faire connaître les attributions, l'organisation et le personnel.

Quand éclata la révolution de 1789, il existait en France, sous l'appellation d'*administration des aides*, un service chargé de la constatation des droits sur les boissons et de la perception de ces droits. Son organisation variait de province à province, comme les taxes et les modes de taxation eux-mêmes. Ces droits furent supprimés en 1791, mais la loi du 5 ventôse an XII les rétablit et en confia la perception à la régie des droits réunis. Cette administration nouvelle non-seulement remplaça les aides, mais encore, absorbant quelques-unes des attributions de l'enregistrement et de certains services spéciaux dépendant du ministère de l'intérieur, elle fut chargée de la perception de l'impôt sur les voitures publiques, des droits sur les cartes à jouer, des droits de garantie sur les matières d'or et d'argent, des droits de navigation intérieure, des droits et revenus des bacs, bateaux et canaux, et des droits d'octroi. A ces perceptions de natures si multiples vinrent s'ajouter plus tard celles des droits établis sur les sels fabriqués à l'intérieur, sur le sucre indigène, la vente des poudres à feu,

et enfin l'achat, la fabrication et la vente des tabacs, lorsque ces opérations furent constituées en monopole.

L'abolition des taxes anciennement perçues par l'administration des aides avait été considérée comme un des plus grands bienfaits de la Révolution, à qui cependant on était redevable de si grandes choses. Leur rétablissement sous un autre nom fut une des causes qui diminuèrent sensiblement encore le peu d'affection que les classes laborieuses pouvaient avoir pour le régime impérial. Les Bourbons le comprurent si bien que, à sa rentrée en France, le comte d'Artois répétait avec le peuple qui le saluait de ses acclamations : « Plus de conscription ! plus de droits réunis ! » Mais ces droits réunis étaient pour le budget de l'Etat une ressource trop précieuse pour que ceux-là qui songeaient déjà au milliard des émigrés y renoncassent de gaieté de cœur. Seulement, ils avaient une satisfaction à donner à la nation vis-à-vis de laquelle ils s'étaient engagés, et, par un procédé souvent employé, ils supprimèrent le nom et maintinrent la chose. Les droits réunis devinrent les *contributions* indirectes, lesquelles, après diverses modifications, ont été réunies en 1851 à la régie des douanes pour former avec elle la direction générale des douanes et des *contributions* indirectes. Ce sont là deux services complètement distincts, et nous n'allons nous occuper que de la partie se rapportant spécialement aux *contributions* indirectes.

— *Boissons.* Les droits sur les boissons s'appliquant aux vins, eaux-de-vie, alcools, cidres, bières, s'élèvent à une somme importante. Mais la perception en est très-pénible pour les agents des *contributions* indirectes et très-couteuse pour l'Etat. Elle exige, en effet, un personnel d'employés excessivement nombreux, et frappé d'une impopularité qui se réajuste plus haut et fait perdre au gouvernement des profits moraux autrement importants que les profits matériels qu'il retire. Nous examinerons au mot *IMPÔT* cette question, dont la gravité n'échappe à personne.

— *Cartes à jouer.* Le droit sur les cartes à jouer, dont la fabrication est soumise à des mesures de surveillance minutieuses, produit environ 1,600,000 fr., y compris les fournitures d'un papier spécial que, seul, l'Etat peut fabriquer.

— *Voitures publiques et chemins de fer.* Les droits établis sur les voitures publiques et sur les chemins de fer prennent chaque jour une extension plus considérable. De tous les droits qui nous occupent, ce sont ceux qui paraissent avoir le plus de raison d'être, et, bien que supportés par le public, ils sont moins impopulaires que les droits établis sur les boissons et les octrois. Il y aurait même lieu de demander aux agents une surveillance plus active en ce qui concerne les voitures publiques. Si les finances de l'Etat nous sont précieuses, la vie des voyageurs nous semble plus précieuse encore. En exécutant sérieusement leur mission, les employés des *contributions* indirectes rendront impossibles les surcharges, qui sont presque toujours la cause de tristes accidents.

— *Navigation.* La France possède 5,000 kil. de canaux navigables et environ 8,000 kil. de routes fluviales. Toutes ces eaux navigables ont pour la navigation des tarifs et des règlements différents. Le gouvernement a demandé quelle influence pouvaient exercer sur la navigation les droits perçus sur les canaux et routes fluviales. L'enquête agricole répondra, et nous sommes assurés qu'elle appellera l'attention de l'administration sur une anomalie qui, en affaiblissant de tout droit les routes de terre, frappe d'une redevance toujours trop considérable les voies d'eau.

— *Garantie.* Tout objet d'or ou d'argent mis dans le commerce doit être préalablement frappé du poinçon de l'Etat, qui garantit ainsi le titre, c'est-à-dire le degré de l'alliage ou de pureté plus ou moins grande du métal. Ces poinçons se trouvent dans les quatre-vingt-neuf bureaux de garantie établis dans les villes les plus importantes de France. Des droits sont en outre perçus sur les *argues* ou machines qui servent à fabriquer les fils d'or, d'argent et de cuivre doré ou argenté. Ces machines n'existent qu'à Paris, à Lyon et à Trévoux (Ain). L'or et l'argent ne peuvent être étirés que par les machines de l'Etat, qui exerce en outre sa surveillance sur les tréfileries des particuliers étirant le cuivre et le laiton.

— *Sel.* La production du sel est diversement régie. Les mines de sel et les puits salés sont surveillés par des agents spéciaux; les marais salants sont placés dans les attributions de la douane. Les taxes sur la vente sont aussi perçues de diverses manières. Les unes entrent dans les recettes de la douane, les autres sont encaissées par les *contributions* indirectes.

— *Sucres.* Les sucres provenant de l'étranger ou des colonies payent leurs droits aux douanes; le sucre indigène ou les sucres raffinés sont placés, pour la surveillance comme pour la perception des taxes, dans le service des *contributions* indirectes. Le type, pour l'établissement de la taxe, a été choisi sur un sucre demi-blanc. Le droit s'élève à 45 fr. par 100 kilogram. Les sucres raffinés payent 52 fr. 80 c. La fabrication du sucre indigène est soumise à des mesures de surveillance et

de contrôle extrêmement sévères. Paris, Arras, Bordeaux, Douai, Honfleur, le Havre, Lille, Orléans, Saint-Quentin et Valenciennes ont des entrepôts pour les sucres indigènes.

— **Poudre.** Le monopole de la poudre rapporte environ 9 millions, et l'on ne sera pas surpris du peu d'importance de ce chiffre quand on saura que l'Etat n'a d'autres bénéfices que ceux qu'il retire de la vente de la poudre de chasse.

— **Tabacs.** Le monopole des tabacs tend à devenir la branche la plus productive des impôts directs ou indirects. Chaque année accuse une augmentation considérable. Ce monopole est absolu et embrasse à la fois l'achat ou l'introduction, la production et la vente. Dans le principe, un service spécial avait été organisé pour l'achat et la fabrication. En 1831, ce service devint une administration distincte qui prit le nom de direction des tabacs, les contributions indirectes n'étant plus chargées que de la vente. En 1848, l'administration des contributions indirectes absorba la direction des tabacs qui, depuis cette époque, lui est réunie.

La culture des tabacs indigènes est soumise à une surveillance spéciale, et fournit à peu près la moitié des feuilles qui sont manipulées dans les manufactures. Un sixième vient de notre colonie d'Afrique. Le reste nous est fourni par l'étranger, et principalement par l'Amérique.

La France possède douze manufactures de tabacs employant près de 22,000 ouvriers. Elles sont établies à Paris, à Bordeaux, à Marseille, à Morlaix, à Strasbourg, à Lille, au Havre, à Tonnepont, à Toulouse, à Lyon, à Nantes et à Châteauroux.

Le monopole des tabacs assure à l'Etat un bénéfice de 450 pour 100.

Par ce qui précède, on peut se faire une idée des attributions multiples de l'administration des contributions indirectes, et l'on comprendra sans peine qu'un service aussi compliqué exige un personnel nombreux. Nous allons en faire connaître l'organisation.

— **Organisation du personnel.** L'administration des contributions indirectes, telle qu'elle existe aujourd'hui, a été organisée en 1804, et depuis cette époque elle n'a subi de modifications notables qu'en ce qui concerne les cadres des emplois supérieurs. En procédant à ces changements, on a voulu réunir et concentrer dans les mêmes mains des attributions qui précédemment étaient tout à fait indépendantes les unes des autres, et si quelques branches du service ont encore à leur tête des agents spéciaux, il n'en est pas moins vrai que la spécialisation des fonctions n'existe plus.

A l'exception des départements du Nord, de la Seine-Inférieure et de la Corse, chacun des quatre-vingt-six autres départements constitue une direction, c'est-à-dire une circonscription placée sous les ordres d'un chef de service portant le titre de directeur. Le département du Nord forme trois directions : Lille, comprenant les arrondissements de Lille et de Douai; Valenciennes, composée des arrondissements de Valenciennes, d'Avène et de Cambrai; Dunkerque, formée des arrondissements de Dunkerque et d'Hazebrouck. Le département de la Seine-Inférieure forme deux directions : celle de Rouen, composée des arrondissements de Rouen et de Neufchâtel; celle du Havre, formée des arrondissements du Havre, d'Yvetot et de Dieppe. Quant à la Corse, où d'ailleurs l'administration n'a d'autres agents que des entrepreneurs de poudres à feu, elle relève du département du Var.

A Paris, la perception des droits sur les boissons introduites dans la ville est confiée à une direction spéciale dite direction des droits d'entrée et d'octroi.

Les départements du littoral et les départements frontaliers ont à leur tête des chefs de service réunissant sous leur surveillance les douanes et les contributions indirectes. Mais chacune de ces branches a, outre des agents spéciaux, un inspecteur et un personnel de commis de direction particuliers à chacune des deux administrations.

Les directeurs résident au chef-lieu du département, et c'est là que sont situés les bureaux de la direction. Il n'y a d'exception que pour les directeurs de Brest, de Toulon, du Havre, de Valenciennes et de Dunkerque.

Chaque direction est divisée en inspections, c'est-à-dire en circonscriptions à la tête desquelles est un chef portant le titre d'inspecteur. La plupart des inspections ne comprennent qu'un arrondissement; il en est cependant dont la surveillance s'exerce sur deux et même trois arrondissements. L'importance des arrondissements est la seule base que l'on ait suivie. L'inspecteur chargé de l'arrondissement chef-lieu réside au chef-lieu du département; celui qui n'a qu'un arrondissement de sous-préfecture, au chef-lieu de la sous-préfecture; enfin celui dont la juridiction s'étend sur plusieurs arrondissements a le siège de sa résidence au chef-lieu d'arrondissement le plus central. On a suivi dans la division administrative la division adoptée par le ministère de l'Intérieur, et, en général, chaque sous-préfecture est le chef-lieu d'une circonscription comprenant une recette principale, un entrepôt de tabacs et un entrepôt de poudres à feu. C'est seulement dans les départements où

se trouvent plusieurs arrondissements d'un ordre secondaire que deux arrondissements peuvent être réunis et ne former qu'une circonscription de recette principale et d'entrepôt.

Les fonctions d'entrepreneurs sont en général remplies par les receveurs principaux. Il n'en est pas ainsi pour Paris, Marseille, Bordeaux, Lille, Nantes, Arras, Strasbourg, Lyon, Rouen, Versailles, Saint-Brieuc, Nîmes, Toulouse, Montpellier, Rennes, Orléans, Nancy, Metz et Amiens. Chacune de ces villes a un entrepreneur spécial. Les receveurs principaux, qu'ils soient ou non entrepreneurs, et les entrepreneurs spéciaux, résident, comme les inspecteurs, au chef-lieu de préfecture ou de sous-préfecture.

Les recettes principales se subdivisent en recettes particulières, et l'on donne à ces dernières le nom de circonscriptions d'exercice. Elles se distinguent en recettes sédentaires et en recettes ambulantes. Ces dernières sont, suivant leur étendue, recettes à cheval ou recettes à pied. Les recettes ambulantes comprennent un nombre plus ou moins grand de communes, selon les exigences du service. Le siège de la recette ambulante est fixé, soit au point le plus central, soit au point le plus important, sans avoir égard aux circonscriptions cantonales dont, à ce degré, les circonscriptions administratives sont complètement indépendantes.

Les attributions des employés varient suivant leur grade et leur circonscription. Une recette ambulante se compose, en général, de deux employés : un receveur et un commis principal, ou commis adjoint. Ces employés sont chargés des exercices, c'est-à-dire des vérifications chez les assujettis de toutes les catégories : débitants de boissons, marchands en gros de boissons, brasseurs, distillateurs, entrepreneurs de voitures publiques, débitants de tabacs, de poudres à feu, de cartes à jouer, etc., etc. Ils constatent l'impôt résultant de la consommation faite et ils le perçoivent. Les employés d'une recette ambulante ont sous leurs ordres les receveurs buralistes de la circonscription. Ce sont ces derniers qui reçoivent des contribuables les déclarations de commencer et de cesser, qui leur délivrent les expéditions nécessaires pour le transport des boissons, pour la mise en circulation des voitures publiques. La recette ambulante doit, à titre de vérificateur et de comptable, exercer une surveillance sur les receveurs des droits d'entrée et d'octroi. Les simples buralistes sont des agents de la régie et nommés par elle; ils n'ont d'autre traitement qu'une remise basée sur les déclarations reçues. Dans les villes sujettes au droit d'entrée, cette taxe, conformément à la loi du 23 avril 1816, est perçue, moyennant de simples remises variant de 1 à 5 pour 100, et pour le compte de la régie, par les receveurs de l'octroi, c'est-à-dire par les comptables chargés de la perception des droits revenant à la ville. Aussi les receveurs d'octroi, bien que nommés par le préfet, se trouvent-ils sous la surveillance immédiate des employés des contributions indirectes, qui peuvent provoquer leur révocation, dans le cas où ils ne s'acquitteraient pas convenablement des fonctions qui leur sont confiées. Les receveurs ambulants font leurs versements à la caisse du trésorier payeur général ou à celle du receveur particulier des finances. Ils ne versent entre les mains du receveur principal que dans certains cas déterminés.

Les recettes sédentaires ont des agents préposés, les uns à la constatation des droits, les autres à la perception de ces droits. Presque toutes les villes forment, avec ou sans adjonction de communes rurales, une circonscription de recette particulière sédentaire. Les receveurs particuliers sédentaires ne sont pas seulement chargés du recouvrement des droits divers qui sont constatés par suite d'exercice; ils remplissent pour une partie de leur circonscription, quelquefois même pour leur circonscription tout entière, les fonctions de simples buralistes. Dans les chefs-lieux d'arrondissement d'une importance trop minime pour comporter une recette principale, le receveur particulier est, en même temps, entrepreneur de tabacs et de poudres à feu.

De même que les receveurs ambulants, les receveurs particuliers sédentaires centralisent les recettes effectuées, pour le compte du Trésor, par les simples buralistes et les receveurs des droits d'entrée et des droits d'octroi. Comme les receveurs ambulants, ils versent entre les mains des receveurs des finances l'argent qu'ils ont en caisse.

Dans les circonscriptions de recettes sédentaires, il y a un certain nombre de sections d'exercice, formées chacune de deux agents. Le nombre de ces sections varie selon les exigences du service, et, lorsqu'il est de plus de deux, la direction du service est confiée à un employé qui prend le titre de contrôleur. La circonscription prend dès lors la désignation de contrôle, et le chef de cette circonscription étend sa vérification, non-seulement sur les commis à pied placés sous ses ordres, mais encore sur les receveurs sédentaires buralistes et les receveurs des droits d'entrée et d'octroi.

Nous avons parlé plus haut des services spéciaux, tels que les sels, les sucres, la garantie et la navigation : en général, ils ne sont distincts que sur quelques points des services d'exercice, avec lesquels ils sont sou-

vent confondus. La plupart du temps, on les confie aux mêmes agents. Il est cependant des cas où ils exigent le concours d'employés particuliers.

— **Garantie.** Dans le département de la Seine, ce service est complètement spécialisé. Le bureau de la garantie est établi à l'hôtel de la Monnaie. Dans les autres départements, il n'y a des bureaux de garantie que dans les bureaux d'arrondissement où la fabrication des ouvrages d'or et d'argent a une certaine importance. Chacun de ceux-ci possède un essayeur, un contrôleur et un receveur. Le premier de ces agents est nommé par le préfet; les deux autres par l'administration des contributions indirectes dont ils font partie. Paris et Lyon seulement ont des receveurs spécialement préposés aux droits de la garantie. Marseille, Lyon, Besançon, Brest, Nîmes, Toulouse, Bordeaux, Montpellier, Grenoble, Nantes, Angers, Nancy, Metz, Lille, Bayonne, Strasbourg, Dijon, Rouen, Amiens et Avignon ont de même, pour la garantie, un contrôleur spécial. Dans toutes les autres villes, les fonctions, soit de receveur, soit de contrôleur, sont exercées par des agents du service général, accessoirement délégués à la garantie.

— **Navigation.** Les receveurs particuliers sédentaires sont parfois, en même temps, receveurs des droits de navigation. Dans les bureaux de navigation qui ont une certaine importance, la perception est confiée à un comptable spécial assisté d'un ou de deux surveillants. Les comptables sont soumis aux vérifications des contrôleurs et inspecteurs du service général. Ils versent leurs fonds à la caisse du receveur des finances.

— **Sels.** A chaque fabrique de sels située à l'intérieur sont préposés un receveur et une ou deux sections de surveillance. Il est même quelques établissements dont l'importance exige un service spécial; mais le plus souvent ces fonctions sont exercées par un agent du service général. Les receveurs des salines opèrent leurs versements à la caisse du receveur des finances.

— **Sucres.** Les fabriques de sucre indigène sont soumises à une surveillance permanente. Cette surveillance est exercée par des agents spéciaux dont le nombre, pour chaque fabrique, varie de deux à six, selon l'importance de la fabrication. Dans les départements où les fabriques de sucre sont nombreuses, le Nord, le Pas-de-Calais, l'Aisne, la Somme et l'Oise, le contrôle des opérations des agents employés dans ces établissements est confié à des contrôleurs du service spécial; partout ailleurs, il est fait par des employés du service général momentanément délégués. Mais, quel que soit le cas, les droits sont perçus par les receveurs ambulants ou sédentaires.

Il nous reste à faire connaître les attributions de chacun des employés supérieurs.

Les receveurs principaux n'ont pas seulement les attributions d'entrepreneurs de tabacs et de poudres; ils remplissent, pour la ville où ils résident, les fonctions de receveur particulier et de receveur buraliste. Le plus souvent, ils sont receveurs de la garantie, et parfois receveurs de la navigation. En outre, ils centralisent les pièces de comptabilité, recettes et dépenses, des divers receveurs secondaires de leur circonscription : receveurs particuliers entrepreneurs, entrepreneurs spéciaux, receveurs particuliers sédentaires ou ambulants, receveurs de garantie, receveurs des salines et receveurs de navigation. Ils sont chargés de toutes les affaires contentieuses et, en cas de procès-verbaux, l'administration leur laisse le droit de transiger à l'amiable avec les parties, mission qu'ils accomplissent, en général, avec la plus bienveillante conciliation.

Les receveurs principaux sont secondés par des commis nommés par l'administration, et que celle-ci leur adjoint en nombre plus ou moins grand, suivant les besoins du service.

Les receveurs principaux et les entrepreneurs sont les seuls comptables des contributions indirectes justiciables de la cour des comptes; encore ces derniers ne peuvent-ils l'être qu'en ce qui concerne la comptabilité du matériel.

L'inspecteur est le chef du service de la circonscription; tous les agents, jusques et y compris les receveurs principaux, lui sont subordonnés. Sauf les cas où le service des sucres exige des vérificateurs spéciaux, l'action et la vérification de l'inspecteur s'étendent sur toutes les parties si diverses de l'administration. Chez les assujettis eux-mêmes, il s'assure de la façon dont est dirigé le service, de la manière dont il est exécuté. Il examine, vérifie et contrôle les écritures de tous les comptables; il prend toutes les mesures que commandent les besoins du service. Chef immédiat des agents, il est, plus que le directeur lui-même, appelé à les apprécier; aussi l'administration est-elle intéressée à ne confier ces fonctions délicates qu'à des hommes fermes sans roideur, bienveillants sans faiblesse, propres surtout à rappeler aux délinquants que, dans une régie fiscale, le zèle est un déplorable moyen auquel on ne doit jamais avoir recours.

Les directeurs ont pour mission de guider et d'éclairer l'action des agents placés sous leurs ordres, quel que soit le grade auquel ils appartiennent. Chargés d'interpréter les

instructions émanant de la direction générale, ils sont appelés à vérifier ce qu'il peut y avoir d'irrégulier ou d'imparfait dans le service.

Ils doivent s'entourer de tous les renseignements de nature à les éclairer sur les faits qui parviennent à leur connaissance, et écouter avec la même faveur les dires des agents et les explications des contribuables. Ce sont eux que l'administration charge de transiger avec les délinquants toutes les fois que l'amende encourue dépasse le chiffre de 500 fr. A propos du directeur, nous ne pouvons que répéter ce que nous avons dit concernant le receveur principal : que ces chefs de service n'oublient pas le véritable caractère de leurs fonctions; qu'ils sachent très-bien que, toutes les fois que les intérêts de l'Etat et ceux des contribuables sont en présence, ils ne doivent pas hésiter à sacrifier les intérêts du Trésor. Agir autrement serait mal interpréter l'esprit des documents officiels qui leur sont transmis.

Les directeurs nomment les titulaires des recettes buralistes simples et les titulaires des recettes buralistes avec bureau de tabac, lorsque la commune où s'est produite la vacance a une population de moins de 1,500 âmes et que le montant des remises n'est pas supérieur à 800 fr. Dans tous les autres cas, ils prennent l'avis de l'administration. Enfin le directeur, en transmettant à l'administration les feuilles mensuelles que lui adressent les employés sous ses ordres, donne en même temps ses appréciations personnelles sur leur intelligence, leur aptitude, etc., etc.

On le voit, malgré un si grand nombre d'employés, l'organisation des contributions indirectes est bonne. On pourrait assurément y apporter des simplifications dont l'expérience a démontré la possibilité, et réaliser ainsi de grandes économies. La réforme accomplie sur ce point en 1848 devrait encourager l'administration à marcher dans la voie où elle semblait alors vouloir s'engager. Faut-il rappeler qu'à l'époque précitée il y avait un directeur dans presque tous les arrondissements, et que ce fonctionnaire se déplaçait le moins souvent possible? La surveillance du service était confiée aux contrôleurs ambulants chargés de contrôler les employés dans toute l'étendue du département. Les receveurs principaux n'étaient pas, comme ils le sont aujourd'hui, assistés par des agents de l'administration. Afin de réaliser des économies, ils s'adjoignaient pour des salaires infimes des hommes incapables et souvent grossiers vis-à-vis des contribuables et du public.

Cette situation appela l'attention sérieuse du gouvernement. Le ministre des finances chargea un de ses inspecteurs généraux d'étudier la question sur les lieux et, si le mal existait, d'indiquer le remède. M. Andouillé n'eut pas besoin d'assombrir les couleurs de son tableau pour prouver qu'il n'était que temps de réorganiser une administration qui, toujours l'objet d'attaques hostiles, devait ne laisser aucune prise à la critique. Alors furent supprimés les directeurs d'arrondissement; alors disparurent ces contrôleurs ambulants, toujours absents de chez eux et que pourtant l'on ne voyait nulle part; alors fut organisée officiellement le service des commis de recette, assimilés, quant au grade, aux agents du service actif.

Cette réforme correspondait si bien à la pratique des choses, que, depuis dix-huit ans qu'elle est accomplie et mise en œuvre, personne n'a songé à l'améliorer ni même à la modifier.

L'important service des contributions indirectes est centralisé à Paris entre les mains d'un directeur général, aujourd'hui conseiller d'Etat. Ce haut fonctionnaire est assisté d'un conseil d'administration composé de trois administrateurs.

Le traitement du directeur général est de 30,000 fr.; celui des administrateurs est de 15,000 fr.

Dans les départements, le traitement du directeur varie de 8,000 à 12,000 fr.; celui des inspecteurs, de 4,500 à 6,000 fr.; celui des entrepreneurs spéciaux de tabacs, de 5,000 à 6,000 fr.; à Paris, ce traitement est de 9,000 fr. Les receveurs principaux non entrepreneurs ont de 4,000 à 6,000 fr.; à Paris, 8,000 fr. Les receveurs principaux entrepreneurs, divisés en six classes, touchent de 3,000 à 6,000 fr. Les receveurs particuliers entrepreneurs, qui forment une classe unique, touchent tous 3,000 fr. Les contrôleurs de ville, divisés en deux classes, reçoivent 2,500 et 3,000 fr. Les receveurs particuliers sédentaires, divisés en huit classes, touchent de 1,800 à 4,500 fr. Les receveurs spéciaux de navigation, également divisés en huit classes, touchent de 1,600 à 4,000 fr. Les receveurs de salines, divisés en cinq classes, ont de 1,800 à 3,000 fr.

Enfin les employés inférieurs, tels que commis chefs de poste, receveurs ambulants à pied et à cheval, les commis adjoints aux receveurs, et divisés comme eux en deux classes, touchent de 1,700 fr. à 2,200 fr. Les autres commis du service actif, divisés en trois classes, touchent de 1,200 à 1,600 fr.

Les commis de bureau attachés au service des directions, des inspections et des recettes principales, divisés en sept classes, ont de 1,200 fr. à 3,000 fr.

Le personnel des contributions indirectes

s'élève à plus de 10,000 employés, et dans ce chiffre ne figurent ni les receveurs buralistes, ni les employés d'octroi, ni les débiteurs de poudre ou de tabacs, qui tous, à un titre quelconque, appartiennent à l'administration; avec eux, le nombre serait doublé et au delà.

Les contributions indirectes ont produit, en 1865, plus de 600 millions.

Le recrutement de cette administration se fait avec facilité. Divers règlements ministériels font connaître les conditions d'admission. Une instruction primaire suffit pour arriver aux grades les plus élevés. Quant aux autres garanties, elles sont ce que chacun sait : nationalité et vaccine. La limite d'âge est de vingt et un à vingt-cinq ans pour le service actif, de vingt et un à trente ans pour le service des bureaux.

Les anciens militaires peuvent, jusqu'à trente ans, subir les épreuves exigées.

— **Législ. Procédure civile.** Les biens d'un débiteur sont le gage commun de ses créanciers, qui se les partagent entre eux au marc le franc de leurs créances : ils contribuent tous dans cette proportion à la perte commune, à moins que quelques-uns d'entre eux ne puissent invoquer des causes de préférence, telles que des hypothèques ou des privilèges. Lorsqu'il y a des deniers à distribuer, s'ils proviennent de la vente volontaire ou forcée d'immeubles, la distribution s'en fait par voie d'ordre; s'ils proviennent d'une saisie-arrêt ou d'une vente d'objets mobiliers, ils se distribuent par contribution, soit à l'amiable, soit en justice.

Les règles propres à la distribution par contribution ont été édictées par le code de procédure civile (art. 656-672). La législation antérieure n'avait pas prescrit de formes spéciales pour cette opération : l'ordonnance de 1667 (tit. xxxiii, art. 20) se contentait de dire qu'en cas d'opposition, les deniers provenant de saisie ou de vente devaient être délivrés à qui justice ordonnerait. Aussi chaque siège avait-il adopté des règles particulières et des formalités généralement compliquées et onéreuses. Les fonds restaient chez l'huissier ou étaient déposés soit chez un officier ministériel (greffier ou notaire), soit chez un particulier solvable. La procédure qui rappelle le plus les formes actuelles était celle qui était en usage au Châtelet de Paris.

Le code de procédure a simplifié et unifié les formes anciennes. Voici comment il réglemente la distribution par contribution : « Lorsque des deniers arrêtés ou le prix des ventes ne suffit pas pour payer les créanciers, ceux-ci et le saisi sont tenus, dans le mois, de convenir de la distribution par contribution : cette distribution amiable n'est assujettie à aucune forme; mais, après l'expiration de ce délai d'un mois, si la contribution ne s'est pas opérée amiablement, les deniers à distribuer doivent être déposés à la caisse des dépôts et consignations, réduction faite des frais de vente taxés par le président du tribunal civil : ici commence la période judiciaire. » (C. pr. civ., art. 657.)

Le greffier du tribunal civil doit tenir un registre des contributions sur lequel le saisissant ou la partie la plus diligente fait au président réquisition de commettre un juge titulaire ou suppléant pour qu'il soit procédé à la distribution sous la direction de ce magistrat. Les créanciers opposants sont sommés par le poursuivant de produire au greffe leurs titres de créance à l'appui de leur demande de collocation : cette production ne peut être faite que par le ministère d'un avoué et doit, sous peine de forclusion, être opérée dans le délai d'un mois. La partie saisie est également sommée de prendre communication des pièces produites et de contredire s'il y échet. Les créanciers qui prétendent à être colloqués par privilège sont tenus d'en faire la demande en même temps qu'ils produisent leurs titres : le propriétaire jouit du droit d'appeler en référé devant le juge-commissaire la partie saisie et l'avoué plus ancien, pour qu'il soit statué immédiatement sur son privilège pour les loyers qui lui sont dus (art. 661 et 662).

Lorsque le délai pour produire est expiré, le juge-commissaire doit dresser l'état provisoire de distribution d'après les pièces produites : la clôture de ce procès-verbal, signé du juge et du greffier, est ensuite dénoncée par l'avoué poursuivant au saisi et aux créanciers produisant, auxquels un délai de quinze jours est accordé pour contester l'état des collocations. S'il n'y a pas de contestation, le procès-verbal sera définitivement clos, la distribution des deniers sera arrêtée et le juge liquidera les frais en ordonnant au greffier de délivrer des bordereaux ou mandements aux créanciers, à la charge par eux d'affirmer avec serment la sincérité de leurs créances.

S'il s'élève des difficultés formulées à la suite du procès-verbal par des contredits précis, le juge-commissaire renvoie à l'audience du tribunal civil le créancier contestant, le créancier contesté, le saisi et l'avoué le plus ancien des opposants qui sont seuls en cause : l'affaire est poursuivie sur un simple acte d'avoué à avoué, et jugée sommairement, sur le rapport du juge-commissaire et les conclusions du ministère public. L'appel doit être interjeté dans les dix jours de la signification du jugement à avoué; il n'est recevable que si la contestation a porté sur un chiffre supérieur au taux du dernier res-

sort pour les tribunaux de première instance. Lorsque le jugement est devenu définitif ou qu'un arrêt est intervenu sur appel, la décision est communiquée au juge-commissaire, qui s'y conforme en dressant l'état définitif des distributions, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

La procédure de contribution entraîne de grands frais qui absorbent une portion notable de la somme à distribuer : il arrive souvent, s'il y a beaucoup de créanciers et si la somme est minime, qu'il reste à peine de quoi donner un à-compte insignifiant aux créanciers, insuffisant même pour payer leurs frais de production. Les frais de poursuites sont privilégiés, c'est-à-dire payés par préférence à toutes les créances : lorsque le propriétaire fait régler sa créance en référé, conformément à l'art. 661 du code de procédure, il ne supporte pas les frais de poursuites; mais, lorsqu'il se soumet à tous les délais et aux formalités ordinaires de la contribution, il subit, comme les autres créanciers, le prélèvement de ces frais.

Le code de procédure, en simplifiant les anciennes formalités de la contribution, en a conservé beaucoup dont on a contesté l'utilité; mais le projet de loi émanant d'un ancien procureur au Châtelet (Pigeau), qui, imbu de l'esprit procédurier du dernier siècle, a cru faire beaucoup en supprimant çà et là quelques actes. Le tribunal rédigea un contre-projet qui ne fut pas adopté et qui organisait une procédure simple, rapide et peu coûteuse. Ce sera peut-être faire un progrès réel que de revenir au projet du tribunal, datant de soixante ans : on comprendra qu'il est désolant de dépenser 100 fr. pour en distribuer 150 ou 200, et qu'au moins pour les contributions portant sur de petites sommes, il est nécessaire de diminuer considérablement les frais. Nous ne désespérons pas de voir quelque jour apparaître un code de procédure dégagé de formalités coûteuses et peu utiles qui, donnant aux débiteurs des garanties suffisantes, permettent aux créanciers de se faire rendre prompt et facile justice. C'est surtout en matière de saisie, de vente judiciaire, d'ordre et de contribution, qu'une réforme est indispensable.

Dans la distribution par contribution de valeurs mobilières, on traite le plus souvent à l'amiable, d'après les règles suivantes arrêtées par la procédure. Les créanciers se divisent en deux classes : la première comprend les privilégiés; la seconde, les chirographaires. Sous cette dernière expression, nous comprenons les créanciers hypothécaires; les meubles n'étant pas susceptibles d'hypothèques, les créanciers hypothécaires ne sont relativement à la masse mobilière que des créanciers chirographaires. Les créanciers de la première classe sont payés dans l'ordre indiqué par la qualité de leur privilège. Nous ne pouvons entrer ici dans des détails sur les règles qui concernent le rang des privilèges sur les meubles, il nous suffira de poser quelques principes. L'art. 2101 énumère les privilèges généraux et en fixe le rang; le code civil règle également le rang que doit occuper le privilège du locateur en concours, soit avec les créanciers mentionnés en l'art. 2102 (n° 1, alinéa 4), soit avec le vendeur, non encore payé, d'objets garnissant la maison ou la ferme louée (art. 2102, n° 4, alinéa 3); enfin le code de procédure (art. 662) statue sur le conflit qui peut s'élever entre le locateur et les créanciers pour frais de justice; il donne la préférence au locateur. Les autres difficultés qui peuvent naître de la collision entre les différents privilèges sur les meubles doivent, en l'absence de textes, être résolues par application du principe : *privilegia ex causa astimantur*, « les privilèges sont classés d'après leur cause. »

Les créanciers de la seconde classe sont payés au prorata du montant de leur créance respective. Ces règles générales sont tempérées par des dispositions exceptionnelles, lorsque le débiteur est mort et que sa succession a été acceptée sous bénéfice d'inventaire. L'héritier bénéficiaire doit distribuer aux créanciers de la succession les sommes provenant de la vente des objets mobiliers, à mesure qu'ils se présentent, s'il n'y a pas d'opposition. Il peut même, dans cette hypothèse, prélever sur les deniers héréditaires les créances qu'il avait contre le défunt. Les paiements faits par l'héritier bénéficiaire, en l'absence de toute opposition, ne sauraient donner lieu à aucun recours de la part des créanciers qui n'ont pas été payés contre ceux qui l'ont été. C'est du moins l'opinion générale. Mais si, dans les mêmes circonstances, des légataires avaient été payés au détriment de créanciers, ces derniers seraient autorisés à répéter les sommes perçues à leur préjudice. En effet, les créanciers luttent pour éviter une perte, tandis que les légataires luttent pour réaliser un bénéfice. Lorsqu'il existe des oppositions et qu'un règlement à l'amiable est impossible, l'héritier bénéficiaire ne doit payer les créanciers et les légataires que dans l'ordre fixé par le juge; les légataires ne peuvent d'ailleurs être satisfaits qu'après les créanciers : *nemo liberatis nisi liberatis* (sic). (Rouen, 16 juillet 1844, Sirey, 45, 2, 360.)

Il n'existe pas de traité spécial des contributions; on consultera les traités généraux de procédure de Carré, Boncenne, Bioche et Chauveau (Adolphe). M. V. Boursy a publié

un *Essai de réforme de la procédure de contribution judiciaire* (1862, in-8°).

— **Hist. Contribution patriotique.** Cette contribution fut proposée par Necker, le 7 septembre 1789, pour remédier à l'effrayante pénurie du Trésor. Elle devait être fixée au quart du revenu net, c'est-à-dire libre de toute charge, rente, impôt, dette, etc., et reçue sur la simple déclaration des contribuables; ne pouvaient y être assujettis que ceux qui possédaient 400 livres de revenu net : au-dessous de cette somme, toute contribution ne serait plus qu'un sacrifice volontaire et non un devoir. Le paiement devait se faire par tiers et en trois années.

Le comité des finances appuya le projet du ministre, et Mirabeau prononça, pour le faire adopter, le célèbre discours qui se termine par l'apostrophe si connue : « La banqueroute, la hideuse banqueroute est là; elle menace de consumer vous, vos propriétés, votre honneur... Et vous délibérez! »

L'Assemblée, suivant la motion du grand orateur, accepta le plan de Necker, mais en lui en laissant toute la responsabilité, vu l'impossibilité où elle était de l'étudier en détail, à cause de l'urgence.

Le 1^{er} octobre, Necker annonça qu'il s'imposait lui-même à 100,000 livres, et proposa ensuite un projet de décret qui n'était que le développement de son plan.

Mais cette contribution, d'ailleurs fort onéreuse, rentrait difficilement, et les ennemis de la Révolution l'entravaient de leurs efforts. L'Assemblée dut prendre des mesures pour en hâter le recouvrement. C'est ainsi que, le 27 mars 1790, elle décréta que les citoyens actifs, possédant plus de 400 livres de revenu net, ne pourraient assister aux assemblées primaires s'ils ne présentaient l'extrait de leur déclaration pour la contribution patriotique. Il demeura entendu que cette taxe extraordinaire ne pourrait jamais être appliquée de nouveau, et qu'en outre elle n'était qu'une avance, qui serait remboursée quand l'état des finances le permettrait. Mais les événements ne permirent pas de remplir cette dernière condition.

— **Contribution de guerre.** V. GUERRE.

CONTRIBUTOIRE adj. (kon-tri-bu-toi-re — rad. *contribuere*). Administr. Qui a rapport à la contribution : *Portion contributoire*.

CONTRIBUTOIREMENT adv. (kon-tri-bu-toi-re-man — rad. *contributoire*). Administr. Par forme de contribution : *Concourir contributoirement aux charges de l'Etat*.

CONTRIRE (SE) v. pron. (kon-tri-re — du lat. *contrere*, *broyer*). Se repentir, être contrit. || Vieux mot.

CONTRISTANT (kon-tri-stan) part. prés. du v. *contrister* : *Des enfants contristant le cœur de leur mère. Dans le danger d'être trompé, il vaut mieux que vous le soyez en faisant du bien, que de l'être en contristant une personne et la mortifiant.* (Bourdai.)

CONTRISTANT, ANTE adj. (kon-tri-stan, an-te — rad. *contrister*). Qui contriste : *Des nouvelles contristantes*.

CONTRISTATION s. f. (kon-tri-sta-sion — rad. *contrister*). Action de contrister. || Vieux mot.

CONTRISTÉ, ÉE (kon-tri-sté) part. passé du v. *contrister*. Attribué, affligé : *Nous avons tous été contristés de cette nouvelle*.

— **Syn.** Contristé, affligé, attristé, fâché, mortifié. V. AFFLIGÉ.

CONTRISTER v. a. ou tr. (kon-tri-sté — lat. *contristare*; de *cum*, avec, et *tristis*, triste). Causer une grande tristesse, un chagrin profond à : *Contrister ses parents. Contrister le cœur de ses amis. Le poète Saadi se reprocha toute sa vie d'avoir contristé sa mère une fois dans sa jeunesse.* (Sallentin.)

— **Ascét.** *Contrister le Saint-Esprit*, Remettre dans le péché après avoir reçu la grâce du Saint-Esprit : *Veillons contre les moindres fautes pour ne jamais contrister le Saint-Esprit.* (Fén.)

Se contrister v. pron. S'affliger profondément, devenir tout triste : *Ce pauvre enfant se contristait de se voir ainsi abandonné*.

— **Antonymes.** Dérider, égayer, ragaillardir, ravir, réjouir, transporter.

CONTRIT, ITE adj. (kon-tri, i-te — lat. *contritus*; de *cum*, avec, et *tritus*, broyé). Théol. Qui a la contrition, le repentir de ses péchés : *Le pécheur contrit reçoit seul le pardon de ses péchés dans la confession*.

— **Par ext.** Mortifié, chagrin, repentant : *Être tout contrit d'avoir offensé un ami.* || Qui exprime, qui marque le regret, le repentir, le chagrin : *Un visage contrit. Une contenance contrite*.

— **Antonyme.** Endurci, impénitent.

CONTRITION s. f. (kon-tri-sion — lat. *contritio*; de *contritus*, contrit). Théol. Regret d'avoir offensé Dieu, inspiré par un motif sur-naturel : *Brisons nos cœurs endurcis par l'effort d'une contrition sans mesure.* (Boss.) La contrition conçue par la seule crainte des peines de l'enfer ne suffit pas pour justifier le pécheur dans le sacrement de pénitence. (Nicole.) La réforme, en rejetant la CONTRITION, fit un pas en arrière et méconnut complètement la loi du progrès. (Proudh.)

— **Contrition parfaite**, Regret d'avoir offensé Dieu, inspiré par l'amour que l'on a pour lui : *On peut toujours faire acte de contrition, mais il faut un acte de CONTRITION PARFAITE pour être justifié.* (Pasc.) || *Contrition imparfaite*, Regret d'avoir offensé Dieu inspiré par des motifs moins parfaits que l'amour de Dieu, comme la crainte de l'enfer, la laideur du péché, etc.

— **Fam.** Repentir : *Vous ne pouvez refuser votre pardon à une CONTRITION si parfaite.* (G. Sand.)

Syn. Contrition, attrition, componction, remords, repentir. V. ATTRITION.

— **Antonymes.** Attrition. — Endurcissement, impénitence.

— **Encycl. Théol.** Le concile de Trente (sess. 14, ch. iv) définit la *contrition* une douleur de l'âme et une détestation du péché accompagnées de la résolution de ne plus pécher à l'avenir; il déclare qu'elle a été nécessaire dans tous les temps pour la rémission des péchés et cite à l'appui de cette doctrine les exemples de David pénitent, des Ninivites, d'Achab, de Manassés, de la pécheresse de Naïm, etc. Saint Thomas la définit une douleur du péché accompagnée du désir de la confesser et de *satisfaction*.

Les théologiens distinguent deux espèces de *contrition* : la première, appelée *contrition parfaite*, a pour motif l'amour de Dieu ou la charité proprement dite. Elle a la vertu de réconcilier le pécheur avec Dieu, avant même et sans la réception du sacrement de pénitence; mais elle doit toujours être accompagnée du désir et de la volonté de le recevoir. La seconde, la *contrition imparfaite* ou *attrition*, a pour motif la turpitude du péché et la crainte des peines de l'enfer; si elle n'a pas, comme la première, la vertu de réconcilier le pécheur avec Dieu, elle le dispose à obtenir la grâce et le pardon dans le sacrement de pénitence. Il suit de là que, dans l'impossibilité de recevoir ce sacrement, la *contrition* parfaite suffit à elle seule pour effacer le péché, tandis que la *contrition* imparfaite ou *attrition* reste sans effet.

Les théologiens sont loin d'être d'accord sur la différence entre la *contrition* parfaite et la *contrition* imparfaite; en partant des définitions ci-dessus, données par le concile de Trente, les uns prétendent que l'une et l'autre ont le même motif, l'amour de Dieu, et que la seule différence consiste en ce que cet amour est plus vif dans l'une que dans l'autre; les autres soutiennent que la seconde n'a d'autre motif que la turpitude du péché, la crainte des peines éternelles, l'espérance du pardon, et que, par cela seul qu'elle serait accompagnée de l'amour de Dieu, quelque faible qu'il fût, elle deviendrait la *contrition* parfaite.

Le bon sens avec Boileau (*Épître sur l'amour de Dieu*) avait déjà condamné la doctrine des attritionnaires qui prétendaient que l'attrition, venant de la crainte de l'enfer, suffisait sans aucun amour de Dieu, lorsque le clergé français prononça contre eux une décision conçue en ces termes (1700) : « Voici, selon le concile de Trente, les deux avis ou points de doctrine que nous avons jugés nécessaires : le premier, que, pour les sacrements de baptême et de pénitence, il n'est pas absolument besoin d'avoir la *contrition*, conçue par le motif de la charité parfaite, et qui, avec le vœu du sacrement, réconcilie l'homme avec Dieu avant la réception actuelle du sacrement; le second, que, pour l'un et l'autre de ces mêmes sacrements, un homme ne doit pas se croire en sûreté, si, outre les actes de foi et d'espérance, il ne commence pas à aimer Dieu comme source de toute justice. »

Telle est sur la *contrition* la doctrine catholique. Luther se borna à demander pour la réparation du péché le changement de vie; il n'exigea aucun regret pour le passé, aucune confession du péché, comme saint Thomas et après lui tous les théologiens catholiques. Il rejette surtout avec énergie la crainte des peines éternelles ou l'espérance du royaume céleste qui ne serviraient, dit-il, qu'à rendre les hommes hypocrites et plus grands pécheurs. Il est évident, en effet, qu'un motif aussi intéressé que la crainte du châtiment ou l'espoir des récompenses n'est pas aussi pur qu'on devrait l'attendre d'une religion qui serait soucieuse de relever l'homme et de lui donner conscience de sa dignité. Mais il faut avouer aussi que la pratique de la pénitence et de la *contrition* a été admise par le christianisme depuis les temps les plus reculés.

Quelques mots sur les qualités de la *contrition* : elle doit être *sincère*, *libre*, c'est-à-dire non forcée par la crainte et les remords; *surnaturelle*, tant dans son principe, qui est la grâce, que dans son motif, qui doit être l'amour de Dieu; *vive* ou *véhémente* et *souveraine*, c'est-à-dire accompagnée de la disposition de préférer Dieu à toute autre chose et de mourir plutôt que de l'offenser.

CONTROBLER v. a. ou tr. (kon-tro-blé). Troubler. || Vieux mot.

CONTROGUERRA, bourg du royaume d'Italie, province de l'Abbruzzo Ulérieure I^{re}, district et à 25 kilom. N.-O. de Teramo, canton de Nerito; 2,500 hab. Foires importantes.

CONTRÔLAGE s. m. (kon-trô-la-je — rad.

contrôler. Administr. Action de contrôler : **Le CONTRÔLE des opérations des receveurs**. — Vitic. Incision annulaire que l'on fait à la vigne.

CONTRÔLE s. m. (kon-trô-le — contract. de *contre* et *rôle*). Registre double que l'on tient pour servir à la vérification d'un rôle ou d'un registre quelconque : *Comparer le rôle et le CONTRÔLE*. « Se disait particulièrement d'un double registre qu'on tenait autrefois des expéditions des actes de finances et de justice.

— Droit que l'on paye pour l'inscription de certains actes sur le double registre appelé **contrôle** : *Payer le CONTRÔLE*.

— Par ext. Vérification, surveillance et examen de certains actes ou de certains faits : **Le CONTRÔLE d'une perception**. **Le CONTRÔLE de la gestion d'un administrateur**. **Exercer un CONTRÔLE sévère**. *Soumettre au CONTRÔLE tous les actes d'un employé*. *En tout temps, les ministres chargés du pouvoir exécutif ont supporté impatiemment le CONTRÔLE des assemblées*. (Dupin.) *Tout CONTRÔLE est le salut de l'autorité qu'il limite*. (E. Legouvé.) *Un pouvoir sans CONTRÔLE et sans contre-poids n'est jamais manqué de devenir l'égoïsme armé et constitué*. (Ch. de Rémusat.) *Il n'y a de CONTRÔLES certains que ceux qui s'établissent par l'équilibre de deux intérêts opposés*. (E. de Gir.) *Dans l'intérêt même du pouvoir, le CONTRÔLE ne saurait être trop fréquent ni trop sévère*. (E. de Gir.) *Nous sommes dans un siècle de publicité et de CONTRÔLE*. (Proudh.) *L'esprit le plus vigoureux, s'il vit uniquement en lui-même, manque d'un CONTRÔLE nécessaire à la rectitude de ses jugements*. (J. Simon.) *Gardons-nous d'accepter sans CONTRÔLE le témoignage des mécontents froissés par la fatalité des temps*. (Renan.)

— Bureau d'un contrôleur; administration chargée de contrôler la gestion de certains administrateurs et employés : *Passer au CONTRÔLE*. *Demandeur une place dans le CONTRÔLE des finances*. « Emploi de contrôleur : *Solliciter le CONTRÔLE*. *S'enrichir dans le CONTRÔLE*.

— Fig. Censure, examen critique; moyen de vérification : *Livrons-nous sans crainte à l'impulsion de l'opinion publique; loin de le redouter, invoquons sans cesse le CONTRÔLE universel*. (Mirab.) *La liberté de la presse est le CONTRÔLE des mœurs*. (Chateaub.) *Les sens sont le CONTRÔLE de l'idée, et, réciproquement, l'idée est le CONTRÔLE des sens*. (Crousseau.)

C'est du soir au matin un éternel contrôle.

REGNARD.

... Chacun, sur nos mœurs appliquant son contrôle, Tourne en crime d'Etat un coillon qu'on frole.

L. BOUILLEUR.

— Argot. Marque au fer rouge que l'on faisait autrefois sur le corps de certains condamnés.

— Administr. des fin. **Contrôle central du trésor public**. Direction du ministère des finances chargée de contrôler les opérations relatives au trésor public.

— Administr. des monnaies. Bureau de l'hôtel des Monnaies où se fait la vérification du titre des matières d'or et d'argent : *Porter des matières au CONTRÔLE*. « Apposition d'une marque particulière sur les ouvrages d'or et d'argent, servant à notifier qu'elles ont le titre exigé par la loi : *Tous les ouvrages d'orfèvrerie sont soumis au CONTRÔLE*. (Acad.) *Le droit de CONTRÔLE sur l'argent est de onze francs quarante centimes par kilogramme, et de vingt-cinq francs par hectogramme sur l'or*. (Francœur.)

— Administr. marit. Corps d'inspecteurs des services administratifs de la marine.

— Administr. milit. Etat nominatif des individus qui font partie d'un corps, soit de l'armée proprement dite, soit de la garde nationale : *Etre rayé des CONTRÔLES de l'armée*. *Il venait d'être réintégré sur le CONTRÔLE des officiers en disponibilité*. (Balz.) « Registre où sont inscrits les effets d'habillement et d'équipement délivrés aux militaires. « Fam. *Etre rayé des contrôles*. Se dit de quelqu'un qui a perdu de sa considération, de son crédit, qui est exclu d'une société, d'une association, d'une catégorie quelconque : *Tout homme qui s'indigne ou s'enivre court risque d'être rayé des CONTRÔLES*. (Brill.-Sav.)

— Théâtre. Bureau où se tiennent les contrôleurs : *Passer au CONTRÔLE*. *On refusa son billet au CONTRÔLE*.

— Anc. prat. **Contrôle des dépens**. Droit que prelevaient les contrôleurs des déclarations de dépens, pour examiner les taxes.

— **Encycl.** Administr. des monnaies. 1° **Contrôle des monnaies**. Le contrôle de surveillance exercé par les agents de l'Etat, sur les opérations de l'entrepreneur chargé de fabriquer les monnaies, a pour objet de garantir au public la valeur des monnaies mises en circulation, tant sous le rapport de leur poids que sous celui de leur bonne fabrication. Ce contrôle est exercé, aux frais de l'Etat, par la commission des monnaies, qui juge le titre des espèces sur les essais qui en sont faits, dans les formes prescrites, à son laboratoire de la Monnaie de Paris. Les commissaires des monnaies, dans leurs établissements monétaires respectifs, ont mission de s'assurer du poids des espèces, qui sont trebuchées une à une dans les ateliers de la vérification, de la

netteté et de la régularité de leurs empreintes, de la sonorité des pièces d'or, enfin de tous les détails intéressant la bonne fabrication. Ils doivent aussi, par leur surveillance sur les opérations du change, assurer aux porteurs de matières toutes les garanties nécessaires pour les prémunir contre toute fausse application des tarifs et toute autre fraude. Les commissaires ont sous leurs ordres, dans chaque monnaie, un contrôleur au change et un contrôleur au monnayage, dont les attributions sont distinctes, et qui sont spécialement chargés de leur déférer toutes les contestations ou infractions qui auraient lieu du fait des directeurs, soit dans les bureaux du change ou dans la comptabilité en espèces et en matières, soit dans la préparation des dans et le monnayage des espèces.

Depuis la loi du 7 germinal an XI, c'est un principe hors de toute contestation que la fabrication des monnaies, en France, est dérogée de tout intérêt fiscal; le gouvernement confie à un entrepreneur la fabrication des espèces, ne prélève aucun bénéfice sur cette opération, ainsi que le faisaient les gouvernements antérieurs à la Révolution française, auxquels les directeurs versaient un droit dit de *seigneurage*, et prend entièrement à sa charge les frais de contrôle et de surveillance. Lors de la présentation de la loi du 7 germinal an XI, M. Daru, rapporteur, s'exprimait ainsi devant le tribunal : « On conçoit que les gouvernements ne doivent point faire des bénéfices sur un objet semblable, et que la différence entre la valeur des métaux et la monnaie doit être rigoureusement restreinte aux frais de fabrication. Il est évident que plus ce bénéfice sera modéré, moins il sera possible que le prix du métal varie par rapport à celui de la monnaie, puisque la monnaie n'excédra que très-peu la valeur du métal. » On alléguait en vain, à l'appui de l'opinion opposée, que le bénéfice que le gouvernement s'attribuerait sur les frais de fabrication servirait à payer les traitements des fonctionnaires et des autres agents préposés à la surveillance des établissements monétaires. La fabrication et la surveillance sont deux choses très-différentes, et qui ne doivent pas être confondues. C'est avec raison que la loi a mis à la charge des porteurs de matières toutes les dépenses de la fabrication; mais elle n'a certainement entendu par là que les frais de manutention alloués à l'entrepreneur pour prix de son travail. Il en doit être autrement de l'intervention exercée par le gouvernement pour assurer la fidélité des fabrications et pour garantir l'exactitude du titre et du poids des monnaies. Cette action est exercée dans l'intérêt de la société; par conséquent, les dépenses qu'elle entraîne sont de tous points analogues aux autres dépenses d'administration publique, et doivent être supportées par les fonds généraux.

La commission des monnaies exerce le même contrôle, par les mêmes moyens, sur le service des médailles et sur celui des timbres-poste; des contrôleurs spéciaux sont chargés de surveiller, comme pour les monnaies, dans l'intérêt du public, toutes les opérations relatives à ces fabrications, qui se font également à l'entreprise à la Monnaie de Paris. Un contrôleur est également attaché à la surveillance de la fabrication des coins et poinçons de monnaies et des poinçons et bigornes destinés au service de la garantie des matières d'or et d'argent.

2° **Contrôle de la garantie des matières d'or et d'argent**. Ce contrôle s'entend de deux manières, suivant qu'on veut exprimer la surveillance exercée, dans l'intérêt du public, sur les ouvrages des orfèvres, bijoutiers, joailliers, etc., par les bureaux de garantie, pour constater la quantité d'or et d'argent qu'ils contiennent, ou qu'on entend parler du signe dont ces objets sont marqués dans les mêmes bureaux, à l'aide de poinçons particuliers, dont la forme et les empreintes déterminent la valeur intrinsèque des objets par la constatation du titre de leur fabrication. Nous parlerons avec détail, au mot **GARANTIE**, de tout ce qui concerne ce service important, et nous nous bornerons ici à signaler l'erreur dans laquelle le public tombe trop souvent en confondant le *contrôle* des bijoux avec celui des monnaies, erreur provenant peut-être de ce que les bureaux de la garantie sont établis dans un local dépendant de la Monnaie de Paris, bien qu'il en soit distinct et séparé. Le *contrôle* des monnaies, ainsi que nous l'avons dit plus haut, s'exerce gratuitement par la commission des monnaies et ses agents; celui des matières d'or et d'argent appartient aux agents de l'administration des contributions indirectes, et donne lieu à l'acquittement d'un droit connu sous le nom de *droit de garantie*.

— Administr. marit. Les fonctions du corps de l'inspection des services administratifs consistent à contrôler tous les actes de gestion, et à avertir le ministre des irrégularités qui pourraient être commises. L'idée de cette institution de *contrôle* appartient à Colbert. Elle a été remaniée plusieurs fois, et, en dernier lieu, par un décret du 12 janvier 1853. Comme le commissariat, l'inspection de *contrôle* de la marine forme un corps d'administration militaire. Les officiers d'inspection sont placés sous le régime de la loi du 19 mai 1834, concernant l'état des officiers. Le corps est composé de 3 inspecteurs en chef de 1^{re} classe (10,000 fr.), 5 in-

specteurs de 2^e classe (8,000 fr.), 5 inspecteurs à 5,000 fr., 9 inspecteurs adjoints de 1^{re} classe (3,500 fr.), et 10 inspecteurs adjoints de 2^e classe (3,000 fr.). Le service de l'inspection occupe en outre un certain nombre d'écrivains et de commis de marine.

CONTRÔLE, EE (kon-trô-lé) part. passé du v. **Contrôler**. Soumis au contrôle, vérifié, examiné : **Registres CONTRÔLÉS**. **Comptabilité CONTRÔLÉE**. *Dans les gouvernements constitutionnels, les actes du gouvernement sont CONTRÔLÉS*. *Tout pouvoir humain est faillible, et doit être CONTRÔLÉ et limité*. (Guizot.) *Il n'est point d'établissement, point de pouvoir qui n'ait besoin de se sentir CONTRÔLÉ et d'avoir des efforts à faire pour conserver son rang*. (Guizot.)

— Fig. Soumis, à un examen critique, à une censure :

... Il contrôle tout, ce critique zélé, Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.

MOLIÈRE.

— Administr. Marqué au contrôle : **Argentierie CONTRÔLÉE**. **Bijoux CONTRÔLÉS**.

CONTRÔLEMENT s. m. (kon-trô-le-man — rad. *contrôler*). Administr. Action de contrôler, d'exercer un contrôle : **Le CONTRÔLEMENT des finances de l'Etat**.

CONTRÔLER v. a. ou tr. (kon-trô-lé — rad. *contrôle*). Inscrire, porter sur le contrôle ou double registre : **CONTRÔLER des exploits, des actes**.

— Par ext. Vérifier, examiner : **Les fonctionnaires chargés de CONTRÔLER le Monnayage**. *Le syllogisme ne fournit aucun moyen de CONTRÔLER la vérité de son principe*. (C. de Rémusat.) *Si les modernes ont une prétention politique, c'est moins de gouverner par eux-mêmes que de CONTRÔLER le gouvernement*. (E. Laboulaye.) *Le droit de CONTRÔLER la dépense ne peut ni ne doit être séparé de celui de voter l'impôt*. (E. de Gir.)

— Fig. Soumettre à une censure, à un examen critique : *Il n'est pas permis de CONTRÔLER les rois dans ce qu'ils font*. (Boss.) *Comment voulez-vous empêcher les meilleures gens de la ville, qui ne savent que faire du matin jusqu'au soir, de CONTRÔLER les actions de leur prochain*? (Balz.)

... Il contrôle tout, ce critique zélé, Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.

MOLIÈRE.

— Administr. Poinçonner, mettre la marque du contrôle sur : **CONTRÔLER des bijoux, de la vaisselle d'argent**.

— Techn. **Contrôler la terre de pipe**. La couper par tranches, pour voir si la couleur est égale partout.

— Intransitiv. Se livrer à des censures, à des critiques : **Avoir la prétention de CONTRÔLER sur tout**.

Se contrôler v. pron. Etre contrôlé : **Les matières d'or et d'argent apportées à la monnaie se CONTRÔLENT toujours avant d'être employées**.

— Réciproq. Examiner dans un esprit de censure les actes l'un de l'autre.

CONTRÔLEUR, EUSE s. (kon-trô-leur, eu-ze — rad. *contrôler*). Agent chargé de surveiller, de vérifier les opérations des agents inférieurs, dans un service public : **CONTRÔLEUR des douanes**. **CONTRÔLEUR des matières d'or et d'argent**. *Toutes les branches des contributions, directes ou indirectes, ont leurs CONTRÔLEURS particuliers*. (Bouillet.) *Le surintendant Emerca des charges de CONTRÔLEURS de jagots*. (Volt.)

— Par ext. Personne qui examine, censure, critique les actions d'autrui : **C'est un CONTRÔLEUR perpétuel**. (Acad.)

D'autres fois, désertant l'arène politique, D'accusateur public je deviendrais critique; Sur la littérature où plane le soupçon, Rigoureux contrôleur, je mettrai le poinçon.

BARTHÉLEMY.

— Hist. **Contrôleur de la bouche**. Nom que l'on donnait au maître d'hôtel, dans certaines maisons princières. « **Contrôleur clerc d'office**. Officier commensal de la maison des anciens rois de France, qui était chargé de la confection des écrous ordinaires et des cahiers extraordinaires de la dépense de la maison du roi. Il avait voix délibérative et séance au bureau, et touchait 600 livres de gages, plus 1,500 livres de livrées. Seize contrôleurs d'office étaient attachés, en cette qualité, à la maison royale; ils portaient l'épée et jouissaient de tous les privilèges des commensaux. « **Contrôleur garde du livre majeur**. Officier municipal dépositaire du livre dit *majeur*, qui contenait les privilèges des magistrats populaires. Cet officier faisait partie du conseil chargé du syndicat communal : En 1704, le personnel municipal de Perpignan comprenait cinq consuls, un assesseur, un secrétaire, un sous-secrétaire, un avocat, un syndic, six valets de ville, un trésorier, un CONTRÔLEUR GARDE DU LIVRE MAJEUR, deux clavaïres, etc. « **Contrôleur général de la maison du roi**. Officier commensal de la maison des anciens rois de France, chargé du soin de toute la vaisselle d'or, d'argent et de vermeil, qu'il confiait par parties aux gardes-vaisselle et autres officiers. Il avait bouche à la cour, jouissait de tous les privilèges des commensaux, touchait 900 livres de gages et 1,355 livres de livrées. Il faisait partie du corps du bureau du roi et

portait l'épée. « **Contrôleur de la maison du roi**. Officier commensal ayant qualité d'éducateur, qui venait après le conseiller du siège, et avait sous lui un contrôleur ordinaire du gobelet et quatre contrôleurs. « **Contrôleur ordinaire du gobelet**. Officier commensal de la maison des anciens rois de France, qui touchait 2,000 livres de gages et 3,000 livres de livrées. Il avait l'inspection générale sur toutes les dépenses du gobelet et de la bouche, présidait à la réception des viandes et poissons destinés à la bouche du roi, jouissait des privilèges des commensaux, et mangeait à la table des maîtres d'hôtel.

— Administr. **Contrôleur contre-garde**. Officier qui avait le contrôle et la garde des matières du change et de la monnaie. « **Contrôleur des contributions directes**. Agent chargé de l'assiette des impôts directs. « **Contrôleur général de l'audience de France**. Officier qui veillait à ce qu'on ne scellât point de lettre qui n'eût été présentée au garde des sceaux, empêchant qu'on ne les retirât sans qu'elles fussent taxées, et contrôlant la taxe qu'y mettaient les grands audenciers. « **Contrôleurs généraux des eaux et forêts**. Officiers chargés de veiller à l'exécution des lois et règlements relatifs à l'administration des eaux et forêts. « **Contrôleur d'hôpital**. Ancien titre des directeurs d'hôpitaux. « **Contrôleur des guerres**. Officier qui était chargé de tenir registre des revues des troupes royales. « **Contrôleur général des finances**. Ancien fonctionnaire qui avait à peu près les mêmes attributions que le ministre des finances actuel :

Que si j'étais contrôleur des finances, Je donnerais à quelques beaux esprits, Par-ci par-là, de bonnes ordonnances.

VOLTAIRE.

« **Contrôleur général des monnaies**. Officier qui tenait les comptes de la caisse du Trésor. « **Contrôleur général des rentes**. Officier qui présidait aux paiements faits par les payeurs de rentes, et en tenait note. « **Contrôleur général des restes**. Officier chargé du recouvrement des reliquats de comptes rendus à la chambre des comptes de Paris.

— Administr. milit. **Contrôleur de manufactures d'armes**. Préposé qui applique les marques aux pièces d'armes.

— Théâtre. Employé qui reçoit les billets, les contre-marches, dans un théâtre : **Les CONTRÔLEURS ont refusé ce billet**.

— **Encycl. Fin.** — I. **CONTRÔLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES**. Avant la Révolution, le titre de *contrôleur général des finances* servait à désigner l'un des premiers officiers de l'Etat, chargé de contrôler et d'enregistrer tous les actes ayant rapport aux finances du royaume. Placé, dans le principe, sous les ordres du surintendant des finances, le *contrôleur général* prit, en 1661, la direction des finances, devenue vacante par suite de la disgrâce de Fouquet, que personne ne remplaça dans ses fonctions de surintendant. Les prérogatives du *contrôleur général* étaient grandes. Membre du conseil privé, tenant en main toutes les affaires relatives aux finances, il pouvait seul donner l'autorisation nécessaire pour faire sortir les fonds des caisses de l'Etat, et naturellement il lui appartenait de prendre telle mesure qu'il jugeait convenable pour assurer la comptabilité du Trésor et la libre circulation des fonds. Le caissier fut placé sous sa surveillance directe, et de ce jour date la distinction établie entre le détenteur des deniers publics et l'agent vérificateur. C'est là une des premières règles de l'administration : partout où il existe une caisse, il existe un contrôle.

— II. **CONTRÔLEUR DES CONTRIBUTIONS DIRECTES**. « Bien que ce fonctionnaire ne soit pas le principal personnage de son administration par sa position hiérarchique, nous l'avons choisi comme celui qui résume le mieux les signes caractéristiques de l'emploi des contributions directes. Il a au-dessus de lui le directeur et l'inspecteur, au-dessous le surnuméraire; mais, à vrai dire, les uns et les autres procèdent de lui, car il est le rouage le plus actif de toute la mécanique administrative. » C'est en ces termes que Frédéric Soulié expliquait les motifs qui l'avaient porté à placer le portrait du *contrôleur* dans la *Galerie des Français peints par eux-mêmes*, et jamais figure ne fut dessinée par un crayon plus habile. L'illustrateur avait voulu manifester hautement à ces hommes honorables et modestes le sentiment d'estime et de respect qu'il avait gardé d'eux, pour les avoir vus de près et les avoir appréciés. Nous aussi, qui avons été à même de les connaître, nous professons pour eux la même sympathie, et si nous consacrons au *contrôleur* des contributions directes un article spécial dans notre dictionnaire, c'est autant pour donner une idée des travaux d'une administration dont ils sont l'âme, que pour appeler sur la position de toute une classe de fonctionnaires l'intérêt qu'elle mérite.

1° **Contribution cadastrale**. Sans remonter à l'expertise cadastrale, dans laquelle le *contrôleur* prend la plus large part, et pour ne nous occuper que des travaux ordinaires, suivons-le dans les diverses opérations qu'il exécute chaque année. La première consiste, pour lui, à se rendre dans les bureaux d'enregistrement de sa division, pour y relever, indépendamment de tous les faits qu'il pourra

utiliser dans l'établissement des patentes, les extraits d'actes translatifs de propriété. Ces extraits sont adressés aux percepteurs, à qui l'instruction du 18 décembre 1853 a confié le soin d'opérer les mutations foncières. Dans les premiers jours de mai s'ouvre la tournée des mutations, et le *contrôleur* se rend dans chacune des communes de sa circonscription le jour fixé par l'itinéraire qu'il a établi à l'avance. Les contribuables sont prévenus de son arrivée et peuvent se rendre auprès de lui, soit pour fournir des renseignements souvent omis dans les actes translatifs de propriété, soit pour faire opérer d'office des mutations et des rectifications de toute nature. Ce travail terminé en présence du maire et des répartiteurs, le *contrôleur* parcourt le territoire de la commune en tout ou en partie, suivant l'étendue, afin de constater les changements survenus dans la propriété bâtie. Il dresse ainsi l'état des constructions et des démolitions, en se conformant aux évaluations fixées par la commission des répartiteurs.

20 Portes et fenêtres. Le *contrôleur* établit de même l'état des changements des portes et fenêtres, état dans lequel il inscrit, en sus des constructions et des démolitions, les modifications survenues dans la matière, soit comme conséquence des mutations foncières, soit par suite du départ ou de l'arrivée dans la commune de fonctionnaires logés, même gratuitement, dans les bâtiments appartenant à l'Etat, au département ou à la commune.

30 Contribution personnelle mobilière. Le *contrôleur* procède ensuite, assisté du maire et des répartiteurs, à la répartition, au dernier degré, du contingent mobilier assigné à la commune. Nous avons dit, à l'article CONTRIBUTION PERSONNELLE MOBILIERE, de quelle manière se faisait cette répartition, et quels étaient les individus que la loi en déclarait passibles. Ce n'est pas la une des moindres difficultés que le *contrôleur* ait à vaincre. En présence de répartiteurs le plus souvent ignorants de la loi, il doit veiller à ce que celle soit appliquée avec impartialité, à ce que surtout il ne lui soit pas donné de fausse interprétation. Ce ne sont pas les facultés présumées qui doivent servir de base aux évaluations, mais le loyer d'habitation, et rien que lui. Le *contrôleur* tient aussi la main à ce que, dans le but de se rendre moins lourdes les charges qu'il lui a imposées, les répartiteurs n'inscrivent pas au rôle personnel mobilier des individus que leur état d'indigence exempte de cet impôt.

40 Prestation en nature. Le *contrôleur* dresse, d'après les dispositions de la loi du 21 mai 1836, l'état matricule des prestations en nature pour l'entretien des chemins vicinaux.

50 Patentes. Ces diverses opérations exécutées avec le concours des répartiteurs, le *contrôleur*, assisté du maire, établit la matrice des patentes, dans laquelle il fait figurer tout individu non indigent exerçant une profession imposable. A notre sens, c'est là l'attribution la plus sérieuse du *contrôleur*. Les professions ne sont pas toujours bien caractérisées, le tarif qu'il doit appliquer présente souvent une obscurité regrettable; l'évaluation des valeurs locales et de l'outillage exigent des connaissances très-variées. Le *contrôleur*, en présence de l'intérêt de l'Etat qu'il représente et de celui du contribuable qu'il doit respecter, éprouverait des embarras réels s'il n'avait à son aide son intelligence et sa probité.

Frédéric Soulié résume ainsi les fonctions du *contrôleur* : « C'est lui qui établit le revenu des propriétés, lui qui évalue la valeur locale des maisons d'habitation et des maisons employées à l'industrie; c'est lui qui classe les patentes, lui qui nombre les portes et fenêtres; par conséquent, c'est lui véritablement qui assise l'impôt, le distribue, et qui, nous devons le dire, a beaucoup plus souvent à combattre la partialité et l'ignorance des autorités locales pour rester dans le juste, qu'à se servir de leurs lumières. C'est lui qui fait sur les matrices des rôles les changements arrivés tous les ans pour cause de vente, de succession ou de partage; enfin c'est lui qui juge en premier ressort les réclamations des contribuables, et qui, dix-neuf fois sur vingt, est le suprême juge, car c'est d'après son rapport que se décide en général les autres rapporteurs et le tribunal qui prononce. Ainsi c'est lui qui vérifie les faits de non-location, pour lesquels les propriétaires réclament la remise de l'impôt. Si la récolte d'un paysan a été détruite par l'orage, si son bétail a été décimé par une épidémie, si ses granges ont été inondées ou brûlées, c'est lui qui constate la perte, qui l'expertise, qui l'évalue. Agent principal du cadastre, c'est sur lui que repose l'exécution de cette immense opération, qui doit doter la France de la carte géographique la plus admirable et de la statistique la plus complète de ses richesses territoriales. Et pour cela il faut qu'il soit à la fois expert et géomètre, qu'il mesure le terrain et qu'il en détermine la qualité pour en évaluer le revenu probable. Indépendamment de ces fonctions si variées, il est encore commis à l'inspection de la comptabilité des percepteurs; et, pour tout ce qu'il doit savoir, pour tout ce qu'il lui faut, on lui alloue un traitement de 2,400 fr.; et pour ces 2,400 fr., on trouve en France des hommes capables, probes, modestes, qui se livrent à ce travail opiniâtre et intéressant ! »

« Mais, il faut le dire, de tous les administrateurs, l'employé des contributions directes est peut-être le plus considéré. Quoique sa mission touche à l'assiette de l'impôt, on peut dire qu'elle n'a pas l'apparence fiscale de la contribution indirecte, qui saisit, force la demeure et pénètre dans la famille. » Et plus loin il ajoute : « Il y a dans cette classe d'administrateurs une générosité courageuse qui sait tempérer l'application rigoureuse de la loi fiscale. Lorsqu'une loi absurde et odieuse (elle est encore en vigueur) condamna le misérable habitant d'une chaumière à payer, pour le trou fermé d'un carreau par lequel il reçoit un jour pénible, un droit égal à celui qu'un riche propriétaire doit pour la large et haute fenêtre qui éclairait son salon, bien souvent le *contrôleur* oublia de son chef la misérable lucarne du pauvre, au risque d'être destitué; car si l'administration centrale de Paris l'eût appris, elle qui fait les lois, elle eût puni quiconque aurait eu l'humanité de ne pas la croire inflexible. »

Rien n'est plus mérité que les éloges adressés par Frédéric Soulié à toute une classe de fonctionnaires prêts à tous les devoirs qu'on leur impose, et toujours capables de les remplir. Et maintenant, si l'on veut savoir comment sont récompensés de tels services, nous dirons qu'un *contrôleur* de 3^e classe, après des études complètes et l'obtention du grade de bachelier, après trois années d'un surnumérariat onéreux pour sa famille, jouit d'un traitement longtemp fixe à 1,200 fr., depuis quelques mois élevé à 1,400 fr. Cette somme représente à peine l'intérêt de l'argent qu'il a dû déboursier pour obtenir le titre de surnuméraire. Quant à l'avenir, il n'appartient qu'aux plus favorisés, et ceux-là arrivent à l'inspection et à un revenu de 3,500 fr., quand ils ont atteint leur quarantième année.

N'y aurait-il pas lieu d'améliorer une position, précaire il y a quelques années, déplorable aujourd'hui? Il ne nous appartient pas de résoudre la question; mais il est dans les finances des sinécures qui coûtent fort cher et ne rendent aucun service. Que l'on supprime les receveurs particuliers : le percepteur du chef-lieu d'arrondissement centralisera les fonds, et les écritures des comptables seront vérifiées par les contrôleurs avec plus de soin, plus d'intelligence, plus d'exactitude. Cette vérification, le plus souvent faite par des fondés de pouvoir sans caractère officiel, ne peut être en ce moment sérieuse. En plaçant les agents du recouvrement sous la surveillance des agents de l'assiette, le service se fera d'une façon plus régulière, et, avec les économies qui résulteront de l'application de cette mesure réclamée par le bon sens, le gouvernement pourra reconnaître les services des *contrôleurs* d'une manière digne d'eux et de lui.

Jusque-là, et pour finir comme nous avons commencé, c'est-à-dire par une définition, nous appellerons le *contrôleur* des contributions directes un agent chargé de faire de belles rentes à l'Etat, qui ne lui rend pas la pareille.

— Monnaies. Nous avons dit au mot *contrôle* que, dans chaque établissement monétaire, la surveillance sur les opérations du directeur de la fabrication s'exerce par le commissaire des monnaies, qui a sous ses ordres un *contrôleur* chargé de suivre les opérations de chaque service et de signaler toute infraction, toute irrégularité qui viendrait à se produire. Pour le service des monnaies, il y a dans chaque hôtel un *contrôleur* au change et un *contrôleur* au monnayage; à la Monnaie de Paris, on a nommé des adjoints à ces fonctionnaires, pour les aider dans leurs travaux et les suppléer en cas d'empêchement, d'absence ou de maladie. Il y a en outre, à Paris, un *contrôleur* à la fabrication des médailles, deux *contrôleurs* à la fabrication des timbres-poste et un *contrôleur* à la fabrication des coins et poinçons de monnaies et des poinçons et bigornes du service de la garantie. Nous allons faire connaître successivement les attributions et les devoirs de chacun de ces fonctionnaires, après avoir consacré quelques lignes à deux offices de contrôle aujourd'hui supprimés.

— I. CONTRÔLEUR GÉNÉRAL DES MONNAIES DE FRANCE. Cet emploi fut créé et érigé en titre d'office héréditaire par édit du mois de juin 1696, en faveur d'un conseiller des monnaies, dont les attributions étaient de veiller sur ce travail dans chaque atelier monétaire, de viser et contrôler toutes les quittances, rescriptions et lettres de change tirées par le directeur et le trésorier général, sur les directeurs et trésoriers particuliers des monnaies du royaume, et d'en tenir registre; de viser et contrôler pareillement les comptes rendus par les directeurs particuliers des monnaies, et de se faire renseigner par les *contrôleurs* particuliers sur tout le service. Par édit de janvier 1708, cet office a été supprimé, et les fonctions en ont été attribuées aux *contrôleurs* et trésoriers généraux des monnaies. Par un autre édit du mois de février 1717, ont été éteints les deux offices de *contrôleurs* généraux des monnaies, créés par édit du mois de novembre 1707, et il a été érigé en titre d'office formé, et à titre de survivance, un *contrôleur* général des monnaies, chargé de tenir registre de tous les fonds tirés desdites monnaies par le trésorier général, et de faire mention de l'enregistrement au dos

des rescriptions, récépissés ou autres acquits que ledit trésorier général expédie à la décharge des directeurs particuliers; de tenir pareillement registre de tous les paiements faits par ledit trésorier général pour le compte du roi, et d'en viser les pièces justificatives; de fournir tous les mois au directeur général des monnaies un état certifié des dépenses et recettes du trésorier général, suivant les registres; de viser les comptes de caisse entre le trésorier général et les directeurs particuliers des monnaies, après avoir vérifié leur conformité avec ses écritures. Le *contrôleur* général avait un logement dans l'hôtel de la Monnaie de Paris, et jouissait des mêmes honneurs, franchises, immunités, prééminences, exemptions, droits de *commitimus*, franc-salé, et autres droits et prérogatives, que le directeur général. Cet office ne fut supprimé qu'en 1791.

— II. CONTRÔLEUR ET GARDE DES MÉDAILLES ET JETONS. Cet officier, créé par édit du mois de juin 1696, devait tenir registre des fontes et des quantités de matières employées pour la fabrication des médailles et jetons. Il devait conserver les clefs des balanciers et ne les remettre que pour le travail de la frappe; il jouissait des exemptions et des privilèges attribués au directeur de la fabrication des médailles et jetons. Son office a été réuni, dès le 3 novembre 1696, par arrêt du conseil, à celui du directeur de la monnaie des médailles.

— III. CONTRÔLEURS AU CHANGE. Ces fonctionnaires ont remplacé les caissiers des monnaies, supprimés par l'ordonnance du 26 décembre 1827; leurs attributions sont les mêmes, à part la responsabilité matérielle, qui est reportée sur les directeurs, dépositaires et seuls possesseurs des matières destinées à être fabriquées. Cette responsabilité pesait sur le gouvernement lorsqu'il existait des comptables à cautionnement, sous le nom de caissiers. Pour conserver au gouvernement et au public les garanties nécessaires, l'ordonnance précitée a décidé que les cautionnements versés par les directeurs de la fabrication remplaceraient ceux qui étaient précédemment versés par les caissiers, et que ces derniers, sous la dénomination de *contrôleurs au change*, exerceraient sur l'enregistrement et le mouvement des matières et des espèces une surveillance telle, que chaque jour, à chaque instant, la situation positive et matérielle des travaux du directeur pût être constatée. Le *contrôleur au change* est nommé par le ministre des finances, sur la proposition du président de la commission des monnaies; il a droit à un logement dans l'hôtel des monnaies où il exerce ses fonctions. Il contrôle toutes les opérations de change. C'est en sa présence que le directeur reçoit les matières destinées à la fabrication. Le *contrôleur au change* en constate l'origine, le poids, le titre et la valeur; il les enregistre, avec indication du nom de leur propriétaire, de sa qualité et de sa demeure. Il tient état des bons souscrits et délivrés aux porteurs de matières, de leur montant et de leur échéance. Il les vise avant la remise qui en est faite et lorsqu'ils sont présentés au paiement. Il s'assure que leur échéance est calculée d'après l'importance des fabrications, et qu'elle n'excède pas les délais fixés par la décision ministérielle du 26 février 1835, délais qui sont de huit jours au maximum pour Paris, de dix jours pour Strasbourg et de douze jours pour Bordeaux. Il veille à ce que les intérêts du public ne soient jamais lésés, soit par une fausse application du tarif légal, qui doit être affiché ostensiblement dans son bureau, soit par des erreurs sur le titre ou le poids des matières, soit enfin par le retard du paiement des bons souscrits. Il défère immédiatement au commissaire des monnaies les contestations qui pourraient s'élever, au bureau du change, entre le public et le directeur de la fabrication. Les registres qu'il doit tenir pour l'enregistrement des matières, l'acquit des bons et toutes autres écritures relatives à son service, doivent toujours être au courant, afin qu'à chaque instant on puisse vérifier la situation des travaux du directeur. Dans le cas où il s'élèverait quelque difficulté sur le titre des lingots et matières apportés au change, le *contrôleur* devrait requérir que le titre fut dûment constaté, si les porteurs ne s'arrangeaient pas à l'amiable avec le directeur; auquel cas le titre réciproquement consenti servirait de base à l'enregistrement du *contrôleur*. Il doit opérer le cisaillement immédiat des espèces reconnues fausses. Si le titre commun des matières apportées au change par un particulier est inférieur à 900 millièmes, titre des monnaies, le *contrôleur* doit prévenir le porteur qu'il est passible du droit d'affinage sur la portion de matières au-dessous du titre, et lui laisser la faculté de les verser à cette condition ou de les remporter. Il envoie chaque jour au président de la commission des monnaies, par l'intermédiaire du commissaire, qui le certifie, un état sommaire de situation faisant connaître la quantité de matières versées au change dans le courant de la journée, le montant des espèces passées en délivrance, et le restant employé dans les travaux ou déposé dans sa caisse, déduction faite des déchets et des échantillons. A la fin de chaque mois, il dresse et envoie de la même manière à la commission un état de situation très-détaillé, comprenant tout ce qui peut établir le compte en

matières et en espèces du directeur de la fabrication. Le *contrôleur au change* est placé sous la direction spéciale du commissaire des monnaies, qu'il peut être admis à suppléer lorsqu'il en est requis par celui-ci. Le traitement des *contrôleurs au change* est de 2,500 fr. au moins et de 6,000 fr. au plus.

— IV. CONTRÔLEUR AU MONNAYAGE. Sous l'ancienne administration des monnaies, la surveillance de la fabrication était confiée à des juges-gardes et contre-gardes; Henri III augmenta leurs attributions, et les nomma *contrôleurs du monnayage des espèces*. Le titre d'inspecteur du monnayage fut ensuite donné à ces fonctionnaires jusqu'à la reorganisation du 10 prairial an XI (30 mai 1803), qui leur rendit la dénomination de *contrôleurs au monnayage*, et décida que les fonctionnaires de chaque atelier monétaire seraient au nombre de quatre : un commissaire, un directeur de la fabrication, un *contrôleur au monnayage* et un caissier. L'ordonnance du 26 décembre 1827, qui a supprimé les caissiers pour les remplacer par des *contrôleurs au change*, a maintenu les *contrôleurs au monnayage*, sans rien changer à leurs attributions.

Le *contrôleur au monnayage* est chargé, sous la direction du commissaire des monnaies, de surveiller particulièrement les opérations relatives à la frappe des monnaies. Il veille à la conservation des presses monétaires, des coins et des viroles. Il s'assure que les flans sont bien blanchis et recuits de manière à faciliter l'action des presses et à ménager les coins. Dans le cas contraire, il suspend le monnayage et il en réfère immédiatement au commissaire. Il doit avoir une connaissance parfaite du mécanisme des presses; il vérifie si elles sont montées avec soin; il ordonne le changement des pièces accessoires lorsqu'il y a lieu, et, à cet effet, il veille à ce qu'elles soient convenablement approvisionnées de pièces de rechange. Il doit n'admettre au monnayage que des flans régulièrement découpés et rejeter ceux qui seraient défectueux. Il en constate, contrairement avec le directeur de la fabrication, le nombre et le poids, sur un registre à ce destiné, coté et parafé par le commissaire. Il tient note de l'emploi des coins et des viroles; il recherche les causes qui pourraient s'opposer à leur durée et les désigne au commissaire, lui remettant exactement ceux qu'il a reconnus hors d'état de servir. Il est responsable des flans qui lui ont été livrés par le directeur de la fabrication, jusqu'à ce qu'ils aient été convertis en espèces et remis au commissaire des monnaies, qui en effectue le dépôt dans la caisse à trois clefs de la salle des délivrances : le *contrôleur au monnayage* reste dépositaire d'une de ces clefs. Il participe au prélèvement des échantillons sur les pièces de chaque brève, et signe le procès-verbal de leur envoi à la commission des monnaies. Lorsque, dans le cours de la frappe, il survient quelque accident de nature à altérer les empreintes des pièces, il en prévient le commissaire, qui, de son côté, attire sur les déficiences signalées l'attention des agents spéciaux préposés à la vérification des espèces à passer en délivrance. Le *contrôleur au monnayage* veille à ce qu'aucune personne étrangère aux travaux ne puisse s'introduire dans la salle du monnayage sans autorisation. Il remet aux monnayeurs, par compte et par poids, les flans à frapper, et s'assure que le poids et le nombre des pièces qu'on lui rend sont conformes à ceux des flans qu'il a livrés.

Les *contrôleurs au monnayage* sont nommés par le ministre des finances, sur la présentation du président de la commission des monnaies. Ils ont droit à un logement dans les bâtiments de la Monnaie où ils exercent leurs fonctions. Leur traitement est de 2,400 fr. au moins et de 5,000 fr. au plus.

— V. CONTRÔLEUR À LA FABRICATION DES MÉDAILLES. Par édit du mois de juin 1696, Louis XIV créa un *conseiller contrôleur et garde des médailles et jetons*. Cet office fut uni à celui de directeur de la Monnaie, par arrêt du conseil du 3 novembre 1696. Après la Révolution française, la fabrication des médailles et jetons fut confiée à un directeur spécial, sous la surveillance de l'administration des monnaies; cette fabrication se faisait au Louvre, et la direction de la monnaie des médailles était rattachée à la maison du roi. Sous l'Empire, ce fut M. Vivant-Denon qui en fut le directeur; il fut remplacé, sous la Restauration, par M. de Puymaurion, le dernier directeur. L'établissement fut réuni à la Monnaie de Paris par ordonnance du 24 mars 1832; les médailles ont été depuis fabriquées, de même que les monnaies, par le directeur de la Monnaie de Paris, sous la surveillance de l'Etat et conformément à un tarif qui a fixé le prix des médailles d'or et d'argent suivant leur poids, et celui des médailles de bronze d'après leur module. Pour l'exécution de l'ordonnance de 1832, afin d'assurer le service de surveillance que nécessitait la fabrication des médailles à l'entreprise, il fut créé un *contrôleur à la fabrication des médailles*, placé sous les ordres du commissaire adjoint de la Monnaie de Paris, et spécialement chargé de la direction et du contrôle de cette partie du service. Le *contrôleur de la fabrication des médailles* est nommé par le ministre des finances, sur la proposition du président de la commission des monnaies. Son

traitement est de 4,000 fr. Il est logé dans les bâtiments de l'hôtel. Il reçoit des mains du conservateur du Musée monétaire les coins nécessaires pour la fabrication des médailles, surveille leur emploi et constate leur état avant de les rendre au Musée. Si quelque accident grave survient à ces coins, et qu'ils ne puissent plus servir à une bonne fabrication, il en réfère aussitôt au commissaire adjoint, qui renvoie ces coins à la commission des monnaies, avec son avis, et provoque leur remplacement, s'il y a lieu. Le *contrôleur* tient, concurremment avec le conservateur, un registre d'ordre constatant le mouvement, entrée et sortie, des coins destinés à la fabrication. Il participe à la levée des flans d'échantillon qui sont envoyés à la commission des monnaies pour la vérification du titre; il signe le procès-verbal de cette opération et est dépositaire d'une des clefs de la caisse où restent déposés les flans jusqu'au moment de la notification du jugement sur leur titre. Ces flans, qui lui sont remis en compte, ne doivent être frappés qu'en sa présence. Il s'assure qu'ils sont bien blanchis et recuits. Il rend compte au commissaire des imperfections que pourrait présenter le monnayage des médailles de toute nature. Il signale les abus qui peuvent résulter de la négligence ou de l'incapacité des ouvriers et monnayeurs. Il veille à ce que le rodage des coins et viroles, et le polissage des coins aient lieu avec toute la précaution nécessaire par ces opérations délicates. Le *contrôleur* dresse, avant de remettre les médailles frappées au directeur, un procès-verbal constatant : 1° le nombre des flans sortis de l'armoire à trois clefs; 2° le nombre des médailles qui ont péri au travail ou qui ont été déformées en raison de leur imperfection; 3° le nombre des médailles admises pour être livrées à la vente, et dont il a été fait remise au directeur. Ce procès-verbal est signé par le *contrôleur*, le directeur et le commissaire, qui en envoient une expédition à la commission des monnaies. Le *contrôleur* doit s'assurer que toutes les médailles passées en délivrance ont été revêtues d'une marque indiquant la nature du métal de chaque médaille ou jeton (cette marque est produite par l'application d'un poinçon frappé par la tranchée). Il veille à ce que les médailles soient livrées aux prix des tarifs, suivant qu'elles ont été frappées avec les coins de l'Etat ou avec ceux des particuliers, afin que le Trésor ne soit frustré d'aucune partie de ses droits sur les fabrications, et que les particuliers eux-mêmes, auxquels il est fait une remise sur les frais de fabrication, quand ils ont fourni les coins, ne soient pas exposés à perdre ce bénéfice par l'application du tarif de l'Etat à leur détriment.

Il n'existe pas de *contrôleur* au change pour le service des médailles, les opérations de comptabilité en matières et en espèces étant centralisées aux bureaux du change pour ce qui concerne tous les services du directeur de la fabrication de la monnaie. Les renseignements nécessaires au *contrôleur* du change pour établir ses comptes, en ce qui intéresse les recettes et les dépenses du service des médailles, lui sont fournis par le commissaire adjoint de la Monnaie de Paris. Il n'en est pas moins fâcheux que les rapports du public avec la direction, pour la fabrication des médailles, ne reçoivent pas, comme pour les monnaies, la sanction et la garantie résultant de la présence et de l'intervention d'un agent du contrôle de l'Etat, et que les factures délivrées par l'entrepreneur ne soient pas, comme les bons de monnaies, revêtues d'une signature qui en certifie la sincérité.

— VI. *CONTRÔLEUR À LA FABRICATION DES TIMBRES-POSTES.* Depuis le 2 avril 1851, la fabrication des timbres-postes a été livrée à l'entreprise, comme celle des monnaies. Cette assimilation a obligé le gouvernement à exercer sur cette fabrication une surveillance égale à celle dont les espèces sont l'objet. La commission des monnaies a donc été investie des mêmes droits, devoirs et attributions qui lui incombent pour les autres services dépendant de cette administration. Elle a institué un *contrôleur*, qui est sous ses ordres immédiats, et qui réunit, pour la fabrication des timbres-postes, les attributions du commissaire des monnaies, du *contrôleur* au change et du *contrôleur* au monnayage. Il exerce même des fonctions analogues à celles du *contrôleur* de la fabrication des coins et poinçons, en surveillant toutes les opérations relatives à la confection des formes destinées à l'impression des feuilles de timbres, à la reproduction des types par le balancier et le bain galvanique. Il est détenteur des clefs des ateliers de la fabrication, dont la police lui appartient; s'il s'y commet quelque délit, il doit en dresser procès-verbal et en envoyer dans les vingt-quatre heures une expédition au président de la commission des monnaies, avec lequel il correspond directement pour tous les détails du service. Il est gardien du type original des timbres. Il assiste au tirage des matrices au balancier, en constate le nombre et se fait remettre le type aussitôt que l'opération du tirage est terminée. Il rebute celles de ces matrices qui seraient défectueuses et les soumet à l'examen d'un des commissaires généraux et d'un agent supérieur de l'administration des postes, qui prononcera leur destruction s'il y a lieu. Le balancier servant au tirage des matrices doit, en dehors des

opérations, être constamment fermé par un collier à cadenas, dont la clef reste entre les mains du *contrôleur*. Ce fonctionnaire constate sur un registre spécial le nombre des matrices obtenues au balancier qui sont laissées entre les mains de l'entrepreneur de la fabrication, ou le nombre de celles qui ont été retirées comme défectueuses. Il suit, autant que possible, l'opération, qui consiste à disposer les matrices par feuilles, et constate le nombre de planches ainsi préparées. Il assiste à l'immersion des planches dans le bain galvanique, et constate les résultats de cette opération. Le *contrôleur* veille à ce que les planches, à la sortie du bain, soient ajoutées sur leurs plates-formes particulières, et il ne doit pas les perdre de vue jusqu'au moment où elles sont mises en état de fonctionner. Une fois terminées, ces formes sont renfermées dans une armoire à deux clefs, dont l'une est aux mains de l'entrepreneur et l'autre reste entre celles du *contrôleur*, qui, sur le vu des commandes de la poste, transmet par la commission des monnaies, extrait de l'armoire les formes nécessaires à la fabrication. Le *contrôleur* reçoit le papier destiné à l'impression des timbres-poste, le compte, le vérifie, s'assure que le papier est bien celui qui convient à la fabrication de chaque nature de timbres, et en prend charge sur un registre spécial. Avant de remettre par compte ces feuilles aux ouvriers chargés de leur impression, il les marque, dans un des angles, d'un poinçon spécial; il surveille leur emploi aux presses typographiques et s'assure que chaque ouvrier lui rend exactement le nombre de feuilles qu'il a reçu. L'impression terminée, le *contrôleur* prend en charge toutes les feuilles de timbres qui lui sont remises, quel que soit leur état, et il en constate le nombre sur ses registres; il doit ensuite les vérifier une à une et s'assurer qu'elles sont bien imprimées et ne présentent aucune défectuosité; il met de côté celles qui lui paraissent devoir être rebutées, pour être soumises à un commissaire général et à un agent supérieur de l'administration des postes, qui, après les avoir examinées conjointement, prononcent leur admission ou leur destruction. Le *contrôleur* fait directement la remise des feuilles de timbres à l'administration des postes, qui lui en donne décharge. Il exerce sa surveillance sur tous les ateliers de fabrication, aussi bien sur celui de l'imprimerie que sur ceux du gommage, du séchage et du pointillage. Les registres du contrôle doivent être tenus constamment à jour, de telle sorte que la situation de l'entrepreneur de la fabrication puisse être à chaque instant vérifiée. Il dresse à la fin de chaque mois un bordereau rétrospectif des fournitures de timbres de toute nature livrés à la poste; cet état, transmis à la commission des monnaies, sert à établir le montant des sommes à mandater au profit de l'entrepreneur de la fabrication.

Le *contrôleur* veille à ce qu'aucune personne étrangère aux travaux ne puisse, sans une autorisation de l'administration des monnaies, pénétrer dans l'intérieur des ateliers de timbres-postes. La fabrication des timbres ayant pris une grande extension, l'administration des monnaies a dû nommer un second *contrôleur* de ce service, chargé des mêmes attributions que son collègue. Ces fonctionnaires sont nommés par le ministre des finances, sur la présentation du président de la commission des monnaies; leur traitement est de 2,500 fr. au moins et de 4,000 fr. au plus; ils sont logés dans les bâtiments de l'hôtel des Monnaies de Paris.

— VII. *CONTRÔLEUR À LA FABRICATION DES COINS ET POINÇONS.* La reproduction des coins de monnaies et celle des poinçons de la garantie étant confiées à un entrepreneur qui porte le nom de graveur général et a ses ateliers dans l'hôtel des monnaies de Paris, la commission des monnaies exerce sur ses opérations un droit de contrôle analogue à celui qu'elle a sur les monnaies, les médailles et les timbres-postes. La surveillance de ce service est confiée à un fonctionnaire qui est en quelque sorte le délégué de la commission, et qui prend le titre de *contrôleur à la fabrication des coins et poinçons*. Il est nommé directement par le président de la commission des monnaies, touche un traitement de 4,000 fr. et est logé dans l'hôtel des Monnaies de Paris.

Il surveille, sous les ordres de la commission, et vérifie tout ce qui est relatif à la confection des coins et viroles monétaires, ainsi que des poinçons et bigornes du service de la garantie. Il tient tous les registres concernant la comptabilité des coins et poinçons, depuis le moment de leur frappe jusqu'à celui de leur remise au domaine, après déformation, lorsqu'ils sont hors de service. Il est dépositaire des clefs qui ferment les colliers des balanciers mis à la disposition du graveur général pour la frappe des coins et poinçons. Il surveille cette opération et constate le nombre et la nature des coins et poinçons obtenus. Il est dépositaire de l'une des trois clefs de l'armoire renfermant les originaux des coins monétaires et des poinçons de la garantie, ainsi que de celle où sont renfermés lesdits coins et poinçons de service. Il assiste, conjointement avec un des membres de la commission et le graveur général, à l'épreuve préalable à laquelle sont soumis les coins et poinçons, de même qu'à leur défor-

mation ou biffage après qu'ils ont été mis au rebut. Il dresse les procès-verbaux de ces opérations et y appose sa signature simultanément avec les fonctionnaires qui y ont assisté. Il vérifie, quant aux empreintes, aux différents, lettres monétaires et modules, les coins livrés par le graveur général, et il en fait la remise à la commission, qui les expédie aux commissions des monnaies pour le service de leurs établissements respectifs. Il en est de même pour les poinçons et bigornes destinés aux bureaux de garantie. Il vise et certifie tous les mémoires des fournitures faites par le graveur général à la commission des monnaies, à l'administration des contributions indirectes, pour le service des bureaux de la garantie en France, et au gouvernement de l'Algérie pour les bureaux de cette colonie. Il fait la remise au domaine des coins déformés, qui lui ont été renvoyés après qu'ils ont été reconnus hors d'état de servir.

Il y avait autrefois dans chaque monnaie un graveur ou *tailleur* particulier, chargé de la reproduction des coins ou carrés, dont les types lui étaient fournis par le graveur ou *tailleur* général des monnaies. Charles IX, par lettres données à Paris le 29 octobre 1572, créa Germain Pilon conducteur et *contrôleur* général en l'art de sculpture sur le fait des monnaies et revers d'iceles; mais la cour des monnaies vit d'un très-mauvais œil la création de cette nouvelle charge, qui lui semblait faire double emploi avec celle de *tailleur* général des monnaies; elle adressa même à ce sujet des remontrances au roi (5 mai 1573), représentant que la nouvelle charge était inutile et de nul effet, « venant seulement à la foule et diminution des finances. » Nonobstant, le roi envoya, le 3 juin suivant, des lettres de jussion pour faire recevoir G. Pilon, et ce ne fut que le 3 août que les lettres de provision de cet artiste furent enregistrées. Après ces difficultés préliminaires, Germain Pilon parut avoir joui paisiblement de son office, qui consistait à fournir les modèles en cire à l'effigie du roi pour les monnaies et à veiller à ce que les coins taillés par le graveur général fussent bien conformes de tous points à ces modèles. Après la mort de Germain Pilon, qui eut lieu en 1590, son fils Gervais fut pourvu de son office par le duc de Mayenne, malgré tous les efforts de la cour des monnaies pour faire supprimer la charge de *contrôleur* général des effigies; elle déclara même, le 23 mars de la même année, que, malgré les lettres de jussion, elle ne devait point procéder à la vérification des lettres de provision dudit *prétendu* office, et deux années s'écoulèrent sans que Gervais Pilon fût de nouvelles tentatives pour se faire reconnaître en la qualité qu'avait eue son père. Le 13 avril 1592, il revint à la charge avec de nouvelles lettres de jussion; nouveau refus de la cour, qui décide que des remontrances seront faites au duc de Mayenne, et délègue vers ce prince Jean Regin, président, Robert Béquet et Jean Favier, généraux des monnaies, et Denis Godefroy, avocat général, pour lui représenter que « l'état de *contrôleur* général des effigies des monnaies de France » n'était point un office, mais seulement une *commission* dont le feu roi avait gratifié le père dudit Gervais Pilon, « pour l'excellence qu'il avait en l'art de sculpture, » et qu'elle devait être supprimée après sa mort. Le duc de Mayenne se contenta de prier la cour des monnaies de « le recevoir et de faire quelque chose pour l'amour de lui. » Le 14 décembre, Gervais Pilon adressa une nouvelle requête, et, après mille formalités, fut enfin reçu le 15 janvier 1593. Cependant Henri IV avait accordé de son côté, en 1590, la charge vacante par le décès de Germain Pilon à Nicolas Damfrye, puis à son frère Philippe, appelé Damfrye le jeune. Cela ne l'empêcha pas, après son entrée à Paris, de donner, le 17 avril 1594, des lettres pour conférer le même emploi à Gervais Pilon, qui les présenta le 19 août suivant. La cour des monnaies, qui cherchait toujours une occasion pour faire supprimer un emploi qu'elle regardait comme une sinécure, décida qu'elle adresserait au roi des remontrances à ce sujet. Mais ses espérances furent encore déçues. Philippe Damfrye, qui avait été pourvu du même office à Tours en 1590 (Henri IV était alors à Chauny), en disputa la possession à Pilon. Avant que la difficulté fût résolue, Gervais Pilon mourut, et, le 31 octobre 1595, le roi rendait une déclaration explicite en faveur de Philippe Damfrye, qui fut reçu le 7 juin 1596, après une très-vive opposition de la cour des monnaies. Il mourut au commencement de l'année 1604, et, le 11 mars, Jean Pilon, autre fils de Germain, présenta des lettres du roi, en date du 11 février, lui accordant l'office de *contrôleur* général des poinçons et effigies, vacant par le décès de Philippe Damfrye. Mais le roi, qui, l'année précédente, avait été frappé du mérite de la médaille frappée à l'occasion de son mariage par Guillaume Dupré, ayant appris d'ailleurs que le défunt, à qui il avait permis de disposer de sa charge, avait eu l'intention de la résigner à Dupré et avait même reçu de lui de l'argent à ce sujet, le roi, disons-nous, révoqua, le 7 octobre, les provisions expédiées le 11 février à Jean Pilon et donna cet emploi à Guillaume Dupré. Cependant, après diverses péripéties soulevées par les réclamations de Jean Pilon, un arrêt du con-

seil du 31 janvier 1606 décida, pour mettre tout le monde d'accord, que Dupré et Pilon exerceraient ensemble l'office de *contrôleur* des effigies, à charge de suppression de l'un des deux offices à la mort du titulaire. Jean Pilon mourut au commencement de 1617, et Guillaume Dupré, par lettres du 27 février de la même année, qui ne furent enregistrées que le 27 mars 1624, d'après des lettres de jussion du 31 janvier précédent, demeura seul titulaire de son office. Ainsi disparut l'office de *contrôleur* général des effigies des monnaies de France, qui se trouva réuni, dans la personne de G. Dupré et de ses successeurs, à celui de *tailleur* général des monnaies.

— VIII. *CONTRÔLEUR DE LA GARANTIE.* Fonctionnaire attaché à chaque bureau de garantie, chargé d'appliquer sur les ouvrages d'or et d'argent le poinçon du bureau et le signe indicatif du titre ou telle autre marque dont ces ouvrages doivent être revêtus. Il est nommé par le ministre des finances, sur une proposition concertée entre le directeur général des contributions indirectes et le président de la commission des monnaies. Il n'y a pas de *contrôleur* titulaire dans tous les bureaux de garantie; dans les plus importants, il y en a plusieurs; à Paris, le service de la garantie comprend 52 *contrôleurs* ou autres agents de la marque et de la perception; les bureaux de Lyon, Marseille, Bordeaux et Besançon comptent également plusieurs employés auxiliaires. Dans les localités où le service de la garantie est de peu d'importance, les fonctions de *contrôleur* sont déléguées à un fonctionnaire de l'administration des contributions indirectes.

Le *contrôleur* transcrit, sur un registre spécial, coté et parafé, l'extrait qui lui est remis par le receveur, et, conjointement avec ce fonctionnaire et l'essayeur, il retire de la caisse à trois clefs les poinçons nécessaires à la marque de chacun des objets qui lui sont présentés et les applique en présence du propriétaire et de ses collègues. La surveillance générale du service du bureau de garantie lui appartient, ainsi que celle des opérations de l'essayeur et du receveur. Il vise tous les états de recette et de dépense du bureau, et son droit de contrôle s'étend, en outre, sur tous les établissements dans lesquels se fabriquent ou se vendent les ouvrages d'or et d'argent, sur toutes les personnes qui participent à ces ventes ou fabrications. Il correspond avec l'administration des contributions indirectes pour les questions relatives au service, au personnel et à la comptabilité, et avec le président de la commission des monnaies pour les questions d'art et de titre, la fabrication, l'entretien et l'application des poinçons, etc. Il est tenu d'avoir un registre où il consigne avec la plus grande exactitude tout le détail de ses opérations; à l'expiration de chaque trimestre, il en adresse un extrait à chacune des administrations chargées du service de la garantie, conformément aux règles tracées par ces administrations.

— Théâtre. Le *contrôleur* est, comme l'indique son nom, l'employé chargé du contrôle à l'entrée d'une salle de spectacle. C'est lui qui doit recevoir les billets pris au bureau par les spectateurs payants, les coupons de location, les coupons gratuits, examiner si ces billets et ces coupons sont authentiques, si la date en est exacte, et indiquer aux personnes qui les lui présentent l'endroit où se trouve la place qu'elles doivent occuper. C'est au *contrôleur* que le spectateur, s'il éprouve quelque difficulté dans l'occupation de cette place, doit s'adresser pour effectuer sa réclamation et se faire faire justice. Les *contrôleurs* de nos théâtres, malheureusement assez peu polis de leur nature, pleins de roideur, de morgue et de hauteur, rendent parfois ces réclamations assez difficiles.

Il y a généralement dans nos théâtres deux *contrôleurs* : un *contrôleur* en chef, qui a la haute main et qui est particulièrement chargé du service des premières places; et un second *contrôleur*, occupé de tout ce qui concerne les places secondaires. Avec eux réside un troisième personnage, mais dont l'influence est nulle quant à ce qui se passe dans le théâtre : ce personnage muet, mais dont l'importance n'échappera à personne, est le *contrôleur* de l'administration des hospices, chargé par celle-ci de contrôler ses deux confrères. On sait en effet que les théâtres payent une lourde redevance à l'assistance publique, redevance proportionnelle qui ne s'élève pas à moins de 11 pour 100 de la recette brute, et c'est pour éviter d'être frustrée par les *impresarii* qu'elle place un employé de son choix auprès des *contrôleurs* des théâtres, pour surveiller et constater l'état de la recette de chaque jour.

CONTRONE, bourg du royaume d'Italie, dans la principauté Citérieure, district et à 16 kilom. S.-E. de Campagna, sur le versant du mont Alborno; 2,000 hab. Abbaye; château royal.

CONTRÔ-STIMULANT, ANTE adj. (kontro-sti-mu-lan, an-te — de l'ital. *contro*, contre, et de *stimulant*). Méd. Se dit des remèdes qui ralentissent l'action vitale et combattent l'état de stimulation : *Des remèdes* CONTRÔ-STIMULANTS.

— s. m. Médicament contro-stimulant : Un CONTRÔ-STIMULANT. Employer des CONTRÔ-STIMULANTS. La théorie des CONTRÔ-STIMU-

LANTS a donné lieu à un grand nombre d'expériences. (Guers.)

CONTRO-STIMULATION s. f. (kon-tro-sti-mu-la-si-on — de l'ital. *contro*, et de *stimulation*). Méd. Etat opposé à la stimulation : *L'école de Rasori ne considère pas la CONTRO-STIMULATION, ainsi que l'asthénie, comme un état négatif.* (Guers.)

CONTRO-STIMULISME s. m. (kon-tro-sti-mu-li-sme — de l'ital. *contro*, contre, et de *stimulisme*). Méd. Système médical fondé sur l'hypothèse que toutes les maladies, étant produites par l'excès de stimulus, doivent être combattues par les contro-stimulants.

— **Encycl.** « Vers le commencement de ce siècle, dit M. Trousseau, les théories du réformateur Brown pénétrèrent sur le continent; l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et la France furent saisies de la même idée, et toutes quatre l'exploitèrent, chacune à son point de vue et avec son génie particulier. Mais c'est en Italie que le *nervosisme* et le *brownisme* ont eu sur la pathologie, et principalement sur la matière médicale, l'influence la plus marquée. » La doctrine du *contro-stimulisme* est, en effet, un *brownisme italien*; elle s'est aussi appelée *doctrine italienne* ou *doctrine du contro-stimulus*; elle est un brownisme retourné, selon l'expression pittoresque de M. Trousseau. Comment s'opéra cette transformation? C'est ce qu'il faut expliquer en peu de mots.

Du moment qu'il fut admis en principe que la physiologie et la pathologie sont la base de la thérapeutique; que le traitement d'une maladie quelconque doit être logiquement déduit de l'idée qu'on se forme de sa nature, de ses phénomènes intimes, de ses causes; dès ce moment, disons-nous, toutes les recherches des médecins durent avoir pour but principal de déterminer les lois de la vie, la nature et le mode de génération des affections morbides. Dès lors aussi, toute médication dont les effets pouvaient s'expliquer suivant les idées physiologiques du jour fut censée rationnelle. Telle est la pensée qui guida les réformateurs modernes et qui engendra les doctrines organo-physiologiques de Haller et de Brown, de Hahnemann, de Broussais, etc.; mais c'est à Brown qu'il faut remonter pour comprendre les origines de la doctrine italienne.

« A la fin du dernier siècle, dit M. Renouard dans son *Histoire de la médecine*, la doctrine de Brown fut introduite en Italie. Rasori, qui l'avait étudiée en Angleterre, contribua beaucoup à la répandre. Cette doctrine reconnaissait dans toutes les maladies un fonds de faiblesse ou d'asthénie; à peine sur cent espèces morbides y en a-t-il trois, d'après la table de Linch, qu'on puisse regarder comme provenant d'un excès de vitalité ou d'incitabilité. Par contre, tous les médicaments, tous les modificateurs de l'économie sont censés des stimulants; et l'art du médecin consiste uniquement, d'après ce système, à proportionner la force de la stimulation au degré d'asthénie du malade. La science et la pratique médicale sont réduites par là à leur plus haut degré de simplicité, ce qui explique la rapide propagation d'un tel système. Cependant Rasori lui-même s'aperçut ou crut s'apercevoir, au bout de quelques années de pratique, que certains modificateurs n'agissaient pas par stimulation, mais bien par sédation ou contro-stimulation, et qu'un bon nombre de maladies étaient basées, non sur un abaissement de la force vitale, mais sur son exaltation. Dès lors il put se poser à son tour en réformateur, et l'Italie, de même que la France et l'Angleterre, eut sa doctrine médicale indigène, qui s'éleva sur la ruine, l'exclusion de toutes les autres. » Ainsi, dans le räsorisisme, la diathèse sthénique établie par Brown prend le nom de diathèse du stimulus, l'asthénie celui de diathèse du contro-stimulus. Mais ces deux diathèses subissent une mutation plus importante que le changement de nom. La première, la plus rare pour Brown, devient la plus commune pour les Italiens; la seconde, qui, pour le réformateur écossais, présidait à presque toutes les maladies, n'en caractérise plus qu'un petit nombre.

Pour arriver à cette conclusion, en partant d'une donnée thérapeutique, il fallait arriver à nier ce que la médecine humoriste des anciens temps avait regardé comme un fait avéré; il fallait nier la spécificité d'action des médicaments. C'est, en effet, ainsi que l'entendent les médecins italiens. Giacomini, professeur de clinique à l'université de Padoue, un des élèves les plus éclairés de Rasori, s'exprime très-nettement à cet égard. « Les anciens, dit-il, s'étaient formés des idées *a priori* sur les propriétés des médicaments. Ils avaient établi des classes, des genres, des espèces, dans lesquels ils faisaient entrer arbitrairement tels ou tels médicaments, en leur attribuant telle ou telle vertu. Ces classifications, ces attributs ont passé jusqu'à nous et ont été reçus sans contrôle dans les écoles. Ainsi les anciens avaient des remèdes dits altérants, apéritifs, discutifs, atténuants, épanouissants; d'autres antispasmodiques, antigoutteux, antiscrofuleux, antiscorbutiques, etc.; d'autres, enfin, somnifères, calmants, expectorants, emménagogues, toniques, etc. Qui ne voit l'ineptie d'un pareil système? Qu'est-ce qu'un remède antispasmodique, par exemple? Un médicament, disait-on, qui apaise un mouvement désordonné des muscles. Mais ce

mouvement est un symptôme qui peut émaner de conditions pathologiques diverses. Comment pouvez-vous, en conséquence, le combattre si vous ne vous adressez pas à sa source? Or sa source exige, le plus souvent, une tout autre médication que celle des antispasmodiques. L'expulsion des vers intestinaux, l'incision des gencives vous arrêtent, dans quelques cas, les spasmes ou les convulsions; la saignée vous produit le même effet dans d'autres, etc. Donc la lancette, les purgatifs, etc., seraient, en ce sens, des remèdes antispasmodiques! » Plus loin, l'auteur s'attaque aux toniques, et l'on voit poindre l'idée de la contro-stimulation. « Les auteurs admettent une classe de remèdes toniques ou corroborants. On appelle ainsi des substances qui doivent donner de la force à la fibre animale et corroborer la constitution. Mais pourquoi le malade est-il faible? Il est faible sans doute parce qu'il est malade. Or la faiblesse est un effet de presque toutes les maladies. Quel est donc le médecin philosophe qui videra à fortifier le malade plutôt que de s'occuper à combattre la maladie? Un homme atteint de pneumonie, d'encéphalite, est faible; car il n'a pas la force de se mouvoir ni de parler. Pourquoi donc ne lui prescrivez-vous pas les toniques? Vous lui tirez des quantités énormes de sang, au contraire, et ces soustractions, qui auraient, dans l'état de santé, affaibli l'athlète le plus vigoureux, lui donnent la force, la vie et la santé. C'est que la vigueur n'existe pas sans la santé, et tous les remèdes capables de rendre la santé sont, en ce sens, de véritables toniques. En conséquence, les véritables toniques directs n'existent pas dans le sens des anciens. » Après avoir ainsi fait justice des erreurs de l'humorisme, il fallait établir une physiologie, une pathologie et une thérapeutique nouvelles.

La physiologie du médecin italien est des plus simples, mais elle porte l'empreinte de cet esprit étroit qui régnait dans la science physiologique de son temps. Pour les Italiens, il existe au sein de l'organisme une force inhérente à l'organisme même, la vitalité; cette vitalité n'est, au reste, qu'une manière nouvelle de dénommer l'irritabilité de Haller et de Brown. « La force organique, ou la vitalité, considérée chez l'homme, dans les animaux et dans les plantes, n'est pas dépendante des forces chimiques, physiques, d'attraction ou autres, ni produite par elles, ni secondaire, ni d'accord avec elles. Elle est, au contraire, en opposition continue avec les mêmes forces, se règle d'après certaines lois qui lui sont propres, et contrairement à celles de la nature inorganique. Il existe une lutte incessante entre les forces physico-chimiques externes et la force vitale; la vie se maintient tant que par sa puissance elle peut vaincre, subjuguer et modifier les influences physico-chimiques. La vitalité, considérée comme force simple de la fibre animale et premier moteur de toute action vitale, ne peut s'altérer que dans le degré, c'est-à-dire en s'élevant au-dessus du rythme normal (c'est ce qui constitue l'hypersthénie) ou en descendant au-dessous de ce point (c'est ce qui constitue l'hyposthénie). Le mouvement vital ou l'excitation est un effet de la réaction de la vitalité à l'impression des stimulus; il s'offre à nos sens dans toutes les fonctions de l'organisme et plus ou moins modifié par l'intervention des différentes causes qui le produisent; il doit non-seulement participer des altérations propres de la vitalité qui le détermine, mais encore des modifications nombreuses qui lui impriment les stimulus divers et la structure particulière des organes. Les altérations du mouvement vital ne sont ni deux, ni trois, mais infinies, et aussi variables que la nature des influences qui le déterminent. » Voilà pour la physiologie; dans leur classification pathologique, les Italiens atteignent un degré de simplicité plus grand encore. Selon ces médecins, deux classes de maladies : 1^o celles que Thomasini appelait instrumentales et que les modernes préfèrent appeler mécaniques; 2^o les maladies vitales ou dynamiques. Il est assez facile de concevoir les premières; ce sont des maladies dans lesquelles les tissus sont lésés dans leurs propriétés vitales. L'empoisonnement est le type des maladies du premier genre; les fièvres, les hydropisies et toutes les diathèses vitales se rapportent au second. Mais ici, tout devient obscur. Si l'excitabilité ou la vitalité, seule propriété vitale avouée par les médecins italiens, ne peut éprouver d'altération qu'en plus ou en moins, il ne saurait y avoir que deux sortes de maladies vitales : celles dans lesquelles la vitalité a dépassé le rythme normal, les maladies par hypersthénie; celles dans lesquelles la vitalité est inférieure à son rythme normal, maladies par hyposthénie. A cette classification doit donc répondre une division parallèle des modificateurs thérapeutiques; aux maladies vitales on ne saurait opposer que deux espèces de modificateurs : les hyposthénisants ou contro-stimulants aux maladies hypersthéniques, et les hypersthénisants ou stimulants aux maladies hyposthéniques. Jusqu'à présent la doctrine italienne n'est qu'une traduction de celle de l'Écossais Brown; mais Brown reconnaissait les maladies à l'asthénie, tandis que Rasori et ses successeurs regardent cette faiblesse indirecte comme une chimère et ramènent toutes les maladies à l'hypersthénie.

Il serait injuste, toutefois, de penser que les

efforts de l'école italienne se sont concentrés sur ce point logmatique presque puéril, et que le seul résultat auquel elle soit parvenue se borne à ce retournement de la doctrine brownienne. Les Italiens ont multiplié les recherches de thérapeutique expérimentale, et sont arrivés à préciser avec un soin rigoureux l'action des médicaments à diverses doses et au sein des conditions les plus dissimulables. C'est là leur véritable mérite, et c'est en cela que consiste le service inattendu qu'ils ont rendu à la thérapeutique et à la matière médicale.

« Toute substance appliquée sur la fibre vivante, dit l'école italienne, produit d'abord une impression, un trouble, par son poids, son volume, sa forme, ses affinités; en un mot, par ses qualités mécaniques, physiques ou chimiques. Cette impression est proportionnelle à ces mêmes qualités, et mesurée par leurs degrés. En réfléchissant à ces effets physico-chimiques, on voit que, dans le corps vivant, ils disparaissent quand la substance entre dans l'assimilation organique. Alors elle perd ses propriétés physico-chimiques et en acquiert de totalement différentes; ces dernières, nous les appelons dynamiques. » Voilà un premier point que l'école italienne a eu le mérite de mettre en lumière. « Indépendamment de l'action mécanico-chimique, chaque substance médicinale produit des effets sensibles très-divers chez les différents individus, et chez le même individu en des temps divers et en différentes circonstances. Ces effets sont même quelquefois opposés les uns aux autres. La saine logique enseigne cependant que si une substance a manifesté une action donnée, cette action doit être toujours la même tant que sa composition n'a point changé; l'augmentation ou la diminution de la dose doit faire augmenter ou diminuer la quantité d'action. Elle apprend également que si, à cette action, s'en joint une autre de nature diverse, l'effet qu'on en obtiendra doit être compliqué ou modifié. » C'est une vérité incontestable et que l'école italienne a précieusement fait ressortir. L'action d'un médicament varie suivant les individus et suivant les doses. Voici le sulfate de magnésie, qui, dans certains cas, va se révéler à nous par des propriétés purgatives; dans d'autres cas, ce même médicament arrêtera la diarrhée. Voici le tartre stibié, qui, suivant la dose administrée, provoquera des vomissements sans sueur, de la sueur sans vomissement, de la sédation, de l'expectoration, des pustules ou des selles. Est-ce à dire que le tartre stibié soit tout à la fois un sudorifique, un antiémétique, un émetique, un expectorant, un purgatif, un altérant, un sédatif, etc.? Evidemment non; mais il y a, dans tout médicament, une action primitive, propre à chaque remède, et des modifications que plusieurs circonstances étrangères ou propres à l'individu peuvent faire subir à cette action, ce qui donne lieu à des effets secondaires et divers.

L'expérience démontre, de plus, que tout médicament, pour exercer une action générale ou dynamique sur l'économie vivante, doit être introduit dans le torrent de la circulation, en un mot, passer par le sang. Mais, suivant l'école italienne, le sang n'est pas un modificateur de la vitalité des organes; il n'est qu'un stimulant plus ou moins actif. Il n'est pas permis, d'ailleurs, de supposer que le médicament porte son action primitive sur le sang et n'agisse que secondairement sur les organes. Comment expliquerait-on alors que tel médicament portera son action sur les glandes, tel autre sur l'intestin, tel autre sur la peau, tel autre sur la vessie, etc.? L'action dite élective n'est plus explicable si l'on admet que les médicaments agissent d'abord sur le sang et modifient ce fluide lui-même. Evidemment, l'action élective ne dépend que de la structure et des autres conditions anatomiques, physiques ou chimiques, propres à chacun de nos organes. Le médicament n'agit que sur l'organe, ou plutôt sur la vitalité de la fibre organique, et on doit définir médicament « toute substance capable de changer d'une manière plus ou moins durable la manière d'être de l'organisme vivant, après être entrée dans l'assimilation organique. » Mais ce changement lui-même n'est que « la réaction de la vitalité à l'impression du médicament; c'est là ce qui constitue l'effet primitif, intrinsèque et constant du médicament. » Si, d'autre part, ainsi que nous l'avons vu, la vitalité d'un organe ne peut être modifiée qu'en plus ou en moins, l'effet dynamique d'un médicament sera double : il déprimera la vitalité et la fera descendre au-dessous du type normal (ce sera le contro-stimulant); ou il excitera la vitalité et la portera à un degré supérieur (ce sera le stimulant). A ces deux classes de médicaments, les autorités de l'école italienne joignent encore, de nos jours, un troisième ordre de médicaments, ceux qui n'appartiennent ni à la première ni à la seconde classe, qui ne sont ni hyposthénisants ni hypersthénisants. Leur action est obscure et inexplicable; à cette classe se rattachent les spécifiques que les premiers promoteurs de la doctrine italienne, Rasori, Thomasini et quelques autres, ne semblaient pas admettre.

Etudions maintenant, selon la doctrine italienne, les deux grands ordres de médicaments auxquels elle emprunte sa thérapeutique.

L'expérience clinique de l'action des médicaments hypersthénisants fut, pour Rasori, l'origine d'une importante découverte

thérapeutique que les médecins italiens de son école exaltent avec ostentation et qui vaut, en effet, au fondateur de la doctrine, la réputation dont il jouit encore en France et dans d'autres pays. Si l'on examine l'action des substances excitantes sur l'économie vivante chez l'homme sain, on ne tarde pas à s'apercevoir que l'administration répétée de ces substances provoque dans l'organisme un état d'éréthisme qui a pour conséquence, ou le dépérissement du sujet, ou une *assuétude* qui devient une seconde nature; c'est ainsi qu'agissent les substances alcooliques chez les ivrognes qui succombent à leurs excès répétés, ou s'accoutument à l'excitation répétée, au point que l'excitation même ne se produit plus; c'est ainsi que les Orientaux arrivent à consommer de grandes quantités d'opium. Chez l'homme malade, un phénomène analogue se produit. Si le malade est en état d'asthénie, la substance excitante dont il fera usage aura pour effet primitif de remonter la vitalité à son type normal avant de produire aucun effet sensible, en sorte que l'excitant n'excitera pas; en sorte, enfin, que l'état asthénique produira chez le malade une *tolérance* exceptionnelle et passagère. En réalité, l'expérience clinique a démontré péremptoirement l'existence de ce fait singulier, et l'on a vu des malades supporter les actions répétées de doses médicamenteuses qui, dans l'état sain, auraient provoqué chez eux des désordres sérieux.

Les médecins italiens, forts de cette théorie, ne craignent donc pas d'administrer à doses progressives et croissantes les substances hypersthénisantes lorsqu'il s'agit de combattre l'asthénie; mais on conçoit de prime abord que le premier inconvénient de cette pratique est d'exposer les malades aux plus sérieux dangers, si ce qu'ils appellent la faiblesse apparente, la faiblesse des organes, était prise pour une asthénie véritable. Les médecins italiens font avec soin cette distinction. Ainsi que nous le disions plus haut, dans une fluxion de poitrine aiguë, franche, le malade semble abattu; il est faible, parce qu'il est malade; mais cette faiblesse n'est qu'apparente; elle constitue si peu l'asthénie, que les excitants seraient ici extrêmement funestes. En général, la faiblesse ne doit pas être confondue avec l'asthénie, car elle existe dans presque toutes les maladies, qu'elles soient asthéniques ou hypersthéniques.

Quant aux médicaments hyposthénisants ou contro-stimulants, ils sont opposés, par leurs propriétés dynamiques, aux hypersthénisants. Rasori se proposa pour but principal la séparation de ces deux ordres d'agents modificateurs, et ses successeurs le suivirent dans cette voie. Sans s'arrêter aux phénomènes partiels de spasmes et d'excitations locales, il appela contro-stimulant tout médicament qui a pour effet de déprimer la vitalité de la fibre animale, et, sous ce rapport, il eut à déclasser un grand nombre de médicaments. C'est ainsi que la classe des contro-stimulants compta la grande majorité de nos médicaments, et que les stimulants restèrent en très-petit nombre.

Telle est, en résumé, la doctrine italienne du *contro-stimulisme*. Examinons actuellement par quels côtés sérieux elle s'est recommandée à l'attention des médecins éclairés de ce siècle, et par quelles erreurs elle s'est attiré la répugnance des autres. La doctrine italienne ne reconnaît aux médicaments qu'une action générale : déprimer ou surexciter la vitalité. Là est sa première erreur. Lorsqu'une substance active, un poison, par exemple, est introduite dans l'économie, elle y produit bien une action générale déprimante ou excitante, mais en outre elle produit des effets spéciaux, et, pour bien dire, morbides. L'opium peut exciter, il est vrai, selon la doctrine italienne, mais il fait dormir; il produit par lui-même un phénomène spécial : le sommeil opiatique.

« L'opium, dit M. Trousseau, est un narcotique, et le narcotisme n'est ni une sédation ni une stimulation générale, pure et simple; c'est un effet tout spécial, un effet opiatique. Si vous le décomposez, vous y trouverez un peu tout. »

Les médecins italiens, en portant leur attention sur les médicaments contro-stimulants, les ont regardés comme absolument privés de propriétés excitantes. Rasori, qui s'appuyait dans l'expérience clinique sur la loi de tolérance morbide qu'il avait démontrée, employait à doses petites, mais fréquemment répétées, des médicaments de toute espèce. Il s'aperçut alors que plusieurs de ceux qui avaient été regardés comme des stimulants agissaient, au contraire, comme hyposthénisants et pouvaient s'opposer directement aux maladies caractérisées par l'hypersthénie la plus franche. C'est ainsi qu'il appliqua, plus méthodiquement qu'on ne le faisait avant lui, la médication stibiée à la péripneumonie et à la pneumonie, inflammations franches s'il en fut. Mais il n'en propagea pas moins une erreur préjudiciable à sa doctrine. Le tartre stibié, ainsi que plusieurs des médicaments qu'il a rangés dans la classe des contro-stimulants, n'est réellement qu'un excitant; s'il paraît se comporter autrement, c'est précisément en raison des petites doses employées. Ces cas sont nombreux dans la thérapeutique de tous les jours. A petite dose, les médicaments se révèlent par leur action spéciale; à haute dose, par leur action générale. L'alcool et la rhubarbe sont toniques

à petite dose; ils sont purgatifs et relâchants à dose plus élevée. À haute dose, le colomel enflamme et irrite l'intestin, purge violemment; à petite dose, il est hyposthésisant et produit ses effets spéciaux : il est altérant. La digitale, le camphre, la magnésie, le bichlorure de mercure et tant d'autres médicaments qu'il serait trop long d'énumérer, se comportent de la même manière et se révèlent comme affectés de propriétés différentes, selon les doses et le mode d'administration. Il n'en reste pas moins à RASORI le mérite d'avoir fait connaître ce côté particulier de la question thérapeutique des doses, et dans la pratique des médecins de France, d'Angleterre et d'Allemagne, sa méthode s'est introduite comme elle méritait de l'être. Nous administrons aujourd'hui un assez grand nombre de médicaments, tantôt à dose massive, tantôt à dose petite, mais répétée, réfractée, pour adopter le langage médical. Dans ce dernier cas, les praticiens invoquent le nom de RASORI, et la méthode même porte le nom de méthode rasiénienne.

Le *contro-stimulisme* est passible d'un autre reproche plus grave encore. Il a nié l'action des médicaments sur la masse du sang. Pour éviter les erreurs de l'humorisme que Brown avait combattues, il est tombé dans l'excès contraire; mais cette erreur lui est commune avec bien d'autres écoles, et nous n'insisterons pas sur ce sujet.

Si l'on a compris l'esprit de la méthode italienne, on voit qu'elle est née d'une conception arbitraire en filiation directe avec le bromisme dont elle dérive. Mais comme sa thérapeutique se fonde, en fin de compte, sur l'expérience clinique, il arrive très-souvent, pour ne pas dire dans la totalité des cas, que sa pratique, conforme aux données de la saine tradition, ne pêche réellement que par l'interprétation qu'elle lui donne. On ne s'attache pas assez à faire ressortir ce point essentiel, que les différentes écoles dont les doctrines s'entre-choquent sur le terrain commun de la pratique ne diffèrent pas aussi essentiellement entre elles que le point de départ qu'elles ont choisi pourrait le faire supposer. En ce qui touche l'école italienne, qu'importe, dans le domaine de la pratique, que l'on confonde la syphilis avec les phlegmasies, si le mercure, proclamé comme un *contro-stimulant* doué de propriétés électives, est regardé comme indispensable dans le traitement de cette maladie? Qu'importe que les médecins italiens regardent la chlorose comme une phlegmasie des artères, s'ils admettent que le fer est un *contro-stimulant* vasculaire et cardiaque éminemment propre à guérir cette affection?

CONTRO-STIMULISTE s. m. Méd. Partisan du *contro-stimulisme* : Les *contro-stimulistes* ne s'occupent que de l'effet secondaire des médicaments quant à l'état morbide. (Guers.)

— Adjectiv. : Doctrines *CONTRO-STIMULISTES*.

CONTRO-STIMULUS s. m. (kon-tro-sti-mu-luss — de l'ital. *contro*, contre, et de *stimulus*). Méd. Etat contraire à l'état de stimulation, d'excitation.

CONTROUVÉ, ÉE (kon-tro-u-vé) part. passé du v. *Controverser* :

Un fait donné pour vrai peut être *controuvé*.
C. DELAVIGNE.

CONTROUVER v. a. ou tr. (kon-tro-u-vé — du préf. *con*, et de *trouver*). Inventer à plaisir, imaginer pour tromper : *Controverser un fait*. Celui qui *controuvre* des rapports imaginaires qui n'ont ni réalité ni apparence est un fou. (J.-J. ROUSS.) Comment le juge s'assurera-t-il d'avoir démolé des faits exactement vrais de ceux qu'il *controuvre*, qu'il altère, qu'il colore à sa fantaisie? (J.-J. ROUSS.) L'imagination invente les faits, la fourberie les *controuvre*. (Boiste.)

— Absol. Inventer des faussetés : *Voyez le peuple : il *controuvre*, il augmente.* (La Bruy.) Il est défendu à l'historien de *controver*, mais non pas d'embellir. (La Harpe.)

CONTROUVEUR s. m. (kon-tro-u-veur — rad. *controver*). Celui qui *controuvre*, qui se plaît à forger des faussetés, des mensonges. « Peu usité.

CONTROUVAILE s. f. (kon-tro-va-ile; 11 mil. — rad. *controver*, forme ancienne de *controver*). Fable, menterie, invention. « Vieux mot. On dit aussi *CONTRUVE*, *CONTRUVEMENT* s. m.

CONTOVERS, ERSE adj. (kon-tro-vér, ér-se — rad. *controver*). Controversé, contesté : *Il ne se voit aucune proposition qui ne soit débattue et *CONTOVERSE* entre nous.* (Montaigne.) « Vieux mot.

CONTOVERSABLE adj. (kon-tro-vér-sa-ble — rad. *controver*). Qui est sujet à *controver* : *Opinion CONTOVERSABLE*.

— **Antonymes**. Incontestable, indisputable, irrécusable, irréfragable.

CONTOVERSE s. f. (kon-tro-vér-se — lat. *controversia*, de *contra*, contre, et *versus*, tourné). Dispute réglée sur une question ou une opinion : *L'inconvénient presque infaillible qui éternise toutes les CONTOVERSES est la fureur des assertions générales.* (D'Alemb.) Deux antagonistes, après avoir épuisé toutes les ressources de la dialectique, se quittent toujours plus opposés qu'ils ne l'étaient avant la *CONTOVERSE*. (Hoffmann.) La *CONTOVERSE* force l'homme à revenir au bon sens. (St-Marc

Gir.) *La philosophie prévaut sur la politique dans la *CONTOVERSE* d'aujourd'hui.* (St-Marc Gir.) *Toute *CONTOVERSE* entre les personnes qui croient au surnaturel, et les personnes qui n'y croient pas est frappée de stérilité.* (Rennan.)

Voulais-tu qu'il soutint le sentiment inverse
Pour l'unique plaisir d'entrer en *CONTOVERSE*?
FONSARD.

« Se dit plus particulièrement des disputes sur des questions religieuses, et surtout de celles qui ont lieu entre les diverses communions chrétiennes : *L'examen des *CONTOVERSES* est propre à précipiter l'homme dans toutes sortes d'illusions.* (Nicole.) *Il y a peu de points de *CONTOVERSE* religieuse qui n'aient causé une guerre civile, et les nations étrangères, peut-être notre postérité, ne pourront comprendre que nos pères se soient égarés mutuellement pendant tant d'années en prêchant la patience et au nom d'un Dieu de paix.* (Volt.) *La philosophie, qui commença vers le milieu du siècle dernier à percer un peu dans le monde, devait dégoutter à la longue les hommes gens des disputes de *CONTOVERSE*.* (Volt.) *On rencontre rarement ensemble une grande *CONTOVERSE* théologique et de grands travaux de l'esprit.* (Napol. 1^{er}.) *Les *CONTOVERSES* théologiques sont tellement absorbantes qu'elles détournent la pensée de l'homme de toutes les recherches utiles.* (Napol. 1^{er}.) *En général, je crois la *CONTOVERSE* peu utile et d'un effet peu religieux.* (Guizot.) *L'absolue liberté de la *CONTOVERSE* religieuse résulte du principe de la tolérance.* (Villem.) *Il ne faut pas porter dans la discussion littéraire cette acreté qui en dénature l'esprit et qui semblait autrefois réservée pour les *CONTOVERSES* théologiques.* (Ste-Beuve.) *Toute *CONTOVERSE* religieuse parait en France de mauvais goût.* (Rennan.) *Un des principaux défauts de la race juive est son apreté dans la *CONTOVERSE* et le ton injurieux qu'elle y mêle presque toujours.* (Rennan.)

— Par ext. Art de discuter les questions religieuses; partie de la théologie où l'on argumente contre les propositions soutenues par les dissidents et pour celles que les dissidents combattent : *Étudier la *CONTOVERSE*. Être habile dans la *CONTOVERSE*. Prêcher la *CONTOVERSE*, les matières de *CONTOVERSE*.*

— **Syn.** *CONTOVERSE, altercation, contestation*, etc. V. *ALTERCATION*.

— **Encycl.** Le nombre des points sur lesquels peuvent s'ouvrir soit les discussions, soit les *controver*sés, est immense; il n'est point de vérité, quelque claire qu'elle apparaisse, qui ne soit susceptible d'être attaquée, et c'est par simple convention qu'on a admis que deux et deux font quatre, et que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre. Ajoutez à cela l'amour-propre et l'esprit de contradiction, si naturels à l'homme, et vous comprendrez qu'il n'est presque point de sujet sur lequel ne puisse s'exercer l'acuité de son entendement et la subtilité de ses raisonnements. Tant que la *controverse* resta dans le domaine de l'histoire ou de la littérature, elle ne fut qu'un simple jeu d'esprit, comme dans les dix livres de *controver*sés écrits par Sénèque. C'est le christianisme qui donna véritablement naissance aux *controver*sés et aux controversistes. Il fallut alors créer tout un système de morale, de dogmes et de mystères. Pour la morale, pour les grandes questions de l'existence de l'âme et de Dieu, de la vie future, des châtiements et des récompenses, passe encore; quoique mou et bien peu solide, ce terrain présentait encore quelque prise à l'argumentation, et semblables questions avaient déjà été discutées bien des fois. Mais lorsqu'il s'agit de s'entendre sur la trinité, sur la double nature de Jésus-Christ, sur la procession du Saint-Esprit, et sur une foule d'autres sujets créés par l'imagination des mystiques et des visionnaires, c'est là que la *controverse* se montra dans toute sa gloire. Discutant sur des matières qui n'avaient aucune réalité positive, n'ayant pour appuyer les écarts de son imagination que des textes peu clairs de la Bible ou de l'Evangile, textes que chacun interprétait à sa façon et auxquels on pouvait en vérité faire aussi bien dire oui que non, elle pataugea de la belle façon. Les non-ceaux d'in-folio que les controversistes ont écrits pendant les premiers siècles du christianisme, montrent une des plus curieuses évolutions de l'esprit humain, et prouvent à quel point les plus grands génies peuvent s'égarer lorsqu'ils abandonnent la raison pour suivre la route du sentiment ou de l'imagination. Après plusieurs siècles de cette lutte de l'esprit, quand les controversistes eurent noirci des amas de papiers qui seront un sujet d'étonnement pour les générations futures, les plus forts firent prévaloir leurs opinions, accablèrent leurs ennemis, les déclarèrent hérétiques et schismatiques, et usèrent contre eux de leurs foudres spirituelles et temporelles. Dès lors, les *controver*sés devinrent périlleuses : un jour, un architecte discutant avec l'empereur Adrien lui donna raison sur tous les points et lui laissa avancer les plus grosses erreurs. A un de ses amis qui s'étonnait de sa condescendance, l'architecte répondit : « Le moyen d'avoir raison contre un homme qui a trente légions pour faire valoir ses arguments? » Pendant tout le moyen âge, les controversistes eussent pu dire la même chose, et mal leur en prit de ne pas montrer la même prudence. Jean Huss, Arnand de Brescia et

tant d'autres payèrent de leur vie l'attachement à leurs doctrines.

Un poète du XIII^e siècle nous dit comment on controversait à cette époque-là. Un curé, qui avait une discussion avec un philosophe, se voyant à bout d'arguments, sonne le *Magnificat* pour appeler ses paroissiens et fait assommer par eux son adversaire, sous prétexte qu'il chantait mal le *Benedictus*; et, pour toute consolation, il dit à sa victime :

« Oremus, » per omnia, plus valet quam » ergo. »

C'était aussi la manière d'agir du roi Henri VIII, ce singulier controversiste qui avait de terribles arguments pour soutenir ses opinions : il se fit amener le maître d'école Lambert, et, ne pouvant le ranger à son avis, il lui donna le choix ou de céder ou de monter sur le bûcher; le fanatique préféra ce dernier parti et mourut au milieu des flammes. La Réforme vint ranimer de plus belle l'esprit de *controverse* : on brûla bien les premiers opposants, mais bientôt leur nombre s'accrut à tel point qu'on ne put les empêcher d'écrire soit en France, soit à l'étranger où ils s'étaient réfugiés. Ce que dans les deux camps on dépensa d'encre, de papier, d'arguments et d'injures, est incalculable; car, il ne faut pas le cacher, ces *controver*sés prenaient trop souvent le ton de libelles injurieux et diffamatoires, et ils sont bien rares ceux qui ont su se maintenir dans les bornes d'une juste modération. Les Claude, les Drelincourt, les Bossuet, les Nicole, sont les modèles du genre, et ils ont toujours su garder la mesure; les autres se laissaient entraîner par leur fanatisme religieux et par leur amour-propre de savant. Ces excès devinrent si scandaleux, qu'un pasteur protestant les blâma énergiquement en chaire, et prononça entre autres ces paroles dont certains controversistes catholiques pourraient encore aujourd'hui faire leur profit : « Permettez-moi, mes frères, de vous dire ici librement ma pensée; je sais bien qu'elle ne sera pas du goût de plusieurs, mais cela ne m'empêchera pas de décharger ma conscience. J'ai cru, il y a longtemps, que la manière dont plusieurs traitent leurs adversaires en leurs écrits et en leurs sermons était blâmable. Ils lâchent la bride à leur plume et à leur langue, et ce qu'ils disent n'est qu'un tissu de calomnies et d'injures. Ils pensent avoir fait merveille quand ils imitent leurs ennemis, ou quand ils surpassent en ce genre, ou celui qui fait le mieux fait effectivement le plus mal. Ils tâchent de justifier leur procédé par ce texte : « Réponds au fou selon sa folie, » sans réfléchir qu'il est défendu par cet autre : « Ne réponds pas au fou selon sa folie, de peur que tu ne lui sois semblable. » Mais ils sont quelquefois d'autant plus inexcusables que, n'entendant point le sentiment de leurs adversaires, ou du moins le déguisant, et le rendant plus déraisonnable qu'il n'est, les preuves qu'ils apportent n'ont rien de solide, et ne consistent qu'en des paroles emportées sur des termes ambigus que chaque parti prend en un sens différent. On dit qu'Alexandre, ayant entendu les brocards d'un de ses soldats contre son ennemi Darius, le reprit vigilement en ces termes : « Mon ami, je te prends à ma solde pour le combattre, et non pour le traiter indignement » comme tu le fais. » Mais, en vérité, Jésus-Christ, notre capitaine, se sent bien peu obligé à ceux qui traitent ainsi leurs adversaires; et il y a bien de l'apparence que s'il était encore sur la terre il leur dirait : « A la bonne heure, prédicateurs de mon Evangile, que vous réfutiez le papisme et que vous vous opposiez à l'Antéchrist, mon ennemi, et à toutes les sectes qui combattent sous son étendard; mais je ne vous ai pas appelés pour les maltraiter de paroles. »

Le jansénisme ranima la discorde dans l'Eglise catholique, et jamais l'ardeur pour la *controverse* ne fut si grande. Bayle cite, entre autres, deux théologiens qui disputèrent pendant dix-sept ans sur la question de la prédestination. La mort seule mit fin à cette *controverse* qui eût pu durer indéfiniment.

Et le combat cessa faute de combattants.

Aujourd'hui le règne des controversistes est fini, la partie morale et pratique de la religion est regardée comme la seule importante. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore quelque théologien arriéré, quelque dialecticien en disponibilité, qui ne cherche à réveiller de semblables querelles, parmi les protestants surtout. Mais l'indifférence publique a bien vite raison de ce beau zèle; car, pas plus que les comédiens, les controversistes n'aiment à parler devant des banquettes vides.

Controverses (Controversiæ) de Sénèque le père, célèbre recueil de déclamations, qui n'est probablement que le fruit de l'enseignement de Sénèque dans les écoles de rhétorique. Nous avons des recueils analogues faits par des professeurs modernes. M. Lemaire lui-même vient de publier récemment un petit livre, intitulé *la Rhétorique des classes*, qui peut être naturellement comparé aux *Controverses* de Sénèque, si l'on tient compte de la différence de l'enseignement moderne et de l'enseignement tel que les anciens le concevaient. Encore la différence est-elle moins grande qu'on ne le croirait. Les professeurs et les élèves de l'antiquité, les uns par leurs leçons, les autres par leurs exercices, se rapprochaient beaucoup des professeurs et des élèves actuels. On faisait des *discours* dans les écoles de rhéteurs,

comme on en fait aujourd'hui dans les classes de rhétorique. Le livre des *Controverses* le prouve assez : c'est un recueil de *matières* données aux élèves par le maître, et de *devoirs* composés par les élèves sur ces *matières*. Discours historiques, politiques et judiciaires : on y trouve des échantillons de tous les genres. Les jeunes Romains, comme les jeunes Français de nos jours, faisaient parler les plus grands personnages du passé avec une aisance et une désinvolture qui fait sourire; ils s'échauffaient dans les harangues les plus émouvantes, traitaient les questions politiques les plus graves et mettaient dans la bouche des plus célèbres hommes d'Etat les opinions les plus bizarres, non sans se permettre de temps en temps quelques légères anachronismes. Les écrivains anciens font souvent allusion à ces exercices oratoires qui avaient lieu dans les écoles de rhéteurs. On se rappelle le beau passage de Juvénal, où le poète, s'adressant à l'ambitieux, lui montre de loin le dernier terme de sa gloire : « Il deviendra matière à discours, et ses exploits serviront de thème aux déclamations des écoliers. Voilà pourquoi tu te seras donné tant de peine, et voilà la récompense suprême de tes efforts héroïques, ô Annibal ! »

Ut placeas pueris et declamatio fas!

Ailleurs, il fait spirituellement allusion au temps de sa jeunesse, aux exercices oratoires que son maître lui faisait faire; et il s'écrie avec une fierté des plus piquantes :

Et nos

Consilium dedimus Syllæ, privatus ut altum
Dormiret.

« Et moi aussi, j'ai fait des harangues ! et moi aussi, j'ai conseillé à Sylla d'abdiquer et de dormir d'un sommeil paisible et profond. »

Ce sont donc des discours de ce genre que nous trouvons dans les *Controverses* de Sénèque, c'est-à-dire des discours d'élèves. Pourtant, ce qui domine dans ce recueil, ce sont les questions de droit, les difficultés judiciaires. Les Romains, plus pratiques que nous, songeaient plutôt à former des avocats que des orateurs; ils s'occupaient non de l'éloquence en général, mais de l'éloquence du barreau en particulier. Aussi les cinq livres des *Controverses* sont-ils presque exclusivement composés de discours judiciaires. On y trouve un grand nombre de cas embarrassants, de causes piquantes, où il est facile de soutenir le pour et le contre, où deux loies en apparence contradictoires doivent être conciliées. Donnons un exemple : Un homme a enlevé deux femmes dans la même nuit. Or la loi permet à la femme enlevée d'épouser le ravisseur ou de le faire condamner à mort. Elle est libre de choisir entre ces deux satisfactions : le mariage ou la mort; mais il faut opter entre ces deux genres de supplice. S'il n'y avait qu'un seul enlèvement, rien de plus facile; mais il y en a deux, et l'une des plaignantes demande la mort du ravisseur; l'autre demande à l'épouser. A laquelle le juge va-t-il donner raison? Chacune s'appuie sur le texte précis de la loi que voici : *Rapta raptoris aut mortem aut indotatas nuptias optet*. Et les rhéteurs s'efforcent de développer, de compliquer les arguments pour et contre sur ce curieux sujet. Porcius Latro, Menton, Cestius Pius, Argentarius, Pompeius Silon, Triarius, Junius Gallion, Arellius Fuscus subtilisent tour à tour, les uns prouvant que le ravisseur doit épouser la plaignante, les autres qu'il doit être mis à mort sur la demande de sa seconde victime.

Il est inutile, et il serait trop long, de donner ici la liste des procès bizarres que l'imagination des rhéteurs était si habile à inventer. Contentons-nous de dire que le livre des *Controverses* fourmille de sujets analogues à celui que nous venons de citer. L'ouvrage est curieux et doit intéresser au plus haut point les professeurs de rhétorique de notre siècle, qui peuvent comparer les déclamations de leurs élèves à celles des rhéteurs anciens.

Un mot d'histoire sur le livre des *Controverses*. Nous avons dit que Sénèque le père en est l'auteur; mais ce n'est point l'opinion de tous les savants, et nous devons au moins signaler la discussion qui a eu lieu à ce sujet. On pourra lire avec fruit une dissertation de Juste Lipse, *De vero controversiarum auctore*, où le docte écrivain démontre que le livre est bien l'œuvre de Sénèque le Rhéteur et non de son fils, Sénèque le Philosophe. « Tout le prouve, dit-il, l'âge de Sénèque sa vie, son style. » On trouvera aussi des opinions contraires soutenues en bon latin, mais dans des proportions un peu trop considérables, par d'autres savants plus ou moins modernes, dans l'édition des *Controverses* de Lemaire (Paris, 1831).

Controverses, de Bellarmin. Le principal ouvrage de Bellarmin est son corps des *Controverses*, imprimé pour la première fois à Ingolstadt, en trois tomes. En 1608, il parut à Paris une édition de cet ouvrage; elle porte le nom d'édition des Triadelphes et est divisée en quatre tomes. Le premier tome contient trois controverses générales : la première, *De la parole de Dieu*; la seconde, *De Jésus-Christ, chef de l'Eglise*, et la troisième, *Du souverain pontife*, suivie d'une dissertation sur la translation de l'empire. La première *controverse* sur la parole de Dieu comprend quatre livres. Dans le premier, l'auteur établit la canonicité des livres de l'Ancien et du

Nouveau Testament, qui ont été contestés. Dans le second, il traite des différentes éditions de la Bible, et soutient l'authenticité de la *Vulgate*; il parle aussi de l'usage des versions en langue vulgaire; il ne veut pas qu'on les mette entre les mains de tout le monde. Dans le troisième livre, il traite de l'interprétation de l'Ecriture, et, après avoir montré qu'elle manque de clarté et qu'une interprétation est nécessaire pour terminer toutes les controverses, il prouve que l'interprète légitime de l'Ecriture sainte n'est point l'esprit particulier de chacun, mais l'Eglise, c'est-à-dire, suivant son expression, le pape dans un concile ou tous les évêques catholiques sont assemblés. Dans le dernier livre, après avoir distingué les traditions en traditions divines, apostoliques et ecclésiastiques, il établit la nécessité des traditions; il fait voir ensuite qu'il y en a de véritables, et répond enfin aux objections tirées de l'Ecriture, des Pères et de la raison, que les protestants opposent contre les traditions.

La seconde controverse générale de ce premier tome traite de Jésus-Christ, chef de toute l'Eglise. Bellarmin démontre dans le premier livre la divinité de Jésus-Christ contre les nouveaux paulinistes et ariens. Il consacre le second livre à expliquer le mystère de la Trinité; pour cela, il montre la distinction et la consubstantialité des trois personnes divines, et défend la doctrine du terme *filioque* au Symbole. Le troisième livre roule sur l'incarnation ou l'union hypostatique du Verbe; l'auteur y réfute les anciennes hérésies d'Eutychès et de Nestorius. Il traite la question de l'ubiquité du corps de Jésus-Christ, combat cette doctrine et répond aux arguments de ceux qui l'ont soutenue. Le quatrième livre a pour objet l'âme de Jésus-Christ, sa science, sa descente aux enfers, et comprend la réfutation des paradoxes des nouveaux auteurs. Le dernier livre s'occupe de Jésus-Christ médiateur, et de son mérite; l'erreur de Strancarus y est réfutée; dans la préface de ce livre, Bellarmin attaque non-seulement Michel Servet et les autres antitrinitaires, mais encore Erasme, Luther, Melancthon et plusieurs autres protestants, il les accuse d'avoir avancé des propositions favorables à l'hérésie des ariens, des sabellien, des nestoriens et des eutychiens.

La troisième controverse de ce premier tome traite du souverain pontife. Elle est divisée en cinq livres. Dans le premier, l'auteur soutient que le gouvernement de l'Eglise est purement monarchique et que Jésus-Christ a fait saint Pierre chef de cette monarchie. Dans le second livre, après avoir dit que saint Pierre est venu à Rome, il établit que le pontife romain lui a succédé dans la monarchie de l'Eglise, et il prouve tant par les témoignages des conciles, des papes et des Pères grecs et latins, que par le pouvoir de faire des lois, d'ériger des censures et de juger des appellations, exercé par les papes. Le troisième livre n'est qu'un traité de controverse ayant pour but de montrer que le pape n'est point l'Antechrist. Le quatrième livre traite de la puissance spirituelle du pape; l'auteur soutient que le pape est le souverain juge des questions touchant la foi et les mœurs, que ses jugements sont infaillibles et qu'il a une juridiction vraiment coactive dans toute l'Eglise; en sorte qu'il peut faire des lois obligeant tous les fidèles en conscience, condamner et punir les transgresseurs de ces lois. Selon Bellarmin, Jésus-Christ a donné immédiatement toute la juridiction ecclésiastique au souverain pontife, et les évêques la reçoivent de lui. Le dernier livre roule sur la puissance du pape; il y est dit que le pape n'est pas le maître de tout le monde, qu'il n'a directement aucune puissance ni juridiction temporelle, mais qu'il l'a indirectement sur tous les chrétiens du monde. L'auteur montre enfin qu'il n'y a aucune répugnance à ce que le pape soit prince ecclésiastique et temporel. On trouve, à la fin de cette controverse, un traité particulier sur la translation de l'empire. Bellarmin prétend que l'empire a été transféré par l'autorité du pape: premièrement, des Grecs aux Français; secondement, de la famille de Charlemagne et de la nation française à la famille des Othons et à la nation saxonne; troisièmement, que les électeurs de l'empire ont été établis par le pape Grégoire V, et non pas par l'empereur Othon III. Ses deux premières parties sont contre Matthias Flaccus Illyricus, et la dernière contre Onuphre Panvinus. Le tout est suivi d'un petit écrit contre un livre anonyme italien, intitulé: *Avis agréable donné à la belle Italie par un gentilhomme français*.

Le second tome contient quatre controverses générales. La première traite des conciles et de l'Eglise; la seconde, des membres de l'Eglise; la troisième, de l'Eglise qui est en purgatoire, et la dernière, de celle qui triomphe dans les cieux. Il commence le premier livre de la première controverse par donner la définition des conciles; il les divise en conciles généraux et en conciles particuliers. Il compte dix-huit conciles généraux approuvés, huit désapprouvés, et six en partie approuvés et en partie désapprouvés; au nombre de ces derniers, il compte les conciles de Francfort, de Constance et de Bâle. Il examine pour quelles raisons on doit assem-

bler les conciles généraux; il les croit utiles et non pas absolument nécessaires. Il prétend qu'il appartient au pape seul de convoquer les conciles généraux et d'y présider. Il avoue que les évêques sont les véritables juges dans les conciles, quoique le pape (non en qualité de président, mais comme prince souverain de l'Eglise) ne soit pas obligé de conclure à la pluralité des suffrages. Dans le second livre, traitant de l'autorité du concile, il soutient que les décrets des conciles généraux en matière de foi, approuvés par le pape, sont infaillibles, quoique les conciles puissent errer quand ils ne sont pas approuvés par le pape; que le pape est supérieur aux conciles, et qu'il ne peut pas même se soumettre à leur juridiction. Le troisième livre traite de l'Eglise militante et de ceux qui en font partie, de la visibilité et de l'indéfectibilité de cette Eglise. Le dernier explique les caractères de la vraie Eglise.

La seconde controverse de ce tome roule sur les membres de l'Eglise; la troisième sur le purgatoire, et la quatrième sur la béatitude et le culte des saints.

Le troisième tome des *Controverses* de Bellarmin comprend les sacrements en général et en particulier. Ces matières sont traitées surtout au point de vue de la controverse avec les hérétiques.

Le quatrième tome embrasse les questions relatives à la grâce, au libre arbitre, à la justification, au mérite des bonnes œuvres, et en particulier de l'oraison, du jeûne et de l'aumône. L'auteur réfute les idées des protestants touchant l'indéfectibilité de la grâce, la cause du péché, la différence du péché véniel et du péché mortel, le libre arbitre, la justification par la seule foi et par l'imputation des mérites de Jésus-Christ, la certitude de la justice. On trouve à la fin de ce dernier tome une censure du livre de la *Concorde des luthériens*, et une courte apologie de cette censure. Ce sont là, dit un critique, toutes les controverses de Bellarmin; les questions y sont traitées avec beaucoup de méthode et de netteté. Il rapporte d'abord sur chaque question les erreurs des hérétiques et les sentiments des théologiens catholiques. Il explique ensuite en peu de mots la doctrine de l'Eglise; il rapporte des preuves et propose enfin les objections auxquelles il répond exactement. Il tire ses arguments particulièrement de l'Ecriture sainte, des définitions des conciles, des témoignages des saints Pères, de l'histoire ecclésiastique, de la pratique de l'Eglise et du sentiment commun des théologiens; rarement il se sert du raisonnement. Quoiqu'il n'épargne pas les protestants, dont il avait beaucoup lu les livres, il ne se permet ni invectives ni emportements. Les protestants ont fait grand cas de l'ouvrage de Bellarmin, puisque, pendant cinquante ans, leurs plus habiles docteurs ont choisi Bellarmin pour texte de leurs écrits de controverse. On a vu que l'auteur est pénétré des opinions des théologiens ultramontains. Ce qu'il a écrit de l'autorité du pape, au spirituel et au temporel, a été combattu non-seulement par les protestants, mais aussi par les auteurs catholiques, et n'a jamais été approuvé en France, étant contraire à l'ancienne doctrine et aux principes sur lesquels sont établies les libertés de l'Eglise gallicane, indépendamment des droits de l'Etat. L'ouvrage est écrit en latin. Le style des *Controverses* est serré, net et précis; il n'a pas l'élégance des écrivains qui se sont appliqués à la pureté du langage et à l'ornement du discours, mais aussi il n'a pas cette sécheresse, cette obscurité, cette barbarie qui se rencontrent dans beaucoup de scolastiques. Repoussées à Paris comme attentatoires aux libertés gallicanes, les *Controverses* de Bellarmin furent improuvées à Rome, comme modérées.

CONTROVERSÉ, ÉE (kon-tro-vèr-sé) part. passé du v. Controverser. Disputé, débattu, qui est matière de controverse: *Question controversée. Point controversé dans les écoles, parmi les docteurs. La question aujourd'hui la plus controversée est sans contredit l'organisation du travail.* (Proudh.) « Défendu et attaqué, mis en question, révoqué en doute: *Une gloire fort controversée.*

— **Antonymes.** Avéré, constaté, incontestable et incontesté, notoire, reconnu.

CONTROVERSER v. a. ou tr. (kon-tro-vèr-sé — rad. *controverse*). Discuter, mettre en controverse: *C'est un point qu'on a longtemps controversé.*

— **Intransitiv.** Soutenir une controverse: *Le général Bonaparte controversait volontiers sur les questions philosophiques et religieuses avec Monge, Lagrange, Laplace.* (Thiers.)

Se controverser v. pron. Etre l'objet d'une controverse: *Ce sont des questions qui peuvent se controverser.*

CONTOVERSISTE s. m. (kon-tro-vèr-si-ste — rad. *controverse*). Théologien qui traite des sujets de controverse religieuse, qui excelle à traiter ces matières: *Un habile, un célèbre controversiste. Bossuet et Ferry, qui étaient amis avant leur dispute, continuèrent de l'être après avoir écrit l'un contre l'autre; rare et digne exemple d'offrir aux controversistes de toutes les religions.* (D'Alemb.) *Bossuet, le plus grand controversiste de l'Eglise romaine, a eu quelquefois le tort de l'être en chaire.* (Marmontel.) *On ne peut*

être à la fois bon controversiste et bon historien. (E. Renan.) *Charron fait consciencieusement son devoir comme controversiste.* (Ste-Beuve.)

— **Par ext.** Personne habile dans la discussion: *Grand controversiste de plume, l'abbé Sieyès s'exprimait d'estoc et de taille sur une thèse politique.* (Cormen.)

CONTOVERNALE s. (kon-tu-ber-na-le — lat. *contubernalis*; de *cum*, avec, et *taberna*, maison de planches). Antiq. rom. Esclave (homme ou femme) marié à un autre esclave; homme ou femme vivant avec une personne de l'autre sexe sans être marié avec elle. « Jeune patricien qui accompagnait un magistrat dans sa province, pour s'exercer sous lui à l'administration. » Soldat vivant avec neuf autres sous la même tente.

— **adj. f. pl.** Se disait des divinités adorées dans le même temple: *Divinités CONTOVERNALES.*

CONTOVERNIUM s. m. (kon-tu-bèr-ni-om — mot lat. de *cum*, avec, et *taberna*, maison de planches). Antiq. rom. Tente pour dix soldats, et par ext. Habitation commune à plusieurs personnes. « Mariage entre esclaves, considéré par la loi romaine comme une simple cohabitation légale, sans autre effet civil.

CONTUCCI (André), sculpteur et architecte, né à Sansovino (Toscane) en 1460, mort en 1529. Il fut attaché successivement à Laurent de Médicis, au roi de Portugal et au pape Léon X. Vasari lui a donné de grands éloges. Ses plus belles productions sont: *l'Enfant Jésus, la Vierge et sainte Anne*, groupe placé dans l'église Saint-Augustin, à Rome; la chapelle du Saint-Sacrement, à Florence; les beaux bas-reliefs de la Santa-Casa, à Lorette, et le couvent des religieux de Saint-Augustin, dans sa ville natale. Il a laissé un *Traité de perspective*.

CONTUCCI (Archangelo CONTUCCIO DE'), antiquaire et jésuite italien, né à Montepulciano (Toscane) en 1688, mort à Rome en 1768. Il devint préfet du musée Kircher et acquit la réputation d'un des plus savants archéologues de son temps. Ses principaux ouvrages sont: *Dissertatio de larvis scenicis et figuris comicis antiquorum Romanorum* (Rome, 1750); *Musæi Kircheriani ærea notis illustrata* (Rome, 1763-1765, 2 vol. in-fol.).

CONTUMACE s. f. (kon-tu-ma-sé — lat. *contumacia*; de *cum*, avec, et *tumere*, être enflé, être orgueilleux). Opiniâtreté, résistance inspirée par l'orgueil et l'obstination: *L'esprit de contumace est dans cette famille.*

RACINE.

« Ce sens a vieilli.

— **Dr. crim.** Résistance d'un accusé qui refuse de comparaître devant le tribunal où il est appelé: *Juger, condamner par contumace. Etre en état de contumace. Etre condamné par contumace. On a trompé madame la comtesse de Soissons à trois briefs jours, c'est-à-dire qu'on va lui faire son procès par contumace.* (Mme de Sév.)

— **Purger sa contumace**, Comparaitre volontairement devant le juge, après avoir été condamné par contumace.

— **Substantiv.** : *Un contumace. Une contumace. D'après les lois ripuaires et salique, personne ne pouvait recevoir chez soi un contumace, ni même lui donner un morceau de pain.* (Lebas.)

— **Dr. ecclési.** Celui qui refuse opiniâtrément d'obéir aux ordonnances de l'Eglise.

— **Adjectif.** : *Accusé, accusée contumace.* « On dit aussi **CONTUMAX**.

— **Rem.** *Contumace* est la forme ancienne; abandonnée pendant quelque temps, elle paraît avoir prévalu aujourd'hui.

— **Antonyme.** Comparant.

— **Encycl.** La loi qualifie *contumax* celui qui, mis en accusation pour un crime emportant des peines afflictives ou infamantes, ne se présente point dans le délai qui lui est fixé, ou s'évade avant le jour du jugement. L'état de *contumace* et la procédure particulière à laquelle cet état donne lieu ne commencent qu'après la mise en accusation. L'instruction se suit dans les formes ordinaires. Lorsque, après l'arrêt de mise en accusation, l'accusé ne se présente pas dans les dix jours de la notification qui en est faite à son domicile, il est procédé contre lui dans la forme tracée par le code d'instruction criminelle. Les faits dont il est l'objet sont déférés à la cour d'assises statuant sans jury, et l'arrêt rendu par cette cour est ensuite affiché au chef-lieu de cette cour, dans les lieux les plus fréquentés. En pratique, cette affiche n'a lieu que lorsque le nombre des arrêts rendus atteint un certain chiffre. La *contumace* produit trois effets principaux: la suspension de l'exercice du droit de citoyen, l'interdiction de toute action judiciaire et le séquestre des biens. Le séquestre est effectué par les soins de l'administration du domaine, à l'expiration des dix jours qui suivent l'arrêt de *contumace*. Ce séquestre s'étend sur tous les biens meubles et immeubles, sans en excepter les arrérages de rentes incessibles et insaisissables; mais il ne peut atteindre les biens d'une femme mariée, lors même qu'aux termes du contrat la jouissance appartient au mari. Si le *contumax* est condamné, ses biens sont, à partir de l'exécution de l'arrêt, régis et considérés comme des biens d'absents. Ils sont gérés par

la régie des domaines, à l'exclusion des héritiers présomptifs, et il ne peut lui être nommé de curateur. Les enfants, le père ou la mère du *contumax* peuvent obtenir des secours sur ces biens, mais leur demande doit être présentée et appuyée par le préfet. L'administration du domaine représente le *contumax* en justice, dans toute action active ou passive, mobilière ou immobilière; mais la nullité qui frappe les actes du *contumax* n'étant que relative, l'administration des domaines peut s'approprier et valider, en les ratifiant, les actes faits par le *contumax* sans opposition des tiers, sauf le cas où l'administration des domaines aurait elle-même des poursuites à exercer contre le *contumax*, auquel cas il y aurait lieu de nommer au *contumax* un curateur *ad hoc*. Tant que la condamnation par *contumace* emporte la mort civile, le code civil et le code d'instruction criminelle avaient à cet égard des dispositions spéciales. La loi du 31 mai 1854, qui a substitué à la peine de la mort civile certaines incapacités légales, a fait disparaître ces dispositions. Les incapacités édictées par cette loi ne sont encourues par le *contumax* que cinq ans après l'exécution par effigie de la peine. L'arrestation du *contumax* ou sa constitution volontaire comme prisonnier avant la prescription de la peine anéantissent de plein droit la condamnation portée contre lui. La procédure suit alors son cours ordinaire. Du jour de son arrestation ou de sa comparution devant les magistrats chargés d'instruire contre lui, le *contumax* recouvre l'administration et la jouissance de ses biens. En cas d'arrestation, si l'individu arrêté prétend n'être pas celui contre qui la condamnation par *contumace* a été prononcée, la cour d'assises procède seule et sans assistance des jurés au jugement sur l'identité.

CONTUMACÉ, ÉE (kon-tu-ma-sé) part. passé du v. *Contumacer*. Déclaré *contumax*: *Tous ces conspirateurs furent contumacés et sentenciés.* (St-Sim.)

CONTUMACER v. a. ou tr. (kon-tu-ma-sé — rad. *contumace*). Prend une cédille sous le c devant a et o: *Je contumacai, nous contumacions*. Déclarer *contumax*: *Contumacer un accusé.* « Peu usité.

CONTUMACIAL, ALE adj. (kon-tu-ma-si-al, a-le — rad. *contumace*). **Dr. crim.** Qui se fait, qui a lieu par *contumace*: *Procédure CONTUMACIALE.* « Peu usité.

CONTUMAX s. m. (kon-tu-maks). **V. CONTUMACE.**

CONTUMÉLIE s. f. (kon-tu-mé-li — lat. *contumelia*; de *contemnere*, mépriser). Outrage, injure. « Vieux mot.

CONTURSI, bourg du royaume d'Italie, dans la Principauté Citérieure, district et à 10 kilom. E. de Campagna, sur la rive gauche du Sele, ch.-l. de canton; 3,090 hab. Sources d'eaux minérales thermales et froides.

CONTUS s. m. (kon-tuss — mot lat.). Antiq. Sorte de pique usitée dans l'armée romaine.

CONTUS, USE (kon-tu, u-zé) part. passé du v. *Contondre*. Meurturi; qui a subi, sans être entamé, une sorte d'écrasement dû à un choc: *Appliquer un cataplasme sur la partie contuse.*

— **Plaie contuse**, Plaie produite par contusion, avec déchirement des parties molles.

CONTUSER v. a. ou tr. (kon-tu-zé — rad. *contus*). Frapper avec un instrument contondant: *La vie de l'herboriste se passe à dessécher, contuser, épister, concasser et tamiser les débris de tous les végétaux du globe.* (Roux.) « Inusité.

CONTUSIF, IVE adj. (kon-tu-zif, i-ve — rad. *contus*). Méd. Qui produit une contusion, qui est ou semble produit par une contusion: *Action CONTUSIVE. Douleur CONTUSIVE.*

CONTUSION s. f. (kon-tu-zi-on — lat. *contusio*; de *contundere*, contondre). Meurtis sure produite par le choc d'un corps dur et moussé, sans solution extérieure de continuité: *Mon élève aura souvent des contusions.* (J.-J. Rouss.)

Ami, si de ces lieux tu ne veux disparaître, Tu pourras y gagner quelque contusion.

MOLIÈRE.

— **Pharm.** Action de broyer sous le pilon.

— **Antonymes.** Fracture, luxation, plaie.

— **Encycl.** Chir. La *contusion* se produit sous l'influence de diverses causes: la compression énergique d'un point quelconque du corps, le choc direct d'un corps résistant sur les tissus, le contre-coup qui se produit après une chute, etc. Toutes ces causes sont extérieures, d'où il résulte que la *contusion* appartient à l'ordre des blessures; elle est une forme particulière de blessure; suivant Richerand; une plaie sous-cutanée. La *contusion* est caractérisée par une atrophie plus ou moins forte des tissus contus par la rupture des capillaires sanguins de ces tissus; quelquefois, enfin, par la rupture des fibres musculaires ou des parties osseuses sous-jacentes. De ces ruptures vasculaires dérive d'abord l'épanchement sanguin: ecchymose ou bosse sanguine sous la peau, épanchement sanguin dans les cavités séreuses et muqueuses, infiltration sanguine dans les gales aponevrotiques, collections ou foyers sanguins dans les tissus profonds. Si le vaisseau rompu est plus volumineux, il peut en résulter l'anévrysme

— Administr. milit. Exemption temporaire
de service journalier accordée pour raison

de santé; congé que l'on accorde pour la même raison : *Aller, partir en CONVALESCENCE.*

— Argot. Surveillance de la haute police, les condamnés qui y sont soumis étant considérés comme des malades dont l'état exige encore un certain traitement.

— Encycl. Méd. La *convalescence* est un état intermédiaire entre la maladie qui n'est plus et la santé qui n'est pas encore; elle commence lorsque tous les symptômes pathologiques ont disparu, et finit à l'époque où l'exercice libre et régulier des organes, qui constitue la santé, est pleinement rétabli. Les phénomènes qui caractérisent la *convalescence*, loin d'être toujours les mêmes, présentent des variétés infinies. Ils offrent, néanmoins, dans les affections aiguës comme dans les affections chroniques, un certain nombre de points communs, qui permettent de les envisager dans leur ensemble. Un des premiers effets de la cessation de la maladie est un amaigrissement subit de tout le corps, et en particulier de la face, qui devient plus pâle. Cet amaigrissement et cette pâleur seraient, d'après Chomel, liés à la disparition du mouvement fébrile, et surtout à la diminution de la chaleur. Le retour de l'appétit a toujours été considéré comme un des signes les moins équivoques de la *convalescence*, et on doit le regarder comme de très-bon augure quand l'individu revient avec plaisir aux aliments qu'il aimait lorsqu'il était en bonne santé, et qui lui répugnaient durant sa maladie. Cependant, lorsque l'appétit est bon et que la maigreur persiste, une rechute est à craindre. Quelquefois la constipation alterne avec une diarrhée légère; c'est que le convalescent a pris une nourriture plus abondante que son état ne le permet. Le pouls est, en général, mou, faible, dépressible, et il s'accélère avec une grande rapidité. Le sang est toujours plus ou moins altéré dans sa composition; il y a diminution dans le nombre des globules et dans la proportion de l'albumine du sérum, ce qui amène la bouffissure de la face, le gonflement des malléoles, etc. A la suite des affections graves de la poitrine, la respiration reste assez longtemps courte, fréquente, laborieuse, et s'accompagne parfois d'une petite toux sèche et quinteuse. La matière des sécrétions est moins abondante que dans l'état de santé, et les urines, surtout à la suite des fièvres inflammatoires, laissent déposer un sédiment briqueté. Les convalescents suent facilement la nuit, pendant le sommeil. Une transpiration excessive est dangereuse, car elle augmente la faiblesse et finit par plonger le convalescent dans le marasme. La débilité générale, qui caractérise la *convalescence*, est surtout remarquable dans les organes du mouvement actif; les muscles, flasques et affaiblis, sont incapables d'un exercice un peu prolongé; la démarche est incertaine, vacillante, et le corps, pour rester debout, a besoin d'un soutien. Les convalescents sont très-impressionnables par les agents extérieurs; leur sensibilité morale est aussi d'une susceptibilité et d'une mobilité excessives. Irrascibles, inquiets, il en est même qui tombent dans de vraies attaques d'épilepsie ou d'hystérie; mais ces accidents cessent à mesure que la santé se raffermie. Les organes des sens éprouvent des altérations remarquables dans l'accomplissement de leurs fonctions : la vue est faible, confuse; le regard languissant et mal assuré. La sensibilité de l'ouïe, parfois excessivement exaltée, peut aussi être tellement diminuée que la perception des sons en devienne presque nulle, et simule une surdité qui n'est, du reste, que passagère. Les convalescents sont souvent tourmentés par de fréquentes érections, et sont sujets à des pollutions nocturnes. Ce phénomène, qu'on a voulu attribuer à une suprématie des organes génitaux, n'est que la conséquence d'une excitation factice, qui tient uniquement à l'état du système nerveux. Le sommeil est, en général, d'une plus longue durée que dans l'état de santé parfaite; il est calme, réparateur, mais le plus souvent léger et facile à interrompre. Chez les femmes, la parfaite régularité de l'évacuation menstruelle est très-importante, et le docteur Renaudin ne regarde « la *convalescence* comme affermie qu'après une seconde apparition du flux menstruel, parce que souvent la première n'est qu'un mouvement critique qu'il n'est pas toujours facile de distinguer d'avec le retour définitif de l'état ordinaire. »

La durée et les caractères de la *convalescence* varient suivant une foule de circonstances, dont les principales se rattachent aux saisons, au climat, au régime, à l'âge, à la constitution de l'individu, surtout à la nature et à la durée de la maladie, et enfin à la méthode de traitement qui a été employée. D'une manière générale, on peut dire que la *convalescence* qui suit une affection aiguë et locale est courte et facile; que celle qui succède aux maladies aiguës générales est plus longue et plus pénible; que celle enfin qui vient après des affections chroniques est chronique elle-même, et ne se fait que par des transitions insensibles.

Voici, en peu de mots, les soins qu'exige la *convalescence*. Les conditions atmosphériques les plus favorables sont une température de 14° à 15°, une atmosphère pure et sèche. Quand on peut disposer du choix de l'habitation, il faut préférer un endroit sec et élevé, une chambre exposée au midi et dont l'air soit facile à renouveler. Il faut éviter avec

soin de laisser les convalescents exposés à une chaleur ou à un froid humides, et surtout aux émanations provenant des marais, des étangs, de la réunion d'un grand nombre de personnes dans les prisons, les casernes et les hôpitaux. Obligés d'absorber beaucoup pour réparer leurs forces, ces malades contractent avec la plus grande promptitude les affections miasmatiques. L'administration de l'assistance publique de Paris a si bien compris l'importance de ces observations, que, depuis quelques années, elle a établi dans le bois de Vincennes (hommes) et au Vésinet (femmes) deux hospices spécialement destinés à recevoir les convalescents sortant des divers établissements hospitaliers de la capitale. L'influence des vicissitudes atmosphériques sur le convalescent l'oblige à faire usage de vêtements plus chauds que dans l'état de santé. Il devra changer fréquemment de linge, et, lorsque ses forces le permettent, prendre quelques bains tièdes et peu prolongés. L'excès et le mauvais choix des aliments sont la source d'un grand nombre d'accidents qui surviennent pendant la *convalescence*. Réveillé-Parise recommande de suivre les prescriptions suivantes : Ne donner d'aliments que ce que l'estomac peut digérer; manger peu et souvent; soumettre longtemps les aliments à la mastication; se tenir chaudement pendant la digestion; choisir les aliments selon le goût particulier de l'estomac; la préparation des mets devra être variée autant que possible, et leur cuisson parfaite; les rôtis et les étuvées sont préférables à la viande bouillie.

La boisson la plus convenable est le vin vieux rouge, coupé avec de l'eau pour les enfants, et pris pur, en petite quantité, par les grandes personnes. Les boissons alcooliques doivent être sévèrement proscrites.

Les exercices seront gradués et ne devront jamais excéder les forces du convalescent. L'exercice des fonctions intellectuelles doit se borner à des conversations agréables, variées et roulant sur des sujets gais. « L'étude, la contention d'esprit exposeraient le convalescent, a dit Tissot, à ne jamais recouvrer parfaitement la santé, et à le rendre incapable de toute grande entreprise littéraire. » Les affections morales qui sont caractérisées par la gaieté et la douceur ont sur lui une influence salutaire; mais les émotions trop vives peuvent, en imprimant à l'économie des secousses violentes, augmenter le désordre des fonctions ou arrêter l'équilibre qui tendait à s'y rétablir. L'onanisme et le coït pendant la *convalescence* ont très-souvent causé la mort de ceux qui s'y étaient livrés.

L'usage des médicaments est rarement nécessaire, la nature se suffisant généralement à elle-même; cependant il est des cas où la thérapeutique proprement dite doit intervenir; mais ici il n'y a rien de fixe, et tout dépend de la maladie qui a précédé. C'est donc au médecin à saisir à propos les indications et à y conformer sa conduite. V. CONVALESCENTS (hospices des).

CONVALESCENT, ENTE adj. (kon-va-less-san, an-te —lat. *convalescens*, de *convalescere*, prendre des forces). Qui relève de maladie, qui est en convalescence; *Etre convalescent*. La femme n'est réellement convalescente que quand l'utérus a repris ses fonctions périodiques. (Renaud.)

— Poétiq. Qui reprend de la vigueur :

Moins triste alors, la fleur convalescente

Et se soulève, et s'étend jusqu'à lui.

CAMPENON.

— Substantif. Personne convalescente, qui relève de maladie : *Un convalescent*. Une *convalescente*. *Le convalescent sacrifie tout à l'intérêt de sa santé*. (Bourdal.) *L'archevêque est un aliment agréable, peu nourrissant, mais facile à digérer, et dont on peut permettre l'usage aux convalescents*. (Richard.) *Les convalescents, bien qu'enclins aux pensées agréables, sont impatientés et irascibles*. (Chomel.)

Convalescents (HOSPICES DES). Dès le milieu du xiv^e siècle, des secours spéciaux furent organisés pour permettre aux convalescents sortant de l'hôpital de reprendre des forces. Les statuts de la confrérie du Saint-Esprit, fondée à Paris en 1362, accordent des secours en argent et en nature aux convalescents sortant de l'Hôtel-Dieu : *Cuilibet debili, de novo Domum Dei parisiensiem exeunt, quantum facultas erit, panis cum potagio et duo denarii tribuentur, ut per hoc convalescat, et ne propter relapsum ipsius in longum eodem Domus Dei iterum oneretur*. Pendant de longues années, une salle de l'Hôtel-Dieu fut consacrée aux convalescents, aux pèlerins, aux voyageurs, et même aux pauvres sans asile; cette salle contenait 60 lits dits *les hauls lits*. Mais, si l'on en croit un document qui donne la description de l'Hôtel-Dieu de Paris en 1515, les pauvres n'y étaient guère à leur aise : « En ladite salle Saint-Thomas sont les hauls lits destinés pour les malades qui viennent en convalescence, en chacun desquelz, par faute d'aisance, on voit ordinairement huit, dix et douze pauvres en un lit, si très-pressez que c'est grant pitié de les voir. » L'administration de l'Hôtel-Dieu fut souvent obligée d'user de rigueur pour faire sortir de l'hôpital les convalescents entretenus et nourris, au détriment des vrais malades, par les religieuses qui les employaient comme domestiques. Il fut interdit de leur donner d'autre nourriture que du pain et de

l'eau, et, le 17 janvier 1578, le bureau ordonna au maître de faire toutes les semaines une visite des salles, en compagnie de la prieure, du médecin et du chirurgien, pour renvoyer de l'Hôtel-Dieu les hommes, femmes et enfants convalescents, « lesquels consomment leurs jeunesses audit Hostel-Dieu, à rien faire, et enfin en danger d'estre larrons. » Dans ce passage, il convient de prendre le mot convalescent dans son sens étymologique, c'est-à-dire de malade parfaitement rétabli. En 1586, l'Hôtel-Dieu renfermait plus de 300 de ces convalescents valides, qui épuisaient ses ressources. L'administration invoqua l'appui du parlement, et les valides furent expulsés *manu militari*. Pendant le xvii^e siècle, non-seulement les religieuses nourrisaient un grand nombre de convalescents valides qu'elles employaient à divers travaux, mais elles donnaient à manger à des vagabonds qui venaient à l'Hôtel-Dieu tous les jours, aux heures des repas. Pour réprimer un abus aussi grave, un règlement du 8 avril 1661 ordonna de mettre au carcan dans les salles, trois heures durant, les vagabonds trouvés dans l'Hôtel-Dieu.

Tandis que l'administration agissait avec vigueur contre les mauvais sujets et les paresseux qui, sans aucun droit à l'hospitalité, encombraient l'Hôtel-Dieu et y causaient mille désordres, des personnes charitables se préoccupaient du sort des malheureux qui, sortant de l'hôpital après de longues maladies, se trouvaient exposés, faibles encore, à toutes les atteintes de la faim et de la misère. En 1640 fut fondé le premier hôpital de convalescents; M. et Mme de Fienbet louèrent, rue de la Bûcherie, une maison pour y recueillir les femmes et les filles convalescentes sortant de l'Hôtel-Dieu de Paris; les fondateurs acquirent cette maison, en 1645, et en firent don à l'Hôtel-Dieu, ainsi que des 12 lits garnis et de tous les meubles qui s'y trouvaient, à la charge « de nourrir et coucher les pauvres femmes et filles, après icelles sorties, durant trois jours et trois nuits, afin que, pendant ledit temps, elles se puissent blanchir, nettoyer et essayer à se pourvoir d'une condition honnête ou se retirer avec leurs parents; et, en outre, de fournir aux dites femmes et filles les meubles et ustensiles nécessaires, comme lits pour leur coucher, feu, bois, chandeliers et autres choses nécessaires, aux dépens d'icelui Hostel-Dieu. » Cette fondation fut ratifiée en 1647, par lettres patentes de Louis XIV. En 1659, le nombre des lits de l'hôpital de convalescentes de la rue de la Bûcherie fut porté à 30, et la durée du séjour fixée à 30 jours.

Vers la même époque, l'administration de l'Hôtel-Dieu songea à créer un vaste hôpital de convalescents, à proximité de l'Hôtel-Dieu. Le cardinal Mazarin, partageant les vues des administrateurs de l'Hôtel-Dieu, réunit à cet établissement le prieuré de Saint-Julien-le-Pauvre, dépendant de l'abbaye de Cluny, et spécifia dans l'acte de réunion que l'Hôtel-Dieu établirait, sur l'emplacement du prieuré, un hôpital de convalescents, qui s'appellerait l'hôpital de Saint-Julien-le-Pauvre. Le cardinal donna une somme de 40,000 livres pour aider à la fondation, et, par son testament, il légua 30,000 livres pour le même objet. En 1674, aux libéralités de Mazarin vint s'ajouter un don de 60,000 livres fait par le sieur Berthelot, contrôleur des poudres et salpêtres. Mais le cardinal Mazarin lui-même avait reconnu que l'emplacement du prieuré de Saint-Julien-le-Pauvre était peu favorable à l'établissement d'un hôpital de convalescents; il avait promis aux administrateurs de l'Hôtel-Dieu de leur venir plus largement en aide, s'ils voulaient fonder le nouvel hôpital hors Paris. En 1663, les administrateurs, considérant que le prieuré de Saint-Julien était situé dans un lieu bas et humide et qu'il recevait le mauvais air de l'Hôtel-Dieu, décidèrent que l'hôpital des convalescents serait établi au faubourg Saint-Germain, près de l'hôpital des Incurables. Plus tard, on en revint au plan primitif; mais l'accroissement continu des charges de l'Hôtel-Dieu fit remettre indéfiniment l'exécution du projet d'un grand hôpital destiné aux convalescents sortant de cet établissement.

L'hôpital de la Charité possédait une maison de convalescence renfermant huit lits. Cette maison avait été fondée en 1650, par Pierre Camus, évêque de Belley, agissant pour une pieuse dame, Angèle de Faure. Un prêtre nommé André Gervaise, ancien chanoine de Reims, contribua de ses deniers à la création de cet asile, dont il fut l'organisateur et le premier directeur. En 1652, il remit entre les mains des religieux de l'hôpital de la Charité le gouvernement et l'administration de ce petit hôpital, aux conditions suivantes :

« Il y aura toujours à perpétuité huit places en la maison et hôpital, pour huit malades convalescents... Sera admis audit hôpital aucun malade, mais seulement ceux qui seront en convalescence et hors la nécessité des remèdes, et non infectez de maladies contagieuses... Aucuns convalescents ne demeureront en ladite maison plus longtemps que quinze jours, afin de pouvoir assister les autres qui y viendront en leur lieu; et outre qu'il n'y aura médecin, chirurgien ny apothicaire audit hôpital de convalescents, qui est seulement institué pour donner moyen aux dits convalescents de reprendre leurs forces, et sy aucuns des convalescents avaient besoin

de remèdes ou retombassent en maladies, ils retourneraient audit hôpital de la Charité. » Cet hôpital des convalescents existait encore au moment de la Révolution; l'enon, qui écrivait en 1788, nous apprend que les prêtres, les soldats et les domestiques en étaient exclus; les prêtres, parce qu'ils ont les honoraires de leurs messes; les soldats, parce qu'ils ont leur paye; les domestiques, parce qu'ils peuvent se retirer chez leurs maîtres. Les ouvriers sans asile, qui formaient la population ordinaire de l'hôpital des convalescents de la Charité, y restaient huit jours; ils avaient la liberté de sortir pour chercher de l'ouvrage. Le régime était abondant et réparateur; chaque convalescent recevait par jour une livre de viande, deux livres de pain et une bouteille de vin. De même cette maison de convalescence, aussi bien que l'hôpital dont elle dépendait, était exclusivement ouverte aux hommes, avant la Révolution.

A la fin du xviii^e siècle il existait des salles de convalescents dans la plupart des hôpitaux. Depuis longtemps, on reconnaissait la nécessité de préserver les convalescents des miasmes qui se produisent dans les salles de malades. Une ordonnance royale rendue en 1781 au sujet des hôpitaux militaires voulait, pour obvier à la prolongation des convalescences et aux rechutes fréquentes occasionnées par la mauvaise qualité de l'air qu'on respire dans les hôpitaux, qu'on établit à portée des principaux hôpitaux militaires, et surtout de ceux qui sont situés dans les villes dont l'air est humide, des dépôts de convalescents placés, soit dans les villes voisines, soit à la campagne, dans des lieux dont l'air serait pur et salubre. L'Académie des sciences et le corps médical se prononcèrent dans le même sens; mais, jusqu'à nos jours, la question financière, et peut-être aussi quelques préjugés administratifs, entravèrent l'exécution des mesures réclamées par l'hygiène, pour l'isolement des convalescents. Tout ce que l'on put faire pour eux, ce fut de leur alléger la misère des premiers jours par des allocations en argent et en nature, prises sur des ressources spéciales, et surtout, à partir de 1826, sur les revenus du legs Montyon. Comme on le sait, M. de Montyon avait voulu venir au secours des convalescents sortant des hôpitaux. Le 12 novembre 1819, il légua à l'administration des hôpitaux de Paris une somme qui, en fin de compte, et après transaction avec la filleule de l'illustre philanthrope, s'éleva à 4,359,220 fr. Le revenu de cette somme, qui fut placée en rentes sur l'Etat, dut, d'après les intentions du testateur, être distribué à ceux des pauvres convalescents sortant des hôpitaux qui auraient le plus besoin de secours. On trouve dans l'ordonnance royale du 27 octobre 1824, qui réglementa l'emploi du legs Montyon, les dispositions suivantes :

Art. 2. Un secours sera donné aux pauvres convalescents, immédiatement à leur sortie des hôpitaux.

Art. 6. Tout convalescent sortant d'un hôpital (les maisons de santé, l'hôpital du Midi et l'hôpital des Enfants exceptés) recevra, s'il le demande, un secours qui consistera en un pain de trois livres, et 0 fr., 75 en argent.

Art. 8. Les secours seront applicables à tous les convalescents sortant des hôpitaux qui en auront besoin, qu'ils soient ou non portés sur les contrôles des bureaux de charité; mais ils ne devront les recevoir qu'après des renseignements recueillis sur leur position et sur le dommage résultant de leur maladie.

Sauf quelques modifications, portant surtout sur la quotité du secours, cette réglementation est encore en vigueur aujourd'hui.

La question de la création d'une maison de convalescence, agitée plusieurs fois dans le sein du conseil général des hôpitaux de la capitale, lui fut présentée de nouveau en 1837 et en 1838; le conseil, malgré les avis sagement motivés des commissions médicales, se prononça contre le principe des hôpitaux de convalescents, par cette considération que les médecins et chirurgiens des divers hôpitaux ne manqueraient pas d'envoyer à la convalescence des vieillards incurables, des phthisiques et d'autres individus atteints de maladies ne laissant aucun espoir de guérison, et qui occuperaient des lits pendant un temps indéterminé, sans avantage pour eux et sans intérêt pour la science. D'ailleurs, le conseil était convaincu que la maison de convalescence profiterait surtout aux paresseux, et que les ouvriers courageux s'efforceraient toujours d'abréger leur séjour à l'hôpital pour reprendre des travaux dont le produit fait vivre leur famille.

Depuis le commencement de ce siècle, le défaut d'emplacement, causé par l'accroissement incessant de la population parisienne avait fait supprimer les salles spéciales de convalescents; de sorte que ces derniers se trouvaient confondus dans les hôpitaux avec les malades, exposés ainsi à des rechutes souvent plus dangereuses que la première atteinte de la maladie.

Tel était l'état des choses lorsque, en 1855, le chef de l'Etat, frappé des dangers que couraient les ouvriers malades en passant sans transition de l'hôpital au travail, décréta la fondation d'asiles destinés aux convalescents. Le but de cette institution vraiment démocratique, et qui venait combler une im-

portante lacune dans les services hospitaliers, était de laisser aux convalescents le temps de réparer leurs forces, et de leur permettre de ne reprendre leurs travaux qu'après leur complet rétablissement.

Les asiles de Vincennes et du Vésinet, créés en exécution du décret du 8 mars 1855, semblaient d'abord exclusivement réservés à une catégorie assez restreinte d'ouvriers; mais bientôt l'assistance de ces asiles fut étendue à tous les convalescents, sans distinction aucune de l'origine de la maladie.

Sans doute, la critique peut trouver à s'exercer aux dépens des hospices spéciaux de convalescents; on a reproché avec raison à ces établissements d'offrir une vie douce et facile à un certain nombre de paresseux; on a pu se demander aussi si le bien-être passager dont les ouvriers convalescents jouissent dans les asiles ne doit pas leur rendre à la sortie leurs privations, leurs fatigues plus difficiles à supporter. Tout en tenant compte de ces imperfections inhérentes à toute institution nouvelle, nous croyons que les asiles de convalescents, quand ils n'auraient pour effet que de relever les ouvriers à leurs propres yeux, par le sentiment des égards et des soins dont ils sont entourés, sont appelés à produire les résultats sociaux les plus heureux.

Nous donnons de plus amples détails sur l'asile de Vincennes au mot ASILE, et sur celui du Vésinet, au mot VÉSINET.

CONVALLAIRE s. f. (kon-val-lè-re — du lat. *convallis*, vallée). Bot. Genre de plantes de la famille des lilacées, tribu des asparagées, dont l'espèce type est connue sous le nom de MUQUET.

CONVALLARIÉ, ÉE adj. (kon-val-la-rié). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre convallaire.

— s. f. pl. Section de la tribu des asparagées, dans la famille des lilacées, ayant pour type le genre convallaire.

CONVALLARINE s. f. (kon-val-la-ri-ne). Zooph. Genre d'infusoires détaché du genre vorticelle, et comprenant une seule espèce.

— **Encycl.** Ce genre de zoophytes infusoires présente les caractères suivants : corps sphérique, ovoïde dans l'état de contraction, devenant plus ou moins campanulé par le développement que peut lui donner l'animal, muni d'un pédoncule plus ou moins contractile; orifice dépourvu d'organes ciliaires. Les *convallarines* se rencontrent dans toutes les eaux, douces ou salées, pures ou corrompues. La *convallarine verte* est commune, au printemps, dans les environs de Paris; elle forme, par la réunion de milliers d'individus, de petites taches d'un vert brillant sur les plantes et les coquilles aquatiques, et présente, quand elle s'épanouit, l'aspect d'une fleur de liseron.

CONVALLARITE s. f. (kon-val-la-ri-te). Bot. Genre de végétaux fossiles analogues aux convallaires, et que l'on trouve dans le grès bigarré.

CONVANZ s. m. (kon-vanz). Ancienne forme du mot CONVINT.

CONVASSAL s. m. (kon-val-sal — du préf. *con*, et de *vassal*). Féod. Celui qui est vassal avec d'autres : *Un vassal et ses CONVASSAUX*. || Nom que l'on donnait au juge qui, dans une cour féodale, était appelé à prononcer sur les contestations survenues au sujet des fiefs situés dans le ressort de cette cour. On l'appela aussi PAIR DE LA COUR FÉODALE.

— **Encycl.** La qualité de *convassal* ou de pair de la cour féodale imposait à celui qui en était revêtu trois obligations : la première, d'assister comme arbitre à l'investiture ou mise en possession de tout nouveau vassal; la seconde, de rendre témoignage sur le fait de cette investiture, et la troisième, de faire les fonctions de juge dans les matières qui concernaient les fiefs ressortissant à la cour féodale. Les *convassaux* existaient particulièrement en Alsace et dans toute la partie du territoire qui appartenait autrefois à l'empire d'Autriche, les cours féodales étant nombreuses en Allemagne. Les *convassaux* qui possédaient des fiefs relevant de la couronne ne reconnaissaient eux-mêmes pour juge compétent des différends qui concernaient leurs fiefs que le souverain lui-même.

CONVENABLE adj. (kon-ve-na-ble — rad. *convenir*). Qui convient, qui est sortable : *Faire un mariage CONVENABLE. C'est pour elle un parti CONVENABLE. Une partie dans les fruits de la terre, une tace par tête, sont les seuls tributs CONVENABLES*. (Montesq.)

Après tout, mon idée est assez raisonnable, Et comme pis aller je suis fort convenable.

— Qui est à propos, expédient : *Juger CONVENABLE de se taire. S'il est CONVENABLE que j'y aille, je suis tout prêt. Il est CONVENABLE que vous lui rendiez visite.* || Opportun, propice, favorable : *Vous deviez choisir un temps, un moment plus CONVENABLE. La circonstance ni le lieu ne sont pas CONVENABLES.*

— Dément, bienséant : *Une tenue, une mise CONVENABLE.* || Qui est décent dans sa tenue, dans ses manières : *J'ai dû renoncer à la voir, parce qu'il n'était pas CONVENABLE. Soyez donc plus CONVENABLE.*

— *Convenable à*, Qui convient à, qui est approprié à : *Qu'y a-t-il de plus CONVENABLE à la puissance que de secourir la vertu?* (Boss.) *Il faut que le discours de l'orateur soit con-*

venable à celui qui parle, à celui qui écoute, et aux circonstances du lieu et du temps. (St-Evrem.) *C'est un grand talent que de prendre toujours le ton CONVENABLE au sujet qu'on a à traiter.* (Grimm.) *Que m'importe? C'est le mot le plus familier à l'ignorant et le plus CONVENABLE au sage.* (J.-J. Rouss.)

... .. Epargnez-vous le blâme D'un coup peu convenable à la main d'une femme.

— s. m. Ce qui convient, ce qui est décent, bienséant : *Le génie ne suffit pas, il faut un jugement exquis pour saisir toujours le CONVENABLE, et ne s'en point écarter.* (Lavater.) *Le CONVENABLE est le grand malheur du dix-neuvième siècle.* (H. Beyle.) *Tout subit le néant du CONVENABLE.* (Mme E. de Gir.)

— **Antonymes.** Déplacé, disconvenant, impertinent, incongru, inconvénient, indû, inopportun, intempestif, malséant, malsonnant, mécréant, saugrenu.

CONVENABLEMENT adv. (kon-ve-na-ble-man). D'une manière convenable, comme il convient : *Se conduire CONVENABLEMENT. Répondre CONVENABLEMENT. Traiter quelqu'un CONVENABLEMENT. Être CONVENABLEMENT vêtu. Dès là que tout le monde est fait par raison, tout s'y doit faire CONVENABLEMENT.* (Boss.) *C'est Boileau qui le premier enseigna l'art de parler toujours CONVENABLEMENT.* (Volt.) *Tant qu'on ne saura pas utiliser CONVENABLEMENT les facultés intellectuelles de la femme, l'humanité progressera très-lentement.* (Mme F. Tristan.) *Toutes les sciences ont été mises à contribution pour relever et encadrer CONVENABLEMENT les jouissances du goût.* (Brill.-Sav.)

— *Convenablement à*, Selon, conformément à : *J'agis CONVENABLEMENT à vos vus, à vos desseins.* (Acad.)

— **Antonymes.** A contre-sens, à contre-temps, improprement, incongruement, indûment, inopportunément, intempestivement, malencontreusement.

CONVENANCE s. f. (kon-ve-nan-se — lat. *convenientia*; de *convenire*, convenir). Rapport de conformité, accord : *CONVENANCE de fortune, de condition. CONVENANCE de caractère, d'humeur, de goût. L'aigle a plusieurs CONVENANCES physiques et morales avec le lion.* (Buff.) *Le ton n'est que la CONVENANCE du style à la nature du sujet.* (Buff.) *La nature oppose les êtres les uns aux autres, afin de produire entre eux des CONVENANCES.* (B. de St-P.) *Une suite de CONVENANCES qui ont un centre commun forme l'ordre : la CONVENANCE est dans le détail, et l'ordre dans l'ensemble.* (B. de St-P.) *Tout a ses CONVENANCES et ses rapports dans la nature.* (Chateaub.) *Les pouvoirs se sont établis en vertu de certaines CONVENANCES sociales.* (Guizot.) *Dans le monde, les mariages se font de plus en plus par CONVENANCE et par intérêt.* (St-Marc Girard.) *Le caractère inviolable de la loi de la nature, c'est la CONVENANCE universelle.* (A. Martin.)

— Qualité de ce qui est convenable, de ce qui est approprié au but : *CONVENANCE et clarté, voilà les deux principales qualités de l'élocution.* (Barthél.)

— **Bienséance, décence** : *Manquer de CONVENANCE. Parler, agir avec beaucoup de CONVENANCE. Le mérite de la CONVENANCE est dans ce qu'on dit et dans ce qu'on ne dit pas.* (Mme Necker.) || Au pluriel, **Bienséances sociales** : *L'oubli des CONVENANCES. Observer, respecter les CONVENANCES. Braver les CONVENANCES. Manquer aux CONVENANCES. Avoir le sentiment des CONVENANCES. Les CONVENANCES sont à la politesse ce que l'a-propos est à l'esprit.* (St-Prosper.) *Le tact des CONVENANCES est une partie du goût, et c'est une arme excellente pour parer les coups entre les différents amours-propres.* (Mme de Staël.) *Les petites considérations des CONVENANCES du monde font le malheur de bien des femmes.* (H. Beyle.) *C'est surtout avec les gens mal élevés qu'il faut observer les CONVENANCES.* (Mme C. Bachi.) *Le chemin des révolutions est jonché des débris des CONVENANCES.* (E. Augier.) *Le défaut d'éducation se reconnaît à l'oubli des CONVENANCES.* (Mabire.) *Le mépris exagéré des CONVENANCES a heureusement produit le mépris des injures.* (Viennet.) *Un recueil de tous les usages d'un pays pourrait y être appelé le code des CONVENANCES.* (Laténa.)

— **Commodité, utilité particulière** : *Avoir une chose à sa CONVENANCE. Écrivez-moi sans vous presser, à votre CONVENANCE. Le marchand fait payer la CONVENANCE de l'acheteur.*

— **Raisons de convenance**, **Motifs de pure bienséance** : *Des RAISONS DE CONVENANCE me mettaient dans l'impossibilité d'agir.* || **Raisons plausibles, mais non démonstratives** : *Prouver l'immortalité de l'âme par l'horreur que nous avons du néant, c'est donner une RAISON DE CONVENANCE plutôt qu'une véritable preuve.* || Ce dernier sens est peu usité aujourd'hui.

— **Mariage de convenance**, **Mariage qui se conclut sur des rapports de naissance, de position et de fortune, plutôt que d'après l'inclination des personnes que l'on unit.**

— **Rhétor. Convenances oratoires**, **Rapport du style, du langage oratoire avec le sujet, la personne de l'orateur, celle de l'auditeur et les autres circonstances sur lesquelles il convient de régler son ton.**

— **Littér. Convenance du style**, **Accord de l'expression avec les idées que l'on exprime, le sujet que l'on traite.**

— **Anc. jurispr.** Action de convenir, de s'accorder; convention. || *Convenances de succéder opposées en contrat d'association*, *Clauses par lesquelles on convenait, dans un contrat de société, que les associés se succéderaient.*

— **Syn. Convenance, analogie, correspondance, rapport.** V. ANALOGIE.

— **Convenance, bienséance, décence, etc.** V. BIENSÉANCE.

— **Antonymes.** Disconvenance, impertinence, inconvenance, inopportunité, mes-séance.

— **Encycl.** Il y a des choses que tout le monde comprend à demi-mot sans qu'on soit obligé de les définir rigoureusement; et c'est fort heureux, car le plus souvent ce sont les mêmes choses qu'une définition peut le plus difficilement embrasser. Il en est ainsi de ce qu'on a l'habitude d'appeler les *convenances* en général. Qu'est-ce que les *convenances* au point de vue social, par exemple? Qu'est-ce qui convient ou qui ne convient pas? Il ne s'agit ici ni de morale ni de devoir évidemment, ni moins en prenant les mots dans leur plus haute acception, mais de cette foule de petits usages, de petites règles de convention qui commandent les rapports de l'homme avec ses semblables, avec la société, et même des nations entre elles. Quelle est l'origine des *convenances*, qu'il faut bien se garder de confondre avec les mœurs? Les anciens ne paraissent guère les avoir connues; nous ne croyons pas cependant qu'elles leur aient été complètement étrangères, ni qu'ils aient tout à fait dédaigné ce qui n'intéressait point directement leur patriotisme. Chez les nations les plus rudes même, on en trouve des exemples; c'est ainsi qu'à Sparte les jeunes gens se levèrent lorsqu'un vieillard entra au théâtre. Il nous semble aussi bien difficile d'admettre qu'Athènes, la ville polie et civilisée par excellence, ait ignoré l'usage des *convenances*, non pas, assurément, comme nous les entendons aujourd'hui, mais d'une manière conforme à ses mœurs et à sa religion. A Rome également, au temps des Cicéron, des des Horace et des Tibulle, il existait sans aucun doute de ces petits usages, de ces formes, de ces manières que les personnes de la bonne compagnie se croyaient tenues à observer minutieusement, et le cynisme de Diogène n'amusait pas moins les Athéniens et les Romains qu'il ne nous prête à rire à nous-mêmes. Mais il est certaines *convenances* que les anciens paraissent avoir méconnues. Ce sont celles qui président aux rapports des nations entre elles, *convenances* qui ont exclusivement leur source dans les mœurs de l'humanité en général, dans la philanthropie, et il faut bien reconnaître qu'elles n'ont pas été plus en honneur au moyen âge, parmi les nations chrétiennes. Il est donc faux, pour le dire en passant, que l'adoucissement des mœurs ait été amené par le christianisme; il fut, avant tout, un résultat de la philosophie, de la propagation de l'instruction, des sciences et des arts. Ce qui le prouve surabondamment, c'est que la société polie ne date que du xviii^e siècle, du siècle de la Renaissance. C'est aussi à cette époque qu'il faut faire remonter la véritable origine des *convenances* telles qu'on les comprend aujourd'hui, c'est-à-dire de ces usages, de ces habitudes, de cette sorte d'étiquette, de cette multitude de petits devoirs de convention qui sont autant de chaînes pour notre indépendance, mais souvent aussi autant de sacrifices faits par l'individu à l'espèce, par la passion particulière à la morale publique. C'est la connaissance de toutes ces petites règles, que ne justifient pas toujours la raison et le bon sens, qui constitue ce qu'on est convenu d'appeler l'homme de bon ton, de bonnes manières. Beaucoup de gens, dans la société, ne possèdent pas d'autre science, et réussissent cependant à s'y faire supporter et même bien venir.

Ces *convenances* sont innombrables; plus une société est polie, raffinée, plus elles se multiplient. L'ours se contente de dire au jardinier : « Viens-t'en me voir; » mais il faut bien autrement de façons quelquefois pour inviter à dîner un personnage d'importance. Que d'attentions, que de petits soins à lui prodiguer pour qu'il daigne manger votre pâté de foie gras et boire votre meilleur vin ! Si on n'est pas rompu, par une fréquentation continue de la bonne compagnie, une observation patiente et une grande finesse de tact, à toutes ces exigences de notre civilisation, on court le risque de commettre une de ces grosses balourdises qui suffisent à rendre un homme ridicule pour le reste de sa vie. On connaît l'histoire, si plaisamment racontée par Delille, de ce bon abbé qui, assistant à un grand dîner et croyant s'y être comporté suivant toutes les règles de la politesse la plus irréprochable, avait été, depuis le potage jusqu'au café, constamment en révolte contre les *convenances*. Et ce qu'il y a de terrible pour les hommes peu versés dans le monde, peu au courant de tous ces usages tyranniques, c'est que les *convenances* ne s'apprennent pas dans les livres, dans les traités; on n'en puise la science que dans une fréquentation assidue des meilleures sociétés. On a bien essayé de les formuler dans des *guide-ànes* spéciaux; mais, après avoir étudié un livre de ce genre, on ne sera pas plus un homme de bonnes manières, on ne sera pas plus apte à se comporter convenablement dans un salon qu'on ne le serait à écrire une lettre comme Mme de Sé-

vigné ou Paul-Louis Courier, quand bien même on aurait lu tous les *Parfaits secrétaires* du monde. Et ce qu'il y a de pire, c'est que cette science si difficile à acquérir, on ne vous en tient, pour ainsi dire, aucun compte. Il en est des *convenances* comme de l'orthographe : quand on les connaît, on n'a droit à aucune sorte d'admiration; mais si on les ignore, on n'est qu'un malotru. Si, du moins, les *convenances* constituaient une science fixe, positive, en ce sens qu'elles fussent toujours les mêmes dans tous les temps et dans tous les pays ! Mais il s'en faut; rien de plus changeant, au contraire, de plus variable, de plus inconstant que ces tyrans de la vie sociale. Nous ne parlons pas, bien entendu, de ces *convenances* qui ont leur source dans le cœur même de l'homme; ainsi il ne sera jamais de bon ton d'inviter un homme au bal, au sortir de l'enterrement d'un de ses enfants, fût-ce même de celui de sa femme. Nous entendons ici ces exigences impérieuses qui naissent de la mode, des mœurs actuelles, souvent même d'une sorte de dépravation, et qui nous forcent quelquefois à respecter ce qu'il y a de moins respectable. Ce sont ces *convenances*-là qui varient non-seulement de nation à nation, mais encore chez le même peuple, suivant les temps et les circonstances. Au siècle de Louis XIV, il était de mise qu'une femme de la haute société reçût ses intimes, assise sur sa chaise... percée, ou bien dans la rue de son lit; c'était le genre d'alors, et personne n'y voyait la moindre inconvenance. Les femmes d'aujourd'hui valent bien celles du siècle de Louis XIV, et même du siècle de Louis XV, et pas une, cependant, ne se hasarderait à ressusciter ces *convenances* d'un autre âge. Ce sera bien pire encore si nous passons d'un peuple chez un autre. Ce qui est le bon ton en France, l'usage des gens bien élevés, sera en Angleterre ou en Allemagne le lot des palefreniers, et cela à la même époque, au même instant. C'est une vérité que les voyageurs apprennent à leurs dépens. Tel qui croira suivre strictement les us et coutumes de la bonne société verra les regards effarés se croiser de toutes parts autour de lui, les figures bouleversées, consternées : c'est qu'en se conformant aux *convenances* de son pays il aura marché lourdement sur celles qui régissent les rapports des indigènes parmi lesquels il se trouve. Les plus indulgents verront peut-être une excuse dans sa qualité d'étranger; mais les puritains, les fanatiques de l'étiquette le rangeront imperturbablement dans la catégorie des mal-appris. Manquer aux *convenances* dans un certain monde, quel crime abominable ! Dans ce monde-là, j'aimerais mille fois mieux qu'on dit de moi : « Il a assassiné trois de ses créanciers, » que d'entendre chuchoter ces mots terribles : « C'est un homme qui à table se verse lui-même à boire. » Quelle est la duchesse d'Escarbagnas dont les faux cheveux ne se hérissent d'horreur à l'audition d'une aussi effroyable confidence ? Mais on sait que l'exagération des meilleures choses est un travers condamnable qui s'est produit dans tous les temps, et le rigorisme outré que nous venons de signaler n'a guère de partisans que ceux qui ne possèdent pas d'autre science que celle de l'étiquette. D'une inconvenance à une grossièreté, il y a loin, et dans cette société de bon ton, aussi spirituelle qu'indulgente, qui caractérise si éminemment la France, l'homme d'esprit, le savant, l'artiste, qui commettra un de ces oublis, une de ces gaucheries même qui appellent si vite un sourire involontaire sur les lèvres, peut être assurés que ce premier tribut payé à la malice nationale sera immédiatement suivi d'un sentiment de bienveillante indulgence qui fera fermer les yeux sur l'accroc qu'il vient de pratiquer à l'art des *convenances*. Aux méchants seuls et aux sots cette dispense est refusée; malheur à eux s'ils viennent à l'enfreindre ! mais ce n'est pas nous qui les en plairons.

— **Littér. Convenance du style.** Cette qualité doit être avant tout recherchée par l'écrivain; car une expression défectueuse livre la pensée sinon absolument transformée, au moins incomplète. L'expression traduite au dehors nos pensées, nos sentiments; « le style, c'est l'homme même, » comme on l'a dit; et il importe que, par son style, l'écrivain ne se montre pas autre qu'il n'est en réalité. La pensée et l'expression s'appellent et s'enchaînent l'une l'autre. « Bien écrire, » a dit La Bruyère, c'est à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre. « Ce que cet écrivain appelle « la bonne expression, » si difficile à trouver, c'est l'expression qui rend exactement la pensée. La Bruyère, développant la même pensée, a encore dit : « Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre. Moïse, Homère, Platon, Virgile, Horace, ne sont au-dessus des autres écrivains que par leurs expressions et par leurs images : il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, noblement, délicatement. » Comme il faut exprimer le vrai, une pensée triviale appelle une expression triviale; et telle expression qui devrait être rejetée de tel passage pourrait être placée dans tel autre. Écoutons à ce sujet Quintilien : « *Omniū enim fere verba, præter pauca, que sunt parum verecunda, in oratione locus est. Omnia verba sunt alicubi optima : nam et humilibus interim et vulgaribus opus, et quæ nitidior in parte videntur sordida, ubi res poscit, proprie dicuntur.* » (Il y a place pour

presque tous les mots, à part un petit nombre, qui sont peu honnêtes. Tous les mots sont bons en leur lieu. Il est parfois besoin de termes bas ; et telle parole qui dans un passage sera inconvenante deviendra convenable dans un autre. Tel est l'avis de Quintilien, qui, du reste, ne fait que reproduire l'opinion d'Aristote. « Le défaut de convenance serait grand, dit Aristote, si l'on donnait un langage brillant à un esclave, à un personnage trop jeune, et dans un sujet qui n'en vaudrait pas la peine. Cependant, même dans ce cas, la convenance permet de donner au style plus de dignité. Si on le fait, il faut que l'art reste caché, que nos paroles ne sentent pas l'artifice, mais qu'elles soient naturelles. » (*Rhetorique*, I, III, ch. II.)

En un mot, l'expression doit convenir à la pensée ; car la pensée ne vaut que par l'expression. Du reste, il est rare qu'un écrivain pense bien, se rende exactement compte de sa pensée, et la traduise mal. La pensée appelle et soutient l'expression. Bien penser, c'est bien écrire. « Le style, a dit Buffon, dans le *Discours sur le style*, n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient ferme, nerveux et concis ; si on les laisse se succéder lentement et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche, traînant. »

Si la convenance du style consiste dans le rapport exact de l'idée avec l'expression, c'est surtout dans la littérature dramatique que cette convenance doit être scrupuleusement observée, car ici la disparité entre ces deux termes de la proportion, étant mise en relief par la représentation, serait infiniment plus choquante que dans la lecture. Dans le drame, il faut que le style soit mesuré à l'homme. L'antithèse qui ressort trop souvent de la condition du personnage et du langage recherché, pompeux, que le poète lui met dans la bouche, n'a pas été, croyons-nous, une des moindres causes du discrédit où est tombée chez nous la tragédie. Le bon sens qui forme le fond même du caractère français, beaucoup plus encore que l'esprit, s'est lassé à la fin de voir des valets, déguisés sous le titre de confident par un euphémisme dont personne n'est la dupe, employer un rythme savamment cadencé, et, même dans les situations les plus vulgaires, des expressions dont les plus hauts personnages hésiteraient à se servir dans les circonstances les plus solennelles. Racine lui-même n'a pas évité cet écueil ; le fameux récit de Thémistocle est un chef-d'œuvre de narration, mais souverainement déplacé dans la bouche d'un homme accablé de douleur. C'est une faute telle, qu'un écrivain de génie seul pouvait la commettre ; mais ce n'est pas moins une faute, et tout le monde sait qu'on a été obligé de supprimer à la représentation ce malencontreux récit. Nous trouvons également déplacés ces axiomes quasi philosophiques que Racine fait débiter par un enfant :

Aux petits des oiseaux Dieu donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

De même, dans *Iphigénie*, Racine fait dire à Arcas, confident d'Agamemnon :

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

C'est là, évidemment, un langage beaucoup trop poétique pour un valet. Euripide, il est vrai, dans sa tragédie d'*Iphigénie en Aulide*, avait exprimé la même pensée, mais en lui donnant Agamemnon, le roi des rois, pour interprète : « On n'entend ni le chant des oiseaux, ni le bruit de la mer, et le silence s'est étendu sur l'Europe. » Hatons-nous d'ajouter que si Racine, le poète qui a le mieux observé les convenances théâtrales, s'en est laissé égarer quelquefois par la richesse de son imagination et son amour pour cette élégance incomparable qui fut le charme de son style, il en a donné des modèles qui révèlent bien les instincts fiers et délicats de son génie. Antiochus, prince qui a longtemps soupité pour Bérénice, lui déclare enfin son amour au moment où elle se croit sur le point d'épouser Titus ; quelle dignité dans sa réponse !

Prince, je n'ai pas cru que, dans une journée
Qui voit avec César unir ma destinée,
Il fût quelque mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.
Mais de mon amitié mon silence est un gage ;
J'oublie en sa faveur un discours qui m'outrage ;
Je n'en ai point troublé le cours injurieux ;
Je fais plus : à regret je reçois vos adieux.

Voilà, dit Voltaire, le modèle d'une réponse noble et décente. Ce n'est point le langage de ces anciennes héroïnes de roman, qu'une déclaration respectueuse transportait d'une colère impertinente. Bérénice ménage tout ce qu'elle doit à l'amitié d'Antiochus, et elle intéresse par la vérité de sa tendresse pour l'empereur.

La manière dont Maxime accueille la proposition que lui fait Mithridate, après qu'il a surpris le secret de son amour pour son fils Xipharès, est aussi un modèle achevé de convenance :

Je n'ai point oublié quelle reconnaissance,
Seigneur, m'a dû ranger sous votre obéissance ;
Quelque rang où jadis soient montés mes aïeux,
Leur gloire de si loin n'éblouit point mes yeux.

Je songe avec respect de combien je suis née
Au-dessous des grandeurs d'un si noble hyménée.
Et, malgré mes penchants et mes premiers desseins
Pour un fils, après vous le plus grand des humains,
Du jour que sur mon front on mit ce diadème,
Je renonçai, seigneur, à ce prince, à moi-même.

Vous seul, seigneur, vous seul, vous m'aviez arrachée
À cette obéissance où j'étais attachée.

Je vous l'ai confessé, je dois le soutenir :
En vain vous en pourriez perdre le souvenir ;
Et cet aveu honteux où vous m'avez forcée
Demeurera toujours présent à ma pensée :
Toujours je vous croirai incertain de ma foi ;
Et le tombeau, seigneur, est moins affreux pour moi
Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,
Et qui, me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu qui n'était pas pour lui.

Non, seigneur, vainement vous croyez m'effrayer.
Je vous connais. Je sais tout ce que je m'apprends.
Et je vois quels malheurs j'assemble sur ma tête,
Mais le dessein est pris, rien ne peut m'ébranler.
Jugez-en, puisque ainsi je vous ose parler,
Et m'emporte au delà de cette modestie
Dont jusques à ce jour je n'étais point sortie.

C'est là le langage d'une femme vertueuse sans faste, qui ne parle point de sa vertu, la motive, qui la justifie, qui paraît fâchée de voir cette vertu mise à une si cruelle épreuve, et qui, par là, en devient plus intéressante encore.

Corneille est le premier qui ait introduit les convenances sur la scène française, c'est-à-dire qui ait su dans chaque sujet observer les égards, saisir les nuances suivant les circonstances et le temps d'une action, suivant les mœurs, l'âge et le rang des personnages. Il bannit les indécences et la grossièreté de langage qu'on remarque dans toutes les pièces qui lui sont antérieures. Il usa sobrement du tutoiement, qui était encore en usage à cette époque, et qui contribue souvent à rendre le discours plus serré, plus vigoureux, à donner plus de force et de noblesse à la tragédie. On aime à voir Rodrigue et Chimène employer Racine, avec son tact exquis, n'en a fait que rarement usage, et seulement lorsque la passion, arrivée à son paroxysme, ne garde plus aucune mesure. C'est ainsi qu'Hermione s'écrie :

Je ne t'ai point aimé ! Cruel, qu'ai-je donc fait ?

Avec quel art infini, avec quelle profonde connaissance des fluctuations du cœur humain le poète, dans la même scène, quite et reprend tour à tour le tutoiement suivant les flux et reflux de la passion !

La comédie n'est pas moins assujettie aux convenances que la tragédie. Si l'écrivain les blesse quelquefois, ce ne doit être qu'en faveur d'un grand effet comique à produire, ou d'une grande leçon morale à faire ressortir. Quelques critiques ont été choqués du mot que le jeune Cléonte adresse à son père Harpagon, qui lui donne sa malédiction : « Je n'ai que faire de vos dons, » lui dit Cléonte, et les critiques trouvent cette réponse indécente. Mais ils ne voient pas, ou plutôt ils ne veulent pas voir que Molière a prévenu ce reproche en donnant au jeune homme, depuis le commencement de la pièce, un caractère aimable et intéressant ; quand il répond ainsi, c'est qu'il est poussé à bout par la dureté d'Harpagon, et le mot qu'il prononce, souverainement inconvenant dans toute autre circonstance, n'en met que mieux en relief la morale de la pièce, c'est que les pères doivent avoir pour leurs enfants une indulgence éclairée. Cette observation pourrait également s'appliquer à la comédie de *Georges Dandin*. L'auteur y introduit une femme qui trompe effrontément son mari, lequel a eu la sotte ambition d'épouser une fille noble. Faut-il conclure de là que Molière a voulu excuser le libertinage de certaines femmes et tourner leurs maris en ridicule ? Evidemment non ; Molière, de tous ces incidents comiques, s'est proposé de tirer cette morale, qu'un homme, en contractant une alliance inégale, s'expose à une foule de désagréments. Et cela est si vrai que cette impression est en effet la seule qui reste dans l'esprit ; on ne songe plus, à la fin de la pièce, au mauvais exemple donné par Angélique.

Les vérités générales que nous venons d'exposer relativement aux convenances à observer dans les rapports sociaux et en littérature peuvent également s'appliquer aux beaux-arts, surtout à la peinture, à la sculpture et à l'architecture. Dans un tableau, par exemple, le choix des parties et l'accord des parties entre elles forment une des dépendances les plus importantes de l'art. La vérité des costumes doit également être rigoureusement observée ; toutefois, un grand nombre de peintres de premier ordre s'en sont affranchis. Les fautes de ce genre se rencontrent fréquemment dans les tableaux vénitiens, et Raphaël lui-même n'en est pas exempt, quand il fait porter à ses vierges le costume italien de la fin du xve siècle. Dans un des chefs-d'œuvre du Titien, la *Femme adultère*, un des personnages se sert d'une paire de lunettes pour lire les paroles que Jésus-Christ vient de tracer avec son doigt sur le sable. L'anachronisme est plaisant ; mais ce sont là des caprices de grands maîtres que les jeunes artistes feront bien de ne pas imiter. La cri-

tique les rappellerait durement à l'ordre avec ces vers de Molière :

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler,
Et ce n'est pas du tout la prendre pour modèle,
... Que de tousser et de cracher comme elle.

CONVENANT (kon-ve-nan) part. prés. du v. Convenir : *Des livres convenant à tous les âges et à toutes les conditions.*

CONVENANT, ANTE adj. (kon-ve-nan, ante — rad. *convénir*). Qui convient, qui est opportun ou bienveillant : *Il prononça des paroles fort convenantes. Il faut faire les démarches convenantes. De tous les esprits, le plus difficile, c'est l'esprit convenant.* (F. Soulié.) — s. m. Promesse, convention faite :

Caliste eut liberté, selon le convenant.

LA FONTAINE.

Il Ce mot a vieilli ; CONVENTU, qui se dit quelquefois, est plus exact.

— Anc. cout. Nom que l'on donnait, dans la basse Bretagne, à une tenue quelconque d'un domaine congéable, censif, péager ou tout autre.

— Hist. Syn. de CONVENANT.

CONVÈNES ; en latin *Convenæ*, peuple de l'ancienne Gaule, dans la Novempopulanie, au S. des Ausci ; chef-lieu *Lugdunum Convenarum*, aujourd'hui Saint-Bertrand-de-Comminges. Ils occupaient le pays qui forma la partie méridionale du département de la Haute-Garonne.

CONVENIR v. n. ou intr. (kon-ve-nir — lat. *convénire*, de *cum*, avec, et *venire*, venir. Se conjugue comme *venir*). Être d'accord, s'accorder, concorder : *Ce sont des témoins fidèles qui conviennent sans s'être entendus, qui conviennent malgré leurs inimitiés.* (Boss.) *Ét afin que tout convienne, les promesses sont développées par les prédications de l'Évangile.* (Boss.)

Un bonze, ayant quelque temps disputé,
Sur certains points convint avec l'apôtre.

J.-B. ROUSSEAU.

— A signifié, comme en latin, Venir dans le même lieu, se rassembler.

— Être d'accord, être opportun : *Un tel langage ne convient pas. Les chevaux, la chasse, les festins, qui conviendraient comme délassement, abrutissent comme occupation.* (Mme de Staël.)

— Convenir de ou sur, S'accorder, s'entendre sur : *Les historiens ne conviennent pas de l'époque où cet événement eut lieu. Les hommes et les femmes conviennent rarement sur le mérite d'une femme, leurs intérêts sont trop différents.* (La Bruy.)

— Convenir de ou que, Régler, arrêter ensemble : *CONVENIR d'un prix. CONVENIR d'un rendez-vous. CONVENIR de s'écrire. CONVENIR que l'on s'écrira.*

Ils conviennent du prix et se mettent en quête.

LA FONTAINE.

Vous convenez tous deux de signer un écrit
Pour que l'oncle présent soit dûment interdit ;
Et pour le lire ici vous faites la grimace.

A. DUMAS.

— Avouer, confesser, reconnaître la vérité de : *Je suis prêt à convenir de mes torts. Je conviens qu'il eût mieux fait de ne rien dire. Jamais un Anglais ne conviendra que son gouvernement ne soit pas le plus parfait que les hommes aient imaginé.* (Condill.) *Les Français avouent de bon cœur que les autres peuples sont plus sages, pourvu que l'on convienne qu'ils sont mieux vêtus.* (Montesqu.) *Nous ne convenons presque jamais des vérités qui nous condamnent.* (Mass.) *Qui convient de ses torts commence à en avoir moins.* (Boiste.) *Il est dur, j'en conviens, de voir le génie prosterné devant la sottise et la fatuité.* (P. Leroux.) *Bien des gens ne conviennent de l'amour qu'ils ont eu que lorsqu'ils ne l'ont plus.* (Th. Gaut.) *On convient quelquefois de ses défauts, même de ses vices, jamais de la nullité de son esprit.* (Latena.) *Nul ne convient vis-à-vis de soi qu'il est un sot, un intrigant ou un fripon.* (Th. Gaut.)

Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue.

LA FONTAINE.

— Impersonnell. Être convenable, opportun, bienveillant : *Il ne vous convient pas de le recevoir chez vous. Il ne convient pas que vous partiez ainsi. On délibéra longtemps sur ce qu'il convenait de faire. Il convient que l'impôt soit payé par celui qui emploie la chose taxée plutôt que par celui qui la vend.* (J.-J. Rouss.)

— Convenir à, Être conforme à, concorder avec, s'appliquer à : *Ces prophéties conviennent parfaitement à la personne de Jésus-Christ.* (Boss.)

— Être bienveillant : *La raillerie ne convient pas à ceux qui sont élevés au-dessus des autres.* (Fléch.)

— Être propre, sortable, convenable, opportun pour, approprié à : *C'est un parti qui convient bien à votre fille. Cette place, cet emploi lui aurait bien convenu. Cela conviendrait à sa position. Ce sont des choses qui ne conviennent pas à une personne de votre âge. Ce style ne convient nullement au sujet que vous traitez. La piété convient à toute condition et à toute sorte de personnes.* (Fléch.) *C'est un très-grand hasard si les lois d'une nation peuvent convenir à une autre.* (Montesqu.) *La violence ne convient qu'au despo-*

tisme. (Mme de Staël.) *Trop de sagesse nuit aux esprits médiocres ; un peu de folie leur convient.* (Beauchêne.) *Les longs ressouvenirs conviennent aux longs malheurs.* (Mme de Staël.) *Le crédit public qui convient à la France est avant tout la considération publique.* (De Bonald.) *La monarchie absolue ne convient pas à l'homme.* (V. Hugo.) *Le travail isolé est le seul qui convienne aux femmes.* (St-Simon.) *Le caractère de la véritable religion, c'est de convenir également au cœur et à l'esprit.* (Mme C. Fée.)

La bonté convient mal à ton autorité.

VOLTAIRE.

Vous me convenez fort, je vous conviens de même.

C. D'HARLEVILLE.

La franchise convient à la force, au courage.

DE JOUR.

Ces festons dans vos mains et ces fleurs sur vos têtes
Autrefois convenaient à vos pompeuses fêtes.

RACINE.

Il Plaire, agréer à : *Cette étoffe ne me convient pas. Cette maison m'a convenu. Son ton ne me convient guère. Ce domestique me conviendrait bien. Nous réglons l'avenir sur ce qui nous convient aujourd'hui, sans savoir si nous conviendrons demain.* (J.-J. Rouss.) *Ceuz à qui tout le monde convient conviennent rarement à tout le monde.* (Mme d'Arconville.) *La singularité me convient, la subtilité ne me déplaît pas.* (Ste-Beuve.) *Heureux celui qui trouve un ami dont le cœur et l'esprit lui conviennent.* (X. de Maistre.)

Puisque chacun ici prend ce qui lui convient,
Par droit d'aubaine aussi, finette m'appartient.

REONARD.

Tu veux qu'un prompt hymen t'unisse avec Lucrèce ;
Elle a de la naissance, elle a de la vertu,

De la beauté, de la jeunesse ;
Lucrèce te convient ; mais toi, lui conviens-tu ?

DESTOUCHES.

Il S'emploie aussi dans le même sens, sans la préposition : *Un homme habile sent s'il convient ou s'il ennuie.* (La Bruy.) *Je deviens un petit homme bien chargé d'années, et qui ne conviendra plus guère dans les belles et jeunes compagnies.* (De Coulanges.)

— Logiq. Convenir à, Se rapporter à, se dire, pouvoir être dit de : *L'attribut convient au sujet.*

— Gramm. S'accorder, être conforme par la désinence : *Il faut que le substantif et l'adjectif conviennent en genre et en nombre.*

— v. a. ou tr. Anc. pratiq. Assigner ; former une demande contre : *CONVENIR sa partie.*

Se convenir, v. pron. Se plaire, s'accorder, être faits l'un pour l'autre : *Ces deux hommes ne sauraient se convenir. Ce jeune homme et cette demoiselle se conviennent très-bien. Nos humeurs se sont convenu parfaitement. Est-ce qu'il faut se convenir pour s'épouser ?* (Dufresny.) *Les gens qui se conviennent sont trop dispersés dans le monde.* (Volt.) *Se ressembler peu est peut-être une raison pour se convenir beaucoup.* (Beauchêne.)

On doit se convenir quand on doit vivre ensemble.

PONSARD.

— Gramm. Ce verbe prend l'auxiliaire avoir quand il signifie être à sa convenance, être convenable : *Cet appartement m'aurait convenu s'il eût été moins cher. Il prend l'auxiliaire être quand il veut dire demeurer d'accord : Ils sont convenus de partir ensemble.*

— Syn. Convenir, revenir. Convenir, c'est être convenable, avoir toutes les qualités nécessaires. Revenir, c'est plaire à la première vue, produire une impression favorable. Il arrive souvent qu'une personne dont la figure revient n'a pas les qualités qu'on lui suppose ; on cesse alors de la voir, parce que sa société ne convient pas.

— Antonyme. Disconvenir.

CONVENNOLE ou **CONVENEVOLE** DA PRATO, né à Prato. Il enseigna dans le xive siècle la grammaire et la rhétorique à Pise, à Carpentras et à Avignon, et compta Pétrarque parmi ses élèves : c'est à cette circonstance qu'il doit d'avoir échappé à l'oubli. Pétrarque a dit de lui : « Dans la théorie, je n'en ai pas connu un qui l'égalât ; mais il n'en était pas ainsi dans la pratique. » Lorsque Convennole fut devenu vieux, il tomba dans un état voisin de la misère ; le célèbre poète le secourut de toutes manières. Dans un besoin pressant, le vieux professeur mit en gage un traité *De gloria*, de Cicéron, que Pétrarque lui avait prêté, et qui, au grand regret de ce dernier, ne put jamais être retrouvé.

CONVENT s. m. (kon-van — du latin *conventus*, assemblée et accord). Accord ; promesse ; condition. Il Vieux mot.

— Couvent, monastère. Il Vieux mot.

— Anc. cout. Formalités légales nécessaires, en pays de nantissement, pour le transfert de la propriété des immeubles. Se disait dans le Hainaut. Il Assemblée de juges féodaux ou fiefiers, dans laquelle se faisaient ces formalités.

— Fr.-maçonn. Assemblée générale : *C'est l'honneur du convent maçonnique de 1861 d'avoir su résister à cette violence.* (L. Ulbach.)

— Encycl. Fr.-maçonn. On a conservé dans la maçonnerie française le vieux mot *convent*, qui signifiait assemblée, et on l'applique aux réunions générales dans lesquelles

on traite des intérêts maçonniques concernant les loges d'un pays, d'une région, d'un rite, etc. Les maçons libres ou maçons de pratique ont tenu un certain nombre de ces *convents*; les *convents* véritablement francs-maçonniques ne datent que de 1717. Nous donnons la liste des uns et des autres, d'après M. Rebold (*Histoire des trois grandes loges*, Paris, Collignon, 1864), sans nous astreindre au texte et aux idées de cet écrivain, qui confond trop souvent les maçons de pratique avec les francs-maçons.

Convent d'York, en 936, convoqué par Edwin, fils du roi Athelstan, pour la reconstitution des corporations maçonniques.

Convent de Strasbourg, en 1275, convoqué par Erwin de Steinbach, l'un des architectes de la cathédrale de Strasbourg, pour la continuation des travaux de cette cathédrale. Les constructeurs s'y constituèrent en corporations, à l'instar des maçons anglais.

Convent de Ratisbonne, en 1459, convoqué par Jobs Dotzinger, maître de l'œuvre de la cathédrale de Strasbourg. Les maçons y arrêterent les bases de leur organisation, précédemment discutées dans une réunion préparatoire, qui avait eu lieu à Strasbourg en 1452.

Convent de Ratisbonne, en 1464, convoqué par la grande loge de Strasbourg, pour traiter des affaires générales et des constructions entreprises, régler les droits et attributions des quatre grandes loges de Cologne, de Strasbourg, de Vienne et de Berne, et nommer Conrad Kuy, maître de l'œuvre, à la grande maîtrise de Strasbourg.

Convent de Spire, en 1469, convoqué par la grande loge de Strasbourg pour les intérêts professionnels et l'organisation des loges en France, en Lombardie, en Allemagne et en Angleterre.

Convent de Cologne, en 1535, prétendu *convent* qui aurait été convoqué par Hermann, évêque de Cologne, et auquel auraient pris part l'amiral de Coligny, Bruce, Falk, Philippe Mélançon, Virieux et Stanhope, comme délégués des loges de Paris, d'Edimbourg, de Vienne, d'Amsterdam, de Lyon, de Francfort, de Hambourg, etc. Cette réunion aurait eu pour but de défendre la franc-maçonnerie contre les accusations qu'on dirigeait contre elle et les dangers qui la menaçaient; et l'existence ne nous en est révélée que par une charte sur parchemin datée du 24 juin 1535, écrite en caractères maçonniques, et revêtue des signatures de dix-neuf personnalités importantes de cette époque. Tout se réunit pour démontrer la fausseté de ce document, qui avait été produit en 1819 pour appuyer une réforme maçonnique, et qui, depuis lors, n'a cessé d'être regardé comme apocryphe. (V. Clavel, *Histoire pittoresque de la franc-maçonnerie*; Paris, Faguerre, 1844, p. 125 et suiv.) Cet acte est connu sous le nom de *charte de Cologne*.

Convent de Strasbourg, en 1564, convoqué par la grande loge de Strasbourg. Il n'y fut discuté que des intérêts professionnels; rien n'y fait allusion à la charte de Cologne ni à une association philosophique ou religieuse.

Convent de Londres, en 1717. C'est moins un *convent* proprement dit que la simple réunion des quatre loges qui existaient encore à Londres. Mais de cette réunion date la naissance de la franc-maçonnerie telle qu'elle existe de nos jours, et l'extinction de la maçonnerie libre ou maçonnerie de pratique; car on y décida que les privilèges de la maçonnerie ne seraient plus désormais le partage exclusif des maçons constructeurs, et que *tous les hommes* seraient appelés à en jouir, pourvu qu'ils fussent régulièrement admis et initiés.

Convent de Dublin, en 1729, convoqué par les loges de Dublin, pour organiser la franc-maçonnerie sur les nouvelles bases de la grande loge de Londres. Lord Kingston est nommé grand maître de la grande loge d'Irlande.

Convent d'Edimbourg, en 1736, convoqué par lord Sinclair de Roslyn, grand maître et protecteur héréditaire des corporations ouvrières des constructeurs écossais, qui abdiqua ses fonctions héréditaires, constitua la grande loge d'Ecosse et en est élu grand maître.

Convent de La Haye, en 1756, convoqué par la mère loge l'Union royale, de La Haye, pour constituer une grande loge des Provinces-Unies. Le baron d'Aersen-Beyeren fut élu grand maître.

Convents d'Altenberg, en 1763 et 1764; d'**Altenberg**, en 1765. Ces trois congrès furent provoqués par un aventurier nommé Johnson, parmi les loges templières et écossaises de l'Allemagne. Johnson se prétendait l'émisnaire de supérieurs inconnus résidant en Ecosse et possédant tous les secrets des anciens templiers, même le secret des retraites où ils avaient caché les trésors de l'ordre au moment de leur dispersion. Johnson se jura durant deux années de la crédulité des Allemands; mais il fut démasqué à Altenberg par le baron de Hund, qu'il avait d'abord abusé. Le baron de Hund fut nommé à Altenberg grand maître de la maçonnerie templière, dite de la stricte observance.

Convent de Koblitz, en 1772, convoqué par les loges de la stricte observance pour traiter des intérêts de leur maçonnerie, et pour s'opposer à la propagation du système maçonnique de Zinnendorf. Le duc Ferdinand de Brunswick fut élu grand maître du rite.

Convent de Brunswick, en 1775, convoqué par Ferdinand de Brunswick pour tenter une fusion entre les différents systèmes templiers. Il n'eut aucun résultat.

Convent de Leipzig, en 1777, convoqué par les loges templières de Berlin dans le même but que celui de Brunswick, et resté aussi sans résultat.

Convent de Lyon, en 1778, appelé souvent *convent des Gaules*, convoqué par les maçons templiers de Lyon, chez lesquels avaient pénétré les principes du martinisme et qui voulaient réformer les absurdités de la légende templière. Le système martiniste l'emporta, en effet, et les rituels furent changés; mais la réforme n'eut d'effet qu'en France.

Convent de Wolfenbützel, en 1778, convoqué par Ferdinand de Brunswick dans le même but que le congrès de 1775. Il se termina par la résolution d'un appel à tous les maçons d'Europe, que l'on convoqua à Wilhelmsbad pour le 15 octobre 1781, puis pour Pâques 1782, puis enfin pour le 16 juillet 1782.

Convent de Wilhelmsbad, en 1782. Le *convent* eut trente séances consacrées à des discussions sur l'origine de la maçonnerie, sur son originalité ou sa parenté avec quelque société plus ancienne, sur les supérieurs généraux qu'elle peut avoir, sur la mission de ces supérieurs généraux. Aucune de ces questions ne fut résolue. Mais le *convent* eut pour résultat de détacher du système templier proprement dit une certaine quantité de loges, de métamorphoser le rite de la stricte observance en régime rectifié des chevaliers bienfaisants de la cité sainte, et de créer le rite éclectique. C'était faire pour l'Allemagne ce que le *convent* de Lyon avait inauguré en France. Beyerle, conseiller au parlement de Nancy, a publié sur ce *convent* un livre intitulé : *De conventu generali Latomorum apud Aquas Wilhelminas prope Hanauvium oratio* (1783, le titre seul en latin).

Convent de Paris, en 1785, convoqué par les philalèthes, secte de martinistes. Au mot PHILALÈTHES, nous parlerons plus amplement de ce *convent*, qui n'eut aucun résultat.

Convent de Paris, en 1787, suite du précédent et resté également sans résultat. Le mouvement politique déjà commencé faisait désertifier les séances. Le petit nombre des maçons qui y assistaient venait « plus par considération de politesse et d'amitié, dit le président, que par véritable intérêt. » Malgré ce témoignage non suspect, le *convent* de 1787 a été cité par les écrivains royalistes comme le conciliabule secret tenu par les chefs de la démocratie européenne, en vue de préparer la Révolution de 1789.

Convents de Zurich, en 1836; de **Berne**, en 1838; de **Bâle**, en 1840; de **Locle**, en 1842. Ces divers *convents* furent des congrès de maçons suisses, convoqués dans le but d'opérer la fusion des deux pouvoirs maçonniques qui se partageaient l'obédience des loges de ce pays, d'abolir les hauts grades et de fonder une grande loge nationale. L'acte d'union, signé au Locle en 1842, ratifié en 1843 et mis à exécution en 1844, donna naissance à la grande loge Alpina.

Convent de Paris, en 1848. Deux *convents* furent convoqués à Paris en 1848. Le premier eut pour promoteurs plusieurs maçons qui voulaient se séparer du Grand Orient et du suprême conseil, abolir les hauts grades et constituer un nouveau pouvoir maçonnique, sous le nom de Grande Loge nationale de France. Cette grande loge se constitua en effet; mais le Grand Orient et le suprême conseil parvinrent à retenir sous leur obédience la presque totalité de leurs ateliers, et la grande loge nationale, réduite à un trop petit nombre d'adhérents, fut fermée en janvier 1851 par la police. Le second *convent* fut convoqué par le Grand Orient, qui profita de l'élan occasionné par les événements de février 1848, pour annoncer la révision de sa constitution dans le sens le plus démocratique et provoquer une assemblée générale, représentative de *toutes les loges*. Mais ses propres loges répondirent seules à son appel, et l'on était déjà en pleine réaction politique lorsque fut votée la constitution maçonnique de 1849.

Convent de Paris, en 1855, convoqué par le prince Lucien Murat, grand maître du Grand Orient de France, à l'époque où l'Exposition internationale universelle devait amener à Paris un grand nombre de maçons de toutes les nations. La grande maîtrise n'y vit qu'un moyen de cimenter plus solidement l'union entre les pouvoirs maçonniques. C'est ainsi qu'au lieu de profiter d'une réunion si nombreuse de maçons étrangers pour étudier la grande question de la réforme des rituels, du retour à l'unité du système maçonnique et de l'abolition des hauts grades, on perdit l'occasion d'un travail utile, qui aurait attiré les visiteurs. Il n'y eut que cinq séances, complètement stériles, et l'accueil fait aux convocations du Grand Orient de France par les pouvoirs maçonniques étrangers fut presque une insulte; car cinq puissances maçonniques étrangères y donnèrent leur adhésion, mais sans se faire représenter au *convent*; trois autres nommèrent des députés qui n'assistèrent pas aux séances; cinq autres enfin prirent part aux travaux de ce *convent*, savoir : la grande loge de Colombie, la grande loge d'Irlande, la grande loge de Virginie, la grande loge

des Pays-Bas, la grande loge provinciale du Munster, siégeant à Limerick. Or, il existe de par le monde maçonnique quatre-vingt-dix grandes loges ou grands orients, dont vingt-cinq en Europe seulement, et plusieurs centaines de grandes loges provinciales.

Parturient montes, nascetur ridiculus mus.

CONVENTICULE s. m. (kon-van-ti-cu-le — lat. *conventiculum*; de *convenire*, se réunir). Petite assemblée, et surtout petite assemblée séditieuse ou clandestine : *Les conventicules sont défendus* (Acad.) *Leito, Socin et ses compagnons tirèrent secrètement en Italie leurs conventicules contre la divinité du Fils de Dieu* (Boss.)

Soyez le bienheureux.
Le bienvenu, mon frère, en ce conventicule.
V. Hugo.

CONVENTION s. f. (kon-ven-si-on — lat. *conventio*; de *convenire*, convenir). Accord, pacte conclu entre deux ou plusieurs personnes : *Convention expresse, verbale, tacite. Convention par écrit. Faire une convention. S'en tenir à la convention. Pour Bacon, la loi est la convention d'hommes effrayés du danger* (Lerminier.) II Clause, condition de cet accord : *Modifier les conventions. Voici quelles ont été nos conventions. II Acte dans lequel cet accord est consigné : Passer une convention. Rédiger, signer une convention. Décliner la convention.*

— Par ext. Accord, sympathie, relations : *Quelle convention peut-il y avoir entre Jésus-Christ et Bélial, et comment peut-on accorder le temple de Dieu avec les idoles?* (Boss.)

— Particulièrement. Règle ayant un caractère général, et qui résulte, non point de la nature des choses, mais d'un accord exprès ou tacite entre les hommes : *Les conventions sociales. La plupart des lois sont de simples conventions. La loi divine ne saurait être une convention. Les anciennes conventions théâtrales sont loin d'être toutes abandonnées. Faire dépendre la justice des conventions humaines, c'est détruire toute morale* (Cicéron.) *Le droit naturel doit l'emporter sur toutes les conventions qui lui sont contraires* (Grotius.) *La puissance paternelle est la seule qui ne dépend pas des conventions, et qui les amène précédées* (Montesq.) *Les conventions sociales qui régissent la femme sont innombrables* (Mme de Staël.) *La conscience est la seule faculté que l'homme ne puisse jamais sacrifier à une convention sociale* (Clermont-Tonnerre.) *Rien n'est fixe ici-bas, il n'y existe que des conventions qui se modifient suivant les climats* (Balz.) *Les mots ne signifient rien par eux-mêmes, et ne représentent les divers objets de la nature que par convention* (Th. Poincaré.) *Dans la peinture des sons par les lettres tout est convention* (E. Littré.)

— De convention. Conventionnel, qui n'a de valeur ou de réalité que par l'effet de certaines conventions : *Signes de convention. Couleur de convention. Dessin de convention. Ces prétendus sages se firent des vertus de convention. Dans l'architecture, il y a des ornements de convention. Le théâtre a tous les jours des types de convention. Il y a dans tous les arts un beau absolu et un beau de convention* (D'Alemb.) *La vérité de nature dissone avec la vérité de convention* (Dider.) *Il est de convention qu'il faut nous humilier quand on nous loue* (Alibert.) *Les plaisirs des riches sont des ennemis de convention* (Bonnin.) *Trop occupés d'une nature de convention, la vraie nature vous échappe* (Chateaub.) *Je n'ai pas les portraits de convention; le public les aime assez* (Ste-Beuve.) *En haine de la noblesse de convention, on s'est tenu dans le trivial* (Mérimee.)

— Monnaie de convention, Monnaie qui a cours dans plusieurs Etats, d'après une convention passée entre eux. II Monnaie qui a cours, non pas avec sa valeur réelle, mais avec une valeur supérieure qu'on est convenu de lui donner : *La dépréciation n'est possible que pour les monnaies de convention.*

— Jurispr. Conventions matrimoniales ou simplement conventions, Articles stipulés entre les époux par le contrat de mariage; concessions faites à l'épouse par son conjoint : *Il ne fut est dû ni douaire ni conventions* (La Bruy.)

— Syn. Convention, accord, contrat, marché, pacte, traité. V. ACCORD.

CONVENTION s. f. (kon-van-si-on — du lat. *conventio*, action d'assembler). Assemblée de représentants du peuple, formée exceptionnellement pour établir ou modifier une constitution : *La constitution des Etats-Unis a été rédigée par une convention* (Acad.) *Le jour où trouvant la suite qui devait nous rassembler fermée, hérissée, souillée de baïonnettes, nous courûmes vers le premier lieu qui put nous servir de refuge, et nous nous y réunîmes, ce jour-là même, si nous n'étions pas convention nationale, nous le sommes devenus* (Mirab.) II Local où la même assemblée tient ses séances : *Alter à la convention. Se présenter à la barre de la convention.*

— Aux Etats-Unis, Réunion libre dans laquelle un parti politique règle les mesures à prendre pour le triomphe de ce parti.

— En Angleterre, Assemblée extraordinaire du Parlement tenue en 1688 : *Pendant la révolution de 1688, le Parlement d'Angleterre s'était constitué en convention* (Acad.) *Le*

prince d'Orange convertit la convention en Parlement. (Complém. de l'Acad.)

— Convention nationale ou, simplement, Convention — par un C majuscule, de même que le *Grand Dictionnaire* écrit toujours par un grand R le mot *Révolution*, quand ce mot s'applique à la grande épopée de 89 — Assemblée française qui fonctionna de 1792 à 1795 : *La Convention, modèle d'énergie, fut composée en grande partie de têtes jeunes* (Balz.) *La Convention, dans le sens progressif, et Napoléon, dans le sens rétrograde, gouvernèrent dictatorialement* (Littré.) *La Convention fut pour ses propres membres une arène sanglante, où tour à tour les vainqueurs immolèrent les vaincus* (Mignet.)

La Convention peut, comme l'ancien Romain, Sur l'autel attesté posant sa forte main, Répondre fièrement alors qu'on l'injurie : Je jure que tel jour j'ai sauvé la patrie !

— Géogr. anc. Nom que l'on donnait aux divisions de chacune des régions de l'Espagne ancienne : *L'Espagne se divisait en trois parties : la Bétique, la Tarraconaise et la Lusitanie; chacune de ces régions se subdivisait en conventions juridiques, et chaque convention en oppida, qui comprenaient les colonies, les municipes, les villes latines libres, alliées ou stipendiaires* (A. Barthélemy.)

— Anc. jurispr. Conventions royales de Nîmes, Juridiction royale autrefois établie à Nîmes, pour connaître des exécutions faites en vertu des obligations passées dans son ressort.

— Encycl. Législ. Une convention est l'accord des volontés de deux personnes, ou d'un plus grand nombre, en vue de produire un effet juridique, c'est-à-dire en vue, soit d'opérer une translation de propriété, soit de créer des obligations, soit au contraire de délier les parties d'obligations antérieurement contractées, soit simplement de modifier des engagements déjà existants. La convention prend le nom de contrat quand elle est translatrice de propriété ou génératrice d'obligations (c. Nap., art. 1101). Ainsi une vente, un louage sont des conventions contractées. Dans tous les autres cas, elle retient le nom générique de convention. On voit par ces définitions que le mot de convention a une acception juridique plus étendue et plus compréhensible que le mot contrat; le premier exprime le genre et le second l'espèce, une espèce elle-même très-vaste d'ailleurs, et qui se subdivise en nombreuses variétés.

Les conventions, quel que soit leur but et qu'elles tendent, soit à former, soit au contraire à résilier des obligations, ne sont valides qu'autant qu'elles réunissent quatre conditions essentielles, énumérées dans l'art. 1108 du code Napoléon. Ces conditions sont : 1° le libre consentement des parties; 2° leur capacité civile relativement au pacte dont il s'agit; 3° un objet certain formant la matière de la convention; 4° une cause licite aux engagements qu'il s'agit de contracter.

La liberté des conventions est fort étendue. Les parties intéressées peuvent former entre elles toutes sortes de pactes et déroger même par leurs accords aux lois qui n'ont qu'un caractère facultatif ou permissif. Non-seulement elles peuvent conclure les différents contrats que le législateur a définis et dont il a tracé les règles, mais elles peuvent encore créer à leur gré des contrats nouveaux et innomés (argument de l'art. 1107, c. Nap.); par exemple, en matière de convention matrimoniale, elles ont la latitude, soit de se soumettre à l'un des régimes réglementés par le législateur, soit de combiner ces différents régimes entre eux, de les modifier l'un par l'autre, de former en un mot des types mixtes, des types composites mêlés de dotalité et de communauté. La liberté des conventions n'a qu'une limite marquée par l'art. 6 du code Napoléon. Elle ne peut aller jusqu'à déroger aux lois qui intéressent l'ordre public et les bonnes mœurs.

Les conventions valablement formées, c'est-à-dire réunissant les différentes conditions qui viennent d'être indiquées et ne blessant à aucun degré l'ordre public et les bonnes mœurs, tiennent lieu de lois à ceux qui les ont faites (c. Nap., art. 1134). Elles forment une loi privée et personnelle non moins obligatoire pour les parties et non moins impérative que la loi générale. L'art. 1304 ajoute : *qu'elles doivent être exécutées de bonne foi*. Cette prescription qui a l'air d'un axiome, et qui en est un en effet dans le droit actuel, fait définitivement disparaître l'ancienne division consacrée par le droit romain et qui distinguait les contrats de droit strict, qui devaient être interprétés et exécutés à la lettre, et les contrats de bonne foi, qui laissaient aux juges un droit plus large d'appréciation et plus de place à l'arbitrage et au tempérament de l'équité. Tous les contrats, sans exception, sont de bonne foi en droit français.

Les règles relatives à l'interprétation des conventions, règles formulées dans les art. 1156 et suivants jusques et y compris l'art. 1164 du code Napoléon, répondent au principe que tous les contrats sont de bonne foi dans le droit actuel. Ces règles, qui sont du reste plutôt des maximes et des conseils donnés aux juges que des dispositions impératives, peuvent se résumer ainsi : dans l'interprétation des conventions, les juges doivent rechercher quelle a été la commune intention des par-

ties. (Complém. de l'Acad.)

— Convention nationale ou, simplement, Convention — par un C majuscule, de même que le *Grand Dictionnaire* écrit toujours par un grand R le mot *Révolution*, quand ce mot s'applique à la grande épopée de 89 — Assemblée française qui fonctionna de 1792 à 1795 : *La Convention, modèle d'énergie, fut composée en grande partie de têtes jeunes* (Balz.) *La Convention, dans le sens progressif, et Napoléon, dans le sens rétrograde, gouvernèrent dictatorialement* (Littré.) *La Convention fut pour ses propres membres une arène sanglante, où tour à tour les vainqueurs immolèrent les vaincus* (Mignet.)

La Convention peut, comme l'ancien Romain, Sur l'autel attesté posant sa forte main, Répondre fièrement alors qu'on l'injurie : Je jure que tel jour j'ai sauvé la patrie !

— Géogr. anc. Nom que l'on donnait aux divisions de chacune des régions de l'Espagne ancienne : *L'Espagne se divisait en trois parties : la Bétique, la Tarraconaise et la Lusitanie; chacune de ces régions se subdivisait en conventions juridiques, et chaque convention en oppida, qui comprenaient les colonies, les municipes, les villes latines libres, alliées ou stipendiaires* (A. Barthélemy.)

— Anc. jurispr. Conventions royales de Nîmes, Juridiction royale autrefois établie à Nîmes, pour connaître des exécutions faites en vertu des obligations passées dans son ressort.

— Encycl. Législ. Une convention est l'accord des volontés de deux personnes, ou d'un plus grand nombre, en vue de produire un effet juridique, c'est-à-dire en vue, soit d'opérer une translation de propriété, soit de créer des obligations, soit au contraire de délier les parties d'obligations antérieurement contractées, soit simplement de modifier des engagements déjà existants. La convention prend le nom de contrat quand elle est translatrice de propriété ou génératrice d'obligations (c. Nap., art. 1101). Ainsi une vente, un louage sont des conventions contractées. Dans tous les autres cas, elle retient le nom générique de convention. On voit par ces définitions que le mot de convention a une acception juridique plus étendue et plus compréhensible que le mot contrat; le premier exprime le genre et le second l'espèce, une espèce elle-même très-vaste d'ailleurs, et qui se subdivise en nombreuses variétés.

Les conventions, quel que soit leur but et qu'elles tendent, soit à former, soit au contraire à résilier des obligations, ne sont valides qu'autant qu'elles réunissent quatre conditions essentielles, énumérées dans l'art. 1108 du code Napoléon. Ces conditions sont : 1° le libre consentement des parties; 2° leur capacité civile relativement au pacte dont il s'agit; 3° un objet certain formant la matière de la convention; 4° une cause licite aux engagements qu'il s'agit de contracter.

La liberté des conventions est fort étendue. Les parties intéressées peuvent former entre elles toutes sortes de pactes et déroger même par leurs accords aux lois qui n'ont qu'un caractère facultatif ou permissif. Non-seulement elles peuvent conclure les différents contrats que le législateur a définis et dont il a tracé les règles, mais elles peuvent encore créer à leur gré des contrats nouveaux et innomés (argument de l'art. 1107, c. Nap.); par exemple, en matière de convention matrimoniale, elles ont la latitude, soit de se soumettre à l'un des régimes réglementés par le législateur, soit de combiner ces différents régimes entre eux, de les modifier l'un par l'autre, de former en un mot des types mixtes, des types composites mêlés de dotalité et de communauté. La liberté des conventions n'a qu'une limite marquée par l'art. 6 du code Napoléon. Elle ne peut aller jusqu'à déroger aux lois qui intéressent l'ordre public et les bonnes mœurs.

Les conventions valablement formées, c'est-à-dire réunissant les différentes conditions qui viennent d'être indiquées et ne blessant à aucun degré l'ordre public et les bonnes mœurs, tiennent lieu de lois à ceux qui les ont faites (c. Nap., art. 1134). Elles forment une loi privée et personnelle non moins obligatoire pour les parties et non moins impérative que la loi générale. L'art. 1304 ajoute : *qu'elles doivent être exécutées de bonne foi*. Cette prescription qui a l'air d'un axiome, et qui en est un en effet dans le droit actuel, fait définitivement disparaître l'ancienne division consacrée par le droit romain et qui distinguait les contrats de droit strict, qui devaient être interprétés et exécutés à la lettre, et les contrats de bonne foi, qui laissaient aux juges un droit plus large d'appréciation et plus de place à l'arbitrage et au tempérament de l'équité. Tous les contrats, sans exception, sont de bonne foi en droit français.

Les règles relatives à l'interprétation des conventions, règles formulées dans les art. 1156 et suivants jusques et y compris l'art. 1164 du code Napoléon, répondent au principe que tous les contrats sont de bonne foi dans le droit actuel. Ces règles, qui sont du reste plutôt des maximes et des conseils donnés aux juges que des dispositions impératives, peuvent se résumer ainsi : dans l'interprétation des conventions, les juges doivent rechercher quelle a été la commune intention des par-

ties, plutôt que de s'attacher au sens littéral des termes. Toutes les clauses des *conventions* s'interprètent les unes par les autres en donnant à chacune le sens qui résulte de l'acte entier. Dans le doute, une clause particulière de la *convention* doit être entendue dans le sens où elle a un effet et une portée plutôt que dans celui où elle serait oiseuse et sans résultat. Dans le doute encore, la clause équivoque doit être interprétée en faveur de celui qui s'oblige, plutôt qu'en faveur de celui envers qui l'on s'oblige, c'est-à-dire dans le sens de la libération plutôt que dans le sens de l'engagement. Les juges doivent suppléer d'office les clauses qui sont d'usage dans une *convention*, quand bien même elles n'y seraient pas formellement exprimées, et pourvu qu'il n'y ait pas été clairement dérogé par l'acte.

Nous devons nous borner à cet aperçu sommaire des principes généraux de la matière, cette matière se rattachant à celle des obligations, qui est l'objet d'un article spécial au *Grand Dictionnaire*. V. le mot *obligation*.

— **Politique.** Aux États-Unis, on appelle *conventions* les assemblées préparatoires tenues par les partis politiques, soit pour assurer le succès d'une élection, en s'entendant d'une manière définitive sur les candidats, soit pour s'entendre sur la conduite à tenir à propos de certaines questions, soit pour arrêter les formules des mesures d'intérêt public qu'on sollicite de la législature locale ou de la législature fédérale. La législature ne s'occupe pas des *conventions*; mais leur convocation, leur composition, leur mode de délibération sont réglés par des usages et des traditions qui sont respectés à l'égal des prescriptions de la loi elles-mêmes. Les plus importantes de ces *conventions* sont celles qui sont tenues pour préparer l'élection du président. Avant l'élection présidentielle, les membres de chaque parti s'assemblent dans toutes les communes, et choisissent des délégués; ceux-ci, munis des lettres de créance de leurs délégués, se réunissent ordinairement dans la localité la plus centrale de leur Etat, et désignent à leur tour des représentants pour la *convention* générale, qui publie son programme et choisit ses candidats. De nouvelles *conventions* d'Etat se réunissent ensuite pour choisir les noms de leurs candidats aux fonctions d'électeurs présidentiels. A ces noms, la *convention* de l'Etat ajoute ceux des candidats aux fonctions de l'Etat qui sont vacantes. Chaque parti agit de même et forme sa liste, laquelle comprend les électeurs présidentiels, le gouverneur, les fonctionnaires de l'Etat et les représentants au congrès, dont les sièges sont vacants. Le jour de l'élection présidentielle, chaque citoyen choisit entre les diverses listes et les modifie à son gré. De ce système, il résulte qu'en fait le mandat d'électeur présidentiel est impératif. De sorte que le nom de la liste qui triomphe fait connaître le nom du futur président bien avant que les électeurs aient envoyé leur vote cacheté.

Ces *conventions* se tiennent sans désordre. Très-souvent, lorsqu'il ne s'agit que d'intérêts secondaires, les partis opposés tiennent leur réunion dans la même localité, dans le même édifice, à des heures différentes. M. Laugel, dans son livre les *Etats-Unis avant la guerre*, a donné d'une de ces *conventions* un tableau qui peut être accepté comme le modèle de toutes les réunions de ce genre. « Dans la matinée du 14 septembre 1854, des trains spéciaux amenaient à Worcester 1,625 délégués républicains, envoyés par les communes du Massachusetts. La ville manufacturière de Worcester, placée au cœur de l'Etat, doit à sa position centrale d'être toujours choisie comme le lieu de réunion des partis, de préférence à Boston. Les délégués avaient été élus par leurs coreligionnaires politiques, et apportaient tous des lettres de créance des conseils communaux. Arrivés à Worcester, ils se dirigèrent vers un grand bâtiment nommé *Mechanic's-Hall*, spécialement affecté aux réunions populaires. La salle principale est très-vaste et peut, sans difficulté, contenir trois mille personnes. Elle était remplie par les délégués. Les auditeurs entraient librement et prenaient place dans une large galerie qui court sur les côtés de la salle. Un bureau provisoire fut constitué, et, sur la proposition d'un délégué, on nomma un premier comité composé d'autant de membres qu'il y a de districts électoraux dans l'Etat, pour organiser d'une manière définitive le bureau de la *convention*. Un second comité fut chargé d'examiner les lettres de créance. Ces comités se réunirent dans des bureaux au fond de la salle, et firent promptement leur rapport. On porta un membre du congrès à la présidence, et l'assemblée accepta une liste de vice-présidents et de secrétaires. Après s'être donné un bureau permanent, et avoir entendu une prière publique et un sermon, la *convention* procéda au choix des candidats pour les magistratures politiques de l'Etat et les fonctions d'électeurs présidentiels. Je ne connaissais, ajoute M. Laugel, par un seul des seize cents délégués venus de tous les points du Massachusetts. Aux simples habits, aux lourdes chaussures, aux mains hâlées, je reconnaisais partout autour de moi les artisans, les fermiers, les pêcheurs de la côte; tous paraissaient parfaitement familiers avec les usages parlementaires. Ils se levaient, parlaient sans embarras, sans emphase. Je n'ai jamais vu régner un ordre aussi parfait dans

une assemblée aussi nombreuse. Chacun apportait dans la *convention* générale de l'Etat des habitudes depuis longtemps contractées dans les réunions des communes, des villes et des districts électoraux. »

Avant la convocation de ces sortes d'assemblées, les chefs de parti, attentifs à la direction des courants de l'opinion, préparent les listes des comités, le texte des résolutions et les noms des candidats, et enfin tout ce qui, de sa nature, ne peut pas être complètement improvisé. La tradition des *conventions* est aussi vieille en Amérique que les colonies anglaises elles-mêmes. C'est à des *conventions* qu'on est dans l'usage, en ces pays, de déférer l'examen des questions les plus importantes. En pareil cas, les questions élucidées par ces *conventions* nommées dans un but spécial, et composées d'hommes spéciaux choisis *ad hoc*, sont ensuite purement et simplement formulées en loi, soit par les législatures d'Etat, soit par le congrès. La constitution même des Etats-Unis est l'œuvre d'une *convention* de ce genre. Cette *convention*, composée de membres délégués par chacun des Etats, délibéra à huis clos pendant plusieurs mois, puis proposa son œuvre à l'acceptation de la nation assemblée en congrès. En 1855, après la défaite des confédérés et leur soumission à l'Union, ce fut par des *conventions* qu'on procéda à l'annulation constitutionnelle et légale des actes qui avaient suivi la sécession.

— **Convention nationale.** Le 10 août 1792, quelques instants après la victoire du peuple de Paris, l'Assemblée législative, en présence de Louis XVI, réfugié avec sa famille dans une loge de journalistes, décréta la suspension provisoire du chef du pouvoir exécutif et la convocation d'une Convention nationale, c'est-à-dire une assemblée extraordinaire investie par le peuple de pleins pouvoirs pour constituer le gouvernement et le pays.

Le sens du mot *Convention* était bien fixé, d'abord par les souvenirs de la révolution anglaise de 1688 et de l'établissement de la constitution des Etats-Unis, enfin par toutes les discussions qui avaient eu lieu depuis 1789. « Une Convention, avait dit l'abbé Maury, l'orateur des royalistes, c'est une assemblée représentant une nation entière qui, n'ayant pas de gouvernement, veut s'en donner un. »

C'est ainsi que le principe était universellement compris. La France, librement et régulièrement convoquée, savait qu'elle déléguait tous les pouvoirs à ses représentants pour sauver la patrie. Il n'y eut ni surprise ni usurpation, et, en réalité, la grande Assemblée révolutionnaire fut le gouvernement le plus légitime que le pays eût encore eu.

Pour les élections conventionnelles, le système des deux degrés fut provisoirement maintenu, à cause de l'urgence; mais la distinction entre les citoyens actifs et passifs, déjà supprimée par quelques sections de Paris, le fut définitivement par décret de l'Assemblée législative. Tous les Français majeurs et domiciliés eurent le droit de délibérer et de voter dans les assemblées primaires, qui furent convoquées pour le dimanche 26 août; les assemblées électorales le furent pour le dimanche 2 septembre et jours suivants. Les assemblées primaires, comme on le sait, nommaient les électeurs (à raison de 1 électeur par 100 citoyens), lesquels se réunissaient en assemblées pour discuter les candidatures et nommer les représentants.

Le nombre des députés à la Convention avait été fixé à sept cent quarante-neuf.

Les élections furent, à la presque unanimité, antimonarchiques; jamais une nation ne s'était prononcée avec un tel ensemble. Quelques assemblées primaires (15 ou 16 sur plus de 40,000) s'étaient montrées favorables au maintien de la monarchie et à la constitution de 1791, les assemblées électorales rejetèrent de leur sein les électeurs nommés par ces assemblées. Dans quelques départements, on entendit cette espèce d'ostracisme jusqu'aux signataires des protestations contre la journée du 20 juin. Dans la Corrèze, la Drôme, le Gers, l'Hérault, l'Oise, les Hautes-Pyrénées, les Bouches-du-Rhône, le Lot, le Seine-et-Marne et ailleurs, les électeurs s'astreignirent spontanément au vote à haute voix. A Paris, outre le vote à haute voix, on fit approuver les choix du corps électif par les sections. Ces choix étaient de nature à satisfaire le parti révolutionnaire; la députation de la capitale se composait de vingt-quatre membres, parmi lesquels on comptait : Robespierre, Danton, Collot-d'Herbois, Manuel, Billaut-Varenne, Camille Desmoulins, Marat, Lavicomterie, Legendre, Paris, Sergent, Fréron, Fabre d'Eglantine, David, Philippe-Egalité, etc. Dans les départements, le parti girondin obtint un assez grand nombre de nominations.

Parmi les députés élus à la Convention nationale, 77 avaient siégé à la Constituante et 181 à l'Assemblée législative. C'étaient donc 491 membres nouveaux, mais dont la plupart d'ailleurs avaient été recrutés dans les administrations départementales et étaient préparés à la politique active par la pratique. 16 évêques, 8 grands vicaires épiscopaux, 18 curés ou prêtres, 7 ministres protestants, firent partie de la grande Assemblée dès le commencement de la session. On comptait en outre un prince du sang (Egalité), des avocats et hommes de loi, des officiers de l'ancienne armée, d'anciens parlementaires, des

nobles, des propriétaires, des médecins, des savants, des hommes de lettres, quelques poètes, peintres et artistes dramatiques, peu de négociants et d'industriels, et, à ce que nous croyons, un seul ouvrier, le cardeur de laine Arnonville.

Le 20 septembre, les nouveaux représentants du peuple tinrent une séance préparatoire dans la salle des Cent-Suisses, aux Tuileries, sous la présidence de Faure, doyen d'âge, et constituèrent leur bureau, avec Pétion pour président, Brissot, Camus, Rabaut-Saint-Etienne, La Source, Vergniaud et Condorcet comme secrétaires. C'était le triomphe des girondins.

Le 21, nouvelle réunion aux Tuileries. La Convention fait notifier son existence officielle à l'Assemblée législative, qui dépose à l'instant ses pouvoirs et installe solennellement les nouveaux élus du peuple dans la salle du Manège, où elle-même, ainsi que la Constituante, avait siégé. (Par suite de travaux d'appropriation, la Convention ne prit possession des Tuileries que le 10 mai 1793.)

Le moment où la formidable Assemblée prit séance est une heure à jamais célèbre dans l'histoire du monde. Ici, nous entrons dans la région des tempêtes, et jamais le soleil n'avait éclairé de spectacle plus tragique et plus grandiose. Parmi ces hommes au cœur indomptable qui viennent de s'asseoir sur leur banc en face des rois de l'Europe, beaucoup ne reverront jamais la maison natale; mais telle était la grandeur de ce temps que la conservation de la vie ne paraissait à personne le but réel de la vie. Nourris la plupart dans les travaux paisibles, ils se précipitent avec un soubre enthousiasme dans un combat sans trêve ni merci. Le léger, le joyeux Desmoulins, le mobile artiste qui a tant de raisons pour adorer la vie, écrit à son père :

« La contemplation de cette belle Révolution m'est si douce, que ces dangers mêmes, dont vous me parlez, ne sauraient me distraire... Quand on me parle des dangers que je cours et qu'il m'arrive d'y réfléchir, je regarde ce que nous étions et ce que nous sommes, et je me dis à cette vue :

« A présent, de la mort l'amertume est passée !

« Tant de gens vendent leur vie aux rois pour 5 sous ! Ne ferais-je rien pour l'amour de ma patrie, de la vérité, de la justice ? Je m'adresse ce vers qu'Achille dit à un soldat, dans Homère :

« Et Patrocle est bien mort, qui parlait mieux que moi. »

L'ennemi était à 30 lieues de Paris, la France était enveloppée, assiégée comme une place forte, et l'Europe monarchique se croyait assurée de sa proie. En présence de ces suprêmes périls, la Convention n'eut pas une minute de défaillance ni de doute, et elle ouvrit fièrement sa session par un acte solennel qui ne lui laissait plus que la ressource de vaincre. On connaît cette scène imposante; Grégoire, l'évêque de Blois, est à la tribune : « Les rois, dit-il, sont dans l'ordre moral ce que sont les monstres dans l'ordre physique... L'histoire des rois est le martyrologe des nations. »

Et, au milieu des acclamations, l'Assemblée décrète à l'unanimité :

LA ROYAUTE EST ABOLIE EN FRANCE.

Puis elle commence le cours de ses glorieux travaux, vote le renouvellement des corps administratifs et judiciaires (22 sept.), avec cette clause que les juges pourraient être élus parmi tous les citoyens, et nomme une commission pour élaborer un règlement et un projet d'organisation des comités. Sans entrer dans des détails qui pourraient fatiguer nos lecteurs, nous dirons cependant un mot de son organisation; on comprendra mieux les miracles de travail de cette puissante machine législative et gouvernementale, qui agit toujours et qui crée sans cesse, au milieu de la guerre étrangère, des déchirements intérieurs et de ses propres divisions.

Le règlement de la Convention reproduisait la plupart des dispositions de ceux de la Législative et de la Constituante, et ces dispositions, plus ou moins modifiées, ont reparu en grande partie dans tous les règlements parlementaires jusqu'à nos jours. Nous n'indiquerons donc que quelques articles spéciaux à l'Assemblée conventionnelle. Le bureau se composait d'un président et de six secrétaires. Le président était élu par appel nominal, à la majorité absolue; ses fonctions duraient quinze jours; il n'était rééligible qu'après l'intervalle d'une quinzaine. Quand il se trouvait empêché ou qu'il voulait parler à la tribune, il était remplacé par le dernier des ex-présidents. Il n'y avait point de vice-présidents. Les secrétaires étaient renouvelés par moitié tous les quinze jours, à la pluralité relative des voix. Les séances devaient durer au moins six heures. Nous voyons par les procès-verbaux qu'elles commençaient ordinairement à dix heures du matin et qu'elles se prolongeaient sans interruption jusqu'à cinq heures du soir. Les séances extraordinaires du soir étaient fréquentes, et se prolongeaient souvent fort avant dans la nuit. Contraste saisissant ! il arrivait que ces législateurs souverains, qui faisaient trembler les rois de l'Europe, quittaient le palais des Tuileries, dans les nuits d'hiver, après avoir agité les destinées du monde en d'orageux débats, et regagnaient à pied leur humble logis,

fouettés par la neige ou le vent à travers les rues désertes.

Le président pouvait toujours, si les circonstances l'exigeaient, faire des convocations extraordinaires. En outre, douze membres devaient être nommés chaque jour pour ouvrir les dépêches, dans l'intervalle d'une séance à l'autre, et convoquer l'Assemblée si cela était nécessaire. Parfois, c'était la générale ou le tocsin qui appelait les représentants à leur poste, et l'opinion même aurait fêlé celui qui ne se serait point hâté de venir siéger lorsque des troubles éclataient ou qu'il survenait un événement quelconque. En sorte que l'on pourrait dire en quelque sorte que la Convention était permanente et qu'elle siégeait toujours. Elle ne connaissait ni dimanches, ni fêtes, ni décade quand le calendrier républicain fut institué.

La séance ne pouvait être ouverte que si deux cents membres étaient présents. Jusqu'à midi elle était remplie par la lecture du procès-verbal, des lettres des commissaires aux armées, des généraux, etc.; par les communications particulières, les motions incidentes, etc. On suivait ensuite l'ordre du jour indiqué la veille, et qui ne pouvait être interrompu que pour des objets d'un intérêt majeur et par décret de l'Assemblée. La séance du dimanche était plus particulièrement consacrée à entendre les députations et les pétitions à la barre. La barre appartenait au peuple. Tout citoyen avait le droit de s'y présenter, après avoir communiqué l'objet de sa réclamation au président, qui l'inscrivait à son tour, et lui indiquait le jour et l'heure où la Convention pourrait l'entendre. C'était également là que se présentaient les députations des sociétés, des sections et de la Commune, les envoyés des départements ou des armées, qui venaient apporter des pétitions, ou des félicitations, ou des dons patriotiques, ou des drapeaux conquis sur l'ennemi, etc., ainsi que les fonctionnaires publics que l'Assemblée faisait comparaître devant elle pour les interroger. Il en était ainsi dans les assemblées précédentes, mais la Convention fut en communication plus directe encore et plus fréquente avec le peuple, et l'on vit jusqu'à des citoyens se présenter à la barre presque uniquement pour chanter une chanson patriotique sur la reprise de Toulon ou tout autre événement heureux pour la République. C'était là, bien évidemment, un abus d'une chose excellente en soi; mais la grande Assemblée avait un tel respect pour toutes les manifestations de l'opinion publique, qu'elle tolérât même l'abus. D'un autre côté, les citoyens étaient tellement habitués à considérer les représentants comme les pères du peuple, qu'ils éprouvaient le besoin puéril et touchant de leur confier toutes leurs impressions, comme l'enfant à sa mère. Des volontaires, après une route de 200 lieues, marchaient avec plus d'ardeur à la frontière quand ils avaient obtenu de défilier dans la Convention.

Les tribunes publiques étaient ouvertes indistinctement à tous les citoyens; quelques-unes seulement étaient réservées aux citoyens des départements, aux étrangers, aux députés suppléants, etc. Malgré le règlement, ces tribunes manifestaient parfois leurs impressions d'une manière un peu bruyante. Jusqu'au 9 thermidor, les révolutionnaires y dominaient; à partir de cette époque, elles commencèrent à être envahies par la jeunesse dorée et les royalistes.

Outre les prescriptions habituelles pour assurer l'ordre des délibérations, le règlement de la Convention portait qu'un représentant, après le rappel à l'ordre, l'inscription au procès-verbal et la censure, pouvait être, s'il continuait à troubler l'Assemblée, exclu de la séance, mis aux arrêts, et même emprisonné; d'où les cris : *A l'Abbaye!* qu'on entendait souvent dans les séances orageuses.

La première formation des comités avait eu lieu de la manière suivante. Des boîtes avaient été placées dans la salle; chaque député y déposa un billet contenant son nom et la désignation du comité auquel il se pensait propre. Cette liste préparatoire servit de base pour l'élection. L'organisation primitive, décriée le 2 octobre 1792, comprenait vingt et un comités, savoir :

1^o *Comité de constitution*, dont les 9 membres étaient : Sieyès, Thomas Payne, Brissot, Pétion, Vergniaud, Barère, Danton, Condorcet, Gensonné.

2^o *Comité diplomatique*, 9 membres : Grégoire, Anacharsis Cloots, Brissot, Rewbell, Ch. Villette, Guadet, Guyton-Morveau, Kersaint, Carnot.

3^o *Comité militaire*, 24 membres, dont les principaux étaient : Lacroix, Letourneur (de la Manche), Dubois-Crancé, Gasparin, Lacombe Saint-Michel, Merlin (de Douai), Carnot, Sillery, Fabre d'Eglantine, Albitte, etc.

4^o *Comité de surveillance et de sûreté générale*, 30 membres, dont les principaux étaient : Hérald-Séchelles, Basire, Fauchet, Chabot, Lavicomterie, Manuel, Cavaignac, Tallien, Bernard (de Saintes), Drouet, etc.

5^o *Comité de législation civile et criminelle*, 48 membres, dont les principaux étaient : Garran-Coulon, Guadet, Couthon, Lanjuinais, Louvet, Thuriot, Barère, Osselin, Lepelletier Saint-Fargeau, Robespierre, Cambacérès, Vadier, etc.

6^o *Comité d'instruction publique*, 24 mem

bres, dont les principaux étaient : David, Dussault, Chénier, Romme, Mercier, Durand-Maillane, Léonard Bourdon, Fouché, Buzot.

70 *Comité des finances*, 42 membres, dont les principaux étaient : Cambon, Camus, Duferront, Treillard, Fouché, Mallarmé, Ramel, Jacob Dupont, Cussy, Mazuyer, etc.

Tels étaient les plus importants comités de la première organisation. Venaient ensuite les comités : *des décrets*, 9 membres; *des pétitions et de la correspondance*, 24 membres; *des inspecteurs de la salle, du secrétariat et de l'imprimerie*, 18 membres; *des procès-verbaux, des renvois et des expéditions*, 6 membres; *des secours publics*, 24 membres; enfin *d'agriculture, du commerce, des domaines, de liquidation, de l'examen des comptes, de la marine*, etc.

En outre, il y avait la *commission centrale*, chargée d'un membre de chaque comité, et chargée de présenter chaque jour un tableau du travail de l'Assemblée, c'est-à-dire de dresser l'ordre du jour.

Cette organisation comprenait 418 membres, c'est-à-dire un peu plus de la moitié de la Convention.

Le 25 octobre, l'Assemblée décréta que les comités seraient renouvelés par moitié deux mois après le jour de leur formation. Enfin, par décret du 6 novembre, chaque comité fut autorisé à faire imprimer et distribuer les projets de décrets qu'il aurait résolu de soumettre aux délibérations de l'Assemblée.

Cette organisation fut plusieurs fois modifiée; mais les indications qui précèdent suffisent pour montrer avec quel soin les affaires étaient étudiées et préparées dans la Convention, et combien d'hommes de premier ordre y prenaient part. Nous ne rappellerons aussi que pour mémoire les grands comités de Salut public et de Sécurité générale, dont l'importance ne date que de 1793, et auxquels nous avons consacré des articles spéciaux (v. comités). Le premier surtout, le comité de Salut public, joua un rôle éclatant, et devint un véritable gouvernement, le pouvoir exécutif de l'Assemblée.

L'histoire de la Convention peut se diviser en trois périodes : 1° depuis l'ouverture de l'Assemblée (21 sept. 1792) jusqu'à la chute des girondins (31 mai - 2 juin 1793); 2° depuis cette époque jusqu'à la chute de Robespierre (9 thermidor an II - 27 juillet 1794); 3° enfin, depuis cette révolution jusqu'à la fin de la session conventionnelle (4 brumaire an IV - 26 octobre 1795).

Dès la première séance, il se produisit un fait significatif : tous les députés de ce parti qu'on a nommé la Gironde, et qui composaient le côté gauche de la Législative, allèrent se placer, avec leurs adhérents, à la droite, sur les sièges mêmes où, la veille encore, étaient assis les derniers feuillants, abandonnant la gauche à la députation de Paris et aux représentants qui en partageaient les ardeurs révolutionnaires. Ce côté devint la Montagne. Au centre, sur les bancs les moins élevés, siégeaient une masse considérable de députés qui, soit qu'ils fussent moins exclusifs, soit qu'ils eussent des idées moins arrêtées, flotterent d'un parti à l'autre et déplacèrent la majorité au hasard des événements et de leurs propres impressions. On nomma cette région la *Plaine*, ou encore le *Marais*, par opposition à la Montagne. Effacés par les grandes personnalités politiques, les membres de ce côté, le moins le plus grand nombre, ne manifestaient le plus souvent leurs opinions que par des rumeurs confuses qui leur firent donner par leurs adversaires le surnom de *crapauds du Marais*. On sait que les hommes de ce temps, dans leurs passions ardentes, ne se ménageaient point les épithètes injurieuses. Tous ces groupes, d'ailleurs, voulaient énergiquement la République. Il n'y avait pas en réalité de parti royaliste à la Convention.

Le parti girondin, on l'a vu par l'élection du bureau, fut d'abord en possession de la majorité. Composé de personnalités brillantes, parmi lesquelles il faut citer surtout Vergniaud, Brissot, Guadet, Goussier, le ministre de l'intérieur Roland, Isnard, Barbaroux, Fauchet, Buzot, Rabaut Saint-Etienne, Ducos, Lasource, Dulaure, Louvet, etc.; ce parti manquait d'ailleurs de cohésion et de discipline, on l'a souvent répété, et très-justement. Après avoir joué un rôle prépondérant, il se sentait maintenant dépassé, de la même manière qu'il avait lui-même effacé le parti constitutionnel, c'est-à-dire en vertu du mouvement ascendant de la Révolution. Il lui fallait de toute nécessité ou faire un pas en avant, ou se résigner à descendre au second rang, ou tout au moins renoncer à cette guerre d'âpres personnalités dont ses membres donnaient le triste spectacle dès les premiers jours de la Convention. Dans un certain nombre de départements, ils avaient exercé une grande influence sur les élections, par leur renommée, par leurs relations, beaucoup aussi par leurs nombreux journaux, répandus partout, grâce aux fonds du ministère de l'intérieur. Mais à Paris tous leurs candidats avaient échoué. De là d'aigres rancunes contre Paris, sa députation, sa commune, ses clubs, et dans lesquels on ne peut méconnaître les ressentiments de l'orgueil froissé, au moins autant que les préoccupations d'intérêt public. Les deux partis d'ailleurs se méconnaissaient avec un aveuglement égal, et les accusations dont

ils se poursuivaient n'étaient guère mieux fondées les unes que les autres. La guerre était commencée depuis longtemps déjà entre les opinions; elle allait se poursuivre avec acharnement entre les personnes, dans le champ clos de la Convention, où les ennemis se rencontraient face à face, et finalement se résoudre en tragédies. Lutte de passions et d'idées qui fut le malheur de la Révolution, mais qui, dans l'état des choses, était peut-être inévitable! Une observation que la destinée funeste des girondins ne doit pas empêcher de faire, c'est que, suivant la tradition constante des partis qui prétendent au monopole de la modération, ce furent eux qui donnèrent l'exemple des violences implacables! En présence de la grandeur de la tâche à accomplir, de l'imminence des périls publics, beaucoup de montagnards étaient arrivés avec des idées de concorde et d'apaisement, et un certain nombre avaient même pris place indistinctement dans les diverses parties de la salle. Il fallut les attaques incessantes de leurs adversaires pour les décider à se grouper en masse compacte et résolue. Danton, le terrible Danton, ne cessait de prêcher l'union du grand parti de la Révolution. Robespierre lui-même montra d'abord beaucoup de modération dans ses *Lettres à ses collègues*, tandis qu'à la même époque les feuilles girondines étaient pleines de provocations et de calomnies. Garat, plus clairvoyant et plus modéré que ses amis de la Gironde, rapporte dans ses mémoires qu'il fit lui-même les plus grands efforts pour calmer leurs passions haineuses, leurs aveugles préventions, pour les disposer à une réconciliation sincère dans l'intérêt de la République. Tout fut inutile. A des ouvertures de rapprochement, le véhément Barbaroux avait fait cette réponse orgueilleusement absurde : « Il n'est pas possible que le vice marche jamais d'accord avec la vertu. » La vertu, naturellement, c'était lui et ses amis; le vice, c'était le côté gauche, la Montagne. Dans de pareilles dispositions, qui étaient celles de la majorité du parti, il n'y avait de possible que la guerre.

Elle éclata dès les premières séances, cette lamentable guerre, avec la fureur aveugle de toutes les luttes fratricides. Affectant de considérer Paris comme un repaire de brigands, les girondins débâtèrent par réclamation des lois répressives contre l'anarchie. « A mon arrivée ici, dit Lanjuinais, j'ai frémi... » Paroles doublement ridicules, car alors Paris était dans la plus profonde tranquillité, et, d'autre part, Lanjuinais était un homme d'une indomptable énergie, et qui ne frémait guère. Tout à coup, démasquant la pensée du parti, Buzot, après un discours violent, demanda que la Convention s'entourât d'une troupe soldée prise dans les 83 départements. Une commission fut nommée pour préparer un projet dans le sens des diverses propositions girondines. Première victoire. Le lendemain, 25 septembre, nouveau combat. Lasource déclama contre le *despotisme de Paris*. « Il faut, dit-il, que Paris soit réduit à un quatre-vingt-troisième d'influence comme chacun des autres départements. » Puis il affirme qu'il existe dans la Convention des hommes qui aspirent à la dictature, à la tyrannie. Rébecqui et Barbaroux désignent Robespierre, sans donner d'ailleurs aucune preuve. C'était là un complot qui avait traîné dans les feuilles girondines, et suivant lequel Danton, Robespierre et Marat devaient usurper le pouvoir et former un triumvirat. A force de le ressasser, les girondins avaient fini par croire à ce roman. Danton, dans un discours mesuré qui contrastait avec les emportements de l'autre parti, fait appel à la concorde, demande qu'on n'étende point à tous les députés de Paris la responsabilité des exagérations de Marat ou d'autres, et, pour couper court aux accusations mutuelles, propose de décréter la peine de mort contre quiconque parlerait soit de dictature, soit de détruire l'unité de la République. On sait que, de leur côté, les girondins étaient accusés de nourrir des projets de fédéralisme. Robespierre, à son tour, se disculpa dans une longue improvisation et conclut de la même manière que Danton. Enfin Marat parut à la tribune, et, malgré les clameurs d'une partie de l'Assemblée, exposa ses idées particulières. Il déclara fièrement que c'était lui seul qui avait demandé un dictateur. Et en effet, il l'avait fait hautement, publiquement; c'était une des mille idées souvent extravagantes qu'il lançait chaque jour, et qui, venant de lui, l'engageaient seul et ne pouvaient avoir un caractère bien sérieux aux yeux des gens sensés. De nouvelles tempêtes éclatèrent encore dans cette séance. Vergniaud, Boileau, Brissot, attaquèrent la Commune et rappelèrent les tristes journées de septembre. Un des thèmes favoris des girondins, c'était de rendre tous leurs adversaires en masse solidaires des massacres. Cependant il était avéré qu'eux-mêmes n'avaient rien fait pour les empêcher, et que même ils étaient loin alors de témoigner pour ces terribles événements l'horreur dont ils firent parade depuis. Cependant, le pouvoir était alors entre leurs mains (sauf la justice, où était Danton). Roland et Pétion avaient atténué, excusé les exécutions, et Gorsas les avait qualifiées de *justice nécessaire*. V. SEPTEMBRE (Massacres de).

De guerre lasse, ils se rejetèrent sur Marat, qui ne leur donnait que trop de prise, mais qu'ils tentèrent en vain de faire décréter d'ac-

cusation, donnant ainsi l'exemple de vouer leurs collègues à la proscription. C'est à la suite de ce nouvel orage que Marat s'appliqua un pistolet sur le front. Cette longue et déplorable lutte se termina sans aucun résultat pour ceux qui l'avaient provoquée. L'Assemblée passa à l'ordre du jour sur les accusations et décréta l'unité et l'indivisibilité de la République.

Mais le combat n'était que suspendu. Il reprit bientôt avec une nouvelle force, mêlant sa fureur à toutes les questions que débattait l'Assemblée. Se croyant assurée de la majorité, toute-puissante dans les ministères, disposant de nombreux journaux, appuyée par les autorités départementales, la Gironde tomba dans le vice éternel des partis triomphants et des pouvoirs forts : elle ne sut ni se contenir, ni supporter autour d'elle aucun dissident, rien qui échappât à son action. Tout en se prétendant le parti de la *modération*, elle étonna les plus violents par son ardeur agressive et par ses emportements. Bien avant ses adversaires, dans les premiers jours de la Convention, elle avait eu la pensée d'une *épuration* de l'Assemblée. Garat l'avoue. Ce projet fut abandonné comme impraticable, mais on tenta du moins de le réaliser en détail, par la mise en accusation des principaux montagnards. Ces tentatives insensées, les déclamations continuelles contre la Commune populaire du 10 août, contre Paris et sa députation, n'eurent d'autre résultat que d'exciter de plus en plus les patriotes ardents contre les *brissotins*, comme on disait alors, et de détacher de leur cause un certain nombre de conventionnels qui avaient voté quelque temps avec eux. Bientôt la puissante Société des Jacobins leur échappa entièrement. Garat, leur ami, devenu ministre de la justice, les défendit autant qu'il le put, mais ne voulut point les suivre dans la violence. Pache, présenté au ministère de la guerre par Roland, se sépara résolument d'eux quelque temps après. Bientôt enfin leur intolérance et leur exclusivisme tournèrent décidément contre eux la capitale entière, avec ses sections, ses sociétés populaires et toutes ses autorités constituées. Mais, avant même que cette opposition unanime de la grande ville fut complètement formée, ils ne songeaient qu'à la contenir et à la comprimer; d'où leur projet de développer d'une *garde départementale*, dont Buzot vint présenter le plan définitif le 8 octobre. Dans son rapport, il tient exactement le même langage que les émigrés de Colenitz. Il faut voir avec quelle violence emphatique le pâle avocat d'Evreux parle de cette ville sacrée qui, en assurant le triomphe de la Révolution, a consommé l'affranchissement de la France et préparé l'émancipation du monde. Ses adversaires politiques sont naturellement, des *factieux*, des *reptiles*, des hommes « qui ont besoin de l'anarchie pour dominer, du crime pour jouir; des hommes qui l'humanité surveille et que la loi doit enfin écraser », etc. Le rapport concluait à ce que chaque département envoyât autant de fois quatre fantassins et deux cavaliers qu'il avait de députés; au total 4,470 hommes. La nomination du commandant était réservée à l'Assemblée.

Cette idée de donner une sorte de maison militaire à la Convention, venant précisément du parti qui avait provoqué la dissolution de la garde constitutionnelle du roi, parut à beaucoup de personnes se rattacher à des projets de domination. L'Assemblée journalement la discussion. Paris sentit vivement l'injure de cette proposition. Les sections envoyèrent leurs députés à la barre. Il y eut beaucoup de protestations et de débats; mais, en résumé, la mesure ne fut jamais appliquée. Seulement on vit arriver à Paris une troupe de huit cents Marseillais, appelés par Barbaroux pour défendre la Convention, que personne n'attaquait, et pour écraser l'anarchie. Ces ardents Méridionaux, fort étonnés d'être reçus en frères par les prétendus anarchistes, furent bientôt gagnés en partie à la Révolution.

Cependant les girondins préparaient une attaque en règle contre Robespierre. Chose étrange et qui montre bien la légèreté et l'impuissance de ce malheureux parti, c'est que le champion qui fut choisi pour abattre un tel ennemi, un homme aussi austère et si fortement assis dans sa popularité, ce champion ne fut autre qu'une espèce de femmelette lascive, un polisson littéraire de l'ancien régime, Louvet, l'auteur du roman obscène de *Faùblas*, devenu l'un des enfants perdus, l'un des égarés de la Gironde. Le 29 octobre, à la suite d'un rapport envoyé par Roland et rempli des déclamations habituelles, le maigre tribun, transfiguré des bouffons, s'élança à la tribune, et, dans un discours écrit, préparé de longue main, il vociféra : « Robespierre, je t'accuse!... » Pendant une heure il ressassa tous les absurdes commérages dont se nourrissait la crédulité de son parti. En résumé, il accusait Robespierre de *marcher au suprême pouvoir*, et il concluait à l'examen de sa conduite par un comité et à la mise en accusation immédiate de Marat. Danton, cette fois, était épargné. On avait sans doute compté emporter l'affaire par un coup de majorité, au milieu des clameurs accoutumées; la machine était montée pour cela. Robespierre sentit le piège. Il demanda un délai de quelques jours pour examiner cette extravagante philippique et la réfuter, ce qu'on ne

pouvait lui refuser sans impudence. En attendant, Roland prit sur lui d'expédier dans les départements, aux frais du trésor, quinze mille exemplaires du factum de Louvet-Faùblas. On sait d'ailleurs qu'il inonda la France des pamphlets girondins. C'est ainsi qu'il interprétait le décret qui l'autorisait à répandre les *bons ouvrages* aux frais de l'Etat. Le lendemain de cette fameuse séance, l'infatigable Barbaroux remonta à la tribune pour reprendre la thèse de Louvet; mais il fut interrompu par les marques d'impatience de l'Assemblée.

Ces accusations continuelles, ces luttes fustigées produisaient au dehors une grande agitation; elles augmentaient l'impopularité des girondins et grandissaient leurs adversaires. Attaquée sans relâche, et souvent avec la plus insigne mauvaise foi, la Commune était en lutte ouverte avec la Convention. Des bandes armées, appelées du fond des provinces, continuaient à affluer dans la capitale. On accusait hautement le côté droit de provoquer des troubles pour avoir un prétexte à l'institution d'une garde et même au transfert de la Convention. Marat tonnait dans son journal avec sa violence habituelle, égale d'ailleurs, sinon dépassée, par les journaux de la Gironde. Le 3 novembre, deux jours avant le jour fixé pour la défense de Robespierre, des dragons et quelques centaines de ces fédérés que les girondins, de leur autorité privée, faisaient venir à Paris pour maintenir officiellement l'ordre qu'eux seuls troublaient, parcoururent les rues le sabre nu en vociférant : *Vive Roland! A la guillotine Marat, Robespierre et Danton!* Enfin, le 5, Robespierre présenta sa justification dans un discours qui contenait son apologie, sans doute, mais qui en définitive était une réfutation magistrale du réquisitoire acrimonieux de Louvet. Cette belle défense fit une profonde impression sur la Convention, qui, à une immense majorité, en décréta l'impression et l'envoi aux 83 départements. Puis, malgré l'acharnement de Louvet, de Barbaroux et de quelques autres, l'Assemblée passa à l'ordre du jour sur l'accusation. La Gironde n'avait obtenu d'autre résultat que de préparer un triomphe éclatant à l'un de ses principaux ennemis. Déjà, dans la séance du 29, il s'était passé un fait caractéristique. Pendant que Louvet déclama sa diatribe, un député quitta les bancs de la droite avec indignation et monta s'asseoir au sommet de la Montagne, au milieu de la députation de Paris. C'était Anacharsis Cloots, le philosophe de la République universelle, l'orateur du genre humain.

Nous ne pouvons, on le comprend, entrer dans tous les détails de ce duel formidable qui eut l'échafaud pour dénoûment, et qui eut un autre résultat non moins funeste, celui d'assombrir les âmes, de les exalter dans la haine et de donner aux passions un caractère inexorable. Nous ne croyons pas nécessaire non plus de rappeler les accusations banales et absurdes dont se poursuivaient mutuellement les deux partis. Les uns, les vaincus, par le dernier cri sorti du fond de leur cœur, en face de l'échafaud; les autres, par leurs travaux, par leur lutte gigantesque contre l'Europe des rois, ont suffisamment prouvé combien ces accusations, ces soupçons étaient peu fondés.

Cependant l'inauguration de la République avait été fêtée par de brillants succès militaires. La canonade de Valmy retentissait encore au moment où la Convention se rassemblait. Au milieu même des combats dont elle était déchirée, elle avait rendu des décrets d'intérêt général, envoyé des commissaires aux frontières et aux armées, activé le travail de ses comités. Bientôt Montesquiou entra en Savoie, Anselme dans le comté de Nice, Lille, bombardée, incendiée, soutenait héroïquement un siège comparable à ceux de Carthage et de Numance; Custine s'empara de Spire, de Worms et de Mayence, Houchard de Francfort; conquêtes faciles, car les peuples enthousiasmés se précipitaient au-devant du drapeau de la République, dans les plis duquel rayonnait la grande devise : *Guerre aux despotes! Paix et liberté aux peuples!* Enfin, les Prussiens en retraite filaient à travers la Champagne, et Dumouriez préparait l'invasion de la Belgique. La guerre des principes servait d'auxiliaire à la guerre de défense; la France n'envahissait pas pour conquérir, mais pour délivrer, et partout où elle déployait son drapeau, elle proclamait l'indépendance des nations et la souveraineté du peuple : ses soldats étaient des missionnaires, les croisés de la liberté. Telle était la doctrine de la Convention. Aussi les idées républicaines germaient-elles sous les pas de nos volontaires, qui étaient accueillis avec un enthousiasme inexprimable à Chambéry, à Nice, dans le Palatinat, en Belgique, etc., et qui ne rencontraient guère pour ennemis que les formidables armées des rois. A cette grande époque, les *nations*, a dit le poète,

Seignaient de fleurs le front de nos soldats.

La Belgique, la Savoie, le comté de Nice, qui avaient arboré le drapeau tricolore et planté l'arbre de la liberté, demandèrent leur réunion à la République, avant d'être entièrement délivrés des armées de la coalition. Le comité diplomatique et l'Assemblée examinaient toutes ces demandes avec la plus scrupuleuse attention; et, chose qui frappait d'étonnement l'Europe monarchique et té-

dale, ce qui préoccupait surtout nos législateurs révolutionnaires, c'était la crainte de violer à leur insu les principes, et de prendre pour une opinion nationale ce qui pouvait n'être que le vœu d'une minorité mécontente. « Nous avons pour principe, disait Carnot à la tribune, que tout peuple, quelle que soit l'existence du pays qu'il habite, est absolument maître chez lui; qu'il est égal en droit au plus grand, et que nul autre ne peut légitimement attenter à son indépendance. »

Tels étaient les nobles principes de la démocratie révolutionnaire. Aussi toute réunion n'était-elle prononcée qu'après un sévère examen. Un décret du 15 décembre 1792 ordonnait aux généraux en pays étranger d'abolir le régime féodal et de convoquer partout les assemblées primaires pour établir une forme de gouvernement libre. Tout vœu de réunion à la République devait être exprimé librement et régulièrement.

Au milieu de ses grands travaux, la Convention eut à lutter contre un ennemi plus terrible que les hordes de la coalition, la faim. La récolte de 1792 avait été suffisante; mais la crainte des invasions, l'avidité et la malveillance faisaient cacher les blés. L'accaparement, comme la fabrication des faux assignats, était une des manœuvres de guerre des royalistes et de l'étranger. Dès 1789, le parti du passé avait eu recours à cette vieille machine de guerre, s'imaginant qu'il prendrait la Révolution par la famine, comme une ville assiégée. La tactique, malgré l'insuccès, ne fut pas abandonnée, et le personnage sinistre de l'accapareur, nullement légendaire, comme quelques écrivains de parti ont affecté de le croire, continua ses opérations homicides à travers tous les événements. Il faut ajouter la cupidité de certains agriculteurs, la nécessité de mesures extraordinaires pour l'approvisionnement des armées qui défendaient pied à pied le territoire, les manœuvres du clergé réfractaire, et d'autres causes que nous n'avons pas à énumérer ici, et qui avaient contribué à entraver le jeu de cette machine délicate des transactions et du crédit. Dans Seine-et-Oise, l'Aisne, le Loir-et-Cher, la Sarthe, l'Eure-et-Loir, des troubles éclatèrent à propos de la circulation des blés, que les populations empêchaient à main armée. L'Assemblée envoya partout des commissaires, discute sans relâche la question des subsistances, ordonne des achats considérables de grains à l'étranger, adopte diverses mesures commandées par les circonstances, mais se prononce en définitive pour la libre circulation des grains.

Bientôt, la grande question du procès de Louis XVI fut mise à l'ordre du jour. Depuis l'ouverture de la Convention, la mise en accusation du monarque déchu, sa mort même, étaient impérieusement réclamées par des adresses envoyées de tous les points de la France. Le 6 novembre, le girondin Valazé, au nom de la commission chargée d'examiner les papiers déposés au comité de surveillance, présenta son rapport, et le lendemain, Mailhe, au nom du comité de législation, vint faire l'exposé des questions relatives au jugement, en concluant : 1° que Louis XVI devait être jugé; 2° qu'il devait l'être par la Convention nationale. L'Assemblée décréta que ce rapport sera traduit dans toutes les langues et envoyé aux départements, aux communes et aux armées. Malgré ses divisions profondes, elle était unanime sur la nécessité de punir les trahisons de l'ex-roi. Cette question tragique allait se résoudre, suivant toutes les apparences, avec une netteté terrible. Cela se nommait simplement l'affaire Capet.

Le jour même où Mailhe déposait son rapport, Dumouriez gagnait la bataille de Jemmapes. Cette victoire nous donnait la Belgique.

Le 13 novembre s'ouvrirent les débats sur le jugement, et quelques jours plus tard la découverte de l'armoire de fer vint augmenter les charges qui pesaient sur le malheureux captif. Enfin, après de longues et solennelles discussions, souvent interrompues par les grandes affaires journalières, la Convention décréta que Louis Capet serait jugé par elle, et arrêta la série de questions qui seraient posées au ci-devant roi. Le 11 décembre, Louis fut amené à la barre et interrogé au nom des représentants de la nation. Il nia à peu près tout, jusqu'aux faits les mieux démontrés, jusqu'à sa propre écriture, duplicité puérile qui ne pouvait qu'affaiblir l'intérêt que son infortune avait droit d'inspirer. L'Assemblée demeura jusqu'à la fin silencieuse et grave.

Nous n'entrerons pas ici dans les détails de ce procès mémorable. On les trouvera résumés, avec les appels nominatifs, les votes de chacun des représentants et les principaux votes motivés, à la suite de l'article Louis XVI.

Rappelons seulement que les débats qui eurent lieu à ce sujet, jusqu'au terme fatal, furent, comme la plupart des questions d'ailleurs, l'occasion de nouveaux combats entre la Gironde et la Montagne. Les girondins, tout en proclamant le roi coupable de trahison et de complot contre la sûreté de l'Etat et la liberté publique, étaient secrètement animés du désir de lui épargner l'échafaud, mus par un sentiment de compassion généreuse et peut-être aussi parce que leurs adversaires concluaient à la mort, comme pour un criminel ordinaire. Ils imaginèrent le système de l'appel au peuple, qui fut repoussé après de

vives discussions. Puis, avec leur inconscience habituelle, ils votèrent pour la mort, du moins un grand nombre d'entre eux.

Le jour même de la condamnation du roi, le représentant Lepelletier Saint-Fargeau, qui avait voté la mort, fut assassiné, presque au sortir de la séance, par un ex-garde du corps nommé Paris ou, d'après d'autres, par un assassin déguisé en garde du corps. La Convention décréta pour lui les honneurs du Panthéon et assista en corps à ses funérailles (24 janv.). Cet événement produisit d'ailleurs une sensation plus profonde que le supplice de l'ex-roi. L'Assemblée reprit le cours de ses travaux, renouvela son comité de sûreté générale, où cette fois entrèrent beaucoup de montagnards, supprima le bureau d'esprit public institué par Roland, qui n'était en réalité qu'une officine de calomnies et de diatribes, et ordonna que ce ministre rendrait compte de sa gestion. C'était un premier coup porté aux girondins. Roland donna sa démission, qui fut acceptée purement et simplement.

Le 1^{er} février, poussée à bout par les provocations et les intrigues du cabinet britannique, la Convention déclara la guerre au gouvernement anglais, qui venait de chasser notre ambassadeur Chauvelin, sous le prétexte du jugement de Louis XVI. En fait, la guerre existait déjà, et il était avéré que le cabinet de Londres était un des centres de la coalition européenne. Burke avait trahi la pensée de son pays sur la France, quand il avait osé écrire qu'il fallait *la rayer du tableau du monde*. Par sa Révolution, par les principes nouveaux qu'elle apportait dans le monde, non moins que par l'ancienneté de sa noblesse et l'audacieuse exécution de son mandat, la France se trouvait en guerre avec tous les rois. Environnée de périls et déchirée à l'intérieur par les complots et les factions, elle entra cependant résolument en campagne contre l'Europe entière, confiante dans la justice de sa cause et l'héroïsme de ses enfants. C'était le temps où Carnot s'écriait : « Qu'y a-t-il d'impossible à vingt-cinq millions d'hommes libres qui ont juré de ne plus redevenir esclaves ? »

La Convention décréta une levée de trois cent mille hommes, et envoya dans les départements quarante et une commissions de deux députés pour stimuler l'enthousiasme des citoyens et présider au recrutement. On ne saura jamais tous les services qui ont été rendus, soit aux armées, soit à l'intérieur, par ces vaillants commissaires conventionnels, que le parti militaire s'est attaché à dénigrer depuis, et qui ont tant contribué à sauver la patrie par leur énergie, leur constance et leur prodigieuse activité.

Cependant l'attitude prise depuis quelque temps par Dumouriez inspirait à la Convention de sérieuses alarmes. L'évacuation de Bruxelles, la défaite de Nerwinde redoublèrent contre lui les défiances. Mandé à la barre, il arrêta les commissaires de l'Assemblée, les livra aux Autrichiens, avec lesquels il était d'intelligence, comme on l'en avait justement soupçonné, essaya vainement d'entraîner son armée pour marcher sur Paris, et enfin, abandonné de tous, poursuivi, passa à l'ennemi, emportant à l'étranger le secret de nos moyens de défense (5 avril). Cette trahison coïncida avec d'autres événements malheureux : l'insurrection de la Vendée, les troubles de Corse, la défaite de Custine, la crise des subsistances, etc. Les périls, un moment conjurés, renaissaient plus menaçants encore qu'en septembre 1792. La France sembla un moment comme éperdue.

Les trahisons d'un certain nombre d'officiers, les revers de nos armées, les complots incessants des royalistes, des ex-nobles et des prêtres réfractaires, le massacre des patriotes dans l'Ouest et dans le Midi, le danger suprême dans lequel se trouvait alors la France, appelaient évidemment les mesures les plus promptes et les plus énergiques. Déjà, le 10 mars, l'Assemblée, à une immense majorité, avait institué le *tribunal révolutionnaire* (v. ce mot), pour juger sans appel les contre-révolutionnaires et les conspirateurs. A des périls excessifs la Révolution opposait des moyens de défense excessifs. Nous n'avons pas ici à nous occuper du terrible tribunal. Cependant, tout en déplorant des violences à jamais funestes, il serait injuste de ne pas faire la part des circonstances. Nous citerons à ce sujet les paroles d'un royaliste dont l'appréciation ne saurait être suspecte : « Séparez une institution politique des temps qui l'ont vue naître, et vous ne pouvez plus en porter un jugement ni sain ni équitable. » (Lally-Tollendal.)

En outre, les royalistes avaient donné l'exemple de ces répressions implacables. Après avoir inauguré dans l'Ouest leurs premiers triomphes par d'épouvantables tueries, ils avaient institué, suivant l'expression de M. Michelet, « un comité d'honnêtes gens qui fit périr en six semaines 542 patriotes. »

Que ceux qui déclament sans cesse contre les « excès de la Révolution » veuillent bien se souvenir qu'à la même époque les sauvages de la Vendée, poussés à la frénésie par les ministres du Dieu de paix, égorgeaient, fusillaient, brûlaient vifs, enterraient vivants tous les patriotes qui tombaient entre leurs mains. Le curé constitutionnel de Machecoul avait été déchiré par les femmes. Joubert, président du district, avait eu les poings sciés avant d'être égorgé, etc.

A ce moment terrible fut rendu le décret de mort contre les émigrés qui rentreraient sur le territoire français; ils étaient en outre frappés de mort civile, et la République entra en possession de leurs biens. On cria des comités de surveillance, lesquels deviendront, sous la terreur, les fameux comités révolutionnaires et se multiplieront dans toutes les communes. Ces mesures de guerre furent complétées par la création du *comité de Salut public*, destiné à donner au pouvoir exécutif plus de force et plus d'action, et surtout à établir entre lui et la Convention des rapports plus directs et plus intimes. Enfin on décréta l'arrestation de tous les membres de la famille des Bourbons qui se trouvaient encore en France. Egalité fut envoyé prisonnier à Marseille. Les montagnards, au milieu desquels il siégeait, l'avaient longtemps défendu contre les girondins; mais son fils ayant suivi Dumouriez, ils finirent par l'abandonner. Cependant les discordes continuaient au sein de l'Assemblée. Les éternelles et irritantes questions de la garde départementale, des prétendus projets de dictature, etc., revenaient périodiquement passionner les débats. Les deux partis se renvoyaient l'accusation injuste et fautive de complicité avec Dumouriez. Nous avons dit que Danton avait à plusieurs reprises tenté une conciliation. Repoussé avec dédain par le côté droit, journalièrement diffamé, le véhément tribun éclata enfin dans la séance du 1^{er} avril, à la suite de longues attaques des girondins, et d'accusations calomnieuses sur sa mission en Belgique et sur ses rapports avec Dumouriez. Sa colère, longtemps contenue, déborda avec une puissance terrible en un discours qui fut un véritable cri de guerre et qui remua l'Assemblée jusque dans ses entrailles. « Il n'est plus de trêve, disait-il, entre la Montagne, entre les patriotes qui ont voulu la mort du tyran et les lâches qui, voulant le sauver, nous ont calomniés devant la France... Les projets criminels qu'on m'impute, les épithètes de scélérats, tout a été prodigué contre nous; et l'on espère maintenant nous effrayer! Oh! non!... Ralliez-vous, cria-t-il à la Montagne, serrez-vous; appelez le peuple à se réunir contre l'ennemi du dehors et à écraser l'ennemi du dedans. Confondez, par la vigueur et l'immobilité de votre caractère, tous les scélérats, tous les aristocrates, tous les modérés, tous ceux qui vous ont calomniés dans les départements! (Et il désignait la droite.) Plus de composition avec eux! Vous n'avez jamais su tirer de votre position populaire l'avantage qu'elle pouvait vous donner. Qu'enfin justice vous soit rendue... Et de sa voix tonnante il parla ainsi pendant une heure. La Gironde était pétrifiée par cette explosion qu'elle avait provoquée. Les montagnards, debout, criaient dans un transport inexprimable : « Nous sauverons la patrie ! »

La salle croulait sous les acclamations des tribunes publiques. Enthousiasme tragique que ne faisait que trop pressentir la catastrophe prochaine!

Quelques jours après, la Gironde obtint cependant encore un triomphe, la mise en accusation de Marat, qu'elle poursuivait depuis si longtemps, et qui avait signé une adresse des jacobins où il était dit que la Convention renfermait la contre-révolution dans son sein. L'absence d'un grand nombre de montagnards, qui étaient en mission, lui permit d'enlever ce vote. Danton, un peu calmé, avait jeté inutilement ce cri désespéré : « N'entamez pas la Convention ! » Comme cela était prévu, Marat, acquitté à l'unanimité par le tribunal révolutionnaire, fut ramené en triomphe dans la Convention, sur les bras de cent mille hommes (28 avril).

Le lendemain même du jour où l'Assemblée avait rendu le décret d'accusation (15 avril), une députation des sections, ayant à sa tête Pache, maire de Paris, vint présenter une adresse approuvée par la Commune et concluant à l'expulsion de 22 des principaux girondins. C'était un avertissement à ceux qui avaient entamé la Convention, et qui si souvent avaient demandé la proscription de leurs collègues; c'était le prélude d'un coup d'Etat populaire, d'une révolution.

Pendant tout le mois de mai, le funèbre combat continua sans relâche. Des deux côtés d'ailleurs on poursuivait une solution violente. Le 18, Guadet demanda la cassation des autorités de Paris et la réunion des suppléants de la Convention à Bourges. Au milieu de l'agitation produite par cette proposition, la Gironde obtint la formation de cette fameuse commission des douze, chargée d'examiner les actes de la Commune, et dont les mesures arbitraires soulevèrent l'indignation de toute la ville. Le 24, cette commission lança divers mandats d'amener et fit emprisonner à l'Abbaye le substitut du procureur de la Commune, Hébert, le fameux *Père Duchesne*. Le lendemain, une députation de la Commune était à la barre, réclamant la liberté ou au moins le prompt jugement du magistrat municipal. On connaît la réponse insensée d'Isnard, qui présidait : « Si jamais la Convention était avilie... je vous le déclare au nom de la France, Paris serait anéanti... Bientôt on chercherait sur les rives de la Seine si Paris a existé. » Ces hyperboles ridicules, applaudies par la droite, étaient, en un tel moment, une véritable provocation. Elles mirent tout Paris en combustion.

Enfin, le 31, toute la ville était debout; au

bruit du tocsin, de la générale et du canon d'alarme, les sections, la garde nationale, le conseil de la Commune, toutes les autorités constituées réclamèrent par des députations la mise en accusation des douze et la suspension des vingt-deux. Après d'orageux débats, la Convention prononça seulement la suppression de la fameuse commission et la saisie de ses papiers. Le soir Paris fut illuminé. Ce résultat était un grave échec pour la Gironde, mais qui ne suffisait plus pour conjurer les périls de la situation. Cependant la séance du 1^{er} juin fut assez calme; mais le soir, l'agitation reprit, le tocsin sonna de nouveau et une députation de la Commune parut à la barre; le chimiste Hassenfratz lut, au nom des sections, une adresse plus impérieuse et présenta encore une fois la liste des députés dont le peuple demandait la suspension. Le lendemain, la séance s'ouvrit par des nouvelles funèbres : désastres en Vendée, massacres des patriotes dans la Lozère; à Lyon, le parti girondin avait saisi le pouvoir, égorge huit cents patriotes, et tenait la ville sous la terreur. C'est sous l'impression de ces nouvelles tragiques que les débats commencèrent. Bientôt la Convention est investie par les sections armées placées sous le commandement d'Hanriot. Sous cette pression formidable de cent mille hommes armés et d'un peuple immense, l'Assemblée, épuisée, obéit d'ailleurs par tant de luttes, finit par rendre un décret en vertu duquel Guadet, Gensonné, Brissot, Gorsas, Pétion, Vergniaud, Salles, Barbaroux, Chambon, Buzot, Biroteau, Lidon, Rabaut Saint-Etienne, Lasource, Lanjuinais, Grangeneuve, Lehardy, Lesage, Louvet, Valazé, Kervélégan, Gardien, Boileau, Bertrand, Vigée, Mollevaut, Larivière, Gomaire, Bergeon, ainsi que les ministres Clavière et Lebrun, étaient mis en arrestation chez eux, sous la sauvegarde du peuple français, de la Convention nationale et de la loyauté des citoyens de Paris. Comme on le voit, il n'y avait pas de décret d'accusation. Les députés suspendus, gardés chez eux, eurent la faculté de circuler dans Paris, accompagnés d'un gendarme, et on leur continua l'indemnité de 18 francs par jour allouée à chaque membre de la Convention. Toutefois, aucune illusion n'était plus possible, le parti de la Gironde était à jamais brisé.

Pour les détails, v. MAI (journées du 31) ET DES 1^{er} ET 2^e JUIN 1793. V. aussi GIRONDINS.

Cette révolution n'avait pas coûté une goutte de sang. La presque unanimité de Paris avait entraîné même la plupart des fédérés que les girondins avaient illégalement appelés pour écraser leurs adversaires. Circonstance caractéristique, il n'y eut pas de combat, pas l'ombre d'une résistance. Quelle tristesse qu'on éprouve en voyant la représentation nationale ainsi violée et mutilée, on est forcé de reconnaître et l'impuissance politique de ce parti de brillants paroleurs, et l'impérieuse nécessité de mettre un terme à une situation aussi violente. Les historiens mêmes qui ont glorifié les girondins ont été amenés à cette conclusion. C'est M. de Lamartine qui déclare qu'entre les mains de ces hommes de parole la France, reconquise par la contre-révolution et dévorée par l'anarchie, eût bientôt cessé d'exister, et comme République et comme nation. C'est M. Thiers qui avoue que par eux la Révolution, la liberté et la France ont été compromises. Enfin, M. Michelet, après les avoir traités avec une grande indulgence, vaincu par l'étude des faits, finit par s'écrier : « Nous aurions voté contre eux... La politique girondine, aux premiers mois de 1793, était impuissante, aveugle, elle eût perdu la France. »

Quant à leurs idées fédéralistes, les accusations sur ce point n'étaient pas aussi vaines qu'on s'est plu à le répéter. S'il n'y eût point de projets arrêtés, il y eût au moins des tendances bien marquées. Mais c'est une question que nous examinerons à l'article girondins. Disons seulement ici que ces infortunés patriotes étaient malheureusement aveuglés par ce vieil esprit provincial que la Révolution avait répudié dès la première heure, et que la question de l'unité et de l'indivisibilité, qui passionnait alors la France, était une question suprême de salut public, une question de vie ou de mort, comme pour l'Italie de nos jours, et bien plus encore.

Un grand apaisement s'était opéré. Les députés captifs avaient Paris pour prison et étaient traités avec bienveillance. Couthon offrait de se rendre à Bordeaux en qualité d'otage. Marat fit plus : par un mouvement qui ne manquait pas de grandeur, lui que les girondins avaient si implacablement poursuivi, lui qui avait été un des instruments les plus actifs de leur chute, il se suspendit volontairement de ses fonctions de législateur jusqu'à leur jugement définitif. Mais ces hommes ardents n'acceptèrent point leur défaite, et, malgré la situation effrayante où se trouvait la France, ils ne songèrent qu'à la vengeance, quand il eût été si noble et si beau de sacrifier les ressentiments personnels au salut du pays. Soulever les départements contre Paris, mettre la France en feu, telle était leur unique préoccupation. Un certain nombre s'évadèrent et, suivis de quelques-uns de leurs collègues non suspendus, allèrent organiser la guerre civile sur divers points : Buzot, Gorsas, Barbaroux, dans le Calvados; Meilhan et Duchâtel, en Bretagne; Chasset à Lyon; Rabaut Saint-Etienne à Nîmes; Brissot à Moulins, etc.

Les mouvements fédéralistes, appuyés, et même ouvertement dirigés, en certains endroits, par le royalisme, concurremment avec des députés fugitifs, furent désorganisés dans leur centre principal par la déroute des insurgés du Calvados et successivement comprimés. Mais cet appui, que les girondins avaient trouvé dans l'élément royaliste, augmenta l'irritation contre eux; cette rencontre dans la guerre civile, cette promiscuité dans la révolte (punition des fédéralisés) parut une complicité réelle et justifia toutes les accusations. Le meurtre de Marat par une virago fanatique accourue d'un centre girondin acheva de porter au comble l'exaspération populaire. « Elle nous tue, dit à ce sujet Vergniaud; mais elle nous apprend à mourir. »

La plupart des malheureux girondins étaient, en effet, destinés à être sacrifiés, les uns comme fauteurs de la guerre civile, les autres comme complices.

En outre, soixante-treize représentants, signataires d'une protestation contre le mouvement des 31 mai-2 juin, furent emprisonnés par décret et ne rentrèrent dans la Convention qu'après le 9 thermidor.

La Gironde était à peine vaincue, que la Convention, pour répondre à l'impatience du pays, se hâta de reprendre le travail de la constitution. Le projet primitif préparé sous l'inspiration de Condorcet fut en partie abandonné, et une nouvelle commission, dont Héralut-Séchelles fut le rapporteur, reçut la mission de rédiger et de coordonner un nouveau projet de pacte social. Cette œuvre, en quelque sorte improvisée, fut discutée, votée avec une rapidité extrême et soumise à l'acceptation du peuple (v. constitution de 1793). Soumise aux délibérations le 10 juin, elle fut achevée le 23. Ce résultat ne contribua pas peu à faire accepter aux dissidents la victoire de la Montagne et à montrer que l'Assemblée, délivrée enfin de ses discorde, allait maintenant marcher d'un pas rapide et sûr.

Cependant la guerre de la Vendée continuait toujours; mêlée de succès et de revers; Lyon était en pleine révolte et se préparait à donner la main aux Piémontais; tout le Midi était embrasé; des insurrections fédéralistes éclataient de toutes parts; nos frontières étaient de nouveau profondément entamées; Mayence capitulait; Condé, Valenciennes tombaient au pouvoir de l'ennemi, qui bientôt allait pouvoir faire jonction avec les révoltés de l'Ouest; la route de Paris était ouverte; au Nord, sur le Rhin, aux Alpes, aux Pyrénées, nous étions enveloppés, assaillis par les armées de la coalition. Une fois encore, la France paraissait perdue.

Pendant que son comité de Salut public organisait la défense, la Convention rend coup sur coup des décrets terribles contre la Vendée, contre les accapareurs, les dépréciateurs des assignats; ordonne que la reine sera jugée, que les tombeaux des rois seront détruits, interdit le placement des fonds sur les banques étrangères, et par le décret d'accusation contre Custine montre aux généraux qu'elle saura briser leurs résistances, réprimer leur ambition et punir leur trahison ou leur impéritie. En même temps Carteaux reçoit l'ordre de réduire Marseille, et Dubois-Crancé Lyon. Bientôt les envoyés des assemblées primaires arrivent à Paris apporter le vœu de la France pour l'acceptation de la constitution; réunis le 10 août au peuple de Paris dans une fête grandiose, ils accueillent avec enthousiasme l'idée d'une mesure prodigieuse, la levée en masse. Quelques jours plus tard, elle est décrétée. Tous les Français sont déclarés en réquisition permanente pour le service de la patrie. Les jeunes gens iront au combat; les hommes mariés forgeront des armes; les femmes feront des tentes, des habits, les enfants de la charpie; les vieillards se feront porter dans les places publiques pour exciter le courage des guerriers et prêcher la haine des rois et l'unité de la République. Des ateliers d'armes seront établis sur les places publiques, et le sol des caves sera lessivé pour fournir le salpêtre. Les bataillons rassemblés dans chaque district seront réunis sous une bannière portant cette devise : *Le peuple français debout contre les tyrans*, etc. Le jour même de l'adoption de ces mesures (25 août) Carteaux domptait la contre-révolution à Marseille et prenait possession de la ville aux acclamations des patriotes. Bordeaux faisait sa soumission. Mais Toulon, dominé depuis quelque temps par les royalistes, était livré par eux aux Anglais (28 août).

Nous entrons ici dans la période terrible que Grégoire a nommée les *jours caniculaires de la Révolution*, et à laquelle l'histoire a conservé le nom de *Terror*. Enveloppé d'un cercle de feu, poussé au dernier degré de l'exaltation par la grandeur des périls, par les trahisons et les complots; affamé par l'insaisissable accapareur, qui se riait de tous les décrets, le peuple éclate en réclamations formidables. Il entraîne dans son mouvement les jacobins et la Commune. Le 5 septembre, Pache, maire de Paris, et Chaumette, procureur général de la Commune, à la tête d'un cortège immense, se présentent à la barre pour exprimer le vœu des sections et des autorités. Il y eut là une de ces scènes indescriptibles qui se produisent si souvent dans la vie orageuse de la Convention. Peuple, municipaux et représentants, s'exaltant mutuellement, précipitent la République dans

les mesures de plus en plus extrêmes. Billaud-Varennes, Drouet, Basire, Danton, Thuriot, Mosca Bayle, Léonard Bourdon, convertissent en motions les vœux des pétitionnaires. Barrère, avec sa prodigieuse facilité, élucide et résume le tout dans un rapport improvisé, et s'écrie, après les jacobins et la Commune : « Plaçons la terreur à l'ordre du jour ! »

Enfin les mesures suivantes sont adoptées : Création d'une *armée révolutionnaire* composée de 6,000 hommes; pour comprimer les ennemis de la Révolution, surveiller les accapareurs et protéger la circulation et l'arrivage des subsistances. Prohibition de vente ou d'achats ailleurs que sur les marchés publics; inventaire des greniers et fixation d'un taux uniforme, d'un maximum. L'agiotage sur les assignats puni de mort. Le tribunal révolutionnaire divisé en quatre sections, comme moyen d'accélérer les jugements. Brissot, Gensonné, Clavière et Lebrun, renvoyés devant ce tribunal. Eparation des comités révolutionnaires, dans lesquels, en beaucoup d'endroits, les royalistes s'étaient glissés. On sait que ces comités étaient chargés de surveiller et d'arrêter au besin les contre-révolutionnaires. Ils étaient nommés par les localités ou par les représentants en mission. Chacun de leurs membres recevait une indemnité de 3 livres par jour. Le nombre des séances dans les sections fut fixé à deux par semaine, et, pour que l'élément populaire n'en fût pas écarté, une indemnité de 2 livres fut mise à la disposition des citoyens qui n'auraient d'autre ressource que le travail journalier de leurs mains. La France était pleine d'agents étrangers : un décret d'arrestation frappa tout étranger qui n'obtiendrait pas des municipalités un *certificat d'hospitalité*.

Le 17, adoption de la fameuse loi des *suspects*, rendue, chose assez remarquable, sur le rapport du juriconsulte Merlin (de Douai), au nom du comité de législation, présidé par Cambacérès. V. suspects.

On ne saurait avoir l'idée de justifier les mesures par lesquelles la Convention inaugura le régime de la Terreur, et généralement tous les actes violents de cette grande et terrible époque; mais il ne faut pas cesser de le répéter : la Révolution fut une grande bataille livrée contre l'ancien régime; et les révolutionnaires étaient des soldats constamment sur la brèche. Avant de maudire aveuglément, il est donc équitable de tenir compte de cet état de guerre qui surexcitait naturellement les passions, et de mille autres circonstances qu'on ne peut omettre sans dénaturer la physionomie des événements. Écoutez un publiciste bien connu par l'extrême modération de ses idées, M. de Tocqueville : « J'oserais dire, parce que je tiens les faits dans ma main, qu'un grand nombre des procédés employés par le gouvernement révolutionnaire ont eu des précédents et des exemples dans les mesures prises à l'égard du bas peuple pendant les deux derniers siècles de la monarchie. » (*L'Ancien régime et la Révolution*). Ici l'illustre écrivain ne dit même pas assez, et si l'on voulait se placer à ce point de vue, les « excès » de la Révolution seraient trop faciles à expliquer; car si le peuple avait voulu solder les représailles du passé, se venger de tout ce qu'il avait souffert, il est clair que l'immolation de plusieurs générations n'eût pas suffi à établir l'équilibre. Mais tout en écartant cet argument, qui blesse d'ailleurs la magnanimité des principes démocratiques, un fait historique demeure, celui d'une grande colère nationale contre les castes privilégiées, dont la domination et les excès paraissaient d'autant plus odieux, qu'on avait goûté les premiers bienfaits de la liberté. Toutefois, il fallut les complots sans cesse renaissances de la faction, son opposition implacable aux réformes les plus modérées, ses trahisons, ses complicités avec l'étranger, les sanglantes réactions dont elle fut l'âme, les périls suprêmes qu'elle fit courir à la France, pour raviver cette colère presque éteinte et faire oublier la grande effusion de 1789, où toutes les classes avaient fraternisé dans l'élan d'une joie immense et d'un espoir infini.

A-t-on compté toutes les blessures reçues par le puissant athlète avant qu'il tirât le glaive à son tour contre des ennemis dont le ressentiment était implacable et dont les prétentions insolentes étaient un outrage aux droits de la nation, à l'émancipation légitime des citoyens, à l'affranchissement de l'humanité? Et comment pense-t-on que les royalistes eussent traité les patriotes s'ils avaient été vainqueurs? Les faits répondent suffisamment. Partout où le royalisme a momentanément triomphé, dans le Midi, en Vendée, à Lyon (où il avait rapidement débordé le girondinisme), à Marseille, à Toulon, le sang a coulé à flots et les vaincus ont été immolés avec un effroyable luxe de barbarie.

Le terrorisme, triste héritage de la vieille monarchie, était la doctrine naturelle des hommes du passé. Dès le début de la Révolution, elle est professée avec une sauvage naïveté par cet intraitable parti. C'est toujours par la force, par les supplices, par les coups d'autorité qu'il veut ramener la nation aux carrières de l'ancien régime. Avant Marat, en mai 1789, la pieuse, la sainte Madame Elisabeth demande qu'on coupe des têtes (v. sa correspondance, dans l'ouvrage de M. de Beaucourt, *Etude sur Madame Elisabeth*, p. 22). Bien avant le tribunal révolutionnaire, le bon

Cazotte conseillait à Louis XVI d'établir, dès qu'il aurait recouvré son autorité, « un tribunal de justice composé de cinq membres, chargés de poursuivre et d'exécuter brièvement les criminels révoltés contre la monarchie. » A la veille du 14 juillet, Breteuil, l'homme de la reine, avait dit : « S'il faut brûler Paris, on le brûlera et l'on décimera ses habitants : aux grands maux les grands remèdes ! » Le complot de la cour, que la victoire du peuple fit avorter, était alors de dissoudre l'Assemblée et de livrer au bourreau les principaux coupables, députés, journalistes, etc. L'extermination des patriotes était d'ailleurs la théorie officielle du parti, qui la mit en pratique partout où il obtint un moment l'avantage. Ouvrez tous les journaux royalistes, de 1789 au 10 août, il n'y est question que de pendre, de fusiller, de rouer, de faire mourir sous le fouet tous ceux qui ont participé à la Révolution. Le manifeste de Brunswick, rédigé par des émigrés, témoigne suffisamment de la mansuétude de la contre-révolution; et le bombardement de Verdun montre bien que ce manifeste de sang n'était pas purement cominatoire.

Qu'on remarque aussi, pour nous en tenir à la Convention, que les mesures les plus terribles décrétées par la grande Assemblée pour faire face à une situation sans exemple ne furent que des représailles immédiates de la guerre sauvage qui était faite à la France, à l'intérieur comme aux frontières.

A l'article TERROR, nous entrerons dans quelques développements à ce sujet. Ici nous devons nous borner à cette observation que la Terreur ne fut pas un système, une préméditation, mais un entraînement de colère, un expédient de combat; c'était la fureur de la défense opposée à la fureur de l'attaque. Qu'on reprouve ces excès de la guerre, rien de mieux; mais qu'on ne les isole pas des circonstances qui les firent naître.

Cependant, suivant les ordres de la Convention, le représentant Dubois-Crancé avait commencé le siège de Lyon, mais avec des forces insuffisantes. Trois autres commissaires de l'Assemblée, Couthon, Châteauneuf-Randon et Maignet, avaient été envoyés en Auvergne pour entraîner les patriotes contre la ville rebelle, où commandait le royaliste Précé et qui était pleine d'émigrés et de prêtres réfractaires. Dans ces temps extraordinaires, nul ne s'étonnait qu'on eût choisi pour une semblable mission, toute de mouvement et d'action, un homme comme Couthon, paralysé des deux jambes. Les rudes montagnards du Puy-de-Dôme furent électrisés, soulevés, et le paralytique amena 30,000 hommes devant Lyon. Ce fut lui qui acheva le siège et qui reçut la capitulation de la ville (9 octobre). La Convention, dans ses formidables colères, avait rendu un décret terrible, en vertu duquel il ne devait rester debout que les habitations des pauvres, celles des patriotes égarés ou proscrits, les édifices industriels et les monuments consacrés à l'humanité et à l'instruction publique. La réunion des maisons conservées recevait le nom de *Ville affranchie*. Une colonne serait élevée, avec cette inscription : *Lyon fit la guerre à la liberté; Lyon n'est plus!* Couthon, porté dans un fauteuil, se contenta de frapper d'un petit marteau l'un des édifices de la place Bellecour, en disant : « La loi te frappe. » Puis il se fit rappeler par le comité de Salut public, et fut remplacé dans sa mission par Collot d'Herbois et Fouché.

L'ennemi, cependant, malgré l'état désespéré où était la France, avait hésité à marcher sur Paris et s'attardait à des entreprises de détail, telles que le siège de Dunkerque et du Quesnoy. Mettant à profit ces lenteurs, le comité de Salut public, sous la direction de Carnot, organisait les forces de la grande levée et préparait cette lutte inouïe à laquelle rien n'est comparable dans l'histoire militaire des nations, et qui eut pour résultat définitif de rendre la grande République arbitre des destinées de l'Europe.

Mais les conditions de cette lutte étaient nécessairement l'unité de direction, la concentration du pouvoir; pour faire manœuvrer avec ensemble tant de corps lancés à de grandes distances les uns des autres, étouffer les rivalités des généraux, faire concourir toutes les forces particulières à un plan général, la Convention avait son comité de Salut public, Carnot, l'organisateur de la victoire; enfin les représentants du peuple en mission aux armées, et qui, investis d'une autorité supérieure à celle des généraux, réalisaient le phénomène d'un pouvoir central présent, à chaque heure du jour, sur tous les points où se déployait le drapeau national.

Faite pour un temps de paix, la constitution était inapplicable en des circonstances aussi critiques; c'est ce qui était universellement compris. Aussi le 10 octobre, sur un rapport de Saint-Just, la Convention décréta que le gouvernement serait révolutionnaire jusqu'à la paix, ce qui revenait à suspendre momentanément la constitution.

Poursuivant ses travaux au bruit des combats, l'Assemblée venait de décréter l'établissement du *calendrier républicain*. Elle paraissait l'unité de poids et de mesures, l'établissement de l'Ecole polytechnique et de l'Ecole normale, du télégraphe, du système décimal, du code civil; instituait le grand livre, s'occupait du développement des sciences

ces et des arts, jetait les bases d'un plan d'éducation nationale et cherchait les moyens d'universaliser dans toute la République l'usage de la langue française par l'extinction des patois locaux.

Ce mois d'octobre 1793 est encore mémorable par la victoire de Wattignies, par le déblocus de Maubeuge, par la grande défaite des Vendéens à Cholet, enfin par le jugement et l'exécution de Marie-Antoinette et des vingt et un girondins détenus. Dans cette terrible période, la tragédie est constamment mêlée à l'épopée. Logique implacable des temps de lutte et de colère : les révoltes fédéralistes et le meurtre de Marat avaient tué les girondins; la Vendée, les complots royalistes, la trahison de Toulon et la coalition des rois avaient tué la coupable, mais infortunée femme de Louis XVI. Bientôt de nouvelles victimes vont monter les degrés de l'échafaud; Mme Roland, Philippe-Egalité, Bailly, Madame Elisabeth, Barnave, et tant d'autres dont le sang fut loin de consolider l'édifice républicain. Mais le char de la Terreur était lancé, et les premiers qui tentèrent d'arrêter sa course effrayante tombèrent eux-mêmes victimes de leur généreux effort.

Les représentants du peuple envoyés en mission aux armées ou dans les départements étaient investis, comme nous l'avons dit, d'un pouvoir presque dictatorial, ce qui leur a fait donner par certains historiens le surnom de *proconsuls*. Ils devaient d'ailleurs s'appuyer sur les sociétés populaires, et par une correspondance active rendre compte de tous leurs actes à la Convention, dont ils représentaient le pouvoir, ou au comité de Salut public. Ils portaient un costume qui avait été prescrit par décret du 4 avril 1793 : l'habit bleu à revers rouges, le chapeau rond orné de trois plumes flottantes aux couleurs nationales, une écharpe tricolore en ceinture, un sabre nu pendu à un baudrier de cuir noir.

Ces ardents missionnaires rendirent d'immenses services, soit aux armées où ils stimulaient les généraux et enflammaient l'ardeur des soldats en les guidant souvent au feu, soit dans les départements, où ils activaient les enrôlements et les réquisitions, contenaient les royalistes, et organisèrent, au milieu de difficultés inouïes, d'immenses services, approvisionnements, subsistances, munitions, convois, etc.

Malheureusement, un petit nombre d'entre eux se souillèrent de crimes, Collot et Fouché à Lyon, Carrier à Nantes, Lebon à Arras, Fréron à Toulon, Tallien à Bordeaux, etc.; et ces souvenirs terribles ont presque fait oublier les belles missions de Carnot, de Lamurque, de Levasseur, de Bourbotte, de Merlin (de Thionville), de Saint-Just et Lebas, de Baudot, de Lakanal, de Soubriy, de Grégoire, de Dubois-Crancé, de Jean-Bon Saint-André, de Cavaignac, de Lacombe Saint-Michel, de Dumesny, et de deux cents autres, dont plusieurs trouvèrent une mort héroïque, comme Fabre (de l'Hérault) à la défense de Port-Vendres. « Nous pouvons, écrit M. Michelet, dire hardiment que trente représentants ont mérité, pour leurs missions seules, d'être mis au Panthéon. »

Le 3 nivôse an II (23 décembre 1793), la grande armée vendéenne était anéantie par Marceau à Savenay. Six jours auparavant, le 29 frimaire, les soldats de la République reprenaient possession de Toulon. Le 6 nivôse, Hoche, par le déblocus de Landau et l'occupation des lignes de Weissenbourg, rend l'Alsace à la France et rejette l'ennemi au delà du Rhin. La campagne de 1793 s'achevait, le long des frontières, au milieu des triomphes.

A l'intérieur, le régime révolutionnaire avait été définitivement constitué par le décret du 14 frimaire (4 décembre), qui créait en même temps le *Bulletin des lois*. Les ministres avaient été supprimés et remplacés par douze commissions placées sous l'autorité du comité de Salut public. L'action de la Convention s'étendait partout; elle gouvernait directement par ses décrets, par ses commissaires, par ses deux grands comités, stimulés elle-même, poussée à l'action par les sections et la Commune de Paris, par tous les grands foyers révolutionnaires.

Cependant, au moment où la République luttait avec une indomptable énergie contre tant d'ennemis, elle était déchirée de nouveau par les partis.

« La Révolution, dit M. Louis Blanc, parcourait ses phases inévitables; sortie des flancs du XVIII^e siècle, elle en traduisait en actes les pensées, et mettait aux prises les deux grandes écoles dont nous avons décrit la lutte intellectuelle. »

Ces deux grandes écoles, l'illustre historien les retrouve partout, dans Voltaire et Rousseau, dans la Gironde et la Montagne; enfin le dualisme se poursuit dans la Montagne même. Pour qui connaît les préoccupations constantes de M. Louis Blanc, il serait inutile d'ajouter qu'il s'agit ici des doctrines de l'*individualisme* et de la *solidarité*.

Il est certain que Robespierre était le disciple exclusif de Rousseau. Mais n'est-ce point tomber dans le système, dans la fantaisie pure, que de diviser les révolutionnaires en catégories tranchées, de les parquer comme un bétail philosophique dans des théories absolues? On ne saurait nier les tendances de tel ou tel personnage; mais en général il régnait

une assez grande incertitude dans les esprits. Les hommes de ce temps étaient pénétrés plus ou moins profondément, et même avec quelque confusion, des doctrines générales du siècle, mais sans qu'on puisse toujours distinguer bien nettement ce qui prédominait en eux. Il y avait des disciples de Rousseau parmi les girondins; il y avait des disciples de Voltaire parmi les montagnards; et ainsi de tous les groupes et de toutes les doctrines. Tous cherchaient dans les voies les plus diverses la solution du grand problème de l'affranchissement populaire, et leurs tâtonnements, leurs contradictions, font, après tout, l'éloge de leur sincérité. Robespierre et Saint-Just, malgré leur roideur dogmatique, ont flotté comme les autres et sur bien des questions, chose très-explicable par l'invasion soudaine d'une foule d'idées nouvelles qui n'avaient pas eu le temps de mûrir.

Quoi qu'il en soit, qu'ils se rattachassent ou non aux grandes écoles en question, les révolutionnaires étaient divisés en partis, et la Montagne en comptait trois bien distincts, auxquels nous conserverons leurs noms contraires : les *dantonistes*, qui songeaient à enrayer la Terreur; les *robespierristes*, qui prétendaient se tenir à égale distance du modérantisme et de l'exagération; enfin les *hébertistes*, auxquels leurs adversaires ont imposé le nom du journaliste du *Père Duchêne*, et qui seraient mieux nommés le *parti de la Montagne*. La crête de la Montagne était avec eux : c'étaient les ultra. Quelques-uns d'ailleurs connaissaient à peine Hébert, et notamment le montagnard Anacharsis Cloots. Les deux premiers de ces partis renfermaient, pour employer une expression de M. Michelet, les classiques de la Révolution. Les autres en étaient les romantiques, les échevelés. Cette comparaison pittoresque ne manque pas de justesse. D'ailleurs, comme les écoles philosophiques de l'antiquité, chacune de ces fractions avait son originalité propre et représentait une des faces du problème de la Révolution : les dantonistes, le noble désir de mettre un terme aux mesures violentes, aux terribles représailles de guerre, ainsi qu'une certaine lassitude de l'action; les robespierristes, l'impérieuse nécessité de vaincre avant de désarmer, en même temps qu'une tendance à la domination qu'il serait puéril de nier; les hébertistes, toutes les audaces révolutionnaires et philosophiques, toutes les ardeurs de la grande Commune, ainsi que l'intuition confuse des problèmes sociaux agités de nos jours. Quand des partis sont en présence, ils ne se tiennent pas dans la sphère des idées pures; ils se combattent, ils cherchent à s'éliminer, parce qu'aux différences d'opinions viennent s'ajouter des questions personnelles, et souvent des compétitions de pouvoir. C'est l'histoire éternelle des époques de lutte. Unis contre les girondins, contre les royalistes et l'étranger, ces éléments du parti montagnard commencèrent à se diviser lorsque le terrain fut un peu déblayé.

Autour de Danton, athlète un peu énévéré, se groupaient l'étincelant Camille Desmoulins, Hérald-Séchelles, Lacroix, Legendre, Tallien, Fréron, Philippeaux, Lecointre, Thuriot, Merlin (de Thionville), Fabre d'Églantine, Westermann, d'anciens cordeliers, etc.

Robespierre formait au comité de Salut public, avec Saint-Just et Couthon, un triumvirat d'amitié (et d'ambition, suivant leurs adversaires) qui s'appuyait sur la puissante société des jacobins et pesait d'un grand poids dans la direction des affaires. On les nommait dans le comité *gens de la haute main*. Autorisés à organiser un bureau de police, espèce de ministère qui empiétait sur les attributions du comité de Sûreté générale, ils étaient en outre chargés de préparer les exposés législatifs. A tort ou à raison, quelques-uns voyaient en eux les régulateurs, les maîtres de l'avenir.

Les hébertistes formaient un parti très-sérieux et très-puissant. Ils dominaient à la Commune de Paris, dont Chaumette était procureur général et Hébert substitut; ils dominaient dans les bureaux de la guerre, où ils étaient entrés en masse sous Pache et sous Bouchotte. Ils avaient placé un des leurs, Ronsin, à la tête de l'armée révolutionnaire. Par le *Père Duchêne*, répandu à profusion dans les armées, ils avaient une grande influence parmi les soldats. Des commissaires de la Convention, des généraux correspondaient avec eux, entre autres Fouché, Jourdan, Hoche, Augereau, Rossignol. Ils avaient pied dans le tribunal révolutionnaire, dans le comité de Salut public, par Billaud-Varennes et Collot-d'Herbois; dans le comité de Sûreté générale, par Vouland, Jagot et plusieurs autres. Le club des cordeliers était alors entièrement à eux; et la majorité des sections de Paris les appuyait. Leur centre était le conseil de la Commune.

Ils remportèrent une première victoire par le renversement du culte catholique. Ce mouvement antireligieux était dans la nature des choses, et il eût été bien extraordinaire qu'il ne se produisît point parmi des générations nourries de la philosophie du XVIII^e siècle. Il fut d'ailleurs singulièrement activé par l'intolérance factieuse des prêtres réfractaires, par le sang qu'ils avaient fait couler dans les guerres civiles. Depuis longtemps déjà beaucoup de prêtres et d'évêques constitutionnels s'étaient mariés. Cela était alors considéré comme un acte de civisme, comme un gage

donné à la Révolution. En outre, beaucoup de prêtres patriotes, laissant la théologie, ne prêchaient plus guère que la morale, la fraternité entre les hommes, le dévouement à la patrie et à la République. A Bourges, dans le diocèse de l'évêque Torné, tout le chapitre de la cathédrale était marié. La messe se célébrait là en bonnet rouge et en cocarde, à la grande édification des fidèles.

Dans le courant d'octobre 1793, après l'établissement du calendrier français, la réaction philosophique s'accroissait davantage. En outre, après tant de sacrifices pour subvenir aux énormes dépenses de la guerre, le peuple songea tout à coup que les églises renfermaient des richesses appartenant à la nation et qui demeuraient improductives, fastueux ornements qui n'ajoutaient rien à la dignité du culte. Les défenseurs de la patrie manquant de pain et de souliers, disait-on; c'est encore honorer Dieu que de sacrifier les magnificences de nos églises à soulager la détresse publique. Et les vases d'or et d'argent, les candélabres et autres riches ornements prenaient le chemin de la Monnaie. De jour en jour la Convention recevait de nouveaux envois. La Nièvre avait commencé, sous l'influence de Fouché, alors en mission; les autres départements suivirent. Mais ce mouvement contenait autre chose qu'un retour à la simplicité primitive du culte. Il fut le signal, ou plutôt il coïncida avec une immense réaction contre le catholicisme et même contre toutes les religions. De tous côtés les églises se fermaient, et les prêtres abjuraient ce qu'ils nommaient eux-mêmes leurs *erreurs*. Bon nombre même s'accusaient de n'avoir été jusqu'alors que des *charlatans*. Nous n'appréhensions pas, nous racontons; ce sont là des faits bien connus. La langue en fut enrichie d'un mot : la *déprédiation*.

Cette fois, l'impulsion venait des départements. Paris, préparé et bien au delà, en reçut comme une secousse électrique. Les hébertistes prirent nécessairement la tête du mouvement. Un mot court les sections : plus de religion dominante; que les communes soient libres de rejeter ou d'admettre le culte. Le 16 brumaire (6 novembre 1793), la Convention délibérait sur la réunion de plusieurs paroisses en une seule; Thuriot (un dantoniste) demande que l'Assemblée n'ait plus à s'occuper des affaires du culte, que les citoyens et leurs administrations soient autorisés à statuer définitivement sur la réunion ou la suppression des cures. En adoptant cette motion, la Convention semblait bien autoriser toutes les initiatives. Le soir même, la Commune, les jacobins, les sections, les sociétés populaires et les principaux membres du comité d'instruction publique préparent une pétition pour la suppression du salaire des ministres du culte. Dans la nuit, Anacharsis Cloots, à la tête d'une députation, se présente chez Gobel, évêque de Paris, et l'engage à abdiquer ses fonctions épiscopales. Le prêtre consulte son chapitre, qui, à la majorité de quatorze voix contre trois, se prononce pour la démission demandée. Le lendemain, Gobel, précédé du maire de Paris, Fache, de Chaumette et autres fonctionnaires, suivi de ses vicaires, coiffés comme lui du bonnet rouge, se présente à la barre de la Convention non pour *abjurer* sa foi, comme on l'a répété, mais pour abdiquer ses fonctions. Son clergé l'imita. Les ecclésiastiques de la Convention subissent l'entraînement. Coupé, curé de Sermaise; Thomas Lindet, évêque de l'Eure; Gay-Verdon, évêque de la Haute-Vienne; l'évêque de la Meurthe, le curé Villars, Sieyès, Julien (de Toulouse), ministre protestant, déposent également leur démission ou leur renonciation. Et à chaque moment arrivaient de tous les points de la France des voitures d'ornements sacerdotaux, de reliquaires précieux, de saints d'or et d'argent, etc. Les prêtres abjuraient par milliers, librement, d'ailleurs, car aucune loi ne fut rendue à cet égard. Invité à imiter l'exemple de Gobel, à la fameuse séance, Grégoire, évêque de Blois, ardent montagnard et catholique sincère, refuse énergiquement. Et l'Assemblée, d'une voix unanime s'écrie : « Personne n'est contraint. »

En effet, dans l'esprit des plus ardents, la réforme se résumait ainsi : suppression du salaire; pensions viagères aux *dépédiés*, pour parler le langage du temps; faculté laissée aux communes d'affecter les églises, édifices nationaux, à tel usage public qui serait jugé convenable; de supprimer ou de conserver le culte, à la charge, dans ce dernier cas, de pourvoir aux frais non par voie de contribution, mais par des souscriptions volontaires. Partout, d'ailleurs, quelles que fussent les décisions de la majorité, les citoyens conservaient le droit de s'associer et de louer des locaux pour exercer tel culte qu'il leur plairait de choisir (sauf, bien entendu, à ne point faire usage de prêtres réfractaires, non reconnus par la loi). V. CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ.

La suppression du salaire des prêtres, ministres, etc., avait été proposée déjà par Cambon le 16 novembre 1792. Mais Robespierre, Danton et la plupart des jacobins jugèrent alors cette réforme prématurée et impolitique, et la Convention ne l'avait point adoptée.

Cependant l'agitation contre le culte prenait au dehors des proportions formidables. Le lendemain de l'abdication de Gobel (17 brumaire), un registre était ouvert à la Commune pour recevoir les renonciations ou abjurations

des prêtres et ministres. Enfin, sous la direction de la Commune, le 20 brumaire (10 novembre), Paris inaugura à Notre-Dame ces *fêtes de la Raison* qui se célébrèrent successivement dans toute la République. Les autorités constituées, les sociétés populaires, la Convention, assistèrent à cette solennité, et l'Assemblée consacra par décret la ci-devant cathédrale à la Raison et à la Liberté. Pour plus de détails, v. RAISON (fête de la).

Les représentants en mission secondaient partout l'élan populaire. De tous côtés les églises étaient converties en ateliers d'armes ou de salpêtre, en magasins, en lieux d'assemblée; les cloches en canons ou en monnaie de billon, les objets précieux en pièces d'or ou d'argent. Les reliques sont jetées au vent, les images miraculeuses brûlées. Le 4 frimaire (24 novembre), sur le réquisitoire de Chaumette, la Commune décrète la fermeture de toutes les églises et temples de Paris. Déjà plusieurs sections avaient pris cette initiative. Un bal-restaurant était installé à Saint-Eustache. D'autres églises étaient converties en bazars, d'autres en ateliers.

La Convention d'ailleurs ne supprima point le traitement des ecclésiastiques (réduits la plupart à l'inaction), et, par son décret du 2 frimaire, elle accorda une pension aux évêques, aux curés et aux prêtres démissionnaires.

La majorité de l'Assemblée applaudissait à ce mouvement. Mais il était un homme qui ne le voyait qu'avec un profond sentiment de dépit : Robespierre. Disciple de Rousseau, déiste ardent, intolérant et dogmatique, il s'irrita de ce triomphe du panthéisme et de la philosophie naturaliste, et bien plus encore de l'importance du parti de la Commune, qui échappait à son action. Le jour même de l'abdication de Gobel, il avait accueilli Cloots par des paroles hautaines et dures. On pouvait pressentir déjà que l'arme à deux tranchants de la Terreur allait se tourner contre les révolutionnaires. Et en effet nous allons voir bientôt ces formidables tribuns, ces vainqueurs des rois, engagés en des luttes meurtrières, s'éliminer successivement et passer tous en s'éteignant sous le souffle de la mort.

Voici Basire, Chabot, Julien (de Toulouse) et Delaunay (d'Angers) arrêtés sous l'inculpation de falsification d'un décret de finances et de manœuvres d'agiotage. Un peu plus tard, en janvier, Fabre d'Églantine sera compris dans la même poursuite. Cependant, il est de toute évidence que lui et Basire étaient innocents; mais la haine de Robespierre et de son parti les poussa vers l'échafaud.

Suivant des histoires écrites dans un esprit robespierriste étroit et déjà bien suranné, le chef du fameux triumvirat aurait eu le noble projet de mettre fin au régime de la Terreur aussitôt que les circonstances l'eussent permis. Mais il fallait auparavant écraser les *intrigants*, les *conspirateurs*, les *ultra-révolutionnaires* aussi bien que les *hypocrites de modération*. En d'autres termes, après avoir été le grand épurateur de la République, il se réservait d'être le régulateur suprême, le modérateur, le Jupiter Sauveur de la Révolution. Notre cadre ne nous permet pas de discuter ici cette thèse, à laquelle le talent de plusieurs écrivains a donné beaucoup d'éclat. A l'article ROBESPIERRE, nous en pourrions examiner la valeur. Nous nous bornerons pour le moment à faire remarquer qu'à cette époque et jusqu'à sa chute, ce Calvin révolutionnaire, après avoir rendu d'incontestables services, a bien réellement joué le rôle de prescripteur, et nous ne pensons pas qu'il suffise pour l'en justifier de noircir systématiquement ses adversaires, comme il l'a fait lui-même en les frappant, comme tous les pamphlétaires royalistes l'ont fait après lui. Qu'il tendit à la dictature, ou tout au moins à une haute domination, à une influence prépondérante, c'est ce qui nous paraît de la dernière évidence. Sa puissance était déjà énorme. Sa vie austère, la gravité de son caractère et de ses mœurs, ses longues luites, les attaques injustes dont il avait été l'objet, ses défauts mêmes, son esprit soupçonneux et porté aux accusations, son orgueil, ses continuelles homélies sur lui-même, ses éloges personnelles (à la Rousseau), tout avait contribué à augmenter sa popularité. Il régnait aux Jacobins. Par son bureau de police (qui donnait le droit redoutable de lancer des mandats d'arrestation), il avait la main un peu partout, au tribunal révolutionnaire et dans les administrations. Son parti, composé de sectaires graves et convaincus, comme Saint-Just, Couthon, Lebas, hommes de valeur et d'énergie, pesait, comme nous l'avons dit, d'un grand poids, dans les comités et à la Convention.

Il commença la guerre contre les hébertistes à sa manière accoutumée, c'est-à-dire par des allusions meurtrières dans ses discours, par des ricanements sinistres contre le *philosophisme*, par des accusations vagues dénuées de toute base. Ce qu'on peut dégager de son fatras solennel, c'est que ceux qui avaient contribué à la ruine du catholicisme étaient des émissaires des tyrans étrangers, des contre-révolutionnaires déguisés. L'habitude d'accuser sans preuves lui avait rendu familières toutes les énormités. Chose singulière, c'était au nom de la liberté des cultes qu'il plaidait la conservation d'une Eglise officielle. « Robespierre, dit M. Michelet, fut pris du mal des rois, la haine de l'idée. » Il faut

ajouter la haine des personnes, des renommées rivales de la sienne. En marquant ses ennemis de ce nom terrible : *la faction de l'étranger*, il avait ramené sous sa discipline les jacobins, qui d'abord avaient applaudi au mouvement. Danton, qu'il menaçait encore, Danton, entêté d'ailleurs, dont la lassitude était notoire, et qui peut-être craignait pour lui-même, suivit misérablement Robespierre dans cette voie, malgré ses idées bien connues, et s'éleva contre les *maserades antireligieuses*. Camille Desmoulins fut lancé contre la *faction*. Dans le deuxième numéro de son *Vieux cordelier* (20 frimaire — 10 décembre), soumis à la censure préalable de Robespierre, il déchira, il traîna dans la boue les hébertistes et les municipaux. Quelques jours plus tard, une des victimes de ses cruautés satiriques, Anacharsis Cloots, fut soumis au scrutin épuratoire des jacobins, qui récemment l'avaient nommé président. Cette mesure avait été demandée par Robespierre. On sait combien elle était redoutée. Le généreux philosophe, le magnanime rêveur, qui avait sacrifié sa fortune et sa personne à la Révolution, fut exclu, après un discours aussi haineux qu'absurde de l'impérieux triumvir. L'exclusion des Jacobins, c'était alors le chemin de l'échafaud.

Le 5 nivôse (25 décembre), dans un rapport sur les principes du gouvernement révolutionnaire, Robespierre lança de nouvelles attaques venimeuses contre Cloots, qui le lendemain fut exclu de la Convention comme *étranger*, lui qui avait été naturalisé par décret et nommé député par deux départements. Le 7, il était arrêté, en même temps que Thomas Payno, par ordre du comité de Sûreté générale. La Convention était en coupe réglée.

D'autres arrestations eurent lieu au dehors parmi les révolutionnaires ardents. Hoche et Jourdan, qui se rattachaient à ce parti, sont suspendus, malgré leurs victoires. Les hébertistes s'agitent; au club des Cordeliers, ils voient d'un crêpe noir la Déclaration des droits; enfin, le 14 ventôse an II (4 mars 1794), dans une séance orageuse, le mot d'*insurrection* est prononcé, mais désavoué ou du moins interprété dans un sens conditionnel quelques jours plus tard. L'agitation n'en continua pas moins. A ce moment un officier d'artillerie qui s'était distingué au siège de Toulon, Bonaparte, reçoit l'offre de remplacer dans le commandement des sections armées Hanriot, qui paraissait suivre le parti de la Commune, mais qui devint, comme on le sait, un ardent robespierriste. Le 23 ventôse (13 mars), Saint-Just vint lire à la tribune un rapport incohérent, plein de généralités sonores sur la vertu, le crime, l'ambition, etc., et qui se terminait par un projet de décret déclarant traître à la patrie tous ceux qui, de quelque manière que ce fût, auraient favorisé le plan de corruption des citoyens, de subversion des pouvoirs et de l'esprit public, etc. Rien de plus effroyablement vague et quinquiescent. La Convention vota. Dans la nuit, Hanriot, à la tête d'une force imposante tirée dans les sections, procéda à l'arrestation d'Hébert, de Vincent, de Ronsin, de Monro et autres chefs du parti. On répandit le bruit d'une conspiration, d'un projet de massacre de la Convention, etc., et autres fables qui ne manquent jamais leur effet dans les temps de révolution. Chaumette et un grand nombre d'autres furent arrêtés les jours suivants. Livrés, ainsi que Cloots, au tribunal révolutionnaire, qui n'était déjà plus que le bras séculier de Robespierre et des comités, ils furent condamnés à mort et exécutés le 4 germinal (24 mars). Cette victoire sur la prétendue *faction de l'étranger* fut suivie du licenciement de l'armée révolutionnaire et de l'épuration complète de la Commune. Le procureur général syndic, magistrat élu par le peuple, fut remplacé par un simple *agent national*, fonctionnaire public. On donna ce poste à l'ayan, ami de Robespierre. Un autre robespierriste ardent, Fleuriot-Lescot, fut nommé maire de Paris, en remplacement de Pache, qu'on n'avait osé tuer.

Cependant, Camille Desmoulins, dans son *Vieux cordelier*, avait fait, sous le prétexte d'une traduction de Tacite, un tableau effrayant du régime de la Terreur et demandé la création d'un *comité de clémence*. Les dantonistes croyaient avoir donné des gages suffisants au parti dominant en contribuant à l'immolation des *exagérés*; ils n'avaient fait qu'ouvrir la voie et creuser leur fosse. Dans la nuit du 9 au 10 germinal (29-30 mars), Danton, Camille, Lacroix et Philippeaux sont arrêtés comme *indulgents*.

Le 16 germinal (5 avril) ils montaient sur l'échafaud, amalgamés avec Hérald-Séchelles, Westermann, Basire et autres. Aux articles DANTON, ROBESPIERRE, etc., nous examinerons la part qu'eut à cette nouvelle proscription l'*incorruptible*, qu'on a tenté bien vainement de disculper, et qui agit surtout par Saint-Just, dont il annota de sa main le meurtrier rapport (l'original existe aux Archives).

La Convention et les comités étaient dès lors dominés par une faction, dont la puissance grandissait tous les jours. La Commune et le tribunal révolutionnaire, par les remaniements qui avaient été opérés, n'étaient plus que des agences robespierristes, comme les jacobins, tamisés par de sévères épurations. Par une conséquence en quelque sorte fatale, la Terreur moissonnait maintenant les pères de la Révolution. Mais les tragédies ne sont pas terminées encore.

Pendant ces terribles événements, la Répu-

blème poursuivait le cours de ses triomphes militaires aux Pyrénées, aux Alpes et sur le Rhin, et la campagne de 1794 fut aussi glorieuse que celle de l'année précédente. Sauf des revers partiels, on suit que cette prodigieuse série de victoires allait se prolonger pendant vingt ans.

Cependant le comité de Salut public était profondément divisé; mais ses membres, par un admirable sentiment de patriotisme, ensevelissaient ces divisions dans le silence, dans la crainte qu'elles ne profitassent aux ennemis de la République et que le faisceau du gouvernement n'en fût brisé. La Convention, qui les ignorait, votait presque toujours de confiance, souvent sans discussion, les mesures qui lui étaient présentées. Dans ce comité, comme nous l'avons expliqué à l'article spécial qui lui est consacré, le travail avait été divisé entre les membres, et chacun était à peu près maître dans sa spécialité; vu l'immensité des affaires (jusqu'à cinq cents par jour), les signatures se donnaient même souvent de confiance; et, d'ailleurs, trois suffisaient pour la validité. C'était là un grand abus; mais il y avait impossibilité physique à ce qu'il en fût autrement. Ceci explique comment Robespierre, put faire beaucoup de choses dont ses collègues, accablés par leurs travaux, n'avaient une connaissance précise que quand elles étaient accomplies. Cependant il y avait parfois des orages, et même de très-violents, et les triumvirs furent positivement accusés, par Carnot, notamment, de tyrannie, de prétentions dictatoriales. Un jour il présenta une nouvelle liste de conventionnels dont il demandait la mise en accusation. Le comité, cette fois, refusa. Robespierre en fut vivement courroucé. A ce moment, son génie amer l'entraînait de plus en plus dans la haine et les noirs soupçons; il se sentait enveloppé d'inimitiés et menacé par les débris des partis qu'il avait immolés; il s'exagérait même et les dangers qu'il courait et le nombre de ses ennemis, et ne voyait partout que machinations et complots; le maniement de la police ne faisait qu'aggraver cette maladie de l'effroi, qui est le commencement de la punition des tyrans.

Pour compléter la réaction religieuse qu'il avait provoquée et qui fait de lui le précurseur du concordat, il vint lire à la Convention, le 18 floréal (8 mai), un manifeste religieux d'une beauté qu'il serait puéril de méconnaître, et fit décréter l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme. Le 29 prairial (6 juin), une fête à l'Être suprême, dont il fut en quelque sorte le pontife, fut célébrée avec éclat, et, en le présentant à l'Europe comme le restaurateur de l'ordre moral, ne fit que confirmer ses adversaires dans le soupçon qu'il nourrissait des projets de dictature. Deux jours après, cet homme, que quelques historiens systématiques nous représentent comme voulant mettre fin au régime de la terreur, faisait présenter par Couthon, à l'insu du comité, cette affreuse loi du 22 prairial, son œuvre spéciale, qui supprimait les défenseurs et les témoins dans la procédure du tribunal révolutionnaire (tout peuple de robespierristes). Il y eut quelques orages; mais la Convention, terrifiée, vota la loi. C'était évidemment tendre la gorge au couteau; car, on ne pouvait s'y méprendre, ceci était l'indice effrayant de nouvelles proscriptions. Un certain nombre de représentants ne pouvaient faire un pas sans être surveillés, obsédés par les espions de Robespierre; les victimes étaient marquées, tout le monde les désignait.

La loi du 22 prairial porta ses fruits, et cette période est l'apogée de la Terreur. Mais Robespierre fut abattu avant d'avoir pu faire dans l'Assemblée les nouvelles épurations qu'il avait si laborieusement préparées.

Après une suite de discords intérieures dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer, il arriva ce qui devait fatalement arriver : une ligue se forma contre Robespierre, composée de tous ceux qui se savaient proscrits, des amis de ceux qui l'avaient été, des républicains ardents qui voyaient s'élever une tyrannie, aussi bien que de ceux qui voulaient une réaction. Robespierre fut renversé [v. THERMIDOR (journée du 9)] et envoyé à l'échafaud, avec Saint-Just, Couthon, Lebas, Hanriot, Dumas, Payan, Fleuriot-Lescot, etc., et quatre-vingts membres de la Commune, qui s'était déclarée en insurrection; tous avaient été, en masse, mis hors la loi comme traîtres et rebelles.

Une nouvelle période commence. Nous avons eu successivement le règne de la Gironde et celui de la Montagne. Bientôt la Plaine va régner à son tour. Steyès et d'autres muets vont ressusciter. Des médiocrités comme Durand-Maillane, Boissy d'Anglas, etc., vont occuper la scène et précipiter la décadence de la République. La contre-révolution se réveille vivante et terrible, se préparant à centupler ses efforts. Les révolutionnaires ardents qui avaient contribué à la chute du *tyran*, et les thermidoriens eux-mêmes, furent rapidement débordés par le flot d'une réaction qui rencontra d'autant moins d'obstacles que le parti renversé avait dépeuplé la Montagne, et que les grandes et fortes personnalités avaient presque toutes disparu. Le funeste système de l'épuration avait porté ses fruits : la vie, la force, la substance, ce qui nourrissait la Révolution, était desséchée, tari, enfoui dans la terre. La presse révolutionnaire et populaire avait été frappée avec Marat, Camille, Hébert; la tri-

bune avec Danton, Héraut, Saint-Just, Couthon, Robespierre; la révolution philosophique avec Cloots; la Commune et Paris avec Chaumette et les Cordeliers. Comment la réaction n'aurait-elle point débordé? Robespierre et son parti avaient préparé les voies en émasculant la Révolution de toutes ses forces, de toutes ses originalités, et il est avéré qu'ils se préparaient à frapper encore. Les Jacobins, éternels de longue main par les épurations, par la discipline que leur imposait leur grand prêtre, vont végéter encore quelque temps d'une vie purement mécanique, pour disparaître à jamais.

Mais achevons l'énumération des faits. Il était dans la nature des choses que la Terreur officielle finît avec Robespierre, en qui l'opinion publique l'avait personnifiée, injustement d'ailleurs, car, nous l'avons dit, ce régime violent fut le produit des circonstances bien plus que l'œuvre des hommes, et il ne pouvait guère finir que par une crise. Seulement, cet événement, qui devait ouvrir à la France une ère de calme et d'union, donna le signal des vengeances judiciaires et des assassinats politiques. La Terreur avait été simplement déplacée.

Les thermidoriens purs, Tallien, Fréron, Barras, Thuriot, Legendre, Merlin (de Thionville), Bourdon (de l'Oise), Lecointre, etc., exercèrent pendant quelque temps une certaine action sur l'Assemblée, tandis que les révolutionnaires comme Billaud - Varennes, Collot-d'Herbois et autres, et même l'équivoque et versatile Barère, tolérés d'abord, ne tardèrent pas à être l'objet des plus violentes attaques. L'Assemblée avait complété les comités de Salut public et de Sûreté générale, aboli la loi du 22 prairial, remanié le tribunal révolutionnaire, et approuvé de nombreux élargissements de prisonniers. Bientôt Fouchier-Tinville fut décrété d'accusation, sur ce cri de Fréron : « Je demande qu'il aille cuver dans les enfers le sang qu'il a versé ! » Dans les départements, la Terreur blanche commençait par la proscription et l'assassinat des patriotes, pendant que dans la capitale la jeunesse dorée préludait à ses exploits. Cependant la Convention, livrée à des entraînements contradictoires, entendait si peu faire les affaires de la contre-révolution, qu'elle décréta (26 fructidor an II — 12 septembre 1794) la translation des restes de Marat au Panthéon, et l'expulsion des cendres de Mirabeau. Le 21 septembre elle assista en corps à cette cérémonie avec toutes les autorités constituées. Le char portant la dépouille de l'ami du peuple était ombragé de quatorze drapeaux, destinés à être envoyés ensuite aux quatorze armées de la République.

Le 5 frimaire an III (25 novembre 1794), elle décrétait Carrier d'accusation. Le 18 du même mois (8 décembre), elle rappelait dans son sein les soixante-treize signataires de la protestation contre le 31 mai; c'étaient les débris d'un temps antique, les survivants de la Gironde, mêlés de quelques royalistes masqués. La réaction suivait son cours naturel. Les jacobins, assiégés, assommés par la jeunesse dorée, avaient été récemment supprimés par décret comme société, en même temps que s'ouvrait le club de Clichy, centre thermidorien, qui devint peu à peu une officine royaliste.

Malgré nos déchirements intérieurs, la lutte contre l'Europe féodale et monarchique n'avait souffert aucune interruption, et la République armée poursuivait d'un irrésistible élan le cours de ses triomphes. La Convention, avec une fierté romaine, avait déclaré qu'elle ne traiterait avec aucun ennemi qui occuperait le territoire français; et la victoire avait partout répondu à l'ardente énergie de ce langage. Sur tous les points la coalition était réduite à la défensive. La délivrance complète du territoire, la reprise de nos quatre places du Nord, la conquête de la Hollande, l'enlèvement de Fontarabie, de Saint-Sébastien, de Figuières, de Roses, de Cologne, de Trèves et de toute la rive gauche du Rhin, etc., marquèrent cette étonnante campagne de 1794, qui arracha des cris d'admiration aux détracteurs les plus acharnés de la République.

En septembre 1793, l'Assemblée, pressée par les circonstances, avait fixé un maximum du prix des grains pour toute la République, système qui fut étendu peu après à tous les objets et denrées de première nécessité. Nous n'avons pas à juger ici cette mesure, à laquelle un article spécial sera consacré, et qui jusqu'à présent a été généralement appréciée à un point de vue trop exclusif, comme tous les grands expédients révolutionnaires. Ce qui est certain, c'est que le maximum soutenait l'assignat, qui pendant toute la Terreur resta presque toujours au pair, en assurant une aisance relative, et que son abrogation subite, pendant la réaction thermidorienne (3 nivôse an III — 23 décembre 1794), causa une dépréciation énorme dans le papier national, une effroyable aggravation de la pénurie publique, et, en fin de compte, ne profita qu'aux agioteurs, aux tripoteurs de biens nationaux et autres sangsues. Les représentants du peuple mêmes ne pouvaient plus vivre avec leur indemnité, qui dut être portée de 18 à 36 livres par jour (23 nivôse — 12 janvier 1795). Une disette factice, au sein de l'abondance, fut savamment organisée par des nuées de spéculateurs, et l'Assemblée dut nommer une commission d'approvisionnement qui, sous la direction de l'inepte Boissy d'Anglas (qu'on

surnomma *Boissy-Famine*), n'approvisionnait absolument rien. Le peuple n'avait gagné, au triomphe des *honnêtes gens*, que de mourir de faim, et il regrettait hautement cette maternelle Commune de 1793, dont la sollicitude le nourrissait, et qu'il avait laissé immoler.

Cependant il restait encore dans la Convention un noyau d'indomptables montagnards attaqués sans relâche par les proscriptionnaires. Les diatribes contre les membres des anciens comités étaient constamment à l'ordre du jour. Enfin, le 12 ventôse an III (2 mars 1795), à la suite d'un long rapport de Saladin, l'Assemblée décréta d'accusation Billaud, Collot, Vadier et Barère, vainement défendus par Robert Lindet et Carnot, et qui furent un peu plus tard condamnés à la déportation, pour les punir d'avoir contribué à sauver la France.

Epoque étrange et pleine de contradictions : pendant que la République, en pleine décadence, proscrivait ses fondateurs et que la réaction avait trouvé, pour égorgier les patriotes les plus purs, l'heureuse épithète de *terroriste*; pendant que Lyon et les villes du Midi étaient ensanglantées au nom de l'humanité et de la modération; pendant que le peuple mourait de faim et était réduit à des distributions de deux onces de pain par jour, l'ancienne société renaissait, avec ses prostituées, ses joueurs, ses élégants escrocs, ses agioteurs, etc., tout un monde éclos dans la boue de l'ancien régime, qui paraissait aux balcons des théâtres et dans ces *bals des victimes* ou la luxure impudente roulait dans l'orgie son faux deuil. Les incursions, si austères pendant la Terreur, avaient subi la même rénovation. La renaissance de la *bonne compagnie* avait naturellement rouvert les cavernes de jeu, les tripots, les maisons de prostitution, les caprices à la Louis XV, toutes ces officines de corruption que 1793 avait fermées, et qui vont atteindre avec le Directoire à l'apogée de leur prospérité. Au milieu des saturnales de la réaction, on n'en célébrait pas moins solennellement l'anniversaire du supplice de Louis XVI. L'Institut national de musique exécuta à cette occasion, dans la Convention même, un morceau de Gossec, dont le ton plaintif et tendre frappa d'abord d'étonnement, puis d'indignation, même les plus violents réacteurs de l'Assemblée. Et tous, interpellant avec colère les musiciens, leur demandant s'ils pleurent la mort du tyran. Blessés d'un tel soupçon, les virtuoses, pour tout réponse, enlèvent d'enthousiasme l'air national du *Cobra*, aux applaudissements des représentants; et Gossec, non moins ému, explique que l'intention de sa musique était d'exprimer le bonheur d'être délivré d'un tyran. Telles étaient les bigarrures de ce temps, que c'était en invoquant l'*ombre sacrée* de Marat que le furieux Fréron, dans son *Orateur du peuple*, prêchait tous les jours l'extermination des *anarchistes*, et que les muscadins, la jeunesse dorée, abattaient les bonnets rouges, assommaient les patriotes, brisaient et traînaient à l'égoût les bustes de l'ami du peuple sur l'air de la *Carmagnole* et aux cris de *vive la République*.

Cependant, exaspéré par la marche de la contre-révolution et par l'effroyable misère qui l'accablait, le peuple de Paris envahit la Convention, le 12 germinal an III (1er avril 1795), en criant : *Du pain et la constitution de 1793*. Cette foule était d'ailleurs inoffensive et se dispersa après quelques heures de tumulte. Mais la majorité feignit d'y voir une conspiration de la Montagne et se hâta de décréter d'arrestation Duhem, Choudieu, Chasles, Huguet, Amar, Fouché, Ruamps, Léonard Bourdon, Moïse Bayle, etc. (v. GERMINAL an III (journée du 12)). En outre, l'Assemblée ordonna le désarmement des *anarchistes*, épithète élastique parfaitement comprise, et qui dans l'état des choses s'appliquait à tous les patriotes.

Le 1er prairial suivant (20 mai), nouvelle invasion de l'Assemblée. Cette fois le peuple était écumant et terrible. La Convention, rassemblée au bruit du tocsin, au moment où le flot populaire battait les portes, prête le serment de mourir à son poste. La devise de l'insurrection était la même : *Du pain et la constitution de 1793* ! Au milieu de la famine, le peuple n'oubliait pas la grande religion de nos pères : la loi. La mise en activité de la constitution était alors le mot d'ordre des républicains, car tout le poids du gouvernement révolutionnaire pesait maintenant sur eux. Le peuple demandait en outre la permanence des sections, le rétablissement de la Commune, la rentrée des représentants emprisonnés, la mise en liberté des patriotes, etc. La journée se passa au milieu des plus effroyables tempêtes, pendant que la cloche du pavillon de l'Unité sonnait sans interruption le tocsin. Enfin le soir, quelques représentants, les débris de la Montagne, Romme, Goujon, Duquesnoy, Soubrany, pour sauver la Convention et le peuple, convertissent en motions les vœux des insurgés; beaucoup de membres de la droite, malgré leur serment, n'étaient plus sur leurs sièges. Les motions furent votées dans le tumulte. Mais vers une heure du matin, les comités ayant rassemblé des forces, ce qui restait d'insurgés fut dispersé sans grande résistance. Les absents repurèrent alors, altérés de vengeance, et l'Assemblée vota sans presque délibérer la mise en accusation des montagnards qui s'étaient compromis dans le mouvement. C'étaient Romme, le principal auteur du calendrier; Soubrany, si brillant dans ses mis-

sions militaires; le magnanime Goujon, Duroy, l'intrépide Bourbotte, Duquesnoy, Peyssard, qui échappa à l'arrêt de mort. Les autres furent condamnés. Ces hommes d'honneur se frappèrent tous successivement du même couteau et furent portés sanglants sur l'échafaud. Ils semblaient emporter avec eux ce qui restait des mâles vertus de la République.

Les mouvements insurrectionnels ne furent entièrement domptés que le 4, et la Convention compléta sa victoire par de nouvelles mesures de répression et par le désarmement de ce quartier Saint-Antoine, qu'on avait autrefois surnommé le *faubourg de Liberté*, ainsi que de diverses autres sections. V. PRAIRIAL an III (journées de).

Ces malheureux événements précipitèrent encore la réaction; la Convention, emportée par une sorte de vertige, décréta de nouvelles arrestations de représentants : Ricord, Escudier, Salicetti, Panis, Voulard, Ruhl, Jugot, Elie Lacoste, Lavicomterie, David, Jean-Bon Saint-André, Robert Lindet furent jetés en prison. La faction osa même s'attaquer à Carnot, mais ses efforts se brisèrent aux pieds du grand citoyen.

Deux députés, Ruhl et Maure, désespérant de la République, se tuèrent, le premier en se plongeant un poignard dans le cœur, l'autre d'un coup de pistolet.

Dans les départements, la réaction était plus violente encore. Des bandes d'assassins, sous les noms de *compagnies de Jésus* et du *Soleil*, égorgèrent impunément en plein jour. A Lyon, à Marseille, à Nîmes, à Arles, à Aix, à Avignon, etc., les massacres de prisonniers patriotes se succédaient sans interruption. Enfin cette époque sinistre, à laquelle la Terreur légale ne saurait être comparée, ne fut qu'un long *deux septembre*, suivant l'expression d'un écrivain non suspect de jacobinisme, Ch. Nodier. Partout les royalistes conspiraient à visage découvert; les émigrés rentraient en foule; Louis XVIII avait une agence à Paris. La révolte de l'Ouest, plusieurs fois pacifiée, se perpétuait par les brigandages de la chouannerie, par le débarquement de Quiberon et par de nouvelles prises d'armes en Vendée.

Une chose cependant pouvait consoler les patriotes de tant de malheurs, c'était l'héroïque attitude des armées républicaines en face de la coalition des rois.

Cependant les thermidoriens et les réacteurs qui avaient conservé, malgré leurs fureurs, des sentiments républicains, commençaient à se sentir débordés par le royalisme, qui, dans l'Assemblée même, comptait quelques partisans cachés ou quelques convertis; menacés eux-mêmes et réduits à lutter contre le torrent, ils se rejetèrent dans ce système de bascule inauguré déjà par Robespierre, et qui bientôt allait devenir toute la politique du Directoire.

Aux demandes de mise en activité de la constitution de 1793, l'Assemblée avait répondu par la promesse de préparer les lois organiques de cette constitution. Une commission fut enfin nommée à cet effet, et commença ses travaux le 17 floréal an III (6 mai 1795). Son premier soin fut d'écarter dédaigneusement l'acte de 1793, œuvre de la Montagne, repoussée d'ailleurs par la majorité. Elle prépara ensuite une constitution nouvelle avec la division du pouvoir législatif en deux chambres, et l'institution d'un pouvoir exécutif composé de cinq membres (v. ANCIENS, CINQ-CENTS, DIRECTOIRE et CONSTITUTION DE L'AN III). L'exercice des droits politiques était subordonné au paiement d'une contribution. Discutée pendant les mois de messidor et de thermidor, le projet de constitution fut adopté le 5 fructidor (22 août). Mais après de si terribles ébranlements, au moment où la contre-révolution était armée de toutes parts, on jugea qu'un renouvellement intégral du pouvoir législatif présentait les plus grands dangers, et, pour ménager la transition, l'Assemblée décida, par ses décrets des 5 et 13 fructidor (22 et 30 août), que les deux tiers de la Convention entreraient dans la nouvelle législature. Le choix des membres était laissé aux assemblées électorales. Cette décision, commandée par des circonstances exceptionnelles et une nécessité impérieuse, provoqua une explosion parmi les royalistes, qui avaient espéré trouver dans le moment critique d'un changement de régime l'occasion d'un triomphe complet. Les patriotes étaient proscrits, le peuple abattu, la bourgeoisie égarée par une presse royaliste fortement organisée, sous le masque républicain. Paris était rempli d'émigrés, de prêtres réfractaires et de chouans; les sections, après tant d'épurations et de proscriptions, étaient dominées entièrement par la faction qui agitait Paris et se préparait ouvertement à la révolte. La constitution et les décrets touchant les deux tiers conventionnels furent soumis au vote des assemblées primaires dans toute la France et adoptés à une grande majorité. Ce résultat augmenta la fureur des royalistes, qui, se croyant maîtres de la capitale, prirent enfin les armes contre la Convention le 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795). On eut alors le curieux spectacle d'une sédition d'ex-nobles, de riches, de propriétaires, de muscadins, qui seuls composaient alors la garde nationale et les sections, et qui, réunis à leurs clients et aux citoyens qu'ils avaient égarés, formaient une masse considérable, à laquelle la Convention n'avait à opposer que quelques forces réunies

à la hâte, et quinze ou dix-huit cents *patriotes* de 1789 qui, oubliant les persécutions qu'ils avaient subies, s'étaient généreusement offerts et qu'on avait armés. Les insurgés, marchant en colonnes sur la Convention, furent dispersés par l'artillerie de Bonaparte, que s'était adjoint le représentant Barras, chargé de la défense. V. VENDÉMIARE AN IV (journée du 13).

Les vaincus furent traités avec une grande indulgence; il n'y eut que deux condamnations à mort de prononcées. Convaincus que la Convention avait peur de son propre triomphe, les royalistes se disposèrent à recommencer la lutte et continuèrent avec la même audace leurs intrigues et leurs complots, qui vont se prolonger sous le régime nouveau.

Enfin, le 4 brumaire an IV (26 octobre 1795), la Convention nationale tint sa dernière séance et se sépara aux cris prolongés de *vive la République!* après avoir décrété une amnistie pour les délits révolutionnaires et prononcé l'abolition de la peine de mort, à dater du jour où la paix générale serait conclue.

Son existence avait duré trois ans un mois et quatre jours.

Suivant l'écrivain royaliste Beaulieu, elle avait rendu dans cet espace de temps onze mille deux cent dix décrets.

L'énumération de ses créations et de ses travaux au milieu de si violents orages et de tant de combats sera pour tous les siècles un sujet d'étonnement et d'admiration. Elle a institué le système décimal, l'uniformité des poids et mesures, le bureau des longitudes, le calendrier nouveau, le grand-livre, le Conservatoire des arts et métiers, le Conservatoire de musique, l'Ecole polytechnique, l'Ecole normale, l'Institut, les écoles centrales et spéciales, les écoles primaires, les comités de santé, l'Institut des aveugles, celui des sourds-muets, des maisons pour les infirmes, des récompenses nationales pour les grandes découvertes, le musée du Louvre, etc. Elle a décrété la rédaction du *code civil* et en a préparé les articles les plus importants. Instruction publique, finances, guerre, fondations de charité, agriculture, arts, sciences, littérature, commerce, industrie, cultes, législation, économie politique, elle a tout abordé, tout étudié, avec cet esprit organisateur, cette audace de conception et cette vigueur pratique qui distinguent les hommes de cette génération. Et quand on songe aux circonstances au milieu desquelles tant d'œuvres furent accomplies, tant d'autres ébauchées, tant d'idées mises en œuvre ou magistralement élaborées, on oublie les misères intérieures de la puissante Assemblée, ses divisions funestes, ses entraînements de violence ou de réaction; et elle nous apparaît, prise dans son ensemble, comme la plus grande assemblée politique de l'histoire, bien plus imposante que le sénat de *rois* entrevu par Cinéas; enfin, comme une assemblée d'*hommes*, dans toute l'antique énergie et la mâle vertu de ce mot.

La forme politique si puissamment ébauchée par elle a été emportée par les événements; mais on n'en a jamais détruit l'espérance et les souvenirs; les maîtres de la terre n'ont jamais cessé d'en redouter la résurrection; et, sous ce rapport, on peut dire que du fond de leur tombeau les vaillants conventionnels font encore aujourd'hui trembler tous les rois, comme aux temps héroïques où sur leurs sièges d'airain ils défiaient toutes les tempêtes de l'univers.

Voici la liste, par ordre alphabétique, des députés à la Convention nationale :

Albert aîné, homme de loi (Haut-Rhin).
Albiste (Antoine-Louis), Seine-Inférieure.
Albousy, juge au tribunal de Cahors (Lot).
Allafort, vice-président du district de Nontron (Dordogne).
Allard (Haute-Garonne).
Alluaud (Cher).
Alquier, député aux états généraux (Seine-et-Oise).
Amar (Isère).
Amyon (de Poligny, Jura).
Andrieu (Corse).
Anguis (Deux-Sèvres).
Anthoine (Moselle).
Antiboul, avocat à Saint-Tropez (Var).
Arbogast, professeur de mathématiques (Bas-Rhin).
Armonville (Marne).
Armonville (Marne).
Arrighi (Corse).
Artaud (Puy-de-Dôme).
Asselin, avocat (Somme).
Aubry (Gard).
Audouin (Pierre-Jean), Seine-et-Oise.
Audrein, vicaire épiscopal de l'évêque constitutionnel du Morbihan.
Augé (Oise).
Augier (Deux-Sèvres).
Ayrat (Haute-Garonne).
Azema, homme de loi (Aude).

Babey (Jura).
Bailhe (Bouches-du-Rhin).
Baille (Bouches-du-Rhône).
Baillieu (Seine-Inférieure).
Baillif de Juilly (Seine-et-Marne), ex-oratorien.
Balivet (Haute-Saône).
Balla (Gard).
Balland (Vosges).
Balmain (Mont-Blanc).
Bancal (Henri), notaire à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).
Bar, avocat à Thionville (Moselle).

Baraillon (Creuse).
Barbaroux (Bouches-du-Rhône).
Barbeau-Dubarran (Gers).
Barère de Vieuzac (Bertrand), Hautes-Pyrénées.
Baret (Hautes-Alpes).
Barrus (le vicomte), Var.
Barrot, juge au tribunal de Langogne (Lozère).
Barthélemy, avocat au Puy-en-Velay (Haute-Loire).
Bassal, curé constitutionnel de Saint-Louis, à Versailles (Seine-et-Oise).
Batellier (Marne).
Bauchetou (Cher).
Baudin (Ardennes).
Baudot, médecin à Charolles (Saône-et-Loire).
Baudran (Isère).
Bayle (Moise), Bouches-du-Rhône.
Bazire (Claude), avocat (Côte-d'Or).
Bazoche (Meuse).
Beauchamp (Allier).
Beaugeard (Ile-et-Vilaine).
Beauvais Saint-Sauveur ou de Préaux, médecin, Paris.
Becker, juge de paix (Moselle).
Beffroi (Aisne).
Belin, cultivateur à Guise (Aisne).
Bellegarde (Charente).
Benoiston (Seine-Inférieure).
Bentabole, avocat (Bas-Rhin).
Béraud (Marcelin), Rhône-et-Loire.
Bergoing, médecin à Bordeaux (Gironde).
Berlier, avocat à Dijon (Côte-d'Or).
Bernard (Bouches-du-Rhône).
Bernard (de Saintes), député à la Législative (Charente-Inférieure).
Bernard des Sablons (Seine-et-Marne).
Bernard-Saint-Affrique (Aveyron).
Bernier (Seine-et-Marne).
Berteze (Jean-Etienne), Gard.
Bertrand (Cantal).
Bertucat (Saône-et-Loire).
Besson (Doubs).
Bezard (Oise).
Bidault (Eure).
Billard-Varennas, avocat, Paris.
Bion, avocat à Loudun (Vienne).
Biroteau (Pyrénées-Orientales).
Bissy, le jeune (Mayenne).
Blad (Finistère).
Blanc (Marne).
Blancval, marchand (Puy-de-Dôme).
Blaux (Moselle).
Blavier (Lot).
Blondel (Ardennes).
Blondel, juge de paix à Rouen (Seine-Inférieure).
Bô (Aveyron).
Bodin, maire à Gournay (Indre-et-Loire).
Bohan (Finistère).
Boileau, juge de paix à Avallon (Yonne).
Boiron (Rhône-et-Loire).
Boisset (Drôme).
Boissier (Finistère).
Boissieux, avocat à Saint-Marcellin (Isère).
Boissy d'Anglas, avocat (Ardèche).
Bollet, avocat (Pas-de-Calais).
Bolot (Haute-Saône).
Bonguyode (Jura).
Bonnemain (Aube).
Bonneseur (Manche).
Bonnet, avocat (Aude).
Bonnet (Calvados).
Bonnet (de Treiches), lieutenant de la sénatusculée du Puy-en-Velay (Haute-Loire).
Bonnaval (Germain), cultivateur (Meurthe).
Bonnier (d'Arco), président de la chambre des comptes de Montpellier (Hérault).
Bonygues (Lot).
Bordas, président du district de Saint-Yrieix (Haute-Vienne).
Borel (Hautes-Alpes).
Borie (Corrèze).
Boucher, Paris.
Bouchereau (Aisne).
Boudin (Indre).
Bouillierot (Eure).
Bouquier aîné (Dordogne).
Bourbotte (Yonne).
Bourdon, procureur au parlement de Paris (Oise).
Bouret (Basses-Alpes).
Bourgeois (Eure-et-Loir).
Bourgeois, ancien lazaris (Seine-Inférieure).
Bourgouin, Paris.
Boursault-Malherbe, Paris.
Bousquet, médecin (Gers).
Boussion, médecin (Lot-et-Garonne).
Boutrole, notaire (Sarthe).
Boyaval (Nord).
Boyer-Fonfrède (Gironde).
Bozio (Corse).
Breard (Charente-Inférieure).
Bresson (Vosges).
Bretel (Manche).
Briez (Nord).
Brisson (Loir-et-Cher).
Brisson de Warville (Eure-et-Loir).
Brival (Corrèze).
Brun (dit Brin), subdélégué à Angoulême (Charente).
Brunel, maire à Béziers (Hérault).
Buzot (Léonard), Eure.

Cabarot (Lot-et-Garonne).
Cadroy (Landes).
Cales, avocat à Toulouse (Haute-Garonne).
Calon, ancien officier général (Oise).
Cambacérès (Hérault).
Cambon (Hérault).
Cambord (Dordogne).
Camboulas (Aveyron).

Campmas (Tarn).
Camus, avocat du clergé (Haute-Loire).
Cappin (Gers).
Carrelli (Mont-Blanc).
Carnot, capitaine du génie (Pas-de-Calais).
Carpentier (Nord).
Carra, journaliste (Saône-et-Loire).
Carrier (Cantal).
Casa-Blanca (Corse).
Casenave (Basses-Pyrénées).
Cassanyes (Pyrénées-Orientales).
Castainy (Orne).
Castillon, négociant à Certe (Hérault).
Cavaignac (Lot).
Cavanella (Pyrénées-Orientales).
Cayla (Lot).
Cazeneuve, évêque constitutionnel d'Embrun (Hautes-Alpes).
Chabanon (Cantal).
Chabot (Antoine), Hautes-Alpes.
Chabot, capucin (Loir-et-Cher).
Chailion, avocat (Loire-Inférieure).
Châles (Eure-et-Loir).
Chambon, trésorier de France (Corrèze).
Chambon-Latour (Gard).
Chambord (Saône-et-Loire).
Champaux-Palesme (Côtes-du-Nord).
Champigny (Clément), Indre-et-Loire.
Champmartin (Ariège).
Chanvier (Haute-Saône).
Charbonnier (Var).
Charlier (Charles), procureur (Marne).
Charrel (Isère).
Chassat, avocat à Villefranche (Rhône-et-Loire).
Chastelain (Yonne).
Châteauneuf-Randon (Lozère).
Chaudron-Rousseau (Haute-Marne).
Chaumont (Ile-et-Vilaine).
Chauvin (Deux-Sèvres).
Chazal (Gard).
Chazaud (Charente).
Chedaneau, administrateur de l'hôpital de Ruffec (Charente).
Chénier (Marie-Joseph), poète (Seine-et-Oise).
Chevalier (Allier).
Chevalier (Sarthe).
Chevrier (J.-C.), ancien lieutenant général du bailliage de Neuchâteau, ex-constituant (Vosges).
Chiappe (Corse).
Choudieu (Maine-et-Loire).
Christian, avocat à Strasbourg (Bas-Rhin).
Clauzel, maire (Ariège).
Claverie (Lot-et-Garonne).
Cledel, médecin (Lot).
Cloutz (Jean-Baptiste-Anacharsis), baron prussien (Oise).
Cochet, membre du département du Nord.
Cochon (Charles), depuis comte de Lapparent (Deux-Sèvres).
Colaud de la Salcette (Drôme).
Collobel (Meurthe).
Collet d'Herbois, Paris.
Colombel (Orne).
Conard (Calvados).
Condorcet (Aisne).
Cont (Basses-Pyrénées).
Corbel, juge au tribunal de Pontivy (Morbihan).
Cordier (Seine-et-Marne).
Coren-Fustier (Ardèche).
Cosard (Calvados).
Couchey (Vosges).
Coupard (Côtes-du-Nord).
Coupé, curé à Sermise (Oise).
Coupé (Côtes-du-Nord).
Courtois (Aube).
Coustard, mousquetaire, lieutenant des marchands de France (Loire-Inférieure).
Couthon, avocat à Clermont (Puy-de-Dôme).
Coutissou-Dumas (Creuse).
Couturier, juge au tribunal de Bouzonville (Moselle).
Crassous (Martinique).
Creuze-Latouche (Vienne).
Creuze (Pascal), Vienne.
Crevelier (Charente).
Crèves (Var).
Curée (Hérault).
Cusset, marchand de soieries à Lyon (Rhône-et-Loire).
Cussy (Calvados).

Dabiay (Alpes-Maritimes).
Damerond (Nièvre).
Dandenac aîné (Maine-et-Loire).
Dandenac jeune (Maine-et-Loire).
Danjou (Oise).
Danton, avocat au conseil (Paris).
D'Aoust (le marquis Jean-Marie), ex-constituant (Nord).
Darigoyte (Landes).
Daubermont (Tarn).
Daunou, ex-oratorien (Pas-de-Calais).
Dautriche (Charente-Inférieure).
David, peintre (Paris).
David (Aube).
Debourges (Creuse).
Debry (Jean), Aisne.
Dechezeaux (de la Flotte), Charente-Inférieure.
Defermont (des Chapeliers), Ile-et-Vilaine.
Defrance (Seine-et-Marne).
Defrozières (Eure-et-Loir).
Dehoulières (Maine-et-Loire).
Delacroix (Eure-et-Loir).
Delacroix de Constant (Charles), Marne.
Delaguelle (Loiret).
Delahayes, procureur au bailliage de Caudebec (Seine-Inférieure).
Delamarre (Oise).
Delannay aîné, commissaire du roi près le tribunal d'Angers (Maine-et-Loire).

Delannay jeune, homme de loi à Angers (Maine-et-Loire).
Delbrel (Lot).
Delcher, avocat à Brioude (Haute-Loire).
Deléage (Allier).
Deléasse (Pyrénées-Orientales).
Deleyme (Gironde).
Delleville (Philippe), Calvados.
Delmas (Haute-Garonne).
Delocloy (Somme).
Dentzel, luthérien (Bas-Rhin).
Deperret (Bouches-du-Rhône).
Derazey (Indre).
Derbez-Latour (Basses-Alpes).
Desacy (Haute-Garonne).
Descamps (Gers).
Desgrouas (la Prise), Orne.
Desmoulin (Camille), Paris.
Despinassy, capitaine d'artillerie (Var).
Desrués, Paris.
Detet (Tarn).
Devars (Charente).
Devérité, imprimeur-libraire à Abbeville (Somme).
Deville (Marne).
Deydier (Ain).
Dhriar (Basses-Pyrénées).
Dizès, procureur-syndic du dép. (Landes).
Dopsens (Eure).
Dornier (Haute-Saône).
Doublet (Seine-Inférieure).
Douge (Aube).
Doulcet (de Pontécoulant), Calvados.
Drouet (Marne).
Drulhe, curé de Toulouse (Haute-Garonne).
Dubignon (Ile-et-Vilaine).
Dubois, avocat (Orne).
Dubois (Haut-Rhin).
Dubois (Julien), Orne.
Dubois-Crancé (Ardennes).
Dubois - Dubais (Thibaut), ancien garde du corps (Calvados).
Dubouché, médecin à Montbrison (Rhône-et-Loire).
Dubouloz (Mont-Blanc).
Dubraucq (Pas-de-Calais).
Dubreuil-Chambardel (Deux-Sèvres).
Dubusc (Eure).
Duchastel, cultivateur (Deux-Sèvres).
Ducos (Landes).
Ducos, négociant à Bordeaux (Gironde).
Dufestel (Somme).
Dufriehe-Valuzé, avocat à Alençon (Orne).
Dugenne (Cher).
Dugué-Dassé (Orne).
Duhem, médecin (Nord).
Dulaure, ingénieur-géographe (Puy-de-Dôme).
Dumas (Mont-Blanc).
Dumont (Calvados).
Dumont (André), Somme.
Dupin (A.).
Dupin jeune (Aisne).
Duplantier (Gironde).
Dupont (Indre-et-Loire).
Dupont de Bigorre (Hautes-Pyrénées).
Dupont (Mont-Blanc).
Duprat (Jean), Bouches-du-Rhône.
Dupuch (Guadeloupe).
Dupuis, auteur de l'*Origine des cultes* (Seine-et-Oise).
Dupuis, avocat et juge de paix à Montbrison (Rhône-et-Loire).
Duquesnoy, ex-moine (Pas-de-Calais).
Durand de Maillane, avocat (Bouches-du-Rhône).
Durocher (Mayenne).
Duroy, juge au tribunal de Bernay (Eure).
Dussault, traducteur de Juvénal (Paris).
Dutrou-Bornier, conseiller du présidial de Montmorillon (Vienne).
Duval (Aube).
Duval, avocat à la Guerche (Ile-et-Vilaine).
Duval (Seine-Inférieure).

Edouard, marchand à Puligny (Côte-d'Or).
Ehgeran (Manche).
Ehrmann (Bas-Rhin).
Enjubault de la Roche, juge du comté-pairie de Laval, ex-constituant (Mayenne).
Enlart (Pas-de-Calais).
Erue (Morbihan).
Eschasseriaux aîné, avocat à Saintes (Charente-Inférieure).
Eschasseriaux jeune, médecin (Charente-Inférieure).
Escudier (Var).
Esnue-la-Vallée (Joachim), juge au tribunal de Craon (Mayenne).
Espert (Ariège).
Estadin (Haute-Garonne).
Eulard (Pas-de-Calais).
Eumerth (Gironde).
Ezmard (G.), Gironde.

Fabre (Hérault).
Fabre, juge de paix à Vinca (Pyrénées-Orientales).
Fabre d'Eglantine (Paris).
Fauchet, prédicateur du roi (Calvados).
Faure, ancien imprimeur (Seine-Inférieure).
Faure (Creuse).
Faure (Haute-Loire).
Fauvre-Labrunerie (Cher).
Fayau (Vendée).
Faye (Haute-Vienne).
Fayolle (Drôme).
Féraud (Hautes-Pyrénées).
Ferrand (Ain).
Ferry (Ardennes).
Finot (Yonne).
Fiquet aîné (Aisne).

Flageas (Haute-Loire).
Fleury (Côtes-du-Nord).
Fockedey (Nord).
Forest (Rhône-et-Loire).
Forestier (Allier).
Fouché de Nantes (Loire-Inférieure).
Fouchet, homme de loi et notaire (Cher).
Fourcroy (Paris).
Fourny (Orne).
Fournel (Lot-et-Garonne).
Fournier (Rhône-et-Loire).
Foussedoire (Loir-et-Cher).
Francenel (Eure).
François (Somme).
Fremenger (Eure-et-Loir).
Fréron, journaliste (Paris).
Fressine, président au tribunal du district de Saint-Aignan et Montrichard (Loir-et-Cher).
Froger (Sarthe).

Gaillard (Loiret).
Ganon (Ardèche).
Gantois (Somme).
Gardien (Indre-et-Loire).
Gardilhe (Privas), Ardèche.
Garnier (Aube).
Garnier, avocat (Charente-Inférieure).
Garnier (Antoine), Meuse.
Garos (Vendée).
Garran-Coulon (Loiret).
Garraud, avocat (Gironde).
Gasparin, capitaine au régiment de Picardie (Bouches-du-Rhône).
Gaston (Ariège).
Gaudin, prêtre à Luçon (Vendée).
Gauthier (des Orcières), Ain.
Gautier jeune (Côtes-du-Nord).
Gay-Vernon, évêque constitutionnel de Limoges (Haute-Vienne).
Gelin, administrateur du district de Charolles (Saône-et-Loire).
Genevois, président du tribunal criminel de Grenoble (Isère).
Genia (Mont-Blanc).
Génissieu, avocat (Isère).
Gensonné, avocat à Bordeaux (Gironde).
Gentil, administrateur du département du Loiret.
Geoffroy jeune (Seine-et-Marne).
Gérard de Rivières (Jacob), vice-président du tribunal civil d'Alençon (Orne).
Gerente (Olivier), Drôme.
Germignac (Corrèze).
Gertoux (Brice), Hautes-Pyrénées.
Gibergues (Puy-de-Dôme).
Gillet (Morbihan).
Girard (Aude).
Girard (Vendée).
Giraud (Allier).
Giraud (Charente-Inférieure).
Girault (Côtes-du-Nord).
Giriot-Pouzol, ex-constituant (Puy-de-Dôme).
Giroust (Eure-et-Loir).
Gleizal (Ardèche).
Godefroy (Aveyron).
Godefroy (Oise).
Goniaire (Finistère).
Gorsas (Seine-et-Oise).
Gossuin (Nord).
Goudelin (Côtes-du-Nord).
Goujeon (Seine-et-Oise).
Goupilleau-Fontenay, avocat (Vendée).
Goupilleau-Montaigu, notaire (Vendée).
Gourdan, lieutenant criminel au bailliage de Gray (Haute-Saône).
Gouzy (Tarn).
Goyre-Laplanche, bénédictin, vicaire épiscopal constitutionnel (Nièvre).
Granet (Bouches-du-Rhône).
Grangeneuve, avocat à Bordeaux (Gironde).
Grégoire (H.), évêque de Blois (Loir-et-Cher).
Grenot, avocat (Jura).
Grosset du Rocher, cultivateur (Mayenne).
Guadet, avocat à Bordeaux (Gironde).
Guchant (Hautes-Pyrénées).
Guérin (Loiret).
Guernneur, juge (Finistère).
Guezno, marchand (Finistère).
Guiffroy, avocat (Pas-de-Calais).
Guillemardet (Saône-et-Loire).
Guillermat, avocat (Nièvre).
Guillermat (Saône-et-Loire).
Guimbertau, juge au tribunal d'Angoulême (Charente).
Gutter (Pyrénées-Orientales).
Gumery (Mont-Blanc).
Guyardin (Haute-Marne).
Guyet-Laprade (Lot-et-Garonne).
Guyez, avocat à Aubusson (Creuse).
Guyomard, négociant à Guingamp (Côtes-du-Nord).
Guyot (Drôme).
Guyot (Florent), avocat à Semur (Côte-d'Or).
Guyton-Morveau, avocat général au parlement de Dijon (Côte-d'Or).

Hardy, médecin à Rouen (Seine-Inférieure).
Harnand (Meuse).
Haussmann, négociant à Versailles (Seine-et-Oise).
Havin (Manche).
Hequet (Seine-Inférieure).
Henri Lavière, avocat (Calvados).
Hentz (Moselle).
Hérard (Yonne).
Hérauld de Séchelles, avocat du roi au Châtelet (Seine-et-Oise).
Himbert (Seine-et-Marne).
Hourier (Eloi), Somme.
Hubert (Michel), Manche.
Mugo (Vosges).

v.

Huguet, évêque constitutionnel du département de la Creuse.
Humbert (Meuse).
Ichon, supérieur de la maison de l'Oratoire, à Condom (Gers).
Ingrand, avocat et administrateur du département de la Vienne.
Isnard, marchand parfumeur à Draguignan (Var).
Isoré (Oise).
Izoard (Hautes-Alpes).

Jac (Gard).
Jacob (Meurthe).
Jacomini (Drôme).
Jagot (Ain).
Jard-Panvilliers, médecin à Niort (Deux-Sèvres).
Jassy, agriculteur, près de Nantes (Loire-Inférieure).
Javoque (Rhône-et-Loire).
Jay de Sainte-Croix (Gironde).
Jean-Bon Saint-André, ministre protestant (Lot).
Jeannot-Lanoue (Yonne).
Johannot (Haut-Rhin).
Jorrand, notaire (Creuse).
Joubert (Hérault).
Jouenne de Longchamps (Calvados).
Jourdan (Nièvre).
Julien (Drôme).
Julien de Toulouse (Haute-Garonne).

Kercher (Moselle).
Kersaint (le comte de), ancien administrateur du département de la Seine (Seine-et-Oise).
Kervélegan, sénéchal (Finistère).

Laa (Basses-Pyrénées).
Laboissière, juge au tribunal de Moissac (Lot).
Lacaze, négociant à Bordeaux (Gironde).
Lacombe (Joseph), curé (Aveyron).
Lacombe Saint-Michel (Tarn).
Lacoste (Cantal).
Lacoste (Elie), médecin (Dordogne).
Lacrampe, avocat (Hautes-Pyrénées).
Lacroix (Haute-Vienne).
Lafon (Corrèze).
Laguire, juge de paix (Gers).
Lahosdinière (Orne).
Laignelot, homme de lettres (Paris).
Lakanal (Ariège).
Lalande, évêque constitutionnel (Meurthe).
Laloue (Puy-de-Dôme).
Laloy (Haute-Marne).
Lamarque, juge au tribunal de Périgueux (Dordogne).
Lambert de Belan, juge de paix (Côte-d'Or).
Lanjuinais, avocat (Ille-et-Vilaine).
Lanot (Corrèze).
Lanthomas, médecin (Rhône-et-Loire).
Laplaine, président du tribunal d'Auch (Gers).
Laporte, avoué au tribunal de Belfort (Haut-Rhin).
Laroche (Lot-et-Garonne).
Lasource, ministre protestant (Tarn).
Laurence-Villedieu (Manche).
Laurenceot (Jura).
Laurent (Bouches-du-Rhône).
Laurent (Lot-et-Garonne).
Laurent, médecin (Bas-Rhin).
Lavicomterie, homme de lettres (Paris).
Lebas (Pas-de-Calais).
Leblanc (de Servat), Bouches-du-Rhône.
Lebon, ex-oratorien (Pas-de-Calais).
Lebreton (Ille-et-Vilaine).
Lecarlier (Aisne).
Lecarpentier (Manche).
Leclerc (Maine-et-Loire).
Leclerc, avocat et juge de paix à Villedieu (Loir-et-Cher).
Lecoite-Puyraveau, homme de loi à Saint-Maixent (Deux-Sèvres).
Lecointre, marchand de toiles à Versailles (Seine-et-Oise).
Lecomte, employé au tribunal de commerce de Rouen (Seine-Inférieure).
Lefebvre (Julien), Loire-Inférieure.
Lefebvre, propriétaire à Gamache, ex-constituant (Seine-Inférieure).
Leflot (Nièvre).
Lefranc (Landes).
Legendre, boucher (Paris).
Legendre, maître de forges (Nièvre).
Legot, avocat (Calvados).
Lehardy (Morbihan).
Lehault (Sarthe).
Lejeune (Indre).
Lejeune (René-François), Mayenne.
Lemaignant, lieutenant criminel à Baugé, ex-constituant (Maine-et-Loire).
Lemaillaud (Morbihan).
Lemoine (Calvados).
Lemoine (Haute-Loire).
Lemoine (Manche).
Léonard Bourdon, instituteur à Orléans (Loiret).
Lepage, médecin à Montargis (Loiret).
Lepelletier Saint-Fargeau, président à mortier au parlement de Paris (Yonne).
Lesquin, ancien maire de Rennes (Morbihan).
Lesage (Eure-et-Loir).
Le Sage-Senault (Nord).
Lestert-Beauvais, avocat au Dorat, ex-constituant (Haute-Vienne).
Letourneur (Manche).
Letourneur (Sarthe).
Levasseur, procureur-syndic du district de Toul (Meurthe).
Levasseur, chirurgien (Sarthe).
Leyris (Gard).

Lhémann (Mont-Terrible).
Lidon (Corrèze).
Lindet (Jean-Baptiste-Robert), avocat (Eure).
Lindet (Robert-Thomas), évêque constitutionnel du département de l'Eure.
Lion (Gardeloupe).
Litté (Martinique).
Lobinhes, médecin (Aveyron).
Loficial, ancien lieutenant général au bailliage de Vouvan, ex-constituant (Deux-Sèvres).
Loiseau, chirurgien (Eure-et-Loire).
Lombard Lachaux (Loiret).
Lomont (Calvados).
Loncle (Côtes-du-Nord).
Longueue (Eure-et-Loir).
Louchet, professeur au collège de Rodez (Aveyron).
Louis, ancien commis de l'intendant d'Alsace (Bas-Rhin).
Louvot, avocat et homme de lettres (Loiret).
Louvot, avocat aux conseils (Somme).
Loysel (Aisne).
Lozeau, négociant (Charente-Inférieure).
Ludot (Aube).

Magniez, propriétaire cultivateur à Bertin-court (Pas-de-Calais).
Maignen, administrateur du district de Châtigneraie (Vendée).
Maignet, prêtre (Puy-de-Dôme).
Mailhe (Joseph), Cantal.
Mailhe, avocat (Haute-Garonne).
Mailly (Saône-et-Loire).
Mainvielle (Bouches-du-Rhône).
Maise (Basses-Alpes).
Mallarmé, procureur-syndic de Pont-à-Mousson (Meurthe).
Mallet (Nord).
Manuel (Paris).
Maragon (Aude).
Maras (Julien), Eure-et-Loir.
Marat, né en Suisse (Paris).
Marbos (Drôme).
Marcoz (Mont-Blanc).
Marec (Finistère).
Maréchal (le), ex-constituant (Eure).
Marey jeune, négociant à Nuits (Côte-d'Or).
Maribon-Montaut, ancien mousquetaire (Gers).
Marette, avocat à Rouen (Seine-Inférieure).
Marin (Mont-Blanc).
Marquis, avocat à Saint-Mihiel, ex-constituant (Meuse).
Marcel (Allier).
Martin (Somme).
Maurineau (Vienne).
Maurin (Drôme).
Marvejols (Tarn).
Massa (Alpes-Maritimes).
Massieu, curé de Sergy, ex-constituant, évêque constitutionnel de l'Oise.
Masuyer, avocat, juge au tribunal du district de Louhans (Saône-et-Loire).
Mathieu (de Mirampol), Oise.
Mauduit (Seine-et-Marne).
Maulde-Loisellerie (Charente).
Maure aîné, épicier à Auxerre (Yonne).
Maurol (Ille-et-Vilaine).
Mazade (Haute-Garonne).
Meaulle, président du tribunal civil de Châteaubriant (Loire-Inférieure).
Meillant, bourgeois de Bayonne (Basses-Pyrénées).
Méjaulac (Cantal).
Meillinet (Loire-Inférieure).
Mennesson (Ardennes).
Menuau, juge (Maine-et-Loire).
Mercier, auteur du *Tableau de Paris* (Seine-et-Oise).
Merlin de Douai, avocat (Nord).
Merlin de Thionville (Moselle).
Merlinot (Ain).
Meyer de Mazarmine (Tarn).
Meynard (Dordogne).
Nezade (Haute-Garonne).
Michaud, avocat (Doubs).
Michel (Meurthe).
Michel (Morbihan).
Michel (Rhône-et-Loire).
Milhaud (Cantal).
Millard (Saône-et-Loire).
Mirande (Cantal).
Mollet (Ain).
Molleval, avocat à Nancy (Meurthe).
Monestier, avocat (Lozère).
Monestier, curé de Saint-Pierre de Clermont (Puy-de-Dôme).
Monnel, curé, ex-constituant (Haute-Marne).
Monnot, avocat (Doubs).
Montégut (Pyrénées-Orientales).
Mont-Gilbert (Saône-et-Loire).
Mont-Mayout (Lot).
Moreau, avocat à Bar (Meuse).
Moreau, ingénieur à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire).
Morin, avocat (Aude).
Morrison, avocat (Vendée).
Mottedo, chanoine (Corse).
Moulin (Rhône-et-Loire).
Moyssat (Gers).
Musset, curé de Falleron (Vendée).
Neveu (Basses-Pyrénées).
Nioche, avocat à Loches, ex-constituant (Indre-et-Loire).
Niou, ingénieur de la marine à Rochefort (Charente-Inférieure).
Noailly (Rhône-et-Loire).
Noël, avocat (Vosges).
Noguer (Lot-et-Garonne).
Obelin (Ille-et-Vilaine).
Opoux (Seine-et-Marne).

Orléans (le duc d'), dit Egalité (Paris).
Osselin (Paris).
Oudot, commissaire du roi au tribunal de Baudouin (Côte-d'Or).
Paganel, curé de Noailles (Lot-et-Garonne).
Panis, homme de lettres (Paris).
Patrin (Rhône-et-Loire).
Payne (Thomas), Pas-de-Calais.
Pelet (Lozère).
Pélissier, médecin (Bouches-du-Rhône).
Pellé (Loiret).
Pelletier (Cher).
Pémarin, avocat à Oloron (Basses-Pyrénées).
Pénier (Corrèze).
Pepin (Indre).
Pérard (Maine-et-Loire).
Perducat (Saône-et-Loire).
Péres (Gers).
Péres (Lagasse), avocat, ex-constituant (Haute-Garonne).
Péris (Aude).
Péris jeune (Aude).
Perrin, négociant à Troyes.
Perrin (Vosges).
Personne (Pas-de-Calais).
Pétion (de Villeneuve), avocat, ex-constituant (Eure-et-Loir).
Petit (Aisne).
Petit-Jean (Allier).
Peuvargue (Cantal).
Peyre (Basses-Alpes).
Peysart, garde du corps (Dordogne).
Pflieger, ex-constituant (Haut-Rhin).
Philippeaux, avocat (Sarthe).
Picqué (Hautes-Pyrénées).
Pierret (Aube).
Piette (Ardennes).
Pilastre (de la Brardière), ex-constituant (Maine-et-Loire).
Pinel (Manche).
Pinet aîné, administrateur du district de Bergerac (Dordogne).
Piorry, prêtre (Vienne).
Plaichard-Chottière, médecin (Mayenne).
Plat-Beaupré (Orne).
Plazanet (Corrèze).
Pocholle, professeur de rhétorique à Dieppe (Seine-Inférieure).
Pointe (Noël), Rhône-et-Loire.
Poisson (de Coudreville), Manche.
Folly (île de France).
Fomine (André), Cayenne.
Fons de Verdun (Meuse).
Forcher (de Lissonnay), Indre.
Portier (Indre-et-Loire).
Portiez, avocat (Oise).
Poulain de Boutancourt, maître de forges, ex-constituant (Marne).
Poulain-Grandprey, avocat à Nancy (Vosges).
Poulter, bénédictin (Nord).
Précé (Yonne).
Pressavin (Rhône-et-Loire).
Prieur, avocat à Châlons (Marne).
Prieur-Duvernois (Côte-d'Or).
Primandière, avocat (Sarthe).
Projean (Haute-Garonne).
Frost (Jura).
Frunelle (de Lierre), Isère.
Queinec (Finistère).
Quinette (Aisne).
Quirot (Doubs).
Rabaud-Pomnier (Gard).
Rabaut-Saint-Etienne, ministre de la religion réformée (Aube).
Raffron-Dutrouillet (Paris).
Rameau (Côte-d'Or).
Ramel-Nogaret, avocat du roi (Aude).
Réal (Isère).
Rebecqui, membre du département (Bouches-du-Rhône).
Reguis (Claude-Louis), Basses-Alpes.
Renault (Manche).
Réveillère-Lepaux (Maine-et-Loire).
Revelle (L.), juge de paix à Veules (Seine-Inférieure).
Reverchon, négociant (Saône-et-Loire).
Rewbell, avocat au conseil souverain d'Alsace, ex-constituant (Haut-Rhin).
Reynaud (Haute-Loire).
Ribault (Charente).
Ribet (Manche).
Richard, avocat à la Flèche (Sarthe).
Richaud (Seine-et-Oise).
Richoux (Eure).
Ricord, avocat (Var).
Ritter, juge au tribunal d'Altkirch (Haut-Rhin).
Rivaud (Haute-Vienne).
Rivory, négociant à Saint-Valéry (Somme).
Rivière (Corrèze).
Roberjot, curé de Mâcon (Saône-et-Loire).
Robert, épicier (Paris).
Robert (Ardennes).
Robespierre aîné (Paris).
Robespierre jeune (Paris).
Robin, cultivateur (Aube).
Rochegude (Tarn).
Romme, cultivateur et professeur de mathématiques (Puy-de-Dôme).
Ronault (Morbihan).
Roubaud (Var).
Rougemont (Mont-Terrible).
Rousseau (Paris).
Roussel (Meuse).
Roux (Aveyron).
Roux (Haute-Marne).
Roux-Fazillac (Dordogne).
Rouyer, maire de Béziers (Hérault).
Rouzet (Haute-Garonne).

6

Rovère, marquis de Fonvielle (Bouches-du-Rhône).
Roy (Seine-et-Oise).
Royer (Ain).
Ruamps, cultivateur (Charente-Inférieure).
Ruault, bénédictin, puis curé d'Yvetot (Seine-Inférieure).
Rudel, avocat (Puy-de-Dôme).
Ruelle (Indre-et-Loire).
Ruhl, administrateur du dép. du Bas-Rhin.

Saint-Just (Aisne).
Saint-Martin, avocat (Ardèche).
Saint-Martin Valogne (Aveyron).
Saint-Prix (Ardèche).
Saladin, avocat à Amiens (Somme).
Salicetti (Corse).
Sallengros, homme de loi à Maubeuge (Nord).
Sallèles, procureur à Cahors (Lot).
Salles, médecin à Vézelize (Meurthe).
Salmon de Mézières (Sarthe).
Saurine, abbé, ex-constituant (Landes).
Sautereau, homme de loi (Nièvre).
Sautaira de Montélimart (Drôme).
Sauvé (Gervais), marchand d'ardoises à Dôle (Manche).
Savary (Eure).
Savary (Orne).
Savornin (Marc-Antoine), Basses-Alpes.
Scellier, marchand de drap à Amiens (Somme).
Seconds, homme de lettres (Aveyron).
Seguin (Doubs).
Sénadon (Basses-Pyrénées).
Sergent, graveur en taille-douce (Paris).
Serres (Hautes-Alpes).
Serres (île de France).
Servreau (Mayenne).
Servière (Lozère).
Servizat (Isère).
Sévastre (Achille), Ille-et-Vilaine.
Siblot, médecin (Haute-Saône).
Sieyès, chanoine et vicaire général de l'évêque de Chartres, ex-constituant (Sarthe).
Sillery (Alex. Brulard de Gondis), Somme.
Simon, vicaire général de l'évêque de Strasbourg (Bas-Rhin).
Soloniac, avocat (Tarn).
Soubrany, officier au régiment de Royal-Dragons (Puy-de-Dôme).
Souhait (Julien), Vosges.
Soullignac (Haute-Vienne).

Taillefer, médecin (Dordogne).
Tallien (Seine-et-Oise).
Talat (Maine-et-Loire).
Tavaud (Calvados).
Tavernel (Gard).
Teller, avocat du roi à Melun, ex-constituant (Seine-et-Marne).
Terral (Tarn).
Texier-Mortegonte (Creuse).
Thabaud (Indre).
Thibaudeau, avocat à Poitiers (Vienne).
Thibault, curé, ex-constituant, évêque constitutionnel du Cantal.
Thirion (Moselle).
Thirriot (Ardennes).
Thomas (Orne).
Thomas (Paris).
Thuriot La Rosière, avocat (Marne).
Tocquet, cultivateur (Meuse).
Topsent (Eure).
Toulouse (Ardèche).
Tournier (Aude).
Tréhouart (Ille-et-Vilaine).
Treillard, avocat, ex-constituant (Seine-et-Oise).
Triboulai (Tarn).
Treillard, ingénieur (Côte-d'Or).
Turreau-Linières (Yonne).

Vadier (Ariège).
Valdruche (Haute-Marne).
Vallée (Eure).
Vardon (Calvados).
Varlet, lieutenant-colonel du génie (Pas-de-Calais).
Vasseur (Somme).
Vaucher (Denis), Jura.
Veau (Indre-et-Loire).
Venaillie (Loir-et-Cher).
Vénard (Seine-et-Oise).
Verdolin (Basses-Alpes).
Vergnaud, avocat à Bordeaux (Gironde).
Vernon (Ardennes).
Vernier, avocat à Lons-le-Saunier (Jura).
Vidal (Basses-Pyrénées).
Vidalin, imprimeur-libraire à Moulins (Allier).
Vidalot, avocat et juge à Valence (Lot-et-Garonne).
Viennet (Hérault).
Vigneron, procureur-syndic du département de la Haute-Saône.
Villars, év. constitutionnel de Laval (Mayenne).
Villers (Loire-Inférieure).
Villetard (Yonne).
Villette (Charles), poète (Oise).
Vincent (Seine-Inférieure).
Vinet (Charente-Inférieure).
Viquy (Seine-et-Marne).
Vitet, médecin (Rhône-et-Loire).
Voulland (Henri), avocat, ex-constituant (Gard).

Waudelincourt, principal au collège de Verdun (Haute-Marne).

Yger, avocat à Cany (Seine-Inférieure).
Ysabeau, orateur (Indre-et-Loire).
Yzarn, dit Valady (Aveyron).

Zangiacomi fils (Meurthe).

Convention et le Directoire (MÉMOIRES SUR LA), par A.-C. Thibaudeau (Paris, 1824; 2 vol. in-8°) font partie de la collection des *Mémoires sur la Révolution*, publiés par les frères Baudouin.

Thibaudeau avait été, comme on le sait, membre de la Convention et du conseil des Cinq-Cents, et il joua un rôle assez brillant pendant la réaction thermidorienne, comme un des principaux orateurs de la majorité. Ses mémoires ne sont pas, à proprement parler, une histoire de la Convention et du Directoire, mais bien plutôt des souvenirs, un résumé rapide et un peu décousu, fait au point de vue thermidorien. L'auteur a donné surtout des développements à la période pendant laquelle son rôle, à lui, s'est agrandi, sacrifiant presque complètement celle qui précède le 9 thermidor, et qui cependant est remplie des plus grands événements. Il l'esquisse à grands traits, en 80 pages, comme si ce temps n'était qu'une préparation à la décadence thermidorienne. Les souvenirs personnels tiennent une assez large place dans cet ouvrage qui, d'ailleurs, est intéressant, utile à consulter, malgré son insuffisance et ses nombreuses erreurs. Thibaudeau a joint à la narration, à la suite de chacun des deux volumes, un choix de ses discours et rapports dans les deux Assemblées. Il a écrit aussi une *Histoire du Consulat et de l'Empire*, qui contient quelques renseignements intéressants.

Convention nationale (HISTOIRE DE LA), par M. de Barante (1851-53; 6 vol. in-8°). Cet ouvrage est une sorte de pamphlet de circonstance. Hâtons-nous d'expliquer et de justifier cette proposition, qui pourrait sembler paradoxale. Au lendemain de la révolution de 1848, un certain nombre d'hommes des régimes précédents, qui ne voyaient qu'avec un amer dépit l'établissement de la démocratie, déversèrent leurs rancunes en des ouvrages dont la plupart sont oubliés déjà, mais qui n'en avaient pas moins pour objet de faire détester le présent, sous couleur d'étudier le passé. C'est dans cet esprit que Lermier écrivit ses *Institutions de la Grèce antique*; c'est sous l'empire du même sentiment que l'historien des ducs de Bourgogne entreprit l'histoire de la grande assemblée révolutionnaire; et c'est en constatant ce fait que l'on peut dire, sans trop d'exagération, que ce livre fut une œuvre de circonstance et de parti pris.

Dans son histoire des ducs de Bourgogne, l'auteur avait appliqué la devise empruntée à Quintilien : *Scriptum ad narrandum, non ad probandum*. Ici, comme on l'a déjà fait remarquer à l'article BARANTE, il écrit non-seulement pour raconter, mais surtout pour prouver, pour prouver contre la démocratie et la Révolution.

On sent ce que doit être un ouvrage entrepris sous l'empire de cette préoccupation exclusive : un livre de parti, un réquisitoire, et, comme nous le disions en commençant, un véritable pamphlet. Ancien fonctionnaire de tous les régimes, né dans cette classe que la toge avait anobli, et qui était comme la première ou se cultivaient les sujets destinés aux fonctions publiques, ayant endossé, jeune encore, l'habit brodé, qu'il conserva fidèlement sous tous les gouvernements et qui ne tomba de ses épaules qu'à la révolution de Février, rejeté décidément à cette époque sur la rive, comme une épave des temps anciens, l'ingénieux historien des ducs de Bourgogne était l'homme le moins propre à l'étude de la grande période révolutionnaire. Peintre souvent heureux des scènes du moyen âge, il était au-dessous d'une telle histoire, dont le sens lui échappait absolument et sous laquelle il demeure comme écrasé. Il l'a racontée sans la comprendre, pour ainsi dire, et ses récits, d'ailleurs ennuyeux et pesants, fourmillent d'erreurs, de contre-sens et de non-sens. Ce sont, en un mot, des thèses où l'esprit du passé exhale son arrière de rancunes; c'est l'histoire de la Révolution, telle à peu près qu'on la racontait sous la Restauration dans les petits salons de M. de Féletz, et dont la formule peut être ainsi résumée : négation du droit, altération des faits, diffamation des hommes.

Il est entendu qu'ici nous n'accusons nullement l'intention, mais les préjugés de race et d'éducation, en un mot ces infirmités *acquises* dont il est si difficile de guérir.

Quant au style et à la méthode, il ne nous semble pas excessif de classer l'*Histoire de la Convention* parmi les plus pâles compilations de l'esprit de réaction ait inspirées aux Epiménides de notre temps.

Nous n'avons pas à analyser cet ouvrage dans ses détails; les faits sont suffisamment connus. Après avoir jeté un coup d'œil sur l'Assemblée législative, l'auteur entre en matière par des récits détaillés du 20 juin, du 10 août et des journées de septembre. Vient ensuite les luttes de la Gironde et de la Montagne, le procès du roi, la révolution du 31 mai, grandes tragédies qui forment la première période de la Convention. La seconde phase, qui s'étend jusqu'au 9 thermidor, n'est pas moins remplie d'événements mémorables; la dernière enfin, qui se prolonge jusqu'à la mise en vigueur de la Constitution de l'an III et à l'installation du Directoire, comprend la réaction thermidorienne et les derniers travaux de la Convention.

M. de Barante a inséré dans son récit de longs fragments de discours, des exposés étendus des principales discussions, des rap-

ports, témoignages, pièces justificatives, etc.; et c'est encore, après tout, cette partie qui donne quelque intérêt à l'ouvrage. Et encore préférera-t-on toujours pour les recherches la partie correspondante de l'*Histoire parlementaire de la Révolution*, car le travail de M. de Barante manque de précision, de clarté, pêche par la division des chapitres, qui ne sont pas assez multipliés, et laisse trop souvent le lecteur dans l'incertitude sur les petites dates, qui ne sont pas plus indifférentes que celles des grands événements, quand il s'agit d'une histoire comme celle de la Révolution. Ceci est un détail, sans doute; mais l'ensemble ne rachète pas ces imperfections secondaires. Il suffira de dire que le systématique historien n'accorde rien à la grande Assemblée; non-seulement il oublie trop souvent ses créations impérissables, mais encore il méconnaît son rôle dans l'œuvre de la défense nationale, il conteste l'efficacité des énergiques mesures de défense prises par elle, il présente les mesures qu'elle adopta comme des obstacles plutôt que comme un secours utile pour les armées de la République. Les plus violents ennemis de la Révolution n'ont jamais poussé aussi loin l'aveuglement et la passion.

Convention nationale (HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA), par M. Maron, (1860). Ce n'est pas l'histoire des genres littéraires, de la poésie, du roman, des œuvres d'imagination sous le règne de la Convention; c'est l'histoire de cette terrible souveraine elle-même, considérée dans ses rapports avec les lettres; c'est la Convention parlant, écrivant, car elle a une autre voix que celle du canon et elle écrit autrement qu'avec du sang; c'est la Convention discutant ses principes, ses dogmes, ayant pour écho la voix de cent clubs et les déclamations de cent journaux. La Convention a ainsi une double littérature qui lui est propre, littérature parlée, littérature écrite, et c'est sous ce point de vue intéressant et animé que M. Maron a écrit l'histoire d'une assemblée politique dont les actes sont plus connus que les paroles et dont l'influence littéraire se perd dans les destinées révolutionnaires. Les girondins ont naturellement une grande place dans la littérature oratoire de la Convention. Ce sont les vrais et presque les seuls orateurs de l'époque. Nous les voyons sous la pression des violences du dehors, mal soutenus en dedans par des hommes hoinés, mais faibles, « qui les estiment, les applaudissent, mais ne les suivent pas, » s'apaiser en efforts d'éloquence, grands, nobles, parfois sublimes, mais toujours impuissants : « Il est temps, s'écrie Kersaint, d'élever des échafauds pour les assassins ! » Cette exclamation : *Il est temps !* reviendra à tout moment dans la bouche des girondins : « Il est temps, dit Gensonné, que les divisions cessent. » « Il est temps, redit Louvet, de savoir s'il existe une faction. » « Il est temps, répète Gensonné, de signaler cette faction à la nation entière. » « Il est temps, reprend Barbaux, que l'autorité municipale s'abaisse devant l'autorité nationale. » Exclamations stériles qui n'aboutiront qu'à de vains ordres du jour. Si les girondins ne sont que des orateurs, ne nous en étonnons pas; l'éloquence est leur seule arme et leur seule force; insultés, ils ne peuvent se venger que par l'ironie; attaqués, ils ne peuvent se défendre que par l'invective; menacés, ils ne peuvent répondre que par l'indignation. Ces trois figures reviendront toujours dans leurs discours; aussi leur éloquence sera-t-elle plus passionnée que politique; elle abondera en expressions vives, en images, en apostrophes où se refléteront tour à tour l'irritation, la colère, la tristesse, le désespoir d'homme à la tête d'une armée qui ne les pousse en avant que pour s'enfuir et ne les encourage que pour les abandonner. »

Chez les montagnards la parole a un tout autre caractère; elle révèle moins d'effort et elle est plus terrible. Sans de l'appui des masses frémissantes, les orateurs les plus secondaires parlent avec une impérieuse autorité. Ils sentent qu'ils s'appellent Légion. Ils abordent résolument les questions; ils les tranchent. Ils parlent au nom du peuple qui est derrière eux, à leurs ordres, et qui a pour argument irrésistible deux cent mille piques. Deux orateurs de la Montagne néanmoins se donnent beaucoup de mal pour relever la raison du plus fort par la force de la raison : ce sont Robespierre et Saint-Just, que M. Maron qualifie avec justesse « des écrivains plutôt que des orateurs. » Il fait du premier une étude complète et proportionnée à la grande place que prit dans les séances de la Convention le terrible président du comité de Salut public. Dans toutes ses appréciations, M. Maron ne s'arrête pas seulement à la forme oratoire des idées qui se produisent dans la Convention, il entre dans la discussion des théories émises, spécialement sur l'instruction publique et sur les questions économiques. Le journalisme politique est étudié à fond et soutenu ou réfuté selon que l'auteur approuve ou désapprouve son attitude. Mais M. Maron ne réduit pas seulement au journalisme la littérature écrite sous la Convention, il étudie les philosophes de ces temps agités, les Anacharsis Cloots, les Condorcet, les Saint-Martin, etc.; il montre l'influence du régime politique sur les œuvres d'imagination, la comédie, la tragédie, l'ode, la chanson. Il n'a pas non plus oublié les fondations scientifiques et littéraires,

l'Ecole polytechnique, l'Ecole normale; il nous fait assister aux premiers cours et nous fait connaître les professeurs et les élèves. En un mot, M. Maron n'a rien négligé pour que son *Histoire de la littérature sous la Convention* fût un tableau complet de la littérature sous la Révolution. Mérite bien rare, il tient plus que son titre ne promettait.

Convention du 23 avril 1814. V. PARIS (traité de).

Convention militaire du 3 juillet 1815, acte de triste mémoire, qui livrait Paris aux Prussiens et aux Anglais après la bataille de Waterloo. 100,000 soldats cependant pouvaient défendre la capitale; ils étaient là, frémissant de honte et de colère, ne demandant qu'à combattre. Blücher n'avait pas plus de 50,000 hommes, et Wellington ne s'approchait de Paris qu'avec une extrême circonspection, redoutant le désespoir de l'armée française. Blücher, à travers ses emportements de soldat, sut démêler qu'il n'allait pas avoir affaire aux soldats français, mais à de lâches gouvernants impatients de vendre leur pays. Grande leçon, mais méritée, pour tous les ambitieux et les despotes, pour tous les prétendus amis de l'ordre qui se croient invincibles quand ils ont brisé tous les ressorts autour d'eux, et éteint dans les valets qui les servent à genoux, sous le titre pompeux de hauts fonctionnaires, tous les sentiments d'honneur, de dignité, de désintéressement et de patriotisme. Les articles de la convention furent débattus et signés à Saint-Cloud. « Singulière destinée ! s'écrie Achille de Vaulabelle; ce palais, où allait se consommer la ruine de l'Empire et de la dynastie de Napoléon avait été le théâtre, quinze ans auparavant, de ces journées de brumaire qui livrèrent le pouvoir suprême au général Bonaparte. » Juste retour des choses d'ici-bas, dirons-nous à notre tour; l'homme qui avait étouffé la liberté trouvait l'expiation de son crime sur le lieu même où il l'avait commis, à la façon de ces criminels qu'on exécute devant la porte de leur maison. Ah ! c'est que le cœur saigne quand on lit une convention telle que celle qui fut arrêtée le 3 juillet 1815 entre M. Bignon, remplissant les fonctions de ministre des affaires étrangères; M. de Bondy, préfet de la Seine, et le comte Guilleminot, chef de l'état-major général de l'armée, d'une part, et le général Blücher et le duc de Wellington de l'autre :

« Art. 1er. Il y aura *suspension d'armes* entre les armées alliées commandées par S. A. le prince de Blücher et S. E. le duc de Wellington, et l'armée française sous les murs de Paris.

« Art. 2. L'armée française se mettra en marche demain pour prendre sa position *derrière la Loire*. Paris sera entièrement évacué en trois jours, et le mouvement derrière la Loire sera effectué sous huit jours.

« Art. 3. L'armée française emportera avec elle tout son matériel, son artillerie de campagne, ses caisses militaires, chevaux et effets de régiments sans exception. Toutes les personnes attachées aux dépôts seront aussi emmenées, ainsi que celles qui appartiennent aux différentes branches de l'administration de l'armée.

« Art. 4. Les malades et les blessés, et les officiers de santé qu'il sera nécessaire de laisser avec eux, seront sous la protection spéciale du commandant en chef des armées anglaise et prussienne.

« Art. 5. Les militaires et employés que l'article précédent concerne auront la liberté, immédiatement après leur guérison, de rejoindre les corps auxquels ils appartiennent.

« Art. 6. Les femmes et enfants de tous les individus appartenant à l'armée française auront la liberté de rester à Paris. Les femmes mariées pourront quitter Paris pour rejoindre l'armée et emporter avec elles leurs propriétés et celles de leurs maris.

« Art. 7. Les officiers de la ligne employés avec les fédérés ou avec les tirailleurs de la garde nationale pourront ou rejoindre l'armée ou retourner chez eux ou dans leur pays natal.

« Art. 8. Demain 4 juillet, à midi, Saint-Denis, Saint-Ouen, Clichy et Neuilly seront rendus;

« Après-demain 5, à la même heure, Montmartre sera rendu;

« Le troisième jour 6, toutes les barrières seront rendues.

« Art. 9. Le service de la ville de Paris continuera d'être fait par la garde nationale et par le corps de la gendarmerie municipale.

« Art. 10. Les commandants en chef des armées anglaise et prussienne s'engagent à respecter et à faire respecter par leurs subordonnés les autorités actuelles *aussi longtemps qu'elles existeront*.

« Art. 11. Les propriétés publiques, à l'exception de celles qui ont rapport à la guerre, soit qu'elles appartiennent au gouvernement ou qu'elles dépendent des autorités municipales, seront respectées, et les puissances alliées n'interviendront en aucune manière dans leur administration et direction.

« Art. 12. Les personnes et propriétés individuelles seront également respectées. Les habitants, et en général tous les individus qui seront dans la ville, continueront de jouir de leurs droits et libertés, sans être recherchés, soit en raison des emplois qu'ils occupent ou ont occupés, ou de leur conduite ou opinions politiques.

« Art. 13. Les troupes étrangères ne met-

front aucun obstacle à l'approvisionnement de la capitale; elles protégeront, au contraire, l'arrivée et la libre circulation des articles destinés pour elle.

Art. 14. La présente convention sera observée et prise pour règle des relations mutuelles jusqu'à la conclusion de la paix. En cas de rupture, elle devra être dénoncée, dans les formes usitées, au moins dix jours d'avance.

Art. 15. S'il survient des difficultés dans l'exécution d'aucun des articles de la présente convention, l'interprétation en sera faite en faveur de l'armée française et de la ville de Paris.

Art. 16. La présente convention est déclarée commune à toutes les armées alliées, pourvu qu'elle soit ratifiée par les puissances dont les armées dépendent.

Art. 17. Les ratifications seront échangées demain 4 juillet, à 6 heures du matin, au pont de Neuilly.

Art. 18. Il sera nommé de part et d'autre des commissaires pour surveiller l'exécution de la présente convention.

Que Fouché, qui dirigeait alors le gouvernement, ait ainsi vendu Paris et la France, il n'y a rien là qui doive surprendre de sa part; mais que Davoust, commandant de l'armée de Paris, ait accepté de pareilles conditions, surtout après la lettre insultante qu'il avait reçue de Blicher, c'est ce que l'histoire ne saurait admettre sans flétrir sa conduite, malgré les plus éclatants services. Voilà, répétons-le en terminant, car on ne saurait trop le redire, voilà à quel degré d'avilissement le despotisme fait descendre les plus fiers caractères.

CONVENTIONNEL, ELLE adj. (kon-van-sion-nel, è-le — rad. *convention*). Qui résulte d'une convention; est opposé, en terme de droit, à *légal* ou *judiciaire*: *Bail conventionnel*. *Préciput conventionnel*. *Acte conventionnel*. *Clauses conventionnelles*.

— Qui n'existe qu'en vertu d'une convention, qui n'est pas fondé sur la réalité, la nature, la nécessité des choses: *Cette monnaie n'a qu'une valeur conventionnelle*. *Qu'est-ce qu'une beauté conventionnelle*, qui n'est sensible qu'aux yeux des curieux, et qui n'est beauté que parce qu'il leur plaît qu'elle le soit? (J.-J. ROUSS.) *Les entraves de toutes les bien-séances sont conventionnelles*. (Chamfort.) *Le mot bon est un adjectif conventionnel, qui sert à exprimer l'utilité que les hommes retirent d'un certain objet*. (L. PINE.) *Dans nos auditoires officiels, on parle un langage qui a quelque chose de conventionnel; on y est littéraire et disert, rarement on y est éloquent*. (Ed. Laboulaye.)

— Hist. Qui appartient à la Convention nationale ou à sa politique: *L'assemblée conventionnelle*. *Le parti conventionnel*. *L'austérité conventionnelle*.

— Hist. ecclési. *Serment conventionnel*, Serment par lequel les prêtres barthélemites d'Allemagne s'engageant à ne pas quitter volontairement le corps.

— s. m. Membre de la Convention nationale: *Berlier, Cambacérès et d'autres conventionnels ont préparé et discuté les codes qui nous régissent*. (Dufey.) *Les conventionnels se piquaient d'être les plus bénins des hommes*. (Chateaub.)

Conventionnels, membres de la Convention nationale. A l'article CONVENTION, nous avons présenté l'esquisse bien imparfaite, enfermée que nous sommes dans un cadre étroit, des travaux, des efforts gigantesques et des tempêtes effrayantes de la grande Assemblée. Une appréciation générale des hommes qui la composaient offrirait un intérêt puissant, mais demanderait en même temps une éloquence qui nous fait défaut. Ces lutteurs surhumains, soulevés en quelque sorte au-dessus de la nature par des circonstances uniques, par des passions dont nos générations desséchées ne connaissent pas l'intensité, garderont dans l'histoire une physionomie caractéristique qui ne permet pas de les juger froidement ni de les confondre avec ceux qui les précéderent et ceux qui les suivirent. Certains d'entre eux s'étonnaient même d'avoir été ce que les fit l'indomptable esprit de la Révolution; plus tard ils se cherchaient et ne se retrouvaient plus, et il semblait que leur âme se fût retirée d'eux. Un certain nombre, lassés par tant de luttres, exténués, déprimés par les événements, désabusés de tout espoir, servaient des causes nouvelles ou se réfugiaient dans le silence et l'obscurité. Mais combien sont morts indomptés, debout dans leur foi, sur tous les rivages où les avait semés la proscription, oubliés ou même détestés de cette patrie qu'ils avaient sauvée et qui était le culte de leur vieillesse, dont le nom était le dernier mot que murmuraient leurs lèvres palées.

On sait l'histoire de ce temps, on connaît ces grandes luttres de parti qui ont laissé dans nos annales tant de souvenirs tragiques. Après la proscription des girondins, la Montagne se scinda en deux camps dont les chefs principaux étaient Robespierre et Danton, qui d'abord se ligèrent pour abattre un autre parti plus radical, s'appuyant surtout sur la Commune et les sections de Paris, mais auquel se rattachaient plus ou moins directement des représentants comme Billaud-Va-

rennes, Collot d'Herbois, Fouché, etc. Les hébertistes renversés, les dantonistes eurent bientôt leur tour. Mais les débris de ces énergiques factions, rapprochés par une défaite commune et d'ailleurs menacés d'une extinction complète, écrasèrent à leur tour le parti de Robespierre, qui tendait évidemment à la dictature, et qui même l'exerçait déjà. Après le 9 thermidor, la lutte continua, cette fois entre les révolutionnaires ardents, Billaud, Collot, Duhem, Chasles, etc., et les réactionnaires thermidorien, à la tête desquels étaient d'anciens montagnards comme Tallien, Fréron, Merlin (de Thionville), André Dumont et autres. La réaction suivit sa marche inexorable, et, comme d'habitude, dépassa bientôt, submergea ceux qui les premiers l'avaient provoquée. Ce fut le tour des hommes de la Plaine à dominer, car tous les groupes du grand sénat révolutionnaire ont eu leur jour de royauté. Successivement, un grand nombre de montagnards restés fidèles furent proscrits ou tout au moins emprisonnés. Les émeutes du 12 germinal et du 1^{er} prairial an III servirent de prétexte à de nouvelles proscriptions: Romme, Goujon, Soubirany, Bourbotte, Duroy et Duquesnoy, d'autres encore, périrent sur l'échafaud ou par le suicide. Enfin, dans cette dernière période, chaque événement était l'occasion, pour les réactionnaires, de décimer par décret les survivants de la Montagne. C'est l'ère des Boissy d'Anglas, des Thibaudeau, des Daunou, des Sieyès (si longtemps muet), et autres parleurs, de ceux que Marat avait brutalement nommés les *crapauds du Marais*, et qui plus tard fournirent des grands dignitaires à l'Empire. Néanmoins, les plus pâles et les plus médiocres de l'assemblée, à qui définitivement restée la domination, n'en gardaient pas moins la tradition de la République, malgré les défaillances de beaucoup d'entre eux, malgré les lâchetés de quelques-uns.

Lors de la mise en vigueur de la constitution de l'an III, les deux conseils (Anciens et Cinq-Cents) se trouvèrent légalement composés d'anciens conventionnels renouvelés d'année en année par l'élection. Eh bien, quoiqu'il restât peu de montagnards et que la plupart fussent des thermidorien et des députés de la Plaine, on peut mesurer la décadence de la République au nombre d'anciens conventionnels sortant successivement des conseils. Plusieurs, irrités de la marche des événements, se jetèrent dans les entreprises désespérées de Babeuf et du camp de Grenelle. Au 18 brumaire, Bonaparte en retrouva encore en face de lui, et il put craindre un moment pour le succès de sa conspiration. Comme il avait besoin d'hommes énergiques et capables, il en séduisit un certain nombre et les couvrit de dignités. Quelques-uns, comme Fouché, Sieyès, Merlin (de Douai) et Cambacérès, se prêtèrent complaisamment aux volontés du maître. D'autres, qui acceptèrent des emplois, les remplirent avec indépendance et dignité, comme l'illustre Jean-Bon Saint-André, dont nous dirons la vie. D'autres enfin rentrèrent dans la solitude, gardant leurs convictions, silencieux, mais inflexibles et non soumis. On en vit reparaitre aux jours des revers de la patrie, comme Carnot venant offrir son *bras séagéniaire*; comme Baudot et tant d'autres, se mettant, en 1814 et en 1815, à la tête des corps francs qui luttèrent si vaillamment contre l'invasion.

Après la restauration définitive des Bourbons, tous les conventionnels qui avaient voté la mort de Louis XVI durent prendre le chemin de l'exil, qui pour beaucoup fut éternel. Ils s'éparpillèrent de tous côtés; mais, chose singulière, l'Angleterre, qui leur était ouverte, n'en reçut aucun. On en retrouvait dans toutes les solitudes. Forestier est mort à Genève; Reverchon habitait une campagne près de Nyon; Pellissier vivait à Lausanne; Roux-Fazellac, dans un village des environs de cette ville; Julien Souhait, au pied du Simplon; l'énergique Baudot, à Avenche, caché dans un hospice d'aliénés; Pinot d'Azerolles, au pied d'un mélange des montagnes du Jorat; Espinassy, à Appenzel; Bordas, à Bâle; Gamon, à Vevay; Pochole, à Amsterdam; Carnot, à Madgebourg; Charles Duval, à Huy; Leconte-Puyraveau, à Ixelles, près d'un bois; Sergent, à Milan; Lakanal, aux Etats-Unis; Hentz, dans une île du lac Erié; Garnier de Saintes sur les rives solitaires du Meschacé; etc. Billaud-Varennes, déporté à la Guyane, finit par se retirer à Saint-Domingue. Sentant sa fin approcher, il voulut respirer l'air des hauts lieux; son médecin voulait l'envoyer habiter une maison de campagne d'un de ses amis: «Non, dit-il; je suis un vieux républicain: je veux mourir libre; le vent des montagnes emportera ma vie.» A son dernier moment, il exhala son âme indomptable dans une dernière protestation: «Mes ossements, dit-il, reposeront du moins dans une terre qui veut la liberté; mais j'entends la voix de la postérité qui m'accuse d'avoir trop ménagé le sang des tyrans de l'Europe!»

Voilà de quel airain étaient coulés ces hommes! Un assez bon nombre se groupèrent en Belgique, du moins s'établirent assez près les uns des autres pour se revoir et se fréquenter, divisés encore par une grande scission; c'est-à-dire que les vieux, ceux qui n'avaient pas ployé, accablaient de sarcasmes les dignitaires de l'Empire, les nommant les *magats*, et les rappelaient à la vieille égalité.

C'était un spectacle étrange et grandiose, au moment où l'Europe se pliait sous la Sainte-Alliance, que ce groupe de vieillards immuables dans leur foi, qui, le pied dans la tombe, saluaient entre eux la République. Maudits par le monde, reniés par leurs proches, éprouvés souvent par la misère, ils restaient debout, ils ne cédaient point. Au moment où le libéralisme désorienté se ralliait au bonapartisme de Sainte-Hélène, les vieux conventionnels, du moins la plupart, ne transigèrent pas; eux seuls, peut-être, à cette époque, continuèrent de regarder l'homme de brumaire comme le plus cruel ennemi de la liberté; jamais ils ne désespérèrent du triomphe définitif de la grande cause. Se sentant près de mourir, à Vevay, Genevois dit à son domestique: «Mon garçon, quand je serai mort et que les Bourbons auront été détrônés, tu viendras sur ma tombe, tu frapperas deux coups de canne, et tu diras: «Monsieur, nous les avons chassés!»

M. Edgar Quinet, dépositaire des mémoires inédits de Baudot, dit à propos de cette constance, de cette fidélité, que les vieux lutteurs de la Révolution gardèrent à leurs principes:

«Baudot fut un des héros de cette dernière heure. Ses mémoires seront connus un jour; il sera bon de voir comment ces vieillards pouvaient encore bander le vieil arc de fer d'Ulysse, et de quelles flèches aiguës, envenimées, moqueuses, étincelantes, ils surent percer, en mourant, leurs ennemis assis au grand banquet de la contre-révolution. Pas un seul n'échappa à cette pluie de traits ardents, dardés par un esprit qui a ramassé toute sa force pour ce dernier effort.»

Environ quatre-vingts des grands régicides revirent la France, que leur ouvrit une nouvelle révolution. On sait qu'un ministre de la Restauration, M. de Serre, avait cru biter aux propositions d'amnistie par un *jamais!* retentissant. Voici un passage des mémoires de Baudot qui répond à cette fameuse sentence, et où se retrouve l'accent de ces fortes généralisations et comme un écho héroïque de 1793:

«Un insensé osa prononcer contre nous le mot *jamais*. O vanité humaine! l'anathème est retombé sur lui. Il est mort au pied du Pausilippe; sa cendre est restée confondue avec la poussière des volcans. Il n'a point revu le sol natal; la terre étrangère a reçu ses ossements furibonds; et nous, rendus à notre patrie, nous contemplons de nouveau les rives de la Seine, de la Loire, les Alpes, les Pyrénées; et nous mourrons sur le sol de la patrie, à l'ombre des vieux arbres qui nous ont vus naître. Prédicant inexorablement dis à tes mânes de se lever et d'abaisser ton front devant le destin. Hommes d'un jour, vous osiez stipuler pour l'éternité; apprenez à connaître les dieux! Au reste, le siècle marche, et ce n'est pas vers la royauté:

Multa renascentur quæ jam ceciderunt.»

Nous avons donné la liste des membres de la Convention à la suite de l'article spécial que nous avons consacré à l'histoire de cette assemblée célèbre.

CONVENTIONNELLEMENT adv. (kon-van-sion-nel-le-man — rad. *conventionnel*). Par convention, par suite de convention: *Le repas avait été retardé conventionnellement jusqu'à quatre heures*. (Balz.)

CONVENTUALISER v. n. ou intr. (kon-van-tu-a-li-zé — rad. *conventuel*). Néol. Fonder, établir des convents: *Nous nous croyions encore à CONVENTUALISER, à monacaliser par monts et par vaux*. (Mme Roland.)

CONVENTUALITÉ s. f. (kon-van-tu-a-li-té). Etat des religieux ou religieuses qui vivent ensemble sous une règle.

CONVENTUEL, ELLE adj. (kon-van-tu-èl, è-le — rad. *convent*, ancienne forme du mot *convent*). Qui appartient, qui a rapport aux convents, à un convent: *Règle conventuelle*. *Ah! mon père, quand on a détruit les solitudes conventuelles, assises au pied des monts sous des ombrages verts et silencieux, ne devait-on pas construire des hospices pour les âmes souffrantes!* (Balz.)

— *Maison conventuelle*. Logis des religieux ou religieuses, convent. *Il Menne conventuelle*. Revenu du convent. *Il Messe conventuelle*. Messe qui se dit dans le convent et à laquelle assiste toute la communauté. *Il Assemblée conventuelle*. Assemblée générale de tous les membres de la communauté. *Il Prieuré conventuel*. Prieuré où il y a des religieux. *Il Religieux conventuel*, ou substantif. *Conventuel*, Religieux qui habite dans un convent. On donne aussi ce nom aux religieux de Saint-François qui n'ont pas adopté la réforme des observantins, et qui possèdent des revenus.

— Géogr. *Conventuelle rédemption*. Chacun des districts du Paraguay gouvernés par les jésuites: *Les conventuelles RÉDEMPTIONS des jésuites dans le Paraguay ne me paraissent pas propres à représenter un peuple usant de toutes ses facultés physiques et morales*. (B. de St-P.)

CONVENTUELLEMENT adv. (kon-van-tu-è-le-man — rad. *conventuel*). En communauté, selon les règles des convents; dans la forme conventuelle: *Vivre CONVENTUELLEMENT*. *Des religieuses CONVENTUELLEMENT assemblées*.

CONVENU UE (kon-ve-nu) part. passé du

v. Convenir. Arrêté, décidé, entendu: *C'est une chose CONVENUE*. *Entre nous, c'est chose CONVENUE*. *Voilà qui est CONVENU*. (Scribe.) *Il Arrangé, préparé d'avance: C'est un rôle CONVENU*. *C'est une plaisanterie CONVENUE, un tour CONVENU*. *Fontenelle appelait l'histoire une fable CONVENUE*. (Sallentin.) *Je n'ai nul goût pour les situations incomplètes et les rôles CONVENUS*. (Guizot.) *Il Dont on convient, qui est reconnu, avoué: Des faits CONVENUS*. Ce sens est peu usité.

— Qui est de convention, qui n'est fondé que sur l'usage, sur l'habitude: *Quand un écrivain s'affranchit, au théâtre, de la routine CONVENUE, nos argotiers de coulisse disent qu'il ne connaît pas les planches*.

Les vains égards, les devoirs convenus
M'ont chargé de liens jusqu'alors inconnus.
C. DELAVIGNE.

— s. m. Ce qu'on a décidé d'un commun accord: *S'en tenir au CONVENU*.

— Ce qui est de convention: *Sacrifier la nature à l'arbitraire, au CONVENU*.

CONVERGEANT (kon-ver-jan) part. prés. du v. Converger. *Deux lignes CONVERGEANT vers un même point*. *En ne regardant qu'un point, on n'aperçoit pas les rayons CONVERGEANT, au centre, de tous les autres points*. (Chateaub.)

CONVERGENCE s. f. (kon-vèr-jan-çe — rad. *convergent*). Direction commune vers un même point: *La CONVERGENCE de deux lignes*. *La CONVERGENCE des rayons réfléchis par un miroir concave*. *La CONVERGENCE du tir est un point important à obtenir dans la balistique*.

— Mathém. En mathématiques, le mot *convergence* est employé pour exprimer l'idée de tendance à un but, vers une limite, avec cette circonstance accessoire que le concours n'aura jamais lieu, l'intervalle laissé pouvant seulement diminuer indéfiniment.

— Fig. Concentration d'action: *Le journal est le plus puissant moyen de CONVERGENCY que notre siècle convergent ait trouvé*. (C. Dollfus.)

— Antonyme. Divergence.

— Encycl. Mathém. L'établissement des conditions de *convergence* des formules où se trouvent indiquées des opérations en nombre infini constitue l'une des plus importantes questions de l'analyse transcendante.

L'usage de ces formules est né de l'impossibilité de représenter les inconnues de toutes les questions, au moyen des signes du petit nombre des fonctions simples connues. Lorsqu'un nombre limité d'opérations, aussi bien choisies que possible, ne suffit pas pour noter une relation, il faut bien les accumuler en nombre infini, au moins jusqu'à ce qu'on ait découvert le nouveau couple de fonctions simples dont l'emploi permettrait la traduction complète de la loi qu'on étudie.

Lorsqu'on doit recourir à un développement en série, il est naturel de chercher à ne répéter indéfiniment que les opérations les plus simples. On n'emploie jusqu'ici que les sommes composées d'une infinité de termes et les produits d'un nombre infini de facteurs.

La forme la plus usitée du développement d'une fonction d'une variable est celle d'une série ordonnée suivant les puissances croissantes et entières de la variable

$$a + bx + cx^2 + \dots$$

Ce développement toujours unique est donné par la formule de Taylor. V. SÉRIE.

La question de la *convergence* d'une série numérique donnée peut comporter des difficultés considérables dont il devient presque péril de s'embarrasser lorsqu'il s'agit, au contraire, du développement d'une fonction en série. Nous insistons donc peu sur des subtilités qui ne présentent plus aujourd'hui qu'un intérêt fort restreint.

La *convergence* d'une série à termes imaginaires dépendrait évidemment de la *convergence* des deux séries formées, l'une des parties réelles de ces termes, l'autre de leurs parties imaginaires; nous pourrions donc provisoirement supposer tous les termes réels. Pour une raison analogue, nous supposons de même tous les termes d'abord positifs.

La *convergence* exige évidemment que les termes, à partir d'un certain rang, tendent vers zéro.

En effet, si les sommes des termes convergent effectivement vers une certaine limite, deux sommes consécutives S_p et S_{p+1} doivent finir par différer indéfiniment peu l'une de l'autre, sans quoi elles ne différencieraient pas l'une et l'autre indéfiniment peu de la même limite, vers laquelle toutes les sommes doivent converger; la différence entre ces deux sommes S_p et S_{p+1} étant donc le terme de rang $p+1$: *le terme général doit tendre vers zéro quand son rang s'élève indéfiniment*.

Cette condition est d'ailleurs suffisante, excepté dans un cas, qui reste douteux, mais qui perd toute importance lorsqu'il s'agit d'une série ordonnée suivant les puissances croissantes de la variable.

Pour le démontrer, nous établissons d'abord qu'une série est convergente ou divergente suivant que la valeur du rapport d'un terme au précédent reste constamment plus petite que 1 ou plus grande que 1, sans tendre vers 1. Ce théorème ne se rapporte qu'à un cas particulier, puisque les termes pourraient bien deve-

nir indéfiniment petits sans pour cela diminuer sans cesse, et inversement; cependant il a une grande importance, parce qu'on peut faire rentrer les autres cas dans celui dont il donne la solution.

Supposons donc une série à termes tous positifs,

$$u_0 + u_1 + u_2 + \dots + u_p + u_{p+1} + \dots$$

telle que le rapport $\frac{u_{p+1}}{u_p}$ reste constamment

plus grand que 1 à partir d'un certain rang n , moindre que p , et ne tende pas vers 1; la somme des termes qui précèdent u_p étant finie, on n'aura pas à s'en préoccuper. Or, en désignant par k un nombre moindre que 1 et

plus grand que le rapport $\frac{u_{p+q+1}}{u_{p+q}}$, quel que

soit q , l'hypothèse fournira les inégalités

$$u_{p+1} < k u_p, \quad u_{p+2} < k u_{p+1} < k^2 u_p,$$

$u_{p+3} < k u_{p+2} < k^3 u_p$, etc.;

d'où l'on conclut

$$u_p + u_{p+1} + u_{p+2} + u_{p+3} + \dots < u_p (1 + k + k^2 + k^3 + \dots);$$

la somme des termes de la série à partir de u_p sera donc moindre que la somme des termes d'une progression par quotient décroissante; cette série sera donc convergente.

L'hypothèse contraire, en désignant par k' un nombre plus grand que 1 et moindre que

$\frac{u_{p+q+1}}{u_{p+q}}$, quel que fût q , donnerait d'une

manière analogue

$$u_p + u_{p+1} + \dots > u_p (1 + k' + k'^2 + \dots).$$

La somme des termes de la série surpasserait donc alors celle des termes d'une progression croissante; la série, dans ce cas, serait donc divergente.

Ainsi, il ne reste de doute que dans le cas où le rapport d'un terme au précédent tendrait vers 1.

C'est ce cas douteux qui donne lieu, lorsqu'il s'agit de séries numériques, à des difficultés souvent insurmontables, mais qui, au contraire, perd toute importance lorsqu'il s'agit de la série de Taylor, parce que, la variable entrant alors en facteur dans le rapport de deux termes consécutifs, si la limite du rapport est 1, pour une valeur de x , elle sera nécessairement moindre que 1 ou plus grande que 1 pour des valeurs plus petites ou plus grandes de cette variable; de sorte que le cas douteux ne sera que le cas limite à partir duquel la série ne peut plus être employée, tandis qu'elle peut l'être pour toutes les valeurs de x moindres que celle pour laquelle le rapport tend vers 1. Or la question de savoir si la série peut encore représenter la fonction à cet instant ne saurait évidemment présenter d'intérêt bien général; l'important est de savoir jusqu'à quel point on peut se servir de la série: s'il y avait doute, on resterait en deçà du cas douteux, en en approchant d'ailleurs autant qu'on le voudrait.

Cela posé, remarquons qu'il n'est aucunement indispensable, pour qu'une série soit convergente, que ce soit le rapport d'un terme à celui qui le précède immédiatement qui reste inférieur à 1 sans tendre vers 1. Si, en effet, on prenait deux séries à termes positifs, convergentes l'une et l'autre, et qu'on en composât une troisième en prenant alternativement un terme de l'une et un terme de l'autre, la nouvelle série aurait évidemment pour valeur la somme des valeurs des deux autres: elle serait donc convergente; et cependant le rapport d'un terme au précédent pourrait être tantôt plus grand, tantôt plus petit que 1.

Ainsi, par exemple, de la série convergente

$$1 + \frac{1}{2} + \frac{1}{2^2} + \frac{1}{2^3} + \dots,$$

en multipliant les termes des rangs pairs par 3, on déduit la série également convergente

$$1 + \frac{3}{2} + \frac{1}{2^2} + \frac{3}{2^3} + \frac{1}{2^4} + \frac{3}{2^5} + \dots,$$

bien que le rapport d'un terme de rang pair au précédent reste toujours plus grand que 1.

L'énoncé primitif devrait donc être modifié de la manière suivante: Pour qu'une série à termes positifs soit convergente, il faut et il suffit que, si on la divise en tranches de p termes, p désignant un nombre arbitraire, on puisse trouver dans chaque tranche des termes respectivement plus grands que ceux de la tranche suivante, et qu'encore les rapports des termes comparés dans les deux tranches ne tendent pas vers 1. Le cas où ces rapports tendraient vers 1 resterait douteux.

Considérons maintenant une série à termes les uns positifs, les autres négatifs, mais toujours réels: si, dans la série formée des mêmes termes, pris tous positivement, le rapport d'un terme à celui qui le précède de p rangs tend vers 1, la série considérée sera certainement convergente si l'autre l'est; mais elle pourra encore rester convergente, l'autre étant divergente. Et si, dans la nouvelle série, le rapport d'un terme à celui qui le précède de p rangs reste constamment plus petit ou plus grand que 1 sans tendre vers 1, la série considérée sera, sans doute possible, convergente ou divergente.

Ainsi, le cas douteux excepté, deux séries

composées des mêmes termes affectés de signes différents sont en même temps convergentes et divergentes.

La limite de convergence, pour une série ordonnée suivant les puissances croissantes de la variable, est donc indépendante des signes des termes.

Arrivons maintenant au cas d'une série à termes imaginaires. On démontre aisément le théorème suivant, qui a été remarqué pour la première fois par Abel:

Une série est convergente lorsque la série des modules de ses termes est elle-même convergente.

En effet, soient $\rho_1, \rho_2, \rho_3, \dots$ les modules des termes de la série, et $\alpha_1, \alpha_2, \alpha_3, \dots$ leurs arguments, la série

$$\rho_1 + \rho_2 + \rho_3 + \dots$$

étant convergente, le sera à plus forte raison si l'on en diminue les termes, si par exemple on les multiplie par les valeurs absolues des cosinus des arguments $\alpha_1, \alpha_2, \alpha_3, \dots$; mais elle le restera encore, à plus forte raison, si on la transforme en

$$\rho_1 \cos \alpha_1 + \rho_2 \cos \alpha_2 + \dots;$$

la série

$$\rho_1 \sin \alpha_1 + \rho_2 \sin \alpha_2 + \dots$$

sera convergente de même, pour des raisons semblables; la série proposée

$$\rho_1 (\cos \alpha_1 + \sqrt{-1} \sin \alpha_1)$$

+ $\rho_2 (\cos \alpha_2 + \sqrt{-1} \sin \alpha_2) + \dots$ sera donc aussi convergente.

La réciproque ne serait évidemment pas certaine si la série des modules tombait dans le cas douteux.

Mais, en dehors de ce cas, la série proposée ne pourra évidemment pas être convergente, la série des modules de ses termes étant divergente, puisque, les modules croissant au delà de toute limite, les parties, ou réelles ou imaginaires, des termes croîtraient aussi indéfiniment.

Ainsi, la limite de convergence d'une série

$$a + bx + cx^2 + \dots$$

est la même que la limite de convergence de la série des modules de ses termes.

Cela posé, il est clair que la convergence de la série de Taylor ne dépend plus de la valeur de x , mais de son module, puisque le module de x restant le même, la série des modules resterait la même.

On conclut de là cet important théorème, dû à Cauchy: Une série ordonnée suivant les puissances croissantes et entières de la variable est convergente ou divergente, suivant que le module de la variable reste en deçà d'une certaine limite, ou la dépasse. Si cette limite est R, la série est convergente pour toutes les valeurs de x dont le module est moindre que R, divergente pour toutes les autres valeurs.

CONVERGENT, ENTE adj. (kon-vér-jan, an-te—rad. converger). Qui converge: Lignes convergentes. Rayons convergents.

—Fig. Qui se rapproche, qui se touche, qui a un but, un résultat commun: Ce sont des opinions convergentes. Qui concentre l'action: Le journal est le plus puissant moyen de convergence que notre siècle convergent ait trouvé. (C. Dollfus.)

—Algebr. Série convergente, Série où la somme des termes s'approche indéfiniment d'une quantité, sans pouvoir jamais l'atteindre. C'est ainsi que les termes additionnés de la série $a, \frac{a}{2}, \frac{a}{4}, \frac{a}{8}, \dots$, ont avec $2a$ une différence de plus en plus petite, différence qui, dans l'espèce, est toujours égale au dernier terme de la série, et deviendra, par conséquent, sans être jamais nulle, plus petite que toute quantité donnée. Approximation convergente, Approximation obtenue par des corrections successives en commençant par les plus importantes, devant lesquelles les autres deviennent bientôt négligeables: La grandeur de la force perturbatrice qui émane du soleil rend ici les approximations beaucoup moins convergentes que dans les théories relatives aux diverses planètes. (Delannay.) Formule convergente, Formule contenant l'indication d'opérations en nombre infini, dans laquelle, au moins à partir d'un certain rang, la superposition des opérations indiquées fournit, pour la grandeur représentée, des valeurs qui ne peuvent jamais croître indéfiniment, mais qui de plus convergent vers une limite unique: Une formule dont la valeur tendrait périodiquement tantôt vers une limite, tantôt vers une autre, ne serait pas convergente, bien que toutes ses valeurs restassent finies.

—Phys. Rayons convergents, Rayons qui se dirigent sur un même point: Les rayons parallèles réfléchis par des miroirs sphériques concaves ne sont pas exactement convergents. Qui a la propriété de faire converger: Lentille convergente. Miroir convergent.

—Artill. Feux convergents, Tir convergent, Feux, tir dont les coups, portés de différents points, convergent sur un point commun.

—Hist. nat. Se dit des parties qui tendent à se rapprocher depuis leur base.

—Antonyme. Divergent.

CONVERGER v. n. ou intr. (kon-vér-jé—lat. convergere; de cum, avec, et vergere, se tourner, s'incliner. Prend un e après le g de

vant a et o: Je convergeais, nous convergeons). Tendre vers un même point, avoir une même direction: Tous les chemins de fer français convergent sur Paris. Tous les regards de l'auditoire convergent sur l'orateur. Deux lignes qui convergent ne peuvent manquer de se rencontrer. (Acad.)

—Se concentrer, marcher, se diriger vers un même lieu: Il faut donc faire converger sur ce même point l'avant-garde, la réserve et la gauche. (Thiers.) || Aboutir, se réunir en un même lieu: Toutes les illustrations convergent sur Paris. Toutes les erreurs de l'univers convergeaient vers Rome, et le premier de ses empereurs, les y rassemblant en un seul point resplendissant, les consacra toutes dans le Panthéon. (J. de Maistre.)

—Fig. Avoir un même but, une même tendance: La volonté est le centre d'où part le rayonnement et où tout converge. (Bautain.) Le luxe est le foyer vers lequel converge l'essor collectif des passions sensitives. (A. Tousselet.)

—Algebr. Se dit d'une grandeur variable par rapport à une grandeur fixe, lorsque la première se rapproche de plus en plus de la seconde, mais sans pouvoir l'atteindre, la différence pouvant toutefois devenir indéfiniment petite: L'aire et le périmètre d'un polygone régulier inscrit au cercle convergent vers l'aire de ce cercle et sa circonférence, lorsque le nombre des côtés augmente de plus en plus. || On ne doit pas dire d'une grandeur qui tend à dépasser toute limite d'étendue qu'elle converge vers l'infini, parce que la convergence suppose le rapprochement par degrés insensibles.

—Antonyme. Diverger.

CONVERGÉ, ÉE adj. (kon-vér-ji-né—rad. converger). Bot. Se dit des nervures qui convergent, après avoir décrit une courbe de part et d'autre de la nervure médiane; se dit aussi des feuilles qui ont les nervures ainsi disposées: Nervures, feuilles convergées.

CONVERS, ERSE adj. (kon-vér, ér-se—du lat. conversus, converti). Se dit des religieux et religieuses qui, n'étant point dans les ordres, ne chantent pas au chœur, et sont chargés du service domestique de la communauté: Frères convers. Sœur converse. C'est saint Jean Gualbert, abbé de Vallombreuse, qui établit les frères convers.

—s. f. Sœur converse:

Une converse, infante douairière, Singe voilé, squelette octogénaire...

GRESSAT.

—Encycl. Dans les premiers siècles du christianisme, alors que la vie de couvent était réputée la plus parfaite et la plus assurée du salut, nombre de gens, n'y pouvant passer leur vie entière, allaient y finir leurs jours. Ceux qui prenaient ainsi tardivement le froc prenaient le nom de convers; ceux, au contraire, qui y étaient enfermés dès leur enfance étaient appelés oblates, c'est-à-dire offerts. Au XII^e siècle, ces dénominations changèrent de sens; on établit une catégorie de frères convers, destinés au service du couvent et aux travaux manuels. Ces fonctions furent d'abord confiées à des serfs des couvents, qui payaient leur redevance de cette façon; c'est ce qui explique la profonde inégalité qui existe encore entre les religieux du chœur et les convers. Les serfs ont disparu, mais les frères convers existent toujours; ils sont liés par les trois vœux de pauvreté, d'humilité et de chasteté, mais seulement temporairement. Leur vie religieuse est une sorte de domesticité. Il y a des sœurs converses dans les couvents de religieux.

CONVERS s. m. (kon-vér). Ichthyol. Nom vulgaire de la jeune alose.

CONVERSABLE adj. (kon-vér-sa-ble—rad. converser). Avec qui l'on peut converser agréablement: Il me semble qu'il n'y a plus dans le monde de personnes conversables. (Voiture.)

CONVERSANO, ville du royaume d'Italie, province de la Terre de Bari, district et à 20 kilom. S.-E. de Bari, ch.-l. de canton; 8,800 hab. Cette petite ville, agréablement située sur une colline, est le siège d'un évêché suffragant de l'archevêché de Bari; elle possède une belle cathédrale, un château, un séminaire et plusieurs couvents. Commerce en produits du sol qui consistent principalement en vins, huiles, amandes, lin et coton. Ville très-ancienne, fondée, dit-on, par les Etrusques, Conversano fut occupée par les Normands, qui en firent pendant quelque temps le siège de leur gouvernement.

CONVERSANT (kon-vér-san) part. prés. du v. Converser: Là, nous trouvons notre oncle et notre tante, conversant, lisant, flânant, après leur dîner. (Lamart.) On apprend plus en conversant au café, au théâtre, pendant une demi-heure, qu'en province en dix ans. (Balz.)

CONVERSANT, ANTE adj. (kon-vér-san, an-te rad. converser). Qui converse avec les hommes, avec le monde, qui vit dans la société: Pendant sa vie conversante et les années de sa prédication... (Boss.) || Inus.

CONVERSATION s. f. (kon-vér-sa-si-on—lat. conversatio; de conversari, converser). Action de converser, entretien familier: Aimer la conversation. Avoir une longue conversation. Ranimer la conversation. Laisser

languir la conversation. Les bonnes ou les mauvaises conversations gâtent l'homme. (Pasc.) Souvent une douce conversation, en épanchant le cœur, en fait échapper le secret. (La Rochef.) Le secret de plaire dans les conversations est de ne pas trop expliquer les choses. (La Rochef.) Les conversations ennuient par les oppositions d'humeur et la contrariété des sentiments. (Mass.) Il n'y a point de gens dont la conversation soit si mauvaise, qu'on ne puisse en tirer quelque chose de bon. (Fén.) La conversation des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes est un miroir qui présente toujours leur impertinente figure. (Montesqu.) J'aime beaucoup la conversation; tout le monde m'écoute, et je n'écoute personne. (La duchesse du Maine.) La conversation est un Etat populaire où chacun a droit de suffrage. (St-Evrem.) La conversation est un commerce; si vous y entrez sans fonds, le commerce ne peut avoir lieu. (Stern.) La plus charmante conversation laisse foreiller d'un homme occupé de quelque passion. (Vauven.) La conversation est la communication de nos faiblesses. (Vauven.) Les conversations utiles et solides m'ont toujours fait grand plaisir, et je ne m'y suis jamais refusé. (J.-J. Rouss.) Je n'ai jamais pu supporter le sot et niais remplissage des conversations ordinaires. (J.-J. Rouss.) Evitez les conversations oiseuses. (Franklin.) La conversation doit être comme les jeux où l'on jette la carte chacun à son tour. (Mme de Staël.) La conversation soulage les uns de leur vivacité et révèle les autres de leur apathie. (Mme de Staël.) Le français est par excellence la langue de la conversation, mais en même temps la langue la moins favorable au vers. (Lamenn.) Voltaire appelait nos tragédies des conversations en vers. (E. Bersot.) En deux heures de conversation, on fait bien du chemin dans l'âme d'un homme. (Balz.) L'amour chez nous n'est pas seulement une passion, c'est encore une conversation. (St-Marc Girard.) Une conversation qui languit est un déshonneur pour une maîtresse de maison; il faut qu'elle la réveille à tout prix; dans un si grand péril, tout lui est permis, tout lui devient secours; elle ira jusqu'à se compromettre, elle racontera ses souvenirs les plus intimes, elle trahira son secret, elle dira ce qu'elle pense plutôt que de laisser tomber la conversation. (Mme E. de Gir.)

Il renoua bientôt la conversation.

Ces conversations ne font que m'ennuyer, Et c'est trop que vouloir me les faire essuyer.

SCARRON.

La conversation périrait de languir Sans ce tour amusant qu'un esprit fin donne.

C. DELAVIGNE.

—Art ou manière de converser: Exceller dans la conversation. Avoir une conversation très-intéressante. La conversation est un art français. La conversation de bon ton, c'est la littérature parlée. L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres. (La Bruy.) Bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections que l'on puisse avoir dans la conversation. (La Rochef.) Un grand talent pour la conversation demande à être accompagné d'une grande politesse. (Trublet.) La conversation de Montesquieu était légère, agréable et instructive. (D'Alemb.) Le ton de la bonne conversation est coulant et naturel. (J.-J. Rouss.) La conversation de J.-J. Rousseau était très-intéressante, surtout dans le tête-à-tête. (B. de St-P.) L'esprit de conversation, l'un des grands moyens de plaire s'il ne conduit pas à la renommée, a souvent mené à la fortune. (La Harpe.) La conversation, comme le talent, n'existe qu'en France. (Mme de Staël.) Le grand art de plaire dans la conversation est de faire que les autres y soient contents d'eux-mêmes. (Grégoire.) A Paris, comme l'a dit un homme d'esprit, le parler gâte la conversation. (Andrieux.) La conversation, en France, est un tonneau percé qu'il faut constamment remplir bien ou mal. (Lemontey.)

—Maison de conversation, Etablissement où les baigneurs, dans les villes d'eaux, peuvent se réunir pour faire la conversation.

—Changer la conversation, Changer de sujet de conversation.

—Etre à la conversation, Y prendre part, y prêter attention, en suivre le cours.

—Conversation criminelle, Se dit en Angleterre, et quelquefois en France pour Rapports intimes et adultères: Une femme, condamnée pour cause de conversation criminelle, trouvait sa condamnation d'autant plus injuste qu'elle n'avait pas prononcé une seule parole avec son complice. (L.-J. Larcher.)

—Conversation politique, Expression par laquelle on désigne, dans le Parlement anglais, une discussion qui ne porte pas sur un projet de loi, mais qui tend seulement à obtenir du ministère certaines explications.

—Art dram. Pièces de conversation, Nom que l'on donne en Allemagne aux comédies où l'on met en scène la haute société. || Opéras de conversation, Opéra-comique dans le même pays.

—Syn. Conversation, colloque, conférence, etc. V. COLLOQUE.

—Encycl. La nature a créé la femme et la société a fait la femme, a-t-on dit; ou pourrait également soutenir que l'homme n'a

reçu de la nature que la voix et la parole, tandis que c'est la civilisation qui lui a appris la conversation. A leur berceau, les peuples sont comme les enfants, ils ont encore peu d'idées à échanger; il leur faut des hardes, des troubadours, des poètes, qui les charment par leurs récits, leurs ingénieuses inventions, leurs fictions plus ou moins savantes, où la vérité se mêle au mensonge, l'histoire à la fable. Ce n'est que dans les sociétés polles et civilisées, amies des arts, du luxe et du savoir, que prend naissance la conversation, fille du loisir et de la curiosité de l'esprit. Dans l'antiquité, on ne la trouve ni chez les Juifs, au caractère âpre et sauvage; ni chez les nations asiatiques, d'où elle est éloignée par le despotisme qui pèse sur les basses classes, et par la mollesse où se plongent les classes privilégiées; ni chez les Lacédémoniens, dont la guerre est la première étude, et qui pensent bien plus à exercer et à fortifier leur corps qu'à orner et à polir leur esprit; mais seulement chez les Athéniens, peuple léger, indiscret, bavard, mais fin, spirituel, ami des belles choses et des beaux discours. A Athènes, la vie est presque une conversation continuelle, à l'agora, au Prytanée, au théâtre, à l'Académie ou dans les banquets. La place publique est pleine de promeneurs qui s'abordent en se demandant : *Qu'y a-t-il de nouveau?* qui commentent les actions de Philippe ou celles d'Alcibiade; s'inquiètent des dernières victoires du roi de Macédoine, raillent l'ami de Socrate qui a coupé la queue de son chien ou se moquent de Périclès qui a épousé Aspasia. Et ce goût pour les paroles bien dites est si grand, il a tellement contribué à fixer la langue, à l'épurer, même dans les dernières classes, qu'une marchande d'herbes reconnaît un étranger dans Théophraste, qui se piquait de parler le grec dans toute sa perfection originale. Mais ce n'est là qu'un des moindres résultats de la conversation; sur les idées morales, sur le progrès intellectuel de la société, son influence est bien plus grande. Ces philosophes qu'on rencontre à tous les coins de la ville, les Diogène, les Socrate, les Platon, qui ont fondé la sagesse antique dont le christianisme s'est emparé et s'est fait gloire, ce ne sont pas des pédants qui professent du haut d'une chaire, comme au Collège de France ou à la Sorbonne; ce sont les causeurs qui font la conversation avec ceux qu'ils veulent initier aux conceptions philosophiques. Ils arrêtent le premier venu, l'interrogent sur ses travaux, ses habitudes journalières, lui posent des objections, et bientôt, par degrés, par transitions insensibles, le conduisent aux conclusions de l'ordre le plus élevé. Cette conversation n'est pas moins féconde pour le philosophe que pour son interlocuteur; ses idées s'augmentent, s'éclaircissent, à mesure qu'il les expose, comme le caillou qui se polit à force d'être roulé par les flots, et arrivent ainsi à leur forme dernière et définitive sous laquelle elles prennent place parmi les trésors de l'esprit humain. Rien ne manque à la conversation athénienne, pas même l'influence des femmes; les salons des hétaires ne sont pas moins célèbres que ceux du *xviii* siècle. C'est là qu'était l'oracle du bon ton, du goût et des belles manières; le cœur et l'esprit trouvaient également à s'y former; et non-seulement les plus sages parmi les Grecs y allaient, mais ils y conduisaient leurs femmes, pour leur faire donner des leçons de sagesse et de morale par ces femmes que nous nous obstinons à appeler courtisanes.

Cicéron, d'après Eschine, disciple de Socrate, nous rend compte d'un entretien d'Aspasia avec la femme de Xénophon et avec Xénophon lui-même. « Dites-moi, je vous prie, disait Aspasia à la femme de Xénophon, si votre voisine avait des bijoux plus précieux que les vôtres, ne les préféreriez-vous pas? — Sans doute, répondit celle-ci. — Et si ses habits, si ses autres ornements valaient mieux que les vôtres, lesquels préféreriez-vous? — Les siens, sans aucun doute. — Mais si son mari était meilleur que le vôtre? — Ici la femme de Xénophon rougit sans rien répondre. Aspasia embarrassa Xénophon par des questions semblables et le réduisit au silence. « Puisque vous refusez l'un et l'autre, dit-elle, de satisfaire à la question sur laquelle je vous interroge, je vais y répondre pour vous. Vous, Xénophon, vous souhaiteriez une femme parfaite; et vous, le meilleur des maris. Si donc vous ne venez à bout de vous rendre parfaits, chacun de vous ne remplira jamais le désir de l'autre. » On voit qu'Aspasia avait adopté la méthode de Socrate; aussi le philosophe se plaisait-il à converser avec elle; non-seulement il y allait, mais il y menait ses amis, et il entraînait dans les appartements des filles qu'Aspasia, sur le déclin de l'âge, avait rassemblées dans sa maison et auxquelles elle faisait apprendre à jouer des instruments et à travailler à divers ouvrages. Les banquets, eux aussi, étaient un motif et un prétexte à conversation, ce plaisir des esprits fins et délicats, et susceptible d'être goûté seulement par eux; après le repas, les convives restaient de longues heures étendus sur leur triclinium, occupés, non à boire en silence comme font les Allemands et les Anglais, mais à parler philosophie, musique, poésie; aussi un des dialogues de Platon s'appelle-t-il le *Banquet*, et ce titre est-il également celui du curieux ouvrage d'Athénée. Cet art de la conversation était porté si loin, qu'on

avait créé un mot spécial pour l'exprimer, celui d'*atticisme*, qui s'applique encore aujourd'hui à la délicatesse et à la perfection du langage.

« Les premiers Romains n'eurent pas les qualités nécessaires pour la conversation. Tant que leur éloquence, pour user des termes de Varron, a senti les aux et les oignons, on n'en devait rien attendre de bien exquis; mais ils avaient naturellement un jugement si solide, que d'abord le bon esprit fut chez eux une chose populaire. La politesse passa du sénat aux ordres inférieurs, voire au plus bas étage du menu peuple; et si, en leur cause, on doit croire leur témoignage, ils ont effacé ensuite toutes les grâces et toutes les vertus de la Grèce, et ont laissé son *atticisme* bien loin derrière leur *urbanité*. » Quoi qu'en dise Balzac, qui jugeait un peu des salons de Rome par celui de la marquise de Rambouillet, cette urbanité romaine n'était que la fille dégénérée de l'atticisme athénien. Les Romains étaient, comme les Anglais, un peuple trop positif, trop occupé uniquement d'intérêts politiques, pour avoir la liberté et la légèreté d'esprit nécessaires à la conversation. Or cet art charmant pouvait-il trouver place parmi ces patriciens usuriers, dont l'extrême rudesse avait banni les philosophes grecs comme si leurs discours eussent pu corrompre les mœurs de la nation? Caton n'ouvrait la bouche que pour menacer ou pour s'élever contre le luxe toujours croissant des femmes; et la voix des autres sénateurs était plus habituée à se faire entendre au milieu des orages du Forum que dans les épanchements d'un entretien amical et philosophique. Lorsque les arts de la Grèce eurent pénétré à Rome, ils contribuèrent bien à adoucir les mœurs, à répandre le goût des choses de l'esprit, mais ce fut seulement chez un petit nombre. Il en était ainsi, par exemple, chez les Scipions, les protecteurs de Tércence, où un badinage aimable se mêlait aux propos les plus graves; aux sœurs de Cicéron, chez lequel on sentait toujours un peu le politique et l'avocat; dans les entretiens de César, cet homme aux facultés merveilleuses, chez lequel l'urbanité romaine atteignit son degré le plus élevé. La conversation avait essayé de naître; l'affranchi Tiron fit un recueil des bons mots de Cicéron; César enregistrât chaque jour les bons mots qui se disaient par la ville; et parmi les ouvrages de Tacite que nous ne possédons plus, on compte deux recueils de *facetiae*. L'empire, en détruisant les grandes familles, en faisant disparaître les grandes individualités, étouffa ce germe dans sa naissance. Ce n'était pas un causeur qu'Auguste, qui était obligé d'écrire sur ses tablettes même ce qu'il voulait dire à Livie; Virgile était loin de briller par sa conversation; quant à Horace, il fuyait les invitations de ses protecteurs, sachant qu'une sorte d'égalité est nécessaire à l'agrément de tout entretien, et que ni Auguste ni Mécène n'étaient du caractère du grand Condé, qui disait des impertinences familières de Voiture à l'hôtel de Rambouillet; « Cet homme serait insupportable s'il était de notre rang. » Quand vint l'époque des délateurs et des accusations de lèse-majesté, les paroles restèrent glacées sur les lèvres, un silence général se fit dans Rome. Et qui donc eût osé seulement apprécier un événement contemporain, lorsqu'on vit Caligula forcer ceux qui avaient promis leur vie aux dieux si le prince revenait à la santé, à accomplir leurs vœux et à se tuer ou à descendre dans l'amphithéâtre? Dès ce moment, les bouches ne s'ouvrirent plus que pour demander du pain et des spectacles, ou pour réclamer de nouvelles victimes dans le cirque. Le peu de liberté que le christianisme rendit aux descendants des Cicéron et des Scipion fut consumée par eux en vaines et subtiles discussions théologiques. Les rives du Bosphore devinrent une vaste école, où l'on discutait tantôt sur les images, tantôt sur les deux natures de Jésus-Christ, et où les plus forts tuaient les plus faibles, pour être égorgés le lendemain à leur tour, jusqu'au moment où les Turcs vinrent balayer cette race d'eunuques et d'ergoteurs, et les remplacer par des croyants non moins farouches, mais du moins silencieux; car un des traits principaux de la religion musulmane, et qui montre que Mahomet l'a vouée pour jamais à l'isolement et à l'ignorance, c'est que le Prophète a éloigné ses fidèles de la famille, de la conversation, des réunions qui n'ont pas pour objet de prier Dieu, c'est-à-dire qu'il a élevé une barrière entre eux et toutes les institutions capables de civiliser, d'instruire et d'améliorer.

Une preuve sans réplique que la conversation a besoin pour exister d'une culture générale des esprits et d'un état social avancé, c'est qu'en France, pendant toute la durée du moyen âge, on n'en retrouve aucune trace. Inutiles étaient les efforts de Charlemagne pour former une cour polie et savante, et l'on peut voir dans les curieux dialogues d'Alcuin quel était l'état de la science à cette époque. Mais comme l'esprit ne perd jamais sa curiosité naturelle, on demandait aux conteurs, aux troubadours, la distraction qu'on ne pouvait chercher dans les entretiens ou dans les livres. C'est en Italie que la conversation commença à renaitre, dans les cours brillantes de Ferrare, d'Urbino, de Florence ou de Rome; dans ces assemblées que présidaient la reine de Naples, Léon X, ou Laurent de Médicis, dont Boccace nous a conservé le souvenir

dans son *Décameron*, et dont Balthasar Castiglione nous a transmis la tradition dans son livre *il Cortegiano*. On parlait art, lettres, philosophie; et à Florence on voit encore la villa où Laurent le Magnifique, entouré de savants et de poètes, allait célébrer l'anniversaire de la naissance de Platon. On parlait surtout amour dans ce pays où le sigisbéisme était permis, où la galanterie était la principale occupation de gens qui ne pouvaient plus s'inquiéter de la politique. Ces réunions s'appelaient *conversazione*; c'est ainsi que Debrosses les vit à Rome au siècle dernier, et Stendhal dans toute l'Italie au commencement du *xix* siècle. C'est d'Italie que nous vint le goût de la conversation avec celui des lettres et des arts. François I^{er}, avec qui commence véritablement la société française, avait encore, à l'exemple de ses prédécesseurs, un lecteur en titre. Ce lecteur, dont la charge consistait moins à faire la lecture au roi qu'à répondre à ses questions, devait posséder un savoir immense et être comme une vivante encyclopédie des connaissances humaines; les plus riches bénéfices étaient destinés à ceux qui remplissaient dignement ce poste, et ce fut l'origine de plus d'un cardinal célèbre par ses talents. Ainsi encouragées, les lettres prirent bientôt faveur; on vit les trois Marguerites seconder cet élan, former autour d'elles une cour disert et brillante. Ce mouvement, arrêté un moment par les fureurs de la Ligue et par les habitudes soldatesques de la cour du Béarnais, se ranima au commencement du *xvii* siècle, et reçut de la société de l'hôtel de Rambouillet un élan qu'il ne devait plus perdre. C'est de ce jour que date la société polie en France; c'est ce jour qu'est née la conversation française, qui est la plus parfaite de toutes. « L'inclination mutuelle des sexes, dit Reederer, est un objet si fécond, si varié de conversation; ils ont tant de choses à se dire pour faire entendre ce qu'il leur est prescrit de taire; il faut tant de paroles pour exprimer cette prière muette qu'ils s'adressent continuellement l'un à l'autre; il faut partir de si loin, il y a tant de circuits à faire pour arriver au but désiré, qu'on ne peut assez multiplier les occasions de se parler, de se communiquer, s'ouvrir assez de chances favorables, étendre la conversation à un assez grand nombre de sujets divers. Plus les mœurs sont chastes et réservées, plus il faut de conversation pour se faire entendre d'un sexe à l'autre. La licence est brusque, le cynisme laconique. Les femmes vivant séparées des hommes ont leurs conversations, sans doute; c'est pour ces conversations qu'ont été inventés les mots de caquetages, de cailletages, de commérages. Les hommes formant des sociétés séparées de celles des femmes ont leurs conversations aussi; ce sont généralement des dissertations philosophiques chez les Allemands; des discussions politiques, économiques et sociales chez les Anglais. La pipe, le cigare, la bière, le vin, le thé, mêlent leurs exaltations et leurs fumées au faible mouvement des idées et des esprits. La conversation française, commune aux deux moitiés de la société, excitée, modérée, mesurée par les femmes, est seule une conversation nationale, sociale; c'est, si on peut le dire, la conversation humaine, puisque tout y entre et que tout le monde y prend part. Sans doute plusieurs salons s'étaient ouverts à côté de celui de l'hôtel de Rambouillet, celui de Scarron, entre autres, où une histoire remplaçait le rôti absent; plusieurs lui succédèrent, ceux de Mlle de Scudéry, de Mme de La Fayette, de Mme Cornuel, de la comtesse de Montpensier, de Mme de Brancas, de Mme de Longueville, de la duchesse de Richelieu. Mais la plus grande, la plus salutaire influence fut exercée par celui de l'hôtel de Rambouillet, où il n'y avait pas que des précieuses, comme on pourrait le croire d'après la pièce de Molière, dont la satire ne portait que sur quelques ridicules particuliers. Non-seulement ces réunions, ces conversations, contribuèrent à orner les esprits, à adoucir les mœurs, à fixer la langue, ils épurerent aussi de nombreuses expressions en usage depuis Montaigne et Rabelais, et dont la licence disparut pour jamais. Cette chasteté du langage, cette réserve dans l'expression avait été inconnue dans l'antiquité. On sait le vers de Boileau :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté.

Jamais jugement ne fut plus vrai, plus mérité. Cicéron, dans son traité *Des devoirs*, parle bien de la décence des paroles, et la recommande à ses contemporains; mais cette réserve, qui n'était pas dans les mœurs générales, n'exista jamais. De nombreux passages d'Horace, dans ses odes comme dans ses satires, attestent la liberté que comportait le genre le plus relevé. Régner lui-même eût hésité à traduire le vers suivant :

Nam fuit ante Helenam cumvis teterrima belli Causa.

Et dans le *Chant séculaire*, hymne à la fois national et religieux, le poète se sert de ces paroles, en invoquant Lucine, déesse qui préside aux accouchements :

Rite maturos aperire partus.

Cette liberté de langage est d'ailleurs générale chez les auteurs anciens, aussi bien dans Homère que dans la Bible; il dit plusieurs fois à propos de femmes stériles : *Deus aperuit vulvam ejus*. La liberté des mœurs répondait

à celle de l'expression; au frontispice de la maison publique trouvée à Pompéi, on lisait en toutes lettres l'inscription naïve de *prostibulum*; et on a ramassé dans la maison nombre de *phallus* en ivoire, percés par le milieu, que les femmes stériles suspendaient à leur cou par un ruban. Cette grossièreté venait de l'absence de femmes dans la société et la conversation romaine; les matrones vivaient retirées au fond du gynécée; seules les courtisanes recevaient les hommes, et elles étaient loin de posséder l'esprit, l'instruction et l'influence des Aspasia ou des Phryné. D'ailleurs le même résultat se trouve partout où agit la même cause. En Turquie, dans l'Inde, partout où les femmes ne sont que des esclaves destinées aux plaisirs de leurs maîtres, le langage et la conversation sont d'un cynisme et d'une brutalité qui dépassent toute imagination, et qui se rencontrent aussi bien dans les livres ou dans le théâtre (v. CARAGUEZ) que dans le langage habituel. C'est justement parce que la société et la conversation n'existaient pas encore que nos poètes du moyen âge sont si libres, quelquefois même si orduriers, dans ces pièces qu'on débitait dans les châteaux, devant les châtelaines, qui n'avaient pas alors d'éventails, et qui du reste n'en avaient pas besoin, puisqu'on servait sur leur table des pâtisseries de la forme la plus indécente, semblables à peu près à ces figures grotesques que l'on trouve sculptées sous le porche des anciennes cathédrales. Rabelais, Brantôme, Régner, dont les paroles de « haute graisse » nous choquent si souvent, parlaient et écrivaient comme on le faisait à leur époque. Il fallut le salon de l'hôtel de Rambouillet et ses successeurs, pour arriver à la langue de Pascal et de Bossuet, et encore Molière et Boileau étaient-ils obligés souvent d'adoucir la crudité de certaines expressions, que souffrait le public, mais que le goût plus difficile des prétendues précieuses rejetait avec raison. Boileau, parlant de Régner, avait dit :

Heureux si, moins hardi dans ses vers plein de sel, Il n'eût jamais mené ses muses au B...l.

Il changea ces vers en ceux-ci :

Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur, Ne se sentaient des lieux que fréquentait l'auteur.

Dans le *Malade imaginaire* de Molière, le malade disait à l'apothicaire : « Allez, monsieur, on voit bien que vous avez coutume de ne parler qu'à des c... » Il changea ainsi ce passage : « On voit bien que vous n'avez pas coutume de parler à des visages. » Nous ne parlons pas d'une foule d'autres expressions que s'est permises le père de la comédie, et qu'on a conservées religieusement par respect pour sa mémoire. Racine lui-même, dont le langage est pourtant si pur et si châtié, n'écrit peut-être pas aujourd'hui un vers comme celui-ci :

Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit.

Cette expression est tout à fait dans le goût antique, et c'est pour cela qu'elle choque un peu notre délicatesse moderne. Aussi, dans le siècle suivant, les licences de langage que se permirent les Voltaire, les Piron, les Collé, n'eussent-elles pas été tolérées dans le salon de la bonne compagnie, qui n'avait pourtant pas des mœurs bien farouches. On sait que Duclos, qui avait pour principe que tout pouvait se raconter aux honnêtes femmes, fut interrompu un jour par une marquise qui lui dit : « Hé! Duclos, ne nous traitez pas tant en honnêtes femmes! »

Au *xviii* siècle, la conversation avait eu de l'influence sur les mœurs et sur la langue; au *xviii* siècle, qui fut son apogée, elle en eut sur les idées. C'est dans ces salons continuellement pleins, c'est au milieu de ces conversations chaque jour renouvelées, que les esprits étaient préparés à la Révolution et à ses transformations radicales. Les ministres n'avaient que faire de s'opposer à la publication de l'*Encyclopédie*; avant d'être mises sur le papier, ses idées étaient déjà répandues partout. Les rangs étaient nivelés, au moins en théorie; l'aristocratie de la naissance commençait à disparaître devant celle de l'esprit; comme on avait vu au moyen âge, dans le pays de la langue d'oc, l'amour de la poésie réunir et rapprocher nobles et bourgeois, de même les conversations philosophiques confondaient en une seule ces classes désunies et séparées depuis si longtemps. Les salons du *xviii* siècle n'étaient ni moins nombreux ni moins célèbres que ceux du grand règne. Il y avait celui de Mme de Tencin, qui réunissait autour d'elle poètes, philosophes, écrivains, leur donnait à chacun pour éternelles une pièce de velours destinée à faire des culottes, et les appelait sa ménagerie; il y avait celui de Mme Geoffrin, contre lequel on avait fait la pièce du *Bureau d'esprit*; celui de Mme du Deffand. Et quels étaient les hôtes habituels de ces réunions? Les Duclos, les Chamfort, les Rivarol, les d'Alembert, les Piron, les Diderot, les Voltaire, chez lesquels la verve, le brillant égalaient la nouveauté et la fécondité des idées. Ces conversations, c'étaient des joutes, des luttes, où chacun apportait son mot, son histoire toute prête, attendant l'occasion de la placer à propos; elles avaient leurs héros redoutés de tous; on sait que Voltaire n'aimait pas à se trouver avec Piron dont il craignait l'esprit sarcastique, et qu'il était également détesté par la chaleur et l'entrain de Diderot, dont il disait : « Voilà un homme bien fait

pour le monologue, mais fort impropre au dialogue. » C'est sans doute en sortant d'une de ces assemblées que Rousseau donnait la définition suivante de la bonne conversation : « Le ton de la bonne conversation est coulant et naturel, il n'est ni pesant ni frivole; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations ni des épigrammes : on y raisonne sans argumenter; on y plaisante sans jeux de mots; on y assaisonne avec art l'esprit et la raison, les maximes et les saillies, l'ingénieuse raillerie et la morale austère. On y parle de tout pour que chacun ait quelque chose à dire; on n'approfondit point les questions de peur d'ennuyer; on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité; la précision mène à l'élégance; chacun dit son avis et l'appuie en peu de mots; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui; nul ne défend opiniâtrément le sien; on discute pour s'éclaircir, on s'arrête avec la dispute; chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contents, et le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence. »

La Révolution dispersa cette société où le sérieux se mêlait au frivole, l'esprit à la débauche; les uns montèrent sur l'échafaud, les autres allèrent faire le dur apprentissage de l'exil. Sous la République et sous l'empire, on avait bien autre chose à faire qu'à causer. Lorsque, dans la France pacifiée, quelques salons s'ouvrirent, comme celui de Mme Guizot, de la princesse de Broglie, de Mme de Liéven, il se trouva que la conversation était un art oublié, et que son règne était fini. Les esprits avaient perdu cette grâce, cette légèreté, cette frivolité même, qui ne sauraient se trouver que dans une aristocratie. Les discussions politiques avaient remplacé les conversations galantes, philosophiques et artistiques, et l'influence de la presse vint bientôt porter un coup mortel à la causerie des salons. Quel besoin d'un salon comme celui de Mme Doublet, où chacun en arrivant inscrivait sur un registre la nouvelle qu'il apportait, dans une société où chaque matin des milliers de gazettes vous mettent au courant de ce qui se passe dans les deux mondes? A quoi bon se donner la peine d'étudier ou de penser, lorsque vous pouvez trouver sur le livre ou l'événement du jour mille opinions diverses parmi lesquelles vous n'avez qu'à choisir? C'est un peu à tort que les femmes se plaignent de l'abandon et de la solitude où elles se trouvent reléguées aujourd'hui : sans doute le cigare, le club, le besoin de sangsue y sont pour quelque chose; mais c'est à elles-mêmes, à leur ignorance, à leur détestable système d'éducation qu'elles doivent s'en prendre en grande partie. Au xviii^e siècle et au xix^e, les femmes ne donnaient pas moins de temps à leur toilette, mais elles savaient en trouver pour la culture de leur esprit. Mme de Sévigné lisait les contes de La Fontaine, mais elle lisait aussi de gros ouvrages de théologie, et elle apprenait le latin et le grec avec Ménage. La sœur de François I^{er} trouvait le temps d'écrire l'*Heptaméron*, et la reine Margot répondait en latin aux ambassadeurs de Pologne. Molière n'aurait plus aujourd'hui à écrire les *Femmes savantes*, et à réagir contre l'abus des belles qualités. Aujourd'hui, on a de l'esprit tout fait et à bon marché; dans quelque salon que l'on aille, on entend dire la même chose et de la même manière : c'est ce qui a tué la conversation, éloigné les hommes des femmes et détruit l'esprit de sociabilité. Ce n'est pas qu'en France on ne sache causer; c'est encore l'endroit du monde où l'on y excelle, et il est toujours vrai de dire avec Mme de Staël : « La parole est chez les Français un instrument dont on aime à jouer, et qui ranime les esprits, comme la musique chez certains peuples, et les liqueurs fortes chez quelques autres. » Mais le rôle important joué par la conversation est fini, celui de la presse commence, et ce sera à l'avenir à nous dire si nous y avons gagné ou perdu. »

Terminons par cette page fine et spirituelle de Mme Récamier :

« Le désir de plaire dans la conversation est un des plus innocents de la vanité. Rien n'est plus agréable que le talent d'un homme qui sait commander l'attention lorsqu'il parle. Pour exceller dans cet art, qui ne dépend ni de la science ni de la vertu, il suffit d'être heureusement doué de la nature. En vain, sans cette qualité rare, on ambitionnerait de plaire dans la conversation. Loin d'y jouer un rôle brillant, on fuirait ceux qui y prennent part. Le grand talent du conteur est de laisser à chacun l'espérance de contribuer à son tour à amuser ou à intéresser le cercle dans lequel il se trouve. Les saillies, les réparties vives, les remarques originales, font souvent rire sans plaire, surtout à ceux qui ne se sentent pas capables d'en dire autant. Malgré tout, on écoute volontiers un homme qui débite avec grâce des contes, ou qui lance à propos quelques petits traits malins sur la moralité ou le caractère de quelques individus. La raison en est qu'on s'identifie presque avec lui, et qu'on applaudit souvent moins à ce qu'il dit qu'à ce qu'on croit qu'on aurait dit soi-même. Ce motif puissant, qui nait de la curiosité, est aussi l'aliment de la vanité. C'est par lui qu'on prétend être capable de parler à son tour; et tel n'a pas de cohérence

dans les idées, qui se croit néanmoins fort en état de rassembler les incidents d'un conte, et fait modestement son petit projet de le répéter avec succès dans un cercle plus ou moins brillant. Tel autre entend raconter sans envie, parce qu'il ne suppose pas que la faculté de faire un conte exige un talent distingué. »

« Nous n'entendons pas cependant prescrire des règles sur l'art de la conversation : mais nous croyons possible d'indiquer certains défauts qui rendent la plupart des individus plutôt à charge qu'amusants. Si l'on prétendait s'occuper de cette étude dans les cercles du jour, on y réussirait difficilement, aujourd'hui que le jeu fait l'occupation de la plus grande partie, et que ses amateurs nombreux trouvent que le temps qu'on met à causer est perdu. »

« Chacun cherche à se rendre agréable dans la conversation; mais souvent, en s'efforçant de plaire, on produit un tout autre effet. Celui qui possède cet heureux assemblage doit le ménager avec soin, et surtout craindre de trop causer. Il est de la prudence de l'homme sage d'écarter les sujets peu convenables, et d'amalgamer ses discours au caractère de la société : il ne faut pas parler science aux femmes, ni falbalas à des savants. »

« Chacun a ses habitudes et ses travers : on s'en corrige souvent difficilement. Il est assez commun, par exemple, de voir des gens qui ne savent rien dire sans gesticuler ni grimacer avec excès. Il faut laisser jouer à ces arlequins parleurs la pantomime devant leur miroir. On peut mettre dans cette classe les minaudiers et les bouffons, qui singent les personnes de leur connaissance et qui, comme les mauvais peintres, sont obligés de dire le nom de ceux qu'ils ont contrefaits. »

« Après ceux-ci viennent les beaux parleurs, les emphatiques, qui s'écoulent et se complaisent orgueilleusement dans leurs ronflantes et sonores périodes. Une autre espèce les suit; ce sont les mystérieux chuchoteurs, les gens à mielleux petits mots, qui jettent innocemment des phrases coupées, et se donnent à peine la licence de parler assez haut pour pouvoir être entendus. On distingue aussi les gens à pommés de Stentor, qui s'informent de votre santé à la manière d'un chantre au lutrin. »

« Les petites causeries niaises, les caquets coupés conviennent fort bien à l'organe flexible d'une jolie femme qui les accompagne de ses grâces; mais ce jargon de boudoir ne va pas mieux dans la bouche d'un homme que les broderies d'une ariette ne conviennent à une basse-taille. »

« Beaucoup de personnes ont adopté de certains mots que l'habitude leur fait placer au hasard. D'autres traitent toujours sérieusement les objets les plus futiles. Il en est aussi qui s'étonnent de tout, même de l'heure qu'il est, ou du temps qu'il doit faire. Enfin, on en rencontre qui sont aussi avarés de leurs paroles que d'autres en sont prodigues, et qui n'articulent que *oui* ou *non*. »

« Il faut donc surtout considérer notre organe comme celui de l'intelligence, se garder de l'avilir en en faisant l'instrument du vice et de la satire, et flatter un peu moins notre orgueil, en renonçant aux habitudes qui tendent à déprécier cette belle prérogative de l'homme, qui le distingue seule de la brute. »

Conversations chrétiennes, traité de philosophie morale et religieuse, par Malebranche, publié en 1677, et composé à la sollicitation du duc de Chevreuse. L'ouvrage est écrit sous la forme d'entretiens et de dialogues, au nombre de dix. Trois personnages sont en présence : Théodore, qui figure l'auteur lui-même; Aristarque, homme du monde, ayant peu l'habitude des idées précises, qui a beaucoup lu et n'en sait que moins penser; et Eraste, jeune homme encore indépendant des préjugés du monde et des systèmes scientifiques, mais saisissant par une attention exacte et docile ce qui échappe à l'imagination déréglée d'Aristarque. Vouant exposer la manière dont il accordait la religion avec son système de philosophie, Malebranche prouve à ses interlocuteurs, ou plutôt leur fait découvrir par eux-mêmes qu'il y a un Dieu, et qu'il n'y a que lui qui agisse véritablement en nous, et qui puisse nous rendre heureux ou malheureux. Après avoir expliqué quel fut l'ordre de la nature dans la création de l'homme, et parlé du désordre causé par le péché originel, il passe à Jésus-Christ et examine sa mission; il prouve la vérité de la religion chrétienne, établit que la morale chrétienne est très-utile à la perfection de l'esprit, et absolument nécessaire pour la conversion du cœur; enfin il termine en exposant avec une douce éloquence quelle est la force nécessaire pour accomplir les préceptes de l'Evangile. Le ton philosophique de ces beaux entretiens est tout d'insinuation. Malebranche ne veut pas imposer sa manière de voir à son disciple, qui est lui-même un esprit élevé que la raison seule peut entraîner. Une citation fera mieux apprécier la méthode que tout commentaire :

« ARISTARQUE. J'ai vécu par opinion, je veux vivre par raison. Je ne veux croire que ce que la foi et la charité m'obligent de croire; pour toutes les autres choses, je veux consulter la vérité intérieure, et ne croire que ce

qu'elle me répondra. Je me défie de tous les hommes, et de vous-même, Théodore. Parlez tant que vous voudrez, je ne vous croirai point pour cela, si la vérité ne parle comme vous. Votre manière est capable d'imposer, car elle est sensible : votre air est celui d'un homme persuadé de ce qu'il dit, et cet air persuade; vous êtes à craindre comme les autres. Je vous honore et je vous aime; mais j'honore et j'aime la vérité plus que vous; et je vous aime d'autant plus que je vous trouve plus uni que beaucoup d'autres à la vérité que j'aime. »

« THÉODORE. Vous voilà, Aristarque, dans la meilleure disposition d'un philosophe et d'un véritable ami; car il n'y a que la vérité qui éclaire les vrais philosophes et qui unisse les vrais amis. N'écoutez et n'aimez en moi que la vérité, j'y consens; je vous parle, mais je ne vous éclaire pas. Je ne suis pas votre lumière, je ne suis pas votre bien; ne me croyez donc pas, ne m'aimez donc pas. Si l'air de mon visage, si la manière de mes expressions fait effort sur votre imagination, sachez que ce n'est point dans le dessein de vous imposer. Je n'ai point de dessein; je parle naturellement; et si j'ai quelque dessein, c'est celui de réveiller votre attention par quelque chose qui vous pénètre. »

« ARISTARQUE. J'en suis persuadé, Théodore, et comme vous seriez fâché de me tromper, vous ne trouvez point mauvais que je me défie de vous, et que je ne vous croie pas sur votre parole. »

Le résultat de cet entretien est la conversion d'Aristarque au système chrétien de Théodore, c'est-à-dire du P. Malebranche, et la détermination qu'Eraste, convaincu par la raison et par la foi, par une lumière évidente et par une autorité infaillible, par les paroles intelligibles de la vérité intérieure, et par les paroles sensibles de la vérité incarnée, prend tout à coup de renoncer à la position éblouissante à laquelle on le destine, et de se renfermer dans un monastère.

Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le Père Canaye, titre d'un écrit de Saint-Evremond, attribué à tort et très-mal à propos, dans ces derniers temps, à Sarrasin, qui sans doute a fait d'assez jolis vers, comme nous le verrons en son lieu, mais qui n'a jamais écrit en prose de ce style. La *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le Père Canaye* est un des petits chefs-d'œuvre de la littérature française, si court qu'on nous saura gré de l'insérer ici tout entier.

Voltaire faisait le plus grand cas de ce morceau et en parle avec éloge en divers endroits. Dans l'avertissement que le P. Bouhours a placé en tête de ses *Pensées ingénieuses des anciens et des modernes*, publiées en 1689, on lit : « Je ne nomme point les auteurs vivants, hors un seul, qui, étant disgracié et hors du royaume depuis plusieurs années, peut en quelque sorte être compté parmi les morts, quoique les nouvelles choses que nous voyons de lui tous les jours nous répondent bien qu'il vit encore, et ne nous laissent pas même croire qu'il ait vieilli. » Ce seul auteur vivant en 1689, que nomme le P. Bouhours et auquel il décerne ce noble et ingénieux éloge en citant quelques traits des *Différents génies du peuple romain*, est Saint-Evremond.

L'auteur de la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le Père Canaye*, loué par un Père de la compagnie de Jésus, est chose faite pour étonner les jésuites de nos jours, mais qui fait le plus grand honneur à Bouhours, dont l'esprit éclairé s'était élevé au-dessus de toutes les petites de son état. Malgré tous ces titres de noblesse, nous hésitions à mentionner cette fine et spirituelle *Conversation*, dont peu de critiques de nos jours connaissent même l'existence, ce qui est pour eux, quand ils rencontrent un de ces morceaux friands dans les colonnes du *Grand Dictionnaire*, une occasion superbe de crier à l'inconnu, à l'absurde; nous hésitions donc, quand un des esprits les plus fins et les plus délicats de notre époque est venu tout à coup à notre aide et a mis fin à notre indécision. M. Saint-Marc Girardin, cet esprit si classique, si attique, si académique, et en même temps si gaulois, faisait il y a peu de temps allusion en ces termes à cette spirituelle conversation. — Nous sommes au Sénat. Il s'agit de savoir si l'assemblée a ou non le droit de discuter un point qui touche à la constitution. La majorité demande la question préalable, ce qui, en termes plus clairs, signifie : non. M. Tourangin, qui vote pour ce *non*, mais qui a des scrupules, demande la parole pour exposer les raisons à l'appui desquelles il pense que la question préalable doit être adoptée. Ici, M. le maréchal comte Baraguay d'Hilliers réplique militairement : « Nous n'avons pas besoin de raisons. »

Mais donnons la parole au savant professeur :

« ... Ce mot d'un brave et illustre maréchal : « Nous n'avons pas besoin de raisons; » ce mot que nous comprenons parce que nous savons ce que c'est que l'ardeur des assemblées qui sont en train de se fâcher, ce mot nous a rappelés involontairement celui d'un autre brave maréchal du xviii^e siècle, du maréchal d'Hocquincourt, dans sa conversation avec le P. Canaye, dans Saint-Evremond. Le maréchal d'Hocquincourt, autrefois libre pen-

seur, raconte au P. Canaye « que, converti depuis ce temps-là, il se ferait crucifier pour la religion. Ce n'est pas que j'y voie plus de raisons, dit-il, au contraire, moins que jamais. — Tant mieux, monseigneur, reprit le père d'un ton de nez fort dévot, tant mieux ! » Ce ne sont point mouvements humains, cela vient de Dieu. Point de raison ! point de raison ! Que Dieu vous a fait, monsieur, une belle grâce ! » Encore un coup l'effervescence parlementaire d'une assemblée fait comprendre à toute force le mot du maréchal Baraguay d'Hilliers; je lui en veux cependant de sa ressemblance avec celui du maréchal d'Hocquincourt, et je suis sûr que le P. Canaye lui-même dirait que le mot qu'il admirait tant est mieux placé dans la théologie que dans la politique. »

Entamons maintenant cette fameuse *Conversation*.

« Comme je dinai un jour chez M. le maréchal d'Hocquincourt, le père Canaye, qui y dinait aussi, fit tomber le discours insensiblement sur la soumission d'esprit que la religion exige de nous; et, après nous avoir conté plusieurs miracles nouveaux et quelques révélations modernes, il conclut qu'il fallait éviter plus que la peste ces esprits forts qui veulent examiner toutes choses par la raison. « A qui parlez-vous des esprits forts, dit le maréchal, et qui les a mieux connus que moi? Bardouville et Saint-Ibal ont été les meilleurs de mes amis. Ce furent eux qui m'engagèrent dans la partie de M. le comte contre le cardinal de Richelieu. Si j'ai connu les esprits forts ! je ferais un livre de tout ce qu'ils ont dit. Bardouville mort et Saint-Ibal retiré en Hollande, je fis amitié avec Lafrette et Sauveboeuf. Ce n'étaient pas des esprits, mais de braves gens. Lafrette était un brave homme et fort mon ami. Je pense avoir assez témoigné que j'étais le sien dans la maladie dont il mourut. Je le voyais mourir d'une petite fièvre, comme aurait pu faire une femme, et j'enrageais de voir Lafrette, ce Lafrette qui s'était battu contre Bouteville, s'éteindre si plus ni moins comme une chandelle. Nous étions en peine, Sauveboeuf et moi, de sauver l'honneur à notre ami; ce qui me fit prendre la résolution de le tuer d'un coup de pistolet pour le faire mourir en homme de cœur. Je lui appuyai le pistolet à la tête, quand un b... de jésuite, qui était dans la chambre, me poussa le bras et détourna le coup. Cela me mit en si grande colère contre lui que je me fis janséniste. — Remarquez-vous, monseigneur, dit le P. Canaye, remarquez-vous comme Satan est toujours aux aguets : *Circuit querens quem devoret*? Vous concevez un petit dépit contre nos pères : il se sert de l'occasion pour vous surprendre, pour vous dévorer; pis que dévorer, pour vous faire janséniste. *Vigilate, vigilate* : on ne saurait être trop sur ses gardes contre l'ennemi du genre humain. — Le père a raison, dit le maréchal, j'ai oui dire que le diable ne dort jamais. Il faut faire de même : bonne garde, bon pied, bon œil; mais quittons le diable et parlons de mes amitiés. J'ai aimé la guerre avant toutes choses; Mme de Montbazan après la guerre; et tel que vous me voyez, la philosophie après Mme de Montbazan. — Vous avez raison, reprit le père, d'aimer la guerre, monseigneur; la guerre vous aime bien aussi; elle vous a comblé d'honneurs. Savez-vous que je suis homme de guerre aussi, moi? Le roi m'a donné la direction de l'hôpital de son armée en Flandre : n'est-ce pas être homme de guerre? Qui eût jamais cru que le P. Canaye eût dû devenir soldat? Je le suis, monseigneur, et ne rends pas moins de services à Dieu que je lui en rendrais au collège de Clermont. Vous pouvez donc aimer la guerre innocemment; aller à la guerre et servir son prince, c'est servir Dieu. Mais pour ce qui regarde Mme de Montbazan, si vous l'avez convoitée, vous me permettez de vous dire que vos désirs étaient criminels. Vous ne la convoitiez pas, monseigneur, vous l'aimiez d'une amitié innocente? — Quoi! mon père, vous voudriez que j'aie masse comme un sot! Le maréchal d'Hocquincourt n'a pas appris dans les ruelles à ne faire que soupirer. Je voulais, mon père, je voulais : vous m'entendez bien. — Quels *je voulais!* en vérité, monseigneur, vous raillez de bonne grâce. Nos pères de Saint-Louis seraient bien étonnés de ces *je voulais*. Quand on a été longtemps dans les armées, on a appris à tout écouter. Passons, passons; vous dites cela, monseigneur, pour vous divertir. — Il n'y a point là de divertissement, mon père : savez-vous à quel point je l'aimais? — *Usque ad aras*, monseigneur? — Point d'*aras*, mon père. Voyez-vous? dit le maréchal en prenant un couteau dont il serrait le manche, voyez-vous? si elle m'avait commandé de vous tuer, je vous aurais enfoncé le couteau dans le cœur. Le père, surpris du discours et le effrayé du transport, eut recours à l'oraison mentale, et pria Dieu secrètement qu'il le délivrât du danger où il se trouvait; mais ne se fiant pas tout à fait à la prière, il s'éloigna insensiblement du maréchal par un mouvement de fesse imperceptible. Le maréchal le suivait par un autre mouvement tout semblable, et à lui voir le couteau toujours levé, on eût dit qu'il allait mettre son ordre à exécution. La malignité de la nature me fit prendre plaisir quelque temps aux frayeurs

de la révérence; mais craignant à la fin que le maréchal, dans son transport, ne rendit funeste ce qui n'avait été que plaisant, je le fis souvenir que Mme de Montbazou était morte, et lui dis qu'heureusement le P. Canaye n'avait rien à craindre d'une personne qui n'était plus. « Dieu fait tout pour le mieux, reprit le maréchal; la plus belle du monde commençait à me lanterner, lorsqu'elle mourut. Il y avait toujours auprès d'elle un certain abbé de Rance, un petit janséniste, qui lui parlait de la grâce devant le monde, et l'en-tretenait de tout autre chose en particulier. » Cela me fit quitter le parti des jansénistes; j'apparvins que je ne perdais pas un sermon du P. Desmarez, et je ne jurais que par MM. de Port-Royal. J'ai toujours été à confesse aux jésuites depuis ce temps-là; et si mon fils a jamais des enfants, je veux qu'ils étudient au collège de Clermont, sous peine d'être déshérités. — Ah! que les voies de Dieu sont admirables! s'écria le P. Canaye; que le secret de sa justice est profond! Un petit coquet de janséniste poursuit une dame à qui monseigneur voulait du bien. Le Seigneurs miséricordieux se sert de la jalousie pour mettre la conscience de monseigneur entre nos mains. *Mirabilia judicis tua, Domine!* » Après que le bon père eut fini ses pieuses réflexions, je crus qu'il m'était permis d'entrer en discours, et je demandai à M. le maréchal si l'amour de la philosophie n'avait pas succédé à la passion qu'il avait eue pour Mme de Montbazou. « Je ne l'ai que trop aimée, la philosophie, dit le maréchal, je ne l'ai que trop aimée; mais j'en suis revenu, et je n'y retourne pas. Un diable de philosophe m'avait tellement brouillé la cervelle de premiers parents, de pomme, de serpent, de paradis terrestre et de chérubins, que j'étais sur le point de ne rien croire. Le diable m'emporta si je croyais rien. Depuis ce temps-là, je me serais fait crucifier pour la religion. Ce n'est pas que j'y voie plus de raison; au contraire, moins que jamais, mais je ne saurais que vous dire, je me ferais crucifier sans savoir pourquoi. — Tant mieux, monseigneur, reprit le père d'un ton de nez fort dévot, tant mieux: ce ne sont point mouvements humains; cela vient de Dieu. Point de raison! c'est la vraie religion, cela. Point de raison! Que Dieu vous a fait, monseigneur, une belle grâce! *Estote sicut infantiles*. Soyez comme des enfants. Les enfants ont leur innocence, et pourquoi? parce qu'ils n'ont pas de raison. *Beati pauperes spiritu*: Bienheureux les pauvres d'esprit; ils ne pèchent point; la raison, c'est qu'ils n'ont point de raison. *Point de raison... je ne saurais que vous dire... je ne sais pour quoi...* Les beaux mots! ils devraient être écrits en lettres d'or. *Ce n'est pas que j'y voie plus de raison; au contraire, moins que jamais*. En vérité, cela est divin pour ceux qui ont le goût des choses du ciel. *Point de raison!* Que Dieu vous a fait, monseigneur, une belle grâce! »

« Le père cut poussé plus loin la sainte haine qu'il avait contre la raison; mais on apporta des lettres de la cour à M. le maréchal, ce qui rompit un si pieux entretien. Le maréchal les lut tout bas, et, après les avoir lues, il voulut bien dire à la compagnie ce qu'elles contenaient. « Si je voulais faire le politique, comme les autres, je me retirerais dans mon cabinet pour lire les dépêches de la cour; mais j'agis et je parle toujours à cœur ouvert. M. le cardinal me manda que Stenay est pris, que la cour sera ici dans huit jours, et qu'on me donne le commandement de l'armée qui a fait le siège, pour aller secourir Arras avec Turenne et La Ferté. Je me souviens bien que Turenne me laissa battre par M. le prince, lorsque la cour était à Gien; peut-être que je trouverai l'occasion de lui rendre la pareille. Si Arras était sauvé et Turenne battu, je serais content; j'y ferais ce que je pourrai, je n'en dis pas davantage. » Il nous eût conté toutes les particularités de son combat et le sujet de plainte qu'il pensait avoir contre M. de Turenne, mais on nous avertit que le convoi était déjà assez loin de la ville; ce qui nous fit prendre congé plus tôt que nous ne l'aurions fait. Le P. Canaye, qui se trouvait sans monture, en demanda une qui pût le porter au camp. « Et quel cheval voulez-vous, mon père? dit le maréchal. — Je vous répondrai, monseigneur, ce que répondit le bon P. Suarez au duc de Medina-Sidonia dans une pareille rencontre: *Qualem me decet esse, mansuetum*. Tel qu'il faut que je sois, doux, paisible. — *Qualem me decet esse, mansuetum*; j'entends un peu le latin, dit le maréchal; *mansuetum* serait meilleur pour des brebis que pour des chevaux. Qu'on donne mon cheval au père; j'aime son ordre, je suis son ami, qu'on lui donne mon bon cheval. »

« J'allai dépêcher mes affaires, et ne demeurai pas longtemps sans reprendre le convoi. Nous passâmes heureusement; mais ce ne fut pas sans fatigue pour le pauvre P. Canaye. Je le rencontrai dans la marche, sur le beau cheval de M. d'Hocquincourt; c'était un cheval entier, ardent, inquiet, toujours en action; il machait éternellement son mors, allait toujours de côté, hennissait de moment en moment; et, ce qui choquait fort la modestie du père, il prenait tous les chevaux qui approchaient de lui pour des cavales. « Eh! que vois-je, mon père, lui dis-je en l'abordant, quel cheval vous a-t-on donné là? Ou est

la monture du bon P. Suarez, que vous avez tant demandée? — Ah! monsieur, je n'en puis plus, je suis roué... » Il allait continuer ses plaintes, lorsqu'il part un lièvre: cent cavaliers se débâtent pour courir après, et on entend plus de coups de pistolet qu'à une escarmouche. Le cheval du père, accouru au feu sous le maréchal, emporte son homme et lui fait passer en moins de rien tous ces débâtés. C'était une chose plaisante de voir le jésuite à la tête de tous, malgré lui. Heureusement le lièvre fut tué, et je trouvai le père au milieu de trente cavaliers qui lui donnaient l'honneur d'une chasse qu'on eût pu nommer une occasion. Le père recevait la louange avec une modestie apparente, mais en son âme il méprisait fort le *mansuetum* du bon P. Suarez, et se savait le meilleur gré du monde des merveilles qu'il pensait avoir faites sur le barbe de M. le maréchal. Il ne fut pas longtemps sans se souvenir du beau dit de Salomon: *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas*. A mesure qu'il se refroidissait, il sentit un mal que la chaleur lui avait rendu insensible; et, la fausse gloire cédant à de véritables douleurs, il regrettait le repos de la société et la douceur de la vie paisible qu'il avait quittée; mais toutes ces réflexions ne servaient de rien. Il fallait aller au camp; et il était si fatigué du cheval, que je le vis tout près d'abandonner Bucephale pour marcher à pied à la tête des fantassins. Je le consolai de sa première peine, et l'exemplai de la seconde, en lui donnant la monture la plus douce qu'il aurait pu souhaiter. Il me remercia mille fois et fut si sensible à ma courtoisie qu'oblissant tous les égards de la profession, il me parla moins en jésuite réservé qu'en homme libre et sincère. Je lui demandai quel sentiment il avait de M. d'Hocquincourt. « C'est un bon seigneur, me dit-il, c'est une bonne âme; il a quitté les jansénistes: nos pères lui sont fort obligés, mais pour mon particulier, je ne me trouverai jamais à table auprès de lui, et je ne lui emprunterai jamais de cheval. » Content de cette première franchise je voulais m'en attirer encore une autre. « D'où vient, continuai-je, la grande âme? vos pères? Vient-elle de la diversité des sentiments sur la doctrine de la grâce? — Quelle folie! quelle folie! me dit-il, de croire que nous nous haïssions pour ne pas penser la même chose sur la grâce! Ce n'est ni la grâce ni les cinq propositions qui nous ont mis mal ensemble: la jalousie de gouverner les consciences a tout fait. Les jansénistes nous ont trouvés en possession du gouvernement, et ils ont voulu nous en tirer. » Pour parvenir à leurs fins, ils se sont servis de moyens tout contraires aux nôtres. Nous employons la douceur et l'indulgence, ils affectent l'austérité et la rigueur; nous comsolons les âmes par des exemples de la miséricorde de Dieu, ils effrayent par ceux de la justice. Ils portent la crainte où nous portons l'espérance, et veulent s'assujettir ceux que nous voulons nous attirer. Ce n'est pas que les uns et les autres n'aient dessein de sauver les hommes; mais chacun veut se donner du crédit en les sauvant; et, à vous parler franchement, l'intérêt du directeur va presque toujours avant le salut de celui qui est sous sa direction. Je vous parle tout autrement que je ne parlais à M. le maréchal; j'étais purement jésuite avec lui, et j'ai la franchise d'un homme de guerre avec vous. » Je le louai fort du nouvel esprit que sa dernière profession lui avait fait prendre, et il me semblait que la louange lui plaisait assez; je l'eusse continuée plus longtemps, mais, comme la nuit approchait, il fallut nous séparer l'un de l'autre, le père aussi content de mon procédé que je l'étais de sa conscience. »

Conversations de Mme de Maintenon, publiées en 1757 d'une manière défectueuse sous le titre de *Loisirs de Mme de Maintenon*, rééditées et complétées en 1828 par M. de Montmerqué. C'est le plus parfait ouvrage qui soit sorti de la plume de cette demi-reine, dont le style a été si loué par Fénelon et Saint-Simon. Mécontente des deux volumes de *Conversations* pour Saint-Cyr que Mlle de Scudéry avait composés à sa demande, Mme de Maintenon se mit elle-même à écrire des pages plus intéressantes sur des points de morale, de coutumes ou de bienséance. Une précieuse, un bel esprit, avait manqué le but; des religieuses n'étaient guère plus aptes à tracer des principes tels qu'on doit et qu'on peut les appliquer dans le cours de la vie, non au fond d'un cloître, mais dans les rangs actifs de la société. Cette distinction révèle à elle seule l'originalité et l'attrait de ces conversations, de ces divertissements dramatiques, où la dévotion n'occupe qu'une place très-accessoire. L'auteur, que l'on a trop souvent accusé de bigotisme, a voulu simplement enseigner aux demoiselles la conduite qu'elles auront à tenir dans le monde. « Les *Conversations*, dit Mme de Maintenon elle-même, ont été faites pour éclairer nos dames de Saint-Louis, qui ne peuvent guère savoir, ayant été élevées à Saint-Cyr, que rien n'est si dangereux que les mauvaises compagnies, qu'on ne peut avoir trop de soin de sa réputation, qu'il ne faut jamais recevoir des présents des hommes, qu'il faut les éviter comme nos plus grands ennemis, puisque pour l'ordinaire ils nous flattent pour nous perdre. » Sans indiquer tous les titres de ces dialogues, on peut citer les sui-

vants, dont le relevé ne sera pas inutile à ceux qui, par état, se préoccupent de l'éducation des femmes: sur la *société*, sur la *raison*, sur la *contrainte*, sur l'*amour-propre*, sur le *bon esprit*, sur la *bonne gloire*, sur le *mensonge*, sur les *égards*, sur les *quatre vertus cardinales*, sur l'*ajustement*, sur l'*indiscrétion*, sur l'*ordre*, sur le *courage*, sur la *droiture*, sur la *raillerie*, sur les *agréments*, sur la *douceur*, sur l'*émulation*, sur l'*éducation de Saint-Cyr*, sur la *dépendance*, sur le *mariage* et les *devoirs d'une honnête épouse*, sur l'*esprit du monde*, sur la *bonne humeur*, sur les *différents caractères d'esprit*, sur la *contrainte de tous les états*, sur le *travail*, sur la *bonne conduite*, sur la *reconnaissance*, sur l'*élévation des sentiments*, sur la *générosité*, sur la *différence des états et des conditions*, sur la *bonne contenance*, sur le *mystère opposé au secret*, sur les *amitiés*, sur la *bonne foi*, sur le *point d'honneur*, sur le *silence*, sur les *discours populaires*, sur la *dévotion*, sur le *jugement*, sur le *danger des mauvaises compagnies*, sur la *réputation*, sur l'*habitude*, sur les *conversations*, sur les *lettres*, sur le *danger des occasions*, sur les *répugnances*, sur la *lecture*, sur le *murmure*, sur les *occasions*, sur la *fauteur*.

D'un grand intérêt historique, ces causeries abondent en allusions aux diverses circonstances de la vie de Mme de Maintenon et en renseignements sur son caractère; plus d'une bonne leçon et d'un avis utile sont donnés au roi, ainsi qu'aux princes et princesses de sa suite, et en particulier à la duchesse de Bourgogne. Dans la *Conversation sur la bonne humeur*, on reconnaît, sous le personnage d'Hortense, le portrait de Mme de Maintenon. Une interlocutrice demande: « Est-ce un grand secret cultivé. — Est-elle divertissante? — Elle est naturellement assez sérieuse. — Elle aime le plaisir, apparemment, et la conversation? — Elle entre dans tout ce qu'on veut; mais on ne lui voit aucun goût particulier. — Je crois pourtant qu'elle ne s'accommoderait pas de la solitude, car elle n'est presque jamais chez elle. — C'est que ses amies ne la laissent pas respirer; mais, quand elle est chez moi et que mes affaires m'obligent à la quitter, il ne paraît pas qu'elle s'ennuie dans sa chambre. — Osez-vous ainsi la laisser seule, quand vous l'emmenez pour vous divertir ensemble? — On ose tout avec elle: on la prend, on la laisse, on s'occupe des autres devant elle, on lui montre ses afflictions, on parle de ses affaires, on l'oublie, on se croit seule avec elle quand on veut être seule, et on trouve une bonne compagnie en elle quand on ne veut plus être seule; enfin, il n'y a rien de fâcheux avec elle que de la quitter. » (*Convers.* X, sc. 1.)

Les *Conversations* étant l'ouvrage le plus parfait qui soit sorti de la plume de Mme de Maintenon, c'est à ce livre que s'appliquent essentiellement les éloges que l'on décerne à cet écrivain. Saint-Simon, juge peu indulgent, comme on sait, loue sans restriction ce langage doux, juste, en bons termes, et naturellement éloquent et court. M. Sainte-Beuve dit à ce propos: « Ce caractère de brièveté et de concision heureuse est particulier à Mme de Maintenon, et il ne lui est commun qu'avec Mme de La Fayette. Toutes les deux coupent court au style traînant, négligé, irrégulier, que les femmes (quand elles n'étaient pas Mme de Sévigné) se permettaient trop au XVII^e siècle... Mme de Maintenon dit et écrit en perfection. Tout tombe juste, il n'y a pas un pli dans ce style-là. Un seul point de plus et vous arriveriez au tendu et à la sécheresse. » On possède aujourd'hui une excellente édition des œuvres complètes de l'institutrice de Saint-Cyr, par M. Lavallée.

Conversations d'Emilie, ouvrage d'éducation par Mme d'Épinay, publié en 1783. Ce livre est un véritable modèle parmi les ouvrages que l'on destine à l'éducation des jeunes demoiselles, et qui sont très-peu à leur usage. Fénelon, dans son excellent traité sur le même sujet, se plaint de ce qu'on néglige cette partie si importante de l'instruction publique ou particulière; Mme d'Épinay s'attache de préférence à l'éducation, ou, si l'on veut, à la culture morale de l'enfant; elle donne indirectement aux mères et aux institutrices des conseils tirés de l'expérience personnelle et de l'observation. Il paraissait impossible d'intéresser aux conversations d'un enfant de six ou sept ans ceux qui ne sont plus des enfants ou qui ne doivent plus l'être. Mme d'Épinay en a trouvé le secret: les petits drames, pleins de naturel, dans lesquels elle place ses leçons; la peinture naïve des qualités et des défauts de l'enfance, l'action qui donne la vie à tous ces petits tableaux, l'esprit qui les anime, un ton exquis qui leur donne de la grâce, un enfant charmant qui en est le principal personnage, tout occupe avec intérêt l'attention du spectateur. Emilie a bien de l'esprit, peut-être plus que n'en comporte son âge; et sa mère lui en suppose quelquefois encore plus qu'elle n'en a; elle lui donne des explications un peu savantes, elle lui tient des discours un peu étendus; dans la dernière partie du livre, la mère et la fille paraissent avoir moins d'esprit; il y a même une conversation beaucoup trop longue entre Emilie et sa poupée, et une explication interminable d'un dessin. Ce sont là les seuls défauts que l'on puisse noter. Mais quel charme, quelle douceur, quel art dans les au-

tres conversations! Quelle morale persuasive, quel livre vivant! Comme l'a-propos est saisi, comme les circonstances viennent à point nommé rendre les préceptes frappants, lumineux! Socrate se vantait d'être la sage-femme des esprits, parce que, par les questions qu'il proposait, il développait leurs idées, et les faisait ainsi accoucher. Mme d'Épinay est la sage-femme de l'esprit de sa fille; elle aide, avec un art merveilleux, le travail de la nature, qui, secondé par les progrès de l'âge et de la réflexion, développe dans son élève les germes de l'esprit et de la raison. Ce qu'il y a surtout de remarquable dans ces conversations, c'est le talent avec lequel leur auteur saisit la plus petite circonstance, pour donner des leçons importantes, et le parti qu'elle sait tirer de la légèreté de l'enfant, pour les varier à l'infini, les rattachant toujours à un point qui fixe fortement l'attention de son élève. Ainsi elle bâtit un fonds d'instruction très-solide sur l'aile d'une mouche. Emilie a attrapé une belle mouche; elle veut lui arracher les ailes; sa mère, défendant l'insecte et ses ailes, établit les principes d'une excellente morale, égayée par les objections et les réparties fines et spirituelles d'Emilie. De la morale on passe à l'histoire de Domitien, qui commença son règne sanguinaire en tuant des mouches. De Domitien à Titus, la transition est naturelle: on fait donc l'histoire de Titus, et c'est ainsi qu'à l'occasion d'un insecte et de la fantaisie d'un enfant on excite sa curiosité, et on lui donne d'excellentes instructions. Il est difficile, dans un sujet qui paraît susceptible de peu d'agrément, de réunir à un si haut degré l'esprit et la raison, la grâce et le bon sens.

« Les *Conversations d'Emilie*, dit La Harpe, sont un livre de morale élémentaire, à la portée d'un enfant; mais il est composé de manière à être lu avec plaisir par des hommes instruits. Il y règne une simplicité aimable qu'inspire le goût de la vérité et de la vertu. La tendresse et la vigilance maternelle jettent de l'intérêt dans les conversations d'Emilie avec sa mère. On aime à voir une femme, qui paraît d'un esprit très-sage et très-cultivé, descendre jusqu'à celui d'un enfant pour l'élever peu à peu jusqu'au sien; on suit les progrès de l'instruction dans une âme neuve et docile, à qui l'on fait concevoir et sentir successivement tous les principes de morale qui fondent la société et en établissent les rapports. Ces principes ne sont pas prolixe-ment énoncés, de manière à inspirer de l'ennui. La mère attentive et sage, qui sait que les enfants ont communément l'esprit juste, et qu'il ne s'agit que de leur présenter un objet à propos pour le leur faire saisir de manière à n'être pas oublié, fait toujours naître une occasion pour enseigner une vérité, et même la rend si palpable, que c'est l'enfant qui a l'air de la découvrir. Tel est le louable artifice qui règne dans ces dialogues. » Mme d'Épinay composa ces conversations pour sa petite-fille, Mlle de Belzunce.

Traduit en plusieurs langues, le livre de Mme d'Épinay obtint, en 1783, de l'Académie française, le prix Montyon.

Conversation (La), poème de Delille, publié en 1812. Ce poème, évidemment inspiré par le souvenir des *Caractères* de La Bruyère, dont Delille a écrit la vie dans la *Biographie universelle*, se compose de trois chants précédés d'un prologue. L'auteur avoue dans sa préface que, renonçant à la forme didactique, il a voulu présenter une suite de petites scènes comiques. A-t-il réussi?

Si Delille avait le talent de décrire, il en avait aussi un autre, l'*art de converser*, que tous ses contemporains lui ont reconnu. M. de Féletz écrivait en 1813, dans le *Journal de l'Empire*: « Je ne sais si je me trompe, mais quelque amateur que je sois du talent flexible, varié et fécond de M. Delille, je m'étonne peut-être plus encore des ressources inépuisables de sa conversation; et j'oserais dire qu'il a été plus heureusement doué encore comme homme d'esprit que comme grand poète (pour l'école de l'Empire, d'accord). Il me paraît avoir été unique et sans rival dans l'art d'assaisonner une conversation de tout ce qui en fait le charme; de la varier à l'infini, de l'animer par les saillies les plus heureuses, les propos les plus légers, les réparties les plus vives et les plus inattendues; par des compliments sans fadeur, des railleries sans amertume, des anecdotes contées avec une grâce particulière; et de la rendre souvent instructive et intéressante par des idées justes et sérieuses, par des traits lumineux et profonds. » Delille prenait ses notes de mémoire, et le soir, rentré chez lui, les confiait à ses tablettes. Telle est l'origine de ce poème de la *Conversation*; il fut le fruit d'observations recueillies pendant vingt ans dans le commerce de la société parisienne. Personne n'était donc plus capable que Delille de donner des préceptes sur l'art de converser; il lui suffisait de se peindre lui-même. Du tableau, il passa au portrait.

Son poème est une galerie d'originaux observés avec finesse et dessinés avec esprit; c'est une sorte de revue générale des vices, des ridicules et des travers qui circulent habituellement dans la société. Sauf le costume, ces originaux sont les types qui traversent les siècles, et posent à leur insu devant le moraliste, qui donnera leur signalement. Le nouvelliste, le voyageur bavard, l'argus des

coulisses, l'ennuyeux, érudite, le bel esprit bourgeois qui colporte de maison en maison les bons mots qu'il a recueillis dans son quartier de boutique en boutique; le mauvais plaisant, l'égoïste, le mystérieux, le menteur, le méditant, le brouillon et mille autres, voilà les personnages que Delille met en scène, et qu'il fait défiler sous les yeux du lecteur avec plus de finesse et d'abandon que de variété dans les formes du style et d'artifice dans les transitions.

La monotonie était l'écueil inévitable du plan difficile que l'auteur s'était imposé. Cependant la *Conversion* est peut-être un des ouvrages de Delille qui seront lus le plus souvent; il y a là des souvenirs pour la vieillesse, de l'instruction pour l'âge mûr, et, pour tous les âges, ce genre d'agrément que l'alliance de l'esprit et de la malice ne manque jamais de procurer. On peut dire que ce poème est, sous un rapport, le manuel de l'auteur qui travaille pour le théâtre. Les caractères entièrement neufs commençant à s'épuiser, l'auteur dramatique doit s'emparer des ridicules modernes; qu'il donne aux mœurs du jour le vernis du temps, et à ses originaux ces noms en vogue que la mode crée et qu'un caprice délaïsse, s'il a du talent, le poème de Delille sera pour son habileté une mine fructueuse. Cet ouvrage est écrit d'une main trop facile, la liberté des vers croisés a refroidi les teintes de ces portraits, que le temps a un peu dépayés dans le panorama d'excentricités dont le XIX^e siècle n'a pas le droit d'être trop fier.

L'édition de 1812 se recommande par les notes intéressantes qui accompagnent le poème de la *Conversion*, sujet que Swift a traité en satire.

Conversion (LA SAINTE), tableau de Pierino del Vaga, galerie Borghèse, à Rome. Sous le titre de *Sainte conversation*, quelques écrivains désignent des peintures représentant l'Enfant Jésus porté par sa mère et conversant avec un autre personnage de la sainte famille, le plus souvent avec le petit saint Jean, comme on le voit dans le tableau de Pierino del Vaga que possède la galerie Borghèse. Dans ce tableau, la Vierge, assise au pied d'une colonne, tient sur ses genoux son divin Fils, qu'elle enveloppe à demi du pan de son manteau; le bambino, dans une attitude pleine de naturel, vient de prendre une pomme sur un plateau que lui présente gracieusement le jeune saint Jean, revêtu de sa peau de mouton; les deux enfants semblent se parler. Une femme âgée, sainte Anne ou Elisabeth, se mêle à la conversation. Cette composition a été gravée plusieurs fois, notamment par M. J. Robert dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*.

Conversion moderne à minuit, estampe de Hogarth, plus connue sous ce titre : les *Buveurs de punch*. V. BUVEURS.

CONVERSE adj. f. (kon-vér-sé — lat. *conversus*, retourné). Logiq. Se dit d'une proposition dans laquelle on prend le sujet pour en faire l'attribut, et l'attribut pour en faire le sujet d'une autre proposition. Tel est l'exemple suivant : *L'étendue est divisible, le divisible est étendu*, dans lequel la première proposition est dite *converse*.

— s. f. Proposition converse. Il Très-souvent on a pris pour converse la proposition dans laquelle la converse est convertie : *Les grands hommes sont mes rois; mais la converse n'a pas lieu ici; les rois ne sont pas mes grands hommes*. (Volt.)

— Géom. Proposition directe, par opposition à la réciproque : *La réciproque n'est vraie que si l'attribut de sa converse ne convient qu'au sujet de la même proposition*.

CONVERSE s. f. (kon-vér-sé — rad. *converse*). Mar. Partie du tillac où l'on a coutume de se réunir pour faire la conversation.

CONVERSEAU s. m. (kon-vér-sô). Techn. Pièce d'un moulin posée au-dessus des archures, et qui se compose de quatre planches.

CONVERSER v. a. ou tr. (kon-vér-sé — lat. *conversari*; de *cum*, avec, et *versari*, se trouver). Tenir conversation, causer familièrement : *CONVERSER avec quelqu'un. CONVERSER agréablement. A force de CONVERSER avec un sphinx, on se tire des énigmes*. (Dider.) *Celui qui ne sait pas bien écouter et répondre ne sait pas CONVERSER*. (Boiste.)

De tous les arts que l'homme admire sous les cieux, Celui de *converser* est le plus précieux.

DELILLE.

— Vivre, être en rapport de société : *Aussi bien, en l'humeur où je me trouve, je ne dois plus CONVERSER avec les créatures raisonnables*. (Voltaire.)

Nous ne *conversions* plus qu'avec des ours affreux.

LA FONTAINE.

C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre, Il faut en savoir et *converser* et vivre.

BOILEAU.

Il Ce sens tout latin commence à vieillir.

— Fig. Se mettre en rapport, en communauté d'idées : *Les livres sont un moyen de CONVERSER avec les morts et les absents. Je CONVERSE avec l'auteur de l'univers*. (J.-J. Rouss.)

— *Converser avec soi-même*. Méditer dans la solitude : *L'habitude de CONVERSER avec soi-même tend toujours à rendre l'homme meilleur*. (D'Holbach.) *Méditer, c'est CONVERSER avec soi-même*. (De Gérando.)

CONVERSER v. n. ou intr. (kon-vér-sé — du lat. *conversus*, retourné). Théor. milit. Faire une conversion.

CONVERSIBLE adj. (kon-vér-si-ble — du lat. *conversus*, retourné, changé). Syn. de CONVERTIBLE : *Puisqu'il est écrit que vous devez avoir la tête tournée, il vaudrait bien mieux que ce fût de cette manière que par l'indéfectibilité de la matière et par les négations non CONVERSIBLES*. (Mme de Sév.) V. CONVERTIBLE, qui est plus usité.

CONVERSIF, IVE adj. (kon-vér-sif, i-ve — du lat. *conversus*, retourné, changé). Qui a la propriété de tourner ou de faire tourner : *Roue CONVERSIVE. La force CONVERSIVE du globe*. V. Vieux mot.

CONVERSIN s. m. (kon-vér-sain — lat. *conversus*, retourné). Agric. Extrémité d'un champ où l'on trace quelques sillons en travers, pour ouvrir la place sur laquelle on avait jusque-là fait tourner la charrue, tandis qu'on labourait le champ dans le sens de sa longueur.

CONVERSION s. f. (kon-vér-sion — lat. *conversio*; de *convertere*, retourner). Action de tourner; mouvement qui fait tourner. Il Peu usité, bien que *rotation*, qui a le sens le plus voisin, ne dise pas exactement la même chose.

— Par ext. Transmutation : *L'alchimie cherchait la CONVERSION des métaux en or*. Il Simple changement dans la forme : *La CONVERSION des espèces métalliques. La CONVERSION des écus en pièces de 5 fr. La CONVERSION du métal des cloches en monnaie de billon. Tableau de CONVERSION des anciennes mesures. Opérer la CONVERSION des nombres fractionnaires en nombres entiers*.

— Par anal. Changement, mutation : *Il est étonnant, il est prodigieux que la vaste étendue de la Pologne n'ait pas déjà cent fois opéré la CONVERSION du gouvernement en despotisme*. (J.-J. Rouss.)

— Particulièrement. Action de se convertir, passage d'une religion réputée fautive à une autre que l'on croit être la vraie : *Saint Paul fut l'instrument de la CONVERSION des gentils. Ce qui avança beaucoup les CONVERSIONS fut une assemblée de huguenots qui se fit dans les terres de mon évêché, où s'étaient trouvés près de quatre mille hommes en armes pour se défendre dans leur hérésie. M. de Saint-Ruth, qui commandait les troupes, les ayant attaqués et mis en déroute, en fit brûler plus de deux cents qui s'étaient réfugiés dans une grange*. (D. de Cosnac, archevêque de Valence.) *Combien de confesseurs moururent sous Dioclétien pour la CONVERSION du monde!* (Chateaub.) Il Passage d'une vie peu chrétienne à la pratique des devoirs religieux ou de l'incorruptibilité à la foi : *Une CONVERSION sincère n'est jamais trop tardive*. (St Jérôme.) *La véritable CONVERSION du cœur fait autant aimer Dieu qu'on a aimé les créatures*. (Pasc.) *La CONVERSION véritable est que le méchant devienne bon, que le pécheur devienne juste*. (Boss.) *Si vous renvoyez votre CONVERSION à la mort, vous mourrez dans votre péché*. (Mass.) *Se flatter d'une CONVERSION tardive, c'est insulter à la grâce*. (Mass.) *Il n'en est pas de la CONVERSION comme des ouvrages des hommes; elle n'est point lorsqu'elle n'est pas entière*. (Mass.) *La CONVERSION des mœurs est la preuve la moins suspecte de la CONVERSION du cœur*. (P. Lombard.) *La CONVERSION est à la fois une mort et une naissance*. (Vinet.)

— Fam. Adoption d'une vie plus sage, plus régulière : *La CONVERSION d'un ivrogne est toujours accompagnée de rechutes*.

— Fig. Changement d'avis, d'idées, de principes : *Les places sont, en politique, le plus sûr moyen de CONVERSION. Les allopathes ne désespèrent pas de la CONVERSION de leurs frères égarés*.

— Jurispr. Changement d'un acte, d'une procédure en une autre : *La CONVERSION d'un procès civil en procès criminel. La CONVERSION d'une obligation en rentes. Il Conversion de décision judiciaire qui arrête la procédure de saisie immobilière et transforme la vente qui en est la conséquence en vente volontaire. Il Conversion d'appel en opposition. Action d'un plaideur par défaut, qui veut, après avoir interjeté appel, contester devant le même juge. Il Conversion de décret, Changement, aujourd'hui proscrit par la loi, d'un décret contre un accusé en un décret plus rigoureux*.

— Arithm. Proportion par conversion de raison, Proportion dans laquelle chaque conséquent est formé de la différence de l'antécédent et du conséquent d'une autre proportion. Ainsi, étant donnée la proportion

$$a : b :: c : d,$$

on en tire la proportion par conversion de raison

$$a : a - b :: c : c - d.$$

Il *Conversion d'un nombre*. Autre manière de l'exprimer : *CONVERSION d'une fraction ordinaire en décimales*.

— Astron. Conversion de degrés en temps et réciproquement, Evaluation des degrés en temps et du temps en degrés : *On opère la CONVERSION des degrés en minutes de temps en multipliant par 4 le nombre des degrés, et la CONVERSION du temps en degrés en divisant par 4 le nombre de minutes de temps. Il Conversion des temps, Calcul du temps vrai, ou*

moyen, ou sidéral, à l'aide d'un chiffre exprimant le temps sous une de ces formes.

— Mécan. Centre de conversion, Point autour duquel un corps sollicité au mouvement tourne ou tend à tourner.

— Art milit. Changement de front, mouvement qui amène un corps de troupes à prendre une direction opposée, après avoir pivoté autour de l'une de ses extrémités. Il *Quart de conversion*, Mouvement qui amène la tête du bataillon où était le flanc : « Vous ne vous convertirez donc jamais entièrement? disait à un militaire son confesseur. — Je le crains, mon Père, car un soldat ne fait jamais que des quarts de conversion. » Il *Conversion de pied ferme*, Celle dans laquelle l'homme autour duquel on pivote ne quitte point sa place.

— Mar. Mouvement circulaire opéré par des bâtiments évoluant ensemble.

— Fin. Action d'élever ou d'abaisser le taux des rentes : *CONVERSION du cinq en quatre, en trois pour cent*.

— Bourse. Opération d'un spéculateur qui, surpris par un revirement dans la hausse ou la baisse, cherche à réparer ses pertes en adoptant un système opposé à celui qu'il avait suivi jusque-là.

— Méd. Conversion des maladies, Changement d'une maladie en une autre maladie.

— Logiq. Changement d'une proposition en une autre, dans laquelle l'attribut de la première devient sujet, et vice versa, comme de celle-ci : *Tout ce qui commence finira*, en cette autre : *Tout ce qui finit a commencé*.

— Rhét. Sorte de répétition qui consiste à terminer de la même manière plusieurs membres consécutifs du discours.

— Liturg. Conversion de saint Paul, Fête qui se célèbre le 25 janvier dans l'Eglise catholique.

— Encycl. Logiq. La conversion consiste à changer dans une proposition le sujet en attribut et l'attribut en sujet sans que la proposition cesse d'être vraie, si elle l'était auparavant. Dans ce cas, on appelle la seconde proposition la converse de la première. Ainsi, quand je dis : « Un carré est un rectangle qui a les côtés égaux, » je puis opérer la conversion de cette manière : « Un rectangle qui a les côtés égaux est un carré. » On peut s'assurer de la vérité d'un grand nombre de propositions en voyant si elles peuvent se convertir entre elles. Quand une définition est bien faite logiquement, c'est-à-dire quand elle contient le genre prochain et la différence scientifique, on peut être sûr que sa converse est vraie. C'est même un des signes auxquels on reconnaît qu'une définition est bonne. Si j'avais dit, pour définir le carré : « Le carré est un parallélogramme qui a les côtés égaux, » j'aurais eu une proposition vraie; mais la définition est mauvaise. En effet, par la conversion, j'obtiens une proposition fautive : « Un parallélogramme qui a les côtés égaux est un carré. » Aussi est-ce une règle en logique que toute définition doit pouvoir être renversée.

Examinons maintenant quelles propositions sont susceptibles de conversion. On sait qu'il y a quatre sortes de propositions; les deux vers suivants rappellent leur classification :

Asserti A, negat E, verum generaliter ambo.
Asserti I, negat O, sed particulariter ambo.

On a donc :

A proposition universelle affirmative : Tout A est B.

E proposition universelle négative : Nul A n'est B.

I proposition particulière affirmative : Quelque A est B.

O proposition particulière négative : Quelque A n'est pas B.

10 Propositions universelles affirmatives. Elles ont pour type : « Tout A est B. » Peut-on dire « Tout B est A? » Non, dans la plupart des cas. Ainsi la proposition : « Tout homme est mortel » ne peut se convertir en : « Tout mortel est homme, » proposition évidemment fautive. Mais comme il y a une partie du sujet qui appartient aussi à l'attribut B, on peut, en ajoutant à l'attribut une marque de particularité, faire la conversion d'une proposition affirmative universelle. Si je dis : « L'homme est un mortel doué de raison et de liberté, » je pourrai opérer la conversion : « Tout mortel doué de raison et de liberté est un homme. »

20 Les propositions universelles négatives peuvent se convertir sans aucune addition ni changement : « Nul A n'est B, » donc « Nul B n'est A. » « Nul homme n'est pierre » peut se changer en « Nulle pierre n'est homme; » car si quelque pierre était homme, cet homme serait pierre, et il ne serait donc pas vrai que nul homme ne fût pierre.

30 Les propositions particulières affirmatives peuvent aussi toujours subir la conversion sans aucune addition ni changement. Si quelque A est B, évidemment aussi quelque B est A : « Quelques sages sont riches » et « Quelques riches sont sages » sont deux propositions également vraies; car on a dans ce genre de proposition deux collectivités dans chacune desquelles on prend quelques individus pour les rapprocher les uns des autres. De quelque manière qu'on les rapproche, la proposition ne cesse pas d'être vraie.

40 Il n'en est pas de même pour les propositions négatives particulières : « Quelque A n'est pas B, quelque B n'est pas A » est pres-

que toujours faux. Faisons la conversion de cette proposition : « Quelques hommes ne sont pas médecins, » on obtient : « Quelques médecins ne sont pas hommes, » qui est absurde. De plus, quand la conversion est possible, la nouvelle proposition qui en résulte n'est plus identique à la première, comme cela arrivait dans tous les autres cas. « Quelques sages ne sont pas riches, » voilà une proposition qui se convertit en celle-ci : « Quelques riches ne sont pas sages, » nouvelle proposition qui n'est nullement la démonstration de la première.

L'étude de la conversion des propositions jouait un grand rôle dans l'école au temps de la scolastique. Aujourd'hui on s'en rapporte au bon sens plutôt qu'aux règles. Cependant il est essentiel, pour contrôler une définition, de chercher à en renverser les termes. On sait qu'un jour Platon définissait l'homme : « un bipède sans plumes. » Le lendemain, Diogène se rend à l'Académie avec un coq déplumé en s'écriant : « Voilà l'homme de Platon. » Le maître avait oublié de faire la conversion de la définition qu'il avait donnée de l'homme.

— Jurispr. Conversion de saisie. La procédure de saisie immobilière, qui a multiplié les formalités et les cas de nullité pour donner plus de garanties au débiteur, est longue et coûteuse; il est toujours permis de renoncer au bénéfice de ces garanties. Autrefois, avant la loi du 2 juin 1841, on pouvait convenir qu'à défaut de paiement le créancier hypothécaire aurait le droit de faire vendre l'immeuble hypothéqué à sa créance sans remplir les formalités prescrites pour la saisie immobilière. Cette clause, dite de *voie parée*, a semblé dangereuse pour le débiteur et peu avantageuse pour les autres créanciers; elle a été interdite en 1841. Seulement, lorsque la saisie immobilière a été transcrite, le saisi peut s'entendre avec ses créanciers pour que les autres formalités ne soient pas remplies, et qu'il soit procédé comme pour les ventes judiciaires de biens de mineurs. Tant que l'adjudication n'est pas faite, la conversion peut être demandée et obtenue.

Les art. 745 et suiv. du code de procédure civile règlent la marche à suivre pour obtenir cette conversion. Les demandes doivent être formées par simple requête présentée au tribunal où la saisie se poursuit, et signées des avoués de toutes les parties; elle doit contenir une mise à prix servant d'estimation, et le débiteur peut demander que d'autres biens non saisis, dépendant de la même exploitation, soient compris dans l'adjudication à faire. Le jugement est rendu sur le rapport d'un juge, et les conclusions du ministère public : s'il admet la demande, il fixe le jour de la vente et renvoie, pour procéder à l'adjudication, soit devant un notaire, soit devant un juge du siège, soit devant un juge d'un autre tribunal. Ce jugement ne doit pas être signifié, et n'est susceptible ni d'appel ni d'opposition. Dans la huitaine du jugement de conversion, mention sommaire en est faite à la diligence du poursuivant, en marge de la transcription de la saisie. Les fruits restent immobilisés, et la prohibition d'aliéner faite par l'art. 686 du code de procédure civile est maintenue.

La vente de l'immeuble saisi se fait par adjudication; elle n'opère purge des hypothèques inscrites qu'autant que la conversion a eu lieu après la sommation aux créanciers inscrits d'assister à la publication du cahier des charges. Avant la sommation, ces créanciers n'ont pas été mis à même de veiller à leurs droits, et notamment de faire en sorte que l'immeuble soit vendu au maximum de sa valeur. Dans ce dernier cas, il y a lieu à notification de l'adjudication, pour que les créanciers puissent surenchérir sans du dixième préjudice de la surenchère que toute personne a le droit de porter dans les délais et avec les formes prescrits par les art. 709 et 710 du code de procédure civile.

L'avantage de la conversion de saisie en vente volontaire est d'arriver à moins de frais et plus promptement à la vente de l'immeuble exproprié. Lorsqu'on n'est plus au début de la procédure, et qu'on est au contraire à la veille de l'adjudication, cet avantage disparaît. Seulement c'est, dans certains cas, le moyen de faire vendre l'immeuble chez un notaire, et d'obtenir ainsi quelquefois un prix supérieur à celui qu'on eût obtenu à la barre du tribunal. Dans certains sièges, la saisie n'est qu'exceptionnellement convertie; dans d'autres, la conversion est dans les habitudes des hommes de loi, qui ne laissent que rarement une expropriation forcée parcourir toutes ses phases.

— Bourse. Voici un exemple des conversions usitées à la Bourse : Pierre, croyant à la baisse, s'engage pour une somme importante; mais, contre ses prévisions, la hausse se déclare, provoquée et soutenue par un concours de circonstances inattendues. Il fait alors une conversion, c'est-à-dire qu'il abandonne sa première position, et essaye, en se plaçant à la hausse, de couvrir sa perte. Il peut même tenter de réaliser un bénéfice en opérant à la hausse sur des sommes beaucoup plus considérables que celles pour lesquelles il s'était engagé à la baisse. Si, au contraire, Pierre était surpris à la hausse par une baisse rapide et qui paraîtrait devoir se soutenir, il se retournerait alors dans le sens de la baisse. Les conversions sont d'un usage très-fréquent, mais, quand elles ne sont pas opérées par des

spéculateurs habiles, elles aboutissent le plus souvent à des pertes faites tant à la hausse qu'à la baisse : c'est ce qu'on appelle, dans le langage figuré de la Bourse, *recevoir le soufflet sur les deux joues*.

— Astron. *Conversion des temps*. Cette conversion consiste dans la solution de quatre problèmes : transformer la mesure d'un temps, exprimée en temps vrai, en sa mesure exprimée en temps moyen ; en sa mesure exprimée en temps sidéral ; en sa mesure exprimée en temps sidéral, en sa mesure exprimée en temps moyen, et réciproquement.

Le temps vrai, le temps moyen, le temps sidéral, sont, comme on sait, mesurés par les angles horaires du soleil vrai, du soleil moyen et du point vernal. La différence de l'heure vraie et de l'heure moyenne est donc égale à la différence, changée de signe, des ascensions droites du soleil vrai et du soleil moyen.

$$AR_{\odot} - AR_{m} = x$$

x est ce que l'on nomme l'équation des temps. La différence entre l'heure sidérale et l'heure moyenne est la différence, changée de signe, entre les ascensions droites du soleil moyen et du point vernal. Or l'ascension droite du point vernal est zéro, donc

$$x' = \frac{1}{24} [(AH)_{\odot} - (AH)_{m}] = -M.$$

Ces deux formules résolvent immédiatement les quatre problèmes proposés, car les quantités

$$AR_{\odot}, AR_{m}, (AH)_{\odot}, (AH)_{m}, M$$

sont fournies par la *Connaissance des temps*; seulement il faudra toujours, préalablement, chercher l'heure qu'il est à Paris, à l'instant correspondant à l'heure à convertir, et qui est donnée pour un endroit déterminé. La table des positions géographiques permettra de résoudre ce problème. On reviendra ensuite, au moyen de la même table, une fois la *conversion* faite, à l'heure pour le lieu considéré.

— Fin. *Conversion*. En finances, le mot *conversion* s'entend des réductions du taux de l'intérêt servi sur la dette publique, opérées de gré à gré avec les créanciers de l'Etat. La *conversion* a pour origine le droit incontestable que toute législation civile sagement ordonnée reconnaît au débiteur de se libérer de sa dette. Ce droit de libération reconnu par le droit romain avait passé dans le droit coutumier. La législation féodale y avait apporté d'assez nombreuses dérogations que le code civil, inspiré en cela par le véritable esprit de la Révolution, a fait disparaître. Ce droit de remboursement reconnu aux particuliers appartenait aussi à l'Etat, qui les représente tous. C'est sur ce droit que, dans tous les pays où on a procédé à la réduction régulière du service des intérêts de la dette, l'Etat s'est appuyé. Dans tout gouvernement bien assis, il arrive assez souvent que, par suite d'une longue période de paix et de prospérité, les titres formant la dette publique sont tellement recherchés que leur valeur négociable dépasse de beaucoup le taux auquel ces titres ont été émis. Ainsi lorsque du 5 pour 100, émis en temps d'embarras financiers ou d'insuffisance notable des ressources de l'Etat à 55 et 60 fr., arrive à se vendre au-dessus de 100 fr., c'est-à-dire dépasse le pair, il est évident que les contribuables payent alors aux créanciers un taux d'intérêt supérieur à celui que le crédit public trouve dans ce moment sur le marché. Dans ces conditions, les gouvernements, en tant que représentants de la grande masse des contribuables, se croient en droit de mettre les créanciers de l'Etat en demeure d'accepter le remboursement de leurs titres évalués au pair, ou de subir une réduction d'intérêts. Afin de rendre cette réduction acceptable, on prend soin de la faire dans des proportions telles que, l'opération faite, les créanciers de l'Etat jouissent à peu près des mêmes avantages qu'auparavant et ont plus d'intérêt à conserver leurs titres qu'à s'en séparer. Les avantages de tout genre offerts, dans les pays dont les finances sont bonnes, par les placements en fonds publics : sécurité à peu près complète dans le débiteur, disponibilité constante et immédiate des titres, service régulier des intérêts, décident presque toujours les créanciers de l'Etat à accepter la réduction d'intérêts. Un grand nombre d'entre eux seraient du reste fortement embarrassés, sinon complètement empêchés, pour trouver à leurs capitaux un autre emploi à la fois aussi sûr, aussi exempt d'inquiétude et même aussi productif. Les réductions d'intérêts accomplies dans de telles conditions s'appellent *conversions* dans la langue financière. L'Angleterre en a fait jusqu'à présent l'application la plus heureuse. Depuis 1815, fin de la guerre contre la Révolution, la France et Napoléon, elle a successivement réduit sa dette publique de 5 à 4 1/2 pour 100, de 4 à 3 1/2 et enfin à 3 pour 100. Si énorme que soit cette réduction, si nombreuses que soient en Angleterre les occasions d'une plus ample rémunération pour le capital, les réserves métalliques qui, pour une raison ou pour une autre, redoutent les risques commerciaux et industriels sont encore tellement considérables qu'elles ont souvent porté le 3 pour 100 fort au-dessus du pair. Il y avait encore avant la guerre de Crimée.

v.

En France, lorsque, après neuf ans de paix, la rente française, négociée entre 55 et 63 fr. lors des emprunts qui suivirent la liquidation du premier Empire, se fut, au commencement de 1814, élevée au-dessus du pair, c'est-à-dire à plus du double de ce qu'elle était au lendemain de Waterloo, M. de Villèle, alors ministre des finances, songea à en réduire l'intérêt de 5 à 4 pour 100. Cette mesure, qui eût réduit le service de la rente de plus de 30 millions, échoua. Les raisons de cet échec furent très-diverses, les unes financières, les autres politiques. Cet insuccès du plus grand ministre de la Restauration fut plus politique que financier. En affirmant qu'il y avait danger à laisser la valeur de la dette publique atteindre un prix trop élevé, qu'il était nécessaire de refreiner cette tendance des capitaux à s'immobiliser dans cette dette et à se contenter de ses revenus certains, mais peu élevés, et qu'il fallait au contraire engager les capitaux à chercher une rémunération plus grande dans les travaux du commerce, de l'industrie ou de l'agriculture, M. de Villèle avait raison dans une large mesure ; mais la vérité historique oblige à dire que cet homme d'Etat obéissait à une préoccupation d'une tout autre nature, préoccupation dont il lui était alors difficile de faire l'aveu. En proposant cette mesure, la pensée première du ministre était assurément de faciliter les moyens de créer, dans la session suivante, les ressources nécessaires à l'indemnité des émigrés sans qu'il en résultât aucune augmentation réelle des charges publiques. Il est vrai qu'en pareil cas le fardeau de l'indemnité aurait entièrement pesé sur les rentiers. A ce point de vue, la vive opposition que fit le parti libéral à la *conversion* de la rente était juste. Si l'indemnité devait avoir lieu, c'était à la nation tout entière et non pas à une catégorie spéciale de citoyens à en supporter les frais. En dépit de l'impopularité assez juste au fond qui planait sur cette mesure, elle triompha à la Chambre des députés. Si les extravagants du parti de l'émigration la combattirent, les modérés des deux grandes fractions de la Chambre l'appuyèrent. A la Chambre des pairs, le projet fut l'objet d'un rapport favorable du duc de Lévis ; mais, chemin faisant, il avait rencontré des adversaires qui, bien que moins bruyants dans leurs manifestations que l'opposition libérale, devaient réussir à le faire échouer. Les congrégations religieuses que le nouveau régime venait de ressusciter, pensant que les valeurs fiduciaires étaient plus faciles à dissimuler que les propriétés foncières, avaient placé la plus grande partie de leurs ressources sur la rente, qui alors était la plus considérable et la plus sérieuse de toutes ces valeurs. Ces intérêts étaient trop habiles pour élever la voix ; mais, de tout temps, il y a eu d'autres moyens que celui de se faire entendre à la tribune pour persuader les assemblées. Les mémoires de l'époque et l'historien Vaulabelle nous apprennent que, pour avoir été secrètes, les sollicitations des congrégations n'en furent pas moins très-écoutées. Dans les discours prononcés à la tribune, on affecta de se préoccuper beaucoup du sort un peu rude, il est vrai, que cette mesure aurait fait à un nombre considérable de petits rentiers. En plaçant cette cause, l'archevêque de Paris, M. de Quélen, était assurément très-sincère, mais le vénérable prêtre pensait en même temps à d'autres clients, et son auditoire lisait facilement dans sa pensée.

Dans le cours de la discussion, le droit de remboursement, d'abord contesté et très-vigoureusement, avait fini par être reconnu, même par les adversaires de la politique financière du ministre. Les porteurs de titres eux-mêmes comprenaient qu'avec la rente au-dessus du pair, le service des intérêts à 5 pour 100 surchargeait indûment les contribuables, et que ceux-ci ne pouvaient leur être indéfiniment sacrifiés. Aussi, en 1825, M. de Villèle, profitant de cette disposition des esprits, présenta un nouveau projet. La *conversion*, au lieu d'être obligatoire, devait être seulement facultative. Dans ces conditions, la mesure soulevant très-peu d'objections fut votée par les deux chambres. Le succès auprès du public ne répondit pas à l'attente du ministre. Les titres qui acceptèrent la *conversion* du 5 en 4 pour 100 représentaient moins de 31 millions de rente, bien qu'on eût pris l'engagement envers les acceptants de ne pas les mettre dans l'obligation d'être remboursés ou de subir une nouvelle réduction d'intérêts avant dix ans. Afin de préparer le pays à l'adoption postérieure de mesures de ce genre, on opéra sur les rôles des trois premières contributions directes une réduction de 6,230,157 fr., équivalente à celle qui avait été opérée par la *conversion* sur le service de la dette publique. D'un autre côté, cette même année 1825 voyait l'indemnité ajouter 1 milliard au capital de la dette publique et 30 millions au service de cette dette.

Sous la monarchie de Juillet, dès que la rente un instant précipitée au-dessus du pair y fut remontée, la question de la *conversion* renaquit. L'initiative en fut d'abord prise par la Chambre des députés en 1833, 1836, 1838 et 1840 ; mais, chaque fois, la *conversion*, mal secondée par le gouvernement, échoua devant la Chambre des pairs. Cette chambre, en 1845, ne fit pas meilleur accueil à la *conversion* lorsqu'elle se présenta avec l'initiative du pouvoir. Cette initiative, il est vrai, n'était ni très-spontanée ni très-sincère, et

ce n'est pas calomnier le gouvernement de Juillet que de rappeler que, de tous ses échecs parlementaires, il n'en est pas dont il se soit consolé plus facilement que de celui-là. Les longues, vives et nombreuses discussions auxquelles, sans aucun profit pour personne, donna lieu cette question du 5 pour 100, peuvent se résumer ainsi : selon les partisans de la *conversion*, la mesure était juste parce qu'elle offrait le seul moyen d'arriver à l'équilibre budgétaire ; aucune réduction ne pouvant être apportée dans les dépenses des grands départements de l'Etat, et aucune charge nouvelle ne pouvant être demandée aux contribuables, force était donc de sacrifier un peu les rentiers. Ce sacrifice, le passé l'avait largement compensé. On leur avait payé, pendant de longues années, 5 pour 100 sur des rentes émises en moyenne à 73 fr., c'est-à-dire un intérêt fort supérieur à l'intérêt légal. Enfin, même après la réduction de 1/2 ou de 1 pour 100, leur capital vaudrait encore plus de 100 fr., c'est-à-dire 25 pour 100 de plus que le taux moyen de l'émission. Dans ces conditions, les rentiers ne pouvaient raisonnablement refuser un sacrifice qui leur était demandé dans l'intérêt commun de tous les contribuables. Les adversaires de la *conversion* se divisaient en deux catégories : les uns contestaient à l'Etat le droit de rembourser sa dette, ce droit de remboursement étant, disaient-ils, contradictoire avec la création du fonds d'amortissement destiné à racheter cette dette lorsque son cours dépasse le pair ; les autres, tout en reconnaissant en principe le droit de l'Etat, déniaient qu'il y eût opportunité et même équité à user de ce droit. Pourquoi, disaient-ils, une seule catégorie de citoyens serait-elle obligée de faire les frais d'un défaut d'équilibre financier, qui n'est pas plus son fait que celui de n'importe quelle autre classe de citoyens ? La plus-value de la dette nationale sur son taux d'émission a beaucoup plus profité aux compagnies financières, auxquelles les emprunts furent adjugés, qu'aux rentiers qui ont reçu les titres de leurs mains. Pour quelques rentiers qui ont acquis leurs titres au taux d'émission, voire même au taux moyen de 73 fr., combien en est-il qui ont acquis aux environs du pair, et même au-dessus. Enfin le bénéfice qu'on croit réaliser par la réduction sera moins grand qu'on ne pense. Il n'y a pas que des simples particuliers qui possèdent de la rente, il y a aussi des établissements publics. Si les premiers peuvent s'accommoder de cette réduction de dépenses que, pour sa plus grande commodité, l'Etat entend leur imposer, il n'en sera pas de même pour les seconds. A ceux-ci le budget devra forcément venir en aide ; on défendra donc ainsi avec la main gauche ce qu'on aura fait avec la main droite. La cause des rentiers succomba toujours devant la Chambre des députés. Le corps électoral, assez peu au courant de tous les détails de la question, croyait que la *conversion* entraînerait une diminution considérable d'impôts, et, sous l'empire de cette idée, on le vit à toutes les élections générales obliger les candidats à se prononcer plus ou moins nettement sur cette question, dont il exagérât l'importance, même au point de vue qu'il s'en faisait. De là la raison d'être des majorités de la chambre élective. A la Chambre des pairs, où les rentiers trouvaient un asile inexpugnable, les grandes considérations financières, l'intérêt des petits rentiers tiraient moins de place dans les résolutions définitives de cette assemblée que, si l'on en juge par les débats, on serait tenté de le croire. Presque toutes les familles tenant à la pairie étaient engagées dans la rente, et parmi elles se trouvaient les grosses inscriptions. La réduction de l'intérêt eût dérangé la bien des combinaisons domestiques. Telle fut la vraie raison pour laquelle la *conversion*, qui obtenait les deux tiers des voix à la chambre élective, fut toujours repoussée aux cinq sixièmes des voix par la pairie.

Pendant toute la période qui s'écoula depuis la révolution de 1848 jusqu'à la fin de 1851, la rente ayant été constamment au-dessus du pair, il ne pût être question de *conversion*. En 1852, le pair ayant de nouveau été dépassé, le gouvernement usa de la faculté qui lui était donnée par la constitution de 1852 de régler provisoirement tous les intérêts politiques et financiers du pays sans le concours du Corps législatif, pour opérer par simple décret la *conversion* du 5 en 4 1/2 pour 100. En vertu du décret du 1^{er} mars 1852, tous les porteurs de rente 5 pour 100 furent mis dans l'alternative d'opter entre un remboursement au pair de 100 fr. ou une réduction de 1/2 pour 100 sur le service de leurs intérêts. En cas de non-réclamation dans un délai de dix jours, la réduction en 4 1/2 pour 100 était considérée comme acceptée. L'Etat s'engageait à ne point mettre pendant dix ans les porteurs du nouveau 4 1/2 pour 100 dans une alternative semblable, et à suspendre, quoi qu'il arrivât, l'exercice de son droit de remboursement. Sur un peu plus de 179 millions de rentes dont se composait alors le 5 pour 100, les réclamations de remboursement ne portèrent que sur 3,686,000 fr. de rente. L'opération fut cependant très-laborieuse. M. Fould n'avait pas voulu la faire, et c'était pour cela qu'il avait quitté le ministère, quand parurent les décrets du 22 janvier 1852 relatifs à la confiscation des biens des princes d'Orléans. Ces décrets n'étaient qu'un

prétexte ; la vraie cause fut cette réduction du 5 pour 100 décidée par le chef de l'Etat dès que le pair aurait été dépassé. Ce motif, ad simulé alors en raison des circonstances, a été mis en lumière en plein Sénat après la mort de M. Fould. Ce que M. Fould avait prévu arriva. La rente 5 pour 100, qui, la veille du décret de *conversion*, était à 107 fr., était sur le point de tomber au-dessus du pair ; l'opération allait manquer, lorsque MM. Pereire et plusieurs autres gros capitalistes vinrent au secours du ministre des finances, M. Bineau, en s'engageant à consacrer, pendant dix jours, en rachats à 102 fr., une ressource de 120 millions, qui était alors entre leurs mains pour la construction du chemin de fer de Lyon. Grâce à ce maintien factice de la rente, maintien avoué depuis dans le cours de plusieurs procès financiers célèbres, par le principal conseil judiciaire des frères Pereire, M. Crémieux, l'opération arriva à terme. Le service de la rente se trouvait réduit de 176 millions environ à 158 millions ; bénéfice apparent, 18 millions d'économie. L'intérêt que coûtèrent les 78 millions, montant des rentes dont le remboursement fut demandé, les surcroits d'allocations budgétaires qu'il faut faire aux établissements publics, tels que hôpitaux, hospices, bureaux de bienfaisance, écoles, collèges, dont la *conversion* réduisait le revenu, amoindrirent de beaucoup le bénéfice de cette opération, qui ne fut en somme que de 6 millions.

La dernière *conversion* française, celle du 4 1/2 en 3 pour 100, date du 12 février 1862. M. Fould, qui l'inventa, y a attaché son nom. La dette flottante avait pris des proportions telles, que sa réduction était devenue nécessaire ; cependant on ne voulait pas rouvrir le grand-livre ; mais, comme il fallait qu'un intérêt quelconque fût les frais de la situation, les porteurs de rente 4 1/2 pour 100 furent pris comme objectif. L'année 1862 voyait expirer ce délai dans lequel le gouvernement, en 1852, s'était engagé à ne proposer ni *conversion* ni remboursement forcé. Les porteurs de rente 4 1/2 pour 100, obligés ou désireux à un titre quelconque de rester sur le grand-livre, avaient, il est vrai, un moyen d'échapper à cette alternative lorsque le gouvernement serait en état de la poser. Ils n'avaient qu'à transformer eux-mêmes leur rente 4 1/2 pour 100 en rente 3 pour 100. Le 4 1/2 pour 100 était alors coté 99 fr. et le 3 pour 100 106 fr. Le rentier, en réalisant sa rente 4 1/2 pour 100, devait, pour avoir le même revenu en 3 pour 100, ajouter 7 fr. et supporter, en outre, une perte d'au moins 1 fr., par suite de la différence entre les époques de jouissance des deux fonds. Aux rentiers qui se trouvaient dans cette situation, l'Etat offrait de faire lui-même la *conversion*, moyennant une soule un peu inférieure à la somme qu'il aurait fallu déboursier pour faire soi-même l'opération à la Bourse. Ladite soule, fixée à 4 fr. 50, était échelonnée en six paiements, concordant avec les époques du service des intérêts de la rente, soit sur une période de dix-huit mois. En échange de cette soule, l'Etat faisait abandon de ses droits de remboursement et de réduction d'intérêts à l'avenir. La question de savoir si, au moment où l'Etat faisait cette proposition, il était bien en mesure de courir les chances de nombreuses demandes de remboursement, se présente à l'esprit de très-peu de gens. La tribune y fit à peine allusion, et quant à la presse, alors soumise au régime des avertissements, elle ne la souleva même pas. L'opération était présentée par M. Fould comme devant être tout aussi avantageuse pour les rentiers que pour l'Etat. Les avantages de l'Etat étaient immédiats. Il s'attendait à trouver dans cette mesure une ressource pouvant s'élever à 180 millions. Les avantages des rentiers étaient d'un ordre différent. L'avenir seul pouvait les réaliser. « L'unification de la dette, disait M. Fould, compenserait bien vite le sacrifice occasionné par la soule, en donnant une prompte plus-value au 3 pour 100. » L'existence du 4 1/2 pour 100 était la principale cause de la stagnation du 3 pour 100. Que l'unification devienne un fait, et l'on verra, disait-on, le 3 pour 100 reconquérir les cours de 75 fr., voire même de 80 fr. Hommes d'Etat, financiers, tous avaient alors la même opinion, les mêmes espérances, ou tout au moins les affichaient. « Depuis longtemps, disait M. Fould dans son rapport du 20 janvier 1862, les hommes versés dans les finances regrettaient que l'Etat mette lui-même une entrave au mouvement ascensionnel des fonds publics, en entretenant la rivalité des deux fonds qui constituent la dette nationale et dont l'un se trouve limité dans son essor par la crainte d'un remboursement. » De son côté, M. de Persigny, alors ministre de l'intérieur, écrivait aux préfets : « Je désire que vous appeliez l'attention des maires sur les avantages de la mesure qui est offerte aux rentiers et qui a été dictée par un sentiment de sollicitude pour leur situation. » Une très-grande autorité industrielle et financière, M. Bartodony, président du conseil d'administration du chemin de fer d'Orléans, consulté par les actionnaires, leur disait, dans une lettre rendue publique : « Je trouve que cette *conversion* fait aux rentiers qui veulent rester rentiers un véritable pont d'or, et que bien mal avisés sont ceux qui n'en profitent pas. » Il y avait assurément dans tous ces raisonnements beaucoup de bonne foi. Sans les

49

7

expéditions lointaines, sans les événements politiques qui sont venus peser sur les finances, et ont rendu nécessaires de nouvelles additions au grand-livre, toutes ces espérances se seraient probablement réalisées; mais, depuis six ans que cette conversion a eu lieu, le 3 pour 100, qui, avant l'opération, se cotait aux environs de 71 fr., s'est tout à fait constamment au-dessous de ce cours. Le cours de 73 fr., atteint en octobre 1862, se maintint à peine pendant quelques jours; ce même mois vit le cours de 70 fr. 70, et, à la fin de décembre, on cotait 69 fr. 60. Le cours de 73 fr., dit l'*Aimanach de la Bourse* de 1864, était dû à une hausse purement factice; des spéculateurs trop connus, dont toute la tactique consistait à prendre une place à revers dans un moment où elle est fortement engagée à la baisse et à forcer les vendeurs à se racheter quand même, furent les auteurs de ce violent mouvement de hausse. Voici, du reste, quels ont été depuis six ans les plus hauts cours du 3 pour 100 : 1862, 73 fr. 05; 1863, 70 fr. 70; 1864, 67 fr. 70; 1865, 69 fr. 60; 1866, 70 fr. 60; 1867, 70 fr. 75. Pendant les mêmes années, les plus bas cours ont été de 67 fr. 85 en 1862, de 66 fr. 10 en 1863, de 64 fr. 45 en 1864, de 66 fr. 50 en 1865, de 62 fr. 20 en 1866, et de 65 fr. 25 en 1867. Les avantages que l'opération procura à l'Etat furent d'encaisser 157 millions, c'est-à-dire environ 23 millions de moins qu'on n'avait d'abord espéré, et de pouvoir se dispenser de recourir immédiatement à un emprunt. Deux ans plus tard, au commencement de 1864, les ressources de la conversion étant absorbées, il fallut bien en arriver là. Et, en 1868, il a été nécessaire d'y recourir de nouveau. Ces mesures, et les événements qu'elles provoquent et les imposent, ajoutent indéfiniment la réalisation des espérances dont on avait bercé les rentiers. Des les premiers jours de la session de 1864, M. Thiers s'est cru obligé d'apprécier sévèrement cette opération. « Quand on veut, a-t-il dit, ramener l'intérêt à un taux qui n'est pas le taux vrai, c'est non-seulement une rigueur pour les rentiers, mais c'est bientôt un dommage pour l'Etat, car on est entraîné à faire des promesses qu'on ne peut tenir. » Au moment où nous écrivons (premier semestre de 1868), ces paroles sont encore tout aussi vraies qu'il y a quatre ans, tant les compensations promises aux rentiers pour le sacrifice de 157 millions qu'ils se sont bénévolement imposés sont encore irréalisables. La loi du 12 février 1862, qui valida la conversion, s'appliquait également aux obligations trentenaires créées en 1861, et au fonds 4 pour 100. La soulté à payer pour ce dernier fonds fut fixée à 1 fr. 20; quant aux obligations trentenaires, elles n'eurent à sacrifier que leur prime d'amortissement en vingt-sept ans. Grâce au concours très-énergique que le ministre des finances trouva dans les divers services administratifs, plus de 132 millions de rente 4 1/2 pour 100 sur 173 millions, 1,632,000 fr. de rente 4 pour 100 sur 2,100,000 fr., et 604,000 obligations trentenaires sur 671,000, acceptèrent la conversion. Il ne resta en dehors que 40,241,185 fr. de rente 4 1/2 pour 100, 456,336 fr. de rente 4 pour 100, et 71,000 obligations trentenaires. A la suite de ce succès, M. Fould terminait ainsi le rapport adressé, le 9 mars 1862, à l'empereur : « J'attends que les comptes définitifs de la conversion soient épurés pour me livrer à l'étude des mesures que j'aurai ultérieurement à faire connaître à l'empereur, dans le but de faire disparaître définitivement du grand-livre de notre dette nationale les rentes 4 1/2 et 4 pour 100, dont l'existence n'est plus aujourd'hui qu'une exception plus apparente que réelle à l'unité de nos fonds publics. » Depuis six ans, ces mesures sont toujours à l'étude, si tant est qu'on les y ait mises. Les rentiers qui ont été assez bien avisés pour refuser cette conversion, à laquelle ils n'étaient nullement forcés, ont touché tranquillement l'intégralité de leurs revenus. L'alternative d'une conversion obligatoire ou d'un remboursement au pair, dont on leur parlait dans l'exposé des motifs du projet de conversion, ne leur a pas été présentée, et n'a pu l'être. Le seul avantage obtenu par les rentiers qui acceptèrent la conversion a été qu'on a substitué le paiement des intérêts par trimestre au paiement semestriel. Depuis 1862, les intérêts du 3 pour 100 sont payés au 1er avril, au 1er juillet, au 1er octobre et au 1er janvier de chaque année. Ces termes, qui sont conformes aux usages généralement adoptés aujourd'hui dans les affaires, remplacent avec avantage les échéances du 22 mars et du 22 septembre, qui procédaient du calendrier républicain et correspondaient, à l'époque où elles furent choisies, au 1er germinal et au 1er vendémiaire. Au point de vue des intérêts de l'Etat, des autorités financières, nombreuses et considérables, M. Thiers, entre autres, ont soutenu qu'il eût mieux valu se réserver la faculté qu'on avait d'opérer sur le 4 1/2 pour 100 trois conversions successives, qui eussent produit chacune une réduction de 18 millions d'intérêts, que d'abandonner cette faculté moyennant la réalisation immédiate de 157 millions.

— *Conversions étrangères.* Dans ces dernières années, plusieurs grands Etats ont eu recours au procédé de conversion, soit pour réduire le taux de l'intérêt, soit pour unifier leur dette publique, soit pour se procurer de nouvelles ressources sans faire en apparence

un nouvel emprunt. C'est dans ces conditions que, en 1865, le gouvernement ottoman a converti les consolidés intérieurs. Au moment de la conversion, ce fonds s'élevait à environ 484 millions de francs (22 millions de livres turques) sur lesquels on servait un intérêt de 6 pour 100. Les titres dont il se composait étaient remboursables en dix-huit ans et en vingt et un ans, par tirages semestriels. En 1865, le gouvernement de Fuad-Pacha convertit ce fonds en offrant aux porteurs de leur donner, en échange de leurs titres, de nouveaux titres à 5 pour 100, représentant 27 millions de livres turques, environ 594 millions de francs. L'élévation du capital ne changeait rien au montant des intérêts à servir; mais, au lieu d'être remboursables par tirages semestriels, les nouveaux titres étaient seulement rachetables par voie d'amortissement lorsqu'ils auraient dépassé le pair. L'avantage de cette conversion pour le trésor ottoman consistait dans la faculté que se réservait le gouvernement de porter le capital des nouveaux consolidés de 22 millions à 33 millions, voire même à 40 millions de livres turques. Un fonds d'amortissement a été créé pour racheter cette dette; mais il est douteux qu'avec la condition de ne pouvoir racheter qu'au pair on puisse de longtemps en faire usage, et, afin que ce fonds ne reste pas sans emploi, le gouvernement s'est encore réservé la faculté de l'emprunter, sauf à le rembourser par mandats payables à trois, six et même douze mois de date. Ces mesures ont pu mettre des ressources nouvelles entre les mains du gouvernement ottoman, mais elles n'ont pas assurément augmenté son crédit. Avant la conversion, le 6 pour 100 turc se cotait entre 45 et 60 fr.; aujourd'hui le 5 pour 100 flotte entre 30 et 35 fr. Le nouveau fonds présente un avantage que n'avait pas l'ancien. Le service de ces intérêts, au lieu de se faire à Constantinople, se fait aussi à l'étranger par l'intermédiaire des correspondants de la Banque ottomane.

Les Etats-Unis, depuis la fin de leur guerre civile, recourent également à ce procédé pour éteindre leur dette flottante. En vertu de plusieurs actes du congrès, le secrétaire du trésor est autorisé à rembourser les divers titres de la dette flottante, au fur et à mesure de leur échéance, en bons de 5 fr. 20. On appelle ainsi les titres de la dette dont le remboursement est facultatif dans la cinquième année de leur émission et obligatoire dans la vingtième. L'acceptation de ces bons est facultative de la part du créancier; mais comme, depuis cinq ans, le service des intérêts en or a toujours été régulier, ces bons trouvent facilement preneurs. Emis entre 55 et 60 fr. en 1862, au fort de la guerre civile, ils sont aujourd'hui au-dessus de 80 fr.; leurs cours à Francfort et à Paris s'élevèrent jusqu'à 80 fr.

L'Espagne, dont le crédit public s'est un peu relevé pendant ces dernières années, a voulu, en 1867, profiter de la circonstance pour convertir, dans les conditions les plus favorables possible, le capital des diverses dettes contractées aux jours de grande détresse et sur lesquelles elle ne payait, depuis de longues années, que peu ou point d'intérêts. La loi du 12 juin 1867, par laquelle M. Barganallona a attaché son nom, autorisa le gouvernement à convertir en dette consolidée 3 pour 100 extérieure les trois dettes amortissables, dites *dette différée*, *passive extérieure 2^e classe* et *passive intérieure 2^e classe*, aux conditions suivantes : les porteurs de ces diverses dettes devaient accepter une réduction sur la valeur nominale des titres présentés à la conversion, de plus payer une assez forte soulté avant la délivrance de leurs nouveaux titres. Ainsi les titres de la dette différée étaient admis à raison de 48 pour 100 de leur valeur nominale; ceux de la passive extérieure à raison de 32 pour 100, et ceux de la passive intérieure à raison de 25 pour 100. Les soultés à payer étaient fixées à 32 piastres par 200 piastres pour les porteurs de dette différée, à 28 piastres par 150 piastres pour les porteurs de passive extérieure, et à 25 piastres de passive intérieure pour les porteurs de passive intérieure. La mesure rencontra bien de l'opposition à l'étranger, surtout en France; accepter ces propositions, ce serait, disait-on, échanger de mauvais papier et de bon argent contre un autre mauvais papier; cependant la mesure fut en somme acceptée, et le gouvernement espagnol a trouvé dans les soultés qui lui ont été payées une ressource de plus de 80 millions de francs.

Conversion (UNE), roman par le comte Raousset-Boulbon. L'auteur de cette nouvelle n'est connu qu'en qualité d'aventurier hardi et malheureux; aussi nombre de lecteurs seront-ils étonnés d'apprendre qu'il a écrit des romans. On s'attend au moins de sa part à un roman de cape et d'épée; mais rien n'est plus opposé à ce genre qu'une *Conversion*. C'est une étude de mœurs, une touchante histoire dont tout le charme consiste dans la vérité des détails et l'élégante simplicité du style. Le jeune marquis de Langeais, après avoir gaspillé sa fortune dans une dispendieuse oisiveté, songe à la rétablir par un mariage avec une de ses cousines, Berthe de Langeais. Reçu à titre de futur dans le château, il trouve en Berthe une femme hors ligne, qui allie les sentiments, la fierté et le

courage d'une matrone romaine à un amour fanatique pour la royauté. Drapée dans sa dignité, Berthe s'éprend néanmoins peu à peu de son cousin; mais cette affection aussi calme que profonde inspire au marquis plus d'admiration que d'amour. Il se sent, au contraire, emporté avec une fougue qu'il ne peut maîtriser vers une autre de ses cousines, Claire, qui habite également le château. Claire est le vivant contraste de Berthe; si cette dernière commande les hommages respectueux, Claire, naïve enfant, semble appeler les baisers de l'amour par ses charmes, d'autant plus dangereux qu'elle en ignore le pouvoir. Le marquis en devient éperdument amoureux, et, lorsqu'il voit peu à peu ce jeune cœur s'animer pour lui, il n'écoute plus rien, l'amour parle plus haut que l'intérêt. Claire est pauvre, qu'importe? le bonheur est là, et il la demande en mariage. Mais chacun sait que Berthe l'aime également, et le père de Claire exige le départ du marquis. En son absence Claire déperit; Berthe s'en aperçoit et, avec une résignation héroïque, se sacrifie au bonheur de Claire. Refoulant ses sentiments dans son cœur, elle préside elle-même au mariage de sa cousine, qu'elle force même à accepter une partie de sa fortune. Ce qu'elle souffre, la généreuse fille seule le sait, seule elle sent ce qu'il lui faut de courage pour survivre à la ruine de ses affections et de ses espérances. Tel est le fond de cette étude morale si simple et si touchante. Les caractères sont tracés de main de maître; celui de Berthe est une des plus originales créations du roman moderne, et le lecteur, en fermant le volume, oublie Claire, cette fleur qui s'étiolait et que l'amour va faire épanouir, pour songer aux souffrances secrètes de cette héroïque Berthe de Langeais, digne descendante des preux de l'ancien temps. L'auteur a dessiné ses traits avec amour, et semble avoir voulu faire passer en elle son propre cœur enthousiaste et chevaleresque. Ajoutez un style simple, élégant et ferme, et ceux qui ont connu le comte Raousset-Boulbon diront que jamais peut-être n'a été mieux justifié le mot de Buffon : « Le style, c'est l'homme même. »

Conversion de saint Paul (LA), tableau de Louis Carrache, à la pinacothèque de Bologne. La scène se passe sous les murs de Damas : Paul, occupé à poursuivre les chrétiens, est tout à coup renversé de son cheval; étonné, il lève les yeux vers le ciel, d'où jaillit jusqu'à lui une lumière éblouissante; il semble écouter la voix du Seigneur qui lui crie : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Derrière lui, un soldat se cache les yeux pour ne pas voir l'éclat fulgurant des rayons célestes. D'autres soldats s'agitent confusément; l'un d'eux, portant la main à la garde de son épée, fait mine de vouloir se défendre. Au fond s'élèvent les fortifications de Damas. On loue dans ce tableau l'expression sincère des physionomies, l'élégance du dessin, la chaleur du clair-obscur; malheureusement la peinture a un peu poussé au noir. Cette belle composition décorait autrefois la chapelle Zambeccari, dans l'église Saint-François de Bologne.

Conversion de saint Paul (LA), tableau de Murillo, au musée de Madrid. Le persécuteur des chrétiens, renversé de son cheval, tend les bras vers le ciel où apparaît, dans une vive lumière, le Christ tenant d'une main la croix et étendant l'autre main comme on fait en parlant. Paul, frappé de cécité, ne voit pas le dieu qui lui parle; mais, à son attitude, on devine qu'il l'écoute. Un de ses soldats essaye de le relever; les autres fuient épouvantés. Dans le fond, un cavalier porte un étendard rouge. Ce tableau a 2 m. environ de largeur sur 1 m. 1/2 de hauteur.

Le sujet de la *Conversion de Paul* ou de *saint Paul* a été souvent traité par les artistes. L'église Sainte-Marie-du-Peuple, à Rome, possède une composition du Caravage, que M. de Toulgoët, dans son ouvrage les *Musées de Rome*, dit être une œuvre d'une exécution énergique, d'une grande tournure, et tout à fait exempte de cette vulgarité si souvent reprochée à l'auteur. Nous citerons encore les tableaux de Palma le Jeune (musée de Madrid), du Garofalo (galerie Borghèse), du Moretto (église Sainte-Marie, près de Saint-Celse, à Milan), de L. Giordano (à l'Escurial), de J. Bassan (musée de Dresde), de Jules Romain (collection Dumont, en Angleterre), de Rubens (musée de Munich), d'Ant. Mirou (au Belvédère, à Vienne), d'Aniaux (cathédrale de Liège), etc. Hans Baldung Grün et Heemskerck ont gravé l'un et l'autre une *Conversion de saint Paul*, de leur composition.

CONVERSIONNER v. a. ou tr. (kon-vér-sion-ne — rad. *conversion*). Opérer la conversion de : *Jamais prêtre n'a entrepris de me conversionner.* (Froudh.)

CONVERSIONNISTE s. m. (kon-vér-sion-ni-ste — rad. *conversion*). Politiq. Partisan de la conversion des rentes : *Les conversionnistes et les non-conversionnistes.*

CONVERSO s. m. (kon-vér-so — mot portugais). Mar. Partie du tillac où l'on se réunit habituellement pour faire la conversation.

CONVERTENTE adj. (kon-vér-tan-te — du lat. *convertens*, retournant). Logiq. Se dit d'une proposition qui a été changée en une

autre par conversion : *Proposition convertente.* De toute proposition universelle, comme celle-ci : Tout homme est un animal, on peut tirer une proposition convertente particulière, comme celle-ci : Certains animaux sont des hommes.

— Substantif. Proposition convertente : *Une proposition particulière ne peut avoir une convertente générale.*

CONVERTI, IE (kon-vér-ti) part. passé du v. Convertir. Changé, transformé, qui a pris une autre forme, une autre nature : *Les aliments sont convertis en chyle, en sang, en bile. L'eau est convertie en vapeur par le feu. Cette grande salle a été convertie en petits logements. Son amour est converti en haine.*

Carthage est convertie en un désert stérile.

M.-J. CHÉNIER.

— Ramené à la vraie religion, à la religion qui passe pour être la vraie : *Des peuples convertis au christianisme. Les gentils furent convertis par les apôtres.* || Ramené à la foi religieuse, à la pratique des devoirs religieux : *Un athée converti. Un pécheur converti.*

— Fam. Ramené à d'autres ou à de meilleurs sentiments, à une meilleure conduite : *Je suis tout converti à votre opinion. Qu'il est heureux que ce mauvais sujet soit enfin converti ! Les républicains convertis sont de détestables royalistes. Monsieur, que j'ai de joie de vous voir converti !* (Mol.)

— Substantif. Personne convertie : *Les convertis. Un nouveau converti. Une nouvelle convertie.* En politique comme en religion, les nouveaux convertis ont quelquefois une ferveur indiscrette, et veulent un peu trop prouver leur changement. (De Bonald.)

— Fam. *Prêcher un converti, à un converti*, Chercher à convaincre quelqu'un qui est déjà convaincu : *Je vous assure, monseigneur, que vous prêchez à un converti.* (Volt.)

On dit que dans ses chants ton génie exalté Prêche à des convertis l'antique liberté.

LAMARTINE.

— Hist. relig. Nom que l'on donnait, dans le xvie et le xviii^e siècle, à des mendiants qui faisaient métier de changer de religion, et qui savaient tirer de grosses aumônes des âmes dévotes. || *Nouveaux convertis*. Nom qui fut donné, après la révocation de l'édit de Nantes, aux protestants qui abjurèrent pour embrasser le catholicisme.

— Bourse. Joueur qui s'est converti, qui a fait une conversion : *Ce converti peu sage arrive souvent en liquidation n'ayant que des pertes à liquider et faites tant à la hausse qu'à la baisse.*

CONVERTIBILITÉ s. f. (kon-vér-ti-bi-li-té — lat. *convertibilitas*; de *convertibilis*, convertible). Qualité de ce qui est convertible; propriété des choses qui peuvent être converties, changées en d'autres : *La convertibilité des valeurs en espèces est la vraie base du crédit.*

CONVERTIBLE adj. (kon-vér-ti-ble — lat. *convertibilis*; de *convertere*, convertir). Qui peut être converti, changé, transformé : *Des obligations convertibles en rentes. On a cru longtemps que certains métaux étaient convertibles en or.*

— Logiq. *Proposition convertible*, Proposition que l'on peut convertir sans qu'elle cesse d'être vraie, c'est-à-dire qui reste vraie lorsque du sujet on fait l'attribut et de l'attribut le sujet : *Tout homme est un animal, mais comme tous les animaux ne sont pas des hommes, cette proposition n'est pas convertible.*

— Antonyme. Inconvertible.

CONVERTIBLEMENT adv. (kon-vér-ti-ble-man — rad. *convertible*). Logiq. D'une manière convertible.

CONVERTIR v. a. ou tr. (kon-vér-tir — du lat. *convertere*; de *cum*, avec, et *vertere*, tourner). Changer, transformer, transformer : *Les alchimistes prétendaient convertir les métaux en or. Aux noces de Cana, Jésus-Christ convertit l'eau en vin. Dans le mystère de l'Eucharistie, on convertit le pain et le vin au corps et au sang de Jésus-Christ.* || Echanger, remplacer : *Convertir des pierres en vaiselle d'argent. Convertir une peine corporelle en peine pécuniaire. Convertir une obligation en contrat de rente. Le temps même convertit le fait en droit.* (Chateaub.)

... Le rustre, en paix chez soi,

Vous fait argent de tout, convertit en monnaie Ses chapons, sa poulaille; il en a même au croc; Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq, Je suis au comble de la joie.

LA FONTAINE.

— Fig. Métamorphoser, changer le caractère de : *La vertu convertit tout en bien, et le vice tout en mal.* (Bail.) *L'esprit de parti convertit les juges en bourreaux.* (Boiste.) *Mme Hécamier était véritablement magicienne à convertir insensiblement l'amour en amitié.* (Ste-Beuve.)

Mais le Seigneur se lève, il parle, et sa menace Convertit votre audace En un morne sommeil.

J.-B. ROUSSEAU.

— Particulier. Faire changer de religion, ramener à la vraie religion ou à celle que l'on suppose telle : *Convertir les patens, les idolâtres. Convertir quelqu'un au christianisme. Convertir les hérétiques. Quelqu'un disait*

d'un grand saint qu'il AVAIT CONVERTI dix mille âmes dans une île déserte. (Récitations grammaticales.) Douze pêcheurs entreprennent de convertir le monde entier. (Boss.) Un seul coup de tonnerre convertit bien des âmes. (A. d'Houdetot.) L'Église n'a su CONVERTIR ni le musulman ni l'idolâtre, et elle a persécuté le juif avec une implacable cruauté. (Guérout.)

Convertissez le sauvage idolâtre;

Frère de mourir, il retourne à ses dieux.

Soit maudite à jamais l'effreuse politique
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,
Qui veut, le fer en main, convertir les mortels.

VOLTAIRE.

« Ramener à une autre opinion, faire changer d'avis ou de parti : La vraie force du gouvernement despotique consiste à pouvoir acheter ceux qu'il ne peut CONVERTIR. Pour CONVERTIR quelqu'un à son opinion, il n'est guère d'autre moyen que de paraître adopter la sienne.

— Absol. Opérer des conversions : La manie de CONVERTIR est absurde, quand elle n'est pas dangereuse. (Pictet.) Le seul moyen de CONVERTIR est de persuader. (Turgot.) Il est plus facile de convertir que de CONVERTIR. (P. Ventura.) CONVERTIR, c'est donner à la conscience purifiée le gouvernement des passions. (Ozanam.) On règne par la vengeance, on CONVERTIT par le pardon. (De Cusine.)

Le glaive a fait son temps;

On ne convertit plus par la force brutale.

LACHAMBEAUDIE.

— Fin. Changer le taux de : CONVERTIR le 3 pour 100 en 4 et 1/2.

Se convertir v. pron. Être changé; transformé : Les aliments se CONVERTISSENT en chyle dans notre estomac. Le vin qui était au fond de ce tonneau s'est CONVERTI en vinaigre. Le secret des princes est un trésor qui se CONVERTIT quelquefois en charbon ardent. Les matières végétales se CONVERTISSENT en charbon de terre. (Buff.) Les croyances réfléchies et scientifiques peuvent se CONVERTIR en foi. (Guizot.) La foi et la passion se sont CONVERTIES en nous et sont devenues des faits et des notions. (C. Dollfus.) Toute substance est assimilable lorsqu'elle peut se CONVERTIR en parties substantielles du sang. (L. Cruevilhier.)

Tout ce qu'il a touché se convertit en or.

BOILEAU.

— Entrer dans la vraie religion ou dans celle qui est réputée la vraie; revenir à la foi religieuse, à la pratique des devoirs religieux : Les païens se CONVERTIRENT. Ces peuples se sont CONVERTIS à la foi. Ce pêcheur s'est CONVERTI. N'attendez pas pour vous CONVERTIR qu'il vous fasse crier aux oreilles et vous extorquer par force un oui ou un non. (Boss.)

Qui diffère à se convertir

Voit souvent que la mort prévient son repentir.

FERRAULT.

Pendant une aimable jeunesse

On n'est bon qu'à se divertir.

Et quand le bel âge nous laisse,

On n'est bon qu'à se convertir.

Mme de LA SABLÈRE.

« Changer d'avis, de sentiment, de parti : Il ne faut jamais que la nouveauté d'une conviction paraisse intéressée, et que les gens qui se CONVERTISSENT ressemblent à des gens qui se retournent. (Ch. de Rémusat.)

— Logiq. Être la converse l'une de l'autre : Ces deux propositions se CONVERTISSENT.

— Bourse. Faire une conversion, spéculer à la hausse après avoir spéculé à la baisse, ou vice versa.

— Antonyme. Pervertir.

CONVERTISSABLE adj. (kon-vér-ti-sa-ble — rad. convertir). Qui peut être converti, transformé : Tous les silicates sont CONVERTISSABLES en verre.

— Qui peut être ramené à la vraie religion ou à la pratique des devoirs religieux : Les musulmans ne sont pas CONVERTISSABLES. Un menteur invétéré n'est plus CONVERTISSABLE.

— Antonyme. Inconvertissable.

CONVERTISSANT (kon-vér-ti-san) part. prés. du v. Convertir : Des missionnaires CONVERTISSANT les sauvages.

CONVERTISSANT, ANTE adj. (kon-ver-ti-san, ante — rad. convertir). Qui convertit, qui est de nature à convertir : La grâce CONVERTISSANTE. (Boss.) Alarmés de la ferveur CONVERTISSANTE de Sigismond, les Suédois lui imputèrent des projets menaçants pour leur croyance. (Mérimée.)

CONVERTISSEMENT s. m. (kon-vér-ti-se-man — rad. convertir). Action de convertir, de changer, de transformer : Le CONVERTISSEMENT des espèces de monnaie. Le CONVERTISSEMENT des valeurs en espèces. Demander le CONVERTISSEMENT d'une obligation en contrat de constitution. « On dit plus ordinairement conversion, excepté pour les valeurs que l'on convertit en espèces et les obligations que l'on convertit en contrat de constitution.

CONVERTISSEUR s. m. (kon-vér-ti-seur — rad. convertir). Celui qui convertit les infidèles, les hérétiques ou les pêcheurs : Le père Labat était un des plus effrontés CONVERTISSEURS que nous eussions. (Volt.) Les CONVERTISSEURS ambitieux abusent de la faiblesse des hommes pour les tyranniser. (La reine Chris-

tine.) Je regarderai celui qui me rendra dévot comme le plus signalé CONVERTISSEUR de ce siècle. (Mirab.) Les dragons, lors de la révo-cation de l'édit de Nantes, étaient de rudes CONVERTISSEURS. (Noël.) La queue du reptile, où les proies s'engloutissent vivantes, est le cloître inviolable où les CONVERTISSEURS patentes entrent vives les jeunes vestales. (Tous-senel.) « Ne se dit guère que dans un sens ironique.

— Fig. Moyen de conversion : En religion, comme en politique, le sabre est un mauvais CONVERTISSEUR. (Boiste.)

— Comm. Celui qui se charge des conver-tissements en matière d'affaires ou de mon-naies.

— Antonyme. Pervertisseur.

CONVERTOIRE s. m. (kon-vér-toi-re). Cou-verture. « Vieux mot.

CONVERTOR s. m. (kon-vér-tor — du lat. convertere, changer). Mécanic. Organe qui transforme en mouvement circulaire continu deux mouvements parallèles rectilignes alter-natifs.

CONVEXE adj. (kon-vè-kse — lat. convexus, même sens). Bombé, courbé en dehors : Verre, lentille CONVEXE. Miroir CONVEXE. La surface de la terre est CONVEXE. Le fils d'un artisan, dans la Zélande, assemble en se jouant deux verres CONVEXES dans un tube; les limites de nos sens sont reculées, et, dans l'Italie, les yeux de Galilée ont découvert un nouveau ciel. (Turgot.) La tête de la baleine est CONVEXE par-dessus. (Lacép.)

— Moll. Sigarète convexe, Espèce de co-quille du genre sigarète.

— Antonymes. Concave, creux.

CONVEXIROSTRE adj. (kon-vè-ksi-ro-stre — du lat. convexus, convexe; rostrum, bec). Ornith. Qui a le bec convexe.

CONVEXITÉ s. f. (kon-vè-ksi-té — lat. convexitas; de convexus, convexe). Qualité de ce qui est convexe; saillie convexe, surface bombée : La CONVEXITÉ d'un globe, d'un verre, d'un miroir. L'ait de la baleine est placé sur une espèce de petite CONVEXITÉ.

— Encycl. Mathém. Le sens de la convexité d'une courbe est l'opposé du sens de la con-cavité (v. ce mot). La convexité d'une courbe est donc tournée du côté des y positifs ou du côté des y négatifs, suivant que $\frac{d^2y}{dx^2}$ est négatif ou positif.

CONVEXO - CONCAVE adj. (kon-vè-kso-kon-ka-ve). Qui est convexe d'un côté et con-cave de l'autre, la surface convexe étant plus bombée, c'est-à-dire ayant un rayon plus court que la surface concave : Les verres pé-riscopiques sont convexo-concaves ou divergents pour les myopes, convexo-concaves ou conver-gents pour les presbytes.

CONVEXO - CONVEXE adj. (kon-vè-kso-kon-vè-kse). Qui est convexe des deux côtés : Les anciens verres CONVEXO-CONVEXES, pour presbytes, sont avantageusement remplacés par des verres périscopiques convexo-concaves.

CONVEXULE adj. (kon-vè-ksu-le — dimin. du lat. convexus, convexe). Légèrement con-vexe. « Peu usité.

CONVI s. m. (kon-vi — du préf. con, et de vie. Etym. douteuse, mais rendue probable par cette circonstance que l'italien *convitare* et le provençal *convidar*, convier, ont été for-més d'une façon tout à fait analogue, de *con*, avec, et *vita* ou *vida*, vie). Invitation. « Foule, concours, assemblée. « Festin. « Vieux mot.

CONVICE s. m. (kon-vi-se — lat. *convicium*, même sens). Injure, outrage. « Vieux mot.

CONVICIT s. m. (kon-vikt — mot angl., formé du lat. *convictus*, convaincu). Nom que les Anglais donnent aux criminels condam-nés : Les convicts déportés dans l'Australie.

Convicts (LES DEUX), roman allemand, par Fr. Gerstœcker (1856; traduit en français en 1858). La scène de ce roman se passe en Australie, dans cet autre nouveau monde conquis à la civilisation par les criminels et par les colons que l'Angleterre lui expédie. On sait que les convicts sont des transportés placés à peu près sous le même régime que les forçats de Cayenne; toutefois, la législa-tion anglaise est plus clémente que la loi pé-nale française, et c'est même grâce à des libérations fréquentes de condamnés transfor-més en pionniers, en cultivateurs et en ber-gers, que la Nouvelle-Hollande est devenue une colonie prospère. Aujourd'hui, la situa-tion respective des diverses catégories de la population n'est plus la même qu'autrefois. Les anciens convicts ont fait souche d'hon-nêtes gens; les nouveaux transportés sont en train de les imiter, sous la surveillance de la police armée, par la propriété et par le tra-vail; des colons et des artisans, purs de tout antécédent judiciaire, forment la masse saine de la population rurale. Les uns et les autres ont à se tenir en garde contre les attaques et les rapines des naturels, toujours affamés. C'est cette situation morale que l'auteur alle-mand a voulu définir et décrire. L'intrigue du roman, si l'on fait abstraction d'une autre donnée accessoire, est très-simple. M. Powel, riche colon, fait valoir une ferme avec l'aide de sa famille; il a deux garçons et deux filles aussi jolies que leurs frères sont bons et hon-nêtes. Le fermier est souvent en guerre avec

les indigènes, qui lui enlèvent ses moutons. Ces maraudeurs osent même, un certain jour, lever la main sur sa fille Sarah, laquelle est sauvée par un ami de la maison. Ce jeune homme, Mac-Donald, aime la fille du proprié-taire, et la belle obligée répond à la tendresse de ses sentiments. Un autre jour que les indi-gènes ont encore volé des moutons, on voit arriver à la ferme une troupe de nègres commandés par un Européen appelé Walker : c'est la police du pays qui cherche sans cesse à découvrir les criminels, en rupture de ban ou en récidive, réfugiés parmi leurs anciens compagnons. Walker, qui est un homme jeune, intelligent et distingué, demande la main de Sarah; celle-ci n'admet pas sa re-quête, car elle aime Mac-Donald, dont elle ne connaît ni la naissance ni les antécédents, mais qui s'est toujours montré bon et géné-reux envers elle et sa famille. Grâce à un en-chânement de circonstances qu'il serait su-perflu de faire connaître, Walker reconnaît en la personne de Mac-Donald un criminel nommé Jack London, qu'il recherchait depuis longtemps. Sarah est désespérée, ainsi que son père; ils ne peuvent croire à un fait si monstrueux. Cependant Walker met les me-noties à Mac-Donald, fait attacher le prison-nier sur un cheval, et l'emmène. En route, un homme dévoué au convict lui rend la li-berté, après avoir presque assommé d'un coup de pierre le chef de la police noire, qui tombe évanoui. Quand il reprend ses sens, Mac-Donald est à l'abri de sa poursuite. Walker finit par découvrir Mac-Donald, qui s'était réfugié aux environs d'Adélaïde. Cédant aux instigations de Jack le Rouge, scélérat de la pire espèce, un détenu l'a dénoncé pour obte-nir la prime allouée en pareil cas; le malheu-reux, adonné déjà à cette ivrognerie impla-cable qui sévit sur la race anglo-saxonne, fait sa déposition, dans un état peu rassurant pour lui-même. L'alcool lui brûle les entrailles. En proie à d'atroces souffrances, il retourne au-près de sa femme et de ses enfants, premières victimes de son funeste penchant, et leur fait l'avou d'un crime qu'il a commis dans le temps : il meurt dans d'affreuses convulsions. C'est précisément de ce crime qu'était chargé Mac-Donald. Miller, le dénonciateur, avait une sœur, et Mac-Donald lui adressait ses galants hommages. Un individu s'était per-mis de porter atteinte par des railleries à l'honneur de la jeune fille; l'amant avait tenu des propos menaçants sur le compte de l'au-dacieux, et le frère avait donné la mort à celui que certains indices faisaient supposer avoir été tué par Mac-Donald. L'innocence de ce dernier est reconnue; ses disgrâces ont un terme; il obtient la main de Sarah. Walker, qui a fait réintégrer au bagne Jack le Rouge, tourne ses vues vers la fille cadette de M. Po-wel. Il est maintenant l'ami de Mac-Donald, et toute la famille remercie la Providence de ses bienfaits.

Les traits de mœurs locales coupent agréa-blement l'intrigue de ce roman intéressant. On y trouve, au second plan, des figures as-ssez curieuses, comme ce fétiche au buste d'Hercule et aux jambes si maigres (infirmité locale), que sa posture est celle du cul-de-jatte; le docteur allemand Spiegel, original dépaycé en Australie; et un certain Mac-pherson, qui tient une taverne au milieu des bois, où il offre généreusement à boire à tout passant, pour le dévaliser à son aise. L'au-teur n'a pas abusé des descriptions; il n'a donné que le strict nécessaire; il s'est attaché de préférence à la peinture des sentiments. Son récit est instructif et moral.

CONVICTION s. f. (kon-vi-kcion — lat. *convictio*; de *convincere*, convaincre). Etat d'une personne convaincue, adhésion d'un es-pirit entraîné par la force des preuves ou des motifs : La conviction agit sur l'entendement, et la persuasion sur la volonté. (D'Aguess.) La conviction de l'esprit n'entraîne pas toujours celle du cœur. (Vauven.) La conviction réelle est la suite de l'évidence. (D'Alemb.) Il y a loin des motifs de conviction à la conviction même. (Dussault.) La conviction est la con-science de l'esprit. (Chamfort.) Il n'y a de puissance que dans la conviction. (Chateaub.) La conviction de l'âme est un guide aussi sûr que le raisonnement. (Laine.) Une conviction n'entre point dans l'intelligence humaine si l'intelligence ne lui ouvre la porte. (Guizot.) Le suprême bonheur de la vie, c'est la convic-tion qu'on est aimé. (V. Hugo.)

— Croyance, opinion arrêtée et raisonnée : Avoir des convictions. Manquer de convic-tion. Agir contre ses convictions. La puis-sance de la minorité ne peut consister que dans l'énergie de la conviction. (Mme de Staël.) Qui veut penser, qui veut écrire, ne doit con-sulter que la conviction solitaire d'une raison méditative. (Mme de Staël.) C'est la convic-tion qui fait la force de l'âme. (Frayssinous.) Toutes les convictions doivent être motivées. (Ballanche.) La faiblesse des convictions fait celle des conduites. (Guizot.) Des convictions fondées, non sur des circonstances passagères, mais sur une étude approfondie de l'humanité et de l'histoire, ne s'ébranlent point au vent de la première tempête. (V. Cous.) Les convic-tions renversées par la raison ne peuvent se relever que par elle. (Jouffroy.) La convic-tion est la volonté humaine arrivée à sa plus grande puissance. (Balz.) Dans les jeunes an-nées, on n'a pour conviction que ses tendres-ses. (Lamart.) La conviction, à l'époque où

nous vivons, ne diffère pas assez de l'opinion; elle s'appuie trop sur le raisonnement, pas assez sur la conscience. (Vinet.) La franchise manque, en général, où la conviction manque (Vinet.) Les crimes de la foi se commettent, saintement et avec la conviction de la vertu. (A. Martin.) Pourquoi faut-il que, chez des hommes supérieurs, mais sans convictions, le talent ne serve trop souvent qu'à soutenir avec la même facilité les causes les plus opposées? (Napol. III.) On peut garder le silence, mais on ne doit ni trahir ses convictions ni les exagérer. (E. de Gir.) Point de conviction, point de force. (E. de Gir.) On sent ses convictions perdre ou gagner en intensité, selon qu'elles perdent ou qu'elles gagnent d'illustres adhé-sions. (Ed. Scherer.) Sitôt qu'un homme a une conviction forte, son livre est beau. (H. Taine.) La liberté complète des convictions religieu-ses a été la fin des guerres de religion. (F. Pillon.) L'humilité du chrétien n'affaiblit pas la conviction de l'homme politique. (J. Favre.)

— Par ext. Preuve convaincante : Avoir en main les convictions du crime. « Ce sens a vieilli.

— Jurispr. Pièces de conviction, Preuves matérielles d'un fait criminel : Voyez-vous le fameux gilet? il est là tout sanglant sur le bu-reau comme pièce de conviction. (Alex. Dum.)

— Syn. Conviction, persuasion. V. CON-VAINCRE, PERSUADER.

CONVICTIONNEL, ELLE adj. (kon-vi-ksion-nèl, è-le — rad. conviction). Néol. Qui est relatif à la conviction; qui produit la convic-tion : Les éléments convictionnels d'une af-faire criminelle.

CONVICTIONNELLEMENT adv. (kon-vi-ksion-nèl-le-man — rad. convictionnel). Néol. Avec conviction.

CONVIE, ÊE (kon-vi-é) part. passé du v. Convier. Invité : Être convié à un dîner. Un grand nombre de personnes avaient été conviées à cette cérémonie.

Aux dons que ta bonté mesure,

Tout l'univers est convié;

Nul insecte n'est oublié

Dans ce festin de la nature.

LAMARTINE.

— Fig. Entraîné, excité : C'est par ses pro-pres amis qu'on est souvent convié aux plus grandes fautes.

— Substantiv. Personne qui est invitée : Il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes. (La Bruy.) La qualité la plus indispen-sable d'un cuisinier est l'exactitude; elle doit être aussi celle du convié. (Brill.-Sav.) Nous autres conviés, nous sentons comme il le faut la reconnaissance pour un pareil amphitryon. (Grimod.) L'auteur de l'univers n'a pas fait l'homme de pire condition que les animaux; tous ne sont-ils pas conviés au riche banquet de la nature? (Lamenn.)

Venez souper chez moi; nous ferons bonne vie;

Les conviés sont gens choisis,

Mes parents, mes meilleurs amis.

LA FONTAINE.

... Un des conviés, d'un ton mélancolique,

Lamentant tristement une chanson bacique,

Tous mes sots à la fois, ravis de l'écouter,

Dénonnant de concert, se mettent à chanter.

BOILEAU.

CONVIEMENT s. m. (kon-vi-man — rad. convier). Action de convier, invitation. « Vieux mot.

CONVIER v. a. ou tr. (kon-vi-é — rad. convi. Prend deux t de suite aux deux prem. pers. plur. de l'imp. de l'ind. et du prés. du subj. : Nous convions, que vous conviez). Inviter, prier, engager à venir : CONVIER quelqu'un à un repas, à une noce, à une fête. CONVIER à passer quelques jours à la campa-gne. CONVIER quelqu'un, c'est se charger de son bonheur pendant tout le temps qu'il est sous notre toit. (Brill.-Sav.)

C'est elle qui sans cesse, au banquet de la vie,

Telle qu'un hôte aimable, en riant nous convie.

FONTANES.

— Fig. Exciter, engager : Ni l'honneur ni le gain que certaines sciences promettent n'é-taient suffisants pour me convier à les ap-prendre. (Desc.) Pour obtenir des femmes une action, quelle qu'elle soit, il faut presque tou-jours les convier au bonheur d'un autre. (Mme de Rémusat.) Tout nous convie à cher-cher le premier séjour historique des Sémites dans les montagnes d'Arménie. (Renan.)

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

CORNEILLE.

Quel sujet si pressant à sortir vous convie?

CORNEILLE.

A le sauver, enfin, c'est moi qui vous convie.

RACINE.

Ce n'est point à mourir que la gloire convie,

C'est à rendre sa mort utile à la patrie.

DE BELLAU.

On voit, au nom de la patrie,

Convier aux forfaits cette horde flétrie

D'assassins, juges à leur tour.

V. HUGO.

— Gramm. Lorsque le verbe *convier* a pour complément un infinitif, on fait précéder ce-lui-ci de la préposition à quand il s'agit d'une invitation peu pressante, à laquelle on n'at-tache pas un grand intérêt, qui n'est guère

plus qu'un consentement. On emploie *de* quand la demande est précise.

— **Syn.** *Convier, engager, induire, invier.* *Convier* et *invier* s'emploient souvent quand il s'agit d'un repas; alors *invier* exprime simplement l'action d'appeler au repas, et il est le seul qui convienne quand c'est un repas de cérémonie; *convier*, au contraire, suppose une sorte d'intimité, c'est l'affection qui *convie*, c'est la politique ou les simples convenances qui *invient*. Dans un sens plus général, *convier* conserve toujours cette couleur sentimentale qui le distingue des trois autres mots. *Engager* laisse entendre qu'on expose les raisons qui doivent déterminer à agir. *Induire* se prend presque toujours en mauvaise part; on *induit* au mal, on *induit* à faire ce qui sera nuisible. *Invier* suppose toujours quelque chose de solennel, de cérémonieux; on *invite* à une séance académique, à une distribution de prix, à faire une chose qui demande de longs efforts, etc.

CONVINE s. f. (kon-vi-ne). Conduite. || Situation. || Intrigue. || Préméditation. || Vieux mot.

CONVIVANT s. m. (kon-vi-van — du préf. *con*, et de *vivant*). Nom que l'on donne, dans certains couvents d'Italie, à des religieux qui vivent habituellement en communauté, par opposition aux *confluentes*, qui ne se réunissent qu'à certaines époques de l'année.

CONVIVE s. (kon-vi-ve — lat. *conviva*, de *cum*, avec, et *vivere*, vivre). Personne qui prend part ou qui doit prendre part à un repas : *De nombreux convives. De belles convives. Attendre ses convives. Tous les convives sont arrivés. Augmentation de convives, surcroît de plaisir.* (Le Sage.) *Du moment qu'il n'y a plus ni confiance, ni liberté, ni abandon, ni égalité, il ne peut plus y avoir de convive.* (Audiou.) *Attendre longtemps un convive retardataire est un manque d'égards pour tous ceux qui sont présents.* (Brill.-Sav.) *Le convive qui fait attendre l'amphitryon mérite de trouver la porte de la salle à manger fermée.* (Carême.) *Rien n'est plus froid, plus maussade qu'un dîner où les convives sont inconnus les uns aux autres.* (Balz.)

Souvent, sur le velours et le damas soyeux, On voit les plus naïfs des convives joyeux
S'asseoir au banquet avant l'heure.

V. Hugo.

L'amphitryon du banquet, durant ce caquetage
Dont le tumulte l'étourdit,
Se plaint tout bas que ce tapage
Des convives distraits lui dérobe l'hommage.

DELLILLE.

— Poétiq. Personne qui prend part à une action considérée comme un banquet mystique :

Au banquet de la vie infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs.

GILBERT.

Au festin de la mort, effroyables convives,
Ils mordaient nos canons de leurs dents convulsives.

BARTHELEMY et MÉRY.

Convive rejeté de la table de Dieu,
Je vis devant mes pas se fermer le saint lieu.

C. DELAVIGNE.

J'entonnerai l'hymne de la vieillesse,
Et, convive enivré du vin de tes bontés,
Je passerai la coupe aux mains de la jeunesse,
Et je m'endormirai dans ma félicité.

LAMARTINE.

— Fam. *Bon, agréable, joyeux convive.* Personne gaie, aimable, spirituelle, qui égaye ses compagnons de table : *Piron, Panard, Désaugiers ont été d'excellents convives.* (Audiou.) *Si La Fare et Saint-Aulaire vont à la postérité avec la réputation d'auteurs spirituels, ils le doivent surtout à ce qu'ils furent convives aimables.* (Brill.-Sav.)

— Hist. *Convive du roi.* Commensal de la maison du roi, qui, par ses fonctions, était admis à la table du souverain : *La loi salique distinguait, chez les Francs, le convive du roi, pour la mort duquel elle donnait 300 sous d'or de composition.* (Montesq.)

— Allus. littér. *Convive de pierre.* Allusion à un épisode merveilleux de la vie légendaire de don Juan. V. STATUE.

— Epithètes. *Bon, aimable, agréable, charmant, excellent, parfait, délicat, gourmand, gourmet, fin, spirituel, gai, joyeux, amusant, réjouissant, divertissant, discret, indiscret, babillard, sot, ridicule, glouton, vorace, muet, silencieux, triste, morose, lugubre, sinistre.*

CONVIVE s. m. (kon-vi-ve — lat. *convivium*, de *cum*, avec, et *vivere*, vivre). Repas, festin. || Vieux mot.

CONVIVABLE adj. (kon-vi-vi-able — du lat. *convivium*, festin). Qui a rapport aux festins : *A l'époque dont nous nous occupons, la poésie conviviale subit une modification nouvelle.* (Brill.-Sav.) || Ce néologisme n'est pas heureux, et rien n'obligeait son auteur à le créer simultanément avec le suivant, qui est plus acceptable; peut-être faut-il supposer une faute d'impression.

CONVIVIAL, ALE adj. (kon-vi-vi-al, a-le — du lat. *convivium*, festin). Néol. Qui a rapport aux festins : *Les soins conviviaux. Des esclaves étaient spécialement attachés à chaque fonction conviviale.* (Brill.-Sav.)

CONVIVIALITÉ s. f. (kon-vi-vi-a-li-té —

rad. *convivial*). Néol. Goût des réunions joyeuses et des festins : *La gourmandise est un des principaux liens de la société; c'est elle qui étend graduellement cet esprit de convivialité qui réunit chaque jour les divers états, les fond en un seul tout, anime les conversations, et adoucit les angles de l'inégalité conventionnelle.* (Brill.-Sav.) *Un esprit général de convivialité s'est répandu dans toutes les classes de la société.* (Brill.-Sav.)

CONVIVIAL s. m. (kon-vi-vi-a — du lat. *convivium*, festin). Néol. Qualité de convive, présence d'un convive à un repas : *Souvent, au milieu des festins les plus somptueux, le plaisir d'observer m'a sauvé des ennuis du convivial.* (Brill.-Sav.)

CONVOCABLE adj. (kon-vo-ka-ble — rad. *convocuer*). Qui peut être convoqué : *L'assemblée est convocable. Les collèges d'électeurs ne sont pas toujours facilement convocables.*

— Substantiv. Celui qui peut être convoqué : *Convoquer tous les convocables.*

CONVOCATEUR, TRICE s. (kon-vo-ka-teur, tri-ce — rad. *convocuer*). Personne qui convoque, qui est chargée de convoquer : *Tous les bons citoyens ont reconnu que le roi est le convocatteur naturel et le législateur provisoire des états généraux.* (Mirab.)

CONVOCATION s. f. (kon-vo-ka-si-on — lat. *convocatio*, de *convocare*, convoquer). Action de convoquer : *La convocation d'une assemblée. La convocation des chambres. La convocation des collèges électoraux. Lettre, billet de convocation. Du temps de Charlemagne, on était obligé, sous de grandes peines, de se rendre à la convocation pour quelque guerre que ce fût.* (Montesq.) *Depuis Philippe le Bel, en 1303, jusqu'à Louis XIII, en 1614, on trouve une série de convocations d'états qui n'est guère interrompue que vers la fin du xiv^e siècle.* (Chateaub.)

— Antonyme. Dissolution.

— Encycl. Politiq. et administr. On appelle *convocation* l'acte par lequel les membres des corps délibérants, assemblées politiques ou conseils administratifs, sont invités à se réunir. Il y a trois sortes de *convocations* : celles qu'une autorité a droit de faire ou de ne pas faire; celles que l'autorité doit faire dans un certain délai, sans que l'époque précise en soit fixée; celles qu'elle doit faire à une époque fixe. Comme exemple de la première catégorie, dans le système de la constitution française de 1852, citons la haute cour de justice, que l'empereur convoque s'il veut et quand il veut; celle du Sénat et du Corps législatif, que l'empereur fait chaque année, au moment où il croit utile de le faire; celle des conseils généraux et d'arrondissement, que le préfet réunit chaque année, en vertu d'un décret de l'empereur qui détermine l'époque et la durée des sessions, rentrent dans la deuxième catégorie. Dans la troisième catégorie se classe la *convocation* des conseils municipaux, que les maires doivent réunir quatre fois par an : au commencement de février, de mai, d'août et de novembre. Ces conseils ont aussi des réunions extraordinaires qui sont prescrites par les préfets et les sous-préfets ou autorisées par eux, sur la demande des maires, toutes les fois que les intérêts des communes l'exigent. En Angleterre, la *convocation* annuelle du Parlement est un fait de tradition et non pas de principe légal. En Amérique, la *convocation* du congrès est fixée, par la constitution elle-même, au premier samedi du mois de décembre de chaque année. En dehors de cette *convocation* ordinaire, il peut y avoir une *convocation* extraordinaire faite par le président.

— Hist. relig. En Angleterre, on donne le nom de *convocation* à l'assemblée du clergé anglican qui se réunit pour délibérer chaque année sur les matières ecclésiastiques. Depuis longtemps, sur le sol libre de ce grand peuple, le clergé a son parlement tout comme la nation. Il a sa chambre haute, où siègent les évêques, et sa chambre basse, destinée aux doyens, aux archidiacres et au clergé inférieur, distinction qui n'est guère conforme à l'esprit de l'Evangile, mais qui n'en subsiste pas moins dans toutes les communions chrétiennes. Ce parlement cléricale se réunit le même jour que l'autre, et, comme lui, en vertu d'un ordre royal. Cette assemblée ecclésiastique exerçait autrefois dans le royaume une grande influence : elle étudiait divers points de théologie ou de discipline, promulguait divers canons, et fixait elle-même la taxe à laquelle elle s'imposait. Quand Henri VIII se fut constitué le chef de l'Eglise, il voulut la dominer entièrement; il lui ôta le droit de promulguer sans l'assentiment de la couronne. En 1665, la *convocation*, ayant été également privée du droit de se taxer elle-même, perdit toute l'importance qu'elle avait eue auparavant et que ne compensa pas le droit accordé au clergé de prendre part aux élections pour la chambre des Communes. Cette assemblée se traîna péniblement, s'agitant stérilement en controverses théologiques, jusqu'à 1520, époque à laquelle la couronne lui enleva totalement le droit de délibérer. Dès lors la *convocation* n'était plus qu'une formule vide de sens, une cérémonie inutile, et semblait condamnée à disparaître. Mais il n'en est pas ainsi chez nos voisins, où rien ne doit cesser d'exister que ce qui a été légalement abrogé.

Aussi, tous les ans, le message royal convoque le parlement ecclésiastique en même temps que le parlement politique. Les deux chambres ecclésiastiques entrent en séance, et aussitôt on voit paraître un huissier apportant une ordonnance de prorogation. Le parlement se sépare, mais pour se réunir l'année suivante et recommencer la même comédie. La forme l'comme disait Brid'oison. Ce détail peint à merveille tout un côté du génie anglais, et explique comment sa législation est restée un amas monstrueux de lois, d'ordonnances et de préjugés gothiques à peine corrigés par l'usage et la sagesse des juges. Depuis quelques années, et en face des progrès toujours croissants du catholicisme, le clergé anglican a essayé de ranimer son parlement, de lui rendre son ancienne influence; il n'y a pas encore réussi.

Avant 1789, nous avions, en France, une institution à peu près analogue à la *convocation* anglaise : c'étaient les assemblées du clergé. Dans ces assises cléricales, on discutait également divers points de doctrine ou de discipline, on s'occupait de tout ce qui intéressait l'Eglise de France, et enfin on fixait quel serait le chiffre du don fait par le clergé au roi, en compensation de la taille et de l'impôt, dont il était exempt. C'est dans ces assemblées, dans les résolutions qu'elles prenaient, dans les considérations dont elles accompagnaient leurs résolutions, qu'on peut voir quel était l'esprit du clergé, sa douceur, son humanité et son patriotisme. Si l'Etat avait besoin d'argent, il promettait un don plus fort, à condition que l'hérésie serait éteinte, et que les décrets portés contre les protestants seraient exécutés dans toute leur rigueur. Si la France était en danger, il serait les cordons de sa bourse et faisait le pauvre; mais il votait des sommes immenses pour combattre les huguenots et entretenir la guerre civile. Ce ne sont point là des appréciations vagues, ce sont des faits positifs, qu'on trouve consignés dans les cahiers rédigés à la suite de ces assemblées, pour être mis sous les yeux du roi.

CONVOI s. m. (kon-voi — du préf. *con*, et de *voie*). Réunion de voitures de transport qui cheminent ensemble et qui ont la même destination : *Plusieurs convois de blé viennent d'arriver à la halle de Paris.*

— Ensemble de voitures et de personnes qui portent et accompagnent un corps au lieu de sa sépulture : *Un convoi funèbre. Sous Ptolémée Lagus, le bœuf Apis étant mort de vieillesse, la dépense de son convoi, outre les frais ordinaires, monta à plus de 50,000 écus.* (Rollin.) *De nos jours, presque tout le monde se découvre devant un convoi.* (Tissot.) *Après le convoi du pauvre, rien ne donne de plus vives et de plus douloureuses émotions que le convoi de la jeune vierge, que ses compagnes, vêtues de blanc, le front paré d'innocence, les joues colorées par de brûlantes larmes, conduisent au lieu fatal où tout vient aboutir.* (Tissot.) *Le prince de Soubise fut le seul des courtisans qui accompagna le convoi du roi Louis XIV à Saint-Denis.* (L.-J. Larcher.)

D'un superbe convoi plaindre peu la dépense.
BOILEAU.
J'aurai soin du convoi, de la pompe funèbre.
REGNARD.

— Fig. Suite, série de personnes décédées : *Bossuet vient lui-même à la suite du convoi de tant de générations, marchant appuyé sur Isaïe et sur Jérémie.* (Chateaub.)

— Art milit. Réunion de chariots qui transportent ensemble des hommes, du matériel ou des munitions : *Convoi de blessés. Convoi de munitions. Convoi de vivres. Escorter un convoi. S'emparer d'un convoi. Un convoi de 800 chariots occupe un espace de 8 kilomètres de long.* (De Chesnel.) || Escorte des mêmes chariots : *Attaquer, battre un convoi. Commander un convoi.*

— Mar. Réunion de bâtiments de commerce naviguant ensemble, sous l'escorte d'un ou de plusieurs navires de guerre : *Convoi escorté par trois frégates. Les flottes d'Auguste eurent pour objet principal la sûreté des convois et la communication des diverses parties de l'empire.* (Montesq.) || Escorte qui accompagne les mêmes navires : *Convoi attaqué par des corsaires.* || En Hollande, Chambre du collège de l'amirauté où se distribuent les passe-ports. || *Lettre de convoi*, Lettre délivrée par le commandant d'une escorte à chacun des capitaines des navires marchands qui sont autorisés à faire partie du convoi. || *Ordre de convoi*, Ordre de file dans lequel les vaisseaux gouvernent l'un par l'autre.

— Chem. de fer. Suite de voitures reliées les unes aux autres et entraînées par le même moteur : *Convoi de voyageurs, de marchandises. Convoi à grande, à petite vitesse. Manquer le convoi. Partir par le même convoi. Les Anglais ont imaginé de donner des représentations théâtrales dans les convois de chemins de fer.* (L.-J. Larcher.) || Aujourd'hui, on dit plus ordinairement *TRAIN*.

— Fin. *Convoi de Bordeaux*, Bureau du roi qui était établi à Bordeaux, pour percevoir les droits qui se levaient sur quelques espèces de marchandises déterminées transportées par mer. || Impôt perçu par le même bureau.

— Encycl. *Convoi funèbre*. V. FUNÉRAILLES.

— Syn. *Convoi, enterrement, funérailles, obsèques*. Le *convoi* est proprement le transport du défunt de la maison mortuaire à

l'église ou au cimetière; c'est aussi la réunion des personnes qui forment cortège à sa dépouille mortelle. *L'enterrement* est proprement l'inhumation, la mise en terre; mais il signifie aussi par extension tout ce qu'on fait à l'occasion de cette inhumation, et alors il diffère des autres synonymes en ce qu'il exprime tout cela de la manière la plus simple et la plus commune. *Funérailles* comprend toutes les cérémonies qui se font en l'honneur d'un mort, et il annonce toujours quelque chose de magnifique, de pompeux. *Obsèques* désigne les mêmes cérémonies avec moins de pompe, et en les présentant surtout comme des marques de déférence et de respect.

— Encycl. *Convois funèbres*. V. FUNÉRAILLES.

— Art milit. *Administration des convois militaires*. Ce service administratif a été organisé en 1823, et a pour but le transport sur les lignes d'étapes et sur les points qui y correspondent des hommes voyageant en troupe ou isolément, ainsi que des menus bagages des corps et détachements. Ce service est rempli par une entreprise, sur un cahier des charges dressé au ministère de la guerre. Il se divise en deux branches : les *convois militaires par terre* et par eau, les *convois militaires par relais*. Les convoyeurs par terre et par eau sont chargés de fournir des moyens de transport par chemins de fer, par bateaux à vapeur, par voitures publiques suspendues, aux militaires et aux marins blessés, infirmes, malades ou convalescents, voyageant isolément ou évacués d'un hôpital sur un autre; aux enfants de troupe qui ne pourront faire la route à pied, ainsi qu'à tous les militaires indistinctement en congé de convalescence ou en congé de réforme. Ils doivent fournir, en outre, des voitures à un ou deux colliers, suspendues ou non, pour le transport de la caisse, des papiers et des effets d'un usage journalier, à la suite des corps et détachements de troupes voyageant par étapes, et, s'il y a lieu, des militaires et des marins, ainsi que des enfants de troupe faisant partie de ces mêmes détachements; des prévenus et des accusés civils, des détenus et des condamnés civils, dans tous les cas où ils devraient être transportés en voiture. Le département de la justice et celui de l'intérieur ont le droit de céder de recourir à l'entreprise des convois militaires pour le transport des prisonniers et autres personnes, soit temporairement, soit définitivement, sans que pour cela l'entrepreneur puisse prétendre à aucune indemnité. Les militaires et les marins voyageant isolément doivent être transportés avec une vitesse d'au moins 182 kilom. par 24 heures, sous peine de réduction de 25 pour 100 sur le prix du parcours. Le service des convois doit être organisé dans tous les gîtes d'étape des convois établis ou à établir. Ce service ne doit donner lieu à aucun sous-traité. Les marchés passés à cet effet avec les messageries ou les administrations de chemins de fer ne peuvent l'être que pour le compte de l'entrepreneur général. Tous les agents divisionnaires du service doivent être acceptés par les intendants ou les sous-intendants, qui peuvent les suspendre, et obliger l'entrepreneur général à les révoquer. Les corps et les détachements ayant droit aux convois doivent avoir un ordre de mouvement, et les militaires et marins isolés une feuille de route, que délivrent le ministre de la guerre, pour les corps et les détachements, les fonctionnaires de l'intendance militaire, les commandants et les majors des places de guerre, les conseillers de préfecture et les sous-préfets, suppléants légaux de l'intendance militaire, pour les hommes voyageant isolément. Les maires et leurs adjoints ne peuvent délivrer des mandats de convoi que jusqu'à la plus voisine résidence d'un sous-intendant militaire ou de son suppléant légal. L'ordre de fourniture d'un convoi énonce la cause qui y donne lieu, et doit être appuyé : 1^o de la demande motivée du chef de troupe, si la fourniture doit être faite à un corps ou à un détachement; 2^o du certificat d'un officier de santé constatant la nécessité du transport, si la fourniture doit être faite à un militaire voyageant isolément. Quant à la translation des prévenus et des condamnés civils, les préposés aux convois militaires doivent se conformer aux réquisitions des procureurs impériaux ou de leurs substituts, ainsi qu'aux ordres des autorités locales.

L'entrepreneur est tenu, par clause essentielle et de rigueur, de ne faire ni souffrir qu'il soit fait, directement ou indirectement, aucun rachat de mandat de fournitures. Il doit s'obliger, sous sa responsabilité personnelle, à destituer tout agent qui se permettrait de tels abus, et à porter ces abus à la connaissance du ministre de la guerre, afin de faire infliger au préposé les peines portées par les lois et les règlements militaires. Tout mandat racheté est rejeté de plein droit; l'entrepreneur est, en outre, passible d'une amende. L'entrepreneur fournit un cautionnement, soit en rentes sur l'Etat, soit en numéraire, portant intérêt à 3 pour 100. Ce cautionnement, qui est de 60,000 fr., est affecté à la garantie du gouvernement, et subsidiairement à celle des agents et préposés de l'entreprise, pour le paiement des fournitures ou traitements qui leur seraient dus à l'expiration ou lors de la résiliation du traité. En cas d'interruption du service sur un point quelconque, il peut y être pourvu par des marchés d'urgence, ou par tout autre moyen que les autorités locales jugeraient convenable, aux frais, risques et

périls de l'entrepreneur. La diminution de dépense qui peut résulter d'un marché d'urgence ne profite pas à l'entrepreneur.

Les transports par relais ont lieu en cas d'urgence, ou lorsque les transports ne peuvent s'exécuter par les moyens ordinaires. Ils sont faits par voie d'appel aux simples particuliers en position de garnir de chevaux et de voitures les relais ordonnés, moyennant paiement immédiat fait par un délégué de l'autorité civile. Ces convois sont ordonnés par le ministre de la guerre, ou par des officiers généraux qui lui en rendent compte immédiatement.

— Mar. D'abord régi par les ordonnances du 14 mai 1745 et du 31 octobre 1827, le service des convois escortés est aujourd'hui réglementé par le décret du 15 août 1851. Aux termes de cet acte, le commandant en chef chargé d'escorter un convoi doit s'assurer si la situation du personnel et du matériel des navires qui le composent leur permet d'entreprendre la navigation à laquelle ils sont destinés. Il assigne un numéro à chacun de ces navires, remet à leurs capitaines un exemplaire des signaux généraux du convoi, veille à ce qu'ils soient pourvus des pavillons et des fanions nécessaires pour effectuer ces signaux, et indique, pour le cas de séparation, dans des paquets cachetés qu'il leur délivre : 1° les points de rendez-vous sur lesquels doivent se porter les navires ; 2° l'époque jusqu'à laquelle ils doivent attendre le convoi à chaque rendez-vous ; 3° le point d'atterrissage définitif. Ces paquets ne doivent être ouverts que dans les circonstances indiquées par le commandant en chef, et ils lui sont rendus à l'arrivée du convoi à sa destination, ou lors d'une séparation définitive. Les capitaines sont tenus de renfermer dans une boîte de plomb et de jeter à la mer, dans le cas où ils seraient sur le point de tomber au pouvoir de l'ennemi, les signaux, instructions et autres documents relatifs au convoi qui leur ont été remis. Si la désobéissance d'un des capitaines des navires escortés est de nature à compromettre la sûreté du convoi, le commandant en chef peut lui nommer un remplaçant, et ne le laisser à son bord que s'il est chargé de la gestion de la cargaison. Tout capitaine d'un bâtiment de commerce convoyé coupable d'avoir perdu volontairement le navire placé sous son commandement est puni de mort. S'il a abandonné volontairement le convoi dont il faisait partie, il est puni d'un emprisonnement de deux mois à cinq ans. S'il a désobéi aux ordres ou aux signaux du commandant du convoi, il est puni d'un emprisonnement de deux mois à six mois.

— Chem. de fer. I. CLASSIFICATION, COMPOSITION ET MARCHÉ DES CONVOIS. Dans le service normal des chemins de fer, on distingue six espèces de convois : les trains-poste ou express, les trains directs de voyageurs, les trains omnibus, les trains mixtes, les trains de marchandises et les trains de ballast. Un matériel spécial est affecté à chacun de ces trains. Les voitures des express ont des roues à grands diamètres, de longues fusées, et un grand écartement d'essieux, qui leur donne plus de stabilité. Les voitures des convois omnibus et mixtes ont leurs roues, leurs fusées et leur écartement d'essieux plus réduits, pour faciliter le tirage dans les courbes. Les wagons de marchandises sont plus simples, et leur écartement d'essieux est porté au minimum. A vitesse égale, ils offrent autant de résistance au mouvement que les voitures à voyageurs. Sans parler des manœuvres à faire dans les gares pour disposer les voitures d'un convoi dans l'ordre le plus convenable, on doit : ne faire entrer dans un train que le nombre de wagons nécessaires au transport des voyageurs et des marchandises ; placer les wagons les plus lourds à l'avant, afin de soulager les attelages à partir du premier wagon, et surtout pour atténuer l'effet des chocs produits par la queue du train, quand on arrête ou qu'on ralentit la tête ; ne placer dans le train que des voitures ou wagons en bon état, et dont les roues soient à peu près chargées également ; rapprocher les wagons entre eux autant que le permet le jeu à laisser aux attelages et à la rentrée des tampons de choc, afin de diminuer autant que possible la résistance de l'air. Dans le cas où les convois sont formés de wagons élevés et de wagons plats, il faut placer les premiers en tête et les seconds à la suite. L'article 19 de la loi du 15 novembre 1846 exige que la locomotive soit toujours placée en tête du train, sauf pour faire des manœuvres avec une vitesse n'excédant pas 25 kilom. à l'heure. L'article 20 de la même loi admet qu'en principe un train ne doit être remorqué que par une machine, et jamais par plus de deux.

1° Trains express. En France, les limites entre lesquelles varie la vitesse de pleine marche de ces convois est de 54 à 80 kilom. par heure ; en Allemagne, elle est de 40 à 56 kilom., et en Angleterre de 58 à 76 kilom. La vitesse moyenne ou effective de parcours, en tenant compte des diverses pertes de temps, varie, pour les mêmes trains, en France, entre 40 et 57 kilom. à l'heure, que le chemin soit à une ou deux voies ; en Belgique, entre 50 et 60 kilom. ; en Allemagne, entre 36 et 51 kilom., et en Angleterre, entre 58 et 61 kilom. Les différences de vitesses des trains express sont dues au ralentissement sur les rampes et dans les courbes de faible rayon, et, dans quelques chemins de fer, aux sujé-

tions de la voie unique. La marche d'un convoi s'établit en tenant compte : 1° du temps nécessaire pour parcourir le trajet avec la vitesse de pleine marche ; 2° du temps nécessaire pour imprimer au train la vitesse de pleine marche au départ de chaque station et pour éteindre la vitesse à chaque arrêt, perte et reprise employant une minute ou une minute et demie à chaque départ et à chaque arrivée ; 3° du temps employé pour la remonte des rampes exceptionnelles, pour laquelle on accorde une demi-minute ou une minute de plus par kilomètre de parcours ; 4° du temps que demande le ralentissement aux bifurcations et aux aiguilles prises en pointe ; il est d'environ une ou deux minutes. En Angleterre, le ralentissement à ces points des lignes est fixé à 24 kilom. à l'heure. Enfin les arrêts aux stations absorbent un temps qui varie d'une à trente minutes. Il y a également quelques minutes employées au contrôle des billets à l'arrivée. La cause principale des retards des trains est due au service des bagages aux stations, à l'affluence des voyageurs, à l'état de l'atmosphère, et quelquefois aux dérangements des machines et aux avaries du matériel. Sur les chemins anglais, les pertes de temps aux stations sont réduites au minimum : on compte quatre à cinq minutes pour l'arrêt, le ralentissement et la reprise de vitesse aux petites stations, et six ou sept minutes aux stations principales.

En France, les trains express se composent en moyenne de 7 à 12 voitures, suivant le profil en long des sections à parcourir ; en Angleterre, ils comprennent des voitures des trois classes, et le nombre de celles-ci varie entre 8 et 13 ; en Allemagne, ces convois se forment avec des voitures à 4 ou à 6 roues, et se composent de 10 à 20 essieux. Les machines employées pour la traction des trains express sont des machines à roues indépendantes de 1 m. 88 à 2 m. 10 de diamètre, à cylindres extérieurs, des machines Crampton, à roues motrices de 2 m. 30 ; et des locomotives à 4 roues accouplées de 1 m. 80, dans le cas de fortes rampes. Ces machines peuvent parcourir de 40 à 100 kilom. avant de renouveler leur eau.

Le prix de revient kilométrique d'un train express peut être estimé à 2 fr. 20. Le produit moyen de ces convois peut varier de 2 fr. 91 à 7 fr. 50 par kilomètre.

2° Trains omnibus. Les limites entre lesquelles varie la vitesse de pleine marche de ces convois sont 40 et 50 kilom. par heure ; elle descend parfois à 25 kilom. pour des rampes de 0 m. 015. En Allemagne, cette vitesse est de 33 à 44 kilom. dans le même temps, et en Angleterre, elle varie entre 50 et 65 kilom. La vitesse moyenne ou effective des trains omnibus est comprise, en France, entre 27 et 40 kilom. à l'heure. Sur les chemins à une seule voie, elle descend à 25 ou 30 kilom. En Belgique, elle est de 40 à 45 kilom., en Allemagne, de 27 à 38 kilom., et en Angleterre, de 30 à 48 kilom. En Angleterre, ces convois se composent de 14 ou 16 voitures, et quelquefois de 20 à 24 ; en Allemagne, ils ont de 15 à 35 essieux. Les machines employées pour remorquer les trains omnibus sont des locomotives à roues indépendantes de 1 m. 60 à 1 m. 80 de diamètre ; des machines à 4 roues couplées de même diamètre, et quelquefois, pour gravir les fortes rampes, à 6 roues accouplées.

3° Trains mixtes. Les trains mixtes se divisent en deux catégories : les trains de voyageurs auxquels on ajoute des wagons à marchandises, et les trains à marchandises derrière lesquels on accroche des voitures à voyageurs. Les premiers ont une vitesse de pleine marche de 35 à 50 kilom., habituellement de 40 kilom. à l'heure ; pour les seconds, elle est de 30 kilom. seulement. En Belgique, elle est de 30 kilom. ; en Allemagne, de 22 à 41 kilom. La vitesse effective de ces trains est, en France, de 25 à 30 kilom. à l'heure ; en Allemagne, de 18 à 34 kilom., et en Angleterre, de 30 à 40 kilom. Dans ce dernier pays, ces trains comprennent des wagons à chevaux et des trucs à voitures particulières. Pour les embranchements, ces convois sont composés de 4 à 5 voitures à voyageurs, et de 5 ou 6 et le plus souvent de 8 à 10 wagons à marchandises. En Allemagne, les trains mixtes renferment de 47 à 115 essieux. Les machines employées à la traction de ces convois sont des locomotives à 4 roues couplées, et, sur les sections à fortes rampes, à 6 roues accouplées. Les causes des retards de ces trains sont les mêmes que pour les autres convois ; toutefois, il faut y ajouter les retards qui résultent de la manutention des wagons à marchandises aux gares intermédiaires.

Pour établir la correspondance des trains, la marche, sur certaines lignes, est disposée de manière à amener le convoi de la ligne principale à la station d'embranchement, et à y conduire en même temps deux trains de l'embranchement se dirigeant dans les deux sens. L'organisation des correspondances est très-compiquée ; on les combine suivant les besoins locaux ou les exigences du service des postes. En général, le temps accordé pour l'attente des trains de correspondance varie entre 10 et 15 minutes. En principe, on cherche à ne pas forcer le voyageur à un stationnement de plus de 30 à 40 minutes aux bifurcations. En Angleterre, pour les trains de correspondance allant de la ligne principale aux embranchements, les intervalles régle-

mentaires sont de 5 à 10 minutes pour les grands embranchements, et de 30 à 45 minutes pour les petits, et quelquefois d'une heure à une heure un quart. Pour les trains correspondants allant des embranchements à la ligne principale, les intervalles varient avec la nature des trains de la ligne principale et avec le sens de ces mêmes trains. Ils sont plus grands pour les express que pour les convois ordinaires : on accorde 15 à 20 minutes pour les premiers, et 10 à 15 minutes pour les seconds.

Aucun train de voyageurs ne dépasse 24 voitures, maximum fixé par l'art. 18 de l'ordonnance réglementaire du 15 novembre 1846. Aux termes du même article, les compagnies qui emploient des wagons à 6 roues ne peuvent composer leurs trains que de 20 voitures au maximum. La plus grande longueur d'un convoi varie sur chaque chemin de fer, selon les dimensions du matériel, entre 160 et 170 mètres, y compris la machine. Le plus grand nombre de voyageurs que l'on ait transportés dans un seul train est de 1,296 ; la moyenne est comprise entre 800 et 900 personnes.

On a des trains mixtes sur tous les chemins de fer. Les wagons à marchandises sont placés en tête. La composition de ces trains dépasse rarement 30 voitures.

4° Trains de marchandises. La vitesse de pleine marche des trains de marchandises, en France, est de 40 kilom. à l'heure ; en Allemagne, elle est de 20 à 30 kilom. La vitesse moyenne de ces trains est de 25 à 30 kilom. en France ; de 22 kilom. en Belgique, et de 11 à 25 kilom. en Allemagne.

Un convoi de marchandises se compose, au minimum, de 40 wagons, et, au maximum, de 80 ; il est des lignes où il y en a 110. La charge que peut porter chacun de ces wagons varie entre 6,000 et 10,000 kilogr. Le poids ordinaire d'un train de marchandises est de 150 tonnes ; il a été porté jusqu'à 600 tonnes, ce qu'on peut regarder comme un maximum. La plus grande longueur de ces convois est de 350 à 400 mètres, y compris la machine. En Allemagne, la composition des trains de marchandises atteint 150 à 200 essieux, remorqués par deux machines sur les lignes dont les pentes ne dépassent pas 0 m. 004 ; sur celles qui ont des pentes de 0 m. 005 à 0 m. 016, les trains sont de 58 à 60 essieux au moins.

Dans la composition des convois, les wagons à poudre sont placés à l'extrémité opposée de la locomotive ; ils sont cependant toujours suivis de trois wagons ordinaires, qui forment la queue du train. Dans les mouvements de gares, ces wagons ne peuvent être manœuvrés par des machines locomotives.

5° Trains de ballast. Il existe encore sur quelques lignes des convois installés pour le transport du ballast ; ces trains font généralement 30 kilom. à l'heure.

— II. FREIN. En général, dans les trains de voyageurs, on met un wagon à frein pour 8 voitures, deux pour 8 à 15, et trois pour 16 à 24. Quelquefois on adapte quatre freins pour 20 voitures. Dans le premier cas, le frein est placé dans le dernier tiers ou en tête du convoi ; dans le deuxième, on met un frein au dernier quart ou au milieu, et, dans le troisième cas, il y a deux freins dans le dernier tiers du train. Dans les trains express, on place 1 frein pour un train de 1 à 5 voitures ; 2 pour un train de 6 à 10, et 3 pour un train de 11 à 16. Dans les trains omnibus, on met 1 frein pour un train de 1 à 9 voitures ; 2 pour un train de 10 à 18 ; 3 pour un train de 19 à 24. Dans les trains mixtes, on a 1 frein pour 1 à 12 voitures, et 2 pour 13 à 24. Dans les convois de marchandises, 1 frein de 1 à 16 wagons ; 2 de 17 à 35, et 3 de 36 à 60. Dans tous ces trains, quand il n'y a qu'un frein, on le place en queue ; s'il y en a un plus grand nombre, le deuxième est mis en tête, et le troisième vers le milieu. Dans les trains de voyageurs, les wagons à frein sont lestés à 2,000 kilogr., et dans les convois de marchandises, ils le sont à 5,000 kilogr. Sur quelques lignes, on met 1 frein pour 6 voitures sur les rampes de 0 m. 006 ; 1 pour 3 voitures sur les rampes de 0 m. 012, et 1 sur les rampes de 0 m. 050, par voiture à voyageurs et par 2 wagons à marchandises. En Belgique, où l'on emploie un frein très-puissant à patins, du système Laignel, on en met 1 pour 8 ou 10 wagons de 6,000 kilogr. En Allemagne, le nombre des freins qui entrent dans un convoi de voyageurs est réglé comme suit : pour des pentes de 0 m. à 0 m. 002, 1 frein pour 8 essieux ; de 0 m. 002 à 0 m. 0033, 1 frein pour 6 essieux ; de 0 m. 0033 à 0 m. 005, 1 frein pour 5 essieux ; de 0 m. 005 à 0 m. 010, 1 pour 4 essieux ; de 0 m. 010 à 0 m. 016, 1 pour 3 essieux, et de 0 m. 016 à 0 m. 025, 1 pour 2 essieux. Il faut ajouter à ces données le fourgon à bagages à frein placé après le tender, et le wagon-poste à frein mis en général à l'extrémité du convoi. Les autres freins se répartissent uniformément dans l'intervalle de ceux-ci. Sur les mêmes chemins, les convois à marchandises sont pourvus de freins à vis, qui sont disposés comme suit : pour des pentes de 0 m. à 0 m. 002, 1 essieu à frein sur 12 ; de 0 m. 002 à 0 m. 0033, 1 sur 10 ; de 0 m. 0033 à 0 m. 005, 1 sur 8 ; de 0 m. 005 à 0 m. 010, 1 sur 7 ; de 0 m. 010 à 0 m. 016, 1 sur 5, et de 0 m. 016 à 0 m. 025, 1 sur 4.

Entre les locomotives et les voitures de voyageurs, il doit exister autant de voitures vides qu'il y a de machines attelées : ce sont

les fourgons à bagages, que l'on place ainsi en tête. Ces prescriptions, formulées dans l'article 20 de la loi du 15 novembre 1846, ne s'appliquent pas aux convois à marchandises, pour lesquels il n'y a pas de limites au nombre des wagons.

— III. MARCHÉ DES CONVOIS. Le plus court intervalle gardé entre le départ de deux trains consécutifs de voyageurs est généralement de 10 minutes ; il atteint jusqu'à 15 sur certaines lignes, et est réduit à 6 sur quelques autres. Quand un train de voyageurs omnibus suit un convoi direct ne s'arrêtant pas à toutes les stations, l'intervalle entre leurs départs n'est que de 5 minutes ; il en est de même entre un convoi de marchandises et un train précédent de voyageurs. Sur le chemin de fer du Nord, en France, ces délais sont réduits à 2 minutes dans certaines parties du parcours. Lorsqu'un convoi est en retard, on regagne tout ou partie du temps perdu en augmentant la vitesse de marche. Celle-ci est régulière par l'arrêt aux stations. M. Deniel a appliqué, à cet effet, sur le chemin de Montreuil à Troyes, un instrument auquel il a donné le nom de *tachomètre*, dont les indications sont très-exactes. Les autres lignes ne l'ont pas adopté. La marche des trains à petite vitesse, voyageurs ou marchandises, qui doivent être dépassés en route par d'autres convois, est réglée de telle sorte qu'ils soient garés dans une station 15 ou 20 minutes avant le train qui les suit.

A l'approche des stations et des points d'embranchement, on ralentit la marche et on fait jouer le sifflet, soit que le train s'y arrête, soit qu'il ne fasse que passer. Lorsqu'une aiguille doit être manœuvrée au point d'embranchement pour ouvrir une voie et livrer passage au convoi, on rend la vitesse assez faible pour qu'il ne résulte pas d'accident. Les mêmes précautions sont prises au passage des souterrains, des ponts tournants, sur les pentes rapides, et dans les parties qui peuvent être considérées comme dangereuses, par exemple, sur les remblais élevés, au bord des rivières et dans les courbes où le chemin de fer est en déblai. Les trains circulant la nuit sont munis de lanternes blanches à l'avant, rouges à l'arrière. Les signaux rouges d'arrière sont au nombre de trois, et appliqués à la dernière voiture du train, l'un près du crochet d'attelage, les deux autres aux deux angles supérieurs de la voiture, et disposés de telle sorte que les lanternes projettent des feux blancs dans le sens de la marche du train et des feux rouges à l'arrière. En cas de brouillard, on place en outre sur la voie, comme moyen d'avertissement, des pétards ou signaux détouants.

En temps de neige, on adapte des balais aux chasse-pierres des locomotives, et quelquefois on démante les cendriers. Lorsqu'il arrive un accident qui oblige le train à stationner sur la voie, on couvre celle-ci par les signaux de détresse, et l'on envoie un conducteur ou un agent de la voie en arrière, à 500 mètres au moins, du côté où un autre train peut se présenter ; puis on demande du secours au dépôt le plus voisin, soit par écrit, soit au moyen du télégraphe électrique. Lorsque le train peut reprendre sa marche, l'agent qui s'est porté en arrière place sur les rails, avant de retourner à son poste, des pétards dont la détonation appelle l'attention du mécanicien du train suivant. Après un intervalle de temps suffisant pour que le train en détresse qui a repris sa marche soit hors de toute atteinte, le cantonnier enlève les pétards de la voie. Lorsque ce dernier soin a été négligé, et que le train qui arrive fait partir les pétards, il s'arrête ; le chauffeur descend et éclaire la marche, en précédant le convoi à pied, jusqu'à ce qu'il se soit convaincu que le danger n'existe plus, ou qu'il soit arrivé à une station où il reçoit avis que la voie est redevenue libre.

Lorsque le train est en retard sur l'heure réglementaire, on demande des renseignements de poste en poste au moyen du télégraphe électrique, au bout de 15 minutes pour les trains de marchandises, et de 5 minutes pour ceux de voyageurs. On envoie la machine de secours à la rencontre du convoi 10 minutes après le retard signalé pour les voyageurs, et 25 minutes pour les marchandises. Sur quelques lignes, ces chiffres sont de 45 minutes et d'une heure 15 minutes.

Sur les chemins de fer à une voie, les convois se croisent généralement à des stations fixes, et on évite la rencontre des trains : 1° en déterminant à l'avance leurs points de croisement et l'intervalle qui doit exister entre eux ; 2° en empêchant les trains de se remettre en marche avant l'arrivée de ceux avec lesquels ils doivent se croiser ; 3° en exigeant que, 5 minutes avant l'heure réglementaire d'arrivée de deux trains qui doivent se croiser à une station, les signaux fixes de celle-ci soient tournés à l'arrêt et maintenus dans cette position jusqu'à ce que les trains arrivants, après s'être complètement arrêtés, aient signalé leur présence et demandé l'accès de la station par des coups de sifflet prolongés ; 4° en interdisant, en cas d'irrégularité dans la marche d'un train dont les croisements sont déterminés, tout changement dans les croisements réglementaires du train sans l'ordre de l'agent chargé de la direction du service, et sans que le changement ait été annoncé par voie télégraphique aux stations intéressées. Sur ces chemins, on ne va généralement au secours des convois que sur demande écrite

ou envoyée par le télégraphe; toutefois, en l'absence de ces avis, la machine de secours se porte au-devant du train retardataire au bout de 35 minutes; en conséquence, lorsqu'un convoi est en retard de 30 minutes, il s'arrête, quel que soit le point où il se trouve. Le secours doit toujours être donné à l'arrière du train en détresse.

Lorsque l'une des voies est en réparation, et que, par suite, l'exploitation ne peut avoir lieu que sur celle qui est libre, les trains s'arrêtent avant l'entrée sur la voie unique, pour prendre sur la machine un employé porteur d'un drapeau *laissez-passer*; sur quelques lignes, tous les convois sont accompagnés par un agent spécial désigné sous le nom de pilote.

Sur les chemins allemands, dans les passages des stations ou à leurs abords, les machines ralentissent leur marche de manière à pouvoir arrêter le train après un parcours de 90 mètres. Les convois de voyageurs ne quittent une station que 10 minutes après ceux de voyageurs ou de marchandises qui les précèdent sur la voie. Pour les trains de marchandises, cet intervalle est réduit à 5 minutes; mais l'intervalle entre deux trains consécutifs est toujours de 5 minutes en temps ou de 900 mètres en longueur, et les gardes-voie font ralentir le deuxième convoi quand cet intervalle se trouve dépassé.

Sur les lignes exploitées à double voie, les trains prennent toujours leur droite. Sur les lignes à une seule voie, on ne les fait partir d'une station que lorsque la station voisine a fait connaître que la voie est libre dans la direction suivie par le train.

— IV. RÉSISTANCE AU MOUVEMENT DES CONVOIS. Les résistances que les convois éprouvent ont été l'objet d'études approfondies et d'expériences nombreuses, qui malheureusement laissent encore beaucoup à faire. Ces pertes de puissance vive varient avec les dispositions de la voie en plan et en profil. Dans le cas d'un chemin horizontal et en ligne droite, elles sont de trois espèces, savoir : le frottement de glissement des fusées sur les coussinets des boîtes à graisse; le frottement de roulement des roues sur les rails; la résistance de l'air. Lorsque le chemin est courbe et horizontal, outre les résistances qui précèdent, on a encore : le frottement dû à la fixité des roues sur l'essieu; le frottement qui provient de ce que le parallélisme des essieux oblige les wagons à glisser sur les rails, en tournant autour de leur centre de gravité, pour changer de direction; le frottement dû à la force centrifuge, qui amène les rebords des roues contre les rails. Quand le chemin est en rampe ou en pente, à ces résistances s'ajoute une des résistances positive ou négative, égale à la composante horizontale du convoi sur les rails. Indépendamment de ces résistances normales, il en existe d'accidentelles qui échappent au calcul, telles que le frottement de glissement des roues sur les rails, résultant des défauts de pose de la voie, l'inégalité de l'usure des bandages; les pertes de force vive occasionnées par les chocs des roues sur les bouts des rails; l'action du vent, etc.

En discutant les équations auxquelles on arrive pour déterminer analytiquement ces résistances, on tire les conclusions suivantes, qui présentent un grand intérêt : 1° on diminue la résistance en réduisant le diamètre des fusées et en augmentant celui des roues; 2° il est avantageux de rendre le matériel roulant aussi léger que le permettent la prudence et l'économie de l'entretien; 3° on réduit considérablement la résistance totale, et par suite les frais de traction, en diminuant la vitesse; 4° le passage dans les courbes donne lieu à une augmentation de résistance par unité de distance parcourue, d'autant plus sensible que le rayon est plus petit.

Pour déterminer expérimentalement la résistance totale d'un convoi, on a fait descendre librement un wagon sur un plan incliné, et on a mesuré l'espace qu'il avait parcouru pendant un certain temps. Le wagon est alors soumis à l'action de deux forces, l'une accélératrice, composante du poids et parallèle au plan incliné; l'autre retardatrice, perpendiculaire à ce plan. L'espace, le temps et la force motrice, introduits dans la formule du mouvement accéléré, permettent de déterminer la résistance, ou la valeur de la deuxième composante. M. Wood, l'un des premiers qui aient essayé de déterminer cette résistance, a trouvé, en employant ce moyen, pour des wagons se mouvant en ligne droite et en terrain horizontal, à une vitesse de 16 kilomètres à l'heure, de 4 à 5 millièmes du poids total, soit de $\frac{1}{250}$ à $\frac{1}{200}$. M. de Pambour a trouvé, pour la somme des frottements, déduction faite de la résistance de l'air, 0,0027 du poids total.

Un deuxième moyen pour déterminer la résistance d'un wagon consiste à le faire marcher librement sur deux plans inclinés en sens inverse et se raccorder par une courbe à leur partie inférieure. Le wagon remonte le second plan, en raison de la vitesse qu'il a acquise en descendant le premier, et la différence du niveau auquel il s'élève avec celui d'où il est parti mesure la résistance en mètres de hauteur. Celle-ci, introduite dans la formule du mouvement accéléré, permet de

déterminer kilogrammétriquement cette résistance.

Un troisième moyen consiste dans l'emploi du dynamomètre. MM. Gouin et Le Chatelier, en se servant du dynamomètre de M. Morin, ont trouvé, avec des wagons se rapprochant beaucoup de ceux dont on se sert actuellement, pour des vitesses de 25 à 40 kilomètres à l'heure, 0,003 à 0,0045 du poids total; pour des vitesses de 40 à 60 kilomètres, 0,0045 à 0,0055. On peut supposer, pour les grandes vitesses de 80 à 90 kilomètres à l'heure, 0,012 à 0,015 du poids total.

Pour déterminer la résistance au pourtour des roues, M. Wood, en supprimant la caisse et en lançant sur des plans inclinés des essieux isolés et chargés plus ou moins, a trouvé que cette résistance, pour des roues de 0 m., 90 de diamètre, était à peu près de 0,001 du poids total.

Le même expérimentateur, pour déterminer directement la résistance des fusées, a fait reposer celles d'un même essieu dans des coussinets établis sur deux chevalets. Sur l'essieu était montée une poulie sur laquelle s'enroulait une corde portant un poids à son extrémité libre. Le poids, en descendant, mettait l'essieu en mouvement et le faisait tourner avec une vitesse qui allait en croissant jusqu'à l'instant où la corde, entièrement déroulée, se détachait spontanément de la poulie. L'essieu animé d'une puissance vive assez considérable, continuait à tourner jusqu'à ce que le frottement de ses fusées l'eût réduit au repos. Le coefficient de frottement a été trouvé, dans un état moyen des fusées, de 0,05, et dans des circonstances exceptionnelles, avec un graissage continu parfait, de 0,017, soit $\frac{1}{60}$ de la charge, au lieu de $\frac{1}{8}$ qu'a donné Coulomb. Dans la pratique, on admet que ce coefficient est de $\frac{1}{20}$ du poids total.

MM. Morin, Sauvage et Poirée, ont fixé comme il suit, pour la pratique des chemins de fer, la résistance à la traction par tonne, avec un entretien ordinaire de la voie et du matériel, un vent moyen et des roues de 0 m., 90 à 1 m. : pour les trains de marchandises, 4 kilogr., 5; pour les omnibus, 7 kilogr., 7; pour les directs, 8 kilogr., 5; pour les express, 10 kilogr.

Les expériences de MM. Gouin et Le Chatelier, faites avec l'indicateur de Watt, ont fourni le moyen de déterminer d'une manière fort exacte la résistance des convois, machine comprise. En groupant les divers résultats que ces expérimentateurs ont obtenus, on peut décomposer comme il suit la résistance totale qu'un convoi de 60 tonnes éprouve dans son mouvement, à la vitesse de 45 kilomètres à l'heure :

| | |
|---|-------|
| Résistance du convoi brut, par tonne : | |
| Résistance due au mouvement des véhicules | 6,25 |
| Résistance due aux frottements du mécanisme de la machine sans charge | 2,50 |
| Résistance due aux frottements du mécanisme produits par la pression de la vapeur | 1,75 |
| Total | 10,50 |

| | |
|---|-------|
| Résistance de l'appareil moteur, par tonne : | |
| Résistance due au mouvement des véhicules | 6,25 |
| Résistance due aux frottements du mécanisme sans charge | 5,75 |
| Résistance due à la pression de la vapeur | 4,00 |
| Total | 16,00 |

Un grand nombre d'expériences ont été faites en Angleterre sur la résistance développée par le mouvement des convois; les seules qui soient complètes sont celles de M. Gooch, sur le chemin de fer du Great-Western. Cet observateur a cru pouvoir conclure de plusieurs séries d'expériences sur ce chemin à grande section, que les résistances sont inférieures d'environ 20 pour 100 à celles que l'expérience permet d'admettre sur les chemins à voie étroite. M. Wyndham Harding, discutant les nombreuses expériences faites sur ces derniers chemins, a été conduit à admettre la formule empirique suivante, établie déjà par Scott Russell :

$$R = 2,72 + 0,094 V + 0,00484 \frac{NV^2}{T}$$

dans laquelle R est la résistance totale par tonne, V la vitesse en kilomètres par heure, N la surface de front du train ou sa plus grande section, T le poids du convoi en tonnes.

Le premier terme, 2,72, est le coefficient de frottement des véhicules; le deuxième exprime la résistance due aux chocs, aux secousses, aux vibrations de la voie et aux mouvements irréguliers du train; le troisième représente la résistance du vent, qui croît proportionnellement au carré de la vitesse. Sur un chemin en pente, on ajoute 1000 I à la valeur de R, I étant la pente par mètre mesurée sur le chemin même. Cette formule a été établie pour les wagons seulement; on peut l'appliquer à tout le convoi, en considérant la machine et le tender comme des wa-

gons, et en augmentant R pour avoir la résistance totale de 25 à 20 pour 100, selon qu'il s'agit d'un train de voyageurs ou d'un convoi de marchandises.

M. Lardener a cherché à se rendre compte des résistances totales au mouvement, sous différents vents, en lançant des wagons sur des plans diversement inclinés. Voici les résultats qu'il a obtenus :

| DÉSIGNATION DES VENTS. | PENTE. | RÉSISTANCE. | VITESSE UNIFORME EN KILOMÈTRES PAR HEURE. |
|-------------------------|-----------------|-------------------|---|
| Calme parfait | $\frac{1}{320}$ | $\frac{1}{320}$ P | 30 |
| — | $\frac{1}{16}$ | $\frac{1}{16}$ P | 54 |
| Vent arrière | $\frac{1}{16}$ | $\frac{1}{16}$ P | 54 |
| — | $\frac{1}{16}$ | $\frac{1}{16}$ P | 30 |
| — | $\frac{1}{16}$ | $\frac{1}{16}$ P | 38 |
| Vent de bout | $\frac{1}{16}$ | $\frac{1}{16}$ P | 45 |
| Vent de côté | $\frac{1}{177}$ | $\frac{1}{177}$ P | 27 |

P représente le poids total du convoi.

M. Morin a mesuré directement, à l'aide d'un dynamomètre à ressort, la résistance d'un convoi de 27 tonnes, remorqué à la vitesse de 18 à 25 kilomètres à l'heure, sous l'action de différents vents; les résultats que ce savant expérimentateur a obtenus, ainsi que ceux de M. Lardener, indiquent que le vent de bout, c'est-à-dire celui qui souffle en sens directement contraire à la marche du convoi, produit moins d'effet que celui qui souffle latéralement.

Pour approfondir cette question de la résistance au mouvement des convois, on peut consulter les articles fort intéressants publiés dans les *Annales des ponts et chaussées* par MM. Dupuis et Reinhard; le *Mémoire* lu à l'Institut par M. Wissocq; le *Traité* de Wood, traduit de l'anglais par MM. de Monttrichet, de Roulez, de Franqueville; le *Traité* de Pambour sur les locomotives; le *Guide du mécanicien*, par MM. Le Chatelier, E. Flachot, J. Petiet et C. Polonceau; le *Traité des chemins de fer*, par M. Perdonnet; le *Mémoire* de M. Minard; les expériences de MM. Gouin et Le Chatelier, de M. Morin, du docteur Lardener, de M. Thibault, de MM. Sauvage et Poirée, de M. Bochet, de M. Gooch, etc.

Convoi funéraire (Lg), tableau de M. Knaus. Cette toile, comme la plupart de celles qui ont été peintes par M. Knaus, nous transporte en Allemagne et nous fait assister aux humbles obsèques d'un laboureur, dont la bière, recouverte d'un drap noir et portée à bras d'hommes, s'avance lentement dans le sentier d'une forêt. En tête du cortège marche un jeune garçon tout fier de porter la croix argentée; puis viennent des jeunes filles penchées sur leurs livres de messe, et des marmots roses, blonds, ébouriffés, accompagnant de leurs voix enfantines le vieux chantre à tête chauve qui psalmodie gravement l'office des morts. Derrière le cercueil suivent des femmes en deuil qui pleurent et sanglotent dans leurs mouchoirs. De gais rayons de soleil se jouent dans les feuilles des arbres. L'agreste convoi, dit M. Paul de Saint-Victor, s'achemine sans doute vers un de ces petits cimetières fleuris comme des jardins que nous admirons tant en Allemagne. Là dorment, sous des croix de bois enjolivées de laiton, toutes les jeunes poitrinaires, toutes les pâles fiancées mortes avant leurs noces, chantées par Uhland et par Novalis. Rien de plus doux et de plus souriant que ces dortoirs printaniers. Les papillons qui volent sur les tombes semblent des âmes échappées de leurs chrysalides. Tel devait être ce cimetière de Worms où Luther, à la veille de son grand combat, jeta ce cri mélancolique : *Invideo quia quiescent!* (Je les envie parce qu'ils se reposent). Toutes les figures de la composition de M. Knaus sont d'une candeur, d'une bonhomie charmantes; mais elles s'enlèvent mal sur un paysage barbouillé, fouetté, martelé, papillonnant à outrance. Cette forêt criarde trouble le deuil et l'émotion de la scène; elle produit l'effet d'un feu d'artifice tiré à un enterrement. • Suivant M. de Pesquidoux (*Union*), ce tableau possède les qualités ordinaires de M. Knaus, la finesse railleuse et la gaieté humoristique; mais, s'il est un sujet d'où la raillerie doit être proscrite, c'est la mort, et il est facile de montrer dans le *Convoi funéraire* plusieurs figures qui fissent la caricature. Cette toile a été exposée au Salon de 1857; elle a été gravée par M. Carey.

Convoi de blessés (UN), épisode de la campagne d'Italie, tableau de M. Yvon. Sur un grand chariot traîné par des bœufs qu'un paysan italien aiguillonne, des blessés sont groupés, à l'ombre d'un berceau formé de branches d'arbre entrelacées. Un turco, étendu à plat ventre et accoudé, la pipe à la main, paraît insensible à la souffrance; près de lui un soldat couché sur le dos, et dont

on ne voit pas le visage, tend les bras comme pour demander du secours; un voltigeur pres d'expirer est soutenu par un vieux grenadier dont la tête est entourée de linge. Sur l'arrière du chariot sont des blessés autrichiens; l'un appuie soucieusement son front sur sa main; un autre est étendu sur le dos, un bras ballant près de la roue du char. A droite, à travers la brume et la poussière, on entrevoit un second atelage; à gauche, dans le fond, coule une rivière au pied des montagnes. L'heure est matinale, les étoiles pâles dans le ciel bleu, et les blanches lueurs de l'aube éclairent la scène. Ce tableau, de petite dimension, est une des œuvres les plus agréables de M. Yvon; il est signé : Ad. Yvon, 1857. Il a figuré au Salon de 1863 et à l'Exposition universelle de 1867.

Un *Convoi de blessés*, peint par Bellangé, a été exposé au Salon de 1824.

Convoi militaire (Lg), tableau de Van der Meulen; musée du Louvre. Des cavaliers, dont le chef est vêtu de rouge et porte un chapeau à plumes, chevauchent dans un chemin creux; des fantassins les suivent. Vers la droite, trois soldats sont assis à terre; un quatrième est couché et endormi. Au fond, d'autres soldats escortent un chariot qui se dirige vers une ferme. Ce tableau, signé *AF. V. MEULEN*, a été gravé par Hulk dans le *Musée français*, par Bertaut, Filhol et Niquet dans le *Musée Filhol*. Van der Meulen a traité fréquemment le même sujet. Un de ses tableaux les plus réussis en ce genre, après celui du Louvre, est le *Convoi escorté* du musée de Rotterdam. Ce tableau, dont le fond représente un petit paysage montagneux, offre cet intérêt qu'il est daté de la première période de l'artiste (1661). A cette époque, Van der Meulen n'était pas encore le peintre officiel de Louis XIV. « Il s'en tenait alors, dit M. Bürger, aux fines petites compositions où il arrangeait ses troupes selon les caprices de la stratégie artiste, purement et simplement. Quand il fallut faire des portraits de courtisans en chapeau à trois cornes, et des plans de terrains au lieu de paysages, il devint froid et vide. Ce n'est pas sa faute, et peu de peintres ont mieux réussi dans ce genre de narration officielle. »

Joseph Barrocel, Martin Wouwerman, Van Bredael et plusieurs autres artistes ont peint des *Convois militaires*. Un tableau de Breughel de Velours qui est au musée de Madrid nous montre un convoi surpris et attaqué par un corps de cavalerie et d'infanterie; il y a un grand mouvement et d'heureux effets de lumière dans cette composition. Un beau dessin de M. Bida, exposé au Salon de 1853, représente un *Convoi de recrues en Egypte*. Les figures y sont groupées de la façon la plus serrée et la plus savante; les types, les costumes et les accessoires sont d'une exactitude locale irréprochable.

CONVOIEMENTS m. (kon-voi-man — rad. *convoyer*). Mar. Escorte d'un convoi de bâtiments de commerce.

CONVOIABLE adj. (kon-voi-ta-ble — rad. *convoyer*). Désirable, que l'on peut convoiter, que l'on convoite naturellement : *Un sort convoitable*.

CONVOITÉ, ÉE (kon-voi-té) part. passé du v. *Convoiter*. Désiré avidement : *Des places convoitées*.

CONVOITER v. a. ou tr. (kon-voi-té — du lat. *cupiditas*, cupidité, forme un peu éloignée, mais qui est assez bien justifiée par l'intermédiaire *cuveiter*, dont on trouve d'anciens exemples). Désirer avec passion : *CONVOITER le bien d'autrui*. *CONVOITER la femme de son voisin*. *Le paysan, après avoir quelque temps convoité une portion du champ de son voisin, augmente un peu chaque jour ses tentatives d'envahissement jusqu'à ce que l'occupation soit accomplie*. (St-Frosp.) *Le luze corrompt tout, et le riche qui en jouit est le misérable qui le convoite*. (J.-J. Rouss.) *Les hommes dans et prétentieux sont toujours les plus enclins à l'envie, car ils convoitent ce qu'ils voudraient forcer les gens à croire qu'ils possèdent*. (Mme de Blessington.) *Le due de Guise convoitait une couronne; il méprisait les Parisiens tout en les caressant*. (Chateaub.) *L'homme appelle ce qui répond au besoin de sa vie physique, il convoite ce qui flatte son goût, et s'y attache*. (Bautain.) *Peut-on être l'ami de celui dont on convoite la femme?* (Alex. Dum.)

Vous épousez ma fille et convoitez ma femme. **MOLIÈRE.**

Heureux, cent fois heureux celui
A qui sa mauvaise fortune
Ne fait pas convoiter la richesse d'autrui. **LENOBLE.**

— Absol. Former des désirs : *La chair convoite contre l'esprit, l'esprit contre la chair*. (Boss.) *La chair convoite contre l'esprit, l'esprit résiste à la chair et doit la soumettre*. (Lamenn.)

Certes, je ne sais pas quelle chaleur vous monte; Mais à convoiter, moi, je ne suis pas si prompt. **MOLIÈRE.**

Hélas! par tous pays toujours la même vie :
Convoiter, regretter, prendre et tendre la main,
Toujours mêmes acteurs et même comédie. **A. DE MUSSET.**

— Poétiq. *Convoiter des yeux*. Regarder avec passion, avec un ardent désir de posséder :

Ces fruits dont Dieu défend l'usage,
Les convoiter des yeux, déjà c'est un outrage. **DELLILE.**

— Prov. Qui tout convoite tout perd, L'avidité, qui fait qu'on veut tout avoir, empêche de rien obtenir.

Se convoiter v. pron. Etre convoité : Les objets les plus désirables ne sont pas ceux qui se convoitent le plus.

— Syn. Convoiter, désirer, avoir envie, souhaiter, soupçonner après. Convoiter diffère des autres verbes en ce qu'il présente ordinairement le désir comme une chose blâmable ou excessive. Désirer exprime le sentiment bien prononcé et durable qui nous porte vers un objet nettement déterminé. Avoir envie exprime un sentiment moins durable qui tient un peu du caprice, de la fantaisie. Souhaiter, c'est désirer vaguement, sans savoir précisément comment la chose souhaitée pourra être obtenue. Soupirer, c'est désirer avec langueur, en souffrant de ne pas posséder encore. Un homme peu délicat convoite le bien d'autrui; un malade désire sa guérison; un enfant a envie de tout ce qui brille; on souhaite un bien qui paraît difficile à atteindre; le prisonnier soupire après la liberté.

— Antonyme. Dédaigner.

CONVOITEUR, EUSE s. (kon-voi-teur, eu-ze — rad. convoiter). Personne qui convoite : Mains convoiteurs de biens se tenaient à l'affût. C. DELAVIGNE.

CONVOITEUSEMENT adv. (kon-voi-teu-ze-man — rad. convoiteur). Avec convoitise : C'est un péché que de regarder CONVOITEUSEMENT la femme de son prochain.

CONVOITEUX, EUSE adj. (kon-voi-teu, eu-ze — rad. convoiter). Qui convoite, qui est sujet à la convoitise : Etre CONVOITEUX de gloire, de richesses.

Aux grands honneurs convoiteux n'aspirez; Usez des biens et ne les désirez. PIERRE.

L'amour, comme tu sais, est un enfant gourmand, Et, pour rassasier sa faim trop convoiteuse, Je trouve des soupis une viande creuse. TU. CORNELLE.

— Substantif. Personne convoiteuse : Les convoiteux ne font nul cas de ce qu'ils ont. Cette part du récit s'adresse aux convoiteux. LA FONTAINE.

Convoiteux (LE) et l'Envieux, ingénieux apologue de Jean de Boves, poète du XIII^e siècle. Ce conte, qui renferme en quelques lignes un grand enseignement et une morale saisissante, vient évidemment de l'Orient, où les récits de ce genre sont fort nombreux. Jean de Boves l'aura entendu raconter à des croisés qui revenaient de Jérusalem, et l'aura habillé à sa façon, en substituant le « prud'homme saint Martin » au génie des contes arabes. Voici la traduction de ce fabliau, auquel nous laissons, autant que possible, tout ce que le style du vieux poète a de grâce et de naïveté : « Seigneur, après la fable, je veux dire la vérité, car celui qui ne sait dire que fables n'est pas un conteur raisonnable. C'est une vérité sûre que deux compagnons à un temps vivaient, bien à passé cent ans, qui menaient mauvaise vie; car l'un est si plein d'envie, que nul plus que lui ne l'était; l'autre si plein de convoitise, que rien ne lui pouvait suffire; et convoitise est telle, qu'elle fait maint homme méprisable. Convoitise prête à usure et fait recommencer les mesures, convoitait d'avoir plus encore. Envie est tellement plus mauvaise, qu'elle va le monde excitant. Envieux et convoiteux chevauchaient un jour ensemble; ils rencontrèrent saint Martin dans une campagne. Peu il a été en leur compagnie sans qu'il eût vu les mauvais desirs au fond de leur cœur plantés. Lors trouvent deux chemins fréquentés, que séparait une chapelle; saint Martin appelle ces hommes, qui menaient de mauvais métiers. — Demandez, fait-il, à cette église je tourne mes pas à droite; de moi je veux que vous soyez contents. Je suis saint Martin le Prud'homme : qu'un de vous me demande un don, il aura sans faute ce qui lui plaira, et celui qui se taira en aura deux fois autant. — Lors pense le convoiteux qu'il laissera demander à son compagnon, ainsi il en aura deux fois autant que lui; moult il souhaite ce double gain. — Demandez, fait-il, beau compagnon, sûrement tu auras tout ce que demander sauras. Sois large à souhaiter. Si tu sais l'art de souhaiter, riche seras toute ta vie. — Celui qui a le cœur plein d'envie ne demandera pas ce qu'il veut; il mourrait d'envie et de regret si l'autre en avait plus que lui. Aussi il se turent tous les deux un grand espace de temps sans rien demander. — Qu'at-tends-tu? qu'il l'en arrive mal? fait celui qui avait convoité, j'en aurai toute la moitié de plus que toi; demande, ou je te battraï tant que mieux ne le fut à ne à pont. — L'envieux répondit : — Sire, j'aimerais mieux, sachez-le, que mal me fassiez; si je demande argent ou richesse, vous en aurez deux fois autant, mais vous n'en aurez pas si je puis. Saint Martin, dit-il, je vous prie que je perde un œil, et que mon compagnon en perde deux, il sera doublement accablé. — Aussitôt ils ont les yeux crevés, bien en fut tenue la promesse; de quatre yeux ils en perdirent trois, et n'acquiescèrent rien autre chose. Ainsi saint Martin fit l'un borgne et l'autre a eugle, et cela par leurs souhaits. Malheur de ma part à qui en est fâché, car ils furent de mauvais aloi. »

CONVOITISE s. f. (kon-voi-ti-ze — rad. convoiter). Désir passionné, immodéré : La

CONVOITISE des richesses, des honneurs. La convoitise n'a rien de si propre que d'être ingrate. (Montaigne.) Votre convoitise, c'est un gouffre toujours ouvert qui ne dit point : c'est assez. (Boss.) La convoitise ne sait jamais où finit la nécessité. (Boss.) Ou l'orgueil nous enflé, ou l'envie nous ronge, ou les convoitises nous brûlent. (Boss.) Nous avons tous cela de mauvais, que toutes nos convoitises sont infinies. (Boss.) Si l'être de l'homme est borné, sa convoitise ne l'est pas. (Bourdal.) Je ne vois nulle différence entre l'injuste convoitise d'une nation conquérante et le vol à main armée d'un brigand. (De Cusine.) La pauvreté est une suite de la corruption et des mauvaises convoitises des hommes. (Lamenn.) Les contrées fertiles qui bordent la côte occidentale de la Péninsule devaient exciter la convoitise des Romains et des Samnites, et devenir la proie du vainqueur. (Napoli.) Les bêtes ont les mêmes sens que nous et à peu près les mêmes convoitises. (De Tocqueville.) La grande Vénus répand au hasard sur les âmes de hautes pensées et de vils desirs, les voluptés saintes et les obscènes convoitises. (P. de St-Victor.) La liberté ne mérite ni l'émotion qu'elle cause ni la convoitise qu'elle excite. (E. de Gir.) La convoitise de ce que l'ouvrier n'a pas lui fait souvent jusqu'à la jouissance de ce qu'il possède. (C. Dollfus.)

Il faut que l'on jouisse; Témoins ces deux gloutons punis d'un sort commun : La convoitise perdit l'un, L'autre périt par l'avarice. LA FONTAINE.

— Œil de convoitise. Regard passionné, qui exprime un avid désir : Jeter un ŒIL de convoitise sur une pile de pièces d'or, sur une table somptueusement servie.

— Syn. Convoitise, avidité, concupiscence, cupidité. V. AVIDITÉ.

CONVOL s. m. (kon-vol — rad. convoler). Action de convoler à un nouveau mariage : Le philosophe Athénagore donnait au convol la dénomination d'homme adulte, et le regardait comme un germe de discorde. (Teulet.)

CONVOLANT (kon-vol-an) part. prés. du v. Convoler : Une veuve CONVOLANT en secondes noces.

CONVOLANT, ANTE adj. (kon-vo-lan, ante — rad. convoler). Qui convole, qui contracte un nouveau mariage : Plusieurs dames que j'ai vues, veuves et convolantes, de leurs premiers et grands mariages s'abaissaient et descendaient fort bas avec des petits. (Brantôme.) Vieux mot.

CONVOLER v. n. ou intr. (kon-vo-lé — du lat. cum, avec; volare, voler). Contracter un nouveau mariage : Se décider à CONVOLER, après un long veuvage.

Où trouver une veuve avec beaucoup d'appas, Et surtout riche douairière, Qui bientôt ne convoie pas? KIVELAET.

A vingt ans mon mari me laissa mère et veuve. Vous vous doutez assez qu'après ce prompt trépas, Et faite comme on est, ayant quelques appas, On aurait pu trouver à convoler de reste. REONARD.

— S'emploie le plus souvent avec un régime qui exprime la nature de l'union que l'on contracte : CONVOLER en secondes noces. CONVOLER à un nouveau mariage.

— Par anal. Prendre de nouveaux engagements contraires aux anciens : Il est peu d'hommes politiques qui ne trouvent au besoin plusieurs bonnes raisons de CONVOLER à de nouveaux serments.

— Par plaisant. Passer, changer de place ou de situation : Le livre AYANT déjà CONVOLÉ en troisième main, il passa de la même façon en cinq ou six mains différentes. (Scarron.) — Se porter avec empressement : Afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles CONVOLAIENT dans les bras d'un homme. (Mol.) — Ces deux derniers sens, qui ramènent le mot à son étymologie, ne sont cependant pas usités.

CONVOLUTÉ, ÉE adj. (kon-vo-lu-té — lat. convolutus; de convolvere, enrouler). Bot. Se dit de tout organe enroulé sur lui-même en spirale ou en cornet : Feuilles CONVOLUTÉES. Cotylédons CONVOLUTÉS.

— Entom. Ailes convolutées, Ailes qui enveloppent le corps et lui donnent une forme cylindrique.

CONVOLUTIF, IVE adj. (kon-vo-lu-tif, ive — lat. convolutus; de convolvere, enrouler). Bot. Syn. de CONVOLUTÉ. Se dit particulièrement des feuilles et de la préfoliation.

CONVOLVE s. m. (kon-vo-lve — du lat. convolvere, enrouler). Bot. Forme peu usitée du mot CONVULVUS :

Ainsi sur les moissons, quand l'orage a soufflé, Reposent, confondus dans le sillon comble, Le convolve amoureux, la renouée agreste. MASSON.

CONVOLVULACÉ, ÉE (kon-vo-lu-lacé — rad. convolutus). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux liserons ou convolvulus.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre convolvulus ou liseron : On réunit souvent la cuscute aux CONVOLVULACÉES. (Ad. de Jussieu.)

Encycl. La famille des convolvulacées renferme des plantes herbacées ou des arbrisseaux

à tige ordinairement grimpante, volubile; sécrétant un suc laiteux et portant des feuilles alternes, échançées en cœur à la base. Les fleurs, souvent très-grandes, solitaires ou groupées en petits bouquets axillaires ou terminaux, accompagnés de bractées, ont un calice persistant, à cinq sépales libres ou soudés à la base; une corolle campanulée, en coupe ou en entonnoir, à cinq lobes plans ou plus ou moins plissés; cinq étamines insérées au fond du tube de la corolle; un ovaire de deux à quatre loges uniovulées ou biovulées, plus rarement à une seule loge quadrioovulée, surmonté d'un style bifide, rarement double, dont chaque division est terminée par un stigmate simple, globuleux. Le fruit est une capsule s'ouvrant ordinairement en deux ou quatre valves, et divisée à l'intérieur en loges dont le nombre varie d'une à quatre; chaque loge renferme une ou deux graines à tégument coriace ou membraneux, à embryon entouré d'un albumen mou et comme mucilagineux. Cette famille, qui a des affinités avec les polémoniacées, comprend les genres suivants, groupés en deux tribus :

I. Dichondrées : Ovaire à carpelles libres. Genres : dichondra, falkie.

II. Convolvulées : Ovaire à carpelles soudés. Genres : wilsonie, évolutule, cresse, braverie, dufourée, bonanie, meuroperitide, porane, duperreye, palmie, polymérie, anisée, calystégie, convolvulus ou liseron, lépistémon, calonyction, quamoelit, patate, pharbitis, rive, argyrie, humbertie, etc.

Quelques botanistes ajoutent à cette tribu le genre cuscute, qui pour d'autres constitue une famille distincte. La tribu des dichondrées a aussi été érigée en famille par quelques auteurs.

Les convolvulacées habitent pour la plupart les régions équatoriales, particulièrement les bords de l'océan Atlantique; leur nombre diminue à mesure qu'on s'avance vers les pôles. Presque toutes renferment un suc résineux, qui possède des propriétés purgatives souvent très-énergiques. Quelques-unes sont fréquemment employées en médecine (scammonée, jalap, turbit); d'autres présentent des parties souterraines charnues et féculentes, susceptibles d'entrer dans l'alimentation (patate ou patate). La plupart sont de charmantes plantes grimpantes fort recherchées dans les jardins, mais dont quelques-unes exigent la serre chaude ou tempérée.

CONVOLVULÉ, ÉE adj. (kon-vo-lu-lé — rad. convolutus). Bot. Syn. de CONVULVULACÉ.

— s. f. pl. Tribu de plantes de la famille des convolvulacées, ayant pour type le genre convolvulus ou liseron.

CONVOLVULIFOLIÉ, ÉE adj. (kon-vo-lu-li-folié — du lat. convolutus, liseron; folium, feuille). Bot. Dont les feuilles ressemblent à celles des liserons.

CONVOLVULINÉ, ÉE adj. (kon-vo-lu-li-né — rad. convolutus). Bot. Syn. de CONVULVULACÉ.

— s. f. pl. Classe de végétaux dicotylédones, qui comprend les familles des convolvulacées, des nolanées et des polémoniacées.

CONVOLVULOÏDE adj. (kon-vo-lu-loï-de — de convolutus, et du gr. eidos, aspect). Bot. Syn. de CONVULVULACÉ.

— s. m. Syn. de PHARBITIS, genre de convolvulacées voisins des liserons.

CONVOLVULUS s. m. (kon-vo-lu-lus — mot lat. formé de convolvere, enrouler). Bot. Non scientifique du genre liseron, qu'il tend à remplacer, même dans le langage vulgaire : Le CONVULVULUS aquatique fait éclater ses grandes fleurs blanches sur le tronc du saule. (B. de St-P.)

— Encycl. V. LISERON.

CONVOQUÉ, ÉE (kon-vo-ké) part. passé du v. Convoquer : Les chambres sont CONVOQUÉES pour le 15 février. Les actionnaires sont CONVOQUÉS en assemblée générale.

La foule vers ces lieux semble être convoquée; Ce long murmure approche, on ouvre la mosquée. BARTHÉLEMY et MÉRY.

CONVOQUER v. a. ou tr. (kon-vo-ké — lat. convocare; de cum, avec, et vocare, appeler). Appeler, inviter à s'assembler par un ordre ou par un simple avertissement : CONVOQUER les chambres. CONVOQUER un concile. CONVOQUER les collèges électoraux. CONVOQUER le conseil des ministres. Louis XIV fit offrir à Charles II deux cent mille louis, s'il voulait se déclarer catholique et ne plus convoquer de parlement. (Alme de St-É.) Si l'Eglise ne convoque pas le concile d'alliance, le Dieu de l'histoire le convoquera chaque jour. (Edgar Quinet.)

De quoi vous plaignez-vous, quand c'est vous seul, (Ingrat, Qui voulez aujourd'hui convoquer le Sénat? VOLTAIRE.

Monseigneur le duc de Bretagne A, pour les combats meurtriers, Convoqué, de Nante à Mortagne, L'arrière-ban de ses guerriers. V. HUGO.

Se convoquer v. pron. Etre convoqué : Les chambres se convoquent chaque année pour la discussion du budget.

— Antonyme. Dissoudre.

CONVOYÉ, ÉE (kon-voi-é) part. passé du v. Convoier. Escorté dans un but de protec-

tion : Navires marchands CONVOYÉS par les vaisseaux de l'Etat. Parc d'artillerie CONVOYÉ par quinze mille hommes de troupes. Tout bâtiment CONVOYÉ ne peut être visité.

CONVOYEMENT s. m. (kon-voi-man — rad. convoier). Action de convoier. Vieux mot.

CONVOYER v. a. ou tr. (kon-voi-é — rad. convoi. Prend un i après y, aux deux prem. pers. de l'imp. de l'ind. et du prés. du subj. : Nous convoyions, que vous convoyiez; change y en i devant un e muet. Je convoie, vous convoierez, qu'ils convoient). Accompagner : Ce singulier soupirant étoit toujours de me CONVOYER jusqu'à ma porte. (Balzac.)

..... A grands coups de gaule Le pèlerin vous lui froissa l'épaulo, De horions laideinent l'accoutra, Jusqu'au logis ainsi le convoia. LA FONTAINE.

— Escorter dans un but de protection : CONVOYER l'argent du trésor. CONVOYER des blessés. CONVOYER un train d'artillerie. CONVOYER des navires marchands. Il y a quelques personnes qui ne voient dans la marine qu'un moyen de CONVOYER les bâtiments marchands. (Dupin.)

Se convoier v. pron. Etre convoyé : Les navires marchands se CONVOIENT surtout en temps de guerre.

CONVOYEUR s. m. (kon-voi-ieur — rad. convoier). Celui qui convoie, qui escorte pour protéger : Les CONVOYEURS d'une flotte marchande, d'un parc d'artillerie.

— Mar. Bâtiment qui forme l'escorte d'un convoi ou qui en fait partie : En pleine mer, nous perdîmes de vue l'un de nos CONVOYEURS.

— Adjectif. : Bâtiments CONVOYEURS.

CONVULSÉ, ÉE (kon-vul-sé) part. passé du v. Convulser. Crispé convulsivement : Membres, muscles convulsés. Ses yeux CONVULSÉS exprimèrent, jusqu'au moment où le médecin les ferma, le regret de n'avoir pu léguer à la science le mot de cette énigme. (Balz.)

Des lèvres sans couleur, des mâchoires sans dent, Et des doigts convulsés d'une infernale fièvre, Fouillant la poche vide ou le sein palpitant. BAUDELAIRE.

CONVULSER v. a. ou tr. (kon-vul-sé — du lat. convellere, convulsus, secouer, ébranler). Néol. Contracter convulsivement : Rechercher les causes qui CONVULSENT les muscles. Une frénésie cruelle CONVULSA la bouche de ce moine et fait cligner ses yeux caves. (P. de St-Victor.)

Se convulser v. pron. Etre convulsé, contracté convulsivement : Le système nerveux des femmes n'est point assez robuste pour atteindre aux combinaisons des sciences abstraites; les houpes sont très-sensibles, les fibres se crispent, et la machine se CONVULSE. (Mercier.)

CONVULSIBILITÉ s. f. (kon-vul-si-bi-lité — rad. convulsible). Méd. Disposition à se convulser, à entrer en convulsion : La CONVULSIBILITÉ des muscles est due à l'action des nerfs.

CONVULSIBLE adj. (kon-vul-si-ble — rad. convulsion). Méd. Qui est disposé aux convulsions.

CONVULSIF, IVE adj. (kon-vul-siff, ive — du lat. convulsus, arraché). Qui est de la nature des convulsions : Mouvements CONVULSIFS des membres. Il Qui est accompagné de convulsions; qui produit des convulsions : Tox CONVULSIVE. Causes CONVULSIVES. L'asphyxie par le charbon de bois est une asphyxie pénible et convulsive. (Raspail.)

Après de longs efforts, une toux convulsive Arrache à fots jaunies une ardente salive. PONGERVILLE.

Si j'excellais en l'art où je m'applique, J'expliquerais par raison mécanique Le mouvement convulsif des frissons. LA FONTAINE.

Il Qui a des convulsions : En prenant ta main convulsive, J'ai compris ta douleur pensive. V. HUGO.

— Par ext. Qui a quelque chose de mécanique, de purement organique, d'involontaire comme les convulsions : Titre CONVULSIF. Gestes CONVULSIFS. La joie folle est un état CONVULSIF qui bouleverse l'âme. (Boiste.)

— Fig. Qui se produit avec une agitation vive et soudaine : Le genre humain est un corps gangrené d'une part et dont les mouvements sont CONVULSIFS de l'autre. (Sieyès.)

— Méd. Qui produit des convulsions : Médicaments CONVULSIFS.

Encycl. Méd. On nomme médicaments convulsifs des agents qui augmentent l'irritabilité des fibres musculaires, et qui, à haute dose, déterminent des contractions spasmodiques momentanées plus ou moins intenses, en un mot, occasionnent des convulsions. On en fait usage pour combattre la torpeur, la paralysie musculaire, etc. Parmi les plus usités, nous citerons les préparations de fausse angusture, de bois de couleuvre, de fève de saint Ignace, de noix vomique, d'upas, de tanghinie, et, en général, de tous les produits des strychnées.

CONVULSION s. f. (kon-vul-si-on — lat. convulsio, de convulsus, arraché). Mouvement brusque, irrégulier, involontaire des muscles : Etre en CONVULSION. Tomber en CONVULSION.

Avoir, éprouver des convulsions. Les convulsions sont fréquentes chez les enfants durant la première dentition. Les convulsions, comme tant d'autres infirmités, sont, dans bien des cas, un funeste présent de la civilisation. (Forges.) Bayle éprouvait des convulsions en entendant jaillir de l'eau. (Balz.)

— Par ext. Mouvement violent, geste tourmenté : Les convulsions de la rage, du désespoir. Quel intérêt peut-il résulter des peintures qui ne présentent les hommes que dans les convulsions de la fureur ou du désespoir? (Barthé.) || Cortorsion, geste outré :

Modérez les transports de vos convulsions.

REGNARD.

On ne s'y dit bonjour que par convulsion.

REGNARD.

Et tandis que tous deux étaient précipités
Dans les convulsions de leurs civilités,
Je me suis doucement esquivé sans rien dire.

MOLIÈRE.

— Poét. Agitation violente qui se produit dans la nature : Les convulsions du globe ont produit les montagnes et rendu la terre habitable. Les passions des hommes sont plus funestes au genre humain que les convulsions de la nature. (Cicéron.) Qui oserait peindre les sublimes horreurs de ces premières mystérieuses convulsions du globe. (L. Figuié.) Les ruines des montagnes renversées sur elles-mêmes attestent les convulsions souterraines qui les ont détruites. (Salvandy.)

— Fig. Action violente et soudaine qui amène de grands troubles : Les convulsions politiques. Dans les maladies politiques, on revient de la téthargie par les convulsions. (Card. de Retz.) Les États et les empires, après tant de tristes convulsions qui les agitent, prendront enfin une consistance fixe et assurée. (Boss.) Les convulsions imprimées aux membres d'un vaste empire par les passions et les agitations de la tête ne s'apaisent pas sans de longues vibrations de tout le corps social. (Lamart.) Une république fondée par la violence et par le sang finit, de convulsion en convulsion, par tomber d'épuisement. (Daniel Sterne.) Je considère la misère comme la dernière convulsion d'une société dont le génie de l'homme a marqué le terme prochain. (E. de Gir.) La Révolution française a offert le spectacle des plus terribles convulsions. (St-Prosp.) || Agitation inquiète, efforts pénibles : C'est un plaisir de voir les convulsions de la mauvaise foi, qui ne sait plus où se prendre. (Mme de Sév.)

— Hist. Contorsions auxquelles se livraient certains sectaires du XVIII^e siècle, à Paris, particulièrement dans le cimetière de Saint-Médard : La folie des convulsions avait achevé d'avilir les jansénistes en les rendant ridicules. (D'Alemb.)

— Pathol. Convulsion tétanique, Contraction égale et permanente de tous les muscles. V. TÉTANOS. || Convulsion tonique, Ancien nom des contractions permanentes des muscles. || Convulsions cloniques, Convulsions propres, caractérisées par un état alternatif de contraction et de relâchement des muscles.

— Encycl. Méd. Lorsque des mouvements désordonnés et involontaires affectent les muscles de la vie de relation, il y a convulsion ; par opposition, on réserve le nom de spasme pour désigner la production de mouvements convulsifs dans les muscles de la vie organique. Les convulsions sont externes ; cependant on donne le nom de convulsions internes à celles qui paraissent se produire à l'intérieur. Elles sont dites générales, lorsqu'elles s'étendent à tous les muscles ; locales, lorsqu'elles sont bornées à quelques parties. Les convulsions se distinguent en toniques et cloniques : les premières s'accompagnent d'une roideur permanente qui persiste pendant toute la durée de la convulsion ; tandis que les secondes se composent de secousses successives. Le tétanos est le type des convulsions toniques, la chorée le type des convulsions cloniques.

D'après leur origine, on a distingué plusieurs espèces de convulsions : elles sont essentielles, telles sont les convulsions de la chorée, de l'épilepsie ; elles sont sympathiques, telles sont celles qu'on observe dans les indigestions, par la présence des entozoaires intestinaux ; elles sont symptomatiques, telles sont celles qui accompagnent les affections du cerveau et des méninges.

Les convulsions, considérées d'une manière générale, présentent, tantôt un début rapide et instantané, tantôt au contraire certains signes précurseurs, tels que l'agitation, l'inégalité dans les mouvements, les crampes, le tremblement, le soubresaut des tendons, une sorte de vertige, la fixité dans le regard ou une mobilité extrême du globe oculaire, des mouvements de la mâchoire, ou une douleur locale, fixée soit dans un point du crâne, soit dans toute autre partie du corps. A ces phénomènes d'invasion succède la convulsion sous sa forme tonique ou clonique, c'est-à-dire une rigidité générale du tronc et des membres, ou une série de mouvements brusques alternatifs de flexion et d'extension, de pronation et de supination des membres, d'écartement et de rapprochement des doigts. Les poings sont fermés, les pouces fléchis dans la main, les yeux fixés en haut, les traits du visage renversés et grimaçants, les mâchoires serrées, le tronc roidi. Lorsque la convulsion n'est que partielle, elle affecte de préférence

la mâchoire (trismus), les muscles expressifs du visage (rire sardonique, spasme cynique), ou les muscles extenseurs ou fléchisseurs des doigts (soubresaut des tendons).

Aux symptômes graves qui s'accusent du côté des muscles de la vie de relation, se joignent aussi des altérations fonctionnelles ou des troubles de la vie de nutrition : la congestion des poumons, l'irrégularité du pouls, la contraction spasmodique du cœur, les ecchymoses et les spasmes intérieurs se traduisant par la dyspnée, le hoquet, la dysphagie, l'hydrophobie et l'enrouement. La perte de connaissance et le délire accompagnent le plus habituellement les convulsions parvenues à un certain degré.

Les convulsions ne sont pas d'une durée ordinairement très-longue, mais elles se reproduisent par attaques successives plus ou moins fréquentes ; elles ne cessent jamais brusquement, et ne sont pas ordinairement remplacées immédiatement par un retour complet à la santé. Beaucoup d'attaques convulsives laissent après elles des phénomènes consécutifs : une courbature générale, des douleurs aiguës dans les muscles, des ecchymoses disséminées, la rupture d'un tendon, des luxations, des fractures, des difformités, des paralysies locales ou partielles, en général passagères, etc., etc. Quant au traitement, il est visiblement subordonné aux causes qui ont provoqué les convulsions ; nous ne pouvons, à cet égard, donner que quelques indications générales et, nécessairement, très-sommaires.

Si la convulsion est symptomatique d'une affection aiguë du cerveau, la saignée, les sangsues, les ventouses scarifiées derrière les oreilles, les purgatifs réitérés et le repos absolu seront préférés ; si la convulsion se produit au cours d'une maladie chronique des centres nerveux, on emploiera les cautères, le séton à la nuque, les purgatifs et le nitrate d'argent à l'intérieur.

Dans les convulsions sympathiques, on aura recours aux vermifuges, aux purgatifs, aux médicaments propres à accélérer le travail de la dentition ; enfin, dans les convulsions essentielles ou névroses convulsives, on aura recours aux antispasmodiques, aux calmants, aux narcotiques, suivant les cas.

— Convulsion cérébrale. V. ACRODYNIE, ERGOTISME.

CONVULSIONNAIRE s. (kon-vul-si-o-nè-re — rad. convulsion). Personne qui a des convulsions : Un CONVULSIONNAIRE. Une jeune CONVULSIONNAIRE. || Peu usité.

— Hist. Nom donné à des fanatiques du XVIII^e siècle, qui éprouvaient des convulsions, et s'infirmeraient diverses tortures auxquelles ils prétendaient être physiquement insensibles : Savez-vous ce que c'est qu'un CONVULSIONNAIRE ? C'est un de ces énergumènes de la lie du peuple, qui, pour prouver qu'une certaine bulle du pape est erronée, vont faire des miracles de grenier en grenier, rôtiissant des petites filles sans leur faire de mal, leur donnant des coups de bûche et de fouet pour l'amour de Dieu, et criant contre le pape. (Vol.) On assure que, dès le lendemain de l'expulsion des jésuites, les CONVULSIONNAIRES ont commencé à la prédire ; c'est ainsi qu'ils ont toujours prophétisé. (D'Alemb.)

— Encycl. Le gouvernement de Louis XV venait d'imposer au parlement l'enregistrement de la bulle *Unigenitus*, lancée par le pape Clément XI contre les jansénistes. Ceux-ci crièrent à la persécution, et, comme dans tous les temps de disputes religieuses passionnées, des miracles ne tardèrent pas à éclater.

Quand on attend des prodiges, dit M. H. Martin, il en vient toujours. || Plusieurs faits miraculeux commencèrent d'être signalés à l'attention publique ; c'étaient, le plus souvent, des guérisons soudaines de maladies invétérées. Sur ces entrefaites, il vint à traverser au faubourg Saint-Marceau un janséniste exalté, le diacre Pâris, dévot ascétique et à extases, très-opposé à la bulle, et qui était mort à trente-sept ans à force de macérations. Il passait pour un saint dans son quartier ; c'était d'ailleurs un homme bon, humain, charitable, qui se dépouillait de tout pour les pauvres, et qui végétait volontairement dans une loge de planches, au fond d'une cour humide du quartier Saint-Marceau, jeûnant presque constamment pour donner son pain aux misérables. De son vivant, c'était déjà un personnage sacré, entouré de la vénération publique. Après sa mort, les pauvres, les infirmes accouraient en foule faire des neuvaines autour de sa tombe dans le cimetière de Saint-Médard, qui devint bientôt le théâtre des scènes les plus extravagantes ; des jansénistes des deux sexes, exaltés par les persécutions que leur secte avait subies, s'y rendaient chaque jour et s'y sentaient spontanément saisis de spasmes convulsifs, de délire extatique et d'une sorte d'épilepsie à laquelle on attribuait la guérison des maladies, la vision intuitive et le don de prophétie. Ces ridicules saturnales, qui semblent appartenir aux sectaires de l'Inde, occupèrent Paris et la France pendant plusieurs années. Mais il est utile de rappeler que ces excès déplorables furent déterminés surtout par la persécution. La réaction janséniste était dans son principe, on le sait, une protestation de la conscience et de la raison que les violences de l'Eglise officielle firent tourner en fanatisme.

• La persécution commença, dit M. Michélet, et l'indignation suivit. Au fanatisme faux, elle en opposa un sincère, qui s'exaltait de vint délire, folie et, plus tard, folie dépravée. »

Pâris était mort le 1^{er} mai. Dès l'été, des malades vinrent se traîner sur son tombeau. Un simple monument, table de marbre noir à un pied de terre, avait été dressé, avec autorisation de l'archevêque de Paris (Noailles) par le frère du diacre, M. Pâris, conseiller au parlement. Les pèlerins, malades ou autres, se glissaient sous cette table, se couchaient sur cette terre sacrée, et beaucoup même *en mangeaient*, lui attribuant une vertu divine ; on en envoyait même aux malades éloignés de Paris ou que leur état empêchait de se transporter au saint tombeau. « Bientôt, dit M. H. Martin, se répandit le bruit de quelques guérisons miraculeuses : les jansénistes s'attrouperent. Des frémissements électriques couraient dans ces foules animées d'une même passion ; l'agitation redoublait ; les femmes s'emportaient en sanglots et en cris ; des attaques de nerfs, des spasmes convulsifs s'emparaient des plus exaltées ; quelques-unes étaient saisies par l'extase ; des malades, des impotents, transportés d'une foi ardente, se faisaient étendre sur le saint tombeau ; des malheureux tourmentés de crises nerveuses y retrouvaient un calme inespéré ; des paralytiques, des boiteux, au contraire, après de violentes convulsions, se relevaient et marchaient, on prétendit même que des affections d'une tout autre nature et tout à fait étrangères au système nerveux, des chancres, des ulcères, avaient disparu subitement, ce qui serait absolument inexplicable.

« Les scènes de convulsionnaires — c'est le nom qui leur est resté — devinrent à la fin indécentes et cruelles. Le trait le plus commun chez les femmes, qui jouaient le principal rôle, était une combinaison extrêmement bizarre d'excitations hystériques et de cette insensibilité momentanée que les magnétiseurs réussissent quelquefois à produire sur les somnambules. Dans la violence de leurs spasmes, ces femmes, partagées en *aboyeuses*, *miauleuses*, *sautieuses*, suivant les cris et les mouvements auxquels elles s'abandonnaient, se laissaient piétiner le corps et frapper avec violence, se soumettaient à l'épreuve du feu, à l'embrochement, à mille autres tortures, et prétendaient éprouver de divines consolations ; quatre ou cinq hommes debout pesaient de tout leur corps sur une jeune fille étendue ou la frappaient à coups de bûches sans qu'elle témoignât la moindre souffrance ; on en vit se faire crucifier en imitation de la Passion, sans paraître sentir les clous qui leur traversaient les mains et les pieds. »

Des phénomènes qu'on ne pouvait alors expliquer par des causes naturelles passaient facilement pour des miracles. Un prêtre janséniste, le chef des appelants, le célèbre cardinal de Noailles, tenait gravement registre de ces prétendus miracles. Telle fut la sensation occasionnée par ces événements, qu'ils furent discutés en plein parlement, et un bon nombre des faits paraurent tellement attestés qu'en désespoir de cause, on prit le parti d'attribuer ces phénomènes au diable. L'archevêque de Paris, Vintimille, publia une ordonnance contre le culte rendu au diacre et contre les convulsionnaires, et la cour, en 1732, ordonna la clôture du petit cimetière, ce qui donna lieu à l'épigramme très-connue :

De par le roi, défense à Dieu

De faire miracle en ce lieu.

On en fit désormais ailleurs. En fermant le théâtre, en ôtant le grand jour aux manifestations du fanatisme, en le jetant dans l'ombre, qui favorisait la contagion, on en augmenta l'intensité. Ces maniaques, recrutés dans toutes les classes de la société, même parmi les prêtres, suivirent la pente naturelle d'un mysticisme de la douleur ou l'innocent expie pour le coupable. Plus Versailles et la cour se souillaient d'infamies, plus ces martyrs aveugles cherchaient des pénitences extraordinaires. Aux immondes débauches de Louis XV, à ses incestes multipliés, répondaient les crucifiements des pauvres folles jansénistes ; par de cruels supplices, acceptés, implorés, elles croyaient appeler la grâce et détourner le courroux de Dieu. Aux détails contenus dans le passage de M. Henri Martin cité plus haut, nous ajouterons les suivants :

Les simples convulsions étaient le plus souvent accompagnées de douleurs qui obligeaient à demander des secours, d'où le nom de *secouristes* donné à ceux qui les administraient et à ceux qui les recevaient ; bientôt on distingua entre les grands et les petits *secours*. Les grands consistaient en des coups de bûche, de pierre, de marteau, de chenet, d'épée, sur différentes parties du corps. Un convulsionnaire va chez une fille mourante d'un mal d'estomac, et la guérit à grands coups de poing dans la partie malade. Quelquefois le corps s'élançait en l'air et retombait par son propre poids ; ce qui obligeait les assistants à le retenir pour ne pas offenser les regards du sexe et en même temps prévenir les blessures ; mais, s'il y avait contusion, sur-le-champ on la guérissait en y appliquant de la terre du fameux tombeau. Les filles et les femmes, qui jouaient un grand rôle dans ces spectacles, excellaient surtout à faire des gambades, des culbutes et des jeux de souplesse. Là, une

convulsionnaire puisait avec une cuiller de l'air dans une assiette vide, la portait à sa bouche, se faisait la barbe avec le manche d'un couteau devant un miroir, et catéchisait pour imiter le diacre Pâris qui, lorsqu'il soupait et se rasait, catéchisait. Une seconde recevait cent coups de bûche sur la tête, sur le ventre ou sur les reins ; une troisième étant couchée sur le dos, on étendait sur elle une planche, et sur cette planche se plaçaient plus de vingt hommes. Une autre, ayant les jupes attachées, les pieds en haut, la tête en bas, se tenait longtemps dans cette attitude. A d'autres, ayant le sein couvert, on tordait les mamelles avec des pincettes, jusqu'au point de fausser les branches. Plusieurs nuances s'établirent entre ces enthousiastes : il y eut un nommé Vaillant qui se dit le prophète Elisée. Ses sectaires, les vaillantistes ou éliséens, firent du bruit en Provence en 1736. Un nommé Augustin mêlait les sacrilèges et les turpitudes à la folie. Un grand défenseur de l'œuvre des convulsions disait que les augustinistes étaient sortis de cette œuvre à peu près comme les gnostiques sont sortis du christianisme. Aux dénominations précédentes ajoutées celles de *figuristes*, *discernanis*, *mélancoliques*, *margouillistes*, etc., etc. Le bruit excité par les convulsions s'accrut encore par la publication d'un grand nombre d'écrits sur les miracles ; on y examinait le caractère des vrais miracles ; puis les causes et les résultats. Les théologiens attribuent au démon une certaine puissance sur la nature, et jusqu'à un certain point, le pouvoir d'opérer des prodiges, témoin les magiciens de Pharaon, Simon le Magicien et les traverses au quelles fut soumis le patriarche Job. La question était donc de savoir si les convulsionnaires étaient ou non les instruments du diable. Le conseiller Carré de Montgeron fit trois gros volumes in-4^o (la *Vérité des miracles*, 1737-1748) pour vanter les convulsions, les coups de bûche, etc., et raisonna ou déraisonna à perte de vue dans son dernier volume sur l'instinct et l'interprétation des lois divines. En 1732, les docteurs de Sorbonne déclarèrent les *grands secours* illicites, contraires au cinquième commandement. Telle fut aussi la décision des évêques Soanen, Colbert et Caylus. Colbert admet des miracles opérés au tombeau du diacre Pâris, précédés ou accompagnés de convulsions ; ce furent les premiers ; mais il conclut ensuite des discours et des actions de plusieurs convulsionnaires que certains faits avaient un caractère trop puéril et trop indécent pour être l'œuvre de Dieu. « Le fanatisme, ajoute-t-il, consiste à abandonner la voie de l'autorité et des règles communes pour suivre aveuglément une prétendue voie extraordinaire et de prétendues inspirations. » Quelques médecins ne virent dans les convulsions que des effets naturels, et, à ce sujet, Hecquet fit un livre sur le *naturalisme des convulsions*, dans lequel il allie les qualités du médecin et du théologien. Il trouve dans la médecine une foule de faits analogues à ceux des convulsionnaires. N'a-t-on pas vu des *pyrophages* avaler des charbons ardents ? On n'a pas oublié les religieux de Loudun, dont la supercherie fut dévoilée par la faculté de Montpellier. A cette occasion, il cite ce que disait de son sexe une femme de mérite : « Il faut être fille pour connaître les filles ; aussi les directeurs y sont souvent trompés. » Voit-on des merveilles dans les phénomènes de l'épilepsie, des vapeurs, de l'hystérie et tant d'autres qui dépendent du système nerveux ? Le convulsionnisme a tous les caractères de ces perturbations organiques réunies à la dépravation du cœur. Les personnes affectées de convulsions sont presque toutes des femmes, et elles ne veulent recevoir ces prétendus secours que par le ministère des hommes ; ce qui la place respectivement dans une atmosphère critique, où le sang tamisé dispose aux désordres. L'expérience le prouve trop, car ces béates tolèrent des indécentes dont rougirait des femmes mondaines. La conduite de plusieurs prouve qu'elles sont loin d'être des vestales ou des vierges chrétiennes comme celles dont saint Jérôme a tracé le tableau. Plusieurs convulsionnaires ont essayé de justifier leur immoralité par des comparaisons et des passages de l'Écriture sainte. Hecquet, compulsant les archives de l'histoire orientale, prouve que dans ces contrées on était censé nu lorsque, ôtant sa robe, on gardait seulement les habits de dessous qui trahissaient les formes du corps, et qu'ainsi c'est un abus sacrilège de vouloir excuser des indécentes en s'étayant d'expressions mal entendues. Personne dans cette occasion n'a plaidé avec plus de talent que Hecquet la cause des bonnes mœurs et de la raison. Lorrain, dans son traité de la mélancolie, fortifie l'opinion de Hecquet. Il cite une femme méthodiste qui, dans son délire, s'était coupé les oreilles, le nez et les mamelles, et un professeur de rhétorique que la lecture d'Homère enivrait d'enthousiasme et plongeait dans une défaillance complète. Il recherche les causes de cet enthousiasme dans la chaleur du climat, le régime diététique, le tempérament, la préoccupation de l'esprit, qui disposent aux paroxysmes hystériques et visionnaires. Il croit que le moral peut exalter le physique au point de produire des effets spasmodiques merveilleux chez les femmes, dont les sens sont plus irritables.

Pendant que les théologiens et les médecins discutaient divers écrivains aiguisaient

l'arme du ridicule. Le marquis d'Argens rapporte qu'un *convulsionnaire*, ayant une jambe beaucoup plus courte que l'autre, allait gambader sur la tombe du diacre, que tous les mois la jambe courte s'allongeait de manière à donner une ligne sur année, sur quoi l'on fixa la guérison complète à cinquante-quatre ans de cabriolet. Il aurait pu ajouter cette autre anecdote plaisante : quelqu'un qui assistait aux préparatifs d'un crucifiement, se sentant transporté d'indignation, pensa qu'il fallait commencer par la flagellation, et, joignant l'action à la théorie, se précipita à coups de canne sur la troupe fanatique et la dispersa. En 1762, l'autorité publique s'efforça de faire cesser les convulsions ; mais, par leur clandestinité, elles échappaient à la vigilance du magistrat ; elles étaient d'ailleurs soutenues par des hommes honorables, que ces spectacles avaient plus ou moins fanatisés. La ville de Lyon fut toujours un foyer de *convulsionnaires*. En 1792, il parut dans cette ville un ouvrage intitulé : *Recueil de prédictions intéressantes faites en 1733 par diverses personnes sur plusieurs événements importants* (sans nom de lieu ni d'auteur). Quoique ce recueil présente tous les caractères du délire, il est utile d'en donner une idée pour faire connaître la secte dont nous parlons. D'ailleurs, quand on considère que les auteurs de ces inepties étaient des hommes vertueux, remplis de lumières, doués d'un sens droit sur toute autre chose, on est avant tout disposé à les plaindre. Ecoutez donc les révélations de la sœur Holde, qui demande qu'on lui donne des coups de bâton sur le côté gauche et avec violence pour détruire la dureté de ceux qui sont au côté gauche du grand monarque : « La sœur a été dans une grande agitation ; elle a eu de mauvaises convulsions ; elle a crié : « Pan, pan, pan ! Hélas ! mon papa ! mais ce n'est pas des bêtes, c'est des bouledogues ; nous ferons la guerre l'autre demain... » La sœur a vu un peuple crochu qui se propose de détrôner le roi. Louis XVI sera détrôné par monsieur... Paris, malheureuse ville, je te rendrai déserte, tes habitants vont te quitter, tes prêtres te maudirent, la grande ville sera jouée à la paume. Les nègres, les sauvages vont entrer en France... La sœur Angélique prédit que l'Antechrist sera un pape qui a déjà régné et qui ressuscitera... Il y aura à Rome un concile. Pour donner une idée de ceux qui doivent s'y rendre, la sœur invite les hurlements du loup... »

Un ancien dominicain, le P. Lambert, auteur de plusieurs ouvrages estimés contre l'incrédulité de son temps, a fait l'apologie des *convulsionnaires* ; il prétend que l'œuvre des convulsions a pour objet la venue d'Elie, le retour des juifs, le rejet du formulaire et de la bulle *Unigenitus*. À côté de cela, des ecclésiastiques respectables, que leur ministère mettait à portée de recueillir des renseignements positifs, ont assuré que, dans les réunions de *convulsionnaires*, on alliait ce que la religion a de plus sacré avec ce que la débauche a de plus grossier. De cette histoire des *convulsionnaires* il ressort un enseignement, c'est que les controverses théologiques et le fanatisme sont de véritables maux pour les peuples et pour la raison publique. En luttant contre les préjugés religieux et en revendiquant le droit du bon sens contre les absurdités et les folies d'une théologie surannée, les philosophes ont donc rempli un rôle bien utile. Ce qui doit nous attrister, c'est de voir des hommes éclairés, comme Rollin, résister au mouvement d'émancipation, et traiter d'impies les Voltaire, les Diderot et tous ces nobles révoltés. Mais il en a toujours été ainsi. Aujourd'hui comme au temps de Voltaire, à côté des écrivains intrépides et fiers, qui viennent se ranger sous la bannière de la science, il y a le *serpent pécus* de la tradition, qui reçoit le mot d'ordre du jésuitisme, et prétend nous faire rétrograder vers le passé. Heureusement, l'œuvre des philosophes se poursuit, la lumière se fait dans les esprits, et, à mesure que l'ignorance se dissipe, que l'instruction se répand dans les masses, le goût du merveilleux diminue sensiblement, et le sur-naturel perd de son empire. Espérons que notre génération verra le triomphe complet de la science et de la raison humaine. Ce ne sera pas trop tôt, après tant de siècles de ténèbres et d'abrutissement, tant de supplices et tant de sang versé.

De toutes ces disputes, de toutes ces divagations délirantes, il n'est guère resté que le distique griffonné par un spirituel railleur sur la porte du cimetière Saint-Médard, et auquel on fait encore aujourd'hui de fréquentes allusions :

« Enfin, les croyants aux miracles comment à devenir rares sur la terre de France, presque aussi rares que les grands-ducs, et vous ne les rencontrez plus guère que dans quelques diocèses de Franche-Comté, de Dauphiné ou de Bretagne, et la police correctionnelle, perdue par la lecture des écrits de Voltaire, en est venue à interdire aux madones peintes de tourner de l'œil dans leurs cadres, et aux plaies de Jésus de saigner.

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu. »

TOUSSENEL.

« On a peine à tenir son sérieux contre la naïveté des improvisateurs du monde des es-

v.

prits. Quand la police arrêta l'essor des *convulsionnaires* de Saint-Médard, on afficha sur les murs du cimetière ces deux petits vers bouffons :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

« De par le bon sens, défense de faire parler les tables tournantes et de leur faire composer des vers et de la musique ailleurs que sur les théâtres de prestidigitateurs. »

BABINET.

Convulsionnaires de Tanger (LES), tableau d'Eugène Delacroix. Dans une rue bordée de maisons à terrasses dont les angles se découpent sur le ciel bleu, une bande de fanatiques, arrivés à l'extase de l'extase religieuse, court hurlante et folle au milieu de la foule qui s'écarte pour lui livrer passage. Ce sont des aïssous livrés aux transports de la frénésie la plus hideuse : les uns se mordent les bras, les autres tréignent, hurlent, écumant, se contorsionnent, suivis d'un chaos à cheval, qui veille sur leur dévotion épileptique. Des enfants regardent cette scène étrange avec une placidité orientale ; des femmes, voilées de haïks blancs, sont debout sur les terrasses des maisons. « Il y a dans cette toile une incroyable turbulence de mouvement, une férocité de brosse que personne n'a dépassée, dit M. Th. Gautier ; il y a surtout une couleur chaude, transparente et légère, dont le charme tempère ce que le sujet peut avoir d'horrible et de répugnant. » Tout en reconnaissant que l'ensemble est d'une couleur délicate, que les murs couronnés de spectateurs, les turbans de la foule qui se presse autour des convulsionnaires, composent des masses pleines de richesse et de variété, Gustave Planche a exprimé le regret que ce tableau, si excellent quand on le regarde à la distance de quelques pas, ne soutienne pas l'analyse : « Le ton des murailles et des turbans demeure tel qu'il paraissait d'abord, et continue de réjouir l'œil, mais il n'y a pas dans toute cette foule une seule figure logiquement construite, capable de marcher, de se tenir debout, d'avancer la jambe ou de lever le bras. Nulle forme n'est déterminée ; le front et les orbites sont confondus ; ni les mains ni les jambes ne sont attachées ; il y a dans ce chaos de quoi désespérer l'attention la plus courtoise. Cependant il est impossible de méconnaître l'énergie qui anime tous les acteurs de cette scène ; mais cette énergie n'est qu'indiquée dans cette ébauche confuse. Je consens à voir dans cette toile le programme d'une admirable composition ; jamais je ne consentirai à croire que ce soit un ouvrage achevé. » Les *Convulsionnaires* ou, comme dit Th. Gautier, les *Convulsionnistes de Tanger* ont été exposés pour la première fois au Salon de 1838, et ont reparu à l'Exposition de 1855 ; à cette dernière date, le tableau faisait partie de la collection de M. Mala.

CONVULSIONNÉ, ÉE (kon-vul-si-o-né) part. passé du v. *Convulsionner*. A qui l'on donne, à qui l'on a donné des convulsions : *Muscles CONVULSIONNÉS par un courant électrique.*

— Par ext. Tourmenté, bouleversé par une cause physique : *Franz vit le berger s'enfoncer par un petit sentier au milieu des mouvements de terrain qui forment le sol CONVULSIONNÉ de la plaine de Rome.* (Alex. Dum.)

CONVULSIONNER v. a. ou tr. (kon-vul-si-o-né — rad. *convulsion*). Néol. Donner des convulsions à : *L'électricité CONVULSIONNE les muscles.*

— Par ext. Bouleverser, produire des changements brusques et soudains dans : *Le feu intérieur a CONVULSIONNÉ le globe. La Révolution française a CONVULSIONNÉ l'Europe.*

Se convulsionner v. pron. Tomber en convulsion, se livrer à des mouvements convulsifs : *La passion qui se CONVULSIONNE est souvent fatigée.* (Mme Romieu.)

CONVULSIONNISTE s. (kon-vul-si-o-ni-ste — rad. *convulsion*). Partisan des convulsionnaires de Saint-Médard : *Les CONVULSIONNISTES du XVIII^e siècle.*

CONVULSIVEMENT adv. (kon-vul-si-ve-man — rad. *convulsif*). D'une manière convulsive : *Napoléon marche CONVULSIVEMENT, il s'arrête à chaque croisée du Kremlin.* (De Ségur.) *Sa tête tomba sur sa poitrine et la Esmeralda l'entendit soupirer CONVULSIVEMENT.* (V. Hugo.)

CONWAY, ville d'Angleterre. V. ABERCONWAY.

CONWAY (Henry SKYMOUR), général anglais, né en 1720, mort en 1795. Il embrassa fort jeune la carrière des armes, devint lieutenant général en 1759, servit avec ce grade en Allemagne pendant la guerre de Sept ans (1761), et, de retour en Angleterre, reprit au Parlement le siège qu'il y occupait depuis 1741. Lorsque Rockingham arriva au pouvoir (1765), Conway fut nommé membre du conseil privé et secrétaire d'Etat adjoint, poste qu'il conserva jusqu'en 1768. En 1772, il fut chargé du gouvernement de l'île de Jersey, et, de 1778 à 1783, du commandement des forces anglaises. Enfin il fut promu feld-marchal en 1793. Le général Conway aimait et cultivait les lettres. On a de lui quelques brochures politiques, une comédie intitulée *les Fausses*

apparences (1789), et des *Mélanges* en vers et en prose.

CONWAY (Thomas), major général dans l'armée révolutionnaire américaine, né en Irlande en 1735. Il émigra en France où il prit du service, fit les campagnes d'Allemagne de 1760-1761, reçut le grade de colonel en 1772, et passa aux États-Unis en 1777, à la recommandation de Silas Deane, pour aider à l'organisation et à l'instruction des troupes coloniales. Il jouissait en France d'une assez grande réputation comme militaire, et attendait du congrès, dès son arrivée, le grade de major général. Il éprouva un vif désappointement en voyant qu'on ne lui offrait que celui de brigadier général (mai 1777). Pendant le rigoureux hiver de cette année, tandis que Washington campait à Valley-Forge, Conway fut l'un de ses ennemis secrets les plus actifs, et chercha par tous les moyens à faire passer le commandement suprême entre les mains du général Gates. En novembre, le congrès l'avait nommé inspecteur général, avec le rang de major général, quoique Washington eût écrit à l'un des membres du congrès pour protester contre cette promotion, ce qui tendrait à prouver qu'à cette époque le congrès continental professait à l'égard de Washington un sentiment peu amical. Conway se donna tant de mouvement pour entretenir le mécontentement public, il écrivit tant de lettres anonymes, il répandit tant d'insinuations perfides contre le général en chef, que toute cette conspiration fut désignée sous le nom de *cabale de Conway*. Le caractère de cet homme, si bien pénétré dès le principe par Washington, finit par être apprécié par le congrès. Ses prétentions et ses façons agressives l'avaient rendu si impopulaire dans l'armée, qu'au commencement de 1778 il envoya sa démission au président du congrès ; à sa grande surprise, elle fut acceptée sur-le-champ. Conway s'était fait des ennemis de presque tous les officiers, ses frères d'armes. L'un d'eux, le général Cadwallader, qu'il avait plus grièvement offensé, le provoqua en duel et lui logea une balle dans la tête (4 juillet 1778). Croquant la blessure mortelle, Conway écrivit à Washington une lettre d'excuses, datée de Philadelphie, 23 juillet 1778 ; elle contenait cette déclaration arrachée à sa conscience et à ses remords : « Vous êtes à mes yeux un homme grand et bon. » Il se rétablit néanmoins, et retourna en France vers la fin de la même année. Il y reprit du service, fut nommé maréchal de camp en 1784, et devint en 1787 gouverneur général des établissements français dans l'Inde. On ignore la date de sa mort, qui doit être placée après 1792.

CONYBEARE (Jean), prêtre et théologien anglais, né à Pinhoe, près d'Exeter, mort à Bath en 1755. Il se distingua comme professeur et comme prédicateur, et devint successivement recteur de Saint-Clement à Oxford (1724), directeur du collège d'Exeter (1730), doyen de Christ-Church (1732), et enfin évêque de Bristol (1750). Il a publié, sous le titre de *Defence de la religion révélée* (Londres, 1732), un ouvrage fort estimé. Ses *Sermons* ont été réunis et publiés après sa mort (1757, 2 vol. in-8°).

CONYBEARE (Jean-Josias), antiquaire et géologue anglais, né à Londres en 1779, mort en 1824. Il fut professeur d'anglo-saxon (1807), puis de poésie (1812), à l'université d'Oxford, et devint vicaire de Bath-Easton. On a de lui sur la géologie et la chimie, dans les *Transactions of the Geological Society*, dans les *Philosophy Annals*, etc. Au moment de sa mort, Conybeare mettait sous presse ses *Illustrations de la poésie primitive des Anglais et des Français*, ouvrage qu'il n'eut pas le temps d'achever. En recherchant des matériaux pour ce travail, il trouva quelques écrits rares et curieux, et édit, entre autres, un extrait de la *Romance métrique d'Octave, empereur de Rome* (1809), et les *Cent contes joyeux*, recueil auquel Shakespeare avait fait allusion dans sa pièce intitulée : *Beaucoup de bruit pour rien*, et qu'on croyait perdu.

CONYLURE s. m. (ko-ni-lu-re). Mamm. Autre orthographe du mot CONILURE.

CONYNGHAM (Francis-Nathaniel, marquis de), homme politique anglais, né à Dublin en 1797, porta, du vivant de son père, le titre de lord Mount-Charles. Il prit part fort jeune aux affaires publiques, se signala par ses idées libérales, devint sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères dans le ministère Canning (1823-1828), lord de la trésorerie de 1827 à 1830 pendant l'administration de Wellington, et siégea à la chambre des lords, en 1832, après la mort de son père. Directeur général des postes en 1834, le marquis de Conyngham devint, l'année suivante, membre du conseil privé, occupa la charge de grand chambellan de la couronne de 1835 à 1839, et reçut enfin le titre de vice-amiral de l'Ulster (1849).

CONYZE s. f. (ko-ni-ze — du gr. *konuza*, nom d'une plante confondue avec *kons*, cent de puce). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astérées, comprenant un grand nombre d'espèces répandues dans toutes les régions chaudes et tempérées du globe, et dont une est vulgairement connue sous le nom de *herbe aux puces*.

— s. m. Mamm. Syn. de CONILURE.

— Encycl. Bot. Parmi les nombreuses es-

pèces que renferme ce genre de composées, on remarque surtout la *conyze écaillée* (*conyza squamosa*), vulgairement nommée *herbe aux mouches* ou *herbe aux puces*. C'est une plante bisannuelle, à tige velue, rougeâtre et rameuse, à capitules jaunes rougeâtre en dehors, groupés en un corymbe terminal. Elle abonde dans les régions tempérées, sur la lisière des bois et dans les sols arides, où elle fleurit au milieu de l'été. Elle répand, surtout quand on la froisse, une odeur forte et aromatique, qui a fait attribuer à cette plante la propriété de faire fuir les insectes. On l'emploie quelquefois en médecine comme carminative, emmenagogue et vulnéraire. Les bestiaux ne la mangent pas. Dans les localités où elle est abondante, on la ramasse pour chauffer les fours.

CONYZE, ÉE adj. (ko-ni-zé). Bot. Qui ressemble aux conyzes.

— s. f. pl. Bot. Section d'astérées baccharidées ayant pour type le genre *conyze*.

CONYZOÏDE s. f. (ko-ni-zo-i-de — de *conyze*, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Syn. de CARPÉSIE, genre de composées.

CONZ (Charles-Philippe), poète allemand. V. KONZ.

CONZA, autrefois *Compas*, ville du royaume d'Italie, dans la Principauté Ulérieure, district et à 13 kilom. S.-E. de San-Angelo-Lombardi ; 1,500 h. Archevêché ; belle cathédrale. C'est une ville très-ancienne, qui fut assiégée et prise par Narsès en 554, parce que 7,000 Goths s'y étaient réfugiés. Dans la suite, Charlemagne imposa à Grimoald l'obligation d'en détruire les murailles.

CONZÉLATEUR s. m. (kon-zé-la-teur — du préf. *con*, et de *zélatur*). Celui qui, avec d'autres personnes, se trouve à la tête d'un parti : *Monsieur le lieutenant, vous avez fait pendre votre argentier CONZÉLATEUR Couchard.* (Sat. Ménipp.) « Vieux mot.

CONZIÉ (Louis-François-Marc-Hilaire de), prélat français, né à Poncin (Ain) en 1732, mort à Londres en 1804. Il fut successivement grand vicaire de Senlis, évêque de Saint-Omer (1766), et évêque d'Arras (1769). Il se montra un des adversaires les plus violents de la Révolution, refusa de siéger aux états généraux, accompagna le comte d'Artois à l'étranger, fut investi de toute la confiance de ce prince, dirigea ses relations avec le parti royaliste, et ne cessa, par ses intrigues, d'alimenter la guerre civile en France. Il refusa en 1801, lors de la conclusion du concordat, de se démettre de son siège, et il passa pour avoir été le chef de la conspiration dont Coudoual fut l'instrument. — Son frère, François de Conzié, né à Poncin en 1736, mort à Amsterdam en 1795, devint évêque de Saint-Omer, puis archevêque de Tours. Il siégea aux états généraux parmi les adversaires de toutes les réformes, donna sa démission en 1791, et quitta la France pour aller mourir en Hollande.

COOBIGATION s. f. (ko-o-bli-ga-si-on — du préf. *co*, et de *obligation*). Obligation réciproque ou commune à plusieurs personnes.

COOBLIGÉ, ÉE adj. (ko-o-bli-gé — du préf. *co*, et de *oblige*). Qui est obligé avec d'autres, soit réciproquement, soit solidairement.

— Jurispr. anc. *Defence d'attenter à sa personne, ses biens, ses cautions et ses coobligés*. Formule usitée autrefois en faveur des débiteurs que la justice voulait protéger.

COOK (John), navigateur anglais et capitaine de boucaniers, qu'il ne faut pas confondre avec son célèbre homonyme, le capitaine James Cook. John Cook commandait en 1683 une célèbre expédition de boucaniers dans la mer du Sud. Cette expédition se composait d'environ 70 aventuriers, au nombre desquels étaient William Dampier, Edward Davis, Lionel Wafer et Ambrose Cowley. Elle s'embarqua sur un vaisseau de 18 canons, capturé peu de temps auparavant par ces hardis écumeurs de mer. John Cook appareilla du Chesapeake dans les premiers jours d'août, et se dirigea d'abord vers la côte de Guinée. A Sierra-Leone, il s'empara par un stratagème ingénieux d'un navire danois portant 36 canons, muni et approvisionné pour un long voyage. Cook fit passer tout son monde sur ce nouveau bâtiment, qu'il appela le *Bachelor's Delight* (les *Délices du garçon*), et déposant à terre l'équipage danois, sans s'occuper de ce qu'il deviendrait, il brûla son ancien navire, pour éviter les bavardages. Puis, faisant voile pour le détroit de Magellan, John Cook aperçut une île à laquelle Cowley donna le nom de *Pepys's island* (île Pepys). Non loin de là, on eut connaissance d'une seconde île, celle de *Sibble Duardz* (Sebalde de Weerts). En doublant le cap Horn, le *Bachelor's Delight* fut ballotté comme une coquille d'œuf. Il joignit bientôt le *Nicolas*, de Londres, commandé par John Eaton, navire qu'on avait équipé dans la Tamise sous prétexte de l'employer au commerce, mais en réalité pour des expéditions de piraterie. John Cook arriva ensuite à l'île de Juan-Fernandez. Plusieurs des boucaniers embarqués sur le *Bachelor's Delight* avaient fait partie de l'expédition de 1680, durant laquelle, à la suite d'une relâche assez longue dans cette île, un certain William, indien mosquito, qui accompagnait les boucaniers, se trouvant dans les bois à chasser les chèvres, avait été abandonné dans l'île, l'arrivée subite de trois bâtiments de guerre es-

pagnols ayant déterminé le rembarquement précipité de ses compagnons. John Cook, en arrivant à Juan-Fernandez, mit une barque à la mer et l'envoya à terre, dans l'espoir qu'on pourrait retrouver quelques traces de l'infortuné William. Dampier était dans cette embarcation avec un Indien mosquito nommé Robin. En arrivant près du bord, ils virent avec joie William, qui les avait aperçus et les attendait. La reconnaissance fut des plus touchantes : il y avait plus de trois ans que ce pauvre homme vivait seul dans l'île où il avait été abandonné avec son fusil, un couteau, une petite corne de poudre et quelques balles pour toutes ressources. Il avait réussi pourtant, à force de patience et d'industrie, à se construire une petite hutte garnie à l'intérieur de peaux de chèvres, à remplacer ses habits complètement usés par une peau de chèvre, et enfin à subvenir à sa nourriture par la chasse et la pêche. L'infortuné avait aperçu le *Bachelor's Delight* et le *Nicolas* la veille du jour où les bâtiments avaient jeté l'ancre, et, jugeant à leurs manœuvres qu'ils étaient anglais, il avait tué trois chèvres qu'il avait ensuite accommodées avec des plantes du pays, préparant ainsi un banquet pour ses amis.

Après cette relâche à l'île Juan-Fernandez, John Cook fit voile pour les îles Galapagos, où il trouva en abondance les grandes tortues vertes qui ont donné leur nom à ces îles. Il y bâtit des magasins dans lesquels il plaça en dépôt une grande quantité de farine qu'il avait prise sur les Espagnols, et qui devait servir à la subsistance future de ses équipages. La carte des Galapagos, dressée par Cowley durant cette visite, est encore estimée par les navigateurs. Bientôt après, John Cook mourut, et l'expédition passa sous le commandement d'Edward Davis. Les boucaniers continuèrent à écumer les mers du Sud jusqu'en 1688, époque à laquelle, ayant appris aux Indes occidentales qu'une proclamation récente offrait le pardon du roi à tous les boucaniers qui voudraient abandonner ce périlleux métier et recourir à la clémence de Sa Majesté, ils se décidèrent à jouir tranquillement des richesses qu'ils avaient amassées dans leurs courses aventureuses.

COOK (James), illustre navigateur anglais, né à Marton (Yorkshire) le 27 octobre 1728, mort le 14 février 1779. Neuvième enfant de cultivateurs pauvres, il apprit seulement à lire et à écrire dans une école de village, et fut placé, à l'âge de treize ans, en apprentissage chez un mercier de Staith, près de Newcastle. Le voisinage de la mer éveilla sa vocation, et il s'engagea bientôt comme novice sur un des bâtiments qui servent au transport du charbon de ce riche district. C'est à cette obscure et rude école qu'il commença à s'instruire aux détails de l'art de la navigation. En 1755, menacé par la *pression*, il entra dans la marine de l'Etat au moment de la guerre contre la France, commença dès lors à se livrer à l'étude de la géométrie et de l'astronomie, fit la campagne du Canada, en qualité de *master*, à bord du *Mercury*, et fut chargé de quelques travaux d'hydrographie. Il exécuta notamment une bonne carte du fleuve Saint-Laurent qui servit longtemps de guide aux navigateurs, résultat que son inexpérience du dessin rendait encore plus remarquable. De nouvelles études, accomplies au milieu des agitations de sa vie de marin, le mirent en état de dresser, en 1764 et dans les années suivantes, les plans de l'île de Terre-Neuve avec exactitude et précision. Le cinquième-septième volume des *Transactions philosophiques* contient de lui un mémoire intéressant sur une éclipse de soleil observée dans ces parages en 1766. Cook était donc parvenu, à force de travail et de persévérance, à attirer sur lui l'attention, lorsqu'une heureuse circonstance vint lui ouvrir tout à fait la carrière.

En 1768, la Société royale de Londres ayant obtenu du gouvernement l'envoi d'une commission scientifique dans les mers du Sud pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, Cook reçut le commandement de l'expédition avec le grade de lieutenant de vaisseau. Au mois de janvier de l'année suivante, il doubla le cap Horn, reconnut quelques-unes des îles de l'Archipel dangereux (ou Pomotou), déjà découvert par Bougainville, et aborda en avril à Taïti, également explorée l'année précédente par le navigateur français dont il put compléter les études et les observations. Il découvrit ensuite l'archipel des îles de la Société, explora les côtes de la Nouvelle-Zélande, dont il détermina le premier la configuration, découvrit le canal qui la coupe en deux îles (nommé depuis *détroit de Cook*), et recueillit des observations du plus haut intérêt sur cette terre, rencontrée par Tasman en 1642, mais restée inexplorée jusqu'alors. L'année suivante, il releva les côtes de l'Australie sur un espace de plus de 600 lieues, et ce voyage de reconnaissance peut être regardé comme le principe des établissements anglais dans cette partie du monde. Il revint en Europe par Batavia et le cap de Bonne-Espérance, après avoir failli sombrer sur les écueils de la côte d'Australie; la moitié de ses matelots et les membres les plus éminents de la commission scientifique avaient été dévorés par les fièvres pendant ce voyage, qui avait cependant donné de si importants résultats.

Peu de jours après son retour, Cook fut

élevé au grade de *commander*. Ce premier voyage avait prouvé que ni la Nouvelle-Zélande ni l'Australie ne faisaient partie du continent austral dont on soupçonnait l'existence, et, en même temps, qu'il n'existait aucun continent au nord du 40° parallèle nord. On résolut d'envoyer une nouvelle expédition explorer les régions situées sous des latitudes plus élevées, et Cook, auquel revenait naturellement l'honneur de la commander, reçut l'ordre de faire le tour du globe dans ses latitudes les plus méridionales, en poussant ses tentatives de découvertes aussi près du pôle que possible, et en ne laissant, ni sur sa droite ni sur sa gauche, aucun point de l'océan Pacifique inexploré, afin que l'on pût résoudre d'une manière définitive cette question tant controversée de l'existence d'un continent austral.

L'expédition, composée des deux bâtiments la *Résolution* et l'*Aventure*, ce dernier sous les ordres du capitaine Furneaux, quitta Plymouth le 13 juillet 1772, doubla le cap de Bonne-Espérance le 22 novembre suivant, et, dans l'espace de quatre mois environ, explora l'océan Pacifique sous les hautes latitudes méridionales, entre 290 et 1700 de longitude est. Elle parvint au sud jusqu'à 57°15' de latitude. Après s'être convaincu qu'il ne pouvait exister entre ces limites extrêmes aucun continent de quelque étendue, Cook fit voile pour la Nouvelle-Zélande, qu'il atteignit le 26 mars 1773. Il passa l'hiver, qui répond à notre été, au milieu des îles de la Société, et reprit en novembre la recherche du continent austral, s'avancant cette fois à l'est, principalement entre 60° et 70° de latitude, et depuis 167°40' de longitude est jusqu'à 109°14' de longitude ouest. Ce fut sous cette dernière longitude que l'expédition atteignit son point extrême au sud, 71° 10' de latitude sud, car les glaces ne lui permirent pas d'avancer plus loin. Remontant alors au nord, Cook visita, pendant l'hiver, l'océan Pacifique, dans le tropique du Capricorne, depuis l'île Easter jusqu'aux Nouvelles-Hébrides, découvrit une nouvelle île, la plus grande de cet océan après la Nouvelle-Zélande, et lui donna le nom de Nouvelle-Calédonie. Il revint alors à la Nouvelle-Zélande faire reposer son équipage, et, le 10 novembre, se remit une troisième fois à la recherche du continent austral. Il fit voile sous diverses latitudes, entre 43° et 56° de latitude sud, jusqu'au 27 du même mois, où, perdant toute espérance de trouver aucune terre dans cet océan, il résolut de se diriger en droite ligne vers l'entrée occidentale du détroit de Magellan, dans le but d'explorer la côte méridionale de la Terre de Feu, qui n'était encore connue qu'imparfaitement. Le 29 décembre, il franchit le cap Horn, et découvrit une côte désolée, la terre de Sandwich, dont la pointe extrême, située par 59°13' de latitude sud et 242°02' de longitude ouest, reçut du célèbre marin le nom de Thulé ou Islande méridionale (*Southern Thule*), parce que c'était la contrée la plus au sud que l'on connût jusqu'à ce jour. Cook fit alors voile à l'est jusqu'à ce qu'il se trouvât par la longitude du cap de Bonne-Espérance, et, ayant ainsi fait le tour du monde dans sa plus grande circonférence, certain qu'il ne pouvait y avoir entre le 50° et le 70° parallèle aucun continent considérable, il jugea qu'il était inutile de continuer ses recherches dans ces mers orageuses, avec un équipage fatigué et des provisions presque épuisées. Il se dirigea alors vers le Cap, où il aborda le 22 mars 1774, après avoir, depuis qu'il en était parti, exécuté un trajet de plus de 110,000 kilom. sans avoir même éprouvé l'accident le plus vulgaire, tel que celui de la perte d'un mât ou d'un cordage. Le 30 juillet suivant, il jeta l'ancre à Spithead. Il revenait n'ayant, pour ainsi dire, rien découvert, sinon qu'il n'y avait rien à découvrir, mais ayant réussi, par ses patientes et intrépides explorations, à faire connaître la vraie nature des régions australes. Comblé d'honneurs dans sa patrie et de considération par toute l'Europe, nommé capitaine de vaisseau, administrateur de l'hôpital de Greenwich, membre de la Société royale, il aspirait peut-être à un repos bien mérité, lorsque la grande question du passage nord-ouest le rejeta de nouveau sur l'océan. Du reste, il offrit de lui-même ses services, qui furent acceptés aussitôt. On mit à sa disposition deux bâtiments, la *Résolution* et la *Découverte*, commandée par le capitaine Clarke qui l'avait accompagné dans ses deux premiers voyages. Cook partit de Plymouth le 12 juillet 1776. Il devait pénétrer dans l'océan Pacifique en doublant le cap de Bonne-Espérance, visiter en passant les îles situées dans le tropique du Capricorne, et y répandre, en vue de les naturaliser dans cette région, les animaux domestiques les plus utiles de l'Europe; tournant ensuite au nord, il atteindrait la côte ouest de l'Amérique, et pénétrerait avec la plus grande rapidité possible jusqu'à 60° de latitude nord; de là, il tâcherait de rentrer dans l'océan Atlantique, en passant entre l'Asie et l'Amérique, sous l'extrême latitude nord, et en allant ainsi à l'inverse des explorateurs des régions arctiques.

Cook emmenait avec lui, comme astronome et comme naturaliste, Bayley et Anderson, qui tous deux l'avaient accompagné dans son dernier voyage. Il avait aussi à son bord un naturel d'Olietia, île avoisinant Otaï, qu'il avait amené en Angleterre et qui voulait retourner dans son pays natal. Le 30 novem-

bre, la *Découverte* et la *Résolution* doublèrent le cap de Bonne-Espérance, et, le 12 du mois suivant, elles avaient connaissance de deux petites îles, déjà découvertes précédemment par Marion et Crozet, mais qui n'avaient pas encore reçu de nom. Nos navigateurs leur donnèrent celui d'îles du Prince-Edouard (*Prince-Edward's islands*). Le 24 décembre, Cook et Clarke reconnurent également les hautes terres découvertes par le navigateur français Kerguelen; ils les appelèrent l'île de la Désolation (*the island of Desolation*), à cause de leur aspect morne et désolé. En quittant cette côte inhospitalière, la *Découverte* et la *Résolution* rencontrèrent les vents du nord et furent entraînés par eux dans un brouillard si épais, qu'elles coururent près de 300 lieues dans une obscurité complète; elles s'apercevaient rarement l'une l'autre, et il fallait sans cesse tirer des coups de canon pour prévenir les dangers d'une séparation. Enfin, le 26 janvier 1777, les deux vaisseaux jetèrent l'ancre dans la baie de l'Aventure, sur la côte sud de la terre de Van-Diemen, puis ils arrivèrent, le 12 février, dans le détroit de la Reine-Charlotte, à la Nouvelle-Zélande. Le 29, ils découvrirent une île appelée Niua-ga par les indigènes, puis, à quelques lieues au nord de là, une autre île nommée Wateo par les indigènes. La saison étant trop avancée pour continuer à naviguer vers les latitudes nord plus élevées, Clarke et Cook se rabattirent sur les mers intertropicales; ils firent donc voile vers les îles des Amis, et arrivèrent le 1^{er} mai dans celle d'Anomooka. Ils se dirigèrent ensuite vers l'île Hépacé, située au nord de cet archipel; ils reconnurent également toutes les îles avoisinantes, et ne quittèrent les parages des îles des Amis qu'après deux ou trois mois. Le 12 août, ils arrivèrent enfin à Otaï, où ils furent parfaitement reçus par le roi Otoo, à qui ils offrirent du bétail et des chevaux en présent. Ils allèrent ensuite établir Omay dans l'île de Huahine, choisie par lui pour sa résidence. Le 8 décembre, nos voyageurs quittèrent Borabora et perdirent bientôt de vue les îles de la Société. Le 18 janvier, par 21° de latitude nord, ils découvrirent un groupe de cinq îles, auquel ils donnèrent le nom d'îles Sandwich (*Sandwich islands*) en mémoire du premier lord de l'Amirauté. Il ne restait plus qu'à accomplir l'objet spécial du voyage, c'est-à-dire à examiner la côte nord-ouest de l'Amérique, et à essayer plus particulièrement de se frayer un passage dans l'océan Atlantique en doublant l'extrémité nord de ce continent. Le 7 mars, la *Résolution* et la *Découverte* arrivèrent sur la côte de la Nouvelle-Albion par 49°33' de latitude : cette partie de la côte, appelée Nootka par les naturels, a gardé ce nom depuis. En quittant le détroit de Nootka, Cook et Clarke pénétrèrent, sous le 59° degré de latitude, dans un autre bras de mer auquel ils donnèrent le nom de détroit du Prince-Guillaume (*Prince-William's sound*); puis, se dirigeant à l'ouest, ils doublèrent le grand promontoire d'Alaska et atteignirent, le 9 août, l'extrémité la plus occidentale du continent américain, à 13 lieues seulement du rivage opposé de l'Asie. Ils donnèrent le nom de cap du Prince-de-Galles (*capc Prince's-of-Wals*) à cette pointe de terre; puis nos navigateurs déterminèrent la largeur du détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique, détroit déjà traversé, mais incomplètement exploré par Behring. Ils s'avancèrent ensuite sur l'océan du Nord, mais ils ne tardèrent pas à rencontrer les glaces. Ils avancèrent pourtant encore jusqu'à 70° 44' de latitude, après des efforts redoublés; mais, le 18 août, ils virent devant eux, aussi loin que leurs regards pouvaient s'étendre, une mer de glace compacte élevée d'environ six pieds. Il était dès lors évidemment impossible d'aller plus loin, et nos navigateurs résolurent en conséquence d'employer l'hiver à compléter leur étude des îles Sandwich. Le 23 novembre, sous 20° 53' de latitude, ils découvrirent Mowéé une des îles Sandwich, qu'ils n'avaient pas encore visitée, et, le 30, une autre grande île appelée Owyhée. Ils passèrent ensuite dix semaines, du 1^{er} décembre au 13 février 1779, à faire le tour des côtes de cette île et à les relever, sans avoir aucun différend avec les naturels, qui traitaient au contraire les Anglais avec beaucoup de respect et avaient même divinisé Cook sous le nom d'*Orono*. (Dumont d'Urville dit que le navigateur anglais est encore vénéré par les naturels comme un de leurs dieux.) Tout semblait donc aller au mieux entre les Européens et les Owyhéens, et rien ne faisait prévoir que cet heureux accord allait bientôt être troublé. C'est ce que prouvent, du reste, les dernières lignes que Cook ait écrites sur son journal et dans lesquelles il parle de l'insuccès de sa tentative pour trouver un passage au nord. « C'est à cet échec, dit-il, que nous devons d'avoir pu visiter de nouveau les îles Sandwich et enrichir notre voyage d'une découverte qui, bien que la dernière, semble, sous beaucoup de rapports, être la plus importante que les Européens aient encore faite dans toute l'étendue de l'océan Pacifique. » Les heureuses prévisions que semblaient annoncer ces lignes furent tout à coup mises à néant par la mort tragique du navigateur. Dans la nuit du 13 février, un des canots de la *Découverte* fut enlevé par les naturels; le 14 au matin, Cook descendit à terre pour essayer de le reprendre. Les insulaires prirent l'alarme : un coup de feu imprudem-

ment tiré abâtît un de leurs chefs et porta au comble leur exaspération; ils assaillirent les Anglais à coups de pierres, ceux-ci leur répondirent par une décharge de mousqueterie et se hâtèrent de regagner leurs canots. Dans ce mouvement de retraite, quatre matelots furent tués, et Cook lui-même, qu'avait jusqu'alors protégé le respect que lui portaient les naturels, tomba frappé par derrière d'un coup de lance. Il se défendit vigoureusement, appelant ses compagnons à son aide, mais la confusion était telle parmi les équipages des canots, que nul ne lui porta secours. Il fut accablé par le nombre, et son corps resta au pouvoir des meurtriers; on ne put retrouver que les ossements de l'infortuné navigateur, la chair ayant été dévorée par les Owyhéens. Ces restes furent confiés à la terre avec tous les honneurs militaires. Samuel, qui avait été témoin oculaire de cette catastrophe, la raconte dans les plus grands détails et l'attribue, non à l'explosion d'un projet médité d'avance, mais à une irritation soudaine qu'excita chez les naturels la crainte que Cook ne cherchât à punir par des mesures violentes le vol du canot.

Le capitaine Cook avait l'âme aussi vigoureusement trempée que le corps, un sang-froid admirable dans le danger, un courage intrépide et calme, une tempérament extraordinaire qui lui rendait faciles toutes les privations, un talent supérieur pour dresser un plan de campagne et pour l'exécuter. Dumont d'Urville voit en lui le type le plus accompli du marin et du navigateur. Mais il était inflexible et dur, et, malgré le témoignage des Anglais, il ne semble pas avoir toujours traité avec humanité les peuplades sauvages qu'il a visitées.

Son premier voyage fut rédigé, sur son journal et sur celui de Banks, par Hawkesworth (Londres, 1773; trad. en français par Suard, Paris, 1774). Le deuxième, rédigé par lui-même avec autant de naturel que de précision, a également été traduit par Suard, 1778. La rédaction du troisième est due au lieutenant King. M. Demeunier en a donné une traduction française (Paris, 1878). Ces relations ont, en outre, été réimprimées dans les *Journal des collections de voyages*. Les observations astronomiques faites pendant les trois voyages de Cook ont été imprimées à Londres en 2 vol. in-4°.

COOK (archipel de), groupe de petites îles de l'Océanie, dans la Polynésie, à l'E. de l'archipel des Amis, et au S.-O. de l'archipel de Taïti, par 20° de lat. S. et 160° de long. O. Superficie, 30 myriamètres carrés; 20,000 hab. malais-polynésiens, convertis au christianisme par les missionnaires européens. Les principales îles de cet archipel sont : Mangia, Harvey, Oukakoudia, Waterland et Souvarof; les deux premières donnent aussi leur nom à tout le groupe. Pêche du corail. Découvertes par Cook en 1770.

COOK (détroit de), dans l'océan Pacifique, entre les deux principales îles de la Nouvelle-Zélande. Il a 240 kilom. de long sur 32 de large, et porte le nom du navigateur qui le découvrit en 1770.

COOK (entrée de), golfe formé par l'océan Pacifique boréal, sur la côte méridionale de l'Amérique russe, à l'E. de la presqu'île Alaska; le cap Douglas au N. et la pointe Chatham au S. forment les limites de ce golfe.

COOKE (George), graveur anglais, né à Londres en 1781, mort dans la même ville en 1834. Elève de Basire, dont il continua la tradition avec habileté, il n'a d'autre mérite que celui d'avoir possédé toutes les ressources du burin. N'ayant d'ailleurs qu'un degré médiocre le sentiment du paysage, il ne sentait pas le côté pittoresque, original et poétique des morceaux qu'il exécutait d'après nature. Ainsi ses premières *Vues de France et d'Angleterre*, qui commencèrent sa réputation, sont d'une facture irréprochable, mais pleines de détails minutieux qui dégénèrent en puérilités. Il fait triste et froid en ces horizons finement dégradés; c'est pauvre, mesquin, sans force, malgré le charme d'un métier merveilleux. Tel est d'ailleurs le défaut général, le caractère saillant de la gravure anglaise. Jamais, en ce pays, Marc-Antoine, Albert Dürer et Lucas de Leyde ne seront compris. Néanmoins, ces premiers travaux lui créèrent une certaine vogue. En 1822, c'est à lui qui furent confiées les illustrations de la Bible d'Oyley et de Mant; Moses fut son collaborateur. L'occasion était belle cependant, pour un graveur bien trempé, de s'élever à la hauteur du livre sacré, ou tout au moins de le tenter. Mais non, on ne sent même pas le moindre effort; c'est pâle et froid comme tout le reste. Les *Ponts du vieux Londres* et du *Londres nouveau* furent publiés quelque temps avant sa mort, vers 1833, et n'ajoutèrent rien à sa valeur. Les Anglais cependant, enthousiastes de Cooke, exaltèrent son talent au delà de toute expression. Mais son œuvre, que l'on peut juger à la Bibliothèque de la rue Richelieu, n'a rien qui explique une telle illusion, et l'on est forcé de prendre ces éloges pour l'expression de ce patriotisme quand même, qui pousse les Anglais à vanter tout ce qui leur appartient.

COOKE (Edouard), juriconsulte anglais. V. COKE.

COOKE (Thomas), poète et littérateur anglais, né à Bintree (comté d'Essex) vers 1702,

mort en 1756. Il se rendit à Londres en 1722, écrivit dans plusieurs recueils littéraires, composa un grand nombre de petits poèmes et de chansons, des pièces de théâtre qui n'eurent pas de succès, et publia, sous le titre de la *Bataille des poètes* (1725), un poème satirique dans lequel il attaquait vivement Swift, Pope, etc. Ce dernier, pour se venger, plaça Cooke dans sa *Dunciade*. Enfin on a de ce littérateur, qui possédait une instruction étendue, des traductions de *Hésiode* (1728), avec d'excellentes notes; de *Térence*; du traité *De la nature des dieux*, de Cicéron, etc.

COOKE (Thomas), mystique anglais du XVIII^e siècle, qui se fit quelque réputation par ses extravagances, né dans le Northumberland. Il acheva ses études à Oxford. La lecture des auteurs mystiques exerça un funeste empire sur son imagination. Entre autres singularités dont il se fit l'apôtre, Cooke prétendit que la circoncision était nécessaire au salut, et il commença par se soumettre lui-même à cette opération. Ayant perdu son bénéfice, il se rendit à Londres et publia des ouvrages que personne ne put comprendre, et que sans doute il ne comprenait pas lui-même. Se voyant près de mourir de faim, il déclara que les dons de la fortune devaient être partagés en commun par tous les enfants de Dieu; puis, passant de la théorie à la pratique, Cooke entra dans les cafés et les restaurants et s'appropriait sans plus de façon ce qui était servi aux autres. Si on protestait, il démontrait par les textes les plus clairs qu'il était dans son droit, et l'on se contentait de rire du pauvre extravagant. Cependant il fut mis en prison et il y passa trois ans. Remis en liberté, il partit pour l'Irlande, et arriva à Dublin en 1760. Son état inspira quelque pitié aux membres du collège de la Trinité, qui se chargèrent de le loger et de le nourrir. Revenu en Angleterre, Cooke résolut d'aller visiter l'Amérique; mais la mort vint le frapper au milieu de ses projets, vers 1780. Il laissa des pamphlets signés A. M. E. (Adam, Moïse, Emmanuel), et deux comédies bien dignes d'un fou: le *Roi ne peut errer* (1762), et l'*Ermitte converti* ou la *Fille de Bath mariée* (1771). Un dernier trait complètera son histoire: il avait l'habitude de recueillir des souscriptions pour des ouvrages imaginaires. Était-ce encore de la folie?

COOKE (Benjamin), compositeur anglais, né en 1739, mort en 1793. Il fit preuve dès son enfance d'un talent si remarquable, qu'à l'âge de douze ans il fut jugé capable de suppléer l'organiste de l'église de Westminster-Abbey, et qu'en 1752 il fut nommé chef d'orchestre de l'Académie de musique ancienne. En 1762, il devint organiste titulaire de Westminster-Abbey; reçut en 1777, de l'université de Cambridge, le titre de docteur en musique, et fut choisi en 1784 par George IV pour être l'un des sous-directeurs de la fameuse fête de la commémoration d'Hæmel. On a de lui de la musique d'église, une messe et deux antennes, entre autres, qui obtinrent le plus grand succès, ainsi qu'un grand nombre de joyeux refrains qu'il avait composés pour le *Cante-Club* (club de la Chanson) et qui lui valurent, à sept reprises différentes, la médaille d'or décernée par cette société.

COOKE (George-Frédéric), acteur anglais, né à Westminster en 1755, mort en 1812. Après avoir joué quelque temps en province puis à Londres sans attirer l'attention, il obtint beaucoup de succès à Dublin, et, pendant vingt-deux ans, régna sans rival sur la scène de cette ville. Il revint à Londres en 1800, parut au théâtre de Covent-Garden dans le rôle de Richard III, et sut mériter les applaudissements du public, dont il partagea les faveurs avec Kemble jusqu'en 1810. A cette époque, il partit pour l'Amérique, où il mourut deux ans plus tard. Kean, dans une de ses excursions en Amérique, lui fit élever un tombeau. Ses *Mémoires* furent publiés après sa mort (Londres, 1813, 2 vol.), d'après un journal de sa vie écrit par lui-même.

COOKE (Edouard), homme d'Etat anglais, mort à Londres en 1820. Il fut d'abord secrétaire particulier de sir Richard Heron, puis devint successivement premier greffier de la chambre des communes d'Irlande, secrétaire du département de la guerre (1789), membre du parlement et secrétaire du département civil dans le même pays. Après la réunion de l'Irlande à l'Angleterre, il fut appelé au poste de secrétaire d'Etat de l'intérieur et des affaires étrangères dans le ministère Castle-rough, et assista au congrès de Vienne. Il prit sa retraite en 1817. On a de lui: *Argument pour et contre une union entre la Grande-Bretagne et l'Irlande* (Dublin, 1789).

COOKE (Guillaume), juriconsulte anglais, né à Londres en 1757, mort en 1832. Il publia un *Traité sur les lois relatives à la banque-oute* (1785, in-8°), qui fonda sa réputation, lui valut l'emploi de commissaire des faillites, et plus tard le titre de conseiller du roi (1818). Cet ouvrage, très-estimé en Angleterre, a eu plusieurs éditions.

COOKE (Thomas), compositeur et chanteur irlandais, né à Dublin vers 1795. Il apprit la composition musicale sous la direction de Giordani, et, tout jeune encore, devint directeur et chef d'orchestre au théâtre de Dublin. Doué d'une belle voix de ténor, Cooke abandonna, en 1808, son bâton de chef d'orchestre

pour monter sur la scène, obtint un brillant succès et se rendit à Londres, où il fut engagé au théâtre de Drury-Lane. En 1827, il cessa de chanter et prit la direction de l'orchestre de ce théâtre. Outre des duos, des sonates, des chansons, on a de Cooke, ou, comme on dit familièrement en Angleterre, de Tom Cooke, deux opéras, *Frédéric le Grand* et le *Procureur du roi*, ainsi qu'un ouvrage de musique à l'usage des jeunes élèves, intitulé: *Scale for young performers on the piano*.

COOKE (Thomas POTTER), mime anglais, né vers 1786, mort à Londres en avril 1863. Après avoir servi comme marin sous les ordres de Nelson et s'être fait remarquer par sa bravoure, il débuta à Royalty-Theatre dans un rôle de matelot, et fut bientôt le favori du public (1804). Engagé au cirque d'Astley, puis au Lyceum et enfin à Covent-Garden, il devint un des acteurs les plus populaires de la scène anglaise. Ses créations dans le *Duke Dorgan*, de Bukston, *Poll and my partner Joe* d'Haires, *The lost ship* de M. Thompson Townsend, eurent une vogue prodigieuse. Cooke reparut une dernière fois sur la scène à Adelphi, il y a quelques années, dans une représentation donnée au bénéfice des enfants de son ami, le célèbre essayiste et critique Douglas Jerrold. Cet acteur est le même qui vint à Paris pour le *Monstre*, pièce dans laquelle il obtint un succès prodigieux. Il a laissé un testament d'après lequel chaque année, le 23 avril, jour anniversaire de la naissance de Shakespeare, et en même temps du testateur, doit avoir lieu un banquet au Collège royal dramatique, banquet ayant pour but de resserrer les liens qui unissent entre eux les acteurs. L'intérêt d'une somme de 2,000 livres sterling, léguée par lui, est affecté chaque année à un prix pour l'auteur du meilleur drame joué sur les théâtres de Londres; 1,000 livres ont été destinées en outre à couvrir toutes les dépenses occasionnées par les dispositions testamentaires que nous venons de rappeler. — Sa fille, qui s'est mariée en 1864, a apporté en dot à son mari la somme de 40,000 livres (1 million de francs), entièrement gagnée par son père durant sa carrière dramatique. — Un acteur du même nom, George Cooke, attaché au théâtre Olympique de Londres, l'un des meilleurs comédiens des scènes secondaires anglaises, s'est, dans un accès d'aliénation mentale, coupé la gorge avec un rasoir, au mois de mars 1863. George Cooke excellait dans les ganaches et les pères dinons.

COOKE (John-Esten), romancier américain, né à Winchester (Virginie) en 1830. Il commença à se faire connaître en publiant dans les journaux des essais littéraires et des nouvelles. En 1854, M. Cooke fit paraître: *Bas de cuir et de soie* ou le *Chasseur John Myers* et son épouse, roman qui fut suivi de plusieurs autres, dans lesquels il s'est particulièrement attaché à peindre les mœurs de la Virginie. Nous citerons encore: la *Jeu-nesse de Jefferson* (1855); les *Comédiens de Virginie* ou le *Vieux temps dans le vieux domaine* (1855); *Eltie* ou la *Comédie humaine*; et le *Dernier des forestiers*, etc.

COOKIA s. f. (kou-ki-a — du nom de Cook, célèbre navigateur anglais). Bot. Genre d'arbres, de la famille des aurantiacées, tribu des clausénées, comprenant environ six espèces, qui croissent dans l'Asie tropicale. Il Genre de la famille des laurées, comprenant une seule espèce.

COOKSTOWN, ville et paroisse d'Irlande, comté de Tyrone, à 111 kilom. N.-O. de Dublin, et à 14 kilom. O. du lac Neagh; 9,891 hab. Fabrication de toiles. Belle place bordée d'arbres; remarquable château de Killymoon.

COOLE (la), petite rivière de France (Marne), prend sa source au petit village de ce nom, canton de Sompuis, arrond. de Vitry-le-François, baigne Ecory-sur-Cooles et se jette dans la Marne, après un cours de 30 kil., du S. au N.-O.

COOLEET-MANES s. m. (kou-litt-méniss). Bot. Espèce de cannellier de Sumatra.

COOLHAAS (Gaspard), théologien protestant allemand, né à Cologne en 1536, mort à Leyde en 1615. Il exerça le ministère évangélique dans plusieurs églises, puis vint se fixer à Leyde (1575), où il fut chargé d'enseigner provisoirement la théologie. Diverses opinions qu'il émit lui attirèrent de vifs démêlés avec ses collègues. Il soutint notamment la nécessité de l'intervention de l'autorité civile dans l'élection des anciens et des diacres, et rejeta la prédestination absolue. Le synode de Middlebourg (1578) condamna les opinions et les ouvrages de Coolhaas, qui fut destitué, et qui embrassa, deux ans plus tard, la profession de distillateur. Les écrits de Coolhaas sont depuis longtemps oubliés.

COOLHAAS (Guillaume), théologien hollandais, né à Deventer en 1709, mort à Amsterdam en 1772, descendait du précédent. Il fut professeur de langues orientales (1753), puis pasteur à Amsterdam. On a de lui des dissertations grammaticales et philologiques et deux volumes de sermons.

COOLIE s. m. (kou-li — angl. coolie; de l'indoustan *cūli*, labourer loué à la journée). Nom donné aux Indiens, aux Chinois et autres Asiatiques qui s'engagent, moyennant salaire, pour aller travailler dans une colonie

européenne: *Les coolies chinois*. || Quelques-uns écrivent COOLIS.

— **En cycl.** On donne le nom de *coolies* aux émigrants chinois qui, depuis l'émancipation des esclaves, vont en Amérique, et surtout dans les colonies, pour remplacer les nègres. * Ces travailleurs, disait un rapport récemment publié, sont très-bien accueillis aux colonies. Sobres, dociles, laborieux, ils remplacent très-avantageusement les nègres, qui ne travaillaient guère avant leur émancipation, et qui ne travaillent plus du tout depuis qu'ils sont émancipés. * Le *coolie* chinois reçoit un salaire modique, il est nourri et habillé par le propriétaire. Il y a une différence entre le prix qu'il reçoit et la valeur réelle de son travail; mais il faut bien que le travailleur paye le prix de son voyage et de sa nourriture à bord. C'est une avance que l'armateur a faite le premier; le propriétaire a remboursé l'armateur; le Chinois acquitte sa dette avec le seul capital qu'il possède, ses bras. Dans de pareilles conditions, il faut n'avoir affaire qu'à de bons sujets. Les Chinois que la misère amène à Amoy et à Shang-Haï ne sont pas tous propres à devenir de bons ouvriers. C'est au capitaine, au subrécargue, au médecin du bord, à choisir ses hommes, à déjouer leurs ruses. Il faut distinguer les malades qui dissimulent leurs infirmités, écarter les fumeurs d'opium, que leur passion a rendus impropres à toute espèce de travail; il faut repousser les gens de sac et de corde, qui abondent par tout l'Orient, mais en Chine plus qu'ailleurs encore. Malgré ces précautions, on est toujours un peu volé, il y a du déchet sur la cargaison de *coolies*. A peine est-on en pleine mer que l'on entend: *Poo po teac* (je ne puis pas manger). C'est un *coolie*, que l'on croyait fort et vigoureux, qu'il faut envoyer à l'infirmerie. *Bo cho cho!* (j'ai mal au ventre), crie son voisin; c'est un fumeur d'opium qui, privé du poison habituel, éprouve des douleurs nerveuses et une agitation générale. Un troisième a pu emporter avec lui une provision d'opium; il n'ose fumer. Il roule entre ses doigts une boulette de sa gomme verdâtre qu'il glisse entre ses dents. S'il peut tromper la surveillance des matelots, on le verra peut-être s'élancer le couteau à la main et frapper sans conscience de ses actes. Ce n'est plus un homme, c'est une bête féroce, un fou furieux. * Quelques-fois les *coolies* se révoltent durant la traversée, et alors ont lieu sur mer des drames sanglants et terribles, comme celui qui se passa sur le *Hong-Kong* en 1865, et sur le trois-mâts *Eugène* et *Adèle* en 1866. Dans ces cas-là, l'énergie du capitaine peut seule prévenir les désastres dont ces navires furent le théâtre.

Le sort du *coolie*, travailleur volontaire qui a remplacé le nègre, n'est guère préférable à celui de son prédécesseur. Voici au surplus ce qu'en dit M. Duvergier de Hauranne dans son récent *Voyage en Amérique*: « On les prend partout, en Chine, en Malaisie, aux Indes, non pas précisément par force, mais, ce qui est pire, en les décidant par de fausses promesses. Esclaves, ils ne le sont pas, puisqu'ils sont engagés librement. Ils sont libres, mais de cette liberté virtuelle du galérien qui passe sa vie les fers aux pieds; comme les nègres, on les conduit par bandes enchaînées. Etant libres, ils doivent payer leur passage, et, comme ils sont insolubles, ils sont vendus, ainsi que les débiteurs à Rome, pour cinq, six, huit années de servitude; après quoi la loi, une loi paternelle et protectrice, prend soin qu'ils ne tombent pas dans une oisiveté malsaine et les oblige de se vendre pour quatre années de plus. Après cette longue épreuve, ils se figurent et vous croyez peut-être qu'ils ont assez lavé la tache originelle et payé l'ineffable bienfait d'être enrôlés comme bêtes de somme, comme machines au service de l'homme blanc. Les voilà libres, enfin citoyens de leur patrie nouvelle; on les appellera désormais *señor*, comme les hommes blancs. Point du tout, la tache est indélébile, et le préjugé public les tient dans une condition dépendante et humiliée pire peut-être que celle du noir natif de l'île ou du mulâtre affranchi. Quand une fois le pauvre *coolie* est bien et dûment expédié dans quelque coin retiré de l'île, qui donc, je vous le demande, ira voir si son temps de service est expiré? Qui prêtera l'appui de la force publique à son droit méconnu? Le gouvernement a d'autres soins que de venir à son aide; on sait du reste comment lui clôt la bouche; son métier est de faire de l'argent et non pas de gouverner ni de faire respecter les lois. »

COOLSCAMP, village et commune de Belgique, province de la Flandre occidentale, arrond. et à 17 kilom. S. de Bruges; 2,554 hab. Importante fabrication de toiles; briqueteries.

COOM s. m. (koumm). Métrol. Mesure de capacité en usage en Angleterre, où elle vaut 145 lit., 39.

COOMANS (Jean-Baptiste-Nicolas), homme politique et publiciste belge, né à Bruxelles en 1813. Il se fit recevoir avocat, puis entra dans le journalisme et défendit les idées ultra-catholiques dans le *Journal des Flamands*, dans le *Courrier d'Anvers*, dans le *Journal de Bruxelles*, etc. Nommé député en 1848, M. Coomans se montra un des adversaires les plus ardents du parti libéral en même temps qu'un des apologistes les plus exaltés des congrégations religieuses. En matière de

commerce et d'industrie, M. Coomans est un partisan déclaré du système protecteur. On a de lui: une *Histoire de la Belgique* (Gand, 1836, in-8°), en flamand et en français; quelques romans, comme *Richilde* (1839, 2 vol.); *Baudouin Bras de fer*; le *Moine Robert*; la *Clef d'or*; les *Communes belges*; *Yonck*, et enfin des écrits politiques: *Etude sur les questions d'intérêt matériel à l'ordre du jour*, etc.

COOMANS (Pierre-Olivier-Joseph), peintre belge, frère du précédent, né à Bruxelles en 1816. Il reçut les leçons de Van Hunselaëre et de Kaysers. Plus tard, il se rendit en Algérie et y passa plusieurs années pour étudier la nature et les mœurs de cette région. Il a composé, depuis 1836, un grand nombre de tableaux d'histoire et de genre, qui, pour la plupart, ont été exposés à Bruxelles ou à Paris. Nous citerons: *Ossian et Malvina*; un *Mendiant*; le *Déluge*; le *Repos de la famille*; la *Dernière charge d'Attila*; la *Bataille de Châlons-sur-Marne*; *Paysage de la province de Constantine*; *Emigration de tribus arabes*; *Danseuses algériennes*; la *Bataille d'Ascalon*; l'*Orgie des Philistins*; *Massacre des Tencières et des Usipètes*, etc.

COOMBE (Guillaume), littérateur anglais, né en 1741, mort en 1823. Il était fils d'un riche négociant de Londres, qui lui fit donner une brillante éducation. Maître à vingt ans de sa fortune, il mena une existence dissipée qui le conduisit à la ruine; il se mit alors à écrire pour vivre. * Observateur malin plutôt que profond, dit M. Parisot, il saisissait à merveille le côté plaisant des choses et les ridicules. Nul Anglais peut-être, depuis Swift, n'a possédé plus complètement l'humour, tant qu'il est accompagné de bonhomie et qu'il ne dégénère point en ironie sanglante. Au reste, quoique la satire soit le trait véritable de Coombe, la rare flexibilité de son talent et les connaissances un peu superficielles, mais variées, qu'il devait à son admission dans les premiers cercles de la capitale lui permettaient de traiter toutes les questions. * Parmi les productions, toutes anonymes, de Coombe, nous citerons: la *Diaboliade*, poème spirituel et piquant qui obtint le plus grand succès; la *Danse de la mort* et la *Danse de la vie*, poèmes agréables et gais; le *Diable botteux en Angleterre* (1790, 2 vol.); *Tour du docteur Syntaxe à la recherche du pittoresque*; *Tour du docteur Syntaxe à la recherche d'une femme*; *Histoire de Johanny Quod Genus, enfant trouvé du docteur Syntaxe* (1813), etc.

COONINXLOO (Gilles de), peintre flamand, né à Anvers en 1544, mort dans la même ville en 1610. Il apprit son art sous Léonard Kroëbs et Gilles Mostaert, puis se rendit en France, retourna dans sa ville natale pour s'y marier, habita plusieurs années Frankendael, et finit par se fixer définitivement à Anvers. Cet artiste fut un des plus grands paysagistes de son temps. Ses tableaux, dispersés dans les musées, sont extrêmement remarquables par la légèreté de la touche, la fraîcheur du coloris, la variété des fonds. Plusieurs lui furent commandés par le roi d'Espagne et par l'empereur d'Allemagne. La galerie Kœniglants, à Anvers, possède de lui une toile de 16 pieds de longueur. On voit dans la galerie de Vienne un paysage de Cooninxloo qui passe pour un chef-d'œuvre.

COOPER (Astley), célèbre chirurgien anglais, né à Brocton (comté de Norfolk) en 1768, mort à Londres en 1841. Cooper était membre correspondant de l'Institut, chirurgien de l'hôpital de Guy à Londres, professeur à l'hôpital Saint-Thomas, chirurgien ordinaire de George IV et de Guillaume IV. Professeur éloquent et érudit, opérateur habile, il se fit une clientèle tellement nombreuse qu'à sa mort sa fortune s'élevait à 12 millions. Ses travaux en médecine sont considérables; nous citerons de lui: *Traité des hernies congénitales* (1804); *Traité des hernies crurales et ombilicales* (1807); *Traité des fractures et des luxations* (1824). Enfin à son nom se rattachent deux opérations remarquables qu'il pratiqua le premier et avec succès: la *ligature de l'artère carotide* et la *ligature de l'aorte*.

COOPER (Thomas-Sidney), peintre d'animaux anglais, né à Canterbury en 18.3. Après des commencements très-difficiles, et qui ont arrêté sans doute le développement des rares facultés qu'il tenait de la nature, il eut occasion, en 1825, de peindre quelques décors où se révélait déjà son goût pour les animaux, l'instinct du paysage. Avec la modique somme que lui valut ce travail, l'artiste courageux vint étudier à Paris, où il passa, croyons-nous, près de deux ans. Entré dans à Bruxelles par des amateurs belges qui avaient foi dans son avenir, il exposa des *Etudes motivées* qui furent remarquées et qui méritaient de l'être. De nouveaux succès vinrent alors rendre sa situation meilleure. Cependant la misère venait encore parfois le visiter. Dans ces circonstances, il peignait des portraits; mais ses productions en ce genre sont d'une grande médiocrité. Il se sentait dévoyé. Aussi, dès qu'il fut revenu à Londres, se mit-il à exécuter en tableaux ses études d'après nature faites en Belgique et en France. Cependant ses premières tentatives ne furent pas aussi heureuses qu'il l'avait espéré; car ce n'est guère qu'en 1842, époque à laquelle parurent ses *Animaux au pâturage*, son *Abreu-*

voir, son *Effet de soleil couchant*, qu'il acquit une véritable notoriété et se vit à l'abri des embarras d'argent. Le succès, on le voit, n'avait pas été rapide pour lui. Sa peinture, pénible, timide, d'une originalité incomplète, révèle mieux encore ce qu'elle lui a coûté de difficultés et d'efforts. Les *Vaches dans le parc d'Osborne*, la *Matinée dans les prairies de Windsor*, sont deux tableaux véritablement remarquables, les meilleurs de son œuvre. Ils étaient à Paris à la grande Exposition de 1855; mais ils fixèrent peu l'attention, écrasés qu'ils furent par les magnifiques toiles de Corot, de Français, de Diaz, de Daubigny, etc., ces rois du paysage. Cooper cependant est loin d'être sans mérite : son dessin est correct, savant, précis; mais sa brosse, trop habile ou trop prétentieuse peut-être, semble se complaire aux tours de force d'exécution, à la prestidigitation du métier. C'est là un défaut déplorable; il vaut mieux pécher par l'excès contraire.

COOPER (Thomas), évêque anglais, né à Oxford en 1517, mort à Winchester en 1594. Il étudiait la théologie au moment où la reine Marie monta sur le trône d'Angleterre; mais il renonça ensuite à l'état ecclésiastique, et ne revint à l'étude de la théologie qu'après l'avènement d'Elisabeth. Orateur et écrivain distingué, il passa rapidement par les titres de doyen de Gloucester en 1569, d'évêque de Lincoln en 1570, et de Winchester en 1584. On lui a reproché un zèle excessif pour l'Eglise protestante. Il jouit d'ailleurs, pendant toute sa vie, d'une réputation sans tache. Ses principaux ouvrages sont : *Abregé des chroniques*, depuis la dix-septième année après Jésus-Christ jusqu'en 1560 (1560, in-4°); *Thesaurus linguæ romanæ et britannicæ* (1565, in-fol.); *Dictionary historicum et poeticum*. On a encore de lui des sermons et des écrits théologiques.

COOPER (Samuel), peintre anglais, né à Londres en 1609, mort en 1672. Il s'attacha à reproduire la manière flamande, et y réussit tellement qu'on le surnomma le *Petit Van Dyck*. Il excella surtout dans le portrait. Il a peint d'une manière fort remarquable Olivier Cromwell et ses principaux partisans, ainsi que Charles II, la reine et les plus grands personnages de la cour. Ses ouvrages ont été reproduits par divers graveurs de mérite. — Son frère, Alexandre COOPER, fut comme lui élève de John Hoskins, et devint peintre ordinaire de Christine, reine de Suède. Il peignit surtout le portrait et le paysage.

COOPER (Jean-Gilbert), écrivain anglais, né en 1723 dans le comté de Nottingham, dont il fut ensuite grand shérif, mort en 1769. Son principal ouvrage est la *Vie de Socrate* (1749, in-8°), composée d'après les *Memorabilia* de Xénophon et les *Dialogues* de Platon. Elle a été traduite en français par Combes. On lui doit également : *Epîtres d'Aristippe* (1758, in-4°), où il a imité la manière de Gresset, dont il a traduit le *Vert-Vert* en anglais; des poèmes et la charmante chanson de *Winifreda*.

COOPER (Richard), dessinateur et graveur anglais, né vers 1736, mort vers 1820. Il excella à reproduire les jeux de lumière de Rembrandt. On estime également ses estampes, à la manière noire et à l'aqua-tinta. On cite surtout de lui les *Enfants de Charles Ier d'Angleterre*, *Vue de l'église de Saint-Pierre et des environs*, *Vue de la même église et de la colonnade*, *Intérieur du Colisée*, la *Campagne de Rome*, etc.

COOPER (Samuel), théologien anglais, recteur de Morley et de Great-Yelverton, dans le comté de Norfolk, né en 1738, mort en 1799. On manque de détails sur sa vie, mais on a de lui des ouvrages de controverse et de piété, parmi lesquels nous citerons : *Définitions et axiomes relatifs à la charité* (1764, in-8°); *Explication de différents textes de l'Ecriture, en quatre dissertations*; les *Premiers principes du gouvernement civil et ecclésiastique esquissés dans des lettres au docteur Priestley*, à l'occasion de sa lettre à Edmund Burke (1791, in-8°); *Lettre à l'évêque de Gloucester, où la mission divine de Moïse est vengée contre les fausses interprétations des amis et des ennemis de l'auteur, et où l'on démontre clairement que ses mérites, comme écrivain, sont bien au-dessus des éloges de ses admirateurs les plus ardents* (1766, in-8°).

COOPER (Edouard), peintre et graveur anglais de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il était marchand d'œuvres d'art à Londres. Il peignit le portrait avec succès, mais acquit surtout de la réputation par ses gravures sur cuivre, d'après l'Albane, Lebrun, Kneller, etc. On trouve dans son œuvre le portrait d'une certaine Marguerite Patter, âgée de cent trente-six ans.

COOPER (Samuel), général américain, né à New-York vers 1796. Il sortit de West-Point en 1815, entra comme sous-lieutenant dans l'artillerie légère. Conservé dans l'armée lors de sa réorganisation, à la fin de la guerre contre la Grande-Bretagne, il passa avec son grade dans le 1^{er} régiment d'artillerie, en mai 1821, et fut promu lieutenant en juillet de la même année. De 1828 à 1836, il exerça les fonctions d'aide de camp de Macomb, général en chef des armées des Etats-Unis. Il devint capitaine en 1836, puis major en 1838, lieutenant-colonel en 1847, enfin colonel en

1848, pendant la guerre du Mexique. Le 7 mars 1861, il donna sa démission pour entrer au service des Etats du Sud, qui venaient de se séparer de ceux du Nord, et fut immédiatement pourvu de l'emploi d'adjudant général de l'armée confédérée. Le général Cooper est beau-frère de M. J.-M. Mason, de la Virginie, ex-sénateur des Etats-Unis, qui, pendant la guerre civile, représenta les Etats confédérés en Angleterre. Il est l'auteur d'un ouvrage assez estimé, publié à Philadelphie en 1836, sous le titre de *Système conçu d'instruction pour la milice et les volontaires des Etats-Unis*.

COOPER (James-Fenimore), romancier célèbre, le Walter Scott américain, né à Burlington (New-Jersey) en 1799, mort en 1851. Il était fils d'un juge, riche propriétaire qui a fondé dans l'Etat de New-York la ville de Cooper's-Town. Le jeune Fenimore, peu docile au joug scolaire, interrompit le cours de ses études classiques pour entrer dans la marine en qualité de midshipman (1805). Après avoir navigué pendant cinq ans, fait de longs voyages, assisté à plusieurs combats, il revint dans la résidence paternelle de Cooper's-Town. De 1826 à 1829, il remplit à Lyon les fonctions de consul des Etats-Unis; puis il parcourut l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, se livrant partout à des études de mœurs, et, rentré dans son pays en 1832, il n'en sortit plus. Il avait débuté dans les lettres, en 1821, par le roman de *Précaution*, médiocre peinture des mœurs anglaises. A la fin de la même année parut *l'Espion*, où sont retracées, sous les couleurs les plus vives, les glorieuses luttes des héros de l'indépendance américaine. Fenimore Cooper complète ces récits par *Lionel Lincoln* (1824) et les *Puritains d'Amérique* (1828). Voici la principale partie de l'œuvre historique du romancier, œuvre d'un puissant intérêt dramatique, sans doute, mais d'une moindre importance que celle où il nous peint les anciens possesseurs du sol, car c'est là, bien plus que dans certains livres à prétentions sérieuses, qu'il faudra chercher bientôt l'histoire et la véritable physiologie d'une race presque disparue. Cette seconde série se compose particulièrement des romans ci-après : les *Pionniers* (1822), la *Prairie* (1825), le *Dernier des Mohicans* (1826), chef-d'œuvre de l'auteur, le *Lac Ontario*, le *Tueur de daims* (1842), les *Peaux-Rouges*. Toutes les tribus indiennes, sous les noms les plus bizarres, y apparaissent dans leurs mœurs naïves et farouches, disputant leurs foyers aux colons, plus barbares qu'eux, et qui les déciment, ne pouvant les soumettre. Episodes émouvants, types singuliers, descriptions grandioses d'une nature vierge, tout concourt à tenir le lecteur sous le charme. Cooper n'invente pas : il raconte ce qu'il a vu. Ses romans maritimes forment la troisième catégorie. Ce sont : le *Pilote* (1823), où les exploits héroïques de Paul Jones sont énergiquement drainés, le *Corsaire rouge* (1828), *l'Ecumeur de mer* (1828), le *Feu follet* (1842), les *Deux amiraux* (1842), les *Lions de mer* (1849), etc. Il donne là les impressions de sa vie de marin, et il parle de la mer, des tempêtes et des abordages en homme du métier. Il a moins réussi dans la peinture de ses impressions de voyages en Europe : le *Bravo* (1831), qui rappelle Venise, *l'Heidenmauer* (1832), qui se rapporte à l'Allemagne du XVI^e siècle, le *Bourreau de Berne* (1833), sont des compositions où l'on voit que l'auteur n'est plus dans son élément. On a comparé Cooper à Walter Scott : s'il lui est inférieur pour la finesse des aperçus et l'élégance du style, il le surpasse peut-être pour l'énergie et l'exactitude; mais tous deux sont également originaux, et leurs ouvrages ont été accueillis avec une égale faveur. La traduction française la plus estimée des *Œuvres* de Fenimore Cooper est celle de Defauconpret (1838-1845, 25 vol. in-8°). La biographie qui précède du célèbre romancier sera peut-être considérée comme incomplète, par quelques-uns de nos lecteurs; mais ils changeront d'opinion si, considérant quel est notre plan, ils veulent bien ajouter à l'exiguité apparente de cette biographie les 1,000 lignes qui sont consacrées aux différents ouvrages du romancier américain. — Sa fille, Susan Fenimore Cooper, a publié, entre autres écrits : *Heures à la campagne* (1850, in-12), ouvrage dans lequel elle donne la description des sites de Cooper's-Town, petite ville située sur les bords du lac Ostego, et dont son grand-père, qui possédait en ce lieu un immense domaine, a jeté les fondements; la *Rime et la raison de la vie de campagne* (1854, in-4°), recueil de passages des meilleurs auteurs qui ont écrit sur la vie des champs. Ces ouvrages sont estimés.

COOPER (Ant.-Ashley), homme d'Etat anglais. V. SHAFESBURY.

COOPÉRATEUR, TRICE s. (ko-o-pé-ateur, tri-se — du préf. co, et de opératur). Personne qui coopère, qui travaille ou agit conjointement avec d'autres personnes : *Les coopérateurs de votre salut aident à votre perte*. (Mass.) *M. Bouguer a dit, après son retour, qu'aucun de ses coopérateurs ne lui avait été plus utile que M. de Jussieu*. (Condorcet.)

— Théol. *Coopérateur de la grâce*. Celui qui contribue à ce que la grâce divine ait en lui son effet, qui répond par sa bonne volonté aux mouvements intérieurs de la grâce.

— Adjectif. Qui coopère : *Quand la mort eut séparé de l'âme un corps soumis et coopérateur à ses volontés...* (Pasc.) *La société coopératrice des Anglais, qui s'unissent parfaitement pour telle affaire spéciale, tout en se haïssant, se contrecarrant dans telle autre où leurs intérêts diffèrent, ne conviennent pas à nos Français*. (Michelet.)

COOPÉRATIF, IVE adj. (ko-o-pé-ra-tif, i-ve — rad. coopérer). Econ. soc. Qui réunit les efforts de tous les intéressés : *Société coopérative*.

COOPÉRATION s. f. (ko-o-pé-ra-si-on — du préf. co, et de opération). Action de coopérer, action qui concourt avec une ou plusieurs autres : *Le protestantisme ne s'est définitivement implanté dans la moitié de l'Europe que par la coopération des femmes*. (F. Ventura.) *En même temps que l'éducation eut d'une haute autorité, elle réclame de celui qu'elle élève la coopération d'une concours des efforts consacrés à un travail donné, la coopération des forces résulte de l'unité du sujet*. (Ch. de Rémusat.)

— Théol. *Coopération de la grâce*. Action de la grâce qui se joint à la volonté pour l'accomplissement du bien moral.

Econ. soc. *Sociétés de coopération*. Sociétés d'ouvriers fondées en vue d'une production en commun, aux frais et au profit de la société.

— Encycl. Econ. soc. *Sociétés de coopération*. Les sociétés de coopération, qui sont destinées à transformer complètement la situation des classes ouvrières, sont d'origine toute récente. Elles sont nées de ce mouvement d'association qui, de nos jours, a uni les petits capitaux pour fonder les grandes entreprises industrielles. La théorie des sociétés coopératives est l'élimination des intermédiaires entre le producteur et le consommateur. Cette théorie n'a pas pour but l'élimination radicale et absolue du marchand, mais seulement la faculté de se passer d'intermédiaires dans les cas particuliers où cette modification est à la fois possible et utile, et de rapprocher, plus que cela n'a été fait jusqu'à présent, le producteur du consommateur. Les sociétés de coopération dont cette théorie est la base peuvent être ramenées aux trois types suivants : 1° les sociétés de consommation, dont l'objet est d'acheter en gros pour vendre en détail aux associés d'abord, et même au public; ce mode de société permet aux associés d'avoir des matières de consommation non sophistiquées et de retenir par la diminution du prix les profits que ferait sur eux le commerce de détail; 2° les sociétés de crédit mutuel; des ouvriers versent des cotisations périodiques qui servent à former, après un certain temps, un capital social avec lequel seront servis les emprunts des sociétaires; tous n'empruntent pas à la fois; la société réalise souvent son but avec ses propres ressources; si les emprunts dépassent l'encaisse, appel est fait au crédit extérieur, aux conditions déterminées par les statuts; 3° les sociétés de production, qui ont pour objet la transformation des matières premières en produits fabriqués; leur but est de retenir pour les associés le bénéfice que fait l'entrepreneur ou patron.

Les trois pays où le mouvement de coopération a commencé à se développer ont choisi chacun un type différent. En Angleterre, les sociétés de coopération sont surtout des associations de consommation; en Allemagne, c'est principalement le crédit mutuel qu'elles ont pour objet; en France, les ouvriers ont une prédilection marquée pour la société de production.

Ces préférences ont le résultat même de la situation industrielle de chacun de ces pays.

En Angleterre, pays de grande industrie, le capital est tellement puissant, que l'idée de lutter contre la grande production ne vient pas aux ouvriers; aussi se sont-ils tournés vers les sociétés de consommation. En Allemagne et en France, cette puissance du capital étant beaucoup moins grande, l'ouvrier ne se sent pas découragé. Aussi pense-t-il à se dégager de ses rapports avec le patron. En Allemagne, les ouvriers, plus sagement inspirés, n'ont pas commencé par former des sociétés de production; ils ont considéré le crédit mutuel comme la voie la plus sûre. Le génie français, plus hardi dans ses conceptions, a voulu, avant tout, produire.

Cette forme de la coopération est la plus complète, c'est celle qui rapproche le plus les associés. Créée par des associés de même profession, elle les absorbe tous dans l'œuvre commune. L'associé ne travaille que pour la société; tous les intéressés se réunissent chaque jour pour travailler dans les ateliers sociaux; leurs rapports sont incessants au lieu d'être presque accidentels et spéciaux, comme dans les sociétés de consommation et de crédit mutuel. Mais, à raison même de ce qu'elle est plus complète, la société de production est plus difficile à créer et surtout à maintenir. La vie individuelle a des avantages qu'au moindre mécompte les associés ne tardent pas à regretter. Une autre cause de difficulté vient de ce que la production est une spéculation qui peut amener des pertes. Le patron qui risque son capital attend une nouvelle campagne qui répare les pertes de la précédente, et fait ses calculs sur une moyenne de plu-

sieurs années. Les ouvriers associés n'ayant pas, au moins dès le début, de capital accumulé, ne sont pas en position de perdre. Sous peine de tomber dans la misère, ils sont forcés de faire des bénéfices. Quand la première année se balance en déficit, la dissolution de la société est inévitable. Au premier abord, la société de consommation semble être dans des conditions semblables, car, ses magasins étant ouverts aux étrangers, elle est par cela même une spéculation avec chance de gain et de perte. Mais elle a parmi ses associés une clientèle fixe qui assure un courant d'opérations suffisant pour alimenter l'entreprise. Ses ventes aux étrangers augmentent les bénéfices. Aussi, de toutes les formes de la coopération, celle-ci est-elle celle qui présente le plus de chances de succès pratique.

La première des règles fondamentales des sociétés de consommation, c'est que toutes leurs opérations doivent se faire au comptant, tant à l'achat qu'à la vente. Ces sortes de sociétés sont de grands marchands, quoiqu'elles vendent à de petits acheteurs, et de grands capitalistes, quoiqu'elles soient formées par des prolétaires. Elles font leurs approvisionnements en gros et les payent comptant, double raison pour les payer moins cher. Elles sont exonérées de tous frais de luxe; elles n'ont besoin ni d'affiches ni de réclames, elles échappent à la plupart des exigences fiscales. Connaissant à fond les besoins de leur clientèle, dont le nombre est d'ailleurs à peu près invariable, elles font leurs achats à bon escient et ne sont exposées ni aux erreurs de mévente, ni aux longs ennuis de magasinage. A tous ces titres, elles peuvent livrer leurs marchandises à bien meilleur marché. En s'obligeant strictement à ne vendre qu'au comptant, elles suppriment une des grandes chances de perte, et font contracter à leurs acheteurs une habitude également précieuse au point de vue de l'économie et de la morale.

Certaines conditions sont nécessaires, même indispensables au succès de ces sociétés. La population à laquelle elles s'adressent doit être assez permanente pour que la vente puisse être prévue avec quelque certitude, et assez rapprochée pour permettre un service régulier et peu coûteux. Elles doivent vendre au public aussi bien qu'à leurs associés, bien choisir leur clientèle, et n'acheter que les denrées ordinaires et consommées par les ouvriers. L'expérience a démontré que les sociétés coopératives de consommation ainsi organisées et administrées étaient certaines de prospérer.

Le mérite de la fondation des sociétés coopératives ne revient ni à des philosophes, ni à des économistes, ni à des politiques, mais à de simples ouvriers. La ville de Rochdale, dans le comté de Lancastre, qui a aujourd'hui trois grandes sociétés de ce genre, a vu naître la première en 1844. Les débuts de cette société furent des plus modestes. Les quarante fondateurs, ouvriers tisserands pour la plupart, rassemblèrent, avec de minimes cotisations périodiques, un petit capital pour acheter des épiceries qui devaient être revendues en détail aux associés. Ses opérations commencèrent dès qu'on eut réuni une somme de 28 livres sterling (708 fr.). Les boutiquiers, avertis par un secret instinct du développement que devait prendre cette entreprise, ne tarissaient pas en sinistres pronostics; les ménagères attachées aux anciens magasins, où elles avaient leurs habitudes et trouvaient du crédit, ne voulaient pas les quitter pour aller se fournir au magasin coopératif, dont la première règle était de vendre au comptant. Les railleurs disaient alors que les marchandises de la société pouvaient tenir sur une charrette à bras. Cela était à peu près vrai. La société ne vendait que des épiceries, de la farine, du beurre et du gruau d'avoine. La boutique (il n'y en avait qu'une) était ouverte seulement le samedi soir et tenue sans rétribution par des associés de bonne volonté. En présence des difficultés qui accompagnèrent les débuts, des railleries des voisins et de l'obligation de payer une cotisation toutes les semaines, plusieurs fondateurs se retirèrent. Mais ceux qui restèrent ne tardèrent pas à se féliciter de leur persistance. En moins d'un an, le capital tripla. Les affaires furent augmentées en proportion; on ouvrit de nouvelles salles de vente, on eut ces employés salariés à qui l'on permit de vendre tous les jours et à toute heure de la journée. La société s'adjoignit successivement une boucherie et des fabriques de vêtements et de chaussures. En 1845, lors du premier inventaire, le nombre des membres était de 74 et le bénéfice se montait à 32 livres sterling sur 710 livres d'affaires. Le 20 décembre 1864, la société comptait 4,747 membres; elle avait un capital de 55,221 liv. sterling. Les achats de l'année courante s'élevaient à 151,221 livres, les ventes à 174,937 livres, et de cet ensemble d'opérations résultait un bénéfice de 22,717 livres. Tout prélèvement fait, ce bénéfice a permis de distribuer un dividende de 12 pour 100.

Le succès de cette société est dû en premier lieu à la sagesse et à la persévérance de ses fondateurs, et en second lieu à l'excellence de son règlement, dont les dispositions n'ont cependant rien de bien neuf. Pour être membre de la société, il faut être propriétaire de cinq actions d'une livre chacune; cependant on n'est point obligé de payer ces 5 livres à son entrée dans la société, il suffit de payer un schelling d'entrée qui n'est jamais rendu, un

autre schelling en à-compte et 3 pence par semaine, ou 3 schellings par semestre, jusqu'à concurrence des 5 livres. C'est à peu près ce qu'il en coûte en France pour faire partie d'une société de secours mutuels, avec cette différence que, dans les sociétés de secours mutuels, il faut payer sa cotisation tant qu'on fait partie de la société, tandis qu'un *équitable pionnier*, tel est le titre que prennent les membres de la société de Rochdale, cesse d'être astreint à payer la sienne aussitôt qu'il possède dans la société un capital de 125 francs. Sa qualité de membre lui donne, en outre, immédiatement droit à toucher des dividendes au prorata de ses achats; il peut payer ses cinq actions sans bourse délier.

L'entrée dans l'association est assujettie à quelques formalités. Le nom des candidats est affiché dans la salle des séances, trois jours avant l'assemblée générale, qui peut prononcer l'admission ou la refuser. Cette affiche doit être signée de deux membres. Une fois admis, on ne peut plus se retirer sans le consentement du comité, avant d'avoir entièrement acquitté le prix de ses cinq actions. Les actions ne sont pas transférables par vente, mais elles peuvent être recueillies par succession. Dans ce dernier cas, la société conserve le droit d'exclure le nouveau titulaire en lui remboursant le capital et les intérêts. Enfin, elle peut prononcer l'exclusion d'un membre en assemblée générale. Toutes les précautions sont prises pour que la société soit bien composée et demeure toujours maîtresse de son personnel. Une fois admis, les membres ont droit de voter dans toutes les réunions. On ne vote pas par action, mais par tête, ce qui maintient l'égalité. Cependant personne ne peut être élu membre du comité s'il ne fait pas partie de la société depuis six mois, ni président s'il n'est membre du comité. Comme il faudrait plusieurs années pour acquitter le montant des cinq actions si l'on ne comptait que sur les trois pence de cotisation par semaine, il est de règle, pour avancer la libération, d'abandonner les bénéfices trimestriels réalisés sur les achats de denrées. De son côté, la société s'interdit de restituer à ses membres tout ou partie des sommes inscrites à leur crédit, tant que les cinq actions ne sont pas intégralement payées. Une fois au pair, on peut retirer toute somme n'excédant pas deux livres, et les sommes plus élevées en prévenant plusieurs semaines d'avance. Le comité de direction est, par ce moyen, à l'abri de toute surprise. Il connaît avec certitude l'état de la caisse et peut évaluer ses paiements au mieux des intérêts de la société.

Le gouvernement de la société est entièrement démocratique. Le comité d'administration est élu pour un an par l'assemblée générale; il se compose d'un président, d'un trésorier, d'un secrétaire et de cinq conseillers. Tous sont indéfiniment rééligibles. Ils ont les pouvoirs administratifs les plus étendus, mais il leur faut l'autorisation de l'assemblée générale pour contracter des emprunts ou pour opérer des placements. Quant aux comptes, ils sont vérifiés à chaque trimestre par des censeurs élus, comme eux, par l'assemblée générale.

Les bénéfices réalisés sont employés ainsi : on prélève d'abord les frais d'administration, ensuite les intérêts dus aux prêteurs, s'il y en a, puis tant pour cent, afin de compenser la dépréciation subie par la fortune sociale, qui ne doit jamais descendre, puis encore les intérêts dus au capital souscrit, intérêts qui ne doivent jamais dépasser 5 pour 100. Le surplus s'emploie en dépenses autorisées par le règlement : accroissement du fonds de roulement, achats de marchandises, placements. Ce qui reste après cela subit un nouveau prélèvement de 2 1/2 pour 100 en faveur de l'éducationnel département, et ce n'est qu'à la suite de cette dernière soustraction qu'on répartit aux actionnaires le reliquat des bénéfices au prorata de leurs acquisitions pendant le trimestre. En 1864, le bénéfice s'est élevé à 12 pour 100.

Le cas où le comité d'administration deviendrait trop riche a été prévu. Il peut alors payer les dettes de la société, si elle en a, augmenter le fonds de réserve, ou réduire proportionnellement le nombre des actions, en commençant par rembourser les membres qui en possèdent le plus. Les dettes ne sont jamais contractées pour les affaires courantes, la loi fondamentale de toute société coopérative étant d'acheter et de vendre expressément au comptant. Ce succès des *équitables pionniers* de Rochdale a eu de nombreux imitateurs. Grandes et petites villes ont leur société coopérative. A la fin de 1865, le nombre de ces sociétés s'élevait à plus de 400, et celui de leurs sociétaires à plus de 110,000. Les règles d'admission des membres et de partage des bénéfices sont partout les mêmes. Le montant des achats donnant droit à ces bénéfices est constaté par des jetons délivrés au moment de la vente.

Toutes les sociétés coopératives anglaises ont leur *educational department*, dont le budget est toujours considéré comme une dépense de premier ordre, qui doit être soldée avant tout partage de dividendes. Cette dépense est fixée, par la plupart des règlements, à 2 1/2 pour 100. Un comité spécial est chargé d'en diriger l'emploi. Ces sommes sont consacrées à l'éducation des sociétaires eux-mêmes. La plupart de ces statuts déclarent que leur so-

ciété est fondée pour procurer l'avancement intellectuel et moral des ouvriers, en ajoutant, il est vrai, que cette amélioration sera procurée en facilitant l'acquisition, à prix réduit, des épicerie, du charbon et de la farine. Aussi les voit-on, à l'encontre des sociétés françaises formées sur leur modèle, constituer un cercle littéraire, comprenant une bibliothèque, un salon de lecture pour les journaux, et presque toujours des réunions périodiques, où l'on sert du thé, où l'on chante, où l'on danse et où l'on fait aussi des discours.

En Allemagne, les sociétés coopératives affectèrent, dès le début, la forme de sociétés de crédit mutuel. Elles sont dues en grande partie à l'initiative et aux efforts de M. Schulze-Delitsch. Fort répandues aujourd'hui, elles se constituent au moyen d'un droit d'entrée de 1 fr. 25 cent. et de cotisations mensuelles de 25 centimes. Le capital est employé à escompter le papier des associés et à leur avancer les sommes dont ils peuvent avoir besoin. L'ouvrier allemand travaille généralement à son compte; il trouve donc la de grandes facilités de crédit, de même qu'un placement sérieux pour ses économies. La banque et la caisse d'épargne se trouvent ainsi réunies, et les ouvriers se créent une autre eux.

Le mouvement coopératif, qui n'a commencé en France qu'en 1848, fut une application partielle des théories des écoles socialistes, application que le succès couronna, car en 1851 il existait, à Paris seulement, 250 sociétés qui vivaient de leur existence propre, sans autre capital que le travail des associés et les économies en provenant. Elles furent supprimées lors des événements du mois de décembre 1851, à l'exception de 15, qui se reconstituèrent dans divers corps d'état, tels que bijoutiers en doré, tailleurs, facteurs de pianos, maçons, menuisiers, serruriers, tourneurs, lunetiers et cloutiers. Les sociétés de province disparurent aussi, excepté celle des drapiers de Limoges, la société Beaugregard, si souvent citée comme modèle, le grand corps du Havre, les tailleurs de pierre du Bugey et quelques autres.

A Paris, le mouvement interrompu ne reprit qu'en 1857, par l'association des peintres en bâtiment du quai d'Anjou. Il se propagea rapidement, et une création entièrement nouvelle vint lui donner plus tard une grande impulsion. En 1863, une brochure signée de M. Beluze recommandait la création d'une banque spéciale aux sociétés coopératives. 172 personnes se réunirent et souscrivirent un capital de 20,120 francs, sur lequel 4,182 francs seulement furent payés immédiatement, soit 24 francs par souscripteur. La société prit le nom de Crédit au travail et la raison sociale Beluze et Cie. Commencée d'une façon si modeste, elle a aujourd'hui 1,400 commanditaires, qui, au mois de juillet 1866, lui avaient déjà déposé 560,792 francs; le mouvement de caisse était arrivé à 30,000 francs par jour.

Le Crédit au travail, tout en facilitant la fondation des sociétés ouvrières de toute nature, reçoit d'une main l'épargne de ses clients et la prête de l'autre, de sorte que les travailleurs se commandent eux-mêmes.

Les efforts faits à Paris dans le sens coopératif eurent un contre-coup en province. On vit se fonder à Saint-Etienne la grande société des rubaniers, comprenant 1,200 membres et ayant 600,000 francs de capital; à Roanne, les ouvriers en cotonnade, etc., etc. Un journal fut publié sous le titre : *L'Association*, bulletin international des sociétés coopératives; le gérant était M. Beraut.

Un comité, qui comprenait MM. Odilon Barrot, Cochin, Léon Say, publia à la librairie de Guillaumin un écrit intitulé : *Des sociétés coopératives et de leur constitution légale*. Le gouvernement proposa bientôt un projet de loi qui amena dans l'Association la publication d'une note signée de presque tous les gérants des sociétés parisiennes et exprimant cette opinion que la législation existante n'avait pas besoin d'être modifiée. Un comité se réunissait pour soutenir cette opposition au projet, que le Corps législatif lui-même amenda. Le gouvernement ouvrit alors, sous la présidence de M. Rouher, ministre d'Etat, une enquête dont le résultat fut de modifier le projet, que les sociétés attaquèrent encore et que la commission du Corps législatif modifia.

Vers le même temps, MM. Léon Say et Walras, avec le concours de MM. Benoist d'Azy et d'Haussonville, formèrent au capital de cent, puis de deux cent mille francs, une caisse des associations coopératives. Le gouvernement intervint encore, et, passant de la théorie à la pratique, annonça dans les colonnes du *Moniteur* la formation d'une autre caisse des associations coopératives, sous la présidence de M. Jérôme David, député au Corps législatif. L'empereur souscrivit pour 500,000 francs. Au moment où nous écrivons, cette société, dont les statuts ont été publiés et le capital porté à un million, n'a pas encore commencé ses opérations.

Il existe aujourd'hui à Paris, outre des sociétés de crédit mutuel et de consommation, 37 sociétés coopératives de production formées par des ouvriers de tous les états, depuis les bijoutiers jusqu'aux fondeurs en fer, depuis les opticiens et les facteurs de pianos jusqu'aux maçons. 33 départements, outre celui de la Seine, possèdent aussi des sociétés coopératives, au nombre total de 107. Le Nord, le Rhône, la Seine-Inférieure, l'Ain, le Haut-

Rhin, la Loire, en possèdent surtout un grand nombre. Le mouvement s'est étendu jusqu'en Algérie. On trouve une société de consommation dans chacune des villes de Bone, d'Oran, de Philippeville, d'Alger. Alger possède, en outre, deux sociétés de crédit mutuel.

Telle est, quant à présent, la situation créée par l'agitation coopérative, agitation assez sérieuse pour que chacun cherche à lui donner une direction; mais les sociétés paraissent parfaitement se diriger elles-mêmes. Elles comprennent que leur liberté d'action est l'élément essentiel de leur vitalité.

Outre les résultats matériels des associations coopératives pour le bien-être immédiat des travailleurs manuels, ces sociétés ont encore un immense avantage : en développant l'esprit d'initiative individuelle dans la classe ouvrière, en la désabusant d'attendre, en matière de réformes sociales, l'impulsion du gouvernement, elles préparent en politique un mouvement analogue, ouvrent les voies aux idées de décentralisation administrative, de *self-government* municipal et de liberté individuelle. C'est ce que soutenait M. Schulze-Delitsch, dans une circulaire récente où, en qualité d'agent général des sociétés coopératives de l'Allemagne, il protestait contre l'interdiction, prononcée par l'administration française, de la réunion, à Paris, d'un congrès coopératif international au mois d'août 1867. L'extension du mouvement coopératif doit avoir encore pour effet, disait-il, en insistant sur leurs véritables intérêts, les classes ouvrières des différents pays, d'étendre partout l'esprit démocratique, d'effacer les haines nationales dont les populations ignorantes sont animées. « La solidarité entre les nations, au point de vue économique, est en effet telle aujourd'hui, qu'une guerre même locale ne peut la troubler sans frapper le marché du monde entier. » En présence de si excellents résultats, M. Schulze-Delitsch s'étonnait que le gouvernement français semblât aujourd'hui voir d'un mauvais oeil les progrès du mouvement coopératif.

Il nous reste à dire quelques mots des essais de coopération agricole qui commencent à se manifester çà et là dans les campagnes. L'agriculture, bien qu'elle s'applique à des produits humains par excellence et qu'elle ait pour objet de répondre aux besoins les plus essentiels, ne possède encore que des procédés imparfaits; il semble qu'ils n'aient pas trouvé, en traversant les âges, le temps de se modifier d'une manière suffisante. Par le fait de cet état arriéré, peut-être les cultivateurs seront-ils les derniers à comprendre et à mettre en pratique cette formule capitale, née des tendances modernes, que les efforts éparpillés n'ont que peu de résultats, et qu'une marche en masse peut seule produire le vrai progrès. Et pourtant, rien ne serait plus désirable, à notre sens, que de voir l'association libre, la coopération, prendre la place des systèmes bâtards qui régissent actuellement l'agriculture. De ce côté, nous sommes encore si loin de résultats définitifs, que nous n'aurons garde de préjuger quels pourraient être les moyens les plus propres à réaliser la coopération agricole. Toutefois, il s'est produit en ces dernières années, parmi nos cultivateurs, des symptômes qui nous semblent fort remarquables et dignes des meilleurs encouragements. Jusque-là le paysan, qui ne possédait qu'une petite parcelle de terre, la travaillait en temps inopportun ou aux heures qu'il aurait dû consacrer au repos; il lui semblait préférable de gagner le plus grand nombre possible de journées chez le gros propriétaire. Or, on a vu quelques-uns de ces paysans se raviser tout à coup, cesser leurs travaux mercenaires pour fonder exclusivement de leurs sueurs leurs modestes héritages, et, comme il n'y avait pas là de quoi occuper tous les jours ouvriers, ils se sont réunis en groupes de deux, trois, quatre, dont les membres se prêtent, en temps utile, le secours de leur main-d'œuvre. Certains groupes ont fait bientôt un pas en avant dans cette voie d'innovation : un coin de chaque parcelle a été consacré à produire du fourrage, qui a été mis en commun, ainsi que les pailles; avec un petit capital, dont chacun avait fourni sa part, on a acquis la paire de bœufs ou de chevaux et la charrette nécessaires à une culture plus convenable que celle des bras; par surcroît au travail des bêtes, on a obtenu ainsi du fumier, qui s'est distribué équitablement entre les divers lopins. Puis d'autres groupes ont fait un pas encore : ils ont acheté un troupeau de bêtes à laine et en ont confié la garde à l'un des membres, dont les autres sociétaires cultivent le champ; le troupeau est nourri sur l'ensemble des parcelles, et l'on a un revenu de plus et une plus grande quantité d'engrais.

Il y a là, ce nous semble, des germes sérieux de la future coopération agricole. Infailliblement, le succès de ces premières tentatives suscitera des imitateurs, et de nouveaux progrès ne tarderont pas à être réalisés dans cette voie ouverte vers un avenir prospère. L'idée est entrée dans la phase des idées pratiques : voilà l'essentiel.

COOPÉRER v. n. ou intr. (ko-o-pé-ré — du préf. *co*, et de *opérer*. Change l'é fermé du radical en é ouvert, devant une syllabe muette : *Je coopère, qu'ils coopèrent*, excepté au futur de l'ind. et au condit. présent : *Je coopérerai, nous coopérerions*). Opérer avec quelqu'un, joindre ses efforts, son action aux efforts, à

l'action d'un ou de plusieurs autres : **COOPÉRER** à la fondation d'un établissement. *Nous ne coopérons en aucune sorte à votre salut.* (Pasc.) *Les impies mêmes coopèrent au bien des élus.* (Mass.)

— Fig. Contribuer, servir : *Tout coopérer en bien pour les élus.* (Pasc.) *Les passions haineuses coopèrent à des catastrophes qui bouleversent le monde entier.* (Alibert.) *Il n'est pas dans l'univers une action, un mouvement qui, de proche en proche, ne coopère à la croissance d'une mousse.* (Lamenn.)

— Théol. *Coopérer à la grâce*, Y correspondre, en écouter, en suivre les inspirations et en assurer ainsi l'efficacité : *C'est la force même de la grâce qui fait que nous coopérons avec elle dans l'œuvre de notre salut.* (Pasc.)

COOPERIE s. f. (ko-o-pé-rie — de *Cooper*, botan. angl.). Bot. Genre de plantes bulbeuses, de la famille des amarillidées, comprenant trois espèces, qui croissent dans le Texas : *La cooperie de Drummond* a une jolie fleur blanche. (C. Lemaire.)

COOPERSTOWN, ville des États-Unis d'Amérique, État de New-York, à l'extrémité S. du petit lac d'Ostego, à 100 kilom. O. d'Albany; 2,780 hab.

COOPERTORIUM s. m. (ko-o-pèr-to-ri-um — mot lat. formé de *coopertus*, couvert). Liturg. Voile de soie qui servait autrefois à couvrir les dons offerts à l'autel.

COOPINIONNAIRE s. m. (ko-o-pi-nio-nè-re — du préf. *co*, et de *opinion*). Néol. Personne qui a une opinion commune avec une ou plusieurs personnes : *Cet avocat plaideait pour ses coopinionnaires.* (G. Saind.) *La vue d'un compatriote et d'un coopinionnaire fut pour elle un événement agréable au fond de son exil.* (G. Saind.)

COOPMANS (George), savant médecin hollandais, né dans la Frise en 1717, mort en 1800. Il fut l'un des directeurs de l'Académie de Franeker après sa nouvelle organisation. On a de lui : *Neurologia et observatio de calculo ex urethra extracto.* (Franeker, 1789, in-80.) Il a en outre traduit en latin les écrits d'Alexandre Monro, sur les nerfs.

COOPMANS (Gudso), médecin hollandais, né en 1746, mort à Amsterdam en 1810, fils du précédent. Il professa la médecine et la chimie à Franeker, qu'il quitta à la suite des troubles politiques de la Hollande, se rendit en Belgique et en France, puis passa en Danemark, occupa une chaire à Kiel et à Copenhague, et finit par retourner dans sa patrie, où il termina ses jours. Coopmans cultiva avec succès la poésie latine. On a de lui un poème intitulé : *Variis stoe carmen de variolis* (Franeker, 1783), dans lequel il célèbre les avantages de l'inoculation, et *Opuscula physica-medica* (1793).

COOPTATION s. f. (ko-o-pti-na-sion — du préf. *co*, et du lat. *optatio*, option). Admission avec dispense des conditions ordinaires dans certaines sociétés : *L'ancienne Université conférait quelquefois des dignités par cooptation.*

COOPTÉ, ÉE (ko-o-pté) part. passé du v. *Coopter*. *Membres cooptés.*

COOPTER v. a. ou tr. (ko-o-pté — du préf. *co*, et de *opter*). Admettre par cooptation, recevoir dans un corps avec dispense de quelque une des conditions d'admission : *L'Université de Paris cooptra Pierre Halley en 1641.* (Acad.) « l'eu usité.

COORDINATION s. f. (ko-or-di-na-sion — du lat. *cum*, avec, *ordinatio*, action d'ordonner, de classer). Ordre de coordonner; résultat de cette action : *La coordination de toutes les parties d'un édifice peut donner au tout, quelles que soient la multitude et la diversité de ces parties, le mérite de la simplicité, de l'unité.* (Ferry.) *Une bonne coordination dans une science est une véritable découverte.* (Lamenn.) *Aucun travail de coordination ou de conciliation ne fut tenté dans la rédaction primitive du Coran.* (Renan.)

COORDONNABLE adj. (ko-or-do-na-ble — rad. *coordonner*). Qui est susceptible d'être coordonné.

COORDONNANT (ko-or-do-nan) part. prés. du v. *Coordonner* : *Un savant coordonnant les découvertes de ses prédécesseurs.*

COORDONNANT, ANTE adj. (ko-or-do-nan, ante — rad. *coordonner*). Qui coordonne. — Gramm. Syn. de *COPULATIF*.

COORDONNATEUR, TRICE adj. (ko-or-do-na-teur, tri-ce — rad. *coordonner*. Qui coordonne : *L'intelligence coordonnatrice.* (Brous)

COORDONNÉ, ÉE (ko-or-do-né) part. passé du v. *Coordonner*. Disposé selon les règles, d'après certains rapports : *Dans une bonne administration, les dépenses sont subordonnées aux revenus, et coordonnées entre elles en raison de l'urgence des besoins.* (Ferry.) *Les diverses parties de la science législative furent embrassées, liées, coordonnées dans l'esprit des lois.* (M.-J. Chénier.) *Les solennités du christianisme sont coordonnées d'une manière admirable aux scènes de la nature.* (Chateaub.)

— Gramm. *Propositions coordonnées*, celles qui correspondent entre elles.

— Minér. Se dit des substances dont les cristaux sont formés de facettes superposées, dont les arêtes sont parallèles entre elles : *Chaux carbonatée coordonnée.*

— s. f. Géom. Eléments qui servent à déterminer un point sur un plan, sur une surface donnée ou dans l'espace. **Coordonnées rectilignes** ou de *Descartes*. Distances d'un point à trois plans, comptées chacune parallèlement à l'intersection des deux autres. **Coordonnées rectangulaires**. Coordonnées rectilignes prises par rapport à des plans rectangulaires entre eux. **Coordonnées polaires**. Rayon vecteur mené d'un point fixe au point à déterminer, et angles de ce rayon avec deux directions fixes. **Coordonnées planes**. Eléments propres à déterminer un point sur un plan. **Coordonnées sphériques**. Eléments propres à déterminer un point sur une sphère. **Coordonnées dans l'espace**. Eléments propres à déterminer un point dans l'espace indéfini. **Coordonnées d'une courbe, d'une surface**. Coordonnées variables d'un point quelconque de cette courbe, de cette surface.

— Cosmogr. Nom donné aux ascensions droites et aux déclinaisons considérées ensemble. **Coordonnées**. Nom donné aux longitudes et aux latitudes considérées ensemble. **La connaissance des coordonnées d'un lieu détermine sa position sur le globe.**

— Encycl. Géom. On peut désigner généralement sous le nom de *coordonnées* les éléments de nature quelconque nécessaires pour fixer la position d'un point sur un plan ou dans l'espace.

Donner un de ces éléments, c'est assigner une condition à laquelle doit satisfaire le point; c'est donc donner un lieu de ce point. Ce lieu sera une courbe dans le plan, ou une surface, selon que le point devra se trouver dans un plan ou dans l'espace, selon qu'il s'agira d'une question de géométrie plane ou à trois dimensions. Or, dans le premier cas, le point est l'intersection de deux lieux; dans le second, il faut trois lieux pour le déterminer.

Le nombre des coordonnées d'un point est donc 2 ou 3, suivant qu'il s'agit de géométrie plane ou à trois dimensions.

Les coordonnées les plus fréquemment employées sont, les coordonnées rectilignes et les coordonnées polaires.

Les coordonnées rectilignes d'un point dans le plan sont ses distances à deux axes tracés dans ce plan et comptées chacune parallèlement à l'autre axe.

Les coordonnées rectilignes d'un point dans l'espace sont ses distances à trois plans formant un angle trièdre, comptées chacune parallèlement à l'intersection des deux autres.

On désigne habituellement par x et y ou par x, y et z les coordonnées rectilignes d'un point.

Les coordonnées rectilignes sont dites rectangulaires ou obliques, selon que les axes sont eux-mêmes rectangulaires ou obliques.

Les coordonnées polaires d'un point dans le plan sont sa distance à un point fixe nommé pôle et l'angle α que le rayon vecteur mené du pôle au point fait avec une droite fixe nommée axe polaire.

Les coordonnées polaires d'un point dans l'espace sont sa distance ρ à un pôle fixe, l'angle φ que le rayon vecteur fait avec sa projection sur un plan fixe mené par le pôle, et l'angle ψ que cette projection fait avec une droite fixe menée par le pôle dans le plan.

Les coordonnées rectilignes ou polaires sont essentiellement capables des signes + et - dont l'échange doit se faire à chaque changement de sens; et cette propriété constitue une des qualités importantes des deux systèmes en usage.

Les solutions imaginaires d'une équation à deux ou à trois variables peuvent être figurées par des points, comme les solutions réelles.

On peut représenter la solution

$$x = a + b\sqrt{-1}, \quad y = a' + b'\sqrt{-1}, \\ z = a'' + b''\sqrt{-1}$$

d'une équation $f(x, y, z) = 0$ par le point réel $x = a + b, \quad y = a' + b', \quad z = a'' + b''$.

Ce mode de construction satisfait pleinement à la loi de continuité; mais de plus il est tel, que, les axes subissant une transformation arbitraire, le point représentatif d'une solution n'en éprouve aucun déplacement; et des considérations très-simples permettraient d'ailleurs aisément d'établir qu'il ne saurait exister d'autre mode de construction remplissant cette condition obligatoire.

La permanence du point représentatif d'une solution résulte immédiatement de ce que les formules de transformation sont linéaires. Soient

$$x = a + m'x' + n'y' + p'z', \\ y = b + m''x' + n''y' + p''z', \\ z = c + m'''x' + n'''y' + p'''z',$$

ces formules; la solution

$$x' = a' + b'\sqrt{-1}, \\ y' = a'' + b''\sqrt{-1}, \\ z' = a''' + b''' \sqrt{-1},$$

correspondra à la solution

$$x = a + m'a' + n'a'' + p'a''' + \\ + (m'b' + n'b'' + p'b''')\sqrt{-1}, \\ y = b + m'a' + n'a'' + p'a''' + \\ + (m'b' + n'b'' + p'b''')\sqrt{-1}, \\ z = c + m'a' + n'a'' + p'a''' + \\ + (m'b' + n'b'' + p'b''')\sqrt{-1},$$

et les deux points

$$x'_1 = a + b, \quad y'_1 = a' + b', \quad z'_1 = a'' + b'',$$

et

$$x'_2 = a + m'(a + b) + n'(a' + b') + p'(a'' + b''), \\ y'_2 = b + m''(a + b) + n''(a' + b') + p''(a'' + b''), \\ z'_2 = c + m'''(a + b) + n'''(a' + b') + p'''(a'' + b''),$$

représentés par ces deux solutions, coïncideront bien, puisque leurs coordonnées réelles satisfont aux équations de transformation.

— **Changement de coordonnées**. Comme on peut concevoir une infinité de systèmes de coordonnées, le passage d'un système quelconque à un autre quelconque embrasserait une infinité de questions. Nous nous bornerons aux plus usuelles.

La question ne consiste jamais qu'à obtenir les expressions générales des coordonnées anciennes d'un point indéterminé en fonction des nouvelles; car en substituant ces expressions aux anciennes coordonnées, dans l'équation connue du lieu, on aura une relation entre les coordonnées nouvelles d'un point quelconque de ce lieu, c'est-à-dire l'équation nouvelle de ce lieu.

— **Changement de coordonnées rectilignes en d'autres coordonnées rectilignes dans un plan**. La question est de passer de l'équation connue d'une courbe plane rapportée à deux axes Ox, Oy , contenus dans son plan, à l'équation de la même courbe rapportée à deux autres axes Ox', Oy' , définis par rapport aux pré-

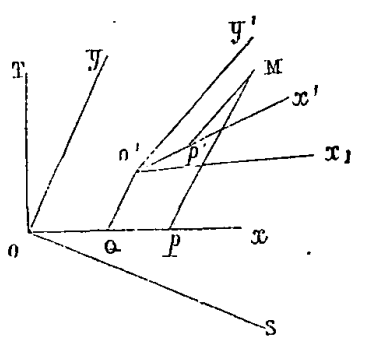


Fig. 1.

miers. Les nouveaux axes seront définis par rapport aux anciens par les coordonnées $OQ = a$ et $OQ' = b$ de la nouvelle origine et par les angles $x'Ox = \alpha, y'Oy = \alpha'$ qu'ils feront avec l'ancien axe des x ou sa parallèle Ox_1 ; l'angle yOx des anciens axes sera désigné par θ . Cela posé, soient M un point quelconque du plan, OP et PM ses anciennes coordonnées, et $O'P', P'M$ ses nouvelles; si l'on projette les deux contours OPM et $OQ'P'M$ successivement sur deux axes OS et OQ perpendiculaires l'un à Oy , l'autre à Ox , et que l'on égale chaque fois les projections des deux contours, on trouvera, après avoir divisé par $\sin \theta$,

$$x = a + \frac{x' \sin(\theta - \alpha) + y' \sin(\theta - \alpha')}{\sin \theta}$$

et

$$y = b + \frac{x' \sin \alpha + y' \sin \alpha'}{\sin \theta}.$$

Ces formules sont générales, c'est-à-dire conviennent à toutes les situations possibles des deux systèmes d'axes, pourvu que les angles α et α' soient comptés dans le sens où l'axe des y peut être supposé avoir tourné pour décrire l'angle θ .

Lorsque les anciens axes sont rectangulaires, les formules précédentes deviennent

$$x = a + x' \cos \alpha + y' \cos \alpha'$$

et

$$y = b + x' \sin \alpha + y' \sin \alpha';$$

si les nouveaux le sont aussi, et que d'ailleurs ils soient disposés l'un par rapport à l'autre comme l'étaient les anciens, α' étant alors égal à $\frac{\pi}{2} + \alpha$, les formules se réduisent à

$$x = a + x' \cos \alpha - y' \sin \alpha$$

et

$$y = b + x' \sin \alpha + y' \cos \alpha.$$

— **Changement de coordonnées rectilignes en coordonnées polaires dans un plan**. Les axes ayant été préalablement rendus rectangulaires, s'ils ne l'étaient pas; si d'ailleurs l'axe des x doit être pris pour axe polaire et que l'ancienne origine doive être prise pour pôle, les formules seront évidemment

$$x = \rho \cos \omega \quad \text{et} \quad y = \rho \sin \omega,$$

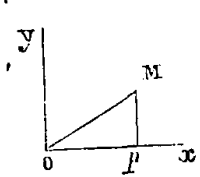


Fig. 2.

ρ et ω désignant les coordonnées polaires du point xy , c'est-à-dire la distance OM et l'angle MOx .

— **Changement de coordonnées rectilignes dans l'espace**. Si les axes tant anciens que nouveaux étaient obliques, après avoir imaginé les deux contours formés, l'un des anciens coordonnées d'un point, l'autre des anciennes coordonnées de la nouvelle origine et des nouvelles coordonnées du même point,

on projetterait ces deux contours successivement sur trois axes respectivement perpendiculaires aux trois plans des coordonnées anciennes, on obtiendrait ainsi les expressions des anciennes coordonnées en fonction des nouvelles; mais ces formules sont peu employées.

Supposons donc que les deux systèmes d'axes soient rectangulaires; soient a, b, c les coordonnées de la nouvelle origine, α, β, γ les cosinus des angles du nouvel axe des x avec les anciens, α', β', γ' les cosinus des angles du nouvel axe des y avec les anciens, enfin $\alpha'', \beta'', \gamma''$ les cosinus des angles du nouvel axe des z avec les anciens; imaginons toujours les deux contours formés, l'un des coordonnées anciennes d'un point quelconque de l'espace, l'autre des coordonnées de la nouvelle origine et des coordonnées nouvelles du même point de l'espace: en projetant ces deux contours successivement sur les anciens axes et égalant chaque fois les deux projections, on obtiendra immédiatement les formules de transformation

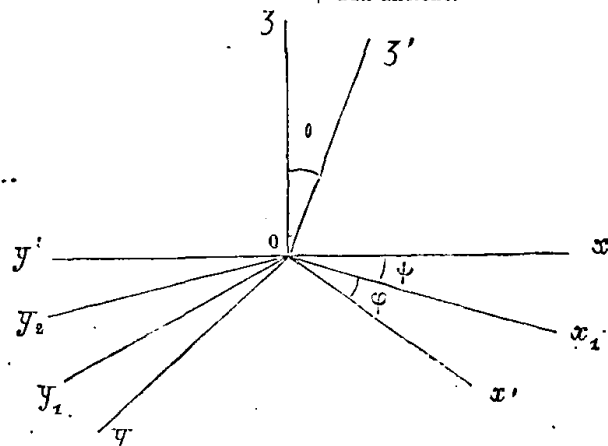


Fig. 3.

Ces constantes sont l'angle ϕ que la trace Ox_1 du nouveau plan des xy sur l'ancien fait avec Ox , l'angle θ que le nouveau plan des xy fait avec l'ancien, enfin l'angle φ que le nouvel axe des x fait avec Ox_1 . Le transport du trièdre $Oxyz$ sur le trièdre $Ox'y'z'$ pourrait évidemment s'effectuer par trois rotations successives: la première, d'un angle ψ , autour de Ox , qui amènerait le trièdre en $Ox_1y_1z_1$; la seconde, d'un angle θ , autour de Ox_1 , qui l'amènerait en Ox_1y_1z' ; enfin, la troisième, d'un angle φ autour de Ox' , qui l'amènerait sur $Ox'y'z'$; or chacune de ces rotations correspond à une transformation plane, puisque le système tourne chaque fois autour de l'un de ses axes; chacune de ces transformations peut donc s'effectuer au moyen des formules relatives à un changement de coordonnées rectangulaires en d'autres rectangulaires dans un plan.

Le calcul étant on ne peut plus simple, il suffira d'en donner le résultat. On trouve pour valeurs de $\alpha, \alpha', \beta, \beta', \gamma, \gamma', \alpha'', \beta'', \gamma''$, dans les formules précédentes

$$\alpha = \cos \varphi \cos \psi - \sin \varphi \sin \psi \cos \theta, \\ \alpha' = -\sin \varphi \cos \psi - \cos \varphi \sin \psi \cos \theta, \\ \alpha'' = \sin \psi \sin \theta, \\ \beta = \cos \varphi \sin \psi + \sin \varphi \cos \psi \cos \theta, \\ \beta' = -\sin \varphi \sin \psi + \cos \varphi \cos \psi \cos \theta, \\ \beta'' = -\cos \psi \sin \theta, \\ \gamma = \sin \varphi \sin \theta, \\ \gamma' = \cos \varphi \sin \theta, \\ \gamma'' = \cos \theta;$$

la substitution donnerait les formules d'Euler.

Ces formules fournissent d'une manière simple celles qui serviraient à déduire, de l'équation d'une surface, celle de la section faite dans cette surface par un plan. Si en effet, on suppose, dans les formules d'Euler, $\varphi = 0$, et qu'on effectue la transformation, on aura l'équation de la surface rapportée aux axes x_1, y_1, z_1 ; pour avoir ensuite l'équation de la section faite dans cette surface par le plan xOy , il faudrait faire, dans l'équation obtenue, $z' = 0$, mais cela revient évidemment à faire $z' = 0$ dans les formules de transformation elles-mêmes. On obtient ainsi

$$x = x' \cos \psi - y' \sin \psi \cos \theta, \\ y = x' \sin \psi + y' \cos \psi \cos \theta, \\ z = y' \sin \theta.$$

La substitution de ces formules dans l'équation de la surface donnera l'équation de la section faite dans cette surface par le plan dont la trace sur le plan des xy ferait un angle ψ avec Ox , et qui ferait lui-même l'angle θ avec ce plan des xy ; la section serait d'ailleurs rapportée à la trace de son plan sur l'ancien plan des xy , prise pour nouvel axe des x et à une perpendiculaire à cette trace, prise pour nouvel axe des y .

— **Coordonnées géographiques**. Les coordonnées géographiques d'un point de la surface de la terre sont sa longitude et sa latitude, c'est-à-dire l'angle que le méridien de ce lieu fait avec le premier méridien et l'angle de la verticale du lieu avec le plan de l'équateur.

— **Coordonnées uranographiques**. Les coordonnées uranographiques d'un astre sont son

$$x = a + \alpha x' + \alpha'' x'', \\ y = b + \beta x' + \beta'' x'', \\ z = c + \gamma x' + \gamma'' x''.$$

Les neuf cosinus qui entrent dans ces formules sont liés par les six relations

$$\alpha^2 + \beta^2 + \gamma^2 = 1, \\ \alpha'^2 + \beta'^2 + \gamma'^2 = 1, \\ \alpha''^2 + \beta''^2 + \gamma''^2 = 1, \\ \alpha\alpha' + \beta\beta' + \gamma\gamma' = 0, \\ \alpha\alpha'' + \beta\beta'' + \gamma\gamma'' = 0, \\ \alpha'\alpha'' + \beta'\beta'' + \gamma'\gamma'' = 0,$$

dont les trois premières expriment que les anciens axes sont rectangulaires, et les trois autres que les nouveaux le sont aussi.

— **Formules d'Euler**. Les formules d'Euler ne contiennent (l'origine des coordonnées n'ayant pas changé) que les trois constantes arbitraires nécessaires pour fixer la position du système des nouveaux axes par rapport aux anciens.

ascension droite et sa déclinaison, ou sa longitude et sa latitude. L'ascension droite et la déclinaison se rapportent à l'équateur et portent le nom de coordonnées équatoriales; la longitude et la latitude se rapportent à l'écliptique et prennent le nom de coordonnées écliptiques.

— **Coordonnées horaires**. Les coordonnées horaires d'un astre sont sa distance polaire et son angle horaire, c'est-à-dire l'angle du méridien avec le plan du grand cercle contenant cet astre et la ligne des pôles.

— **Coordonnées azimutales**. Les coordonnées azimutales d'un astre sont sa distance zénithale et son azimut.

On a souvent besoin de transformer les unes dans les autres les coordonnées équatoriales, écliptiques, horaires ou azimutales d'un astre. Nous allons donner les formules qui se rapportent à ces diverses transformations.

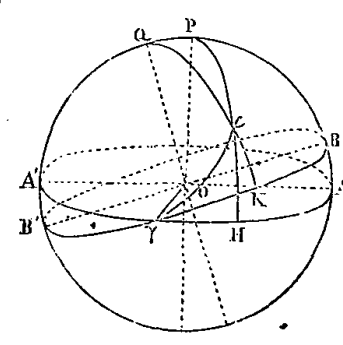


Fig. 4.

— **Passage des coordonnées équatoriales aux coordonnées écliptiques, et réciproquement**. Soient AA' l'équateur dont le pôle est en P , BB' l'écliptique dont le pôle est en Q , e l'astre, γH et eH son ascension droite et sa déclinaison, γK et eK sa longitude et sa latitude, i l'inclinaison variable de l'écliptique sur l'équateur; joignons γe par un arc de grand cercle; d'une part les deux triangles rectangles γeH et γeK fourniront chacun une relation entre les coordonnées anciennes et nouvelles et l'angle $e\gamma K$; et de l'autre, l'équation des valeurs de $e\gamma$ dans les deux triangles fournira la troisième relation utile.

La formule fondamentale des triangles sphériques est

$$\cos a = \cos b \cos c + \sin b \sin c \cos A,$$

où a, b et c désignent les trois côtés et A l'angle opposé au côté a ; en l'appliquant d'abord au triangle $e\gamma H$, où l'angle droit H remplacera A , on en tire

$$\cos e\gamma = \cos R \cos D;$$

en l'appliquant de même au triangle $e\gamma K$, $c\gamma$ remplacera A , il vient

$$\cos e\gamma = \cos L \cos \lambda,$$

L désignant la longitude et λ la latitude.

La comparaison de ces deux équations donne d'abord

$$\cos R \cos D = \cos L \cos \lambda.$$

D'un autre côté, dans un triangle sphérique, les sinus des angles sont entre eux

ler *copal* les matières analogues venant d'Afrique. Il en est résulté, pour ceux qui ont cherché à étudier l'histoire naturelle de ces substances intéressantes, de nombreuses difficultés qui ne sont pas encore entièrement vaincues. Nous allons cependant, d'après Guibourt, indiquer les origines des principales sortes commerciales, ainsi que les usages les plus importants auxquels on les applique.

¹⁰ *Copal dur* du commerce français ou *animé dure orientale*. Cette résine est l'un des exemples les plus frappants de l'ignorance où nous nous trouvons de l'origine de matières qui font l'objet d'un trafic énorme. Pendant longtemps, en effet, à cause de l'ambiguïté des termes employés par Monardès, on a cru que cette résine venait du Mexique. Puis, le marché de Calcutta nous en envoyant de grandes quantités, on a pensé que l'Inde nous la fournissait; et cette opinion eut cours jusqu'à ces dernières années, jusqu'à ce que des négociants français, établis à Calcutta, nous eussent appris que le *copal dur* est apporté à ce marché par des trafiquants arabes qui vont le chercher à Mascate, port du golfe Persique où on le reçoit par des navires venant de la côte d'Afrique. D'autre part, on sut que des sortes de *copal*, connues sous les noms de *copal de Bombay*, *copal de Calcutta*, *copal de Madagascar*, ont une origine africaine, viennent de Madagascar ou de la côte de Zanzibar, et arrivent à Calcutta et à divers autres marchés indiens, par les voies les plus diverses. On a même acheté en Chine du *copal* ayant cette origine. Le commerce européen a, on le voit, des profits énormes à réaliser s'il parvient à supprimer des intermédiaires aussi nombreux. Ces faits étant acquis, on chercha à connaître l'arbre qui produit le *copal dur*, et on sait maintenant que cet arbre n'est autre que celui que l'on nomme à Madagascar *tanouk-rouchi*, l'hyména *verrucosa* Lam., de la famille des légumineuses. Cet arbre est connu à la Réunion, où on le cultive et où on le nomme *copalier*. Dans cette même Ile, on a transplanté de Cayenne l'hyména *courbaril*, dont il sera question plus loin; mais cet arbre, très-voisin du précédent, ne fournit pas une résine aussi dure et aussi estimée. De tout cela on peut conclure que ce qui influe le plus sur la nature des produits qui nous parviennent est le mode suivant lequel on les a récoltés: si la résine a traîné à terre, elle est souillée d'impuretés diverses; si elle a été détachée de l'arbre avec un instrument quelconque, elle est en larmes très-pures et très-transparentes. Elle est toujours d'un jaune foncé; sa cassure est vitreuse; elle se ramollit au feu. En somme, elle ressemble assez à l'ambre jaune. On la distingue de cette substance par l'odeur plus suave qu'elle exhale en brûlant, par l'absence de l'acide succinique dans les produits de la distillation sèche et par divers autres caractères. Aujourd'hui le commerce appelle *copal* de Madagascar le *copal* en larmes pures. Le *copal* de Bombay est celui qui, souillé de terre, a été mondé avec un couteau. Quant au *copal* de Calcutta, il a, de plus, été soumis à des lavages prolongés. Le *copal dur* a été étudié par plusieurs chimistes. Il renferme, en général, 80 pour 100 de carbone, 10 pour 100 d'hydrogène et 10 pour 100 d'oxygène. Pulvérisé et soumis à l'action de l'air, il s'oxyde et change de nature.

L'emploi le plus important du *copal* est la fabrication du vernis. La dureté de cette résine est la qualité qui la fait rechercher pour cet usage. Cependant le *copal* n'est soluble qu'en partie dans l'alcool, l'éther et les essences. Quelques fabricants le rendent entièrement soluble en le maintenant pendant longtemps à une température élevée. D'autre part, M. Durozier a fait voir que le *copal* oxydé à l'air est devenu soluble dans les véhicules précédemment nommés et peut fournir des vernis tout aussi bons que le *copal* ordinaire. Le *copal* entre surtout dans la fabrication des vernis dits au pinceau.

²⁰ *Animé orientale tendre* ou *copal tendre oriental*. Cette résine ressemble assez à celle que fournit le courbaril. On la trouve toujours mélangée au *copal dur*. Elle est plus soluble que celui-ci, et fournit des vernis moins colorés, mais aussi moins solides. Le commerce parisien la désigne généralement sous le nom de *copal demi-dur*, réservant le nom de *copal tendre* au *dammar tendre* que l'on applique aux mêmes usages. V. DAMMAR.

³⁰ *Animé occidentale tendre, animé tendre d'Amérique, copal tendre d'Amérique*. Cette résine est celle que fournit l'hyména *courbaril* Lam., arbre très-élevé qui croît dans les contrées chaudes de l'Amérique, et dont le bois est recherché pour l'ébénisterie commune. On en distingue dans le commerce un grand nombre de variétés présentant entre elles des différences peu tranchées: l'*ambre blanc de Cayenne*, l'*ambre blanc du Brésil* ou *animé tendre du Brésil* en sorte, l'*animé tendre de Hollande*, le *copal tendre du Brésil*, la *résine animée de Carthago*, etc.; mais toutes semblent être de même nature et varient seulement par les proportions de leurs résines solubles et insolubles, ce qui les fait employer pour des usages divers et appropriés à chacune d'elles.

On a encore donné le nom de *copal* à des matières très-différentes des précédentes. Le *copal tendre de Nubie* n'est autre chose que le *dammar friable* ou *dammar selon* (v. DAMMAR). Le *copal de Santo de Guatemala* est une

résine fournie par le *raus copallinum* Lam., vulgairement appelé *sumac ailé*, arbre de la famille des térébinthacées; elle nous vient des Etats-Unis et du Mexique; Lémery l'a nommée *faux karabé* à cause de ses ressemblances avec l'ambre jaune. Le *copal fossile* ou *résine de Highgate* est une résine jaune et brunâtre, très-fragile, fondant facilement en donnant un liquide transparent et dégoutteant par l'action de la chaleur une odeur très-aromatique; elle se distingue facilement du succin en ce qu'elle ne donne pas d'acide succinique quand on la distille. On la trouve en grande quantité disséminée dans les argiles bleues de la colline de Highgate, près de Londres; on en a rencontré d'analogues en divers autres endroits. Aucun de ces corps n'est employé pour la fabrication des vernis.

— Minér. *Copal* ou *copale* fossile. V. COPALITE.

COPAL, ALE adj. (ko-pal). Qui a rapport au copal, qui constitue le copal: *Résine copale*. Comme *COPALE*. On pourrait, au premier aspect, confondre la résine *COPALE* avec la résine *animé*; mais celle-ci se ramollit dans la bouche, tandis que le *COPAL* se brise entre les dents. (Pelouze.) Il qui est fait avec du copal: *Du vernis COPAL*.

— *Fausse gomme copale*, Gomme des Etats-Unis et du Mexique, qui est fournie par le sumac ailé.

COPALCHI s. m. (ko-pal-chi). Pharm. Ecorce d'un faux quina, employée comme fébrifuge. Il Ecorce amère d'une espèce de croton.

COPALINE s. f. (ko-pa-li-ne — rad. *copal*). Chim. Principe immédiat du copal, substance dure, incolore, soluble dans l'éther.

— Pharm. Syn. de *COPALME*.

COPALITE s. f. (ko-pa-li-te — rad. *copal*). Miner. Résine fossile, d'un brun foncé ou d'un jaune clair, qui se trouve en masses assez considérables dans les argiles tertiaires de la colline de Highgate, près de Londres, et qui a été ainsi appelée à cause de sa ressemblance avec la résine copal. On la nomme aussi *RÉSINE DE HIGHGATE* ou *COPAL FOSSILE*. Sa composition chimique est 85,4 de carbone, 11,7 d'hydrogène et 2,7 d'oxygène.

COPALLIN, INE adj. (ko-pa-lain, i-ne — rad. *copal*). Qui a rapport au copal.

— Bot. Qui produit du copal.

— s. m. Bot. Nom spécifique du liquidambar qui produit le copalme.

COPALME s. m. (ko-pal-me). Nom d'un baume produit par une espèce de liquidambar. Il On l'appelle aussi *COPALINE* ou *AMBRE LIQUIDE*.

— Adjectif. : *Baume COPALME*.

COPALXOCOTL s. m. (ko-pal-kso-ko-tl). Bot. Petit arbre mexicain, qui paraît être une espèce de savonnier.

COPANG s. m. (ko-pangh). Métrol. Monnaie d'or du Japon qui valait anciennement 52 fr., et qui vaut aujourd'hui 30 fr.

COPARTAGE s. m. (ko-par-ta-je — du préf. *co*, et de *partage*). Jurispr. Partage, distribution d'un bien entre plusieurs personnes.

COPARTAGÉ, ÉE (ko-par-ta-jé) part. passé du v. *Copartager*. Dont on a sa part: *Un bien copartagé fait au copartageant l'effet d'un bien dont on lui vole une part*.

COPARTAGEANT (ko-par-ta-jan) part. prés. du v. *Copartager*: *Des héritiers copartageant les biens du défunt*.

COPARTAGEANT, ANTE adj. (ko-par-ta-jan, an-te — rad. *copartager*). Qui a sa part dans un partage: *Les héritiers COPARTAGEANTS*.

— Substantif. Personne qui prend sa part dans un partage: *Le commerce anglais domine à Pétersbourg, et c'est là le lien qui, retenant en partie la politique russe enchaînée à la politique anglaise, retarde une rivalité tôt ou tard inévitable entre ces deux grands COPARTAGEANTS de l'Asie.* (Thiers.) Il L. Fontaine a écrit *copartageant*, forme inusitée:

Le pauvre diable était prêt à se pendre, Et s'en alla chez son copartageant.

LA FONTAINE.
— Fig. Personne qui jouit d'un avantage commun à plusieurs: *Loué de ses concurrents dans la carrière du théâtre, Corneille n'était encore à leurs yeux qu'un des COPARTAGEANTS de cette gloire littéraire qui leur était commune à tous.* (Guizot.)

COPARTAGER v. a. ou tr. (ko-par-ta-jé — du préf. *co*, et de *partager*). Prend un e après le g devant les voyelles a et o: *Il copartagea, nous copartageons*. Partager avec une ou plusieurs personnes: *COPARTAGER une succession*.

COPARTICIPATION s. f. (ko-par-ti-si-pa-si-on — du préf. *co*, et de *participation*). Néol. Participation commune à plusieurs: *Ce fait résume toute la philosophie socialiste: former peu à peu l'ouvrier à la justice, l'encourager au travail, l'élever jusqu'à la sublimité du dévouement, par l'exhaussement du salaire, par la COPARTICIPATION.* (Proudh.)

COPATERNITÉ s. f. (ko-pa-tér-nité — du préf. *co*, et de *paternité*). Syn. de *COMPATERNITÉ*.

COPAYER s. m. Bot. V. *COPAIER*.

COPE s. f. (ko-pe). Argot des typographes. Copie: *Avoir de la COPE*. *Manquer de COPE*. Il Peu usité.

COPE (Henri), médecin irlandais du XVIII^e siècle. Il se rendit à Leyde, où il étudia sous le célèbre Boerhaave, puis se fixa à Dublin. Il a publié: *Demonstratio medico-practica prognosticorum Hippocratis, etc.* (Dublin, 1736, in-8°), ouvrage avec lequel celui d'Aubry, intitulé: *les Oracles de Cos*, a de très-grandes affinités.

COPE (Charles-West), peintre anglais, né à Leeds vers 1815. Les plus rares dispositions, les circonstances les plus favorables vinrent développer de très-bonne heure le talent de Charles Cope. Son père, artiste médiocre, mais qui avait en peinture un certain acquis, eut l'intelligence de bien diriger les études de son fils; il l'envoya en France et en Italie, et ce voyage développa l'originalité de son talent, tout de science et de goût. La première de ses expositions, qui fut aussi son premier succès, fut *Agar et Ismaël*, au Salon de 1836. Cette peinture, où se rencontre encore l'inexpérience de la jeunesse, se distingue néanmoins par une finesse de sentiment, une sincérité d'impression que l'on rencontre rarement dans l'école anglaise, où domine le métier dans sa plus haute expression. Puis vinrent successivement *Paolo et Francesca* (1837); *Une hôtellerie dans la campagne de Rome* (1838); la *Mère flamande* (1839); l'*Enfance* (1841). Cette dernière création est charmante, naïve, simple, d'un goût exquis, harmonieuse de ton et très-bien dessinée. Elle ouvre une série de sujets où l'auteur s'est révélé aussi autant qu'observateur. Les *Derniers jours du cardinal Wolsey*, véritable page d'histoire, passent pour son chef-d'œuvre. Cette toile obtint en 1846 un immense succès et fut achetée par le prince Albert; aujourd'hui elle fait partie de la galerie qui porte son nom. Après avoir exécuté dans les salles du Parlement plusieurs scènes historiques et bibliques, il exposa l'*Enfant qui prie et la jeune fille qui médite* (1847); *Au coin du feu* (1849); le *Rêve de Milton* (1850); les *Petits amis* (1854), etc., et une foule d'autres petits poèmes charmants, où l'artiste se montre tout autre qu'il n'est dans ses grandes toiles officielles. Mais il est jeune encore, et maintenant que sa notoriété est solidement établie, que sa fortune est faite, il peut se livrer sans souci à ses propres inspirations. Son œuvre y gagnera, et le public aussi.

COPEAU s. m. (ko-pô — rad. *couper*). Morceau de bois léger que l'on détache avec le rabot ou un autre instrument tranchant: *Gros COPEAUX*. *Menus COPEAUX*. *Copeau de hêtre. Les pauvres gens se chauffent des copeaux qu'ils ramassent dans les bois, dans les ateliers.* (J.-J. Rouss.) *Les COPEAUX sont très-commodes pour allumer le feu, parce qu'ils s'enflamment promptement.* (Lenormant.)

— Loc. fam. *S'enlever un copeau*. Se déchirer cruellement, s'enlever un morceau de chair sur quelque partie du corps. *Il fait plus de copeaux que d'ouvrage*. Se dit d'une personne qui se donne beaucoup de peine sans faire beaucoup d'ouvrage.

— Comm. *Vin de copeaux*. Vin nouveau que l'on a clarifié en y faisant tremper des copeaux: *Les marchands de vin éclaircissent leur vin avec des copeaux que les menuisiers enlèvent avec le rabot, et ils l'appellent VIN DE COPEAUX.* (Lenormant.) Il On dit aussi *VIN NÈPE*.

— Techn. Morceau de bois débité à la scie pour fabriquer un peigne. Il Déchet des pierres dont on tire les ardoises.

— Rem. Le mot *copeau*, venant de *couper*, coupe, devrait s'écrire et se prononcer *coupeau*; il en était ainsi autrefois: c'est même de cette manière que l'écrivit l'auteur d'*Emile* dans cette phrase: *J'ai vu un jeune homme très-bien élevé, qui ne voulait croire qu'après l'épreuve qu'un seau plein de gros COPEAUX de bois de chêne fut moins pesant que le même seau rempli d'eau.*

COPECK, COPEK, KOPECK ou **KOPEK** s. m. (ko-pék). Métrol. Monnaie de cuivre en usage en Russie, et qui équivaut à la centième partie du rouble ou à 4 centimes de notre monnaie.

— Encycl. Le *copeck* est à la fois une monnaie de compte et une monnaie réelle de Russie. Le *copeck* monnaie de compte est la centième partie du rouble, qui vaut 4 fr.; le *copeck* a donc une valeur de 0 fr. 04 de notre monnaie. Il faut 10 *copecks* pour faire un grivna ou 0 fr. 40; le *copeck* se subdivise en 2 denuschkas ou poluskos, de 0 fr. 02.

La valeur des pièces d'argent de 5, 10, 15, 20, 25 et 50 *copecks* est très-variable, les fabrications s'étant faites à des titres différents. De 1750 à 1763, le titre est de 802 millièmes; de 1763 à 1797, il est à 744; on trouve des demi-roubles et des quarts de rouble (50 et 25 *copecks*), de 1730 à 1762, donnant 788 millièmes de fin; d'autres, de 1730 et des années antérieures, n'en contenant que 733. Aujourd'hui les pièces de 50 et de 25 *copecks* sont au titre de 868,5, et valent, au change des monnaies françaises, sur le pied de 191 fr. 55 le kilogramme, 1 fr. 96 et 0 fr. 48. Les pièces de 20, 15, 10, 5 *copecks* fabriquées depuis 1861 sont au titre de 750 millièmes; voici leur valeur, sur le pied de 165 fr. 42 le kilogramme:

| La pièce de | 20 copecks pèse 4 gr. 079 et vaut 0 fr. 67 | 15 — — — 3 059 — — 0 50 | 10 — — — 2 039 — — 0 33 | 5 — — — 1 019 — — 0 16 |
|-------------|--|-------------------------|-------------------------|------------------------|
|-------------|--|-------------------------|-------------------------|------------------------|

Les subdivisions supérieures du rouble, c'est-à-dire de 25 et de 50 *copecks*, restent à 868,5. On trouve de ces pièces et des subdivisions inférieures, vers 1849, qui donnent le titre de 872 millièmes; voici leur valeur au change, à raison de 191 fr. 84 le kilogramme:

| 50 copecks pèsent 10 gr. 30 et valent 1 fr. 98 | 25 — — — 5 15 — — 0 99 | 20 — — — 4 10 — — 0 79 | 15 — — — 3 07 — — 0 59 | 10 — — — 2 05 — — 0 395 | 5 — — — 1 02 — — 0 195 |
|--|------------------------|------------------------|------------------------|-------------------------|------------------------|
|--|------------------------|------------------------|------------------------|-------------------------|------------------------|

A partir de 1861, la fabrication de pièces d'argent de 20 *copecks* et au-dessous est au titre invariable de 750 millièmes, et les pièces ne sont reçues au change, d'après leur poids, que sur le pied de 165 fr. 42 le kilogramme.

COPEIZ s. m. (ko-péz). Anc. cout. Bois nouvellement coupé.

COPEL s. m. (ko-pél). Bot. Arbre indigène de l'Amérique centrale et en particulier du Mexique.

— Encycl. On pense que c'est le suc du *copel* qu'employaient les races aborigènes du Mexique pour embaumer leurs morts et pour préparer ces momies, qui le disputent en conservation aux momies égyptiennes, et dont on peut voir de très-beaux échantillons au Muséum d'histoire naturelle. Aujourd'hui encore, on utilise au Mexique les propriétés antiputrides du *copel*, et ses feuilles machées sont appliquées avec succès sur les plaies de mauvaise nature et les blessures envahies par la gangrène.

COPELAND (Iles), petit groupe d'Iles du royaume britannique, situé sur la côte orientale de l'Irlande, dans le canal du Nord; elles forment une dépendance du comté de Down, et sont au nombre de trois. La plus importante, éloignée de 3 kilom. de la ville de Donaghadee, a une superficie de 90 hectares de terre, presque toute arable et une centaine d'habitants.

COPELATE s. m. (ko-pe-la-te — du gr. *kopélatēs*, rameur). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des hydrocanthares, comprenant dix-sept espèces, toutes exotiques.

COPELLO s. m. (ko-pél-lo). Métrol. Mesure de capacité pour les grains, qui était usitée en Italie, et valait un quarante-huitième du sacco.

COPENHAGUE, en danois *Kjöbenhavn* (Port des marchands), ville de l'Europe septentrionale, capitale du Danemark et ch.-l. du stift ou diocèse de Seeland, sur la côte orientale de cette Ile et sur le Sund, à 1,180 kilom. N.-E. de Paris, par 55°43' de lat. N. et 10°14' de long. E.; 143,591 hab. Evêché luthérien; résidence du roi et des administrations centrales; cour suprême du royaume; université fondée en 1475; musée d'histoire naturelle; riches bibliothèques; séminaire théologique; école normale primaire; école polytechnique; écoles des cadets de la marine et de l'a. mée de terre; Académie royale des beaux-arts; hôtel des monnaies, etc. Ville très-forte, défendue par une citadelle et des forts; arsenal; fonderie de canons; premier port militaire du royaume, station de la flotte de guerre; chantiers de constructions navales; consulats étrangers.

Copenhague n'est pas une ville manufacturière, vu le caractère général du peuple danois et la cherté de la main-d'œuvre dans la capitale. Pourtant, non-seulement les principaux métiers y sont représentés comme dans toutes les grandes villes de l'Europe, mais aussi quelques établissements industriels assez remarquables y prospèrent. La raffinerie du sucre et le tannage ont pris un grand essor; deux fabriques de porcelaine et quelques fabriques de produits chimiques, de même que quelques fonderies, méritent une mention spéciale. Nous devons ajouter que Copenhague, étant le siège de la marine danoise, possède tous les grands établissements industriels que nécessitent la construction et la réparation des navires de guerre. Centre du commerce du Danemark, cette ville doit à son port l'importance commerciale dont elle jouit. Formé par un bras du Sund, serré entre l'Ile de Seeland et la petite Ile d'Amager, sur laquelle une partie de la ville est bâtie, ce port, qui pénètre dans Copenhague même, est d'une profondeur de 6 m. à 7 m. 50; les plus grands bâtiments peuvent aborder les quais, où les magasins sont situés, tandis que des canaux, qui du port s'étendent jusqu'au centre de la ville, y amènent les navires plus petits chargés des provisions pour la consommation de la capitale. L'entrée du port est défendue par le fort dit des Trois-Couronnes, et la construction de nouveaux bastions rendra bientôt cette ville inexpugnable. Le mouvement total du port de Copenhague dans les cinq dernières années a donné les résultats suivants: en moyenne, 8,563 navires sont entrés annuellement, et 8,376 en sont sortis. La capacité moyenne des navires entrés s'élevait chaque année à 398,275 tonneaux, et la capacité des navires sortis à 398,250 tonneaux; mais, tandis que le chargement des navires entrés atteignait la proportion de 92 pour 100 de leur capacité, le chargement des navires sortis n'excédait pas 27 pour 100. Cependant le commerce que Copenhague entretient avec les dépendances boursales du Danemark, notamment avec l'Islande, a une importance plus grande relativement au chargement des navires sor-

tant de son port. On peut compter que les navires danois allant de Copenhague dans ces contrées y ramènent annuellement de 13 à 14,000 tonnes d'huile de baleine; 2 millions de kilogr. de morue salée, 650,000 kilogr. de suif. Une grande partie des produits de ces contrées boreales sont réexportés notamment pour la Prusse, la Suède, le Mecklembourg et Hambourg. Les principaux articles importés des colonies danoises et des pays étrangers consistent en sucre, riz, coton, fer de Suède, laine d'Islande, peaux brutes, etc. L'exportation a surtout pour objet les grains, le beurre et le fromage, les salaisons, le bétail et l'eau-de-vie de grain. Les transactions commerciales sont facilitées par la banque royale, la caisse de crédit, la société d'assurances maritimes, le chemin de fer de Copenhague à Korsør, les communications régulières à vapeur avec Kiel, Lübeck, Stettin, la Norvège, la Suède, l'Angleterre et la France.

Copenhague, bâtie sur un sol plat, mais à l'abri des inondations, se compose de trois parties principales : la *vieille ville*, qui en forme la partie occidentale, et qui, à la suite du grand incendie de 1794, a été reconstruite dans de plus belles proportions qu'autrefois, mais dont les rues sont en général tortueuses et étroites; la *nouvelle ville*, appelée aussi *Frederikstad*, à l'est, qui en est la partie la plus belle; et *Christianshavn*, situé dans l'île d'Amager ou d'Amak, qui est le véritable jardin potager de Copenhague. Un canal étroit, appelé *Kallebestrand* et traversé par plusieurs ponts, sépare Christianshavn du reste de la ville.

Sous le rapport municipal, Copenhague est divisée en douze quartiers, et, sous le rapport ecclésiastique, en neuf paroisses. On y compte 256 rues, tant grandes que petites, seize places publiques, quatre portes principales et plus de 4,000 maisons. La ville est entourée de fortifications, dont les remparts forment de belles promenades, et est défendue en outre par une citadelle, *Frederikshavn*. Les maisons, parmi lesquelles beaucoup se font remarquer par la beauté et l'ampleur de leurs proportions, sont généralement construites en briques. De toutes les rues, l'*Østergade* (rue de l'est) est la plus animée; l'*Amalienborg* et *Bredgade* en sont les plus belles. Parmi les places publiques, il faut citer en première ligne le *Kongens ny Torv* (Nouvelle place du roi), situé au centre de la ville et couvrant une surface de 38,000 m. carrés; au milieu s'élève la statue équestre en plomb du roi Christian V. Cette vaste place est entourée par le débarcadère du port intérieur dit Nyhavn, par l'Académie des beaux-arts, l'école militaire, le théâtre royal, le principal corps de garde et plusieurs hôtels et maisons particulières. Douze rues aboutissent à cette place, entre autres *Gothersgade*, qui a 937 m. de long. La *Frederiks plats* (place de Frédéric), de forme octogone, est ornée d'une statue équestre de Frédéric V. Quelques belles églises, plusieurs édifices remarquables, quatre beaux châteaux attirent l'attention dans la capitale du Danemark. L'église Notre-Dame, détruite en 1829 dans le style italien, sur les plans de l'architecte Hansen, est décorée d'une suite de bas-reliefs et de statues par Thorwaldsen; c'est l'église métropolitaine de tout le royaume. L'église de la Trinité n'offre de remarquable que ses sculptures sur bois et sa tour ronde haute de 36 m., qui sert d'observatoire, auquel on parvient par une allée en spirale. On prétend qu'en 1718 Pierre le Grand s'amusa à gravir jusqu'à la plate-forme, à cheval, accompagné de sa femme dans une voiture à quatre chevaux. L'église de Notre-Sauveur, à Christianshavn, est surtout remarquable par sa belle tour, haute de 96 m. La chapelle des catholiques, d'édifice de style gothique, mérite aussi d'être mentionnée.

Le château royal, appelé *Christiansborg*, l'un des plus considérables qu'il y ait en Europe, situé sur le détroit de Kallebestrand, fut reconstruit à la suite de l'incendie de 1794, selon le plan actuel, dans le goût italien et français; il a, sur la place du château, une façade d'un développement de 120 m., et un beau portail orné de statues et de sculptures par Thorwaldsen. A l'intérieur il faut surtout citer la *salle des Chevaliers*, avec une sculpture en relief de 53 m. de développement. Le célèbre bas-relief de Thorwaldsen, l'*Entrée d'Alexandre à Babylone*, décore une autre salle. Le château appelé *Amalienborg* se compose de quatre palais construits dans le style Louis XV, formant ensemble une place octogone, et dont l'un contient, indépendamment des deux premières statues qu'il a faites Thorwaldsen, les collections d'histoire naturelle, de numismatique et d'antiquités de Christian VIII. Citons encore deux autres châteaux, Rosenborg, d'architecture moitié gothique, moitié anglaise et italienne, construit en 1604, et contenant des collections historiques, avec un beau parc servant de promenade publique; Charlottenborg, où siège l'Académie des beaux-arts. L'université, la synagogue, l'hôtel de ville, le palais de justice; la bourse, édifice de style bâtarde, construit sous Christian IV; le beffroi de Saint-Nicolas, les halles, le musée Thorwaldsen, etc., sont autant d'édifices dignes d'attention.

Vers le milieu du XIII^e siècle, la capitale du Danemark n'était encore qu'un village de pêcheurs, aux environs duquel l'évêque Absalon fit construire un château fort qu'on appela *Azelhus*. Absalon légua ce château, le village et les terres qui l'avoisinaient au siège

épiscopal de Roeskilde. En 1254, ce village, que Saxon le Grammairien désignait indifféremment sous les noms de *Urbs Absalonica*, *Portus mercatorum*, ou *Castrum de Hafnia* ou *Havn*, obtint sa première charte municipale. Au milieu du XIV^e siècle, cette ville devint ville royale, et, en 1443, le roi Christophe la choisit pour résidence, comme firent depuis ses successeurs. Depuis l'année 1428, Copenhague fut à diverses reprises attaquée par les forces des villes hanséatiques; au XVII^e siècle, elle fut assiégée et bombardée par les Suédois. De grands incendies la ravagèrent en 1728, 1794 et 1795. Le 2 avril 1801, Nelson, commandant la flotte anglaise, battit la flotte danoise dans la rade de Copenhague. En 1807, à la suite d'un guet-apens infâme, cette ville fut bombardée du 2 au 5 septembre par les Anglais, qui y réduisirent en cendres 400 maisons ou édifices publics, entre autres la belle église Notre-Dame. En outre, plus de 2,000 maisons furent plus ou moins endommagées, et 2,000 individus périrent dans cet affreux désastre.

Copenhague (SIÈGE ET BOMBARDEMENT DE). I. Lorsque Charles XII monta sur le trône de Suède, les rois de Danemark et de Pologne crurent que la jeunesse de ce prince était pour eux une occasion favorable de s'agrandir à ses dépens. Le premier porta ses armes dans le duché de Holstein, appartenant au beau-frère de Charles; le roi de Suède révéla alors ce caractère entreprenant, ce génie audacieux, cet esprit de décision rapide, qui le rendirent un instant l'arbitre du nord de l'Europe. Il arma une flotte et alla débarquer à Humblebeck, à trois lieues de la capitale du Danemark. Les Danois avaient réuni sur ce point leur cavalerie, leurs milices et leurs canons pour s'opposer à la descente du jeune roi. Charles, impatient, se jeta de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, et aborde sur le rivage entouré de toutes ses troupes, qui se sent pressées de suivre son exemple. Une fusillade terrible s'engagea, et Charles, étonné des petits sifflements qu'il entend continuellement à ses oreilles, en demanda la cause au major Stuart, qui était à ses côtés : « Sire, répond le major, c'est le bruit des balles. — Bon, reprend le roi, ce sera là dorénavant ma musique. » Au même instant, le pauvre major qui expliquait si bien le sifflement des balles en reçut une qui lui fracassa l'épaule. Charles fait alors charger les Danois, les enfonce et s'empare de leurs retranchements. Copenhague effrayée se hâta d'envoyer des ambassadeurs au jeune roi pour lui offrir sa soumission et éviter ainsi un bombardement, tandis que le roi de Danemark, tremblant de son côté pour sa capitale, abandonna le Holstein et accourut auprès de Charles, pour lui proposer des conditions de paix qui furent acceptées. La guerre n'avait pas duré six semaines (1700).

II. Les puissances du Nord, jalouses d'assurer la liberté des mers contre les prétentions toujours croissantes de l'Angleterre, contractèrent en 1801 une alliance défensive dans le but de faire respecter leur pavillon. Le Danemark, instigateur de ces démonstrations menaçantes, eut le premier à supporter le poids de la colère du cabinet britannique. Au mois de mars 1801, avant que la réunion de ses vaisseaux à ceux de la Suède et de la Russie eût pu composer une flotte capable de résister aux entreprises de la jalouse Angleterre, une escadre anglaise, commandée par les amiraux Parker et Nelson, entra dans le Cattégat. Elle avait à bord un ambassadeur chargé de présenter aux Danois la paix ou la guerre : la paix, s'ils se détachaient de la confédération du Nord en ouvrant le passage du Sund à l'Angleterre, et en renonçant à faire convoyer leurs vaisseaux de commerce pour les soustraire aux visites arbitraires et insolentes des commandants anglais; la guerre, si le Danemark voulait conserver son indépendance maritime. Le gouvernement danois repoussa cet insultant ultimatum, et la flotte anglaise força aussitôt le passage du Sund, malgré le feu des batteries établies pour en assurer la défense. A cette nouvelle, le roi de Danemark se hâta d'organiser des moyens de résistance dans sa capitale, dont le prince royal prit le commandement. Des batteries de mortiers et de canons furent dressées sur les points les plus favorables, et l'on fit échouer sur la même ligne sept grands vaisseaux, deux frégates et six bâtiments inférieurs. Ce cordon était flanqué au nord par la batterie des Trois-Couronnes, protégée elle-même par deux vaisseaux de 70, une frégate mouillée dans l'intérieur du port, et deux vaisseaux de 64 embossés devant l'arsenal. Après avoir reconnu la position des Danois, l'amiral Parker sépara sa flotte en deux escadres, donna le commandement de l'une à Nelson, et se dirigea avec l'autre vers la batterie des Trois-Couronnes. Le 1^{er} avril, Nelson traversa le canal, et alla s'embosser à portée des bombes des Danois. Le lendemain matin, à six heures, commença un de ces effroyables drames maritimes dont la solennité peut seule égaler l'horreur. Les Anglais, ayant plusieurs de leurs vaisseaux arrêtés par les bas-fonds ou engagés dans d'étroites sinuosités, et se trouvant ainsi placés entre l'alternative de la victoire ou d'une destruction totale, attaquèrent avec une inexplicable fureur. Entre dix et onze heures du matin, l'action devint générale; et les deux flottes se virent alors enveloppées par des

tourbillons de flammes et de fumée qui durèrent cinq heures. Pendant tout ce temps, le combat se maintint avec un acharnement sans exemple. Mais les Anglais avaient à leur tête un homme de génie, commandant lui-même à des marins intrépides et rompus au métier de la mer, tandis qu'officiers et matelots danois peu exercés, après une longue paix, aux manœuvres et à la tactique navale, ne pouvaient qu'opposer une résistance patriotique, mais impuissante, et une incontestable bravoure. Epouvantés, néanmoins, par un feu si terrible, les équipages des vaisseaux placés au sud de la batterie des Trois-Couronnes abandonnèrent le champ de bataille et laissèrent leurs navires à la merci des Anglais, qui s'empresèrent de les couler bas ou de les brûler. Ce combat coûta aux vaincus 17 vaisseaux et 800 hommes, tant morts que blessés; les Anglais en avaient perdu 1,000. Cette lutte meurtrière touchait à sa fin, lorsque Nelson fit proposer au prince royal de renoncer à la coalition du Nord, de permettre aux Anglais de radoubler leurs vaisseaux dans les chantiers danois, et de recevoir les blessés de sa flotte dans les hôpitaux de Copenhague. Le prince s'empres de souscrire à ce dernier article, mais rejeta fièrement les deux autres, en disant que le Danemark se sentait encore assez de courage et d'énergie pour soutenir son indépendance. Nelson alla lui-même alors trouver le prince dans la capitale; les cris de colère et de menace de la population apprirent à l'amiral anglais que la résistance de cette vaillante nation était loin d'être épuisée. « Les Français se battent bien, dit-il à l'adjudant général Lindahlm; mais ils ne soutiendraient pas au delà d'une heure ce que les Danois viennent de soutenir pendant cinq heures. Je me suis trouvé à cent cinquante combats, celui de ce jour est le plus terrible. » Un armistice de huit jours, puis de quatorze semaines, fut alors conclu; mais, dans cet intervalle, l'amiral Parker apprit que Paul I^{er}, l'empereur de Russie, s'apprêtait à venger son allié. Prévoyant qu'il allait avoir à lutter contre des forces moins inégales, il s'empres de lâcher sa proie pour retourner dans la Baltique.

III. Il serait déplacé de soulever ici la question brûlante de savoir si les gouvernements doivent avoir à leur service une autre morale que les individus, et si la raison d'Etat, qui n'est presque jamais que celle d'un homme, peut impunément, aux yeux de l'histoire, se substituer aux droits éternels de la justice et de l'humanité; disons seulement que jamais l'abus de la force ne s'était affirmé avec un plus éclatant inépris pour ces mêmes droits que dans l'exécration attentat commis en 1807 par l'Angleterre sur le Danemark. Hâtons-nous de dire, à l'honneur de la grande nation anglaise, que cette odieuse expédition ne doit point lui être imputée; elle fut le crime de son gouvernement, et surtout de cette orgueilleuse aristocratie, dont l'effroyable égoïsme semble avoir pris pour devise : Perisse l'univers, plutôt qu'un seul cheveu vienne à tomber de la tête d'un lord anglais!

Dans le traité de Tilsitt (1807), qui liait étroitement la France et la Russie, cette dernière puissance s'engageait à servir de médiatrice entre la France et l'Angleterre pour la conclusion de la paix maritime. L'empereur Alexandre s'empres donc d'adresser au cabinet britannique une note dans le sens des engagements qu'il venait de contracter; mais ces ouvertures d'accommodement furent accueillies avec une froideur qui ne laissait aucun espoir de succès. Les principaux membres du ministère anglais, Canning, Castlereagh et Perceval, médiocres héritiers de Pitt, qui avait bien pu leur léguer sa haine contre la France, mais non ses talents, voyaient avec colère décroître leur influence à mesure que grandissait le pouvoir de Napoléon. Pour la relever, ils imaginèrent une expédition qui devait, dans leur pensée, frapper l'opinion publique et occuper en Angleterre les esprits mécontents et alarmés; c'était de renouveler contre le Danemark le coup d'éclat de 1801. Mais si, à cette époque, l'agression n'était pas généreuse, elle était du moins dans les règles de la guerre, le Danemark faisant ouvertement partie d'une coalition dirigée contre l'Angleterre; tandis qu'en 1807, en pleine paix, sans déclaration d'hostilité, comme celui qui se précipite sur une victime sans défense, il s'agissait d'aller porter le fer et la flamme dans un Etat dont le seul tort était de posséder une marine qui inspirait de l'ombrage aux ministres anglais. Le Danemark observait alors les lois de la plus stricte neutralité, et il avait résisté jusque-là à l'invitation d'adhérer au blocus continental. Se défiant même plutôt de la France que de l'Angleterre, il avait éloigné son armée de sa capitale pour la porter le long du Holstein, s'exposant ainsi à une collision avec les troupes françaises pour faire respecter ses frontières. L'intérêt évident, éclatant de l'Angleterre était donc de ménager le Danemark, et si cet Etat devait subir une pression, d'en laisser l'odieux à Napoléon; mais le cabinet britannique voulait la flotte danoise l'expédition fut résolue. Pour atténuer l'infamie de cet attentat, les ministres anglais alléguèrent fausement la connaissance qu'ils avaient d'une stipulation du traité de Tilsitt, tendant à soumettre le Danemark à la coalition continentale, et ils prétendirent qu'enlever à Napoléon les ressources maritimes de cette nation n'était de la part de l'Angleterre qu'un acte de légitime défense.

Vers les derniers jours de juillet 1807, l'amiral Gambier, commandant la flotte anglaise, partit de la Manche à la tête de 25 vaisseaux de ligne, 40 frégates et 377 bâtiments de transport, portant 20,000 hommes de troupes de débarquement, commandées par le général Cathcart, qui devait, de plus, recueillir 7 à 8,000 hommes revenant du siège de Stralsund. Le plan de l'Amirauté était de profiter du moment où le Danemark avait toutes ses troupes, non dans les îles de Fionie et de Seeland, mais dans le Holstein, pour jeter une division navale dans les deux Belts, intercepter les passages, afin que l'armée danoise ne pût revenir au secours de la capitale, puis débarquer 20,000 hommes autour de Copenhague, et la détruire par un bombardement si elle refusait de se rendre. Le 3 août, la flotte anglaise parut devant le Sund. Avant de s'y engager, l'amiral Gambier détacha, sous les ordres du commodore Keats, une division de quelques vaisseaux, de frégates et de bricks pour envahir les deux Belts et empêcher toute communication entre la terre ferme et l'île de Fionie, et entre cette île et celle de Seeland. La flotte franchit alors le Sund et jeta l'ancre dans la rade d'Elseneur, près de la forteresse de Kronenbourg, dont les canons restèrent silencieux; puis l'amiral dépêcha au prince royal, en ce moment régent du Danemark, un agent anglais, Jackson, chargé de lui proposer une alliance offensive et défensive avec l'Angleterre. Il devait demander, en outre, qu'on livrât à l'armée anglaise la forteresse de Kronenbourg, le port de Copenhague et enfin la flotte elle-même, promettant que le tout ne serait qu'un dépôt confié à la *loyauté* anglaise jusqu'à la fin des hostilités. Ces impudentes propositions firent sortir le prince royal de la réserve diplomatique : « Jamais dans l'histoire, s'écria-t-il, on n'a vu d'exemple d'une attaque aussi odieuse que celle dont est menacé le Danemark; il y a maintenant plus de sentiments d'honneur à attendre des pirates barbaresques que du gouvernement anglais. De plus, vous proposez une alliance; eh! ne savons-nous pas ce que c'est que votre alliance? Vos alliés, en attendant vainement des secours pendant une année entière, nous ont appris le cas qu'on doit en faire. » L'envoyé, en véritable marchand de la Cité, ajouta que l'Angleterre compenserait en argent toutes les pertes que le Danemark pourrait éprouver : « Et avec quoi, répondit le prince indigné, payeriez-vous notre honneur perdu, si nous adhérons à une si infâme proposition?... » Jackson, congédié avec des paroles fort dures, déclara en se retirant que les hostilités allaient aussitôt commencer.

La garnison de Copenhague était à peine de 8,000 hommes, tant troupes de ligne que bourgeois et étudiants enrôlés volontairement; on éleva de toutes parts des retranchements et des batteries; on embossa en dehors des passes tout ce qu'on avait de vieux vaisseaux, et la flotte, objet de la sollicitude des Danois, fut abritée dans l'intérieur des bassins. Mais tous ces moyens réunis ne pouvaient qu'empêcher une prise d'assaut; ils restaient impuissants contre un bombardement. Le prince royal, après avoir pris toutes les précautions que permettaient les circonstances, laissa le commandement de la ville au brave général Peyman, avec ordre de ne se rendre qu'à la dernière extrémité, et courut dans le Holstein pour y rassembler l'armée danoise et la ramener au secours de la capitale. En même temps, le général Castenskiof fut chargé de réunir dans l'île de Seeland toute la milice que pourrait fournir la population; mais cette milice, mal exercée, peu habituée au métier des armes, ayant été dispersée par une partie des troupes de débarquement anglaises, que commandait le marquis de Wellesley, la malheureuse cité se trouva réduite à ses propres ressources pour résister au grand acte de piraterie préparé contre elle.

Lorsque l'envoyé anglais Jackson, représentant son gouvernement, fut de retour à bord de la flotte, il donna à l'amiral Gambier et au général Cathcart le signal de la plus effroyable exécution qui puisse déshonorer l'histoire d'une nation civilisée. Le débarquement s'effectua au nord de Copenhague, sur un point de la côte appelé Welbeck. La plus grande partie des troupes se composait d'Allemands enrôlés au service de l'Angleterre. Les Anglais savaient bien qu'ils ne pourraient emporter d'assaut une si grande ville, défendue par 8,000 soldats et le patriotisme de toute une population; ils n'essayèrent même pas d'un siège régulier, et se contentèrent de travaux pour les couvrir soit du côté de Copenhague, soit du côté de la campagne, en cas que quelques troupes régulières parvinssent à franchir les Belts. Ils ne voulaient que ruiner, renverser, incendier, afin de contraindre les Danois à livrer leur flotte, et, pour cela, ils comptaient sur les formidables moyens de destruction qu'ils avaient accumulés sur leurs vaisseaux. Ils avaient même amené avec eux le colonel Congreve, qui devait faire pour la première fois l'essai de ses terribles fusées. Lorsque les Anglais eurent terminé leurs préparatifs, ils se disposèrent à en venir à l'exécution. Le 1^{er} septembre (1807), le général Cathcart avait en batterie 69 bouches à feu, dont 43 mortiers. Dans un langage empreint d'une hypocrite humanité, il somma le général Peyman d'avoir à lui livrer le port, l'arsenal

et la flotte, menaçant, en cas de refus, d'incendier Copenhague; et il pria instamment le général de ne pas le contraindre à recourir à des moyens qui répugnaient à son cœur. L'horrible et le comique se donnaient ici la main. Le général Peyman fit à cette sommation la réponse qu'elle méritait, et le 2 septembre au soir le bombardement commença. « Un feu épouvantable d'obus, dit M. Thiers, de bombes, de fusées à la Congreve, éclata sur la malheureuse capitale du Danemark. Les barbares auteurs de cette entreprise n'avaient pas même l'excuse de leur propre danger, car ils étaient couverts de manière à ne pas perdre un seul homme. Après avoir continué cette cruauté pendant toute la nuit du 2 septembre et une partie de la journée du 3, le général anglais suspendit le feu pour voir si la place se rendrait. L'incendie s'était déclaré dans divers quartiers; des centaines de malheureux avaient péri; plusieurs grands édifices étaient en flammes; la population valide, occupée à verser les eaux de la Baltique sur les quartiers incendiés, était exténuée de fatigue. Le général Peyman, le cœur déchiré par ce spectacle, gardait un morne silence, attendant pour se rendre que l'humanité fût taire l'honneur. Insensibles à tant de maux, les Anglais recommencèrent à tirer le 3 au soir, soutinrent leur feu toute la nuit, toute la journée du lendemain, sauf une courte interruption, et persistèrent dans cette barbarie jusqu'au 5 au matin. Il n'était pas possible de laisser plus longtemps exposée à de tels ravages une population de 100,000 âmes. Près de 2,000 individus, hommes, femmes, enfants, vieillards, avaient succombé. Une moitié de la ville était en flammes; les plus belles églises étaient en ruine; le feu avait atteint l'arsenal. » Blessé lui-même, le cœur déchiré par les scènes horribles qu'il avait sous les yeux, le général Peyman ne voulut pas exposer plus longtemps par une résistance héroïque, mais inutile, la malheureuse capitale du Danemark à la destruction totale dont la menaçait le général anglais. Le 7 septembre, il signa une capitulation qui livrait la ville de Copenhague à ses barbares conquérants, et, avec la capitale, la forteresse de Kronenbourg, l'arsenal, les chantiers de la marine royale. Les Anglais devaient occuper ces divers établissements pendant six semaines, temps jugé nécessaire pour équiper et conduire en Angleterre la flotte danoise et les effets de marine.

La capitulation ne fut pas plus tôt signée, que les Anglais firent leur entrée dans Copenhague. Ce fut un hideux spectacle que de voir ces avides insulaires se ruer, officiers et matelots, sur les richesses que venait de leur obtenir la triste triomphe de la force déloyale sur la faiblesse confiante et désarmée; un long frémissement de colère agita cette brave population danoise, spectatrice impuissante de la ruine totale de sa marine et de son commerce, au milieu de ses habitations encore fumantes, et des milliers de victimes tombées sous les éclats des bombes anglaises. Pendant plusieurs semaines, les Danois assistèrent à la spoliation complète de leurs magasins, de leurs chantiers, de leur arsenal, et enfin de leur flotte. Seize vaisseaux de ligne, une vingtaine de frégates et de bricks furent en quelques jours grésés, équipés et conduits en Angleterre, et l'on vit les Anglais danser à la lueur de l'incendie des navires en construction qu'ils ne pouvaient emmener, ou de vieilles carcasses hors d'état de supporter la mer. Tout ce que l'arsenal renfermait de bois, de munitions navales, fut transporté à bord des flottes; le vainqueur poussa la rapacité jusqu'à enlever les outils des ouvriers; puis, lorsqu'il ne resta plus rien sur quoi l'on pût faire main-basse, lorsque les chefs de l'expédition apprirent que les troupes françaises arrivaient à marches forcées pour venger cet attentat inouï, l'immense armement anglais leva l'ancre et fit voile pour les côtes de la *blanche Albion*: le vautour rentrait dans son aire.

Copenhague ou d'Hafnie (CONCILE DE). 1725. Lucke, archevêque de Lunden, tint ce concile avec ses suffragants, près de Copenhague. On y fit une éphémère synodale pour le rétablissement de la discipline et la réformation des mœurs, tant des ecclésiastiques que des séculiers, mœurs corrompues par les guerres presque continuelles qui désolaient ces contrées. On y défendit le luxe, l'ivrognerie, les cabarets, les armes, les concubines, l'entrée des couvents de religieuses aux ecclésiastiques; on y excommunia tous ceux qui troublaient l'Eglise ou l'Etat; on y ordonna que les religieux ne sortiraient point sans permission, et que les évêques n'ordonneraient personne d'un autre diocèse sans l'agrément de ceux à qui ce pouvoir revenait de droit. Le P. Labbe, dans son *Histoire des saints conciles* (t. XII, p. 380), donne en détail les règlements formulés par cette assemblée.

COPÉPODES s. m. pl. (ko-pé-po-de — du gr. *kópé*, rame; *pous*, *podos*, pied). Crust. Ordre de crustacés comprenant des entomostracés dont le corps est divisé en anneaux, et qui ont de quatre à cinq paires de pattes : *Tous les copépodes dont le mode de reproduction est connu portent leurs œufs, pendant assez longtemps, dans les poches appendus à l'extrémité postérieure de leur corps.* (H. Lucas.)

COPER v. a. ou tr. (ko-pé). Ancienne forme du mot couper.

COPERMUTANT (ko-pér-mu-tan) part. prés. du v. *Copermuter* : *Des bénéficiers COPERMUTANT leurs bénéfices.*

— s. m. Chacun de ceux qui font un échange. « Se disait particulièrement de ceux qui échangeaient leurs bénéfices.

COPERMUTATION s. f. (ko-pér-mu-ta-si-on — rad. *copermuter*). Action de *copermuter* : *Une COPERMUTATION de bénéfices.*

COPERMUTÉ, ÉE (ko-pér-mu-té) part. passé du v. *Copermuter* : *Bénéfices COPERMUTÉS.*

COPERMUTER v. a. ou tr. (ko-pér-mu-té — dupréf. *co*, et de *permuter*). Dr. can. Echanger, troquer : *COPERMUTER des droits.* « Se disait surtout d'un échange entre bénéficiers : *COPERMUTER des bénéfices.*

COPERNIC s. m. (ko-pér-nik). Instrument qui sert à calculer et à représenter les mouvements des planètes, d'après le système de Copernic.

— Astron. Nom donné à une des taches de la lune.

COPERNIC (Nicolas) ou *Kopernik*, selon l'orthographe polonaise, célèbre astronome polonais, né à Thorn (alors capitale de la Prusse polonaise) le 12 février 1473, mort à Frauenberg, le 20 mai 1543.

Avant d'entamer la biographie de l'illustre savant, une digression nous semble nécessaire à propos de sa nationalité si fréquemment mise en question. Une erreur souvent répétée et trop accréditée, erreur dont on peut faire remonter l'origine à l'éloge par Fontenelle du grand réformateur de l'astronomie moderne, attribue à Copernic une origine prussienne. Qu'on nous permette de citer, à ce sujet, la rectification qu'avait déjà tentée François Arago, p. 173 du III^e volume de ses *Œuvres complètes*. (La note reproduite par Arago lui avait été communiquée par le général hongrois Bem, qui suivait, à l'Observatoire de Paris, le cours d'astronomie professé par son célèbre directeur.)

« Vers la fin du xviii^e siècle, lors du démembrement de la Pologne, Thorn et Frauenbourg tombèrent, avec toute la Russie polonaise, dite *royale*, au pouvoir des margraves de Brandebourg, qui, depuis 1525, tenaient de la couronne de Pologne, comme fief, une partie de la Prusse dite *ducale*, et qui finirent par prendre le titre de rois de Prusse. Ce passage de la *Prusse, province polonaise*, sous la domination d'une maison allemande, fit croire à quelques écrivains modernes que Copernic était Allemand. »

Au reste, Jean Cziński, le biographe du père de l'astronomie actuelle, rapporte que, pendant son séjour à Padoue, Copernic se fit lui-même inscrire sur la liste des *étudiants polonais* qui suivaient les cours de l'université. Mais voici d'ailleurs, d'après des documents authentiques et irréfutables, la filiation de Copernic :

Son grand-père, né en Bohême, alla s'établir à Cracovie en qualité de commerçant, et y acquit le droit de bourgeoisie. Un de ses enfants, qui avait embrassé la profession de boulanger, épousa à Thorn, depuis dix ans réincorporé à la Pologne (1464), Barbe Waszelode, sœur de l'évêque de Warmie. Copernic fut le seul fruit de cette union.

La question de sa nationalité étant ainsi définitivement éclaircie, revenons maintenant à l'auteur des *Révolutions célestes*.

Après avoir terminé ses études dans sa ville natale, Copernic fut envoyé à l'université de Cracovie en 1491. Il s'appliqua à cultiver les littératures grecque et latine, et particulièrement les mathématiques. Jacques de Kobylin, Nicolas de Szadek, Martin d'Olkusz suivaient avec lui les cours d'Albert Brudzewski, professeur d'astronomie. Lorsque, sur les sollicitations pressantes du prince Frédéric Jagellon, Brudzewski passa en Lithuanie, pour remplir le poste de secrétaire du grand-duc Alexandre, depuis roi de Pologne, Copernic revint à Thorn (1493), avec l'intention d'entrer dans les ordres; mais il abandonna momentanément ce projet en 1495, pour se rendre à l'université de Padoue, où, comme nous l'avons dit, il se fit inscrire parmi les élèves de la nation polonaise. Il faisait des excursions à Bologne, où il aidait Dominique-Marie de Ferrare dans ses observations astronomiques. Ses connaissances lui créèrent une si grande réputation en Italie, qu'il fut appelé à Rome en 1499, à l'âge de vingt-sept ans, pour y professer les mathématiques; ses leçons publiques lui attirèrent de tous côtés un concours nombreux de disciples. Il se fit ensuite recevoir docteur en médecine à Padoue. Il retourna à Thorn en 1501; mais, peu de temps après, il repartit pour l'Italie, pour revenir en 1503 à Cracovie, où il se fit prêtre, et s'établit définitivement, en 1510, à Frauenberg, sur les bords de la baie formée par la mer Baltique; il y éleva un observatoire, et c'est là qu'il médita et prépara sa révolution astronomique. Il se servait d'un instrument parallactique composé de trois morceaux de bois, avec des divisions marquées à l'encre. Quoique cet instrument eût déjà perdu toute valeur au temps de Tycho-Brahé, celui-ci, qui en était devenu le possesseur, le conservait comme une relique, et il composa même à ce sujet des vers dont voici la traduction :

« La terre ne produit pas un pareil homme dans l'espace de plusieurs siècles. Il a pu ar-

réter le soleil dans sa course autour des cieux et faire circuler la terre immobile; il a fait tourner autour d'elle la lune et a transformé l'aspect de l'univers. Voilà ce que Copernic a osé avec ces petits bâtons liés par un art si facile. Il a donné des lois à l'Olympe tout entier. Il a exécuté ce qu'il n'est permis d'accomplir à aucun mortel depuis le commencement du monde. Qu'est-ce qui est supérieur au génie? Jadis les géants, voulant pénétrer dans les cieux, ramassèrent les montagnes et les placèrent les unes sur les autres, et cependant, puissants par la force, faibles par l'esprit, ils n'ont pu pénétrer dans les sphères célestes. Lui, confiant dans la puissance du génie, et n'ayant pour force que ces minces morceaux de bois, il a surmonté les hauteurs de l'Olympe. Oh! les souvenirs que laisse un tel homme sont impérissables, même lorsqu'ils sont de bois. L'or envierait leur valeur, s'il les pouvait apprécier. »

Abordons maintenant les grandes découvertes de Copernic. Elles sont développées dans son immortel ouvrage : *De revolutionibus corporum celestium*. Ce fut vers 1512 qu'il entra en pleine possession de son système, dont une certaine méfiance de lui-même et la crainte du ridicule lui firent retarder pendant longtemps la publication. « Il m'est permis, dit-il dans sa préface, de croire qu'aussitôt que l'on connaîtra ce que j'ai écrit dans cet ouvrage sur les mouvements de la terre, on criera haro sur moi. Du reste, je ne suis pas assez amoureux de mes idées pour ne pas tenir compte de ce que d'autres en penseront; puis, bien que les pensées d'un philosophe s'écartent des sentiments du vulgaire, parce qu'il se propose la recherche de la vérité, autant que Dieu l'a permis à la raison humaine, je ne suis pas cependant d'avis de rejeter entièrement les opinions qui semblent s'en éloigner. Tous ces motifs, ainsi que la crainte de devenir, à raison de la nouveauté et de l'absurdité apparente, un objet de risée, m'avaient fait presque renoncer à l'entreprise. Mais des amis, parmi lesquels le cardinal Schomberg et Tidemann Gisius, évêque de Kulm, parvinrent à vaincre ma répugnance. Ce dernier surtout mit la plus grande instance à me faire publier ce livre, que j'avais gardé sur le chantier, non pas neuf ans, mais près de trente-six. »

Ce n'est qu'à l'âge de soixante-dix ans qu'il se décida à faire imprimer son livre qui parut à Nuremberg en 1543. Rhéticus, son disciple et son ami, s'était chargé d'en revoir les épreuves. Copernic n'en reçut le premier exemplaire que peu de jours avant sa mort.

Copernic avait dédié son ouvrage au pape Paul III : « Figurons-nous, lui écrivit-il, un assemblage de membres détachés du corps humain, qui appartiendraient à des individus d'une taille et d'une conformation différentes. Si l'on s'avisaient d'en composer un tout organisé, la disproportion des parties, leurs diverses configurations présenteraient dans un rapprochement discordant l'aspect hideux d'un monstre, plutôt que la forme régulière de la figure humaine. Voilà les traits sous lesquels s'offrait à mes yeux l'édifice de l'astronomie ancienne. L'explication des mouvements célestes m'y présentait à chaque pas des écueils où venaient se briser les opinions généralement reçues. Des suppositions favorables à certains cas, et ne pouvant s'ajuster à d'autres, tantôt adoptées, tantôt interprétées forcement, tantôt abandonnées, loin d'éclairer la marche du raisonnement, jetaient autant de confusion dans les choses que d'obscurité dans l'esprit. Elles écartaient la conviction en prêtant à l'ouvrage merveilleux de la nature toutes les couleurs de la bizarrerie. Que devais-je penser d'un tel échafaudage enveloppé d'un nuage épais, s'affaissant et s'écroulant de toutes parts sous le poids des contradictions et des difficultés sinon qu'il portait sur une base frêle et caduque? »

Héraclide, Nicétas, puis Ptolémée et quelques autres, avaient eu avant lui une idée vague du mouvement annuel; mais cette notion confuse, que tous les savants s'étaient appliqués à combattre, était d'ailleurs restée noyée dans une foule d'opinions absurdes. Copernic saisit le premier la vérité d'une idée généralement méconnue et proscrite; il parvint à séparer, pour ainsi dire, la lumière des ténèbres. Après avoir rappelé les témoignages des anciens en faveur de son système, il ajouta : « Et moi aussi, prenant occasion de ces témoignages, j'ai commencé à méditer sur le mouvement de la terre. Et quoique cette opinion parût absurde, j'ai pensé, puisque d'autres avant moi ont osé imaginer une foule de cercles pour démontrer les phénomènes astronomiques, que je pourrais me permettre aussi d'essayer si, en supposant la terre mobile, on ne parviendrait pas à trouver la révolution des corps célestes des démonstrations plus solides que celles qui ont été mises en avant. Après de longues recherches, je me suis enfin convaincu : que le soleil est une étoile fixe, entourée des planètes qui roulent autour d'elle, et dont elle est le centre et le flambeau; qu'outre les planètes principales il en est encore du second ordre, qui circulent d'abord comme satellites autour de leurs planètes principales, et avec celles-ci autour du soleil; que la terre est une planète principale, assujettie à un triple mouvement; que tous les phénomènes du mouvement diurne et annuel, le retour périodique des saisons, toutes les vicissitudes de la lumière et de la température

de l'atmosphère qui les accompagnent sont des résultats de la rotation de la terre autour de son axe et de son mouvement périodique autour du soleil; que le cours apparent des étoiles n'est qu'une illusion d'optique, produite par le mouvement réel de la terre et par les oscillations de son axe; qu'enfin le mouvement de toutes les planètes donne lieu à un double ordre de phénomènes qu'il est essentiel de distinguer, dont les uns dérivent du mouvement de la terre, les autres de la révolution de ces planètes autour du soleil. »

« Je ne doute pas que les mathématiciens ne soient de mon avis, s'ils veulent se donner la peine de prendre connaissance, non pas superficiellement, mais d'une manière approfondie, des démonstrations que je donnerai dans cet ouvrage. »

Le système de Copernic fut, comme on sait, embrassé avec enthousiasme par les plus illustres savants et décrié par un grand nombre d'autres. Les longues querelles auxquelles il donna lieu s'expliquent naturellement par ce fait, que Copernic n'avait pu fournir d'autres preuves de la vérité de son opinion que la simplicité de son système et la complication de celui de Ptolémée. C'est, du reste, ce qui avait dû le tenir si longtemps en défiance de lui-même. Aujourd'hui, le mouvement annuel est prouvé directement par le phénomène de l'aberration des étoiles fixes, et le mouvement diurne par la rotation du plan d'oscillation d'un pendule. Mais, avant l'invention du télescope, on ne pouvait pas même savoir positivement si Vénus et Mercure passent entre le soleil et la terre; on n'avait aucun moyen d'apprécier les variations des diamètres apparents des planètes, en sorte que chaque astronome pouvait placer à la distance qui lui convenait l'orbite de chacune d'elles. En un mot, rien ne permettait de fixer, même approximativement, les valeurs des principaux éléments de notre système planétaire. Les observations ne pouvaient donner pour chaque astre que le rapport des rayons de son épicycle et de son déférent. Les premières preuves directes de la vérité du système de Copernic ne purent être proposées que par Galilée, lorsqu'il eut vu le disque de Vénus sur le soleil, qu'il eut reconnu les phases de Vénus et de Mars, et constaté les variations des diamètres apparents des principales planètes.

George Rhéticus, professeur de mathématiques en Allemagne, avait publié à Dantzig, en 1540, des extraits du manuscrit de Copernic, dans un ouvrage intitulé : *Narratio de libris revolutionum Copernici*, et, en 1542, une *Trigonometria Copernici*; c'est peut-être ce qui décida Copernic à faire paraître son ouvrage *De revolutionibus corporum celestium*. La seconde édition fut publiée à Bâle en 1566; la troisième à Amsterdam, en 1617; enfin la quatrième édition parut à Varsovie en 1831, en latin, avec la traduction polonaise, par Jean Baranowski, professeur d'astronomie. En 1543, le pape Paul III avait agréé la dédicace, sans observation; mais, sous le pontificat de Paul V, de la maison de Borghèse, la congrégation de l'Index condamna de livre comme hérétique, par un décret du 5 mars 1616, qui, jusqu'à présent, n'a pas été rapporté officiellement. Copernic avait auparavant donné un ouvrage intitulé : *Dissertatio de optima monetæ cudendæ ratione*, anno 1526 scripta. Il fut réédité à Varsovie en 1816, en latin et en polonais, par Félix Bentkowski, et par extraits en français, à Paris, en 1864, par Louis Wolowski. Dans cette dissertation, Copernic dit : « Nous voyons fleurir les pays qui ont de la bonne monnaie, tandis que ceux qui n'en ont que de la mauvaise tombent en décadence et disparaissent... La monnaie faible nourrit plus la paresse qu'elle ne soulage la pauvreté. »

L'homme qui illustra la Pologne par son génie a toujours trouvé chez ses compatriotes l'admiration qui lui était due. Le monument primitif élevé dans l'église de Frauenberg l'a représenté à genoux devant un crucifix, avec ces paroles qui lui étaient familières :

*Non parem Pauli gratiam requiro,
Venidm Petri neque posco, sed quam
Crucis ligno dederas latroni sedulus oro.*

Et plus bas :

*Nicolao Copernico, Thorunensi, absolute subtilitatis
mathematico, ne tanti viri, apud exteros celeberrimi,
in sua patria periret memoria, hoc monumentum pos-
itum. Mortuus Warmia, in suo canonicatu, anno
1543, die etatis LXX.*

En 1581, Martin Kromer, historien polonais, fit graver sur la pierre tumulaire l'inscription suivante :

*D. O. M.
R. D. Nicolao Copernico Thorunensi
Artium et medicinae doctori,
Canonico Warmiensi,
Præstanti astrologo et ejus disciplinæ
instauratori,
Martinus Cramerus, episcopus Warmiensi,
honoris et ad posteritatem memorie
causa posuit
Anno Christi MDLXXXI.*

Près de trois siècles plus tard, en 1766, le prince Jablonowski, palatin de Nowogrodek, fit élever à Copernic, à Thorn, dans l'église Saint-Jean, un monument portant l'inscription suivante :

Nicolaus Copernicus,
Nato XI kalend. Mart. 1473,
Denato XIII kalend. Junii 1543;
Terriyena Borusso-Polono,
Cunabulis Thorunii edito,
sanguine
E sorore Barbara Waczelrodii
Princip. Episc. Warmiensis nepot.,
dignitate
Canonico Warmiensis,
scientia
Tenebrarum antiquae astronomiae Dissipatori,
genio
Systematum Philolai, Nicetae, Heraclidis,
Aristarchi, Nicolaique Cardin. Cusani
saliori, statori;
claritate
Qui celeberrimum inno et Tychohem de Brahe,
Corthestum, Galileum, Cassendum,
Melchiorum Adamum, Lambertum Dultardum,
Riccium, Newtonem, aliosque sui sequaces
illustravit,
Demonstrationibus nunc practiciis vitam
aperuit.
Calculoque siderum Nicolai Card. de Schonberg
Episc. Capuanum, Paulum episc. Sempronensem
Ac Tideman, Gistum episc. Culmensem
Omnesque academias
instruxit,
Josephus Alexander de Prussis princeps Jablonovius,
Palatinus Novogrodensis, Eques torquatus
ac Commandator
S. Spiritus, Michaelis et Huberti, Academicarum
in Europa praecipuarum septa socius,
Tanti viri fama et gloria
Romam nuper illata, opere recentissimo
juris publici facto, vindicata,
nunc.
Ad perpetuam urbis Torun in Prussia
Primariae, sibiue amico
decus,
Philosopho Polono monumentum
Erigi curavit.
(W. Rojewski sculp., a. 1766, d. 28 Junii, Cracoviae.)

Pendant la campagne de 1806-1807, l'empereur Napoléon I^{er} visita la maison où Copernic était né, ainsi que l'église où se trouve le monument ci-dessus cité. En 1809, l'abbé Sébastien Sierakowski fit élever en l'honneur de Copernic un monument, dans l'église académique de Sainte-Anne, à Cracovie. Le buste, en marbre, est couronné par Uranie. Sur une demi-sphère, placée en haut, on lit une inscription polonaise, dont nous donnons la traduction :

La Pologne enfanta l'homme

Qui arrêta le soleil et fit mouvoir la terre.

Sur le disque du soleil, on lit ces mots :

Sia, sol, ne moveare,

et au-dessus :

Sapere auro.

Sur la base sont gravés ces mots :

Nicolaus Copernicus, patria, urbis,

Universitatis decus, honor, gloria.

Cette dernière inscription est entourée des armes de la république polonaise et de celles de la ville et de l'université jagellonne de Cracovie. On frappa à Paris, en 1819, des médailles en l'honneur des hommes célèbres de toutes les nations. Ce travail fut confié aux soins de Durand. La médaille de Copernic portait une erreur : on lui donnait l'Allemagne pour patrie. Adrien Knyzanowski, professeur de l'université de Varsovie, et Vincent Karzewski, professeur de l'université de Wilna, firent frapper par Barré en 1820 une autre médaille, qui corrigeait l'erreur de la première. Stanislas Staszic, célèbre écrivain polonais et ardent philanthrope, a provoqué une souscription nationale, à laquelle lui-même a pris la plus grande part, dans le but d'élever à Varsovie un monument à Copernic. Thorwaldsen fut chargé de ce travail ; ce monument fut coulé en bronze et inauguré le 11 mai 1830. Les membres de la Société royale des amis des sciences se rendirent à l'église de Sainte-Croix, puis se dirigèrent vers le monument, placé dans la rue du Faubourg-de-Cracovie. Au milieu d'un immense concours, le président de la Société, Julien Ursin Niemcewicz, improvisa un discours approprié à la circonstance. Après quoi, les artistes du Théâtre-National, placés sur le balcon du palais de la Société, exécutèrent une cantate composée par Charles Kurpinski, et dont voici la traduction :

Salut, fils de la terre !
Toi qui as mesuré le cours des mondes,
Tu as pris ta place parmi les étus,
Et ta vertu obtient sa récompense.
Et toi, astre bienfaisant, lance sur lui tes rayons,
Sois l'aurole de son front auguste.
Le mouvement des corps !... sublime mystère,
Qu'il suit deviner et expliquer.
Que toute la terre redise avec la Pologne :
Gloire au grand homme,
Gloire à Copernic,
Gloire à la Pologne qui l'a vu naître !

Wladislas Oleszczynski fut chargé, à cette occasion, d'exécuter une médaille représentant d'un côté le monument de Copernic, et portant de l'autre l'inscription suivante : *Nicolaus Copernicus, Jagellonidum civi, civi polono, alumno Acad. Cracov. immortalis gloria. Societatis regiae Warsoviensis, monumentum necdum perenne MDCCCXXX.* Ce monument, d'une grandeur colossale, représente une figure assise, tenant dans la main gauche la sphère et dans la droite un compas ; elle est placée

sur un piédestal de marbre gris des carrières de Pologne. La face est couronnée de sept astres. Sur le côté droit, on lit l'inscription latine : *Nicolaus Copernicus, grata patria ;* sur le côté opposé, ces mots en polonais, qui signifient :

A Nicolas Copernic, sa patrie reconnaissante. Parmi les écrivains étrangers qui se sont occupés de la vie de Copernic, on compte : George Rhéticus, Conius, Gassendi, Képler, Lalande, Laplace, Brenan, Westphal, Arago, Appelt, Ferdinand Hofer, Joseph Bertrand. Parmi les écrivains polonais, on compte : Stanislas Starowski, Ignace Badeni, Jean Snia-decki, Louis Tengoborski, Bernard Zaydler, Louis Osinski, Casimir Brodzinski, Charles Hube, Adrien Krzyzanowski, Vincent Karzewski, Ignace Chodyski, Christian Lach, Szymna, Julien Bartoszewicz, Dominique Seule, Jean Czyski, Thadé Chamski, Jean Pankiewicz, Léonard Chodsko.

COPERNICIE s. f. (ko-pér-ni-st — de Copernic, célèbre astronome). Bot. Genre d'arbres, de la famille des palmiers, tribu des coryphinées, comprenant quelques espèces qui croissent dans l'Amérique tropicale.

COPERNICIEN, **ienne** adj. (ko-pér-ni-sian, ié-ne). Qui est partisan du système de Copernic ; qui a rapport à ce système : *Astronomes COPERNICIENS. Système COPERNICIEN.*

— Hist. ecclésiastique. *Hérésie copernicienne*, Opinion, longtemps considérée comme une hérésie, de ceux qui croient que la terre tourne autour du soleil.

— Substantif. Partisan du système de Copernic : *Nous autres COPERNICIENS, nous sommes assez inconsiderés pour vouloir bien nager à l'aventure dans la matière céleste.* (Fonten.)

COPERTINO, ville du royaume d'Italie, province de la Terre d'Otrante, district et à 15 kilom. S.-O. de Lecce, ch.-l. de canton ; 4,000 hab. Cette petite ville, entourée de murailles et défendue par une citadelle, est située sur une colline au milieu d'une contrée fertile en tabac, coton et olives.

COPHE s. m. (ko-fe). Philol. Syn. de COPPA.

COPHÈS ou **COPHÈNES**, rivière de l'Asie Mineure, au N.-O. de l'Inde ; elle prenait sa source au N.-O. du mont Paropamisus, à l'E. de la ville d'Abondria, et, coulant entre de hautes montagnes, allait se jeter dans l'Indus. C'est aujourd'hui la rivière de Kaboul.

COPHIAS s. m. (ko-fi-ass). Erpét. Syn. de CRASPHOCÉPHALE.

COPHIN s. m. (ko-fain — gr. *kophinos*, panier). Coiffe ; cerceuil. || Vieux mot.

COPHINEAU s. m. (ko-fi-nô — dimin. de *cophin*). Patois. Sorte de tasse en bois avec une queue percée dans sa longueur, qui sert à conduire à la bouche le liquide contenu dans la tasse.

— Loc. prov. *Manger au même chateau et boire au même cophineau*, Vivre en commun.

COPHON, médecin italien, qui paraît avoir vécu au xii^e siècle ou au commencement du xiii^e. Il appartenait à l'école de Salerne. On a de lui deux ouvrages : l'un, intitulé : *Tractatus de arte medendi* (Haguenau, 1532, in-8°), est un abrégé de médecine ; l'autre : *Anatomie porci*, publié avec l'*Anatomia* de Dryander (Marbourg, 1537), est un traité sur l'anatomie du porc.

COPHOSE s. f. (ko-fô-se — gr. *kôphosis*, de *kôphos*, sourd). Pathol. Surdité complète ou incomplète.

— s. m. Entom. Genre de coléoptères, de la famille des carabiques, comprenant quatre espèces.

COPHTE s. et adj. (ko-fte). V. COPTRE.

— Franc-maçon. *Grand cophite*, Nom que Cagliostro donnait au grand maître de la maçonnerie égyptienne qu'il avait créée, et dont il s'était attribué la grande maîtrise.

Cophite (LE GRAND), comédie de Goethe. Cette pièce appartient, dans l'œuvre de Goethe, au groupe qui traite les questions politiques et sociales du temps. Le héros est le célèbre Balsamo Cagliostro, dont Goethe, dans son voyage en Sicile, avait visité la famille, et le sujet même de la pièce est la trop célèbre affaire du collier. Tout le monde connaît cette histoire, et Goethe l'a traitée d'après le *Bulletin officiel*. La pièce est donc historique. Après en avoir fait une opérète, puis un vaudeville, Goethe s'est enfin décidé à la transformer en comédie. La critique, et à sa tête le savant Forster, lui a reproché ces hésitations, dont la pièce a gardé de profondes traces. Il est juste, pourtant d'ajouter que le talent si varié de Goethe et ce don particulier de pouvoir changer de manière avec chaque œuvre nouvelle devait dérouter la critique, et qu'après *Iphigénie en Tauride* et le *Tasse* on a dû être étonné d'entendre le *Grand Cophite*, si plein de faits, de mouvement et d'action. Deux éléments se trouvent en présence dans cette pièce : la corruption morale, représentée par la marquise ou Mme de La Motte, et la mystification thaumaturgique, représentée par Cagliostro. Le prêtre et le chevalier sont les victimes de ces deux agents, car leur cœur pur, innocent, dans le contact avec le mensonge, se laisse tromper et séduire. Le personnage de Cagliostro est tracé de main de maître et avec une prédilection marquée. Il emploie tous les artifices pour établir sa

supériorité miraculeuse, et c'est avec la connaissance la plus parfaite du cœur humain, des travers et des faiblesses de la nature de l'homme, dans la mise en scène aussi la plus capable de frapper l'imagination, qu'il entreprend et exécute ce que nous appelons aujourd'hui ses tours de force. Ses domestiques mêmes, qui pourtant sont au courant de ses supercheries, à de certains moments sont dominés par son ton d'assurance, et ne doutent plus de la toute-puissance de leur maître. A la fin il se dévoile : c'est lui le grand cophite, celui qui vit depuis des milliers d'années, que l'Égypte a vu naître, que l'Inde a connu, celui qui, *in verbis, herbis et lapidibus*, a découvert tous les secrets de la vie. Goethe conclut en prouvant que de la foi on arrive vite à l'incrédulité, et de celle-ci à la superstition ; mais que la foi dans la superstition est encore la plus solide de toutes. Schiller déjà, dans son *Visionnaire*, avait peint ce travers de son époque, qui du mysticisme passait volontiers à la mystification. Il reste toujours au fond de l'homme une secrète terreur d'un inconnu futur que les habiles peuvent exploiter à leur grand avantage.

COPHTIQUE adj. (ko-fiti-ke). V. COPTIQUE.

COPIAPITE s. f. (ko-pi-a-pi-te — de Copiapo, nom de lieu). Minér. Sulfate naturel de peroxyde de fer hydraté, renfermant, sur 100 parties, d'après une analyse due au minéralogiste Haidinger, 33 de peroxyde de fer, 37 d'acide sulfurique et 30 d'eau. La copiapite se présente en tables hexagonales très-nettes, appartenant au système rhomboédrique, et offrant un éclat perlé. On la trouve aussi quelquefois en masses granulaires. C'est à Copiapo, au Chili, que ce minéral intéressant a été découvert. On a trouvé depuis à Auteuil et à Meudon, près de Paris, une matière désignée ordinairement sous le nom d'apatite, mais qui se rapproche beaucoup de la copiapite. || On l'appelle aussi COUPEROSE JAUNE.

COPIAPO, ville de l'Amérique du Sud, dans la république du Chili, ch.-l. de la province de ce nom, appelée aussi province d'Atacama, sur la rivière de son nom, à 8 kilom. de son embouchure dans l'Océan, par 27° 10' de lat. S. et 73° 10' de long. O. ; 15,000 hab. Port de mer situé à l'embouchure du fleuve ; entrée difficile pendant les mauvais temps, à cause d'une ligne de rochers qui règnent au S.-O. et contre lesquels la mer se brise avec violence. Exportation de cuivre, métaux précieux et nitre. || La province de Copiapo ou d'Atacama, la plus septentrionale du Chili, est fertile, quoiqu'il y pleuve peu. Le bétail y est rare ; mais la contrée est riche en mines d'or, d'argent, de mercure, de fer, de cuivre, de soufre et de lapis-lazuli. Quelques roches brillent de cristallisations diaphanes d'un sel blanc, rouge, jaune ou bleu turquin ; le sel cristallise également sur les bords du Salado ; le nitre est abondant. Les mines d'argent de Copiapo, négligées pendant longtemps, sont maintenant exploitées avec une grande activité. Le produit moyen de ces mines dans les 21 dernières années a été de 5,653,129 fr. ; en 1854, ces mêmes mines ont rapporté 36,859,700 fr. La province de Copiapo s'étend sur une longueur de 320 kilom. du N. au S. et sur une largeur de 160 kilom. Hérissé par les ramifications occidentales des Andes, le sol est arrosé par le Salado et le Copiapo ; cette dernière rivière, qui descend du versant occidental des Andes, baigne la ville de son nom et se jette dans l'Océan Pacifique après un cours de 180 kilom.

COPIATE s. m. (ko-pi-a-te — gr. *kôpiatês*, fossoyeur ; de *kôpiatô*, je travaille). Hist. ecclésiastique. Nom donné aux membres du bas clergé qui étaient chargés de creuser les fosses et d'ensevelir les morts.

— Adjectif. *Prêtres copiates*, Prêtres qui surveillaient les détails des inhumations.

— Encycl. C'est au i^{er} siècle que nous trouvons pour la première fois l'association des *copiates*. Constantin le Grand en institua onze cents pour la seule ville de Constantinople. Les villes populeuses suivirent l'exemple de la capitale ; presque toutes eurent leur corporation de *copiates*, qu'elles payaient soit en leur donnant l'usufruit des biens-fonds achetés dans ce dessein, soit en les affranchissant des impôts et des redevances, comme à Constantinople, soit avec l'argent prélevé sur les revenus des églises. Cependant l'institution des *copiates* ne parut pas avoir longtemps conservé le caractère ecclésiastique qu'elle avait à son origine ; le soin des sépultures passa bientôt des évêques aux administrations municipales, et celles-ci se trouvèrent alors investies du droit de nommer les fossoyeurs, qui cessèrent ainsi d'être sous la juridiction ecclésiastique.

COPIDOPTÈNE adj. (ko-pi-do-piè-ne — du gr. *kopis*, *kopidos*, sabre ; *pténos*, volatile). Ornith. Qui a des ailes en forme de sabre.

— s. m. pl. Ordre d'oiseaux comprenant ceux dont les ailes ont la forme d'un sabre.

COPIANT (ko-pi-an) part. prés. du v. Copier : *On croit, en copiant les mœurs des grands, entrer en part de leur grandeur.* (Mass.)

COPIDE s. f. (ko-pi-de — gr. *kopis*, *kopidos* ; de *koptô*, je coupe). Antiq. Sorte d'épée à lame courbe, tranchante par la partie convexe, dont se servaient les Lacédémoniens et les peuples d'Orient. || Couteau de chasse de même forme.

COPIE s. f. (ko-pl — du lat. *copia*, abondance. Racine sanscrite *dp*, obtenir, atteindre, avoir, posséder, lier, attacher. En latin, cette racine prend la forme *op*, qui a la même signification que *ap*. De là *ops*, génitif *opis*, la matière, ce qui est compacte, la terre, le secours. D'où *cops*, *copis*, de *cum* et *ops*, riche, abondant, et *inops*, pauvre. De là *copia*, abondance ; d'où *copie*, *copier*, *copiste*, *copieux*. C'est par métonymie que *copia*, abondance, nous a fourni *copie*, reproduction d'un écrit que l'on multiplie, pour ainsi dire, en le transcrivant. Écrit qui est la reproduction d'un autre : *Copie fidèle, exacte. Prendre, tirer copie. Collationner une copie sur l'original. Pétrarque, ayant reçu d'Orient une copie d'Homère, gémissait de posséder ce trésor si rare dans ses mains.* (Villem.)

— Feuille volante sur laquelle les écoliers écrivent leur devoir ou le mettent au net, pour le remettre à leur professeur : *Faire un devoir sur cahier et sur copie. Le professeur classe les copies suivant le degré de mérite des compositions.* (Acad.)

— Par ext. Reproduction d'une œuvre d'art : *Votre prétendu tableau du Titien n'est qu'une copie, et pas autre chose. Les bonnes copies doublent la valeur d'un original.* (Monteur.) *André del Sarto naquit à Florence, d'un tailleur d'habits. François I^{er}, sous le règne duquel il vint en France, le visitait souvent dans son atelier. Un des principaux talents d'André del Sarto était de copier si fidèlement les tableaux des grands maîtres, que tout le monde s'y trompait. Sa copie du portrait de Léon X, par Raphaël, fut prise pour l'original par Jules Romain, quoique ce peintre eût fait les draperies de ce même original.* || Portrait : *Les statues, qui n'étaient que les copies de l'homme, sont devenues des originaux, parce que ces copies n'étaient pas faites d'après un seul individu, mais d'après l'espèce humaine bien observée.* (Buff.)

— Fig. Imitation, reproduction : *Il n'y a qu'une sorte d'amour, mais il y en a mille différentes copies.* (La Rochef.) *Auut a prétendu que Bacchus est une copie de Moïse et de Josué.* (Volk.) *Voltaire avance que nous avons la plus méchante copie de toutes les traditions sur l'origine du monde.* (Chateaub.) *Les lois positives sont une copie des lois essentielles et antérieures.* (Senancour.) *Effrayante pensée ! nous sommes tous comme des planches lithographiques dont une infinité de copistes se tire par la médiance.* (Balz.)

— Fam. Personne qui s'efforce d'en imiter une autre, de lui ressembler en quelque chose : *Lorsqu'on reproche à quelqu'un d'être original, on oublie le sens du mot copie.* (La Rochef.) *La bourgeoisie est toujours la copie de la cour.* (Scarron.) *Scipion me copiait si bien, qu'on pouvait dire que la copie approchait fort de l'original.* (Le Sage.) *Nous naissons originaux et nous mourons copies.* (Young.) *J'aimerais mieux être un modèle sans copie, qu'une copie du plus beau modèle imité par tout le monde.* (De Cistine.)

Voulant se redresser, soi-même on s'estropie, Et d'un original on fait une copie.

BOULEAU.

— Loc. fam. *Original sans copie*, Personne extrêmement singulière, originale : *Le duc de Saint-Aignan avait un air et une manière qui paraient la cour ; il était assurément unique dans son espèce, et un grand ORIGINAL SANS COPIE.* (Mme de Sév.)

— Pratiq. *Copie de copie*, Copie faite sur une autre copie, et non sur la minute de l'acte. || *Copie figurée*, Sorte de *fac-simile* d'un écrit dans lequel on s'appliquait autrefois à reproduire exactement la forme et la grandeur des caractères, la disposition des lignes et même les ratures. Cette dénomination a été étendue à tous les *fac-simile*.

— Procéd. *Copie de pièces*, Transcription d'un acte en tête d'une signification faite d'avoué à avoué.

— Comm. *Livre de copie de lettres*, Livre sur lequel les négociants transcrivent les lettres qu'ils envoient.

— Banq. *Copie de change*, Dupliquat d'une lettre de change, ayant pour objet de procurer un nouveau titre au porteur, en cas de perte du premier : *Les copies de change doivent être conformes à l'original.* (J. Schneider.)

— Typogr. Texte écrit ou imprimé, d'après lequel travaillent les ouvriers compositeurs ; ce terme vient de ce que les auteurs ne donnent souvent que la copie de leur travail manuscrit, ou peut-être de ce que les ouvriers typographes auront faussement appelé *copie* ce qu'ils sont chargés de copier : *On nomme, en argot typographique, copie, le manuscrit à composer, sans doute parce que les auteurs sont censés n'envoyer que la copie de leur œuvre.* (Balz.) *Joue des guiboies, mon garçon, prends tes échelles à ton cou, file chez l'auteur et demande-lui de la copie.* (X. de Montépin.) || *Compter la copie*, Evaluer le nombre de feuilles que fournira le manuscrit présenté à l'impression. || *Copies de chapelle*, Nom que l'on donnait autrefois aux deux exemplaires de chaque ouvrage qui étaient dus aux compositeurs formant la chapelle de l'imprimerie.

— Argot des journalistes. *Corner sa copie*, Ne pas livrer l'article que l'on avait promis. || *Pisser de la copie*, Ecrire beaucoup ou longuement. || *Pisseur de copie*, Auteur extrêmement fécond.

— **Antonymes.** Brevet, minute.—Brouillon, modèle, original, type.

— **Encycl. Législ.** Une *copie* est la reproduction ou transcription littérale d'un acte écrit qui conserve, par rapport à la *copie*, le nom d'original ou de minute. Une règle de droit, commune à toutes les *copies* et formulée par l'art. 1334 du code Napoléon, est que, tant que l'original subsiste, elles ne font foi que de ce qui est contenu dans ce même original, et à la condition de lui être conformes. La production de l'original lui-même peut toujours être exigée, et, s'il existe des dissimulations, si la *copie* offre des variantes, l'original prévaut, et les modifications, omissions ou additions qui se rencontrent dans la *copie* sont de nulle valeur. A vrai dire, la *copie* n'a pas de force probante qui lui soit propre tant que l'original existe, puisque la partie peut toujours demander la représentation de la minute, et que ce n'est qu'autant qu'elle ne fait pas cette réclamation qu'elle est censée tacitement reconnaître la fidélité de la *copie*.

C'est lorsque l'original n'existe plus que la loi consacre des distinctions entre les différentes espèces plus ou moins authentiques de *copies*, et établit des différences relativement au degré de foi qui leur est dû. A cet égard, voici ce qui résulte en substance des dispositions combinées de l'art. 1135 du code Napoléon et des art. 21 et 25 de la loi du 25 ventôse an XI. Il existe plusieurs catégories de *copies*. La première comprend les grosses ou premières expéditions, les *copies* tirées par l'officier public détenteur de l'original, en présence et du consentement mutuel des parties intéressées, et enfin celle que le même officier public a relevée sur la minute, par suite d'une ordonnance du magistrat, parties présentes ou dûment appelées. Les *copies* de cette première catégorie font la même foi que l'original lui-même, qui ne peut plus être représenté. Le motif de cette disposition est facile à pénétrer. Les grosses ou premières expéditions sont copiées sur l'original presque immédiatement après la confection de l'acte, et en vue d'en procurer l'exécution; il existe donc, on le comprend, une présomption puissante en faveur de leur exactitude. Quant aux expéditions faites en présence et du commun accord des parties, il est évident que les intéressés ont entendu faire un duplicata qui peut suppléer l'original lui-même, et élit, au besoin, la même force probante. Il en est de même quand l'autorité du magistrat intervient, que tous les intéressés aient été présents ou régulièrement appelés. Ceux qui ont fait défaut sont censés s'en être référés à la probité et à l'exactitude de l'officier public.

La seconde catégorie est celle des *copies* délivrées postérieurement aux premières grosses ou expéditions, en dehors de la présence simultanée des parties, et sans ordonnance du juge, mais qui sont délivrées par l'officier dépositaire de la minute, ou par son successeur, ou par tout autre fonctionnaire public détenteur actuel des minutes, et ayant qualité pour en délivrer des expéditions, comme ferait un greffier, dans le cas où des minutes notariales ont été transitoirement consignées au greffe d'un tribunal. Les *copies* de cette deuxième classe font foi comme l'original lui-même, quand elles sont anciennes, c'est-à-dire quand elles datent de plus de trente ans. Elles ne valent que comme commencement de preuve par écrit lorsqu'elles ont été délivrées à une date plus récente. Ici encore, le motif de la disposition est facile à saisir. Quand la *copie* a été délivrée à une époque ancienne, la présomption de fraude disparaît; il est moralement certain qu'elle n'a pas été créée pour le besoin de la cause; on ne prépare pas la fraude trente ans à l'avance.

La troisième catégorie est celle des *copies* qui n'ont pas été tirées par le notaire, ni par son successeur, ou par un officier public ayant qualité à cette fin. Ces *copies* ne valent jamais que comme commencement de preuve par écrit. Enfin les *copies* de *copies* n'ont, à proprement parler, aucune valeur légale, et ne peuvent servir que comme renseignements pesés et appréciés discrétionnairement par les magistrats.

Selon la différence de nature des actes originaux, le droit d'en prendre communication et d'en requérir expédition est plus ou moins restreint ou plus ou moins étendu. Quant aux actes notariés, le droit de se les faire communiquer et de s'en faire délivrer *copie* est limité aux parties intéressées elles-mêmes ou à leurs ayants cause. Les tiers n'en peuvent réclamer d'expédition qu'en vertu d'une décision de justice ordonnant la compulsoire des minutes. Les actes notariés, en effet, sont purement relatifs aux intérêts des particuliers et des familles, et doivent demeurer inviolables comme la vie privée. Quant aux actes de l'état civil, aux inscriptions hypothécaires consignées sur les registres des conservateurs, aux jugements ou arrêts des tribunaux et des cours, leur publicité est entière, et il faut même dire que la publicité leur est essentielle. En conséquence, toute personne, partie ou non, peut en prendre communication, et s'en faire délivrer des expéditions ou des extraits (art. 853, code de pr. civ., et 2106, code civ.).

Les *copies* des exploits d'huissier ont un caractère spécial. Pour la partie qui reçoit l'interpellation judiciaire ou extrajudiciaire résultant de l'exploit, la *copie* tient lieu de l'original. Il suit de là que la *copie* doit réunir

intrinsèquement toutes les énonciations et toutes les formes essentielles de l'exploit lui-même; l'irréprochable régularité de l'original ne réparerait à aucun degré les omissions ou les vices de la *copie*. C'est pourquoi le décret du 14 juin 1813, art. 42, dispose que les *copies* d'exploit doivent être complètes, exactes et lisiblement écrites, sous peine d'être rejetées de la taxe. L'huissier ou autre officier public qui notifie une *copie* irrégulière d'exploit s'expose d'ailleurs à l'amende.

Les règles qui viennent d'être sommairement exposées ici trouveront leur développement naturel aux articles EXPLOIT, GROSSE et MINUTE, auxquels nous renvoyons le lecteur.

— **Typogr.** Tout ce que le compositeur doit reproduire : manuscrit, livre, etc., se nomme *copie*; seulement, on divise la *copie* en deux classes : la *copie manuscrite* et la *copie réimpression*. La mauvaise *copie*, c'est-à-dire l'écriture défectueuse, est un des fléaux de la typographie; elle entrave, elle arrête à chaque instant l'ouvrier dans son travail, et par conséquent diminue son salaire; de plus elle accroît le nombre des fautes d'impression, surcharge les frais de correction et permet rarement d'avoir une édition correcte. Les manuscrits destinés à servir de *copie* doivent toujours être écrits d'un seul côté. Les typographes ont fait la remarque que les poètes écrivent généralement mieux que les prosateurs; les savants plus mal que les littérateurs, et, parmi les savants, ils accordent la palme de l'écriture indéchiffrable aux médecins.

Une anecdote entre mille va nous permettre de montrer jusqu'où va la « négligence » pour leur écriture chez certains écrivains.

M. Alphonse Karr avait adressé une lettre à M. Jules Janin, à propos de la similitude d'un titre de roman. L'auteur des *Guépes* reçut une réponse que ni lui ni ses amis ne purent déchiffrer. En désespoir de cause, il la fit autographier et, la plaçant en tête du *Chemin le plus court*, c'était le titre du roman qui avait amené cette correspondance, — il offrit un bouquet des fleurs les plus rares de son jardin à celui qui pourrait expliquer ces hiéroglyphes. Personne ne put obtenir ce prix, pas même M. Janin, qui avait le droit de concourir... Voici un autre exemple fourni par le même *calligraphe* — on n'emprunte qu'aux riches. — Un jour, la composition du quillet des *Débats* est fortement arrêtée; le plus ancien des typographes, qui connaissait l'écriture de M. J. Janin depuis vingt ans, y perdait son latin. On dépêche immédiatement un apprenti; Janin saisit le feuille, s'écroule les yeux, ne peut pas lire une seule syllabe et s'écrie : « Ma foi, mon ami, j'aime mieux recommencer. » Nous connaissons un correcteur qui a dépensé trois jours pour déchiffrer trois feuillets de la *copie* de M. Jules Janin. Les compositeurs et les correcteurs du *Journal des Débats* ont seuls le privilège, à Paris, sans en excepter l'auteur, de lire à peu près le manuscrit du prince des critiques. Il *Copies de chapelle*. Un certain nombre d'exemplaires édités jadis prélevés sur chaque édition au profit des ouvriers; on en faisait la vente une ou deux fois par an, à la Saint-Jean-Porte-Latine et à la Saint-Martin. Il est probable que ce nom venait de ce que la somme produite par la vente de ces volumes servait d'abord à payer la cérémonie religieuse. Les *copies de chapelle* n'existent plus, ni les joyeuses réunions de la Saint-Jean.

— **B.-arts.** Dans le langage des arts on donne le nom de *copie* à la reproduction de toute œuvre originale, statue, tableau ou estampe. On distingue plusieurs sortes de *copies* : celles qui sont exécutées entièrement par l'auteur du morceau original; celles qui sont exécutées sous ses yeux et retouchées par lui; celles enfin qui sont exécutées sans sa participation. Les premières se nomment *répétitions*; les secondes sont désignées par quelques auteurs sous le nom de *copies disciplinées*, parce qu'elles sont ordinairement faites par un disciple sous la direction du maître; les troisièmes, beaucoup plus nombreuses, et généralement d'une valeur bien moindre, sont les *copies* proprement dites. Parmi les *copies* de cette dernière catégorie, les unes sont fidèles et serviles; elles se font reconnaître aisément à leur exécution pénible; les autres sont peu fidèles, mais faciles; elles ont une apparence d'originalité, mais comme elles ne reproduisent pas exactement le style du modèle, elles ne sauraient tromper les connaisseurs; d'autres enfin sont à la fois faciles et fideles; il faut une expérience consommée et une aptitude presque spéciale pour les distinguer des originaux. « Il faut alors, dit Lanzi, que les connaisseurs s'approchent du tableau (s'il s'agit de peinture) pour y faire les mêmes recherches qui sont en usage dans les formes judiciaires, lorsqu'il est question de reconnaître un caractère d'écriture. La nature, pour la sûreté du monde social, nous donne à chacun, quand nous écrivons, un certain tour de plume qu'il est difficile de contrefaire ou de confondre entièrement avec une autre manière d'écrire. Une main exercée à se mouvoir dans un sens déterminé conserve toujours la même habitude, et si, dans la vieillesse, notre écriture devient plus lente, plus pesante, plus négligée, elle ne change pourtant pas entièrement de caractère. Il en est de même dans la peinture, où, si l'on fait une différence entre deux artistes, ce n'est point par cela seul que dans l'un on

remarque un pinceau moelleux, et dans l'autre une manière sèche de peindre, ou parce que celui de l'un procède par teintes unies, et celui de l'autre par touches; ou enfin, parce que celui-ci pose ses couleurs en suivant une méthode qui diffère de la méthode de celui-là; mais, dans un style même qui est commun à plusieurs maîtres, chacun d'eux a un caractère particulier de la main, un tour de pinceau, un caractère de lignes plus ou moins arrondi, plus ou moins franc, enfin plus ou moins étudié, qui lui est propre. Il est donc naturel que de vrais connaisseurs, qui sont devenus tels par une expérience de plusieurs années, aperçoivent et sentent, pour ainsi dire, en examinant tous les détails d'un tableau, que tel ou tel autre peintre y a travaillé. Ils ne seront pas même trompés par le meilleur copiste; car celui-ci pourra bien marcher quelque temps sur les pas de son modèle, mais ses coups de pinceau manqueront souvent de hardiesse, ils paraîtront serviles, incertains, pénibles, et il ne pourra cacher pendant longtemps la pente naturelle qui lui fera mêler sa manière à celle du maître, dans les choses surtout auxquelles on attache moins d'importance, comme les cheveux, les fonds, les plans reculés. » La hardiesse du pinceau, la vigueur et la franchise de la touche, la sûreté de l'expression, la pureté et le moelleux des contours, sont ainsi les signes caractéristiques qui, mieux que tous certificats, signatures ou dissertations, attestent l'originalité d'une œuvre. En particulier, pour ce qui est des signatures, elles n'offrent qu'une garantie très-secondaire; elles s'imitent et se copient avec une adresse extrême. On a fait, d'ailleurs, un grand nombre de remarques qui peuvent aider à distinguer les *copies* des originaux. On a observé notamment que dans presque toutes les *copies* les contours des figures sont chantournés, ou, en d'autres termes, se détachent en relief sur le fond. Cela tient aux procédés qu'on coutume d'employer la plupart des copistes. « A l'opposé des maîtres créateurs qui, après avoir préparé leur esquisse, crayonnent un dessin arrêté, peignent les fonds, et, sur cette valeur de tons définitive, agencent le sujet principal d'après le modèle vivant, les copistes, dit M. Théodore Lejeune (*Guide de l'amateur de tableaux*), tenus en quelque sorte de trouver l'ensemble des contours, tous en leur lieu, dessinent leur tableau, laissent les derniers plans en blanc, ou n'y passent qu'un léger frottis, peignent leur groupe dominant, puis abordent leur fond quand les figures sont presque finies. Avec un semblable système, il n'est pas rare que, l'harmonie disparaissant des contours, les travailleurs les tourmentent de telle sorte qu'ils élargissent personnages et objets environnants, et que force leur est, en terminant, de ramener les fonds sur les contours, de céder qui accroissent le relief peu sensible dans les originaux ou, malgré les saillies, les contours sont faits d'inspiration et ont un cachet de spontanéité inimitable, à un tel point qu'une copie faite par Raphaël lui-même ne dérogerait pas à cette règle. » Les répétitions même diffèrent généralement des originaux. par des touches moins hardies, des expressions plus cherchées, une lumière moins vive, et il est bien rare qu'elles ne présentent pas quelques changements dans les détails. On en cite, mais en petit nombre, qui sont préférables aux productions primitives.

C'est en Italie que l'usage funeste des *copies*, comme objet d'exploitation, a pris naissance. Les grands maîtres donnèrent eux-mêmes l'exemple de cette spéculation en faisant exécuter par leurs élèves des répétitions de leurs tableaux, auxquelles ils ajoutaient les dernières touches et qu'ils vendaient ensuite comme étant entièrement de leur main. L'atelier de Raphaël était une véritable fabrique où se confectionnaient des répétitions plus ou moins fidèles de ses tableaux. Ce grand artiste ne prenait même pas toujours la peine d'exécuter complètement les compositions qu'il avait conçues; il se contentait souvent d'en faire un dessin, un carton d'après lequel un de ses disciples faisait la peinture, qu'il retouchait ensuite lui-même avec le plus grand soin. (V. COLLABORATION.) Jules Romain fut celui de ses disciples qu'il employa de préférence à ce genre de travaux. Ces peintures une fois terminées, des élèves de second ou de troisième ordre en faisaient des *copies* qui étaient encore quelquefois retouchées par Raphaël ou par Jules Romain. « Ceux qui sont habitués à distinguer la franchise et le moelleux de la manière avec laquelle peignait le chef de l'école, dit Lanzi, ne courent point le risque de le confondre, ni avec aucun de ses élèves, ni avec Jules même, qui, outre que son pinceau était plus timide, faisait usage de la couleur noire beaucoup plus que son maître. J'ai entendu des gens habiles dire qu'ils reconnaissent le caractère de Jules à la couleur brune des chairs, et aux demi-teintes sombres et non pas plombées, comme celles de Raphaël; enfin, aux lumières plus fréquentes et aux yeux d'une forme un peu plus ronde. » Andrea del Sarto, qui se fit aider dans l'exécution de ses ouvrages par des élèves habiles à imiter son style, fut lui-même un copiste d'une adresse surprenante. Vasari raconte que le duc de Mantoue, ayant traversé Florence pour se rendre à Rome, avait été frappé d'une vive admiration à l'aspect du portrait de Léon X, peint par Raphaël. Il obtint de Clément VII que l'ordre fût donné à Octavien

de Médicis d'expédier le chef-d'œuvre à Mantoue. Le cas était embarrassant. D'une part, il fallait obéir au pape, et de l'autre Florence allait faire une perte irréparable. Octavien trouva un moyen de tout concilier. Pour gagner du temps, il prétendit qu'il était nécessaire d'orner le portrait d'une bordure plus riche, et il chargea secrètement Andrea del Sarto de copier l'œuvre de Raphaël. La *copie* terminée, on l'envoya à Mantoue, non sans feindre de grands regrets. Elle était si parfaite, qu'elle trompa non-seulement le duc, mais Jules Romain lui-même, qui avait travaillé aux draperies de ce portrait, sous la direction de Raphaël. Il fallut, pour le désabuser, que Vasari lui montrât une marque placée par Andrea del Sarto derrière sa *copie* et cachée par le cadre.

S'il faut en croire Ridolfi, Titien avait imaginé un singulier moyen pour sauver les apparences, sans renoncer au bénéfice que la plupart de ses illustres confrères obtenaient du débit des *copies* de leurs œuvres. Il n'en faisait pas la commande à ses disciples; mais, lorsqu'il sortait, il laissait la porte de son atelier ouverte, afin que ceux-ci pussent copier furtivement les tableaux qui s'y trouvaient exposés. Quelques jours après, il rencontrait infailliblement chez un brocanteur de sa connaissance des *copies* qu'il achetait à bas prix, qu'il retouchait et vendait comme les produits de son pinceau. On connaît du Titien beaucoup de *Madones*, de *Saintes*, de *Familles* et de *Madeleines* identiques; elles ont vraisemblablement cette origine. Les petits manèges du maître vénitien, divulgués par des élèves indiscrets, inspirèrent à ses contemporains une défiance toute naturelle à l'égard des tableaux auxquels il mettait son nom. Une *Annonciation* qui se voit dans l'église de San-Salvatore, à Venise, en fait foi. Titien l'avait peinte dans les dernières années de sa vie, si longue et si laborieuse. Comme des traces de décadence s'y faisaient sentir, le bruit se répandit que ce n'était pas un ouvrage de sa main. Dans son indignation, le vieux maître saisit un pinceau et traça ces mots au bas de la toile : *Tizianus fecit, fecit*. Parmi les plus adroits copistes du grand maître de Venise, on cite son élève Girolamo Dante, qui prit le nom de Girolamo di Tiziano.

L'Albane, Biliverti sont au nombre des maîtres qui ont eu le plus souvent recours à leurs élèves pour exécuter des *copies* qu'ils retouchaient et livraient comme étant leurs propres ouvrages. Le Guerchin a été copié avec une habileté extrême par son beau-frère Ercole Gennari et ses neveux Benedetto et Cesare Gennari. Ercole di Maria était parvenu aussi à imiter parfaitement la manière du Guide, dont il était l'élève : ayant trouvé un jour un tableau inachevé sur la chevalet de son maître, il en fit une copie qu'il substitua à l'original, et le Guide reprit son travail sans s'apercevoir du changement. « Ce talent, ajoute Lanzi, qui rapporte le fait, valut à Ercole di Maria un honneur qu'aucun autre copiste n'avait encore obtenu, celui d'être créé chevalier par Urbain VIII. » Ainsi l'art trompeur du copiste n'était pas seulement toléré en Italie, il y était honoré par le chef de la chrétienté. Industrie des plus lucratives d'ailleurs, qui a occupé et qui occupe encore, dans ce pays une foule de praticiens habiles. Beaucoup d'amateurs parmi les particuliers et même parmi les princes, ne pouvant se procurer les œuvres originales de quelques grands maîtres, ou ne voulant pas y mettre le prix nécessaire, se sont contentés de *copies* exécutées par d'adroits spécialistes. C'est ainsi, pour citer un exemple entre mille, que l'empereur Rodolphe II chargea Joseph Heinz (appelé par les Italiens Giuseppe Enzo) de faire des *copies* de divers maîtres : quelques-unes de ces *copies* sont aujourd'hui au musée du Belvédère, à Vienne. Les divers souverains de l'Italie eux-mêmes ont eu à leur solde, pendant longtemps, des copistes auxquels ils confiaient le soin d'exécuter des *copies* dont ils faisaient présent aux cours étrangères. Lanzi, en parlant d'un artiste de l'école florentine, appelé Francesco Bianchi Bonavita, dit qu'il travailla peu pour les édifices publics, parce qu'il fut presque toujours occupé à faire, d'après les tableaux anciens, des *copies* que la cour envoyait aux princes étrangers.

La tradition des *copies* s'est étendue et perpétuée en Italie; après avoir copié les maîtres de leur vivant et avec leur participation ou leur assentiment, on les a copiés après leur mort, on les copie encore. L'Italie, qui ne possède plus de bons peintres originaux, a encore d'adroits copistes. Faute d'avoir sous la main les originaux, on copie des *copies*. Il existe dans les galeries publiques et dans les collections particulières vingt fois plus de tableaux italiens que n'en ont produit les maîtres des écoles florentine, bolonaise, romaine, vénitienne, napolitaine, génoise, etc. On comprend que la multiplicité des fausses œuvres de ces peintres a dû inspirer une grande défiance aux amateurs. On n'accepte plus pour original un tableau italien, à moins qu'il ne sorte d'un cabinet célèbre, et que le vendeur ne puisse fournir pour ainsi dire ses lettres généalogiques. Tout autre est réputé *copie*. Sans cette garantie, encore impuissante à ramener complètement les timorés, un véritable Raphaël ne trouverait peut-être pas acheteur à cent écus! L'existence de plusieurs tableaux identiques de peintres célèbres de l'Italie, et

la quasi-légitimité de leurs prétentions au rang d'œuvres originales, prétentions fondées sur ce que le maître peut avoir mis la main à chacun d'eux, ont favorisé la multiplication des copies, tout en rendant très-difficile, impossible même parfois, le contrôle de leur authenticité. Ces causes d'incertitude n'existent pas au même degré pour les tableaux des autres écoles, surtout pour ceux des artistes flamands et hollandais. Ces artistes n'avaient pas dans leurs ateliers des copistes avoués dont l'industrie exercée à leur profit servait d'exemple et d'excuse au travail clandestin des imitateurs libres. D'un autre côté, ils se sont rarement reproduits eux-mêmes; et, quand cela leur est arrivé, ils ont presque toujours apporté quelque changement dans la composition; chacune de leurs productions est ainsi demeurée véritablement originale, en sorte que, lorsqu'on rencontre un tableau attribué à l'un d'eux et dont le pareil se trouve dans une collection publique ou privée, il est à peu près certain que l'un de ces deux ouvrages est une copie. Les tableaux flamands et les tableaux hollandais n'ont assurément pas été à l'abri des reproductions frauduleuses; mais les copies qu'on en a faites, beaucoup plus rares que celles des tableaux italiens, sont aussi infiniment plus faciles à reconnaître. Le dessin, le modelé, le coloris même peuvent être imités jusqu'à faire illusion; il n'en est pas de même de la touche, du faire libre et hardi, de la magie du clair-obscur: or, c'est là les qualités distinctives des peintures néerlandaises. Ce n'est guère que depuis la fin du siècle dernier que l'industrie des copistes s'est attaquée à ces peintures. Rien n'a été omis, d'ailleurs, pour arriver à tromper les connaisseurs, témoin ce trait dont faillit être victime, il y a une cinquantaine d'années, un des principaux collectionneurs de Paris. Au moment de partir pour un long voyage, cet amateur avait déposé les œuvres capitales de son cabinet chez un marchand de tableaux en qui il avait toute confiance. Dans le dépôt figurait un magnifique Teniers, peint sur un panneau au revers duquel notre collectionneur avait apposé son cachet. Au retour de son voyage, il reprend ses chefs-d'œuvre et les accroche de nouveau dans son cabinet. A quelques jours de là, il invite à dîner l'expert Lebrun, fameux connaisseur. En attendant l'apparition du potage, Lebrun passe les tableaux en revue. « Qu'avez-vous fait de votre Teniers? dit-il à l'amateur. — Mais il est sous vos yeux, répond ce dernier. — Alors donc, reprend Lebrun; est-ce moi qu'on trompe? En voici la copie; mais l'original? » L'amateur croit que Lebrun plaisante; en le voyant garder son sérieux, l'inquiétude le prend. On retourne le Teniers; le cachet dont il a été revêtu est parfaitement intact. Qu'était-il arrivé? Le panneau avait été scié dans son épaisseur et sur la partie où était appliqué le cachet un peintre assez habile à copier Teniers avait fait une copie qui fut livrée à l'amateur, tandis que l'original était conservé par le marchand pour être vendu à l'étranger. La fraude fut heureusement découverte par Lebrun avant que le tableau n'eût été enporté, et le marchand, menacé de poursuites judiciaires, s'empessa de restituer l'œuvre du maître flamand à son légitime propriétaire.

Teniers, que les copistes ne se sont pas fait faute d'exploiter, fut lui-même un plagiaire sans vergogne. Abusant d'une facilité d'imitation exceptionnelle, il copiait tous les maîtres de son temps, et vendait ses contrefaçons pour des pièces originales. Il excellait surtout à faire des pastiches de Luca Giordano, lequel s'était signalé par son habileté à imiter des peintres de l'école des Carraches. A trompeur, trompeur et demi. Parmi les copistes de Teniers, il faut citer: Ary de Voys, J.-F. Beschev, François du Châtel, Théobald Michau, Matthieu Scheitz. Rubens a été copié par Nicolas Pieters, Van Thulden, Diepenbeek; Van Dyck, par Jean de Reyn et Gonzales Coques; Rembrandt, par Dietrich et Duijthert; Terburg, par Egion van der Neer; Albert Cuyp, par Van Dongen et Van Kappelle; Gérard Dow, par Louis de Moni, Slingelandt et Jacob van Lanwers; Metsu, par Coelers et Odekerken; Aart van der Neer, par Regemorter; Ph. Wouwerman, par Charles van Falons; Berghem, par Dirk van Bergen, Soolenmakers, W. Rouyn; Paul Potter, par van Dongen; Ad. van de Velde, par Blankof; Zecman; Franz van Mieris, par son fils; Willem, par Lermans et Coelers; Ruysdaël, par J. van Kessel, Isaac Coenne, G. Neyts; Karel du Jardin, par Sibrechts, etc. La plupart des copistes que nous venons de citer n'ont pas reproduit servilement leurs modèles; ils en ont fait des imitations libres, des pastiches, reproductions d'autant plus dangereuses qu'on ne peut leur opposer des originaux. Le travail du pasticheur ne saurait d'ailleurs être ravalé au niveau du copiste ordinaire; il faut avoir non-seulement une puissante faculté d'assimilation, mais encore un véritable talent d'arrangement, pour composer un tableau dans la manière de tel ou tel grand maître.

Parmi les peintres français, Simon Vouet a été copié ou pastiché plus habilement par Claude Goyrand; Poussin, par Angelica Kauffmann et par une foule d'autres imitateurs plus ou moins obscurs; Claude Lorrain, par Domenico Romani, Borzone, Patel, Maupérché; Mignard, par Nicolas Fouché; Roux, par Chevalier et Montdidier; Wattenau, par Lancret et Pater, qui ont fait du reste beau-

coup de peintures originales, spirituelles et charmantes; Boucher, par Charlier, Deshayes; Greuze, par ses deux filles, Caroline Greuze et Mme de Valory, et par son élève préférée, Philiberte Ledoux; Prudhon, par Mlle Mayer et Rioult, etc. Un artiste français, Bon Boullogne, était parvenu à imiter le Guide avec une singulière habileté. Il fit dans la manière du maître un tableau que Monsieur, frère de Louis XIV, acheta, sur l'avis de Mignard, comme une œuvre capitale du maître italien. La fraude ayant été découverte, Mignard, qu'on plaisantait sur sa méprise, dit en parlant du copiste: « Qu'il fasse toujours des Guide et non des Boullogne. » Poussin se fit son propre copiste pour éviter de voir ses œuvres dénaturées par les imitateurs inhabiles. Répondant à M. de Chantelou, qui lui avait demandé des reproductions de plusieurs tableaux qu'il avait peints pour le chevalier del Pozzo, il s'exprime ainsi dans une lettre qui nous a été conservée: « J'ai pensé mille fois au peu d'amour, au peu de soin et de netteté que les copistes de profession apportent à ce qu'ils exécutent, et je me suis émerveillé en même temps que tant de personnes s'en délectent. Il est vrai que, voyant les beaux ouvrages et ne pouvant les avoir, on est contraint de se contenter des copies tant bien que mal faites, chose qui, à la vérité, pourrait diminuer le renom de beaucoup de bons peintres. Pensant à ces choses, j'ai cru bien faire et pour mon honneur et pour votre contentement, de vous prévenir que je souhaiterais être moi-même le copiste des tableaux qui sont chez M. le chevalier del Pozzo, ou bien encore d'en faire de nouveaux avec une autre disposition. Je vous assure qu'ils vaudraient mieux que des copies et ne vaudraient pas plus cher. » On voit que si le grand artiste faisait des répétitions de ses œuvres, c'était à son corps défendant. Il aimait mieux créer des compositions nouvelles. Tous les peintres n'eurent pas et n'ont pas le même amour de leur art, la même conscience.

L'industrie des copistes n'est pas près de disparaître du domaine des arts. Il y a toujours eu, il y aura toujours des faussaires. Non contents de s'exercer aux dépens des morts, cette industrie ne craint pas de s'en prendre aux vivants. Il s'exporte chaque année, en Russie, en Amérique, une quantité considérable de peintures exécutées d'après ou dans la manière des artistes les plus en renom de France, de Belgique, d'Allemagne; la contrefaçon se pratique sur une large échelle, et les contrefacteurs vont jusqu'à mettre de fausses signatures au bas de leurs imitations. On ne poursuit pas avec assez de sévérité les auteurs de ces fraudes. Les tableaux sont une valeur circulaire. Si le code ne l'entoure pas de garanties suffisantes, la juste défiance des acheteurs l'amoindrit nécessairement, et peut aller jusqu'à la rendre illusoire. A diverses reprises, les artistes ont élevé la voix contre l'impunité dont jouissent les faussaires; mais, au lieu de se borner à de vagues réclamations, ils devraient signaler, sans hésitation, les fraudeurs dont ils auraient connaissance.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des copies de tableaux, parce qu'elles sont de beaucoup les plus nombreuses et les plus importantes. On a fait aussi et on fait encore des copies d'après les dessins des maîtres anciens et modernes; il en est de si bien réussies qu'il faut une grande expérience pour les distinguer des originaux. C'est pour ce motif que des dessins médiocres, mais ayant figuré dans des collections fameuses, celles de Crozat et de Nanette, par exemple, et qui portent la marque de ces amateurs, atteignent dans les ventes des prix cent fois plus élevés que ceux auxquels on adjuge de magnifiques dessins de provenance inconnue. Les estampes des gravures célèbres de Marc-Antoine Raimondi, d'Albert Dürer, de Beham, de Callot, de Rembrandt, etc., ont exercé aussi l'habileté des faussaires; les copies qu'on a faites d'après ces maîtres ont été signalées par des hommes spéciaux qui y ont relevé des particularités peu apparentes au premier coup d'œil, mais qui, décrites avec soin, suffisent pour renseigner les collectionneurs. Quant aux copies exécutées d'après des ouvrages de sculpture, elles n'ont jamais pu faire, sauf pour ce qui concerne les antiques, l'objet d'une spéculation organisée. La cherté des matériaux, la longueur du travail, la notoriété dont jouissent les statues, les groupes et les bustes de quelque valeur, sont autant d'obstacles à ce commerce frauduleux. Le mérite qu'il y a à faire une bonne copie d'une statue est du reste assez apprécié pour que le copiste n'hésite pas à se nommer et que son œuvre soit admise dans les meilleures galeries: la plupart des musées offrent de ces copies exécutées d'après des morceaux célèbres. Les antiques ayant, indépendamment de leur mérite artistique, une valeur toute spéciale, qui tient justement à leur antiquité et à leur rareté, on conçoit que d'habiles faussaires se soient appliqués à en faire des imitations. Le nombre des antiques apocryphes qui, de l'Italie, se sont répandues dans le monde entier, est considérable. Aujourd'hui encore, Rome, Naples, Florence, ont des fabriques d'antiquités montées sur une grande échelle.

COPIÉ, ÉE (ko-pi-é) part. passé du v. Copier. Transcrit: *Ouvrage manuscrit copié sans soin.*

— Reproduit: *Tableau copié d'après un maître.*

— Fig. Imité: *Les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes.* (Mol.)

COPIER v. a. ou tr. (ko-pi-é — rad. *copie*. Prend deux i de suite aux deux prem. pers. plur. de l'impr. de l'indic. et du subj. prés.: *Nous copions, que vous copiez*). Faire la copie écrite de: *Copier un acte. Copier le devoir d'un camarade. Démotène, pour perfectionner son style, copia jusqu'à huit fois l'histoire de Thucydide.* (Barthel.)

— Par ext. Reproduire, en parlant d'une œuvre d'art: *Copier une statue, un tableau, un dessin. Sinibaldo Scorra copiait à la plume les estampes d'Albert Dürer; il les copiait si parfaitement, que les connaisseurs les achetaient pour les originaux.* (Encycl.) *Vous copiez un vase étrusque, et vous lui donnez l'élégance grecque; ce n'est point là ce qu'on vous demande.* (Marmontel.) *Un architecte écossais s'est avisé de copier le Parthénon à Edimbourg.* (Mérimee.) *Il fait le portrait, l'image, de: Copier au trait la Vénus de Milo. Copier un paysage d'après nature. Le paysagiste est un chercheur de choses à exprimer, bien plus qu'il n'est un chercheur de choses à copier.* (Ste-Beuve.)

Dans l'asile honteux des amours mercenaires, il cherche une Vénus, qu'il copie au hasard, L'opprobre de son sexe et la honte de l'art.

DEUILLE.

— Fig. Imiter, s'inspirer de, calquer son œuvre sur: *L'auteur a copié des scènes qu'il avait sous les yeux, des conversations de son temps.* (Ste-Beuve.) *Chercher à reproduire dans ses manières, son langage, sa conduite: Copier la voix, les gestes, la démarche de quelqu'un. Vos inférieurs copient vos vices, parce que vous les leur complex comme des vertus.* (Mass.) *Montaigne sait donner un air original aux choses mêmes qu'il copie.* (Mabrouche.) *Ne copiez jamais les manières originales de quelqu'un, car une copie ne peut devenir originale.* (Boitard.)

Apprenti tout au plus du célèbre Molière, Tu devais copier son noble caractère.

PRADON.

Imiter les œuvres, le genre, la manière de. *Il est toujours déplacé de copier quelqu'un; il est absurde de choisir un modèle au-dessus de ses forces. Tévence ne fit que copier Ménéandre.* (Marmontel.) *On copie ses contemporains en dépit de soi-même.* (Ste-Beuve.) *Contrefaire par moquerie: Il est malhonnête de copier les gens pour les rendre ridicules.*

— Absol.: *Cet élève fut exclu du concours pour avoir copié. Artistes, poètes, écrivains, si vous copiez toujours, on ne vous copiera jamais.* (B. de St-F.)

Oui, c'est être inventeur que si bien copier.

LA MOTTE.

— Copier la nature, Chercher à la reproduire avec exactitude: *Molière n'est si vrai que parce qu'il a toujours copié la nature.* (Acad.) *Il y a une grande différence entre savoir copier la nature et savoir l'imiter.* (Grimm.)

— Techn. Presse à copier. Sorte de presse à main, au moyen de laquelle on peut tirer plusieurs copies d'un original.

Se copier v. pron. Être copié: *Ce qui est vraiment original ne se copie jamais sans perdre quelque chose à être copié.*

— S'imiter soi-même, se répéter dans ses propres œuvres: *Qui voit un des tableaux de ce peintre les voit tous; il ne peut que se copier.*

— Réciproq. Imiter, singer les actes, les œuvres l'un de l'autre: *Tous les historiens se copient les uns les autres.* (Volt.)

— Syn. Copier, transcrire. Copier, c'est écrire d'après un autre écrit, presque toujours sans changer les mots, mais quelquefois en y faisant quelques modifications; c'est enfin écrire sans avoir la peine de rédiger, parce que la rédaction a été faite par un autre, ou qu'on l'a faite soi-même antérieurement. Transcrire, c'est toujours copier littéralement, mais il y a de plus l'idée de transporter sur un registre ou dans un endroit où l'écrit sera mieux conservé, viendra à l'appui d'une thèse, recevra une application toute spéciale d'une nature quelconque.

— Copier, contrefaire, imiter. V. CONTREFAIRE.

COPIÈRE s. f. (ko-pi-é-re). Officier d'un cardinal appelé aussi FORTE-BARETTE.

COPIEUR, EUSE s. (ko-pi-éur, eu-ze — rad. *copie*). Personne qui a l'habitude de contrefaire les gens par dérision. « Peu usité. On a dit autrefois COPIEURS. »

COPIEUSEMENT adv. (ko-pi-éu-ze-man — rad. *copie*). D'une manière copieuse, abondante: *Boire, manger copieusement.* Dans les interrogatoires que l'on fit subir à *Daniens, assassin de Louis XV, ce misérable protesta toujours que si la veille de l'assassinat il eût été saigné copieusement, il n'aurait pas commis ce crime.* (Histoire du parlement.) *Quand on a copieusement déjeuné, si on a avalé sur le tout une ample tasse de bon chocolat, on aura parfaitement digéré trois heures après, et l'on dinera quand même.* (Brill.-Sav.)

— Syn. Copieusement, abondamment, on

abondance, amplement, beaucoup, bien, copieusement, à foison, fort, largement. V. ABONDamment.

— Antonymes. Chichement, maigrement, médiocrement, mesquinement, modérément, petitement.

COPIEUR, EUSE adj. (ko-pi-éu, eu-ze — lat. *copiosus*; de *copia*, abondance). Abondant: *Repas copieux. Selles copieuses.* Si l'on n'a pas faim au moment du repas, c'est que le précédent a été trop copieux. (Maquet.) *Qui possède ou produit en grand nombre, en grande quantité: Être copieux en besoins et rare en espèces sonnantes. C'est le défaut qu'on reproche au grand Amyot, d'être trop copieux en synonymes.* (Vaugelas.) *Ce dernier sens a vieilli.*

— Fig. Riche, abondant, en parlant de l'élocution: *Dans cette large et copieuse façon de dire, Regnard remontait par delà Boileau, et dérivait en droite ligne de Rénier.* (Ste-Beuve.)

— Antonymes. Maigre, médiocre, mesquin, modéré.

COPIEUR, EUSE s. (ko-pi-éu, eu-ze — rad. *copier*). Personne qui contrefait les autres par moquerie; copieur. *Il Vieux mot.*

COPIN s. m. (ko-pain). V. COPAIN.

COPINEAU (l'abbé), écrivain français, qui florissait dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il s'occupa beaucoup de philologie ainsi que de physique. Il a publié, sous le voile de l'anonyme: *Essai synthétique sur l'origine et la formation des langues* (Paris, 1774, in-8°), et *Ornithographie artificielle ou l'Art de faire écho et d'élever la volaille par le moyen d'une chaleur artificielle* (Paris, 1780).

COPISMA s. m. (ko-pi-sma). Bot. Syn. de RHYNCHOSIE.

COPISQUE s. m. (ko-pi-ske). Bot. Sorte d'encens de qualité inférieure.

COPISTE s. m. (ko-pi-sie — rad. *copier*). Celui qui copie: *Un bon copiste. Un copiste scrupuleux. Une faute de copiste.* Le copiste Jean-Jacques, prenant dix sous par page de son travail pour s'aider à vivre, est un juif que son avidité fait universellement mépriser. (J.-J. Rouss.) *Se dit particulièrement de ceux qui, avant la découverte de l'imprimerie, copiaient des livres: Les copistes des Romains étaient généralement des esclaves. A Rome, il y eut des ateliers où plusieurs copistes écrivaient sous la dictée d'un lecteur.* (Bachelet.) *Le développement rapide que prit, au commencement du XVI^e siècle, l'art de l'imprimerie, et la perfection que cet art atteignit presque en naissant, fit tout à coup disparaître les copistes, devenus presque inutiles.* (Le Roux de Linç.) *Une inscription du temps de Trajan, trouvée à Rome, mentionne un copiste pour l'écriture arabe.* (Renan.)

— Par ext. Celui qui imite servilement les œuvres, les actes, le genre de quelqu'un: *Si vous demandiez de Théodore s'il est auteur ou plagiaire, original ou copiste, je vous donnerais ses ouvrages et je vous dirais: « Lisez et jugez. »* (La Bruy.) *N'ayons-nous pas assez baissé pavillon devant l'Angleterre? C'est peu d'être vaincus, faut-il être copistes?* (Volt.) *Les élèves de Raphaël et des Carraches n'en ont pas été les copistes.* (Marmontel.) *L'imitation peut être sublime, le copiste est toujours plat.* (Grimm.)

Il a dit-on, choisi Cléon pour son modèle; Il est son complaisant, son copiste fidèle.

GREZSET.

Ci-gît un ignorant docteur, De son métier panegyriste; S'il ne fut jamais bon auteur, Il était, du moins, bon copiste.

...

— Hist. sainte. Nom que donnaient les Hébreux aux interprètes de la Bible.

— Hist. ecclési. Titre que prenaient les chanceliers des abbayes.

— Techn. Copiste électro-chimique, Appareil portatif destiné à remplacer les presses à copier, et tous les appareils consacrés à un usage du même genre.

— Adjectiv.: *L'esprit est souvent copiste, le génie est toujours original.* (Bignicourt.)

— Encycl. Avant l'invention de l'imprimerie, tous les ouvrages étaient manuscrits, et l'on ne pouvait en avoir d'autres exemplaires que ceux qui étaient copiés sur l'original, par une classe spéciale de gens qui prenaient le nom de copistes.

Chez les Hébreux, dont toute l'instruction se bornait à la science acquise par l'étude des livres saints, le nom de copiste désignait les savants, interprètes et commentateurs des Écritures. C'était un titre honorifique, et un passage de la version des Septante permettrait de supposer qu'on avait assigné aux copistes une résidence particulière appelée la *ville des lettres* (*ciuitas litterarum*). A Rome, le soin de transcrire les manuscrits était principalement réservé aux esclaves, et ceux qui y étaient employés acquéraient, en même temps qu'une grande habileté, une valeur souvent considérable. Les gens riches, désireux de faire étalage de leur savoir, se donnaient le luxe de posséder des esclaves lettrés. Un certain Calvinius Sabinus avait, si l'on en croit Sénèque, acheté onze esclaves, à chacun desquels il avait fait apprendre un poème grec. Ils lui avaient coûté 100,000 sesc-

terces (25,000 fr.) la pièce, somme pour laquelle il aurait pu, ainsi que le faisait remarquer un plaisant, acquérir onze bibliothèques. Grâce au prix élevé de ces *servi litterarii*, c'était une spéculation avantageuse de faire instruire, dès leur enfance, les individus voués à l'esclavage. Cornelius Népos dit que Pomponius Atticus avait beaucoup d'esclaves instruits, de lecteurs habiles, et un grand nombre de *copistes*. « Il n'était pas jusqu'à ses valets de pied qui ne fussent en état de lire ou de copier au besoin. » La situation des esclaves lettrés était moins pénible que celle des autres esclaves. On tenait à eux comme à une chose de prix; on les ménageait, on se les attachait davantage en les affranchissant. Les correspondances de Cicéron et de Plinius le jeune montrent de quels soins on les entourait s'ils tombaient malades. Plinius envoyait successivement en Egypte et dans le Frioul un de ses affranchis lettrés, atteint d'une maladie de poitrine. Outre les esclaves lettrés, il y eut aussi les *copistes* de profession, le plus souvent libraires en même temps; car la profession de libraire ne fut pas d'abord distincte de celle de *copiste*, et l'écrivain vendait les livres qu'il avait transcrits, comme aujourd'hui certains imprimeurs, qui ont aussi un magasin de librairie, vendent les livres qu'ils ont imprimés; de là vient que le mot *librarius*, qui désignait les *copistes*, fut ensuite appliqué aux libraires. « De même que chez les Grecs, dit Vossius, dans ses *Commentaires sur Catulle*, l'écrivain (*bibliographus*), le relieur (*bibliopagus*), le marchand (*bibliopola*), n'étaient qu'une seule et même personne; de même, à Rome, ces trois emplois étaient réunis entre les mains de celui qu'on appelait *librarius*. Lorsque le *librarius* appartenait à un maître, le maître faisait commerce des livres copiés par son esclave; Atticus, l'ami de Cicéron, était un grand trafiquant de livres, et il paraît que ce commerce lui rapportait d'assez beaux bénéfices. Plus tard, des *copistes* affranchis vendirent pour leur compte, et arrivèrent peu à peu à se restreindre uniquement à cette partie; c'est ainsi que les libraires ont pris naissance. Les *copistes* se servaient, pour écrire, d'un roseau taillé en pointe et fendu par le bout. L'encre qu'ils employaient était composée de suie, de résine brûlée et d'une partie de gomme ou de sépia de couleur noire. Cette encre était contenue dans de petits vases de forme cylindrique, ayant une auge sur un de leurs côtés pour les prendre. » La profession de *copiste* fut donc, dans le principe, exercée principalement par des affranchis et des étrangers; la plupart des noms de *copistes* qui nous ont été conservés sont grecs. Le fameux édit de Dioclétien sur le *maximum* devait renfermer les prix payés aux *copistes*. Malheureusement la pierre est mutilée à l'endroit où étaient inscrits les prix du parchemin et le salaire de l'écrivain. On peut toutefois voir que ce salaire était évalué par cent lignes. Une inscription latine, publiée par Gruter, atteste qu'il y avait aussi des femmes *copistes*. En l'année 231, lorsque Origène entreprit la révision de l'Ancien Testament, saint Ambroise lui envoya des diacres et des vierges exercés dans la calligraphie. A la fin du ve siècle, saint Césaire établit dans la ville d'Arles un couvent de femmes, et leur prescrivit de s'occuper à copier des livres à des heures déterminées.

Les *copistes* qui transcrivaient les anciens ouvrages sont appelés, dans les écrivains de la basse latinité, *antiquarii*. Cette occupation nécessitait en effet certaines études préliminaires, qui avaient surtout pour but le déchiffrement des vieilles écritures.

Au moyen âge, avant la découverte de l'imprimerie, et jusqu'au commencement du xvi^e siècle, où cet art devint d'un usage général en Europe, beaucoup d'hommes exercèrent le métier de *copistes*, sans parler des moines, pour lesquels copier des manuscrits était une règle et un devoir. Le mot de *clerc* (*clericus*) désigna longtemps les *copistes*, les religieux et les ecclésiastiques ayant été, pendant plusieurs siècles, à peu près seuls capables de transcrire les livres. Rome avait eu ses ateliers de *copistes*, écrivant sous la dictée d'un lecteur, ce qui permettait d'obtenir assez rapidement plusieurs exemplaires d'un même ouvrage. Au moyen âge, il ne pouvait en être de même; vu la rareté des livres, il parut plus important de posséder un seul exemplaire d'ouvrages différents, que plusieurs reproductions d'un même ouvrage.

D'ailleurs, comme le fait remarquer l'auteur des *Curiosités bibliographiques*, les moines, ne pouvant consacrer à la transcription des livres qu'un petit nombre d'heures, et n'étant pas stimulés comme les *copistes* laïques par l'amour du gain, ne devaient pas aller très vite.

La salle où, dans les couvents, se tenaient les moines *copistes* portait le nom de *scriptorium*. Elle était consacrée par la bénédiction suivante, rapportée dans le *Glossaire* de Du-cange :

Benedicere digneris, Domine, hoc scriptorium famulorum tuorum, et omnes habitantes in eo, ut quidquid divinarum scripturarum ab eis lectum vel scriptum fuerit, sensu capiant, opere percipiant; Per Dominum, etc.

Les *copistes* devaient travailler en silence, et, pour qu'ils ne fussent pas dérangés, l'abbé, le prieur, le sous-prieur et le bibliothécaire avaient seuls le droit d'entrer dans leur salle. Au bibliothécaire revenait le soin de leur in-

diquer ce qu'ils avaient à transcrire; il devait leur procurer tous les objets nécessaires à ce travail. Défense sévère était faite de copier autre chose que ce qui avait été prescrit. Le savant Alcuin avait placé l'inscription suivante dans le *scriptorium* des *copistes* dont il avait la direction :

Hic sedent sacre scribentes flammis legis, Necnon sanctorum dicta sacra patrum. Hic interserere caveant sua frivola verba, Frivola nec propter errorem et ipsa manus; Correctosque sibi quarant studioso libellos, Transile quo recto penna volantibus eunt. Est decus egregium sacrorum scribere libros, Nec mercede sua scriptor et ipse caret.

De son côté, Cassiodore nous apprend qu'il avait disposé, dans la salle de son monastère de Viviers destinée aux écrivains, une horloge solaire, une clepsydre, enfin des horloges mécaniques, qui pouvaient se passer de la main de l'homme, et s'entretenaient d'elles-mêmes d'huile en quantité suffisante pour donner pendant longtemps une vive lumière.

La transcription des livres religieux était considérée, au moyen âge, comme une œuvre méritoire et même expiatoire. « Les livres que nous copions, disent les statuts de Gui II, prieur des chartreux, deviennent autant de prôneurs de la vérité. Nous espérons que Dieu nous récompensera, et pour tous les hommes que ces livres auront débarrassés de l'erreur, et pour ceux qu'ils auront affermis dans la vérité catholique. » Théodoric, abbé d'Ouche, a laissé divers monuments de son talent calligraphique, entre autres le livre des *Collectes*, le *Graduel* et l'*Antiphonaire*. Son neveu Radulphus copia l'*Epistolaire*, ainsi que le *Missel*. Son compagnon Hugues fit une copie de l'exposition sur Ezéchiel, du *Decalogue* et de la première partie des *Liures moraux*. Le prêtre Roger laissa aussi quelques travaux estimés. Ce fut de cette école que sortirent d'excellents *copistes*, tels que Bérenger, qui fut plus tard archevêque de Venosa, Gosselin et plusieurs autres, qui remplirent la bibliothèque de Saint-Evroul des traités de Jérôme et d'Augustin, d'Ambroise et d'Isidore, d'Eusèbe et de divers docteurs. Les calligraphes français ont rarement mis leur nom à leurs ouvrages; mais on sait que les *copistes* du célèbre *Codex Evangeliorum*, qui était jadis à Saint-Denis, furent deux religieux du ix^e siècle, Béringar et Luthard; le calligraphe du *Codex bibl.*, qui fut présenté à Charlemagne lors de son séjour à Pavie, s'appelait Ingobert. Dans la plupart des couvents, la règle ordonnait la transcription des manuscrits. « Mais il ne faut pas s'y tromper, dit M. Ludovic Lalanne, la règle des couvents, comme toutes les lois en général, indique ce qui devait se faire, et non pas ce qui se faisait. » La prescription dont nous venons de parler n'était guère mieux observée que les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance dans les ordres religieux qui eurent si grand besoin d'être réformés.

Les bons *copistes* furent aussi rares au moyen âge qu'ils l'avaient été dans l'antiquité. Les ouvrages en langue latine étaient, on le sait, transcrits d'une manière si peu exacte, que Cicéron ne savait où s'adresser pour acheter ceux que lui demandait son frère Quintus. Aussi avait-il lui-même des *copistes* qui publiaient ses propres ouvrages sous sa direction. Du temps de Strabon, les manuscrits qu'on vendait à Rome et à Alexandrie étaient très-incorrects. L'abbé Lebeuf raconte une singulière méprise des *copistes* du moyen âge. Habités à transcrire dans les missels des éphémères ou des proses sur la vie de saint Etienne, de saint Denis, des saints Innocents, il leur arriva d'intituler certaines proses : la *Vie du premier jour de l'an*, la *Vie de l'Épiphanie*, etc. Pétrarque se plaignait amèrement des *copistes* de son temps. « Comment pourrions-nous, disait-il, apporter quelque remède au mal que nous font les *copistes*, dont l'ignorance et la paresse gâtent et perdent tout ? Ils empêchent plusieurs beaux genres de mettre au jour leurs ouvrages immortels. C'est une punition qui est bien due à ce siècle oisif, où l'on est moins curieux de livres que de mots recherchés, et plus jaloux d'avoir de bons cuisiniers que de bons *copistes*. Quiconque sait peindre le parchemin et tenir la plume passe pour habile *copiste*, quoiqu'il n'ait ni savoir ni talent. Je ne parle pas de l'orthographe : elle est perdue depuis longtemps. Plût à Dieu que les *copistes* écrivissent, quoique mal, ce qu'on leur donne à transcrire ! On s'apercevrait de leur ignorance, mais on aurait au moins la substance des livres; on ne confondrait pas les copies avec les originaux, et les erreurs ne se perpétueraient pas de siècle en siècle. Croyez-vous que si Cicéron, Tite-Live et d'autres anciens auteurs, surtout Plinius, ressuscitaient et se faisaient lire leurs ouvrages, ils les entendraient ? Ne se récrieraient-ils pas à chaque mot, à chaque page, et ne se diraient-ils pas que ce n'est point leurs ouvrages qu'on leur relit, mais celui de quelque barbare ? Le mal est qu'il n'y a ni règle ni loi pour les *copistes*, ils ne sont soumis à aucun examen; les scribes, les agriculteurs, les tisserands et les autres ouvriers sont assujettis à des examens et à des règles; mais il n'y a point pour les *copistes*. Cependant il y a des taxes pour ces destructeurs barbares, et il faut les payer bien cher pour gâter tous les bons livres. » Dans une lettre à Boccace, Pétrarque se

plaint encore de ne trouver personne qui copie fidèlement son livre sur la vie solitaire. Les *copistes* avaient pourtant coutume, au commencement et à la fin des manuscrits, de recommander à ceux qui copieraient après eux de collationner soigneusement leur travail. Des imprécations contre ceux qui ajouteraient au texte ou en retrancheraient quelque chose remplaçaient assez souvent cet avertissement. Exemple, dans les versets xviii et xix du dernier chapitre de l'*Apocalypse* de saint Jean : « Si quelqu'un ajoute aux paroles de cette prophétie, que Dieu le charge des malheurs écrits dans ce livre. Et si quelqu'un retranche des paroles du livre de cette prophétie, que Dieu lui retranche une partie du livre de sa vie, et de la cité sainte, et des choses qui sont inscrites dans ce livre. » Malgré cela, les interpolations étaient fréquentes. On trouve à chaque instant, dans les chroniques, des passages interpolés, et l'on peut se faire une idée de la confusion qui en résulte souvent pour l'histoire. « Comme avant l'invention de l'imprimerie, dit Bayle dans son article *Polonus*, il fallait beaucoup de temps pour préparer les exemplaires, et que les livres étaient fort chers, on ménageait le temps des *copistes* et la bourse des acheteurs autant qu'on pouvait; et ainsi, en faveur de plusieurs personnes, on faisait en sorte qu'une chronique tint lieu de deux et de trois, et, pour cette fin, au lieu d'en copier plusieurs, on ajoutait à l'une ce que les autres avaient de particulier et de plus insignifiant. »

Les souverains et les grands seigneurs ont eu des *copistes* à leurs gages, surtout à partir du xiii^e siècle, et ceux-ci ont presque toujours joint au talent d'exécuter les lettres dites *rondeles*, *gothiques* ou de *forme* l'art de peindre et d'enluminer les manuscrits. Les principales bibliothèques de l'Europe conservent de précieux monuments de leur habileté (v. CALLIGRAPHIE). Au xvi^e siècle, les *copistes* formaient, à Paris, une corporation; beaucoup parmi eux étaient libraires ou vendeurs de parchemin. Les couvents de bénédictins ont multiplié les copies, non-seulement des pères de l'Eglise et des historiens ecclésiastiques, mais aussi des auteurs profanes, et ils employaient certains jours à prier pour ceux qui avaient écrit des livres. Pourquoi faut-il que par une pitié mal entendue, et aussi sans doute à cause de la rareté du parchemin, les *copistes* religieux aient été quelquefois portés à gratter des ouvrages de l'antiquité, pour les remplacer par des formules de prières ou des sermons ? De la sorte un grand nombre de trésors littéraires et scientifiques nous ont été ravies. Depuis les progrès de l'imprimerie, les *copistes* ont peu à peu disparu, et on n'en trouve à présent d'autres traces que ces écrivains publics, de jour en jour plus rares, qui, tant bien que mal, mettent au net les manuscrits qu'on leur confie. Les officiers ministériels emploient encore, mais en petit nombre, des *copistes* nommés *expéditionnaires*, et Paris renferme quelques entreprises particulières ou bureaux de copie, qui suffisent amplement aux besoins de la population. Les pauvres diables qui cherchent des ressources dans l'emploi de *copistes* n'ont, en général, qu'une existence fort précaire. On les paye au rôle, et leurs bénéfices varient selon leurs talents calligraphiques.

COPLAND (Jacques), médecin anglais, né à Deerness (Iles Orcades) en 1792. Il se fit recevoir docteur en 1815, puis voyagea sur le continent européen et en Afrique, pour y étudier les fièvres endémiques. De retour en Angleterre, il se fixa à Londres (1818). Outre des articles dans le *London medical Repository*, il a publié plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Outline of pathology and practical medicine* (1822); *Dictionary of practical medicine* (Londres, 1830); *On pulsy and apoplexy* (Londres, 1830).

Coplas, de Georges Manrique. Ces *Coplas* (couplets ou stances élégiaques) sont un des vieux monuments de la poésie castillane. Il faut les placer, comme vérité et comme profondeur de sentiment, à côté des plus parfaites romances espagnoles. Ecrites par le poète, à l'occasion de la mort de son père (1476), ces poésies ont toutes une teinte de mélancolie, touchante dans sa simplicité, et bien éloignée de l'étalage de sentiments, des mots pompeux, des subtilités mythologiques familières aux poètes du même temps. Voici une de ces stances sur la mort :

« Nos vies sont des fleuves qui vont se jeter dans la mer, c'est-à-dire dans la mort; là vont les droits seigneuriaux s'éteindre et se consumer, là vont les grands fleuves, là vont les cours d'eau moyens, là vont les plus petits, et, quand ils sont arrivés, tous les hommes sont égaux, et ceux qui vivent de leurs mains et les puissants. »

D'autres stances, comme pour faire contraste aux strophes désolées, retracent de riants souvenirs de jeunesse. Ce sont les dernières du volume. Ticknor a trouvé une comparaison originale pour rendre l'impression que causent ces poésies, tristes et sombres au début, et qui finissent par devenir sereines. « C'est, dit-il, comme le son d'une cloche qu'un main légère fait retentir, et qui continue longtemps après à produire des sons de plus en plus lugubres, jusqu'à ce qu'ils nous arrivent comme la plainte même de l'objet aimé, que nous avons perdu. Peu à peu le mouvement change; après nous avoir sonné

le glas de mort de son père, le poète devient religieux et soumis; la lumière d'une félicité plus parfaite éclate dans son esprit réconcilié avec Dieu, et tout se termine dans un doux et radieux coucher de soleil. »

Les *Coplas* de Manrique n'ont qu'environ 500 vers. Les premières éditions sont de 1492, 1494 et 1501. Il en a été fait des réimpressions avec des commentaires nombreux; une traduction anglaise fort bien faite est due à l'écrivain américain H.-W. Longfellow (Boston, 1833, in-12). Nous n'en connaissons pas de traduction française.

COPELSTON (Edouard), théologien anglais, né dans le Devonshire en 1776, mort en 1849. Il occupa, de 1802 à 1814, la chaire de poésie à l'université d'Oxford, et devint ensuite prévôt du collège d'Oriel, dans cette ville. Outre un grand nombre de sermons, on a de lui : *Réponse aux accusations portées contre l'université d'Oxford par la Revue d'Edimbourg* (1810-1811); *Recherches sur les doctrines de la nécessité et de la prédestination, avec des notes et un appendice sur les dix-sept articles de l'Eglise d'Angleterre* (Londres, 1821, in-8o).

COPLEY (sir GODFREY), membre de la Société royale de Londres, mort en 1709. Il n'est guère connu que comme fondateur du prix qui porte son nom, et pour lequel il laissa, par son testament, à la Société royale une somme de 100 liv. sterl. (2,500 fr.), dont le revenu (125 fr.) devait être donné chaque année à la personne qui, dans le cours de l'année précédente, aurait écrit le meilleur ouvrage sur une question quelconque de philosophie expérimentale. Ce prix fut plus tard transformé en une médaille d'or, qui est décernée à des Anglais ou à des étrangers indifféremment, dans le but d'encourager une honorable émulation parmi les philosophes de tous les pays. Le prix Copley est le plus ancien et le plus estimé des prix que distribue la Société royale.

COPLEY (Jean SINGLETON), peintre américain, né à Boston en 1737, mort en 1815. Il se forma sans l'aide d'aucun maître, par la simple étude de la riche nature au milieu de laquelle il vivait. Il peignit d'abord des scènes champêtres, et l'on admire surtout un de ses premiers ouvrages en ce genre, l'*Enfant et l'écureuil apprivoisés* (1760). En 1775, il vint s'établir à Londres, et fut élu associé (1777), puis membre (1783) de l'Académie royale anglaise. Il s'adonna alors à la peinture historique, et choisit de préférence ses sujets dans l'histoire d'Angleterre, surtout dans la période de la Révolution. Parmi ses meilleures toiles, on cite : la *Mort de lord Chatham* et la *Mort du major Pierson, à la défense de Saint-Hélène* (île de Jersey) contre les Français. Ces deux tableaux font partie de la collection nationale de Londres.

COPNITIS s. m. (ko-pni-tiss). Bot. Syn. de LÉONORDEK.

COPO ou **COPPO** s. m. (kop-po). Métrol. Nom d'une mesure valant 99 litres 839.

COPON ou **COPPON** s. m. (kop-on). Coupon; morceau. Il Vieux mot.

— Dans certains patois, Cierge que l'on porte allumé lorsqu'on va à l'offrande.

— Métrol. Petite mesure pour les grains, autrefois en usage dans le Lyonnais.

— Anc. cout. *Hommes du copon*. V. **CORONIER**.

COPONAGE s. m. (ko-po-na-je — rad. *copon*). Ancien droit de minage.

COPONIER s. m. (ko-po-nié — rad. *copon*). Anc. cout. Nom que l'on donnait, à Lyon, aux portefaix privilégiés du chapitre de Saint-Jean.

— **Encycl.** Les *coponiers* ou hommes du *copon* étaient des portefaix au nombre de douze, qui jouissaient du privilège exclusif de porter le blé, le bois, le foin, la paille, etc., du port de la Saône dans les greniers des chanoines de Saint-Jean. Ils étaient soumis à un tarif. La veille de la fête de saint Jean et les jours de pardon, les *coponiers* étaient tenus de faire le guet. En 1556, ils se refusèrent à cette corvée, alléguant qu'on ne les faisait plus jouir de l'exemption des subsides imposés sur les habitants, non plus que du droit de porter les armes le jour et la nuit, et enfin qu'on les privait d'une certaine quantité de blé qu'ils étaient en droit de percevoir sur les dîmes du chapitre. Cette certaine quantité de blé n'était-elle pas d'un *copon*, ce qui expliquerait leur nom ? Ils obéissaient à un officier nommé par les chanoines, et décoré du titre de *roi du cloître*, et dépendaient ainsi du chapitre de Saint-Jean. Cette corporation cessa d'exister à l'époque où le chapitre afferma la perception de ses revenus.

COPONIUS, statuaire romain du i^{er} siècle avant notre ère, exécuta les quatorze statues représentant les nations conquises par Pompée. Ces statues furent placées dans le *Porticus ad nationes*, construit à Rome par Pompée et qu'Auguste fit restaurer.

COPOPTÉROMES s. m. (ko-po-pté-ro-me — du gr. *kôpé*, r-m-e; *ptéroma*, aile). Annél. Syn. de CHÉTOGASTRE.

COPORISTIQUE adj. (ko-po-ris-ti-ke). Chir. Qui guérit les cors aux pieds : *Pommade coporistique*.

— s. m. Topique végétal employé pour la guérison des cors aux pieds.

COPOSE s. m. (ko-po-zo — du gr. *kopos*, fatigue). Pathol. Abattement, lassitude générale.

COPOSSÉDÉ, ÊE (ko-po-sé-dé) part. passé du v. Coposséder : *Héritage copossédé.*

COPOSSÉDER v. a. ou tr. (ko-po-sé-dé — du préf. *co*, et de *posséder*). Posséder avec un ou plusieurs autres : Coposséder un territoire.

COPOSSESSEUR s. m. (ko-po-sé-seur — du préf. *co*, et de *possesseur*). Celui qui possède en commun avec un ou plusieurs autres : *On mande de Berlin qu'une dépêche prussienne, communiquée aux puissances, proteste contre la déclaration de l'Autriche à la diète, et considérerait la convocation des états du Holstein comme entraînant la rupture des traités, attendu qu'étant copossesseurs des duchés, son consentement est nécessaire pour cette convocation.* (Indépendance belge.)

COPOSESSION s. f. (ko-po-sè-si-on — du préf. *co*, et de *possession*). Possession en commun : *On annonce, au surplus, que, par suite des dernières décisions de l'Autriche, la cour de Berlin considère le traité de Gastein comme ayant cessé d'exister, et qu'elle d'exercer ses droits de copossession dans le Holstein elle va y faire entrer incessamment ses troupes, en laissant d'ailleurs le Slesvig ouvert aux troupes autrichiennes, s'il leur convient de s'y établir également.* (Moniteur universel du soir.)

COPOU s. m. (ko-pou). Comm. Toile de Chine, la plus estimée de toutes celles que fournit cette contrée.

COPPA ou **KOPPA** s. m. (ko-pa). Philol. Nom d'une ancienne lettre grecque, répondant au *q* de l'alphabet latin, et que les Grecs n'avaient conservée que comme signe numérique de 90. On en trouvera la figure à l'article encyclopédique que nous avons consacré au mot *chiffre*. Une autre représentation du *coppa* se rapprochait beaucoup de la forme du *q* des Latins et des langues néo-latines.

COPPA s. f. (kopp-pa). Métrol. Mesure de capacité qui était usitée à Ancône, et qui valait 35 litres 125.

COPPARO, bourg du royaume d'Italie, province de la 14 kilom. N.-E. de Ferrare; 3,000 hab. Soies, céréales, fourrages.

COPPÉE (Denis), littérateur flamand du XVII^e siècle, composa des tragédies sur la passion de Jésus-Christ, sur sainte Justine, saint Lambert, Marcus Curtius, etc. Elles ont été imprimées à Liège et à Rouen, de 1621 à 1624. Ces pièces sont devenues extrêmement rares.

COPPÉE (François-Edouard-Joachim), poète français, né à Paris en 1842. Il est fils d'un employé du ministère de la guerre, où il occupa lui-même maintes fois un emploi qui le fut vivre. M. Coppée commença au lycée Saint-Louis ses études, que sa santé débilé ne lui permit pas de terminer, mais qu'il compléta plus tard par de nombreuses lectures. De très-bonne heure s'éveilla en lui la vocation poétique, et il composa des vers; mais ses premiers essais ne virent point le jour, car dans une heure de doute de lui-même, ce jeune poète les jeta au feu. Ce fut en 1866 que parut son premier volume de poésies, le *Reliquaire*, dont quelques pièces avaient été déjà publiées dans le *Parnasse contemporain*. Ce recueil d'un débutant contenait plus que des promesses, il annonçait un talent réel. Il fut remarqué et fort goûté par les esprits délicats que séduisent la note vraie, l'accent ému et sincère, l'inspiration primesautière, vive et pénétrante. M. Coppée fit ensuite paraître des pièces de vers dans le *Nain jaune*, dans la *Revue nationale*, dans la *Revue libérale*, dans l'*Artiste*, dans la *Revue des lettres et des arts*. Lorsque, en 1867, les paroles d'un *Hymne à la paix* furent mises au concours, il obtint le prix. Mais quelques strophes, dans lesquelles le poète avait voulu exprimer, en dehors de toute passion politique, l'aspiration légitime de tous vers la concorde universelle, furent jugées avec une excessive sévérité par quelques journaux qui y virent à tort l'œuvre d'un poète courtois. Une petite plaquette, intitulée les *Intimités*, et qui vit le jour en 1868, vint montrer les heureux efforts faits par M. Coppée pour se dégager des imitations ordinaires aux débutants. Cependant ses œuvres et son nom n'étaient encore connus que d'un très-petit groupe de lettrés, lorsqu'un de ses poèmes, intitulé la *Bénédiction* et publié dans l'*Artiste*, obtint un grand succès. Anatole Lionnet et Mlle Agar de l'Odéon le récitèrent très-souvent. Cette dernière artiste engagea alors M. Coppée à tenter l'épreuve du théâtre. Il écrivit le *Pas-sant*, comédie en un acte et en vers, qui, grâce à cette remarquable et intelligente actrice, fut jouée sur le second théâtre français, le 14 janvier 1869. Le succès fut complet, et la presse, d'un accord unanime, applaudit cette exquise variation à deux voix sur le thème éternel de l'amour, ces vers d'un tour si alerte et si vif, cette poésie si fraîche, si élégante, si passionnée, en un mot, cette pure œuvre d'art si pleine de saveur et de grâce. Depuis lors M. Coppée a fait paraître un nouveau recueil de vers, intitulé : *Poèmes modernes* (1869), qui contient son œuvre, jusqu'à présent la plus importante, l'*Angelus*, poème intime d'environ 1,000 vers, et, entre autres pièces, un morceau touchant et exquis, qui

s'appelle le *Banc*. Dans ce dernier recueil, l'individualité du jeune poète se présente dégagée de toute imitation. On sent qu'il s'est attaché avant tout à être lui-même, tant l'accent y est simple et sincère, tant l'émotion y est pénétrante et vraie. Aussi, sans préjuger de l'avenir de l'auteur du *Pas-sant* et des *Poèmes modernes*, nous n'hésitons point à lui assigner actuellement le premier rang parmi les poètes de la jeune génération. Au mois de mars 1869, l'Académie française a décerné à M. Coppée le prix Lambert.

Coppéno (PORTRAITS DE), par Rembrandt. Lieven Coppéno, calligraphe hollandais, fort renommé en son temps, était grand ami de Rembrandt, qui fit de lui au moins quatre portraits, deux portraits peints et deux portraits gravés. L'un des portraits peints, qui faisait autrefois partie de la galerie de Lucien Bonaparte, figure aujourd'hui dans celle de lord Ashburton, à Londres : Coppéno y est représenté tenant à la main une feuille de papier. C'est une des plus belles peintures du maître. L'autre tableau, apporté au Louvre en 1806 et restitué en 1815, est aussi un morceau de prix : il a été gravé par Oortman dans le *Musée Filhol*, où il est ainsi décrit : « Coppéno est assis devant un bureau sur lequel sont des livres et des papiers; il est vu presque de face; il est vêtu de noir et porte au cou une fraise plissée, mais non empressée. » Les deux portraits gravés sont célèbres : l'un, qu'on appelle le *Petit Coppéno*, n'offre que le buste du calligraphe; l'autre, qu'on nomme le *Grand Coppéno*, nous le montre jusqu'aux genoux, assis dans un fauteuil devant une table sur laquelle est un flambeau allumé qui éclaire tout le sujet : sa tête est couverte d'une calotte et vue de face; il tient une plume de la main droite et vient de tracer un C au haut d'une feuille de papier blanc sur laquelle est posée sa main gauche. Derrière lui, à droite, paraît un jeune garçon, vu presque de profil, qui regarde la page blanche et qui, de la main droite, tient son chapeau sur sa poitrine. Au-dessus de la table est une fenêtre au coin de laquelle pendent deux équerres et un compas. Claessens a décrit cinq états de cette estampe, dont les belles épreuves se vendent fort cher. Elle a été copiée par Busan, ainsi que le *Petit Coppéno*.

COPPENS (Laurent, baron DE), magistrat et homme politique français, né en 1756, mort à Dunkerque en 1834, était procureur du roi de l'amirauté de Dunkerque, lorsque la Révolution éclata. Nommé membre de la Législative, il vota avec les modérés, fut emprisonné sous la Terreur, resta sans fonctions sous l'Empire, et devint député du Nord en 1816. On a de lui, entre autres écrits : *Observation sur l'organisation des tribunaux de commerce maritime* (Paris, 1802, in-8°); *Mémoire sur le rétablissement des amiraux* (1804), etc.

COPPERAS s. m. (co-pe-ra — mot angl. qui signifie *couperose*). Miner. Nom donné par Dana au fer sulfaté vert ou couperose verte, la mélanterite des minéralogistes modernes.

Copperfield (DAVID), roman de Charles Dickens. Cette composition, l'un des plus beaux ouvrages de l'auteur, est empreinte d'un tel caractère de vérité, qu'on ne peut s'empêcher d'identifier plus d'une fois le héros mis en scène avec son biographe. Son roman n'est autre chose que le drame de l'enfance malheureuse. David Copperfield retrace ses souvenirs, ranime ses jeunes impressions, raconte les vicissitudes de sa vie. Ressusciter en soi-même l'homme d'autrefois, c'est déjà un grand effort; mais exhumé de la mémoire et du cœur mille traits intimes de sentiment, retrouver sous la cendre les vives étincelles du premier âge, évoquer mille circonstances fugitives qui expliquent un incident, ou peignent un personnage, c'est là l'indice d'une puissante faculté. Dickens la révèle dans toute son énergie. L'intérêt est dans cette étude physiologique; l'observation morale ne peut être poussée plus loin.

Ce pauvre David Copperfield nous raconte la lente agonie de son enfance, d'abord sous l'autorité tyrannique d'un beau-père hautain, puis sous la férule d'un maître brutal et imbécile, dont le souvenir fait gonfler ses veines; exilé de la maison où sa mère est morte, il végète dans une maison de commerce de Londres, où il rince les bouteilles; prenant en dégoût cet état servile, qui étouffait son intelligence et irritait son amour-propre souffrant, il s'enfuit seul, à pied, volé au départ par un filou, et réduit à vendre les vêtements qui le couvrent pour avoir du pain le long de la route; il va ainsi jusqu'à Douvres chercher un refuge auprès de sa tante miss Trotwood, femme aux allures roides et mystérieuses, à la parole brève et énigmatique. Le récit déroule sur ce canevas des scènes émouvantes où se dressent et se meuvent en pleine vérité et en toute aisance des personnages bien divers; et le lecteur s'arrête, à la fois ravi et stupéfait, et de la netteté de ces caractères audacieusement taillés dans le vif, et de l'entraînement avec lequel comédie et drame cheminent de concert. En avant de ces figures tristes ou gaies, railleuses ou sinistres, adorables ou repoussantes, marche David, cet enfant d'un esprit romanesque qui crée tout un monde fantastique, mais réel, par le sentiment prolongé de son étrange vie et de la misère dont il a fait l'épreuve. Rien ne lui échappe : les gens qui l'entourent, il les « uge tous, et à

leur insu; les faits qui s'entre-croisent, il les démêle et les commente d'après son instinct et ses idées; les détails épars, il les rapproche d'une main si naïve et si sincère, que la vérité jaillit soudain en un faisceau lumineux. Le petit David Copperfield, avec ses airs de songe-créux, regarde tout, entend tout, et sa jeune tête juge merveilleusement les choses qu'il a vues et entendues. Dans une âge où les autres enfants commencent à peine à devenir des écoliers turbulents, celui-ci a déjà fait ample provision d'expérience. Rides et travers, passions et vices, il a tout compris et deviné, et chaque jour, comme dirait Montaigne, il frotte et lime sa cervelle contre celle d'autrui. Soit dans l'école de Salem-House, où l'innocence, battue et torturée à plaisir, est forcée de ramper à plat ventre devant un monstre de cruauté, soit dans la tranquille maison de M. Wickfield, où se tapit ce reptile repoussant et sinistre d'Uriah Heep, deux yeux scrutateurs notent l'infamie et scrutent la perversité, et l'indignation ravivée après coup s'exhale en traits de feu pour les flétrir. Tous les personnages introduits dans ses peintures par David Copperfield agissent et parlent avec la logique du caractère originel; créatures honnêtes et corrompues, laides ou belles, sensées ou maniaques, gravitent sans trouble, sans discordance autour de la personne du héros.

Ni le réalisme un peu sec de Balzac, ni la sentimentalité de George Sand ne rendent le dessin ferme et hardi des caractères crayonnés par Dickens. Ses tableaux présentent une gamme de nuances et une série de figures qui sont bien à lui. C'est un talent complexe, expansif, protéiforme; il se montre tour à tour fin, bonhomme, frivole, noble, gai, pathétique. Aucun rouage ne grince dans l'assemblage de pièces dont la machine est composée. L'harmonie est parfaite, intime, entre le cœur et l'esprit, le sentiment et l'art, la réalité et l'idéal, l'horreur et l'attendrissement. Et l'humour britannique brochant sur le tout ne gâte pas l'effet général des situations.

Un seul personnage est peut-être grimaçant : ce garçon d'hôtel d'Yarmouth touche au burlesque par le parti pris de le rendre comique. Mais la tante Trotwood, cette femme si bonne et si noble sous un masque de roideur et de brusquerie, est un type surprenant de vérité; M. Dick, ce modèle de monomanie inoffensive, tantôt grave, tantôt puéril, intéresse par la bizarrerie de sa complexion; cette simple et bonne Peggoty, qui reporte sur le fils la tendresse touchante vouée à la mère, réconcilie avec la nature humaine; Steerforth, le jeune homme beau, fier, ardent et expansif, qui n'a pas encore acquis un jugement assez solide, est un type de grandeur bourgeoise; Traddles est l'image du calme patiemment dans la lutte, de la bonhomie dans le dévouement, de la gaieté inaltérable au milieu des plus dures épreuves. Barkis, le messager d'Yarmouth, parlant par monosyllabes, figure rude et narquoise tour à tour; M. Mell, le piteux maître d'étude de Salem-House, ne possédant rien au monde que sa misère et une fièvre; Ham, le pêcheur, image de la résignation courageuse du prolétariat; et la famille Nicawber, l'emblème de l'opiniâtre persévérance anglaise, sont encore des connaissances que l'on aimait à voir de près.

Les caractères de jeunes filles, au nombre de trois, donnent au roman de Dickens un attrait et une diversité qui ne font aucun tort aux droits de la morale. Emilie, la nièce de Peggoty, objet des innocentes amours de David, sacrifie son bonheur et fuit son fiancé dans l'espérance de devenir une dame. Dora n'est qu'une illusion; c'est le délicieux portrait de la femme enfant, qui vit, comme la rose, l'espace d'un matin. Agnès Wickfield, le bon ange du héros, beauté pure et sereine, dévouement austère, tendre, ingénieux, figure suave et pensive, dont le souvenir consolateur a le privilège d'éteindre les haines et les affections du passé, cette Agnès vénérée est un encouragement à la vie.

David Copperfield exprime fidèlement les grandeurs et les petitesesses, les contradictions et les ridicules, les ravissements et les tortures du cœur humain. Dickens a déployé cet art d'observation minutieuse, précisant le moindre détail, qui est une habitude chez les auteurs et chez les peintres anglais. Son récit, à l'allure rapide, sur lequel s'étend un voile transparent, comme il convient à la nature du sujet, ne faiblit ni dans l'effet dramatique des scènes, ni dans le sentiment moral. *David Copperfield* a été traduit en français.

COPPER-MINE-RIVER, fleuve de l'Amérique septentrionale, dans le territoire de la baie d'Hudson, à l'E. du fleuve Mackensie. Ce fleuve sort du lac Providence par 65° de latitude N. et 115° de long. O.; il coule du S. au N. à travers un pays très-accidenté, forme plusieurs lacs, beaucoup de rapides et de cascades, et se jette dans la mer Polaire, à l'O. du golfe de George IV. Il tire son nom d'une mine de cuivre découverte sur ses bords, qui sont généralement peuplés d'animaux à fourrures, tels que ours, renards et hermines.

Les bords de ce fleuve furent explorés pour la première fois en 1821 par John Franklin, qui, à travers mille fatigues et mille dangers, parcourut à pied toute la distance qui sépare la baie d'Hudson de l'océan Polaire. Les in-

diens qui habitent ces contrées glacées et stériles racontent sur le Copper-Mine-River une légende qui peut prendre place à côté des sagas islandaises. « Les Esquimaux, dit ce récit, habitaient autrefois une terre séparée du continent américain par la mer. Un parti de ces sauvages, à une époque très-reculée, débarqua sur la côte, alors occupée par des Indiens, et enleva une jeune femme. Devenue l'esclave de ses ravisseurs, elle réussit à s'échapper après plusieurs années de captivité, erra à l'aventure et parvint enfin au bord de la mer. A la vue des flots qui s'étendaient entre elle et sa patrie, elle désespéra de la revoir jamais, et, s'étant affaissée sur la rive, elle se mit à pleurer. Tandis qu'elle s'abandonnait ainsi à l'affliction, un loup s'approcha d'elle, la caressa et lécha les larmes qui coulaient de ses yeux. Elle le vit ensuite entrer dans la mer, et, s'apercevant qu'il la franchissait à gué, elle le suivit sans crainte. Après cinq jours de cette marche miraculeuse elle regagna sa terre natale. C'était alors le printemps : l'air était pur; à l'horizon s'élevait une éminence dont les parois étincelaient au soleil. S'en étant approchée, la jeune fille reconnut que les parois étaient entièrement formées d'une masse de cuivre vierge. Réfléchissant que ce métal pouvait être très-utile à ses compatriotes si elle parvenait à les rejoindre, elle en détacha autant de fragments qu'elle pouvait en porter, et se dirigeant ensuite vers le sud, retrouva enfin sa tribu. Quelques-uns des siens, enchantés de sa découverte, se firent guider par elle vers la précieuse montagne. Mais c'étaient de grands guerriers au sang bouillant, à la tête légère. A la vue des trésors étalés sous leurs yeux, l'ivresse de la joie les saisit, et, perdant toute retenue, ils voulurent outrager leur bienfaitrice. Celle-ci gagna en courant le sommet de la montagne, où elle tomba à bout de forces; au moment où ses persécuteurs allaient la saisir, la terre s'entr'ouvrit et la reçut dans son sein, engloutissant avec elle la masse métallifère. Depuis ce jour, on ne trouve plus dans ce canton que des fragments de minerai épars à la surface de la terre. » Cette légende exprime bien cette pénurie de métaux qui existe aussi bien dans les régions arctiques que dans l'intérieur de l'Afrique, et dont tous les voyageurs parlent dans leurs récits. Les habitants de ces contrées prodigent l'or, l'ivoire, les fourrures, en échange d'une hache, d'un couteau ou même d'un simple clou.

COPPET, village de Suisse, situé dans le canton de Vaud, sur la rive droite du lac de Genève et sur le chemin de fer de cette dernière ville à Lausanne, tout près du bourg de Versoix, appartenant jadis à la France, et dont le duc de Choiseul voulut au XVIII^e siècle faire une cité rivale de Genève, sans résultat, ainsi que le témoignent ces vers de Voltaire adressés à Mme de Choiseul :

Envoyez-nous des Amphions,
Sans quoi nous sommes perdus :
A Versoix, nous avons des rues,
Mais nous n'avons pas de maisons.

Coppet, situé à 13 kilom. de Genève, possède 471 habitants. Cette localité si modeste est célèbre par le château qui abrita longtemps le banquier Necker, et sa fille, l'illustre baronne de Staël, pendant son exil. Coppet était, au XII^e siècle (1191 environ), une baronnie puissante, dont le château actuel est le dernier souvenir. Il est aujourd'hui situé près de la station du chemin de fer, sur le chemin de Commugny, et entouré d'un magnifique jardin et d'un petit parc : il a remplacé l'ancien manoir féodal, brûlé en 1536 par les Bernois après un siège opiniâtre. C'est un bâtiment carré, flanqué de tours à chacun de ses angles. Il a possédé des hôtes illustres avant d'abriter la famille du banquier genevois : Bayle l'habita de 1670 à 1672 en qualité de précepteur des enfants du comte de Dohna; il fut ensuite la propriété du banquier Saint-Gallois Hogues, qui, après avoir joui d'une fortune de plus de vingt millions, mourut dans une pauvre chaumière, près de Versailles, ruiné par les revers de Louis XIV, son débiteur insolvable. Enfin Necker y demeura depuis 1790, après son départ du ministère, et y mourut en 1804. Mais nous avons hâte d'en venir à son hôte le plus fameux : rappelons seulement que Necker se trouvait à Coppet lorsque Napoléon, de passage en Suisse (campagne de Marengo), désira avoir une entrevue avec lui : « Je n'ai trouvé, a-t-il écrit plus tard, avec aigreur et injustice, dans le ministre qui fit tant de mal à l'infortuné Louis XVI, qu'un régent de collège bien lourd et bien boursoufflé. » Les voyages fréquents de Mme de Staël chez son père, réunis à d'autres causes inutiles à rappeler ici, ne tardèrent pas à donner de l'ombrage au puissant despote qui gouvernait alors la France : exilée brutalement, elle passa à Coppet avant d'entreprendre son célèbre voyage de Weimar. Lorsqu'elle y revint en toute hâte, à la nouvelle de la maladie de Necker, son père était mort. Benjamin Constant l'accompagnait, et nous trouvons à ce sujet un poétique détail dans un historien peu connu : « C'est sur une montagne bleue, la première qui se dessine du côté des Alpes, qu'à ce retour plein d'angoisses elle vit, le soir, disparaître un immense nuage semblable à une grande figure d'homme : Benjamin Constant la lui montra en nommant son père, car il savait bien que c'était l'imagination qu'il fallait

charger de tromper les poignantes douleurs de cette âme passionnée. Mme de Staël passa à Coppet l'année 1805 tout entière, et y commença *Corinne*. Quelque temps après elle était parvenue, grâce à la protection de Fouché, à rentrer sans bruit dans cette France qu'elle ne pouvait se décider à abandonner, lorsqu'en 1807 le succès de *Corinne* rappela son nom à Napoléon. L'illustre femme n'eut que le temps de s'enfuir de nouveau à Coppet, où quelques amis s'efforcèrent d'aller consoler son exil. Le prince Auguste de Prusse, fait prisonnier dans la dernière campagne et que la paix venait de rendre libre, passa à Coppet et y apporta son tribut d'homages, avant de regagner sa patrie. Mme de Staël se croyait désormais à l'abri des persécutions, lorsque la publication en France de son livre : *De l'Allemagne* déclencha contre elle, cette fois avec une fureur inouïe, la colère impériale. Nous n'avons pas à raconter ici l'histoire de ce livre fameux ; en même temps un officier lui laissait entendre qu'elle avait une occasion de rentrer en grâce en chantant la naissance du roi de Rome. « Tout ce que je puis faire pour lui, répondit le grand écrivain, c'est de lui souhaiter une bonne nuit. » Cette réponse fut le signal de vexations nouvelles : le préfet de Genève reçut de l'empereur l'ordre de faire au château de Coppet une visite domiciliaire, et d'y rechercher et saisir tous les exemplaires du livre incriminé qui pourraient s'y trouver cachés. La position n'était plus tenable, la lutte entre la liberté des idées et le despotisme militaire était déclarée. Mme de Staël était parvenue à se composer à Coppet un petit cercle d'amis choisis parmi les plus grands noms et les plus grandes intelligences d'alors : Schlegel, de Bonstetten, de Barante, Matthieu de Montmorency, Benjamin Constant, etc. Schlegel, qui la secondait dans l'éducation de son fils, fut le premier forcé de partir, l'exil frappa Matthieu de Montmorency : Mme de Staël n'hésita pas et s'enfuit alors en Russie. Elle ne repartit à Coppet que pendant les Cent-Jours, et ce fut de sa retraite momentanée qu'elle adressa à ce gouvernement qui, après l'avoir abreuvé d'injures, lui faisait demander un plan de constitution, cette fière réponse : « Il s'est bien passé de constitution et de moi pendant douze ans, et à présent même il ne nous aime guère plus l'un que l'autre. » Les restes de cette femme célèbre furent, en 1817, transportés à Coppet et réunis à ceux de Necker et de sa mère, dans le monument qu'elle leur avait fait pieusement élever. Ce monument existe encore : il est situé dans un bosquet fermé du parc, à l'ouest des bâtiments. On montre encore au château la table de travail de Mme de Staël, au temps où il servait de refuge à la pensée proscrite ; son portrait peint par David, et le buste de Necker. Le château de Coppet appartient aujourd'hui au prince Albert de Broglie, mais en nue propriété seulement, jusqu'à la mort de sa mère usufructuaire. Les nouveaux possesseurs ont respectueusement conservé tous les souvenirs se rattachant aux anciens hôtes de la célèbre résidence, et le château est encore aujourd'hui tel que Mme de Staël l'a quitté. En face de Coppet, et de l'autre côté du lac de Genève, se trouve la petite ville française d'Hermance.

COPPIER (Guillaume), voyageur français, né à Lyon, mort en 1670, fut capitaine de la marine des Indes. Il a publié : *Histoire et voyages des Indes occidentales et autres pays éloignés* (Lyon, 1645) ; *Essais ou définitions des mots, avec l'origine et les noms des premiers inventeurs des arts* (1663) ; *Cosmographie universelle et spirituelle* (1670).

COPPIN (Jean), voyageur français, né vers 1615, mort en 1690. Il s'embarqua en 1638 pour l'Égypte, puis visita Tunis, la Syrie, et fut nommé consul à Dumiette en 1644. On a de lui un livre assez curieux, intitulé : *Bouclier de l'Europe, ou la guerre sainte, contenant des avis politiques et chrétiens, etc.* (Le Puy, 1688, in-4°).

COPPINO (Aquilino), littérateur italien, né à Milan, mort en 1629, fut professeur de belles-lettres dans cette ville. Il a publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Epigrammata latina atque poemata italica* (Pavie, 1597) ; *De Hispanice monarchie amplitudine oratio* (Milan, 1612) ; *Epistolarum libri sex* (1613, in-8°), etc.

COPPO s. m. (kopp-po). Mètre. Mesure de capacité qui était usitée en Italie, et qui valait : à Milan, 0 lit. 1 ; à Lucques, 96 lit. 326 ; à Turin, 2 lit. 876.

COPPOLA (François), comte de Sarno, homme d'État napolitain, mort en 1487. Il acquit dans le commerce maritime une grande fortune, qui lui permit d'acheter le comté de Sarno, et gagna la faveur de Ferdinand Ier, roi de Naples, qui voulut s'associer à son trafic et le combla de dignités. Coppola n'en conspira pas moins pour renverser Ferdinand, et fut condamné à la peine capitale.

COPPOLA (Nicolas), mathématicien, né à Palerme, mort en Espagne en 1697, entra dans le. ordres, puis se rendit à Madrid, où ses ouvrages scientifiques lui acquirent une assez grande réputation. Les principaux sont : *Resolutio geometrica duarum proportionum* (Ma-

drid, 1690, in-4°) ; *Clave geometrica de la resulla y demonstrada operacion de la triseccion del angulo* (1693).

COPPOLA (Pierre-Antoine), compositeur italien, né en Sicile en 1793, reçut les premières notions musicales de son père, maître de chapelle à Castrogiovanni, puis vint terminer ses études au Collège royal de musique à Naples. Coppola eut longtemps à lutter contre l'obscurité, les rayons du dieu Rossini refoulant dans l'ombre tous les pauvres aspirants compositeurs. Enfin, en 1816, Coppola put débiter par *il Figlio bandito*, qui réussit. Deux partitions, qui suivirent cette première tentative, éprouvèrent un malheureux sort. Cet échec fut toutefois promptement compensé par le succès de *la Festa della rosa*, donnée à Milan. Mais le triomphe de Coppola, c'est son opéra de la *Nina pazza per amore*, qui fut accueilli à Rome, en 1835, avec un tel enthousiasme que toutes les villes d'Italie tinrent à honneur de monter cet ouvrage : il eut de nombreuses représentations dans toutes ces villes, et obtint la même réception flatteuse en Allemagne, en Espagne, en Portugal et même au Mexique. (Il est à noter que cette œuvre, représentée à Paris, en 1839, à l'Opéra-Comique, sous le titre d'*Eva*, n'eut aucun succès.) Appelé à Lisbonne comme directeur de la musique du Théâtre royal, Coppola y fit, pendant son séjour, jouer sa *Jeune de Naples* et *Ines de Castro*. De retour en Italie, en 1843, il écrivit encore quelques œuvres dramatiques. Enfin, il reprit la route de Portugal et y retrouva sa position de directeur de la musique du Théâtre royal, qu'il occupa, croyons-nous, encore actuellement. On doit à Coppola plusieurs messes, des litanies et des leçons pour l'office des Morts, etc.

COPPON s. m. (ko-pon). Saladier, dans le patois lyonnais.

COPRA s. f. (kô-pra). Nom donné à l'amanche de coco lorsqu'elle est prête à être mise au moulin pour l'extraction de l'huile. || On dit aussi **COPRE**.

COPRA-DE-CAPELLO s. m. (ko-pra-dé-ka-pél-lo). Erpét. V. **COPRA DE CAPELLO**.

COPRAGOGUE s. m. (ko-pra-go-ghe — du gr. *kopros*, excrément ; *agô*, je fais sortir). Pharm. Sorte de purgatif très-doux.

COPRAH s. m. (ko-prâ). Comm. Amanche de coco séchée et concassée, dont on extrait de l'huile.

COPRECE s. m. (ko-prê-se — du gr. *kopros*, fumier ; *oikos*, habitation). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des lamellicornes, ayant pour type une espèce australienne.

COPRÉE s. m. (ko-pré — lat. *coprea* ; du gr. *kopros*, ordure). Antiq. rom. Fou, bouffon de la cour des empereurs.

COPRENEUR s. m. (ko-pre-neur — du préf. *co*, et de *preneur*). Jurispr. Celui qui, conjointement avec un ou plusieurs autres, prend un objet à loyer ou à ferme.

COPRIAIRES s. m. pl. (ko-pri-ê-re — du gr. *kopros*, fumier). Entom. Syn. de **PÉTALOCÈRES**. || On dit aussi **COPRIENS**.

COPRIDE adj. (ko-pri-de — du gr. *kopros*, fiente). Entom. Qui se nourrit de fiente.

— s. m. pl. Sous-tribu de coléoptères coprophages, comprenant seize genres.

COPRIMORPHE s. m. (ko-pri-mor-fe — du gr. *kopros*, bousier ; *morphê*, forme). Entom. Genre de coléoptères lamellicornes coprophages, comprenant une seule espèce, qui habite les montagnes du centre et du midi de l'Europe.

COPRIN s. m. (ko-prain — du gr. *kopros*, fumier). Bot. Genre de champignons, ou simple section du genre *agaric*, comprenant des espèces qui croissent sur les fumiers.

— Encycl. Cette section du grand genre *agaric* comprend des champignons à pédicule blanc, nu ou muni d'un anneau. Le chapeau membraneux ou à peine charnu qui le surmonte présente en dessous des lames qui se fondent plus tard en une eau noirâtre. Sans être précisément vénéneux, comme le croyaient les anciens, ces champignons sont généralement rejetés, à cause de leur ténuité et de la prompte décomposition qu'ils éprouvent. Néanmoins, le *coprin chevelu* est comestible dans sa jeunesse. Les *coprins* croissent en général sur les fumiers ou sur les matières organiques en décomposition. On les trouve fréquemment dans les jardins vers la fin de l'été. Lorsqu'ils sont parvenus au dernier terme de leur végétation, on peut en faire une encre d'assez bonne qualité.

COPRINAIRE s. m. (ko-pri-nê-re — du gr. *kopros*, fumier). Bot. Genre d'*agarics* ou section du genre *agaric*.

COPRINE s. f. (ko-pri-ne — du gr. *kopros*, fiente). Entom. Genre de diptères comprenant une seule espèce très-rare, qui vit sur les bouses.

COPRIS s. m. (ko-priss — gr. *kopris* ; de *kopros*, fiente). Entom. Nom scientifique du genre bousier.

COPRITES s. m. pl. (ko-pri-ê — du gr. *kopros*, fiente). Entom. Syn. de **COPROPHAGES**.

COPRIVORE adj. (ko-pri-vo-re — du gr. *kopros*, fiente, et du lat. *voro*, je dévore). Entom. Qui se nourrit d'excréments : *Sphérécère coprivore*.

COPROBATE s. m. (ko-pro-ba-te — du gr. *kopros*, fumier ; *bainô*, je marche). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des lamellicornes, comprenant une seule espèce, du Cap de Bonne-Espérance.

COPROBIE adj. f. (ko-pro-bi — du gr. *kopros*, fumier ; *bios*, vie). Entom. Qui vit sur le fumier.

— s. m. Genre de coléoptères de la famille des lamellicornes, proposé pour remplacer le genre *canthon*.

— s. m. pl. Famille de myodaires dont les larves vivent dans les excréments et dans les végétaux en décomposition.

COPROCRASIE s. f. (ko-pro-kra-zi — du gr. *kopros*, excrément ; *akrasia*, incontinence). Pathol. Évacuation involontaire des matières fécales.

COPROCRITIQUE adj. (ko-pro-kri-ti-ke — du gr. *kopros*, excrément ; *kritô*, je fais sortir). Méd. Laxatif qui provoque l'expulsion des matières fécales. || Syn. peu usité d'**ECCOPROTIQUE**.

COPRESE s. m. (ko-prê-se — du gr. *kopros*, fumier ; *oikos*, maison). Moll. Genre de coléoptères coprophages dont l'espèce type habite l'Australie.

COPROÈMESE s. f. (ko-pro-é-mê-ze — du gr. *kopros*, fumier ; *emêd*, je vomis). Pathol. Vomissement de matières fécales.

COPROÈMÈTE adj. (ko-pro-é-mê-te — du gr. *kopros*, excrément ; *emêd*, je vomis). Pathol. Qui vomit des matières fécales.

COPROGLI, grand vizir. V. **KOPROLI**.

COPROLITHES s. m. (ko-pro-li-te — du gr. *kopros*, fiente ; *lithos*, pierre). Géol. Excrément pétrifié des animaux fossiles : Les *coprolithes* de l'*ichthyosaure* contiennent des os et des écailles de poissons et de reptiles divers. (L. Figuier.)

— Encycl. Ces corps singuliers se trouvent en grande abondance dans certaines localités. C'est des *coprolithes* qu'un savant géologue a dit très-justement : « Le temps, qui répand de la dignité sur tout ce qui échappe à son pouvoir destructeur, fait voir ici un singulier effet de son influence : ces substances, si viles dans leur origine, rendues à la lumière après tant de siècles, deviennent, d'une haute importance, car elles servent à remplir un nouveau chapitre dans l'histoire du globe. » Certains fonds de mer, recouverts maintenant par des milliers de mètres de sable et d'autres sédiments qui s'y sont successivement accumulés, sont parsemés des excréments des animaux qui ont jadis vécu dans leurs eaux. Ces excréments ou *coprolithes* fournissent à l'étude un chemin tout direct pour arriver à la connaissance de la nature du régime des animaux des temps anciens. Par eux, bien que les intestins des anciens êtres se soient bientôt décomposés et perdus après leur mort, nous apprenons quelle était la constitution de ces organes fondamentaux, quelles analogies générales ils présentaient avec ceux des espèces actuellement vivantes, quelles étaient leurs dimensions et même quels vaisseaux étaient répartis à la surface de leurs membranes. Par eux nous savons aussi quelles étaient les proies dont se nourrissaient ces animaux. C'est M. Buckland, l'un des plus illustres géologues de l'Angleterre, qui a le premier appelé l'attention sur ces nodules singuliers, qui ont ouvert dès lors à l'observation scientifique un champ des plus vastes et des plus intéressants. Depuis, on en a trouvé dans presque tous les pays et tous les terrains de sédiment, en France, en Allemagne, en Russie, aux États-Unis. Mais nulle part il ne paraît s'en être accumulé des quantités plus considérables que dans certaines localités de la Grande-Bretagne : « Sur la côte de Lyme-Regis, dit M. Buckland, les *coprolithes* sont tellement abondants qu'on les trouve, en certains points, dissimulés dans le lias, comme le sont les pommes de terre dans le sol. Ils sont encore plus communs dans le lias de l'embouchure de la Saverne, où ils se rencontrent dispersés dans toute l'étendue de couches de plusieurs lieues carrées, et mêlés en si grande quantité avec des dents et des débris roulés d'ossements de reptiles et de poissons, que nous pouvons en conclure que cette région, jadis le fond d'une ancienne mer, fut pendant un long espace de temps un réceptacle où se déposèrent les ossements et les produits excrémentiels des animaux qui les habitaient. » Les *coprolithes* offrent en général l'apparence de cailloux oblongs, dont la longueur est le plus ordinairement de deux à quatre pouces, sur un ou deux de diamètre. Leur couleur est le gris cendré parfois mêlé de noir ; quelquefois ils sont entièrement noirs. Leur substance offre une texture terreuse, compacte, pareille à de l'argile durcie, et leur cassure est polie et luisante. Ils sont susceptibles de prendre un beau poli, et comme ils sont communément formés à l'extérieur par une lame contournée en spirale, on peut en tirer parti comme ornement. En Angleterre, où ces nodules sont connus depuis longtemps à cause de leur abondance, les joailliers, particulièrement à Edimbourg, avaient imaginé d'en faire des tables, des serre-papiers, et divers petits bijoux qu'ils désignaient sous le nom de pierres d'escargot, *beetle-stones*, persuadés, à cause de l'enroulement en

spirale, qu'ils provenaient de quelque animal contourné en colimaçon.

COPROLOGIE s. f. (ko-pro-lo-ji — du gr. *kopros*, fumier ; *logos*, discours). Étude sur les engrais ou matières fertilisantes.

COPROMORGES s. m. pl. (ko-pro-mor-je — du gr. *kopros*, fiente ; *morgnumi*, je suce). Entom. Groupe d'insectes pétales.

COPRONYME adj. m. (ko-pro-ni-me — du gr. *kopros*, excrément ; *onoma*, nom). Hist. Qui porte le nom de la fiente. Cette épithète fut donnée à Constantin VI, empereur de Constantinople, parce que, lors de la cérémonie de son baptême, il avait souillé les fonts baptismaux.

COPROPHAGE adj. (ko-pro-fa-je — du gr. *kopros*, fiente ; *phagô*, je mange). Entom. Qui vit d'excréments.

— s. m. pl. Sous-tribu de scarabéides, comprenant ceux qui vivent dans les excréments : La plupart des **COPROPHAGES** sont d'un noir luisant, et quelques-uns sont parés de couleurs métalliques très-brillantes. (Duponchel.)

— Encycl. Ce groupe d'insectes coléoptères pentamères forme une section de la tribu des scarabéides, dans la famille des lamellicornes. Ses caractères sont les suivants : antennes composées de huit ou neuf articles, dont les trois derniers lamellés ; palpes labiaux dilatés, à dernier article très-petit ; chaperon échancré ou denté ; prothorax très-développé et plus ou moins bombé ; poitrine formant au moins le tiers de la longueur totale de l'insecte ; pattes robustes, épineuses, peu propres à la course, les antérieures aplaties et organisées pour fouir. Ces insectes ont un tube alimentaire très-long ; l'intestin filiforme est terminé par un renflement, deux vésicules séminales très-longues et plusieurs fois repliées. Ce qui distingue surtout les **COPROPHAGES**, et leur a valu ce nom collectif, c'est l'habitude qu'ils ont de vivre dans les excréments, les fumiers et autres matières analogues, mais surtout dans les bouses de mammifères herbivores. Quand on vient à enlever ces matières sous lesquelles ils se cachaient, ils creusent rapidement la terre avec leurs pattes antérieures, et ne tardent pas à disparaître. Quelques-uns roulent ces matières stercorales en boules au milieu desquelles les femelles pondent leurs œufs ; on voit ensuite les deux sexes rouler ensemble ces boules jusqu'à ce qu'ils trouvent un endroit convenable pour les enfouir dans le sol. Cette singulière habitude leur a fait donner, dans le patois du Midi, un nom par trop pittoresque, qu'on peut traduire par *pousse-fiente*. Les **COPROPHAGES** ont des formes trapues, mais assez variées ; leur couleur est, en général, d'un noir luisant ; quelques-uns ont des reflets métalliques très-brillants. Comme ces insectes, vivant au milieu des substances les plus immondes, conservent-ils leur aspect lustré, souvent même élégant ? La nature leur a donné la faculté de sécréter une huile qui empêche tout contact ou du moins toute adhérence entre leur corps et les matières dans lesquelles ils se trouvent plongés. C'est à ce groupe qu'appartient le scarabée, si célèbre dans l'ancienne Égypte. Les larves sont peu connues et vivent comme l'insecte parfait. Cette division comprend les genres *ateuche*, *sisyph*, *ontis*, *bousier*, *onthophage*, *gymnopleure*, *aphodie*, *lêthre* et *géotrupe*.

COPROPHILE adj. (ko-pro-fi-le — du gr. *kopros*, fumier ; *philos*, j'aime). Hist. nat. Qui vit ou croît sur les excréments.

— s. m. Genre de coléoptères brachélytres, comprenant une seule espèce des environs de Paris.

COPROPHILINS s. m. pl. (ko-pro-fi-lin — rad. *coprophile*). Entom. Tribu de brachélytres ayant pour type le genre *coprophile*.

COPROPHORIE s. f. (ko-pro-for-i — du gr. *kopros*, excrément ; *phorô*, je porte). Méd. Action laxative des purgatifs.

COPROPRIÉTAIRE s. m. et f. (ko-pro-pri-ê-tê-re — du préf. *co*, et de *propriétaire*). Personne qui, conjointement avec une ou plusieurs autres, possède par indivis une propriété : Je ne crois pas que la puissance législative soit, de droit divin, **COPROPRIÉTAIRE** de mes petites chambrées. (Volt.)

COPROPRIÉTÉ s. f. (ko-pro-pri-ê-té — du préf. *co*, et de *propriété*). Possession indivise, action de posséder en commun ; bien possédé en commun : Avoir la **COPROPRIÉTÉ** d'un immeuble. Vendre sa **COPROPRIÉTÉ**.

COPRORRHEE s. f. (ko-pro-rê — du gr. *kopros*, excrément ; *rhêd*, je coule). Pathol. Diarrhée, évacuation liquide de matières fécales.

COPROSCLÉROSE s. f. (ko-pro-skilê-ro-ze — du gr. *kopros*, excrément ; *sklêrôsis*, durcissement). Pathol. Durcissement, solidification excessive des excréments dans les intestins.

COPROSE s. f. (ko-pro-ze). Bot. Un des noms vulgaires du coquelicot.

COPROSME s. m. (ko-proz-me — du gr. *kopros*, fumier ; *osmê*, odeur). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rubiacées, tribu des anthospermées, comprenant six espèces, qui croissent en Australie et à la Nouvelle-Zélande, et qui exhalent une odeur d'excrément.

COPROSTASIE s. f. (ko-pro-sta-zî — du gr. *koprois*, excrément; *stasis*, action de s'arrêter). Pathol. Constipation, évacuation rare et pénible des matières fécales.

COPSYQUE s. m. (ko-psi-ke). Ornith. Genre de merles.

COPTARION s. m. (ko-pta-ri-onn — mot grec qui signifie *petit gâteau*). Pharm. anc. Sorte de gâteau ou de biscuit médicamenteux qui était en usage chez les Grecs. Il On l'appelait aussi COPTON.

COPTÉ s. f. (ko-pte — lat. *copta*; du gr. *koptô*, je coupe). Antiq. lat. Sorte de biscuit sec et dur, propre à être conservé longtemps, comme nos biscuits de mer. Il On disait aussi COPTOPLACENTA.

COPTÉ s. et adj. (ko-pte — ar. *kobti*. Quelques-uns, avec Saumaise, font venir ce mot de *Coptos*, ville de la haute Egypte, fameuse par le siège long et malheureux que les Egyptiens y soutinrent contre Dioclétien; mais on s'accorde généralement à le regarder comme une altération du nom grec de l'Egypte, *Aiguptos*, dont la première syllabe aurait disparu). Hist. relig. Nom des chrétiens originaires de l'Egypte, appartenant à la secte des jacobites ou eutychiens: *La langue copte*. *La langue des COPTES*. *Un religieux copte*. *Si les COPTES sont les plus laids des hommes, ils en sont aussi les plus sales et les plus dégoûtants*. (Sonnini). *Quelques voyageurs remarquent chez les COPTES une grande ressemblance avec la race nègre, et la boîte osseuse de la tête copte leur paraît identiquement celle des têtes négroïdes*. (J.-J. Marcel.) *La langue des Egyptiens subsiste encore dans les livres coptes*. (Boissonnade.) *La langue copte constitue une langue mère, sans analogie avec aucun autre idiome connu*. (Renan.) Il On dit aussi COPTHÉ.

— Hist. *Légion copte*, Légion d'indigènes formée en Egypte par Kléber, en 1799.

— s. m. Langue parlée par les Coptes: *Etudier le copte ou le COPTHÉ*.

— Encycl. Hist. relig. Le nom de *coptes*, sous lequel on désigne les chrétiens d'Egypte, était employé par les Arabes dès le vi^e siècle. Ils les appelaient indifféremment *kobti* les Egyptiens, les Nubiens et les Ethiopiens. C'est au vi^e siècle que les *coptes* se séparèrent de l'Eglise catholique. En 451, le concile de Chalcédoine condamna Eutychès, qui soutenait qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule nature, une seule substance, une seule volonté. Dioscore, patriarche d'Alexandrie, partisan obstiné de l'eutychianisme, eut le talent de faire croire à son clergé et à son peuple que le concile avait approuvé et adopté la doctrine de Nestorius, et travailla avec ardeur à la propagation de la doctrine d'Eutychès. Le concile de Chalcédoine le déposa; mais, en croyant étouffer ainsi l'eutychianisme, il ne vint à la puissance séculière: les empereurs d'Orient ne négligèrent rien pour rétablir l'unité de l'Eglise. Les décrets du concile de Chalcédoine furent imposés à l'Egypte par la force; on envoya de Constantinople des patriarches, des évêques, des magistrats, des gouverneurs, et les Egyptiens furent exclus de toutes dignités civiles, militaires et ecclésiastiques; plus de 100,000 d'entre eux furent massacrés pour avoir refusé de reconnaître le concile de Chalcédoine. Les Egyptiens prirent alors différents partis: les uns se retirèrent dans la haute Egypte avec leur patriarche, les autres quittèrent leur patrie et allèrent chercher chez les Arabes la tolérance qu'ils ne trouvaient pas chez leurs coreligionnaires; enfin ceux qui restèrent en Egypte, subjugués plutôt que soumis, continuellement humiliés et outragés par leurs gouverneurs, gardèrent contre les Romains cette haine sourde qui devait éclater lors de la conquête de l'Egypte par les Sarrasins. Ils étaient soutenus dans leurs sentiments de vengeance par des émissaires de leur patriarche.

Lorsque les Sarrasins, déjà maîtres de la Palestine et de la Syrie, se présentèrent pour envahir l'Egypte, Amrou trouva dans les *coptes* d'utiles auxiliaires, qui lui livrèrent les principales places du pays, et obtinrent en récompense l'exercice public de leur religion. Les Grecs et les Romains, persécutés à leur tour, furent obligés de s'enfuir. Les *coptes*, presque tous originaires de l'Egypte, ne tardèrent pas à perdre l'usage de la langue grecque et à se servir, dans leurs cérémonies, de la langue égyptienne, comme ils le font encore aujourd'hui.

Cependant la liberté religieuse qui leur avait été garantie par Amrou commençait à être menacée; les Sarrasins, qui les avaient d'abord ménagés, dans la crainte qu'ils ne rappelaient les Romains, n'eurent pas plus tôt appris la révolte de Léon contre Justinien qu'ils défendirent l'exercice public de la religion chrétienne; et les *coptes* n'obtinrent plus qu'à prix d'argent cette liberté religieuse à laquelle ils avaient droit en vertu des traités. Malgré cette persécution, dit l'abbé Pluquet, les *coptes* se sont soutenus; ils se vantent même d'avoir eu, dans tous ces temps, des martyrs, des confesseurs, des saints, des miracles.

Les *coptes* vivent encore aujourd'hui en Egypte; seulement, au lieu de 600,000 qu'ils étaient lors de la conquête de l'Egypte par Amrou, ils ne sont plus que 150,000, c'est-à-dire le quarzième à peu près de la popula-

tion totale de l'Egypte, dont 10,000 habitent les quartiers les plus peuplés du Caire. Il y a en Egypte environ 5,000 *coptes* catholiques, c'est-à-dire en communion avec l'Eglise romaine. Au Caire, ils ont leurs prêtres particuliers, qui célèbrent les offices en latin; dans le Sald, ils sont assistés par les missionnaires de la Propagande.

Depuis Dioscore, les chrétiens d'Egypte sont restés opiniâtement attachés au monophysisme (c'est le nom sous lequel on a désigné la doctrine d'Eutychès, qui consiste à croire qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule nature). Pour tout le reste, ils sont complétement d'accord avec les catholiques et les grecs orthodoxes et schismatiques, comme le prouvent leurs livres, leurs confessions de foi et leurs rituels. Ainsi ils croient à la présence réelle dans l'eucharistie; ils reconnaissent le culte des images; ils admettent les prières pour les morts et l'intercession des saints, ce qui, d'après Renaudot, prouverait que, avant le schisme d'Eutychès, l'Eglise avait la même doctrine qu'aujourd'hui, et reculerait au delà du vi^e siècle les changements principaux qui se sont accomplis dans le christianisme. Mais on sait que le patriarche Macaire fit une espèce de révolution dans la doctrine et la discipline des *coptes*, et bien des changements dont on ne voit aujourd'hui la possibilité ont pu être introduits par ce prélat réformateur dans les dogmes mêmes de l'Eglise d'Egypte.

A la tête de l'Eglise *copte* est placé le patriarche d'Alexandrie, qui a conservé ce titre, quoiqu'il réside maintenant au Caire. On le choisit toujours parmi les religieux du monastère de Saint-Macaire ou de celui de Saint-Antoine. Il est désigné par son prédécesseur ou par le sort, il doit garder la continence. On le regarde comme le successeur de saint Marc. Après lui viennent les évêques, au nombre de douze; c'est le patriarche qui les désigne; il a sur eux une autorité telle, qu'il peut les déposer et les excommunier. Dans les provinces, ils sont chargés de percevoir les revenus de leur patriarche, qui consistent en une dîme affectée à son entretien. Les prêtres ne sont point tenus à vivre dans la continence, et l'on ne peut même parvenir à la prêtrise que si l'on est marié; mais, lorsqu'un *copte* vient à mourir dans le sacerdoce, sa femme ne peut pas se remarier. Le clergé séculier se recrute difficilement, et plus d'une fois on a été obligé de forcer à embrasser le sacerdoce des gens de différents métiers, sachant à peine lire le *copte* et ne le comprenant pas du tout. C'est que les fonctions du prêtre ne sont presque pas rétribuées. Cependant il jouit de la plus grande considération auprès des fidèles, qui se courbent devant lui, lui baisent la main et le prient de la mettre sur leur tête. Le clergé régulier est plus instruit; les moines font des vœux comme les nôtres et mènent une vie très-austère; il en est de même des religieux. C'est le patriarche qui nomme les chefs des monastères et des couvents, qui sont au nombre de quatre-vingt-dix-sept.

Comme les chrétiens d'Orient, les *coptes* observent quatre carêmes, pendant lesquels ils restent sans manger, sans boire et sans fumer jusqu'à une heure environ. Le premier de ces carêmes commence neuf jours avant le nôtre et finit à Pâques; le second, avant la Noël, est de quarante-trois jours pour le clergé, de vingt-trois jours pour les laïques; le troisième commence après la semaine de la Pentecôte, et dure treize jours; le quatrième, enfin, qui est de quinze jours, est placé avant la fête de l'Assomption. Les *coptes* n'ont point, comme nous, un âge prescrit pour le jeûne.

Ils diffèrent l'administration du baptême jusqu'à quarante jours pour les garçons et à quatre-vingts jours pour les filles. En cas de danger, ils suppléent au baptême par des onctions. Aussitôt après ce sacrement, qu'ils confèrent par trois immersions, ils donnent à l'enfant la confirmation et la communion sous l'espèce du vin. Les hommes communient sous les deux espèces, et donnent aux femmes le pain seulement, du pain levé, humecté de quelques gouttes de vin. Le viatique ne se donne que sous l'espèce du pain, pour la consécration duquel, lorsqu'il s'agit d'un malade, la messe peut être célébrée à toute heure. Ils admettent la confession auriculaire, mais ils n'en usent qu'une ou deux fois l'an. Après le sacrement de pénitence, ils administrent celui de l'extrême-onction, alléguant que saint Jacques, en recommandant ce dernier pour les malades, a voulu parler non-seulement des maladies du corps, mais encore des onctions aux morts. Le jour de l'Epiphanie, le prêtre bénit l'eau contenue dans de grands bassins qui se trouvent dans les églises, y plonge les enfants, et le peuple s'y jette après. Sur les bords du Nil, on bénit la rivière même; les fidèles s'y baignent ensuite. Peut-être est-ce cette coutume qui avait fait accuser les Egyptiens d'adorer ce fleuve; du reste, elle a peu près disparu aujourd'hui. Le divorce est autorisé chez les *coptes*, soit pour cause d'adultère, soit pour cause de longues infirmités ou d'incompatibilité d'humeur; c'est le patriarche ou l'évêque qui l'accorde. En cas de refus de ces prélats, on

a recours au cadî; celui-ci prononce la dissolution et autorise un second mariage, qui est à peu près ce qu'on appelle chez nous le mariage civil, et qu'ils nomment *mariage de justice*. Comme les anciens Egyptiens, ils pratiquent la circoncision, qui est indiquée dans leurs rituels comme un acte religieux. Ils s'abstiennent de la chair et du sang des animaux sufoqués.

« Les *Coptes*, dit le *Dictionnaire de la conversation*, sont petits de taille, ils ont les yeux noirs, les cheveux assez généralement crépus, et offrent encore d'autres traits de ressemblance avec les anciens Egyptiens. Leur costume ressemble beaucoup à celui des musulmans; toutefois, ils diffèrent de cette partie de la population actuelle de l'Egypte par la couleur de leur turban qui est presque toujours noir. En général, le *Copte* est taciturne; son air est sombre et mélancolique. Il est rampant et souple, quand il est dominé; arrogant, quand l'emploi qu'il occupe lui donne quelque considération. Il fait durement peser son ascendant sur ses subalternes; ses chefs, ses égaux sont en butte à sa jalousie haineuse. Dans toutes les classes, la dissimulation est le caractère distinctif des *Coptes*. Ce défaut d'ailleurs est le résultat de l'asservissement où est plongée cette race. Depuis un temps immémorial, les *Coptes* se distinguent par une grande habileté dans tout ce qui est affaire de comptabilité; aussi est-ce aujourd'hui encore presque exclusivement parmi eux que le gouvernement choisit ses comptables. Il en est résulté pour eux une influence considérable, à laquelle Méhémet-Ali lui-même a maintes fois inutilement voulu se soustraire. »

L'auteur de l'article que nous venons de citer semble faire des *Coptes* les descendants des anciens Egyptiens. C'est, en effet, l'opinion qui a prévalu jusqu'au commencement du xix^e siècle, mais elle a bien changé depuis la publication des ouvrages des savants qui accompagnèrent Bonaparte dans son expédition d'Egypte. Larrey et Caillaud leur retirent le droit exclusif de cette descendance; Champollion jeune va plus loin; après une étude consciencieuse, il déclare ne pouvoir admettre comme descendants directs du peuple des Pharaons que les Kemsous et les Barabras, habitants de la Nubie. « Les *Coptes*, dit cet auteur, sont le résultat d'un mélange confus de toutes les nations qui ont successivement dominé sur l'Egypte. On a tort de vouloir retrouver chez eux les traits principaux de la vieille race égyptienne. » Cette opinion de Champollion est aujourd'hui généralement admise.

— Linguist. Après l'établissement du christianisme parmi les Egyptiens, leur langue fut désignée sous le nom de *copte*, qui, suivant d'habiles philologues, n'est qu'une altération du mot *egyptios*, mais qui pourrait aussi venir des vieux mots *haka-Ptah*, maison où l'on adore *Ptah*, épithète donnée à l'antique Memphis, d'où le nom arabe de *Qoubthi*. En changeant de nom, l'ancienne langue égyptienne a vu s'enrichir son vocabulaire d'un grand nombre de mots grecs, latins, arabes, qui s'y introduisirent forcément et furent employés concurremment avec des mots égyptiens exprimant les mêmes idées. En même temps, les écritures hiéroglyphique, hiératique et démotique furent abandonnées et remplacées par l'alphabet grec, auquel on ajouta six caractères de l'alphabet démotique égyptien. Ces caractères, dont les équivalents manquaient au grec, correspondent à *ch*, *kh*, *hh*, *gu*, *dj* et *f*. En adoptant les lettres grecques pour représenter les sons de leur propre langue, les Egyptiens conservèrent à ces lettres la valeur numérique qui leur avait été assignée par les Grecs, tandis que les six consonnes étrangères à l'alphabet grec restèrent sans emploi dans la représentation des nombres. Ce fait seul prouve l'origine purement égyptienne de ces six lettres particulières.

Un des caractères essentiels de la langue *copte*, c'est le monosyllabisme. Toutes les fois qu'un mot *copte* se présente sous une forme polysyllabique, on peut, à première vue, affirmer que ce mot est un dérivé ou un composé, car tous les radicaux primitifs sont des monosyllabes. En général, les radicaux peuvent subir certaines modifications de forme qui entraînent des modifications constantes de sens. Le sens de chaque monosyllabe ou mot primitif est, en effet, changé par l'addition d'autres monosyllabes, signes constants des genres, des nombres, des personnes, des modes et des temps. Ces marques distinctives, qui font successivement passer le radical à l'état de nom commun, de nom abstrait, de nom d'action, d'adjectif privatif, d'adjectif intensif, de participe, de verbe actif, négatif, passif, etc., sont toujours juxtaposées, et les modifications grammaticales ne s'opèrent que fort rarement par le moyen des désinences. Dans les radicaux *coptes*, on rencontre fréquemment des consonnes finales qui ne font pas partie essentielle du radical. Ces consonnes sont désignées sous le nom de lettres paragogiques; telles sont les lettres *r*, *s* et *f*. Leur présence à la fin des radicaux, dont elles ne font pas partie intégrante, ne peut s'expliquer que par des caprices de prononciation, ou par l'existence de consonnes finales primitives que le temps a fait disparaître dans la prononciation.

Le *copte* se prête avec une admirable facilité à la formation des mots composés, et il joint à cet avantage celui d'une extrême clarté; par suite de sa richesse de formes et de mots déterminatifs. Il comporte trois articles: 1^o un article *définitif*, qui est *p* pour le masculin, au pluriel, l'article *ne*, *ni* ou *n* est le même pour les deux genres; 2^o un article *indéfinitif*, qui correspond aux mots *un*, *une*, est le même pour les deux genres: il s'écrit *ou* au singulier et *han* au pluriel; 3^o enfin un article *possessif* qui n'existe dans aucune autre langue. Sa forme est *pa* pour le masculin, *ta* pour le féminin et *na* pour le pluriel des deux genres.

Suivant M. G. Schwartz, savant philologue allemand, le *copte* formerait une famille analogue aux langues sémitiques par sa grammaire et aux langues indo-européennes par ses racines. Cette opinion a été partagée par plusieurs autres philologues, parmi lesquels on cite MM. Bunsen, E. Meier, Paul Böttcher. M. de Rougé insiste sur les analogies du *copte* avec l'hébreu et s'efforce de démontrer que plus on pénètre dans l'antiquité de la langue égyptienne, plus on y trouve de ressemblance, surtout quant à la syntaxe, avec les langues sémitiques. On compte parmi les contradicteurs MM. Fott, Ewald, Wenrich, les contradicteurs MM. Fott, Ewald, Wenrich. Toutefois, M. Renan ne se prononce pas résolument et sans hésitation. « L'identité des pronoms, dit-il, et surtout de la manière de les traiter dans les deux langues, est assurément un fait étrange. Cette identité s'observe jusque dans les détails qui semblent les plus accessoires: plusieurs irrégularités apparentes du pronom sémitique trouvent même dans la théorie du pronom *copte* une satisfaisante explication. Les analogies des noms de nombre, signalées par Lepsius, ne sont pas moins frappantes. L'agglutination des mots accessoires, l'assimilation des consonnes, le rôle secondaire de la voyelle, son instabilité qui la fait omettre dans l'écriture, sont autant de traits qui rapprochent singulièrement la grammaire égyptienne de la grammaire hébraïque. La conjugaison elle-même n'est pas sans quelques analogies dans les deux langues: le présent *copte*, comme le second temps des langues sémitiques, se forme par l'agglutination du pronom en tête de la racine verbale; les autres temps se forment au moyen d'une composition semblable à celle qu'emploient les langues arméniennes. On trouve, en *copte*, l'emploi d'une forme causative analogue à l'*alphi*, et la voix passive y est marquée, comme dans les langues sémitiques, par une modification de la voyelle du radical. La théorie des particules offre aussi, de part et d'autre, quelques ressemblances; la conjonction *copte*, comme la conjonction arabe, est susceptible de régime. Enfin, une entente analogue de la phrase et une conception presque identique des rapports grammaticaux établissent entre les deux systèmes de langues d'incontestables affinités. » (*Histoire des langues sémitiques*.)

La construction de la phrase *copte* est dans l'ordre logique comme dans la langue française, en tenant compte toutefois des monosyllabes qui établissent le rapport des mots de la proposition entre eux: ainsi le sujet, le verbe et le régime se suivent invariablement, et de telle manière que, pour commettre des contre-sens, il faut ou ignorer la signification des mots, ou torturer la grammaire; en sorte que, pour posséder le *copte*, il suffit de comprendre les radicaux monosyllabiques primitifs, de savoir distinguer la valeur des particules caractéristiques et de connaître le paradigme des pronoms personnels.

La langue *copte* se divise en trois dialectes: le dialecte thébain, en usage dans la haute Egypte; c'est celui qui s'est le mieux conservé; le dialecte memphitique, ou *copte*, proprement dit, en usage dans la basse Egypte, et enfin le dialecte baschmourique, ou du Fayoum, en usage dans le Delta; il n'en reste plus que des débris; c'est cependant celui qui se rapproche le plus de la langue hiéroglyphique. Dans notre siècle, voué d'une manière toute spéciale à la science, sous quelque forme qu'elle se présente, les avantages que l'on peut retirer de l'étude du *copte* sont incontestables. C'est le seul moyen que l'on ait de pénétrer jusqu'à un certain point quelques parties de l'histoire de l'ancienne Egypte, qui jusqu'ici étaient restées des mystères insolvables. Entre la langue *copte* et l'ancienne langue égyptienne, il n'y a guère que la différence de l'alphabet; c'était l'obstacle qui empêchait de déchiffrer ces inscriptions qui couvrent tant d'antiques monuments de l'Egypte; Champollion l'a fait disparaître en nous donnant la clef de l'alphabet hiéroglyphique.

Le *copte* a cessé d'être parlé vers le milieu du xviii^e siècle. Il a fait place à l'arabe vulgaire. Cependant les livres théologiques en usage parmi les chrétiens d'Egypte sont encore écrits en *copte*, mais avec la traduction arabe. Il y a dans les bibliothèques de l'Europe de nombreux manuscrits *coptes*, malheureusement, presque tous ces ouvrages sont sans intérêt; ce ne sont que des traductions assez modernes de la Bible, des traités ascétiques ou liturgiques, des *Vies des Pères du désert*, des grammaires, des dictionnaires, des nomenclatures sur les animaux, sur la ciel, sur l'homme, sur les pays, sur les lieux, etc., des recueils contenant quelques

phrases analogues à celles qu'on trouve dans les *Manuels de conversation*, écrites d'abord en langue romane ou provençale et traduites en copte. Il existe à Oxford un manuscrit copte fort ancien, intitulé : *la Parfaite sagesse*; une copie en a été prise par M. Dulaurier, par l'ordre du gouvernement français. On possède encore dans cette langue un recueil de recettes contre les maladies de la peau, des contrats écrits sur une espèce de parchemin qu'on croit être de la peau de gazelle, un recueil d'hymnes versifiées et rimées, traduites par Champollion avec le texte revu et commenté. Les traductions en langue copte du *Pentateuque*, de quelques autres livres de l'Ancien Testament, des Évangiles et de quelques ouvrages liturgiques ont été imprimées à Rome. Zoëga, dans son catalogue des manuscrits coptes de la bibliothèque du Vatican, a publié plusieurs ouvrages, entre autres le *Recueil de recettes médicales contre les maladies de la peau*, dont nous avons parlé plus haut. Tel est l'inventaire des ouvrages coptes que nous possédons. On peut étudier les grammaires coptes de Peyron (Turin, 1841, in-8°), de Schwartz (Berlin, 1850, in-8°, en allemand), d'Uhlemann (Leipzig, 1854, in-8°), et les dictionnaires de Peyron (Turin, 1835, in-4°), de Parthey (Berlin, 1844, in-8°), et surtout les ouvrages d'un homme dont le nom se présente à l'esprit, dès qu'il est question de l'Égypte, celui de Champollion, l'auteur de la *Grammaire analytique de la langue copte* et du *Dictionnaire copte*.

COPTÉ, ÉE (ko-pté) part. passé du v. Copter : Une cloche coptée.

COPTÉE s. f. (ko-pté — rad. *copter*). Sonnerie que l'on fait en coptant.

COPTER v. a. ou tr. (ko-pté — rad. *copter*, petit coup, dimin. de *cop*, ancienne orthographe de *coup*). Frapper une cloche d'un seul côté avec le battant : Copter une cloche.

— A signifié Frapper, heurter en général.

COPTIDE s. f. (ko-pti-de — du gr. *koptô*, je coupe). Bot. Genre de plantes, de la famille des renonculacées, tribu des helléborées, comprenant quelques espèces qui croissent dans les régions arctiques du globe : Les *coptides* sont cultivées dans les jardins. (C. Lemaire.)

— **Encycl.** Ce petit genre de renonculacées, formé aux dépens des hellébores, renferme des plantes herbacées, à rhizome traçant, à feuilles toutes radicales, à fleurs solitaires ou réunies en très-petit nombre à l'extrémité de pédoncules radicaux. Ces plantes habitent les régions boréales des deux continents. Leurs rhizomes ou racines sont d'une grande amertume et jouissent de propriétés astringentes très-prononcées. Elles renferment une matière colorante jaune, qu'on emploie pour teindre les laines et les peaux. L'espèce la plus remarquable est la *coptide* à trois feuilles (*coptis trifolia*), petite plante grêle, à fleurs blanches, croissant dans les bois humides, et à laquelle s'applique tout ce que nous avons dit du genre. Sa racine est employée comme stomacique et contre les aphthes de la bouche.

COPTIE s. f. (ko-pti — du gr. *koptô*, je coupe). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des carabiques, détaché du genre *pagée*.

COPTITEUR adj. m. (ko-pti-teur — du préf. *co*, et du gr. *koptô*, je coupe, ou peut-être de *tribô*, je broie). S'est dit d'un fusil dont la platine coupait et enflammait l'amorce fulminante en l'écrasant. On disait mieux, mais plus rarement, *COPTRIPEUR*.

COPTIQUE adj. (ko-pti-ke — rad. *copte*). Qui a rapport aux Coptes : Les *mœurs coptiques*. On dit aussi *COPTIQUE*, mais l'un et l'autre sont peu usités; on préfère généralement *COPTITE* ou *COPTÉ*.

COPTOCÉPHALE s. m. (ko-ptô-sé-fa-le — du gr. *koptô*, je coupe; *képhalê*, tête). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des tubulifères, renfermant neuf espèces européennes et une du nord de l'Afrique.

COPTOCYCLE s. m. (ko-ptô-si-kle — du gr. *koptô*, je coupe; *kuklos*, cercle). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des cycliques, comprenant une centaine d'espèces.

COPTODÈRE s. m. (ko-ptô-dè-re — du gr. *koptô*, je coupe; *derê*, cou). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des carabiques, comprenant quinze espèces toutes exotiques.

COPTOGASTRE s. m. (ko-ptô-ga-stre). Entom. Syn. d'*ECOPTOGASTRE* ou *HYLÉSINE*.

COPTOGAPHE s. (ko-ptô-gra-fe — rad. *coptographie*). Personne qui s'occupe de coptographie.

COPTOGRAPHIE s. f. (du gr. *koptô*, je coupe, et *graphô*, je dessine). Le grec *koptô*, d'où *kopos*, coup, *kopis*, couteau, *kopeus*, burin, *kopanon*, tout instrument qui sert à frapper, *kopanidzô*, battre, répond au persan *kôptin*, *kobin*, *kôbdân*, marteau; comparez *kufan*, battre, piler, et la racine sanscrite *kup*, au causatif *kôpay*, frapper, ébranler; à la même racine se rattache l'albanais *kopân*, maillet, etc.). Art de découper des morceaux de carte et de carton, de façon que leur ombre, projetée sur la muraille, y produise des figures simulées des estampes.

COPTOGRAPHIQUE adj. (ko-ptô-gra-fi-ke — rad. *coptographie*). Qui a rapport à la coptographie : Amusements COPTOGRAPHIQUES.

COPTOLOGIE s. f. (ko-ptô-lo-jî — du gr. *koptô*, je coupe; *logos*, discours). Traité sur l'art de la coptographie.

COPTOLOGIQUE adj. (ko-ptô-lo-jî-ke — rad. *coptologie*). Qui a rapport à la coptologie.

COPTOMIE s. f. (ko-ptô-mî — du gr. *koptô*, je coupe; *ômos*, épaule). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des lamellicornes, détaché du genre *cétonie*.

COPTON s. m. (ko-pton). Pharm. anc. V. COPTARION.

COPTOPLACENTA s. m. (ko-ptô-pla-sain-ta — mot lat. formé de *copta*, copte; *placenta*, gâteau). Antiq. lat. V. COPTRE.

COPTOPS s. m. (ko-ptopss — du gr. *koptô*, je coupe; *ôps*, œil). Entom. Genre de coléoptères longicornes, comprenant neuf espèces, des Indes et d'Afrique.

COPTOPTÈRE s. m. (ko-ptô-ptè-re — du gr. *koptô*, je coupe; *pteron*, aile). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des carabiques, comprenant une seule espèce, du Cap de Bonne-Espérance.

COPTORHINE s. f. (ko-ptô-ri-ne — du gr. *koptô*, je coupe; *rhin*, nez). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des lamellicornes, comprenant deux espèces.

COPTORHYNQUE s. m. (ko-ptô-rain-ke — du gr. *koptô*, je coupe; *rugchos*, bec). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant de cinq à huit espèces, des Indes et de la Nouvelle-Guinée.

COPTOS, ville de l'Égypte ancienne, dans la Thébade. Reliée par des routes à Myos-Ormos et à Bérénice, ports sur la mer Rouge, elle était l'entrepôt du commerce entre l'Inde et l'Europe. Grâce à son immense mouvement commercial, Coptos devint très-florisante; sa prospérité dura jusqu'au règne de Dioclétien, qui, pour châtier une révolte des habitants, y envoya des troupes qui détruisirent la malheureuse ville de fond en comble.

COPTOSOME s. m. (ko-ptô-so-me — du gr. *koptô*, je coupe; *sôma*, corps). Entom. Syn. de CANOPE.

COPTOTOME s. m. (ko-ptô-to-me — du gr. *koptô*, je coupe; *tômos*, division). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des hydrocanthares, comprenant une seule espèce.

COPTRIPEUR adj. (ko-ptri-pteur). V. COPTITEUR.

COPTURE s. m. (ko-ptu-re — du gr. *koptô*, je coupe; *oura*, queue). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant vingt-sept espèces, propres à l'Amérique du Sud.

COPULANCE s. f. (ko-pu-lan-se — du lat. *copula*, lien). Accouplement. || Vieux mot.

COPULATEUR, TRICE adj. (ko-pu-la-teur, tri-se — rad. *copuler*). Zool. Qui sert, qui est propre à la copulation : Les *vestes* copulatrices de certains insectes. (Milne-Edwards.)

COPULATIF, IVE adj. (ko-pu-la-tif, i-ve — rad. *copuler*). Gramm. Qui sert à lier, à unir : Particule COPULATIVE. Conjonction COPULATIVE. Je soutiens, moi, que c'est la conjonction COPULATIVE et qui lie les membres corrélatifs de la phrase. (Beaumarchais.) || Proposition copulative. Celle qui renferme plusieurs attributs unis par une conjonction, comme les suivantes : La faiblesse et la tyrannie sont également à craindre chez un prince. La violence n'est ni honnête ni utile.

— Log. *Syllogisme copulatif*, Syllogisme dans lequel la majeure est une proposition copulative, dont une partie est affirmée dans la mineure, et l'autre niée dans la conclusion, comme dans l'exemple suivant : Un *même acte ne saurait être injuste et nécessaire; or la tyrannie est toujours injuste, donc la tyrannie n'est jamais nécessaire*.

— Bot. *Cloisons copulatives*, Cloisons du péricarpe qui ne se séparent bien ni de l'axe ni des parois.

— s. f. Conjonction copulative : La COPULATIVE.

— Antonyme. Disjonctif.

COPULATION s. f. (ko-pu-la-si-on — lat. *copulatio*; de *copula*, lien). Accouplement du mâle et de la femelle, et particulièrement de l'homme et de la femme : La plupart des animaux ne cherchent la COPULATION que quand leur accroissement est pris presque en entier. (Buff.) Il y a beaucoup d'animaux qui engendrent sans COPULATION. (Volt.) La société ne dure pas plus longtemps que chaque acte de COPULATION. (J.-J. Rouss.) La COPULATION avec une femme stérile ou avec une femme déjà enceinte, enfin toute COPULATION dont il ne résulte pas grossesse, est un délit bien moindre que celui qui introduit dans le ménage des rejetons hétérogènes. (Fourier.)

Maint auteur antique et récent, Bien instruit en toute doctrine, Soutient que la goutte descend De copulation divine, Et que de Bacchus et Cyprine Naquit un enfant maupiteux; Mais, nonobstant cette origine, C'est pauvre chose qu'un gouteux.

CONRAT.

— Quand l'acte exprimé par le mot *copulation* est considéré au point de vue de la morale, on dit souvent *Copulation charnelle* : La

COPULATION CHARNELLE est défendue hors le mariage. (Acad.)

— Bot. Acte de la fécondation des germes, chez les plantes dont les sens ne sont pas confondus sur un même sujet : Il est des plantes qui n'ont réellement point de sexe, et ne peuvent se multiplier par la copulation. (G. Saint-Hilaire.)

COPULATIVEMENT adv. (ko-pu-la-ti-ve-man — rad. *copulatif*). D'une manière copulative : Des mots COPULATIVEMENT unis.

COPULE s. f. (ko-pu-le — lat. *copula*, lien). Logiq. Mot qui lie le sujet d'une proposition avec l'attribut : Le verbe être, qu'il soit exprimé ou sous-entendu, est la COPULE de toutes les propositions. C'est sur la COPULE que tombe toujours la négation ou l'affirmation qui fait la qualité de la proposition. (Dider.)

— Gramm. Conjonction copulative : Les *Sémites ne savent que faire succéder les propositions les unes aux autres, en employant pour tout artifice la simple COPULE* et. (Renan.)

— Dr. canon. Union charnelle de l'homme et de la femme : Lorsqu'une fille n'a consenti à la COPULE que sous promesse de mariage, celui qui l'a faite est obligé en conscience de l'épouser. (Trév.)

— Anc. mus. Passage harmonique dans lequel l'une des parties est composée de plusieurs notes qui s'exécutent rapidement, pendant que l'autre partie fait une tenue.

— **Encycl.** Logiq. Le premier coup d'œil sur une proposition montre qu'elle se constitue par la réunion de deux noms. Une proposition est un discours dans lequel quelque chose est affirmé ou nié d'une autre chose. Ainsi dans la proposition : L'or est jaune, la qualité jaune est affirmée de la substance or. Toute proposition a trois parties : le sujet, le prédicat ou attribut et la copule. Le prédicat est le nom qui désigne ce qui est affirmé ou nié. Le sujet est le nom qui désigne la personne ou la chose de laquelle quelque chose est affirmé ou nié. La copule est le signe qui indique qu'il y a affirmation ou négation, et fait ainsi distinguer à l'auditeur ou au lecteur la proposition de toute autre espèce de discours. Ainsi, dans la proposition : La terre est ronde, le prédicat est le mot *ronde*, qui désigne la qualité attribuée (*prædicata*); les mots *la terre*, désignant l'objet auquel cette qualité est attribuée, composent le sujet; le mot *est* signe connectif placé entre le sujet et le prédicat pour montrer que l'un est affirmé de l'autre, est la copule.

Il faut bien comprendre la nature et l'office de la copule. Comme on ne peut pas conclure, en voyant seulement deux noms unis ensemble, qu'ils sont un prédicat et un sujet, c'est-à-dire que l'un des deux devra être affirmé ou nié de l'autre, il faut nécessairement qu'il y ait quelque moyen d'indiquer que telle est l'intention de celui qui parle, quelque signe pour faire distinguer une attribution de toute autre espèce de discours. C'est ce qui se fait quelquefois par une légère modification d'un des mots, appelée *inflection*, comme lorsque nous disons : le feu brûle; le changement du second mot brûler (infinitif) en brûlle indique que nous entendons affirmer le prédicat brûler du sujet feu. Mais cette fonction est ordinairement remplie par les mots *est*, quand on entend affirmer, *n'est pas*, quand on entend nier, ou par quelque autre terme du verbe être. L'analyse logique ramène la copule à l'unité de forme en décomposant les verbes ordinaires de manière à séparer les deux idées qu'ils expriment, l'idée d'affirmation, et l'idée du prédicat affirmé.

La copule n'est-elle pas quelque chose de plus qu'un simple signe d'attribution? Ne signifie-t-elle pas aussi l'existence? Cette proposition : Socrate est juste, ne renferme-t-elle pas l'affirmation de l'existence de Socrate? On l'a prétendu, et cette erreur vient d'une équivoque produite par le double sens du verbe être. Le mot *est*, en effet, non-seulement fait fonction de la copule dans l'affirmation, mais a en outre un sens propre, en vertu duquel il peut être lui-même le prédicat d'une proposition. Il présente seulement le sens copulatif quand il n'exprime que l'affirmation du rapport de convenance, d'équation, entre le sujet et le prédicat; il peut exprimer, outre cette affirmation, l'état, l'existence entendue dans le sens général, abstrait, indéterminé; alors il présente, outre le sens copulatif, le sens substantif; c'est ce qui a lieu dans ces propositions : Dieu est; je suis. Que l'emploi du mot *est* comme copule, dit M. John Stuart Mill, n'empêche pas nécessairement l'affirmation d'existence, c'est ce qui ressort d'une proposition comme celle-ci : Un centaure est une fiction des poètes, proposition dans laquelle il ne peut pas être impliqué que le centaure existe, puisque la proposition elle-même énonce expressément que l'objet n'a pas d'existence réelle. M. Mill ajoute qu'on remplirait des volumes des spéculations frivoles qu'à faire naître cette double signification du mot être, auquel on voulait trouver un sens qui s'appliquât à tous les cas, et qu'on supposait devoir exprimer toujours la même idée, quand il signifie *exister* et quand il signifie être quelque chose de déterminé, comme être Socrate, être vu, être un fantôme. Le brouillard formé dans ce petit coin se répandit de très-bonne heure sur toute la surface de la métaphysique. La forte pensée de Descartes n'a pas échappé à cette influence. On connaît

le célèbre enthymème : *Cogito, ergo sum* : il repose sur l'équivoque produite par le double sens de *sum*. Descartes n'a pas vu que la proposition *sum* n'est pas contenue dans la proposition *cogito*, bien que l'analyse logique nous y montre également le verbe *sum*; il n'a pas vu que ce verbe n'a pas le même sens dans les deux propositions, que dans la proposition *sum* il est attribut, il a un sens substantif, tandis que, dans la proposition *cogito*, il n'est qu'une simple copule.

Aujourd'hui encore, un philosophe dont les vues sont souvent ingénieuses, M. Huët, soutient que le verbe être est toujours un attribut; qu'on ne doit pas le considérer comme un simple signe du rapport qui lie l'attribut au sujet; que la proposition ne renferme que deux parties, le sujet et l'attribut, et que l'analyse logique est à réformer d'après cette théorie de la proposition. Il faut l'entendre : Le rapport, dit-il, c'est le lien qui unit, qui embrasse tout; ce qu'un mot isolé, verbe ou autre, ne saurait peindre. Il faut que le rapport, comme un principe animateur, circule dans la proposition entière; c'est ce qui se fait le plus parfaitement par l'accord en genre, en nombre, en personne, de tout l'attribut avec le sujet; c'est à quoi contribuent aussi, dans plusieurs langues, la position relative du sujet et de l'attribut. Faute de se diriger à la lumière de la métaphysique, les logiciens et les grammairiens ont entièrement méconnu la nature de ce rapport, et la manière si simple dont le discours l'exprime. Ils voyaient que dans toute proposition se rencontra, explicitement ou implicitement, le verbe qui marque l'existence : que fallait-il en conclure? Rien autre chose, sinon que l'existence est le plus simple, par conséquent le plus général des attributs, et, comme tel, ne pouvant manquer dans aucun jugement, ni le verbe être dans aucune proposition. Au contraire, de ce que ce verbe élémentaire, exprimé ou sous-entendu, dégage ou incorpore à quelque modificatif, se retrouve partout, ils en ont conclu que ce verbe est lui-même le rapport intime des deux termes, le lien du sujet et de l'attribut; en ce sens, ils l'ont appelé la forme, la copule du jugement, dont les deux termes composeraient la matière. Dans cette manière de voir, l'attribut tronqué n'aurait pour expression que l'adjectif, mot secondaire qui manque dans plusieurs propositions, et dont les anciens ne faisaient pas même une espèce à part, mais une simple division du nom. En conséquence, les auteurs s'accordent à décider que logiquement la proposition a trois parties : le sujet, le verbe et l'attribut. Relevons d'abord l'incohérence des expressions. *Sujet et attribut* sont des termes de logique, ils ne désignent point des espèces de mots; *verbe*, au contraire, est un terme de grammaire, le nom d'un mot, comme dit Molière. Ce défaut seul d'analogie ne révèle-t-il pas la fausseté de la conception? Mais venons à la discussion des choses. Le choix du verbe être ou de l'idée d'existence qu'il représente, pour distinguer un rapport, est ce qui se peut concevoir de plus malheureux. S'il est un mode, une qualité absolue, c'est bien l'existence, et jamais les métaphysiciens ou les logiciens eux-mêmes, dans leurs plus arbitraires catégories, ne l'ont rangée parmi les relations : à quel titre donc le verbe qui l'exprime pourrait-il servir de rapport, de lien entre les termes de la proposition? Dans ces phrases, Dieu est, je suis, qu'est-ce que l'on attribue à Dieu, au moi? L'existence, rien de plus. Quel rapport veut-on ici que le verbe être exprime, et un rapport à quoi? Il exprime assurément la chose du monde la moins relative, et il forme l'attribut unique. Evidemment le rapport du sujet et de l'attribut est indiqué ici, comme toujours, par le rapprochement des mots Dieu et est, je et suis, et plus parfaitement encore par l'accord en nombre et en personne. Dans la phrase Dieu est bon, qu'est-ce que l'on attribue à Dieu? L'existence modifiée est bon; l'attribut se trouve exprimé par deux mots, un verbe et un adjectif; il pourrait l'être par un plus grand nombre. Vous prétendez que le verbe sert à unir Dieu et bon, mais qu'est-ce qui unit Dieu et bon, est et bon? Car, dans la phrase, tous les mots sont unis, tous s'accordent en nombre, en genre, en personne. Pourquoi la juxtaposition et surtout l'accord des mots ne suffiraient-ils pas à rendre l'accord et l'unité qui subsistent dans la pensée? Pourquoi vouloir qu'au lieu de jaillir naturellement des termes qu'il unit, le rapport prenne une forme, un corps à part, comme s'il était lui-même un terme particulier, de même espèce que les autres? Ce qui achève de ruiner la théorie du verbe comme rapport ou lien des parties de la phrase, c'est que ce lien, de sa nature invariable, ne laisserait pas de varier sans cesse dans le discours, où le verbe se montre susceptible de temps, de modes; où il se conforme à la différence des personnes; où l'adverbe vient encore en modifier le sens. Quoi! c'est un rapport unique, invariable, qui d'une phrase à une autre subit toutes ces attributions! Si le verbe était ce rapport, non-seulement il n'y aurait qu'un verbe élémentaire, comme cela doit être par la nature du jugement, mais encore ce verbe n'aurait qu'un temps, un mode, une personne; on pourrait mieux dire, il n'aurait ni personnes, ni temps, ni modes, et le verbe serait avantageusement remplacé par un signe algébrique; car rien ne serait plus propre à ex-

primer un rapport constant et toujours le même, s'il fallait absolument lui assigner une expression à part. Encore une fois ces principes ne se soutiennent pas ; ils brisent l'unité de la phrase, et violent entièrement la marche si simple, si admirable du discours. »

Il n'est pas difficile de répondre à M. Huet, et de défendre les logiciens et les grammairiens contre sa critique. D'abord, où a-t-il vu que, dans l'analyse ordinaire de la proposition, l'attribut ne soit jamais qu'un adjectif ? Ne sait-on pas qu'il peut être un substantif aussi bien qu'un adjectif ? L'attribut, c'est tout ce qui est affirmé du sujet. Dans cette proposition, *M. Huet est un philosophe spiritualiste*, l'attribut se compose de trois mots. « *Sujet et attribut*, dit M. Huet, sont des termes de logique ; *verbe* est un terme de grammaire ; incohérence dans les expressions ! » Ce reproche est fondé sur une équivoque qui naît du double sens du mot *verbe*. *Verbe* est un terme de grammaire, sans doute ; mais il est aussi, et dans un sens plus restreint, un terme de logique. Pour faire disparaître l'incohérence que vous signalez, il suffit de distinguer le *verbe* des logiciens du *verbe* des grammairiens. Il y a ordinairement dans le *verbe* des grammairiens deux éléments : 1° l'affirmation d'un rapport de convenance et d'équation entre deux idées ; 2° l'expression de la seconde de ces deux idées. Quelles sont ces deux idées ? C'est d'abord l'idée de *personne*, d'*individualité* (sujet) ; c'est ensuite l'idée d'*action* ou d'*état* (prédicat ou attribut). Le *verbe*, considéré au point de vue grammatical, contient l'affirmation du rapport, et, de plus, l'expression de l'idée d'action ou d'état. Dans certaines langues, en latin, par exemple, à la première et à la seconde personne, il contient en outre l'idée du sujet, de l'individualité dont on affirme quelque chose. Le seul mot *amo* forme une proposition, parce qu'il réunit ces trois éléments. N'est-il pas naturel que l'analyse distingue les trois éléments de cette synthèse primitive, *amo* : *ego* (sujet), *sum* (affirmation), *amans* (prédicat) ? Le signe de l'affirmation n'est-il pas essentiel à la proposition ? Quand on dit qu'il n'y a pas de proposition sans *verbe*, cela ne veut-il pas dire qu'il n'y a pas de proposition sans l'expression de l'affirmation ? Ce n'est pas le *verbe* complexe de la grammaire qui constitue la proposition, c'est le *verbe* considéré au point de vue logique, c'est-à-dire le signe de l'affirmation. Sans ce signe, nous avons les éléments, la *matière* d'une proposition, mais nous n'avons pas de proposition. Il est vraiment la *forme* du jugement. Remarquez qu'au mode infinitif et au mode participial le *verbe* ne marque plus que l'action et l'état, et cesse d'être signe d'affirmation. Mais dans cette proposition : *Dieu est*, où est l'attribut, où est la *copule* ? Je ne vois rien là d'embarrassant : ici le *verbe être* est pris au sens substantif, il exprime l'*existence*, c'est-à-dire l'*état* considéré d'une manière générale ; il est en réalité attributif comme tous les verbes auxquels les grammairiens donnent ce nom. Je suis donc fondé à doubler par l'analyse le mot *est*, pour y retrouver et la *copule* et l'idée d'*existence* : *Dieu* (sujet) *est* (signe de l'affirmation, *copule*) *étant* (état indéterminé, attribut), comme je fais pour le *verbe brûle* dans la proposition : *Le feu brûle*. Dans la phrase : *Dieu est bon*, c'est, dites-vous, l'existence modifiée *est bon*, et non la qualité *bon*, qui est attribuée à Dieu. Et dans la proposition : *Le centaure est une fiction des poètes*, où est, répondrai-je, l'existence modifiée qui est attribuée au centaure ? Vous dites : c'est l'accord qui marque le rapport, ce n'est pas le *verbe*. Je réponds : l'accord n'affirme rien, c'est le *verbe* qui affirme, et, dans le *verbe*, l'élément auquel l'analyse logique a donné ce nom. Vous dites : Le rapport étant de sa nature invariable, pourquoi le *verbe*, qui marque le rapport, varie-t-il, se montre-t-il susceptible de temps, de modes, se conforme-t-il à la différence des personnes ? Je réponds : il s'agit non simplement du rapport, mais de l'affirmation du rapport ; il s'agit du rôle affirmatif du *verbe*. Pourquoi l'affirmation ne serait-elle pas susceptible de temps et de modes, suivant qu'elle s'applique à un rapport passé, à un rapport futur, à un rapport subordonné, à un rapport conditionnel, etc. ? Si dans les propositions mathématiques le signe de l'affirmation est invariable, et doit l'être nécessairement, c'est que, dans ces propositions, l'affirmation ne comporte qu'un temps et qu'un mode unique.

COPULÉ, ÉE (ko-pu-lé) part. passé du v. *Copuler* : *Sujet et attribut* COPULÉS.

COPULER v. a. ou tr. (ko-pu-lé — lat. *copulare* ; de *copula*, copule). Accoupler. « Assembler, réunir. » Vieux mot.

COQ s. m. (koq, excepté dans *coq d'Inde*, qui se prononce ko-dain-de. V. l'étym. à la partie encyclopédique de cet article). Ornith. Genre d'oiseaux de basse-cour, de l'ordre des gallinacés et de la famille des faisans ou, selon d'autres, Famille de gallinacés, qui comprend, entre autres genres, le faisau et le coq domestique : *Le genre coq est, de tous les oiseaux domestiques, celui qui est le plus utile à l'homme. Le coq est, de tous les oiseaux, celui dont le cerveau offre la disproportion la plus grande avec la masse du corps.* (Gérard.) « Dans le langage vulgaire, ce nom ne s'applique qu'au mâle du genre, la femelle prend le nom de *poule* : *Coq de Cochinchine. Coq huppé, frisé. Coq villageois. Le chant*

du coq. Un combat de coqs. Ceux qui préchent la parole de Dieu sont comme les coqs : pendant les ténèbres de la vie, ils annoncent la lumière future. (St Bernard.) *La ville de Sybaris sera décriée à jamais par la mollesse de ses habitants, qui avaient banni les coqs de peur d'en être réveillés.* (Fonten.) *A cause de sa crête rougeâtre et de son chant matinal, le coq était regardé comme l'oiseau du soleil.* (Val. Parisot.) *Les coqs sont polygames et veillent avec une tendresse jalouse à la sécurité de leurs femelles.* (D'Orbigny.) *On nous dit que le coq est l'emblème du sultan dans son sérail ; c'est faux : un sultan n'est ni homme d'esprit ni galant ; or le coq présente l'un et l'autre caractère.* (Fourier.) *Le coq est l'emblème du tambour-major empanaché, tapageur, mauvais coucheur et loveur de bas lieu.* (Toussaint.) *Lors de l'assemblée des états généraux, il parut une gravure représentant un gros fermier au milieu de sa basse-cour, entouré de poules, de coqs et de dindons, avec ce petit dialogue au bas. Le fermier : « Mes bons amis, je vous ai tous rassemblés pour savoir à quelle sauce vous voulez qu'on vous mange. » Un coq redressant sa tête : « Mais nous ne voulons pas qu'on nous mange ! »*

Deux coqs vivaient en paix ; une poule survint, Et voilà la guerre allumée.

LA FONTAINE.

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle Un vieux coq adroit et matot.

LA FONTAINE.

... Le coq, père, amant, chef heureux, Aime, combat, triomphe et chante sa victoire.

DELILLE.

Des Grecs et des Romains autrefois révéra, Le coq était des dieux l'interprète sacré.

ROSSET.

Nous verrons dans ta cour le coq fier et superbe, Pour y chercher le grain, éparpiller la gerbe, Appeler aigrement son sérail assoupi.

COLARDEAU.

— Par ext. Nom vulgaire des mâles de plusieurs gallinacés : *Coq faisau. Coq de perdrix. Coq d'Amérique, coq indien*, Nom vulgaire du hocco. *Coq de bois*, Nom vulgaire du rupicole et de la huppe. *Coq de bois, coq de bruyère, coq brun, coq de montagne, coq de Limoges*, Nom vulgaire d'une espèce du genre tétras : *Les huitres arrivaient d'Espagne, les coqs ne venaient se demandant en Bresse.* (Balz.) *Coq de bouleau, coq de bruyère à queue fourchue*, Nom vulgaire d'une espèce de tétras. *Coq de Curacao*, Nom vulgaire d'une espèce de hocco. *Coq d'été, coq quant, coq merdeux*, Nom vulgaire de la huppe. *Coq d'Inde*, Dindon : *On se ferait une fausse idée de la queue du coq d'Inde, si l'on s'imaginait que toutes les plumes dont elle est formée fussent susceptibles de se relever en éventail.* (Buff.)

Si mes paons de leur beau plumage Me font admirer les couleurs, Je crois voir nos jeunes seigneurs Avec leur brillant étalage, Et mes coqs d'Inde son image De leurs pesants imitateurs.

VOLTAIRE.

Coq de marais, Nom vulgaire du tétras bonasie ou gelinotte. *Coq marron*, Petit oiseau de l'île Maurice, appelé aussi COLIN dans ce pays. *Coq de mer*, Nom vulgaire du canard pilet. *Coq de montagne*, Nom vulgaire de l'auehahn. *Coq noir*, Petit tétras à queue pleine. *Coq de Pharaon*, Espèce de petit faisau : *Ça et là de grands buffes plongés dans l'eau, et des coqs de PHARAON, sorte de petits faisans aux plumes dorées, voltigeaient au-dessus des bois d'orange et des bananiers des jardins.* (Gér. de Nerv.) *Coq de roche*, Nom vulgaire du rupicole. *Coq sauvage*, Tétras à queue fourchue.

Figure de coq que l'on place fréquemment sur la pointe des clochers d'église : *Une des plus grandes joies qu'il soit donné à l'homme de ressentir, c'est celle qu'il éprouve lorsque, après quelques années d'absence, il revoit enfin le coq de son clocher.* (A. Humbert.)

Ton œil ne peut se détacher Du vieux coq de ton vieux clocher.

BÉRANGER.

Je sais que l'honneur veut être cher, Que vous avez l'âme insensible, Que vous êtes moins accessible Que n'est le coq d'un haut clocher.

SCARRON.

— Fam. Homme ardent et vigoureux en amour : *C'est un bon coq, un fameux coq.* « Homme le plus huppé ou le plus distingué de son endroit : *Ce riche fermier est le coq de son village. Désiré n'a qu'à faire un doigt de cour à la petite ; elle préférera toujours un charmant jeune homme, le coq de Nemours, à un vieillard.* (Balz.)

Viens, parais, jeune prince, et qu'on te reconnaisse Pour le coq de notre paroisse.

VOLTAIRE.

Il veut saisir la fille d'un Rondon, D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

VOLTAIRE.

Il est le coq du bourg, connu pour un Crésus, Et possède du moins cinquante mille écus.

HAUTEROUCHE.

— Loc. fam. *Coq d'Inde*, Homme prétentieux et niais, par allusion à l'habitude qu'ont les dindons de se rengorger en étalant leur queue à la manière du paon : *Nous avons dit ailleurs une grande partie de ces choses sur la vanité du cérémonial ; il est bon de les incul-*

quer pour corriger au moins quelques coqs d'Inde, qui passent leur vie à faire la roue. (Volt.) « *Fier comme un coq*, Très-fier. « *Rouge comme un coq*, Se dit d'une personne à qui une vive émotion, et principalement la colère, fait monter le sang au visage. « *Jambes de coq*, Jambes extrêmement grêles : *On a dit d'un jockey qui avait des JAMBES DE COQ, qu'il était taillé pour courir les poules.* (L.-J. Larcher.)

— Loc. pop. *A nous le coq*, A nous la supériorité.

— Loc. poétiq. *Au chant du coq*, Au point du jour : *Se lever AU CHANT DU COQ.*

Nous donnons la lampe le matin

Au clairon du coq se rallume...

P. DUPONT.

— Loc. prov. *Etre comme un coq en pâte*, Avoir toutes ses aises, être entouré de soins et de bien-être : *Vous serez dans sa maison comme un petit coq EN PÂTE.* (Le Sage.) On a dit autrefois *coq en panier* dans le même sens. « *La poule ne doit pas chanter avant le coq*, L'autorité, dans un ménage, doit appartenir au mari :

... Mon congé cent fois me fit-il hoc,

La poule ne doit point chanter avant le coq.

MOLIÈRE.

« *Chétive est la maison où le coq se tait et la poule chante*, Un ménage ne peut être prospère si la femme commande et si le mari obéit.

— Hist. *Coq gaulois* ou simplement *Coq*, Un des emblèmes nationaux de la France : *Le coq GAULOIS a décoré les drapeaux français pendant la première Révolution. En 1830, le coq GAULOIS remplaça la fleur de lis comme emblème national ; en 1852, il a été lui-même remplacé par l'aigle de l'empire.* (Bouillet.) *Tout ce que nous voyons maintenant, en fait de politique, n'est qu'une aurore : rien n'y manque, pas même le coq.* (V. Hugo.)

Son aigle est resté dans la poudre,

Fatigue de lointains exploits ;

Rendons-lui le coq des Gaulois,

Il sut aussi lancer la foudre.

BÉRANGER.

— Blas. Figure de coq représentée sur un écu : *Michal : De sinople, au coq marchant de gueules.* « Le mot *coq* est souvent suivi des mots *armé, onglé, éperonné, becqué, crêté, barbé, membré*, etc., pour exprimer que les serres, les ongles, l'éperon, le bec, la crête, la barbe, les membres, etc., sont d'un autre émail que le corps. « *Coq chantant*, Celui qui a la tête levée et le bec ouvert, comme s'il chantait. « *Coq hardi*, Celui qui a la patte dextre levée : *Le Coq : D'argent, au coq HARDI de sable, crêté, barbé, becqué et membré de gueules.*

— Art culin. *Coq vierge*, Nom que l'on donne quelquefois au chapon : *Le coq VIERGE est le célibataire de nos basses-cours.* (Grimod.)

— Techn. Sorte de chape, ordinairement gravée, qui couvrirait et maintenait le balancier des anciennes montres. « Sorte de crampon pour assurer diverses pièces de serrurerie.

— Ichthyol. Nom vulgaire du zée coq. « *Coq de mer*, Dorade. « *Coq doré*, Nom vulgaire du zée vomer.

— Crust. *Coq de mer*, Nom vulgaire du callape, appelé aussi CRABE BOUTEUX et MIGRANE.

— Moll. Nom vulgaire de quelques coquilles du genre térébratule.

— Vitic. Ceil qu'on réserve sur un cep, dans quelques vignobles, pour fournir l'année suivante un bourgeois destiné à remplacer l'arçon que l'on coupera à la taille de la seconde année.

— Hortic. *Crête de coq*, Nom d'une belle variété d'amarante, dont la fleur affecte en effet la forme d'une crête de coq.

— Chir. Excroissances de chair. V. CRÊTE.

— Bot. *Coq des jardins*, *Menthe de coq* ou *Herbe au coq*, Nom vulgaire de la balsamite et de la taniassie.

— Hist. *Ordre du coq*. Cet ordre fut institué en 1214, par un dauphin du Viennois, à l'occasion d'un grand danger qu'il courut en combattant contre les Anglais. Les chevaliers de l'ordre portaient un écu d'argent à un coq de sable. Les détails manquent sur cette institution.

— *Ordre du chien et du coq*. V. CHIEN ET DU COQ (ordre du).

— Epithètes. Fier, orgueilleux, superbe, impérieux, hardi, audacieux, martial, belliqueux, batailleur, intrépide, matinal, vif, vigilant, jaloux, amoureux, lascif, crêté, chaperonné, ergoté. — Gaulois.

— Encycl. Linguist. L'histoire des différents noms du coq est une des plus curieuses et des plus instructives que puisse présenter la philologie comparée. Les noms du coq sont en très-grand nombre dans les langues indo-européennes. Nous allons d'abord étudier le mot français *coq*, qui représente à lui seul un groupe complètement à part. Constatons les différentes formes de ce mot que nous offrent nos patois : le picard dit *cou* ou *co* ; le berrichon, *cô* ; le patois de Coire, *cof*. L'anglo-saxon *coc*. L'anglais moderne *cock*, et même l'albanais *cocosh*, doivent encore y être rattachés. L'origine de ce mot doit être une onomatopée. Si l'on n'admettait pas cette hypothèse, on ne saurait à quelle langue s'adres-

ser pour en trouver l'étymologie. De nombreux dérivés sont venus en français de ce mot ; nous citerons, entre autres : *coquet, coqueter, cocarde*, par allusion à la crête du coq ; *coquelicot*, qui n'est autre chose qu'une variante de *coquericot*, pour *cogriaco*, onomatopée très-expressive du cri du coq, et servant à le désigner dans plusieurs patois.

Le nom latin du coq est *gallus*, au féminin *gallina*, poule. Quoique le français ait créé deux mots pour nommer le coq et la poule, il a cependant tiré quelques dérivés de *gallus* et de *gallina* : tels sont le vieux mot français *gal*, de *gallus*, et *geline* et *gelinotte*, de *gallina*. En italien et en provençal, les termes latins ont été très-exactement conservés : *gal, gath, gallo, jat, jan, galina* et *gallina*. Comparez encore l'irlandais *gall*, l'albanais *ghiel* ou *ghul*, même sens que *gallus*. L'étymologie commune de tout ce groupe de mots est évidemment le sanscrit *gri, gar, gal*, chanter, d'où dérivent, d'autre part, une foule de mots sanscrits, zendes, germaniques, celtiques, slaves, désignant le bruit. C'est de ce radical que provient directement le mot persan *gâl*, identique à *gallus* pour la forme aussi bien que pour le sens, et signifiant, de plus, bruit, son. Une forme dérivée, *galitcha*, désigne, non plus le coq, mais la pie, ce qui prouve bien qu'originellement ce mot caractérisait l'oiseau par son cri.

Beaucoup d'autres mots de différentes langues indo-européennes nomment ainsi le coq par la considération de son chant si caractéristique. Le sanscrit lui donne une multitude de noms, dont les plus intéressants sont *kuk-kuta*, onomatopée irréductible, qui semble être le prototype de l'onomatopée moderne *coq* et de ses congénères. Il y a encore, dans la catégorie des onomatopées, *kricavaku*, forme de *krika*, goster, et de *vaku*, qui crie.

Kanuka vient de *kan*, crier, faire du bruit. Ce nom s'est maintenu dans les langues germaniques ; on le retrouve sans peine dans le gothique *hana*, l'anglo-saxon *hana*, le scandinave *hani*, l'ancien allemand *hano*, l'allemand moderne *hahn*, *huhn* et *henne*, etc. La langue finnoise semble avoir emprunté ce vocable aux langues germaniques, à en juger par le finlandais et le karélien *kana*, et l'esthonien *kanna*, poule.

Parmi les noms pittoresques que le sanscrit donne au coq, nous citerons *daksha*, de *daksh*, être fort, prompt pour l'art de la fécondation (on donne en sanscrit le nom de *daksha* à un homme qui a beaucoup de femmes) ; *kâladjna*, qui connaît le temps, l'heure, etc. M. Pictet conclut des rapprochements qui précèdent qu'il ne peut rester aucun doute sur la possession du coq et de la poule chez les anciens Aryas, avec une synonymie déjà assez riche, puisque les langues européennes s'en sont partagé les divers termes. De plus, aux yeux de M. Pictet, les analogies de quelques noms aryens avec ceux des Sémites et de l'Asie du Nord semblent indiquer une transmission de l'oiseau domestique lui-même dans plusieurs directions, ce qui s'accorde d'ailleurs avec ce qu'on présume de sa patrie primitive. Suivant M. Pictet, le coq domestique paraît provenir du coq sauvage de l'Himalaya, et pourrait bien, d'après cela, avoir été une conquête des anciens Aryas. Il n'en est fait, dit le savant auteur, aucune mention dans la Bible, et il n'est pas sûr que les Grecs le possédassent au temps d'Homère. D'après Athénée, le coq et la poule seraient venus de la Perse. La poule était appelée par les Grecs simplement *ornis*, c'est-à-dire l'oiseau. Quant au mot *alektor* *alektrudn*, coq, on en a proposé diverses étymologies : les uns pensent que ce mot signifiait primitivement l'animal vigilant, matinal, et le font venir de a privatif et de *lektron*, couche ; d'autres, parmi lesquels Benfey, comparant *alektor*, soleil (racine *ak* pour *an*), et *elektron*, ambre jaune, supposent qu'à l'origine ce mot voulait dire l'animal brillant. Victor Hugo semble avoir pressenti cette définition dans ce vers pittoresque :

Le beau coq vernissé qui reluit au soleil.

Avant de terminer, nous ferons une petite remarque sur un emploi métaphorique assez curieux du mot *coq* dans quelques langues. On sait que l'on appelle *chien*, dans le fusil, la pièce mobile qui s'abat sur la cheminée ; l'allemand, partant d'un autre point de vue, l'appelle le coq, *hahn*. Par suite d'une coïncidence curieuse, l'arabe se sert exactement de la même métaphore pour le même cas, et appelle le chien du fusil *dik*, coq. Le mot allemand *hahn* a encore le sens métaphorique de *robinet*.

— Ornithol. Le coq (*gallus*, de Brisson) appartient à l'ordre des gallinacés, dont il est en quelque sorte le type, et auquel il a donné son nom, et à la famille des phasianidées. Voici ses caractères distinctifs : bec de gros-seur moyenne, fort, convexe à sa partie supérieure, courbé vers la pointe, nu à la base et garni de chaque côté de caroncules aplaties et pendantes, joues dégarnies de plumes ; tête surmontée d'une crête de chair ; tarses robustes et garnis chez le mâle d'un éperon long et recourbé, le doigt de derrière ne reposant sur le sol que par sa pointe ; ailes courtes et étagées ; les quatorze penes de la queue se redressant sur deux plans verticaux, adossés l'un à l'autre, et les couvertures de la queue se prolongeant en arc sur la queue proprement dite. Le coq est polygame, c'est-

à-dire qu'il peut suffire à plusieurs femelles. On ne doit pas lui en laisser plus de dix à douze, quoiqu'il puisse en avoir un plus grand nombre. C'est surtout le matin à son réveil qu'il éprouve le besoin de satisfaire ses desirs; aussi le voit-on sortir le premier du poulailler et faire aussitôt son choix parmi ses femelles. Son ardeur est telle que, d'après Aristote, lorsqu'il a été longtemps privé de poules, il se jette sur des espèces fort éloignées de la sienne, et Plutarque cite une loi condamnant au feu tout coq convaincu de cette étrange aberration. C'est vers l'âge de six mois que cet oiseau commence à ressentir les besoins de l'amour; aussi s'use-t-il de bonne heure, et, bien qu'il vive de quinze à vingt ans, sa faculté génératrice a déjà perdu beaucoup de son énergie dès la troisième année. Confiant dans ses forces, il règne en despote sur ses femelles; mais, en revanche, il leur prodigue toutes sortes d'attentions. Buffon, en faisant l'histoire de ce sultan des basses-cours, a tracé un tableau animé de ses mœurs, que beaucoup de ses successeurs ont copié en l'altérant; nous le transcrivons littéralement, afin de ne pas l'affaiblir : « Le coq, dit cet illustre naturaliste, a beaucoup de soins et même d'inquiétude pour ses poules; il ne les perd guère de vue; il les conduit, les défend, les menace, va chercher celles qui s'écartent, les ramène, et ne se livre au plaisir de manger que lorsqu'il les voit toutes manger autour de lui. A juger par les différentes inflexions de sa voix, et par les différentes expressions de sa mine, on ne peut guère douter qu'il ne leur parle différents langages. Quand il les perd, il donne des signes de regret. Quoique aussi jaloux qu'amoureux, il n'en maltraite aucune; sa jalousie ne l'irrite que contre les concurrents. S'il se présente un autre coq, sans lui donner le temps de rien entreprendre, il accourt l'œil en feu, les plumes hérissées, se jette sur son rival, et lui livre un combat opiniâtre, jusqu'à ce que l'un ou l'autre succombe ou que le nouveau venu lui cède le champ de bataille. Ce désir de jouir, toujours trop violent, le porte non-seulement à écarter tout rival, mais même tout obstacle innocent; il bat et tue quelquefois les poussins pour jouir plus à son aise de la mère; mais ce seul désir est-il la cause de sa fureur jalouse? Au milieu d'un sérail nombreux, et avec toutes les ressources qu'il sait se faire, comment pourrait-il craindre le besoin ou la disette? Et ce qui paraît prouver que sa jalousie ne laisse pas d'être une passion réfléchie, quoiqu'elle ne porte pas contre l'objet de ses amours, c'est que plusieurs coqs dans une basse-cour ne cessent de se battre, au lieu qu'ils ne battent jamais les chapons, à moins que ceux-ci ne prennent l'habitude de servir quelques poules. »

Le chant du coq est clair et perçant. Il le fait entendre la nuit comme le jour. En été, il commence à chanter à deux ou trois heures du matin, et, en hiver, à dix ou onze heures du soir. Il a de plus un chant plus doux pour inviter sa femelle à manger. La poule fait entendre un glosement susceptible de certaines modulations, et qui, dans la frayeur, devient un cri aigu et discordant.

Les ancêtres de notre coq domestique sont indubitablement originaires de l'Asie; mais on n'est pas d'accord sur la race à laquelle ils appartiennent, ni sur la contrée où on les trouvait primitivement. Il est hors de doute, par exemple, qu'ils furent de bonne heure réduits à la domesticité, et les historiens, ainsi que les poètes, parlent de la haute antiquité de leur race. Ainsi, dans la comédie des *Oiseaux*, d'Aristophane, Peisthetærus rapporte que le coq était appelé oiseau de Perse, et qu'il était répandu dans cette contrée bien avant l'époque de Darius et de Mègabaze. C'est dans les forêts et les jungles de l'Inde que l'on peut retrouver encore cet animal à l'état de nature, et, quoique l'habitant de nos basses-cours provienne assurément du mélange d'un grand nombre d'espèces différentes, les zoologistes sont en général de l'avis de Temminck, qui voit dans le coq géant de Malaisie (*gallus giganteus*) et dans le coq bankiva (*gallus bankiva*) les premiers ancêtres de notre coq domestique. Ce dernier se trouve répandu, en un nombre infini de races, sur toute la surface de la terre habitée, à l'exception des hautes montagnes et des régions polaires. Partout son origine méridionale se trahit par son amour pour la chaleur, par sa prédilection pour les endroits exposés au soleil, son horreur du froid, et la difficulté qu'on éprouve à l'élever dans les pays froids. Les recherches des naturalistes ont prouvé qu'il n'existait pas primitivement en Europe, mais ils ne peuvent préciser ni à quelle époque ni par qui il aurait été introduit. Il est à supposer cependant que ce furent les Phéniciens qui le firent connaître les premiers sur les rives de la Méditerranée, d'où il se répandit ensuite dans l'intérieur du continent. Plus tard, ce furent les Européens qui l'introduisirent dans les contrées où il n'était pas connu, sauf dans les Philippines et l'Océanie, où il fut importé par les Malais.

Les races actuelles de notre coq domestique ont été très-vraisemblablement produites par les croisements successifs des races anciennes ou par la domestication de nouvelles races sauvages, dont nous allons passer en revue les espèces les plus remarquables : 1° le coq de Sonnerat (*gallus Sonneratii*) a été décrit pour la première fois par Sonnerat; il est remar-

quable par les plumes du cou du mâle, dont les tiges s'élargissent vers le bas en trois disques successifs de matière cornée; la crête est dentelée. Cette espèce se trouve dans les montagnes des Gâtes de l'Indoustan; 2° le coq ayam-alas (*gallus fuscatus*) a la taille haute, le plumage de couleur sombre, à reflets métalliques, la crête simple; la femelle n'en a pas. Il habite Java et Sumatra; 3° le coq bankiva (*gallus bankiva*) a été découvert à Java par Leschenaud. Le mâle a la crête dentelée, et porte sur le cou de longues plumes tombantes du plus beau doré, et ressemble assez à nos coqs domestiques. Ces oiseaux vivent sur la lisière des grandes forêts; on les dit très-farouches; 4° le coq bronzé (*gallus aneus*) habite Sumatra; il a le plumage bronzé, la queue et la collerette d'un roux vif; il porte deux petits barbillons et une longue crête lisse; 5° le coq lago ou coq géant (*gallus giganteus*) est d'une taille très-élevée; il habite Java et Sumatra, et se trouve à l'état domestique dans les pays des Mahrattas; 6° le coq sans croupion ou coq sans queue (*gallus caudatus*) a le bec et les pieds bleus, la crête simple ou double et le plumage de toutes couleurs; se distingue surtout par l'avortement de la dernière vertèbre coccygienne, d'où il résulte qu'il n'a ni queue ni croupion. Il habite les forêts de Ceylan. Il est encore connu sous les noms de coq de Ceylan, de Perse, de Virginie, Lafayette, et coq wallikikili; 7° le coq nègre (*gallus Morio*), appelé par Buffon coq de Mozambique, a la crête, les barbes, l'épiderme et le périoste noirs, ainsi que ses plumes, qui cependant sont quelquefois blanches. On le rencontre aux Philippines, à Java, à Delhi, à Santiago. D'après le colonel Sykes, sa chair est blanche et de bon goût. On trouve cette espèce en Belgique et en Allemagne à l'état domestique. Outre ces races, on a encore récemment acclimaté en Europe les races cochinchinoise et brahmapoutra, qui semblent également correspondre à des races sauvages; le coq nain ou coq de Bantam, à pattes nues ou emplumées; le coq frison, à plumes hérissées. Tout le monde connaît de visu les mœurs et la manière de vivre de notre coq domestique. Intrépide, hardi et vigilant, il a toujours été regardé comme l'emblème du courage sans cesse en éveil, tandis que la poule est devenue le type de l'amour maternel. Qui n'a assisté aussi à ces duels, où deux champions à la voix éclatante et aux jarrets armés d'éperons acérés se disputent la possession d'un sérail de coquettes qui encouragent les combattants de leur présence, prêtes à récompenser le vainqueur. Mais, hélas! celui-ci aura aussi son tour, et, lorsque la vieillesse lui aura ôté ses forces, il devra se retirer devant un rival plus jeune et plus puissant. C'est ainsi que, par une loi naturelle, on obtient une race nombreuse, saine et vigoureuse.

Le coq, chez tous les peuples de l'antiquité, était le symbole de la vigilance et de l'ardeur belliqueuse; aussi les Grecs et les Romains l'avaient-ils consacré à Mars; son cri servait de présage dans les entreprises guerrières. Cet animal était en outre consacré à Apollon, en sa qualité de dieu du soleil; à Minerve, comme emblème de la vigilance; à Esculape et à Mercure. Les Grecs sacrifiaient un coq à Esculape lorsqu'ils relevaient de maladie, et l'on sait que Socrate, quelques minutes avant de mourir, rappela à ses disciples qu'il devait un coq à Esculape, sans doute en reconnaissance de ce qu'il allait être délivré des misères de cette vie.

Martial nous apprend que les coqs de Rhodes et ceux de l'île de Délos étaient renommés pour leur supériorité dans les combats et pour la délicatesse de leur chair. Le même Martial nous apprend encore que, chez les riches Romains, on engraisait les poules en les tenant dans une obscurité complète, et en les nourrissant de farine :

*Pascitur et dulci facit gallina farina,
Pascitur in tenebris : ingentosa gula est.*

Ce volatile existait dans la Grande-Bretagne avant l'invasion de Jules César, qui raconte que les Bretons s'abstenaient de manger de la chair de poule, ainsi que de celle du lièvre et de l'oie, bien qu'ils élevassent ces animaux pour leurs plaisirs : « *Leporem et galinam et anserem gustare fas non putant; hæc tamen alunt, animi voluptatis causa.* » (*De bello gallico*, liv. V.) Il est curieux de retrouver cette superstition, qui poussait les Bretons à s'abstenir de la chair du coq, parmi les insulaires de la mer du Sud, à Oualan, par exemple, où le naturaliste anglais Lesson affirme qu'il existait une race de gallinacés, qui ne différait en rien de notre coq domestique, mais que les naturels n'utilisaient pas au profit de leur nourriture.

D'après les traditions orientales, chaque matin, dans le paradis de Mahomet, un coq sacré, d'une taille gigantesque, fait entendre un chant de louange en l'honneur d'Allah, et les cris matinaux des coqs sur la terre ne sont que la répétition de ce chant. Lorsque arrivera le jour du jugement universel, ce coq fera entendre son cri pour la dernière fois.

Mahomet a vu ce coq au premier ciel. Il est d'une blancheur plus éclatante que la neige, et d'un grandeur si surprenante que sa tête touche au second ciel, éloigné du premier de cinq cents années de chemin; c'est l'ange des coqs. Sa fonction principale est d'égayer Dieu

tous les matins par ses chants et par ses hymnes.

Nous ne dirons rien du coq de saint Pierre, dont l'histoire est suffisamment connue. Mais Delancry, un grave magistrat du xvi^e siècle, raconte l'anecdote suivante : « Il y avait à Bologne, en Italie, deux amis et compères, lesquels, voulant un jour banqueter ensemble, se firent apporter un coq. Un d'eux le mit en pièces, et lui fit une bonne sauce; son compagnon, le voyant ainsi bien tranché et accommodé, se mit à dire par risée : « Sans doute, mon cher compère, vous avez arrangé ce coq de telle manière que saint Pierre lui-même ne pourrait le ressusciter, quand même il le voudrait. » A quoi l'autre répondit : « Non, seulement saint Pierre, mais Jésus-Christ lui-même l'ordonnerait que ce coq ne ressusciterait jamais. » A peine avait-il prononcé ces mots impies que les membres se rejoignirent, et le coq, couvert de ses plumes, sauta hors du plat, frappa l'air de ses ailes, chanta, secoua ses plumes, et fit jaillir la sauce au visage des convives. Et pour peine d'un si grand blasphème, par l'aspersion de la sauce ils furent atteints tous deux d'une lèpre terrible, qu'ils transmettent à leur postérité. Les membres de cette malheureuse famille se virent contraints d'aller servir dans un monastère portant le nom de saint Pierre, en cette même ville de Bologne. »

Le coq a longtemps été l'emblème des Français, sans que l'on puisse expliquer avec certitude quelle a été l'origine de ce symbole, que l'on ne retrouve ni sur les monnaies ni sur les monuments anciens. La supposition la plus admissible, c'est qu'il provient de la double signification du mot latin *gallus*, qui veut dire à la fois un coq et un Gaulois. Mais c'est à tort qu'un historien a prétendu, et que d'autres ont répété après lui, que les Gaulois avaient pris le coq dans leurs enseignes. On ne le voit apparaître comme emblème national qu'à l'époque de l'invention du blason et des armes parlantes. C'est alors que, par suite de cette double signification du mot *gallus*, il se montre sur les médailles allégoriques, où l'on voit, par exemple, le lion de Castille ou l'aigle autrichienne fuyant devant le coq français. Ce ne fut qu'à la Révolution qu'il prit sur nos étendards la place des armes de la maison de Bourbon. Napoléon, en montant sur le trône, lui substitua l'aigle, que supprima la Restauration. Il reparut après la révolution de Juillet 1830, mais fut de nouveau remplacé par l'aigle romaine à la fondation du second empire.

— *Coq d'Inde*. V. DINDON.

— *Coqs de bruyère*. Les coqs de bruyère se reconnaissent à leurs jambes couvertes de plumes et dépourvues d'éperon, à leurs doigts nus et à leur queue ronde ou fourchue. Il en existe plusieurs espèces. Le grand coq de bruyère ou tétras urogalle est le plus grand des gallinacés d'Europe; il a 1 m. de longueur. Sa queue est large, arrondie, et a dix-huit pennes; son plumage est ardoisé, finement rayé de noirâtre en travers; la femelle est fauve, à lignes transversales brunes. Le mâle peut relever en aigrette les plumes de sa tête, et faire la roue avec sa queue.

Cet oiseau habite les forêts des hautes montagnes de l'Europe et du nord de l'Asie. Il se nourrit de bourgeons et de baies. Il s'attache principalement aux chênes et aux pins. Ses amours présentent un spectacle assez singulier : dès les premiers jours de février, et jusqu'à l'apparition des premières feuilles, on voit le mâle, matin et soir, se promener sur un pin ou sur un autre arbre, la queue écartée en rond, le cou tendu, la tête enflée. Il prend toutes sortes de postures extraordinaires. Son cri d'amour commence par une forte explosion, se continue par un bruit semblable à celui d'une faux qu'on aiguise, et finit comme il a commencé. Tous les sens de cet oiseau sont alors tellement émus qu'il ne prend garde à rien, pas même à l'approche du chasseur ni au bruit des armes à feu, tandis qu'en tout autre temps le moindre son l'effarouche, ce qui oblige à choisir, pour le tirer, le moment où il crie. Chaque coq se tient, durant la saison des amours, cantonné dans un endroit dont il ne s'écarte jamais. Il y est d'abord seul, mais, aussitôt que les poules l'entendent, elles lui répondent et viennent le trouver. Il descend alors de l'arbre, et les coches tour à tour. Chacun d'eux a ainsi plusieurs femelles. La poule pond jusqu'à huit ou neuf œufs blancs marqués de jaune; elle les dépose au milieu de la mousse, dans un lieu bien sec, et, lorsqu'elle s'éloigne pour aller chercher sa nourriture, elle les recouvre si bien qu'on a beaucoup de peine à les découvrir. Dès que les petits sont éclos, la mère les promène dans les bois, où ils se nourrissent d'œufs de fourmis, jusqu'à ce que, devenus forts, ils puissent manger des pommes de pin. Malgré la fécondité des femelles, ces oiseaux ne sont pas très-nombreux, les oiseaux de proie, les renards et d'autres animaux en détruisant une grande quantité.

Le petit coq de bruyère ou tétras à queue fourchue, qu'on nomme aussi coq de bouleau, fait un noir et coq de bruyère à queue fourchue, est moitié moins grand que l'espèce précédente. Il est noir. Il a la queue fourchue, contournée sur les côtés, composée de seize pennes, et dépassée au milieu par les sous-caudales. Il vit aussi dans les bois des

hautes montagnes. Il est répandu dans les parties centrales de l'Europe, et vit dans les bois qui avoisinent les bruyères et les champs. Sa nourriture consiste principalement en bourgeons de hêtre, de bouleau, de sapin, et en graines, mais il mange aussi des insectes. A l'époque des amours, les mâles se battent entre eux, et les vainqueurs, restant sur le lieu du combat, se promènent sur les branches des arbres en battant des ailes et en appelant les femelles. Celles-ci font leur nid dans les bruyères, et pondent de huit à douze œufs d'un jaune terne, parsemés de taches rousses. Les petits ne sortent du nid qu'au moins deux jours après leur naissance. Dans quelques contrées de la Courlande et de la Lithuanie, où ces oiseaux sont communs, on les chasse au fusil pendant la saison de la parade. On les prend aussi au lacet et au filet.

— *Coq marron*. A l'île Maurice, on appelle coq marron ou colin un oiseau de la grosseur du rouge-gorge, dont le plumage est fauve en dessus et gris de fer en dessous et sur les ailes, avec la tête bleue. Il vit dans les bois et se nourrit d'insectes; on le trouve toujours avec sa femelle. Il fait son nid en septembre, sur les arbres, et y pond quatre œufs verdâtres, marqués de petits points bruns. C'est le premier oiseau des bois qui chante au lever de l'aurore; de là son nom. Son chant est un petit sifflement monotone. Bien qu'il habite toujours les bois, il n'est pas d'un naturel sauvage, et on l'attire aisément en imitant son cri. Il ne faut pas confondre cet oiseau avec les vrais colins.

— *Coq de roche ou rupicole*. Ce genre a pour caractères : bec médiocre, robuste, un peu voûté et courbé à la pointe, à mandibule supérieure aussi large que haute, comprimée à la base, échancrée à la pointe; à mandibule inférieure plus courte, droite, aiguë; à narines ovoïdes, latérales, couvertes et cachées par les plumes de la huppe; tarses en partie couverts de plumes; pieds robustes; doigt interne soudé à la base avec l'intermédiaire et l'externe jusqu'à la seconde articulation; pouce très-fort et armé d'un ongle crochu; aile à première rémige filiforme, presque nue à l'extrémité; quatrième et cinquième rémiges plus longues. Ces oiseaux portent sur la tête une double crête verticale de plumes disposées en éventail. Ils habitent les grands bois de l'Amérique méridionale, par petites troupes de trois à huit individus d'un seul sexe. Ils vivent de baies et de drupes. Ils sont très-méfiants. Leur vol est lourd. Leur nid est placé dans les anfractuosités des roches escarpées qui bordent les torrents. La ponte est de deux œufs d'un blanc sale, plus petits que ceux de la poule. On en connaît deux espèces. Le coq de roche de la Guyane ou coq de roche orange a la taille d'un pigeon ramier. Il est d'un jaune orangé excessivement vif. Le sommet de sa huppe est liseré de brun et de jaune clair. Il a du blanc au pli et sur le milieu de l'aile; les rectrices courtes, d'un rouge noir, bordées de jaune; le bec et les pieds d'un blanchâtre rosé. La femelle, plus petite, et dont la huppe est également moins élevée, est en entier d'un bistre sale. Le coq de roche de la Guyane est un des plus beaux oiseaux que l'on connaisse. Il se tient dans les rochers qui bordent la petite rivière d'Oyapock. Sa nourriture se compose de petits fruits sauvages. La femelle fait son nid de brins de bois et d'herbes sèches.

Le coq de roche du Pérou a longtemps été regardé comme une variété de l'espèce précédente; mais il en diffère par la taille, qui est plus forte, et par les couleurs. Sa queue, d'ailleurs, est beaucoup plus longue, et ses ailes ne sont pas frangées. Il est d'un orangé fort vif, comme le coq de roche de Guyane, mais ses rectrices et ses rémiges sont d'un noir profond, et les moyennes couvertures sont d'un gris cendré clair; la huppe est d'une couleur uniforme et sans cercle. Gemelli Careri rapporte que cet oiseau était nommé par les Mexicains *chichia lacca*. On ne connaît pas la femelle.

— Anc. cout. Tous les ans, le lundi de Pâques, dès l'aube du jour, le sire de Pons et sa maison allaient entendre la messe dans la chapelle du château. A l'offrande, le syndic des bouchers remettait un denier à chacun des assistants; mais les absents étaient condamnés à 5 sols d'amende. La messe entendue, et le repas qui la suivait terminé, on se mettait gravement en route. Le cortège allait processionnellement querir la redevance d'un coq vif, entier et garni de toutes ses plumes, à laquelle étaient tenus nombre d'habitants de la commune. On commençait par le prieur de Saint-Vivien; le prieur en personne apportait son coq; le procureur fiscal l'examinait avec soin, et, quand il était reconnu conforme aux prescriptions, le juge sénéchal le lui prenait des mains, et le lançait en l'air. Soudain les sergents se précipitaient sur le volatile comme une meute en furie; celui-ci, effrayé par les cris, s'enfuyait à tire-d'aile. Les sergents couraient après lui, et la foule de suivre le drame de toute la vitesse de ses jambes. « Il l'aura! il ne l'aura pas! » criaient-ils, selon les vicissitudes de la poursuite. Le coq, bien souvent, trompait les efforts de ses ennemis; il s'envolait à travers champs, par-dessus les murs, se perchait sur les arbres, sur les toits. N'importe, les sergents étaient obligés de le poursuivre, et le

traquaient si bien que le pauvre animal finissait toujours par se laisser prendre. Alors les cris, les battements de mains redoublaient; la foule avait pris à cette poursuite le plus grand intérêt, et l'on pariait pour le sergent ou pour le *coq*, comme on parie aujourd'hui pour les chevaux sur les champs de course. Quelquefois la course prenait des proportions imprévues: le *coq* s'envolait au delà du fleuve. Il n'y avait pas à hésiter: le sergent devait se jeter dans l'eau, et, tout ruisselant de sueur, traverser ces ondes bien souvent glacées, au lendemain de Pâques. C'était un spectacle réjouissant pour les curieux des deux rives, que celui de ces sergents en robe noire, pivotant une tête et remontant du fleuve pour reprendre leur course à travers champs. Ce n'est pas tout: à ce premier *coq* vaincu en succédait un autre, et puis d'autres, jusqu'à ce que tous eussent payé leur redevance. Alors enfin on retournait au prieuré de Saint-Martin, où les moines devaient allumer un grand feu pour sécher les sergents. La Révolution mit fin à cette singulière coutume, et donna la paix aux *coqs* ainsi qu'aux sergents.

— Blas. Considéré comme meuble d'armoiries, le *coq* est le symbole de la vigilance et de la fierté. Il est toujours représenté de profil, la tête levée, la queue retroussée, les plumes retombant en panache.

Nous donnons ici les armes françaises où figurent un ou plusieurs *coqs*:

Le Jar: d'argent, au *coq* de sable. — **Aunay**: d'azur, au *coq* d'or. — **Lecoq**: d'azur, au *coq* d'or, créte de gueules. — **Poitier**: d'argent, au *coq* de sable. — **Michal**: de sinople, au *coq* marchant d'argent. — **Vogué**: d'azur, au *coq* hardi d'or, créte et oreille d'or. — **Le Coq**: d'argent, au *coq* hardi de sable, créte, barbe, becqué et membré de gueules. — **Bouchevaux**: d'azur, au *coq* d'or, créte, becqué et onglé de gueules. — **Chastanay**: d'argent, au *coq* de sinople, couronné, créte, becqué, barbe et membré de gueules. — **Zaupire**: d'azur, au *coq* hardi, membré, becqué et créte d'or, couronné du même, élevé sur une terrasse de sinople. — **Alari**: d'azur, au *coq* d'or écartelé de gueules, au demi-vol d'argent, au chef d'or, chargé d'un *coq* de gueules, créte et barbe du même. — **Calvaing**: de sable, au *coq* d'or, créte, barbe, onglé et éperonné de gueules, foulant un raisin d'argent, dégouttant de gueules. — **Soubirats**: d'or, au *coq* de sable, créte et barbe de gueules, posé sur une montagne à dix coupeaux de sable. — **Josselin**: d'azur, au *coq* d'or. — **Gravier**: de gueules, au *coq* d'or, créte et barbe de gueules; au chef cousu d'azur, chargé de trois étoiles d'or. — **Garthal**: d'azur, au *coq* d'or posé sur un rocher d'argent, accompagné de trois étoiles du même. — **Le Coq**: d'argent, à un *coq* de gueules, le pied dextre levé et l'autre appuyé sur une terrasse de sinople. — **L'Hospital**: de gueules, au *coq* d'argent, créte, membré et becqué d'or; accompagné à sénestre du chef d'un petit écusson d'azur, chargé d'une fleur de lis d'or. — **Le Riche de la Popellinière**: de gueules, au *coq* perché sur une chaîne, à dextre; en chef, d'une étoile, le tout d'or. — **Paten**: de gueules, au *coq* d'argent, créte, barbe et onglé d'or, au chef cousu d'azur, chargé de trois roses d'argent. — **Galice**: de gueules, au *coq* d'argent, au chef cousu d'azur, chargé de trois étoiles d'or. — **Expilly**: d'azur, au *coq* d'or, créte et barbe de gueules, au chef d'or, chargé de trois molettes de sable. — **Chateaux**: d'argent, au *coq* de sinople, créte, barbe et onglé de gueules; accompagné de trois roses du même. — **Rouzel-Médavy**: d'or, à trois *coqs* de gueules. — **Villequoy**: d'azur, à trois *coqs* d'or, crétes, barbes et membrés de gueules. — **Hautegrave**: d'argent, à trois *coqs* de sable. — **Chacipol**: d'azur, à trois *coqs* d'argent. — **Jouviand**: d'azur, à trois *coqs* d'argent, becqués, crétes et membrés d'or. — **Marascot**: d'azur, à trois *coqs* d'or, crétes et barbes du même, les deux du chef affrontés. — **Vaulaerre**: d'azur, à trois *coqs* d'or, becqués, crétes, oreilles, barbes et onglés de sable. — **Le François-Monval**: d'argent, à trois *coqs* de sable. — **Altenume**: d'azur, à trois *coqs* d'or. — **Montreuil**: d'or, à trois *coqs* de sable, barbes et crétes de gueules. — **Cockborne de Bessy**: d'argent, à trois *coqs* de gueules. — **Lattignand de Binville**: d'azur, à trois *coqs* d'or. — **Coquebert de Romain**: de gueules, à trois *coqs* d'or. — **Sandelin**: de gueules, à trois *coqs* d'argent, becqués, crétes, barbes et membrés d'or. — **Chapponey**: d'azur, à trois *coqs* d'or, crétes et barbes de gueules. — **Cavey**: d'argent, à trois *coqs* de sable, crétes, becques, barbes et membrés de gueules, au chef du champ, chargé de trois mouchetures du second email. — **Vareze**: de gueules, à six *coqs* d'argent. — **La ville de Quimperlé**, en Bretagne: d'argent, à un *coq* couronné de gueules. — **La ville de Gaillac**, en Languedoc: d'or, à un *coq* de gueules, à la bordure crénelée de douze créneaux d'azur, trois fleurs de lis posées sur les trois créneaux bastillés en chef.

— Jeux publics. « Les hommes, qui tirent parti de tout, dit Buffon, ont bien su mettre en œuvre cette antipathie invincible que la nature a établie entre un *coq* et un *coq*. Ils ont cultivé cette haine innée avec tant d'art, que les combats de deux oiseaux de basse-cour sont devenus des spectacles dignes d'intéresser la curiosité des peuples, même des peu-

ples polis, et en même temps de développer et d'entretenir dans les âmes cette férocité qui, dit-on, est le germe de l'héroïsme. » Plusieurs peuples de l'antiquité prirent plaisir à ce genre de lutte. Les Tanagréens, comme les autres peuples de la Grèce, montraient une sorte de passion pour les combats de *coqs*. Ces animaux étaient chez eux d'une grosseur et d'une beauté extraordinaire; mais ils semblaient moins destinés à perpétuer leur espèce qu'à la détruire, car ils ne respiraient que la guerre. On en transportait dans plusieurs villes, où on les faisait lutter les uns contre les autres; et pour rendre leur fureur plus meurtrière, on armait leurs ergots de pointes d'airain. Les mêmes usages se retrouvent encore en Angleterre, le pays classique de ces luttes.

Londres possède un édifice spécial destiné à ce singulier genre de combat. Dès le matin du jour fixé, une foule impatiente en encombre les abords. La lutte, d'ailleurs, a été annoncée par tous les journaux, qui ont proclamé les noms des combattants et la valeur de l'enjeu, qui est quelquefois très-élevée. De nombreux paris sont toujours engagés. La salle où le combat a lieu est une rotonde, autour de laquelle trois ou quatre rangs de gradins s'élèvent en amphithéâtre. Une estrade arrondie, de 6 à 7 mètres de diamètre, est la lice des champions, pour lesquels on trace un cercle de 0 m. 80 de diamètre, d'où ils ne doivent pas sortir. Dans un autre cercle concentrique beaucoup plus étroit, on met les *coqs* bec contre bec, lorsqu'ils n'ont plus la force de s'attaquer, et qu'on est réduit à les forcer à s'entre-déchirer. Les combattants, soigneusement pesés, appareillés, puis marqués et numérotés, sont renfermés dans deux cages volières, dont chaque parti a la clef, et qu'il peut fermer par un cadenas spécial. Cette précaution est très-importante. Il en est des *coqs* comme des chevaux; chacun est coté sur la place selon sa vigueur, son encolure ou les victoires qu'il a remportées. Les parieurs, qui mettent 1,000 livres sur la tête d'un *coq* en qui ils ont confiance ne mettraient pas 1 schelling sur celle d'un inconnu. Ils ont donc tout intérêt à s'assurer qu'il n'y a pas eu de substitution frauduleuse.

Quand l'heure du combat est venue, les propriétaires prennent dans leurs mains ces *coqs*, dont les éperons sont armés de lames d'acier très-aiguës; ils les caressent, les excitent, usent de tous les moyens pour accroître leur fureur, puis les lâchent l'un contre l'autre: les ailes s'enlacent, les ergots s'enfoncent dans les chairs, les combattants roulent l'un sur l'autre ne formant qu'une masse agitée de mouvements convulsifs. Parfois les premiers coups d'ergot sont mortels, et le combat est aussitôt fini; d'autres fois, il se prolonge jusqu'à ce que les deux adversaires, l'œil terne, la langue pendante, se laissent tomber sur le sol, avec un battement d'ailes qui révèle encore un courage trahi par les forces. Alors un des propriétaires compte jusqu'à dix; si la lutte ne se renouvelle pas, chacun reprend son *coq* dans ses mains, le ramène et le place dans le plus petit des deux cercles tracés à la craie. Si l'un des champions refuse le combat et reçoit sans y répondre les coups de bec de son adversaire, pendant le temps qu'un des propriétaires met à compter jusqu'à quarante, il est déclaré vaincu, et tous les paris engagés sur sa valeur sont perdus.

Le goût des combats de *coqs* ne se rencontre pas seulement chez les Anglais. « Les combats de *coqs* sont, pour les habitants de Manille, dit un voyageur moderne, ce que les courses de taureaux sont pour les Espagnols. Il y a dans la ville, les faubourgs et même les provinces, des endroits désignés par l'autorité pour les combats de *coqs*; c'est là que ces intrépides animaux viennent défendre, au prix de leur sang et même de leur vie, les intérêts de leurs maîtres. Avant le combat, les arbitres, tirés de la foule des spectateurs qui entourent une petite arène couverte de sable fin, décident, après bien des discussions, si les combattants sont égaux en force et surtout en poids. La question résolue, on arme de petites lames d'acier longues, étroites, et surtout d'une excellente trempe, la patte gauche de chacun des gladiateurs, que les caresses et les exhortations intéressées de leurs propriétaires excitent au combat. Pendant ce temps les paris ont lieu, l'argent est prudemment opposé à l'argent; enfin le signal est donné, les deux *coqs* se précipitent à la rencontre l'un de l'autre; leurs yeux brillent; les plumes de la tête sont hérissées et éprouvent un frémissement qui agit aussi une belle créte écarlate. C'est alors que l'animal le mieux dressé oppose l'adresse à la force et au courage aveugle de son ennemi. Les deux ennemis dédaignent les coups de bec; ils savent combien est dangereux l'acier dont leur patte est armée; aussi la portent-ils toujours en avant, en s'élançant au-dessus du sol. Il est rare que le combat dure longtemps; un des champions tombe, le corps ouvert ordinairement par une large blessure; il expire sur le sable, et devient la proie du maître de son vainqueur. Celui-ci, blessé le plus souvent lui-même, ne chante pas sa victoire; emporté loin de l'arène, il est comblé de soins, et repartit quelques jours après, plus fier encore qu'auparavant, jusqu'à ce que le coup d'épéron d'un rival heureux vienne terminer sa vie glorieuse. Si parfois les combattants tiennent la

victoire en suspens, et s'arrêtent pour reprendre haleine, le vin chaud aromatisé leur est prodigué. Alors, avec quelle avidité et inquiète curiosité chaque parti compte leurs blessures! Après quelques courts instants de repos, le combat recommence avec une nouvelle fureur, et ne finit que par la mort d'un des champions. Il arrive quelquefois qu'un *coq*, craignant la mort, ou reconnaissant la supériorité de son adversaire, abandonne le champ de bataille après quelques efforts. Si, ramené deux fois au combat, les cris, les encouragements de son maître ne peuvent ranimer son courage, les paris sont perdus, et le *coq* déshonoré va, le plus souvent, expier sa lâcheté sous le couteau de cuisine d'une maîtresse irritée. »

On a plusieurs fois essayé d'acclimater chez nous ce genre de distractions: ces tentatives ont, Dieu merci! complètement échoué.

— Iconogr. Le *coq* figure sur les monuments antiques auprès des divinités dont il était le symbole. Pausanias nous apprend que le casque de la statue de Minerve, dans la citadelle d'Elis, était surmonté d'un *coq*. Un bas-relief de la villa Albani, publié par Winckelmann, représente le sacrifice d'un *coq* offert à Bellone. Cet oiseau figure dans d'autres bas-reliefs à côté de Mars, de Mercure, etc. On le trouve aussi sur les médailles d'Ithaque, d'Himera, de Suessa, de Caleno, de Teanum, de Dardanus, etc. Indépendamment des combats de *coqs*, dont il existe de nombreuses représentations antiques, on possède plusieurs figures isolées de ces oiseaux, notamment deux sculptures en ronde bosse et de grandeur naturelle, qui sont au musée Pio-Clémentin, et dont l'une a été trouvée sur le mont Célius, dans les fouilles faites à la villa Mattei.

Le *coq* joue un assez grand rôle dans l'art chrétien; il est donné comme emblème à saint Pierre, qui fut rappelé au devoir par son chant; généralement on voit le *coq* entre saint Pierre et le Christ. Nous ne connaissons qu'une peinture, une fresque, qui fasse exception à cette règle. Ici le *coq*, au lieu d'être aux pieds du Christ, est placé sur une colonne. Une autre peinture nous représente le Christ montrant du doigt à Pierre le volatile qui doit lui reprocher sa trahison; Prudence semble l'avoir décrite dans ces vers:

*Qua vis sit hujus alitis
Salvator ostendit Petro;
Ter antequam gallus canat
Sese negandum prædicat.*

Mais c'est surtout comme symbole de la résurrection que le *coq* figure sur les tombeaux chrétiens des premiers siècles. Ce fait est expliqué par un passage de saint Clément: *Dies et nox resurrectionem nobis declarant: cubat nox, exsurgit dies.* « Le jour et la nuit nous révèlent la résurrection: la nuit se couche, le jour se lève. » Il est donc tout naturel que, voyant dans le jour et la nuit une image de la résurrection, on ait pris comme symbole de la résurrection le *coq*, ce héraut du jour, *præco dies*, comme l'appelle saint Ambroise. Du reste, selon saint Jean, c'est le *coq* qui donnera à la fin des temps le signal du réveil éternel. Ce qui avait encore servi à faire regarder le *coq* comme un emblème de la résurrection, c'était la croyance généralement répandue que le *coq* avait annoncé la résurrection du Christ. Cette croyance a été célébrée en vers par Prudence:

*Inde est quod omnes credimus,
Illo quietis tempore
Quo gallus exultans canit,
Christum redisse ex inferis.*

C'est de la poésie un peu prosaïque; mais peu importe à notre sujet. Plus loin, le poète ajoute que le *coq* est la figure de notre juge:

Nostri figura judicis.

Ailleurs, il donne le *coq* comme un symbole du second avènement du Christ:

*Hoc esse signum præfati
Norunt promissæ spei
Qua nos, sopore liberi,
Speramus adventum Dei.*

M. l'abbé Martigny, qui a cité ces vers, ne manque pas de faire observer que dans le langage de l'Ecriture, le mot *spes* exprime souvent l'idée de résurrection. De là la formule *in spe*, si fréquemment inscrite sur les marbres chrétiens, et en particulier sur les sceaux dont les briques des *loculi* portent l'empreinte. Aussi voit-on fort souvent le *coq* figurer sur des monuments funéraires, quelquefois seul, quelquefois accompagnant la formule *IN PACE*. Au musée Farnese, à Naples, se trouve une pierre sépulcrale d'un tombeau de Leopardus, où est figuré un *coq*, avec cette inscription tronquée:

..... DIE. BENE. RE.....,

que l'abbé Polidori interprète de cette façon assez vraisemblable:

..... ILLA. DIE. BENE. RESURGES.

On voit aussi quelquefois le *coq* tenant dans son bec un rameau. Le monogramme du Christ y domine le *coq*. On trouve aussi sur les monuments provenant des catacombes deux *coqs* excités au combat par deux enfants, ce qui veut dire qu'une palme glorieuse est réservée aux fidèles qui combattent vaillamment et remportent la victoire. Le *coq* est pris encore comme symbole de la vigilance chrétienne. C'est pour cela, comme le remarque M. l'abbé Martigny, que, dès les temps pri-

mitifs, les chrétiens adoptèrent l'usage de le placer au faite de leurs temples, pour représenter la vigilance du pasteur. Selon saint Eucher et saint Grégoire le Grand, le *coq* est l'image des prédicateurs qui, pendant les ténèbres de cette vie, annoncent la lumière de la vie future. Guillaume Durand a développé cette pensée dans son *Rational des divins offices*: « Le *coq*, dit-il, veille dans la nuit sombre, marque les heures par son chant, réveille ceux qui dorment, célèbre le jour qui s'approche; mais d'abord il se réveille et s'excite lui-même à chanter, en battant ses flancs de ses ailes. Toutes ces choses ne sont pas sans mystère, car la nuit, c'est ce siècle; ceux qui dorment, ce sont les fils de cette nuit, couchés dans leurs iniquités; le *coq* représente les prédicateurs qui prêchent à voix haute et réveillent ceux qui dorment, afin qu'ils rejettent les œuvres de ténèbres... Ils annoncent la lumière à venir, lorsqu'ils prêchent le jour du jugement et la gloire future; mais, pleins de prudence, avant de prêcher aux autres la pratique des vertus, ils se réveillent du sommeil du péché et châcient leur propre corps. » Guillaume Durand ajoute d'autres réflexions, d'où il résulte que, de son temps (XIII^e siècle), le *coq* placé au sommet des clochers, sur une verge de fer posée elle-même au-dessus de la croix, était mobile et servait de girouette. Longtemps avant cette époque, il est déjà question de *coqs* dominant le faite des églises. La tapisserie de Bayeux, qui date au moins du XII^e siècle, nous montre un *coq* sur l'église de Westminster, et ce *coq*, contrairement aux usages modernes, a les ailes éployées.

Rasponi nous dit qu'il y avait devant la basilique de Saint-Jean-de-Latran un *coq* de bronze sur une colonne de porphyre, et il prétend que c'était là pour les successeurs de saint Pierre un avertissement de ne pas faiblir comme lui. Cet animal est assurément un des symboles les plus fréquemment employés au moyen âge. « Le *coq*, dit Hugues de Saint-Victor, chante en temps convenable pour éveiller les hommes; le prédicateur aussi distingue les moments où les circonstances dans lesquelles il peut parler. Aux heures les plus sombres de la nuit, sa voix est plus forte; elle est plus douce aux approches du matin; les docteurs de l'Eglise savent aussi parler d'une voix grave et sévère quand ils ont affaire aux hommes plongés dans la nuit du péché, et s'exprimer avec plus de douceur quand ils ont des auditeurs éclairés par la lumière de la vérité éternelle. Le *coq*, avant de chanter, secoue les ailes; avant d'éveiller la nature, il s'éveille en quelque sorte lui-même; c'est ainsi que les saints agissent: ils se sont réformés avant de songer à réformer les autres. Ils ne ressemblent pas en cela aux clercs, qui ne confondent pas leurs actes avec leurs doctrines. »

Il existe une pièce latine du XII^e siècle qui célèbre les bienfaits du *coq*: comme cette pièce est fort longue, nous nous contenterons d'en citer les vers suivants, qui donneront une idée suffisante du poème:

*Multis sunt presbyteri qui ignorant quare
Super domum Domini gallus solet stare:
Super cœciliam positus gallus, contra ventum
Cuius diligentius erigit extensum;
Sic sacerdos, ubi scilicet demonum adventum,
Illuc se obicit pro grege bidentum.*

Tout ce poème est dans ce goût. Nous ne pensons pas que ce léger spécimen donne envie à nos lecteurs d'en connaître davantage.

— B.-arts. Les *coqs* sont vraiment beaux, lorsqu'ils se battent: la créte et la queue relevées, les plumes du cou hérissées, les ailes palpitantes, l'œil en feu, ils apportent dans la lutte un fierté, une ardeur, une fureur extraordinaires. Aussi les artistes ont-ils représenté fréquemment des combats de *coqs*. Ce sujet est figuré dans une mosaïque du musée de Naples, découverte à Pompéi. Il se trouve également sur les médailles des Dardaniens et sur un assez grand nombre de pierres gravées, recueillies dans les principales galeries de l'Europe. Une pierre gravée de la célèbre collection Stosch représente l'Amour présidant à l'un de ces combats. Souvent aussi la scène se passe devant la statue du dieu Terme. Mais c'est surtout sur des vases peints que ces jeux sont retracés; M. Gerhardt y voit une allégorie des luttes athlétiques ou gymnastiques. « Il se pourrait aussi, dit M. de Clarac, que des vases, comme un très-joli du Louvre qui offre deux vieillards dont l'un tient un *coq* et l'autre excite le sien, fussent spécialement destinés et sans allégorie aux joutes de ces oiseaux. Lorsque l'on examine avec soin ces vases dans tous les détails de leur fabrication, il est aisé de reconnaître qu'ils ont été faits et peints avec une grande prestesse, beaucoup de facilité de main et même de laisser-aller. On devait en fabriquer plusieurs en un jour, et il y en a beaucoup, parmi ceux auxquels leur antiquité, leur élégance et leur belle conservation donnent à nos yeux une grande valeur, qui jadis ne devaient en avoir qu'une très-faible... Il serait donc peut-être assez plausible d'admettre que ces jolis petits vases servaient de prix, entre particuliers, à des combats de *coqs*, dans les gymnases ou dans tout autre endroit, ou qu'à ces fêtes de famille on s'en faisait de légers présents. Ils pouvaient rappeler ces jeux publics établis avec solennité à Athènes par Thémistocle. L'image de l'antique idole athénienne de Minerve, placée entre deux *coqs* sur des vases,

ne prouve pas rigoureusement qu'ils étaient destinés aux Panathénées; elle pouvait, ainsi que les inscriptions, aussi bien convenir à la fête des coqs célébrée à Athènes et dont avaient dû conserver le souvenir et l'usage les familles athéniennes transplantées dans les contrées où ces vases ont été fabriqués. »

Parmi les peintres modernes, le Flamand Frans Snyders est peut-être celui qui a représenté le plus souvent des combats de coqs : le musée royal de Madrid a deux tableaux de lui sur ce sujet; il y en a un troisième au musée de Berlin, un quatrième dans la galerie Balbi, à Gènes. Le musée de Madrid possède encore un *Combat de coqs*, de Jean Fyt. Le Louvre en a un, d'Oudry, qui est daté de 1749; le musée de Turin et celui de l'Académie des beaux-arts de Venise en montrent chacun un de Houde-Koster. Ce dernier, qui peut être regardé comme un des plus habiles peintres d'oiseaux de l'école hollandaise, a retracé aussi le *Combat d'un coq et d'un dindon* (musée de Munich); dans un premier tableau les deux volatiles sont en présence, prêts à s'élaner l'un sur l'autre; le dindon se rengorge; le coq le regarde d'un air menaçant. Une poule blanche, prévoyant la lutte, appelle ses poussins et ouvre les ailes pour les abriter. Un second tableau nous fait assister à la lutte même : le coq tient sous ses éperons son ennemi renversé; la poule effrayée s'éloigne avec ses petits; un de ceux-ci regarde le combat en battant des ailes d'un air belliqueux. Les sculpteurs ont représenté aussi des combats de coqs : il nous suffira de citer le groupe exposé par M. Cain, au Salon de 1861, et celui de M. Louis Cana, au Salon de 1868.

Le *Combat de coqs*, de Hogarth, satire célèbre d'une manie britannique, et le *Combat de coqs*, de M. Gérôme, spirituelle peinture néogrecque, méritent tous deux une description spéciale.

— **Allus. hist. Sacrifier un coq à Esculape.** Recommandation adressée par Socrate à son ami Criton : « N'oubliez pas que nous devons sacrifier un coq à Esculape. » Ainsi, le plus grand philosophe de l'antiquité, celui qui fut condamné à boire la ciguë parce qu'il reniait les dieux du paganisme, sacrifiait à ses derniers moments aux préjugés religieux de son temps.

Voici un exemple de l'application qu'on peut faire de cette suprême recommandation :

« Vous êtes presque médecin; un examen, un concours, une thèse vous reste à passer pour avoir le droit de couper la fièvre et de dissenter sur les migraines. Eh bien! sacrifiez ce dernier coq à Esculape, et venez, monsieur le docteur, guérir les braves gens de notre pays, qui se portent si bien d'ailleurs, et qui n'exigeront pas beaucoup de visites. »

LOUIS ULBACH.

Prov. hist. Renier au premier chant du coq. Allusion à ceux qui, à l'exemple de saint Pierre, renient un maître, une doctrine, à la première apparence du danger. V. RENIEMENT.

Coqs (LE COMBAT DE), célèbre estampe de Hogarth. Vers 1740, Thomas Sherlock écrivait à un Parisien : « Venez en Angleterre, ne fût-ce que pour voir une élection et un combat de coqs. Il y a dans ces deux scènes un esprit d'anarchie et de confusion qu'on ne peut décrire et dont vos compatriotes ne sauraient se faire une idée. » Hogarth a retracé dans son estampe, avec une verve caricaturale, la physionomie d'un combat de coqs. Autour d'une arène peu spacieuse, où deux coqs sont aux prises, s'entassent en foule les curieux et les parieurs, gentilshommes de la plus haute noblesse et vauriens du plus bas étage, pairs, jockeys, filous et preneurs de rats. Au milieu de cette foule bigarrée qui semble présider de l'autre côté de l'arène, se tient lord Albemarle Bertie, gentilhomme aveugle qui avait une passion désordonnée pour les combats de coqs. Plusieurs individus, placés à ses côtés, le tirent par son habit et le pressent de leurs cris pour l'exciter à parier avec eux; ne sachant auquel répondre, le vieux lord exprime son impatience et cherche à défendre l'argent et les billets qu'il a amassés dans son chapeau; mais un jeune filou profite de son embarras pour lui dérober un bank-note, avec une incroyable expression de malice et de ruse. A droite de ce premier groupe, des curieux se pressent, se bousculent; ceux du premier rang, aplatis contre le bord de l'arène, orient et se démènent comme des possédés; un lord, décoré d'une étoile et d'un grand cordon, porte sur ses épaules un charpentier et tombe sur un boucher qui pousse contre la barrière un quaker, dont la perruque ronde roule vers les coqs. Près de celui-ci, un dilettante est complètement absorbé par les péripéties de la lutte; à sa mine et à son attitude, on devine que chaque coup porté à son oiseau favori le blesse lui-même au cœur. Derrière lui, un parieur, prévoyant une issue défavorable à ses intérêts, laisse voir sa mauvaise humeur et son désappointement. Comme contraste, un ramoneur de cheminée, portant les instruments de son métier, hume une prise de tabac de l'air d'un homme satisfait. De l'autre côté de la composition, à gauche, le jockey Jackson, bien connu du temps d'Hogarth par son expérience des combats de coqs, est ac-

coudé gravement sur le bord de l'arène, tenant un sac d'où sort la tête d'un gallinacé; à sa gauche est un individu chargé de prendre note des paris; à sa droite, un paysan qui jette une pièce d'argent sur l'arène et provoque les parieurs. Par derrière, un sourd tient d'une main une béquille et de l'autre un cornet acoustique qu'il s'applique sur l'oreille; il se fait expliquer les conditions de la lutte par un homme qui paraît crier de toutes ses forces dans le cornet. Plus haut, dans une espèce de tribune, un marquis français proteste en gesticulant de son horreur pour le spectacle cruel qui a attiré les curieux; dans son animation, il renverse le contenu de sa tabatière dans les yeux d'un barbier, qui pleure, éternue et vocifère tout à la fois. Dans cette même tribune, un parieur philosophe, qui semble étranger à ce qui se passe dans la salle, allume gravement sa pipe; près de lui, les pattes appuyées sur la rampe, un chien contemple le combat d'un regard plein de convoitise. En deçà de l'arène, au premier plan, se tiennent une dizaine de parieurs et de curieux dont on ne voit que la tête et les épaules. Deux d'entre eux, séparés par un jockey, allongent le bras et choquent les poignées de leurs cannes en signe de pari; à droite, un ivrogne tient à la main sa bourse allégée par les dépenses faites à table et au jeu; un adroit filou s'apprête à lui enlever le peu qui lui reste; un autre vaurien porte sur le dos une potence tracée à la craie par quelque main amie. Les maîtres des deux coqs sont placés en face l'un de l'autre aux deux bouts de l'arène, mais on ne voit qu'un des pieds de chacun d'eux. Sur cette même arène se projette l'ombre d'un parieur qui a été suspendu au plafond dans un panier, pour n'avoir pas payé l'enjeu qu'il a perdu; n'ayant plus d'argent, il offre sa montre. A la muraille du fond sont accrochés les armes d'Angleterre et le portrait de Nan Rawlings, femme célèbre par son talent pour dresser les coqs.

Cette piquante composition, dont nous omettons plusieurs détails de moindre importance, passe à bon droit pour être un des chefs-d'œuvre de Hogarth; elle a été reproduite plusieurs fois, notamment par M. G. Presbury, dans l'*Œuvre de Hogarth*, publié à Londres, et par M. Sotain, dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*.

Coqs (LE COMBAT DE), tableau de M. Gérôme. Sur une terrasse qui domine la mer, près d'un piédestal de marbre, un adolescent fait battre deux coqs, sous les yeux d'une jeune fille; il a un genou en terre et s'appuie au sol de la main droite; sa tête, presque de profil, est ceinte d'une couronne de feuillage qui s'emmêle aux boucles épaisses de sa chevelure noire; il a pour tout vêtement une draperie jetée sur l'épaule droite et qui passe entre les jambes. De la main gauche, il tient un coq de couleur fauve, prêt à soutenir l'attaque de son adversaire, magnifique coq noir, qui, la crête droite, les pattes repliées, les plumes hérissées, s'élançait et ne touche plus terre. La jeune fille, assise sur une draperie blanche et accoudée sur une cage, regarde le combat avec un mélange de curiosité et de compassion. Sa tête charmante, vue de face, s'incline légèrement en avant; ses cheveux blonds sont nattés et relevés; son bras gauche est ramassé devant sa poitrine; mais sa légère tunique de lin, retenue sur les épaules par un ruban qui passe sous le bras, laisse à découvert sa taille souple et vigoureuse et ses jambes gracieusement ployées.

Cette jolie composition, exposée en 1847 sous ce titre : *Jeunes Grecs faisant battre des coqs*, a commencé la réputation de M. Gérôme et est demeurée un des meilleurs ouvrages de cet artiste. Les éloges de la critique ne lui ont pas fait défaut. On a beaucoup admiré surtout les formes élégantes de la jeune fille : « L'ondulation serpentine de son corps, a dit M. Maurice de Vaines (*Revue nouvelle*), est rendue avec une vérité de dessin, une finesse et une simplicité de modèle inexprimables. La tête est naïve, charmante, la coiffure d'une tournure exquise. Le type du jeune homme manque peut-être un peu de distinction, mais tout le reste de la figure a la pureté et la précision d'un bronze antique et est traité avec un grand talent d'imitation. Les coqs seraient à eux seuls un tableau complet. La rage des belliqueux oiseaux contraste heureusement avec l'insouciance des cruels enfants devant qui ils vont se déchirer. Là encore M. Gérôme a su mettre du style; tout en arrivant à une perfection d'imitation à désespérer un peintre de nature morte, il a poétisé ses modèles : ce ne sont pas des coqs de basse-cour, mais bien des coqs de combat, et le caractère de chacun est clairement indiqué par l'expression des têtes et la vérité des mouvements. Les légères draperies ajustées avec goût sur les figures, les marbres, la mer bornée à l'horizon par un promontoire, les arbustes au feuillage sombre, tout est remarquable par la science de l'arrangement et la fermeté de l'exécution. Il est à regretter que les chairs soient uniformément incolores. Sous ce rapport, ce tableau manque un peu de vie; mais, à la vérité, sans cette imperfection, ce serait tout simplement un chef-d'œuvre. Tel qu'il est, c'est une des œuvres excellentes de l'école moderne et une de celles où l'antique est le plus profondément senti et le mieux exposé. » Le *Combat de coqs* a été gravé par M. Metzschner.

Coq du clocher (LE), roman publié en 1846, par Louis Reybaud, l'auteur de *Jérôme Paturot*, est encore une étude de mœurs politiques. C'est l'histoire des élections en province. Deux familles rivales se disputent la prépondérance dans le petit village de Saint-Sylvain, les Graindorge et les Simonneau. La première est dirigée par Evariste, un ex-étudiant de dixième année, la terreur des maris, la coqueluche des femmes, en un mot, le *Coq du clocher*. A la tête de la seconde marche le notaire Victor Simonneau. Evariste dispose de la multitude, Victor s'appuie sur la magistrature. Une élection a lieu; Evariste fait nommer son ami Célestin Vauxbelles, et le malheureux député se trouve réduit au rôle de chargé d'affaires d'Evariste. Les vacances parlementaires le ramènent à Saint-Sylvain; autant dire qu'il se jette dans la gueule du lion. Tirailé, harcelé en sens inverse par les Graindorge et les Simonneau, malgré des prodiges d'habileté pour ménager les deux partis, il compromet sa popularité et sent qu'il n'est qu'un instrument qu'Evariste peut briser à son gré. Une nouvelle cause de soucis vient s'ajouter à ses ennuis. Il aime une jeune fille noble, Mlle de Rochemarne, et a le bonheur de voir son amour partagé; mais l'oncle de Gabrielle, entiché de sa noblesse, ne souffrira jamais la mésalliance de sa nièce avec un robin. Pour comble de malheur, il découvre qu'Evariste est son rival et se trouve placé dans la rude alternative de servir ce rival contre ses propres intérêts ou de se voir renverser par ce tyran qui l'a élevé. Evariste, de son côté, a pressenti un rival dans sa création, car Célestin n'est pas autre chose à ses yeux. Déposons-le, se dit-il; mais qui mettre à sa place? Moi, pardieu! s'écrie-t-il, parodiant Corneille, moi seul et c'est assez! Une circonstance vient en aide à ses desseins. Une ligne de chemin de fer est en projet; passera-t-elle par Saint-André ou par Saint-Sylvain? Evariste part pour la capitale afin de soutenir les prétentions de son clocher; grâce à son savoir-faire, le succès était presque certain, lorsque Célestin perd la partie en balbutiant à la tribune, interloqué qu'il est par un orateur plein de talent. Au même moment, la recette particulière de Saint-Sylvain devient vacante; Célestin, hésitant d'abord entre le protégé des Simonneau et celui des Graindorge, prend un parti décisif. Il vient de recevoir la nouvelle de la mort de l'oncle de Gabrielle; il sacrifie l'ambition à l'amour, fait nommer un receveur en dehors de toute cabale, donne sa démission et abandonne le champ de la politique à Evariste, qui le remplacera probablement au prix de sa liberté, en épousant une Simonneau. Quant à Célestin, l'amour le console des déboires de la politique, et il oublie auprès de Gabrielle sa servitude sous Evariste. « A Saint-Sylvain on le considère comme un homme éteint, fini, anéanti. Aussi, pourquoi mécontentait-il les Simonneaux, et pourquoi ne ménageait-il pas davantage les Graindorge? Les Graindorge et les Simonneau, voilà nos maîtres aujourd'hui. Inclinez-nous! » Cette boutade humoristique sert de conclusion au volume.

Le mérite de ce livre consiste dans la peinture vive et amusante des intrigues de village, de ce caractère mesquin de la province, si bien représenté par Evariste Graindorge et Victor Simonneau. Le pauvre Célestin, comme Jésus entre les deux larrons, se trouve crucifié au milieu d'eux, avec cette différence qu'il n'éprouve pas la consolation de rencontrer un bon larron. Le roman est naturel, vif, spirituel; le style est clair, mais bariolé, et n'offre rien d'individuel. Le romantique et le classique s'y coudoient sans s'accorder mieux que les Graindorge et les Simonneau. Comme dans *Jérôme Paturot*, on sent à chaque ligne l'absence de conviction et d'enthousiasme; l'auteur n'a visé qu'à écrire une satire spirituelle. Au lieu d'indiquer des remèdes à la plaie sociale qu'il révèle, il se contente de s'en moquer finement.

Coq de brayère (LE), tragédie d'Achim d'Arnim. « Arnim ne relève ici que de Shakespeare et de l'histoire nationale. » Tel est le jugement de Geronius sur cette pièce, que Tieck a laissée de côté dans ses *Jugements critiques*, par haine contre le poète. C'est Henri Heine qui l'a révélée à l'Allemagne, et Saint-René Taillandier qui l'a analysée et traduite en partie. Henri Blaze de Bury en a fait un compte rendu publié dans ses œuvres complètes. Voyons donc l'histoire de ce coq tragique. Nous sommes en 1140. Louis I^{er}, landgrave de Thuringe, vient de mourir à la Wartbourg. Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux landgrave avait laissé plus d'un bâtard. Ottuit, Franz, Albert, frères naturels du nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, incertains du traitement qu'il leur réserve. Cette scène est caractéristique. Dès l'exposition, les rôles s'y dessinent; ces bâtards, enfants du même père, sont nés de femmes différentes, et si chez Franz et Albert de grossiers instincts se manifestent, on sent chez Ottuit la trompe d'un héros. On devine à son aspect un de ces personnages qui, dans ces drames de l'histoire auxquels la fatalité préside, sont appelés à faire revivre en eux les races destinées à périr. Henri, l'héritier de Louis, entre au château accompagné de son neveu Günther. Pour donner libre cours à sa haine si longtemps re-

foulée, il n'a pas attendu d'être en présence de ses frères; la seule vue du château qu'ils habitent a suffi pour remuer le fiel aigri par une longue dissimulation. C'est l'injure et la menace à la bouche qu'il aborde ses hôtes et prélude à leur expulsion. Les bâtards seront éloignés du château, malgré la volonté du landgrave, qui a voulu, avant de mourir, pourvoir à la destinée de ses enfants. Bientôt le chancelier et les membres de la cour se présentent pour prêter au nouveau souverain le serment de foi et d'hommage, et Henri apprend d'eux que les bâtards ont droit à une part de l'héritage. Ce testament néfaste, l'empereur l'a sanctionné, les princes de sa famille l'ont reconnu; impossible d'y rien changer. Aussi quelle fureur et quels blasphèmes! « Cher neveu, dit-il à Günther, prends soin qu'après ma mort je sois enseveli loin de mon père, car je sens que là où repose son corps, il ne saurait y avoir de paix pour moi, et dans ce château où il a vécu passe une atmosphère de colère, de discorde et de scandale qui me suffoque. » Mais nous ne sommes qu'au début; l'acte posthume contient de bien plus cruelles dispositions. Henri le Ferré a trois enfants, deux fils et une fille, Henri, Othon et Jutta. L'implacable aïeul, après avoir de son vivant retenu les enfants loin de leur père, après les avoir élevés selon leurs inclinations, l'aîné pour les ordres, le cadet pour les armes, a voulu régler encore la destinée de Jutta, et sa volonté suprême est qu'elle épouse Ottuit. Les deux jeunes gens s'aiment depuis longtemps, et, par une décision impériale qu'il ignore, Ottuit a reçu tous les droits d'un fils légitime. Les transports de sa colère apaisés, Henri demande ses enfants. Othon paraît d'abord, Othon le fier, l'aventureux jeune homme dont les instincts guerriers, opposés à la vocation sainte de son frère aîné, ont amené l'aïeul à intervertir en sa faveur l'ordre de succession. Ce privilège, Henri va se refuser à le reconnaître, dit-il faire violence à la nation. « Quelle joie de vous revoir! s'écrie Othon en s'élançant dans les bras de Henri; quand la voix du sang ne me dirait pas qui vous êtes, comment pourrais-je m'y tromper, lorsque vous ressemblez tant à notre aïeul de bienheureuse mémoire? — Silence! répond Henri; ne prononcez jamais ce nom devant moi; j'ai peu de temps. Est-tu disposé à m'obéir? » Et là-dessus il dicte à son fils ses volontés. Othon devra se vouer à l'Eglise; son père l'envoie à Cologne étudier la théologie.

Cependant une procession sort du cloître voisin, bannières déployées; quel est ce jeune homme pâle et fluet qui s'avance en chantant des psaumes, et dont les traits émaciés respirent l'ardeur extatique des têtes de Giotto? C'est le fils aîné de Henri, qui, par sa nature, par son génie, par sa délicatesse, incapable de manier les armes, est destiné aux plus hautes dignités de l'épiscopat. Son père l'arrête, le raille avec un scepticisme brutal et impie; il lui ordonne de quitter la robe et de revêtir les armes d'un guerrier. Le fils se résigne à obéir. Cette résignation qui lui coûte tant ne lui servira de rien. Jutta, sa sœur, vient de recevoir l'ordre de se préparer à être l'épouse de Günther; or, son grand-père l'a fiancée à Ottuit, qu'elle aime d'une passion pour laquelle elle se sent prête à tout sacrifier. Egarée, elle décide son frère à lui donner sa robe de moine pour fuir, et quand le bruit de sa fuite s'est répandu, le landgrave tue son fils dans un moment de brutale colère. Le pauvre enfant meurt entre les bras du chancelier, pardonnant à son père et suppliant ceux qui l'aiment de ne point le venger. Cette fin douce et résignée est un des plus mélancoliques épisodes que nous connaissions, et quant à l'ensemble lumineux et suave de cette figure, on ne saurait mieux définir le sentiment qu'elle inspire qu'en disant qu'elle semble sortie du pinceau d'Eustache Lesueur.

Au second acte, nous sommes sur les bords du Rhin. Pour nous rendre compte du drame, nous devons oublier la mise en scène et voir le but du poète; mettre une chronique en action, faire revivre le moyen âge allemand dans la rudesse épique de ses mœurs et la naïveté de ses croyances. Othon a disparu pour aller revêtir le froc à Cologne et étudier la théologie; mais ses instincts guerriers l'ont emporté; en route il s'est fait braconnier, et parcourt un chemin qui le rapproche bien plus de la potence que du froc. Un jour, poussé par la tempête, il se réfugie dans les Etats du duc de Clari, en compagnie d'un jeune clerc qu'il a recueilli, et qui n'est autre que Jutta, sa sœur, Jutta qu'il ne peut reconnaître, car il l'avait quittée depuis dix années. Il apprend, à son arrivée dans le duché, qu'une fête se prépare où le plus habile tireur a droit à un baiser de la fille du duc régnant. Aussitôt il s'élance pour concourir, et Jutta, qu'il abandonne, s'enfuit vers la princesse, à laquelle elle déclare et son sexe et son nom. La princesse, qui l'a vue enfant, l'accueille avec bonté. On convient que la jeune fille gardera ses habits d'emprunt, et passera pour un novice, frère d'une des dames d'Elisabeth. Cela permet à Jutta d'habiter aux alentours des appartements de la princesse. A ce moment, les faufaeux retentissent; Othon est vainqueur et vient chercher le prix de sa victoire. Quand il paraît, portant la couronne d'or à la main, la princesse sent naître au fond de son cœur un sentiment nouveau, sentiment que le héros partage. Lui, si fier et si

hardi, il a pâli lorsqu'il a déposé un baiser sur le front de la jeune fille.

Cependant le duc a enrôlé Othon parmi ses fauconniers. Quelques semaines après le jour du tir, Othon, son flet sur l'épaule, son siflet d'argent pendu au cou, poursuit, un matin, sous les ombres du parc, les bouvreuils et les chardonnerets, quand des pas furtifs glissent dans l'herbe humide; un léger frémissement des branches trahit un être aimé; c'est Elisabeth, échappée avant l'aube de sa couche inquiète, et qu'amène justement à cette place ce hasard toujours ingénieux à rapprocher les cœurs épris. La scène qui résulte de cette entrevue, on la connaît d'avance, éternelle variation d'un motif qui ne vieillit jamais. On se rappelle Roméo et Juliette dans les jardins de Vérone, Arnold et Mathilde sur les glaciers du Rutili; c'est le même refrain, avec cette différence qu'ici la musique est de Weber, tant le romantisme s'exhale à vives bouffées de ce gracieux épisode, qui se joue en pleine nature. Soudain retentit une voix lugubre et solennelle dans les profondeurs de la forêt. « Faites pénitence, car le jour du jugement est proche. » A cette alerte, les deux amants se séparent. Quel hôte sinistre vient parler de pénitence au milieu de cette nature qui préche la joie et le bonheur? Ce pèlerin à la longue barbe, à la haute stature, courbé par l'âge et les épreuves, c'est le chancelier de Thuringe, Henri de Hombourg, celui qui fut témoin du meurtre commis par le père sur son fils et qui, en recueillant les derniers soupirs de la victime, lui jura de se rendre à Cologne et d'aller prier pour son âme sur le tombeau de trois rois. Le chancelier reconnaît le fils de son maître et va lui dire les événements survenus à Warthourg et par suite desquels il se trouve appelé à la couronne, lorsque le prince de Clèves apparaît. « Chut! s'écrie le fils du landgrave, souvenez-vous qu'il n'y a point ici de prince de Thuringe, mais seulement l'archer Othon. » Puis il s'éloigne, laissant le chancelier avec le prince de Clèves. Celui-ci reconnaît Henri de Hombourg, et découvre la vérité. Othon aime sa fille, on mariera les deux amoureux. Le landgrave est dans le voisinage; lui aussi, obéissant de remords, se rendait à Cologne en pèlerinage. Le chancelier va aussitôt lui faire part des projets du duc de Clèves, que le vieillard veut voir se réaliser le lendemain.

Cependant Othon chasse le coq de bruyère, oiseau rare et presque introuvable en ces contrées. Le voilà lancé à travers les torrents et les broussailles, lancé à la poursuite du gibier qu'il traque avec une frénésie augmentée encore par son désespoir amoureux. L'ouré de place en place par le cri décevant de son insaisissable proie, il arrive jusqu'à la limite du parc, et s'arrête épuisé sous un grand chêne qui fait face aux appartements de la princesse. Ici s'offre une scène dont on n'oserait répondre devant un spectateur français. En proie au double démon de l'amour et de la chasse, Othon grimpe dans l'arbre et s'arrête soudain stupéfait. Dans cette chambre où son œil plonge, il aperçoit la fille du duc de Clèves dormant sur sa couche entre les bras du jeune clerc qui l'a quitté. Othon s'élanche sur le balcon. Au bruit qu'il fait, Elisabeth et Jutta se réveillent épouvantées; la lampe tombe; en un moment l'alarme est au château, et tout le monde arrive à temps pour empêcher un double malheur. Le duc de Clèves, le chancelier de Hombourg, le landgrave Henri le Ferré se précipitent sur les pas l'un de l'autre, et de rapides explications sont échangées. Othon reconnaît sa sœur, qui tombe aux pieds du landgrave et reçoit son pardon. Othon épousera Elisabeth, et Jutta épousera Othuit.

Mais l'atmosphère s'assombrit de nouveau. Elisabeth, effrayée de l'amour si violent d'Othon, a fait un vœu tacite par lequel elle s'est donnée à la Vierge. Malgré les larmes de son père, les sanglots de son amant, elle entre au couvent. Othon, fou de désespoir, reprend ce froc que la volonté de son père lui avait fait endosser. Henri le Ferré survient au moment où les portes du couvent se ferment sur Elisabeth, et où l'aventureux archer a fait serment d'entrer aussi en religion. A ce nouveau coup, le landgrave demeure consterné; l'idée d'une fatalité qui pèse sur sa maison s'empare de lui et ne le quitte plus. De ses deux fils, l'un est mort, l'autre est moine; sa fille épouse un bâtard qu'il maudit. Il se rappelle cette vieille légende qui lie l'existence de sa race à celle d'un coq de bruyère, et Othuit a tué un de ces volatiles. Cette sombre coïncidence lui montre de plus en plus, dans l'époux de Jutta, l'antagoniste que la fatalité oppose à sa dynastie. C'est alors qu'il s'écrie : « Ainsi j'aurai vécu pour rien; ainsi je ne serai qu'une aveugle poupée dont l'aveugle destin tient le fil! Rien ne marche assez vite. Croule donc, rocher qui menace ma race; écrase mon corps sous tes débris, et qu'après moi règne Othon! qu'il règne pour me venger! » En proie à sa douleur, il parcourt le jardin du prince de Clèves. Une ombre, celle d'Othon, qu'il prend pour celle d'Othuit, lui apparaît; c'est l'heure de la vengeance; il court sus à l'étranger; la lutte s'engage; le père est vainqueur, son ennemi est mort, et dans le dernier cri de son agonie la victime a prié son père de le venger, et c'est son père qui l'a tué! Le vieillard qui s'est deux fois couvert du sang de ses enfants expire à son tour. Cependant les portes du couvent s'ouvrent; une longue file

de religieuses voilées s'avance en chantant le *Dies iræ*. On enlève les cadavres des champions, et un salut triomphal s'élève de la multitude en faveur d'Othuit, proclamé landgrave de Thuringe.

Tel est ce drame, qui, malgré de graves imperfections, renferme des beautés d'un ordre supérieur, et dont tous les personnages portent l'empreinte tragique du temps. C'est l'œuvre qui résume le mieux les qualités et les défauts d'Annim. « Annim, disait Wilhelm Grimm, m'a toujours fait l'effet d'un homme qui s'interrompt tout à coup au milieu d'une conversation grave et sensée, et vous quitte pour aller au fond des bois se retrouver seul avec son idée. » Les réserves de la critique faites, on n'imagine pas une peinture plus vigoureuse de ces époques semi-héroïques, semi-barbares, un tableau plus puissant que cette large ébauche, où se retrouvent accusés de main de maître, de la main de Shakspeare, les grands traits des races destinées à périr.

Coq du village (LE), opéra-comique, en un acte et en prose, par Favart, représenté le 31 mars 1743, révèle toutes les grâces de l'esprit et l'heureuse facilité du créateur de ce genre. Pierrot est resté seul garçon dans son village; aussi toutes les femmes sont-elles en guerre pour la possession du beau fermier. Peines perdues! stratagèmes inutiles! richesse et coquetterie ont beau lutter; elles sont battues d'avance; Pierrot aime Thérèse, la pauvre bergère; il s'en croit aimé, dit-il à son tuteur avec une délicieuse naïveté, car :

Je la lorgnons toujours ainsi,
Al'voit que j'ai l'admire
Et pis al se met à rire,
Et pis je me mets à rire aussi,
Et pis j'nous mettons à rire.

« Assure-toi de son affection, » reprend le tuteur. Pierrot risque sa déclaration, et Thérèse lui répond :

Je vous défends de me suivre.

PIERROT. Il faut donc que je ne vous voie plus?

THÉRÈSE. Mais vous n'êtes pas obligé de m'obéir, vous!

Cette réponse, dans un autre ordre d'idées, ne vaut-elle point le mot si souvent cité de Chimène à Rodrigue?

Va, je ne te hais point!

Le tuteur de Pierrot imagine, pour faire du même coup le bonheur et la fortune de son pupille, de le mettre en loterie, et, par une ruse toute simple, assure à Thérèse le gros lot. Tous les billets sont blancs, mais il devrait s'en trouver un noir. Thérèse, qui feint d'être fâchée contre Pierrot, déchire le sien sans le regarder. La loterie terminée, personne n'a tiré le bulletin noir, c'était donc celui que Thérèse a déchiré. Thérèse épousera Pierrot, et en avant les violons de la noce!

Cette bluette respire une grâce naïve, une délicatesse ingénieuse d'un charme sans pareil. Les situations et les passions ne sont qu'effleurées, mais avec tant de légèreté que le sourire reste sur les lèvres du spectateur pendant toute la représentation. Le vers moité français, moitié patoisé, est élégant et facile, la pensée est fine et claire, le rythme plein de mélodie. Favart n'a voulu qu'amuser, sans exciter le rire comme la comédie, et le charme qu'on goûte à voir jouer le *Coq du village* prouve qu'il a obtenu un succès complet.

Mlle Beauménard, depuis Mme Bellecourt, débuta dans le *Coq du village* par le rôle de Gogo, que Favart avait, dit-on, fait exprès pour elle. Cette actrice le joua si naturellement et avec tant de grâce, que le nom de Gogo lui resta. Ce succès lui valut la faveur du maréchal de Saxe, dont elle devint l'amie (style de l'époque) : « Aujourd'hui, écrivait un critique (vers 1815), que chaque genre de pièce de théâtre est reconnu bien distinct de tous les autres, on ne saurait trop auquel rapporter le *Coq du village*. Ce ne serait point un opéra-comique, puisque la partie poétique n'a été faite que sur des airs existant antérieurement; ce ne serait point un vaudeville, car les couplets dont il abonde n'offrent ni critique ni satire; on n'en veut plus à présent que de piquants, et la condition essentielle du couplet et de la chanson, c'est ce qu'on appelle du *trait*; le trait leur est aussi indispensable que la pointe l'était autrefois aux *concelts*. Cette petite pièce n'est pas non plus une pastorale, car les mœurs qui y sont peintes, non plus que le langage des personnages, n'y sont point imaginaires, comme dans les pastorales de Fontenelle et de La Motte. Une naïveté tout à la fois délicate et rustique y règne d'un bout à l'autre. Mais la gaieté qui y est répandue est trop innocente pour les spectateurs actuels, et il y a à cette occasion une considération à envisager qui nous paraît trop importante pour que nous la laissions échapper. » Il fallait bien que les mœurs de l'époque où ce petit ouvrage parut pour la première fois ne fussent pas si corrompues qu'elles le sont maintenant, pour que les spectateurs se contentassent du comique modéré et simple qu'elle offre. Nous sommes bien fâchés de choquer ici les idées des amis du temps présent et des partisans de ce système niais et ridicule, par lequel on prétend que les hommes ont toujours été les mêmes. Mais nous sommes d'avis que les mœurs contemporaines de la jeunesse de Favart étaient

beaucoup meilleures que celles de notre siècle; et sa pièce seule suffirait pour le prouver. Essayons de démontrer cette assertion. Tout lecteur de bonne foi conviendra avec nous que le *Coq du village*, tel que Favart l'a donné, serait trouvé souverainement insipide aujourd'hui, s'il paraissait sur quelque théâtre du boulevard, comme les Variétés, l'Ambigu ou la Galté. Or, les habitudes de ces théâtres sont incontestablement de la même classe que ceux de la foire Saint-Germain, où il fut joué en 1741. Mais ceux d'aujourd'hui n'aiment que les mets fortement épicés; les seules pièces qu'ils applaudissent, ce sont des gravelures débitées sans trop d'adresse, ce sont des épigrammes dont le sens est médiocrement voilé. Or, comment Favart serait-il goûté par cette tourbe si avide de quolibets cyniques, et de sarcasmes contre la pudeur? Elle verrait en pitié une pièce telle que le *Coq du village*, où l'on a peine à trouver quelque légère nuance de ce qu'on appelle du grivois. Nous n'y connaissons qu'un endroit qui pourrait paraître équivoque, et, par conséquent, capter la bienveillance du parterre, et certainement il offre des expressions si nécessaires dans la situation, qu'il n'est pas possible que Favart les ait placées à dessein; et d'ailleurs il n'aurait pu en substituer d'autres... Ce siècle de Louis XV, réputé si corrompu, n'était donc pas si avancé que le nôtre en libertinage, puisque le parterre des théâtres de la foire se plaisait à une pièce dont le badinage est si innocent... Ce siècle a été célèbre, il est vrai, par beaucoup de corruption; mais où était-elle, cette corruption? A la cour, chez les financiers et dans les hauts parages... Ce qu'on appelait la bourgeoisie et la classe marchande étaient encore intactes, le typhus de la dépravation ne les avait pas gagnées. L'obscénité n'était que le partage exclusif des tréteaux, des boudoirs de quelques Laïs et de quelques libertins de cour. L'action du *Coq du village* est vivement conduite. Le style en est plein de finesse et de naturel. Les couplets, gracieusement tournés, ajoutent au mérite des situations. L'ouvrage, retouché par Achille Dattois, et mis en musique par Frédéric Kreubé, fut représenté à l'Opéra-Comique, le 11 septembre 1822. Les arrangeurs avaient plutôt gâté qu'amélioré l'idée primitive. Mais il restait un reflet de Favart, et le succès fut complet et prolongé. Il est vrai d'ajouter qu'on avait souligné ce que le bon goût de Favart s'était borné à indiquer, et cela au grand contentement des jurons du parterre.

Coq (LE), ou le *Songe*, dialogue de Lucien, imité par MM. Eugène Nyon et Henri Trianon, sous la forme d'une comédie en deux actes et en vers, jouée au Théâtre-Français en juin 1808. Nous allons faire d'une pierre deux coups en empruntant à M. Th. Gautier le compte rendu de ce morceau, inséré dans le *Moniteur* du 15 juin 1808.

« Le spirituel rhéteur met en scène le savetier Mycille, éveillé, au beau milieu d'un rêve charmant, par le chant intempestif de son coq. Le songe l'avait fait maître des richesses d'Eucrate, l'opulent archonte, et le réveil le rend à la pauvreté. Outré de colère, il veut tordre le col au pauvre oiseau, qui lui déclare qu'il est Pythagore, dont l'âme, d'après les lois de la métépsychose, est venue habiter le corps d'un volatile, comme jadis, au siège de Troie, elle animait Euphorbe, le héros dont on voit encore le bouclier sur les murs du temple d'Hercule. Le philosophe emplumé tient au raccommodeur de chaussures les discours les plus sages; il lui dit en son style d'oiseau que l'or ne fait pas le bonheur, et, pour lui prouver la vérité de cet axiome, il introduit Mycille dans la maison d'Eucrate, par un moyen fantastique. La savetier assiste invisible à la vie soucieuse d'Eucrate, à ses querelles de ménage, à son sommeil pénible, à ses attaques de goutte, à ses crampes d'estomac en face du repas somptueux, et, dégoûté de ce tableau, il retourne à son échoppe, où il retrouve sa saine et joyeuse misère.

« MM. Eugène Nyon et Henri Trianon ont un peu compliqué l'histoire, trop simple pour fournir deux actes, et voici ce qu'ils ont imaginé :

« Le théâtre représente la place publique ou l'agora de Corinthe. On voit au fond les remparts de l'Acropole couronnant la colline: des temples et des édifices développent leurs gracieuses colonnades. Une fontaine de marbre, où les femmes de la ville viennent puiser de l'eau dans leurs amphores, répand la fraîcheur; des platanes versent leur ombre trouée de soleil, et en face du palais d'Eucrate, installé dans une de ces énormes jarres d'argile qui servent de tonneaux en Grèce, Mycille remet des courroies et des semelles aux sandales. Il ne se contente pas, comme le savetier de Lucien, d'envier la richesse de l'archonte; il aime la femme de l'archonte, qu'il voit descendre les degrés de pierre blanche polie, repoussant du bout de son petit pied le bord de sa tunique rose. Le savetier grec pourrait être poète ou sculpteur, tant il a le sentiment de l'art. Chloé, la femme d'Eucrate, passe, et il lui tient les discours les plus galants; il s'agenouille même devant elle. Affectant de croire qu'il veut lui prendre mesure, Chloé, avec un fin sourire, lui tend le pied — un pied d'enfant! — que Mycille loue en homme qui s'y connaît. Chloé écoute les compliments d'un air assez doux; mais quand l'amoureux

savetier lui parle de sa flamme, elle lui dit comme Apelle : *Ne suitor ultra crepidam*, en grec, bien entendu.

« Mycille, décontenancé d'abord, sent ensuite son orgueil se révolter. Il triomphera de cette beauté superbe, grâce aux plumes magiques que Pythagore, sous la forme de coq, lui a données. Ces plumes, employés d'une certaine façon, opèrent la transmigration des âmes. Mycille occupera le corps d'Eucrate, dont l'âme n'aura d'autre refuge que l'enveloppe du savetier. Il entre dans le palais, et, au second acte, on le voit, revêtu du manteau de pourpre d'Eucrate, assez embarrassé au milieu de cette maison qu'il ne connaît pas et dont il ignore les habitudes. Comment appeler les esclaves? comment pénétrer jusqu'à la chambre de Chloé? comment se conduire dans ce dédale dont il ne sait pas l'issue? Il frappe des mains, il crie, il tempête; on accourt : « Qu'on me serve, dit-il, un repas abondant et délicat. » Aussitôt obéi, il s'at-table, se croyant l'estomac de Mycille et oubliant qu'il est dans la peau très-avariée d'Eucrate : il boit du vin de Syracuse, de Chio et de Ténédos; mais il est bien forcé de s'arrêter, sans cela l'ivresse l'envahirait. Ne connaissant rien aux façons des grandes dames, il envoie chercher Chloé, à la grande épouvante des esclaves, qui prévoient une tempête. Chloé arrive de très-mauvaise humeur, comme une femme dérangée par un mari qu'elle n'aime pas; mais sous le mari il y a un amant, et dans ce vieux corps une jeune âme.

« Chloé s'étonne de cette ardeur, à laquelle Eucrate ne l'a pas habituée, et se radoucit à ses propos aimables. Eucrate, qui n'a plus à sa disposition que la forme de Mycille, a vainement essayé de rentrer au logis avec son titre de maître; les esclaves l'ont jeté à la porte comme un ivrogne et comme fou, et, n'ayant aucun moyen de prouver qu'il est le véritable Eucrate, il lui faut accepter temporairement d'être Mycille. Il se trouve d'ailleurs fort à l'aise dans ce corps jeune, agile, vigoureux, qui n'a pas la goutte et obéit rapidement à la volonté; il en profite pour faire la cour à Doris, la jeune esclave qu'il voulait acheter pour en faire sa maîtresse, et qui voyait d'un œil favorable le beau savetier Mycille, préoccupé de plus hautes amours. Cependant cela le fâche de voir sa femme accueillir si tendrement le faux Eucrate : elle en a bien le droit, après tout, puisque c'est son mari. Bref, le savetier et l'archonte sentent le désir de reprendre leurs positions respectives; ils invoquent Pythagore, qui remet leurs âmes en place. Mycille épouse Doris, Eucrate rentre dans son palais, et il n'y a que Chloé qui ne retrouvera plus l'éclatante d'amour dont Mycille l'animait.

« Ce second acte nous a rappelé quelques situations d'un petit roman intitulé *Avatar*, qui parut ici même il y a quelques années. Nous remercions les auteurs de nous les avoir empruntées, en y ajoutant l'esprit, le comique et l'amusant qui lui manquaient.

« Ouvrons ici une parenthèse pour dire à M. Th. Gautier qu'il pousse la modestie beaucoup trop loin. Son petit roman, publié il y a plus de trente ans, est une œuvre charmante, écrite de ce style que l'on connaît, et dont nous donnons ici même un échantillon. Nous souhaitons, mais sans y croire, qu'en l'an 1900, c'est-à-dire quand la pièce que nous analysons aura juste l'âge que compte aujourd'hui l'*Avatar* du spirituel critique, nous souhaitons que l'encyclopédie de cette époque mentionne aussi favorablement le *Coq* de MM. Eugène Nyon et Henri Trianon. Mais reprenons notre citation :]

« La pièce est écrite en vers libres, comme l'*Amphitryon* de Molière. Cette forme, qui semble donner ses aises au poète, est, au contraire, très-difficile à manier; elle inquiète l'oreille, habituée à la régularité du grand alexandrin, qu'on emploie pour la tragédie et la comédie, puisque nous ne possédons pas en notre langue le vers l'ambigue, si facile et si commode au théâtre. Il faut beaucoup d'art et une oreille très-exercée pour conduire ce troupeau de rimes qui s'en vont à peu près où elles veulent, et les ramener à temps dans un rythme sensible. Les auteurs du *Coq de Mycille* ont tiré un parti très-habile du vers libre : leur dialogue est naturel, rapide, aisé; les mots s'y placent facilement, sans souci de la rime, éloignée encore.

COQ s. m. (kok — lat *coquus*, cuisinier; de *coquere*, cuire). Mar. Cuisinier du bord, sur les grands bâtiments : *Le maître coq*. *Les rapports du coq avec les matelots sont une hostilité continuelle, qui prend sa source dans sa parcimonie à distribuer les produits de sa chaudière.* (J. Lecomte.)

Un malpropre, un vilain, qui sans cesse se gratte, Dont les yeux larmoyants sont bordés d'écarlate, Qui quitte rarement sa cuiller et son croc; Cet animal enfin que l'on appelle un coq. (Tableau de la mer.)

On dit souvent **MATRE COQ**. Il Ouvrier grec, dans les corderies, fait chauffer le goudron. Se dit par une assimilation ironique de ses fonctions avec celles d'un cuisinier.

— Fam. Cuisinier en général.

— **HOMONYMES.** Coke, coque.

— **ENCYCL.** Mar. A bord d'un navire, le coq est un de ces types tranchés qui se dessinent fortement dans le pêle-mêle d'un nombreux

équipage; mais c'est surtout à bord d'un vaisseau de ligne monté par huit cents hommes, sous l'influence de ces mille exigences qui contrôlent sa responsabilité culinaire, dans tous les embarras de sa pénible besogne, que l'observateur peut étudier ce caractère original. Disons d'abord que le *coq* n'est pas un matelot pris dans l'équipage et affecté au service de la cuisine, comme on prend les caliers pour les travaux de la cale, les gabiers pour le soin des mâts, etc.; on trouverait même difficilement un marin qui se résignât à la condition de *coq*. Cependant il a beaucoup navigué; c'est même une condition essentielle de sa spécialité, dans laquelle il a plus besoin de l'habitude du bord que de talents culinaires. Quant à ceux-ci, ils se bornent à savoir faire cuire à point du lard ou du bœuf salé dans une immense chaudière remplie d'eau de mer; à savoir confectionner une bouillie de biscuit, qu'il décore du nom bizarre de *turlutine*; à opérer à grande eau la coccion d'une énorme quantité de haricots; enfin, le cas échéant, à pouvoir mener à bien, toujours dans sa gigantesque marmite, le pot-au-feu de l'équipage avec la viande de bœuf et les légumes obligés, ce qui est le triomphe des *cogs* cordons bleus. Il a sous ses ordres des *aides-cogs*. Ceux-ci, sur lesquels il a la haute main, sont ordinairement pris parmi les novices ou jeunes marins, dont le défaut d'allures a fait mettre en doute les dispositions nautiques. Ce sont les fruits secs de la mer, qui, ne pouvant devenir matelots, sont transformés en marmitons maritimes. L'atmosphère de fumée et de vapeur dans laquelle le *coq* vit continuellement, dit J. Leconte, la manipulation laborieuse de sa pesante et sale chaudière, le condamnent à une malpropreté inabordable. Rarement chaussé, il porte une culotte noire de graisse, maintenue par un bout de corde qui lui serre les hanches; une chemise enfumée, collée à sa peau par la transpiration de son corps et les vapeurs de sa cuisine, s'ouvre sur sa poitrine humide; ses yeux larmoyants s'ouvrent à peine sous ses paupières enflammées; ses cheveux courts se hérissent; ses manches de chemise sont retroussées, et la couche de suie qui recouvre ses bras laisse à peine voir les tatouages dont ils sont bizarrement ornés. Dans cet équipage, on croira au parfum de fumée qu'il exhale et qui se répand dans un rayon d'une certaine étendue: l'odorat avertit de son approche lorsque, deux fois par jour, il vient demander à l'officier de service la commission qui doit assister à la distribution de la soupe, ou lui porter à goûter, avec solennité, la primeur de son potage.

Les rapports du *coq* avec les matelots sont empreints d'une hostilité continuelle, qui a sa source dans sa parcimonie à distribuer les produits de sa chaudière, et que les matelots qualifient de rapine cambusière; dans sa qualité de *non-combattant*, et dans sa mauvaise humeur, suite naturelle de son rude métier, et qui le rend prodigue de menaces envers tous. Sa position est un éternel qui-vive contre la malice vigilante de ses adversaires, qui s'étudient à lui faire de méchants tours, comme de glisser à son insu dans sa chaudière des savates ou de vieux chapeaux, dont la présence, imputée à sa négligence, le rend passible de punition. Pour empêcher ces odieuses additions aux aliments dont il a la surveillance, il est obligé de faire fermer à cadenas le couvercle de sa chaudière; et la clef, remise au capitaine d'armes, ne lui est rendue qu'au moment de la distribution du repas. Cette précaution nécessaire lui enlève le moyen de surveiller à volonté la cuisson de son pot-au-feu; et pourtant nul cuisinier connu n'est plus rigoureusement responsable de la parfaite coccion de son consommé. Enfin, quand la soupe est faite, et que, d'après son goût approuvé par l'officier de garde, elle va être distribuée à l'équipage en présence d'une commission; quand les nombreux servants de chaque plat, arrivés à la file, ont apporté leurs gamelles où le pain est taillé, la chaudière trop lourde de son énorme contenu, et demeurée sur les barres de la cuisine, est alors découverte. Un nuage de vapeur s'en élève et remplit l'espace. Le *coq*, comme il a été dépeint, sa chemise en moins, son croc au côté, sa large cuiller sur l'épaule, se précipite dans le nuage brûlant, et, le corps penché au-dessus du bouillant potage, y puise à grands coups de cuiller, dont un seul suffit pour tremper la soupe de sept personnes. La chaleur, le travail, excitent sur son corps nu une transpiration abondante qui ruisselle et se mêle aux flots du bouillon. Après la distribution de la soupe vient celle des morceaux de bœuf embrochés qui ont servi à la confection du potage. Pour ceux-ci, le *coq* dépose sa cuiller et s'arme de son croc à double pointe; c'est à l'aide de cette fourchette qu'il pêche au fond de sa marmite les morceaux de viande, pour les délivrer à leurs véritables titulaires; opération difficile et sujette à mille scènes incidentes, dans lesquelles le *coq* a fort à faire pour parer au déluge de vociférations et d'attaques dirigées contre sa probité de *coq*.

COQ (Paul), économiste français, né à Bordeaux en 1810, se rendit à Paris après la révolution de 1848, devint collaborateur de divers journaux démocratiques, fut, de 1850 à la fin de 1851, directeur de la *Semaine*, et, après le coup d'Etat du 2 décembre, prit part à la rédaction du *Journal des économistes* et du *Dictionnaire du commerce*. M. Paul Coq

s'est surtout occupé des questions économiques et financières. Ses principaux ouvrages sont: *Exposé de la législation sur les faillites et les banqueroutes* (Bordeaux, 1838); *le Sol et la haute banque ou les Intérêts de la classe moyenne* (1850); *la Monnaie de banque* (1857).

COQ DE VILLERAY (Pierre-François), littérateur français, né à Rouen en 1703, mort à Caen en 1778, a composé plusieurs ouvrages dont les principaux sont: *Mémoires historiques du comte Bethlem Nicklos sur la Transylvanie* (1734, 2 vol. in-12); *Traité historique et politique du droit public en Allemagne* (1748, in-4°); *Abregé de l'Histoire ecclésiastique, civile et politique de la ville de Rouen* (1759), etc.

COQ (LE), nom de plusieurs personnages. V. LECOQ.

COQ - A - L'ÂNE s. m. (ko-ka-lâ-ne — On ignore l'origine de cette expression, que l'on a faussement attribuée à Cl. Marot et qui est bien plus ancienne que lui. Peut-être le *coq* et l'*âne* ne sont ici que des termes sans rapport entre eux, choisis pour exprimer un discours décousu. On cite aussi un conte où figurent un âne, un coq et un chat qui font grand vacarme; mais cette histoire ne rend guère compte du sens de la locution. Les Anglais disent *cock-and-a-bull*, c'est-à-dire coq et un taureau). Discours sans suite, sans liaison: *Faire des coq-a-l'âne*. La plupart des gens font des coq-a-l'âne comme M. Jourdain faisait de la prose. (De Jouy.)

... Pour être bel esprit, Il faut avec mépris écouter ce qu'on dit, Réver dans un fauteuil, répondre en coq-a-l'âne, Et voir tous les mortels ainsi que des profanes.

REGNARD.

— Rem. Regnard, comme on le voit par l'exemple que nous lui empruntons, a écrit au pluriel coq-a-l'ânes; nous ne pensons pas qu'il soit permis, même en vers, d'écrire ainsi au pluriel un mot qui est accompagné de l'article au singulier.

— Encycl. Quelle que soit l'origine du mot *coq-a-l'âne*, cette expression n'est pas nouvelle. Nous lisons dans la *Loye des folles amours*, ouvrage du x^e siècle:

Par mon serment,
De moy vraiment,
Vous vous raillez,
Trop vous faillez (vous vous trompez),
Car vous sailliez (car vous sautes)
De cog en l'âne évidemment.

Ménage prétend que Marot a inventé l'expression *coq-a-l'âne*, en intitulant ainsi une épître burlesque dénuée de suite et de liaison. Th. Sebilet dit, au sujet des satires informées faites par Cl. Marot sous le titre de *Coq-a-l'âne*: « On les nommoit ainsi pour la variété inconstante des non cohérents propos que les François expriment par le proverbe du saut du coq à l'âne. » Ajoutons que Sebilet était contemporain de Marot. Bon nombre d'auteurs ont imité ce dernier et renchérit sur ces plaisanteries du bon vieux temps, qui ont fait le charme de nos aïeux, et sont mêlées si naïvement à la série dont s'est nourrie notre littérature naissante. Ces *coq-a-l'âne* commis avec préméditation prennent en littérature le nom d'amphigouris.

Burchiello, poète italien, a excellé dans ce genre, et Doui, son commentateur, est allé encore plus loin en extravagance. Guillaume du Sable, écrivain du xiv^e siècle, a publié sous cette forme une satire sur les affaires du temps, où il parle avec une liberté souvent cynique, non-seulement du pape et de la Sorbonne, mais encore (bien qu'il ait vécu dans la domesticité de sept rois, de François I^{er} à Louis XIII) des personnages les plus en faveur, tels qu'Albert de Gondy, le chancelier René de Birague, et Catherine de Médicis elle-même. Rabelais a usé et abusé du *coq-a-l'âne*.

Nous citerons ici une chanson de Collé, toute composée de proverbes:

Trop parler nuit,
Trop gratter nuit,
Trop manger n'est pas sage.
A barbon gris
Jeune souris:
L'amour est de tout âge.
Enfants de Paris, quel temps fait-il?
Il pleut là-bas, il neige ici.
Pendant la nuit,
Tous chais sont gris.
Pour faire route sûre,
Si l'amour va
Cabin, cabai,
Ménage ta mouture.

PREMIER COUPLET.

Sans aller par quatre chemins,
Car qui m'aime aime aussi mon chien,
Un fin limier,
Franc du collier,
Sait, sans jamais perdre la tête,
Prendre du poil de la bête.
Trop parler nuit, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Moquez-vous du qu'en dira-t-on,
Tâchons de sauter le bâton;
L'occasion
Fait le larron;
Un petit mot pour rire
Aussitôt dit
Aussitôt pris,
Ça va comme de cire.
Trop parler nuit, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Bien attaqué, bien défendu,
Et la tête emportée le cu...
Pati, pati,
Qui fera ça
En faisant la petite bouche?
Comme on fait son lit on se couche.
Trop parler nuit, etc.

QUATRIÈME COUPLET.

On se met dans de beaux draps blancs.
Petite pluie abat grand vent.
Et mon petit chat,
Et mon petit rat,
La fin couronne l'œuvre.
Finissez donc, mam sèlle Manon,
Avez la coulouvre.
Trop parler, etc.

COQ-HÉRON s. m. (ko-ké-ron). Ornith. Ancien nom donné au héron mâle, nom qui est resté pour désigner une rue de Paris.

COQSIGRUE s. (kok-si-grû). V. COQUECIGRUE.

COQ-SOURIS s. m. (kok-sou-ri). Mar. Voile ou bonnette en deux parties, qui se lace entre le hunier et la vergue de fortune d'un sloop, pour remplir le vide que laisse l'échancrure du hunier. Les anciennes galiotes hollandaises s'en servaient beaucoup vent arrière et grand largue. On désigne aussi cette voile par le nom de LÈCHEFRITE.

— Rem. Quelques lexicographes font ce mot féminin, ce qui serait une exception non motivée à la règle qui veut qu'un mot composé de deux noms soit toujours du genre du premier.

COQUALLIN s. m. (ko-ka-lain — contract. du nom mexicain de l'animal, *costitototequalin*). Mamm. Espèce d'écureuil du Mexique.

— Encycl. Le *coquallin* est semblable à notre écureuil d'Europe, mais il est de plus grande taille. Son pelage est varié de noir et de roux vif en dessous, avec le bout du museau et des oreilles blanc, et l'occiput noir; le dessous du corps est d'un roux orangé. Ce rongeur habite les régions chaudes de l'Amérique. C'est un très-joli animal, qui se couvre de sa queue comme l'écureuil ordinaire, mais qui n'a pas, comme celui-ci, de pinceau de poils à l'extrémité des oreilles. Il s'en distingue aussi en ce qu'on le voit rarement grimper sur les arbres; du reste, il en a toute la vivacité et presque toutes les habitudes. Il habite dans des trous et sous les racines des arbres; il y fait sa bauge et y élève ses petits. Il remplit aussi sa demeure de fruits et de graines qui sont ses provisions d'hiver. Il est défilant et rusé, et même, dit-on, assez farouche pour ne jamais s'apprivoiser. C'est le *sciurus variegatus* des zoologistes. Buffon le regarde comme une espèce distincte; mais, d'après Cuvier, ce ne serait qu'une variété de l'écureuil capistraté, qui habite la Caroline du Sud. Cependant ce dernier diffère notablement du *coquallin* par son pelage, qui est noir ou gris de fer, avec la tête et le ventre noirs. L'écureuil capistraté habite surtout les forêts d'arbres résineux, dont il dévore les semences.

COQUANT s. m. (ko-kan). Ornith. Autre nom vulgaire de la marouette.

COQUARD, COQUART ou COCARD s. m. (ko-kar — rad. *coq*). Vieux chaperot, vieux hâbleur, vieillard ridicule qui fait le galant. « Sot, benêt »

Et s'il le dit, c'est un coquard.

« Flateur, conteur de sornettes. » Vieux mot.

— A signifié Gland.

— Pop. C'est à la coque, dans le langage des petits enfants: *Mange ton coquard, mon petit*.

— Ornith. Métis obtenu par le croisement du faisane et de la poule. « Nom vulgaire de la marouette.

COQUARDE s. f. (ko-kar-de — rad. *coq*). Sorte de chaperon que l'on portait au xiv^e siècle, et dont les plis figuraient une crête de coq.

COQUARDEAU s. m. (ko-kar-dô — dimin. de *coquard*). Galant, conteur de fleurettes. « Vieux mot.

— Argot. Galant facile à duper.

— Encycl. Il faut remonter jusqu'au moyen âge pour trouver l'origine de cette appellation, qui s'est conservée avec son sens propre jusqu'à nos jours. Le *coquardeau* était jadis un homme simple, un badaud par excellence, et le poète Alexis, en parlant des femmes coquettes, s'est écrit:

S'un coquardeau
Qui soit nouveau
Tombe en leurs mains,
C'est un oiseau
Pris au gluau.

Plus tard on donna le nom de *coquardeaux* aux gens de Louis XI prisonnier de Charles le Téméraire, parce qu'ils avaient attaché à leurs chapeaux la croix rouge de Bourgogne en guise de cocarde. La cocarde, que l'on écrivait *coquarde*, était alors tantôt un nœud de ruban placé au chapeau, tantôt une bouffette à l'aiguille du pourpoint. Tout individu affecté d'une façon ridicule, ayant les dehors d'un homme facile à duper, fut appelé par extension *coquardeau*. Sous Louis XIII, cette ex-

pression était fort à la mode; Villon, le poète gentilhomme, a dit:

Le diable me tentait d'arracher les manteaux
Et de tirer la laine à quelques cocardeaux.

L'orthographe du mot avait changé, mais la signification était la même. Lorsque l'usage de la cocarde fut général en France, on en revint à l'ancienne façon d'écrire le mot *coquardeau*. Une chanson de 1840, qui eut une certaine vogue, remit le personnage de *coquardeau* à la mode par le refrain:

Je suis Coquardeau Jean-Baptiste,
Bon enfant, épicier-droguiste.

Depuis ce temps, les vaudevillistes s'emparèrent de *Coquardeau* devenu un personnage allégorique, et, chaque fois qu'ils eurent à mettre en scène un jocrisse, un mari trompé, ils le désignèrent sous ce nom. Deux d'entre eux, Emile Thierry et Eugène, choisirent même *Coquardeau* pour en faire le personnage principal d'une pièce qui fut jouée sur le théâtre Déjazet, en 1861, sous le titre *Coquardeau et Cie*, et dans laquelle l'acteur Tourtois chantait:

Des Coquardeaux.

Des Coquardeaux

Certes la race est infinie;
L'Europe, l'Afrique et l'Asie
Peuvent les compter par troupeaux,
Car sur cette terre d'épreuves,
Que de gens, sous l'incognito,
Si l'on allait jusques aux preuves,
Dont on pourrait dire aussitôt:
Celui-ci, c'est un Coquardeau!

COQUARDIE s. f. (ko-kar-di — rad. *coquard*). Aventure galante. « Vieux mot.

COQUASSE s. f. (ko-ka-se — augmentatif de *coque*). Coquemar, chaudron. « Vieux mot.

COQUASSIER s. m. (ko-ka-sié — rad. *coq*). Marchand en gros d'œufs et de volailles: *N'alles point par là, madame, le samedi soir; la route est pleine de coquassiers qui vont à Tours, et nous rencontreront leurs charrettes*. (Balz.) « On dit mieux COQUETIER.

COQUÂTRE ou **COCÂTRE** s. m. (ko-kâ-tre — rad. *coq*). Coq qui n'est chaponné qu'à demi, à qui l'on n'a retranché qu'un testicule.

— Loc. fam. *Voix de coquâtre*, Voix aigre et fausse.

COQUE s. f. (ko-ke — du lat. *concha*, coquille). Enveloppe extérieure de l'œuf: *Le poulet brise la coque avec son bec. Les meilleures horloges de sable se font avec des coques d'œufs calcinées et pulvérisées*. (Trév.) *On peut très-bien faire cuire des ortolans dans une coque d'œuf*. (Buff.) *L'aigle, avant de déployer sa vaste envergure, a la coque d'un œuf pour prison*. (E. de Gir.)

— Par anal. Enveloppe que certains insectes filent autour de leur corps, pour s'y transformer en chrysalides: *Le ver à soie file la soie, avec laquelle il se construit une coque ou cocon, où il s'enferme pendant dix-huit à vingt jours*. (Buff.) *Une chenille sortant de son œuf se choisit une retraite sous une branche; elle s'y file une coque avec un art admirable*. (B. de St-P.) *L'historien immortel du ver à soie s'est assuré que la coque de cet insecte est formée des lacs d'un même fil, dont la longueur est de plus de neuf cents pieds de Bologne*. (Bonnet.) *Il faut que la chenille file sa coque jusqu'au bout, pour que le papillon en sorte*. (De Jussieu.) *De petites chenilles filent une petite coque; un peu plus grosse qu'un grain de millet*. (A. Karr.)

— Par ext. Enveloppe ligneuse de certains fruits: *Une coque de noix, d'amande, de noisette. Il faut briser la coque pour goûter l'amande*. (St-Marc Gir.)

— Fig. Etat primitif, premier début dans l'existence: *Il ne faut que sortir de la coque, et déjà il ose se permettre de parler sur ces choses-là!* (Acad.) *Le magnétisme animal sort à peine de sa coque néo-romantique*. (Proudh.) « Origine mesquine; sphère étroite: *Le cardinal Dubois sentait encore la vile coque d'où il était sorti*. (St-Sim.) « Solitude, retraite physique ou morale:

Au demeurant il faisait le cafard,
Se renfermait, voyant une femelle,
Dedans sa coque, et baissait la prunelle.

LA FONTAINE.

— Loc. fam. *Coque de noix*, ou simplement *coque*, Petite embarcation: *S'embarquer sur une coque de noix. C'est l'heure où les requins sentent la mort autour des coques de noix*. (E. Gonzales.) *Puis, se prenant les mains en chaîne depuis la vieille femme jusqu'aux petits enfants, ils dansèrent autour de la coque de noix*. (Lamart.) « Je n'en donnerais pas une coque de noix. Se dit en parlant d'une chose dont on ne fait aucun cas.

— Mar. Corps, carcasse du navire considérée indépendamment du gréement et de la mâture: *Recevoir un boulet dans sa coque*. « Espèce de navire rond, en usage au x^e siècle. « Faux pli fait à une corde trop forte, et qu'on n'a pas eu soin de détordre.

— Pêch. Nom que l'on donne aux œufs de poissons avec lesquels on amorce les filets pour la pêche de la sardine.

— Techn. Nom que l'on donne aux petites pièces de fer qui conduisent le pêne d'une serrure. « Crampon posé sur la platine d'un verrou à ressort. « Sorte de cuve ou de caisse en plâtre qui sert à faire ressuer la pâte: *Il faut des hangars assez vastes pour abriter de la pluie les coques et les pâtes qu'elles ren-*

ferment. (Salvétat.) « *Coque d'œuf*, Défaut que présentent certaines poteries composées, surtout les porcelaines dures, et qui consiste en ce que la surface des pièces fourmillait de petits points moins brillants que le reste : *La poterie fait coque d'œuf quand il n'y a pas d'harmonie entre la pâte et la glaçure.* (Bastien-Lapierre.) *La coque d'œuf, les trous et les ondulations peuvent être attribués à la dureté, au peu de fusibilité de l'enduit vitreux, au défaut de feu ou au peu d'assouplissement du vernis pour le biscuit.* (Brongniart.)

— Comm. *Coques de perles*, Petites excroissances hémisphériques, sortes de demi-perles qui se trouvent attachées à la nacre, et que les lapidaires rassemblent deux à deux pour imiter les perles entières.

— Art culin. *Œufs à la coque*, Œufs que l'on fait cuire dans leur coque en les plongeant dans l'eau bouillante :

Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque ; Plus on l'échauffe, et plus se rendurcit.

J.-B. ROUSSEAU.

— Cost. Nœud de ruban que l'on fait avec un seul morceau dont on réunit les deux bouts : *Cette vieille dame a un bonnet à coques*. *Cette figure est ridée, son nez est pointu.* (Balz.) « Grand nœud de cheveux qui imite le nœud de ruban de même nom, et se porte généralement sur le chignon : *Il voyait ses magnifiques cheveux noirs qu'elle portait en torsade serrée, quoique à cette époque les femmes eussent adopté la mode des coques crépées, orgueilleuses et menagantes.* (G. Sand.)

— Moll. Nom vulgaire de la bucarde.

— Bot. Fruit multiloculaire à loges closes, déhiscentes ou non : *Les fruits de la coriandre, de l'avis, de la capucine, du géranium, etc., sont formés de coques.* (Acad.) « *Coque du Levant*, Nom vulgaire des fruits d'une espèce de ménispermée, donné quelquefois par extension à la plante elle-même. On s'en sert, non sans danger, pour enivrer le poisson et le prendre facilement.

— Homonymes. Coke, coq.

— Encycl. Mar. Si nous imaginons un navire débarrassé des objets mobiles qu'il renferme, et que nous ne considérons que les parties en bois ou en fer dont les liaisons composent un tout continu qui se soutient de lui-même, nous serons en présence de ce que l'on nomme la *coque*. Celle-ci a un volume assez considérable, eu égard à son poids, pour que, posée sur l'eau, elle puisse flotter, après avoir déplacé un volume d'eau d'un poids égal au sien ; or, comme sa construction est symétrique par rapport à un plan particulier, elle flottera de façon que ce plan soit vertical. Ce dernier plan, qui partage la *coque* dans le sens de sa longueur d'une façon symétrique, s'appelle plan médian longitudinal, ou de symétrie.

Nous croyons devoir décrire ici, d'une façon sommaire, les parties principales de la *coque*. Admettons qu'on ait disposé tous les objets de chargement dans la *coque*, en ayant soin de distribuer des poids égaux symétriquement au plan longitudinal, celui-ci restera vertical. Dans cette situation, le plan de la mer supposée tranquille coupe la *coque* suivant un plan horizontal qui prend le nom de plan de flottaison. L'intersection de ce plan avec la surface antérieure est ce que l'on nomme une ligne d'eau ; dans le cas particulier où le bâtiment est pourvu de tout son matériel, cette ligne d'eau prend le nom de ligne de flottaison en charge. On nomme carène ou œuvres vives la partie du navire qui se trouve au-dessous du plan de flottaison, et œuvres mortes la partie qui se trouve au-dessus de ce plan. On appelle tirant d'eau la plus grande distance verticale existant du dessous de la quille au plan de flottaison. Cette distance n'est pas la même pour l'avant et pour l'arrière, les bâtiments plongeant tous davantage dans cette dernière partie. La différence entre la profondeur verticale d'immersion de l'avant et de l'arrière prend le nom de différence de tirant d'eau.

Si nous imaginons le navire coupé par des plans horizontaux à différentes hauteurs, les sections qui en résultent présentent cette particularité que leurs lignes de plus grande largeur se trouvent toutes dans un même plan à la fois vertical et perpendiculaire au plan longitudinal. Ce plan s'appelle plan vertical latitudinal, ou du maître couple. Toutes les parties du bâtiment qui se trouvent par rapport à lui du côté qui ouvre sur la route sont dites sur l'avant et sont terminées par la proue ; toutes les autres sont sur l'arrière et se terminent par la poupe. Entre la poupe et la proue se trouve la matresse partie. Les parties du bâtiment qui se trouvent à droite du plan longitudinal, lorsqu'on regarde l'avant, forment le côté de tribord ; celles qui sont à gauche, le côté de bâbord. Les couples sont des assemblages de pièces de bois déterminant la forme du bâtiment et constituant en quelque sorte sa charpente osseuse ; ils sont reliés entre eux au moyen de la quille, qui est la base de toute la construction, et figure assez exactement l'épine dorsale dans la structure humaine. La quille est continuée à l'avant par l'étrave, pièce courbe déterminant la proue, et à l'arrière, par l'étambot, pièce rectiligne terminant la carène dans cette partie. Le maître couple est le couple placé dans le plan de plus grande largeur du bâtiment. Le maître bau est le bau de la première batterie

correspondant au maître couple. Lorsque le plus grand écartement des deux planches d'un même couple n'est pas au point le plus élevé de la charpente, on dit que le couple a de la rentrée, ce qui doit nécessairement donner de la rentrée au bâtiment. Le fort d'un couple, de même que celui d'un bâtiment, est à son point de plus grande largeur. L'ensemble des couples se nomme la membrure ; le remplissage entre les couples, le boiserie ; le revêtement intérieur de la membrure s'appelle le vaigrage ; le revêtement extérieur, le bordé. La hauteur de batterie est l'élévation verticale du seuil du sabord correspondant au maître couple au-dessus du plan de flottaison en charge ; cette hauteur du seuil varie pour les sabords d'une même batterie. Les ponts des bâtiments sont numérotés de bas en haut, à partir de la première batterie, qui est la plus basse, le pont le plus élevé prenant toujours le nom de pont des gaillards. Au-dessous du premier pont se trouve le faux pont. Les sabords sont les ouvertures destinées à recevoir l'artillerie. Les dalots sont les trous situés au ras des ponts dans la matresse partie ; ils servent à l'écoulement des eaux. Les hublots sont des ouvertures destinées à éclairer et à aérer le faux pont. On appelle jaumière une ouverture située à l'arrière du bâtiment, et donnant passage à la tête du gouvernail. Les écuibiers de mouillage sont pratiqués à l'avant près de l'étrave, et donnent passage aux chaînes des ancres. Les écuibiers d'embossage sont percés sur l'arrière dans les murailles du bâtiment ; ils servent à divers usages, particulièrement à faire pivoter le bâtiment sur lui-même.

Telles sont les parties saillantes de la *coque* d'un navire ; elles sont décrites plus longuement à leur place, dans ce dictionnaire, ainsi que tout ce qui constitue les agrès et l'armement des bâtiments.

— On a donné le nom de *coque* à un genre de navire dont parlent les historiens anglais du x^e siècle, et qui fut en usage aussi bien sur les mers du Nord que sur la Méditerranée. C'était un vaisseau rond, large à l'avant et à l'arrière, court, ayant un maître bau très-grand comparativement à la quille, haut sur l'eau, et profond à peu près autant que large. Il y avait des *coques* fort grandes ; il y en avait de petites. Toutes étaient pontées ; mais les unes avaient trois couvertes, et les autres deux seulement, ainsi qu'il résulte des recherches faites à ce sujet par M. Jal, dans son *Archéologie navale*. Un document génois nous apprend qu'il y avait à Gènes des *coques* marchandes de 1,500 tonneaux. Elles avaient, en temps de guerre, 140 hommes d'équipage. Les *coques* étaient moins lourdes que les nefs ordinaires, et se manœuvraient plus facilement ; c'est ce qui leur valut, sinon de remplacer tout à fait les nefs, au moins de se multiplier rapidement. Les *coques* parurent avoir été abandonnées vers la fin du x^e siècle.

— Bot. *Coque du Levant*. Le genre anamirte, de la famille des ménispermées, comprend une seule espèce, connue, ainsi que son fruit, sous le nom vulgaire de *coque du Levant*. C'est un arbuste grimpant, dont la tige acquiert communément la grosseur du bras, et se couvre d'une écorce rude, ridée et crevassée ; ses feuilles sont cordiformes, obtuses et luisantes ; ses fleurs, d'une odeur désagréable, forment des grappes rameuses longues de 0 m. 40. Les fruits constituent également par leur réunion des grappes semblables à celles du raisin ; mais ils sont d'un rouge clair, passant au pourpre noir. Leur grain est reniforme, un peu arrondi, plus gros qu'un pois ; sa surface est couverte d'un brou mince, noir, rugueux ; au-dessous se trouve une *coque* bivalve, liégeuse, dans l'intérieur de laquelle pénètre un placenta étroit à l'origine, large à l'extrémité ; enfin l'espace compris entre la *coque* et le placenta est rempli par une amande qui se trouve creuse, le placenta se logeant dans son intérieur. Cette amande est grasse et amère ; elle renferme une substance très-toxique, qui constitue le principe vénéneux de la *coque du Levant*, la picrotoxine, découverte par M. Boulay. L'enveloppe est seulement émetique ; c'est elle qui renferme surtout la ménispermine et la paraménispermine, alcaloïdes cristallisables découverts par Pelletier et Couverbe.

La *coque du Levant* croît spontanément à Ceylan, à Travancore ; on la trouve dans les bois. Son fruit, la partie la plus employée, nous vient par Alexandrie ; de là son nom de *coque du Levant*. Le fruit de la *coque du Levant* est un poison énergique et violent pour l'homme et pour tous les animaux ; mais on n'a guère à craindre d'intoxication causée par son usage immédiat. Le cas échéant, on combat les accidents par le vomissement suivi de l'ingestion de boissons acides. L'action de la *coque du Levant*, assez analogue à celle du camphre, se porte principalement sur le système nerveux ; elle est irritante, narcotique, antispasmodique, antipédiculaire. On a employé cette substance contre l'épilepsie, l'hystérie, l'hydrophobie, le typhus, les maladies vermineuses, la teigne, la paralysie, etc. Les Indiens, qui la regardent comme un remède à tous les maux, l'administrent surtout contre la dyspepsie, la colique, les fièvres malignes et intermittentes, les ulcères sordides. Aux Philippines, le bois de cet arbrisseau est préconisé contre les obstructions, les fièvres tierces et quarts, l'hydropisie, l'amenorrhée ; on l'emploie aussi comme abortif. Les vydias

ou vytiens, médecins indiens de la secte des soutras, broient la graine en poudre avec l'huile de ricin, et s'en servent au Malabar pour guérir les dartres.

La *coque du Levant* ne serait donc rien moins qu'une véritable panacée ; mais sa brillante réputation n'a pas résisté à l'épreuve de l'expérience. D'une part, on n'en a retiré que des avantages trop incertains pour l'admettre dans la thérapeutique. De l'autre, c'est un médicament trop dangereux pour qu'on puisse en conseiller l'usage, même à l'extérieur. La médecine homœopathique l'emploie, à doses infiniment petites, contre l'asthénie, la cardite, la colique vénéneuse, la fièvre bilieuse, la gastrodynie, la goutte, la leucorrhée, l'hémiplegie, le vomissement spasmodique, etc.

Le bois de la *coque du Levant* est jaune, mou, à grain fin, d'une saveur amère ; aux Philippines, on l'emploie en infusion ; on retire des branches et des tiges une teinture jaune très-solide. Les propriétés de la *coque du Levant* sont qu'on s'en sert avec avantage pour la destruction des animaux carnassiers, entre autres des loups et des chiens. La *coque du Levant* est surtout usitée pour une industrie remarquable que si, dans un appât quelconque, on introduit une certaine quantité de cette substance, les poissons qui avalent l'appât se trouvent d'abord étourdis, viennent nager à la surface de l'eau et ne tardent pas à mourir. Cette pêche est fort en usage dans l'Inde : on mélange la *coque* pulvérisée avec de la mie de pain, on en fait une pâte que l'on roule en boulettes et que l'on jette ensuite à l'eau. Cette méthode qui n'occasionne pour ainsi dire aucune fatigue, et ne donne que la peine de recueillir le poisson, est fort en vogue auprès des indolentes populations indiennes. Elle est, pour de justes raisons, interdite dans les pays civilisés. Elle présente, en effet, deux inconvénients des plus graves : 1^o elle détruit très-rapidement tout le poisson des rivières où on la pratique ; 2^o le poisson qu'elle fournit peut occasionner chez ceux qui le mangent des accidents graves, surtout s'il n'a pas été vidé aussitôt après son apparition à la surface de l'eau, sa chair devenant très-rapidement vénéneuse par le contact des viscères qui renferment la *coque du Levant*.

On a quelquefois mêlé la *coque du Levant* à la bière, pour remplacer le houblon ou augmenter l'amertume. Le *porter* lui a dû souvent ses propriétés enivrantes ; car c'est à Londres surtout qu'a eu lieu cette dangereuse et coupable sophistication, que les lois punissent aujourd'hui de peines très-sévères.

COQUEAU ou COQUEAU (Claude-Philibert), architecte et musicographe français, né à Dijon en 1755, mort à Paris en 1794. Il acquit une instruction sérieuse et variée, joignit à l'étude des lettres celle des mathématiques, du dessin, de l'architecture, de la musique, et se rendit à Paris en 1778, pour suivre les cours d'architecture à l'Académie royale. Arrivé dans cette ville au moment de la célèbre dispute des gluckistes et des piccinistes, Coqueau y prit une part active en publiant à ce sujet ses *Entretiens sur l'état actuel de l'Opéra de Paris* (1779, in-12), brochure dans laquelle il se prononçait en faveur de la musique de Piccini. La musique, toutefois, ne lui fit pas oublier l'architecture ; il s'occupa surtout d'étudier les principes de l'ordonnance et de la construction des temples, des hôpitaux, des salles de spectacle et de concert. Nommé architecte de Dijon, puis chef de division au ministère de l'intérieur sous l'administration de Roland, il fut emprisonné pendant la Terreur, et périt sur l'échafaud. Coqueau a publié plusieurs écrits, dont les principaux sont : *De la mélodie chez les anciens et de la mélodie chez les modernes* (Paris, 1778) ; *Essai sur l'établissement des hôpitaux dans les grandes villes* (1787) ; *Examen des moyens adoptés pour augmenter le pouvoir et améliorer le sort du tiers état* (1789).

COQUEBERT DE MONTBRET (Antoine-Jean), magistrat, né à Paris en 1753, mort en 1825. Il fut conseiller à la cour royale d'Amiens. Il s'adonna avec passion à l'étude de l'entomologie, se lia avec Latreille et Fabricius et publia : *Illustratio iconographica insectorum quæ in museis parisiis observavit et in lucem edidit J.-C. Fabricius* (1799-1804, in-fol.), avec planches coloriées.

COQUEBERT DE MONTBRET (Charles-Etienne, baron), physicien et minéralogiste, frère du précédent, né à Paris en 1755, mort en 1831. Il entra d'abord dans la carrière des consulats, rempli, entre autres postes, celui de consul général près des villes hanséatiques (1777) ; puis succéda à son père comme conseiller correcteur à la cour des comptes. Ayant été privé de cette charge en 1791, Coquebert se livra entièrement à l'étude des sciences physiques, qu'il n'avait cessé de cultiver ; prit part à l'établissement du nouveau système des poids et mesures, professa la géologie à l'Ecole des mines, l'économie rurale et la géographie physique au Lycée, etc. A partir de 1801, il devint successivement commissaire des relations extérieures à Amsterdam, puis à Londres ; fut un des négociateurs chargés de régler les rapports de la France et de l'Allemagne au sujet de la navigation du Rhin (1804), siégea au conseil d'Etat comme maître des requêtes (1808), reçut le titre de baron (1809), et remplit les fonctions de secrétaire général du ministère du commerce

(1812-1814). Coquebert se retira ensuite des affaires publiques, entreprit divers voyages pour compléter les matériaux nécessaires à un grand ouvrage qu'il ne put achever, sur la géographie physique, statistique et commerciale de l'Europe, et devint membre associé de l'Académie des sciences en 1818. On a de lui des *Mémoires*, des articles dans le *Journal des mines*, dont il rédigea les cinquante-quatre premiers numéros ; dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, etc. — Son fils aîné, Antoine-François-Ernest COQUEBERT DE MONTBRET, né en 1780, mort en 1801, fit partie, en qualité de botaniste, de l'expédition d'Egypte, et mourut au Caire, à peine âgé de vingt et un ans. On a de lui des *Lettres sur l'Egypte* publiées dans le *Moniteur* de 1798 ; des *Réflexions sur quelques points de comparaison à établir entre les plantes d'Egypte et celles de France*, mémoire inséré dans la *Description de l'Egypte*, etc. — Son frère, Eugène COQUEBERT DE MONTBRET, né à Hambourg en 1785, mort à Rome en 1849, apprit la plupart des langues vivantes de l'Europe ; fut attaché aux bureaux du ministère de l'intérieur, puis devint secrétaire-interprète (1806) au ministère des affaires étrangères. On a de lui une *Notice sur l'état des Israélites en France* (Paris, 1821) ; des articles et des notices dans le *Journal de la Société asiatique*, etc.

COQUEBERTIE s. f. (ko-ke-ber-ti) — de Coquebert de Montbret, botan. fr.). Bot. Genre de plantes, syn. de ZOLLERNIE.

COQUEBRET DE THIAZY (le chevalier André-Jean-Baptiste), littérateur français, né à Reims en 1758, mort en 1815. Il entra dans la carrière militaire, devint capitaine (1788), émigra pendant la Révolution, et de retour en France, s'occupa de recherches bibliographiques et d'études littéraires. Il a collaboré au *Dictionnaire des ouvrages anonymes* de Barbier et à la *Biographie universelle* de Michaud.

COQUECIGRUE s. f. (ko-ke-si-grû). — L'origine de ce mot est inconnue. Ménage dit que, dans les cabinets des curieux, on nomme *coquecigrues* des coquilles de mer, et il tire ce mot de *conchyliata acuta*, coquilles aiguës, ce qui ne paraît pas admissible à M. Littré. D'après Charles Nisard, le mot vient du latin *ciculus*, *ciculus*, chose de rien, et de *gru*, mot grec qui a le même sens, ce qui serait la répétition de la même idée en deux langues différentes. Il est possible, en effet, que *gru* entre dans ce mot bizarre, mais le mot *coque* y entre certainement. En effet, outre *coquecigrue*, on a, avec un sens très-analogue, *coquefredouille* dans Cotgrave ; *coqueleturie* chez Eustache Deschamps, dans une poésie manuscrite :

Faisons donc la déparlie ; Allez à Dieu coqueleturie.

Ajoutez *coquecigrue*, mot qu'on trouve également dans une pièce de poésie manuscrite :

Bien ressemblez une coquecigrue ; Barbe n'avez.

Et l'on a ainsi *coque* avec *grue*, *fredouille*, *lurie*, *cigrue*, tous suffixes dont le sens est inconnu, et qui n'en ont peut-être aucun, étant de ces mots fictifs et de pure plaisanterie. Toutefois, nous ne pouvons nous dispenser de citer l'explication que les étymologistes les moins osés trouvent dans *coq*, *cygne* et *grue*, c'est-à-dire quelque chose de fabuleux, animal impossible à trouver). Oiseau fantastique, impossible, absurde, que l'on cite dans les discours pour désigner un objet qui n'existe pas ou que l'on ne veut pas nommer : *Vous serez payé à la venue des coquecigrues. Vous demandez de l'argent ? vous aurez des coquecigrues. On n'avez-vous donc aujourd'hui ? — J'ai des coquecigrues. • Toute métaphysique ressemble assez à la coquecigrue de l'abbé.* (Volt.)

Il lance. Dans les champs de l'azur, sur les parvis des nues, Son esprit à cheval sur des coquecigrues.

SAINT-AMAND.

« Rabelais a dit plaisamment dans le même sens des *coquecigrues de mer*, comme pour distinguer des espèces dans ce genre d'oiseaux.

— Par ext. Baliverne, sottise, niaiserie, sornette : *Débité des coquecigrues. Se payer de coquecigrues.*

— Personne niaise, sottie, imbécile : *Raisonner comme une coquecigrue. Oh ! oh ! voilà comme tu chantes à présent, coquecigrue ? On t'a donc sifflé ce soir avec une trompette ?* (Gér. de Nerv.)

— Adjectif. : *Après les premiers signes que Gargantua donne de son intelligence, et certaine réponse très-coquecigrue qu'il fait à son père, à laquelle celui-ci reconnaît avec admiration le merveilleux entendement de son fils.* (Ste-Beuve.)

— Rem. On trouve aussi COQUECIGRUE, COCIGRUE et COXIGRUE. La vraie forme ancienne, que l'Académie a bien fait de rétablir dans ses dernières éditions, est celle que nous avons adoptée.

COQUECULE s. m. (ko-ke-ku-le). Bot. Syn. de COCCULUS.

COQUEFREDOUILLE s. m. (ko-ke-fre-dou-ille ; il mll.). P. l'œuvre hère, homme sans valeur, sans esprit : *C'était au temps où la France portait des hommes mâles et non des COQUEFREDOUILLES embéguinés.* (Trév.)

. L'Espagnol, ce coquefredouille. Va toujours à l'école, et perd toujours bredouille. M^{me} DESHOUILLERS.

COQUELET (Lonis), littérateur français, né à Péronne en 1676, mort en 1754. Il a écrit, dans le genre facétieux, plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *l'Eloge de la goutte* (Paris, 1727); *l'Asne* (1729); *l'Eloge de quelque chose, dédié à quelqu'un* (1730); *l'Eloge de rien, dédié à personne* (1730); le *Triomphe de la charlatanerie* (1730); le *Calendrier des fous et stultomanie* (1737), etc. D'après la *France littéraire*, Coquelet a collaboré aux *Mémoires historiques* d'Amelot de la Houssaye.

COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE (Charles-Georges), juriconsulte et écrivain facétieux, né à Paris en 1711, mort en 1790. Il fut tout à la fois avocat au parlement, comédien et bel esprit. Avocat, il s'est fait connaître par sa prédilection à défendre les causes les plus plaisantes, telles que celles d'une montre donnée en nantissement par une actrice, d'un chat trouvé mort dans une cave, etc.; acteur, il fut loué outre mesure par Collé dans ses *Mémoires*; bel esprit, il s'est attiré de sanglantes railleries de Linguet et de Voltaire. Il devint censeur pour les livres de jurisprudence et fit partie du conseil de l'Académie française. On cite, parmi les facéties dues à sa plume : les *Houes vertueux* (1770), poème en quatre chants, parodie de *l'Honnête criminel*; *M. Cassandre ou les Effets de l'amour et du vert-de-gris* (1775, in-8°). On lui doit, toutefois, des productions d'un caractère plus sérieux, notamment le *Code Louis XV ou Recueil des principaux édits, déclarations et ordonnances depuis 1722* (1758 et suiv., 12 vol.), et on lui attribue les *Études de droit civil et coutumier français* (1789). Enfin Coqueley collabora, de 1752 à 1789, au *Journal des savants*.

COQUELICOT s. m. (ko-ke-li-ko. — Ce mot est d'origine celte, ainsi qu'on peut en juger par le passage suivant de Marcellus Empiricus : *Fastidium stomachi relevat papaver silvestre, quod gallice calocatonos dicitur, tritum et ex lacte caprino potus datum. Calocatonos*, dont on a fait *coquelicot*, a éprouvé une sorte de redoublement de sa première syllabe comme il arrive quelquefois. C'est ainsi que le nom d'une autre plante appelée par les latins *nymphaea* est devenu en français *nénufar*. On trouve en irlandais *codlainne*, et en écossais *codalinn*, pavot. Mais nous n'oserions garantir que ces mots proviennent de la même source que celui qui nous a été conservé par Marcellus Empiricus, d'abord parce qu'ils en diffèrent considérablement, et en outre parce qu'ils paraissent dérivés de *kodal*, *kadol*, qui signifient sommeil, le premier en écossais et le second en irlandais. Les Espagnols appellent de même le pavot *dormideras*, *adormidera*, et les Portugais, *dormideiras*. Bot. Nom vulgaire d'une espèce du genre pavot, qui croît communément dans les blés, et dont la fleur est d'un rouge éclatant : *On cultive dans les jardins des coquelicots doubles et de différentes couleurs*. (Acad.) Le coquelicot éblouissant, le *bleuet azuré*, la *nelle pourprée*, le *tison* couleur de chair, relèvent de l'éclat de leurs fleurs l'aimable verdure des guérets. (B. de St-P.) Le sinop de coquelicot a été autrefois préconisé comme incisif et expectorant. (Bouillet.) Sur le fond jaune des blés mûrs se détachent le rouge des coquelicots et l'azur des bleuets. (P. Pillon.)

Bleuet, coquelicot et mainte fleur pareille
Qu'on voit égarer nos guérets,
Quand Flore, en passant chez Cérés,
A lâissé pencher sa corbeille.

ARNAUT.

— Loc. fam. *Rouge comme un coquelicot*. Se dit d'une personne dont le visage est extrêmement enflammé, à la suite d'une vive émotion ou pour quelque autre chose : *Le patour devint rouge comme un coquelicot*. (P. Féval.) *Elle lui lança un regard qui mit des coquelicots sur les joues de la femme de chambre*. (Balz.)

— Adjectiv. Qui a la nuance rouge de la fleur du coquelicot : *Ces grasses et fraîches servantes, aux longues tresses blondes s'échappant de leurs cornettes de velours noir, à la petite jupe coquelicot, au casaquin de moire bien serré...* (L. de Wailly.)

— Encycl. Le coquelicot est une espèce de pavot sauvage, appelé par les botanistes *papaver rhæas*. C'est une plante annuelle, à tige sécrétant un suc laiteux, à fleurs grandes, terminales et d'un rouge vif. Il est excessivement commun dans les champs de céréales. Ses pétales sont employés en médecine comme calmants et adoucissants; ils entrent dans le mélange désigné sous le nom de *fleurs pectorales*. On en fait une infusion, qu'on administre dans les catarrhes pulmonaires peu intenses.

En agriculture, le coquelicot est regardé à juste titre comme une plante nuisible, surtout quand il est abondant, car il se développe au détriment du blé ou des autres céréales; aussi cherche-t-on à le détruire. Le sarclage est une opération coûteuse et peu efficace, car il suffit de quelques pieds oubliés, vu l'énorme quantité de graines que produit cette plante, pour infester tout un champ. Le meilleur moyen consiste dans l'application de la culture alterne; aux céréales il faut substituer des prairies artificielles qui durent plusieurs années, ou bien des plantes qui exigent plusieurs binages d'été, telles que les fèves, les pommes de terre, les haricots, le maïs, etc. En effet, le coquelicot ne croît pas dans les terrains qui sont en prairies, et il est, dans

ceux qui sont binés, complètement détruit, de telle sorte qu'au bout de quelques années il n'en reste plus une graine dans le sol.

Le coquelicot est une jolie plante, qui, introduite dans les jardins d'agrément, a produit de nombreuses variétés à fleurs doubles ou simples et offrant les couleurs les plus variées.

COQUELIN ou **COCQUELIN** (Nicolas), théologien français, mort en 1693, fut chancelier de l'Eglise de Paris et censeur royal. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Manuel d'Épictète, avec des réflexions tirées de la morale de l'Évangile* (Paris, 1688); *Traité de ce qui est dû aux puissances, et la manière de s'acquiescer de ce devoir* (1690).

COQUELIN (Charles), économiste, né à Dunkerque en 1803, mort en 1852. Il exerça d'abord sans succès la profession d'avocat, se fit connaître, après 1830, par des articles d'économie politique insérés dans le journal le *Temps*, puis dans *l'Avenir*, fournit au *Droit* deux bonnes études sur Quesnay et Turgot (1839), et écrivit ensuite dans la *Revue des Deux-Mondes* et le *Journal des économistes*. L'association pour la liberté des échanges, dont il était secrétaire, s'étant trouvée dissoute par le fait de la révolution de Février 1848, il publia alors, contre les doctrines socialistes, une petite feuille : *Jacques Bonhomme*, qui n'eut que trois mois de durée. Au moment de sa mort, il était directeur en chef du *Dictionnaire de l'économie politique*. On a de lui deux ouvrages estimés : *Traité de la filature mécanique* (1845, in-8°); *Du crédit et des banques* (1848), où il soutenait le système de liberté pratiqué aux États-Unis sur ces matières.

COQUELIN (Benoît-Constant), acteur français, né à Boulogne-sur-Mer le 25 janvier 1841. Il entra au Conservatoire à la fin de l'année 1859, et y prit les leçons de M. Régnier. Il en sortit au mois de juillet 1860, avec un second prix de comédie, et débuta au Théâtre-Français, le 7 décembre de la même année, dans le *Dépit amoureux*. Depuis lors il a abordé, assez souvent avec beaucoup de succès, presque tous les rôles de son emploi dans l'ancien répertoire; mais celui qui a le plus contribué à le mettre en relief et à avancer sa position artistique, c'est le rôle de Figaro du *Mariage de Figaro*, qu'il a joué pour la première fois au mois de juillet 1862. Jusque-là M. Coquelin semblait condamné à jamais aux utilités; la façon remarquable dont il interpréta la brillante et difficile création de Beaumarchais fut pour tout le monde une véritable surprise, et la presse fut unanime à célébrer les qualités si soudainement révélées du jeune pensionnaire de la rue Richelieu. A dater de cette époque, M. Coquelin a pris rang parmi les comédiens les plus distingués de notre temps, et, à l'âge où tant d'autres commencent péniblement leur carrière et luttent contre les misères des débuts, il est déjà célèbre. Est-ce un bonheur pour lui? Une renommée précoce a souvent amené de tristes résultats; mais M. Coquelin ne paraît pas disposé à se contenter des succès d'un jour et l'on peut remarquer qu'il s'applique à étendre et à varier ses moyens. Cet artiste ne compte encore que peu de créations : John dans *Trop curieux*; Anatole Duvivier dans la *Loge d'opéra*, le créancier Gagneux dans *Jean Baudry*; Aubin dans *Moi*, Muller dans *Adieu paniers...*, Hubert dans la *Jeunesse*, etc. Il a joué quelquefois la comédie de société, entre autres les *Fourberies de Nérine* (pièce alors inédite), chez Mme la princesse Mathilde, en présence de l'empereur et de l'impératrice. M. Coquelin a été reçu en 1864 sociétaire de la Comédie-Française.

COQUELINER v. n. ou intr. (ko-ke-li-ne — rad. coq). Chanter, en parlant du coq : *Le coq coqueline dès le point du jour*.

— Fam. Faire le coq, le galant auprès des femmes.

COQUELINEUX s. m. (ko-ke-li-neu — rad. coq). Fam. Galant, homme qui courtise les femmes : *On ne se doit pas esmerveiller s'il est un petit coquelineux*. (Des Périers.) || Vieux mot.

COQUELIQUET s. m. (ko-ke-li-ké — dimin. de coq). Jeune coq.

— Pâtisserie en forme de coq, que l'on prépare pour les jeunes enfants.

COQUELOURDE s. f. (ko-ke-lour-de. — D'après Bourdelet, de *coque* et *lourde*, parce que la coque de ces fleurs est plus lourde que celle de bien d'autres. D'après Ménage, de *cloka lurida*, clochette foudue. Ce qui ajoute à l'incertitude, c'est que *coquelourde* a, dans les anciens auteurs, un sens tout différent et assez mal déterminé. Voici des vers de Charles d'Orléans :

Contrefaisant la coquelourde
Soubz un malicieux abî.

Bot. Nom vulgaire de plusieurs plantes, telles que l'anémone pulsatille, le lychnis à couronne, le narcisse, etc.

COQUELUCHANT (ko-ke-lu-chan) part. prés. du v. Coquelucher :

Je prétends que Jacquet, avec sa froide mine,
Qui m'a joué d'un tour qui n'est ni bien ni biau,
En me coqueluchant de la jeune Clodine,
Reprendra la vache et le viau.

COQUELUCHE s. f. (ko-ke-lu-che — du lat.

cucullus, cape. C'est dans le sens même de ce mot qu'il faut chercher son étymologie; *coqueluche* est en quelque sorte le synonyme de *toux*, *rhume*. Valériola, dans l'appendice de ses *Lieux communs*, prétend que le nom donné à cette épidémie fut imaginé par le peuple, parce que ceux qui en étaient atteints portaient un capuchon, vulgairement appelé *coqueluche*, pour se tenir chaudement. Voici la filiation scientifique de ce mot dans la plupart des langues : persan, *kulah*, chapeau, bonnet; boukharien, *kulah*; kourde, *kulik*; afghan, *choli*; cymrique, *culen*, même sens; *cucull*, capuchon; armoricain, *kougoul*, cape; irlandais, *cochal*, *cohall*, erse, *cochull*, cape, manteau, enveloppe. Le latin *cucullus* est, comme on sait, directement d'origine gauloise, et a passé dans plusieurs langues européennes autres que les langues néo-latines. Ainsi : anglo-saxon, *kugle*; ancien allemand, *cugula*, *cucula*, *cucala*; russe, *kukuli*; illyrien, *kuklica*. Mais, à côté de ces termes d'emprunt, il en est d'autres dont les affinités semblent être d'un ordre primitif. Ainsi, nous avons le gothique, *hakuls*, manteau; anglo-saxon, *haecela*, *haecela*; scandinave, *hecla*, *hekull*, *hukull*; ancien allemand, *hachul*. Le *h* initial est régulièrement pour *k*, et le second *k* reste intact par exception. On a aussi le lithuanien *kaukolas*, *kaukole*, crâne russe, polonais, bohémien, *chochol*, capuchon, huppe, crête. Le corrélatif sanscrit de toutes ces formes redoublées se trouve évidemment dans *kakula*, armure, enveloppe, gousse; et la racine *kul*, protéger, couvrir, rend fort bien compte de leurs significations diverses. A cette même racine se rattache, du reste, le sanscrit *culā*, *cūlikā*, qui nous ramène au sens de coiffure et de chapeau.) Sorte de capuchon en usage au xiv^e et au xv^e siècle.

— Fig. Favori, personne dont on est coiffé : *Être la coqueluche de toutes les femmes. Si à votre âge vous êtes si vif et si impétueux, quel nom fallait-il vous donner dans votre jeunesse, et lorsque vous étiez la coqueluche ou l'entêtement de certaines femmes qui ne juraient que par vous et sur votre parole?* (La Bruy.)

... C'est la coqueluche
Des filles de Falaïse; il étudie en droit,
Et sait tout son Cujas sur le bout de son doigt.

REGNARD.

Monsieur, il ne faut pas disputer sur les goûts;
Ne vous y trompez pas : tel passe parmi nous
Pour un fat, un benêt, un nigaud, une cruche,
Qui des femmes souvent se voit la coqueluche.

LEGRAND.

— Pathol. Toux épidémique accompagnée de fièvre, qui régna au xiv^e et au xv^e siècle, et contre laquelle les médecins conseillaient de se tenir chaudement la tête, ce qui engageait les malades à porter des capuchons dits *coqueluches*. || Aujourd'hui, Toux convulsive, suffoquante, accompagnée de vomissements, qui s'attaque particulièrement aux enfants avant l'époque de la seconde dentition : *La coqueluche sévit particulièrement au printemps et en automne, surtout dans les années froides et humides*. (Bouillet.) La coqueluche se communique presque toujours aux enfants d'une même famille. (Bluche.)

— Ornith. Mâle du bruant des roseaux.

— Encycl. Pathol. Le mot *coqueluche* est connu employé depuis longtemps en France; mais il n'a pas toujours en la signification que nous lui donnons aujourd'hui. Au xiv^e siècle, on désignait sous ce nom une espèce de catarrhe qui régna épidémiquement en 1510, 1557, 1577, et dont la description, donnée par Valériola, semble se rapporter à la grippe. Ce mal, inconnu aux médecins, prenait, dit un historien du temps, les gens par la tête, et les rendait comme fous. Une de ses premières victimes fut le célèbre cardinal d'Amboise, qui mourut à Lyon, dans le couvent des Célestins, le 25 mai 1510. C'est Willis qui, le premier, a décrit la coqueluche actuelle, en 1682, sous la dénomination de *tussis puerorum convulsiva*, *suffocativa*. Ce n'est guère que vers 1740 que l'expression de *coqueluche* servit à désigner une maladie distincte.

La coqueluche est une maladie contagieuse, caractérisée par une toux convulsive, revenant sous forme de quintes entrecoupées, d'inspirations longues, pénibles, bruyantes et suivies du rejet de mucosités filantes et puriformes. Cette maladie attaque surtout les enfants, depuis la naissance jusqu'à la seconde dentition; elle semble être plus commune chez les filles que chez les garçons. Les sujets lymphatiques et nerveux, ceux qui vivent dans de mauvaises conditions hygiéniques, qui habitent des lieux sombres, humides, et qui ne peuvent se garantir des rigueurs d'une température froide, en sont plus fréquemment atteints. Les auteurs ne sont point d'accord relativement à l'influence qu'exercent sur son apparition les conditions climatiques, et, tandis que Watt prétend qu'elle se montre plus souvent et qu'elle est plus opiniâtre dans les régions septentrionales, Pénada assure que dans le Nord elle est plus rare et moins grave que dans les pays méridionaux de la Prusse et de l'Italie. Ozanam affirme que jamais on ne l'observe entre les tropiques.

La coqueluche revêt quelquefois le caractère épidémique; personne aujourd'hui ne conteste ce fait. On la voit, en effet, envahir tout à coup un hameau, une ville, une contrée tout entière, sans qu'il soit possible d'apprécier ni les causes de sa production, ni celles de sa

disparition. Sous cette forme, la coqueluche attaque fréquemment les femmes, les adultes et les vieillards. La contagion de cette maladie est certaine, et c'est avec raison qu'elle est regardée comme en étant la principale cause déterminante. Stoll, Laennec, Ozanam, Desruelles, Billard ont bien nié ce mode de transmission; mais aucun de ces auteurs n'a pu soutenir son opinion d'une manière satisfaisante, et les observations rapportées par Dugès, Housssier et MM. Rostan et Bouchut, démontrent de la façon la plus évidente la réalité de la contagion. La nature du principe contagieux n'est pas parfaitement établie. Housssier pensait qu'il tient le milieu entre les principes fixes et ceux qui sont volatils, et, selon lui, ce principe ne s'exhalerait et ne se communiquerait que pendant la troisième période de la maladie. Guersent a prétendu que la transmission ne peut s'opérer que lorsque les enfants sont placés assez près les uns des autres pour recevoir les émanations de leur haleine. Selon M. Bouchut, cette condition ne serait point nécessaire. Enfin Rosen a cité un fait qui tendrait à prouver que cet élément épidémique est transportable dans les vêtements d'un point à un autre. C'est du troisième au sixième jour après l'infection qu'apparaissent les premiers symptômes de la coqueluche, dont la marche offre le plus ordinairement trois périodes bien distinctes.

La première période, dite de début catarrhal bronchique ou inflammatoire, commence comme une bronchite simple. L'enfant devient triste, abattu, assoupi; ses yeux sont rouges, larmoyants; la face est bouffie; la toux est sèche et revient par quintes, mais sans reprises; la fièvre, en général peu marquée, ne se montre guère que le soir; l'appétit est nul, et pendant la nuit le sommeil est agité. Dans quelques cas, on a vu cette première période manquer complètement. La maladie débute alors par des accidents spasmodiques du côté de la gorge, et par une sorte de hoquet, dit M. Trousseau, qui consiste en ce que pendant l'inspiration se produit un sifflement laryngotrachéal analogue à celui qui plus tard se produira à chaque quinte de la coqueluche.

Le passage de la première période à la seconde, appelée par quelques auteurs convulsive ou spasmodique, a lieu graduellement. La toux, de catarrhale, devient convulsive; elle est bruyante, et quelquefois tellement fréquente que les enfants ont à peine le temps de têter, surtout pendant la nuit. L'approche de chaque quinte fait éprouver vers le larynx une sorte de picotement ou de chatouillement très-pénible. Les enfants semblent en pressentir l'arrivée; ils paraissent comme saisis d'effroi, et quelques-uns s'efforcent alors de retenir leur inspiration. L'anxiété est extrême; la face est gonflée, rouge, violacée; la poitrine est le siège d'une vive douleur; les secousses de toux se succèdent coup sur coup, presque sans intervalles, à ce point que l'inspiration est impossible et la suffocation imminente. La congestion céphalique est, dans certains cas, assez forte pour que le sang jaillisse par le nez, les yeux, les oreilles, ainsi que M. Bouchut a eu plusieurs fois l'occasion de l'observer. Ces hémorragies, dit ce médecin, sont souvent dangereuses, et peuvent, par leur abondance, compromettre la vie de l'enfant. Les écoulements, la tête, la face se couvrent d'une sueur froide; des vomissements ont lieu, et quelquefois l'urine et les matières fécales s'échappent involontairement. Le poulx est petit, serré, accéléré. Cet état dure depuis quelques minutes jusqu'à un quart d'heure. Il peut n'y avoir qu'une seule quinte, mais le plus souvent les accès sont constitués par plusieurs quintes qui se succèdent toutes les cinq ou dix minutes, ou seulement toutes les deux ou trois heures. L'impression du froid, les pleurs, une douleur un peu vive, un chagrin, une course rapide, la respiration d'un air trop sec ou de nature irritante, suffisent pour les déterminer; elles se terminent par l'expectoration d'un liquide glaireux, filant, blanchâtre, fréquemment mêlé de matières alimentaires contenues dans l'estomac. Dans l'intervalle des accès, on voit les enfants retourner à leurs jeux, reprendre leurs forces et leur gaieté; il n'y a plus de fièvre. Cependant si les quintes sont très-rapprochées, les malades sont pâles, affaiblis et d'une tristesse remarquable. A l'auscultation, on ne perçoit que les signes ordinaires des affections catarrhales : respiration sifflante en quelques points, et râles muqueux, ronflements ou sibilants, dans une étendue assez limitée des organes pulmonaires. C'est ordinairement au début de cette deuxième période que s'observe un symptôme qui n'a été bien étudié que dans ces dernières années, et qui a été le sujet de leçons remarquables faites, il y a peu de temps, par M. Bouchut, à l'hôpital des Enfants malades. Nous voulons parler de l'ulcération du frein de la langue ou des parties voisines de cet organe, ulcération que quelques auteurs considèrent comme un signe pathognomonique de la maladie qui nous occupe. Signalée en Allemagne vers 1844 par Amelung, Braun, Bruck, Zitterland, Lersch, Smidt; étudiée en Italie par Gamberini dix ans plus tard, l'ulcération de la langue dans la coqueluche fut négligée en France jusqu'en 1855, époque où M. Bouchut fut un des premiers à s'en occuper. Son siège de prédilection paraît être le frein de la langue, et sa fréquence serait, d'après un relevé de M. le docteur Charle, de 56 sur 100. Elle est ordinairement unique; cependant on en a

rencontré jusqu'à trois sur le même sujet. L'aspect des ulcérations n'est pas toujours le même : les unes sont blanches, granuleuses, à fond plus relevé que déprimé; les autres, au contraire, sont un peu excavées, jaunâtres, parfois même saignantes. Leur forme est assez variable : tantôt elle est allongée et tantôt ronde ou ovale. Quant à la lésion qui précède ces petits ulcères, les auteurs ne sont point d'accord. Zitterland croit que c'est une vésicule; Gamberini, une simple solution de continuité; d'autres enfin y verraient une petite granulation blanchâtre, épithéliale, sous laquelle une vésicule pourrait se montrer, ou qui donnerait lieu immédiatement à l'ulcération. La présence des dents est nécessaire pour que cette ulcération se produise, et c'est le frottement des parties sur les dents qui y donne naissance.

La troisième période, ou période du déclin, apparaît aussitôt après celle dont nous venons de donner la description. Les quintes diminuent de fréquence et d'intensité; les secousses de toux perdent de leur violence; les vomissements cessent, et, comme signe caractéristique, l'expectoration est formée de crachats épais, verdâtres, comme ceux de la bronchite à sa dernière période. Les ulcérations du frein se cicatrisent, et ainsi disparaissent peu à peu tous les symptômes pathologiques de la maladie.

La durée de la *coqueluche* ne peut se préciser avec exactitude. Quelquefois elle se guérit en moins de huit jours, et M. Miles-Marley prétend en avoir observé des cas qui ne cessèrent qu'au bout de deux ans. Le plus ordinairement elle dure de cinquante à soixante jours. La question de récidive n'est point encore résolue; cependant, quoique les faits soient très-rare, on ne peut douter, d'après les observations recueillies par M. Blache, que la *coqueluche* ne puisse atteindre deux fois le même individu.

Le diagnostic de cette maladie est facile à établir : les caractères spéciaux que nous venons d'indiquer sont plus que suffisants pour éviter toute erreur, surtout si le médecin est témoin d'un accès. La *coqueluche* est, en général, peu dangereuse; mais il peut survenir quelques complications redoutables. Celles-ci sont de trois ordres : les unes ont pour base l'élément nerveux; les autres sont dues à la prédominance de l'élément catarrhal; les troisièmes, enfin, à l'élément phlegmatique. Chacun d'eux peut produire des accidents ou des états morbides très-dangereux. La *coqueluche* qui survient chez un enfant très-jeune, faible, de mauvaise constitution, est toujours une maladie grave.

Quelque grand que soit le nombre des médicaments vantés comme spécifiques de la *coqueluche*, il faut bien avouer que cette maladie est une des plus rebelles aux traitements qu'on y oppose. Nous allons seulement indiquer les médications considérées aujourd'hui comme étant les plus efficaces. L'élément catarrhal et l'élément nerveux constituant la *coqueluche*, il en résulte qu'on remplit les deux indications fondamentales avec les vomitifs et les calmants.

Parmi les vomitifs, on doit préférer l'ipéacuanha ou tartre stibié; il est moins dangereux et il n'a pas l'inconvénient d'affaiblir le malade comme le fait l'émétique. On le donne en poudre à la dose de 0 gr. 30 à 0 gr. 40 en suspension dans un sirop que l'on fait prendre par cuillerées de dix en dix minutes. On répète trois fois par semaine l'administration de ce médicament. Si l'on donne la préférence au tartre stibié, on ne devra pas dépasser la dose de 0 gr. 05, parce qu'alors il pourrait non plus agir comme vomitif, mais produire des évacuations abondantes.

Les sulfates de cuivre et de zinc, le sulfure de potasse ont été également conseillés dans le même but; mais, outre que leur action est incertaine, ces substances ne sont point sans danger. Les vomitifs sont regardés comme très-utiles par tous les médecins. L'expérience a constamment prouvé qu'ils éloignent et diminuent les quintes, lorsque la sécrétion des mucosités est très-abondante et obstrue les bronches. Comme sédatif, on donne l'oxyde de zinc; mais on s'adresse surtout et avec raison aux solanées vireuses, telles que la belladone, qui, à coup sûr, est de toutes celle qui réunit le plus de suffrages en sa faveur. M. Trousseau considère cette plante comme étant le remède le plus héroïque dans le traitement de la *coqueluche*. On l'administre soit en sirop, à la dose de 0 gr. 15 à 0 gr. 30 par jour, soit en poudre dans des confitures, à la dose de 0 gr. 10 à 0 gr. 30. Le datura-stramonium, la jusquiame, la ciguë, agissent également sur l'élément nerveux de la maladie; mais aucun ne donne des résultats comparables à ceux que fournit la belladone. L'opium, après avoir été longtemps préconisé, est aujourd'hui tombé dans un discrédit complet. Outre que son efficacité n'est pas démontrée, il favorise les congestions cérébrales et pulmonaires, anéantit les malades et diminue l'expectoration. Les irritants sont quelquefois conseillés. Cependant, d'après M. Bouehut, on doit proscrire les vésicatoires, la pommade stibiée, l'huile de croton, en un mot tous les révulsifs cutanés, à moins qu'on n'ait à combattre une complication inflammatoire intense. Les inspirations d'éther sulfurique et de chloroforme calment quelquefois les quintes, mais elles n'ont aucune influence sur le retour et la marche de l'affection.

On a beaucoup parlé dans ces derniers temps d'un nouveau mode de traitement de la *coqueluche*, qui donnerait de merveilleux résultats, et qui consiste à exposer les enfants aux vapeurs du gaz d'éclairage. Que faut-il penser de l'efficacité de ce moyen? L'état de beaucoup de malades soumis à ce traitement s'est sensiblement amélioré; d'autres n'en ont tiré aucune espèce de soulagement; d'autres enfin ont eu à en souffrir, et chez quelques-uns la maladie s'est compliquée d'une véritable pneumonie. En étudiant attentivement les statistiques publiées jusqu'à ce jour, on peut conclure que, l'avantage à obtenir ne valant pas les mauvaises chances et les dangers auxquels expose l'emploi de ces vapeurs irritantes, cette médication ne doit être ni conseillée ni encouragée.

En résumé, durant la première période, le traitement de la *coqueluche* sera celui de la bronchite ordinaire. On se bornera à contenir la maladie dans la limite qu'elle ne doit point franchir, et on donnera quelques boissons chaudes mucilagineuses. Mais, aussitôt qu'apparaîtra la toux convulsive, on devra recourir promptement aux vomitifs et aux narcotiques que nous avons indiqués. Enfin, dans la troisième période, les préparations toniques associées aux excitants ferrugineux, quinquina, eaux sulfureuses, café, seront d'un grand secours. On rendra graduellement la nourriture de plus en plus fortifiante. Les soins généraux ne seront pas négligés : dès qu'une quinte se produira, on fera asseoir les enfants sur leur séant, et leur tête sera maintenue avec une main appliquée sur le front. On cherchera à leur faire avaler quelques gorgées d'eau fraîche. Si des mucosités s'écoulent en abondance dans la bouche, il faudra les retirer avec les doigts. Les vêtements de flanelle, les frictions sèches sont utiles, particulièrement en automne et en hiver, et chez les enfants d'une constitution faible et lymphatique. Enfin, de tous les moyens propres à faire cesser complètement la toux, le changement d'air est le plus efficace. L'isolement est le seul préservatif de la *coqueluche*. La vaccination, conseillée surtout en Angleterre comme prophylactique, est tout à fait impuissante. V. TROUX.

COQUELUCHE, ÉE (ko-ke-lu-ché). part. passé du v. Coquelucher. Embégué, infatué, épris : *Etre coqueluché de quelqu'un.* || Peu usité.

— Pathol. Qui a la coqueluche : *Enfant coqueluché.*

COQUELUCHER v. n. ou intr. (ko-ke-lu-ché — rad. *coqueluche*). Etre atteint de la coqueluche : *Cet enfant a coqueluché tout l'hiver.* || Peu usité.

— v. a. ou tr. Infatuer, amouracher : *Coquelucher un jeune fat.*

Se coquelucher v. pron. S'infatuer, s'éprendre, s'amouracher.

COQUELUCHER S. m. (ko-ke-lu-ché — rad. *coqueluche*). Hist. ecclési. Membre d'une congrégation bouffonne qui, vers la fin du xve siècle, assistait, dans un accoutrement ridicule, aux processions des Rogations : *Les cornards remplacèrent les coqueluchers.* || On a dit aussi *coqueluchier*.

COQUELUCHEUX, EUSE adj. (ko-ke-lu-cheu, en-ze — rad. *coqueluche*). Pathol. Atteint de la coqueluche : *Enfant coquelucheux.*

COQUELUCHIOLE s. f. (ko-ke-lu-chi-o-le — dimin. de *coqueluche*). Bot. Nom vulgaire des cornucopies, genre de graminées.

COQUELUCHON s. m. (ko-ke-lu-chon — dimin. de *coqueluche*). Fern. Capuchon : *Quant à moi, dès que j'aperçois un coqueluchon : un jupon court, le détourne la vue comme si je voyais le démon en personne.* (E. Sue.) *Sa jupe était de mousseline blanche à volants ruchés : son coqueluchon, tout garni de dentelles, retombait comme un voile.* (Alex. Dumas.) *L'abbé était en habit ecclésiastique, la tête couverte de ces coqueluchons sous lesquels s'ensevelissait le crâne des savants en us du moyen âge.* (Alex. Dumas.)

— Par anal. Plumes qui couvrent la tête d'un oiseau, en lui formant une sorte de capuchon : *Un coqueluchon d'un beau noir recouvre sa tête.* (Buff.)

— Moll. *Coqueluchon de moine*, Nom vulgaire d'une espèce d'arche.

— Bot. Nom vulgaire de l'aconit napel.

COQUELUCHONNÉ, ÉE adj. (ko-ke-lu-chonné — rad. *coqueluchon*). Fern. Encapuchonné; disposé en coqueluchon : *Mademoiselle déguisait votre fils avec trois jupes noires, si bien rangées, si plaisamment coqueluchonnées, que tout le monde l'attaquait.* (Mme de Sév.) || Inus., mais bon à reprendre.

COQUEMAR s. m. (ko-ke-mar — lat. *cucuma*, chaudron, qui se rattache sans doute au sanscrit *kumbha*, *kumbhi*, pot, cruche, jarre, urne cinéraire, vase en terre pour la cuisson, vase à mettre le blé, mesure de capacité, d'où *kumbhakara*, potier, de la racine *kumbh*, *kumb*, protéger, couvrir. On trouve aussi le persan *chumb*, *chub*, *chum*, cruche, jarre, *chumbak*, vase à tenir le blé, *chumbak*, *kumbé*, même sens, et de plus pot à eau; boukharien, *cham*, cruche; grec, *kumbos*, *kumbé*, vase, coupe, canot; *cumbalon*, cymbale, le b pour *ph* après *m*; *kuphos*, *skuphos*, vase creux; irlandais, *cumaidhe*, vase à boire; erse, *cuman*, seau à traire, le *m* non aspiré pour *mb*; cymrique, *cuman*, baquet, auge;

erse, *cub*, espèce de panier, *cubag*, caisse, le *b* non aspiré pour *mb*; russe, *kubu*, alambic, *kuboku*, bocal, *kubyska*, cruche, vase ventru, l'u russe faisant présumer en ancien slave une forme nasale *kambu*; polonais, *kubek*, coupe; lithuanien, *kubilas*, tonneau. Dans le latin *cucuma*, il y aurait répétition de la racine et le *m* serait pour *mb*, comme en irlandais. Mais peut-être y aurait-il aussi quelque moyen de rattacher *cucuma*, chaudron, à *coquo*, je fais cuire. Toutefois, cette dernière conjecture nous paraît bien peu probable). Pot de terre vernissée ou de métal, ayant une anse, et servant à faire chauffer des liquides : *Les coquemars sont surmontés d'un couvercle à charnière, et armés d'une anse en métal entourée d'osier.* (Bouillet.) *Voilà un coq de deux ans, tu le mettras bouillir dans ton coquemar pendant trois ou quatre heures, avec une pincée de sel et un bouquet de thym.* (R. Sue.)

COQUEMELLE s. f. (ko-ke-mè-le). Bot. Nom vulgaire de l'agaric élevé.

COQUEMOLLIER s. m. (ko-ke-mo-lié — de *coque* et *molle*). Bot. Nom vulgaire du genre *theophrasta* : *Le grand coquemollier s'élève jusqu'à plus de vingt pieds.* (V. de Bomare.)

COQUENOILLER s. m. (ko-ke-nou-llé; || mll.). Bot. Plante d'Amérique dont les grains servent à faire du pain.

COQUEPLUMET s. m. (ko-ke-plu-mé — de *coq* et de *plumet*). Homme empanaché, brillamment vêtu; homme qui fait le merveilleux, l'important ou le brave : *Maints gentilshommes qui se montrent vaillants coqueplumets sur le pavé de Paris.* (Sat. Ménipp.) || Vieux mot.

COQUEURAU s. m. (ko-ke-ro — dimin. de *coque*). Espèce de petit navire. || Vieux mot.

COQUEURAU (Charles-Jacques-Louis), médecin, né à Paris en 1744, mort dans la même ville en 1796. Il y occupa une chaire de physiologie et de pathologie. On a de lui trois thèses qui eurent un grand succès, notamment celle qui concerne l'hygiène, et qui a pour titre : *An aer corruptus expurgari possit?* (1769). Il a publié en outre, avec A. L. de Jussieu : *Économie animale et végétation analogie* (1770, in-4°), et il a achevé la *Bibliothèque physique de la France* et le *Jardin des curieux*, ouvrages laissés inachevés par Hérisant.

COQUEURAU (Félix), prédicateur français, né à Laval (Mayenne) en 1808, mort en 1866. Il venait de se faire recevoir avocat à Paris, lorsqu'il abandonna tout à coup le monde pour entrer au grand séminaire de Vannes. Il en sortit prêtre en 1833, exerça quelque temps des fonctions ecclésiastiques dans le département de la Sarthe, puis se rendit à Paris, où il se livra à la prédication. Son éloquence simple, originale, aux hardiesses souvent heureuses, mit bientôt son nom en évidence. Lorsque le prince de Joinville partit pour Sainte-Hélène, afin d'en rapporter les cendres de Napoléon, l'abbé Coqueureau, grâce à la protection du curé de Saint-Roch, M. Olivier, et au succès qu'avaient obtenu ses prédications devant les marins de Brest, fut nommé aumônier du navire la *Belle-Poule* (1840). De retour en France, il publia les *Souvenirs de Sainte-Hélène* (1841), intéressant récit de son voyage. Deux ans plus tard, à la suite d'un sermon qu'il prononça à Saint-Roch, en présence de la reine Amélie, il reçut sa nomination de chanoine de Saint-Denis (1843). Il assista l'année suivante au bombardement de Mogador. En 1850, l'abbé Coqueureau devint aumônier en chef de la flotte, poste qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il était grand officier de la Légion d'honneur.

COQUEREL (Athanase-Laurent-Charles), pasteur protestant, né à Paris le 27 août 1795, mort dans la même ville le 10 janvier 1868. Issu d'une famille janséniste de Rouen, dont une des branches se convertit au protestantisme, il perdit sa mère de bonne heure et fut recueilli, ainsi que son frère Charles-Augustin, par ses deux tantes, les demoiselles Williams, qui étaient d'origine anglaise. Les frères Coquerel furent élevés dans les principes protestants, et, après avoir reçu une éducation profondément religieuse, furent envoyés en 1811 à la Faculté de théologie protestante de Montauban, pour se préparer à l'exercice du ministère évangélique. Tandis que son frère cadet renonçait à la carrière pastorale, Athanase Coquerel achevait ses études; et, en 1816, il reçut la consécration religieuse pour le ministère protestant. L'année suivante (2 novembre 1817), il était appelé à occuper la chaire de l'Oratoire du Louvre pour célébrer le jubilé séculaire de la Réformation. Il prêcha sur la tolérance. A la même époque, la paroisse anglicane de Saint-Hélens (île de Jersey) l'élut comme pasteur; mais une condition absolue de cette nomination était l'adhésion écrite aux 39 articles de la confession de foi anglicane. M. Coquerel, qui devait repousser toute sa vie le joug des formules doctrinales au nom de la liberté chrétienne, refusa une chaire qu'il n'aurait pu accepter qu'en trahissant les principes les plus sacrés de sa conscience. Il ne tarda pas toutefois à être appelé en Hollande par les Eglises wallonnes dont le culte est célébré en langue française. Des doutes s'élevèrent pendant quelque temps au sujet de sa doctrine. Les consistoires d'Amsterdam, d'Utrecht et de Leyde ne tinrent aucun compte des dénégations qui leur furent adressées, et, pendant près de douze ans, le nouveau

pasteur édifica par sa parole les communautés très-éclairées et très-nombreuses que ces corps ecclésiastiques administraient. La réputation de M. Coquerel comme prédicateur et comme écrivain alla grandissant de jour en jour.

En 1830, il fut rappelé en France par le savant Cuvier, alors directeur du service des cultes non catholiques au ministère de l'instruction publique, et nommé suffragant de M. Marron, pasteur octogénaire de l'Eglise de Paris. La mort de M. Marron annula le consistoire à nommer M. Coquerel pasteur titulaire, le 7 septembre 1832. Celui-ci ne tarda pas à acquiescer dans l'Eglise une grande influence par ses talents et son caractère. Prédicateur distingué, improvisateur brillant, il vit accourir au pied de sa chaire de nombreux auditeurs, et exerça au bénéfice de la foi protestante, à Paris, un prosélytisme de bon aloi, dans un moment où le catholicisme, longtemps oppresseur sous la Restauration, était vu avec défaveur par l'opinion publique. Indépendamment de la prédication, M. Coquerel s'occupa beaucoup de l'enseignement religieux de la jeunesse protestante. De 1831 à 1848, il professa un cours de religion dans le pensionnat de Saint-Victor, devenu depuis le collège Chaptal. En 1841, il était nommé aumônier protestant du collège Henri IV. Le ministre le récompensa de son zèle pour l'Université, qu'il défendit dans la campagne ouverte contre elle par le clergé catholique, en le nommant, en 1835, chevalier de la Légion d'honneur, sur la proposition du marquis de Jaucourt.

M. Coquerel s'occupa aussi beaucoup, à la même époque, de la presse religieuse. Il publia d'abord le *Protestant* (1831 à 1833), feuille religieuse, politique et littéraire qui eut un grand succès; puis le *Libre-examen*, qu'il rédigea, de 1834 à 1836, avec la collaboration de M. Artaud, inspecteur de l'Académie de Paris; enfin il créa, en 1841, avec le concours de quelques pasteurs de son opinion, le *Lien, journal des Eglises réformées*, dont il fut quelque temps le principal rédacteur et qu'il confia en 1844 à son frère, et plus tard à ses deux fils, Athanase et Etienne.

M. Coquerel prit une part considérable au mouvement des idées religieuses dans le protestantisme contemporain. Au moment où il était nommé pasteur à Paris, une agitation religieuse, connue sous le nom de *Héveil*, passait d'Angleterre et de Suisse dans les Eglises françaises et, tout en ranimant le zèle des populations protestantes, essayait de ressusciter le plus grand nombre des doctrines calvinistes tombées dans l'abandon. Les instigateurs du mouvement, désignés improprement sous le nom de *methodistes* (nom sous lequel on désigne les adhérents d'une secte très-répandue dans les classes populaires en Angleterre), trouvèrent une vive résistance au sein du clergé de l'Eglise nationale. Leurs doctrines furent combattues par Samuel Vincent, Charles et Athanase Coquerel, qui empruntèrent à l'Allemagne une partie de son érudition pour prouver au public protestant que restaurer l'ancienne théologie calviniste, ce serait commettre un pur anachronisme. Les partisans du *Héveil* essayèrent d'entamer le catholicisme par une active propagande; mais ils rencontrèrent des obstacles redoutables dans l'action des tribunaux qui opposaient les dispositions restrictives du code pénal à leurs réunions religieuses. Des condamnations furent prononcées, et la cour de cassation, saisie du point de droit, refusa de reconnaître la doctrine en vertu de laquelle l'art. 5 de la charte de 1830 sur la liberté des cultes avait abrogé l'art. 291 du code pénal en ce qui touche les réunions religieuses. Plus que personne, M. Coquerel regretta ces rigueurs exercées contre les dissidents du protestantisme; mais, tout en réclamant leur droit de se réunir librement sous la protection des lois, il résista à leur prétention hautement avouée d'imposer leur théologie à l'Eglise réformée unie à l'Etat. Chose singulière! la plupart des disciples du *Héveil* avaient fondé des communautés particulières, proclamant addirittura l'union de l'Eglise et de l'Etat; et cependant, ils saisissaient toutes les occasions qui s'offraient à eux de s'immiscer dans l'administration intérieure de l'Eglise nationale. M. Coquerel combattit énergiquement ces tentatives d'empiètement : une première fois, en 1840, lorsque des critiques, dont la plupart étaient fondées, furent adressées au projet d'ordonnance pour les Eglises réformées élaboré par le conseil d'Etat; une seconde fois, en 1842, lorsque les protestants orthodoxes de l'Eglise nationale s'unirent aux dissidents pour former, à l'exclusion de leurs coreligionnaires suspects de rationalisme, la *Société des intérêts généraux du protestantisme français*. Le système d'exclusivisme dogmatique devenant de plus en plus à l'ordre du jour, le consistoire de Paris, conduit par MM. Juilleret, Vermeil et Grand-Pierre, manifesta son hostilité pour les idées de M. Coquerel. Ce dernier avait ouvert par souscription, en 1835, un temple protestant à Bâtignolles. Lorsque le moment fut venu de présenter un pasteur officiel pour cette paroisse nouvelle, le consistoire désigna des adversaires de M. Coquerel, dont le premier acte fut de lui refuser tout droit de monter dans une chaire qu'il avait, plus que personne, contribué à établir.

Il est temps de dire quelques mots des doctrines de M. Coquerel. Elles ont été assez inexactement appelées *rationalistes* par ses

adversaires. M. Coquerel, loin d'admettre les idées et la méthode des écoles allemandes, écrivit contre Strauss et affirma dans son *Orthodoxie moderne* l'inspiration des Ecritures, la chute de l'homme et le surnaturel biblique. Il est vrai qu'en retour M. Coquerel repoussait la prédestination, les peines éternelles, l'expiation par le sang, et qu'il refusait d'admettre l'autorité dogmatique des Symboles du xvi^e siècle. En ce qui concerne la divinité de Jésus-Christ, il s'écartait aussi de l'orthodoxie en repoussant formellement la doctrine de la Trinité et en n'admettant, comme l'Américain Channing, qu'une sorte de divinité morale de Jésus fondée sur son impeccabilité. Telles qu'elles, les hérésies dogmatiques de M. Coquerel, qui ont été dépassées depuis par d'autres pstres protestants, et même par ses propres fils, étaient appelées à susciter de violentes oppositions au sein de l'Eglise réformée. En 1854, M. Coquerel combattit du haut de la chaire le nouveau dogme catholique de l'immaculée conception. Il fut amené par son sujet à déclarer contraire à l'enseignement de Jésus-Christ la doctrine du péché originel, en vertu de laquelle la faute d'Adam est imputée à tous ses descendants. Un journal dévoué à l'orthodoxie protestante demanda sa révocation ou sa rétractation.

La révolution de Février amena le pasteur Coquerel à prendre part à la vie politique. On avait remarqué dans l'ouvrage intitulé : *Le Christianisme expérimental* (1847), une phrase où il est dit que l'Evangile est un livre essentiellement républicain. Cette profession de foi anticipée lui valut de pressantes sollicitations à accepter une candidature aux élections pour l'Assemblée nationale. Il se présenta à Paris, parcourut les assemblées et les clubs et fut élu représentant du peuple par 109,934 voix. Comme son rival dans la chaire chrétienne, l'abbé Lacordaire, M. Coquerel n'obtint qu'un très-faible succès à la tribune politique. Mais il fut remarqué comme un député assidu et laborieux. Il appuya le gouvernement du général Cavaignac après les journées de Juin, fut rapporteur de la loi du 28 juillet 1848 sur les clubs, et membre de la commission qui prépara la constitution républicaine du 4 novembre. Quelque temps après, il proposait, avec M. Buvignier, l'abolition de la peine de mort. A la même époque, M. Coquerel émit un vote assez singulier. Il se joignit à la partie de l'Assemblée constituante qui autorisa l'expédition romaine et prononça même, le 21 février 1849, un discours en faveur du rétablissement du pouvoir temporel du pape. Pour essayer de justifier cette attitude, étrange de la part d'un ministre protestant, il déclarait dans ce discours que la papauté ne devait périr que par l'abandon des consciences éclairées et par la puissance de la vérité, mais non par la violence matérielle.

Au mois d'août 1849, M. Coquerel siégeait comme vice-président au bureau du congrès de la paix, à Paris. Victor Hugo qui présidait l'assemblée, ayant fait allusion au souvenir de la Saint-Barthélemy, dont c'était le jour anniversaire, l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, et le pasteur Coquerel se levèrent d'un même mouvement spontané et s'embrassèrent aux applaudissements de l'assemblée éclaircie.

En mai 1849, M. Coquerel avait été réélu représentant du peuple à l'Assemblée législative par 100,000 suffrages. Il prit une part sérieuse aux travaux de cette Assemblée qui décida la réimpression de son *Rapport à la Constituante sur l'organisation de l'assistance publique*. Sans se rattacher à aucun parti, M. Coquerel continua à professer sur les bancs de la Législative des opinions républicaines modérées. En 1851, il se prononça à la tribune pour la révision de la constitution, comme seul moyen de salut pour la forme de gouvernement inaugurée en février 1848. Sa carrière politique prit fin au coup d'Etat du 2 décembre.

M. Coquerel se consacra dès lors exclusivement au service de son Eglise. Il applaudit à l'établissement du suffrage universel, comme base des Eglises protestantes, par les décrets organiques du 26 mars 1852, rendus dans la période dictatorialle qui succéda au coup d'Etat. Il entra alors, en qualité d'ancien pasteur de Paris, dans le *Concile central des Eglises réformées*, destiné à servir d'intermédiaire entre le pouvoir civil et les consistoires et à élaborer un projet de discipline pour les Eglises. En 1853, il prit part à la fondation de l'*Alliance chrétienne universelle*, vaste association destinée à unir sur le terrain de la charité les adhérents des trois grandes communions (latine, grecque et protestante) qui se partagent la chrétienté. Sa parole éloquente jeta un vif éclat sur la plupart des réunions publiques de l'Alliance chrétienne.

Les dernières années de M. Coquerel furent attristées par les luttes ecclésiastiques. Il eut le chagrin de voir son fils aîné révoqué de ses fonctions de pasteur suffragant ; un de ses collègues, M. Martin Paschoud, libéral comme lui, destitué par le consistoire ; la division la plus profonde introduite dans l'Eglise de Paris, à la prospérité de laquelle il avait travaillé pendant trente-sept ans. Au mois d'août 1863, M. Coquerel éprouva le besoin de prendre du repos. Mais les quatre suffragants qu'il présenta successivement au consistoire furent repoussés, comme appartenant à l'école avancée du protestantisme, ou pour leur refus de signer le Symbole des apôtres. M. Coquerel n'approuvait pas toutes les doctrines professées par

ses suffragants ; mais il appuya leur résistance au jour des confessions de foi qu'il avait répudiées lui-même, au début de sa carrière pastorale. Le consistoire fut inflexible dans son orthodoxie. En vain, M. Coquerel, devenu au mois de mars 1867 président par ancienneté du conseil presbytéral, après la mort du pasteur Juilleret, écrivit-il à ses collègues pour les exhorter à faire quelques concessions à la fraction libérale de l'Eglise protestante ; sa requête fut repoussée. Le vieux pasteur, brisé par le chagrin, accablé par l'âge et les travaux, éprouvé par la perte récente d'un de ses fils, ne devait pas tarder à succomber. Le 28 juin, une attaque de congestion cérébrale mettait fin pour lui à toute espèce de ministère actif. Le 2 janvier 1868, il était frappé de paralysie ; le 10, il expirait, après cinquante ans de ministère évangélique. Ses funérailles ont eu lieu le 12 janvier, avec la plus grande simplicité. Conformément aux vœux écrits du défunt, aucun cérémonial officiel n'a été observé, aucun discours n'a été prononcé sur la tombe. Le pasteur officiant, M. Martin Paschoud s'est borné à donner lecture, devant une foule nombreuse, de quelques passages de la Bible expressément indiqués par le défunt. La presse politique a rendu hommage à la simplicité de cette mort. Les adversaires de M. Coquerel eux-mêmes se sont associés à l'expression des regrets éprouvés par l'Eglise protestante et par le parti démocratique.

M. Coquerel laisse de nombreux ouvrages dont voici la liste : *Lettres sur les hiéroglyphes* (1825 et 1835) ; *Esquisses poétiques de l'Ancien Testament* (1828 ; 1851, 2^e édition) ; *Biographie sacrée* (1826, in-8° ; 1837, 2^e édition) ; *Histoire sainte et analyse de la Bible* (1838, in-12, et 1842, 2^e édition) ; *Lettre à M. Guizot* sur son article de la *Revue française : Du catholicisme, du protestantisme et de la philosophie en France* (1838, broch. in-8°) ; *Lettre à un pasteur sur l'organisation des Eglises réformées* (1840, broch. in-8°) ; *Hymnes en prose pour les enfants* (1841) ; *Réponse à la Vie de Jésus du docteur Strauss* (1841, in-8° ; 1867, in-12, 2^e édition) ; *Lettre à M. le pasteur Juilleret* (1842, broch. in-8°) ; *l'Orthodoxie moderne* (1842, in-12 ; 1856, 2^e édition) ; *Lettre au cardinal archevêque de Lyon sur la querelle de l'Université et de l'Eglise et sur les Collations pratiques de Saint-Florent* (1844, broch. in-8°) ; *Le Christianisme expérimental* (1847, in-12 ; 1860, 2^e édition), ouvrages mis à l'index à Rome le 23 mars 1850 ; *Traité des mariages mixtes* (1857, in-12) ; *Christologie ou Essai sur la personne et l'œuvre de Jésus-Christ* (1853, 2 vol. in-12) ; *Observations pratiques sur la prédication* (1860, in-12) ; *Projet de discipline pour les Eglises réformées de France* (1861, in-12) ; *Athalie et Esther, avec un commentaire biblique* (1863, in-12). Il faut ajouter à cette liste un certain nombre de recueils de sermons publiés de 1819 à 1859 et quelques sermons détachés dont le dernier, qui a pour titre : *La liberté chrétienne et l'autorité* (1864), a été prêché à l'occasion de la destitution de M. Coquerel fils par le conseil presbytéral de Paris.

Le style de M. Coquerel est concis et nerveux. Tous ses ouvrages dénotent une vaste érudition littéraire et théologique qui a contribué à leur fécondité et à leur succès. Leur valeur philosophique est moindre que leur valeur littéraire. Les doctrines de M. Coquerel sont dépassées dans le protestantisme libéral. Cependant la plupart de ses ouvrages resteront longtemps classiques pour les théologiens appartenant à cette opinion.

COQUEREL (Charles-Augustin), écrivain et théologien protestant, né à Paris le 7 avril 1797, mort dans la même ville le 1^{er} février 1851, était frère du précédent. Elevé par sa tante, Mme Hélène-Maria Williams, femme de l'esprit le plus distingué, connue par de belles poésies, Charles Coquerel éprouva dès ses plus jeunes années un goût très-vif pour les lettres et les sciences, goût qui se fortifia au contact des hommes illustres que réunissait le salon de Mme Hélène Williams : de Humboldt, Marie-Joseph Chénier, Etienne, Lebrun, J.-B. Say, etc. Désireux d'embrasser la carrière ecclésiastique, Charles Coquerel alla suivre les cours de théologie de la Faculté de Montauban ; mais un accident interrompit ses études et le ramena à Paris en 1815. Il dut renoncer à la carrière pastorale, sans abandonner toutefois l'étude de la théologie, qui avait pour lui beaucoup d'attrait. En même temps, il étudiait la médecine avec Broussais, la chimie avec Gay-Lussac, les mathématiques avec Ampère et Biot, l'astronomie avec Arago. Journaliste, il fut, en 1825, un des fondateurs de la *Revue britannique* et le collaborateur du *Courrier français*. De plus il publia, en 1821, un *Annuaire protestant*, premier recueil de ce genre qui ait paru en France. En 1823, il donna ses *Tableaux de l'histoire philosophique du christianisme*, ou *Etudes de philosophie religieuse* (in-18), réédité sous le titre de *Essai sur l'histoire générale du christianisme* (1828, in-8°). Ce livre repose sur deux idées fondamentales, dont l'une est la nécessité de la liberté d'examen pour conduire l'humanité à toute la perfection qu'elle peut atteindre, surtout dans la religion ; l'autre, le besoin de substituer à la philosophie de la sensation, qui est insuffisante et dangereuse, la philosophie qui prend l'âme telle qu'elle est, avec ses facultés spirituelles. En 1824, l'auteur publia un *Résumé de l'histoire de Suède* (1 vol. in-18) ;

en 1827, une traduction des *Souvenirs de la Révolution française*, ouvrage de sa tante Hélène Williams ; et l'année suivante, une *Histoire abrégée de la littérature anglaise* (in-18). Il faut ajouter à ces publications le *Résumé de la démonstration du christianisme*, traduit de Belsham (1831).

Après avoir collaboré un moment au journal religieux les *Archives du christianisme*, fondé vers 1818, Ch. Coquerel voulut donner au protestantisme français un organe plus digne de lui, et il créa les *Annales protestantes*, mais pour peu de temps, car les apstres lui firent défaut. Toutefois, il ne se laissa pas décourager, et, le 1^{er} janvier 1825, il commença la publication de la *Revue protestante*, destinée à faire suite aux *Mélanges* de Samuel Vincent.

L'œuvre à laquelle Ch. Coquerel a principalement attaché son nom, c'est l'*Histoire des Eglises du désert* (1841, 2 vol. in-4°), écrite sur les manuscrits de Rabaut-Pomier et du pasteur du désert Paul Rabaut. C'est l'histoire des persécutions souffertes par les Eglises protestantes depuis la révocation de l'édit de Nantes jusqu'à l'édit de tolérance de 1787. Les Eglises protestantes témoignèrent leur reconnaissance à l'historien des Eglises du désert, en le nommant député à l'assemblée générale qui eut lieu en 1848 pour rétablir les anciennes assemblées protestantes. Ch. Coquerel travailla à la rédaction du journal le *Lien*, du 1^{er} janvier 1844 à la fin de 1849. Il appartenait à une tendance théologique très-voisine du rationalisme allemand.

COQUEREL (Athanasie), fils du pasteur du même nom, né à Amsterdam le 16 juin 1820. Destiné de bonne heure par sa famille à la carrière pastorale, il commença ses études théologiques à Genève et les finit à Strasbourg. Il fut consacré au ministère évangélique par son père, en 1843, avec le concours de soixante-huit pasteurs, dans un des temples de Nîmes. Après avoir été le suffragant du pasteur Borrel, à Nîmes, il fut appelé à Paris par M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, et nommé aumônier protestant du collège Henri IV, le 8 février 1848. Quelque temps après, il échangea ces fonctions contre celles d'aumônier au collège Chaplain, qu'il exerçait encore en 1868. Son père, absorbé à cette époque par ses devoirs de représentant du peuple, lui confiait une partie de son ministère ecclésiastique, lorsque, le 1^{er} février 1850, le consistoire de Paris le chargea de suppléer dans le temple de Sainte-Marie (rue Saint-Antoine) le pasteur Martin Paschoud, empêché par la maladie de vaquer à une partie de ses fonctions. L'état de santé de M. Martin ne s'étant pas amélioré, ce pasteur demanda à prendre M. Coquerel fils pour son suffragant. Cette demande trouva de l'opposition au sein du consistoire. Le célèbre prédicateur Adolphe Monod, qui défendait alors avec éclat les doctrines orthodoxes, reprocha à M. Coquerel de s'être prononcé, au synode officieux protestant de 1848, contre le système des confessions de foi obligatoires. Le consistoire ne s'arrêta pas à ces plaintes et accepta M. Coquerel comme suffragant de M. Martin Paschoud (15 novembre 1850), mais pour une période de trois ans seulement. Le nouveau pasteur ne tarda pas à conquérir de puissantes sympathies parmi les membres de l'Eglise réformée de Paris. Une merveilleuse facilité de parole, un caractère ouvert et généreux, une grande largeur d'esprit et une infatigable charité lui concilièrent beaucoup de cœurs. Le parti orthodoxe, en majorité dans le sein du conseil presbytéral, vit d'un œil inquiet cette popularité croissante qui nuisait sensiblement au crédit des doctrines traditionnelles. Après avoir renouvelé, en 1853 et en 1856, la suffragance de M. Coquerel, il en fixa le terme à deux ans, en 1859. En 1860, le conseil refusa d'appeler le suffragant de M. Martin Paschoud au poste de pasteur titulaire, lorsque de nouvelles places furent créées à l'occasion de l'annexion de la banlieue à Paris. Pendant ce temps, les doctrines libérales de l'école protestante de Strasbourg faisaient des progrès dans l'Eglise réformée. M. Coquerel, tout en persistant à voir dans le christianisme une religion surnaturellement établie par Dieu, applaudissait publiquement aux travaux scientifiques de MM. Reuss, Scherer, Colani, Michel Nicolas, etc. Lorsque l'*Union protestante libérale* fut fondée à Paris pour résister aux empiétements de l'orthodoxie, M. Coquerel publia ses statuts dans le *Lien*, dont il était rédacteur, en déclarant que la cause de cette association était celle du vrai progrès religieux. Le conseil presbytéral redoubla de méfiance. La suffragance de M. Coquerel ne fut renouvelée pour deux ans, en 1861, qu'après de vives résistances. La lutte électorale engagée sous les auspices de l'*Union protestante libérale* ayant constaté qu'une fraction considérable de l'Eglise réformée de Paris se montrait favorable aux idées nouvelles, M. Coquerel continua à réclamer la liberté de l'enseignement religieux, et rendit de plus en plus sensibles ses affinités avec la théologie critique en cédant sa chaire à M. Colani (1861) et à M. Albert Réville (1863). En 1863, l'apparition de la *Vie de Jésus*, de M. E. Renan, qui fut le signal d'une levée de boucliers de l'épiscopat, poussa également l'orthodoxie protestante à faire une campagne contre la libre pensée religieuse. M. Coquerel avait pu-

blié dans le *Lien* une appréciation du livre de M. Renan, qu'il qualifiait de *cher et avant ami*. Tout en exprimant ses réserves sur une foule de détails et sur l'appréciation faite par l'auteur du caractère moral de Jésus, le pasteur libéral se réjouissait de l'apparition de ce livre et y saluait un heureux retour de l'esprit français vers les études religieuses. Il n'en fallut pas davantage pour soulever contre lui les colères de l'orthodoxie. M. Martin Paschoud ayant demandé, le 6 novembre 1863, au conseil presbytéral de continuer à lui accorder M. Coquerel pour auxiliaire, une commission fut nommée avec mission d'interposer un procès en hérésie contre le pasteur suffragant. Ses livres, ses articles de journaux, ses sermons eux-mêmes furent passés au crible d'un examen soupçonneux. On aurait cependant voulu ménager une transaction, et le conseil paraissait disposé à se borner à réprimander M. Coquerel pour ses hérésies, à condition qu'il cessât d'appuyer l'*Union protestante libérale*. M. Coquerel refusa catégoriquement de rompre avec ses amis et de désavouer ses sympathies pour les pasteurs plus éloignés que lui de l'orthodoxie traditionnelle. Le 5 février 1864, la commission consistoriale, par l'organe de M. Mettetal, proposa de mettre fin à la suffragance de M. Coquerel. Incriminé pour ses hérésies, ce dernier se défendit dans un noble et fier langage. Il affirma que sa prétention était d'être aussi chrétien et meilleur chrétien même que les orthodoxes. « Le procès de doctrine qu'on me fait, s'écria-t-il, n'est qu'un épisode particulier de la résistance qu'oppose partout, et malgré d'inutiles exclusions, partout en vain, l'esprit d'immobilité à la vie et au progrès que Dieu lui-même provoque et entretient dans les doctrines comme dans les institutions chrétiennes. » M. Coquerel ajoutait que, s'il était dans l'erreur, il ne demandait qu'à être réfuté par de bonnes raisons, mais que les décisions dogmatiques d'un conseil presbytéral ne constituaient point à ses yeux des arguments suffisants contre sa conscience religieuse. Ces franches déclarations amenèrent la rupture entre M. Coquerel et le consistoire. Dans la séance du 19 février, M. Guizot déclara avec hauteur qu'il ne fait pas transiger avec l'hérésie et que les conseils de l'Eglise devaient se constituer les *défenseurs des âmes* de la partie du troupeau qui se trouvait en relation avec M. Coquerel, en se préoccupant pour elles de la question suprême de la foi et de la vie. Ce raisonnement, qui eût mieux été à sa place sur les lèvres d'un théologien catholique et d'un partisan d'une religion purement autoritaire, convainquit le conseil presbytéral. M. Coquerel fils fut révoqué le 26 février 1864, à la majorité de douze voix contre trois. Le surlendemain il faisait, à l'Oratoire, ses adieux à l'Eglise consternée, et encourageait ses nombreux amis à persévérer dans la liberté chrétienne. Le principe du libre examen venait de recevoir, en la personne de M. Coquerel, une trop grave atteinte pour que le protestantisme français tout entier ne manifestât pas sa douleur ou son étonnement. Cinq mille fidèles de l'Eglise de Paris adressèrent une protestation au consistoire, qui n'en tint aucun compte. L'Eglise de Nîmes, et, à son exemple, un assez grand nombre d'Eglises de province, comme celles du Havre, de Montpellier, de Strasbourg, demandèrent des prédications au pasteur destitué. A Paris, l'*Union protestante libérale* organisa une résistance active. Aux élections consistoriales de 1865, les candidats orthodoxes ne furent élus qu'à une faible majorité. M. Guizot, la tête la plus considérable du parti, attaqué par la presse politique démocratique, accusé, dans une brochure de M. Taxile Delord, d'avoir voulu se faire le pape du protestantisme, ne fut réélu au consistoire, le 5 mars 1865, qu'à un second tour de scrutin et à huit voix de majorité sur près de 2,600 suffrages exprimés. L'orthodoxie triomphante abusa de sa victoire. M. Guizot la poussa de plus en plus dans les voies de la résistance. M. Coquerel fils vit repousser à deux reprises (1864 et 1867) sa candidature aux fonctions de pasteur titulaire. M. Martin Paschoud ayant demandé, après les élections de 1865, à reprendre son ancien suffragant, fut mis à la retraite, puis menacé de destitution en 1866. L'ostracisme dont le consistoire persista à frapper M. Coquerel a accru sa popularité. En même temps, le désaccord qui préexistait entre les croyances de ce pasteur et celles de l'orthodoxie protestante est allé grandissant. Tout en déclarant, à l'occasion de la publication des *Apôtres*, de M. Renan, qu'il croyait au miracle de la résurrection de Jésus-Christ, M. Coquerel approuvait les conférences pastorales de Nîmes d'avoir déclaré, en 1866, que la cause du christianisme n'est pas indissolublement liée à l'affirmation du surnaturel. En 1867, M. Coquerel a donné une série de conférences publiques contre l'autorité dogmatique du *Credo* ou Symbole des Apôtres. Au mois de janvier 1868, cédant aux instances de ses amis, il a demandé au consistoire de lui conférer la chaire laissée vacante à l'Oratoire par la mort de son père, mais le consistoire, cédant à ses préjugés dogmatiques et ne tenant aucun compte des vœux hautement formulés par les électeurs de cette paroisse, qui avaient voté en majorité, aux élections consistoriales du 19 janvier, en faveur des candidats du parti libéral, repoussa pour la cinquième fois la candidature de M. Coquerel et donna un successeur orthodoxe à son père,

Repoussé par les corps officiels de son Eglise, M. Coquerel a demandé au gouvernement l'autorisation d'ouvrir, aux frais des protestants libéraux, des lieux de prédications religieuses dans la capitale.

M. Coquerel a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1862. Il a publié un assez grand nombre de travaux, et surtout de travaux historiques. En voici la liste complète : *Topographie de Jérusalem* (1843, broch. in-8° avec plans); *Vie et mort de Wolfgang Schuch* (1854, broch. in-8°); *Des beaux-arts en Italie au point de vue religieux* (1857, in-12); *Jean Calas et sa famille*, étude historique d'après des documents originaux (1858, in-12); *Affirmation chrétienne* (1858, broch. in-12); *Le plus grand commandement appliqué aux progrès de la foi* (1858, broch. in-12); *Vie, opinions et écrits d'Augustin du Fosse* (1861, broch. in-8°); *Précis de l'histoire de l'Eglise réformée de Paris*, 1^{re} époque (1862, in-8°); *Profession de foi chrétienne* (1864, broch. in-8°); *le Catholicisme et le Protestantisme considérés dans leur origine et leurs développements* (1864, broch. in-8°); *Des premières transformations historiques du christianisme* (1866, in-12); *les Forçats pour la foi* (1866, in-12), étude sur les protestants condamnés aux galères par Louis XIV et Louis XV; *la Conscience et la Foi* (1867, in-12); *Libres Etudes* (1868, in-8°). En 1863, M. Coquerel a publié une nouvelle édition des *Méditations religieuses* de Samuel Vincent, avec une introduction, et des *Lettres inédites de Voltaire sur la tolérance* (1863, in-12), précédées d'une introduction et accompagnées de notes. Il a publié aussi, de 1853 à 1864, un certain nombre de sermons détachés et deux recueils d'homélies (1^{re} série, 1855, in-12; 2^e série, 1858, in-12).

M. Coquerel est l'un des principaux rédacteurs du *Lien*, journal des Eglises réformées de France, fondé par son père, et dont la direction lui fut transmise, en 1849, par Charles Coquerel, son oncle. Il a partagé depuis le fardeau de la collaboration avec son frère cadet, M. Etienne Coquerel, licencié en théologie. M. Coquerel a également collaboré aux journaux protestants : la *Revue de théologie*, le *Disciple de Jésus-Christ*, le *Bulletin de la société d'histoire du protestantisme*. Il est un des secrétaires de la Société biblique protestante de Paris, fondée en 1818. En 1867, il a été nommé membre du comité pour l'érection d'une statue à Voltaire, à la suite de la souscription populaire ouverte par le *Siècle*.

COQUERELLE s. f. (ko-ke-rè-le — rad. coque). Nom donné autrefois, dans certaines abbayes, à des femmes qui restaient auprès des chanoinesses, depuis qu'elles avaient reçu l'extrême-onction jusqu'au moment de leur enterrement : *La doyenne du chapitre a droit de nommer le solliciteur du chapitre, et l'écclésiastique de placer l'infirmière et les coquerelles, et de les destituer quand il y a cause.* (A. de la Houssaye.)

— Blas. *Coquerelles*, Noisettes dans leurs capsules, jointes ensemble au nombre de trois, telles qu'on les trouve sur les noisetiers : *Noiset, seigneur de Bara : D'argent, à la croix de gueules, chargée d'une épée d'argent, garnie d'or, la pointe en haut ; cantonnée de quatre coquerelles de sinople, au chef d'azur, chargé d'un soleil d'or.* — *Huault de Montmagny : D'or, à la fusée d'azur, chargée de trois molettes d'épéron du champ, et accompagnée de trois coquerelles de gueules.* — *La Borde : D'argent à la rose de gueules, cantonnée de quatre coquerelles de sinople.* Il très rare.

— Bot. Nom vulgaire de l'alkékenge.

COQUERET s. m. (ko-ke-rè — dimin. de coq, l'alkékenge ou coqueret portant une baie renfermée dans une vésicule rougeâtre). Bot. Nom vulgaire de l'alkékenge : *Le coqueret croît naturellement dans les vignes et dans les champs.* (Bosc.)

— Encycl. Ce genre comprend des plantes herbacées, caractérisées surtout par le calice vésiculeux renflé à la maturité et enveloppant complètement le fruit, qui est une baie globuleuse du volume d'une cerise. Le *coqueret* alkékenge (*physalis alkekengi*) est une plante annuelle; à baies globuleuses, d'un rouge vif, renfermées dans un calice vésiculeux de la même couleur. Le pédoncule et souvent aussi la partie supérieure de la tige présentent également une teinte rouge. Cette plante est commune dans l'Europe centrale; elle croît dans les vignes, les bois, les terrains cultivés. Elle fleurit vers la fin du printemps, et ses fruits mûrissent en automne. Ces fruits, dépouillés du calice, ont une saveur acide assez agréable; on les sert sur les tables en Espagne, en Suisse, en Allemagne et dans quelques autres pays. En médecine, on les emploie, mais rarement, comme diurétiques. On s'en sert, dans certaines localités, pour colorer le beurre. Les feuilles sont employées en cataplasme, comme topique anodin et calmant. Une espèce préférable pour la qualité de son fruit est le *coqueret comestible* (*physalis pubescens*), plante annuelle originaire de l'Amérique méridionale, et qui se distingue de la précédente par son fruit juteux, d'un jaune orange. Les *coquerets* de la *Barbade* (*physalis Barbadenensis*) et du *Pérou* (*physalis Peruviana*) ont également des fruits comestibles recherchés dans les pays chauds. Toutes ces plantes se propagent facilement par le semis de leurs graines.

COQUERICO s. m. (ko-ke-ri-ko — Ono-

matopée). Chant de coq : *Des coquericos étourdissants.*

Autour de moi, mon joli coq.
Toujours ardent pour sa poulette,
A chaque moment me répète
Coquerico.

(Théâtre de la foire.)

|| On dit aussi COCORICO.

COQUERIE s. f. (ko-ke-ri — rad. coq, cuisinier). Mar. Grande cuisine bâtie sur un quai pour faire cuire les aliments des équipages qui se trouvent dans le port. || Cuisine du bord pour l'équipage.

COQUERIQUEUR v. n. ou intr. (ko-ke-ri-ké — rad. coquerico). Chanter en parlant du coq : *COQUERIQUEUR toute la matinée.*

COQUERO s. m. (ko-ke-ro). Individu qui a contracté l'habitude de mâcher des feuilles de coco. Se dit surtout de ceux qui poussent cette habitude jusqu'à l'abus, et chez qui elle a déjà déterminé un certain état morbide.

COQUERON s. m. (ko-ke-ron — rad. coq, cuisinier). Mar. Petite chambre servant de cuisine, établie à l'avant de certains navires caboteurs. || Petite armoire pratiquée à l'avant et à l'arrière d'une chaloupe. On dit aussi *COQUE*. || Soute à gargousses qu'on ménageait dans la soute aux poudres, et qu'on appelait aussi *FOUR*.

COQUES ou **COX** (Gonzalès), peintre illustre de l'école flamande, né à Anvers, non en 1618, comme on l'a écrit habituellement sur la foi de Corneille de Bie, mais en 1614, suivant les recherches savantes de M. Théodore Van Lierius, et mort dans la même ville en 1684. Pierre Breughel, qui lui avait ouvert son atelier en 1637, fut évidemment son premier maître. Puis il passa plusieurs années chez Rickaert le Vieux pour y terminer ses études. Ce long séjour auprès de ce peintre eut sur l'élève une grande influence. Aussi ses premières productions furent-elles seulement une imitation timide de la manière de son professeur. Il prit, à son exemple, les thèmes de la vie commune et familière; il se mit à peindre des tabagies bruyantes, de joyeuses paysaneries. Bien que très-éloignées de ses instincts naturels, ces tableaux d'essai révélaient déjà l'étoffe d'un peintre. Aussi fut-il reçu, dès leur apparition, franc-maître de la confrérie de Saint-Luc.

Tout en poursuivant ses études avec ardeur, Gonzalès s'aperçut un jour que la fille de son vieux professeur était charmante, fraîche comme on est à quinze ans, et qu'il était difficile de vivre auprès d'elle sans l'aimer. Il l'aima donc, et Catherine Rickaert se laissa d'autant plus aisément adorer que cet amour comblait tous ses vœux.

Ce roman si beau eut un dénouement très-sérieux. La jeune fille devint enceinte et Rickaert s'en aperçut; mais son courroux fut vaincu par la loyauté de l'artiste, qui, tout en larmes et plein de remords, lui demanda à genoux la main de Catherine. Le mariage se fit le 11 août 1643.

Travaillant plus librement, dès ce moment, il eut plus d'indépendance dans ses inspirations. Il obtint peu à peu les fumeurs et les tabagies et se mit à faire des portraits. Sa famille lui fournit naturellement ses premiers modèles. Il fit poser d'abord sa femme et sa fille; puis se peignit lui-même en 1649. Paul Pontius a fait de ce dernier portrait une gravure intéressante et connue. Ensuite vinrent ses camarades, qui passèrent un à un sous son pinceau. Les succès accueilliés toutes ces toiles. Les grands personnages s'émurent alors de ce talent nouveau et prirent en foule le chemin de cet atelier déjà célèbre. La vogue était venue pour Gonzalès, et avec elle la fortune. Il ne pouvait suffire à toutes les commandes.

Bien qu'il ait plusieurs fois réussi des portraits en pied, grands comme nature, entre autres la *Jeune fille*, de la galerie Suermont, Coques en faisait peu cependant dans ces proportions. Il aimait mieux la dimension quart nature, dans laquelle il a peint la plupart des grands personnages. Quelques-unes de ces peintures sont vraiment remarquables, et rappellent par la richesse du ton, l'élégance de l'allure, l'arrangement des accessoires, les meilleurs portraits de Van Dyck. Sa réputation était déjà si grande, que le graveur Jean Meyssens lui donnait place dans son fameux recueil : *Images des divers hommes d'esprit sublime*. Charles I^{er} d'Angleterre, l'électeur de Brandebourg, l'archiduc Leopold, don Juan et le prince d'Orange, enthousiastes de son talent, payaient fort cher la moindre de ses productions.

Gonzalès fut nommé par deux fois doyen de la *ghilde de Saint-Luc*. Ayant pris fort à cœur les devoirs de son décanat, il voulut, avec autant d'énergie que de dévouement, soutenir jusqu'au bout les droits de cette société, dans une discussion qui dura plusieurs années. A force de démarches et de soins, il finit par triompher; et la *ghilde* obtint grâce à lui pleine et entière justice. La société reconnaissante offrit à son doyen, comme indemnité du temps perdu, la somme de 1,550 florins. Les honneurs venaient le chercher de toutes parts : en 1664, l'Académie d'Anvers le nomma son directeur et lui renouvela ce titre en 1684.

A la fameuse exposition de Manchester, en 1857, il y avait trois tableaux de Coques : dans le premier, appartenant à la reine Vic-

torie, un grand seigneur, sa femme et quatre petites filles prennent le frais sur la terrasse d'un château. Cette excellente composition se nomme la *Famille Ver Helst*. Dans les gammes macrées de Van Dyck, la couleur en est fine, variée et d'une exquise distinction. Le second nous montre le stathouder Henri, prince d'Orange et sa famille. Le prince, en robe de chambre, est assis devant un bureau, près d'une bibliothèque, sa femme est debout derrière lui; à droite s'ouvre une échappée sur un paysage. Le troisième, le *Pique-nique*, est le plus intéressant de tous; il appartient à M. John Walter et représente un dîner champêtre, en pleine campagne, dans un beau paysage flamand. Le dîner vient de s'achever. Debout sur le gazon, le père et la mère regardent avec amour cinq beaux enfants qui jouent autour d'eux, heureux et rieurs. Un domestique fait la desserte. Vivement colorés, dans une gamme exquise de fraîcheur et de distinction, ces figures s'élèvent en lumière, sur un fond de verdure peint par Jacques van Artois. Le duc d'Arenberg possède encore une toile remarquable, le *Christ chez Marthe et Marie*. Les figures sont de Gonzalès et l'intérieur est dû au talent de Henri Steinwick le fils, le peintre architecturiste. Coques, on le voit, aimait la collaboration, mais une collaboration intelligente, qui ne pouvait nuire à ses qualités. Ce n'était pas, d'ailleurs, par insuffisance qu'il recherchait le talent d'autrui pour le joindre au sien; c'était plutôt pour associer à sa célébrité des camarades moins heureux, moins connus. Son chef-d'œuvre, en ce genre charmant, c'est le *Hépas champêtre*, qu'on voit aujourd'hui dans la galerie de lord Hertford. Voici la description qu'en fait M. Théophile Gautier, en son style imagé, brillant et sonore :

« Le fond représente un parc d'une végétation riche et touffue, de laquelle se détachent heureusement les figures épanouies d'un bon seigneur et de sa femme : l'homme est vêtu d'un justaucorps de velours brun que recouvre à moitié une houppelande grise; il a la tête découverte, et ses traits fortement accentués respirent le bien-être, la cordialité et le contentement de soi-même; il tient par la main sa femme, un peu mûre déjà, mais d'une opulente santé flamande, qui a pour coiffure un chapeau à longue plume et pour vêtement une superbe robe de taffetas cerise; il lui montre une jeune villageoise apportant un panier de fruits. A côté d'eux, leur fille, en robe de soie blanche, joue avec son éventail et laisse pendre son chapeau de paille.... Une fontaine de marbre où boit un paon, et qui représente un Neptune dont les chevaux lancent de l'eau par les narines, deux lévriers, un mâtin, une gibecière, une poire à poudre sont les accessoires de cette luxueuse composition, d'un coloris excellent, d'une pâte solide et d'une exécution magistrale. »

Malgré de brillants succès, une belle fortune, l'artiste fut plusieurs fois en sa vie cruellement éprouvé. Sa fille tant aimée venait de se marier, elle avait à peine un tout petit enfant, quand une affreuse maladie l'emporta, en pleine jeunesse. Un peu plus tard, le petit garçon suivit sa mère au tombeau. Enfin Gonzalès vit mourir sa femme, le 2 juillet 1674. Ce dernier coup fut terrible. On eut beau consoler le vieux peintre de mille façons, le faire même se remarquer un an après, le 21 mars 1675 rien ne put le distraire de sa profonde mélancolie. Sa belle intelligence s'affaissa graduellement, pendant que sa santé s'en allait. Il mourut le 18 avril 1684.

Gonzalès, dit M. Paul Mantz, a aimé par dessus tout la lumière, la vérité et la vie; et plus on étudie son œuvre, où tant de virilité se marie à tant d'élégance, plus nous trouvons de charme et de sérieux dans ce Van Dyck in-dix-huit.

COQUESIGRUE s. f. (ko-ke-si-grû). V. COQUEIGRUE.

COQUET s. m. (ko-ké — rad. coque). Mar. Petit bateau sur lequel on amenait des marchandises de Normandie à Paris.

— Encycl. Mar. Le nom de *coquet* était donné autrefois à un petit bateau dont la forme avait sans doute quelque analogie avec celle de la coque. Guillaume Guizart en parle dans sa *Branche aux royaux lignages*. Il y avait des *coquets* assez petits pour être mis en mouvement par une seule rame placée au milieu de la poupe. Pousser en avant un *coquet* avec cet aviron unique, la moderne godille, c'était *coqueter*. Desroches (1687) a recueilli ce terme, analogue quant au sens, à *gabarrer* et à *godiller*.

COQUET, ETTE adj. (ko-ké, ko-ké-te — rad. coq, à cause de la tournure élégante que cet oiseau semble affecter de se donner). Qui a de la coquetterie, qui s'efforce de plaire, qui est habituellement préoccupé des moyens de plaire : *Un jeune homme coquet. Une femme coquette. Les femmes sont fort coquettes avant le mariage, et beaucoup plus après.* (Hamilton.) *Une femme coquette se soucie peu d'être aimée, il lui suffit d'être trouvée aimable et de paraître belle.* (La Bruy.) *Une femme coquette qui n'a qu'un galant croit n'être point coquette; celle qui a plusieurs galants croit n'être que coquette.* (La Bruy.) *Un homme coquet est quelque chose de pire qu'un homme galant; l'homme coquet et la femme galante vont assez de pair.* (La Bruy.) *Fénelon était un esprit coquet,*

qui cherchait à être goûté et voulait plaire. (St-Sim.) *La femme est coquette par état.* (J.-J. Rouss.) *Les hommes appellent coquette la femme qui leur plaît, s'ils ne peuvent réussir à lui plaire.* (Mme de l'Ysieux.) *Les femmes coquettes n'ont jamais froid.* (Mme E. de Gir.) *La femme coquette est un éternel personnage de bal masqué.* (G. Sand.)

Moi, j'irais épouser une femme coquette!

BOILEAU.

Les filles sont toujours un peu coquettes.

VOLTAIRE.

Qu'une femme coquette est facile et crédule!

DESTOUCHES.

Parlons à cœur ouvert, et confessons la dette:

Je suis un peu coquet, tu n'es pas mal coquette.

REGNARD.

Toute femme est coquette, ou par raffinement,

Ou par ambition, ou par tempérament.

DESTOUCHES.

Il aimait les oiseaux. Un moineau fort coquet,

Et le plus amoureux de toute la province,

Faisait aussi sa part des délices du prince.

LA FONTAINE.

|| Qui est inspiré par la coquetterie, qui est emporté de coquetterie : *Un petit air coquet. Des mines coquettes. Un sourire coquet.*

Mais je vois que, malgré ce petit air coquet, Et votre goût connu pour le coiffé, Vous êtes, à vrai dire, une maîtresse femme.

AL. DUVAL.

— Bien mis, élégamment paré : *Quoi qu'il ait fait, il n'avait pas réussi à attirer son attention sur sa personne, qu'il jour-là, était tout à fait coquette et bien arrangée.* (A. Karr.)

— Par ext. Gracieux, élégant : *Un petit jardin bien coquet. Une voiture coquette. Une coiffure des plus coquettes.*

Heureux qui se pavane à ces longues banquettes, Où la mode s'installe en parures coquettes!

BARTHÉLEMY.

Notre France au printemps est coquette et parée;

Sur ses bords reverdis bat la mer azurée;

N'es-tu donc pas heureuse ici?

Mlle DE POLIGNY.

— Fig. Qui a quelque chose de mignard, du gracieusement provocant, d'aimable à la fois et de manière :

Lorsque la coquette espérance

Nous pousse le coude en passant,

Puis à tire-d'aile s'élance

Et se retourne en souriant...

A. DE MUSSET.

Que me veux-tu, chère fleurlette,

Aimable et charmant souvenir?

Demi-morte et demi-coquette,

Jusqu'à moi qui te fait veuler?

A. DE MUSSET.

— Substantif. Personne préoccupée du désir de plaire, et qui emploie force moyens pour y parvenir; se dit surtout d'une femme qui cherche avidement les hommages des hommes, tout en évitant avec soin de s'attacher à aucun : *Que la peste étouffe les coquets, la coquetterie et tous ceux qui l'ont inventée!* (Baron.) *Une coquette oublie que l'âge est écrit sur le visage.* (La Bruy.) *Tous les coquets de profession portent des mouches, et c'est aujourd'hui la marque des gens à bonne fortune.* (Campistron.) *Une coquette peut bien être vertueuse, mais elle n'est jamais innocente.* (Mme Cottin.) *Une coquette est un tyran qui veut tout asservir, pour le seul plaisir d'avoir des esclaves.* (Marmontel.) *La coquette refuse souvent ce qu'elle brûle toujours d'accorder.* (Beaumarchais.) *Je regarde les savants et les hommes d'esprit comme des coquettes.* (Napol. 1^{er}.) *La femme tendra cède à son cœur, la coquette ne cède qu'à sa tête.* (S. Dubay.) *La coquette à la tête froide, le cœur sec et les sens muets.* (Bachelot.) *N'accorder rien et laisser tout espérer, causer sur le seuil de l'amour, mais la porte fermée, voilà toute la science d'une coquette.* (Ch. de Bernard.) *La coquette se montre quand elle est parée, mais ne se laisse pas voir quand elle se pare.* (A. de Mus.) *Une coquette, c'est une femme qui fait par vanité ce que le courtisan fait par cupidité.* (G. Sand.) *Une vieille coquette demandait à quelqu'un combien il lui donnait d'années. — Vous en avez assez, lui répondit-il, sans que je vous en donne d'autres.*

Pour vivre heureux, vivons loin des coquettes.

FLORIAN.

Souvent une coquette est l'ouvrage d'un jour.

F. D'EGLENTINE.

Coquette qui querelle est sur le point d'aimer.

VOISENON.

Coquette avec coquet ne trouve pas son compte,

Et coquet de coquette a toujours de la honte.

SCARRON.

C'est providence de l'amour

Que coquette trouve un volage.

LA MOTTE.

Une coquette est un vrai monstre à fuir;

Mais une femme et tendre, et belle, et sage,

De la nature est le plus digne ouvrage.

VOLTAIRE.

... Quand d.s coquettes suraudent
Ont au cœur d'un jeune homme attaché le grappin
Cela tient comme un diable, on n'en voit pas la fin
LA CHAUSSEE.

... La petite coquette!
Comme elle lui fait les yeux doux!
Vous aimeriez donc la fleurlette?

MARMOTEL.
... Quand un coquet fleffe
D'amour, de bonne sorte, une fois s'est coiffé,
Cela tient comme glu ...

HAUTEROCHE.
La franchise, en effet, t'a si bien réussi!
D'ailleurs, si tu te mets ces scrupules en tête,
C'est pour un bon motif que tu fais la coquette.
E. AUGIER.

— Fig. Objet gracieux, élégant : *La rose double est une coquette d'une espèce toute particulière.* (A. Karr.) « Objet séduisant et trompeur : *L'imagination est une coquette qui fait voir bien du pays à ceux qui s'amusent à l'écouter.* (S. Dubay.)

— Théâtre. *Grande coquette* ou simplement *Coquette*, Grand rôle de femme dans les comédies de caractère; actrice qui remplit cet emploi : *Jouer les coquettes, les grandes coquettes.*

... Notre grande coquette
Déjoue incessamment les projets de Lisette.

C. DELAVIGNE.

— s. m. Cout. Cadeau que les filles de Compiègne doivent faire, la veille de leur mariage, aux jeunes gens du pays.

— Féod. Droit de coquet. V. droit.

— Ornith. Nom vulgaire du colibri.

— s. f. Ichthyol. Nom vulgaire du chétodon.

— Bot. Appareil composé de deux planches à claire-voie, dans lequel on fait dessécher, en les comprimant entre des feuilles de papier, les plantes que l'on destine à former des herbiers.

— Horticult. Variété de laitue. « *Coquette de Huy*, Variété de pomme de terre.

— Encycl. Cout. L'usage du coquet, aux environs de Compiègne, a une origine fort ancienne, mais inconnue. Il profite spécialement aux célibataires. Voici en quoi consiste cette coutume, qu'on pourrait appeler *pantagruelique* : Lorsqu'une jeune fille se marie, à quelque condition qu'elle appartienne, elle doit, le jour de ses noces, et avant de dire un dernier adieu à la vie de demoiselle, payer un tribut aux garçons du village qui l'ont fait ou qui sont censés l'avoir fait danser depuis qu'elle est en âge de fréquenter les bals. En conséquence, le soir du mariage, cinq ou six jeunes gens, qui ne sont point de la noce, demandant la permission de faire danser la mariée. Celle-ci, après avoir exécuté quelques quadrilles avec eux, les invite à se rafraîchir en compagnie de certaines personnes de sa famille, ordinairement son père et celui de son époux, et c'est alors qu'elle fait à ses danseurs la remise solennelle d'un seau de vin ou de cidre, d'un gâteau, de deux fians et d'un ou de deux rôtis, qu'ils emportent et vont manger avec leurs camarades où bon leur semble; dans certaines communes, on y joint une chandelle et un verre. C'est ce qu'on appelle *offrir le coquet*. Il n'est personne, riche ou pauvre, qui néglige cette tradition, et un mariage accompli sans coquet serait considéré comme accompli sous de mauvais auspices. A quelle époque fabuleuse faut-il faire remonter l'antique institution du coquet? Quelle est l'étymologie mystérieuse de ce mot? L'histoire locale elle-même se tait sur ce point. C'est principalement dans les communes de Jonquières, de Couly, d'Armanecourt, d'Arsy, et dans presque toutes celles du canton d'Éstrées-Saint-Denis, que cet usage singulier est encore en vigueur.

— Théâtre. *Coquettes* ou *grandes coquettes*. Jadis, les quelques rôles qui étaient désignés sous la dénomination de *grandes coquettes* ne constituaient pas un emploi proprement dit, et rentraient dans le domaine de l'emploi beaucoup plus considérable connu sous le nom de *premiers rôles*. En effet, il n'existait guère, dans le répertoire classique, que quatre rôles qui reçussent cette dénomination : ceux de Célimène du *Misanthrope*, de Célimène du *Philosophe marié* (Desfontaines), de Mme de Mairieux de *L'Amant bourru* (Molière), et de la *Coquette corrigée* (de La Noue); nous croyons qu'on y ajoutait quelquefois, et avec raison, Elmire du *Tartuffe*, et Sylvia des *Jeu de l'amour et du hasard*. Alors on stipulait, dans les engagements faits pour la province, que l'artiste chargée des premiers rôles (femmes) devait jouer aussi les quelques rôles de *coquettes* que nous venons de mentionner.

L'emploi véritable des *coquettes*, tel qu'on le connaît aujourd'hui, ne date guère que de 1830. L'école romantique ayant introduit dans les ouvrages dramatiques un nombre de personnages beaucoup plus considérable que par le passé, il en résulta un emploi auquel on donna ce nom, emploi assez mal défini d'ailleurs quant au caractère des rôles qui le composaient, ces rôles étant de nature et d'importance fort inégales. Quelques-uns devaient l'appanage de l'artiste chargée des *premiers rôles*, et quant aux autres, ils constituaient un emploi considéré comme une sorte de doublure de ce dernier, et défini sous le nom de *grandes coquettes* et *seconds rôles*. Parmi les premiers, on classe Mme de Nohant du *Mari à la campagne* (Bayard), Mme de Miremont de la *Camaraderie* (Scribe), Marcos des *Filles de marbre* (Théodore Barrière),

Léona de la *Closerie des genêts* (Frédéric Soulié), Mme de Lery de *Un caprice* (Alfred de Musset), Lais du *Joueur de flûte* (Emile Augier), Jacqueline du *Chandelier* (Alfred de Musset), Marianne des *Caprices de Marianne* (Alfred de Musset), la marquise d'Auberive des *Effrontés* (Emile Augier); au nombre des seconds, on compte Marceline de *Diane de Lys* (Alexandre Dumas fils), la baronne d'Ange du *Demi-monde* (Alexandre Dumas fils), la duchesse de la *Grande dame* (Scribe), etc.

Parmi les artistes qui ont joué les *coquettes* à la Comédie-Française, on place naturellement en première ligne Mme Mars, qui, ayant débuté en 1793, joua les jeunes et les grandes *coquettes*, ainsi que les amoureuses, jusqu'après 1830, en conservant une jeunesse éternelle, et en voyant chaque jour grandir son talent merveilleux. Quelques critiques pourtant la voyaient moins parfaite dans les *grandes coquettes* proprement dites que dans les autres rôles de son répertoire. L'auteur anonyme du *Dictionnaire théâtral* (1824) s'exprime ainsi à ce sujet : « Oserons-nous dire que l'admirable talent de Mme Mars n'a pas encore atteint, dans l'emploi de la haute coquetterie, cette inimitable perfection dont elle est et restera le modèle le plus exquis dans les ingénuités et dans les *coquettes* de Marivaux? Mme Mars joue superbement Elmire et Célimène; elle est Araminte dans les *Fausse confidences*, et Sylvia dans les *Jeu de l'amour et du hasard*. » Et plus loin, il dit encore : « Il faudrait énumérer presque tous les rôles de cette admirable comédienne, pour citer où elle a excellé. Si, dans un petit nombre de rôles qui sont du domaine de la haute coquetterie, Mme Mars, toujours très-supérieure à toutes les autres actrices, reste cependant un peu au-dessous de ce qu'elle seule pourrait être, cette infériorité, déjà si éclatante, n'existe sans doute que pour attester une fois de plus la défense faite à la nature humaine d'embrasser tous les genres de perfection. »

Depuis la retraite de Mme Mars, il faut venir jusqu'à nos jours pour voir les *coquettes* de haute comédie jouées, non point sans doute avec l'autorité de ce talent incomparable, mais d'une façon supérieure. En effet, jusqu'à la rentrée de Mme Arnould-Plessy, les deux rôles si difficiles et si scabreux d'Elmire et de Célimène étaient tenus au Théâtre-Français d'une manière médiocre et insuffisante, et cette artiste distinguée est venue leur rendre tout leur relief et toute leur vérité. Nous devons dire que Mme Madeleine Brohan y fait preuve aussi de talent, mais d'un talent de second ordre et sans vigueur. Quant aux *coquettes* de la comédie moderne, surtout celles d'Alfred de Musset, jamais elles n'ont trouvées d'interprètes à la fois plus fines, plus séduisantes, plus hantaines, plus dédaigneuses que Mme Allan-Despreaux, morte si jeune, dans tout l'éclat de sa beauté bourgeoise et d'un talent qui grandissait sans cesse. Mme Nathalie a joué aussi avec un succès très-mérité quelques rôles de ce genre, et enfin Mme Arnould-Plessy s'y est fait applaudir comme dans ceux du grand répertoire. Pour ce qui est de ces derniers, on peut citer encore, pour s'y être distingués jusqu'à un certain point, Mmes Denain et Marquet, que leur beauté patricienne et dédaigneuse servait, d'ailleurs merveilleusement.

Coquette (LA) ou *l'Académie des dames*, comédie de Regnard, en trois actes et en prose, représentée en 1691. Elle fut écrite en collaboration avec Dufresny. Cette pièce, faite pour le Théâtre-Italien, est entremêlée de divertissements et de danses bouffonnes; c'est une comédie plaisante, peu intrigante, mais dont les caractères sont bons dans leur genre. Colombine, la coquette, est un type dessiné avec une grande vérité : on la voit recevoir avec un égal empressement les hommages de tout le monde, ceux mêmes de son valet Pierrot. Amante du comte Octave, elle accueille néanmoins un procureur et un officier, sans préjugé d'un bailli du Mans, que son père lui destine pour époux. Qui trop embrasse mal étreint! dit le proverbe, et, au dénouement, la belle a couru tant de lièvres à la fois, qu'elle ne conserve même plus l'espoir de retrouver une piste. C'est qu'une coquette peut se comparer à ces vins pétillants, dont tout le monde veut tâter, mais que personne ne se soucie d'acheter pour son ordinaire. Le bailli est une caricature digne du Théâtre-Italien, et qui rappelle en même temps les deux physiologies si comiques de M. de Pourceaugnac et de M. Jourdain. Lorsqu'il s'avise de trancher du marquis, il paraît aussi grotesque que le gentilhomme limousin déguisé en femme de qualité. Le procureur, caché sous la table pour céder la place à l'officier, fait songer à une des plus jolies scènes du *Tartuffe*. Le code de la coquetterie, résumé en quelques vers par Colombine, est charmant. Mais nous ne saurions approuver une scène assez cynique, où le bailli fait des propositions fort lestes à une blanchisseuse, en présence de sa future. Quant aux divertissements, tout à fait dans le goût italien, ils sont très-amusants, font naître des situations comiques assaisonnées de traits vifs, plaisants, naturels et d'une gaieté soutenue. L'intrigue, si toutefois c'est une intrigue que le tableau des manèges de la coquette, ne semble destinée qu'à servir de

cadre. Le style est correct, agréable, facile, spirituel, bien que parfois tournant trop au grotesque et à la charge; mais l'auteur n'avait en vue que de divertir les spectateurs, et certes il y a réussi.

Coquette de village (LA) ou le *Lot supposé*, comédie en trois actes et en vers de Dufresny, représentée en 1715. L'intrigue se concentre entre six personnages : le baron, seigneur du château; la veuve, voisine du baron; Argan, un voisin; Girard, receveur du village; Lucas, fermier du baron, et Lisette, fille du fermier.

Lisette, c'est la jeune coquette. Elevée par une femme qui a vécu à Paris, elle la surpasse bientôt dans l'art d'encourager tout le monde, et profite de ses leçons pour lui enlever son amant, tout en écartant avec un air d'innocence tous les soupçons que sa rivale pourrait concevoir. Bientôt ce caractère se développe; après l'entretien de Lisette avec son père, on sait à quoi s'en tenir sur son ignorance et sa candeur. En présence du baron, qui l'aime... en seigneur de village, elle recourt à la sensibilité pour obtenir une promesse de mariage. A peine le baron est-il sorti qu'un autre amant, le courtisan de la veuve, se présente. En fillette qui a lu des romans, elle emploie pour le séduire le prestige d'une tendre rêverie. Comment résister à une jeune fille aussi jolie, qui avoue naïvement qu'elle aime, et que l'amour cause sa mélancolie?

Cependant la veuve a découvert les ruses d'une élève plus habile qu'elle; elle en instruit les deux prétendants, et Lisette, mise en leur présence, est obligée de se prononcer, tout comme Célimène entre Alceste et Oronte. Par un détour adroit, elle rejette les vœux de ses deux amants, se réservant de les ramener séparément. En fillette prévoyante, elle a eu soin de se ménager Girard, qui sera son pis-aller. Girard est trop heureux d'épouser une fille qui a tant d'esprit.

Tous les caractères de la pièce sont sacrifiés à celui de Lisette, l'un des plus agréables et des plus piquants que Dufresny ait tracés. L'intrigue est vicieuse sous plusieurs rapports, et le principal moyen, qui consiste dans la supposition d'un billet de loterie, manque de vraisemblance.

Coquette d'été (LA), comédie en trois actes, en vers, par l'abbé Voisenon, donnée aux Italiens en 1746. Il s'agit de fixer une coquette. Pour opérer ce prodige, on a choisi un jeune officier plein d'honneur, de mérite et d'agréments. Guidé par les conseils de son ami Clitandre, ce jeune homme met en œuvre les moyens les plus propres à faire réussir son dessein; néanmoins il ne triomphe de la coquette qu'en affectant pour elle la plus grande indifférence, et en faisant naître sa jalousie par une inclination affectée pour la prude Cidalise. A la jalousie on voit bientôt succéder l'amour. Des méprises et d'autres incidents achèvent de fixer pour toujours le cœur de l'inconstante. Tout à fait éprise du jeune officier, elle finit par lui prouver son attachement par un acte de générosité surprenant pour une coquette : elle met en gage ses bijoux les plus précieux, pour lui faire obtenir le brevet d'un régiment, qui lui échappait faute de pouvoir trouver la somme nécessaire. Ce service signalé achève de convaincre Dorante que la coquette est enfin fixée; et la pièce se termine par un mariage qui promet le bonheur aux jeunes époux.

La *Princesse d'Elide* a pu fournir le sujet de cette comédie. C'est au même but que l'on tend, ce sont les mêmes moyens que l'on emploie, c'est le même succès qui les couronne. Malgré ces points de ressemblance, la manière dont Voisenon a conduit et traité ce sujet le lui rend propre. Sa pièce est écrite naturellement et avec facilité, le plan en est heureux. On trouve dans la *Coquette fixée* des peintures du monde aussi ingénieuses que vraies, des scènes théâtrales, de l'intérêt et du mouvement. Des détails agréables compensent la faiblesse de la versification, qui est un peu négligée. Cette pièce prouve que l'abbé Voisenon avait tout le talent nécessaire pour réussir au théâtre. La Harpe a fait une critique très-minutieuse et très-verte de la *Coquette fixée*; son jugement a été trouvé sévère.

Coquette corrigée (LA), comédie en cinq actes et en vers, de La Noue, représentée en 1756. La Noue était acteur; il se crut obligé de prononcer un discours tout sucré de fausse modestie, véritable gâteau de miel jeté au terrible cerbere qu'il affrontait comme auteur et comme comédien. C'est à sa pièce que l'on fait commencer la décadence de la grande école classique, décadence déjà préparée par La Chaussée et Boissy. A la force comique de l'ancien répertoire succéda alors une délicatesse affectée; des portraits, des esquisses aux nuances légères remplacèrent la peinture énergique des caractères, l'étude approfondie des types. En même temps, une décence de convention, qui ne fut jamais dans les mœurs du monde théâtral, s'introduisit à la scène.

Julie est une jeune veuve; elle est coquette. Une coquette peut-elle se corriger? L'auteur résout affirmativement la question. Cependant les maîtres de la scène ont senti que tout caractère prononcé, l'avare, le misanthrope, sortait intact des plus rudes épreuves, et que le fond ne changeait pas, si quel-

ques défauts venaient à disparaître. Quel sera donc le ressort assez puissant pour obtenir d'une femme vaine une telle métamorphose? Ce sera l'amour. Une passion vraie peut au moins suspendre cette envie démesurée de plaire, ce désir insensé de multiplier des conquêtes dont on veut bien s'amuser, sans engager son cœur. L'homme raisonnable qui inspire à Julie cette noble conduite pourra payer cher la gloire de son merveilleux triomphe, car la conversion de la coquette a le défaut presque nécessaire de ne pas paraître durable. D'ailleurs, le repentir ou le caprice de la coquette est en partie motivé par la jalousie qu'une tante inspire à une nièce. Le dépit, l'amour-propre sont pour moitié dans cet amour improvisé. Ce moyen dramatique est cependant encore acceptable. Il en est un autre que tout homme de bonne compagnie repoussera comme une honteuse indiscretion. Corriger une femme, une coquette, par la publication projetée de lettres compromettantes, serait une lâcheté moinestrueuse, plus nuisible au juge qu'au coupable. L'auteur rentre dans la vérité et dans la saine morale, quand il s'applique à corriger la coquette par un exemple exagéré. Julie voit dans la présidente un modèle affreux, éloignant de l'état d'abjection où l'exces de la coquetterie peut faire tomber une femme. C'est la leçon de l'illote ivre au Spartiate tempérant.

Le personnage d'Orphise, tante de Julie, fait par sa décence un contraste absolu avec celui de la coquette. Orphise n'agit pas assez et parle trop.

La Noue se distingue des autres médiocres, qui ont enchaîné sur ses défauts, par la connaissance du théâtre et l'élégance de la versification, bien que son style soit un peu négligé. Il a su trouver des détails agréables, des traits spirituels, des développements délicats. La pièce se fait lire avec plaisir; les beautés réelles qu'elle renferme lui ont longtemps valu à la représentation un grand succès.

Coquette, mazurke de Chopin, arrangée pour le chant par Mme Viardot, paroles de L. Pomey. Ces mazurkes de Chopin, ce sont des poèmes, des paysages, des légendes, des épopées! On regrette que de si merveilleuses mélodies fussent confiées au seul piano, et perdues ainsi pour les chanteurs. Mme Viardot, en grande artiste qu'elle est, s'efforça de doter, en grande artiste qu'elle est, s'efforça de combler cette lacune. Elle choisit six pièces, non point les plus charmantes, car toutes ces mazurkes sont charmantes au même degré, mais six pièces au hasard, et y fit adapter des paroles conformes au caractère de la mélodie. Nous espérons que Mme Viardot complètera la série des mazurkes chantées, et que semblable travail s'opérera sur les nocturnes et les ballades du même maître.

Allo 4 8 brillante con brlo.

De n'imer que toi Je don-ne ma

toi. Tra la la la. O fil ..

- le gen-til - le, gen - til -

- le. Mais ma fi-dèle ar-deur, Tra la la la

la, O fil - le gen - til -

- le. Ne peut tou-cher ton cœur.

- leur, Tra la la la, O fil ..

- le gen-til-le, Ne peut tou-cher ton

cœur. Si dans tes re-gards j'ai su

li - re, Tu plains malgré toi mon mar-

Retenez.

- ty - - - re. Mais d'amour que je

rall.

meure, C'est un deuil d'un jour ou d'une

heu - re. Ah!

adieu.

je ne veux que toi. Tu cher-ches pour

à ses regards, et presque sous sa main. Il y cueillit quelques roses d'un air distrait; mais après les avoir effeuillées, il les jeta par terre, en se plaignant qu'il n'y eût pas une seule épine. Une piqure légère aurait eu pour lui quelque charme en ce moment.

Il y a bien peu de remèdes contre la maladie dont il était atteint, et qui devient très-commune. Beaucoup de gens appellent cela des vapeurs. Il fit encore quelques pas mal assurés, puis se coucha tout abattu sur un gazon plus doux que la plume ou l'éclat; mais s'y trouvant trop assoupi : « Cherchons, dit-il, un endroit plus sauvage. » Il aperçoit une petite roche jetée là par hasard; il va s'y asseoir. A peine est-il placé que les Grâces viennent danser autour de lui. « Mesdames, leur dit-il, vous êtes fort aimables; mais je connais tous vos pas, et les plus jolies attitudes perdent à la longue tout leur charme; ainsi je vous prie de me laisser seul. — Il est quelquefois bien maussade, » dirent-elles en souriant. Puis elles s'enfuirent loin de lui. Il ne fut pas plus tôt livré à lui-même, qu'il eût voulu les rappeler; mais il n'était plus temps. Il resta donc seul, triste et désolé; puis, après de longs bâillements, il s'endormit d'un sommeil si pesant, qu'il ressemblait à la mort. Tout à coup il se sentit réveillé par un chatouillement très-vif sur les lèvres : il entrouvrit les yeux; et, n'apercevant rien, il laissa retomber sa tête, et se rendormit. Il crut sentir alors une piqure semblable à celle d'une abeille. Pour cette fois, il se leva plus vivement que de coutume, et vit une nymphe d'une tournure élégante qui semblait l'agacer et le fuir aussitôt. Elle portait à sa ceinture un miroir qu'elle consultait souvent, et tenait une jolie cage garnie de rubans, dans laquelle elle enfermait tous les papillons qui volaient autour d'elle. Quand elle avait rassemblé un certain nombre de ces petits prisonniers, tout à coup elle ouvrait la cage, les papillons s'envolaient à tire-d'aile, et la jolie nymphe riait aux éclats de voir les uns tout étourdis, les autres un peu mourtris, se jeter à l'envi sur toutes les fleurs de ce beau jardin. « Voilà un jeu bien cruel, » dit en lui-même le sérieux Hymen; mais, tout en blâmant cette mauvaise action, il ne pouvait s'empêcher d'admirer la grâce et de partager la gaieté de cette femme charmante. « Que faites-vous, jeune nymphe, lui dit-il; pourquoi tourmenter ainsi ces petits insectes éphémères? Que vous ont-ils donc fait? — Moi, dit-elle, je les punis de leur importunité; que ne me laissent-ils en repos? Je veux les corriger de leur frivolité et de leur inconstance, par la perte momentanée de leur liberté. Par malheur, je crois qu'ils sont incorrigibles. — Vous me semblez bien méchante, reprit l'Hymen; et pourtant vous me plaisez beaucoup. Veuillez m'apprendre qui vous êtes. » Alors la nymphe prit un air si modeste qu'elle n'était plus reconnaissable. « Aimable dieu, lui répondit-elle, si je me nomme, vous allez me haïr. On se plaît à me calomnier près de vous; on me méconnaît, on me méprise. Les hommes sont bien ingrats! Vous-même, cruel, qui pourriez tirer un si grand avantage de mon pouvoir et de mes charmes, vous me condamnez sans m'entendre. » A ces mots, elle poussa un soupir, et ses yeux humides de pleurs devinrent si séduisants, que le dieu mélancolique en fut tout ému. Il jura de réparer envers elle des torts involontaires, et la conjura de nouveau de se faire connaître. La belle affligée lui lança un coup d'œil accompagné d'un sourire expressif qui acheva de le séduire; puis, reprenant tout à coup l'air enfantin de l'innocence, elle lui parla ainsi :

« Vous allez savoir qui je suis; mais au moins ne me punissez pas d'avoir essayé de vous plaire. N'allez pas, dieu charmant, me fuir sans retour : daignez m'écouter sans colère. On m'appelle la Coquette. » A ces mots le dieu fronça le sourcil, il devint pensif et morose; la nymphe se mit à rire de tout son cœur, et lui présenta le miroir qu'elle portait à sa ceinture. « Voyez, lui dit-elle, comme vous êtes laid quand vous êtes fâché! Allons, allons, asseyez-vous là et causons. Je veux vous détromper sur mon compte et vous prodiguer mes soins pour vous guérir de votre langueur. Je conviens que je suis souvent étourdie, maligne, inconstante, faussée et minaudière; que je fais plus de mal que de bien; mais, en vérité, ce n'est point du tout ma faute. — Voilà un joli paradoxe, dit le dieu avec humeur : voyons comment vous vous en tirez. — Très-bien; et vous en conviendrez vous-même. Ces torts que l'on me reproche ne sont point les miens, mais ceux des femmes qui m'appellent auprès d'elles mal à propos. Vous saurez que je suis forcée par le destin à les servir en esclave. Je suis obligée de me plier à leur caractère, et de me prêter à toutes leurs fantaisies. J'étais née pour le bonheur du monde, et je suis devenue, grâce à ces dames, la risée des indifférents et l'effroi des âmes sensibles. Les femmes repoussent mes bons conseils : elles agissent presque toutes contre leurs propres intérêts. Est-ce moi, par exemple, qui engage Cidalise à découvrir ses bras qui sont affreux, à tourner la tête comme une girouette, à parler continuellement sans avoir rien à dire? Vous connaissez la jeune Hortense; ses cheveux sont d'un blond charmant. Je suis forcée de lui apporter une perruque noire qui la défigure. Céphise a les yeux superbes quand

ils sont modestes et baissés : elle affecte des airs évaporés qui font rire à ses dépens. Enfin, j'ai beau leur dire sans cesse : Mes bonnes amies, cachez ce que vous voulez qu'on désire; ne montrez votre beauté qu'avec réserve, que par échantillon; on ne m'écoute seulement pas. Voyez Julie (Mme Récamier), elle est sage autant que belle : une grâce imposante lui siérait à merveille. Eh bien, elle prend une tournure de grisette et des minauderies enfantines qui la déparent absolument. Araminte (Mme de Staël), au contraire, est laide, mais spirituelle : une grande simplicité conviendrait à sa raison, à sa figure. On pourrait peut-être alors oublier sa laideur. L'int du tout; elle se couvre de parures exagérées qui attirent tous les yeux. On ne voit plus en elle que ses pompons qui éclairent sa difformité. Son esprit même en est éclipsé. Je ne suis pas plus heureuse avec les femmes en leur parlant raison sur les qualités de l'âme. Je leur dis souvent : « Fâchez de paraître modestes et réservées, quand vous ne le seriez pas naturellement. On aime ces vertus-là; c'est le vrai moyen de plaire. Ne soyez ni étourdis ni impertinentes; ayez le maintien naturel et gracieux : vous attirerez tout à vous. Mettez plus de soin à conserver vos amis et vos conquêtes, que vous n'en avez pris pour les acquérir. Songez qu'on vieillit bien moins quand on sait toujours être aimable et bonne. Je parle en vain. Les femmes ont juré de prendre le contre-pied de ce que je leur enseigne, tandis que si elles voulaient m'employer utilement, j'en ferais des êtres célestes. — Que dites-vous? s'écria l'Hymen avec surprise. Quoi! vous croyez pouvoir rendre les femmes meilleures, vous qui troublez les ménages, vous qui ruinez tous les maris par les folles dépenses dans lesquelles vous entraînez leurs compagnes, vous enfin qui vous rendez coupable du déshonneur dont elles se couvrent, et du scandale qui s'ensuit! Otez-vous de mes yeux, perfide, vous me faites horreur. — Voilà un beau sermon, reprit la jolie nymphe. C'est dommage qu'il tombe à faux. Apprenez que j'ai une sœur jumelle que l'on prend souvent pour moi, et qui fait toutes les sottises dont vous m'accusez... C'est la Galanterie. Je la livre à toute votre indignation. Elle fait ma honte et la vôtre. Son nom seul affligea la pudeur. Mais ne me confondez pas avec elle : notre conduite est bien différente. J'ai toujours le désir de plaire; mais je ne veux ni séduire ni corrompre. Je souris également au vieillard, au sage, à l'homme abandonné de la fortune et des grâces. Ma sœur ne sait accueillir que la richesse, la force ou la beauté. Je veux intéresser le cœur, elle cherche à parler aux sens. Je pare de fleurs l'austère vertu, elle la profane et la détruit. Je suis enjouée, mais avec décence; elle est folle sans gaieté. Je sais pénétrer tous les tons, mais avec délicatesse; elle n'en a qu'un, celui de la licence. Je suis fidèle et dévouée à l'unique ami dont mon cœur a fait choix; ma sœur, au contraire, allume chaque jour de nouvelles flammes; elle s'en fait un triomphe. Quand sera-t-elle chassée de la société? Quand me rendra-t-on plus de justice? Croyez, charmant Hymen, que si vous voulez vous raccommoder avec moi, vous autels deviendriez moins déserts. Vous périrez bientôt de langueur et d'ennui, si je ne me bécote de vos affaires. Chacun vous suit et porte son hommage aux autels de l'Amour. Ma sœur est là en embuscade; les amants n'ont pas plus tôt présenté quelques guirlandes à ce dieu, qu'elle les entraîne dans les sentiers qui conduisent au palais de la Licence : alors elle les précipite dans un gouffre dont on ne revient plus. L'aimable innocence, les douces émotions, les plaisirs de l'âme sont à jamais perdus pour ces êtres dégradés. Le regret amer, la vieillesse prématurée, l'abandon, le déshonneur pesent sur leur tête flétrie; leur existence est un supplice, et leur mort n'est point pleurée. » Ici l'Hymen fit un geste d'approbation. La nymphe continua : « Voyez que de maux, et tout cela pour un malentendu! Si vous ne vous étiez pas gendarmé contre moi, vous seriez plus puissant, et les hommes seraient plus heureux; je saurais respecter vos droits, mais vous les rendriez plus aimables. » La nymphe se tut et regarda en dessous quel effet produisaient ses discours. Le dieu réfléchit et lui dit d'un ton moitié persuadé, moitié fâché : « Je crois que vous me trompez et que je serai votre dupe. L'alliance que vous me proposez est dangereuse, contraire à mes principes. Mais n'importe, ma situation est si fâcheuse dans ce moment, que je sens qu'il me faut des moyens extraordinaires. Soyons amis, j'y consens : prêtez-moi vos grâces et prenez de ma raison. Puissions-nous être longtemps en bonne intelligence! mais surtout ne courez plus après les papillons. C'est un jeu qui me déplaît souverainement. — Ah! si vous êtes encore pédant, je ne puis rien en votre faveur, dit la Coquette. — Et vous, si vous êtes toujours légère, vous voyagerez seule, » reprit l'Hymen.

Cette querelle fut peut-être encore devenue sérieuse, si le plus beau des papillons ne fût venu voltiger étourdiment sur le sein de la jolie nymphe. Elle regarda malignement son compagnon de voyage et, lui voyant le regard inquiet et affligé, elle écarta le bel insecte avec une dignité gracieuse; l'Hymen sourit et la remercia. Ils se prirent par la main et... disparurent.

Coquetterie (ROYAUME DE LA), fantaisie par l'abbé d'Aubignac. Dans une île, située vers le cap de Bonne-Espérance et regardant le tropique du Capricorne, sont deux châteaux célèbres, l'Oisiveté et le Libertinage, ainsi que deux maisons de campagne, Tête-Folle et Courtois-Monnaie, où nombre de dames vont chercher leur attestation de vie et mœurs. Le roi de ce pays est l'Amour coquet, bâtard de la Nature et du Désordre, et qui a mal à propos usurpé le nom et les armes de l'Amour. A l'entrée de la capitale est la place de la Cajolerie, ouverte de tous côtés, et rendue plus spacieuse par la ruine d'un vieux temple de la Pudeur. Plus loin se trouve le palais des Bonnes-Fortunes, dont les portes sont faites de faux plaisirs et les appartements de honte perdue. Bien des habitants de l'île se vantent d'y avoir pénétré, qui n'en ont jamais approché. Les uns y vont par la route des Agréments; d'autres prennent la route d'Or, qui est la plus courte et la plus certaine, et qu'il n'est pas donné à tous de suivre. Il y en a qui suivent le sentier de l'Occasion, ou même qui tentent d'escalader le fort de l'Entreprise. Quant aux dames, elles s'y rendent par les montagnes des Avances, par la vallée de la Tolérance, ou même par l'impasse de la Solitude - Favorable; quelques-unes, il est vrai, suivent la route d'Or, mais ce sont celles seulement qui n'ont d'autres guides que Grand-Age et Petit-Mérite. La meilleure voie pour tous est le chemin de Moitié-Figue-Moitié-Raisin, fort propre à ceux qui savent un peu plaire, un peu souffrir, un peu donner, un peu attendre et un peu entreprendre.

Parmi les habitants de ce pays, on remarque les Soupriants, les Enjoués, les Aventuriers, les Anes d'or; mais les plus nombreux sont les Coeurs volants, jolis oiseaux au plumage lustré, qu'on voit voltiger partout, volant tantôt sur l'épaule d'une belle, tantôt sur le sein de l'autre, et se laissant prendre facilement avec la main. Parmi les dames on voit les Précieuses, les Ravissantes, les Evaporées, les Embarrassées et les Saintes, mais Saintes-Ny-Touche, qui refusent tout devant le monde et laissent tout prendre en particulier. Les principales marchandises qui ont cours dans le pays sont les contes, les sonnettes, les épîtres, les stances, les élégies et autres denrées du mont Parnasse. En fait d'étrangers, on n'admet dans l'île d'autres maris que ceux qui appartiennent aux catégories suivantes : les emballonnés, époux aveuglés par les caresses de leurs femmes; les jobets, qui ont des doutes, mais n'osent les éclaircir crainte d'être battus; les difficiles à ferrer, ainsi nommés par comparaison aux chevaux méchants qui font le diable à quatre pour éviter un coup de corne, dont néanmoins ils ne se sauvent jamais; enfin les souffrants, qui savent à quoi s'en tenir et se résignent, ne sachant qu'y faire. Les déesses les plus honorées sont la Mode, à la robe changeante, et l'Intrigue, au masque toujours baissé. Aux jours de fête, on a le spectacle du combat des Belles Jupes et du tournoi des Chars dorés. Les breilans sont constamment ouverts, et de temps à autre les dames tiennent des académies où l'on discute diverses questions, comme par exemple celle de savoir lequel vaut mieux d'un amant discret ou d'un amant, entreprenant. Enfin, au milieu de la place publique est un obélisque de marbre noir sur lequel sont gravées les lois du pays, dont voici la substance : Nul ne peut être naturalisé dans le pays qu'il n'ait été reconnu passé maître en fait de bagatelle. Qui n'aura pas de quoi donner se procurera une bonne dupe qui fournira à l'appoint. Les maris seront tenus de nourrir les enfants de leurs femmes. Quiconque fera profession de fidélité sera tenu de justifier qu'il descend des Amadis et des Céladon, sous peine de passer pour idiot. La modestie et la discrétion n'auront droit d'entrée qu'autant qu'elles pourront être utiles à celles qui sont obligées de cacher leur jeu. Nulle ne pourra porter chapelet ni Heures à la chancelière, que pour occuper ses doigts en écoutant le mot par-dessus l'épaule, car dans ce pays les églises sont pour le moins aussi nombreuses et aussi dévotement fréquentées qu'en Italie.

Tout au bout de l'île se trouvent le palais du Repentir et la chapelle de Saint-Retour, lieux où viennent passer toutes les coquettes, qui ont été plus tard. La meilleure conclusion de l'ouvrage de l'abbé d'Aubignac est cette anecdote, rapportée par son contemporain Tallentant des Réaux : « Une sœur de M. Saintot, qui avait été enjolée par d'assez honnêtes gens, fut mariée à un impertinent, appelé Piévérendite. Elle le méprisait; ils ne furent pas longtemps sans se quereller. Un jour il l'appela *coquette*, et elle l'appela *cocu*. Voilà bien de la rumeur au logis. Les parents, pour les remettre bien ensemble, s'avisèrent d'un expédient, et dirent qu'elle avait cru que *cocu* était le masculin de *coquette*. » C'est aussi l'avis de d'Aubignac... et le nôtre.

Coquetterie, tableau de M. Florent Willems. Une jeune femme, vêtue d'une robe de satin à cassures brillantes, à reflets de perle, se peigne devant un miroir de Venise. Elle tourne le dos au spectateur, et l'on regretterait, dit Th. Gautier, de ne voir que ses blanches épaules et sa nuque où se tordent les poils follets d'une chevelure blonde, si la glace ne trahissait à propos son délicieux vi-

sage. — « Malheureusement, suivant M. About, ce frais visage est trop fin pour la taille un peu massive qui l'accompagne. Tout est proportionné dans la nature, et la délicatesse des traits est inséparable d'une certaine délicatesse de toute la personne. On dirait que la jolie coquette a emprunté la tête d'une de ses amies. » Cette petite toile n'en est pas moins des plus gracieuses. Les accessoires, la robe de satin, le miroir, un tapis recouvrant une table, une boîte à gants, sont peints avec une grande finesse. La *Coquetterie* a figuré à l'Exposition universelle de 1855.

COQUETTISME s. m. (ko-kè-ti-sme — rad. coquet). Art de la coquetterie, manège de coquette :

Mets-lui le coquettisme en tête.

SCARRON.

Il On trouve aussi COQUÉTISME, qui est moins régulier.

— **Syn.** Coquettisme, coquetterie. V. COQUETTERIE.

COQUIL s. m. (ko-kil). Bot. Nom que les habitants du Chili donnent au fruit du *lardizabala biterné* : *Le coquil*, a une saveur agré-ble.

COQUILLADE s. f. (ko-ki-lla-de, 11 mll.). Ornith. Nom vulgaire de l'alouette cochive. — Ichthyol. Poisson du genre blennie.

COQUILLAGE s. m. (ko-ki-lla-je, 11 mll. — rad. coquille). Mollusque testacé, animal à corps mou revêtu d'une coquille : *Les coquillages composent deux grandes familles : celle des conques, dont la coquille est formée de deux ou plusieurs pièces, et celle des limaçons, dont la coquille est d'une seule pièce, tournée ordinairement en spirale.* (Boulet.) || Partie molle, vivante, à l'intérieur du même animal : *Manger des coquillages. Se nourrir de coquillages. Les coquillages, et spécialement les huîtres, fournissent peu de substance nutritive.* (Brill.-Sav.) || Coquille, partie dure qui enveloppe le même animal : *Une grotte ornée de coquillages. Chercher des coquillages sur le bord de la mer. Les marbres, les pierres à chaux ne sont composés que de débris de coquillages.* (Buff.)

Il laisse au sein des monts ces brillants coquillages, Des vengeances du ciel éternels témoignages.

BERNIS.

Voyez au fond des eaux ces brillants coquillages; La terre a moins de fruits, les bois moins de feuillage.

DELLILE.

— Loc. fam. *Raisonnement comme un coquillage*, Déraisonner : *Vous raisonnez comme un coquillage, mon ami, dit Caderousse.* (Alex. Dum.)

— **Epithètes.** Beau, joli, superbe, magnifique, rare, précieux, brillant, étincelant, émaille, doré, argenté, azuré.

— **Syn.** *Coquillage, coquille. Coquillage* désigne souvent l'animal même qui vit dans la coquille; mais, lorsqu'il est synonyme de coquille, il présente l'idée d'une manière moins simple, il appelle l'attention sur la forme plus ou moins compliquée, et au pluriel, sur la variété des formes.

— **Encycl.** Archéol. symbolique. Souvent, en ouvrant d'antiques tombeaux chrétiens, on rencontre des coquillages entiers ou brisés; d'autres fois des buccins sont simplement représentés sur les parois des *loculi*. Bossari nous a conservé le dessin d'un curieux sarcophage du Vatican, dont les bas-reliefs représentent diverses scènes de pêche. On y voit des coquillages ayant la forme des buccins; mais ceux-ci peuvent être un simple accessoire d'un fait plus général, la pêche. Ces coquillages ne se rencontrent pas seulement dans les tombeaux italiens, on en a trouvé aussi en France, notamment, en 1843, dans un sarcophage qui contenait, avec le corps de saint Eutrope, de nombreuses coquilles de limaçons. M. l'abbé Cochet a également trouvé de ces coquilles dans des tombes, et on en a aussi rencontré dans une sépulture mérovingienne du cimetière de Vieq.

Le fait n'est donc pas douteux, mais l'explication en est difficile. On est convenu, toutefois, qu'il cachait une intention allégorique. Le point difficile était de déterminer la croyance qui est ici symbolisée. A défaut d'explication certaine, on a hasardé une conjecture. Le coquillage que l'on rencontre à peu près exclusivement est l'escargot vulgaire. Les habitudes de cet animal sont connues : pendant l'été, il sort parfois de sa retraite et se traîne péniblement sur la terre; arrive l'hiver, il bouche alors l'entrée de sa coquille et reste comme engourdi pendant toute la saison rigoureuse; au printemps, il commence à revivre de son ancienne vie. Ne peut-on rapprocher cette vie du colimaçon de la croyance à la résurrection? Les premiers chrétiens, avec leur habitude bien connue de tout symboliser, n'auront-ils pas vu dans cette résurrection de l'escargot une image de l'autre vie à laquelle nous sommes appelés? Un fait qui prouve encore ce rapport, qui avait saisi les premiers chrétiens, outre la résurrection et la vie du limacon, c'est que le moyen âge a conservé ce symbole. C'est ainsi que sur d'anciennes miniatures remontant au xve siècle et représentant la résurrection de Lazare, nous voyons figurer des limaçons qui sortent de leur coquille, comme Lazare sort du tombeau.

Après cela, avouons-le : la présence des

colimaçons dans les tombeaux n'a peut-être rien d'aussi mystique que les archéologues ont voulu le croire. Les habitudes souterraines de ce mollusque sont connues. Ces escargots mystérieux n'ont-ils pas pu pénétrer par des fissures dans les tombes, s'y engraisser, y croître et y mourir, faute de pouvoir en sortir ? Notre explication est grossière, mais n'est-ce pas un mérite pour une explication ? et l'autre n'est-elle pas trop *jolie* pour être vraisemblable ?

COQUILLARD s. m. (ko-ki-lar; 11 mll. — rad. *coquille*). Nom donné autrefois à une classe de mendiants qui portaient des coquilles cousues sur leurs vêtements, et prétendaient arriver de quelque lointain pèlerinage, notamment de Saint-Jacques de Compostelle.

COQUILLART s. m. (ko-ki-lar; 11 mll. — rad. *coquille*). Techn. Pierre calcaire contenant des coquilles.

COQUILLART (Guillaume), poète français du xve siècle, né en Champagne, peut-être à Reims, vers 1421, mort vers 1490. Il était officiel de Reims vers 1470. Un de ses ouvrages constate que, plus tard (1484), il célébra l'entrée de Charles VIII à Reims, lorsque ce prince vint s'y faire sacrer. Quant aux particularités de la vie de Guillaume Coquillart, elles sont complètement inconnues. Selon Clément Marot, le rimeur champenois serait mort du chagrin d'avoir perdu la majeure partie de sa fortune au jeu de la *morre*. Voici les vers de Marot à ce sujet :

La morre est jeu pire qu'aux quilles,
Ne qu'aux échecs, ne qu'au quillart;
A ce méchant jeu, Coquillart
Perdit sa vie et ses coquilles.

Ce dernier vers se rapporte aux *trois coquilles* formant les armes parlantes de l'official, qui, en raison de sa manière licencieuse, voire parfois libre jusqu'à l'obscénité, reçut le surnom de *Composeur gaillard*. On disait vulgairement *perdre ses coquilles* pour *perdre son argent*. Le quatrain de Clément Marot contient donc un double jeu d'esprit. Nous avons recueilli cette appréciation, qui au mérite de la justesse joint celui de la concision : « Coquillart écrivait avec beaucoup de facilité; son style est même assez correct pour le temps. La liberté et la hardiesse avec laquelle il a parlé des personnes les plus respectables, et traité les sujets les plus délicats, et peut-être plus encore les titres qu'il mettait en tête de ses ouvrages, lui attirèrent une considération qu'il ne méritait certainement pas. On dirait qu'en prenant la plume ce poète s'était imposé la tâche de décrier les femmes : tout ce qu'il en dit, tout ce qu'il leur fait dire, tend également à les déshonorer, mais ne pouvait en effet déshonorer que l'auteur. » Les ouvrages de Coquillart sont : les *Doictz nouveaux*, longue énumération, recueil de questions sur des sujets scabreux; le *Plaidoyer d'entre la simple et la rusée*, espèce de contestation juridique entre deux femmes, relativement à un homme que chacune d'elles prétend avoir pour amant (la cause est instruite et plaidée par des avocats, de part et d'autre, selon les formes ordinaires de la procédure du temps; cette pièce fourmille de détails obscènes et de traits satiriques contre la justice, aussi peu scrupuleuse alors que le clergé); le *Blason des armes et des dames*, autre ouvrage licencieux. On trouve la même licence dans : le *Monologue de la botte de foin*; le *Monologue du pays*, et le *Monologue des perruques* ou le *gendarme cassé*. Enfin on attribue à Coquillart, le *Purgatoire des mauvais maris*; l'*Adieu des dames de Paris allant aux pardons*; le *Trop tard marié*, et la *Loange et beauté des dames*. Pour donner une idée de sa manière, nous citerons les vers suivants; c'est une question empruntée aux *Doictz nouveaux* :

Un galant mignon, certain soir,
Se présentant à l'huis derrière,
Pour sa douce amie aller voir,
Ne trouva que la chambrière.
La chambrière, qui fut belle,
Bien usa de l'occasion;
Elle prit ce bien-là pour elle,
Elle eut cette provision;
Assavoir si punition
Doit souffrir, comme larronnesse,
Et quelle restitution
Elle doit faire à sa maîtresse ?

La première édition des poésies de Coquillart est de 1493. La plus récente et la meilleure est celle de M. Tardé (Reims, 1847, 2 vol. in-8°).

COQUILLE s. f. (ko-ki-lle; 11 mll. — dimin. de *coque*). Enveloppe calcaire des mollusques testacés : COQUILLE d'*huitre*, de *limacon*, de *moule*, de *lucarne*. COQUILLES univalves, bivalves, multivalves. COQUILLES de terre, d'eau douce, de mer. COQUILLES de nacre. COQUILLES perlifères. Faire une collection de COQUILLES. La COQUILLE n'est pas moulée sur le corps de l'animal, mais elle est une partie essentielle du corps de l'animal. (Bonnet.) Plus l'homme rétrécit sa sphère, plus il se garantit du malheur : le limacon est plus en sûreté lorsqu'il ne sort pas de sa COQUILLE. (Boiste.) La COQUILLE des mollusques se produit entre le derme et l'épiderme. (Pocillon.)

Le limacon, vêtu de sa frêle coquille,
Des poissons écaillés rappelle la famille.
DELLILLE.

v.

« Coquille de Saint-Jacques, Nom vulgaire d'une espèce comestible du genre peigne. » *Coquille de Pharaon*, Un des noms vulgaires du bouton de camisolé. « Coquilles des peintres, Nom que l'on donne à la moule commune et à quelques autres coquilles, dont les valves servent aux peintres pour placer des couleurs.

— S'est dit absolument des coquilles que l'on rapportait de certains pèlerinages, notamment de Saint-Jacques, en Galice, et de Saint-Michel, en Normandie, et que l'on attachait à ses vêtements :

Prenons, dit-elle, prenons donc
Coquilles, rosaire et bourdon.

BÉRANGER.

— Par anal. Objet qui a la forme d'une coquille, et particulièrement d'une des valves des coquilles bivalves : Vase en COQUILLE. COQUILLE en marbre d'une fontaine. Sur la cour, entre deux panneaux de murs, était une grande porte cochère terminée par une immense COQUILLE; cette COQUILLE se retrouvait au-dessus de la porte de la façade. (Balz.)

— Ancien carrosse léger, affectant la forme d'une conque marine : Pour le duc d'Orléans, il suivait la chasse avec la marquise de Montesson, dans une COQUILLE délicatement rechargée d'or et festonnée de guirlandes. (Rog. de Beauv.)

— Par ext. Coque, partie solide qui enveloppe un œuf : Peu d'heures après que les petits de la poule ont brisé leur COQUILLE, la mère les mène avec elle à la recherche de la nourriture. (Buff.) La COQUILLE se forme la dernière en fort peu de temps, et seulement avant la ponte. (Buff.)

De ses frêles coquilles

En foule on voit sortir le peuple des oiseaux.
Sous le sein maternel couvés dans leurs berceaux.

DELLILLE.

— Enveloppe ligneuse de certains fruits : COQUILLES de noix, d'amandes, de noisettes. Quand ses filles furent plus grandes, Denis leur ôta des mains les ciseaux et le rasoir, et leur apprit à lui brûler la barbe et les cheveux avec des COQUILLES de noix. (Rollin.)

— Fam. Maison, logis, intérieur : Ne jamais sortir de sa COQUILLE. La maison de l'égoïste est à lui, tout à lui, rien qu'à lui; lui seul enfin peut vivre à son aise et tenir dans sa maison : c'est la COQUILLE du limacon. (Figaro.)

Il grolottait dans sa coquille,

Quand d'un luth je lui fis l'ocroi.

BÉRANGER.

— Fig. Sphère limitée, théâtre plus ou moins étroit : Chercher à sortir de sa COQUILLE. Se hâter de rentrer dans sa COQUILLE. Le président de Bellière me dit ces propres mots : « Je vais rentrer dans ma COQUILLE, il n'y a plus rien à faire. » (De Retz.) Les hommes de mérite d'un extérieur simple sont des bijoux cachés dans une COQUILLE de noix. (Boiste.) « Etat primitif et borné : Être à peine sorti de sa COQUILLE.

Un collégien sortant de sa coquille.

BÉRANGER.

— Loc. fam. Coquille de noix, Très-petite embarcation : S'embarquer dans une COQUILLE DE NOIX.

— Loc. prov. Le poisson dément sa coquille, Se dit d'une personne chez qui les qualités ne répondent pas au physique, soit qu'il trompe à son avantage ou à son désavantage. Poisson est pris ici abusivement pour la partie comestible du coquillage : Je ne sais si je suis d'une tournoire à faire dire que LE POISSON DÉMENT LA COQUILLE. (Dancourt.) « Vendre des coquilles à ceux qui viennent de Saint-Michel, Offrir des objets à vendre à ceux qui en ont plus qu'il ne leur en faut, les pèlerins de Saint-Michel, en Normandie, ayant autrefois l'habitude d'y faire ample provision de coquilles :

Je porte en Brouage du sel,
Et coquilles à vendre à ceux de Saint-Michel.

RÉNIER.

« A qui vendez-vous vos coquilles ? Portez vos coquilles ailleurs, ou à d'autres. Ces locutions s'emploient pour donner à entendre qu'on n'est pas dupe des finesses de celui à qui on les adresse. Il vend bien ses coquilles, Il fait bien valoir ses coquilles, Il ne donne pas ses coquilles, Il exagère le prix de sa marchandise ou de son travail : Ma doctrine est si belle qu'il faudrait l'acheter aux dépens de la vie de tous les hommes; c'est vendre cher ses coquilles. (Volt.) « Qui a de l'argent a des coquilles, Avec de l'argent on se procure tout ce que l'on désire.

— Hist. Ordre de la Coquille, Ancien ordre de chevalerie que le comte de Hollande institua, en 1292, en l'honneur de saint Jacques. V. JACQUES (ordre de Saint-). « Ordre de la Coquille de mer. V. NAVIRE (ordre du). « Chevaliers à coquille ou de Saint-Michel, Chevaliers que Louis XI avait créés pour défendre le Mont-Saint-Michel contre les entreprises des Anglais.

— Blas. Figure de coquille sur un écu : Guy prit le nom de Laval, et brisa la croix de Montmorency de cinq COQUILLES. (St-Sim.) « Coquilles de Saint-Jacques, Coquilles de grandes dimensions. » COQUILLES de Saint-Michel, Petites coquilles.

— Sculpt. Petit ornement taillé sur le contour d'un quart de rond.

— Archit. Intrados de la voûte rampante formée par l'assemblage des marches d'un escalier. « Voûte en quart de sphère, formant la partie supérieure d'une niche en arcade de plein cintre.

— Mécan. Tête de la tige du piston, dans les machines à vapeur. On dit aussi *croisse*. « Tiroir en coquille, Genre de tiroir de distribution de la vapeur.

— Métallurg. Moule solide autour duquel on fait passer de l'eau pour refroidir subitement le métal après la coulée et en durcir ainsi la surface : On se sert de COQUILLES pour durcir les enclumes jusqu'à quelques centimètres dans l'intérieur. (Landrin.) « Procédé de coulage dans lequel on emploie les moules de ce genre : La fonte Gruson est un alliage déterminé de plusieurs espèces de fontes au charbon de bois, refondues une seconde fois et durcies à la surface par le procédé de la coquille. (Landrin.) « Chacune des moitiés d'un moule formé de deux parties. » Coquille à boulet, Moule en fer ou en fonte dans lequel on coule les boulets.

— Armur. Partie d'une arme blanche qui est en forme de coquille, et qui protège la main contre les coups de l'adversaire : Le poignard attirait son attention; la COQUILLE en était percée à jour d'une infinité de petits trous destinés à arrêter la pointe de l'épée ennemie. (Mérimée.)

— Techn. Pièce, souvent en forme de coquille, sur laquelle on pose le doigt pour soulever un loquet. « Lame de métal dont on recouvre le moule en bois d'un bouton. » Outil de cuivre qui sert au lapidaire pour tailler les pierres précieuses. « Partie d'un tuyau sur laquelle porte une soupape. » Boursoufflure qui s'élève sur le pain. « Planche sur laquelle le cocher d'une voiture pose ses pieds.

— Comm. Qualité de papier à écrire qui porte l'empreinte d'une coquille dans le filigrane. « Or, argent de coquille ou en coquilles, Sorte de pâte faite de miel et de feuilles d'or ou d'argent pulvérisées, dont se servent les doreurs, et qui se vend dans des coquilles de moules.

— Art culin. Nom donné à certains mets que l'on sert dans des coquilles, ou dans des vases qui en ont la forme : Une COQUILLE de champignons. Une COQUILLE de volaille. « Coquille à rôtir ou simplement coquille, Espèce de boîte en terre cuite ou en fonte, ouverte par devant, dans laquelle on place de la braise, et qui sert à rôtir les viandes sur une cuisinière, en dehors de la cheminée : Dans ce voyage polynésien, ils n'oublièrent pas ma cuisine; je leur fis voir mon pot-au-feu économique, ma COQUILLE à rôtir, mon fournebroche à pendule et mon vaporisateur. (Brill.-Sav.)

— Cost. Ancienne coiffure de femme : Demoiselles, pour paraître gentilles, Portent ennuyé de si justes coquilles Qu'il semble avisé qu'elles soient décoiffées. J. TROTET.

— Anat. Coquille du nez, Cornet des fosses nasales.

— Entom. Syn. d'ADÈLE.

— Hortie. Dessin imitant les coquilles marines, que l'on traçait dans les anciens parterres.

— Bot. Nom vulgaire d'un champignon, le polypore en bouquet.

— Rem. L'Académie fait observer qu'on ne dit pas coquille de tortue ni coquille d'huitre. Pourquoi ne dirait-on pas coquille d'huitre ? Tout le monde le dit aujourd'hui, et Buffon le disait déjà de son temps. Quant à coquille de tortue, la remarque est aussi juste que naïve; quand on a défini coquille : Enveloppe des mollusques testacés, il est superflu d'ajouter que les tortues n'ont pas de coquille. Est-ce que l'Académie d'aujourd'hui prendrait les tortues pour des mollusques, comme celle d'autrefois prenait les écrevisses cuites pour des poissons rouges ?

— Syn. Coquille, coquillage. V. COQUILLAGE.

— Encycl. Moll. Le mot coquille désignait autrefois, et désigne encore dans le langage vulgaire, les mollusques testacés. Les naturalistes ne séparent plus aujourd'hui les mollusques de leur enveloppe, et la conchylogie est une science morte. Toutefois, sans enpiéter ici sur ce que nous avons à dire au mot MOLLUSQUES, nous devons consacrer quelques lignes à l'étude générale de l'enveloppe testacée de ces animaux; mais c'est à cela que doit se borner rigoureusement cet article, au point de vue de l'histoire naturelle.

Les coquilles sont de deux espèces : univalves ou bivalves.

1° Coquilles univalves. Celles-ci sont formées d'une seule pièce, ordinairement tournées en spirale ou en spirale, de forme et de couleur très-variables, les unes couvertes d'un épiderme, les autres nues. On les distingue en terrestres, fluviales et marines, selon que leurs animaux vivent ou vivaient (car un très-grand nombre existent à l'état fossile) sur le sol, dans les fleuves ou dans la mer. Les premières, d'une épaisseur presque toujours moindre, n'ont ni épines ni tubercules; les secondes ont un épiderme vert ou brun, et parmi elles quelques-unes sont épineuses ou tuberculeuses; les troisièmes sont généralement épaisses, garnies de bourrelets

ou d'épines. En général, les coquilles univalves offrent deux portions principales : la base, partie la plus saillante, opposée au sommet, et la spire, qui est constituée par tous les tours de la coquille. L'ouverture ou bouchet est à la base; c'est par elle que l'animal sort ou rentre. La forme de cette ouverture varie singulièrement; ses bords ou lèvres se distinguent en bord droit et en bord gauche; ce dernier n'existe pas toujours. On appelle *colonne* cette partie du côté gauche qui se voit dans l'intérieur et qui s'applique sur l'axe de la coquille; ses modifications, ainsi que celles des bords, sont nombreuses.

2° Coquilles bivalves. Elles sont, comme l'indique leur nom, formées de deux valves. On les distingue en fluviales et en marines. Les premières vivent dans les eaux douces et ont un épiderme qui, le plus souvent, est détruit, rongé vers les crochets; les secondes habitent les mers, et sont presque toujours dépourvues d'épiderme, mais chargées ordinairement de côtes, d'aspérités, de sillons, d'épines, etc. Ces coquilles sont libres ou adhérentes, symétriques ou non symétriques, équivalves ou inéquivalves, cylindriques ou orbiculaires, closes ou bâillantes, etc. Les valves offrent à étudier : leur face externe, qui est plus ou moins convexe, raboteuse, striée, sillonnée, onduleuse, épineuse, etc.; leur face interne, qui, souvent concave, est lisse, blanche ou nacréée, et se trouve en contact immédiat avec l'animal. Elle offre des impressions dites musculaires, variables par le nombre et par la forme. Leurs bords se divisent en antérieur, postérieur, inférieur et supérieur. Ce dernier présente : les crochets, protubérances coniques et recourbées l'une vers l'autre, qui couronnent la charnière, étant placés immédiatement au-dessus de celle-ci; le corselet, qui constitue toute la partie antérieure du crochet; la lunule, partie ordinairement enfoncée, circonscrite par une ligne déprimée qui se trouve au-dessous de la courbure des crochets; enfin les pièces servant à unir, savoir : la charnière, partie du bord supérieur diversement conformée et servant à solidifier l'articulation des valves; le ligament, substance solide, élastique, cornée, destinée à réunir solidement les deux valves de la coquille.

La structure des coquilles est feuilletée, fibreuse, vitreuse ou cornée. La coquille est feuilletée quand elle est formée par des couches ou lamelles calcaires superposées; elle est fibreuse quand les molécules calcaires qui composent les lames sont en même temps disposées de manière à former des espèces de fibres; la structure vitreuse semble due au dépôt d'une matière calcaire très-compacte; la structure cornée paraît dépendre d'une prédominance de la matière muqueuse sur la substance calcaire. Les coquilles offrent généralement une coloration plus ou moins vive. Celle de leur face interne paraît due à la transsudation de certaines humeurs sécrétées par l'animal et qui se répandent peu à peu dans la substance calcaire. La coloration de l'extérieur, toujours superficielle (il ne s'agit plus ici que des coquilles univalves), est due à une autre cause : elle est produite par le pigment de la peau, qui dépose sans cesse des molécules colorées à la surface de la coquille. Le manteau de l'animal étant très-vaste se relève en effet sur le test calcaire, et y dépose, en même temps que la matière solide qui l'épaissit peu à peu, la substance colorée qui en fait l'ornement; mais comme les endroits du manteau qui fournissent cette dernière ne s'appliquent pas toujours exactement aux mêmes places, le mode de coloration des coquilles ne consiste presque jamais en bandes offrant de riches oppositions de teintes, mais en points ou en taches dont la couleur se fonde doucement avec la nuance générale.

Le rôle des coquilles dans l'industrie et le commerce est assez important. On les polit, on les façonne, on les sertit et on les monte de façon à les transformer en objets de luxe, bijoutiers, tabatières, coffrets, émaux et même bijoux. Ceux qui ne se prêtent pas à ces ouvrages sont refendus dans le sens de l'épaisseur, et on en enlève par plaques ou grandes écaillés la nacre, aux nuances si douces, si variées, si chatoyantes, et qu'on emploie dans la joaillerie, la tabletterie, la marquetterie, pour les incrustations de toutes sortes. Enfin toutes les coquilles produisent, par la calcination, de la chaux mêlée de sel marin ou de chlorure de sodium, ce qui forme une cendre utilisée comme engrais.

Ces diverses applications que reçoivent les coquilles en font l'objet d'un commerce important, et en rendent la pêche à la fois active et lucrative. Cette pêche a lieu notamment dans la mer des Indes, aux Antilles et sur les côtes d'Afrique, où cette industrie s'exerce sur une très-grande échelle, et d'où les coquilles s'expédient dans tous les ports d'Europe par très-grandes quantités, en sacs, en matras ou en caisses.

Les coquillages les plus recherchés à cause de leurs dimensions, de leur forme ou de leurs nuances, sont les grandes tridacnes, figurant une sorte de vase à côtes régulières, un peu rugueuses, d'un blanc jaunâtre ou rosé semé de taches brunes à l'extérieur et d'un blanc nacré à l'intérieur; employées communément pour bijoutiers, les tridacnes sont très-épaisses, et le bord en est assez mince pour que les Polynésiens se servent de ces

coquilles pour en faire des pioches, des haches et autres instruments du même genre. Puis viennent les strombes et les grands tritons, tordus en spirale, recourbés, évasés à un des bouts, pointus par l'autre, qui peuvent servir de trompes; les nautilles, d'une forme si élégante, et que l'on monte sur des pieds de métal ou de bois précieux, pour les employer en guise de vases; les porcelaines, diversement nuancées, mais qui toutes, par leur poli, rappellent la porcelaine, et qui reçoivent différentes destinations, dont la plus commune est la fabrication de tabatières. Le prix de ces *coquilles* est très-varié, suivant leur grandeur, leur forme et leur couleur; et, même parmi les porcelaines et les cônes, il en est qui atteignent jusqu'à 500, 1,000 et 1,200 fr.

On recueille aussi les valves de moules et de mulettes, qu'on nettoie avec soin, pour leur appliquer une couche de couleur broyée à l'eau et à la gomme arabique ou d'or préparé de la même façon, et qu'on livre au commerce sous le nom de couleur ou d'or en *coquille*. Les perles sont extraites de *coquilles* bivalves. Elles ne sont que de la nacre sécrétée sous forme de globules, dans les lacunes de la coque de plusieurs mollusques testacés. La nacre fournie au commerce est tirée presque en entier de *coquilles* appartenant à la famille des ostracées et au genre avicule; la plus belle est extraite de l'avicule ou aronde perlière, nommée aussi mère aux perles, parce que c'est elle, en effet, qui donne la plus grande quantité de perles fines. Cette espèce et les autres du même genre habitent la mer Rouge, le golfe Persique, le détroit de Manaar, entre Ceylan, la presqu'île indienne et les côtes du Japon, le golfe du Mexique, la mer de Californie, le voisinage de l'isthme de Panama, les côtes du Chili, du Pérou et de la Guyane. Le banc le plus considérable, lequel n'a pas une étendue de moins de 20 milles, est dans le golfe de Manaar, en face de Condakhy. Ce banc est une véritable mine de richesses, et l'on a dû prendre des mesures pour qu'il ne soit point épuisé; il est divisé en sept parties, qu'on n'exploite que l'une après l'autre, de telle sorte que, quand l'exploitation de la septième est terminée, la première a eu le temps de se reformer. La pêche a lieu du mois de février au mois d'avril, et se fait à l'aide de barques montées par vingt et un hommes, savoir : le patron, dix rameurs et dix plongeurs. Autrement, et tant que les indigènes presque seuls se livrent à cette industrie, le plongeur était attaché à une corde munie d'une pierre, et, descendu sur le banc, il remplissait à la hâte son filet, exécutant cette opération en un temps qui variait de deux à cinq minutes; puis il était remonté à bord à un signal donné par lui. Chaque plongeur descendait ainsi de sept à huit fois dans une matinée, récoltant de 350 à 400 *coquilles*. Mais les Européens ont apporté dans cette pêche les procédés et les engins de travaux sous-marins, ce qui a rendu ces opérations pénibles moins périlleuses et plus productives. Après chaque pêche, la barque apporte sa cargaison dans un lieu spécial, où on la laisse durant quelques jours. Quand l'animal de la *coquille* est mort, celle-ci s'ouvre d'elle-même, ce qui évite un travail long et quelque peu difficile. On recueille les perles, on enlève la nacre de toutes les *coquilles* qui en contiennent assez pour rémunérer le travail que coûte cette opération, puis l'on abandonne le reste.

— Archit. Dans l'architecture, la décoration, la sculpture et la ciselerie, on a de tout temps employé la *coquille* comme sujet d'ornement. On la retrouve dans presque tous les styles. Au XVIII^e siècle, alors que la science prenait son essor et que les hommes les plus remarquables commençaient l'étude de l'histoire naturelle avec une hauteur de vues qu'on peut évaluer mais non surpasser, les artistes comprirent qu'il y avait dans l'interprétation des faits que la science leur révélait une source d'œuvres originales; le monde de la mer attira surtout leur attention, et l'on vit apparaître une ornementation empruntée presque tout entière aux algues et aux coquillages; ornementation baroque parfois, curieuse et élégante souvent, mais toujours originale, et qui est connue sous le nom de rocaille.

— Techn. Or et argent en *coquille*. On prépare l'or et l'argent en *coquille* pour en rendre facile l'emploi à l'aide du pinceau, soit dans la peinture sur porcelaine, soit dans la peinture à la gouache ou à l'aquarelle. Ces métaux, mis en poudre, sont appliqués et étendus en couches minces dans des *coquilles* de moules ou de mulettes, qui forment un godet naturel. Il va sans dire qu'on ne choisit ces *coquilles* pour cette préparation que parce que, parmi les objets qui pourraient servir à cet usage, ce sont celles qui sont au plus bas prix; la *coquille* ne possède par elle-même aucune qualité particulière qui ait quelque influence sur l'or ou l'argent; elle se borne à ne point les altérer.

Pour la préparation de l'or en *coquille*, on se sert d'or pur, mis en feuilles minces par le battage ordinaire. On froisse ces feuilles, qui se brisent en petits fragments et se réduisent même en poussière au moindre contact; on étend ces fragments et cette poussière sur une forte glace enduite de miel, et l'on broie le tout avec une molette, de la même manière qu'on le fait pour les couleurs broyées à

l'huile. On emploie le miel dans ce broyage, non-seulement pour le rendre plus régulier, mais encore et surtout pour que l'or, réduit en poussière extrêmement fine, impalpable, ne s'envole pas au moindre souffle, ce qui arriverait infailliblement si l'or était broyé à sec et n'était maintenu sur la glace par une matière gluante. Quand le broyage est terminé, c'est-à-dire quand l'or et le miel sont intimement mélangés et forment une couche unie, égale, sans grain apparent, on jette le mélange dans un vase de verre contenant de l'eau chaude, et l'on agite le tout. Ce miel se dissout dans l'eau et abandonne l'or, qui tombe au fond du vase; mais, en raison de son extrême ténuité, une partie de la poussière métallique reste en suspension dans le liquide. On décante l'eau en laissant au fond du vase le métal broyé qui y est descendu. Cette poudre d'or est encore enveloppée de miel, dont il faut la débarrasser complètement. On remet, à cet effet, une nouvelle quantité d'eau chaude dans le vase, on la décante ensuite comme la première fois, et on recommence cette opération jusqu'à ce que tout le miel qui pouvait adhérer à la poussière métallique soit entièrement dissous. On recueille les eaux de lavage, qu'on laisse reposer jusqu'à ce que tout l'or qui y est en suspension soit descendu au fond, et on les décante ensuite. On soumet la poudre d'or, ainsi obtenue, à la dessiccation, puis on les met en *coquille*. Pour cette dernière opération, on la broie de nouveau de la même façon que la première fois, mais en remplaçant le miel par une dissolution de gomme arabique claire, limpide, assez liquide pour s'étendre et assez épaisse pour filer; on forme ainsi un mélange épais et tenace, dont la proportion est de deux à trois gouttes de gomme pour 2 grammes d'or. On étend ce mélange, au fur et à mesure du broyage, en couches très-minces, dans les *coquilles* préparées pour le recevoir. Il va sans dire que toutes ces opérations exigent le plus grand soin, en raison du prix de la matière qu'on manipule.

L'argent en *coquille* se prépare de la même manière que l'or et avec les mêmes substances. Dans la préparation de l'un et de l'autre, on remplace quelquefois, dans le premier broyage, le miel par une dissolution de gomme arabique ayant la consistance d'un sirop, puis on lave comme avec le miel.

On emploie l'or et l'argent en *coquille* en mouillant d'eau la pointe d'un pinceau qu'on reporte ensuite sur la couche métallique attachée à la *coquille*; l'eau délaye la gomme et retient l'or, que l'on dépose de la même manière qu'une couleur sur le dessin qu'on veut exécuter. Il faut avoir soin de mouiller très-peu le pinceau pour que la poudre d'or ne soit pas trop éclaircie et demeure compacte. C'est ainsi qu'on en use dans la peinture à la gouache, à l'aquarelle et dans la peinture sur porcelaine; mais on ne se sert de l'or en *coquille* pur que pour la porcelaine tendre; il faut, pour la porcelaine dure, ajouter à l'or, dans la proportion d'un vingt-quatrième, un fondant composé de : litharge, 3 parties; sable, 6 parties; sel de soude, 1 partie; antimoine diaphorique, 6 parties; le tout broyé comme l'or. Sur porcelaine, le mat de l'or en *coquille* est plus beau que celui de l'or en poudre ou or précipité. Il en est de même dans la peinture sur étoffe ou sur papier, où on emploie parfois de la poudre d'or qu'on applique sur des dessins tracés avec la gomme arabique. Ce procédé est bien inférieur, quant au résultat, à l'emploi de l'or en *coquille*.

— Blas. En armoiries, les *coquilles* sont d'un usage assez fréquent; on les met sur l'écu en tel ordre et en tel nombre que l'on veut. La plupart du temps on s'en sert pour charger ou accompagner les pièces dites honorables. Les *coquilles*, selon quelques héraldistes, symbolisent les longs voyages et particulièrement les voyages d'outre-mer. Nous décrivons les armes qui ont une ou plusieurs *coquilles* : **Abot** : écartelé, aux 1 et 4 d'azur, à la *coquille* d'argent, aux 2 et 3 d'argent, à une plante de fougère de sinople. — **Camerenc**, alias **Cameru** : écartelé, aux 1 et 4 d'azur, à la *coquille* d'argent, aux 2 et 3 d'argent à quatre billettes de gueules posées en croix avec un croissant de même en abîme. — **Colleson** : d'argent, à la *coquille* de gueules, accompagnée de trois flanchis de sable. — **Châteauneux** : d'argent, à un écusson de gueules, chargé d'une *coquille* d'or. — **Villiers** : d'azur, à une *coquille* d'argent posée en cœur, accompagnée de trois besants d'or, deux en chef et un en pointe. — **Pasquier** : de gueules, à la *coquille* d'or, accompagnée de trois reines-marguerites d'argent boutonnées d'or. — **Lymour** : de gueules, à une *coquille* d'argent, au chef chargé de trois tourteaux d'or. — **Jouslard de Fontmors** : d'azur, à deux *coquilles* d'or en chef et un croissant d'argent en pointe. — **Secoudat** : d'azur, à deux *coquilles* d'or et un croissant d'argent bien ordonnés. — **Bouchard** : coupé d'azur à deux *coquilles* d'or et d'argent, à une rose de gueules. — **Chargé** : d'azur, à trois *coquilles* d'argent. — **Clementon** : d'azur, à trois *coquilles* d'or. — **Favreau** : d'azur, à trois *coquilles* de sable. — **La Vergne** : de gueules, au chef d'argent, chargé de trois *coquilles* de sable. — **Buor** : d'argent, à trois *coquilles* de gueules, au franc-canton d'azur. — **Du Bois de Hones** : d'azur, à trois *coquilles* d'or. — **Amaussé** : de gueules, à trois *coquilles* d'or. — **Poussargues** :

d'argent, à trois *coquilles* de sable, deux et une. — **Laillier** : d'azur, à trois *coquilles* d'or. — **Kerveno de la Roche** : d'or, à trois *coquilles* de gueules. — **Morand** : d'argent, à trois *coquilles* de sable. — **Le Moyno** : d'argent, à trois *coquilles* de gueules. — **Marié** : d'argent, à trois *coquilles* de sable, posées deux en chef, une en pointe. — **Reynier** : de gueules, à trois *coquilles* d'argent. — **Montgomery** : écartelé, aux 1 et 4 de gueules, à trois *coquilles* d'or, aux 2 et 3 de France. — **Houlay** : d'azur, à trois *coquilles* d'argent. — **Penderia** : d'azur, à trois *coquilles* d'or. — **Hallebouts** : d'azur, à trois *coquilles* d'or. — **Cairon** : de gueules, à trois *coquilles* d'argent. — **Cintray** : de gueules, à trois *coquilles* d'argent. — **Lav** : de sable, à trois *coquilles* d'argent. — **Jacques** : parti, au 1 de gueules, à trois *coquilles* d'argent, au 2 d'azur, à trois étoiles et une fleur de lis d'or. — **Coquille** : d'azur, à trois *coquilles* d'or. — **Combarrel** : parti, au 1 d'azur, à trois *coquilles* d'or posées en pal; au 2 de gueules, à une demi-molette d'argent, mouvante de la partition de l'écu. — **Coeffier** : d'azur, à trois *coquilles* d'argent. — **Régulier** : d'azur, à trois *coquilles* d'argent. — **Chambry** : de gueules, à trois *coquilles* d'or. — **Gibanel** : parti d'azur, à trois *coquilles* d'or posées en pal, et de gueules, à une demi-molette d'argent, mouvante du parti. — **Dupin** : d'azur, à trois *coquilles* d'argent. — **Petit** : d'azur, à trois *coquilles* d'or. — **Ladvocat** : d'azur, à trois *coquilles* d'or, deux en chef, une en pointe à la bande danchée d'argent, brochant sur la première. — **Garin** : de gueules, à trois *coquilles* d'or, posées deux et une. — **Landoghem** : d'argent, à trois *coquilles* de gueules. — **Jossé du Plessis** : d'azur, à trois *coquilles* d'or. — **Chaably** : de gueules, à trois *coquilles* d'or. — **Gommeux** : d'azur, à trois *coquilles* d'or. — **David de Lastours** : d'or, à trois *coquilles* de sinople. — **Cauves** : d'argent, à trois *coquilles* de gueules. — **Montat** : d'azur, à trois *coquilles* d'argent, au chef d'or. — **Carmouze** : d'azur, à trois *coquilles* d'or, à la bordure engrêlée de gueules. — **Colombier** : de gueules, au chef d'argent, chargé de trois *coquilles* du champ. — **Des Moulins de l'Isle** : d'azur, à trois *coquilles* d'or, à la cigale d'argent en cœur. — **Lemoine** : d'argent, à trois *coquilles* de gueules, au croissant du même en cœur. — **Kératy** : d'azur, à trois *coquilles* d'argent et une fleur de lis d'or en cœur. — **Beauxoncle** : de gueules, à trois *coquilles* d'or, au chef d'argent. — **Carmain** : d'azur, à trois *coquilles* d'or, posées deux et une, au chef d'argent. — **Butor** : d'argent, à trois *coquilles* de gueules, au franc quartier d'azur, écartelé d'or, au chevron de gueules, accompagné de trois trèfles de sinople, posés deux et un. — **Gray** : d'azur, à trois *coquilles* d'argent, au chef crénelé d'or. — **Gontier de l'Ange** : de gueules, à trois *coquilles* d'argent, au chef cousu d'azur, chargé de trois étoiles d'or. — **Du Bourg-Céarage** : d'azur, à trois *coquilles* d'or, posées deux et une, au chef d'argent. — **Ruault** : d'azur, à trois *coquilles* d'or, portant en chef trois croissettes, rangées du même. — **Calmeint** : d'azur, à trois *coquilles* d'argent, surmontées d'une fusée oncée d'or. — **Robert** : de gueules, à trois *coquilles* d'argent. — **Monhart** : d'argent, au chef de gueules, chargé de trois *coquilles* d'argent. — **La Vergne de Treusan** : d'argent, au chef de gueules, chargé de trois *coquilles* du premier émail. — **Merlet** : d'argent, au chef de gueules chargé de trois *coquilles* d'or. — **Lopriac** : de sable, au chef d'argent, chargé de trois *coquilles* de gueules. — **Montschier** : d'argent, au chef de gueules, chargé de trois *coquilles* d'or. — **Beauvais** : de gueules, à cinq *coquilles* d'or, posées trois et deux. — **Bertherie** : d'azur, à cinq *coquilles* d'or, posées deux, deux et une. — **Du Bois des Cours** : d'argent, à cinq *coquilles* de gueules rangées en orle. — **Escanneville** : d'argent, à six *coquilles* de gueules, posées trois, deux et une. — **Bully** : de sable, à six *coquilles* d'argent, posées trois, deux et une. — **Mauhernas** : d'argent, à six *coquilles* de gueules. — **Rouard** : d'argent, à six *coquilles* de gueules. — **Malherbe** : de gueules, à six *coquilles* d'or, au chef du même, chargé d'un lion léopardé du champ. — **La Forest** : d'azur, à six *coquilles* d'argent, posées trois, deux et une. — **Kermoyan** : de gueules, à sept *coquilles* d'argent, posées quatre, deux et une. — **Blaincourt** : d'argent, à huit *coquilles* de sable, avec un écusson de gueules, à la bande d'azur en cœur. — **Frédy** : d'azur, à neuf *coquilles* d'or, posées trois, trois, deux et une. — La ville de **La Gorgue**, en Flandre : d'azur, semé de *coquilles* d'or, au chef d'argent, chargé d'un lion naissant de sable. — La ville d'**Aurillac**, en Auvergne : de gueules, à trois *coquilles* d'argent, posées deux et une, au chef cousu de France.

— Mécan. La *coquille* ou crosse de la tige du piston se compose d'un bloc de métal armé de deux patins ou coulisseaux, qui glissent entre des guides métalliques destinés à maintenir la tige dans sa direction rectiligne et appelés glissières. La *coquille* est percée d'un trou conique dans lequel pénètre de force l'extrémité de la tige tournée elle-même coniquement. L'assemblage de ces deux pièces se fait au moyen d'une forte clavette goupillée.

On donne aussi le nom de tiroir en *coquille* à un tiroir de distribution qui présente en effet la forme d'une *coquille*. Il consiste en

une boîte rectangulaire renversée, dont les rebords inférieurs, suffisamment larges, sont dressés sur toute leur surface, de façon à reposer exactement sur la plaque du tiroir, qui fait partie du cylindre, et à intercepter tout passage de la vapeur. Le tiroir en *coquille* est maintenu appuyé sur la plaque des lumières par la pression de la vapeur, qui agit sur la face opposée à la partie frottante; il est le meilleur distributeur connu pour les petites forces; pour les machines puissantes, il est inapplicable, à moins d'avoir recours à une disposition spéciale pour réduire sa surface trop considérable, l'effort total qui résulte de la pression de la vapeur étant en raison directe de la surface sur laquelle elle s'exerce.

— Métallurg. Dans les usines métallurgiques, on appelle *coquille* des moules en métal dans lesquels on coule la matière fondue qui donne aux surfaces une certaine dureté. Le moulage en *coquille* s'emploie pour la fabrication des cylindres de laminoirs de toutes espèces, des poulies de transmission, des boulets, des bombes, des obus et, en général, pour toutes les pièces qui se reproduisent souvent sans changer de forme. Quand on a recours à ce système de moulage, on chauffe légèrement la *coquille* avant d'y introduire le métal fondu, pour éviter qu'un excès de dureté ne fasse briser les pièces sous les chocs qu'elles éprouvent.

Coquille (grotte de la). Cette grotte de la Coquille, une des curiosités les plus intéressantes du département de l'Hérault, si riche en curiosités naturelles, est située près de Minerve, sur la Cesse. Ce n'est pas, à proprement parler, une grotte, mais plutôt une série d'arcades naturelles que les eaux de la Cesse se sont ouvertes dans la montagne. Sous deux de ces arcades, quand les eaux sont basses, passent les piétons, les bêtes de somme et même les voitures. La plus grande a trois cents pas de traversée et présente une ouverture d'environ 40 m. d'élévation; mais sa voûte s'abaisse bientôt pour ne conserver qu'une hauteur de 7 à 14 m., sur une largeur égale. Comme la grotte de la Coquille est creusée dans une roche calcaire, les eaux d'infiltration y ont déposé et suspendu des stalagmites et des stalactites d'une grande beauté.

COQUILLE s. f. (ko-ki-ll, 11 m.). Typogr. Faute de composition qui consiste dans la substitution d'une ou de plusieurs lettres à une ou plusieurs autres : *Faire des coquilles*. *Epreuve pleine de coquilles*. Il Faute orthographique que l'on commet en écrivant : *Les coquilles sont un écueil redouté des bibliophiles*; *les plus érudits y échouent quelquefois et croient avoir trouvé un néologisme, quand ils n'ont sous les yeux qu'un mot tronqué échappé à l'attention du correcteur*. (Eug. Clément).

— Encycl. On donne ce nom à l'omission, à l'addition, à l'interversion ou à la substitution, dans les ouvrages imprimés, d'un ou de plusieurs caractères typographiques. Ces erreurs, qui proviennent soit de la faute du manuscrit, soit de l'ouvrier typographe, soit d'un oubli dans la correction, sont très-difficiles à éviter. Les auteurs eux-mêmes, en revoyant leurs épreuves, plus préoccupés du sens que des signes matériels, laissent subsister souvent des *coquilles* grossières et très-regrettables. Les ouvrages un peu longs où il ne s'en trouve aucune sont sans doute extrêmement rares. On cite cependant, dès 1557, une édition du traité de Cardan : *De subtilitate* (in-4°), imprimé par Vascosan, qui n'en contiendrait pas une seule. Mais on ne peut jamais se fier complètement à l'œil de celui qui a fait une telle constatation, et il ne serait pas impossible que, contrôlé par un autre, l'ouvrage déclaré sans tache fût par en montrer quelqu'une. L'Anglais H. Johnson publia, en 1733, une notice relative à un nouveau procédé qu'il avait découvert et au moyen duquel l'erreur typographique disparaîtrait; mais la notice elle-même contenait une *coquille* : on y lisait *Nijesty* pour *Ma-jesty*. Le célèbre *Horace* de Didot (1799), que l'on disait sans faute, en offrit une dès le début.

L'effroyable écriture d'un grand nombre de manuscrits est la principale cause des *coquilles*. En général, les plus mauvais calligraphes se lisent très-bien eux-mêmes, et ils en tirent naturellement la conséquence que le compositeur les déchiffra tout aussi bien qu'eux; comme cette conséquence n'est rien moins que rigoureuse, il en résulte les plus affreuses *coquilles*. Nous venons de dire que les auteurs, en général, parviennent à déchiffrer leur griffonnage. Or, c'est à dessein que nous nous sommes servi de cette expression, en général, qui n'a rien d'absolu, et c'est l'écriture de M. Jules Janin qui va nous prouver que cette précaution est prudente. Un matin, certain typographe du *Journal des Débats* arrive à l'ermitage de Passy, suant sang et eau, et place sous les yeux du prince de la critique une page de manuscrit dont il n'avait pu attraper mielle. Janin saisit le feuillet d'une main triomphante, ajuste son lorgnon, essaye d'épeler, etc. « Ah! mon ami, ma foi, j'aurai plus tôt fait de recommencer une page de copie. » N'est-ce pas là le cas de dire avec Cicéron : *Habemus confitentem reum*?

Une autre cause non moins fréquente de coquilles est l'erreur dans la *distribution*, et

par ce mot, dont le sens est ignoré de la plupart de nos lecteurs, on entend l'opération par laquelle le compositeur, qui est en cela plagiaire de Pénélope, détruit le lendemain le travail de la veille, c'est-à-dire remplace dans un même cassetin ou compartiment de sa casse les lettres de même nature : les *a* avec les *a*, les *b* avec les *b*, etc. On comprend que cette opération, s'effectuant le plus prestement possible, doit amener une foule d'erreurs. Par exemple, supposons que la lettre *r* soit lancée dans la casse de la lettre *c*, et qu'une fois la distribution terminée l'ouvrier ait à composer le mot *capacité*. *r*, qui ne se sent pas à sa place, sera certainement une des premières à se glisser sous les doigts du compositeur, qui lève toutes ses lettres de confiance; et, à l'épreuve, l'auteur sera tout étonné de voir que la *capacité* d'un de ses personnages s'est tout à coup transformée en *rapacité*.

Mais de la casse passons à la machine, du compositeur au conducteur, et ici encore il faut quelques petits détails préliminaires. Quand la copie est composée, mise en placards, corrigée, puis enfin disposée en pages, la forme est livrée à la machine, qui vomit chaque heure plusieurs milliers de feuilles noircies d'encre. Dans le cours de cette opération vertigineuse, une lettre saute, un grain se défile du chapelet; c'est alors que le conducteur, souvent plus *machine* que celle qu'il a pour mission de conduire, remplace la dent dans une alvéole quelconque. Si tu n'en sors pas, se dit-il à part lui, tu dois en sortir. Et souvent il en résulte ceci : supposons que le texte donnait cette phrase : « Les mots sont les signes des nos idées, » et que ce soit le *g* qui ait dansé une sarabande; il est remis entre *n* et *e*, et il en résulte cette reine des *coquilles* : « Les mots sont les *signes* des nos idées. » Représentez-vous toute une édition ornée de cette bourde, et voilà l'auteur accusé de connivence avec le célèbre diplomate qui disait : « La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. »

Telles sont les principales causes des *coquilles*; et, en général, ces erreurs, la plupart grotesques, ne tiennent pas autrement à conséquence. Toutefois il n'en a pas toujours été ainsi; en voici quelques exemples : Un célèbre imprimeur allemand donnait une nouvelle traduction de la Bible. Sa femme, pour qui l'autorité maritale n'était pas un article de foi, malgré le texte sacré, s'introduisit furtivement une nuit dans l'atelier où se trouvaient les formes typographiques. Arrivée à la sentence de soumission prononcée contre Eve dans la Genèse (chap. xxxi, verset 16) : « L'homme sera ton maître, » elle enleva les deux premières lettres du mot *herr* (maître, seigneur), et y substitua les lettres *na*, changeant ainsi la sentence : « Il sera ton maître (*herr*), » en celle-ci : « Il sera ton fou (*narr*) », c'est-à-dire ton jouet, ton esclave. On assure que cette protestation conjugale lui coûta la vie.

Etienne Dolet, imprimeur à Lyon, fut pendu et brûlé, comme athée et relaps, pour avoir ajouté les mots du *tout* à la fin de cette phrase, traduite de Platon : « Après la mort tu ne seras plus rien. » Et peut-être cette addition n'était-elle qu'une malheureuse *coquille*.

La première *coquille* par transposition de lettres se trouve dans la souscription placée à la dernière page du célèbre *Psautier de Mayence*, imprimé en 1457 par Jean Fust et Pierre Schoeffer : il y a *psalmorum* pour *psalmorum*.

Une pareille transposition existe dans le préface que Robert Estienne a placée en tête de sa belle édition du *Nouveau Testament* (en grec, 1549), où se trouve *pubres* au lieu de *plures*. C'est à cette faute que les bibliophiles reconnaissent la bonne édition.

C'est elle! Dieu! que je suis aise!
Oui, c'est la bonne édition.
Les voilà, pages neuf et seize,
Les deux fautes d'impression
Qui ne sont pas dans la mauvaise.

Pons (de Verdun).

Dans le traité d'Erasmus, qui avait été correcteur d'imprimerie chez Aide l'ancien, à Venise, et chez Froben, à Bâle, intitulé *Vidua christiana*, dédié à Marie, reine de Hongrie, sœur de Charles-Quint, une faute diabolique a rendu cette édition célèbre dans les fastes de la typographie. Erasmus s'était exprimé ainsi en parlant de la reine de Hongrie : *Mente illa usam eam semper fuisse, quæ talem faminam deceret*; on imprima *Mentula* (organe de la génération), au lieu de *Mente illa*. Il y eut plus de 1,000 exemplaires distribués avant qu'on s'aperçût de cette erreur.

Erasmus a écrit qu'il eût donné 100 pièces d'or pour que cela ne fût pas arrivé.

Une autre fatalité fit attaquer et censurer Erasmus par la théologie de Paris, le 17 décembre 1527; ce fut l'addition de la lettre *a* qui fit *amore* du mot *more*, dans sa paraphrase des paroles de saint Pierre au chapitre xvi de saint Matthieu : *Tu es Christus filius Dei viri*. Il avait écrit : *Non suspicione proferens, sed certa et indubitata scientia profitemur, illum esse Messiam a prophetis promissum, singulari more filium Dei*. On lui fit dire *amore*. Il prouva, par une édition publiée en 1528, qu'il avait écrit *more* et non *amore*, n'ayant voulu rien dire autre que Jésus-Christ étant fils de Dieu d'une manière toute particulière.

Si une voyelle ajoutée avait suscité une mauvaise affaire à Erasmus, ce fut bien pis pour Flavigny, hébraïsant français et professeur au Collège de France. Dans une critique qu'il fit de la *Polyglotte* de Le Jay, où il signale un grand nombre de fautes existant au livre de Ruth, dans la version syriaque d'Abraham Echellensis, il cite un passage de saint Matthieu (chap. viii, v. 3) : *Quid vides festucam in oculo fratris tui et trabem in oculo non vides*. Le mot *oculo*, se trouvant à la fin de la ligne, fut divisé ainsi *o-culo*; par un des mille accidents qui incombent à la typographie — lettres cassées, enlevées par le rouleau, etc. — l'o fut enlevé, et il ne resta plus que *cuto*. Echellensis cria au blasphème, au sacrilège; Flavigny protesta de son innocence, et montra les épreuves qu'il avait eues sous les yeux et dans lesquelles le texte n'était pas altéré. Cette démonstration ne suffit pas, et il fut obligé de jurer solennellement, en public, qu'il n'avait eu aucune intention coupable.

M. Ambroise-Firmin Didot, jetant un coup d'œil sur le tirage d'un imprimeur, s'aperçut de cette faute qui se glissait dans une splendide édition de Racine :

Vous allez à l'hôtel, et moi j'y cours, madame.

L'abbé Sieyès trouvant, dans une épreuve d'un discours justificatif de sa conduite politique, les mots : « J'ai *abjuré* la République, » au lieu de : « J'ai *adjuré*, » s'écria furieux : « Comment fait-on de pareilles fautes? L'imprimeur veut donc me faire guillotiner! »

Dans les premiers temps du gouvernement impérial, les journaux eurent à annoncer que M. de Caulaincourt venait d'être fait duc de Vicence; or, à la *Gazette de France*, on avait, par erreur, imprimé duc de Vincennes. Si l'on se rappelle l'opinion, très-injuste sans doute, mais alors très-répandue, qui avait attribué au duc une participation à la tragédie dont les fossés de Vincennes avaient été le théâtre, on concevra qu'une pareille faute pouvait entraîner la suppression du journal. Heureusement on la découvrit à temps.

A l'époque où Napoléon I^{er} fondait les plus grandes espérances sur son projet d'alliance avec l'empereur de Russie, le *Moniteur de l'Empire* publia un article où il était dit : « Ces deux souverains, dont l'union ne peut être qu'invincible... » Les trois dernières lettres du mot *union* ayant sauté pendant l'impression, l'indignation d'Alexandre fut au comble quand il lut cette phrase ainsi dénaturée : « Ces deux souverains, dont l'un ne peut être qu'invincible... » Toutes les réclamations des numéros suivants ne purent suffire à détruire l'idée qu'il avait conçue qu'on avait voulu le mystifier.

Un libraire de Dijon avait fait imprimer un grand nombre d'exemplaires du rituel de son diocèse. Dans l'indication des cérémonies se trouvait cette phrase, immédiatement avant l'élévation : *Ici le prêtre ôte sa calotte*. Dans le dernier mot, un *u* perdue vint prendre la place de l'*a*. On juge du scandale qu'excita une pareille erreur; l'infortuné libraire fut ruiné.

Mais les *coquilles* n'ont pas toujours eu cette mauvaise chance. Tout le monde connaît ces deux vers gracieux de Malherbe dans son ode fameuse à Duperrier sur la mort de sa fille :

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Il existe au sujet de ces deux vers une petite anecdote qui ne pêche pas par l'in vraisemblance, et qu'on ne lira pas sans intérêt. Malherbe avait d'abord écrit ce nom enfantin :

Et Rosette a vécu...

Le typographe commit une *coquille* équivalente presque à un trait de génie :

Et rose elle a vécu...

C'était substituer une métaphore charmante à une expression vulgaire.

Les abréviations dans le manuscrit produisent parfois des énormités de ce genre. L'auteur écrit : *J'ai qq. amis*; on imprime : *J'ai 99 amis*. Cette opinion n'était pas assurément celle d'Aristote quand il faisait entendre cette phrase à ses disciples : « Mes amis, il n'y a point d'amis; » ni celle du poète Claude Mérimet :

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon ;
Il faut en essayer cinquante
Avant d'en rencontrer un bon ;

ni celle du vieux Rutebeuf :

C'était amis que vent emporte,
Et il ventait devant ma porte.

Sans doute la *coquille* ne remonte ni aux Grecs ni aux Romains, mais elle n'appartient pas non plus à notre époque. On lit dans une gazette du xviii^e siècle : « Le roi Louis XV est depuis huit jours au château de Fontainebleau; hier, il s'est *pendu* dans la forêt (perdu). »

On prétend que la légende de sainte Ursule et des onze mille vierges, ses compagnes, est due, comme Vénus sortant des ondes, à cette *coquille* d'un traducteur : Le texte latin portait que sainte Ursule et sa compagne *Undecimille* avaient été martyrisées le même jour. Le traducteur, étonné de rencontrer le nom *Undecimille*, excessivement rare, supposa que le texte était altéré et qu'il fallait lire *undecim millia*, c'est-à-dire onze mille.

Celle-ci est sans doute tirée du même tonneau. Dom Gervaise, qui a écrit la vie de l'abbé Suger, rapporte, à la page 31 du tome I^{er}, que, dans un acte de partage fait par les religieux de Saint-Denis, ceux-ci exigeaient, entre autres choses, qu'on leur fournît onze cents *bœufs* par an. Vérification faite sur le titre original, il se trouva qu'on devait lire onze cents *œufs*.

Dans une petite ville de province, le régisseur avait fait mettre sur l'affiche : *L'Amour filial, ou la Jambe de bois*. L'imprimeur se trompa, et mit à la place : la *Jambe filiale, ou l'Amour de bois*.

Cambacères, ouvrant un matin le *Moniteur*, s'aperçut qu'il était désigné sous le titre de grand *chancelier* de l'empire. Cela porta un tel coup au chancelier de Napoléon I^{er} qu'il en vit trente-six *chandelles*.

On écrit à un journal : « Notre ville est dans la désolation; les pauvres ont perdu (perdu) leur meilleur ami. » Ne serait-ce pas le même journal qui annonçait que M. X... venait d'être *dévoré* (décoré) par le bey de Tunis, et qu'il s'en montrait enchanté?

On trouve dans un livre de chimie l'anerie suivante : « On peut augmenter progressivement la force d'un aimant en accrochant à l'armature un bassin dans lequel on met tous les jours un poids; c'est ce qu'on nomme *mourir en aimant*. » L'auteur avait dit : *Nourrir un aimant*.

Un savant adressait un mémoire à l'Académie des sciences dans lequel on lisait que le Vésuve « jetait en ce moment beaucoup de *raves*, qui ne pouvaient manquer d'ensevelir toutes les campagnes environnantes. »

Voici une *coquille* empruntée à la *Gazette des Tribunaux*; si le *Droit* en réclame la propriété, nous ne le chicanerons pas sur ce point : « Le tribunal, trouvant la faute légère, ne condamnait le pauvre diable qu'à huit jours d'empoisonnement. »

Notre spirituel Alphonse Karr, dans un de ses rares moments de misanthropie, — car on sait qu'il a toujours la gaieté de ses violettes, — avait écrit sur son manuscrit : « La vertu doit avoir des *bornes*. » Le typographe, flairant là-dessous une plaisanterie, lut et composa cette phrase phénoménale : « La vertu doit avoir des *cornes*. »

N'est-ce pas le *Journal des Débats* qui mit un jour dans la bouche de M. Guizot, parlant à la tribune : « Je suis à bout de mes *farces*, » pour : « Je suis à bout de mes *forces*? »

Dans un volume de vers publié dernièrement, on a laissé passer cette affreuse *coquille* :

J'aime à te voir, ô jeune fille,
Détachant la noire mantille
De tes épaules de carlin.

Un malheureux *c* s'est glissé à la place du *s*.
Le journal le *Monde*

(On ne s'attendait guère

A voir le monde en cette affaire)

offre cette phrase de toutes pièces : « L'Amour du sucre rétrécit l'âme et racornit le cœur. » Nous entendons d'ici un lecteur s'élever contre les deux vers que nous venons de citer, et dire : « Pourquoi pas le *Monde* encore mieux qu'un autre, puisqu'il a pour rédacteur en chef M. Coquille? — Brigadier, vous avez raison. »

A l'époque de la mort du prince Jérôme, les journaux annoncèrent sa maladie et les diverses phases qu'elle suivait. Un soir, le bulletin de la *Patrie* était ainsi conçu : « Un peu d'amélioration s'est manifesté dans l'état du prince. »

Et le lendemain :

« Le vieux persiste. »

Malheureuse *coquille*! d'ailleurs parfaitement explicable, puisque, dans la casse, le compartiment qui contient les *m* touche à celui des *v*.

On lisait dernièrement dans les *Petites affiches* : « Belle femme à vendre ou à louer; très-productive si on la cultive bien. » On comprend ici que le mot *ferme* a quitté par malice l'air qu'il avait eu jusque-là. Cette *coquille* monstrueuse nous en rappelle une autre commise par un graveur sur pierres. Notre célèbre Prudier venait de terminer le monument consacré à Molière dans la rue Richelieu. La statue représentant la Comédie tient à la main un rouleau sur lequel sont inscrits les titres des chefs-d'œuvre de notre grand comique; ce travail secondaire avait été confié à un apprenti sculpteur, qui avait mis deux *r* au mot *avare*. Et un passant de s'écrier plaisamment : « Tiens, voilà un avare qui a un *air* misanthrope (*r* mis en trop). »

Nous-même, n'avons-nous pas failli naguère être victime d'une abominable *coquille*? Voici ce qu'un de nos compositeurs avait mis dans la bouche du vieux Corneille :

Un bienfait perd sa grâce à le trop oublier;
Qui veut qu'on s'en souvienne, il le faut publier.

Qu'on songe au scandale qu'aurait pu causer cette détestable morale que l'on nous faisait prêter à l'auteur de *Polyeucte*! Quelle honteuse manière de calomnier le cœur humain! Heureusement pour la gloire de Corneille ou pour notre honneur, nous avons pu voir la faute et rétablir ainsi le texte :

Un bienfait perd sa grâce à le trop publier;
Qui veut qu'on s'en souvienne, il le faut oublier.

A la bonne heure!

Un compositeur malin, qui avait des comptes sévères à régler avec la *coquille*, s'est amusé à accumuler dans les vers suivants toutes les espiègleries qu'il s'était permises à son endroit. Ce sera le bouquet de ce feu d'artifice.

A LA COQUILLE.

Je vais chanter tous tes hauts faits,
Je veux dire tous tes forfaits,
Toi qu'à bon droit je qualifie
Fléau de la typographie.
S'agit-il d'un homme de bien,
Tu m'en fais un homme de rien;
Fait-il quelque action insignie,
Ta malice la rend indigne,
Et, par toi, sa capacité
Se transforme en rapacité.
Que sur un vaisseau quelque prince
Visite nos ports en province,
D'un brave et fameux amiral,
Tu fais un fameux animal,
Et son émotion visible
Deviendrait émotion risible;
Un savant maître fait des cours,
Tu lui fais opérer des tours;
Il parle du divin Homère,
O sacrilège! on lit Commère;
L'amphithéâtre et ses gradins
Ne sont plus que d'affreux gradins.
Le professeur cite Aristote,
Tu dis : le professeur radote;
Puis, s'il allait s'évanouir,
Tu le ferais s'épanouir.
Léonidas aux Thermopyles
Montre-t-il un beau dévouement,
Horreur! voilà que tu jubiles
En lui donnant le d... olement.

COQUILLE (Guy), en latin *Conchylium*, sieur de Romenay, juriconsulte, publiciste et poète, né à Decize (Nivernais) en 1523, mort en 1603. Après de fortes études de droit dans les grandes écoles de France et d'Italie, il embrassa la profession d'avocat, suivit d'abord le barreau de Paris et se fixa définitivement à Nevers (1599), où il obtint, en 1571, la charge de procureur général fiscal. Pendant les troubles religieux, il préserva sa province des horreurs de la guerre civile et des massacres de la Saint-Barthélemy, et se montra en toutes circonstances l'adversaire déclaré des ligueurs. Représentant du tiers état aux états généraux d'Orléans (1560) et de Blois (1576 et 1588), il fut le principal rédacteur des cahiers de cet ordre, et ajouta à sa renommée de juriconsulte celle d'un citoyen probe et courageux, en ne cessant de réclamer des assemblées représentatives les libertés publiques, la réforme du clergé, la liberté religieuse et l'extirpation de tous les abus. Ses opuscules politiques, ses pamphlets contre les ligueurs, ses ouvrages de droit, ses poésies latines, sont empreints des plus nobles sentiments et du patriotisme le plus pur. Il était ami de Bodin, du chancelier de l'Hôpital et de Bacon. Son désintéressement égalait sa modestie et son austerité, et il refusa les offres brillantes de Henri IV, qui voulait l'attacher à sa cour. Ses principaux écrits sont : un *Dialogue sur les causes des misères de la France*, écrit à la manière de Montaigne, et où le clergé n'est pas ménagé; *Traité des libertés gallicanes*, un des plus savants ouvrages sur cette matière; *Institutes coutumières*; *Commentaire sur la coutume du Nivernais*; *Histoire du Nivernais*; enfin des *Poésies latines*, où il flétrit la corruption de son temps, la vénalité des hommes publics, l'avidité des courtisans, le fanatisme religieux, et où il exhale des plaintes douloureuses sur les misères de sa patrie. Ses œuvres ont été publiées à Paris (1599) et à Bordeaux (1703).

COQUILLE (Jean-Baptiste-Victor), publiciste, avocat, membre du conseil général du département de l'Yonne de 1848 à 1859, né dans ce département en 1820. M. Coquille débuta en 1845 au journal *l'Univers*, sous la direction de M. de Caux. La retraite de M. de Caux et l'avènement de M. Louis Veillot, en 1848, ne changèrent rien à la situation que s'y était faite M. Coquille. Il prit une part active aux luttes violentes de la période républicaine. La valeur de son talent, l'originalité de ses aperçus et quelquefois le ton agressif de ses articles étaient à leur place dans une feuille ayant pour mission de tirer sur les idées modernes, de quelque manteau qu'elles se couvrirent. Sous la République comme sous la monarchie de Juillet, M. Coquille n'était pas plus à l'aise que son chef de file. La liberté d'opinion et la liberté de la presse étaient considérées par *l'Univers* comme deux dissolvants immenses. Mais on n'aurait pu en attaquer le principe sans attaquer la constitution et les formes essentielles du régime parlementaire, qui étaient des formes légales. On se contenait à demi; on procédait par insinuation. Après le 2 décembre, il n'y eut plus à se contenir. Aussi le laps de temps écoulé entre le 6 décembre 1851 et le 30 janvier 1860, date de la suppression de *l'Univers* par décret, vit-il exposer, avec un luxe d'expressions et une sécurité absolue, les théories intimes de l'école ultramontaine dont M. Coquille est un des champions les plus autorisés. Écoutez M. Veillot exprimant au nom de la rédaction les sentiments qui l'animent après le coup d'État : « Comme citoyen, nous respirons sans trop de difficulté; nous ne demandons pas qu'il nous surprenne des libérateurs. Comme catholiques, sans re-

noncer à un droit de conseil que nous n'abandonnerons jamais, et à un droit de résistance qui ne redoute aucune tyrannie, il nous semble que nous ne pouvons pas décemment nous plaindre. » Certes, nous le croyons bien ! Au fait, on laissa à M. Coquille, qui est un juriste instruit, ayant étudié la législation de l'ancien régime et la législation féodale, le loisir de comparer à son aise l'ancien et le nouveau droit public. D'ordinaire il donne tort au droit moderne ; personne ne lui répond, et il y a pour cela deux raisons : la première, c'est que le droit féodal, comme celui de l'ancien régime, n'est pas familier aux journalistes, qui s'exposeraient en abordant cette terre inconnue à un échec certain ; la seconde est qu'on croit l'ancien droit si bien mort, que l'on considère comme inoffensive l'apologie que M. Coquille se flatte d'en faire.

Au fond, on se sent incapable de lutter contre son savoir d'historien et de jurisconsulte, et on se contente de lui répliquer vertement de temps en temps.

Quoi qu'on en pense, le *Monde* ayant succédé à l'*Univers*, car on voulait se défaire de M. Louis Veuillot et non priver le parti ultramontain d'un journal qui était son organe officiel, M. Coquille entra dans la nouvelle rédaction, où il continua de faire la guerre aux idées modernes. La réapparition de l'*Univers* en 1867 ne l'a pas empêché de rester au *Monde*, dont il est le seul rédacteur important.

On a de lui deux ouvrages : les *Légistes* (1863, 1 vol. in-8°) et la *Politique chrétienne* (1868, 1 vol. in-8°). Ce sont deux recueils d'articles publiés dans l'*Univers* et le *Monde*, le premier sur la jurisprudence, le second contre les écoles récentes, saint-simonienne, phalanstérienne, proudhonienne, communiste, etc., qui rêvent la réorganisation de la société et de tout l'ordre social. Dans son livre intitulé : les *Légistes*, il démontre sans trop d'efforts qu'au fond ce que le droit moderne a de peu libéral et d'oppressif est un héritage venu du Bas-Empire par le canal des juristes de l'ancien régime.

En matière de droit comme en matière politique, quoique vraies à beaucoup d'égards et ayant un fondement historique indiscutable, la plupart des théories de M. Coquille ressemblent à des paradoxes, et cela parce qu'elles sont en contradiction directe avec ce qu'on pense et ce qu'on pratique de nos jours. Cela n'a rien à leur mérite intrinsèque ni à l'excellent style dans lequel elles sont exprimées ; mais elles ont par trop l'air de ces végétations exotiques qu'on admire dans les serres, et dont le relief principal est de différer de la végétation environnante.

COQUILLÉ, ÉE (ko-ki-llé ; *ll* mll.) part. passé du v. Coquiller. Boursoufflé : *Ce pain est tout COQUILLÉ*.

— Modes. Roulé en coquille : *Ruban COQUILLÉ. Dentelle COQUILLÉE*.

COQUILLER v. n. ou intr. (ko-ki-llé ; *ll* mll. — rad. *coquille*). Former des coquilles, des boursoufflures, en parlant de la croûte du pain.

— Modes. Être roulé en forme de coquille : *Une blonde qui COQUILLE*.

— v. a. ou tr. Rouler en forme de coquille, donner la forme d'une coquille à : *Les apprentis COQUILLAIENT du matin au soir le taffetas et les dentelles*.

Se coquiller v. pron. Être, devenir coquillé : *Cette pâte se COQUILLE au four. Le velours se COQUILLE plus difficilement que le satin*.

COQUILLET s. m. (ko-ki-llé ; *ll* mll. — rad. *coquille*). Bot. Nom vulgaire d'un champignon du genre polypore, le polypore en bouquet, dont le chapeau a la forme d'une coquille. || On l'appelle aussi COQUILLIER ou COQUILLIÈRE et COQUILLIÈRE EN BOUQUET.

COQUILLEUX, EUSE adj. (ko-ki-lléu ; eu-ze *ll* mll. — rad. *coquille*). Rempli de coquilles : *Terrains COQUILLEUX. Les eaux s'abaissaient, tant par l'absorption des substances coquilleuses que par l'affaissement des cavernes et des boursoufflures des premières couches du globe*. (Buff.)

COQUILLIER s. m. (ko-ki-llé ; *ll* mll. — rad. *coquille*). Collection de coquilles ; boîte ou vitrine qui renferme une collection de coquilles.

COQUILLIER, ÈRE adj. (ko-ki-llé, è-re ; *ll* mll. — rad. *coquille*). Géol. Qui renferme des coquilles : *Calcaire COQUILLIER. Merne COQUILLIÈRE*.

COQUILLO s. m. (ko-ki-llé ; *ll* mll.). Bot. Palmier du Chili, peu connu des naturalistes.

COQUILLON s. m. (ko-ki-llon ; *ll* mll. — dimin. de *coquille*). Monn. Nom par lequel on désignait autrefois l'argent fin qu'on retirait du creuset à l'aide d'une espèce de bras-soir, à cause de la forme de coquille qu'affectait ce métal à l'extrémité de l'instrument.

COQUIMBERT s. m. (ko-kain-bér). Jeux. Jeu de quilles qui était en usage dans la Touraine, ou, selon d'autres, partie de qui perd gagne au jeu de dames. Ce jeu serait alors le même que le COQUINBAT.

COQUIMBITE s. f. (ko-kain-bi-te — de *Coquimbo*, nom propre de pays). Minér. Nom donné par H. Rose et Kobell à une variété de sulfate de peroxyde de fer qui a été trou-

vée à Copiapo, dans la province de Coquimbo, au Chili, et qui est une substance blanche, cristallisant en dirhombèdre à 58° aux arêtes de la base. || On l'appelle aussi COUPÉ-ROSE BLANCHE.

COQUIMBO, rivière de l'Amérique du Sud, dans le Chili, prend sa source au versant occidental des Andes, coule de l'E. à l'O., rejoint le Rio de las Puntas à droite et se jette dans le Grand Océan, à 2 kilom. de Coquimbo, après un cours de 168 kilom.

COQUIMBO, ville de l'Amérique du Sud, dans la république du Chili, ch.-l. de la prov. de son nom, à 360 kilom. N. de Santiago, sur le petit fleuve de Coquimbo, près de son embouchure dans l'Océan Pacifique, à 2 kilom. de l'Océan, par 29°54' de lat. S. et 73°39' de long. O. ; 15,000 hab. Bon port ; belle cathédrale ; commerce d'huiles et de viandes salées ; exportation de métaux précieux et de cuivre. Cette ville, fondée en 1544 par Valdivia, fut presque entièrement détruite par le tremblement de terre de 1820 et eut beaucoup à souffrir de celui de 1822.

COQUIMBO (PROVINCE DE), division administrative de la république chilienne, entre la province de Copiapo au N., le territoire de la Confédération argentine à l'E., la province d'Aconcagua au S. et le Pacifique à l'O. Superficie, 98,800 kilom. ; 119,991 h. Ch.-l. Coquimbo. Climat très-doux ; terrain bas, arrosé par le Coquimbo et quelques petits affluents de ce fleuve, et fertile en vins, grains et huile d'excellente qualité. Le sol recèle de riches mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de plomb et de mercure.

COQUIN, INE s. (ko-kain, i-ne — Le sens primitif de ce mot est assez difficile à déterminer exactement par l'étymologie. Une chose certaine, c'est que, dans les plus anciens textes de notre langue, il apparaît déjà avec le sens péjoratif de voleur, fripon, etc. On a proposé comme étymologie le bas-latin *coquinus*, de *coquus*, cuisinier, *coquina*, cuisine, parce que, disent les uns, le *coquin* était à l'origine un mauvais marmiton ; parce que, disent les autres, les gueux mangeaient les restes de la cuisine. M. Littré trouve cette étymologie probable. M. Diez, au contraire, la combat, non sans apparence de raison, au moins dans la forme sous laquelle on la présente. Il démontre en effet que le dérivé issu par la voie populaire de *coquinus* aurait dû être *cuisin*, et non *coquin* ; car de *coquina* on a fait *cuisine* et non *coquine*. Il faudrait donc voir tout au plus avec lui dans *coquin* un dérivé essentiellement français de *cog*, ou *queux*, provenant de *coquus*. Une chose curieuse, c'est que le mot *coquinus* se trouve déjà dans Plaute, et dans un sens défavorable très-caractéristique, comme on peut en juger par le passage suivant : *Forum coquinum qui vocant, stulte vocant, nam non coquinum, verum furium est forum* ; ceux qui appellent le Forum *coquinum* lui donnent un son mot, car le Forum est non le lieu des *coquini*, mais des voleurs. » Ne faut-il pas traduire *coquinus* par *coquin* ? Le verbe dérivé *s'acquiner* semblerait donner raison à ceux qui rapprochent *coquin* de *coquina*, cuisine. On a proposé aussi le mot *cog*, mais sans arguments justificatifs bien plausibles. Diez rapproche aussi le scandinave *kok*, gosier ; nous voyons difficilement comment ce sens se rattacherait à celui de *coquin*, et comment le mot aurait pénétré dans notre langue. On pourrait d'ailleurs faire valoir en faveur de l'étymologie de *coquin*, venant de *coquinus* dans le sens propre de cuisinier, des arguments historiques assez plausibles. Il est en effet hors de doute que chez les Romains les cuisiniers ont formé de tout temps un corps de métier doué d'une très-mauvaise réputation. Qui disait cuisinier, *coquinus*, disait forcément voleur, et de voleur à *coquin* il n'y a qu'une nuance très-facile à franchir. Nous avons à ce sujet les témoignages précis des auteurs comiques. Le passage de Plaute que nous avons cité plus haut appartient à cette catégorie de témoignages irréfutables. Il y en a d'autres tout aussi significatifs et tout aussi irrécusables. Par exemple, dans Plaute encore et dans la pièce appelée *Aulularia*, qui a servi de modèle à l'*Avare* de Molière, le cuisinier Congrio, qui est traité de *fur*, *etiam fur*, *trifurcifer*, voleur, double voleur, triple pendard, invoque la déesse Laverna. Or Laverna n'était pas, comme on pourrait le croire, la protectrice des cuisiniers, mais bien la divinité avouée et autorisée des voleurs et des fripons. Ces détails jettent un jour singulier sur l'étymologie du mot *coquin*. On s'explique facilement que les cuisiniers fussent des voleurs chez les Romains, parce que, chaque fois qu'il y avait à préparer quelque repas extraordinaire, les petits bourgeois prenaient des cuisiniers de dehors. Ceux-ci, introduits accidentellement dans des maisons qui leur étaient inconnues, se montraient assez peu scrupuleux à l'égard des plats, de la vaisselle et autres objets de cuisine qui leur passaient entre les mains. De là la mauvaise réputation dont ils jouissaient. On peut donc parfaitement admettre que, même à une époque assez éloignée, le mot *coquinus* avait pris l'acceptation de *coquin* dans la langue du peuple, et que cette acceptation, qui n'avait pas pénétré dans la langue littéraire, la seule à peu près dont nous ayons des monuments étendus, nous a été transmise par le canal souterrain des

idiomes populaires. Reste toujours à expliquer pourquoi *coquinus* n'a pas alors donné *cuisin* au lieu de *coquin*. Homme de rien, personne vile et méchante : *Un grand COQUIN*.

Une infâme COQUINE. Un COQUIN est celui à qui les choses les plus honteuses ne coûtent rien à dire ou à faire. (La Bruy.) Je voudrais, pour le supplice d'un COQUIN, qu'il pût, pendant quelques heures du jour, avoir le cœur d'un honnête homme. (Ste-Beuve.) Il y aura toujours des faibles, des vicieux, des COQUINS, des scélérats. (E. Scherer.) En révolution, il est aussi dangereux d'employer des honnêtes gens que des COQUINS ; on ne doit compter que sur soi-même. (Balz.) A peine si, sur dix COQUINS, le peuple, dans ses comices, rencontre un honnête homme. (Proudh.)

Le coquin dans le bois a volé quelque cochon.

REONARD.

J'ai l'air d'un franc coquin.

V. HUGO.

|| S'emploie souvent comme terme injurieux, sans signification précise, pour désigner une personne dont on n'est pas content ; se disait surtout autrefois en parlant d'un domestique ou de quelque employé subalterne dont on voulait blâmer la conduite ou mépriser la condition : *Mes COQUINS de fils me font enrager. J'ai un COQUIN de valet qui l'aidera que je chasse. Ma servante est une COQUINE qui me vole comme dans un bois. Tu te trompes si, avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de COQUINS qui te suivent et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage. (La Bruy.)*

Comment ! vous avez peur d'offenser la coquine !

MOLIÈRE.

Coquin est un nom ordinaire

Qu'on donne à qui nous est contraire.

MARIVAUD.

On respecte, on honore un coquin opulent,

Et l'honnête homme pauvre est mort civilement.

BOISSY.

Quand nous faisons besoin, nous autres misérables, Nous sommes les chéris et les incomparables ; Et dans un autre temps, dès le moindre courroux, Nous sommes les coquins qu'il faut rouer de coups.

MOLIÈRE.

|| Se dit en plaisantant, pour désigner une personne vive et espiègle, particulièrement un enfant de ce caractère : *Quelle petite COQUINE vous avez là ! Eh bien ! petit COQUIN, me dit-il d'un air affable, que me veux-tu ? (Andrieux.)*

— Fam. *Heureux coquin, heureuse coquine*, Personne qui a eu quelque bonne fortune : *Ah ! l'heureux COQUIN que ce chevalier ! (Alex. Dum.) N'avez-vous pas, heureux COQUIN que vous êtes, votre duchesse qui ne peut manquer de vous venir en aide ? (Alex. Dum.) Vous êtes heureux, reprit le comte, oui, vous êtes un heureux COQUIN. (Balz.)*

— s. m. Lâche, infâme : *Au plus fort de la bataille, ce soldat a fui comme un COQUIN. Ducloux disait de je ne sais quel bas COQUIN : « On lui crache au visage, on le lui essuie avec le pied, et il remercie. » (Chamfort.)*

— Loc. fam. *Arrête-coquins*, Gendarme : *Voyons, pas de jalousie, n'ôte pas le pain de la bouche à ces braves ARRÊTE-COQUINS, puisqu'il y en a près d'ici. (E. Sue.)*

— Prov. *A coquin honteux plate besace*, Celui qui manque de hardiesse ne saurait s'enrichir.

— s. f. Femme débâchée, adonnée au libertinage : *Epouser une COQUINE. Dépenser son argent auprès des COQUINES. La maîtresse d'un roi marié est une COQUINE aussi bien que celle d'un laquais. (J. de Maistre.) Les gens riches trouvent toujours de l'argent pour entretenir des COQUINES, acheter des chevaux, faire chère lie. (E. Sue.)*

Mon fils ne sera pas gendre d'une coquine.

E. AUGIER.

Ma femme en ce pays et dans cette figure ! La coquine aura su par quelque ami présent Se faire consoler de son époux absent.

REONARD.

— Econ. domest. Sorte de vase dans lequel, autrefois, on faisait cuire la viande.

— Adjectif. Qui est un coquin, qui est vil et méchant : *On ne saurait être plus COQUIN que lui. La trouvez-vous assez COQUINE ?* || Débauchée, en parlant d'une femme : *Pour eux, toutes les femmes, depuis la reine de France jusqu'à la modiste, sont essentiellement libertines, COQUINES, assassines, voire même un peu friponnes. (Balz.)* || Vif, espiègle, rusé, roué : *Est-il COQUIN, cet enfant ! Quelle a le regard COQUIN ! Marivaux, qui a si bien connu le côté malin et COQUIN du cœur, n'a jamais dépassé les bornes. (Ste-Beuve.)*

— Loc. fam. *Métier coquin*, Métier qui ne donne aucun mal, qui n'a rien de fatigant. || *Vie coquine*, Vie molle, douce et paresseuse.

— Helminth. *Ver coquin*, Nom vulgaire du ténia ou ver solitaire.

— Antonymes. Homme de bien, honnête homme, homme probe, consciencieux, vertueux.

COQUINAILLE s. f. (ko-ki-na-llé ; *ll* mll. — rad. *coquin*). Fam. Tas de coquins, de gneux, de mendians, canaille. || Vieux mot que l'on pourrait reprendre.

COQUINANT (ko-ki-nan) part. prés. du v. Coquiner : *Le tyran voit les autres qui sont près de lui COQUINANT et mendiant sa faveur. (La Boétie.)*

COQUINBAT s. m. (ko-kain-ba — de *coquin* et *battre*, parce que le perdant bat ou gagne son adversaire). Jeux. Partie de qui perd gagne au jeu de dames. || Vieux mot.

COQUINER v. n. ou intr. (ko-ki-né — rad. *coquin*). Mener la vie d'un coquin, d'un gueux ; mendier.

COQUINERIE s. f. (ko-ki-ne-ri — rad. *coquin*). Action de coquin : *Ces gens-là n'ont guère moins de plaisir à raconter leurs COQUINERIES qu'à les faire. (Damas-Hinard.)* || Caractère du coquin : *Il est d'une COQUINERIE achevée*.

COQUINET s. m. (ko-ki-né — dimin. de *coquin*). Fam. Petit coquin, petit voleur : *Ah ! que ce COQUINET ôte mon nom ; il ne faut pas être brûlé tous les six mois. (Volt.)*

COQUINISME s. m. (ko-k'-ni-sme — rad. *coquin*). Art ou métier de coquin : *Jusqu'ici en France le COQUINISME ne s'est guère montré sur le turf. (E. Chapus.)*

COQUIOULE s. m. (ko-kiou-le). Bot. Nom vulgaire de la fétuque ovine, et de quelques autres espèces de graminées. || On dit aussi COQUIOLE.

COR s. m. (kor). Ancienne orthographe des mots CORPS et COURS.

COR s. m. (kor — du lat. *cornu*, corne, parce que cet instrument a remplacé les anciennes trompes de chasse, qui étaient de simples cornes de ruminants). Mus. Instrument à vent, composé d'un tube contourné en spirale, et dont le pavillon est très-évasé ; se dit improprement de la trompe de chasse : *Sonner, donner du COR. Cor d'orchestre. Cor de chasse. Autrefois, le son du cor, dans les grandes maisons, annonçait le moment du dîner. (De Cussy.) On abaisse ou on élève à volonté le diapason du cor, à l'aide de cylindres dont la grosseur et la longueur varient, et qu'on appelle corps de rechange. (Bachelet.)*

Le cor excite au loin leur instinct belliqueux.

VOLTAIRE.

... Les accents du cor et le bruit des fanfares Epouvantent au loin les hôtes des forêts.

DEILLE.

Le cor, pour éveiller les châteaux d'alcôur, Frappe et remplit les airs de bruyantes fanfares.

ROUCHER.

Allons, chasseur, vite en campagne, Du cor n'entends-tu pas le son ?

BÉRANGER.

Dès le matin au son du cor Il se lève et part pour la chasse.

SCRIBE.

... Les chiens, par le cor animés, De plaisir haletaient et les yeux enflammés, De leurs naseaux ouverts ont respiré la proie.

THOMAS.

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois, Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois, Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille.

A. DE VIGNY.

Joyeux chasseurs d'Ille-et-Vilaine, De votre cor je prends le ton, Tonton, tontaine, tonton.

BÉRANGER.

|| *Cor des Alpes*, Instrument suisse en bois de sapin, dont les bergers se servent pour appeler leurs troupeaux. || *Cor anglais*, Instrument à anche dans le genre du hautbois, qui donne la quinte au-dessous de cet instrument : *Le COR ANGLAIS n'est propre qu'à l'expression de la mélancolie et de la tristesse. (Bachelet.)* On donne le même nom à un jeu d'orgues àanches libres, de forme cylindrique. || *Cor de basset*, Instrument qui ressemble à la clarinette, mais qui est plus grand. || *Cor double*, Cor pour jouer dans tous les tons. || *Cor omnitonique*, Cor qui permet à l'exécutant de régler d'avance son instrument pour jouer dans un ton quelconque. || *Cor à pistons ou chromatique*, Cor avec un certain nombre de pistons que les doigts baissent ou relèvent à volonté, pour produire les tons et les demi-tons de la gamme ou varier le ton de l'instrument. || *Cor russe*, sorte de trompe qui n'a qu'une note. On en réunit plusieurs pour jouer une symphonie, et chaque musicien donne la note de son instrument au moment nécessaire.

— Par ext. Musicien qui joue d'un de ces divers instruments : *Le premier cor de l'Opéra. Kalender, mon piqueur, est devenu toi, en six mois, le plus ferme cor de chasse de l'Europe. (Cazotte.)*

— Vener. *Chasser à cor et à cri*, Chasser à grand bruit, avec le son du cor et les cris des chiens et des chasseurs : *La poursuite des quadrupèdes avec équipages, meute, à cor et à cris, s'appelle, en général, vénerie. (E. Chapus.)* || Fig. *Vouloir, demander, poursuivre une chose à cor et à cri, à cor et à cris*, l'a vouloir, la demander, la poursuivre avec ardeur, avec instances, par tous les moyens : *Il demande le coadjuteur à COR ET À CRI. (Mme de Sév.)*

— Métrol. Mesure de capacité usitée chez les Hébreux et chez les Égyptiens, pour les liquides et les grains : *Le cor hébreu contenait dix baths ou dix éphas, et valait d'abord 180 lit. 88 ; après la réforme pharaonique, il valait 350 litres.*

— Ichthyol. Syn. de CORBEAU DE MER.

— Moll. *Cor de mer*, Sorte de gros buccin dont on peut tirer des sons très-forts.

— *Épithètes*. Sonore, perçant, retentissant,

bruyant, éclatant, étourdissant, vibrant, harmonieux.

— **Homonymes.** Corps, cors aux pieds et aux cornes du cerf.

— **Encycl.** Le cor est un instrument de musique en cuivre, à vent et à embouchure. Consacré uniquement, dès son origine et pendant nombre de siècles, aux nobles jeux de Diane, après avoir fait retentir les échos des montagnes de son bruyant et joyeux *hallali*, après avoir longtemps et exclusivement sonné le chant triomphal de la curée, servi de signal et d'appel à tous ceux, hommes, chevaux et chiens, qui prenaient part aux rudes divertissements de la chasse, accompagné de ses sons mâles et vigoureux le chant de mort des infortunées victimes de ces divertissements, le cor, appelé à de plus hautes destinées, le cor a passé des mains robustes du chasseur dans celles des favoris d'Apollon. Cette voix jusqu'alors rauque et sauvage, la terreur des hôtes des forêts, que l'on voyait s'enfuir à son approche, s'est assouplie, adoucie, transformée, au point de nous ravir et de nous enchanter par ses sons doux, moelleux et flatteurs. L'art savant et raffiné des Puntis, des Duvernoy, des Dauprat, des Gallay, des Baneux, des Meiffred, des Vivier, lui donnant une nouvelle existence, l'a enrichi d'une multitude de tons que la nature semblait vouloir lui refuser. Brillant, éclatant et chevaleresque dans tout ce qui rappelle sa primitive destination, le cor est devenu tendre et suppliant, moelleux et pathétique dans le *cantabile*, et personne aujourd'hui n'est plus apte que lui à rendre l'expression d'une passion vive; ses sons chastes, pourrait-on dire, pleins d'une douceur pénétrante, se marient merveilleusement à la voix humaine, qu'ils accompagnent avec une grâce soutenue et empreinte d'un charme véritable et sympathique.

Cet instrument est l'ainé de presque tous ceux que nous connaissons; les anciens lui donnaient le nom de *cor* (*cornu*), parce qu'il différait de la trompette (*tuba*) en ce qu'il était recourbé en forme de C, au lieu d'être droit comme celle-ci. Mais il était loin d'être alors ce que nous le voyons aujourd'hui, et quelques-uns affirment que son nom lui vient de ce que, dans l'origine, il consistait en une simple corne, dont le petit bout formait une grossière embouchure. Ses transformations furent successives; tout d'abord on commença par lui faire décrire un cercle complet, qui en fit ce que nous appelons de nos jours *trompe* ou *cor de chasse*, parce qu'on ne s'en servait alors que pour jouer des airs de chasse. On croit que cette première modification remonte seulement à la fin du XVIII^e siècle, c'est-à-dire à l'année 1680 environ, et qu'elle est due à un facteur français. L'instrument, ainsi amélioré, pénétra en Allemagne, reçut dans ce pays, vers 1690, des perfectionnements notables qui le rendirent propre à faire partie des orchestres, puis repassa le Rhin, revint en France vers 1730, et obtint droit de cité à l'Opéra en 1757.

Le cor ordinaire, qu'on appelle aussi *cor d'harmonie* (il en existe d'autres espèces, dont nous parlerons plus loin), consiste en un long tube de cuivre qui tourne trois fois sur lui-même, de façon à présenter la figure d'un triple cerceau; l'une des extrémités de ce cylindre va s'élargissant et se termine par un épanouissement en forme de cône que l'on nomme *pavillon*, tandis qu'à l'autre extrémité, très-étroite, et qui se détache du cercle, on adapte un petit tube accessoire formant godet et qui est l'*embouchure*; cette embouchure, qui reçoit les lèvres de l'exécutant, est ordinairement en argent ou en cuivre argenté.

Le cor étant simplement un tube sonore ouvert par les deux bouts, et n'étant point, comme les instruments à vent en bois, percé de trous plus ou moins nombreux qui servent à faire passer successivement les sons du grave à l'aigu, les sons naturels qu'il donne ne se trouvent qu'en petit nombre, car ils sont dus uniquement au travail que les lèvres et la langue du virtuose opèrent sur l'embouchure en même temps que celui-ci fait pénétrer l'air dans le tube, car il est à remarquer que les lèvres remplissent positivement ici l'office d'anches membranées. Mais comme, par ce moyen, on ne saurait obtenir autre chose que la tonique et ses aliquotes, il a fallu aviser à l'effet d'augmenter l'échelle sonore de cet instrument; c'est ce que fit, en 1760, un Allemand nommé Hampl, virtuose distingué, qui dut au hasard une importante découverte. Ayant voulu produire un effet de sourdine, cet artiste imagina un jour de boucher en partie le pavillon de son cor avec un tampon de coton; quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il s'aperçut que par cet artifice la note qu'il voulait donner sortait un demi-ton plus haut? Ce fut pour lui un trait de lumière, et sans désespérer il essaya diverses combinaisons, enfonçant ou retirant le tampon sur toutes les positions des lèvres, et obtint ainsi l'ensemble presque complet des demi-tons des gammes diatoniques et chromatiques. A la vérité, les sons produits par le moyen du tampon étaient considérablement plus sourds que ceux qui sortaient en toute liberté du tube resté ouvert; mais la découverte n'en était pas moins précieuse, en ce que la richesse de l'instrument était augmentée d'une façon inouïe. Plus tard, Hampl s'aperçut que sa main pouvait avec avantage remplacer le

tampon dont il se servait, et il adopta ce procédé, que sans doute on n'abandonnera jamais; c'est lui aussi qui donna les noms de *sons ouverts* aux notes naturelles du cor, et de *sons bouchés* à ceux qui sont produits avec l'aide de la main. Les sons bouchés, qui ne peuvent être employés que dans les solos (car leur peu d'expansion ne permettrait absolument pas de les entendre dans un grand effet d'orchestre), non-seulement diffèrent essentiellement des sons ouverts, mais diffèrent même beaucoup entre eux, par suite de l'ouverture plus ou moins grande laissée au pavillon par la main de l'instrumentiste; pour certaines notes, le pavillon doit être bouché de la moitié, du tiers, du quart, pour d'autres, on doit le fermer presque entièrement. Plus l'orifice laissé au pavillon est étroit, plus le son devient rauque, sourd, lugubre, difficile à donner avec certitude et justesse; aussi la plupart de ces notes ne peuvent-elles être *attaquées*, c'est-à-dire données sans préparation, sous peine de *couac* ou de *canard*: pour bien faire, il faut faire précéder une note demi-bouchée d'une note ouverte, et une note très-bouchée d'une note demi-bouchée; mais aller de son fermé en son fermé, ce serait vouloir faire l'impossible au virtuose le plus accompli.

Cependant, et en dépit de ces améliorations successives, l'emploi du cor dans les orchestres eût été chose bien difficile, puisqu'en fait de notes ouverts, les seules vraiment saisissables dans l'ensemble symphonique, il ne donnait que celles composant l'accord parfait d'une seule tonique déterminée et immuable. La musique orchestrale étant écrite dans tous les tons possibles, ou à peu près, l'emploi de l'instrument se fût donc réduit à bien peu de chose. Heureusement un autre musicien allemand, nommé Haltenhoff, avait eu déjà l'idée d'ajouter au cor une pompe à coulisse destinée à régler la justesse quand les intonations s'élevaient par la chaleur; un peu plus tard, et par un moyen ingénieux qui consistait à allonger plus ou moins le tube principal par l'adjonction sur cette pompe de tubes auxiliaires de grosseur et de longueur variées, on obtint ce résultat d'élever ou d'abaisser plus ou moins, mais d'une façon uniforme dans l'emploi de chaque tube, toute l'échelle des sons de l'instrument. Ces tubes furent nommés corps de rechange, et le cor devint ainsi un instrument transpositeur; c'est-à-dire que l'instrumentiste joue toujours en *ut*, mais que, par suite de l'emploi de tel ou tel corps de rechange, les notes données par lui sonnent à un, deux, trois, quatre ou plus de degrés au-dessus, et se trouvent ainsi d'accord avec le ton de l'orchestre. Pour cela, le compositeur doit indiquer, en tête de chaque morceau, le ton du tube auxiliaire que le virtuose doit adapter à son instrument; s'il faut jouer en *mi*, celui-ci prendra le corps de rechange en *mi*; s'il faut jouer en *si* bémol haut, il prendra un autre tube, et ainsi de suite. Le cor dans son état naturel étant en *ut* grave, et les tonalités diverses qu'il peut affecter étant, en dehors de celle-ci, celles de la bémol et la naturel grave, si bémol et si naturel grave, ré bémol et ré naturel, mi bémol et mi naturel, fa naturel et fa dièse, sol, la bémol et la naturel haut, si bémol haut et ut aigu, il s'ensuit que les corps de rechange de l'instrument sont au nombre de quinze. Quelques-uns, il est vrai, ne sauraient être employés dans l'orchestre et ne peuvent servir que dans les solos, particulièrement ceux de fa dièse et d'ut aigu.

Le système harmonique du cor est pareil en tout à celui de la trompette, et il tient vis-à-vis de celle-ci la place qu'occupe la contrebasse à l'égard du violoncelle, c'est-à-dire qu'il sonne les mêmes notes à l'octave inférieure. Les parties de cor s'écrivent sur la clef de sol seconde ligne; quelquefois, mais très-rarement, on se sert de la clef de fa quatrième ligne pour les notes graves.

— Le cor à pistons, que les Allemands appellent *cor chromatique*, a été inventé vers 1815 par un virtuose du nom de Stœtzl, né dans la haute Silésie, et cette invention a été appliquée depuis dans la construction de tous les instruments en cuivre. L'invention de Stœtzl consistait en deux pistons placés par lui sur la pompe du cor ordinaire, et qui mettaient l'air en communication avec des tubes ouverts pour chaque note, au lieu de ne produire la plupart de ces notes en sons bouchés que par l'emploi de la main dans le pavillon, selon le système découvert par Hampl. Un facteur de Berlin, Schlott, entreprit plus tard de perfectionner l'invention rudimentaire de Stœtzl, ainsi qu'un autre facteur de Carlsruhe, nommé Schuster, qui modifia considérablement cette invention d'après les conseils du virtuose Christophe Schuncke, en étant les pistons de la coulisse pour les placer sur les branches mêmes de l'instrument. En 1827, un de nos plus fameux cornistes français, Joseph Meiffred, inventa pour le cor un nouveau système de pistons, réputé à ce sujet une médaille d'honneur, et fut bientôt nommé professeur d'une classe créée spécialement au Conservatoire de Paris pour l'étude de son instrument. Les travaux divers de ces excellents artistes ont servi de point de départ aux essais plus modernes de M. Sax, qui, malheureusement, a poussé à outrance le système des pistons dans les instruments à vent.

Il faut dire que si l'emploi des pistons donne

au cor la facilité de faire sonner toutes les notes de la gamme chromatique et dans tous les tons, ce n'est pas sans porter un préjudice réel et grave à la sonorité pure de l'instrument, dont le timbre est ainsi considérablement amoïli et dont l'éclat disparaît en partie. C'est un grand avantage certainement que de pouvoir, à l'aide des pistons, atteindre une justesse certaine, changer instantanément et sans aucune modification le ton de l'instrument, obtenir six demi-tons de plus au grave, et donner toutes les notes en sons ouverts; mais il faut aussi constater que le caractère chevaleresque et noble du cor disparaît en partie par l'effet de cette transformation, et que la sonorité molle, flasque et boursoufflée qu'on obtient alors ne remplace en aucune façon les sons mâles, vigoureux, pleins de puissance et de limpidité du cor ordinaire. Ces réflexions s'appliquent également à tous les instruments auxquels on a jugé utile d'adapter des pistons : cors, trompettes, cornets, trombones, etc. On devrait se servir à l'orchestre, dans les tutti et dans les traits rapides, du cor à pistons, qui donnerait alors de grandes facilités à l'exécutant et dont la voix augmenterait considérablement la force de la masse instrumentale; mais dans les cas ordinaires, et lorsqu'aucune difficulté particulière ne surgit, il ne faudrait jamais proscrire l'admirable cor d'harmonie, au timbre si pur, si suave et si pénétrant.

— Le cor à cylindres se rapproche considérablement du cor à pistons, dont il ne diffère que par la nature de son mécanisme, mais cette différence est toute à son avantage en ce qui concerne le timbre et l'agilité qu'elle peut donner à l'exécution. Les sons de cet instrument ont une grande affinité avec ceux du cor ordinaire, et s'ils n'ont pas la rondeur, le moelleux et l'éclat de ceux-ci lorsqu'ils sont ouverts, le cor à cylindres remplace avantageusement son rival dans les notes que ce dernier ne peut donner que bouchées.

— **Cor russe.** Il y a des siècles que l'on commença à se servir en Russie d'un instrument rudimentaire, espèce de cor en cuivre jaune, qui ne rendait qu'un son unique, et dont la forme était à peu près semblable à celle d'un cône parabolique. L'instrument variait de longueur et de grosseur selon la note qu'on voulait lui faire donner. Vingt, trente, quarante musiciens étaient mis en ligne, ayant chacun un cor sonnant une note différente, de façon que l'échelle tonale fût parfaitement remplie, et ces musiciens devaient exécuter un morceau avec ses accompagnements, mais avec cette réserve que chacun d'eux ne pouvait jouer qu'à son tour, et seulement lorsqu'il serait nécessaire d'entendre la note spéciale à son instrument. On s'imagine ce qu'un tel concert exigeait de précision, tant en ce qui concerne l'observation du rythme, que pour ce qui a rapport à la durée des notes et au degré de puissance à accorder à chacune d'elles en raison de telle ou telle nuance qui pouvait se rencontrer.

Un corniste bohème, nommé Maresch, virtuose distingué, étant allé s'établir en Russie vers le milieu du XVIII^e siècle, avait trouvé place dans la chapelle de la cour impériale. Son talent le fit remarquer par le prince Narischkin, qui lui proposa bientôt de s'occuper du perfectionnement de la musique de cors russes. Maresch accepta et fit tout d'abord fabriquer trente-sept instruments de types divers, c'est-à-dire de grandeurs graduées, à l'aide desquels il obtint tous les demi-tons de la gamme chromatique contenue dans une échelle de trois octaves. Les cors destinés aux sons les plus graves avaient une longueur d'un peu plus de 2 mètres, tandis que les plus petits atteignaient à peine le septième de cette longueur. Les instruments furent remis aux mains d'un nombre égal d'instrumentistes, et Maresch, à force de soins et par un exercice dont la sévérité n'était possible que dans un pays où régnait l'esclavage, parvint à leur faire exécuter les traits les plus rapides et les plus méticuleux. Le premier essai de cette musique, ainsi reconstituée, fut fait en 1755, en présence de la cour impériale, à la maison de chasse Ismailow, peu distante de Moscou, et l'effet frappa d'étonnement tous ceux qui furent à même de l'entendre; un immense traineau de quarante toises de tour, tiré par vingt-deux bœufs de l'Ukraine, portait les musiciens.

Lorsqu'on en est rapproché, le jeu de ces cors réunis produit l'effet d'un grand orgue, avec cet avantage qu'ils peuvent enfler, diminuer ou laisser expirer les sons à volonté; de loin, on croirait entendre un puissant harmonica. Dans un temps calme, cette musique a souvent été entendue à la distance de six kilomètres; placé sur un endroit élevé, et pendant une nuit tranquille et pure, on a pu même l'entendre à une distance de deux lieues.

Depuis Maresch, qui vécut quarante ans encore et qui avait été magnifiquement récompensé, on a augmenté encore l'étendue de l'orchestre automatique formé par ces instruments : on a construit des tubes dont la longueur atteignait douze pieds pour la note grave, tandis que ceux qui devaient donner le son le plus aigu étaient tout au plus longs de quelques pouces.

— **Cor anglais.** Cet instrument n'est nullement de la famille du cor, comme son nom tendrait à le faire croire, mais bien de celle

du hautbois, à l'égard duquel il tient la même place que l'alto vis-à-vis du violon, car il en est la quinte. Le cor anglais, à anche comme le hautbois, affecte la forme de celui-ci, mais dans des proportions plus considérables : il est plus fort, sensiblement plus allongé, et recourbé en arc, au lieu d'être droit; en outre, son pavillon, au lieu d'être évasé, se termine en une sorte de boule ouverte. Les sons doux, touchants et plaintifs de cet instrument ne le rendent guère propre qu'à exprimer la tristesse, la tendresse et la mélancolie; son étendue est de deux octaves, à partir du troisième *fa* grave du piano; il donne, comme nous venons de le dire, la quinte du hautbois, et s'écrit sur la clef d'*ut* seconde ligne. Il est toujours joué par un hautboïste, attendu que l'embouchure et le doigté sont les mêmes sur l'un que sur l'autre. L'emploi du cor anglais n'est pas habituel dans l'orchestre; on ne s'en sert que dans des cas rares et déterminés, et seulement pour obtenir un effet particulier. Au troisième acte des *Mousquetaires de la reine*, Halévy a accompagné d'une façon délicate, avec le cor anglais, la romance du ténor. Les Italiens l'appellent *coro inglese*, ou *voce umana*, par suite de son analogie avec le timbre de la voix humaine.

On a dit à tort que cet instrument avait été inventé par le Bergamasque Giuseppe Perleidis. La vérité est que ce célèbre virtuose, qui montra de très-bonne heure pour le hautbois des dispositions rares, ayant été engagé comme premier hautboïste à Salzbourg, vers 1775, et ayant trouvé parmi les instruments de la cour l'ancien cor anglais, que personne ne voulait jouer à cause de ses imperfections et des sons rauques et durs qu'il rendait, prit à honneur de le perfectionner et d'en rendre le jeu plus facile. Il y réussit complètement, à force de soins et de recherches, et apporta dans sa construction plusieurs modifications importantes qui le mirent à peu près dans l'état où nous le voyons aujourd'hui. Perleidis composa un grand nombre de pièces de musique pour le hautbois et pour le cor anglais.

— Le cor de basset est un instrument de musique à vent, à bec et à anche, comme le cor anglais, un peu long et recourbé comme lui, et il tient vis-à-vis de la clarinette une place analogue à celle qu'occupe le cor anglais par rapport au hautbois. C'est le plus riche de tous les instruments à vent, car son étendue est de quatre octaves pleines, à partir du second *ut* grave du clavier du piano; il unit à la douceur et au velouté du son un certain caractère mystérieux et sombre. Il a été inventé, dit-on, en 1770, à Passaw (Bavière), et quelques années plus tard un facteur renommé de Presbourg, nommé Lotz, le perfectionna considérablement.

Le cor de basset, qui possède au grave deux notes de plus que la clarinette, est d'une nature identique à celle de ce dernier instrument, non-seulement en ce qui concerne les parties constitutives du son, mais encore pour tout ce qui regarde l'intonation, l'embouchure et le doigté, de telle sorte qu'il peut être joué sans difficulté aucune par tout clarinettiste. La musique qu'on écrit pour lui se transpose à la quarte ou à la quinte; ainsi, le ton de *sol* et le ton de *fa*, qui sont le plus usités sur cet instrument, s'écrivent l'un et l'autre en *ut*. On se sert généralement de la clef de *sol*, mais on prend par exception la clef de *fa* quatrième ligne pour les passages bas qui se rencontrent parfois dans la seconde ou dans la troisième partie.

On n'emploie pas en France le cor de basset, qui n'est guère usité qu'en Allemagne; Mozart s'en est servi d'une façon très-heureuse dans son admirable *Requiem*, où il lui a donné la place la plus importante parmi les instruments à vent.

— **Blas.** Le cor est un instrument assez usité comme meuble d'armoiries. Il figure toujours dans l'écu courbé en demi-cercle, le bocal à dextre et le pavillon à sénestre. Quelques anciens auteurs lui donnent le nom de *grêlier*.

On dit *enguché* du bocal ou embouchure, *virolé* du pavillon ou extrémité opposée au bocal, et *lié* de l'attache, lorsque toutes ces choses se trouvent d'un autre émail que le cor de chasse.

On nomme *huchet* le cor de chasse qui n'a pas d'attache.

Familles qui portent un ou plusieurs cors de chasse sur leurs écus : **Philix de Saint-Viance** : d'azur, au cor de chasse d'or. — **Nemond** : d'or, à trois cors de chasse de sable, enguchés, liés et virolés d'azur. — **Orange** (le prince d') : d'or, au cor de chasse d'azur, enguché, lié et virolé de gueules. — **Villars-vaux** : d'azur, au cor de chasse d'argent, lié de gueules. — **Cornu** : d'azur, au cor de chasse d'argent, lié de sable et enguché du champ. — **Rogier de Villeneuve** : d'argent, au cor de chasse lié et enguché de gueules, accompagné de cinq mouchetures d'hermine de sable posées deux, deux et une. — **Rottand** : d'azur, au cor de chasse d'or, lié, virolé et enguché de gueules, et trois pals alaisés d'argent montants du chef. — **Roissin** : d'azur, au cor de chasse d'argent, lié de gueules, accompagné de trois étoiles d'argent. — **De Motte** : d'azur, au cor de chasse d'argent, lié de gueules, accompagné de trois molettes d'épéron d'or. — **Hardeu** : d'azur, au cor de chasse entourné

d'or, lié de gueules et suspendu à un rencontre de cerf du second émail. — **Molise** : d'azur, au *cor de chasse* d'argent, lié du même, accompagné de trois molettes d'éperon d'or, deux en chef et une en pointe. — **Bonissent** : d'argent, au *cor de chasse* de sable, lié de gueules, accompagné de trois molettes d'éperon du même. — **Coliberti** : d'argent, au *cor de chasse* contourné de sable, lié de gueules, enguiché et virolé d'or, au chef d'azur, chargé de deux roses d'or. — **Enfant** : d'argent, au *cor de chasse* contourné de sable, enguiché et virolé d'or, lié de gueules et accompagné de trois molettes d'éperon du même. — **Montroux** : d'azur, à un *cor de chasse* d'or, accompagné à dextre en chef d'un soleil du même, et à senestre d'une lune surmontée d'un croissant d'argent. — **Phétiip** : écartelé, aux 1 et 4 d'azur, au *cor de chasse* d'argent, accompagné de trois étoiles du même; aux 2 et 3 d'or, à quatre barres d'azur. — **Chemilly** : d'or, au *corneil* enguiché de gueules, à l'orle de huit merlettes du même. — **Brumes de Montlouet** : d'azur, au *cor de chasse* d'argent, accompagné de trois besants du même. — **Hecques** : coupé d'or et de gueules, à deux *cors de chasse*, contournés de l'un en l'autre. — **Corn** : d'azur, à trois *cors de chasse* d'or contournés, liés, enguichés et virolés de gueules. — **Janart** : de gueules, à deux *cors de chasse* adossés et suspendus d'or, accompagnés en pointe d'une molette du même. — **Forestier** : d'argent, à trois *cors de chasse* contournés de sable, liés de gueules. — **Chef de Bois** : d'argent, au *cor* enguiché de gueules. — **Boissonnoux** : d'argent, à trois *cors de chasse* liés de gueules, posés deux et un. — **Lesmaes** : d'argent à trois merlettes de sable, au *cor* du même, mis en cœur. — **Dennots** : d'azur, à trois *cors de chasse* liés de gueules, surmontés d'un croissant d'argent.

— **Allus. littér.** *Cor de Roland*, Allusion au cor fameux du paladin Roland. Il était d'ivoire et rendait des sons effrayants. Cerné dans la vallée de Roncevaux, Roland, pour appeler à son secours, sonna de son cor avec tant de force qu'il se rompit les veines du cou. Autrefois, Toulouse, Blaye et d'autres villes du Midi gardaient un instrument de ce genre, qu'on prétendait être le cor de Roland. Les écrivains font de fréquentes allusions à l'oliphant, nom que les chroniqueurs ont donné au cor du vaillant chevalier.

« Ce clairon, qui, à une autre époque, aurait eu, comme le *cor de Roland*, les honneurs d'une légende, envoyait à travers les coups de feu, aux échos des forêts, ses notes vaillantes, et sonnait sans relâche, jetant dans le cœur des assaillants, par ses accords plus stridents et aussi obstinés que la fusillade, une sorte de malaise superstitieux. »

P. DE MOLÈNES.

« Vous ne tromperez pas, ô Dieu de progrès, tant d'efforts de tant de héros du cœur et de la pensée. Si là-bas, dans le défilé d'une sorte de retraite, *Roland* sonne du *cor* à rompre les veines de sa poitrine pour appeler le temps à son secours, vous ne fermerez pas le siècle sans envoyer la civilisation, votre armée invisible, à la délivrance du combattant de l'avenir, tombé un instant dans le piège du passé. »

EUG. PELLETAN.

Une tradition beaucoup plus ancienne, mais moins fantastique, veut qu'Alexandre se soit servi dans ses campagnes d'un *cor* à dimensions colossales. Il en faisait usage pour rappeler ses soldats, qui pouvaient l'entendre à une distance de 100 stades, c'est-à-dire 18 kilom. Le *cor* d'Alexandre peut être mis à côté de celui de Roland, avec la différence que ce dernier est entièrement fabuleux, tandis que le premier est presque historique et se trouve mentionné dans tous les traités d'acoustique. Le savant jésuite Kircher en a donné une description. D'après lui le diamètre de l'anneau aurait été de 5 coudées (2 m. 40). Pour en faire usage on le suspendait à trois perches. Vers la fin du siècle dernier, un physicien allemand, le professeur Huth, a voulu se rendre compte des effets d'un pareil instrument; il a fait construire un modèle en tôle, dans les dimensions indiquées plus haut, et il a trouvé qu'un *cor* de cette sorte représente un porte-voix d'un effet considérable.

— **Cor d'Asolphe**, Allusion au *cor* merveilleux que possédait Asolphe, un des personnages du *Roland furieux*. V. ASTOLPHE.

Cor des Alpes (Le), paroles françaises de F. Vimeux, musique de H. Proch. La délicieuse mélodie de Proch est une de celles sur lesquelles se sont abattus avec le plus de frénésie les instrumentistes de toute nature, pianistes, violonistes et autres, pour la disloquer, l'étendre, la strangler en variations, en fantaisies, en caprices. Ce n'est pas que dans les nombreux lieder de Proch on ne trouve d'autres productions de cette valeur; il en est, au contraire, quelques-uns qui, à notre avis, dépassent le *Cor des Alpes* comme importance musicale; mais c'est la première œuvre de Proch traduite et popularisée en France. La vogue s'y est attachée exclusivement, et le maestro allemand est demeuré, pour nos compatriotes, l'auteur du *Cor des Alpes*, comme Niedermeyer est resté quand même l'auteur du *Lac*.

Cor (ORDRE DU), nom donné quelquefois à l'ordre de chevalerie dit de *Saint-Hubert*. V. SAINT-HUBERT.

COR s. m. (kor — du lat. *cornu*, corne). Sorte de durillon, de tumeur épidermique qui vient aux oreilles : *Couper, extirper un cor. Leur col est dur et épais, comme la corne de lanterne; c'est pourquoi sont appelés cors.* (A. Paré.) Les cors sont ordinairement produits par la pression de chaussures trop étroites. (Robin.) *Silius Italicus se laisse mourir de faim, pour ne plus endurer les douleurs d'un cor qu'il avait au pied.* (Brucys.) *Je lui fis accroire un jour, en causant de l'étymologie des mots, que les cordonniers avaient été appelés ainsi de ce qu'ils donnent des cors.* (E. Guinot.) *Chacun a son secret infailible pour la guérison des cors.* (Fournier.)

— *Se faire les cors*, Se les couper.

— **Encycl. Méd.** Le *cor* est un épaississement morbide, local et circonscrit, de l'épiderme chez l'homme. Celse a mentionné les *cors*, qu'il désigne sous le nom de *clavus*, et Paul d'Egine en a donné une description très-exacte. Les *cors* occupent ordinairement la face supérieure des oreilles ou leurs parties latérales, et quelquefois la plante des pieds sous les extrémités antérieures des os du métatarse. La pression ou les frottements opérés par des chaussures trop étroites ou trop larges, des plis ou de grosses coutures que présentent les bas, en sont les causes ordinaires. Ils sont durs, calleux, aplatis, et formés par des couches d'épiderme superposées; mais ils présentent de plus à leur centre une portion plus dure, d'aspect corne, demi-transparente, traversant la première comme un clou, que la pression fait pénétrer davantage de jour en jour dans l'épaisseur du derme, et qui s'enfonçe quelquefois jusque sur les tendons, les ligaments articulaires et même les os. Dans les premiers temps de sa formation, le *cor* ne diffère pas d'une manière sensible du durillon. Le *durillon* n'est qu'un simple épaississement de l'épiderme; il ne se prolonge pas en pointe. Les durillons se montrent à la plante des pieds, au talon, et, chez les artisans livrés à de rudes travaux manuels, à la paume des mains. L'*oignon* est un espèce de *cor*, dont la surface est constituée par plusieurs couches d'épiderme superposées et semblables à des pelures d'oignon; il s'implante sur la peau par plusieurs points arrondis ou coniques.

En général, les *cors* ne deviennent douloureux qu'après leur entorse formation, et c'est la compression qu'exerce ce tubercule en s'enfonçant dans la peau et en se dilatant, qui occasionne les douleurs si vives qui accompagnent souvent cette maladie. Cependant les *cors* causent quelquefois de la douleur sans être comprimés; cela s'observe assez fréquemment pendant les fortes chaleurs et tous les grands changements de température; aussi, quelques médecins pensent-ils que leur partie centrale est douée d'un certain degré d'organisation; M. Lagneau est de ce nombre. Breschet dit avoir vu, à l'aide du microscope, des vaisseaux la traversant en tous sens. On se préserve des *cors* en portant des chaussures ni trop larges ni trop étroites, et en évitant que les bas fassent des plis ou portent de grosses coutures aux endroits de pression ou de frottement. Les militaires et toutes les personnes forcées de faire de longues marches parviennent à s'en préserver en se graissant les oreilles avec du suif. Mais une fois qu'ils sont formés, il n'est pas toujours facile de s'en débarrasser. Plusieurs moyens, ou plutôt plusieurs méthodes de traitement sont mises en usage à cet effet; les trois principales sont : l'excision, l'extirpation et la cautérisation. Ces trois méthodes opératoires sont des plus simples. Pour pratiquer l'excision, il faut commencer par faire ramollir le *cor* en plongeant la partie pendant quelque temps dans l'eau chaude, ou en la recouvrant d'un cataplasme; cela fait, on enlève successivement, et lame par lame, avec la pointe d'un bistouri bien tranchant et tenu à plat, toute la portion d'épiderme épaissie, en ayant soin de faire pénétrer l'instrument à une profondeur d'autant plus grande qu'on se rapproche davantage de la partie centrale du point malade, de manière à creuser une cavité en forme d'entonnoir. On s'arrête quand il ne reste plus qu'une couche mince d'épiderme, à travers laquelle on distingue la couleur du corps muqueux de la peau. Pour pratiquer l'extirpation, on cerne le *cor* avec la pointe d'un bistouri, on le saisi avec des pincettes à disséquer et on l'arrache. Pour exécuter la cautérisation, on commence par faire ramollir le *cor*, comme lorsqu'on veut faire l'excision; on en retranche ensuite avec un bistouri tenu à plat tout ce qui fait saillie au-dessus du niveau de la peau, après quoi on touche le reste, soit avec du nitrate d'argent fondu, soit avec un pinceau trempé dans l'acide nitrique ou muriatique. Le sommet escarifié et desséché du *cor* se détache et tombe du douzième au quinzième jour. D'autres moyens sont encore employés pour la guérison des *cors*, mais la plupart sont dangereux ou inutiles. Les uns consistent dans des emplâtres caustiques ou irritants, dont les inventeurs tiennent presque toujours la composition secrète; ils produisent souvent une inflammation intense et très-douloureuse, sans résultat avantageux pour le malade. Nous citerons parmi les autres remèdes usités les emplâtres de mucilage, de gomme ammoniacale, de galbanum, le sparadrap, les feuilles de

joubarbe, la baudruche, le coton en bourre. Ces moyens procurent quelquefois du soulagement; au moins ont-ils l'avantage de ne jamais nuire.

On emploie fréquemment la composition suivante, que Samuel Cooper regarde comme infailible : gomme ammoniacale, 64 gr.; cire jaune, 60 gr.; vert-de-gris, 24 gr. Faites fondre le tout ensemble, et appliquez en quantité suffisante pour recouvrir la partie malade.

• Peyrilhe faisait appliquer un emplâtre fenêtré de diachylon gommé immédiatement sur le *cor*, et par-dessus un second emplâtre non fenêtré. On épargne souvent ainsi les douleurs qui résultent de la compression. Si le *cor* est situé sous le pied, on fait porter dans la chaussure une semelle de liège percée d'un trou au point qui lui correspond. Un moyen palliatif très-utile consiste à faire dans un morceau de caoutchouc une ouverture, dont le diamètre doit être exactement le même que celui du *cor*. Ce caoutchouc est placé de manière que le petit tubercule reposant dans cette ouverture évite la compression.

L'extirpation pratiquée par les pédicures réussit très-bien, mais n'empêche pas les récidives. Depuis quelque temps on emploie avec succès des limes, dont il suffit de frotter la surface du *cor*, qui ainsi disparaît peu à peu; mais il est nécessaire de recommencer cette petite opération chaque fois que l'on voit la peau redevenir rugueuse.

— **Art vét.** On désigne sous le nom de *cor*, en médecine vétérinaire, une gangrène sèche déterminée dans un point circonscrit de la surface du corps, par une pression longtemps continuée, comme celle du harnais mal adapté, selle, sellette, bât, etc. Elle peut intéresser les couches superficielles de la peau, la peau tout entière et les tissus sous-jacents, dans une très-grande profondeur. Le *cor* s'observe chez le bœuf à la partie supérieure du cou; chez le cheval, il occupe d'habitude le sommet de la nuque, le bord supérieur de l'encolure, le garrot, les lombes, les angles des hanches. La partie mortifiée qui le constitue a une teinte noire, violacée ou grise; elle se sépare lentement par un travail de disjonction qui creuse au-dessous d'elle en entonnoir, et attaque souvent les tissus fibreux et osseux sous-jacents, d'où les complications connues sous les noms de *mal d'encolure*, de *garrot*, de *rognon*, de *taupes*. On doit laisser s'opérer naturellement la séparation des *cors*; on peut cependant la faciliter et la hâter par des applications vésicantes. Des injections détersives et escarrotiques seront faites pour empêcher la macération dans le pus de la partie mortifiée; enfin, on pratiquera le débridement des abcès pour faciliter l'écoulement des liquides.

COR s. m. (kor — du lat. *cornu*, corne). Vénér. Andouiller, chacune des petites cornes ou bois d'un cerf. « *Cerf de dix cors* ou *Cerf de dix cors*, Vieux cerf qui a atteint sa septième année. « *Cerf de dix cors* jeunement, Celui qui n'est âgé que de six ans : *Le piqueur doit savoir reconnaître précisément si le cerf qu'il a détourné avec son levrier est un daquet, un jeune cerf, un cerf de dix cors jeunement, un cerf de dix cors, ou un vieux cerf.* (Buff.)

CORA s. m. (ko-ra). Linguist. Langue parlée dans les missions de Nayarit, dans la Nouvelle-Galice.

— Ornith. Espèce d'oiseau-mouche.

— **Encycl. Linguist.** L'idiome *cora* offre de grandes analogies avec le mexicain et d'autres peut-être plus contestables avec l'araucan et le groenlandais. Le *cora* est une langue agglutinante; nous en résumerons ainsi les principaux caractères grammaticaux : Les lettres *d, f, g* manquent. Les noms d'êtres animés et quelquefois même d'objets inanimés se forment en ajoutant les terminaisons *eri, zi, tzi* et *te*. Le substantif qui reçoit l'action exprimée par le verbe (nom de patient) est suivi de la particule *pa*. Les pronoms personnels affectent quatre formes différentes, selon le rôle qu'ils jouent dans la phrase. Lorsque le verbe est transitif, on intercale entre lui et le pronom qui lui sert de sujet un *a*, si le complément est au singulier, et le mot *huz*, s'il est au pluriel. La construction est basée sur les principes d'agglomération des langues agglutinantes. Ces caractères généraux du *cora* lui sont communs avec la plupart des idiomes américains.

CORA s. f. (ko-ra — du gr. *kora*, vierge). Numism. Nom donné quelquefois, dans l'antiquité, aux monnaies d'Athènes, parce qu'elles avaient pour type la tête de Minerve, la vierge par excellence.

CORA ou **CORÉ**, nom de Proserpine, qui s'appelle aussi en grec Persephoné et Pherephatta. On voit son image avec l'inscription *CORAS* sur une médaille d'Agathocle, tyran de Syracuse. Les poètes anciens lui donnent souvent ce nom. Plutarque prétend que Proserpine désignée ainsi était considérée comme la Lune. C'est du nom de *Cora* que les fêtes de Proserpine étaient appelées *Corées*. Le mot *Cora* vient lui-même du grec *kora*, jeune fille.

CORA, ville de l'Italie ancienne, dans le Latium, fondée par des Pélasges venus de Grèce, et colonisée plus tard par Albe. C'est aujourd'hui la petite ville de Cori.

CORACAN s. m. (ko-ra-kan). Bot. Plante annuelle, de la famille des graminées, genre

éleusine, qui croît dans l'Afrique, où ses graines remplacent le riz et les autres céréales : *Le CORACAN ne pourra être semé avec succès qu'à l'époque où l'on sème le maïs.* (Vilmorin.)

CORACE s. m. (ko-ra-se). Antiq. Personne initiée aux mystères sacrés de Mithra, et destinée à devenir ministre du culte de ce dieu.

CORACE ou **CORASSE** s. f. (ko-ra-se). Ancienne forme du mot *cuirasse*. Il On disait aussi *CORAZZE*.

CORACES s. m. pl. (ko-ra-se — du gr. *korax*, *korakos*, corbeau). On trouve en sanscrit *karaka*, espèce d'oiseau non déterminée. En persan *kardk*, *kurdk*, désigne la pie, la caille et le hoche-queue; *kardkar*, la corneille et le freux. Au sanscrit répond exactement le grec *korax*, *korakos*, corbeau, et *korakias*, geai. Ces noms paraissent se décomposer en *ka-raka*, de la racine *arc* ou *ark*, chanter, allier à *rac*, résonner, et d'où dérivent *arc*, nom-natif *ark*, et *arka*, chant, voix, racine répandue au loin dans les langues aryennes. Comparez : persan *rakidan*, murmures de colère; grec *rokaé*, je grince des dents; ancien allemand *rolôn*, rugir; irlandais *racaim*, bruire, babiller; *racan*, bruit; cymrique *rhochi*, gronder; armoricain *raka*, cousser; lithuanien *rekti*, crier; ancien slave *reshci*, *raka*, parler; russe *rykati*, et polonais *rykac*, rugir, *ryskot*, coassement, etc., etc.). Ornith. Autre nom de la famille des corvidées.

CORACESIUM, ville de l'ancienne Asie Mineure, sur la limite de la Cilicie et de la Pamphlie, au N.-O. de Sélinus, sur le golfe de Pamphlie. Son port servit de refuge aux pirates de Cilicie. C'est actuellement la ville turque d'Alaya.

CORACIADIDES s. f. pl. (ko-ra-si-a-di-de — du gr. *korax*, corbeau; *eidos*, aspect). Ornith. Famille d'oiseaux comprenant les rolliers.

CORACIADINES s. f. pl. (ko-ra-si-a-di-ne — du gr. *korax*, corbeau; *eidos*, aspect). Ornith. Sous-famille de coraciadides. Il On dit aussi *CORACIADINEES*.

CORACIAS s. m. (ko-ra-si-ass). Ornith. Nom scientifique du genre rollier.

CORACIE s. f. (ko-ra-si — du gr. *korax*, corbeau). Ornith. Nom scientifique du genre crave.

CORACIEN, **IENNE** adj. (ko-ra-si-ien, ie-ne — du gr. *korax*, *korakos*, corbeau). Ornith. Qui ressemble au corbeau.

— s. m. pl. Famille d'oiseaux. Syn. de *CORACES*.

CORACIN ou **CORASSIN** s. m. (ko-ra-sain — du gr. *korax*, corbeau). Ichtyol. Espèce de cyprin vulgairement appelé *cor* ou *corbeau de mer*.

CORACINE s. f. (ko-ra-si-ne — du gr. *korax*, corbeau). Ornith. Genre de passereaux du Brésil et du Paraguay, de la famille des corvidées.

— s. m. pl. Sous-famille de corvidées ayant pour type le genre coracine.

— **Encycl.** Ce genre de passereaux dentirostres, formé aux dépens du grand genre corbeau, est caractérisé par un bec robuste, droit, en triangle allongé, très-fendu, légèrement crochu à l'extrémité; des narines frontales, ovalaires, en partie cachées sous des plumes très-serrées et hérissées; des pieds à tarses très-courts, à doigts conformés pour saisir; des ailes de grandeur moyenne; une queue médiocre et arrondie. Par suite des remaniements et des démembrements qu'il a subis, ce genre est à peu près réduit à deux espèces, qui habitent l'Amérique du Sud. La mieux connue est la *coracine* à plastron ou à gorge ensablantée, de la taille d'une corneille, et dont le plumage est d'un noir mat, avec un plastron d'un rouge écarlate brillant sur le devant du cou et le haut de la poitrine, et des taches rousses sur le haut du ventre et les couvertures de l'aile. Cet oiseau habite le Brésil et le Paraguay. Ses mœurs sont peu connues; il paraît d'un naturel sauvage, méchant et courageux; quand on veut le saisir, il hérisse les plumes de son cou, jette un cri fort et guttural, donne de grands coups de bec et se défend avec ses serres. Ce genre, par son organisation et ses mœurs, se rapproche beaucoup des *avérans*, des *cotingas* et des *piuhaus*, tandis qu'il s'éloigne au contraire des véritables corbeaux.

CORACININEES s. f. pl. (ko-ra-si-ni-né — du gr. *korax*, corbeau). Ornith. Tribu de la sous-famille des coracines.

CORACININES s. f. pl. (ko-ra-si-ni-ne — du gr. *korax*, corbeau). Ornith. Sous-famille de corvidées qui habitent l'Amérique.

CORACIQUE adj. (ko-ra-si-ke — rad. *corace*). Antiq. Qui a rapport à Mithra, à son culte, à ses mystères : *Les mystères coraciques*.

— s. m. Prêtre de Mithra.

— s. m. pl. Mystères de Mithra.

CORACITE s. f. (ko-ra-si-te — du gr. *korax*, corbeau). Minér. Nom donné par Le Conte, à cause de sa couleur noire, à une variété d'uran oxydulé, trouvée sur la rive septentrionale du lac Supérieur, dans l'Amérique du Nord.

CORACLE s. m. (ko-ra-kle). Mar. Petit bateau en osier dont se servaient les Gallois.

CORACO-ACHROMIAL, ALE adj. (ko-ra-ko-a-kro-mial, a-le). Anat. Qui est commun aux apophyses coracoïde et acromion.

CORACO-BRACHIAL adj. m. (ko-ra-ko-brachial). Anat. Se dit d'un muscle qui s'attache au bras et à l'apophyse coracoïde : *Le muscle coraco-brachial a pour usage de porter le bras en avant et en dedans.* (Savary.)

— Substantif. Nom du même muscle : *Le coraco-brachial.*

CORACO-CLAVICULAIRE adj. (ko-ra-ko-klav-vi-ku-lè-re). Anat. Qui est commun à l'apophyse coracoïde et à la clavicule : *Ligament coraco-claviculaire.*

— Substantif. Ligament coraco-claviculaire : *Le coraco-claviculaire droit.*

CORACO-CUBITAL adj. m. (ko-ra-ko-kubi-tal). Anat. Se dit d'un muscle qui s'attache à l'apophyse coracoïde et à l'avant-bras : *Muscle coraco-cubital.*

— Substantif. Nom du même muscle : *Le coraco-cubital.*

CORACO-HUMÉRAL adj. m. (ko-ra-ko-u-mé-ral). Anat. Se dit d'un muscle qui s'attache à l'apophyse coracoïde et à l'épaule : *Muscle coraco-huméral.*

— Substantif. Nom du même muscle : *Le coraco-huméral.*

CORACO-HYOÏDIEN, ENNE adj. (ko-ra-ko-i-o-dien, ie-ne). Anat. Se dit d'un muscle qui s'attache à l'apophyse coracoïde et à l'os hyoïde : *Les usages du muscle coraco-hyoïdien sont d'abaisser l'os hyoïde et de le porter un peu en arrière.* (Savary.)

— Substantif. Nom du même muscle : *Le coraco-hyoïdien.*

CORACOÏDE adj. f. (ko-ra-ko-i-de — du gr. *korax*, *korakos*, corbeau; *eidos*, aspect). Anat. Se dit d'une apophyse de l'omoplate, que sa forme a fait comparer au bec d'un corbeau : *Apophyse coracoïde.*

— s. f. Nom de la même apophyse : *La coracoïde.*

CORACOÏDIEN, IENNE adj. (ko-ra-ko-i-dien, ie-ne — rad. *coracoïde*). Anat. Qui appartient à l'apophyse coracoïde : *Échancrure coracoïdienne.*

CORACOPSIDE s. m. (ko-ra-ko-psi-de—du gr. *korax*, *korakos*, corbeau; *opsis*, aspect). Ornith. Syn. de *CONURE*.

CORACO-RADIAL adj. m. (ko-ra-ko-radial — du gr. *korax*, *korakos*, corbeau, et de *radius*). Anat. Se dit d'un muscle qui s'attache à l'apophyse coracoïde et à l'avant-bras.

— s. m. Nom du même muscle : *Le coraco-radial.*

CORADE s. f. (ko-ra-de). Entom. Genre d'insectes de l'ordre des lépidoptères.

— **Encycl.** Ce genre a pour caractères : tête poitée d'une longueur médiocre, mâchoires assez grêles, ayant à peu près les deux tiers de la longueur du corps; pulpes labiaux écailloux, avancés, relevés, dépassant le front; yeux à peu près ronds peu proéminents, lisses; antennes grêles ayant moins que les deux tiers de la longueur du corps, s'épaississant graduellement pour former une massue grêle obtuse; thorax médiocrement robuste; ailes supérieures subtriangulaires à bord antérieur légèrement arqué, à bord externe presque droit, ayant les quatre cinquièmes de la longueur du bord antérieur; ailes inférieures obovales, terminées par une courte queue à l'angle anal; bord antérieur presque droit; bord externe très-courbe, avec le canal pour l'abdomen très-large; pattes de la première paire du mâle écailleuses, poilues, avec les fémurs un peu plus courts que les tibias, tarsi uniaarticulés, presque cylindriques, un peu plus longs que les deux tiers de la longueur des tibias; celles de la femelle assez grêles, écaillieuses, poilues, avec les fémurs et les tibias à peu près de la même longueur : ces derniers peu épineux, presque cylindriques, légèrement renflés vers leur extrémité; tarsi à cinq articles plus courts que les tibias; pattes des deuxième et troisième paires ayant les fémurs assez robustes, avec les tibias très-épineux partout; tarsi épineux, composés de cinq articles. Ce genre, représenté par cinq ou six espèces, paraît propre aux plateaux orientaux des Andes et aux montagnes des régions boréales de l'Amérique du Sud. La *corade Enyo* peut être considérée comme le type de cette coupe générique; elle se rencontre à Caracas.

Coradin, opéra-comique en trois actes, paroles de Magniot, musique de Duni, représenté aux Italiens le 19 janvier 1786. Au théâtre, le nom de Coradin est le synonyme de mari ou de tyran jaloux. On voit ainsi quel est le sujet de la pièce. La musique de Duni est peu développée, mais les mélodies ont une grâce tout italienne.

CORAIGNE s. f. (ko-rè-gne; gn. mll.). Comm. Pain de pastel. Ce mot paraît être une corruption de *cocaigne*, qui s'est dit pour *cocagne*. V. ce dernier mot.

CORAIL s. m. (ko-rail; ll. mll. — gr. *korallion*, que quelques-uns font venir de *koreô*, forme, et *ais*, mer). Zooph. Production marine, de nature calcaire, de forme rameuse, généralement considérée aujourd'hui comme l'axe d'un polype, et dont une variété, qui est d'un beau rouge, est employée en bijouterie : *CORAIL rouge, rose, blanc. De beaux CORAUX.*

Collier, bracelets, pendants en CORAIL. La pêche du CORAIL. Le savant Hérisant a achevé de démontrer, après les Jussieu et les Guettard, la nature vraiment animale des CORAUX et des productions analogues. (Bonnet.) Les sites les plus propres à l'accroissement du CORAIL sont ceux où la mer est tranquille et les eaux presque dormantes. (Blainville.) L'animal qui produit le CORAIL est un petit zoophyte de couleur blanche. (Focillon.) Les CORAUX et les animaux analogues ont besoin pour se développer d'être baignés par les flots de la mer. (A. Maury.) La pêche du CORAIL sur la côte d'Afrique peut devenir un utile élément de navigation maritime. (De Forcade.) A Naples, on porte des talismans en CORAIL pour se préserver du mauvais œil. (G. Sand.)

Le corail incertain, né plante et minéral.

LEBRUN.

Epaves, polyptères, madrépores, coraux.

Des insectes des mers miraculeux travaux.

DELLILLE.

Il Corail noir, Nom commercial des tiges d'antipathes.

— s. m. pl. Famille de polyptères qui comprennent les genres isis, gorgone et antipathe.

— Poétiq. Couleur d'un rouge éclatant : *Bouche, lèvres de CORAIL. Mercedes était belle comme une de ces Grecques de Cypre ou de Céos, aux yeux d'ébène et aux lèvres de CORAIL.* (Alex. Dum.)

Une lèvre où s'empreint la rougeur du corail

De la blancheur des dents relève encor l'émail.

DELLILLE.

— Comm. *Corail artificiel*. Pâte dure et colorée que l'on emploie dans la bijouterie fausse, pour imiter le corail : *Le corail artificiel est bien inférieur au corail naturel, sous le rapport du poli, de l'éclat et surtout de la durée.* (Pelouze.)

— Bot. *Corail des jardins*. Nom vulgaire du piment, par allusion à la couleur rouge de ses fruits. Il *Bois de corail*, Arbrisseau d'Amérique qui porte une graine d'un rouge vif.

— **Encycl.** Il n'est plus possible aujourd'hui de douter que le corail ne soit un animal; beaucoup de pêcheurs cependant le regardent encore comme une plante, et grand est l'étonnement de ceux auxquels on montre la sensibilité de ses barbares rétractiles. C'est qu'en effet le corail a toutes les apparences d'une plante, et l'on va voir combien de temps il a fallu pour amener la conviction parmi les savants eux-mêmes, et combien d'opinions diverses se sont succédées sur ce point. Dès l'antiquité la plus reculée, le corail a été employé comme objet d'ornement; il y a, par conséquent, bien longtemps que les hommes ont dû se demander d'où il venait, comment il se formait; et, comme cette origine était cachée, elle a fourni matière à une fiction poétique qui expliquait tout. Orphée raconte, en effet, que, lorsque Persée eut débarrassé le monde de la Gorgone Méduse, dont le regard changeait en pierre tout ce qu'il approchait, il alla purifier ses mains sur le rivage, et y déposa la tête sanglante du monstre. De ce sang, pétrifié par le contact de la tête de Méduse, naquit le corail. On trouve les vers d'Orphée rapportés par Louis Gansius dans un traité du *Corail*, et, dans ce même livre, on apprend, par la citation d'un autre poète, que le corail préserve de la foudre, des ombres sathaniques; que, répandu en poudre dans les champs, il les féconde; que, porté au cou, il enlève les douleurs de ventre, etc. Mais la nature pierreuse du corail n'était pas admise universellement; Théophraste, Dioscoride, Pliny ont admis que c'était une plante. Ce fut également l'opinion de Tournefort, qui, dans un mémoire écrit en 1700, assure que la nature végétale du corail était évidente. Ce fut encore celle de Bernard de Jussieu. Quant à Réaumur, il voulut tout concilier, comme on le verra par ce passage d'un de ses mémoires à l'Académie des sciences : « Mais revenons encore, écrivit-il, à la comparaison des plantes et des animaux, et remarquons qu'il y a plusieurs espèces de ces derniers qui sont recouvertes de pierres. Les coquilles, si variées par leurs figures et leurs couleurs, que sont-elles autre chose que des pierres du genre de celles dont on fait la chaux? Nous avons expliqué ailleurs leur formation. Un suc pierreuse est charrié à la surface du corps de l'animal, il y prend consistance, il s'y rassemble par couches qui, ajoutées les unes aux autres, forment une couverture solide qui défend les parties délicates. Le même suc pierreuse, ou le sable rouge déposé par couches au-dessous de cette plante, qui n'a que l'épaisseur d'une écorce, forme la tige, le soutien qui lui est nécessaire. Dans l'un et dans l'autre cas, dans celui de la formation des coquilles et dans celui de la formation du corail, la matière pierreuse s'échappe des vaisseaux et n'est plus reprise ni par les vaisseaux qui l'ont portée ni par d'autres. En un mot, les coquilles sont des pierres produites par des animaux, et les coraux des pierres produites par des plantes; mais les coraux n'en sont pas plus plantes, comme les coquilles ne sont point animaux. » Ainsi Réaumur distingue la partie dure, concrétion indépendante, de l'écorce qui, d'après lui, est un véritable végétal, et de cette façon il pense tout concilier. Avant Réaumur, Boccone, gentilhomme sicilien, s'était élevé (1674) contre cette idée de considérer le corail comme un végétal; ayant assisté à la pêche, il avait commencé par nier un fait longtemps admis

et déjà consigné dans les vers d'Ovide, celui de la mollesse du corail sous l'eau; puis il avait prétendu que ce corps était formé par la concrétion du lait dont il avait constaté la présence et qu'il appelait le *levain*. Nous trouvons le passage suivant dans une de ses lettres au médecin Guisony d'Avignon : « Une chose qui fortifie les conjectures que j'ai, qu'il ne peut estre mis au rang des plantes, est que l'on ne trouve aucune semence dans le corail qui puisse servir à la production, ny de vaisseaux qui le puissent contenir; car quoi que veuillent dire les apothicaires de Marseille de leurs fleurs de corail, ce ne sont, selon ma pensée et mon observation, que les extrémités de cette pierre qui sont arrondies et percées de plusieurs pores estoilez. Il n'y a dans le corail ny fleurs, ny feuilles, ny chair, ny graine, ny racine; et, cela posé, je crois qu'il est très-éloigné du genre des plantes. » Le célèbre Swammerdam lui-même, malgré la finesse de ses observations et ses nombreuses études sur la structure intime du corail, n'échappa pas aux plus grossières erreurs : pour lui, les spicules, qu'il a du reste fort bien décrits, sont dus à une précipitation des particules salines qui se produit lorsque le lait tombe dans la mer, et il compare cette précipitation à celle que détermine un métal plongé dans un sel d'argent, et que l'on appelle *arbre de Diane*. Cette hypothèse et d'autres tout aussi erronées ne l'empêchèrent pas de donner une description très-exacte des diverses parties du zoanthodème et de la coupe du polypier en particulier. Réaumur voulut étudier le corail vivant; c'était là une très-heureuse idée, mais qu'il ne put mettre à exécution, malgré tous ses soins; il chargea des piétons de lui en apporter; les piétons arrivèrent à Paris exténués, le corail était mort et pourri. Au fond des vases, l'illustre observateur trouve un sédiment qu'il regarde comme élément de la formation du corail. « L'existence d'un sable tel que le corail réunit en poudre étant démontrée dans l'écorce du corail, écrivit-il, la formation du corail n'est pas plus difficile à expliquer que celle des pierres les plus communes. Des grains d'un sable grossier réunis forment du grès; des grains d'un sable rouge, incomparablement plus déliés, forment des pierres rouges sans grains sensibles. L'eau qui passe au travers des voûtes souterraines, quand elle est chargée d'un sable prodigieusement fin qu'elle dépose au haut de ces voûtes, y produit des pierres cristallines. Que le suc qui circule dans notre écorce charrie du sable jusqu'à la surface intérieure de cette écorce, qu'il l'y dépose, ces grains, déposés sur le corail déjà fait, et réunis les uns aux autres, les recouvriront d'une couche nouvelle... et sa première formation aura été semblable à un de ces degrés d'accroissement. » On a vu par le passage ci-dessus d'une lettre de Boccone que les apothicaires de Marseille avaient observé les fleurs de corail dès avant 1674; mais ce n'est qu'en 1706 que l'existence de ces fleurs fut positivement établie et publiée; ce progrès est dû au comte de Marsigli, qui écrivait à l'abbé Bignon, président de l'Académie des sciences : « Les branches de cette plante étant tirées de la mer et déposées dans des vases où il y a assez d'eau pour les couvrir, au bout de quelques heures, on voit de chaque tubule sortir une fleur blanche ayant son pédicule et huit feuilles, le tout ensemble étant de la grandeur et figure d'un clou de girofle... Dans le même instant, toutes les fleurs se retirent dans les tubules que chacune d'elles a en la partie supérieure et qui est l'endroit d'où elles sont sorties. Souvent ces tubules restent comme les boutons des fleurs; et, si alors on les regarde promptement avec un verre, on s'aperçoit de la division de l'écorce en autant de parties que la fleur a de feuilles. » Marsigli avait fait part de ses observations à un jeune médecin de Marseille, son élève, Peyssonnel. Celui-ci répéta les observations de son maître, et, sur la recommandation de l'abbé Bignon, fut envoyé par le roi sur les côtes de Barbarie, avec mission de les explorer, de faire connaître leurs produits naturels, et, en particulier, d'assister à la pêche du corail et de l'étudier. Durant cette mission, les idées de Peyssonnel changèrent complètement; là où tout le monde voyait une plante, il vit un animal, et il écrivit bientôt les lignes suivantes, que l'on trouve dans son *Traité du corail*, dont le manuscrit est conservé à la bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle : « Je fis fleurir le corail dans des vases pleins d'eau de mer, et j'observai que ce que nous croyons être la fleur de cette prétendue plante n'était au vrai qu'un insecte semblable à une petite ortie ou poulpe... J'avais le plaisir de voir remuer les pattes ou pieds de cette ortie, et, ayant mis le vase plein d'eau où était le corail à une douce chaleur auprès du feu, tous les petits insectes s'épanouirent... L'ortie seule étend les pieds et forme ce que M. de Marsigli et moi avions pris pour les pétales de la fleur. Le calice de cette prétendue fleur est le corps même de l'animal avancé et sorti hors de sa cellule. » Quoi de plus précis, et avec quelle exactitude ce naturaliste éminent, quoique peu connu, caractérise ce lait du corail sur lequel on avait jusque-là raconté tant de fables : « Le lait du corail est, écrivit-il, le sang ou le suc naturel de tous les insectes placés le long du corail; ils n'ont pas le sang rouge, mais blanc, de même que tous les autres poissons de même nature. » A ces résultats si étonnants, à ces

assertions si positives de Peyssonnel, le monde savant ne répondit que par l'incrédulité. Réaumur, qui parla à l'Académie de cette prétendue découverte, alla jusqu'à taire le nom de celui qui l'avait faite. Il écrivait à Peyssonnel : « Je pense, comme vous, que personne ne s'est avisé jusqu'à présent de regarder le corail et les lithophytes comme l'ouvrage d'insectes; on ne peut disputer à cette idée la nouveauté et la singularité. Les lithophytes et les coraux ne me paraîtront jamais pouvoir être construits par des orties ou poulpes, de quelque façon que vous vous y preniez pour les faire travailler. » Rien ne put le convaincre.

« L'auteur a vu, dit Réaumur dans un de ses mémoires, leurs jambes (des madrépores) agitées dans l'eau; il a vu s'élever du centre quelque chose jusqu'au-dessus de la circonférence; il a vu cette partie se dilater comme la prunelle. Dans tout cela, on ne trouvera peut-être encore rien d'assez décisif; un corps délié ne saurait être dans l'eau sans faire voir des mouvements tels que l'auteur les a vus. » Peyssonnel objecta que ces fleurs ne paraissent que dans l'eau; Réaumur répond : « N'avons-nous pas des fleurs qui s'épanouissent le jour et se ferment la nuit? d'autres qui s'ouvrent le matin et s'épanouissent le soir? » Et plus loin : « Enfin y eût-il des animaux logés dans l'écorce du corail et dans celle des autres plantes marines, que serait-on en droit d'en conclure? Rien de plus que ce qu'on conclut de la présence de quelques espèces de vers, décrits par M. de Marsigli, qui rongent la substance du corail. » Ces citations montrent avec quel acharnement les maîtres de la science niaient un fait regardé par eux comme impossible. Bernard de Jussieu lui-même écrivait avec ironie à Peyssonnel : « Je ne sais si vos raisons seront assez fortes pour nous faire abandonner le préjugé où nous sommes touchant ces plantes. » Peyssonnel fut ébranlé, mais non convaincu. Il n'insista plus. Cependant, lorsqu'en 1740 Trembley eut fait connaître ses célèbres expériences sur l'hydre d'eau douce, les idées se modifièrent à l'Académie des sciences; Réaumur se mit à étudier les polypes à panache d'eau douce; Bernard de Jussieu fit à deux reprises des voyages sur les côtes de Normandie, et Guettard se rendit à son tour sur les côtes de la Méditerranée. Leurs études furent décisives et firent disparaître tous les doutes; justice fut alors rendue à Peyssonnel. Bernard de Jussieu publia, en 1745, un mémoire sur les animaux analogues au corail, et Réaumur reconnut aussi son erreur; c'est alors que le nom de *polype* fut créé et appliqué à ces animaux singuliers, en même temps que celui de *polypier* était donné à la partie solide qu'ils produisent. Quant à Peyssonnel, dont le nom restera toujours attaché à cette grande découverte zoologique, il n'eut guère d'autre défenseur que Buffon. Blessé de l'accueil fait à ses travaux, il cessa pour jamais ses communications à l'Académie, et s'exila volontairement en acceptant la place de médecin royal à la Guadeloupe. Il offrit cependant à l'Académie de Marseille sa ville natale, une donation à perpétuité destinée à donner un prix chaque année à celui qui aurait fait la découverte la plus considérable touchant l'histoire de la mer; ce prix devait être un poisson d'argent de la valeur de deux cents livres tournois. Mais l'Académie marseillaise, qui ne s'occupait que de belles-lettres, se sentit incapable de juger avec quelque compétence des travaux d'histoire naturelle, et refusa l'offre de Peyssonnel. Depuis ce moment, on n'entendit plus parler de lui. Il mourut à l'étranger, à une date douteuse, après avoir communiqué tous ses derniers travaux à la Société royale de Londres. Ainsi ce fut l'Angleterre qui eut l'honneur de publier ses découvertes, et les travaux de Peyssonnel parurent dans les *Transactions philosophiques* de 1756 à 1759. Ils eurent un résultat immense, puisqu'ils firent passer tout un groupe d'êtres d'un règne dans un autre. Il est cependant curieux de remarquer que, même après les publications de Peyssonnel, après les mémoires de Réaumur et de Jussieu, les opinions les plus bizarres furent encore énoncées sur la nature et le développement du corail. Il suffira pour le montrer de citer quelques passages de l'abbé Poirer empruntés à la relation (1789) du voyage qu'il fit en Barbarie. Voici ce qu'il dit à propos du lait : « Cette liqueur est probablement un composé de jeunes polypes ou d'œufs de polypes... Ces œufs s'attachent aux corps étrangers qu'ils rencontrent et y forment une nouvelle génération, ou bien ils restent fixes sur la branche paternelle, y vivent et y meurent après avoir produit des milliers d'autres polypes, qui, à leur tour, se multiplient, se dessèchent, et forment, avec le temps, ces branches magnifiques, l'ornement des cabinets et si longtemps l'écueil des conjectures... Le polype meurt; mais, en mourant, il n'est pas soumis à une dissolution qui en fait un objet de corruption. Sa mort est une espèce d'ossification...; les branches sont des polypes durs et ossifiés... Une branche de corail n'est donc plus une pierre, ce n'est plus une plante, ce n'est pas non plus un animal : c'est la métamorphose d'un millier de polypes. C'est un très-bel arbre généalogique où le polype aïeul est recouvert par la nombreuse postérité de ses enfants, où le père devient le tombeau du fils, et où tous ensemble ne perdent l'existence que pour retrouver, sous une forme nouvelle, et dans

ces générations confondues et réunies, un état plus durable, plus brillant, s'accroissant avec la vieillesse et se fortifiant avec les années. Ces phrases à effet montrent combien, jusque dans ces derniers temps, il a été imprimé d'erreurs sur la belle production de la mer qui nous occupe; et si, aujourd'hui, les nombreux travaux sur la manière dont se produit et se développe le *corail* ont fixé l'opinion du monde savant, cependant il convient d'avouer que tous les préjugés sont encore loin d'avoir disparu dans le public.

Le *corail* est un polypier cylindrique dans sa partie bien développée; mais, aux extrémités qui sont encore très-jeunes, il se présente le plus souvent sous la forme d'un angle trièdre déterminé par trois lames rayonnantes autour d'un axe commun. Quelquefois il y a quatre de ces lamelles: le polypier a donc passé d'une forme irrégulière à une forme régulière, et cela par un dépôt de couches qui s'est effectué peu à peu dans les espaces laissés par les lames, et qui a fini par remplir complètement ces espaces. Ce développement est indiqué par l'aspect que présentent les coupes transversales du polypier âgé. Voici, en effet, ce qu'on y remarque: au centre, un corps fort irrégulier, formé de deux ou trois replis, et qui représente évidemment le système des lamelles dont il vient d'être question; tout autour, des zones concentriques alternativement foncées et claires, qui d'abord suivent assez fidèlement les contours du corps central, mais qui, peu à peu, se régularisent et finissent par devenir approximativement circulaires; la ligne la plus extérieure est sinuose, et ses festons correspondent à autant de sillons disposés longitudinalement les uns à côté des autres sur toute la surface du polypier. L'étude microscopique de ces coupes transversales est très-utile, car elle permet de reconnaître immédiatement que des substances vendues comme *corail* n'en sont pas; tel est en particulier le *graminia* ou *chendant* de mer, qui ressemble extérieurement, à s'y méprendre, à du *corail* blanc, mais dont la structure interne diffère complètement de celle de ce dernier. Si, au lieu de ne considérer que le polypier, on examine un zoanthodème de *corail* desséché, mais non encore frotté (un zoanthodème, c'est-à-dire une branche avec sa population animale), on trouve à la surface une sorte d'écorce qui, lorsqu'on la racle, se réduit en poussière, et cette poussière croque sous la dent comme du sable: ceci tient à ce qu'elle renferme une innombrable quantité de petits corpuscules calcaires appelés *spicules* par M. Lacaze-Duthiers, et *scélrites* par M. Milne Edwards. Ces concrétions présentent des variétés de forme fort nombreuses; cependant il est une forme type qu'on peut se représenter par la superposition de deux triangles isocèles, le sommet de l'un correspondant à la base de l'autre qu'il dépasse un peu. Si l'on imagine ensuite que sur les sommets de ces triangles soient placées des nodosités hérissées d'aspérités, à la manière de petits choux-fleurs, on se fera une idée assez exacte de l'aspect général de ces scélrites. Souvent ils se soudent quatre à quatre et déterminent comme une croix à bras égaux; d'autres fois, ils se réunissent en une forme globuleuse. Les scélrites sont rouges, et le *corail* leur doit sa couleur. Obtenus en agitant dans l'eau l'écorce desséchée, ils constituent au fond du vase un dépôt d'un sable rouge brique, ce qui tient à ce qu'ils sont plus ou moins recouverts d'une couche de tissu animal, lequel, incolore pendant la vie, jaunit par la dessiccation. Les plus grands de ces corpuscules ne dépassent pas 7 ou 8 centièmes de millimètre. Si l'on veut étudier la nature du sarcosome lui-même, il faut prendre le *corail* au moment où il sort de l'eau: à ce moment, le sarcosome est mou, mais le sarcosome seul, car le polypier est aussi dur dans l'eau que dehors. Ce n'était pas l'opinion d'Ovide, lequel croyait que le *corail* ne durcit qu'au contact de l'air. J.-B. Nicolai, qui surveillait la pêche du *corail* sur les côtes d'Afrique, s'est le premier assuré du contraire. Il est cependant des parties (et ce sont les extrémités des rameaux) qui semblent parfaitement flexibles. Cela tient à ce que, dans ces endroits encore très-jeunes, le polypier, très-jeune en développement, est fort mince, et se brise sous le plus léger effort, tandis que le sarcosome, très-abondant au contraire, est en pleine vigueur et gorgé de sucs. Ces extrémités sont constituées par des mamelons relativement très-volumineux, et toute la surface du rameau est aussi couverte de mamelons analogues. C'est l'aspect que présente le *corail* au moment où il sort de l'eau et où il est fortement contracté; mais si on le suspend dans un vase rempli d'eau de mer maintenue constamment dans un grand état de pureté et de fraîcheur, et de façon que l'extrémité radulaire soit dirigée vers le haut (ce qui correspond à la position normale du zoanthodème au fond de la mer), il peut alors continuer à vivre, et l'on assiste bientôt au charmant spectacle de son épanouissement. Les tubercules mamelonnés dont il vient d'être question s'entrouvrent peu à peu et se présentent comme des calices à huit divisions; à travers le pore central étoilé ainsi déterminé, on aperçoit déjà la couleur blanche du polypier intérieur, comme une goutte de lait sur le fond rouge du sarcosome; bientôt le corps de ce polypier s'allonge en cylindre à l'extérieur, et en même temps, sur le disque qui termine ce cylindre et qu'on

appelle *péristome*, surgissent huit bras ou tentacules, engainés d'abord comme des doigts de gant, mais qui se retournent comme font les cornes des colimaçons. Les polypes ressemblent alors à de véritables fleurs; leur dimension en longueur dépasse rarement 0 m. 003 à 0 m. 004. Les tentacules, lorsqu'ils sont bien développés, se présentent comme des tubes coniques et effilés, garnis de barbeles déliées disposées sur les bords; la cavité de ces barbeles est en continuité avec celle de ces bras, comme cette dernière avec la cavité générale du corps; et, si l'on vient à effleurer l'un d'eux, les barbeles se retirent en s'invaginant dans le bras, tandis que celui-ci s'invagine lui-même dans le corps du polypier. Si on coupe rapidement une de ces barbeles et qu'on l'étudie au microscope, on aperçoit deux couches bien distinctes dans le tissu qui en constitue les parois; la couche externe est formée de cellules petites, serrées les unes contre les autres, et son épaisseur est d'autant plus grande que l'animal est plus contracté; on voit au milieu des cellules des traînées qui peuvent bien être des fibres musculaires, car cette couche est éminemment contractile; on trouve aussi, disséminés dans cette couche, des *nématocystes*, cellules spéciales renfermant un fil pelotonné susceptible de sortir par un orifice dirigé vers l'extérieur et de s'allonger au dehors. On attribue à ce fil des propriétés urticantes. La couche interne est d'une nature bien différente. Elle est aussi constituée par des cellules; mais celles-ci sont très-grosses et bourrées de granulations volumineuses. Ces cellules sont munies de cils dirigés vers la cavité de la barbele, laquelle est ainsi tapissée par un épithélium vibratile. La structure qui vient d'être indiquée pour une simple barbele se retrouve exactement la même dans un bras tout entier et dans le corps lui-même du polypier. La cavité générale du corps est disposée comme chez l'actinie. Comme chez celle-ci, on trouve un œsophage qui, partant de la bouche, est suspendu au milieu du corps par l'intermédiaire de huit lames disposées symétriquement autour de son axe, et qui, soudées à lui dans toute sa longueur, vont ensuite s'attacher à la paroi du corps de l'animal. L'œsophage s'arrête brusquement à une certaine hauteur, et se termine par un sphincter; à partir de ce point, les lames mésentériques ont un bord libre et flottant dans la cavité générale, qu'elles séparent en huit stalles parfaitement égales. Le tissu général commun ou sarcosome est constitué par une substance cellulaire; il est évidemment contractile, mais on y devine des fibres musculaires plutôt qu'on ne les aperçoit. Ce tissu est parsemé d'une quantité innombrable de spicules. Il renferme, en outre, un élément d'une importance extrême, et qui montre bien les relations physiologiques par lesquelles sont unis tous les polypes d'un même zoanthodème. Pour distinguer nettement cet élément, il est bon de prendre une tige de *corail* déjà mort, et ayant même subi un commencement de décomposition, et de diriger sur elle un jet d'eau fin et rapide; le tissu sarcosomique se désagrége, les spicules tombent, et l'on aperçoit alors un réseau de vaisseaux déliés dont les mailles s'entre-croisent dans tous les sens et s'étendent dans toute l'épaisseur du sarcosome. Au-dessous de ce lacs, on distingue un second système de vaisseaux plus réguliers, plus gros, disposés parallèlement les uns aux autres et longitudinalement sur toute la surface du polypier, offrant de temps en temps quelques anastomoses. Les cannelures qui sillonnent le polypier ne sont autre chose que l'empreinte de ces vaisseaux. Quant au réseau superficiel, qui est beaucoup plus délié, il communique directement, d'un côté, avec la cavité générale des divers polypes au milieu desquels il circule, de l'autre, avec le réseau profond. Les parois de ses vaisseaux se confondent avec le tissu environnant; les vaisseaux profonds ont, au contraire, des parois propres. Les uns et les autres sont tapissés intérieurement par une et souvent plusieurs couches d'épithélium vibratile. Si l'on déchire le sarcosome sur un rameau vivant de *corail*, on voit s'écouler un liquide blanc comme du lait, et qui n'est autre chose que le fluide nourricier échappé des vaisseaux. C'est à ce fluide que s'ajoutent constamment les produits élaborés par la digestion des polypes. Cette sorte de chyle que produit chacun des animaux passe d'abord dans le réseau superficiel, de là dans le réseau profond; et, à partir de ce moment, on conçoit que, réuni à celui qui provient de tous les autres individus, il constitue un fluide commun échappant à l'action exclusive de chacun des êtres qui ont contribué à le produire, circulant d'une extrémité à l'autre du zoanthodème, et nourrissant la communauté. Chaque membre de la colonie, travaillant pour les autres et pour lui-même à la fois, ne vit donc que grâce à la part qui lui revient dans la résultante de tous ces travaux individuels. Il n'est pas inutile de faire observer combien il est faux de dire que les divers polypes sont logés dans des cellules de l'écorce. Ces prétendues cellules n'existent pas; on a pris pour telles les corps mêmes des polypes: c'est la réunion de tous ces corps soudés et confondus sans délimitation aucune qui constitue le sarcosome entier. Il est tout aussi erroné de croire que le polypier soit une partie indépendante et, pour ainsi dire, en dehors de l'économie: il existe entre le poly-

pier et le système des vaisseaux profonds une union trop intime, pour qu'on doive considérer cet axe calcaire comme étranger à la nature intime de l'animal; et il n'est pas plus exact de dire que le polype construit son polypier, qu'il ne le serait de dire que les animaux supérieurs font leurs os.

Occupons-nous maintenant de la reproduction du *corail*. Chargé par M. le ministre, et plus tard par M. le gouverneur général de l'Algérie, de faire des recherches sur l'histoire naturelle du *corail*, en vue de réglementer la pêche, M. Lacaze-Duthiers a passé près d'une année sur les côtes d'Afrique à étudier la reproduction des zoophytes en général, et celle du *corail* en particulier. Voici quelques-uns des résultats qu'il a obtenus.

Pour savoir comment se reproduit le *corail*, il fallait évidemment d'abord apprendre à connaître les sexes, afin de prendre l'œuf à son origine et de le suivre jusqu'au moment où il forme ces rameaux connus dans le commerce.

Nous avons vu qu'une branche vivante de *corail* est une véritable colonie ou association d'animaux ou polypes solidaires les uns des autres, mais jouissant cependant d'une activité vitale propre et, à bien des égards, indépendante. Les individus de cette colonie sont tantôt mâles, tantôt femelles, tantôt hermaphrodites; en un mot, ils ont des glandes génitales réunies ou séparées. Mais on observe ordinairement que les individus d'un sexe l'emportent en nombre dans une même branche sur ceux d'un autre sexe. Ainsi, tel rameau renferme presque exclusivement des polypes mâles, tel autre des polypes femelles. Quant aux individus hermaphrodites, ils semblent relativement moins nombreux. Il y a donc une grande irrégularité dans la distribution des glandes sexuelles.

On doit conclure de ces faits que la fécondation se passe dans des circonstances bien différentes; que tantôt elle est directe dans un même polype, que tantôt elle est indirecte, et qu'elle s'effectue entre les individus d'une même branche, ou de branches distinctes et éloignées.

Ici se présente un mode de fécondation qu'on retrouve dans les mollusques, soit hermaphrodites, soit à sexes séparés, dont la coquille est fixée. Les courants sont à ces animaux ce que sont les vents aux plantes dicotyles; l'eau porte aux uns la semence des mâles, comme l'air porte aux autres le pollen des étamines.

Il suffit d'avoir mis en observation du *corail* bien vivant pour voir avec la plus grande netteté les individus mâles lancer des jets d'un liquide blanc, qui forme des nuages au milieu de l'eau, et qui renferme les éléments caractéristiques du sexe.

Les capsules séminales et les capsules ovigères sont difficiles à distinguer sous la loupe: elles se ressemblent en effet beaucoup. Le microscope seul lève tous les doutes en montrant, dans les œufs, la tache et la vésicule germinatives, les granulations vitellines, et, dans les capsules séminales, les spermatozoïdes et les cellules qui les produisent.

Les œufs et les testicules sont d'un beau blanc de lait. Les premiers sont opaques, les seconds sont un peu transparents. Après la mort, ceux-ci restent blancs, tandis que ceux-là jaunissent: alors on les distingue aisément.

C'est à la base des replis intestinaux et au-dessous d'eux, dans la lame mince qui les unit aux parois du corps, que les glandes génitales sont placées et que l'on trouve les produits de leur sécrétion. Ceux-ci, en se développant, font saillie à l'extérieur des lames et paraissent attachés par de longs et grêles pédicules. Lorsqu'ils se séparent, c'est par la rupture du pédicule, et ils tombent dans la cavité générale. Or c'est dans cette cavité, où va se transformer l'œuf après la fécondation, que s'accomplit la digestion; on voit donc qu'une même poche sert à la fois d'estomac et de poche d'incubation, et que dans son intérieur deux matières peuvent, à côté l'une de l'autre, l'une se dissoudre, l'autre s'accroître, se développer et produire un être nouveau.

Cette particularité ne peut manquer de frapper les physiologistes, car, loin d'être une exception, elle semble être une condition générale de la reproduction dans la classe des corallaires.

Que devient l'œuf après sa fécondation?

C'est avec la plus grande difficulté que notre observateur est parvenu à constater ce qui se passe. Installé à la Calle, dans un local très-convenable, il a vu mourir, pendant les trois mois de juin, juillet et août, tout le *corail* qu'on lui apportait. À la fin de mai et au commencement de juin, il avait obtenu la ponte d'un beau rameau; malheureusement, des circonstances indépendantes de sa volonté lui firent perdre tous les bénéfices de cette première observation. Après cette époque, le *corail* rapporté des lieux de pêche par M. Lacaze lui-même, et avec les plus grands soins, se couvrait en quelques heures d'une épaisse couche de moisissure.

«Jugeant par analogie, dit-il, d'après ce que j'avais vu chez les polypiers proprement dits et les gorgones, je pris le parti, vers le milieu d'août, de m'embarquer à bord d'une balancelle coralline et d'ouvrir tout le

corail vivant rapporté par les filets. J'espérais faire naître avant terme les jeunes polypes et éviter leur mort, conséquence forcée de la mort de leur mère. Cela m'avait toujours réussi pour les gorgones, les alcyons et les astéroïdes. Pendant le temps que je passai à la mer, je recueillis une énorme quantité d'œufs, mais tous moururent. Je désespérais presque de réussir, lorsqu'enfin, le 4 septembre, quand la température se fut un peu abaissée, j'obtins des jeunes très-vivaces dont je pus suivre toutes les transformations.»

L'œuf, primitivement nu et sphérique, s'allonge et se couvre de cils vibratiles en se développant. Il se creuse d'une cavité qui s'ouvre au dehors par un pore destiné à devenir la bouche. Alors il prend la forme d'un véritable petit ver blanc.

Rien n'est curieux comme ces jeunes animaux, dont l'agilité est encore assez grande, qui nagent en tous sens en s'élevant quand ils se rencontrent, qui montent et descendent dans les vases où on les recueille, en avançant toujours l'extrémité opposée à la bouche la première.

Quand on les change d'eau ou quand ils sortent de la poche d'incubation de leur mère, ils s'allongent surtout beaucoup et leur agilité augmente. «C'est à ces moments, ajoute M. Lacaze, que je me plaisais à les montrer aux pêcheurs, naturellement assez incrédules, mais qui s'en allaient tous convaincus et surtout fort étonnés.»

Ainsi, par ces premières observations, les questions relatives à la reproduction se trouvent résolues, et il reste établi: que les sexes peuvent être séparés sur des branches distinctes ou sur des individus d'un même rameau et qu'ils sont quelquefois réunis dans un même polype; que l'incubation se passe dans la cavité digestive où a eu lieu la fécondation; que, par conséquent, le *corail* est vivipare; que ses petits sortent de son corps par sa bouche, et qu'ils ressemblent à des vers, se mouvant avec agilité en avançant à reculons.

Or chaque branche de *corail* a pour origine un de ces petits vers blancs, et les colonies arborescentes d'individus soudés et fixés proviennent de ces petits êtres vermiformes et libres.

Au commencement, la force blastogénique s'exerce à peu près indifféremment sur tous les points de l'ensemble des polypes déjà formés; mais plus tard son activité se montre spécialement aux extrémités des tiges, et elle diminue à mesure que l'on avance vers la partie inférieure des branches; mais cependant elle y subsiste toujours dans une sorte d'état latent, car si une lésion vient à être faite au sarcosome dans une de ses parties âgées, la blastogénèse s'exerce là avec son activité première, et c'est ce qu'on remarque dans le cas où deux branches de *corail* viennent à se rencontrer; le frottement qui s'exerce entre elles produit une blessure, et alors l'activité vitale se réveille en ce point et produit une soudure, de la même manière qu'une soudure se produit dans la greffe par approche, lorsque deux branches d'un végétal, dépouillées en un point de leur écorce, viennent à être appliquées l'une contre l'autre en ce point. Il nous reste à parler de la formation du polypier. M. Lacaze, qui nous fournit ces détails, n'a pu observer les premières traces du polypier dans les jeunes oozoïtes, mais il les a suivies avec beaucoup de soin dans de très-jeunes zoanthodèmes d'une grosseur de deux millimètres à peine. Là on aperçoit de petits noyaux de substance pierreuse qui n'est autre chose qu'une agglomération de spicules; et si, avant des soins les plus minutieux, à cause de la fragilité de ce rudiment de polypier, on soumet le zoanthodème à une putréfaction lente, on remarque que ces noyaux, s'accroissant peu à peu dans les divers sens, finissent par se rencontrer et par se souder; l'ensemble qui en résulte, étant monté sur le pourtour de la cavité de l'animal, a nécessairement la forme d'un fer à cheval qui s'élève peu à peu au-dessus du rocher où cette première lamelle est soudée. On voit donc par là que, dès son origine, le polypier se trouve au milieu de l'épaisseur du sarcosome. Supposons maintenant qu'un nouvel animal vienne à se développer sur le polype dont nous venons d'examiner le polypier rudimentaire; une lamelle en fer à cheval se produira de la même manière dans ce jeune polype, et deviendra contiguë à la précédente; si une troisième se produit en un autre point, il en résultera une lamelle toujours excessivement délicate: or c'est là ce qu'on observe à l'extrémité des zoanthodèmes les plus âgés, c'est-à-dire dans les endroits où la blastogénèse s'exerce d'une façon active, et cela tient à ce que les polypes se produisent ordinairement par série de trois adossés. Nous avons déjà dit que le corps irrégulier, presque toujours trigone, qu'on rencontre au centre d'un polypier âgé et cylindrique, n'est autre chose que la trace des trois lamelles primitives, et que ce n'est que graduellement que le remplissage des angles formés par ces lamelles se produit; un dépôt de spicules empâtés par un ciment calcaire se fait dans ces sortes d'anfractuosités, et bientôt la forme de l'axe devient régulière. La production du polypier complet étant ainsi expliquée, on voit que ce corps solide ne saurait être attribué à une formation épidermique, comme certains auteurs l'ont pensé. En effet, il ne commence pas par

la couche de l'oozélite; il renferme des éléments qui se trouvent dans les profondeurs de l'économie, et enfin il est impossible de voir un épiderme entre le polype et la couche des vaisseaux longitudinaux qui lui est appliquée.

— *Pêche et commerce du corail.* En quelques endroits où le corail se développe très-près des côtes et à une faible profondeur, dans le département des Pyrénées-Orientales, ce sont des plongeurs qui vont directement sous l'eau faire la cueillette de ce produit précieux; mais ce n'est là qu'un cas extrêmement rare, et dans tous les parages de la Calle, de Biserte, de Bodre, de la Galite, où sont pêchées les plus grandes quantités de corail, cette pêche se fait d'une manière toute spéciale et fort intéressante. Les bateaux pêcheurs, provenant presque tous de Naples, sont élégamment construits et fort bons marcheurs; ils portent en avant, sur un support assez élevé, une boule de bois sur laquelle est peinte l'image du Christ et celle de la Vierge, ou de quelque saint. Tout l'arrière est réservé à la pêche et à l'équipage; l'avant, au contraire, est disposé pour les besoins du patron, lequel est souvent lui-même le propriétaire du bateau. Au premier coup de filet de la saison, les hommes, qui sont au nombre de dix à douze sur les grands bateaux de seize tonnes, et de cinq à six sur les petits, se mettent tous à genoux, et le premier bateau ramène retiré de l'eau est offert à la Bonne-Mère, pourvu toutefois que la pêche soit fructueuse. Au milieu de la barque se trouvent la soute à eau et la soute à biscuit, de façon que les *corailleurs* puissent manger et boire comme ils le désirent; car leur travail est si considérable, qu'il faut que continuellement ils réparent leurs forces: aussi peut-on dire qu'ils mangent toujours, et, même en tournant au cabestan, ils trouvent à leur proximité de la galette qu'ils consomment tout en continuant leur fatigante manœuvre. Ce cabestan, d'autant plus fort qu'il y a plus d'hommes à l'embarcation, est disposé de façon que les corailleurs qu'il occupe soient obligés de passer successivement devant le patron, qui, placé à l'arrière, tient la barre du gouvernail. On verra tout à l'heure le but de cette disposition. L'ensemble des filets et des diverses pièces nécessaires à la pêche porte le nom d'*engins*. Le corail est pris par l'enchevêtrement de ses branches dans les fibres peu tordues de la corde de chanvre qui constitue le filet. Il faut donc que les engins soient disposés de façon à pouvoir s'accrocher très-facilement à toutes les inégalités du fond de la mer. Voici la manière invariable dont ils sont construits. Qu'on imagine une croix de bois, formée de deux barres solidement réunies en leur milieu, et dont chaque bras peut avoir environ 2 mètres de longueur. Cette croix est lestée en son centre au moyen d'une pierre ou d'un lingot carré de plomb, et à chaque bras est attachée une grande corde de 5 brasses environ, c'est-à-dire de 7 m. 50 à 8 m. Chacune de ces cordes porte six filets, régulièrement disposés sur sa longueur, à grandes mailles (0 m. 10 de côté) lâchement noués; ces filets, construits avec une ficelle grosse comme le petit doigt et à peine tordue, sont froncés au moyen d'une corde passée dans une série de mailles, et noués ensuite de façon à former un paquet qui plonge dans l'eau, s'étale en rosette autour de ses nœuds; ces paquets sont désignés sous le nom de *fauberts*. Enfin, au point de croisement des deux bras de la croix, est attachée une cinquième corde plus longue que celle des extrémités, et sur laquelle est disposée aussi une série de six à huit fauberts; on l'appelle la *queue de pargatoire*. On voit donc que l'engin porte une trentaine de fauberts qui, en s'éparpillant dans l'eau en tous sens et à une grande distance, doivent s'accrocher avec une grande facilité à toutes les aspérités du fond; aussi les filets s'usent-ils avec une grande rapidité, et à chaque instant il y en a quelques-uns à renouveler. Il faut donc en construire continuellement de nouveaux, et c'est là l'occupation des hommes pendant les moments de repos. L'habitude qu'ils acquièrent dans ce genre de travail est si grande, qu'on en voit qui, harassés de fatigue et pour ainsi dire endormis, continuent encore à boucler machinalement les nœuds. La première chose à faire avant de commencer la pêche est évidemment de trouver un banc de corail. Dépourvus de tout instrument, guidés seulement par la pratique et une sorte d'instinct, les patrons arrivent à se rendre un compte parfaitement exact de la disposition du fond, et l'on assure que certains d'entre eux sont à ce point exercés, qu'ils peuvent repêcher au fond de la mer un engin qu'ils y ont laissé l'année précédente. Le plus habile dans ces relevements est le plus riche, et l'on comprend dès lors combien ces patrons mettent peu d'empressement à recevoir des étrangers à leur bord; ils craignent toujours que ceux-ci ne soient venus tout exprès pour leur dérober le secret de la position du banc exploité. Voici maintenant comment se fait la manœuvre de l'engin. On le lance à la mer, où il flotte étalé et soutenu sur une corde qui s'attache au centre de la croix et s'enroule ensuite sur le cabestan, après avoir passé en sautoir sur le plat-bord du bateau, à l'endroit où se trouve le patron, c'est-à-dire sur le côté droit (tribord) de l'embarcation. Quant au patron lui-même, il est assis, laissant pen-

dre une jambe en dehors, et de façon que l'amarrage de l'engin passe sur sa cuisse, qui est protégée contre les frottements trop vifs par un petit tablier en cuir très-épais. D'après les impressions qu'il reçoit de cette corde, le patron juge de l'état des lieux qui avoisinent l'engin et du moment où il convient de l'abandonner au poids qui tend à l'entraîner au fond, et auquel résiste l'action du cabestan. A ce moment, il crie de lâcher; la corde se déroule, l'engin s'engage dans les anfractuosités des rochers; on le retire, on le relâche, et ainsi plusieurs fois de suite, jusqu'à ce qu'enfin, la *caie* (selon l'expression des corailleurs) étant terminée, le filet soit définitivement remonté à bord. Si l'on se représente l'éparpillement des fauberts et leur entrelacement au milieu de toutes les inégalités du fond, si l'on songe que le travail du pêcheur consiste à rendre ces entrelacements aussi inextricables que possible pour retirer ensuite l'engin en arrachant tout ce qu'il a saisi, on comprendra les fatigues d'un pareil métier. Aussi les matelots qui s'y livrent font-ils peine à voir, surtout dans les moments où le filet, fortement engagé, résiste à tous les efforts; leur corps ruisselle de sueur, leurs veines se gonflent, et il faut ajouter à cela qu'en passant devant leur patron les malheureux reçoivent souvent des coups de ce maître dur et exigeant. On s'explique ainsi pourquoi le proverbe dit qu'il faut avoir tué ou volé pour être corailleur; et en effet la réputation de ces hommes n'est pas à l'abri de tout reproche. Ils travaillent ainsi dix-huit heures par jour, et n'ont, par conséquent, que six heures de sommeil; avec cela, ils sont nourris à discrétion de biscuit, auquel s'ajoutent le soir des pâtes d'Italie, mais jamais de viande ni de vin, excepté deux fois par an, le 15 août, et le jour de la Fête-Dieu. Quant à leur paye, elle est bien minime. En 1862, les meilleurs matelots (et le nombre en est fort petit) recevaient de 400 fr. à 600 fr. pour les six mois de la saison d'été; la plupart n'avaient qu'une solde de 200 à 300 fr. Tout le monde comprendra maintenant pourquoi le matelot français ne fait pas la pêche du corail, et pourquoi cette pêche se trouve, pour ainsi dire, abandonnée à des hommes chez lesquels le sentiment de l'indépendance est moins fortement développé. Les courants sous-marins ont une grande influence sur le succès de la pêche: cela tient à ce que le corail, comme la plupart des autres corallaires, évite de se fixer sur les rochers tournés vers le nord et affectionne, au contraire, les régions qui regardent le sud, le sud-est et le sud-ouest; il en résulte que si un courant vient à porter les fauberts au nord, la pêche pourra être productive; si, au contraire, le courant marche du nord au sud, il tend à éloigner les fauberts des objets mêmes qu'il s'agit de retirer. Dans ces cas, si on demande aux pêcheurs comment vont les choses: « *La corrente cattiva, signor*, » vous répondent-ils. On a beaucoup parlé de l'emploi du scaphandre dans la pêche du corail; mais, outre que ce vêtement serait excessivement incommode sur un fond rocheux et glissant, il est certain que descendu à 150 m., profondément à laquelle vit souvent le corail, les travailleurs ne sauraient supporter le poids de la colonne d'eau qui les couvrirait: à 20 m., la fatigue est déjà considérable. Quant au bateau sous-marin, qui a aussi été proposé, il ne semble pas, du moins dans l'état actuel, que son emploi soit plus facile; il y a toujours, en effet, l'inconvénient d'une énorme pression, et d'ailleurs un tel bateau ne permettrait d'observer que le dessus des rochers, tandis que c'est justement au-dessous que la cueillette doit se faire.

Le bey de Tunis a cédé à la France la pêche du corail sur toutes les côtes de la régence, moyennant une redevance de 13,000 piastres; l'étendue de la mer à exploiter sous l'autorité française est considérable, elle s'étend depuis Gibraltar jusqu'à Tripoli; mais la pêche est à peu près libre, et elle peut s'effectuer en toute saison moyennant un droit qui, de 800 fr. qu'il était autrefois, est descendu aujourd'hui à 400 fr.; de plus, les corailleurs peuvent, sans payer aucun droit, entreposer les objets qui leur sont nécessaires dans les magasins des ports où ils viennent s'inscrire. Or, la main-d'œuvre se payant aujourd'hui en Italie infiniment moins qu'en France, l'Italien, quelque paresseux qu'on le dise, étant très-sobre et acceptant un travail dont peu de Français voudraient se charger, les objets nécessaires à la vie et surtout le chanvre étant vendus en Afrique à un prix bien inférieur à celui auquel la France pourrait le livrer, il est évident que les Italiens doivent avoir en fait le monopole de la pêche. Quels bénéfices cette pêche procure-t-elle au gouvernement français? Il entretient deux navires chargés de la surveillance, et qui coûtent, personnel et matériel, environ 35,000 fr.; le nombre des bateaux pêcheurs est d'ailleurs évalué à deux cents, qui rapportent par conséquent, à raison de 400 fr. l'un, 80,000 fr., somme dont il faut encore retrancher les 13,000 piastres à payer au bey de Tunis. Le revenu net ne saurait donc dépasser 40,000 fr., tandis que les Italiens à l'est et les Espagnols à l'ouest emportent pour 2,500,000 fr. de corail brut. De tels chiffres sont assez éloquentes par eux-mêmes. Pour faire cesser un pareil état de choses, il y aurait de grandes réformes à introduire dans les règlements. Le premier point qui mérite de fixer l'attention, c'est la diminution progres-

sive dans la grosseur du corail pêché; à la Calle en particulier, les gros échantillons ont été bien rares pendant l'année 1861. Or on remarque que, dans les endroits où l'on n'a pas pêché depuis longtemps, les *coraux* ont acquis une grosseur considérable; ce qui prouve que le repos des bancs est nécessaire pour que le corail puisse prendre un accroissement convenable. La première conclusion qui résulte forcément de tous ces faits, c'est qu'il faudrait d'abord que les bancs de corail fussent assujettis à des coupes réglées comme le sont nos forêts. Il faudrait ensuite, lorsqu'un banc est découvert et donne de beaux produits, que l'exploitation de ce banc fût assurée pendant un certain temps au bateau qui en a fait la découverte; en effet, quand ce bateau est petit, il ne peut pas travailler longtemps sans éprouver des avaries de la part des gros, qui ne tardent pas à arriver en grand nombre: une disposition de ce genre le protégerait et équivaldrait à une sorte de brevet d'invention. Mais ce n'est pas tout. Pour assujettir les bancs de corail à une réglementation sérieuse, il faudrait d'abord qu'ils fussent parfaitement connus et répartis en circonscriptions; en un mot, il faudrait que les fonds fussent étudiés et que des cartes fussent dressées; or tout est encore à faire dans cette voie. Enfin, et surtout, la surveillance devrait être plus active et organisée de manière que les engins prohibés ne pussent lui échapper, surtout celui qu'on appelle *salabre*, et qui racle les rochers au point de n'y pas laisser même les plus petits zoanthodones, presque inutilement détruits. L'emploi du scaphandre et celui du bateau sous-marin, qu'on a proposés, ne paraissent pas pouvoir être acceptés; il en serait autrement de la vapeur: rendant le travail plus facile, celle-ci permettrait de faire aux pêcheurs français des conditions plus acceptables.

Un petit navire à vapeur, construit dernièrement pour cette pêche, a été muni d'appareils perfectionnés; malheureusement, il a été pillé par des maraudeurs tunisiens, et le gouvernement français a dû intervenir pour faire accorder une indemnité à son propriétaire. Il serait à désirer que l'on mit ici à profit les beaux résultats déjà obtenus au moyen de la lumière électrique sous-marine; ce serait rendre au commerce un double service en rétablissant en France le monopole du corail et en empêchant la dévastation de bancs nouvellement formés, préjudice immense porté à l'avenir.

S'appuyant sur les résultats que semblait promettre la pisciculture, quelques naturalistes ont pensé que la *corailculture* était possible. En 1856, M. Focillon présenta à la Société d'acclimatation un rapport dans lequel il proposait la création de bancs artificiels de corail dans des conditions qui, disait-il, lui permettraient d'opérer une récolte sûre et facile. Ces espérances ne se sont point réalisées.

Il est difficile de savoir quelle est la quantité de corail que pêche un bateau par jour et par saison; les armateurs n'aiment pas à s'expliquer sur ce point, et, quant à la douane, elle ne peut guère donner de chiffres précis, les caisses de corail étant scellées et estimées par le consul italien. D'après les meilleurs renseignements, la pêche est dite bonne pour un grand bateau quand il a récolté dans la saison 300 kilogrammes de corail, qui produisent de 2,000 fr. à 3,000 fr. de bénéfice. Pour les petits bateaux, il faut compter moitié moins. On distingue dans le commerce plusieurs qualités de corail: 1° le corail mort ou *pauvre*, non donné aux racines de zoanthodones recouvertes de dépôts pierreux et de bryozoaires; leur valeur varie de 5 à 20 fr. le kilogramme; 2° le corail noir, qui n'est autre chose que du corail détaché du rocher, tombé dans la vase où il a séjourné un certain temps et modifié plus ou moins profondément par des émanations sulfureuses; on l'emploie comme bijou de deuil, et il vaut de 12 à 15 fr. le kilogramme; 3° le corail en caisse est la réunion de morceaux de toutes les grosseurs, depuis les débris les plus vils jusqu'aux plus beaux rameaux; c'est le corail tel qu'il a été rapporté de la pêche; son prix peut aller de 45 à 70 fr. le kilogramme; 4° enfin le corail blanc, lequel est très-rare et ne diffère du rouge que par la couleur. Les pêcheurs prétendent qu'il est l'effet d'une maladie. Il est certain que le corail perd sa couleur sous l'influence de la chaleur, et qu'il devient noir sous l'influence de l'acide sulfurique.

On distingue encore dans le commerce un grand nombre de variétés de corail. Chacune est désignée par un nom indiquant sa teinte et son éclat; ainsi on dit: corail *écume de sang*, *fleur de sang*, *premier*, *deuxième*, *troisième sang*.

La consommation en a été en France assez longtemps restreinte, à cause de sa cherté. Cette consommation, soumise du reste aux caprices de la mode, ne peut qu'être très-variable. Sous le Consulat et l'Empire, le corail rouge taillé à facettes fut en grande faveur. Environ quinze ans plus tard, sous la Restauration, les joailliers fabriquèrent avec cette substance des camées pour broches, qui, malgré l'imperfection de leur travail, se vendirent assez cher. Cette vogue fut de courte durée, et bientôt le corail retomba dans l'oubli et on ne s'en occupa plus que pour l'exportation. Depuis quelques années cependant, la mode des bijoux de corail semble être revenue; mais ce n'est plus le corail rouge qui est sur-

tout recherché; le rose taillé en boules unies a atteint des prix fabuleux, et tel ouvrage qui aurait à peine coûté 50 fr. il y a vingt-cinq ans vaut de 500 à 600 francs aujourd'hui.

Le corail entre dans l'ornementation d'une quantité d'objets divers: pommes de canne, manches de couteau, armes de toutes espèces; il constitue les grains des chapelets que portent sans cesse les riches musulmans. A l'exposition des produits de l'industrie, tout le monde admirait un jeu d'échecs en corail, d'un remarquable travail artistique et dont la valeur était estimée à 10,000 fr.

La valeur commerciale du corail dépend aussi de la forme des rameaux: s'ils sont grêles et buissonneux, comme c'est ordinairement le cas pour ceux que l'on pêche sur les côtes de France et d'Espagne, il est plus difficile de le débiter et le déchet est plus considérable. Mais il faut surtout que les branches soient intactes; or il arrive souvent, pour le corail d'Oran en particulier, qu'elles sont perforées dans tous les sens par de petites annélides voisines des serpules ou par des éponges.

Le corail est très-recherché dans les pays chauds. Il paraît que les mahométans de l'Arabie Heureuse ensevelissent leurs morts avec des chapelets de corail au cou; tous les Orientaux d'ailleurs en ornent leurs habits, leurs armes, et même jusqu'aux murs de leurs habitations. C'est en Italie, à Naples, à Livourne, à Gênes, que se taille presque tout le corail qui vient de nos possessions algériennes. Il y avait autrefois beaucoup de manufactures à Marseille, mais elles ont presque entièrement disparu. A Paris, on taille très-peu, si ce n'est quelques camées de choix, mais on y monte beaucoup de corail. Il sort des manufactures sous quelques formes principales que le bijoutier utilise ensuite; ce sont: les perles de toutes grosseurs, unies ou à facettes, les olives, les sculptures variées, enfin le corail arabe, formé de portions de tiges polies et percées suivant leur axe. Quant à la manière dont le travail lui-même s'effectue, il suffira de dire que le corail, d'abord dégrossi à la lime, est ensuite usé sur des disques horizontaux, analogues à ces tours que les opticiens emploient pour tailler les cristaux et le verre, et par l'intermédiaire d'une pâte composée d'eau et d'un émeri qui, d'abord d'un grain très-gros, est employé en dernier lieu sous la forme d'une poussière impalpable. La fabrication des perles à facettes, par exemple, est très-simple et excessivement rapide; un ouvrier chargé de débiter les rameaux fait des entailles sur les tiges avec une lime, et détache ensuite les morceaux avec une grosse tenaille. Les petits cylindres qui en résultent sont percés, suivant leur axe, au moyen d'un foret vertical, et le trou ainsi produit sert à emmancher la pièce et permet de la manier plus commodément. Chaque morceau est alors usé grossièrement sur un grès et amené à la forme ronde. La perle qui en résulte passe ensuite aux mains des polisseuses, qui en soumettent les diverses parties au frottement d'un disque métallique tournant avec rapidité et recouvert d'émeri. Les facettes sont produites en un clin d'œil avec une régularité admirable; il ne reste plus qu'à leur donner un dernier poli.

La substance du corail bouillie dans l'huile d'olive perd sa couleur rouge et prend une teinte d'un gris jaunâtre.

Autrefois employé en médecine, le corail ne sert plus aujourd'hui que comme dentifrice. On fabrique quelquefois encore dans le commerce de la bijouterie un corail artificiel, appelé *fausse purpurine*; c'est un mélange de marbre en poudre et de colle de poisson corré avec du vermillon de Chine; plus foncée et plus terne que son modèle, cette imitation est toujours facile à reconnaître. On fait aussi un corail artificiel pour orner les grottes des jardins; il suffit pour cela d'enduire de petites branches unies et cylindriques d'une préparation composée de 4 parties de résine claire et de 1 partie de vermillon.

Le nom de *récijs de corail* est quelquefois donné par les navigateurs à des bancs qui ne sont point formés par la production dont nous parlons. Ces écueils sont constitués par des madrépores agglomérés en masses considérables.

CORAILLE s. f. (ko-ra-llé; *ll* mll.). Cœur; au pl., entrailles. *Vieux mot.*

CORAILLÉ, *ÉE* adj. (ko-ra-llé; *ll* mll. — rad. *corail*). Hist. natur. Qui contient du corail.

CORAILLER v. n. ou intr. (ko-ra-llé; *ll* mll. — du gr. *kora*, corbeau). Crier, en parlant du corbeau. *On dit plus ordinairement CROASSER.*

CORAILLÈRE s. f. (ko-ra-llé-re; *ll* mll. — rad. *corail*). Mar. Espèce de chaloupe en usage dans le Levant pour la pêche du corail et du poisson, et qui porte une voile carrée, sans vergue, sur un petit mât, avec un foc en dedans. *On dit aussi CORAILÈRE et CORALINE.*

CORAILLEUR s. m. (ko-ra-lléur; *ll* mll. — rad. *corail*). Pêcheur de corail; navire frété pour la pêche du corail.

— Adjectiv. : *Pêcheur CORAILLEUR. Les documents officiels établissent que 239 bateaux CORAILLEURS prennent part à la pêche du corail sur la côte de l'Algérie.* (L.-J. Larcher.)

En 1845, sur 166 bateaux CORAILLEURS qui exploitèrent les côtes de l'Algérie, un seul était français; en 1864, il y avait 327 bateaux dont 186 français, 118 italiens et 23 espagnols.

— **Encycl.** Les barques montées par les corailleurs jaugent de dix à quinze tonneaux; bien taillées pour la marche, elles portent pour toute voile une grande voile latine et un foc. Au mot CORAIL nous avons donné quelques détails sur la manière dont se fait la pêche de ce polype.

Le corailleur est presque toujours de Gênes, de Livourne ou de Naples; il est fort, robuste, et la vie qu'il mène est pleine de dangers. En Italie, on dit souvent, pour exprimer les fatigues qu'ont à supporter les pêcheurs de corail, que pour faire ce métier il faut avoir été voleur ou assassin.

CORAILLEUSE s. f. (ko-rai-leu-ze; 11 mll. — rad. corail). Ouvrière qui travaille le corail: *La charmante CORAILLEUSE de Naples est en partie une création.* (Ste-Beuve.)

CORAILLEUX, EUSE adj. (ko-rai-leu, eu-ze, 11 mll. — rad. corail). Neol. Qui est formé, composé de corail, qui contient du corail: *C'est un ilot plat, un grain de sable CORAILLEUX, un atome toujours menacé de l'inondation.* (Méry.) *En courant après les oiseaux, elle trouva une foule de nids dans les crevasse CORAILLEUSES.* (Méry.)

CORAISCHITE s. m. (ko-ra-i-chi-te). Nom d'une des tribus principales de la Mecque, à laquelle appartenait Mahomet, et qui était chargée de la garde et de l'administration du temple. On dit quelquefois CORAISCHITES.

CORAL s. m. (ko-rai). Ancienne forme du mot corail, qui était encore usitée au xvi^e siècle.

— Parc à cochons dans les Antilles.

— Erpét. Grand serpent d'Amérique.

— **Encycl.** On a donné le nom de *coral* à un serpent du genre *boa*, qui habite les bords de la rivière des Amazones. On le trouve souvent dans les grands lacs formés par l'épanchement des eaux des fleuves à l'intérieur des terres; aussi le regarde-t-on comme amphibie. Il se fait remarquer par la vivacité et la variété de ses couleurs. On assure qu'il atteint 10 mètres de longueur sur 1 mètre de tour, dimensions qui sont certainement exagérées; il n'est pas du reste venimeux. On a débité sur son compte des faits extraordinaires. Les Indiens Maynas l'appellent *yacumana*, qui signifie *mère de l'eau*.

CORAL, petite île rocheuse du Brésil, au nord des rochers Itacolomis et au sud de la baie de Parana, entre 25° 45' 49" de lat. méridionale et 50° 50' 2" de longitude occidentale.

CORAL (Etienne), typographe français du xve siècle, né à Lyon, fut le premier qui, en 1473, établit une imprimerie à Parne. Les éditions qu'il donna des poésies de Catulle et des *Stibes* de Stace, en 1473; et des œuvres de Pliny l'ancien, en 1476, et de celles d'Ovide, en 1477, sont fort estimées.

CORALRAG s. m. (ko-rai-ragh — mot angl. formé de *coral*, corail, et *bag*, sac). Géol. Calcaire siliceux qui contient beaucoup de polypiers.

CORALEMENT adv. (ko-ra-le-man). Ancienne forme du mot CORDIALEMENT.

CORAILIÈRE s. f. (ko-rai-li-re). Mar. V. CORAILLÈRE.

CORALINE s. f. (ko-rai-li-ne — rad. corail). Mar. V. CORAILLÈRE.

— Chim. Substance colorante rouge et vénéneuse, préparée au moyen de l'acide phénique et nouvellement découverte par M. Persoz.

— Minér. Agate coralline, qui est de la couleur du corail.

— Moll. Nom vulgaire du peigne sanguinolent.

— **Encycl.** Chim. La *coraline*, appelée aussi *poéonine*, ainsi qu'elle a été nommée par Kolbe et Schmidt, est une substance colorante rouge, qui résulte de l'action de l'acide sulfurique et de l'acide oxalique sur le phénol ordinaire. On la prépare en chauffant 3 parties de phénol (ou plus simplement de créosote de houille) avec 2 parties d'acide oxalique et 4 parties d'acide sulfurique concentré, entre 140° et 150°, pendant 4 ou 5 heures. On obtient de cette manière une masse d'un rouge brun foncé, qui, après avoir été débarrassée de l'acide phényl-sulfurique qu'elle renferme, par ébullition avec l'eau, se solidifie en une substance résineuse cassante. La potasse et l'ammoniaque dissolvent cette substance en prenant une splendide nuance d'un rouge pourpre. Les acides en précipitent des flocons jaunes orangés qui ont une magnifique couleur rouge orangé lorsqu'ils sont secs, et qui ressemblent un peu à l'alizarine précipitée. Elle fond à 500° et dégage, lorsqu'on la maintient en fusion, des vapeurs d'alcool phénolique. Traitée par l'amalgame de sodium ou par un mélange de fer et d'acide acétique, elle perd sa couleur, mais ses combinaisons avec les alcalis sont stables. Elle donne à l'analyse des nombres qui concordent avec ceux qu'exige la formule C¹⁰O⁴O. Kolbe et Schmidt la considèrent comme présentant de grands rapports de composition avec l'acide rosolique.

Guignon, Marnas et Bonnet préparent industriellement cette matière colorante résineuse, à laquelle ils donnent le nom de poéonine instable, en chauffant 10 parties de phénol

avec 4 ou 8 parties d'acide oxalique et 3 ou 6 parties d'acide sulfurique, et en faisant bouillir le produit avec de l'eau, comme nous l'avons dit ci-dessus. Quand le produit est lavé, ils le chauffent à 150° pendant 3 heures, dans un vase métallique clos, avec 2 parties et demie d'ammoniaque aqueuse, puis ils précipitent la matière colorante de cette solution par une méthode qu'ils n'ont point encore décrite. Le précipité, auquel ils donnent alors le nom de poéonine stable, est capable de subir l'action des acides sans s'altérer. Lorsqu'on chauffe pendant quelques heures 5 parties de ce produit avec 6 ou 8 parties d'aniline, on obtient une substance colorante bleue (azuline), insoluble dans l'eau et soluble dans l'alcool et dans l'éther.

La poéonine vient d'être l'objet d'un mémoire intéressant de M. Tardieu. Depuis quel temps cette substance colorante était employée en Angleterre à la fabrication de chaussettes rouges en soie fort élégantes, et que la mode se disposait à répandre chez nous. Or, témoin d'un certain nombre de phénomènes toujours identiques chez plusieurs personnes qui faisaient usage de ces chaussettes, M. Tardieu a pu saisir le rapport de cause à effet qui unit les phénomènes observés aux chaussettes portées, et il fit avec l'aide de son collègue habituel, M. Roussin, de nombreuses expériences dont il vient de présenter les intéressants résultats à l'Académie des sciences. Le hasard avait conduit chez M. Tardieu un jeune homme qui venait réclamer ses soins pour une éruption vésiculeuse fort douloureuse et fort aiguë, qui simulait un eczéma et qui s'accompagnait de phénomènes généraux, tels que fièvre, maux d'estomac, nausées, etc. Cette éruption siégeait aux pieds, n'occupait que la partie de cet organe qui était recouverte par la chaussette, et dessinait même très-nettement la forme de l'escarpin que portait le jeune homme. Ce jeune homme avait fait usage de chaussettes rouges. A quelques jours de là, survint un second jeune homme, ami du premier, qui comme lui avait fait usage de chaussettes rouges, et comme lui, avait été atteint. Enfin, le premier jeune homme ayant, après la guérison, repris lesdites chaussettes, la maladie se déclara de nouveau. Ces faits se passaient en août 1868. Vers le mois de septembre, M. Bidard, professeur de chimie à Rouen, reçut d'Angleterre une paire de chaussettes à fond lilas, sillonnées par des raies circulaires en soie rouge. Le fond était teint au violet d'aniline, la poéonine avait au contraire servi à teindre les raies. M. Bidard, ayant fait usage de ces chaussettes, fut atteint d'une éruption rayée; les lignes éruptives correspondaient exactement aux lignes rouges de la chaussette. M. Bidard publia cette observation.

C'était assez, la cause était trouvée. Les chaussettes, traitées par l'alcool bouillant, cédèrent à ce liquide une matière rouge qui servit de base aux premières expériences; injectée sous la peau d'un chien, d'un lapin, d'une grenouille, elle occasionna la mort en 36 heures chez le premier, en 48 heures chez le second et en 4 heures chez le dernier de ces animaux. La matière colorante rouge était donc bien un poison: les signes observés chez les malades, la mort survenue chez les animaux en faisaient foi. Quelle était cette substance? Des renseignements pris en Angleterre firent connaître que c'était une substance colorante découverte par M. Persoz, et appartenant à une série de principes utilisés depuis quelque temps dans l'industrie, les dérivés de l'acide phénique, la *coraline* ou poéonine. Trois échantillons de ce corps, obligamment offerts à M. Tardieu par M. Persoz, purent servir de base à de nouvelles expériences.

L'injection de 20 centigrammes de cette matière sous la peau d'un chien donna la mort, comme l'avait fait le principe extrait dans les premières expériences. 10 centigrammes suffirent pour tuer un lapin, et 5 centigrammes pour tuer une grenouille. Tous ces animaux, avant de mourir, avaient subi des superpurgations et présentaient des altérations manifestes de l'intestin, analogues à celles qu'occasionnent les purgatifs violents; tous leurs organes avaient en outre subi une altération qu'on rencontre dans un certain nombre d'autres empoisonnements, une dégénérescence graisseuse analogue à celle qui se produit sous l'influence du phosphore, de l'arsenic, de l'ammoniaque. Mais le caractère spécifique de cet empoisonnement, c'est que le foie et surtout les poumons avaient fixé la poéonine, et s'étaient littéralement peints en rouge. M. Roussin, par un procédé ingénieux, a pu retirer la poéonine déposée dans les poumons et le foie, et teindre avec elle un écheveau de soie qui devint semblable aux chaussettes.

La poéonine de M. Persoz était donc bien identique à la substance retirée des chaussettes. Toutes deux, chez les animaux, avaient produit des effets qui rappelaient assez ceux qui avaient été ébauchés chez les malades examinés par M. Tardieu. Chez ces derniers, en effet, il y avait eu plus qu'une éruption succédant sur les pieds au contact prolongé d'une substance corrosive, il y avait eu des signes généraux qui témoignaient d'une absorption. Si, au lieu de chaussettes, les malades avaient porté des vêtements recouvrant une plus grande partie du corps, des chemises rouges par exemple, peut-être des symptômes

plus graves se seraient-ils déclarés, et eût-on eu à déplorer plus de regrettables accidents.

M. Tardieu, dans son intéressante communication (février 1869), rapprochait des faits signalés par lui les exemples célèbres d'empoisonnement par les gants. On sait, en effet, que, d'après le récit parfois sans doute exagéré de certains historiens, cette mode existait dans les sphères les plus élevées de la société du xvi^e siècle. On se rappelle que la mort de Jeanne d'Albret, la mère de Henri IV, fut attribuée à des gants sans doute imprégnés de poison, que lui avait fait remettre le parti catholique, dont elle était l'ennemie si passionnée. L'étude du meurtre chez nos pères, celle de la sorcellerie, dénotent du reste chez eux une connaissance des substances toxiques beaucoup plus étendue qu'on ne serait tenté de le supposer, et des notions qui sont encore récentes pour la chimie moderne.

Aujourd'hui, nos mœurs sont heureusement plus humaines et les progrès de la science pourraient, comme on l'a vu, mettre la justice en mesure de découvrir le poison dans les organes de la victime, pouvoir précieux par la crainte qu'il inspire au criminel, et dont l'absence au moyen âge est la cause du voile mystérieux qui enveloppe les crimes fameux de cette époque.

La poéonine est donc une substance dont l'emploi dans la teinture des vêtements doit être à jamais proscrit; assez d'autres principes toxiques sont déjà répandus autour de nous; assez d'industries ne nous fournissent le luxe et le confort modernes qu'au prix de la santé, et quelquefois de la vie des ouvriers employés à la fabrication...

CORALIOÏDE adj. (ko-ra-li-o-i-de — de *corail*, et du gr. *eidos*, aspect). Qui est de la nature du corail.

CORALLACHATE s. m. (ko-rall-la-ka-te — du gr. *koralion*, corail; *achates*, agate). Minér. Agate couleur de corail et parsemée de points d'or.

CORALLAIRE adj. (ko-rall-lè-re — rad. corail). Qui tient du corail; qui ressemble au corail: *Polype CORALLAIRE Agathe CORALLAIRE.*

— Bot. Qui a la forme et la couleur du corail.

— s. m. p. Zooph. Nom scientifique des coraux.

CORALLÉ, ÉE adj. (ko-rall-lé — du lat. *corallium*, corail). Pharm. Qui contient du corail: *Potion CORALLÉE.*

CORALLIÈRES s. m. pl. (ko-rall-lè-re — du lat. *corallium*, corail). Zooph. Classe de polypes à laquelle appartiennent les coraux: *Dans l'état actuel de la science, on ne peut présenter que fort peu de résultats généraux relativement au mode de distribution des CORALLIÈRES.* (Milne Edwards.)

— **Encycl.** Précisons d'abord la place des *corallièrès* dans la série animale. M. Milne Edwards et J. Haime ont divisé les zoophytes en deux sections: les radiaires et les saccodaires. Ces derniers comprennent les infusoires, les rhizopodes et les spongiaires. Quant aux radiaires, ils se divisent en échinodermes et en coelentérés. Les coelentérés peuvent avoir les organes de reproduction séparés du système digestif; tels sont les hydres, les siphonophores et les acalèphes; ils peuvent aussi avoir les organes de la reproduction situés dans la cavité digestive, et tels sont les *corallièrès*. Le corail forme le type de cette classe et lui donne son nom. On y trouve encore les gorgones ou arbres de mer, les lobulaires, les verrières, les pennatules. Les antipathes se rapprochent des gorgones à plusieurs égards, mais sans en avoir tous les caractères anatomiques. Cela dit, nous allons indiquer la conformation générale des êtres que renferme cette classe intéressante. Et d'abord, ici plus qu'ailleurs peut-être, il convient de bien définir les termes. Quand on commence l'étude de ces animaux, et qu'on veut se faire une idée nette de leur organisation, on éprouve tout de suite une extrême difficulté à se rendre compte, à se reconnaître au milieu d'un certain nombre d'expressions très-vaguement employées dans la plupart des ouvrages, et telles sont celles-ci: *corallièrès*, coraux, corail, polypier, polype, etc., et l'on se demande, par exemple, si les coraux sont quelque chose de différent du corail, car ce dernier mot, qui ne devrait être employé que pour désigner une espèce particulière de *corallièrès*, l'est souvent par les Anglais pour désigner ce qu'on appelle le polypier, c'est-à-dire cette partie dure qui forme la masse presque entière du corail ordinaire, aussi bien que de tous ces madrépores volumineux et pesants qui remplissent les collections. Ils disent, par exemple: le corail d'un musa, ou le corail d'une astrée. C'en est assez pour faire comprendre la nécessité d'un vocabulaire bien défini. Or, que l'on prenne dans le groupe des *corallièrès* et dans la tribu des gorgonides cette élégante arborescence qui vit dans les eaux profondes, et qu'on appelle la *juncella elongata*; qu'après l'avoir retirée de la mer on la dispose dans un vase à observations avec toutes les précautions que l'expérience a enseignées, on verra bientôt les branches dont la surface était d'abord unie se couvrir d'aspérités, la couche jaunâtre qui recouvre ces branches se gonfler en certains endroits, puis s'ouvrir en ces divers points pour laisser apparaître une multitude

de petits calices à huit divisions, couverts de barbeles déliées et semblables à autant de fleurs épanouies; la moindre agitation, le moindre attouchement fera contracter ces sortes de fleurs, et les branches de la *juncella* reprendront leur apparence première. Si, déchirant cette écorce vivante, on pénètre à l'intérieur, on rencontre un axe central d'autant plus volumineux et d'autant plus dur que la partie dilacérée est plus vieille, fort mince et flexible aux extrémités de ces branches, sans organisation apparente, et tout à fait semblable à une concrétion minérale. Chez d'autres *corallièrès*, par exemple chez la berbris molle, espèce très-abondante dans la Méditerranée et qu'on trouve souvent développée sur la coque des bateaux pêcheurs ou à la surface de la plupart des corps sous-marins, on rencontre une écorce rouge analogue à la précédente et susceptible comme elle de se recouvrir de calices blancs à huit divisions; mais ici rien de pareil à cette partie dure qui existe au centre des branches de la *juncella*; la berbris se développe sur des arborescences qui ne lui appartiennent pas, et sur lesquelles elle cherche simplement un appui. Voilà donc déjà deux parties bien distinctes: l'écorce et l'axe, et si bien distinctes que la seconde peut manquer. Mais dans l'écorce elle-même l'homogénéité qu'elle présente par moments n'est, ainsi qu'on vient de le voir, qu'une apparence due à la contraction des tissus; dans les conditions normales, cette écorce est parsemée de parties délicates plus ou moins allongées en tubes, dont la couleur tranche toujours sur celle du fond, et qui sont tantôt d'un blanc éclatant, comme dans la berbris et le corail, tantôt d'une magnifique couleur orangée, comme dans cet *astroïtes calycularis* si fréquent dans la Méditerranée. Enfin ces parties, que rien ne distingue au premier abord les unes des autres, peuvent différer cependant quant à leur origine, leur mode de développement et leurs relations réciproques, comme on va facilement le comprendre. Aujourd'hui que la mode des aquariums commence à se répandre en France, venue probablement d'Angleterre où elle est généralement adoptée, il n'est presque personne qui n'ait vu quelque'un de ces animaux singuliers dont le nom scientifique est actinie, et que l'on appelle vulgairement des *anémones de mer*, à cause de leur grande ressemblance avec des anémones. L'espèce la plus connue du genre est l'*actinia equina* ou *mesembrianthemum*, qui couvre les rochers des côtes de Normandie. A part le nombre de ses bras ou tentacules, qui est très-considérable, et sa grosseur, qui est énorme comparée à celle des fleurs de la *juncella* et de la berbris, cette actinie présente tout à fait la même organisation que ces dernières. C'est une masse charnue excessivement contractile, susceptible tantôt de s'allonger en cylindre, tantôt de se ramasser en sphère, et munie supérieurement d'une ouverture centrale, qui est la bouche, entourée d'une multitude de bras érectiles destinés à la préhension des aliments. L'actinie livre passage par cette même bouche à des œufs dont chacun, d'abord libre, ne tarde pas à se fixer, à se creuser d'une cavité, à se recouvrir de bras, de façon à constituer bientôt une jeune actinie tout à fait semblable à celle qui lui a donné naissance. En raison de cette origine, on appelle cet animal, issu d'un œuf fécondé, *oozoïte* (du grec *oôn*, œuf, et *zoon*, animal), et l'on dit que l'œuf s'est produit dans le corps de l'actinie mère par *oogenèse*. Chaque actinie, du reste, est un *oozoïte*. Mais que l'on prenne maintenant cet *astroïtes calycularis* aux fleurs orangées, dont il a été question ci-dessus: celui-ci produit des œufs tout à fait semblables aux précédents; libres d'abord, ils se fixent ensuite et se créent une sorte de calice dont l'ouverture extérieure, la bouche, se couvre de tentacules; en même temps un corps dur se forme dans la masse du tissu mou de l'animal, et augmente avec lui; bientôt on voit apparaître un bourgeon sur ce jeune *astroïte*; ce n'est d'abord qu'une accumulation de tissu de forme globuleuse, qui subit elle-même les transformations successives par lesquelles l'œuf a passé, et constitue enfin un nouvel animal né par bourgeonnement du premier. Une origine aussi différente exige un nom particulier; ce nom est celui de *blastozoïte* (du grec *blastos*, bourgeon), et l'on dit que ce nouvel animal s'est produit par *blastogénèse*, dans un tissu particulier (*blastème*). Ce premier blastozoïte en produit lui-même de nouveaux, dans chacun desquels le corps dur central se forme, et ainsi se développe une nombreuse colonie d'animaux nés les uns des autres, mais dérivant tous d'un premier oozoïte, qu'il serait impossible de retrouver dans cette agglomération d'individus tous semblables. Chacun de ces individus, sans distinction d'origine, s'appelle un *polype* (du grec *polus*, plusieurs; *pous*, pied). Ce nom, très-ancien dans la science et appliqué d'abord par Aristote aux mollusques céphalopodes (poulpes), est spécialement employé depuis Réaumur et Bernard de Jussieu à la dénomination des animaux zoophytes dont il s'agit. Quant au tissu commun qui s'est successivement développé, tissu dans lequel tous les polypes ont pris naissance et qu'il serait impossible de partager entre les divers individus, on l'appelle *sarcosome* (de *sarx*, chair, et *soma*, corps). Le corps dur que ce sarcosome recouvre souvent a été appelé *polypier* par Réaumur. Ce nom doit être con-

servé. Il reste enfin à désigner la population, la colonie tout entière des animaux : on la fera en disant *zoanthodème* (de *anthos*, fleur, et *demos*, peuple). En résumé, on dira donc qu'une actinie est un polype; qu'une branche de *juncella* ou de corail est un zoanthodème aussi bien que la berbris, mais avec la différence que le zoanthodème de corail ou de *juncella* est constitué par un polypier recouvert d'un sarcosome, tandis que le zoanthodème de berbris est réduit à ce dernier. Les dénominations qui précèdent ont été créées par M. Lacaze-Duthiers; MM. Milne Edwards et J. Haime, dans leur *Histoire des coralliaires*, nommaient autrement les mêmes choses. C'est ainsi que, dans l'ouvrage qu'on vient de citer, le mot *canenichyme* (du grec *koinos*, commun; *chuma*, accumulation) désigne le tissu commun qui a été appelé plus haut sarcosome; ce même tissu y est aussi désigné sous le nom de polyptéroïde (qui a l'apparence d'un polypier); le tissu qui constitue la partie dure, centrale, du polypier, est le *sclérenchyme* (*skléros*, dur); d'après les idées des mêmes auteurs, cette concrétion est produite soit par le derme, soit par l'épiderme des polypes; alors les colonies sont dites *sclérodermées* ou *sclérobasiques*; enfin le polypier, le sclérenchyme de chaque individu est appelé *polyptérite*. Jetons maintenant un coup d'œil général sur les organes principaux d'un de ces polypes, quel qu'il soit, d'une actinie par exemple, que ses dimensions rendent plus facilement observables. Une actinie peut se représenter simplement, comme il a été dit plus haut, par un cylindre reposant sur une base, présentant au sommet une ouverture, qui est la bouche, entourée d'un nombre plus ou moins considérable de rayons ou tentacules; cette partie supérieure, sur laquelle s'insèrent tous les tentacules, se nomme *péristome* (du grec *peri*, autour; *stoma*, bouche), et la base inférieure, le *ped*. Le tissu constituant le corps de l'animal est extrêmement contractile, et c'est même cette contractilité, entrant en jeu au contact du scalpel, qui rend la dissection de ces polypes fort difficile. Lamarck les rangeait cependant parmi les apathiques, comparant cette contractilité à celle qu'on observe après la mort dans les muscles des animaux, dans les chairs dites pour cette raison *palpitantes*, et qui est une propriété du tissu indépendant de l'animal. Il n'est pas douteux néanmoins qu'une actinie *sent*. Si l'on dispose à sa portée une proie, un ver de terre par exemple, on voit l'actinie allonger ses tentacules, saisir le ver et le porter ensuite dans sa bouche; dans certaines espèces, ces tentacules sont munis à cet effet de ventouses susceptibles de s'attacher avec force aux corps extérieurs; d'ailleurs, si l'on veut récolter des actinies sur les rochers, c'est toujours du côté de l'orient ou du midi qu'il faut les chercher; elles sont donc sensibles aux influences extérieures et capables de les rechercher ou de les éviter; les rayons directs de la lumière semblent les blesser, et c'est au-dessous des rochers qu'elles se fixent de préférence. Pour comprendre la conformation intérieure de l'animal, il n'y a rien de mieux que de pratiquer des coupes perpendiculaires à l'axe du cylindre par lequel on peut représenter le corps du polype. Or une coupe pratiquée dans les parties supérieures montre un cercle extérieur, section du cylindre en question, et un cercle intérieur beaucoup plus petit, concentrique au premier cercle, qui est la section d'un tube central faisant suite à la bouche; ce tube central est l'œsophage. Entre ces deux cercles on aperçoit des lignes rayonnantes qui vont de l'un à l'autre; ce sont les sections de cloisons qui, réunissant cet œsophage à l'enveloppe extérieure, le soutiennent ainsi suspendu dans la cavité générale. Une coupe pratiquée plus bas montre un aspect différent; le petit cercle central a disparu, preuve que le tube qu'il représentait s'arrête à une certaine hauteur. A partir de ce moment, les cloisons présentent donc un bord libre et flottant, et, par conséquent, un observateur qui serait au centre de la cavité verrait au-dessus de sa tête l'ouverture d'une sorte de cheminée (l'œsophage), et autour de lui une rangée circulaire de stalles produites par ces cloisons et divisant cette cavité en autant de loges. Celles-ci se continuent d'ailleurs dans l'intérieur des tentacules, qui par conséquent sont creux, et par chacun desquels, si leurs extrémités étaient coupées, on pourrait entrer dans la cavité générale. Les cloisons dont on vient de parler présentent, sur leurs bords libres, une sorte d'épaississement en forme de cordon sinueux ressemblant assez à une portion d'intestin soutenue par son mésentère, et c'est ce qui leur a fait donner le nom de replis à cordon pelotonné ou de lames mésentériques; c'est dans ces lames que se développent les organes reproducteurs; ces derniers organes sont donc contenus dans la cavité digestive, et c'est là, comme on l'a dit ci-dessus, le caractère distinctif de tous les *coralliaires*. Passons maintenant en revue les animaux les plus remarquables de ce groupe. Les gorgoniens ont un axe qui a l'apparence de la corne, et jusque dans ces derniers temps on l'a considéré comme ayant la même nature chimique que les ongles et les os des animaux vertébrés; il est en effet formé d'une matière particulière qui se rapproche de la corne et qu'on a nommée *cornéine*. Un peu de carbonate de chaux se trouve quelquefois uni à cette

substance, mais jamais en assez grande quantité pour lui donner une consistance pierreuse. Ce polypier se développe par couches concentriques. Quant à sa croissance en hauteur, elle présente de très-grandes différences; tantôt il reste simple et s'élève comme une baguette grêle, tantôt il se ramifie beaucoup. Il est arborescent quand les branches et les ramuscules se dirigent irrégulièrement dans des directions différentes, de façon à constituer des touffes; il est en panache, quand les ramuscules se disposent des deux côtés de la tige ou des branches principales et occupent une même place de manière à figurer les barbes d'une plume; il est flabelliforme, quand les ramifications s'étalent irrégulièrement sous un même plan; réticulé, quand les branches ainsi disposées, au lieu de rester libres, se soutiennent entre elles à leur point de contact. On trouve les gorgones dans toutes les mers, et toujours à une profondeur considérable. Elles sont plus grandes et plus nombreuses entre les tropiques que dans les latitudes froides et tempérées. Quelques-uns de ces zoophytes atteignent à peine plusieurs centimètres de hauteur; d'autres peuvent s'élever à plusieurs mètres. La gorgone éventail de la mer des Antilles atteint souvent 0 m. 50 de haut sur presque autant en largeur. Le réseau de ses ramuscules, à mailles inégales et serrées comme certaines guipures, lui a valu son nom; sa couleur est jaune ou rougeâtre. La gorgone verticillaire qu'on trouve dans la Méditerranée est également jaunâtre et très-élégante de forme; c'est celle qu'Ellis désignait sous le nom de *plume de mer*. Les gorgones ne sont d'aucun usage ni dans les arts ni dans la médecine. Les *isidiens* forment un groupe intermédiaire entre les gorgones et les coraux, leur axe étant formé d'articulations alternativement calcaires et cornées; leur principal genre est celui des *isis*, qui se rencontrent dans les mers des Indes, d'Amérique et d'Océanie. Les habitants des Moluques en font un grand usage à titre de remède dans certaines maladies, et dans les maladies les plus opposées. Le *corail* a un polypier arborescent formé d'une matière très-dure, cassante, calcaire, richement colorée, et qui a été recherchée de tout temps comme objet de parure et d'ornement; il habite à différentes profondeurs dans le sein des eaux, et malgré la densité de ce milieu toutes les expositions ne lui conviennent pas. Sur les côtes de France, il couvre les roches exposées au midi; il est rare sur celles du levant et de l'ouest; celles qui sont inclinées vers le nord en sont toujours dépourvues; on ne le voit jamais au-dessus de 3 m. de profondeur ni au-dessous de 300 m. Dans le détroit de Messine, c'est du côté de l'orient que se plat le corail; le midi en présente peu; les roches du nord et de l'ouest en sont privées. On le pêche à une profondeur qui varie de 100 à 200 m. Dans ce détroit, que les chants d'Homère et de Virgile ont immortalisé, les eaux sont pénétrées par la chaleur à une bien plus grande profondeur que sur nos côtes; aussi le corail s'y trouve-t-il à plus de 300 m.; mais alors sa qualité ne compense pas la peine, les risques et les nombreuses difficultés que présente la pêche. La famille des *pennatulaires* avait reçu de Cuvier le nom de *polypes nageurs*, et de Lamarck celui de *polypes nageants*. Les colonies que forment les animaux de ce groupe ne sont jamais attachées aux rochers; leur base est simplement enfoncée dans le sable, et l'agitation des vagues, les filets traînants des pêcheurs venant à les déplacer, ils flottent ou nagent à diverses profondeurs; l'axe est solide, plus ou moins développé, et n'est recouvert de polypes que sur une certaine partie de sa longueur. Cette famille comprend divers genres connus sous les noms de pennatule, virgulaire, pavonnaire, ombellulaire, veretille, etc. Dans le genre pennatule, les polypes sont disposés par rangées transversales sur le bord supérieur et antérieur d'une série de grands prolongements en forme de plume situés de chaque côté de la portion supérieure et moyenne d'une tige. Ces espèces d'ailes polyptériques sont à peu près en forme de faux, très-développées, et garnies d'une grande quantité de spicules aiguës qui constituent des faisciaux à la base des calices. L'espace qui s'étend entre ces deux rangées d'appendices est tantôt lisse, tantôt squameux, tantôt granulé. On connaît cinq espèces de ce genre, et elles paraissent toutes douées de phosphorescence. La pennatule grise, qui habite la Méditerranée, tire son nom de sa couleur. La pennatule dite *phosphorescente*, et qu'on rencontre également dans les mers d'Europe, est rouge. Les virgulaires ne diffèrent guère des pennatules que par le grand développement de l'axe de la colonie et par la brièveté des pinnules qui portent les polypes. La virgulaire admirable ou virgulaire à ailes lâches habite les mers de Norvège et d'Ecosse. Ses ailes, courtes, onduleusement découpées, sont d'un jaune brillant; les polypes sont blanchâtres, transparents, et forment comme une bordure de petites étoiles. Les pavonnaires ont un axe grêle et très-allongé en forme de baguette qui ne porte de polypes que d'un seul côté; on n'en connaît qu'une espèce, qui habite la Méditerranée. Les ombellulaires ont une très-longue tige terminée au sommet par un bouquet de polypes. Enfin les veretilles ont un corps cylindrique simple et sans branches, garni de polypes très-grands et de couleur blanche; elles habitent la Méditerranée.

CORALLIEN, IENNE adj. (ko-ral-li-ain, i-é-ne — rad. *corail*). Géol. Qui est formé de coraux : *On trouverait là les moyens de ménager et d'accroître ces gisements CORALLIENS de l'Algérie.* (L. Figuier.)

— s. m. pl. Zooph. Famille de zoophytes de la classe des coralliaires.

CORALLIFÈRE adj. (ko-ral-li-fère — de *corail*, et du gr. *phérô*, je porte). Hist. nat. Qui porte des coraux : *Roches CORALLIFÈRES.*

CORALLIFORME adj. (ko-ral-li-for-me — du lat. *corallium*, corail, et de *forme*). Bot. Syn. de CORALLOÏDE.

CORALLIGÈNE adj. (ko-ral-li-jè-ne — du gr. *korallion*, corail; *genos*, origine). Hist. nat. Qui est produit par des coraux : *L'étendue des îles CORALLIGÈNES présente autant de diversité que leur altitude.* (A. Maury.)

— Géol. Qui contient des coraux : *Roches CORALLIGÈNES.*

CORALLIN, INE adj. (ko-ral-lain, i-ne — lat. *corallinus*; de *corallium*, corail). Qui est rouge comme du corail : *Rouge CORALLIN. Couleur CORALLINE.*

Sur mon sein éclatant mon cou veiné s'incline,
Un sang pur a pourpre ma lèvre *coralline*.
TH. DE BANVILLE.

— s. m. Erpét. Ancien nom d'un serpent venimeux.

— **Encycl.** Erpét. Les auteurs anciens désignent sous le nom de *corallin* un serpent venimeux, qui habite les Moluques et les côtes asiatiques voisines; mais ils ne sont même pas d'accord sur l'espèce à laquelle convient ce nom, et varient beaucoup dans leurs descriptions. On lui attribue trois bandes longitudinales, composées d'écaillés très-minces, et dont chacune ressemble à une branche de corail, sur un fond de couleur vert de mer. On dit aussi qu'il peut, en dilatant ses mâchoires, avaler une proie aussi grosse que lui; cette faculté n'a rien qui doive surprendre, car on la retrouve très-inarquée chez tous les ophiidiens.

CORALLINAIRE adj. (ko-ral-li-nè-re — rad. *corail*). Hist. nat. Qui a du rapport avec le corail.

CORALLINE s. f. (ko-ral-li-ne — du gr. *korallion*, corail). Annél. Genre de chétopodes.

— Moll. Nom vulgaire d'une espèce du genre peigne.

— Bot. Genre d'algues marines articulées, comprenant une vingtaine d'espèces répandues dans toutes les mers : *La couleur des CORALLINES varie entre le vert et le rouge.* (C. Montagne.) La CORALLINE officielle était employée en médecine comme anthelminthique. (C. Montagne.) *Il est des êtres incertains, les CORALLINES par exemple, que les trois règnes se disputent; elles tiennent de l'animal, elles tiennent du minéral; finalement, elles viennent d'être adjudgées aux végétaux.* (Michelet.) Il Nom donné à une espèce de corallinoïde.

— **Encycl.** Bot. Les *corallines* sont des êtres organisés, mais encroûtés de matière calcaire, qui vivent au fond des mers, et dont la nature a été pendant longtemps fort peu connue. Leur aspect extérieur les a fait prendre autrefois pour des polypiers; de là leur nom, qui semble indiquer une certaine analogie avec le corail. Mais l'étude plus approfondie de leur organisation intime et de leur fructification, due surtout aux travaux de MM. Decaisne et Kützinger, a permis de fixer définitivement la place de ces êtres dans la série organique. On sait aujourd'hui que les *corallines* sont des algues à fronde articulée, rendue fragile par la présence du sel calcaire qui l'encroûte, irrégulièrement rameuse, à rameaux cylindriques à la base, plus ou moins comprimés au sommet. Leur couleur présente toutes les nuances intermédiaires entre le vert et le rouge; la plupart d'entre elles, quand elles ont séjourné à l'air, deviennent complètement blanches. Ce genre comprend une vingtaine d'espèces, disséminées dans toutes les mers, mais plus nombreuses dans les régions équatoriales. La plupart croissent en touffes plus ou moins épaisses sur les rochers battus par les flots; quelques-unes vivent en parasites sur les varechs. La *coralline* officielle a joui, dans l'ancienne matière médicale, d'une grande réputation, comme anthelminthique et absorbant; mais sous ce nom on débitait un mélange d'algues très-différentes, que l'on remplace aujourd'hui par la *mousse de Corse*.

On a donné aussi le nom de *coralline* à une espèce de corallinoïde qui croît sur les écumées des laves anciennes. Les *corallines* sont formées de plusieurs branches plus ou moins rapprochées et entièrement recouvertes d'une croûte blanche, quelquefois légèrement rosée, formée par le sel et le soufre appauvri (*sfruttato*). Les fibres de cette plante sont ligneuses, solides et ont quelque souplesse. Elles ressemblent beaucoup au corail brut, ce qui leur a fait donner le nom de *corallines*. C'est un coralloïde.

CORALLINÉ, ÊE adj. (ko-ral-li-né — rad. *coralline*). Hist. nat. Qui a du rapport avec le corail. Il On dit aussi CORALLINAIRE.

— s. f. pl. Bot. Tribu d'algues marines, de la famille des floridées, ayant pour type le genre *coralline*.

CORALLINITES s. m. pl. (ko-ral-li-ni-te —

du lat. *corallium*, corail). Zooph. Famille de polypiers fossiles à petites branches.

CORALLINOÏDE s. m. (ko-ral-li-no-i-de — de *coralline*, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Nom donné à certaines espèces de lichens, des genres cétraire, cladonie, sphérophore et stérécocaulon, dont le port rappelle celui des corallines.

CORALLIOGRAPHE s. m. et f. (ko-ral-li-o-gra-fe — du gr. *korallion*, corail; *graphô*, j'écris). Didact. Naturaliste qui fait des études sur les coraux, qui écrit sur cette matière.

CORALLIOGRAPHIE s. f. (ko-ral-li-o-gra-fi — rad. *coralliographie*). Didact. Traité sur les coraux.

CORALLIOGRAPHIQUE adj. (ko-ral-li-o-gra-fi-ke — rad. *coralliographie*). Didact. Qui a rapport à la coralliographie : *Etudes CORALLIOGRAPHIQUES.*

CORALLIOPHAGE s. f. (ko-ral-li-o-fa-je — du gr. *korallion*, corail; *phagô*, je mange). Moll. Sous-genre de cypricardes, qui creusent les masses de madrépores.

CORALLITES s. m. pl. (ko-ral-li-te). Zooph. Famille de polypiers fossiles à grosses branches.

CORALLODENDRON s. m. (ko-ral-lo-dain-dron — du gr. *korallion*, corail; *dendron*, arbre). Bot. Syn. de PÉNICILLE, genre de champignons filamenteux et coralloïdes. Il On dit aussi CORALLODENDRON.

CORALLOÏDE adj. (ko-ral-lo-i-de — du gr. *korallion*, corail; *eidos*, aspect). Bot. Se dit des végétaux dont les branches sont nombreuses et rapprochées, comme celles du corail : *La clavaire CORALLOÏDE.*

— s. m. Syn. de CORALLINOÏDE.

— s. f. Syn. de RUPPIE.

CORALLOPÈTRE s. m. (ko-ral-lo-pè-tre — du lat. *corallum*, corail; *petra*, pierre). Minér. Polypier fossile.

CORALLOPHYLLÉ s. m. (ko-ral-lo-fil-le — du gr. *korallion*, corail; *phyllon*, feuille). Bot. Genre de plantes comprenant une seule espèce qui croît au Mexique, et dont la place dans la classification naturelle n'est pas encore bien déterminée.

CORALLOPSIDE s. f. (ko-ral-lo-psi-de — du gr. *korallion*, corail; *opsis*, aspect). Bot. Genre d'algues marines, de la tribu des chondriées, comprenant une seule espèce dont l'aspect extérieur rappelle celui des corallines.

CORALLORHIZE s. f. (ko-ral-lo-ri-ze — du gr. *korallion*, corail; *rhiza*, racine). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées et de la tribu des pleurothallées, comprenant une dizaine d'espèces qui croissent dans l'Europe centrale et l'Asie boréale.

CORAN (Thomas), philanthrope anglais, né vers 1668, mort à Londres en 1751. Il fut longtemps capitaine de la marine marchande. Il amassa dans le commerce une assez grande fortune, qu'il consacra au soulagement de l'humanité. Il fonda un hospice pour les enfants trouvés à Londres, établit dans l'Amérique du Nord une institution pour répandre l'instruction chez les jeunes filles indiennes, et négligea tellement ses propres affaires, qu'il tomba dans un état voisin de l'indigence.

CORAN POPULO (*En public*). Parler *coram populo*, hautement et sans crainte. Cette locution avait son sens littéral à Rome, où les orateurs parlaient dans le Forum, devant le peuple assemblé.

« Défense à moi de rapporter un fait patent, un événement qui s'est passé *coram populo, senatu et patribus* (devant le peuple, le sénat et les patriciens). »

CH. NODIER.

CORAN s. m. (ko-ran — pour l'étym. et le sens du mot, v. ALCORAN).

Nota. On sait que, à son début, le *Grand Dictionnaire* n'annonçait pas les vastes proportions qu'il a prises depuis. Aujourd'hui, que le plan en est définitivement arrêté, nous croyons devoir prendre à nouveau certains articles importants, chaque fois que nous nous y croyons autorisés par un motif de synonymie, d'analogie, de parenté, etc. C'est ce qui expliquera les prétendus doubles emplois que l'on rencontrera de temps en temps, et qui sont toujours faits à bon escient. Les longs développements qui suivent, empreints du plus haut intérêt, montreront à nos lecteurs que ces répétitions apparentes ne sont qu'une nouvelle preuve des soins incessants que nous apportons à rendre notre œuvre aussi complète que possible.

— **Encycl. I.** — LE CORAN, SA COMPOSITION, SON AUTHENTICITÉ, SA VALEUR ESTHÉTIQUE. Le *Coran* est le Livre sacré, la Bible du mahométisme. Le mot *Coran* signifie *récitation*. C'est le recueil des paroles de Mahomet, révélations, prédications, explications, telles qu'elles échappaient à son esprit tour à tour ému par l'enthousiasme ou guidé par le calcul, et telles que les recueillait la mémoire fidèle de ses amis ou de ses auditeurs. Il se compose de cent quatorze chapitres appelés *sourates* en arabe et divisés en versets inégaux. Ces sourates sont plus ou moins longues; et celles qui se trouvent placées en tête du livre sont, en général, beaucoup plus développées. Tandis que quelques-unes ont jusqu'à vingt et vingt-deux pages, d'autres ne comptent qu'une ou deux lignes. Chaque sourate porte un titre tiré le plus habituellement d'une expression

qu'elle renferme; mais le titre n'a pas toujours une relation bien étroite avec les matières, d'ailleurs très-disparates, qu'il doit résumer. Ainsi la seconde sourate est intitulée la *Vache* uniquement parce qu'au verset 63 il est question d'une vache que Moïse ordonna aux Israélites d'immoler à Dieu. A chaque sourate est attaché ce frontispice uniforme et significatif : *Au nom du Dieu clément et miséricordieux*. Il n'y en a qu'une seule, la 1^{re}, qui n'ait pas ce préambule. La première sourate, celle par laquelle s'ouvre le *Coran*, a reçu différents noms qui en signalent toute l'importance. On l'appelle l'*Introduction*, la *Mère du Coran*, ou le *Chapitre suffisant*, c'est-à-dire qui peut remplacer tous les autres; c'est comme le *Pater* des musulmans. Voici comment elle s'exprime : « Louange à Dieu, le maître de l'univers, le clément et le miséricordieux, souverain juge au jour de la rétribution ! C'est toi que nous adorons; c'est toi dont nous implorons le secours. Dirige-nous dans le droit sentier, dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits, et non de ceux qui ont encouru ta colère ou qui s'égarèrent. »

« Je ne vois dans aucune littérature, dit M. Renan, un procédé de composition qui puisse donner une idée exacte de la rédaction du *Coran*. Ce n'est ni le livre écrit avec suite, ni le texte vague et indéterminé arrivant peu à peu à une leçon définitive, ni la rédaction des enseignements du maître faite d'après les souvenirs de ses disciples; c'est le recueil des prédications, et, si j'ose le dire, des ordres du jour de Mahomet, portant encore la date du lieu où ils parurent et la trace de la circonstance qui les provoqua. » Il ne paraît pas que ces pièces différentes aient été écrites par Mahomet lui-même, soit que réellement il ne sût pas écrire, comme on l'a dit, soit plutôt qu'il voulût leur conférer plus de solennité en laissant à d'autres ce soin matériel. Selon toute apparence, elles furent, pour la plupart, écrites, de son vivant et immédiatement après la récitation du Prophète, sur des peaux ou des omoplates de mouton, des os de chameau, des pierres polies, des feuilles de palmier, ainsi qu'on faisait alors en Arabie, où l'usage de l'écriture était relativement récent. On peut croire qu'un certain nombre de sourates furent conservées de mémoire par les principaux disciples que l'on appelait *lecteurs* ou *porteurs du Coran*. Ce qui est certain, c'est qu'elles ne formaient point encore, lorsque Mahomet mourut, un recueil qui eût rien de définitif ni d'officiel. La nécessité de ce recueil ne tarda pas à se faire sentir. Dans la bataille de Yemâma, où fut vaincu le plus redoutable des trois rivaux qui s'élevaient contre lui, près de six cents des compagnons de Mahomet avaient été tués; du nombre se trouvaient plusieurs lecteurs du *Coran*. Omar craignit avec raison que le *Coran* ne fût bientôt détreint, si l'on ne se hâtait de le fixer à jamais; et il détermina le calife Abou-Bekr, le successeur de Mahomet, à en faire faire une édition authentique. Ce soin sacré fut confié à Zéid-ben-Thabit, qui hésita d'abord à s'en charger et qui s'en acquitta avec l'aide des lecteurs et des compagnons survivants. Zéid était le plus autorisé des secrétaires du Prophète, qui l'avait choisi pour tenir, en langue hébraïque, sa correspondance avec les Juifs. Il exécuta avec une parfaite bonne foi la compilation qui lui était demandée. Aucun travail de coordination ou de conciliation ne fut tenté : on mit en tête les plus longs morceaux; on réunît à la fin les plus courtes sourates, et l'exemplaire type fut remis à la garde de Hafsa, fille d'Omar, l'une des veuves de Mahomet. Cependant cette première édition ne put empêcher quelques variantes de transcription et de prononciation de s'introduire dans les copies qui en furent faites; et vingt ans plus tard environ, l'an 33 de l'hégire, le calife Othman dut en demander à Zéid une édition nouvelle, qui fut rédigée dans le dialecte le plus pur de la Mecque. Trois des Coraïschites, les plus instruits avaient été adjoints à Zéid. Des copies de cette édition désormais inimitable furent envoyées aux villes principales de l'empire; en même temps, le calife, par un procédé très-caractéristique de la critique orientale, fit recueillir et brûler tous les anciens exemplaires, afin de couper court aux discussions.

Tous les critiques sont d'accord pour reconnaître l'authenticité du *Coran*. La recension d'Othman, dit M. William Muir, est arrivée de main en main jusqu'à nous sans altération; on l'a si scrupuleusement conservée qu'il n'y a plus de variantes importantes, et l'on pourrait même dire aucune variante, dans les copies innombrables du *Coran* qui circulent dans les vastes domaines de l'islam. Des factions acharnées sorties du meurtre même d'Othman, moins d'un quart de siècle après la mort de Mahomet, n'ont cessé depuis lors de bouleverser l'empire musulman. Toutefois, il n'y a jamais eu qu'un seul *Coran* pour toutes ces factions implacables; et cet usage unanime de la même écriture acceptée par elles toutes jusqu'à nos jours est une des preuves irrécusables de la sincérité du texte que nous possédons et qui remonte jusqu'à l'infortuné calife. « Nous pouvons croire, dit M. de Hammer, que le *Coran* est la parole de Mahomet, tout aussi sûrement que les mahométans le croient la parole Dieu. » M. Weil est un peu moins affirmatif. Il émet l'opinion que la recension d'Othman ne fut pas pure-

ment grammaticale, et que la politique y eut sa part, surtout en vue de rabattre les prétentions d'Ali. Il croit cependant que le *Coran* n'a pu subir des changements considérables, parce qu'à l'époque où il a été recueilli beaucoup de musulmans en avaient encore le souvenir très-présent. M. Renan reconnaît que le *Coran* est arrivé jusqu'à nous sans variantes bien essentielles. « Assurément, dit-il, un tel mode de composition est fait pour inspirer quelques scrupules. L'intégrité d'un ouvrage longtemps confié à la mémoire nous semble mal gardée. Des altérations et des interpolations n'ont-elles pu se glisser dans les révisions successives? » Toutefois, le *Coran* se présente à nous avec si peu d'arrangement, dans un désordre si complet, avec des contradictions si flagrantes; chacun des morceaux qui le composent porte une physionomie si tranchée, que rien ne saurait, dans un sens général, en attaquer l'authenticité. « Le monument le plus grave, dit à son tour M. Barthélemy Saint-Hilaire, et en même temps le plus authentique de la religion musulmane, c'est le *Coran*; il est l'œuvre personnelle de Mahomet, et jamais le moindre doute n'a pu s'élever à cet égard. Les diverses parties du *Coran* sont dans un désordre qui frappe à première vue tous ceux qui le lisent; et dans chacune de ces parties séparées, les pensées ne sont guère moins confuses ni moins irrégulières. On a soutenu avec pleine raison que ce désordre même du *Coran* est la preuve la plus irrécusable de son authenticité. Ce sont bien là les *ré citations* de Mahomet; ce sont bien là les explosions d'un génie fougueux, peu maître de lui-même, quoique capable de calcul. Le *Coran*, tel qu'il a été formé, dès le premier temps de l'islam, après la mort du fondateur, ne porte pas même la trace d'un arrangement chronologique. Il est clair que, quelle que soit la main qui a réunis ces morceaux, elle les a laissés tels qu'ils étaient, pêle-mêle, et sans même essayer, ce qui eût été une supercherie aussi utile qu'innocente, d'introduire une certaine coordination, tout en conservant scrupuleusement le texte. »

Après la question de l'authenticité du *Coran*, se présente la question de l'ordre chronologique des sourates. Restituer cet ordre chronologique, en se fondant sur la suite des événements qui composent la vie de Mahomet, devait tenter la sagacité des critiques. M. Barthélemy Saint-Hilaire a très-bien posé le problème et montré les conditions à remplir pour le résoudre. Il est évident, dit-il, que le langage de Mahomet a dû varier selon les temps et selon les situations où il s'est trouvé. Quand il en était encore à ses méditations solitaires et à ses anxiétés sur le mont Hira; quand il commençait à enseigner quelques disciples cachés et fidèles; même quand il discutait avec les Coraïschites incrédules et moqueurs réunis autour de la Caaba encore idolâtre, il ne pouvait parler comme plus tard, lorsqu'il avait été vainqueur dans cent combats, quand l'Arabie lui était en partie soumise, quand il envoyait des ambassadeurs aux États voisins pour les sommer d'embrasser l'islam, et qu'il était reconnu pour l'envoyé de Dieu par tous ceux qui avaient d'abord nié sa mission. Il ne pouvait prêcher à Médine, au milieu des Mudjirs et des Ansâr, comme il avait fait jadis secrètement à la Mecque; et lorsqu'il entra victorieux dans la ville sainte, après dix ans d'exil, ses paroles devaient avoir aussi, avec bien plus d'autorité, un tout autre caractère. Ne serait-il pas possible, avec ce fil conducteur de l'histoire, de rétablir la succession régulière des sourates et de leur faire ainsi refléter ou plutôt révéler les phases diverses par lesquelles a dû passer l'âme du prophète, parlant au nom du Dieu qui l'inspirait, soutenant ses compagnons, fondant son culte et son gouvernement, organisant une société nouvelle, maudissant les idolâtres et les infidèles, et poursuivant ses ennemis? Il y aurait d'abord à établir solidement, s'il se peut, la distinction des sourates de la Mecque et des sourates de Médine. Il est clair que cette distinction, telle qu'elle se présente dans le *Coran*, est une donnée arbitraire de la tradition, qu'on a parfaitement le droit de contrôler et de contredire, en invoquant le critère interne. A la Mecque, Mahomet est au début de sa carrière; il cherche à convaincre les incrédules; il combat ses adversaires; il annonce sa mission, et il expose le dogme nouveau de manière à persuader les plus rebelles. Mais alors il ne peut songer à les contraindre, car il n'a pas la force à sa disposition; il est abreuvé d'outrages chaque fois qu'il paraît en public et qu'il veut expliquer la foi nouvelle. Après dix ans de luttes d'abord secrètes, puis ouvertes et toujours pénibles, il est obligé de fuir pour mettre sa personne à l'abri et pour défendre la vie de ses adhérents. C'est là une situation toute différente de celle qu'il occupe plus tard; et naturellement l'empreinte doit s'en retrouver plus ou moins profonde dans les sourates que cette époque troublée et humiliante a vues naître. A Médine, au contraire, Mahomet est au milieu de musulmans fidèles et enthousiastes. Avec leur aide toute-puissante, il peut organiser la religion qu'il a conçue et qui doit sauver l'Arabie. Les obstacles qu'il rencontre encore autour de lui ne sont rien, et il est sûr de les écarter. Bientôt il est victorieux sur le champ de bataille de Badr; et malgré quelques revers passagers, son ascendant grandit tous les jours; l'idolâtrie perd

pied à pied son terrain, et le jour approche où elle sera détruite de fond en comble dans son sanctuaire de la Caaba. L'existence de Mahomet à Médine est une suite de triomphes de plus en plus éclatants; à la Mecque, c'était un péril incessant, auquel il fallut enfin se soustraire par la fuite. Il y a donc entre les sourates de la Mecque et celles de Médine toute la distance de la faiblesse à la puissance et de la défaite à la victoire. Une autre différence non moins profonde, c'est qu'à la Mecque Mahomet est plus jeune et que les ardeurs de son génie ont dû être d'autant plus vives qu'elles étaient plus récentes. C'est à la Mecque qu'il ressent les premières atteintes de l'inspiration prophétique; et les élans de son âme doivent se reproduire dans les sourates qui jaillissent alors, presque à son insu, de ses longues et brûlantes méditations. Plus tard, tout enflammé qu'il peut être encore, il est du moins plus réfléchi; il a conscience de ce qu'il éprouve, et s'il communique toujours avec l'ange Gabriel, il n'est plus épouventé de ces rapports surnaturels, comme le jour où l'esprit céleste lui apparut pour la première fois. Les soucis de la politique se mêlent aux préoccupations religieuses; il est sûr désormais de sa mission personnelle; mais c'est le courage et la foi de ses compagnons qu'il faut soutenir, leurs dissensions qu'il faut régler, leurs entreprises qu'il faut conduire. Mahomet, dans cette situation, n'a pas trop de toute la maturité de sa raison; et s'il reste toujours inspiré, c'est comme un législateur et un général peuvent l'être. Ainsi, différence d'âge, différence de position, voilà, ce semble, des caractères bien tranchés pour discerner les deux espèces de sourates et les modifications de style.

Mais la difficulté est grande de fonder une classification sur ces données fragiles, toutes relatives qu'elles sont. Ce qui l'augmente encore, c'est que dans une seule et même sourate le verset semble être de Médine, tandis que le verset immédiatement voisin semble être de la Mecque. « Faudrait-il donc, poursuit M. Barthélemy Saint-Hilaire, disloquer les sourates? Et quelle main serait assez délicate, assez savante ou même assez téméraire pour tenter le démemberement? Arrivât-on à le justifier d'une manière assez plausible, ce ne serait toujours qu'une conjecture plus ou moins heureuse. Un nouvel arrangement fait par un autre deviendrait un nouvel ordre qui ne paraîtrait pas moins acceptable, et l'œuvre primitive disparaîtrait pour devenir celle d'une érudition toujours hypothétique, quelque intelligente qu'elle fût. » Rien ne montre mieux, du reste, la difficulté presque insurmontable du problème, que l'examen comparatif des classifications tentées par M. Gustave Weil et par M. William Muir, deux savants critiques, qui n'ont abordé ce travail de coordination qu'en s'appuyant sur de profondes études et sur une connaissance très-étendue et très-précise du sujet. Les deux listes n'ont aucun rapport entre elles. La première sourate, pour M. Weil, est celle qui, dans le *Coran*, se trouve la xcv^e; pour M. W. Muir, c'est la cin^{te}. La seconde de M. Weil est la xxix^e du *Coran*; la seconde de M. Muir est la 3^e. Les divergences continuent ainsi jusqu'à la fin, et c'est à peine si l'on peut signaler une seule concordance. Bien plus : M. Weil reconnaît quatre-vingt-trois sourates de la Mecque et trente et une de Médine; M. Muir n'en reconnaît guère qu'une vingtaine de Médine; et il croit que le reste a été composé à la Mecque. « Quand des juges aussi compétents, conclut M. Barthélemy Saint-Hilaire, sont si peu d'accord, on doit présumer que le problème est à peu près insoluble, du moins dans l'état actuel des choses, et il est prudent d'attendre de nouvelles lumières. »

Une autre question non moins intéressante est celle de la valeur esthétique du *Coran*. M. Renan fait remarquer que le *Coran* fut le signe d'une révolution littéraire aussi bien que d'une révolution religieuse; qu'il signale, chez les Arabes, le passage du style versifié à la prose, de la poésie à l'éloquence, moment si important dans la vie intellectuelle d'un peuple. Au commencement du viii^e siècle, la grande génération poétique de l'Arabie s'en allait; des traces de fatigue se manifestaient de toutes parts, les idées de critique littéraire apparaissaient comme un signe de mauvais augure pour le génie. Antar, cette nature d'Arabe si franche, si inaltérée, commence sa *Moallakât* presque comme ferait un poète de décadence, par ces mots : *Quel sujet les poètes n'ont-ils pas chanté?* Un immense étonnement accueillit Mahomet quand il parut au milieu d'une littérature épuisée, avec ses vives et pressantes *ré citations*. La première fois qu'Otba, fils de Rébia, entendit ce langage énergique, sonore, plein de rythme, quoique non versifié, il retourna vers les siens, tout ébahi. « Qu'y a-t-il donc? lui demanda-t-on. — Ma foi! répondit-il, Mahomet m'a tenu un langage tel que je n'en ai jamais entendu. Ce n'est ni de la poésie, ni de la prose, ni du langage magique, mais c'est quelque chose de pénétrant. » Mahomet n'aurait pas la prosodie si raffinée de la poésie arabe; il faisait des fautes de quantité quand il citait des vers, et Dieu lui-même se chargea de l'en excuser dans le *Coran* : « Nous n'avons point appris la versification à notre Prophète. » Il répète à tout propos qu'il n'est ni un poète ni un magicien; le vulgaire, en effet, était sans cesse tenté de

le confondre avec ces deux classes d'hommes, et il est vrai que son style rimé et sentencieux avait quelque ressemblance avec celui des magiciens. Certes, il nous est impossible de comprendre le charme que le *Coran* exerça lors de son apparition. Ce livre nous semble monotone, ennuyeux; la lecture suivie en est à peu près insoutenable. Mais il faut se rappeler, dit avec raison M. Renan, que l'Arabe, n'ayant jamais eu aucune idée des arts plastiques ni des grandes beautés de composition, fait consister exclusivement la perfection de la forme dans les détails du style. La langue est à ses yeux quelque chose de divin; le don le plus précieux que Dieu ait fait à la race arabe, le signe le plus certain de sa prééminence, c'est la langue arabe elle-même, avec sa grammaire savante, sa richesse infinie, sa subtilité délicatesse. On ne peut douter que Mahomet n'ait dû ses principaux succès à l'originalité de son langage et au tour nouveau qu'il donnait à l'éloquence. « C'est l'immense avantage pour le *Coran*, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, d'être resté le plus beau monument de la langue dans laquelle il est écrit, et je ne vois rien de pareil dans l'histoire religieuse de l'humanité. Il ne faut pas perdre de vue cette considération si l'on veut comprendre l'influence inouïe qu'a exercée le *Coran*. On a cru d'autant plus aisément qu'il était la parole de Dieu, que jamais homme, parmi les Arabes, n'avait fait entendre de tels accents. » A ceux qui lui demandaient un *signe*, Mahomet n'opposait d'autre réponse que la pureté parfaite de l'arabe qu'il parlait et la fascination du style nouveau dont il avait le secret. « Quel autre que Dieu, lit-on dans la x^e sourate, peut avoir composé le *Coran*? On crie : C'est Mahomet qui a forgé ce livre. Eh bien! tâchez d'écrire un chapitre qui lui ressemble, et appelez à votre aide qui vous voudrez. » C'est une page du *Coran* qui convertit Omar, le saint Paul de l'islamisme, dont le fanatisme pour l'idolâtrie n'était pas moins violent qu'il ne le fut plus tard pour l'islam. Rien ne montre mieux que l'histoire légendaire de cette conversion l'enthousiasme qu'inspiraient les ré citations de Mahomet à ceux qui les entendaient ou les lisaient. Omar était l'ennemi le plus acharné des musulmans. Les terribles emportements de son caractère : en avaient fait l'épouvantail des fidèles encore timides et réduits à se cacher. Un jour, dans un moment d'exaltation, il sortit avec l'intention arrêtée de tuer Mahomet. Il le rencontra en chemin Noaym, un de ses parents, qui, le voyant ainsi le sabre au poing, lui demanda où il va et ce qu'il prétend faire. Omar lui expose son dessein. « La passion t'emporte, dit Noaym. Que ne songes-tu plutôt à donner une correction aux personnes de ta famille qui ont abjuré à ton insu la religion de leurs pères? — Et ces personnes de ma famille, qui sont-elles? dit Omar. — Ton beau-frère Saïd et ta sœur Fatima, » reprit Noaym. Omar vole à la maison de sa sœur. Saïd et Fatima recevaient en ce moment les instructions secrètes d'un disciple qui leur lisait un chapitre du *Coran* écrit sur un feuillet de parchemin. Au bruit des pas d'Omar, le catéchiste se cache dans un réduit obscur; Fatima glisse le feuillet sous ses vêtements. « Qu'est-ce que je vous ai entendus psalmodier à voix basse? dit Omar en entrant. — Rien; tu t'es trompé. — Vous lisiez quelque chose, et j'ai appris que vous êtes affiliés à la secte de Mahomet. » En disant ces mots, Omar s'élance sur son beau-frère. Fatima veut le couvrir de son corps, et tous deux s'écrient : « Oui, nous sommes musulmans. Nous croyons à Dieu et à son prophète. Massacre-nous si tu veux. » Omar, frappant en aveugle, atteignit et blessa sa sœur Fatima. A la vue du sang d'une femme versé de sa main, l'impétueux jeune homme s'adoucit tout à coup. « Montrez-moi l'écrit que vous lisiez, dit-il avec un calme apparent. — Je crains, répondit Fatima, que tu ne le déchires. » Omar jure de le rendre intact. A peine eut-il lu les premières lignes : « Que cela est beau! que cela est sublime! s'écria-t-il. Indiquez-moi où est le prophète; je vais à l'instant me donner à lui. »

— II. ORIGINE ET INSPIRATION DU CORAN. Il nous faut maintenant considérer l'origine et la valeur surnaturelle que la foi mahométane accorde au *Coran*. La légende suppose que les feuilles du *Coran*, écrites dans le ciel, étaient apportées toutes faites par l'ange Gabriel au prophète. C'est là un article de foi parmi les dévots musulmans. Descendu du ciel, le *Coran* doit être suivi jusqu'au jour du jugement dans les lois qu'il a établies, et ne saurait être ni abrogé ni changé. Il est la parole de Dieu même; il est donc éternel et incréé. L'opinion de l'incréation du *Coran* est la doctrine orthodoxe; mais elle fut attaquée à plusieurs reprises, et plusieurs califes même se déclarèrent avec tant de violence contre elle, qu'ils firent subir les tourments les plus cruels aux docteurs qui soutenaient l'orthodoxie musulmane. Un point plus intéressant est de savoir ce que Mahomet lui-même pensait du *Coran* et de ses ré citations, et quelle idée il a voulu donner du mode de révélation ou d'inspiration dont il se disait l'organe. Son langage à cet égard n'a rien de précis, et les métaphores dont il se sert peuvent s'interpréter dans un sens ambigu. Ainsi, plusieurs fois il fait dire à Dieu : « Nous avons fait descendre le *Coran* du ciel en langue arabe. » (Sourate xii, verset 2.) Ailleurs, il répète à peu près cette expression, et il dit :

« Le *Coran* est descendu réellement du ciel. » (Sourate XVII, verset 106.) Mais dans bien d'autres passages, il semble faire assez peu de cas de cette origine céleste du *Coran*, et il laisse cette fable aux infidèles. Dans la sourate IV, verset 152, il maudit ceux qui ne croient pas à Dieu et aux apôtres, et il s'écrie : « Les hommes des écritures (c'est-à-dire les juifs, et plus tard les chrétiens) te demanderont de faire descendre un livre du ciel; ils avaient demandé à Moïse quelque chose de plus, et ils lui disaient : *Fais-nous voir Dieu face à face*. Mais une tempête terrible fondit sur eux en punition de leur méchanceté. » La sourate VI, verset 7, fait aussi bon marché de ces exigences des infidèles, auxquelles Dieu et son prophète n'ont pas à céder : « Quand même nous ferions descendre du ciel le livre tout entier sur un rouleau, quand même les infidèles le toucheraient de leurs mains, ils diraient encore : *C'est de la magie pure*. »

Quelques versets de la sourate XXVI peuvent résoudre ces contradictions apparentes et indiquer la vraie pensée de Mahomet, cachée sous des métaphores équivoques : « Ton Seigneur est puissant et miséricordieux, et le *Coran* est une révélation du maître de l'univers. L'esprit fidèle (l'ange Gabriel) l'a apporté d'en haut, et il l'a déposé sur ton cœur, ô Mahomet, pour que tu fusses un apôtre. » Le *Coran* ne serait donc qu'une révélation, et en d'autres termes, une inspiration de Dieu; il n'est pas présenté sous un autre jour dans une foule de passages, et tout en restant l'œuvre indirecte de Dieu, qui permet à son prophète de l'annoncer aux hommes, il n'en est pas moins l'œuvre personnelle de l'apôtre, qui le récite quand l'esprit d'en haut vient l'éclairer. Ce qui peut confirmer cette interprétation favorable à la sincérité de Mahomet, c'est qu'à ses yeux le *Pentateuque* de Moïse et l'*Évangile* de Jésus sont descendus du ciel tout aussi bien que le *Coran*. « Il a fait descendre d'en haut, dit la sourate III, verset 2, le *Pentateuque* et l'*Évangile* pour servir de direction aux hommes. » C'est là une assertion à laquelle il revient souvent et qui n'a rien d'embarrassant pour lui. « Il n'en serait pas de même, remarque M. Barthélemy Saint-Hilaire, si le *Pentateuque* et l'*Évangile* chrétien eussent été dictés réellement par Dieu, et s'il fallait admettre que c'est au sens matériel qu'ils sont l'un et l'autre venus du ciel. La parole de Dieu ainsi comprise devant être à jamais immuable, il ne serait pas possible de supposer plusieurs rédactions successives qui pourraient se contredire ou qui devraient tout au moins se compléter. Au contraire, avec l'intermédiaire des prophètes, qui ne sont qu'inspirés, la parole de Dieu peut varier selon les individus, selon les peuples et selon les temps. Il n'y a donc pas beaucoup à s'arrêter aux expressions et aux images dont Mahomet se sert en parlant du *Coran*; il n'en est pas une seule qui ne puisse être expliquée symboliquement; et c'est, il semble, les forcer que de les prendre dans une signification matérielle. » « Le *Coran* est descendu du ciel sur le cœur de Mahomet, » c'est dire tout simplement, on peut le croire, que le prophète se sentait pénétré de l'esprit divin quand il composait et récitait les sourates.

Il est constaté, par l'accord de tous les témoignages, que c'est dans un rêve que Mahomet crut avoir la première révélation de sa mission future. L'ange Gabriel lui apparut durant son sommeil, tenant et lui donnant un livre qu'il lui enjoignit de lire. Mahomet résista trois fois à cet ordre, et ce ne fut que pour éviter les violences de l'ange qu'il consentit enfin à lire ce qui lui était présenté. A son réveil, il sentit qu'un *livre avait été écrit dans son cœur* : c'est l'expression dont il se servait lui-même pour rappeler cette apparition merveilleuse. Il en fut profondément troublé; et après avoir raconté à Khadija, sa femme, le rêve qu'il venait d'avoir, il retourna sur le mont Hira, où il avait coutume de se livrer à la méditation. Il se croyait possédé des esprits malins, et il allait peut-être s'ôtter la vie en se précipitant du haut d'un rocher, pour se délivrer d'un mal affreux qu'il redoutait, quand une voix descendue du ciel, et qu'il prit pour celle de l'ange, lui dit : « O Mahomet, tu es l'envoyé de Dieu, et je suis l'ange Gabriel. » Puis, levant les yeux, il vit l'ange sous une forme humaine, et il put le suivre quelque temps du regard jusqu'à ce qu'il le perdit de vue à l'horizon. Cependant Khadija, effrayée de sa longue absence, après l'agitation où elle l'avait laissé, avait envoyé des gens à sa recherche. On le découvrit bientôt, et, rentré près de sa femme, il lui fit part de sa vision nouvelle avec une émotion qu'il ne pouvait calmer. Khadija le rassura de son mieux; et comme elle ne pouvait mettre en doute la parfaite sincérité de son mari, qu'elle connaissait depuis de si longues années : « Dieu est mon appui, dit-elle, il ne permettra point que tu aies le malheur d'être un poète auquel personne ne doit avoir confiance, ni un possédé des djinns. Tu dis toujours la vérité : tu ne manques jamais à ta parole; nos parents le savent aussi bien que moi. Celui qui tient la vie de Khadija entre ses mains n'est témoin que tu seras le prophète de cette nation. Rassure-toi, et bannis le trouble de tes esprits. »

Ainsi un songe et une hallucination : voilà l'origine de Mahomet, l'origine du *Coran*. Il faut considérer que, toute sa vie, Mahomet

eut une confiance absolue dans les rêves; il y croyait comme son temps et son pays, comme presque tous les saints. Lorsque, quinze ans après l'apparition de l'ange qui l'avait proclamé *envoyé de Dieu*, maître de Médine et déjà presque vainqueur de tous ses ennemis, il voulut faire en 627 le pèlerinage de la Mecque, qu'il avait dû interrompre depuis sa fuite à Yathrib, c'était un songe qui lui avait inspiré ce projet. Il ne put le réaliser comme il le voulait; mais le rêve qu'il avait eu n'en était pas moins un ordre pour lui; et s'il n'y avait pas obéi, il se serait regardé comme coupable de résistance à une inspiration divine. Telle était sa superstition à cet égard, qu'il disait souvent que « le rêve était la révélation du prophète. » Quant à l'hallucination, on peut d'autant moins la révoquer en doute, qu'elle fut un certain temps sans se renouveler, et que Mahomet en fut lui-même épouvanté. Encore hésitant sur sa mission, il désirait, pour y croire, une nouvelle apparition de l'ange; mais elle se fit attendre plus de deux ans, selon quelques témoignages, pendant six mois, selon d'autres. C'est ce que les auteurs musulmans ont appelé l'*intervalle* ou le *fitrah*; et pendant tout ce temps, l'esprit de Mahomet paraît avoir été livré aux perplexités les plus douloureuses et aux craintes les plus vives : il redoutait la folie. Ainsi considéré dans son origine, le *Coran* est une œuvre sincère; Mahomet s'est réellement cru l'envoyé de Dieu; il a pris pour la voix même de Dieu la voix qu'il entendait en lui. Nous sommes en droit de tenir pour subjectif le phénomène de vision et d'audition qu'il nous présente comme le titre de sa mission, mais il est certain qu'il l'a considéré comme objectif. Il faut voir avec quelle énergie il affirme sa véracité : « J'en jure par l'étoile, quand elle se couche, s'écrie-t-il, votre compatriote n'est point égaré; il n'a point été séduit; il ne parle pas sous l'empire de ses passions aveugles. Le *Coran* est une révélation qui lui a été faite; c'est le *Terrible*, c'est le *Victorieux* (l'ange Gabriel), qui l'a instruit. Il planait, se maintenant en équilibre, dans la sphère la plus haute; puis il s'abaissa et resta suspendu dans les airs. Il était à la distance de deux arcs ou plus près encore; et il révéla au serviteur de Dieu ce qu'il avait à lui révéler. Le cœur de Mahomet ne mont pas; il l'a vu. Éléverez-vous des doutes sur ce qu'il a vu? Il a vu la plus grande merveille de son Seigneur. » (Sourate LIII.) « J'en jure par la nuit quand elle survient, par l'aurore quand elle s'épanouit : le *Coran* est la parole de l'envoyé illustre (l'ange Gabriel), puissant auprès du maître du trône, ferme, obéi et fidèle; votre compatriote n'est pas un possédé; il l'a vu distinctement au sommet du ciel... Le *Coran* est un avertissement pour l'univers. » (Sourate LXXXI.) « Je ne voudrais pas établir, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, une comparaison forcée entre Mahomet et Socrate, et il y a entre eux toute la différence du monde grec au monde arabe. Mais Socrate aussi avait des espèces d'hallucinations; Socrate se croyait aussi, à ce qu'il semble, une mission divine. Ce n'était pas un ange qui lui lui avait imposée, mais c'était l'oracle de Delphes; et plutôt que de renoncer à cette mission, Socrate eût préféré, sans hésitation, sacrifier sa vie. Devant ses juges, il ne voulut pas la conserver à ce prix. Il y a loin, je l'avoue, de la sérénité du sage grec et de sa gracieuse ironie, aux fougueuses inspirations et aux élans désordonnés du prophète arabe; il y a loin des dialogues de Platon au *Coran*; mais, au fond, il subsiste de Socrate à Mahomet ce point de ressemblance; et s'il n'est pas possible de nier la sincérité du premier, il n'est guère possible de nier la sincérité du second. »

Cette opinion sur la sincérité de Mahomet nous éloigne fort de Voltaire, qui appelle le prophète arabe un imposteur et un charlatan. Nous devons dire qu'elle n'est pas admise par tous les critiques. M. de Rémusat estime que refuser toute part à l'imposture dans l'origine des religions, c'est pousser trop loin la réaction contre l'interprétation politique du XVIII^e siècle. « La grandeur même, dit-il, échappe rarement au charlatanisme; et ne dédaigne pas toujours de descendre à la fourberie. Est-ce dans notre siècle qu'on peut prétendre que le génie ne soit jamais méalié au mensonge? Le vrai, c'est que la fausseté absolue est rare; mais l'absolue sincérité n'est pas commune. Cromwell n'était pas tout hypocrite, ainsi qu'on l'a dit longtemps; mais comment prétendre qu'il ne fût pas hypocrite? Rayons même ce dernier mot, accordons que l'hypocrisie ne se rencontre pas aussi souvent que le veulent certains incrédules; mais la fraude pieuse se retrouve tous les jours, et ce serait beaucoup s'avancer que d'en déclarer Mahomet incapable. Il est extrêmement malaisé de distinguer dans le langage d'un révélateur où finit la pure vérité, où commence la fiction qu'il croit licite... Socrate est mort pour avoir trop dit la vérité; cependant, peut-on bien dans son enseignement discerner sans hésitation le sérieux et l'ironie? Tout chef de secte ou d'école se permet au moins les artifices de langage, et, de tous les artifices, le style figuré est le plus usité; lorsqu'il s'en sert, quel précepteur ou quel philosophe se croit obligé d'en avertir? Or, qui n'en avertit pas s'expose à tromper ses auditeurs. Lorsque Socrate parle du génie qui le pousse ou l'arrête, des voix qu'il entend et qui décident de ses actions, s'il parle au propre, il se vante d'une inspiration

ou il s'arme d'une hallucination pour se dire inspiré; peut-être aussi veut-il exprimer par figure cette idée plus simple, que le philosophe entretient un commerce invisible avec la divinité, ou cette idée plus simple encore, que Dieu exerce une action directe sur notre âme, ou enfin l'idée la plus simple de toutes, que l'âme est d'origine divine. Mahomet ne pouvait plonger dans sa conscience d'un regard aussi profond que le faisait Socrate. J'ignore ce qu'il pensait au fond de ses communications avec le ciel; mais, en lui accordant qu'il croyait annoncer aux hommes le vrai Dieu et la vraie manière de l'adorer, je ne voudrais pas jurer qu'il se fit scrupule de donner à ses révélations plus de puissance en ajoutant à leur prestige. Il pouvait se croire en droit de prêter à la vérité la forme la plus persuasive, celle qui devait le plus frapper les imaginations des hommes de l'Orient. Ils sont rares, ceux qui, pensant avoir pour eux la vérité, ne se sentent pas autorisés à mentir pour elle. »

M. Renan se prononce d'une manière encore plus catégorique contre l'hypothèse de la sincérité de Mahomet. « Il faut avouer, dit-il, que si la première condition du prophète est de se faire illusion à lui-même, Mahomet ne mérite pas ce titre. Toute sa vie révèle une réflexion, une combinaison, une politique, qui ne rentrent guère dans le caractère d'un enthousiasme obsédé de visions divines. Jamais tête ne fut plus lucide que la sienne; jamais homme ne fut plus maître de sa pensée. Ce serait poser la question d'une manière étroite et superficielle que de se demander si *Mahomet croyait à sa propre mission*; car, en un sens, la foi seule est capable de soutenir le novateur dans la lutte qu'il soutient pour l'idée de son choix; d'un autre côté, il est absolument impossible d'admettre qu'un homme d'une conscience aussi claire eût eu entre les deux épaules le sceau de prophétie, et tenir de l'ange Gabriel l'inspiration qu'il recevait de ses passions et de ses desseins prémédités. »

M. Veill et Washington Irving supposent que, dans la première phase de sa vie de prophète, un enthousiasme vraiment saint soulevait sa poitrine, et que la période politique ne vint pour lui que plus tard, lorsque la lutte et le sentiment des difficultés à vaincre eurent terni la délicatesse première de son inspiration. Les dernières sourates du *Coran*, si resplendissantes de poésie, seraient l'expression de sa conviction naïve, tandis que les premières sourates, chargées de disputes, de contradictions, d'injures, seraient l'œuvre de son âge pratique et réfléchi. D'après cette hypothèse, il aurait reconnu que le sentiment moral et la pureté de l'âme ne suffisent pas dans la lutte contre les passions et les intérêts, et que la pensée religieuse, du moment qu'elle aspire au prosélytisme, est obligée de prendre les allures de ses adversaires, souvent peu délicats. Ainsi, après avoir cru sans arrière-pensée à sa prophétie, il aurait perdu la foi spontanée et continué néanmoins de marcher, guidé par la réflexion et la volonté.

Ce qui plaide le plus pour la véracité de Mahomet, c'est que tous les témoignages s'accordent, en remontant à ceux d'Aïcha, sa femme, et de Zéid, son secrétaire, pour constater que, dans les moments où Mahomet était inspiré, il tombait en un état extraordinaire et très-effrayant. La sueur coulait alors de son front, même pendant les saisons les moins chaudes de l'année; ses yeux devenaient rouges de sang; il poussait des gémissements, et la crise se terminait le plus souvent par une syncope qui durait plus ou moins de temps; il n'aimait pas qu'on le vit en ce désordre, et ses amis les plus familiers n'osaient en ce moment lever les regards vers lui. Nous avons là une interprétation physiologique de l'inspiration du *Coran*, qui éloigne l'idée d'imposture, lui ôte au moins le rôle principal et dominateur. Mahomet était agité, possédé de l'idée et du sentiment monothéiste; il est acquis qu'il était sujet à des accès nerveux qui s'accompagnaient sans nul doute d'hallucinations. On peut fort bien supposer que, dans ces accès, ses méditations habituelles s'objectivaient et se transformaient en révélations extérieures; l'ange Gabriel ne manquait pas de lui révéler ce qui convenait à sa politique ou répondait à sa passion, mais il ne savait pas que la voix de l'ange qu'il entendait confirmer ses desseins et ses désirs n'était que l'écho de sa propre pensée. Il est ridicule de prêter à Mahomet la claire conscience et la faculté d'analyse d'un savant, d'un philosophe, d'un critique du XIX^e siècle. Il paraît bien certain, d'après la tradition, que l'inspiration était irrégulière et instantanée chez le prophète, et qu'il ne pouvait pas prévoir le moment où il en serait saisi. Parfois il en fut pris pendant qu'il était monté à chameau; parfois au milieu de la foule, aussi bien que dans l'intérieur solitaire de sa maison. Il sentait lui-même que ces secousses répétées le fatiguaient beaucoup; et, dans une occasion que la tradition a recueillie, il exprima ce qu'il en pensait sous une forme qui n'a rien que de très-naturel. Abou-Bekr et Omar étaient assis un jour dans la mosquée à Médine, quand Mahomet y entra par une des portes qui donnaient dans les maisons de ses femmes. Il avait la main sur sa barbe, qu'il soulevait en la caressant. A cette époque, elle grisonnait déjà sensiblement. Abou-Bekr, faisant cette remarque, lui dit : « O toi, pour qui je serais prêt à sacrifier mon père et ma mère, que ta barbe et tes cheveux blanchissent! — Tu dis

vrai, répondit Mahomet à son ami tout ému; mais c'est Houd et ses sœurs qui m'ont fait blanchir si vite. — Et quelles sont ses sœurs? demanda Abou-Bekr. — C'est l'*Indéfectible* et la *Frappante*, » répliqua le prophète. Il indiquait ainsi trois sourates, qui sont classées la XI^e, la LVII^e et la CII^e dans le *Coran*. Il est probable que la composition de ces sourates avait été plus pénible, et que Mahomet avait souffert davantage en les produisant. On peut croire que l'inspiration n'a pas toujours été aussi douloureuse; mais le désordre et la confusion qu'on voit régner en chaque sourate donnent, il faut en convenir, une grande vraie semblance à ces détails, qu'à pieusement conservés la dévotion musulmane. Il n'y en a pas une où le sujet se suive d'une manière un peu continue et un peu régulière; les matières les plus disparates y sont traitées pêle-mêle, et à côté des rares articles de loi civile qui disposent sur les héritages, sur les femmes et les orphelins, par exemple, viennent se placer des imprécations sans fin contre les juifs, les hypocrites, les infidèles, des louanges à Moïse, à Jésus, et la justification du prophète, etc. Toutes les sourates offrent la même bigarrure, qui ne permet pas de voir dans Mahomet un auteur aussi maître de sa pensée que le dit M. Renan.

Une autre considération qui milite contre l'hypothèse de la fourberie et du charlatanisme de Mahomet, c'est le peu d'usage qu'il a fait du surnaturel. Dans le cours entier du *Coran*, et l'on peut dire presque à chaque page, il se défend de faire des miracles. Il n'y a de merveilleux, dans sa mission et son œuvre, que ses communications avec l'ange Gabriel. Dans la sourate III^e, il montre combien le don des miracles lui serait inutile pour persuader les hommes, puisque des prophètes doués par le ciel de cette puissance n'en ont pas moins péri sous la main des incrédules et des méchants : « A ceux qui disent : Dieu nous a déclaré que nous ne serons tenus de croire à un prophète que lorsque ce prophète présentera une offrande que le feu du ciel consumera aussitôt, réponds : Il vous est venu avant moi des prophètes qui ont fait des miracles et même celui dont vous parlez. Pour quoi donc les avez-vous tués? Dites-le, si vous êtes véridiques. S'ils te traitent d'imposteur, ô Mohammed, les apôtres envoyés avant toi ont été traités de même, bien qu'ils eussent opéré des miracles et apporté le livre des Psaumes et le livre de l'Évangile. » Ailleurs, il dit plus expressément encore : « Ils disent : Si au moins des miracles lui étaient accordés de la part de son Seigneur, nous croirions. Réponds-leur : Les miracles sont au pouvoir de Dieu, et moi je ne suis qu'un envoyé chargé d'avertir ouvertement les hommes. » (Sourate XXIX.) Dans un autre passage, Dieu, prenant la parole, dit à Mahomet : « Rien ne nous aurait empêché de t'envoyer avec le pouvoir des miracles. » Et si Dieu ne l'a pas fait, il en donne la raison : « C'est que les peuples d'autrefois avaient déjà traité de mensonges les miracles qu'avaient faits les prophètes antérieurs. » (Sourate XVII.) Ainsi, Mahomet a repoussé *systématiquement* le miracle; il n'a pas voulu lui donner la moindre place dans les origines de l'islam. « C'est, dit M. de Rémusat, ce qu'il y a en lui de plus élevé et de plus extraordinaire, et ce qui oblige à le placer, à tout prendre, parmi les plus sincères des instituteurs du genre humain. » S'il ne s'était pas exprimé d'une manière formellement négative sur ce point, ses disciples et ses fidèles n'auraient pas manqué de lui en faire faire. Il n'a pas profité des facilités que lui offrait la foi enthousiaste qu'il inspirait. M. Barthélemy Saint-Hilaire rapporte un fait décisif qui en donne la preuve. Dans une occasion où l'imposture était provoquée par tout le monde, et où elle était aussi facile que profitable, il la repoussa avec une hauteur dédaigneuse. Son fils Ibrahim venait de mourir âgé d'environ deux ans, au mois de mars 630. Le jour même où mourut cet enfant, dont la perte lui inspira la plus vive douleur, il y avait une éclipse de soleil. Autour de Mahomet, on se plut à dire que l'astre s'éclipsait à cause de la mort d'Ibrahim; mais le prophète coupa court à cette interprétation flatteuse qui circulait déjà dans le peuple : « Le soleil et la lune ne s'éclipsent, dit-il, ni par la mort ni par la naissance de qui que ce soit. Ce sont des merveilles divines, par lesquelles Dieu manifeste sa puissance, afin qu'on le craigne. Quand vous voyez une éclipse, mettez-vous en prière, et restez-y jusqu'à ce qu'elle soit passée. » — « Pourtant, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, qu'y aurait-il eu de plus simple pour Mahomet, qui était au comble de sa fortune et qui régnait dès lors sur l'Arabie, que de prendre ce phénomène pour un signe de la sollicitude divine envers lui; et, en le supposant un imposteur, que de profiter si aisément de la crédulité populaire, appuyée sur le sentiment d'une légitime reconnaissance? »

— III. LA DOGMATIQUE DU CORAN. L'unité de Dieu, sa bonté et sa puissance, tel est le premier dogme proclamé par le *Coran*. On peut dire qu'il en remplit toutes les pages. Mahomet est intarissable quand il parle du Dieu unique, du Dieu tout-puissant, du Dieu bon qui veille sur l'homme, le protège dans ses afflictions, le console dans ses misères, et qui ne lui demande qu'une seule chose, à savoir d'être soumis humblement à la main bienfaisante qui l'a créé et qui le fait vivre. Pour faire passer sa conviction dans les cœurs

sourds auxquels il parle, il en appelle à tous les témoignages que la nature lui offre. Il en jure « par le soleil, par la lune quand elle le suit de près, par le jour quand il le laisse voir dans tout son éclat; » il en jure « par l'aube du matin, par la nuit quand elle étend son voile, par le ciel qui accomplit ses révolutions, par les astres nocturnes qui brillent au firmament, par la terre qui fait germer les plantes, par le territoire sacré de la Mecque, par le figuier et l'olivier, par le mont Sinaï; » il en jure « par les coursiers haletants, qui se frayent le chemin sanglant à travers les colonnes ennemies; » il en jure « par le Kalam, qui écrit tout, par le *Coran*, le livre révélé; » il en jure aussi « par l'âme de l'homme capable de vice et de vertu, capable de rester pure ou de se corrompre. » Il n'y a qu'un seul Dieu, auquel l'idolâtrie associe aveuglément des divinités impuissantes, envers qui l'homme enivré par ses richesses et par de vains plaisirs est trop souvent ingrat, mais que les cours intelligents, les fidèles doivent toujours adorer et toujours bénir. Quelques extraits, empruntés à diverses sourates et où l'on trouve l'accent des Psaumes, donneront au lecteur une juste idée de la foi monothéiste qui animait Mahomet et qui a inspiré le *Coran* :

« O mortels, adorez le Seigneur qui vous a créés, vous et vos pères, afin que vous le craigniez; qui vous a donné la terre pour lit, et le ciel pour toit; qui a fait descendre la pluie des cieux pour produire tous les fruits dont vous vous nourrissez. » (Sourate IIe.)

« L'Orient et l'Occident appartiennent à Dieu; vers quelque lieu que vous tourniez vos regards, vous rencontrerez sa face. Il remplit l'univers de son immensité et de sa science. » (Sourate IIe.)

« Votre Dieu est le Dieu unique. Il n'y en a point d'autre. La miséricorde est son partage. La création des cieux et de la terre, la succession de la nuit et du jour, le vaisseau qui fend les flots pour l'utilité des humains, la pluie qui descend des nuages et rend la vie à la terre inféconde, les animaux qui en couvrent la surface, la vicissitude des vents et des nuages balancés entre le ciel et la terre, sont, aux yeux de ceux qui ont la science, des marques de la puissance du Très-Haut. » (Sourate IIe.)

« Dieu est le seul Dieu, le Dieu vivant et éternel. Le sommeil n'approche point de lui. Il possède ce qui est dans les cieux et sur la terre. Qui peut intercéder auprès de lui sans sa volonté ? Il sait ce qui était avant le monde et ce qui sera après. Les hommes ne connaissent de sa majesté suprême que ce qu'il veut bien leur en apprendre. Son trône sublime embrasse les cieux et la terre; il les conserve sans effort. Il est le Dieu grand, le Dieu très-haut. » (Sourate IIe.)

« Dieu n'exigera de chacun de nous que suivant ses forces. Chacun aura en sa faveur ses bonnes œuvres, et contre lui le mal qu'il aura fait. Seigneur, ne nous punis pas des fautes commises par oubli. Pardonne-nous nos pechés ? ne nous impose pas le fardeau qu'ont porté nos pères. Ne nous charge pas au-dessus de nos forces. Fais éclater pour tes serviteurs le pardon et l'indulgence. Aie compassion de nous, tu es notre secours. » (Sourate IIe.)

« O Dieu, roi suprême, tu donnes et tu ôtes à ton gré les couronnes et le pouvoir. Tu élèves et tu abaisses les humains à ta volonté; le bien est dans tes mains; tu es le Tout-Puissant. Tu changes le jour en nuit et la nuit en jour. Tu fais sortir la vie du sein de la mort et la mort du sein de la vie. Tu verses tes trésors infinis sur ceux qu'il te plaît. » (Sourate IIe.)

« Dieu est le souverain des cieux et de la terre. Il fait grâce ou justice à son gré; mais il est indulgent et miséricordieux. » (Sourate IIe.)

« Votre Seigneur est le Dieu qui créa les cieux et la terre en six jours; ensuite, il s'assit sur son trône. Il fit succéder la nuit au jour, qu'elle suit sans interruption. Il forma le soleil, la lune et les étoiles humblement soumis à ses ordres. Les créatures et le droit de les gouverner lui appartiennent. Béné soit le Dieu souverain de l'univers. » (Sourate VIIe.)

« Dieu a élevé la voûte des cieux sans colonnes visibles, et il s'assit sur son trône. Il ordonna au soleil et à la lune de remplir leur tâche; tous les corps célestes se meuvent dans la route qu'il leur a tracée. Il gouverne l'univers; il vous offre des merveilles sans nombre, afin que vous croyiez à la résurrection. C'est lui qui a étendu la terre, qui a élevé les montagnes, qui a formé les fleuves et qui vous a donné les fruits divers. Il créa l'homme et la femme; il fait succéder le jour à la nuit. Ces prodiges sont des signes pour ceux qui pensent. La terre offre à chaque pas un tableau diversifié. Ici sont les jardins ornés de vignes et de légumes; là croissent des palmiers isolés ou réunis sur une souche. Tous les fruits sont arrosés par la même eau, et cependant ils diffèrent en beauté. Ainsi nous donnons des marques de notre puissance à ceux qui comprennent. » (Sourate XIIIe.)

« Tous les secrets sont dévoilés à ses yeux; il est le Grand, le Très-Haut. Celui qui parle dans le secret, celui qui parle en public, celui qui s'enveloppe des ombres de la nuit, et celui qui paraît au grand jour; lui sont également connus. » (Sourate XIIIe.)

« C'est lui qui fait briller la foudre à vos regards pour inspirer la crainte et l'espérance. C'est lui qui élève les nuages chargés de pluie. Le tonnerre célèbre ses louanges. Les anges tremblent en sa présence. Il lance la foudre, et elle frappe les victimes marquées. Les hommes disputent de Dieu; mais il est le Fort et le Puissant. Il est l'invocation véritable. Ceux qui implorent d'autres dieux ne seront point exaucés. Ils ressemblent au voyageur qui, pressé par la soif, tend la main vers l'eau qu'il ne peut atteindre. L'invocation des infidèles se perd dans la nuit de l'erreur. » (Sourate XIIIe.)

« Dieu a parlé, et à sa voix la nuit, le jour, le soleil, la lune et les étoiles se sont empressés de servir à vos besoins. Prodige éclatant pour ceux qui comprennent ! Il a fourni les diverses couleurs que la terre étale à vos yeux. Signe manifeste pour ceux qui pensent ! Il a soumis la mer à votre usage. Les poissons qu'elle renferme dans son sein deviennent votre nourriture; vous y péchez des ornements qui décorent vos habits. Vois le vaisseau fendre les flots, et les navigateurs chercher l'abondance et rendre grâce au Très-Haut. Il a posé les hautes montagnes sur la terre pour l'affermir; il y a tracé le cours des fleuves et des chemins pour vous conduire. Il a placé au firmament des étoiles où l'homme lit la route qu'il doit suivre. Le créateur sera-t-il pour vous semblable à celui qui ne peut rien créer ? N'ouvrirez-vous point les yeux ? » (Sourate XVIe.)

« Si les flots de la mer se changeaient en encre pour décrire les louanges du Seigneur, ils seraient épuisés avant d'avoir célébré toutes ses merveilles. Un autre océan semblable ne suffirait point encore. » (Sourate XVIIIe.)

« Non, le ciel ne révoque jamais l'arrêt qu'il a prononcé. N'ont-ils pas parcouru la terre ? N'ont-ils pas vu quelle a été la fin déplorable des peuples qui, avant eux, marchèrent dans les voies d'iniquité ? Rien dans les cieux et sur la terre ne peut s'opposer aux volontés du Très-Haut. Si Dieu punissait les hommes dès l'instant qu'ils sont coupables, il ne resterait point sur la terre d'être animé. Il diffère les châtimens jusqu'au terme marqué. » (Sourate XXVe.)

« Si nous laissons les hommes jouir de la vie jusqu'au terme marqué, c'est un effet de notre miséricorde. » (Sourate XXXVe.)

« La création du ciel, de la terre et de tout l'univers est notre ouvrage. Ce n'est point un jeu du hasard, comme le pensent les incrédules. » (Sourate XXXVIIIe.)

« La perfection est une grâce du ciel. Dieu la donne à qui il lui plaît. Sa libéralité est infinie. » (Sourate LXIIIe.)

« Tout ce qui est dans les cieux et sur la terre chante les louanges de Dieu; à lui appartient la puissance; à lui appartient la gloire; lui seul peut tout. C'est lui qui vous a créés. Tel, parmi vous, est infidèle; tel autre est croyant. Mais Dieu voit ce que vous faites. Il a créé les cieux et la terre en toute vérité; il vous a formés, et vous retournerez à lui. Il connaît tout ce qui se passe dans les cieux et sur la terre; il connaît ce que vous cachez et ce que vous produisez au grand jour; Dieu connaît ce que les cours renferment, et aucun malheur n'atteint l'homme sans la permission de Dieu. Dieu dirigera le cœur de celui qui croit en lui; car il voit tout. Craignez-le de toutes vos forces; écoutez, obéissez, et faites l'aumône dans votre propre intérêt. Celui qui se tient en garde contre son avarice sera récompensé. Si vous faites à Dieu un prêt généreux, il vous payera le double; il vous pardonnera, car il est reconnaissant et plein de longanimité. Il connaît les choses visibles et les choses invisibles; il est le Puissant et le Sage. » (Sourate LXVie.)

Le lecteur a reconnu le Dieu du monothéisme judaïque et ses attributs. Le monothéisme nous représente très-bien ce monothéisme devenu conquérant, comme il aurait pu le devenir, si les circonstances lui avaient permis de trouver le Messie temporel et théocratique appelé et prédit par les prophètes d'Israël. Le monothéisme du *Coran* est rigide, absolu; il repousse la Trinité et l'Incarnation chrétiennes. Relativement au christianisme, il peut être considéré comme une sorte d'unitarisme. C'est ce qui résulte des extraits suivants :

« O vous qui avez reçu les Ecritures, ne passez pas les bornes de la foi; ne dites de Dieu que la vérité. Jésus est le fils de Marie, l'envoyé du Très-Haut et son Verbe. Il l'a fait descendre dans le sein de Marie; il est son souffle. Croyez en Dieu et en ses apôtres. Mais ne dites pas qu'il y ait une trinité en Dieu; il est un; cette croyance vous sera plus sûre. Loin qu'il ait un fils, il gouverne seul le ciel et la terre; il se suffit à lui-même. Le Messie ne rougira pas d'être le serviteur de Dieu, pas plus que les anges qui entourent son trône et lui obéissent. » (Sourate IVe.)

« Ceux qui soutiennent la trinité de Dieu sont blasphémateurs; il n'y a qu'un seul Dieu; s'ils ne changent de croyance, un supplice douloureux sera le prix de leur impiété. » (Sourate Vre.)

« Les chrétiens disent que le Messie est le fils de Dieu. Ils parlent comme les infidèles qui les ont précédés. Le ciel punira leurs blasphèmes. Ils appellent seigneurs leurs pontifes, leurs moines, et le Messie, fils de Marie.

Mais il leur est commandé de servir un seul Dieu; il n'y en a point d'autre. Anathème sur ceux qu'ils associent à son culte ! » (Sourate IXe.)

« Dieu n'a point de fils; il ne partage point l'empire avec un autre Dieu. S'il en était ainsi, chacun d'eux voudrait s'approprier sa création et s'élever au-dessus de son rival. Louange au Très-Haut ! Loin de lui ces blasphèmes ! » (Sourate XXIIe.)

« Dis : Dieu est un; il est éternel; il n'a point enfanté et n'a point été enfanté; il n'a point d'égal. » (Sourate CXIe.)

« Ceux qui disent que le fils de Marie est Dieu sont infidèles. Réponds-leur : Qui pourrait arrêter le bras du Tout-Puissant, s'il voulait perdre le Messie fils de Marie, sa mère et tous les êtres créés ? » (Sourate Vre.)

« Dieu ayant demandé à Jésus, fils de Marie, s'il avait commandé aux hommes de l'adorer, lui et sa mère, comme des dieux : « Seigneur, répondit-il, leur aurais-je ordonné un sacrifice ? Si j'en étais coupable, ne le saurais-tu pas ? Tu connais ce qui est dans mon cœur, et j'ignore ce que voile ta majesté suprême. La connaissance des mystères n'appartient qu'au Très-Haut. Je ne leur ai fait entendre ma voix que pour leur annoncer tes commandemens. Je leur ai dit : Adorez Dieu, mon Seigneur et le vôtre. J'ai été témoin auprès d'eux tant que je suis resté sur la terre. » (Sourate Vre.)

On doit remarquer que Mahomet prend soin de rattacher sa religion à celles qui l'ont précédée, il s'appuie sans cesse sur les traditions et les livres des juifs et des chrétiens. Il se montre plein de respect et d'admiration pour les uns et les autres. Il se plaît à énumérer longuement tous les prophètes qui l'ont précédé et dont il vient compléter la mission. Il ne parle du Pentateuque, des Psaumes et de l'Evangile qu'avec une véritable piété et une sorte d'oraison. Ce sont les livres qui ont devancé et préparé celui qu'il apporte. Pour Jésus, en particulier, il n'a que des louanges, qui ne font guère présager les luttes implacables qui surgirent plus tard entre l'islam et le christianisme. On est surpris de lire dans le *Coran* le passage suivant :

« Les anges dirent à Marie : « Dieu t'a choisie; il t'a rendue exempte de toute souillure; il t'a élue parmi toutes les femmes de l'univers. Dieu t'annonce son Verbe, il se nommera Jésus, fils de Marie, illustre dans ce monde et dans l'autre, un des familiers de Dieu; car il parlera aux humains, enfant au berceau et homme fait, et il sera du nombre des justes. — Seigneur, répondit Marie, comment aurais-je un fils ? Aucun homme ne m'a touchée. — C'est ainsi, répondit l'ange, que Dieu crée ce qu'il veut; il dit : Sois; et la chose est. Il lui enseignera le Livre et la Sagesse, le Pentateuque et l'Evangile. Jésus sera son envoyé auprès des enfants d'Israël. Il leur dira : Je viens vers vous accompagné des signes du Seigneur; je formerai de boue la figure d'un oiseau, je soufflerai dessus, et, par la permission de Dieu, l'oiseau sera vivant; je guérirai l'aveugle de naissance, et le lepreux; je ressusciterai les morts par la permission de Dieu, je vous dirai ce que vous avez mangé et ce que vous aurez caché dans vos maisons. Tous ces faits seront des signes pour vous si vous êtes croyants. Je viens pour confirmer le Pentateuque, que vous avez reçu avant moi. Je vous permettrai l'usage de certaines choses qui vous avaient été interdites. Je viens avec des signes de la part de votre Seigneur. Craignez-le et obéissez-moi. Il est mon Seigneur et le vôtre; adorez-le; c'est le sentier droit. » On voit que le *Coran* admet la conception surnaturelle du Christ et ses miracles.

En d'autres passages, le monothéisme du *Coran* se présente comme un retour à la religion des patriarches, comme une restauration de l'abrahamisme :

« Nous avons établi la Maison sainte (de La Mecque) pour être l'asile où se réuniront les peuples. La demeure d'Abraham sera un lieu de prière. Nous avons fait un pacte avec Abraham et Ismaël. Purifiez mon temple des idoles qui l'environnent, de celles qui sont renfermées dans son enceinte, et de leurs adorateurs. Abraham adressa cette prière à Dieu : « Seigneur, établis dans ce pays une foi durable. Comble de tes faveurs le peuple qui croira à ton unité et au jour dernier. — J'étendrai mes dons, répondit le Seigneur, jusque sur les infidèles; mais ils en jouiront peu de temps. Ils seront condamnés aux flammes, et leur fin sera déplorable. Lorsque Abraham et Ismaël jetèrent les fondemens de ce temple, les yeux élevés au ciel, ils s'écrièrent : O Dieu, intelligence suprême, daigne recevoir cette sainte demeure ! Fais que nous soyons de vrais musulmans; fais que notre posterité soit attachée à ton culte. » (Sourate IIe.)

« Abraham n'était ni juif ni chrétien. Il était orthodoxe, musulman, adorateur d'un seul Dieu. Ceux qui professent la religion d'Abraham suivent ses traces de plus près. Tel est le prophète et tels sont ses disciples. Dieu est le chef des croyants... O vous qui avez reçu les Ecritures, pourquoi vous disputez-vous au sujet d'Abraham ? Le Pentateuque et l'Evangile n'ont été envoyés d'en haut que longtemps après lui. Ne le comprendrez-vous jamais ?... Toute nourriture était permise aux

enfants d'Israël, excepté celle que Jacob s'interdit à lui-même, avant que le Pentateuque fût venu. Dis-leur : Apportez le Pentateuque, et lisez si vous êtes sincères. Quiconque forge des mensonges sur le compte de Dieu est du nombre des impies. Dis-leur : Dieu ne dit que la vérité. Suivez donc la religion d'Abraham, qui était pieux et n'associait point d'autre être à Dieu. Le premier temple qui ait été construit par les hommes est celui de La Mecque, temple béni et kollah de l'univers. Vous y verrez les traces de miracles évidents. Là est la station d'Abraham. Quiconque entre dans son enceinte est à l'abri de tout danger. En faire le pèlerinage est un devoir envers Dieu pour quiconque est en état de le faire. » (Sourate IIIe.)

Mahomet nous montre, dans Abraham, le père du monothéisme, et nous raconte d'une manière poétique comment il devint adorateur d'un seul Dieu, vrai musulman, au milieu d'un peuple idolâtre.

« Voici comment nous fîmes voir à Abraham le royaume des cieux et de la terre, et lui enseignâmes de croire fermement : Quand la nuit l'eut environné de ses ombres, il vit une étoile et s'écria : Voilà mon Dieu ! L'étoile disparut. Il dit alors : Je n'adorerai point des dieux qui disparaissent. Il vit la lune se lever, il dit : Voilà mon Dieu ! Et lorsqu'elle se coucha, il s'écria : Si le Seigneur ne m'eût éclairé, je serais dans l'erreur. Il vit le soleil se lever et il dit : Celui-ci est mon Dieu; il est plus grand que les autres ! Mais lorsque le soleil se coucha, il s'écria : O mon peuple, je ne participe point au culte de vos divinités. Je tourne mon front vers celui qui a formé les cieux et la terre; je suis orthodoxe et nullement du nombre de ceux qui lui associent des idoles. Le peuple ayant disputé avec lui, il dit : Pourrez-vous contester l'unité de Dieu ? Il m'a éclairé; je ne crains pas ceux que vous lui associez. Le Dieu que je sers fait tout ce qu'il veut. Sa science embrasse tout l'univers. N'ouvrirez-vous pas les yeux ? Comment craindrais-je ceux que vous avez associés au Très-Haut sans qu'aucun pouvoir vous ait été donné à cet égard ? Lequel des deux partis est le plus sûr ? dites, si vous le savez. Ceux qui croient et qui ne revêtent point leur foi de l'injustice, ceux-là jouiront de la sécurité; ceux-là sont sur le chemin droit. Tels sont les arguments de l'unité de Dieu que nous four-nîmes à Abraham contre son peuple. » (Sourate VIe.)

A côté du dogme de l'unité de Dieu, créateur et souverain seigneur du monde, le *Coran* pose celui de la résurrection et de la vie future. Il l'affirme de toutes les manières avec non moins de persistance. Au delà de la vie présente, l'homme devra rendre compte à la justice éternelle de ses actes et de ses pensées; il y trouvera le châtimement du mal qu'il aura commis ou la récompense du bien qu'il aura fait; le châtimement dans un lieu de supplices, dans la géhenne, dans l'enfer; la récompense, dans le paradis. Suivant l'esprit des religions monothéistes, la résurrection, la vie future est liée par Mahomet au dogme de la création, rattachée à la toute-puissance créatrice.

« L'homme croit-il que nous ne réunirons pas ses os ? Oui, nous le ferons; nous pouvons replacer exactement jusqu'aux extrémités de ses doigts... L'homme n'était-il pas d'abord une goutte de sperme qui se répand aisément ? N'était-il pas ensuite un grumeau de sang dont Dieu le forma ? Il a formé un couple, l'homme et la femme. N'est-il pas capable de ressusciter les morts ? » (Sourate LXXVe.)

Mahomet ne songe pas à fonder la vie future sur la nature de l'âme; pas plus que les prophètes de la Bible, il ne spéculer sur l'existence et les destinées de l'âme séparée du corps. Quoi de plus sémitique que ce verset de la sourate XVIIe : « Ils t'interrogeront sur l'âme. Dis-leur : Dieu s'en est réservé la connaissance; il nous a laissés bien peu de lumières. »

On a beaucoup parlé du paradis de Mahomet, de l'attrait profane prêté par les croyants à la vie future par les sensualités que le prophète promet aux justes et qu'il décrit avec complaisance. Qui ne sait les sarcasmes dont les hours célestes ont été l'objet ? M. Barthélemy Saint-Hilaire fait remarquer qu'elles tiennent beaucoup moins de place dans le *Coran* qu'on ne le suppose d'ordinaire, et que le paradis musulman s'y présente surtout sous la forme d'un jardin merveilleux, arrosé d'eaux fraîches et courantes, délices incomparables sous un climat desséché comme celui de l'Arabie. « Cent fois, dit-il, Mahomet parle de la vie éternelle et du paradis, sans qu'il y soit question de vierges aux yeux noirs qui attendent les fidèles; et quand il mentionne les hours, c'est en général avec une réserve et une sorte de pudeur qu'on ne soupçonnerait pas, si l'on ne s'en tenait qu'aux plaisanteries licencieuses de ses détracteurs. »

Le lecteur peut, du reste, juger, par les textes mêmes, des enseignements du *Coran* sur la vie future :

« L'amour du plaisir éblouit les mortels; les femmes, les enfans, les richesses, les chevaux superbes, les troupeaux, les campagnes, font les objets de leurs ardens desirs. Telles sont les jouissances de la vie mondaine. Mais l'asile que Dieu prépare est bien plus délicieux. Dis : Que puis-je annoncer de plus agréable à ceux qui ont la piété, que des jar-

dins arrosés par des fleuves, une vie éternelle, des *épouses purifiées*, et la bienveillance du Seigneur, qui a l'œil ouvert sur ses serviteurs. Tel sera le partage de ceux qui disent : Seigneur, nous avons cru ; pardonne-nous nos fautes, et délivre-nous de la peine du feu ; de ceux qui ont été patients, véridiques, pieux, bienfaisants, et qui ont imploré la miséricorde divine dès le matin. » (Sourate III.)

« Celui qui gardera les préceptes du Dieu savant et miséricordieux, et qui obéira au prophète, sera introduit dans les jardins, séjour de délices, où coulent des fleuves et où il goûtera une éternelle félicité. Celui qui désobéira à Dieu et à son envoyé, et qui transgressera ses lois, sera précipité dans l'abîme de feu, où il sera éternellement en proie aux tourments et à l'opprobre. » (Sourate IV.)

« Nous n'exigerons de chacun que ce qu'il peut. Les croyants qui auront pratiqué la bienfaisance habiteront le paradis, séjour d'éternelles délices. Je bannirai l'envie de leurs cœurs ; les ruisseaux couleront sous leurs pas. Ils s'écarteront : Louange à l'Eternel, qui nous a introduits dans ce séjour ! Si sa lumière ne nous eût éclairés, nous n'aurions pas trouvé la route qui y conduit. Les promesses des prophètes se sont vérifiées. Une voix fera entendre ces paroles : Voilà le paradis dont vos œuvres vous ont acquis l'héritage. » (Sourate V.)

« Le prophète et les croyants qui ont sacrifié leurs biens et versé leur sang pour la défense de l'islamisme seront comblés des faveurs du ciel et jouiront de la félicité. Ils habiteront éternellement le séjour que Dieu leur a préparé, les jardins de délices arrosés par des fleuves, lieux où régnera la souveraine beauté. » (Sourate IX.)

« Les jardins de délices arrosés par les fleuves, ces jardins où l'on trouvera une nourriture éternelle et des ombrages toujours verts, seront le prix de la piété. Les incrédules auront les flammes pour récompense. » (Sourate XIII.)

« Dans ce jour, la terre et les cieux seront changés. Le genre humain se hâtera de paraître devant le tribunal du Dieu unique et victorieux. Dans ce jour, vous verrez les pervers chargés de chaînes. Leurs habits seront de poix ; le feu couvrira leur front. Dieu rend à chacun selon ses œuvres ; il est exact dans ses jugements. » (Sourate XIV.)

« Les jardins et les fontaines seront le partage de ceux qui craignent le Seigneur. Ils entreront avec la paix et la sécurité. Nous ôterons l'envie de leurs cœurs. Ils reposeront sur des lits, et ils auront les uns pour les autres une bienveillance fraternelle. La fatigue n'approchera point du séjour des délices. On ne leur en ravira point la possession. » (Sourate XV.)

« Les vrais serviteurs de Dieu auront une nourriture choisie, des fruits exquis, et ils seront servis avec honneur. Les jardins des délices seront leur asile. Pleins d'une bienveillance mutuelle, ils reposeront sur des sièges ; on leur offrira des coupes remplies d'une eau pure, limpide et d'un goût délicieux, qui n'obscurcira point leur raison et ne les enivrera pas. *Près d'eux seront des vierges aux regards modestes, aux grands yeux noirs, et dont le teint aura la couleur des ailes de l'autruche.* » (Sourate XXVIII.)

« On dira aux croyants qui ont professé l'islamisme : Entrez dans le jardin des délices, vous et vos *épouses* : ouvrez vos cœurs à la joie. On leur présentera à boire dans des coupes d'or. Le cœur trouvera dans ce séjour tout ce qu'il peut désirer, l'œil tout ce qui peut le charmer ; et ces plaisirs seront éternels. » (Sourate XLII.)

« Les justes habiteront le séjour de la paix ; les jardins et les fontaines seront leur partage. Ils seront vêtus d'habits de soie, et ils se regarderont avec bienveillance. *Nous leur donnerons pour compagnes des épouses aux grands yeux, aux yeux noirs.* » (Sourate XLVI.)

— IV. LA MORALE DU CORAN. Quand on traite de la morale du *Coran*, la première question qui se présente est celle du fatalisme musulman. Le *Coran* mérite-t-il le reproche qu'on lui fait généralement d'avoir inspiré un esprit fataliste à ses sectateurs ? M. Barthélémy Saint-Hilaire, d'accord en ce point avec MM. Weill et Sprenger, estime qu'il est aisé de le défendre contre cette critique... « Malgré cette erreur très-répandue, dit-il, il n'y a rien dans la vie du prophète, non plus que dans son livre, qui la justifie. Nous avons pu voir, par l'esquisse du caractère de Mahomet, son infatigable activité et cette confiance qu'il ne cesse d'avoir en lui-même. Sa confiance en Dieu n'est pas moins sincère, ni moins vive ; mais elle reste dans de justes bornes, et elle ne va jamais à cet aveuglement que le fatalisme suppose. Le *Coran* recommande aux fidèles d'être soumis absolument à la volonté de Dieu ; et cette soumission, que la raison la plus éclairée et la plus pratique recommande aussi bien que le *Coran*, mérite aux musulmans le nom même qu'ils portent et dont ils se glorifient. Mais jamais dans les préceptes ou dans les exemples donnés par le prophète, elle n'est une abdication des plus nobles facultés de l'âme. Le fatalisme, tel qu'on l'imagine, n'est qu'une paresse insurmontable et une stupidité néces de la débauche ; c'est une impossibilité physique d'agir bien plutôt qu'une doctrine ; et

en tout cas, ce n'est pas le *Coran* qui l'autorise. L'islam, tel qu'il l'entend, n'est pas autre chose que le sentiment profond que l'homme conçoit de sa faiblesse devant le Dieu tout-puissant et miséricordieux, et de la nécessité de sa soumission ; ce n'est pas un coupable renoncement au don le plus beau que le Créateur nous ait fait, celui de notre libre arbitre. Le *Coran* a bien assez de taches, sans qu'on lui attribue gratuitement celle-là qu'il n'a pas... Je ne nie pas que le fatalisme ne puisse être répandu dans les populations mahométanes ; mais ce n'est pas leur livre religieux qui le leur impose, à moins qu'on n'en dénature le sens général au profit de quelques passages douteux ; et cet envennement de la volonté tient à bien d'autres causes. »

M. de Gobineau, dans son ouvrage intéressant sur les *Religions et les philosophies de l'Asie centrale*, cherche, lui aussi, à défendre le *Coran* et l'islam contre l'imputation de fatalisme. « On a souvent, dit-il, reproché à l'islam d'avoir exagéré la croyance au fatalisme, et partant propagé les principes déléterés qui en sont la conséquence. C'est une erreur et une injustice. Il n'est facile à la logique d'aucun culte de faire concorder la liberté de l'homme avec la prescience divine, et cependant pas de religion positive qui ne reconnaisse la nécessité de concilier ces deux termes, et ne refuse d'admettre que l'un soit sacrifié à l'autre. Mahomet devait avoir plus de peine que les autres législateurs religieux à opérer la fusion, parce que préoccupé surtout du soin de déterminer à part, et d'une façon bien distincte, la personnalité divine, afin de sortir une fois pour toutes des pires conséquences du panthéisme araméen, il avait exagéré tant qu'il avait pu l'expression de l'omnipotence, de l'omniscience et de tous les attributs propres à mettre un abîme entre le Créateur et la créature. Cependant il n'avait pas méconnu non plus le péril que cette façon de parler pouvait provoquer, et il avait répété en plus d'une occasion, — on le voit dans le *Coran*, — que l'homme est libre, qu'il répond de son salut et de sa damnation ; qu'il peut être fidèle et qu'il peut être coupable, et qu'en lui ouvrant le paradis ou l'enfer, Dieu ne fait qu'exercer sa justice et le rémunérer d'après ce qu'il a librement mérité. Que l'expression de deux ordres d'idées si différents offre ici des termes difficiles à concilier, cela, encore une fois, est incontestable. Il serait aisé, en opposant les uns aux autres les passages que je rappelle, de les mettre en contradiction flagrante. On parviendrait peut-être à démontrer qu'en bonne logique l'une des thèses est plaidée avec une force supérieure, de sorte que l'autre reste anéantie ; peut-être aussi arriverait-on simplement à les détruire l'une par l'autre, de sorte qu'il ne resterait rien des deux propositions. Mais, en agissant de la sorte, on aurait prouvé seulement que le prophète arabe était un dialecticien assez faible, qui ne connaissait pas les ressources de l'Ecole ; je ne vois pas que ce résultat vaille la peine d'être recherché. Ce qu'il faut savoir, ce qu'il faut démêler, c'est son intention, et elle n'est pas douteuse. Il a voulu, incontestablement, sauver le libre arbitre et donner, imposer à l'homme la responsabilité de ses actes. Les docteurs musulmans ne s'y sont pas mépris, et ils ont appuyé dans le même sens. »

Malgré l'autorité de M. Barthélémy Saint-Hilaire et de Gobineau, nous croyons que le préjugé répandu sur le fatalisme musulman est parfaitement fondé. M. de Gobineau reconnaît que Mahomet a exagéré tant qu'il a pu l'expression de l'omnipotence et de l'omniscience divines ; or, il serait facile de montrer que le fatalisme sort naturellement, logiquement de cette exagération. Le dogme de la prédestination est au fond de toute religion monothéiste qui tire rigoureusement les conséquences de l'omnipotence et de l'omniscience divines, parce qu'une telle religion conduit à ne voir en tout ce qui arrive que des actes et des décrets divins, parce qu'elle supprime l'enchaînement des causes secondes, parce qu'elle absorbe l'idée de loi naturelle dans celle de création et de miracle, et celle de loi morale, de justice, dans celle de l'irrésistible volonté divine. Il faut remarquer que le mot *islam* signifie la *résignation* à la volonté divine, et le mot *musulman*, celui qui s'est *livré*, qui s'est *abandonné* à la volonté de Dieu. Pour l'islamisme, la destinée de l'homme est immuablement fixée, et écrite d'avance dans le livre divin. Que l'homme aille à la guerre, ou qu'il reste dans sa demeure, le trait qui doit l'atteindre l'atteindra. La maladie agit sur l'homme selon le degré d'intensité que Dieu lui a assigné, que l'homme y applique des remèdes, ou qu'il n'y en applique pas. L'incendie s'étend jusqu'à la limite que Dieu a déterminée, que l'homme cherche ou non à l'éteindre. Voici, d'ailleurs, quelques textes qui peuvent se passer de commentaires :

« L'homme ne meurt que par la volonté de Dieu, *d'après le livre qui fixe le terme de sa vie*... Une partie d'entre vous désiraient les biens de ce monde, les autres désiraient la vie future. Dieu vous a fait prendre la fuite devant vos ennemis pour vous éprouver, mais il vous a pardonné ensuite, parce qu'il est plein de bonté pour les fidèles... Que gagnons-nous à toute cette affaire ? disaient-ils. Réponds-leur : *Toute affaire dépend de Dieu.* Ils cachaient au fond de leurs âmes ce qu'ils ne te manifestaient pas. Ils disaient : Si nous eus-

sions dû obtenir quelque avantage de toute cette affaire, certes nous n'aurions pas été défaits ici. Dis-leur : *Quand vous seriez restés dans vos maisons, ceux dont le trépas était écrit là-haut seraient venus succomber à ce même endroit*, afin que le Seigneur éprouvât ce que vous cachiez dans vos seins et débrouillât ce qui était au fond de vos cœurs... A ceux qui, restés dans leurs foyers, disent : Si nos frères nous avaient écoutés, ils n'auraient pas été tués, réponds : Mettez-vous donc à l'abri de la mort, si vous êtes véridiques. » (Sourate III.)

« C'est Dieu qui vous a créés de limon et a fixé un terme à votre vie. Le terme marqué est dans sa puissance, et vous doutez encore... Dieu ouvrira pour l'islam le cœur de celui qu'il *voudra* diriger ; il rendra resserré, étroit, et comme s'efforçant à s'élever en l'air le cœur de celui qu'il *voudra* égarer. » (Sourate VI.)

« Quand vous vous trouviez en face des ennemis, Dieu les fit voir peu nombreux à vos yeux ; il en diminua le nombre à vos yeux pour accomplir l'œuvre décrétée dans ses destins. Il est le terme de toutes choses... Ce n'est pas vous qui tuez les infidèles, c'est Dieu. Quand tu lançais un trait, ce n'est pas toi qui le lançais, c'était Dieu pour éprouver les fidèles par une belle épreuve ; car Dieu entend et sait tout. » (Sourate VIII.)

« Chaque nation a son terme. Quand leur terme est arrivé, les hommes ne sauraient ni le reculer ni l'avancer. » (Sourate VIII.)

« Il ne nous arrivera que ce que Dieu nous a destiné ; il est notre maître, et c'est en Dieu que les croyants mettent leur confiance... Pensez-vous que vous serez abandonnés, comme si Dieu ne reconnaissait pas ceux d'entre vous qui combattent et qui ne recherchent d'autre alliance que celle de Dieu, de son apôtre et des croyants ? Dieu est instruit de ce que vous faites. » (Sourate XII.)

« Les croyants ignorent-ils que Dieu pourrait diriger dans la droite voie tous les hommes, s'il le voulait ? » (Sourate XIII.)

« Nous n'avons anéanti aucune ville qui n'ait eu un terme fixé. Aucun peuple ne peut avancer ni retarder son terme. » (Sourate XVI.)

« Il n'y a point de chose cachée dans les cieux et sur la terre qui ne soit *inscrite* dans le livre de l'évidence. » (Sourate XXVIII.)

« La foi est une *faveur* de Dieu ; il l'accorde à qui il *veut*. » (Sourate LXIII.)

« Dieu épargne ceux qu'il *veut* et dirige ceux qu'il *veut*. » (Sourate LXXVI.)

M. Barthélémy Saint-Hilaire, qui ne trouve pas le fatalisme dans le *Coran*, n'y trouve pas non plus l'intolérance, qu'on reproche ordinairement à l'islam. Selon lui, c'est la barbarie des mœurs et le fanatisme naturel à ces populations belliqueuses, bien plus que la doctrine du prophète, qui ont choisis les musulmans à l'extermination et au pillage des infidèles. Mahomet était plein de respect pour le Pentateuque et pour l'Evangile, pour Moïse et pour Jésus. Il a prescrit formellement de s'engager de controverses avec les hommes des Ecritures (chrétiens et juifs) que de la manière la plus honnête ; il proclame qu'ils recevront une récompense de leur Seigneur, que la crainte ne descendra point sur eux et qu'ils ne seront point affligés. Ces préceptes sont, il est vrai, en contradiction avec l'histoire de l'islamisme et avec bien des actes de Mahomet, qui s'est montré si terrible envers les juifs. Mais il faut s'en prendre aux exigences et aux entraînements de la politique, non à la doctrine.

Nous ne contesterons pas qu'il n'y ait dans le *Coran* des versets très-remarquables où éclate l'esprit de tolérance :

« Certainement, les musulmans, les juifs, les chrétiens et les sabéens qui croiront en Dieu et au jugement dernier, et qui feront le bien, en recevront la récompense de ses mains ; ils seront exempts de la crainte et des supplices. » (Sourate II.)

« Ne faites point de violence aux hommes à cause de leur foi. La voie du salut est assez distincte du chemin de l'erreur. Celui qui abjurera le culte des idoles pour la religion sainte aura saisi une colonne inébranlable. » (Sourate III.)

« Parmi les juifs et les chrétiens, ceux qui croient à Dieu, aux Ecritures qui ont été envoyées à eux et à nous, et qui se soumettent à la volonté du ciel, ceux-là ne vendent point sa doctrine pour un vil intérêt. Ils trouveront leur récompense auprès de l'Eternel, qui est exact à peser les actions des hommes. » (Sourate III.)

« Les chrétiens seront jugés d'après l'Evangile ; ceux qui les jugeront autrement seront prévaricateurs. » (Sourate V.)

« Dieu pouvait vous réunir tous sous une même religion. Il a voulu éprouver si vous seriez fidèles à ses divers commandements. Efforcez-vous de faire le bien ; vous retourneriez à lui, et il vous montrera en quoi vous avez erré. » (Sourate VI.)

« Le ministère du prophète se borne à la prédication. Dieu sait ce que vous manifestez et ce que vous cachez dans vos cœurs. » (Sourate VI.)

« Ne disputez avec les juifs et les chrétiens qu'en termes honnêtes et modérés. Confondez ceux d'entre eux qui sont impies. Dites : Nous croyons au livre qui nous a été en-

voyé et à vos Ecritures. Notre Dieu et le vôtre ne font qu'un. » (Sourate XXIX.)

« Invite les juifs et les chrétiens à embrasser l'islamisme. Observe la justice qui t'a été commandée. Ne condescends pas à leurs desirs, et dis : Je crois aux Livres sacrés. Le ciel m'a ordonné de vous juger équitablement. Nous adorons le même Dieu. Nous avons nos œuvres, et vous les vôtres. Que la paix règne parmi nous. L'Eternel prononcera sur notre sort ; il est le terme de toutes choses. » (Sourate XLII.)

« Nous connaissons les discours des infidèles. N'use point de violence pour leur faire embrasser l'islamisme. » (Sourate L.)

Mais il est clair que ces excellents préceptes devaient être pratiquement stériles dans une religion qui érigeait la guerre en moyen légitime de prosélytisme et en devoir religieux. Ils étaient en contradiction flagrante avec les versets suivants :

« O vous, les croyants ! combattez les infidèles qui habitent votre voisinage ; qu'ils éprouvent toutes vos rigueurs... Frappez les infidèles partout où vous les trouverez ; combattez-les, jusqu'à ce que vous n'ayez point à craindre la tentation et que tout culte soit celui du Dieu unique. » (Sourate II.)

« Quiconque désire un autre culte que l'islam, ce culte ne sera point reçu de lui, et il sera dans l'autre monde du nombre des malheureux. » (Sourate III.)

« Nous jetterons l'épouvante dans le cœur des idolâtres, parce qu'ils ont associé à Dieu des divinités sans que Dieu leur ait donné aucun pouvoir à ce sujet ; le feu sera leur demeure. »

« O croyants ! ne formez donc de liaisons intimes qu'entre vous ; les infidèles ne manqueraient pas de vous corrompre ; ils désirent votre perte. » (Sourate III.)

« Ne formez point de liaisons avec les infidèles jusqu'à ce qu'ils aient quitté leur pays pour la cause du Seigneur. S'ils retournaient à l'infidélité, saisissez-les et mettez-les à mort partout où vous les trouverez. Ne cherchez parmi eux ni protecteur ni ami. » (Sourate IV.)

« Infidèle est celui qui dit : Dieu, c'est le Messie, fils de Marie... Infidèle est celui qui dit : Dieu est un troisième de la Trinité. » (Sourate V.)

« Ceux qui blasphèment contre l'islamisme recevront la peine de leur impiété. » (Sourate VI.)

« L'orgueilleux qui s'écartera de l'islamisme et qui en niera la vérité sera dévoué aux flammes éternelles. » (Sourate VII.)

« L'incrédule qui refuse de croire à l'islamisme est plus vil que la brute aux yeux de l'Eternel. » (Sourate VIII.)

Le précepte de l'aumône tient une grande place dans la morale du *Coran* : « Faites la prière ; donnez l'aumône ; le bien que vous ferez, vous le trouverez auprès de Dieu, parce qu'il voit vos actions. O croyants ! donnez l'aumône sur les biens que nous vous avons départis, avant le jour où l'on ne pourra plus acquérir, où il n'y aura plus d'amitié ni d'intercession... O croyants ! annulez pas le mérite de vos aumônes par les reproches ou les mauvais procédés... O croyants ! faites l'aumône des biens les meilleurs que vous avez acquis et des fruits que pour vous nous faisons sortir de terre... Ne choisissez point ce que vous avez de plus mauvais et de plus vil pour le donner. N'offrez point ce que vous ne voudriez point recevoir, à moins que ce ne soit par une convention particulière. Sachez que Dieu est riche et comblé de gloire. C'est Satan qui vous met devant les yeux la menace de la pauvreté ; il vous commande la fraude, mais le Seigneur vous promet le pardon et l'abondance... La réprobation ne sera point le partage des bienfaisants. Il est bien de faire de bonnes œuvres au grand jour ; il est mieux encore de les cacher et de les verser dans le sein des pauvres. Elles effacent les péchés, parce que le Très-Haut est le témoin des actions de l'homme... Faites l'aumône le jour et la nuit, en public et en secret. Vous en recevrez le prix des mains de l'Eternel, et vous serez à l'abri des frayeurs et des tourments... Si votre débiteur a de la peine à vous payer, donnez-lui du temps ; ou, si vous voulez mieux faire, remettez-lui sa dette... Vous ne serez justifiés que quand vous aurez fait l'aumône de ce que vous avez de plus cher. Tout ce que vous donnerez sera connu de Dieu. » (Sourate IX.)

Pour estimer à sa juste valeur la morale du *Coran*, il faut tenir compte du milieu social où Mahomet a exercé son action réformatrice, des mœurs perverses des populations arabes polythéistes. On frémit quand on lit dans le *Coran* des prescriptions telles que celles-ci : « Il vous est interdit d'épouser vos mères, vos sœurs, vos tantes paternelles et maternelles, vos nièces, vos nourrices, vos sœurs de lait, les mères de vos femmes, les filles confiées à votre tutelle et issues de femmes avec lesquelles vous auriez cohabité. N'épousez pas non plus les filles de vos fils que vous avez engendrés, ni deux sœurs. » (Sourate X.)

Il est certain que le *Coran* a consacré l'abaissement de la femme en sanctionnant la polygamie ; mais il faut considérer, avec M. Barthélémy Saint-Hilaire, que ce qui nous frappe dans la condition des femmes maho-

métanes, c'est le contraste désavantageux qu'elles font avec les matrones grecques et romaines; et surtout avec les femmes chrétiennes; il est juste de reconnaître qu'elles sont infiniment redevables à celui qui les a soustraites à l'inceste. Si elles ont beaucoup à reprocher à Mahomet, elles lui doivent au moins d'être restées les mères de leurs fils et les filles de leurs pères. Voici, du reste, les préceptes du *Coran* relativement aux femmes :

« Si vous craignez d'être injustes envers les orphelins, n'épousez que peu de femmes, deux, trois ou quatre parmi celles qui vous auront plu. Si vous craignez encore d'être injustes, n'en épousez qu'une seule ou une esclave. Cette conduite vous aidera plus facilement à être justes. — Si vos femmes commettent l'adultère, appelez quatre témoins. Si leurs témoignages se réunissent contre elles, enferez-les dans des maisons, jusqu'à ce que la mort les visite ou que Dieu leur procure un moyen de salut. — O croyants ! il ne vous est pas permis de vous constituer héritiers de vos femmes contre leur gré, ni de les empêcher de se marier, quand vous les avez répudiées, afin de leur ravir une portion de ce que vous leur avez donné, à moins qu'elles ne soient coupables d'un crime manifeste. Soyez honnêtes dans vos procédés à leur égard. Si parmi vos femmes il y en a que vous n'aimez pas, il se peut que vous n'aimiez pas celles dont Dieu a voulu faire un riche trésor. — Si vous voulez répudier une femme à qui vous avez donné une dot de la valeur d'un talent, pour en prendre une autre, laissez-lui la dot entière. Voudriez-vous la lui ravir après avoir cohabité avec elle et après qu'elle a reçu votre foi ? — Celui qui ne sera pas assez riche pour se marier à des femmes honnêtes et croyantes prendra des esclaves croyantes. Dieu connaît votre foi. Vous venez tous les uns des autres et d'Adam, le père commun. N'épousez les esclaves qu'avec la permission de leurs maîtres. Dotez-les équitablement. Qu'elles soient chastes, qu'elles évitent la débauche et qu'elles n'aient point d'amants. — Les hommes sont supérieurs aux femmes à cause des qualités par lesquelles Dieu a élevé ceux-là au-dessus de celles-ci, et parce que les hommes emploient leurs biens pour doter les femmes. Les femmes vertueuses sont obéissantes et soumises; elles conservent soigneusement pendant l'absence de leurs maris ce que Dieu a ordonné de conserver intact. Vous réprimanderez celles dont vous aurez à craindre la désobéissance et l'insoumission; vous les relèguerez dans des lits à part; vous les battrez; mais aussitôt qu'elles vous obéissent, ne leur cherchez point querelle. » (Sourate iv^e.)

On ne peut trop admirer les prescriptions du *Coran* relativement à la protection des petits enfants, que les Arabes tuaient sans scrupule et sans pitié pour se débarrasser du soin de les nourrir. « L'abîme a englouti ceux qui, dans leur aveugle ignorance, immolaient leurs enfants. Ils se sont perdus et n'ont point connu la lumière... Dis-leur : Ne tuez point vos enfants, par crainte de la pauvreté. Nous vous donnerons de la nourriture pour vous et pour eux. Évitez ce crime en public et en secret. » (Sourate ix^e.) — « Que la crainte de l'indigence ne vous fasse point tuer vos enfants. Nous fournirons à leurs besoins et aux vôtres. Cette action est un attentat horrible. » (Sourate xviii^e.) C'est l'honneur de Mahomet d'avoir aboli chez les Arabes l'horrible usage d'enterrer les petites filles toutes vivantes. On connaît le dialogue de Cays, chef des Beni-Temim et de Mahomet, un jour que Cays trouva le prophète tenant une de ses filles sur ses genoux. — « Qu'est-ce que cette brosis que tu flaires ? demanda Cays. — C'est mon enfant, répondit Mahomet. — Par Dieu, reprit Cays, j'en ai eu beaucoup de petites filles comme celle-là, je les ai toutes enterrées vivantes sans en flairer aucune. — Malheureux ! s'écria Mahomet, il faut que Dieu ait privé ton cœur de tout sentiment d'humanité; tu ne connais pas les plus douces jouissances qu'il soit donné à l'homme d'éprouver ! »

Une autre loi qui fait honneur au *Coran* est celle qui interdit le vin et le jeu. « O croyants ! le vin, les jeux de hasard, les statues et le sort des flèches sont des abominations inventées par Satan. Abstenez-vous-en, de peur que vous ne deveniez pervers. Le démon se servirait du vin et du jeu pour allumer parmi vous le feu de la dissension et vous détourner de la pensée de Dieu et de la prière. » (Sourate v^e.)

M. W. Muir compte parmi les bienfaits du mahométisme la sobriété étonnante qu'il a su imposer à ses sectaires; il fut remarquer que l'islam peut se vanter d'un degré de tempérance inconnu à toute autre religion. M. Barthélemy Saint-Hilaire estime que cette interdiction des boissons enivrantes, dans un climat tel que celui de l'Arabie, n'a pas toute l'importance morale qu'on est tenté de lui accorder. « On ne voit pas, dit-il, que l'ivrognerie ait causé beaucoup de désordres parmi les Arabes. Dans les climats chauds, on ne peut supporter l'usage des boissons enivrantes; et leur action est si redoutable que la prudence la plus vulgaire sait éviter ce danger par trop évident. C'est la douceur tempérée de nos climats qui permet l'ivrognerie, en la rendant moins funeste et plus agréable; c'est la rudesse des hivers qui la rend presque nécessaire. »

CORANA s. m. (ko-ra-na). Philol. Dialecte africain appartenant à la souche hottentote, et parlé par le peuple du même nom.

CORAPICE s. m. (ko-ra-pi-se). Ornith. Syn. de *PIROLA*.

CORARIO. V. *CORRARO*.

CORAS (Jean DE), juriconsulte français, né à Réalmont (Tarn) en 1513, mort à Toulouse en 1572. Il enseigna le droit à Angers, à Orléans, à Paris, à Padoue et à Toulouse, où il devint conseiller au parlement, et fut l'un des premiers à embrasser le protestantisme. Accusé, en 1562, d'avoir voulu livrer cette dernière ville aux protestants, il échappa avec peine à une condamnation capitale. Arrêté quelques jours après la Saint-Barthélemy, il fut massacré par le peuple, avec un grand nombre d'autres prisonniers. Il a laissé sur l'interprétation du droit plusieurs ouvrages, parmi lesquels on estime surtout les *Miscellanea juris civilis*. Ses écrits juridiques ont été publiés à Lyon (1558-1558, 2 vol. in-fol.). Coras avait été rapporteur dans le fameux procès de Martin Guerre. Il publia à ce sujet, l'année même de sa mort : *Arrêt mémorable du parlement de Tolose, contenant une histoire prodigieuse d'un mari supposé, devenue de notre temps, enrichie de cent onze bonnes annotations* (Paris, 1572, in-4^o).

CORAS (Jacques DE), poète français, de la même famille que le précédent, né à Toulouse en 1630, mort en 1677. Il étudia d'abord la théologie, exerça les fonctions de ministre protestant dans la Guyenne, fut attaché pendant quelque temps à la personne de Turénne, et abjura après la lecture des *Controverses du cardinal de Richelieu*, qu'il avait entrepris de réfuter. On a de lui quelques poèmes bibliques : *Jonas ou Ninive pénitente* (1663), connu seulement aujourd'hui par la vers satirique de Boileau :

Le Jonas inconna sèche dans la poussière;

trois autres poèmes, *Josué*, *Samson* et *David*, tout à fait oubliés; une tragédie d'*Epigénie*, composée avec Leclerc, et qui donna lieu à l'épigramme si spirituelle de Racine :

Entre Leclerc et son ami Coras,

Deux grands auteurs rimant de compagnie...

Il a aussi composé une *Vie du juriconsulte Jean Coras* (Montauban, 1673).

CORASSIN s. m. Ichtyol. V. *CORACIN*.

CORATO, ville du royaume d'Italie, province de la Terre de Bari, district et à 19 kilom. S.-E. de Barietta, ch.-lieu de cant.; 3,600 hab. Belle église collégiale; plusieurs couvents. Cette ville fut fondée par les Normands au x^e siècle.

CORAVA. Ce nom, qui signifie descendant de *Courou*, désigne, dans la mythologie indienne, les enfants de Dhritarashtra et de Gaudhari, qui ont disputé aux fils de Pandou l'empire du Couroudéca (v. *COROU*). Dhritarashtra et Pandou étaient deux frères, qui descendaient également de *Courou*. Toutefois le nom de *Corava* s'applique spécialement aux enfants du premier.

CORAWA s. m. (ko-ra-oua). Bot. Espèce de bromélie des Guyanes, dont la fibre, très-forte, est employée par les Indiens pour faire des cordes d'arc, des hamacs, des filets de pêche, etc. || Les Anglais l'appellent *SUK-GRASS*.

CORAX s. m. (ko-rakss — gr. *korax*, corbeau). Ancienne machine de guerre. || V. *CORBEAU*.

CORAX, de Syracuse, rhéteur célèbre, qui florissait environ vers la LXXV^e olympiade (466 avant notre ère), c'est-à-dire à l'époque de l'expulsion des tyrans. Les différends nombreux et les procès compliqués qui éclatèrent à la suite de cette révolution nécessitèrent un emploi fréquent de l'éloquence (v. Cicéron, *Brutus*, p. 12, 46, et des *Scolastes* d'Hermogène, t. VIII, p. 196, dans les *Orateurs* de Reiske). Corax, déjà fort estimé du tyran Hiéron, se distingua à la fois dans les luttes politiques comme orateur de tribune, et dans les luttes judiciaires comme avocat. Cette pratique assidue de la parole l'amena tout naturellement à étudier les principes de son art et à tirer de ses expériences personnelles des règles pour les novices. Il recueillit et rédigea les préceptes de la rhétorique, qui formèrent une sorte de manuel appelé *Techné* (l'*Art*). Quelque peu étendu que soit cet écrit, il est très-curieux, parce qu'il est le premier ouvrage de rhétorique qui fut composé chez les Grecs, et probablement dans le monde entier. Chose singulière, tandis que la poésie, déjà si ancienne, s'était transmise pendant tant de siècles par le seul enseignement oral et par l'usage, sans le secours d'aucun ouvrage écrit, d'aucune poésie, l'éloquence, si jeune comparativement, débutait par la théorie. Nous ne savons, il est vrai, que fort peu de chose sur cette *Techné rhétorique* de Corax. Les discours y avaient une forme et une division régulières; l'exorde était appelé le *proème* (προοίμιον), et l'auteur voulait que, dans cette première partie du discours, l'orateur s'appliquât à disposer favorablement les auditeurs et à gagner dès l'abord leur bienveillance, c'est-à-dire qu'il recommandait les exordes par insinuation, pour employer le terme consacré aujourd'hui.

« Une conjecture plus ingénieuse que solide, dit M. Egger, dans son *Histoire de la*

critique chez les Grecs, attribue à Corax la rhétorique qui se lit parmi les ouvrages d'Aristote sous le titre de *Rhétorique à Alexandre*, et qui, en effet, ne contient guère qu'un recueil de maigres préceptes, sans lien philosophique, sur l'éloquence judiciaire. Après bien des débats sur ce sujet, M. Havet a récemment démontré (v. *De la rhétorique connue sous le nom de Rhétorique à Alexandre*; Paris, 1848, t. II de la première série des *Mémoires* présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres), que si ce petit livre est, en général, conforme aux doctrines des plus anciens rhéteurs, on ne saurait cependant l'attribuer avec certitude à aucun des devanciers du Stagirite. »

(V. encore sur cette question le livre de L. Spengel, intitulé : *Anaximenis ars rhetorica quæ vulgo fertur Aristotelis ad Alexandrum*, Zurich, 1844.)

Aristote a cité la *Techné* de Corax dans sa *Rhétorique* (t. II, p. 24).

CORAY ou **KORAIÏS** (Diamant), savant philologue et patriote grec, né à Smyrne en 1748, mort à Paris en 1833. Il était fils d'un négociant natif de Scio. Coray eut, dès sa jeunesse, un goût passionné pour l'ancienne littérature grecque, et mérita, par les progrès rapides qu'il avait faits dans une mauvaise école de sa ville natale, le legs d'une bibliothèque savante, réservé par son aïeul maternel à celui de ses petits-enfants qui se distinguerait le premier comme helléniste. Dans cette bibliothèque se trouvaient plusieurs éditions d'auteurs grecs, accompagnées de commentaires latins intelligibles pour le jeune Coray. Il se lia avec un aumônier du consul de Hollande, et lui apprit le grec moderne en échange de leçons de latin. La lecture assidue de Demosthène lui inspira une haine profonde de la domination étrangère; le séjour de sa patrie asservie lui devint insupportable, et il rêva dès lors la régénération de son pays. Pour réveiller l'esprit d'indépendance de ses compatriotes, il ne voyait pas de meilleur moyen que de leur rappeler les hauts faits de leurs pères, l'éclat de leurs œuvres littéraires et artistiques. Mais, sous la domination turque, il ne pouvait librement travailler à cette œuvre; il nourrissait d'ailleurs un vif désir de visiter l'Occident, et surtout la France, afin d'apprendre les langues modernes, et de se mettre au courant des progrès de notre civilisation. En 1772, il se rendit en Hollande pour les affaires de son père, et se fixa pour six ans à Amsterdam, où il apprit le hollandais, le français, l'allemand et l'anglais. Après un voyage à Smyrne, en 1779, il alla étudier pendant six années la médecine à Montpellier. Son père ayant été ruiné par le terrible incendie qui consuma une partie de Smyrne (1779), Coray eut à lutter contre des difficultés pécuniaires, et traduisit pour vivre des livres allemands et anglais. Regu docteur en 1786, il se rendit à Paris en 1788. La Révolution fit sur lui une impression profonde, et lui donna un nouvel enthousiasme pour la liberté; il résolut de ne jamais quitter la France, mais de s'y faire l'apôtre de l'indépendance hellénique. Ce but de toute sa vie, il ne l'a pas démenti un instant, et si la science a profité quelque peu de ses travaux, ce n'était là pour lui qu'un résultat très-secondaire. Il avait compris que l'instruction est la base la plus certaine de la liberté, et, dans cette persuasion, il se préoccupa avant tout de donner à ses compatriotes une bibliothèque de leurs meilleurs auteurs anciens, et une langue littéraire, dont ils étaient absolument dépourvus. Coray fut donc écrivain politique, éditeur des auteurs classiques et législateur de la langue grecque moderne. Il était du reste fort utile aux hellénistes de son temps, et leur fournissait volontiers des notes et des explications très-ingénieuses. Dans ses éditions d'auteurs grecs, on remarque beaucoup de restitutions heureuses, qui indiquent un homme pénétré du génie grec; mais souvent aussi, se fiant trop à ce don merveilleux de perspicacité, il tenait trop peu compte de l'esprit de l'antiquité, négligeait à tort les textes. D'un caractère des plus modestes, il n'eut jamais de position officielle; Napoléon lui accorda, pour sa grande édition de *Strabon*, une pension de 2,000 fr. Il légua tous ses livres à la bibliothèque du gymnase de Scio. Coray mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et ses compatriotes érigeaient sur sa tombe un monument, avec l'inscription grecque qu'il avait composée lui-même, et dont voici la traduction : *Ci-gît Adamantius Coray, de Scio. Une terre étrangère me couvre; mais cette terre de Paris, je la chérissais à l'égal de mon pays natal, la Grèce.*

Parmi les ouvrages dont il a été l'auteur ou l'éditeur, il convient de signaler les *Caractères* de Théophraste, avec traduction française (Paris, 1799), dédiés aux Grecs libres de la mer Ionienne, puis divers opuscules d'Hippocrate, *Sur les airs, les eaux et les lieux* (Paris, 1800), reproduits avec d'autres traités en 1816. En 1802, il fut désigné, avec de La Porte du Theil et Gosselin, comme traducteur de la *Géographie* de Strabon, traduction où il eut la plus large part. La même année, il donna, chez Pierre Didot, une édition de luxe des *Pastorales* de Longus. En 1804, ce fut le tour des *Ethiopiennes*, roman grec d'Héliodore, imprimé aux frais d'Al.

Basili, avec une introduction en grec moderne. C'est vers cette époque qu'il commença la publication de sa *Bibliothèque hellénique*, collection de divers auteurs, entreprise aux frais des frères Zosima, riches négociants grecs établis à Moscou. On y remarque surtout les *Discours* d'Isocrate, dont les notes ont encore aujourd'hui une grande valeur, les *Vies parallèles* de Plutarque, la *Politique* et la *Morale à Nicomaque* d'Aristote, et le texte grec de la *Géographie* de Strabon. Cette collection comprend dix-sept volumes (Paris, 1805-1826, 16 vol., et 1 vol. de préliminaires, *Prodromus*). Elle fut suivie d'une autre, que Coray intitula : *Paverga, œuvres secondaires* (Paris, 1800-1827, 9 vol. in-8^o), et qui comprend une série de petits traités de divers auteurs grecs, choisis dans le but évident d'obtenir des occasions de rapprochements politiques avec la Grèce moderne, et de préparer les esprits à réfléchir sur les affaires publiques et l'économie sociale. Coray avait aussi commencé un dictionnaire grec ancien et grec moderne, sous le titre de : *Arche de la langue grecque*; la publication en fut interrompue par la révolution hellénique; elle ne comprend que les lettres A-D. Mais on trouve dans les *Mélanges* (Paris, 1828-1835, 5 vol.) plusieurs vocabulaires, où l'auteur avait utilisé les matériaux amassés pour son grand dictionnaire, et qui ont rendu de bons services aux savants qui lui ont succédé. Au nombre des écrits politiques de Coray, il faut citer : un *Appel aux Grecs* (Paris, 1821), traduit d'une brochure grecque intitulée le *Signal de guerre*, parue déjà en 1801; puis un chant patriotique, qui est encore aujourd'hui la *Marseillaise* des Grecs; la traduction en grec moderne du traité de Beccaria : *Des délits et des peines*; enfin le *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce*, présenté en 1803 à la Société des observateurs de l'homme, dont le but était de faire connaître en Occident les aspirations indépendantes des Grecs. Il eut le bonheur de voir se réaliser le rêve de sa vie; mais il considérait, en 1821, la révolution comme prématurée; son esprit perspicace entrevoyait que la Grèce n'était pas encore mûre pour la liberté, et que, pour tirer un peuple de l'esclavage, il fallait une longue et forte préparation morale. Coray a été le collaborateur de plusieurs journaux et revues scientifiques, entre autres du *Museum Oecumenique*, du *Magasin encyclopédique* et du *Mercurie savant*, journal grec paraissant à Vienne. Coray avait écrit lui-même sa vie en grec, qui a été publiée à Paris (1833).

CORAZZI (Hercule), savant italien, né à Bologne en 1689, mort à Turin en 1726. Il fit partie de la congrégation des bénédictins du Mont-Olivet, et professa successivement l'algèbre et la théorie des fortifications à Bologne (1709), puis les mathématiques à Turin (1720). Il était membre de l'Institut de Bologne et de l'Académie des *ingegnosi*. On a de lui des discours, des poésies latines et *Dissertationes tres* (1717), sur des sujets de physique, d'archéologie et de médecine.

CORB s. m. (korbb — rad. *corbeau*, à cause de la couleur noire de l'espèce type). Ichtyol. Genre de poissons détaché du genre sciène, et comprenant sept ou huit espèces : *Le corb noir est un poisson de la Méditerranée, et notamment de l'Adriatique, vivant au milieu des algues et autres plantes aquatiques.* (D'Orbigny.) || On dit aussi CORBEAU et CORVINE.

— **Encycl.** Les corbs sont des poissons acanthoptérygiens, voisins des sciènes et des maigres; toutes leurs dents sont en velours; ils n'ont ni canines ni barbillons; ils sont munis de deux dorsales, et se font remarquer en outre par la grosseur et la force de leur deuxième épine anale. Ce genre comprend une dizaine d'espèces, dont la plus connue est le *corb noir*. Ce poisson, qui vit dans la Méditerranée, et surtout dans l'Adriatique, remonte souvent les fleuves. On le voit ordinairement en troupes. Sa couleur est d'un brun argenté, avec les ventrales et les anales noires. Sa chair est un très-bon aliment, pourvu qu'on la mange avant le frai, qui a lieu à la fin de l'été ou au commencement de l'automne.

CORBA s. f. (kor-ba). Métrol. Nom de deux mesures de capacité qui étaient usitées en Italie, principalement à Bologne, et dont l'une, pour le blé, valait 78 lit. 64, et l'autre, pour les liquides, 78 lit. 59. || On francise quelquefois ce mot, et on l'écrit CORBE.

— s. m. Ornith. Nom vulgaire d'une espèce de goéland brun.

CORBACH, ville d'Allemagne, capitale de la principauté de Waldeck, à 46 kilom. S.-O. de Cassel, sur l'Uster, à 124 kilom. N. de Francfort-sur-le-Main, et à 480 kilom. N.-E. de Paris; 2,500 hab. Collège, maison d'orphelins. Fabrication de tissus de laine. Château d'Eisenberg, avec le monument du prince de Waldeck, maréchal hollandais. Victoire des Français sur l'armée hano-vrienne en 1760.

CORBACQUE interj. (kor-ba-ke — de la locution interjective italienne *corpo di Bacco* ! par le corps de Bacchus !). Sorte de jurement imité de l'italien : CORBACQU! *tâchez donc de marcher droit, monsieur le bachelier.* (V. Hugo.)

CORBAN s. m. (kor-ban). Hist. relig. Nom donné par les Juifs aux offrandes qu'ils faisaient à Dieu, et au trésor où l'on renfermait ces offrandes. On disait aussi **CORBANN**. || Chez les chrétiens d'Orient, Sacrifice de la messe, pain que l'on y consacre, pain béni que l'on offre aux fidèles. || Chez les mahométans, l'ête des sacrifices; se dit du grand Baïram, que l'on appelle souvent **Corban-Baïram**.

COR-BASSE s. m. Mus. Syn. de **BASSE-COR**.

CORBAT s. m. (kor-ba). Ornith. Nom vulgaire du cormoran.

CORBAUX (miss Fanny), femme peintre anglaise, née à Londres en 1812. Son père, connu par divers traités de mathématiques et quelques études sérieuses sur les finances au point de vue gouvernemental, jouissait d'une certaine notoriété et d'une fortune indépendante. Plusieurs désastres successifs le ruinèrent en 1826. Miss Fanny, encore enfant, résolut de lutter contre la pauvreté. Elle aimait la peinture; mais sa science ne dépassait pas la facilité de main d'un amateur intelligent. Elle se mit donc au travail avec une mâle énergie, et ses efforts, par bonheur, ne furent point perdus; car, à force de copier et de recopier tout ce qu'elle pouvait trouver d'aquarelles, de gravures et de peintures de tout genre et de toute qualité, elle acquit promptement une certaine habileté d'exécution qui lui permit de peindre assez promptement deux ou trois miniatures et quelques aquarelles, qu'elle exposa dans les galeries de la Société des arts, en 1827. Les juges, indulgents pour le résultat du travail, rendirent à l'intention un hommage bien mérité, en accordant deux médailles d'argent à cette vaillante jeune fille. Trois ans plus tard, son exposition, bien supérieure du reste à la première, sous tous les rapports, lui valut une médaille d'or. Peu de temps après, s'ouvrit la National Gallery. Miss Fanny courut s'y enfermer, et copia avec ardeur les œuvres des vieux maîtres, besogne salubre, qui, l'instruisait, la fortifia, et la mit en état d'aborder le portrait. Sa peinture, fraîche et gracieuse, obtint un grand succès, et dès lors elle se vit pour toujours à l'abri du besoin.

Pendant que dans son élégant atelier se pressaient les plus jolies femmes de la société anglaise, miss Fanny n'en continuait pas moins d'envoyer aux expositions de l'Académie de modestes aquarelles, toujours accueillies avec empressement. La grande Exposition de Paris en comptait deux en 1855, *Lia* et *Rachel*. Arrangées avec goût, ces figures, il nous en souvient, ne sont pas sans mérite, et l'exécution en est habile; mais peut-être pourrait-on leur reprocher une réminiscence trop accusée des maîtres de la Renaissance. Si elles ne furent pas remarquées à Paris autant que l'auteur le pouvait espérer, c'est parce qu'elles durent affronter le redoutable voisinage des premiers aquarellistes de l'école anglaise, dont les œuvres sans rivales obtinrent un succès si brillant et si mérité.

Telles sont, à peu près, les compositions de miss Fanny Corbaux digne d'être signalées. Ajoutons toutefois que, en dehors de la peinture, elle s'est exercée, dans sa patrie, une autre sorte de notoriété; et les critiques anglais nous parlent avec éloges de son érudition peu commune, de ses recherches souvent heureuses dans les champs épineux de l'archéologie religieuse. Citons, après eux, la *Géographie physique de l'Exode*, publiée par l'*Athenæum*, et les lettres sur les *Nephthim*, qui parurent dans le *Journal de la littérature sacrée*. Des facultés si multiples, si diverses, prouvent une nature distinguée; et, bien qu'elles n'aient pas produit des œuvres hors ligne, elles suffisent pour justifier la place honorable que miss Fanny s'est acquise dans le monde intelligent de l'Angleterre contemporaine.

CORBEAU s. m. (kor-bé. — Pour l'étymologie, v. l'encycl.). Ornith. Gros oiseau carnassier, de la famille des passereaux, dont le plumage est noir : *Partout on met le CORBEAU au nombre des oiseaux sinistres, qui n'ont le pressentiment de l'avenir que pour annoncer des malheurs.* (Buff.) Le CORBEAU commun est le plus gros des passereaux de l'Europe. (Pocillon.) Le CORBEAU, par son vol plus ou moins élevé, inquiet et incertain, ses cris particuliers, annonce le mauvais temps. (D'Orbigny.)

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.

LA FONTAINE.

Un corbeau

Tout à l'heure annonçait malheur à quelquel oiseau.

LA FONTAINE.

De corbeaux croassants un léchéreux nuage
Pressaient leur vol tardif vers le prochain bocage.

MAIFLATRE.

Des affreux corbeaux les noires légions
Pendent l'air, qui frémit sous leurs longs bataillons.

DELLILE.

|| On donne aussi le nom impropre de *corbeau* à d'autres oiseaux de divers genres : *Corbeau aquatique*. || *Isis* accorde. || *Corbeau blanc*, Vautour papa. || *Corbeau chauve* ou *noir*, Coraëno « t pyrrocorax. || *Corbeau des chers*, Choucas. || *Corbeau cornu*, Caillo. || *Corbeau de mer* ou *corbeau d'eau*, Cormoran. || *Corbeau du Mexique*, Troupiale yapou. ||

v.

Corbeau de nuit, Hulotte et engoulevent. || *Corbeau rhinocéros*, Calao rhinocéros.

— s. m. pl. Famille de passereaux conirostres, qui a pour type le genre corbeau.

— Par ext. Se dit des personnes dont la rencontre passe pour porter malheur : *Un matin, à son réveil, un domestique vint l'avertir qu'un monsieur tout noir demandait à lui parler.* — *Tout noir ! dit-il ; c'est un corbeau de mauvais augure.* (A. Houssaye.)

— Pop. Nom donné aux ecclésiastiques et aux frères des écoles chrétiennes, à cause de leurs vêtements noirs. || Nom donné aux hommes qui, dans les temps de contagion, employaient les pestiférés, et quelquefois aux employés des pompes funèbres, parce que les corbeaux s'acharnent sur les cadavres pour en faire leur pâture : *Je trouvais deux corps nus, étendus sur la table de la chambre ; alors je me retirai bien étonné, et, en sortant, je rencontrai des corbeaux, qui me demandèrent ce que je cherchais.* (Bassompierre.) *Ah ! ces diables de corbeaux-là ne les mesurent pas à la toise ; et ils rançonnent si exorbitamment un pauvre mari, que souvent il aime-rait presque autant que sa femme ne mourût pas.* (Gherardi.) *Tous réclamaient, disputaient et criaient ; on s'étonnait qu'une seule mort pût appeler tant de corbeaux.* (A. de Muss.)

— A signifié Potence, instrument de supplice ou d'exposition des cadavres.

— Loc. fam. *Noir comme un corbeau*, Extrêmement noir : *Cette femme n'est pas brune, elle est noire comme un corbeau.* || *Ailes de corbeau*, Bandeaux de cheveux très-noirs : *Les deux ailes du corbeau qui encastraient son visage en faisaient encore ressortir la blancheur.*

— Prov. *Nourris un corbeau, il te crévera l'œil*, Les méchants rendent le mal pour le bien.

— Archit. Grosse pierre ou pièce de bois mise en saillie pour servir de support : *A l'époque ogivale, les corbeaux devinrent d'une grande simplicité.* (Lévy.) || Morceau de fer scellé dans le mur, et qui soutient une pièce de bois sur laquelle portent les solives.

— Art milit. anc. Espèce de poutre armée de crocs, dont on se servait pour saisir et arracher les pierres des remparts. || Sorte de pont volant qu'on jetait du haut d'une tour mobile. || Machine à l'aide de laquelle on se hissait sur les remparts de la place assiégée. || Sorte de tenaille ou de lacs, pour saisir le belier et détourner ses coups. || Appareil qui produisait un résultat semblable, en pesant sur le belier et en le poussant vers le sol.

— Mar. Croc de fer pour accrocher les vaisseaux ennemis et les contraindre à l'abordage. On dit aujourd'hui GRAPIN D'ABORDAGE. || Ancienne machine armée de crocs, pour saisir les bordages de l'ennemi, et servir au même usage que l'appareil précédent : *On attribue à Daultin l'invention du CORBEAU.* (Complén. de l'Acad.)

— Astron. Nom d'une constellation de l'hémisphère austral.

— Techn. Machine pour élever des fardeaux.

— Ichtyol. *Corbeau de mer* ou *du Nil*, Nom vulgaire du corb noir.

— Encycl. Linguist. L'histoire étymologique du mot *corbeau* est une des plus intéressantes que puisse nous offrir la langue française. D'abord nous ne dirons pas, avec la majorité des dictionnaires français, que *corbeau* vient de *corvus*, pas plus que *corvus* du grec *korax*, par l'insertion d'un *b* qu'on a changé ensuite en *v*. Ce sont là des hypothèses véritablement puériles, et qui ne se discutent même pas. *Corvus* devrait donner *corbe* ou *corve*; *corbeau* suppose nécessairement une forme intermédiaire *corbel*, que nous retrouvons en effet dans la basse latinité *corbellus*, avec le changement fréquent du *v* en *b*. *Corvus* correspond exactement, comme l'a démontré M. Pictet, au sanscrit *kāraṇa*, qui désigne le même oiseau. *Kāraṇa* se décompose lui-même en *ka* et *rava* ou *drava*, et appartient à la classe des mots exclamatifs, c'est-à-dire formés par l'addition de *ka*, *quel*, à un mot désignant un caractère saillant d'une chose. *Arava* ou *rava*, de la racine *ra*, voulant dire *cri*, *ka drava* ou *kāraṇa* signifiera donc *quel cri !* c'est-à-dire, comme l'explique M. Pictet, *quelle voix forte, rauque, extraordinaire !* Toute la force exclamative de ce mot ayant disparu, il n'est plus resté qu'un simple dénominatif personnifiant le corbeau. D'autre part, le sanscrit appelle le corbeau *krāṇaravin*, au cri rauque, ce qui s'accorde bien avec l'étymologie qu'on vient de voir. Le latin *corvus* est une forme contractée pour *corovus*, *korava*. Ce mot a passé dans d'autres langues indo-européennes. Ainsi nous le retrouvons dans l'ancien allemand *hraban*, l'anglo-saxon *hrafu*, et *raefen*, le scandinave *hrefu*, l'anglais *raven*, l'allemand *rabe*, etc. L'anglais *crow* et le suédois *korp* sont immédiatement dérivés du latin, et, par conséquent, relativement modernes. Le mot *kāraṇa*, sous la forme *kāraṇaṇa*, est encore passé dans le persan *kārdānak*, qui désigne non pas le corbeau, mais la grue ; ce qui confirme que primitivement ce mot caractérisait le cri d'un oiseau, et non pas un oiseau plutôt qu'un autre. De même, en russe, c'est le courlis qui a hérité de ce nom, *karaṇatka*. Ici se place un rapprochement très-curieux avec les langues sémitiques, où le nom du

corbeau offre une analogie frappante et difficilement explicable avec le nom indo-européen de cet oiseau. L'hébreu l'appelle *ghoreb*, le chaldéen *ghareba*, le syriaque *ghurbo*, l'arabe *ghurab*, mots qui ne se rapportent à aucune racine sémitique satisfaisante. Les langues sémitiques auraient-elles donc emprunté ce vocable aux langues indo-européennes ? Il faudrait alors en induire qu'à une certaine époque les peuples sémitiques ne connaissaient pas le corbeau, alors que les peuples aryens le connaissaient, ou que ce mot appartenait à un lexique mixte commun aux deux races, dont il ne resterait plus aujourd'hui que des débris épars.

Nous avons dit tout à l'heure que *corvus* ne pouvait être considéré, en aucune manière, comme un dérivé du grec *korax*, cependant ces deux mots sont intimement joints par un lien de parenté collatérale. *Korax*, dont il faut évidemment rapprocher *korakius*, grec, répond au sanscrit *karaka*, qui désigne un oiseau dont on n'a pu encore déterminer exactement l'identité. Le persan *karāk* et *kurāk*, pie, caille, hoche-queue, sont de la même famille. Ce mot sanscrit *karaka* se décompose en *ka*, *quel*, et *raka*, son, chant, de *riek*, *rik*, chanter. Nous voyons donc quici, comme tout à l'heure, c'est par son croassement qu'on s'est caractérisé le corbeau. Enfin le latin *cornix* et le grec *coronē*, corneille, correspondant au persan *kurāna*, nous présentent encore ce *ka* exclamatif, en composition avec *rana*, son, bruit. « Les trois étymologies des noms du corbeau qui précèdent s'appuient, dit M. Pictet, les uns sur les autres, et deviennent plus évidentes encore, par l'analogie d'autres noms sanscrits de la corneille et de la grue : *karata*, corneille, *karāyika*, grue, etc. » Nous pourrions multiplier considérablement ces rapprochements, puisque le corbeau et ses différentes variétés n'ont pas moins de soixante-dix noms en sanscrit. Nous nous bornerons à mentionner encore un groupe des noms du corbeau qui n'ont pas pour origine une onomatopée, mais qui caractérisent au contraire le corbeau par sa couleur noire. Le corbeau s'appelle en irlandais et en cymrique *bran*, la corneille en slave *vrana*, *vrana*, en russe *voron*, *vorōna*, en illyrien *vrān*, *vrana*, en polonais *wrona*, en lithuanien *warnas*. Tous ces mots ont pour collatéraux des mots identiques, signifiant noir ou bleu d'acier, *bran*, *vrana*, *vorōni*. Cependant il y a doute pour savoir si le nom de l'oiseau n'a pas donné son nom à la couleur ; car ces noms pourraient parfaitement se rapporter à une racine *bran*, *vrān*, *rēsonner*. M. Pictet rejette l'étymologie au moyen du sanscrit *varṇa*, qui a le sens beaucoup trop vague de couleur en général. Il cite comme noms d'oiseaux analogues le persan *warṇā*, tourterelle, et l'anglo-saxon *wraenn*, anglais moderne *wren*, roitelet.

Ajoutons que la même difficulté se présente pour l'étymologie du nom sémitique du corbeau dont nous avons parlé tout à l'heure. Ainsi l'hébreu *ghoreb* est rapporté à une racine *gharab*, être noir. Mais on peut également dire, et c'est même là l'opinion la plus vraisemblable, que *gharab* est un verbe dénominal de formation dérivée, et signifiant être noir comme un corbeau.

— Ornith. Le corbeau a le bec droit, gros, comprimé et un peu renflé sur les côtés, convexe et recourbé vers la pointe, à bords tranchants ; narines ouvertes ; quatrième rémige la plus longue ; queue toujours égale, arrondie ou rectiligne. Ce genre compte de nombreuses espèces. Le grand corbeau est, comme son nom l'indique, celui dont la taille est la plus forte ; son plumage est d'un noir pur. Comme son vol est puissant et comme il supporte sans difficulté les températures les plus variées, il peuple toute la surface du globe depuis le cercle polaire jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Afrique. Il se plait dans les forêts et parmi les rochers, et ce n'est que pour y chercher sa nourriture qu'il se montre dans les plaines ; encore cela ne lui arrive-t-il guère que dans l'hiver. Malgré cette vie retirée, il passe assez volontiers à l'état domestique, et on rencontre souvent des corbeaux privés chez les gens de la campagne. On sait avec quelle facilité il apprend à parler. Plin cite un corbeau apprivoisé qui, sous le règne de Tibère, venait chaque matin se poser sur la tribune aux harangues et saluait par leurs noms l'empereur et ses deux fils, Germanicus et Drusus. Cet oiseau ayant été tué, le peuple romain lui fit de magnifiques funérailles, et son corps, porté par deux Ethiopiens, fut suivi jusqu'au bûcher par une foule innombrable, après quoi on mit le meurtrier en pièces. Le même écrivain rapporte qu'un autre corbeau, voulant boire dans une urne profonde, y jetait des cailloux pour faire monter le liquide à sa portée ; récit peu vraisemblable, mais qui montre bien quelle haute idée les anciens se faisaient de l'intelligence de ces oiseaux, et il faut reconnaître qu'ils ont en effet des facultés très-développées. On cite divers exemples de l'attachement qu'ils sont susceptibles d'éprouver pour ceux qui les soignent. Schwencfeld, dans son *Histoire des oiseaux de Silésie*, rapporte que plus d'une fois des corbeaux privés, qui s'étaient laissés entraîner par leurs congénères libres à reprendre la vie sauvage, ayant après quelque temps reconnu leurs maîtres dans la campagne, sont venus se poser sur ceux-ci et se

sont laissés reconduire au logis. Qui ne connaît le corbeau de Valérius, lequel, pendant que son maître était aux prises avec un Gaulois, ne cessait de harceler ce dernier en le frappant aux mains et au visage ? Ce sont, en effet, des oiseaux très-courageux, et qui, en servitude, ne craignent ni les chats ni les chiens, et les enfants qui les attaquent ont souvent à s'en repentir. Leur courage et leur intelligence les ont fait employer dans la fauconnerie. Plin cite un nommé Cratérus qui excellait à les dresser à la chasse. Scalliger parle d'un roi de France qui s'en servait pour chasser les perdrix ; le duc Albert les employait à poursuivre les faisans. Le corbeau est éminemment carnassier ; les charognes font la base de sa nourriture ; son odorat est très-subtil ; on prétend qu'il sent les cadavres d'une lieue, et comme il est d'une défiance extrême et qu'il fuit dès qu'il aperçoit le chasseur, tandis que l'homme armé d'un simple bâton peut l'approcher facilement, on dit qu'il sent la poudre. Il n'émigre pas et s'attache à la localité où il a niché. Très-répandu presque partout, nulle part il n'a été considéré avec indifférence, soit à cause de son plumage et de son cri lugubre, de son port sans noblesse, de son regard farouche, de l'odeur infecte qu'il exhale, soit parce qu'on a vu dans ses cris et ses actions le présage de malheurs réels ou imaginaires ; car cet oiseau, très-sensible à l'élément qu'il habite, en annonce les variations par des accents et des gestes dont toutes les circonstances ont eu leurs significations particulières aux yeux des hommes adonnés à la prétendue science de prédire l'avenir. Du reste, le sort fait au corbeau vario suivant les contrées. Il en est où on le protège, dans d'autres on le pourchasse. En Angleterre, il est défendu de lui faire aucun mal, et cette protection est motivée sur ce qu'il mange les charognes qui pourraient empuiser l'air. On le respecte aussi en Suède ; il est de même très-estimé dans les Indes. En revanche, on le chasse dans l'île Féroë, à cause du mal qu'il fait aux brebis, et il est d'usage qu'à certains jours de l'année chaque habitant apporte à la chambre de justice un bec de corbeau. On fait un morceau de tous ces becs et on y met le feu, et il y a amende pour ceux qui ne fournissent pas leur contingent. Les corbeaux, très-multipiés aux îles Féroë comme en Islande, s'y jettent en effet sur les petits agneaux, et, après leur avoir crevé les yeux pour les empêcher de se sauver, ils les dévorent, à moins que les paysans, toujours aux aguets, ne viennent au secours de la pauvre bête ; mais s'ils arrivent ordinairement assez tôt pour empêcher que celle-ci ne soit dévorée, l'agneau n'en est pas moins aveuglé ; et comme dans cet état il ne saurait trouver sa nourriture, il est tué et écorché sur-le-champ. De là viennent ces fourrures en petites peaux douces dont on trafique en Danemark sous le nom de *smasken*. Quelques savants assurent qu'en tous pays les corbeaux, poussés par la faim, se jettent même sur de grands animaux tels que les ânes et les bœufs, et que, perchés sur le dos de ceux-ci, ils leur enlèvent des lambeaux de chair à coups de bec. Levullant rapporte qu'en Afrique ils tuent de jeunes gazelles. Ils ont l'instinct des provisions et cachent non-seulement les comestibles qu'ils peuvent trouver, mais encore les objets brillants tels que les pièces de monnaie. Ces oiseaux savent s'inspirer un amour constant et former des alliances durables. Chaque mâle a sa femelle à laquelle il demeure attaché plusieurs années de suite, et leurs caresses mutuelles paraissent être, comme chez les tourterelles, rendues plus voluptueuses par des préludes de tendres manifestations. Le nid est construit sur les arbres les plus élevés, sur les rochers les plus escarpés ou sur de vieilles tours, où la femelle dépose de trois à six œufs verdâtres, irrégulièrement tachetés de brun, qu'elle couve pendant vingt jours, entourée des soins et des prévenances du mâle. Le corbeau prolonge, dit-on, son existence jusqu'à cent ans.

Le corbeau corneille a le plumage noir à reflets violets ; le bec et les pieds noirs, le bec moins arqué que le grand corbeau, la queue plus relevée. Il habite l'Europe et l'Asie, est commun et sédentaire en France. Il vit par bandes, l'été dans les forêts, l'hiver près des habitations, se nourrit de graines, de versimeux et d'insectes, pêche même des petits poissons sur le bord des rivières et sur les grèves que la mer abandonne. Le soir il se retire dans les bois, qu'il fuit retentir de ses croassements. La corneille est prudente et avisée ; c'est à tort qu'on lui a fait une réputation d'étourderie. Comme le grand corbeau, elle s'apprivoise, apprend à parler, et dérober tout ce qui brille. Elle niche sur les arbres élevés, où elle pond de quatre à six œufs allongés et d'un bleu verdâtre. Les oiseleurs lui font la chasse de plusieurs manières. Voici la plus singulière. Il faut avoir une corneille vivante. On l'attache solidement contre terre, les pieds en haut, par le moyen de deux crochets qui saisissent de chaque côté l'origine des ailes ; dans cette situation pénible, elle ne cesse de s'agiter et de crier : les autres corneilles ne manquent pas d'accourir de toutes parts à sa voix, comme pour lui porter secours ; mais le prisonnier, cherchant à s'accrocher à tout pour se tirer d'embarras, saisit avec le bec et les griffes, qu'on lui a laissés libres, toutes celles qui s'approchent, et les livre ainsi à l'oiseleur.

Le corbeau mantelé à la tête, la gorge, le devant du cou, la poitrine, les ailes et la queue noirs, à reflets bronzés; le reste du corps est gris cendré; le bec et les pieds sont noirs. Cette espèce, un peu plus grosse que la corneille, habite l'Europe et l'Asie septentrionale; elle arrive l'hiver dans le nord de la France. Elle fréquente le bord des étangs et se nourrit de poissons, de coquillages et de reptiles. La femelle pond de quatre à six œufs oblongs et d'un bleu pâle verdâtre.

Le corbeau choucas a le dessus de la tête, le dos, le croupion, les ailes et la queue noirs, à reflets verdâtres ou grisâtres, le derrière et les côtés du cou d'un cendré perlé luisant, quelquefois avec une sorte de collier blanc. Le choucas est très-répandu dans toute l'Europe; il est très-commun en Morée et vit sédentaire en France. Ponte de quatre à sept œufs d'un bleu pâle, vert grisâtre, avec des taches noirâtres et bistrées, arrondies et assez accentuées.

Le corbeau freux a le plumage d'un noir à reflets pourpres, brillants en dessus et moins éclatants en dessous; le bec plus droit et plus pointu que celui du choucas, et noir ainsi que les pieds. Il habite de préférence les régions septentrionales de l'Europe, et se reproduit en France et en Belgique. Plus petit que la corneille, il est, comme elle, plus frugivore qu'inséctivore, et peu friand des mets cadavériques; vers la fin de mars, les freux se réunissent par milliers dans certaines localités et construisent souvent jusqu'à quarante nids sur un même peuplier blanc, d'où il est difficile de les déloger. La ponte est de trois à cinq œufs, variables pour la forme et la couleur. Une variété très-rare est entièrement blanche.

Le corbeau commun a joué, on le sait, un rôle important dans l'arche de Noé. Comme la colombe, il a servi à faire découvrir la terre, avec cette différence toutefois que l'aventure des corbeaux est bien plus vraisemblable que celle des colombes. L'Islande fut découverte vers l'an 864 par un gentilhomme nommé Rabna Floki, un des premiers qui aient entrepris un voyage de découvertes. N'ayant pas de boussole et ne sachant pas exactement où se trouvait la terre qu'il cherchait, il prit à son bord trois corbeaux consacrés. Ayant fait voile à une certaine distance, il lâcha un des noirs oiseaux, qui ne tarda pas à revenir, jugeant sans doute qu'il n'était pas encore à mi-chemin du voyage; plus loin, il en lâcha un second, qui, après avoir décrit dans les airs quelques cercles empreints d'une grande incertitude, regagna le bord, comme s'il eût hésité à franchir la distance qui le séparait encore de la terre. Le troisième enfin, en obtenant sa liberté, s'envola et disparut dans l'ouest. En suivant cette direction, Rabna Floki tomba juste sur l'Islande.

Nous avons dit tout à l'heure que le corbeau était fidèle, constant dans ses amours; quelques lignes humoristiques sur la manière dont est censée se pratiquer cette union ne seront donc pas tout à fait déplacées ici. On y verra que le mariage des corbeaux n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

Peu d'oiseaux ont une histoire aussi complète et aussi merveilleuse que le corbeau commun; il n'est donc pas étonnant que cet oiseau célèbre ait attiré l'attention des naturalistes et des curieux. Rien n'a été oublié dans l'étude de ses mœurs. Dupont de Nemours a même composé un Dictionnaire du langage des corbeaux; pour ce faire, il se retira à la campagne, et, pendant deux ans, il étudia les cris et les habitudes de ces animaux. Voici, selon lui, les principaux mots de cette langue singulière :

| | | | | |
|-------|------|-------|--------|-----------|
| Cra | cré | cro | crou | crouou |
| Grass | gren | gross | grouss | grououss |
| Craé | créa | croa | croua | groua |
| Crao | crés | croi | croui | grouess |
| Craou | crio | croo | crouo | grououss. |

Suivant le philosophe, ces vingt-cinq mots signifient : Ici, là, droite, gauche, en avant, halte, pâture, garde à vous, homme armé, froid, chaud, partir, et une douzaine d'autres avis que les corbeaux ont à se donner selon leurs besoins. Le lexique est presque complet; nous ignorons si ces savants volatiles ont aussi une grammaire, Dupont de Nemours ayant négligé d'étudier leur langage à ce point de vue.

— Le grand jour des corbeaux. Tous les ans, le 5 mars, a lieu une étrange cérémonie que les historiens naturalistes n'ont consignée nulle part, — probablement parce qu'ils l'ignoraient, — mais qui, malgré cela, n'en est pas moins digne de passer à la postérité : c'est le mariage des corbeaux.

La scène se passe à Meulan (Seine-et-Oise) et peut-être aussi ailleurs; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il semble que tous les corbeaux d'une partie de la France, depuis la frontière belge jusqu'à la Loire, ont choisi la vallée de Meulan pour y célébrer leurs unions. Est-ce parce que cette vallée est la plus couverte de peupliers, et que cet arbre est éminemment favorable à la construction de leurs nids? C'est ce que M. Vian, le narrateur de cet épisode, n'a pu approfondir encore. Dans tous les cas, voici la légende :

Le théâtre représente la cime d'un peuplier. Au centre, un nid. Autour, sept branches. A droite, à gauche, en avant, en arrière, partout, des peupliers. A l'horizon, des

collines toutes noires de corbeaux. Au lever du rideau, qui est aussi celui du soleil, sept gros corbeaux, des anciens, viennent occuper chacun une des sept branches qui couronnent le nid. L'un d'eux, peut-être le doyen d'âge, ou le président de cette société matrimoniale, ou tout simplement M. le maire de sa commune, ouvre un large bec, et harangue ses six adjoints. Peut-être narre-t-il le procès-verbal de la séance de l'année précédente. Quand il a fini, chacun approuve du bec. Alors il s'écrie : « La séance est ouverte. » Aussitôt, un corbeau, qui a l'air de remplir les fonctions d'huissier, croasse : « A qui le tour? » Ce cri est répété en septuor. Entrée de l'ingénue, ou fiancée, jeune corneille de l'année précédente, qui, au signal donné, a quitté la colline voisine et est accourue à tire-d'aile. Elle se place dans le nid. Alors le président, ou maire, s'écrie : « On demande un jeune homme; ou plutôt un jeune corbeau. » Et tous de reprendre en chœur : « On demande un jeune corbeau. » De la colline d'en face se détache un aspirant aux douceurs de l'hyménée. Son vol est plus rapide que la tempête. Il décrit une spirale au-dessus de la fiancée, histoire de la dévisager, et, si elle lui agréait, il vient se poser sur le bord du nid. A ce moment, il s'établit entre ces divers personnages une espèce de colloque que nous traduisons, aussi logiquement que possible, ainsi : « Voulez-vous prendre pour épouse la jeune corneille que voici? dit le doyen. — Je le veux, répond l'amoureux. — Et vous, intéressante corneille, acceptez-vous pour époux le jeune corbeau que voilà? — Voult! fait la petite. — En présence de nous, de nos adjoints et des quatre témoins qui nous assistent, vous vous jurez une fidélité inaltérable et réciproque? — Nous le jurons! répond le couple. — Unissez vos deux becs dans un baiser solennel. *Conjugo vos*. Soyez heureux, c'est là le vrai bonheur. Donnez le moins possible de coups de caillif dans le contrat; vivez cent ans et ayez beaucoup d'enfants. » Et les six autres corbeaux répètent : « Vivez cent ans, et ayez beaucoup d'enfants. — *Ite, missa est*, reprend le doyen. Le couple s'envole aussitôt, et le président s'écrie : « A d'autres! »

La même cérémonie se renouvelle sept fois. Après le départ du septième couple, les sept corbeaux quittent leurs sept branches pour aller se reposer, et ils sont immédiatement remplacés par sept autres corbeaux qui exécutent la même comédie.

Chaque peuplier propice aux évolutions que nous venons de décrire était le siège d'une mairie de même genre. Et il y en avait plus de mille dans les environs. Les vacances pour sept mariages duraient environ un quart d'heure, ce qui donnait deux minutes par chaque contrat. Cependant tout n'allait pas comme sur des roulettes. Il arriva plus d'une fois des incidents comiques; ainsi, les prétendants n'étaient pas toujours agréés par les jeunes corneilles, de même que les corbeaux ne trouvaient pas toujours la fiancée de leur goût. Dans le premier cas, le prétendant avait beau déployer toutes ses grâces, la corneille lui envoyait des coups de bec jusqu'à ce qu'il comprît qu'il lui fallait *remporter sa veste*. Il y avait des corneilles qui rebutaient jusqu'à trois corbeaux avant de trouver un prétendant de leur goût. Dans le second cas, le corbeau à qui la physiologie de la fiancée ne revenait pas, après avoir voltigé en tournoyant au-dessus d'elle, s'enfuyait à tire-d'aile en poussant des cris de détresse ou des croassements impolis. Ce qui prouve bien, malgré toutes les protestations des savants officiels, que les bêtes ont réellement, non pas seulement de l'instinct, mais aussi de l'intelligence; — l'intelligence, le discernement du beau, la sympathie et l'antipathie, en un mot, des sentiments analogues à ceux que nous possédons, mais qui se traduisent différemment en raison des organes dont elles sont douées.

Ainsi, chaque année, à une date à peu près fixe, le peuple des corbeaux d'une vaste étendue de territoire se réunit, et les grands parents marient leurs enfants. Il y a cérémonie officielle, témoins, présentation des futurs conjoints, choix libre de la part du mari et de la part de la femme; enfin, bénédiction nuptiale. S'il n'y a pas de noces et de bals, c'est, — voyez jusqu'où est poussée la civilisation chez les corbeaux (volatiles intelligents s'il en fut)! — c'est que les jeunes époux partent immédiatement en voyage pour aller, comme cela se pratique chez nous dans la meilleure société, loin des regards jaloux, jouir de leur lune de miel. Le mois suivant, tous les couples reviennent et commencent à se construire des nids en prévision d'une postérité prochaine.

Ceci est une fantaisie, fantaisie de haut goût, ou même d'un goût douteux, si l'on veut. Peut-être est-elle sortie du cerveau d'un jeune poète amoureux, qui promenait ses rêveries mélancoliques dans la vallée de Meulan, et dont l'imagination aura été frappée de cette masse de corbeaux réunis en conseil. Que le lecteur accepte donc ceci à titre de fantaisie pure.

— Art milit. anc. Les Romains ont donné le nom de corbeau à plusieurs machines de guerre employées dans la guerre navale et la guerre de siège, soit à cause de la ressemblance de leur forme avec le bec du corbeau, soit à cause de la manière dont on s'en servait,

et qui rappelait le corbeau se précipitant d'en haut en emportant sa proie. Le mot corbeau (*corvus*), employé seul, désignait un appareil imaginé par le consul Duilius, pendant la première guerre punique, pour remédier à l'inexpérience nautique des Romains, en transformant les combats de mer en combats de terre. Cet appareil se composait d'un mât vertical planté à l'avant des navires, et au pied duquel tournait, dans des espèces de gonds, l'extrémité d'une longue échelle munie inférieurement d'un ou plusieurs crocs de fer. En temps ordinaire, cette échelle était dressée le long des parois ou des murs, au moyen de cordes ou de poulies. Dans les batailles, quand on se trouvait assez près d'un navire ennemi, on lâchait tout à coup les cordes, et l'échelle, s'abaissant sur celui-ci, dans le bordage duquel elle était retenue par les crocs, formait un pont-levis par lequel les soldats s'élançaient à l'abordage. Grâce à cette invention, les Romains rendirent inutile la supériorité navale des Carthaginois, et conservèrent toujours l'avantage. Le corbeau démolisseur (*corvus demolitor*) était employé par les assiégeants pour démolir les créneaux et les parapets des murailles de l'ennemi. Il consistait en une longue pièce de bois, munie de crocs à une de ses extrémités, et suspendue, vers son milieu, au sommet d'un mât vertical. En agissant sur l'extrémité opposée, des hommes saisissaient une à une les pierres de la maçonnerie avec les crocs et les faisaient tomber. Le corbeau à griffes servait aux assiégés pour enlever ceux des assaillants qui s'approchaient un peu trop de la place. Il était disposé comme le précédent. Quand un ennemi se trouvait à une distance convenable, on faisait basculer la poutre horizontale, puis, quand les crocs l'avaient saisi par quelque partie de son armure ou de son vêtement, on l'enlevait rapidement, après quoi on le laissait retomber, ou bien on le transportait dans la place. Archimède construisit des machines semblables, mais de grandes dimensions, pour détruire les navires des Romains, pendant le siège de Syracuse.

— Astron. Le Corbeau est une des plus anciennes constellations australes de l'astronomie grecque. Le catalogue britannique lui attribue neuf étoiles, dont la principale, marquée β, est de seconde grandeur. Parmi les anciens, les uns voyaient dans cette constellation le corbeau qu'Apollon condamna à une soif éternelle; d'autres, celui qui révéla au même dieu les infidélités de Coronis. De là le nom de *phœbeus ales*, oiseau de Phébus, donné par Ovide à la constellation du Corbeau.

— Archit. Les architectes donnent le nom de corbeau à un support de pierre ou de bois formant saillie sur le parement d'un mur, ayant sa face intérieure moulurée ou sculptée et ses faces latérales droites ou évidées en quart de cercle. L'origine véritable du corbeau, suivant la remarque de M. Viollet-le-Duc, est donnée par la saillie que présente une solive de bois sur le nu d'un mur, saillie ménagée pour porter un pan de bois en encorbellement, un comble, un poteau, etc. Les modillons et les mutules de l'architecture antique sont de véritables corbeaux. V. MODILLON, MUTULE.

Les corbeaux jouent un rôle très-important dans les constructions de l'époque romaine; ils y sont employés principalement pour soutenir les tablettes des corniches ou bandeaux. Quelquefois ils sont ornés de simples moulures, mais le plus souvent ils offrent des sculptures allégoriques ou de pure fantaisie. Les imagerie des *xe*, *xie* et *xii^e* siècles, dit encore M. Viollet-le-Duc, paraissent avoir pris les corbeaux de pierre comme un des motifs les plus propres à recevoir de la sculpture. Ils les décorent de figures d'hommes et d'animaux, de têtes, de sujets symboliques, tels que les vices et les vertus, les signes du Zodiaque, les travaux de l'année; ils s'évertuent à les varier. C'est surtout en Auvergne, dans le Berry, le Poitou, le Bourbonnais et le long de la Garonne, que l'on trouve, sur les édifices de l'époque romaine, une quantité prodigieuse de corbeaux d'une exécution remarquable; à dater de la fin du *xii^e* siècle. Un genre de décoration assez fréquemment employé, surtout en Auvergne, consiste en rouleaux ou volutes sculptés de chaque côté du nerf principal du corbeau; ces rouleaux font l'effet des copeaux que produirait l'outil du charpentier pour dégager ce nerf du milieu d'un corbeau de bois : de là le nom de *corbeaux à copeaux* imaginé par M. Viollet-le-Duc. V. CORNICHE.

A partir du *xiii^e* siècle, les corbeaux disparaissent généralement des corniches et ne sont plus guère employés que pour soutenir des balcons, des encorbellements, des machicoulis, des extraits de charpente ou des poutres maîtresses de planchers. Souvent alors on rencontre, dans les édifices civils ou militaires, d'énormes corbeaux de pierre composés de plusieurs assises et décorés de figures et d'armoiries. Dans les constructions de la période ogivale, des corbeaux richement sculptés servent à soulager les linteaux des portes principales; on en voit des exemples dans les églises de Saint-Sernin de Toulouse, de Saint-Denis; dans les cathédrales de Paris, de Reims, d'Amiens, et dans un grand nombre d'édifices bourguignons. Au *xiii^e* siècle, les retombées des archivoltes et des arcs-doubleaux sont souvent supportées par des corbeaux; plus tard, lorsque les voûtes ne portent

pas de fond, elles ne reposent plus sur des corbeaux, mais sur des culs-de-lampe. A l'époque de la Renaissance, les corbeaux de balcon, de galerie, de corniche, sont placés aux consoles.

— Allus. hist. Le corbeau de l'arche. V. COLOMBE.

— Allus. littér. Le fromage du corbeau, Allusion à la fable de La Fontaine, le Corbeau et le Renard.

— Prov. littér. Le corbeau, honteux et confus, jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus, Allusion à un vers de La Fontaine dans sa fable le Corbeau et le Renard :

Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

On rappelle souvent ce vers pour exprimer la ferme résolution de ne plus retomber dans une même faute, une même sottise :

« La vue de mon uniforme et de mon bonnet à poil me faisait mal; je les ai donnés à mon portier. Quant à mon fusil, arme maudite dont je me suis servi si malheureusement, je l'ai enterré dans un lieu obscur, jurant, mais un peu tard, que je n'y toucherais plus. »

ALBÉRIC SECONDE.
« Les bals masqués de l'Opéra continuent d'avoir ce qu'on appelle la vogue, c'est-à-dire qu'on s'y presse, qu'on s'y pousse, qu'on s'y étouffe dans une atmosphère où les poitrines les plus robustes trouvent à peine de quoi respirer. A part quelques pierrots effrontés, qui passent sans dire gare aux gens froissés, et qui croient s'amuser parce qu'ils vocifèrent, on n'y rencontre guère que des figures ennuyées. Les curieux se contentent de regarder cette cohue du haut d'une loge; puis, quand ils ont compris que toutes ces joies sont fausses et simulées, ils se retirent en jurant qu'on ne les y prendra plus. »

GUSTAVE CHADREUIL.
« Le château de Topen, où Jean-Paul passa plus de deux ans, ne fut pas pour lui un séjour fort agréable. Son élève était vraiment inepte, et le père de l'enfant, un conseiller quelconque, était tout aussi exigeant qu'avare. Le précepteur ennuyé les quitta avec plaisir tous les deux, jurant bien qu'on ne l'y reprendrait plus. »

LEGRELLES.
« Ne vous exposez plus, cher lecteur, à ce que, dans un certain hôtel dieppois, on vous fasse payer 1 fr. 50 trois petits pains d'un sou, ce qui met le pain à 36 fr. la livre; et consolez-vous d'avoir été qualifié de « passant, » en tête de cette carte à payer si amusante... pour tout autre que pour vous. Nous fûmes jadis rançonné comme vous dans ce même hôtel, et nous avons juré, encore à temps, qu'on ne nous y prendrait plus. En effet, depuis lors, onques ne remines plus le pied à Dieppe. Il est vrai qu'ailleurs...; mais n'en dégoûtons pas les autres. »

JULES LECOMTE.
CORBEAU (Renée), née à Angers en 1864. Cette femme fut un modèle de dévouement et d'amour; aussi croyons-nous devoir sauver son nom de l'oubli, et raconter, en la débarrassant des incidents qui la surchargent, tout simplement et le plus brièvement possible, l'aventure qui signala son existence, aventure invraisemblable aux yeux sceptiques de notre époque, et cependant vraie, histoire qui ressemble à un roman, et qui est de la plus rigoureuse exactitude.

Elle était fille d'un petit bourgeois d'Angers possesseur d'une très-moderne fortune. Mais comme Renée était belle et spirituelle, les charmes de sa figure et de son intelligence faisaient vite oublier sa pauvreté et l'obscurité de sa naissance. Ainsi advint-il à un jeune gentilhomme de Normandie qui étudiait alors le droit à Angers. Il aimait Renée, demanda sa main et signa même une promesse de mariage; mais pour accomplir cette promesse il fallait attendre; l'amoureux était trop jeune, il étudiait encore, et peu à peu seulement on parviendrait à vaincre les obstacles qu'il prévoyait du côté de sa famille. Mais un soir le jeune homme ne reparut point. On s'inquiéta, on s'informa: il avait quitté la ville. Bientôt on apprit qu'il s'était engagé dans les ordres ecclésiastiques jusqu'au diocèse, voulant ainsi apporter un obstacle insurmontable à l'accomplissement de la promesse qu'il avait faite, et rendre impossible son mariage avec Renée. Malheureusement la pauvre Renée, dans un moment d'oubli, de folie, avait tout donné à son amant. Bientôt même elle ne put cacher sa faute. Bientôt alors, dénonça le séducteur de sa fille, qui fut décrété de prise de corps, conduit devant les juges de la Tournelle et condamné à perdre la tête, si mieux il n'aimait tenir son engagement envers la jeune fille trompée. Or, comme il ne le pouvait plus, étant dans les ordres, il fut remis entre les mains de l'exécuteur.

Mais tout à coup devant les juges se présente l'amante délaissée, trompée, qui vient elle-même plaider la cause de son séducteur. Ce plaidoyer a été conservé, et nous regrettons de ne pouvoir, à cause de son étendue,

le donner ici tout entier. Renée a d'abord très-habilement fait ressortir la contradiction, l'étrangeité que présente le jugement : on permet en effet à son amant de choisir, et il lui est défendu de faire un choix. Après avoir ainsi jeté le trouble en l'esprit des juges, elle essaye de les intéresser davantage encore à celui contre lequel ils viennent de rendre l'arrêt qu'elle a discuté, et leur demande qui a pu dire et prouver que son amant avait été séducteur. « Eh bien, s'écrie la pauvre dévouée, pressée par le remords, je me vois obligée de vous dire que c'est moi qui l'ai séduit... j'ai été moi-même l'instrument de mon déshonneur. » Enfin elle fait un appel au cœur des juges, et termine ainsi : « Mes juges sont jeunes encore, ou d'un âge plus avancé : les premiers par leur jeunesse sont plus disposés à recevoir les impressions de cette passion, les autres ont une expérience qui leur en a fait connaître tous les sentiments ; ma ressource est donc dans le cœur des uns et des autres. Puisque vous le pouvez, messieurs, concédez ici la compassion avec la justice. Si j'ai quelques voix pour moi, doivent-elles pas l'emporter en faveur de l'humanité sur les autres quoique plus nombrées ? Mais si vous êtes tous inflexibles, ne me refusez pas du moins la grâce de mourir avec mon amant, et de souffrir le même supplice. »

Le parlement n'ajouta pas foi au pieux mensonge par lequel Renée Corbeau avait voulu prouver l'innocence de son amant, mais il fut ému par tant de dévouement et de courage ; il fut séduit par tant de beauté et une éloquence peu commune, et c'est à l'unanimité des voix que le président Villaray ordonna qu'il serait sursis à l'arrêt pendant six mois : c'était plus de temps qu'il n'en fallait à Renée Corbeau pour sauver son amant.

La pauvre fille échoua d'abord auprès du légat du pape, le cardinal de Médicis, depuis pape sous le nom de Clément XI, et celui-ci refusa la dispense qu'en se jetant à ses pieds lui demandait Renée Corbeau. Mais Henri IV, le roi vert-galant, et qui, mieux que l'homme d'église, comprenait les choses de l'amour, fut moins sévère que lui. Il fit accorder au condamné la dispense refusée, et lui ordonna d'être heureux avec Renée Corbeau.

CORBEAU DE SAINT-ALBIN (Aimé-François), membre de l'Assemblée constituante, mort en 1806. Il appartenait à une ancienne famille du Dauphiné. Il assista comme député du clergé de cette province aux états généraux de 1789. Dans la séance du 24 juin 1789, il protesta contre la formation du clergé en chambre particulière, et se joignit le surlendemain aux députés du tiers état. Il était docteur en théologie, doyen du chapitre de Saint-Maurice de Vienne, et abbé d'Aulnay (diocèse de Bayeux).

CORBEAU DE SAINT-ALBIN (Pierre-Laurent-Antoine), militaire et écrivain français, frère du précédent, né vers 1750, mort en 1813. Il prit du service dans l'artillerie, fit la guerre d'Amérique, se signala par ses talents au siège de Mayence, en 1793, et quitta l'armée avec le grade de lieutenant-colonel. On a de lui : *Correspondance familière concernant la religion et les mœurs* (Paris, 1813), et *Formation des États de l'histoire moderne* (1813).

CORBEIA NOVA, nom latin de CORVEY.

CORBEIA VETUS, nom latin de CORBIE.

CORBEIL (*Corbolum*), ville de France (Seine-et-Oise), ch.-l. d'arrond. et de canton, à 40 kilom. S.-E. de Versailles, et à 31 kilom. S. de Paris, sur la Seine, au confluent de l'Esnonne ; pop. aggl. 5,394 hab. pop. tot. 5,541 hab. L'arrond. de Corbeil comprend 4 cantons, dont les chefs-lieux sont Arpajon, Boissy-Saint-Léger, Corbeil et Longjumeau ; 93 communes ; une surface de 64,004 hectares, et compte 70,457 hab. Tribunaux de 1^{re} instance et de justice de paix, Société d'horticulture ; association philotechnique ; bibliothèque publique et bibliothèque populaire ; filatures de lin et de coton, imprimeries, papeterie, laminoir de cuivre, horlogerie, carrosserie, teinturerie, amidonnerie, fabrique de bois de galoches, de sabots, de chandelles ; construction de bateaux ; nombreux moulins à farine et à huile mûs par la rivière d'Esnonne et de puissantes machines à vapeur. Commerce considérable de grains et farines, bestiaux, fers, charbons, et des produits industriels locaux.

L'usine de Chantemerle, qui peut occuper près de 1,500 ouvriers pour la fonderie, les filatures, la tissanderie, etc., et qui est construite en partie sur le territoire d'Esnonne, a été fondée par Oberkampf au commencement de ce siècle ; elle est exploitée aujourd'hui par M. Feray, petit-fils de ce célèbre manufacturier.

Corbeil est une jolie petite ville, agréablement située au confluent de deux rivières, dont les eaux sont utilisées comme force motrice dans de nombreuses usines ; elle est divisée en deux parties par la Seine ; un pont de pierre jeté sur ce fleuve, et plusieurs autres sur les différentes branches de l'Esnonne, font communiquer entre eux les différents quartiers de la ville. C'est une station importante du chemin de fer de Paris à Lyon par le Bourbonnais, établie depuis le 17 octobre 1840.

Avant la Révolution de 1789, Corbeil possédait cinq églises paroissiales, dont une seule, la plus ancienne, dédiée à saint Spire

(saint Exupère), a survécu aux ravages du temps et des hommes. Cette église fut bâtie en 950 par Haymon, premier comte de Corbeil ; brûlée en 1138, elle fut rebâtie et consacrée par l'évêque de Troyes en 1437. Les patrons des églises supprimées en 1793 étaient saint Léonard, à qui une chapelle, située au faubourg, est encore dédiée ; saint Jacques, saint Martin, saint Guénault et Notre-Dame. On remarque à l'intérieur de Saint-Spire les chasses contenant les reliques de ce premier évêque de Bayeux, et qui ont été en grande vénération depuis le ix^e siècle ; les vitraux du chœur ; un tableau de Manziac, peintre né à Corbeil ; le tombeau du comte Haymon, et le monument élevé en l'honneur de Jacques de Bourgoin, fondateur du collège, en 1537.

La ville possède aussi un hospice établi en dehors des habitations, dans des conditions parfaites d'hygiène et de salubrité ; ce monument est dû à la munificence de MM. Antoine et Williams Galignani, qui en firent don à la ville en 1864. On remarque encore le grand magasin, vaste bâtiment à 7 étages, éclairé par 360 ouvertures, et construit par les ordres de l'abbé Terray, en 1762, pour servir de réserves à l'approvisionnement de Paris ; la halle au blé, élevée en 1785 par l'architecte Niel. Ces deux monuments et les moulins de Corbeil sont la propriété et servent à l'industrie de M. Darblay jeune.

L'église Saint-Jean, en l'île, enclavée dans le domaine de Chantemerle, auquel elle sert de magasin, est le dernier reste de la commanderie des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem ou chevaliers de Malte, fondée par la reine Isborge, femme de Philippe-Auguste, laquelle y mourut en 1236, et dont le tombeau y est conservé.

Les marchés très-importants de cette ville ont lieu le mardi et le vendredi de chaque semaine, sous de vastes halles en fer, inaugurées en 1862. Une foire aux bestiaux se tient dans la partie sud de la ville, le 6 septembre ; la fête patronale religieuse, qui dure neuf jours, a lieu le cinquième dimanche après Pâques ; une autre fête, dite du *quai de la Pêcherie*, se tient dans cette partie de la ville, sur les bords de la Seine, le dimanche qui suit le 25 juillet. Toutes ces réunions sont nombreuses, et il s'y fait un commerce considérable, à cause de la proximité de Paris et du très-grand rapprochement de l'Esnonne, de Saint-Germain et de Saintry, qui forment, avec Corbeil, une agglomération de plus de 10,000 hab.

Corbeil est la patrie de Gilles, poète latin et médecin de Philippe-Auguste ; de l'helléniste Villosion, mort en 1805. Abailard y eut une école nombreuse et florissante, avant de s'installer à Melun et à Paris ; il y fut attiré par Héloïse, qui y avait été exilée par son oncle Fulbert. Georges d'Anboise fut enfermé dans la grosse tour de Corbeil par les ordres de Charles VIII. Jacques de Bourgoin y fonda un collège public dans sa propre maison, en 1657. M. le comte de Clermont-Tonnerre, député à l'Assemblée nationale pour le district de Corbeil, et élu président de cette célèbre Assemblée le 17 août 1789, habitait Saintry, près de Corbeil, et fut, pendant les années 1789 et 1790, commandant général de la garde nationale de la ville. Le savant académicien Vauvilliers a été, en 1793, le premier incarcéré dans l'ancienne église Saint-Guénault, convertie depuis cette époque en maison de détention. La Harpe, membre de l'Académie française, fut exilé à Corbeil en 1802. Bernardin de Saint-Pierre, qui était le gendre de M. Didot l'aîné, fondateur de la papeterie d'Esnonne, habita longtemps une jolie maison solitaire, près de Corbeil, sur les bords de la rivière d'Esnonne.

Les armes de Corbeil sont : *D'azur, à un cœur de gueules, à une fleur de lis d'or en abîme, avec la devise : Cor bello paceque fidum.*

La petite ville de Corbeil est d'origine celtique, ainsi que l'indique son nom, formé de deux mots, *Cor biel* (habitation sacrée). Elle fut d'abord établie sur la montagne, au lieu dit *le Vieux-Marché*, à Saint-Germain, appelé pour cela le Vieux-Corbeil. Il est probable qu'elle descendit peu à peu dans la vallée, peut-être sous les mérovingiens. La Seine lui offrait un moyen de transport pour les objets de son commerce avec Paris. Au ix^e siècle, ce point fut fortifié sur l'une et l'autre rive du fleuve, pour arrêter les incursions des hommes du Nord, et dès lors, Corbeil dut être distingué en vieux et en nouveau. Jusque-là, on ne trouvait sur la rive gauche, aujourd'hui la plus habitée, que des huttes de pêcheurs, et ce territoire était celui d'Esnonne. Hugues Capet établit un capitaine dans le château qui y fut édifié, puis il en fit le chef-lieu d'un comté qui eut sept titulaires, dont le premier fut Haymon. Louis le Gros s'en empara sur Hugues de Puiset, le dernier, qui s'était révolté contre lui ; c'est ainsi que Corbeil fit retour à la couronne, et fut depuis très-fréquenté par nos rois, jusqu'à la fin du xiv^e siècle. Plusieurs rois de France eurent leur domaine assigné sur le domaine de Corbeil, qui, dans la suite, fut engagé. Les nombreux établissements religieux fondés dans le nouveau Corbeil se peuplèrent rapidement ; les habitants de la rive opposée vinrent aussi chercher un refuge assuré dans ses fortifications et sous la protection du château fort,

qui fut rasé, ainsi que les murs de la ville, par les ordres de Henri IV, en 1595.

Quoiqu'il ne reste point de vestiges de l'ancienne habitation de nos rois à Corbeil, comme à Saint-Germain-en-Laye, cette ville n'en a pas moins eu, pendant plusieurs siècles, la gloire qu'ont partagée depuis Fontainebleau, Compiègne et Versailles. Louis le Gros prit possession du château des comtes de Corbeil, après en avoir soumis et châté le duc. Louis VII y résidait en 1143, et saint Bernard vint l'y trouver et lui parler de l'incendie de Vitry en Champagne. Saint Louis, non content de faire ses dévotions tantôt à la commanderie de Malte, où il logeait en 1244 et 1248, tantôt au prieuré de Saint-Jean-de-l'Ermitage, dans les murs de Corbeil, plus souvent à celui de Saint-Guénault, plus rapproché de son palais, fit bâtir en 1258 une *sainte-chapelle*, pour le service de sa maison, dans le goût de celle de Paris, aussi à deux étages, mais certainement moins grande. Le sire de Joinville rapporte une conversation qu'il eut avec Robert Sorbon, en présence du roi, au pied de cette chapelle, et dans le pré au-dessous, baigné par la Seine, à l'endroit où la Juine vient lui apporter le tribut de ses eaux. Le récit du naïf historien prouve que la cour était alors florissante, puisqu'il la dit composée de plus de 300 chevaliers. Vers 1262, Jacques I^{er}, roi d'Aragon, vint régler quelques différends avec le roi, ainsi que le mariage de sa fille avec Philippe le Hardi. Philippe le Bel tenait sa cour à Corbeil en 1290, année où Charles de France, son frère, comte de Valois, y fut marié, le lendemain de l'Assomption, à Marguerite de Sicile. Philippe le Long faisait sa résidence la plus ordinaire à Corbeil, pour être plus près du roi son père, qui l'y maria, en janvier 1306, à Jeanne, fille du comte de Bourgogne. Ils eurent deux enfants, dont cette ville peut revendiquer la naissance. Charles le Bel signa à Corbeil une alliance avec Robert, roi d'Ecosse. Louis XI et Louis XII séjournèrent aussi au même château : le premier n'y passa que deux jours, après la bataille de Montherly en 1465 ; le second y venait assez souvent. Marguerite de Flandre, duchesse de Bourgogne, et ses enfants, habiterent le château de Corbeil très-fréquentement durant les années 1384 et 1385. Le 28 mai de cette dernière année, le roi Charles VI y vint à l'occasion du mariage de Thomas de Bragny avec Marguerite de Poissy, attachée à la maison de la princesse.

La seigneurie de Corbeil, ayant été ensuite engagée à plusieurs particuliers, cessa peu à peu d'intéresser les descendants des princes qui en avaient la propriété : de leur temps néanmoins plusieurs rois eurent cette châtellenie en douaire. Telles furent : Adèle, femme de Philippe-Auguste ; Blanche de Castille, veuve de Louis VIII, qui y séjourna plus longtemps, ainsi que Marguerite de Provence, sa belle-fille. La veuve de Louis le Hutin leur succéda dans le même apanage.

La dévotion envers saint Spire valut encore à la ville de Corbeil des visites royales sous François I^{er} et ses successeurs. Henri IV vint recevoir les clefs avec les hommages des habitants de Corbeil, lorsque le droit à la couronne lui était disputé par la Ligue.

Corbeil et ses environs ont été le théâtre de bien des guerres. Il serait trop long d'entrer dans le détail des sièges que cette ville a soutenus, des pillages qu'elle a essuyés, des troubles civils qui s'y sont élevés. Ses comtes étaient belliqueux, et, s'ils n'eussent jamais employé leurs armes qu'au service de leurs princes, il faut l'avouer, leur gloire en serait plus pure. Ses anciens capitaines sont moins connus. Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, figure dans ce catalogue, où l'on est étonné de rencontrer le nom de Perrette de La Rivière, dame de la Roche-Guyon, sous Charles VII ; précisément après l'époque où Jeanne Darc se signala à Orléans, et avant celle où Jeanne Hachette se distingua à Beauvais.

Le peu qui reste encore des deux châteaux forts et des murailles de la ville atteste quelles en furent la force et l'importance. Ils eussent été moins nécessaires sans la proximité de Melun, Etampes et Montherly, de Paris surtout. Il n'était guère possible d'attaquer quelqu'un de ces places sans que Corbeil fût exposé aux entreprises de ses ennemis. C'était uniquement pour affamer la capitale qu'il fut pillé en 1357, et assiégé en 1415. Les plus grands maux qu'il eut à souffrir furent causés par les Espagnols, pendant les guerres de la Ligue. Il resta fidèle au roi pendant celles de la Fronde, sous l'administration de Jacques de Bourgoin, nommé gouverneur de Corbeil. En 1815, le patriotisme de ses habitants les porta à faire sauter deux arches du pont, pour empêcher les ennemis de passer sur la rive gauche de la Seine.

Jadis le coche, appelé *Corbillard*, n'était qu'un bateau qui portait régulièrement toutes les semaines du pain à Paris. Il paraît que, dans une épidémie du genre du choléra, il fut employé au transport des morts, en amont de Paris, dans la plaine entre Maisons et Ville-neuve-Saint-Georges, et que, lors de l'invention des chars pour le transport des morts, le nom de ce bateau leur fut appliqué, d'où le mot *corbillard* a été consacré.

Les ouvrages à consulter sur Corbeil sont : les *Antiquités*, de Jean de Labarre ; l'*Histoire du diocèse de Paris*, par l'abbé Lebeuf ; *Traité*

du Hurepoix, par Simon Delamotte ; *Cosmograpie*, d'André Thévét (Paris, 1775) ; *Histoire générale du pays de Hurepoix*, par Guillaume Morin (Paris, 1630).

On voit que Corbeil fait assez bonne figure dans notre vieille province de l'Île-de-France, et l'on ne s'explique guère ce qui a pu donner naissance à ce proverbe si connu : *Prendre Corbeil pour Paris*, dans le sens de se méprendre grossièrement. Cette idée malicieuse n'est pas venue au bon La Fontaine ; c'est Vaugirard qui a payé les frais de ce oubli :

De telles gens il est beaucoup
Qui prendraient Vaugirard pour Rome,
Et qui, caquetant au plus dru,
Parlent de tout et n'ont rien vu.

On sait d'ailleurs que certaines villes n'avaient pas l'heur de plaire au fabuliste, et que Quimper-Corentin a été encore plus malmené que Vaugirard :

C'était à la campagne,
Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préserve du voyage !

Disons en terminant que c'est à M. Cintrat, ancien instituteur de Corbeil de 1837 à 1865, que nous devons la plupart des renseignements qui figurent dans cet article.

CORBEIL (Gilles DE), médecin français.

V. GILLES.
CORBEIL (Pierre DE), prélat et théologien français, né vers le milieu du xiv^e siècle, dans le lieu dont il porte le nom, mort en 1222, était parent de Michel de Corbeil, qui fut avant lui archevêque de Sens, et de Réginald de Corbeil, évêque de Paris. D'abord maître des écoles de Paris, Pierre eut au nombre de ses disciples Lothaire Conté, depuis Innocent III. En 1183, il était chapelain ou premier aumônier de Philippe-Auguste. Cependant il n'avait, paraît-il, aucun bénéfice important au commencement de l'année 1198, époque de l'avènement d'Innocent III, car ce pape, dès la première année de son pontificat, écrit au roi d'Angleterre, Richard, au doyen et au chapitre de l'église d'York, pour les presser de mettre Pierre de Corbeil en possession d'une prébende, d'un archidiaconé que l'archevêque de cette ville lui avait conféré. Le chapitre refusant de l'admettre, Innocent menaçait les opposants des censures ecclésiastiques, et il les conjure de ne pas repousser un homme si distingué par son savoir et sa vertu ; à ce propos, il fait mention, il se glorifie même des leçons qu'il a jadis reçues de lui. Malgré la puissance d'une telle recommandation, il est à présumer que Pierre de Corbeil n'obtint pas la prébende en Angleterre : son nom est inscrit avec la qualité de chanoine de Paris dans une ordonnance de 1198, par laquelle l'évêque Odon de Sully et son chapitre espéraient abolir la fête des Fous. Au mois de mai de cette même année, Innocent le qualifie de *magister et canonicus Parisiensis*. Il fut enfin nommé évêque de Cambrai en 1199 ; mais il ne resta pas longtemps sur ce siège. On raconte qu'il alla trouver le souverain pontife pour lui demander l'archevêché de Sens, et que le saint-père lui ayant dit : « C'est moi qui vous ai fait évêque, *ego te episcopavi* », il lui répondit : « *Ego te paravi*, c'est moi qui vous ai fait pape. » Pierre de Corbeil devint archevêque de Sens. Il tint un concile à Melun en 1216, et publia un règlement en sept articles. Il mourut le 3 juin 1222. Tous les contemporains de cet archevêque s'accordent à rendre hommage à sa science, à ses talents, à sa piété. Vincent de Beauvais l'appelle *vir inextimabilis litteratura ac senectutis bone*. On a presque rien publié des ouvrages qui lui ont valu une réputation si brillante. Son épitre circulaire sur l'armement de l'empereur Othon n'a aucune importance comme production littéraire. Son statut de 1214 en sept articles se trouve dans la collection des conciles de Labbe. Le premier article porte que les avocats feront serment de ne se charger que de causes justes ; le second dit que les excommuniés qui ne se feront pas absoudre dans le délai d'un an seront livrés au bras séculier et leurs biens confisqués. Les cinq autres articles sont relatifs aux abbés et aux prieurs conventuels. Il leur est défendu de faire des emprunts au delà de la somme fixée par l'évêque diocésain, et sans la permission de la communauté à laquelle ils doivent rendre compte. On a de lui, sous la date de 1218, un règlement du même genre, recueilli par Mabillon. Il fit des commentaires sur le psautier ; il a expliqué aussi en quatorze livres toutes les épîtres de saint Paul. Lannoi a donné quelques extraits de sa somme théologique, intitulée : *Questiones scholares*. On attribue à Pierre de Corbeil une satire contre le mariage, restée manuscrite, et intitulée : *Rhythmus quod malum sit uxorem ducere c. de matrimonii oneribus et angustias* ; elle se trouve à la Bibliothèque impériale (fonds de Colbert), sous le titre de : *Satira adversus eos qui uxorem ducunt*.

CORBEILLE s. f. (kor-bè-lle ; 11 mll. lat. *corbicula*, dimin. de *corbis*, panier). Sorte de panier sans anse ou n'ayant que de petites anses sur les côtés ou sur les bords : CORBEILLE d'osier. CORBEILLE à ouvrage. Quand elle entre dans les temples des dieux et qu'elle

porte sur sa tête les choses sacrées dans des corbeilles, on croirait qu'elle est elle-même la divinité qui habite dans les temples. (Fen.)

De ses saules nombreux que les souples rameaux Ne suffisent qu'à peine à tresser les corbeilles Qui rompent sous le poids des vendanges vermeilles. MILLEVOYE.

— Par ext. Quantité d'objets qui remplissent un panier de ce genre; panier lui-même plein de ces objets : *Une corbeille de fleurs, de fruits, de coquillages, de poissons. Une corbeille de pain. Baliste fit pour les dessus des portes des corbeilles de fruits à rendre les premiers et les abricotiers jaloux.* (Ch. de Boigne.)

— Poétiq. Réceptacle métaphorique qui est censé contenir des productions de la terre : *La corbeille de la nature. La corbeille de Flore, de Pomone. Qu'en secret chacune de nous choisisse dans la corbeille du printemps la fleur qu'elle aime.* (Jaufret.) *Il fuit, le bateau qui nous emporte, et les deux rives fleuries de la Seine, sur lesquelles la nature a versé tous les trésors de sa corbeille, furent aussi, avec leurs villes, leurs monuments, leur histoire, leur industrie.* (O. Mac-Carthy.)

Flore sur leur tapis a versé sa corbeille.

DEUILLE.

Bluet, coquelicot et mainte fleur pareille Qu'on voit égarer nos gûrets Quand Flore, en passant chez Cérés, A laissé pencher sa corbeille.

ARNAUD.

¶ Pays, canton, terrain couvert d'une belle végétation : *Ce beau pays, jadis soumis au sceptre de l'antique Née, présentait une corbeille de verdure de plus de 800 stades de tour.* (Chateaub.)

— *Corbeille de mariage* ou simplement *corbeille*, Parures et bijoux que le futur époux envoie ordinairement à sa fiancée dans une corbeille richement ornée : *Les femmes aiment toutes à se mêler des corbeilles de nocce...* (Scribe.) *Votre cousin me prie, monsieur le comte, de vous guider dans l'emplette de la corbeille.* (E. Augier.)

— Bours. A la Bourse de Paris et de plusieurs autres villes, Espace vide et circulaire ou ovale, qui existe au centre du parquet, et qui est entouré d'une balustrade autour de laquelle les agents de change se font leurs offres et demandes mutuelles, et inscrivent sur leur carnet les opérations qu'ils ont exécutées : *Autour de la corbeille et du parquet afflue la masse des clients, dans le triple intérêt de suivre toutes les fluctuations des cours, de pouvoir transmettre leurs ordres directement et promptement aux agents qui opèrent pour eux, et d'assister de leurs yeux à l'exécution de ces ordres.* (P. Mornand.)

Ainsi chacun de nous exerce son office :

Monsieur a la corbeille, et moi j'ai la coulisse, PONSARD.

— Archit. Partie centrale du chapeau, autour de laquelle se groupent les ornements : *On dit qu'un chapeau est historié lorsqu'il renferme dans sa corbeille, ainsi qu'on le vit au x^e et au xiv^e siècle, des représentations d'hommes et d'animaux, des scènes historiques ou allégoriques.* (Peyré.) ¶ Ornement en forme de corbeille : *Des cariatides portant des corbeilles.*

— Chorégr. Nom d'une des figures les plus gracieuses et les plus compliquées du cotillon. Elle est ainsi appelée parce que les couples, ordinairement au nombre de trois, qui sont chargés de l'exécution, joignent et entrelacent leurs mains de manière à former une espèce de corbeille.

— Art milit. Panier rempli de terre employé dans les fortifications volantes en guise de sac de terre.

— Pêch. Engin en osier, en forme de panier, garni de cuir de cheval en dedans et en dehors, dont les pêcheurs se servent en Angleterre.

— Hortie. Espace circonscrit dans lequel on cultive des fleurs, dont les couleurs mêlées forment comme un tapis ou une surface presque continue : *Une corbeille de jacinthes, de reines-marguerites, de chrysanthèmes. Une corbeille de terre.* Sorte de vase en treillage dans lequel on cultive des fleurs ou des plantes d'ornement.

— Entom. Partie externe de la jambe postérieure des abeilles ouvrières, qui est munie d'une cavité et bordée de poils pour retenir le pollen qu'elles recueillent sur les fleurs.

— Moll. Genre détaché des vénéus. On dit aussi corbis.

— Bot. Organe arrondi et à bords relevés en forme de coupe, qui, dans certaines hépatiques, renferme des propagules ou bulbilles susceptibles de reproduire la plante. ¶ Syn. d'ORTIGAME. ¶ *Corbeille d'or*, Nom vulgaire de l'alyse des rochers ou thlaspi jaune. ¶ *Corbeille d'argent*, Nom vulgaire du thlaspi blanc vivace, espèce très-commune, dont on fait souvent des corbeilles dans les jardins.

— Encycl. Hist. anc. Les Grecs, et particulièrement les Athéniens, faisaient tous les ans une procession en l'honneur de Cérés, au mois Boédromion, un des mois (le troisième) de l'année athénienne, ainsi nommé des fêtes *boédromies*, instituées, dit Plutarque, pour perpétuer la mémoire de la victoire que Thésée remporta sur les Amazones, et pendant lesquelles on courait en jetant de grands cris,

de βοή (boë), cri, et de δρόμος (dromos), course. Dans la procession en l'honneur de Cérés, la marche était ouverte par un char sur lequel était une grande corbeille mystérieuse, et que les bœufs traînaient lentement. Venait ensuite une longue file de femmes voilées, portant dans leurs mains d'autres corbeilles plus petites, remplies de diverses offrandes qu'on tenait fort cachées, et qui étaient couvertes d'un voile de pourpre. La grande corbeille du char représentait celle où Proserpine avait mis les fleurs qu'elle venait de cueillir, lorsque Pluton l'enleva.

Corbeille (LA), comédie de Plaute, représentée à Rome l'an 197 av. J.-C., tire son nom d'un des incidents qui servent à dénouer l'intrigue en faisant reconnaître l'origine de Silénie, l'héroïne de la pièce. Cette jeune fille, abandonnée de ses parents, a été recueillie par une vieille courtisane, qui veut, pour s'indemniser de ses peines, la forcer à faire son infâme métier. Outre l'honnêteté de sa nature, Silénie possède le meilleur talisman contre le vice, l'amour. Elle brûle d'un chaste feu pour Alcésimarque, mais leur amour est contrarié par le père du jeune homme, qui refuse de laisser épouser à son fils la fille d'une femme perdue. Silénie, dans son désespoir, veut fuir, tandis que son amant propose de l'acheter à la vieille femme qu'il croit être sa mère. C'est à ce moment que survient l'esclave chargé par les parents de Silénie de chercher leur fille, et que, grâce à une corbeille remplie de jouets d'enfants qui appartenait à Silénie, il la fait reconnaître pour une jeune fille de condition libre. Elle reçoit la récompense de sa vertu en épousant Alcésimarque et en retrouvant une famille qui l'adore.

Le temps a mutilé cette comédie; mais l'imagination, malheureusement impuissante à reproduire cette langue que, d'après Élius Siliou, les muses auraient parlée si elles avaient parlé latin, peut facilement combler les lacunes pour le sens. Les critiques ont de tout temps professé la plus vive admiration pour le rôle de Silénie. Cette jeune fille, qui conserve la plus noble pudeur, la plus exquise délicatesse de sentiments dans une maison de débauche et sous le dangereux empire d'une femme dépravée, est une figure pleine de charme et d'originalité, une gracieuse création plutôt grecque que romaine. Ses pensées à la fois pures et ardentes, et la chaleur et la noblesse de la passion d'Alcésimarque, forment un intéressant contraste avec l'impudence de la vieille courtisane.

Cette pièce nous révèle deux curieux détails des mœurs romaines; elle nous apprend que les courtisanes n'étaient pas complètement bannies de la société des dames romaines, qui (n'en déplaise à feu Dupin, ce travers ne date pas de nos jours), jalouses du luxe affiché par les Laïs, ne dédaignaient pas de les approcher pour copier plus commodément leurs modes et leurs costumes.

Elle confirme certaines particularités relatives aux acteurs, que Cicéron a flétries généralement dans son plaidoyer pour Roscius. Ceux qui n'avaient pas eu le talent ou le bonheur de plaire aux spectateurs étaient impitoyablement éfrisés au sortir de la scène. Malgré les avantages frappants de cette méthode pour obliger les acteurs à étudier consciencieusement les rôles, nous doutons beaucoup de l'efficacité de cette instruction à la baguette pour produire des Talma.

Le style de la *Corbeille* est pur, élégant et du meilleur latin. Le comique lui-même, contrairement aux habitudes de l'auteur, ne descend jamais jusqu'à la trivialité. On sent que Plaute a voulu donner le dernier coup de pinceau à cette délicate figure de jeune fille; c'est son enfant chéri, sa vierge immaculée, dont il a pris soin d'écarter toute souillure. Horace avait probablement, en sa qualité d'épicurien, oublié le chaste portrait de Silénie, lorsqu'il portait ce jugement, qui lui a fait à lui-même plus de tort qu'à celui qui traitait avec un mépris souverain : « Nos aïeux d'il y a longtemps ont admiré les vers et les plaisanteries de Plaute; excès d'indulgence, à mon sens, pour ne pas dire sottise, si toutefois le lecteur et moi nous savons distinguer un bon mot d'un mot grossier, et marquer du doigt et de l'oreille la juste cadence des sons. »

CORBEILLÉE s. f. (kor-bè-llé; // ml. — rad. *corbeille*). Contenu d'une corbeille entièrement pleinte : *Une corbeillée de fruits.*

CORBEILLIER s. m. (kor-bè-llé; // ml. — rad. *corbeille*). Hist. ecclés. Officier du chapitre d'Angers qui distribuait le pain aux assistants lors des fêtes ou fêtes de saint Maurice.

CORBEJEAU s. m. (kor-be-jô). Ornith. Nom vulgaire du courlis. ¶ On dit aussi CORBIEAU et CORBIEAU.

CORBEL s. m. (kor-bèl). Ancienne forme du mot CORBEAU.

CORBELÉ, **ÉE** adj. (kor-be-lé — rad. *corbeille*). Sylvic. Syn. de couronné : *Arbre corbelé.*

CORBELIN (François), musicien français, né à Bernay (Eure) en 1744. Il s'est distingué surtout comme professeur; il a écrit sur l'art musical les ouvrages suivants : *Méthode de guitare pour apprendre seul cet instrument; Méthode de harpe; Guide de l'enseignement musical, ou méthode élémentaire et mécanique*

de musique. Ce dernier traité est une introduction à l'étude de la musique.

CORBENY, modeste bourg de France, situé sur la route de Laon à Reims, à 22 kilom. de la première de ces deux villes et à 28 kilom. de l'autre. Il est désigné dans les anciennes chartes sous le nom de *fuscum Corbiniacum* (chef de Corbeny), *villa Corbiniaca* (maison de campagne de Corbeny), et était dès le premier âge de la monarchie française un de ces nombreux et modestes palais où les princes mérovingiens venaient passer le temps qu'ils ne donnaient pas à la guerre. Une ancienne voie romaine, qui s'étend de Reims à Saint-Quentin, indique en outre que Corbeny existait dès les premiers temps du séjour de ces conquérants en Gaule. En 776, Corbeny était devenu maison royale officielle : c'est à Corbeny, dit-on (les chroniqueurs écrivent *Corbannac*), que Charlemagne fut reconnu seul roi à l'exclusion des enfants de Carloman, son frère, par les grands de France et d'Austrasie. Charles le Simple y résidait souvent, et il était à Corbeny quand il accueillit les religieux de Nanteuil, qui, chassés de leur monastère par la crainte que leur inspiraient les invasions normandes, étaient venus demander asile au roi franc (898). Les religieux apportèrent avec eux les reliques de saint Marcoul, fondateur du monastère de Nanteuil, grâce à la protection de Chilpéric I^{er}, et apôtre de Jersey. Une autre particularité doit appeler encore l'attention sur ce saint : c'est lui qui assura à Chilpéric, de la part de Dieu, pour lui et les rois ses successeurs, le privilège singulier de guérir les écrouelles. Saint Marcoul était mort en 558. Les religieux de Nanteuil restèrent sept ans à Corbeny, et se disposaient à retourner à leur ancien monastère quand la destruction de ce monastère par les Normands les obligea à renoncer à leur projet. Alors (907) fut fondé le monastère de Corbeny. Par l'acte de fondation, daté du palais de Corbeny du 22 février et de la quatorzième année du règne de Charles le Simple, le roi déclare : « Que désirant imiter la pitié de ses prédécesseurs et donner une preuve de sa dévotion envers saint Marcoul, dont les précieux corps a longtemps demeuré dans la chapelle de son château, il a résolu de bâtir dans son palais un monastère pour des religieux qui garderont ce saint corps et offriront à Dieu des prières pour la prospérité de l'Eglise, du roi et de l'Etat. » Charles le Simple dota richement le nouveau monastère, qui devait en peu de temps devenir l'un des plus puissants du royaume. Il n'en eut pas moins beaucoup à souffrir dans la suite des nombreuses guerres qui désolèrent la France. Pendant que Charles le Simple était renfermé dans la prison de Péronne, Herbert, comte de Vermandois, s'empara de Corbeny, place forte, ainsi que l'attestent encore les débris de ses remparts. En 936, Louis IV d'Outre-mer reprit Corbeny, épargna les habitants, accorda la liberté à ceux qui se trouvaient dans la forteresse, et la rendit à l'abbaye de Saint-Remy, dont l'abbaye de Corbeny était devenue une dépendance par donation antérieure. C'est alors que commença la célébrité du pèlerinage de Saint-Marcoul : de toutes parts on venait à Corbeny implorer l'intercession de l'ancien conseiller de Chilpéric, et des lors on ne voit plus ce bourg désigné dans les actes publics que sous ce titre : *Corbeny dit Saint-Marcoul*. Enfin, un bref du pape Léon IX, venu à Reims présider un concile en 1059, achève de mettre le sceau à la réputation de l'abbaye et de son pèlerinage. Environ quarante ans plus tard, Corbeny a de nouveau à souffrir toutes les horreurs de la guerre : en 1093, Thomas de Marle quitte son château de Montaigny et vient brûler Corbeny dont il massacre les habitants; les moines durent fuir en toute hâte, emportant leurs reliques, qu'ils promènèrent longtemps à travers la campagne au milieu d'un grand concours de peuple; enfin, en 1102, ils purent rentrer dans leur monastère. En 1119, le pape Calixte II vint à son tour à Corbeny rendre hommage aux reliques de saint Marcoul. Nous arrivons enfin à l'épisode le plus célèbre de l'histoire de cette localité : nous voulons parler du pèlerinage des rois de France.

Depuis Chilpéric (nous l'avons dit plus haut), nos rois possédaient le don de guérir les écrouelles. Ce don, nous l'avons vu, c'était saint Marcoul en personne qui l'avait transmis au monarque de la part de Dieu. En 1229, saint Louis, qui continuait la tradition de ses prédécesseurs, vint faire un pèlerinage au saint auquel remontait l'origine de cette tradition. Ce fut le premier roi que sa dévotion amena à Corbeny; mais tous les successeurs de saint Louis jusqu'à Louis XIV, excepté Henri IV, l'imitèrent, et le pèlerinage de Corbeny devint, à partir de Louis IX, officiellement royal : « Autant la France, dit un écrivain, a eu de monarques sacrés à Reims depuis saint Louis, autant saint Marcoul a vu de couronnes prosternées à ses pieds. » La cour des comptes conserve encore aujourd'hui dans ses archives le détail de tous les voyages royaux à Corbeny et des dépenses que ces voyages ont entraînés. Nous n'avons pas à traiter ici cette question des *écrouelles*, qui demande un article à part. Nous nous bornerons à réunir les épisodes qui rattachent directement cette question à la localité dont nous esquissons l'histoire. Telle était la force de l'usage du pèlerinage

royal de Corbeny que Charles VII, trois jours après son sacre à Reims, et en dépit des Anglais qui battaient la campagne, vint à Corbeny comme avaient fait ses devanciers et y toucha les écrouelles. Jeanne Darc l'avait suivi : elle se tenait en habit de guerre, son étendard à la main, tout près de la personne du roi. Ce fut dans cette circonstance, rappelez-vous-le en passant, que les députés de la ville de Laon apportèrent au monarque les clefs de leur cité. On lit dans une charte de Charles VIII : « Ce prince, au sortir de Reims, alla faire son pèlerinage à monsieur saint Marcoul, qui guérit des écrouelles comme le roi. » François I^{er} termine un arrêt de son conseil privé (26 août 1542) par ces paroles : « Au sortir de notre sacre à Reims et allant à l'église de monsieur saint Marcoul, où nous et nos prédécesseurs avons coutume aller faire nos oblations et révéler le précieux corps de saint Marcoul, pour le très-excellent et très-recommandable privilège de la guérison des écrouelles, qu'il a plu au Créateur miraculeusement importer à nous et à nos prédécesseurs par le toucher et le signé victorieux de la croix, par le mérite duquel survient la guérison. » Louis XIII accorda des lettres de protection et de sauvegarde au prieur et au couvent de Saint-Marcoul de Corbeny, « qui est le lieu, est-il dit, où après notre sacre et couronnement sommes allés en pèlerinage, ainsi que nos prédécesseurs rois ont accoutumé de faire, pour obtenir le don et grâce de Dieu de guérir les écrouelles. » Don Bourgeois, ancien prieur de Corbeny, nous a fidèlement transmis le curieux cérémonial usité lors du pèlerinage royal : « Après, dit-il, que le roi a fait ses dévotions à Reims, il se met au chemin de Corbeny, où il rencontre, à l'endroit nommé l'Épinette, le maître des merciers, qui porte le cierge de la confrérie de Saint-Marcoul, par lequel il est conduit à un autel où repose sa chaise. C'est en ce lieu que le prieur, accompagné de ses religieux et ecclésiastiques, présente le baiser de la croix à Sa Majesté. Le roi, descendu de cheval, prend l'image de saint Marcoul, qu'il porte jusqu'à l'église, au lieu de son chef qu'il portait autrefois. A la suite de ce corps saint, il entre dans l'église et, passant sous la chaise avec toute l'assistance, se rend au grand autel, où le prieur lui donne l'eau bénite. Après s'être un peu recueilli à son oratoire, il se retire au palais jusqu'au lendemain, qu'il vient, revêtu de ses habits royaux, offrir la messe de son grand aumônier ou celle du prieur; ses héraults le conduisent à l'offrande, après laquelle se fait le sermon sur la célébrité du jour, et à la fin de la messe le roi communie sous les deux espèces, comme au jour de son sacre; ensuite, le roi s'étant rendu dans la nef de l'église ou en la cour du palais, il touche les malades des écrouelles avec les cérémonies prescrites. » La fin de cet intéressant morceau est au moins singulière : « Ce n'est pas assez à nos rois, écrit le prieur, de visiter Saint-Marcoul pour contenter leur piété; ils font une neuvaine auprès de ses reliques; que si leurs affaires ne leur permettent pas, ils en donnent la commission à un de leurs aumôniers, qui prend une attestation en bonne forme de s'en être acquitté. » Cette neuvaine par procuration n'est-elle pas singulière? Le pèlerinage des rois de France à Corbeny contribua puissamment, ainsi qu'on le comprendra facilement, à rendre prospère non-seulement le couvent, mais encore la petite ville. Tousjours avant leur départ pour le pèlerinage, les rois confirmaient les exemptions accordées à Corbeny par leurs prédécesseurs, et souvent en ajoutaient de nouvelles. Saint Louis fut le premier qui ratifia officiellement les privilèges dont jouissait Corbeny dès le temps de Charlemagne : il créa la confrérie de Saint-Marcoul, dont les rois étaient protecteurs et titulaires. Philippe le Bel, Jean le Bon laissèrent à Corbeny, comme leur prédécesseur, des preuves multipliées de leur dévotion envers saint Marcoul; mais celui de tous les souverains qui se montra le plus généreux fut, nul ne le devinerait, Louis XII. Parmi les fameuses images d'étain et de plomb dont le chapeau du terrible monarque était garni, celle de saint Marcoul était au premier rang. En 1478, il fit fondre l'ancienne chaise et en fit faire une nouvelle : elle fut pillée en 1793; son poids était de 200 marcs d'argent. Louis XI l'avait chargée d'or et de pierreries; mais la ne se bornèrent pas ses libéralités : par deux fois le monarque, ordinairement si parcimonieux, donna au monastère de Corbeny 2,400 écus d'or « pour la grande et singulière affection (est-il dit dans l'acte) que de tout temps avons eue et avons pour le glorieux corps de saint Marcoul. » Enfin, Louis XI rendit à Corbeny, très-dévasté par les guerres anglaises, tous les moyens de se reconstituer aussi florissant que naguère, en confirmant et étendant encore les exemptions de tailles et subsides quelconques déjà accordées par ses prédécesseurs. Henri II ajouta plus tard l'exemption de tous les logements militaires; Henri III continua les mêmes grâces, toujours en faveur de saint Marcoul, « et afin, dit-il dans l'édit, que plus commodément les habitants pussent subvenir aux pauvres pèlerins qui arrivent chaque jour. » Henri IV, tout en négligeant le pèlerinage de Corbeny, conserva tous ses anciens privilèges. Louis XIII fut le dernier roi qui y vint : « Au mois d'octobre, en 1610, dit un historien, trois

Jours après son sacre à Reims, il commença une neuvaime que termina son aumônier, fit à l'église de précieux ornements, donna les privilèges, prit les habitants sous sa protection spéciale et les défendit aux gens de guerre, sous peine de mort, de prendre ou fourrager aucune chose au bourg de Corbeny dit Saint-Marcol. Louis XIV et Louis XV, bien que continuant à guérir les écrouelles avec l'aisance de leurs devanciers, ne vinrent plus rendre hommage à l'auteur de leur privilège : ils se bornèrent à des présents à la chapelle. Louis XVI les imita : il venait de faire redorer la chaise des reliques lorsque la Révolution éclata. Le torrent de 1793 n'épargna pas plus le couvent de Corbeny que les autres fondations religieuses : l'église fut détruite, les biens du monastère furent vendus ; mais les reliques, dit-on, parvinrent à échapper au sacrilège, grâce au dévouement et à l'habileté d'un paysan, nommé Dubois, qui les enfouit dans la terre. Ces reliques, lors de la restauration du culte, furent reconnues par M. Leblanc de Beau lieu, évêque de Soissons, et placées dans la modeste église paroissiale. Napoléon I^{er}, comme chacun sait, ne songea guère à toucher les écrouelles ; mais, à la Restauration, au moment du sacre de Charles X (1825), on essaya de faire revivre l'ancienne tradition royale : par une requête qui fut transmise alors au ministre de l'intérieur par le préfet de l'Aisne, les habitants de Corbeny réclamèrent la rénovation de l'antique pèlerinage. Cette requête fut repoussée, et sagement. Le 26 mai 1835, Mgr de Simony, évêque de Soissons et de Laon, transféra les reliques de saint Marcol, sauvées en 1793, dans une nouvelle chaise, et les fit placer au-dessus de l'autel, où elles sont encore. En même temps le prélat crut devoir réorganiser la confrérie érigée par saint Louis, et onze statuts vinrent irrévocablement consolider l'antique fondation. Aujourd'hui Corbeny est bien oublié, et l'époque de splendeur dont nous avons rappelé sommairement les principaux épisodes est bien loin de nous. Les reliques de saint Marcol n'en contiennent pas moins à attirer encore quelques pèlerins convaincus, mais qu'est cela auprès du passé ? Il n'y a plus de rois, il n'y a plus d'écrouelles : le pèlerinage de Corbeny a vécu.

CORBERON (Nicolas DE), jurisconsulte français, né à Troyes en 1608, mort en 1650. Il était fils d'un lieutenant particulier au présidial de cette ville, auquel il succéda. Il devint successivement, puis tard, membre du conseil souverain de Nancy (1634), avocat général au parlement de Metz (1636), maître des requêtes et enfin intendant de justice, police et finances dans le Limousin, la Saintonge, la Marche, l'Angoumois et l'Aunis (1644). On a de lui : *Plaidoyers de messire Nicolas de Corberon, avec les arrêts intervenus sur ces plaidoyers* (Paris, 1693, in-4°), publiés par son gendre, Abel de Sainte-Marthe. — Son neveu, Nicolas DE CORBERON, né à Paris en 1643, mort à Colmar en 1729, fut procureur général au parlement de Metz (1683), premier président du conseil souverain de Colmar (1700) et conseiller d'Etat (1725). En 1681, Nicolas de Corberon fit avec Regnard un voyage en Suède et en Laponie. — Son fils, Nicolas DE CORBERON, fut, de 1725 à 1747, premier président du conseil souverain de Colmar. Il a publié : *Essai de recueil d'arrêts notables du conseil souverain d'Alsace* (Colmar, 1740, in-fol.).

CORBET (Richard), poète et théologien anglais, né à Ewell, comté de Surrey, en 1582, mort en 1635. Il fut évêque d'Oxford (1629), puis de Norwich (1632). Il composa des poésies, où l'on trouve de la verve et une gaieté un peu libre. Elles ont été publiées après sa mort sous le titre de : *Poetica stromata* (1648).

CORBET (Jean), théologien anglais, né à Gloucester en 1620, mort en 1680. Il devint recteur de Bramshot, dans le Hampshire, fonction qu'il perdit pour s'être rangé parmi les non-conformistes. Son principal ouvrage est une *Relation historique du gouvernement militaire de Gloucester pendant la rébellion* (1665, in-4°).

CORBET (Guillaume), général, né en Irlande en 1781, mort à Saint-Denis (Seine) en 1842. Il quitta l'université de Dublin pour prendre part au soulèvement de l'Irlande, puis se rendit à Paris avec des délégués chargés de demander des secours à la France. La tentative du général français Humbert ayant avorté, Corbet se retira à Hambourg ; mais il y fut arrêté par des agents anglais et conduit à la forteresse de Kilmunham, près de Dublin, où il resta deux ans prisonnier. Délivré par les Irlandais, Corbet fut envoyé de nouveau à Paris comme négociateur. La paix d'Amiens empêcha sa mission d'aboutir. Lorsque les hostilités recommencèrent entre l'Angleterre et la France, Corbet prit du service dans notre armée et arriva au grade de colonel (1814). A partir de cette époque, il eut dans la retraite jusqu'en 1828. Il fut alors attaché à l'armée de Morée, se distingua en plusieurs rencontres, reçut le grade de maréchal de camp (1830), arracha Athènes à l'anarchie par la victoire d'Argos, installa sur le trône le roi Othon et reçut le titre de commandant en chef de l'armée grecque. De retour en France, Corbet servit quelque temps comme général, puis fut mis à la retraite.

CORBETTA, ville du royaume d'Italie, province de 35 kilom. N.-O. de Pavie ; 2,400 hab. Située dans une contrée fertile, cette petite ville, autrefois défendue par un château fort, fait d'abondantes récoltes de denrées alimentaires et élève un nombreux bétail.

CORBEUF ou **CORBEUF** interj. (kor-beuf — par contraction pour *corps de bouf* ou *corne de bouf*). Sorte d'ancien juron : *Puis, Jehan revint, et cassa une bouteille en s'écriant : « Déjà vide, corbeuf ! et je n'ai plus d'argent. »* (V. Hugo.) *Corbeuf ! monsieur le prélat, ce n'est pas mon affaire, à moi homme d'armes, de pendre les sorcières.* (V. Hugo.)

CORBIAC ou **CORBIAN** (Pierre DE), poète provençal, né à Corbian, vivait vers la fin du XIII^e et au commencement du XIV^e siècle. On a de lui deux pièces : l'une est une invocation à la Vierge ; l'autre, beaucoup plus intéressante, nous donne quelques détails sur lui-même. Pierre de Corbian nous y apprend qu'il possédait une fortune des plus modiques, mais qu'il était riche d'esprit et de science. A en juger par l'énumération des connaissances qu'il avait acquises, ce troubadour aurait possédé un savoir beaucoup plus étendu que ne l'était d'ordinaire celui des poètes de son temps. La seconde pièce de Pierre de Corbian est imitée d'un fabliau du XIII^e siècle, intitulé les *Deux bordeors ribauds*, et traduit en prose par Legrand d'Aussy, sous le titre de : *les Deux métiers*.

CORBICALAO s. m. (kor-bi-ka-la-o — de *corbeau* et *calao*). Ornith. Syn. de *TROPIDORHYNCHUS*.

CORBICHET s. m. (kor-bi-ché). Ornith. Nom vulgaire du courlis.

CORBICHON (Jean), religieux augustin et écrivain français du XVI^e siècle. Il fut chapelain du roi Charles V. On a de lui la traduction du latin en français d'un ouvrage intitulé : *Des propriétés des choses*. Ce traité, en dix-neuf livres, est une compilation sans choix et sans goût, qui a été revue et corrigée par Pierre Forcet, et réimprimée sous le titre de : *le Grand propriétaire qui traite de toutes les propriétés des choses naturelles* (Lyon, 1482, in-fol.). Il en existe plusieurs éditions.

CORBICHONIE s. f. (kor-bi-cho-ni). Bot. Syn. d'onyx.

CORBIER s. m. (kor-bi-kra-ve — de *corbeau* et de *crave*). Ornith. Genre détaché du genre crabe.

— Encycl. On ne connaît de ce genre qu'une espèce, qui est le *corbiere* australien, au plumage entièrement noir avec des reflets d'acier brun, principalement sur une partie du dos et des ailes. Cet oiseau vit par petites bandes de sept ou huit individus, et lorsqu'il voltige de branche en branche on l'entend pousser un sifflement assez agréable, qui est aussitôt répété par tous les *corbières* de la bande. Il est d'un naturel méfiant et féroce, et se nourrit d'insectes.

CORBIER s. m. (kor-bi-cu-le — du lat. *corbicula*, corbeille). Moll. Syn. du genre cyrène.

CORBIER, **ÉE** adj. (kor-bi-ku-lé — du lat. *corbicula*, corbeille). — Hist. nat. Qui a la forme d'une corbeille.

— Entom. *Tibia corbiculé*, *Tibia* d'insecte pourvu d'une corbeille.

CORBIE (*Corbeia vetus*), ville de France (Somme), ch.-l. de canton, arrond. et à 17 kilom. E. d'Amiens, sur la rive droite de la Somme, le canal de son nom et le chemin de fer du Nord ; pop. aggl. 3,123 hab. — pop. tot. 3,346 hab. Eaux minérales ; filatures de laine ; fabriques de toiles et de toiles de coton ; moulins. Exploitation de la tourbe. Cette petite ville, baignée par la Somme que l'on passe sur un beau pont, était autrefois fortifiée, riche, très-peuplée, et possédait cinq églises et une magnifique abbaye de bénédictins fondée, en 662, par la reine Bathilde. De cette antique construction il ne reste que l'église, réédifiée au commencement du XVI^e siècle et terminée au XVIII^e. Le chœur et les transepts ont été démolis. Elle ne se compose plus aujourd'hui que du portail flanqué de tours carrées et de la nef ; on y remarque une magnifique statue de pierre de sainte Bathilde (XIII^e siècle) et une curieuse Sainte-Face (XIV^e siècle). Corbie obtint une charte de commune sous Louis VI ; elle tomba au pouvoir des Espagnols en 1636, fut reprise par Louis XIII la même année, et perdit ses fortifications par ordre de Louis XIV.

CORBIÈRE (Jacques-Joseph-Guillaume-Pierre, comte DE), homme d'Etat français, né à Amaliis (Ille-et-Vilaine) en 1767, mort en 1852. Il exerça d'abord assez obscurément la profession d'avocat, épousa la veuve du constituant Le Chapelier, et acquit par ce mariage quelque considération parmi ses compatriotes, qui le nommèrent député en 1815. Il fut un des ultra-royalistes les plus vécements de la *Chambre introuvable*, vota pour l'établissement des cours prévôtales et fit le rapport sur la proscription des conventionnels régicides. L'un des chefs, avec M. de Villele, de la contre-opposition dirigée contre le ministère Decazes, il se prononça un instant en faveur de la liberté de la presse et du jury, mais revint bientôt à ses véritables opinions en appuyant avec violence l'expulsion de Grégoire (1819) et les lois d'exception

demandées après l'assassinat du duc de Berry. Ministre de l'instruction publique (1820), puis de l'intérieur (1821), il combattit l'enseignement mutuel, fit une guerre à outrance à la presse, et présida à la dissolution de la garde nationale parisienne en 1827. Le 4 juin 1828, il était renversé du pouvoir avec M. de Villele et se retirait poursuivi par la haine du parti libéral. Il reçut en dédommagement les titres de membre du conseil privé du roi et de pair de France. Exclu de la Chambre des pairs, en 1830, pour refus de serment à Louis-Philippe, il se retira dans ses terres et vécut depuis entièrement étranger à la politique.

CORBIÈRE, dit **La Picardie**, prêchant dans le Castrais, pendant la seconde moitié du XVI^e siècle. Nous empruntons à la *France protestante* les détails qui le concernent et qui nous font connaître le milieu où il parut. • Au printemps de 1688, dans le voisinage de Castres, une petite fille de dix ans prétendit avoir vu l'apparition d'un ange semblable à un enfant de son âge, et en avoir reçu, de la part de Jésus, la défense de retourner à la messe. La nouvelle de cette vision miraculeuse se répandit avec la rapidité de l'éclair ; le peuple y crut et déserta les églises. A l'instigation du clergé catholique, le subdélégué Barbeyrac fit enfermer dans un couvent de Sommières la petite visionnaire, que six mois de détention guérirent parfaitement de toute velléité de publier de nouvelles apparitions. Mais Corbière, fameux prédicant de ces contrées, avait appris combien il est facile d'en imposer à une multitude ignorante, et il résolut de profiter de la merveilleuse crédulité du peuple. Le 7 février 1689, au milieu d'une assemblée nombreuse tenue dans la métairie de Talpeira, deux anges apparurent tout à coup, expulsèrent une vingtaine de renégats et exhortèrent le reste des assistants à ne rien redouter des prêtres, des juges, ni des soldats. Barbeyrac mit des troupes aux trousses du prédicant et de ses anges. Le jour des Rameaux, comme Corbière prêchait dans les bois de Cazailis, l'assemblée fut inopinément attaquée et sabrée par des dragons. Serré de très-près par les assaillants, le prophète se retourne, décrit un cercle avec son bâton et leur crie d'une voix terrible : *Arrière, Satan !* Les chevaux effrayés se cabrent, les dragons, dont l'imagination était déjà vivement frappée de récits merveilleux, tournent bride, et Corbière eût échappé si l'officier, moins superstitieux, ne lui eût cassé la tête d'un coup de pistolet. Les auteurs de la *France protestante* portent sur lui le jugement suivant : « Corbière ne fut évidemment qu'un jongleur hypocrite, et comme nous n'admettrons jamais que la fin justifie les moyens, nous condamnons hautement la supercherie qu'il mit en usage. Il y a cette différence entre lui et les prophètes d'aujourd'hui, c'est que ceux-ci, au moins pour la plupart, furent de bonne foi. » Il est des écrivains qui malheureusement se sont plu à généraliser des exemples de cette nature, sans faire attention à leur petit nombre dans l'histoire du protestantisme après la révocation de l'édit de Nantes.

CORBIÈRE (Jean-Antoine-René-Edouard), littérateur et romancier français, né à Brest en 1793, entra dans la marine, devint officier, donna sa démission sous le Restauration et suivit alors la carrière des lettres. Il débuta, en 1818, par une comédie en vers, les *Jour de l'année*, jouée à Brest ; commença, l'année suivante, la publication d'un recueil intitulé le *Gudepe*, qui cessa de paraître après quelques numéros, puis donna les *Philippiques françaises* (1820, in-8°) et la *Marotte des ultras ou Recueil de chansons patriotiques* (1820). Une brochure intitulée : *Trois jours d'une mission*, et dirigée contre les jésuites, lui valut de passer devant la cour d'assises de Quimper, qui l'acquitta. Quelque temps après, il fut condamné à l'emprisonnement et à plusieurs amendes pour des articles qu'il publia dans la *Nacelle* de Rouen, journal libéral. Pour fuir les petites persécutions locales, M. Corbière, reprit sa profession de marin et devint capitaine d'un vaisseau marchand, sans abandonner toutefois la carrière littéraire. Il publia les *Éléments de la marine* (1823), les *Poésies de Tibulle* (1829), puis aborda le roman maritime. On lui doit dans ce genre : les *Pilotes de l'Iroise* (1832) ; le *Négrier*, *aventures de mer* (1832-1834, 4 vol. in-12) ; la *Mer et les marins* (1833, in-8°) ; *Contes de bord* (1833) ; le *Prisonnier de guerre* (1833) ; les *Aspirants de marine* (1834, 2 vol. in-8°) ; le *Danien* (1835, 2 vol. in-8°) ; les *Trois pirates* (1833, 2 vol. in-8°) ; les *Folles brises* (1838) ; les *Îlots de Martin Vaz* (1842, 2 vol. in-8°) ; *Relais* (1843), etc. Enfin M. Edouard Corbière a collaboré à la *France maritime* et au *Journal du Havre*.

CORBIÈRE (Pierre DE), antipape. V. NICOLAS V.

CORBIÈRES (VAL DE) [*Corbaria vallis*], ancien petit pays de France dans le Languedoc, dont le lieu principal était Castelmaur, canton de Durban ; il fait aujourd'hui partie du département de l'Aude.

CORBIÈRES (les), montagnes de France (Aude), contre-fort des Pyrénées, auxquelles elles se rattachent par le pic de Bugarach et l'arête du col Saint-Louis. Les Corbières se composent en grande partie de groupes isolés, séparés les uns des autres par des vallées profondes, mais affectant en général la

direction du S.-O. au N.-E. Leurs âpres rochers coupés à pic, leurs gorges dépourvues d'ombrage, en font un des districts montagneux les moins attrayants de la France ; mais il est peu de régions qui soient plus curieuses sous le rapport géologique. Les Corbières ont longtemps servi de limite entre l'Espagne et la France, et, pendant cent cinquante ans, au XVI^e et au XVII^e siècle, elles furent le théâtre de combats acharnés.

— *Moutons des Corbières*. Déjà du temps des Romains les troupeaux du Roussillon et du Narbonnais fournissaient les plus belles laines connues, et aujourd'hui les laines roussillonnaises sont encore des laines de première qualité. On distingue dans le bassin du S.-E. et dans les montagnes qui le limitent au N., à l'O. et au S., deux groupes de bêtes à laine : celui des Pyrénées-Orientales, du Roussillon, dont les troupeaux vont passer l'hiver sur les Pyrénées, et celui des Corbières de l'Aude, dont les troupeaux sont sédentaires.

Les moutons propres aux Corbières sont appelés *moutons soyeux des Corbières*. • Ils se distinguent par les caractères suivants, dit M. Mugne : taille moyenne ou petite ; corps médiocrement coniforme ; tête avec ou sans cornes ; laine assez fine, douce, disposée en mèches longues, pendantes, pointues, sales, brûlées par le foinier à l'extrémité, moins brillantes, soyeuses à la base, d'où vient le nom de moutons soyeux des Corbières qu'on donne aux moutons qui les portent. La toison est comme en lambeaux, affaissée, et fait paraître la poitrine mince et le dos étroit. • Les moutons mérinos ont de belles mèches carrées et des toisons fermées. Entretien dans des terres fertiles, ils sont de plus forte taille que ceux des Corbières. Ils ont moins de fanon et moins de flanc que les moutons du bassin de Paris. Les mérinos purs se trouvent surtout dans les plaines de l'Aude, et l'introduction a dû en être favorisée par le voisinage de la bergerie de Perpignan.

Les pâturages livrés dans les Corbières aux bêtes à laine sont maigres, produisent une herbe nutritive, mais ne peuvent servir qu'à l'entretien d'un petit bétail. Il y a même des montagnes escarpées dont les pâturages ne peuvent être consommés que par des bêtes de petite taille, robustes et déjà formées. Les propriétaires de ces pacages achètent des moutons de deux à trois ans pour utiliser ces pâturages. On les entretient pour le foinier et la laine jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans. Les localités plus fertiles produisent des agneaux. Anciennement l'engraissement avait lieu spécialement dans les plaines, mais aujourd'hui l'on commence à engraisser dans la montagne avec les fourrages artificiels. Dans certaines années, le sang de rûte fait de grands ravages. On peut le prévenir par l'émigration et par un régime de plantes aqueuses et de fourrages d'été peu nutritifs.

On pourra perfectionner les formes de ces moutons, rendre les toisons uniformes, fermées, et faire disparaître cette laine soyeuse qui caractérise le mouton des Corbières, par de bons soins donnés aux reproducteurs et par des appareillages bien dirigés. Pour atteindre ce double but plus rapidement, les croisements peuvent être utiles. Ainsi les béliers dishley, accouplés avec les brebis de l'Aude donnent de très-beaux produits. La Société d'agriculture de Carcassonne a distribué depuis plusieurs années des béliers mérinos, quelquefois gratuitement ; elle a fondé plusieurs prix, et a obtenu ainsi de grands succès dans l'amélioration de la race. Les importations de béliers de la race de Naz et de la race électorale n'ont eu aucune influence dans le perfectionnement de ces moutons, car ces types ne se sont pas propagés, parce que les cultivateurs tiennent surtout aux laines intermédiaires qui donnent plus de profit, souffrent moins des privations imposées aux animaux, et sont plus difficilement altérées par la poussière.

CORBIEU interj. (kor-bieu) — altérat. de *corps de Dieu*. Juron adouci qui se dit pour corbleu, particulièrement dans les campagnes. • On écrivait autrefois **CORPS BIEU**.

CORBIGEAU ou **CORBIJEAU** s. m. (kor-bi-jé). Ornith. Nom vulgaire du courlis : *On voyait voler le long des rivages le CORBIGEAU et l'alouette marine.* (B. de St-P.) • On trouve aussi **CORBIJEAU**.

CORBIGNY, petite ville de France (Nièvre), chef-lieu de canton, arrond. et à 27 kil. S.-E. de Clamecy, au bas des montagnes du Morvan, près de l'Yonne ; pop. aggl. 1,615 hab. — pop. tot. 2,099 hab. Fabriques de grosses draperies ; tanneries. Commerce de bois de chauffage ; bestiaux. On y remarque l'église Saint-Jean, construction du XVI^e siècle, classée parmi les monuments historiques. • Ville forte de Belgique. V. PHILIPPEVILLE.

CORBILLARD s. m. (kor-bi-llar ; *ll* mll. — du nom de *Corbeil*. On écrivait autrefois *corbeillard*, comme le demanderait l'étymologie). Ancien coche d'eau qui faisait le service entre Paris et Corbeil. • On a dit aussi **CORBILLAS** et **CORBILLAT**.

— Par ext. Grand carrosse servant à transporter beaucoup de personnes à la fois : *Trois grands CORBILLARDS, comblés de laquais grands comme des Suisses et chamarrés de livrées trauchantes, parurent dans la cour et débarquèrent toute la noce.* (Hamilton.) • Vieux mot.

— Aujourd'hui, Char dans lequel on transporte les morts : *Le soleil verse tant de rayons sur les CORBILLARDS qui passent, qu'il met de l'entrain dans les pompes funèbres et donne l'aspect d'une fête aux enterrements.* (L. Ulbach.)

L'un veut guider le *corbillard*,
Et l'autre d'un ton nasillard
Me psalmodie une prière.

BÉRANGER.

Que j'aime à voir un *corbillard* !...
Ce goût-là vous étonne ?
Mais il faut partir tôt ou tard,
Le sort ainsi l'ordonne,
Et loin de craindre l'avenir,
Moi, de cette aventure,
Je n'aperçois que le plaisir
De partir en voiture.

A. GOUFFÉ.

— Ornith. Nom vulgaire du jeune corbeau.

— **Encycl.** Bien avant que les carrosses fussent inventés, le *corbillard* existait. C'était une sorte de chariot en forme de corbeille, destiné au transport des denrées ; puis, lorsque vint l'usage de voiturier les personnes, on nomma *corbillard* certaine voiture couverte, ayant à peu près la forme des voitures de blanchisseuse et destinée à transporter d'un lieu à un autre les gens de service de la suite des personnages de qualité. On plaçait dans le *corbillard* autant de personnes qu'il pouvait en contenir, et souvent on les y entassait comme on eût pu faire pour des colis, ce qui fit qu'on s'habitua à appeler plaisamment *corbillard* toute voiture dans laquelle un certain nombre de voyageurs se trouvaient à l'étroit. Ces espèces de chars étant de grande dimension, on donna par extension le nom de *corbillards* aux chars funèbres, et bientôt ce nom se servit plus qu'à désigner ce triste équipage. Autrefois, le *corbillard*, surmonté de panaches et orné de toutes les enjolivures du luxe, était exclusivement réservé au transport des restes des personnes de haut rang : les rois, les princes, les grands seigneurs avaient seuls droit au *corbillard*, traîné par six ou huit chevaux richement caparçonnés et empanachés. Quant aux gens du peuple, ils étaient, après leur mort, tout simplement portés à bras. La Révolution de 1789, en passant son niveau égalitaire sur toutes les institutions, décida qu'à l'avenir tous les citoyens seraient portés au cimetière au moyen de *corbillards* ; mais, comme les riches veulent absolument se distinguer des pauvres en toute circonstance, même après la mort, on inaugura les *corbillards* de sept classes différentes, depuis le modeste char de bois noir sans aucune espèce de tenture ni de draperie, et qu'a immortalisé l'auteur de ce médiocre tableau, dont la gravure a fait le tour du monde, sous ce titre : *le Convoy du pauvre*, jusqu'au magnifique char orné de panaches, de larmes d'argent, de ciselures, de toutes les superfluités du luxe et qui est destiné aux personnages de distinction. Certes, l'usage du *corbillard* pour les villes est un progrès sur l'ancien transport à bras, mais il serait désirable qu'on en modifiât sensiblement la forme théâtrale et de mauvais goût.

CORBILLAS ou **CORBELLAT** s. m. Coche d'eau qui faisait le service sur la Seine entre Paris et Corbeil. C'était de cette dernière ville que ce bateau tirait son nom.

— **Encycl.** Ce moyen de transport était très-populaire, si nous en jugeons par l'honneur qu'on lui fit, en 1632 ou 1633, de le choisir pour sujet d'un ballet intitulé *le Corbillas*. Cette pièce de théâtre avait des parties récitées que les écrivains qui étudiaient les mœurs de ce temps-là liront avec fruit. Il paraît que la concurrence des voitures établies entre Paris et Corbeil commençait à faire tort au coche, car la maîtresse du *corbillas* disait :

Ma pratique se perd, et désormais je voy
Que mon bateau ne va que pour les femmes grosses :
Cette disgrâce vient du nombre des carrosses.
N'en est-il point de vous qui s'en plaigne avec moi ?

Des chevaux aidaient à la remonte du bateau, ce que nous apprennent ces vers récités par le charretier :

Il n'est plus temps de différer :
Mes chevaux et tout l'attelage
Sont de l'autre part du rive ;
Le *corbillas* va desmarrer.

Sur le coche était établi un petit restaurant, une taverne ; voici, en effet, les vers mis dans la bouche du cabaretier :

Sans le secours de ma douce taverne,
Un peuple tout entier mourrait désespéré.
Qui méprise mon art mérite qu'on le berne,
Et qu'on l'abreuve en l'eau s'il se sent altéré ;
Je suis au *corbillas* autant et plus utile
Que Clamart au faubourg, ou Cormier à la ville.

« Ce dernier vers, selon la remarque de M. Jal, donne l'origine du village voisin de Paris, qui a probablement retenu le nom d'un cabaretier célèbre à la campagne, comme Cormier l'était dans la cité. »

CORBILLAT s. m. (kor-bi-lla ; Il mill. — dimin. de *corbeau*). Petit corbeau.

CORBILLO s. m. (kor-bi-llo ; Il mill. — dimin. de *corbeille*). Espèce de petite corbeille : *Un CORBILLO de pain bénit. Le boulanger met sa pâte dans des CORBILLOS. On vit le comédien Destin couché sur un matelas, un CORBILLO sur la tête, qui lui servait de couronne.* (Scarron.)

— Prov. *Changement de corbillon fait ap-pétit de pain bénit, ou Changement de corbillon fait trouver le pain bon.* On trouve du plaisir dans le changement : *Les CHANGEMENTS DE CORBILLON sont admirables.* (Mme de Sév.) « Petit panier où l'on met les enjeux ou les gages. »

— Jeu ou chacun doit, sous peine de donner un gage, répondre par un mot en *on* à cette question : Qu'y met-on ?

Je prétends que ma femme, en clarté peu sublime,
Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime,
Et s'il faut qu'avec elle on joue au *corbillon*,
Et qu'on vienne lui dire à son tour : « Qu'y met-on ? »
Je veux qu'elle réponde : « Une tarte à la crème. »

MOLIÈRE.

De là ce jeu que chacun aime,
Où l'on demande : « Qu'y met-on ? »
Agnès répond, « Tarte à la crème, »
Malgré la rime et la raison :
Vous trouverez mieux, je parie,
Rimeurs favoris d'Apollon :
« Qu'y met-on ?... » Parlez, je vous prie !
Je vous passe le *corbillon*.

A. GOUFFÉ.

— Mar. Petit baquet dans lequel on dépose le biscuit destiné à être distribué en ration à chaque plat de matelots, qui est ordinairement de sept hommes.

— **Encycl.** Jeux. Le *corbillon* est un jeu d'enfants qui est surtout du domaine des jeunes filles. Les jeunes personnes s'assoient en rond, puis l'une d'elles prend un objet quelconque et le présente à sa voisine de droite en lui disant : « Je vous vends mon *corbillon*. » La voisine, recevant l'objet, demande à sa compagne : « Qu'y met-on ? » Et celle-ci répond aussitôt par un mot rimaient en *on*, comme *coton, cordon, bonbon*, etc. La voisine, à son tour, présente le *corbillon* à sa voisine de droite en prononçant les mêmes paroles : elle en reçoit la même demande et doit y répondre de la même manière. Le jeu continue ainsi tant qu'on le désire. Celle qui se trompe dans la rime ou qui ne répond pas immédiatement, donne un gage. Quand on juge à propos de ne plus jouer, on tire les gages, et les jeunes filles qui les ont donnés sont soumises à une pénitence.

CORBILLOT s. m. (kor-bi-llo ; Il mill. — dimin. de *corbeau*). Petit du corbeau, syn. de *CORBILLAT* et de *CORBILLARD*.

CORBILO, ancienne ville de la Gaule, dans la Lyonnaise IIe. C'est aujourd'hui le village de Couëron (Loire-Inférieure).

CORBIN s. m. (kor-bain — du lat. *corvinus*, de corbeau). Ornith. Ancien nom du corbeau, qui ne s'emploie plus que dans les locutions *bec-a-corbin, bec-de-corbin*. V. BEC.

— Anc. art. milit. Syn. de *CORBEAU* ou *GRAPPIN*. V. CORBEAU.

CORBIN (Robert), sieur de Berrisereau, poète français, né à Issoudun (Berry), vivait au xvi^e siècle. On a de lui un *Traité en vers de la poésie et des poètes*, et un poème, le *Songe de la Piaffe* (Paris, 1574, in-4°).

CORBIN (Jacques), écrivain bizarre, on pourrait dire grotesque, du xvi^e siècle, né à Saint-Gautier (Berry), vers 1550, mort à Paris en 1653. Avocat au parlement de Paris, conseiller du roi en ses conseils et maître des requêtes de la reine d'Autriche, il se fit un certain nom comme jurisconsulte. Malheureusement notre avocat se sentit un beau jour possédé du démon de la métronomie, et l'on sait que, bien plus que Vénus encore, ce démon reste tout entier à sa proie attaché. Maître Corbin conçut donc le vaineux espoir de doter la France d'un et même de plusieurs poèmes épiques sur des sujets religieux. A vingt et un ans, en 1601, au moment même où il débutait au barreau, il publia les *Amours de Philocaste* (1 vol. in-12). Il parut ensuite s'adonner exclusivement à la plaidoirie et à l'exercice de ses charges, et resta trente et un ans sans mettre le public dans la confidence de ses travaux littéraires ; puis il commença une série de publications plus étranges les unes que les autres : *Vie et miracles de sainte Geneviève*, poème (Paris, 1632, in-8°) ; la *Sainte Franciade* ou la *Vie de saint François*, poème en douze chants (Paris, 1634, in-8°) ; *Vie de saint Bruno*, poème en quatre chants, avec l'*Histoire des Chartreux* (Poitiers, 1647, in-fol.), etc. Citons enfin, et surtout, une traduction de la Bible, *mot à mot*, faite sur la Vulgate (Paris, 1643, 8 vol. in-16). C'est à cet ouvrage que Corbin doit la mince célébrité qui s'est attachée à son nom, grâce encore à une mention de Boileau faite dans une note relative à ces deux vers du IV^e chant de *l'Art poétique* :

On ne lit guère plus Rampalle et Mesnardière
Que Maignon, Du Souhait, Corbin et La Morlière.

Boileau a dit dans cette note : « Corbin avait traduit la Bible mot à mot ; » c'est-à-dire que Corbin a traduit une traduction, qui, déjà, altère le texte original. On peut ainsi se rendre facilement compte de la valeur d'un tel travail, exécuté par un écrivain de la force de maître Corbin. Il n'en est pas moins vrai que ce brave homme professait la vénération la plus profonde pour ses élucubrations. Horace a dit, et c'est tout au plus si des critiques grincheux ne le lui ont pas reproché, Horace a dit : *Ezegi monumentum* ; mais qu'est-ce, grand Dieu ! que ces deux mots à côté du quatrain suivant :

A genoux, *Enéide* ! à genoux, *Iliade* !
Adorez toutes deux ma *Sainte Franciade*,
Car vous n'êtes que fable et pure vanité ;
Ma *Sainte Franciade* est toute vérité.

Après celui-là, il faut tirer l'échelle.

— Son fils, qui porta aussi le prénom de *Jacques*, embrassa également la profession d'avocat et y acquit une certaine célébrité, comme semblent le témoigner ces deux vers de Boileau :

Non, non, tu n'iras point, ardent bénéficiaire,
Faire enrouer pour toi Corbin ni Lemazier.

CORBIN (Joseph-Louis), général français, né à Rennes en 1793, mort en novembre 1859. Il entra au service en 1810, acquit le grade de chef de bataillon dans la guerre d'Espagne (1823), commanda le brave 17^e léger, en Afrique, à partir de 1833 ; il conduisit les troupes à l'assaut au siège de Constantine (1837), devint maréchal de camp en 1839, prit part à l'expédition de Rome (1849), et dut le grade de général de division au zèle avec lequel il seconda le coup d'Etat du 2 décembre.

CORBINAGE s. m. (kor-bi-na-je). Anc. cout. Nom que l'on donnait à plusieurs droits féodaux ou ecclésiastiques.

CORBINE s. f. (kor-bi-ne — rad. *corbeau*). Ornith. Nom vulgaire de la corneille. « Espèce de corbeau d'Europe. »

CORBINEAU (Claude-Louis-Constant-Esprit-Gabriel), général de cavalerie français, dont le nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile, né à Laval (Mayenne), en 1772, tué à Eylau, le 8 février 1807. Il fit avec honneur les campagnes de la Révolution, se distingua particulièrement aux batailles de Watignies (1793) et de Hohenlinden (1800), et merita une mention dans le Bulletin de la grande armée par sa conduite à Austerlitz, où il fut blessé après avoir eu cinq chevaux tués sous lui. Nommé général de brigade (1806), il périt sur le champ de bataille d'Eylau, frappé par un boulet.

CORBINEAU (Jean-Baptiste-Juvénal, comte), général de cavalerie, frère du précédent, inscrit aussi sur l'arc de triomphe de l'Étoile, né à Marchiennes (Nord) en 1776, mort en 1848. Il fit toutes les campagnes de la Révolution et de l'Empire, battit en Espagne le général Freire, auquel il enleva toute son artillerie, se trouva isolé et dans une position périlleuse pendant la retraite de Russie, franchit heureusement la Bérésina à un endroit guéable, mais ne put indiquer ce gué assez à temps pour sauver l'armée. Nommé, pour sa belle conduite, aide de camp de l'empereur et général de division, il prit le commandement du corps d'armée de Vandamme à la suite du désastre de Kulm (1813). Après le combat de Brienne (1814), il sauva la vie à Napoléon, assailli par un parti de cosaques ; puis il se couvrit de gloire en défendant Reims, avec une poignée d'hommes, contre le corps d'armée du général Saint-Priest. Durant les Cent-Jours, il fut envoyé dans la Midi contre le duc d'Angoulême, puis dans la Vendée, et assista à Waterloo. Mis à la retraite à la deuxième Restauration, il reprit du service en 1830, et fut créé pair de France. C'est lui qui fit arrêter à Boulogne (1840) le prince Louis-Napoléon.

CORBINEAU (Marie-Louis-Hercule-Hubert, baron), major-colonel des chasseurs de la garde impériale, frère des précédents, né à Marchiennes en 1780, mort en 1823. Il servit d'abord dans la marine, entra, en 1798, dans l'armée de terre, où sa valeur le fit rapidement monter en grade, reçut une grave blessure à Eylau (1807), aux côtés de son frère aîné qui tombait frappé mortellement, et eut une jambe emportée à la bataille de Wagram. Dans son tableau de cette bataille, Horace Vernet le représente transporté sur un brancard sous les yeux de Napoléon. L'empereur, en le créant baron, avec une dotation en Hollande, lui donna la recette générale de la Seine-Inférieure. Ce brave soldat n'ayant pas la fortune nécessaire pour verser le cautionnement exigé pour cette place, Napoléon l'en exempta, en lui écrivant : « Votre cautionnement est déposé, avec votre jambe, sur le champ de bataille de Wagram. »

CORBINELLI (Jacques), littérateur italien, né à Florence au xvi^e siècle, se rendit en France, où Catherine de Médicis, dont il était parent, le chargea de surveiller l'éducation du duc d'Anjou. Corbinelli fut l'ami du chancelier de l'Hôpital, il rendit de nombreux services aux gens de lettres de son temps et, pendant la Ligue, il informa secrètement Henri IV de ce qui se passait dans Paris. Il a publié des éditions de plusieurs ouvrages italiens ou autres, notamment le *Corbaccio* de Boccace ; *Della volgare eloquenza* de Dante (1577), etc.

CORBINELLI (Jean), moraliste et épique, petit-fils du précédent, plus connu par l'enjouement de son caractère et les grâces de son esprit que par ses ouvrages, né à Paris en 1615, mort en 1716, à l'âge de plus de cent ans. Il eut le talent de se faire rechercher par le cardinal de Retz, le duc de la Rochefoucauld, le président de Lamignon, Mmes de Sévigné et de Grignan, et Bussy-Rabutin. On trouve même dans la correspondance célèbre de ces derniers, qui en parlent souvent, des lettres de Corbinelli. Il est auteur de plusieurs ouvrages : *Sentiments d'amour tirés des meilleurs poètes modernes* (Paris, 1665,

2 vol.) ; *Histoire généalogique de la maison de Gondi* (2 vol. in-4°), etc.

CORBINER v. a. ou tr. (kor-bi-ne — du lat. *corvinus*, de corbeau). Voler, dérober. « Vieux mot. »

CORBINEUR s. m. (kor-bi-neur — rad. *corbiner*). Voleur, trompeur, écornifleur. « Vieux mot. »

CORBINIEN (saint), né à Chartres au vi^e siècle, mort en 730, vécut plusieurs années dans la retraite, puis se rendit à Rome. Grégoire II le créa évêque et l'envoya en Bavière pour y prêcher l'Evangile. Il termina ses jours à Freysingen. L'Eglise l'honore le 8 septembre.

CORBIS s. f. (kor-biss). Moll. Syn. de *CORBEILLE*.

CORBITE s. f. (kor-bi-te — lat. *corbita* ; de *corbis*, panier d'osier). Mar. anc. Vaisseau marchand dont un des mâts portait une hune d'osier en forme de panier.

CORBEIVAU s. m. (kor-bi-vô — rad. *corbeau*). Ornith. Sous-genre de corbeaux à bec comprimé et élevé, que l'on appelle aussi *CORVULTUR*.

Encycl. Les *corbeaux* forment une section très-naturelle du genre corbeau, dont les caractères sont : bec très-haut, épais, très-convexe, à arête épaisse ; narines ovales, creusées dans une large fosse à peine recouverte de soies ; tarses allongés, légèrement scutellés. On ne connaît dans ce groupe que deux espèces. Le *corbeiau* de Cafrerie ou à collier blanc est intermédiaire, pour la taille, entre le corbeau et la corneille mantelée ; il est noir avec une tache blanche sur la nuque. Son nom de *corbeiau*, comme le nom latin *corvultur*, donné au genre, vient de ce que ces oiseaux ressemblent à la fois aux corbeaux et aux vautours. Cette double ressemblance se retrouve aussi dans les mœurs, car le *corbeiau* recherche à la fois les proies vivantes et la charogne. Le *corbeiau* habite la Cafrerie et le Cap de Bonne-Espérance ; c'est un oiseau vorace, hardi, immonde, qui a des habitudes bruyantes et se réunit par troupes nombreuses. Il s'accouple en octobre ; son nid, grand et creux, est formé de branches, et garni intérieurement de matières douces et molles ; la ponte est de quatre œufs verdâtres tachés de brun. Cet oiseau vole avec force, plane et s'élève très-haut. Il paraît sociable. Le *corbeiau* d'Abyssinie, récemment découvert, ressemble au précédent par l'aspect, mais le dépasse de beaucoup par la taille.

CORBLET (l'abbé Jules), archéologue, membre de l'Institut historique de France, de la Société des antiquaires de Picardie, correspondant des sociétés analogues qui existent en Normandie, en Touraine, en Belgique, en Espagne, membre titulaire de la Société des antiquaires de la Morinie, etc., né à Amiens en 1815. D'abord attaché au clergé d'Abbeville, puis vicaire de la paroisse de Saint-Germain à Amiens, l'abbé Corblet a quitté depuis plusieurs années toute espèce de fonctions actives, pour se livrer entièrement à ses études de prédilection. C'est un prêtre libéral et instruit, qui a rendu de grands services aux sciences historiques et surtout à l'histoire de l'art religieux. La plupart des savants de province s'enfoncent dans l'étude d'un atome et n'en sortent plus. C'est pour caractériser ce phénomène, qu'un philosophe moderne a dit de l'érudition, qu'elle enterre son homme. Ce fait ne s'est pas réalisé pour l'abbé Corblet : il a des idées générales, et un talent d'écrivain qui lui permet de les faire connaître. Il disait un jour (*De l'art chrétien au moyen âge*, discours prononcé au congrès scientifique de Tours, 1847) : « On a dit que la littérature était l'expression de la société. Ne pourrait-on pas à meilleur droit appliquer cette définition aux beaux-arts et surtout à l'architecture ? Une œuvre littéraire n'est souvent que l'expression isolée des sentiments individuels. On peut dire de la forme qu'elle revêt : le style, c'est l'homme ; il n'en est pas ainsi d'une œuvre monumentale : son style, ce n'est point l'artiste, c'est l'époque, c'est la nation. L'architecture, présentant dans son caractère une plus grande unité que les belles-lettres, doit donc être un miroir plus fidèle de la société. L'architecture, dit Victor Hugo, est le grand livre de l'humanité, l'expression principale de l'homme à ses divers états de développement, soit comme force, soit comme intelligence. Voyez les massifs monuments de l'Egypte chargés d'hieroglyphes symboliques et gardés par le sphinx : ne vous révéleront-ils pas l'orgueil d'un peuple fastueux qui prétendait avoir été gouverné vingt mille ans par des dieux, qui n'aspirait à rien moins qu'à la conquête de l'univers, et dont la religion mystérieuse se dérobaux yeux du vulgaire ? » L'abbé Corblet s'est particulièrement occupé de mettre en lumière l'histoire de l'architecture en France (*Cours d'architecture nationale*, 1 vol. in-8°, 1852). Il a passé une partie de sa vie à vouloir ressusciter le moyen âge, car il a été jadis un adepte ardent de l'école romantique. Il a une théorie de l'art qui froisserait bien des opinions modernes. L'architecture lui semble avoir remplacé l'imprimerie et la science à une certaine époque. Les religions s'en sont servies comme d'un élément de vulgarisation. « Il y a six cents

ans, dit-il, l'art était devenu un article de foi, et son exercice une pratique religieuse.

Par l'énergie qu'il a déployée à propager l'étude de l'archéologie et à créer des sociétés savantes sur divers points du territoire, M. Corbier laissera une trace dans l'histoire de l'érudition au XIX^e siècle.

On a de lui, outre les ouvrages déjà cités : 1^o *Parallèle des traditions mythologiques avec les récits bibliques* (1846, in-8°); 2^o *l'Art chrétien au moyen âge* (1847, in-8°); 3^o *Glossaire du patois picard* (1851, in-8°); 4^o *l'Eglise Saint-Germain d'Amiens* (1854, in-12). On lui doit, en outre, un grand nombre d'articles d'érudition, d'archéologie et d'art, publiés dans divers recueils. En 1857, il a fondé, à Paris, sous le titre de *Revue de l'art chrétien*, une feuille périodique dont il continue d'être le rédacteur en chef.

CORBLEU interj. (kor-bleu — altérat. des mots *corps Dieu* pour *corps de Dieu*). Espèce de juron : CORBLEU ! dans la maison de Sotenville, on n'a jamais vu de coquette. (Mol.)

Puisqu'il se ruine on se fait tant d'honneur, Corbleu ! j'y vais aussi travailler de bon cœur.

Avec moi, corbleu !

Il verra beau jeu.

BÉRANGER.

— On fait aussi de ce mot un substantif féminin, qui entre dans la locution interjective *par la corbleu*, dont le sens ne diffère pas de celui de *corbleu* :

Par la corbleu ! gardez d'échauffer trop ma bile.

Molière.

Par la corbleu ! que les nonnes sont folles !

Gresset.

CORBON (Anthime), homme politique et publiciste français, né en 1808, à Arbigny-sous-Varennes (Haute-Morne), d'une famille de cultivateurs. Il commença de bonne heure à gagner sa vie à l'aide de son travail. En 1820, à l'âge de douze ans, il était rattacheur de fils chez un tisserand, comme il le rappela lui-même dans un discours qu'il prononça en 1848 à l'Assemblée nationale. Depuis, le jeune Corbon fit plusieurs métiers, tour à tour il fut peintre de lettres, métreur, compositeur typographe, et enfin, vers 1832, il se mit à faire de la sculpture sur bois, art dans lequel il acquit une habileté et une notoriété fort honorables. Mais, tout en se livrant à ses travaux, M. Corbon étudiait les questions économiques, sociales et religieuses, et rêvait au moyen de relever à ses propres yeux surtout, et aux yeux des autres classes, la classe ouvrière. En 1840, M. Corbon s'associa à deux cents et quelques ouvriers pour fonder *l'Atelier*, journal hebdomadaire, puis hebdomadaire, destiné à « se faire auprès des pouvoirs et devant l'opinion, l'expression la plus sérieuse et la plus vraie des besoins et des sentiments de la classe laborieuse ; à réagir contre certaines idées immorales et extravagantes qui avaient cours parmi la classe ouvrière ; à développer chez les ouvriers le sentiment de leur valeur comme producteurs et de leur dignité comme citoyens ; à leur apprendre à avoir plus de confiance en leurs propres forces, à compter davantage sur eux-mêmes et moins sur cette décevante providence qu'on appelle l'Etat ; à pousser sans cesse les travailleurs à la conquête successive de leur instrument de travail par l'association libre et volontaire, par la communauté d'efforts en se groupant çà et là, ainsi que cela se fait depuis la Révolution ; en toutes choses enfin à faire prédominer l'intérêt moral sur l'intérêt matériel. » *L'Atelier*, qui avait pris pour épigraphe la célèbre maxime de saint Paul : « Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger », vécut dix années d'une existence honorable ; jamais il n'essaya de s'attirer une nombreuse clientèle parmi les travailleurs en les flattant et en affectant le langage trivial et grossier que le fameux Hébert avait mis à la mode dans son *Père Duchêne*, et qui trouva après l'événement de tristes imitateurs dans les fils de la bourgeoisie en quête de popularité. M. Corbon fut l'un des rédacteurs les plus actifs et les plus remarquables de ce journal populaire, qui compta parmi ses rédacteurs habituels : A. Chevè, teneur de livres, ex-rédacteur de la *Voix du Peuple*; Gaillard, typographe, qui devint chef de bataillon de la 9^e légion de la garde nationale; Gillaud, serrurier, qui fut envoyé à l'Assemblée nationale en 1848; Pascal, typographe, qui fut nommé lieutenant-colonel de la 11^e légion; Petit-Gérard, dessinateur, etc., et parmi ses rédacteurs accidentels : Agricol Perdiguier, menuisier, représentant du peuple en 1848; Savinien Lapointe, cordonnier, etc. M. Corbon, s'inspirant des idées de Buchez, s'efforça, dans *l'Atelier*, de concilier la démocratie avec le catholicisme, préconisa les associations ouvrières et suivit en politique la ligne du *National*. En 1844, il fut traduit en cour d'assises pour un article, mais il fut acquitté. En 1848, lorsque éclata la révolution de Février, M. Corbon prit une part active au mouvement. Le 1^{er} mars, il fut nommé secrétaire particulier et chef du cabinet de M. Garnier-Pagès, maire de Paris. Le mois suivant, il était élu représentant du peuple par les électeurs de Paris en même temps que deux autres ouvriers, Agricol Perdiguier et Peupin. L'Assemblée, en constituant son bureau, choisit M. Corbon pour son deuxième vice-président, rendant ainsi hommage, dans sa personne, à la classe ouvrière tout entière.

M. Corbon vota avec les républicains modérés. Il fit un rapport pour demander à la Chambre un crédit de trois millions afin de faciliter aux ouvriers la création de sociétés industrielles; ce crédit fut discuté et adopté à l'unanimité, après un léger amendement, dès le surlendemain (décret du 5 juillet 1848). Le 2 septembre suivant, M. Corbon prononça un discours très-remarquable à propos de la limitation des heures de travail des ouvriers : dans ce discours, il proposait l'association comme moyen de trancher les difficultés économiques. En même temps qu'il suivait avec assiduité les séances de la Chambre, M. Corbon continuait de donner à *l'Atelier* des articles importants; il présidait aussi la société républicaine et patriotique de *l'Atelier*, le comité des travailleurs et faisait partie de la commission de constitution républicaine. Non réélu à l'Assemblée législative, M. Corbon rentra dans la vie privée après le coup d'Etat du 2 décembre. L'ancien vice-président de la Constituante retourna à son atelier et se remit à tourner des ornements. Il reprit aussi ses travaux littéraires. *L'Atelier* était mort depuis un an, frappé en juillet 1850 par la nouvelle loi contre la presse, qui exigeait le dépôt d'un cautionnement de 18,000 francs. En 1859, M. Corbon publia *l'Enseignement professionnel*, qui eut plusieurs éditions dans la *Bibliothèque utile*. Ce volume contient une histoire qui, prenant l'enfant à son entrée dans l'atelier, le suit dans sa carrière d'ouvrier, puis une autre histoire qui fait voir la condition et la situation particulières du travailleur agricole. M. Corbon y montre combien est défectueux l'apprentissage des divers métiers, et quelle influence déplorable ce mauvais apprentissage exerce sur toute la vie professionnelle de l'ouvrier; il propose de remédier à cet état de choses en organisant partout un sérieux enseignement professionnel qui soit à la portée de toute la jeune génération et basé sur les considérations suivantes : 1^o que la capacité humaine ne se manifeste pas facilement et qu'elle n'a jamais dit son dernier mot; 2^o que les vocations ne doivent pas être contrariées sous le misérable prétexte d'ordre et de discipline; 3^o que le but essentiel de l'enseignement étant de solliciter la révélation des aptitudes et de les développer, en vue du meilleur emploi possible, on doit s'ingénier, par toutes sortes d'incitations bienveillantes, à provoquer la manifestation des capacités variées de la jeunesse. M. Corbon a publié encore, chez Pagnerre, le *Secret du peuple de Paris*; dans cet ouvrage, il a surtout cherché à exprimer la grande préoccupation de toute sa vie, qui est de mettre l'homme en valeur, de développer chez l'homme de caractère les forces vitales, la vie enfin, que tendent à comprimer, à écraser, selon lui, toutes les inventions humaines, toutes les conventions sociales, telles que la discipline, la religion, la morale. La formule de M. Pelletan : *le progrès, c'est l'accroissement de la vie*, a toujours vivement frappé M. Corbon. Dans son livre, M. Corbon, cherchant le secret du peuple, de ce peuple dont il dit : « je suis chair de sa chair », précise l'irrésistible instinct qui le pousse à se précipiter avant tout des intérêts généraux et lui fait saisir les aspects les plus grandioses des formidables questions soulevées par l'esprit du siècle, alors même qu'il n'en comprend pas les détails et qu'il en méconnaît les dangers. V. Hugo avait déjà dit de ce peuple : « Il a un embarras immense... Son unique pensée est de délivrer le monde. Il ne veut pas qu'il y ait sur la terre un homme sans patrie. Il couve en lui-même avec une divination profonde ce que nous appelons aujourd'hui l'idée des nationalités. » M. Corbon explique pourquoi le peuple de Paris est encore un mystère : c'est que les savants et les ouvriers eux-mêmes professent et partagent l'opinion que la foule n'a qu'à recevoir et n'a rien à fournir en échange à la philosophie sociale. Etudiant le caractère et les tendances politiques du peuple, M. Corbon affirme que ces tendances conduiraient au désarmement général, à la paix bien garantie, à l'alliance féconde des peuples, à la restitution au travail des forces vives et des ressources innombrables que l'antagonisme actuel absorbe et annihile à mesure qu'elles se produisent. Quant aux aspirations religieuses du peuple, M. Corbon démontre que le secret de son désintéressement singulier des choses du ciel et de sa préoccupation constante des intérêts de ce monde se résout en une question de travail. Enfin, il conclut en déclarant que c'est dans l'instinct populaire qu'il faut chercher les indications nécessaires pour développer la pensée de la Révolution, « cette pensée appelée à renouveler le monde civil et religieux, à compléter l'œuvre ébauchée par le christianisme, c'est-à-dire la rédemption terrestre de tous les abaissés et de tous les opprimés d'une manière quelconque qui, repoussant l'idée décourageante de l'expiation, transforme le lieu d'exil en un domaine à exploiter, le baigne immense en un immense atelier, et, relevant l'homme de son indigence prétendue, l'élève au rôle glorieux de collaborateur de Dieu; enfin, par cela même qu'elle provoque l'homme à manifester utilement toutes les ressources de son génie, toutes les énergies de son caractère, toutes les merveilleuses facultés créatrices dont il est doué, la Révolution inaugure l'âge héroïque du travail : le secret du peuple est d'être la force instinctive qui pousse au développement du nouveau principe rédempteur. » Enfin, M. Cor-

bon a publié dans ces dernières années un certain nombre d'articles dans le *Siccle* sur diverses questions économiques et sociales, et il vient d'entreprendre dans ce même journal une série d'études biographiques sur les hommes de 1848. Celles de Cavaignac et de Lamoricière ont déjà paru.

CORBONDIER s. m. (kor-bon-dié). Anc. mus. Sorte de cor de chasse dont on sonnait dans les réjouissances publiques.

CORBONI s. m. (kor-bo-ni). Métrol. anc. Mesure de capacité usitée en Asie et en Egypte; la même que l'hemine.

CORBONNAIS (le), ancien petit pays de France, dans le Perche, dont les lieux principaux étaient les villages de Corbon et de Mortagne-sur-Huine (Orne).

CORBOLD (Edward-Henry), aquarelliste anglais, né à Londres en 1817. Un véritable instinct de la composition, beaucoup de goût dans les développements, une certaine science de la forme, au point de vue du pittoresque surtout, et une habileté inouïe, telles sont les principales qualités qui ont valu à ce maître la vogue dont il jouit encore en Angleterre. Il avait débuté, cependant, après des études sérieuses, dans la grande peinture; car nous voyons, dans les recueils anglais qu'il remporta, en 1843, à Westminster-Hall, le grand prix d'histoire de 100 livres sterling. Ce succès prématuré le poussa naturellement vers les grandes compositions, et il accepta la commande de plusieurs fresques qui décorèrent quelques résidences seigneuriales dont les noms nous échappent, et qui, au dire des plus bienveillants critiques anglais, méritent peu d'attention. M. Corbold lui-même paraît avoir partagé cette opinion, car il abandonna l'histoire pour se livrer entièrement à l'aquarelle. De beaux succès accueillirent son début dans cette spécialité : la *Peste de Londres en 1344*, exposée en 1851, est le premier morceau qui fit sensation. En 1852, la *Belle Rosemonde* obtint la faveur générale. Il en fut de même, en 1853, de *William d'Eynesham racontant ses hauts faits*, vaste composition d'un style très-élevé, d'une mise en scène grandiose. Enfin, en 1854, la *Destruction des idoles à Bala* fut acclamée avec enthousiasme. Ce fut le plus beau moment de la carrière du célèbre aquarelliste. Le prince Albert, et à sa suite, tous les riches amateurs anglais l'accablèrent de commandes. On s'arrachait ses œuvres, on les couvrait d'or. C'est à ce moment que s'ouvrit la grande exposition de Paris en 1855. M. Corbold n'y fut pas aussi fêté qu'il l'espérait peut-être. Il n'obtint qu'une simple mention quand il attendait une médaille. Et pourtant, nous le reconnaissons hautement, les trois compositions de 1855 sont excellentes. Celle qui réunit, à notre avis, toutes les qualités de l'auteur et qui donne la plus haute idée de son talent, c'est la *Femme adultère*, qui appartenait déjà au prince Albert, et qui fait partie maintenant de la galerie particulière de la reine Victoria. Austère d'allure et d'une grande simplicité d'effet, cette aquarelle est d'un ton superbe, pleine de puissance et de hardiesse. Dans la seconde, très-brillante, mais peu sérieuse, se développe le finale du troisième acte du *Prophète*. La troisième, représentant le *Comte de Surrey contemplant la belle Geraldine à l'aide du miroir magique*, a droit également à nos suffrages : la figure principale en est charmante, très-pittoresque. Elle s'encadre avec goût dans des détails exquis où se révèle une imagination vive, un esprit cultivé. Telles sont les trois œuvres qui ont fait connaître à la France le talent de M. Corbold, talent auquel nous rendons cordialement le légitime hommage qui lui est dû.

CORBRARIA VALLIS, nom latin du val de CORBIERS.

CORBRIDGE, paroisse et village d'Angleterre, dans le comté de Northumberland, à 24 kilomètres O. de Newcastle, sur la Tyne; 2,101 hab. Autrefois ville importante; ruines romaines.

CORBUCE s. f. (kor-bu-che). Argot. Ulcère.

— *Corbuche-lof*, Ulcère que se donnent les mendiants pour exciter la pitié et provoquer la charité.

CORBULA s. f. (kor-bu-la). Métrol. Mesure de capacité qui était usitée en Sardaigne, et qui valait 24 lit. 557.

CORBULAIRE s. f. (kor-bu-lè-re). Bot. Genre de plantes, de la famille des lilacées.

CORBULE s. f. (kor-bu-le — du lat. *corbula*, corbeille). Moll. Genre de petites coquilles bivalves, de la famille des cardiacées, comprenant plus de cent espèces vivantes ou fossiles : Les CORBULES vivent enfoncées perpendiculairement dans le sable ou la vase. (Deshayes.)

— *Epycyl*. Les *corbules* sont des mollusques acéphales, à coquille assez solide, presque triangulaire, bombée, un peu irrégulière, à deux valves inégales, réunies par un ligament intérieur et fort petit. L'animal est peu connu; on sait seulement que son manteau, ouvert en avant sur une très-petite partie de sa longueur, donne passage à un pied en forme de langue, et que les siphons sont très-courts, inégaux et garnis d'un double rang de papilles. Les *corbules* sont des mollusques marins qui s'enfoncent perpendiculairement, à l'aide de leur pied, dans la vase

ou dans le sable. On en connaît environ cinquante espèces vivantes, dont une seule habite les mers d'Europe, et soixante-dix espèces fossiles, qui appartiennent aux terrains secondaires.

CORBULE, ÉE adj. (kor-bu-lé — rad. *corbule*). Moll. Qui ressemble à une corbule.

— s. f. pl. Famille formée pour les genres *corbule* et *pandore*, mais qui n'a pas été généralement admise.

CORBULON (Cnéius Domitius), général romain, né vers le commencement de l'ère chrétienne, mort en 67. Préteur sous Tibère, il regut, sous Caligula, la surintendance des ponts et chaussées en Italie et commit dans cet emploi un grand nombre de dilapidations et d'actes de cruauté. Claude lui donna le commandement d'une armée en Germanie (47); il remporta sur les Chauques des succès éclatants, fit creuser par ses troupes un canal entre la Meuse et le Rhin, et fut chargé par Néron (54) de la guerre contre les Parthes. Il obligea par ses succès Vologèse, roi de ce peuple belliqueux, à évacuer l'Arménie, et, plus tard, lui imposa la paix ainsi qu'à son frère Tiridate. C'était un des plus grands généraux de son temps. Néron, qu'il avait servi avec une fidélité inébranlable, donna l'ordre de le mettre à mort, dans un de ces accès de folle cruauté qui lui étaient si familiers. Corbulon prévint l'exécution de cet ordre en se perçant lui-même de son épée. Il avait écrit des mémoires militaires dont il ne reste rien.

CORCELET s. m. (kor-se-lè). Forme peu usitée du mot *corselet*.

CORCELLE (Claude TIRCUY DE LA BARRIE), homme politique français, né au château de Corcelle (Rhône) en 1768, mort en 1843. Il était sous-lieutenant de chasseurs lorsqu'il émigra en 1792. De retour en France, il vécut dans la retraite jusqu'en 1814. A cette époque, il fut nommé lieutenant-colonel des gardes nationales du Rhône pour défendre le territoire contre l'invasion étrangère, devint colonel après les Cent-Jours et tint alors contre l'ennemi jusqu'à la dernière extrémité. Cette conduite patriotique lui valut d'être poursuivi par le gouvernement des Bourbons, et arrêté à Paris comme fédéré (1815). Rendu à la liberté quelque temps après, il se vit forcé de quitter la France, se réfugia en Belgique, puis en Suède, et put enfin rentrer dans son pays en 1818. L'année suivante, les électeurs de Lyon l'envoyèrent siéger à la Chambre des députés. M. de Corcelle se signala aussitôt par l'opposition très-vive qu'il ne cessa plus de faire au gouvernement des Bourbons. Il prononça des discours remarquables par la vigueur du raisonnement et la piquante originalité du style, s'éleva contre les lois restrictives de la liberté individuelle, de la liberté de la presse, contre l'entretien des troupes suisses, etc. En 1830, il suivit la ligne de conduite de La Fayette et de Dupont de l'Eure, rentra bientôt dans les rangs de l'opposition libérale contre le gouvernement de Louis-Philippe, et se retira, en 1834, des affaires publiques.

CORCELLE (Claude-François-Philibert TIRCUY DE), homme politique français, né à Marcielly-d'Azergue (Rhône) en 1802, fils du précédent. Nommé en 1837 député par l'arrondissement de Séez dans l'Orne, il alla siéger dans les rangs des libéraux, et suivit la ligne de conduite de M. de Tocqueville, dont il partageait les idées religieuses et politiques. En 1848, les électeurs de l'Orne l'envoyèrent à la Constituante. M. de Corcelle y vota l'ensemble de la nouvelle constitution; il appuya ensuite la politique de l'Élysée, surtout en ce qui touche l'expédition de Rome. Chargé par le gouvernement d'une mission en Italie, il se rendit auprès du pape, alors à Gaète, et à Rome, où il désavoua le traité conclu avec les trionvirs par M. de Lesseps, qui avait voulu empêcher le bombardement et la prise de cette ville, et, après que le général Oudinot fut entré dans Rome, il présida au rétablissement de l'ancien régime. Réélu à l'Assemblée législative, M. de Corcelle donna son vote à toutes les mesures proposées par la réaction; pourtant il finit par se séparer avec une partie de la majorité de la politique présidentielle. Après le coup d'Etat du 2 décembre, il rentra dans la vie privée.

CORCERON ou **CORSERON** s. m. (kor-se-ron — dimin. de l'angl. *corke*, liège). Pêch. Nom donné aux petits morceaux de liège que l'on attache aux empiles, pour que les hameçons ne touchent pas au fond, et au bord des filets, pour les faire flotter. || On dit aussi *FLÔTE*.

CORCHORE s. m. (kor-ko-re — du gr. *choros*, nom d'un légume indéterminé). Bot. Genre de plantes, de la famille des lilacées, tribu des grevillées, comprenant une quarantaine d'espèces, qui croissent dans les régions tropicales. || Nom vulgaire et impropre de la korrie du Japon, arbrisseau de la famille des rosacées.

CORCIEUX, bourg de France (Vosges), ch.-l. de cant., arrond. et à 23 kilom. S. de Saint-Dié; pop. aggl. 674 hab. — pop. tot. 1,600 hab. Moulins; scieries. Commerce de bestiaux, de porcs, de beurre et d'œufs.

CORCORACE s. m. (kor-ko-ra-se — corr. tract. du lat. *corpus* et du gr. *korax*, corbeau). Ornith. Nom scientifique du genre corbieuvre.

CORCORAN (Michael), brigadier général de volontaires dans l'armée des États-Unis, né à Carrowkeel (Irlande) en 1827, mort en 1863. Il émigra en Amérique en 1849, s'établit à New-York, et obtint une place de commis dans les bureaux de la direction des postes. Tout à fait inconnu dans le reste de l'Union jusqu'à la guerre de 1861, il jouissait, à ce qu'il paraît, d'une certaine popularité auprès de ses concitoyens, puisqu'ils le choisirent comme colonel du 69^e régiment de la milice new-yorkaise, lors de l'appel de troupes fait par le président en avril 1861. Corcoran entra en campagne avec son régiment et se distingua par son bouillant courage à la bataille de Bull-Run (21 juillet 1861), où il fut blessé et fait prisonnier. Enfermé tour à tour à Richmond, à Charleston, à Columbia et à Salisbury, il fut au nombre des officiers désignés pour être exécutés dans le cas où les autorités fédérales auraient accompli leur menace de faire pendre comme pirates les équipages des corsaires confédérés tombés aux mains des croiseurs des États-Unis. On lui offrit la liberté s'il consentait à promettre de ne jamais porter les armes contre le Sud. Mais il rejeta énergiquement cette proposition déshonorante pour un soldat, et resta prisonnier jusqu'en août 1862. Compris, à cette époque, dans un cartel d'échange, il fut fait immédiatement brigadier général de volontaires, pour prendre rang à dater du 21 juillet 1861, jour de la bataille de Bull-Run. Il organisa ensuite la légion irlandaise et mourut d'une chute de cheval.

CORCOVADO, montagne du Brésil. V. SERA-DOS-ORGÃOS.

CORCUBION, petite ville maritime d'Espagne, province et à 84 kilom. S.-O. de la Corogne, sur la côte O. de la petite baie de son nom, à l'E. et près du cap l'Inistère, ch.-l. de juridiction civile ; 2,700 hab. L'étit port de commerce.

CORCUD ou **KORKOUD**, fils du sultan Bajazet II, né vers la fin du x^e siècle, mort en 1513. Il fut chargé de gouverner l'empire pendant que son père allait faire un pèlerinage à la Mecque, puis reçut le gouvernement de Tekké. Son goût pour les lettres et la douceur de son caractère lui aliénèrent l'esprit des janissaires, qui, après l'abdication de Bajazet, donnèrent le pouvoir au farouche Selim, frère de Corcud. Celui-ci se soumit ; mais Selim, redoutant de trouver dans son frère un compétiteur dangereux, se rendit à Magnésie, où il espérait le surprendre. Corcud parvint d'abord à s'échapper, mais il finit par être découvert et fut étranglé.

CORCULE s. m. (kor-ku-le — du lat. *corculum*, embryon). Bot. Syn. d'EMBRYON.

CORCUNDA s. m. (kor-keun-da). Bot. Espèce d'andrie, famille de légumineuses, qui croît au Brésil, et dont le bois est employé dans les constructions.

CORCYRA NIGRA, nom ancien de **CORZOLA**.

CORCYRE, nom ancien de l'île de Corfou. Les Grecs l'appelaient *Korkyra*, dont les Romains firent *Corcyra*. Elle était appelée plus anciennement *Phéacia*, île des Phéaciens, dont il est question dans l'*Odyssée*.

CORCYRÉEN, **ENNE** s. et adj. (kor-si-ré-ain, é-ne). Géogr. Habitant de Corcyre ; qui appartient à cette île ou à ses habitants : *Pour les Corcyréens, puisse Neptune les abimer dans leurs vaisseaux, parce qu'ils gardent leurs oignons pour eux !* (Rôques.)

CORDA (Auguste-Joseph), botaniste allemand, né en 1810 à Reichenberg (Bohême), mort en 1849. Il fut destiné à la carrière commerciale et entra comme apprenti chez un droguiste de Prague, où il trouva l'occasion de continuer les études d'histoire naturelle qu'il avait commencées dès son enfance. En 1829 il publia une *Monographia rhizospermorum et hepaticorum* (Prague, 1829, 1^{re} partie). Cet ouvrage lui valut la protection de Humboldt, qui l'engagea à venir se fixer à Berlin ; il y resta jusqu'en 1834, occupé sans relâche de recherches sur la botanique, recherches qu'il faisait presque toujours à l'aide du microscope. Nommé à cette époque par le comte de Sternberg conservateur de la division zoologique du musée national de Prague, il revint dans cette ville continuer ses travaux. Outre un grand nombre de *Mémoires* insérés dans différents recueils, on a de lui plusieurs ouvrages importants pour l'étude des cryptogames, entre autres : *Icones fungorum hucusque cognitorum* (Prague, 1837-1842, 5 vol.) ; *Flora illustrée des mucédinées d'Europe* (Leipzig et Dresde, 1839, in-fol., avec 21 planches coloriées ; traduite en français. Leipzig, 1840) ; *Introduction à l'étude de la mycologie* (Prague, 1842) ; *Documents pour la flore de l'ancien continent* (Prague, 1845), etc. En 1842, il avait reçu du gouvernement autrichien l'ordre de se disposer à un voyage autour du monde et avait déjà fait ses préparatifs, lorsqu'il fut décidé que l'expédition n'aurait pas lieu. Cependant, en 1847, le prince Colloredo lui fournit les moyens d'aller au Texas, d'où il s'embarqua deux années plus tard pour revenir dans sa patrie sur le vaisseau brémois *Victoria* ; mais ce bâtiment sombra au milieu de l'océan Atlantique en septembre 1849, et Corda fut englouti avec lui, ainsi que les précieux trésors scientifiques qu'il avait recueillis pendant ses explorations.

CORDACE s. f. (kor-da-se — gr. *kordax*, même signif.). Chorégr. anc. Sorte de danse grossière et lascive usitée chez les Grecs. Il Quelques-uns font ce mot masculin.

— adj. f. Mythol. Surnom sous lequel Diane était adorée en Elide, parce que les compagnons de Pélops avaient dansé la cordace dans son temple pour célébrer leur victoire.

— **Encycl.** La *cordace* est l'une des danses grotesques, souvent obscènes, qui précédaient en Grèce la comédie véritable ; ceux qui se livraient à cette danse cherchaient surtout à produire l'imitation des corps les plus mal faits ou les plus déformés par les suites de passions viles ou d'une sensualité poussée à l'excès le plus révoltant. C'est ainsi que, l'ivrognerie étant de tous les vices celui qui influe de la façon la plus fâcheuse sur la nature humaine, on cherchait surtout à présenter dans la *cordace* l'image d'un esclave tombé dans l'ivresse, ou d'une vieille femme adonnée au vin ; l'ivresse chassant chez ceux qui s'y livrent jusqu'à l'apparence de la pudeur, il est facile de se rendre compte de ce que pouvait être une pareille danse.

Théophraste, dans celui de ses caractères qu'il a intitulé : *De l'image d'un coquin*, dit « qu'un homme de ce caractère entre sans masque dans une danse conique, et même sans être ivre ; mais, de sang-froid, il se distingue dans la danse la plus obscène, la *cordace*, par les postures les plus indécentes... » De son côté, Démosthène n'en donne pas une idée plus avantageuse, lorsque, dans sa seconde *Olynthienne*, il joint ensemble ces trois qualités négatives : la dissolution, l'ivrognerie et la danse de la *cordace*, ce qui fait dire à Charles Magnin que « la luxure, l'ivrognerie et la *cordace* demeurèrent chez les Grecs des idées pour ainsi dire inséparables. »

On suppose que le nom de *cordace* donné à cette danse lui venait d'un satyre nommé *Cordax*, auquel on en attribuait l'invention. D'après Aristote, les poésies sur le chant desquelles s'exécutait cette danse étaient plus particulièrement composées de trachées, mesure qui plus qu'aucun autre avait la cadence, ou plutôt la titubance convenable à l'ivresse. V. CHORISTIQUE.

Aristophane parle deux fois de la *cordace* dans les *Nuées*, d'abord pour se faire gloire de la décence de sa comédie : « Elle ne danse pas la *cordace*, » dit-il (v. 540) ; un peu plus loin (v. 555), il reproche à l'un de ses plagiaires, Eupolis, d'avoir pris le sujet de ses *Chevaliers*, et d'y avoir ajouté pour toute invention « une vieille femme ivre qui danse la *cordace*, et qui est à la fin engluée dans le ventre d'une bulaine. » Encore, ajoute-t-il, Eupolis a pris cette idée à Phrynicus. » Les badinades grecs introduisirent cette danse à Rome, dans le *Satyricon* de Pétrone, Trimalcion s'écrie (v. 52-9) : « Pourquoi ne faites-vous pas danser la *cordace* à Fortunata ? En parlant ainsi il se mit à s'agiter, à courir en élevant les mains au-dessus de son front pour imiter les bouffons grecs. » La *cordace* est représentée sur une tasse de marbre du musée du Vatican ; elle est exécutée par cinq faunes et dix bachchantes, dont la danse, quoique fort animée, n'est pas très-lieencieuse. La *tarentelle* de Naples n'est pas sans quelque ressemblance avec la *cordace*, dont elle est peut-être une lointaine imitation.

CORDAGE s. m. (kor-da-je — rad. corde). Nom générique de toutes les cordes employées au gréement et à la manœuvre des navires, ainsi qu'au service des trains d'artillerie et des machines ou appareils quelconques : *CORDAGE d'un caisson. Les cordages d'une tente, d'un échafaudage. Tout à coup elle aperçut les débris d'un navire, des mâts écartés ça et là sur le sable, un gouvernail, des mâts, des cordages flottants sur la côte.* (Vén.) || Grosse corde : *Un cordage solide. Le cordage cassa.*

— Mar. *Cordage blanc*, Cordes qui ne sont pas goudronnées.

— Artill. *Cordage à enrayer*, Câble servant à limiter le recul de l'obusier de montagne, quand on manœuvre la pièce sur un terrain qui manque de largeur.

— Art milit. *Cordage de caisse*, Corde câblée, qui sert à serrer les grands cercles du tambour.

— Techn. *Cordage ou corde lisse*, Corde en fil de chanvre, longue d'environ 12 mètres, épaisse de 0 m. 023 à 0 m. 024, qui sert pour attaquer les incendies et exécuter des opérations de sauvetage, et dont l'une des extrémités est munie d'un billoquet de bois de frêne, qui permet de l'amarrer plus facilement. || *Cordage à fer de cheminée*, Corde semblable à la précédente, mais longue d'au moins 20 mètres, qu'on emploie dans l'attaque des feux de cheminée, pour monter sur les toits très-inclinés.

— Comm. Action ou manière de corder le bois, de le mesurer à la corde : *Le bois est bon, mais on vous a trompé au cordage.*

— Agric. Opération qui consiste à passer sur les épis de blé une corde tendue, pour faire tomber la rosée du matin, qui nuirait à la production du grain : *Cette légère peine du cordage est largement payée par l'abondance et la supériorité des grains récoltés.* (Robinet.)

— **Encycl.** On dit qu'un *cordage* est *blanc*, lorsqu'il n'a pas été goudronné ; s'il a subi cette opération, il est *noir*.

La fabrication des *cordages* à la machine paraît remonter à 1799 environ, époque à laquelle Fulton et Canning inventèrent des appareils propres à fabriquer toute espèce de câbles et de *cordages* en général, qui gardèrent pendant longtemps une supériorité marquée sur toutes les machines nouvelles.

Ce mode de fabrication, qui dans ces derniers temps a fait de très-grands progrès, a remplacé, dans presque toutes les corderies importantes, l'exécution à bras d'homme ; il comprend cinq opérations distinctes, savoir : 1^o le filage des brins ; 2^o le goudronnage des fils ; 3^o l'ourdissage et l'envidage sur les bobines ; 4^o le commettage des fils pour en former des torons ; 5^o le commettage des torons pour la confection des *cordages* ou des câbles.

1^o *Filage des brins.* Le fileur attache une petite boucle de chanvre, préalablement peignée, à l'un des crochets d'un rouet ou crois-sant dont les poulies sont animées d'une très-grande vitesse ; puis, à mesure qu'il recule, il fournit l'étope nécessaire à la formation d'un bout de fil de caret ; il enveloppe celui-ci avec un morcelet de lisière de drap appelée *paimelle*, pour le serrer fortement en tirant à lui d'une main, pendant que de l'autre il empêche le tortillement de passer plus loin, jusqu'à ce qu'il ait bien disposé le chanvre qui doit servir à prolonger le fil ; il en est de même pour chaque joint.

2^o *Goudronnage des fils.* Cette opération qui se fait le plus souvent sur le fil de caret, s'effectue en le plongeant dans des chaudières de goudron, chauffées à feu direct ou simplement par la vapeur, qui n'a pas besoin d'être à une température très-élevée. A la sortie de la chaudière, le fil passe à travers une pince chargée de poids, pour enlever le goudron excédant ; ou bien encore dans une espèce de filière à longs tubes, dans lesquels on fait arriver un jet de vapeur, afin de le saturer, pour qu'il puisse s'imbiber plus facilement de la matière.

3^o *Ourdissage et envidage sur les bobines.* Après cette opération, les fils sont enroulés sur des tourets. Afin que l'enroulement se fasse bien régulièrement sur toute la surface des bobines, on emploie une espèce de chariot, qui porte des guide-fils, dont une des extrémités s'appuie contre la saillie hélicoïdale d'un tambour ; cette pièce conduit alternativement le guide d'une extrémité à l'autre de la longueur, et règle parfaitement la position de chaque spire sur le touret. Les fils de caret ainsi goudronnés, enroulés et séchés, sont employés à la fabrication des torons.

4^o *Commettage.* On prépare autant de tourets chargés de fil de caret que l'on pense en avoir besoin pour fabriquer le *cordage* dont on s'occupe ; on les dépose sur des supports, de façon qu'ils ne puissent se nuire ; puis, prenant sur leur ensemble autant de fils qu'il en faut pour former un toron, on les passe dans une filière à plusieurs trous communiquant avec un seul et même tube central qui les réunit. Cet ensemble de fils est alors attaché à un crochet faisant partie d'un chariot mobile qui s'éloigne à mesure que les bobines fournissant le fil forcent les torons à s'allonger. Le point d'attache étant animé d'un mouvement de rotation, on comprend bien qu'il y a torsion régulière de tous les fils.

L'assemblage de plusieurs torons peut se faire sur la même machine ; cependant, pour les petits *cordages*, on se sert d'un appareil appelé *ditigence*, et, pour les gros *cordages*, de machines construites d'après le même principe, mais avec des dimensions plus considérables.

— *Cordages plats.* Ces cordes, qui s'emploient dans les exploitations des mines et dans certaines manœuvres dites dormantes, se font avec deux, quatre ou six aussières, suivant la force qu'elles doivent supporter ; elles sont composées les unes à droite et les autres à gauche, puis cousues ensemble avec du fil retors. V. CÂBLER, CORDE.

— **Encycl.** Mar. Dans nos ports, les *cordages* se fabriquent avec du chanvre d'Anjou et du Nord. Ces chanvres s'y expédient sous la forme de balles de 120 à 130 kilogr., formées de poignées ou queues repliées sur elles-mêmes et fortement pressées ; ces balles contiennent jusqu'à 200 poignées. Chacune d'elles est soumise à l'examen d'une commission de réception qui, après en avoir vérifié la provenance et avoir inspecté le tout poignée par poignée, fait fabriquer un petit *cordage* d'épreuve de 4 mètres de longueur et de 0 m. 47 de circonférence et le fait rompre à la romaine. Il doit pouvoir résister pour le poids de 0 kilog. 750 gr. à un effort de 1,750 kilog. La première opération subie par le chanvre dans les corderies est le peignage. Elle consiste à en extraire les brins longs et les brins courts, c'est-à-dire le premier et le deuxième brin, et à les travailler ensuite séparément. Ce procédé s'appelle peignage à brins. Le cahier des charges impose aux chanvres d'origine française la condition de fournir par un seul peignage 92 pour 100. On estime qu'à ce degré d'épuration, ils sont supérieurs de 1 douzième en force aux chanvres du Nord. Les 92 pour 100 de la matière première se divisent en deux brins, dans les proportions suivantes : premier brin, 80 pour 100 ; deuxième brin, 12 pour 100 ; déchet, 8 pour 100.

Le premier brin est réservé pour les manœuvres les plus importantes, le deuxième

pour celles qui n'exigent pas autant de force et pour les travaux secondaires, tels que ceux de garniture, etc., etc. Les brins se retirent par des peignages successifs sur les mêmes peignes. Le chanvre est transformé en fil par la torsion de ses brins. Le fil le plus employé dans la marine a de 8 à 9 millimètres de circonférence lorsqu'il est en premier brin, de 9 à 10 millimètres en deuxième brin. C'est le *fil de caret*. On le goudronne immédiatement après le filage, en le passant rapidement dans une chaudière remplie de goudron à la température de 70° environ ; il est ensuite lissé par frottement, puis enroulé sur des tourets. Pour former un *cordage*, on réunit une certaine quantité de fils, opération qui prend le nom de *commettage*. Les *cordages* se distinguent en deux espèces, qui sont les *aussières* et les *grellins*. Les premiers sont composés de trois ou quatre faisceaux de fils nommés *torons*. Les seconds sont composés de deux fils, c'est-à-dire qu'ils sont formés avec les aussières, comme les aussières se font avec les torons. Il y a donc, dans la fabrication des *cordages*, deux opérations distinctes : la formation des faisceaux de fils ou des torons et l'assemblage de ces torons. Le *cordage* le plus simple, l'élément de tous les autres est le *fil de caret*, dont nous avons déjà parlé. La *li-gnerolle* est un petit *cordage* formé de deux fils et que confectionnent les matelots avec des étoupes provenant de vieux *cordages* ; elle sert à divers petits amarrages, surliures, etc. Le *fil à voile* est toujours en premier brin ; on l'emploie à coudre les voiles, à confectionner, à réparer les filets de pêche, etc. Le chanvre avec lequel on le fabrique est épuré à 35 pour 100 en premier brin et à 57 pour 100 en second brin. Le *luzin* est composé de deux fils de caret ; il sert à faire de petits amarrages. Le *merlin* est composé par trois fils commis ensemble ; il s'emploie pour coudre la toile des voiles sur les ralingues et aussi pour faire de petits amarrages. Le chanvre employé est épuré à 60 pour 100 en premier brin et à 32 pour 100 en deuxième brin. Le *car-tord* se compose de deux ou trois fils de caret de deuxième brin ; il sert à fourrer les manœuvres dormantes et à faire des sangles. On le fabrique généralement dans les corderies ; cependant un bâtiment en cours de campagne en fait avec des fils de caret extraits de tronçons de câble et les commet ensemble à l'aide d'un petit tour dit moulin à bilord. La *commande* est généralement fabriquée à bord par les matelots. Elle est formée par 3 fils de caret tournés à la main et frottés ensuite pour égaliser le *cordage*. Après sa confection, on la plie sur elle-même en plusieurs doubles et on en tord légèrement les deux extrémités en sens contraire pour la maintenir. La commande sert à faire des amarrages provisoires, à confectionner des garcettes, etc. La *ligne d'amarrage* est à 3 fils ; sa circonférence varie entre 0 m. 15 et 0 m. 22. Elle sert à exécuter divers amarrages ; celle de la dimension la plus faible est employée pour araignées de hamacs. Le *quarantenaire* est un petit filin employé pour enfléchures, amarrages, aiguilletages, rubans d'envergure, etc. Il en est de trois grosseurs, savoir : de 0 m. 040, 0 m. 034 et 0 m. 027. La dimension supérieure sert à la confection de certaines manœuvres courantes à bord des petits bâtiments. Viennent ensuite, par ordre de grosseur, les filins que l'on range sous la dénomination générale de *cordages*, et dont la circonférence varie de 0 m. 060 à 0 m. 140. Ils sont en pièces de 195 mètres de longueur et employés, d'après leur force, à la confection des manœuvres courantes des diverses espèces de bâtiment. Ces fils sont presque toujours en trois, c'est-à-dire formés de 3 torons. On ne range sous la dénomination d'*aussières* que les *cordages* destinés à la confection des manœuvres dormantes et au halage des bâtiments. Elles sont à 3 ou 4 torons. Ces derniers ont une mèche centrale équivalente en matière aux deux tiers d'un des torons. Cette mèche ne contribue pas à la force du *cordage*, elle est seulement destinée à en prévenir la déformation. On distingue deux espèces de grellins : ceux en 9 et ceux en 12, c'est-à-dire, composés de 3 cordons à 3 torons, ou de 4 cordons à 3 torons, ou commis deux fois. Les *grellins* en 9 se divisent en *câbles* et en *grellins* proprement dits, dont le nom appartient plus spécialement aux grellins à 9 torons au-dessous de 0 m. 325. Les *grellins* en 12 comprennent les *quindereuses*, les *écoutes* et les *amures* des basses voiles. Ces manœuvres sont sujettes à des frottements considérables, la multiplicité des torons en accroît la durée, et il en résulte qu'elles se décomposent plus facilement et perdent moins de leur force par l'altération d'un toron. Ces motifs peuvent seuls expliquer l'usage des manœuvres commises en grelin, car elles ont une infériorité de force sur les aussières, qui est due à leur double commettage. De nombreuses expériences ont prouvé que les grellins étaient un quart plus faibles que les aussières confectionnées avec une quantité égale de chanvre.

CORDAGER v. n. ou intr. (kor-da-je — rad. *cordage*. L prend un e après le g devant les voyelles a et o : il *cordage*, nous *cordageons*). Faire de menues cordes.

CORDANCE s. f. (kordan-ce — rad. *corder*, terme pop.). Accord ; conciliation. || Vieux mot.

CORDARA (Jules-César), jésuite érudit ita-

lien, né à Alexandrie en 1704, mort en 1785, fils du comte de Calamandran. Il se livra à l'enseignement dans diverses villes d'Italie, devint, en 1742, historiographe de l'ordre des jésuites, et se fit surtout connaître par des satires dont le style est élégant et pur. Ses œuvres complètes ont été publiées à Venise (1805, 4 vol. in-4°).

CORDASSON s. m. (kor-das-son — rad. corde). Comm. Sorte de toile grossière.

CORDAT s. m. (kor-da — rad. corde). Comm. Sorte de grosse serge croisée, drapée et toute de laine, qui se fabriquait anciennement dans plusieurs parties de la France, notamment à Romorantin, et qui était destinée à faire des vêtements pour les gens du peuple. ■ Grosse toile d'emballage.

CORDATUS ou **CORDE** (Vincent), érudit du xvi^e siècle, né à Vesoul (France-Comté), professa le grec et le latin et composa un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers. Il ne reste de lui qu'une édition de Térence, aujourd'hui très-rare, publiée sous le titre de *P. Terentii comœdia sex* (Venise, 1570, in-8°.)

CORDAY D'ARMONT (Marie-Anne-Charlotte), née à Saint-Saturnin-des-Ligneris, près de Sées (Normandie), le 27 juillet 1768, décapitée le 17 juillet 1793. Elle était d'une famille noble, mais pauvre, et descendait, par une filiation directe, de la sœur, et non de la fille même du grand Corneille, comme l'ont dit certains généalogistes. Les enthousiastes ont peut-être un peu abusé de cette origine pour trouver un air cornélien à ses moindres paroles. « Le sublime en elle était la nature », dit M. Michelet, qui la déclare très-proche parente de Chimène, de Pauline et de la sœur d'Horace. Après quatre ou cinq générations et autant d'alliances étrangères, nous ne savons trop quelle quantité de pur sang cornélien Charlotte Corday pouvait encore avoir dans les veines, ni jusqu'à quel point Corneille a pu transmettre à ses arrière-petits-neveux la flamme de son génie et le caractère de ses héros. Les descendants du grand tragique ont été fort nombreux, et il en existe très-probablement encore. Sans parler du député, qui ne parle pas, on ne voit pas qu'ils aient jamais beaucoup fait parler d'eux, si ce n'est pour solliciter des places et des secours, toujours sous le prétexte du sang qui coulait dans leurs veines. Nous avouerons que nous ne croyons guère à cette noblesse-là, et que cette transfusion de séve héroïque, à travers tous les croisements, nous paraît avoir beaucoup plus de poésie que de réalité physiologique.

Cependant, malgré cette théorie antifusionniste, voici comment, à la rigueur, un peu du noble sang qui avait coulé dans les veines de l'auteur du *Cid* aurait pu arriver dans celles de Charlotte Corday :

FAMILLE-SOUCHE.

Pierre Corneille, Thomas Corneille et Marie Corneille, tous trois enfants du même père et de la même mère ;

Marie Corneille, épouse de Jacques Farci, trésorier de France au bureau d'Alençon ;

Françoise Farci, fille des précédents et épouse d'Adrien Corday, seigneur de Caucigny ;

Jacques-Adrien Corday, fils des précédents ;

Jacques-François Corday, fils du précédent, seigneur d'Armout et père de notre héroïne.

Charlotte Corday eut deux frères et une sœur. A douze ans, ayant perdu sa mère, elle fut placée à Caen, au couvent de l'Abbaye-aux-Dames, que dirigeait Mme de Pontécoulant, tante d'un girondin dont nous aurons à parler tout à l'heure. Privée à jamais des caresses de sa mère, éloignée de la vie libre, de la vie des champs en plein air et en plein soleil, et de la vie du foyer, l'enfant trouva peu de compensations dans sa nouvelle existence.

L'abbaye était silencieuse, nue, triste. Dans son isolement, la jeune Charlotte se laissa aller sans réserve aux vagues rêveries qui remplissent certaines âmes à la fin de l'adolescence. Et ce qui revenait sans cesse en ses rêveries, c'étaient les types fiers, après, grandioses, tracés par la main sublime, souveraine de Pierre Corneille, son grand-oncle. Souvent même on la surprit répétant les beaux vers que l'auteur de *Cinna* a mis dans la bouche de ses héros. Ces beaux vers, ces vers à la fois rudes et chauds, ces vers cornéliens en un mot, elle les avait souvent entendus réciter durant les longs loisirs que font dans les châteaux les soirées de l'hiver, et ils étaient tous en sa mémoire. L'esprit de cette jeune fille était tourmenté déjà, son âme était inquiète : disons plus, d'instinct, cette enfant était éprise des grandes choses, portée vers elles. Mais, ce qui explique peut-être encore mieux le caractère extraordinaire de l'assassin de Marat, c'est le temps où elle vécut, les passions dont cette époque était nourrie, la grandeur tragique des événements ; l'héroïsme était dans l'air qu'on respirait. Une infinité d'autres femmes ont montré un grand caractère, depuis Mme Roland jusqu'à cette jeune fille qui, en s'arrangeant sur la planche, disait au bourreau : « Suis-je bien comme cela ? » Et cette petite Renaud, n'est-elle pas cornélienne aussi quand, arrêtée chez Robespierre armée de deux couteaux, elle répond à ceux qui l'interrogent qu'elle voulait voir comment était fait un tyran ?

v.

Le père de Charlotte, Jacques-François de Corday d'Armout, est peu connu. Vivant d'un maigre revenu, il se fixa plus tard à Argentan, où il se maria, et ne paraît pas s'être occupé beaucoup de ses enfants ; cependant il faisait parvenir à sa fille quelque argent pour ses besoins. Il publia en 1790 un écrit contre le droit d'aliénation. Il avait aussi une autre fille et deux fils, qui émigrèrent en 1792 et portèrent les armes contre la France dans l'armée de Condé.

Bientôt Charlotte quitta le couvent et fut remise aux soins de Mme Coutelier de Bretteville-Gourville, une de ses tantes. Mme de Bretteville habitait à Caen, rue Saint-Jean, une maison comme on en retrouve encore dans certaines villes restées stationnaires. C'était, au fond d'une cour pavée, étroite, où l'herbe pousse, une construction d'apparence dure, revêche, avec son escalier de pierre, ses fenêtres étroites aux vitres enchâssées dans des losanges de plomb ; derrière, il y avait un jardin, resserré entre de hautes murailles, où on allait chercher un peu d'air, de soleil et de lumière.

C'est là que Charlotte passa les années de sa jeunesse. Sans fortune, sans espoir d'atteindre à un mariage qui lui eût fait une situation en rapport avec sa naissance et son éducation, Charlotte Corday, que la nature et les circonstances avaient faite rêveuse, amante de la solitude, se replia dès lors et plus que jamais sur elle-même, et demanda le bonheur à la lecture, à l'étude.

Ceux qui ont dû aux livres les plus douces heures de leur vie savent quelle immense curiosité, quelle curiosité ardente et insatiable remplit l'âme quand on peut enfin puiser avec fruit au trésor des connaissances humaines.

Ainsi advint-il à Charlotte Corday. Elle aime les lettres d'abord, — nous voulons dire les belles-lettres, — puis elle veut interroger la philosophie, et, de la philosophie, elle fut conduite à la politique. Elle vécut dans l'intimité des grands écrivains de tous les siècles. Elle lut surtout, parmi les anciens, Plutarque et Tacite, et, parmi les modernes, J.-J. Rousseau, Voltaire, les encyclopédistes. Entre ces derniers, celui qu'elle goûta le plus, ce fut Raynal, sans doute à cause de la sympathie que l'auteur de *l'Histoire des deux Indes* éprouvait pour les races opprimées et surtout pour les esclaves noirs. Entre les anciens, par-dessus tous, l'objet de sa prédilection fut Plutarque, chez lequel elle trouvait, dans leur forte réalité, les types idéalisés plus tard par le grand poète qui était la gloire de sa famille. Ainsi, dans cette âme impressionnable, s'étaient formés deux courants d'idées parallèles : d'une part, l'amour du progrès, une puissante aspiration vers un avenir qui devait apporter aux opprimés la liberté ; de l'autre, une profonde admiration pour ceux qui se dévouent, et un désir vague, mais ardent, de laisser à la postérité un nom illuminé d'héroïsme.

Bientôt arriva l'heure des événements que prévoyait Voltaire quand il écrivait : « Les jeunes gens sont bien heureux ; ils verront de belles choses ; » que prédisait Rousseau lorsqu'il s'écriait dans son *Emile* : « Ne vous fiez pas à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, et qu'il nous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder nos enfants. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet... Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions. »

Ainsi, chose singulière, cette petite fille élevée dans un couvent se nourrissait de lectures philosophiques ; et c'est encore là un des traits caractéristiques du temps. Inutile d'ajouter qu'elle n'était adonnée à aucune pratique religieuse. Rien de la femme en elle, pour ainsi dire, que sa physiologie agréable et sa voix qui demeura toujours enfantine.

Elle était républicaine, cela n'est pas douteux, et elle suivait les événements avec cette ardeur concentrée des solitaires ; car c'était aussi un fait important à noter, elle vécut toujours seule, n'ayant en réalité jamais connu, jamais goûté les douceurs du foyer, les bonheurs intimes, les caresses d'une mère, les joies calmes de la famille. A l'âge où la jeune fille se développe, où elle naît pour ainsi dire à la vie de la femme, elle ne reçut que les impressions sèches et monotones de la vie de couvent. Chez sa vieille tante, autre solitude, qui contrastait avec les formidables agitations révolutionnaires. Le foyer qui brûlait son âme n'apparaissait d'ailleurs en aucune manière au dehors, et nul n'aurait deviné que cette jolie demoiselle normande, si rose et si blonde, couvait en elle un homme de Plutarque. Les historiens romanesques, ceux qui ne peuvent admettre que la femme puisse entrer dans l'histoire sans passer par l'amour, se sont plu à supposer que Charlotte avait aimé ou Belzunce, ou l'on ne sait encore quel autre royaliste, ou Barbaroux, réfugié à Caen après la chute de son parti ; son acte eût alors été moins un crime politique qu'une vengeance de l'amour ; ces deux choses pourraient à la rigueur se concilier ; mais on n'a pas de faits concluants pour justifier ces hypothèses. D'autres, au contraire, se sont comme indignés qu'on osât soupçonner des sentiments humains à la « vierge » du Calvados. « C'est peu connaître la nature humaine, dit M. Michelet. De tels actes supposent l'austérité virginité du cœur. Si la prêtresse de

Tauride savait enfoncer le couteau, c'est que nul amour humain n'avait amoéli son cœur. »

Peut-être est-ce aller un peu loin aussi ; des deux côtés, nous sommes dans l'hypothèse pure. La vérité est qu'on ne sait rien de ce mystère.

Que Barbaroux, le fougueux, l'éloquent Méridional, fugitif et proscrit, ait fait impression sur le cœur de la jeune Normande, il n'y aurait là rien d'extraordinaire, bien que l'Antioch de la Gironde ne ressemblât guère alors au portrait qu'a tracé de lui Mme Roland ; en effet, suivant le témoignage de son ami Louvet (*Mémoires*), il était devenu extrêmement gras et pesant, et ressemblait à un homme de quarante ans et plus. Néanmoins, il est fort possible que Charlotte l'ait remarqué, cela est même certain, sans que probablement lui-même se doutât du sentiment qu'il inspirait. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce fut à lui qu'elle s'adressa lors de son départ de Caen pour obtenir une lettre d'introduction auprès du ministre Garat ; et ce qui est tout à fait caractéristique, c'est qu'elle lui écrivit la veille de sa mort une longue lettre qui témoigne d'une sympathie profonde et où se trouve notamment le passage suivant : « Si l'on trouve mes lettres chez mon père, la plupart sont vos portraits. »

Il s'agit ici des lettres qu'elle avait écrites avant son départ de Caen.

Elle déclare aussi, dans son interrogatoire du 16 juillet, être allée voir Barbaroux à son hôtel.

Quoi qu'il en soit de ce problème, la jeune solitaire de Caen, confinée dans sa petite ville, ne savait de la République que ce que les journaux et les émissaires girondins en apprenaient aux provinces. Elle croyait, comme tout le monde autour d'elle, que Marat menait tout, qu'il était le moteur de l'anarchie, le centre de tous les complots, l'artisan de tous les crimes, et que, lui mort, la paix et la liberté reflueraient aussitôt. Dans ses interrogatoires, elle l'appelle une bête féroce qui dévorait tous les Français, et elle ajoute cette étonnante assertion : « Dernièrement, à Caen, il faisait accaparer le numéraire à tout prix. » Cette légende de Marat était fort répandue : Marat était l'épouvantail d'une partie de la France, il en devint la religion après le crime de Charlotte : c'est ainsi que l'assassinat résout les questions.

La révolution des 31 mai-2 juin, l'arrivée des girondins dans le Calvados, leurs prédications enflammées, leurs préparatifs de guerre portèrent au comble l'exaltation de la jeune fanatique.

Par quelles sombres méditations fut-elle conduite à son épouvantable résolution ? Par une idée aussi simple que fausse, qu'en tranchant le fil de cette vie elle allait résoudre le grand problème, faire cesser l'anarchie et la guerre civile, assurer le bonheur de la France, établir la vraie république, celle des honnêtes gens, celle enfin que prêchaient MM. les députés (c'est ainsi qu'on désignait les fugitifs).

Pourtant, jusque-là, cette exaltation ne s'était encore trahie par aucun indice ; sa vie est calme en apparence, lorsque des événements inattendus, en faisant un instant de Caen un des centres de l'insurrection des provinces contre Paris, décident de sa destinée.

Ceux des girondins qui s'étaient échappés de Paris après le décret de proscription du 31 mai, Buzot, Salles, Pétion, Valazé, Barbaroux, Louvet, vinrent soulever la Normandie. Une grande fermentation régnait déjà dans les esprits, on s'organisa avec activité, et Wimpffen, qui commandait à Cherbourg, annonça qu'il allait marcher sur Paris avec 60,000 Normands.

Charlotte Corday avait déjà assisté aux séances du comité appelé *Assemblée centrale de résistance à l'opposition* ; elle se rendit à l'intendance, où les députés proscrits excitaient les populations à se lever en masse pour rétablir la représentation nationale. C'est là que, pour la première fois, elle vit ces hommes dont elle avait si souvent lu les discours pleins du civisme le plus pur. Cette fois, ils étaient là devant elle, pleins de beauté, de jeunesse, rendus plus intéressants encore par la proscription ; ils étaient là, et leur langage aux périodes sonores et colorées, aux images enchanteresses, aux douces souverainetés venait frapper ses oreilles ; ils étaient là, et de leur bouche elle entendait ces mots : patrie, devoir, salut public !...

Une exaltation indicible s'empara de l'âme de Charlotte ; elle rêva pour elle un rôle aussi grand que celui de ces hommes ; elle se sentit affamée de dévouement et de persécution. Ses projets étaient encore vagues cependant, mal définis, quand une circonstance importante vint les fixer d'une manière plus nette. Le 7 juillet, on battit la générale pour réunir dans la plaine de Caen les volontaires qui devaient marcher sur Paris. Il en vint trente. Cette vue contrista profondément la jeune fille, qui en un instant eut formé un plan héroïque, terrible, insensé. Pour elle, l'abandon de la Gironde, c'était celui de la patrie, celui de la révolution. Or, poignarder Marat, celui qui avait surtout insisté pour la proscription du 31 mai, c'était effrayer, désorganiser le parti du proscription, qu'acheverait d'anéantir le soulèvement de la population indignée par la

mort qui l'attendait elle-même. Enfin, combien de fois dans le passé une vie sans tâche sacrifiée pour une grande cause n'avait-elle pas apaisé le Destin ! Elle demanda une entrevue aux députés girondins.

Charlotte Corday avait alors vingt-quatre ans, mais ne paraissait point avoir atteint cet âge. Elle était de haute taille et bien proportionnée, comme sont la plupart des jeunes filles normandes ; son teint était clair, ses cheveux étaient blonds aux reflets cendrés, ses sourcils châtains, et ses yeux, fiers, d'une infinie douceur ; le nez un peu prononcé et le menton un peu large et fourchu donnaient une gravité qui n'était pas sans charme à son visage d'un ovale parfait. Sa voix presque enfantine avait un timbre tout particulier, qui retentissait bien des années après, aux oreilles qui l'avaient entendue. Si nous en croyons Louvet, elle produisit une grande impression sur les députés. « Nous vîmes, dit-il, une jeune personne grande, bien faite, de l'air le plus honnête et du maintien le plus décent. Il y avait dans sa figure, à la fois belle et jolie, et dans toute l'habitude de son corps, un mélange de douceur et de fierté qui annonçait bien son âme céleste. »

Pourtant, les proscrits ne la prirent pas d'abord au sérieux. Un jour, Pétion arriva pendant qu'elle s'entretenait avec Barbaroux : « Tiens, dit-il, voilà la belle aristocrate qui vient voir des républicains. — Vous me jugez aujourd'hui sans me connaître, répondit-elle ; un jour vous saurez qui je suis. »

Les girondins arrêterent-ils son bras, comme le prétendent leurs ennemis ?... Ils l'ont nié. Ce qui est certain, c'est qu'elle ne vit que deux fois Barbaroux, qui lui remit une lettre pour le conventionnel Duperret, par l'entremise duquel elle espérait obtenir une faveur sans importance pour Mlle de Forbin, une émigrée, son amie. Cette lettre une fois en sa possession, elle quitta Barbaroux, lui promettant de l'informer des détails de son voyage. Depuis longtemps, du reste, son exaltation croissante se trahissait visiblement. Un jour qu'elle trouva deux bourgeois jouant aux cartes, elle leur dit : « Vous jouez, et la patrie se meurt. » Mme de Bretteville, qui croyait devoir enfin la surveiller, vit les mots suivants soulignés dans une Bible oubliée sur sa table de travail : « Judith sortit de la ville parée d'une beauté merveilleuse dont le Seigneur l'avait douée pour se rendre à la tente d'Holopherne. » Un autre jour enfin qu'on la surprit pleurant, elle dit : « Je pleure sur les malheurs de ma patrie, sur ceux de mes parents, sur les vôtres. Tant que Marat vivra, il n'y aura jamais de sécurité pour les amis des lois et de l'humanité. »

Son projet arrêté, elle prépara son départ avec une facilité qui montre qu'elle jouissait d'une grande liberté d'action.

On était alors à l'époque de la coupe des foins, une des grandes préoccupations dans la grasse Normandie. Un matin, c'était le 9 juillet 1793, la journée semblait devoir être charmante. Charlotte Corday prend son carton à dessin, ses crayons, et dit à sa tante qu'elle va voir les faneuses et prendre quelques croquis... et pour la dernière fois elle franchit le seuil de la maison hospitalière où elle avait passé tant d'années... Mais, à ce moment suprême, la femme, tout à coup, reparut sous l'héroïne, et son cœur se serra. Écoutez-en la preuve dans cette toute gracieuse anecdote. Elle avait fait quelques pas à peine hors de sa demeure, lorsqu'elle rencontra un petit garçon nommé Robert qu'elle aimait beaucoup et auquel elle donnait souvent des croquis. S'étant penchée vers lui, elle lui donna cette fois le carton tout en entier, puis elle l'embrassa et lui recommanda d'être « bien sage. » L'enfant, étonné qu'une telle richesse lui advint si soudainement, leva ses grands yeux vers son amie ; il vit deux larmes sur ses joues et remarqua alors l'émotion de sa voix. Devenu homme, il voyait encore ces larmes, il entendait encore le son de cette voix.

Charlotte Corday emportait seulement quelques menus objets de toilette, un peu d'argent et un volume de Plutarque « la Bible des forts », comme dit éloquentement M. Michelet. Avant d'aller au-devant de la mort, elle voulut revoir sa famille. Ses deux frères avaient émigré, mais il lui restait une sœur et son père. Elle alla les trouver à Argentan, leur annonça qu'elle allait se réfugier en Angleterre jusqu'à la fin des troubles, leur dit adieu sans forfanterie comme sans faiblesse, puis elle partit pour Paris dans une voiture publique.

Elle était munie d'un passe-port délivré le 8 du mois d'avril précédent. Ce passe-port fait aujourd'hui partie des collections de M. Feuillet de Conches. On sera peut-être curieux de connaître le portrait de Charlotte tracé par la municipalité de Caen, avec la banalité officielle de ces sortes de pièces :

« Laissez passer la citoyenne Marie Corday, etc., âgée de vingt-quatre ans, taille de 5 pieds 1 pouce, cheveux et sourcils châtains, yeux gris, front élevé, nez long, bouche moyenne, menton rond fourchu, visage ovale.

Pendant le voyage, qui durait alors deux jours, elle était calme et souriante, se mouvant malicieusement des agaceries dont elle était l'objet de la part des autres voyageurs (qui par aventure étaient d'opinion montagnarde), et ne paraissant en aucune manière sous l'empire d'une grande préoccupation.

L'un d'eux, frappé de sa beauté, voulut savoir son nom; un autre alla même jusqu'à lui demander sa main : Charlotte sourit, mais garda son incognito.

Personne n'avait eu confiance de son dessein, personne n'en avait eu le soupçon. Elle avait certainement reçu des impressions déterminantes, mais quant à des excitations directes, et spécialement des girondins insurgés, il n'en reste aucune trace, et il serait téméraire de le supposer. En effet, si ces malheureux citoyens eussent voulu s'abaisser à l'assassinat, ils n'eussent pas envoyé une jeune fille, mais plutôt quelqu'un de ces redoutables sicaires du Midi comme Barbaroux et Rebecqui en avaient toujours autour d'eux.

Charlotte arriva à Paris le 11 juillet vers midi; elle descendit à l'hôtel de la Providence, rue des Vieux-Augustins, n° 17. Elle était tellement fixée dans son projet, qu'elle ne sentait pas le besoin fébrile d'en presser l'exécution, et elle s'occupa d'abord de remplir un devoir d'amitié et de retirer du ministère, à l'aide de la lettre d'introduction que lui avait donnée Barbaroux, des pièces utiles à l'une de ses amies, Mlle de Porbin. Elle alla plusieurs fois, ce jour et le lendemain, chez le député Duperré et chez le ministre. Ces démarches étaient tout au moins imprudentes et fort compromettantes pour les deux fonctionnaires, eux-mêmes très-suspects de sympathies girondines. Duperré étant déjà à la Convention, elle dut rentrer à son domicile de la rue des Vieux-Augustins, où elle passa la journée toujours solitaire et absorbée dans la lecture de Plutarque. Vers cinq heures, elle sortit de nouveau, et cette fois trouva celui qu'elle cherchait; il prenait son repas du soir avec sa femme et ses filles. Elle lui remit la lettre qu'elle avait pour lui et lui dit quel service elle venait réclamer. Il s'agissait d'obtenir du ministre de la marine diverses pièces qui intéressaient son amie.

Un rendez-vous fut pris pour le lendemain matin. A cet instant, Charlotte Corday reportant son esprit sur le grand acte, sur l'acte terrible auquel elle se préparait, fut prise d'un remords; elle craignit que l'homme qui allait l'obliger ne fût compromis plus tard par ses relations avec elle. « Croyez-moi, lui dit-elle, partez pour Caen, fuyez avant demain soir. » Le conventionnel ne comprit rien à cet avis; il se dit, et, suivant qu'il le déclara plus tard dans son interrogatoire, il lui sembla qu'il avait affaire à une intrigante. Pourtant, le lendemain matin, il vint au rendez-vous chez le ministre; mais, n'ayant pu voir celui-ci, il reconduisit poliment la jeune fille, qui rentra à son domicile. Elle n'en ressortit que pour se faire indiquer le chemin du Palais-Royal, alors nommé palais Egalité. C'était le 13 juillet, un samedi, la veille de l'anniversaire de la prise de la Bastille : le vaste jardin était tout resplendissant de soleil, tout embaumé de fleurs; les enfants se poursuivaient dans la verdure, jetant de petits cris comme des bandes d'oiseaux effarouchés.

Charlotte Corday se laissa aller un instant à admirer ce spectacle. Elle acheta ensuite chez un libraire (coïncidence remarquable) le jugement rendu contre les assassins du représentant Léonard Bourdon, et enfin entra chez un couteleur et fit l'acquisition d'un couteau de table de 2 fr., à gaine et à manche noir, qu'elle cacha sous son fichu. Puis elle monta en fiacre et se fit conduire chez Marat, rue des Cordeliers n° 30, aujourd'hui rue de l'Ecole-de-Médecine n° 22. Son appartement, situé au premier étage, était double en profondeur. Les pièces éclairées sur la cour étaient malpropres, garnies de vieux meubles, et servaient de dépôt pour les brochures et les journaux que publiait le maître de la maison; un plumeau s'y tenait constamment. Celles qui étaient éclairées sur la rue contenaient un aménagement d'une extrême élégance, entretenu avec le plus grand soin. L'ami du peuple était malade; mais il travaillait, il écrivait toujours. Autour de lui veillaient des dévouements inquiets, sa compagne Simonne Evrard, les porteurs et pleuses de son journal. La jeune fille, avec sa physionomie innocente et douce, son accent normand, sa tenue décente et provinciale (vêtement brun et chapeau noir), fut néanmoins éconduite, malgré ses instances. La veille elle avait écrit la lettre suivante à Marat :

Au citoyen Marat.

« Citoyen,
J'arrive de Caen. Votre amour pour la patrie me fait présumer que vous connaîtrez avec plaisir les malheureux événements de cette partie de la République. Je me présenterai chez vous vers une heure. Ayez la bonté de me recevoir et de m'accorder un moment d'entretien. Je vous mettrai à même de rendre un grand service à la France.
Je suis, etc.

CHARLOTTE CORDAY.

Elle avait sans doute prévu qu'on l'empêcherait d'entrer, car elle avait préparé cet autre billet que nous donnons ci-dessous, qui d'ailleurs ne fut pas remis et qu'on retrouva le soir sur elle :

« Je vous ai écrit ce matin, Marat; avez-vous reçu ma lettre? Je ne puis le croire, puisqu'on m'a refusé votre porte. J'espère que demain vous m'accorderez une entrevue. Je vous le répète, j'arrive de Caen, j'ai à vous

révéler les secrets les plus importants pour le salut de la République. D'ailleurs, je suis persécutée pour la cause de la liberté; je suis malheureuse, et il suffit que je le sois pour avoir droit à votre protection.

CHARLOTTE CORDAY.

Elle revint encore dans le cours de la journée, puis une troisième fois, le soir, à 7 heures et quart (il faisait encore grand jour). Une voiture de place l'avait amenée; elle était vêtue d'un déshabillé moucheté, chapeau à haute forme avec nœud et cordons noirs, un éventail à la main. Elle rencontre les mêmes résistances; mais cette fois, Marat, qui était dans un bain, enveloppé d'un peignoir, et travaillant à son journal au moyen d'une planchette posée sur la baignoire, entend le débat et consent à recevoir la terrible visiteuse, qui alléguait toujours qu'elle avait les plus importants secrets à lui révéler.

Charlotte entra dans le cabinet étroit où était l'ami du peuple et ferma la porte derrière elle. Ce qui se passa alors dans ce cabinet tragique, on ne le sait que par les dépositions de l'assassin. Suivant cette version, dont on n'a aucun moyen de contrôler l'exactitude, la conversation s'engagea sur les troubles de Caen; Charlotte donna quelques détails, ainsi que les noms des représentants et des administrateurs qui organisaient le mouvement fédéraliste. Marat les inscrivit à mesure, puis il dit que bientôt ils seraient tous guillotinés.

C'est alors que Charlotte tira le couteau de son sein et frappa.

Un détail qu'elle ne rapporte pas et que nous trouvons dans la déposition de Catherine Evrard, sœur de la compagne de Marat et mariée à l'un des imprimeurs du journal, c'est que, dans l'intervalle, Catherine étant entrée un instant pour porter un breuvage au malade, elle vit « ladite jeune femme pleurer, et être consolée par le citoyen Marat. »

Ceci semble se rattacher à la ruse de se représenter comme malheureuse pour obtenir d'être introduite.

Quoi qu'il en soit, le coup avait été porté avec une vigueur extraordinaire par la main d'une femme; la lame avait percé le poulmon, l'aorte et le cœur. Marat ne poussa qu'un cri : « A moi, ma chère amie! » et il expira presque aussitôt. Le sang jaillit à flots de la blessure, jusqu'à se répandre dans l'autre chambre. Tous accoururent au cri de la victime; Charlotte est terrassée, garrottée; les chirurgiens, le commissaire, les voisins, la garde nationale emplissent la maison; la lugubre nouvelle se répand dans le quartier et y provoque une explosion de douleur et de colère. L'étonnante fille entend les mugissements du peuple, mais ne paraît pas effrayée de ce qui eût fait pâlir les plus courageux; elle répond avec assurance et sang-froid, à l'interrogatoire du commissaire, qu'elle est venue de Caen pour tuer Marat, afin de délivrer la France et d'arrêter la guerre civile; qu'elle ne connaît personne à Paris, que seule elle a conçu son dessein, qu'elle n'a point de complices, etc. On trouva sur elle 25 écus de 6 livres, 140 livres en assignats, divers papiers, une *Adresse aux amis de la paix*, qui semble avoir été perdue, une montre, une clef, un dé, du fil, et enfin son passe-port. Survinrent bientôt les membres du comité de Sureté générale et divers conventionnels. A Chabot, qui tendait la main vers la montre trouvée sur elle, on rapporte qu'elle dit avec ironie : « Oubliez-vous que les capucins font vœu de pauvreté? » Mais ceci est un trait qui nous paraît douteux. Nous nous abstenons de répéter ici d'autres anecdotes également un peu suspectes.

Vers minuit, la prisonnière fut conduite à la prison de l'Abbaye; c'était un trajet de cinq minutes, mais la rue semblait une mer en furie; un instant la malheureuse défailait, craignant d'être massacrée. En rouvrant les yeux, elle manifesta son étonnement de voir ce peuple exaspéré se calmer docilement à la voix de ses magistrats. Était-ce là ce peuple qu'on dépeignait à la province comme une horde de cannibales? Car c'est ainsi que la coterie girondine parlait de Paris.

Les portes de la sinistre prison de l'Abbaye se sont ouvertes et puis refermées... Charlotte Corday est seule dans sa cellule, dans la cellule que quelques jours auparavant avait occupée Brissot, ce journaliste girondin dont les discours à la Convention et la polémique passionnée avaient enflammé son imagination dans sa solitude de Caen.

Après ces terribles émotions, qui auraient brisé l'organisation la plus forte, enfermée derrière les verrous et les grilles d'une prison, sans autre perspective que la mort, Charlotte Corday ne s'affaissa pas; elle écrivit sur l'heure à son père une lettre explicative de sa conduite. Ce fait paraîtrait incroyable, si la date même de la lettre ne venait le confirmer.

Voici cette lettre, admirable à bien des titres :

A monsieur d'Armont de Corday, rue du Belge, à Argentan.

« Pardonnez-moi, mon cher papa, d'avoir disposé de ma vie sans votre consentement. J'ai vengé bien d'innocentes victimes, j'ai prévenu bien des désastres. Le peuple, un jour désabusé, se réjouira d'être délivré de son tyran. Si j'ai cherché à vous persuader que je passais en Angleterre, c'est que j'espérais

garder l'incognito; mais j'en ai vu l'impossibilité. J'espère que vous ne serez pas tourmenté; en tout cas, vous trouverez des défenseurs à Caen.

Adieu, mon cher papa; je vous prie de m'oublier, ou plutôt de vous réjouir de mon sort. Vous connaissez votre fille, un motif blâmable n'aurait pu la conduire.

J'embrasse ma sœur, que j'aime de tout mon cœur, ainsi que tous mes parents.

N'oubliez pas ce vers de Corneille :

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

Charlotte passa à l'Abbaye les journées du dimanche et du lundi, et fut transférée à la Conciergerie le mardi 16, au matin. Que fit-elle pendant ces deux journées? Elle répara ses vêtements déchirés par la multitude, et se fit de ses propres mains une nouvelle coiffure à la mode de son pays : elle avait à paraître devant le tribunal révolutionnaire, puis, au grand soleil, sur la fatale charrette; les convenances lui commandaient ces préparatifs.

Pendant son trajet de l'Abbaye à la Conciergerie, elle fut tellement frappée de l'attitude modérée du peuple à son égard, malgré des cris menaçants, qu'elle en parla dans sa lettre à Barbaroux (commencée à l'Abbaye, achevée le 16 au soir à la Conciergerie) : « Il est bien étonnant que le peuple m'ait laissé conduire de l'Abbaye à la Conciergerie; c'est une preuve nouvelle de sa modération; dites-le à nos bons habitants de Caen. »

Le lendemain 17 juillet, elle paraissait devant le tribunal révolutionnaire. Elle avait écrit à Doucet de Pontécoulant pour le charger de sa défense; mais, comme il ne se présentait pas à l'audience (la lettre ne lui était pas parvenue), le président désigna d'office Chauveau-Lagarde. Charlotte lui jeta un regard qui lui fit comprendre de quelle manière elle entendait être défendue.

Malgré l'horreur qu'inspirait son crime (qu'on se souvienne de la popularité de Marat à Paris), on la contemplait avec admiration; car les hommes de ce temps, quels que fussent leurs passions et le parti qu'ils suivaient, comprenaient l'héroïsme et sentaient la grandeur des âmes fortes.

Voici quelles furent ses réponses les plus saillantes, soit dans ses interrogatoires, soit à l'audience. On ne saurait méconnaître, toutes réserves faites sur le fond de la question, que beaucoup sont en effet marquées de l'empreinte cornélienne.

« Quels sont les motifs qui vous ont déterminée à assassiner Marat? — Ses crimes. — Qu'espériez-vous en le tuant? — Rendre la paix à mon pays. J'ai tué un homme pour en sauver cent mille. J'étais républicaine avant la Révolution, et je n'ai jamais manqué d'énergie. — Comprenez-vous par énergie? — Mettre l'intérêt particulier de côté et savoir se sacrifier pour la patrie. — Qui vous a inspiré tant de haine contre Marat? — Je n'avais pas besoin de la haine des autres; j'avais assez de la mienne. — Cette pensée a dû vous être suggérée? — On exécute mal ce qu'on n'a pas conçu soi-même. — Croyez-vous avoir tué tous les Marats? — Celui-là mort, les autres auront peur, peut-être. — Depuis quand aviez-vous formé ce dessein? — Depuis le 2 juin, où l'on arrêta les représentants du peuple. »

Et, après une déposition qui la chargeait, le président lui ayant demandé : « Que répondez-vous à cela? — Rien, sinon que j'ai réussi. »

Chauveau-Lagarde, son défenseur, qui a rappelé plus de vingt ans après quelques-unes de ces fières répliques, ne s'accorde pas toujours avec le *Bulletin du tribunal révolutionnaire*, les journaux du temps, ni même avec les deux interrogatoires signés de Charlotte, où les réponses ont dans la forme moins de précision énergique, mais n'en témoignent pas moins de l'indomptable volonté et du courage de l'accusée.

On lut à l'audience la lettre où elle cherchait à apitoyer Marat, et, sur l'observation que ce moyen était perfide, et qu'en outre il prouvait qu'elle ne croyait pas Marat un monstre, puisqu'elle faisait appel à son cœur, elle répondit, suivant le compte rendu officiel : « Que m'importe qu'il se montre humain envers moi, si c'est un monstre envers les autres! » Et, d'après Chauveau-Lagarde : « J'avoue que ce moyen n'était pas digne de moi; mais tous les moyens sont bons pour sauver son pays. » Et en cela, elle conformait ses principes à cette maxime de « son cher et vertueux Raynal, qu'on ne doit pas la vérité à ses tyrans. Il faut avouer que cette théorie pernicieuse, qui mène droit à l'emploi du mensonge, est moins cornélienne que machiavélique; c'est peut-être là le seul reproche qu'on puisse adresser à cette malheureuse femme.

Enfin l'interrogatoire fut abrégé par un coup de théâtre inattendu. L'accusateur public, ayant parlé de la force et de la précision avec laquelle l'accusée avait frappé la victime, s'oublia jusqu'à lui poser cette question : « Pour porter un coup aussi sûr, vous étiez donc exercée d'avance? » A ces mots, Charlotte Corday, sortant de son calme, bondit sur le banc des accusés, se leva, se cramponna à la barre qui était devant elle, et, regardant en face son interlocuteur, s'écria : « Oh! le scélérat, il me prend pour un assassin! » Fouquier-Tinville baissa la tête.

Un silence de mort régna pendant quelques instants dans l'assemblée. Le président ne

crut pas devoir reprendre l'interrogatoire, et donna la parole à l'accusateur public, qui conclut à la peine de mort. La défense fut ensuite présentée par l'avocat d'office. Dans certaines circonstances solennelles, l'héroïsme est contagieux. La beauté de Charlotte Corday, sa fière attitude, avaient fasciné tout le monde.

Quoi qu'il en soit, tout le monde au tribunal s'intéressait à l'héroïque insensée. Le président et les jurés donnaient, dit-on, à l'avocat le conseil de la présenter comme folle. Mais lui, comprenant qu'elle préférerait la mort à l'humiliation, se leva et dit avec gravité ces seules paroles : « L'accusée avoue avec sang-froid l'horrible attentat qu'elle a commis; elle en avoue la longue préméditation; elle en avoue les circonstances les plus affreuses; elle avoue tout et ne cherche pas même à se justifier; voilà, citoyens, sa défense tout entière. Ce calme imperturbable et cette abnégation de soi-même, qui n'annoncent aucun remords en présence de la mort même; ce calme et cette abnégation, sublimes sous un rapport, ne sont pas dans la nature : ils ne peuvent s'expliquer que par l'exaltation du fanatisme politique qui lui a mis le poignard à la main; et c'est à vous, citoyens jurés, de juger de quel poids cette considération peut être dans la balance de la justice. »

Le débat ne pouvait être long; le tribunal révolutionnaire rendit l'arrêt suivant : « Vu la déclaration unanime des jurés portant : 1° qu'il est constant que le 13 du présent mois, à huit heures du soir, Jean-Paul Marat, député à la Convention nationale, a été assassiné chez lui, dans son bain, d'un coup de couteau dans le sein, duquel coup il est décédé à l'instant; 2° que Marie-Anne-Charlotte Corday est l'auteur de cet assassinat; 3° qu'elle l'a fait avec préméditation et dans des intentions criminelles et contre-révolutionnaires; condamne Marie-Anne-Charlotte Corday à la peine de mort, ordonne qu'elle sera conduite au lieu de l'exécution, revêtue d'une chemise rouge, que ses biens resteront acquis à la République, et que le présent jugement sera, à la requête de l'accusateur public, mis à exécution sur la place de la Révolution. »

Cet arrêt prononcé, Charlotte Corday se fit conduire par ses gardiens près de Chauveau-Lagarde, et prononça ces paroles, que nous empruntons au mémoire même du célèbre avocat : « Monsieur, je vous remercie bien du courage avec lequel vous m'avez défendue d'une manière digne de vous et de moi. Ces messieurs (en parlant des juges vers lesquels elle se retourna) me confisquent mon bien. Moi, je veux vous donner un plus grand témoignage de ma reconnaissance. Je vous prie de payer pour moi ce que je dois à la prison, et je compte sur votre générosité. » Cette dette s'élevait à 36 fr., dépensés à sa toilette de supplicie.

Chose étrange, cette femme de Plutarque, qui écrivait à Barbaroux : « J'ai fait voir mon caractère : ceux qui me regretteront se réjouiront de me voir jouir du repos dans les champs Elysées, avec Brutus et quelques anciens, » chose étrange, disons-nous, ce Roman, ce stoïcien était resté femme sous plusieurs rapports : l'idée d'une célébrité héroïque, qu'elle méritait, par son caractère, non par son action, l'obsédait visiblement. Une de ses préoccupations était de laisser son portrait. Elle en écrit au comité de Sureté générale dès le 15, et les raisons qu'elle donne, la tactique qu'elle emploie rappellent d'une manière curieuse et la finesse normande et les ruses féminines : « ... Pourrais-je espérer, citoyens, que vous me permettez de me faire peindre? Je voudrais laisser cette marque de mon souvenir à mes amis. D'ailleurs, comme on chérit l'image des bons citoyens, la curiosité fait quelquefois rechercher ceux des grands criminels, ce qui sert à perpétuer l'horreur de leurs crimes. Si vous daignez faire attention à ma demande, je vous prie de m'envoyer demain un peintre en miniature, etc. »

A l'audience, ayant remarqué qu'un peintre essayait de saisir et de reproduire ses traits, elle s'était tournée avec un sourire de satisfaction de son côté pour lui faciliter son travail, en un mot, elle avait posé tranquillement pendant qu'on décidait de sa vie. Après le jugement, elle fut reconduite à la Conciergerie, où un prêtre l'attendait. Elle refusa avec politesse son ministère, en ajoutant : « Remerciez pour moi, monsieur, les personnes qui vous ont envoyé. » Elle s'excusa ensuite auprès du concierge Richard et de sa femme, avec lesquels elle avait promis de déjeuner, et les pria de faire appeler l'artiste dans sa prison, afin qu'il achevât le portrait; elle lui donna les derniers instants qui la séparaient de l'échafaud. Son travail était à peine terminé quand le bourreau entra avec ses aides. Charlotte Corday coupa une mèche de ses cheveux, la lui donna à titre de remerciement, et, l'ayant salué avec dignité, abandonna le reste de sa chevelure à l'exécuteur.

Le peintre était Hauer, commandant en second du bataillon des Cordeliers, et le portrait, conservé au musée de Versailles, est celui qui a servi depuis à toutes les reproductions.

Un orage épouvantable éclata au moment où elle montait sur la charrette, revêtue de la chemise rouge; mais quand le cortège fut arrivé vers le Palais-Royal, le ciel s'éclaircit, et la foule put contempler le calme et ravi-

sant visage de la condamnée. Elle conserva sa fière attitude et son étonnante sérénité; elle était coiffée de ce bonnet des femmes du Calvados, dont la mode, depuis, souvent imitée les formes. La vue du couteau fatal l'impressionna un moment; mais elle se remit aussitôt, monta les degrés de l'échafaud d'un pas ferme et se plaça de son propre mouvement à l'endroit voulu.

Elle avait vingt-quatre ans, quatre mois et vingt jours.

Cette mort remua profondément l'opinion publique. Un journal, la *Chronique de Paris*, publia une apologie de l'assassin de Marat, et André Chénier écrivit sur elle un dithyrambe inspiré, qui ne contribua pas peu à amener l'arrestation du poète. La surexcitation des esprits arrivant à son comble, un jeune Allemand, nommé Lux, venu à Paris pour demander la réunion de Mayence à la France, publia une brochure où il demandait à mourir sur l'échafaud pour rejoindre Charlotte Corday.

Enfin, une belle jeune fille, nommée Cécile Renaud, fut arrêtée au moment où, portant deux couteaux cachés dans un paquet de hardes, elle allait faire subir à Robespierre le sort de Marat.

Le parti des girondins paya sa dette à la mémoire de l'héroïne par cette belle page de Louvet : « Tes traits, ô Charlotte, ne s'effaceront pas de ma mémoire; tu seras sans cesse devant mes yeux, fière, douce, décente et belle, comme tu nous apparais toujours. Ton maintien aura cette dignité pleine d'assurance, et ton regard, ce feu tempéré par la modestie, ce feu dont il brillait lorsque tu vins nous rendre ta dernière visite. Combien il y a de sublimité dans la fière concision des réponses de cette fille! combien elle est magnifique aussi d'expression et de pensée, cette épître immortelle que, peu d'heures avant sa mort, elle adressa à Barbaroux, et que, par un profond sentiment de délicatesse, elle eut soin de dater de la chambre de Brissot! Ou rien de ce qui fut beau ne demeurera, ou cette épître doit passer à travers les siècles. O mon cher Barbaroux, dans ta destinée pourtant si digne d'être désirée tout entière, je n'ai jamais vraiment envie que le bonheur qui a voulu que ton nom fût attaché à cette lettre. Oh! du moins, dans son interrogatoire, elle a aussi prononcé le mien. J'ai donc reçu le prix de tous mes travaux, le dédommagement de tous mes sacrifices. Oui, quoi qu'il arrive, j'ai reçu du moins une récompense : Charlotte Corday m'a honoré, je suis sûr de ne pas mourir, Charlotte, âme divine, toi qui seras désormais l'idole des républicains, dans l'Elysée où tu reposes avec les Vergniaud, les Sidney, entends mes vœux! demande à l'Eternel qu'il protège mon épouse, qu'il la sauve, qu'il ne la rende; que si elle doit tomber sur un échafaud, je ne tarde pas du moins à l'apprendre, pour aller dans les lieux où tu règnes me réunir à ma femme et m'entretenir avec toi. »

Notons en terminant, et entre tous les récits étranges qui coururent à propos du supplice de Charlotte Corday, le fait suivant : Un des valets de Sanson, nommé Legros, en montrant au peuple la tête pâle et charmante, et l'infamie de la souffleter, croyant flatter ainsi le sentiment populaire. Un cri d'horreur éclata sur toute la place. La commune et le tribunal donnèrent satisfaction à l'indignation publique en condamnant le misérable à la prison.

On prétendit que la tête avait alors rougi, comme si l'indignation de l'outrage eût survécu au supplice. Pur effet d'optique, sans aucun doute, car à ce moment les rayons pourpres du soleil couchant perçaient à travers les arbres des Champs-Élysées.

Mais cette circonstance, réelle ou non, n'en donna pas moins lieu, dans les journaux scientifiques, à un débat animé sur le problème tragique de savoir si la vie s'éteint absolument au moment précis où la tête est séparée du corps.

L'anatomiste Sommering et le docteur Sue, le père du célèbre romancier, soutinrent la possibilité du fait. Cabanis réfuta leur opinion et fut appuyé par le docteur Lévillé, de l'Hôtel-Dieu.

En apprenant l'action et le supplice de Charlotte, Vergniaud s'écria dans sa prison : « Elle nous tue, mais elle nous apprend à mourir. » Tel fut, en effet, l'un des résultats du meurtre accompli par Charlotte Corday. Elle contribua à la ruine définitive de son parti. Républicaine, elle fut bruyamment célébrée par les royalistes, ce dont, vivante, elle se fût indignée. En ce qui touche Marat, il n'était que le tribun d'un parti : elle en fit un martyr national, presque un dieu.

Et maintenant nous demandera-t-on de juger Charlotte Corday? Séparée par trois quarts de siècle des événements gigantesques qui ont détruit le vieux monde sans édifier entièrement le nouveau, vivant dans une période vague, une période de transition, entre un couchant et une aurore, la génération actuelle ne peut, n'ose porter un jugement définitif sur l'époque révolutionnaire, et surtout sur la Terreur. La Terreur! les plus fermes esprits hésitent, se troublent en présence de ces sphinx formidables. Qu'il nous soit permis de laisser aux hommes d'une autre génération le soin de prononcer un verdict définitif sur l'héroïne qui crut tuer la guerre civile en tuant Marat. Toutefois, quand on ne lui jette la pierre; chaque parti a commis des fautes, et des crimes aussi, et aucun ne peut présenter une figure aussi chaste, aussi radieuse que celle de Charlotte

Corday. Appuyons encore sur la difficulté de ce jugement à porter, au risque de nous répéter.

A la distance où nous sommes de Charlotte Corday, lorsque toutes les passions qui bouillonnaient à cette époque de palingénésie orageuse et sanglante se sont calmées depuis longtemps, l'historien éprouve encore des difficultés insurmontables à porter un jugement accepté de tous, tant le caractère et les habitudes de cette petite-niece du grand Corneille offrent de contrastes avec l'action qui a fait sa célébrité. Femme, elle allie à ses instincts naïfs de sensibilité et de délicatesse les qualités mâles qui sont l'apanage des natures les plus fortement trempées; faible et presque craintive, elle s'inspire de la résolution des plus hardis courages; républicaine, elle baigne ses mains dans le sang de l'homme en qui s'étaient incarnés les sentiments, les passions, les haines et les vengeances populaires. Mais ce qui domine tout, dans le cœur des démocrates les plus exagérés comme dans l'esprit des royalistes les plus fanatiques, c'est l'immense intérêt qu'elle inspire. Et cependant, quelque nom qu'on donne à sa victime, quelque nom qu'on veuille lui donner à elle-même, on se sent subjugué, en fin de compte, par l'implacable cri de la justice et de la conscience, écho mystérieux de ce précepte inscrit par une main divine sur les tables de la loi : « Tu ne tueras point... »

Au reste, si nous ne craignons pas de mettre ici à nu notre propre faiblesse, nous pouvons du moins l'abriter derrière l'embarras légitime qu'éprouvent en cette occasion les plus illustres historiens, embarrassés qui ne s'est jamais trahi, qui n'a jamais été exprimé d'une manière plus éloquent que dans cette admirable page de Lamartine :

« Telle fut la fin de Marat. Telles furent la vie et la mort de Charlotte Corday. En présence du meurtre, l'histoire n'ose glorifier; en présence de l'héroïsme, l'histoire n'ose flétrir. L'appréciation d'un tel acte place l'âme dans cette redoutable alternative de méconnaître la vertu ou de louer l'assassinat. Comme ce peintre qui, désespérant de rendre l'expression complexe d'un sentiment mixte, jeta un voile sur la figure de son modèle, et laissa un problème au spectateur, il faut jeter ce mystère à débattre éternellement dans l'abîme de la conscience humaine. Il y a des choses que l'homme ne doit pas juger, et qui montent, sans intermédiaire et sans appel, au tribunal direct de Dieu. Il y a des actes humains tellement mêlés de faiblesse et de force, d'intention pure et de moyens coupables, d'erreur et de vérité, de meurtre et de martyre, qu'on ne peut les qualifier d'un seul mot, et qu'on ne sait s'il faut les appeler crime ou vertu. Le dévouement coupable de Charlotte Corday est du nombre de ces actes que l'admiration et l'horreur laisseraient éternellement dans le doute, si la morale ne les reprouvait pas. Quant à nous, si nous avions à trouver, pour cette sublime libératrice de son pays et pour cette généreuse meurtrière de la tyrannie, un nom qui renfermât à la fois l'enthousiasme de notre émotion pour elle et la sévérité de notre jugement sur son acte, nous créerions un mot qui réunît les deux extrêmes de l'admiration et de l'horreur dans la langue des hommes, et nous l'appellerions l'ange de l'assassinat... »

Corday (Charlotte), par Alphonse Esquiros; Paris, 1840. Nous ne ferons pas ici l'analyse de ce livre, car l'histoire de Charlotte Corday est trop connue. La thèse soutenue dans cet ouvrage n'a aucun rapport avec celle qui a inspiré plusieurs auteurs. Au lieu d'exalter l'héroïsme de « l'ange de l'assassinat » et de nous présenter une figure de Marat assez hideuse pour faire excuser le meurtre, M. Esquiros s'efforce d'expliquer cette énigme vivante dont l'histoire n'a pu encore nous dire le dernier mot. « Si révoltant, dit-il, que soit, au premier coup d'œil, le système de Marat, au fond il ne diffère pas beaucoup de celui de Napoléon : établir le bien éternel du monde par le sacrifice momentané de quelques ennemis intraitables. Seulement, l'un se servit pour cela du couteau, et l'autre du canon; les hommes préfèrent de beaucoup cette manière d'être tués. » Tout le livre de M. Esquiros est un plaidoyer en faveur de cette opinion, et, s'il ne gagne pas le procès, du moins nous devons dire que ce n'est pas faute de l'avoir chaleureusement plaidé. « Chacun des coins de l'esprit que l'auteur a voulu mettre en lumière, dit M. Auguste Vaquerie, sort vivement du fond sombre de l'action. Les incidents encadrent solidement les figures, et les événements passent avec une rapidité simple qui entraîne l'âme saisie et lui fait jouer son rôle dans le drame. Mais l'intérêt du livre est surtout dans la profonde philosophie que le poète extrait de ces événements tumultueux, comme une perle du fond des mers agitées, dans l'intelligence de toutes ces tempêtes, et dans ces vives et charmantes échappées brusquement ouvertes, à travers les agitations sanglantes du tumulte humain, sur la tranquillité de la nature immobile, — rapides et fréquents coups d'œil qui achèvent l'enseignement et qui rapprochent l'un de l'autre les deux faces de Dieu, l'histoire et la nature. Dieu en mouvement et Dieu en repos. » Nous ne saurions donner une meilleure idée de cet ouvrage qu'en citant ce passage où M. Léon Goulan, parlant du livre de M. Esquiros, dit : « qu'il commence

comme un chapitre du *Voyage sentimental*, et que la narration traverse la tragédie pour arriver mourante à l'épilogue : Sterne commence, Chénier achève. »

Corday (Charlotte), tragédie en cinq actes, de M. Ponsard, représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la République (Théâtre-Français), le 23 mars 1850. Voltaire, qui admirait tant les tragédies politiques sans amour, eût été satisfait de celle-ci; à part quelques regards plus énigmatiques que tendres adressés par la républicaine Charlotte au beau Barbaroux, rien ne rappelle les faiblesses du cœur dans cette pièce austère et virile. L'amour tient sans aucun doute une large place dans la vie; mais on peut admettre une conception dramatique où ce ressort soit négligé. Les légendes qui enveloppent l'histoire de Charlotte Corday ont été écartées par M. Ponsard, l'auteur a compris que dans une telle œuvre rien ne devait détourner l'attention du mobile qui arme la main de sa pudique et furieuse héroïne : il faut être vaudevilliste et s'appeler Clairville, pour songer à faire effeuiller des marguerites à cette Romaine du XVIII^e siècle, à la petite-niece du peintre d'Emilie, sœur, par sa glorieuse origine comme par son action, de l'adorable furie de Cinna. Le sujet de *Charlotte Corday* est-il de ceux qui se peuvent adapter heureusement au théâtre? telle est la question que s'est posée la critique. Charlotte conçoit, dans le silence et la solitude d'une vieille cité normande, le projet de délivrer la France de Marat, qui symbolise à ses yeux le mauvais côté de la révolution, la tyrannie d'en bas succédant à la tyrannie d'en haut. Elle part, douce et terrible à la fois, arrive à Paris, prend un couteau, frappe et meurt. Pas d'éclat, pas de cris, pas de haine, pas d'exaltation vulgaire ni de banale vengeance; elle sacrifie froidement sur l'autel de l'idée celui à qui elle attribue les maux de la patrie. Sa résolution, éclosée dans le calme, mûrie à l'écart de toute intervention étrangère, ne peut donner lieu qu'à un poétique récit ou à une ode solennelle. M. de Lamartine et André Chénier l'ont prouvé. Les évolutions du drame, le tumulte de la scène, ne conviennent guère à cette étrange figure, doucement endormie dans le sang qu'elle a versé, après avoir marché à l'assassinat comme à l'accomplissement d'un devoir, physiologie à part dans ce siècle si fécond en physiologies diverses, Judith attardée en pleine civilisation, que les sanglants exemples de la Bible égaraient et qui n'eut pas même d'Holopherne à séduire. L'intuition du poète a pu deviner les combats qui se livrèrent dans son sein virginal et que rien n'a trahis; mais comment les traduire et leur donner un corps? Le mutisme est même ce qu'il y a de plus saillant, de plus caractéristique, chez cette farouche enfant qui tout à coup sort de l'ombre avec un éclair d'acier, foudroie le lion et se croise les bras, inconsciente du crime qu'elle a commis et croyant au contraire à une mission bien remplie. M. Ponsard a dû évidemment se faire toutes ces réflexions; car, bien qu'elle donne son nom au drame, Charlotte Corday n'en est cependant pas le principal ressort; deux terribles adversaires se partagent l'action : la Gironde et la Montagne. C'est entre ces deux puissances que la lutte s'engage; Charlotte Corday n'est en réalité qu'un personnage détaché du groupe des girondins et qui, réduit à l'isolement, n'aurait plus d'existence théâtrale possible. Au surplus, il est temps de frapper les trois coups et de lever le rideau sur la pièce.

Une fête chez Mme Roland nous montre Danton cherchant à se rapprocher des girondins, dont la vertu un peu pédante contraste avec ses violences et ses audaces; les avances de Danton sont dédaigneusement repoussées : le souvenir de septembre est trop vivace encore. « Soit, répond Danton, vous voulez la guerre, vous l'aurez, » et il se rejette dans le parti extrême; l'orage éclate, les girondins effrayés se dispersent. Ce n'est qu'à l'acte suivant que paraît Charlotte; Buzot, Pétion, Guadet, Barbaroux et Louvet errent dans la campagne normande, cherchant la route de Caen, que leur indique une jeune fille occupée à diriger les travaux des faneuses dans les prairies. Ce début à quelque chose de frais et de tendre, qui contraste avec les couleurs sombres des autres scènes. C'est un doux murmure d'idylle préludant à la tempête. La jeune fille n'est autre que Charlotte Corday. Elle s'aperçoit bientôt qu'elle parle à des girondins, à ces malheureux proscrits, objet de son admiration :

Salut, vaillants soldats d'une juste querelle!
Fils de la liberté, vous qui souffrez pour elle!
J'avais promis un guide, eh bien! ce sera moi;
Je n'entends pas céder ce glorieux emploi.

La toile se relève sur l'intérieur de la maison que Charlotte Corday habite avec sa vieille tante. C'est là que de pauvres gentilshommes campagnards, avec des femmes de leur classe, douairières branlantes et vieillards moroses, types curieux de la génération précédente, se rassemblent pour trembler et regretter le passé. Effrayée du temps présent qu'elle ne peut comprendre, cette société caduque, desséchée et inerte n'a pas saisi un mot de la grande Révolution. Lorsque le nom de Marat résonne dans ce cabinet d'antiques, tous les bras se lèvent au ciel, et toutes ces mâchoires édentées vibrent

à l'unisson. Ces braves gens ne voient qu'une aveugle tuerie dans les efforts douloureux que fait la France pour conquérir sa liberté. Charlotte est encore tout agitée de la rencontre qu'elle a faite des girondins, qui se sont réfugiés à l'hôtel de l'intendance. Cette agitation, elle cherche à la dissimuler. Sa tante lui propose d'émigrer en Angleterre. Elle refuse; car, si elle déplore les excès révolutionnaires, elle n'en aime pas moins la liberté. Seule de cette famille nommée elle est dévouée à la République. Petite-niece de Corneille, nourrie des grands écrivains de l'antiquité et familière avec Jean-Jacques Rousseau, elle a cet héroïsme classique, d'ailleurs si souvent barbare, qu'inspire aux âmes vigoureuses la lecture des Grecs et des Romains. S'éloigner de la patrie dans un moment de crise lui paraît une action coupable. Elle va même jusqu'à s'exprimer sur les émigrés avec une certaine âpreté et les appelle

« Doyens chevaliers, contre la France armés, »

« Qui vont livrer la France à ceux qui l'invasissent! »

Déjà les fantômes de Judith et d'Emilie, de Brutus et de Cinna, hantent son imagination : « Seigneur, ce sera un monument glorieux de votre nom, qu'il périclisse par la main d'une femme. »

C'est écrit dans la Bible; oui, la Bible décide qu'il est, dans certains cas, permis d'être homicide.

Mais lequel frapper? Ils sont trois : Marat, Danton, Robespierre, dont les crimes, à ses yeux, sont presque égaux. Afin d'être bien éclairée, elle va, sous la garde d'une vieille servante, trouver Barbaroux à l'hôtel de l'intendance. Barbaroux lui trace les portraits des trois montagnards. Ces portraits sont très-bien faits comme morceaux détachés. Sont-ils exacts? N'oublions pas que Barbaroux est girondin, et peu disposé à flatter des adversaires redoutables :

Certes, je hais Danton : septembre est entre nous. Tout lui semble innocent, par la victoire absous; L'audace et le succès, voilà sa loi suprême; De sa propre vigueur il s'enivre lui-même. Et, montant d'un excès à des excès plus grands, Il sert la liberté comme on sert les tyrans. Mais, enfin, ce n'est pas un homme qu'on méprise, Madame. Il est puissant dans les moments de crise... Cruel et généreux, il connaît la pitié; Il frappe sans remords, mais sans inimitié; De crime et de grandeur fermidaient assemblée, La Révolution l'a fait à son image...

Charlotte attentive s'écrie : « Et Robespierre? » Barbaroux lui répond :

Ame sèche et haineuse, et vanité souffrante, Dans tous ses ennemis il voit ceux de l'Etat, Et, dans sa propre injure, un public attentat. En ce point seulement à Danton il ressemble, Qu'après du sang versé l'un ni l'autre ne tremble, Ignorant tous les deux que le péril pressant N'exosera jamais la mort d'un innocent. Ils diffèrent, d'ailleurs, d'esprit et d'apparence, Comme la passion de la persévérance... Quel sera le plus fort, Robespierre ou Danton? La médiocrité l'emportera, dit-on.

En somme, quoique l'un souille son énergie, Quoique de plus de sang il ait la main rougie, Que sa soit des plaisirs pulso partout l'argent, Au lieu que l'autre est pur au point d'être indigent; Quoiqu'il ne croie à rien, si ce n'est à lui-même, Au lieu que Robespierre a foi dans son système, On aura pour Danton une moindre rigueur : La passion l'excuse; on sent en lui du cœur.

Vient ensuite la silhouette de Marat. Marat n'est pas flatté. C'est bien le loup-garou à qui, seuls, manquent des yeux phosphorescents, la nuit :

Vous préserve le ciel de l'observer de près! Mais vous devineriez son âme par ses traits. — Un visage livide et crispé par la fièvre, Le sarcasme fixé dans un coin de la lèvre, Des yeux clairs et perçants, mais blessés par le jour, Un cercle malade qui creuse leur contour, Un regard effronté qui provoque et défie, L'horreur des gens de bien, dont il se glorifie, Le pas brusque et coupé du pasle scélérat, Tel on se peint le meurtre, — et tel on voit Marat.

CHARLOTTE.

Que fait-il? où vit-il? et de quelle manière?

BARNAROUX.

Tantôt il cherche l'ombre, et tantôt la lumière. Selon qu'il faut combattre ou qu'il faut égorger, Présent pour le massacre, absent pour le danger. Dans les jours hasardeux où paraissent les braves, Lui, tremblant, effaré, se cache dans les caves. Les caves d'un boucher et celles d'un couvent Pendant des mois entiers l'ont enterré vivant. Là, seul avec lui-même aux lueurs d'une lampe, Devant l'encre homicide où sa plume se trempe, N'ayant d'air que celui qui vient d'un soupirail, Dix-huit heures penché sur son affreux travail, Il entasse au hasard les visions qu'enfante Dans son cerveau fiévreux cette veille échauffante. — Puis un journal paraît, qu'on lit en frémissant, Qui sort de dessous terre et demande du sang. — Dieu puissant! c'est un fou!

interrompt Charlotte. Barbaroux achève :

C'est un fou; mais, madame,

C'est un fou qui s'adresse aux passions en flamme... On l'a hui, flétri, bafoué, confondu : A chaque fébrile crime a répondu. Vainement les soufflets sont tombés sur sa joue; Le crime alluit croissant, le sang lavait la boue. Ceux qui l'ont offensé sont tous morts ou proscrits, Et l'épouvante, enfin, l'a sauvé du mépris.

Charlotte est fixée. Elle part pour Paris en jetant au jeune girondin un adieu dont il est loin de soupçonner le sens. Nous la retrouvons au Palais-National. Elle vient d'acheter l'instrument du meurtre, qu'elle cache sous sa robe et dont la froide laine glace son sein.

Sa résolution, qui paraissait si fière, s'arrête devant l'acte et retourne en arrière. Quels que soient ses forfaits, ce n'est qu'un magistrat qu'appartient le pouvoir de condamner Marat. Et quand les tribunaux manquent à leur office, Est-ce à moi d'exercer l'œuvre de la justice? Où s'arrêtera-t-on dans ce sanglant chemin, Si chacun se fait juge et punit de sa main?

Une jolie petite fille vient à elle et lui fuit d'innocentes caresses. La mère de l'enfant engage la conversation avec l'étrangère, qui lui paraît triste et préoccupée. Cette jeune femme heureuse, ce bel enfant muet, tout cela attendrit Charlotte: ce bonheur de l'épouse et de la mère pourrait encore être le sien. Mais le discours d'un orateur en plein vent ravive l'ardeur de la patriote. Elle s'élance vers la demeure de Marat. Un instant auparavant, une discussion violente a eu lieu chez l'*Ami du peuple* entre Robespierre, Danton et Marat. Resté seul, Marat se met au bain pour calmer la fièvre qui le consume, et un rideau le cache au public. Charlotte Corday arrive et demande à lui parler; elle a, dit-elle, des révélations importantes à lui faire. On l'introduit, et, restée seule avec Marat, elle le frappe. On la saisit et on l'emmène. Au dernier tableau, elle a avec Danton une conversation où apparaît l'idée morale qui a inspiré la pièce: c'est que le meurtre est toujours inutile et coupable, qu'on le commette pour une raison d'Etat ou par fanatisme:

J'ai donc, sans aucun fruit, versé le sang humain, dit Charlotte à Danton au moment suprême où elle va marcher à la mort. Triste retour que le meurtrier fait sur lui-même en présence de sa coupable action.

M. Ponsard, dans son appréciation des principaux personnages de la Révolution, écrivait, en 1850, M. Théophile Gautier, a montré beaucoup d'impartialité, trop peut-être; car ni les rouges ni les blancs ne seront entièrement satisfaits. Il a préféré être vrai, et n'a pas, comme cela se pratique très-souvent aujourd'hui, interprété l'histoire dans un sens systématique, ni fait converger de force les événements vers un but fixé d'avance: il aurait pu, peut-être, sans manquer à la gravité du sujet, disposer plus dramatiquement certains incidents, mouvementer davantage certaines scènes; mais ce qu'on peut louer sans réserve chez lui, c'est la qualité ferme et sobre du style, la forme nette et carrée du vers, le ton mâle et sérieux des entretiens politiques, qui sont les morceaux à effet de la pièce. Il y a aussi de la grâce et de l'aisance familière dans les détails de la vie privée: le mot propre est abordé franchement, quoique, çà et là, quelques tournures un peu trop cornéliennes viennent jeter leurs grands plis romains sur la carmagnole de l'époque.

Cette tragédie, la troisième de l'auteur, a, selon bien des avis, le premier rang parmi les œuvres du poète. Elle contient des beautés de premier ordre, et indique un progrès très-sensible dans la manière de M. Ponsard. Mais sa représentation ne fut pas sans exciter quelques appréhensions. L'autorité supérieure, toujours si facile à frayer, avait craint que cette évocation des figures révolutionnaires les plus fameuses ne fût de nature à soulever de nouveaux des passions dont on avait peur. On préjudicait au rétablissement, dès lors prévu, de la censure dramatique par des mesures administratives, par des examens officiels, par des auditions spéciales. Le ministre d'alors, M. Ferdinand Barrot, avant de laisser jouer l'ouvrage sur le Théâtre-Français, le soumit à l'épreuve d'une lecture dans les salons du ministère. Des invitations furent envoyées à des membres de l'Académie, à de hauts fonctionnaires, à des représentants qui vinrent écouter l'auteur et donnèrent leur appréciation. L'avis général fut que *Charlotte Corday* était avant tout une œuvre d'art, procédant par de larges développements plus que par des conditions susceptibles de passionner un public. C'est qu'en effet *Charlotte Corday*, déclamée devant un public lettré, d'une forme parfois charmante, d'une éloquence souvent élevée, se trouvait dans les conditions nécessaires pour être appréciée à sa juste valeur; le public des salons, froid et patient, n'a pas l'excitation fiévreuse d'une salle de spectacle. On trouva le drame inoffensif; le lendemain, il était autorisé. La représentation, que l'on craignait turbulente, fut paisible, sauf après la chute du rideau, quelques signes de désapprobation, qui avaient un sens plus littéraire que politique. D'ailleurs M. Ponsard protesta d'avance contre tout abus que l'esprit de parti serait tenté de faire de son œuvre. Un prologue, dit par Mlle Fix, sous la blanche tunique de la Muse de l'histoire, servit de préface à la tragédie: Je pleure, ô liberté, je pleure tes victimes! Mais les âges passés sont-ils donc purs de crimes? Vous permettez au drame, introduit chez les rois, De vous montrer Néron, Macbeth et Richard trois; Et pourtant leurs forfaits, illustrés par la muse, D'un fanatisme ardent n'avaient pas eu l'excuse. Des hommes bien connus paraîtront devant vous; Girondins, montagnards, je les évoque tous. Mais qu'en les écoutant la passion se taise!

Je bannis de mes vers l'allusion mauvaise; Je suis l'impartiale histoire, et je redis Ce qu'ont dit avant moi ceux qui vivaient jadis. Si je reproduis mal les discours et les actes, Blâmez; si j'ai tracé des peintures exactes, Ne vous irritez point de ma fidélité. Ne franchisez point de ma complicité. Fallait-il, pour gagner une auditoire? Selon ses passions accommoder l'histoire? Non. Je ferais injure aux différents partis. Si je ne leur offrais que des traits travestis. Gardez tous votre foi; la foi, c'est l'héroïsme. Je ne conseille pas l'impuissant scepticisme. Mais le seul examen fait de solide foi.

— Si vous osez juger, Français, regardez-moi.

Le public empressé qui s'était disputé les places répondit à l'intention du poète comme aux prévisions qui avaient fait autoriser la pièce. Malheureusement, M. Ponsard, qui apportait dans ses travaux une lenteur consciencieuse, après avoir sculpté pendant quatre années le rôle de Charlotte pour Mlle Rachel, eut la douleur de voir cette capricieuse artiste lui refuser ce rôle, qu'elle seule pouvait tenir. La représentation s'en ressentit; cette ampleur extrême des développements, des discours politiques, qui s'était fait sentir à la lecture préalable, parut, ce semble, davantage aux clartés du lustre. Le caractère puissant que Rachel aurait donné au principal rôle aurait pu, selon M. Théodore Muret, triompher de ce défaut en grande partie. Cet écrivain ajoute: « Nous persistons à penser que la célèbre tragédienne se fit tort à elle-même par son refus, tout en faisant tort au théâtre et au poète. Elle consentit à jouer le *Vieux de la montagne*, *Rosemonde*, *Lady Tarluffe*, la triste *Czarine* de Scribe, sa dernière et malheureuse création, des pièces où elle n'a laissé aucun souvenir, au lieu que, dans tous les cas, la grande figure de Charlotte Corday aurait marqué dans sa carrière. Privée d'un tel concours, la tragédie de M. Ponsard obtint donc le succès de la lecture plus que celui du théâtre. » Tel fut aussi le sort de *Toussaint Louverture*, de M. de Lamartine, qui suivit de près *Charlotte Corday*, splendide poème que Frédéric-Lemaître ne put sauver. Quelles raisons firent refuser par Mlle Rachel un rôle que tout le monde sentait si bien fait pour elle? M. Th. Muret répond hardiment qu'on ne saurait en trouver d'autres que son caprice, que quelque petit mauvais vouloir, que cette absence de jugement littéraire, de haute appréciation artistique, lacune regrettable chez l'émminente artiste. A défaut de l'actrice née pour le rôle, Mlle Judith accepta un si rude fardeau; mais, quoique sa physionomie offrit une certaine ressemblance avec celle de Charlotte Corday, elle n'était pas plus accoutumée à manier le poignard que Mlle Brocard dans la *Charlotte Corday* de 1831. Gelfroy, dans Marat, se montra d'une vérité saisissante. Il semblait avoir emprunté la tête du tableau de David et se l'être ajustée sur les épaules. Cette création est restée fameuse au Théâtre-Français, peu accoutumée à de pareilles hardiesses. Les autres rôles avaient été distribués de la façon suivante: *Danton*, Bignon; *Robespierre*, Fonta; *Vergniaud*, Rancoux; *Sieyès*, Maillant; *Barboux*, Leroux; *Mme Roland*, Mlle Nathalie; *Mme de Breteville*, Mme Thénard; *Albertine Marat*, Mlle Noblet.

Corday (Charlotte), pièce en trois actes, de MM. Dumas et Clairville, représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, en juillet 1847.

Le grand succès des *Girondins* de Lamartine devait nécessairement inspirer à des auteurs pour qui tout élément de réussite passagère est bon l'idée saugrenue de mettre en vaudeville la terrible histoire de Charlotte Corday, et d'ajuster aux petites dimensions de la salle du boulevard Bonne-Nouvelle cette formidable page de notre immortelle Révolution. Se figure-t-on Barboux, Pétion, Louvet et les autres chantant des couplets? Mlle Rose Chéri venait d'obtenir dans *Clarisse Harlowe* un immense succès d'émotion. Croyant recommencer la vogue théâtrale de l'héroïne de Richardson, on jeta ce talent honnête, soigneux, un peu bourgeois, dans cette tentative malheureuse, qui consistait à faire réussir une Charlotte Corday selon M. Clairville. (M. Clairville et Charlotte Corday, ô ironie!) Comment MM. Dumas et Clairville ont-ils pataugé dans l'histoire pour en arracher et barbouiller d'encre cette blanche statue solitaire de Charlotte Corday, que les poètes se sont plu à tailler en marbre, pâle fantôme aux mains sanglantes, à qui les partis ont fait un piédestal, triste héroïne qui parle bien plus à l'inspiration qu'à la raison, et dont l'égarement féroce fut si funeste à ceux qu'elle prétendait sauver! Dans leur pièce, les deux collaborateurs nous font voir l'ange de l'assassinat à Caen, chez sa tante, Mme de Breteville, lisant Plutarque, la *Nouvelle Héloïse* et la Bible à l'endroit de Judith, écoutant les girondins parler politique et méditant déjà son lugubre attentat; puis ils nous introduisent chez Marat, où des femmes sont occupées à plier le journal de l'*Ami du peuple*. Marat ne paraît pas, mais on entend mugir sa voix à la cantonade. Le jugement de Charlotte Corday forme le troisième acte. A travers cet arlequin dramatique circule un amour romanesque pour M. de Belzunce, que tâche de sauver Charlotte Corday, bien qu'en réalité il ait été massacré par le peuple de

Caen; cet amour produit un effet assez ridicule. Mais il est à supposer que MM. Dumas et Clairville, qui sont d'une habileté scénique proverbiale, et que nul ne surpasse dans la profession de charpentier dramatique, n'auront pas trouvé l'action de Charlotte Corday assez motivée par son républicanisme à l'antique; ce n'est plus pour délivrer sa patrie de l'homme qu'à tort ou à raison elle croit un monstre que cette jeune fanatique arme sa main virginale du couteau des assassins, mais bien parce que le nom de son amant se trouve sur une liste de proscription: c'est pour sauver celui qu'elle aime qu'elle prend le coche et débarque à Paris. Qu'on dise après cela que les vaudevillistes ne sont pas ingénieux! Charlotte Corday a-t-elle aimé quelqu'un? tel est le mystère que la tombe garde, et que nul historien n'a pu éclaircir. Que n'allaient-ils à l'école de M. Clairville, les Thiers, les Michelet, les Louis Blanc, les Lamartine, les Buchez? Ils auraient bien vu que le souvenir de Judith et de Brutus n'était pour rien dans le meurtre qui devait faire de Marat un martyr aux yeux du peuple, et hâter du même coup la mort des girondins, accusés de l'avoir inspiré.

— Iconog. Charlotte Corday, « l'ange de l'assassinat », avait une beauté qui impressionna ses ennemis les plus acharnés. Nous lisons dans le compte rendu de son interrogatoire, publié, le lendemain de son exécution, dans le *Journal* de Perlet: « Ce spectacle de la scélératesse, de la beauté et des talents réunis dans une même personne, ce contraste de la grandeur de son crime et de la faiblesse de son sexe, cette apparence même de gaieté et son sourire devant les juges qui ne pouvaient manquer de la condamner, tout produisit sur les spectateurs une impression qu'il est difficile de peindre. » Les auteurs d'une complainte « dédiée aux braves sans-culottes », à l'occasion du meurtre de l'Ami du peuple, ne trouvèrent rien de mieux que d'attribuer à Lucifer la création de la belle Normande:

Ce coup, qui perce notre âme
A jamais d'un vif regret,
Part de la main d'une femme
Abandonnée au forfait.
Satan crut cette infâme:
On y voit en chaque trait
Du tentateur le portrait. (bis)

Cela se chantait sur l'air: *Cœurs sensibles, cœurs fidèles!*

Le *Journal* de Perlet termine le compte rendu dont nous avons cité un passage en disant que Charlotte « avait demandé à être peinte », prétendant que son nom devait être célèbre dans la postérité, et nous trouvons, dans l'un des numéros suivants de cette feuille (27 juillet 1793), cette note intéressante: « Le citoyen Hauer, peintre, fut aperçu au tribunal par Charlotte Corday, dessinant son portrait; elle le fit prier de passer à la chambre criminelle pendant qu'elle y était à attendre le résultat de la délibération du tribunal; elle lui demanda à voir le portrait, le trouva déjà bien fait et ressemblant, et lui offrit de poser, si cela pouvait lui être utile, pendant qu'on la jugeait; il l'accepta avec plaisir, et elle posa avec une tranquillité et une gaieté dont on ne peut se faire une idée. Il en est résulté que ce portrait est d'une ressemblance frappante, suivant tous ceux qui l'ont vu. Le peintre Hauer nous a chargé d'annoncer qu'on est occupé maintenant de la gravure de ce portrait; il sera fait à la manière anglaise par Tail, sous la direction du citoyen Anselin, graveur connu par différentes productions qui lui font honneur, telles que le *Siege de Calais*, etc., etc. Cette ennemie du peuple est représentée à mi-corps, en chapeau, tenant d'une main un couteau, et de l'autre un éventail. » Le portrait dont il est question ici a été gravé par Tassart, et non par Tail: nous connaissons trois états de cette gravure, qui est d'une exécution assez médiocre. Le tableau original de Hauer, acquis des héritiers de ce peintre en 1839, se trouve aujourd'hui au musée de Versailles; il offre d'assez notables différences avec l'estampe de Tassart: Charlotte Corday y est représentée assise, vêtue de blanc, coiffée d'un bonnet à la paysanne, les mains posées sur les genoux, et tenant un mouchoir; l'ovale de son visage est plus allongé; ses grands yeux ont une expression de douce mélancolie. Sur ce portrait, dont M. Baudrand a donné une gravure très-fidèle, on lit cette inscription: *Maria Anne Charlotte Corday..... faite d'après nature par Hauer*. Une note manuscrite qui accompagnait la peinture, et que M. Eud. Soulié a reproduite *in extenso* dans sa *Notice des peintures et sculptures composant le musée de Versailles*, ajoute quelques renseignements à ceux que donne le *Journal* de Perlet. « Pendant les débats, dit cette note, Charlotte Corday ayant remarqué que M. Hauer était occupé à la peindre, et semblait prendre un vif intérêt à son sort, eut soin de se tourner vers lui de manière qu'il pût reproduire facilement ses traits. Lorsque les débats furent terminés, et que la peine de mort eut été prononcée, elle fit appeler M. Hauer dans la petite pièce où on l'avait fait retirer en attendant l'exécution. Elle le remercia de l'intérêt qu'il prenait à son sort, et lui offrit de lui donner une séance pendant les courts instants qu'il restait à vivre. M. Hauer accepta. Pendant la séance, elle parla de choses indifférentes; elle parla aussi de son action, et

s'applaudit d'avoir délivré la France d'un monstre comme Marat. Elle pria M. Hauer de faire une copie en petit de son portrait et de la faire parvenir à sa famille. Il le promit et accomplit plus tard sa promesse. Pendant tout ce temps, elle montra tant de tranquillité et de liberté d'esprit que les assistants — il n'y avait que M. Hauer et les gendarmes — semblaient avoir oublié les tristes apprêts qui se faisaient. Au bout d'une heure et demie environ, on frappa doucement à une petite porte placée derrière Charlotte Corday; on ouvrit et le bourreau entra. Elle se retourna, et, en voyant les ciseaux et le manteau rouge, elle ne put se défendre d'une légère émotion, et s'écria: « Quoi! déjà? » Elle se remit aussitôt, et, s'adressant à M. Hauer: « Monsieur, dit-elle, je ne sais comment vous remercier du vif intérêt que vous me témoignez, et du soin que vous avez pris; je n'ai que cela à vous donner; veuillez le conserver comme souvenir. » En même temps, elle prit les ciseaux des mains du bourreau, coupa une grosse mèche des cheveux blond cendré qui s'échappaient de son bonnet, et la remit à M. Hauer. Les gendarmes et le bourreau lui-même semblaient émus de cette scène. « La note ajoute: « Le portrait que possèdent les enfants de M. Hauer reproduit fidèlement le costume qu'avait alors Charlotte Corday, et en particulier le petit bonnet qu'elle avait fait faire exprès pour son jugement. Pendant la séance, M. Hauer n'avait eu le temps que de prendre la tête; le bas du corps fut peint de mémoire tel qu'il est aujourd'hui; mais M. Hauer avait conservé un souvenir si vif de la scène où le bourreau lui avait jeté sur les épaules le fatal manteau rouge, que, fort longtemps après, il n'avait pu s'empêcher de peindre ce manteau par-dessus l'ancien vêtement. Ce manteau n'avait jamais été achevé, et d'ailleurs, après un si long intervalle, il se trouvait être d'une autre touche que le reste du tableau et le défigurait. Après la mort de M. Hauer, ses enfants le firent enlever. » C'est ce tableau d'Hauer qui a servi de modèle à la plupart des artistes de notre temps qui ont voulu représenter Charlotte Corday, notamment à Henri Scheffer, à M. Baudry, aux dessinateurs qui ont illustré l'*Histoire de la Révolution* par Thiers, etc.; mais tous ces artistes ont plus ou moins idéalisé, chacun à sa façon, le modèle dont il s'agit. Le médaillon de M. Adam-Salomon, que d'innombrables moulages ont rendu populaire, peut être cité comme l'une des variations les plus réussies sur ce thème intéressant: Charlotte y apparaît véritablement comme « l'ange de l'assassinat », sa physionomie a quelque chose d'énergique et de doux, de farouche et d'aimable.

Il existe un assez grand nombre d'autres portraits de Charlotte Corday, gravés à l'époque de la Révolution. Un de ceux qui se rapprochent le plus de celui de Hauer, et qui pourrait, au besoin, servir à le rectifier, est celui qui a été gravé par Honoré (et aussi par Roy), d'après un dessin exécuté sur nature par un peintre nommé Brard. Par une heureuse rencontre, ce dessin a été recueilli dans la collection iconographique de la Bibliothèque impériale; il est exécuté à l'aquarelle dans des dimensions moindres que celles de l'estampe, et porte cette inscription: *Maria Anne Charlotte Corday d'Arnauld, née en 1768, jugée par le tribunal révolutionnaire le 17 juillet 1793; décapitée le même jour. Dessinée au naturel et dans son costume au tribunal révolutionnaire, par Brard*. Hauer n'était donc pas le seul artiste qui se fût rendu à ce redoutable tribunal pour saisir les traits de l'héroïne. Ce petit portrait de Brard est charmant d'ailleurs: Charlotte y paraît plus jeune, plus fraîche, plus riante, plus campagnarde, pour tout dire, que dans le tableau de Versailles; ses cheveux blonds sont relevés coquettement sous la petite coiffe qu'elle avait fait faire exprès pour son jugement; ses yeux bleus, couronnés par des sourcils finement tracés, sont clairs et vifs; son menton, où se creuse une délicieuse fossette, est large et fort, ce qui est un signe de décision; sa bouche est relevée aux coins par un sourire. Chose singulière, sur ses épaules est jeté ce terrible manteau rouge dont s'était si vivement ému Hauer.

Deux grands portraits gravés en couleur, l'un par Alix, l'autre par P. Lelu, nous montrent Charlotte Corday sous la figure d'une Agnès de village. Une gravure de Bolt, publiée à Berlin en 1793, et reproduite par Kitzsen, à Rotterdam, en 1794, la représente sous des traits peu flatteurs; il en est de même d'une gravure exécutée par A. Geille, « d'après un portrait original appartenant à M. Lécourieux ». Bonneville, Levachez, Queverdo, lui donnent, au contraire, un type plus ou moins idéal. Un portrait de pure fantaisie est celui qui a été publié à Nuremberg, en 1793, par C.-W. Bock. Quant à la tête lithographiée, en 1834, par N. Maurin, d'après une peinture originale de David, qui se serait trouvée, à cette époque, dans le cabinet de M. Caille, avocat à Paris, nous ne croyons pas plus à sa ressemblance avec Charlotte qu'à l'authenticité du tableau, dont on a d'ailleurs perdu la trace. Ce sera, si l'on veut, la tête d'une héroïne romaine; ce n'est pas celle de la jeune Normande. Nous citerons enfin, parmi les portraits de Charlotte Corday, diverses lithographies publiées par Grevedon (1823), Engelmann, Mlle Fromentin, H. Garnier (dans

la *Galerie universelle* de Blaisot), et un buste sculpté par M. Clésinger. V. ci-après.

La scène de l'assassinat a été plusieurs fois reproduite par la peinture et la gravure : Hauger exposa un tableau sur ce sujet au Salon de 1793, et Tassaert reproduisit un croquis de cette peinture au bas de l'estampe dont il a été question ci-dessus. Henri Schœffer nous a montré Charlotte Corday protégée par les membres de la section contre la fureur du peuple (Salon de 1831); M. Baudry l'a représentée au moment où elle vient de commettre le meurtre (Salon de 1861); M. Dehondencq a peint la scène de son arrestation (Salon de 1868); une petite estampe anonyme, du temps de la Révolution, représente : « Marie-Anne-Charlotte Corday, ci-devant Darmanans, âgée de vingt-cinq ans, assassin de Marat, écrivant sa dernière lettre à son père. » Au bas de la gravure est reproduit le texte de cette lettre et sa suscription, ainsi conçue : « A Monsieur Monsieur D'Armont (sic) rue du Begle, à Argentan, département de l'Orne. » Une autre estampe anonyme, assez grossièrement exécutée, mais très-intéressante en ce qu'elle date de l'époque révolutionnaire, nous fait voir Charlotte Corday assise près du bourreau, dans la charrette qui la conduit à l'échafaud; la foule se presse sur la place où s'élève la sinistre machine. Raffet a exécuté sur le même sujet un dessin qui a été gravé par Mme Fournier; la figure de Charlotte s'éloigne complètement des types que nous avons décrits.

Corday venant d'assassiner Marat (CHARLOTTE), tableau de M. Baudry (Salon de 1861). La scène se passe dans une chambre étroite, éclairée par une fenêtre à rideaux de percale. Une carte de France tapise la muraille du fond. Sur une tablette de sapin sont jetés quelques volumes ou brochures. La baignoire, rangée le long du mur, à gauche, se présente en perspective, et Marat, vu de dos, le cou-tête enfoncé jusqu'au manche dans la poitrine, renverse en arrière sa tête enveloppée de linges et se débat dans les convulsions de l'agonie; son bras droit pend au dehors sur le drap qui garnit la baignoire, et sa main gauche, crispée, se rattache à la planchette servant de pupitre. Une chaise de jonc s'est renversée avec les journaux et les papiers qui la couvraient; on distingue, avec un peu d'attention, le n° 241 du *Publiciste* et une liste maculée de sang, où Marat vient d'écrire les noms des girondins rebelles, avec cette apostrophe sinistre : *A guillotiner*. A l'autre coin de la pièce, debout et comme acculée à la muraille, se tient Charlotte Corday. « Elle a mis entre elle et son acte terrible, dit M. Th. Gautier, toute la distance que lui permet l'espace restreint. Les couleurs de la vie ont quitté ses nobles joues, qui rougiront après la mort au soufflet du bourreau; ses yeux bleus se dilatent d'horreur, ses narines frémissantes respirent la vapeur tiède et fade du sang, ses lèvres violettes tranchent à peine sur son visage exsangue; sa main fermée semble encore étreindre le manche du poignard, et l'autre s'applique à l'angle de la fenêtre, comme pour soutenir le corps chancelant. On dirait une Némésis pétrifiée! La prostration du meurtre l'accable; tuer un homme, fût-ce Marat, est un effort si grand, que la nature révoltée s'y épuise... L'artiste a rendu avec une grande puissance cette stupeur profonde de l'idée devant le fait, cet abaissement soudain de la résolution accomplie, ce haut-le-cœur féminin de l'héroïne en face de sa besogne sanglante. Sans doute, plus tard, la pensée d'avoir délivré sa patrie d'un tyran et sauvé peut-être la vie d'hommes généreux relèvera le courage de la chaste fille; loin du cadavre, dans la prison d'où elle ne devra sortir que pour aller à l'échafaud, elle pourra s'applaudir de ce meurtre abstrait, renouvelé de l'antique, et qu'André Chénier chantera en larmes à la grecque. Mais là, l'enthousiasme s'éteint sous la froide horreur. L'assassinat seul apparaît dans sa hideuse réalité. Cette tête pâle, au regard fixe, et comme médusée au milieu de son aurole de cheveux blonds, se grave invinciblement dans la mémoire; elle est terrible et charmante; elle inspire l'effroi et l'amour, et l'on conçoit, en la voyant, la passion posthume d'Adam de Lux. » Tous les critiques n'ont pas jugé aussi favorablement, tant s'en faut, le tableau de M. Baudry. « Cette composition ne s'accorde guère avec le caractère traditionnel, a dit M. W. Bürger. De l'héroïne fanatique et cornélienne, le peintre a fait une petite grisette, qui se tapit dans un angle en plissant son petit front et en contractant son petit poing. Elle n'apparaît pas ainsi dans les procès-verbaux du temps, ni dans les historiens, mais droite, fière, calme et pensive. Car elle s'imaginait qu'elle venait de faire un très-beau coup. La victime est dans l'autre coin, censée étendue dans une baignoire qui n'a pas 1 pied de long, et cette tentative de raccourci a faussé toutes les proportions. On ne comprend rien à cette figure de Marat, exagérée dans le haut du corps, absolument perdue dans le reste. Outre ces vices de l'ordonnance générale du tableau, outre le défaut de perspective et de dégradation de la lumière, et par conséquent l'absence complète d'effet pittoresque, on s'étonne qu'avec une exécution si maigre et si débile le peintre ait risqué des figures de grandeur naturelle. » M. Maxime Du Camp a blâmé M. Baudry d'avoir peint une Charlotte

Corday de convention, d'en avoir fait « une lorette effarée, » et d'avoir accordé un soin trop minutieux à l'exécution des détails. M. Paul de Saint-Victor ne s'est pas montré moins sévère dans son appréciation : « La Charlotte Corday de M. Baudry, a-t-il dit, vise au trompe-l'œil, comme un mélodrame à effet : un sauvage comprendrait cela. La baignoire où nage Marat, percé du coup de couteau, débordé le cadre; la chaise renversée fait illusion; un enfant étendrait la main pour ramasser le journal à terre; il s'étonnerait que l'eau de la baignoire qui a jailli sur le carreau rouge ne coule pas jusque dans la salle; le bloc de chène qui porte l'encrier du tribunal sort de l'établi, luisant, neuf; on consulterait la carte de l'ancienne France qui tapise le fond de la chambre. Tous ces objets sont rendus avec la sèche exactitude d'un procès-verbal : ce n'est pas la recherche d'un maître ciselant amoureux des détails, c'est l'écriture d'un homme de loi rédigeant un inventaire ou dressant un état de lieux. Voilà bien les accessoires de la tragédie, mais son âme, son impression, sa terreur? Le visage de Charlotte exprime l'horreur du meurtre accompli; je le voudrais moins effaré et plus fier. J'y voudrais lire non l'effroi de l'homicide, mais le dégoût de la préresse qui se recule pour ne pas être éclaboussée par le sang d'une victime impure. Charlotte ne fait pas un instant dans l'exécution de Marat : les témoignages contemporains attestent son inflexible attitude. » On a vivement critiqué aussi la robe grise à raies blanches que porte Charlotte : quelques estampes du temps la représentent avec un vêtement semblable, mais ici cette étoffe, minutieusement peinte, est beaucoup trop voyante. On a reproché encore à M. Baudry d'avoir éclairé son tableau par un jour trop blanc, trop cru; il était huit heures du soir et la nuit approchait lorsque l'héroïne frappa Marat. Quoi qu'il en soit de ces imperfections, l'œuvre de M. Baudry doit être citée parmi les peintures historiques les plus intéressantes qui se soient produites depuis une vingtaine d'années; elle a vivement excité l'attention au Salon de 1861.

Corday (BUSTE DE CHARLOTTE), par M. Clésinger. Ce buste en marbre, un des mieux étudiés, des plus poétiques et des plus délicatement travaillés qu'ait produits M. Clésinger, nous offre un type idéal et presque de pure fantaisie. Etant donné le caractère de Charlotte Corday, caractère qui se résume dans un seul acte que tout le monde connaît, le sculpteur a essayé de créer une physionomie qui fût capable de l'expliquer, de le commenter, et, en un mot, de l'exprimer. C'est ce que M. Charles Férié, un critique d'art de beaucoup de goût, a fort bien démontré dans une étude sur Clésinger, publiée par la *Revue contemporaine* (1859). Le haut bonnet à la mode phrygienne, retourné sur le sommet de la tête et flanqué de la cocarde tricolore, est, je crois, dit ce critique, tout ce qu'il y a de véritablement authentique dans l'image de la jeune citoyenne; ses traits sont tout d'imagination, et ne sont calqués que sur l'histoire de sa vie. L'artiste a composé, d'après un modèle intérieur, une physionomie étrange dont tous les détails ont un sens visible. La partie inférieure du visage forme avec la partie supérieure un contraste saisissant. Le nez, légèrement busqué, les lèvres plutôt saillantes que charnues, et le menton fin, mais carré, attestent une énergie de conviction et une puissance de résolution peu commune. C'est là le caractère dominant du buste; c'est ce qui arrête tout d'abord les yeux et la pensée. A côté de cette expression bien tranchée qui peint l'héroïne, nous en trouvons une autre moins significative, mais d'un ordre tout différent, et qui peint la femme. Autant il y a de mâle énergie dans la coupe hardie de la bouche et du menton, autant il y a de douceur et de persévérance féminines dans le haut du visage et principalement dans les yeux. Le front, peu élevé, est d'une sérénité inaltérable; la ligne des sourcils est droite, sans être contractée; le regard est calme, mais fixe, animé, immobile. Qu'importe maintenant la vérité des lignes? N'est-ce pas là tout le portrait de Charlotte Corday? Ce mélange de sérénité et de volonté inexorable, n'est-ce pas la peinture morale la plus ressemblante qu'on puisse imaginer de celle qui n'eut d'autre guide que la foi?... On ne pouvait donner une meilleure définition plastique de celle qu'on a si justement surnommée l'ange de l'assassinat. On sent que ce regard profond, impassible, presque extatique, elle l'aura devant sa victime et devant ses bourreaux. Voilà pour l'idée. La forme n'est pas moins irréprochable. Le spectateur voit se dresser devant lui un marbre vivant. Les cheveux qui s'échappent du bonnet, pour se rapprocher sur la poitrine avec une apparence de désordre, sont souples et légers. Les traits les plus saillants sont rassemblés par le gracieux ovale des joues, et, depuis les tempes jusqu'au menton, depuis la naissance du cou jusqu'à la poitrine, l'œil parcourt successivement une série de plans indiqués et nuancés avec un art magistral.

CORDAY (Aglée nre), née de Postel, femme poète, parente de Charlotte Corday par son mari, naquit au château de Bressolles, le 22 mars 1796. Elle a publié, indépendamment d'une foule d'épigrammes, d'épîtres et de poésies diverses : les *Deux Sœurs*, poème (Louviers,

1838, in-8°); *Dix mois en Suisse* (Louviers, 1839, in-8°), ouvrage publié au profit des hospitaliers du Grand-Saint-Bernard; les *Fleurs Neustriennes*, poésies, et la *Sorcière de Lorédo* (Mortagne, 1855-1856, 2 vol. in-8°).

CORDE s. f. (kor-de — du gr. *chorde*, boyau, corde en boyau, corde en général). Tortis fait de chanvre ou de toute autre matière textile : *Echelle de CORDE*. *Tordre, fter une CORDE*. *Etre lié d'une CORDE*. *C'est toujours par l'endroit le plus faible que la CORDE se rompt*. (Le Sage.) *Les financiers soutiennent l'Etat comme la CORDE soutient le pendu*. (Montesq.) *Les fortes sottises sont souvent faites, comme les grosses CORDES, d'une multitude de brins*. (V. Hugo.)

Quoi ! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme ! Je ne me pendrai pas ! et vraiment si ferai, Ou de corde je manquerai.

LA FONTAINE.

— Câble que l'on tend le long du mur, dans un escalier, pour qu'on puisse s'y tenir comme à une rampe : *Prenez la CORDE*.

— Lien que l'on tend entre les extrémités d'un arc ou d'une autre arme à trait, pour la bander : *La CORDE d'un arc, d'une arbalète*.

Commençons dans deux jours, et mangeons cependant *La corde* de cet arc; il faut que l'on l'ait faite De vrai boyau.

LA FONTAINE.

— Par ext. Supplice de la pendaison; dernier supplice, en général : *Mériter la CORDE*. *Echapper à la CORDE*. *C'est avec la CORDE, le fer ou le poison, qu'on ôte pour l'ordinaire la vie aux coupables*. (Barthel.)

Sans nulle miséricorde

Je serais digne de la corde.

RÉONIER.

Justice est sans miséricorde

A l'égard d'un petit larron ;

Mais au gros elle fait pardon,

Quand il se peut racheter de la corde.

— Par anal. Etoffe tortillée et pouvant servir à nouer : *Amurat adopta pour coiffure le bonnet d'or à la place du bonnet de laine entouré d'une CORDE de moussetine*. (Lamart.)

— Fig. Lien moral : *Les CORDES qui attachent des respects les uns envers les autres sont en général des CORDES de nécessité*. (Pasc.) « Ressource, moyen d'action : *Prions Dieu que tout aille bien; car si une seule de nos CORDES nous manque, nous sommes perdus*. (C. de Retz.)

— *La corde au cou*. Avec une corde attachée autour du cou : *Faire amende honorable en chemise, LA CORDE AU COU*. *Edouard III exigea que six bourgeois vinssent lui demander pardon LA CORDE AU COU*. (Volt.) « *Se mettre la corde au cou*. Se mettre dans une situation mauvaise; travailler à sa ruine, à sa perte : *Un peuple n'a jamais que le gouvernement qu'il mérite; et quand la liberté lui manque, c'est lui-même qui s'est mis LA CORDE AU COU*.

Gai, gai, marions-nous.

Mettions-nous dans la misère,

Gai, gai, marions-nous,

Mettions-nous la corde au cou.

« *Sentir la corde*. Etre fort suspect, avoir une apparence bien criminelle.

Estimable besogne !

Digne opération qui sent la corde un peu.

L. BOULHET.

« *Homme de sac et de corde*. Filou, scélérat, homme digne des plus grands châtements : *C'étaient des GENS DE SAC ET DE CORDE*. (Alex. Dum.) Cette locution paraît avoir son origine dans la coutume qu'avaient certains peuples de mettre les criminels dans un sac et de les noyer, au lieu de les pendre. Un homme de sac et de corde est donc un scélérat qui mérite d'être noyé là où l'on noie, et pendu là où l'on pend.

— *Mettre une chose en corde*. La tortiller, lui donner la forme d'une corde : *Tabac mis EN CORDE*, ou simplement : *Tabac EN CORDES*.

— *Avoir deux cordes, plusieurs cordes, plus d'une corde à son arc*. Posséder plus d'une ressource, avoir plusieurs moyens pour réussir dans ce que l'on entreprend : *Notre erreur profonde est de croire que la France doit AVOIR DEUX CORDES à son arc*. (E. de Gir.) *Peste ! je vous croyais bien un peu Corse, beaucoup contrebandier, fort habile intendant, mais je vois que vous AVEZ encore d'AUTRES CORDES à VOTRE ARC*. (Al. Dum.)

— *Etre usé jusqu'à la corde, montrer la corde*. Se dit d'un vêtement tellement usé que les fils de la chaîne et de la trame sont devenus visibles : *Ce pantalon EST USÉ JUSQU'À LA CORDE*. *Mon paletot MONTRÉ LA CORDE*. « Fig. Etre usé, rebattu, n'être plus de mise, avoir perdu tout crédit : *Cette vieille histoire du droit divin MONTRÉ LA CORDE, EST USÉE JUSQU'À LA CORDE*. *Cette pauvre femme, si fière quand elle était jeune et belle, est bien humble depuis qu'elle a commencé à MONTRER LA CORDE*.

— Loc. pop. *Coucher à la corde, dormir à la corde*. Passer la nuit dans un de ces garnis comme il en existait, il y a quelques années, dans les quartiers excentriques et aux environs des halles, assis et les bras appuyés sur une corde tendue à hauteur de ceinture, et que l'on dévissait de grand matin afin de réveiller les dormeurs.

— Loc. triv. *Chier ou faire des cordes*. Aller péniblement et longuement à la selle.

— Loc. prov. *Il ne vaut pas une corde pour le pendre*. Se dit d'une personne digne du plus grand mépris. « *Il a de la corde de pendu dans sa poche*. Se dit d'un homme qui gagne toujours et beaucoup au jeu, ou qui réussit dans tout ce qu'il entreprend. On croyait autrefois, et le peuple croit encore, qu'un fragment de corde de pendu porte bonheur à celui qui l'a habituellement sur soi. « *On verra beau jeu si la corde ne rompt*, l'acon de promettre un résultat extraordinaire, si rien ne vient l'empêcher de se réaliser :

Laissez-moi faire, et le drôle et sa bello

Verront beau jeu, si la corde ne rompt.

LA FONTAINE.

« *Il ne faut point parler de corde dans la maison d'un pendu*. Il ne faut pas parler de certaines choses qui peuvent être reprochées à ceux devant qui l'on parle.

— Législ. crimin. *Corde d'estrada*. Corde qui servait à suspendre ceux qui étaient condamnés à l'estrada. « *Coup de corde ou Trait de corde*. Action d'élever le patient et de le laisser ensuite retomber à un pied de terre : *Donner trois coups de CORDE, trois TRAITS de CORDE au condamné*.

— Métriq. *Corde légère*. Premier des six éléments dont se composent les pieds dans les vers arabes. « *Corde lourde*. Second des mêmes éléments.

— Géom. Ligne droite qui joint les extrémités d'un arc : *Toute CORDE partage le cercle en deux parties égales ou inégales en surface, qui se nomment segments*. (Acad.) *Pour faire passer l'Escaut, Vendôme suivait la CORDE, qui était très-courte; pour l'empêcher, Marlborough avait à marcher sur l'arc fort étendu et courbé*. (St-Sim.)

— Mécan. *Corde sans fin*. Corde tendue sur deux poulies de façon que, si l'une reçoit le mouvement d'un moteur, la corde est entraînée et transmet le mouvement à l'autre poulie : *La pression de la CORDE SANS FIN sur chacune des poulies doit être assez grande pour que l'adhérence naissse de la résistance due au frottement*.

Mus. Boyau ou fil de métal, uni ou tortillé, que l'on tend sur certains instruments, et que l'on fait résonner lorsqu'on veut jouer de ces instruments : *Instruments à cordes*. *Les CORDES d'un piano, d'un violon, d'une guitare, d'une contre-basse, d'une mandoline, d'une harpe, d'une lyre*. *Corde de cuivre, d'acier*. *Corde de Naples*. *Hauser, baisser une corde*. *Pincer, attaquer la CORDE*. *Diriger-nous que les CORDES d'un violon seraient venues d'elles-mêmes se ranger sur un bois ?* (l'én.) *Nous croyons entendre des faibles lorsqu'on nous dit que, chez les Grecs, une CORDE ajoutée à la lyre était une innovation politique*. (Marmontel.) *C'est grâce à Chiron que le futur vainqueur de Troie apprit à faire vibrer sous ses doigts agiles les cordes de la lyre*. (Val. Parisot.) *Les cordes dont la substance est prise aux créatures organisées ne s'attaquent-elles pas aux fibres les plus délicates de notre organisation, ne sont-elles pas au fond de notre cœur ?* (Bulz.)

Et la corde t'émît en sons voluptueux.

THOMAS.

« Note, son produit par les vibrations d'une corde; note, son musical en général; timbre de la voix humaine : *La quinte a cinq cordes*. *La Malibran possédait les cordes les plus sympathiques*. *Ce chanteur a de fort belles cordes dans le médium*. « *Grosse corde*. Sol argenté du violon; sol et do argentés de la basse, et Fig. Point capital ou personnage le plus important : *Toucher la grosse CORDE*. *Thérèse était dans le moment la GROSSE CORDE du parti*. (De Retz.) « *Corde de timbre*. Corde que l'on tend au-dessous de la peau d'un tambour, pour augmenter sa sonorité : *C'est qu'il est depuis que le tambourin est devenu tambour, ou vers le règne de Henri IV, que la CORDE DE TIMBRE a été inventée*. (Carré.) « *Corde ennemie*. Nom que les Italiens donnent à la première note de la voix de tête, à cause de la difficulté que l'on éprouve à passer de la voix de poitrine à cette note. « *Flutter la corde*. La toucher doucement, avec délicatesse. « *Violon à cordes avalées*. Autrefois, Violon accordé à la quarte. « *Double corde*. Jeu du violon, du violoncelle ou de la basse, qui consiste à toucher deux cordes à la fois. « *Corde fondamentale*. Accord d'harmonie.

— Poétiq. Instrument métaphorique que l'on donne aux poètes, ou en général accent, expression considérée dans son mode, sa nature, son intensité : *Ce nom fait vibrer toutes les CORDES de mon âme*. *Lord Byron avait à sa lyre des CORDES inconnues jusqu'à lui*. *L'amour est une CORDE que le moindre souffle fait vibrer*. *L'amitié fait vibrer les CORDES les plus délicates du cœur*. (Là Rochef.-Doud.) *Il faudrait être insensé pour rejeter un culte qui a ajouté de nouvelles CORDES à l'âme*. (Chateaub.) *Il y a dans la pensée humaine des ailes qui frémissent et des CORDES sonores qui se tendent*. (A. de Musset.) *L'homme est une harpe dont les CORDES échappent à la vue*. (St-Beuve.)

Les cordes de la lyre, à demi détendues,

Ne répondent plus à mes doigts.

A. BARBIER.

Un jour de nobles pleurs laveront ce dédire,
Et la main, déplorant le son qu'elle a tiré,
Plus juste, arrachera des cordes de la lyre
La corde injurieuse où la haine a vibré.

LAMARTINE.

« Sujet de conversation ou de discours, matière à traiter : *Toucher une corde délicate. Vous avez touché la corde sensible. La corde du clerc est la plus délicate à toucher, et celle du tiers état est celle sur laquelle on appuie l'archet et que l'on pince le plus fortement.* (Bodin.) *Nous déraisonnons presque toujours lorsqu'on touche la corde de notre amour-propre.* (Boiste.)

— Turf. Se dit absolument de la corde qui limite intérieurement la piste, et par ext. de la situation avantageuse du cheval qui se trouve le plus rapproché de cette limite : *Avoir la corde. Tenir la corde. Perdre la corde. Prendre la corde. Le cheval qui est le plus près de la corde a l'avantage sur ses adversaires.* (Chapus.) « Fig. Avantage de la position : *Il avait tous les avantages pour lui, mais sa maladresse lui a fait perdre la corde.*

— Manège. Grande longe tenue alentour du pilière auquel le cheval est attaché lorsqu'on le fait manœuvrer ou qu'on le dégourdit. « *Corde de deux piliers.* Longue du caveçon quand le cheval travaille entre deux piliers. « *Faire la corde.* Se dit du cheval qui, lorsqu'il respire, retire la peau de son ventre au défaut des côtes. « *Faire donner un cheval dans les cordes.* Le dresser à sauter.

— Vener. *Demi-corde.* Endroit fourré d'un bois, qui sert de refuge aux bêtes fauves.

— Jeux. Tortis de chanvre de médiocre épaisseur, avec lequel les enfants s'exercent à sauter : *Sauter à la corde, à la longue corde. Sauter à deux cordes.*

— Au billard. Nom de la ligne tracée dans toute la largeur de la table, à la hauteur de la bouche du bas : *C'est de la corde que, dans la plupart des parties, les joueurs sont obligés de jouer, quand ils déboulent, et toutes les fois qu'ils sont renvoyés au but.* « Se dit par ext. des deux clous placés sur les deux bandes des côtes d'un billard, où la corde n'est pas marquée, et qui indiquent la ligne en deçà de laquelle on doit placer sa bille avant de jouer. « Grosse corde tendue au milieu d'un jeu de paume et garnie de filets pour arrêter les balles : *Mettre sous la corde. Friser la corde. Mettre argent sous corde.* « A la longue paume, ligne qui sépare les deux camps : *Rester sous la corde.* « *Corde à peloton.* Cordelette dont on entortille les balles qui servent dans les jeux de paume.

— Gymn. Câble tendu en l'air, sur lequel dansent certains bateleurs : *Un danseur de corde. Danser sur la corde.*

— Mar. Petit bout de cordage attaché à la branche de fer qui sert à mettre la cloche en branle. « *Corde de défense.* Paquet de grosses cordes servant à garantir du choc et des avaries. « *Corde par fond.* Gros cordage auquel sont attachés des pierres et du plomb, pour faire l'office d'une ancre. « *Corde de retenue.* Celle qui sert à diriger un fardeau que l'on hisse sur un navire ou hors d'un navire. « *Aller à mats et à cordes.* Aller sans voiles dehors, par la seule impulsion du vent sur les mats et les agrès.

— Navig. *Corde de remorque ou de trait.* Corde qui sert à remorquer ou haler un bateau. « *Lâcher un bateau sur cordes.* Le laisser descendre au cours de l'eau, mais en ayant toujours soin de le maintenir au moyen d'une corde amarrée à terre ou sur une pile de pont.

— Pêche. *Pêche aux cordes.* Pêche que l'on pratique avec une longue corde, armée de lignes de distance en distance. « *Maitresse corde ou corde dormante.* La plus forte des cordes que l'on emploie quand on pêche aux cordes, celle qui porte les lignes. « *Corde flottante.* Syn. de BRLE. « *Corde filée.* Corde dont l'âme est formée d'un écheveau de soie grège.

— Constr. *Cordes métalliques.* Sortes de câbles formés de gros fils de fer parallèles, retenus par des liens de distance en distance, quelquefois de fils de fer ou de laiton tordus ou même tressés : *Les ponts suspendus sont soutenus par des cordes métalliques.*

— Tech. Nom donné à des aspérités qui se forment à la surface du verre soufflé, quand on le souffle trop froid. *Les cordes sont dues à la chute des filets du verre de la canne, qui, se trouvant refroidis en tombant, ne se fondent pas dans la masse vitreuse si la température de celle-ci n'est pas assez élevée.* « Nom que les relieurs donnent à des ficelles de diverses grosseurs, dont sont faites les nervures des livres reliés. « Dans l'industrie des tissus, Demi-arcades, représentation d'un fil de chaîne sur le papier de mise en carte. « *Copier la corde.* Reproduire une mise en carte. « *Arrêter le dessin à la corde.* Remplacer le tracé du crayon par des points uniformes qui remplissent les petits carreaux de la carte compris dans ce tracé. « *Cordes de rames.* Cordages des métiers à la tire, ficelles formant la rame. « *Corde à nœuds ou Corde nouée.* Grosse corde garnie de nœuds, qui sert à certains ouvriers pour travailler sans étagère dans certains endroits élevés, ou, dans les gymnases, pour monter à force de bras. « *Corde à puits.* Corde passée dans la poulie d'un puits et portant un ou deux seaux pour puiser de l'eau. Les passementiers donnent ce nom à une torsade d'épaulette, et les boutonnières à un genre d'enjolivement usité dans leurs produits. « *Cordes à boyau.* Intestin de mouton ou d'un autre animal, séché et préparé pour être employé à divers usages, particulièrement dans les instruments de musi-

que, dans la transmission des mouvements, etc. etc. « *Corde de montre.* Corde de boyau qu'on mettait autrefois aux montres, et qui servait à tendre le grand ressort. On l'a, plus tard, remplacée par une chaîne en acier, et elle est aujourd'hui supprimée. « *Corde de temple.* Corde de fil à trois bouts, usitée dans les fabriques de soie. « *Corde de volets.* Celle qui tend la chaîne. « *Corde enroulée.* Celle qui fait deux tours sur l'ensouple de derrière.

— Comm. *Sous corde.* En ballot, sans défaire la corde, en gros, par opposition à en détail : *Leur avons permis de vendre des bas par sixains entiers et sous corde.* (Lettres patentes de 1735.) « *Bois de corde.* Bois qui se mesure, par opposition à celui qui se met en fagots, et que l'on compte. On dit aujourd'hui *Bois de sière* dans le même sens. « *Cordes feuillards.* V. CORDE-FEUILLE.

— Métrol. Ancienne mesure de volume pour le bois à brûler, qui valait à peu près 4 stères. « Mesure espagnole de longueur valant 12^m.447. « *Corde des eaux et forêts ou d'ordonnance.* Mesure de bois qui équivalait à une pile de 2^m.60 de base, 1^m.30 de hauteur, les bûches ayant 1^m.14 de longueur, ce qui donne en volume 3^m.853. « *Corde de grand bois.* Autre mesure différant de la précédente seulement par la longueur des bûches, qui était de 1^m.30, ce qui donne un volume de 4^m.394. « *Corde de port.* Mesure qui ne différait de celle des eaux et forêts que par la hauteur de la pile, qui était de 1^m.625, ce qui donnait un volume de 4^m.808.

— Pyrotech. *Cordes de couleur.* Cordes ordinaires trempées dans un mélange pâteux de nitre, de soufre, d'antimoine et de résine de genièvre, dont on se sert pour former les parties sinuées des pièces qui représentent des monuments, ainsi que les inscriptions et les devises. « *Corde à feu.* Sorte de mèche de corde qui sert à mettre le feu aux artifices.

— Pathol. Engorgement oblong et douloureux de l'urètre, qui survient dans la blennorrhagie. « Tension d'un muscle, causée par une lésion quelconque : *Il avait mal à la jambe, au bras, et il y sentait une corde qui le tirait.* (Acad.)

— Art vétér. *Corde de farcin.* Engorgement des vaisseaux lymphatiques sous-cutanés. « *Corde du flanc.* Saillie formée au flanc du cheval par le muscle ilio-abdominal.

— Anat. *Cordes vocales.* Ligaments inférieurs de la glotte. « *Cordes sonores.* Petits conduits membraneux contenant les canaux demi-circulaires de l'oreille interne. « *Corde du tympan.* Rameau du nerf vidien qui pénètre la caisse du tympan. « *Corde d'Hippocrate.* Tendon d'Achille. Peu usité.

— Ichthyol. Un des noms de la lamproie, à cause de la forme allongée de ce poisson.

— Bot. *Corde à violon.* Nom vulgaire d'une asclépiadée du genre periploque, qui croît à Saint-Domingue.

— Encycl. Mœurs et tradit. *Corde de pendu.* On connaît l'étrange superstition qui, de nos jours encore, s'attache, comme à une relique, dans beaucoup d'endroits, à la corde de pendu. Par suite de l'invention et de l'usage, devenu à peu près général, de la guillotine, cette superstition sera bientôt circonscrite dans la vieille Angleterre, où se maintient fidèlement l'habitude de la pendaison. Si, chez nous, on peut voir encore de loin en loin quelque esprit faible, quelque bonne femme au cerveau déprimé, tenir soigneusement dans sa poche ou dans son armoire un bout, mystérieusement transmis par tel ou tel diseur de bonne aventure, de la fatale ficelle qui a conduit un pauvre diable à l'éternité, l'idée ne serait du moins jamais venue à personne de collectionner, étiqueter et mettre au rang des curiosités des cordes de pendus. Cette fantaisie lugubre et excentrique ne pouvait germer que dans la tête d'un fils d'Albion, compatriote de ce lord Ferrers qui, à Tyburn, exigeait, ex sa qualité de gentilhomme, d'être pendu avec un lacet de soie, et non avec un lien de chanvre comme le commun des martyrs. Cette idée, nous la devons à sir Thomas Tyrwhitt (n'allez pas surtout prononcer *tire vite*, ce qui friserait l'épigramme et ajouterait encore au bizarre de l'affaire). Donc, sir Thomas Tyrwhitt, mort il y a une vingtaine d'années, membre très-actif de la Société anglaise d'humanité qui élève les enfants des pendus, avait imaginé le musée le plus étrange que se puisse concevoir; mais, comme pour colorer de son mieux sa manie, la corde semblait n'être pas le principal dans sa collection; la véritable curiosité se trouvait ailleurs, c'est-à-dire dans l'accessoire. Chaque cordonnet était en effet accompagné d'une notice biographique, écrite de main de maître; et l'ensemble de ces histoires formait le plus curieux recueil des causes célèbres de la Grande-Bretagne. Une partie piquante de la plupart des notices était le discours prononcé *in extremis* par le patient : morceau généralement soigné, qui prouve à quel degré de perfection s'est élevée, dans les trois royaumes, l'éloquence des pendus. La série commençait à sir Thomas Blount qui, sous le roi d'Angleterre Henri IV, premier Plantagenet, de la branche de Lancastre, fut condamné à être pendu sans que mort s'ensuivit, et à avoir, tout vivant, les entrailles arrachées et brûlées; et le collectionneur, en sa qualité de zélé calviniste, faisait voir aux visiteurs catholiques, avec un air particulier, ce qu'il appelait sa série papiste, dont il faisait montre,

et qui portait pour épigraphe ce dicton du temps de la Ligue :

Du pape la miséricorde :
Le feu, le fer et la corde.

Dans ce qu'il appelait son département anecdotique, il se vantait de posséder la corde de cet ami de lord Bacon qui se pendit par manie de récréation, perdit pied dans l'expérience et se débatta, déjà plus qu'à demi suffoqué, quand on arriva pour couper la corde.

Mais ces froides gaietés, triomphe de la jovialité britannique, ne nous disent pas pour quoi une idée de bonheur s'est attachée à l'instrument d'un supplice hideux. Ne serait-ce pas parce que le bonheur est si rare sur terre, qu'on ne sait où l'aller chercher? N'était-ce pas aussi à la potence, à l'endroit arrosé des dernières larmes de la victime, que poussait la mandragore, cette racine monstrueuse aux pivots tortillés comme des jambes, aux rugosités difformes, présentant de vagues apparences humaines et qui rendait invisible celui qui l'arrachait à minuit avec les rites convenables? Il est vrai qu'au contact de l'arracheur elle jetait des gémissements; mais aussi l'heureux possesseur d'une telle racine, conservée dans un morceau de linceul, voyait chaque jour doubler l'argent avec lequel il l'avait renfermée. Sa félicité était assurée : demandez plutôt à Théophraste et à Pliny, qui ont décrit avec soin les cérémonies qu'il fallait employer pour la tirer de terre. Ce préjugé de la corde de pendu s'étendait d'ailleurs assez loin. Ainsi, il était consacré dans notre ancien droit criminel que, lorsque la corde d'un pendu venait à se rompre avant la mort du patient, ce patient était sauvé. Nos ancêtres considéraient cet heureux accident, cette bonne chance, comme une sorte de jugement de Dieu, et aussi comme un droit de grâce dont jouissait la destinée. La personne du condamné revêtait tout à coup un caractère sacré et on disait : *Il a passé à fleur de corde.* On eût alors considéré comme une barbarie et tenu, même dans les ténèbres du moyen âge, pour la plus abominable des cruautés de ne pas respecter la vie du condamné, protégé si visiblement par la Providence. Bidaire n'avait pas encore été fusillé deux fois!

Cette croyance populaire, que nous venons de rappeler, a inspiré une féerie jouée au Cirque Olympe au mois d'octobre 1844, la *Corde de pendu*. Le diable y donne le conseil à un pauvre perruquier d'aller couper, au gibet de Montfaucon, un bout de cette bienheureuse corde, qui lui procurera tout ce qu'il désire. Le perruquier, au moyen de son talisman, se pose en homme de qualité et veut épouser la fille d'un tailleur qui en tient pour un jeune militaire, amours encouragées par l'ange gardien de la donzelle. Le diable et l'ange luttent longtemps pour en venir à leurs fins, c'est-à-dire pour faire épouser la jeune fille à leur protégé respectif. Le diable est vaincu, comme vous pouvez le penser, et le tout se termine par des feux de Bengale, où le diable, toujours représenté comme une écrevisse rouge, pour ne pas faire tort à la tradition sans doute, disparaît battu, mais point content.

— Géom. On nomme *corde* d'une courbe une portion de droite limitée à deux points de cette courbe. La limite d'une corde infiniment petite est un élément de la courbe; le prolongement de cette corde infiniment petite est la tangente à la courbe.

Dans le cercle les cordes égales sont également éloignées du centre et sous-tendent des arcs égaux, et réciproquement. La symétrie fournit une preuve suffisante de ces vérités élémentaires.

Le rapport au rayon de la corde d'un arc de cercle et celui de la flèche de cet arc ont été jusqu'au commencement du XVII^e siècle les seules fonctions trigonométriques ou circulaires en usage.

Le général Poncelet nomme *corde idéale commune* à deux courbes la droite réelle dont l'équation est satisfaite par les coordonnées de deux points de rencontre imaginaires conjugués de ces deux courbes. Cette corde idéale commune est une corde réelle commune à deux courbes supplémentaires ou conjuguées des deux courbes primitives : considérée sous ce point de vue, elle a ses extrémités bien définies.

M. Marie nomme *cordes réelles* d'une conjuguée ou supplémentaire d'une courbe les droites dont le coefficient angulaire a pour valeur la caractéristique de la conjuguée.

Ces droites, combinées avec le lieu complet, ne peuvent fournir, en fait d'intersections, que des points de la conjuguée. L'équation $y = Cx + d$ ne comporte en effet de solutions de la forme

$$x = \alpha + \beta \sqrt{-1}, \quad y = \alpha' + \beta' \sqrt{-1}$$

qu'à la condition que $\frac{\beta'}{\beta} = C$.

— *Cordes communes à deux coniques.* Les points communs à deux coniques

$$Ax^2 + 2Bxy + Cy^2 + 2Dx + 2Ey + F = 0,$$

$$A'x^2 + 2B'xy + C'y^2 + 2D'x + 2E'y + F' = 0,$$

sont au nombre de quatre. En effet, si on en retranche les équations après avoir multiplié la première par C' et la seconde par C , ce qui fournira une équation du premier degré en x ; qu'on tire y de cette équation et qu'on

le substitue dans l'une des proposées, on tombe sur une équation du quatrième degré en x , à laquelle il faut adjoindre l'équation du premier degré en y .

Les quatre points communs peuvent être joints deux à deux, et donnent six cordes communes aux deux coniques; et si l'on groupe ces cordes deux à deux, de manière que les deux droites d'un même couple contiennent les quatre points, on obtient ainsi trois couples de cordes communes aux deux coniques.

Les cordes communes peuvent d'ailleurs être individuellement, réelles ou idéales, ou imaginaires.

Pour obtenir les trois systèmes de cordes communes, dont l'un, une fois déterminé, servira à obtenir les quatre points communs aux deux coniques plus simplement qu'en recourant à l'équation du quatrième degré dont il est question plus haut, la méthode consiste à déterminer λ dans l'équation

$$(A + \lambda A')x^2 + 2(B + \lambda B')xy + (C + \lambda C')y^2 + 2(D + \lambda D')x + 2(E + \lambda E')y + F + \lambda F' = 0,$$

qui peut représenter toutes les coniques passant par les quatre points communs aux deux proposées, par la condition que cette équation représente un système de deux droites.

Cette condition s'exprime par une équation du troisième degré en λ .

— *Corde des contacts.* L'équation de la tangente à une courbe $f(x, y) = 0$ en un point x, y est

$$Y - y = - \frac{f'_x(x, y)}{f'_y(x, y)} X - x;$$

si l'on se propose de mener à la courbe une tangente par le point α, β , on a, pour obtenir les coordonnées x et y du point de contact, à résoudre les deux équations

$$f(x, y) = 0$$

et

$$(\beta - y) f'_x(x, y) + (\alpha - x) f'_y(x, y) = 0.$$

Ces deux équations sont du même degré; mais on sait en former une combinaison dont le degré soit moindre d'une unité.

En supposant que le degré de la courbe proposée soit m , on a à résoudre deux équations de degrés m et $m - 1$; on en conclut que d'un point pris hors d'une courbe de degré m , on peut mener $m(m - 1)$ tangentes à cette courbe.

Si la courbe proposée est du second degré, la seconde équation du problème est du premier degré; elle représente une droite qui est la corde des contacts des tangentes menées du point donné à la courbe proposée.

Soit

$$Ax^2 + 2Bxy + Cy^2 + 2Dx + 2Ey + F = 0$$

l'équation d'une courbe du second degré : on obtiendra l'équation de la corde des contacts des tangentes menées à cette courbe par le point α, β , en ajoutant l'équation de la courbe à l'équation

$$(\beta - y)(Bx + Cy + E) + (\alpha - x)(Ax + By + D) = 0;$$

ce qui donnera

$$\beta(Bx + Cy + E) + \alpha(Ax + By + D) + Dx + Ey + F = 0$$

ou

$$x(A\alpha + B\beta + D) + y(B\alpha + C\beta + E) + E\beta + D\alpha + F = 0.$$

On vérifie aisément sur cette dernière équation que la corde des contacts est toujours parallèle au diamètre conjugué de celui qui passe par le point d'où sont menées les tangentes. En effet, si l'on suppose

$$B\alpha + C\beta + E = 0,$$

c'est-à-dire le point α, β sur le diamètre conjugué des cordes parallèles à l'axe des y (qui est quelconque), la corde des contacts a son abscisse constante, c'est-à-dire devient parallèle à ce même axe des y .

Une propriété importante de la corde des contacts, et qui en fournit le plus commodément la construction, consiste en ce que si, du point d'où les tangentes doivent être menées, on mène deux droites qui coupent la courbe l'une en A et B, l'autre en C et D, puis qu'on joigne les points de rencontre A et C, B et D, les droites AC et BD se couperont sur la corde des contacts.

On peut, pour le démontrer, supposer que le point d'où les tangentes doivent être menées ait été pris pour origine, et que les deux transversales soient les axes mêmes des coordonnées. L'équation de la corde des contacts est alors

$$Dx + Ey + F = 0.$$

D'ailleurs les points d'intersection de la courbe avec l'axe des x ont pour abscisse

$$x = \frac{-D \pm \sqrt{D^2 - 4AF}}{A},$$

et les points de rencontre de la courbe avec l'axe des y ont pour ordonnée

$$y = \frac{-E \pm \sqrt{E^2 - 4CF}}{C}.$$

Les équations des droites qui joignent un point de rencontre avec l'axe des x et un

point de rencontre avec l'axe des y sont donc

$$\frac{Ax}{-D + \sqrt{D^2 - AF^2}} + \frac{Cy}{-E + \sqrt{E^2 - CF^2}} = 1$$

$$\text{et } \frac{Ax}{-D - \sqrt{D^2 - AF^2}} + \frac{Cy}{-E - \sqrt{E^2 - CF^2}} = 1;$$

en ajoutant ces équations membre à membre, on trouve

$$\frac{-2ADx}{AF^2} - \frac{2CEy}{CF^2} = 2$$

ou

$$Dx + Ey + F = 0,$$

qui est précisément l'équation de la corde des contacts.

Comme on peut joindre les quatre points de rencontre de deux manières différentes, il en résulte qu'on obtient deux points de la corde des contacts, et par suite cette corde elle-même.

— *Cordes réelles.* Les cordes réelles d'une conjuguée d'une courbe ou d'une surface sont les droites réelles dont les équations peuvent être satisfaites par les coordonnées imaginaires correspondantes aux points de cette conjuguée. Pour qu'une équation

$$y = Cx + d$$

admette une solution

$$x = a + \beta \sqrt{-1}, \quad y = a' + \beta' \sqrt{-1},$$

il faut que

$$a' = Cx + d$$

et

$$\beta' = C\beta$$

ou

$$\frac{\beta'}{\beta} = C.$$

Ainsi les cordes réelles d'une conjuguée d'une courbe ont nécessairement pour coefficient angulaire la caractéristique de cette conjuguée.

De même, les cordes réelles d'une conjuguée d'une surface ont pour coefficients angulaires les caractéristiques de cette conjuguée.

Si l'on rendait l'un des axes de coordonnées parallèle aux cordes réelles d'une conjuguée d'une courbe ou d'une surface, l'autre coor-

1° Pour les cordes blanches,

$$ad^2 = (0,000297 + 0,000245 n) n, \quad bd^2 = 0,000363 n,$$

ce qui donne pour la roideur R

$$R = \frac{1}{D} [(0,000297 + 0,000245 n) n + 0,000363 n Q] \text{ kilogr.};$$

2° Pour les cordes goudronnées,

$$ad^2 = (0,0014575 + 0,000346 n) n, \quad bd^2 = 0,0004181 n,$$

d'où

$$R = \frac{1}{D} [(0,0014575 + 0,000346 n) n + 0,0004181 n Q] \text{ kilogr.}$$

DIAMÈTRE DES CORDES SELON LE NOMBRE DE FILS DE CÂBLE.

| NOMBRE DE FILS. | DIAMÈTRES. | NOMBRE DE FILS. | DIAMÈTRES. |
|-----------------|------------|-----------------|------------|
| 6 | 0,0089 | 36 | 0,0220 |
| 9 | 0,0110 | 39 | 0,0223 |
| 12 | 0,0127 | 42 | 0,0237 |
| 15 | 0,0141 | 45 | 0,0246 |
| 18 | 0,0155 | 48 | 0,0254 |
| 21 | 0,0168 | 51 | 0,0261 |
| 24 | 0,0179 | 54 | 0,0268 |
| 27 | 0,0190 | 57 | 0,0276 |
| 30 | 0,0200 | 60 | 0,0283 |
| 33 | 0,0210 | | |

Le travail absorbé par la roideur des cordes est représenté par

$$T_n = \pi DR;$$

d'où il suit, le travail utile étant égal à

$$T_n = \pi (D + d) Q,$$

que le travail moteur est

$$T_m = T_n + T_n = \pi (D + d) Q + \pi DR.$$

— *Mesure de la tension d'une corde sous son propre poids.* La tension ou la force nécessaire pour empêcher une portion de corde de glisser sur une surface est mesurée par le poids d'une autre portion, dont la longueur est égale à la projection verticale de cette portion.

Si les deux extrémités d'une même corde sont à la même hauteur, ou si la corde est sans fin, la tension qu'elle éprouve en vertu de son poids est nulle, et il n'y a pas lieu d'en tenir compte.

— *Frottement d'une corde qui glisse sur un rouleau fixe.* Le rapport de la puissance à la résistance croît très-rapidement, à mesure que l'arc enveloppé est plus grand ou contient plus d'arcs élémentaires S; car, pour obtenir ce rapport, il faut multiplier $1 + \frac{fS}{R}$ toujours plus grand que l'unité, 3, 4, 5, ..., (n-1) fois par lui-même, selon que l'arc enveloppé contient 3, 4, 5, ..., n de ces parties. Dans cette expression, f est le coefficient de frottement,

donnée ou les deux autres coordonnées des points de cette conjuguée deviendraient en même temps réelles.

Les cordes que nous nommons *réelles* par rapport à une conjuguée, d'après M. Marie, étaient désignées par le général Poncelet sous le nom de *cordes* ou *sécantes idéales* par rapport au lieu réel. La différence des points de vue explique le changement de dénomination.

— *Mécan. Roideur des cordes.* L'effort qu'il faut faire pour plier une corde est ce que l'on appelle sa *roideur*. Lorsqu'une corde passant sur une poulie s'enroule d'un côté et se déroule de l'autre, on remarque que dans la première partie elle s'écarte sensiblement de la poulie, tandis que dans la seconde l'écartement est insensible. L'augmentation de longueur du bras de levier de la résistance nécessite un accroissement de la puissance, et par suite l'enroulement crée une résistance nuisible, tandis que le déroulement ne paraît exiger aucun effort.

Des expériences de Coulomb il résulte que cette résistance peut être représentée par l'expression suivante :

$$\frac{1}{D} (ad^2 + bd^2 Q),$$

dans laquelle d est le diamètre de la corde, D celui de la poulie, Q le poids qui tend la corde, a et b des constantes qui varient pour chaque espèce de corde; a est un exposant qui dépend du degré d'usure des cordes; il est 2 pour des grosses cordes neuves, 1,5 pour celles qui sont plus qu'à demi usées, 1 pour des ficelles très-petites et très-flexibles. Si l'on distingue les cordes blanches, sèches, ou mouillées, les cordes à demi usées, soit sèches soit mouillées, les cordes goudronnées, enfin les ficelles, la roideur, pour les premières, est à peu près proportionnelle au carré des diamètres; pour celles de la deuxième classe, elle varie comme la racine cubique du carré des diamètres; pour celles de la troisième classe, elle est proportionnelle au nombre de fils de caret; quant aux ficelles, leur roideur varie proportionnellement à leur diamètre. M. Morin, reprenant les résultats de Coulomb, a trouvé les formules suivantes, dans lesquelles n désigne le nombre de fils de caret, et D le diamètre de la poulie :

S l'arc enveloppé, R le rayon de la poulie ou du rouleau. Ce principe explique pourquoi les amarres d'un cabestan, d'une chèvre, d'un vaisseau, ne glissent pas quand elles sont simplement enroulées un certain nombre de fois autour d'un pieu cylindrique.

— *Résistance des cordes.* En nommant d le diamètre d'un cordage en millimètres, le poids de rupture est estimé 4 d² kilogr. La charge permanente ne doit pas dépasser la moitié de ce poids. Avant de se rompre, un cordage s'allonge de 1/7 à 1/5, et son diamètre diminue de 1/7 à 1/14. D'après Coulomb, la résistance d'une corde goudronnée n'est que les 2/3 ou les 3/4 de celle d'une corde blanche d'un même nombre de fils de caret, et, d'après Duhamel, la résistance d'une corde mouillée n'est que le tiers de la même corde sèche. La graisse et l'huile diminuent la force des cordages, sans augmenter leur durée.

— *Poids des cordages.* m étant le nombre de millimètres contenus dans la circonférence d'une corde, et p le poids en kilogrammes de 1 m., on a ordinairement

$$p = 0,000823 m^2.$$

Pour extraire une même charge, les cordes en fil de fer pèsent un tiers en moins par mètre courant.

Le prix des cordes en chanvre goudronné ou blanc varie de 1 fr. 20 à 1 fr. 45 le kilogramme.

— *Acoust. Problème de la corde vibrante.* Ce problème est le suivant : Une tige élastique indéfinie étant en équilibre dans un état

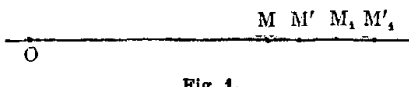


Fig. 1.

de tension uniforme, on donne à chacune des molécules qui composent cette tige un déplacement initial, le même pour toutes les molécules d'une même tranche, mais variant d'une tranche à l'autre, comme une fonction déterminée de la distance de cette tranche à une origine fixe O; de plus, chacune des molécules d'une même tranche reçoit une impulsion initiale dans la direction de la tige, fonction de cette même distance; on se propose de trouver le mouvement que prendra une tranche quelconque, et de découvrir quelle

sera la tension qui supportera cette tranche à un instant quelconque.

Soient T la tension initiale, x la distance d'une tranche M à l'origine O, x + u la distance d'une tranche voisine M' à la même origine. Soient u le déplacement de M à un instant quelconque, u' celui de M' au même instant.

En vertu de ces déplacements, M et M' viennent en M₁ et M'₁, et la longueur

$$M_1M'_1 = OM'_1 - OM_1 = x + u' + \epsilon - x - u = \epsilon + u' - u.$$

MM', considéré à part, s'est donc allongé de u' - u; or la force qui a pu produire cet allongement est $\frac{u' - u}{\epsilon}$, ϵ représentant l'allongement que produirait une force égale à 1 agissant sur l'unité de longueur de la corde étendue.

La tension en M₁M'₁, si on pouvait la considérer comme constante dans cet intervalle, serait donc égale à l'ancienne T, augmentée de $\frac{u' - u}{\epsilon}$; cela signifie que la tranche M, amenée en M₁, a pris la tension

$$T + \frac{1}{\epsilon} \frac{du}{dx};$$

de même, la tension que subit la tranche M', lorsqu'elle est en M'₁, est

$$T + \frac{1}{\epsilon} \left(\frac{du}{dx} + \epsilon \frac{d^2u}{dx^2} + \dots \right);$$

la partie de la corde comprise entre M₁ et M'₁ est donc soumise à une action mesurée par

$$\frac{1}{\epsilon} \frac{d^2u}{dx^2}.$$

Désignons par m la masse de l'unité de longueur de la tige, la masse de la longueur sera m ϵ ; l'équation du mouvement de la partie M₁M'₁ sera donc

$$\frac{1}{\epsilon} \frac{d^2u}{dx^2} = m \frac{d^2u}{dt^2},$$

ou, en enlevant le facteur commun,

$$\frac{1}{\epsilon} \frac{d^2u}{dx^2} = m \frac{d^2u}{dt^2},$$

c'est-à-dire

$$\frac{d^2u}{dt^2} = \frac{1}{\epsilon m} \frac{d^2u}{dx^2},$$

ou enfin, en posant $a^2 = \frac{1}{\epsilon m}$,

$$\frac{d^2u}{dt^2} = a^2 \frac{d^2u}{dx^2}.$$

L'intégration de cette équation, connue sous le nom d'équation de la corde vibrante, fera connaître, pour un instant quelconque et une valeur quelconque de x, la valeur correspondante de u.

Cette intégration se fait par un changement de variables; on posera

$$x' = mx + nt,$$

$$t' = m'x + n't,$$

et l'intégration de l'équation sera ramenée à celle de

$$\frac{d^2u}{dx'^2} = 0.$$

On pourra aussi intégrer l'équation de la corde vibrante comme une équation linéaire aux différentielles partielles. Ces deux méthodes d'intégration conduisent, pour l'intégrale générale, à

$$u = F(x + at) + f(x - at),$$

où F et f désignent deux fonctions arbitraires.

Supposons que les déplacements initiaux des tranches de la tige étudiée soient représentés par

$$u_0 = \varphi(x),$$

et les impulsions initiales par

$$\frac{du}{dt} = \psi(x),$$

on devra avoir

$$F(x) + f(x) = \varphi(x)$$

et

$$aF'(x) - af'(x) = \psi(x),$$

ou

$$F(x) - f(x) = \frac{1}{a} \int_a^x \psi(x) dx + C,$$

a désignant une limite quelconque, et C une constante arbitraire. Ces deux équations déterminent les fonctions F et f; car elles donnent

$$\varphi(x) + \frac{1}{a} \int_a^x \psi(x) dx + C$$

$$F(x) = \frac{1}{2} \left(\varphi(x) + \frac{1}{a} \int_a^x \psi(x) dx + C \right),$$

$$\varphi(x) - \frac{1}{a} \int_a^x \psi(x) dx - C$$

$$f(x) = \frac{1}{2} \left(\varphi(x) - \frac{1}{a} \int_a^x \psi(x) dx - C \right).$$

L'intégrale générale de l'équation différentielle considérée, pour les circonstances initiales particulières à la corde, est donc

$$u = \frac{\varphi(x + at)}{2} + \frac{\varphi(x - at)}{2} + \frac{1}{2a} \int_{x-at}^{x+at} \psi(x) dx.$$

Avant d'aller plus loin, nous remarquerons que tout ce que nous avons fait jusqu'ici s'appliquerait également bien au mouvement de l'air ou d'un gaz quelconque dans un tuyau indéfini. On arriverait à la même équation différentielle que plus haut, en raisonnant sur les pressions comme nous l'avons fait sur les tensions.

Tout ce qui va suivre s'appliquera donc également bien au mouvement d'un gaz dans un tuyau indéfini, et au mouvement de la corde vibrante.

L'intégrale

$$\int_{x-at}^{x+at} \psi(x) dx$$

représente l'aire de la couche dont les ordonnées sont

$$y = \left(\frac{du}{dx} \right) = \psi(x),$$

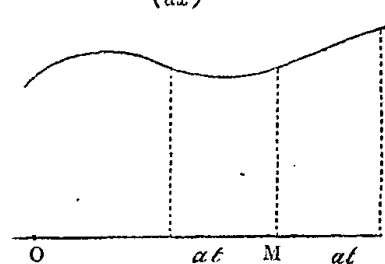


Fig. 2.

entre les ordonnées correspondantes à x - at et x + at. Cette remarque va nous faciliter l'étude complète d'un cas particulier.

Soit CC' la corde considérée. Supposons que les points situés dans la partie AB reçoivent seuls un déplacement initial, et étudions le mouvement de la corde dans cette hypothèse.

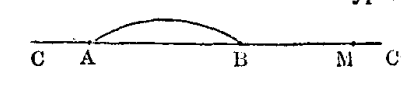


Fig. 3.

Comptons les x à partir de A. Soit x l'abscisse d'un point M quelconque de la corde, le déplacement u de ce point à l'instant t est, comme nous l'avons vu,

$$u = \frac{\varphi(x + at)}{2} + \frac{\varphi(x - at)}{2} + \frac{1}{a} \int_{x-at}^{x+at} \psi(x) dx.$$

Supposons d'abord que le point M soit en dehors de l'espace AB, et à droite de B. La courbe y = $\psi(x)$ se réduit à un arc limité en A et B. Dans l'hypothèse où nous nous sommes placés, $\varphi(x + at)$ est nul, quel que soit t, $\varphi(x - at)$ est nul tant que x - at > AB;

$$\int_{x-at}^{x+at} \psi(x) dx$$

est nulle aussi tant que x - at > AB. Le point M, primitivement en repos, restera donc en repos tant que

$$x - at > AB.$$

A partir de cet instant,

$$\varphi(x - at) \text{ et } \int_{x-at}^{x+at} \psi(x) dx$$

varieront constamment avec t, tant que x - at ne deviendra pas négatif. A partir de l'instant où x - at sera négatif, $\varphi(x - at)$ redeviendra nul, et

$$\int_{x-at}^{x+at} \psi(x) dx$$

conservera la valeur de l'aire totale comprise entre la courbe AB et la droite AB; u restera donc constant. Ainsi, en définitive, le point M se met entre les deux époques déterminées par les équations

$$x - at = AB \quad \text{et} \quad x - at = 0.$$

On peut exprimer ce résultat en disant que le point M se met depuis l'instant où un mobile parti de M avec la vitesse a arriverait en B, jusqu'à celui où il arriverait en A.

Il résulte de ce qui précède que tous les points, tels que M, qui sont ébranlés à la même époque, sont compris dans une longueur de la corde égale à AB, et le milieu de la longueur ébranlée est distant de at du milieu de AB, t étant l'époque considérée. Cet espace ébranlé se transporte avec la vitesse a dans toute la longueur de la corde, et son état d'ébranlement est toujours le même, puisque les différentes valeurs de x - at sont toujours les mêmes, et que d'elles seules dépendent les déplacements des points de l'espace ébranlé. Si on considère un point situé de l'autre côté de l'espace AB, on arrive à

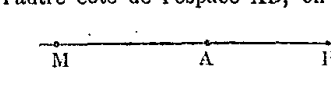


Fig. 4.

des conclusions analogues. Le point M, situé

à la distance x , se meut depuis l'instant qui correspond à

$$x + at = 0,$$

jusqu'à l'instant correspondant à

$$x + at = AB.$$

c'est-à-dire que le point M se meut depuis l'instant où un mobile parti de ce point arriverait en A, jusqu'à celui où il arriverait en B. Tous les points ébranlés à la fois seront compris dans un segment de la corde égal à AB, et le milieu de ce segment est distant du milieu de AB de at , t étant l'époque considérée. Ce segment se déplace vers la gauche de la corde avec la vitesse a , son état d'ébranlement restant constant, puisque les valeurs de $x + at$, dont dépend cet ébranlement, sont toujours les mêmes.

Considérons enfin un point M, situé entre A et B. Soit $AM < BM$. Le point M sera en

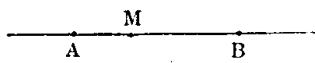


Fig. 5.

mouvement dans l'instant initial, d'après notre hypothèse, et il restera en mouvement tant que

$$x + at < AB.$$

Si le point M est dans une position telle que $AM > MB$, ce point M se meut tant que

$$x - at > 0.$$

En effet, dans l'hypothèse $AM < MB$, l'état du point M dépend de $x - at$ et de $x + at$ tant que $x - at > 0$; à partir de l'instant $x - at = 0$, l'état de M ne dépend plus que de $x + at$. Dans le cas où $AM > MB$, l'état de M dépend de $x - at$ et de $x + at$, tant que $x + at < AB$, et, à partir de l'instant $x + at = AB$, de $x - at$ seulement.

En résumé, le mouvement de la corde, initialement limité entre A et B, se propage de proche en proche, à droite et à gauche, par deux mouvements ondulatoires distincts. L'onde de droite est définie par l'équation

$$u = \frac{f(x-at)}{2} + \frac{1}{2a} \int_{x-at}^{x+at} \psi(x) dx,$$

qui n'est fonction que de $x - at$,

$$u = f(x - at);$$

l'onde de gauche est définie par l'équation

$$u = \frac{g(x+at)}{2} + \frac{1}{2a} \int_{x+at}^{x-at} \psi(x) dx,$$

qui n'est fonction que de $x + at$,

$$u = g(x + at).$$

L'état de la corde s'obtient toujours à une époque déterminée, en plongeant les deux ondes dans la position où leur mouvement de translation les aura amenées. Ces deux positions pourront se superposer en partie, pour donner l'état vibratoire entre A et B. C'est ce qui fait que, pour les points compris entre A et B, l'état vibratoire peut dépendre à la fois de $x - at$ et de $x + at$.

Nous venons de voir que l'onde de droite peut se représenter par l'équation

$$u = f(x - at);$$

la vitesse des points de la corde ébranlés dans ce mouvement vibratoire est donc

$$\frac{du}{dt} = -af'(x - at).$$

Dans le cas d'une colonne gazeuse ébranlée, la condensation est

$$\frac{du}{dx} = f'(x - at),$$

et, par conséquent, le rapport entre la vitesse et la condensation est $-a$. La même chose a lieu pour une corde.

Si on considère l'onde de gauche, on trouve que le rapport entre la vitesse et la condensation est $+a$. Dans l'espace AB, le rapport entre la vitesse et la condensation n'est plus constant.

Nous avons supposé, dans tout ce qui précède, que nous considérons une corde indéfinie, ou un tuyau rempli de gaz, également indéfini. On pourrait traiter tout aussi facilement le cas d'une corde ou d'un tuyau limité par un plan fixe, en contact avec l'extrémité A de l'onde AB; il suffirait d'introduire dans les calculs précédents la condition que les points de la corde ou du tuyau gazeux, initialement en contact avec le plan fixe, restent constamment en contact avec ce plan fixe. Ceci s'exprime par

$$\frac{du}{dt} = 0, \text{ pour } x = 0,$$

quel que soit t .

Dans le cas d'une masse gazeuse renfermée dans un tuyau, on peut aussi supposer que le tuyau est ouvert, et que le gaz renfermé dans ce tuyau est en contact avec l'atmosphère à l'extrémité ouverte; la densité du gaz contenu dans la tranche en contact avec l'atmosphère devra être constante et égale à la densité de l'air atmosphérique. On exprimera facilement cette condition : la condensation devra être nulle pour $x = 0$, quel que soit t , c'est-à-dire que

$$\frac{du}{dx} = 0, \text{ pour } x = 0,$$

quel que soit t .

— Mus. Instruments à cordes. Les cordes jouent un grand rôle, le principal rôle même dans la plupart des instruments de musique. Tout ce que nous pourrions dire sur cet agent se trouve résumé dans le rapport suivant, présenté à l'Académie des sciences par le savant M. Biot, président d'une commission composée de sept membres de l'Institut, dont quatre, MM. Cherubini, Catel, Berton et Lesueur, appartenaient à l'Académie des beaux-arts. Ce rapport donnera à la fois une idée nette du rôle des cordes dans les instruments, et un aperçu de ce qu'on peut attendre d'une invention de M. Savart. • Tous les instruments à cordes sont composés de deux éléments, qui contribuent à la fois à produire leurs sons, mais qu'il faut néanmoins considérer comme distincts lorsqu'on veut analyser leurs effets. L'un de ces éléments, ce sont les cordes mêmes que l'on ébranle en les frottant avec un archet ou en les frappant avec des marteaux; l'autre élément consiste en un système de tablettes de bois, minces, sèches, élastiques, tantôt assemblées en forme de caisse vide, tantôt servant simplement de support aux cordes, qui, dans tous les cas, y sont attachées. Lorsqu'on fait sonner les cordes, on fait vibrer les tablettes, et ainsi les mouvements que leurs vibrations excitent dans l'air doivent se mêler à ceux que les cordes font naître, de sorte que le son de l'instrument se compose réellement de ces deux effets. On peut s'assurer par les plus simples expériences que le renforcement ainsi obtenu par les vibrations communiquées aux tablettes est une portion considérable de l'intensité du son total produit par le système des tablettes et des cordes; car, par exemple, une même corde tendue verticalement par un même poids fait entendre un son incomparablement plus faible, si elle est isolée dans l'air, que si elle communique par ses deux extrémités avec une table sonore; de même un diapason d'acier tenu à la main ou suspendu en l'air produit un son incomparablement plus faible que si on le pose sur la table d'un piano ou de tout autre instrument de musique. Le renforcement ainsi obtenu est tel, qu'il suffit pour rendre de nouveau sensible le son du diapason, après qu'on l'a laissé vibrer dans l'air jusqu'à ce qu'on ait cessé de l'entendre.

• Ces effets sont depuis longtemps connus; mais la manière dont ils se produisent n'avait pas été jusqu'ici nettement analysée par l'expérience; on ne savait pas bien par quel mode de transmission les vibrations primitivement imprimées aux cordes se communiquent aux tablettes, ni l'espèce de mouvement qu'elles exécutent, ni quels sons elles en tirent, ni comment ces sons se marient à ceux des cordes mêmes. Tout cela était cependant nécessaire à connaître pour établir une bonne théorie des instruments à cordes, et pour arriver enfin à obtenir constamment, d'après des règles sûres, des sons purs, égaux, harmonieux, qualités précieuses d'un très-petit nombre d'habiles artistes ont pu seuls jusqu'ici réaliser, soit par des essais nombreux, ou à l'aide de quelque procédé expérimental dont ils n'ont point dévoilé le secret, soit enfin par un instinct qu'ils devaient à la nature, et dont l'inspiration était un mystère pour eux aussi bien que pour les autres. Un bon travail sur les instruments à cordes devait donc commencer par l'analyse de ces divers points essentiels à leur théorie. C'est ainsi que M. Savart a procédé : il a cherché d'abord, par expérience, comment le mouvement imprimé aux cordes se transmet aux tablettes sonores; pour cela il tend une planche de bois assez épaisse pour que les ébranlements qu'elle reçoit puissent être négligés; il fait passer la corde par-dessus un chevalet sur la planche même où sont fixés les points d'attache; il les fait porter sur une plaque de plomb circulaire, dont la surface inférieure est séparée de la planche par deux petits tasseaux de bois ou de liège. Ces dispositions prises, il répand sur la planche du sable fin et sec, et il tire le son de la corde à l'aide d'un archet. Aussitôt le sable s'agite, comme dans les expériences de M. Chladni, et finit de même par s'arranger en une figure déterminée. Si l'on change le son de la corde, en la relâchant ou en la serrant davantage, la figure formée par le sable change, et les variations de ton les plus légères déterminent des variations de figure correspondantes. On voit donc que, dans cette expérience, la surface de la plaque métallique sur laquelle posé le chevalet entre tout entière en mouvement. Les lignes nodales qui se forment sur sa surface sont, dans chaque cas, celles qui la divisent convenablement pour le mode de vibration auquel elle est obligée de se conformer; ainsi elle exécute des excursions synchrones à celles de la corde dont le mouvement primitif a excité le sien; et vraisemblablement le mouvement de celle-ci est influencé à son tour par le mode de vibrations que prennent non-seulement la plaque, mais la règle de bois qui la supporte, et même les appuis sur lesquels leur ensemble repose. La corde, la plaque et les appuis mêmes deviennent ainsi un système lié dont les vibrations sont consonnantes entre elles, quoiqu'elles s'exécutent diversement. Le ton grave ou aigu du son que ce système fait entendre, dépendant de la rapidité actuelle des vibrations, est primitivement déterminé par la tension que l'on a donnée à la corde, et son intensité dépend de la somme des impulsions imprimées à l'air

ambiant par toutes les parties vibrantes du système. Cette vibration totale de la plaque, comme surface, est le premier résultat établi par M. Savart; il est d'une grande importance dans la question actuelle, car il montre avec évidence le mode d'ébranlement que les tables sonores des instruments de musique reçoivent de l'influence des cordes qui y sont attachées.

• Mais ces tables diffèrent de la plaque métallique en ce qu'elles n'ont pas comme elle, dans tous leurs points, une constitution uniforme et une élasticité constante; leur substance, produite de l'organisation, étant composée de fibres parallèles réunies par adhésion les unes aux autres, il en résulte une élasticité différente dans le sens transversal et dans le sens longitudinal; il fallait donc étudier les particularités que cette constitution introduit, non pas dans le mode de transmission du son des cordes aux tablettes, qui est toujours le même, quelle que soit leur nature, mais dans le mode même de vibration qu'elles admettent en vertu de leur inégale constitution. C'est aussi là le second point que M. Savart a traité.

• Pour cela, il a pris diverses plaques de bois dont il a étudié les vibrations par les procédés de M. Chladni, et il a reconnu que, lorsque le sens dans lequel on les avait coupées leur donnait une élasticité inégale, cette inégalité influait sur la forme des lignes nodales correspondantes à chaque mode de vibration, ainsi que sur les proportions des parties dans lesquelles les plaques se trouvaient partagées par ces lignes. Dans plusieurs cas, les figures obtenues se sont trouvées les mêmes que celles d'une plaque homogène, ou n'en ont différé que par des modifications qui laissaient encore apercevoir les rapports des unes avec les autres; mais, dans d'autres cas, il s'est manifesté des modes de division essentiellement différents de ceux que M. Chladni avait observés. Par exemple, dans les plaques circulaires, la division en quatre secteurs par l'intersection de deux diamètres s'obtient avec les plaques de bois comme avec celles de verre ou de métal, et elle occupe le même rang dans la série des sons que peuvent rendre les deux espèces de plaques. Cela explique peut-être comment M. Chladni a pu être conduit à supposer, sans doute d'après un simple aperçu, que les unes et les autres vibraient absolument de la même manière; mais, par un examen plus attentif, il aurait pu reconnaître dans ce mode de vibration même des différences évidentes, résultant de la texture des plaques ligneuses. En effet, dans les plaques homogènes, on peut déterminer à volonté la direction d'un des diamètres en touchant avec le doigt le point de la circonférence où l'on veut qu'il se produise, au lieu que dans les plaques en bois, pour toutes les figures qu'elles peuvent donner, la direction d'un des diamètres est forcément toujours parallèle aux fibres longitudinales, de sorte que le diamètre se forme de lui-même sur cette direction, sans que la plaque ait besoin d'être fixée sur sa circonférence. En outre, ce mode de vibration ne répond pas, comme M. Chladni le croyait, au son le plus grave que les plaques puissent rendre : on peut tirer des plaques de bois un autre son plus grave, dans lequel il se fait seulement deux divisions semi-circulaires, séparées par un diamètre unique; alors ce diamètre peut être dirigé indifféremment en tous sens. Enfin, on peut obtenir un son plus grave encore, c'est celui pour lequel toutes les lignes nodales sont réduites à un point placé au centre même de la plaque. Ces deux modes de vibration ne sont pas particuliers aux plaques de bois; M. Savart les a obtenus aussi sur des plaques homogènes de verre ou de métal; mais, d'après d'autres expériences que nous citerons plus loin, il nous paraît probable que la réduction des lignes nodales à un point unique ne se produit point par la plaque seule, et que son support y contribue par réaction, en prenant en ce point un mouvement de vibration opposé à celui qu'elle exécute elle-même. Il ne serait pas impossible que des lames cristallines, mises en vibration, manifestassent leur système cristallin par les figures qui se traceraient sur leur surface.

• Les tables sonores ne sont pas seulement susceptibles de s'ébranler sous l'influence des cordes qui y sont attachées, elles peuvent se mettre aussi en mouvement les unes les autres, et se communiquer leurs vibrations, soit par un contact immédiat, soit par transmission à travers des tiges ligneuses. C'est encore là un phénomène essentiel pour l'analyse des instruments à cordes, et M. Savart l'a mis aussi dans une évidence entière, au moyen de quelques expériences que nous allons rappeler.

• Il a d'abord pris deux plaques de même bois, toutes deux circulaires, d'égale épaisseur, et qui, par conséquent, pour des ébranlements semblables, devaient donner le même son. Cette identité de son est même la seule condition nécessaire dans les circonstances présentes, par conséquent la seule qu'il soit nécessaire de bien vérifier préalablement. M. Savart a fixé les deux plaques par leur centre aux deux extrémités d'une tige cylindrique en bois, d'environ un décimètre de longueur, puis, tenant cette tige verticale entre les doigts, sans toucher les plaques, il a répandu sur celles-ci du sable fin et sec, et appliquant un archet au bord de l'une d'elles,

de manière à en tirer un des sons qu'elle pouvait rendre, l'autre plaque s'est trouvée aussitôt ébranlée par transmission à travers la tige, et le sable s'est arrangé sur elle précisément comme sur la première; d'où il suit qu'elles avaient pris toutes deux le même mode de vibration. D'après cela, lorsque les plaques sont de dimensions inégales ou de différente nature, en général lorsqu'elles ne rendent pas isolément le même son, il est facile de prévoir que leurs modes de divisions simultanées devront s'accommoder à cette diversité, et par conséquent ne pourront plus être les mêmes. C'est aussi ce que M. Savart a confirmé par l'ébranlement primitif ainsi imprimé à une plaque à travers une seule tige, et même à un nombre quelconque de plaques unies entre elles par autant de tiges appliquées à leurs surfaces opposées. Il existe, dans tous les violons, une tige pareille que l'on insère entre les deux tables de la caisse, perpendiculairement à leurs surfaces, en lui donnant une longueur telle qu'elle puisse être maintenue par la seule pression de ces surfaces sur ses deux extrémités; cette tige est ce qu'on appelle l'âme du violon. Les expériences précédentes montrent avec évidence quel est son effet; elle sert, ainsi que M. Savart le remarque, à transmettre au fond de la caisse le mouvement vibratoire que la table supérieure reçoit la première des cordes, par l'intermédiaire du chevalet. Sans doute ce mouvement est transmis aussi en partie par les éclisses de bois interposées, comme la tige, entre les deux tables, et qui forment le contour de l'instrument; il est même encore par l'air contenu dans la caisse; mais M. Savart montre clairement que plusieurs circonstances contribuent à rendre la transmission par l'âme de beaucoup plus efficace. Aussi les luthiers et les artistes savent-ils tous combien le choix de l'endroit, disons mieux, du point où pose cette petite pièce, est une affaire délicate, et combien le plus léger changement qu'on lui donne a d'influence sur les qualités musicales du violon. Toutefois, jusqu'ici, personne, à notre connaissance, n'en avait déterminé et indiqué le véritable emploi.

• Ici se présente la question de savoir comment le mouvement vibratoire, excité dans une plaque, se transmet à une autre plaque par le moyen d'une tige de bois intermédiaire. M. Savart pense, et nous croyons comme lui, que cette transmission s'opère par la propagation d'ondulations longitudinales, excitées à l'une des extrémités de la tige par celle des deux plaques que l'on ébranle immédiatement. On sait, en effet, que dans toutes les tiges solides on peut exciter de pareilles ondulations, qui s'y propagent absolument comme les ondes aériennes dans un tuyau d'orgue cylindrique. Dans la tige solide, comme dans la colonne d'air, l'arrivée successive de ces ondes fait naître, en chaque point, des alternatives de condensation et de dilatation, en même temps que des excursions dirigées tantôt en avant, tantôt en arrière; et même, en supposant que le mode d'ébranlement soit symétrique pour tout le contour de la tige, si l'amplitude des excursions est rendue plus grande que ne le comporte la cohésion de la substance dont la tige est formée, celle-ci se rompt en une multitude de petits anneaux circulaires, perpendiculaires à son axe; ainsi qu'un jeune élève de la Faculté des sciences, M. Saint-Ange, l'a observé et l'a fait voir à l'un de nous. Maintenant, dans les expériences de M. Savart, lorsque les ondulations excitées dans la tige par une des plaques parviennent à l'extrémité opposée de la même tige, laquelle est en contact avec une seconde plaque non ébranlée, il paraît, comme il le remarque, qu'elles se transmettent à cette plaque et y excitent un mouvement de vibration, périodique comme elles et de même durée; et puisque ce seul mode de communication suffit pour déterminer dans la seconde plaque des lignes nodales et des parties vibrantes identiques à celles de la première, si les deux plaques sont égales, ou en général correspondantes, dans le cas où il existe une inégalité entre elles, il semble nécessaire d'admettre, comme M. Savart le remarque encore, que les parties de la tige comprises dans un même anneau ont, au même instant, des condensations et des mouvements divers; ou, en d'autres termes, que la tige se divise, parallèlement à sa longueur, en parties dont les phases simultanées de vibration sont différentes, quoique la période de ces vibrations soit la même pour toutes; de sorte que chacune de ces parties, agissant à part sur le point de la seconde plaque auquel elle se trouve appliquée, lui communique l'espèce particulière d'ébranlement qui correspond aux agitations qu'elle apporte, ce qui ayant lieu au même instant, avec diverses intensités, sur toute la surface de contact de la tige avec la plaque, détermine dans celle-ci les lignes qui doivent rester fixes, et les parties qui doivent osciller dans le mode actuellement existant des vibrations de la tige. S'il en est ainsi, on devra, en suivant avec soin les expériences, découvrir dans ce mode de transmission des particularités analogues à celles que présentent, dans les tuyaux d'orgue, la forme des embouchures et le mode d'introduction de l'air; c'est-à-dire que la forme des tiges communicantes, leur grosseur, leur longueur et la nature des substances dont elles seront faites, devront produire des modifications dans les vibrations imprimées à la seconde

plaque, et même, par réaction, dans le mouvement correspondant excité par la première, modifications qui deviendront sensibles par le mode de divisions simultanées des plaques combinées, ou par les changements des sons que le système fera entendre pour chaque subdivision particulière, ou enfin par ces deux sortes de variations à la fois. Déjà quelques nouvelles expériences tentées par M. Savart, et qu'il a communiquées à l'un de nous, semblent indiquer de semblables phénomènes; mais nous nous bornons ici à signaler la probabilité de leur existence, en attendant que M. Savart ait achevé de les mettre dans tout leur jour.

En général, la transmission des mouvements vibratoires par les ondulations longitudinales, et le changement de ces ondulations en vibrations transversales, est un fait très-digne d'attention, soit en lui-même, comme résultat des lois du mouvement, soit par la fréquence et l'étendue, jusqu'ici trop peu soupçonnée, de ses applications. L'un de nous a communiqué à la commission et répété devant elle des expériences extrêmement curieuses, faites à ce sujet par M. Blanc, jeune homme qui a déjà donné des preuves de beaucoup d'instruction et de sagacité dans d'autres circonstances. Le résultat général de ses observations est que tout corps solide quelconque peut être mis en vibration plus ou moins sensible, en fixant à un des points de sa surface l'extrémité d'un mince tube de verre que l'on frotte longitudinalement. Le mouvement ondulatoire excité ainsi dans la longueur de ce tube, arrivant à l'extrémité fixée sur le corps solide, agite les parties de celui-ci, et lui fait prendre un des modes de vibration par lesquels il peut y répondre; c'est comme un archet très-rapide, appliqué seulement à une partie du corps solide, et qui suffit pour le faire entrer tout entier en oscillation. D'après cela, le mode de vibration et de division que prend ce corps doit dépendre du mode de vibration actuellement imprimé au tube; il doit dépendre aussi de l'étendue du point de contact et de l'angle sous lequel le tube est appliqué; mais l'examen de toutes ces circonstances ne doit pas être facile. Toutefois, M. Blanc a bien constaté que, lorsque le tube est assez long pour recevoir aisément des manières de vibrer différentes, il imprime au corps qu'il touche des ébranlements divers, et lui fait rendre différents sons. Il a remarqué encore qu'en général on doit considérer le tube et le corps comme un système lié, qui admet des modes de vibration et des configurations propres à tout son ensemble; cette considération devient indispensable lorsque le tube a des dimensions et une masse comparables à celles du corps solide qu'il doit ébranler; mais, s'il est comme infiniment petit par rapport à ce corps, on peut se borner à le considérer, ainsi que nous le disions tout à l'heure, comme un simple mécanisme destiné à exécuter l'ébranlement. M. Blanc a fait ainsi résonner des plaques circulaires au centre desquelles il avait appliqué des tubes de verre minces, perpendiculaires à leur surface, et, par ce procédé, qui laissait leurs bords tout à fait libres, il a obtenu de ces plaques, par le seul frottement des tubes, des figures aussi nettes que celles que l'on produit lorsqu'on frotte immédiatement leur contour avec un archet. En appliquant de même un petit bout de tube au bord d'une coupe de verre, le plus léger frottement du doigt sur le tube lui a suffi pour imprimer à la coupe le mode de subdivision en quatre ou six parties, et par conséquent pour en obtenir les sons correspondants; il y a même quelque chose de surprenant dans le volume et la force du son ainsi excité par une aussi faible cause. Ce mode d'ébranlement, appliqué à la construction de l'harmonica, aurait, comme M. Blanc le remarque, deux avantages propres, dont l'un est que le tube, étant toujours appliqué au même point du vase de verre, en tire un son constant, malgré toutes les inégalités d'épaisseur et de densité que ses parties peuvent offrir, ce qui n'a pas lieu dans la construction ordinaire, où l'on donne aux vases un mouvement de rotation qui amène successivement sous les doigts les diverses parties de leur circonférence, et rend leur son inégal et discord, à moins qu'on ne prenne la peine excessive de les user pour les égaliser. L'autre avantage est que le son de chaque vase peut être aisément réglé et fixé pour toujours par la seule application d'un petit corps que l'on attache à la partie de son contour opposée au point d'insertion du tube, et dont on modifie graduellement la masse jusqu'à ce qu'on obtienne le son désiré. Concevons maintenant une suite de pareils vases armés de leurs tubes, disposés à côté les uns des autres, et recouverts d'une caisse qui laisse passer de tous ces tubes une égale longueur, chose d'autant plus facile qu'ils peuvent être déjà par eux-mêmes très-peu différents, on aura un instrument tout pareil pour les effets, pour l'extérieur et même pour l'apparence mystérieuse, à l'euphone que M. Chladni nous a présenté autrefois à Paris comme une énigme, et dont il est bien vraisemblable que les expériences de M. Blanc nous révéleront ainsi le secret.

Nous ne pouvons mieux terminer ces remarques sur les vibrations communiquées, qu'en rapportant une curieuse expérience de notre confrère M. Bréguet, qui en met les effets dans la plus complète comme la plus

remarquable évidence. M. Bréguet a construit des montres qu'il appelle doubles, parce qu'elles renferment, dans une boîte de dimension ordinaire, deux mouvements complets, tout à fait indépendants l'un de l'autre, mais fixés sur la même platine métallique. Chacun de ces mouvements conduit des aiguilles d'heures, de minutes, de secondes, dont la marche lui est uniquement soumise. Or, quoique cette marche ne soit jamais rigoureusement la même pour les deux systèmes quand chacun agit seul, néanmoins, lorsqu'on les fait agir ensemble, s'ils diffèrent peu dans leur marche, ils finissent bientôt par s'accorder parfaitement, en vertu de leur influence réciproque qui se communique de l'un à l'autre par la platine commune à laquelle ils sont fixés tous deux. Une de ces montres doubles, suivie pendant trois mois à l'Observatoire, a offert ainsi, entre ses deux mouvements, un accord tel, que les deux aiguilles de secondes ont toujours battu exactement la même seconde sèche, sans se quitter durant tout cet intervalle de temps, quoique, en vertu des petites inégalités inévitables que les meilleurs chronomètres éprouvent, la marche commune du double système ait offert de légères variations, et ce qui achève de prouver que cet accord merveilleux est causé par l'influence mutuelle de petites vibrations transmises d'un système à l'autre par la platine métallique qui les porte, c'est que les deux systèmes se maîtrisent l'un l'autre d'autant plus énergiquement qu'ils sont plus rapprochés sur cette plaque. A mesure qu'on les rapproche, on peut détruire par leur réaction mutuelle une différence plus grande entre leurs marches isolées.

M. Bréguet pense qu'une telle combinaison de deux mouvements est plus stable dans son uniformité qu'un mouvement unique, et qu'elle doit mieux résister aux causes perturbatrices étrangères.

Après avoir déterminé le mode par lequel les mouvements de vibration imprimés à des cordes se transmettent aux tables ligneuses sur lesquelles les cordes sont attachées, après avoir reconnu par l'observation même que les tables ainsi ébranlées vibrent à la manière des surfaces, M. Savart a fait l'application de ces principes à la construction des instruments à cordes, et, dans le nombre, il a choisi le violon pour exemple, persuadé avec raison que, comme il est le plus délicat et le plus parfait de tous, la théorie qui s'y appliquerait descendrait ensuite aisément à tous les autres, et donnerait plus de prix aux perfectionnements qu'elle serait capable d'y apporter.

Le violon est essentiellement composé de deux tables sonores disposées en forme de caisse, et sur l'une desquelles sont tendues quatre cordes accordées entre elles dans des rapports de quinte. Selon la théorie établie par M. Savart, les mouvements de vibration imprimés à ces cordes au moyen de l'archet qu'on y applique se transmettent au chevalet, de celui-ci à la table supérieure, de celle-ci à l'inférieure, par le moyen de l'âme, des éclisses, des tasseaux, et même de l'air contenu dans la cavité de la caisse. Toutes ces parties, c'est-à-dire non-seulement les tables de la caisse, mais le chevalet, les tasseaux, les éclisses, l'âme, la barre d'harmonie, le cordier même, et jusqu'au manche, vibrent par communication, chacune selon sa constitution et sa nature, c'est-à-dire comme des corps solides ou comme de simples plaques. Quoique ces notions découlent naturellement des expériences précédemment faites par M. Savart sur les vibrations communiquées, il les a vérifiées de nouveau, en répandant du sable fin sur toutes les parties dont nous venons de donner l'énumération, du moins sur toutes celles qui pouvaient manifester leurs mouvements par leur division spontanée; et, de cette manière, il a vu et nous a fait voir que les choses se passaient comme il l'avait prévu. Alors il s'est proposé de chercher, dans la théorie de ce genre de vibrations, quelle disposition, quelle coupe et quelle forme de surface devaient être les plus convenables pour donner au violon, avec des dimensions rapprochées de l'usage ordinaire, les qualités que l'on y regarde comme les plus précieuses, c'est-à-dire la pureté des sons, leur égalité et la facilité de vibration qui les fait naître instantanément sous les doigts de l'artiste, au gré de ses plus secrètes inspirations. L'une des conditions les plus essentielles pour obtenir ces avantages, nous dirons même volontiers la plus essentielle, nous semble pouvoir se déduire d'une considération de mécanique particulière à la théorie des petits mouvements, tels que ceux qui produisent les sons. Lorsque l'on calcule les vibrations d'une corde tendue entre deux points fixes, on trouve que si la corde est partout d'égale grosseur et d'égale poids, elle donnera toujours le même son fondamental, lorsque, après l'avoir écartée de sa situation rectiligne, on l'abandonnera à elle-même, quelle que soit d'ailleurs la figure primitive suivant laquelle on l'aura pliée; et, dans chacune de ces oscillations, à partir de cette figure, tous ses points reviendront toujours simultanément aux limites de leur excursion, ce qui donnera un son net et uniforme pendant toute la durée du mouvement, quelle que soit l'amplitude des excursions successives. Mais si la corde, au lieu d'être homogène, a des sections d'inégal poids ou d'inégale grosseur, elle rendra

des sons divers, selon les modes d'ébranlement primitif qu'on lui imprimera, et ce sera seulement pour certaines formes particulières de courbure primitive que tous ses points reviendront simultanément à leurs limites d'excursion; d'où il suit que dans les autres modes de vibration elle donnera des sons discordants et variables. Or, la même distinction existe vraisemblablement dans les vibrations des plaques égales ou inégales, homogènes ou hétérogènes dans leur rigidité, et les conséquences doivent en être les mêmes, c'est-à-dire que les plaques dont la courbure sera peu contournée et dont l'épaisseur et la rigidité seront uniformes, ou au moins symétriquement variables par rapport au mode d'ébranlement qu'on leur applique, devront vraisemblablement produire des sons constants et soutenus, sinon dans toutes les manières de vibrer qu'elles peuvent prendre, au moins dans le plus grand nombre; tandis que les plaques de formes compliquées, et dont l'épaisseur et l'élasticité seront très-irrégulières dans leurs diverses parties, devront, en général, excepté pour certaines impulsions particulières, produire des sons variables, aigres et discordants. Or, s'il en est ainsi, combien cet inconvénient ne doit-il pas être à redouter dans les tables de violon actuelles, dont la courbure est ondulée dans des sens divers, et l'épaisseur variée dans leurs diverses parties par de si capricieuses dégradations, d'autant plus que ces deux genres d'inégalité n'y sont obtenus qu'en coupant et tronquant les fibres du bois dans toutes les directions et sous tous les degrés possibles de longueur! Ne doit-il pas arriver presque toujours qu'un travail aussi compliqué donne pour résultat des tables à vibrations inégalement faciles, souvent irrégulières, et dont les défauts auront pour conséquence inévitable l'inégalité ou la mauvaise qualité des sons? Et, quoique des luthiers aient fait d'excellents violons avec ce procédé, ou, pour mieux dire, malgré son usage, n'est-on pas fondé à affirmer qu'il est mauvais en théorie, et que, s'il leur a réussi dans l'exécution, c'est à la faveur d'une adresse qui est parvenue, à force d'essais et de pratique, à en éluder ou à en déguiser les inconvénients? C'est ainsi qu'a pensé M. Savart, et il a construit la caisse de son violon avec des tables planes. La seule modification qu'il s'est permis de faire à leur constitution naturelle, c'est de leur donner une légère dégradation d'épaisseur à partir de l'axe où l'ébranlement est excité par le contact du chevalet; et, afin de leur conserver autour de cet axe une symétrie d'élasticité parfaite, il fait chaque table de deux pièces, qu'il tire d'une même planche, non pas en la sciant, mais en la fendait et la dédoublant, pour ainsi dire, dans le sens de ses fibres longitudinales. Aussi, pour montrer combien ces précautions, jointes à la simplicité de la forme, donnent d'avantages aux tables planes, il suffira de dire qu'au lieu d'une ligne au plus d'épaisseur que l'on donne aux parties les plus fortes des tables de violons ordinaires, qui, en quelques endroits, diminuent jusqu'à n'avoir plus qu'une minceur extrême, M. Savart a pu donner à ses tables trois lignes un quart dans l'axe, et au bord encore plus d'une ligne, et, avec ce degré de force qui assure leur durée, elles ont encore plus de liberté de vibration que les tables ordinaires, comme le prouve la promptitude de la formation des lignes nodales sur leurs surfaces, et surtout la facilité extrême de l'instrument à être joué. Comme on n'avait pas jusqu'ici analysé expérimentalement la construction et les effets des instruments à cordes, on n'a aucune notion certaine sur ce qui a pu conduire les artistes à employer des tables courbes, malgré le travail pénible et la grande difficulté de réussite que cette construction entraîne; on peut cependant présumer, avec M. Savart, qu'ils l'ont fait dans l'intention de rendre les tables plus résistantes à la force de traction des cordes, en leur donnant une forme voûtée; mais l'épaisseur plus forte que permettent les tables planes conserve les avantages de cette résistance, et même d'une résistance beaucoup plus durable, sans avoir les difficultés et les inconvénients que la forme voûtée entraîne.

Il ne faudrait pas toutefois conclure de ces principes que la forme plane des tables puisse seule assurer la bonté d'un instrument; il faut encore considérer la disposition de ces tables, leur épaisseur et leur étendue, par rapport aux cordes qui doivent les ébranler. C'est ainsi, par exemple, comme M. Savart l'observe, que la guitare, avec ses grandes tables planes, a pourtant très-peu de son, parce que ses cordes, d'ailleurs mal disposées, ne sont pas capables d'ébranler fortement de si grandes surfaces; il en résulte qu'une partie seulement de la table supérieure entre sensiblement en mouvement, et que le reste de la table, demeurant inerte, ne fait que nuire par sa masse, plutôt que servir aux vibrations. Ce manque d'accord entre les diverses parties d'un instrument est un vice qui l'attaque essentiellement dans la source même de ses effets, et l'on en peut observer les fâcheux symptômes dans la plupart des violons ordinaires, en répandant du sable fin sur leurs tables; car alors, si l'on passe l'archet sur les cordes, on s'aperçoit, comme M. Savart le remarque, que les parties extrêmes des tables situées du côté du manche ne prennent presque jamais un mouvement sensible de vibra-

tion. Le violon de M. Savart a une longueur égale à celle du violon ordinaire; il est, comme nous venons de le dire, à tables planes, et sa forme est celle d'un trapèze dont le plus petit des côtés parallèles est situé près du manche; il n'a pas d'échancrures latérales, comme les violons ordinaires. M. Savart a pensé qu'en faisant ses côtés rectilignes il obtiendrait le grand avantage de pouvoir former les côtés de la caisse, que l'on appelle les éclisses, avec des bandes de bois planes, qui conserveraient ainsi toute la rectitude, et, par conséquent, toute l'élasticité et la régularité de leurs fibres, qualités qu'il faut nécessairement sacrifier pour les plier à suivre le contour curviligne du violon ordinaire. Il a aussi donné à ces bandes plus d'épaisseur qu'on ne le fait de coutume, ce qu'il pouvait faire à cause de la mobilité plus grande de ses tables, et ce qui a l'avantage de contribuer à la solidité, par conséquent à la durée de l'instrument.

Pour maintenir la table supérieure, et pour la mettre en état de résister à la pression exercée par les cordes, on a coutume de la fortifier par-dessous au moyen d'une barre de bois dirigée dans le sens de la longueur de l'instrument; c'est ce que l'on appelle la barre d'harmonie. M. Savart place cette barre dans l'axe même de la table supérieure, afin de conserver entre les deux moitiés de cette table la plus parfaite symétrie d'élasticité. Il s'écarte encore en cela de la pratique ordinaire, qui place la barre d'harmonie un peu hors de l'axe sous le pied gauche du chevalet, ce que l'on fait, dit-on, afin de produire de ce côté une résistance égale à celle de l'âme, qui se place de l'autre côté de l'axe; mais, d'après les expériences de M. Savart sur la transmission des vibrations entre deux plaques unies par une tige, on voit, comme il en fait la remarque, que l'âme n'est pas du tout destinée à soutenir la table contre la pression des cordes, ce que sa forme effilée et le peu d'étendue de son contact la rendrait très-peu propre à faire, mais que sa destination unique est de transmettre à la table inférieure de la caisse le mouvement de vibration que la table supérieure reçoit la première des cordes, par l'intermédiaire du chevalet. M. Savart a donc eu raison de renoncer à un usage fondé sur une hypothèse inexacte, pour conserver à son violon les avantages certains que doit produire la symétrie d'élasticité. Il a aussi changé la forme des ouvertures que l'on a coutume de pratiquer dans la table supérieure; au lieu de leur donner la forme d'un *f*, comme on le fait d'ordinaire, il leur a donné celle d'un rectangle dont la longueur est dirigée dans le sens des fibres ligneuses; par ce moyen, il coupe un bien moindre nombre de ces fibres, et affaiblit moins leur élasticité. L'effet des ouvertures n'avait pas été jusqu'ici suffisamment analysé; M. Savart montre dans son mémoire qu'un de leurs usages consiste à renforcer les sons de l'instrument, par la communication qu'elles établissent entre l'air contenu dans la caisse et l'air du dehors. En effet, en ouvrant ces ouvertures avec du papier, il a trouvé que le son de l'instrument était excessivement affaibli. On remarque le même affaiblissement dans les sons du tambour militaire lorsqu'on bouche le trou latéral percé dans la caisse. Mais, outre cette utilité, les ouvertures du violon ont encore une autre que M. Savart indique, c'est que, leur contour intérieur formant une limite libre dans les endroits de la table où elles sont pratiquées, il devient par là nécessaire que ce contour entre en mouvement dans tous les modes de vibrations que la table peut prendre; et, comme les ouvertures sont situées à peu de distance de l'axe de la table qui, dans la construction de M. Savart, se trouve être presque toujours un nœud de vibrations très-large, il s'ensuit que, dans tous les sons que l'on peut tirer du violon, le mode de division que prendront les tables pour y répondre, ou ne donne pas de nœud entre les ouvertures et l'axe, à cause de la grande résistance que ce petit intervalle oppose à sa subdivision, ou, s'il en donne, n'admet tout au plus qu'une seule ligne nodale d'une finesse extrême, qui même bien souvent n'est que le prolongement presque insensible d'une telle ligne, qui vient comme expirer à cet endroit-là. Or cette circonstance, comme le remarque judicieusement M. Savart, est très-importante, car c'est précisément entre les ouvertures de l'axe que se place la petite tige que l'on appelle l'âme, laquelle sert, comme nous l'avons dit, à transmettre à la table inférieure de la caisse les ébranlements que reçoit la table supérieure. Il importe donc beaucoup qu'il ne puisse pas se faire de lignes nodales au point de contact par lequel cette communication s'opère, ou du moins que, s'il s'en forme, elles soient aussi fines que possible; car, si le mouvement de la table supérieure en cet endroit devenait nul ou faible, il est clair que la transmission à la table inférieure ne s'opérerait plus, et ainsi le son perdrait une portion notable de sa force. Ces inconvénients se trouvent donc évités en plaçant, comme on le fait toujours, la tige communicante dans l'endroit de l'intervalle qui sépare les bords intérieurs des ouvertures de la barre d'harmonie placée sous la table supérieure. Mais, indépendamment de tout raisonnement, M. Savart a rendu sensible, par une expérience bien simple, les mauvais effets qui résultent du

passage d'une grosse ligne nodale sur l'extrémité de l'âme; car, en étant la barre d'harmonie, et plaçant l'âme sur l'axe même de la table supérieure, où se forme presque tous les jours un pareille ligne, le son se trouve aussi affaibli que si l'âme était tout à fait supprimée. Ne serait-ce pas, en partie, à un accident de ce genre que serait dû l'affaiblissement marqué que des violons, même d'une bonté peu commune, présentent quelquefois pour certains sons?

• M. Savart a examiné avec un soin égal, et par la même méthode, c'est-à-dire par des expériences, les effets individuels de toutes les autres pièces du violon, afin de découvrir les formes et les dispositions les mieux appropriées à ces effets. Aussi, lorsqu'on examine son instrument sous le rapport physique, on trouve que toutes les parties qui le composent agissent avec une liberté et une régularité qu'une combinaison ainsi raisonnée pouvait seule atteindre. Lorsque, après avoir répandu sur les tables de ces violons du sable fin et sec, on passe l'archet sur une des cordes, on voit aussitôt la division des tables s'opérer avec une force, une rapidité et une régularité surprenantes, en formant pour chaque son des systèmes de lignes nodales symétriques autour de l'axe de l'instrument; et même on peut s'assurer ainsi, comme M. Savart nous l'a fait voir, que non-seulement les tables vibrent, mais que toutes les parties de l'instrument, et jusqu'à ses plus petites pièces, entrent en vibration à la fois, et chacune à sa manière, dès que les cordes sont mises en mouvement par l'archet; de sorte que toutes ces parties contribuent à la fois à produire l'intensité, et à former le caractère des différents sons. Cependant, M. Savart indique, dans son mémoire, un nouveau perfectionnement que la théorie lui a suggéré, et auquel il n'avait pas encore songé quand il a construit les instruments qu'il nous a soumis: ce perfectionnement, assurément bien simple, consiste à faire résonner séparément les deux tables avant d'en former la caisse, et à modifier leur épaisseur jusqu'à ce qu'elles rendent exactement le même son. En effet, dans ses expériences sur les vibrations des plaques de bois unies par une tige, comme le sont les deux tables d'une caisse, M. Savart a observé que la plaque ébranlée par communication s'excitait plus aisément, et se divisait plus nettement par les lignes nodales, dans le cas où elle était égale à l'autre, que lorsqu'elle était d'une autre condition d'égalité; d'où il a conclu avec raison que la même condition d'égalité produirait dans les tables du violon les mêmes effets et les mêmes avantages. Il conjecture, et cela n'est pas improbable, que les luthiers célèbres, comme les Steiner, les Amati, les Stradivarius, employaient cette épreuve simple et facile, et que c'est par l'usage de cette précaution, joint au choix recherché des bois et à la symétrie des courbures, qu'ils ont obtenu les belles qualités que présentent presque tous les instruments qui sont sortis de leurs mains.

• Après avoir examiné en détail les modifications nombreuses et toutes nouvelles apportées par M. Savart dans la construction d'un instrument dont les qualités exquises n'avaient été jusqu'ici que le résultat d'une pratique heureuse, il nous restait à faire une dernière épreuve, la plus importante et même la seule complètement décisive; c'était de prier quelque artiste habile d'essayer le nouveau violon de M. Savart, comparativement avec un violon ordinaire d'une excellente qualité. Peu nous importait, dans cette comparaison, que le violon de M. Savart se trouvât ou non, dès à présent, supérieur à tous les violons connus. Cette supériorité actuelle eût été peut-être nécessaire s'il se fût agi d'un perfectionnement pratique, puisque alors le résultat obtenu ne promet rien d'assuré pour les progrès à venir, mais il n'en est plus ainsi d'un résultat fondé sur des principes théoriques reconnus véritables; celui-ci est susceptible de se développer dans ses conséquences, et de se perfectionner dans ses applications. C'eût donc été déjà beaucoup que le violon de M. Savart, réduit comme il l'est à des principes fixes et à l'exécution la plus simple, présentât les qualités d'un bon violon ordinaire. Pour s'en assurer, la commission a invité M. Lefebvre, chef de l'orchestre du théâtre Feydeau, à vouloir bien en faire l'essai devant elle. Cet habile artiste, dont le talent plein de grâce et de sensibilité est connu et apprécié depuis longtemps de tout le monde, s'est rendu à nos desirs avec une complaisance infinie. Il a souhaité de comparer le violon de M. Savart à celui dont il se sert habituellement lui-même, et qui a tant d'expression sous ses doigts. Il a d'abord joué devant nous successivement de l'un et de l'autre. On a remarqué, dans le nouveau violon, une grande pureté de sons, jointe à l'égalité la plus parfaite. On sait combien cette dernière qualité est rare et recherchée. Le nouveau violon, entendu ainsi de près, paraissait avoir un peu moins d'éclat que l'autre; pour mieux nous assurer de la différence, nous avons prié M. Lefebvre de passer dans une chambre voisine, et de jouer alternativement les mêmes phrases sur les deux instruments, sans nous avertir de l'ordre qu'il mettrait entre eux; alors ils se sont égalés si complètement, que les personnes les plus exercées les ont confondus l'un avec l'autre; ou si le nouveau violon a présenté quelque différence qui pût

parfois le faire reconnaître, c'était un peu plus de suavité dans les sons. Grâce à la complaisance de l'artiste, qui voulait bien se prêter à toutes nos épreuves, les mouvements les plus divers, les plus lents, les plus rapides, les plus austères et les plus tendres ont été essayés tour à tour. L'opinion unanime a été que le nouveau violon pouvait passer pour un violon excellent. Or, d'après les principes sur lesquels il est établi, on a vu que sa construction ne renferme rien d'arbitraire, rien qui dépende du hasard. Un luthier habile pourra encore ajouter à ses qualités par un bon choix des bois et par le fini de l'exécution; mais, sans atteindre ce degré, l'ouvrier le plus ordinaire fera encore ainsi, et fera à coup sûr un très-bon violon pour un prix extrêmement modique, parce que les qualités principales, la beauté et l'égalité des sons, dépendent uniquement des principes théoriques sur lesquels l'instrument est établi. Celui que M. Savart nous a présenté et que l'on a essayé a été construit tout entier par lui-même; il serait probablement encore meilleur s'il eût été fait par un luthier habile; mais il est déjà d'une bonté remarquable, et tous ceux qu'il a construits par les mêmes procédés ont offert les mêmes qualités et absolument les mêmes caractères de son. Tel est l'avantage éminent qui met les inventions raisonnées, même dans leur naissance, si fort au-dessus des simples pratiques dues à un heureux hasard.

A la savante étude qui précède, il nous reste à ajouter quelques considérations techniques sur les cordes qui servent aux instruments du violon. Elles sont de diverses natures, de diverses matières, selon le procédé par lequel on doit exciter en elles le frottement nécessaire à la production du son et à la vibration de l'air dans les tables d'harmonie. Les cordes destinées à être attaquées par le frottement, toutes celles, par conséquent, qui servent aux instruments dits « à archet », tels que le violon, l'alto, la violoncelle et la contre-basse, sont faites avec les boyaux de certains animaux; les cordes qui doivent être frappées (celles du piano, dont la sonorité est provoquée par les coups d'un petit marteau) sont toujours de métal, et l'on sait que des cordes de laiton sont toujours employées pour les octaves basses du piano, tandis qu'on se sert de cordes d'acier pour la région moyenne et la région élevée de l'instrument; enfin, les cordes pincées (celles de la harpe, de la guitare et de la mandoline) sont de boyau, de métal, de soie filée en métal ou de boyau filé de la même manière.

Trois des cordes du violon, la chanterelle ou mi, le la et le ré, sont faites en boyau; la quatrième, le sol, est aussi une corde de boyau, mais recouverte par un fil métallique très-délié qui l'entoure et la couvre dans toute sa surface. Pour recouvrir une corde de ce fil de métal, on la tend entre deux crochets, au-dessus d'un banc; un mécanisme mis en mouvement par le moyen d'une manivelle est combiné de façon que la corde tourne en même temps que les crochets et dans le même sens; pendant ce temps, le fil s'enroule très-également sur la corde, comme le fil sur le fuseau d'un rouet. On se sert parfois, pour le violon, de chanterelles en soie tournée, qui ont toute l'apparence du boyau; mais ces chanterelles, qui ont l'avantage d'être très-justes, ne rendent qu'un son flasque, mou, sans éclat et sans grandeur. De plus, elles sont généralement peu solides. On a essayé aussi jadis de monter le violon à l'aide de cordes en fil de Venise, fil transparent dont les pêcheurs se servent parfois pour leurs lignes et qui est fabriqué avec la soie encore gluante que l'on extrait du ver; mais ces cordes ne donnent pas, elles non plus, une bonne qualité de son.

Les deux cordes hautes de l'alto et du violoncelle, le la et le ré, sont en boyau; les deux cordes graves, le sol et l'ut, sont en boyau recouvert métalliquement. Nous avons omis de dire que les cordes de ce genre s'appellent *cordes filées*. Pour la contre-basse, il en est de même que pour les deux instruments dont nous venons de parler.

La harpe et la guitare sont montées avec des cordes de boyau et des cordes filées; jadis ces dernières étaient filées sur soie, c'est-à-dire que l'âme de la corde était en soie et non en boyau. On paraît avoir renoncé aujourd'hui à ce procédé, parce qu'on a reconnu que les cordes filées sur boyau avaient un son bien plus clair, bien plus vibrant et plus éclatant. Pour la mandoline, on se sert uniquement de cordes métalliques.

Tout le monde sait que le son produit par une corde tendue est plus ou moins aigu par le fait de sa longueur, de son diamètre, de sa contexture et de sa tension. Dans les instruments à manche, tels que la guitare, et tous ceux de la famille du violon, la corde pendant une partie de sa longueur chaque fois que le doigt vient la presser en se posant sur la touche, une seule corde rend tous les sons possibles dans une étendue de deux octaves et même plus. A côté de cela, on voit que la lyre des anciens, avec ses huit cordes, ne produisait que huit notes, tandis qu'avec quatre cordes le violon a une étendue générale de plus de quatre octaves, sans compter les sons harmoniques, qui augmentent encore considérablement cette étendue. Nous avons dit que chaque corde du violon pouvait donner une gamme de plus de deux octaves, mais il n'en faut pas conclure que l'étendue générale de

l'instrument puisse être de huit octaves ou plus, car passé la quinte de la note produite à vide, les autres notes ne présentent que les sons déjà produits par les autres cordes, et la chanterelle seule, étant la plus haute, possède une étendue de quinze à dix-huit notes qui lui appartiennent exclusivement.

En ce qui concerne le piano, la longueur une fois donnée de la corde tendue ne variant point, on n'a pu obtenir une échelle de plusieurs octaves (le plus ordinairement sept) qu'en plaçant un nombre de cordes correspondant au nombre de tons et demi-tons contenus dans cette échelle; et pour obtenir la différence d'intonation, on voit ces cordes diminuer en longueur et en épaisseur à mesure que le système suit son cours, à partir de la première note grave, pour aboutir à la dernière note aiguë. Le piano porte ordinairement trois cordes pour chaque note, placées l'une à côté de l'autre, accordées à l'unisson, et frappées simultanément par le même marteau lorsque celui-ci est mis en mouvement par la pression du doigt sur la touche; lorsque les notes deviennent plus graves et les cordes, par conséquent, plus grosses, il n'y en a plus que deux; enfin, à l'extrémité basse de l'échelle, les cordes étant très-fortes et en laiton, une seule suffit.

Tous les instruments à cordes fixes et immobiles, piano, psaltérion, tympanon (et jadis le clavecin), affectent forcément la forme triangulaire, se rapprochant de celle de la harpe; il n'en saurait être autrement, puisque parfois leur dernière corde ne présente en longueur que le vingtième de la première.

Enfin, la vielle ne possède que deux cordes; l'une est immobile et sonne constamment la dominante, c'est-à-dire la quinte du ton, tandis que l'autre subit la pression des touches et sert à l'exécution de la mélodie.

Le choix des cordes est un souci constant pour tout artiste qui joue du violon ou d'un autre instrument de la même famille. Pour qu'elles soient parfaites, il faut en effet à ces cordes de nombreuses qualités. Outre que leur diamètre respectif doit être sévèrement observé (ce qui se fait à l'aide d'un petit instrument nommé *cordomètre*, et qui sert à mesurer exactement ce diamètre), il faut qu'elles soient transparentes et pures, afin de ne pas produire sous l'action de l'archet une sorte de roulement ou de bourdonnement qui altère considérablement la qualité du son. De plus, il faut qu'elles soient très-justes, ce qui est loin d'être fréquent, et l'on voit souvent des cordes, excellentes d'ailleurs, qui, accordées à la quinte comme elles doivent l'être, donnent cette quinte à l'état parfait en sonnant à vide, c'est-à-dire sans la pression du doigt, et qui, le doigt posé également sur deux cordes, ne donnent plus la quinte qu'avec une altération plus ou moins grande, qui va quelquefois jusqu'à un demi-ton. Les cordes de Naples, de Venise, de Padoue ont justement conservé jusqu'ici une très-bonne réputation, soit par le soin et l'habileté apportés à leur fabrication, soit par la bonne qualité des boyaux employés. Pourtant on fait maintenant, en France aussi, d'assez bonnes cordes.

— Pêch. La corde des pêcheurs en mer est à peu près la ligne de fond que le pêcheur de rivière appelle *cordée*; elle n'en diffère que par la plus grande force des hameçons et le développement plus considérable des emplies et de la bauffe. Lorsque les cordes sont garnies de plomb ou de pierres que l'on nomme *câblières*, elles constituent les cordes de fond. Quand elles sont soutenues par des corcecons, ce sont des cordes flottantes. La maîtresse corde qui porte les emplies se nomme *maître de palangre* sur les bords de la Méditerranée. Ces diverses cordes sont tannées comme les filets, ce qui augmente la durée à l'eau.

Les cordes filées, à âme de soie grège, sont employées par les pêcheurs pour former les emplies des hameçons que doivent mordre les poissons armés de dents. On s'en sert beaucoup dans les étangs pour la pêche des brochets et des grosses anguilles. Il serait à désirer que les pêcheurs de mer montassent leurs engins avec ces cordes.

— Jeux. La corde est un jeu bien simple, auquel les enfants doivent un des exercices les plus salutaires, et qui convient aux jeunes filles aussi bien qu'aux jeunes garçons. Il développe à la fois les muscles de la poitrine et ceux des bras et des jambes. On distingue la petite corde, ou corde à un seul joueur, et la longue corde, ou corde à trois joueurs, qui sont des exercices tout différents.

Avec la petite corde, qu'il fait mouvoir lui-même en la tenant par les deux bouts, le joueur peut exécuter des pas très-variés, soit en restant en place, soit en marchant. Le pas de marche consiste à se mouvoir à la manière ordinaire, en faisant passer la corde, au moment où elle effleure la terre, sous les deux pieds, qui s'élèvent et s'abaissent alternativement. On peut ainsi parcourir une grande distance sans fatigue ni interruption. Les petits pas se font à peu près de la même manière, mais presque sans changer de place, et en jetant et croisant alternativement les pieds. Les croix de chevalier ou croix de Malte s'obtiennent en croisant les deux bras sur la poitrine, à l'instant où la corde passe sous les pieds, puis les développant et les refermant avec vitesse. Alors la corde prend

un mouvement oscillatoire qui la fait croiser tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, et le spectateur lui voit prendre une forme tantôt circulaire, tantôt approchant de la croix de Malte. On exécute les doubles tours en faisant passer deux fois la corde sous les pieds pendant un seul saut; les triples tours n'en diffèrent qu'en ce que la corde passe trois fois sous les pieds. Pour les croix de chevalier double tour, on fait, pendant le même saut, d'abord un double tour, puis une croix de chevalier double aussi; mais ce pas est un véritable tour de force que peuvent seuls aborder les joueurs hors ligne. En sautant à la petite corde, les enfants luttent souvent d'adresse et d'agilité. Dans ce cas, ils partent tous ensemble du même point, et le vainqueur est celui qui, en courant et sans que le mouvement de sa corde ait été arrêté, arrive le premier à un but fixé d'avance.

A la longue corde, deux enfants, éloignés de quinze à vingt pas, tiennent une corde un peu lâche, qu'ils font tourner en effleurant la terre à chaque tour. Un troisième, placé au milieu, un peu en arrière de la corde, saisit le moment où celle-ci est en l'air, au point le plus élevé de sa course, pour entrer dans le jeu, et il saute, soit sur les deux pieds à la fois, soit sur chacun d'eux alternativement. S'il trouve que la corde tourne trop lentement, il l'annonce en demandant : *viaingre*, et alors ses jeunes camarades impriment à la corde la plus grande rapidité possible. Si, au contraire, elle va trop vite, il demande qu'on ralentisse le mouvement en criant : *huile*. Pour sortir du jeu, le sauteur profite de l'instant où la corde vient de passer sous ses pieds, et il s'échappe du côté opposé à celui par lequel il est entré. Le joueur qui, en sautant, arrête avec ses pieds ou autrement le mouvement de la corde, est tenu de prendre la place d'un des tourneurs ou teneurs. Il en est de même de celui qui, en sortant du jeu, se laisse atteindre par la corde.

Un autre jeu de corde qui n'a rien de commun avec le précédent, est connu sous le nom de *jeu de la grosse corde*. Les joueurs, divisés en deux bandes, se placent aux extrémités d'une corde et la tirent de toutes leurs forces. La victoire appartient à la bande qui réussit à entraîner l'autre jusqu'au mur ou jusqu'à la ligne qui a été désignée d'avance pour servir de limite au camp.

Cordes de la lyre (LES SEPT), roman de G. Sand (Paris, 1840). Cette production rappelle le chef-d'œuvre de Goethe. On y retrouve, sous un autre nom, Faust poursuivi par Méphistophélès. Mais chez le nouveau Faust, l'amour de la science et la profondeur impénétrable de ses mystères ne produisent point le désespoir du doute; il se montre, au contraire, rempli, sinon de foi, du moins d'espérances. Le calme règne dans son âme, et l'étude est pour lui une source de joissances pures. Méphistophélès se voit donc obligé d'avoir recours, pour le séduire, à de nouveaux artifices. L'œuvre est plus difficile, car il ne trouve pas ici l'orgueil, ce puissant auxiliaire du diable. Le cœur seul lui offre de la prise, et, s'adressant au sentiment, il cherche à en surprendre les faiblesses. La lyre aux sept cordes est une ingénieuse allégorie dans laquelle est personnifié le génie protecteur qui s'oppose aux tentatives de Satan. Comme dans Faust, l'amour est le grand moyen employé par Méphistophélès pour se glisser dans le camp ennemi; mais ici l'amour des sens ne suffit plus pour séduire le philosophe spiritueliste; il faut que cette passion prenne un caractère plus noble, plus élevé. C'est la poésie, avec toutes ses plus sublimes inspirations, qui devient l'instrument de cette œuvre diabolique. Avec son aide, Méphistophélès réussit à faire rompre l'une après l'autre les cordes de la lyre; mais lorsque la septième se brise avec fracas, il voit son espoir déçu, car, avec elle, se brise aussi l'existence du philosophe, et son âme, dégaîgée des liens qui commençaient à l'enlancer, échappe désormais entièrement au pouvoir de l'enfer.

Ce drame, qui appartient essentiellement au genre fantastique, est écrit d'un bout à l'autre dans un langage poétique plein d'harmonie et de pureté. Le style élevé de G. Sand convenait admirablement à une œuvre de cette espèce; il force l'attention et, par le charme musical qui séduit l'oreille, supplée au défaut d'intérêt qui résulte du manque d'intrigue et d'action.

Corde sensible (LA), vaudeville en un acte, par MM. Clairville et Lambert Thiboust, représenté pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 8 octobre 1851. Qui dit vaudeville dit plaisir et gaieté, et celui-ci remplit exactement ce joyeux programme. La scène se passe dans une mansarde de Paris, au troisième étage. Mimi et Zizine sont deux ouvrières en fleurs, ayant toujours la chanson sur les lèvres, comme les serins dont la cage est appendue à leur fenêtre. Ce sont d'honnêtes et braves filles, qui ne travaillent pas seulement pour gagner leur vie. Mimi et Zizine avaient une amie, Blanchette; la pauvre enfant s'est laissée séduire par un beau jeune homme; il a fallu faire un baptême avant la noce... puis le beau jeune homme a abandonné la mère et la fille. Blanchette est morte de désespoir. Alors Mimi et Zizine ont adopté l'orpheline, et, pour l'élever, elles font des fleurs du matin au soir, heureuses

quand leur journée peut leur donner trente-cinq sous.

Les deux jeunes filles ont deux voisins, et, comme nous sommes au pays du vaudeville, chacun aime sa chacune. Tamerlan Boule-d'Amour a vingt-huit ans; il est peintre, il aime Mimi. Califourchon a l'avantage d'être rentier, plus jeune, mais par compensation légèrement godiche. Il est amoureux de Zizine, et il s'arrête devant son idole, comme un invalide devant la colonne, s'écriant à tout instant : « Qu'elle est belle, cette femme ! » Malheureusement, sans être bégueules, Mimi et Zizine ont fait serment de tenir à jamais serrés les cordons de leur cœur, et les deux jeunes gens cherchent en vain le moyen de trancher ce nouveau nœud gordien. Tamerlan a sa théorie sur les femmes : lorette, duchesse, grisette, dévote, fillette, toute femme a un défaut à sa cuirasse. Il chante à son ami un délicieux couplet de facture dont voici la ritournelle :

Au dieu d'amour il n'est rien d'impossible;
Donc il ne faut jamais désespérer,
Car chaque femme a sa corde sensible,
Que tôt ou tard un amant fait vibrer.

Tamerlan et Califourchon espèrent bien trouver la corde sensible. Par malheur, les deux jeunes filles ne sont ni coquettes ni gourmandes. Grand désappointement pour nos amoureux. Tout à coup les serins se battent dans la cage; le mâle a battu sa femelle. « Elle va se rebiffer », dit Tamerlan. Point; la serine becôte le serin; alors Califourchon chante :

Lorsqu'une femme le chagrine,
L'homme devrait, soir et matin,
Se conduire comme un serin
Se conduit avec sa serine.

Le plan est adopté; Tamerlan doit commencer. Mais, au moment d'entrer en campagne, Mimi lui conte l'histoire de Blanchette. Cette scène est charmante : on rit et on pleure tout à la fois. Tamerlan, désolé du serment de sa belle, veut partir à la recherche de beautés moins sévères. Auparavant, il veut rendre à Mimi un fêtu qu'il a à elle. « Comment ! c'était vous ? » s'écrie Mimi. Un soir, devant Tortoni, trois ostrogots ont voulu chiffonner la robe de Mimi; un jeune ouvrier l'a défendue à coups de poing; dans la bagarre, elle s'est enfuie perdant son fêtu, mais gardant au cœur un souvenir. On devine le reste... Au moment où nos amoureux s'embrassent, Califourchon fait irruption dans la chambre; il croit que le plan a réussi et se permet de lever la main sur Zizine. Zizine à la main prestre; l'infortuné attrape un soufflet, et il avoue en pleurant qu'il a 1,773 livres de rente. Sans le vouloir, il a touché la corde sensible de son idole, et la pièce finit par ce couplet, que Mimi et Zizine adressent au public :

Les artistes font leur possible
Pour vous plaire... ils sont tous d'accord;
Pourtout toucher leur corde sensible,
N'ayez pas peur... frappez bien fort.

CORDÉ, ÉE (kor-dé) part. passé du v. *Corder*. Mis en corde : *Chambre bien cordée*. Lié avec une corde : *Cette caisse s'ouvrira, elle est très-maladroïtement cordée*.

— Qui est de la nature des cordes, qui est filandreux, ligneux : *Les racines de carotte, de panais, de scorsonère, deviennent cordées, lorsque les pieds commencent à monter en graine*. (Boss.)

— Blas. Se dit des arcs et des instruments de musique à cordes, quand les cordes sont d'un émail particulier : *Arpaçon d'Azur, à une harpe cordée d'or*.

— Pathol. *Gonorrhée ou Chaud-pisse cordée*. Celle qui est caractérisée par la corde ou engorgement dur et douloureux de l'urètre.

— Art vétér. *Flanc cordé*. Flanc de cheval qui a la corde, dont le muscle ilio-abdominal fait une saillie.

— Pêch. *Lamproie cordée*. Celle qui se corde et n'est plus bonne à manger. V. *CORDER* (SE).

— Agric. Se dit des blés sur pied auxquels on a fait subir l'opération du cordage : *Les blés cordés sont moins sujets à couler*.

CORDÉ, ÉE adj. (kor-dé — du lat. *cor*, *cordis*, cœur). Hist. nat. Qui a la forme d'un cœur ou de la figure arbitraire par laquelle on est convenu de représenter cet organe, par exemple sur les cartes à jouer : *Coquillage cordé*. *Corselet cordé*. *Feuilles cordées*. On dit plus ordinairement *CORDIFORME*, surtout en botanique.

CORDEAU s. m. (kor-do — dimin. de *corde*). Petite corde; se dit plus particulièrement de la petite corde dont on se sert pour tracer des lignes droites ou indiquer des alignements : *Allée tirée au cordeau*. *Creuser une tranchée au cordeau*. *Tenir le cordeau*. Vous ne voyez rien d'aligné, rien de nivelé, jamais le cordeau n'entra dans ce lieu; la nature ne plante rien au cordeau. (J.-J. Rouss.) *Quand Rollon, ayant divisé au cordeau la terre normande, eut pendu les voleurs et fait régner la justice, des gens de tous les pays accoururent*. (H. Taine.)

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous.

BÉRANGER.

— Par ext. Lacs, filets :
... Que fais-tu de ces cordeaux ?
Disait l'alouette novice

A l'oiseleur plein de malice
Qui tendait des lacs aux oiseaux.

« Lacet pour étrangler, corde, cordon : *L'empire des Ottomans, exposé tous les jours au cordeau, nous marque l'aveuglement de ceux qui ne font consister l'autorité que dans la force*. (De Retz.) *Louis le Hutin fit périr sa femme Marguerite de Bourgogne par le cordeau*. (Volt.)

... Elle n'est plus vivante !
— Quoi ! sitôt ! par le feu, le fer ou le cordeau ?

TRISTAN.

Et le plus saint d'entre eux, sauf le droit du cordeau,
Vivait au cabaret pour mourir au cordeau.

RÉGNIER.

Celui-ci se l'attache et se pend bien et beau;
Ce qui le consolait peut-être,
Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.

LA FONTAINE.

« Ce sens a vieilli.

— Fig. Froide régularité, symétrie de mauvais goût :

Ce bel esprit, orateur du barreau,
Alignant froidement ses phrases au cordeau.

VOLTAIRE.

« Moyen employé pour arriver à l'ordre et à la symétrie : *Dieu a étendu son cordeau; il a pris au juste ses alignements pour composer, pour ordonner, pour placer tous les éléments*. (Boss.)

— Navig. Corde dont on se sert pour conduire un bateau.

— Pêch. Cordelette attachée à la corde principale d'une ligne de fond. *« Cordeau de nuit, ligne de fond employée dans la pêche aux anguilles »*.

— Turf. Même signification que *CORDE*.

— Comm. Lisière de certaines étoffes de laine de qualité inférieure.

CORDEE s. f. (kor-dé — rad. *corde*). Ce qui peut être entouré, embrassé par une corde : *Une corde de bois*.

— Fig. Continuité, suite : *Cette longue corde de fortune*. (Montaigne.) « Vieux en ce sens ».

— Pêch. Petite corde à laquelle sont attachés plusieurs hameçons, et qui sert à la pêche aux anguilles.

CORDEE s. f. (kor-dé — de *Corda*, botan. allem.). Bot. Syn. de *CYAMOPSIDE* et de *DIPLOLENE*.

CORDE-FEUILLEARDS s. m. (de *corde*, lier, et *feuille*, douve). Dans le commerce de Bordeaux, Corde qui sert à lier les douves d'une futaille; cercle de fer qui sert au même usage.

CORDEIRO ou **CORDEIRO** (Antonio), historien portugais, né en 1641 à Angra (île de Terceira), mort en 1740. Il fit ses études à Coimbra, embrassa l'état ecclésiastique et se livra à l'enseignement. Son principal ouvrage est une histoire estimée de Terceira et des îles voisines, publiée sous le titre de : *Historia insulana das ilhas a Portugal sogeitas no Oceano occidental* (Lisbonne, 1717, in-fol.)

CORDEL s. m. (kor-dél). Ancienne forme du mot *CORDEAU*.

CORDELAT s. m. (kor-de-la — rad. *corde*). Comm. Etoffe de laine lisse qui se fabriquait anciennement dans plusieurs parties du Languedoc, surtout aux environs d'Albi, et qui était exclusivement à l'usage des gens de la campagne. On l'appelait aussi *CORDILLAT*.

CORDELE, ÉE (kor-de-lé) part. passé du v. *Cordeler*. Tressé en forme de corde : *De beaux cheveux noirs cordelés*.

— Hist. nat. Marqué de côtes imitant des tours de corde.

CORDELER v. a. ou tr. (kor-de-lé — rad. *corde*. Double la consonne l devant une syllabe muette : *Je cordeille, nous cordellerons*). Tordre, tortiller, tresser en corde : *CORDELER ses cheveux*.

Se *cordeler* v. pron. Se tordre en forme de corde : *Ses cheveux se cordellent naturellement*.

CORDELETTE s. f. (kor-de-lè-te — dimin. de *corde*). Petite corde : *Les Chinois, avant qu'ils connussent l'écriture, faisaient usage de cordelettes qui, au moyen de différents nœuds, servaient à marquer les choses dont ils voulaient se souvenir*.

— Moll. Saillie longue et étroite qui règne entre les stries et les cannelures de certaines coquilles.

CORDELIER s. m. (kor-de-lié — rad. *corde*), à cause de la corde dont ces religieux ceignent leurs reins). Hist. relig. Nom donné aux religieux qui suivent la règle de saint François d'Assise, et que l'on appelle aussi *frères mineurs* ou *franciscains* : *CORDELIERS conventuels*. *CORDELIERS de l'observance ou observantins*. Les *CORDELIERS* embrassent les sentiments de Scot, parce que Scot était *CORDELIER*. (Malebr.)

— Loc. fam. *Etre gris comme un cordelier*, Etre complètement ivre, par une équivoque sur la couleur grise du vêtement de ces religieux. D'autres expliquent cette locution par les habitudes d'intemperance attribuées à ces religieux. « *Avoir la conscience large comme la manche d'un cordelier*, Etre fort peu scrupuleux ».

— Loc. prov. *Parler latin devant les cora-*

liers, Parler avec assurance d'une chose qu'on sait mal, devant des gens qui la savent très-bien. « *Aller sur la haquenée, sur la mule d'un cordelier*, Voyager à pied, un bâton à la main ».

— Hist. polit. *Club des cordeliers*, Club établi à Paris, pendant la Révolution française, dans un ancien couvent de cordeliers, et dont faisait partie Camille Desmoulins. On donnait par extension le nom de *cordeliers* aux membres de ce club et aux partisans des doctrines que l'on y professait.

— Vitic. Variété de raisin.

— Encycl. L'ordre des *cordeliers* ou *frères mineurs* fut fondé par saint François d'Assise. Leur bulle d'institution est de 1223 et fut donnée par Honorius III. Ils tirent leur nom de ce qu'ils étaient ceints d'une corde (de *corde liés*).

Les moines solitaires avaient disparu en Orient, malgré le triomphe du christianisme, dès le IV^e siècle. Le monachisme renaquit dans le cours du moyen âge sous l'influence de la papauté, non plus pour mener une vie contemplative et solitaire, mais pour collaborer au grand œuvre de l'établissement de la suprématie papale. Les moines mendiants furent les principaux ministres de la révolution qui assura pour des siècles le pouvoir temporel au saint-siège. Ils n'eurent de glaive que la parole, et c'était assez à une époque où le développement anormal de l'imagination donnait à la parole un empire qu'elle n'avait point encore eu, qu'elle a perdu désormais. La parole ecclésiastique a eu longtemps en Europe une influence comparable à celle que donne aujourd'hui à un grand Etat la possession d'une armée d'un demi-million d'hommes. Ceux qui refusaient de le comprendre devaient se résigner à n'avoir pas le sens des événements accomplis par le catholicisme sur l'économie générale de la civilisation. La parole suppléait à l'administration absente de la justice, à la force armée, à la police, aux bagues, aux prisons, et elle y suppléait avec avantage. Dès les premiers temps de leur existence, les franciscains n'ont pas de doctrine officielle à défendre; ils colportent la grâce, comme on colporterait maintenant de la toile; ils en distribuent à la discrétion des fidèles, et ne demandent en paiement qu'un morceau de pain et un verre d'eau. Ils prêchent comme ils peuvent, dans les carrefours, sous les toits de chaume, sur les champs de foire. Ce sont les aventuriers du bon Dieu. Ceints d'une corde et armés d'un gourdin populaire, ils voyagent sans peur et sans reproche. Les hérétiques se déguisent sous la qualité de marchands pour parcourir l'Europe et y répandre leurs doctrines; les franciscains les suivent partout, afin d'atténuer l'effet de leur prédication.

Ils donnent aussi des représentations dramatiques : tout est bon qui procure la gloire de Dieu. Ce sont les vrais dramaturges du temps, d'autant meilleurs qu'ils croient à l'objet de la pièce. Pour se mettre au niveau de leur auditoire, — et leur auditoire de tous les jours n'est pas distingué, car les grands de la terre se moquent d'eux et de leur costume, — ils matérialisent leur enseignement jusqu'à le rendre grotesque. Saint François, leur maître, leur en avait donné l'exemple : « Quand il prononçait le nom de Jésus, il allongeait la langue et se léchait les lèvres comme pour y recueillir du miel. » La naïveté du temps prêtait une saveur d'éloquence extraordinaire à ce mouvement oratoire. Les populations du moyen âge étaient très-malléables : le tout était de les intéresser. Saint François s'y exerçait de son mieux; la veille de Noël, il s'enfermait dans une étable pleine de bestiaux et s'habitait à prononcer Bethléem en bêlant à l'instar d'un mouton. (*More balantis ovis Bethleem dicens*.)

Cette doctrine dispense de dignité personnelle, dira-t-on. Sans doute; elle n'est bonne qu'à faire des lazzaroni. L'Eglise ne hait point les lazzaroni : elle en cultive à Rome. Au moyen âge, comme aujourd'hui, l'Europe méridionale en était peuplée. Ils rappellent l'âge d'or par l'innocence de leur entendement et la frugalité de leur vie. Dans les rues de Naples, deux sous de macaroni suffisent à leurs besoins quotidiens. Ils pratiquent l'oïveté avec béatitude : le soleil n'a jamais eu de pareils clients. Ils tuent volontiers; ils violent au besoin, et font de la délation à bon marché. On n'est pas sans défaut; mais aussi ils ont tant de respect pour la *santa Vergine* ! Saint François fut proprement le fondateur de l'ordre des lazzaroni. Suivant les données de cette doctrine, l'homme n'est qu'un jouet de Dieu; ce qui lui arrive est providentiel; aussi n'a-t-il pas à s'en inquiéter. Le caractère, s'il en avait, serait un obstacle aux vues de Dieu, à la pratique de l'humilité et de l'indigence. Pourquoi ne pas reconnaître que la prédication des *cordeliers* répond à des instincts enracinés dans les classes inférieures ? Saint François et les siens avaient le mérite de comprendre leur mission. Leur chrétien idéal est un homme sans souci, toujours gai. Le venin de la pensée n'empoisonne point ses jours; l'ambition ne dessèche point son cœur; un rayon de soleil et du loisir satisfont à ses vœux. « L'homme qui pense est un animal dépravé », a dit Rousseau : ce jour-là, le citoyen de Genève était *cordelier*. Les *cordeliers* étaient très-nombreux en France, où ils ont vécu jusqu'à la suppression des ordres religieux. Ils portaient un habit de drap gris surmonté d'un capuchon, un chaperon et un

mantau de même étoffe. Ils étaient chaussés de sandales. C'était d'ailleurs, au moins depuis le X^e siècle, un ordre instruit, dont les membres étaient docteurs et agrégés de l'Université de Paris. L'ordre était inféodé, au point de vue théologique, aux doctrines de Jean Scot (scotistes), par opposition à celles de saint Thomas soutenues par les dominicains (thomistes).

Ils voyageaient deux par deux et, dans l'origine, vivaient exclusivement d'aumônes, couchaient à la belle étoile ou avec les bestiaux dans les lieux qu'ils traversaient, d'après le précepte de saint François (1209) : « Partez, voyagez toujours deux à deux. Louez Dieu dans le silence de vos cœurs jusqu'à la troisième heure; alors seulement vous pourrez parler. Mais que votre prière soit simple, humble et de nature à faire honorer Dieu par celui qui vous écoute. Annoncez partout la paix, mais commencez par la garder dans votre propre âme. Ne vous laissez jamais aller à la haine ou à la colère, ni détourner de la route que vous avez choisie, car nous sommes appelés à ramener dans la voie droite ceux qui s'égarent, à guérir les blessés, à redresser les estropiés... La pauvreté est l'amie, la fiancée du Christ; la pauvreté est la racine de l'arbre; elle est la pierre angulaire, la reine des vertus. Si nos frères la délaissent, nos liens sont brisés; mais s'ils s'y attachent, s'ils en donnent au monde le modèle, le monde se chargera de les nourrir ».

Nous venons de parler des *cordeliers*, en général; montrons-les maintenant en France; voyons le rôle qu'ils y ont joué, et suivons-les depuis leur arrivée chez nous jusqu'à leur suppression, en pleine Révolution. L'initiative de l'établissement des *cordeliers* en France est attribuée à Louis IX, qui en amena de la Terre sainte; la vérité est que sous Philippe-Auguste des religieux de ce nom, qui dépendaient de l'ordre de Saint-François, étaient déjà fixés à Paris; il y étaient venus en 1217 et avaient obtenu, moyennant un loyer annuel, d'habiter dans une dépendance de l'abbaye Saint-Germain-des-Près, à la condition toutefois qu'il n'auraient ni cloches, ni cimetière, ni autel consacré. Ceux qui étaient restés au chef-lieu de l'ordre se distinguèrent en 1238 dans la guerre que saint Louis fit aux infidèles, et ce prince, les ayant remarqués, en fit embarquer quelques-uns avec lui pour les joindre à ceux qui étaient déjà à Paris; le roi fit plus : revenu dans sa capitale, il écouta les doléances des *cordeliers* de l'abbaye Saint-Germain-des-Près, et s'adressant à l'abbé, il le conjura de se montrer moins rigoureux à l'égard de ses protégés. Celui-ci ne paraissait guère empressé d'accéder au désir du roi; mais saint Louis ayant fait l'abandon d'une rente de 100 sous d'or que l'abbaye lui payait, l'abbé finit par consentir, en faveur des *cordeliers*, la cession d'un grand bâtiment dans lequel ils pourraient avoir cloches et cimetière. Une fois chez eux, en possession de la faveur royale, ces religieux manœuvrèrent si bien, qu'au bout de quelques années ils achetèrent deux pièces de terre destinées à l'emplacement d'une église dont la fondation ne tarda pas à se faire; le roi leur ayant abandonné une partie de l'amende de 10,000 livres à laquelle Enguerrand de Coucy avait été condamné, et les ayant autorisés à couper dans les forêts de la couronne tout le bois qui serait nécessaire à cette construction. L'église fut bâtie, et placée en 1262 sous l'invocation de sainte Madeleine. Cette église était située sur l'emplacement qui forme aujourd'hui la place de l'Ecole-de-Médecine. Mais les *cordeliers* ne restèrent pas longtemps fidèles, en France, aux instructions de saint François d'Assise. Ils manifestèrent d'abord leur défaut d'humilité en cherchant à empiéter sur les droits de l'Université et à substituer leur autorité à la sienne, et comme, à cette époque, les querelles religieuses dégénéraient souvent en injures grossières et quelquefois en voies de fait, les deux partis commencèrent par s'invectiver, puis par échanger des horions, malgré les efforts que le roi saint Louis, secondé par les papes, faisait pour apaiser moines et savants qui, avec une égale obstination, continuèrent à se disputer avec une ardeur que rien ne pouvait étendre. « Les *cordeliers*, dit Dulaure dans son *Histoire de Paris*, en guerre avec l'Université, le furent bientôt entre eux. Au commencement du XIV^e siècle, il s'éleva dans ce couvent, ainsi que dans les autres du même ordre, deux partis acharnés l'un contre l'autre : les spirituels et les conventuels. L'objet de cette grave querelle consistait dans la distinction des mots *propriété* et *jouissance* appliqués aux aumônes qu'il recevaient. Les spirituels soutenaient qu'ils n'étaient pas propriétaires du pain et autres choses qu'on leur donnait, parce que la règle leur défendait de posséder, et les conventuels, au contraire, prétendaient que le pain était leur propriété. On étendit l'objet de la question jusque sur les biens meubles légués à ces moines. Les papes Nicolas III et Jean XXII la décidèrent tour à tour dans un sens opposé ».

Nous ne relaterons pas ici tous les détails puerils de cette ridicule question, qui fut débattue avec une chaleur digne d'une meilleure cause; en 1318, les conventuels parvinrent à faire condamner au feu, dans la ville de Marseille, quatre frères spirituels. Bref, ils firent tant que leur couvent devint un collège dépendant du général de l'ordre, où les jeunes

religieux vinrent étudier la théologie, et ils se firent agréger à l'Université et recevoir docteurs, tout en suivant les opinions de Scot, qui fut parmi eux un grand homme et leur laissa son nom, ce qui fit qu'on les appela quelquefois scotistes. On désignait aussi les *cordeliers* qui étaient fidèles au principe absolu de la non-propriété des biens temporels sous le nom de *cordeliers* de la petite observance; ceux qui au contraire se laissaient volontiers rentrer s'appelaient *cordeliers* de la grande observance.

Il était dit que les membres de cet ordre célèbre, qui se multiplièrent tellement en France qu'ils peuplèrent deux cent vingt-quatre couvents d'hommes répartis en huit provinces, ne s'occupaient qu'à ergoter; après avoir discuté contre les docteurs de l'Université, les *cordeliers* s'avisèrent de se partager sur la question de savoir quelles étaient les dimensions de l'habit qu'avait porté saint François, et surtout quelle avait été la forme de son capuchon, qu'un certain nombre de religieux déclaraient nettement avoir été rond, et que d'autres soutenaient avoir été taillé en pointe. Rond ou pointu, tel était le dilemme que se posait chacun, et il fallait absolument se ranger d'un côté ou de l'autre; de graves débats s'élevèrent à ce propos, et durèrent jusqu'au xvi^e siècle. Un nouveau sujet de troubles vint encore agiter les *cordeliers*. Laissons parler l'éminent auteur de l'*Histoire de Paris* :

« En 1401, le provincial des *cordeliers* s'avisa de faire, dans le couvent de Paris, bâtir une écurie. Cette construction fut un signal de guerre. Les religieux étrangers qui étaient dans ce couvent voyaient dans la construction de cette écurie une infraction manifeste aux statuts de l'ordre; les religieux français alléguèrent plusieurs raisons pour prouver que le provincial ne pouvait se passer d'écuries. Les têtes s'échauffaient; au lieu de s'entendre et de raisonner sur l'utilité de cette écurie, on se battit. « A mort tous les Français ! » crièrent les étrangers partisans de la règle. A ces mots, le combat commença; les moines, armés de pierres, de bâtons, s'assommèrent, s'estroptèrent, se tuent. Les cris des combattants, des blessés et des mourants jetèrent l'alarme dans le voisinage. Le roi en est averti, il envoie des troupes pour rétablir la paix; les portes sont fermées, les soldats les enfoncent et entrent; alors les deux partis ennemis se réunissent pour résister aux troupes du roi; ils le font avec courage, blessent et sont blessés; mais ils ne peuvent tenir longtemps. Quelques-uns franchissent la muraille de la ville, qui servait en partie de clôture à leur jardin; quatorze d'entre eux pris dans les fossés, et vingt-six dans l'intérieur du couvent, furent conduits en prison, et le parlement les renvoya devant les juges criminels. »

L'obéissance et la soumission aux lois n'étaient pas les principales vertus des *cordeliers*, et on les vit mêlés à toutes les scènes de tumulte et de désordre qui se produisirent; leurs mœurs relâchées et corrompues appelaient une prompte réforme; ce fut ce que tenta d'opérer le légat du saint-siège en 1501, et ce fut afin d'arriver à ce but qu'il chargea spécialement un prédicateur célèbre par la crudité de ses expressions et la force de son éloquence grossière, Olivier Maillard enfin, d'entreprendre cette réforme. C'était une rude besogne, et, malgré tout son talent oratoire, le prédicateur échoua; alors le légat commit les évêques d'Autun et de Castelmare à l'effet de présenter leurs remontrances aux *cordeliers*, mais ceux-ci opposèrent cette fois la ruse aux justes récriminations dirigées contre eux. Lorsque les évêques se présentèrent au couvent, ils trouvèrent tous les moines assemblés dans l'église et agenouillés autour du saint sacrement, tout en chantant des hymnes. Après avoir attendu patiemment la fin de ces chants sacrés, les évêques perdirent patience et demandèrent qu'ils cessassent; mais loin d'obéir à cette injonction, les moines continuèrent à chanter pendant quatre heures durant, ce que voyant, les délégués du légat durent se retirer après avoir manifesté leur mécontentement. Le lendemain, ils se présentèrent à nouveau au monastère, et y trouvèrent derechef les *cordeliers* chantant; mais cette fois ils avaient pris la précaution de se faire accompagner du procureur du roi, du prévôt de Paris et d'archers, et, voyant que leur autorité était méconnue, ils prièrent les gens de justice d'interposer la leur, et force fut aux trop fervents chanteurs de louanges du Seigneur de se taire et de recevoir les remontrances qu'on avait à leur faire. Ils changèrent alors de tactique, et voyant que les droits qu'ils invoquaient pour se défendre n'étaient pas reconnus, ils feignirent une soumission absolue et se mirent à verser d'abondantes larmes, après quoi, ayant aperçu le prédicateur Maillard, ils se vengèrent sur lui de la confusion qu'ils avaient éprouvée et le chassèrent en le maltraitant; le malheureux prédicateur faillit être assommé.

L'Estoile, dans ses mémoires pour servir à l'histoire de France (année 1577), rapporte « qu'une fille fort belle, déguisée en homme, et qui se faisait appeler Antoine, fut découverte et prise dans le couvent des *cordeliers*. Celle-ci servait, entre autres, frère Jacques Berson, qu'on appelait l'enfant de Paris et le *cordelier aux belles mains*. Ces révérends Pères disaient tous qu'ils croyaient que c'était un vrai garçon; on s'en rapporta à leur conscience. Quant à cette fille-garçon, elle en

fut quitte pour le fouet, ce qui fut grand dommage à la chasteté de cette honnête personne, qui se disait mariée, et qui, par dévotion, avait servi dix ou douze ans ces bons religieux, sans jamais avoir été intéressée en son honneur. »

Le scandale de la vie que menaient les *cordeliers* était devenu tel, que le général de l'ordre se détermina à venir tout exprès à Paris pour entreprendre une réforme devenue indispensable; mais il ignorait à quels hommes il avait affaire. A peine eurent-ils été informés de la visite de leur chef, que le plus grand nombre d'entre eux résolurent de résister à ses volontés, tandis que les autres, redoutant avec raison les suites que pouvaient avoir cette rébellion, étaient d'avis qu'il fallait faire acte de condescendance et de soumission. Chaque parti persévérant dans son opinion, on en vint aux mains, et une fois de plus les *cordeliers* se battirent et firent un tel vacarme que les archers furent obligés d'intervenir, de se saisir des plus récalcitrants et de les conduire à la prison de Saint-Germain-des-Près, où ils furent fustigés d'importance.

Il n'y avait pas trois jours que la tranquillité semblait être rétablie dans le couvent, qu'une nouvelle dispute s'éleva et qu'une bataille s'y livra; cette fois le parlement, fatigué de l'insubordination de ces moines, intervint, et l'ordre parut enfin renaitre, mais il ne dura guère. Au mois d'août de la même année, une émeute, ou plutôt une véritable révolution, mit le couvent sens dessus dessous; les uns dépavèrent les cours, les autres enlèveront les tuiles des toits et jetèrent ces projectiles à la tête de ceux qui tenaient pour le général de l'ordre; le combat dura deux jours, et plusieurs des combattants demeurèrent sur le champ de bataille. Le général voulut s'interposer; mais, voyant que les pavés allaient lui pleuvoir sur la tête, il prit la fuite, et vint se jeter à genoux devant le premier président du parlement de Paris, pour le supplier de faire cesser le carnage; la force armée en vint seule à bout, et on découvrit encore une femme dans le couvent.

Jusqu'alors, nous avons vu les *cordeliers* se faire la guerre entre eux. Ces singuliers religieux ne bornèrent pas là leurs exploits : l'un d'eux, maître des novices, croyant avoir à se plaindre de deux bourgeois de Paris, les attira sous un prétexte quelconque dans l'intérieur du couvent, et les y fit fouetter par les novices. Sortis des mains de ces forcenés, les bourgeois allèrent se plaindre à qui de droit, et le parlement ordonna l'arrestation de l'insigneur de cette vilaine action; mais alors l'évêque de Paris réclama, ce qui n'empêcha pas le parlement de condamner le moine à faire amende honorable et de l'interdire pendant trois ans. Quant aux bourgeois, ils en furent pour leur fessée.

Il est vraiment pénible de n'avoir à signaler dans l'histoire de cet ordre que des faits scandaleux. L'immoralité, la luxure, l'ivrognerie étaient les péchés mignons de ces Pères, dont l'humeur turbulente était devenue proverbiale. On se demande comment, en présence de leurs déréglés, de leur esprit d'insubordination et de leurs nombreux méfaits, le gouvernement ne put parvenir à supprimer un ordre inutile, et dont l'existence était aussi nuisible à la religion qu'à la tranquillité publique. Loin de là, les rois de France les favorisaient, et d'abondantes libéralités augmentaient sans cesse leurs richesses sans qu'ils se crussent obligés de témoigner la moindre reconnaissance à ceux-là même de qui ils les tenaient. En 1580, un novice ivre s'endormit dans une stalle du chœur, laissant auprès de lui un cierge allumé qui mit le feu à la boiserie du jubé, et en moins de trois heures il ne resta de l'église du couvent que les quatre murs. Les *cordeliers* prétendirent que l'incendie avait été allumé par les jacobins, et ceux-ci, à leur tour, ripostèrent que les *cordeliers* avaient mis le feu eux-mêmes à leur église afin de la faire rebâtir avec l'argent des fidèles, qui ne manqueraient pas de les indemniser et au delà. Ce fut ce qui arriva; le roi Henri III se chargea de la reconstruction du chœur, ce qui n'empêcha pas les *cordeliers*, qui d'abord avaient élevé une statue à ce royal bienfaiteur, de renverser cette statue en 1589 et de lui couper la tête. On voit par cet exemple comment ils entendaient la reconnaissance. Cette ingratitude n'effraya pas le surintendant des finances Bullion, qui plus tard légua par son testament aux *cordeliers* une somme de 100,000 livres.

Les *cordeliers* de Paris possédaient, entre autres reliques, le cordon de saint François d'Assise, et ils avaient institué dans leur église une confrérie sous le nom de *confrérie du cordon de saint François*.

L'ordre fut supprimé en France en 1790.

Les poètes du xvi^e siècle s'égayèrent souvent aux dépens des *cordeliers*, et Piron, Grécourt, ainsi que les versificateurs licencieux de leur époque, choisirent de préférence les *cordeliers* pour en faire les héros de leurs poèmes obscènes. Le *Chapitre des cordeliers* est une des œuvres les plus immorales et en même temps les plus connues de Piron; mais à côté de ces productions dont on n'ose louer la forme, tant le fond est d'une obscénité révoltante, on trouve des épigrammes et des traits plaisants décochés contre les *cordeliers*, toujours à propos de leur luxure et de leur ivrognerie.

Mais si les *cordeliers* donnèrent souvent prise aux plaisanteries des gens irréligieux, cela ne les empêchait pas d'être en grande vénération parmi le peuple, et même souvent chez les hommes appartenant aux classes les plus élevées. On sait que, selon les idées du temps où la foi régnait triomphante, un laïque qui mourait dans l'habit d'un ordre religieux, revêtu avec la permission du chef de l'ordre, avait plus de chances qu'un autre d'être sauvé. Les généraux des ordres monastiques vendaient quelquefois cette permission, d'autres fois ils l'accordaient comme une faveur. C'est ainsi qu'en 1502 Gilles Dauphin, général des *cordeliers*, en considération des bienfaits que son ordre avait reçus de Messieurs du parlement de Paris, envoya aux présidents, conseillers et greffiers du parlement, la permission de se faire enterrer en habit de *cordelier*. En 1503, il gratifia d'un semblable brevet le prévôt des marchands, les échevins et les principaux officiers de la ville. Il ne faut pas regarder cette permission comme une simple et vaine politesse; car on tenait pour certain, comme le rapporte l'abbé de Choisy dans son *Histoire ecclésiastique*, à l'année 1332, que saint François fait régulièrement chaque année une descente du paradis en purgatoire pour en tirer les âmes de ceux qui sont morts dans l'habit de son ordre.

Cordeliers (CLUB DES). Parlons d'abord du couvent; nous verrons ensuite le club. Le plus ordinairement, un couvent n'est rien moins qu'un club (et ici nous avertissons le lecteur que nous donnons à l'expression *rien moins* — la locution la plus traitresse de notre langue — le sens affirmatif); oui, rien moins qu'un club : les extrêmes se touchent. Donc, dans la rue de l'Ecole-de-Médecine, en face de la rue Haute-fenille, on voit encore, dans une cour, à gauche, une chapelle d'un style grave et sévère qui fut originairement le réfectoire et l'école de l'ancien couvent des cordeliers, dont l'église et les bâtiments s'étendaient jusqu'en face de l'emplacement où l'Ecole de médecine a été construite. Cette école des cordeliers, fameuse au moyen âge, était le centre des mystiques, la capitale de l'ordre le plus démocratique de l'Eglise, qui avait fait de la pauvreté la première vertu chrétienne, véritables sans-culottes du moyen âge et qui poussèrent jusqu'au fanatisme la haine de la propriété.

Singulière destinée des lieux ! c'est dans cette enceinte que, en 1357, le prévôt des marchands, Etienne Marcel, celui qu'on a nommé le Danton du xiv^e siècle, fit créer par les états une quasi-république; c'est de là qu'il envoya dans les provinces des députés pour organiser la réquisition contre la féodalité, et dont la mission fait songer à celle des illustres commissaires de la Convention.

Aujourd'hui transformée en un triste musée de chirurgie, décorée de savantes horreurs, avec des salles de dissection et d'études anatomiques adossées à sa partie postérieure, cette salle a retenu des accents de Danton et des révolutionnaires les plus fameux.

L'église souterraine, qui s'étendait au-dessous des bâtiments détruits, recéla pendant quelque temps l'imprimerie du journaliste si souvent poursuivi, Marat.

Il est nécessaire de distinguer ce que beaucoup d'écrivains ont confondu, c'est-à-dire le *club des Cordeliers* proprement dit, ou *Société des amis des droits de l'homme et du citoyen*, et la réunion officielle du district des Cordeliers, puis de la section du Théâtre-Français, lors de la division en sections. Le personnel, d'ailleurs, était à peu près le même, sauf que le club comptait quelques membres qui n'appartenaient pas à la section. Les assemblées du district se tinrent d'abord au couvent des cordeliers; en 1792, les assemblées de la section se tenaient dans l'église Saint-André-des-Arts, démolie depuis, et qui était située sur l'emplacement de la place du même nom. L'année suivante, elles se tinrent de nouveau aux cordeliers.

Les cordeliers, dès le commencement de la Révolution, se distinguèrent par des traits caractéristiques. C'était une société populaire dans le plus large sens du mot. Chez eux n'existait pas, comme aux Jacobins, la distinction entre l'assemblée des hommes politiques, membres de la société, et les réunions fraternelles où ceux-ci admettaient les ouvriers pour les régenter et les catéchiser. Les Cordeliers délibéraient les portes ouvertes, mêlés au peuple, communiquant sans cesse avec la foule. Ils formaient un club essentiellement parisien et révolutionnaire, ouvert à tous, écho sonore où vibraient toutes les passions de la multitude, autre sibyllin où la Révolution eut son trépied, ses délires et ses oracles. Les Jacobins, plus graves, plus prudents, eurent pendant longtemps (et ils conservèrent même toujours quelque chose de ce caractère) la physionomie d'une sorte de séminaire de docteurs politiques, de députés, de fonctionnaires, de casuistes constitutionnels, de notabilités bourgeoises, n'admettant guère le peuple que pour l'instruire et le diriger. Formant une grande association qui s'étendait sur toute la France, une société mère à laquelle s'affiliaient les petites jacobinières départementales (comme les *provinces* et la maison mère des ordres religieux), ils avaient une grande puissance sur l'opinion publique, sur l'assemblée et dans les sphères gouvernementales. Les cordeliers n'avaient point d'affiliations au dehors; mais ils régnaient sur la rue, sur les sections et la Commune, par l'initiative et l'audace; et quand Paris vibrât et bouillonnait sous le souffle ardent des cordeliers, les révolutionnaires politiques étaient bien obligés de suivre le mouvement.

Ils comptaient dans leurs rangs des individualités fortes et originales : Danton, d'abord, le tonnerre et l'oracle du club; Marat, l'austère funatique, le publiciste tout-puissant; Camille Desmoulins, le fils de Voltaire, l'éclatant journaliste; d'autres écrivains patriotes, Fréron, Robert, et son épouse Mlle Kérallio; Hébert, le pittoresque et furieux père Duchesne; Chaumette, l'aventureux étudiant, futur procureur de la Commune et promoteur des fêtes de la Raison; Fabre d'Églantine, l'auteur du *Philtre*; le boucher Legendre; le philosophe Anacharsis Cloots; Momoro, imprimeur et journaliste; Vincent, le fougueux adolescent qui deviendra l'adjoint de Bouchotte au ministère de la guerre; Gusman, ce grand d'Espagne enrôlé d'enthousiasme dans la sans-culotterie, etc.

Avec de tels éléments, on comprend assez quel rôle dut jouer cette société dans le grand drame de la Révolution. Elle fut constamment, en effet, à l'avant-garde, par ses journalistes, par ses orateurs et par ses hommes d'action. Bien qu'il y eût entre eux des nuances d'opinion assez tranchées, ils étaient reliés par des idées communes et formaient une sorte de tribu. La plupart demoraient autour du club, au centre de ce quartier, l'un des plus révolutionnaires de Paris, à une époque où tous l'étaient, même les quartiers riches et bourgeois.

Les cordeliers protégèrent Marat contre les nombreuses poursuites dont il fut l'objet et lui ménagèrent des asiles assurés, protestèrent contre le désarmement des citoyens non inscrits sur les contrôles de la garde nationale, contre la distinction des citoyens actifs et passifs, contre le décret sur le marc d'argent; proposèrent les premiers (en juin 1791) la devise : *Liberté, égalité, fraternité*, et, lors de la fuite du roi, prirent l'attitude la plus énergique et se prononcèrent hautement en faveur de la République. Ils délibérèrent, affichèrent et pétitionnèrent en ce sens : c'est un des leurs, Robert, qui rédigea la pétition demandant la déchéance du roi, et qui signa le peuple sur l'autel de la patrie, au Champ-de-Mars (17 juillet 1791).

À la suite des événements de cette malheureuse journée, les cordeliers les plus influents furent poursuivis, réduits à fuir ou à se cacher. Le journal de Marat fut saisi, l'*Orateur du peuple*, de Fréron, la feuille de Camille Desmoulins cessèrent forcément de paraître. Le *Journal du club des cordeliers*, qui paraissait depuis le 28 juin, dut également suspendre sa publication. Momoro, l'un des rédacteurs, essaya de le continuer et en prépara quelques numéros, qui contiennent des détails d'un grand intérêt sur l'affaire du Champ-de-Mars, mais qui furent saisis chez lui et qui sont restés inédits. Ces numéros manuscrits existent encore et font partie d'un cabinet d'autographes bien connu.

Cependant le club, après une interruption d'une quinzaine de jours, reprit ses séances, mais dans la salle du musée de la rue Dauphine (alors rue Thionville); il ne retourna aux cordeliers qu'en septembre 1793.

Son importance ne fit que grandir au milieu de ces luttes. Comme société, il n'était pas, comme on l'a dit, *rival* des Jacobins, à proprement parler; il partageait leur influence et suivait à peu près la même ligne, sauf que les cordeliers avaient plus d'initiative, plus d'indépendance individuelle et d'audace, et que, comme nous l'avons dit, leur action s'exerçait surtout sur Paris. Beaucoup d'entre eux d'ailleurs faisaient également partie des jacobins.

Avec ses principes républicains bien connus et son tempérament révolutionnaire, la Société des amis des droits de l'homme joua un rôle fort actif dans la révolution du 10 août, qui porta Danton et plusieurs autres cordeliers au pouvoir. Elle fournit aussi la majorité de la députation parisienne à la Convention, ce qui prouve à la fois et son influence et la notoriété de ses membres. Elle avait également la plus grande action sur la nomination des représentants au conseil général de la Commune. Elle se prononça naturellement contre les girondins et contribua à les renverser.

Si la mort tragique de Marat fut un deuil public dans tout Paris, elle fut un deuil de famille dans la section et dans le club. Le corps de l'Ami du peuple fut solennellement déposé sous les arbres du jardin des cordeliers, et son cœur, enfermé dans une urne, resta suspendu à la voûte de la salle des séances.

Cependant, peu à peu, l'ancien élément, les Danton, les Legendre, les Desmoulins, etc., absorbés par leurs travaux à la Convention et par les jacobins, cessèrent de faire partie des cordeliers, dirigés dès lors de plus en plus exclusivement par le parti de la Commune, par le sans-culotisme pur, par Hébert, Chaumette, Momoro, etc., enfin par ceux qu'on a nommés les *hébertistes*, et auxquels se rattachaient Ronsin, général de l'armée révolutionnaire, Collot d'Herbois, Pache, Bouchotte et d'autres révolutionnaires ardents.

C'est ce parti, comme on le sait, qui provoqua et dirigea le mouvement contre le culte

catholique et qui présida aux fêtes de la Raison.

Les anciens cordeliers, ceux qui avaient lutté de 1789 à 1792, formaient alors dans la République le parti des *indulgents*, et ils étaient séparés des nouveaux par des nuances d'opinions fort tranchées. C'est par allusion à ces faits que Camille Desmoulins, s'honorant toujours de son ancien titre, marquait cependant la différence en se qualifiant de vieux cordelier. On sait que c'est le titre qu'il donna au journal qu'il publia à la fin de sa vie et qui le conduisit à l'échafaud. V. l'article ci-dessous.

Cependant Robespierre et son parti se préparaient à frapper les hébertistes, et déjà un rapport menaçant de Saint-Just, l'exclusion de Cloots des jacobins et son arrestation, ainsi que d'autres indices caractéristiques, ne laissaient plus aucun doute à cet égard. Camille Desmoulins et Danton furent entraînés dans cette ligue; ils prêtèrent étourdiment leur appui aux proscriptions, ce qui ne les empêcha point d'être eux-mêmes frappés quelques jours plus tard.

Les hébertistes, qui sentaient le couteau sur leur tête et qui voyaient chaque jour de nouvelles arrestations de patriotes, agitérent Paris et se préparèrent à la résistance. Le 14 ventôse an II (27 février 1794), le club se rassembla sous l'empire d'une vive agitation. Précédemment, le tableau de la Déclaration des droits de l'homme avait été couvert d'un voile noir, en signe de l'oppression que subissaient les patriotes. Ce soir-là, après la lecture du prospectus d'un journal que le club voulait fonder, l'*Ami du peuple* (en souvenir de Marat), une discussion brûlante s'ouvrit; Hébert désigna assez clairement Robespierre comme un chef de faction; Carrier prononça le mot d'*insurrection*; beaucoup de cordeliers applaudirent à cette parole imprudente. Cependant aucune détermination ne fut prise. Le lendemain on n'en parlait pas moins d'un grand complot contre la Convention et les comités. Quoique le voile qui couvrait la Déclaration eût été solennellement déchiré le 17, et qu'en réalité il n'y eût aucun préparatif sérieux d'insurrection, mais seulement quelques démarches imprudentes, les robespierristes saisirent l'occasion. Le 23, Saint-Just lut à la Convention un rapport foudroyant, et, dans la nuit, Ronsin, Hébert, Vincent, Momoro, etc., furent arrêtés, pour être envoyés à l'échafaud huit jours plus tard. A l'article HÉBERTISTES, on trouvera quelques détails de plus sur cette affaire, dont le dénouement fut la ruine complète du parti de la Commune et de ceux qu'on nommait les ultra-révolutionnaires.

Les cordeliers, privés de leurs chefs, essayèrent cependant de se maintenir en se soumettant au scrutin épuratoire et en rejetant tous ceux de leurs membres qui pouvaient causer quelque ombre aux vainqueurs. Ils s'efforcèrent si soigneusement qu'il ne resta rien de l'ancien esprit, et que leur société devint assez insignifiante pour mériter le dédain. Paris d'ailleurs était décapité; sa bruyante et forte vie municipale était presque éteinte, du moins ses sections et sa Commune subissaient la discipline robespierriste; il était logique que le club qui avait le plus fidèlement représenté les idées et les passions de la grande cité partageât la même décadence. Il ne joua plus en effet aucun rôle politique et se traîna obscurément jusqu'à la fin de la Convention.

Cordelier (LE VIEUX), journal rédigé par Camille Desmoulins, député à la Convention et doyen des jacobins, 7 numéros (décembre 1793). Cette production célèbre est moins un journal qu'une série de pamphlets. Le titre même a une intention satirique: le *Vieux cordelier*, c'est le cordelier de la grande époque, l'un des pères de la Révolution, opposé à ces révolutionnaires nouveaux, qui prétendent dépasser leurs anciens, les doyens de la République; à ces *exagérés*, à ces *ultras*, qui entraînaient la Révolution dans des voies nouvelles et qui dominaient alors à la Commune et au club des cordeliers. Que Camille Desmoulins, l'agressif, l'impétueux, l'aventureux journaliste, l'ancien procureur de la lanterne, en arrivât ainsi à jouer un rôle de conservateur, d'orthodoxe politique et même religieux, d'académicien révolutionnaire, c'est ce qui pourrait étonner si l'on ne tenait compte de la mobilité, de la légèreté de caractère de ce grand artiste, et surtout, et par-dessus tout, de la situation de la République et des partis.

Lui-même avait des longtemps pressenti ces générations nouvelles qui maintenant ébranlaient les grandes autorités, les révolutionnaires de l'école classique.

« Tant que nous aurons Marat, avait-il dit, je ne crains rien, car on ne peut nous prendre que par les hauteurs. » Et encore: « Au delà de Marat, il faut dire ce que les anciens géographes mettaient sur leurs cartes, pour les terres non visitées: *Terra incognita*. » C'étaient ces terres inconnues, ces vagues Pays qui commençaient à apparaître.

La Révolution philosophique, religieuse et sociale s'agitait déjà, mugissait et se préparait à succéder à la République officielle, ou tout au moins à la pénétrer et à la rajeunir. Elle apparaissait dans Cloots, dans Chaumette, dans l'armée révolutionnaire, dans les *enragés*, les hébertistes, les nouveaux corde-

liers, confuse, anarchique, désordonnée, mais pleine de sève et de vie. Au moment même où elle balayait le catholicisme de la scène et inaugurait le culte de la raison pure, Robespierre se disposait à la frapper. Fort indifférent aux questions religieuses, les dantonistes n'en suivirent pas moins l'oracle des jacobins dans cette voie, par lassitude de l'action, et peut-être aussi par crainte d'être frappés à leur tour, car ils inclinaient visiblement vers le modérantisme et donnaient prise sur eux par plus d'un endroit.

Il paraît qu'une sorte de plan de campagne avait été arrêté entre Danton et Desmoulins, pour mettre fin au régime de la terreur, organiser définitivement la République, en un mot *finir la Révolution*, c'est-à-dire l'enfermer dans une certaine formule au delà de laquelle ils ne voyaient plus rien que confusion, extravagance et délire. Ils espéraient, dit-on, entraîner Robespierre en flattant son orgueil; tout au moins ils le craignaient et ils l'aidèrent follement à écraser le parti extrême, sans s'apercevoir qu'ils creusaient leur propre fosse.

Le 15 frimaire an II (5 décembre 1793), Camille Desmoulins publia son premier numéro, dans lequel il se borne à glorifier la liberté de la presse et à annoncer sa rentrée dans la carrière du journalisme.

Dans le numéro 2 (20 frimaire — 10 décembre), soumis à la censure de Robespierre, il engage décidément le combat. Les derniers discours de l'incorruptible contre l'exagération révolutionnaire, les excès antireligieux, Cloots et sa république universelle y sont traduits, commentés avec une verve cruelle. Chaumette et surtout Cloots y sont diffamés avec autant d'esprit que de mauvaise foi, avec une méchanceté étonnante. Le mouvement contre le culte, suivant la thèse banale du maître, est représenté comme soudoyé par les puissances étrangères, pour avilir le peuple français aux yeux de l'Europe, le faire passer pour un peuple pauvre et sans principes. Quoique ces pauvretés soient revêtues du style que l'on connaît, elles n'en apparaissent pas moins comme des platitudes calomnieuses. Le pauvre Camille Desmoulins, voltairien bien tranché, ne gagna rien cependant à humilier son talent et ses convictions, à robespierriser; rien, pas même la vie. Cloots, le noble philosophe, ainsi transpercé, put être facilement immolé par Robespierre, qui le fit exclure des jacobins quelques jours plus tard, puis de la Convention. Le lendemain il était arrêté, réservé pour l'échafaud. La part de Desmoulins dans cette immolation inique ne peut être ni contestée ni justifiée.

Débarassé de la tutelle de Robespierre et livré à ses entraînements d'artiste, il éclata dans son numéro 3 (25 frimaire an II — 15 décembre 1793), que l'on a qualifié, non sans quelque raison, de chef-d'œuvre. Sous le prétexte d'une traduction de Tacite, il traça de la tyrannie des Césars une peinture pleine d'allusions meurtrières et dont les royalistes s'emparèrent avidement pour en faire l'application au régime de la terreur. Ce numéro eut parmi les contre-révolutionnaires un succès tel, que l'imprudent écrivain en fut comme étourdi et qu'il sentit lui-même qu'il avait dépassé le but.

« Pour que le troisième numéro du *Vieux cordelier*, dit Louis Blanc, devint une arme empoisonnée aux mains des ennemis de la Révolution, il suffisait qu'un pût dire avec un certain degré de vraisemblance que c'était bien son règne que Camille Desmoulins, s'abritant sous une grande ombre, avait entendu décrire. Et ce danger, l'ignorait-il? Non, puisqu'il protestait d'avance contre les rapprochements que la malignité trouverait entre le temps où il vivait et celui dont il avait emprunté le tableau à Tacite. Aussi qu'arriva-t-il? que l'apparition de ce troisième numéro fut le signal d'un immense scandale. Tous les contre-révolutionnaires battirent des mains; tous affectèrent de répandre que Camille Desmoulins venait de tracer, sous d'autres noms, l'histoire de son époque; il y eut des transports de joie dans toutes les sociétés connues pour leurs tendances aristocratiques; sans le vouloir, sans le savoir, le généreux, mais téméraire écrivain, avait, en rendant l'espoir à l'innocence, servi les calculs de la haine. »

Le numéro 4 parut le 30 frimaire (20 décembre). Dès le matin, il y avait une longue queue à la porte du libraire Desenne; de main en main disputés, arrachés, des numéros montèrent jusqu'à un louis.

Desmoulins, de plus en plus enivré par son imagination, par son cœur et sa sensibilité, aussi bien que par le succès de ses feuilles, y demandait avec une éloquence entraînante l'établissement d'un *Comité de clémence* pour l'élargissement des suspects.

C'était la réaction de la pitié, aveugle, impétueuse, le cri des entrailles, l'énergie protestation de la sensibilité contre les terribles réalités du temps. On a cité bien souvent les morceaux les plus élogieux de cet admirable plaidoyer. Nous ne voulons point multiplier ici les citations, qui d'ailleurs se trouvent partout, et nous n'en rapporterons qu'un passage:

« La liberté que j'adore n'est pas le dieu inconnu. Nous combattons pour défendre des biens dont elle met sur-le-champ en possession ceux qui l'invoquent. Ces biens sont la déclaration des droits, la douceur des maxi-

mes républicaines, la fraternité, la sainte égalité, l'inviolabilité des principes: voilà les traces des pas de la déesse; voilà à quels traits je distingue les peuples au milieu de qui elle habite. Et à quel autre signe veut-on que je reconnaisse cette liberté divine? Cette liberté, ne serait-ce qu'un vain nom? N'est-ce qu'une actrice de l'Opéra, la Candeille ou la Maillard, promenade avec un bonnet rouge, ou bien cette statue de 46 pieds de haut que propose David?... O mes chers concitoyens! serions-nous donc avilis à ce point que de nous prosterner devant de telles divinités? Non, la liberté, cette liberté descendue du ciel, n'est point une nymphe de l'Opéra, ce n'est point un bonnet rouge, une chemise sale et des haillons; la liberté, c'est le bonheur, c'est la raison, c'est l'égalité, c'est la justice, c'est la déclaration des droits, c'est votre sublime constitution... »

« A la lecture de ces lignes si éloquentes, si saintement passionnées, dit M. Louis Blanc, quel cœur pourrait rester sans battement? Mais Camille Desmoulins ne prenait-il pas le jour du combat pour le lendemain de la victoire, lorsqu'il niait que la liberté, comme l'enfance, eût besoin de passer par les cris et les pleurs pour arriver à l'âge mûr? Il n'y a pas à en douter: ce que le quatrième numéro du *Vieux cordelier* demandait à chaque page, presque à chaque ligne, c'est que la Révolution, en tant que Révolution, abdiquât, et *sur-le-champ*. »

Et l'historien cite à l'appui le passage suivant:

« Voulez-vous que je la reconnaisse, cette liberté, que je tombe à ses pieds, que je verse tout mon sang pour elle? Ouvrez les prisons à ces deux cent mille citoyens que vous appelez suspects; car dans la déclaration des droits, il n'y a pas de maisons de suspicion, il n'y a que des maisons d'arrêt. »

Dans une note, il est vrai, il amende un peu cette proposition extraordinaire, frappé lui-même du danger d'une telle mesure.

Ouvrir les prisons, au moment où la République luttait contre toute l'Europe, contre la Vendée, le Midi et les complots sans cesse renaissants, c'est un genre de suicide auquel aucun gouvernement n'eût consenti dans des circonstances aussi terribles. Ce n'est jamais pendant le combat qu'on rend gratuitement les prisonniers de guerre. Ajoutons que les vengeances locales avaient sans doute multiplié les arrestations, comme il arrive toujours dans les temps d'orage; mais que le chiffre donné par Camille était évidemment exagéré, à moins de compter les Vendéens pris les armes à la main et autres insurgés prisonniers. Ce qu'il était possible de demander alors, ce n'était pas une *clémence* molle, imprévoyante et certainement dangereuse, mais une *justice* exacte, un triage des prisonniers dangereux et de ceux qui étaient réellement inoffensifs, des mesures pour empêcher l'arbitraire des autorités locales, etc.; mais ce sont des questions dont l'examen ne peut trouver place ici. Ajoutons seulement que les tableaux de Camille Desmoulins sont manifestement chargés, comme ses diatribes contre Cloots et autres sont injustes et même calomnieuses. Il fut vivement attaqué aux jacobins et aux cordeliers.

Son numéro 5 (5 nivôse — 25 décembre) est un discours justificatif, acte de contrition à l'égard des uns et satire sanglante à l'égard des autres. C'est dans ce numéro que se trouve la longue et si fameuse philippique contre Hébert, dont on a souvent cité des fragments, mais bien entendu sans jamais parler de la réponse de Hébert. Rien de plus étincelant, d'ailleurs, de plus acéré, de plus spirituellement mordant que ce pamphlet, où se rencontrent des morceaux d'une haute éloquence, comme celui-ci:

« O mes collègues! je vous dirai, comme Brutus à Cicéron: nous craignons trop la mort, et l'exil, et la pauvreté... Eh quoi! lorsque tous les jours les douze cent mille soldats du peuple français affrontent les redoutes hérissées des batteries les plus meurtrières, et volent de victoires en victoires, nous, députés à la Convention; nous, qui ne pouvons jamais tomber, comme le soldat, dans l'obscurité de la nuit, fusillé dans les ténèbres, et sans témoins de sa valeur; nous, dont la mort soufferte pour la liberté ne peut être que glorieuse, solennelle, et en présence de la nation entière, de l'Europe et de la postérité, serions-nous plus lâches que nos soldats? Craignons-nous de nous exposer, de regarder Bouchotte en face? N'oserons-nous braver la grande colère du père Duchesne pour remporter aussi la victoire que le peuple français attend de nous; la victoire sur les ultra-révolutionnaires comme sur les contre-révolutionnaires; la victoire sur tous les intriguants, tous les fripons, tous les ambitieux, tous les ennemis du bien public? »

Aux jacobins, on lut solennellement les numéros du *Vieux cordelier*, et la société se montra choquée d'un grand nombre de passages. Robespierre défendit Desmoulins, mais sur un ton méprisant: « C'est un enfant, dit-il, que les mauvaises compagnies ont égaré... Je demande, seulement que, pour l'exemple, ses numéros soient brûlés dans la société. »

Mais Desmoulins, se redressant sous cette humiliante protection, lança à Robespierre le mot de Rousseau: *Brûler n'est pas répondre!*

Cependant Camille Desmoulins publia son numéro 6 sous l'impression mélancolique de l'arrestation de Fabre d'Églantine, son ami.

« Considérant, dit-il, que l'auteur inmortel du *Philinte*, l'inventeur du nouveau calendrier, vient d'être envoyé au Luxembourg avant d'avoir vu le quatrième mois de son annuaire républicain; considérant l'instabilité de l'opinion et voulant profiter du moment où j'ai encore de l'encre, des plumes et du papier, et les deux pieds sur les chenets, pour mettre ordre à ma réputation, et fermer la bouche à tous les calomniateurs, passés, présents et à venir, je vais publier ma profession de foi politique, et les articles de la religion dans laquelle j'ai vécu et je mourrai, soit dans mon lit, soit de la mort des philosophes, comme dit le compère Mathieu. »

Ce numéro est donc surtout un nouveau plaidoyer, un *credo*, une sorte de testament. C'est le dernier que Desmoulins ait publié.

Le numéro 7, que l'éditeur refusa d'imprimer et qui ne fut publié qu'après la mort tragique de l'infortuné journaliste, a pour sous-titre: *Le pour et le contre ou conversation de deux vieux cordeliers*. Cette fois, Camille Desmoulins s'attaque audacieusement aux membres du comité de Santé générale et même à Robespierre. Desenne recula, n'osa imprimer; les épreuves allaient et venaient; bref, elles étaient encore sur la table de Desmoulins lors de son arrestation. Ce numéro, lu par quelques-uns et dont on parlait tout bas, ne fut imprimé qu'en 1834, avec un fragment d'un numéro 8 que Camille Desmoulins avait commencé dans sa prison.

Le *Vieux cordelier*, indépendamment de sa valeur littéraire, est un monument à la fois historique et politique. A travers les inconséquences, les contradictions, les personnalités, il a dit en pleine terreur le mot d'un grand parti vaincu, les *indulgents*, le mot puissant qui remuait toujours les cœurs: la pitié! Le *Vieux cordelier* a été réimprimé en 1834 par M. Matton aîné. La *Bibliothèque nationale* a publié également le journal de Desmoulins. V. DANTON, DESMOULINS, etc.

CORDELIÈRE s. f. (kor-de-liè-re — fém. de cordelier). Hist. relig. Femme de l'ordre de saint François d'Assise, fondé par Blanche, fille de saint Louis.

— Cost. Corde à plusieurs nœuds que portaient les religieux et les religieuses de saint François. Il Corde ou torsade servant à serrer un vêtement autour de la taille: *CORDELIÈRE de laine, d'or, de soie*. *CORDELIÈRE de robe de chambre*. A diverses époques, les femmes ont porté, en guise de ceintures, des *CORDELIÈRES élégantes*. Il Petite tresse de soie noire à plusieurs nœuds, que les femmes portaient autrefois autour du cou. Il Petite torsade d'or ou d'argent que les officiers supérieurs portaient à leurs épaulettes: *Les CORDELIÈRES ont quelquefois fait partie des épaulettes de certains tambours-majors, mais c'était du fait du caprice et de la mode, non du fait de la loi*. (Général Rardin.) Il Ornement de bouton formé de plusieurs rangs de bouillons.

— Blas. Corde à nœuds en soie noire ou blanche et noire, dont les veuves ont coutume d'entourer leur écu.

— Archit. Baguette d'ornement sculptée en forme de corde. Il Petit listel que l'on place sous les patenôtres.

— Comm. Sorte de serge rase qui se fabriquait anciennement à Reims et aux environs, et dans laquelle on employait un mélange de laine d'Espagne et de laine du pays.

— Typogr. Petit rang de vignettes de fonte dont on encadre quelquefois une page.

— Techn. Loquet dont le battant se soulève au moyen d'une clef plate qu'on introduit dans une entrée spéciale. On l'appelle aussi *loquet vielle* ou *à vielle*.

— Hortie. Variété de figue. Il Nom vulgaire de plusieurs espèces d'amarantes.

— Moll. Ancien nom marchand de quelques coquilles des genres buccin et rocher, qui portent les sortes de cordons marqués de nœuds.

— Encycl. Hist. relig. Saint Louis avait une extrême bienveillance pour les moines en général, et c'est à lui qu'on doit l'établissement, à Paris, d'un grand nombre d'ordres religieux; sa veuve, Marguerite de Provence, était animée des mêmes intentions à l'égard des femmes qui se consacraient au cloître. C'est elle qui installa dans la rue de Lourcine un couvent de religieuses clarisses qui, à l'exemple des cordeliers, portaient une robe nouée à la ceinture par une grosse corde à trois nœuds, et prirent en conséquence le nom de *cordelières*. Dans un titre du xiv^e siècle, cet établissement est ainsi qualifié: Abbaye du couvent des *cordelières* de l'église de Sainte-Claire de l'Ourcine, lez saint Marcel, près de Paris.

Leur bienfaitrice leur avait fait présent du manteau royal de saint Louis, qu'elles conservèrent précieusement comme une relique jusqu'au xviii^e siècle, époque à laquelle elles se décidèrent à en tirer parti, ce qu'elles firent en le convertissant en un ornement d'autel, bien que le temps en eût un peu altéré la fraîcheur.

En 1828, dit Dulaure, il se détacha du couvent des *cordelières* établi au faubourg Saint-Marcel un essaim de religieuses qui, favorisées par les donations de Catherine d'Abra de

Raconis, vinrent s'établir dans une maison et un jardin situés au cloître de Saint-Marcel. Bientôt ce lieu leur parut peu convenable. Pierre Poucher, auditeur des comptes, et sa sœur, leur donnèrent, en 1632, une maison située rue des Francs-Bourgeois, au Marais; elles s'y établirent sous le titre de *Religieuses de sainte Claire et de la Nativité*, mais on ne les désigna jamais autrement que sous le nom de *petites cordelières*. Cette nouvelle demeure leur parut encore insuffisante, et, le 13 mai 1687, elles firent l'acquisition de l'hôtel de Beauvais, rue de Grenelle-Saint-Germain, où avaient logé le duc et quatre sénateurs de la république de Gènes; ce fastueux hôtel leur convenait fort, et elles s'y établirent avec satisfaction; mais sans qu'on eût le véritable motif de cette mesure, un décret de l'archevêque de Paris supprima les *petites cordelières*, en attendant que la Révolution supprimât toutes les communautés.

— Blas. En armoiries, on entend par ce mot une espèce de cordon plein de nœuds entrelacés de lacs d'amour, que les veuves portent autour de leur écu.

Selon le P. Ménestrier, que tout le monde copie, mais que personne ne cite, la reine Anne de Bretagne fut, sinon l'auteur de cette coutume, du moins la personne qui en consacra pour ainsi dire l'usage, et qui, par son exemple, contribua indubitablement à l'étendre et à la multiplier. Son père François, duc de Bretagne, qui avait une grande dévotion pour saint François d'Assise, portait déjà autour de ses armes deux *cordelières*, ainsi qu'on peut le remarquer encore aujourd'hui sur l'une des portes de l'hôtel-Dieu de Rennes.

Un cabinet du château de Blois est rempli de devises de la reine, des chiffres et des armoiries de la reine Claude, sa fille, où l'on voit ces *cordelières* diversement entrelacées, mais toujours à nœuds serrés comme les cordons dits de saint François.

François I^{er}, époux de Claude, fit aussi sa devise de ce cordon, pour marquer la dévotion singulière qu'il portait à ce saint, et l'on voyait encore au xviii^e siècle, sur la menuiserie d'une des chapelles du château d'Amboise, cette *cordelière* tournée en rond sur un diamètre de ce saint, avec ces mots : *Plus qu'autre, plus qu'autre*, par lesquels il semble avoir voulu dire qu'il révérait saint François, dont il portait le nom, plus qu'aucun autre saint. Ce fut sans doute ce qui l'obligea de changer les aiguillettes du cordon de l'ordre de Saint-Michel en une *cordelière* tortillée et mêlée avec les coquilles de la première institution.

Louise de Savoie, sa mère, mit aussi cette *cordelière* autour de ses armoiries; elle fit sa devise d'un lis de jardin lié d'une de ces *cordelières*, et accosta de deux vols. On la voit ainsi dans un cabinet du château de Blois.

On a fait des *cordelières* une espèce de devise ou rébus pour les veuves. Elles signifient que les veuves sont rentrées en possession de leur liberté première, leur mariage étant dissous par la mort du conjoint, et qu'elles ont par conséquent le corps délié.

Cette espèce de *cordelière*, dit encore le P. Ménestrier, est pour les veuves d'un usage plus ancien que celle qu'Anne de Bretagne portait autour de ses armoiries, puisque, dès l'an 1470, Claude de Montagu, de la maison des anciens ducs de Bourgogne, seigneur de Conches, ayant été tué au combat de Bussy, Louise de la Tour d'Auvergne, sa veuve, prit pour devise une *cordelière* à nœuds déliés et rompus, avec ces mots : *J'ay le corps délié*. Cette devise existait autrefois sur des ornements d'église, au carmes de Chalon-sur-Saône.

Quelques prélats, ajoute le P. Ménestrier, tirés de l'ordre de Saint-François, ont porté cette *cordelière* autour de leurs armoiries. Sur une vitre de l'église de Saint-Père, à Chartres, on voyait les armoiries d'Élie de Bourdeille, cardinal-archevêque de Tours, auparavant religieux de l'ordre des frères mineurs, entourées d'une *cordelière* d'argent.

Avant l'usage des *cordelières*, la plupart des armoiries, non-seulement de femmes, mais encore d'hommes, se mettaient dans des guirlandes de feuilles ou de fleurs.

Considérées comme meuble d'armoiries, les *cordelières* sont assez rares. Nous en avons trouvé, cependant, deux exemples : Cordon de la Faucherie porte d'azur à trois *cordelières* d'or posées deux et un. Roquefeuil porte : écartelé de gueules, et de gueules par deux filets d'or en croix, à douze *cordelières* du même, trois dans chaque quartier d'écartelure. Suivant la tradition, l'origine de ces armes vient de ce que la maison de Roquefeuil étant sur le point de s'éteindre, le dernier mâle, qui était cordelier, obtint de la cour de Rome d'être relevé de ses vœux. Le pape ne put refuser cette grâce à l'ancienneté de la maison qu'il s'agissait de perpétuer. Ce religieux, devenu le chef et l'unique espérance de la maison de Roquefeuil, voulut, en perpétuant cette maison, y perpétuer aussi le souvenir de l'état qu'il avait embrassé; il prit pour armes des *cordelières*.

Cordelière (ordre des dames chevalières de la). V. DAME.

CORDELIN s. f. (kor-de-li-ne — dimin. de corde). Techn. Petite ficelle que l'ouvrier tisseur dispose à droite et à gauche, en dehors et à peu de distance des bords de la chaîne,

soit pour former les franges, soit pour éviter la rentrée de la trame sur les coups de lancé. || Baguette de fer un peu aplatie à l'une de ses extrémités, avec laquelle on prend le verre pâteux qui sert à former le cordon du goulot des bouteilles.

CORDELLE s. f. (kor-dè-le — dimin. de corde). Petite corde :

Une clef...
Qui tire à sa *cordelle* une noix d'arbalète.

RÉONIER.

|| En ce sens on n'emploie plus que le diminutif CORDELETTE.

— Fig. Suite, kyrielle, séquelle : *On a souvent parlé de toute cette CORDELLE de bâtardise*. (St-Sim.) Inus. || Lacs, filet, appât, moyen de séduction.

On attire à sa *cordelle*
La femme la plus fidèle.

Trévoux.

Ce sens, qui a vieilli, est sans doute une allusion à la ligne avec laquelle on pêche les poissons. || Cabale, parti : *C'est un homme de sa CORDELLE*. Ce sens est également vieux.

— Navig. Corde de moyenne grosseur qui sert au halage des bateaux, et qui, en mer, est employée à divers usages sur les chaloupes : *Halier, tirer à la CORDELLE*. *Tantôt nos matelots nous tiraient à la CORDELLE, tantôt nous marchions à l'aide d'une brise qui ne soufflait qu'un moment*. (Chateaub.)

CORDELLIER-DÉLANOUE (E.-C.-H.), auteur dramatique français, né en 1806, mort à Paris le 14 novembre 1854. Il débuta dans la carrière des lettres par quelques pièces de vers : la *Poésie et la Musique*, ou *Racine et Mozart*, épître à M. Victor S... (1824, in-8°); *Épître à sir Walter Scott* (1826, in-8°), et par des articles sur les musiciens célèbres, dans la *France littéraire*. Il écrivit aussi quelques romans, *Kernoz le fou*; le *Barbier de Louis XI* (1832, in-8°), et aborda le théâtre, où il a donné notamment : *Charles I^{er} et Cromwell*, drame en cinq actes et en prose, avec un prologue, représenté sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin le 21 mai 1835; *Matthieu Luc*, drame en cinq actes et en vers, joué à l'Odéon le 23 octobre 1841, écrit avec énergie et correction, et qui eut un certain succès littéraire; le *Manchon*, comédie jouée au même théâtre, le 23 mars 1847. Cordellier-Délanoue passa pour avoir été le collaborateur anonyme de M. Alexandre Dumas dans *Napoléon Bonaparte*, ou *Trente ans de l'histoire de France*, drame en six actes (Odéon, 10 janvier 1831), et dans *Balthilde*, drame en trois actes (Renaissance, 14 janvier 1839). C'était un écrivain de talent, qui a trop souvent été forcé de travailler sous le nom d'auteurs dramatiques et de romanciers en vogue, et dont le nom, écarté de l'affiche, n'est parvenu que rarement aux oreilles du public.

CORDEMAIS, bourg et commune de France (Loire-Inférieure), canton de Saint-Etienne-de-Montluc, arrond. et à 10 kilom. S.-E. de Savenay, sur un rocher au milieu d'une plaine; pop. aggl. 499 hab. — pop. tot. 2,684 hab. Belle église du style roman de transition; le chœur et les chapelles latérales sont postérieurs et ont le caractère du xvi^e siècle. Au-dessous du chœur s'étend une crypte assez vaste; bémier extérieur fait d'un des cercueils de granit découverts lors des fouilles opérées dans le cimetière.

CORDEMOY (Géraud DE), philosophe et historien, né à Paris vers 1620, mort dans cette ville le 8 octobre 1684. Sa famille était originaire d'Auvergne et considérée parmi la noblesse de second ordre. Géraud de Cordemoy débuta par la profession d'avocat, qui ne convenait point à son caractère et dans laquelle il n'obtint pas de succès. Comme il avait quelque fortune, il put quitter le barreau pour se faire le disciple de Descartes, alors en possession de la renommée. Il serait néanmoins resté inconnu, si un *Discours sur la nature de l'âme* n'avait pas attiré sur lui l'attention de Bossuet. Bossuet aimait les philosophes, de laquelle part qu'ils vinssent. Il plaça Géraud de Cordemoy auprès du dauphin, en qualité de lecteur, et lui donna en outre la tâche d'écrire une *Histoire de Charlemagne* destinée à l'éducation de son élève. Le protégé de Bossuet n'était pas un esprit supérieur, mais il était sérieux et n'aimait pas à se payer de mots. Il est vrai qu'une lenteur extraordinaire au travail compensait ces qualités. En dépouillant les documents nécessaires à son *Histoire de Charlemagne*, il s'était aperçu du chaos des chroniques en ce qui touche nos origines nationales, des fables accumulées autour des événements les plus considérables et du peu de fondement qu'il y avait souvent à faire sur ces événements eux-mêmes. Il avait été amené, par la nature de ses recherches, à remonter jusqu'à l'origine de la monarchie française. Dix-huit ans d'un labeur assidu ne l'avaient pas encore conduit à la fin de la seconde race, quand il mourut. Il avait eu l'honneur d'être élu membre de l'Académie française en 1675. Son œuvre parut par les soins de son fils, Louis Géraud de Cordemoy, sous le titre de : *Histoire de France depuis le temps des Gaulois et le commencement de la monarchie jusqu'en 787* (1685-89, 2 vol. in-fol.). C'est une compilation d'érudit, très-méthodique et très-utile à ceux qui ont traité depuis le même sujet. On a encore de Cordemoy : la *Discernement du corps et de l'âme en six discours*

(Paris, 1661); *Discours physique de la parole* (1668); *Lettre à un savant religieux sur le système de Descartes touchant les bêtes* (Paris, 1668, in-4°); plusieurs *Traité de métaphysique et d'histoire* (Paris, 1704, in-4°). Le principal morceau du recueil a pour titre : *Traité de la nécessité de l'histoire, de son usage, de la manière dont il faut y mêler les sciences en la faisant lire à un prince*.

CORDEMOY (Louis Géraud DE), théologien, fils du précédent, né à Paris en 1651, mort dans la même ville en 1722, fut nommé, en 1679, abbé de Ferriers, de l'ordre de Clteaux. Il aida son père dans la composition de son *Histoire de France*, et la continua par ordre du roi. Cordemoy rapporta presque toutes ses études et ses actions à la conversion des protestants. Outre la part qu'il a prise dans l'*Histoire de France* de son père, on a de lui : *Récits de la conférence du diable avec Luther* (Paris, 1681); *Lettre écrite aux nouveaux catholiques d'Arvert en Saintonge* (1689); *Lectures sur différents sujets de controverse* (1702); *Traité de l'infirmité de l'Eglise* (1703), et divers autres traités sur des matières théologiques.

CORDER v. a. ou tr. (kor-dé — rad. corde). Mettre en corde : **CORDER** du chanvre. || Rouler, tortiller en forme de corde : **CORDER** du tabac.

— Lier, serrer avec des cordes : **CORDER** un paquet, une malle, un ballot.

— Mesurer à la corde : **CORDER** du bois.

— Techn. *Corder les soies d'une brosse*. Les assujettir, les retenir en place à l'aide de ficelles.

— Agric. *Corder les blés*. Passer une corde tendue sur les épis pour faire tomber la rosée : *Deux enfants peuvent CORDER un hectare de blé en moins d'un quart d'heure*. (Robinet.)

Se corder v. pr. **Se tresser**, se rouler en corde : *Le gros chanvre ne se CORDE pas si bien que le chanvre délié*. (Acad.)

— Etre mesuré à la corde en parlant du bois : *Les fagots ne se CORDENT pas*.

— Hortie. Devenir filandreux : *Ces célérités commencent à se CORDER*. *On dit qu'une racine se corbe, quand sa chair devient coriace et filandreuse*. (Raspail.)

— Pêch. Se dit des lamproies qui deviennent coriaces et mauvaises à manger, à cause d'un produit cartilagineux qui se forme dans toute la longueur de leur corps : *La lamproie se CORDE à une certaine époque de l'année*.

CORDER v. n. ou intr. (kor-dé — du lat. *cor, cordis*, cœur. Bien que ce mot ne s'écrive pas dans le langage littéraire, on le trouve comme racine dans les composés *accorder, concorder*, etc.). Pop. S'accorder, s'entendre, vivre en bonne intelligence : *Il s'accorde avec la vieille fille, suivant son expression*. (Balz.)

CORDER (Balthazar), en latin *Corderius*, théologien et jésuite belge, né à Anvers en 1592, mort en 1650. Il fut professeur d'Écriture sainte à Vienne, en Autriche. On a de ce savant scolastique et critique ecclésiastique plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Catena LXXI græcorum Patrum in S. Lucam* (Anvers, 1628, in-fol.); *Catena græcorum Patrum in S. Johannem* (1631, in-fol.); *Expositio græcorum Patrum in psalmos* (1643, 3 vol. in-fol.); *Job elucidati* (1646, in-fol.), etc.

CORDERIE s. f. (kor-de-ri — rad. corder). Lieu, atelier où l'on fabrique de la corde, des cordages : *La plupart des CORDERIES sont en plein vent, dans une allée d'arbres*. (Bouillet.) || Art, action de faire des cordes; industrie du corder : *L'art de la CORDERIE*. || Commerce du marchand de cordes : *S'enrichir dans la CORDERIE*. La *CORDERIE* n'est prospère que dans les États qui ont une marine. || Magasin, lieu où l'on dépose les cordes : *La CORDERIE d'un arsenal*. La *CORDERIE* d'un vaisseau.

— Encycl. V. CORDAGE.

CORDERO (Jean-Martin), littérateur espagnol, né à Valence au xvi^e siècle. On a de lui des traductions, entre autres celles de la *Guerre des Juifs* de Joseph (1557), de l'*Histoire romaine* d'Eutrope (1561); de la *Christiade* de Vida, etc., et quelques originaux, notamment : *Summa de la doctrina christiana* (1556, in-8°); *Modo de escribir en castellano* (1556), etc.

CORDES, bourg de France (Tarn), ch.-l. de cant., arrond. et à 56 kilom. N. de Gaillac, sur un monticule, près de la rive gauche du Cérus; pop. aggl. 2,411 hab. — pop. tot. 2,719 hab. Importante fabrication de toile rousse d'emballage; chaudronneries, tanneries; fabriques de briques, tuiles, chaux, plâtre. Commerce de laine. On y remarque une assez belle église bâtie en 1455; plusieurs maisons du moyen âge (xiii^e et xiv^e siècle), ornées de nombreux bas-reliefs, parmi lesquelles la maison dite de Sicaud d'Alaman est la plus digne d'attention.

CORDES (Simon DE), navigateur hollandais, né à Anvers, mort en 1600. Il était vice-amiral d'une flottille destinée à attaquer les Espagnols dans la mer du Sud. Le chef de l'expédition étant mort pendant la traversée, il prit le commandement, entra dans le détroit de Magellan et arriva dans la mer du Sud, où il vit ses vaisseaux dispersés par une tempête. Il vint ensuite mouiller sur la côte du Chili, et gagna l'île Sainte-Marie, où il fut tué par les

naturels avec 23 de ses compagnons. Selon d'autres, il put quitter l'île et s'embarquer pour le Japon, sans que depuis on ait reçu de ses nouvelles. Il a laissé son nom à une baie du détroit de Magellan.

CORDES (Jean DE), en latin *Cordensis*, littérateur français, né à Limoges en 1570, mort en 1642. Il fut un des hommes les plus savants de son époque. Sa bibliothèque, une des plus riches de ce temps, fut achetée par le cardinal Mazarin, qui en fit don à la bibliothèque du roi. Il a laissé : *Opuscula et epistolæ Hincmari* (Paris, 1615); *Histoire des différends entre le pape Paul V et la république de Venise*, traduit de l'italien de Fra Paolo (1625); des *Grands défauts qui se trouvent en la forme du gouvernement des jésuites*, traduit de l'espagnol de Mariana (1625), etc.

CORDEVOLÉ, rivière de l'empire d'Autriche, dans la partie septentrionale de la Vénétie, province de Bellune. Elle prend sa source dans le Tyrol, à 26 kilom. S.-E. de Brixen, entre bientôt dans la province de Bellune, coule du N. au S., baigne Agordo et se jette dans la Piave, entre Bellune et l'Étrite, vis-à-vis de Mel, après un cours de 60 kilom. En 1771, le cours de ce torrent alpestre fut en partie modifié par l'éboulement d'une montagne qui ensevelit sept villages et leurs habitants.

CORDIA s. f. (kor-di-a — de *Cordius*, botaniste allemand). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, type de la famille des cordiacées, comprenant environ cent cinquante espèces, qui croissent dans les régions tropicales du globe. Syn. de *SÉBESTIER*.

CORDIACÉ, ÉE adj. (kor-di-a-sé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux cordias.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre *Cordia* ou *sebestier*. || Syn. *CORDIÈRES*, *SÉBESTIÈRES*.

— Encycl. Cette famille renferme des arbres et des arbrisseaux, à feuilles alternes, simples, coriaces. Les fleurs, réunies en grappes ou en corymbes terminaux, ont un calice persistant, à quatre ou cinq divisions plus ou moins profondes; une corolle campanulée ou en entonnoir, à quatre ou cinq lobes; des étamines ordinairement en nombre égal à celui des divisions de la corolle et alternant avec celle-ci, rarement en plus grand nombre, à filets grêles et subulés; un ovaire libre, à quatre ou huit loges uniovulées, inséré sur un disque hypogyne et cupuliforme, et surmonté d'un style simple, divisé au sommet en autant de parties que l'ovaire a de loges, chacune de ces divisions étant terminée par un stigmate simple. Le fruit est un drupe charnu, contenant un noyau osseux à une, quatre ou huit loges, qui renferment chacune une graine, à embryon dépourvu d'albumen. Cette famille, formée aux dépens des borraginées, et à qui a aussi des affinités avec les myoporinées et les sélaginées, comprend les genres suivants : *sebestier* (*Cordia*), varronie, scellie, cordioside, patagonule, ménatde, cortésie. Les *Cordiées* habitent pour la plupart les régions tropicales des deux continents. Plusieurs espèces sont cultivées dans nos serres. Quelques *Cordiées* sont employées en médecine, mais moins qu'autrefois; leurs fruits drupacés (*sebestes*) contiennent un suc mucilagineux, doux et légèrement astringent.

CORDIAL, ALE adj. (kor-di-al, a-le — du lat. *cor, cordis*, cœur). Qui donne du cœur, confortant : *Boisson, potion CORDIALE*. *Les fruits vineux et CORDIAUX, tels que les pommes, les poires et les raisins, mûrissent en automne pour fortifier notre corps épuisé par les transpirations trop abondantes de l'été*. (B. de St-P.) *Les anciens médecins avaient admis la rose au rang des quatre fleurs CORDIALES*. (Rouques.) *Une parole d'intérêt ranime quelquefois autant que ferait une potion CORDIALE*. (De Jussieu.)

— Fig. Qui est inspiré par le cœur, par un sentiment, par une affection sincère : *C'est une nature CORDIALE*. *On ne saurait trop estimer une personne franche et CORDIALE*. *Il m'a fait un accueil très-CORDIAL*. *L'entente CORDIALE entre la France et l'Angleterre est un beau rêve que l'on croit avoir réalisé*. || Qui n'est point déguisé, qui est sincère; se dit même par ironie : *En historien mal instruit, je ne puis mériter la source d'une haine si CORDIALE*. (Féret-Chevallier.)

— s. m. Remède ou aliment propre à conforter, à donner des forces : *Avoir besoin de CORDIAUX*.

— Fig. Principe de force, source d'énergie : *La science doit être un CORDIAL*. (V. Hugo.)

— Syn. *Cordial*, franc, ouvert, rond, sincère. *Cordial* se dit d'une affection qui vient du cœur et de tout ce qui en suppose. *Franc* se rapporte plutôt à l'esprit, à la pensée; l'homme *franc* dit nettement ce qu'il pense, et il le dit toujours parce que sa nature même l'y porte. *Ouvert* indique une qualité passive qui consiste à se laisser voir tel qu'on est, sans dire précisément qu'on est tel. *Rond* est tout à fait familier, il marque la simplicité, l'abandon. Enfin la *sincérité* consiste à ne jamais dire ni laisser croire ce qui n'est pas; l'homme *sincère* dit tout ce qu'on lui demande et il ne dit que ce qu'il éprouve réellement ou ce qu'il pense, mais il agit ainsi par honnêteté plutôt que par l'impulsion de sa nature.

CORDIALEMENT adv. (kor-di-a-le-man — rad. *cordial*). De tout cœur, d'une façon cor-

diale, franche et affectueuse : *Accueillir quelqu'un cordialement. J'embrasse toute votre aimable compagnie, et vous, ma fille, très-tendrement et très-cordialement; c'est un mot de ma grand'mère.* (Mme de Sév.) || Sans déguisement ni restriction, avec un sentiment sincère, même en mauvaise part : *Hair quelqu'un cordialement. La Rochepot, mon cousin germain et mon ami intime, haïssait cordialement M. le cardinal de Richelieu.* (C. de Retz.)

CORDIALITÉ s. f. (kor-di-a-li-té — rad. *cordial*). Bienveillance pleine d'abandon et inspirée par un sentiment sincère : *Accueillir quelqu'un avec cordialité. La cordialité est inconnue aux Russes.* (De Custine.) *Quand la bonté et la cordialité marchent de compagnie, chacun court au-devant.* (Trublet.) *Les femmes de Paris applaudissent toujours deux fois quand la grâce et l'esprit s'ajoutent, dans ceux qui leur parlent, à la cordialité du langage.* (Lamart.)

CORDICOLE s. m. (kor-di-ko-le — du lat. *cor, cordis*, cœur; *colo*, j'honore). Hist. relig. Membre d'une association de jésuites qui, en 1775, cherchèrent à introduire en France la fête du Sacré-Cœur de Jésus; adorateur du cœur de Jésus. || On a dit aussi **CORDIOLÂTRE**.

— Adjectiv. Qui adore le cœur de Jésus : *Les jésuites cordicoles.*

CORDICOLISME s. m. (kor-di-ko-li-sme — rad. *cordicole*). Hist. relig. Adoration du cœur de Jésus.

CORDIE s. f. (kor-di). Bot. Syn. de **CORDIA**.
CORDIÉ, **ÉE** adj. (kor-di-é). Bot. Syn. de **CORDIACE**.

CORDIENNE (Alexis-Joseph), botaniste français, né à Jussey (Haute-Saône), en 1796, mort, à peine âgé de trente ans, d'un accident de voiture en traversant la ville de Sens, alors que son génie naissant donnait au monde savant les plus belles espérances. Il suivit quelque temps la carrière du barreau, qu'il quitta pour étudier la médecine à Paris, et se livra à son goût pour l'histoire naturelle. Il avait déjà parcouru les deux versants du Jura, la Suisse, les Alpes, le Dauphiné, la Provence, le Languedoc, les Pyrénées, accueilli partout par les naturalistes qui s'empresaient de lui communiquer leurs herbiers et de diriger ses courageuses explorations, lorsque cette mort prématurée vint l'arracher à la science. On a de Cordienne : *Prospéctus raisonné d'un cours de botanique* (Dôle, 1820); *Tableau synoptique d'une classification des plantes* (1822); *Notice phytotopographique de quelques lieux du Jura, de l'Helvétie et de la Savoie.*

CORDIER s. m. (kor-dié — rad. *corde*). Ouvrier qui fait des cordes; marchand qui vend des cordes : *Un ouvrier cordier. Un apprenti cordier.* Des **CORDIERS**, *ceints d'une liasse de chanvre, reculent servant les fils et tirant leur câble qui s'allonge.* (H. Taine.)

Ci-gît dont, s'il te prend envie,
En deux mots tu sauras le sort :
Une Parque a filé sa vie;
Un cordier a filé sa mort.

NOEL.

— Pêch. Celui qui pêche avec des cordes garnies d'hameçons.

— Jeux. **Cordier cordant**, Nom d'un petit jeu de société qui se joue quelquefois dans les salons, pendant les longues soirées d'hiver. Voici en quoi il consiste. Les joueurs étant assis en rond, l'un d'eux dit à son voisin de droite, qui la transmet au suivant, une phrase que tout le monde doit répéter exactement. Cette phrase se dit en quatre reprises successives, et se compose des quatre vers suivants :

Quand un cordier cordant veut accorder sa corde,
Pour sa corde accorder trois cordons il accorde;
Mais, si l'un des cordons de sa corde il décore,
Ce cordon décordant fait décorder la corde.

Au premier tour, on dit seulement le premier vers. Au second, on joint le deuxième, etc. Le joueur qui hésite quand c'est à lui de parler, ou qui estropie sa leçon, est tenu de donner un gage.

CORDIER, IÈRE adj. (kor-dié, iè-re — rad. *corde*). Qui a rapport à la fabrication ou à la vente des cordes : *L'industrie cordière.*

— Pêch. Qui sert à la pêche aux cordes; qui se livre à cette pêche : *Barque cordière. Pêcheurs cordiers.*

CORDIER (Mathurin), professeur célèbre, ami de Calvin, converti au protestantisme par Robert Estienne, né dans la province du Perche suivant les uns, mais plus probablement, suivant les autres, en Normandie, en 1479. Il manifesta dès sa jeunesse un goût très-prononcé pour l'étude de l'antiquité, des belles-lettres et de la théologie, professa pendant plusieurs années aux collèges de Navarre et de la Marche, puis se fit ordonner prêtre et exerça successivement les fonctions de son ministère à Rouen, à Nevers et à Bordeaux. Robert Estienne, son ami intime, lui fit adopter la religion réformée vers 1541. Il passa alors en Suisse et, après avoir séjourné à Neuchâtel et à Lausanne, vint se fixer à Genève. Il y retrouva Calvin, son ancien élève, qui se hâta de l'employer comme professeur. Nommé directeur du collège en remplacement de Castalion, il se dévoua tout entier à sa tâche. Les études étaient alors très-faibles, et Cordier ayant remarqué que les classes inférieures laissaient beaucoup à désirer et ne donnaient pas une préparation suffisante aux cours supérieurs, il donna sa démission de directeur et

fit lui-même la quatrième classe. Il comprenait bien la nécessité de prendre les enfants dès le début et de les diriger d'une manière intelligente. C'est aux plus jeunes qu'il s'intéressait le plus et, parmi ses ouvrages, un grand nombre sont des livres élémentaires.

En 1550, Calvin lui dédia son *Commentaire sur la première épître aux Thessaloniens*. Calvin avait été son élève au collège de la Marche, et il lui exprime toute sa reconnaissance pour les progrès qu'il a réalisés sous sa direction; il veut que la postérité en soit informée : *Hoc posteris testatum esse volui, ut si qua ex meis scriptis ad eos perveniat utilitas, aliqua ex parte abs te manasse agnoscat.* Cordier revint à Genève en 1557, et passa les dernières années de sa vie dans la société de l'illustre réformateur, qui le précéda de quelques mois dans la tombe.

Cordier poussait la passion de l'enseignement jusqu'à l'oubli de tous ses intérêts. Il était d'une modestie peu commune, si bien que, professeur de la première classe, il s'était fait volontairement régent de la quatrième. « Il avait, dit Senebier, une de ces âmes antiques, qui désirait sincèrement le bien public, et qui le préférerait toujours à ses intérêts et à sa propre gloire; aussi se consacra-t-il tout entier à l'éducation des enfants. » On a recueilli peu de détails sur la vie de cet homme de bien, parce que, suivant l'heureuse expression de Senebier, « les hommes qui font le bien, et qui le font constamment, sont comme les beaux jours; on en jouit sans en parler. »

Dès 1530, Cordier avait publié à Paris un petit traité sur la corruption du langage (Rob. Estienne, in-8°), dont la 4^e édition a pour titre *Commentarium puerorum de quotidiano sermone* (Paris, 1541, in-8°). Sa grammaire latine a eu plusieurs titres aussi; l'édition de 1680 (in-8°) a seule celui de *Grammatica latina*; on en a fait une traduction française : les *Déclinaisons des noms et verbes que doivent savoir entièrement par cœur les enfants auxquels on veut bailler entrée dans la langue latine* (Lyon, 1544, in-4°). Citons encore ses *Principes de lecture et d'écriture latine* (Paris, 1556), choix de morceaux tirés des épitres de Cicéron. C'est Cordier qui est l'auteur du manuel bien connu sous le nom de *Civilité puérile et honnête* depuis qu'on l'a remanié pour les écoles catholiques. Le titre primitif était : *Miroir de la jeunesse pour la former à bonnes mœurs et civilité de vie* (Poitiers, 1559, in-16). Mais celui de tous ses ouvrages qu'il estimait le plus était les *Colloquiorum scholasticorum libri quatuor* (Genève, 1563), manuel destiné à exercer graduellement les enfants dans l'étude du latin; il a eu d'innombrables éditions et traductions et jouit encore d'une certaine estime. La traduction des *Epîtres familières* de Cicéron, publiée en 1559 à Paris, chez Ch. Estienne, est attribuée quelquefois à Cordier. Le seul de ses livres qui ne soit pas destiné à la jeunesse est : *Remonstrances et exhortations au roi et aux grands de son royaume* (Genève, 1561, in-8°), c'est un volume de vers. On peut consulter sur Cordier le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle, ainsi que l'*Histoire littéraire de Genève*, par Senebier.

CORDIER (Guillaume), imprimeur belge du xvi^e siècle. C'est le premier qui ait exercé la profession typographique dans la ville de Binche, en Hainaut. On a de lui une *Vie et légende de madame sainte Luthgarde* (1544, in-8°), ouvrage rarissime, ainsi que tout ce qui est sorti des presses de l'imprimerie qu'il exploitait.

CORDIER (Gentil), poète latin (*Corderius Lepidus*), né à Langres vers le milieu du xvi^e siècle, mort à Chaumont en 1620. Il fut successivement professeur au collège de Langres et principal du collège de Chaumont. Ses ouvrages laissés par lui sont : *Familiaris epigrammatum lusus* (Langres, 1591, in-16); *Annona in tres partes divisa : emblemata, epigrammata et varia* (Paris, 1605, in-8°); *Ramunculus palmæ* (Paris, 1605, in-8°); *Palmæ ramunculi quinque lectissimis alma civitatis Castroromaniæ quinquoviris scripti* (Paris, 1606, in-8°).

CORDIER (Nicolas), sculpteur français, né en Lorraine en 1561, mort en 1612. Il alla étudier à Rome sous les maîtres les plus habiles, et s'y distingua tellement qu'on le chargea d'exécuter pour la chapelle Borghèse de l'église Sainte-Marie-Majeure les quatre grandes statues de *David, Aaron, Saint Bernard et Saint Basile*. Il fit aussi là les bas-reliefs du tombeau de Pie V. On doit en outre à cet artiste la statue colossale en bronze de Henri IV, sous le portique extérieur de Saint-Jean de Latran, une de *Sainte Agnès* (église de la place Navone), deux statues du tombeau d'Urbain VII à la Minerva; enfin il mit la dernière main à une statue qu'avait commencée Michel-Ange à Saint-Grégoire du mont Célius.

CORDIER (Alexandre), hagiographe français, né à Villiers-sur-Suize, en Champagne, vers la fin du xvi^e siècle, mort en 1671. C'était un chanoine du chapitre de Langres dont la vie n'est pas connue. Il a publié une *Histoire du grand martyr saint Mamert* (Paris, 1650, in-8°; Langres, 1656), et une *Oraison funèbre de M. Sébastien Zanut, évêque-duc de Langres* (Langres, 1656, in-4°).

CORDIER (François), sieur des Maulets, prêtre de l'Oratoire, mort vers la fin du

xvi^e siècle. Il a écrit une *Vie d'Anne des Anges, carmélite* (Paris, 1694, in-8°).

CORDIER (Henri), médecin et poète de Pontoise, vivait vers la fin du xvi^e siècle. On connaît deux ouvrages de lui, savoir : le *Pont l'Évêque*, poème (Paris, 1662, in-4°), et l'*Illustre souffrant, ou Job*, poème (Paris, 1667, in-8°).

CORDIER (Nicolas), géographe français, né au Havre en 1682, mort en 1766. Il professa l'hydrographie à Dieppe pendant quarante ans. Ses ouvrages sont les suivants : *Instruction des pilotes; le Pilotage; les Tables de déclinaison; Journal de navigation avec la carte des côtes de France*, etc.

CORDIER (Claude-Simon), hagiographe français, chanoine d'Orléans, né dans cette ville en 1704, mort en 1772. Il a donné une *Vie de sainte Frémiot de Chantal, avec des notes tirées de ses lettres* (Orléans, 1768, 1772, in-12).

CORDIER, jésuite français, chancelier de l'université de Pont-à-Mousson au xvi^e siècle. Il est l'auteur d'un livre intitulé : *Eclaircissements sur la prédestination* (Pont-à-Mousson, 1746, in-12).

CORDIER (Michel-Martial), homme politique français, né à Neaulphe-le-Château en 1749, mort à Bruxelles en 1831. D'abord homme d'affaires du marquis de Montesquieu et archiviste-feudiste de Coulommiers, il fut nommé membre de la Convention et vota la mort de Louis XVI. Juge au tribunal de Bruxelles sous la République et l'Empire, il termina ses jours dans cette ville, devenue étrangère à la France. La loi de 1816 le bannissait, comme républicain, de notre territoire.

CORDIER (Pierre-Louis-Antoine), minéralogiste et géologue français, né à Abbeville en 1777, mort le 30 mars 1861. Il entra dans le corps des mines en 1795, fit partie avec Dolomieu, son maître, de la commission de savants qui accompagna Bonaparte en Egypte, devint ingénieur en chef en 1808, inspecteur divisionnaire des mines deux ans plus tard, et inspecteur général en 1831. Appelé au conseil d'Etat par le gouvernement de Louis-Philippe, il fut élevé à la pairie en 1840. A la chambre des pairs, il s'occupa beaucoup de la création des chemins de fer, des paquebots à vapeur et de l'amélioration des voies de communication. Il était en même temps vice-président du conseil des mines et professeur de géologie au Muséum d'histoire naturelle. Depuis 1819, il n'a cessé d'occuper cette chaire jusqu'à sa mort. En 1822, il avait remplacé Haüy à l'Académie des sciences. La science géologique le compte au nombre de ses créateurs, mais non parmi ceux qui l'ont fait progresser, car il manifesta, dans sa vieillesse, un éloignement marqué pour les doctrines novatrices.

Ses publications sont nombreuses et importantes comme on va le voir; en voici la nomenclature : *Statistique minéralogique du département des Apenins* (1812), dans le *Journal des Mines*. Cet ouvrage est un des plus remarquables de l'auteur. Il fut publié après les suivants : *Rapport sur les manganeses oxydés, susceptibles d'être employés dans les procédés des arts* (1801); *Mémoire sur le mercure argentifère* (1802); *Analyse du sphène* (1803); *Rapport d'un voyage fait à la Maladetta, par la vallée de Bagneres-de-Luchon, dans les Pyrénées* (1804); *Détermination des caractères géométriques de la yenite* (1807); *Statistique du département du Lot* (1807); *Recherches sur différents produits volcaniques* (1807-1808); *Sur le duradyle, nouvelle espèce minérale* (1808); *Extrait d'un compte rendu sur la forge à la catalane de Mousignon (Tarn)* (1810); *Rapport sur la mine de cuivre de Rozières, près de Carneau (Tarn)*; *Extrait d'un rapport de M. Cordier sur des sources salées qu'il a découvertes à Robbio (départ. de Gènes)* (1810); *Rapport sur les mines de plomb de Brassac (Tarn)* (1810); *Mémoire sur les substances minérales, dites en masse, qui entrent dans la composition des roches volcaniques de tous les âges* (dans le *Journal des Mines et dans le Journal de physique*); *Mémoire sur la pierre d'un cristallisé; Essai sur la température de l'intérieur de la terre* (1827). Ce beau travail suffirait pour sauver de l'oubli le nom de M. Cordier.

CORDIER (Eléonore TENAILLE DE VAULABELLE, dit *Jules*), vandeuvilliste français, frère de l'historien Achille de Vaulabelle, né à Châtel-Censoir (Yonne) en octobre 1802, mort en octobre 1859. Il débuta, en 1825, par une *Épître à Sidi-Mahmoud*, écrite en collaboration avec M. Méry, dont ce poème était également le début dans les lettres parisiennes. Il s'occupa ensuite, pendant une dizaine d'années de journalisme, publia un *Courrier de la jeunesse* et fut un des fondateurs du *Journal des Enfants*, auquel il a fourni de nombreux articles. Après avoir donné *Un Enfant* (1833, 3 vol.); les *Femmes vengées* (1834, 2 vol.); les *Jours heureux*, contes et morales (1836), et participé en même temps à la rédaction de divers recueils littéraires, il se consacra entièrement aux productions théâtrales. Travaillant avec la collaboration des auteurs en vogue et sous divers pseudonymes, tels que *Saint-Estève, Ernest Desprez*, il s'est surtout fait connaître sous le nom de *Jules Cordier*, qu'il a attaché à ses œuvres les plus applaudies. Il a composé, en

société avec Alboize, la *Tireuse de cartes*, mélodrame en trois actes (1833); avec Charles Desnoyers, *Un Enfant*, drame en quatre actes (1835); avec Ancelet, *Clémentine*, en un acte (1836); avec MM. Cognard frères, *Contre fortune bon cœur*, en un acte (1838); les *Trois dimanches*, vaudeville en trois actes (1840); avec Ancelet, le *Mari de ma fille* (1840); avec Bayard, le *Mari à l'essai*, en un acte (1842); avec D. de Comberousse, la *Polka en province*, en un acte (1844). Avec M. Clairville, il donna une longue série de pièces politiques, où les plus belles idées politiques sont souvent tournées en charges burlesques, en ignobles turpitudes. Prompts à célébrer la victoire républicaine, les deux collaborateurs travaillèrent avec non moins d'ardeur dans le sens opposé. D'abord ils firent, au Gymnase, le procès du gouvernement de 1830 dans les *Filles de la liberté* (4 mars 1848); ensuite ils célébrèrent, dans un *Petit de la mobile*, joué aux Variétés le 7 août, la bravoure des enfants de Paris; ils plaisantèrent au Vaudeville les 25 fr. par jour accordés aux représentants du peuple (*l'Avenir dans le passé*, 30 septembre), puis ils attaquèrent grossièrement, au même théâtre, dans la *Propriété c'est le vol*, folie socialiste en trois actes et sept tableaux (28 novembre), un des plus grands penseurs de ce siècle, Proudhon, transformé en une espèce de Croquemitaine prêt à tout dévorer. Un mois auparavant, ils avaient donné les *Parades de nos pères*, au Palais-Royal. Citons encore le *Club des maris et le club des femmes; Candide, ou Tout est pour le mieux*, au Vaudeville. L'année 1849 les trouva disposés à se moquer eux-mêmes de leurs *Filles de la liberté*; ils firent la contre-partie de cette pièce républicaine dans les *Grenouilles qui demandent un roi*, pour la confection desquelles ils s'adjoignirent Arthur de Beauplan (26 février, Gymnase). Les membres de l'Assemblée y étaient appelés les « 900 grenouilles nationales. » La grue tyrannique et vorace qui punit les inconstants animaux aquatiques d'avoir changé de gouvernement, c'est la République. Les *Girondins, la Marseillaise, Charles VI*, tous les airs patriotiques y sont parodiés de la façon la plus inqualifiable. « C'est là vraiment quelque chose qui humilie et qui afflige pour l'honneur de la qualité d'homme de lettres, même d'homme de lettres dans le genre le plus léger, » a dit avec raison M. Théodore Muret à propos de ces burlesques inventions qui ont troublé le sommeil de tant de bons bourgeois naïfs, prenant au sérieux les calembredaines de vaudevillistes prompts à exploiter les événements de chaque jour avec plus ou moins de bonne foi et de logique. (V. CLAIRVILLE.) Rappelons encore, parmi les productions politiques, sociales ou autres, des deux collaborateurs : la *Tireuse de cartes* (1848); une *Semaine à Londres*, en trois actes; les *Grands écoliers en vacances*, en trois actes; *Daphnis et Chloé*; les *Impôts*; les *Représentants en vacances*, en trois actes; les *Partageux*, en un acte (1849); les *Secrets du diable*, les *Trains de plaisir*, le *Bourgeois de Paris*, les *Tentations d'Antoinette*; le *Journal pour rire* (1850); la *Dot de Marie* (1851); le *Banquet des Barbettes* (1859), etc. Jules Cordier a encore signé avec M. Dumoustier un vaudeville en un acte : un *Dîner et des égards* (1858). Comme nous l'avons dit précédemment, cet auteur a écrit en dehors du théâtre d'agréables productions. Trompés par le prénom féminin, beaucoup de lecteurs ont cru qu'Eléonore de Vaulabelle était une femme de lettres de notre temps.

CORDIER (Henri-Joseph-Charles), sculpteur français, né à Cambrai en 1827. A dix-huit ans, il se rendit à Paris, entra dans l'atelier de François Rude, fit sous la direction de ce maître éminent de fortes études et des progrès rapides, et débuta au Salon de 1848. Esprit chercheur et vigoureux, le jeune artiste résolut de se frayer une route en dehors des sentiers battus et de se consacrer à l'étude des races. A partir de ce moment, sa vie se partagea entre les voyages et le travail de l'atelier; et, grâce à des subventions de l'Etat, il put visiter successivement le nord de l'Afrique, l'Egypte, la Grèce et l'Italie, d'où il a rapporté de nombreuses études, qui lui ont permis de fonder sa galerie anthropologique et ethnographique, si intéressante au point de vue de l'histoire des races. M. Cordier a exécuté un nombre déjà fort considérable de bustes et de statues. Ses œuvres, plus remarquables par la force et par l'énergie que par la grâce, attestent une science réelle et une véritable originalité. Il excelle à reproduire les types dans leur caractère intime, dans leurs côtés frappants, et sait leur donner une étonnante puissance de vie. Son exécution est généralement très-soignée, surtout dans ses bronzes. Plusieurs de ses bustes, notamment sa *Vénus africaine* et son *Nègre de Tombouctou*, sont des morceaux véritablement hors ligne, et il a su ressusciter avec beaucoup d'art la sculpture polychrome, qui exige de la part de l'artiste un goût très-fin et très-pur. En 1859, à la suite d'une mission dont il avait été chargé en Grèce et en Italie, M. Cordier a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. Parmi les travaux de cet artiste, qui joint à cette heure d'une réputation justement méritée, nous citerons : les bustes de *Saïd-Abdalla, E. Cordier*, son frère, *Mgr Giraud*, la *Vierge des eaux*, les

Epoux chinois, Types nègres et mongols (1848-1853), le *maréchal Randon*, *Mme Randon*, *Mme Ratazzi*, *Mlle Malham*, la statue monumentale du *maréchal Gérard*, inaugurée à Verdun en 1856; douze bustes d'*Algériens*, acquis pour les galeries du Jardin des Plantes (1857); *Transtéverin*, le *Triomphe d'Amphicrite*, fontaine monumentale pour la cour des Fontaines, à Fontainebleau; la *Belle Gallinaria*, statue en marbre; la *Capresse*, buste en marbre et en bronze; un *Palkara grec* (1861), des statues de *Femmes arabes et abyssiniennes*, des *Fellahs*, en onyx et bronze; le *Fellah du Caire*, *Négresse* (1864); les bustes du général *Fleury*, du baron *Taylor*, de l'abbé *Caron*, de *Mme de Rothschild*, du vice-roi d'Égypte *Ismaïl-Pacha*, de *Mme Nubar-Pacha*, etc. Citons encore un lampadaire, représentant une femme arabe, commandée par l'impératrice pour Fontainebleau; une cheminée monumentale pour le prince Demidoff, un groupe d'enfants blanc et noir; *Bonaparte*, premier consul; la *Filleuse*, statuette en bronze; le *Printemps*, buste en marbre; *Jeune sculpteur de l'île de Tinos*, type grec; *L'Automne en bacchante*, *Jeunes femmes de Missolonghi*; un bas-relief en marbre, représentant la *Peinture*, la *Musique*, la *Poésie*, la *Philosophie*, l'*Architecture*, la *Sculpture*, la *Comédie* et l'*Histoire*; *Sapho*, statue en marbre; *Dupérac*, statue pour le Louvre; *Saint Jean*, statue pour la tour Saint-Jacques; *Sainte Clotilde*, statue pour l'église de ce nom à Paris; cheminée monumentale, représentant la *Poésie* et l'*Harmonie*, pour le foyer du nouvel Opéra; *Cariatides* pour le nouveau théâtre du Vaudeville, etc. Enfin, à la suite d'un récent voyage fait au Caire, M. Cordier a été chargé, en 1868, par le vice-roi d'Égypte, d'exécuter pour cette ville une *Fontaine monumentale* de 6 m. de hauteur, symbolisant trois provinces égyptiennes, et un monument en l'honneur d'*Ibrahim-Pacha*, consistant en une statue équestre de 6 m. de hauteur et en bas-reliefs de 5 m. de largeur, représentant la *Bataille de Syrie*.

CORDIER DELAUNAY DE VALERI (Louis-Guillaume-René), magistrat et littérateur français, né vers 1750, mort à Saint-Petersbourg en 1826. Il fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes et intendait de la généralité de Caen avant la Révolution. Il émigra alors, se rendit en Russie, reçut le titre de conseiller d'Etat et devint secrétaire de Paul Ier, emploi qu'il perdit bientôt. Cordier Delaunay se fixa à Saint-Petersbourg, qu'il ne quitta plus. Les principaux écrits de Cordier, homme d'esprit et de savoir, mais d'un savoir indigeste et d'une imagination bizarre, sont : *Théorie circosphérique des deux genres de beau* (Berlin, in-4°); *Tableau topographique de la Chine et de la Sibérie* (Berlin, 1806, in-4°).

CORDIER DE SAINT-FIRMIN (Edouard), littérateur français, né à Orléans vers 1730, mort en 1816. Il se rendit à Paris, où, bien que dans les ordres, il écrivit quelques pièces pour le théâtre, et devint secrétaire de la loge maçonnique des Neuf-Sœurs. Cordier fut, en 1782, un des fondateurs du musée. Parmi ses écrits, nous citerons : *Zarukma*, tragédie qui n'eut que trois représentations (1782); la *Jeune esclave*, comédie en un acte (1793). Il a publié en outre : *Eloge de Louis XII* (1778, in-8°); *Essai sur l'éloge de Fénelon* (1791, in-8°); *L'abeille française, ou Recueil des plus beaux morceaux d'éloquence, de poésie, de morale, etc.* (1795-1799, 2 vol. in-8°); *Il n'est pas aisé de se défaire de ses préjugés* (1800, in-8°); *Il vaut mieux prévenir le crime que d'être réduit à le punir* (1800, in-8°); *Pensées sur Dieu, sur l'immortalité de l'âme et sur la religion* (1802, in-8°); *Recherches historiques sur les obstacles qu'on a eu à surmonter pour épurer la langue française* (1805, in-8°); *Mémoires de Théodore* (in-12); *Ed. Cordier à J. Dussault, un des rédacteurs du Journal de l'Empire* (1811, in-8°); *Trésor de l'amour filial, ou Répertoire de Gustave* (1815, in-8°).

CORDIÈRE s. f. (kor-di-è-re — de *Cordier*, géologue fr.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rubiacées, tribu des coffeacées, comprenant une seule espèce qui croît à la Guyane.

CORDIÈRE (la belle), femme poète française. V. LABÉ (Louise).

Cordière et ses trois amoureux (LA BELLE), roman publié en 1844, par X.-B. Saintine. Trois écoliers vivaient unis comme les trois mousquetaires d'Alexandre Dumas; la belle cordière survint,

Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie! et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée.

La belle cordière était une enfant admirablement belle, dont le métier était de tisser des cordes, et nos trois écoliers étaient Nicolas Lorenzo, qui fut plus tard le fameux tribun Rienzi; François d'Arezzo, qui devait s'immortaliser sous le nom de Pétrarque en chantant sa Laure bien-aimée, et Guillaume de Montréal, plus connu dans l'histoire sous le nom de l'employable condottiere Fra Moriale. Tous trois tombent amoureux de la belle cordière, à qui une vieille bohémienne a fait cette singulière prédiction : « Ces trois hommes seront ou passeront pour être tous trois vos amoureux, à votre grand dommage; mais ce qui doit peut-être consoler une pauvre fille comme vous, c'est que tous trois feront du bruit dans le monde, et chacun d'eux touchera

à la couronne, mais un seul la gardera. » La prédiction fut accomplie : Pétrarque, amoureux d'Odette (c'est ainsi que se nomme l'héroïne du roman), court après elle, et aperçoit pour la première fois à ses côtés celle qui la lui fit oublier, et dont l'amour le sacra poète, la belle Laure de Noves. Rienzi en profite pour proposer à Odette de l'épouser, et, tandis qu'elle va le rejoindre à Rome, en route, elle est enlevée et violée par Fra Moriale, dont elle devient la compagne inséparable. Mais Fra Moriale la trahit pour la reine Jeanne de Naples, et, trop fière pour souffrir une rivale, fut-elle couronnée, la belle cordière s'enfuit. Elle est faite prisonnière par Rienzi, qui, désespéré de ne pouvoir obtenir ses faveurs, attire le condottiere dans un piège et le fait tuer, punissant en lui moins le chef de parti que le rival heureux. Fra Moriale fut bientôt vengé; car le même peuple qui avait fait de Rienzi le maître de Rome le massacra. Ce fut la belle cordière qui découvrit leur victime aux bourreaux-citoyens. Rienzi avait touché la couronne des empereurs romains, et Fra Moriale celle de la reine de Naples; tous deux l'avaient laissée choir de leur front. Pétrarque seul sut conserver la sienne, la couronne poétique, qui, le 8 avril de l'année 1341, fut posée sur son front glorieux au nom du pape, du roi Robert de Naples et de l'Université de Paris, aux acclamations des savants, du peuple, de la noblesse et de la belle cordière Odette.

Ce roman, dont le fond est historique, intéresse fortement; le récit est simple et vif, le style coulant, les événements naturels et bien enchaînés. Malgré l'étonnante fortune des trois amis, l'auteur a su si bien composer le rôle de la belle cordière que Rienzi, Fra Moriale et Pétrarque ont l'air de trois astres de second ordre gravitant autour du soleil. On admire et on aime cette pauvre victime de la passion de trois ambitieux, et lorsqu'on voit le respect que lui témoignent les bandoulières de Fra Moriale, dont elle seule adoncit le caractère sauvage, on songe involontairement à cette autre gentille Odette, bergant dans sa folie ce vieil enfant qu'on appelait Charles VI.

CORDIÈRE, ÊE adj. (kor-di-è-re). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux cordières.

— s. f. pl. Section de la tribu des coffeacées, dans la famille des rubiacées, ayant pour type le genre cordière.

CORDIÈRITE s. f. (kor-di-è-ri-te — de *Cordier*, botan. fr.). Bot. Genre de chaufpignons, comprenant une seule espèce qui croît à la Guyane.

— Minér. Silicate d'alumine et de magnésie naturel, ainsi appelé en l'honneur du savant qui en a fait la première détermination physique : *Dans la bijouterie, on taille la cordièrite en on l'emploie comme le saphir.* (Lefebvre.) « On l'appelle aussi IOLITE et DICHIROÏTE.

CORDIEU interj. (kor-dieu — par contract. des mots *corps de Dieu*). Espèce de juron : *A la bonne heure, CORDIEU! voilà l'ordre de notre marche.* (E. Sue.)

J'y suis venu, *cordieu!* comme un homme de cœur.
A. DE MUSSSET.

Je disais donc, *cordieu!*
Qu'il vous faut à l'instant, maître, vider ce lieu.
ALEX. DUMAS.

CORDIFOLIÉ, ÊE adj. (kor-di-fol-i-é — du lat. *cor*, cordis, cœur; *folium*, feuille). Bot. Qui a des feuilles en forme de cœur. Se dit de certains végétaux dont ce mot sert à déterminer l'espèce : *Actée CORDIFOLIÉE.*

CORDIFORME adj. (kor-di-for-me — du lat. *cor*, cordis, cœur; *forma*, forme). Hist. nat. Qui est en forme de cœur : *Feuille CORDIFORME. Embryon CORDIFORME. Coquille CORDIFORME.*

CORDIGÈRE adj. (kor-di-jè-re — du lat. *cor*, cordis, cœur; *gero*, je porte). Hist. nat. Qui porte une marque en forme de cœur. S'emploie aussi comme syn. de CORDIFORME, mais ne s'applique qu'à quelques objets déterminés.

CORDILLAT ou **CORDILLAS** s. m. (kor-di-lla; // mll. — rad. *corde*). Comm. Etoffe de laine lisse qui se faisait anciennement en Languedoc, et qu'on l'appelait aussi CORDELAT. « Autre étoffe de laine très-grossière dont se servaient autrefois les ouvriers et les gens de la campagne, et que l'on tirait de l'Espagne et des diverses fabriques établies en Provence et en Languedoc.

CORDILLE s. m. (kor-di-lle; // mll. — dimin. de *corde*, à cause de sa ténuité). Ichthyol. Jeune thon qui sort de l'œuf.

CORDILLÈRES, montagnes de l'Amérique du Sud. V. ANDES.

CORDILLON s. m. (kor-di-lon; // mll. — dimin. de *corde*). Petite corde. Pibrac a employé ce mot dans un de ses quatrains, en parlant de la calomnie :

Quand une fois ce monstre nous attache,
Il sait si bien ses *cordillons* nouer,
Que, bien qu'on puisse enfin les dénouer,
Restent toujours les marques de l'attache.
PIBAC.

■ Vieux mot.

CORDIMANE adj. (kor-di-ma-ne — du lat. *cor*, cordis, cœur; *manus*, main). Zool. Qui a les pattes en forme de cœur.

CORDINÈME s. f. (kor-di-nè-me — du gr.

kordinéma, bâillement). Pathol. Pesanteur de tête.

CORDIOPSIDE s. f. (kor-di-o-psi-de — de *cordia*, et du gr. *opsis*, aspect). Genre d'arbrisseaux rapporté avec doute à la famille des cordiacées, et renfermant une seule espèce peu connue qui croît aux Antilles.

CORDISTE s. m. (kor-di-ste). Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, comprenant cinq ou six espèces, qui habitent les régions tropicales de l'Amérique.

CORDITÈLE adj. f. (kor-di-tè-le — de *corde*, et du lat. *tela*, toile). Entom. Se dit des araignées qui ne font pas de toiles, mais seulement des fils isolés tendus comme des cordes.

CORDOAN, CORDOANIER, CORDOANERIE, anciennes formes des mots CORDOAN, CORDOANIER et CORDONNIER, CORDONNERIE.

CORDOBA ou **CORDOVA**, nom espagnol de CORDOBE.

CORDOBA, ville du Mexique, à 80 kilom. S.-O. de Vera-Cruz, au pied du volcan d'Orizaba; 5,000 hab. Ville industrielle et commerçante, elle renferme plusieurs monuments d'une architecture remarquable, des fabriques d'étoffes de coton et de laine, des tanneries et de nombreux moulins à sucre. L'Etat de même nom, dont le territoire est fertile en sucre, café, et surtout en tabac. Suivant M. Al. de Humboldt, le produit en tabac des territoires de Cordoba et d'Orizaba suffisait presque, avant la révolution, à la consommation de tout le Mexique. Fondée en 1618 par l'Espagnol don Diego-Fernandez Cordoba, elle joua un certain rôle pendant l'insurrection mexicaine de 1821. C'est là, en effet, qu'eut lieu l'entrevue d'Iturbide, chef du mouvement, et du vice-roi envoyé par la cour d'Espagne; là aussi fut signé, le 24 août 1821, le traité dit de Cordoba. ■ Ville de la confédération Argentine. V. CORDOVA.

CORDOËN (Félix-Siméon-Jacques), procureur général près la cour impériale de Paris, né à Mortain (Manche) le 15 mars 1811, mort à Paris le 10 mars 1864. Cordoën entra dans la magistrature en 1835, fut successivement substitué à Saint-Calais dans la Sarthe, à Mortagne en 1838, à Coutances, siège de la cour d'assises de la Manche en 1840, procureur du roi à Bayeux en 1841, procureur de la République à Caen en 1849, et la même année à Rouen; procureur général à Agen en 1852, à Orléans en 1853; procureur impérial à Paris en 1856, conseiller à la cour de cassation en 1861, et peu après procureur général près la cour impériale de Paris et conseiller d'Etat. En cette dernière qualité et comme commissaire du gouvernement, il soutint avec succès devant le Corps législatif la loi du 20 mai 1863, sur l'instruction des flagrants délits devant les tribunaux correctionnels, loi qu'il avait préparée, après avoir recueilli, surtout en Angleterre, tous les éléments qui lui devaient servir, et il eut le mérite d'organiser pour cette catégorie de délits une justice rapide et d'abréger notablement ainsi la durée moyenne des détentions préventives, sans porter atteinte aux garanties nécessaires et aux règles consacrées par l'expérience. Il soutint également avec une grande autorité de parole et de doctrine, devant le Corps législatif, la loi du 1er juin 1863, portant modification d'un assez grand nombre d'articles du code pénal. De son passage dans la magistrature et de ses travaux il ne reste d'ailleurs que des traces fugitives et des documents épars, dont les principaux ont été recueillis et publiés (Paris, Imprimerie impériale). Cordoën s'est surtout fait remarquer comme administrateur, et a su se concilier par l'aménité et la fermeté de son caractère toutes les sympathies. Il était commandeur de la Légion d'honneur depuis 1861.

CORDOFAN, contrée de l'Afrique orientale. V. KORDOFAN.

CORDOMÈTRE s. m. (kor-do-mè-tre — de *corde*, et *mètre*). Mus. Instrument pour mesurer la grosseur des cordes.

CORDON s. m. (kor-don — dimin. de *corde*). Chacune des petites cordes qui servent à en composer une plus grosse : *Une corde à deux ou trois cordons. Ces cordons ne sont pas d'égale force.*

— Petite corde, ou tresse ronde ou plate; lien petit ou médiocre servant à attacher; à suspendre, à tirer : *CORDON de soie, de fil, de coton, de cuir. CORDON de sonnette. CORDON de montre. CORDONS de souliers. CORDONS d'une bourse. Le CORDON d'un chapeau.*

... Vous sçavez qu'à gorge blanche et grasse
Le *cordon* noir n'a point mauvaise grâce.
CL. MAROT.

La bête scolarisée
A de certains *cordons* se tenait par la patte.
LA FONTAINE.

■ Se dit absol. de la corde au moyen de laquelle un concierge ouvre de sa loge la porte de la maison : *Tirez le CORDON, s'il vous plaît, ou simplement, CORDON, s'il vous plaît.*

Portier, ce soir gardez-vous de m'attendre;
Je veux sortir : le *cordon*, s'il vous plaît.
BÉRANGER.

— Par ext. Rangée, file de plusieurs personnes ou de plusieurs choses placées les unes à la suite des autres : *Un CORDON de troupes. Le Zuiderzée est presque fermé au nord par un CORDON d'îles, dont la principale est le Texel.* (Meissas.)

Autour de cet amas de viandes entassées,
Régnaient un long *cordons* d'alouettes pressées.
BOILEAU.

— Petite corde solide dont on se sert pour étrangler; se dit particulièrement du lacet de soie avec lequel, en Turquie, le sultan fait étrangler les grands personnages dont il a ordonné la mort : *Quand le Grand Seigneur envoi le CORDON à l'un des ministres disgraciés, les bourreaux sont muets comme la victime.* (B. Const.)

— Cordelette bénite que portent certains religieux et les membres de certaines confréries : *CORDON de saint François. Confrérie du CORDON. Le roi de Cambaye paraissait craindre que le P. de Laurière ne recût pas; le religieux détacha son cordon et le lui mit en main, comme le gage le plus assuré de sa foi.* (Lettres édif.)

— Large ruban que portent en écharpe les dignitaires de certains ordres de chevalerie ou de certaines sociétés : *Les grands-croix de l'ordre de Saint-Louis portaient le CORDON rouge conservé dans la Légion d'honneur; le CORDON bleu était porté par les grands-croix de l'ordre du Saint-Esprit, et par les chevaliers de l'ordre suédois des Séraphins; le CORDON jaune est propre aux chevaliers de l'Épée du même pays; ceux de l'Etoile polaire portent le CORDON noir, que portaient autrefois les chevaliers de Saint-Michel. Un sot, fier de quelque CORDON, me paraît au-dessous de cet homme qui, dans ses plaisirs, se faisait mettre des plumes de paon au derrière par ses maîtresses.* (Chamfort.) *Les pensions et les cordons ne remplacent jamais l'émulation active qui s'éveille entre les citoyens d'un pays libre.* (Mme Dora d'Istria.)

Que de géants là-bas je vois paraître !
Vieux ou nouveaux, tous nobles à cordons !
BÉRANGER.

J'aime à fronder les préjugés gothiques
Et les *cordons* de toutes les couleurs.
BÉRANGER.

■ Dignitaire ou chevalier qui porte le cordon de son ordre : *Donner sa fille à un CORDON bleu. Tous les CORDONS rouges furent convoqués. Les grands officiers de la Légion d'honneur sont bien CORDONS rouges, mais ils n'en portent pas le titre.* (Audi-fret.)

L'argent d'un *cordons* bleu n'est pas d'autre façon
Que celui d'un fripier ou d'un aïe maçon.
RÉONIER.

Ils laissent passer Corndie,
Les ducs et pairs, le chancelier
Et les *cordons* bleus d'Italie.
VOLTAIRE.

— *Grand cordon*, Ruban large, moiré et rouge que portent les grands-croix de la Légion d'honneur : *Être honoré du GRAND CORDON.*

— Fam. *Cordon bleu*, Personne éminente par son rang ou son autorité : *Tous les CORDONS bleus du journalisme et des théâtres assistaient à ce banquet. L'Académie française est le CORDON BLEU des beaux esprits.* (Segrais.) « Cuisiniers très-habiles : *Beaucoup de riches Anglais prennent un CORDON BLEU pour l'hiver et le renvoient au beau temps.* Il Appareil portatif qui sert à faire la cuisine : *Avec le CORDON BLEU, on peut se passer de cuisinière; on prépare à la fois cinq plats différents, et on fait en outre chauffer de l'eau pour la vaisselle.* (S. Charles.)

— *Cordons de la bourse*, Maniement des fonds; action ou droit de disposer de l'argent, de le dépenser : *Avoir, tenir les cordons de la bourse. Ne servir les cordons de la bourse, Ne dépenser l'argent qu'avec parcimonie ou empêcher les autres de le dépenser autrement : Mon père nous TENAIT serrés les cordons de la bourse. Il Délier, dénouer les cordons de la bourse, Donner de l'argent : Les parents d'aujourd'hui ont le cœur si dur, qu'ils ne peuvent se résoudre à délier les cordons de la bourse.* (Th. Gaut.)

— Loc. prov. fam. *Il n'est pas digne de dénouer les cordons de ses souliers*, Il lui est très-inférieur en mérite. C'est une parole que l'Evangile prête à saint Jean-Baptiste en parlant de Jésus.

— Blas. Marque distinctive qui accompagne l'écusson d'un dignitaire ecclésiastique, et qui, descendant du chapeau qui sert de cimier, se termine par un nombre de houppes proportionné à la dignité.

— Administr. *Cordon sanitaire*, Ligne de soldats établie pour empêcher toute communication avec une ville ou un pays atteint d'une maladie contagieuse : *Les CORDONS SANITAIRES sont à peu près abandonnés aujourd'hui.* ■ Fig. Préservatif : *Il fallait enfermer cet esprit de désordre dans la France même par une paix universelle, cette paix étant le seul CORDON SANITAIRE qui pût l'empêcher de franchir nos frontières.* (Alex. Dum.)

— Art milit. Suite de postes occupés par les troupes chargées de l'investissement d'une place : *CORDON diurne, CORDON nocturne.*

— Mar. Partie extérieure des lisses de rabattues et de plat-bord, qui terminent les œuvres mortes d'un bâtiment, espèce de bourrelet allant dans le sens de la longueur des bordages. ■ Aussières commises pour servir à la composition du grelin.

— Artill. Cercle de renfort, d'ornement ou de division dans une bouche à feu. ■ On l'appelle aussi ASTRAGALE.

— Fortif. Recouvrement en pierres des murs d'escarpe et de contrescarpe.

— Archit. Grosse moulure ronde d'ornementation, qui se développe le long d'une muraille extérieure, ou le long d'une corniche dans un appartement. Il Corniche peu saillante ou simple bandeau marquant la division de deux étages superposés.

— Monn. Petit bord façonné autour d'une pièce de monnaie : *C'est souvent au cordon qu'on reconnaît qu'une pièce est fautive.*

— Techn. Nom donné à des traits obliques que certains croisements forment sur l'étoffe. Il Fils doubles ou triples que, dans le tissage de la soie, l'on ajoute à la chaîne, pour la formation des lisères de l'étoffe. Il Espèce de lien de fer qui est à chaque moyeu d'une voiture, ou près des rais d'une roue. Il *Cordon de chanvre*, Chanvre prêt à être filé.

— Comm. Certain nombre de queues de martres ou d'autres animaux à fourrures enfilées ensemble.

— Anat. Nom donné à divers organes qui ressemblent à des liens arrondis : *Cordons spermatisques*, *Cordons sus-pubiens*. Il *Cordons nerveux*, Principales divisions des nerfs, naissant immédiatement du tronc. Il *Cordon ombilical* ou simplement *cordon*, Vaisseau qui lie le fœtus au placenta, et lui amène les sucs nourriciers empruntés à la mère : *Couper le cordon*.

— Ornith. *Cordon noir*, Espèce d'oiseau du genre sylvie. Il *Cordon bleu*, Espèce de cotinga et de sénégali.

— Entom. *Cordon bleu*, Nom vulgaire de la noctuelle du frêne.

— Moll. *Cordon bleu*, Espèce d'ampullaire.

— Eaux et for. Lisière, bordure d'arbres.

— Arboric. Forme d'arbres fruitiers consistant en une ou deux branches horizontales, verticales, obliques ou spirales, garnies uniquement de boutons à fruit sur toute leur longueur : *L'adoption des cordons constitue le progrès le plus important de notre arboriculture fruitière moderne*. (A. du Breuil.) Il Suite d'arbres fruitiers greffés en ligne les uns sur les autres, et formant une bordure.

— Hortie. Nom donné au rang ou cercle intermédiaire de pétales dans les anémones doubles.

— Bot. V. *POLLEN*, *FRUIT*, *GRAINE*, *PLACENTA*, *FUNICULE*, *RAPHE*. Il *Cordon de cardinal*, Nom vulgaire de la persicaire, faisant allusion à la teinte rouge de la tige.

— Min. Nom donné par les mineurs aux filets de quartz ou de carbonate calcaire qui divisent parfois certaines roches, telles que l'ardoise, le marbre, etc., en blocs cuboïdes ou rhomboïdaux.

— Encycl. Hist. La plupart des ordres de chevalerie avaient comme marque distinctive des colliers ou des cordons qui se portaient autour du cou ou bien sur la poitrine en baudrier. Parmi les principaux cordons historiques, il faut citer le *cordon jaune*, institué par le duc de Nevers et aboli par Henri IV; il était donné à des chevaliers catholiques et protestants qui devaient savoir le jeu de la mourre, et ne pouvaient venir au chapitre qu'avec un cheval gris, deux pistolets, deux fourreaux et un harnais de cuir rouge. Le *cordon bleu* était le privilège des chevaliers du Saint-Esprit. Cette couleur bleue était également celle de la Jarretière d'Angleterre, de l'Éléphant de Danemark, des Séraphins de Suède, de Saint-André de Russie. Le *cordon rouge* était pour les chevaliers de Saint-Louis, et le *cordon noir* pour les chevaliers de Saint-Michel. Il y avait aussi des *grands cordons* pour femmes, surtout pour les chanoinesses. La reine d'Espagne, femme de Charles IV, avait créé l'ordre de Marie-Louise, dont le *cordon* était bleu et blanc. Les grands-croix de la Légion d'honneur ont aussi le *cordon rouge*, mais ils ne portent pas ce titre. Les francs-maçons ont comme signes distinctifs de leurs grades des *cordons* ressemblant tout à fait à ceux des ordres de chevalerie; ces *cordons* sont bleus pour les simples maîtres, rouges pour les rose-croix, noirs pour ceux qui ont été promus au grade de 30^e, et blancs pour les autres grades supérieurs, y compris le 33^e. De tous ces *cordons*, le plus célèbre est incontestablement le *cordon bleu*. C'était celui qui était le plus envié par les seigneurs de la cour, et celui que le roi n'accordait que comme suprême récompense; aussi ce mot était-il passé en proverbe : dans les couvents, le religieux le plus éminent en science et en sainteté est appelé le *cordon bleu*, et c'est également ce nom qu'on donne aux cuisiniers émérites. Malgré son prix et sa rareté, qui le faisait envier par les plus grands seigneurs, ce *cordon* n'était pas distribué avec plus de justice que les autres faveurs, et il était rare qu'il allât trouver le vrai mérite. Le plus souvent, la faveur, le caprice du maître étaient les seuls titres de celui qui l'obtenait, témoin l'anecdote suivante rapportée par Saint-Simon sur Puyseux et sur la singulière manière dont il obtint le *cordon bleu* : « Puyseux, arrivant de Suisse par congé, après le retour de Fontainebleau cette année, fut fort bien traité du roi dans l'audience qu'il en eut. Comme il avait beaucoup d'esprit et de connaissance du roi, il s'avisait tout à coup de tirer hardiment sur le temps, et comme le roi lui témoignait de l'amitié et de la satisfaction de sa gestion en Suisse, il lui demanda s'il était bien vrai qu'il fût con-

tent de lui, si ce n'était point discours, et s'il y pouvait compter. Sur ce que le roi l'en assura, il prit un air gaillard et assuré et lui répondit que pour lui il n'était pas content de Sa Majesté. « Et pourquoi donc, Puyseux ? » lui dit le roi. — Parce qu'étant le plus honnête homme de votre royaume, vous ne laissez pas pourtant de me manquer de parole depuis plus de cinquante ans. — Comment, Puyseux, reprit le roi, et comment cela ? — Comment cela, sire, reprit Puyseux, vous avez bonne mémoire, et vous ne l'aurez pas oublié. Votre Majesté ne se souvient-elle pas qu'ayant eu l'honneur de jouer avec vous à colin-maillard chez ma grand-mère, vous me mîtes votre *cordon bleu* sur le dos pour vous mieux cacher au colin-maillard, et que lorsqu'après le jeu je vous le rendis, vous me promîtes de m'en donner un quand vous seriez le maître. Il y a pourtant longtemps que vous l'êtes, et bien assurément, et pourtant ce *cordon bleu* est encore à venir. » Le roi s'en souvint parfaitement, se mit à rire, et lui dit qu'il avait raison; qu'il lui voulait tenir parole, et qu'il tiendrait un chapitre expressément avant le premier jour de l'an pour le recevoir ce jour-là. En effet, le jour même il en indiqua un pour le chapitre, et dit que c'était pour Puyseux. Ce fait n'est pas important, mais il est plaisant. Il est tout à fait singulier avec un prince aussi sérieux et aussi imposant que Louis XIV. Pendant longtemps les Turcs n'ont connu d'autre *cordon* que celui que le sultan envoyait à ses vizirs disgraciés, en les priant de s'en servir pour s'étrangler. Néron envoyait à Sénèque l'ordre de s'ouvrir les veines, et ce n'est pas la docilité du Turc fataliste qui doit nous étonner le plus.

— Art milit. *Cordon sanitaire*. Boileau, dans sa troisième satire, intitulée : *Description d'un mauvais dîner*, s'écrie, peignant une montagne de poulets, de lièvres et de lapins, flanquée d'alouettes rangées circulairement :

Autour de cet amas de viandes entassées
Régnaient un long *cordon* d'alouettes pressées.

C'est dans un sens analogue qu'on a donné le nom de *cordon* à une ligne de troupes ou de postes militaires placés assez près les uns des autres pour pouvoir intercepter les communications de l'ennemi. Si cette barrière militaire a pour but d'empêcher l'invasion d'une épidémie, d'une maladie contagieuse, on la nomme *cordon sanitaire*. Mais il est aisé de comprendre que cet appareil de guerre, développé contre un mal dont on prétend ainsi limiter les ravages est à la fois inutile et barbare; du moins était-ce l'avis d'un praticien connu surtout par ses opinions anticontagionnistes, le chirurgien Lassis (1772-1835). Il est inutile, parce que l'air, fluide subtil et mobile; ne saurait être circonscrit dans telles ou telles limites; il est barbare, parce qu'il coupe court à toutes les bonnes relations de voisinage et de commerce, sources premières de l'abondance et de la prospérité. D'ailleurs, il faut bien le dire, ces *cordons* prétendus *sanitaires* ont généralement de secrètes raisons politiques; ils servent presque toujours des vues d'ambition princière, ou la santé des peuples n'entre qu'à l'état de prétexte. Ceux que l'Autriche a placés près de l'Adriatique, à l'extrémité est de l'empire, le long de la Drave et du Danube, sur toute la frontière des États ottomans, où règne fréquemment la peste, et qui, sous le nom de Confinis militaires, sont soumis à deux commandants généraux, menacent bien plus la Russie qu'ils ne protègent la santé des Autrichiens; les deux cercles méridionaux du Tyrol, connus sous le nom de Confinis welches, sont, eux aussi, une sauvegarde qui n'a rien à faire avec le typhus. Le *cordon sanitaire*, établi par la France de 1822 sur la frontière d'Espagne, n'avait pas d'autre but que de préparer une armée d'observation. Pour l'établir, on alléguait la fièvre jaune; en réalité, on voulait mettre une digue aux idées révolutionnaires qui grondaient alors de toutes parts. Lassis, dont nous parlions tout à l'heure, fut fort malmené pour avoir osé lutter non seulement contre les médecins et les Académies, mais encore contre les hommes d'épée et les gouvernants, et avoir prétendu que la fièvre jaune n'était pas contagieuse. Comme il l'avait prévu, notre ligne de troupes, isolant les malades de Barcelone, eut pour effet de rendre la misère des habitants de cette ville plus navrante que jamais, et d'augmenter le nombre des victimes. En somme, le *cordon sanitaire* tendait uniquement à fortifier le trône des Bourbons d'Espagne; à cet effet, il s'inquiétait beaucoup plus des efforts des cortès que de la marche du mal qui dépeuplait Barcelone. Aussi n'eut-on presque rien à faire pour le transformer en corps d'invasion. Un vote des chambres françaises réunit, on le sait, 95,000 hommes, 21,000 chevaux, 78 bouches à feu à la frontière; la prise de la presqu'île du Trocadéro prépara le retour de Ferdinand et du pouvoir absolu; les patriotes furent pendus, et les peuples, trompés une fois de plus par de vains mots, coururent aux églises chanter des *Te Deum*. Bref, il serait beaucoup plus conforme à la vérité d'appeler les *cordons* sanitaires des *cordons* d'observation, d'attaque ou de défense.

— Anat. On désigne en anatomie, sous le nom de *cordons*, un assez grand nombre d'organes qui n'ont d'autres caractères communs que leur disposition en forme de tiges allongées, pleines ou creusées d'un canal central,

rectilignes ou flexueuses; tels sont, par exemple, les *cordons nerveux* ou nerfs. Nous n'avons à mentionner ici que deux organes plus spécialement désignés sous la dénomination de *cordons* : le *cordon spermatique* ou *cordon proprement dit*, et le *cordon ombilical*.

Le *cordon spermatique*, *cordon testiculaire* ou *cordon* des vaisseaux spermatisques, est un organe complexe formé : 1^o des portions funiculaire et inguinale du canal déférent venant des testicules; 2^o des vaisseaux spermatisques, artères, veines et vaisseaux lymphatiques; 3^o du plexus nerveux spermatisque; 4^o d'une branche nerveuse provenant du nerf génito-crural. Un tissu cellulaire lâche unit ensemble toutes ces parties, et, entre les faisceaux qui le composent, cheminent des faisceaux de fibres musculaires lisses dont l'ensemble constitue le crémaster interne de Henle. Enfin, une gaine celluleuse qui lui est commune avec le testicule, et une couche muqueuse située à la surface externe de cette gaine, achèvent de constituer le *cordon spermatique*. Le *cordon testiculaire* est long de quelques centimètres; il commence à l'endroit où le canal déférent se dégage du testicule, se porte de bas en haut vers le canal inguinal, franchit ce canal oblique de bas en haut, de dehors en dedans et d'avant en arrière, et, après un trajet de 0 m. 05 à 0 m. 09, se termine par sa séparation d'avec les vaisseaux spermatisques qui l'abandonnent.

— *Affections du cordon spermatique*. Celles-ci sont très-nombreuses et offrent souvent une importance considérable.

Les vices de conformation sont peu communs : ils se bornent à l'absence ou à l'atrophie du canal déférent, infirmité qui comporte nécessairement la stérilité, et reste incurable.

Les plaies du *cordon* ne présentent pas de gravité particulière, et, lorsqu'il y a section complète des éléments, ne diffèrent point, comme conséquences, de celles qui résultent de la castration.

Les contusions du *cordon*, rares d'ailleurs, ne présentent aucune gravité lorsqu'elles sont légères; mais, dans quelques cas, elles se compliquent d'un épanchement ou d'une infiltration sanguine connue sous le nom d'hématocèle funiculaire, et qui présente deux variétés : l'hématocèle par épanchement et l'hématocèle par infiltration. Cette affection, caractérisée par la formation d'une tumeur sanguine, obscurément fluctuante au début, se développant quelquefois graduellement et s'accompagnant de douleur, se termine par résolution, par inflammation suppurative ou par formation d'un kyste. On emploie pour la traiter les résolutifs, les antiphlogistiques et le repos; la ligature des vaisseaux, en cas d'hémorragie, ne serait que bien rarement nécessaire.

L'induration, les abcès du *cordon*, les tumeurs diverses qui peuvent se développer parmi ses éléments, tels que kystes, tumeurs syphilitiques, adipeuses, cancéreuses ou tuberculeuses, ne présentent pas d'indications spéciales. L'hydrocèle funiculaire, tantôt diffuse et tantôt enkystée, tantôt communiquant avec le péritoine et tantôt avec la tunique vaginale du testicule, ne diffère pas essentiellement de l'hydrocèle proprement dite, affection des bourses testiculaires qui fera l'objet d'une étude spéciale; mais la varicocèle reste une affection tout à fait spéciale du *cordon spermatique*, sur laquelle nous nous arrêterons un instant.

On donne le nom de varicocèle à la dilatation variqueuse des veines du *cordon testiculaire*; ces veines sont dilatées, flexueuses, allongées, s'étendant quelquefois depuis l'anneau jusqu'à l'anneau testiculaire qu'elles recouvrent. L'affection se développe lentement et passe d'abord inaperçue; puis elle s'accuse par un sentiment de gêne, et une douleur qui remonte le long du *cordon* jusqu'aux reins, et s'exaspère par la fatigue. Le testicule est pendant; il s'y est développé une tumeur molle, pâteuse, siégeant le long du *cordon*, donnant au doigt la sensation d'un véritable paquet de ficelle. La varicocèle s'étend avec lenteur; quelquefois elle reste stationnaire et disparaît même chez les vieillards; dans des cas plus rares, elle s'étend aux veines voisines, qui se dilatent démesurément, et la tumeur atteint la grosseur de la tête d'un fœtus à terme. Les causes de cette affection sont souvent obscures; les exercices violents, l'équitation en particulier, paraissent y disposer. L'abus des plaisirs vénériens a été invoqué, peut-être à tort; ce qui est plus certain, c'est que la varicocèle se développe à l'époque de la plus grande activité des fonctions génératrices. Elle est beaucoup plus fréquente à gauche qu'à droite, et reconnaît souvent pour cause l'application longtemps continuée d'un bandage herniaire.

Le traitement est palliatif ou curatif. Dans les cas légers, un suspensoir suffit pour soulager le malade; on réussit encore mieux par une compression élastique et à demeure de l'extrémité des bourses, ayant pour effet de maintenir le testicule et le paquet variqueux à la partie la plus élevée de la cavité. Le traitement curatif est réservé pour les cas les plus graves, alors que la marche et le travail sont devenus impossibles et la douleur persistante. Il consiste essentiellement dans l'emploi de moyens opératoires qui ne sont pas sans quelque danger, et l'opération ne préserve même pas des récidives. Lorsque le

chirurgien se décide à opérer la varicocèle, il n'a qu'à choisir parmi les nombreux procédés reconnus par la science, et, il faut l'avouer, aucun de ces procédés ne présente sur les autres une supériorité incontestable. On en a décrit un grand nombre; mais la plupart ont été abandonnés avec juste raison, et, aujourd'hui, on a plus volontiers recouru à la castration des veines par le caustique, à la compression permanente, à l'enroulement ou à la ligature sous-cutanée des veines spermatisques. Tous ces procédés ont pour but commun d'entraver d'une manière permanente la circulation dans les veines du *cordon*.

— *Cordon ombilical*. Le *cordon ombilical* est une tige cylindrique, flexible et vasculaire, par laquelle le fœtus des mammifères est attaché au placenta, et, par là, fixé à l'utérus maternel. Le *cordon* est donc un organe de la circulation sanguine du fœtus; primitivement il est constitué par le pédicule extrêmement court de la vésicule allantoïde, et c'est ce pédicule, qui, en s'allongeant, donne naissance au véritable *cordon*, organe qui appartient à la dernière forme de l'appareil circulatoire du fœtus. Les éléments qui le constituent sont nombreux; ce sont : 1^o la veine ombilicale, seul vestige des deux veines allantoïdiennes, dont une s'est atrophiée; 2^o les deux artères ombilicales, qui proviennent des deux artères allantoïdiennes; 3^o un tissu cellulaire très-lâche; 4^o la gélatine de Warton, espèce de liquide visqueux; 5^o l'ouraque, réduite à une *cordon* imperméable; 6^o enfin, une gaine formée par le prolongement du chorion et de l'amnios. Primitivement, l'ouraque était un canal faisant communiquer la vésicule allantoïde avec l'intestin; mais lorsque le *cordon* a été formé, l'ouraque a cessé d'être perméable. Primitivement encore, les artères allantoïdiennes affectaient une direction à peu près rectiligne; mais, dans le *cordon*, elles enroulent la veine ombilicale en lui donnant l'apparence d'un câble, et, de plus, ces trois vaisseaux sont tordus ensemble, enroulés en spirale et, neuf fois sur dix, de gauche à droite. Cette disposition est vraisemblablement un résultat des mouvements du fœtus dans la cavité qui le contient.

Le *cordon* s'étend du hile du placenta à l'ombilic fœtal; sa longueur est extrêmement variable et oscille de 0 m. 45 à 0 m. 60. Il a pu atteindre 1 mètre ou 2 de longueur. Sa grosseur est aussi très-variable; quelquefois il est tellement grêle que les vaisseaux ne peuvent suffire à la nutrition du fœtus. Des bossures, des varices et même des nœuds s'observent quelquefois dans l'étendue du *cordon*; lorsque ces anomalies sont légères, elles sont sans importance.

La fonction essentielle du *cordon* est de porter au placenta le sang veineux du fœtus et de ramener le sang artériel; si le placenta peut être considéré comme l'organe de l'hématose fœtale, on voit que le sang qui se porte par les artères ombilicales est du sang veineux, tandis que celui qui revient par la veine ombilicale est du sang artériel. Au reste, chez le fœtus, les deux sangs sont presque toujours mélangés dans les vaisseaux.

Les anomalies de structure, d'insertion et de disposition du *cordon ombilical* sont l'origine fréquente de graves accidents au moment de l'accouchement, ou même pendant la grossesse. Ainsi la brièveté du *cordon* peut retarder le travail et occasionner l'hémorragie par décollement prématuré du placenta, ou par rupture du *cordon* lui-même; l'enroulement du *cordon* peut occasionner la mort du fœtus par le fait de la compression vasculaire, ou par un véritable étranglement lorsque l'enroulement se fait autour du cou. On a cité même de véritables amputations spontanées d'un ou de plusieurs membres.

— Numism. *Cordon des monnaies*. On appelait ainsi la tranche des anciennes pièces de monnaies minces, frappées à coins libres, c'est-à-dire sans virole, avant que la machine inventée par Castaing, ingénieur du roi, vers 1685, permit d'entourer la tranche d'une gravure en signes et en lettres. Cette machine, qu'on appela le *castaing*, du nom de son inventeur, bien qu'elle ne fût qu'une imitation de la machine anglaise qui avait servi à corder les monnaies de Cromwell en 1651 et 1658, se composait de deux lames ou *coussinets* d'acier assez épais, sur lesquels était gravée, moitié sur l'un, moitié sur l'autre, l'inscription à reproduire sur la tranche. L'un de ces coussinets était immobile sur une plaque de cuivre solidement fixée sur une table, tandis que l'autre, par un mouvement de va-et-vient qui lui était communiqué à l'aide d'une manivelle ou d'un pignon, allait chercher les flans un à un, et, en les faisant rouler à plat entre les coussinets, leur imprimait la légende gravée sur ceux-ci. La course rotatoire du flan était calculée, d'après son diamètre, de façon qu'il ne présentât que tout juste la longueur de sa circonférence entre les coussinets gravés, afin que les empreintes ne fussent pas doubles ou que les légendes ne fussent pas interrompues. Après avoir opéré son évolution, il tombait dans un panier par un trou pratiqué dans la table, et le coussinet mobile qui l'avait amené allait chercher un autre flan pour lui faire subir la même opération. Les flans ainsi *machinés* étaient livrés aux monnayeurs, qui n'avaient plus alors qu'à les frapper au balancier.

Ce système de *cordonnage* au castaing, très-

imparfait dans le principe, fut perfectionné vers l'an X par Gingembre, qui changea la forme de la machine à cordonner en lui substituant un coussinet courbe, fixe, et un autre coussinet concentrique au premier et mobile à l'extrémité d'un levier horizontal, entre lesquels on imprimait en creux la tranche des pièces. Cet instrument fut nommé *raquette*, à cause de la forme du coussinet mobile qui était disposé en éventail à l'extrémité du manche ou levier. En 1807, Gingembre fit adopter son système de monnayage en virole pleine, qui rendait indispensable une légende en creux sur la tranche; ce système fut continué jusqu'en 1830. A cette époque, un monnayeur de Paris, nommé Moreau, qui fut depuis nommé contrôleur à la Monnaie de Bordeaux, reprenant les essais de monnayage en virole brisée qui avaient été faits sous le règne de Charles IX et continués par J. Warin, puis abandonnés complètement, pour obtenir des légendes en relief sur la tranche des monnaies, à l'aide d'une virole à trois pièces gravées en creux, trouva le moyen de substituer définitivement la virole brisée à la virole pleine de Gingembre, et cela sans changer, pour ainsi dire, le mécanisme du balancier dont on se servait alors. L'avantage que présentent les légendes en relief sur la tranche est facile à saisir : ce relief ne permet pas d'enlever aux pièces la moindre partie de leur métal au moyen du tour, sans que les altérations de la légende circulaire dénoncent immédiatement la fraude. Les pièces qui ne portent pas de légende en relief sur leur tranche sont frappées dans une virole cannelée, qui reproduit sur les bords un *crénelage* offrant en partie les mêmes difficultés à l'altération. Les pièces de bronze, qui, par la nature et le bas prix du métal, sont à l'abri de la même fraude, sont frappées dans des viroles pleines et présentant des tranches entièrement lisses.

A partir de l'adoption du monnayage en virole brisée et en virole cannelée, on crut qu'il n'était plus nécessaire de cordonner les flans; on se contentait de recommander de les couper avec moins de biseau. Mais on a reconnu que les listels et grénets des pièces venaient généralement mal, et la commission des monnaies a prescrit, par décision du 15 juin 1842, le *cordonnage à blanc*, reconnu indispensable pour la beauté des empreintes et la conservation des coins.

Ce cordonnage a pour objet de corriger les imperfections de la tranche et de relever légèrement les bords du flan, afin d'obtenir plus aisément l'empreinte des listels et des grénets, qui ne reçoivent la pression qu'en dernier lieu, puisque les coins, étant toujours un peu bombés au centre, se rencontrent d'abord au milieu de la pièce. Le relevage des bords du flan permet donc à la matière de pénétrer plus facilement dans la partie du coin qui est destinée à produire le listel, dont l'élevation est calculée de façon à protéger le centre de la pièce de l'altération par le frottement.

La machine à l'aide de laquelle on opère le cordonnage à blanc a toujours pour principe le mécanisme du castaing et de la raquette; elle saisit chaque flan par la tranche, entre deux coussinets saibles, dont un seul est mobile, et lui fait décrire, en le pressant fortement, un mouvement de rotation, dont la course est égale aux trois quarts de sa circonférence. Cette machine à cordonner est mue par la vapeur; le mouvement de va-et-vient du coussinet mobile lui est communiqué par une bielle dont l'extrémité s'adapte à la circonférence d'une roue engrenée sur la transmission.

Le diamètre du flan étant réduit d'une manière assez sensible par la pression circulaire que lui fait subir le cordonnage, il est nécessaire qu'il soit découpé assez large pour que cette réduction n'offre pas d'inconvénient. Un flan de 5 francs en argent, par exemple, présente, avant le cordonnage, un diamètre de 0 m. 0373; après l'opération, il n'a plus que 0 m. 0369. Or on sait que le diamètre de la pièce de 5 francs est fixé à 0 m. 037. Ce n'est pas sans raison que les flans sont cordonnés plus petits que la pièce qu'ils doivent produire : d'abord, il faut qu'ils entrent librement dans la virole, qui est juste au diamètre de la pièce; ensuite, il est nécessaire que la matière trouve de la place pour s'étendre sous la pression des presses monétaires, sans quoi il faudrait un trop grand effort pour lui communiquer les empreintes des coins.

— Fr.-maçon. On appelle *cordons* un large ruban de moire, dont la couleur et les broderies servent de signes distinctifs dans les grades de la maçonnerie. Voici les plus connus : le maître porte un *cordons* bleu en écharpe, de l'épaule droite à la hanche gauche; l'élu porte un *cordons* noir, de l'épaule gauche à la hanche droite; le rose-croix porte un *cordons* rouge en camail; le kadosch porte un *cordons* noir en écharpe ou en camail, à volonté; le 33^e degré porte un *cordons* blanc de l'épaule droite à la hanche gauche. A l'extrémité du *cordons* sont suspendus les bijoux distinctifs des grades. Les maçons revêtus de fonctions dans les loges portent sur la poitrine des *cordons* où sont attachés des bijoux, emblèmes de leurs fonctions (v. *bioux*). Les maçons français mettent beaucoup trop de luxe dans ces diverses décorations, et les ont multipliées avec trop de vanité.

Cordons jaunes (ORDRE DU), institué en

France, vers la fin du xiv^e siècle, par Charles Gonzague, duc de Nevers. Il était formé d'une compagnie de chevaliers catholiques et protestants qui s'engagèrent à protéger les veuves et les orphelins. La devise de l'ordre était : *Domine, probasti me* (Seigneur, vous m'avez éprouvé). Pendant quelque temps, cet ordre brilla d'un vif éclat; mais il disparut après la mort des ducs de Gonzague-Guastalla. En 1850, un aventurier, se prétendant prince de Gonzague-Castiglione, tenta de relever l'ordre, et, de son autorité privée, après s'être nommé grand maître, conféra des brevets de grands-croix, de grands commandeurs, de commandeurs et de chevaliers. Il donna à l'ordre le nom d'*Alexandre* (qui était le sien) ou du *Dévouement*. Une condamnation ayant fait justice, en 1853, du prétendu prince de Gonzague, l'ordre disparut de nouveau.

CORDONNAGE s. m. (kor-do-na-je — rad. *cordonner*). Monn. Opération qui a pour but de relever les bords des flans des monnaies, ce qui s'obtient à l'aide de la machine à cordonner : *Vient ensuite le cordonnage, par lequel les bords de la pièce sont relevés légèrement, afin de faire disparaître le biseau, de disposer le flan à recevoir l'empreinte circulaire qui bientôt lui sera donnée.* (Mornand.)

CORDONNÉ, **ÉE** (kor-do-né) part. passé du v. *Cordonner*. Tordu en forme de cordon : *Ce religieux portait une robe de laine brune retroussée et attachée à sa ceinture de soie blanche cordonnée.* (Le Sage.)

— Archit. Entouré d'une saillie en forme de cordon : *Une belle église surmontée d'un haut clocher et cordonnée à l'abside d'une galerie de petites archivoltes.* (V. Hugo.)

— Monn. Qui a subi l'opération du cordonnage : *Flans cordonnés.*

— Moll. Se dit des coquilles marquées de saillies en forme de cordons : *Coquilles cordonnées.*

CORDONNER v. a. ou tr. (kor-do-né — rad. *cordons*). Tortiller, tresser, rouler en forme de cordon : *CORDONNER du fil, du coton, de la soie.* *CORDONNER des cheveux.*

— Monn. Relever les bords du flan, à l'aide d'une machine spéciale dite *machine à cordonner*, afin de faciliter l'exhaussement du listel qui doit protéger contre le frottement, dans la circulation, le relief intérieur de la pièce. ■ Avant 1830, se disait pour Graver en creux, sur la tranche des pièces, les signes et légendes qui y étaient placés pour éviter leur altération par la rognure des bords. V. *CORDON DES MONNAIES.*

Se *cordonner* v. pron. Devenir cordonné, se mettre en cordon, se tortiller : *Cette soie se cordonne facilement.*

CORDONNERIE s. f. (kor-do-ne-ri — rad. *cordonner*). Métier, commerce de cordonner : *S'entendre en cordonnerie. Se faire une fortune dans la cordonnerie.* ■ Ouvrage de cordonner : *De la cordonnerie bien faite.*

— Atelier de cordonniers; magasin où l'on vend des chaussures : *Entrer dans la cordonnerie pour acheter des escarpins.* ■ Lieu où l'on confectionne, où l'on dépose les chaussures dans un établissement : *La cordonnerie d'un collège, d'un couvent, d'une caserne.* La *CORDONNERIE* d'un arsenal.

— Encycl. La *cordonnerie* comprend la fabrication et le commerce des chaussures de toutes sortes. Selon Ménage, ce mot viendrait du nom de la ville de Cordoue, autrefois renommée à juste titre pour sa fabrication de cuirs fins qui pendant longtemps furent très-recherchés dans toute l'Europe. On aurait désigné les artisans qui employaient ces cuirs par le nom de *cordouaniers*, dont l'usage a fait *cordonnier* et, par suite, *cordonnerie*. Les cordonniers se nommaient autrefois des *chaussetiers*, et c'est ainsi qu'on les trouve désignés dans les livres et manuscrits antérieurs au xiv^e siècle.

La *cordonnerie* est, depuis longtemps déjà, une industrie d'une grande importance, connue toutes celles qui ont pour but de satisfaire aux besoins les plus généraux et les plus pressants. Jusque dans ces dernières années, les produits de la *cordonnerie*, très-différents par la forme, étaient du moins semblables par le mode de confection, c'est-à-dire que l'art de la *cordonnerie* consistait à assembler des pièces de cuir, coupées et ajustées, soit en forme de bottes ou de bottines, soit en forme de souliers, à une semelle mince en cuir de vache, à l'aide d'une couture, et à doubler ensuite cette première semelle avec une seconde plus forte, en cuir de vache ou de boeuf, préalablement tannée à cet effet, laminée ou battue. Cette seconde semelle était attachée à la première par une nouvelle couture. C'est ce travail qu'on appelle aujourd'hui encore le *cousu*. Mais, depuis quelques années, l'introduction de deux procédés nouveaux, connus sous les noms de *cloué* et de *visé*, a modifié considérablement cette industrie, les conditions du travail et la situation des ouvriers qui l'exécutent. Elle a permis d'appliquer à la *cordonnerie* la division du travail, qui auparavant était à peu près impossible, et, par ce seul fait, de réaliser une notable économie de main-d'œuvre, augmentée encore par la nature des opérations dont l'ensemble constitue le procédé industriel. Le *cousu*, non-seulement exige certaines préparations préalables qui prennent du temps, mais encore le travail en est plus long et plus pénible que

dans les deux autres méthodes; l'ouvrier doit demeurer constamment assis et courbé sur son ouvrage qu'il façonne sur ses genoux, dont il se sert parfois comme d'un étau. Aussi ce métier est très-fatigant et altère presque toujours la santé de ceux qui l'exercent. Dans le *cloué*, la fatigue est loin d'être aussi grande; l'action qui a pour but de tendre le *dessus*, c'est-à-dire l'empeigne jointe au quartier ou à la tige, sur la forme, et qu'on appelle le montage, s'y fait soit à l'aide d'une machine destinée à cet usage, soit à l'aide d'un instrument formé de plusieurs pinces, qui exige une moins grande somme d'efforts que le montage à la main nécessaire pour le *cousu*. Enfin les coutures au fil poissé, qui sont toujours très-pénibles à exécuter, sont remplacées par un clouage qui ne nécessite pas une grande dépense de force musculaire, à ce point que, dans certains ateliers de confection, cette fonction est remplie par des femmes. L'opération consiste à planter et enfoncer à intervalles assez rapprochés et à peu près égaux de petites pointes en laiton, nommées *semences*, sur le bord de la première semelle, afin de l'attacher au *dessus* qui y est adapté. La forme, à cette place, est garnie d'une bande de fer de telle sorte que les pointes s'émoussent et se rivent, formant à l'intérieur et à l'extérieur cette sorte de tête très-mince et très-plaie, insensible au toucher, qu'on appelle le *rivet*, et qui empêche que la pointe ne sorte du trou dans lequel elle est entrée. On applique ensuite la seconde semelle sur la première de la même manière, mais en employant des pointes en cuivre, plus longues et plus fortes, le cuir étant plus épais. Dans le *visé*, ces pointes sont remplacées par de petites vis en fer rivées de la même façon, présentant plus de solidité, mais aussi moins de souplesse encore que le *cloué*. Dans l'un comme dans l'autre, on est obligé d'employer des premières semelles toujours un peu épaisses pour qu'elles puissent soutenir les pointes qu'on y applique, — ce qui alourdit la chaussure, — et ces pointes donnent à la semelle une rigidité qu'elle n'a pas dans le *cousu*. Mais cet inconvénient, sensible dans les chaussures qui doivent être quelque peu légères, disparaît quand il s'agit des chaussures fortes telles que les portent les hommes et telles qu'elles sont utiles dans nos climats pour l'usage journalier. C'est à un consul américain qu'on doit la connaissance de cette sorte de chaussure importée par lui en 1810. Mais, à cette époque, les tentatives faites pour en généraliser l'usage furent infructueuses; ce n'est guère que vingt-cinq ou trente ans plus tard qu'on parvint à ouvrir à ce genre de produit des débouchés encore très-restreints; mais depuis 1854 ou 1855, des modifications et des progrès très-notables ayant été apportés dans la fabrication, celle-ci a pris un très-grand développement qui paraît devoir s'accroître encore, grâce au bon marché auquel elle permet de livrer les produits à qualité égale. Néanmoins, le *cousu* n'est pas complètement abandonné; il est même impossible qu'il le soit, surtout lorsqu'il s'agit des chaussures fines ou des chaussures de femme. Il est, entre autres, une sorte de chaussure très-légère et très-élégante, connue sous le nom de *chausson* (v. *escarpin*), dont la France possède la spécialité, et qui ne pourra jamais être remplacée par le *cloué*, si souple qu'on parvienne à rendre ce dernier.

Enfin il est une autre sorte de fabrication qu'on nomme le *soudé*, et qui a pour but de livrer à la consommation des chaussures rendues imperméables à l'aide de la gutta-percha dont on enduit le cuir ou les étoffes, et avec laquelle on soude les diverses parties de la chaussure. Mais ce procédé, s'il présente l'avantage de préserver de l'humidité, a aussi l'énorme inconvénient d'empêcher la transpiration. Aussi n'a-t-il obtenu jusqu'ici qu'un succès très-contestable. D'ailleurs, les chaussures, soit cousues, soit clouées, lorsqu'elles sont exécutées dans de bonnes conditions, préservent suffisamment de l'humidité, sans présenter les inconvénients qui résultent de l'emploi de la gutta-percha.

La *cordonnerie* française est celle dont les produits sont les plus recherchés. Ces produits sont exportés dans toutes les parties du monde. Il est des maisons d'exportation dont le chiffre d'affaires s'élève à plus d'un million. On exporte, notamment dans l'Amérique du Sud, au Brésil, au Chili, à la Martinique et à la Guadeloupe, des chaussures légères, de pacotille, en grande quantité. Les relations avec Rio-Janeiro, l'Orient, la Russie, l'Angleterre et les colonies anglaises, sont aussi très-actives; mais la presque totalité des envois pour ces divers pays sont effectués avec les plus beaux produits *cousus*, originaires, pour une notable partie, de Bordeaux et de Marseille. L'expédition des chaussures de femme est la triple de celle des chaussures d'homme. Les premières, de fabrication française, sont répandues dans toute l'Europe, l'Asie et l'Amérique, où elles jouissent de la plus grande faveur et n'ont point de rivales. Les principaux centres de production sont, en France : Nantes, Bordeaux, Lyon, Marseille, Paris, Limoges, Toulouse, Lillers, le Quenoy, qui possèdent des fabriques dont quelques-unes occupent jusqu'à 200 ouvriers. Les grosses chaussures ou chaussures de pacotille, faites pour être vendues sur les marchés forains, proviennent principalement de Nan-

tua, Longwy, Stenay, des campagnes de l'est, des environs de Bayonne et d'Ivry-la-Bataille. Lyon est la ville où la fabrication est peut-être la plus considérable; cette ville possède 140 manufactures, occupant 3.800 hommes et plus de 6.000 femmes, et livrant à la consommation une moyenne annuelle d'environ 4.700.000 paires de chaussures.

L'Angleterre, qui consomme une grande quantité de chaussures de femme de fabrication française, est la plus sérieuse rivale de cette dernière quant à la chaussure d'homme, surtout pour les bottes et souliers de chasse. Les produits anglais sont, en général, plus solides que les produits français, mais aussi moins élégants et moins légers; les semelles notamment sont plus fortes et plus épaisses, ce qui est expliqué et exigé même par la nature du climat humide et brumeux. La fabrication anglaise occupe environ 215.000 ouvriers, sur le nombre desquels plus de 28.000 appartiennent à la ville de Londres. Mais c'est moins encore qu'il n'y en a à Paris, où ils sont au nombre d'environ 30 à 32.000.

L'Allemagne et la Belgique sont, après la France et l'Angleterre, les deux pays où cette industrie est le plus répandue et où ses produits peuvent rivaliser avec ceux précédemment cités. Dans le nouveau monde, c'est un des États de l'Amérique du Nord, l'État de Massachusetts, qui a, en quelque sorte, le privilège de cette industrie, laquelle y est considérée comme la plus importante après l'agriculture. Cet État, où le nombre des ouvriers cordonniers s'élève à 40.000, possède à New-York 360 magasins, et fait, dans cette seule ville, un chiffre d'affaires évalué à 60 millions; il livre annuellement au commerce pour 185 millions de bottes et de souliers. Aux États-Unis, la principale fabrication est celle des chaussures en caoutchouc qui sont consommées sur place en assez grande quantité, et, en outre, expédiées en Angleterre, en France, en Allemagne et dans quelques autres pays du nord occidental.

Tandis que la chaussure fine ou soignée a augmenté de prix dans une notable proportion, la chaussure ordinaire a, au contraire, diminué dans une proportion à peu près semblable, et l'introduction du *cloué* dans la consommation a réalisé un véritable bon marché en permettant de livrer à 14 ou 16 fr. des chaussures qui autrefois, cousues, en eussent coûté de 18 à 22. En même temps, les ouvriers cordonniers qui ont quitté le *cousu*, où les salaires les plus élevés ne produisaient que 30 fr. par semaine, pour se livrer au *cloué*, y ont trouvé une sérieuse augmentation de 5 à 15 fr. Le salaire moyen des ouvriers cordonniers est de 18 à 22 fr. pour chaussures de femme, de 20 à 25 fr. pour souliers d'homme, et de 25 à 30 fr. pour bottes et bottines. Les piqueuses gagnent de 8 à 10 fr. par semaine pour les bottines de femme, et de 10 à 12 fr. pour les bottines d'homme. V. *CORDONNIER*.

CORDONNET s. m. (kor-do-né — dimin. de *cordons*). Petit cordon, petite tresse, petit ruban pour attacher, pour enfilier ou pour être employé en guise de broderie : *Une pièce de cordonnet. CORDONNET de fil, de coton, de soie, d'or, d'argent. Ce village possède des fabriques de cordonnet.* (Mauléon.) ■ Gros fil de soie à coudre, fait de bourre de soie.

— Gansé de fil ou de soie ferrée par un bout.

— Monn. Marque que l'on fait sur la tranche des pièces d'or ou d'argent, pour empêcher qu'elles ne soient limées frauduleusement.

CORDONNIER, **IERE** s. (kor-do-nié, iè-re — L'étymologie qu'on a proposée de ce mot en le faisant dériver de *cordons* est évidemment inacceptable. Il suffit, pour en démontrer l'in vraisemblance, de citer les formes anciennes du mot : *cordouanier*, *cordouner*, *cordouner* n'ont pu provenir de *cordons*. *Cordouner* vient, en effet, par l'intermédiaire de la forme *cordouanier* ou *cordouanier*, d'un vieux mot *cordouan*, qui désignait le cuir, et surtout le cuir de Cordoue. Peu à peu le nom du pays d'où on le tirait avait remplacé le nom même du produit, fait que l'on rencontre dans toutes les langues et à toutes les époques. Il suffira de rappeler *mousseline*, étoffe de Mossoul; *calicot*, étoffe de Calcutta; *madrass*, *madapolat*, etc. Du reste, la comparaison avec les langues romanes confirme cette étymologie de *cordouanier*. Le mot italien correspondant à *cordouan*, *cordovano*, et le mot espagnol *cordoban*, sont beaucoup plus voisins du nom espagnol de la ville de Cordoue, *Cordoba* et *Cordova*; le provençal *cordoan* fournit la transition pour arriver à la forme française *cordouan*. En italien, *cordouner* se dit *cordovaniero*. On voit donc qu'en français le métier de cordonnier a été caractérisé par le nom de la principale matière qu'il employait. Dans d'autres langues modernes, au contraire, par exemple en allemand et en anglais, on l'a désigné par le nom de l'objet qu'il fabrique : *schuhmacher* et *shoemaker* signifient littéralement *faiseur de souliers*. Celui, celle qui fait ou qui vend des chaussures où l'on emploie le cuir : *CORDONNIER pour homme, pour femme. La corporation des cordonniers payait la redevance des heuses ou bottes du roi.* (Bachelet.)

... Lisez mon nom; vous le pouvez, messieurs, Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.

LA FONTAINE.

Anacréon, de qui le style
Est souvent un peu familier,
Dit, dans un certain vaudeville,
Soit à Daphné, soit à Bathylé,
Qu'il voudrait être son soulier.
Je révere la Grèce antique;
Mais ce compliment poétique
Paraît celui d'un cordonnier.

VOLTAIRE.

— Prov. *Les cordonniers sont les plus mal chaussés*. On néglige souvent les avantages qu'on est, par sa position, par son état, le plus à portée de se procurer.

— Ichtyol. Nom vulgaire d'un poisson de la famille des gastérostéides, qui habite les rivières de France.

— Entom. Nom vulgaire du genre notonecta.

— Jeux. Nom d'un jeu d'action et de société. Voici comment on y joue. Tous les joueurs, se tenant par la main, forment un cercle, au centre duquel se tient une personne désignée d'avance par le sort pour remplir le rôle de cordonnier. Ce nouveau disciple de saint Crépin se met à genoux, s'assied par terre ou s'accroupit sur les talons, et, tout en figurant les opérations de son métier, dit très-vite :

Allons, belles, belles, des souliers,
Que j'en essaye à vos jolis pieds.

Et tout le monde répond en tournant et courant le plus rapidement possible :

Essayez ! essayez ! essayez !

Alors le cordonnier, étendant les mains, mais sans quitter sa place, cherche à arrêter une pratique au passage, en saisissant la jambe d'un monsieur ou le bas de la robe d'une dame. S'il y réussit, il devient maître à son tour, et le joueur qu'il a pris est condamné à faire le cordonnier.

— Encycl. *Ne sutor ultra crepidam*. Que le savetier raccommode ses savates, que chacun se mêle de son métier. C'était là le mot de la sagesse antique, et c'est encore celui de la sagesse moderne vulgaire, mais d'une sagesse étroite, comme si le besoin de savoir allait faire mépriser et désertier les professions utiles. Les *cordonniers*, particulièrement, ont peu tenu compte de cette aristocratie recommandation, et ont fourni depuis longtemps de nombreux exemples de ces intelligences rares, qui s'élevaient au-dessus de leur profession et se distinguaient par l'amour des lettres, des arts et des sciences.

On pourrait faire un panthéon de *cordonniers* célèbres. Au *xvii^e* siècle brilla en Allemagne Hans Sachs, *cordonnier*, auteur dramatique, dont les comédies originales sont empreintes d'un génie grossier, mais pleines de verve.

Roger Sherman, Américain, acquit pendant son apprentissage de *cordonnier* une si solide instruction, qu'il devint un des premiers hommes d'Etat de son temps.

Fox, fondateur de la secte des quakers, était ouvrier *cordonnier*.

John Brandt abandonna l'alène et le tire-pied pour entrer à l'université d'Oxford, et devint secrétaire de la Société des antiquaires et auteur de livres fort savants.

David Parsons, de *cordonnier*, devint professeur de théologie en Allemagne.

Bloomfield, l'écrivain ; Gifford, écrivain-éditeur du *London Quarterly Review* ; Holcroft, homme de lettres ; Prenchall, savant écrivain, furent *cordonniers*.

Winckelmann, le savant Winckelmann, l'auteur de *l'Histoire de l'art chez les anciens*, fils d'un *cordonnier*, fut *cordonnier* lui-même.

Le père de la botanique moderne, le savant créateur du système qui garde son nom, Linné, fut apprenti *cordonnier* à Upsal, et il lutta longtemps contre la misère, parce qu'il avait quitté son métier pour suivre les cours de l'université : pour vivre, il se mit à raccommode les chaussures des étudiants ses camarades.

En France, nous avons eu Jacques Pantaleon, *cordonnier* de Troyes, qui devint pape sous le nom d'Urbain IV.

En 1380, un orateur populaire, doué d'une éloquence sauvage et communicative, provoqua l'insurrection des maillottins ; c'était un *cordonnier*.

Henri Estienne prétend que saint Roch fut savetier.

Baldun, un des hommes les plus savants de son siècle, fut *cordonnier* à Amiens, dans la boutique de son père. Il a composé un *Traité sur la chaussure des anciens*, qui est un trésor de science.

Léopold Hardin, d'Héricourt, qui s'éleva aux plus grands honneurs et devint chambellan du grand-duc de Wurtemberg, avait commencé par être *cordonnier*.

Le *cordonnier* Lestage, établi à Bordeaux à l'enseigne du *Loup botté*, était poète habile et *cordonnier* en grand renom. Il devint *cordonnier* royal, et Louis XIV lui donna des armoiries parlantes, d'azur à la botte d'or, couronnée de même avec une fleur de lis de chaque côté.

Au *xviii^e* siècle, Henry Sellier, né à Saint-Quentin, établi rue Coq-Héron, dans une échoppe de planches vermoulues, fut poète à ses heures, et publia les *Lundis du réparateur des brodequins d'Apollon*, essais de poésie, etc. ; et plus tard le *Reparateur des brodequins d'Apollon à la cour*.

Jean-Baptiste Rousseau, fils d'un *cordonnier*, commença son apprentissage aussi ; plus tard, il eut platement honte de sa naissance, et essaya de changer son nom en celui de *Verniettes*, dont on lit *Tu te renies*.

Notre siècle a aussi ses *cordonniers* instruits, et même poètes dans leurs moments de loisir, et l'on en cite un, M. Rigaut, ouvrier *cordonnier*, mathématicien, qui a communiqué, il y a quelques années, de savants mémoires à l'Académie des sciences sur une série de propositions mathématiques tendant à substituer en certains cas la géométrie à l'arithmétique, et sur lesquels l'un des plus savants, quoique des plus jeunes membres de l'Académie, M. Bertrand, a fait un rapport plein de témoignages d'intérêt accordés à l'homme qui, pour délasserment de ses occupations de chaque jour, se livrait à d'aussi sérieuses études. A l'envoi de son premier mémoire à l'Académie, M. Rigaut avait joint une lettre où on lisait ces lignes, qui ont causé une véritable émotion : « Je ne suis, messieurs, qu'un ouvrier *cordonnier*. J'ai étudié, appris les mathématiques seul, avec le secours de quelques livres, etc. » En produisant cette lettre devant l'Académie, M. Elie de Beaumont s'est empressé de faire remarquer qu'elle était écrite dans les termes les plus convenables, et pleins à la fois de dignité et de modestie. M. Rigaut clôt dignement cette liste incomplète de *cordonniers* à qui il eût été injuste de dire comme Apelle : *Ne sutor ultra crepidam*. V. CORDONNERIE.

— Allus. littér. *Cordonnier, pas plus haut que la chaussure*. V. NE SUTOR ULTRA CREPIDAM.

CORDONNIER (Hyacinthe), littérateur français. V. SAINT-HYACINTHE.

CORDOUAN, ANE s. et adj. (kor-dou-an, a-ne). Géogr. Habitant de Cordoue ; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les CORDOUANS*. La population CORDOUANE.

— s. m. Comm. Autrefois, Cuir de Cordoue ; cuir en général. || Aujourd'hui, Sorte de cuir de chèvre préparé comme on faisait à Cordoue : *Larisse et Salomique fabriquent beaucoup de CORDOUAN*.

CORDOUAN, rocher situé à l'embouchure de la Gironde, à 10 kilom. O. de Royan, à 86 kilom. N.-O. de Bordeaux. Ce rocher porte une tour monumentale au-dessus de laquelle se trouve un phare à feu tournant, blanc et rouge. La hauteur de ce phare est de 72 m. au-dessus du niveau des eaux. La tour, commencée en 1584 et terminée en 1610, est un monument d'une grande élégance ; elle a 15 m. de diamètre à la base ; une cour circulaire la sépare du massif de maçonnerie, qui a 40 m. de large sur 5 m. d'élévation. V. l'art. suivant.

Cordouan (PHARE DE). « Impétueuse est la Manche, dans son détroit où s'engouffre le flux de l'Océan du Nord, dit Michélet. Apre est la mer de Bretagne, dans les remous violents de ses décapitantes basaltiques. Mais le golfe de Gascogne, de Cordouan à Biarritz, est une mer de contradictions, une énigme de combats. En allant vers le midi, elle devient tout à coup extraordinairement profonde, un abîme où l'eau s'engouffre. Un ingénieur naturaliste la compare à un gigantesque entonnoir. Le flot, échappé de là sous une pression épouvantable, remonte à des hauteurs dont nos mers ne donnent aucun autre exemple. » L'éloquent historien de la *Mer* ne fait pas une peinture trop exagérée des violences du golfe de Gascogne ; aussi, dès les temps les plus reculés, les marins ont-ils cherché à en amoindrir les effets désastreux en éclairant l'entrée de la Gironde. Il faut remonter très-haut lorsqu'on cherche l'origine du phare de Cordouan. Malheureusement, tout est mystère dans sa construction miraculeuse sur un plateau de rochers que balayent et recouvrent les flots à chaque marée. Il est certain que deux phares ont précédé celui que l'on admire aujourd'hui. S'il faut en croire la tradition, le plus ancien aurait été bâti par Louis le Débonnaire ; mais aucun document ne venant à l'appui de cette hypothèse, nous serions porté à croire que la première tour fut élevée seulement au *xiii^e* siècle, sur la demande des marchands étrangers qui venaient à Bordeaux charger des vins, et particulièrement des marchands de Cordoue. Matthieu Paris nous apprend en effet, dans sa *Grande Chronique*, que les Maures ayant été refoulés à l'extrémité sud de l'Espagne, de grandes relations commerciales s'établirent à cette époque (1236) entre les Gascons et les villes de Cordoue et de Séville. De là serait venu le nom de *Cordouan*. Nous savons que cette étymologie est contredite par plusieurs hypothèses, ou même tournée en ridicule ; mais plaisanter n'est pas prouver. Ce qui paraît certain, c'est que la ville de Cordoue (cité de 300,000 âmes au *xiii^e* siècle et ancienne capitale du califat de ce nom) avait deux raisons au lieu d'une pour demander l'établissement d'un phare à l'entrée de la Gironde : car ses marchands venaient à Bordeaux non-seulement pour y chercher des vins, mais aussi pour y porter des peaux et des cuirs réputés de tout temps, et aujourd'hui encore, pour leur finesse et leur bonne qualité. Si nous passons du domaine des conjectures dans celui de l'histoire, nous voyons le second phare bâti au *xiv^e* siècle (1362-1370) par les ordres du fameux prince Noir. Ce phare s'élevait de 16 m. au-dessus du sol. Il était terminé par une

plate-forme sur laquelle on allumait un feu de bois qu'un ermite était chargé d'entretenir. Cet ermite percevait, pour sa peine, un droit sur chaque navire de « deux gros de sterling. » On croit généralement que le rocher sur lequel la tour se trouvait était encore réuni à cette époque à la côte de Médoc. La configuration du terrain, la distance, la profondeur des passes, les ravages que fait encore la mer à Soulac et à la pointe de Grave, viennent à l'appui de cette opinion. Ce phare n'était pas tout à fait solitaire sur son roc ; on lui avait donné pour compagnie une chapelle élevée en l'honneur de la Vierge Marie, et plusieurs maisons construites vers le même temps, autour du lieu saint, formèrent peu à peu une espèce de village. C'est là qu'habitaient l'ermite, ses aides, et probablement un petit nombre de pêcheurs et de pilotes. Une gravure, qui doit être du *xiii^e* siècle, représente cette ancienne tour. C'est un édifice de forme octogonale, à ouvertures quadrangulaires, mais allongées. La tour est doublée, si l'on peut dire ainsi, jusqu'à la hauteur du premier étage, d'un revêtement extérieur en pierres formant contre-fort. Quelques-unes des maisons qui occupaient jadis cet emplacement existaient encore à l'époque où fut fait ce dessin. On y voit trois de ces maisons, dont deux sont adossées à la tour. Le phare qui fait aujourd'hui, et à si juste titre, l'admiration des visiteurs, fut construit, non sur les ruines de l'ancien, mais à côté. Commencé en 1584 par Louis de Foix, architecte de Paris, auquel Philippe II confia plus tard la construction de l'Escorial, il ne fut achevé qu'en 1610 par son fils. La tour avait, y compris le massif de la plate-forme, 20 m. de haut, 23 m. 50 en y ajoutant la lanterne en pierre. A cette époque le terrain était tout à fait, et depuis longtemps sans doute, séparé du continent, et formait une île d'une certaine étendue, « l'île de Cordouan, » dit Louis de Foix lui-même, dans le contrat passé avec les autorités de la Guyenne pour la construction de la tour. Cette île a disparu depuis, ainsi que la chapelle et les autres maisons dont nous avons parlé, il n'y a plus aujourd'hui au pied du monument que le roc nu et quelques langues de sable complètement recouvertes à mer haute. Tel qu'il sortit des mains des deux de Foix, le phare se composait d'une plate-forme circulaire que défendait un large parapet, et de la tour, qui était divisée en quatre étages, non compris la lanterne. Le rez-de-chaussée présentait un grand vestibule, de forme carrée, et quatre petits réduits qui servaient de logements et de magasins. Des escaliers, placés dans les embrasures de la porte d'entrée et des deux fenêtres, conduisaient dans les caves et dans la citerne. A droite et à gauche de cette porte étaient placés, avant la Révolution, les bustes de Henri III et de Henri IV. Au premier étage, qui portait le titre, probablement peu justifié, « d'appartement du roy, » était une salle de mêmes dimensions que le vestibule, mais plus richement décorée, d'où l'on pouvait se rendre sur une première galerie extérieure. Une chapelle de forme circulaire occupait le second étage ; elle était éclairée par deux rangs de fenêtres, couverte par une voûte sphérique, et ornée de pilastres corinthiens et d'élégantes sculptures. On a placé au-dessus de la porte de cette chapelle le buste de Louis de Foix, et l'inscription suivante se lit dans un large cadre qui le domine :

Quand l'admire raui cest œuvre en mon covrage,

Mon de Foix mon esprit est en estonnement,

Porte dans les penses de mon entendement

Le gentil ingénieur de ce superbe ovvrage.

La il discovrit en l'v et d'v n'vvet langage

T'va lovant s'vbit en ce point mesme ment,

Que t'v bried les lets d'v grondeux element,

Et d'v n'vnt Neptune la tempeste et l'orage.

O trois et quatre fois bienhevrex ton esprit,

De ce q'vz front dressé ce phare il entrepritt

Povr se perpétver dans l'hevrevse memoire

T'v tes aqvies par la v'n honnevz infini,

Q'v ne finira point q'v ce phare de gloire

Le monde finissant ne se rende finy.

Toutes ces parties de la construction primitive subsistent encore et n'ont pas été trop altérées par les restaurations ; mais il n'en est pas de même pour la partie supérieure de l'édifice : elle a été complètement détruite lors de l'exhaussement de la tour. Au-dessus de la seconde galerie, le dôme de la chapelle était accusé au dehors et découpé par des lucarnes richement ornées, qui formaient le second rang des fenêtres de cette salle. Il était surmonté d'un pavillon circulaire voûté et décoré de pilastres composites, dont l'entablement était couronné par la balustrade à jour d'une galerie intérieure conduisant dans la lanterne. Cette lanterne, de dimensions assez restreintes, était exécutée en pierres de taille, et se composait de huit arcades, dont les pieds-droits étaient ornés de colonnes et dont la coupole se terminait par la cheminée destinée au dégagement de la fumée du foyer. Sous Louis XV, en 1727, une lanterne de fer fut substituée à cette lanterne de maçonnerie, dont les pierres avaient été calcinées par le feu et dont les larges pieds-droits présentaient d'ailleurs le grave inconvénient d'occulter une partie très-notable de la lumière ; mais on conserva la même hauteur au foyer, qui n'était élevé que de 37 m. environ au-dessus du niveau des plus hautes mers. Cette hauteur, ne permettant pas aux navigateurs d'apercevoir le feu à grande distance, fut bientôt

jugée insuffisante. Un projet d'exhaussement de 10 m. fut rédigé par le chevalier de Borda, qui le soumit à Teulère, ingénieur en chef de la généralité de Bordeaux. Ce dernier démontra la nécessité et la possibilité de porter l'exhaussement à 20 m. Ses plans furent adoptés, et leur exécution, qui n'était pas sans quelque témérité, eut lieu de 1788 à 1789, avec un succès qui a valu à Teulère une gloire presque égale à celle du premier architecte de la tour. Cet exhaussement a eu pour effet d'augmenter la portée du feu, dont le foyer s'élève aujourd'hui à 63 m. au-dessus du sol, et 59 m. au-dessus du niveau des hautes mers. Mais il faut avouer qu'au point de vue de l'art le monument est loin d'avoir gagné. Les formes trop nues de la construction moderne ont quelque chose de sec qui contraste d'une manière regrettable avec l'élégance et la richesse de l'œuvre de la Renaissance. Le couronnement actuel ne vaut pas, à beaucoup près, celui qui existait autrefois. Et pourtant la première impression que fait éprouver l'édifice ne laisse place à aucun regret ; on est saisi d'un profond sentiment d'admiration dès qu'on se trouve en présence de ce majestueux monument, s'élevant avec tant de hardiesse au sein de l'Océan. Michélet a magnifiquement exprimé cette sensation dans son beau livre sur la *Mer*. « Pendant six mois de séjour que nous fîmes sur cette plage, dit-il, notre contemplation ordinaire, je dirai presque notre société habituelle, était Cordouan. Nous sentîmes combien cette position de gardien des mers, de veilleur constant du détroit, en faisait une personne. Debout sur le vaste horizon du couchant, il apparaissait sous cent aspects variés. Parfois, dans une zone de gloire, il triomphait sous le soleil ; parfois, pâle et indistinct, il flottait dans le brouillard et ne disait rien de bon. Au soir, quand il allumait brusquement sa rouge lumière et lançait son regard de feu, il semblait un inspecteur zélé qui surveillait les eaux, pénétré et inquiet de sa responsabilité. Quoi qu'il arrivât de la mer, toujours on s'en prenait à lui. En éclairant la tempête, il en préservait souvent, et on la lui attribuait. C'est ainsi que l'ignorance traite souvent le génie, l'accusant des maux qu'il révèle. Nous-même nous n'étions pas juste. S'il tardait à s'allumer, s'il venait du mauvais temps, nous l'accusions, nous le grondions. « Ah ! Cordouan, » Cordouan, ne saurais-tu donc, blanc fantôme, nous amener que des orages ! » Une restauration complète du phare de Cordouan a été exécutée dans ces dernières années : elle a eu pour objet de remplacer les pierres rongées par le temps, et elles étaient nombreuses, surtout au dehors, et de faire revivre les sculptures, qu'on avait grand-peine à retrouver, tant elles étaient dégradées. On a reconstruit en outre la totalité des logements qui avaient été à diverses reprises adossés contre le rempart de la plate-forme pour suppléer à l'insuffisance de ceux de la tour. En 1854, on lui a donné les caractères qui le distinguent aujourd'hui des autres feux de cette partie du littoral, c'est-à-dire un feu tournant de minute en minute, blanc et rouge, dont la portée est de 27 milles. L'installation de son appareil dioptrique est plus ancienne ; elle remonte aux premières expériences d'Augustin Fresnel, l'inventeur du système, car c'est une particularité à noter dans l'histoire de ce patriarche des phares, que c'est toujours à lui qu'on a songé lorsqu'il s'est agi d'essayer une invention nouvelle. Il fut l'un des premiers qui virent le charbon de terre remplacé, comme moyen d'éclairage, par des lampes. En 1782, il n'en comptait pas moins de quatre-vingts, accompagnées chacune d'un réflecteur. Un peu plus tard, lorsque Teulère eut fourni à Borda les éléments du système catoptrique, ce fut à Cordouan que fut installé le plus grand appareil (1790). Enfin, quand Fresnel eut à son tour doté l'humanité du système lenticulaire ou dioptrique, ce fut encore à Cordouan que fut expérimenté le modèle le plus important. En présence des nombreux et précieux services qu'il a rendus, nous nous demandons si, parmi tant de monuments élevés par l'orgueil des hommes, il en est beaucoup qui soient aussi respectables que ce vieux phare. « Dans le nombre, écrit M. Léon Renard dans son intéressant ouvrage, les *Merveilles des phares*, nous n'en trouvons pas un qui mérite, à nos yeux, une plus profonde vénération. Plus noble et plus utile que les trophées dont les conquérants ont semé leurs pas sanglants, ou les bornes fastueuses dressées par les nations à chacune des étapes de leur histoire, il sera aussi plus durable ; car ceux-ci n'appartiennent qu'à des nations : Cordouan, lui, appartient à la race humaine ! »

CORDOUANIER ou CORDOUANNIER s. m. (kor-dou-nié — rad. *cordouan*). S'est dit autrefois pour *cordonnier*. Aujourd'hui, Ouvrier qui prépare et passe au tan le cuir appelé *cordouan*.

CORDOUANNERIE s. f. (kor-dou-ne-ri — rad. *cordouan*). Ancienne forme du mot CORDONNERIE.

CORDOUE, en latin *Corduba*, en espagnol *Cordoba* ou *Cordova*, antique et célèbre ville d'Espagne, chef-lieu de la province de son nom, dans l'ancien royaume d'Andalousie, sur la rive droite du Guadalquivir, à 220 kilom. S.-O. de Madrid, à 100 kilom. N.-E. de Séville ; par 37° 52' de latitude N., et 7° 10' de

longitude O.; 60.000 hab. Siège d'un évêché suffragant de Tolède, et de toutes les administrations de la province. Nombreuses écoles classiques. Industrie bien déchue et bornée à une fabrication peu importante de rubans, passementerie, lainages, chapeaux, orfèvrerie et cuirs maroquinés, jadis célèbres en Europe, sous le nom de *cordouans* ou *cuirs de Cordoue*. Exportation d'olives, tissus de laine, linge, habits, quincaillerie et objets de luxe. Haras royal le mieux entretenu de toute l'Andalousie; vente de chevaux très-estimés; pêche sur le Guadalquivir.

Cordoue est bâtie en amphithéâtre, et en forme de rectangle, sur la douce déclivité d'une ramification de la sierra Morena, dans une contrée bien cultivée, couverte de jardins, de vignes, de plantations d'oliviers et d'orangers; elle est entourée de murailles flanquées de cent trente-deux grosses tours, dont quelques-unes tombent en ruine. Cette enceinte est percée de treize portes, qui n'ont de remarquable que leur vétusté. Une partie de la ville est d'origine romaine; l'autre se compose de constructions mauresques. La singularité de cette double origine donne à l'aspect de la ville un caractère tout particulier. Malheureusement, un grand nombre d'édifices tombent en ruine, et des jardins interrompent souvent les rangées de maisons; les rues sont étroites, tortueuses, sales et désertes. Cependant la *Plaza Mayor*, grande place régulière servant de marché central, est remarquable par la belle colonnade qui l'entoure. Au milieu du dédale des ruelles qui composent cette ville, on est arrêté à chaque pas par quelque remarquable construction de l'époque romaine ou arabe. Sans parler de son admirable cathédrale, décrite ci-après, Cordoue possède plusieurs édifices d'intérêt; nous citerons entre autres le palais épiscopal, riche en marbres et chargé d'ornements; l'arc de triomphe de Saint-Raphaël, la tour de Malmuerta, le château mauresque appelé *Alcazar*, plusieurs églises, de nombreux couvents, et le pont jeté sur le Guadalquivir, long de 366 m. et construit par les Maures au IX^e siècle.

Cordoue fut le siège de la première colonie romaine établie en Espagne, en 152 av. J.-C., par le consul Marcellus. L'an 45 av. J.-C., cette colonie, qui portait le nom de *Corduba*, fut enlevée par César aux derniers débris du parti de Pompée. Sa belle situation sur les rives d'un grand fleuve navigable, l'activité industrielle de sa population, la portèrent à un si haut degré de prospérité, qu'à l'époque où vivait Strabon c'était la ville la plus grande, la plus riche du pays; elle possédait le droit de battre monnaie, et était le siège d'un tribunal supérieur pour la Bétique. Prise en 571 par le roi Léovigilde, elle devint le siège d'un évêché visigoth. Après la bataille de Xérès, en 711, elle fut conquise par Tarik, et remplace, en 716, Séville comme centre de la puissance arabe en Espagne. Abdérâme I^{er}, de la maison des Ommyades, qui, en 756, fonda le califat de Cordoue, en fit la capitale de ses Etats. Elle atteignit l'apogée de sa splendeur sous les califes Abdérâme III et Abdérâme IV; elle embrassait alors un périmètre de 3 myriamètres environ, renfermait 22.000 maisons avec une population d'un million d'habitants; son université, au X^e siècle, était pour l'Europe ce que celle de Bagdad était pour l'Orient; elle possédait en outre 80 écoles publiques, une bibliothèque de 600.000 volumes, plus de 900 baux publics, 600 mosquées et d'immenses et magnifiques palais. En 1091, après la chute du califat, elle passa sous la domination des Almoravides; en 1148, sous celle des Almohades, et enfin, en 1236, sous la puissance de Ferdinand III de Castille. Elle était restée pendant cinq cent vingt-cinq ans au pouvoir des musulmans. Les Français s'en emparèrent en 1808. L'air de deux Sénèque, du poète Lucain et du philosophe arabe Averroès.

— **Monuments.** Il serait impossible de décrire les riches monuments de toutes les époques que l'on rencontre à chaque pas dans les murs de Cordoue. Cette cité vénérable forme en quelque sorte un vaste et somptueux musée d'antiquités. Du haut de la tour de la cathédrale, on découvre un panorama des plus imposants. « A vos pieds, dit M. Pedro de Madrazo, un temple gigantesque, devant vous, une belle rivière; à droite, les restes de palais somptueux; à gauche, une grande agglomération hétérogène d'édifices de toutes les époques, coupée par une large voie où s'aperçoivent de place en place quelques vieilles tours mutilées, dernière trace d'un mur d'enceinte qui formait la ville. Au milieu de cet amas informe d'habitations se trouvent des maisons désertes qui, par leurs façades, mériteraient le nom de palais; des portails élégants du style de la Renaissance; de gracieuses croisées arabes; de hautes galeries d'arcades aériennes; de misérables masures, avec de magnifiques fragments de jaspe et de marbre enchâssés dans leurs défilés murailles. Ici, un superbe chapiteau corinthien servant de clef dans un arc; là, un fût de granit placé au seuil d'une porte; plus loin, le piédestal d'une statue romaine servant de siège; çà et là, au milieu de ces demeures, on voit poindre quelques constructions un peu plus vastes, dont les frontons anguleux dominent les toits voisins; la statue d'un saint couronne celle-ci, une tour s'élève au-dessus de celle-là; on reconnaît parmi elles, et sous quelques déguis-

sements modernes, les vieilles basiliques mauresques. Derrière vous se développe, avec ses rues tortueuses, la partie haute de la ville; la domination arabe y avait construit sept cents mosquées avec leurs minarets, une foule de marchés, de bazars, d'ateliers, de fabriques, d'hôtels. Puis, de toutes parts, des façades sans édifices où croissent la mousse et la mauve; des fenêtres ouvertes où passent librement les oiseaux amis des grandes ruines; des monastères inhabités, des temples déserts, des places où l'herbe croît; des rues silencieuses à toute heure; une population inactive, endormie, réduite à rien, pauvre, privée des bienfaits de la civilisation de l'islam, divorcée avec les douceurs du progrès chrétien, marquée du stigmate d'une douloureuse décadence matérielle et morale. La moderne Cordoue porte néanmoins avec dignité ces lambeaux de la toge romaine, du *tiraz* musulman et de la cotte de mailles espagnole. Elle vit avec ses vieux écussons jusqu'à ce qu'ils tombent en poussière; elle n'aspire pas à substituer un art nouveau à l'art monumental que les temps lui ont légué; elle garde ses pierres latines, ses reliques arabes, ses édifices à ogive; elle fait comme le gentilhomme pauvre qui supporte la faim sans rien demander à personne. »

En 770, Abdérâme jeta les fondements de la magnifique mosquée de Cordoue, qui s'élève sur les ruines d'un temple consacré à Janus par les Romains et à saint Georges par les Goths. Hixem, fils d'Abdérâme, continua et compléta l'édifice jusqu'en 795. Le monument, qui a la forme d'un quadrilatère, mesure 167 m. en longueur et 119 en largeur. Les murs (10 m. de hauteur) sont soutenus par une quarantaine de piliers que couronnent des crénèaux gracieusement dentelés. Entre ces piliers s'ouvrent dix-neuf portes, à droite et à gauche desquelles ont été ménagées des fenêtres surmontées d'une ouverture carrée, fermée par une claire-voie taillée dans le marbre et formant les dessins les plus capricieux. De curieuses mosaïques ornent les arcs cintrés qui entourent les portes. L'intérieur de l'arc est garni de bandes de marbre à jour, à dessins variés. Les portes sont en bois de mélèze ou de cypres. L'intérieur de la mosquée forme, dans le sens du N. au S., dix-neuf nefs ou allées, et trente-six dans le sens opposé. « Il vous semble plutôt, dit M. Théophile Gautier (*Voyage en Espagne*), marcher dans une forêt plantonnée que dans un édifice; de quelque côté que vous vous tourniez, votre œil s'égare à travers des allées de colonnes qui se croisent et s'allongent à perte de vue, comme une végétation de marbre spontanément jaillie du sol; le mystérieux demi-jour qui règne dans cette forêt ajoute encore à l'illusion. Les colonnes, toutes d'un seul morceau et de 0 m. 40 de diamètre, n'ont guère plus de 2 m. 50 à 3 m. jusqu'au chapiteau, d'un corinthien arabe plein de force et d'élégance, qui rappelle plutôt le palmier d'Afrique que l'acanthé de Grèce. Elles sont de marbres rares, de porphyre, de jaspe, de brèche verte et violette et d'autres matières précieuses; il y en a même quelques-unes d'antiques et qui proviennent, à ce qu'on prétend, des ruines de l'ancien temple de Janus. » Deux étages d'arcs en pierre s'appuient sur ces légères colonnes. « Dans la plus grande partie du temple, dit M. Germond de Lavigne (*Guide en Espagne*), ces deux rangées d'arcs sont concentriques. La ligne supérieure s'appuie sur de forts piliers qui s'élèvent au-dessus des chapiteaux des colonnes. Sur d'autres points les arcades s'entre-croisent, celles de la ligne supérieure appuyant leurs extrémités sur les clefs de la ligne inférieure. Les douelles de ces arcs sont peintes alternativement en blanc et en rouge. La hauteur totale des nefs atteint, par la superposition des colonnes et des doubles arcs, environ 8 m. » Les anciens plafonds arabes, qui étaient d'une grande magnificence, ont été remplacés par des voûtes et des demi-coupoles d'un goût médiocre. La porte principale, la *puerta del Perdón*, qui s'ouvre en face de la sixième nef, présente un arc arabe ogival, orné d'écussons et de fines arabesques. Les battants sont décorés de panneaux sculptés en bois, relevés d'ornements de bronze. Au fond de la sixième nef, les colonnes se resserrent; les arcs, s'entre-croisant comme des rubans, entourent une chapelle qui portait autrefois le nom de *Vestibule de Mihrab*. « Le plafond de bois sculpté et doré avec sa coupole constellée d'étoiles, les tentures découpées et garnies de grillages qui tamisent doucement le jour, la galerie de colonnettes à trèfles, les plaques de mosaïques en verres de couleur, les versets du Coran en lettres de cristal doré qui serpentent à travers les ornements et les arabesques les plus gracieusement compliqués, forment, ajoute M. Théophile Gautier, un ensemble d'une richesse, d'une beauté, d'une élégance féerique, dont l'équivalent ne se rencontre que dans les *Mille et une Nuits*, et qui n'a rien à envier à aucun art. Jamais lignes ne furent mieux choisies, couleurs mieux combinées; les gothiques mêmes, dans leurs plus fins caprices, dans leurs plus précieuses orfèvreries, ont quelque chose de souffreteux, d'émacé, qui sent la barbarie et l'enfance de l'art. L'architecture du vestibule de *Mihrab* montre, au contraire, une civilisation arrivée à son plus haut développement, un art à son période culminant; au delà, il n'y a plus que la décadence. Le mot *Mihrab* signifie de-

meure du Prophète ou de l'Esprit de Dieu. C'était là qu'était déposé le Coran, et que le Dieu de l'islam révélait sa présence. Les pèlerins qui y étaient admis devaient en faire sept fois le tour à genoux. La mosquée était jadis éclairée, dit-on, par 10.805 lampes d'argent ou de cuivre, et par 28 candélabres hérissés de bougies.

Le roi saint Ferdinand, ayant expulsé les Maures de Cordoue, plaça la mosquée sous l'invocation de la Vierge, et on s'occupa dès lors de l'approprier aux exigences du culte catholique. On ferma les extrémités des nefs qui ouvraient sur une vaste cour plantée d'orangers. L'entrée principale fut surmontée d'un frontispice carré où figurent la *Vierge* et l'*Ange Gabriel*. Cette entrée se nomme la porte de *las Palmas*. Tout alentour, on employa les dernières rangées de colonnes, en y élevant des cloisons, pour les transformer en cinquante-deux chapelles dédiées à tous les saints. Le chapitre résolut, en 1523, de porter le marteau au milieu de la merveille arabe, pour y construire une église mieux appropriée au culte. « Cette *verru architecturale*, dit M. Théophile Gautier, fut entée au milieu de la merveille mauresque. » Elle a fait une trouée, ajoute M. Germond de Lavigne, à la place de soixante colonnes, au milieu de ce quinconce qui en compte un millier. C'est, du reste, l'œuvre la plus complète et la mieux achevée du style gothique flamboyant, mais dont les lourds piliers, les longs faisceaux de colonnettes, les hautes voûtes, les ornements gréco-romains et les arcs plein cintre, qui constitueraient partout ailleurs une œuvre magnifique, contrastent d'une façon étrange, si parfois qu'ils soient, avec le monument arabe, dont on aperçoit les longues perspectives et les voûtes basses. On remarque à l'intérieur de la cathédrale : les stalles du chœur, le retable du maître-autel, de belles grilles et d'élégantes balustrades de fer ouvragé, des statues, des tombeaux, un magnifique lampadaire d'or et d'argent suspendu à la voûte, etc.

Une tour, construite au XVII^e siècle par Gaspard de la Pena, a remplacé la magnifique tour de l'*Alminar*, bâtie par Abdérâme III et démolie en 1593. Elle offrait plus de cent colonnes de marbre blanc et rouge. La nouvelle tour est surmontée d'une statue dorée de saint Raphaël; elle renferme douze cloches, dont l'une pèse 4.400 kilogrammes.

Parmi les autres curiosités de Cordoue, nous signalerons : l'enceinte de murailles qui entoure la ville et que flanquent d'imposantes tours cylindriques remontant à une époque très-reculée; les portes, parmi lesquelles on distingue celles de Séville, d'Almodavar, del Osario, de Cologne, del Sol et du Pont; un curieux pont de seize arches, attribué à Octave-Auguste et reconstruit par les Arabes; la place de la Constitution, entourée d'arcades et d'un bel aspect; l'*Alcazar Viejo*, remarquable par les nombreux souvenirs qui s'y rattachent, et dont le jardin, ancien jardin des rois maures, est rempli d'orangers et de grenadiers; l'*Alcazar Nuevo*, autrefois résidence du saint office; le *Campo Santo*, vaste espace où les Arabes martyrisaient les chrétiens; le palais épiscopal, entouré de beaux jardins et renfermant un riche escalier, une bibliothèque de 15.000 volumes et une collection de portraits des évêques de Cordoue; le *Triunfo*, joli monument de marbre, surmonté d'une colonne portant la statue de saint Raphaël; les façades de la casa de *Gerónimo Paez*, de l'hôpital de *San-Sebastian* et de l'ancien oratoire de Saint-Philippe de Néri; la tour de la *Malmuerta*, éditée en 1406, suivant une inscription; l'église de Saint-Hippolyte, qui possède les restes du roi Alphonse XI et de Ferdinand IV, et le tombeau du chroniqueur Ambrosio Morales; le couvent de *San-Pablo*, qui a de beaux cloîtres et un magnifique escalier; le couvent de *San Pedro el Real*, dont l'église est ornée d'un bel *Ecce Homo* sculpté par Alonso Cano; l'église de *San-Agustín*, qui a conservé un curieux tabernacle en bois de cèdre doré; de nombreuses fontaines, etc.

Dans les environs de la ville s'élève, dans une situation très-pittoresque, le sanctuaire de *Nuestra Señora de la Fuensanta*, qui attire un grand nombre de pèlerins, et dont la chapelle est ornée de quatre grandes planches de cuivre peintes par David Téniers. L'une de ces planches représente un couronnement d'épines.

Deux conciles (349 et 852) se sont tenus dans la ville de Cordoue. En 347, au concile de Sardique, les eusébiens avaient lancé une nouvelle profession de foi, où ils oïrent, comme d'habitude, le mot de consubstantiel, mais en condamnant toutefois ceux qui disaient que le Fils est tiré du néant, ou qu'il est d'une autre substance que le Père. En 349, un concile tenu à Cordoue, par Osius, confirma tous les décrets publiés à Sardique et leur donna force de loi en Espagne. Le cardinal-historien Saens d'Aguirre croit ce concile national.

Sous le règne du musulman Abdérâme III, les chrétiens d'Espagne eurent à subir les plus cruelles persécutions; mais ce temps d'épreuves produisit les martyrs les plus héroïques. Les moines les encourageaient à tous les sacrifices, et ce peuple, si distinct des Sarrasins par le langage, les mœurs et la religion, offrit le spectacle le plus touchant au milieu de ses ennemis, dont le nombre

l'accablait. Abdérâme, voyant le courage de ceux qui venaient chaque jour confesser la foi de Jésus-Christ, ordonna d'emprisonner et de faire mourir ceux qui parleraient contre Mahomet. Ensuite il fit tenir un conciliabule à Cordoue (852) pour arrêter, par l'autorité épiscopale, l'ardeur avec laquelle les fidèles bravaient la mort. Les évêques, avec une complaisance coupable, défendirent en effet de se présenter volontairement au martyre, et d'honorer ceux qui avaient terminé glorieusement leur vie dans la persécution. Ils alléguèrent, pour prétexte et pour justification de leur décision, que ces martyrs ne faisaient point de miracles, comme en faisaient les anciens, et que leurs corps étaient sujets à la corruption comme ceux des autres hommes.

Cordoue (PRISE ET SAC DE), le 7 juin 1808. Lorsque Napoléon apprit à Bayonne les premières nouvelles de l'insurrection espagnole, il envoya aussitôt à ses généraux les ordres nécessaires pour qu'elle fut promptement comprimée. Le général Dupont, chargé d'opérer en Andalousie, franchit les défilés de la sierra Morena, et suivit ensuite le cours du Guadalquivir pour se porter sur Cordoue, où l'insurrection avait établi son avant-garde. Le 7 juin, à cinq heures du matin, il arriva au pont d'Alcolea, le franchit après un vif et brillant engagement avec les troupes espagnoles postées sur ce point, et continua sa marche sur Cordoue. Il dispersa une seconde fois l'ennemi, qui cherchait à lui barrer la route, et arriva en vue de la ville à deux heures de l'après-midi. Quoiqu'il fût une chaleur accablante, le général Dupont résolut cependant d'attaquer sur-le-champ, pour ne pas laisser aux insurgés le temps de se reconnaître. Il envoya donc sommer le commandant de rendre la ville, s'il voulait éviter une prise d'assaut; mais tous nos parlementaires furent reçus à coups de fusil par les insurgés. Il fallut alors employer la force. Le canon enfonça les portes, et nos soldats entrèrent en colonne dans la ville, où ils durent enlever plusieurs barricades et faire le siège d'un grand nombre de maisons, où s'étaient embusqués les brigands de la sierra Morena. La lutte fut sanglante et acharnée. Enfin les Français, irrités de cette résistance, pénétrèrent dans les maisons et tuèrent les bandits ou les précipitèrent par les fenêtres. Le gros des insurgés fut refoulé, puis rejeté hors de la place sur la route de Séville, et alors la lutte dégénéra en une véritable tuerie que rien ne peut excuser, car si les Espagnols montraient de l'acharnement, ils défendaient au prix de leur sang leurs foyers perfidement envahis. Nos soldats s'établirent dans les maisons, les pillèrent, les saccagèrent, puis descendirent dans les caves, enfoncèrent les tonneaux et s'enivrèrent. La scène devint alors encore plus atroce, car aux ardeurs du combat se joignirent les fureurs du vin; devenu furieux et n'écoulant plus la voix de ses chefs, le soldat commit toutes les horreurs auxquelles eussent pu s'abandonner les brigands eux-mêmes. Les femmes furent odieusement outragées, les églises profanées, les enfants et les vieillards massacrés, les couvents pillés et les religieuses jetées en pâture à la brutalité du soldat. Le récit de ces lamentables scènes dans les relations. Nous savons que le cœur d'indignation. Nous savons que la plupart de ces atrocités ont été démenties ou affaiblies par les historiens français, dans un but louable assurément; mais nous qui, dans nos rues, sur nos places publiques, voyons si souvent un soldat ivre brandir son sabre et menacer des passants inoffensifs, quand il ne les frappe pas, nous avons le triste droit, hélas! de croire que les Espagnols sont plus près que nous de la vérité.

La nuit seule put mettre fin à cette sanglante orgie, et, bien que le général Dupont ait fait tout son possible pour l'arrêter, les Espagnols ne la font pas moins peser sur sa mémoire. En ce moment du moins, ce fut lui qui en porta toute la responsabilité, et, par un terrible retour des choses humaines, il allait entendre bientôt à Baylen un écho des haines implacables que le sac de Cordoue avait soulevées. Si cet événement terrifia les Espagnols, il les exaspéra bien davantage encore, car on en exagéra toutes les circonstances. Un épouvantable cri de mort retentit dans toute l'Andalousie entre les Français; on promit, on jura de les massacrer jusqu'au dernier, et pas un Espagnol ne faillit à ce sauvage serment. C'est depuis ce moment que l'insurrection prit ce caractère d'acharnement atroce qui lui donne dans l'histoire cette ombre et sanglante physionomie qu'elle conservera toujours, pour l'éternel enseignement des conquérants sans foi et sans pitié.

CORDOUE (PROVINCE DE), division administrative de l'Espagne, au centre de l'Andalousie, formée d'une partie de l'ancien royaume de ce nom, et comprise entre les provinces de Badajoz et de Ciudad-Real au N., de Jaén à l'E., de Grenade et de Malaga au S., de Séville et de Badajoz à l'O. Superficie, 107 myriamètres carrés; 362.000 hab.; chef-lieu, Cordoue. Arrosée par le Guadalquivir, qui la traverse de l'E. à l'O.; par le Guadalquivir et le Génil, cette province se divise naturellement en deux parties, la Sierra et la Campina. Cette dernière, quoique la moins étendue, est la plus fertile et la plus peuplée, mais elle manque de moyens d'irrigation. C'est une vaste plaine qui présente quelques légères ondulations de

terrain; elle ne produit que les céréales nécessaires à la consommation locale, mais on y fait d'abondantes récoltes de vin, d'huile, de fruits exquis, de lin, de chanvre, de safran, de miel et de cire; l'industrie séricicole y est très-développée, et les gras pâturages de certains districts nourrissent ces beaux chevaux andalous si justement renommés. Les monts Marianos, qui sont une continuation de la sierra Morena, couvrent de leurs ramifications la partie qui porte le nom de Sierra, et séparent le bassin de la Guadiana de celui du Guadalquivir. La Sierra abonde en bois, pâturages, fruits et céréales; l'air y est pur, et la chaleur tempérée, tandis que le climat est excessivement chaud en été dans la Campina, surtout lorsque souffle le vent du sud. La province de Cordoue est riche en produits minéraux; on y exploite cent-sept mines de charbon, de cuivre, de fer, d'argent, de plomb et de plomb argentifère. Elle comprend quinze juridictions civiles et cent-dix communes ou *pueblos*.

Cordoue (MAISON DE). Cette ancienne et illustre maison espagnole a pour auteur Dominique Munoz, seigneur de Dos Hermanas, capitaine distingué, qui enleva aux Maures, en 1236, la ville de Cordoue, dont lui et ses successeurs portèrent depuis le nom. Le petit-fils de Dominique-Alphonse-Fernand de Cordoue eut, entre autres enfants, Ferdinand-Alphonse, qui a continué la ligne directe, et Martin-Alphonse, auteur de la branche des comtes d'Alcandete, d'où sont sortis les rameaux des comtes de Sastaga et des seigneurs de Zuheros. Ferdinand-Alphonse de Cordoue, qu'on vient de nommer, laissa, entre autres fils, Gonzalve-Fernand, qui a continué la filiation directe, et Diego de Cordoue, auteur de la branche des marquis de Comares, ducs de Segorbe et de Cardonne, éteinte à la fin du XVIII^e siècle. Gonzalve-Fernand de Cordoue, mort en 1422, fut père d'Alphonse, dont on va parler, et de Diego, auteur de la branche des seigneurs de Buena, d'où sont sortis les rameaux des seigneurs de Requena et de Almodovar, des comtes de Cabra, ducs de Sessa, des marquis de Valenzuela, des comtes de Torralva, des vicomtes de la Puebla, des comtes de Casapalma et des marquis de Miranda. Alphonse, fils aîné de Gonzalve-Fernand, eut pour successeur Pierre de Cordoue, père d'un autre Pierre, lequel eut, de sa femme Elvire de Herrera, Alphonse, qui a continué la ligne, et Gonzalve de Cordoue, l'illustre capitaine, grand connétable du royaume de Naples. (V. GONZALVE.) Alphonse, le frère aîné de Gonzalve, eut, entre autres enfants, Pierre, dont on va parler, et François de Cordoue, auteur de la branche des marquis d'Almunar, éteinte à la troisième génération. Pierre, le fils aîné de ce dernier Alphonse, créé marquis de Priego, en 1501, mort en 1517, ne laissa que des filles, dont l'aînée, Catherine, porta la majeure partie des biens de sa famille dans la maison Suarez, en épousant, en 1518, Laurent Suarez de Figueroa, comte de Ferca, lequel a formé une nouvelle maison de Cordoue qui existait encore au siècle dernier.

CORDOVA, ville de l'Amérique du Sud, dans la république Argentine, ch.-l. de l'Etat de son nom, à 550 kilom. N.-O. de Buenos-Ayres, près de la Pucara; 18,000 hab. Siège d'un évêché et des différentes administrations de l'Etat. Entrepôt d'un commerce considérable; fabriques de draps, de lainages et de toiles de coton. Commerce de blé, de fruits, de mulets et de bestiaux. Cordova fut fondée en 1573 par Cabrera, qui la nomma ainsi à cause de la ressemblance de sa situation avec celle de Cordoue d'Espagne. C'était autrefois une ville plus importante, capitale de l'Etat de Tucuman et chef-lieu des établissements des jésuites dans cette partie de l'Amérique.

CORDOVA (Etat de), un des quatorze Etats qui forment la confédération Argentine, dans l'Amérique méridionale, compris entre l'Etat de Santiago au N., de Santa-Fé à l'E., de San-Luis au S. et de San-Juan à l'O. Superficie, 1,118 myriamètres carrés; 130,000 hab., sans compter 200,000 Indiens indépendants. Quelques rameaux qui se détachent du versant oriental des Andes couvrent en partie le territoire de Cordova, qu'arrosent la Pucara, le Rio-Dulce, le Tercero et quelques autres cours d'eau moins importants. On y trouve plusieurs lacs formés par la stagnation des eaux des rivières, qui n'ont pas une pente assez rapide. Climat doux et salubre. Fruits délicieux et abondants; beaux pâturages dans les vallées; riches prairies dans le S.-E., habitées par des peuplades indigènes et sauvages. Montagnes bien boisées.

Cordova (TRAITÉ DE). Célèbre traité, conclu le 24 août 1821, entre Augustin Iturbide et le vice-roi don Juan O'Donoya, dans la ville de Cordova. Il y était dit : « 1^o Cette partie de l'Amérique (le Mexique) sera reconnue comme Etat souverain et indépendant, et sera désormais appelée empire du Mexique; 2^o le gouvernement de l'empire sera monarchique et limité par une constitution; 3^o S. M. T.-C., Ferdinand VII, roi d'Espagne, sera, en premier lieu, appelé au trône de l'empire du Mexique, et prêter le serment prescrit par l'art. 10 du *Plan d'Iguala*; en cas de refus de sa part, ce sera son frère le sérénissime infant don Carlos; en cas de refus de celui-ci, le sérénissime infant don Francisco de Paula; sur son refus, le sérénissime infant don Car-

los Louis, héritier présomptif de la principauté de Lucques; et, en cas de renonciation de ce dernier, le personnage que désigneront les cortès de l'empire. » Au sein des cortès d'Espagne, le traité de Cordova fut blâmé, répudié avec dédain, déclaré nul et non avenu, et, malgré la pénurie où l'on était, on forma la résolution d'envoyer des renforts aux corps espagnols qui occupaient encore des positions de résistance en Amérique.

CORDOVA (Fernando DE), savant espagnol, né en 1422, mort à la fin du X^e siècle. Il joignait à un savoir encyclopédique la connaissance des langues grecque, hébraïque, arabe, etc. S'étant rendu à Paris, il y acquit la réputation d'un sorcier, tant était grande son instruction. De là, il se rendit à Rome, où il s'attira la faveur des papes Sixte IV et Alexandre VI. Cordova composa un assez grand nombre d'ouvrages, dont le plus important est une introduction au traité *De animalibus* d'Albert le Grand, laquelle fut publiée à Rome (1478).

CORDOVA (Francisco-Fernandez DE), navigateur espagnol, mort en 1518. Il partit de Cuba en 1517, avec un pilote qui avait accompagné Christophe Colomb à son quatrième voyage, et visita le premier le Yucatan, qui fait partie du Mexique. Maintes fois assailli par les naturels, qui tuèrent plusieurs hommes de l'expédition, il se vit forcé d'opérer son retour, aborda sur les plages de la Floride et rentra à la Havane, où il mourut dix jours après des suites de ses blessures. Ce fut Cordova qui fraya la voie à Fernand Cortez.

CORDOVA (Jean), littérateur espagnol du XVII^e siècle. Il a publié un roman de chevalerie, intitulé : *Historia del valeroso caballero Lydamor de Escocia* (Salamanque, 1539, in-fol.).

CORDOVA (Fernando-Fernandez DE), général et homme politique espagnol, né à Madrid en 1792. Il entra dans l'armée en 1810, se distingua pendant la guerre de l'indépendance contre Napoléon et eut un avancement rapide. En 1841, il prit part aux complots militaires dirigés contre le régent Espartero et faillit subir le sort de Diego Léon, qui fut fusillé. Bientôt après, il entra dans le parti des progressistes modérés, reçut en 1847 le portefeuille de la guerre, qu'il garda peu de mois, et prit ensuite la direction générale de l'infanterie. Deux ans plus tard, le général Cordova fit partie du corps expéditionnaire envoyé en Italie pour rétablir le pape. Depuis lors, il devint capitaine général de la Nouvelle-Castille, capitaine général de Cuba (1851), directeur général de la cavalerie (1853), fit tirer sur le peuple lors de l'insurrection qui eut lieu à Madrid en 1854, se retira alors en France, rentra en Espagne en 1856, et fut chargé en 1864 du portefeuille de la guerre dans le cabinet formé à cette époque par Narvaez.

CORLOVA, général colombien, né à Antioquia (Nouvelle-Grenade) en 1787, tué à Santuario le 17 octobre 1829. Il prit part au soulèvement des anciennes colonies espagnoles dès 1810, fut nommé colonel, par Bolivar, sur le champ de bataille de Boyaca (1819), et général à la suite de la prise de l'île de Ténériffe, dont il s'empara, ainsi que de l'escadre ennemie, composée de vingt-sept navires. Il eut une grande part à la victoire décisive d'Ayacucho, qui mit fin à la domination espagnole dans l'Amérique du Sud (9 décembre 1824). Aussi ambitieux que brave, il tenta de supplanter Bolivar, se mit, en 1829, à la tête des fédéralistes colombiens, mais fut enveloppé par les unitaires, et blessé mortellement dans un sanglant combat.

CORDOVA (Louis-Fernandez DE), général espagnol, né à Cádiz en 1799, mort en 1840. Il déclama la constitution, à la tête de ses troupes, en 1820, prépara ensuite le soulèvement réactionnaire des gardes royales (7 juillet 1822), combattit dans les rangs de l'armée de la foi, fut ambassadeur d'Espagne en Prusse (1827) et en Portugal (1832), et soutint la cause de don Miguel. Ayant gagné la faveur de la reine Christine, il reçut, en 1835, le commandement de l'armée du Nord, remporta la victoire de Mendigorría (1835), puis s'unit (1838) à Narvaez contre Espartero; mais, défait en plusieurs rencontres, il dut chercher un refuge en Portugal.

CORDOVA (Philippe), avocat, homme politique et publiciste italien, né en Sicile vers 1812, mort en 1868. Il jouissait déjà d'une grande notoriété dans son pays à l'époque de la révolution sicilienne de 1848. Doué d'un esprit cultivé et d'une mémoire remarquable, il s'était fait connaître comme avocat, comme économiste et comme écrivain. En août 1848, il fit partie du second ministère constitué par Ruggiero Settimo, et eut le portefeuille des finances. L'année suivante, les revers des Siciliens et le retour des bourbonniens amenèrent son exil. Il alla se fixer à Turin, où il collabora activement à plusieurs journaux et revues politiques et économiques. Député au parlement italien, il ne tarda pas à y acquérir une grande influence parmi les membres de la majorité. En février 1852, il prononça un discours dans lequel il appuya avec insistance sur la nécessité des moyens pacifiques d'administration intérieure; en se séparant ainsi de M. Ricasoli, il amena la dissolution de ce ministère, remplacé par celui de

M. Rattazzi (1^{er} mars). M. Cordova entra dans le nouveau cabinet, d'abord à l'intérieur, puis à la justice, qu'il dut céder à M. Conforti. Il fut alors nommé sénateur du royaume. Dernièrement, il a soutenu au sénat l'adoption du mariage civil dans le nouveau code italien, et a combattu certains amendements qui tendaient à conserver à cette institution un caractère religieux. En juin 1866, il fut appelé à faire partie, comme ministre de l'agriculture et du commerce, du cabinet Ricasoli-La Marmora, et conserva ce portefeuille lors de la reconstitution du ministère, en mars 1867. Jusqu'à sa mort il a été regardé comme le plus brillant orateur de la chambre italienne, où il avait su se concilier l'estime et l'admiration de ses adversaires eux-mêmes.

COROVADO, bourg du royaume d'Italie, dans la Vénétie, province et à 30 kilom. S.-O. d'Udine; 3,000 hab.

CORDRE v. a. ou tr. (kor-dre). Ne pas plaindre, ne pas envier, approuver, accepter comme juste ou mérité : *Il est ruiné, je le lui cède, il l'a bien mérité.* Il se dit dans certaines parties de la Suisse.

CORDULE s. f. (kor-du-le). Entom. Espèce de papillon.

CORDULÈRE s. m. (kor-du-lé-sè-re — du gr. *kordulê*, massue; *keras*, corne). Entom. Genre d'insectes névroptères, détaché du genre ascalaphe.

CORDULÉASTRE s. m. (kor-du-lé-ga-stre — du gr. *kordulê*, massue; *gastêr*, ventre). Entom. Genre d'écaille, tribu des libelluliers, famille des névroptères.

CORDULIE s. f. (kor-du-li — du gr. *kordulê*, massue). Entom. Genre de névroptères, tribu des libelluliers.

CORDUS (Aulus Cremutius), historien romain, auteur d'une *Histoire des guerres civiles et du règne d'Auguste*, aujourd'hui perdue, vivait sous Tibère. La franchise avec laquelle il avait attaqué le crédit de Séjan le fit accuser par ce favori du crime de lèse-majesté, sous le prétexte qu'il avait loué dans ses ouvrages Brutus et Cassius, morts depuis soixante-dix ans. Prévoyant une condamnation, il se laissa mourir de faim (25 de l'ère chrétienne). Sa fille Marcia sauva plusieurs manuscrits de son ouvrage, condamné au feu par Tibère. Il en reste quelques fragments dans la septième *Suassoria* de Sénèque.

CORDUS (Euricius), poète et médecin allemand, né dans la Hesse en 1486, mort en 1535. Il partagea sa vie entre la littérature et les sciences, professa d'abord la poésie et l'éloquence à Leipzig et à Erfurt, puis la médecine à Marbourg et à Brême. Ses principaux ouvrages sont : *Botanologicon, sive colloquium de herbis* (Cologne, 1534, in-8°), recueil de dialogues où il a fait entrer tout ce que l'on savait alors sur les plantes, et *Opera poetica* (Francfort, 1550, in-8°), réunion de toutes ses poésies.

CORDUS (Valerius), célèbre botaniste allemand, fils du précédent, né dans la Hesse en 1515, mort à Rome en 1544. Il étudia la médecine, la chimie, la pharmacie et surtout la botanique, parcourut toute l'Allemagne pour en connaître les plantes, et visitait l'Italie, lorsque la mort le surprit au milieu de ses travaux. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Dispensatorium pharmacorum omnium* (1535, in-8°), traduit en français sous le titre de *Guidon des apothicaires* (Lyon, 1575); *Stirpium descriptionis liber quintus, quas Italia sibi visas describit* (Strasbourg, 1560, in-fol.); *De Halosantho*, etc.

CORDYLASPIE s. m. (kor-di-la-spi-de — du gr. *kordulê*, massue; *aspis*, bouclier). Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des brachélytres, comprenant une seule espèce, qui habite l'Amérique du Sud.

CORDYLE s. m. (kor-di-le — du gr. *kordulê*, massue). Erpét. Genre de reptiles de l'ordre des sauriens, qui habitent le Cap de Bonne-Espérance.

— Entom. Genre de diptères, de la famille des tipulaires, renfermant une seule espèce, qui habite la France et l'Allemagne. Il Genre de coléoptères, de la famille des curculionides, syn. du genre CALANDRE.

— Bot. Genre d'arbres peu connu, comprenant une seule espèce, qui croît dans l'Afrique tropicale. Il On dit aussi CORDYLIE.

— Encycl. Erpét. Les *cordyles*, qui n'ont rien de commun avec l'animal désigné sous ce nom chez les anciens, sont des reptiles sauriens à tête pyramidale, munie de grandes plaques polygonales; à corps couvert d'écailles carrées, carénées, verticillées; à queue annelée de grandes écailles carénées, ce qui leur a fait donner le nom de *zonures*. Ils ont à peu près la taille du lézard des murailles. Leurs mœurs sont peu connues; on sait toutefois qu'ils se nourrissent d'insectes, et qu'ils sont d'ailleurs tout à fait innocents. Ce genre comprend un petit nombre d'espèces, qui toutes habitent les environs du Cap de Bonne-Espérance.

CORDYLÉE s. f. (kor-di-lé — du gr. *kordulos*, lézard d'eau). Anc. pharm. Excréments de lézards, que l'on employait en médecine.

CORDYLÉE s. f. (kor-di-li-ne — dimin. du gr. *kordulê*, massue). Bot. Genre de plantes, de la famille des lilacées, tribu des asparagées, formé aux dépens des dragonniers, et

comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent dans les régions tropicales.

CORDYLOCARPE s. m. (kor-di-lo-car-pe — du gr. *kordulê*, massue; *karpos*, fruit). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des cakilinées, comprenant une seule espèce, qui croît en Algérie.

CORDYLOGYNE s. f. (kor-di-lo-ji-ne — du gr. *kordulê*, massue; *gynê*, femme, organe femelle). Bot. Genre de plantes, de la famille des asclépiadées, tribu des cynanchées, renfermant une seule espèce : *La CORDYLOGYNE appartient à l'Afrique australe.* (C. Lemaire.)

CORDYLOÏDE adj. (kor-di-lo-i-de — de *cordyle*, et du gr. *eidos*, aspect). Erpét. Qui ressemble à un cordyle.

— s. m. pl. Famille de reptiles sauriens qui a pour type le genre cordyle.

CORDYLOMÈRE s. m. (kor-di-lo-mè-re — du gr. *kordulê*, massue; *mêros*, cuisse). Entom. Genre de coléoptères longicornes, comprenant quatre espèces propres au Sénégal. Il Genre de coléoptères malacodermes, syn. de TYLOCÈRE.

CORDYLURE s. f. (kor-di-lu-re — du gr. *kordulê*, massue; *oura*, queue). Entom. Genre de diptères athéricères, détaché du genre ocyptère, et comprenant quatorze espèces, toutes européennes.

CORDYLURIDE adj. (kor-di-lu-ri-de — de *cordylure*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble à une cordylure.

— s. m. pl. Sous-tribu de muscides ayant pour type le genre cordylure. Il On dit aussi CORDYLURITES.

CORÉ s. m. (ko-re). Linguist. Langue mexicaine que parlent les habitants de la Nouvelle-Galice.

— Métrol. anc. Syn. de cor.

CORÉ, lévite qui se mit à la tête d'une révolte dirigée contre l'autorité de Moïse pendant le séjour des Israélites en Egypte et après leur sortie de ce pays. Dathan et Abiron, de la tribu de Ruben, et deux cent cinquante chefs du peuple se joignirent à lui. Le motif de la révolte était surtout l'exclusion des droits sacerdotaux que Moïse accordait seulement à Aaron et à sa famille. S'il faut en croire les documents bibliques, la terre s'entrouvrit et engloutit les chefs des rebelles, pendant que le feu de Jéhovah dévorait les Israélites qui s'étaient prononcés en leur faveur. Il est impossible de bien préciser le fait historique qui se trouve caché sous cette tradition. Eichorn et quelques autres critiques prétendent que Moïse fit enterrer vivants les principaux révoltés, et menacer les autres par les Hébreux qui lui étaient demeurés fidèles. Le livre des Nombres nous rapporte que toute la famille de Coré périt avec son chef. Cela ne semble pas exact, car dans le Psautier nous trouvons onze psaumes dont la composition est attribuée aux « fils de Coré. » Ces psaumes datent tous ou presque tous de l'exil ou de l'époque suivante.

Les littérateurs et les orateurs font souvent allusion à la catastrophe qui termina la tentative des trois révoltés Coré, Dathan et Abiron :

« Le prieur des Carmes s'avança ensuite et fit une protestation semblable. Ayant également placé le saint ciboire sur sa tête, il demanda, « tant en son nom qu'au nom de tous » ses religieux présents et absents, que les maledictions de Coré, Dathan et Abiron tombassent sur eux, s'ils avaient péché ou commis quelque faute dans cette affaire. »

LOUIS FIGUIER.

« Je suis contraint de remonter jusqu'aux livres des Juges, des Rois et de Moïse, pour découvrir la source des trois quarts de nos folies et de nos crimes. Et, par exemple, qui a inventé le procédé de la fournaise ardente comme spécifique infailible contre l'hérésie, sinon Moïse, qui fit s'ouvrir sous les pas des murmureurs un abîme de feu qui les dévora tous? Funeste précédent, hélas! dont l'inquisition et le diable s'autorisèrent plus tard pour faire cuire à petit feu tant d'innocentes victimes! »

TOUSSENEL.

CORÉ (François), mécanicien français, né à Norroy-le-Veneur (Moselle), en 1813. Il vint se fixer à Paris, où il dirigea quelque temps une maison d'éducation, puis abandonna l'enseignement pour se livrer à son goût pour la mécanique. M. Coré s'est surtout occupé de l'application de cette science aux arts industriels; il a inventé des machines à mouler les produits céramiques, à mouler les métaux, fort usités dans la chaudronnerie. En 1851, il fut un des délégués de la ville et de la chambre de commerce de Paris à l'Exposition universelle de Londres. M. Coré a publié le compte rendu de sa mission dans son *Histoire de la mécanique depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1854).

COREAL (Francisco), voyageur espagnol, né à Carthagène vers 1648 mort en 1708. Il employa trente et un ans à parcourir l'Amérique. Il visita successivement les Antilles, la Floride, le Mexique, le Brésil, le Pérou,

traverse l'isthme de Panama, et rentra dans sa patrie en 1697. Il a publié une relation de ses explorations sous ce titre : *Voyages de Francisco Coreal aux Indes occidentales*. On n'a jamais retrouvé l'original espagnol, ce qui a fait penser à plusieurs écrivains que quelqu'un avait pris le nom de Coreal pour publier sur l'Amérique un recueil de documents extraits de divers auteurs. Cette relation a paru pour la première fois à Amsterdam (1722, 3 vol. in-12).

CORÈBE ou **CORÈBE** s. m. (ko-rè-be — du gr. *koroibos*, fou). Entom. Genre de co-léoptères, de la famille des serriicornes, comprenant une trentaine d'espèces.

CORECHIER v. a. ou tr. (ko-re-chié). Ancienne forme du mot *courroucer*. Il signifiait aussi décourager, attrister, affliger.

CORÉDACTEUR s. m. (ko-ré-da-cteur — du préf. *co*, et de *réda-cteur*). Celui qui est rédacteur avec un ou plusieurs autres : *Le rédacteur en chef et ses corédacteurs*.

CORÉE s. f. (ko-ré). Pathol. V. *chorée*. — Hortie. Variété de pomme à cidre du Calvados.

CORÉE s. m. (ko-ré — du gr. *koris*, pua-naise). Entom. Genre d'hémiptères ayant pour type une espèce d'Europe.

— **Encycl.** Caractères : antennes de quatre articles, filiformes ou plus grosses à leur extrémité, à dernier article de la même forme, beaucoup plus court que les précédents, et le plus souvent renflé; corps ovale. Ces insectes ont les mêmes mœurs que les pentatomes, dont ils sont voisins; ils vivent comme elles sur les végétaux. Ce genre est assez riche en espèces, qui se rencontrent en France. Le *corée paradoxe*, pris comme exemple, est gris, teinté de brun rougeâtre sur quelques parties; épineux, membraneux; corselet ayant ses bords relevés en lobes arrondis; abdomen à bords relevés et découpés en dix lobes bruns, dont celui du milieu est arrondi au bout; antennes ayant leur deuxième et leur troisième articles épineux à l'extrémité. On trouve cette espèce aux environs de Paris, mais elle y est rare.

CORÉE, royaume de l'Asie, sur la côte orientale de l'ancien continent, formé en très-grande partie d'une vaste presqu'île, qui s'étend au S. de la Mandchourie et au N.-E. de l'empire chinois, entre la mer du Japon et la mer Jaune par 122° 30' à 128° de longitude E. et 34° 25' à 42° 40' de latitude N. Capitale, Hang-Yang-Tehing. Superficie, 2,200 myriamètres carrés; longueur du N. au S. environ 800 kilom. sur 400 kilom. de large. Population approximativement évaluée à 8 millions d'habitants appartenant à la race mongole.

— **Aspect général ; productions principales.** La presqu'île coréenne, séparée de la Mandchourie au N. par des montagnes dont les crêtes atteignent la ligne des neiges éternelles, est formée par un embranchement de cette chaîne, qui traverse le pays en longueur du N. au S., et devient haute et escarpée surtout à l'E. Par suite de la configuration étroite et allongée de cette péninsule et de sa nature montagneuse, elle n'a que des cours d'eau sans importance, excepté dans sa partie septentrionale, où elle est arrosée par le Ya-Lou et le Touden. En revanche, elle est entourée, surtout à l'O. et au S., d'une grande quantité de petites îles, dont la plus grande est Quelpart ou Quelpaert, d'une superficie de 715 kilom. carrés. Le cap Clonard au N. et le cap de la Providence au S. terminent cette presqu'île, dont les côtes sont hérissées d'îlots et bordées de bancs de sable. Quoique située à peu près sous la même latitude que l'Italie, la Corée est loin de jouir d'un climat tempéré; les étés y sont extrêmement chauds et les hivers excessivement rigoureux; aussi le Hoang-Hai ou mer Jaune, situé entre la Chine et la Corée, gèle-t-il en hiver. La surface solidifiée de ce bras de mer facilite alors les communications entre la Chine et la Corée. Ces deux pays, en effet, communiquent difficilement entre eux à cause des hautes montagnes qui bornent la Corée au N., et parce que, en été, les bas-fonds et le peu d'élévation des côtes de la mer Jaune en rendent la navigation peu praticable.

Des forêts vastes et épaisses couvrent les deux tiers du pays; elles sont surtout formées de conifères; les autres essences sont le chêne, l'orme, le micocoulier, le châtaignier. Les animaux sauvages y sont nombreux; on y rencontre surtout des tigres, des ours, des loups, des sangliers, des cerfs et des renards. On distingue parmi les oiseaux : le faisan, la caille, la tourterelle, le faucon, que les habitants dressent pour la chasse; le nombre des reptiles y est considérable, et plusieurs sont dangereux, surtout le trigonocéphale.

L'agriculture est fort négligée par les Coréens. Dans la partie septentrionale du pays, ils cultivent surtout le froment, qu'ils sèment sans avoir fait subir au sol presque aucune préparation. Dans le sud, le riz est la principale culture; on cultive aussi le maïs et le millet. Ces récoltes suffisent à la consommation locale, mais ne fournissent rien à l'exportation, qui, d'ailleurs, en est interdite. Une plante, qui croît sans culture dans la Corée, constitue la principale richesse de ce pays, c'est le ginseng, auquel les Chinois attribuent les propriétés médicinales les plus extraordinaires. Le cotonnier et la plupart des arbres fruitiers d'Europe, poiriers, pommiers, abri-

cotiers, etc., donnent de très-beaux produits sur le sol coréen, qui renferme, dit-on, des mines de plomb, d'argent et d'or.

Les cornes de cerf, les fourrures de zibeline, de tigre et de renard, les nattes, les pinceaux de queue de loup et surtout le papier sont, après le ginseng, les principaux objets de commerce. Le papier de Corée, qui jouit chez les Chinois d'une grande estime, est formé de fibres de cotonnier; il est épais, souple et soyeux, et sert non-seulement à écrire, mais encore à confectionner des chapeaux, des parapluies, des sacs et même de solides manteaux. Les poteries et les porcelaines figurent aussi parmi les principaux articles de l'industrie des Coréens, qui fabriquent encore des étoffes de coton et de chanvre assez grossières, et des soieries plus épaisses que fines. Les unes et les autres alimentent le commerce d'exportation; il en est de même de leurs armes, surtout de leurs sabres et de leurs poignards, qui sont vivement recherchés en Chine. Leurs fusils seraient excellents s'ils n'étaient pas à mèche. Bons marins et habiles pêcheurs, les Coréens se livrent aussi à la pêche du hareng et à celle de la baleine. Tout ce qu'on sait de leur constitution politique, c'est que le pouvoir suprême est exercé de la manière la plus illimitée par un roi très-dépotique, disposant d'un personnel administratif organisé sur le modèle de celui qui existe en Chine. On dit que ce souverain peut mettre sur pied une armée de 600,000 hommes; sa flotte est forte de 200 voiles. Tributaire à la fois de l'empereur de la Chine et de celui du Japon, le roi de Corée, par la position géographique de ses Etats et à cause de la jalousie réciproque de la Chine et du Japon, est à l'abri de l'attaque de ces grands empires, et son indépendance, plus réelle qu'apparente, est une nécessité politique pour les cours de Pékin et de Yédo. Le royaume compte 33 villes du premier ordre, 58 du second, et 70 du troisième, réparties dans 8 provinces qui forment 40 districts. Ces villes sont mal bâties et ne possèdent aucun édifice de quelque importance. « En entrant pour la première fois dans une ville coréenne, dit M. Callery, on est tenté de se demander où sont les maisons. En effet, les rues sont bordées de murs en pisé ou en bambou, qui débordent entièrement la vue des habitations auxquelles ils servent d'enceinte. Chaque famille a son enclos particulier, la séparant entièrement de ses voisins. Quatre murs, de 3 à 4 mètres de hauteur, recouverts d'un toit de chaume, telle est la maison du Coréen, entourée d'une cour encombrée de bois à brûler, d'instruments aratoires, etc. » Les villes sont environnées d'une muraille crénelée de 8 à 10 mètres, où se retirent souvent les habitants de la campagne avec leurs troupeaux et leur récolte, lorsque le district est envahi par des bandes de pillards que le gouvernement n'a pas toujours la force de repousser. Les Coréens appartiennent, avons-nous dit, à la race mongole, et, par leurs caractères physiques, semblent tenir le milieu entre les Chinois et les Japonais. Leur costume se rapproche de celui des Chinois; mais ils portent une longue et épaisse chevelure à laquelle ils tiennent extrêmement; à tel point que, le gouvernement chinois ayant voulu les forcer à se raser la tête, ils soutinrent une guerre désastreuse, plutôt que de se soumettre à cet ordre. Ils sont enclins au mensonge et au vol, et ont des mœurs dépravées. La religion généralement répandue est le bouddhisme. Cependant, dans ces derniers temps, le christianisme a réussi à s'y implanter, et ce sont des missionnaires catholiques qui se chargent de l'y propager.

CORÉE (archipel de), groupe de petites îles de la mer Jaune, au S.-O. de la presqu'île de Corée. Ces îles fort nombreuses forment divers groupes, dont le plus important est celui des îles Amherst. Ce sont, en général, des rochers de granit d'une forme singulière. Plusieurs sont boisées et nourrissent quelques habitants.

CORÉEN, **ENNE** s. et adj. (ko-ré-ain, é-ne). Géogr. Habitant de la Corée; qui appartient à cette contrée ou à ses habitants. *Les Coréens. Les missions coréennes.*

— s. m. Linguist. Langue coréenne : *Parler le coréen*.

— **Encycl.** Linguist. La langue *coréenne* est un idiome polysyllabique qui, dans la classification linguistique, occupe une place intermédiaire entre le groupe japonais et la famille tartare. Le *coréen*, malgré la position géographique du peuple qui le parle, diffère donc radicalement du chinois, avec lequel il semblerait qu'il dût offrir de nombreuses affinités. Le *coréen* possède une écriture alphabétique appelée *ghin-boun*, parfaitement déterminée, qui se compose de treize voyelles ou diphthongues, correspondant aux sons *a, eu, o, ou, ou, i, a* bref, *é, yé, ya, yeu, yo, you*, et quatorze consonnes usuelles représentant nos articulations *k, n, t, r, m, p, s, ts, h, ng, kh, th, ph, tsh*; il existe en outre une série de quatre consonnes *g, d, b, z*, presque exclusivement consacrées à la transcription des mots étrangers. La direction générale de l'écriture n'est pas constante; quelquefois elle procède de gauche à droite, quelquefois de haut en bas (à l'instar des lignes verticales du chinois et du mandchou). Les éléments de ce système graphique, qui s'exécutent à l'aide du pinceau chinois ou japonais, sont, d'après

quelques orientalistes, des fragments de caractères chinois, pris avec une valeur purement phonétique. D'autres philologues ont cherché des rapports entre l'alphabet *coréen* et l'alphabet choub ou tibétain carré. Voici quelle est, à ce sujet, l'opinion de M. de Rosny. Dans deux articles récents, publiés dans le *Journal asiatique*, ce savant cherche à établir que l'idiome *coréen* a des analogies de formes très-sensibles avec l'alphabet tibétain. Ces analogies de formes, outre l'intérêt intrinsèque qu'elles peuvent présenter aux yeux des philologues, seraient aussi du plus grand intérêt pour l'ethnographie et l'histoire, car si l'on parvenait à démontrer que l'alphabet *coréen* a été emprunté aux Tibétains, on serait naturellement amené à conclure que l'histoire *coréenne* est intimement liée par ce point à celle du continent asiatique, et l'on aurait ainsi une précieuse indication sur les origines encore mal connues de cette contrée. Déjà un savant sinologue anglais, M. Wylie, avait soupçonné cette origine possible et tenté de rapprocher l'alphabet *coréen* de l'alphabet dévanagari, dont l'alphabet tibétain n'est qu'une modification. Dans cette hypothèse, ce seraient les missionnaires bouddhistes, dont l'active propagande n'a d'autre point de comparaison que la propagande actuelle des missions chrétiennes, qui auraient introduit en Corée l'alphabet en question avec les dogmes et la civilisation bouddhiques. Ce résultat est confirmé par les témoignages positifs et formels d'auteurs chinois et *coréens*, recueillis par M. L. de Rosny. Dès le ive siècle de notre ère, le bouddhisme avait pénétré en Corée sous toutes ses faces, et ce fut à sa dernière étape avant d'arriver à l'archipel japonais. C'est également par cet intermédiaire que s'exerça l'influence si profonde de la langue et de la littérature chinoises sur la culture intellectuelle du Japon. Les doctrines de Confucius y florissaient à côté des dogmes bouddhiques, comme c'était le cas en Chine.

M. de Rosny conclut que, sans admettre que l'alphabet *coréen* soit exclusivement basé sur celui du tibétain ou du sanscrit, il faut reconnaître que c'est de cette dernière langue que l'écriture *coréenne* tire un caractère rigoureusement alphabétique, voyelles et consonnes distinctes. La prononciation *coréenne*, comme on a pu le voir d'après l'alphabet ci-dessus, est beaucoup plus compliquée que la prononciation chinoise; les mots suivants appartiennent évidemment à une langue qui s'éloigne considérablement du monosyllabisme sourd des Chinois : *hour, feu; hanar, ciel; pyeur, étoile; mour, eau; haram, vent; tor, pierre; saram, homme; nirkur, lire; sar, acheter; hourour, couler, etc.*

Quoique le *coréen* diffère absolument du chinois au point de vue grammatical, il lui a cependant emprunté directement un nombre considérable d'expressions servant à désigner principalement certaines idées abstraites, religieuses, littéraires, scientifiques, etc., que les Coréens, comme les Annamites, comme les Japonais, ont adoptées avec la civilisation de l'Empire du milieu. Ces mots chinois ont été non-seulement transcrits phonétiquement, mais les caractères idéographiques eux-mêmes qui y correspondaient ont passé dans l'écriture *coréenne*. Les caractères chinois introduits dans le *coréen* ne sont pas prononcés exactement comme ils le seraient par la bouche d'un Chinois parlant la langue mandarine; cette prononciation *coréenne* est analogue à celle des dialectes anciens qu'on trouve encore usités dans les provinces du *Fou-kien* et du *Kouang-toung*, et elle est caractérisée par la présence du *h* et du *r* employés comme articulations finales : soleil, en chinois *ji*, prononciation coréenne *ji-r*; par les conversions du *ch* en *s*, du *n* en *ng*, du *tch* en *ts*, du *f* en *p*. Ces différentes permutations constituent ce qu'on appelle le dialecte *sinico-coréen*. En résumé, la langue *coréenne* peut donc s'écrire à l'aide d'un système graphique entièrement alphabétique; souvent elle adopte, pour représenter un certain ordre d'idées, des caractères hiéroglyphiques chinois, qu'elle peut ou prononcer en chinois, avec quelques légères variantes constituant le dialecte *sinico-coréen*, ou lire en prononçant le mot *coréen* correspondant. Ainsi, par exemple, le mot *ciel* pourra s'écrire *hanar* avec l'alphabet *coréen*, ou par l'idéogramme chinois *tiên*, ciel, qu'on prononcera en *sinico-coréen* *tyan*, ou en *coréen* pur *hanar*. Cette complication est une des difficultés de la langue *coréenne*.

Quoique offrant par son lexique peu de rapports avec le japonais, le *coréen* est cependant classé par M. de Rosny, auquel nous empruntons une partie de ces détails, dans la famille japonaise, à cause de ses nombreuses affinités grammaticales avec les idiomes tartares, dont le japonais est en quelque sorte le point initial. La grammaire *coréenne* présente en effet tous les traits caractéristiques des langues agglutinantes. Les substantifs invariables, généralement monosyllabiques ou dissyllabiques, se déclinent à l'aide de postpositions venant s'accrocher au radical, qui ne souffre aucune modification. Ces postpositions sont *na* pour le génitif (comparez le *ning* ouïgour, le *no* japonais, le *ni* mandchou, le *yin* mongol, le *ing* ou *ning* turc, etc., qui remplissent les mêmes fonctions); *nour* pour le datif, *rou* pour l'accusatif, *poutour* pour l'ablatif. Généralement le nombre du substantif est indiqué par le contexte; quand on veut le

désigner d'une manière spéciale, on le répète, on y postpose un terme indiquant la pluralité (procédé chinois). La construction offre ce grand principe commun à toutes les langues tartares : le mot déterminé suit toujours le mot déterminant. La désinence caractéristique des adjectifs est *r*; le comparatif s'exprime en faisant suivre le terme de comparaison d'une des postpositions exprimant l'ablatif *isya*. La phrase suivante donnera une idée de la formation du comparatif, et de la construction *coréenne* en général : « Cette tasse à vin est plus grande que cette tasse à thé, » se traduira en *coréen* par : *i sour-tsan i tsau-wan-isya kountai*. Littéralement : *cette vin-tasse, cette thé-tasse-de-grande* (est). Le superlatif se rend en joignant au positif des particules ayant le sens de *très, beaucoup*, etc. La numération *coréenne*, de même que la numération chinoise, est décimale. Les pronoms personnels, analogues à ceux du chinois, servent à indiquer la possession, en précédant au génitif l'objet possédé. Nos autres pronoms ont également leurs correspondants en *coréen*. Le verbe, qui, comme l'adjectif, a pour désinence caractéristique l'articulation *r*, est absolument invariable comme le verbe chinois, malais, siamois. On a cru cependant, principalement dans la langue vulgaire, découvrir quelques rudiments d'une conjugaison déterminée par l'emploi de la désinence *a* ou *ta* pour le passé, *o* pour le futur. Il existe une forme spéciale pour le verbe négatif, et le *coréen* emploie à différents usages plusieurs auxiliaires (*oui-har*, être, faire; *isir*, avoir, être, etc.) Les conjonctions sont généralement sous-entendues. Les prépositions sont inconnues; les postpositions les remplacent. En général, la construction, comme du moins on a pu le remarquer dans quelques ouvrages coréens traduits du chinois, est extrêmement concise. Quant à la littérature *coréenne*, elle nous est actuellement à peu près inconnue; les quelques échantillons que l'on en possède se réduisent à des traductions presque littérales de quelques ouvrages classiques et élémentaires de l'Empire du milieu, tels que le *Tsien-tseu-wen* (livre des mille caractères).

— **Ethnogr.** Suivant M. Klapproth, le fond de la population *coréenne* proviendrait d'une race particulière de l'Asie centrale, aujourd'hui disparue. Siebold distingue deux races très-différentes, dont l'une se rapprocherait incontestablement du type mongol, et l'autre du type européen, autrement dit caucasique. Cette coexistence de deux races aussi incompatibles avait amené M. Callery à croire qu'il fallait, au point de vue linguistique, regarder le *coréen* comme le chaînon si longtemps et si inutilement cherché de la race chinoise se rattachant à la race indienne. Il donne à ce propos sur le langage *coréen* quelques détails caractéristiques, d'où il résulte que les mots polysyllabiques seraient formés d'une racine dérivée du chinois et de syllabes additionnelles empruntées à d'autres langues. Le mécanisme organique de l'idiome de la classe plutôt parmi les idiomes polysyllabiques que monosyllabiques. M. L. de Rosny admet en partie ces conclusions, tout en faisant cependant quelques réserves.

CORÉENS s. m. pl. (ko-ré-ain). Entom. Syn. de *CORÉIDES*.

CORÉES s. f. pl. (ko-ré). Antiq. gr. Fêtes que l'on célébrait à Eleusis en l'honneur de Proserpine, adorée dans le pays sous le nom de *Cora*.

CORÉGENCE s. f. (ko-ré-jan-se — du préf. *co*, et de *régence*). Fonctions, dignité de corégent : *Briguer la corégence*.

CORÉSENT s. m. (ko-ré-jan — du préf. *co*, et de *régent*). Prince qui partage avec une autre personne les fonctions de régent : *Monsieur espérait obtenir le titre de CORÉSENT avec la reine Anne d'Autriche*. (Anquet.)

CORÉGNANT, **ANTE** (ko-ré-gnan; gn mll. — du préf. *co*, et de *régnant*). Qui régit en commun avec un autre : *Princes CORÉGNANTS. Dès midi, deux officiers de l'ambassade, chargés de la garde des présents offerts par les deux rois CORÉGNANTS de Siam à l'empereur Napoléon III, étaient arrivés au palais des Tuileries, et procédaient au déballage et à l'exposition de ces présents*. (D'Orsival.)

CORÉGONE s. m. (ko-ré-go-ne — du gr. *koré*, pupille de l'œil; *gônia*, angle). Ichtyol. Genre de poissons, de la famille des salmónides, dans lequel on a voulu réunir les genres lavaret et ombre-chevalier.

CORÉIDE adj. (ko-ré-i-de — de *corée*, et du gr. *eidōs*, aspect). Entom. Qui ressemble à un coré.

— s. m. pl. Famille d'insectes hémiptères ayant pour type le genre *corée* : *Quelques CORÉIDES atteignent une assez grande taille, principalement les espèces américaines*. (Blanchard.)

— **Encycl.** Les *coréides* forment une famille d'insectes hémiptères caractérisée par des antennes insérées au devant de la tête, sur la même ligne que les yeux, et par des tarses munis de deux appendices situés entre les crochets. Les espèces, assez nombreuses, sont répandues dans les diverses régions du globe. Quelques-unes se font remarquer par leur grande taille, par l'élégance ou la bizarrerie de leurs formes, ou par la beauté de leurs couleurs. Ces insectes vivent ordinairement

remement sur les tiges des végétaux, dont ils sucent la sève. Ils se tiennent dans les endroits abrités des vents, et restent ainsi immobiles, souvent pendant des journées entières.

CORÉITES s. m. pl. (ko-ré-i-te — rad. corée). Entom. Groupe de la famille des coréides.

CORELIGIONNAIRE s. (ko-re-li-jio-nè-re — du préf. co, et de religion). Personne qui professe la même religion qu'une ou plusieurs autres personnes : *Suleiman fut témoin des souffrances, du désespoir de ses CORELIGIONNAIRES*. (Thiers.)

— Par ext. Qui professe les mêmes opinions, les mêmes doctrines qu'une ou plusieurs autres personnes : *Les CORELIGIONNAIRES de Fourier*.

CORELLA, ville d'Espagne, province et à 40 kilom. S.-E. de Logrono, sur la rive gauche de l'Alhama; 4,000 hab. Belle église paroissiale. Distillerie d'eau-de-vie; commerce de blé, d'huile, d'avoine et de vins.

CORELLA (Alphonse DE), médecin espagnol, né à Corella, dans la Navarre, au XVII^e siècle. Il occupa une chaire à l'université d'Alcala, et publia un assez grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Secretos de filosofia, astrologia y medicina* (Valladolid, 1546, in-fol.); *De arte curativa* (Estella, 1558, in-8°), etc.

CORELLA (Jacques DE), théologien et capucin espagnol, né en 1657, mort en 1699. Il devint prédicateur de la cour sous Charles II d'Espagne, et composa plusieurs ouvrages, dont quelques-uns ont eu un grand succès et un nombre considérable d'éditions; tels sont : *Practica de el confesionario* et *Summa de la theologia moral su materia de los tratados mas principales de casos de conciencia*. (Madrid, 1707, 3 vol. in-fol.)

CORELLI (Arcangelo), célèbre compositeur et violoniste italien, né à Fusignano, près d'Imola, en 1653, mort à Rome en 1713. On le compte au nombre des plus grands virtuoses qui ont précédé Paganini. Il étudia la composition musicale sous Matteo Simonelli, qui était attaché à la chapelle pontificale, et, pour le violon, fut l'élève de Giambattista Bassani; c'est dire qu'il eut deux maîtres fort habiles. On a prétendu à tort que Corelli vint à Paris en 1672, qu'il y subit des désagréments par le fait de la jalousie de Lulli, et que, de dégoût, il abandonna bientôt cette capitale, à laquelle tous les talents artistiques ont coutume, depuis longtemps, de venir demander leur consécration et leur passe-port pour la postérité; mais, disons-le encore une fois, ce fait n'est pas prouvé. Lorsque, en 1680, il eut terminé ses études, il se rendit en Allemagne, et fut attaché à la maison du duc de Bavière. Revenu en Italie, l'année suivante, il alla à Rome, où il publia, en 1683, sa première œuvre par ordre de date, qui contient 12 sonates, pour deux violons et une basse, avec une partie (*organo*) pour le clavier. Pendant les fêtes données à Rome par la reine Christine de Suède, qui venait de se convertir, Corelli conduisit un orchestre qui ne comptait pas moins de 500 exécutants et qui, sous sa direction, fit merveille devant l'ambassade anglaise envoyée par le roi Jacques II. Sa réputation était déjà si grande, qu'on le demandait dans toute l'Europe. Matheson l'appela le prince de tous les musiciens, et Gasparini lui donnait le titre de *virtuosissimo di violino, e vero Orfeo de' nostri tempi*.

Corelli donnait tous les lundis une séance musicale dans le palais Crescemboni, où il fit la connaissance de l'illustre compositeur Hændel. Aimé et protégé par Ottoboni, il fut logé dans le palais de ce cardinal, épris de l'amour des arts, et devint premier violon, directeur et chef de sa musique. Sa renommée l'ayant fait appeler à plusieurs reprises à Naples, il finit par s'y rendre. Il trouva dans cette ville Alexandre Scarlatti et plusieurs autres maîtres qui le prièrent de jouer quelques-uns de ses concertos devant le roi. Corelli accéda à leur demande et le jour de l'audition fut fixé. Mais la vie des plus grands artistes présente parfois de singulières vicissitudes et d'insupportables revers, quelle que soit la puissance de leur talent. Admis à la cour, Corelli fit entendre l'une des sonates de son admirable œuvre cinquième. Le roi trouva l'*adagio* long et ennuyeux et quitta la salle, laissant l'artiste si humilié, qu'il fut hors d'état de continuer son morceau. Autre mésaventure : on pria Corelli de diriger l'exécution d'une œuvre de Scarlatti, qui devait être représentée devant le roi. Le peu de connaissance que Scarlatti avait du violon lui avait fait écrire, dans l'une des pages de sa partition, un trait de violon mal doigté et d'une exécution très-difficile. Arrivé à l'endroit fâcheux, Corelli, qui n'avait pu être prévenu, manque le trait, et, pour comble de malheur, il entend le chef d'orchestre napolitain, qui avait étudié ce trait, le rendre avec une parfaite netteté. Au trait succédait un passage en *ut* mineur. Corelli, tout désemparé, joue le chant en *ut* majeur. Recommencons, dit doucement Scarlatti. Corelli recommença, mais toujours en *ut* majeur, jusqu'à ce que Scarlatti l'eût appelé, près de lui pour lui indiquer la tonalité. Corelli fut si mortifié de cet accident, qu'il s'éloigna de Naples en toute hâte et s'empessa de revenir

à Rome. Là, de nouvelles contrariétés l'attendaient. Un hautboïste, dont le nom n'est pas resté, jouissait à ce moment de l'engouement du public, et le retour de Corelli fut à peine remarqué. Au virtuose sur le hautbois succéda Valentini, violoniste et compositeur bien inférieur à Corelli, mais qui avait pour lui l'attrait de la nouveauté. La susceptibilité ombrageuse de Corelli s'émoussa de cette indifférence momentanée. Il crut son rôle fini et l'abandonna qui s'empara de lui abrégée ses jours. Corelli ne survécut que six semaines à la publication, en 1712, de ses concertos dédiés à Jean Guillaume, prince palatin. Il fut inhumé à Rome, au Panthéon. Son tombeau fut placé à côté de celui de Raphaël, et, pendant nombre d'années, un service funèbre fut célébré à l'anniversaire de sa mort.

Ce virtuose, fameux entre tous par l'ampleur de son style et la beauté de son exécution, laissait un capital de 150,000 francs et une nombreuse et magnifique collection de tableaux, qu'il savait apprécier. Le cardinal Ottoboni, qui avait hérité du tout, ne garda que les tableaux et partagea l'argent entre les parents du défunt.

On raconte plusieurs anecdotes sur Corelli, dont le caractère était « doux, aimable, et tout à fait conforme au style de sa musique. » La plus connue est celle-ci, et, certes, elle mérite bien sa notoriété : « Un jour qu'il jouait du violon dans une assemblée nombreuse, il s'aperçut que chacun se mettait à causer. Il posa doucement son violon au milieu du salon, disant qu'il craignait d'interrompre la conversation... Quelle malice charmante ! Ce fut une leçon pour les auditeurs, qui le supplèrent de reprendre son violon, et lui prêtèrent toute l'attention due à son talent... » Plus tard Vioelli, qui a dû s'inspirer beaucoup de Corelli, montra à Paris une susceptibilité plus grande encore, puisqu'il se retira, et bouda Paris et la France pendant des années.

Une autre fois, Corelli jouait devant Hændel l'ouverture de l'opéra de ce compositeur intitulé le *Triomphe du temps*. Impatienté de ce que Corelli n'interprétait pas sa partie avec le style que lui, Hændel, avait imprimé à son œuvre, le compositeur arracha brusquement le violon des mains du virtuose et se mit à jouer en accentuant violemment ses intentions. Corelli se contenta de lui dire : *Mais, cher Saxon, cette musique est écrite dans le style français, et je n'entends rien à ce style, moi !* Il y a loin de ces spirituelles et douces leçons et de ces humbles réparties au furieux emportement de Beethoven dans le salon du comte de Brown.

L'école de Corelli, dit fort justement M. Denne-Baron, est le type originaire des bonnes études de violon. Parmi les élèves que cet artiste a formés, on cite Baptista Germiniani, Locatelli, Lorenzo et Giambattista Somis, qui tous ont joué d'une grande réputation comme violonistes et comme compositeurs. Malgré les progrès de l'art, les ouvrages de Corelli sont encore aujourd'hui des modèles d'études classiques. « Le grand artiste a laissé les compositions suivantes : œuvre première : *Sonates en trio* (Rome, 1683); œuvre deuxième : *Balletti di camera* (1685). Cette composition fut attaquée à cause d'une succession diatonique de quintes entre le premier dessus et la basse d'une allemande. Aujourd'hui, il n'y a que les classiques à outrance qui ne pardonnent pas certaines infractions aux règles de la composition musicale. Ces infractions, ces fautes, presque toujours volontaires de la part des compositeurs, produisent parfois de très-beaux effets. Rossini, dans son *Guillaume Tell*, s'est permis un lapsus qui est tout simplement un trait de génie. En musique, certaines règles sont des entraves de routine pure que rien ne motive, que rien ne justifie, mais auxquelles les gardiens de la tradition crient sans cesse avec raison : N'y touchez pas, c'est chose sacrée ! La troisième œuvre de Corelli est de 1690, et la quatrième de 1694. L'une et l'autre consistent en airs de ballets. L'œuvre quatrième passe pour le chef-d'œuvre du compositeur. L'œuvre cinquième date de 1700; on croit que l'auteur la fit graver à ses frais. L'œuvre sixième (la dernière) est de 1712; là sont les *Concerti Grossi*. La publication eut lieu six semaines seulement avant la mort du virtuose.

Une supercherie commerciale a fait attribuer à Corelli neuf sonates publiées à Amsterdam sous ce titre : *Sonate a tre, due violini e basso per il cembalo; si crede che siano state composte da Arcangelo Corelli, avanti le sue altre opere* (op. 7). Ces sonates sont de Ravenscroft, qui les avait éditées à Rome en 1695. On doit ranger aussi dans la même classe de spéculations les sonates apocryphes publiées par Roger, à Amsterdam, sous ce titre : *Sonate a tre, due violini col basso per l'organo, di Arcangelo Corelli, opera postuma*. Le docteur Pepush a publié une édition complète des quarante-huit sonates de Corelli en duos, et des douze grands concertos, tous en partition, qui forment 2 vol. in-folio. Terminons par quelques lignes empruntées à une courte notice placée en tête de l'édition donnée par J.-B. Cartier. « Ces sonates doivent être regardées par ceux qui se destinent à l'art du violon comme leur rudiment; tout s'y trouve; l'art, le goût et le savoir. Quoi de plus vrai, de plus naturel et en même temps de plus large que ses *adagios*? de plus snivi et de mieux senti que ses *fugues*? de

plus naïf que ses gigue? Enfin, il a été le premier à nous ouvrir la carrière de la sonate et il en a posé la limite. » Corelli reçut de nombreux marques d'admiration de ses contemporains, artistes, historiens, poètes, et on lui a érigé, dans le Vatican même, une statue qui porte cette inscription : *Corelli princeps musicorum*.

COREMA s. m. (ko-ré-ma — du gr. *koréma*, balayure). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des empétracées, formé aux dépens des canarines, et renfermant une seule espèce, qui croît en Portugal.

CORÉMIE s. f. (ko-ré-mi — du gr. *koréma*, brosse). Entom. Genre de coléoptères longicornes, comprenant deux espèces américaines.

CORÉMION s. m. (ko-ré-mi-on — du gr. *koré*, je balaye). Bot. Syn. de *PÉNICILLION*, genre de champignons filamenteux.

CORENZIO (Bellisire), peintre italien, né en Grèce, mort à Naples en 1643. Il étudia cinq années dans l'atelier du Tintoret, à Venise, et vint, en 1590, se fixer à Naples, où il exerça une sorte de dictature artistique, accablant de mauvais traitements tous les artistes étrangers qui venaient dans cette ville. Ses persécutions en chassèrent successivement le Guide, A. Carrache, le Josépín, et ne furent pas étrangères à la fin misérable du Dominiquin. Il a surtout peint des fresques; on cite de lui sa vaste composition de la *Multiplication des pains*, qui ne contient pas moins de 117 figures.

CORÉOCORIS s. m. (ko-ré-o-ko-riss — du gr. *koré*, je balaye, *koris*, punaise). Entom. Genre d'hémiptères, de la famille des coréides, qui habite l'Amérique méridionale.

CORÉODES s. m. pl. (ko-ré-o-de). Entom. Syn. de *CORÉIDES*.

COROMÈLE s. m. (ko-réo-mè-le — du gr. *koris*, punaise; *melas*, noir). Entom. Genre d'hémiptères, de la famille des scutellériens.

CORONCION s. m. (ko-ré-on-cion — du gr. *koré*, pupille de l'œil; *onké*, crochet). Chirurg. Instrument que l'on emploie à l'opération de la cataracte.

CORÉOPE s. m. (ko-ré-o-pe). Bot. Syn. de *CORÉOPSIS*.

CORÉOPSIDÉ, ÉE adj. (ko-ré-op-si-dé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux coréopsis.

— s. f. pl. Section de la tribu des sénécionées, dans la famille des composées, ayant pour type le genre coréopsis.

CORÉOPSIS s. m. (ko-ré-o-psiss — du gr. *koris*, *koré*, punaise; *opsis*, aspect, par allusion à la forme des fruits). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées et de la tribu des sénécionées, comprenant une quarantaine d'espèces, qui croissent dans l'Amérique du Nord. On dit aussi *CORÉORE* et *CORÉORE*.

Encycl. Ce genre comprend une quarantaine d'espèces, toutes originaires de l'Amérique du Nord. Ce sont des plantes herbacées, annuelles, bisannuelles ou vivaces, à feuilles opposées et plus ou moins découpées, à fleurs groupées en capitules terminaux agréablement nuancés de jaune, de pourpre et de brun. Elles sont fort recherchées aujourd'hui dans les parterres et les jardins. On en cultive une douzaine d'espèces, dont une surtout, le *coréopsis élégant* (*coréopsis tinctoria*), a produit d'assez nombreuses variétés. Ces plantes sont très-rustiques, se propagent très-facilement de graines semées en place ou en pépinière, et n'exigent presque aucun soin. On a des variétés naines et trapues qui forment de charmantes bordures.

CORÉOR s. m. (ko-ré-or). Ancienne forme du mot COURÉUR.

CORÉOSMA s. m. (ko-ré-o-sma — du gr. *koris*, punaise, *osmé*, odeur). Bot. Syn. de *RIBESIA*.

CORÉSIEN, IENNE s. et adj. (ko-ré-ziaîn-iè-ne). Géogr. Se dit quelquefois pour *CORÈEN*. On dit aussi *CORÉYEN*.

CORESSE s. f. (ko-ré-se). Pêch. Magasin où l'on fait sauter les harengs à Calais et à Dunkerque.

CORET s. f. (ko-ré). Pêch. Filet en usage dans le département de la Somme.

— Moll. Espèce de petite planorbe très-abondante dans les eaux douces du Sénégal.

CORET (Pierre), théologien belge, né à Ath (Hainaut), mort à Tournay en 1602. Il devint chanoine de la cathédrale de cette dernière ville en 1574. Il a publié : *Defensio veritatis adversus assertiones catholicas fidei repugnantes*, etc. (Anvers, 1591), et *Antipoliticus, seu adversus præcipua doctrinae politicorum capita* (Douai, 1599, in-12), ouvrage dans lequel il attaque surtout la République de Jean Bodin.

CORÈTE ou **CORETTE** s. f. (ko-rè-te). Bot. Nom vulgaire de la kerrie du Japon, arbrisseau de la famille des rosacées, dont les feuilles sont alimentaires. On l'appelle aussi *CORVETTE*, *GUIMAUVE POTAGÈRE* et *MAUVE DES JUIFS*.

— **Encycl.** Le genre *corète* (*corchorus*) appartient à la famille des tiliacées et à la tribu des grewiées. Il renferme des arbrisseaux et des plantes herbacées, à feuilles alternes, pétiolées, dentées, munies de stipules, et à fleurs

jaunes, portées sur de courts pédoncules; le fruit est une capsule oblongue à plusieurs loges polyspermes. Ce genre comprend une quarantaine d'espèces, dont plusieurs sont cultivées dans nos jardins. Elles habitent les régions tropicales. La plus intéressante est la *corète potagère* (*corchorus olitorius*), dont les fleurs, d'un jaune orangé, s'épanouissent vers la fin du printemps. Cette plante, appelée quelquefois *mélochite*, est originaire de l'Asie tropicale. On la cultive, comme plante alimentaire, dans l'Inde, en Syrie et en Egypte. Ses feuilles sont mucilagineuses; on les mange crues, ou en salade, ou mélangées avec les potages. La *corète* capsulaire (*corchorus capsularis*) est une grande et belle plante, dont la tige droite, ramifiée, haute de 2 à 3 m., porte de grandes feuilles d'un vert glauque. En Chine et dans l'Inde, on en fait rouir l'écorce, comme le chanvre, et on en retire une filasse très-estimée. Ses fruits capsulaires sont connus sous le nom de *ganja*. La *corète* siliquieuse (*corchorus siliquosus*) croît dans l'Amérique du Sud. D'après Linné, cette plante donne au printemps des fleurs ayant un calice à quatre sépales et dépourvues de corolle; tandis que celles qui se développent à l'automne ont un calice et une corolle à cinq divisions.

CORÈTHRE s. f. (ko-rè-tre — du gr. *korèthron*, balai). Entom. Genre de diptères, de la famille des tipulaires, comprenant cinq espèces, dont quatre européennes.

— Bot. Syn. de *PAPPOPHORE*, genre de graminées.

CORÈTHROGASTRE s. m. (ko-rè-tro-gastre — du gr. *korèthron*, balai; *gaster*, ventre). Entom. Genre de coléoptères longicornes propres au Sénégal.

CORÈTHROGYNE s. f. (ko-rè-tro-ji-ne — du gr. *korèthron*, balai; *gynè*, femme, organe femelle, par allusion à la forme du pistil). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astérées, comprenant une seule espèce, qui croît en Californie.

CORÈTHROSTYLE s. m. (ko-rè-tro-sti-le — du gr. *korèthron*, balai; *stèle*, style, par allusion à la forme du pistil). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des butnériacées, tribu des lasiopétales, comprenant quelques espèces qui croissent dans le sud-ouest de l'Australie.

CORETTE ou **CORRETTE** (Michel), musicien français du XVIII^e siècle, fut organiste de la maison professe des jésuites à Paris (1758), puis du duc d'Angoulême (1780). Il poussait jusqu'à l'exagération sa passion pour l'ancienne musique. Les partisans de la musique nouvelle ne lui épargnèrent pas les sarcasmes et donnèrent le nom d'anachorètes (ànes à Corrette) aux jeunes gens qui suivaient ses leçons. On a de lui plusieurs ouvrages : *Méthode pour apprendre à jouer de la harpe* (1774); *Méthode pour apprendre à jouer de la flûte traversière* (1778); *L'Art de se perfectionner sur le violon* (1783), etc.

CORFE-CASTLE, bourg d'Angleterre, comté de Dorset, à 4 kilom. de la Manche, à 35 kilom. de S.-E. de Dorchester, sur la presqu'île de Purbeck; 2,000 hab. Carrières de pierre; exploitation d'argile pour les poteries du comté de Stafford. Restes d'un ancien château fort où fut assassiné Edouard le Martyr et où Jean sans Terre fit mourir de faim vingt-deux prisonniers de la noblesse du Poitou.

CORFINIUM, ville de l'Italie ancienne, dans le Samnium, chez les Pelignes. Pendant la guerre sociale, l'an 90 av. J.-C., elle fut la capitale des peuples latins ligués contre Rome. C'est aujourd'hui la ville de Serino.

CORFIOTE s. et adj. (kor-fi-o-te). Géogr. Habitant de la ville ou de l'île de Corfou; qui appartient à cette ville, à cette île ou à leurs habitants : *La population corfiote. La unité des CORFIOTES ne se borne pas à leur famille; s'ils parlent de leur ville, ils la comparent à Londres ou à Paris*. (Audiiffret.)

CORFOU, la *Corcyra* des anciens, la plus considérable des îles Ioniennes après Céphalonie, située à l'entrée du canal d'Otrante et de la mer Adriatique, à 110 kilom. E. du cap de Leuca, près de la côte occidentale de la Turquie d'Europe (Albanie), dont elle est séparée par le canal de Corfou, d'une largeur de 15 kilom., par 17° 20' — 19° 5' de longitude orientale, et 39° 21' et 39° 50' de latitude septentrionale. Cettelle, de forme à peu près triangulaire, mesure environ 250 kilom. de tour, 550 kilom. carrés de superficie, et compte une population de 85,262 hab. Sauf la capitale, Corfou, l'île ne contient que des villages. Les côtes sont élevées et n'offrent d'autres ports que celui de Corfou, sur le canal du même nom, avec une rade excellente. Quant à la lagune de Govino, ancien port militaire des Vénitiens, elle est aujourd'hui presque comblée et ne peut recevoir que de petites embarcations. Cette île est en partie couverte par une petite chaîne de montagnes qui semblent être le prolongement de celles d'Albanie, et dont le point culminant, le San-Salvador, n'est qu'à 993 m. au-dessus du niveau de la mer. Les cours d'eau, dans toute l'île, sont rares et peu considérables; mais on trouve dans différents endroits des marécages, cause des fièvres qui envahissent l'île pendant une partie de l'année. Le climat y est

en général fort doux ; le thermomètre y descend rarement au-dessous de zéro, et on n'y voit presque jamais de neige ; mais les changements de température y sont si brusques, qu'il en résulte souvent de graves maladies. Les tremblements de terre y sont fréquents.

Le sol de Corfou est assez productif, mais seulement dans les vallées et sur les collines les moins élevées. Les autres parties sont entièrement stériles. On y cultive surtout la vigne, le blé, l'olivier, l'orange et le citronnier. On y récolte aussi la cire et le miel en grandes quantités. Corfou ne possède pas de grandes richesses minérales ; cependant on y exploite quelques carrières de marbre, du soufre et du charbon de terre médiocre. Dans son ensemble, l'île présente les plus ravissants paysages : la vue de la mer s'y marie partout avec celle d'une campagne fertile, à laquelle l'absence de toute culture donne un charme et un caractère agreste tout particuliers. Les routes sont excellentes et partout carrossables jusqu'aux principaux villages. Malgré cet avantage, le commerce de l'île est peu important et l'industrie manufacturière, à peu près nulle, se borne presque exclusivement à la fabrication de tissus grossiers pour la consommation du pays, de savon, de cuirs, et à l'exploitation de quelques marais salants. Le rite grec est la religion dominante de Corfou, qui compte parmi ses habitants environ 3,000 israélites et quelques chrétiens qui suivent le rite romain.

L'île de Corfou, appelée dans les temps fabuleux *Drepanum*, *Scheria*, prit enfin le nom de *Corcyre*, qu'elle conserva pendant toute l'antiquité. Le nom de Corfou paraît une corruption italienne du mot byzantin *korupho*, appliqué au double rocher sur lequel est bâtie la citadelle. Selon la Fable, Corcyre fut soumise à un fils de Neptune, Phéace, qui donna son nom aux Phéaciens, anciens habitants de l'île. Phéace accueillit Jason et Médée à leur retour de la Colchide. Après la guerre de Troie, Ulysse, jeté par la tempête dans l'île des Phéaciens, reçut l'hospitalité du roi Alcinoüs et de sa fille Nausicaa. L'histoire ne commence pour Corcyre qu'à l'établissement d'une colonie corinthienne conduite par Chériscratès, qui y fonda, vers 708 av. J.-C., une ville nommée Chrysopolis. Les Corcyréens, navigateurs intrépides, fondèrent eux-mêmes les colonies d'Epidamne et d'Apollonia sur les côtes d'Illyrie, et bientôt, aussi puissants que leur métropole, ils battirent la flotte corinthienne. Quand ils eurent perdu leur roi Lycophron, ils adoptèrent le gouvernement républicain, à l'époque où les Athéniens chassèrent les Pisistratides. Lors de la seconde guerre médique, ils armeront cinquante vaisseaux pour la cause des Grecs ; mais, dans leur prudence intéressée, ils ne dépassèrent pas Pylos et ne participèrent pas à la victoire de Salamine. Cette conduite indigna la Grèce et particulièrement suscita contre les habitants de l'île les rancunes du Péloponèse. La guerre éclata bientôt entre Corinthe et Corcyre, au sujet de la colonie d'Epidamne, dont les Corinthiens revendiquaient la possession. Les Corcyréens battirent les Corinthiens ; mais, menacés d'une nouvelle expédition, ils implorèrent le secours des Athéniens, et Périclès leur envoya une flotte, qui n'arriva qu'après une nouvelle victoire des Corcyréens. De leur côté, les Corinthiens appelèrent à leur aide les Lacédémoniens et Perdicas, roi de Macédoine ; alors éclata la guerre du Péloponèse. De 427 à 425, des dissensions intestines désolèrent Corcyre ; le parti aristocratique et le parti démocratique, appelant tour à tour les Lacédémoniens et les Athéniens, se déchirèrent sans pitié. La paix d'Antalcidas rendit la tranquillité à l'ancienne colonie corinthienne. En 317, Corcyre fut prise par Agathocle, tyran de Syracuse, et vers 280 par Pyrrhus, roi d'Épire. Les incursions continuelles des pirates illyriens déterminèrent les Corcyréens à demander du secours aux Romains. Teuta, reine des Illyriens, fit assassiner l'ambassadeur envoyé par le sénat, et s'empara d'Epidamne et de Corcyre ; mais le général Aulus Posthumius envahit l'Illyrie, la réduisit en province romaine, et rendit à Corcyre une sorte d'autonomie sous le protectorat romain, l'an 229 av. J.-C. Les Corcyréens furent les alliés fidèles de Rome contre Philippe de Macédoine et Persée, puis contre les Grecs eux-mêmes. Plus tard, ils embrassèrent la cause de Pompée ; mais César, vainqueur, leur pardonna. Alliés de Brutus et de Cassius, ils durent, après la défaite de ceux-ci, se soumettre à Antoine et à Octave ; enfin ayant pris parti pour Antoine dans sa lutte contre Octave, ils furent cruellement punis par le vainqueur. Sous les empereurs romains, l'histoire de Corcyre offre peu d'intérêt. Caligula rendit à cette île une partie de ses privilèges, et le christianisme s'introduisit à Corcyre ; aussi les persécutions de Dioclétien s'y firent-elles sentir, malgré les services que les Corcyréens venaient de rendre en repoussant les Goths de l'empire. Plus tard, Constantin couvrit de sa protection la chrétienne Corcyre. A la mort de cet empereur (336), cette île, rattachée à l'empire d'Orient, fut l'alliée fidèle de Constantinople contre les barbares ; dans les guerres des Goths et des Vandales, dans les expéditions de Bélisaire (535) et de Narsès (541) en Italie, dans la guerre contre les Lombards (610), le nom des Corcyréens est cité avec éloge. Grâce à sa marine, Corcyre

lutta avec courage et succès contre les Sarrasins et défendit l'empire d'Orient contre les Francs et les Bulgares. Elle contribua à chasser les Sarrasins de la Sicile (1025), et se défendit contre les attaques des Normands. Conquis un instant (1143) par Roger II de Sicile, elle fut délivrée par Emmanuel Comnène, et réunie au duché d'Épire et d'Étolie. En 1204, elle reçut la flotte de la quatrième croisade, et, lorsque Constantinople fut prise par les Latins, elle resta l'alliée des princes grecs et soutint leurs tentatives pour recouvrer l'empire. Enfin Louis d'Anjou s'empara de Corfou au nom de son frère Charles, roi de Naples (1264). Les Corfiotes demeurèrent plus d'un siècle sous la domination des Napolitains ; mais, exaspérés par leurs vexations, ils les chassèrent et se donnèrent à la république de Venise, l'an 1386. En 1537, Soliman fit attaquer Corfou par son lieutenant Barbe-rousse : le siège fut long et terrible ; la ville se défendit énergiquement, et les Turcs furent obligés de se retirer après avoir ravagé l'île d'une manière impitoyable. En 1617, la peste vint désoler Corfou. En 1716, Achmet III, conquérant de la Morée, tourna ses armes contre Corfou ; la flotte turque força le canal et jeta 30,000 hommes dans l'île. Maîtres des hauteurs Abraham et Saint-Sauveur, les Turcs resserrèrent étroitement la ville et renouvelèrent les horreurs du siège de Barbe-rousse. Mais Corfou était bravement défendue par le comte de Schulembourg, officier de fortune, qui avait servi sous le prince Eugène et lutté avec talent contre Charles XII. Pendant vingt jours, cet intrépide soldat repoussa les assauts des Turcs, et par un effort suprême les força à se rembarquer, en laissant 15,000 morts sous les murs de la place. A partir de cette époque l'histoire de cette île est celle de tout l'archipel Ionien, qui a été réuni au nouveau royaume de Grèce en 1864. V. IONIENNES (Iles).

CORGE s. f. (kor-je). Comm. Paquet de vingt pièces de toile de coton des Indes, contenant chacune huit mouchoirs ou deux jupes.

CORGIE s. m. (kor-jié — lat. *corrigitum*, même sens). Fouet, sangle, courroie. || Vieux mot.

CORGNUOLE s. f. (kor-gnou-le ; gn mll.). Arboric. Espèce de galle qui se produit sur le prunier.

CORI, autrefois *Galla*, ville des Etats de l'Eglise, légation et à 17 kilom. S.-E. de Velletri ; 3,787 hab. Cori, ancienne ville des Volscques, est dans une situation très-pittoresque, sur une éminence. On y voit des restes de murs cyclopéens et des ruines importantes d'un temple d'Hercule et d'un autre dédié à Castor et à Pollux.

CORIA s. m. Idiotisme parlé en Corée. V. CORÉEN.

CORIA, ville d'Espagne, province et à 60 kilom. N.-O. de Caceres, sur la rive droite de l'Alagon ; 2,793 hab. Siège d'un évêché suffragant de l'archevêché de Santiago. Cette petite ville, d'origine romaine, comme l'indiquent les débris de constructions anciennes qu'on y voit encore, est défendue par un petit fort bâti sur une hauteur et qui date du xiv^e siècle.

CORIACE adj. (ko-ri-a-sé — du lat. *corium*, cuir). Dur comme du cuir ; qui est difficile à déchirer et à diviser : *Cette coutelette est bien coriace. La graine du café est coriace et acerbe.* (B. de St-P.). *Les enfants croient, en général, que les mortes nagent au fond de la mer dans la forme sèche, coriace et aplatie où ils les voient dans la boutique de l'épicier.* (L. Gozi.). *La viande de vache est dure, coriace et indigeste.* (Raspail.).

— Fig. Tenace, entêté ; dur, avare : *Une obstination des plus coriaces. L'âge mûr est coriace, et, admettant les impressions lentement, il les garde avec une ténacité proportionnée.* (Cesse de Blessington.). *Rien n'est plus coriace qu'un vieux procureur.* (Grimod.).

Pour que le farouche Horace,
D'un glaive sanglant menace
Sa sœur pleurant Curiaçe,
Faut-il qu'il soit coriace !

(Parodie des Horaces.)

— Ichthyol. *Cyprin coriace*, Espèce de cyprin à peau nue, épaisse et dure.

— s. m. pl. Entom. Tribu de diptères de la famille des pupipares, chez lesquels toutes les parties du corps sont extrêmement résistantes : *Les coriaces vivent en parasites sur les mammifères et les oiseaux.*

— Zooph. Famille de zoanthaires dont le corps prend, par la dessiccation, une consistance coriace.

— Antonymes. Flasque, fongueux, moelleux, mou, tendre.

CORIAÇÉ, ÉE adj. (ko-ri-a-sé — rad. *coriace*). Hist. nat. Syn. de *CORIAÇE* : *Asbeste coriacé. Feuilles coriacées.*

CORIAÇITÉ s. f. (ko-ri-a-si-té — rad. *coriace*). Néol. Caractère, nature de ce qui est coriace : *Ils sont à l'abri des punaises et défont les piqures des moustiques par la coriacité de leur peau tannée.* (Th. Gaut.).

CORIAL s. m. (ko-ri-al). Mar. Canot creusé dans un tronc d'arbre, dont les Indiens se servent à la Guyane : *Des voyageurs euro-*

péens ont navigué sur des corials mesurant 13 m. de long sur 1 m. 68 de large.

CORIAMBE s. m. (ko-ri-an-be). V. CHORIAMBE.

CORIAMYRTINE s. f. (ko-ri-a-mir-ti-ne — de *coriaria*, et de *myrte*). Chim. Matière neutre découverte dans le coriaria ou redoul à feuilles de myrte.

— Encycl. La *coriamyrtine* a été découverte par M. Riban dans le redoul ou *cortaria myrtifolia* ; c'est le principe actif de cette plante dangereuse. On prépare la *coriamyrtine* avec toutes les parties du redoul, mais mieux avec les jeunes pousses. Il suffit de traiter par du sous-acétate de plomb le suc extrait par la presse de ces bourgeons, pour précipiter les matières albuminoïdes, de débarrasser le liquide du plomb en excès par l'hydrogène sulfuré, et de l'agiter avec de l'éther qui s'empare de la *coriamyrtine* ; cette substance cristallise par l'évaporation du véhicule. Il ne reste plus qu'à la purifier par cristallisation dans l'alcool.

Elle est cristallisée en prismes rhomboïdaux obliques ; elle fond vers 220°. La solution alcoolique dévie à droite la lumière polarisée. Elle est soluble dans l'eau, et plus soluble encore dans l'alcool et dans l'éther. L'acide iodhydrique la réduit en donnant une substance qui, par la soude caustique, se colore en rouge pourpre : cette réaction est sensible avec une très-petite quantité de matière. La formule est $C_{20}H_{30}O_{10}$. Le chlore et le brome attaquent la *coriamyrtine* en formant des dérivés par substitution. Les alcalis l'altèrent en donnant naissance à des acides particuliers. Les acides la détruisent aussi lorsqu'ils sont concentrés.

La *coriamyrtine* est un poison des plus violents : 0 gr. 2 administrés à un chien de forte taille et rejetés presque aussitôt ont produit des convulsions horribles au bout de vingt minutes, et la mort en une heure et un quart. Pour obtenir une action violente sur les lapins, il suffit de 0 gr. 08.

CORIANDRE s. f. (ko-ri-an-dre — lat. *coriandrum*, formé du gr. *korianon*, même sens). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères et type de la tribu des coriandres, renfermant une seule espèce, qui croît sur les bords du bassin méditerranéen : *La coriandre levée demande des sarclages assez nombreux.* (Bosc.) || Nom de la graine ou fruit de cette plante : *La bonne coriandre est de couleur rouge.* (Bosc.)

— Encycl. La *coriandre* (*coriandrum sativum*) est une plante annuelle, à fleurs blanc rosé, groupées en ombelles terminales. Elle croît dans l'Europe centrale et méridionale, et on la cultive dans plusieurs localités. Ses fruits verts ont une odeur caractéristique de punaise. Secs, ils répandent au contraire un parfum aromatique et agréable. Ils sont fréquemment employés, dans les contrées méridionales, comme condiment. En médecine, ils sont réputés carminatifs et stomachiques, et entrent dans la préparation de l'eau de mélisse composée. On s'en sert aussi pour masquer la saveur désagréable de certains médicaments. Enfin les confiseurs préparent avec la *coriandre* de petites dragées semblables à l'anis sucré.

CORIANDRÉ, ÉE adj. (ko-ri-an-dré). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la coriandre.

— s. f. pl. Tribu de la famille des ombellifères, ayant pour type le genre *coriandre*.

CORIANGO s. m. (ko-ri-an-go). Ornith. Espèce de passereau fissirostre du Brésil.

CORIARIA s. m. (ko-ri-a-ri-a — du lat. *corium*, cuir). Bot. Non scientifique latin du genre redoul : *De Candolle plaçait le genre CORIARIA à côté des rhamnées.* (C. Lemaire.)

CORIARIÉ, ÉE adj. (ko-ri-a-ri-é). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au redoul ou coriaria. || On dit aussi *CORIAÇÉ*.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, composée du seul genre *coriaria* ou redoul.

— Encycl. Les *coriariées* sont des arbres ou des arbrisseaux à rameaux tétragones, à feuilles opposées ou ternées. Les fleurs, polygames, disposées en grappes terminales, ont un calice à cinq divisions égales, persistantes ; une corolle à cinq pétales égaux, persistants, s'accroissant avec le fruit et devenant pulpeux ; dix étamines hypogynes, alternant sur deux rangs ; un ovaire libre, à cinq loges uniovulées, surmonté d'autant de stigmates filiformes, papilleux, velus. Le fruit est formé de cinq coques crustacées, monospermes, recouvertes par le calice membraneux et la corolle devenue charnue. Cette famille ne comprend que le genre *coriaria*, vulgairement redoul.

CORIARINE s. f. (ko-ri-a-ri-ne — rad. *coriaria*). Chim. Alcaloïde extrait du coriaria ou redoul.

CORIDE s. f. (ko-ri-de — du gr. *koris*, punaise). Bot. Genre de plantes, de la famille des primulacées. || On dit aussi *CORÈS*.

CORIDINE s. f. (ko-ri-di-ne). Chim. Huile lourde obtenue par la distillation du goudron de houille, à la température de 211 degrés, et dont la formule est $C_{20}H_{18}N$.

CORIGLIANO, en latin *Coriolanum*, ville du royaume d'Italie, province de la Calabre

Citérienne, à 42 kilom. N.-E. de Cosenza, chef-lieu de canton ; 13,200 hab. Située sur une colline, près de la petite rivière de ce nom, à 5 kilom. du golfe de Tarente, Corigliano possède un beau château féodal, cinq églises et six couvents. Les environs sont couverts d'oliviers, d'orangers, de citronniers et de vignes qui donnent un vin estimé. Près de cette ville se trouvait l'ancienne Sybaris, une des villes les plus florissantes de la Grande-Grèce ; il n'en reste plus de vestiges. || Bourg du royaume d'Italie, province de la terre d'Otrante, district et à 22 kilom. S.-E. de Lecce ; 2,460 hab.

CORINDE s. f. (ko-rain-de — du lat. *cor*, cœur ; *indicus*, indien). Bot. Genre de plantes, de la famille des sapindacées, comprenant une vingtaine d'espèces, qui croissent pour la plupart dans l'Amérique tropicale.

CORINDON s. m. (ko-rain-don — de *korund*, nom indien d'une pierre précieuse ; du sanscrit *kuruvinda*, rubis, sel noir, cinabre). Minér. Pierre fine très-dure, la plus estimée de toutes après le diamant, et dans laquelle les minéralogistes ont reconnu de l'alumine pure : *L'alumine à l'état de pureté constitue le corindon des minéralogistes.* (Dumas.) || *Corindon hyalin*, Corindon transparent, le plus usité de tous. || *Corindon adamantin*, Corindon translucide, de couleur plus ou moins terne. || *Corindon émeraillé* ou *ferrifère*, Corindon grenu, dont la poudre est employée à polir les métaux, les glaces, les pierres fines.

— Bot. Graine, fruit du cardiosperme des Indes, connu dans le commerce sous le nom de *bois de merveille*. || On écrit aussi *CORINDUM*.

— Encycl. Le caractère le plus distinctif du *corindon*, c'est son extrême dureté ; c'est, après le diamant, le plus dur des minéraux. Cette dureté est représentée par le nombre 9. Le *corindon* est généralement transparent ou translucide avec un éclat vitreux. Quelques variétés sont complètement opaques et colorées en gris ou en brun noirâtre, ce qui résulte de la présence d'impuretés ; par contre on rencontre des échantillons qui sont absolument transparents, incolores quand ils sont parfaitement purs et dotés de colorations assez vives et très-variées par suite de mélanges accidentels. La densité du *corindon* est égale à 4, ce qui est très-considérable pour une substance pierreuse. Ses formes cristallines, d'ailleurs très-nombreuses, appartiennent toutes au système rhomboédrique. Le *corindon*, ayant la même formule que le fer oligiste, est nécessairement, d'après les belles observations de Mitscherlich, parfaitement isomorphe avec lui. Outre les variétés de formes cristallines, nous citerons rapidement quelques variétés qui offrent, sous différents rapports, un intérêt plus ou moins grand. On appelle *corindon hyalin* tous les *corindons* transparents ou seulement translucides incolores ou diversement colorés et dont la cassure est vitreuse. Hatly leur donnait le nom générique de *télésie*, et les minéralogistes allemands leur ont conservé la dénomination de saphir. On les connaît dans la joaillerie sous le nom de *gemmes orientales*. Parmi les variétés de couleurs si nombreuses sous lesquelles se présente le *corindon hyalin*, les plus remarquables sont : 1° le *corindon* d'un rouge cramoisi, dit rubis oriental ; 2° le *corindon* d'un jaune pur, dit topaze orientale ; 3° celui d'un bleu pur ou moins foncé, dit saphir oriental ; 4° celui d'un violet vif, dit améthyste orientale ; 5° celui d'un vert pur, ou émeraude orientale ; 6° et enfin celui qui est tout à fait limpide et incolore, et qu'on nomme souvent le saphir blanc. Sous le rapport des accidents de lumière, on distingue souvent parmi les *corindons* hyalins : 1° le *corindon* givassal, qui offre des reflets d'une légère teinte de rouge et de bleu sur un fond translucide ; 2° le *corindon* chatoyant, qui fait voir des reflets nacrés très-vifs ; 3° le *corindon* astérie, qui, étant taillé en cabochon, présente, dans une direction perpendiculaire à l'axe, des reflets argentés se divisant en une étoile à six rayons suivant les mouvements de la pierre ; 4° le *corindon* dichroïte à double couleur transmise. On réunit sous le nom de *corindon adamantin* les variétés opaques et parfois translucides qui présentent un grand nombre de clivages faciles. On les a d'abord désignées, à cause de ce fait, sous le nom de *spathadamantins*. Leur forme la plus ordinaire est le prisme hexagonal, sur la base duquel on voit souvent des zones hexaédres concentriques de diverses couleurs. Les variétés de couleurs du *corindon adamantin* sont moins nombreuses que celles du *corindon hyalin*. Il y en a de verdâtres, de rouges, de roses, etc. Nous signalerons plus particulièrement le jaune, qui se trouve au Bengale ; le gris, présentant un aspect nacré et métallique, et qui vient du Malabar, et le noir, qui est originaire de la Chine. On appelle *corindons* compactes tous ceux chez qui la structure lamelleuse a tout à fait disparu, et qui sont gris ou noirs, sans aucune translucidité. On les rencontre spécialement à Mozzo, en Piémont, au milieu d'un feldspath altéré, résultant très-probablement de l'altération d'un pigmatite. Enfin, on appelle *corindon ferrifère* ou émeraillé un *corindon* à structure finement grenue, mélangé d'une proportion assez considérable de sesquioxyle de fer, et dont les couleurs, peu vives, varient entre le brun, le rouge et le

bleuâtre. Cette variété, réduite en poudre, reçoit de nombreuses applications dans l'industrie, où elle sert à polir les pierres fines, les glaces et les métaux. Le gisement du corindon est digne d'intérêt. Ce minéral se rencontre, soit dans les terrains granitiques, tels que les pegmatites, les granites, les syénites, etc., soit dans les roches schisteuses métamorphiques, telles que le gneiss, le mica-schiste, les calcaires et les dolomies saccharoïdes, etc. Les cristaux que l'on recherche dans l'Inde, au Thibet, en Chine, aux monts Oural, en Suède, en Piémont, et même en France, gisent dans des roches granitiques. Ils existent à l'état de dissémination au milieu des couches, où ils sont solidement encaissés; on profite, pour les extraire, de la désagrégation que les agents atmosphériques font naturellement éprouver à la gangue, et on récolte ces précieux cristaux au milieu des sables d'alluvion. Le même gisement existe à Carnatic et au Malabar, où l'on trouve du corindon adamantin; à Ceylan et au Pégu, où se trouvent des corindons hyalins, et enfin en France, à Ex-pailly, près du Puy-en-Velay, dans le département de la Haute-Loire. Cette dernière localité a fourni des saphirs bleus et verts, dont quelques-uns présentent des formes ou des dimensions remarquables, mais dont la transparence est généralement imparfaite. Le corindon compacte de Mozzo, en Piémont, est engagé dans un feldspath altéré, qui paraît provenir de la décomposition d'une pegmatite; c'est aussi dans des roches feldspathiques que l'on rencontre les corindons bleus ou gris verdâtre, à peu de distance de Minsk, dans les monts Oural. A Gellevero, dans la Lapponie suédoise, le corindon se rencontre avec le fer oligiste. Des corindons roses ont été observés dans une dolomie saccharoïde, au Saint-Gothard, à Brunen dans le haut Valais, et sur quelques points des États-Unis. Quant à l'émeri, il appartient aussi aux roches schisteuses métamorphiques, mais on le rencontre dans un grand nombre de localités différentes. Telles sont les Indes, où l'émeri se présente comme une roche micacée, renfermant des lames de talc blanc ou rougeâtre et de petits grains qui paraissent être du fer oxydulé; Jersey, où le minéral qui nous occupe ressemble à du fer oxydulé en masses, mêlé de quelques grains pierreux et de quelques lames de mica blanc; Smyrne, où l'émeri est micacé et renferme du fer oxydulé en octaèdres et de la pyrite martiale; l'île de Naxos, où, d'après les publications de Tournefort, l'émeri se rencontre en fragments épars et roulés. Les autres localités où on cite l'émeri sont : l'Italie, près de Parme; l'Espagne, près de Ronda, dans le royaume de Grenade; le Pérou; Oschenkopf, en Saxe, etc. Pour l'approprier aux besoins de l'industrie, on broie l'émeri à l'aide de moulins d'acier, et c'est par la lévigation qu'on arrive à isoler les fragments d'une petitesse suffisante. Plusieurs chimistes sont arrivés à reproduire le corindon par des procédés artificiels. Les premiers essais de ce genre sont dus à M. Marc-Antoine Gaudin, qui a obtenu l'alumine cristallisée en fondant l'alun à base d'ammoniaque (sulfate double d'alumine et d'ammoniaque) ou feu du chaudière à gaz oxyhydrogène. Il a formé de la même manière de petits rubis en mélangeant un peu de chromate de potasse à l'alun employé. De son côté Ebelmen est arrivé à ce même résultat en dissolvant l'alumine dans l'acide borique fondu et laissant volatiliser le dissolvant. Il paraît cependant qu'au point de vue géométrique le corindon ainsi obtenu diffère du corindon naturel.

CORINDONIQUE adj. (ko-rain-do-ni-ke). Minér. Qui a rapport au corindon : *Roches corindoniques*.

— s. f. pl. Famille de roches ayant pour type le corindon.

CORINGA, bourg du royaume d'Italie, dans la Calabre Ulérieure II^e, district et à 14 kilom. S. de Nicastro; 3,600 hab. Ce bourg a beaucoup souffert en 1783 d'un tremblement de terre; on trouve sur son territoire une mine d'alun et d'ocre rouge. Ville de l'Indoustan anglais, présidence du Bengale, dans l'ancienne province des Circars, sur le golfe de Bengale; 28,500 hab. Coringa est le meilleur port de la côte de Coromandel, surtout pendant la mousson du S.-O. Construction de vaisseaux; commerce de riz, papier, poivre, bois et sel. Prise par les Anglais en 1759. En 1787, un débordement de l'océan, causé par un ouragan, détruisit une partie de la ville.

CORINIUM, nom latin de CIRENCESTER.

CORINNE ou **CORINE** s. f. (ko-ri-ne). Mamm. Nom spécifique d'une espèce d'antilope.

CORINNE, célèbre femme poète grecque, qui vivait au ve siècle avant notre ère. Le ciel possédait neuf Muses, et la terre, ayant envie ce privilège, en forma un pareil nombre. L'Hélicon et le mont Pélion, dit une épique d'Antipater, ont nourri du miel de leurs cantiques ces femmes aux langues divines, Praxille, Mero de Byzance, Anyte, Sappho, la gloire des femmes de Lesbos, Erinné, l'illustre Téléstie, Myrtis, à la voix douce, Nonis de Locres, et toi, Corinne, qui chantas le bouchier de Pallas; toutes ont produit des ouvrages immortels.

C'est de la neuvième Muse, de Corinne, que nous avons à parler. Corinne naquit à Thèbes,

disent les uns, à Tanagre, prétendent les autres, peut-être avec plus de raison, dans la dixième olympiade, vers 470. Tanagre était une gracieuse petite ville posée au milieu de la belle plaine qu'arrosent l'Asope et le Thermodon, mais malencontreusement située en Béotie. Or, naitre en Béotie, c'était, pour les Grecs, ce qu'est pour les Français naitre à Carpentras. Pourquoi donc ce ridicule qui s'attache à une ville, à un nom, sans raison, sans cause première, et éternellement le poursuit, malgré les démentis que chaque jour il reçoit? Carpentras est une charmante ville au milieu de l'un des départements les plus pittoresques de la France; la fontaine de Vaucluse l'avoi-sine; elle a eu ses cours d'amour, des troubadours célèbres l'ont illustrée; Pétrarque y a chanté Laure, et aujourd'hui, sinon la ville que nous venons de nommer, du moins la province dont elle dépend est une pépinière de poètes : Mistral, Roumanille, Aubanel.

Comme la Provence, la Béotie était pittoresque et fertile. Comme elle, elle semblait marquée d'avance par la nature pour être le temple de la poésie. Comme elle, elle avait sa fontaine, la fontaine Aganippe. Elle possédait l'Hélicon et les bois sacrés des Muses. Un habile ciseau avait fait revivre auprès de leur mystérieuse demeure les poètes et les musiciens célèbres qu'elles ont inspirés. Vous dites que les Béotiens sont tous grossiers, lourds, insensibles...; mais une preuve de leur sensibilité, c'est leur passion pour la musique; presque tous jouaient de la flûte, et les sons de ce mélodieux instrument accompagnaient les exercices du bataillon sacré, afin de tempérer, par de douces émotions, la féroce de l'âme des jeunes guerriers. Vous dites encore que de la Béotie ne pouvaient sortir que des hommes habiles aux exercices du corps...; mais n'est-ce point là que sont nés Hésiode, Pindare, Epaminondas, Plutarque, enfin notre Corinne?... En vérité, rire d'un Béotien est une grande sottise!

Corinne fut condisciple de Pindare dans l'étude de la poésie; ils reçurent ensemble les leçons de Myrtis; leur génie grandit sous la même influence. On voit avec plaisir ce fraternel travail confondant l'un des plus célèbres poètes de la Grèce et celle qui, au mérite de l'avoir parfois surpassé, ajoute celui d'avoir développé en lui le goût par d'utiles conseils.

C'était, certes, assez de gloire pour Myrtis d'avoir formé deux élèves tels que Pindare et Corinne. Mais elle voulait, comme eux, être poète lyrique, tandis qu'elle était poète élégiaque et que sa muse ne savait rendre que de doux accents. Aussi, lorsqu'elle tenta de lutter avec ses disciples, ce fut complètement sans succès. Corinne a exprimé ainsi, dans un de ses fragments, son jugement sur Myrtis : « Je blâme Myrtis à la voix douce de s'être présentée dans l'arène pour combattre Pindare. »

Pindare était plus jeune que Corinne, et longtemps il témoigna pour son talent une charmante déférence. Voici comment survint leur inimitié : Pindare avait entassé, au début d'un de ses poèmes, un grand nombre de traditions fabuleuses. « Chanterons-nous », s'écriait le poète, le fleuve Ismène ou la nymphe Némée à la quenouille dorée, ou Cadmus et la race sacrée de ces hommes nés des dents qu'il forma, ou la nymphe Thébée à la coiffure bleue, ou la force indomptable d'Hercule, ou la gloire et les honneurs du réjouissant Bacchus, ou les noces d'Harmonie aux blanches mains? etc. Et, tout fier, le poète alla montrer ce redondant exorde à sa maîtresse en poésie après Myrtis. Corinne sourit après avoir lu, et dit à l'auteur : « Vous avez pris un sac de grains pour ensemencer une pièce de terre, et, au lieu de semer avec la main, vous avez, dès les premiers pas, renversé le sac. »

Cette charmante leçon de bon goût s'est perpétuée dans un de nos proverbes : Il faut vider le sac d'une main ménagère, et non pas tout à la fois.

Mais Pindare, si docile aux leçons, s'irrita de la censure. Il ne put voir surtout sans envie la douce conseillère de sa muse devenir sa digne et heureuse rivale de gloire. Cinq fois Corinne obtint l'avantage dans la lutte. Le grand lyrique, blessé de sa défaite, taxa les juges d'ignorance; il s'oublia même au point d'injurier la femme dont le génie avait fait pâlir le sien devant la Grèce entière et lui avait ravi des couronnes si jalouses, simples couronnes d'olivier sauvage, de laurier ou d'ache verte, simples branches d'arbrisseau, cependant, mais que posait sur la tête du lauréat le peuple le plus éclairé, le plus délicat, le plus artiste du monde, le peuple poète par excellence.

Et jamais le cœur d'un Grec ne battit plus fort qu'après un tel hommage, jamais il n'ambitionna rien au delà.

Les Sybarites voulurent un jour établir aussi des jeux dans leur patrie et effacer même ceux de la Grèce. Dans ce but, ils destinèrent des fonds considérables à la récompense des vainqueurs; de grands frais furent consacrés à des fêtes brillantes où tous les poètes étaient appelés; et cependant aucun homme célèbre n'y parut.

Corinne dut en partie ses triomphes à l'emploi du dialecte éolien, plus harmonieux et plus familier aux juges que le dorien, dont se servait Pindare. Ses ennemis prétendaient qu'elle en était redevable plutôt à sa beauté qu'à ses talents, mais l'antiquité a exprimé

son sentiment à cet égard en la surnommant la *Muse lyrique*.

Dans l'Anthologie, elle a reçu le surnom de *Mouche*, comme Erinné celui d'*Abeille*, et sans doute pour exprimer la délicatesse de son style.

Corinne avait composé des odes, des épiques (ce dernier genre étant compris, chez les anciens, dans le domaine de la poésie lyrique), des poèmes, entre autres, les *Sept chefs devant Thèbes*, des cantiques, des parthénies, des métamorphoses. Ces poésies formaient cinq livres, dont il ne nous reste que des fragments.

Un poète du xvi^e siècle a traduit en vers deux de ces fragments; mais l'auteur a gardé l'anonyme, et l'authenticité de ces poésies reste incertaine. Une d'elles, cependant, répond à l'usage où étaient les anciens de sculpter sur leurs vaisseaux différentes figures de dieux marins, par lesquelles ils représentaient et désignaient leurs navires. La voici; elle est adressée à un dauphin :

Ami des nautonniers, poisson d'heureux présage,
Qui, sur la vaste mer, aime à sauver leurs jours,
Je vois les flots émus, j'entends gronder l'orage;
Oh! ramène bientôt, rends-moi sur ce rivage,
Le tendre objet de mes amours.

L'autre fragment est adressé aux jeunes gens de Tanagre, la ville où elle était née :

[veines,
Lorsque mon sang moins prompt coulera dans mes
Peut-être encoeur mes traits ne se détriront pas,
Peut-être pourrez-vous, en volant sur mes pas;
Sous le voile flottant de nos Tanagriennes,
Vous rappeler l'éclat de mes premiers appas.

Le nom de Corinne, comme celui d'Aspasie, comme ceux de Phryné et de Laïs, a été commun à plusieurs femmes grecques; une, entre autres, Corinne la Thespienne, fut aussi poète; une autre, qui vécut au temps d'Ovide, fut aimée et chantée par lui. Martial a dit d'elle :

Norat Nasonem sola Corinna suum.

Mais elles ne peuvent être confondues avec notre Corinne, avec celle qui a immortalisé ce nom.

Les Tanagriens, dans le lieu le plus apparent de leur cité, élevèrent un tombeau à leur *Muse lyrique*, et, pour éterniser les victoires qu'elle avait remportées, on plaça cinq couronnes sur le front de sa statue.

Pausanias rapporte encore que, dans le gymnase de la même ville, était une peinture représentant Corinne. Au bas, on lisait ces mots :

A CORINNE
QUI, PAR SES CHANTS, A VAINCU
PINDARE DE THÈBES.

On ne peut rien ajouter à cet éloge. Pindare, en effet, jouissait dans sa patrie d'une gloire immense et qui n'était pas usurpée. Poète essentiellement national, il était l'idole des villes grecques, qui se disputaient ses chants. Entrer en lutte avec lui et cinq fois être victorieuse, c'était pour Corinne devenir à son tour l'idole de ses contemporains et rester l'admiration de la postérité.

On sent pourquoi, à voir le genre de gloire que les Corinnes antiques avaient attaché à leur nom, Mme de Staël a choisi ce même nom pour l'héroïne de son *chaleureux* et poétique roman, intitulé : *Corinne ou l'Italie*.

Pour peindre l'inspiration, les poètes font souvent allusion à Corinne improvisant au cap Misène :

« Sitôt le service terminé, tous les domestiques se retiraient. Alors le petit souper devenait ravissant; alors plus d'étiquette, plus de contrainte : on remplissait soi-même son verre et celui de sa voisine; on avait le droit d'appuyer le bras sur le dos du siège où elle était assise. Alors Mme de Staël, se livrant à toute la verve de son imagination, faisait briller ces traits de flamme, ces éclairs d'un génie créateur qui devaient lui assigner le premier rang parmi les femmes lettrées de son siècle : c'était véritablement *Corinne* improvisant, vers la fin d'un beau jour, sur les bords du cap Misène. »

BOUILLY.

« Dans cette attitude simple et fière, son front haut et pâle se détachant sous les bandeaux de ses cheveux noirs, son corsage à demi soulevé par la douce émotion qui animait ses yeux et son teint, son bras sculptural étendu vers le piano comme pour donner le signal à ses touches mélodieuses, Natalie était si belle, qu'un premier murmure d'admiration s'éleva de toutes parts : « C'est *Corinne* au cap de Misène! » grommela la baronne de Vandeuil. »

DE PONTMARTIN.

Corinne ou l'Italie, par Mme de Staël (Paris, 1807). Le roman de *Corinne* est trop connu pour que nous fassions l'analyse des événements qui en composent l'ensemble. Nous nous bornerons donc à en tracer les grandes lignes pour y encadrer les principales figures, nous réservant d'appuyer un peu plus sur le côté purement littéraire d'une œuvre qui restera comme un des plus beaux monuments de la littérature française au xix^e siècle.

Le privilège de la fiction est d'embellir son

sujet, de l'élever quelquefois jusqu'au beau idéal; aussi Mme de Staël a-t-elle magnifiquement usé de cette prérogative accordée au talent, pour créer une héroïne en dehors des conditions ordinaires de la vie. Elle a donné à Corinne une éducation particulière qui, développant de bonne heure en elle l'enthousiasme des beaux-arts et l'amour immodéré de la gloire, l'a conduite à sacrifier à ses irrésistibles penchants jusqu'à son véritable nom. Ainsi affranchie des principaux liens de la dépendance sociale, elle se trouve lancée dans le monde, parfaitement libre de se livrer à toutes les impulsions de son génie. Improvisatrice admirable, poète inspiré, actrice sublime, cultivant à la fois la peinture, la danse, la musique, douée d'un goût parfait, elle possède au plus haut degré tous les moyens de célébrité et de séduction. Brillante de jeunesse et de beauté, conduite sur un char de triomphe au Capitole, où elle va recevoir la couronne immortelle due aux talents et au génie, c'est au milieu de la pompe, du tumulte et de l'ivresse de cette fête éblouissante, qu'elle frappe les regards et le cœur de celui qui doit partager avec elle et les enchantements et les infortunes d'une grande passion. Mais cette femme, consacrée pour ainsi dire à l'admiration publique, dégage de presque toutes les entraves sociales, et si avide d'hommages, peut-elle faire le bonheur d'un homme sensible, généreux, délicat, et qui attache autant de prix aux vertus privées qu'aux qualités extérieures les plus séduisantes? Lord Nelvil, sous le beau ciel de l'Italie et sous le charme de Corinne, ne cesse de porter au fond du cœur l'amour de sa patrie et le souvenir d'un père adoré qui aurait sévèrement réprimé une alliance étrangère. Son devoir le rappelle en Angleterre, et c'est là que l'auteur a placé la rivale de Corinne; qu'on juge du contraste : Lucile Edgermont, avec sa douce et modeste beauté, avec cette fraîcheur de jeunesse qui tient encore à l'enfance, cette pureté d'âme, cette fleur d'innocence que le souffle des passions n'a pas encore ternie, ces goûts vertueux développés par une saine et sévère éducation, tout cela ne promet-il pas un bonheur tranquille, bien préférable à la brûlante ivresse de quelques instants de délire? Quel air doux on respire ici, à côté de l'atmosphère enflammée dans laquelle on marchait tout à l'heure! Corinne est belle, elle entraîne et subjugué, parce que c'est le personnage poétique; mais Lucile est aimable, elle émeut et séduit, parce qu'elle est la beauté morale. On ne saurait rien imaginer de plus habile et de plus magistralement présenté que le contraste de ces deux caractères.

« Corinne, dit M. Sainte-Beuve dans son admirable étude sur Mme de Staël, est bien l'image de l'indépendance du génie, même au temps de l'oppression la plus entière, Corinne, qui se fait couronner à Rome, dans ce Capitole de la ville éternelle, ou le conquérant qui l'exile ne mettra pas le pied. Le fond du livre nous montre cette lutte des puissances noblement ambitieuses ou sentimentales et du bonheur domestique, pensée perpétuelle de Mme de Staël. Corinne a beau réprouver par instants comme la prêtresse d'Apollon; elle a beau être, dans les rapports habituels de la vie, la plus simple des femmes, une femme gaie, mobile, ouverte à mille attrait, capable sans effort du plus gracieux abandon; malgré toutes ces ressources du dehors et de l'intérieur, elle n'échappera point à elle-même. Du moment qu'elle se sent saisie par la passion, par cette *griffe de vautour* sous laquelle le bonheur et l'indépendance succombent, j'aime son impuissance à se consoler, j'aime son sentiment plus fort que son génie, son invocation fréquente à la sainteté et à la durée des liens qui seuls empêchent les brusques déchirements, et j'aime à l'entendre, à l'heure de mourir, avouer en son chant du cygne : « De toutes les facultés de l'âme que je tiens de la nature, celle de souffrir est la seule que j'aie exercée tout entière. »

L'admirable cadre, poursuit M. Sainte-Beuve, qui environne de toutes parts les situations d'une âme ardente et mobile, ajoute à l'effet par sa sévérité. Ces noms d'amants, non pas gravés, cette fois, sur les écorces de quelque arbre, mais inscrits aux parois des ruines éternelles, s'associent à la grave histoire, et deviennent une partie vivante de son immortalité. La passion divine d'un être qu'on ne peut croire imaginaire introduit le long des cirques antiques une victime de plus qu'on n'oublierait jamais; le génie qui l'a tirée de son sein est un vainqueur de plus, et non pas le moindre, dans cette cité de tous les vainqueurs. »

Outre la partie romanesque et sentimentale de *Corinne*, il en est une autre non moins intéressante : celle qui traite de la littérature et des beaux-arts, et, bien que le plus grand nombre des lecteurs s'attachent plus spécialement à la première, nous commettrions un grave oubli en ne nous arrêtant pas un moment sur la seconde, qui contient une foule de pages remplies d'éloquence, de chaleur, et presque toujours de vérité. Nous ne pouvons les citer toutes ici; mais nous indiquerons, en première ligne, tous les chants improvisés de Corinne, la description des monuments de Rome, celle du Vésuve et de Pompéi. Mme de Staël ne parle point des arts ou termes scientifiques, dont le vain étalage semble insulter à l'ignorance du lecteur; elle s'exprime avec le goût et le sentiment du beau et du vrai, qui

ne sont nullement étrangers à quiconque est susceptible de percevoir des sensations et des idées. Il y a parfois un peu de grandiose dans sa manière, mais c'est Corinne qui parle, et l'on n'est pas choqué de trouver dans ses expressions quelque chose de sublime et d'aérien. La littérature italienne, la littérature de ce pays enchanteur, de cette terre classique qui a conservé en Europe le feu sacré que la décadence de l'empire d'Orient, l'invasion des barbares et de longues discordes civiles avaient laissé étouffer sous des monceaux de ruines, était bien digne d'occuper aussi le pinceau de Mme de Staël, et cette partie de son œuvre est digne, en tous points, de l'autre, que son imagination seule et son génie lui ont inspirée.

Lorsque parut *Corinne*, en 1807, le succès fut instantané, universel ; avec *Corinne* Mme de Staël est décidément entrée dans la gloire. Cela n'empêche pas que quelques critiques n'aient tenté d'obscurcir ce nouveau soleil qui venait réchauffer la France littéraire ; mais, comme le dit si bien M. Sainte-Beuve, il y a un moment décisif pour les génies, où ils s'établissent tellement que désormais les éloges qu'on en peut faire n'intéressent plus que la vanité et l'honneur de ceux qui les font.

Un des critiques de *Corinne*, s'il faut en croire M. Villemain, fut Napoléon :

On ne s'attendait guère
A voir Ulysse en cette affaire.

« Le dominateur de la France, dit M. Villemain, fut tellement blessé du bruit que faisait ce roman, qu'il en composa lui-même une critique insérée au *Moniteur*. Il y blâmait vivement l'intérêt répandu sur Oswald, et s'en fâchait comme d'un défaut de patriotisme. On peut lire cette critique amère et spirituelle. » Sans partager l'opinion de Napoléon, il est permis de regretter que Mme de Staël parle un peu légèrement de la France et consacre au théâtre anglais des hommages exagérés qu'une saine critique ne saurait admettre. On a prétendu que Mme de Staël avait voulu se peindre dans *Corinne* ; déjà on lui avait supposé le même dessein quand elle fit paraître *Delphine* : ces deux opinions se trouvent conciliées dans le mot d'une femme spirituelle, qui a dit que *Corinne* était l'idéal de Mme de Staël, et *Delphine* la réalité de ce qu'elle était dans sa jeunesse.

Le roman de *Corinne* parut en langue allemande, grâce à une traduction de Fr. de Schlegel, avant l'édition française originale.

Corinne au cap Misène, tableau de Gérard, au musée de Lyon. Ce tableau, qui a jouté une grande célébrité, a été inspiré par le livre de Mme de Staël ; c'est la peinture de la scène où Corinne, dans une fête donnée à ses amis sur le cap Misène, improvisa les vers destinés à faire connaître à lord Nelvil les souffrances de son cœur amoureux. Voici, du reste, le passage du roman qui a fourni à l'artiste les principaux traits de sa composition : « C'était sur le cap Misène que Corinne avait fait préparer les danses et la musique. Rien n'était plus pittoresque que l'arrangement de cette fête. Tous les matelots de Baies étaient vêtus avec des couleurs vives et bien contrastées ; quelques Orientaux qui venaient d'un bâtiment levantin, alors dans le port, dansaient avec des paysannes des îles voisines d'Ischia et de Procida, dont l'habillement a conservé de la ressemblance avec le costume grec ; des voix parfaitement justes se faisaient entendre dans l'éloignement, et les instruments se répondaient derrière les rochers d'échos en échos, comme si ces sons allaient se perdre dans la mer. L'air qu'on respirait était ravissant, il pénétrait l'âme d'un sentiment de joie qui animait tous ceux qui étaient là, et s'empara même de Corinne. On lui proposa de se mêler à la danse des paysannes, et d'abord elle y consentit avec plaisir ; mais à peine eut-elle commencé que les sentiments les plus sombres lui rendirent odieux les amusements auxquels elle prenait part ; et s'éloignant rapidement de la danse et de la musique, elle alla s'asseoir à l'extrémité du cap, sur le bord de la mer. Oswald se hâta de l'y suivre ; mais, comme il arrivait près d'elle, la société qui les accompagnait les rejoignit aussitôt pour supplier Corinne d'improviser dans ce beau lieu. Son trouble était tel, en ce moment, qu'elle se laissa ramener vers le tertre élevé où l'on avait placé la lyre, sans pouvoir réfléchir à ce que l'on attendait d'elle. Cependant Corinne souhaitait qu'Oswald l'entendît encore une fois, comme au jour du Capitole, avec tout le talent qu'elle avait reçu du ciel. Si ce talent devait être perdu pour jamais, elle voulait que ses derniers rayons, avant de s'éteindre, brillassent pour celui qu'elle aimait. Ce désir lui fit trouver dans l'agitation même de son âme l'inspiration dont elle avait besoin. Tous ses amis étaient impatients de l'entendre ; le peuple même, qui la connaissait de réputation, ce peuple qui, dans le Midi, est par l'imagination bon juge de la poésie, entourait en silence l'enceinte où les amis de Corinne étaient placés, et tous ces visages napolitains exprimaient par leur vive physionomie l'attention la plus animée. La lune se levait à l'horizon, mais les derniers rayons du jour rendaient encore sa lumière très-pâle. Du haut de la petite colline qui s'avance dans la mer et forme le cap Misène, on découvrirait parfaitement le Vésuve, le golfe de Naples, les îles dont il est parsemé et la campagne qui s'étend

depuis Naples jusqu'à Gaète ; enfin, la contrée de l'univers où les volcans, l'histoire et la poésie ont laissé le plus de traces. Aussi, d'un commun accord, tous les amis de Corinne lui demandèrent de prendre pour sujet des vers qu'elle allait chanter les souvenirs que ces lieux retraçaient. Elle accorda sa lyre et commença d'une voix altérée. Son regard était beau, mais qui la connaissait comme Oswald pouvait y démêler l'anxiété de son âme. »

Gérard s'est attaché à reproduire, aussi exactement que possible, sur la toile, cette description quelque peu emphatique d'une scène ultra-romanesque. La tâche était des plus difficiles, il faut le reconnaître ; mais le talent particulier de l'artiste se prêtait à merveille à son exécution. « Gérard a possédé le privilège de créer des types ineffaçables, a dit M. Lenormand, et les fantaisies les plus aventureuses de l'imagination n'ont pas pu résister à cette puissance de réalisation qui lui était particulière. Où serait, sans son tableau, la réalité de *Corinne* ? L'idéalisme de ce roman est poussé jusqu'aux dernières limites, et des accessoires d'une convention vague et poétique servent de cadre à un personnage dans lequel l'auteur a voulu être divin, mais non tout à fait reconnu. Demander à Gérard un tableau de *Corinne*, c'était exiger de lui un portrait de Mme de Staël dans lequel tout fût ressemblant et où rien ne fût exact. Gérard entra courageusement dans ce problème et le résolut avec un succès qui empêchera désormais d'en mesurer la difficulté. La peinture, en s'appuyant sur l'histoire ou la poésie, a souvent touché le but ; mais le roman lui avait, jusqu'à Gérard, jeté son inutile défi. Il est merveilleux que cette barrière ait été franchie à l'occasion du livre qui réunissait le plus d'obstacles. » Mais voyons le tableau : Corinne est assise à droite, sur un rocher ; elle est accoudée à un tronçon de colonne, et, de la main gauche qui est abaissée, elle tient sa lyre. Ses yeux levés vers le ciel, comme pour y chercher l'inspiration, sont près de se mouiller de larmes, et sa bouche entrouverte semble exhaler une plainte. Elle tourne le dos au spectateur, mais son beau visage, qui respire une douloureuse anxiété, est vu presque de face. Une espèce de mouchoir s'enroule, en guise de turban, autour de sa chevelure, dont quelques boucles légères se jouent au gré du vent. Sa robe, retenue par une agrafe, et serrée à la taille par une ceinture, laisse à découvert les formes exquises de ses bras et de ses épaules. Une draperie bordée de franges flotte devant sa poitrine. Telle est la femme poète, l'improvisatrice, la muse du cap Misène. Debout, en face d'elle, est Oswald, enveloppé d'un ample manteau, la tête nue, les mains tenant à gauche un chapeau à haute forme, les pieds chaussés de bottes à l'écuivre, véritable gentleman, ayant quelque chose des airs de lord Byron. Il contemple silencieusement Corinne. Près de lui est un jeune Grec, coiffé d'un turban, ayant une veste ornée de broderies et tenant son manteau relevé sur l'épaule. Entre ce Levantin et lord Nelvil, un peu en arrière, le prince de Castel-Porte montre son visage empreint de finesse et de gravité. Plus près de Corinne, mais en contrebas, se tiennent deux charmantes jeunes femmes, deux Anglaises, qui écoutent l'improvisatrice avec ravissement. A gauche, au troisième plan, une Italienne, qui vient en courant, se retourne pour appeler deux autres personnages dont l'un est coiffé à la façon des pêcheurs napolitains. Au fond, dans la plaine, des paysans forment une ronde, au bord de la mer ; quelques voiles blanches glissent sur les flots azurés ; et, tout à fait à l'horizon, le Vésuve, avec son panache de fumée, domine la chaîne des montagnes. Le soleil vient de disparaître ; mais de légers nuages qui errent au ciel gardent encore quelques restes de lumière.

Ce tableau, peint par Gérard en 1819, et acquis par le Prince royal de Prusse en 1821, fut donné par ce dernier à la belle Mme Récamier, dont l'artiste s'était inspiré, dit-on, pour peindre sa Corinne. Mme Récamier légua cette toile, en 1849, au musée de Lyon, sa ville natale. Gérard a reproduit plusieurs fois, du reste, la même composition, notamment dans une peinture qui lui fut commandée par le ministère de la maison du roi, et qui figura au Salon de 1822, où elle obtint un immense succès. On ne lira pas sans intérêt quelques passages de l'article que M. Thiers, alors critique d'art au *Constitutionnel*, consacra à l'œuvre de Gérard : « Un grand artiste qui réunit à une puissante imagination une raison supérieure, et j'entends par raison, non la fécondité des aperçus, mais la juste et profonde science des choses, a conçu l'heureuse idée de dégager le beau sujet de *Corinne* du mysticisme de la poésie nouvelle en le transportant sur la toile. Il a rendu en traits sensibles la beauté, la mélancolie, la passion et l'enthousiasme des arts, sous le ciel de Naples, sur les rives de Baies, en présence du Vésuve, et il a donné à tout cela la réalité et la sublimité des formes... » Suit une description du tableau ; puis, arrivant à l'examen particulier des types, M. Thiers s'extasie devant la beauté de Corinne : « Il est passé l'âge des merveilles ; je ne dirai pas à Corinne qu'elle est une divinité cachée sous les traits d'une mortelle : non, elle est fille, comme nous, de la terre et du malheur ! Son costume est à peu près celui de nos sœurs et de nos épouses ; je la connais presque, sans

avoir rencontré cependant la même personne. Malheureuse femme ! Que de douleurs dans son sein ! Que de reproches elle doit adresser à cette nature qui la fit si belle et si passionnée ! Mais elle porte son regard vers le ciel, et à cet aspect sa douleur s'élève, s'ennoblit et se détache d'elle-même... Je suis à Naples, au cap Misène, en présence du Vésuve, aux pieds de Corinne ; elle va chanter, elle chante, car je sens ce qu'elle va dire... Plus je contemple ce chef-d'œuvre, plus je vois que c'est parce que le peintre a su ménager son art qu'il est parvenu à le rendre tout-puissant... Corinne s'attendrissant à la vue du ciel et de la nature, Corinne se préparant à chanter me fait tout apercevoir ; elle n'est point en scène, je l'y surprends, elle ne sait pas que je la regarde. Ici, sans se montrer, l'art a ménagé toutes les convenances et a produit une figure naturelle, tandis que l'imagination du peintre la faisait belle et inspirée. Corinne n'est pas transportée, mais attendrie ; elle ne chante pas, elle va chanter ; elle pouvait montrer son beau corps, elle le cache ; elle tourne le dos au spectateur, mais à ses belles épaules, à sa taille gracieuse et pourtant forte, on devine un corps magnifique ; on en suit les lignes dans son mouvement si voluptueux et si abandonné. Je ne verrais pas même son visage, mais elle revient sur elle-même, se retourne vers le ciel, et, par le même mouvement, présente sa tête au spectateur et à la lumière. Et cette main rejetée en arrière qui, dans son action indéfinie, cherche comme son esprit, la pensée et la parole ; et cette lyre, cette draperie si convenablement ajustée, tous ces accessoires enfin, combien ils sont heureux et dignes de Corinne ! Parlerai-je des autres personnages ? Ils ne sont rien, car c'est Corinne qui est tout. Dans le tableau, comme dans le poème, c'est Corinne qui aime, qui souffre, qui a la beauté, le génie, et point le bonheur. Mais cet Oswald, prêt à monter sur le tertre et ne l'osant pas, cet Oswald chez lequel on voit des sentiments profonds et un caractère faible, est bien cet amant qui tourmente Corinne de ses irrésolutions, qui voudrait lui donner le bonheur et n'ose le lui promettre. Je sais bien qu'Oswald n'est pas là tout entier avec ses scrupules, ses combats si bien tracés par Mme de Staël ; mais le peintre n'a qu'un instant, qu'une pose et qu'un visage. Oswald, dans le tableau, contemple et craint d'avancer ; il est tout Oswald, du moins tout ce qu'il pouvait être en peinture. Et cet homme, déjà vieilli par l'âge, qui se montre à peine entre Oswald et le jeune Albanais, est bien ce prince de Castel-Porte, cet ami discret qui se résigne à son âge, se place à l'écart, aime Corinne en silence, et, quand elle a été malheureuse par les autres, vient la consoler et lui offrir ses soins généreux. » Après cette description enthousiaste des trois types principaux de la composition, M. Thiers examine les beautés techniques et ne les trouve pas moins admirables : « Corinne est un des corps les plus parfaits que le dessin ait enfermés dans ses lignes ; le costume est la traduction littérale du costume de nos femmes en draperies pittoresques... Le second plan (celui où est Oswald), séparé du premier et presque annulé dans la demi-teinte, paraîtra une hardiesse aux peintres, mais cette hardiesse était celle du sujet ; et si d'ailleurs il est en proportion de dessin et de couleur avec la première figure, s'il s'y rattache par l'attention que tous les personnages donnent à Corinne, que reste-t-il à lui reprocher ?... Toutes les difficultés du sujet sont vaincues ; le pinceau est celui de M. Gérard et je suis heureux de dire à l'auteur d'un chef-d'œuvre qu'il écrit correctement. Parlons de la lumière et de la couleur : beaucoup de peintres n'auraient pas manqué ici d'éclairer l'extrémité des lignes, de manière à faire circuler un filet brillant autour d'une masse d'ombres. M. Gérard s'en est bien gardé ; il a fait pénétrer la lumière abondamment et assez pour éclaircir la moitié des figures. Quant à la couleur, elle est forte et douce ; la carnation est vigoureuse ; ce teint bruni par le soleil d'Italie relève la noblesse et la pureté des traits, car la beauté des lignes dans un visage est plus sensible avec un teint brun. M. Gérard n'a pas abusé du reflet, et tout le tableau est sous une couleur unique et sous un demi-jour enchanteur. Maintenant, oserai-je adresser quelques reproches ? Le châte flottant de Corinne accompagne bien son corps ; mais, quand je songe à la force du vent qui le soulève, il me semble que le calme de cette scène en est troublé ; cette draperie, quoique distribuée avec un goût exquis, est froissée dans quelques-unes de ses parties. Enfin, l'ombre de ce bras superbe est un peu grise et terreuse. Si maintenant on me demande quel est le rang de cet admirable ouvrage parmi ceux de M. Gérard et de ses concurrents, je dirai que c'est celui qui m'a le plus touché. Sans sortir de l'idéal, l'art a fait ici un pas vers la réalité. « Il y a sans doute beaucoup à rabattre de ces éloges : le goût n'est plus aujourd'hui à la poésie rêveuse, mélancolique et emphatique de Corinne, d'Obermann, de René ; l'œuvre de Gérard a le tort, à nos yeux, de paraître trop fidèlement le sentimentalisme de Mme de Staël ; mais nous concevons fort bien qu'à l'époque où ce tableau parut il ait excité un vif enthousiasme. C'était, d'ailleurs, une grande hardiesse de la part de l'auteur, que d'avoir abordé résolument la peinture des costumes modernes, en un temps où toute

l'école ne jurait que par les Grecs et les Romains. Qui sait si ce n'est pas à la *Corinne* de M. Gérard que nous devons les scènes italiennes de Léopold Robert, dont le peintre de la *Bataille d'Austerlitz* fut le zélé protecteur ?

Aubry-Lecomte a reproduit deux fois, en lithographie, le tableau qui a appartenu à Mme Récamier ; la première de ses planches, exécutée en contre-partie du tableau, est des plus vigoureuses ; la seconde, un peu plus pâle, représente le tableau dans son vrai sens. Le même artiste a lithographié séparément les figures à mi-corps de *Corinne* et du *Jeune Grec*. M. Gérard a exécuté, comme nous l'avons dit, plusieurs répétitions de son tableau : le *Journal des Artistes* nous apprend qu'en 1827, outre la *Corinne* de Mme Récamier, il y en avait une chez le prince de Talleyrand, une chez M. Pozzo di Borgo, une autre encore chez Mme Duchayla. Ce dernier tableau, qui offrait comme variante une *lazzarone* assis au premier plan en face de Corinne, a été gravé au burin par Zachée Prévost, et au trait par Bein, par Landon, par C. Normand.

CORINNIUS, poète mythique, contemporain de la guerre de Troie, et qui, suivant quelques vagues traditions rapportées par Suidas, aurait composé une *Iliade*, dont le poème d'Homère n'aurait été que la copie. Son existence même est révoquée en doute.

CORINTH, petite ville de l'Etat de Mississippi (Amérique du Nord), située dans le coude N.-O. du fleuve Mississippi, non loin du confluent de la rivière Tennessee ; env. 2,000 hab. Cette ville, que sa position rendait importante au point de vue stratégique, avait été considérablement fortifiée par les confédérés. Après la bataille de Shiloh (6 avril 1862), l'armée confédérée s'était enfermée dans Corinth, sous les ordres de Beauregard. L'armée fédérale, fort nombreuse, s'avancant délibérément, et Beauregard, menacé par une puissante concentration de forces, se vit obligé d'évacuer la ville, ce qu'il effectua, le 29 mai 1862, avec une excessive habileté. Le 30 octobre suivant, les généraux confédérés Price, Earl Van Dorn et Lowell se portèrent contre Corinth avec 30,000 hommes ; mais ils se heurtèrent contre les forces beaucoup plus considérables du général fédéral Rosecranz. La lutte fut acharnée ; les confédérés, après avoir pénétré jusqu'au cœur de la ville, furent définitivement repoussés et forcés de traverser la rivière Hatchie. Sur l'autre rive, ils se trouvèrent en présence d'un nouvel adversaire, le général Hurlbut, qui n'eut pas de peine, avec ses troupes fraîches, à rompre les confédérés épuisés de fatigue et tout surpris de cette attaque imprévue. Les sudistes se retirèrent précipitamment, laissant 3,000 tués et blessés sur les deux champs de bataille, et abandonnant neuf canons aux mains des fédéraux.

CORINTHE s. m. (ko-rain-te). Bot. Variété de raisin à grains très-petits, appelé aussi PASSE ou PASSARILLE, que l'on récolte particulièrement à Zante, et que l'on fait généralement sécher : CORINTHE blanc. *Le chasselas, le cioutat et le CORINTHE sont de bons raisins.* (La Quintinie.) ¶ On dit aussi *Raisin de Corinthe* : *Pâtisseries aux RAISINS DE CORINTHE.*

— **Encycl.** Il est à remarquer que Corinthe (bien que l'on compte aujourd'hui dans la Corinthe plus de cent trente villages, et que ce soit une des provinces les plus fertiles du Péloponèse), ne produit que très-peu et surtout ne fait pas un objet de commerce de ce petit raisin auquel on a donné son nom. C'est à Zante, île de six à sept lieues dans sa plus grande dimension, que l'on cultive particulièrement la vigne qui produit le raisin que nous appelons de *Corinthe*. Zante, toute petite qu'elle est, est une des îles du Levant les plus agréables par ses sites, et les plus riches par ses produits. Le plus considérable est cette sorte particulière de raisin. Il y fut en effet apporté de Corinthe il y a environ trois siècles, du temps que Corinthe appartenait aux Vénitiens, et maintenant l'île de Zante fournit à presque toute la consommation de cette denrée en Europe.

La vigne qui produit ce raisin se cultive à peu près comme la nôtre, mais elle est plus basse. La racine est profonde et d'une fibre très-forte. L'intérieur de ces racines est du plus beau rouge. Les raisins, qui ne sont guère plus gros que nos groseilles, viennent en grappes fort petites. Le grain est sans pépin, d'une couleur mordorée. Lorsqu'il n'est pas très-mûr, un peu d'acidité, mêlée à sa très-grande douceur, le rend fort agréable à manger. On en fait un vin estimé très-salutaire. La vendange a lieu au plus tard vers le commencement d'août. Le raisin coupé est aussitôt étalé grappe à grappe, non sur des claies de roseaux comme les figues, mais sur des aires de bois bien unies, afin qu'il puisse sécher au soleil ; opération qui dure quinze jours au plus, et pendant laquelle la pluie est fort redoutée. On égrappe alors le fruit, on évente le grain dans des cribles pour le purger de la poussière, et il ressemble assez, lorsqu'il est de bonne qualité, à des grains de poivre. Pour l'embarquement, on le foule dans des tonneaux, ce qui lui fait perdre sa forme primitive.

CORINTHE, ancienne ville de la Grèce, sur l'isthme de son nom, autrefois capitale d'un

petit Etat. Bâtie entre la mer Ionienne et la mer Egée, et nommée pour cette raison *Amphithalassos*, la ville aux deux mers, elle avait deux ports : *Léchée*, sur le golfe de Corinthe, et *Cenchrées*, sur le golfe Saronique. La citadelle, appelée Acro-Corinthe, et d'où l'on commandait les deux parties de la Grèce, se composait de deux éminences portées sur une base commune, et s'élevait à 575 mètres au-dessus de la ville au S. Sur l'éminence occidentale, au point le plus élevé, était situé un célèbre temple de Vénus.

Corinthe n'est guère aujourd'hui qu'une bourgade, chef-lieu du district de Kordos, dans la province d'Argolide, à 60 kilom. N.-E. de Tripolizza, à 70 kilom. O. d'Athènes; elle compte à peine 4.000 hab. et est le siège d'un archevêché. Tout dans cette ville offre l'aspect de la misère; dans les anciens ports comblés et infects se hasardent à peine quelques barques.

La ruine la plus intéressante de Corinthe est le temple du *Solet*, dont il reste encore sept colonnes. Une seule a perdu son chapiteau. Cinq portent encore une architrave massive qui formait un des angles de l'édifice. Les colonnes, dit M. Beulé, paraissent courtes, écrasées, on est cependant frappé par le caractère de force et de solidité imposante qu'elles présentent. Elles sont d'une pierre dure, extraite des montagnes voisines, et recouvertes de stuc. Deux blocs les composent : le plus considérable est à la base et finit à plus de trois diamètres de hauteur. On ignore l'époque de la fondation de ce temple, qui, par sa forme, se rapproche des temples les plus anciens de la Sicile. Près de là se voient les ruines d'un grand édifice en briques, à demi enseveli sous les décombres; sa forme et les salles voûtées qui le partagent indiquent des bains romains. De la délicieuse *fontaine de Lerne*, qui coule dans une grotte tapissée de mousse, un escalier conduisait au séail du dernier maître musulman de Corinthe, Kiamyl-Bey. Le palais de Kiamyl, construit avec les colonnes, les chapiteaux et d'autres débris des divers temples consacrés aux dieux de la Grèce, a été incendié. Ses beaux jardins d'orangers, de citronniers, de rosiers; ses fontaines, ses bassins, ses jets d'eau, tout a disparu. Près des ruines de ce palais, on visite la source nommée les *bains de Vénus*. Dans les rochers qui surplombent, on observe çà et là des conduits souterrains qui s'enfoncent dans la direction de l'Acropole. En prenant de là le chemin de Cenchrées, à peu de distance d'une vieille dervicherie turque, on remarque un bassin elliptique entouré de gradins. On l'a pris pour le stade; mais il n'a pu être affecté, comme sa forme l'indique, qu'aux assemblées du peuple, soit pour délibérer sur les affaires de l'Etat, soit pour assister aux combats de musique ou à ceux des athlètes.

On descend ensuite un ravin, où l'on aperçoit les restes de l'antique muraille de Corinthe, et, après avoir passé la petite rivière d'Hexamilia, on se trouve au lieu où Alexandre visita le tonneau de Diogène. Au milieu d'une grande quantité de débris de poteries et de marbres, seuls indices de ce faubourg populaire, s'élèvent deux tombeaux, dont l'un était de maçonnerie réticulaire, avec des portes obstruées; la face qui regardait le nord formait un escalier qui menait à un autel placé à la partie supérieure, terminée en terrasse; ces monuments sépulcraux étaient entourés d'enceintes dont il reste encore quelques vestiges. L'opulente et malheureuse Corinthe, malgré le sac des Romains et des barbares, les nombreuses recherches des Vénitiens et la triste usage qu'ont fait de ses restes antiques les Turcs illettrés et sans goût, pourrait encore aujourd'hui être l'objet de fouilles savantes qui ne laisseraient pas d'y faire découvrir beaucoup de choses précieuses du temps de sa plus grande splendeur.

Mais ce qui attire le plus l'attention du voyageur qui traverse l'isthme, c'est la citadelle de Corinthe, l'*Acro-Corinthe*, située sur un rocher qui se dresse à 575 mètres au-dessus de la ville. On n'y parvient que par une rampe difficile. L'accès en est défendu par un triple rang d'ouvrages élevés par les Vénitiens. En arrivant à la première porte, on est frappé de ce chaos de fortifications, de mures, d'églises grecques, de mosquées turques et de citernes. Après avoir dépassé les deux premières portes, on arrive à une troisième, pratiquée entre deux tours; c'est la porte principale, celle de l'antique Acropole, dont les murs pélasgiques ont servi de fondement à la nouvelle enceinte, qui est crénelée et flanquée de quelques tours. De quelque côté qu'on tourne ses regards, on aperçoit des fragments de chapiteaux, de colonnes et d'ornements de toute espèce, en marbre blanc. Plus haut, se trouve un bloc de marbre dont l'inscription rappelle les jeux Isthmiques; puis l'on arrive à une ancienne mosquée où sont amoncelés de nombreux débris de marbres. On trouve à chaque pas des puits antiques pleins d'une eau excellente. Ces puits étaient, dit-on, aussi nombreux que les jours de l'année.

A l'angle S.-E. de l'enceinte se voit la fontaine *Pirène*, si connue dans la fable. C'est là que le héros Bellerophon saisit le cheval Pégase au moment où il venait se désaltérer. L'origine de cette source est expliquée par la tradition suivante : Jupiter avait enlevé Égine, fille du fleuve Asopus. Sisyphe, témoin du rapt, ne consentit à révéler le nom du ravisseur que lorsque le fleuve lui eut fait venir

de l'eau sur l'Acro-Corinthe. Quoique dépouillée de ses statues et de ses ornements, la fontaine de Pirène est encore admirable à cause de la beauté et de l'abondance de ses eaux; les plus grandes ardeurs de l'été n'en diminuent ni la fraîcheur ni la quantité. La fontaine alimente tous les puits de la forteresse, et se déverse ensuite dans la ville par de nombreux canaux souterrains. Selon Strabon, dit M. Isambert, Pirène communiquait par des ruines souterraines avec une source située au bas de la montagne vers la ville. La présence d'une source à cette hauteur s'explique difficilement par un effet de siphon. La commission de Morée lui attribue une origine volcanique. M. Burnouf croit qu'elle reçoit simplement les eaux du mamelon supérieur de l'Acro-Corinthe.

Au sommet de la montagne, on remarque les fondations du temple de Vénus Mélanie, et à côté les restes du bois de Cranaé, que les Grecs, maîtres de la ville, sauvèrent en 1822 de la hache des Turcs assiégés dans la citadelle.

Le panorama que l'on découvre de l'Acro-Corinthe est un des plus beaux du monde entier. Ce fut le 26 janvier 1822 que l'étendard de la liberté grecque flotta sur l'Acro-Corinthe. Le ciel pur de cet heureux climat s'était comme revêtu du plus bel azur. Du haut des remparts, d'où la vue peut se porter tour à tour sur la mer d'Ionie et sur la mer Egée, comme sur les terres du continent grec au nord de l'isthme, les Grecs durent contempler avec une joie patriotique le magnifique spectacle qui se déployait autour de la forteresse. On voit de là, en effet, par un beau soleil, comme celui qui brillait ce jour-là, l'Hélicon, le Parnasse, le Cithéron et les sommets lointains de l'Attique, et ce spectacle, qui ne laisse froid aucun voyageur, dut redoubler en eux l'espérance, que le sort n'a point trompée, de voir bientôt leur commune patrie entièrement affranchie, pendant que, parmi les colonnes qui s'élevaient encore au-dessus des ruines de Corinthe antique et moderne, toute une population armée pour la délivrance exprimait sa joie par quelques-uns de ces beaux chants populaires de la Grèce que l'auriel a recueillis et si bien traduits.

Corinthe fut fondée vers l'an 1900 av. J.-C. par Ephyre, fille de l'Argien Phoronee. La ville porta d'abord le nom pélasgique d'Ephyre, ainsi que celui d'Héliopolis. La première population paraît avoir été de race égéenne. Cinq générations avant la guerre de Troie, Sisyphe était, non pas le roi, mais un des premiers habitants d'Ephyre. Son petit-fils fut le héros Bellerophon. Corinthe resta soumise aux rois d'Argos jusqu'après la guerre de Troie. La conquête dorienne en fit un royaume indépendant. Alors fut le premier prince héracleide, vers 1180, et fit à Athènes cette guerre qui termina le dévouement de Codrus. Après les Héraclides, la puissante famille des Bacchiades renversa la royauté en 747, et établit à Corinthe une oligarchie régie par des magistrats annuels nommés *prytanes*. Ils frappèrent de droits considérables les marchandises qui traversaient l'isthme, fondèrent Corcyre et Syracuse à l'occident, et Potidée en Macédoine. En 657, Cypselus, chef populaire, abattit cette aristocratie exclusive, et s'empara du pouvoir suprême. Sa conduite fut sage et modérée, et il transmit son autorité à son fils Périandre, un des sept sages de la Grèce, qui régna quarante ans. Psaummetheus, petit-fils de Périandre, ne régna que trois ans. Après lui la monarchie fut abolie de nouveau et remplacée par une république que gouverna une oligarchie modérée, dont les rangs étaient ouverts aux hommes nouveaux. Le peuple nommait encore le sénat, les magistrats, les généraux. Corinthe s'enrichit par le commerce et devint célèbre par son amour du luxe et des plaisirs; mais elle n'eut pas d'école artistique proprement dite, bien qu'elle revendiquât la découverte de la peinture et qu'elle eût produit Euphranor et Callimaque. Elle ne connut pas non plus la gloire des armes et prit à peine part aux guerres médiques. « Quand la Grèce, dit M. Beulé, se confiait en son droit, en sa valeur, en son désespoir, Corinthe envoyait ses courtisanes demander à Vénus la victoire et la liberté. Une preuve de sa mollesse, c'est le dédain qu'avaient pour elle ses colonies. Aucune ville n'en a fondé de plus florissantes ni de plus ingrates. Corcyre se révoltait contre elle et battait ses flottes, Potidée se donnait aux Athéniens; les autres, Epidamne, Syracuse, ne se souvenaient de leur lien de parenté que dans le danger. » Ce fut la guerre de Corcyre, en 434, qui devint l'occasion de la guerre du Péloponèse; Corinthe fut toujours, dans cette guerre, du parti de Sparte contre Athènes; cependant, en 395, elle se déclara contre Sparte avec les Grecs coalisés, ce qui amena la guerre de Corinthe qui dura de 395 à 387. Plus tard, elle se soumit à Philippe et reçut une garnison macédonienne. En 224, Aratus la délivra et la rallia à la ligue achéenne; elle devint le siège des assemblées de cette confédération, mais, trop faible pour se défendre contre les Romains, dont ses richesses avaient allumé la cupidité, Corinthe fut prise et saccagée par Mummius, l'an 146 av. J.-C. Plus tard, Jules César la fit relever, et elle redevint florissante pendant trois siècles. Elle fut ravagée, en 261 après J.-C., par les Hérules; en 395 par Alaric, et par Stilicon, libé-

teur plus funeste que ces barbares; au VIII^e siècle par les Slaves; en 1205 par les Latins; en 1458 par les Turcs; en 1612 par les chevaliers de Malte; en 1682 par les Vénitiens, puis en 1715 par les Turcs, qui la gardèrent jusqu'en 1821. L'indépendance de la Grèce ne lui a pas rendu son importance.

Littér. Nous avons dit plus haut que Corinthe possédait un temple de Vénus, célèbre dans l'antiquité; la *divinité infâme du paganisme*, suivant l'expression un peu lyrique du P. Beauregard, dans un sermon fameux qui l'a élevé à la dignité de prophète; Vénus, disons-nous, devait avoir des autels dans cette ville voluptueuse, dont les courtisanes tenaient le premier rang dans la Grèce. Mais les plaisirs qu'on y trouvait étaient coûteux, « on y achetait cher un repentir, » comme l'a si bien dit Démosthène, et beaucoup devaient y renoncer, moins encore par sagesse que par insuffisance de fortune. Aussi disait-on à cette époque : *Tout le monde ne peut aller à Corinthe*. Ce proverbe a pris, avec le temps, un sens beaucoup plus général et signifie aujourd'hui, ce qui est presque une vérité de La Palisse, que tous les hommes n'ont pas la même fortune, le même esprit, le même génie. Cette allusion se fait indifféremment sous la forme latine : *Non licet omnibus adire Corinthum*. En voici deux exemples :

« Quelle figure ferait le pauvre docteur Néophobus entre ce grand helléniste Conrad Néobor et ce courageux martyr Jean Népomucène, dans votre pandémonium élastique ? Hélas ! *non licet omnibus adire Corinthum*, c'est-à-dire rue de Richelieu, 67, ou à tout autre bureau de rédaction de la *Biographie universelle*. »

(Revue de Paris.)

« Le principe de soumettre la population flottante des villes à de certaines restrictions de séjour est fondé sur l'expérience des siècles, et les peuples anciens le pratiquaient. Les érudits, qui ne sont pas d'ordinaire de grands légistes, se sont donné beaucoup de mal sans résultat pour expliquer le vieil adage latin : *Non licet omnibus adire Corinthum*. Cet adage signifie que la ville de Corinthe était organisée comme le sont aujourd'hui les villes allemandes, c'est-à-dire que le premier venu n'obtenait pas la permission d'y séjourner. »

GRANIER DE CASSAGNAC.

Corinthe (siège et prise de). Antigone Doson, roi de Macédoine, s'était emparé de l'isthme et de la citadelle de Corinthe, et tenait ainsi entre ses mains les clefs de la Grèce. Aratus, qui constituait alors la ligue achéenne, conçut le projet de les lui arracher. Un citoyen de Corinthe, étant venu à Sicyone, se lia avec un banquier, ami d'Aratus. Au milieu d'un repas, la conversation tomba sur la citadelle de Corinthe, et l'étranger dit qu'en allant voir son frère, qui faisait partie de la garnison, il avait plusieurs fois remarqué du côté le plus escarpé un petit sentier taillé dans le roc, qui conduisait à un endroit où la muraille de la citadelle descendait presque à hauteur d'homme. Le banquier lui demanda en riant si lui et son frère voulaient faire fortune; le Corinthien comprit à demi-mot, et promit de sonder son frère sur cette grave entreprise. Il revint quelques jours après, et s'engagea à conduire Aratus, avec une troupe de soldats déterminés, au point faible qu'il avait désigné. Aratus choisit quatre cents hommes seulement, mais des plus intrépides, les munit d'échelles, et, par une nuit obscure qu'éclairaient quelques rares échappées de lune, il les conduisit droit aux portes de la ville, le long des murs du temple de Junon. Le citoyen de Corinthe et sept soldats, déguisés en voyageurs, se glissèrent à travers la porte sans être aperçus, et tuèrent les hommes du poste avant que ceux-ci eussent pu faire usage de leurs armes. Pendant ce temps-là Aratus, à la tête de cent des plus résolus, gravissait les murs à l'aide des échelles et pénétrait dans la ville, ordonnant aux autres de le suivre de loin pour le soutenir. Il ne put empêcher cependant que quelques soldats de la garnison ne jetassent l'alarme dans la ville; mais il continua son chemin sans s'émouvoir, gravit audacieusement avec sa faible troupe des rochers escarpés, et arriva enfin au pied des remparts de la citadelle. Il essaya alors de les escalader, et trouva une résistance énergique : les troupes de la citadelle avaient été mises en éveil par les cris qu'on entendait dans la ville. Archélaüs, qui commandait pour le roi de Macédoine, crut pouvoir accabler les Achéens en les chargeant en queue; il sortit donc de la citadelle par un autre point, et revint sur eux au bruit des trompettes. Tandis qu'il se flattait de marcher à leur anéantissement, il reçut lui-même par derrière l'attaque soudaine des trois cents soldats qu'Aratus avait laissés en dehors de la ville, et qui, après avoir franchi les murs, marchèrent au secours de leur général, guidés par le retentissement du combat. Les troupes d'Archélaüs, se croyant enveloppées, prirent la fuite en désordre, et Aratus, rejoint par ses soldats, parvint à prendre pied sur la muraille. Au lever du soleil, dont les premiers rayons éclairèrent son triomphe, il était maître de la citadelle; les habi-

tants de Corinthe l'aideront eux-mêmes à s'emparer de la ville (244 av. J.-C.).

Corinthe fit partie de la ligue achéenne jusqu'au jour où cette grande cité tomba sous les armes romaines. Tandis que Scipion assiégeait Carthage, des difficultés s'élevèrent entre la ligue et Sparte, qui en était un des plus fermes appuis, les deux partis envoyèrent à Rome des ambassadeurs chargés de soumettre le différend à la décision du sénat. Ce corps ambitieux saisit avidement l'occasion qui lui était offerte d'affaiblir la ligue, dont la puissance était un obstacle à ses desseins sur la Grèce; il envoya à Corinthe des commissaires qui notifèrent à l'assemblée un décret du sénat en vertu duquel Sparte, Corinthe, Argos, Héraclée et Orchomène devaient sortir de la ligue, sous prétexte que, dans le principe, ces villes ne faisaient point partie du corps des Achéens. Lorsque la multitude connut ce décret, elle entra en fureur, massacra les Lacédémoniens qui étaient à Corinthe et maltraita les commissaires romains eux-mêmes. Le sénat dissimula sa colère : Carthage n'était pas encore prise, et il craignait de se mettre sur les bras trop d'ennemis à la fois. D'autres commissaires se rendirent en Grèce, avec la mission d'apaiser la querelle de Sparte avec les Achéens; mais ils n'obtinrent pas plus de succès : les esprits étaient aveuglés par quelques-uns de ces hommes sans patriotisme et sans foi qui surgissent toujours dans les temps de troubles intérieurs, et ce fut sous cette fatale influence que la ligue déclara la guerre à Lacédémone, et par contre-coup aux Romains.

Métellus, qui commandait alors en Macédoine les troupes de la république, les fit marcher contre l'Achéne, dans l'espoir de terminer cette guerre avant qu'un nouveau consul vînt lui en ravir l'honneur. Il battit les Achéens en plusieurs rencontres et s'avança sur Corinthe, où Diaus, leur chef, s'était enfermé. C'est dans ces circonstances que Mummius, un des nouveaux consuls, arriva en Grèce pour succéder à Métellus, dont le commandement était expiré. Mummius alla aussitôt mettre le siège devant Corinthe, le boulevard de la ligue, à qui sa situation avantageuse, sa force naturelle et une garnison déterminée permettaient d'opposer une longue résistance. Mais les Achéens étaient commandés par des hommes dont le seul mérite consistait dans une haine aveugle contre les Romains, tandis que Mummius, habile capitaine, esprit calme et résolu, n'obéissait qu'à sa raison inspirée par une grande expérience des choses de la guerre. Un corps de garde, qu'il avait établi dans un poste avancé, s'étant laissé surprendre et disperser par les assiégés, cet insignifiant succès augmenta encore leur folle présomption, au point que Diaus offrit la bataille au consul. C'était une inconcevable imprvoyance que de livrer au hasard d'un combat qui devait décider du sort de Corinthe et de la ligue toutes les ressources de la liberté de la Grèce trouvait son dernier rempart. Mais le poète l'a dit : *Quos vult perdere Jupiter demeritat*. Mummius usa d'un artifice qui a toujours réussi avec ceux qu'aveugle une confiance exagérée dans leur force : il feignit la peur, et resta immobile dans son camp. L'audace des Achéens devint alors une sorte de délire; après avoir placé leurs femmes et leurs enfants sur les hauteurs voisines, afin de les rendre témoins de leur triomphe, ils marchèrent fièrement sur Mummius, suivis d'un grand nombre de chariots qu'ils espéraient charger du butin fait sur les ennemis. Le consul romain ouvrit enfin la carrière à l'impétuosité de ses soldats, et le choc eut lieu près de Leucopetra, à l'entrée même de l'isthme de Corinthe. La cavalerie achéenne, prise en flanc par la cavalerie romaine, que Mummius avait placée en embuscade, plia aussitôt et fut dispersée. L'infanterie opposa une plus longue résistance; mais, n'étant plus soutenue par la cavalerie, elle fut à son tour rompue et mise en fuite. Si Diaus, qui commandait les Achéens, se fût retiré dans Corinthe, il aurait pu arrêter longtemps encore Mummius, et en obtenir des conditions honorables; mais, incapable d'une résolution énergique, il se livra au désespoir, s'enfuit à Mégalo polis, sa patrie, et s'empoisonna après avoir tué sa femme et mis le feu à sa maison.

Après ce désastreux événement, les habitants de Corinthe, livrés à eux-mêmes, perdirent l'espérance de se défendre; personne ne se leva du sein de cette population abattue pour l'électriser au souffle de quelque sentiment patriotique, ne fût-ce que pour obtenir du vainqueur un traitement mesuré à l'estime qu'ils lui eussent inspirée, car Mummius était homme à rendre justice à l'héroïsme et au dévouement. Dans la nuit qui suivit la bataille, la plupart des citoyens de Corinthe et tous les Achéens qui s'y étaient réfugiés sortirent de cette malheureuse cité et se dispersèrent dans les autres villes de la Grèce; et lorsque le consul entra dans Corinthe, à la tête de son armée triomphante, il ne trouva presque que des rues désertes et des maisons vides de leurs habitants. Cette émeule d'Athènes dans les arts fut alors livrée au pillage : les hommes qui restaient furent passés au fil de l'épée, les femmes et les enfants vendus comme esclaves; et lorsque les chefs-d'œuvre de la peinture et de la statuaire grecques eurent été mis à l'écart, avec les meubles les plus précieux, pour être envoyés à Rome et déco-

rer le triomphe du vainqueur, on mit le feu à toutes les maisons, et bientôt la malheureuse Corinthe n'offrit plus aux regards qu'un vaste foyer d'incendie qui se prolongea pendant plusieurs jours. Ici se place naturellement la ridicule fable de l'airain de Corinthe. Une foule d'historiens ont raconté gravement que l'or, l'argent et l'airain, fondus ensemble dans cet immense embrasement, formèrent un métal nouveau et précieux. Que les Grecs et les Latins, complètement étrangers aux lois qui président aux combinaisons chimiques, aient créé et propagé une légende si dépourvue de vraisemblance, on le conçoit à la rigueur ; mais que des écrivains modernes l'admettent sans contrôle et sans réserve, cela nous paraît dépasser toutes les limites de la crédulité permise en histoire, comme si l'on pouvait admettre qu'au milieu de tant de matières diverses qui se consomment ensemble le hasard ait pu réunir, à l'abri de tout mélange impur, et combiner dans des proportions convenables, des métaux perdus dans l'immensité de cet embrasement !... Ce qui est moins contestable, c'est la naïve ignorance que montra le consul romain dans cette circonstance célèbre ; Mummius était un grand homme de guerre, et, de plus, un grand homme de bien ; mais il était profondément étranger à tout ce qui concernait la littérature et les arts, ne croyant pas qu'il existât quelque différence entre tableau et tableau, entre statue et statue, ni que le nom d'Aristide ou de Phidias, mis au bas d'une œuvre, y ajoutât quelque prix. Parmi le butin fait à Corinthe, il y avait des tableaux des plus grands maîtres, des statues dues au ciseau des plus illustres sculpteurs, des vases d'une incomparable richesse artistique. Jamais perte n'aurait été moins réparabile, plus douloureuse, que celle d'un pareil dépôt ; cependant Mummius prévint très-sérieusement ceux à qui il les confiait pour les transporter à Rome qu'ils auraient à remplacer à leurs propres frais les objets, tableaux ou statues qui viendraient à se perdre ou qui subiraient quelque dégât en route. Les historiens rapportent un second trait non moins curieux de cette ignorance. Parmi les tableaux pris à Corinthe et vendus au profit du trésor, il s'en trouvait un d'Aristide représentant Bacchus, et dans l'exécution duquel l'artiste avait déployé tant de génie, que l'on disait communément alors : « Tous les tableaux ne sont rien en comparaison de *Bacchus*. » Polybe eut la douleur de voir un tel chef-d'œuvre servir de table aux soldats romains pour jouer aux dés. Attale le paya six cent mille sesterces ; mais alors Mummius, étonné qu'on eût fait monter à un si haut prix un morceau de toile peinte, retint le tableau, contre la foi publique et malgré les plaintes d'Attale, soupçonnant qu'il pourrait bien y avoir dans cette pièce quelque vertu cachée qu'il ne connaissait pas.

La ligue achéenne fut ensevelie sous les ruines de Corinthe ; et Rome, toujours inexorable envers ceux qui préféraient la liberté à la servitude, réduisit l'achale en province romaine. Corinthe tomba la même année que Carthage (146 av. J.-C.).

CORINTHE (ISTHME DE), langue de terre qui sépare le golfe de Lépante de celui d'Athènes ou d'Égine, et qui joint la Morée au continent. Cet isthme, qui empêche la communication de deux mers semées d'îles, et qui force les vaisseaux à doubler le dangereux cap Matapan, n'a que 6 kilom. de large dans certains endroits ; toutes les tentatives faites dans l'antiquité pour son percement ont échoué. Démétrius de Phalère, Jules César, Néron, Caligula, Hérode, Atticus, frappés des avantages commerciaux qui en résulteraient, entreprirent vainement l'exécution de ce projet. Pausanias dit que de son temps on voyait encore la trace de ces travaux. Lors de l'invasion de Xerxès, les Péloponésiens y élevèrent une muraille qui, renforcée à diverses époques, fut détruite par Mahomet II. Aucune antiquité n'est debout dans l'isthme ; on sait seulement que le temple de Neptune n'était pas loin du port *Schanos*, où l'on heurte encore les ruines d'un temple, d'un théâtre et de quelques autres monuments. C'est là que se célébraient les fameux jeux Isthmiques en l'honneur du dieu de la mer.

On sait que, dans ces derniers temps, il a été de nouveau question du percement de l'isthme de Corinthe. V. ISTHME.

CORINTHE (PROCESSE DE), nom donné de 1836 à 1845 à une division administrative (diocèse) de la Grèce moderne, et dont Corinthe était le chef-lieu. Le diocèse de Corinthe renfermait 32 *dèmes* ou communes. Actuellement et depuis 1845, il fait partie de la *nomarchie* d'Argolide-et-Corinthie.

Corinthe (ORDRE DE). V. SAMSON DE CONSTANTINOPLE (ordre de).

CORINTHIQUE adj. (ko-rain-ti-a-ke). Géogr. Qui appartient, qui a rapport à la ville de Corinthe : *Golfe corinthiaque*.

CORINTHIE s. f. (ko-rain-ti). Hortie. Variété de tulipe jaune, blanche et rouge.

CORINTHIN, IENNE s. et adj. (ko-rain-ti-ain, iè-ne). Géogr. Habitant de Corinthe ; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les épitres de saint Paul aux CORINTHIENS. La population CORINTHIENNE*.

— Archit. So dit d'un ordre, le quatrième et le plus riche des ordres grecs, caractérisé

surtout par les feuilles d'acanthé qui ornent ses chapiteaux : *Ordre corinthien. Chapiteau corinthien. Moulures corinthiennes. Les deux étages supérieurs du Colisée sont formés de demi-colonnes et de pilastres corinthiens.* (H. Beyle.)

— s. m. Ordre corinthien : *Le composite est une combinaison du corinthien et de l'ionique.*

Le dorique sans fard, l'élégant ionique Et le corinthien superbe et magnifique.

LA FONTAINE.

— Hist. *Régiment des Corinthiens*, Régiment levé par le coadjuteur de Gondî, archevêque de Corinthe *in partibus*. « *Première aux Corinthiens*, Nom malicieusement donné à la première défaite essuyée par ce régiment, par allusion à la première épître de saint Paul aux Corinthiens.

— Encycl. *Ordre corinthien*. Vitruve, qui se plait à chercher des analogies entre l'architecture et la figure humaine, prétend que « l'ordre corinthien imite la grâce d'une jeune fille à qui son âge rend la taille plus dégagée, et dont la parure vient augmenter encore la beauté naturelle. » M. Charles Blanc s'est montré fort scandalisé de cette comparaison de l'ordre d'architecture le plus riche, le plus orné, avec une vierge « qui se contente si bien de sa jeunesse pour toute parure ! » L'explication que Vitruve a donnée de l'origine du chapiteau *corinthien* est plus ingénieuse et de meilleur goût : « Une jeune fille de Corinthe étant morte au moment de se marier, sa nourrice posa sur son tombeau, dans une corbeille, quelques petits vases que cette fille avait aimés pendant sa vie, et, pour les mettre à l'abri, elle recouvrit la corbeille d'une tuile. La racine d'une acanthé s'étant trouvée par hasard en cet endroit, lorsqu'on printemps les feuilles et les tiges commencèrent à pousser, elles entourèrent la corbeille, et, rencontrant les angles de la tuile, elles furent contraintes de se recourber à leur extrémité en forme de volutes. Callimaque, passant près de là, vit cette corbeille, remarqua la grâce et la nouveauté de ces formes, et y puisa le modèle des chapiteaux qu'il fit exécuter à Corinthe. Il fixa ensuite les règles et les proportions de l'ordre *corinthien*. » C'est le cas de dire, avec les Italiens : *Se non è vero, è bene trovato*.

Nous avons fait connaître, au mot CHAPITEAU, ce que nous pensions de l'attribution que cette fable gracieuse fait à Callimaque de l'invention du chapiteau *corinthien*. Nous ne reviendrons pas sur ce sujet. Nous ne parlerons pas non plus de l'opinion des archéologues, qui voient dans le chapiteau à campane de l'Égypte le prototype du chapiteau de l'ordre dont nous nous occupons. Il nous paraît hors de doute que, si la forme évanescente et la décoration végétale, qui caractérisent ce chapiteau, firent leur apparition en Égypte, en Assyrie et dans d'autres contrées de l'Orient avant d'être adoptées par les Grecs, ceux-ci peuvent du moins revendiquer l'honneur d'avoir épuré, enrichi, modifié, et comme transformé les types préexistants, et de les avoir appliqués à un nouvel ordre d'architecture. « L'invention du chapiteau *corinthien*, dit Emeric David, conduisit nécessairement à la création de l'ordre qui porte le même nom : œuvre de génie, de calcul et de goût, hardie entreprise dont l'Égypte était loin d'avoir conçu la pensée. En effet, le chapiteau *corinthien* placé sur le fût de la colonne ionienne, formant, avec cette partie principale, un ensemble plus élevé que la colonne dorique et que la colonne ionienne elle-même, il fallut proportionnellement agrandir tous les autres membres de l'entablement, et, par une suite naturelle, on dut exhausser, élargir toutes les parties de l'édifice, en raison de leurs rapports avec la colonne. Or, le nouveau système, quelque amélioration qu'il ait pu recevoir dans la suite, fut forcément, dans ses éléments primitifs, une conception de l'inventeur du chapiteau. La première de ces inventions exigeait l'autre. Aussi Vitruve ne fait-il pas honneur seulement à Callimaque d'avoir créé le chapiteau corinthien, il le cite et le loue comme l'inventeur de l'ordre lui-même, comme le fondateur de ses règles et de ses proportions. » Afin d'établir que c'est bien à Callimaque que revient l'honneur d'avoir créé la colonne *corinthienne*, on cite encore un passage de Pausanias, rapportant ce qu'il a vu dans le temple de Minerve Poliade : « Callimaque, dit-il, fit à la déesse une lampe d'or qui brûlait nuit et jour et dont la fumée s'échappait à travers un palmier de bronze qui montait jusqu'au plafond. » Tout ce qu'il est permis d'induire de ce passage, selon nous, c'est que du temps de Callimaque on employait les formes végétales dans la décoration de certaines colonnes isolées ; mais rien ne prouve que l'ordre *corinthien* fût alors appliqué à l'ensemble d'un édifice. Il est même à remarquer que le plus ancien chapiteau *corinthien* qui soit parvenu jusqu'à nous appartenait à une colonne isolée, au milieu du temple d'Apollon construit par Ictinus à Bassæ, près de Phigalie, environ 430 ans avant notre ère : cette colonne, placée derrière la statue d'Apollon, se raccordait avec les colonnes ioniques qui décoraient le pourtour intérieur du temple. On peut regarder comme offrant aussi la forme la plus ancienne et la plus simple les chapiteaux des colonnes qui ornent quelques tombeaux découverts dans l'île de

Théria (Santorin). « La partie inférieure de ces chapiteaux, dit M. Batissier, est ornée d'un rang de feuilles imitées de celles de l'acanthé sauvage qui, par ses découpures et ses extrémités aiguës, a la plus grande analogie avec le chardon épineux ; la surface supérieure est rehaussée de palmètes. »

Après avoir été ainsi employé isolément, l'ordre *corinthien* fut utilisé dans les parties secondaires des grands édifices, concurremment avec les autres ordres : Pausanias nous apprend que, vers la xcvie olympiade, Scopas construisit à Tégée, ville d'Arcadie, un temple hypéthre, d'ordre dorique, dont les colonnes supérieures étaient corinthiennes ; ce temple était dédié à Minerve Aléa. Avant Scopas, suivant le témoignage de Vitruve, l'architecte Argélius avait composé un traité sur les proportions de l'ordre *corinthien*. Mais, s'il faut en conclure que, dès cette époque, cet ordre était assujéti à des règles positives, il y a lieu de croire, d'autre part, qu'il fut considéré par les Grecs comme étant purement décoratif, et ne fut exclusivement utilisé par eux que dans les petits monuments commémoratifs. Les seuls édifices d'ordre *corinthien* qui soient restés debout en Grèce ont des proportions très-exigües : l'un est le monument choragique de Lysicrate, improprement appelé la Lanterne de Démosthène ; l'autre, la Tour des vents. C'est à Athènes que s'élèvent ces deux constructions. Nous avons décrit la première au mot CHORAGIQUE, et la seconde au mot ATHÈNES. Emeric David dit que dans le monument de Lysicrate, construit 335 ans avant notre ère, l'ordre *corinthien* apparaît chargé d'ornements, tronqué même, et bien loin de sa première simplicité. Nous ne savons par quelles preuves ce savant pourrait justifier son assertion, les chapiteaux de Bassæ et de Théria n'étant pas des types de pureté et de beauté qu'il faille mettre au-dessus des chapiteaux du petit édifice choragique d'Athènes. A la rigueur, on peut reprocher à ces derniers de pêcher par le défaut d'harmonie de leurs parties, par la recherche et la profusion de leurs détails. « En effet, dit Debret, le double rang de feuilles et de fleurs inférieures, les grandes caulicoles sculptées entièrement à jour et le tailloir qui, d'ailleurs, est trop resserré pour la masse du chapiteau, ne sont point entre eux dans un juste rapport de proportions ; mais prise séparément, chacune de ces parties offre des richesses réelles qui, mieux employées plus tard et perfectionnées par un art qui se perfectionnait lui-même, nous paraissent avoir peu tardé à produire un ensemble bien combiné et que le goût pouvait avouer. Il n'est pas hors de propos aussi de faire remarquer que la palmette qui occupe la rosace du tailloir est absolument semblable à celle qui orne l'angle du larmier du temple de Minerve et rappelle en cela le plus beau temps de la sculpture du siècle de Périclès. » La Tour des vents, dont Vitruve attribue la construction à l'astronome Andronicus Cyrrestes, est beaucoup moins ancienne que le monument de Lysicrate : quelques archéologues estiment qu'elle ne remonte pas au delà du temps d'Hipparque (environ 150 ans avant notre ère). Les chapiteaux des colonnes de cet édifice présentent beaucoup d'analogie avec ceux des monuments égyptiens, qui passent pour avoir été les types primitifs du *corinthien* : ils ont bien la forme d'une cloche renversée et ne sont ornés que de deux rangs de feuilles, les unes découpées comme des feuilles d'olivier, les autres arrondies comme des feuilles de lotus ; on n'y trouve ni volutes, ni caulicoles, ni rosaces.

C'est en Italie, c'est à Rome, qu'il faut aller chercher les modèles les plus riches, les plus complets de l'ordre *corinthien*. « Les Romains, dit M. Ch. Blanc, n'ont pas corrompu cet ordre comme ils avaient corrompu le dorique et l'ionique ; le *corinthien* a été le triomphe de leur architecture. On peut même dire qu'ils en ont à peu près fixé les formes et les proportions. Dans son élégante légèreté, le monument choragique de Lysicrate, n'ayant en hauteur que 10 mètres, était une exception tout à fait rare et ne pouvait servir absolument de type. Tout n'était pas à imiter dans ses colonnes, ou plutôt dans ses colonnettes (elles n'ont que 3 m. 50 de haut), qui n'avaient à porter qu'un entablement délicat, une coupole d'un seul bloc, un fleuron et un trépid. Appliqué à un édifice de grandes proportions, le chapiteau de ces colonnes aurait eu des volutes un peu grêles relativement aux deux rangs de feuilles peu fouillées qui enveloppent et cachent la partie inférieure du calice. Les petits enroulements qui sont placés au-dessous de la rose, sur chacune des faces du chapiteau, ces enroulements qu'on appelle les hélices, l'architecte romain les a diminués en les soutenant par des feuilles d'eau, pour augmenter l'importance des volutes angulaires et des tiges ou caulicoles qui leur donnent naissance. Il a développé davantage le premier rang de feuilles et plus profondément évidé le second rang ; il a mis enfin dans le tout une sorte de symétrie solennelle, une harmonie grave et monumentale qui a été justement admirée. » Le chapiteau *corinthien* présente, d'ailleurs, dans les édifices romains, une très-grande variété de formes et de combinaisons décoratives. (V. CHAPITEAU COMPOSITE.) La principale différence qu'on y remarque, dit Quatremère de Quincy, est produite par le genre de feuillage que l'artiste a choisi.

« L'olivier et l'acanthé partagent les goûts. L'acanthé a quelque chose de plus riche, mais aussi de plus lourd ; les refends que produit la feuille d'olivier sont plus fermes et donnent à la sculpture plus de légèreté. Aucune règle, du reste, ne saurait parvenir à déterminer la hauteur des masses ou rangées de feuilles, le nombre de leurs découpures, leur espacement, leurs rapports, leur courbure ; tout y est soumis à la proportion qu'on adopte et au goût, seul juge du bon effet de ces choses. Les anciens, en général, faisaient leur chapiteau moins allongé que nous ; il est vrai qu'ils tenaient aussi plus raccourcies les proportions générales de cet ordre. »

Voici les règles que Perrault propose de suivre pour les divisions du chapiteau : pour avoir la hauteur totale, on ajoute au diamètre du bas de la colonne un sixième de ce même diamètre, ce qui fait trois petits modules et demi. Cette hauteur étant partagée en sept, on donne les quatre parties d'en bas aux feuilles, c'est-à-dire deux au premier rang de feuilles et deux autres au second. Les trois parties qui restent sont pour les tiges ou caulicoles, les volutes et le tailloir.

Le fût de la colonne *corinthienne* est tantôt lisse, tantôt cannelé ; il est ordinairement lisse quand les colonnes sont de porphyre ou de granit ; il est cannelé, quand elles sont de marbre. Le nombre des cannelures varie de vingt à trente-deux (il est le plus souvent de vingt-quatre), suivant le diamètre de la colonne ; et, comme il convient qu'une cannelure corresponde au milieu de chacune des quatre faces du chapiteau, le nombre des cannelures doit être divisible par quatre.

La base adoptée pour l'ordre *corinthien* est généralement la base attique ; on la trouve aux temples d'Antonin et de Faustine à Rome, de Vesta à Tivoli, et de Minerve à Assise. La base ionique se voit aux temples de Jupiter Tonnant, de Castor et Pollux, et au portique du Panthéon d'Agrippa ; elle y offre cette particularité qu'elle a deux scoties. Les tores des bases sont souvent ornés de feuillages et d'entrelacs.

L'entablement a, dans l'ordre *corinthien*, une importance considérable : il le caractérise presque autant que le chapiteau. Mesures prises sur les plus beaux monuments *corinthiens*, qui sont le temple de Vesta à Tivoli, le temple de Minerve à Assise, le Panthéon et le temple d'Antonin à Rome, on trouve que la hauteur de l'entablement est le cinquième de la hauteur des colonnes. Toutefois, on peut élever l'entablement aux deux neuvièmes, qui sont la moyenne entre le cinquième et le quart. C'est une belle proportion, dit Chambray, et qui fait très-bien en œuvre. Suivant Quatremère, l'entablement *corinthien* est égal à six petits modules et se divise communément en vingt parties, dont six pour l'architrave, autant pour la frise, et huit pour la corniche. Mais ces proportions sont très-variables. La frise est plus grande que l'architrave au temple de Jupiter Tonnant, ainsi qu'à celui de la Sibylle. Elle est plus petite au portique du Panthéon, au temple de la Paix et à celui d'Antonin. Au monument de Lysicrate, le parement de l'architrave est divisé en trois faces ou bandes, comme dans l'ordre ionique de l'Erechthéion ; pour augmenter sans doute la légèreté apparente de ce parement, les trois faces sont inclinées en arrière, de façon à former un angle obtus avec l'horizon. Ces trois faces, les Grecs les ont tenues d'égale hauteur, comptant sur la perspective, qui les ferait paraître inégales ; les Romains leur ont donné des proportions différentes, et les ont disposées, tantôt en faisant porter la plus étroite par la plus forte, comme au temple de Pola, dans l'istrie, tantôt, et le plus souvent, en suivant un ordre inverse ; mais toujours ils ont orné la bande supérieure d'une moulure qui se compose ordinairement d'une cymaise et d'un filet, et qui, faisant saillir l'architrave, la sépare nettement de la frise. La cymaise de l'architrave, dit Vitruve, doit en former la septième partie, et sa saillie doit être égale à sa hauteur. Le reste sera divisé en douze parties, dont il faut donner trois à la première bande, quatre à la seconde, et cinq à la troisième, qui est celle d'en haut.

La frise *corinthienne* ne se distingue de l'ionique que parce qu'elle comporte une plus grande magnificence d'ornements. Lorsqu'elle doit rester lisse, ce qui est rare dans les monuments antiques, elle conserve la même hauteur que l'architrave, comme on le voit au portique du Panthéon. Lorsqu'elle doit être décorée de sculptures, on la tient plus haute que l'architrave d'un quart environ, comme on le pratique dans l'ordre ionique. On voit sur certaines frises des génies soutenant des guirlandes, comme au temple de Jupiter sur le Quirinal et au petit temple de Balbek, ou bien encore des lions, des griffons, des sirènes, des sphinx, des hippocentres, des bœufs, des béliers, des candélabres ; d'autres fois, ce sont des vases et des instruments sacrés, comme au temple de Jupiter Tonnant, ou encore des bucranes (têtes de bœufs décharnées), comme au temple de Tivoli.

Quant à la corniche qui couronne l'entablement *corinthien*, elle varie beaucoup dans ses proportions et sa décoration. On trouve des corniches *corinthiennes* qui n'ont point de larmier, comme au temple de la Paix, au Colisée et à l'Arc des Lions à Vérone ; d'autres ont le larmier d'une grandeur énorme, comme au frontispice de Néron. Il en est où l'on a mis

deux ovés, l'un sous le denticule, l'autre au-dessus, comme aux trois colonnes du Campo-Vaccino. Quelques-unes, comme au Panthéon, au temple de Faustine et à celui de la Sibylle, n'ont point de denticules taillés; cela est conforme au précepte de Vitruve. On voit des corniches *corinthiennes* sans modillons: telles sont celles du temple de la Sibylle, de celui de Faustine, du portique de Septimius et du monument choragique de Lysicrate. Le temple de Pola en Istrie, le forum de Nerva, les temples de Jupiter Stator et de Jupiter Tonant, à Rome, celui de Castor et Pollux, à Naples, et la Maison-Carrée à Nîmes, offrent des exemples de denticules placés au-dessous des modillons. Le frontispice de Néron, à Rome, le temple de Jupiter Olympien et le Portique ou Stoa d'Adrien, à Athènes, présentent des modillons carrés. Les modillons des temples de Jupiter et de Jupiter Stator et ceux du Panthéon d'Agrippa sont en forme de consoles à volutes ornées de feuillages. Les espaces ménagés entre les modillons sont ornés fréquemment de rosaces très-saillantes. Enfin, le larmier, quand il existe, est ou lisse ou rehaussé de canaux et même de méandres. Il est rare que les moulures de la corniche *corinthienne* soient simplement profilées; elles sont presque toujours ornées d'ovés, de feuillages, etc.

S'il est vrai que l'ordre *corinthien*, répondant à un sentiment de somptuosité, comporte en général la plus grande magnificence décorative, ce serait une erreur de croire que la sobriété des ornements ne pût lui convenir. Suivant la remarque de Quatremère, « la colonne de l'ordre *corinthien* peut rester lisse ou se canneler; sa base, recevoir des ornements ou n'offrir que des profils; sa corniche et sa frise sont ordinairement les parties où le luxe de la décoration se fait le mieux sentir, et cependant il y a beaucoup d'exemples de la plus grande simplicité dans leur embellissement, sans qu'il en résulte d'incohérence ni de disparate. Le caractère de richesse attaché au *corinthien* tient donc aux proportions, aux formes, à leurs dispositions nombreuses et variées, autant qu'à la sculpture qui sert souvent à en embellir les détails. A considérer cet ordre comme une des couleurs entières de l'architecture, on observe qu'il est capable de se modifier en une infinité de teintes et de nuances, selon le goût qui préside à leur mélange et à leur emploi. Depuis le dorique le plus simple jusqu'au *corinthien* le plus composé et le plus riche, les nuances ou les tons intermédiaires sont en bien plus grand nombre qu'on ne le pense. Le dorique peut quelquefois aller jusqu'à la richesse, comme on le voit au Parthénon d'Athènes, ou jusqu'à l'élégance, comme au temple de Cora, et le *corinthien* peut arriver jusqu'à la gravité, comme au portique de la Rotonde, ou jusqu'au grand caractère par la saillie de ses profils, comme dans le frontispice de Néron. » En thèse générale, on peut dire que l'ordre *corinthien*, d'abord élégant, alla toujours croissant en luxe et en richesse. Le maximum de ce luxe se rencontre dans les monuments de Babek et de Palmyre. V. ces deux noms.

Les architectes de la Renaissance ont été plus heureux dans leur imitation de l'ordre *corinthien* que dans celle du dorique et de l'ionique; les fautes qu'ils ont commises proviennent généralement de leur respect aveugle pour les antiquités romaines, qu'ils n'avaient point comparées aux monuments grecs. Ce fut pour avoir trop regardé quelques édifices romains mal conçus que l'illustre Palladio introduisit dans l'architecture moderne la frise bombée, innovation des plus malheureuses. « Il était réservé à un architecte français, dit M. Ch. Blanc, de faire revivre les meilleures traditions de l'ordre *corinthien*; Claude Perrault sut unir la sévérité à la magnificence dans la colonnade du Louvre. » Parmi les autres édifices modernes où l'ordre *corinthien* apparaît avec le plus de grandeur, il nous suffira de citer l'église de la Madeleine, à Paris.

Corinthiens (Ire et Ite ÉPÎTRE DE SAINT PAUL AUX). V. ÉPÎTRE.

CORIO, petite ville du royaume d'Italie, province et à 31 kilom. N.-O. de Turin, sur une colline; 5,300 hab.

CORIO (Bernardin), historien italien, né à Milan en 1459, d'une famille patricienne, mort en 1519. Il fut chargé par Ludovic le More, dont il était peut-être le chambellan, d'écrire l'histoire du Milanais. Cette histoire, publiée sous le titre de *Mediolanensis historia* (Milan, 1503, in-fol.), est une compilation des anciennes chroniques; et, malgré les fables dont elle est surchargée pour ce qui concerne les temps anciens, malgré son style dur et incorrect, elle est estimée pour les monuments originaux et les titres qu'elle contient. On a encore de Corio des *Vies des Milanais illustres* (Milan, 1503).

CORIO (Haymo), théologien italien, né à Milan, mort en 1679. Il fut consultant de l'inquisition sous Clément IX. Il a composé plusieurs ouvrages, entre autres : *Concordantia morales in Exodum* (1655); *Pharao flagellatus* (1660-1677, 3 vol. in-fol.); *Concordantia morales in Genesis* (1671, in-fol.), etc.

CORIOCELLE s. f. (ko-ri-o-sè-le). Moll. Genre de gastéropodes pectinibranches, com-

prenant une seule espèce, que l'on trouve à l'île de France.

CORIOCLAVE adj. (ko-ri-o-kla-ve — du lat. *corium*, cuir; *clavus*, clou). Se dit d'une chaussure dont la semelle est clouée à l'empeigne au lieu d'être cousue : *Les chaussons corioclaves n'ont eu qu'un succès éphémère.* (Lenorm.) || Inus.

CORIOCLAN (Calus Marcius), général romain, du ve siècle avant notre ère, mérita une couronne civique à la bataille du lac Régille, et gagna le surnom de *Coriolan* lors de la prise de Corioles (vers 493 av. J.-C.). Défenseur ardent du patriciat, il s'attira la haine de la plèbe, qui lui refusa le consulat. Outré de dépit, il proposa dans le sénat d'imposer au peuple l'abolition du tribunat comme condition à une distribution de grains envoyés gratuitement par le roi Gélion dans un moment de disette. Les tribuns l'accusèrent devant le peuple, non-seulement pour avoir proposé la destruction d'une magistrature déclarée sacrée par le serment de tous les ordres, mais encore pour avoir fait un partage illégal de butin à ses soldats. Il se défendit avec une arrogance insultante, et, malgré l'appui du sénat et de l'ordre entier des patriciens, il fut condamné à l'exil (490). Réfugié chez les Volques qu'il avait tant de fois combattus, il les poussa à la guerre contre les Romains, partagea le commandement de leur armée avec leur dictateur Tullus, s'empara de Circeë et de plusieurs autres places, ravagea le Latium et vint camper aux portes de Rome. Le sénat et le peuple épouvantés lui envoient vainement plusieurs députations pour le fléchir. Cet homme farouche se laisse enfin toucher par les larmes et les prières de sa mère Veturie et de sa femme Volunnie, et donna le signal de la retraite aux Volques, dont il n'était pas d'ailleurs le chef unique, et dont la docilité en cette circonstance a paru singulière à quelques critiques, qui ont taxé toute cette histoire de fiction poétique. Suivant une tradition, Coriolan aurait été tué à son retour chez les Volques; d'autres le font mourir dans un âge avancé. Niebuhr a donné une critique approfondie de l'histoire ou de la légende de ce personnage.

On fait de fréquentes allusions à l'exil et à la vengeance de Coriolan, en parlant d'un homme supérieur qui déserte son parti pour porter dans le camp opposé le secours de son génie :

« En face de M. de Chateaubriand, M. de Villèle, ayant pour complices les antipathies de Louis XVIII, se montra petit, ingrat, mal élevé, et il l'outragea pour s'en débarrasser irrévocablement.

« C'en est fait, *Coriolan* passe chez les Volques et changera les destinées; si l'injure fut sanglante, la vengeance sera vive; la vieille dynastie, holocauste offert à l'amour-propre blessé, expire sous le genou de celui qu'elle a renié. »

LERMINIER.

« Un honnête homme rougirait aujourd'hui de poursuivre contre son pays le redressement de ses injures, de compromettre le saint nom de la patrie dans ses représailles, et de faire litière, sous le toit de l'étranger, de toutes les affections du sol natal. Le rôle de *Coriolan* avait encore de l'éclat, joué par le grand Condé; il était possible encore il y a deux cents ans, il ne l'est plus à notre époque. »

CUVILLIER-FLEURY.

« Exaspéré par cette longue série d'avaries qui lui venaient des hommes, et placé dans le cas de légitime défense par cette agression directe, le corbeau accepta résolument la guerre. Dès le lendemain de la dénonciation des hostilités, en effet, le nouveau *Coriolan* se retirait chez les Volques, c'est-à-dire qu'il abandonnait les villes pour se réfugier dans les forêts et sur la cime des plus âpres montagnes, où il a élevé depuis ses familles plantureuses dans la haine du laboureur. »

TOUSSENEL.

Coriolan au théâtre. Peu de héros ont autant à se plaindre des auteurs dramatiques que cet infortuné Romain. Son repentir aurait dû cependant le sauver de si cruelles vengeances, et le préserver des sifflets qui sont venus troubler ses cendres. On s'explique peu cet engouement pour le vainqueur des Volques. Sans doute, comme le fait remarquer M. Guizot, son amour filial, son caractère fier et indomptable conviennent au théâtre et sont de nature à intéresser le spectateur; mais, d'un autre côté, cet amour exagéré de la vengeance est de nature à refroidir l'enthousiasme, d'autant plus qu'il est inspiré par une injure que le récit seul fait connaître. Enfin, et c'est là une raison suffisante pour que l'on ait le droit de s'étonner du nombre de pièces qui ont pris ce héros pour principal personnage, la règle des trois unités, si sévèrement formulée par Boileau, est forcément violée dans toute tragédie qui voudra nous représenter les diverses actions de ce héros. Nous aurons d'ailleurs à revenir sur ce point à propos du malheureux essai de La Harpe. Il a fallu le génie de Shakspeare pour rejeter les conventions comme des liens incommodes, et tailler dans le marbre

cette grande figure. Enumérons rapidement toutes les tragédies inspirées par Coriolan : *Coriolan*, tragédie avec chœurs, de Hardy (1607); le *Véritable Coriolan*, tragédie de Chapoton (1638); *Coriolan*, tragédie de Chevreau (1638). Il suffira de citer deux vers de cette pièce, postérieure de deux ans au *Cid*, pour montrer combien Corneille était supérieur à ses contemporains :

Mon cher Coriolan, si tu n'as rendu l'âme,
Pousse au moins, pour me plaire, un petit trait de flamme!

Coriolan, tragédie de l'abbé Abeille (1676); *Coriolan*, tragédie de Chaligny des Plaines (1722); *Coriolan*, tragédie de Mauger (1748); *Coriolan*, tragédie de Richer (1748); *Coriolan*, tragédie de Guérin (1776); *Coriolan*, tragédie de La Harpe (1784). Ajoutons à cette longue nomenclature la tragédie de Durier, qui avait précédé celle de La Harpe. Coriolan n'a d'ailleurs pas seulement inspiré les auteurs français : Leone Allacci fait mention de deux tragédies italiennes sur ce sujet. En Angleterre, on compte le *Coriolan* de Jean Demitri, aujourd'hui presque oublié, celui de Thomas Sheridan imprimé à Londres en 1755, et surtout celui de Thomson, l'auteur des *Saisons*. Puisse cette énumération inspirer une salutaire terreur à ceux qui seraient tentés de porter les armes contre leur patrie!

Nous ne parlerons avec quelques détails que des tragédies de Hardy et de La Harpe, et nous terminerons par la pièce de Shakspeare. Nos lecteurs nous pardonneront de ne pas respecter absolument l'ordre chronologique et de placer en dernier lieu la tragédie qui seule peut représenter l'esprit de ces œuvres médiocres, si nous en exceptons l'œuvre de Hardy.

Coriolan, tragédie en cinq actes et en vers, d'Alexandre Hardy, représentée en 1607. Cette œuvre prit date dans l'histoire de la littérature et valut à son auteur le glorieux titre de fondateur de la scène française.

De cette pièce date l'introduction de la forme tragique sur notre scène. Doué d'une facilité prodigieuse pour rimer et dialoguer, Hardy la composa en une semaine, bien qu'on y remarque plus d'ordre que dans ses autres œuvres. Les personnages y apparaissent en trop grand nombre, et les situations sont trop prolongées, par suite de la simplicité de l'action. Quant aux unités, si elles sont à peu près observées, c'est par la force même des choses, mais non parce que l'auteur s'en est préoccupé. Le style, trop souvent diffus, trivial et incorrect, est plein de verve; par moments Hardy fait preuve d'une certaine fermeté qui fait pressentir la forme cornélienne.

Hardy, qui avait inauguré la période grecque-espagnole, imite et même pille sans scrupule Lope de Vega, et, comme lui, révèle de l'audace, de l'énergie et une remarquable entente de la scène. « A défaut de l'art qui dispose, dit M. Demogast, il avait l'instinct de l'effet : il savait deviner et saisir une situation intéressante. C'est par là qu'il s'empara de son public. » Rien de plus pathétique, en effet, que les mouvements contraires qui agitent le cœur de Coriolan, hésitant entre son ressentiment et son amour filial. « Les vers tragiques, écrivait Hardy, doivent avoir une mâle vigueur, être constamment soutenus, sans pointes, sans prose rimée, sans faire d'une mouche un éléphant. » Il a essayé de mettre cette théorie en pratique dans *Coriolan*, et plus d'une fois il y a parfaitement réussi. Son principal mérite est d'avoir préféré les coups de théâtre à l'afféterie, les Espagnols aux Italiens, et surtout, laissant de côté le jargon des précieuses alors à la mode, d'avoir essayé, lorsqu'il mettait en scène des Romains, de les faire parler en Romains. Le rôle de Coriolan est bien tracé, conforme à la tradition historique et d'une âpre énergie. Le caractère de Veturie est aussi consciencieusement étudié, sauf quelques vers, où elle commet la maladresse de menacer son fils et de douter de son triomphe. Avec une nature fière comme celle de Coriolan, un tel argument ne pouvait être employé. Lorsqu'on se rend compte des promesses contenues en germe dans le *Coriolan*, on regrette que Hardy, ce grand manufacturier tragique, n'ait pas voulu accorder à son génie le temps nécessaire pour laisser mûrir le fruit.

Coriolan, tragédie de La Harpe (2 mars 1784). Avant d'apprécier l'œuvre de La Harpe, il convient de le laisser plaider lui-même les circonstances atténuantes : « C'était une entreprise si hasardeuse, écrit-il, de traiter de nouveau un sujet où l'on a si souvent échoué, que même après le succès, je crois devoir rendre compte des motifs qui m'ont déterminé, et des principes que j'ai suivis. J'avouerai d'abord que j'ai toujours regardé Coriolan comme un des plus beaux rôles qu'il fût possible de mettre sur la scène. C'est un de ces caractères éminemment poétiques, qui plaisent à notre imagination qu'ils élèvent, un de ces personnages dans le genre de l'Achille d'Homère, qui font le sort d'un Etat. Je conçus l'idée de le tenter et l'espérance d'en venir à bout, à la lecture d'un passage de M. de La Motte, cité par M. de Voltaire dans la préface de *l'Œdipe* : « Je ne serais pas étonné qu'une nation sensée, mais moins amie des règles, s'accommodât de voir Coriolan condamné à Rome » au premier acte, reçu chez les Volques au troisième, assiégeant Rome au quatrième, etc. » Premièrement, répond M. de Voltaire, je ne

« conçois pas qu'un peuple sensé et éclairé ne fût pas ami des règles, toutes puisées dans le bon sens, et toutes faites pour son plaisir. » Secondement, qui ne sent que voilà trois tragédies? « J'avoue que je me suis trouvé, en lisant ce passage, d'un avis tout différent et que la réflexion a encore affermi. Je vois bien là trois faits, trois événements; mais je n'y vois point trois tragédies. Je crois même y voir l'impossibilité qu'aucun de ces faits, pris séparément et en lui-même, forme jamais une action dramatique. Au contraire, en approfondissant l'idée de M. de La Motte, j'ai cru y découvrir le seul moyen de traiter un sujet regardé jusqu'alors comme intraitable, non pas en violant les règles (je n'ai pas assez de génie pour les mépriser), mais en rapprochant, en liant ces trois faits historiques de manière que n'étant plus que les parties successives et nécessaires d'une même action, elles pussent, dans l'espace prescrit, arriver au même but, qui est la décision de la querelle entre Rome et Coriolan. »

On le voit, La Harpe se défend d'avoir violé la règle des trois unités. S'il a fait une mauvaise tragédie,

C'est la faute à Voltaire.

L'auteur n'a pas compris les paroles de Voltaire. Sans doute, le sujet de Coriolan prêtait au théâtre, il pouvait inspirer une œuvre animée d'un souffle réel, mais il fallait plus que du talent pour réunir ces trois sujets en une seule action, il fallait du génie, et La Harpe manquait de génie. Il est curieux de citer un autre passage de l'auteur, intéressant à plus d'un titre : « ... On m'a reproché, dit-il, d'avoir emprunté mon troisième acte à Shakspeare. On a supposé apparemment que je n'avais jamais lu Plutarque. D'ailleurs il n'y a qu'à lire le troisième acte du poète anglais, on verra s'il ressemble au mien. Si j'avais trouvé dans son *Coriolan* quelque chose qu'on pût heureusement transporter sur notre théâtre, je l'aurais fait et je l'aurais dit; mais je n'ai pas été dans ce cas. »

Il fallait avoir vraiment l'âme bien noire pour trouver le moindre rapport entre la tragédie de La Harpe et celle de Shakspeare. Cette pièce eut cependant un certain succès; il convient de dire que l'accueil fait à l'auteur par le public tint à ce fait, qu'il abandonnait la recette aux pauvres. Cette générosité inspira l'épigramme suivante à Lebrun, croyons-nous :

Pour les pauvres, la Comédie
Donne une pauvre tragédie,
C'est bien le cas en vérité
De l'applaudir par charité!

Chamfort et Rulhière firent sur cette infatigable tragédie l'épigramme suivante :

Ci-gît le dernier des enfants
Des malheureux Coriolans,
Qu'un jour voit naître et qu'un jour tue.
N'êtes-vous pas bien étonnés
Qu'une maison se perpétue
Par des enfants toujours morts-nés?

La Harpe, qui n'aimait ni Chamfort ni Rulhière, et qui d'ailleurs avait bec et ongles, leur fit le lendemain cette réponse :

Connaissez-vous Chamfort, ce maigre bel esprit,
Et ce pédant Rulhière, à face rebondie?
Tous deux sont pleins de jalousie.
Mais l'un en meurt, et l'autre en vit.

Il convient d'ajouter, et ce dernier détail a bien son prix, que la Comédie-Française a retardé la première représentation du *Marriage de Figaro*, alors à l'étude, pour faire passer la tragédie de La Harpe.

Arrivons enfin à l'œuvre du grand tragique anglais, qui seule mérite d'occuper sérieusement l'attention.

Coriolan, tragédie en cinq actes de Shakspeare. Le caractère de Coriolan est un de ceux que Shakspeare a tracés avec le plus de force; il excellait à peindre ces personnages, pour ainsi dire, hyperboliques, qui dépassent les proportions ordinaires de la nature humaine, qui se sont jetés dans un des extrêmes de la société ou de l'ordre moral. Cette inflexibilité d'orgueil aristocratique, qui ne recule devant aucun danger, ne cède à aucun intérêt, et a plutôt encore besoin d'humilier le vulgaire que de l'asservir, a été transportée dans le Coriolan de la tragédie, aussi entière aussi vivante qu'elle l'était dans celui de Plutarque. « On peut s'étonner, dit le docteur Drake, que Shakspeare n'ait pas su trouver des couleurs aussi vraies et plus vives encore pour peindre ce doux et noble sentiment de l'amour filial dont il a offert ailleurs de si touchants tableaux. La tendresse de Coriolan pour Volunnie ne nous est presque connue que par des récits, au lieu de nous être montrée, d'être changée pour nous en réalité, par ces traits caractéristiques dont nul auteur n'a fait un usage plus fréquent et plus heureux que le poète anglais. » On doit également remarquer qu'il n'a point porté dans cette tragédie son impartialité ordinaire. Il peint les tribuns comme de vils hypocrites, et le peuple comme un troupeau d'hommes aussi lâches que stupides. Leur cause est, à ses yeux, celle de l'opprobre et de la perversité. L'histoire partage plus équitablement les fautes et les vertus, les abus et les droits entre le parti des plébéiens et celui des familles patriciennes. Mais l'art obligeait peut-être Shakspeare à cette violation de la vérité historique; et, s'il n'eût fait des adversaires de son héros d'insolents et méprisables factieux, il n'eût pu

vaincre la répugnance des spectateurs pour un homme armé contre sa patrie. « Aussi, dit Schlegel, c'est dans *Coriolan* qu'il y a le plus d'alliage comique. Shakspeare se laisse toujours aller à la gaieté lorsqu'il peint la multitude et ses aveugles mouvements. Il semble craindre qu'on ne s'aperçoive pas de toute la sottise qu'il donne aux plébéiens dans cette pièce, et il la fait encore ressortir par le rôle satirique et original du vieux Ménénus. Il résulte de là des scènes plaisantes d'un genre tout à fait particulier, et qui ne peuvent avoir lieu que dans des drames politiques de cette espèce, entre autres celle où Coriolan brigue les voix des citoyens des plus basses classes. »

Selon Malone, *Coriolan* a été écrit en 1609. Voici l'opinion de M. Guizot sur l'œuvre de Shakspeare : « Ce qui plaît surtout dans le caractère si fier et si indomptable de Coriolan, c'est cet amour filial auquel se rapportent toutes les vertus du héros, et qui fait seul plier son orgueil offensé... »

La tragédie de *Coriolan* est une des plus intéressantes productions de Shakspeare. L'humour joviale du vieillard dans Ménénus, la dignité de la noble Romaine dans Véturie, la modestie conjugale dans Volunnie, la hauteur du patricien et du guerrier dans Coriolan, la maligne jalousie des plébéiens et l'insolence tribunitienne dans Brutus et Sicinius, forment les contrastes les plus variés et les plus heureux. Une curiosité inquiète suit le héros dans les vicissitudes de sa fortune, et l'intérêt se soutient depuis le commencement jusqu'à la fin. »

CORIOLEAN (Christophe), graveur, né à Nuremberg vers 1540 selon les uns, vers 1550 selon d'autres, mort à Bologne vers 1600. D'après Hencke, il avait pour véritable nom *Lederer*, mot qui signifie en allemand *corroyeur*. Il alla s'établir à Venise, puis passa les dernières années de sa vie à Bologne. Cet artiste a exécuté un grand nombre de gravures sur bois pour les *Vies des peintres*, etc., de Vasari, l'*Ars gymnastica* de J. Mercuriale, les ouvrages d'anatomie de Vésale, etc.

CORIOLEAN (Barthélemy), graveur italien, né à Bologne en 1590, mort en 1654. Il était fils du précédent et fut un des élèves du Guide. Ses planches sont estimées pour le beau caractère des figures et la correction du dessin. Il excellait surtout à rendre le clair-obscur. On a de lui un grand nombre de gravures sur bois d'après Paul Macci, les Carrache, Vanni et le Guide. Parmi les œuvres de son maître qu'il a reproduites, on cite surtout : *Jupiter lançant sa foudre sur les géants, Hérodote et la tête de saint Jean, Saint Jérôme se meurtrissant la poitrine*, etc.

CORIOLEAN (Jean-Baptiste), peintre et graveur italien, frère du précédent, né à Bologne en 1595, mort en 1649. Il étudia dans l'atelier de J.-L. Valesio, peignit plusieurs tableaux dont on voit quelques-uns dans des églises de sa ville natale, mais se fit particulièrement connaître comme graveur. Parmi ses planches les plus estimées, nous mentionnerons la *Vierge au chapelet*, d'après A. Carrache, et le *Christ couronné d'épines*, d'après Louis Carrache. Jean-Baptiste a souvent été confondu avec son frère Barthélemy. — Sa sœur, Marie-Thérèse CORIOLEAN, se livra également à l'étude de la peinture et de la gravure, mais elle n'a laissé qu'un très-petit nombre de productions.

CORIOLEANUM, nom latin de CORIGLIANO.

CORIOLES, en latin *Corioli*, ville de l'Italie ancienne, dans le Latium, au S.-E. de Rome, place forte et capitale des Volscs. C'est de cette ville, dont il s'était emparé en 493 av. J.-C., que Catus Marcius prit le nom de Coriolan, sous lequel il est connu dans l'histoire. Corioles n'existait déjà plus du temps de Pline.

CORIOLES (Gaspard-Honoré DE), écrivain et théologien français, né à Aix vers 1737, mort en 1824. Il fut d'abord clerc au parlement de Provence, puis devint chanoine de Notre-Dame de Paris. Ses principaux écrits sont : *Traité de l'administration du comté de Provence* (Aix, 1788, 3 vol. in-4°), et *Des chapitres et des dignitaires, par un ancien grand vicaire* (Paris, 1822, in-8°).

CORIOLES (Gaspard-Gustave DE), mathématicien distingué, né à Paris en 1792, mort en 1843. Il entra en 1808 à l'Ecole polytechnique, d'où il passa à l'Ecole des ponts et chaussées; mais il quitta bientôt la carrière d'ingénieur pour devenir répétiteur d'analyse et de mécanique à l'Ecole polytechnique, où, en 1838, il succéda à Dulong dans la haute fonction de directeur des études. Il avait été, deux ans auparavant, appelé à faire partie de l'Académie des sciences. Ses principaux ouvrages sont : *Calcul de l'effet des machines* (Paris, 1829, in-4°), réimprimé sous le titre de : *Traité de la mécanique des corps solides*, etc. (1844); *Théorie mathématique des effets du jeu de billard* (1835, in-8°). Il a publié de nombreux articles dans le *Dictionnaire de l'industrie*.

Coriolis n'a pas pu rendre à la science tous les services que ses belles facultés intellectuelles eussent pu faire espérer; sa santé incroyablement délicate l'obligeait, en effet, de résoudre avant tout, chaque jour, le problème toujours nouveau de continuer à vivre; on lui doit cependant de belles découvertes dans les deux domaines de la théorie et de la

pratique. L'étude d'un mouvement composé de deux autres n'avait été poussée avant lui que jusqu'à la détermination de la vitesse du mouvement résultant. Il fit voir que l'accélération totale de ce mouvement à un instant quelconque est la résultante de l'accélération à cet instant du mouvement relatif du point matériel, de celle du mouvement d'entraînement du point géométrique où se trouve alors le mobile, et d'une troisième accélération complémentaire, représentée par le double du produit de la vitesse angulaire du mouvement du système des repères, autour de son axe instantané de rotation et de glissement, par la projection de la vitesse relative sur un plan perpendiculaire à cet axe. En renversant cet énoncé, on en conclut immédiatement que l'accélération du mouvement relatif est la résultante de l'accélération du mouvement absolu, de l'accélération du mouvement d'entraînement, prise en sens contraire, et de l'accélération complémentaire, prise aussi en sens contraire, et qui, sous cette direction, reçoit le nom d'*accélération centrifuge composée*.

Jusqu'à là on ne pouvait généralement pas traiter les questions de mouvements relatifs, par la raison très-simple que la force donnée ne faisait connaître que l'accélération du mouvement absolu, dont on ne savait que faire. Le théorème de Coriolis, en résolvant complètement la difficulté, a fourni les moyens, par exemple, de ramener à des questions de mouvements absolus toutes celles, si importantes, qui se rapportent aux mouvements observés à la surface de la terre. C'est ainsi notamment qu'on a pu expliquer la déviation vers l'est des graves abandonnés à eux-mêmes, la rotation du plan d'oscillation d'un pendule, l'action séculaire exercée par les cours d'eau sur leur rive orientale, dans notre hémisphère, etc.

Coriolis a été, avec le général Poncelet, un des premiers promoteurs de la réforme qui s'est produite dans l'enseignement de la mécanique rationnelle, dirigé maintenant de manière à pouvoir conduire à une bonne théorie des machines industrielles. Sa théorie des effets du jeu de billard est l'une des plus heureuses applications que l'on ait faites des théories abstraites de la mécanique à l'étude des phénomènes de mouvement compliqués de toutes les circonstances accessoires qui se rencontrent nécessairement dans toutes les questions de pratique. V. EFFET.

CORIOLES D'ESPINOUSSE (Charles-Louis-Alexandre, marquis DE), littérateur français, né à Marseille en 1772, mort à Paris en 1841, neveu de Gaspard-Honoré de Coriolis. Il a composé, outre des poésies et des articles insérés dans divers recueils et journaux, le *Tyrann, les alliés et les rois* (1814), brochure de circonstance; la *Mort du duc de Berry* (1820), poème, etc. Il a collaboré en outre à quelques comédies-vaudevilles : *M. de Bièvre* ou *l'Abus de l'esprit*; *Christophe Morin*, etc.

CORION s. m. (ko-ri-on — du lat. *corium*, cuir). Courroie, cordon. « Vieux mot.

— Anat. Derme, partie la plus inférieure et la plus épaisse de la peau : *L'excoriation est la légère altération qu'offre la peau dépouillée de son épiderme et des couches les plus superficielles du corion*. (Chomel.) « On écrit aussi CHORION, en faisant dériver ce mot du grec *chôrion*, enveloppe.

— Entom. Partie coriacée de l'hémélytre. — Bot. Syn. de *BIORIS*, genre d'ombellifères.

CORIOPE s. f. (ko-ri-o-pe — altér. de *corcepsis*). Bot. Nom vulgaire du cortéopsis.

CORIOPHORE adj. (ko-ri-o-fo-re — du gr. *koris*, punaise; *phérô*, je porte). Bot. Se dit de quelques plantes qui exhalent une odeur de punaise : *Orchis coriophore*. « On dit aussi CORIOSMITE, en formant la seconde partie du mot du gr. *osmê*, odeur.

CORIOTTE s. f. (ko-ri-o-te — du lat. *corium*, cuir). Patois. Cordon de cuir que les campagnards emploient pour nouer leurs souliers.

CORIPHILE s. m. (ko-ri-fi-le). Ornith. Syn. du sous-genre lathame.

CORIPHI, petite rivière de la Guyane française, affluent de la rive droite de l'Oyopock. V. OYOPOCK et GUYANE.

CORIPPUS (Flavius Cresconius), évêque et poète latin du vi^e siècle, Africain de naissance, sur la vie duquel on ne possède que des renseignements assez douteux. Il est auteur de deux poèmes à la louange de l'empereur Justin, neveu de Justinien, et d'un panégyrique d'Anastase, trésorier et préfet du palais de Justin. Poète assez médiocre, il a eu du moins le mérite de fournir à Gibbon, pour son *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, de précieux documents relatifs à la cour de Constantinople.

CORIS s. m. (ko-riss). Syn. de CAURIS. — Bot. Genre de plantes, de la famille des primulacées, tribu des lysimachies, renfermant une seule espèce, qui croît dans l'Europe méridionale : *On cultive souvent pour l'ornement le coris de Montpellier*. (Gouan.)

CORISANDE (Diane d'ANDOUINS, comtesse DE GUICHE, surnommée la Belle), femme célèbre de la fin du xv^e siècle, née en 1554 ou 1556, morte en 1629. Nous avons écrit *femme*

célèbre, et elle le fut en effet; mais son unique titre à la renommée fut d'avoir été l'une des nombreuses divinités aux pieds desquelles Henri IV brûla l'encens de son amour, une de celles qu'il aimait le plus tendrement, le plus véritablement, si toutefois le galant roi de Navarre pouvait aimer véritablement. Il songea même à l'épouser. Il est vrai que le volage Béarnais aurait voulu toute sa vie se marier, et puis vite divorcer pour se marier de nouveau. Au temps de Marguerite de Valois, il songeait à prendre pour femme Gabrielle d'Estrées; au temps de Marie de Médicis, il pensait à la marquise de Verneuil et à d'autres, pour lesquelles, s'il faut en croire Sully (et il faut le croire), il aurait volontiers abandonné la reine.

Diane était fille d'un cadet d'Andouins, qui, pour toute fortune, avait sa longue rapière, dont il se servait très-bravement du reste, très-habilement. La pauvre enfant était destinée sans doute à passer sa vie entre les murs élevés et froids d'un cloître, ou dans le fond d'une province, toute seule, isolée; elle trouvait point de dot. Mais Dieu s'était chargé de lui en donner une. A seize ans, Diane était la plus jolie à la fois et la plus belle jeune fille du royaume, la plus gracieuse; on ne l'appela que la *Belle Corisande*, et, sur le bruit de sa renommée, les jeunes et galants gentilshommes accouraient pour la voir de tous les coins de la France et de la Navarre. L'un d'eux, Philibert de Grammont, comte de Guiche, gouverneur de Bayonne, après avoir vu Diane, voulut la voir encore, la voir toujours; il demanda sa main et l'obtint.

Cette union amoureuse, toute poétique et charmante, hélas! dura peu; elle fut brisée par celle qui « a des rigueurs à nulle autre pareilles, et qu'on a beau prier. » Le comte de Guiche fut tué, en 1580, au siège de La Fère.

La jeune veuve (elle avait vingt-six ans), toute pleine de beauté et de grâces, douée des charmes de la figure et de ceux de l'esprit, vit venir à elle bien des consolateurs, jaloux de lui faire oublier ses anciennes amours; Henri de Navarre était, entre tous, le plus ardent, le plus passionné, le plus illustre aussi.

Le descendant de saint Louis, le légitime successeur de Henri III au trône de France, était alors le jeune héros, amour, idole, espoir des huguenots, à l'épée brave et hardie, au cœur comme son épée, échappant par ruse aux embûches de la Ligue, la combattant par la force quand elle se soulevait franchement à lui. Mais ni la guerre ni les soucis de la politique n'empêchaient le jeune Béarnais de songer à ses amours. Entre deux rencontres, il écrit à la belle Diane, à sa Diane; et ces lettres, ces billets écrits à la hâte, un pied déjà dans l'étrier, sont la chose la plus naïve, la plus gracieuse, la plus franche, la plus jolie que se puisse lire. Les ennemis ont surpris ses amours avec la comtesse de Guiche, et, connaissant bien l'amoureux, ils savent qu'il ne pourra rester longtemps sans aller l'embrasser; ils s'embusquent dans un moulin pour le prendre au passage. Lui, écrit à sa belle Corisande : « Ne craignez rien, mon âme; quand cette armée qui est à Nogaro m'aura montré son dessein, je vous irai voir et passerai sur les ailes de l'amour hors de la connaissance de ces misérables terriers, après avoir pourvu, avec l'aide de Dieu, à ce que ce vieux renard n'exécute pas son dessein. »

Une autre fois (25 mai 1584), il lui écrit : « Bonnières (le confident sans doute) est allé à Poitiers acheter des cordes de luth pour vous; il sera ce soir de retour. Mon cœur, souvenez-vous toujours de *Petitot*. Certes, sa fidélité est un miracle. »

« J'ai, écrit encore Henri à celle que ne peuvent lui faire oublier les préoccupations de la politique, j'ai deux petits sangliers privés et deux faons de biche; mandez-moi si vous les voulez. »

C'est par de tels présents que les bergers de Virgile obtenaient l'amour des bergères. Il n'y a qu'un cœur de femme pour métamorphoser ainsi un batailleur, un diable à quatre en un Ménélaque et un Paléon. Mais la plus jolie lettre du roi de Navarre à la comtesse de Guiche, la plus longue aussi (à son regret, ses ennemis ne lui laissaient pas toujours le temps de causer avec sa mie), c'est celle où il décrit le pays de Marans, sur la Sèvre-Niortaise; la voici :

« J'arrivai hier soir de Marans, où j'étais allé pour pouvoir à la garde d'icelui. Ha! que je vous y souhaitai! c'est le lieu le plus selon votre humeur que j'aie jamais vu. Pour ce seul respect, suis-je après à l'échanger (à l'obtenir par échange). C'est une île renfermée de marais bocageux, où de cent en cent pas il y a des canaux pour aller chercher le bois par bateau. L'eau claire, peu courante; les canaux, de toutes largeurs; les bateaux, de toutes grandeurs. Parmi ces déserts, mille jardins, où l'on ne va que par bateau. L'île a deux lieues de tour, ainsi environnée; passe une rivière par le pied du château, au milieu du bourg, qui est aussi logeable que Pau. Peu de maisons qui n'entre de sa porte dans son petit bateau. Cette rivière s'étend en deux bras, qui portent non-seulement grands bateaux, mais les navires de 50 tonneaux y viennent. Il n'y a que deux lieues jusques à la mer. Certes, c'est un canal, non une rivière. Contre-mont vont les grands bateaux jusques à Niort, où il y a douze lieues; infinis

moulins et métairies insultées, tant de sortes d'oiseaux qui chantent, de toute sorte de ceux de mer. Je vous envoie des plumes. De poissons, c'est une monstruosité que la quantité, la grandeur et le prix; une grande carpe, 3 sols, et 5 un brochet. C'est un lieu de grand trafic, et tout par bateaux. La terre, très-pleine de blés, et très-beaux. L'on y peut être plaisamment et en paix, et sûrement en guerre. *L'on s'y peut réjouir avec ce que l'on aime, et plaindre une absence. Ha! qu'il y fait bon chanter!* Je pars jeudi pour aller à Pons, où je serai plus près de vous; mais je n'y ferai guères de séjour. Mon âme, tenez-moi en votre bonne grâce; croyez ma fidélité être blanche et hors de tache; il n'en fut jamais de pareille. Si cela vous apporte du contentement, vivez heureuse. Votre esclave vous adore violemment. Je te baise, mon cœur, un million de fois les mains.

• Ce xvii^e juin (1586). •

M. Sainte-Beuve, après avoir, dans une de ses *Causeries du lundi* (t. XI), cité cette lettre, la fait suivre de fines et charmantes réflexions. « C'est, selon moi, dit-il, la perle des lettres d'amour écrites par Henri IV. Gabrielle même, avec cette galante lettre datée de devant son portrait : *Je vous écris, mes chères amours, des pieds de votre peinture, etc.*, n'a rien obtenu de si parfait ni de si joli. Quel paysage, riant de fraîcheur, tout égayé de reflets et traversé de lumière! et comme il est bien français, agreste, naturel, voisin du peuple et de nous tous! Il n'est pas jusqu'à ce prix de la carpe et du brochet, 5 sols et 3 sous, qui ne sente le roi de ménage, le roi de la poule au pot. » Courier disait quelque part, en écrivant à ses amis de Paris, au fort de son enthousiasme pour la vie romaine : « Ne me parlez point de vos environs; voulez-vous comparer Albano et Gonesse, Tivoli et Saint-Ouen? La différence est à la vue comme dans les noms. » Laissons les environs de Paris, et ne prenons que les autres lieux de la *douce France*, comme disait Henri de Béarn. Qu'à donc à désirer de plus ce Marans ainsi décrit, mis en regard des sites les plus consacrés et les plus célèbres? Nous aussi, nous avons présentes à la pensée les descriptions de Pline le Jeune, sa peinture si nette et si soignée de la source du Clitumne, et celle du lac Vadimon. La première surtout rappelle quelques traits de la lettre de Henri, qui certes n'y pensait guère, et dont les lectures n'étaient jamais allées si loin. Je sais ce qu'on doit à Pline et à ce dieu révéré du Clitumne, avec ce petit temple de marbre blanc et ces chapelles d'alentour, quo l'on voyait étinceler à travers les bouquets de verdure (fond de paysage à la manière de Poussin); mais y a-t-il rien d'aussi doux et d'aussi pénétrant au cœur que ce pays tout naturel, cette petite Hollande et cette Venise sans nom, cette humble marine bocagère, où il fait si bon chanter, où l'on se peut réjouir avec ce que l'on aime et plaindre une absence? La Fontaine ou Racan, son maître, auraient-ils trouvé mieux que cela? Et cette page heureuse, imprévue, transparente, échappée à un roi soldat, dans une après-midi de rêverie et de loisir, n'est-elle pas une découverte pittoresque à laquelle il n'a manqué jusqu'ici qu'un cadre pour faire un tableau? »

Après la bataille de Contras (octobre 1587), raconte Sully, le romanesque jeune homme s'esquive sans presque avertir personne; il part à franc étrier, il vole, et va jeter aux pieds de sa maîtresse les enseignes, cornettes et autres dépouilles des ennemis qu'il avait fait mettre à part pour lui être envoyées. Il prit pour prétexte de ce voyage l'affection qu'il portait à sa sœur et au comte de Soissons, tellement qu'au bout de huit jours, tous les fruits espérés d'une si grande et si belle victoire s'en allèrent en vent et en fumée.

Il est fou d'amour, et veut par le mariage s'attacher à tout jamais sa maîtresse; il s'ouvre à d'Aubigné, et par une manœuvre ordinaire à ceux qui craignent, en demandant un avis, de voir combattre leur sentiment, il rappelle au conseiller l'exemple de princes qui ont élevé jusqu'à eux leurs sujettes. « Sire, lui répondit d'Aubigné, les princes que vous citez jouissaient tranquillement de leurs Etats, et vous combattez pour avoir le vôtre. Le duc d'Alençon est mort; vous n'avez plus qu'un pas pour monter sur le trône. Si vous devenez l'époux de votre maîtresse, vous vous le fermez pour jamais. Vous devez aux Français de grandes vertus et de belles actions. Ce n'est qu'après avoir subjugué leur cœur et gagné leur estime que vous pourrez construire un mariage qui aujourd'hui ne ferait que vous avilir à leurs yeux. »

L'amour de Henri IV pour la belle Corisande n'était point assez profond pour faire taire en lui l'ambition; il écouta les conseils du prudent d'Aubigné, comme il écoutera plus tard ceux de Sully, consulté de même au sujet de la belle Gabrielle. Peu à peu, pour le trône de France, qui valait bien une messe, et, à son avis, une maîtresse par-dessus, il délaissa et oublia la comtesse de Guiche. Mais la rupture n'eut lieu qu'en 1591, et, à l'époque où nous sommes (1587), Henri aime encore la belle Corisande; il l'aime passionnément, et se plaint de n'être pas assez aimé. « Plus je vais en avant, et plus il semble que vous tachiez à me faire paraître combien peu je suis non-seulement en votre bonne grâce, mais

encore en votre mémoire. Par ce laquais, vous avez écrit à votre fils, et non à moi. Si je ne m'en suis rendu digne, j'y ai fait tout ce que j'ai pu. Les ennemis ont pris l'île de Marans devant mon arrivée, de sorte que je n'ai pu secourir le château. » A son tour, la maîtresse se plaint, doute, et le roi de la rassurer. « J'ai reçu (16^e mars 1588) une lettre de vous, ma maîtresse, par laquelle vous me mandez que vous ne me voulez mal, mais que vous ne vous pouvez assurer en chose si mobile que moi. Ce m'a été un extrême plaisir de savoir le premier, et vous avez grand tort de demeurer au doute qu'étes. Quelle action des miennes avez-vous connue muable ? Je dis pour votre regard. *Votre soupçon tournait, et vous pensiez que ce fut moi.* »

Un peu plus loin : « Mon cœur, je suis plus homme de bien que vous ne pensez. Votre dernière dépêche me rapporta (me rendit) la diligence d'écrire que j'avais perdue. *Je lis tous les soirs votre lettre.* Si je l'aime, que dois-je faire de celle d'où elle vient ? Jamais je n'ai eu une telle envie de vous voir que j'ai. Si les ennemis ne nous pressent, après cette assemblée, je veux dérober un mois. Envoyez-moi Licerace (l'homme de confiance), disant qu'il va à Paris. Il y a toujours mille choses qui ne se peuvent écrire. »

Mais la belle Corisande sait qu'elle a des ennemis près du roi de Navarre, Turenne (le futur duc de Bouillon), Agrippa d'Aubigné ; elle sait qu'on veut détacher d'elle son amant ; elle est furieuse, et le laisse voir à Henri IV. Il lui répond : « Raitez, pour Dieu ! ce que votre lettre porte ; sera-t-il bien possible qu'avec un si doux couteau j'aie coupé le filet de vos bizarreries ? Je le veux croire. Je vous fais une prière : que vous oubliiez toutes haines qu'avez voulu à qui que ce soit des miens. C'est un des premiers changements que je veux voir en vous. Ne craignez ni croyez que rien puisse jamais ébranler mon amour. J'en ai plus que je n'en eus jamais. Bonsoir, mon cœur ; je m'en vais dormir, mon âme plus légère de soin que je n'ai fait depuis vingt jours. Je baise vos beaux yeux par millions de fois.

• Ce xxi^e d'octobre (1588). •

En 1589, la belle Corisande est encore la maîtresse en titre du roi. « Mon âme, je vous écris de Blois (le 18 mai), où il y a cinq mois que l'on me condamne à hérétique et indigne de succéder à la couronne, et j'en suis à cette heure le principal pilier. Voyez les œuvres de Dieu envers ceux qui se sont toujours fiés en lui. Je me porte très-bien, Dieu merci ; vous jurant avec vérité que je n'aime ni honore rien au monde comme vous, et vous garderai fidélité jusques au tombeau. Je m'en vais à Beaugency, où je crois que vous oirez bientôt parler de moi. Je fais état de faire venir ma sœur bientôt ; résolvez-vous de venir avec elle. »

Cependant la comtesse de Guiche voit tous les jours s'en aller un peu l'amour de Henri IV, et le roi a beau lui dire : « Mon cœur, j'enrage quand je vois que vous doutez de moi, » elle n'est point rassurée, elle sent que Henri lui échappe ; elle devine, avec l'instinct de la femme, qu'à un si haut degré posséder la femme qui aime, elle devine une rivale. Cette rivale doit bientôt se montrer au grand jour, c'est Gabrielle d'Estrees.

Outrée, blessée, la belle Corisande pousse des cris d'Ariane abandonnée, veut se venger, et, pour y parvenir, renouer le mariage du comte de Soissons avec Madame, sœur du roi ; mais celui-ci lui écrit aussitôt : « Madame, j'avais donné charge à Laraine (sans doute quelque messager) de parler à vous touchant ce qui, à mon grand regret, était passé entre ma sœur et moi. Tant s'en faut qu'il vous ait trouvée capable de me croire, que tous vos discours ne tendaient qu'à me blâmer et fomenter ma sœur en ce qu'elle ne doit pas. Je n'eusse pas pensé cela de vous, à qui je ne dirai que ce mot : que toutes personnes qui voudront brouiller ma sœur avec moi, je ne leur pardonnerai jamais. Sur cette vérité, je vous baise les mains. »

Cette lettre (elle est de mars 1591), cette lettre d'un roi à sa sujette arracha à la belle Corisande sa dernière illusion. Elle peut maintenant déchirer cette promesse de mariage que l'amoureux Henri avait, en un jour d'oubli, en une heure d'ivresse, écrite avec son sang.

Comme une des deux Laïs — celle qui consacra à Vénus son miroir, ne pouvant plus, dit Platon s'y voir, ni comme elle avait été, ni comme elle était — la belle Corisandre survécut à sa beauté, elle devint obèse, difforme, repoussante, et Henri IV, assure Sully, avait honte que l'on dit qu'il l'eût aimée.

Elle mourut en 1629, laissant au comte de Guiche, un fils, Antoine de Grammont, deuxième du nom, et une fille nommée Catherine, qui épousa François Nompur de Caumont, comte de Lauzun.

« La belle Corisande, a dit le Causeur du lundi, revue en son jour, nous laisse l'idée d'une amie dévouée, vaillante, romanesque ; elle fut bien la maîtresse qu'on se figure au roi de Navarre, en Guyenne, pendant les luites de son laborieux apprentissage, l'aidant de son zèle, de ses deniers, de la personne de ses serviteurs ; elle fut à la peine, et ne put atteindre jusqu'au jour du triomphe : une autre hérita facilement de son bonheur. Elle eut du

moins ses heures brillantes, son lendemain de Contrats, et, ce qui est mieux, puisqu'il ne s'y mêle point le souvenir d'une faute, elle inspira un jour à celui qui l'aimait la joie d'écrire cette page éclairée et durable sur Marans. »

Les lettres de Henri IV à sa maîtresse ont été publiées pour la première fois par le *Mercur de France*, en 1765. Elles ont été réimprimées depuis dans l'*Esprit de Henri IV* (1775, in-8°).

CORISANDE, comédie-opéra en trois actes, paroles de ***, musique de Langelé, représentée à l'Opéra en 1791. Le sujet de la pièce est tiré de la *Pucelle de Voltaire*. Les scènes de folie sont fort comiques ; mais la musique en a été promptement oubliée, quoique cet ouvrage ait été repris l'année suivante. On sait que Langelé était plutôt un professeur de contre-point qu'un auteur dramatique.

CORISANTHÈRE adj. (ko-ri-zan-tè-re — du gr. *koris*, séparément, et d'*anthère*). Bot. Qui a des anthères isolées les unes des autres.

CORISANTHÈRE s. f. (ko-ri-zan-tè-re — du gr. *koris*, séparément, et d'*anthère*). Bot. Classe de plantes dicotylédones monopétales, à corolle épigyne et à anthères distinctes, qui comprennent, entre autres familles, les dipsacées, les valérianees, les rubiacées, etc. Il Peu usité.

CORISE s. f. (ko-ri-ze — du gr. *koris*, punaise). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la famille des hydrochoris.

CORISIDES s. f. pl. (ko-ri-zé — du gr. *koris*, punaise). Entom. Syn. de CORIXITES.

CORISOPITES, ancien peuple de la Gaule, dans la Lyonnaise III^e, au S. des Osismiens. Le territoire des Corisopites forme aujourd'hui le pays de Quimper, dans le département du Finistère.

CORISPERME s. m. (ko-ri-spèr-me — du gr. *koris*, punaise ; et *sperma*, graine). Bot. Genre de plantes, de la famille des chénopodées, et type de la tribu des corispermées, comprenant une vingtaine d'espèces, qui croissent dans l'est de l'Europe et dans l'Asie centrale, et dont les semences ressemblent à des punaises.

CORISPERMÉ, ÉE adj. (ko-ri-spèr-mé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux corispermées.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des chénopodées, ayant pour type le genre corisperme.

CORITHAÏX s. m. Ornith. Autre orthographe du mot CORYTHAÏX.

CORIUDE s. f. (ko-ri-u-de). Erpét. Genre de tortues marines.

— Encycl. Les *coriudes* ou sphargys comprennent les espèces de tortues marines ou thalassites qui ont la carapace couverte d'une peau coriace. Cette carapace est très-déprimée, et forme le cœur. La tête est pyramidale, terminée en avant par un bec crochu, garni ou recouvert de lames cornées, semblable à celui de certains oiseaux de proie ; leur tympan n'est pas visible, et elles n'en ont réellement aucune trace au dehors ; leurs membres sont aplatis en manière de rames ; les antérieurs sont beaucoup plus développés, et d'un tiers au moins plus longs que les postérieurs ; les nageoires ne peuvent pas être retirées sous la carapace ; les doigts restent très-allongés, confondus dans la masse, non distincts au dehors ; seulement on observe encore les traces d'un ou deux ongles sur le bord externe.

CORIVE s. f. (ko-ri-ve). Comm. Petite variété de châtaigne.

CORIXE s. m. (ko-ri-kse — du gr. *koris*, punaise). Entom. Genre d'hémiptères, de la famille des notonectides : Les *corixes* vivent constamment dans l'eau, grimant après les plantes aquatiques ou marchant dans la vase. (Blanchard.)

CORIXITES s. m. pl. (ko-ri-ksi-le — rad. *corixae*). Entom. Groupe d'hémiptères notonectides ayant pour type le genre corixe.

CORIZE s. f. (ko-ri-ze — du gr. *koris*, punaise). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la famille des corixides, dont plusieurs espèces font des piqûres douloureuses.

— Encycl. Les *corixes* ont les pieds antérieurs courts, simplement courbés en dessous, à cuisses de grandeur ordinaire, et tarse allant en pointe et très-cilié, d'un seul article, sans crochet bien apparent au bout ; les autres pieds allongés, et les deux du milieu terminés par deux crochets fort longs ; pas d'écusson ; bec très-court, triangulaire, avec des stries transversales ; élytres horizontaux. Ces insectes ont une forme allongée, un peu aplatie, et presque de la même largeur partout ; leur couleur est vert sale, et leurs yeux sont triangulaires. Ils volent et nagent bien ; mais ils marchent mal. Ils se tiennent, sans effort, à la surface des eaux, et sont spécialement plus légers que le liquide ; mais, au moindre sujet d'alarme, ils se précipitent au fond avec une grande vitesse. Ils sont carnassiers, et vivent de petits insectes. L'accouplement se fait à la manière habituelle, le mâle placé à côté de la femelle ; les deux individus nagent conjointement avec autant de vitesse qu'ils étaient séparés. Ils prennent

leur vol le soir seulement, pour se rendre d'un amas d'eau dans un autre, et y déposer leurs œufs. La *corixe striée* a la tête jaunâtre, ainsi que le dessous du corps ; le dessus, d'un brun verdâtre, avec des raies transversales jaunâtres. La *corixe rayée* est de moitié plus petite que la précédente ; corselet marqué de sept ou huit raies jaunâtres et d'autant de brunes ; élytres bruns, à bord extérieur jaunâtre, ayant un grand nombre de traits de la même couleur. La *corixe naïve* est courte, jaunâtre, ponctuée, une ligne brune sur le front. La *corixe coloptériforme* a les élytres entièrement coriacées, bruns, avec leur bord extérieur jaune. Toutes ces espèces se trouvent aux environs de Paris.

CORK (COMTÉ DE), division administrative de l'Irlande, dans l'ancienne province de Munster, sur l'océan Atlantique, entre les comtés de Limerick au N., de Waterford et de Tipperary à l'E., de Kerry à l'O., et l'océan Atlantique au S. Ch.-lieu, Cork. Superficie : 687,000 hectares ; 773,398 hab. Ce comté, le plus grand de l'Irlande, présente un sol montagneux dans sa partie occidentale, fertile dans les autres parties, mais dépourvu de bois. La principale culture est la pomme de terre, puis viennent l'orge, l'avoine et le blé. Eleve de bestiaux ; fabriques de toiles, de tuiles, de poterie ; distilleries. Exploitations de pierres à chaux, d'ardoises, de plomb et de houille. Les côtes de ce comté sont excessivement découpées par la mer, et présentent quelques bons mouillages. Les meilleurs sont la baie de Bantry et la rade de Cork. Les principales rivières sont la Lee et le Blackwater.

CORK, la ville la plus commerçante et la plus peuplée de l'Irlande, après Dublin ; elle est située à 223 kilom. S.-O. de cette capitale, dans la province de Munster, chef-lieu du comté de son nom, sur les deux rives et plusieurs îles de la Lee, au fond d'un petit golfe, qui forme un des plus grands et des plus beaux ports de l'Europe, vers le milieu de la côte méridionale de l'Irlande, par 51° 53' de lat. N. et 10° 49' de long. O.

Le port de Cork, renommé pour sa sûreté, a 16 kilom. de longueur, du N. au S. sur 11 kilom. de largeur, de l'E. à l'O. En face de Cork s'ouvre le profond et beau port de Cove.

La population de Cork est de plus de 100,000 âmes. On fabrique dans cette ville des toiles à voiles, du cuir, du papier, de la colle, du verre et des draps communs, produits auxquels il faut ajouter ceux de ses distilleries d'eaux-de-vie de grains et de ses brasseries.

Chef-lieu et centre d'un comté peuplé, cette ville fait un commerce d'exportation très-important. Elle est le plus grand marché de beurre de l'Europe. C'est également à Cork que les navires anglais viennent de préférence chercher des viandes salées pour les Indes occidentales et leurs autres voyages transatlantiques.

Le mouvement général de la navigation, en 1854, plaçant ce port, dans le Royaume-Uni, au neuvième rang, c'est-à-dire à un rang supérieur à celui de Dublin, bien que le commerce de Cork ne dispose que d'un effectif naval assez faible.

On attribue l'origine de Cork à saint Finbar, premier évêque de cette ville, qui, au commencement du vi^e siècle, y fonda une église et un monastère, et dont la cathédrale actuelle porte le nom. Cet édifice n'a, du reste, aucune valeur architecturale ; mais la tour remonte à une haute antiquité. Nous signalerons, en outre : l'église Shandon, commencée en 1732 ; l'église Saint-Patrick, dans le style grec ; l'église Sainte-Marie, décorée d'un beau portique d'ordre dorique ; le *Queen's College*, bel édifice quadrangulaire du style gothique, bâti par l'architecte sir Thomas Deane sur l'emplacement d'une ancienne abbaye fondée pendant le vi^e siècle ; l'hôtel des Douanes, joli bâtiment situé à l'O. de la ville, à l'endroit où se réunissent les deux bras de la rivière ; la *Royal Cork institution*, fondée en 1808, et possédant une bonne bibliothèque, riche en manuscrits irlandais, et un musée contenant, entre autres trésors, une série de pierres couvertes de caractères particuliers à l'Irlande, et dont se servaient, dit-on, les druides avant l'introduction du christianisme ; la prison de la ville, grand bâtiment crénelé ; la prison du comté ; l'asile des aliénés, bel édifice d'architecture gothique ; la Bourse des grains, le nouveau cimetière, et la statue du P. Mathew, capucin qui a rendu de grands services à Cork, en y fondant une société de tempérance.

Des bateaux à vapeur partent de Cork pour Londres, Plymouth, Liverpool, Bristol, Milford, Cardiff, Newport, Glasgow, Waterford, etc.

CORK (Richard BOYLE, comte DE), surnommé le grand comte de Cork, homme d'Etat anglais, né à Canterbury en 1566, mort en 1644. Il alla chercher fortune en Irlande, et y fut nommé greffier, puis membre du conseil privé de la province de Munster. Il remplit ensuite avec distinction la charge de grand trésorier d'Irlande, et lorsque ce pays se révolta, il soutint une lutte énergique contre les rebelles, et fit preuve de dévouement le plus complet à la cause anglaise et protestante. Il avait été créé comte de Cork en 1629. Il a laissé des *Mémoires*.

CORLAIN s. m. (kor-lain). Courier. || Vieux mot.

CORLAY, bourg de France (Côtes-du-Nord), ch.-l. de canton, arrond. et à 35 kilom. N.-O. de Loudéac ; pop. aggl. 868 hab. — pop. tot. 1,495 hab. Eleve de bestiaux ; commerce de bœufs et de chevaux. Ruines d'un ancien château.

CORLEONE, ville du royaume d'Italie, dans la Sicile, province et à 37 kilom. S.-O. de Palerme, ch.-l. de district et de canton ; 14,000 hab. Assise sur le penchant d'un coteau qui termine une belle plaine, Corleone, grande et bien bâtie, possède plusieurs églises et quelques édifices remarquables par leur belle architecture. Aux environs, source minérale.

CORLETO-PTICARA, bourg du royaume d'Italie, province de la Basilicate, district et à 35 kilom. S.-E. de Potenza ; 3,500 hab. Territoire fertile en vins et en fruits.

CORLI ou **CORLIS** s. m. (kor-li). Ornith. Nom vulgaire du grand courlis.

CORLIEU s. m. (kor-lieu). Ornith. Nom vulgaire du petit courlis, dont quelques-uns ont fait un genre distinct du genre courlis.

— Encycl. Cuvier a fait du *corlieu* un genre à part, le genre *phaopus*, auquel il donne pour caractère d'avoir le bec déprimé vers le bout et conservant les sillons des narines sur presque toute sa longueur. On pourrait, ajoute Cuvier, appeler le *corlieu* maubèche à bec long et argué ; mais Temminck affirme que l'unique caractère sur lequel l'auteur du *légende animal* a établi son genre n'existe pas. Aujourd'hui on s'accorde à considérer le *corlieu* comme une simple espèce de courlis ; l'Europe n'en possède qu'une espèce qui ressemble étonnamment par les teintes du plumage au courlis, c'est le *scelopax phaopus* de Linné. Il paraît que c'est aussi le *scelopax borealis* de Gmelin et en même temps le *numenius hudsonicus* de Latham. Le *corlieu* a 0 m. 44 de longueur totale ; son plumage est d'un gris cendré clair avec des taches brunes longitudinales sur le cou et sur la poitrine ; une bande longitudinale d'un blanc jaunâtre occupe le milieu de la tête et est accompagnée de chaque côté d'une bande brune du double plus large ; le ventre et l'abdomen sont blancs ; le dos et les scapulaires sont d'un brun foncé dans leur milieu, et, sur les bords, d'un brun plus clair ; la queue est d'un brun cendré, et rayée de bandes brunes disposées obliquement ; le bec est noirâtre et rougeâtre à sa base ; l'iris est brun ; les pieds sont plombés. Le *corlieu* vit sur les bords de la mer et dans les marais d'une partie de l'Europe tempérée. Les individus de l'Inde, de l'Australie et de l'Amérique ne diffèrent point entre eux. Le *corlieu* vit d'insectes et de vers.

CORLIEU (François DE), historien et écrivain du xvi^e siècle, d'un style naïf et charmant, auquel nous devons beaucoup de traits intéressants de l'histoire d'Angoulême, qui eussent été perdus sans lui : c'est le premier des chroniqueurs angeuinois qui ait écrit en langue française. Son principal ouvrage a pour titre : *Recueil en forme d'histoire de ce qui se trouve par écrit de la ville et des comtes d'Angoulême* (1576). Il est divisé en trois livres : le premier fait connaître l'état de la ville d'Angoulême avant et pendant les règnes des premiers rois de France ; le deuxième traite des comtes héréditaires d'Angoulême à partir de Charles le Chauve ; le troisième s'étend depuis la réunion du comté à la couronne, sous Philippe le Bel, jusqu'à François I^{er}. Une seconde édition du livre de Corlieu a été publiée en 1629 (1 vol. in-4°) avec des annotations par son neveu, Gabriel de la Charlonie. Cette seconde édition a été réimprimée à Paris en 1846, à la suite de l'*Histoire de l'Angoulême*, de Vigier de la Fille, par les soins de J.-H. Michon (1 vol. gr. in-4°). Le nom de Corlieu ayant été latinisé, selon les usages du temps, dans les écrits de l'époque et sur son tombeau, *Corlaus* est devenu *Corlay* sous la plume de quelques traducteurs.

CORLIEU (Augustin), né en 1825 à Charly-sur-Marne (Aisne), se fit recevoir docteur en médecine à Paris. Il est auteur de l'*Aide-mémoire de médecine et de chirurgie pratiques*, de la *Médecine des familles* et de différentes publications scientifiques.

CORLIN, ville de Prusse, province de Poméranie, régence et à 38 kilom. S.-O. de Cöslin, sur la Persante ; 2,312 hab. Fabrication de lainages et de draps ; pêche.

CORLITTE (pic de). V. PYRÉNÉES.

CORMAC (Mac-Cuilinan), roi du Munster, en Irlande, de 901 à 908, descendant du roi Angus. Il réunissait l'épiscopat à la royauté et était évêque de Cashel. Ce prince eut à lutter contre les invasions des Danois et trouva la mort à la bataille de Moy-Albe. On attribue à Cormac une chronique en vers irlandais, appelée le *Psautier de Cashel*, dont il existe une partie dans un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne, et un glossaire étymologique de la langue irlandaise, connu sous le nom de *Glossaire de Cormac*.

CORMACITI (cap), promontoire de la côte septentrionale de l'île de Chypre, dans la Méditerranée, en face du cap Anemow que projette au S. la côte de Caramanie, par 35° 30' de latitude N. et 30° 40' de longitude E.

CORMANTIN, petite ville d'Afrique, dans la Guinée supérieure, sur la côte d'Or, à 80 kilom. E. du cap des Trois-Pointes; cette possession hollandaise était autrefois défendue par un fort qui fut pris sur les Anglais par l'amiral Ruyter.

CORMATIN-DEZOTREUX (Pierre-Marie-Félicité, baron de), chef vendéen, né en 1750, mort à Lyon en 1812. Il fit la guerre de l'Indépendance américaine en qualité d'aide de camp de Vionnail, servit dans la garde constitutionnelle de Louis XVI (1791), émigra après le 10 août 1792, et prit une part active sous Puisaye à l'expédition des émigrés de 1794-1795, sous le titre de major général de l'armée catholique et royale de Bretagne. Le 20 avril 1795, il signa avec Hoche et les commissaires de la Convention le traité de La Mabilais, qui complétait la première pacification des provinces de l'Ouest. Soupçonné d'avoir enfreint ce traité, il fut traduit devant une commission militaire, acquitté, mais retenu successivement dans les prisons de Cherbourg et de Ham. Après le 18 brumaire, Bonaparte le rendit à la liberté. La fidélité avec laquelle il tint sa parole donnée à La Mabilais lui valut les attaques passionnées des historiens royalistes, surtout d'Alph. de Beauchamps, dans l'*Histoire de la guerre de la Vendée*. Il a publié : *l'Administration de Sébastien-Joseph de Carvalho et Melo, comte d'Oeyras, marquis de Pombal* (Amsterdam-Paris, 1788, 4 vol. in-8°); *Voyage du ci-devant duc du Châtelet en Portugal* (Paris, 1798, 2 vol. in-8°).

CORME s. f. (kor-me — lat. *cornum*, même sens). Bot. Fruit du cornier ou sorbier domestique : *On récolte les CORMES avec les pommes et les poires.* (A. du Breuil.) || On l'appelle aussi SORBE.

CORMÉ s. m. (kor-mé — rad. *corne*). Agric. Sorte de cidre fait avec des cornes au lieu de pommes : *Dès que les cornes commencent à blétir, on procède à la fabrication du CORMÉ.* (A. du Breuil.)

CORMEILLES, bourg de France (Eure), ch.-l. de canton, arrond. et à 17 kilom. S.-O. de Pont-Audemer; pop. aggl. 1.187 hab. — pop. tot. 1.385 hab. Moulins à blé, filatures de laine, tanneries, mégisseries, fabriques de frocs, toiles, bas et souliers. Commerce de beurre, miel, grains, bestiaux, fils, lins et laines.

Dans ses *Notes sur le département de l'Eure*, M. Lapevost fait dériver le nom de Cormeilles du mot gaulois *Curmiliwa*, qui a été conservé par l'*Itinéraire* d'Antonin. Le moyen âge en a fait *Cormelice* et *Cormeilles*. Cette localité était traversée par la voie romaine de Juliobona à Noviomagus, et on y a trouvé des vestiges d'habitations antiques. Au XI^e siècle, les habitants de Cormeilles avaient des usages et des coutumes auxquels Richard de Heugleville soumit les habitants d'Auffai. L'histoire de Cormeilles est tout entière dans l'histoire de son abbaye; malheureusement la plupart des titres sont perdus, et la *Gallia christiana* fournit presque seuls des renseignements intéressants. Le prieuré de Cormeilles, qui existait au XI^e siècle, avait été, vers 1060, transformé en abbaye par Guillaume, fils d'Osborne, plus tard sénéchal du roi d'Angleterre. La règle était peu observée par les moines de cette abbaye, et l'archevêque Eude Rigaud raconte qu'il fut obligé, en 1254, de prescrire à l'abbé d'y mettre bon ordre et même de priver les moines de vin, si c'était nécessaire. M. Canel, dans son travail sur l'arrondissement de Pont-Audemer, donne des détails intéressants sur Cormeilles. Au XVIII^e siècle, on y faisait un commerce important de peaux, de toiles et de grains. Cormeilles a aujourd'hui des foires et un marché où l'on vend des bestiaux, de la toile, du fil, du lin, des laines, des grains, de la mercerie, etc.

CORMEILLES-EN-PARISIS, bourg et commune de France (Seine-et-Oise), canton d'Argenteuil, arrond. et à 24 kilom. N. de Versailles, au centre d'une région montueuse, sur la rive droite de la Seine; 1.439 hab. Récolte de vins et de fruits; carrières de pierres à plâtre; tuilerie, briqueterie. Sur les collines qui avoisinent ce bourg se trouvent plusieurs moulins à vent, dont l'un servit à Cassini comme point de triangulation pendant qu'il travaillait à la grande carte topographique de la France. Patrie de Daguerre.

CORMEILLES-LE-CROCCQ (*Curmiliaca*), bourg et commune de France (Oise), canton de Crèvecœur, arrond. et à 43 kilom. N.-O. de Clermont; 927 hab. Fabriques de draperies, alpênes. Restes de constructions provenant, dit-on, d'un couvent de templiers; sarcophages antiques.

CORMENIN (Louis-Marie de LAHAYE, vicomte de), publiciste et conseiller d'Etat, célèbre comme pamphlétaire, sous le pseudonyme de *Timon*, né à Paris le 6 janvier 1788, mort le 6 mai 1868. Issu d'une ancienne famille dont le château était aux environs de Montargis, fils et petit-fils de lieutenants de l'armée, il eut pour parrain le duc de Pen-thièvre et pour marraine la princesse de Lamballe, l'amie de Marie-Antoinette. En 1789, son père prit part à l'assemblée de la noblesse à Montargis, et signa dans le cahier de cette assemblée diverses demandes de réformes, notamment la suppression de la loterie. Pen-

dant la Terreur il n'émigra pas et même se prononça contre l'émigration.

Louis de Cormenin fut envoyé à Paris à l'âge de douze ans et placé à l'Ecole centrale. Ses humanités terminées, il étudia le droit et fut reçu avocat en 1807. Mais il ne se sentait aucune vocation pour le barreau, et il ne plaïda jamais; en revanche, il s'occupait beaucoup de petite littérature et rimait des vers qu'on peut retrouver aujourd'hui dans le *Mercur de France* et l'*Almanach des Muses*. Le croirait-on? le célèbre pamphlétaire de 1835 débuta par un succès de flatterie. Il publia en 1810 une ode toute parfumée de louanges et d'encens en l'honneur de l'empereur Napoléon. Cette ode arriva à son adresse, et le maître nomma le jeune poète auditeur au conseil d'Etat, bien qu'il n'eût même pas fini son stage d'avocat. Il fut désigné pour la section du contentieux. Il avait à peine vingt-deux ans. Le nouvel auditeur ne renonça pas « aux Muses », auxquelles il devait sa faveur; il continua, au contraire, à fournir au *Mercur de France* des stances et des odes. En voici une qui parut, en 1812, dans ce recueil, reproduite l'année suivante par l'*Almanach des Muses* et louée dans le *Moniteur* avec la plus étonnante admiration. Cette ode, adressée à la nymphe de Blanduses, commence ainsi :

O fontaine sacrée, ô toi qui me vis naître,
Nymphé de ce beau lieu,
Il faut nous séparer et je te dis peut-être
Un éternel adieu.
Vespasien m'enlève à mon humble fortune;
Belle nymphe, je pars.
Que la pourpre des cours va paraître importune
A mes tristes regards!
Tu me vois rechercher, ô nymphe de Blanduses,
Loin de la cour des rois,
La fraîcheur de tes eaux, le doux loisir des Muses,
Le silence des bois.

L'ode continué longtemps sur ce ton; elle est signée L.-M. de Cormenin, auditeur au conseil d'Etat. Ce dédain pour la « cour des rois », cette répugnance pour la « pourpre des cours » n'empêcheront pas le poète d'accepter la faveur de « Vespasien », ni de reprendre plus tard ses fonctions sous les rois restaurés. Toute la vie de M. de Cormenin ne fut du reste qu'une série de contradictions. Au mois d'août 1812, il publiait encore, dans le même *Mercur de France*, deux poésies de circonstance : le *Vieux Polonais* et l'*Ombre de Sobieski*. Bientôt après, il réunissait toutes ces méchantes poésies de jeunesse en un volume sous le titre d'*Odes*. Lors des désastres de 1813, le jeune Cormenin était en tournée à Périgueux, à la suite du sénateur Cochin de Lapparent, chargé d'organiser, dans la 20^e division militaire, les levées extraordinaires de soldats et d'enrégimenter les gardes nationales. Quand il revint à Paris, Napoléon était remplacé par Louis XVIII. Oubliant aussitôt « Vespasien », il se rallia avec empressement aux rois légitimes, et, le 5 juillet 1814, il en fut récompensé par la nomination de maître des requêtes surnuméraire, dès la reconstitution du conseil d'Etat. Les Cent-Jours arrivent, et Cormenin évite une destitution en s'employant comme garde national volontaire aux préparatifs de défense de Lille et du département. A la seconde Restauration, il se retrouve au conseil d'Etat, et, le 24 août 1815, il est nommé maître des requêtes. Chacune de ces crises politiques lui avait valu un avancement; dès lors il suivit les travaux de cette assemblée avec une assiduité digne d'éloge et une réelle utilité pour le public. En 1818, il publia, sans le signer, un écrit intitulé : *Don conseil d'Etat envisagé comme conseil et comme juridiction dans notre monarchie constitutionnelle*. Il y demandait que les séances du conseil d'Etat fussent publiques, et que ses membres fussent inamovibles, pour assimiler complètement cette cour administrative au régime des autres cours. En 1819, il publiait une autre brochure faisant suite à la première et intitulée : *De la responsabilité des agents du gouvernement et des garanties des citoyens contre les décisions des ministres et du conseil d'Etat*. Ces écrits attestaient les idées libérales de leur auteur et surtout un esprit opposé aux pratiques autoritaires de l'administration. Enfin, en 1822, il fit paraître son ouvrage le plus important, celui qui a donné le plus d'autorité à son nom; c'est son livre : *Questions de droit administratif*, en deux volumes. Remanié à chaque édition, modifié, augmenté, il a été publié, après la cinquième édition, sous le titre plus simple de : *Droit administratif*. C'est, en effet, un traité complet et très-élucidé de tout le contentieux administratif. Cormenin en a formulé les principes généraux et suivi dans chaque détail les applications; on a pu dire avec raison qu'il a le premier fait du contentieux une science. M. Dupin aîné n'hésitait pas à le reconnaître : « C'est principalement dans ses ouvrages que j'ai pu apprendre quelques notions de ce qu'on appelle le droit administratif. » Depuis on a fait des ouvrages plus détaillés, plus complets et plus en rapport avec les lois nouvelles; mais on n'en a pas écrit de plus clair, de plus habile, et tous remontent à celui-ci comme à une autorité. Cette publication lui donna une grande importance au conseil d'Etat.

En 1824, le roi Louis XVIII, en signant à son mariage, lui accorda le titre de baron.

Deux ans après, Charles X le fit officier de la Légion d'honneur, et l'autorisa à créer un majorat héréditaire avec le titre de vicomte.

En 1828, il fut élu député d'Orléans et alla siéger au centre gauche. Son opposition ne fut pas en général aussi véhément que qu'on l'a dit plus tard. Et même la brochure contre l'hérédité de la pairie, qu'il publia en 1829, était moins une thèse en faveur de l'égalité qu'un plaidoyer pour les prérogatives royales. Dépourvu de facultés oratoires, il ne parut que rarement à la tribune; mais ses connaissances spéciales le rendaient fort utile dans les bureaux et les commissions.

Dans le conflit qui s'éleva bientôt entre la royauté et la Chambre, il prit décidément parti pour l'opposition, et vota, en mars 1830, l'adresse des 221; la Chambre fut dissoute; les électeurs d'Orléans lui renouvelèrent son mandat. Survint la révolution de Juillet et le triomphe du peuple. M. de Cormenin se sentit embarrassé, troublé; dans les premiers jours il fut timide, hésitant. Au moment où l'on revisait hâtivement le pacte constitutionnel, où l'on bécotait la charte, suivant sa pittoresque expression, il eut comme une sorte d'illumination : « Attaché sur mon banc, a-t-il écrit plus tard, pendant l'improvisation de la charte, je gardai l'immobilité du silence. J'étais absorbé dans la contemplation de mon illégalité. Je n'entendais rien. Je n'apercevais plus la Chambre. Je ne voyais plus que le peuple. Sa grande image était devant moi. »

Il déposa donc sa démission de député, déclarant qu'il ne voulait pas se faire le complice d'une usurpation; il refusa, pour les mêmes motifs, de servir le gouvernement nouveau et donna sa démission de maître des requêtes au conseil d'Etat. Cependant son isolement lui pesa bientôt, et, dès le mois d'octobre de la même année, il se présenta de nouveau à ses anciens électeurs du Loiret. Il ne fut pas réélu à Orléans; mais il fut nommé peu de temps après par les électeurs du collège de Belley (Ain) et revint à la Chambre. Il y prit place à l'extrême gauche et vota invariablement contre le pouvoir. Ce fut seulement en 1831 qu'il entreprit la lutte à laquelle son nom a dû une si grande popularité. Il l'inaugura par une sorte de déclaration de guerre, qui fut sa lettre au *Courrier français*, après la dissolution de la Chambre, à la fin d'août 1831. Dans cette lettre, il déclare que les députés n'avaient pas le droit de proclamer un roi; qu'après la révolution de Juillet il fallait un appel au peuple, et que tous les actes accomplis depuis le 7 août 1830 étaient nuls, comme autant de violations du droit populaire. Bientôt après, la discussion du budget lui offrit un large champ pour ses critiques; elle donna lieu à ses fameuses *Lettres sur la liste civile*, dont le succès de popularité fut immense, et qui eurent près de trente éditions. La liste civile fut, du reste, le sujet préféré de ses attaques. Dans presque toutes ses autres brochures, il revient avec des détails minutieux et une malignité très-vive sur les revenus de la famille royale et les dépenses de la couronne. L'opposition fit réduire à 12 millions la liste civile pour laquelle le ministère demandait 18 millions. Les « trois philippiques » de M. de Cormenin furent pour une bonne part dans ce résultat.

En 1832, la popularité de M. de Cormenin était telle, qu'il fut élu dans quatre arrondissements : à Joigny, à Montargis, à Pont-de-Vaux et à Belley. Il se montra reconnaissant aux électeurs de Belley et opta pour eux. En 1834, il fut réélu dans la Sarthe et à Joigny; il adopta définitivement ce dernier arrondissement, dont les électeurs lui restèrent fidèles jusqu'en 1848. Ce fut vers 1837 qu'il prit le pseudonyme de *Timon*, en souvenir de Timon, le misanthrope d'Athènes. Ce fut sous ce nom qu'il commença, dans la *Nouvelle Minerve*, la série de portraits parlementaires si vivants, si exacts, si vigoureusement modelés, qu'il réunissait plus tard pour former son beau *Livre des orateurs*.

En 1838, la maladresse du ministère lui fournit le motif d'un nouveau succès, en lui donnant l'occasion de publier son pamphlet intitulé : *Très-humbles remontrances de Timon au sujet d'une compensation d'un nouveau genre que la liste civile prétend établir entre quatre millions qu'elle doit au trésor et quatre millions que le trésor ne lui doit pas*. Cette brochure incisive et mordante fit reculer le ministère, qui renonça au projet. On peut juger du retentissement de ce pamphlet et de l'effet produit. La guerre entreprise par Cormenin contre le roi et la liste civile ne devait pas s'arrêter là. Au mois de février 1840, le ministre Soult proposa une dotation de 500,000 fr. pour le duc de Nemours à l'occasion de son mariage. Timon saisit sa plume la plus acérée et lança un premier pamphlet : *Lettre au duc de Nemours*; bientôt après, un second paraissait sur le même sujet, avec ce titre : *Questions scandaleuses d'un jacobin au sujet d'une dotation*, avec cette épigraphe : « De l'argent! toujours de l'argent! » Cet écrit est daté du 14 février 1840. Il est suivi de pièces justificatives, où l'auteur fournit de longs détails sur la liste civile, sur les revenus de la couronne, sur la valeur des biens de la famille d'Orléans en capital et en revenu, sur les dots et apanages des princes étrangers. Veut-on avoir une idée exacte du ton et de la forme de ces pamphlets, qui eurent alors une vogue si prodigieuse? Voici comment débutent les *Questions scandaleuses* :

« Il y a un certain lieu dans Paris qui est borné à l'orient par la grille du Carrousel, au couchant par le jardin de Lenôtre, au nord par la rue de Rivoli, au midi par la Seine. Ce lieu a nom les Tuileries. »

« Or, dans ce petit coin de Paris, bien petit, on traite résolument de jacobins tous ceux qui s'avisent de trouver que la liste civile, avec ses 26 millions, en louis neufs et reluisants au soleil, n'est pas déjà trop mal riche comme cela; que le domaine privé, avec plus d'une centaine de millions, en a sa suffisance et plus que sa suffisance, et que c'est assez la mode, en France, qu'un père de famille bien nippé et bien renté ne fasse point payer la dot de ses enfants par ses parents, voisins, amis et connaissances, et surtout par ceux qui ne sont ni ses parents, ni ses voisins, ni ses amis, ni ses connaissances. »

« Je suis l'un de ces jacobins, jacobin pour vous servir, messieurs de la cour, et du fond de ma jacobinerie, où je vis en compagnie de 33 millions de contribuables, tous mal pensants et mauvais payeurs, je suis assez osé, voyez cela, pour vous adresser maintes questions qui vont faire frémir les cœurs sensibles de la haute et basse livrée, et qui sont toutes, je l'avoue, plus impertinentes, plus effrontées, plus scandaleuses, plus incendiaires et plus infernalement logiques les unes que les autres. »

« Entrons vivement dans l'affaire, car le temps presse, et vous avez hâte, on le sait bien, de palper la somme. »

Tout le reste de la brochure tient vertement ce que promet ce début. La lutte eut ce résultat, que la dotation fut repoussée par 226 voix contre 200, et que le cabinet donna sa démission. Ces pamphlets se vendaient à 10, 20, 30,000 exemplaires. Ici il est permis de s'arrêter et de poser cette question : Comment ce même Timon, qui fulminait de si vigoureuses philippiques contre la liste civile et les dépenses du roi bourgeois, s'est-il si bien accommodé, vingt-cinq ans plus tard, d'un bon traitement de conseiller d'Etat sous un gouvernement dont le budget est presque double de celui de 1840, et où les dépenses de la cour dépassent de bien des millions celles de la monarchie de Juillet? Quoi qu'il en soit, Timon était au comble de la popularité, lorsque s'élevèrent les discussions relatives à la liberté d'enseignement. L'évêque de Clermont la revendiqua pour les séminaires comme pour l'Université. M. de Cormenin prit parti pour la liberté, telle que l'entendait le parti cléricale, et publia sa brochure : *Défense de l'évêque de Clermont*, qui eut rapidement dix éditions. Tout le parti libéral fut surpris et ému de cet écrit; mais, en 1845, l'émotion fut bien plus vive encore lorsqu'on agita la question de l'expulsion des jésuites. M. de Cormenin persista dans la doctrine de la liberté d'enseignement pour les autres; il publia son pamphlet : *Oui et non*. Les républicains, accoutumés jusque-là à applaudir leur écrivain populaire, passèrent de l'enthousiasme à l'exaspération. Ce fut de toutes parts une véritable clameur. La réponse de Cormenin fut un autre pamphlet : *Feu! feu!* dans lequel il continue de défendre la liberté comme la comprennent les évêques. Dans les notes des éditions ultérieures, il répond aux reproches, non sans verve et sans dignité : « On me demande le sacrifice de ce qu'on appelle ma renommée. Je la donne à rien, pourvu qu'on ne me demande pas l'impossible sacrifice de ma conscience. » Sa conscience est ici hors de cause; mais, quant à ses opinions, il est incontestable qu'elles ont singulièrement varié dans le cours de sa vie. Après la brochure *Feu! feu!* l'auteur reçut du pape des félicitations et la croix de commandeur de Grégoire le Grand. Mais avec les républicains, les libéraux, les anticléricaux, la rupture de Timon était complète. Il ne fut pas réélu aux élections de 1846.

Son rôle de pamphlétaire était fini. Cependant il revint un moment à l'opposition militante par un factum virulent en faveur de l'indépendance de l'Italie. Mais bientôt il tourna son esprit vers des travaux plus calmes et publia, dès 1846, de petits livres qui ont eu un légitime succès : les *Entretiens de village*, dans lesquels il reproduit ses *Dialogues de maître Pierre*, et plus tard le *Maire de village*. En 1847, les *Entretiens de village*, déjà couronnés par la Société d'instruction élémentaire, obtinrent de l'Académie française le prix Montyon. Depuis 1830, M. de Cormenin avait combattu la monarchie de Juillet et réclamé le suffrage populaire.

La révolution de 1848 lui donna satisfaction sur ces deux points. Aussitôt après le 24 février, les quatre départements de la Seine, de l'Yonne, de la Mayenne et des Bouches-du-Rhône le nommèrent représentant du peuple à l'Assemblée constituante. Il eut encore un regain de popularité : il fut un des vice-présidents de l'Assemblée, et lorsqu'on y forma la commission chargée de rédiger la nouvelle constitution, on se souvint de sa haute compétence en matière de législation et de droit administratif, et on le nomma président de cette commission. Non-seulement il dut à cette position d'avoir une grande part dans la rédaction de la nouvelle charte républicaine, mais personne n'ignore qu'Armand Marrast et M. de Cormenin en furent presque exclusivement les deux auteurs. A peine l'œuvre était-elle achevée que, par une de

ces contradictions qui se produisirent à toutes les époques de sa vie et qui semblaient inhérentes à son tempérament, le vicomte de Cormenin redevenit Timon le pamphlétaire, et se livra à une critique très-vive de la constitution républicaine. L'irritation de ses collègues fut au comble; elle le força à donner sa démission de vice-président. Toujours sous l'empire de l'idée vague et mal définie de la souveraineté populaire, il voulut faire soumettre le pacte républicain à un plébiscite, et parvint du moins à faire adopter cette clause importante, que le président de la République serait nommé par le suffrage universel.

M. de Cormenin avait été nommé membre du conseil d'Etat, qui fut provisoirement organisé aussitôt après la révolution de Février; lorsque ce conseil eut été reconstitué par le chapitre vi de la constitution, il fut élu par l'Assemblée nationale pour en faire partie. En souvenir de ses travaux administratifs, il fut nommé président de la section du contentieux, fonctions qui convenaient parfaitement à celui que les journaux de la Restauration appelaient « l'homme du contentieux ». Il passa ensuite dans la section des finances. Au coup d'Etat du 2 décembre, il fut maintenu par le prince-président dans le conseil d'Etat réorganisé, et il a continué à y servir l'Empire, comme il y avait servi la Restauration et la République. En 1855, un décret impérial lui ouvrit l'Institut, où il entra comme membre de la section d'administration ajoutée aux sciences morales et politiques. En 1860, il publia une brochure d'un médiocre intérêt : *le Droit de tonnage en Algérie*.

Depuis cette époque, M. de Cormenin ne donnait plus aucun signe de sa présence au conseil d'Etat, ni de sa participation aux affaires publiques. On eût pu le croire mort depuis longtemps s'il n'eût été révélé, à divers intervalles, son existence en s'occupant d'ouvrages de bienfaisance et en publiant au *Moniteur* des rapports annuels sur la distribution de bains gratuits aux indigents de Paris. Il s'est intéressé à la création des ouvriers pour les vieilles femmes pauvres, ainsi qu'à l'œuvre de la couture pour les jeunes filles des campagnes; enfin il concourut encore à l'œuvre des dernières prières, de secours aux vieillards par les enfants faisant leur première communion, et autres entreprises religieuses et charitables. Nous voilà bien loin de Timon, l'amer et rude pamphlétaire de 1840!

Au reste, il paraît que, dans les dernières années de sa vie, il s'attachait à retirer de la circulation ces factums, dont le souvenir lui était probablement importun.

Timon-Cormenin est mort dans les bras de l'Eglise. Après ses obsèques, son corps a été transporté, selon ses volontés, à Joigny, et inhumé dans le caveau de famille où reposaient déjà son beau-père, sa belle-mère, sa femme et son fils unique. Il a laissé un seul héritier de son nom, son petit-fils âgé de dix ans.

Le jugement le plus exact qu'on puisse porter sur M. de Cormenin, c'est de raconter sa vie. L'homme est tout entier dans ses actes, dans ses variations, dans ses contradictions parfois si soudaines. Abstraction faite des idées catholiques auxquelles il sembla fermement attaché, on peut affirmer que M. de Cormenin a été en politique un type remarquable de scepticisme et d'inconstance. Il est pourtant une doctrine à laquelle il est resté fidèle depuis 1830, celle de la souveraineté populaire.

On a cité un grand nombre de bons mots de M. de Cormenin. Quelques-uns méritent d'être conservés. Il a défini les conservateurs dynastiques « des conservateurs sans place et qui veulent en obtenir une ». Rien de plus vrai. Mais il en a fait qui sont plus prétentieux que spirituels, notamment cette réponse à un ami qui lui demandait pourquoi il s'était fait élire député : « C'est par curiosité et pour voir la comédie de plus près. » Oubliait-il donc qu'il était lui-même un des acteurs de cette comédie?

Physionomie grave, sévère, réfléchie, Cormenin ne fut ni royaliste, ni aristocrate, ni républicain, ni bonapartiste; il était de sa propre opinion, rien de plus, et, comme il en a changé fort souvent, il n'est guère possible de le classer. Même dans ses pamphlets, manque la qualité principale de ce genre d'écrits, c'est-à-dire la passion. Rarement il y agit des idées; toute son énergie se dépense dans des chicanes de chiffres et des questions d'argent.

Le dernier projet de sa vie fut celui d'élever une chapelle à l'entrée des catacombes de Paris; il y avait rallié l'archevêque et le ministre des cultes. La mort vint le surprendre avant qu'il eût eu le temps de voir s'élever ce temple à la mémoire des morts.

Peu de mois avant sa mort, il avait eu la douleur de perdre son fils unique.

M. de Cormenin a laissé quelques écrits que sa famille se préparait à publier sous le titre de *Reliquia*; mais elle en fut empêchée par une note trouvée dans les papiers du défunt et qui contenait une défense formelle. J'ai fait assez de bruit de mon vivant, disait cette note. Le silence, voilà l'épithaphe qu'il me faut.

CORMENIN (Louis, baron DE), né à Paris en 1826, mort en 1887. Il avait commencé, grâce au nom de son père, une carrière assez favorisée dans le journalisme, et était un des

v.

admirateurs et des imitateurs de Théophile Gautier, qui le choisit en 1850 comme suppléant au feuilleton dramatique de la *Presse*, où l'on put y remarquer son talent de pastiche. De là il passa à l'*Événement*, le journal de Victor Hugo, et put y faire du romantisme et de la fantaisie autant qu'il le voulut. Le coup d'Etat du 2 décembre ramena MM. de Cormenin père et fils de la République et du romantisme à des pratiques et à une littérature plus officielles. Pendant que le père rentrait au conseil d'Etat, le fils était choisi par le gouvernement comme directeur du *Moniteur officiel*. Il n'y dirigea rien; la feuille officielle était un terrain tout à fait inconnu à ce jeune rédacteur de l'*Événement*. On ne tarda pas à le remplacer par M. Turgan.

Dans la *Presse*, dans l'*Événement*, dans la *Revue de Paris*, Louis de Cormenin a marqué son passage par des écrits agréables et qui indiquent un esprit littéraire; mais il ne s'est pas élevé au-dessus du niveau de ces productions très-éphémères. Il était doux, bienveillant, et avait la calme nonchalance des poètes. Il est mort laissant un fils de dix ans.

CORMÈRE (Jean), dit *Barrelles*, cordelier espagnol, converti au protestantisme, au xvi^e siècle. Avant de quitter le catholicisme, il avait publié un livre condamné par la Sorbonne et brûlé comme hérétique. Reçu ministre, il desservit d'abord l'église d'Agen et s'y maria; peu après, Jeanne d'Albret l'appela à Lectoure pour y organiser l'Eglise. Chargé d'aller trouver le farouche Montluc pour acheter sa neutralité, il n'obtint aucun succès. A son retour, vers 1562, il fut appelé comme pasteur à Toulouse, ville qui comptait alors près de 20,000 protestants. Quand ils se réunissaient dans le temple, ils étaient invariablement insultés par les fanatiques. « Le désordre alla si loin que, pour prévenir l'effusion du sang, les capitouls durent entourer de troupes le lieu où se réunissaient les protestants. Un jour que Cormère prêchait en présence de plus de 3,000 personnes, un soldat placé en sentinelle sur le rempart tira un coup d'arquebuse si malheureusement que la balle blessa trois personnes et tua le jeune La Garde-Montbeton du Quercy. Après avoir fait enlever le corps, Cormère termina son sermon sans s'émouvoir. » (*Œuvres protestantes*.) Quant au soldat insouciant, il avait tiré pour effrayer l'assemblée. Il était d'ailleurs protestant.

Cormère était hardi et téméraire. Th. de Beze dit que son zèle n'était pas toujours réglé par la prudence. Quand les protestants de Toulouse ourdirent un complot pour s'emparer de la ville, il fut leur plus ardent instigateur. Condamné pour ce fait à être brûlé vif, il parvint à s'échapper; depuis lors sa trace est perdue dans l'histoire.

CORMERY (ABBAYE DE), ancienne et célèbre abbaye, dépendant jadis de la petite ville de ce nom, en Touraine, fondée au viii^e siècle et supprimée en 1790. Le pays de Cormery ne formait à l'origine qu'une solitude sauvage où l'abbé Ithier, abbé de Saint-Martin de Tours et pro-chancelier de Charlemagne, établit d'abord une école, sorte de prieuré où les moines faisaient une résidence temporaire, et où Ithier, avec deux ou trois compagnons, allait parfois se retirer, comme dans un ermitage. Ce prieuré prit le nom de la Celle-Saint-Paul, et fut le germe de l'abbaye de Cormery. En mourant, l'abbé Ithier laissa ce monastère bâti et doté. Charlemagne le prit alors sous sa protection, et l'avènement d'Alcuin à la dignité d'abbé de Saint-Martin de Tours fut pour Cormery une garantie de prospérité. Bientôt la fondation de saint Ithier reçut l'autorisation de se constituer avec des moines soumis à la règle de saint Benoît. Elle n'en demeura pas moins, aux termes de l'ordonnance royale, sous la dépendance des abbés de Saint-Martin. Alcuin y installa lui-même les bénédictins. Le célèbre professeur fit bientôt de la nouvelle abbaye son séjour habituel; il y établit une école, et lorsque, devenu vieux, les infirmités le forcèrent de rester à Tours, il adressa à Cormery les adieux les plus touchants en vers latins que l'histoire nous a conservés. Alcuin y célèbre son cher monastère de Cormery. « O, s'écrie-t-il, ma résidence favorite! des arbres touffus te recouvrent de leur ombre, bosquets délicieux toujours couronnés de fleurs. Les prés qui t'entourent continueront de s'embellir de fleurs et de produire des herbes utiles à la santé, que la main expérimentée du médecin viendra cueillir. Une rivière, aux bords verts et fleuris, t'environne de ses ondes, et le pêcheur n'y jette jamais ses filets en vain. Les vergers et les jardins, les lis et les roses remplissent le cloître des plus doux parfums. Des oiseaux de toute espèce y font retentir leurs chants mélodieux dès l'aube matinale, et célèbrent à l'envi les louanges de Dieu créateur. » Après la mort d'Alcuin, arrivée en 804, l'abbaye de Cormery continua à prospérer : une ville ne tarda pas à grouper ses maisons à l'ombre de cette abbaye, véritable place forte par le fait, suivant l'usage du temps, capable de soutenir un siège et d'abriter ses vassaux. Néanmoins elle eut à traverser des jours néfastes lors des invasions normandes, mais elle s'en releva et reprit, au ix^e siècle, le cours de sa prospérité. Avec la féodalité commença sa décadence : les comtes d'Anjou, avoués et

prétendus patrons de l'abbaye, convoitant dès lors la possession de toute la Touraine, où ils avaient plusieurs fiefs importants, administrèrent les domaines monastiques à leur profit. Les terres de Cormery devinrent des bénéfices laïques. L'abbaye n'eut bientôt plus d'ecclésiastique que le titre de sa fondation. Nous trouvons, en 965, parmi ses abbés, Guy, fils du comte d'Anjou Foulques le Bon, petit-fils de Foulques le Roux. Plus tard, un mon de Corbeil, obtint du roi Robert la confirmation des privilèges de l'abbaye et son indépendance. Elle avait reconquis une nouvelle influence quand, en 1358, les Anglais s'en emparèrent, après avoir ravagé la ville, et y apportèrent la ruine et le pillage. En quelques instants, l'œuvre de plusieurs siècles fut anéantie, le monastère transformé en citadelle. Plusieurs années se passèrent ainsi, au bout desquelles l'abbé Gérard, réfugié à Tours, obtint des Anglais la réintégration de son abbaye. Il n'en fut pas moins obligé de payer de nouveau rançon en 1412, lors du retour des bandes ennemies; mais, de cette époque au xvi^e siècle, les moines purent vivre en paix derrière leurs murailles solidement réparées. En 1562, les réformés renouvellèrent à Cormery les ravages des guerres anglaises. Après s'être rendus maîtres de Tours et de toute la province, ils livrent au pillage les églises et les monastères; la célèbre abbaye n'eut pas un meilleur sort : le trésor fut pillé, les ossements des religieux jetés à la voirie. Cormery eut beaucoup de peine à se remettre des suites de cette terrible attaque. Enfin, un siècle plus tard, l'abbaye fut agrégée à la congrégation de Saint-Maur. Cette union eut lieu en 1669, par un concordat intervenu entre Henri de Béthune, archevêque de Bordeaux, abbé de Cormery, et dom Bernard Audebert, supérieur général de la congrégation de Saint-Maur : « Elle avait, dit le texte même du concordat, pour but de faire revivre la régularité déchu par le laps de temps et le malheur des guerres civiles. » Le même acte stipula différents règlements équivalant à une véritable reconstitution. A peine installés à Cormery, les bénédictins de Saint-Maur firent refleurir la régularité et toutes les vertus monastiques. La congrégation vit bientôt sa réputation s'étendre au loin, et son nom reste encore attaché à d'importants travaux littéraires et scientifiques. Les moines de Cormery étaient parvenus, au xvii^e siècle, à force de sagesse et d'économie, à réparer les pertes que les troubles et les guerres avaient fait subir à l'abbaye. En 1691, le chapitre décida la reconstruction d'une partie du monastère, qui fut accomplie peu de temps après. Des lors, jusqu'en 1789, l'histoire de l'abbaye ne présente plus aucun fait digne d'être relaté. Lors de la suppression des ordres religieux, les moines de Cormery se dispersèrent silencieusement, sans lutte. Les bâtiments, vendus aussitôt comme propriété nationale, furent abattus peu après, et il ne reste guère aujourd'hui que des ruines informes d'une abbaye qui vit Alcuin et Charlemagne, et qui fut pendant près de neuf siècles une des plus brillantes de notre pays.

CORMIER s. m. (kor-mié — rad. *corme*). Bot. Nom vulgaire du sorbier domestique ou cultivé : *La fructification du CORMIER est soumise à une sorte d'intermittence*. (Du Breuil.) On connaît plusieurs variétés de CORMIERS. (A. du Breuil.) Bois du même végétal : *Ouvrage de tour en CORMIER*.

Lif en arc est ployé, le *cormier* fait des dards. DELILLE.

— Sylvic. Arbre très-âgé réservé sur la lisière d'une forêt pour en marquer les limites. S'emploie aussi adjectivement : *Arbre CORMIER*. Pied CORMIER.

— Encycl. Le *cormier* est une espèce du genre sorbier (*Sorbus domestica*). C'est un arbre de moyenne grandeur, à feuilles imparipennées et à fleurs blanches groupées en corymbes terminaux. Il présente un certain nombre de variétés dans la forme, le volume et la couleur de ses fruits, que l'on peut se figurer d'une manière générale comme de très-petites poires. Originaire de l'Europe centrale et méridionale, il se trouve surtout dans les bois, et on le cultive aussi dans les parcs, les jardins et les vergers. S'il n'est pas plus répandu, cela tient, entre autres causes, à son tempérament, assez délicat dans les premières années, et surtout à la lenteur de sa croissance et de sa mise à fruit. Il préfère les sols siliceux un peu frais; mais il s'accommode aussi des terrains calcaires. On peut le multiplier de graines, que l'on sème en pépinière; on repique deux fois les jeunes plants, et ce n'est guère que vers la huitième ou même la dixième année qu'on peut les planter à demeure. Quelquefois, on se contente de le semer dans les haies ou dans les clairières des bois, et de ne plus s'occuper ensuite des jeunes plants que pour les récolter quand ils sont assez forts et les repiquer en pépinière. Mais, en général, le procédé du semis est lent à donner des sujets convenables, et l'on n'est pas toujours sûr d'obtenir ainsi les variétés que l'on veut propager. Aussi préfère-t-on multiplier le *cormier* par la greffe, en fente ou en écusson, sur poirier ou aubépine. Dans ce cas, il croît plus vite; mais les arbres ainsi obtenus sont moins beaux et durent moins longtemps que ceux qui proviennent de graines. Le bois du *cormier* est

brun rougeâtre, très-dur, d'un grain fin et très-homogène; mais, comme il prend beaucoup de retrait, on ne doit le mettre en œuvre que lorsqu'il est bien sec. Il est recherché pour la menuiserie, l'ébénisterie, le tour et la fabrication des machines; il est supérieur à tout autre bois pour la confection des vis, des fuseaux et des alluchons. Toutes les parties de cet arbre sont astringentes et employées quelquefois comme telles en médecine. On se sert aussi de l'écorce pour la teinture en noir. Le fruit (*corme* ou *sorbe*) est d'abord très-acerbe; arrivé à maturité et bletti comme les nèfles, il est mou, un peu fade, peu nutritif et occasionne des coliques si on en mange avec excès. Aussi ne convient-il qu'aux estomacs robustes. Les habitants de la campagne, et surtout les enfants, en font une grande consommation. La variété à fruits allongés ou turbinés (*corme-poire*) est préférée comme aliment. Ecrasée dans l'eau et soumise à la fermentation vineuse, la *corme* donne une boisson (*cormé*) analogue pour la saveur au cidre et au poiré, mais plus enivrante, et qui est la boisson ordinaire des journaliers et des domestiques dans les campagnes; on préfère pour cet usage la variété à fruits arrondis (*corme-pomme*), et l'on y mêle souvent des pommes, des poires, des nèfles ou des prunelles. On en obtient aussi de l'eau-de-vie par la distillation.

CORMIER (Thomas), sieur de Beauvais, historien et jurisconsulte français, né à Domfront (Orne) vers 1523, mort en 1600, devint président de l'échiquier d'Alençon. On a de lui : *Itinerum gestarum Henrico II, rege Gallie, libri IV* (Paris, 1584, in-4°); et *Henrici IV, christian. et augustiss. Galliarum Navarraque regis, Codex juris civilis* (Lyon, 1602, in-fol.), ouvrage qui a été traduit en français sous le titre de : *le Code de Henri IV*.

CORMIÈRE s. f. (kor-miè-re — peut-être de *cormier*, bois très-dur). Mar. Dernière pièce de bois à l'extrémité de la poupe. Il l'appelle aussi *trépot* et *ALLONGE DE LA POUPE*.

CORMIGONE s. m. (kor-mi-go-ne — du gr. *kormos*, tronc d'arbre; *gônia*, angle). Bot. Syn. de *BIRKIA*.

CORNILIOLE (Pierre-Louis), littérateur, né à Paris en 1739, mort en 1822. Il était prêtre avant la Révolution, dont il profita pour rompre ses vœux et se marier. On a de lui la traduction de la *Thebaïde* de Stace (Paris, 1783, 3 vol. in-12), et celle de l'*Achilléide* et des *Sylves* de Stace (Paris, 1802, 2 vol. in-12). Ces traductions, malgré leurs défauts, ne manquent pas de mérite et furent bien accueillies.

CORMIS (François DE), jurisconsulte français, né à Aix (Provence) en 1639, mort en 1734. Il a laissé un *Recueil de consultations sur diverses matières de droit* (Paris, 1735, 2 vol. in-fol.).

CORMON (Pierre-Etienne PIETRE, dit *Eugène*), auteur dramatique français, né à Lyon le 5 mai 1811, descend, par sa mère, de la famille des Cormon, libraires, dont il a pris le nom en abordant la carrière littéraire. Il a donné depuis 1832, notamment sur les scènes de drame, de vaudeville et d'opéra-comique, environ cent cinquante ouvrages, dont trois seulement ont été composés par lui seul. Tous les autres ont été écrits en collaboration avec MM. Dennerly, Laurencin, Grangé, Michel Carré, etc. Plusieurs ont joui d'une certaine vogue, et ont fourni une assez longue carrière. Nous citerons principalement : les *Faus-saires anglais* (1833); les *Cueux de mer* (1835); le *Vagabond* (1836); le *Pensionnaire de Montereau* (1836); *Rafael* ou les *Mauvais conseils* (1838); *Paul et Virginie* (1841); *Paris la nuit* (1842), un des plus grands succès du théâtre de l'Ambigu-Comique; le *Canal Saint-Martin* (1845); *Corneille et Rotrou* (1845), comédie représentée au Théâtre-Français; *Un mari qui se dérange* (1846); *Philippe II, roi d'Espagne* (1846); *Gastibelza* (1847), pour l'ouverture de l'Opéra-National; les *Paysans* (1847); le *Moulin des tilleuls* (1849); la *Femme de Primerose* (1851); *Paris qui pleure et Paris qui rit* (1852); les *Femmes du monde* (1853); la *Boire aux plaisirs* (1855); le *Billet de faveur* (1856); *Don Pédre*, opéra-comique (1857); les *Crochets du père Martin*, drame en trois actes, qui obtint un grand succès à la Galté; *Je marie Victoire*, vaudeville en un acte; *Quentin Durward*, opéra-comique en trois actes (1858); les *Ducs de Normandie*, drame historique en cinq actes et onze tableaux (1859); les *Mitaines de l'ami Poulet*, vaudeville en deux actes (1860); les *Pêcheurs de perles*, opéra-comique en trois actes (Théâtre-Lyrique, 1863); le *Docteur Magnus*, en un acte, à l'Opéra (1864); *Lara*, en trois actes et six tableaux, à l'Opéra-Comique (1864); le *Trésor de Pierrot*, en deux actes, au même théâtre, etc. Cet auteur semble, depuis quelques années, disposé à travailler de préférence pour les scènes lyriques. Il est d'ailleurs un de ceux qui réussissent le mieux le genre de poème ou prose rimée qu'affectionnent nos compositeurs, et dont Scribe a eu le secret au plus haut degré.

CORMONÈME s. m. (kor-mo-nè-me — du gr. *kormos*, tige; *néma*, fil). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rhamnées, tribu des frangulées, renfermant une espèce, qui croît au Brésil.

CORMONS, bourg de l'empire d'Autriche, dans le littoral, gouvernement de Trieste, cercle et à 11 kilom. O. de Goritz, sur l'Isonzo; 3,600 hab. Élevé de vers à soie; filature et tissu de soie.

CORMONTAIGNE (Louis de), ingénieur, né à Strasbourg vers 1696, mort en 1752. Il assista aux sièges les plus mémorables de 1713 à 1745, et devint maréchal de camp et directeur des fortifications des places de la Moselle. Continuateur de Vauban, il développa heureusement les idées de cet illustre ingénieur, et introduisit dans l'art de fortifier les places diverses améliorations, dont les plus importantes furent de soustraire les escarpes en maçonnerie à la vue de l'ennemi, d'augmenter la saillie des demi-lunes, et de donner plus d'importance aux réduits de demi-lunes et de places d'armes rentrantes. Il a surtout appliqué ses principes dans la construction des grands ouvrages qu'il ajouta aux fortifications de Thionville et de Metz. Ses œuvres, dont une nouvelle édition a été donnée récemment, sous les auspices du ministre de la guerre, se composent de trois traités : *Mémorial pour l'attaque des places*; *Mémorial pour la défense des places*; *Mémorial pour la fortification permanente et passagère*. Ce dernier avait été publié d'abord sous le titre de : *Architecture militaire ou l'Art de fortifier* (La Haye, 1741). Les œuvres de Cormontaigne peuvent servir de manuel à l'officier du génie.

CORMORAN s. m. (kor-mo-ran — du lat. *corvus*, corbeau; *marinus*, marin, ou de *corb*, qui s'est dit pour corbeau, et du bas-breton *morvan*, corbeau de mer). Ornith. Genre d'oiseaux, de l'ordre des palmipèdes, qui vivent dans la mer et dans les eaux douces et se nourrissent de poissons : *Le nom de cormorant vient de corbeau marin*. (Buff.) *En Chine, tout illustre pêcheur possède un équipage de loutres et de cormorans pour la pêche*. (Toussentel.) *Les coups de feu et les coups de bâton ne décident pas même les cormorans à fuir, et on les assomme les uns à côté des autres*. (Focillon.) *Plongeurs aussi habiles que nageurs excellents, les cormorans poursuivent avec une rapidité sans égale un poisson qui fuit comme la flèche, et rarement leur échappe*. (Gérard.)

Il n'était point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un cormorant n'eût mis à contribution.
Viviers et réservoirs lui payaient pension.

LA FONTAINE.

« Les pêcheurs l'appellent aussi CORMARIN et CORMARAN. *Cormoran pailleur*, Nom vulgaire de deux cathartes du fleuve des Amazones. »

— Fam. Nom que l'on donne aux matelots, aux pêcheurs, à ceux qui vivent habituellement sur mer : *Mais, vieux cormoran, je ne suis pas tout le monde, moi*. (J. Lacroix.)

— Encycl. Voisin des pélicans, ce genre a pour caractères : bec plus long que la tête, droit, robuste, quoique mince, à mandibule supérieure recourbée à la pointe, gorge dénudée et dilatée; face garnie d'une peau nue; une poche entre les mandibules, mais plus petite et moins dilatée que celle des pélicans; tarses très-courts et robustes; jambes emplumées jusqu'à l'articulation. La dénomination latine de cet oiseau (*carbo*) lui a été donnée pour rappeler la couleur noirâtre de son plumage. Quant au nom de *cormoran*, qui signifie *corbeau marin*, il établit entre lui et le corbeau un rapprochement qui n'est nullement justifié. Les quatre doigts du *cormoran* sont unis entre eux par trois membranes, ce qui leur donne la facilité de voguer sous l'eau avec une vitesse incroyable. Un autre avantage est dans la direction de ses pattes, qui sont tournées en dedans, ce qui lui permet de tenir sa proie dans l'une d'elles en même temps que de l'autre il s'achemine en ramant vers le rivage; en effet, grâce à cette direction, la patte employée à frapper l'eau la pousse sous le milieu du ventre et fait aller l'oiseau droit, tandis que, tournée en dehors, elle eût donné une impulsion oblique. Les *cormorans* se tiennent par troupes souvent très-considérables sur les rochers qui bordent la mer et le long des fleuves. Ils sont d'un naturel très-doux et peu défiant, car ils se laissent parfois approcher de si près qu'on leur en a donné le nom de *nigauds*. Tous se tiennent donc près des eaux, dans une attitude très-tranquille; mais, grands consommateurs de tout ce qui vit dans l'élément liquide, ils le sondent de leur œil perçant, et, dès qu'ils aperçoivent leur proie, ils fondent dessus, puis, la saisissant avec une de leurs pattes, ils reviennent en nageant comme on vient de le dire, ou, par une manœuvre habile, ils lancent le poisson en l'air et le reçoivent dans leur bec la tête la première, de façon que les aiguillons des arêtes se trouvent dirigés en arrière dans le passage de la proie à travers l'œsophage. Le *cormoran* n'est pas sans intelligence. Les anciens le dressaient à la pêche; seulement, ils lui passaient un anneau autour du cou pour s'assurer de sa fidélité et mettre un frein à sa gloutonnerie. C'est ce qui se fait aujourd'hui encore en Chine, d'après le récit du père Le Comte. Un pêcheur peut aisément en gouverner jusqu'à cent. Ils se perchent sur les bords du bateau; au moindre signal, ils partent tous; ils cherchent, ils plongent, ils reviennent cent fois sur l'eau, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé leur

proie; alors ils la saisissent avec leur bec et la portent incontinent au maître. Quand le poisson est trop gros, ils s'entraident; l'un le prend par la tête, l'autre par la queue, et ils l'amènent ainsi jusqu'au bateau, où on leur présente de longues rames sur lesquelles ils se perchent avec leur poisson, qu'ils n'abandonnent que pour en aller chercher d'autres. Mais ce n'est pas tout; ces animaux sont obligés de rester sous l'eau jusqu'à ce qu'ils fassent une capture. S'ils remontent sur l'eau sans rien apporter, si la paresse les gagne ou s'ils essayent de se reposer, le maître les châtie avec une longue gaulle et les renvoie au fond de l'eau continuer leur travail. Cependant, comme tout travail mérite un salaire, le *cormoran*, après avoir travaillé pour son maître de dix heures du matin à cinq heures du soir, est récompensé par la liberté de pêcher pour son propre compte. On délire son cou, et, libre de cette entrave, l'oiseau plonge et nage sous l'eau avec la rapidité du trait, faisant main basse sur ses victimes.

Le grand *cormoran*, espèce type, est long de 0 m. 80 environ; il est d'un noir verdâtre ou de charbon, excepté sous la gorge et au devant du cou; sa poche gutturale est jaunâtre. On le rencontre assez souvent en France. Il se nourrit de toutes sortes de poissons, particulièrement d'anguilles, et niche, suivant les localités, sur les arbres, dans les creux des rochers ou dans les joncs. La ponte se compose de trois ou quatre œufs d'un blanc verdâtre et rudes au toucher. Le *cormoran* nigaud est plus petit que le précédent, plus rare, d'un noir plus sombre, sans blanc au cou. Il ne se trouve que de passage en France. Le *cormoran* de Desmarests est en entier d'un vert noirâtre; tête sans huppe, membrane sans rostre large, pieds jaunes, bec grêle, fauve. La femelle est en dessus d'un fauve verdâtre varié de blanchâtre; le corps est blanc en dessous. Cette espèce habite les rivages de la Corse. Le *cormoran* de Guimard se fait remarquer par la couleur grise cendré de son corps, sur les parties latérales du cou, de l'un et de l'autre côté, s'aperçoit une bande blanche; le croupion, l'extrémité des ailes et la queue sont bruns; le manteau et la couverture des ailes sont d'un marbré brillant de noir, de brun et de gris blanc satiné; la peau nue des doigts et les pieds sont rouges; sur ces derniers ressortent des ongles noirs; le bec est jauneverdâtre, et l'extrémité du bec, la mandibule supérieure est d'un brun clair. Ce beau *cormoran* habite la rade de Callao, et se tient de préférence sur les rochers qui entourent l'île Saint-Laurent.

CORMUS s. m. (kor-muss — du gr. *kormos*, tige). Bot. Syn. de *ANABICE*.

CORMYPHORE s. m. (kor-mi-fo-re — du gr. *kormos*, tronc; *phoros*, qui porte). Entom. Genre de coléoptères clavicornes, comprenant une seule espèce qui vit dans l'Anjou.

CORMOPHYTE adj. (kor-mo-fi-te — du gr. *kormos*, tige; *phuton*, plante). Bot. Qui est muni d'une tige.

— s. m. pl. Classe de végétaux cryptogames, comprenant les genres qui sont munis d'une tige, tels que les fougères, les lycopodiées, les équisétacées, les mousses et les hépatiques.

CORNA, ville de la Turquie d'Asie. V. KORNA.

CORNA (Antoine DELLA), peintre italien, né à Crémone, vivait dans la seconde moitié du xve siècle, et était élève de Mantegna qu'il imita dans sa manière. On de ses tableaux, représentant *Julien tuant son père et sa mère en croyant surprendre sa femme avec un amant*, porte la date de 1478 et le nom de l'artiste. C'est la plus ancienne production de l'école crémoneise qui soit signée et datée.

CORNABOUX s. m. (kor-na-bou — contract. des mots *corne* à *bouc*). Anc. art milit. Corne de bouc dont on se servait anciennement en guise de cor dans nos armées.

CORNAC s. m. (kor-nak — du sanscr. *karnika*, éléphant). Celui qui est chargé de soigner et de conduire un éléphant. *Lorsque l'éléphant refuse d'obéir, et qu'il y a du danger qu'il ne se révolte et ne fasse du désordre, le cornac le frappe avec un grand crochet; par ce moyen, il le ramène à son devoir*. (Bellon.)

— Par ext. Conducteur, guide quelconque. V. à la partie encyclopédique.

— Encycl. Le *cornac* est cet homme froid, doux et énergique, auquel est confiée la conduite de l'éléphant. Placé sur le cou de l'animal et armé d'un long bâton terminé en crochet, il le dirige autant par la parole que par la force, et lorsque l'éléphant refuse, dans quelques rares circonstances, de lui obéir, il le frappe de son crochet, sur le côté de la tête. Peu à peu il se forme, à l'endroit où touche le croc, une petite plaie purulente, qui devient douloureuse au moindre contact avec le croc manié par le *cornac*. Celui-ci, profitant de cette douleur, se rend maître absolu de l'animal, et le dirige à sa guise. Lorsqu'un *cornac* est parvenu à dompter complètement sa bête, l'emploi du bâton crochu devient presque inutile; la parole suffit, et l'éléphant, qui comprend le langage de son maître, obéit à ses moindres commandements.

On le voit, le métier de *cornac* est bien plus délicat que celui de dompteur ou de conducteur de chevaux. L'éduquer a continuellement

besoin de la cravache pour aiguillonner son cheval et de la bride pour le diriger. L'éléphant obéit à la voix, vient à droite, tourne à gauche, recule, avance, court ou va au pas, suivant les injonctions verbales du maître.

Le *cornac* doit être un homme spécial, élevé dès l'enfance au milieu des animaux qu'il doit diriger, connaissant dans leurs moindres détails leurs mœurs, leurs défauts, leurs aptitudes et leurs besoins, et possédant lui-même de rares qualités de douceur, de patience et d'énergie réunies. Le premier venu ne saurait être *cornac*; il faut à la fois avoir étudié l'art ou mieux la science que l'on veut pratiquer, et, de plus, nous le répétons, être doué de certaines vertus que la nature ne prodigue pas. Aussi voit-on peu de bons *cornacs*; mais, en revanche, lorsque l'un d'eux s'acquiert quelque célébrité, sa fortune est rapide. Les plus riches particuliers, les princes les plus puissants lui font des offres magnifiques.

En général, cependant, le *cornac* s'attache à son éléphant, et ne le quitte plus qu'à la mort. Il se forme entre ces deux êtres une liaison étroite, une sorte d'étrange amitié, qui les fait se comprendre mutuellement, se secourir en toutes circonstances, et, si l'un d'eux vient à manquer à ses devoirs, il faut l'avouer à la honte de l'humanité, c'est toujours le *cornac* qui offre le mauvais exemple; l'éléphant, au contraire, lorsqu'il est attaché à un *cornac*, lui donne en toute occasion des preuves d'une telle fidélité, qu'il ne faut pas s'étonner si les Indous ont adoré ces animaux comme des êtres supérieurs à l'espèce humaine et d'une nature divine.

Le *cornac*, lorsqu'il a bien dompté son animal, devient souvent un tyran brutal et cruel, parce qu'il lui semble que toute révolte est impossible. Mais il est parfois cruellement trompé. L'éléphant, que des châtiments immérités rendent indocile, refuse d'abord toute obéissance. Le *cornac* redouble de coups, et bientôt, emporté par la colère, l'éléphant le frappe à son tour et le tue. Le croirait-on? l'animal, après avoir assouvi sa vengeance, tombe dans une profonde tristesse, et on a vu, en 1860, l'exemple d'un éléphant se laissant mourir de faim après avoir tué son conducteur. L'écrivain anglais qui rapporte ce fait en conclut que, si cet éléphant s'est laissé mourir, c'est qu'il avait des remords, et que, s'il avait des remords, c'est qu'il possédait une âme. Nous ne suivrons point l'auteur anglais sur ce terrain; qu'il nous suffise d'avoir cité le fait; le lecteur appréciera.

Voici une autre anecdote, racontée par les écrivains les plus dignes de foi.

Un éléphant tue un jour son *cornac*, qui le maltraitait. La veuve de cet infortuné prend son enfant âgé de dix ans et le jette aux pieds de l'animal furieux en lui disant : « Tue donc le fils après le père. » L'éléphant s'adoucit aussitôt, prend le jeune Indien sur sa trompe, le pose sur son col, l'adopte pour *cornac*, obéit à ses moindres commandements, et ne veut plus souffrir d'autre maître. Cette scène singulière s'est passée dans le Dekan au siècle dernier.

Est-il beaucoup d'hommes susceptibles d'un pareil attachement? Dans nos contrées, où éléphants et *cornacs* ne sont guère connus que sur les tréteaux des saltimbanques, on s'est habitué à donner par extension, mais improprement, le nom de *cornac* à celui qui montre des bêtes sauvages. Il n'existe aucune analogie entre les dompteurs d'animaux plus ou moins domptables et les conducteurs d'éléphants.

On a donné aussi familièrement le même titre à celui qui sert de guide à des voyageurs ou à des étrangers. C'est dans ce sens que Théophile Gautier emploie le mot *cornac* : « A moins, dit-il, d'avoir un guide, on passerait vingt fois devant cette mosquée sans en soupçonner l'existence. Notre *cornac* frappa à une porte pratiquée dans un mur de pisé rougeâtre. » Là, l'expression est mieux appliquée; le guide, le cicérone est réellement une sorte de *cornac*, puisqu'il dirige les voyageurs à son gré, leur indiquant les lieux qu'il faut visiter et les y conduisant.

Une autre application, du mot *cornac* est celle qui en fait un conducteur, un introducteur, un patron, un prôneur : « Il est plus d'un homme de talent que l'on pourrait citer, dit Urury, et qui a dû beaucoup au zèle et à l'adresse de son *cornac*. »

Cette expression, employée par figure, a fait fureur il y a quelque trente ou quarante ans. Aujourd'hui, elle est à peu près abandonnée, parce qu'elle prête à des allusions malignes. En effet, si le prôneur est un *cornac*, quel nom appliquera-t-on à la personne prônée?

CORNACCHINI (Thomas), médecin, né à Arezzo au xvie siècle, occupa une chaire à l'université de Pise. Il composa, sous le titre de *Tabule medica*, etc. (Padoue, 1605, in-fol.), des tables médicales faites avec beaucoup de méthode et de soin et qui furent publiées par ses fils. — L'un d'eux, Marc CORNACCHINI, fut l'élève de Jérôme Mercurialis, dont il publia les commentaires sur Hippocrate, et devint professeur à Pise. Il fit connaître une poudre inventée par le comte de Warwick et qui néanmoins reçut le nom de *poudre cornacienne*. On a de lui, outre les opuscules : *Methodus qua omnes humani corporis affectiones ab humoribus genitæ... curantur* (Florence, 1619, in-4°).

CORNACCHINI (Agostino), sculpteur italien, né à Pescia (Toscane), florissant vers le commencement du xviii^e siècle. Il alla s'établir à Rome, y acquit la protection du cardinal Fabbriani et, grâce à lui, obtint d'importantes commandes. On a de cet artiste médiocre, dont les œuvres se ressentent du mauvais goût du temps : une statue de la *Prudence* à Saint-Jean de Latran; la statue d'*Elie* à Saint-Pierre, la statue équestre de *Charlemagne* sous le portique de cette basilique, etc.

CORNACCHINIE s. f. (kor-na-ki-nf — de *Cornacchini*, sav. ital.). Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des asclépiadées, tribu des périplocées, renfermant une seule espèce qui croît dans l'Inde.

CORNACÉ, ÉE adj. (kor-na-sé — du lat. *cornus*, cornouiller). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au cornouiller. « On dit aussi CORNÉ. »

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre cornouiller. « On dit aussi CORNÉS. »

— Encycl. Cette famille comprend des arbres, des arbrisseaux et des plantes vivaces, à feuilles généralement opposées, très-rarement alternes, simples, entières ou dentées. Les fleurs, hermaphrodites ou polygames, forment par leur réunion, tantôt des capitules ou des ombelles entourés d'un involucre souvent coloré, tantôt des corymbes dépourvus d'involucre. Elles présentent un calice adhérent, à quatre dents; une corolle à quatre pétales; quatre étamines insérées au pourtour d'un disque épigyne; un ovaire infère à deux ou trois loges uniovulées, couronné par le disque, et surmonté d'un style en massue terminé par un stigmate simple. Le fruit est un drupe à noyau osseux, divisé en deux ou trois loges, dont chacune renferme une graine à légume coriace, recouvrant un embryon à cotylédons foliacés et à albumen charnu. Cette famille a des affinités avec les caprifoliacées, dont elle constitue un démembrement, ainsi qu'avec les araliacées et les hédéracées. Elle comprend les genres suivants : *cornouiller*, *benthamie*, *ancuba* et *décostée*, auxquels plusieurs botanistes adjoignent, mais avec doute, les genres *curtiée*, *masitiae*, *polygme* et *volontie*. Les *cornacées* sont répandues dans les régions tempérées et froides de l'hémisphère boréal. Leur bois est dur; leurs fruits sont souvent comestibles. La plupart de ces végétaux sont cultivés dans les jardins d'agrément.

CORNACHINE adj. f. (kor-na-chi-ne). Pharm. Se dit d'une poudre purgative composée par parties égales d'atrimoine diaphorétique, de diagrède et de crème de tartre.

— Substantif. : *Prendre de la CORNACHINE*.

CORNADE s. f. (kor-na-de — rad. *corne*). Coup de corne : *Pendant qu'au péril de cent mille CORNADES je combats des taureaux...* (Scarron.) Inus.

CORNAGE s. m. (kor-na-je — rad. *corner*). Art vétér. Bruit que font entendre en respirant les chevaux, les ânes, les mulets poussifs qui trottent avec vitesse, et qui ressemble à celui que l'on produirait en soufflant dans une corne : *Le CORNAGE chronique est presque toujours incurable*. (Focillon.) « On dit aussi SIFFLAGE. »

— Féod. Action obligatoire d'annoncer, en sonnant du cor ou de la corne, l'arrivée ou l'approche de l'ennemi. « *Droit de cornage*, Droit perçu par le seigneur à raison de chaque bœuf qui labourait dans sa seigneurie. »

— Encycl. Art vétér. On donne le nom de *cornage* à un bruit particulier anormal que certains chevaux font entendre pendant la respiration, sous l'influence d'un état morbide des organes respiratoires ou du système nerveux spécial à ces organes. Le *cornage* est encore désigné sous le nom de *siffilage*, *sifflement*, *halley*, *ronflement*. Le cheval qui est affecté de *cornage* est dit *corneur*, expression qui a été substituée à celle de *cornard*, qu'employaient les hippocrates et presque tous les marchands de chevaux. Le *cornage* n'est pas une maladie, mais bien un symptôme commun à plusieurs affections. Parmi les causes du *cornage*, les unes sont temporaires, n'exercent leur action que pendant un temps limité et se rattachent à des maladies inflammatoires des voies supérieures de la respiration. Ordinairement le *cornage* qui en est la conséquence disparaît avec la maladie aiguë. D'autres fois, le *cornage* est dû à une lésion organique de l'appareil respiratoire, ou des organes qui l'avvoient, ou du système nerveux; il persiste alors comme l'altération à laquelle il se trouve lié. Ainsi donc, il y a le *cornage aigu* ou *temporaire* et le *cornage chronique*, le *cornage permanent*, le *cornage* proprement dit. Cette distinction est surtout importante sous le rapport de la jurisprudence; car le *cornage* chronique seul constitue un vice rédhibitoire. « Le timbre, le ton, l'intensité du *cornage*, dit M. Reynal, varient à l'infini avec les causes qui lui donnent naissance et avec les conditions particulières où se trouvent placés les organes de la respiration. Ainsi ce bruit, imperceptible au repos, par exemple, s'accroît progressivement d'avantage après quelques minutes d'exercice, revêtira les caractères d'un râle, d'un ronflement ou d'un sifflement plus léger, puis successivement, avec le temps, prendra une allure plus accélérée; il

acquerra une acuité plus grande en passant par une série d'intonations dont il est difficile de donner une idée parfaite, et que la pratique seule peut aider à reconnaître, à distinguer et à caractériser. » Le *cornage* est un défaut grave, en général incurable, et non-seulement il impressionne désagréablement les personnes qui montent ou qui conduisent un cheval atteint de ce vice, mais il empêche même parfois l'utilisation de l'animal et lui fait toujours perdre une grande partie de sa valeur commerciale. Quand le *cornage* n'est que le symptôme d'une affection aiguë, il suffit de traiter cette maladie pour, en général, ramener la respiration à son état normal. Le traitement du *cornage* chronique est divisé en préservatif et curatif. Les moyens préservatifs sont du ressort de l'hygiène, et les moyens curatifs sont empruntés à la thérapeutique, et le plus souvent employés sans succès; parmi les moyens chirurgicaux, la trachéotomie est sans contredit l'opération chirurgicale la plus rationnellement indiquée. Elle ne guérit pas l'affection, mais elle agit comme palliatif en arrêtant les effets du mal sans en détruire la cause. Par la trachéotomie, des animaux devenus sans valeur sont rendus à des travaux pénibles, car on ouvre la respiration, qui cesse d'être bruyante, une voie nouvelle qui permet l'introduction facile de l'air nécessaire à l'hématose.

— Jurispr. Le *cornage* chronique ou *cornage* proprement dit a été classé par la loi du 20 mai 1838, avec neuf jours de garantie, au nombre des vices réputés rédhibitoires. « Dans le langage de la loi, comme dans la pensée du législateur, dit M. Renault, il n'y a *cornage* que lorsque la respiration, soit pendant l'inspiration, soit pendant l'expiration, s'accompagne d'un bruit plus ou moins éclatant ou sonore, d'une espèce de râle plus ou moins grave ou rauque, ou d'un sifflement plus ou moins aigu, qui peut, quand il se produit, être entendu à quelques pas de l'animal qui en est affecté. » Enfin il y a *cornage* chronique, et, partant, *cornage* rédhibitoire, toutes les fois que ce vice se manifeste dans quelque circonstance que ce soit, sans cause aiguë appréciable, avec les caractères ci-dessus indiqués comme ceux qui peuvent seuls le constituer aux yeux de la loi.

CORNAILLE s. f. (kor-na-ille; 11 mil. — rad. *corne*). Rature de cornes que l'on emploie comme engrais.

— Ornith. S'est dit autrefois pour CORNEILLE.

CORNAILLER v. n. ou intr. (kor-na-llé; 11 mil. — rad. *corne*). N'entrer pas carrément dans sa mortaise, en parlant d'un tenon : *Ce tenon CORNAILLER*.

CORNAL s. m. (kor-nal). Ornith. Espèce de pintade de la Guinée.

CORNALIÈRE s. f. (kor-na-li-ère — rad. *corne*). Eaux et for. Douve cornue.

CORNALINE — du lat. *cornu*, corne, parce que cette pierre a une demi-transparence cornée). Minér. Variété d'agate demi-transparente, et dont l'espèce la plus vulgaire est d'un rouge foncé : *Cachet de CORNALINE. Pomme de canne en CORNALINE. Bague en CORNALINE. Les anciens nous ont laissé un grand nombre de CORNALINES gravées.* (Bouillet.)

— Encycl. La couleur dominante de la *cornaline* est rouge, variant du rouge de sang foncé au rouge de chair tendre nuancée de jaunâtre.

La *cornaline* (*carneolus* des anciens) est ordinairement semi-diaphane; sa cassure est parfaitement conchoïde, assez lisse; sa pesanteur spécifique est égale à 2,6. Elle perd sa couleur et une partie de sa transparence au feu du chalumeau. Lorsque les *cornalines* sont d'une belle couleur foncée uniforme, elles sont recherchées pour les bijoux. Elles reçoivent un poli très-vif. Elles se trouvent en infiltration dans certaines roches sous forme globuleuse ou en stalactites. Les plus belles viennent-elles exclusivement de l'Orient, comme leur nom de *cornalines* orientales semble l'indiquer? Rien n'est moins certain. Toujours est-il que, d'après le minéralogiste Faujas de Saint-Fond, les Hollandais en rapportent de brutes du Japon et qu'ils les changent à Obestine contre les agates du pays.

CORNARD DE LA CROZE (Jean), protestant français du XVII^e siècle. Il se réfugia en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes. On manque de renseignements sur sa vie. Il a laissé diverses publications qui recommandent son nom : *Bibliothèque universelle*, à laquelle il collabora avec Jean Leclerc, jusqu'au onzième volume, qui est entièrement de lui; *Recueil de diverses pièces concernant le quétisme et les quétistes*, ou *Molinos, ses sentiments et ses disciples* (Amsterdam, 1688, in-8°). • Cet ouvrage rare et peu connu, disent MM. Haag, contient une traduction du *Guide spirituel* et du *Traité de la communion*, de Molinos; *Trois lettres touchant l'état présent de l'Italie* — la première regarde Molinos et les quétistes; la deuxième, l'inquisition; la troisième, la politique — pour servir de complément aux lettres du docteur Burnet, traduit de l'anglais (Cologne, 1688, in-8°). Cornard publia encore quelques ouvrages en anglais, entre autres : *Memoirs for the ingenious... containing observations in philosophy, physic, philology ad other arts and*

sciences for the year 1693 (Londres, 1693, in-4°). Un seul volume en a été publié.

CORNARA (Carlo), peintre italien, né à Milan en 1605, mort en 1673, fut élève de Camille Procaccini. Il s'adonna d'abord à la peinture de genre, puis à la grande peinture, et composa, entre autres ouvrages, un *Saint Benoît* qui se trouve à la Chartreuse de Pavie, la fresque qui décore la voûte d'une chapelle à Saint-Eustorge de Milan, etc. — Sa fille, à qui il avait appris son art, acheva les toiles qu'il n'avait pu terminer et peignit elle-même plusieurs tableaux, parmi lesquels on cite le *Christ donnant les clefs à saint Pierre*, à Saint-Ambroise de Milan.

CORNARD s. m. (kor-nar — rad. *corne*). Celui qui a des cornes :

Un diable, *cornard* effronté,
Vilains, ici guette vos belles.

BÉRANGER.

— Fam. Mari dont la femme est infidèle : *Les femmes que leurs maris ont maltraitées n'ont pas de plus grande délectation que de les faire CORNARDS.* (Brantôme.) Le *CORNARD* est un jaloux ridicule, inconvenant envers l'épouse, et bien informé de son infidélité; c'est un *furbond* qui veut se rebiffer contre l'arrêt des destins, mais qui, résistant avec gaucherie, devient un objet de risée par ses précautions inutiles, sa colère et ses éclats. (Fourier.)

Ménélaüs le franc *cornard*.

SCARRON.

L'un amasse du bien, dont sa femme fait part
A ceux qui prennent soin de le faire *cornard*.

MOÏÈRE.

Diab! la mode des *cornards*
Est une mode d'importance!
On ne la change point en jour;
Les autres durent quinze jours,
Mais celle-là dure toujours.

POISSON.

— Hist. Membre d'une société bouffonne qui existait en Normandie au XVII^e siècle. « On les appelait aussi FOUS et CONARDS. V. CORNARD.

— Techn. Outil de fer qui se termine par un crochet un peu relevé, et qui sert, dans la fabrication des glaces, à tirer les pots ou creusets du fourneau de cuisson, pour les placer dans le fourneau de fusion.

— Entom. Nom vulgaire du cerf-volant ou lucane.

— Bot. Syn. de CORNARET.

— Adjectiv. Qui porte des cornes, qui a une femme infidèle : *Un mari CORNARD*.

CORNARD, ARDE adj. (kor-nar, ar-de — rad. *corne*). Art vétér. Atteint de cornage : *Cheval CORNARD. Jument CORNARDE*.

CORNARDISE s. f. (kor-nar-dize — rad. *cornard*). Etat du cornard, du mari dont la femme est infidèle : *Le caractère de la CORNARDISE est indélébile.* (Montaigne.) « Vieux mot que l'on pourrait reprendre.

CORNARET s. m. (kor-na-rè — rad. *corne*, par allusion à la forme du fruit). Nom vulgaire des martynies, genre de la famille des pédaliniées.

CORNARIUS (Jean), médecin saxon, dont le véritable nom était *Hagenbus*, né à Zwickau en 1500, mort en 1558, professa la médecine à Marbourg et à l'université d'Iéna. Il fut l'un des premiers à rejeter l'autorité des Arabes, alors sans rivale dans les écoles, et à s'appuyer sur les écrits des anciens médecins grecs. Il est moins connu par ses propres productions que par la traduction d'un grand nombre d'auteurs anciens. On lui doit aussi une excellente édition d'Hippocrate, qui fut publiée à Bâle en 1538, et dont il donna une traduction latine en 1546. — Son fils Diomède CORNARIUS, né à Zwickau vers 1535, fut professeur à l'université de Vienne et médecin de Maximilien II. On a de lui : *Consiliorum medicinalium habitorum in consultationibus... tractatus* (Leipzig, 1599).

CORNARO, célèbre famille italienne, originaire de Venise, et qui prétendait descendre des Cornélius. Ses principaux membres sont : Marc CORNARO, doge de Venise, né vers 1284, mort en 1367. Il prit une part malheureuse à une croisade contre le sultan d'Égypte, et étouffa en 1366, après une lutte sanglante, l'insurrection qui avait éclaté à Candie. C'est lui qui fit orner la salle du grand conseil des peintures à fresque qu'on y voit encore aujourd'hui. — Jean CORNARO, doge de Venise de 1624 à 1629. Sous son règne, les Vénitiens furent les alliés de la France contre la maison d'Autriche, dans la guerre pour la possession de la Valteline et pour la succession des duchés de Mantoue et de Montferrat. Durant la peste qui ravagea alors l'Italie, Venise perdit 60,000 de ses habitants, et les provinces plus de 500,000; c'était le quart de la population. — Jean CORNARO, doge de Venise, né en 1647, mort en 1722. Sous son gouvernement, 100,000 Turcs, commandés par le grand vizir, envahirent la Morée, qui resta définitivement acquise à la Turquie à la paix de Passarowitz (1718). — Lusignano-Caterina CORNARO, reine de Chypre, née à Venise en 1454, morte en 1510. Elle épousa en 1469 Jacques de Lusignan, roi de Chypre et de Jérusalem, qui la laissa veuve après trois ans de mariage. Caterina prit alors les rênes du gouvernement; mais, en 1488, elle fut forcée par le gouvernement vénitien d'abdiquer en faveur de la république, qui prit possession

de Chypre l'année suivante. Elle vécut depuis dans la retraite au château d'Asolo. (V. plus loin la description de son portrait.) — Lucrèce-Hélène CORNARO-PISCOPIA, savante italienne, née à Venise en 1646, morte en 1684. Elle connaissait l'espagnol, le français, le latin, le grec, l'hébreu, possédait à fond les mathématiques, l'astronomie, la musique, la philosophie et la théologie. Le doctorat en philosophie lui fut solennellement conféré en 1678 dans l'église cathédrale de Padoue. Ses œuvres, consistant en discours académiques italiens, éloges latins de quelques hommes illustres, lettres latines, etc., ont été recueillies et publiées par le F. Bacchini (Parme, 1688).

Cornaro (PORTRAIT DE CATHERINE), tableau de Paul Véronèse; musée du Belvédère, à Vienne. La reine de Chypre est représentée vêtue d'un riche costume, tenant à la main gauche deux flèches et prenant de l'autre main un arc placé sur une table recouverte d'un tapis de velours : c'est une belle femme blonde, à la physionomie énergique et sensuelle. Un tableau du Pordenone, qui est à la galerie de Dresde, nous montre cette même reine en vêtements de deuil, avec une gaze noire qui lui couvre entièrement le front. Catherine Cornaro a été peinte par d'autres grands maîtres de Venise, notamment par Palma le Vieux (gravé par Hollar) et par le Titien (gravé par Basan). Son mausolée se voit dans l'église du Saint-Sauveur, à Venise.

Un tableau du Titien, gravé par B. Baron pour la collection Boydel, représente la famille Cornaro. Le même maître a fait un superbe portrait de Louis Cornaro, qui se voit au musée des Offices à Florence. Une peinture de Francesco Bassano au palais des doges, à Venise, représente *Georges Cornaro vainqueur des Allemands*.

CORNARO (Louis), noble vénitien connu par ses curieuses expériences personnelles sur la longévité humaine, né à Padoue en 1462, mort en 1566. Il ruina sa santé par l'abus des plaisirs, et, se trouvant à quarante ans aux portes du tombeau, il changea tout à coup de régime et d'habitudes, fit des efforts pour modifier son caractère naturellement frascible, et s'astreignit à ne consommer par jour que 12 onces d'aliments solides et 14 onces de vin. Il étudia en même temps ce qui convenait le mieux à son tempérament, ce qui l'excitait, le calmait, le faisait dormir, etc. Il alla même jusqu'à construire une sorte de balance pour constater ses dépenses. On prétend qu'il en arriva à se contenter d'un jaune d'œuf pour sa journée. Ce régime lui réussit d'une manière surprenante; sa santé se rétablit et il mourut plus que centenaire. De l'âge de quatre-vingt-trois ans à quatre-vingt-quinze, il rédigea une sorte de journal d'hygiène dont les parties, publiées successivement, furent ensuite réunies sous le titre de : *Discorso della vita sobria* (Padoue, 1558). Son système a trouvé des contradicteurs, au moins quant à son application rigoureuse. Cornaro avait encore publié un *Trattato delle acque* (Padoue, 1560), où il indique les moyens de maintenir en bon état les lagunes de Venise.

CORNARO ou **CORNELIO** (Flaminio), historien italien, né à Venise en 1693, mort en 1778. Il entreprit d'écrire en latin l'histoire de chacune des églises vénitienes et consacra sa vie entière à ce grand travail. Ce curieux ouvrage, publié à Venise sous le titre de : *Ecclesie venetæ antiquis monumentis illustratæ*, etc., en 1749 et dans les années suivantes, ne forme pas moins de 18 vol. in-4°. Cornaro a également composé d'autres ouvrages, entre autres : *Creta sacra, sive de episcopis ulrisque ritus in insula Creta* (Venise, 1755, 2 vol. in-4°).

CORNAROS (Vincent), poète grec moderne qui vivait au XVII^e siècle, est l'auteur d'un poème épique en cinq chants, intitulé : *Erotoicrion*. La forme en est empruntée aux romans de la chevalerie, et il a pour sujet les amours d'Aréthuse, fille d'Hercule, roi d'Athènes, avec Erotoicrion, fils d'un ministre de ce prince. Le style de ce poème, qui a fait donner à son auteur le nom d'Homère de la Grèce moderne, a déjà vieilli au point que des Grecs même instruits ne l'entendent pas toujours. Denis Photinos l'a refait en grec contemporain et publié à Vienne (1818, 2 vol. in-8°), mais la version originale est plus estimée.

CORNAS, village et commune de France (Ardèche), cant. de Saint-Péray, arrond. et à 13 kilom. S. de Tournon, sur la rive droite du Rhône, au pied de coteaux couverts de vignes; 806 hab. Cette commune comprend 100 hectares de vignes produisant un vin rouge fort estimé; récolte de céréales, fruits et soie. Commerce de vin (2,000 pièces de 2 hectolitres chacune par an, valant de 80 à 120 fr. la pièce).

CORNAX (Mathias), médecin italien, né à Meldola (Romagne), vivait au XVII^e siècle. Il professa successivement à Venise et à Vienne, et devint médecin de l'empereur Ferdinand. Cornax a publié : *Historia quinquies fere gestationis in utero*, etc. (Vienne, 1550, in-4°), sur un fait curieux d'opération césarienne, et *Medica consultationis... enchiridion* (Bâle, 1564, in-8°).

CORNAZZANI ou **CORNAZZANO** (Antonio), littérateur italien du XVII^e siècle, né à Plaisance ou, suivant d'autres, à Ferrare, mort en 1530. Il a laissé des *Rime* ou poésies lyriques

estimées; la *Vita di Maria Virgine* (1491), et la *Vita di Gesù Cristo* (1492), poèmes qu'il dédia à Lucrèce Borgia; d'autres poèmes sur l'art militaire, sur l'art de gouverner, etc. Celui de ses ouvrages qui est le plus connu aujourd'hui a pour titre : *Proverbi in faczie* (Venise, 1548; in-8°); l'auteur y explique, dans des historiettes souvent fort licencieuses, l'origine de seize proverbes italiens.

CORNBRASH s. m. (kor-nbrach — mot angl.). Minér. Calcaire de formation oolithique.

CORNE s. f. (kor-ne — lat. *cornu*; gr. *keras* et *koroné*; goth. *haurn*; scandinave, allem. anc. et mod., angl. *horn*; irlandais et cymrique *corn*. Le persan *karnd*, trompette, doit avoir signifié une *corne*, comme l'indique l'accord de plusieurs langues européennes pour cette double acception. Les noms cités plus haut ont tous les deux sens, et l'on sait que les Gaulois appelaient *karnor* leur trompette de guerre. Il semble difficile à M. Pictet, d'après cela, de ne pas voir là un mot aryen; et cependant bien des doutes s'élèvent en présence de l'hébreu *geren*, du chaldéen *garna*, de l'arabe *garn*, *qurnat*, qui désignent aussi, soit la corne, soit la trompette. Comme ce nom de la *corne* manque en sanscrit, où *karna* signifie oreille, et que le zend *gru*, corne, ongle, persan *surâ*, diffère notablement, on reste fort incertain sur l'origine véritable du mot, et l'on est réduit à voir en lui un de ces mots énigmatiques, qui semblent appartenir en commun aux Aryas et aux Sémites. Si toutefois il y a eu emprunt de la part des premiers, il ne peut avoir eu lieu qu'à une époque où le latin, le germanique et le celtique ne formaient encore qu'une même langue, ce qui donne à ce nom une antiquité très-respectable. M. Eichhoff rattache le latin *cornu* et les analogues donnés ci-dessus au sanscrit *ernis*, *erngar*, pointe, corne, du verbe *er*, percer, saillir; mais ce rapprochement, souvent tenté du reste, semble à M. Pictet extrêmement hasardé. Partie dure et conique qui se forme sur la tête de certains animaux ruminants : *Les CORNES d'un bœuf, d'un bétier, d'une chèvre.* CORNE plate, torse, recourbée, tortillée. *Hérodote nous dit que, dans les pays froids, les animaux ont rarement des CORNES, mais que dans les pays chauds ils en ont de très-grandes. Cela pourrait donner lieu à une plaisante application.* (Swift.) *Quelques ruminants n'ont pas de CORNES.* (J. Macé.) *Les Saxons chantaient leurs vieux chants nationaux en vidant autour de leurs feux des CORNES remplies de bière et de vin.* (Aug. Thierry.) *La CORNE du rhinocéros n'est qu'un toupet de poils agglutinés.* (E. About.)

Son front large est armé de cornes menaçantes.
RACINE.

On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.
LA FONTAINE.

— Attribut que l'on donne au diable et à certaines divinités du paganisme : *J'ai toujours détesté l'ingratitude; et, si j'avais des obligations au diable, je dirais du bien de ses CORNES.* (Volt.) *Le Tasse, en donnant des CORNES à Satan, l'a rendu presque ridicule.* (Chateaub.)

— Chaussure-pied fait d'une moitié de corne : *Impossible de mettre ces chaussures sans me servir d'une CORNE.*

— Par ext. Matière des cornes employée dans les arts : *Peigne, tabatière de CORNÉ.* Matière du bois des cerfs et des animaux de la même famille : *Manche de couteau en CORNE de cerf, en CORNE de daim.* Hors ce cas, on ne dit pas *corne de cerf* ou *de daim*.

— Par anal. Substance dure, coriace, filamenteuse, qui constitue l'ongle des solipèdes, et qui ressemble à la substance des cornes proprement dites : *La CORNE des pieds est traversée par les clous.* (Buff.)

Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne tout usée,
La lui porte au menton fort amoureusement.
LA FONTAINE.

— Antenne ou autre appendice qui croît en guise de corne sur la tête d'un grand nombre d'animaux : *CORNES de hannelon, de cerf-volant, de capricorne.* CORNES de colimaçon. Il Touffe de plumes que porte sur la tête l'oiseau de nuit nommé duc. Chacune des éminences que le serpent céreste d'Égypte porte au-dessus des yeux. Dent conique, longue et droite, provenant de la mâchoire supérieure du narval.

— Objet que l'on façonne pour le placer sur la tête en guise de corne :

Je n'ai dormi qu'un moment,
Et voilà son rudiment :
Le coquin m'en fait des cornes.

BÉRANGER.

« Pointe en gouttière que l'on fait à un chapeau en en relevant les bords : *Chapeau à deux CORNES.*

... Le capuce et la toque à trois cornes
Ont extorqué des hommages sans bornes.

VOLTAIRE.

« Coiffure que portait le doge de Venise, et qui avait sur le derrière une pointe arrondie : *La CORNE ducate* ou *CORNE d'or*.

— Pli que l'on fait au coin d'une feuille de papier : *Faire des CORNES à ses livres. Faire une CORNE à une carte.*

— Arch. Angle saillant et recourbé en forme de corne.

— Chacune des branches terminées en pointe du croissant de la lune ou d'une figure qui représente ce croissant : *Les cornes de la lune. Voilà deux grandes cornes arrachées au croissant des Turcs.* (Volt.)

La lune entre les ifs faisait luire sa corne ;
De grands nuages noirs couraient sur le ciel morne.

Th. GAUTIER.

— Petit pain au beurre en forme de croissant, que l'on appelle aussi de ce dernier nom : *Manger une corne. Ce boulanger fait bien les cornes.*

— Chacune des deux pièces de bois qui forment le manche d'une charrue : *On a vu M. Lullin de Châteauneuf tenir alternativement les rênes du gouvernement et les cornes de la charrue.* (Bonnet.)

— Fam. Objet très-coriace : *C'est de la corne que cette viande-là.*

— Par plaisant. Attribut que l'on prête aux maris trompés. La chèvre a la réputation d'être lascive et vagabonde, et cette mauvaise réputation est retombée sur la tête du bouc, qui est resté, parmi les animaux, la personnification du mari trompé par sa femme, et comme les cornes sont le plus bel attribut du bouc, on en a donné, par métaphore, une paire à l'époux dont la femme est infidèle : *Porter les cornes. Donner, planter des cornes à son mari. Voilà un hardi manant de vouloir planter des cornes à Jupiter.* (D'Ablanc.) *La destinée de certains hommes est singulière : dans leur jeunesse, ils ont la corne de l'abondance, et dans leur vieillesse ils ont l'abondance des cornes.* (S. Arnould.)

Je ne veux point porter des cornes, si je puis.

MOLIÈRE.

... Mieux vaut, tout prisé,
Cornes gagner que perdre ses oreilles.

LA FONTAINE.

Cou de long et de travers,
Sot au delà de toutes bornes,
Comment te plains-tu de mes vers,
Toi qui souffres si bien les cornes ?

MALHERBE.

— Le mot *corne* était employé dans plusieurs jurons anciens : *Corne de bouc ou corne de cerf ! Corne de dieu ou cornedieu ! Corne et tonnerre ! Corne-Mahon ! CORNE DU PÈRE ! c'est très-beau ; on dirait un diable à cheval sur une queue.* (V. Hugo.)

— *Corne à bouquin, cornet à bouquin* ou simplement *corne*, instrument qui n'est autre qu'une corne naturelle, avec laquelle les vachers appellent leurs troupeaux, et qui était chez les Romains un instrument guerrier : *Les Romains se formaient en bataille aux éclats de la corne et du lituus.* (Chateaub.)

— Loc. fam. *Coup de corne*, Attaque vive, méchanceté : *Donner un coup de corne dans la discussion.*

— *Montrer les cornes*, Se montrer prêt à l'attaque ou à la défense ; faire le méchant : *M. de Fréjus commença, tout petit garçon qu'il était encore, à MONTRER LES CORNES au cardinal de Noailles.* (St-Sim.) *Montrer les cornes, faire les cornes à quelqu'un*, Vouloir lui faire honte, lui reprocher quelque action en avançant vers lui l'index et le médus écartés et écartés, les autres doigts étant fermés.

— *Prendre, attaquer le taureau par les cornes*, Entreprendre une chose par son côté le plus difficile ; attaquer de front la difficulté.

— *Le diable et ses cornes*, Chose difficile ou très-considérable : *Je n'en viendrai jamais à bout ; c'est le diable et ses cornes. Quel appétit ! il mangerait le diable et ses cornes.*

— Loc. prov. *Les cornes lui en sont venues à la tête*, Se dit pour marquer l'étonnement profond d'une personne : *Contez cela au coadjuteur pour lui faire venir des cornes à la tête.* (Mme de Sév.)

Cet étrange propos me rend aussi confus,
Que s'il m'était venu des cornes à la tête.

MOLIÈRE.

— *On prend les hommes par les paroles et les bêtes par les cornes*, On prend les hommes par la persuasion et non par la force, comme on fait pour les animaux.

— Econ. rur. *Bêtes à cornes*, Animaux de la race bovine, par opposition aux brebis et aux moutons, qui portent le nom de bêtes à laine : *Un troupeau de bêtes à cornes.*

— Arch. *Corne d'abaque*, Encoignure du tailloir des chapiteaux corinthiens. *Corne de bélier*, Volute ornementée du chapiteau ionique composé. *Corne de vache*, Nom donné aux évidements ou tronçatures que l'on pratique quelquefois sur les arêtes des voûtes. *Edifice corne en coin*, Celui qui est mal orienté.

— Fortif. *Ouvrage à cornes*, Ouvrage extérieur fortifié en avant de deux demi-bastions réunis par une courtine et fermés de deux côtés par des ailes parallèles. *Cornes à double flanc*, Cornes dont les ailes, au lieu d'être parallèles, sont à retour à partir du demi-bastion.

— Anc. art milit. Chacune des deux branches de l'arc courbé en forme de cornes, et qui étaient primitivement de véritables cornes assemblées sur un morceau de bois d'if.

— Artill. *Corne d'amorce*, Corne remplie de poudre dont on se sert, à défaut d'étoupilles,

pour amorcer une bouche à feu à l'aide d'une trainée faite sur la pièce.

— Mar. *Corne d'artimon*, Vergue du mât d'artimon, qui porte la brigantine, et où l'on arbore le pavillon national.

— Géogr. Sommet anguleux d'une montagne. On l'appelle aussi DENT ou AIGUILLE. *Corne d'Or*, Nom donné autrefois au port de Constantinople.

— Techn. Coin du chef d'une pièce de toile qu'on fait sortir dans le pliage, et sur lequel on inscrit la marque et le métrage. *Éminence qui dépasse le bord d'un réchaud.* *Nom de plusieurs outils de tonnelier et de charbon.* *Raie blanche qui se trouve sur la tranche du cuir quand il a été mal tanné.* *Se dit quelquefois pour tourillon : Les cornes de la hussarde s'encastrent dans des crapaudines fixées sur deux montants en bois.* (Landr.)

— Chem. de fer. *Corne d'appel*, Instrument en cuivre ou en corne, avec une embouchure en sifflet, à l'usage des gardes-lignes, qui l'emploient comme supplément de signaux, pour annoncer l'arrivée d'un train : *Un son de corne allongé annonce l'approche d'un train ou d'une machine ; plusieurs sons successivement répétés sont une demande de secours.* *On dit aussi TROMPE.*

— Vénér. Tête de chevreuil.

— Jeux. S'emploie quelquefois pour *cornet*. *Tenir la corne*, Avoir les dés et jouer pour son compte.

— Pharm. *Corne de cerf*, Bois de cerf râpé et réduit en gelée, qui était usité autrefois pour la confection de certaines boissons adoucissantes, et de certains sels antispasmodiques.

— Pathol. *Cornes cutanées*, Productions dures qui se forment accidentellement à la peau, dans les parties habituellement découvertes, surtout chez les vieillards.

— Art vétér. *Corne de chamois* ou simplement *corne*, instrument en corne, qui sert à saigner les chevaux au palais : *Donner un coup de CORNE à un cheval.* *Catarrhe des cornes*, Maladie de la membrane muqueuse des sinus frontaux du bœuf.

— Anat. Nom donné à certains appendices coniques et recourbés en forme de corne : *Cornes de la matrice.* *Cornes des hyoïdes.* *Cornes d'Ammon*, Nom donné à deux prolongements de la substance du cerveau, qui naissent à la partie postérieure du corps calcaire.

— Ichthyol. *Corne d'or ou d'abondance*, Nom vulgaire du thon.

— Moll. Syn. de CARINAIRE. *Corne d'Ammon* ou de *bélier*, Nom ancien des ammonites, donné par quelques naturalistes au genre atlante. *Corne d'abondance*, Nom vulgaire d'une grande huître et de plusieurs grands tritons.

— Vitic. Nom donné, dans quelques vignobles, aux branches mères des cepes, à celles qui portent les restes des sarments précédemment taillés.

— Hort. Variété de pomme de terre.

— Bot. Appendice qui naît sur le capuchon de quelques orchidées, et sur la fructification de certains cryptogames. *Nom vulgaire du fruit du cornouiller.* *Nom vulgaire du fruit de la mâcre.* *Éperon de certaines fleurs.*

Corne d'abondance, Nom vulgaire des genres fœdie, de la famille des composées ; cornucopie, de celle des graminées, et d'un champignon du genre *mérule*. *Corne-de-cerf*, Nom vulgaire du genre *ceropage*, de la famille des crucifères, d'une espèce de plantain et de plusieurs champignons du genre *clavaire*.

— Minér. *Pierre de corne*, Nom vulgaire de plusieurs substances, à cause de la ressemblance plus ou moins grande que présente leur aspect avec celui de la corne. *Pierre de corne fusible*, Orthose compacte ou pétrosilex. *Pierre de corne infusible*, Silice cornée.

— Encycl. Mamm. On donne le nom de *cornes* aux appendices solides qui garnissent la tête de certains animaux. Ces prolongements sont de diverse nature chez les mammifères. Ils portent le nom de *bois* quand ils sont constitués par la substance osseuse ; tantôt ils sont formés d'un tissu particulier désigné sous le nom de *corne* ou de *tissu corné* ; tantôt, au contraire, ils sont formés d'os et de corne ; ils peuvent aussi être composés d'un prolongement osseux, recouvert d'une peau garnie de poils. Les *cornes* de la première espèce appartiennent à la famille des *cerfs* ; celles de la seconde s'observent chez le rhinocéros ; celles de la troisième à la famille des *antilopes*, des moutons et des bœufs ; celles de la quatrième se rencontrent chez la girafe. Les bois présentent un phénomène bien remarquable : ils tombent et se renouvellent chaque année, et cette chute se fait en même temps que celle des poils. Les *cornes*, sous le rapport du développement, de la croissance et de la structure, ainsi que sous celui des relations antagonistes avec les organes sexuels chez certaines espèces, sinon chez toutes, offrent plusieurs particularités dignes des méditations du naturaliste. Les *cornes* de l'espèce bovine, notamment, sont permanentes, malgré les assertions de Buffon et de Wesley, qui prétendent que les *cornes* sont caduques et remplacées à l'âge de trois ans. Quand on suit le développement des *cornes*, on remarque, chez les fœtus de six semaines à deux mois, deux

points calleux à la peau du sommet de la tête et correspondant à la place que les *cornes* doivent occuper. Au moment de la naissance, on sent de légères élévations très-distinctes, il se forme un noyau osseux. Les poils se réunissent par bouquets redressés au pourtour du point saillant ; les vaisseaux deviennent plus nombreux et plus volumineux ; la face inférieure du périoste sécrète la matière osseuse destinée à l'accroissement du support ; la face supérieure produit du tissu corné. A mesure que le support osseux s'accroît, la peau s'amincit au même niveau, et, au lieu de sécréter de l'épiderme et du poil, elle produit un tissu corné massif. Le support commence à se creuser quelques semaines après la naissance ; à un âge plus avancé, la cavité gagne en étendue, et les anfractuosités se forment. Le cornillon commence à poindre au bout de deux à trois semaines. La faculté que possède la couche dermoïde du support de sécréter de la corne est également dévolue à la peau qui entoure la base de l'appendice frontal. Les poils les plus rapprochés de la racine suivent la direction perpendiculaire de la cheville ; leurs extrémités s'insinuent sous le bord de l'épiderme ; la membrane dermoïde sécrète de la matière cornée qui agglutine les poils et se transforme en un tissu compacte ; insensiblement ils sont arrachés, et parfois on parvient encore à découvrir leurs racines. Tel est le mécanisme de la formation des anneaux ou cercles annuels qui s'ajoutent à la corne frontale. C'est une erreur de croire que le mode de croissance de la corne consiste en un allongement mécanique, la portion sous-ajoutée chassant celle qui lui est supérieure. Le support seul s'allonge et entraîne l'épiderme, et l'espace qui en résulte à la racine se remplit par le cercle que produit la peau. Ce phénomène cesse quand la nature met un terme à la croissance de la cheville osseuse. La coloration des *cornes* frontales est subordonnée à la faculté que possède la peau de produire des poils d'une nuance plutôt que d'une autre. S'ils sont blancs, noirs ou mélangés, la corne prendra des teintes analogues. Les poils ne concourant qu'à la formation de la couche externe, la membrane dermoïde conserve la propriété de sécréter de la corne blanche ou foncée, de même qu'elle aurait produit des poils de ces nuances si elle n'avait subi aucune modification. C'est pourquoi la corne frontale, souvent blanche à la pointe, a une autre teinte au centre et à la base. On distingue dans les *cornes* de l'espèce bovine une couche cornée ou *corne* proprement dite, une couche membraneuse, une couche osseuse, et une autre couche membraneuse qui tapisse la cavité du support. On remarque une différence notable entre les *cornes* du mâle et celles de la femelle dans l'espèce bovine. Les *cornes* de la vache restent plus fines que les *cornes* du taureau et du bœuf. Elles sont plus courtes et plus grosses chez le taureau ; elles diminuent de volume, s'allongent et s'écartent davantage chez le bœuf. Les anneaux et les sillons des *cornes* du bœuf et du taureau ne sont pas aussi bien dessinés que chez la vache. Ces anneaux servent à déterminer l'âge ; chaque anneau est compté pour une année ; mais il faut ajouter deux ans au premier anneau distinct, qui se forme à l'âge de trois ans.

— Techn. et comm. On comprend dans l'industrie, sous le nom de *corne*, les bois et les *cornes* proprement dites, ainsi que la matière de même nature que ces dernières, que les animaux portent aux pieds en guise d'ongles, et qu'on désigne communément sous le nom de *sabots*. L'usage qu'on fait de ces matières est très-varié. La *corne* du cerf, qui est plus généralement nommée bois, ne diffère point par la substance des os des autres animaux ; c'est un développement de l'os frontal, composé de phosphate et de carbonate de chaux, d'un tissu fibreux et de quelques centièmes d'autres substances chimiques. Aussi peut-elle être transformée en gélatine de la même manière que les autres os, dont elle possède à peu près les propriétés. Elle est d'un assez grand usage dans la pharmacie, où elle sert à préparer des gelées, remplacées souvent par la gélatine tirée de l'ichthyocolle. Elle est employée comme absorbant et astringent. On prépare encore ces *cornes* ou bois, en leur conservant leur forme, pour les faire servir à la décoration des salles à manger où elles tiennent lieu de pateres, ce qui est un luxe de gentilhomme campagnard. Dans l'industrie, ces *cornes* sont sciées par bandes plates, qu'on travaille ensuite pour les ajuster en manches de couteaux, en laissant apparente la face extérieure du bois, celle qui est recouverte du tissu fibreux. Ces plaques de *corne* sont maintenues par le sertis d'acier qui forme les bords du manche, et en outre par des pointes rivées à la plaque de fer qui est fixée de chaque côté de la rainure dans laquelle se loge la lame du couteau fermé. Aussi n'emploie-t-on la *corne* de cerf que pour les couteaux à fermoirs ou à ressorts, et pour les canifs d'un certain prix. Dans les articles de valeur ou de qualité médiocre, on met en usage des imitations de bois de cerf obtenues à l'aide d'os teints, de *corne* fondue et moulée ou de quelques autres préparations.

La *corne* proprement dite employée pour l'industrie, et notamment pour la tabletterie, est la *corne* de bœuf, de vache et de buffle. Celle-ci est formée à l'intérieur d'un noyau

osseux relié au tube corné, qui lui sert d'étui, par un tissu cellulaire. Le tube corné possède des propriétés d'élasticité et de plasticité qui le rendent propre à un grand nombre d'usages. Sa composition chimique est à peu près celle des plumes et des ongles ; il répand, lorsqu'on le brûle, une odeur désagréable, pareille à celle qui résulte de la calcination des poils ou des plumes.

La *corne* est transparente et flexible lorsqu'elle est découpée en lames un peu minces ; travaillée à froid, elle est résistante, d'un grain très-fin, ténu, homogène, ce qui permet de lui donner un poli très-brillant. Néanmoins, en raison de son élasticité, elle se casse, si non difficilement, du moins sous un effort brusque et relativement grand. En cela, elle ressemble assez à l'acier, sans en avoir cependant la dureté. L'homogénéité et la finesse de son grain permettent d'en faire des lames de couteaux destinées à des usages spéciaux. Dans la peinture sur porcelaine ou sur émail, on se sert, pour broyer les couleurs et les mélanger sur la palette avec les diverses essences, de couteaux en *corne*, préférables aux couteaux en fer ou en acier, parce qu'ils n'altèrent point les couleurs, ainsi que le font les couteaux à palette de métal, en y déposant, dans l'opération du broyage, l'oxyde dont ils sont plus ou moins couverts.

La *corne* est livrée à l'industrie à l'état brut par les abattoirs. Avant d'être mise en usage par les tabletiers, elle subit une première préparation, qui constitue l'industrie du cornetier. Celui-ci met les *cornes* dans l'eau et les y laisse macérer pendant un temps plus ou moins long, suivant la densité ou la sécheresse de la *corne*, l'âge ou l'embonpoint atteint par l'animal dont elle est la dépouille. Souvent cette macération dure jusqu'à quinze et même vingt jours. Elle a pour but de déterminer une fermentation putride, qui décompose la matière animale et détruit la couche de tissu cellulaire adhérente au noyau osseux ou tube corné. Quand cette fermentation est jugée suffisante, on retire les *cornes* de l'eau, puis un ouvrier les prend l'une après l'autre par la pointe et les secoue vigoureusement, brusquement, afin de détacher complètement le noyau osseux. Les tubes cornés (ou *cornes*), débarrassés de ce noyau, sont jetés dans une chaudière et maintenus pendant quelques minutes dans l'eau bouillante, qui les amollit. Puis on les scie longitudinalement en deux parts égales. L'intérieur du tube se trouvant, après cette opération, mis à découvert, on enlève ce qu'il peut y rester de matière animale, et on remplace les morceaux de *corne* dans l'eau bouillante, pour les amollir cette fois au point de pouvoir les aplatir et même les étendre. Pour obtenir ce résultat, on place les morceaux de *corne*, lorsqu'ils sortent de l'eau bouillante, sur un plateau de fer uni et régulier, et on les presse fortement entre ce plateau et une plaque de métal régulière et polie. On laisse la *corne* ainsi pressée pendant quelque temps, et, après le refroidissement et la dessiccation, elle conserve la forme et l'épaisseur qui lui ont été données par la pression. Celle-ci, on le comprend, agit mécaniquement sur la texture de la *corne*, en rend le grain plus fin, plus serré, plus homogène, et ajoute, par conséquent, à sa solidité et à son élasticité. Quand la *corne* est ainsi préparée, on la divise en feuilles plus ou moins minces, suivant les besoins de l'industrie et les usages auxquels elle est destinée. On emploie à cet effet deux procédés différents : la refente et le laminage. Le premier s'exécute en fixant la *corne* sur une platine, et en faisant agir un ciseau d'acier à tranchant très-fin et bien trempé, qui divise la *corne* en lames régulières. Le second procédé consiste à soumettre la *corne* à une chaleur humide, et à exercer sur elle une très-forte pression en la plaçant entre deux plaques métalliques fortement serrées l'une contre l'autre. Tantôt ces plaques sont placées, ainsi que la *corne* qu'elles compriment, dans l'eau bouillante ; tantôt la *corne* est enfermée, encore humide, entre les plaques, qui sont alors chauffées un peu au-dessus de 100° centigrades. On soumet ainsi la *corne* à une série de ramollissements et de pressions. Après chacune des opérations, elle se trouve amincie et étendue de la même façon que les matières passées au lani noir. En répétant ces opérations un certain nombre de fois, on peut obtenir des feuilles extrêmement minces, épaisses seulement de quelques millimètres. Quand on a donné à ces feuilles l'épaisseur voulue, il ne reste plus qu'à polir les surfaces qui sont restées plus ou moins rugueuses, et on obtient ce poli en soumettant de nouveau la *corne* ramollie par la chaleur à une pression entre des plaques de laiton poli.

La *corne* peut non-seulement se ramollir et s'étendre, mais encore se fondre à une chaleur humide, douce et continue. Cette propriété est d'une grande ressource pour l'industrie, parce qu'elle permet d'employer la *corne* autrement qu'en feuille, de la mouler et de réaliser des économies dans la fabrication, en utilisant les déchets et en réduisant la main-d'œuvre. On recueille la râpure et les morceaux qui proviennent du travail de la *corne* en feuille, et on râpe les derniers pour les fondre. La *corne*, amenée par le ramollissement à l'état de pâte, est d'une grande plasticité ; on la moule alors de la même façon que les autres matières plastiques, dans

des moules de laiton poli soumis à une pression assez forte. C'est ainsi qu'on fabrique le plus ordinairement les tabatières, les branches de lunettes, les boutons et même les peignes à bon marché. Pour la fabrication des objets de *corne* à bas prix, on emploie la *corne* provenant de sabots râpés et mélangée aux râpures de déchets, puis on fond le mélange et on le moule ensuite.

La *corne* en feuilles minces est très-transparente; aussi s'en sert-on pour faire des vitres de lanternes. Elle se teint facilement, profondément et rapidement. Le chlorure d'or, appliqué légèrement sur sa surface, lui donne une belle couleur rouge, et le nitrate d'argent la colore en brun foncé, presque noir, d'une teinte chaude. La *corne* la plus estimée est celle des bœufs, des vaches et des buffles d'Irlande, connue dans le commerce sous la dénomination de *corne blonde*; sa réputation est des plus anciennes. Ces *cornes* sont très-grandes et ont l'avantage de mieux s'étendre, de recevoir un plus beau poli et de mieux se teindre que celles qui proviennent des autres pays. On les emploie surtout à la fabrication des beaux peignes. Après elles viennent les *cornes* des bœufs de Hongrie, nuancées d'une teinte verdâtre, et celles des buffles d'Amérique. Une belle *corne* de buffle, recherchée pour la tabletterie et la broserie, est celle de l'Asie Mineure et de l'Inde, envoyée à l'état brut en Europe.

Les déchets de *cornes* qui ne peuvent être utilisés par l'industrie sont expédiés aux fabricants de bleu de Prusse, de prussiate de potasse et de sels ammoniacaux. Ceux qui proviennent du travail de la *corne* de cerf, de même que les débris résultant de la préparation de la *corne* de bœuf ou de buffle, sont réduits en cendre par la calcination et constituent alors un engrais très-solide et très-puissant.

Il faut ajouter à ces deux sortes de *corne* la *corne* de rhinocéros, différente des premières tant par sa nature que par son usage. Celle-ci n'est point, par sa composition chimique, semblable aux autres; mais elle n'est point non plus un mucus sécrété d'une texture fine et homogène, comme les *cornes* de bœuf et de buffle; elle paraît être faite de poils agglutinés formant un corps dur et compacte. Aussi cette *corne* est-elle susceptible de se diviser en écailles ou couches minces, longitudinales mais irrégulières, ce qui ne permet point de la travailler comme les autres *cornes*. Dès la plus haute antiquité, la *corne* de rhinocéros passait pour un antidote de tout poison. Les rois et les princes de l'Asie, qui pratiquaient si largement l'empoisonnement et qui avaient à redouter la réciprocité, avaient grand soin de se munir de cette précieuse *corne*, dont ils faisaient faire des coupes d'une grande beauté et d'une grande richesse; ce qui ne les empêchait nullement de mourir empoisonnés un jour ou l'autre. Malgré l'inefficacité du résultat, la confiance dans la *corne* de rhinocéros ne s'est pas moins conservée longtemps, et même jusqu'à nos jours, chez certains peuples de l'Asie. Mais on n'emploie pas seulement cette *corne* à la confection de coupes, on en fait surtout des poignées de sabres, de couteaux ou de poignards; c'est là son emploi le plus général en Asie, dans l'Inde et en Afrique. Les plus beaux objets de ce genre sont ceux qui sont faits avec la *corne* du rhinocéros de Sumatra. Cette *corne* se travaille au tour et au ciseau, de la même façon que l'ivoire ou le bois.

— Hist. Chez tous les peuples anciens, les *cornes* ont joué un grand rôle; chez les peuples celtiques, elles furent d'un usage quotidien. Les prêtres indiquaient le commencement des fêtes par le son qu'ils en tiraient, et leur faisaient ainsi faire l'office des cloches. Ces *cornes*, dont on a retrouvé quelques-unes, — nous en parlons plus bas, — figuraient parmi les ornements précieux des fêtes païennes. La *corne*, de tout temps, a été le symbole de la force, de la puissance, et dans les sacrifices on s'en servait pour offrir à la divinité les boissons de toute espèce. Dans les banquets solennels, dans les repas homériques, tels que l'antiquité nous en cite des exemples, on la vidait d'un trait pour faire honneur à l'amphitryon. Le christianisme n'en fit pas perdre l'usage; seulement, au lieu de boire à la santé des dieux, on portait des toasts à tous les saints du paradis; on se contenta, pour excuser cette coutume païenne, de faire mettre une croix en guise d'ornement sur la *corne*. Les Anglo-Saxons portèrent ces *cornes* jusque dans la Grande-Bretagne, et nous savons que le roi Marcias a légué la *corne* dans laquelle il buvait à des moines, avec l'obligation de la vider en son honneur dans les grandes solennités. L'idole des Saxons, le dieu Swantewik, était représentée avec une *corne* remplie de vin dans la main. Sur les autels, on en trouvait toujours, les uns contenant des huiles et des onguents précieux, les autres des fleurs et des fruits. Les héros qui se réunissaient dans le palais du Walhalla, après leur mort, buvaient dans des *cornes*. Si elles servaient pour contenir les boissons, on les employait aussi, quand elles n'étaient pas fermées d'un côté, pour donner de certains signaux. On a vu plus haut que les prêtres annonçaient ainsi le commencement des fêtes; ils appelaient aussi le peuple aux armes par le même moyen, et Heimdall, le dieu scandinave qui surveille

le pont de Bifrost, par lequel doivent arriver les géants et les fils du feu pour anéantir les Ases, porte toujours avec lui son *giallar*, son cor fidèle, pour réveiller les dieux au moment du danger. On se souvient de l'olifant ou du cor de Roland, que ce héros sonna dans la vallée de Roncevaux pour appeler l'empereur Charlemagne à son secours. On a retrouvé de parilles *cornes* dans des temples près de Stettin, et provenant, selon toute probabilité, des Frisons; plusieurs localités portent encore, en Allemagne, cette terminaison *horn*: Bogshorn, Heilshorn, Mahns-horn, etc., etc. La plupart du temps on se servait des *cornes* d'un bison pour fabriquer ces instruments ou ces ustensiles. On en a pourtant trouvé plusieurs en or, et une grande discussion archéologique s'est élevée à ce sujet. Les *cornes* de Tondern et de Gallhuser dans le Danemark, celles d'Alsace, d'Angleterre et d'Edimbourg, ont donné matière aux plus extravagants commentaires. Il n'en reste plus guère aujourd'hui que des dessins, car, à cause de leur valeur sans doute, les deux *cornes* danoises tentèrent, en 1802, un voleur qui les enleva au musée de Copenhague, et les changea par la fonte en toutes sortes de bijoux.

Voici quelques détails sur la *corne* de Tondern. Cette *corne*, dont la valeur brute fut évaluée à plus de 6,000 fr., pesait environ 3 kilogr. 125. Elle mesurait, à son ouverture, 0 m. 108 de largeur, et sa contenance était de 2 litres 50. Voici la description que l'on en donne. Formée à l'extérieur de onze pièces différentes, dont chacune est séparée de l'autre par un anneau, cette *corne*, en tenant compte des courbes qu'elle décrit, n'a pas moins d'une aune et un quart d'Allemagne de longueur. Ce qu'elle offre de plus remarquable, ce sont les figures qu'elle représente: serpents, poissons, oiseaux de proie; loups à la gueule béante; étoiles, trident, têtes de mort; chevaux à têtes et mains humaines; satyres portant, celui-ci une hache, celui-là une épée recourbée en forme de faux; hommes dans toutes les attitudes, à genoux, les mains jointes ou élevées vers le ciel, tenant, l'un un poignard, l'autre un miroir; cavalier au galop, la lance au poing; arbalétrier visant une pièce de gibier; prêtre vêtu d'une longue robe et coiffé d'un bonnet à queue; femme armée d'un couteau et en menaçant un homme placé près d'elle; puis des monstres à la face hideuse, et tout autour de la *corne* des lignes innombrables de points formant tantôt des croix, tantôt des cercles. Voici comment cette *corne* fut découverte. Le 20 juin 1839, une jeune fille du village d'Osterby, nommée Catherine Schwenz, aperçut sur le bord d'une route une des pointes de la *corne*, qui sortait de terre; supposant que c'était une vieille racine, elle ne prit pas la peine de la ramasser. Huit jours après, passant par le même chemin, elle la vit encore, et, s'arrêtant cette fois, elle la tira de terre, non sans effort. Elle la porta à la ville voisine de Tondern, où elle apprit que cette *corne* était de l'or le plus pur. Le bruit de cette découverte se répandit aussitôt, et parvint aux oreilles de Christian IV, roi de Danemark. Celui-ci fit venir à Glückstadt Catherine Schwenz, avec sa précieuse trouvaille, et, voulant en faire cadeau au prince royal de Danemark, il en donna à la jeune fille un prix qui fut pour elle toute une fortune.

Le savant P.-E. Müller, de Copenhague, avec son esprit investigateur, son coup d'œil profond, a jeté une certaine lumière sur les origines de ces *cornes* en or. Avant lui, les hypothèses les plus hasardées avaient été avancées et soutenues avec autant d'audace que d'ignorance. La plupart des savants avaient cherché, dans les figures nombreuses qui étaient gravées sur la *corne* de Tondern, des allusions à la mythologie scandinave, et s'efforçaient de les appliquer à l'Edda; des prêtres catholiques allaient jusqu'à y retrouver les mystères de la passion de Jésus-Christ, sans s'inquiéter de savoir comment ces *cornes* étaient venues dans le Jutland, et sans chercher à expliquer les caractères runiques qui y étaient gravés; un autre savant y vit l'histoire de la recherche de la pierre philosophale, et soutint que l'or même dont étaient formées les *cornes* avait été obtenu par ce procédé que l'alchimie a en vain cherché. P.-E. Müller, par des arguments tirés du costume des figures, de la composition des sujets qui indiquent l'adoration des serpents et l'existence de sacrifices humains, par les caractères gravés sur le bord, et qui n'appartiennent pas à l'alphabet runique proprement dit, a prouvé que la provenance de ces *cornes* était tout autre qu'on ne pensait, et les a, avec assez de raison, attribuées aux Celtes, qui habitaient l'Espagne. Elles ont pu, par le hasard des guerres, et surtout par les invasions des Romains, qui sont allés en Espagne et sur les bords de la mer Baltique tout à la fois, parvenir dans le Jutland, tout comme on retrouve, dans le même pays, des pièces d'argent d'origine arabe, et des idoles tartares en or. Nous ne pouvons que renvoyer, pour les détails, à l'ouvrage de Müller lui-même, intitulé: *Recherches archéologiques sur les cornes d'or*, par P.-E. Müller, traduit du danois en allemand par Abrahamson (Copenhague, 1806, in-4°). Ajoutons encore que les deux *cornes* trouvées dans le Danemark avaient chacune 0 m. 66 de long.

— Au moyen âge, on buvait dans des *cornes*

en guise de gobelets, et une société bachique fut même instituée en Alsace, au château du Haut-Barr, près de Saverne, le 27 mai 1586, par l'évêque Jean de Manderscheidt-Bianckenheim, sous le titre de *Confrérie de la Corne*. On n'y était pas admis sans faire ses preuves, et elles consistaient à vider d'un seul trait une vaste *corne* qui contenait près de deux pots de vin. La confrérie tenait un registre qu'on présentait et qu'on faisait signer aux étrangers qui visitaient le château et qui avaient eu l'insigne honneur de vider la *corne*. La dernière inscription remonte à 1635. Lorsque les fortifications du château furent rasées, après la paix de Munster, la fameuse *corne* fut transférée au château du cardinal de Rohan, à Saverne. En 1729, cette *corne* fut présentée à la maréchale de Noailles, et voici ce qu'elle écrivit dans le registre: « Arrivée à Saverne par un hasard personnel, j'ai vu la *corne* et n'y ai point bu. Ce 18 juillet 1729. Signé: La maréchale de NOAILLES. » Plus bas, on lit: « Nous, évêque-duc de Langres, certifions que l'aveu ci-dessus n'est que trop vrai, mais qu'on y a beaucoup bu pour fêter Mme la maréchale. Ce 18 juillet 1729. Signé: L'ÉVÊQUE DE LANGRES. » Le chanoine Granddier, chanoine de Strasbourg, auquel on doit d'importants travaux sur l'Alsace et principalement sur la cathédrale, a consacré à cette confrérie de la *corne* une notice très-intéressante. Cette notice a paru dans le *Journal littéraire de Nancy*, et, plus tard, dans *L'Esprit des journaux*, en février 1781. Un érudit de Nancy, M. Jean Cayon, l'a réimprimée à part en 1850, avec une jolie eau-forte représentant la *corne*.

Chez les anciens, quand un bœuf ou un taureau était sujet à frapper des *cornes*, on y mettait du foin, afin d'avertir qu'il fallait se défier. De là le proverbe: *Fœnum habet in cornu*, dont on se servait pour désigner un homme dangereux, un homme de la part duquel on devait craindre un coup de *corne* inattendu, un mauvais procédé, un acte agressif, une trahison.

— Les *cornes* étaient autrefois les marques de la royauté. Astaré, reine des Phéniciens, portait pour diadème une tête de cerf avec ses *cornes* (Eusèbe, l. I, c. vii, *De preparatione evangelica*). Alexandre le Grand est représenté sur ses monnaies avec des *cornes*. C'était donc, chez les anciens, une marque d'empire, ou tout au moins un signe d'honneur. Il y a loin, comme on le voit, de ce rôle des *cornes* dans l'antiquité et de la signification qu'elles y avaient, au rôle et à la signification qu'elles ont chez les modernes.

Non-seulement dans les tableaux modernes, mais encore dans les miniatures des Bibles anciennes, Moïse est représenté avec des *cornes*. Cet usage remonte bien loin, puisque, dans une médaille d'argent qui date des premiers siècles du christianisme, on voit également le législateur des Hébreux le front orné de deux *cornes* magnifiques. Cela pourrait bien n'avoir d'autre cause qu'une fausse interprétation donnée à quelques expressions des livres saints, lorsque ceux-ci parlent de Moïse descendu de la montagne. Le mot hébreu employé par l'Exode signifie également *corne* ou lumière, et la Vulgate a pris un de ces deux sens pour l'autre, ce qui a fait prendre pour des *cornes* les rayons lumineux qui resplendissaient sur le front du législateur. C'est ainsi que le représenté Michel-Ange dans la statue colossale qui se voit à Rome dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens. Malgré toute la majesté que le sculpteur a donnée à son personnage, on ne peut s'empêcher d'y trouver une certaine ressemblance avec les satyres et les faunes de l'antiquité. La seule manière de justifier ces *cornes*, c'est de leur trouver un sens emblématique, puisque la *corne* est le symbole de la puissance et de l'autorité.

— *Corne ducale* ou *corne d'or*, nom d'une coiffure que l'on nommait aussi la *zoia* et qui servait de couronne aux anciens doges de Venise. Elle se portait les jours de fêtes consacrées. Sa valeur ne devait pas excéder cent quarante livres de gros. Elle devait être gardée par les procureurs de Saint-Marc, dans la Procuratie. Les procureurs devaient veiller, dans la fabrication de la *corne* d'or, à ce qu'elle fût assez légère pour que le doge pût s'en coiffer sans peine, ce à quoi ils s'engageaient par une promesse spéciale.

— Construct. On donne le nom de *cornes* de vache aux évidements ou tronçatures que l'on pratique quelquefois sur les arêtes des voûtes. Dans les ponts très-biais, on est souvent conduit à faire des *cornes* de vache pour prolonger dans la voûte les pans coupés par lesquels on est obligé de tronquer les angles aigus des pieds-droits, pour éviter l'éclat des pierres.

Hachette, dans sa *Géométrie descriptive*, donne le nom de *corne* de vache à deux méthodes pour appareiller les voûtes biaisées.

La première méthode consiste à prendre, pour douelle de la voûte, une portion de surface cylindrique dont les sections, par les plans de tête, sont des demi-circonférences. Par le centre O (fig. 1) du plan horizontal, on fait passer un plan vertical, représenté par EF, et en élévation par emf, on divise cette demi-circonférence en voissors, et par les points de division et le centre O on mène les plans perpendiculaires aux plans de tête; les sections qui en résultent déterminent les joints continus; ceux-ci coupent la douelle suivant des arcs d'ellipse dont les projections verti-

cale et horizontale sont la droite *nki* et la courbe *NKI*.

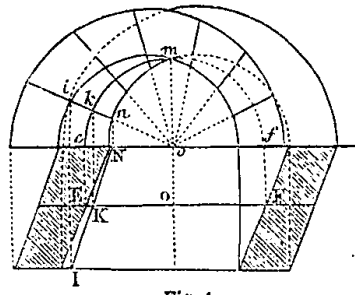


Fig. 1.

La deuxième méthode consiste à substituer à la surface cylindrique formant la douelle une surface réglée, engendrée par une droite qui se meut en s'appuyant sur les demi-circonférences des têtes et sur la droite Oo (fig. 2).

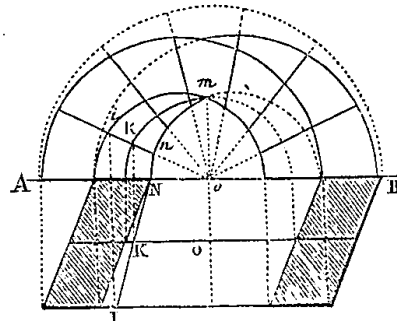


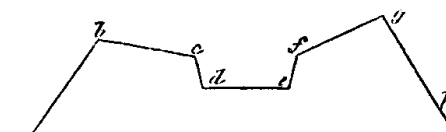
Fig. 2.

menée par le centre O de la voûte, perpendiculairement aux plans de tête. Du point o, comme centre, avec un rayon quelconque, on décrit une demi-circonférence AB, que l'on divise en autant de parties égales que l'on veut avoir de voissors, et joignant les points de division au centre o, les lignes qui en résultent sont les traces verticales des plans de joints dont les projections horizontales sont des courbes NI.

Dans ces systèmes d'appareils, plus l'angle du biais augmente, ainsi que le rapport de la longueur à l'ouverture, 1° plus les voissors de tête sont inégaux; 2° plus les intersections des têtes par les plans de joints s'éloignent de la normale à l'intrados, plus quelques angles deviennent aigus; 3° dans la deuxième méthode, plus le renflement au centre de la douelle paraît sensible, et plus le premier joint se rapproche du plan des naissances.

Ces considérations ne font employer ces appareils que pour des voûtes de peu de longueur, telles que celles des parties biaisées.

— Fortif. *Ouvrage à cornes*. C'est un ouvrage de fortification permanente ou de fortification passagère, qui se compose d'un front bastionné, terminé à droite et à gauche par une longue branche, faisant au moins 60° avec la face adjacente. Suivant que les longues branches partent d'un, de deux ou de trois fronts bastionnés contigus, on a la couronne ou la double couronne, ou la couronne triple.



a b c d e f g h est une couronne simple.

On nomme couronné un ouvrage à *cornes* terminé à ses extrémités, non par de longues branches, mais par les saillants des demi-bastions devant se défendre complètement eux-mêmes. Les ouvrages à *cornes*, les couronnes peuvent avoir des dehors. Quand les ouvrages à *cornes* sont détachés, leurs fossés débouchent dans ceux de la place.

Cormontaigne recommande l'emploi des couronnés pour les têtes de pont.

— Bot. *Corne-de-cerf*. Cette crucifère, qui, après avoir été successivement rapportée aux genres *cochlearia* et *sénécio*, est devenue aujourd'hui le type du genre *coronopus*, est une plante annuelle, à tiges couchées, à feuilles très-découpées, imitant, par leur forme, la ramure d'un cerf, d'où le nom vulgaire de la plante. Ses fleurs sont petites, blanches, et réunies en grappes opposées aux feuilles. La *corne-de-cerf* croît dans les lieux pierreux de l'Europe centrale et méridionale. Son odeur est forte, sa saveur amère et piquante. On la mange, dans plusieurs localités, en guise de condiment. Cette plante est aussi employée en médecine comme diurétique et antiscorbutique.

— Myth. et poés. Les poètes ont donné le nom de *corne* d'abondance à une *corne* d'où sortaient toutes choses précieuses en abondance. Les uns disent que la chèvre Amalthée, nourrice de Jupiter, ayant brisé une de ses *cornes* contre un rocher, la nymphe préposée à sa garde, remplit cette *corne* de fruits et de fleurs, et l'alla déposer sur l'autel de Jupiter, qui accepta l'offrande et fit de cette *corne* une source de richesses inépuisables. D'autres prétendent

que c'était une des *cornes* d'Achéloüs, transformé en taureau, laquelle, après lui avoir été arrachée par Hercule dans la lutte où ce dernier demeura vainqueur, fut remplie par les nymphes de fleurs et de fruits et consacrée à la déesse Abondance. Cette fable fait évidemment allusion à une partie du territoire de Libye, en forme de *corne* de bœuf, très-fertile en vins et en fruits exquis, qui fut donnée par le roi Ammon à sa fille Amalthée. Quoi qu'il en soit, l'architecture s'est emparée de cet emblème et le reproduit partout sous la forme d'une *corne* d'où sortent des fruits, des fleurs et toutes sortes de productions de la nature.

— *Anecdotes.* Sous le règne de Philippe II, un seigneur qui avait parlé avec un peu trop de mécontentement des privautés que le roi prenait avec sa femme fut jeté en prison. On lui fit cette devise : un limaçon rentrant dans sa coquille, avec ces mots pour légende : *Carcere cornua frangat.*

Un mari auquel sa femme en avait fait voir de toutes les couleurs, mais chez lequel le jaune vif dominait, venait de s'asseoir sous un bois de cerf dont le puissant rameau ornait la salle à manger d'un chasseur de ses amis. « Regardez, fit Mme *** en passant près de lui, ce monsieur est partout à sa place. »

Une dame de la campagne, étant visitée en l'absence de son mari par un de ses amis, lui fit voir sa maison ainsi que ses bestiaux, chevaux, brebis, pourceaux, etc. Cet homme lui demanda : « Mais, madame, n'avez-vous point de bêtes à cornes ? — J'attends, pour vous les montrer, répondit-elle, que mon mari soit venu. »

A la suite d'un déraillement causé par la rencontre d'un convoi de bestiaux, un monsieur qui avait fait partie du voyage rentrait chez lui, le soir, et rassurant son épouse : « Ma bonne, lui dit-il, dans la bagarre, les bêtes à cornes ont seules souffert. — Grand Dieu ! s'écria indignement l'épouse, qui ne paraissait qu'à demi rassurée, tu n'es pas blessé, mon ami ? »

Certain bourgeois, qui avait coutume de venir voir souvent un moine goutteux, fut un mois sans faire de visite et revint en sautant et dansant, tout joyeux, et, s'arrêtant pour s'exclamer : « Mon père, dit-il, c'est que je me suis marié depuis que je ne vous ai vu. — Parbleu ! répliqua le moine, je ne m'en étonne pas, vous ressemblez à ces jeunes chevreuils qui ne font que sauter quand les cornes leur pous-sent. »

Le mari de la fameuse marquise de Prie, si connue par ses galantes aventures, se trouvait un jour dans une pièce du palais de Versailles où, avec d'autres courtisans, il attendait le roi Louis XV. Pendant qu'il était occupé à causer, voilà tout à coup sa per-ruque qui prit feu. Sans se troubler, le marquis de Prie la saisit, la foule aux pieds, et, une fois le feu éteint, la replace sur sa tête. Un instant après, arrive le roi. « Tiens, comme cela sent mauvais ici, s'écrie le monarque, on dirait de la *corne brûlée* ! » A cette épigramme, bien involontaire de la part de Louis XV, tous les regards se tournèrent, sur le pauvre marquis, qui fut obligé de s'enfuir pour échapper aux quolibets et aux moqueries.

L'autre jour, une dame agréable et joyeuse, avec un médecin autant qu'elle gaillard, le faisait appeler, en faisant la riensse, [Cornard. Par un gros perroquet : « Monsieur, monsieur A quel le médecin dit aussitôt : « Madame, Ce joli perroquet a du raisonnement ; Car ayant reconnu votre déportement, Il s'est imaginé que vous êtes ma femme. »

ÉPIGRAMME.

Jean, dont la femme a tant d'amis,
Contait, sous l'ormeau du village,
Le grand danger où l'avait mis
Certain taureau du voisinage,
« Corne baissée, avec fracas
(Si je n'eusse pressé le pas)
Sur moi l'animal venait fondre.
— Eh ! grand sot ! lui dit Nicolas,
Ne pouvois-tu pas lui répondre ? »

CORNE D'OR (la), nom de la rade de Constantinople. C'est un golfe spacieux dont le vieux Sérail et l'échelle de Top Hané forment les deux caps, et qui s'enfonce à travers la ville, bâtie en amphithéâtre sur ses deux rives, jusqu'aux Eaux-Douces d'Europe et à l'embouchure du Barbyès, petit fleuve qui s'y jette. Son nom de *Corne d'Or* vient sans doute, dit Th. Gautier, de ce qu'il représente pour la ville une véritable *corne* d'abondance par la facilité qu'il donne aux navires, au commerce et aux constructions navales. Le panorama de la *Corne d'Or* est l'un des plus merveilleux qu'il y ait au monde. (V. l'article suivant.)

Corne d'Or, à Constantinople (la), tableau de M. Ziem ; salon de 1857. Théophile Gautier a fait de la *Corne d'Or* une description qui ferait pâlir la peinture la plus colorée. « La vue de la *Corne d'Or*, dit-il, est si étrange-

ment belle, que l'on doute de sa réalité. On croirait avoir devant soi une de ces toiles d'opéra faites pour la décoration de quelque féerie d'Orient et baignées, par la fantaisie du peintre et le rayonnement des rampes de gaz, des impossibles lueurs de l'apothéose. Le palais de Serail-Bournou, avec ses toits chinois, ses murailles blanches crénelées, ses kiosques treillagés, ses jardins de cyprès, de pins-parasols, de sycomores et de platanes ; la mosquée du sultan Achmet, arondissant sa coupole entre six minarets pareils à des mâts d'ivoire ; Sainte-Sophie, élevant son dôme byzantin sur d'épais contre-forts rayés transversalement d'assises blanches et roses, et flanquée de quatre minarets ; la mosquée de Bayezid, sur laquelle planent comme un nuage des bouffées de colombes ; Yéni-Djami ; la tour du Séraskier, immense colonne creuse qui porte à son chapiteau un stylete perpétuel guettant l'incendie à tous les points de l'horizon ; la Suleïmanieh avec son élégance arabe, son dôme pareil à un casque d'acier, se dessinent en traits de lumière sur un fond de teintes bleuâtres, nacrées, opalines, d'une inconcevable finesse, et forment un tableau qui semble plutôt appartenir aux mirages de la fée Morgane qu'à la prosaïque réalité. L'eau argentée de la *Corne d'Or* reflète ces splendeurs dans son miroir tremblant et ajoute encore à la magie du spectacle ; des vaisseaux à l'ancre, des barques turques carguant leurs voiles ouvertes comme des ailes d'oiseaux, servent, par leurs tons vigoureux et les noirs hachures de leurs agrès, de repoussoirs à ce fond de vapeur à travers laquelle s'ébauche, avec les couleurs du rêve, la ville de Constantin et de Mahomet II. » M. Ziem s'est évidemment inspiré de cette éblouissante description pour peindre son tableau de la *Corne d'Or*. Le ciel de ce tableau n'est pas de ce bleu intense auquel nous ont accoutumés la plupart des orientalistes ; il se dégage de la ville des sultans une vapeur blanchâtre, argentée, un léger brouillard à travers lequel on entrevoit, comme dans un mirage, les coupes bleuâtres et les minarets blancs des mosquées, tout le splendide panorama de Constantinople, étagé sur la rive du bassin. Cette architecture fantastique se mire dans les eaux transparentes de la *Corne d'Or*, qui clapotent, qui ondulent autour des caïques et des bateaux chargés d'une foule aux costumes bariolés. « Tout cela, a dit M. Chaumelin, est peint avec un brio, un éclat, une verve qui, aux yeux d'un aristarque sévère, dépassent les limites du bon goût, et qui pourtant n'atteignent pas encore à la magie de cette vue éblouissante, si nous en croyons tous ceux qui ont visité la ville de Constantin. Sans doute, si on la regarde de bien près, on s'étonnera de voir la toile de M. Ziem couverte d'un papillonnage de couleurs des plus déordonnées ; on remarquera, par exemple, qu'à la surface des eaux surmontent comme de petites plaques jaunes, vertes, rouges, bleues, qui ne sont assurément pas dans la nature ; mais que l'on se place à quelque distance, et tout ce papillonnage se changera en richesse, et toutes ces plaques se confondront en un miroitement qui est de la plus merveilleuse réalité. » M. Ziem a traité plusieurs fois le même sujet. D'autres peintres, parmi lesquels MM. Eugène Flamin, Durand-Brager, Guidin, Fabius Brest, ont peint des vues de la *Corne d'Or*. V. CONSTANTINOPLE (Vues de).

CORNÉ (Hyaacinthe-Marie-Augustin), magistrat et homme politique, né à Arras (Pas-de-Calais) en 1802. Il fit avec distinction ses études de droit, et fut nommé, sous la Restauration, auditeur à la cour royale de Douai. Porté vers les études sérieuses, le jeune magistrat ne tarda pas à se faire remarquer par sa rare intelligence et par la maturité précoce de son jugement. En même temps il révélait son talent comme écrivain, à un âge où la plupart quittent à peine les bancs de l'école, car, en 1826, il publiait un volume intitulé : *Essai sur la littérature considérée sous ses rapports avec la constitution politique des différents peuples* (Cambrai, in-8°). Cette publication ne contribua pas médiocrement à la fortune politique future de son auteur.

La révolution de Juillet trouva dans l'heureux écrivain un de ses partisans enthousiastes. Il avait su néanmoins, tout en jugeant sévèrement, mais impartialement, les actes impolitiques et antinationaux de la Restauration, se tenir en dehors des influences de parti et ne relever que de sa conscience et de son patriotisme. De pareils hommes sont trop rares pour qu'un gouvernement ne vienne point au-devant d'eux et ne s'empresse point d'utiliser leur talent et de mettre à profit leur jeune et brillante organisation. Aussi Dupont (de l'Eure), nommé garde des sceaux, appela-t-il immédiatement M. Corné, alors âgé de vingt-huit ans, au poste important de président du tribunal civil de Lille, siège que, par des raisons de famille et de position personnelle, il échangea quelque temps après contre celui de président à Douai.

Nommé député en 1837, par le collège électoral de Courtrai, M. Corné alla siéger sur les bancs les plus élevés de la gauche, et préta l'appui de son talent oratoire et de son vote à toutes les discussions, malheureusement trop souvent stériles en résultats, dans lesquelles les libertés publiques et la dignité nationale étaient en jeu. Il ne fut pas réélu en 1846.

Un des premiers actes du gouvernement provisoire de février 1848 fut d'appeler M. Corné aux fonctions de procureur général près la cour d'appel de Douai. Il ne fit que les traverser, et fut appelé par ses concitoyens à les représenter à l'Assemblée constituante par 499,935 voix. Il vota avec le parti des démocrates modérés.

On connaît les causes qui amenèrent la retraite de M. Portalis, procureur général à Paris, à la suite de la demande en autorisation de poursuivre MM. Louis Blanc, Caussidière et Albert M. Corné lui succéda le 17 juin, et remplit cette charge éminente jusqu'après l'élection du 10 décembre. Il fut alors remplacé par M. Baroche. M. Corné continua à voter avec le parti républicain modéré, se prononça contre l'expédition de Rome, fut réélu à la Législative, protesta contre le coup d'Etat du 2 décembre et rentra alors dans la vie privée. Outre l'ouvrage précité, M. Corné a publié : *Du courage civil et de l'éducation propre à inspirer les vertus publiques* (1828, in-8°) ; *De l'éducation publique dans ses rapports avec la famille et avec l'Etat* (Paris, 1844, in-8°), ouvrage dans lequel il demande la liberté de l'enseignement, mais sous la surveillance de l'Etat ; *Rapport et projet de loi sur les jeunes détenus* (1851, in-8°) ; le *Cardinal de Richelieu* (1853) ; le *Cardinal de Mazzarin* (1853) ; *Lettres à Adrien* (1856), etc.

CORNÉ, ÉE adj. (kor-né — rad. *corne*). Hist. nat. Qui est de la nature de la corne : *Les ongles sont formés d'une substance cornée*. *Un poil est un filet de nature cornée, qui doit sa flexibilité à son extrême petitesse*. (Geoffr. St-Hil.)

— Pêch. *Harengs cornés*, Harengs sur le point de frayer, lesquels deviennent coriaces lorsqu'on les met au sel.

— Techn. Se dit des peaux qui, ayant été mises à sécher, ont été surprises par le hâle, et sont devenues roides et dures.

— Anc. chim. *Lune cornée* ou *argent corné*, Substance appelée plus tard muriate d'argent, puis chlorhydrate d'argent.

— Minér. *Pierre cornée*, Espèce de jaspe, qui a plus ou moins l'aspect de la corne : *Silex corné*. *Orthose cornée*.

— Encycl. Le *silex corné* est également désigné sous le nom de *corne*, en allemand *hornstein*. C'est un minéral opaque, à cassure presque plate, et dont les couleurs ordinaires sont le gris, le rouge, le verdâtre et le brunâtre. Il a la pâte moins fine que le *silex pyromaque* et est moins cassant. Comme ce dernier, on le trouve en rognons dans des calcaires appartenant à divers âges, depuis les plus anciens terrains de sédiment jusqu'aux terrains tertiaires de l'époque parisienne. L'*orthose corné* porte aussi le nom de *corne* ou *hornstein* ; seulement, comme il fond en émail blanc, propriété que ne possède pas le *silex*, on le distingue de ce dernier, que l'on qualifie d'*inusable*, en lui donnant l'épithète de *fusible*. C'est un feldspath mélangé avec d'autres espèces minérales, dont la coloration, qui varie beaucoup, est le plus souvent le blanc grisâtre, le gris de cendre, le gris verdâtre ou le rouge. Il forme le fond d'un grand nombre de roches, principalement des porphyres. On le trouve en filons ou en couches dans les terrains de transition, et en nœuds ou en veines dans les granites.

CORNÉ, ÉE (kor-né) part. passé du v. *Cornier*. Appelé avec une corne : *Les chiens étaient cornés par les chasseurs*.

— Fam. Répété ou publié à grand bruit : *Cette histoire mérite d'être cornée aux oreilles d'une longue postérité*. (Et. Pasquier.)

— A qui l'on a fait une corne : *Carte cornée*.

CORNÉ, ÉE adj. (kor-né — du lat. *cornus*, cornouiller). Bot. Syn. de CORNACÉ.

— s. f. pl. Syn. de CORNACÉES.

CORNÉAL, ALE adj. (kor-né-al, a-le — rad. *cornée*). Qui se rapporte à la cornée : *Inflammation cornéale*.

CORNEAU s. m. (kor-nô — rad. *corne*). Mar. Conduit des bouteilles et de la poulaine.

— Chass. Chien issu du matin et du chien courant. || Adjectif. : *Chien CORNEAU*.

— Argot. Bœuf. || On dit CORNEAUDE pour désigner une vache.

CORNÉE s. f. (kor-né — rad. *corne*). Anat. Ancien nom de la tunique extérieure ou blanc de l'œil, que l'on appelait souvent *cornée opaque*, pour la distinguer de la suivante : *Les paupières servent à garantir les yeux et à empêcher la cornée de se dessécher*. (Buff.) || Aujourd'hui, Partie extérieure et antérieure de l'œil, qui est transparente, et par laquelle les rayons lumineux pénètrent dans l'intérieur du globe ; on l'appelait autrefois *cornée transparente*.

— Techn. Cuillerée de matière inflammable qu'on verse à la fois dans une cartouche d'artifice.

— Moll. Syn. du genre CYCLADE.

— Encycl. Anat. On distinguait anciennement deux *cornées*, la *cornée opaque* et la *cornée transparente* ; mais aujourd'hui on s'accorde à donner à la *cornée opaque* le nom de sclérotique, et on réserve celui de *cornée* à la membrane transparente qui garnit l'œil en avant du globe. Cette distinction était importante ; elle établit les différences essentielles

qui séparent les deux membranes. Il n'est plus permis d'admettre que l'œil n'a qu'une seule enveloppe extérieure, opaque dans la plus grande partie de son étendue, et transparente à sa partie antérieure. La *cornée* diffère essentiellement de la sclérotique, à la fois par sa forme, par sa structure et par ses usages.

La *cornée* complète en avant l'enveloppe membraneuse de l'œil ; elle est enchâssée, comme un verre de montre, dans l'ouverture circulaire antérieure de la sclérotique ; elle a l'aspect d'un segment de sphère unie par sa circonférence à un segment d'une sphère de plus grand rayon. Son épaisseur varie du centre à la périphérie : elle est de 1 millimètre sur les bords, et de 0,8 de millimètre au centre. Sa transparence est parfaite et elle laisse facilement passer les rayons lumineux qui viennent former l'image des objets visibles sur la rétine de l'œil.

La face antérieure de la *cornée* est convexe, d'un rayon de courbure qui ne dépasse pas 0 m. 007, et circonscrite par un pourtour plutôt ellipsoïdal que circulaire ; le grand axe de l'ellipse, de 0 m. 011 à 0 m. 012 d'étendue, est dirigé de dedans en dehors. La face postérieure de la *cornée* est concave, un peu plus étendue que la face antérieure, et pourvue d'un bord circulaire. La circonférence, ou pourtour de la *cornée*, est coupée en biseau aux dépens de la face antérieure, et enchâssée dans la sclérotique, qui recouvre une partie de sa face antérieure. Quant aux rapports, ils sont des plus simples : par sa forme concave, la *cornée* est en rapport avec la membrane d'enveloppe de l'humour aqueux, qui remplit la chambre antérieure de l'œil ; par sa face convexe, elle est en rapport avec la conjonctive réduite à une couche épithéliale parfaitement transparente, par sa circonférence, elle est intimement unie à la sclérotique.

La structure de la *cornée* a été l'objet de minutieuses et patientes recherches de la part des anatomistes les plus éminents ; il importait de savoir à quel point la *cornée* transparente différait de la sclérotique opaque. La *cornée* est une membrane fibreuse, formée de fibres inégales entrelacées diversement, et dans lesquelles on avait cru reconnaître plusieurs couches concentriques. Suivant M. Sappey, la production de ces diverses couches est purement artificielle, et leur nombre dépend uniquement de l'habileté de l'opérateur, de telle sorte qu'on pourrait, avec quelque adresse, séparer la membrane en un assez grand nombre de lamelles, qui en réalité se confondent entre elles. La *cornée* diffère essentiellement de la sclérotique par sa plus grande densité ; mais cette différence de densité ne dépend pas seulement, comme le pensaient certains anatomistes, de la quantité plus ou moins grande de liquide contenu dans les mailles du réseau fibreux, car cette quantité est peu différente d'une membrane à l'autre ; elle paraît dépendre de la structure même du tissu. Le seul point sur lequel la lumière n'ait pas été faite aujourd'hui est relatif au mode d'union des fibres de la *cornée* aux fibres de la sclérotique ; car cette union est si intime qu'elle ne peut être détruite ni par la dissection, ni par l'action des dissolvants chimiques, ni par la coction dans l'eau.

La *cornée* ne paraît recevoir aucun vaisseau sanguin, et toutes les injections s'arrêtent au pourtour de cette membrane ; on n'a pu réussir davantage à y démontrer la présence de filets nerveux que plusieurs anatomistes avaient cru y découvrir ; il est toutefois hors de doute que la *cornée* est douée d'une excessive sensibilité. En résumé, la *cornée* est formée d'un tissu fibreux transparent sans analogue dans l'économie, mais privée des éléments vasculaires qui entretiennent la nutrition dans nos tissus ; elle est cependant le siège d'une vitalité très-active. C'est ainsi qu'elle varie d'épaisseur aux différents âges de la vie, qu'elle est capable de cicatriser avec activité lorsqu'elle a subi quelque solution de continuité ; c'est ainsi que, dans un âge avancé, elle est le siège d'un travail particulier qui donne naissance à l'arc sénile qu'on observe chez les vieillards. Tous ces faits démontrent surabondamment la vitalité de la *cornée*, sans qu'il soit possible de se rendre compte de la manière dont elle s'exerce.

Le rôle physiologique de la *cornée* transparente est à peu près passif en ce qui concerne l'exercice de la vision, ou, tout au moins, fort secondaire. La *cornée* se prête, par sa transparence, à l'admission des rayons lumineux qui se portent des objets vers le fond de l'œil pour y venir former les images. Une partie de ces rayons est, il est vrai, réfléchi, et donne naissance à ces images virtuelles qu'on observe dans l'œil, images plus petites et droites qui se sont formées en arrière de la surface convexe réfléchissante ; mais une autre partie de ces mêmes rayons traverse la *cornée* en s'y réfractant, comme ils le feraient dans une lentille convexe-convexe de faible épaisseur : c'est cette partie qui concourt à l'impression visuelle.

— Méd. La *cornée* est le siège d'un grand nombre d'affections, dont nous noterons les principales.

1° *Corps étrangers*. Ce sont des poussières, des fétus de paille, des grains de sable, des étincelles de fer, qui se sont implantés sur la *cornée*. Aussitôt qu'on a acquis la certitude de leur existence par un examen fait à l'œil nu ou à la loupe, on éclaircit au besoin la *cornée*

latéralement, on doit se hâter de les enlever avec une aiguille à cataracte, la pointe d'un bistouri ou une simple plume d'oie taillée en pointe. Si le corps étranger était profondément engagé, il devient urgent d'introduire l'aiguille dans la chambre antérieure et de l'en extraire; les kératites, les iritis, la fonte de l'œil et les ulcères peuvent être, sans cela, la conséquence de l'accident. Après l'avulsion, on aura soin de maintenir, pendant un temps assez long, des compresses d'eau fraîche sur l'œil.

20 *Opacités ou taches de la cornée*. Différentes causes amènent l'opacité partielle ou totale de la cornée : en premier lieu, les inflammations violentes des tissus, puis l'action des caustiques, et enfin les plaies qui laissent des cicatrices visibles plus ou moins étendues. On distingue parmi les taches cornéales : 10 la *néphélie* ou *nubécule*, simple cicatrice peu épaisse; 20 l'*albugo*, tache circonscrite, limitée à une partie de la cornée; 30 le *leucoma*, tache opaque interceptant toute transparence dans la partie affectée. Les taches cornéales ont pour conséquences de troubler la vue, d'altérer la netteté de l'image; dans quelques cas, elles provoquent le strabisme.

Le traitement des taches cornéales est extrêmement important, puisqu'il a pour objet de rétablir l'intégrité de la vision; cependant on ne peut rien contre les leucomes adhérents à l'iris, contre les taches profondes et étendues à la totalité de la cornée. Contre les taches plus étendues, on emploiera avec avantage les insufflations si connues de poudre de calomel et de sucre, la pommade au précipité rouge, le sulfate d'atropine, etc. Pour les taches plus profondes, on arrive quelquefois, si la vision est compromise dans les deux yeux, à l'obligation d'abréger la cornée, de pratiquer l'iridectomie, ou de remplacer la cornée par une cornée artificielle.

Opacités spontanées de la cornée, chorio-kératite. Ces opacités se produisent spontanément dans des circonstances très-diverses, par le développement d'un glaucome, par la compression de l'œil, par une paralysie des branches nerveuses de la cornée, par l'inflammation de la sclérotique, enfin, dans le cours du diabète. A ces opacités on n'oppose d'autre traitement que celui qui convient aux affections qui les occasionnent.

30 *Affections traumatiques de la cornée : contusion, plaie, brûlure, etc.* La gravité de ces affections est très-variable. La contusion légère est de nulle importance; la contusion forte et les plaies contuses sont, au contraire, l'origine de graves accidents : l'inflammation plus ou moins aiguë, les opacités leucomateuses et divers accidents du côté de l'iris et de la rétine. Les brûlures de la cornée, très-rarement d'ailleurs, produisent une ulcération plus ou moins profonde; enfin, les plaies pénétrantes par instrument tranchant, qui guérissent avec la plus grande facilité, lorsque la section est nette et l'œil sain, peuvent, dans d'autres cas, se compliquer de kératite ou d'iritis traumatique, d'ulcération de la cornée, d'hernie de l'iris, etc. Toutes ces affections réclament un traitement antiphlogistique dont l'énergie sera proportionnée à l'intensité d'action de la cause vulnérante; les saignées générales et locales et l'application de la glace sur le globe oculaire sont les meilleurs moyens curatifs à employer.

40 *Inflammation de la cornée ou kératite*. Le mot kératite est employé à désigner les différentes formes de l'inflammation cornéale, soit qu'elle ait attaqué le tissu même de la cornée, soit qu'elle reste bornée à la couche épithéliale de la conjonctive cornéale. La kératite est superficielle lorsqu'elle est bornée à la conjonctive qui recouvre la cornée; elle est profonde lorsqu'elle pénètre dans le tissu de l'organe. Elle est partielle ou générale selon son étendue; elle est vasculaire lorsqu'elle s'accompagne d'un développement des vaisseaux sur la conjonctive cornéale; non vasculaire, dans le cas contraire. Enfin, elle est aiguë ou chronique selon la marche qu'elle affecte.

Les kératites aiguës comprennent plusieurs variétés : 10 la kératite conjonctivale, caractérisée par la vascularisation de la conjonctive cornéale sans autre altération de l'organe; 20 la kératite pustuleuse, caractérisée par la formation de pustules ou vésicules, le plus souvent placées à la réunion de la cornée et de la sclérotique; 30 la kératite purulente ou suppurative, abcs de la cornée, kératite traumatique, infiltration purulente de la cornée, caractérisée par un épanchement de pus entre les lames de la cornée et son origine traumatique; 40 la kératite plastique, qui diffère de la précédente en ce qu'au lieu de pus c'est de la lymphe plastique qui s'épanche entre les lames; 50 la kératite en fusée, ainsi désignée par A. Bérard, et caractérisée par la formation d'une petite vésicule, du volume d'un grain de millet, qui se forme dans l'épaisseur même de la cornée, et qui se déplace en suivant une marche ascendante; 60 la kératite ulcéreuse, reconnaissable à la formation d'ulcères sur la cornée; 70 enfin, la kératite séreuse, qui n'est autre chose que l'inflammation de la membrane de Descemet, sous-jacente à la cornée, et renfermant l'humour aqueux dans la chambre antérieure de l'œil. Les symptômes ordinaires des kératites aiguës sont la photophobie ou horreur de la lumière, la larmoiement, les douleurs périorbitaires; mais ces

douleurs sont plus ou moins aiguës et la marche de l'affection plus ou moins rapide. Le traitement varie suivant la forme sous laquelle se présente l'affection : ainsi, débarrasser la cornée des corps étrangers qui peuvent avoir provoqué et qui entretiennent l'inflammation; provoquer la rétraction des vaisseaux par l'emploi de collyres astringents; combattre la violence de l'inflammation par les antiphlogistiques, les révulsifs, les dérivatifs; combattre la diathèse scrofuleuse, si elle existe, par un traitement approprié; restaurer les forces du malade, s'il est trop affaibli; calmer les douleurs par les frictions opiacées et les mouches d'opium appliquées sur les tempes; dans quelques cas, cautériser plus profondément les surfaces ulcérées, ou administrer le calomel à dose altérante, telles sont les principales indications du traitement général et local.

Les kératites chroniques ne sont pas autre chose que les kératites précédentes passées à l'état chronique; elles diffèrent toutefois des affections aiguës, par la présence de désordres nouveaux survenus à la suite de l'inflammation ou par le fait de sa trop longue prolongation. La plupart des kératites, en passant à l'état chronique, présentent les caractères des kératites vasculaires, et se terminent en donnant naissance à l'affection connue sous le nom de pannus.

50 *Staphylômes de la cornée*. Les staphylômes sont des dilatations ou ectasies des membranes d'enveloppe de l'œil, et qui peuvent affecter spécialement la cornée. On en distingue deux espèces, la pellucide et l'opaque. Le *staphylôme pellucide*, *kérato-cornu* ou *cornée conique*, est une simple proéminence de la cornée en avant du globe de l'œil, proéminence qui a pour origine un vice héréditaire ou un ramollissement de la cornée. Dans cette affection, la cornée reste transparente, la chambre antérieure de l'œil est augmentée de volume, et la vue, toujours très-basse, est complètement abolie. Les ponctions, les compressions, l'iridectomie et l'ablation du cristallin ont été tentés comme moyens curatifs; ils n'ont obtenu qu'un succès douteux. Le *staphylôme opaque* ou *staphylôme consécutif de la cornée* est également caractérisé par une saillie anormale de la cornée; mais il est consécutif aux ulcérations cornéales et aux kératites qui ont ramolli le tissu au point de lui enlever tout ressort. En cet état de ramollissement, la cornée, devenue opaque, se laisse distendre par les humeurs de l'œil; l'iris et le cristallin se déplacent en avant, et, si le mal fait quelque progrès, il en résulte une rupture fistulaire de la cornée par laquelle se vide la chambre antérieure de l'œil; cette rupture ne tarde pas d'ailleurs à se cicatriser, puis le staphylôme reparait et se reproduit ainsi à plusieurs reprises. Le staphylôme consécutif est une affection fort grave qui entraîne la perte de la vue dans l'œil malade, et réclame un traitement énergique. Si l'on n'a pu empêcher les ulcérations et le ramollissement consécutif de la cornée, on ne pourra traiter le staphylôme cornéal que par la ponction, la compression et l'iridectomie; mais on se verra souvent obligé de sacrifier l'œil et d'en provoquer la chute ou l'atrophie.

On peut encore citer, pour compléter le tableau des affections de la cornée : les *cancers de la cornée*, qui ne sont que les cancers de la conjonctive étendus à la cornée, et qui ne diffèrent en rien de ceux-ci; les *tumeurs cornéales*, papules aphéuses, végétations ou saillies des couches inférieures de la cornée au travers des ulcérations superficielles (*kératocèle*); le *ramollissement* et la *gangrène* de la cornée, qui se déclarent spontanément sous l'influence des conditions spéciales; l'*ulcération* et la *gangrène inflammatoire*, conséquences ultimes des kératites de diverses formes, des chémosis phlegmoneux, etc.; les *perforations* et les *fistules de la cornée*, autres conséquences des affections ulcéreuses, et qui ont pour résultat l'écoulement total ou partiel de l'humour aqueux et la disparition de la chambre antérieure de l'œil; enfin, l'*ossification de la cornée*, le *cerce sénile* et le *gératozon*, que caractérisent les infiltrations graisseuses et les dépôts calcaires dans les couches cornéales.

— *Cornée artificielle*. La prothèse oculaire s'est ingénisée de toutes manières pour remédier aux difformités désagréables qui succèdent aux maladies des yeux; mais elle a échoué quelquefois des prétentions qu'elle ne pouvait soutenir. « Les idées les plus extraordinaires, dit M. Sedillot, ont témoigné de l'esprit d'invention, et souvent aussi du peu de connaissance des lois organiques de certains ophthalmologistes. Que dire de Pellier, qui avait proposé de substituer à la cornée opaque une cornée de cristal? Wutzer, de Bonn; Kism, de New-York; Plouvier, de Lille, ont eu recours à des cornées de brebis, de porc et de chien. Aucune de ces opérations n'a réussi. »

— *CORNÉENNE* s. f. (kor-né-è-ne — rad. *corne*). Miner. Variété d'amphibole compacte, ainsi appelée parce qu'elle a un aspect plus ou moins semblable à celui de la corne. On l'appelle aussi *PIERRE DE CORNE*.

— *Encycl.* La *cornéenne* est une substance d'un vert poireau ou d'un vert noirâtre foncé, passant quelquefois au brun. Sa raclure est gris noirâtre. Sa cassure est ordinairement unie et lisse, rarement esquilleuse, assez souvent pseudo-régulière. Son éclat est légère-

ment luisant. Elle est sonore, très-tenace et très-résistante au marteau. Enfin, elle raye le verre et fond au chalumeau en donnant un émail noir. La *cornéenne* se décompose et produit des variétés qui, quoique ayant une cassure terreuse, n'en sont pas moins encore suffisamment tenaces pour recevoir l'impression du marteau. Ces variétés sont appelées *cornéennes tendres*, par opposition à la *cornéenne primitive*, que l'on nomme alors *cornéenne dure*. Elles ont une odeur argileuse, se laissent rayer par une pointe d'acier, fournissent une poussière gris clair, et donnent au chalumeau une scorie noire.

— *CORNÉER* v. a. ou tr. et v. n. ou intr. (kor-né-é). Ancienne forme du mot *CORNER* dans ses divers sens.

— *CORNEGLIANO*, bourg du royaume d'Italie, province et à 7 kilom. N.-O. d'Alba, ch.-l. de mandement; 2,000 hab. Elève considérable de vers à soie.

— *CORNEILLAN*. La terre de Corneillan, dans le bas Armagnac, avait titre de vicomté, et a donné son nom à une ancienne famille, dont on retrouve les premières traces au xii^e siècle. Cette famille avait pour chef, au commencement du xiii^e siècle, Arsius, vicomte de Corneillan, marié à Marie de Vernède, dont sont issus deux fils, auteur chacun d'une branche. L'une s'est éteinte vers la fin du xiv^e siècle; l'autre, qui a longtemps porté le nom de Vernède de Corneillan, s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

— *CORNEILLARD* s. m. (kor-nè-llar; 11 mll. —rad. *corneille*). Ornith. Petit de la corneille. || Petit du corbeau.

— *CORNEILLE* s. f. (kor-nè-ille; 11 mll. —lat. *cornix*; en persan, *kardnah*, espèce d'oiseau noir au vol pesant. Comme le dit Pictet, c'est exactement le grec *koroné*, et, par conséquent, le latin *cornix*, *cornicis*, contracté d'une part, et augmenté, de l'autre, d'un nouveau suffixe. Dans *rdnah*, grec *rdné*, nous trouvons la racine sanscrite *ran*, résonner, d'où *rana*, son, bruit, *ranarana*, moustique qui bourdonne, *rdna*, feuille bruisante, etc., et à laquelle appartient aussi le latin *rana*, grenouille criarde. Cette racine, d'ailleurs, n'est pas isolée dans le sanscrit. On la retrouve, avec l pour r, dans le persan *lndan*, crier, aboyer; *ldrah*, cri, bruit; mais surtout dans l'irlandais *erse*, *ranatm*, rugir, bruir; *ran*, *ranach*, cri, rugissement, et l'anglo-saxon *rynan*, mugir). Ornith. Nom vulgaire de plusieurs corbeaux plus petits que le corbeau commun, et dont les naturalistes ont fait un genre distinct : *Le cri de la CORNEILLE était de mauvais augure chez les Romains. L'été, les CORNEILLES habitent les bois, où elles recherchent les arbres élevés.* (Pocillon.)

Seule, errant à pas lents sur l'aride rivage,
La corneille enrouée appelle aussi l'orage.

DEJOLLE.

Les cris de la corneille ont annoncé l'orage;
Le bédier effrayé veut rentrer au hameau.

SAINT-LAMBERT.

|| *Corneille mantelée*, Variété de corneille qui est en partie grise, en partie noire. || *Corneille chauve*, Nom vulgaire du freux. || *Corneille d'église*, Nom vulgaire du choucas.

— Loc. fam. *Bayer aux corneilles*, S'amuser à regarder naïvement de côté et d'autre, la bouche ouverte :

Allons, vous, vous rêvez et bayer aux corneilles.
Jour de Dieu! je saurai vous froter les oreilles.

MOÏRE.

|| *Comme une corneille qui abat des noix*, Avec un empressement irrésistible, au hasard, sans aucun discernement, étourdiment : *ils veulent tout de suite, sans plan, sans mesure, comme des CORNEILLES qui ABATTENT DES NOIX.* (Th. Leclercq.)

— Bot. Nom vulgaire d'une espèce de lysimachie, plante de la famille des primulacées, et du plantain corne-de-cerf.

— *Encycl.* La *corneille* est d'un quart plus petite que le grand corbeau et a la queue plus carrée. Elle vit par grandes troupes sur les deux continents; moins carnassière que l'espèce qu'on vient de nommer, elle associe largement les semences aux vers, aux insectes et aux charognes. Pallas rapporte qu'en Sibérie elle fouille le sol pour en extraire des bulbes d'ornithogales. Elle fait son nid dans les arbres, et pond quatre à six œufs d'un bleu verdâtre. Les *corneilles* ne se laissent approcher par un homme qui a un fusil qu'à la distance où le coup ne saurait les atteindre. On ne peut les toucher que par ruse ou par une savante embuscade. Mais elles ne s'effarouchent point d'un homme qui n'a qu'un bâton, et elles suivent gaiement la charrie de très-près pour ramasser les vers ou les mulots que le soc a retournés. Cela est connu de tous les chasseurs et de tous les habitants de la campagne. Les uns attribuent cette prudence de la *corneille* vis-à-vis de l'homme armé, qui contraste avec son audace auprès de l'homme non armé, à l'éclat de l'acier; les autres, à l'odeur de la poudre; les deux choses sont possibles, mais la nature n'a produit ni poudre à feu ni canons d'acier, et, dans de vastes parties de la terre, très-fréquentées par les *corneilles*, on en ignore entièrement l'usage. Ce n'est donc pas par un instinct naturel et inné que ces oiseaux redoutent la poudre et les fusils. Qu'en faut-il inférer? Que les *corneilles* ont beaucoup de bon sens, qu'elles sa-

vent par expérience, par observation, par tradition, que ces machines font du feu et du bruit, qu'elles blessent, qu'elles tuent; qu'elles savent, de plus, que la puissance de l'homme tient à ses armes, et que celles-ci n'ont qu'une certaine portée. Leur sagesse l'estime plutôt trop longue que trop courte. La *corneille* n'attend pas l'expérience dans son nid ou aux environs, comme la plupart des oiseaux. Elle est voyageuse et sa vie est longue :

Quiconque a beaucoup vu
Doit avoir beaucoup retenu.

Elle est communicative avec ses semblables. Même dans ses séjours, elle marche par couples, et deux couples ne se rencontrent guère sans se parler. Leurs migrations, comme celles des oies, des canards et des hirondelles, sont précédées d'un conseil général très-bruyant. Leur retour est suivi d'un conseil qui précède leur dispersion. Et, quand elles volent en escadres pour leurs grands voyages, elles ne cessent de chanter en chœur, comme font aussi les canards et les oies, pour régler la vitesse du vol, afin que la troupe ne soit pas rompue et que les plus faibles puissent suivre les plus forts, dont la mesure modère le mouvement. C'est par la même raison que les matelots indiens et chinois chantent pour ramener d'accord, et les nôtres pour tirer la corde ensemble, et que nos soldats battent le tambour et partent du même pied. Dans leur marche encore, les *corneilles* obéissent à un commandant, qui se met à leur tête et règle les étapes. C'est donc par un résultat très-simple de ces dispositions sociales et des lumières acquises par les voyages que les *corneilles* qui ont essuyé des coups de feu, même hors de portée, ou qui en ont vu tirer sur d'autres oiseaux, les craignant beaucoup pour elles-mêmes, se soient appliquées à connaître les fusils et à flairer la poudre, et qu'elles avertissent leurs compagnons du danger. Dupont (de Nemours), qui a passé deux hivers à étudier et à écouter les *corneilles*, a recueilli leur vocabulaire, qui, d'après lui, se compose de vingt-cinq mots. « Si nous pensons, écrit-il, qu'avec nos dix chiffres arabes, qui sont dix lettres ou dix mots, en les combinant deux à deux, trois à trois, quatre à quatre, on forme et l'on varie à volonté les trois chiffres diplomatiques, de cent, de mille, de dix mille caractères, et que, si on les combinait cinq à cinq, on ferait un chiffre de cent mille caractères, ou de beaucoup plus de mots que n'en a aucune langue connue, on aura moins de peine à comprendre que les *corneilles* puissent se communiquer leurs idées. Au reste, ajoute-t-il, je suis loin de penser qu'elles fassent tant de combinaisons, ni même aucune combinaison de leur dictionnaire. Leurs vingt-cinq mots suffisent bien pour exprimer : *ici, là, droite, gauche, en avant, halte, pâture, garde à vous, l'homme armé, froid, chaud, partir, je t'aime, moi de même, un nid*, et une dizaine d'autres avis qu'ils ont à se donner selon leurs besoins. » La *corneille mantelée*, qui, dans certaines saisons, visite nos climats, est cendrée, avec les ailes et la queue noires. On en rencontre des troupes sur les bords de la mer, cherchant les mollusques et les poissons. Dans l'intérieur des terres, elle se nourrit de limaçons, d'insectes et de vers. En Ecosse et en Irlande, elle attaque les brebis et les agneaux dans leurs pâturages. Ces oiseaux ont un attachement extrême pour leurs petits. Frisch rapporte des cas dans lesquels les femelles, plutôt que d'abandonner leurs couvées, se sont laissées tomber avec des arbres abattus par la cognée. La *corneille mantelée*, qui fuit l'homme en Europe, s'approche de lui avec confiance en Egypte, où Geoffroy Saint-Hilaire rapporte qu'elle vient parfois se reposer sur la charrie; c'est que le laboureur de ce pays la protège, en récompense des services qu'elle lui rend comme destructrice des insectes et des vers. La *corneille des rochers* ou *choucas* est d'un quart plus petite que l'espèce précédente. Elle vit en troupes et niche dans les vieilles tours. Son régime est le même que celui des espèces précédentes. Cuvier dit que les oiseaux de proie n'ont pas d'ennemi plus vigilant.

— Blas. En armoiries, l'oiseau que ce mot rappelle est d'un usage assez fréquent. Comme pour la plupart des autres oiseaux, on dit qu'il est *becqué, membré et armé*, lorsque son bec, ses griffes et ses membres sont d'un émail différent de son corps.

Familles qui portent une ou plusieurs *corneilles* sur leurs écus : *Bosson* : d'or, à une *corneille* de sable, becquée et membrée de gueules. — *Sarlat* : d'argent, à une *corneille* de sable, becquée et membrée de gueules; aux 2 et 3 d'azur, à une épée d'argent, la pointe en bas; sénestrée d'un écusson d'or. — *La Rochefort* : d'argent, à une *corneille* de sable, perchée sur un tertre du même. — *Carheil* : d'argent, à deux *corneilles* effarées et affrontées de sable, membrées et becquées d'or, accompagnées d'une molette de sable en pointe. — *Sapenne* : d'argent, à deux *corneilles* affrontées de sable, posées sur un rocher du même, à trois barres d'azur, brochantes sur le tout. — *Durand* : d'azur, à une alliance d'argent en fasces, au chef du même, chargé de deux *corneilles* affrontées de sable. — *La Rochère* : de sable, à trois *corneilles* d'argent. — *Gallard* : d'or, à trois *corneilles* de sable, membrées et becquées de gueules. — *Corneille* de

la *Béraudière* : d'argent, à trois *corneilles* de sable, membrées et becquées d'or. — *Becquet de Mégille* : écartelé, aux 1 et 4 d'argent à trois *corneilles* de sable, becquées et membrées de gueules; brisée en cœur d'une croix pattée et fichée de sable; aux 2 et 3 d'azur, à trois tours d'or ébréchées à dextre. — *Galard* : d'or, à trois *corneilles* de sable, becquées et membrées de gueules, posées deux et une. — *Du Four* : d'or, à trois *corneilles* de sable. — *Lavy* : d'argent, à trois *corneilles* de sable, becquées et membrées de gueules. — *La Broue* : d'or, à trois *corneilles* de sable, becquées et membrées de gueules. — *Beaulieu d'Assac* : d'or, à trois *corneilles* de sable, becquées et membrées de gueules. — *Consell* : d'or, à trois *corneilles* de sable, becquées et membrées de gueules. — *Cornettiam* : d'or, à trois *corneilles* de sable, posées deux et une. — *Malliac* : d'argent, à trois *corneilles* d'azur sur trois rochers du dernier émail.

CORNEILLE (saint), centurion dans la cohorte appelée *l'Italienne*, demeurait à Césarée en Palestine du temps de l'empereur Tibère. Il se fit instruire et baptiser par saint Pierre, avec ceux de sa maison. Fête le 2 février.

CORNEILLE (saint), pape de 250 à 252, successeur de saint Fabien, fut exilé à Civita-Vecchia pendant la persécution de Gallus. Il y mourut peut-être en prison, ce qui l'a fait mettre au rang des martyrs. L'Eglise célèbre sa fête le 14 septembre.

CORNEILLE (Claude), peintre, né à La Haye. Il vint se fixer à Lyon vers 1530, et y fit un grand nombre de portraits sous les règnes de François Ier, Henri II, François II et Charles IX. Corneille réussissait surtout à saisir la ressemblance, et savait donner à ses toiles un chaud coloris. Il peignit, au dire de Brantôme (*Vies des illustres dames françaises*), « tous les grands seigneurs, princes, cavaliers et grandes reynes, princesses, dames et filles de la cour de France. » Il fit notamment un portrait en pied de Catherine de Médicis, « habillée à la française d'un chapperon avec ses grosses perles, et une robe à grandes manches de toile d'argent, fourrées de loup cervier. Le tout si bien représenté au vif avec son beau visage, qu'il n'y falloit rien plus que la parole, ayant ses trois belles filles auprès d'elle. » Claude Corneille obtint le titre de *peintre du roi* vers 1559. Sa profession lui fut assez lucrative pour qu'il possédât, en 1551, trois maisons dans la rue du Temple, à Lyon. Il mourut dans cette ville, mais on ignore en quelle année.

CORNEILLE DE HARLEM (Corneille CORNELISZ, dit), peintre hollandais, né à Harlem en 1562, mort dans cette ville en 1637. Il reçut fort jeune les leçons de Pierre Aertzen, dit Pierre le Long, qui, remarquant ses rares dispositions, en fit son élève favori. A dix-sept ans, il avait à Harlem comme une sorte de célébrité, puisqu'on le nommait déjà *Corneille le peintre*. Son maître lui ayant conseillé alors d'aller à Paris pour se perfectionner, il se rendit par mer au Havre, et remonta la Seine jusqu'à Rouen. Mais la peste qui ravageait cette ville l'empêcha d'y entrer, et force lui fut de regagner la Hollande. En route cependant il songea à la brillante école d'Anvers, et se fit débarquer dans cette ville. Il y étudia, pendant plusieurs années, avec le plus grand succès, d'abord dans l'atelier de Franz Porbus, puis chez Gilles Coignet. Gilles Coignet était un peintre d'autant plus remarquable alors, qu'ayant vu l'Italie il n'avait rien de cette roideur froide et dure des autres maîtres, ses contemporains. Plus facile et plus ample, sa peinture avait plus de morbidesse et de charme. L'élève comprit bien vite que cette exception valait mieux que la tradition ordinaire, et il fit tous ses efforts pour s'assimiler le plus possible ces qualités, si rares alors. Afin de donner à Coignet la mesure de ses progrès, il lui fit hommage de ses deux premiers tableaux. L'un, d'après Van Mander, représentait des femmes nues, d'un ton brillant et vigoureux; l'autre était un simple vase de fleurs; mais ces fleurs, dit le biographe, étaient si délicatement touchées, si bien finies, que le maître ne voulut jamais s'en séparer. Il les garda précieusement toute sa vie.

En quittant l'atelier de Coignet, Corneille revint à Harlem, où il s'établit définitivement. Il n'avait guère alors plus de vingt et un ans. La première composition qu'il exécuta dans sa ville natale lui fut commandée par la compagnie des arquebusiers, qui voulaient en décorer leur vieux Doelen, vaste salle où cette milice bourgeoise s'exerçait au tir de l'arquebuse et de l'arbalète. L'artiste peignit sur une toile immense tous les officiers de la compagnie, en indiquant, dans chacun de ces portraits, par l'arrangement des draperies et le choix des accessoires, les habitudes et les mœurs de l'original. Van Mander, qui venait d'arriver à Harlem, fut enchanté de ce tableau. Il fut heureux de se lier avec Corneille, devint promptement son ami et plus tard son historien enthousiaste.

Van Mander nous signale en termes pompeux d'autres productions de Corneille. « Pendant qu'il se livrait à ses études d'après nature », dit-il, Cornelisz fit un grand tableau sur toile en largeur, représentant le *Déluge*, qui passa plus tard en Angleterre, chez le comte de Leicester. Dans son meilleur temps,

il peignit un *Serpent d'airain*, sur une grande toile de forme oblongue, et un morceau en hauteur, également sur toile, la *Chute des anges rebelles*. Ces deux tableaux sont à Amsterdam, chez Jacques Rauwaert. Le peintre y a parfaitement étudié le nu dans les attitudes les plus diverses, et il y a montré une telle précision de dessin, des proportions si justes et de si beaux mouvements, qu'il est à déplorer que de pareils ouvrages ne soient pas exposés à la vue de tout le monde, dans un lieu public. Corneille a exécuté depuis quantité de peintures grandes ou petites, mais souvent des nudités, entre autres le *Monde primitif* ou *l'Age d'or*, que posséda Henri Louwers Spieghel, amateur d'Amsterdam, ouvrage incomparable pour la perfection du nu et pour la fidélité avec laquelle sont exprimés tous les muscles, et jusqu'aux plis de la peau dans les mains et les autres parties du corps. C'est une des œuvres capitales du maître. On voit encore de sa main, chez Barthélemy Ferreris, à Leyde, un autre *Serpent d'airain*, et à Middelbourg, dans le cabinet de Melchior Wintgens, un excellent tableau d'*Adam et Eve*, et douze petits panneaux des sujets de la passion de Jésus-Christ, délicatement et artistement touchés, ainsi qu'une composition d'une beauté singulière, la *Purification des enfants d'Israël dans les eaux du Jourdain*.

Bien que Corneille de Harlem ait vécu soixante-quinze ans et qu'il ait beaucoup produit, il reste aujourd'hui de lui un très-petit nombre de tableaux, qu'on voit dans les galeries de La Haye, d'Amsterdam, de Vienne et de Dresde. Le *Massacre des innocents*, que possède le musée de La Haye, est loin de répondre aux éloges pompeux qu'en a fait Van Mander, qui a eu soin d'énumérer les productions de Corneille.

Henri Goltzius a gravé ses quatre grandes figures de Tantalé, de Phaoon, d'Ixion et d'Icare, si connues sous le nom de *Cultivateurs*. En jugeant cet artiste sur la faible partie de son œuvre qui nous reste, on doit reconnaître qu'il est plus remarquable comme coloriste que comme dessinateur, mais qu'il eut un talent réel, le plus original peut-être de tous ceux qui brillèrent en ce temps où l'art hollandais était presque transformé par l'influence italienne. « S'il fallait, dit M. Charles Blanc, avec autant de justesse que de bonheur, eu égard au caractère italien de ses œuvres, le comparer à un des grands maîtres d'Italie, nous dirions que Corneille Cornelisz est le Baccio Bandinelli de la Hollande, de même que Martin Heemskerck en a été peu près le Michel-Ange. »

CORNEILLE DE LA PIERRE, théologien belge. V. LAPIDE.

CORNEILLE (Michel), dit le *Père*, peintre français, né à Orléans en 1601, mort en 1664. Il adopta la manière de son maître Vouet, et habita successivement sa ville natale et Paris. Il fut l'un des premiers membres de l'Académie de peinture. On cite parmi ses productions : *Saint Paul à Cypre*, le *Baptême de saint Corneille*, l'*Assomption*, *Saint Jacques le Majeur guérissant un paralytique*, etc. Il grava avec talent des planches à l'eau-forte, d'après Raphaël et Carrache.

CORNEILLE (Pierre), le plus grand de nos poètes tragiques et l'un des pères de la comédie classique, né à Rouen le 6 juin 1606, mort à Paris le 1^{er} octobre 1684. Fils d'un avocat général à la Table de marbre (eaux et forêts) de Normandie, il étudia chez les jésuites de Rouen, se fit recevoir avocat et suivit quelque temps le barreau, mais sans goût et sans succès. Le hasard lui montra sa voie. « Un jeune homme, dit Fontenelle, mène un de ses amis chez une demoiselle dont il était amoureux. Le nouveau venu s'établit sur les ruines de son introducteur. Le plaisir que lui cause cette aventure le rend poète; il en fait une comédie. » Cette comédie était *Mélite*, jouée en 1629 avec un grand succès. Elle fut suivie de quelques autres : *Citandre*, la *Veuve*, la *Galerie du palais*, la *Suivante*, la *Place Royale*, l'*Illusion comique*. Le Théâtre-Français n'était pas encore sorti de sa longue enfance et n'avait même fait aucun progrès bien éclatant depuis Jodelle; et ces ébauches d'un génie qui se cherchait encore, et qui suivait le goût de son siècle avant de le réformer, offraient, au milieu de leurs défauts, des traits vifs et hardis, quelques combinaisons ingénieuses, des scènes heureuses d'invention et vraies de situation et de sentiment, un style net et quelquefois plein d'éclat. Le vieux Rotrou ne s'y trompa point, et il salua d'éloges en vers l'apparition de ce jeune poète qui promettait un maître à la scène française. Richelieu, dont on connaît les prétentions littéraires, le mit au nombre des poètes qu'il avait à ses gages pour remplir ses canevases dramatiques : l'Estoile, Boisrobert, Colletet, Rotrou, etc. Corneille avait trop d'indépendance dans l'esprit pour supporter longtemps le poids de cette chaîne dorée. Il blessa le cardinal en voulant modifier une de ses conceptions, et il en fut blessé lui-même par des paroles un peu dures. Il demanda brusquement un congé et ne reparut plus, renonçant à sa pension et à la protection du puissant ministre. Désormais sa vie fut entièrement consacrée à l'étude de son art et à la composition de ses poèmes dramatiques. En 1635, il fit représenter sa tragédie de *Médée*, longue déclamation imitée de Sénèque, où éclat-

tent de loin en loin quelques élans de passion et de génie, mais qui ne faisait pas pressentir encore cette suite de chefs-d'œuvre qui devait nous créer un théâtre. Entraîné, dit-on, par les conseils d'un M. de Chalon, ancien secrétaire de Marie de Médicis, il étudia dans leur langue les œuvres dramatiques des Espagnols, s'empara du sujet pathétique du *Cid*, qu'il trouva dans un drame de Guillen de Castro, et produisit d'un jet cet incomparable chef-d'œuvre, qu'on ne s'est pas lassé de revoir ni d'applaudir.

Le succès fut éclatant; l'enthousiasme déborda; on adressa des vers au poète, à la pièce, aux acteurs. On alla répétant ce vers charmant :

Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Les mémoires du temps parlent de ce succès comme d'une chose inouïe, mais l'envie le fit payer chèrement au poète. Une nuée de rimeurs et de scribes oubliés, les Scudéry, les Claveret, les Mairet, se déchaînèrent avec une violence extravagante contre cette œuvre sublime, qui avait donné la forme et le type de la tragédie classique, et qui sera l'éternel honneur de la scène française.

Corneille, qui avait la conscience de sa valeur, se défendit sur un ton de hautaine supériorité qui n'était pas de nature à imposer silence à ses envieux. Dans une épître intitulée : *Excuse à Aristote*, il immole sans pitié ses rivaux à sa fierté blessée :

Je sais ce que je vauz, et crois ce qu'on m'en dit.
Pour me faire admirer, je ne fais point de ligue :
J'ai peu de voir pour moi, mais je les ai sans brigue;
Et mon ambition, pour faire plus de bruit,
Ne les va point quêter de réduit en réduit;
Mon travail sans appui monte sur le théâtre;
Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre.

Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans :
Par leur seule beauté ma plume est estimée;
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,
Et pense, toutefois, n'avoir point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'égal.

On se fera une idée des clameurs haineuses ou jalouses que souleva l'apparition du *Cid* en se rappelant que Richelieu descendit jusqu'à patronner publiquement la ligue des ennemis de Corneille.

Scudéry ouvrit le feu le premier, et publia ses *Observations sur le Cid*, observations qu'il disait être modestement l'*Evangile de la vérité*. Appelée à se prononcer entre l'auteur et le critique, l'Académie et son fondateur furent longtemps occupés de ce débat. Enfin, après cinq mois de tiraillements et de négociations entre le ministre, qui voulait proscrire la pièce, et l'Académie, qui craignait de révoquer l'opinion publique contre une telle iniquité, les sentiments de l'Académie française sur la tragédie du *Cid* parurent et furent généralement approuvés. Chapelain, qui fut le rédacteur des *Sentiments de l'Académie française*, fit preuve dans ce travail d'un certain goût et de grandes connaissances. On y trouve des étroitesse de vue, des petitesse de rhéteur, à côté de remarques judicieuses et de considérations élevées.

Du reste, voici deux extraits de cette critique du premier de nos chefs-d'œuvre dramatique; ils sont pris dans les conclusions, qui sont modérées et favorables. Scudéry a tort contre Corneille aux yeux de ses propres juges.

« Il (Corneille) n'a pas laissé de faire éclater en beaucoup d'endroits de si beaux sentiments et de si belles paroles, qu'il a, en quelque sorte, imité le ciel qui, en la dispensation de ses trésors et de ses grâces, donne indifféremment la beauté du corps aux méchantes âmes et aux bonnes.

« Néanmoins, la naïveté et la véhémence de ses passions, la force et la délicatesse de plusieurs de ses pensées, et cet agrément inexplicable qui se mêle à tous ses défauts, lui ont acquis un rang considérable entre les poèmes français de ce genre, etc. »

Corneille fut suffisamment vengé par l'admiration de l'Europe entière, car sa tragédie fut traduite dans presque toutes les langues. Néanmoins, pour répondre au reproche de plagiat qui lui avait été si stupidement adressé, il chercha un sujet que personne n'eût traité avant lui, et il le trouva dans les légendes héroïques de la Rome primitive. *Horace* (et non *les Horaces*), représenté en 1639, est en effet une pièce entièrement originale; à part le récit du combat et quelques traits fournis par Tite-Live, tout appartient à Corneille dans cette œuvre énergique et sublime, où il ajoute encore à l'idée de la grandeur romaine, en supplantant au silence de l'histoire par les inspirations de la poésie. Le public accueillit avec le même enthousiasme ce nouveau poème tragique, qui attestait un immense progrès, mais qui cependant n'est pas exempt de défauts au point de vue de l'unité, du plan et de l'action. Ces imperfections sont d'ailleurs effacées par d'éclatantes beautés, et la postérité s'est rangée à l'opinion de Voltaire : « L'ascendant de ce génie est bien grand, dit-il, puisque tous ces détails, où l'admiration est remplacée par la critique, n'ont rien à l'enthousiasme qu'il inspire. »

Cinna suivit de près *Horace*. Fondée sur un trait douteux rapporté par Sénèque, cette

pièce, par la beauté de la conception, la majesté du style et l'élevation des pensées, marqua peut-être le plus haut point de perfection du génie de Corneille, et elle acheva la révolution dramatique qu'il avait commencée.

Nous arrivons à *Polyeucte*. Ici, laissons parler Voltaire : « Quand on passe de *Cinna* à *Polyeucte*, on se trouve dans un monde tout différent. Mais les grands poètes, ainsi que les grands peintres, savent traiter tous les sujets. C'est une chose assez connue que Corneille ayant lu la tragédie de *Polyeucte* chez Mme de Rambouillet, où se rassemblaient alors les esprits les plus cultivés, cette pièce y fut condamnée d'une voix unanime, malgré l'intérêt qu'on portait à l'auteur dans cette maison. Voiture fut député de toute l'assemblée pour engager Corneille à ne pas faire représenter cet ouvrage. Il est difficile de démêler ce qui put porter les hommes du royaume qui avaient le plus de goût et de lumière à juger si singulièrement. Furent-ils persuadés qu'un martyr ne pouvait jamais réussir sur le théâtre? C'était ne pas connaître le peuple. Croyait-il que les défauts que leur sagacité faisait remarquer révolteraient le public? C'était tomber dans la même erreur qui avait trompé les censeurs du *Cid*; ils examinaient le *Cid* par l'exacte raison, et ils ne voyaient pas qu'au spectacle on juge par sentiment. Pouvaient-ils ne pas sentir les beautés singulières des rôles de Sévère et de Pauline? Ces beautés, d'un genre si neuf et si délicat, les alarmaient peut-être. Ils purent craindre qu'une femme qui aimait à la fois son amant et son mari n'intéressât pas; et c'est précisément ce qui fit le succès de la pièce. Ce qui est étonnant, c'est que tous ces chefs-d'œuvre se suivaient d'année en année. Il est vrai que Lope de Vega, Garnier, Calderon, composaient encore plus vite, *stantes pede in uno*; mais, quand on ne s'asservit à aucune règle, qu'on n'est génie, ni par la rime, ni par la conduite, ni par aucune bienséance, il est plus aisé de faire dix tragédies que de faire *Cinna* ou *Polyeucte*. »

Polyeucte est de tous les chefs-d'œuvre de Corneille celui où il a su le mieux allier le touchant et le sublime; c'est le modèle achevé de la tragédie chrétienne, et quelques-uns la considèrent même comme supérieure à *Horace* et à *Cinna*, au moins sous le rapport de l'unité de plan, d'action et de caractère. Le grand poète avait d'ailleurs atteint avec cette œuvre à l'apogée de son génie et de sa gloire. Désormais il ne s'élèvera pas plus haut; il a en quelque sorte touché les limites du sublime; la tragédie française était créée. *Pompée* (1641), sans être une œuvre de décadence, est parfois entaché d'enflure à la Lucain; la conception d'ailleurs en est imposante et grandiose, et l'on admire surtout le caractère noble et touchant de la veuve de Pompée et l'originalité du début, où l'exposition du sujet renferme le nœud de l'action. Cette tragédie fut suivie du *Menteur*, comédie imitée de D. Juan d'Alarcon, mais comme le génie imite, c'est-à-dire en créant, et qui fonda chez nous la bonne comédie et ouvrit la voie à Molière. Le succès de cette pièce, succès que la postérité a confirmé, lui inspira la malheureuse idée de lui donner une suite, qui eut le sort de tous les ouvrages de cette nature. Il se releva dans la tragédie de *Rodogune* (1644), tableau des plus violentes passions du cœur humain, et où son génie se montra sous un aspect nouveau; jusqu'alors, par une innovation dont Voltaire a signalé la hardiesse, il avait fait du sentiment de l'admiration le principal ressort de l'émotion dramatique; dans *Rodogune*, c'est par l'effroi qu'il saisit l'âme du spectateur, et, dans le cinquième acte surtout, il porte la pathétique et la terreur jusqu'au plus haut degré du sublime. Encouragé par le succès de *Polyeucte*, il tenta une nouvelle tragédie religieuse, *Théodora* (1645), qui subit un grave échec, et qui, à part quelques scènes, était tout à fait indigne de l'auteur du *Cid*. *Héraclius*, malgré la complication de l'intrigue, la comédie héroïque de *Don Sanche d'Aragon*, la tragédie de *Nicomède*, offrent encore d'éclatantes beautés; mais désormais la manière du poète était changée; il multiplie les incidents et les complications, cherche le sublime et le profond, et ne trouve souvent que l'emphase et l'obscurité, néglige la pureté du style et la simplicité de l'action pour les effets de théâtre, et entre enfin dans la période de son déclin, que quelques défaillances avaient déjà fait pressentir. La chute éclatante de *Pertharite* (1653) le remplit d'amertume et l'éloigna du théâtre. Il sortit à regret de la lice en s'appliquant le sote *senescentem* d'Horace, et se consola noblement en songeant qu'il avait tiré le théâtre français de la barbarie. Au fond de sa retraite, il occupa l'activité de son esprit par une traduction en vers français de l'*Imitation de Jésus-Christ*, traduction qu'il avait entreprise à l'instigation des jésuites, dont le crédit donna seul à cette pâle production une vogue éphémère que l'auteur put confondre avec un succès. Le souvenir envahissant de ses anciens triomphes, les succès de son frère Thomas, les instances du surintendant Fouquet le ramenèrent au théâtre en 1659. Il y reparut avec *Edipe*, malheureuse imitation de l'un des plus beaux et des plus pathétiques sujets de la tragédie grecque; et il donna successivement *Sertorius*, où se

trouvent encore un beau caractère, une scène admirable entre Pompée et Sertorius, et quelques-uns de ces mots cornéliens justement qualifiés de sublimes; *Sophonisbe*, qui fit remettre au théâtre la médiocre tragédie de Mairat sur le même sujet; *Othon* (1664), *Agésilas* (1666), et *Attila* (1667) sont de malheureuses productions, qu'une épigramme de Boileau empêchera éternellement de lire, et marquent de véritables étapes de décadence. Le public commençait à se dégoûter. On fit sentir à Corneille qu'il vieillissait. Il donnait un ouvrage de théâtre presque tous les ans depuis 1625, si on en excepte l'intervalle entre *Pertharite* et *Edipe*; il travaillait trop vite; il était épuisé. Il était contraint à ce dur labeur par le triste état de sa fortune, qui ne répondait pas à son mérite, et qui le forçait à travailler.

Attila parut malheureusement la même année qu'*Andromaque*. La comparaison ne contribua pas à faire remonter Corneille à ce haut degré de gloire où il s'était élevé. La dureté et la sécheresse dans l'expression sont assez communément le partage de la vieillesse. Racine, dans la force de l'âge, n'eut un cœur tendre, un esprit flexible, une oreille harmonieuse, donnait à la langue française un charme qu'elle n'avait point eu jusqu'alors. Ses vers entraient dans la mémoire des spectateurs comme un jour doux pénétré dans les yeux. Il ne faut pas s'étonner si le style de Corneille, devenu encore plus incorrect et raboteux dans ses dernières pièces, rebutait les esprits que Racine enchantait, et qui devenaient par cela même plus difficiles.

Ce n'était pas assez pour Corneille de voir les succès de son rival; il devait être vaincu par lui dans un tournoi poétique dont le sujet, choisi par Henriette d'Angleterre, belle-sœur de Louis XIV, fut les adieux de Titus et de Bérénice. Elle crut qu'une victoire obtenue sur l'amour le plus vrai et le plus tendre ennobliât le sujet, et en cela elle ne se trompait pas; mais elle avait encore un intérêt secret à voir cette victoire représentée sur le théâtre; elle se ressouvait des sentiments qu'elle avait eus longtemps pour Louis XIV, et du goût vif de ce prince pour elle. Ces sentiments, elle voulait les voir développer sur la scène, autant pour sa consolation que pour son amusement. Elle chargea le marquis de Dangeau, confident de ses amours avec le roi, d'engager secrètement Corneille et Racine à travailler l'un et l'autre sur ce sujet, qui paraissait si peu fait pour la scène. Les deux pièces furent composées dans l'année 1670, sans qu'aucun des deux poètes sût qu'il avait un rival.

Elles furent jouées en même temps sur la fin de la même année; celle de Racine à l'hôtel de Bourgogne, le 21 novembre, et celle de Corneille au Palais-Royal, le 28 novembre.

Il est étonnant que Corneille ait donné dans ce piège. Il devait bien sentir que le sujet était l'opposé de son génie. Sa pièce tomba; celle de Racine eut trente représentations de suite; et toutes les fois qu'il s'est trouvé un acteur et une actrice capables d'intéresser dans le rôle de Titus et de Bérénice, cet ouvrage dramatique, qui n'est peut-être pas une tragédie, a toujours excité les applaudissements les plus vrais: ce sont les larmes.

Enfin parurent *Pulchérie* et *Suréna*, derniers efforts d'un génie épuisé, qui ne rencontraient plus que des sujets mal choisis, des pensées alambiquées et souvent bizarres, une versification lâche et diffuse et des peintures où l'énergie des grandes passions est remplacée par les fadeurs amoureuses des romans en vogue, ce qui l'a fait accuser de n'avoir fait, dans ses dernières pièces, que du *Mariage tragique*. Cependant, au milieu de ces fatras, jaillissent par intervalles quelques éclairs de génie qui rappellent encore le grand Corneille. Il faut ajouter à son théâtre *Andromène*, la *Toison d'or*, pièces à machines et à décorations, ainsi que la comédie-ballet de *Psyché* (en collaboration avec Molière); c'est peut-être dans ces représentations qu'il faut chercher l'origine de notre opéra, bien que ce genre ne fût pas entièrement nouveau en France. On ne peut non plus séparer de ses drames les *Préfaces* et les *Examen* qu'il en a faits, ainsi que ses trois discours sur le *Poème dramatique*, la *Tragédie* et les *Trois unités*, où l'on admire la profondeur de ses études, de ses combinaisons et de ses théories.

Les traits les plus saillants du génie de Corneille sont l'énergie, la noblesse et l'élevation des pensées, la puissance de conception, l'incomparable vigueur avec laquelle il féconde et développe ses sujets, l'abondance et la variété de ses effets dramatiques, la beauté morale des caractères, la mâle éloquence de l'expression, et cette faculté admirable de s'élever au sublime, naturellement et sans effort, d'un élan, et quelquefois par un seul de ces mots éclatants qui arrachent au spectateur des cris d'enthousiasme et des larmes d'admiration. Dans ses œuvres de décadence il s'éleva par l'exagération même de ses qualités, et tomba dans la déclamation oratoire, dans l'affectation de la grandiose et de la profondeur, dans le verbiage sentencieux et dans des arguties sentimentales dignes des Mairat et des Scudéry. Ses poésies diverses, élégies, sonnets, épîtres, poésies, traductions en vers, etc., n'ajoutèrent rien à sa gloire, bien qu'on y trouve de beaux vers et même des

morceaux qui ne sont pas indignes de l'auteur du *Cid*.

Corneille ne fut admis à l'Académie française qu'en 1647, peut-être, comme le remarque M. Viennet, parce qu'il était alors à peu près le seul qui fût digne d'en être. Son discours de réception est sans contredit ce qu'il a écrit de plus médiocre.

Ce grand homme avait un extérieur simple et même commun; sa conversation était pesante et sans agréments, et Vigneul-Marville (D. Bonaventure d'Argonne) rapporte que la première fois qu'il le vit, il le prit pour un marchand de Rouen. Lui-même s'apprécie ainsi sous ce rapport:

J'ai la plume féconde et la bouche stérile,
Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Il avait une trempe d'esprit naturellement vigoureuse et une imagination élevée. Le raisonnement, les pensées, les grands traits d'éloquence dominent dans sa composition, et il aurait porté ces mêmes qualités dans quelque genre d'écriture qu'il eût choisi. Il eût été grand orateur dans le sénat romain ou dans le parlement d'Angleterre: plutôt Démosthène que Cicéron.

Son esprit était nourri de la lecture de Lucain, de Sénèque et des poètes espagnols. La recherche du grand le conduisit à l'enflure; comme Sénèque, subtil et raisonneur, il alla droit à la sécheresse; comme les Espagnols, il força la vraisemblance pour obtenir des effets.

Sa vie, vouée tout entière à la culture de son art, fut sans agitations extérieures, et ses dernières années s'écoulèrent dans la gêne et dans la tristesse. Racine était alors dans l'éclat de sa gloire, et le créateur de notre scène tragique était presque oublié de ses contemporains. Lorsque cette grande existence s'éteignit, Dangeau écrivit simplement sur son journal: «Aujourd'hui est mort le bonhomme, Corneille.» En 1834, la ville de Rouen, après un siècle et demi d'oubli, lui a érigé une statue.

Corneille eut trois fils, dont l'aîné devint capitaine de cavalerie et gentilhomme ordinaire; le second, officier de cavalerie comme son frère, fut tué dans la fleur de l'âge avant 1676. Le troisième, entré dans les ordres, obtint, en 1680, le bénéfice d'Aiguevive, près de Tours.

Son union avec son frère Thomas Corneille est restée proverbiale. Ils suivaient la même carrière, ils épousèrent les deux sœurs, et leurs intérêts furent confondus leur vie durant. Pierre était doyen de l'Académie française et âgé de soixante-dix-huit ans lorsque, le 1^{er} octobre 1684, il fut enlevé à la France, qui lui donna le nom de *Grand*, pour le distinguer non-seulement de son frère, mais du reste des hommes. Il mourut pauvre, triste, peu résigné, portant sa misère avec peine.

Il a eu le sort de tous les grands hommes: de son vivant, et au milieu de tous ses succès, les Scudéry, les Claveret, les d'Aubignac et vingt autres méchants auteurs de cette force, ne pouvant étouffer sa gloire, le dénigraient sans relâche. Devenu vieux, il se vit exalté outre mesure par les poètes, les courtisans, les beaux esprits offusqués des succès de Racine.

Cet abbé d'Aubignac, cet insulteur de Corneille que nous venons de nommer, pédant barbouillé de grec et de latin, était un des destructeurs les plus acharnés du grand homme. Dans sa *Quatrième dissertation*, dédiée à Mme la duchesse de Retz, il apostrophe Corneille: «Vous êtes poète, et poète de théâtre; vous êtes abandonné à une vile dépendance des histrions, votre commerce ordinaire n'est qu'avec leurs portiers; vos amis ne sont que des libraires du Palais. Il faudrait avoir perdu le sens aussi bien que vous pour être en mauvaise humeur du gain que vous pouvez tirer de vos veilles et de vos emprisonnements auprès des histrions et des libraires. Il vous arrive souvent, lorsqu'on vous loue, que vous n'êtes plus affamé de gloire, mais d'argent. Défaites-vous, monsieur de Corneille, de vos mauvaises façons de parler, qui sont encore plus mauvaises que vos vers. J'avais cru, comme plusieurs, que vous étiez le poète de la *Critique de l'Ecole des Femmes*, et que *Licidas* était un nom déguisé comme celui de monsieur de Corneille, car vous êtes sans doute le marquis de Mascarille qui piaille toujours, qui ricane toujours, qui parle toujours et ne dit jamais rien qui vaille.»

Voilà un échantillon curieux des misérables diatribes que l'envie lançait contre Corneille. Tout impuissants que fussent ses destructeurs, son cœur éprouvait des froissements douloureux de ces attaques. Quelquefois il ripostait à la meute de ses ennemis par un de ces mots superbes dont il avait le secret, un mot cornélien. Menacé, pour *Horace*, d'un procès littéraire pareil à celui du *Cid*, il répondit fièrement: «Les juges condamneront Horace, mais il fut absous par le peuple.»

Pour la vie et les ouvrages du poète, voyez le *Commentaire* de Voltaire; l'*Eloge* de Corneille, par Victorin Fabre (couronné par l'Académie française, 1808); la *Vie de Corneille*, par Fontenelle, son neveu; *Corneille et son temps*, par M. Guizot (1852); *Histoire de la vie et des ouvrages de Corneille*, par M. Taschereau (1829); *Anecdotes littéraires sur Corneille*, par M. Vignier (Rouen, 1840); ou se

trouve résolue, à l'honneur du grand tragique, la question de ses prétendus plagiat. La controverse au sujet du *Cid* a été l'objet des travaux spéciaux de M. Paul de Musset (*Revue de Paris*, 4^e série, t. XXVII), et de M. Ch. Loubens (*Revue indépendante*, t. XVIII).

Nous citerons, en terminant, les appréciations portées sur Corneille par MM. Cousin et Sainte-Beuve. Voici d'abord l'opinion de M. Cousin:

«Osons dire ce que nous pensons: à nos yeux, Eschyle, Sophocle et Euripide ensemble ne balancent point le seul Corneille; car aucun d'eux n'a connu et exprimé comme lui ce qu'il y a au monde de plus véritablement touchant, une grande âme aux prises avec elle-même, entre une passion généreuse et le devoir. Corneille est le créateur d'un pathétique nouveau, inconnu à l'antiquité et à tous les modernes avant lui: il dédaigne de parler aux passions naturelles et subalternes; il ne cherche pas à exciter la terreur et la pitié, comme le demande Aristote, qui se borne à ériger en maximes la pratique des Grecs. Il semble que Corneille ait lu Platon et voulu suivre ses préceptes; il s'adresse à une partie tout autrement élevée de la nature humaine, à la passion la plus noble, la plus voisine de la vertu, l'admiration; et de l'admiration portée à son comble, il tire les effets les plus puissants. Shakespeare, nous en convenons, est supérieur à Corneille par l'étendue et la richesse du génie dramatique. La nature humaine tout entière semble à sa disposition, et il reproduit les scènes les plus diverses de la vie dans leur beauté et dans leur difformité, dans leur grandeur et dans leur bassesse. Il excelle dans la peinture des passions terribles ou gracieuses. Othello, lady Macbeth, c'est la jalousie, c'est l'ambition, comme Juliette et Desdémone sont les noms immortels de l'amour jeune et malheureux. Mais si Corneille a moins d'imagination, il a plus d'âme. Moins varié, il est plus profond. S'il ne met pas sur la scène autant de caractères différents, ceux qu'il y met sont les plus grands qui puissent être offerts à l'humanité. Les spectacles qu'il donne sont moins déchirants, mais à la fois plus délicats et plus sublimes. Qu'est-ce que la mélancolie d'Hamlet, la douleur du roi Lear, et même la dédaigneuse intrépidité de César, devant la magnanimité d'Auguste s'efforçant d'être maître de lui-même comme de l'univers, devant Chimène sacrifiant l'amour à l'honneur, surtout devant cette Pauline ne souffrant pas même dans le fond de son cœur un soupçon involontaire pour celui qu'elle ne doit plus aimer?»

Corneille se tient toujours dans les régions les plus hautes. Il est tour à tour Romain ou chrétien. Il est l'interprète des héros, le chantre de la vertu, le poète des guerriers et des politiques. Et il ne faut pas oublier que Shakespeare est à peu près seul dans son temps, tandis qu'après Corneille vient Racine, qui pourrait suffire à la gloire poétique d'une nation.

M. Sainte-Beuve s'exprime ainsi:

«Les personnages de Corneille sont grands, généreux, vaillants, tout en dehors, hauts de tête et nobles de cœur. Nourris la plupart dans une discipline austère, ils ont sans cesse à la bouche des maximes auxquelles ils rangent leur vie; et comme ils ne s'en écartent jamais, on n'a pas de peine à les saisir; un coup d'œil suffit: ce qui est presque le contraire des personnages de Shakespeare et des caractères humains en cette vie. La moralité de ses héros est sans tache: comme pères, comme amants, comme amis ou ennemis, on les admire et on les honore. Aux endroits pathétiques, ils ont des accents sublimes qui enlèvent et font pleurer. Mais ses rivaux et ses maris ont quelquefois une teinte de ridicule... Ses tyrans et ses marabouts sont tout d'une pièce comme ses héros, méchants d'un bout à l'autre, et encore, à l'aspect d'une belle action, leur arrive-t-il quelquefois de faire volte-face, de se retourner subitement à la vertu... Les hommes de Corneille ont l'esprit formaliste et pointilleux, ils se querellent sur l'étiquette; ils raisonnent longuement et ergotent à haute voix avec eux-mêmes jusque dans leur passion... Ses héroïnes, ses *adorables furies*, se ressemblent presque toutes: leur amour est subtil, combiné, alambiqué, et sort plus de la tête que du cœur. On sent que Corneille connaissait peu les femmes... Le style de Corneille est le mérite par lequel il excelle à mon gré... Il me semble, avec ses négligences, une des plus grandes manières du siècle qui eut Molière et Bossuet. La touche du poète est rude, sévère et vigoureuse... Il y a peu de peinture et de couleur dans ce style. Il est chaud plutôt qu'éclatant; il tourne volontiers à l'abstrait, et l'imagination y cède à la pensée et au raisonnement... En somme, Corneille, génie pur, incomplet avec ses hautes parties et ses défauts, me fait l'effet de ces grands arbres, nus, rugueux, tristes et monotones par le tronc, et garnis de rameaux et de sombre verdure seulement à leur sommet.»

Enfin, pour faire connaître ce que pensait Molière du grand poète tragique, nous rapporterons, sans la garantir toutefois, l'anecdote suivante:

«Un jour, dit l'abbé d'Olivet, en une note autographe écrite pour Voltaire, pendant que Molière s'habillait, deux hommes d'esprit entrèrent chez lui, et parlèrent avec de grands

éloges d'une tragédie de Corneille jouée la veille pour la première fois. Molière les écoutait sans dire mot. Quand il fut habillé: «Eh bien! messieurs, leur dit-il, vous croyez donc que Corneille est l'auteur de ce que vous avez entendu? Apprenez qu'il y a un petit lutin qui l'a pris en amitié, et qui a de l'esprit comme un lutin. Quand il voit que Corneille se met à son bureau pour se ronger les ongles et tâcher de faire quelques vers, alors le petit lutin s'approche et lui dicte quatre vers, huit, dix, quelquefois même jusqu'à vingt de suite, qui sont au-dessus de tout ce qu'un homme peut faire. Après quoi le petit lutin, qui est méchant comme un lutin, se retire à quelques pas en disant: «Voyons comment ce vilain va faire lui tout seul.» Corneille fait alors les dix, vingt, trente vers de suite, où il n'y a rien que de très-commun, ou même il y a souvent de mauvais. Le lendemain ce même jeu recommence entre le lutin et Corneille. Ainsi se fait la pièce entière. Gardez-vous bien, messieurs, de confondre les deux auteurs: l'un est un homme, l'autre est plus qu'un homme.»

CORNEILLE (Thomas), poète dramatique, frère du grand tragique, né à Rouen le 20 août 1625, mort au Andelys le 9 décembre 1709. Il avait dix-neuf ans de moins que son frère, dont les triomphes décidèrent de sa vocation et le tournèrent du côté du théâtre. Il y eut d'ailleurs entre eux une conformité bien remarquable de goûts, de mœurs et de vie. Ils avaient épousé les deux sœurs, et vécurent ensemble dans la même maison pendant vingt-cinq ans et jusqu'à la mort de Pierre, sans jamais songer à faire le partage des biens de leurs femmes. Aussi Racine, répondant au discours de Thomas Corneille à l'Académie française, le félicitait de cette grande «amitié qu'aucun intérêt, non pas même aucune émulation pour la gloire n'avait pu altérer.» Il ajoutait, après avoir tracé un magnifique éloge du grand Corneille: «Vous auriez pu mieux que moi rendre à Pierre Corneille les honneurs qu'il mérite, si vous n'eussiez appréhendé qu'en faisant l'éloge d'un frère avec qui vous aviez tant de conformité, il ne semblât que vous fissiez votre propre éloge. C'est cette conformité que nous avons tous eue en vue, lorsque, tout d'une voix, nous vous avons appelé pour remplir sa place.»

Thomas débuta aussi par des comédies, et emprunta ses premiers sujets aux Espagnols. Il s'abandonna ensuite à ses propres inspirations, et composa des tragédies qui eurent un grand succès. *Timocrate* surtout (1656) obtint une vogue si prodigieuse, que Louis XIV quitta Versailles pour aller la voir jouer au théâtre du Marais. On la représenta pendant six mois, et les comédiens se lassèrent avant le public. Elle n'a d'ailleurs jamais reparu sur la scène. Thomas Corneille fit ensuite paraître successivement: *Bérénice*, sujet tiré du roman de *Cyrus*, par Mlle de Scudéry (1657); *Commode*, que Louis XIV fit jouer à son théâtre du Louvre en 1659; *Silicion*, qui n'eut qu'un médiocre succès.

Son meilleur poème tragique est *Ariane*, qui, composé, dit-on, en dix-sept jours (1672), soutint heureusement la concurrence avec le *Bajazet* de Racine, et où se trouvent des beautés de sentiments et des situations touchantes. Le *Comte d'Essex* (1678), malgré le vague de l'action et la pâleur des caractères, méritait en partie son succès. C'est dans cette pièce que se trouve le vers fameux, imité d'un passage de Tertullien (*Martyrem fecit causa, non pœna*):

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

En 1677, la veuve de Molière pria Thomas Corneille de mettre en vers le *Festin de Pierre*, et cette traduction versifiée a depuis toujours été représentée sous cette forme jusqu'à ces derniers temps, où l'on a repris la pièce en prose de Molière. Thomas avait une facilité prodigieuse de versification, ce qui sans doute a donné lieu à l'anecdote plus ou moins authentique de Voisenon, qui prétend que lorsque Pierre était en quête de rimes, il levait une trappe pour les demander à son frère, logé au-dessous de lui.

Un souvenir assez comique se rattache même à cette particularité: un jour que l'auteur du *Cid* trouvait la rime encore plus rebelle qu'à l'ordinaire, et qu'il ne cessait de lever la fameuse trappe, il se vit de nouveau arrêté à la fin d'un vers, en quête du mot qui pût rimer avec *perdre*. Or, ce vers est bien le plus malheureux de tous ceux de la langue française; par une fantaisie inexplicable, il ne peut finir un vers que dans la plus déplorable société, c'est-à-dire qu'il ne peut rimer qu'avec un mot qui est encore fort loin d'avoir conquis ses lettres de noblesse, bien que Cambronne l'ait presque rendu héroïque à Waterloo, et que M. Victor Hugo lui ait accordé les honneurs du *mot de la fin* dans un des plus célèbres chapitres de ses *Misérables*. Eh bien! c'est ce mot que répondit Thomas, en l'accentuant sans doute quelque peu méchamment pour mieux donner le change à son frère, dont les cheveux durent se dresser d'horreur, mais qui, sans doute, ne manqua pas d'en rire beaucoup quand il eut compris dans quelle impasse il s'était fourvoyé.

Mais revenons au sérieux. Thomas, admis à l'Académie française après la mort de l'illustre auteur du *Cid* (1685), eut lui-même la

satisfaction de recevoir son neveu Fontenelle en 1691. Il acquitta sa dette d'académicien en donnant une édition des *Remarques de Vaugelas*, avec d'excellentes notes, prit une part active aux travaux du Dictionnaire, et composa un *Dictionnaire des termes d'art et de sciences*, pour servir de supplément à celui de l'Académie. On peut regarder cet ouvrage comme la première base de celui de Chambers et de l'*Encyclopédie*. Il fut publié en 1694. [Fontenelle en a donné une troisième édition en 1732, ainsi qu'un *Dictionnaire universel géographique et historique* (1708), l'un des premiers ouvrages de cette nature que l'on ait vus en France. C'est aussi lui qui a rédigé les *Observations de l'Académie sur les Remarques de Vaugelas*, 1704.] Son théâtre comprend une quarantaine de pièces, comédies, tragédies, et quelques drames lyriques. Il a eu de nombreuses éditions successives; l'édition de 1732 passe pour la plus complète. Il manque d'originalité, de chaleur et d'invention, mais non de sentiment, de pathétique et d'entente des ressources dramatiques. Son style et sa versification sont d'une facilité un peu prosaïque. Boileau, qui l'appelle ironiquement un *cadet de Normandie*, l'avait trop déprécié; mais Voltaire, de son côté, l'a jugé avec trop de faveur, en disant de lui : « C'était un homme d'un très-grand mérite et d'une vaste littérature; et, si vous exceptez Racine, auquel il ne faut comparer personne; il était le seul de son temps digne d'être le premier au-dessous de son frère. » Ecrivain laborieux, trop fécond sans doute, il n'est qu'un poète dramatique de second ordre; encore quelques-uns lui ont-ils contesté ce rang. Dans sa vieillesse, il fut admis à l'Académie des inscriptions, et devint aveugle quelques années avant sa mort.

Thomas Corneille était, comme son frère, sincèrement attaché à la religion, dont il remplissait tous les devoirs sans affectation. Tolérant et doux par nature, il avait en horreur le prosélytisme, et ses croyances, il ne voulait les imposer à personne. Aimant l'étude et recherchant la paix, il goûtait toutefois, avec plaisir, l'encens de la gloire littéraire, qu'il trouvait supérieure à tout, au pouvoir, aux honneurs, à la fortune même. Il joignait à une politesse exquise le cœur le plus tendre; il se complaisait à vanter le mérite des autres, et était heureux d'applaudir à leurs succès. Sa mémoire était surprenante; il récitait ses pièces dans le monde, sans même porter avec lui le manuscrit. Il laissa à son neveu Fontenelle une tâche bien difficile, celle de faire oublier les grâces d'une conversation légère, enjouée, fine, spirituelle, charmes qu'il possédait à un haut degré.

CORNEILLE (Antoine), frère des deux Corneille, chanoine régulier de Saint-Augustin au prieuré du Mont-aux-Malades, né à Rouen en 1611. Il se fit connaître par des pièces de poésie dont quelques-unes furent couronnées par l'Académie des Palindodes de Rouen : *Ode sur saint Martinien* (1636); *Stances sur le même; Sonnet, chant royal; Sonnet sur la statue de Tibère; Stances sur le signe de la croix*. En 1640, Jacqueline Pascal, sœur de l'illustre auteur des *Lettres à un provincial*, ayant été couronnée par la même Académie, Antoine Corneille fit en son honneur un chant royal, dont il lui adressa l'hommage.

CORNEILLE (Michel), dit l'Atalé, peintre distingué, né à Paris en 1642, mort dans la même ville en 1708. Heureusement doué, Michel fit des progrès rapides sous la direction de son père, et remporta, fort jeune encore, le grand prix de Rome (1664). Il se rendit alors en Italie; mais, après quelques mois de séjour dans la ville éternelle, les traditions de l'école lui semblèrent une chaîne trop lourde, et il quitta l'Académie, pour travailler avec plus d'indépendance. Admirateur passionné des Carrache, il se mit à copier religieusement leurs compositions les plus hardies, et s'assimila tous leurs partis pris, ainsi que leur manière de peindre. Après avoir passé quatre ans en Italie, il revint à Paris et s'efforça de tirer parti de ces études mal entendues. Ses productions d'alors furent remarquées, malgré l'imitation flagrante qu'elles accusaient, puisque Michel Corneille fut admis à l'Académie de peinture vers cette époque, c'est-à-dire en 1671. Son morceau de réception fut l'esquisse du tableau commandé pour Notre-Dame, et qu'il exécutait en ce moment. Cette vaste composition, qui représente la *Vocation de saint Pierre et de saint Paul*, a des qualités remarquables et qui firent sensation. Le roi et le dauphin en parurent enchantés, et ce jeune prince, ayant appris que Michel n'avait pas la moindre commande pour les Invalides, que l'on décorait, s'empressa de lui demander quelques fresques importantes pour une chapelle. La révolution de 1789 ayant fait disparaître la plupart des tableaux de Corneille, il nous est difficile de contrôler sérieusement l'opinion des contemporains, qui le placent parmi les peintres les plus estimables de l'époque; nous ne pouvons que répéter après eux que l'*Assomption* de la cathédrale de Versailles était une des meilleures peintures de Michel. On cite encore avec éloges, au palais de Versailles, un plafond remarquable connu sous le nom de *Mercury au milieu des Muses*, et plusieurs tableaux religieux ou historiques à Notre-Dame de Paris, à Fontainebleau, à Lyon, etc.

Michel Corneille avait trop longtemps copié

les Carrache pour que son œuvre ne fût pas une imitation de leurs violents partis pris. Mais les maîtres de l'école de Bologne avaient un talent que notre peintre français n'eut pas le bonheur d'égaliser. On lui doit un certain nombre d'eaux-fortes d'un mérite hors ligne; les unes d'après les anciens, les autres d'après ses propres tableaux. Elles sont toutes d'un jet franc et hardi, bien dessinées, pleines de lumière et d'effet. Les amateurs les recherchent avidement, autant parce qu'elles sont très-rare que parce qu'elles ont de grandes qualités.

CORNEILLE (Jean-Baptiste), peintre, né à Paris en 1646, mort dans la même ville en 1695. Il était frère du précédent. Sa précoce intelligence lui fit obtenir aussi le prix de Rome à son premier concours (1668). En revenant à Paris, après avoir passé en Italie les années réglementaires, il eut occasion de se produire avec succès; aussi fut-il reçu de l'Académie en 1676, à l'âge de trente ans. En 1692, il fut nommé professeur dans cette illustre compagnie. S'il n'eut pas un grand talent, il eut au moins des succès et des commandes pour les principales églises de Paris; mais tous ces travaux ont disparu, et nous n'en connaissons pas une seule gravure. En 1684, Jean-Baptiste Corneille publia des *Éléments de peinture pratique*. Ce volume in-12 est plein de conseils excellents, mais fort connus, très-inutiles et d'une forme aride.

CORNEILLE (Pierre-Alexis), littérateur et homme politique français, né à Carpentras en 1792, mort en 1868. Il est un descendant de l'illustre Pierre Corneille. En 1813, il entra à l'Ecole normale, puis se livra à l'enseignement, professa l'histoire à Poitiers et à Rouen, et devint inspecteur d'académie dans cette dernière ville. M. Alexis Corneille se présenta en 1852 à la députation comme candidat du gouvernement, et fut élu dans la Seine-Inférieure, où son mandat lui a été renouvelé en 1857 et en 1863. On lui doit quelques ouvrages pour l'instruction. — Son fils lui a succédé, en 1868, comme député de la 3^e circonscription de la Seine-Inférieure au Corps législatif, et, à son exemple, il a appuyé de ses votes la politique du gouvernement. Lors des élections des 23-24 mai 1869, M. Corneille fils a été réélu dans le même département par 22,417 voix. Il n'avait pas de concurrent.

CORNEILLE BLESSEBOIS, écrivain français du XVIII^e siècle. V. BLESSEBOIS.

CORNEILLON s. m. (kor-nè-lion; ll mil. — dimin. de *corneille*). Ornith. Nom vulgaire du jeune freux et de la jeune corbine : *La chair des petits de la pie-est un manger médiocre, cependant on y a généralement moins de répugnance que pour celle des petits CORNEILLONS*. (Buff.)

CORNÉITE s. f. (kor-né-i-te — rad. *corné*). Méd. Inflammation de la cornée.

CORNEJO (Pierre), historien espagnol du XVI^e siècle, mort en 1618. Il est également connu sous le nom de *Cedro Cornejo de Pedrosa*. Il fit partie de l'ordre des carmes, habita les Pays-Bas, puis la France au temps de la Ligue, dont il fut un zélé partisan, et écrivit des ouvrages sur les événements auxquels il avait assisté. On a de lui : *Sumario de las guerras civiles y causas de la rebelion de Flandes* (1577, in-80), traduit en français par Gabriel Chapuis (1579); *Compendio y breve relacion de la Liga*, etc. (1591, in-80), etc.

CORNELIA (famille), maison patricienne de l'ancienne Rome, la plus nombreuse et la plus illustre de celles qui fleurirent sous la république. Elle faisait partie des *minores gentes*. C'est de cette famille célèbre que sont sortis la plupart de ces grands hommes qui ont élevé la gloire de leur patrie au-dessus de celle de tous les autres pays. On trouve une grande quantité de branches de cette maison; mais il y en a quatre seulement dont on peut dire avec certitude qu'elles appartenaient à la famille patricienne; comme il y en avait aussi une du même nom parmi les plébéiens, il sera question des autres branches, dont l'issue n'est pas certaine, à l'occasion de cette autre maison. Cicéron remarque (*De legibus*) que, jusqu'à Sylla, le corps d'aucun Cornélius patricien n'avait été brûlé, mais qu'il existait, dans cette famille, l'usage d'enterrer ses morts. Les quatre tiges cornéliennes qui étaient certainement patriciennes sont les *Lentulus*, les *Maluginensis*, les *Rufinus* et les *Scipio*.

CORNELIA (famille), maison plébéienne de Rome républicaine, qu'il faut distinguer de la famille patricienne. On trouve des Cornélius plébéiens avec beaucoup de surnoms différents; mais aucune branche de cette maison n'a fourni une suite de dignitaires. La plus connue est celle des *Cinna*. Le poète *Gallus*, premier préfet d'Egypte, était aussi de la famille des Cornélius, ainsi que le célèbre historien *Tacite*, l'historien *Népos* et le médecin *Celsus*. On trouve plusieurs Cornélius *Dobella*, des *Balbus*, des *Merula*, des *Mammula*, des *Blasio*, etc.

CORNÉLIANE s. f. (kor-né-li-a-ne — de l'angl. *cornelian*, cornaline). Minér. Cornaline d'un rouge clair passant au gris rougeâtre : *Turpin avait cru que la couleur de la CORNÉLIANE devait être attribuée à des mélanges de végétaux microscopiques; mais une analyse de Heintz a établi que cette couleur est due à du peroxyde de fer*. (Dufrénoy.)

CORNÉLIE, dame romaine du IV^e siècle avant notre ère. Pendant une peste qui sévit à Rome, l'an 331 av. J.-C., une esclave accusa, devant l'édile curule Q. Fabius, Cornélie et plusieurs dames romaines de composer des poisons et d'être la cause de la mort qui frappait un grand nombre de patriciens. « Vingt matrones environ, chez lesquelles on avait saisi des poisons, dit Tite-Live, furent amenées par le vateur. Deux d'entre elles, Cornélie et Sergia, l'une et l'autre de famille patricienne, prétendirent que c'étaient des breuvages salutaires. L'esclave le nia et leur ordonna d'en boire, afin de les convaincre d'imposture. Elles demandent quelques instants pour se consulter, et, à la vue de tous, elles-ci ne refusent pas non plus l'épreuve; chacune boit du breuvage, et toutes périssent victimes de leur propre perfidie. Leurs complices, arrêtées aussitôt, dénoncèrent un grand nombre de matrones, et cent soixante-dix environ furent condamnées. » Un nombre aussi considérable de coupables, à une époque où les empoisonnements étaient si peu fréquents à Rome qu'on n'avait pas songé à les punir par une loi, fait douter de la véracité du récit de Tite-Live. Il avoue du reste que plusieurs historiens se taisent sur ce sujet. Tout porte à croire que Cornélie périt victime d'un de ces terribles soupçons qui ont si fréquemment traversé l'esprit du peuple pendant les temps de peste.

CORNÉLIE, fille de Scipion l'Africain, mais surtout, pour l'histoire, pour nous, mère des Gracques; ainsi qu'elle voulait être nommée. « M'appellera-t-on toujours, disait-elle, la fille de Scipion? ne m'appellera-t-on jamais la mère des Gracques? » Cependant, dans cette âme patricienne par naissance et par éducation, il dut y avoir lutte d'abord; mais la lutte fut de courte durée: Cornélie, tout en conservant pour son père le culte qu'elle lui avait toujours montré, appartenait bientôt surtout à son mari, au censeur Sempronius, tout en gardant la fierté de sa race; bientôt elle fut plébéienne, et les paroles que nous venons de citer le disent assez. Le mariage de Sempronius et de Cornélie fut fécond, comme les voulait Rome: Cornélie fut mère douze fois; et cette union fut sans nuages jusqu'au dernier moment, jusqu'à la mort de Sempronius, jusqu'au delà même de la tombe. Un Ptolémée, Physon, lui offrit le titre de reine d'Egypte, mais elle ne voulut pas se remarier. L'union des deux époux est arrivée jusqu'à nous par l'anecdote suivante. Deux serpents ayant été trouvés dans le lit conjugal, les aruspices déclarèrent que, pour conjurer le prodige, il fallait tuer un des serpents, ajoutant que, si le mâle était mis à mort, Sempronius mourrait, et si c'était la femelle, Cornélie. Sempronius fit tuer le mâle, disant que sa femme était jeune et pouvait encore enfanter. Paroles assez étranges pour nous, et qu'à notre époque était seul capable de comprendre celui qui répondit à Mme de Staël, lui demandant quelle était la femme de son empire qu'il estimait le plus : « Celle qui fait le plus d'enfants. »

Dès leur enfance, Cornélie éleva ses deux fils pour la haute mission, pour les grandes choses, pour la mort aussi, hélas! qui devaient les rendre dignes de leur père Sempronius, de leur aïeul Scipion; elle les aime, elle s'attacha à eux, ne vivant que par eux et pour eux. Tout le monde a lu cette anecdote touchante et pleine de grâce : Une dame de la Campanie, vaine et glorieuse, montrait à Cornélie ses parures et en faisait parade; puis, l'ayant priée de lui montrer les siennes à son tour, la mère des Gracques la conduisit devant le berceau où dormaient enlacés dans les bras l'un de l'autre deux petits enfants qui devaient s'appeler Tibérius et Caius Gracchus, et, ayant doucement soulevé les rideaux, fière et radieuse, elle dit : « Voilà mes bijoux, à moi ! »

On a reproché — et Cicéron, ce beau génie qui souvent fut si mesquin dans la vie privée, a été l'instigateur de ces reproches — on a reproché à Cornélie d'avoir été ambitieuse pour ses enfants au point d'en faire des agitateurs, bien plus, des criminels! Ainsi, on a accusé Caius et même Cornélie de la mort de Scipion Emilien. Mais on n'a pas cru capable de cette infamie la fille et le petit-fils de Scipion l'Africain, et toute l'horreur en est retombée sur le calomniateur, l'illustre écrivain que nous venons de nommer.

Quant à l'autre reproche, il est facile aussi de le réduire à néant. Il est vrai qu'un jour Cornélie fit venir à Rome un certain nombre d'Italiotes, déguisés en moissonneurs, pour appuyer Caius Gracchus, qu'ils regardaient comme leur patron. Mais ce jour-là, son ennemi Opimius venait d'être nommé consul. Au rapport de Plutarque, sa mort avait été résolue. Sa mère ne devait-elle pas songer à sauver la vie du seul fils qui lui restait?

D'un autre côté, lorsqu'après la perte de Tibérius elle vit Caius entrer dans la voie au bout de laquelle son frère avait trouvé la mort, et que, dans l'entreprise de son second fils, elle vit surtout la vengeance du premier, ne lui écrivit-elle pas ces nobles et belles paroles : « A moi aussi, rien ne semble plus beau que de se venger de ses ennemis, quand cela se peut faire sans que la patrie périsse; mais si nous ne pouvons le faire qu'à ce prix, il vaut mille fois mieux que nos ennemis soient épargnés et que la patrie ne périsse pas? »

Une autre fois on l'entendit s'écrier : « Les

entreprises téméraires de notre famille n'auront-elles pas un terme? Où nous arrêterons-nous? N'avons-nous pas assez agité et ébranlé l'Etat? »

Après l'assassinat de son dernier fils, Cornélie, triste, mais fière toujours, se retira près du cap Misène et non loin de Literné, dans une villa où son père s'était volontairement exilé et où il était mort. Là, elle mena la vie qui convenait à cette illustre matrone romaine : une vie grande, hospitalière. « De partout, dit Plutarque, on venait la visiter, on venait l'entendre retracer les exploits de son père Scipion l'Africain, raconter les actions et la mort de ses fils, avec une fierté qui ne lui permettait pas les larmes, non plus que si elle eût raconté une ancienne histoire. » Les petits-fils du grand Scipion étaient mes fils, disait-elle. Et, faisant allusion au Capitole et au bois de la déesse Furina au delà du Tibre : « Ils méritaient de tomber dans ces lieux consacrés, car ils sont morts pour une cause sacrée, le bonheur du peuple romain. » Quand on la plaignait d'avoir perdu tant d'enfants, elle répondait : « Jamais je ne pourrai me dire malheureuse, car j'ai enfanté les Gracques. »

Au rapport de Plin (*Hist. nat.*, XXXIV, 14), il y avait à Rome, dans le portique de Métellus, une statue de bronze avec cette inscription : « A CORNÉLIE, MÈRE DES GRACQUES; » elle avait été élevée du vivant même de la célèbre matrone. Or, le portique de Métellus devint, par la suite, le portique d'Octavie, remarque M. Ampère, et il ajoute : « La vertueuse sœur d'Auguste fut digne d'abriter sous le portique qui avait reçu son nom la vertueuse mère des Gracques. La fille des Scipions était représentée assise, sans doute dans cette noble et calme attitude qu'on a donnée depuis aux Agrippines, dont la première n'eut pas une âme moins fière que la sienne. »

La réponse de Cornélie à la dame campennienne est demeurée proverbiale. (V. BJOÜ.) Le nom même de l'illustre Romaine a également servi à caractériser la tendresse, aussi bien que la dignité et la fierté maternelle :

« Trouvez-moi dans toutes vos histoires une illusion plus naïve, plus sublime que celle de cette pauvre mère à qui un instituteur désolé écrit pour l'engager à retirer son fils, *attendu qu'on ne peut rien lui apprendre*, et qui trouve dans cette confiance la preuve sans réplique que son enfant *sait tout*. Je ne pardonne pas à l'histoire d'avoir oublié d'enregistrer dans ses annales le nom de la digne femme, plus digne certainement de passer à la postérité que celui de *Cornélie*, mère des Gracques. »

TOUSSERNE.

Cornélie et ses fils, groupe en marbre, de M. Cavalier. Cornélie, assise sur un siège de forme antique, présente avec une noble fierté les deux beaux enfants qui lui servent de joyaux. Elle appuie une main sur l'épaule de Tibérius, l'ainé, déjà vêtu de la robe prétexte et portant la bulle, et, de l'autre main, elle retient le petit Caius debout et nu entre ses genoux. Le modèle en plâtre de ce groupe a figuré à l'Exposition universelle de 1855, et la reproduction en marbre a été exposée au Salon de 1861. Les jugements les plus divers ont été portés sur la critique sur cet ouvrage. « Cornélie est belle, mais d'une beauté trop délicate et trop mince, a dit M. Paul de Saint-Victor. Son nez pincé est un trait moderne; elle a moins l'air d'une patricienne romaine que d'une grande dame anglaise. Je crois voir lady Cornelia exerçant ses babies à l'art parental. Les enfants, pourtant, n'ont rien de puéril; l'ainé a l'austérité précoce d'un petit tribun; il se drappe dans les replis de sa large toge, comme s'il méditait déjà la loi Sempronia. Le cadet est plus grave encore : sa petite tête froncée et soucieuse est empreinte d'un cachet tragique. L'histoire indiquait cette nuance, habilement saisie par l'artiste. Dès l'enfance, selon Plutarque, Tibérius était doux et calme, Caius, au contraire, emporté et rude. Leur martyre même, si égal d'ailleurs en vertu, différa d'attitude et de caractère. Tibérius attendit la mort, Caius la provoqua violemment. L'un tomba sous les masses et sous les bâtons des sicaires avec une résignation stoïque et tranquille; l'autre, traqué par les meurtriers, se jeta pour mourir dans le bois sacré des Furies; il se fit tuer par un esclave, et, avant de mourir, il pria les dieux que le peuple ingrat qui l'avait trahi ne sortît jamais de la servitude. » Suivant M. Théophile Gautier, l'œuvre est moderne de sentiment : « Les enfants se rattachent à la mère comme des enfants gâtés, et si les trois figures s'agencent et se lient mieux de la sorte, peut-être l'action même n'est-elle pas si bien exprimée. Pour une matrone romaine, cette Cornélie serrant ses fils près d'elle est un peu tendre et pas assez fière. Du reste, les têtes des enfants sont charmantes, les draperies ajustées avec un goût parfait. » M. Du Camp est d'avis que le sujet n'est pas de ceux qui peuvent être rendus par la sculpture, et que, malgré toutes les qualités dont il a fait preuve dans l'exécution de ce groupe, M. Cavalier aurait mieux fait de les employer à une autre composition. D'après M. W. Bürger, l'œuvre de M. Cavalier, très-habilement exécutée, pêche par l'absence d'inspiration, d'originalité, de génie : « On n'y saurait reprendre aucun vice. L'arrangement est irréprochable, l'exé-

cution consciencieuse. De la science, de la sobriété, même du goût, rien n'y manque. Les lignes sont tranquilles, les membres bien construits, les draperies bien accommodées. Un excellent travail, et, en ce qu'il est, le plus parfait du Salon, peut-être. Il fait penser involontairement à un tableau de Louis David, autant que la peinture et la sculpture se peuvent comparer. Qu'on le mette au milieu des autres ouvrages du XIX^e siècle, au musée du Luxembourg, par exemple, et il n'y tiendra pas un rang inférieur. Cependant, cette forte Romaine et ces deux vaillants petits Romains, qui deviendront des grands hommes, ne produisant aucune impression morale ou poétique. Si, vraiment, il manque quelque chose à cette froide et correcte sculpture : il y manque l'enthousiasme, la flamme, comme disait Diderot, la vie communicative, la personnalité, le caractère. Une pareille œuvre mérite l'estime, assurément, mais elle n'excite point l'admiration. On ne la reverrait jamais, qu'on n'en aurait aucun regret et qu'on n'y penserait plus. » Cette dernière réflexion nous paraît beaucoup trop sévère : un ouvrage qui peut soutenir sans infériorité la comparaison avec les meilleures productions de la statuaire au XIX^e siècle est assurément digne de mémoire, et mérite de prendre place dans un musée.

Cornélie montrant ses deux fils, groupe en marbre de M. Clésinger. Ce groupe, exécuté à Rome par M. Clésinger, a paru au Salon de 1861, en même temps que la reproduction en marbre de la *Cornélie* de M. Cavalier. Les préférences des amateurs se sont divisées entre les deux groupes, mais celui de M. Cavalier en a obtenu un plus grand nombre. M. Clésinger a représenté la mère des Gracques assise entre ses deux fils, qu'elle a poussés au-devant de la dame visiteuse qui lui demandait de voir ses joyaux. « Rien de plus étrange que cette femme rude d'expression, vraie Romaine aux membres athlétiques, a dit M. Beslay. Ne cherchez pas dans l'attitude de la mère, dans les figures des enfants, dans la composition du groupe, une intention historique ou philosophique, une pensée ! Vous ne trouveriez que des corps fortement dessinés, une certaine puissance de mouvement, et toutes les qualités malgré lesquelles on peut faire une œuvre fort déplaisante. Quand on s'éloigne de la *Cornélie* de M. Cavalier, on emporte un sentiment peu profond sans doute, mais très-précis ; on a entrevu voilée et coverte, mais grande encore, une de ces impénétrables figures que l'histoire montre à tous les temps. Quand on s'éloigne du groupe de M. Clésinger, on se souvient d'avoir vu des corps, représentation vivante de la matière par la matière, rien de plus. » M. Paul de Saint-Victor s'est montré plus sévère encore : « Je ne reconnais pas, a-t-il dit, la fille des Scipions dans cette femme courte et aux traits mesquins. Son geste est malheureux ; il montre son oreille au lieu de montrer ses fils ; il semble dire : Voilà mes pendants ! et non pas : Voilà mes bijoux ! Les deux enfants manquent également de caractère et de race : le jeune Tibérius pose lourdement, le petit Caius rappelle avec mollesse les enfants gonflés et boursoufflés du Puget. La petitesse de l'exécution contraste avec l'énormité de la masse : ce marbre liché ne vit pas ; j'y sens le ciseau du praticien et non le pouce du sculpteur. Le groupe est pauvre, malgré son volume et les accessoires qui l'encombrent. Ce casque, cette cuirasse, ce javé en mosaïque, cet escabeau si bien tourné lui donnent un aspect de sculpture meublante et de décoration familière. Il y a une pendule en travail dans ce groupe massif ; elle y est... je l'entends sonner. » M. Maxime Du Camp a reproduit ce dernier trait : « La *Cornélie* de M. Clésinger, a-t-il dit, n'est qu'un motif propre à décorer une pendule gigantesque. Tonner, autrefois, a fondu des bronzes qui ressemblaient à cela... C'est moins un groupe que trois personnages placés les uns près des autres. C'est la première venue et ses deux enfants. Je ne retrouve même pas la cette adresse de pousse, cette rapidité d'ébauchoir auxquelles M. Clésinger nous avait accoutumés ; c'est lourd et mou à la fois... L'exécution du praticien, très-soignée, arrive à des puérilités inutiles. » La bienveillance si connue de M. Théophile Gautier n'a pas fait défaut à l'œuvre de M. Clésinger : « L'aspect de ce groupe est monumental, a-t-il dit. Pour le sculpteur, M. Clésinger a cherché les lignes pures et tranquilles de l'antiquité, et modéré la fougue qui caractérise sa manière. Il n'a pas voulu montrer sa personnalité à travers son sujet. Cornélie et ses fils ont le cachet de la statuaire romaine ; le type des têtes, la nature des formes, l'agencement des draperies, tout rappelle cet art, moins beau que celui des Grecs, mais encore magnifique. » Enfin, selon M. Bürger, le groupe de M. Clésinger, inférieur par certains côtés à celui de M. Cavalier, a plus de caractère et de fierté ; les enfants sont très-maniérés et peu romains ; « mais l'attitude de la femme a quelque chose de volontaire et d'héroïque. » Les jugements sont fort contradictoires, comme on voit ; mais on conviendrait que son œuvre insignifiante ne saurait ainsi passionner et diviser la critique.

CORNÉLIE, fille de Cinna et première femme de César. Avant elle, cependant, le futur dictateur avait eu pour fiancée Conutia, d'une

famille de chevaliers fort riche ; mais ne trouvant pas cette union satisfaisante pour sa vanité, ne l'estimant pas à la hauteur de son ambition, il répudia Conutia pour épouser Cornélie, dont le père avait été quatre fois consul (l'an 83 av. J.-C.). Sylla, alors dictateur et qui dans César avait deviné un rival, essaya d'annihiler la haute influence que celui-ci venait d'acquérir par son mariage, et lui ordonna de divorcer. Mais César refusa fièrement de se soumettre aux ordres du maître de Rome, qui dès lors le considéra comme un ennemi et le poursuivit de sa haine, de sa jalousie, le privant du sacerdoce, confisquant les biens de sa femme, les héritages de sa famille.

On sait cependant que, pressé par Aurélius Cotta, MamerCUS AMILIUS, par les vestales, Sylla finit par pardonner au jeune homme, et on se souvient des paroles prophétiques qu'il prononça à cette occasion : « Vous le voulez, j'y consens ; mais sachez bien que ce jeune homme, dont vous me demandez la vie avec tant d'instance, sera l'ennemi le plus fatal du parti que vous avez défendu avec moi ; il y a dans César plus d'un Marius. »

Cornélie ne vit pas la grandeur de César. Elle mourut lorsqu'il n'était encore que tribun des soldats. Son mari prononça son oraison funèbre en même temps que celle de sa tante Julie. De son mariage était née Julie, plus tard femme du grand Pompée. V. JULIE.

CORNÉLIE, fille de Métellus Scipion, fut mariée à Publius Crassus. Devenue libre par la mort de son mari, tué par les Parthes, elle épousa (l'an 55 avant J.-C.) Pompée, qui venait de perdre Julie, la fille de César, son compétiteur à la dictature, au trône du monde. Plutarque a fait d'elle un portrait charmant, qu'on son vieux langage Amyot a traduit ainsi : « Cette dame avoit beaucoup de grâces pour attirer un homme à l'aimer, outre celles de sa beauté, car elle estoit honnêtement exercée aux lettres, bien apprise à jouer de la lyre et savante en la géométrie ; et si prenoit plaisir à ouïr propos de la philosophie, non point en vain et sans fruit. Mais, qui plus est, elle n'estoit point ni fâcheuse, ni glorieuse, comme le deviennent ordinairement les jeunes femmes qui ont ces parties et ces sciences-là. Davantage, elle estoit fille d'un père auquel on n'eût su que reprendre, ni quant à la noblesse de sa race, ni quant à l'honneur de sa vie. » Après la défaite de Pharsale (48 av. J.-C.), elle accompagna Pompée en Egypte, le vit assassiner, et s'enfuit d'abord à Chypre, puis à Cyrène. De retour à Rome, elle reçut de César les cendres de son époux.

Près de Rome, avant d'entrer dans Albano, on voit à gauche le squelette d'un grand tombeau. Ce tombeau avait d'abord été destiné à contenir les cendres de Julia, que le peuple avait portées au Champ de Mars. C'est là qu'une autre épouse de Pompée vint déposer les restes du rival de César.

CORNÉLIE, vestale sous le règne de l'empereur Domitien, fut accusée d'avoir oublié son vœu de chasteté dans les bras d'un chevalier romain nommé Celer, et condamnée à être enfermée dans cet horrible caveau de la porte Collatine (v. VESTALES), pour y trouver la mort après une horrible agonie. On raconte qu'en allant au supplice elle s'écria : « Quoi ! César me déclare incestueuse, moi dont les sacrifices l'ont fait triompher ! » On raconte aussi que, sa robe s'étant accrochée à la fatale échelle, elle se débarrassa avec autant de tranquillité que de modestie.

Aussi voudrait-on la faire, la savoir innocente ; mais le récit de Suétone est empreint d'un tel caractère de vérité, qu'on est obligé de reconnaître la culpabilité de la jeune vestale. « Domitien, dit-il, punit sévèrement les débauches des vestales, sur lesquelles son père et son frère avaient trop fermé les yeux ; il les faisait mourir si elles n'avaient fait qu'une seule faute, et les faisait enterrer vivres si elles en avaient fait deux. Il permit, par exemple, aux deux sœurs Ocellara et Varonille de choisir leur genre de mort, et exila leurs séducteurs. Mais la grande vestale Cornélie, qui avait échappé aux lois longtemps auparavant, convaincue une seconde fois, fut enterrée vive ; ses amants furent battus de verges jusqu'à la mort dans le Champ de Mars, excepté un ancien préteur, qui n'avait d'autre preuve contre lui qu'un aveu arraché dans les tourments, et qui fut exilé. »

CORNÉLIEN, IENNE adj. (kor-né-lian, iè-ne — rad. *Cornélie*). Littér. Qui appartient à P. Cornélie ; qui a le caractère du style de ce poète : *L'œuvre CORNÉLIEN*. *Le vers CORNÉLIEN*. *L'ampleur CORNÉLIENNE*. *Ecrire une tragédie en vers CORNÉLIENS*.

— Par ext. Qui a la tournure, la façon d'agir ou de parler des héros de Cornélie : *Une majesté CORNÉLIENNE*. *Une force d'âme toute CORNÉLIENNE*.

— Législ. rom. *Lois cornéliennes*, Recueil des lois de Lucius Cornelius Sylla, qui rétablirent à Rome le gouvernement aristocratique. Cette acception, est-il besoin de le dire ? n'a aucun rapport avec la précédente.

CORNÉLISZ ou **CORNÉLIS** (Cornelle), peintre hollandais. V. CORNELLE DE HARLEM.

CORNÉLIUS (Gallus), poète et guerrier romain, né à Frejus, 69 av. J.-C. Il rendit de grands services à Octave dans la guerre d'Alexandrie, et fut le premier gouverneur

envoyé en Egypte. Rappelé et condamné plus tard à l'exil, il se donna la mort à l'âge de quarante-quatre ans. Il était lié d'amitié avec Virgile, qui lui dédia sa dixième églogue. Il avait composé quatre livres d'élégies, qui ne nous sont pas parvenues. On a, sous son nom, six élégies, qui paraissent être du VI^e siècle ; on les trouve à la suite des poètes latins Catulle, Tibulle et Propertius.

CORNÉLIUS NÉPOS, historien romain, contemporain de César et d'Auguste, mourut sous le règne de ce dernier, à une date inconnue, mais certainement postérieure à l'an 32 avant J.-C.

Il fut l'ami de Cicéron, qui tenait en haute estime son esprit délicat et son caractère enjoué ; de Pomponius Atticus, auquel il dédia un de ses ouvrages, et dont il fit un panégyrique plutôt qu'une biographie ; il était aussi lié intimement avec le poète Catulle, qui lui adressa une de ses plus jolies pièces de vers. On connaît cependant fort peu de chose sur la vie de Cornélius Népos. Plin le Naturaliste nous apprend qu'il était né à Hostilie, ville située sur le Pô et près de Vérone, et l'on sait qu'il était renommé pour la pureté de ses mœurs. On a aussi prétendu qu'il avait été empoisonné.

Les auteurs anciens citent de lui plusieurs ouvrages importants ; mais ils ne nous sont pas parvenus, sauf un petit nombre de fragments. Il avait composé des *Chronica*, un ouvrage intitulé : *De virtus illustribus*, un *Livre des exemples*, etc. Plin le Jeune parle de *Poésies* de Cornélius Népos, et il le place sur le même rang que Virgile, Ennius et Accius.

De tous ces travaux dont il avait enrichi la littérature, il ne nous reste que le premier livre de ses *Vies* des plus illustres capitaines grecs et romains, sous ce titre : *Vita excellenium imperatorum*. On les a longtemps attribuées à Amélius Probus, qui les publia, dit-on, sous son propre nom, pour s'insinuer dans les bonnes grâces de Théodose, et tout concourt encore à nous les faire considérer comme l'abrégé, fait par cet Amélius Probus, de l'ouvrage plus considérable que Cornélius Népos avait composé ; exactement comme l'abrégé que publia Justin de la grande histoire de Trogue-Pompée. Ce qui donne du poids à cette supposition, c'est qu'à côté du style pur, précis et élégant, qui faisait le caractère des écrivains du temps d'Auguste, on a constaté, en petit nombre, il est vrai, l'introduction de termes qui n'appartiennent pas aux siècles classiques, des défauts de composition, des formes de diction inusitées et même des solécismes. De plus, les personnages les plus connus et les faits les plus importants s'y trouvent quelquefois pris l'un pour l'autre ; ainsi, il y a confusion entre Miltiade, fils de Cypérolus et le célèbre Miltiade, fils de Cimon ; entre la bataille de Mycale et celle de l'Eury-médon. Enfin on constate des erreurs de chronologie. « Quand on s'est convaincu de la vérité de ces observations, dit Walkenæder, dans la *Biographie universelle*, il devient impossible de reconnaître, dans ce maigre et fautif abrégé, l'un des plus élégants auteurs de l'antiquité, celui que Plin, Plutarque et plusieurs autres citent avec le plus grand respect sur les matières les plus graves, et auquel Cicéron donnait l'épithète d'*ἀνέκδοτος*, immortel. »

L'ouvrage de Cornélius Népos, tel que nous l'avons, se distingue par la clarté du style, par la concision des phrases. Tout y est rangé dans un ordre précis et net. Les réflexions n'y sont pas prodiguées ; mais celles qu'on y trouve sont vives, neuves et respirent la vertu. C'est ce qui rend ce livre si utile à la jeunesse, et ce qui l'a fait adopter partout pour l'étude du latin. Cornélius Népos excelle aussi à tracer les caractères. Sa vie d'Atticus est l'une des plus intéressantes ; mais, comme on l'a si souvent remarqué, il altère quelquefois la vérité en faveur de ses amis ; lorsqu'il dit, par exemple, qu'Atticus ne prêtait point d'argent à intérêt, qu'il n'était jamais entré dans une intrigue, qu'il avait toujours eu pour Cicéron une amitié constante et fidèle, etc.

Parmi la multitude d'éditions que l'on a faites de l'ouvrage de Cornélius Népos, nous mentionnerons celles de Schott (Francfort, 1608, in-fol.) ; d'Augustin Atavaren, *cum notis variorum* (Leyde, 1734, 1755, 1773, in-8°) ; celle dite *Ad usum Delphini* (Paris, 1674, in-10°), donnée par Courtin ; celle de Bossius, avec les notes et les variantes de Fischer (Leipzig, 1806, in-8°) ; celle de Bossius, avec les additions de Wetzel, des notes curieuses, la vie de l'auteur, etc. (Leipzig, 1801, 2 vol. in-8°) ; de Bardili (Stuttgart, 1821, 2 vol. in-8°) ; de Doehne (Leipzig, 1827, in-12°) ; de Roth (Bâle, 1841, in-8°) ; de Benecke (Berlin, 1843, in-8°). Ces cinq dernières éditions sont curieuses et estimées à cause des *dissertations* qu'on trouve sur les divers personnages dont les biographies ont été écrites par Népos. L'édition de Lemaire (Paris, 1820, in-8°), qui résume les travaux précédents, est, pour cette raison, une des plus complètes et des plus commodes.

On a de bonnes traductions de Cornélius Népos en anglais et en allemand. Quant aux traductions françaises, elles sont nombreuses, mais aucune ne nous semble mériter une mention spéciale.

CORNÉLIUS (Severus), poète latin, qui vivait sous Auguste. Ovide, avec lequel il semble avoir été lié, lui adressa quelques vers. On lui attribue le poème de l'*Etna*, et c'est faire

suffisamment l'éloge de cet ouvrage en disant qu'il passa d'abord pour être l'œuvre de Virgile ou de Lucilius le jeune. Nous avons de ce poète, qu'une mort prématurée empêcha seule, au jugement de Quintilien, de devenir un des premiers écrivains du siècle d'Auguste, un beau fragment sur la *Mort de Cicéron*, qu'on nous a été conservé par Sénèque.

CORNELIUS (Antoine), écrivain français, né à Billy, vivait au commencement du XVII^e siècle. Il est l'auteur d'un ouvrage, devenu très-rare et fort recherché, intitulé : *Exactissima infantium in limbo clausorum querela adversus divinum judicium ; apologia divini judicii ; responsio infantium et æqui judicii sententia* (Paris, 1531, petit in-4°).

CORNELIUS (Victorin), juriconsulte allemand, né à Wassehrd (Bohême), mort en 1520. Il fut secrétaire du roi Wladislas et doyen de la faculté de Prague (1484). On a de lui, entre autres ouvrages, *Constitutiones regni Bohemie*.

CORNÉLIUS (André), historien hollandais, né à Stavoren (Frise), mort en 1559. Il a publié, après l'avoir retouchée, la *Chronique de la Frise* de Oeko van Scharl (1597, in-fol.).

CORNÉLIUS (Pierre DE), célèbre peintre allemand, né à Dusseldorf le 16 septembre 1787, mort en 1867. Dès son enfance, le jeune Pierre annonça les plus grandes dispositions pour le dessin, et il débuta dans les arts par l'illustration de nombreux calendriers. Il s'habitua à reproduire de mémoire les œuvres des maîtres et surtout celles de Raphaël. Ces études donnèrent à son talent une rare précocité, et, à dix-neuf ans, il était chargé de peindre la coupole de l'église de Reuss. Ce fut après avoir terminé cette œuvre et après son voyage à Rome qu'il entreprit les illustrations de *Faust*, dédiées par lui à Goethe, et qui sont restées ses meilleures productions. C'était d'ailleurs le propre du talent de Cornélius que de fouiller la pensée, et de la reproduire ensuite avec une minutie de détails qui nuisait même parfois à la parfaite intelligence de l'ensemble. Tour à tour il s'occupa de peinture à fresque, genre oublié dans son pays, et de compositions nationales dans le genre de celles de *Faust*. La plus remarquable est celle du *Cycle des Niebelungen*. En 1808, de Cornélius s'était rendu à Francfort, où il avait reçu des commandes du prince primat qui contribuèrent grandement à sa réputation. Ces travaux l'occupèrent jusqu'en 1811, époque à laquelle il alla à Rome. En 1824, il fut nommé directeur de l'Académie de Munich. En 1838, l'Institut de France l'admit au nombre de ses membres étrangers, et en 1841 il fut reçu de l'Académie de Berlin. En 1855, il envoya à l'Exposition universelle de Paris quatre cartons de la décoration du Campo-Santo de Berlin, qui furent justement appréciés. Parmi ses fresques, on doit citer son *Histoire de Joseph*, peinte au palais Bartholdy à Rome ; les cartons de sa *Divine Comédie*, qu'il ne put peindre sur mur, appelé qu'il était auprès du roi Louis de Bavière ; mais, en revanche, il peignit les fresques de la *Jérusalem délivrée*, qui sont un digne commentaire du Tasse. Cornélius aborda à peu près tous les genres dans ses tableaux, dans ses cartons, dans sa décoration de la glyptothèque de Munich et dans ses peintures de l'église Saint-Louis, où son *Jugement dernier*, composition colossale d'exécution et de conception, produit une vive impression sur ceux-là mêmes qui ont pu admirer le chef-d'œuvre de Michel-Ange. Pierre de Cornélius était un artiste essentiellement allemand ; il se plaisait à rendre, et il y excellait, les types rêvés par la poésie de l'Allemagne. Ses figures de prédilection, c'étaient Faust, Marguerite, Avegried, Brunchilde, Armide et Ugolin. C'était donc, et avant tout, un peintre épique. Il eut des élèves qui se sont fait un grand nom, entre autres Kaulbach. Les graveurs les plus célèbres de l'Allemagne, Anstler, Schoeffer, Eberlé, ces maîtres du burin, ont reproduit ses œuvres, et ont ainsi ajouté une grande popularité à son immense réputation en répandant ses nombreuses compositions.

Pierre de Cornélius est mort en février 1867. Cette mort laisse un grand vide dans l'art allemand, car, selon l'expression très-juste de M. Albert Azam, à côté d'une philosophie picturale, quelquefois poussée à l'extrême, Cornélius avait su réunir en lui la fougue d'inspiration et la rectitude du dessin qui distinguèrent Ingres et Delacroix en France.

CORNELIUS COSSUS, général romain. V. COSSUS.

CORNELIUS A LAPIDE, théologien belge. V. LAPIDE.

CORNEMENT s. m. (kor-ne-man — rad. *corner*). Sensation de bruit qui se produit dans l'oreille, lorsqu'elle corne.

— Mus. Bruit produit par un tuyau d'orgue dont la soupape ne ferme pas exactement.

CORNEMUSAGE s. m. (kor-ne-mu-za — rad. *cornemuser*). Néol. Action de jouer de la cornemuse : *Tu n'as pas besoin de te jeter dans le cornemusage, puisque ta mère y voit des inconvénients pour toi*. (G. Sand.)

CORNEMUSE s. f. (kor-ne-mu-ze — de *corne*, et de *musette*). Instrument champêtre à vent, formé d'une sorte d'outre et de deux tuyaux, dont l'un, le porte-vent, reçoit l'air

soufflé par le joueur, et l'autre, qui est percé de trous comme une clarinette, laisse échapper le vent à mesure qu'on presse l'outre sous le bras : *Enfler la cornemuse. Jouer de la cornemuse. Au-dessous du poumon est l'estomac, qui est un grand sac en forme d'une bourse ou d'une cornemuse.* (Boss.) *La cornemuse était l'instrument national de nos ancêtres les Gaulois.* (J. Macé.) *La cornemuse a trois octaves d'étendue; le timbre en est aigre et criard.* (Bachelet.)

Peste soit du fausset de l'âcre cornemuse, Qui meurt lorsque l'haleine à ses vœux se refuse !
DE PUIS.
Leurs cris, la cornemuse et le chant des bergères
Vont apprendre leur joie aux échos solitaires.
SAINT-LAMBERT.

Se prend familièrement dans le sens d'estomac, cet organe ayant en effet quelque analogie de forme avec une cornemuse : *Quand la cornemuse est pleine, on en chante mieux.*

— **Encycl.** La *cornemuse* est un instrument à vent champêtre, dont se servent les bergers dans certaines montagnes, et qui rend des sons nigrés, nasillards et si rarement justes, qu'il fait le désespoir des vrais musiciens, malgré son caractère agreste, qui n'est pas sans charme. Cet instrument est formé d'une outre remplie de vent, à laquelle sont adaptés trois chalumeaux de longueur et de grosseur différentes, dont deux sont terminés en pavillon, tandis que le troisième offre à son extrémité une embouchure à anche. C'est ce dernier tuyau, percé de trois trous, à l'aide desquels on peut moduler quelques airs, qui entre dans la bouche de l'exécutant. Les deux autres font perpétuellement entendre chacun une note; le son s'échappe par leur pavillon, porté par l'air que le joueur de cornemuse, en soufflant dans son petit chalumeau, fait incessamment entrer dans son outre. La note continue du plus gros chalumeau s'appelle *bourdon*, et forme la basse; celle du second, nommé *petit bourdon*, est censée donner la dominante; mais hélas ! c'est une dominante tellement arbitraire, que la plupart du temps elle vous arrache les oreilles. La *cornemuse* a une étendue de près de trois octaves. Les Romains l'appelaient jadis *utricularium* ou *tibia utricularis*. Dans beaucoup de pays, elle prend le nom de *musette*; les Bretons lui donnent celui de *binou*. Meyerbeer a produit, dans le premier acte du *Pardon de Plœrmel*, un très-joli effet de cornemuse.

CORNEMUSE, général français. V. au Supplément.

CORNEMUSER v. n. (kor-ne-mu-zé — rad. *cornemuse*). Néol. Jouer de la cornemuse : *Alors il vint au milieu de nous, et s'adressant à Hurstel, il lui demanda s'il avait patené pour CORNEMUSER.* (G. Sand.)

CORNEMUSEUR s. m. (kor-ne-mu-zeur — rad. *cornemuser*). Joueur de cornemuse. || On dit cornemuseux, dans certains patois.

CORNÉO-CALCAIRE adj. Hist. nat. Qui est formé de substance cornée et de substance calcaire : *Opercule CORNÉO-CALCAIRE d'une coquille.*

CORNÉOLE s. f. (kor-né-ole — dimin. de *corne*, par allusion à la forme et à la couleur des fruits). Bot. Nom vulgaire du genêt des teinturiers.

CORNER v. n. ou intr. (kor-né — rad. *corne*). Donner de la corne, du cornet, de la trompe : *Le vacher se mit à CORNER pour appeler son troupeau.*

— Par ext. Jouer à grand bruit, désagréablement, sans art, du cor ou d'un autre instrument à vent : *Depuis qu'il s'est engoué du trombone, il ne fait plus que CORNER du matin au soir.*

— Parler dans un cornet pour se faire entendre au loin, ou pour se faire entendre à une personne sourde.

Il continue et corne à toute outrance :
Réveillez-vous.

LA FONTAINE.

— Éprouver la sensation d'un bruit sourd et continu, en parlant des oreilles : *Les oreilles me CORNENT.*

— **Fam.** *Les oreilles vous cornent.* Se dit à quelqu'un qui croit entendre un bruit qui n'existe pas, ou qui entend autre chose que ce qu'on lui dit : *Vous ne nous ferez pas accroire que LES OREILLES NOUS CORNENT.* (Des-touches.) || Se dit aussi d'une personne dont on a parlé en son absence, à cause de l'opinion populaire que, lorsqu'on parle ainsi de quelqu'un, il en est averti par un bourdonnement d'oreilles. Si l'oreille gauche nous corne, c'est un ennemi qui parle mal de nous; si c'est la droite, c'est un ami qui en dit du bien. Cette superstition ne date pas d'hier : c'était un préjugé très-acquérité chez les Romains, comme l'atteste Plinius, dans le livre II de son *Histoire naturelle*.

— **Pop. Puer.** exhaler une odeur infecte, sans doute par allusion à l'odeur désagréable de la corne qu'on brûle.

— **Art vétér.** Se dit d'un cheval poussif qui fait entendre le bruit particulier appelé *cornage*.

— **v. a.** ou tr. **Fam.** Publier partout; révéler à satiété : *CORNER une nouvelle par le*

pays. CORNONS ici à son de flacons et bouteilles que quiconque aura perdu sa soif n'ait à la chercher céans. (Rabel.) *J'entends sans cesse CORNER à mes oreilles : l'homme est un animal raisonnable.* (La Bruy.) *Quand une fois les trompettes de la renommée ont CORNÉ le nom d'un pauvre homme de lettres, adieu son repos pour jamais.* (Volt.)

. Gulphur all : tout droit
Contre le cas, le *corner* par la ville,
Le publier, le prêcher sur les toits.

LA FONTAINE.

— Faire un pli, une corne à : *CORNER un feuillet, une carte, l'angle d'une carte.* || Peu usité.

— Frapper avec la corne : *Ce bœuf va vous CORNER.*

— **Vénér.** *Corner les chiens.* Sonner du cor pour les rappeler. || *Corner requête.* Sonner pour exciter les chiens et les ramener dans la voie.

— **Anc. cout.** *Corner l'eau.* Sonner de la trompe pour annoncer l'heure du repas, et prévenir qu'on allait donner à laver : *Le repas s'annonçait au son du cor, chez les nobles; cela s'appelait CORNER l'eau, parce qu'on se lavait les mains. Nos poètes du xiv^e et du xve siècle font souvent mention de cet usage. Au reste, si, pour cette cérémonie, on avait choisi le cor de préférence, c'est probablement parce que cet instrument, étant destiné pour la chasse, était réputé le plus noble de tous. Tout gentilhomme n'avait pas le droit de faire corner son dîner et son eau; c'était un honneur qui n'appartenait qu'aux personnes de la plus haute distinction. Froissart dit, en parlant d'un ambassadeur de Charles V, qu'il étoit étoffé de vaisselle d'or et d'argent aussi largement que si ce fût un petit duc; aussi laissa-t-il corner l'assiette de son dîner.* || Plus loin, il ajoute : « Adonc vieissiez descendre chevaliers de tous costez, et embrasser dames et demoiselles, et mettre jus de leurs nobles vestures, car temps étoit de manger : les trompettes cornèrent l'eau en plusieurs lieux. »

Se corner v. pron. Devenir corné; prendre la consistance où la forme d'une corne.

— **Se battre à coups de corne** : *Ces bœliers ne cessent de se corner.*

— **Encycl.** **Anc. cout.** L'usage de *corner* l'eau remonte aux premiers temps de la féodalité. Chez les princes et les grands seigneurs, le moment du repas s'annonçait au son du cor; c'est ce qu'on appelait *corner l'eau*, parce qu'avant de s'asseoir on se lavait les mains. Nos poètes du xiv^e et du xve siècle font souvent mention de cet usage. Au reste, si, pour cette cérémonie, on avait choisi le cor de préférence, c'est probablement parce que cet instrument, étant destiné pour la chasse, était réputé le plus noble de tous. Tout gentilhomme n'avait pas le droit de faire corner son dîner et son eau; c'était un honneur qui n'appartenait qu'aux personnes de la plus haute distinction. Froissart dit, en parlant d'un ambassadeur de Charles V, qu'il étoit étoffé de vaisselle d'or et d'argent aussi largement que si ce fût un petit duc; aussi laissa-t-il corner l'assiette de son dîner. || Plus loin, il ajoute : « Adonc vieissiez descendre chevaliers de tous costez, et embrasser dames et demoiselles, et mettre jus de leurs nobles vestures, car temps étoit de manger : les trompettes cornèrent l'eau en plusieurs lieux. »

Lorsque le même historien décrit les mœurs d'Artevelde, fameux chef des Gantois révoltés, il remarque « qu'il tenoit l'état d'un prince, et que tous les jours, par ses ménestriers, faisoit sonner et corner devant son hôtel, à ses dîners et soupers. » Chez les moines, on se servait d'une cloche, coutume qui subsiste encore dans les collèges et les maisons opulentes, pour annoncer qu'on va se mettre à table. Depuis l'institution des lycées, le tambour a remplacé la cloche, pour annoncer l'heure des repas et celle des autres exercices.

Rabelais demandait, dans ses propos des buveurs, que l'on *cornât* le vin au lieu de *corner* l'eau, et qu'on se servît pour cela de flacons et de bouteilles à la place de trompes.

CORNEROTTE s. f. (kor-ne-ro-te). Ornith. Nom vulgaire du hibou.

CORNET s. m. (kor-né — dimin. de *corne*). Mus. Sorte de petite trompe rustique ou de petit cor : *CORNET de vacher.* *CORNET de postillon.* *CORNET de cuivre, d'argent.* Il y a dans la Suisse un air célèbre, appelé *le rans des vaches*, que les bergers sonnent sur leurs CORNETS. (J.-J. Rouss.)

Archers, mes compagnons de fêtes,
Faites
Vos épieux lisses et vos cornets
Nets.

V. Hugo.

|| Espèce de grande flûte, d'une seule octave, qui, dans les chœurs, sert à soutenir la voix. || Jeu d'orgue à bouche, composé et de mutation. || *Grand cornet*, Cornet du grand orgue, à deux octaves d'étendue. || *Cornet de récit*, Cornet de l'avant-dernier clavier, à deux octaves et demie. || *Cornet d'écho*, Cornet du sommier d'écho, à deux octaves et deux octaves et demie. || *Cornet à bouquin*, Trompe grossière faite d'une corne de bœuf, avec laquelle les pâtres réunissent leurs troupeaux; instrument en terre cuite ou en métal qui a la même forme : *Le carnaval souffle dans son CORNET à BOUQUIN.* (Th. Gaut.) || *Cornet à pistons*, Trompette d'harmonie à laquelle sont adaptés des pistons, pour tenir lieu de clefs. || *Cornet de voltigeurs*, instrument militaire de cuivre, qui a été remplacé par le clairon.

— **Par ext.** Musicien qui joue du cornet : *Il y a plaisir à danser, quand c'est Félix qui est le CORNET de l'orchestre.*

— Vase d'ornement en forme de cornet ou de corne d'abondance : *CORNET de faïence, de porcelaine.* On admirait sur une table ronde un CORNET japonais plein de fleurs. (Balz.)

— Sorte de vase en corne ou en cuir, dans lequel on agite les dés à certains jeux : *Avoir le CORNET en main. En révolution, le sort de*

la classe grossière de la société ressemble à celui des dés chassés d'un CORNET pour être agités dans un autre; ils font la fortune des joueurs, à laquelle ils n'ont aucun intérêt. (Arnault.)

J'entends le jeu brillant où, le cornet en main, L'adroit joueur calcule un hasard incertain.

DELLILLE.

Vois les cornets en l'air jetés avec transport,
Qu'on veut rendre garants des caprices du sort.

REGNARD.

— **Encrier portatif**; partie d'un écritoire où l'on met l'encre :

. Voilà le cornet,
Et dans le poudrier vous trempez votre plume.

REGNARD.

|| **Etui à couleurs d'un peintre en miniature.**

— Morceau de papier roulé en cône, pour contenir certaines poudres ou de menus objets; objets qui y sont contenus : *CORNET de tabac.* *CORNET de bonbons.* *Faire des CORNETS.*

J'en suis fourni, Dieu sait! et j'ai tout Pelletier
Rouillé dans mon office en cornets de papier.

BOILEAU.

Tel qui, content de lui, croit ses œuvres parfaites,
Aux futurs épiciers prépare des cornets.

BOILEAU.

|| **Eteignoir placé à l'extrémité d'un roseau ou d'un bâton, dont on se sert dans les églises.**

— **Argot.** Estomac : *N'avoir rien dans le CORNET.* *Se mettre quelque chose dans le CORNET.* || *Cornet d'épices*, Capucin, à cause de la forme du capuce.

— **Physiq.** *Cornet acoustique* ou simplement *cornet*, instrument en forme d'entonnoir recourbé, dont les personnes atteintes de surdité incomplète se servent pour accroître l'intensité des sons de la voix : *Les meilleurs CORNETS acoustiques ont de 0 m. 15 à 0 m. 20 de longueur.* (Focillon.)

— **Art milit.** *Cornet d'ouïe*, Sorte de cornet acoustique dont se servent les officiers de ronde, dans les places de guerre.

— **Mar.** Garniture en bois placée autour du pied des mâts de certaines embarcations, depuis l'emplanture jusqu'au bau ou à l'étambrai. || *Cornet d'épisse*, Espèce de broche qui sert à épisser un cordage. || Petit cor que les amiraux portaient autrefois pour donner des signaux : *Trois jours après, le corps du capitaine mort (Edouard Howard, qui commandait les Anglais devant Brest en 1513, contre Prigent de Bidoux), repoussé par les flots, fut trouvé sur l'arène, et congne incontinent, pour ce qu'il avoit un petit CORNET d'or pendu au col, qui est une honorable marque du capitaine de mer, ainsi que les patrons et pilotes des naus, soufflant dedans tels CORNETS comme en une flûte, ont accoutumé d'avancer ou d'arrêter les nautonniers en leurs charges par divers sons et siblements faits quand il en est besoin.* (P. Jove.)

— **Techn.** Se dit pour *tuyau*, dans certaines provinces : *Un CORNET de poêle.* || *Cornet d'es-sai*, Lame formée par des essayeurs de matières d'or, en aplatisant, sur une petite enclume d'acier, le bouton d'essai obtenu à la coupelle, en le laminant et le recuisant de façon à former une feuille très-mince, qui est roulée en spirale sur elle-même et soumise enfin à l'opération du départ, qui doit achever d'en déterminer exactement le titre.

— **Comm.** Nom donné à deux sortes de papier, appelées *GRAND CORNET* et *PETIT CORNET*.

— **Art culin.** Oublie, sorte de pâtisserie sèche roulée en cornet.

— **Chir.** Instrument pour appliquer des ventouses.

— **Art vétér.** Partie des dents : *Chez quelques ânes, le CORNET dentaire persiste très-longtemps.* (Lecoq.)

— **Anat.** Nom donné à de petites lames osseuses, contournées en forme de cornets de papier, qui sont situées à l'intérieur des fosses nasales.

— **Moll.** Nom donné à des lames courbes qui forment, dans certaines coquilles, des cloisons incomplètes. || **Syn.** vulgaire de *CALMAR*. || *Cornet de mer*, *cornet à bouquin*, Noms donnés à l'argonaute et à divers gros coquillages contournés en spirale, dont on fait une sorte de trompe en les perçant par le bout. || *Cornet de postillon* ou *de Saint-Hubert*, *cornet chambré*, Noms vulgaires d'une coquille du genre spirale.

— **Bot.** Nom donné aux prolongements des enveloppes florales qui ressemblent à des éperons, mais qui sont plus évases. || Nom donné aux pétales enroulés en forme de cornet, comme dans l'ancolie. || Nom vulgaire du gouet commun ou pied-de-veau.

— **Encycl.** Mus. Le *cornet* était un instrument à vent dont les anciens se servaient à la guerre. Les *cornets* faisaient marcher les enseignes sans les soldats, tandis qu'au contraire les trompettes faisaient marcher les soldats sans les enseignes. Les *cornets* et les clairons étaient destinés à sonner la charge et la retraite; les trompettes et les *cornets*, par leurs fanfares vigoureuses, servaient à animer les troupes, à exciter leur ardeur pendant le combat.

Le *cornet*, dont on ne se sert plus aujourd'hui, était le plus ancien de tous les instruments en usage. Fait en corne et percé de sept trous, dont un servait au ponce de la main gauche, sa forme était très-simple et des plus élémentaires. Il mesurait environ

0 m. 60 ou 0 m. 70 comme longueur, et l'on en jouait comme de la trompette. Son étendue, au point de vue de la sonorité, dans toute la gamme diatonico-chromatique, était d'une octave et une quinte, à partir du *la* au-dessous des lignes (clef de *sol*), jusqu'au *mi* placé entre la quatrième et la cinquième ligne.

— *Cornet à bouquin.* Le *cornet* à bouquin était autrefois une espèce de grande flûte, dont l'étendue n'était guère de plus d'une octave, et qui servait à soutenir les chœurs. Le *cornet* à bouquin avait beaucoup de rapports avec l'instrument connu depuis sous le nom de *serpent*, et tous deux, du reste, ont aujourd'hui à peu près complètement disparu. De nos jours, on appelle de ce nom une corne de bœuf, à laquelle est fixée une embouchure, et au son de laquelle les pâtres de nos montagnes rassemblent les animaux qui composent leurs troupeaux, particulièrement les chèvres et les boucs, qui sont plus que d'autres sujets à vagabonder. Enfin on donne aussi ce nom à un instrument barbare et plus grossier encore, affectant la forme d'une corne, mais fait en terre cuite; les sons rauques et sauvages de celui-ci font frémir jusqu'aux oreilles les moins délicates. Un plaçant la justement appelé un instrument de torture, et on le voit apparaître chaque année dans nos villes, avec le retour des fêtes du carnaval; pendant ces réjouissances périodiques, renouvelées des anciens et dont l'usage tend de jour en jour à disparaître, il sert d'accompagnateur obligé à la marche de l'infortuné qui, sous le nom de *bœuf gras*, est à la fois le héros et la victime de ces cérémonies burlesques. Le *cornet* à bouquin a joué aussi un grand rôle dans les charivaris, habitude quelque peu sauvage que nos compatriotes du Midi avaient contractée, et qui, fort heureusement, commence aussi à passer de mode.

— *Cornet à pistons.* Le *cornet* à pistons est un instrument nouveau à vent, en cuivre et à embouchure, dont l'existence ne remonte guère à plus d'un demi-siècle, qui fut introduit chez nous en 1826, et popularisé en France par un virtuose nommé Dufresne, lequel le jouait jadis avec un immense succès aux anciens concerts de Musard père. Cet instrument est à la trompette ce que le cor à pistons est au cor d'harmonie; c'est-à-dire que la trompette ayant comme le cor des notes dont l'attaque est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, elle a un suppléant d'une utilité incontestable, pour certains passages d'orchestre d'une exécution ardue, dans le *cornet* à pistons. Mais le caractère des deux instruments est sensiblement différent, quoi qu'on en dise, et jamais la sonorité vulgaire et parfois triviale, souvent piteuse, du *cornet* à pistons, n'atteindra l'éclat strident, la clarté limpide, l'extrême élégance, la souplesse solide de celle de la trompette. Aussi est-ce à tort que, dans la plupart des orchestres de nos théâtres lyriques, on a substitué radicalement l'un à l'autre, même dans les anciens ouvrages du répertoire où les compositeurs avaient expressément écrit des parties de trompettes. Que l'on se serve du *cornet* à pistons pour les cas difficiles ou dangereux, soit; mais partout ailleurs on devrait conserver le timbre mâle et flatteur de la trompette.

Le premier facteur français qui s'occupa de l'amélioration du *cornet* à pistons (dont le système est le même que celui du cor à pistons et repose sur l'invention de Steltzel) est M. Antoine Hardy, qui s'en occupa activement sous l'inspiration et d'après les conseils de Méifred, et contribua beaucoup à en populariser l'usage. Ce nouveau genre de *cornet* ne portait d'abord que deux pistons; il en possède aujourd'hui trois, après avoir subi, dans sa construction, les mêmes modifications que le cor à pistons.

De même que le cor, le *cornet* à pistons est un instrument transpositeur, c'est-à-dire qu'il exécute généralement la musique dans un ton différent de celui dans lequel elle est écrite, et que, pour le mettre au diapason de l'orchestre, il faut le munir d'un corps de rechange qui unisse sa tonalité à celle de celui-ci. Mais les corps de rechange du *cornet* sont seulement au nombre de cinq, que voici : *ut aigu, si naturel, si bémol, la naturel, la bémol.* Son étendue est de deux octaves et une quarte, à partir du *sol* en dessous des lignes (clef de *sol*) jusqu'au contre-*ut*; à la rigueur, il peut donner le *fa* dièse en bas, mais cette note ne doit être écrite qu'en cas d'absolue nécessité, et seulement dans un solo large et bien à découvert, car, au milieu des forces de l'orchestre, elle n'aurait aucune chance d'être entendue. Grâce au jeu de ses pistons, le *cornet* peut donner avec facilité toute la gamme chromatique contenue entre les deux notes extrêmes qui viennent d'être indiquées.

Les virtuoses qui se sont le plus distingués sur cet instrument sont, en France : MM. Dufresne, Schlottmann, Arban (qui a publié une excellente méthode à ce sujet), Boulecourt, Hottin, Dubois, etc., etc.

— *Cornet acoustique.* Pour qu'un son parvienne aux fibres du nerf acoustique et y provoque une sensation, il faut que l'air qui l'apporte frappe la membrane du tympan avec assez de force pour la mettre en vibration. Si cette membrane n'est point ébranlée, cela vient ou de ce qu'elle n'est pas suffisam-

ment sensible, ou de ce que les vibrations de l'air ne sont pas assez intenses; et, dans les deux cas, il faut, pour produire l'ébranlement de la membrane tympanique, y faire arriver des vibrations sonores d'une intensité suffisante. Tout le monde sait que si l'on adapte, à l'entrée de l'oreille, la main à moitié ouverte, on perçoit plus nettement les bruits faibles; c'est que la main s'oppose à la dispersion d'une certaine partie des ondes d'air qui apportent ce bruit, et les force à frapper la membrane du tympan. Le *cornet* acoustique ne fait pas autre chose. Il concentre les ondes sonores dans l'oreille, comme la lunette concentre les ondes lumineuses dans l'œil.

Cet instrument consiste en un tube conique évasé, ouvert aux deux bouts, que l'on contourne de diverses façons pour le rendre portatif. L'ouverture la plus étroite s'engage à l'entrée du conduit auditif, et y transmet les sons qui ont pénétré par l'ouverture évasée.

Le renforcement des sons produits par le *cornet* acoustique a été expliqué de deux manières : on l'a d'abord attribué à la réflexion des rayons sonores sur les parois de l'appareil. En donnant au *cornet* la forme, non plus d'un cône, mais d'un paraboloïde, dont l'oreille occuperait le foyer, on croyait augmenter considérablement l'intensité des sons. Mais le résultat n'a point tenu les promesses de la théorie. On a même découvert que la nature des parois et l'état de leur surface, qu'elle soit polie ou dépolie, n'exerce aucune influence sur l'intensité des sons. Les différentes pièces d'une même maison peuvent être reliées entre elles au moyen de tubes acoustiques, dont les parois sont en caoutchouc, substance tout à fait dépourvue de pouvoir réfléchissant; il n'y faut qu'une conduction, c'est que l'ouverture destinée à recevoir le son soit plus grande que celle que l'on introduit dans l'oreille. Il est donc probable que l'accroissement d'intensité du son est produit par la diminution successive des tranches d'air qui se transmettent, en allant des plus grandes aux plus petites, les vibrations reçues par la plus grande, qui est la plus extérieure. Si l'on conçoit, en effet, que l'air enfermé dans l'intérieur de l'instrument soit partagé en tranches d'égale épaisseur, on voit que chaque tranche est moins large que celle de l'air qui la tient en mouvement, mais plus large que celle à qui elle le communique. Et comme ce mouvement ne peut se perdre, il devient plus intense à mesure que les tranches sont plus petites, c'est-à-dire à mesure qu'il s'approche de l'oreille. « Les choses se passent, dit M. Daguin, comme dans une série de billes élastiques de plus en plus petites; si l'on éloigne la plus grosse pour la lancer sur la suivante avec une certaine vitesse, la plus petite, placée à l'extrémité opposée de la série, partira avec une vitesse beaucoup plus grande. »

Jeu du cornet. On nomme ainsi un des jeux à bouche de l'orgue. On appelle bouche l'ouverture horizontale pratiquée au bas d'un tuyau d'orgue pour laisser échapper l'air qu'il contient; les jeux à bouche, qui se distinguent des jeux d'anche, ainsi désignés parce que l'embouchure de chacun de leurs tuyaux est armée d'une anche en métal, forment le fond de l'orgue; celui qui nous occupe est un jeu composé et de mutation, de grosse taille, et tout en étoffe. Son éclat fait qu'on ne l'utilise que pour les dessus de l'orgue. Cinq rangées de tuyaux le composent, et chacune de ces rangées est à l'unisson du jeu dont elle porte le nom : c'est 1^o le *bourdon*; 2^o le *prestant*; 3^o le *nasard*; 4^o la *quarte de nasard*; 5^o la *tierce*. Mais ces rangées étant de plus grosse taille que les jeux qui leur prêtent leur nom, ils possèdent une valeur d'harmonie différente. Pour peu qu'un orgue ait une certaine importance, on lui donne plusieurs *cornets* : le *grand cornet*, plus gros que les autres, et qui entre dans le grand orgue, a deux octaves d'étendue, et commence au milieu du clavier; le *cornet de récit*, qui répond au quatrième ou au troisième clavier, selon qu'il y en a cinq ou qu'il n'y en a que quatre; il est moins gros que le précédent, et a deux octaves et demie; enfin le *cornet d'écho*, qui a une étendue de deux octaves ou de deux octaves et demie, et dont la taille est égale à celle du *cornet de récit*; le *cornet d'écho* se place sur le sommier d'écho. On met dans le positif ou petit orgue que l'on place devant le grand orgue, quand il est assez considérable pour être divisé en deux, un *cornet* de deux octaves d'étendue, lorsqu'il y a un clairon et une trompette. Le *cornet* du grand orgue donne de l'éclat au grand chœur dans lequel on l'emploie généralement.

CORNET (Nicolas), théologien français, né à Amiens en 1592, mort à Paris en 1663. Il fut maître du collège de Navarre et syndic de la faculté de théologie. On lui attribue la préface des *Méthodes de controverse*, le meilleur écrit du cardinal de Richelieu, et il s'est fait surtout connaître en dénonçant à la faculté de théologie des propositions, dont quelques-unes furent condamnées depuis, comme extraites de l'*Augustinus* de Jansénius. Son ancien élève, Bossuet, fit son oraison funèbre.

CORNET (Matthieu-Augustin, comte), l'un des principaux auteurs du 18 brumaire, né à Nantes en 1750, mort en 1832. Il remplissait les fonctions d'échevin de sa ville natale en

1789. Il devint membre du directoire du département de la Loire-Inférieure en 1791, et député au conseil des Anciens. Président de cette dernière assemblée lors du retour de Bonaparte d'Égypte, il prépara, avec Sieyès et Roger Ducos, le coup d'État du 18 brumaire, devint sénateur, puis comte de l'Empire (1804). Il n'en vota pas moins la déchéance de Napoléon en 1814, ce qui lui valut de Louis XVIII la pairie et la confirmation de son titre de comte. On a de lui les deux écrits suivants, contenant des aveux assez naïfs sur les faits politiques auxquels il a pris part : *Notice sur le 18 brumaire* (1819, in-8°); *Souvenirs sénatoriaux* (1824, in-8°).

CORNET père et fils, agronomes et éleveurs de bestiaux, nés dans la Calvados, morts l'un et l'autre en 1846. « Leur nom, dit un biographe, est conservé parmi les cultivateurs de la vallée d'Auge, excitera toujours l'émulation et perpétuera le souvenir de leurs succès. »

CORNETÉ, *ÉE* (kor-ne-té) part. passé du v. *Corneter* : *Cheval CORNETÉ. Jument CORNETÉE*.

CORNETER v. a. ou tr. (kor-ne-té — rad. *cornet*). Art vétér. Appliquer des ventouses à : *CORNETER un cheval*.

CORNETIER s. m. (kor-ne-tié — rad. *corne*). Ouvrier qui prépare la corne, qui lui donne la première façon : *Les cornes que le CORNETIER emploie presque exclusivement dans son travail sont celles des bœufs, des vaches et des buffles* (Lenormant.)

CORNETO, autrefois *Cornetum*, ville des États de l'Eglise, délégation et à 17 kilom. N. de Civita-Vecchia, à 4 kilom. de la Méditerranée; 5,500 hab. Evêché; marais salants, produisant annuellement 4,000 quintaux métriques de sel; minière d'alun de la Tolfa, la plus abondante de l'Italie; commerce assez considérable en huile et en grains. Aux environs se trouvaient les villes étrusques de Tarquinii, Corioles, Pulci et Gravina. La nécropole de Tarquinii a surtout contribué à répandre des notions positives sur l'archéologie étrusque; les fouilles opérées dans ces dernières années par le prince de Canino ont amené la découverte de 593 hypogées, de plusieurs mosaïques, d'un grand nombre de vases, figurines, peintures bien conservées.

CORNETO (Adrien), cardinal et écrivain italien du xve siècle. V. CASTELLERI.

CORNETTE s. f. (kor-nè-te — rad. *cornet*). Sorte de coiffure négligée que portent les femmes : *Une femme en CORNETTE. Une CORNETTE de nuit. Une CORNETTE en batiste. Le blanc de la marguerite a quelque chose de celui de la CORNETTE d'une bergère*. (B. de St-P.)

L'époux trouva près d'elle la soubrette
Sans nuls atours qu'une simple *cornette*.

LA FONTAINE.
Attends, discret mari, que ta belle en *cornette*,
Le soir, ait étalé son teint sur sa toilette,
Et dans quatre mouchoirs, de sa beauté saisis
Envoie au blanchisseur ses roses et ses lis.

BOILEAU.
Vous avez de riches manteaux,
Vous avez de belles corbeilles,
Vous faites d'admirables bijoux
Toujours d'inutiles emplettes.

Mais de jeunesse, Iris, d'embonpoint et d'attraits,
N'en ferez-vous jamais?

COULANGE.
— Par ext. Femme elle-même :
Le soir même, aujourd'hui, soleil pâle, astre mort
Derrière une *cornette* à Trianon s'effort.

L. BOULNET.
— Large et longue bande de taffetas que les conseillers au parlement, les docteurs en droit, puis les professeurs au Collège de France portaient autour du cou :

..... Si j'eusse étudié,
Jeune, laborieux, sur un banc, à l'école,
Galen, Hippocrate, ou Jason, ou Bartole,
Une *cornette* au col, debout dans un parquet,
A tort et à travers je vendrais mon caquet.

RÉGNIER.
Chaperon que quelques magistrats portaient d'abord sur la tête, puis sur l'épaule. V. CHAPERON. || Bonnet pointu des doges de Venise.

— Pop. Femme dont le mari est infidèle : *Une CORNETTE est moins ridicule qu'un cornard*. || Adjectiv. : *Une femme CORNETTE*. || s. m. Fourier a fait du *cornette* une variété du cornard : *Le CORNETTE est un mari rassasié des amours de ménage, et qui, voulant prendre ailleurs ses ébats, ferme les yeux sur la conduite de sa femme et l'abandonne franchement aux amateurs, sous la réserve de n'admettre d'elle aucun enfant*. (Fourier.)

— Loc. fam. *Porter cornette*, en parlant d'un homme, Avoir des habitudes féminines, se mêler des menus détails de son ménage, et aussi se laisser dominer par sa femme. || *Laver la cornette à une femme*, Lui faire des reproches : *Ce qu'il avait à faire n'était autre chose que d'avoir le plaisir de lui laver la cornette*. (Mme de Sév.) Cette locution pittoresque a vieilli; on dit aujourd'hui dans le même sens : *Laver la tête*.

— Art milit. anc. Estandard d'une compagnie de cavalerie : *La CORNETTE était aux couleurs du capitaine. La CORNETTE royale était blanche. Enfants, si les CORNETTES vous manquent, ralliez-vous à mon panache blanc*. (Henri IV.) Il y a telle rose de soutien qui vaut mieux que vingt CORNETTES impériales.

(Volt.) || Compagnie elle-même. || Réunion d'un certain nombre de régiments de cavalerie : *Le roi marchait à la tête de sa CORNETTE*. (Vaugelas.) || Emploi spécial d'officier dans la maison du roi : *Il acheta une CORNETTE dans les mousquetaires*. || *Cornette blanche*, Estandard royal; premier régiment de cavalerie de France, qui commandait le colonel général de la cavalerie. || s. m. Officier qui portait l'étendard dans une compagnie de cavalerie : *Je marie Mlle Cornette à un jeune CORNETTE de dragons*. (Volt.) || Officier de certains corps de la maison du roi.

— Mar. Long pavillon à deux points, aux couleurs nationales, qu'arbore le commandant d'une division navale de trois bâtiments au moins : *La CORNETTE se hisse à la tête d'un mat comme une flamme* (Acad.) || Autrefois, Pavillon pointu que le chef d'escadre portait au mat d'artimon.

— Faucon. Houppé que porte le chaperon de l'oiseau de proie.

— Construct. Ferrement qui sert à protéger un coin de mur.

— Comm. Sorte de fer en barres.

— Bot. Nom vulgaire du mélampyre des champs ou blé de vache.

— Encycl. Art milit. *Cornette blanche*, ancien drapeau de la France. De même qu'il y avait jadis deux pennons royaux, il y avait deux *cornettes* blanches : l'une était attachée à la compagnie d'ordonnance, c'était la *cornette* blanche de France, elle était unie; l'autre, blanche aussi, était semée de fleurs de lis et portait le nom de *cornette* blanche et royale. Celle-ci suivait le roi en tous lieux et ne paraissait à l'armée que si le roi y était en personne. La *cornette* royale ne pouvait être confiée qu'aux plus braves guerriers, et le corps où elle se trouvait ne se composait que de ce qu'il y avait de plus illustre dans la nation. Insensiblement l'usage s'introduisit de donner à ce corps ou à cette compagnie le nom de son drapeau, et l'on finit par ne plus le désigner que sous le nom de *cornette* du roi.

— Mœurs et cout. Rutebeuf publia contre la coiffure appelée *cornette* une pièce de vers intitulée : *le Dit des cornettes*, et, en même temps que lui, l'évêque de Paris faisait de vives remontrances contre cette coiffure. Jean de Meung, de son côté, avait dit dans son testament :

Je ne sai s'en appelle potences ou corbiaux [biaux; qui soutiennent leurs cornes, que tant tiennent à Mes tant os je bien dire que sainte Elisabeth
N'est mie en paradis pour porter tiex borraux.

Un frère carme, Thomas Connecte, en 1428, accordait des indulgences aux petits enfants qui couraient dans les rues après les dames encore ornées de ces coiffures élevées, et il leur faisait crier : « Au hennin! au hennin! » Monstrelet nous apprend que ses contemporains semblaient un moment céder à l'orage, mais qu'à l'exemple du linçon, « lequel, quand on passe près de lui, retraits ses cornes par dedans, et quand il n'oit plus rien les reboute, ainsi firent icelles; et en assez bref, après que ledit prescheur se fut départi du pays, elles reprirent peu à peu leur vieillesse, tel ou plus grand qu'elles n'avoient accoutumé de porter. » L'année suivante, à Valenciennes, un autre religieux de l'ordre de Saint-François « prescha six jours de suite avec telle efficace et succès, que l'on vit bruler par monceaux les tables à jouer, les cartes et les dez; déchirer et jeter au feu les atours des femmes que l'on appelait *han-nétons*, et les souliers que l'on nommait *poulaines*. » Les voyageurs disent que de grandes *cornettes* à peu près pareilles, sur lesquelles flotte un grand voile de mousseline, sont encore en usage chez les femmes des Marocaines du Liban.

Pierre Desgros, de l'ordre des frères mineurs, disait également dans un curieux ouvrage intitulé : *le Jardin des nobles*, en parlant des longs voiles attachés aux *cornettes* : « Le tiers mal est ce grand estendard qu'elles portent; ce grand couvre-chef délié qui leur pent jusques à leur derrière : c'est signe que le diable a gagné le chateau contre Dieu. Quand les gens d'armes gaignent une place, ils mettent l'estendard au-dessus. »

CORNETTISTE s. m. (kor-nè-ti-ste — rad. *cornet*). Mus. Joueur de cornet à pistons.

CORNEÛLE s. f. (kor-né-u-le — dim. de *corne*). Entom. Chacune des petites facettes dont la réunion constitue l'œil d'un insecte.

CORNEUR, *EUSE* adj. (kor-neur, eu-ze — rad. *corne*). Art vétér. Se dit des chevaux poussifs, atteints de cornage : *Cheval CORNEUR. Jument CORNEUSE. Tous les chevaux CORNEURS ne le sont pas au même degré, mais le vice n'en est pas moins grave dans tous les cas*. (Barthélemy.) || On dit aussi CORNARD et SIFFLEUR.

CORNEUR s. m. (kor-neur — rad. *corner*). Celui qui sonne du cor, de la corne, de la trompe :

La nuit venue, arrive le *corneur*;
Il lui cria d'un ton à faire peur.

LA FONTAINE.
— Pop. Brailard, pleurnicheur, celui qui corne quelque chose aux oreilles; importun qui répète toujours la même chose :

Rauques *corneurs* de leurs vers incommodes.

VOLTAIRE.

CORNEUS ou **DELLA CORGNA** (Pierre-Philippe), jurisconsulte italien, né à Pérouse en 1480, mort en 1493. Il occupa des chaires de droit à Pise, Ferrare et Pérouse avec une grande distinction, et reçut le surnom de *Doctor subtilis*. Corneus composa de nombreux ouvrages, notamment *Lectura* sur le Digeste et le Code, et *Consilia juris* (Lyon, 1553, 4 vol. in-fol.)

CORNEUX, *EUSE* adj. (kor-neu, eu-ze — rad. *corne*). Techn. Se dit du cuir qui, par suite d'un tannage mal soigné, présente des parties sèches et presque aussi dures que la corne : *Le cuir CORNEUX est impropre à la confection des chaussures*. (Maigne.)

CORNEVILLE-SUR-RISLE, arrondissement de Pont-Audemer (Eure); 1,027 hab. Corneville-sur-Risle, que son abbaye a rendu célèbre au moyen âge, était habité à une époque reculée. On y a trouvé des hachettes gauloises. Déjà, au xii^e siècle, on voit, par les chartes, l'existence de plusieurs moulins que faisait marcher la Risle. Gislebert de Corneville, de concert avec sa femme et ses filles, fonda, vers 1143, un prieuré de l'ordre de Saint-Augustin; le 3 septembre 1145, Hugues, archevêque de Rouen, le mit sous la protection de la sainte Vierge. A la mort de Gislebert de Corneville, le prieuré fut érigé en abbaye. Dans le *Registre des visites d'Eudes Rigaud*, on trouve des détails fort intéressants sur les moines et les abbés, les usages et coutumes, droits et revenus de l'abbaye. A l'époque de la Révolution, les religieux de Corneville possédaient 45,000 livres de rentes, et ils étaient parvenus à absorber à l'avance une année de leurs revenus. Il ne paraît pas qu'ils suivissent plus la règle de leur monastère que du temps d'Eudes Rigaud. Sur le territoire de Corneville il y avait une église paroissiale dédiée à saint Sébastien et une chapelle, celle de saint Laurent de Formetuit.

CORNHART (Dideric), littérateur hollandais, né à Amsterdam en 1522, mort à Gouda en 1590. Il se fit d'abord connaître comme graveur, reproduisit les plus belles peintures de Martin de Heemskerk, forma, entre autres élèves, Goltzius et Philippe Galle, et, dans le cours d'une existence fort agitée, demanda plus d'une fois à son burin des ressources pour subsister. Le désir de s'éclairer sur les questions religieuses le poussa vers l'étude; il apprit le latin à l'âge de trente ans et fut bientôt en état de traduire en hollandais le traité *Des devoirs* de Cicéron, la *Bienfaisance* de Sénèque et la *Consolation* de Boèce. En 1564, il fut nommé secrétaire des bourgmestres de Harlem, puis conseiller pensionnaire de la même ville, prit une part active à toutes les mesures qui préparèrent l'indépendance de sa patrie, rédigea, dit-on, la fameuse *Supplique des nobles* (attribuée aussi et plus vraisemblablement à Marnix), ainsi que le premier manifeste de Guillaume de Nassau, *Avertissement aux habitants des Pays-Bas* (1566), et fut emprisonné à la Haye par les Espagnols. Rendu à la liberté contre toute attente, il se retira à Clèves, fut rappelé par les états de Hollande, qui lui confièrent, en 1572, la charge de secrétaire d'Etat, et se retira de nouveau après avoir tenté vainement de réprimer les violences et les extorsions des gens de guerre. Il continua d'ailleurs à servir de sa plume la cause de l'indépendance nationale. Partisan de la liberté de conscience et de la tolérance religieuse, Cornhart fut attaqué par toutes les sectes chrétiennes, dont il combattait l'exclusivisme et qu'il voulait réunir dans une sorte d'*intérim*. Il s'honora en protestant contre les persécutions religieuses et s'éleva énergiquement contre cette doctrine « qu'il faut punir de mort les hérétiques, » et eut pour principal adversaire Juste Lipse. On a de Cornhart un *Mémoire* étendu adressé aux puissances européennes, pour justifier l'insurrection des Pays-Bas; un *Traité contre la peine capitale des hérétiques*; un livre, *De l'origine des troubles des Pays-Bas*, ainsi que divers autres écrits et un poème : *Du bon et du mauvais usage de la fortune*. Il est aussi l'auteur de la chanson nationale de *Guillaume de Nassau* et d'une traduction hollandaise du *Nouveau Testament*. Ses œuvres ont été recueillies à Amsterdam en 1630 (3 vol. in-fol.). Il est un de ceux qui ont efficacement contribué à doter la Hollande d'une littérature nationale.

CORNIA, rivière du royaume d'Italie, province de Grosseto, dans l'ancien duché de Toscane. Elle prend sa source au versant occidental d'un ruisseau des Apennins, coule du N.-E. au S.-O. et, après un cours de 39 kilom., se jette dans la Méditerranée, au marais de Piombino, à 6 kilom. de la ville de ce nom. Le bassin de cette petite rivière est remarquable par ses phénomènes volcaniques, ses eaux minérales et ses sources d'acide carbonique.

CORNIANI (Jean-Baptiste, comte de), littérateur italien, né à Orzi-Nuovi (province de Brescia) en 1742; mort à Brescia en 1813. Il reçut une éducation tournée surtout vers l'étude des classiques latins et italiens et des mathématiques, et alla étudier le droit à Milan, en 1759. Dans cette ville, il se lia avec les jeunes gens d'élite qui formaient l'Académie des *Trasformati* (transformés), et débuta dans les lettres par une comédie, *l'Inganno felice* (*l'Heureuse tromperie*), et par un opéra, *Il Matrimonio segreto*, suivis bientôt de deux

tragédies, le *Décemvir* et *Darius à Babylone*. De retour dans sa famille, il écrivit quelques essais d'histoire littéraire, prit part aux travaux de l'Académie de Brescia, et publia, de 1782 à 1790, les ouvrages suivants : *De la législation relative à l'agriculture (Della legislazione relativamente all' agricoltura)*; *Principes de philosophie agricole appliquée au district d'Orsi-Nuovi (Principi di filosofia agricola applicata, etc.)*; *Idee sur la végétation (Idee sopra la vegetazione)*; *Dis lettres à Olsénte sur les Dialogues de Lucien*; un petit traité des *Plaisirs de l'esprit (Dei piaceri dello spirito, ossia Analisi dei principii del gusto e della morale)*. En 1797, il accepta les fonctions de juge criminel, puis devint membre du tribunal de cassation de la république Cisalpine. En 1800, lors de l'établissement de la République italienne, Corniani devint président de la nouvelle Académie scientifique et littéraire de Brescia, membre de l'Institut italien, juge de révision et enfin conseiller doyen à la cour d'appel de Brescia (1807). Avant de rentrer dans sa patrie, il avait travaillé à la rédaction du nouveau code civil du royaume d'Italie. Dès l'année 1804, Corniani, malgré ses occupations, avait fait paraître le premier volume de ses *Siècles de la littérature italienne (I secoli della letteratura italiana)*, qui contenait la première époque de l'histoire littéraire d'Italie. Il publia successivement les autres volumes; le neuvième et dernier, renfermant la neuvième époque, parut en 1813. Cette histoire littéraire, qui s'étend de l'an 1000 à 1750, reçut du public l'accueil le plus favorable; elle est encore aujourd'hui l'un des ouvrages les plus estimés sur cette matière, et le *Grand Dictionnaire* lui a fait plus d'un emprunt. Cet ouvrage, qui n'a jamais été traduit en français, a été continué brillamment par Ugioni jusqu'en 1820, médiocrement par Ticozzi jusqu'en 1832, et plus médiocrement encore par divers écrivains jusqu'en 1856. Corniani ne survécut que quelques mois à la publication de son dernier volume.

CORNIC-DUCHENE (Charles), fameux corsaire français, né à Morlaix en 1731, mort dans cette même ville en 1809. Il appartenait à une famille d'armateurs et de marins, et était cousin du contre-amiral Cornic-Duinoulin. Dès l'âge de huit ans, nous le voyons s'embarquer comme mousse à bord des bâtiments de son père, et y donner des preuves d'une intrépidité précoce. En 1751, il entra dans la marine royale en qualité de pilote surnuméraire, et obtint avec peine, cinq ans plus tard, le commandement d'une corvette, mais sans grade, car il n'était pas gentilhomme. On était alors aux plus mauvais jours de la marine française. Peu de temps avant la déplorable catastrophe que l'histoire a flétrie du nom de déroute de Confians, Cornic-Duchêne soutenait, en vue d'Ouessant, le 21 juin 1758, sur la *Félicité*, frégate de 30 canons et 210 hommes d'équipage, une lutte victorieuse contre 3 navires, dont un vaisseau de 64 canons, et rentrait au Havre après avoir traversé l'escadre de l'amiral Rodney. Ces succès et ceux qu'il remporta ensuite sur le *Protée*, bâtiment de 64 canons, armé en course, excitèrent la jalousie du grand corps, et il fallut que notre officier bleu prouvât, en blessant sept officiers rouges en duel, qu'il était aussi habile tireur qu'intrépide corsaire. En 1761, lors du siège de Belle-Île par les Anglais, Cornic-Duchêne s'offrit à incendier l'escadre de l'amiral Keppel avec 24 brûlots, et à sauver ainsi Belle-Île. On n'accepta pas cette proposition et Belle-Île fut prise, malgré l'énergique résistance de son gouverneur, M. de Sainte-Croix. Au moment où la paix de Paris fut signée, Cornic-Duchêne ne songeait à rien moins qu'à proposer au roi d'opérer une descente en Angleterre. De 1763 à 1778, la paix le réduisit à une inactivité forcée, mais il ne cessa pas pour cela de se rendre utile à son pays. Lors d'un débordement de la Garonne, il passa trois jours et trois nuits à sauver, avec une frêle barque, les habitants de l'île Saint-Georges, qui, sans lui, auraient infailliblement péri. Il poussa le dévouement jusqu'à nourrir pendant quelques jours plusieurs centaines de pauvres gens qu'il avait sauvés. Lorsque la guerre de l'indépendance américaine éclata, Cornic-Duchêne, qui n'était encore que lieutenant de vaisseau, demanda un avancement bien dû à ses longs et loyaux services; rebuté par les ministres, qui craignaient de mécontenter les officiers nobles en élevant ce vaillant marin à un grade supérieur, il donna sa démission. La Révolution lui rendit enfin justice; malheureusement, son âge et ses infirmités ne lui permettaient plus de prendre un service actif, il ne put qu'offrir au gouvernement les conseils de sa longue expérience.

CORNICEN s. m. (kor-ni-senn — mot lat. formé de *cornu*, corne). Antiq. rom. Joueur de cor dans les légions romaines. Il On disait aussi CORNICINA.

CORNICHE s. f. (kor-ni-che — du gr. *korinês*, recourbé). Archit. Partie composée de moulures en saillie l'une au-dessus de l'autre, et servant de couronnement à l'entablement d'un édifice. **CORNICHE dorique, ionique.** La CORNICHE est le couronnement de l'ordre entier. (Rollin.) *Michel-Ange a couronné le palais Farnèse d'un très-beau modèle de corniche.* (Bachelet.)

— Par anal. Saillie imitant une corniche

d'édifice, et servant de couronnement à un ouvrage quelconque : La CORNICHE d'une armoir, d'un plafond. Saillie naturelle imitant une corniche d'édifice : Le bruit sourd et périodique de la lame contre le cap ébranlait à chaque coup la CORNICHE étroite où nous marchions suspendus sur les précipices. (Lamart.)

— Mar. Pièce de bois sculptée, que l'on applique en dehors de la lisse de hourdi.

— Bot. Nom vulgaire donné au fruit de la mâcre, qui présente des sortes de cornes.

— **Encycl.** La *corniche*, comme l'étymologie du mot l'indique, est le couronnement d'une construction. Dans l'architecture antique, elle est la troisième partie de l'entablement, celle qui en forme la terminaison. Ses caractères varient suivant les ordres.

Dans l'ordre dorique, elle se compose de trois membres : les mutules, le larmier et la cymaise. Les mutules sont des espèces de tables inclinées qui font saillie au-dessus des triglyphes et des métopes de la frise et qui, suivant l'explication de Vitruve, représenteraient les forces ou maitresses pièces de la charpente des combles. Ainsi qu'on l'a fait remarquer, cette image ne serait juste que pour les mutules qui figurent sur les faces latérales, puisque le toit, dans les temples grecs, n'a que deux pentes; elle serait inexacte à l'égard des mutules des façades principales qui n'ont point de toit. Sur la face inférieure de ces mutules sont taillés, quelquefois en creux, mais le plus souvent en relief, trois rangs de six gouttes rondes, correspondant à celles qui sont placées sous chaque triglyphe. Au-dessus de la rangée des mutules qui forment le plafond de la corniche, se trouve le larmier, dont la surface verticale est tenue lisse pour laisser couler l'eau. Cette surface est débordée à sa partie supérieure par la cymaise, moulure qui présente ordinairement une partie concave et une partie convexe : lorsque la partie concave est en bas et la partie convexe en haut, la moulure prend le nom de doucine; dans la disposition inverse, elle se nomme talon. Lorsqu'elle est simplement concave, on l'appelle caret. La *corniche dorique*, telle que nous venons de la décrire, est celle que l'on voit dans la plupart des monuments grecs de la belle époque, notamment au Parthénon. Les architectes romains, et, à leur exemple, les architectes de la Renaissance, ont apporté de nombreuses modifications dans les dispositions de ce membre d'architecture.

Ce qui caractérise la *corniche ionique*, c'est la présence des denticules sous le larmier. Au-dessus de la rangée des denticules, règne une série de moulures rehaussées de rais de cœur, d'oves et de perles. Puis vient le larmier avec sa cymaise particulière, et on trouve enfin la doucine, qui termine la *corniche*, et qui peut présenter divers ornements, tels que des muflés de lion servant de gouttières. La saillie de la corniche ionique, ainsi que sa hauteur, est généralement égale au diamètre de la colonne. Dans l'ionique romain, les *corniches* offrent plusieurs variétés. Elles sont presque toujours accompagnées de denticules et quelquefois d'oves et de modillons.

La *corniche corinthienne* est caractérisée par les modillons, espèces de consoles renversées, placées entre la frise et le larmier, et qui remplissent la même fonction que les mutules dans le dorique. Toutefois, il existe des *corniches* corinthiennes qui, au lieu de modillons, présentent des denticules, comme on le voit au monument choragique de Lyciscate; d'autres offrent à la fois des denticules et des modillons, disposition qui a été blâmée par Vitruve, et que l'on trouve cependant dans quelques-uns des plus beaux édifices antiques, notamment au temple de Pola, en Istrie, aux temples de Nerva, de Jupiter Stator, de Jupiter Tonnant, à Rome, au temple de Castor et Pollux, de Naples, à la Maison-Carrée, de Nîmes. La *corniche* de ce dernier édifice offre une singularité qui se trouve aussi à l'arc de triomphe d'Orange : les modillons, placés à contre-sens, montrent leur panse aux spectateurs au lieu de s'appuyer contre le mur. Nous signalons au mot CORINTHIEN d'autres variétés de *corniches* employées dans les édifices de cet ordre.

En général, dit Quatremère, l'idée de *corniche* emportant celle de couronnement, et la forme de ce membre d'architecture comportant les signes représentatifs du comble, on peut donner comme principe de convenance de ne point employer de *corniche* là où l'on ne saurait présumer que le bâtiment soit terminé. Dans l'intérieur du grand temple de Péstum, l'entablement qui sépare les deux ordres de colonnes n'a point de *corniche*. Ce principe, toutefois, n'a pas été respecté par les Romains et par leurs imitateurs de la Renaissance. Dans l'architecture romaine, dit M. Viollet-le-Duc, la *corniche* appartient à l'entablement, qui lui-même appartient à l'ordre; de sorte que si les Romains superposent plusieurs ordres dans la hauteur d'un monument, ils ont autant de *corniches* que d'ordres. Ainsi, un édifice composé de plusieurs ordres superposés n'est qu'un échafaudage d'édifices; placés les uns sur les autres. Bien mieux, si le Romain place un ordre à l'intérieur d'une salle, il lui laisse sa *corniche*, c'est-à-dire son couronnement destiné à recevoir le comble. Cela peut produire un grand effet, mais ne saurait satisfaire la raison. D'ailleurs, dans

les ordres romains, qui sont dérivés des ordres grecs, la *corniche*, par la forme de ses moulures, sa saillie et les appendices dont elle est accompagnée, indique clairement la présence d'un chéneau, c'est-à-dire la base d'un comble et le canal longitudinal recevant les eaux de pluie coulant sur la surface de ce comble. Or, à quoi bon un chéneau à mi-hauteur d'un mur et surtout à l'intérieur d'une salle voûtée ou lambrissée? Donc, pourquoi une *corniche*?

Le savant architecte que nous venons de citer ajoute : « La *corniche* est un des membres de l'architecture du moyen âge qui indiquent le mieux combien les principes de cette architecture diffèrent de ceux admis chez les Romains. En examinant les édifices les plus anciens de l'ère romane, nous voyons que les architectes ont une tendance prononcée à les élever d'une seule ordonnance de la base au faite; à peine s'ils marquent les étages par une faible retraite ou un bandeau. Bientôt ils en viennent à allonger indéfiniment les colonnes engagées, sans tenir aucun compte des proportions des ordres romains, et à leur faire toujours porter la *corniche* supérieure, la véritable *corniche*, si élevée qu'elle soit au-dessus du sol. Abandonnant l'architecture et la frise de l'entablement romain, la colonne porte directement la *corniche*, le membre utile, saillant, destiné à protéger les murs contre les eaux pluviales. Cela dérange les dispositions et proportions des ordres romains; mais cela, par compensation, satisfait la raison. » Le plus souvent les *corniches* romanes sont composées d'une simple tablette saillante, recevant les tuiles de la couverture et reposant sur les chapiteaux des colonnes engagées et sur des corbeaux ou modillons profondément engagés dans la maçonnerie. Ces tablettes sont tantôt lisses, tantôt moulurées, tantôt décorées de billettes, de dents de scie, d'étoiles ou d'autres ornements; quelquefois, comme dans les chapelles absidales de Notre-Dame-du-Port, à Clermont, elles ont leur surface inférieure, entre les corbeaux, ornée d'une sorte de petite rosace creuse. Les corbeaux affectent les formes les plus variées, et sont décorés fréquemment de têtes d'hommes ou d'animaux. Avant le *xiii^e* siècle, c'est dans les provinces du centre et en Bourgogne que l'on trouve les *corniches* les mieux combinées et ayant le plus grand caractère. Les *corniches bourguignonnes* indiquent, comme tous les membres de l'architecture de cette province, un art du trait très-avancé, et surtout une observation très-fine des effets produits par les lumières et les ombres : les corbeaux de ces *corniches* sont évidés latéralement, en quart de cercle, et ornés plus souvent d'oreillettes en manière de crochets ou d'un simple biseau. Dans les provinces du nord, généralement pauvres en matériaux de grandes dimensions, les *corniches* romanes sont maigres, peu saillantes et peu variées en composition. En Normandie, par exemple, elles ne consistent d'ordinaire qu'en une simple tablette de 10 à 15 centimètres d'épaisseur, ornée de billettes et soutenue par des têtes grimées qui reposent elles-mêmes sur un filet orné (Abbaye-aux-Dames, à Caen). En Champagne, sur les bords de l'Oise et de l'Aisne, où les matériaux sont plus abondants, les *corniches* prennent plus d'importance. Très-souvent la *corniche* romane s'appuie sur une série de petites arcades juxtaposées, qui prennent naissance deux à deux sur une console commune, ornée de têtes d'animaux, de feuilles ou de faux chapiteaux. Ce genre d'arcature indique même quelquefois, à Civray, dans le Poitou, par exemple, les principales divisions horizontales de la façade des églises. Dans la Lombardie, dans le midi et à l'est de la France, cette arcature a très-peu de relief et suit la ligne des toits et le rampant des combles.

A l'époque de transition, la *corniche* à corbeaux fut abandonnée et remplacée généralement par une *corniche* composée de tores et de cavets agencés dans d'assez bonnes proportions. Quelquefois des rosaces ou des crochets décorent ces moulures et font fonctions de corbeaux, mais ils ne soutiennent pas la tablette, qui, devenue plus épaisse, est indépendante.

Les architectes de la période ogivale rompirent complètement avec les traditions du passé. Ils voulurent que la *corniche* portât un chéneau, afin de diriger les eaux par certains canaux placés pour les recevoir, et pour que sa disposition permit aux couvreurs de travailler plus facilement aux réparations des toitures. Les *corniches* supérieures du chœur de la cathédrale de Paris, refaites au commencement du *xiii^e* siècle, possèdent déjà des larmiers très-saillants sur lesquels s'appuie un chéneau conduisant les eaux dans des gargouilles espacées. La *corniche* couronnant la galerie qui contourne et réunit les tours du même édifice est composée de trois assises : une assise décorée de crochets et de feuilles et deux assises de larmiers; l'assise supérieure, qui porte une balustrade, est percée de trous, de distance en distance, pour laisser écouler les eaux tombant sur les terrasses. La *corniche* supérieure des deux tours se compose de deux assises de crochets ayant chacune 75 centimètres de hauteur, d'un larmier surmonté de deux assises en talus et d'une balustrade. A partir du milieu du *xiii^e* siècle, les larmiers des *corniches gothiques* prennent des profils moins anguleux et moins rigides. La magnétique *corniche* du chœur de la cathédrale de

Troyes a pour larmier un boudin avec une arête saillante; au-dessous du boudin est un double rang de crochets. Vers la même époque, dans quelques provinces, en Normandie, par exemple, les traditions romanes persistent à côté des formes nouvelles : c'est ainsi que, dans la *corniche* de la nef de la cathédrale de Rouen, on retrouve la petite arcature romane associée aux crochets du *xiii^e* siècle, et surmontée d'un larmier arrondi. Les *corniches*, pendant le cours du *xiv^e* siècle, se composent presque toujours de deux assises; elles diffèrent de celles de l'époque précédente, en ce que les profils des larmiers sont plus maigres et les ornements, feuilles ou crochets, plus grêles et d'une exécution plus sèche. Une *corniche* de cette période, qui mérite d'être citée, autant pour l'originalité de sa composition que pour la beauté de l'exécution, est celle du chœur de l'église de Saint-Nazaire, à Carcassonne; elle se compose d'un rang de têtes humaines supportant une assise formant larmier, et décorée de larges feuillages, et elle reçoit un chéneau et une balustrade. Au *xv^e* siècle, les *corniches* deviennent plus saillantes et comprennent souvent un assez grand nombre d'assises superposées en encorbellement, ornées de cordons de feuillages qui courent devant des gorges profondes, séparées entre elles par de fines moulures.

« Au commencement de la Renaissance, dit M. Viollet-le-Duc, on aperçoit déjà, dans l'architecture surtout, un retour vers les formes de la *corniche* romaine : le larmier gothique est supprimé. Cependant, ce n'est guère que vers le milieu du *xvi^e* siècle que reparait l'entablement romain. La tour carrée du château de Blois, l'hôtel de ville d'Orléans, le château de Chambord, offrent des *corniches* composées d'une arcature soutenue par des corbeaux, qui rappelle les mûchicoulis de couronnement des châteaux forts du *xiv^e* siècle.

CORNICHE (route de la), belle et magnifique route allant de Nice à Gênes, ainsi nommée parce que le chemin auquel elle a succédé (ancienne voie romaine), tracé sur la crête des rochers qui dominent la mer, était très-étroit et souvent périlleux. La route actuelle, commencée par le gouvernement français et achevée par le gouvernement piémontais, est une des voies les plus agréables par lesquelles on puisse se rendre en Italie. Elle côtoie sans cesse le bord de la mer qui, en cet endroit, est appelée *Rivière du pontai*. Tantôt elle s'enfonce dans des bois d'oliviers; tantôt au contraire elle s'élève sur la cime des monts, d'où alors elle commande un horizon immense; d'autres fois elle traverse les villages semés en grand nombre sur la côte, ou bien se fraye un passage à travers des montagnes de marbre. Mais partout elle est pittoresque, variée en aspects, offrant d'un côté le spectacle de la mer, de l'autre celui d'une végétation tropicale. Aussi ce qui de la Méditerranée est une promenade plutôt qu'une route, et les voyageurs qui la parcourent ne sont pas pressés d'en atteindre le bout. La *Corniche* a, sur les passages à travers les Alpes, l'avantage d'être libre en toute saison; à certains jours seulement les torrents descendus des montagnes, à la suite des grandes pluies, en suspendent momentanément la circulation. Tout le long on voit s'échelonner les petites villes de Monaco, Menton, Oneglia, Albenga, Finale et Savone, toutes dans la plus heureuse situation sur le bord de la mer. Le chemin de fer qui doit relier Gênes à Nice est en voie de construction; les travaux d'art sont en partie terminés, et le jour n'est pas éloigné où l'on pourra aller de Paris à Naples sans descendre de wagon.

CORNICHON s. m. (kor-ni-chon — dimin. de *corne*, allus. à la forme du fruit). Bot. Nom donné à une variété de concombre et surtout à ses fruits, que l'on confit au vinaigre lorsqu'ils sont encore peu développés : *La manière la plus simple de faire les CORNICHONS est, je crois, la préférable.* (Bosc.)

Elle est forte en calcul, tient sa caisse serrée, Et fait des *cornichons* dont on parle en soirée.

ROLLAND et DU BOIS.

— Petite corne : Les CORNICHONS d'un chéneau, d'un jeune bœuf. Il Peu usité.

— Pop. Mari trompé, cornard : *Sa femme le fait CORNICHON.* Il Sot, niais, imbécile : *Tu ne seras jamais qu'un CORNICHON.* Il Le féminin *cornichonne* s'emploie quelquefois dans ce dernier sens : *Jour de Dieu! Constantin, fallait-il être CORNICHONNE!* (Gavarni.)

— Argot. Veau.

— Jeux. Nom que l'on donne, dans quelques provinces, à la boule qui, lancée la première, sert de but aux autres, et que l'on nomme ailleurs COCHONNET. Il *Cornichon va devant*, Espèce de jeu qui consiste à ramasser en courant divers objets : *Parmi tant d'admirables actions de Scipion l'italien, il n'est rien qui lui donne plus de grâce que de le voir, nonchalamment et puérilement baguenaudant, amasser et choisir des coquilles, et jouer à CORNICHON VA DEVANT, le long de la marine, avec Lélius, son ami intime.* (Montaigne.)

— Vénér. Syn. d'ANDOUILLER.

— Vitic. Variété de raisin dont le grain, long et recourbé, affecte la forme du petit concombre appelé *cornichon*.

— Zooph. Nom vulgaire des holothuries, à cause de leur forme.

— **Encycl. Bot.** Le *cornichon*, plante annuelle originaire des Indes, forme une des variétés du *cucumis sativus* ou concombre jaune, qu'on désigne sous le nom de *petit concombre vert*, parce qu'il reste toujours très-petit et toujours vert, même lorsqu'il est complètement mûr. Le petit concombre vert est une race ou espèce jardinière employée exclusivement à faire les conserves connues sous le nom de *cornichons*, et qui servent d'assaisonnement. Tandis qu'on taille et cultive les autres espèces pour accroître la grosseur du fruit, en rendre la chair plus douce et plus tendre, on s'applique à conserver au petit concombre vert sa petitesse, sa fermeté et sa saveur aigrelette et acidulée, qui le rapproche des sauvages et en fait la principale qualité; on ajoute encore à cette saveur en le faisant confire dans le vinaigre. Les cultivateurs des environs de Paris possèdent presque seuls le secret de maintenir cette sous-variété du genre concombre dans les limites de grosseur et avec la couleur verte qui sont les signes propres et caractéristiques du fruit de cette plante condimentaire. Leurs produits, pour cette raison, sont appelés *cornichons* de Paris. Dans les autres lieux où on essaye de les cultiver, ils dégénèrent en peu d'années et se rapprochent du concombre jaune, auquel ils restent cependant inférieurs. C'est à cette culture très-limitée qu'on doit la cherté relative que conserve constamment ce condiment.

Les *cornichons*, de même que les autres concombres, se multiplient de graines semées et replantées sur couches. Seulement la culture du petit concombre vert diffère des autres en ce qu'on ne le taille pas, afin de fatiguer la plante et de lui faire produire le plus possible de fruits, et de les obtenir petits et verts. On entretient de cette manière la plante dans un état qui la rapproche des sauvages. On pourrait appeler ce système la culture par avortement et de faire en sorte que le fruit, tout en restant vert et en ne se développant que très-médiocrement, puisse cependant arriver à maturité.

Il est une autre espèce de concombre, dit *concombre serpent*, dont le fruit est plus long que le *cornichon*, qui sert aussi de condiment, et qu'on emploie confit de la même façon que le petit concombre vert. Enfin le piment, petit concombre rouge, est une autre variété de la même famille, destinée aux mêmes usages que les précédentes.

Le *cornichon* est un des condiments les plus savoureux et les plus usités dans l'art culinaire. Tantôt on le mêle aux sauces pour en relever le goût, tantôt on le sert comme accompagnement des viandes froides, de la charcuterie ou des viandes cuites sans sauce, telles que le bœuf bouilli. Mais on n'en fait usage sur la table qu'après l'avoir confit. Pour le confire et le conserver, on emploie la manière suivante, indiquée par M. Audot dans la *Cuisinière de la campagne et de la ville* : On prend de très-petits *cornichons*, on les brosse et on leur coupe le bout de la queue, puis on les met dans un vase de terre, en les assaisonnant de sel en petite quantité; on les retourne pour qu'ils s'imprègnent bien de sel, et on les laisse ensuite reposer pendant vingt-quatre heures. On égoutte alors l'eau que la salaison a fait rendre, puis on verse sur les *cornichons* du vinaigre bouillant, en quantité suffisante pour qu'ils y baignent. On recouvre le vase, et on laisse infuser pendant vingt-quatre heures. Au bout de ce temps, les *cornichons* ont dû prendre une couleur jaune. On en retire alors le vinaigre, qu'on met bouillir dans un chaudron non étamé, sur un feu très-vif, on y jette de nouveau les *cornichons* en les remuant bien, et on les retire au moment où ils sont près de bouillir; ils reprennent en refroidissant leur couleur verte. On les met alors dans les vases où ils doivent être conservés, on les couvre d'assaisonnement, comme passe-pierre, estragon, piment, petits oignons, ail, on remplit les vases de vinaigre, de manière que le tout y baigne, et on les recouvre avec soin. Huit jours après, les *cornichons* peuvent être employés; mais on peut aussi, en gardant les vases clos, les conserver très-longtemps.

CORNICHON DE MER s. m. (kor-ni-cho-n-de-mer). Zool. Genre de zoophytes de la classe des échinodermes.

— **Encycl. Zool.** Le *cornichon de mer* ou holothurie a la forme d'un cylindre allongé et vermiforme. Sa dimension varie, selon les espèces, de quelques centimètres à 1 mètre de long. En général, sa peau est épaisse et coriace. Elle renferme des muscles et est armée quelquefois de petits crochets qui font saillie, et servent à l'animal pour s'attacher aux corps étrangers; à travers cette enveloppe sortent ordinairement des pieds tentaculaires analogues à ceux des oursins et des étoiles de mer. La bouche s'ouvre à l'extrémité antérieure; elle est creusée dans une sorte d'entonnoir, et environnée d'un cercle élégant de tentacules qui, dans l'animal vivant et en sécurité, s'épanouissent et forment comme la corolle d'une fleur. Après la bouche vient un pharynx musculeux, qui se continue en un intestin très-long, formant plusieurs circonvolutions, lequel se termine à l'extrémité postérieure par un orifice, d'où l'on peut voir jaillir de temps en temps un petit jet d'eau. La portion terminale du tube

digestif s'élargit et sert de vestibule à un système de tubes membraneux qui se ramifie dans la cavité viscérale comme un arbre touffu, et qui reçoit l'eau du dehors aspirée par son extrémité postérieure. L'animal peut, à volonté, remplir ce réservoir ou le vider; c'est par ces mouvements alternatifs d'inspiration et d'expiration qu'il renouvelle l'oxygène nécessaire à sa respiration. Le système circulatoire, qui paraît former un cercle complet, ne possède pas d'agent central, c'est-à-dire de cœur. Un anneau, œsophagien, d'où partent cinq cordons nerveux principaux, représente un système nerveux rudimentaire. Les sexes sont séparés. Quant au développement, les *cornichons de mer* diffèrent des astéries et des oursins en ce que leurs larves se convertissent intégralement en holothuries sans perdre d'autres organes que la bouche et l'œsophage. Le corps de certaines espèces est lubrifié par un liquide âcre et corrosif. L'une d'elles, *Holothuria oceanica*, décrite par Lesson, et qui est longue de 1 mètre, secrète à la surface de son corps une humeur irritante qui laisse aux doigts une démangeaison intolérable. Aussi les habitants des côtes de la mer du Sud ne peuvent-ils la voir sans une extrême répugnance. Lorsque le *cornichon de mer* a quelque motif d'inquiétude, si un ennemi l'attaque, si un pêcheur le poursuit, aussitôt, par un brusque mouvement, il rejette au dehors ses dents, son estomac, son tube digestif, et se trouve réduit à un sac membraneux vide. Le docteur Johnston raconte qu'il avait oublié pendant quelques jours un *cornichon de mer* dans de l'eau non renouvelée. La bête ne tarda pas à vomir ses tentacules, son appareil buccal, son tube digestif et une partie de ses ovaires; et pourtant elle était encore sensible aux moindres excitations; elle survécut et reproduisit de nouveaux viscères. Ces animaux offrent encore un phénomène non moins remarquable; ils se divisent spontanément en deux portions. Les deux extrémités commencent par s'élargir, puis la partie moyenne devient peu à peu étroite comme un fil. Enfin ce fil se rompt, et chaque moitié devient un animal parfait. Les mœurs des *cornichons de mer* sont encore peu connues. Ils sont répandus sous toutes les latitudes. Leurs mouvements, très-bornés, consistent en une sorte de reptation, produite par les ondulations du corps ou les contractions des pieds. On les rencontre ordinairement grimant sur des pierres ou quartiers de roches sous-marines, mais toujours dans des parties abritées, car ils paraissent redouter l'action de la lumière. Ils se trouvent quelquefois pris dans les filets de nos pêcheurs, qui les rejettent avec dédain, tandis qu'ils forment le plat favori des Chinois. La pêche, la préparation, le transport de l'espèce nommée vulgairement *trévang* (*holothuria edulis*) jouent un rôle important dans le commerce et l'industrie de l'Orient. Des milliers de jonques sont équipées chaque année pour la pêche du trévang. Les pêcheurs malais y apportent une patience et une dextérité remarquables. Pêchés sur l'avant de leurs embarcations, ils tiennent à la main de longs bambous, terminés par un crochet acéré. Leurs yeux distinguent, à une distance de 30 mètres, le *cornichon de mer*, qui rampe sur les rochers sous-marins et les coraux. Le pêcheur lance son harpon de cette énorme distance, et il manque rarement son coup. Lorsque les eaux ont moins de quatre à cinq brasses, on se contente d'envoyer des plongeurs qui saisissent les zoophytes à la main et peuvent de cette manière en ramener cinq ou six à la fois. Quand il s'agit de préparer le trévang pour son transport sur les marchés et pour sa conservation, les pêcheurs malais ou chinois le font bouillir dans l'eau et l'aplatissent avec des pierres. Ensuite on l'étend sur des cordes de bambou, pour les faire sécher d'abord au soleil, puis à la fumée. Ainsi préparés, on les enferme dans des sacs et on en charge des jonques qui vont les vendre dans les ports de la Chine. Tout ce travail se fait aux mois d'avril et de mai. Dans sa route vers le pôle austral, Dumont d'Urville, traversant les mers de la Chine, eut occasion d'assister à la pêche du trévang faite par des Malais. L'équipage de chacun des *praos* ou bateaux qu'on y emploie se compose de trente-sept hommes environ. Le nombre des embarcations est de six pour chaque bateau. « Au moment de nos visites, elles étaient toutes occupées à la pêche, dit l'illustre navigateur, et quelques-unes étaient mouillées à une petite distance de nous. Sept ou huit hommes à peu près nus plongeaient pour aller chercher le trévang au fond de l'eau. Un soleil ardent dardait ses rayons sur leurs têtes sans les incommoder; il n'y a pas d'Européen qui puisse tenir plus d'un mois à faire un pareil métier. Il était près de midi, c'est le moment le plus favorable pour la pêche. Nous apercevions facilement chacun des plongeurs revenant chaque fois à la surface de l'eau en tenant au moins un poisson et souvent deux à chaque main. Il paraît que, plus le soleil est élevé au-dessus de l'horizon, mieux ils peuvent distinguer leur proie et la saisir facilement. Les plongeurs paraissent à peine à la surface pour rejeter dans le canot le poisson qu'ils avaient saisi, et ils replongeaient immédiatement. Lorsque ces embarcations étaient suffisamment chargées, elles étaient remplacées par des canots vides et conduites à la plage. Je suivis l'une d'elles pour assister à la cuisson du trévang qu'elle

apportait. Ce trévang avait à peu près 5 à 6 pouces de long sur 2 pouces de diamètre. Pour le conserver, les pêcheurs le jettent encore vivant dans une chaudière d'eau de mer bouillante, où ils le remuent constamment au moyen d'une longue perche en bois qu'ils appuient sur une fourche fichée en terre, afin de faire levier. Le trévang rend en abondance l'eau qu'il contient. Au bout de deux minutes environ, on le retire de la chaudière. Un homme, armé d'un large couteau, l'ouvre pour en extraire les intestins, puis il le rejette dans une seconde chaudière où on le chauffe de nouveau avec une très-petite quantité d'eau et de l'écorce de mimosa. Il se forme, dans la deuxième chaudière, de la fumée en abondance produite par l'écorce qui se consume. Le but de cette dernière opération semble devoir être de fumer l'animal, afin d'assurer sa conservation. Enfin, en sortant de là, le trévang est placé sur des claies et exposé au soleil, afin de se sécher. Il ne reste plus alors qu'à l'embarquer. Je trouvai à ce poisson préparé un goût approchant beaucoup de celui du homard; nos hommes le trouveraient fort bon. Le trévang se vend sur les marchés de la Chine au prix de 15 roupies (32 fr. environ) le pikou ou les 125 livres. » On peut se faire une idée de l'importance et de l'étendue de la pêche des *cornichons de mer* par le nombre de vaisseaux qu'elle attire dans les mers de cette partie de l'Orient; le capitaine Kings assure que 200 vaisseaux quittent chaque année Madagascar pour se livrer à cette pêche, et le capitaine Flinders, étant sur la côte nord de la Nouvelle-Hollande, apprit qu'une flotte de 60 embarcations, portant chacune une centaine d'hommes, avait quitté Madagascar deux mois auparavant pour aller à la recherche des *limaces de mer*, car c'est encore un des noms qu'on donne aux échinodermes qui viennent de nous occuper.

CORNICOLE adj. (kor-ni-co-le — du lat. *cornus*, cornouiller; *colo*, j'habite). Bot. Qui croît sur le cornouiller : *Sphère cornicole*.

CORNICULAIRE s. m. (kor-ni-ku-lè-re — lat. *cornicularius*; de *corniculum*, dimin. de *cornu*, aile d'une armée). Antiq. rom. Officier ou soldat honoré du cornicule : *L'officier corniculaire servait souvent de lieutenant au tribun militaire*. « Magistrat qui accompagnait un juge et lui servait de greffier.

— s. f. Bot. Section du genre cétraire, de la famille des lichens, érigée en genre particulier par quelques auteurs.

CORNICULARIÉ, ÉE adj. (kor-ni-ku-la-ri-é). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux corniculaires.

— s. f. pl. Tribu de végétaux cryptogames, de la famille des lichens, ayant pour type le genre corniculaire.

CORNICULE s. f. (kor-ni-ku-le — du lat. *corniculum*, dimin. de *cornu*, corne). Petite corne.

— Antiq. rom. Ornement en forme de corne, qui surmontait le casque de certains soldats ou officiers à qui le général accordait cette marque d'honneur.

— Méd. Sorte de ventouse en forme de cornet.

— Entom. Ancien nom des antennes des insectes.

CORNICULÉ, ÉE adj. (kor-ni-ku-lé — du lat. *corniculum*, petite corne). Hist. nat. Qui a la forme d'un cornet.

— Bot. Se dit des fleurs qui ont des pétales roulés en cornet, comme l'ancolie. Syn. d'ANTHÉROGÈNE.

CORNICULIFÈRE adj. (kor-ni-ku-li-fè-re — du lat. *corniculum*, petite corne; *fero*, je porte). Bot. Se dit de la gorge de la corolle, quand elle est obstruée par des cornes creuses et ouvertes inférieurement, comme dans la consoude tubéreuse.

CORNIDIE s. f. (kor-ni-dit — du lat. *cornu*, corne; *eidos*, aspect). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des saxifragées, tribu des hydrangées, comprenant trois espèces, qui croissent au Pérou et au Chili.

CORNIDORSES s. m. pl. (kor-ni-dor-se — du lat. *cornu*, corne; *dorsum*, dos). Entom. Syn. de MEMBRACIDES.

CORNIER, ÈRE adj. (kor-nié, iè-re — rad. *corne*). Archit. Qui est à la corne, à l'angle, dans l'encoignure : *Poteau cornier*. *Pilastre cornier*. *Pièce de bois cornière*.

— Eaux et for. Arbre ou pied cornier ou substantiv. cornier, Arbre qui marque la limite angulaire d'une coupe en forêt : *On nomme ARBRES CORNIERS les arbres réservés qui sont placés aux angles saillants des limites d'un bois*. (Raspail.)

— s. m. Mar. Partie élevée des angles de l'arrière d'un navire, au-dessus des hanches; ne s'emploie que pour indiquer la situation d'un objet placé dans la direction de ces points du navire : *Nous avions alors le phare par le cornier de tribord*.

— Bot. Nom vulgaire du cornouiller.

— s. f. Archit. Canal en tuiles ou en plomb, qui est à la jointure de deux pentes du toit pour recevoir les eaux pluviales. « Nom donné, dans plusieurs villes du sud-ouest de la France, à des espèces de portiques qui entourent les places publiques. Ces portiques ont été ainsi nommés, dit un écrivain facétieux, parce que,

leur obscurité facilitant les rendez-vous galants, c'était sous leurs voûtes que l'on donnait autrefois des cornes aux maris.

— Blas. Meuble très-rare, représentant une anse ou une corne. On n'en connaît en France d'autre exemple que celui des armes des Villiers de l'Isle-Adam, où l'on voit une cornière en brisure.

— Mar. *Cornières* ou *allonges de poupe*, Pièces de bois qui forment la partie la plus élevée de la poupe.

— Comm. *Donne cornière*, syn. de BON CARRON. V. CARRON.

— Typogr. Nom donné à quatre pièces de fer qui, dans l'ancienne presse en bois, sont fixées aux angles du coffre, et servent à maintenir la forme sur le marbre, au moyen de coins qu'on enfonce entre elles et le châssis. « On les appelle aussi CANTONNIÈRES.

— Techn. Equerre de fer posée à l'angle d'un coffre, et, en général, ornement en équerre de certains meubles : *Les damoiselles étaient assises sur des carreaux de velours d'Utrecht à cornières d'or*. (V. Hugo.) « Ornement des coins de l'impériale d'une voiture.

— Argot. Etable, à cause des bêtes à cornes que l'on y garde.

CORNIFICETUR s. m. (kor-ni-fi-sé-tur — forme de verbe latin donnée par plaisanterie au mot *cornard*). Pop. Cornard, mari trompé.

CORNIFICIUS (Quintus), Romain mort vers l'an 60 avant notre ère, fut tribun du peuple, prêteur, puis, en 64, un des compétiteurs de Cicéron au consulat. Il fut un des juges de Verrès, un des adversaires les plus actifs de Catilina, et porta au sénat, contre Clodius, une accusation de sacrilège (62). — Son fils, également appelé Quintus CORNIFICIUS, se rangea du côté de César à l'époque de la guerre civile, et fut chargé par lui du gouvernement de l'Illyrie, puis de la Syrie (45 av. J.-C.), et enfin de la Vieille-Afrique. Après la mort du dictateur, il se prononça contre le second triumvirat (43), fut attaqué par T. Sextius, gouverneur de la Nouvelle-Afrique, et perdit la vie vers l'an 40. Cornificius, ami de Cicéron, cultivait les lettres. On lui a attribué la *Rhetorique à Herennius*.

CORNIFICIUS, général romain, fut envoyé par Octave avec une flotte contre Sextus Pompée (38 av. J.-C.), puis mis à la tête d'une armée qu'il conduisit de Tauromenium à Myles (36); il fit preuve dans ces deux commandements de beaucoup de prudence et d'habileté. En récompense de ses services, Auguste lui accorda le consulat. Cornificius bâtit à ses frais un temple de Diane à Rome.

CORNIFICIUS (Quintus), poète latin du 1^{er} siècle avant notre ère, était l'ami de Catulle et fut, d'après Donat, un des ennemis de Virgile. On trouve, dans les *Saturnales* de Macrobe, quelques vers d'un poème de Cornificius, intitulé *Glaucus*.

CORNIFICIUS, rhéteur romain qui vivait à une époque incertaine; il avait composé un traité de rhétorique, dont on trouve des fragments dans Quintilien. Il était vraisemblablement le même que le grammairien Cornificius, qui florissait dans la seconde moitié du 1^{er} siècle avant notre ère, et qui avait composé, sous le titre d'*Etyma*, un traité où il donnait des étymologies, dont Festus a cité un certain nombre.

CORNIFLE s. f. (kor-ni-flé — du lat. *cornu*, corne; *folium*, feuille, par allusion à la forme des feuilles). Bot. Genre de plantes aquatiques, type de la famille des cérotophyllées, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent dans les régions tempérées de l'hémisphère nord : *Les cornifles sont quelquefois très-abondantes dans les étangs*. (Bosc.)

CORNIFORME adj. (kor-ni-for-me — du lat. *cornu*, corne; et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'une corne.

CORNIGÈRE adj. (kor-ni-jè-re — du lat. *cornu*, corne; *gero*, je porte). Hist. nat. Qui a des cornes ou des appendices imitant des cornes.

CORNIGLIANO, ville du royaume d'Italie, province et à 4 kilom. O. de Gènes; 3,300 hab. Fabriques de savon et de toiles peintes. On y remarque la villa Durazzo; le palazzo Serra, sur la colline pittoresque de la Coronata; l'église Saint-Michel, qui possède une *Sainte Famille* de Perino del Vaga.

CORNIL (André-Victor), médecin et histologiste français, né à Cusset, près de Vichy (Allier), le 17 juin 1837. Fils d'un praticien distingué, inspecteur des eaux de Cusset, M. Cornil reçut de son père les premiers principes de la médecine. Venu à Paris en 1858, il fut reçu externe des hôpitaux en 1859, et interne l'année suivante. Docteur en 1864, il fut nommé au concours chef de clinique de la Charité, dans le service du professeur Bouillaud, en 1866, et agrégé à la Faculté de médecine en 1869. Lauréat de l'Institut, de l'Académie de médecine et des hôpitaux, membre de la Société de biologie, de la Société anatomique, de la Société histologique, etc., M. Cornil a fondé, en 1865, avec le docteur Ranvier et à frais communs, un laboratoire d'histologie normale et pathologique et de physiologie expérimentale. A peine âgé de trente-deux ans, le docteur Cornil a déjà un nom dans la

science et possède un bagage scientifique assez considérable, ainsi que le prouve la liste de ses publications : *Contributions à l'étude des altérations anatomiques de la goutte* (en commun avec le docteur Charcot, 1863); *Lésions des nerfs et des muscles liées à la contracture des membres dans les hémiplégies* (1863); *Mémoire sur les lésions anatomiques du rein dans l'albuminurie* (1864); *Recherches sur la muqueuse du col utérin* (1864); *Tumeurs du col de l'utérus* (1864); *Développement histologique des tumeurs épithéliales* (1865); *Du cancer* (1865); *De la phthisie pulmonaire au point de vue anatomo-pathologique et clinique* (1867, 1 fort vol. in-8°, en commun avec le docteur Hérard); *Histologie normale et pathologique de la tunique interne de l'aorte et de l'endocarde* (1868, en commun avec le docteur Ranvier); *Traité d'histologie pathologique* (1869, en commun avec le docteur Ranvier); *le Tubercule dans ses rapports avec les vaisseaux* (1868).

CORNILLAS s. m. (kor-ni-lla; // ml. — du lat. *cornix*, corneille). Ornith. Petit d'une corneille.

CORNILLE s. m. (kor-ni-llé; // ml.). Bot. Genre de plantes, de la famille des caryophyllées.

— s. f. Nom vulgaire du fruit du cornouiller ou cornouille.

CORNILLE (Timothée-Joseph), juriconsulte et homme politique français, né à Arras (Pas-de-Calais) en 1788. Il se fit inscrire en 1812 au barreau de sa ville natale. Membre du parti libéral, il se fit connaître, sous la Restauration, en défendant un grand nombre d'accusés politiques, se prononça vivement, en 1830, contre les ordonnances de juillet, fut nommé par le gouvernement de Louis-Philippe président du tribunal civil d'Arras, mais ne s'en rungea pas moins dans l'opposition. Après la révolution de Février, M. Cornille reçut des électeurs du Pas-de-Calais le mandat de représentant à l'Assemblée constituante. Il y vota avec les républicains modérés, se prononça contre la politique de l'Élysée, et ne fut pas réélu à la Législative.

CORNILLE ou **CORNEILLE ENGELBRECHT** peintre hollandais. V. ENGELBRECHT.

CORNILLET s. m. (kor-ni-llé; // ml.). Bot. Syn. vulg. des genres *CUCUBALE* et *SILENE*. // On dit aussi **CARNILLET**.

CORNILLON s. m. (kor-ni-llon; // ml. — dimin. de *corne*). Substance osseuse contenue dans la corne des bœufs, et avec laquelle on fabrique de la gélatine.

— Ornith. Nom vulgaire du choucas.

CORNILLON (le), ancien petit pays de France dans le Forez, dont le lieu principal était Saint-Paul-en-Cornillon (Loire).

CORNIMONT, bourg et commune de France (Vosges), canton de Saulxures, arrondissement et à 30 kilomètres E. de Remiremont, sur la Moselle; pop. aggl. 1,811 hab. — pop. tot. 4,517 hab. Fabrication et commerce de fromages; tissage.

CORNINE s. f. (kor-ni-ne — rad. *corne*). Chim. Alcali que l'on extrait du fruit d'une espèce de cornouiller, et qui a de l'analogie avec la quinine.

CORNIOLE ou **CORNIOLLE** s. f. (kor-ni-o-le — dimin. de *corne*). Bot. Nom vulgaire de la coronille et de la mâcre, ainsi dites par allusion à la forme de leurs fruits. // On dit aussi **CORNIOLLE**.

CORNIOLE s. f. (kor-ni-o-le). Ornith. Nom vulgaire du corlieu.

CORNION s. m. (kor-ni-on). Pêche. Partie de la nasse que l'on ajuste à l'une de ses extrémités.

CORNIOLLE s. f. (kor-ni-ou-le). Bot. Syn. de **CORNIOLLE**.

CORNIPÈTE adj. (kor-ni-pè-te). Syn. de **CORNUPIÈTE**.

CORNIQUE adj. (kor-ni-ke). Géogr. Qui appartient au pays de Cornouailles : *Dialecte cornique*.

— s. m. Dialecte parlé dans le pays de Cornouailles. V. **CELTIQUES** (langues).

CORNISTE s. m. (kor-ni-ste — du lat. *cornu*, corne, cor). Mus. Celui qui joue du cor, qui est habile à jouer de cet instrument : *Ne joue-t-on pas en ce moment une bouffonnerie de M. Vivier, le célèbre corniste, qui a tant d'esprit sur son instrument?* (Busoni.)

— Adjectiv. : *Musicien corniste. Professeur corniste*.

CORNITE s. f. (kor-ni-te — rad. *corne*). Minér. Nom donné par Werner à une variété de silice qui ressemble à de la corne, et qui est le silice corné des minéralogistes français.

CORNIX s. f. (kor-niks — mot lat. qui signifie *corneille*). Ornith. Nom scientifique de la corneille mantelée.

CORN-LAWS s. m. pl. (korn-löss — mot angl. formé de *corn*, blé, et *laws*, lois). Jurispr. Lois anglaises réglant le commerce des céréales.

— **Encycl.** V. **CÉRÉALES**.

CORNO s. m. (kor-no — mot ital. qui signifie

corne). Coiffure des doges de Venise. // V. **CORNE**.

— Mus. Mot italien qui, écrit dans une partition, indique les passages qui doivent être exécutés par le cor. // Pl. **CORNI**.

CORNOMANIE s. f. (kor-no-ma-ni — du lat. *cornu*, corne; *mania*, fureur). Fête burlesque qu'on célébrait autrefois à Rome.

— **Encycl.** Cette fête n'était pas sans analogie avec la fête de l'Ane, la fête des Fous et autres fêtes symboliques du moyen âge. Voici les détails que donne Ducange sur cette fête : « Le samedi d'après Pâques, quand on est pour chanter les litanies à Mgr le pape, les archiprêtres des dix-huit églises diaconales font sonner les cloches après le dîner, et tout le peuple de leur paroisse accourt à l'église. Le sacristain met une aube ou un rochet, et se coiffe d'une couronne de fleurs avec des cornes; il doit avoir à la main un phinobole, qui est un tuyau d'airain grand comme le bras, tout garni de sonnettes dans la moitié de sa longueur. L'archiprêtre se met en chape et prend, avec son clergé et ses paroissiens, le chemin du palais de Latran, sur le seuil duquel ils s'arrêtent pour attendre Mgr le pape. Lorsque ledit seigneur est prévenu de leur arrivée, il descend de son palais pour venir prendre place au lieu où lui seront adressées les litanies. Alors chaque archiprêtre fait cercle avec son clergé et ses paroissiens, et on commence à chanter ainsi : « Allons, les prières! Dieu pour ta postérité! Dieu en ton nom! Sainte Marie mère de Dieu! Allons, les prières! Je viens, maître, bonjour! Ouvrez-nous les portes, nous venons voir le seigneur pape, nous voulons le saluer, le saluer et lui rendre l'honneur » et lui chanter les litanies comme on fait aux césars. Bravo, homme béni! bravo, béni pape! qui gouvernes toutes choses » la place de Pierre. Le ciel resploit de clarté, les nuages se sont dissipés. » Pendant tout le temps que l'on chante, le sacristain, placé au milieu de chaque cercle, saute en tournant, en faisant sonner son phinobole et en secouant les cornes de sa tête. Lorsque les litanies sont achevées, l'un des archiprêtres s'avance, tirant derrière lui un âne que les domestiques de la cour apostolique ont préparé; un chambellan tient sur la tête de cet âne un bassin contenant vingt sous en deniers d'argent; et il faut que les archiprêtres qui le mène, en se renversant trois fois en arrière, porte trois fois la main au plat et prenne d'une seule poignée autant de deniers qu'il en peut saisir : tout ce qu'il prend de la sorte est pour lui. Les autres archidiacones viennent ensuite avec leur clergé déposer des couronnes au pied du pape. L'archiprêtre de l'église *in via lata* dépose, en même temps que la couronne, un renard, qui, n'étant ni attaché ni tenu en laisse, prend aussitôt la fuite, et le pape lui donne pour sa peine un besant et mille. L'archiprêtre de Sainte-Marie *in aquiro* dépose une couronne avec un coq, et reçoit un besant et une quarte. Chacun des autres archiprêtres reçoit un seul besant; le pape donne sa bénédiction et s'en va. Quand on est de retour à la paroisse, le sacristain, toujours dans le même costume, prend avec lui un compagnon à qui il donne à porter l'eau bénite, des gaufres et des feuilles de laurier, et tous les quatre s'en vont, en s'ébatant au son du phinobole, visiter les maisons de la paroisse. Le prêtre salue la maison, y jette de l'eau bénite, met des feuilles de laurier dans le foyer, et donne des gaufres aux enfants. Le sacristain chante pendant ce temps-là une chanson en langue barbare qui commence ainsi : « Jaritan, jaritan, jarivast, raphayn, jercocyn, jujarivast. » Alors le maître de la maison donne un denier ou davantage. Voilà ce qui s'est pratiqué jusqu'au temps du pape Grégoire VII; on y a renoncé depuis à cause du surcroît de dépenses occasionné par les guerres. »

CORNOUAILLAIS, **AISE** s. et adj. (kor-nou-a-llé, é-ze; // ml.). Géogr. Habitant du pays de Cornouailles; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Un soir d'hiver, plusieurs jeunes CORNOUAILLAIS étaient réunies pour la veillée*. (E. Enault.)

CORNOUAILLES, en latin *Cornu Gallie*, ancien petit pays de France, dans la basse Bretagne, dont le lieu principal était Quimper. Son territoire, aujourd'hui compris dans les départements des Côtes-du-Nord, du Finistère et du Morbihan, était autrefois habité par les Corisopites et les Osismiens.

CORNOUAILLES (cap), promontoire de la côte S.-O. de l'Angleterre, à 7 kilom. N. du cap Land's End, par 50° 8' de latit. N. et 7° 58' de longit. O.

CORNOUAILLES, comté d'Angleterre. V. **CORNWALL**.

CORNOUAILLES (machine de). V. **MACHINE**.

CORNOUILLE s. f. (kor-nou-llé; // ml. — lat. *corniculum*, dimin. de *cornu*, corne). Bot. Fruit rouge et aigrelet du cornouiller.

CORNOUILLE s. m. (kor-nou-llé; // ml. — rad. *cornouille*). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, type de la famille des cornacées, comprenant une trentaine d'espèces, qui croissent pour la plupart dans les régions tempérées de l'hémisphère nord : *Le cornouiller mâle a une très-longue durée*. (A. Dupuis.) *Le bois de CORNOUILLE est excessivement dur*. (Bosc.) *La plus belle et la mei-*

leure haie que j'aie jamais vue était composée de CORNOUILLES. (Math. de Dombasle.)

Et sur le cornouiller la prune se colore.

DEILLE.

— **Encycl.** Ce genre, qui donne son nom à la famille des cornacées, renferme des arbres, des arbrisseaux et des sous-arbrisseaux à feuilles généralement opposées, entières, rarement alternes. Les fleurs, blanches ou jaunes, groupées en ombelles, en panicules ou en corymbes, munis souvent d'un involucre, ont un calice à quatre dents et une corolle à quatre pétales. Le fruit est un drupe contenant un noyau à deux loges monospermes. Le genre *cornouiller* renferme environ vingt-cinq espèces, qui croissent, pour la plupart, dans les régions tempérées de l'hémisphère nord. La plus connue est le *cornouiller mâle* (*cornus mas*), petit arbre ou grand arbrisseau abondamment répandu dans nos forêts. Faisons remarquer en passant que le mot *mâle*, emprunté au langage vulgaire, n'implique ici aucune idée de sexe, cette espèce étant hermaphrodite comme toutes ses congénères; il exprime simplement la force, et en quelque sorte la prédominance de ce *cornouiller* sur les autres espèces indigènes. Son histoire remonte à une haute antiquité. Il a été de tout temps fort renommé pour la dureté de son bois, qui le faisait employer pour faire des piques, des javelines et autres armes, et aussi des coins, des chevilles et des rayons de roue. Les auteurs latins, Virgile, Pliny et autres, sont explicites à cet égard. On raconte que Romulus, étant sur le mont Aventin, lança son javelot, fait en bois de *cornouiller*; le trait s'enfonça dans le sol et y prit racine; le peuple, frappé de ce prodige, regarda cet arbre comme sacré et l'entoura de murs. Plus tard, le *cornouiller* fut choisi, à cause de sa longue durée, pour servir de bornes dans les propriétés forestières, sous le nom de *pieds corniers*, ou, par corruption, *corniers*. Mais sa croissance est si lente qu'on en trouve rarement des pieds de plus de 0 m. 20 de diamètre. Son bois est très-dur, très-lourd, à grain fin et se casse difficilement. Il est employé pour le tour; on en fait aussi des échelles. On le recherche surtout pour les pièces qui, dans les machines, sont exposées au frottement. L'écorce des branches est astringente et fébrifuge, assez, dit-on, pour remplacer le quinquina. Les jeunes rameaux sont utilisés pour la confection des balais. Les fleurs, qui sont jaunes et paraissent de très-bonne heure au printemps, sont recherchées par les abeilles. Les fruits, appelés *cornouilles*, ont d'abord un saveur très-âpre; mais, quand ils sont blettis, on peut les manger; les campagnards en consomment beaucoup et en font des confitures et des boissons. Thiébaut de Berneaud a indiqué la manière suivante de les utiliser, en leur faisant remplacer les olives dans les climats du nord : « Quand la cornouille commence à se couvrir sur l'arbre d'une couleur un peu rougeâtre, on cueille les plus grosses et les plus longues; on les nettoie avec un linge doux et blanc, et on les laisse se faner légèrement; on prend alors un vase, petit baril ou tonnelet, on l'empli d'eau de rivière, dans laquelle on met autant de sel de cuisine que le liquide peut en dissoudre; on jette les cornouilles dans cette saumure, et on répand sur elles du fenouil et quelques feuilles de laurier. On place le récipient en un endroit tempéré, et on l'y laisse jusqu'à ce que les cornouilles aient pris le goût et la couleur des olives; il faut alors les changer de vase, et les tenir dans un lieu frais. » Ces fruits sont également employés en médecine; on les administre, sous forme de gelée ou de rob, contre les fièvres aiguës, bilieuses et putrides. Enfin, on peut extraire de l'huile des graines. Le *cornouiller sanguin* (*cornus sanguinea*) est un arbuste buissonneux, dont les rameaux brun rougeâtre portent des ombelles de fleurs blanches, auxquelles succèdent de petites baies rondes et noires. Cet arbuste est répandu dans les bois, les buissons et les lieux incultes; il sert à faire des haies. On emploie les rameaux, suivant leur force, pour faire des tuteurs, des liens ou des ouvrages de vannerie grossière. Les graines renferment une grande quantité d'huile, d'une odeur désagréable, mais qu'on utilise pour l'éclairage, les arts industriels, la fabrication du savon, etc. Parmi les espèces exotiques, nous citerons d'abord le *cornouiller à fleurs* (*cornus florida*) et le *cornouiller soyeux* (*cornus sericea*), tous deux originaires de l'Amérique du Nord. Leur écorce est fébrifuge. Les feuilles du second passent aussi pour être fébrifuges et antiscorbutiques; les habitants de la Caroline les mélangent avec leur tabac. Mentionnons encore les *cornouillers* blanc (*cornus alba*), stolonifère (*cornus stolonifera*) et pyramidal (*cornus fastigiata*), qui croissent dans les mêmes régions. Leur bois est dur; on en fait des échelons, des ridelles de charrettes, des échelles, des brochettes pour piquer les viandes, etc. Leur fruit sert à faire des sortes de piquettes ou boissons fermentées. Le *cornouiller paniculé* (*cornus paniculata*) possède des propriétés analogues. Tous les *cornouillers* peuvent croître en pleine terre sous nos climats, et la plupart constituent d'élégants arbrisseaux d'ornement.

CORNU, **UE** adj. (kor-nu — lat. *cornutus*; de *cornu*, corne). Qui a, qui porte des cornes : *Bête CORNUE*. *Tête CORNUE*. *Diable CORNU*. *Tous les fronts CORNUS appartiennent aux ruminants*. (J. Macé.)

Plusieurs avaient la tête trop menue. Aucuns trop grosse, aucuns même *cornue*. LA FONTAINE.

— Par ext. Qui a des angles très-prononcés, très-saillants : *Cette maison est CORNUE*. *Voilà une journée de pains tous CORNUS*.

— Fam. Cornard, cocu : *On peut distinguer dans le monde CORNU neuf degrés de cocuage*. (Fourier.)

— Prov. *A mal enfourner on fait les pains cornus*. En s'y prenant mal au début d'une affaire, on en compromet la réussite.

— Fig. Bizarre, extravagant, tout à fait déraisonnable : *Argument CORNU*. *Idées CORNUS*. *Visions CORNUS*. *VOUS ÊTES plus CORNU qu'un unicombe, si vous dites le contraire*. (V. Hugo.)

... Peut-être sans raison Me suis-je en tête mis ces visions cornues!

MOLIÈRE.

J'aime mieux mettre encor cent arpents au niveau, Que d'aller follement, égaré dans les nues, Me laisser à chercher des visions cornues.

BOILEAU.

Il on emploie aussi **BISCORNU** dans le même sens.

— Log. *Argument cornu*, Ancien nom du dilemme ou argument dont la majeure contient deux propositions contradictoires, conduisant l'une et l'autre à la même conclusion (v. **DILEMME**). // Nom que l'on donnait anciennement aux sophismes, à cause du sophisme suivant, qui était célèbre dans les écoles : Vous avez ce que vous n'avez pas perdu; or vous n'avez pas perdu des cornes; donc vous avez des cornes.

— Manège. *Cheval cornu*, Cheval chez lequel les os de la hanche s'élevaient à la hauteur de la croupe.

— Agric. *Blé cornu*, Blé ergoté. // V. **ERGOTÉ**.

— Bot. Dont le style ou les anthères sont en forme de corne.

— s. m. Métrol. Petite monnaie frappée sous Philippe le Bel.

— **Homonyme**. **CORNUÉ**.

CORNU (Pierre de), poète et magistrat français, né à Grenoble dans la deuxième moitié du xvi^e siècle. Quelques biographes croient qu'il mourut vers 1615. Cornu ou *Cornutus*, comme l'appelaient les savants de son temps, débuta en 1583 par la publication d'un volume de sonnets, de chansons, d'odes, d'épigrammes, de mascarades, d'épithalames, etc. « La plus grande partie de ces pièces, dit le moderne biographe du Dauphiné, relatives à des matières d'amour, ont été composées pour une demoiselle Laurini, d'Avignon, sa maîtresse. Le poète apostrophe fort cavalièrement cette belle et lui débite parfois d'incroyables obscénités; mais il était très-jeune quand il écrivit ces gaillardises, et, dans une suite de stances qui les accompagnent, il en demande pardon à Dieu. Pour le salut de son âme et de sa réputation poétique, il eût mieux fait de ne publier ni les unes ni les autres. Plus tard, Cornu acheta une charge de conseiller au parlement de Dauphiné, devint sage et épousa une jeune veuve nommée Méraude de Baro, laquelle avait eu pour mari un autre conseiller du même parlement. Elle était belle, gaillante, à ce qu'il semble, et le poète grenoblois Expilly lui a dédié un volume entier de vers : les *Amours de Chloride*. Il paraît que cette dame fut, avant son deuxième mariage, la maîtresse d'Expilly, qui en a laissé dans ses écrits un très-séduisant portrait. Il va sans dire que les beaux esprits de Grenoble plaisaient fort sur le mariage de Cornu, dont le nom servait de texte à maintes joyeuses épigrammes. Il remplissait encore sa charge en 1619. » On a de lui : les *Œuvres poétiques de Pierre Cornu, Dauphinois, contenant sonnets, chansons, odes, discours, épigrammes, stances, épithalames et autres diverses poésies* (Lyon, 1583, in-8°, rare); *Tabula historica ac triumphalis et funerals Henrici IV* (Lyon, 1615, in-fol. et in-4°). On a, en outre, de Cornu un recueil d'arrêts du parlement de Grenoble, qui est resté manuscrit. Colletet dit qu'il contient des *quatrains moraux*.

CORNU (Francis), auteur dramatique français, né vers le commencement de ce siècle. Il a composé un assez grand nombre de vaudevilles, de drames et de mélodrames, soit seul, soit en collaboration, et les a signés, pour la plupart, du pseudonyme de *Francis*. Nous citerons parmi ses vaudevilles : *le Boa ou le Bossu à la mode*, en un acte (1831); *le Nouveau Sargines*, en un acte (1831); *Franklin à Passy* ou *le Bonhomme Richard* (1832), avec M. de Courcy; *la Chanoinesse*, en un acte (1834), avec Scribe; parmi ses drames : *Sophie* ou *le Mauvais ménage*, en trois actes (1832); *le Savetier de Toulouse*, en quatre actes (1832); *le Festin de Balthazar*, en cinq actes (1833), en collaboration; *Indiana*, en cinq actes (1833), avec L. Halévy; *le Château de Saint-Germain*, en cinq actes (1840), avec L. Halévy. Parmi ses mélodrames, nous mentionnerons : *Valentine* ou *le Château de la ferme*, en cinq actes (1834), en collaboration avec de Pixérécourt, et les *Mineurs*, en trois actes (1835). On lui doit, en outre, beaucoup d'autres pièces, dont quelques-unes ont eu du succès, et qu'il a faites en collaboration avec MM. Antier, Auger, Brazier, Bourgeois, etc.

CORNU (Hortense LACROIX, dame), femme

de lettres, née à Paris en 1812, filleule de la reine Hortense et de Napoléon III. Elle épousa, en 1834, M. Sébastien-Melchior Cornu, et se livra à la culture des lettres. Outre un assez grand nombre d'articles insérés dans la *Revue du Nord*, la *Revue indépendante*, le *Dictionnaire de la conversation*, l'*Encyclopédie moderne*, etc., M^{me} Cornu a publié, sous le pseudonyme de Sébastien Albin : *Ballades et chants populaires de l'Allemagne* (Paris, 1841); *Gœthe et Bettina* (Paris, 1843, 2 vol. in-80).

CORNU (Casimir), littérateur amateur, né à Boulogne-sur-Mer en 1817. Jusqu'à ce jour, M. Cornu n'a encore commis aucun in-folio, ni même aucun in-octavo, ce qui ne l'empêche pas d'être fort connu dans sa ville natale comme poète et surtout comme musicien. Il est auteur d'une jolie mélodie intitulée le *Vieux berger*, que l'éditeur Pacini a trouvée digne de figurer dans les *Cent et un*, recueil musical auquel ont collaboré les compositeurs contemporains les plus distingués. En outre, il a composé les paroles et la musique de plusieurs autres romances qui ont eu du succès dans les concerts de sa ville natale, entre autres le *Chant styrien*, duettino que le célèbre amateur et compositeur allemand, M. Des-sauer, a orné d'un accompagnement de piano de sa façon.

Enfin, quoique poète et musicien, il est algébriste et géomètre à ses heures : il a attaché son nom à une courbe qu'il a appelée *folium de Casimir Cornu*, pour la distinguer du *folium de Descartes*, et dont l'équation est aussi élégante que la figure. Voici cette équation :

$$x = y \sqrt{\frac{1+y}{1-y}}$$

M. C. Cornu est aussi auteur d'un procédé fort simple pour décrire une spirale par un mouvement continu.

Disons, en terminant, que le *Grand Dictionnaire* profite des loisirs studieux de cet homme honorable, qui lui envoie, à peu près mensuellement, des notes curieuses et instructives dont nous lui sommes très-reconnaissant.

CORNU (Sébastien-Melchior), peintre français, né à Lyon en 1804. Il commença ses études artistiques dans sa ville natale, sous la direction de Richard et de Bonnefond, puis se rendit à Paris, où il entra dans l'atelier d'Ingres. En quittant ce maître célèbre, qui lui avait inculqué le goût du grand style, M. Sébastien Cornu alla visiter l'Italie (1832), où il étudia les chefs-d'œuvre de la grande époque, puis voyagea en Turquie, en Orient, et vint se fixer à Paris vers 1838. Ce laborieux et consciencieux artiste a exécuté un assez grand nombre d'ouvrages, dessinés et composés avec soin, mais d'un coloris médiocre et de peu d'originalité. Nous citerons, entre autres : le *Repos du moissonneur* (1833); le *Pifferaro malade*; *Louis IX faisant ses adieux à sa mère* (1838); *Jésus au milieu des docteurs* (1848); les *Entrevues de Faust et de Marguerite*; *Invention d'une statue de la Vierge* (1857), etc. M. Cornu a été chargé de nombreuses commandes par le gouvernement, et plusieurs tableaux de lui se voient aujourd'hui dans divers édifices publics et musées. Nous mentionnerons : le *Christ sur la croix*, au palais de justice de Poitiers; les *Bacchantes*, au musée de Grenoble; la *Vision d'un Turc*, à Valenciennes; la *Reddition d'Ascalon à Baudouin III* et le *Combat d'Oued-Haileg*, au musée de Versailles; *Sainte Anne instruisant la Vierge*, à Saint-Laurent, au Puy; *Jésus-Christ, saint Léu et saint Étidius*; la *Vierge ou la Mère des affligés*, de continuer les travaux décoratifs de Saint-Germain-des-Près. En 1862, M. Sébastien Cornu a été promu officier de la Légion d'honneur et nommé administrateur du musée Campana, au Louvre.

CORNU - LASSALLE (Charles-Robert), un des plus braves et des plus intrépides loupes de mer qui signalèrent le port de Boulogne à l'exécution des Anglais pendant les guerres de la République et de l'Empire. On ignore absolument la date et le lieu de la naissance et de la mort de ce vaillant corsaire. La *Biographie universelle* n'en fait même pas mention. On ne sait pas non plus quels furent les commencements de Cornu. Nous le voyons pour la première fois, en germinal an VII, sorti du port de Boulogne avec l'un des plus renommés bâtiments de course de ce port, le *Furet*, qui avait acquis une glorieuse réputation sous le commandement du célèbre corsaire Fourmentin. Le *Furet* ne devait rien perdre de sa renommée sous celui de Cornu : il débuta par capturer, de compte à demi avec un autre corsaire français, le *Tippo-Sahb*, capitaine Lebeau, un brigantin anglais, nommé le *Lays*, dont les marchandises diverses formaient un chargement considérable. Huit jours plus tard, c'était le corsaire l'*Industrie*, capitaine Huret, qui marchait de conserve avec le *Furet*; faute d'avoir trouvé autre chose sur leur passage, Huret et Cornu conduisirent à Boulogne le sloop anglais le *Ham* sur son lest, ce qui, en toute autre occasion, lui eût sans doute valu l'honneur d'être coulé ou brûlé. En l'an VIII, le *Furet*, qui pendant quelque temps avait passé

v.

sous le commandement de Routtier, et dont Robert Cornu était alors redevenu le capitaine, se rendit maître de plusieurs bâtiments ennemis; entre autres prises, le *Moniteur* constatait celle du *Glory*, trois - mâts de 400 tonneaux, revenant de la Jamaïque avec une quantité considérable de denrées coloniales : c'était une valeur d'environ 1 million ou 1,200,000 francs que le *Furet* rapportait à ses armateurs, grâce à Cornu. En l'an IX, Cornu montait l'*Impromptu* : un jour de course, il piqua droit vers les côtes d'Angleterre, comme le faisaient d'habitude tous nos marins boulonnais ou calaisiens, et dans la même journée l'*Impromptu* rentrait à Boulogne, ayant par son tribord un brick sur son lest, et par son babord un autre brick chargé de fer en barres et de fusils. Telle fut la façon dont Cornu avait employé sa journée du 11 brumaire an IX. Le 14, Cornu trouvait encore un Anglais à attaquer; c'était la *Mario-et-Marguerite*, de 6 canons de 3, qui, après une courte, mais inutile résistance, fut contrainte d'amener ses couleurs et de suivre l'*Impromptu*. Quinze jours après, le trois-mâts le *Hope*, auquel Cornu fit éprouver le même sort qu'à la *Mario-et-Marguerite*, entra également dans le port de Calais, sous la conduite de l'*Impromptu*. En l'an XIII, car de l'an IX à 1804 le *Moniteur* ne nous apprend plus rien sur notre héros, Cornu prit le commandement du *Glaneur*, lougre de 16 canons et de 64 hommes d'équipage, qui fut tour à tour sous ses ordres, sous ceux de Souville et sous ceux d'un légionnaire de l'Empire, le capitaine Merlier, qui lui fit prendre, en février 1808, trois navires charbonniers anglais. Le *Glaneur* donna chasse, dans le mois de pluviôse an XIII, à un gros trois-mâts qui essaya de lui échapper et de lui tenir tête : ce trois-mâts jaugeait 400 tonneaux, et sa cargaison, bien que composée de salaisons seulement, valait 400,000 fr. En ventôse de la même année XIII, deux nouvelles prises, faites par l'intrépide Cornu, furent vendues 600,000 fr. Un mois après, il ramenait à ses armateurs le brigantin ennemi le *Hope*. En janvier 1806, Cornu devait encore le port de Boulogne de l'*Hercule*, de Gottembourg, navire de 132 tonneaux, assez richement chargé. Peu de temps après, Souville devint à son tour capitaine du *Glaneur*, et depuis ce moment on perd la trace de l'intrépide corsaire Robert Cornu-Lassalle. On ignore, ainsi que nous l'avons dit, le lieu où il mourut, ainsi que l'époque de sa mort.

CORNUAU s. m. (kor-nu-o — rad. *corne*). Ichtyol. Poisson de mer voisin de l'aloise, que l'on pêche avec elle dans la Loire.

CORNUCHET s. m. (kor-nu-chè — rad. *corne*). Techn. Petit cornet.

CORNUCOPIE s. f. (kor-nu-co-pi — du lat. *cornu*, corne; *copia*, abondance). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des phalaridées, comprenant une seule espèce, qui croît en Orient.

CORNUCOPLOÏDE adj. (kor-nu-co-pi-o-i-de — du lat. *cornu*, corne; *copia*, abondance, et du gr. *eidos*, aspect). Hist. nat. Qui ressemble à une corne d'abondance.

CORNUDE s. f. (kor-nu-de — rad. *corne*). Techn. Seau de bois en usage dans une savonnerie.

CORNUDET s. m. (kor-nu-dè — dimin. de *corne*). Techn. Petit seau de bois.

CORNUDET DES CHOMETTES (Joseph), sénateur et comte de l'Empire, né à Crocq (Creuse) en 1752, mort en 1834. Il fut d'abord avocat au parlement de Paris, puis membre de l'Assemblée législative, où il siégea assez obscurément. Nommé en 1797 au conseil des Anciens, il prit une large part au coup d'État du 18 brumaire, devint sénateur et comte, fit preuve d'un dévouement sans réserve à Napoléon, dont il vota cependant la déchéance en 1814; entra, la même année, à la Chambre des pairs, continua d'y siéger pendant les Cent-Jours, en fut éliminé au deuxième retour de Louis XVIII, mais y siégea de nouveau à partir de 1819. — Son fils, le comte Étienne-Émile CORNUDET, né à Kellelin (Creuse) en 1795, fut sous-préfet à Issoudun et à Figeac sous la Restauration, député d'Aubusson à partir de 1831, et nommé pair de France en 1846. Il ne cessa de faire partie de la majorité conservatrice jusqu'en 1848, époque à laquelle il rentra dans la vie privée.

CORNUDET (Léon-Alexandre-Marie), administrateur français, né à Champagny (Loire) en 1808, appartient à la famille des précédents. D'abord secrétaire du parquet de la cour des pairs (1834), il passa avec le même titre à la cour royale de Paris, puis occupa le poste de chef du cabinet du ministre de l'agriculture et du commerce, qui était alors M. Martin du Nord (1836). La même année, M. Cornudet fut nommé auditeur au conseil d'État, où il devint successivement maître des requêtes (1836), commissaire près la section du contentieux et conseiller d'État (1852). Il cessa quelque temps de faire partie de ce corps, à la suite de son rapport dans l'affaire des biens de la famille d'Orléans, mais il reprit son siège de conseiller en mars 1853, et a fait partie depuis lors de la section des travaux publics.

CORNUE s. f. (kor-nû — du lat. *cornutus*, qui a des cornes). Chim. et Techn. Vaisseau

à col étroit et courbé, dont on se sert pour certaines distillations : *CORNUE* de verre, de grès, de platine. Les *CORNUES* de verre sont principalement employées dans les laboratoires de chimie. (Pelouze.)

— Econ. rur. Nom que l'on donne, en Provence, à de grands vaisseaux de bois, munis sur les côtes de deux anses en croc, qui servent à les porter, au moyen de deux bâtons que l'on passe dessous, et que deux hommes saisissent comme les brancards d'une civière.

— Moll. *Cornue digitale*, Espèce de coquille du genre strombe.

— Encycl. La *cornue* est un récipient qui doit son nom à sa forme, et qui est employé dans les opérations chimiques, la distillation, etc. Ce récipient, qui pendant longtemps fut en verre blanc peu fusible, a la figure d'une poire de dimensions plus ou moins grandes, et est terminé à son extrémité supérieure par un tube recourbé ou corne, qui a donné lieu à la dénomination de *cornue*. La *cornue* est un des instruments ou appareils indispensables au chimiste, et il est mis en usage pour un grand nombre d'expériences et dans la plupart des manipulations de laboratoire; aussi est-elle devenue, avec le fourneau sur lequel on la place, l'emblème, l'attribut de la chimie dans les trophées, apothéoses ou personifications qu'en fait la peinture ou la sculpture. La *cornue* est employée surtout dans les analyses où l'on procède par vaporisation. Les cornues, matières, liquides à analyser sont introduits dans la *cornue* placée sur le fourneau et chauffée à une température convenable pour que la vaporisation ait lieu; les corps, ramenés ainsi à l'état gazeux, rendus plus fluides, plus élastiques et plus légers, montent vers le sommet de l'appareil et s'échappent par la corne, qui est mise en communication tantôt directement avec un réservoir, tantôt indirectement à l'aide de tubes remplis de certaines matières qui doivent, par de nouvelles combinaisons, enlever au gaz une partie des éléments qui le composent. C'est par ce dernier procédé qu'on obtient le gaz hydrogène bicarboné ou gaz d'éclairage et l'acide sulfurique de Nordhausen. La *cornue* de verre était l'appareil dont se servaient, pour toutes leurs opérations, les alchimistes qui redoutaient, non sans raison d'ailleurs, les émanations des corps qu'ils connaissaient peu, quand ils ignoraient leur propriété de vaporisation, la température nécessaire pour amener cet état et leur plus ou moins grande affinité pour l'oxygène. L'expérience empirique leur avait démontré la nécessité ou tout au moins inspiré la prudence d'exécuter leurs manipulations en vases clos. Dans la distillation, on a dû tout d'abord, sans modifier sensiblement la forme de la *cornue*, en changer la matière en raison des quantités sur lesquelles on opérait et de la résistance exigée par la capacité, la température et la dilatation des matières vaporisées ou échauffées. On fit ces *cornues* en cuivre rouge, et c'est encore avec ce métal qu'elles sont aujourd'hui fabriquées pour la distillation de toutes les substances qui ne forment point des combinaisons avec le cuivre. Dans nombre de cas, ces *cornues* sont enduites à l'intérieur d'un émail qui préserve de ce contact. Dans la chimie industrielle ou plutôt dans les applications faites par l'industrie des procédés chimiques, les *cornues* sont tantôt en grès, en porcelaine, en cuivre, en tôle, en fonte de fer, et tantôt en platine; ces dernières ont remplacé celles de verre dans la plupart des travaux de fabrication de produits chimiques, et notamment pour la concentration de l'acide sulfurique et la fabrication des acides nitrique et muriatique. Non-seulement la matière qui formait les anciennes *cornues* a été changée, mais encore leur forme a subi de notables modifications. Il en est, comme celles qui servent à la fabrication du gaz d'éclairage, qui sont des cylindres creux en fonte ou en terre cuite. Dans les arts, ces *cornues* de fonte sont désignées sous plusieurs noms, *retortes*, *cylindres*, *canules*, etc. Pour certaines opérations, on choisit de préférence, pour la fabrication de cet appareil, la fonte grise, comme étant moins fragile et moins fusible. L'antique *cornue* de verre, la seule qui devrait porter ce nom, puisqu'il désigne une forme spéciale, n'est plus guère employée que dans les laboratoires de chimie et pour quelques rares travaux, tels que la préparation de l'acide sulfurique fumant de Nordhausen, le plus énergique des acides sulfuriques livrés au commerce et à l'industrie, la fabrication des phosphores et de quelques autres acides ou corps dont l'action n'est impuissante que sur le verre. On accroît la résistance de ces *cornues*, dont le bris présenterait les plus sérieux dangers, en les enduisant d'un lut dont la composition varie suivant la destination, en les enveloppant d'une couche plus ou moins forte d'argile, et notamment de celle qui est connue sous le nom de *terre à four*. Dans tous les cas, afin d'éviter les ruptures qui pourraient être occasionnées par la haute température à laquelle ces *cornues* sont soumises, on les fabrique de telle sorte que le fond en est relativement mince et que les parois du vase vont en croissant très-régulièrement d'épaisseur jusqu'à la partie supérieure. Pour la fabrication des oxydes de zinc, on emploie une sorte de poterie qu'on nomme *cornue*, et dont M. Payen indique ainsi la préparation : « On prépare, à l'aide d'un moulin à deux meules

verticales, de la poudre grenue composée : 10 d'argile réfractaire calcinée ou de débris de *cornues* exempts de parties fondues; 20 d'argile crue que l'on mélange dans les proportions de 55 de la première, 40 de la seconde et 5 de sable fin; on humecte le mélange et on le malaxe en le piétinant de façon à en former une pâte consistante, homogène; ensuite on façonne cette pâte, à l'aide de moules, par assises; les *cornues*, lentement desséchées en trois, quatre ou cinq mois, sont cuites debout pendant sept à huit jours et mises dans les fours en marche, à la température rouge de la fin de leur cuisson, pour remplacer les *cornues* qui se trouvent en général hors de service au bout de quinze jours. »

CORNUEL (Anne-Marie Bigot, dame), femme d'esprit et du meilleur monde, célèbre par ses bons mots, ses saillies piquantes et ses vives réparties, née à Paris en 1614, morte dans la même ville au mois de février 1694, âgée de quatre-vingts ans. Elle était fille de M. Bigot, qui avait été intendant du duc de Guise, et fut, dit-on, un peu gâtée dans son enfance à cause de sa précocité gentillesse et de la vivacité de son intelligence.

Tallemant des Réaux, cet éternel moqueur, ce railleur quand même, ce diable de Tallemant qui ne sait jamais rien dire comme tout monde, raconte que c'est à l'enterrement de sa première femme que M. Cornuel, trésorier de l'extraordinaire des guerres, rencontra Anne Bigot et lui offrit son nom (t. IV, p. 72). Mais M. de Vigneul-Marville (*Mélanges d'histoire et de littérature*; Paris, 1713, t. II, p. 299) rapporte la chose autrement et d'une façon plus naïve, partant plus vraisemblable : « S'étant rencontré dans une assemblée où Mlle Bigot brillait par-dessus toutes les autres jeunes filles, M. Cornuel, qui l'aimait, lui prit un bouquet qu'elle avait à son côté, témoignant par cette liberté qu'il la voulait épouser. En effet, il l'épousa au bout de quinze jours. »

Dès qu'elle fut mariée, et tandis que M. Cornuel passait son temps à se ruiner, Anne Bigot ouvrit aux hommes de qualité et d'esprit les portes de son salon ou, plus exactement, les rideaux de son alcôve, et tint bureau d'esprit.

C'était au temps où, près de la cour du Louvre, et d'un accès non moins difficile, brillait une autre cour, celle de Rambouillet, dont les reines s'appelaient tour à tour Julie Savelli, Catherine de Vivonne, Julie d'Angennes, et les courtisans Condé, Conti, La Rochefoucauld, Voiture, Malherbe, etc.

Mais la marquise de Rambouillet avait des imitatrices, sinon des rivales, et l'on parlait de *ruelles* célèbres autres que la ruelle de la chambre bleue d'Arténice : c'étaient celles de Mmes de Brigy, de Chevreuse, de Scudéry, celle enfin de M^{me} Cornuel.

D'ailleurs, le caractère de M^{me} Cornuel la faisait estimer autant que son esprit : « Jamais, dit Vigneul-Marville dans ses *Mélanges d'histoire et de littérature*, jamais personne n'a mieux entendu qu'elle l'art de se faire des amis et de se les attacher; bien persuadée qu'il en est des amis comme des richesses, que c'est en vain qu'on les acquiert, si on ne les sait conserver. La conversation avec les personnes qui abondaient chez elle était toutes ses délices. Elle écoutait avec une attention qui débrouillait toutes choses, et répondait encore plus aux pensées qu'aux paroles de ceux qui l'interrogeaient.... On a recueilli plusieurs de ses bons mots, et pût à Dieu qu'on n'en eût perdu aucun!.. M^{me} Cornuel, outre qu'il ne lui échappait rien qui pût la faire rougir ni faire rougir personne, disoit si à propos toutes choses et revestoit ses pensées de termes si propres et si agréables, qu'ils instruisaient toujours sans jamais blesser. » L'auteur termine cet éloge en disant que M^{me} Cornuel aurait dû, comme Pascal et La Rochefoucauld, écrire ses pensées et maximes, qu'elle s'est contentée de « laisser écrire aux autres. »

La fortune de M. Cornuel était presque toute en rentes sur l'Hôtel de ville; ces rentes furent réduites, et Cornuel tomba de l'opulence dans une situation de fortune modeste. Il trava dans M^{me} Cornuel une femme que n'effraya point ce malheur. Elle sut maintenir sa maison dans un état respectable, malgré l'extrême diminution de ses revenus, qui cependant, il faut bien le dire, la laissaient loin, à tous égards, de l'indigence proprement dite. Cornuel mourut en 1650, laissant à sa veuve une fortune suffisante pour vivre, sans carrosse du moins, il est vrai, et sans luxe, mais avec une honorable aisance. Cornuel laissait une belle-fille, Mlle Legendre, née du premier mariage de M^{me} Legendre, qu'il avait épousée pendant son premier voyage, et une fille qu'il avait eue de sa première femme; on appelait cette dernière Marguerite ou plutôt Margot Cornuel. Toutes deux étaient bonnes filles et, de plus, filles d'esprit. M^{me} Cornuel ne se sépara point d'elles après la mort de leur père et beau-père. Elle vécut avec toutes les deux, non en belle-mère, mais en véritable amie, tenant salon avec elles, et dans la plus cordiale amitié. C'étaient comme trois sœurs aimables et s'aimant, s'entendant à merveille, sans désaccord d'aucune sorte, ce qui honore autant le caractère de M^{me} Cornuel que son esprit, et l'un et l'autre aussi dans la belle-fille et la fille de Cornuel. « Jolies, spirituelles et passablement malignes,

dit M. de Monmerqué, ces trois personnes recevaient la cour et la ville; elles donnaient le ton, et chacun s'efforçait d'obtenir leur approbation. » On trouve un témoignage de cette charmante intimité dans une épître à Mlle de Vandy, l'une des filles d'honneur de la reine mère, qu'importunaient certains galants; cette épître, qui fait partie d'un volume intitulé : *Nouveau recueil des plus belles poésies* (Paris, Loyson, 1654, in-12, p. 352), et qui pourrait bien être de Benserade, tant les vers sont dans sa manière, donne à Mlle de Vandy le conseil suivant :

Ordonnez-leur d'aller chez Cornuel,
Chez Cornuel, la femme accorte et fine,
Où gens fâcheux passent par l'étamine
Tant et si bien qu'après que criblés sont
Se trouve en eux cervelle, s'ils en ont.
Si pas n'en ont, on leur fait bien comprendre
Que fals céans on ne se doit rendre,
Et six yeux fins, par s'en tre-regarder,
Semblent leur dire : « Allez vous poignerder. »

« Ne trouvez-vous pas Mme Cornuel admirable ? » écrivait de son côté Mme de Sévigné à sa fille. On voit en quelle estime était tenue cette excellente femme. Son esprit et celui de sa quasi-belle-fille, Mlle Legendre, et de sa belle-fille Margot Cornuel, étaient reconnus de tous; mais la plus pénétrante des trois, c'était encore Mme Cornuel, et ses bons mots seuls, pleins de sel et de raison, ont été conservés.

Cette réputation, elle la conserva et la mérita toute sa vie, et dans une vie de plus de quatre-vingts ans. Une épigraphe qu'on lui fit peu après sa mort, dans les premiers jours de février 1694, épigraphe insérée dans le *Recueil des pièces curieuses et nouvelles*, publié à La Haye par Moëtjens (1694, in-12, t. Ier, p. 191), achève de la peindre :

Ci-git qui de femme n'eut rien
Que d'avoir donné la lumière
A quelques enfants, gens de bien,
Et peu ressemblants à leur mère,
Célimène, qui de ses jours,
Comme le sage, et sans faiblesse,
Acheva le paisible cours.
Dans ses mœurs, quelle politesse !
Quel tour, quelle délicatesse
Éclataient dans tous ses discours !
Ce sel tant vanté de la Grèce
En faisait l'assaisonnement;
Et, malgré la froide vieillesse,
Son esprit léger et charmant
Eut de la brillante jeunesse
Tout l'éclat et tout l'enjouement.
On vit chez elle incessamment
Des plus honnêtes gens l'élite;
Enfin, pour faire en peu de mots,
Comprendre quel fut son mérite,
Elle eut l'estime de Lenclos.

On n'inspire pas de tels vers après sa mort sans les avoir mérités de son vivant. Ils sont anonymes dans le recueil de Moëtjens, mais on les dirait de Saint-Evremond, et peut-être en sont-ils.

Devenue veuve à trente-six ans, belle et avec l'esprit qu'elle avait, elle fut très-cherchée, et elle ne put être sans quelque soupçon de galanterie. On lui donna pour amis trop intimes Genlis et Sourdis, mais il était difficile que, vivant en plein monde et avec une liberté pour ainsi dire philosophique, elle échappât à tout soupçon de ce genre. On peut dire toutefois qu'il n'y a rien à cet égard d'avéré. Sa manière de vivre, tout en dehors, franche et sans pruderie, à la Sévigné, semble contredire ce que quelques médisants en ont dit. Il y avait en Mme Cornuel beaucoup de tempérament et des libres allures de Mme de Sévigné, sans que, pas plus pour elle que pour la célèbre marquise, ce soit une raison de croire que cela tirât à conséquence. Il semble que c'est là, au contraire, le témoignage d'une absence complète d'hypocrisie, et que si elle avait eu, tranchons le mot, des amants, elle les eût avoués, ne fût-ce que par un effet naturel de sa vivacité et de sa loyauté en toutes choses. Quoi qu'il en soit, c'est surtout par son esprit et par ses bons mots qu'elle nous intéresse aujourd'hui, et nous croyons que, comme on a fait un *Sévigianisme*, on pourrait faire un *Cornuisme*, qui ne le céderait guère à l'autre. Nous ne mettons, bien entendu, Mme Cornuel sur la même ligne que Mme de Sévigné qu'à cet égard. Voici quelques-uns des bons mots de Mme Cornuel. Nous ne prétendons pas donner ici le *Cornuisme* dont nous parlons, mais seulement quelques-uns de ses bons mots les plus philosophiques et les plus piquants; nous en donnerons même quelques-uns d'inédits, tirés des manuscrits de Conrart, conservés à la bibliothèque de l'Arsenal, si riche en curiosités littéraires du XVII^e siècle, et d'autres manuscrits du même genre et du même fonds :

« Qu'est-ce que l'opulence ? » demandait Bourvalon, riche maltôtier. « C'est, dit Mme Cornuel, l'avantage qu'un maraud peut avoir sur un honnête homme. »

Étant allée à Versailles à une époque où Mme de Maintenon touchait à la soixantaine et où Seignelay, qui n'avait que trente-six ans, venait d'être nommé ministre, on lui demanda, à son retour, ce qu'il y avait de nouveau : « J'ai vu, dit-elle, l'amour au tombeau et des ministres au berceau. »

Entourée d'un groupe de jeunes gens parfumés à l'exces et ne soufflant mot, elle s'éloigna en disant : « Ils sont comme les morts : ils sentent mauvais et ne parlent pas. »

A propos de Mme de Lyonne, fameuse par ses galanteries, et dont les pendants d'oreilles luisaient comme des étoiles : « Ses diamants, dit-elle, sont comme du lard dans la souricière. »

Elle répondit à Mme de Fiesque, qui affirmait que Combours n'était pas fou : « Bonne comtesse, vous êtes comme les gens qui ont mangé de l'ail. »

Elle dit un autre jour, à propos de la même comtesse, qui, quoiqu'elle comptât près d'un demi-siècle, prétendait n'avoir pas plus de dix-huit ans : « Ce qui conserve sa beauté, c'est qu'elle est salée dans la folie. » — « Elle s'entretient dans l'extravagance comme les cerises dans l'eau-de-vie, » disait-elle encore.

Mlle de Piennes, qui avait été chanoinesse, commençant à se passer, mettait toujours un masque pour préserver son teint, ce qui fit dire à Mme Cornuel que sa beauté était comme un lit qui s'use sous la housse. »

C'est elle aussi qui disait d'un homme très-pâle et tout décharné qui se promenait par la ville : « Voilà un monsieur qui a oublié de se faire enterrer. »

Quand elle apprit la mort de Mme de Ville-savin, sa voisine, âgée de quatre-vingt-deux ans, elle s'écria : « Me voilà découverte ! »

« M. le duc de Rohan, disait-elle, est bien né, mais il a été bien mal fouetté. »

Un de ses laquais ayant fait une maladresse et étant tombé à quatre pattes : « Je te défends de te relever, lui dit-elle; tu es fait pour aller comme cela. »

Elle alla visiter Versailles en l'absence du roi : « N'est-ce pas là, lui dit-on, un séjour enchanté ? — Oui, mais il faut que l'enchantement y soit. »

« La grande différence entre les temps de paix et de guerre, fit-elle remarquer un jour, c'est que, dans la paix, les fils entrent leurs pères, et que, dans la guerre, ce sont les pères qui entrent leurs enfants. »

A une messe de minuit, au *Dominus vobiscum*, Mme Cornuel, voyant que c'était l'abbé de Boisrobert qui officiait, dit : « Voilà toute ma dévotion évanouie ! » Le lendemain, on voulut la mener au sermon; elle refusa : « Après avoir trouvé Boisrobert disant la messe, je trouverais, sans doute, Trivelin en chaire, » et elle ajouta : « Je crois que sa chasuble était faite d'une jupe de Ninon. »

On sait que Mlle de Scudéry avait le teint noir. Mme Cornuel disait que : la Providence paraissait en ce que Dieu avait fait sur de l'encre à Mlle de Scudéry, qui barbouillait tant de papier. »

Quand Turenne mort fut remplacé par huit maréchaux, Mme Cornuel dit : « C'est la monnaie de M. de Turenne. » Le mot fut attribué mal à propos à Mme de Maintenon.

Elle comparait les cornes aux dents : « Cela fait très-mal quand elles percent, disait-elle; mais, aussitôt que c'est passé, on ne sent plus rien, et bientôt on en rit. »

Une dame de province avait écrit à Mme Cornuel, pour la prier de lui chercher un précepteur. Celui-ci devait être doué de qualités dont le dénombrement ne finissait pas. Mme Cornuel répondit spirituellement à sa correspondante : « Madame, j'ai cherché un précepteur tel que vous me le demandez. Je n'ai pas encore été assez heureuse pour le rencontrer, mais je continue activement mes recherches, et je vous promets que, dès que je l'aurai trouvé, je l'épouserai. »

Un soir qu'elle traversait la forêt de Bondy, sa voiture fut arrêtée par un grand escogriffe qui, brisant la portière, introduisit la main dans la gorge de Mme Cornuel, espérant y rencontrer des perles et des diamants : « Mon ami, lui dit-elle, c'est peine perdue; aujourd'hui, je suis vieille et malheureuse; il n'y a plus ni testons ni testons. »

La Feuilleade n'avait-il pas raison quand il prétendait que, si elle l'avait voulu, Mme Cornuel aurait tourné en ridicule la bataille de Rocroi ?

CORNUELLE s. f. (kor-nu-è-le — dimin. de *corne*, par allusion à la forme du fruit). Bot. Nom vulgaire de la mâcre.

CORNUET s. m. (kor-nu-è). Bot. Nom vulgaire d'une espèce de bident.

— Art culin. Espèce de pâtisserie que l'on fait principalement en Champagne.

CORNUFER s. m. (kor-nu-fè — du lat. *cornu*, corne; *fero*, je porte). Erpét. Espèce de rainette de la Nouvelle-Guinée, ainsi nommée à cause d'un petit tubercule conique qu'elle porte au-dessus de la paupière supérieure.

CORNU GALLIÆ, nom latin du pays de CORNOUAILLES.

CORNULAIRE s. f. (kor-nu-lè-re — rad. *corne*). Zooph. Genre de polypiers, de la famille des alcyoniens, que l'on trouve dans la Méditerranée, et qui se fixe, au moyen d'une racine rampante, sur les corps sous-marins.

CORNULAQUE s. f. (kor-nu-la-ke — du lat. *cornu*, corne, par allusion à l'épave qui surmonte le calice). Bot. Genre de plantes, de la famille des chenopodées et de la tribu des spirulobées, renfermant une seule espèce, qui croît en Égypte.

CORNUOLE (Jean DELLE) ou *Jean des Cornuolles*, graveur sur pierres fines, vivait à

Florence au XVI^e siècle, sous Laurent de Médicis. C'est un des artistes modernes qui ont imité les anciens avec le plus d'intelligence et de bonheur. Son chef-d'œuvre était un portrait de Savonarole. On désigne parfois Cornuole sous les noms de *Corniole*, *Corniole* ou *Corgnivoile*.

CORNUPEDE adj. (kor-nu-pè-de — du lat. *cornu*, corne; *pès*, *pèdis*, pied). Zool. Qui a le pied revêtu d'une substance cornée. Il Peu usité.

CORNUPETE adj. (kor-nu-pè-te — du lat. *cornu*, corne; *pèto*, j'attaque). Numism. Qui frappe de la corne : *Taureau CORNUPETE*. Il On a dit aussi CORNIFÈTE.

CORNUS s. m. (kor-nuss — mot latin). Bot. Nom scientifique du genre cornouiller.

CORNUS, bourg de France (Aveyron), ch.-lieu de cant., arrond. et à 34 kilom. S.-E. de Saint-Affrique, à peu de distance de la Sorgue; pop. aggl. 656 hab. — pop. tot. 1,515 hab. Mine de fer; fromages façon Roquefort; fabrication de draps communs et d'étoffes; filature de laine et papeteries.

CORNUT (Jacques-Philippe), en latin *Cornutus*, botaniste et médecin, né à Paris vers 1600, mort en 1651. Il se fit recevoir docteur en 1626, et, tout en pratiquant son art, se livra à son goût pour la botanique; il fut longtemps l'ami de Gui Patin. Cornut a publié : *Canadensium plantarum altiarumque nondum editarum historia* (Paris, 1535, in-40). Cet ouvrage contient soixante planches, et est suivi d'une esquisse d'une flore des environs de Paris, intitulée : *Enchiridion botanicum parisiense*.

CORNUT (Romain), littérateur et publiciste français, né vers 1815. Il se livra à l'enseignement, puis exerça la profession d'avocat, acquit une certaine notoriété en défendant à Privas (1845) deux prêtres accusés d'avoir détourné une jeune fille mineure appartenant à la religion protestante, et fit partie de la rédaction de *l'Univers religieux*, dont il partageait les opinions. Après la révolution de 1848, les idées de M. Cornut subirent une transformation à peu près radicale. Il a été successivement depuis lors un des rédacteurs de la *Vérité*, du *Courrier de Paris*, de *l'Avenir* et de la *Revue de Paris*. C'est à lui que Proudhon a dédié, en 1853, sa *Théorie du progrès*. Il a publié quelques ouvrages élémentaires : *Grammaire grecque et latine comparée* (in-80); le *Jardin des racines grecques et latines mises en vers* (1843); un *Eloge de Voltaire*, dans lequel il attaque vivement le grand philosophe; une édition, avec notes, des *Confessions de Mlle de La Vallière repentante* (1855, in-fol.); etc.

CORNUTIE s. f. (kor-nu-si — de *Cornut*, voyageur anglais). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des verbenacées, tribu des érigophées, renfermant une seule espèce qui croît aux Antilles.

CORNUTUS (Lucius Annæus), philosophe célèbre, né à Leptis, en Afrique, dans le I^{er} siècle de l'ère chrétienne. Il professa à Rome le stoïcisme, et fut le maître de Lucain et de Persé. Cornutus avait été affranchi par la famille des Sénèque. Ce n'était pas seulement un savant, c'était un homme de bien. Il inspira à ses élèves un respect et un attachement qui lui font honneur. Persé, surtout, dit M. Marthas, se donna tout entier à Cornutus « comme à un directeur spirituel et à un gardien de son âme. Il demeurait avec lui, recueillant sans cesse ses paroles et ses exemples, essayant de se former sur le modèle d'un maître tendrement vénéré. » — On ne trouve pas souvent, ajoute M. Marthas, même dans les lettres des néo-phytes chrétiens qui ont témoigné leur gratitude à leurs directeurs, des sentiments si purs exprimés avec une si naturelle effusion et une si délicate sincérité :

Quantique nostra
Pars tua sit, Cornute, anima, tibi, dulcis amice,
Ostendisse huius.

« Combien, mon cher Cornutus, mon doux ami, combien vous faites partie de moi-même, c'est un bonheur pour moi de vous le dire. » (Sat., v. 19-24.)

Et plus loin il s'écrit avec une émotion qui n'est point feinte :

Frappez un peu là sur mon cœur, vous qui savez si bien distinguer ce qui sonne creux et reconnaître si de belles paroles ne décorent que le vide. Oui, je ne craindrai pas de deviner ici le secours de cent voix, à la façon des poètes, pour dire avec la plus pure sincérité jusqu'à quel point je vous ai fait entrer jusque dans les profondeurs de mon âme, pour exprimer par la parole tout ce que mon cœur renferme de sentiments ineffables.

Ut quantum mihi te sinuso in pectore fieri,
Voce traham pura, totumque hoc verba resignem
Quod latet arcano non enarrabile fibra.

On nous saura gré de citer encore quelques vers dans lesquels le docile élève déclare qu'il doit à son maître la pureté et la chasteté qu'il a conservée au milieu de la dépravation générale :

Lorsque tout craintif j'eus déposé la robe de pourpre gauloise de l'enfance, et suspendu ma bulle en offrande devant les dieux lares; lorsque, entouré d'aimables compagnons, je dus au privilège de ma robe nouvelle de pouvoir promener mes regards dans le voluptueux quartier de Suburre; au moment enfin où deux chemins s'ouvrent devant

nous, où l'âme incertaine et tremblante ne sait pas lequel il faut suivre dans ce carrefour de la vie, je me mis sous votre discipline, et ma tendre jeunesse fut recueillie par vous, Cornutus, dans le sein de votre sagesse socratique :

Me tibi supposui; teneros tu suscipis annos
Socratico, Cornute, sinu.

Ce maître si grave et si doux dans l'intimité paraît pourtant avoir en la parole mordante, et on le soupçonne d'avoir écrit des satires. Un grammairien du VI^e siècle, Fulgence, cite même un vers satirique qu'il attribue à ce philosophe. On sait encore que Cornutus composa des tragédies. Mais il ne nous reste de lui qu'un traité de la *Nature des dieux*, consacré à l'exposition de la théologie stoïcienne, et qui a été plusieurs fois imprimé sous le nom de Phurnutus. Malgré ces titres littéraires, Cornutus doit plus encore sa réputation à son austérité et à ses vertus politiques qu'à son talent d'écrivain et de philosophe. Il était républicain comme Thraséas, et ne le cachait pas. Pourtant Néron, pendant les premières années de son règne, le consultait souvent sur ses productions littéraires. La franchise du philosophe stoïcien ne tarda pas à lui déplaire. Un jour, le prince métromane, conversant avec les confidentes de ses travaux poétiques, discutait sur le nombre de chants qu'il devait consacrer à un poème qu'il méditait, et dont le sujet embrassait l'histoire romaine. « Quatre cents livres, ce ne serait pas trop pour la fécondité poétique de César, dit un flatteur. — Quatre cents ! s'écria Cornutus; qui les lira ? — Votre stoïcien Chrysippe en a composé bien plus, reprit le flatteur. — Oui, répliqua Cornutus, mais les livres de Chrysippe sont utiles à l'humanité. » Néron ne pouvait goûter une critique si rude, et ses rancunes contre Cornutus aboutirent plus tard à l'exil du philosophe. « On a blâmé la brutalité de cette réponse, écrit M. E. Despois, si digne d'apprécier Cornutus, auquel on pourrait le comparer sans lui faire tort... Le seul tort bien réel de Cornutus paraît avoir été de consentir à figurer dans cette réunion de lettrés philosophes dont Sénèque entourait le jeune Néron. »

Parmi les autres disciples de Cornutus, on peut encore citer deux Grecs dont les noms nous sont parvenus, Petronius Aristocrates et Claudius Agathémère, jeunes gens remarquables par leur science et par leur vertu, *doctissimos et sanctissimos viros*, qui faisaient l'admiration de Persé. On est tenté de comparer à une société de puritains ce groupe de philosophes, de préteurs, de mécontents, qui condamnaient si énergiquement leur siècle, et dont Cornutus était le docteur et pour ainsi dire le théologien. Mais si leur austérité n'a pas entièrement échappé à quelque affectation parfois exagérée, il ne faut pas oublier qu'ils l'ont payé cher, et leur fin tragique ne nous permet pas même de sourire en songeant à leurs ridicules.

Cornutus eut le malheur de survivre à Persé, son cher élève. Celui-ci, par son testament, légua à son maître une somme considérable et sa bibliothèque de sept cents volumes; Cornutus refusa l'argent, et accepta les livres. « Il se chargeait d'un legs plus précieux; c'était le petit livre de Persé, ses six satires, le testament de son âme. Avec l'aide du poète Bassus, il le publia, en se bornant à y faire quelques suppressions et de légères retouches. » On ne sait rien sur les dernières années de Cornutus. Disons seulement qu'il eut l'honneur de mourir comme Lucain, son autre disciple, par ordre de Néron (l'an 54 de J.-C.).

CORNWALL ou **CORNOUAILLES**, en latin *Cornuwallia* ou *Cornubia*, comté d'Angleterre, à l'extrémité S.-O., formant une presqu'île que les anciens Bretons nommaient *Cernyw* (Corne), parce qu'elle s'avance en corne dans la mer, et qui était nommée *Wali* (Étranger) par les Saxons, parce qu'elle était habitée par les Bretons, étrangers à leur race. De l'ensemble de ces deux mots vient le nom de Cornwall ou Cornouailles. Le comté de Cornwall, baigné au N. par le canal de Bristol, à l'O. et au S. par la Manche, est limité à l'E. par le comté de Devon; il a une superficie de 3,400 kilom. carrés, et une population de 355,558 hab. Les monts dits de Cornouailles le parcourent dans toute son étendue, et y forment de belles vallées qu'arrosent les rivières de Tamar, Lynher et Camel. Les côtes, envahies par les sables au N., présentent les havres et les baies de Padstow, Saint-Yves, Falmouth, Pembroke et Mount, et les caps Land's End et Lizard. Les villes principales sont : Launceston, ch.-lieu; Truro, Bodmin, Falmouth, Saint-Yves, etc.

Au point de vue agricole, ce comté est un des moins favorisés de tous ceux de l'Angleterre; les mauvais temps y régnent presque continuellement, et le sol est peu fertile. La pêche de la sardine, à laquelle se livrent les habitants des côtes, est très-productive, mais la principale richesse du pays consiste dans les produits minéraux. Outre l'étain et le cuivre, dont l'exploitation est immense, on retire des mines : de l'argent, du manganèse, des quantités importantes de bismuth, de l'arsenic, de l'antimoine, du molybdène, du kaolin, etc. L'exploitation de ces diverses mines emploie un capital de 62 millions et demi et occupe 71,000 ouvriers. Ce comté, qui renferme encore beaucoup de ruines druidiques, fut habité par les anciens

Bretons, et faisait partie de la *Britannia prima* pendant l'occupation romaine.

CORNWALL (NOUVEAU-), contrée de l'Amérique du Nord, sur la côte occidentale, dans la Nouvelle-Calédonie, entre le Nouveau-Norfolk au N., et le Nouveau-Hanovre au S. Habité seulement par quelques Indiens sauvages, ce pays est montagneux et froid. Les groseillers et les cerisiers sauvages couvrent le sol; les pins couronnent les rochers. Les côtes sont bordées de nombreuses îles, parmi lesquelles on distingue celles du Prince-de-Galles, du Duc-d'York, etc. C'est dans le Nouveau-Cornwall, sous 56° de lat. N., que se trouve la limite des possessions des États-Unis et de l'Angleterre sur cette côte.

CORNWALLIS, une des îles encore peu connues de l'Océan Glacial arctique, par 75° de lat. N., séparée à l'E. du Devon septentrional par le canal de Wellington, et voisine à l'O. de l'île Bathurst. Elle fait partie des possessions anglaises de l'Amérique du Nord.

CORNWALLIS (Charles, marquis de), général et homme d'État anglais, né en 1738, mort dans l'Inde en 1805. Il embrassa la carrière des armes, se distingua pendant la guerre de Sept ans sous le nom de lord Broome, qu'il portait alors, et reçut le grade de colonel en 1761. L'année suivante, son père étant mort, il lui succéda comme membre de la Chambre haute, où il vota avec la plus grande indépendance. En 1776, il se rendit en Amérique, où les hostilités venaient de commencer entre les Anglais et les colonies, et y fit preuve de grands talents militaires. Il s'empara du comté de Jersey, puis de Charlestown (1780), défit le général Gates près de Camden, et le général Green à Guilford (1781), envahit la Virginie; mais, surpris à Yorktown par les Franco-Américains sous les ordres de Washington en personne, il se vit contraint de se rendre avec les 9,000 hommes qu'il commandait (1781). Charles Cornwallis retourna alors en Angleterre et se justifia facilement auprès de son gouvernement. Nommé, en 1786, gouverneur du Bengale, le général Cornwallis réorganisa l'administration et l'armée, puis entra en guerre avec Tippoo-Saïb, pénétra dans ses États, s'empara de Bangalore (1791), battit Tippoo et le força à signer la paix en abandonnant une partie de son vaste empire (1792). De retour en Angleterre en 1793, il fut appelé, en 1798, à prendre le gouvernement de l'Irlande dans un moment des plus critiques. Il soumit le pays, fit prisonnier le général français Humbert, qui avait opéré une descente, et, grâce à sa modération, aux sages moyens qu'il employa, il parvint à calmer les esprits. En 1801, il se rendit à Paris, où il fut un des négociateurs de la paix d'Amiens, puis accepta le poste de gouverneur général de l'Inde, en 1805. Il y mourut peu de temps après son arrivée, à Ghazapore, dans la province de Bénarès. « Il est le premier qui m'ait donné une bonne opinion des Anglais, » a dit Napoléon en parlant de lord Cornwallis, qui fut aussi distingué comme général que comme administrateur.

CORNWALLIS (William MANNE, comte de), amiral anglais, né en 1744, mort en 1819, frère du précédent. Lieutenant de vaisseau à dix-sept ans, capitaine en 1765, il prit part à la guerre d'Amérique, et s'y distingua en plusieurs rencontres. En 1781, il commanda un navire de la flotte qui, sous les ordres de l'amiral Darby, alla secourir Gibraltar. Nommé, la même année, commandant du *Canada*, de 74 canons, il se conduisit brillamment contre les Français au combat naval de Saint-Christophe et à celui de la Dominique (1782), où il força le comte de Grasse à amener pavillon. Mis à la tête de la station anglaise dans les Indes orientales, William Cornwallis contribua puissamment à ruiner les établissements français, s'empara de Pondichéry (1793), fut promu vice-amiral en 1794, puis devint successivement commandant en chef des forces britanniques dans la mer des Indes et amiral du pavillon rouge (1799). Il prit sa retraite après la paix d'Amiens.

CORNWALLITE s. f. (cor-noual-li-te — de *Cornouailles*, nom de pays). Miner. Nom donné à une variété de cuivre arsénifère naturel, qu'on a trouvée dans le comté de Cornouailles, en Angleterre, et qu'on rapporte généralement à l'olivérite. D'après l'analyse de Lerch, il se compose de 55 parties d'oxyde de cuivre; 29,78 d'acide arsénique; 2,54 d'acide phosphorique, et 12,68 d'eau.

CORNWINDER, intrépide corsaire du port de Dunkerque. C'est en frimaire an VI que nous voyons pour la première fois Cornwinder rentrer à Dunkerque avec une prise à la remorque : il s'était aventuré jusque sous le feu des batteries des côtes anglaises avec son petit corsaire le *Riboteur*, dont le nom devait bientôt, grâce à lui, devenir célèbre, et avait enlevé un trois-mâts, le *Robert-and-Sally*. En prairial de la même année, le *Riboteur* revint dans les mêmes parages, et il s'y empara de l'*Anna*, brick anglais sur son lest. Vers la fin de l'hiver de l'an VII, le *Riboteur* fit deux nouvelles prises, le *Wrouza-Helena*, trois-mâts danois venant de Londres avec un chargement de sucre, et la *Metta-Mayretta*. En ventôse, Cornwinder avait pris le commandement de la *Fortune* : le jour même de sa sortie, il capturait un brick charbonnier, nommé le *Heret*. En germinal, la *Fortune* rentrait à Dunkerque, en traînant à sa remorque trois nouvelles pri-

ses, un brick et deux sloop anglais. Ici les documents font défaut, et nous sommes obligés de laisser dans la vie de l'intrépide marin une lacune de sept années. C'est en janvier 1807 que nous retrouvons Cornwinder : il commandait alors la *Revanche*, corsaire calaisien, qui ne devait pas tarder à devenir, sous lui, la terreur du commerce anglais. Rien que dans le mois de janvier, il s'empara successivement de l'*Egle*, du *Henry-and-Mary*, de 230 tonneaux, chargé de goudron, de cordages et de fers; du brick l'*Esperus*, de 245 tonneaux, chargé de goudron et de suif; du *Marquis-de-l'Even*, corvette marchande de 400 tonneaux, chargée de mûres, et de deux bricks de 180 tonneaux, chargés de houilles, le *Huntley* et le *Supply*. Dans le mois de février de la même année 1807, Cornwinder fit une nouvelle course, à la suite de laquelle il ramena quatre prises anglaises, et, vers la fin du même mois, il se signala, de concert avec le *Décidé* et le *Glaneur*, par une action d'éclat des plus remarquables. Quatre bâtiments anglais et un bâtiment prussien, pour échapper à une tempête épouvantable, étant venus le 18 mouiller en rade de Dunkerque, la *Revanche*, le *Décidé* et le *Glaneur*, qui se trouvaient alors à l'ancre au port, prirent la résolution hardie de les attaquer, malgré l'infériorité de leurs forces. Dans la nuit du 18 au 19, les trois audacieux corsaires mettaient mystérieusement à la voile et se dirigeaient vers l'ennemi. Malheureusement la tempête n'avait pas cessé, et, après plusieurs heures d'efforts et de luttes contre les éléments déchaînés, la *Revanche*, le *Décidé* et le *Glaneur* furent obligés de jeter de nouveau l'ancre, sous peine de s'exposer à une perte certaine, sans avoir seulement pu franchir la jetée, tant l'impétuosité des flots était grande. Mais, loin de décourager nos corsaires, ces obstacles excitèrent leur ardeur : les vaisseaux ne pouvant pas sortir, on mit les chaloupes à la mer et les plus déterminés s'y jetèrent, armés jusqu'aux dents. Malgré l'ouragan qui menaçait d'engloutir à tout moment ces frères embarcations, nos héros marins s'élancèrent au large, accostèrent les cinq bâtiments ennemis, pénétrèrent à leur bord malgré les filets d'abordage dont ils étaient entourés, et bientôt, en dépit d'une résistance désespérée, les cinq bâtiments amenèrent leur pavillon. Le lendemain, la tempête ayant passé, Cornwinder voulut essayer de rentrer au port avec les cinq prises; mais des croiseurs ennemis étaient survenus et barrant le passage à nos corsaires, trop faibles pour songer à le leur disputer, forcés fut à Cornwinder et à ses compagnons de prendre chasse pour échapper aux Anglais. Ce ne fut qu'après dix-sept jours de navigation, de combats, de manœuvres habiles autant que hardies, que la *Revanche*, le *Glaneur* et le *Décidé* purent entrer, avec leurs cinq prises, dans le port de Dunkerque, où leur arrivée fut saluée par les acclamations de la population tout entière. Cette année 1807 ne se termina pas d'une façon moins brillante pour Cornwinder, et, dès la fin de mai, cinq nouvelles prises faites par ce vaillant corsaire entraient au port de Dunkerque. Trois de ces prises avaient été faites de concert avec le *Riboteur*, et les deux autres de concert avec le *Napoléon*; l'une d'elles, la moindre, nommée le *Bourd*, était un bâtiment de 100 tonneaux; la plus considérable, la *Mary*, jaugeait 140 tonneaux. Cette course est la dernière de Cornwinder sur laquelle nous ayons des documents certains; les autres, et le nombre n'en doit pas être petit, sont rapportées sans détails précis, et nous ne pouvons les signaler. Il paraît hors de doute cependant que l'intrépide corsaire, qui avait si vaillamment, en maintes rencontres, appris aux Anglais à redouter son nom, finit par tomber en leur pouvoir.

CORNY (Louis-Dominique ETHIS DE), administrateur et littérateur français, né à Metz en 1738, mort à Paris en 1790. Il fut d'abord avocat au parlement de Metz, puis successivement subdélégué de l'intendant de la Franche-Comté, commissaire des guerres pendant les campagnes d'Amérique, et procureur du roi de la ville de Paris (1785). Corny eut une correspondance suivie avec Voltaire, dont il était admirateur enthousiaste, et devint membre de l'Académie de Besançon. Lors de la Révolution, dont il devint un des chauds partisans, il fut délégué par le peuple auprès du gouverneur de la Bastille pour le sommer d'en ouvrir les portes. Il a publié quelques écrits, entre autres : *Combien il est dangereux d'accorder trop de considération aux talents frivoles* (Lons-le-Saunier, 1768); *Essai sur les hommes illustres de Plutarque* (Besançon, 1772), etc.

CORO s. m. (ko-ro). Ichtyol. Espèce de pristipompe.

CORO, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de Venezuela, chef-lieu de la province de son nom, à 176 kilom. N.-E. de Maracaibo, dans une plaine sablonneuse et stérile, à 4 kilom. du golfe de Venezuela formé par la mer des Antilles; 12,000 hab. Port de commerce peu sûr, néanmoins assez fréquenté. Commerce de mûles, chèvres, cuirs, peaux de mouton, fromages. Fondée en 1537, cette ville, autrefois plus importante, fut, jusqu'en 1638, la résidence des autorités espagnoles.

CORO (PROVINCE DE), division administra-

tive de la république de Venezuela, baignée par la mer des Antilles au N. et au N.-E., et limitée au S. par la province de Barquisimeto et au S.-O. par celle de Maracaibo; chef-lieu, Coro. Longueur, 320 kilom. de l'E. à l'O., sur 290 kilom. du N. au S.; 45,000 hab. Cette province, dont le sol, généralement fertile, est peu cultivé parce qu'il manque de bras, est couverte en grande partie de forêts et de beaux pâturages qui nourrissent un nombreux bétail.

COROA s. f. (ko-ro-a — mot portugais qui signif. *couronne*). Métrol. V. COURONNE.

COROADOS, horde jadis nombreuse de sauvages qui habitaient l'intérieur du Brésil et qui paraissent être les autochtones de cette contrée. Ces peuplades, dont on voit des débris disséminés dans toutes les grandes forêts éloignées des centres de population d'origine européenne, se distinguent des autres sauvages, non-seulement par des mœurs très-différentes, mais encore par l'habitude qu'ont les hommes de se consuer à la manière des capucins, en ne laissant autour de la tête qu'un léger cercle de cheveux coupés en brosse. Pour se raser, ils se servent d'une espèce de coquille bivalve fluviale, ou de morceaux de cristal de roche qu'ils repassent comme des rasoirs. Les femmes, au contraire, portent dans toute sa longueur naturelle leur chevelure noire, qui couvre leurs épaules rouges. Toutes les autres parties du corps, chez les hommes comme chez les femmes, sont complètement nettes de poils, qui sont impitoyablement arrachés dès qu'ils paraissent. Les cils et les poils des sourcils ne sont pas exempts de cette opération, qui se fait par le moyen d'une sorte de mastic ou d'une pince en bois. Les anciens Coroados ou Caya-pabas demeuraient dans des cavernes d'où ils sortaient lorsqu'ils étaient pressés par la faim ou inquiétés par d'autres causes. Ils étaient hâls des autres tribus, qui leur faisaient de tous côtés une guerre acharnée. Il en est encore de même aujourd'hui des hordes qui descendent de ces sauvages, les plus indolents et les plus chétifs de tous les habitants primitifs du Brésil. Après la conquête, les Coroados commencèrent à construire des cabanes de 1m,50 de hauteur et d'une longueur proportionnée au nombre des membres de la horde. Du reste, ils ont conservé leurs anciennes habitudes; ils vont tout nus, couchent sur la terre, et ne se préoccupent aucunement de leur bien-être. Ils n'ont jamais fait contre leurs ennemis d'entreprises sérieuses pour la défense de leur territoire. Sans aucune croyance religieuse, les Coroados traitent péniblement leur misérable existence, différenciant peu des animaux, qu'ils imitent dans leurs habitudes les plus particulières. C'est ainsi que, lorsqu'une femme se sent sur le point d'accoucher, elle s'éloigne du reste de la tribu, et va attendre seule sa délivrance dans l'un des endroits les plus écartés et les plus sombres de la forêt. Aussitôt après l'accouchement, elle se baigne avec le nouveau-né, qu'elle porte alors à son père. Ce bain froid constitue tout le traitement et tous les soins pris par la mère.

COROBILUM, nom latin de CORBEIL.

COROCORE s. m. (ko-ro-ko-re). Mar. Nom sous lequel on désigne les navires caboteurs malais.

— Encycl. Les *corocores* ont un grand bœuf situé vers leur milieu, des fonds plats, des extrémités fines, une quille courte et faisant suite à l'étrave et à l'étambot, lesquels se relient en tiges allongées. Ces bateaux ont un gouvernail latéral passé dans un collier, à l'étambot, quelquefois deux, un de chaque côté. Ils portent des voiles à corne ou des voiles en nattes de la forme d'un trapèze. Beaucoup ont des mâts triples, souvent des balanciers, et marchent à l'aviron. Ils sont très-rapides, et, en raison de cette qualité, particulièrement préférés par les pirates malais.

COROCORO s. m. (ko-ro-ko-ro). Ichtyol. Poisson du Brésil, voisin des perches.

COROCOTINUM, nom latin du CROTON.

COROÉ s. f. (ko-ro-é). Ancienne forme du mot CORVÉE.

CORÈBE s. m. (ko-rè-be). Entom. V. CORÈBE.

CORÈBUS, athlète ééen, vivait au VIII^e siècle avant notre ère. Les jeux Olympiques avaient été institués par Lycurgue et Iphitus depuis soixante ans environ, lorsque les Grecs décidèrent, en 776, qu'ils seraient célébrés tous les quatre ans, et que chaque olympiade porterait le nom de celui qui remporterait le prix de la course. Cette année, ce fut Corèbus qui mérita ce prix, et qui, par suite, donna son nom à la première olympiade. Il lui fut érigé une statue de pierre, l'une des plus anciennes qui existassent de Grèce, au dire de Pausanias.

COROGNE (LA), le *Magnus Portus* des Romains, appelée *Coronium* au moyen âge, et *Coruña* par les Espagnols, ville d'Espagne, chef-lieu de la province de son nom, à 520 kilom. N.-O. de Madrid, sur une petite presqu'île de l'Océan Atlantique; 23,500 hab. Place de guerre défendue par plusieurs forts; port militaire et de commerce, spacieux et sûr; arsenal, chantiers de constructions navales.

Cour d'appel, écoles d'artillerie et de marine; bibliothèque publique; consulats étrangers. Fabrication de toiles, couvertures de coton, crème de tartre, conserves alimentaires, verre et savon. Commerce de tabac, poissons salés, farines, légumes, bétail, tissus de coton, fils de lin, drogueries, etc. Le mouvement de la navigation y a présenté, en 1860, un total de 250 navires jaugeant 32,957 tonneaux. La somme des importations s'est élevée, la même année, à 5,093,000 fr., celle des exportations à 3,137,000 fr.

Ville fort ancienne, la Corogne tire son nom espagnol *Coruña* de la corruption du mot latin *columna* (colonne), par allusion à un phare voisin, très-élevé, d'une solidité merveilleuse, qu'on appelle la *tour d'Hercule*, et dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Quelques historiens attribuent la construction de cette tour aux soldats romains, d'autres à des marchands phéniciens. Une inscription qu'on y lit encore prouve au moins que les Romains réparèrent ce monument et le dédièrent à Mars. En 1809, le maréchal Soult, malgré une assez longue résistance, s'empara de cette ville, défendue par une armée anglaise. En 1823, après un siège de quelques semaines, les constitutionnels espagnols la rendirent une seconde fois aux Français.

Le port et les fortifications de la Corogne, dit M. Germond de Lavigne, font toute son importance. La ville se partage en deux parties distinctes : la ville haute, située sur le penchant d'une montagne, défendue par un fort et par d'anciennes murailles; et la ville basse, ou *Pescaderia*, entourée de travaux importants. Il faut citer parmi ses édifices : le *castillo de San Anton*, assis sur un flot; le *castillo de San Diego*, formant, avec le précédent, les clefs du port; le *castillo de Santa Cruz*, avec une batterie de huit canons, et la batterie de Oza, défendant la rade. La ville neuve est bien bâtie; ses rues sont presque toutes dallées. La calle Real est large, très-animée; la calle Espoz y Mina a de belles maisons avec de vastes balcons vitrés. Parmi les édifices, nous nous bornerons à signaler : le *Palacio*, la Douane, le Teatro Nuevo, l'Arseal, les églises et le couvent de *Santa Barbara*, qui possède un magnifique bas-relief du xve siècle. La fabrique de tabac manutentionnaire, année moyenne, 898,000 livres de tabac, et occupe un personnel de 2,300 femmes. La verrerie emploie 150 ouvriers; il en est sorti jusqu'à 30,000 bouteilles par semaine.

Corogne (BATAILLE ET PRISE DE LA). Sur la fin de décembre 1808, une armée anglaise, commandée par le général Moore, exécuta un mouvement offensif contre les troupes françaises dans l'espoir de se joindre aux Espagnols. A la nature, à la rapidité des dispositions prises contre lui, Moore reconnut aussitôt qu'il avait affaire à Napoléon en personne, et il se hâta de battre en retraite sur la Corogne pour y chercher son salut sur la flotte anglaise, autrement il se voyait enveloppé et fait prisonnier avec toute son armée. Napoléon prescrivit alors au maréchal Soult de poursuivre l'ennemi l'épée dans les reins, de l'aborder et de le rejeter à la mer. Soult commença aussitôt son mouvement et se lança sur les traces des Anglais, qui, dans leur retraite précipitée, laissèrent entre ses mains une foule de prisonniers et de bagages. Le 5 janvier au soir (1809), le général Moore, comprenant la nécessité de modérer l'ardeur de nos soldats par un acte d'énergie résistance, se mit en bataille au devant de Lugo, dans une excellente position, telle que savent si bien la choisir les Anglais. Il avait environ 20,000 hommes avec lui. Voyant que le maréchal Soult hésitait à l'attaquer, il continua à suivre sa ligne de retraite, et arriva le 11 janvier à la Corogne, où il devait rembarquer ses troupes.

Le maréchal Soult, disposant de forces à peu près égales, arriva le 12 en présence de l'ennemi, et employa les journées du 13, du 14 et du 15 à recueillir sa position et à prendre toutes ses mesures pour la bataille. Le 16, vers deux heures de l'après-midi, lorsque toutes ses colonnes furent arrivées en ligne, il fit commencer le feu. La division Mermet se dirigea alors sur le petit village d'Elvina, situé à notre extrême gauche, et l'enleva aux Anglais, malgré une résistance acharnée. Le général Moore, accourant sur ce point avec de nouvelles forces, rétablit la face du combat; en même temps, il renforçait son extrême droite, afin d'empêcher la cavalerie française de tourner sa position. La division Mermet dut céder du terrain; mais le général Merle, qui formait notre centre, vint à son secours avec ses vieux régiments, et ajouta à la lutte un nouveau degré d'énergie; le village d'Elvina fut pris et repris plusieurs fois, et si le maréchal avait rabattu sur le centre des Anglais la division Delaborde, qu'il avait à sa droite, il aurait pu accabler l'ennemi; mais, craignant de le pousser au désespoir et le voyant disposé à se retirer, il se contenta d'un demi-succès et fit cesser le combat.

Nous avions perdu environ 400 hommes et les Anglais 1,200, parmi lesquels se trouvait le général Moore lui-même, blessé mortellement en entraînant ses régiments au feu. Le général Hope prit alors le commandement en chef, et profita de la nuit pour rentrer dans la Corogne et y faire rembarquer ses troupes, mouvement qui s'exécuta avec tant

d'ordre et de silence, que le maréchal Soult l'ignora jusqu'au matin. Il fit braquer son artillerie sur la flotte anglaise et la cribla de boulets. Elle n'en gagna que plus vite le large et se trouva bientôt hors de vue.

La bataille de la Corogne termina une campagne dans laquelle les Anglais perdirent plus de 12,000 hommes, tant tués que blessés ou prisonniers. Elle affaiblit singulièrement, pour le moment du moins, la considération politique dont ils jouissaient auprès des Espagnols; on eût cru qu'ils ne s'étaient mis en campagne que pour défer les Français à la course.

Dans la matinée du 18, le maréchal Soult fit sommer la place d'ouvrir ses portes. Elle n'avait pour toute garnison que deux régiments d'Espagnols commandés par le général Alzedo. Celui-ci, désespérant avec raison de toute résistance, demanda à capituler le 20. Nous trouvâmes dans la Corogne 200 pièces de canon, 23,000 fusils, 600,000 cartouches, 200 milliers de poudre et d'immenses magasins de vivres, d'habillements et d'autres objets militaires.

COROGNE (PROVINCE DE LA), division administrative de l'Espagne, une des quatre qu'on a formées de la Galice, baignée au N. et à l'O. par l'Atlantique, limitée au S. par la province de Pontevedra, et à l'E. par celle de Lugo. Chef-lieu, la Corogne; 573,114 hab. Superficie, 12,700 kilom. carrés. Ses côtes, découpées par de nombreuses baies, présentent plusieurs caps, dont les plus importants sont ceux de Finistère et d'Oroquieta; le sol est parsemé de montagnes qui forment des vallées assez profondes et fertiles. Les principales productions sont les pommes de terre, les châtaignes, le vin sur quelques coteaux seulement, le lin, le chanvre et le blé en quantité insuffisante à la consommation locale; commerce considérable de porcs, qui donnent les meilleurs jambons d'Espagne; beaux pâturages où l'on élève de nombreux bestiaux, entre autres des bœufs magnifiques et des brebis dont le lait abondant fournit de délicieux fromages. Le climat, humide et tempéré sur les côtes, où le printemps est hâtif et où la végétation prend le caractère de celle du Portugal, devient rude dans les vallées centrales et sur les plateaux du haut pays, qui présentent une végétation alpestre. L'industrie minière n'est pas négligée dans cette province; on y exploite le fer, le cuivre, l'argent, le plomb argentifère, la houille et le lignite. Le gibier y est abondant, et, sur les côtes, la pêche très-active et très-productive. L'habitant de la Corogne se fait remarquer par la simplicité de ses mœurs, par son activité et par sa sobriété. La classe pauvre fournit de nombreux émigrants, qui vont dans les diverses provinces d'Espagne et de Portugal se livrer aux mêmes travaux que nos Auvergnats et nos Savoisians. En Espagne on leur donne généralement le nom de *Gallegos*. Pour l'histoire de cette province, v. GALICE.

COROI, CORROI ou **CORROIS** s. m. (ko-roï). Ordre de bataille. || Troupe, compagnie. || Vieux mot.

COROI s. f. (ko-roi). Ancienne forme du mot *CORROIS*.

COROKIE s. f. (ko-ro-ki). Bot. Genre d'arbrisseaux rapporté avec doute à la famille des rhamnées, et renfermant une seule espèce, qui croît en Australie.

COROLITIQUE adj. Se dit quelquefois pour *COROLLACÉ*.

COROLLACÉ, ÉE adj. (ko-rol-la-sé — rad. *corolle*). Bot. Qui ressemble à la corolle, qui est de la nature de la corolle. || On emploie de préférence le syn. *PÉTALOÏDE*. V. ce mot.

COROLLAIRE s. m. (ko-rol-lè-re — lat. *corollarium*; de *corolla*, petite couronne). Log. Preuve surabondante d'une proposition déjà suffisamment prouvée: *A tout ce que nous venons de dire, nous ajouterons comme COROLLAIRE que...*

— Mathém. Conséquence découlant de la démonstration d'une proposition, et n'ayant elle-même besoin d'aucune démonstration nouvelle.

— Par ext. Conséquence nécessaire et évidente, fait résultant inévitablement d'un autre fait: *Le droit n'est qu'un COROLLAIRE du devoir*. (J. Droz.) *L'anarchie est le COROLLAIRE de la liberté*. (Proudh.) *Le partage de la Pologne est un théorème dont tous les forfaits politiques actuels sont les COROLLAIRES*. (V. Hugo.) *Le COROLLAIRE rigoureux d'une révolution politique, c'est une révolution littéraire*. (V. Hugo.)

— Antiq. rom. Couronne de lames d'argent ou d'oripeaux, que l'on offrait aux acteurs conviés à un festin.

— Bot. Cirre né du prolongement des pétales.

— Adject. : Qui est de la nature du corollaire: *Proposition COROLLAIRE*.

COROLLAIRE adj. (ko-rol-lè-re — rad. *corolle*). Bot. Qui se rapporte à la corolle: *Les vrilles COROLLAIRES sont celles qui naissent du prolongement des pétales*. (De Candolle.) *On nomme fleurs COROLLAIRES les fleurs doubles chez lesquelles les pétales sont multipliés*. (De Candolle.)

COROLLE s. f. (ko-ro-le — lat. *corolla*, dimin. de *corona*, couronne). Bot. Partie de la fleur qui entoure immédiatement le pistil et

les étamines, et qui est le plus souvent plus ou moins vivement colorée; enveloppe interne dans un périanthe double: *La fleur est un composé de plusieurs parties dont la COROLLE est seulement la principale*. (J.-J. Rous.) *Quelquefois une cantharide, nichée dans la COROLLE de la rose, en relève le carmin par son vert d'émeraude*. (B. de S.-P.) *L'objet de la COROLLE est de garantir les parties de la fructification des accidents auxquels elles peuvent être sujettes*. (Bosc.) *Il est des fleurs qui renferment dans leur COROLLE l'épouse et les époux*. (A. Karr.) *Le parfum de la COROLLE est un hymne d'amour comme le chant des oiseaux*. (Toussenel.)

Si je pouvais t'offrir, pour m'ouvrir ta demeure,
Ma goutte de rosée ou mes corolles d'or!
V. Hugo.

C'est dans le mois de mars que tente de s'ouvrir
L'andémone sauvage aux corolles tremblantes.
A. de Musset.

— Encycl. On donne le nom de *corolle* au verticille interne du périanthe ou enveloppe florale, lorsque ce périanthe est double. La *corolle* est ordinairement la partie la plus brillante de la fleur, celle qui présente le tissu le plus délicat, le coloris le plus vif et le plus varié; toutes les nuances que peut offrir la gamme des couleurs se retrouvent dans les *corolles*; néanmoins les teintes verte et noire ne s'y montrent que dans un petit nombre de cas exceptionnels. Cet organe se compose de feuilles plus ou moins modifiées, appelées *pétales*, tantôt libres, tantôt plus ou moins soudées entre elles; dans le premier cas, la *corolle* est dite *polypétale* ou mieux *dialypétale*; dans le second, elle est *monopétale* ou mieux *gamopétale*. La *corolle* est dite *régulière*, quand elle se compose de parties égales entre elles et disposées de telle sorte qu'une ligne droite menée par son centre et dans une direction quelconque la divise en deux parties égales, comme dans la rose, la primevère, la renoncule, etc.; elle est *irrégulière*, dans le cas contraire, comme dans le pois de senteur, le pied-d'alouette, le mufler ou gueule-de-lion, etc.; dans ce dernier cas, elle est presque toujours au moins *symétrique*. Suivant son insertion, la *corolle* est *hypogyne* ou insérée sous l'ovaire, comme dans l'œillet, la belladone; *périgyne* ou insérée autour de l'ovaire, comme dans le fraisier, la campanule; *épigyne* ou insérée sur l'ovaire, comme dans le panais, le melon. Souvent son insertion a lieu par l'intermédiaire du calice. La *corolle* se compose ordinairement de trois parties: le *tube*, étroit, situé à la base et renfermé dans le calice; le *limbe*, élargi, étalé, entier ou divisé; la *gorge*, intermédiaire entre les deux autres, nue ou munie d'écaillies ou de poils; quelquefois le tube est très-court ou à peu près nul. Quelques formes de *corolle* portent des noms particuliers. Ainsi, la *corolle* monopétale est dite *rotacée*, quand elle est étalée en forme de roue, comme dans le bouillon-blanc; *étalée*, dans le caillé-lait; *campanulée* ou *en cloche*, dans la campanule; *infundibuliforme* ou *en entonnoir*, dans le tabac; *hypocratérimorphe* ou *en coupe*, dans la pervenche; *tubuleuse*, dans la consoude; *urcéolée* ou *en grelot*, dans l'aillette myrtille, l'arbusier; *personnée* ou *en masque*, dans le mufler; *digitaliforme* ou en forme de dé à coudre ou de doigt de gant, dans la digitale pourprée; *labiée* ou divisée en deux lèvres, comme dans la sauge; *hyalée* ou déjetée sur le côté en forme de bandelette, comme dans le pissenlit. La *corolle* polypétale est *cruciforme* dans la giroflée, le chou; *rosacée*, dans la rose, le fraisier, la renoncule; *caryophyllée*, dans l'œillet, la nielle, les lychnés; *papilionacée*, dans le haricot, le pois de senteur. On confond sous le nom collectif de *corolles anomales* toutes les *corolles* irrégulières, monopétales ou polypétales, dont la forme ne se rapporte à aucune de celles que nous venons de nommer, comme dans l'utriculaire, le pied-d'alouette, l'aconit, la capucine, la violette, etc. Suivant sa durée, la *corolle* est dite *persistante*, lorsqu'elle reste sur la fleur après la fécondation, comme dans les bruyères; *accrescente*, quand elle continue à s'accroître après la floraison, comme dans le redout, et *marcescente*, quand elle dépérit; *caduque*, lorsqu'elle n'a qu'une existence limitée, comme dans la rose, la mauve, la pervenche; *fugace*, lorsqu'elle tombe de très-bonne heure, comme dans les cistes. Il est à peine besoin de faire remarquer que la *corolle* monopétale tombe tout d'une pièce, tandis que, dans les *corolles* polypétales, chaque pétale se détache séparément, excepté toutefois dans la mauve et les autres plantes de la même famille. Quant au rôle que la *corolle* est appelée à jouer dans la fleur, il se réduit à protéger les organes sexuels avant la fécondation.

COROLLÉ, ÉE adj. (ko-rol-lé — rad. *corolle*). Bot. Se dit des plantes ou des fleurs qui sont munies d'une corolle: *Plante COROLLÉE*. *Fleur COROLLÉE*.

COROLLÉEN, ÉENNE adj. (ko-rol-lé-ain, é-ène — rad. *corolle*). Bot. Qui appartient à la corolle; qui constitue la corolle: *La frange qui borde les lobes COROLLÉENS de l'achimène est plus ou moins prononcée, selon les individus*. (P. Oudart.)

COROLLIFÈRE adj. (ko-rol-li-fè-re — de *corolle*, et du lat. *fero*, je porte). Bot. Qui porte une corolle; se dit du gynophore,

quand il sert de support aux pétales, comme dans l'œillet: *Gynophore COROLLIFÈRE*.

COROLLIFLORE adj. (ko-rol-li-flo-re — de *corolle*, et du lat. *flos, floris*, fleur). Bot. Dont la fleur est munie d'une corolle; ne se dit que dans le cas d'une corolle monopétale hypogyne.

— s. f. pl. Grande classe du règne végétal, dans la méthode de de Candolle, comprenant toutes les familles à corolle monopétale hypogyne, comme les solanées, les personnées, etc.

COROLLIFORME adj. (ko-rol-li-forme — de *corolle* et de *forme*). Bot. Qui a l'aspect et la forme d'une corolle; se dit particulièrement de l'androphore: *Androphore COROLLIFORME*.

COROLLIN, INE adj. (ko-rol-lain, i-ne — rad. *corolle*). Bot. Qui est de la nature de la corolle; qui est situé sur la corolle: *Étamines COROLLINES*. *Nectaires COROLLINS*.

COROLLIPARE adj. (ko-rol-li-pa-re — du lat. *corolla*, corolle; *pario*, j'enfante). Bot. Se dit des fleurs dans lesquelles tous les organes se sont transformés en pétales. || Peu usité.

COROLLIQUE adj. (ko-rol-li-ke — rad. *corolle*). Bot. Qui a rapport à la corolle: *On appelle insertion COROLLIQUE celle dont les étamines sont soudées avec la corolle*. (Les-tiboudois.)

COROLLITIQUE adj. (ko-rol-li-ti-ke — du lat. *corolla*, petite couronne). Archit. Se dit d'une colonne ornée de feuillages et de fleurs qui courent en spirale autour du fût.

COROLLOÏDE adj. (ko-rol-lo-i-de — de *corolle*, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Syn. de *COROLLACÉ*, *COROLLAIRE*, *COROLLIFORME*, *COROLLIN*. || Peu usité.

COROLLULE s. f. (ko-rol-lu-le — dimin. de *corolle*). Bot. Nom donné aux corolles des plantes de la famille des composées, telles que le dahlia, la reine-marguerite, etc.

COROMANDEL (CÔTE DE), partie de la côte S.-E. de l'Indoustan anglais, comprise entre le cap Comorin au S. et l'embouchure de la Krishna au N., sur le golfe du Bengale; elle a environ 600 kilom. de long, entre 11° 20' et 15° 50' de latitude N. Côte sablonneuse, plate, aride pendant la saison des chaleurs, mais présentant, pendant la saison des pluies, une végétation luxuriante; violentes tempêtes d'octobre en avril; aucun bon port. Villes principales: Karikal, Tranquebar, Madras, Pondichéry et Mazulipatam.

M. Ferdinand de Lanoye, dans son beau livre de l'Inde contemporaine, décrit comme il suit les périls de la côte de Coromandel: «Après avoir fait échelle à quelques centres manufacturiers ou commerçants du Coromandel, tels que Mazulipatam, Gangam et Cicacole, je débarquais, ou, pour mieux dire, j'étais jeté à Madras. Jeter est ici le mot propre, le verbe par excellence; nul autre ne rendrait l'effet d'un débarquement sur toute cette côte de Coromandel, privée de baies et de ports, et battue d'un ressac incessant depuis la rade de Balasore jusqu'au détroit de Mañara. Toute embarcation européenne périrait en quelques secondes dans la triple ligne d'écume qui sépare du rivage les bâtiments mouillés au large. Ils ne peuvent communiquer avec la terre qu'au moyen des *schelingues* ou barques indigènes, embarcations primitives, simples coquilles de cuir et d'écorce, dans la formation desquelles il n'entre ni clous ni chevilles, et dont les parties n'adhèrent les unes aux autres que par une couture grossière de cette espèce de flasse qui entoure la noix du cocotier. Chaque *schelingue* est manœuvrée par quinze, dix-sept ou dix-neuf rameurs, dont un, tenant le gouvernail, fait tout à la fois fonction de pilote et de chef d'orchestre; car l'équipage bat la mer de ses rames sur la mesure d'un lamentable chant, mélange de tous les patois de la côte et des notes les plus monotones et les plus discordantes de l'octave. Bercé ou pour mieux dire étourdi par ce concert, digne de figurer aux funérailles du diable, on pénètre enfin dans les trois lignes parallèles d'écume, dont la première n'expire en mugissant sur la plage que pour être immédiatement placée en arrière par une quatrième ligne, qui se rue du fond de la mer avec d'épouvantables murmures sur les traces de ses devancières. L'art du nautonnier consiste à présenter toujours perpendiculairement la proue ou la poupe de sa barque à la vague qui déferle sur elle. Malheur à l'esquif s'il vient à être frappé par le travers! Brisé, démoli en un instant, ses débris et ses passagers sont le jouet des vagues. Cependant, en ce cas extrême, il reste toujours un espoir au naufragé. Nulle *schelingue* ne navigue sans conserve. Voyez-vous à droite et à gauche de vous ces troncs d'arbres recourbés, réunis trois à trois et bondissant dans la houle sous des créatures humaines. Ces ébauches de radeaux sont des *katermasans*; ces hommes noirs, accroupis sur eux, sont des parias, de la tribu des Makonas ou pêcheurs; hardis plongeurs, toujours prêts à vous repêcher, si les requins toutefois n'ont pas pris les devants. Ce n'est qu'après avoir fait trois ou quatre fois une double bascule d'avant en arrière et d'arrière en avant sur le dos de la lame, après avoir passé par autant d'alternatives d'angoisses et de terreur, que vous ve-

nez enfin vous échouer sur le sable, d'où vos rameurs vous enlèvent aussitôt dans leurs bras pour vous déposer sur le quai, palpitant encore, rendant grâces au ciel, et jurant qu'on ne vous y prendra plus. C'est cependant par de pareils procédés que, depuis trois mille ans, s'échangent et se transbordent, sur près de 300 lieues de côtes, les productions, les trésors et les hommes de l'Occident à l'Orient.»

— Linguist. Les idiomes parlés par les habitants du Coromandel, dont le nom exact est *Tchilamanda* (appelés quelquefois *Pandias*, du nom d'un de leurs anciens rois *Pandiana* et cité dans Arrien, plus fréquemment désignés sous l'appellation de *Tamoules*), appartiennent à la souche des langues vivantes dérivées du sanscrit, et se subdivisent en trois dialectes principaux: le *tamoule*, le *teinga* et le *telongon*. Le *tamoule* est le plus important; il est parlé spécialement depuis le cap Comorin jusqu'à la rivière Paliacate, au nord de Madras, par les Tamoules, qui, d'après Ptolémée, entretenaient, sous le nom de Timoules, des relations commerciales avec l'Égypte. Le *tamoule* est harmonieux et doux; il ne diffère pas plus du malabar que le portugais de l'espagnol. On le divise en haut *tamoule* et en *tamoule vulgaire*. Les Danois et les Hollandais se sont occupés sérieusement du *tamoule*, pour faire de la propagande religieuse. Les substantifs *tamoules* ont les trois genres, masculin, féminin et neutre, les deux nombres et souvent quatre déclinaisons. Les adjectifs, complètement invariables, précèdent toujours le substantif. Les verbes n'ont qu'une conjugaison, sans compter le passif. Outre les modes indicatif et subjonctif, il existe un mode interrogatif et différentes formes d'impératif. Il n'y a que trois temps, le présent, le passé et le futur. Toutes les prépositions se comportent comme des postpositions, et s'accroissent aux substantifs, aux pronoms et aux verbes, de manière à faire corps avec eux. Excepté la conjonction *et*, toutes les autres conjonctions sont contenues virtuellement dans les différentes formes du verbe. La syntaxe obéit à des lois rigoureuses, et ne souffre aucune inversion. Une période ne peut contenir qu'un seul verbe à un mode personnel; il est invariablement placé à la fin. Tout ce qui vient d'être dit à propos du *tamoule* doit également s'appliquer, en général, aux dialectes collatéraux *teinga* et *telongon*. Nous ferons seulement les remarques particulières qui suivent: ces deux dialectes sont parlés à Golconde et à Orissa, dans le Dekkan, l'Aurangabad, le Berar, le Gundwana, etc., par les *Badagas* (nom sous lequel on désigne aussi quelquefois ces deux dialectes). Anquetil affirme que le *teinga* se rapproche notablement du sanscrit. Sonnerat, au contraire, prétend n'y avoir presque pas rencontré de racines sanscrites. Le *teinga* possède un alphabet particulier et une littérature qu'on dit fort riche, surtout en poésies nationales et épiques. Il existe à la Bibliothèque impériale un dictionnaire et des vocabulaires manuscrits de ce dialecte. Balti ajoute: «Le *teinga* est, après le sanscrit, le kuvi et l'arabe, l'idiome de l'Asie qui a fourni le plus de mots aux langues malaises les plus polies, surtout au malais proprement dit et au javanais.»

COROMBONA (VITTORIA), ou le *Diable blanc*, tragédie anglaise de Webster. Dans la plupart des pièces de cet auteur, se retrouve le même personnage sceptique et vicieux, qui rit des plus beaux dévouements et des plus sanglantes catastrophes; commet de sang-froid plusieurs crimes, et meurt enfin avec cynisme. Ce personnage, dans *Vittoria Corombona*, a nom Flaminio. Cet homme ne croit ni à la conscience ni à la vertu, ni au bien ni au mal; il ne vit que pour jouir des biens de ce monde et pour se moquer de ceux qui ne savent pas en profiter. Ce nouvel Iago commence, dès les premières scènes, l'œuvre criminelle qu'il doit poursuivre pendant toute la pièce. Il livre sa sœur, la belle Vittoria, femme de Camillo, au prince Brachiano, mari d'Isabelle de Médicis. Il fait entrer le prince, la nuit, dans la maison qu'habite la jeune femme avec toute sa famille, et il veille pour empêcher qu'on ne les surprenne. Cependant sa mère, Cornélia, croit entendre du bruit, elle se lève et pénètre dans la chambre où sont enfoncés les deux amants. L'apparition de cette femme en cheveux blancs, indignée de l'outrage qui est fait à son nom, tremblante de vieillesse et de colère, produit une scène très-dramatique et très-belle. Vittoria, caractère vraiment tragique, personnifiée en elle la débauche intelligente et hardie, qui foule aux pieds tous les sentiments naturels, non pour céder à l'entraînement des sens, mais pour conquérir un rang élevé dans le monde et satisfaire d'ambitieux instincts. Vittoria, en effet, n'aime qu'elle-même. Mariée à un gentilhomme obscur, elle veut sortir de l'étroite sphère où celui-ci la condamne à rester, et elle cherche à inspirer de l'amour à un grand personnage; elle y réussit, comme nous venons de le voir; elle se fait aimer par Brachiano, et, quand elle est sûre de le dominer, elle songe à se débarrasser d'un mari qui la gêne. Après le meurtre de Camillo, elle se croit libre. Mais elle a à répondre de cette mort devant un tribunal présidé par le cardinal Monticelso, son ennemi. Sa défense est un chef-d'œuvre d'habileté et d'audace. On n'a pour l'accuser que des preuves morales; les preuves matériel-

les manquent. Pour qu'elle soit condamnée, il faut que le cardinal se fusse à la fois accusateur et juge. C'est lui qui demande contre elle une sentence sévère, et c'est lui qui la prononce. Il lui annonce qu'elle sera renfermée dans un couvent. Jusque-là, Vittoria est restée maîtresse d'elle-même; mais, quand elle entend lire son arrêt, toute la fougue de son tempérament méridional se réveille. Elle n'a plus rien à ménager, elle éclate en invectives sanglantes, et ses paroles saccadées ont l'accent de la vengeance. Cependant cette condamnation apporte un terrible obstacle à la passion de Bracciano. Il commence par empoisonner sa femme, puis il enlève sa maîtresse et l'emmène à Padoue, où il l'épouse. Au cinquième acte, le crime semble triompher. Les deux amants, qu'un double meurtre a rendus libres, sont assis sur le trône ducal; mais leur châtiment n'en sera que plus terrible. Celui de Bracciano est affreux. François de Médicis, frère de sa première femme, a juré de venger sa sœur; il se déguise avec deux complices pour arriver jusqu'au meurtrier, et profite de la confiance que celui-ci lui témoigne pour empoisonner le casque que Bracciano doit porter dans un tournoi. En peu de temps le poison opère; le prince s'en aperçoit, mais trop tard. Ce n'est pas assez que de le voir mourir; ses assassins veulent qu'il sache que sa dernière heure est arrivée, et qu'il meurt sans secours au milieu de ses ennemis; alors ils se dévoilent à lui et l'achèvent en l'étranglant. « Voilà, dit Webster en guise de morale, le tableau de l'Italie; voilà les mœurs que lui ont faites ses princes et ses politiques, voilà les vices que sa religion a laissés subsister, dont elle s'accommode, et dont elle profite pour gouverner les âmes. » Et, comme pour exprimer sa pensée sous une forme visible, à côté d'un duc et d'une femme adultères, d'un fratricide et de trois assassins, il nous montre le chef de l'Eglise romaine revêtu de ses ornements pontificaux et sortant du conclave où il vient d'être élu. Le poète protestant met en regard de la magnificence solennelle que déploie cette Eglise la corruption qu'elle tolère et au sein de laquelle elle vit. Mais Webster se sert moins encore de ce contraste violent pour satisfaire des haines religieuses que pour ajouter à l'horreur des situations qu'il imagine. L'effet de la tragédie en était augmenté et la terreur accrue; c'est là ce que voulait le poète. MM. Philarette Chables et Mézières ont publié de remarquables études sur ce chef-d'œuvre de Webster, qui n'a encore été traduit qu'en allemand par M. Bodenstedt, dans sa collection des contemporains de Shakespeare.

L'histoire de Vittoria a été singulièrement défigurée par Webster. Il n'était pas besoin d'avoir recours à l'imagination pour traiter ce sujet, bien digne d'être porté au théâtre. La réalité est ici plus terrible que la fable. Vittoria a vécu, et sa vie entière n'a été qu'un hymne de poésie et d'amour. Sa figure rappelle la Corinne de Mme de Staël. Les événements les plus bizarres, les crimes les plus odieux traversent et remplissent cette histoire. Les personnages les plus illustres sont en scène, car Sixte-Quint joue un rôle actif dans ce sombre drame, qui paraîtra quel jour — y a-t-il de l'indiscrétion à l'annoncer? — sur l'une de nos scènes principales. Vittoria a été assassinée à Padoue dans le palais des Cavalli, aujourd'hui palazzo della Dogana. Les archives secrètes de Venise renferment d'intéressants documents sur cette femme étrange, une des figures les plus intéressantes de l'Italie, qui, percée de dix-sept coups de poignard, a été enterrée *come cane*, probablement aux *Eremitani* de Padoue.

CORON s. m. (ko-ron). Techn. Nom donné aux déchets de matières textiles qui se produisent dans le décodage et dans le tissage.

CORON (*Colonia*), ville du royaume de Grèce, dans le nome de Messénie, en Morée, sur la côte S.-O. du golfe de même nom, au N.-E. du cap Gallo, à 20 kilom. E. de Modon; 8,000 hab. Petit port de commerce peu important. Bâtie sur un promontoire rocheux, la ville s'étage sur une hauteur dominée par un vieux château vénitien; avec ses vastes fortifications et ses murailles crénelées, elle présente un aspect pittoresque, mais ne renferme de remarquable que quelques vieilles maisons turques de belle apparence.

Coron, qui semble occuper l'emplacement de l'ancienne Colonia, fut pris en 1205 par les Francs. Guillaume de Villehardouin la céda en 1248 aux Vénitiens. En 1382, cette ville tomba un instant au pouvoir des Espagnols; prise et reprise plusieurs fois par les Vénitiens et les Turcs, elle resta définitivement à ces derniers en 1718. Coron fut assiégé sans succès par les Russes en 1770, et occupé par les troupes françaises en 1828.

CORON (golfe de), autrefois golfe de Messénie, formé par la Méditerranée sur la côte méridionale de la Morée, séparé du golfe de Marathonisi ou de Laconie par le cap Matapan.

CORONA (*MADONA DELLA*), bourg de la Vénétie (royaume d'Italie), province et à 24 kilom. N.-O. de Vérone; 1,500 hab. On y voit un ermitage situé dans un ravin très-profond; c'est un lieu de pèlerinage très-vénéré dans le Véronais et le Brescian. Le 15 janvier 1797, combat entre les Français, commandés par Joubert, et les Autrichiens.

CORONA (Leonardo), peintre italien, né à Murano, près de Venise, en 1561, mort en 1605. Il adopta la manière du Tintoret, s'efforça de rivaliser avec Palma le Jeune, s'attacha à reproduire les effets du clair-obscur et laissa un élève distingué, Balthazar d'Anna, qui acheva quelques-unes de ses peintures. Parmi ses ouvrages, dont on trouve un assez grand nombre à Venise, nous citerons : le *Crucifiement*, la *Résurrection*, le *Miracle de la manne*, le *Christ au jardin des Oliviers*, à Saint-Jean-l'Aumônier; une *Annonciation*, à Saint-Jean-et-Paul; le *Couronnement d'épines* et la *Flagellation*, à Saint-Jean-in-Bragora, etc.

CORONACH s. m. (ko-ro-nach — mot celtique, peut-être analogue au latin *carmen*, chant, et se rattachant au sanscrit *kar*, faire, de la même manière que le grec *poiëma*, poème, se rapporte à *poieô*, je fais. Suivant le dictionnaire de Pétersbourg, la racine *kar* a aussi le sens de célébrer, parler de quelqu'un avec louange, d'où le sanscrit *kîra*, chanteur, poète, panégyriste, et aussi *kîrti*, poète, chant de louange, *kîrti*, éloge, bonne renommée, *kîrti*, célèbre, etc.). Chant funèbre des montagnards irlandais.

CORONADO (Caroline), femme de lettres espagnole, née en 1823 à Almedralejo (province de Badajoz), se fit connaître, dès l'âge de quinze ans, par une *Ode au palmier*, à laquelle la société littéraire connue sous le nom de *Lycée* de Madrid accorda les plus grands éloges. Lorsque Caroline vint à Madrid en 1838, le Lycée lui fit l'accueil le plus flatteur, et bientôt son talent, sa modestie et son amabilité naturelle l'introduisirent dans la haute société de la capitale. Elle y épousa, vers cette époque, Justus-Horace Ferry, secrétaire de l'ambassade américaine à la cour d'Espagne. On a d'elle un *Recueil de poésies* (1843) plusieurs pièces dramatiques, entre autres, le *Tableau de l'espérance*, comédie représentée au Lycée en l'honneur de la reine d'Espagne, et *Alphonse IV, roi d'Aragon*, drame historique, ainsi que les nouvelles suivantes : *Paquita*, le *Phare du Tage*, *Adoration*, qui parurent ensemble en 1851; *Jarilla*, *Sigea* (Madrid, 1854, 2 vol.) et *Du Tage au Rhin*, impressions de voyage. Il règne dans tous ses écrits une grâce et une profondeur de sentiment qu'il n'est pas rare d'ailleurs de rencontrer chez les Méridionaux.

CORONAIRE adj. (ko-ro-nè-re — lat. *coronarius*; de *corona*, couronne). Antiq. rom. *Or coronaire*, Couronne d'or que les provinces, les nations alliées ou amies du peuple romain offraient à un général vainqueur.

— Anat. Se dit des organes disposés en couronne. *Artères coronaires*, *veines coronaires*, Artères, veines qui ramènent directement le sang dans le cœur. On donne le même nom à une artère et à une veine de l'estomac.

— Bot. Qui a des tubercules rangés en couronne.

— Encycl. Anat. Le mot *coronaire*, en anatomie, sert à désigner une disposition particulière en forme de couronne qu'affectent certains organes. Ainsi, le ligament *coronaire* du foie est un repli fibreux qui appartient à la tunique péritonéale enveloppante du foie (V. FOIE); les artères et les veines *coronaires* cardiaques sont les vaisseaux propres du cœur que nous avons précédemment décrits (V. CARDIAQUE); enfin les artères *coronaires* stomachiques ne sont autres que les vaisseaux artériels de l'estomac. Ces derniers seuls méritent le nom de *coronaires*.

Suivant Sæmmering et quelques autres anatomistes, on distinguait quatre artères *coronaires* stomachiques : la *coronaire* proprement dite, les deux gastro-épipliques et la pylorique. La première est la branche la plus grêle du tronc cœliaque; elle se porte d'abord vers l'orifice œsophagien de l'estomac, ceint la petite courbure de cet organe d'une demi-couronne, et se termine à l'orifice pylorique en s'anastomosant avec l'artère de ce nom. Des deux gastro-épipliques, la droite est une branche volumineuse de l'artère hépatique; la gauche une branche de la splénique; l'une et l'autre ceignent, à droite et à gauche, la grande courbure de l'estomac et s'anastomosent à leur point de rencontre. L'artère pylorique, qui ne mérite pas le nom de *coronaire*, naît de l'hépatique et s'anastomose, comme nous l'avons dit, avec la *coronaire* stomachique.

CORONAL, ALE adj. (ko-ro-nal, a-le — du lat. *corona*, couronne). Anat. Se dit de l'os qui forme la partie antérieure du front : *Os coronal*. On l'appelle aussi *os frontal*. *Substantiv.* : *Le coronal*.

— Bot. *Périanthe coronal*, Périanthe qui enveloppe circulairement les organes sexuels.

— Moll. Se dit des coquilles multivalves, lorsque les valves, disposées autour d'un axe commun, sont solidement engrenées entre elles par les bords et forment une cavité complète.

CORONARIÉES s. f. pl. (ko-ro-na-ri-é — du lat. *corona*, couronne). Bot. Grande classe du règne végétal, dans la méthode d'Endlicher, renfermant les familles suivantes : *Illiciées*, *pentadéracées*, *mélantacées*, *smilacées* et *juncées*.

CORONA SOLIS (ko-ro-na-so-liss — mots lat. qui signif. *couronne du soleil*). Bot. Nom que l'on a donné quelquefois à certains gen-

res de composées à fleurs radiées, tels que le coréopsis, l'élianthé ou soleil, la rudbeckie, etc.

CORONAT s. m. (ko-ro-na — du lat. *coronatus*, couronné). Métrol. anc. Monnaie de billon romaine, qui avait cours sous le pape Léon X.

CORONATION s. f. (ko-ro-na-sion — lat. *coronatio*; de *corona*, couronne). Couronnement. *« Vieux mot. »*

CORONAXIS s. f. (ko-ro-na-kssiss — du lat. *corona*, couronne; *axis*, axe). Moll. Sous-genre de gastéropodes établi dans le genre cône, et caractérisé par une coquille un peu turbinée, à spires élevées, épaisses, convexes.

CORONE s. f. (ko-ro-ne). Ancienne forme du mot COURONNE. *« Assigné aussi Royauté, dignité. »*

— s. m. Entom. Genre de coléoptères mélasomes, comprenant une seule espèce, qui est propre au Mexique.

CORONE, ville de l'ancienne Grèce, dans le Péloponèse, sur le golfe de Messénie. Fondée par Épaminondas, cette ville remplaça la cité homérique d'Épeia; elle était située au pied du mont Lykodimo, s'étendait depuis la plage jusque sur le versant d'une colline dont l'acropole couronnait le sommet. On voit encore des restes considérables du môle antique qui servait à protéger le port. Les murs de l'acropole subsistent dans presque tout leur périmètre, mais dépassent à peine le niveau du sol. On remarque à l'intérieur de l'enceinte les soubassements de plusieurs temples et une statue de pierre rouge très-mutilée. Des fouilles récentes ont fait découvrir deux sarcophages bien conservés, dont l'un est orné de combats contre les centaures. L'histoire de Corone ne présente rien de bien saillant. En 1828, la position de cette ville fut occupée par l'armée française. Dans ces dernières années, on a établi à Corone une colonie de Malnotes, qui est en voie de prospérité.

CORONÉ s. f. (ko-ro-né). Ornith. Nom spécifique de la corneille commune.

CORONÉE, ville de l'ancienne Grèce, dans la Beotie, au S.-O. de Chéronée, sur une colline à l'entrée de la vallée du Phalarus et au-dessus d'une petite plaine qui s'étend jusqu'aux marais du lac Copais. L'antique cité grecque n'est plus aujourd'hui qu'un bourg sans importance, du nom de Comaria. On y remarque les restes d'un théâtre, d'un agora, et d'un temple de Junon. Coronée n'est célèbre dans l'histoire que par les batailles qui s'y sont livrées. En 447 av. J.-C., les Béotiens y vainquirent les Athéniens, commandés par Tolmides. En 394, Agésilas y remporta une victoire sanglante sur les Thébains. Dans la guerre sacrée, Coronée fut prise deux fois par les Phocéens d'Ioniaque : Philippe de Macédoine la donna aux Thébains. Dans les guerres contre les Romains, Coronée embrassa la cause des rois Philippe et Persée. Elle fut ville épiscopale à l'origine du christianisme; mais l'invasion musulmane la ruina de fond en comble.

CORONEL ou **CORONNEL** s. m. (ko-ro-nèl). Ancienne forme du mot COLONEL.

— Techn. Grosse et large dent que l'on place aux extrémités du peigne du métier à tisser, pour les renforcer.

CORONEL (Alphonse), seigneur espagnol, mort en 1353. Il vivait à la cour de Pierre le Cruel, roi de Castille, lorsque, s'étant attiré le ressentiment de ce prince et la haine de son ministre Albuquerque, il quitta la Castille et se retira en Andalousie, où il souleva un puissant parti contre son souverain. Pierre marcha contre lui, s'empara de Montalvan, de Capilla, de Burguillos et enfin d'Aguilar, où Coronel se trouvait enfermé. Celui-ci tomba au pouvoir du roi qui le fit décapiter. Coronel laissait deux filles. L'une, Maria, avait épousé don Juan de la Cerda, qui, après la mort de son beau-père, prit les armes et fut fait prisonnier. Dona Maria alla se jeter aux pieds de Pierre le Cruel et lui demanda la grâce de son époux. Le roi de Castille parut accéder à sa prière; mais, lorsque la fille de Coronel arriva à Séville, elle apprit que son mari avait subi le dernier supplice. Elle se renferma alors dans un monastère (1357). Ayant appris que le roi, épris de sa beauté, venait l'arracher de ce couvent, elle se mutila, dit-on, le visage avec une épée, et parut ainsi, couverte de sang, devant le roi. Sa sœur dona Aldonza (Alphonsine), mariée à Alvar Perez de Guzman, devint la maîtresse de Pierre le Cruel, qui l'abandonna bientôt pour revenir à Maria de Padilla.

CORONELLE s. f. (ko-ro-nè-le — dimin. de *couronne*). Techn. Tringle de métal qui retient les dents d'un peigne d'acier.

— Erpet. Genre de reptiles ophiidiens.

CORONELLI (Marc-Vincent). Géographe italien, né à Venise vers 1650, mort en 1718. Il entra fort jeune chez les mineurs conventuels, s'appliqua à l'étude des mathématiques et de la géographie, et fut appelé à Paris par le cardinal d'Estrées, qui lui fit construire les deux grands globes, l'un terrestre et l'autre céleste, qu'on admire encore à la Bibliothèque impériale pour la beauté de leur exécution plutôt que pour leur utilité réelle, et qui sont de curieux monuments de l'état de la science

géographique et de la science cosmographique au XVIII^e siècle. De retour à Venise en 1685, Coronelli fut nommé cosmographe de la république et professeur de géographie, et fonda une Académie de géographie. Il a publié un grand nombre de cartes et d'ouvrages aujourd'hui dépassés. Les principaux sont : *Atlante veneto* (Venise, 1690, in-folio); *Isolario descrittione geografico-istorica, sacro-profana, antica, moderna, natural e poetica* (1698, 2 vol. in-folio); *Storia veneta* (3 vol. in-folio); *Roma antica e moderna* (1716, in-folio).

CORONER s. m. (ko-rô-neur — du lat. *corona*, couronne). Officier de justice anglais : *Le chef justicier du banc du roi est le premier coroner du royaume. Les coroners sont élus à vie par les francs tenanciers, d'après un ordre du souverain adressé aux shérifs; mais ils sont destituables pour infirmité, inconduite ou cumul.*

— Encycl. Les attributions des *coroners* consistent à faire des enquêtes dans les cas de mort violente ou accidentelle, dans ceux de naufrage, etc., etc. Ces enquêtes se font avec l'assistance d'un jury, et si elles révèlent un coupable, le *coroner* l'envoie en prison pour qu'il soit mis en jugement. En quelques circonstances, le *coroner* est appelé à remplacer le shérif. Autrefois ces fonctionnaires avaient des honoraires et des indemnités dont le taux variait suivant l'importance et la durée des affaires. Aujourd'hui, ils ont un traitement fixe, qui est à la charge du comté.

CORONER v. a. ou trans. (ko-ro-né). Ancienne forme du mot COURONNER.

CORONET s. m. (ko-ro-né — dimin. de *couronne*). Petite couronne qui sert d'insigne à la pairie anglaise : *Porter le coronet*.

CORONIDE s. f. (ko-ro-ni-de — du gr. *korônê*, couronne; *eîdos*, aspect). Entom. Genre de lépidoptères crépusculaires, ayant pour type une espèce brésilienne.

— Moll. Genre de mollusques stomatopodes, voisin des squilles, comprenant une seule espèce, qui est propre au Brésil.

CORONIFORME adj. (ko-ro-ni-for-me — du lat. *corona*, couronne, et *forma*, forme). Hist. nat. Qui a la forme d'une couronne.

CORONIL, bourg d'Espagne, prov. et à 48 kilom. S. de Séville, sur une petite colline; 2,778 hab. Huiles, tissus de lin, de coton et de soie; quincaillerie; vins et liqueurs. Beau château du XIV^e siècle.

CORONILLE s. f. (ko-ro-nille; l. mil. — espagn. *coronilla*, dimin. du lat. *corona*, couronne). Métrol. Monnaie d'argent espagnole, qui vaut 5 fr. 206. *« On dit aussi DOURO. »*

— Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des hédysarées, comprenant une vingtaine d'espèces, qui croissent dans l'Europe centrale et autour du bassin méditerranéen : *La coronille des jardins croît naturellement dans la partie méridionale de l'Europe*. (Bosc.)

— Encycl. Ce genre, comprend des arbrisseaux ou des plantes herbacées, à feuilles imparipennées, alternes, munies de stipules; à fleurs papilionacées, disposées, au sommet de pédoncules axillaires, en ombelles ou en petites couronnes, d'où le nom du genre. Le fruit est une gousse allongée, grêle, divisée, par des cloisons transversales, en articles dont chacun renferme une graine. On connaît plus de vingt espèces de *coronilles*, qui croissent, pour la plupart, dans l'Europe centrale, et surtout au pourtour du bassin méditerranéen. Presque toutes sont cultivées dans les jardins.

La plus remarquable est connue plus particulièrement sous le nom de *coronille des jardins* (*coronilla emerus*); on l'appelle aussi : *séné bâtard*, *colibéa*, *faux baguenaudier*, *emerus*, *securidaca*, etc. C'est un arbrisseau rameux, à feuillage léger, d'un beau vert clair, et à fleurs jaunes lavées de rouge. On le trouve jusque dans le nord de l'Europe; il croît dans les buissons, les haies, sur la lisière des bois. On le cultive fréquemment dans les jardins, où il produit toujours un bel effet dans les massifs, les plates-bandes ou les corbeilles. Il aime une terre légère et meuble, et se propage de graines, de marcottes et de drageons; il est couvert de fleurs depuis mai jusqu'en décembre. On en possède une variété à tiges moins élevées. Les feuilles de la *coronille* des jardins passent, en médecine, pour être laxatives.

La *coronille glauque*, plus petite que la précédente, croît sur les rochers et les bords de la mer, dans le midi de l'Europe; on la cultive aussi dans les jardins.

La *coronille joncée* (*coronilla juncea*) doit son nom spécifique à ses tiges grêles, effilées, flexibles, presque nues, assez semblables à des joncs, et donnant à la plante un port qui rappelle assez celui du genêt d'Espagne. Elle croît aussi dans l'Europe méridionale, sur les collines, dans les buissons ou au bord de la mer.

La *coronille bigarrée* (*coronilla varia*) est une plante vivace, abondamment répandue dans les régions tempérées de l'Europe, où elle croît dans les lieux secs et stériles, les prés, les bois, etc.; ses longues tiges, rameuses et couchées sur le sol, portent des bouquets de fleurs gracieusement nuancées de blanc, de rose et de violet, et d'une odeur faible, mais agréable. L'extrême facilité avec

laquelle elle se propage devrait la faire rechercher pour garnir, dans les parcs et les jardins paysagers, les parties assez étendues dont le sol est de médiocre qualité. On l'a préconisée comme fourrage; mais il ne paraît pas que les bestiaux la recherchent beaucoup, du moins quand elle est en fleur, car on la trouve souvent intacte dans les pâturages. Comme fourrage sec, elle convient assez aux bêtes à cornes; Yvart l'a recommandée, et on la cultive pour cet objet dans quelques localités.

La *coronille naine* (*coronilla minima*) est aussi une plante vivace, très-petite, mais très-élégante, qui croît sur les rochers et les collines pierreuses, dans l'Europe centrale et méridionale. Ses tiges, couchées, sont assez dures, presque ligneuses; il paraît néanmoins que les bestiaux, et surtout les moutons, la mangent volontiers.

CORONILLE, ÉE adj. (ko-ro-ni-lî; // mil.). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux coronilles.

— s. f. pl. Section de la tribu des hédysarées, dans la famille des légumineuses, ayant pour type le genre coronille.

CORONINI - CRONBERG (Jean - Baptiste - Alexandre, COMTE DE), général autrichien, né à Goertz en 1794, embrassa la carrière des armes en 1813, devint lieutenant pendant la campagne de 1814; entra au service du duc de Modène (1814), qu'il quitta pour retourner en Autriche, devint chancelier du grand-duc François-Charles (1834), et fut chargé par lui de donner des leçons à son fils aîné, qui est actuellement empereur sous le nom de François-Joseph. A partir de cette époque, le comte de Coronini avança rapidement. Il a été nommé successivement feld-maréchal (1849), gouverneur militaire et civil de Serbie (1850), commandant en chef du corps d'armée autrichien dans les principautés danubiennes, ban de Croatie en 1859, et enfin général commandant en chef en Hongrie. Il a été mis à la retraite en 1865.

CORONIS s. f. (ko-ro-niss — du gr. *korónis*, courbe). Diplom. Marque que l'on faisait à la fin d'un livre ou à la fin de tout ouvrage dans les manuscrits grecs. Il signe servant à marquer une crase, chez les grammairiens grecs.

— Ornith. Syn. de **CORACINE**.
— Entom. Genre de lépidoptères crépusculaires.

CORONIS, fille de Phlégyas, inspira une vive passion à Apollon, qui la rendit mère d'Esculape. D'après certains mythologues, le dieu, ayant appris par un corbeau que Coronis lui était infidèle avec Ischys, lui donna la mort en lui perçant le sein avec une de ses flèches, arracha de ses flancs l'enfant qu'elle y portait, et le remit au centaure Chiron pour l'élever. D'après d'autres mythographes, ce fut sous les coups de Diane que périt Coronis. — Un autre personnage mythologique du même nom, **CORONIS**, fille de Coroneé, roi de la Phocide, poursuivie par Neptune, qui l'aimait, implora le secours de Minerve, fut métamorphosée par elle en corneille, et devint la compagne de cette déesse. C'est surtout comme mère d'Esculape, dieu bienfaisant, que Coronis est restée célèbre dans les religions de l'ancienne Grèce. Dans l'hymne homérique à Esculape, le poète parle « de la divine Coronis, qui enfanta le dieu fils d'Apollon dans le champ de Dotios, pour qu'il devint la joie des hommes et l'adoucissement des cruelles douleurs. » Hésiode, dans un poème perdu, avait aussi célébré Coronis « habitante des collines jumelles du champ de Dotios. » (Hésiod., *ap. Strab.*, IX, p. 442; Cf. Meineke, *Vindici. Strab.*, p. 160.)

Coronis mourante, statue de marbre, de Simart; musée de Troyes. Renversée par une flèche d'Apollon, Coronis est nue, appuyée sur le bras gauche; elle cherche, en expirant, à arracher le trait qui lui a percé le sein. La tête rejetée en arrière, dit M. Eyriès, exprime la douleur sans exagération, et, malgré quelque lourdeur dans les formes, le corps est plein de souplesse et de grâce. Cette statue, l'un des premiers ouvrages de Simart, a été exposée au Salon de 1831.

La mort de Coronis a été représentée encore par le Dominiquin dans une peinture de la villa Aldobrandini, dont Barrière nous a donné une gravure. Un artiste contemporain a consacré à cette même nymphe un tableau qui a été exposé aux Salons de 1850 et de 1855. — Coronis, la mère d'Esculape, l'amante infidèle d'Apollon, avait sa statue dans le temple dédié à son fils par les Sicyoniens.

L'autre Coronis, qui fut poursuivie par Neptune, a été représentée par Giulio Carpioni au moment de sa métamorphose en corneille; elle s'élève dans les airs, et un de ses bras a déjà pris la forme d'une aile. Cette peinture est au musée des Offices, à Florence.

CORONISME s. m. (ko-ro-ni-sme — gr. *korónismos*; de *koróné*, corneille). Antiq. gr. Chanson de certains bateleurs qui quittaient de maison en maison, avec une corneille sur le poing.

CORONIUM, nom latin de la **COROGNE** au moyen âge.

CORONOÏDE adj. (ko-ro-no-i-de — du gr. *koróné*, corneille; *eidos*, aspect). Anat. Se dit de certaines apophyses que leur forme a fait

comparer au bec d'une corneille : *Apophyses coronoides*.

CORONOÏDIEN, **IENNE** adj. (ko-ro-no-i-dien, iè-ne — rad. *coronoïde*). Anat. Qui appartient à une apophyse ou aux apophyses coronoidiennes.

CORONOPE s. m. (ko-ro-no-pe — du gr. *korónis*, courbe; *pous*, pied). Bot. Sous-genre de crantons, de la famille des crucifères.

CORONULACÉ, **ÉE** adj. (ko-ro-nu-la-sé — rad. *coronule*). Moll. Qui ressemble à une coronule. || On dit aussi **CORONULIDE** et **CORONULIDÉ**.

— s. m. pl. Moll. Famille des cirripèdes ayant pour type le genre coronule, et qui paraît se confondre avec celle des balanides.

CORONULE s. f. (ko-ro-nu-le — du lat. *coronula*, dimin. de *corona*, couronne). Entom. Couronne ou demi-couronne d'épines qui garnit le sommet du coude ou du tibia de certains insectes.

— Moll. Genre de cirripèdes, de la famille des balanides, comprenant trois espèces : *Le plus grand nombre des coronules se fixe sur la peau des grands animaux marins, où elles s'enfoncent de quelques lignes.* (C. d'Orbigny.)

— Bot. Rebord membraneux du filet des étamines de certaines plantes, telles que les scabieuses.

— **Encycl.** Le genre *coronule* appartient au groupe des cirripodes ou cirripèdes, rangé autrefois parmi les mollusques et réuni aujourd'hui aux crustacés. L'animal est peu connu; la coquille, en général peu élevée et de forme variable, est formée de six valves régulières, sans trace de support; elle a un opercule non articulé, formé de deux paires de petites valves plates, minces, joint à l'ouverture du tube par une large membrane. Les *coronules* sont toutes adhérentes par leur base, les unes à la peau des baleines, où elles s'enfoncent un peu, les autres à la carapace des tortues, aux coquilles ou à d'autres corps sous-marins. On n'en connaît encore qu'un petit nombre d'espèces.

COROPHIE s. m. (ko-ro-fi). Crust. Genre de crustacés amphipodes, de la famille des crevettes, comprenant deux espèces, dont l'une habite les côtes françaises de l'Océan : *Les corophies nagent sur le ventre et dans une position horizontale.* (H. Lucas.)

— **Encycl.** Les *corophies* ont quelque ressemblance avec les balytres. Ils s'en distinguent par les articles peu nombreux de la dernière pièce de leurs antennes. Ils ont le corps presque cylindrique, les yeux saillants, le tronc divisé en sept anneaux supportant chacun une paire de pattes, dont les deux premières sont terminées par une main à doigts crochus, mobiles et égaux entre eux. Les femelles présentent, à la base inférieure des pieds, des lames membraneuses en forme d'écaillés, dont la réunion forme une espèce de poche servant à retenir leurs œufs et même leurs petits. L'abdomen est divisé en sept anneaux, munis de fausses pattes; l'extrémité abdominale est courbée en dessous et munie d'appendices natatoires. Le *coropie longicorne* se trouve dans la vase des bords de l'Océan. Il se nourrit de plusieurs annélides, auxquels il fait une guerre sans relâche. On voit, à la marée montante, des milliers de ces petits crustacés s'agiter en tous sens, battre la vase de leurs grandes antennes, la délayer pour y découvrir leur proie; ont-ils rencontré un annélide, souvent cent fois plus gros qu'eux, ils se réunissent et semblent agir d'accord pour l'attaquer et ensuite le dévorer; ils ne cessent leur carnage que, lorsqu'ayant fouillé et aplani toute la vasière, ils ne trouvent plus de quoi assouvir leur voracité; alors ils se jettent sur les mollusques et les poissons qui sont restés à sec pendant la marée basse, et sur les moules qui se sont détachées des palissades qui, dans le golfe de Gascogne, forment des espèces de parcs à moules artificiels.

COROSSOL s. m. (ko-ro-sol). Bot. Nom vulgaire du fruit du corossolier ou anone muriquée, donné aussi quelquefois, par extension, à l'arbre lui-même.

— **Encycl.** Ce genre, dont le nom scientifique latin est *anona*, forme le type de la famille des anonacées. Il comprend des arbres et des arbrisseaux, à feuilles alternes, entières, à pétioles articulés à la base; les fleurs jaunâtres ou verdâtres, solitaires ou diversement groupées, ont un calice à trois sépales caducs; une corolle à six pétales, alternant sur deux rangs; des étamines nombreuses, hypogynes; un pistil composé d'ovaires en grand nombre, à une seule loge uniovulée, surmontés chacun d'un style très-court, terminé par un stigmate en tête ou oblong. Le fruit se compose de baies multiples, plus ou moins soudées entre elles en une masse charnue, pulpeuse, lisse, écaillée ou hérissée.

Les *corossols*, qui portent aussi les noms d'*anone*, *asiminier*, *cachiment*, *chérinotier*, etc., croissent dans les régions tropicales des deux continents, où plusieurs espèces sont l'objet de cultures très-étendues, à cause des applications multiples que présentent leurs diverses parties. Leur bois, en effet, est utilisé dans les arts industriels; l'écorce, les feuilles, les fruits sont employés en médecine. Ces derniers sont souvent alimentaires et d'une

saveur agréable; quelques espèces ont des fruits insipides, mais dont on sait tirer parti pour nourrir les animaux domestiques. Ce genre renferme une cinquantaine d'espèces; nous signalerons les plus importantes.

Le *corossol hérissé* (*anona muricata*), vulgairement *sapadille*, *anone hérissée*, *pomme de cannelle*, etc., est un petit arbre qui, par la taille et le port, ressemble assez à un poirier. Originnaire des Antilles et des savanes de l'Amérique du Sud, il est aujourd'hui cultivé dans les régions tropicales des deux continents. Ses feuilles sont persistantes, et ses fleurs, qui se succèdent toute l'année, ont une odeur agréable. Il produit dès la troisième année, et donne, deux fois par an, des fruits en forme de cœur, qui pèsent jusqu'à 4 kilogrammes. Ces fruits, sous une enveloppe vert jaunâtre, hérissée de pointes molles, renferment une pulpe fibreuse, charnue, blanche, parfumée, d'une odeur agréable et légèrement acide. On les estime beaucoup comme rafraîchissants; mais on n'en fait usage que lorsqu'ils ont atteint leur complète maturité; dans cet état, après les avoir ouverts, on en mange la pulpe à la cuiller, et on rejette l'écorce, dont l'odeur et le goût sont désagréables. On les mange aussi cuits au four ou dans l'eau, ou glacés comme nos marrons; c'est un aliment qu'on donne aux convalescents; on en fait aussi des crèmes et des beignets. Enfin, on en obtient une boisson vineuse, agréable et rafraîchissante, enivrante même, mais qui ne se conserve que peu de temps, et ne tarde pas à se transformer en vinaigre. En médecine, on l'emploie comme béchique, tonique et antiscorbutique. La variété à fruit arrondi, plus particulièrement appelée *pomme de cannelle*, a une chair plus fondante, plus sucrée et plus parfumée. Les feuilles, macérées dans l'huile, servent à faire des cataplasmes maturatifs.

Le *corossol écailléux* (*anona squamosa*), appelé aussi *hattier*, croît aux Indes orientales et aux Moluques, d'où il a été introduit aux Antilles et dans l'Amérique du Sud. Ses fleurs ont une odeur forte et désagréable. Ses fruits, moins estimés que ceux de l'espèce précédente, sont néanmoins parfumés et rafraîchissants. Cuits dans l'eau avec du gingembre, avant leur entière maturité, ils constituent un bon aliment. Quand on en mange trop, ils deviennent laxatifs et causent même des vertiges; on évite d'en donner aux malades. L'enveloppe du fruit est astringente. Les graines, les bourgeons et les racines sont employés, en tisane, contre la dysenterie. Les racines renferment une matière tinctoriale rouge. Les feuilles servent à parfumer le rhum.

Le *corossol du Pérou* (*anona cherimolia*) donne un fruit regardé comme le plus exquis du genre, et préféré même à l'ananas; sa chair est blanche, douce, fondante et parfumée.

Le *corossol réticulé* ou *cœur-de-bœuf* (*anona reticulata*) est un bel arbre d'une forme régulière et élégante, originaire des Antilles et de l'Amérique du Sud, d'où il a été importé au Malabar. Ses fruits, presque insipides, peu parfumés, se conservant peu et doués de propriétés échauffantes, sont peu estimés comme aliment. Toutefois les colons espagnols les mangent en sauce ou en font des conserves; mais, en général, on les abandonne aux nègres ou aux animaux domestiques. On les préconise beaucoup, en médecine, contre la dysenterie. Toutes les diverses parties de cet arbre sont du reste usitées en médecine; mais on en a sans doute beaucoup exagéré les propriétés. Les racines, qui ont l'odeur du camphre, fournissent une teinture incarnat. Le suc des jeunes rameaux est très-caustique.

Le *corossol des marais* (*anona palustris*) est un arbrisseau qui croît au bord des eaux stagnantes, dans les lieux inondés et même dans les marais salants de l'Amérique centrale. Son fruit est aromatique, mais peu savoureux, et ne sert qu'à faire une boisson fermentée; il paraît meilleur dans la variété à chair rouge. On l'appelle vulgairement *pomme d'alligator*, parce qu'au moment où il tombe dans l'eau les alligators ou caïmans le mangent avec avidité. Le bois est léger et remplace le liège.

Le *corossol des forêts* (*anona sylvatica*) est un petit arbre du Brésil; le fruit en est comestible, mais inférieur à ceux des autres espèces. Son bois, blanc et tendre, mais compact, peut remplacer le tilleul pour la sculpture et l'impression des tissus.

Le *corossol glabre* (*anona glabra*) croît dans les régions centrales de l'Amérique et jusque dans la Caroline; le fruit en est doux, mais peu parfumé; les indigènes et les nègres seuls en font usage.

Le *corossol du Sénégal*, au contraire, un fruit très-savoureux.

Le *corossol anbolat* ne se recommande que par son écorce aromatique et astringente.

Le *corossol ponctué* (*anona punctata*) croît au bord des eaux, à la Guyane, où son bois sert à faire des lattes et des chevrons.

COROSSOLIER s. m. (ko-ro-so-lié — rad. *corossol*). Bot. Nom vulgaire de l'anone muriquée : *Les corossoliers ont des feuilles alternes et entières qui paraissent après les fleurs.* (Dutour.)

COROT (Jean-Baptiste-Camille), célèbre peintre contemporain, né à Paris le 29 juillet 1796. Il fit ses études, et, à la sortie du

lycée, ses parents le placèrent dans une maison de commerce, où il resta huit ans. Mais le commerce n'était nullement le fait de Corot. Fils soumis et respectueux, il se résigna, durant ces longues années, à la volonté des siens, jusqu'au jour où la vocation éclata irrésistible. Enfant, il barbouillait ses livres de dessins informes, dans lesquels s'accusaient pourtant une bonhomie et une sentimentalité naïves. Employé, il put étudier les diverses expositions, et travailler dans sa petite chambre, si bien qu'un matin, il déclara nettement à sa famille que le commerce n'avait aucun charme pour lui, qu'il s'y sentait complètement inapte, enfin qu'il désirait étudier la peinture. Il avait alors vingt-six ans.

Après délibération, on accéda au vœu du jeune homme, qui traversa successivement les ateliers de Michalon et de Victor Bertin, les apôtres du paysage historique. Il lui est resté quelque chose de cette éducation pour ainsi dire classique; et le peintre des roses martinales n'a pu tout à fait se débarrasser des naïades et hamadryades que couraient si amoureuxment du pinceau les bêtards de Poussin. Corot saisit toujours, presque sans le vouloir, l'occasion de glisser quelque nympha arcadienne, même dans les tableaux les plus modernes.

A part ses luttes contre le parti pris, l'ignorance, la malveillance et les jurys exclusifs, la vie de ce grand peintre est peu accidentée. Il se rendit en Italie dans l'année 1825, et y fit un premier séjour de trois ans. Il y retourna en 1834, et visita Rome en 1843. Ces concessions faites à la tradition, Corot est retourné à ses paysages des environs de Paris, de Ville-d'Avray notamment, qu'il n'a plus quittés.

Examinons maintenant l'homme et son œuvre.

Toute la vie de Corot est dans son atelier; et, en effet, c'est là seulement qu'on peut l'étudier. Il a conservé religieusement toutes ses ébauches; et, depuis ses campagnes de Rome d'un dessin si net, nous pourrions dire si sec, jusqu'à ses esquisses les plus indécises, on rencontre un échantillon de tout son faire, on y voit même des portraits.

Si, à tort ou à raison, quelques artistes reprochent à Corot ses souvenirs de l'antique, puis un certain nuageux dans le tracé, une touche parfois superficielle et moussueuse en quelque sorte, il est une qualité qui lui appartient sans partage, la sérénité des ciels de printemps, les poésies du soir, de l'eau, de l'air, des lumières voilées, des brouillards d'argent, des forêts, l'idéalisation de la nature vraie et des paysages; et nous sommes, en outre, persuadé que les derniers tableaux qu'il achève en ce moment (il a soixante-douze ans) feront taire bien des critiques.

Voici, appendus au mur de son atelier : le *Bon Samaritain* et *Dante à la porte des enfers*, compositions capitales qui ont à nos yeux le tort de rechercher la grandiose, le convenu, et de rappeler Poussin; *Loth et ses filles*, œuvre sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure; des études de femmes en quantité innombrable, filles de campagne, Italiennes, mendiantes, etc.; les *Campagnes de Rome*; des centaines de petits paysages, coins de ciel, touffes d'arbres, un bout de prairie, un tournant de ruisseau, de véritables trésors du sentiment; de nombreux portraits féminins, accoutrés d'étoffes voyantes, de soieries tapageuses, portraits d'apparat pour la plupart; une *Vénus à la pomme*, rose et gracieuse, mais maigre de bras et de corps; une *Liseuse*, robe de moire jaune, cercle d'or dans les cheveux, collier de perles au cou, poigne de corail rouge; à côté, un *Saint Sébastien* malheureux, et enfin les trois tableaux que nous préférons, réserve faite pour ses toiles renfermées dans les collections particulières et les musées de province.

C'est d'abord un tableau d'un pied de hauteur; une petite rivière coulant au bord d'un pré; un bout de barrière, une bordure de saules et quelques peupliers grêles balançant leur panache; un talus gazonneux, à gauche, éclairé par un soleil doux; à droite, un morceau de pré. Au pied d'une vernaie, une femme cueille la salade; deux enfants et une fillette accroupis plus haut; quelques vaches paisibles. Au fond, une saulaie, et, à travers les branches, des trouées de ciel d'argent. L'eau ruisselle sur la toile; elle est plus limpide que nature; des traînes, de longues herbes flottantes s'agitent sous la transparence du courant; les arbres se reflètent dans la rivière et encadrent, dans leurs ombres, des plaques d'azur qui se mirent au clair du ruisseau.

Sur le chevalet voisin, un paysage plus grand, une *Queue d'étang à Ville-d'Avray*. Au premier plan, une oseraie marécageuse, trempant ses baguettes rousses dans une eau brune, blonde par une lumière aurore clair et rose, et reflétant des plaques d'un ciel tranquille et voilé qui lui donnent, par place, des teintes d'argent bruni. Une petite fille en jupon court, encapuchonnée d'une mante de molleton bleu, tricote avec ardeur, laissant brouter ses vaches au hasard. Le fond vaseux de l'étang, à sec sur le bord, est couvert de pierres visqueuses, d'herbes d'un vert sombre ou grises. A terre est couché un tronc de verne vacillant sur ses grosses branches. Une vache dans la jonchère et le gazon humide. A droite du premier plan revient l'eau noirâtre, tachetée de feuilles et de fleurettes blanches; puis

la surface de l'étang s'éclaircit graduellement et se perd dans l'horizon. A gauche, un bouleau qui semble frissonner à l'œil, une clôture de parc cerclant de hautes futaies; une arche de peupliers, de bouleaux et de saules mêlés; la ligne noire d'un petit peuplier, barrée par une branche transversale, sous laquelle se dévoile un fond de jour violet mourant, une de ces teintes exquises qui font le désespoir des rivaux de Corot. Au-dessus de la flaque transparente, une fuite de paysage infini; puis enfin, à gauche, un gros chêne rongé de lichens, isolé, bosselé de branches en forme d'anses, tranchant sur un sombre massif de bois.

Ces deux tableaux sont des merveilles; jamais Corot n'a rien fait d'aussi fini et d'aussi détaillé. Sur la même ligne cependant, il met son *Gué*. Une rivière tarie par les chaleurs, bordée à gauche par un terrain roussi, piqueté de végétation cuite et racornie par le soleil: des bosses de sable jaune surmontées de chiendents maigres. Les osiers clairs jetent dans les flaque une ombre noire, relevée de profondeurs bleutées. Au-dessus du sommet des arbres altérés, une ligne grise comme un ciel d'étain. Les vaches abondent; le taureau les attend, la tête tournée vers la rivière et battant ses flancs de sa queue. A travers les jonchères et les graminées à fleurs rouges, des coins blancs de l'horizon; au fond, un ciel de couchant, une bande fondant le jaune et le pourpre, et arrivant, par gradation insensible, sur le devant, au bleu d'ardoise du crépuscule; à gauche, une masse de chênes contournés, comme un commencement de forêt druidique ombrant une végétation embroussaillée, hérissée, sur un roc d'une tournure presque biblique.

Et comme nous nous exclamions d'admiration: « Ce n'est pas tout cela, répliqua le peintre en riant, s'il arrivait un incendie, voici ce que je sauverais d'abord. » Et il nous montra son tableau de *Loth et ses filles*, qui est assez peu connu pour que nous en donnions une description sommaire. Au fond d'une vallée sombre et lugubre, sur le mur d'un grand tombeau, se détache l'ange en tunique violette, tirant par la main Loth à demi vêtu et soutenu par l'une de ses filles; l'autre porte des hardes; à vingt pas, la statue de sel. La côte monte sous un ciel convulsé, traversé de nuées bitumineuses, et de monstrueuses fumées rougeâtres reflètent en dessous la flamme des incendies dont les langues percent par-dessus la bande de l'horizon. Tout à fait au sommet, dans un lointain immense, une sorte d'arc de triomphe dont les pilastres sont éclairés par la pourpre, et le sourire de la fournaise. A gauche de l'ange, deux troncs d'arbre desséchés et couchés par l'ouragan.

Quoi qu'il nous en coûte, nous avouons ne point partager la prédilection du maître pour cette œuvre essentiellement romantique, que nous donnerions pour le moindre de ses paysages.

Tel est en ce moment, répétons-nous, l'aspect de l'atelier de Corot, « toute sa vie! »

On peut appliquer à l'homme la qualification populaire si juste et si touchante: « Bon comme du bon pain. » Essayons de rendre l'aspect souverainement charmant et irrésistible de ce La Fontaine du paysage.

Dans son atelier, M. Corot est vêtu d'une blouse de coton bleu; le cou encadré d'un col haut, soutenu par une épaule cravatée noire. Les masses de ses cheveux mélangés de blanc et de châtain clair sont pressées par une sorte de toque de velours noir à côtes échanquées en créneaux. Le front, haut et lumineux, est traversé par deux sourcils blancs en accent circonflexe; l'œil, large, ouvert, cordial, malin, rayonnant, honnête, projette un sourire qui va droit au cœur; le nez, aquilin et très-fin, est bosselé au milieu; des lèvres charnues et sensuelles, la supérieure relevée légèrement, et l'inférieure avançant un peu pour la rejoindre. Le dessous des paupières est plissé; la patte d'oie ouvre son éventail à l'angle des yeux; au milieu du front, une ride en forme de Y; le menton est percé d'une fossette; les mains, petites et sèches, s'agitent continuellement. Corot chante, saute, tourne, vire dans son atelier, c'est une gaieté sans fin. Il hausse les épaules, penche le cou, se campe sur ses jambes arquées, croise ses mains qu'il entrelace sur son ventre, et s'arrête devant un chevalet. Le voici parti chercher sa *petite* (sa pipe) qu'il égare toujours. Il revient, prend la palette, le pinceau, pique une fleur par-ci, une feuille par-là, passe toutes les dix minutes d'un paysage à un autre, fredonnant, causant, riant de sa bonne voix chaude et grassejante. Il tape sur l'épaule du visiteur, raconte l'histoire de chaque tableau, l'idée qui l'a fait naître, apporte et étale toutes ses toiles l'une après l'autre: « Regardez-moi ça, est-ce gentil? Que dites-vous de ces teintes? Est-ce cela? » Comment rester insensible à cette bonhomie si franche, à cette verdure, à cette pétulance, qui, ou le sent, proviennent d'un excès de bonté et de simplicité touchante?

« Il est des jours, vous dit-il tranquillement, où c'est moi qui peins; ces jours-là, c'est mauvais. Les jours où ce n'est pas moi, c'est le petit ange (il croit aux petits anges, l'excellent homme) qui est venu, et il a travaillé pour moi; alors c'est meilleur! C'est le petit ange qui a fait mes deux paysages. » (Les deux premiers que nous avons analysés en tête de cet article.)

Longtemps discuté, repoussé, bafoué par l'école historique et par le romantisme même, Corot a traversé la vie, riant à la misère, travaillant quatorze heures par jour, sans souci des mesquineries des jurys opposants. « On y viendra, » disait-il pour se consoler; et on y est venu! Corot a pour lui toute la jeunesse; c'est le peintre des poètes. A force de patience, en entassant les chefs-d'œuvre les uns sur les autres, il a fait la lumière, la conviction et la sympathie dans l'âme des plus revêchés. Du reste, Corot n'a jamais compté un ennemi, des rivaux tout au plus, en dehors, bien entendu, de la race académique.

Comme tout véritable artiste, Corot sent profondément l'art sous toutes ses formes. Shakespeare lui est familier, à lui l'homme des fraîches campagnes de mai; et la musique le jette dans une sorte de rêve. Nous eûmes l'indiscrétion de lui demander comment il travaillait, et voici ce qu'il nous révéla: Il prépare son tableau, et indique les masses principales; les grands traits lui rappellent les petits détails. La toile est placée dans un coin; au bout de quelque temps, il la remet sur le chevalet. Alors, peu à peu, le paysage vu se reconstruit dans son esprit. Il retrouve le coin de ciel, le ton de feuillage, l'accident de terrain, la pierre, la touffe d'herbe, la fleur, l'animal qui l'avaient frappé; et, un à un, le pinceau reproduit les mille et mille objets qui s'étaient comme photographiés dans le cerveau du peintre. On pourrait aller, toile en main, comparer le paysage sur place: il n'y a rien d'omis et rien d'ajouté.

Voici les principales toiles de Corot: *Loth et ses filles*; le *Banquet*; *Diane et ses nymphes* (au musée de Bordeaux); une *Vue de la Rochelle*; la *Toilette*; le *Paysage* du musée de Luxembourg; le *Lac de Nemi*; le *Baptême de Jésus-Christ* (à Saint-Nicolas-du-Char-donné); le *Petit Berger* (au musée de Metz); un *Saint Jérôme* (à l'église de Ville-d'Avray); le *Matin et le soir* (appartenant à M. le comte Demidoff); un *Paysage* (appartenant à M. Laurent Richard); l'*Étoile du soir* (inspirée par le poème d'Alfred de Musset que lui déclama, à Londres, un de ses amis, et qu'il traduisit immédiatement sur la toile). A cette liste, nous ajouterons le *Pêcheur de grenouilles*, qui se trouve, à Auxerre, dans la collection de M. Ernest Joly.

M. Corot est, pour nous, un des génies de la peinture française.

COROTAIK, ville de la Russie d'Europe. V. KOROTAIK.

COROUBEH, esclave de Séif-ed-Daulah, émir d'Alep, devint officier dans ses troupes, puis profita des troubles qui s'élevèrent à sa mort (968) pour s'emparer du pouvoir. L'empereur grec Nicéphore envoya contre lui une armée qui l'assiégea dans Alep. Grâce à un tribut annuel qu'il offrit de payer, il conserva la souveraineté de cette ville jusqu'en 976. Un de ses esclaves, Bekdjewr, dont il avait fait son vizir, conspira alors contre lui et le renversa. On croit que Coroubek mourut dans les fers.

COROUIZ s. m. (ko-rou). Ancienne forme du mot COURROUX.

COROYÈRE s. f. (ko-ro-iè-re). Bot. Nom vulgaire de la coriandre.

COROZO s. m. (ko-ro-zo — mot espagn.). Techn. Substance végétale, éburnacée, d'une grande blancheur, qui sert à faire de petits ouvrages de tabletterie. || On l'appelle aussi *ivoire végétal*, à cause de sa ressemblance avec l'ivoire proprement dit.

— Bot. Syn. d'*ÉLÉATS*, genre de palmiers qui produisent le corozo.

— *Encycl.* Le *corozo* provient d'un arbrisseau de la famille des palmiers, qui croît dans les forêts de l'Amérique intertropicale, plus particulièrement dans celles de l'Équateur, du Pérou et de la Nouvelle-Grenade. Cet arbre n'est autre que le *phytelephas macrocarpa* des botanistes, le *tagua* des indigènes. Les anciens colons espagnols lui donnent aussi le nom d'*arbre à tête de nègre*, à cause de la couleur, de la forme et du volume de ses fruits. Ces derniers se composent de plusieurs loges ou cellules, renfermant chacune quatre graines, arrondies d'un côté, un peu pointues de l'autre, et ayant à peu près la grosseur d'une petite pomme. Ces graines sont protégées extérieurement par une enveloppe fibreuse, au-dessous de laquelle se trouve un épais péricarpe corné qui enveloppe l'embryon, et qui correspond à la chair tendre et comestible des noix de coco. C'est ce péricarpe qui constitue le *corozo*. Les graines du *phytelephas macrocarpa* n'ont été introduites dans l'industrie européenne que depuis une quinzaine d'années. On les appelle vulgairement, dans le commerce, *noix de tagua* ou de *palmier*, et quelquefois aussi, mais improprement, *marrons* ou *noix de coco*. Les plus grosses viennent de Carthagène, dans la Nouvelle-Grenade. Elles valent à Paris, en moyenne, de 40 à 45 fr. les 100 kilogr. Le *corozo* se prête avec la plus grande facilité au travail du tour et du burin; mais il a le défaut de se ternir promptement, et de ne pas résister aux frottements un peu énergiques. Aussi ne peut-on l'employer qu'à la fabrication d'objets pour lesquels la dureté et l'éclat ne sont pas des qualités indispensables. Celui qui l'a fait connaître à l'Europe a certainement rendu

service à l'industrie de cette partie du monde en la dotant d'une nouvelle matière première, mais il y a aussi introduit une nouvelle branche de fraude commerciale. En effet, on vend très-souvent des objets en *corozo* comme s'ils étaient en ivoire animal, ivoire dont le prix est trois ou quatre fois plus élevé. On doit au chimiste belge Pasquier un procédé très-simple pour déceler cette tromperie. On mouille l'ivoire suspect avec de l'acide sulfurique concentré. Si c'est de l'ivoire véritable, aucun phénomène ne se produit. Si, au contraire, c'est du *corozo*, il se manifeste une teinte rose, qu'un lavage à l'eau fait disparaître.

CORP s. m. (korpp). Ichthyol. Nom vulgaire de l'ombr.

CORPABLE adj. (kor-pa-ble). Ancienne forme du mot COUPABLE.

CORPEL s. m. (kor-pèl). Poignée d'épée. || Vieux mot.

CORPIET (Étienne-Charles), peintre de portraits, paysagiste et réparateur d'objets d'art, né à Paris en 1781, mort en 1847. Élève de Servandoni et de Machy, il exposa en 1823 un paysage historique, et fit une suite de dessins à gravures pour tapisseries. Mais ce qui le recommanda surtout à l'attention de la postérité, c'est que, le premier, il trouva le moyen de restaurer et de rétablir, dans toute sa perfection, la peinture sur émaux. Cette découverte et les travaux qui en furent la suite provoquèrent les applaudissements de tous les vrais artistes et de tous les connaisseurs. La restauration d'un portrait de Louis XIV dans sa jeunesse, peint sur émail par Petitot, et d'un *Jésus au tombeau*, sur émail de Limoges, valut à Corpiet les suffrages de l'Académie des arts, qui, dans un rapport lu en séance publique le 22 février 1829, lui exprima son admiration pour le succès de la restitution de ces deux ouvrages. Il dut à son talent d'exécuter les réparations de toutes les grandes collections de notre temps: celles de Debruge-Dumésnil, de Sauvageot, de Pourtales, de Rattier, etc., etc. — Son fils ALFRED, né le 15 juillet 1827, continua la carrière ouverte par son père, et, à force de recherches, il trouva de nouveaux procédés pour la restauration des objets d'art. En 1855, il exposa une coupe de cuivre émaillé, dont les parties écaillées avaient été remplies et peintes au grand feu. Ces réparations à chaud, que son père n'avait pu réussir sur les émaux, il les étendit aux poteries de Palissy, à celles dites de Henri II, aux faïences italiennes et françaises. Ceux qui ont visité l'Exposition universelle de 1887 ont pu voir, classes xiv et xv, n° 105, les objets exposés par M. Alfred Corpiet, et apprécier la valeur de ce grand artiste.

CORPON s. m. (kor-pon). Pêche. Cinquième chambre, à la tête de la madrague, qui sert à pêcher le thon. || On dit aussi CORPOU.

CORPORAL s. m. (kor-po-ral — lat. *corporale*; de *corpus*, corps). Liturg. Lingé bénit que le prêtre étend sur l'autel, pour y déposer le calice et l'hostie pendant la messe: *Des CORPORAUX consacrés. Le CORPORAL est, par sa blancheur, le symbole de la pureté nécessaire au célébrant et à ceux qui communient.* (Bouillet.) *Lors des incendies, on portait autrefois le CORPORAL en cérémonie, et on l'élevait devant les flammes pour agir contre elles.* (Bachelet.)

— Ancienne forme du mot CAPORAL. On a dit aussi CORPORMAL.

CORPORALI (César), poète italien. V. CAPORALI.

CORPORALIER s. m. (kor-po-ra-lié — rad. *corporal*). Liturg. Sorte de bourse dans laquelle on serre le corporal. || On dit aujourd'hui BOURSE.

CORPORALITÉ s. f. (kor-po-ra-li-té — lat. *corporalitas*; de *corporalis*, corporel). Etat de ce qui est corporel: *Il s'obstine à soutenir, dans la Trinité, de la CORPORALITÉ.* (Boss.) *Arnobe parle positivement de la CORPORALITÉ des âmes.* (Voltaire.)

— Antonymes. Incorporalité, spiritualité.

CORPORANDI (Joseph d'ANVARE), général français, né à La Croix (Alpes-Maritimes) en 1722, mort en 1804. Il entra en 1745, comme volontaire, dans le corps du génie militaire français, fit ses premières armes au combat du Tamro, puis prit part aux sièges de Tortone, d'Alexandrie, de Valence, sur le Pô, et à celui de la citadelle de Casal, où il fut blessé à la tête par un éclat de bombe. Il fut nommé lieutenant dans le régiment d'Aquitaine en 1746, admis comme ingénieur ordinaire le 1^{er} janvier 1750, et promu au grade de capitaine quatre ans après. Au moment où éclata la Révolution française, Corporandi, qui était à la retraite, reprit du service, reçut le grade de général de division (1793), et fut nommé commandant en chef de la division des Pyrénées-Orientales; mais il refusa ce commandement, et ne voulut agir qu'en second; il concourut puissamment en cette qualité aux succès de notre armée, assura la victoire aux troupes républicaines, et força les Espagnols à demander la paix. Il prit alors définitivement sa retraite.

CORPORATIF, **IVE** adj. (kor-po-ra-tif, i-ve). Qui a rapport aux corps ou corporations: *Le prolétaire, seul en face de la puissance centuplée du chef d'industrie, a été re-*

jeté dans l'incertitude, dans la dépendance d'où le travailleur était sorti peu à peu, au moyen âge, par l'organisation CORPORATIVE. (Rouleaux.) *Les chrétiens adoptèrent l'esprit CORPORATIF.* (Fourier.) *La Révolution s'est contentée d'abolir les privilèges CORPORATIFS.* (Proudh.)

CORPORATION s. f. (kor-po-ra-sion — du lat. *corpus*, même sens). Association de personnes ayant des règles, des obligations, des droits, des privilèges qui leur sont communs: *Les CORPORATIONS religieuses. Les anciennes CORPORATIONS d'arts et métiers. Dès que la lumière de la civilisation commence à luire sur notre vieille France, nous la découvrons en quelque sorte hérissée, non-seulement d'ordres, de seigneuries, de provinces, de communes, mais d'une foule de CORPORATIONS avec leurs magistratures domestiques.* (Royer-Collard.) *Atteints les voleurs forment une bande; à Madrid, c'est une CORPORATION.* (V. Hugo.) *Là où il n'y a pas d'hérédité, il n'y a pas de caste, il y a CORPORATION.* (Guizot.) *Les corporations industrielles sont surtout le produit de l'avidité fiscale des rois.* (De Tocqueville.) *La soif des richesses est la dominante caractéristique de toutes les CORPORATIONS religieuses, sans exception.* (Toussaint.) *L'existence d'une CORPORATION cléricale quelconque est incompatible avec la liberté.* (L. Jourdan.)

— En Angleterre, Communauté civile composée des habitants d'une localité, à qui une patente royale a donné le droit d'avoir un sceau, d'acquiescer, d'aliéner comme un particulier.

— *Encycl.* Les corporations étaient des associations d'individus exerçant la même profession, dans une localité ou dans un district, et dont les membres étaient réciproquement liés par certains droits et par certains devoirs. Le caractère commun de ces institutions, supprimées par la Révolution de 1789, fut, à partir du moyen âge, de faire dépendre l'exercice d'un état quelconque de conditions plus ou moins tyranniques, et de tenir les travailleurs subalternes dans une oppression absolue. L'apprentissage, le compagnonnage, la confection d'un chef-d'œuvre ou pièce difficile du métier, et l'acquisition de la maîtrise devinrent autant d'entraves à la liberté individuelle et au progrès de l'industrie. La liberté n'exclut certes pas les associations, mais elle ne les admet que volontaires et laissant à chacun carrière ouverte à ses facultés propres. Or le système corporatif était entaché d'un despotisme odieux. Ainsi, pour se marier, il fallait que l'ouvrier fût maître, et, pour obtenir la maîtrise, il devait subir l'examen de ceux mêmes avec qui il allait se trouver en rivalité d'intérêts. Le maître, de son côté, était l'objet de mille tracasseries: il devait se tenir à son état, ne faire que son métier. Le savetier ne devait être que savetier; s'il empiétait sur les prérogatives du cordonnier, il était aussitôt puni d'une forte amende. Aussi les corporations eurent-elles chez nous, durant leur longue existence, une influence fâcheuse sur le commerce; elles montrèrent maintes fois jusqu'où peuvent aller les folies et les abus de la réglementation. Ne soyons donc pas étonnés quand nous voyons les économistes modernes, ceux du moins que le souffle généreux des idées nouvelles emporte loin de la routine, juger sévèrement ces institutions arbitraires, dont on retrouve encore çà et là assez de traces pour qu'il soit permis de dire qu'elles n'ont point entièrement disparu de nos habitudes. Leur système d'exclusion de toute concurrence, leur esprit de tutelle et de réglementation se sont conservés dans plusieurs professions, parmi lesquelles figurent encore tout récemment la boucherie et la boulangerie. Les privilèges des agents de change, des notaires, des avoués, des huissiers, des commissaires-priseurs, dont le nombre est limité et la nomination soumise à l'accomplissement de formalités particulières, rappellent, sous plus d'un rapport, le bon vieux temps des maîtrises et jurandes. Ceux des imprimeurs, des libraires et de plusieurs autres corps d'état, également fermés à la concurrence, soit par des usages locaux, soit par des règlements de police, sont des vestiges des mêmes abus. Mais, hâtons-nous de le constater, les anciennes corporations ont dit leur dernier mot en France, et ce qu'il en reste tend de plus en plus à disparaître, malgré les tentatives malheureuses de quelques admirateurs du passé pour les réhabiliter dans l'esprit public. Pour nous, en les étudiant aujourd'hui, nous ne les regardons plus, à proprement parler, que comme un fait historique, fait qui offre un intérêt puissant, attendu que s'y trouve mêlée la vie de la classe moyenne ou de la bourgeoisie. Oui, en dépit de quelques esprits craintifs qui voient un apaisement à leurs vaines terreurs dans tout ce qui est règlement ou restriction, c'en est fait: dans le programme économique du présent doit entrer la suppression des corps et métiers et de tout ce qui tend à en rappeler les abus. Déjà, dans la plupart des contrées de l'Europe, les corporations sont, comme en France, abolies; le nouveau monde ne les a jamais connues. En Allemagne, en Autriche, en Suède et en Danemark, elles se sont maintenues jusque dans ces dernières années, et, aujourd'hui, ne sont même pas encore supprimées partout; mais tout fait prévoir que ces institutions d'un autre âge disparaîtront bientôt et complètement de

notre civilisation, mieux instruite de ses intérêts et de ses devoirs.

• L'obscurité qui enveloppe l'origine des communautés d'arts et métiers n'est dissipée qu'en partie, dit M. Boehmer. La situation économique des masses n'a encore occupé que bien peu l'attention des historiens. Les auteurs les plus récents ont, à vrai dire, compris dans leurs recherches le courant ordinaire de la vie du peuple, et dit quelques mots sur les faits et gestes des ateliers et des modestes intérêts du travailleur. Mais une histoire complète des ouvriers et du travail au moyen âge est encore à écrire. Un point seulement est acquis, et il est explicite, en partie, la disette de renseignements dont nous nous plaignons, c'est qu'autrefois le travail n'était pas réputé honorable. Dans l'antiquité, les professions manuelles étaient le lot des esclaves et des prisonniers de guerre; et, pour constater ce fait, il n'est pas nécessaire de remonter jusqu'aux Assyriens, aux Egyptiens et aux Persans; il suffit de s'arrêter aux Grecs et aux Romains. Sans doute, la science, l'art, la poésie, le culte de la liberté, le patriotisme répandent un lustre brillant sur l'époque la plus florissante de l'antiquité classique; mais cet état superficiel ne doit pas nous faire oublier l'oppression qui pesait sur les classes inférieures de la population, oppression que des révoltes et des guerres serviles se chargent d'ailleurs de rappeler à notre souvenir. Ce qui manquait à l'antiquité, c'est le travail libre et l'honneur du travail, par conséquent l'élément le plus essentiel de la prospérité et du développement politique de l'Etat; car la spoliation, l'oppression et l'exploitation de la classe la plus nombreuse de la société ne forment pas des éléments de durée pour un Etat. • Selon le même écrivain, qui ne nous parle ni des héritiers de la Grèce, ni des collèges d'artisans de l'ancienne Rome, les *corporations* sont nées dans les villes de l'empire germanique.

On trouvait à Rome les collèges des marchands, des serruriers, des bateliers, des fondeurs, des argentiers ou banquiers, etc., qui faisaient remonter leur origine à Numa. Supprimés sous le consulat de L. Cœlius et de Q. Martius, à cause de leur turbulence, ils furent rétablis par Clodius. Toutefois la *corporation* romaine tenait peu de place dans une nation où le travail était considéré comme dégradant et indigne d'un homme libre. Sous les derniers césars, les *corporations* acquirent plus d'importance. Alexandre Sévère érigea toutes les industries en *corporations* distinctes, et les soumit à une réglementation fixe. En 364, Valentinien 1^{er} confirma les privilèges conférés par ses devanciers, et, vers la même époque, les industries formèrent des associations dont les membres, liés au métier d'une manière indissoluble, se trouveraient dans l'impossibilité de s'en séparer, eux et leur postérité. Elles purent, en compensation de ces charges, recevoir des legs et des donations, hériter de leurs membres qui mouraient sans héritiers légitimes et sans laisser de testament. Ces collèges, à qui l'autorisation de la puissance publique donnait existence dans l'Etat, et quelquefois même dans l'ordre politique, possédèrent tout ce qui caractérise les *corporations*. Ils avaient leurs rites particuliers, leurs dévotions spéciales, leurs statuts, leurs patrons, leurs syndics, leur police. Diverses parties du service public et de l'approvisionnement ou du service impérial étaient mises à la charge de plusieurs d'entre eux, et ils en étaient indemnisés par des monopoles.

On retrouve ces collèges dans la Gaule romaine, où leur existence se lia souvent à celle des cités et des communes. Ils sont connus sous le nom de *collegia opificum*, réunions des artisans de municipalités ayant le droit de délibérer en commun. En Italie, et principalement dans les villes lombardes, nous voyons de bonne heure des *corporations* d'artisans se former sous la protection des princes, prompts à saisir l'occasion d'élever une bourgeoisie qui pût un jour servir de contre-poids à la noblesse. Leur formation correspond à l'existence des premières constitutions municipales. Cette remarque est applicable aussi à l'Allemagne. Dans ce dernier pays, la plupart des *corporations* datent de la seconde moitié du xiv^e siècle. Les plus anciennes sont celles des tailleurs et des merciers, à Hambourg, en 1152; des marchands de draps, en 1153, et des cordonniers, en 1157, à Magdebourg. Au xiv^e et au xv^e siècle, elles acquirent de l'importance politique, et peu à peu elles devinrent assez puissantes pour que certains métiers, qui leur étaient étrangers, vinssent se placer sous leur protection. Une *corporation* de tisserands existait à Brême en 1300, une de marchands à Greifswald en 1330, une de merciers à Francfort-sur-le-Main en 1559. En Angleterre, les *corporations* se formèrent à peu près comme celles d'Allemagne, seulement l'élément démocratique y dominait davantage; aussi leur participation aux affaires y était plus apparente. Le droit d'exercer un métier indépendant pouvait s'y obtenir, soit à prix d'argent, soit au moyen d'un apprentissage, au bout duquel on avait le droit d'être maître. Tous les métiers étaient égaux; chacun pouvait choisir la *corporation* à laquelle il voulait appartenir, et, comme ces *corporations* donnaient le droit d'élection, beaucoup de personnes s'y faisaient agréger sans pratiquer aucun art. Les tisserands formaient déjà une communauté à Londres sous Henri I^{er}. Le droit commun, cultivé avec tant de soin

par les tribunaux et l'esprit général du pays, ne permit pas l'établissement de *corporations* privilégiées couvrant, comme en France et en Allemagne, tout le territoire d'un réseau inextricable. En dehors des bourgs, l'industrie conserva son indépendance, et elle sut se créer un magnifique domaine sur le terrain neutre. Les plus grandes cités modernes de l'Angleterre sont le résultat de cette liberté d'expansion. Dans cet état de choses, la conservation des privilèges cessa d'avoir un sens, et la loi municipale de 1835 les supprima dans les villes où ils existaient encore; depuis lors, il ne fut plus nécessaire de jouir du droit de cité pour ouvrir boutique ou pour devenir maître. Bien que l'existence des *corporations* remonte assez haut en Danemark, on ne sait rien de positif sur leur formation. On en signale une à Odensée en 1476, sous l'invocation de la sainte Trinité. Beaucoup d'autres surgirent dans ce pays vers le même temps. La Suisse avait à Bâle, dès 1260, une *corporation* de bouchers, et, dès 1262, une *corporation* de jardiniers. La France, elle, reçut les *corporations* de son passé, comme de la force des choses; de la tradition romaine, comme de la tradition germanique; du christianisme et de la féodalité, comme de l'établissement juridique et législatif de la monarchie plus moderne.

• L'esprit de confrérie, dit M. Renouard, dans son excellent ouvrage sur les brevets d'invention, formait un des traits caractéristiques des mœurs germaniques. Il était né, non des vues de subordination qui présidaient à l'organisation romaine, mais des alliances et garanties réciproques entre égaux, tous ardents pour l'indépendance. De temps immémorial, les peuples du Nord avaient leurs confréries, leurs guildes, leurs banquets, associations à part, au milieu de la nation et de la tribu. Les arts, l'industrie, le commerce, presque entièrement abandonnés aux gens de condition servile, étaient réduits à un rôle trop insignifiant dans la société barbare, pour qu'une place importante leur ait été faite dans ces associations, préoccupées d'autres intérêts plus puissants alors sur tous les esprits; mais, dans les lieux mêmes d'où elles disparurent, ces *conjurations*, ces communions, ces conventicules laisseraient dans les mœurs publiques quelque chose de leur empreinte, et secondèrent, par leur fraternité, l'instinct de défense mutuelle qui porta les hommes de même profession à se protéger et à s'unir. La politique des empereurs et les conquêtes du christianisme avaient multiplié les citoyens romains et étendu l'émancipation des esclaves. Les hommes de travail, conduits par le clergé, qui se recrutait beaucoup parmi eux, s'élevaient dans la hiérarchie sociale à mesure que s'abaissait un patriciat mourant. A l'époque où l'empire romain s'écroula sous les efforts des barbares, déjà était semée dans le monde cette classe moyenne, destinée à tant de puissance; la noblesse guerrière des peuples germaniques et la hiérarchie féodale en retardèrent l'avènement. L'invasion des barbares retint sous le joug le travail, lot des vaincus. Mais l'esclavage continuait à perdre du terrain. Un vaincu, un serf était placé moins bas qu'un esclave, et encore tous les vaincus ne furent-ils pas des serfs. Lorsque l'Etat, né, en France, de la conquête, prit de l'assiette, et que l'unité nationale commença à se former, les *corporations* préexistaient. Le commerce et l'industrie occupaient dans la société une place déjà importante, mais qui, mal définie, sans uniformité, sans certitude d'avenir, variait suivant les lieux, les temps, les accidents, les caprices. Dans la confusion et les conflits de la société du moyen âge, marchands et artisans se réunirent par profession, sous l'invocation de la Vierge et des saints, pour se soutenir mutuellement contre les exactions et les violences des seigneurs et du clergé, des gens de cour et des gens de guerre, et contre les rapines des individus de toute classe. Les corps de métiers composaient la principale force guerrière des villes, aux époques où elles luttaient pour se former en communes. Dans ces temps, où tout était privilège, et où les libertés les moins contestables, mises sans cesse en contestation, avaient besoin d'être accordées en franchise et garanties par des chartes, les corps de métiers, pour exercer leur industrie, conquéraient quelquefois, achetaient presque toujours des autorisations qui leur étaient sans cesse ravies et revendues.

Le droit que les divers pouvoirs s'arrogeaient d'autoriser, de régler ou d'interdire l'exercice du travail, laissa le travail dans une sorte de servitude et d'infériorité. Une heureuse réaction s'est opérée dans nos mœurs; mais que d'efforts il a fallu faire pour vaincre un préjugé qui reportait les forces vives de la nation vers les tueries humaines, qui seules donnaient la gloire! Les rois et les seigneurs féodaux étaient les maîtres du travail de leurs sujets et vassaux. Quand, à côté des fiefs territoriaux, s'éleva l'inféodation des offices; quand s'agrandit, au détriment des offices inféodés, le pouvoir gracieux et arbitraire de la couronne, pour la collation et la concession des offices; quand ils furent des fiefs, et quand ils ne furent que des dignités, il faut compter parmi les principaux droits qui s'y attachèrent celui de disposer des maîtrises d'arts et métiers, et d'exercer une juridiction sur les marchands et les

artisans. C'est ainsi que le grand boutillier ou échançon avait juridiction sur les marchands de vins et les cabaretiers; le grand ou premier maréchal de l'écurie du roi, sur les maréchaux; le chambrier, sur les merciers, les fripiers, les pelletiers; le grand punetier, sur les boulangers ou talmeliers, etc., etc. Ces grands officiers avaient leurs marchands et leurs artisans pour les vivres, les habits, les meubles, les équipages de la cour. Chacun d'eux donnait des lettres de maîtrise, non-seulement aux marchands et aux artisans de sa dépendance, mais encore à tous ceux qui exerçaient la même profession, surtout dans Paris. Il en tirait des taxes et des rétributions; il avait droit de visite et juridiction sur eux, pour connaître, par lui-même ou par ses officiers, de leurs différends. Ces pouvoirs et ces droits des officiers de la couronne allèrent en s'affaiblissant, à mesure que l'autorité royale se concentra et que le respect des droits individuels se fortifia dans nos lois; mais il en resta des traces jusqu'à la Révolution. Ajoutons à cela que, au moyen âge, nombre de seigneurs féodaux et d'évêques s'étaient constitués de véritables cours copiées sur celles de nos rois, avec les mêmes officiers, porteurs des mêmes titres, et jouissant des mêmes privilèges sur les *corporations*, et l'on jugera de la confusion qui dut en résulter, et des mille tracasseries et exactions auxquelles se virent en butte les gens de métier, ayant à soutenir des luttes incessantes contre ces pouvoirs rongeurs et multiples, qui s'abattaient sur eux de tous côtés à la fois, et engraisaient l'oisiveté cléricale et seigneuriale aux dépens du peuple affamé et méprisé. Les gens d'église ne furent pas les moins après à la curée. Un exemple entre mille: à Châlons-sur-Marne, le vidame, le camérier, l'écuier, le maréchal du prélat, s'arrogeaient certains droits sur les peintres, les pelletiers, les merciers, les selliers, les boulangers, etc., basés assurément sur ceux que leurs collègues de la cour royale exerçaient eux-mêmes. V. *Histoire du diocèse de Châlons-sur-Marne*, par M. Ed. de Barthélemy (1853); les *Cartulaires* du même évêché (1854); la *Noblesse en France avant et depuis 1789*, par le même (1853).

Quand les choses se régularisèrent, et que le pouvoir royal eut acquis une unité que lui dénia constamment le moyen âge, les offices de la couronne, véritables démembrements du pouvoir, disparurent ou à peu près. Mais le gouvernement exploitait le système au point de vue fiscal, et se réserva d'accorder la maîtrise moyennant finance. Henri III donna, par son édit de décembre 1581, à l'institution des *corporations* l'étendue et la forme d'une loi générale. Il établit les arts et métiers en corps et communautés, dans toutes les villes et lieux du royaume. Divers édits successifs prescrivirent la durée de l'apprentissage, la forme et la qualité des chefs-d'œuvre, les formalités de la réception des maîtres, des élections des jurés, des visites qu'ils pourraient faire chez les maîtres, et les sommes qui seraient payées par les aspirants, tant au domaine, à titre de *droit royal* (on appelait ainsi le *droit au travail*), qu'aux jurés et aux communautés. Henri III, en soutenant que le roi seul conférerait le droit au travail, proclama une sorte de socialisme royal, dit M. Boehmer. Par l'application de ce principe, l'organisation en corps exclusifs pénétra dans toutes les professions, et jusqu'aux bouquettiers. On ne fit grâce de l'organisation communautaire, ni aux oiseleurs, ni aux maîtres de danse, ni même aux égoûtiers. En 1776, on voit deux communautés de couturières et de décolleuses; les modistes étaient séparées des plumassières, et ces subdivisions furent poussées de plus en plus loin. On reste frappé d'étonnement devant une énumération détaillée. Les droits de réception étaient élevés, la durée de l'apprentissage fort longue. Elle s'étendait jusqu'à dix ans dans certaines industries, par exemple dans celle des bonnetiers de Paris; elle était de sept ans pour les tonneliers de Lyon, de cinq ans pour les tisseurs de draps d'or ou d'argent, non compris les trois années de compagnonnage, au minimum. Aussi de nombreuses plaintes surgissent-elles périodiquement contre un praeil système. Dès 1614, le tiers état demanda aux états généraux la suppression des communautés. Plus tard, Turgot essaya d'en purger le pays; le fameux édit de février 1776, soumis le 12 mars suivant au parlement, et qui supprimait les jurandes et les maîtrises, est considéré, à juste raison, comme un des plus beaux titres de gloire de cet homme d'Etat. On s'est demandé si la grande réforme industrielle que le gouvernement voulait introduire en 1776 n'eût pas prévenu la Révolution de 1789. Quoi qu'il en soit, Turgot succomba; l'édit fut rapporté au bout de six mois, mais non sans laisser une trace bienfaisante. Sur cent dix *corporations*, vingt et une furent dissoutes, et celles qui restaient, réduites par voie de réunion; on diminua aussi les droits de réception, dont une partie fut revendiquée pour le Trésor. Les professions industrielles de la ville de Paris se trouvèrent alors divisées en six corps de marchands et quarante-quatre communautés d'artisans. Les six corps étaient les suivants: 1^o drapiers-merciers; 2^o épiciers; 3^o bonnetiers, pelletiers, chapeliers; 4^o orfèvres, batteurs d'or, tireurs d'or; 5^o fabricants d'étoffes et de gazes, tisseurs, rubaniers; 6^o marchands de vin. On permit en même temps le

libre exercice de vingt professions faisant partie des communautés supprimées. Il est bon d'en donner la liste, afin de montrer jusqu'où le système ancien portait ses entraves: « Bouquettiers, brossiers, boyaudiers, cardeurs de laine et de coton, coiffeurs de femmes, cordiers, fripiers-brocanteurs, achetant et vendant dans les rues, halles et marchés, et non en place fixe; faiseurs de foudets, jardiniers, liniers, flassières, maîtres de danse, natières, oiseleurs, patenôtiers, bouchonniers, pêcheurs à verge, pêcheurs à engin, savetiers, tisserands, vanniers, vidangeurs. » Un édit du mois de janvier 1777 réforma les anciens corps d'arts et métiers de la ville de Lyon, et les organisa en quarante et une communautés. Plusieurs édits postérieurs réorganisèrent les anciennes communautés, et en créèrent de nouvelles dans le ressort des parlements de Paris, de Normandie, de Nancy, de Metz. Enfin la Révolution éclata, et l'Assemblée nationale décréta la liberté du travail. La loi du 2 mars 1791 conféra à tout Français le droit de faire tout négoce, ou d'exercer toute profession, art ou métier quelconque, sous la condition de payer une patente. L'article 2 de cette loi à jamais mémorable porte: « Les offices de perruquiers, barbiers, baigneurs-étuvistes, et tous autres offices pour l'inspection et les travaux des arts et du commerce; les brevets et lettres de maîtrises et jurandes, ceux du collège de pharmacie, et tous les privilèges de profession, sous quelque dénomination que ce soit, sont supprimés. »

Malgré les termes si formels de cette loi, qui n'a jamais été abrogée, l'exercice de plusieurs professions a été, depuis ce temps, réglementé et limité, tantôt par des règlements de police, tantôt par des ordonnances, et quelquefois par des lois. Le régime des anciennes *corporations* n'a pas été rétabli; mais il y a eu un demi-retour vers ce régime, ainsi que nous l'avons déjà indiqué au début de cet article, en faisant allusion aux privilèges dont jouissent encore certaines professions.

Dans les pays occupés temporairement par la France, la liberté industrielle fut introduite dès le commencement de ce siècle, par exemple dans le royaume de Westphalie, en 1801; mais, dans la plupart, les *corporations* reparurent avec plus ou moins de modifications, après la cessation de l'occupation. Toutefois le royaume de Naples les abolit définitivement en 1826, la Norvège en 1839, la Suède en 1846.

C'est en Allemagne, où elles sont pour ainsi dire nées, que les *corporations* ont reçu leur plus entier développement; c'est là que le système s'est conservé le plus longtemps, d'une part, parce que les villes y acquirent une plus grande indépendance qu'ailleurs, et ensuite parce qu'il n'existait ni pouvoir unitaire puissant ni législation commune. En outre, la plupart des industries ne pouvaient être exercées en Allemagne que dans des villes. • Conférer à une localité des droits urbains, c'était l'autoriser à recevoir des artisans. Les *corporations* allemandes arrivèrent à une importance que n'atteignirent jamais les nôtres, tout aussi exclusives cependant, tout aussi despotiques. Les tentatives faites pour extirper du sol germanique les *corporations* d'arts et métiers, de l'année 1530 à nos jours, sont nombreuses; elles n'ont été couronnées de succès que dans ces derniers temps, et seulement en quelques endroits. L'Exposition de Londres, en 1851, prouva aux artisans allemands qu'ils étaient restés en arrière de leurs confrères de France et d'Angleterre. Les hommes éclairés comprirent aussitôt que, tandis que les fabriques, franchises de tous liens, débarrassées de la plaie corporative, florissaient, la petite industrie d'outre-Rhin, serrée dans ses entraves, étranglée dans ses règlements comme un soldat prussien dans sa capote, se mourait faute d'air et de liberté. De toutes parts les économistes élevèrent la voix, dans les livres, dans les journaux, dans les congrès. La liberté industrielle, après de nombreuses discussions, fut enfin introduite en Autriche le 1^{er} mai 1860, dans le Nassau le 1^{er} juin 1860, à Brême le 4 avril 1861, à Oldenbourg le 1^{er} mai 1862, et à diverses dates à Bade et dans les duchés de la Thuringe. • Dans quelques autres Etats, écrivait en 1864 M. Boehmer, syndic à Brême, la question est résolue en faveur de la liberté; en Bavière, dans la Hesse Electorale, le Hanovre et le Mecklembourg, derniers remparts de cet abus, une vive agitation est entretenue contre les *corporations*. • En attendant que cette institution, si contraire aux progrès économiques, disparaisse complètement ou soit du moins privée de ses privilèges, une institution pleine d'avenir tend à la remplacer, nous voulons parler des associations libres connues sous les noms de sociétés d'avances, de sociétés de crédit, associations pour l'achat des matières brutes et autres analogues, dont M. Schulze-Delitsch est le grand promoteur en Allemagne. Déjà, en 1861, on comptait sur le territoire allemand trois cent soixante-quatre associations d'achat et de consommation, dont les affaires s'élevaient au total de 20 à 22 millions de thalers, soit 75 à 80 millions de francs. On voit par cet exemple ce que peut l'initiative industrielle. La France ne restera certainement pas en arrière dans le grand mouvement qui se produit en faveur des associations libres de tous liens.

Il nous resterait, si nous avions le dessein d'épuiser notre sujet, à examiner dans ses motifs la condamnation portée sur les *corporations* par la science économique, mais nous devons borner notre travail. Quelques traits rapides tracés sur cette institution peuvent n'avoir pas suffi à expliquer l'impopularité dont elle est décidément frappée. Cette impopularité est pourtant bien naturelle. Disons que l'influence pernicieuse des *corporations* n'apparait pas dès l'origine. Au contraire, on leur a cette immense obligation d'avoir su réhabiliter le travail et d'avoir relevé les professions industrielles. Les circonstances leur étaient, il est vrai, favorables; l'artisan, qui n'avait pas à lutter contre la concurrence des manufactures, fournissait des marchandises au commerce international; l'agriculture prospéra et devint un marché pour l'industrie; les artistes et les ouvriers habiles étaient regus à bras ouverts, au lieu d'être repoussés par crainte d'antagonisme, ou simplement par envie; l'accroissement de la demande des produits des villes favorisait plutôt qu'il n'empêchait l'admission des étrangers. Les *corporations*, refuge des faibles contre les forts, assuraient en outre à toute une classe de citoyens une protection efficace, créaient une police intérieure, prenaient soin de leurs veuves, de leurs orphelins et de leurs vieillards, exerçaient une censure morale sur les apprentis et les compagnons, et même sur leurs propres membres, qu'ils forçaient à la probité professionnelle, fournissaient un contingent d'arquebusiers au corps de la ville, et en général satisfaisaient à tous les besoins sociaux. Tel était, en partie du moins, le but des premières *corporations*, ainsi que le prouvent des documents du xii^e et du xiii^e siècle. Mais peu à peu des dispositions restrictives et de plus en plus rigoureuses introduisirent dans ces groupes laborieux une susceptibilité excessive à l'endroit d'un prétendu honneur professionnel, susceptibilité qui aboutit à des exclusions tyranniques, à des prohibitions absurdes. Lorsque les artisans furent devenus, par leur intelligence et leurs efforts, les éléments les plus importants des populations urbaines, et que les corps d'arts et métiers prirent possession de l'administration d'un très-grand nombre de villes, au xiv^e et au xv^e siècle, on vit se multiplier les abus du système, abus dont il serait injuste d'ailleurs de rendre les associations des métiers seules responsables. En effet, les princes, en multipliant les péages de toute nature, droits de douane, d'assise, d'aide et de gabelle, en créant des monopoles, en établissant de nombreuses charges municipales, pesaient lourdement sur l'industrie, et l'obligeaient à chercher son salut, ou ce que l'on croyait tel, dans une réglementation de plus en plus étouffante. Des exactions fréquentes, dit M. Behmer, une administration sans ordre, la corruption des fonctionnaires appauvrirent le travailleur. Les classes moyennes dépendaient à la fin uniquement de la bonne volonté des princes et de leurs cours, dont le luxe leur procurait l'occupation, mais dont les mœurs dissolues, en pénétrant dans les couches inférieures de la société, communiquèrent une appétit au gain qui dut se faire sentir dans l'administration des *corporations*. Avec le progrès de la corruption, l'esprit de persécution et la dureté des communautés industrielles s'accrourent et se constituèrent de plus en plus en hostilité contre toute amélioration, et les classes industrielles ne furent pas seules à en souffrir. On s'explique cette période de décadence qui, au xvii^e et au xviii^e siècle, succéda à la prospérité croissante des villes pendant les siècles précédents, par les guerres sanglantes qui détruisirent les capitaux et répandirent la dévastation et la misère sur de vastes territoires. Le courage et la force de la bourgeoisie furent brisés, et cette même bourgeoisie, autrefois si libérale et si énergique, montrait maintenant un egoïsme étroit et cherchait son salut dans des prohibitions absurdes qui éloignaient des *corporations* les hommes capables et éclairés. Pour exclure toute concurrence, on inventa des mesures d'une rigueur sans pareille, et on n'eut pas honte de violer le domicile d'un *chambrelan*, d'un *bousilleur*, de chercher dans tous les coins les produits de son labeur, de les enlever, ainsi que ses outils, et d'abandonner toute une famille à la misère. Le tort immense causé à l'industrie nationale par la vaste émigration qui suivit la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, aurait pu trouver un remède dans une certaine liberté accordée à la production; il ne fut, au contraire, suivi que d'une aggravation toujours croissante du régime prohibitif. Un édit de mars 1691 supprima les élections des maîtres et gardes des corps de marchands, et des jurés, syndics ou prieurs des arts et métiers, au lieu et place desquels des maîtres et gardes dans chaque corps de marchands, et des jurés dans chaque corps d'arts et métiers, furent créés et érigés en titre d'offices héréditaires, le tout avec un grand nombre de dispositions fiscales. Cet édit amena, dans l'espace de dix-huit années, la création de plus de 40,000 offices, tous vendus au profit du trésor public. Toutes les fois, disait Pontchartrain à Louis XIV, que Votre Majesté crée un office, Dieu crée un sot pour l'acheter. Or le grand roi, ayant besoin d'argent, créait des offices, et Dieu de son côté faisait le sot. Mais la prospérité publique était loin de s'en trouver mieux. Aucune transaction ne pouvait s'opé-

v.

rer, aucun achat se conclure, même pour les besoins les plus urgents de la vie, sans qu'on appelât le juré, qui avait acheté le privilège exclusif de visiter, d'aider, de peser, de mesurer, etc. On créa, dit Voltaire, des charges ridicules... Ainsi, en 1707, on inventa la dignité des conseillers du roi rouleurs et courtiers de vin, et cela produisit 180,000 livres. On inventa des conseillers du roi contrôleurs aux emplacements de bois, des conseillers de police, des charges de barbiers-perruquiers, des contrôleurs-visiteurs de beurre frais, des essayeurs de beurre salé. Ces extravagances font rire aujourd'hui, mais alors elles faisaient pleurer. Ajoutons que le gouvernement tirait en outre un revenu considérable des droits attachés à la collation des grades et à la promotion aux dignités dans les *corporations*, ainsi qu'aux droits de mutation parmi les titulaires. Mais à mesure que les dépenses des communautés augmentaient, les frais de production augmentaient et renchéérissaient les denrées; et, à son tour, le renchéérissement des denrées diminuait la production. Cet état de choses multipliait encore les occasions de débats, les sources de contestations et de querelles par la création ou par le maintien de mille institutions qui ne répondaient à aucun besoin réel, de mille obstacles factices élevés comme à plaisir au sein de la société, pour détourner les hommes de la vue de leurs devoirs naturels, en les asservissant à des devoirs de pure convention, fondés sur la vanité, entretenus par l'egoïsme. De là des procès nombreux entre les *corporations*, procès où la vanité joua le principal rôle. Ce ne fut pas sans difficulté, par exemple, que les chandeliers, puis les vinaigriers-moutardiers, parvinrent à se séparer des épiciers. Les apothicaires eurent à lutter jusqu'au xvii^e siècle pour s'affranchir de la même suzeraineté de l'épicerie. Les tribunaux mirent deux siècles et demi à établir la ligne de démarcation entre un habit neuf et un vieil habit dans les procès intentés aux fripiers par les tailleurs. Les cordonniers et les savetiers n'ont guère moins occupé la justice. M. Costaz évalue à 800,000 livres la somme que les communautés de Paris dépensaient annuellement pour les seuls intérêts du corps. Pour faire face aux dépenses dont elles étaient accablées, on les autorisait à contracter des emprunts et à établir des taxes sur les individus appartenant à la *corporation*. Il faut lire, dans l'admirable rapport de Turgot de février 1776, l'énumération « des dispositions bizarres, tyranniques, contraires à l'humanité et aux bonnes mœurs, » dont sont remplis les codes obscurs du monopole industriel, « rédigés par l'avidité, adoptés sans examen, dans des temps d'ignorance, et auxquels il n'a manqué, pour être l'objet de l'indignation publique, que d'être connus. » Parmi les dispositions déraisonnables et diversifiées à l'infini de ces statuts, mais toujours dictées par le plus grand intérêt des maîtres de chaque communauté, Turgot rappelle les articles qui excluent entièrement tous autres que les fils de maîtres, ou ceux qui épousent des veuves de maîtres; à d'autres, dit-il, rejettent tous ceux qu'ils appellent étrangers, c'est-à-dire ceux qui sont nés dans une autre ville. Dans un grand nombre de communautés, il suffit d'être marié pour être exclu de l'apprentissage, et par conséquent de la maîtrise. L'esprit de monopole qui a présidé à la confection de ces statuts a été poussé jusqu'à exclure les femmes des métiers les plus convenables à leur sexe, tels que la broderie, qu'elles ne peuvent exercer pour leur propre compte. Plus loin, l'éminent homme d'Etat montre comment l'habitude prévalut de regarder ces entraves mises à l'industrie comme un droit commun. « Le gouvernement s'accoutuma à se faire une ressource de finance des taxes imposées sur ces communautés et de la multiplication de leurs privilèges. La finance a cherché de plus en plus à étendre les ressources qu'elle trouvait dans l'existence de ces corps. C'est sans doute l'appât de ces moyens de finance qui a prolongé l'illusion sur le préjudice immense que l'existence des communautés cause à l'industrie, et sur l'atteinte qu'elle porte au droit naturel. Cette illusion a été portée chez quelques personnes jusqu'au point d'avancer que le droit de travailler était un droit royal que le prince pouvait vendre, et que les sujets devaient acheter. Nous nous hâtons de rejeter une pareille maxime. Dieu, en donnant à l'homme des besoins, en lui rendant nécessaire la ressource du travail, a fait du droit de travailler la propriété de tout homme; et cette propriété est la première, la plus sacrée et la plus imprescriptible de toutes. » Ce langage remarquable, qui aurait pu conjurer par des réformes pacifiques la crise sociale qui se préparait, ne fut pas écouté. La suppression provoquée par Turgot souleva la ligue des intérêts privés; le réformateur ne put faire triompher la cause du droit de travailler, « ce droit inaliénable de l'humanité, » et tomba en jetant un cri de détresse qui ne devait être entendu que par la Révolution. La routine, fidèle compagne des rois, boucha les oreilles aux mieux intentionnés; ce fut sur les débris du trône de France que le travail libre fut proclamé.

En songeant à combien d'abus le système corporatif peut donner lieu, on doit faire des vœux pour que tout ce qui, dans nos institutions, tendrait encore à le rappeler dispa-

raisse à tout jamais. Liberté, voilà notre devise.

— *Corporation des poissonniers à Londres.* Cette antique et célèbre *corporation* remonte, dit-on, à Guillaume le Conquérant; mais sa plus ancienne charte existante date seulement du règne d'Edouard III, qui la lui accorda en 1364; elle est rédigée en vieux français; une dernière charte lui a été octroyée par George III.

La *corporation* des poissonniers n'exerce plus qu'une surveillance nominale sur la vente du poisson à Billingsgate, et ne manifeste son existence que par l'entretien de plusieurs hospices et de bourses dans les universités, ainsi que par sa somptueuse hospitalité, dans les occasions où elle lutte de faste avec la *corporation* des orfèvres, placée comme elle en tête des douze grands corps d'états de la capitale. Elle compte parmi ses membres honoraires les plus grands personnalités du Royaume-Uni; il suffit de citer dans la liste des notabilités, en ne remontant pas au delà du milieu du siècle dernier, le prince de Galles, père de George III, l'amiral comte de Saint-Vincent, lord Erskine, lord Holland, lord Brougham, Joseph Hume, lord Denman, lord Althorp, lord John Russell, le prince Albert, lord Palmerston, lord Melbourne, lord Clyde, Richard Cobden, sir Rowland Hill, enfin le feu roi des Belges, Léopold I^{er}, et l'illustre patriote italien Garibaldi. Elle a donné à la Cité de Londres soixante lords-maires, et conserve encore avec orgueil la dague qui servit à l'un de ces fonctionnaires, sir William Walworth, pour tuer le rebelle Watt-Tyler, chef d'une émeute redoutable soulevée pendant la minorité de Richard II.

Au commencement de l'année 1866, la *corporation* des poissonniers a inauguré par un banquet son hôtel, splendidement décoré à neuf. Cet édifice, qui occupe un magnifique site au bord de la Tamise, près du pont de Londres, avait été reconstruit une trentaine d'années auparavant, par l'architecte Robert, dans le style grec; mais la teinte sombre de la pierre nuisait à l'effet de l'ornementation intérieure. M. Owen Jones, qui avait déjà fait revivre dans la section de l'art grec, au palais de Sydenham, le mode de coloration dont les découvertes de l'archéologie ont révélé les vestiges dans les anciens monuments helléniques, avait été chargé d'appliquer le même système polychrome à Fishmongers-Hall, et la presse s'est accordée à vanter l'heureux résultat de cette transformation de l'hôtel de la *corporation* des poissonniers.

Voir le mot CORPS pour les détails spéciaux qui se rapportent à chacun des corps marchands ou des corps de métier.

CORPORÉITÉ s. f. (kor-po-ré-i-té — du lat. *corpus*, *corporis*, corps). Nature de corps; état corporel : Les mahométans reprochent aujourd'hui aux samaritains d'admettre la **CORPORÉITÉ** de Dieu. (D'Herbelot.) L'âme ne forme des idées spirituelles qu'à l'aide des mots qui en sont les signes, et ces mots prouvent la **CORPORÉITÉ** de ces idées. (Bonnet.) Il ne nous est pas possible de déterminer ce qui est en la puissance du corps, c'est-à-dire ce qui peut sortir du fond de la simple **CORPORÉITÉ**, par les forces et les seules lois de la nature. (Boulaingvilliers.) Chez les Pères de l'Eglise, la croyance à la **CORPORÉITÉ** des esprits est presque générale. (Gaspard.)

CORPOREL, **ELLE** adj. (kor-po-rèl — du lat. *corporalis*, de *corpus*, *corporis*, corps). Qui a un corps, par opposition à spirituel : Dieu n'est point **CORPOREL**. Quand on prétendrait que nous serions simplement **CORPORELS**, cela nous exclurait bien davantage de la connaissance des choses, n'y ayant rien de si inconcevable que de dire que la matière se connaît soi-même. (Pasc.)

— Qui a rapport au corps organisé, qui concerne le corps, qui est appliqué à ce corps : **Infirmités** **CORPORELLES**. **Jouissances** **CORPORELLES**. **Punition** **CORPORELLE**. Comme ce sont ceux qui n'ont pas de bien qui attaquent plus volontiers celui des autres, il a fallu que la peine **CORPORELLE** suppléât à la pécuniaire. (Montesq.) L'exercice **CORPOREL** est éminemment hygiénique. (Raspail.)

— Philos. *Individu corporel*, Corps composé de plusieurs autres qui forment un tout : Ces corps sont dits unis, et composent ensemble un tout de certaine figure qui est un mode de l'étendue solide, que l'on nomme **INDIVIDU** **CORPOREL** ou **supplé**. (Boulaingvilliers.)

— **Antonymes**. Incorporel, intellectuel, spirituel.

CORPORELLEMENT adv. (kor-po-rè-le-man — rad. *corporel*). D'une manière qui touche, qui affecte le corps : Punir **CORPORELLEMENT**. Souffrir **CORPORELLEMENT**.

— En corps, matériellement, physiquement : Recevoir le corps de Jésus réellement, **CORPORELLEMENT**. Dieu s'est abaissé jusqu'à l'homme; il nous a parlé **CORPORELLEMENT** et sensiblement, lui qui, par sa nature, ne parle point, et ne fait que vouloir et que penser. (Pelisson.)

CORPOREUX, **EUSE** adj. (kor-po-reu, euse). Ancienne forme du mot **CORPOREL**.

CORPORIFICATION s. f. (kor-po-ri-fi-kation — rad. *corporifier*). Anc. chim. Action de condenser des fluides en un corps solide. On disait aussi **CORPORISATION**.

CORPORIFIÉ, **ÉE** (kor-po-ri-fi-é) part. passé du v. *Corporifier*. Condensé en corps solide : L'air **CORPORIFIÉ** dans les substances s'en dégage pendant leur décomposition. (Bonnet.)

CORPORIFIER v. a. ou tr. (kor-po-ri-fi-é — du lat. *corpus*, *corporis*, corps; *facere*, faire. Prend deux i de suite aux deux premiers du pl. de l'imparf. de l'ind. et du prés. du subj. : Nous *corporifions*, que vous *corporifiez*). Anc. chim. Donner la consistance solide à un corps fluide : **CORPORIFIER** le mercure. On disait aussi **CORPORISER**.

— Philos. relig. Faire corporel, supposer, attribuer un corps à : Il y a eu des hérétiques qui **CORPORIFIAIENT** les anges. (Acad.)

Se *corporifier* v. pron. Prendre la consistance des solides, former corps : La terre se **CORPORIFIE** avec les sels et avec les esprits, pour la formation des pierres dans la vessie. (Charras.)

CORPORU, **UE** adj. (kor-po-ru — du lat. *corpus*, *corporis*, corps). Qui a du corps, des formes amples et développées : Les navires sont plus éminents et plus **CORPORUS** que les galères. (Du Bellay.) Vieux mot énergique qu'aucun autre n'a remplacé.

CORPOU s. m. (kor-pou). Pêch. V. **CORPON**.

CORPOZAIRE adj. (kor-po-zo-è-re — du lat. *corpus*, corps, et du gr. *zōon*, animal). Qui possède les organes de la nutrition animale à son état complet de développement. On dit mieux **SOMATOZAIRE**.

CORPS s. m. (kor — lat. *corpus*, même sens). Agrégat d'éléments matériels; agglomération de matières formant un tout distinct : **CORPS solide**, **liquide**, **gazeux**. **CORPS bruts**. **CORPS inorganiques**. **CORPS impondérables**. **L'impondérabilité des CORPS**. Un **corps opaque**. **Tout corps a trois dimensions**, longueur, largeur et profondeur. (Acad.) De même que nous ne savons pas ce que c'est qu'un esprit, nous ignorons ce que c'est qu'un **CORPS**; nous voyons quelques propriétés, mais quel est le sujet en qui ces propriétés résident? (Malebr.) Les **CORPS** n'ont ni couleurs, ni odeurs, ni chaleur; ces modalités sont dans nos sensations et non dans les objets. (Volt.) Les portions de matière que je conçois réunies en êtres individuels, je les appelle **CORPS**. (J.-J. Rousseau.) Un **corps électrisé** attire tous les **CORPS** de la nature. (Libes.) Il serait absurde de dire qu'on croit que le même **CORPS** peut être dans deux endroits en même temps. (L. Pinel.) On appelle matière l'assemblage de tous les **CORPS** qui constituent la masse du monde. (Virey.) L'union entre l'âme et le **CORPS** est si étroite, si intime, qu'il ne se passe rien dans ce dernier, sans que la première en soit aussitôt avertie. (Laromiguière.) C'est l'intelligence qui est le caractère intime de l'être humain; le **CORPS** en est la forme extérieure. (Laurentie.) Les objets admirables fatiguent les yeux de l'esprit, comme le soleil fatigue les yeux du corps. (Mabire.) La femme ne devient adultère par le **CORPS** qu'après l'avoir été longtemps par l'esprit et le cœur. (P. Ventura.) L'homme peut être heureux sans rien accorder aux appétits du **CORPS**; il ne peut l'être en leur cédant tout. (De Cusine.) La misère est une servitude qui enchaîne l'âme aussi bien que le **CORPS**. (Mich. Chev.) Le **CORPS gazeux** se répand et se divise dans tout l'espace où il peut s'étendre. (Renouvier.) Nul **CORPS** diffère d'un autre **CORPS** par sa composition ou sa forme radicale ne rend exactement le même son. (Lamenn.) Vivre c'est changer; il n'y a que les **CORPS** bruts qui durent. (Villon.)

Le **corps**, cette guenille, est-il d'une importance, d'un prix à mériter seulement qu'on y pense? **MOLIÈRE**.

Suis-je libre en effet? ou mon âme et mon **corps** Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts? **VOLTAIRE**.

Cependant le cerf vole, et les chiens sur sa voie Suivent ces **corps** légers que le vent leur envoie. **DELLILLE**.

Je confesse, pour moi, que je ne sais pas bien Comment on peut donner le **corps** sans donner l'âme. **A. DE MUSSET**.

Je suis plein d'avenir; Dieu, dans ce **corps** débile, Avec un cœur de feu mit une âme virile. **C. DELAVIGNE**.

Faute de nourriture, on voit mourir sa flamme; Chaque jour on s'en va, le **corps** mangé par l'âme. **A. BARRIER**.

Tant qu'il vit, accablé sous le **corps** qui l'enchaîne, L'homme vers le vrai bien languissamment se traîne. **LAMARTINE**.

— Tronc, partie de l'homme et de la femme qui est comprise entre le cou et les hanches : Il a le **corps** bien fait, mais les bras sont un peu grêles. Il a eu le **corps** percé de trois balles. Il a reçu un coup d'épée dans le **CORPS**. Je vous passerai mon épée au travers du **CORPS**. Saisir son adversaire au **CORPS**. Le **CORPS** de la Minerve de Phidias était de bois doré; la tête, les mains et les pieds étaient de marbre pentélique. (G. Planche.) Vêtement ou portion de vêtement qui couvre la même partie : Un **corps de jupe**, d'habit. Je crois toujours que l'on voit mes pensées au travers de mon **CORPS** de jupe. (Mme de Sév.) Les **CORPS** que l'on fait porter aux filles dans leur jeunesse causent plus d'inconforts et de difformités qu'ils n'en préviennent. (Buff.) Les femmes grecques ignoraient l'usage de ces **CORPS** de baleine, par lesquels les nôtres contraignent leur

taille, plutôt qu'elles ne la marquent. (J.-J. Rouss.) On ne saurait blâmer avec trop de force l'usage des corps et des lacets. (Rostan.)

— Ensemble des parties physiques, des organes qui constituent un être matériel doué de la vie animale ou qui en a été doué : *Les corps vivants. Le corps d'un homme, d'une femme, d'un enfant. Le corps d'un animal. Le corps des poissons est généralement couvert d'écailles. Le corps des chenilles se métamorphose en papillon. Tout est ménagé dans le corps humain avec un artifice merveilleux. (Boss.) Un homme à singularités a imprimé que le corps humain est un fruit qui est vert jusqu'à la vieillesse, et que le moment de la mort est la maturité. (Volt.) De tous les objets qui nous affectent par leur présence, notre propre corps est celui dont l'existence nous frappe le plus. (D'Alembert.) Le corps humain est une certaine forme dans laquelle passent perpétuellement un flux et un reflux de molécules. (Cuv.) Notre corps est un cadavre qu'on n'embellit qu'en le cachant. (A. Karr.) Notre corps est un corps poreux, c'est un crible, surtout pour l'air. (Raspail.)*

Le ciel n'a point encore, par de si doux accords, Uni tant de vertus aux grâces d'un beau corps.

CORNEILLE.

Déjà ton corps charmant se déploie avec grâce, Dessins à l'œil ravi ses formes, ses contours.

BRIDEL.

Juliette a quinze ans, et ses regards de flamme Sous ce beau corps d'enfant disent un cœur de femme.

TH. DE BANVILLE.

« Se prend souvent en ce sens par opposition à l'âme ou esprit, pour désigner d'une façon exclusive la partie physique, matérielle, purement animale de l'être humain : *Le corps s'engraisse à force de dormir ; mais l'esprit s'augmente à force de veiller. (Maxime orient.) La gravité est quelquefois un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit. (La Rochef.) Il y a des gens qui plaisent, quelque défaut qu'ils aient au corps et à l'esprit. (La Rochef.) Un corps mal fait peut renfermer une fort belle âme. (Buff.) Le corps est un esclavage qui obéit à l'âme. (Volt.) Le corps n'a de repos que lorsque l'âme a de la paix. (Grimm.) Que sont les peines du corps auprès des tourments de l'âme ? (Chateaub.) L'homme infirme, souffrant, gémit dans l'obscur prison de ce corps périssable dont il sortira pour revêtir un autre corps plus délié, plus parfait, plus spiritualisé. (Lamenn.) Le corps est l'enveloppe et l'organe de l'esprit. (Bautain.) Le corps n'est qu'un instrument au service de l'esprit. (Ott.) Le problème de l'art est d'arriver jusqu'à l'âme par le corps. (V. Cousin.) Celui qui nie le soleil est aveugle de corps ; celui qui nie le christianisme est aveugle de l'âme. (Lacordaire.)*

— Constitution physique de l'homme, santé : *Un corps vigoureux, robuste. Un corps débile. Avoir un corps de fer. Être le bourreau de son propre corps. Cet homme fait litière de son corps ; il ne connaît pas le prix de la santé. La débauche affaiblit le corps, en dépravant le caractère. (L. Faucher.)*

Ce roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs, Bien broutant, en bon corps.

LA FONTAINE.

« Vie : *Tenir à son corps. Un soldat est habitude à faire bon marché de son corps.*

Je réponds de vous corps pour corps.

LA FONTAINE.

— Fam. Homme, personne, individu : *Quel corps lourd vous êtes ! C'est un pauvre corps que cette femme. Vous êtes un drôle de corps. C'est un drôle de corps que notre ami Prolagoras : il est tétu comme une mule, il est plein d'esprit, il a toutes sortes d'esprit, il est charmant. (Volt.)*

— Par ext. Partie principale ; ensemble considéré indépendamment des accessoires : *Le corps d'un violon, d'une guitare. Le corps d'un poêle. Un corps de carrosse. Attaquer le corps de la place, de la forteresse. Ce n'est là que l'ouvrage d'un académicien ; si celui de l'Académie était publié, non-seulement il nous résoudrait une infinité de doutes, mais encore il est vraisemblable qu'il affirmerait et fixerait en quelque sorte le corps de la langue. (Pélisson.) Lorsque l'œil est simple et éclairé, il répand la lumière sur tout le corps de la conduite. (Mass.)*

— Corpulence, embonpoint : *Prendre du corps. Cette femme est belle, mais elle a trop de corps.*

— Solidité, épaisseur de certaines matières, consistance de certains liquides ; force de certaines substances, particulièrement des boissons alcooliques : *Ce parchemin n'a pas assez de corps. Voilà une étoffe qui paraît avoir du corps. Ce strop n'est pas assez cuit ; il faudrait qu'il eût plus de corps. Ce vin, ce cognac prendra du corps en vieillissant. Les vins de Barsac ont plus de corps que ceux de Sauterne et sont aussi fins. (A. Luchet.)* « Concision énergique : *Il faut donner du corps à toutes les instructions qu'on veut insinuer dans l'esprit de l'homme. (Vén.) Le style de Regnard est comme le bon vin qu'il versait à ses hôtes : il a le corps et le bouquet. (Ste-Beuve.)*

— Fig. Consistance, existence sensible et comme matérielle : *L'écriture donne un corps à la parole, en la mettant sous les sens. (De Bonald.) Il ne faut que la soufflette d'un homme de génie au pouvoir, pour donner un corps à*

toutes les idées justes, une âme à tous les corps. (E. de Gir.)

— Particulièrement. Corporation, association de personnes jouissant des mêmes privilèges, soumises aux mêmes devoirs, exerçant la même profession, ou remplissant les mêmes fonctions : *Le corps de l'Etat. Le corps de la noblesse, du clergé. Le corps des marchands. Les différents corps de métiers. Le corps médical. Le corps enseignant. Le corps universitaire. Le corps judiciaire. L'Eglise est un corps mystique, dont Jésus-Christ est le chef, et dont les fidèles sont les membres. (Acad.) Les individus pardonnent quelquefois, mais les corps et les sociétés ne pardonnent jamais. (Chesterfield.) L'honneur des corps consiste presque toujours à soutenir quelque sottise, ancienne ou nouvelle. (Grimm.) La régénération et l'avenir de la société sont dans le corps enseignant. (B. de Boismont.) Les corps sont plus implacables que les individus. (Chateaub.) Un corps, c'est l'égoïsme immortel. (Lamart.) Toute liberté, tout pouvoir et tout droit existent dans le corps électoral. (Proudh.) Les corps qui se recrutent eux-mêmes peuvent se séparer peu à peu de l'opinion, par la partialité ou par la médiocrité de leur choix. (Prévost-Paradol.) Il ne faut pas croire qu'un corps enseignant puisse impunément n'être ni peu ni beaucoup un corps savant. (Renan.) En Angleterre, jusqu'au XVII^e siècle, le corps de la nation, dit un vieil historien, ne se composait guère que de pères, gardiens de bêtes à viande et à laine. (H. Taine.)*

... Dans les grands corps on a vu de tout temps Se glisser des fripons parmi d'honnêtes gens.

BOURSAULT.

Vois l'empire romain tombant de toutes parts, Ce grand corps déchiré, dont les membres épars Languissent dispersés, sans honneur et sans vie.

VOLTAIRE.

— Collection, recueil : *Corps des poètes grecs, des historiens latins. Corps de l'histoire de France. Corps de droit civil. Corps de droit canon. Dans un temps où chaque ville, chaque bourg ou village avait sa coutume, donner un corps général des lois écrites, c'était vouloir renverser dans un moment toutes les lois particulières sous lesquelles on vivait dans chaque lieu du royaume. (Montesq.) Dès l'âge de vingt ans, le jeune Montesquieu préparait déjà les matériaux de l'Esprit des lois, par un extrait raisonné des immenses volumes qui composent le corps du droit civil. (D'Alemb.)* « Ensemble de règles ou de principes : *Toute religion a une âme qui se réfléchit dans le corps de ses doctrines et de son histoire. (Lacordaire.)*

— Repas de corps, Repas pris en commun par les membres d'une même compagnie, d'une même association.

— Esprit de corps, Entente, uniformité dans la manière de voir et de se gouverner des membres d'une corporation : *Ce qu'on appelle esprit de corps anime toutes les sociétés. (Volt.) Ce n'est pas seulement dans le militaire qu'on prend l'esprit de corps. (J.-J. Rouss.)*

— Corps de ville, ou Corps municipal, Ancienne administration locale qui était formée des officiers municipaux. « *Grands corps de l'Etat. Corps politiques, Corps chargés des fonctions législatives ou gouvernementales supérieures, comme le Sénat, l'Assemblée législative, les ministères, le conseil d'Etat ; Les grands corps s'attachent si fort aux minuties, aux vains usages, que l'essentiel ne va jamais qu'après. (Montesq.) Les corps politiques recommencent sans cesse ; ils ne vivent que de remèdes. (Rivarol.) Les corps politiques font quelquefois le mal comme le bien, sans intention. (La Rochef.-Doud.) Les corps politiques, quels qu'ils soient, ne sont que des amas de passions putréfiées. (Chateaub.)* « Corps législatif, Nom donné à l'Assemblée actuelle des députés. « *Corps politique, Nation ou ensemble des nations : La terre est le plan sur lequel le corps politique se dessine. (Rivarol.) Le corps politique, pris individuellement, peut être considéré comme un corps organisé, vivant et semblable à celui de l'homme. (J.-J. Rouss.)* « Corps constitués, Autorités administratives et judiciaires. « *Corps diplomatique, Personnel de toutes les ambassades qui résident auprès d'un même gouvernement : Le doyen du corps diplomatique a complimenté l'empereur à l'occasion de la nouvelle année.*

— Corps germanique, Ligue de princes et seigneurs allemands formée au commencement du XII^e siècle.

— Corps célestes, Nom par lequel on désigne tous les astres autres que la Terre : *Etudier la marche des corps célestes. Ceux qui gouvernent sont comme les corps célestes : ils ont beaucoup d'éclat et peu de repos. (F. Bacon.)*

— Corps d'une devise, Figure de la devise, par opposition aux paroles, que l'on appelle âme de la devise.

— Corps mort ou simplement corps, Cadavre, corps privé de vie : *Ensevelir un corps. Embaumer un corps. Les anciens brûlaient les corps. Disséquer un corps. Faire l'autopsie d'un corps. La peur des corps morts est une superstition aussi naturelle que bizarre. (Balz.)*

Que de corps entassés ! que de membres épars !

RACINE.

Je ne sais ce que c'est, monsieur, mais il me semble Qu'Agnes et le corps mort n'en sont allés ensemble.

MOLIERE.

... A ces mots ce héros expiré N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré.

RACINE.

Partout, partout le corbeau noir becquète ; Partout les vers ont des corps à manger.

A. BARBIER.

— Corps sans âme, Corps privé de vie, Etre ou objet incomplet, dépourvu de quelque chose d'essentiel, dont l'absence l'empêche d'arriver à son but : *Une armée sans général est un corps sans âme. Qui n'a point d'éducation ressemble à un corps sans âme. (La Rochef.) La monarchie représentative sans la liberté de la presse est un corps privé de vie, une machine sans ressort. (Chateaub.) En substituant à la haute éducation intellectuelle l'enseignement tout professionnel, on condamne la société à être un corps sans âme. (Dupail.) Une belle et folle femme sans vertus n'est qu'un corps sans âme. (Mme. Monmarson.) Une belle œuvre dramatique sans interprète digne d'elle est un corps sans âme. (Prévost-Paradol.)* « Personne embarrassée, désorientée, ne sachant que devenir :

... Je suis à Paris, triste, pauvre et reclus, Ainsi qu'un corps sans âme et devenu perclus.

BOILEAU.

— Corps et biens, Les personnes aussi bien que les propriétés : *Le navire a péri corps et biens.*

— Corps et âme, Entièrement, sans réserve : *L'action stupéfiante du regard de l'aspic contractait la proie terrifiée de se livrer corps et âme au terrificateur. (Toussenel.) Ce n'est pas d'hier que la France, hostile aux idéologues, s'est livrée corps et âme au gouvernementalisme. (Proudh.)*

— Tant que l'âme me battra dans le corps, Tant que je vivrai.

— C'est l'ombre et le corps, Se dit de deux personnes que l'on voit toujours ensemble. « *Prendre l'ombre pour le corps, Prendre l'apparence pour la réalité.*

— Faire de son corps une boutique d'apothicaire, Se médicamenter sans motif, prendre beaucoup de remèdes sans être malade.

— Faire folie, Être folle de son corps, Se dit d'une femme qui s'adonne au libertinage.

— Faire corps neuf, Rétablir sa santé, ses forces, après une maladie longue et douloureuse. Se dit particulièrement des chevaux qu'on a mis au vert.

— Faire corps, Adhérer fortement, ne former plus qu'un seul objet : *Ces deux branches font tellement corps ensemble, qu'il serait impossible de les disjoindre sans les briser. (Fig. Etre fondu ensemble, ne former qu'un seul tout : Une civilisation fait corps, et ses parties se tiennent à la façon des parties d'un corps organique. (H. Taine.)* « N'être qu'un en deux corps, Être réunis par les liens d'une étroite affection :

Il est riche en vertu, cela vaut des trésors ; Et puis son père et moi n'étions qu'un en deux corps.

MOLIERE.

— Avoir dans le corps, Posséder comme ressource naturelle : *C'est un homme qui n'a rien dans le corps. Il faut voir ce que cet homme a dans le corps.*

— Faire rentrer dans le corps, Faire rentrer, obliger à tenir, à supprimer :

Si tu pouvais savoir quel plaisir on a lors De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps !

CORNEILLE.

— Avoir le diable au corps, Être méchant, furieux ; être d'une vivacité extravagante : *Il querelle et bat tout le monde ; il a le diable au corps. Eh ! vraiment oui, c'est le diable au corps qu'il faut avoir pour exceller dans tous les arts. (Volt.)*

— Avoir sur le corps, Avoir à subir, être impliqué dans : *Avoir une accusation criminelle sur le corps.*

— Passer sur le corps de, Culbuter et fouler aux pieds : *Passer sur le corps d'un régiment ennemi. Franchir l'obstacle opposé par : Pour retourner vers l'ancien régime, il faut passer sur le corps de la France nouvelle. (Guizot.)* « L'emporter de haute lutte sur ; devenir supérieur à : *On se voit passer sur le corps par des subalternes. (Mass.)*

— Tomber sur le corps à quelqu'un, Le malmenier, dire beaucoup de mal de lui : *On vous est rudement tombé sur le corps.*

— Relig. Corps saint, Cadavre d'un saint conservé comme relique : *On trouve dans les catacombes un grand nombre de corps saints.* « Fam. Enlever quelqu'un comme un corps saint. V. corsin.

— Théol. Eucharistie : *Recevoir le corps de Notre-Seigneur.* « Corps glorieux, Etat de perfection où seront les corps des bienheureux après la résurrection.

— Hist. Personne du roi : *Le cocher du corps. Le carrosse du corps. Une compagnie de gardes du corps.* « Corps administratifs. Sous l'empire de la constitution de 1791, les Assemblées chargées de l'administration des départements, des districts et des communes du royaume. Ils étaient élus pour deux ans ; le roi pouvait les suspendre ; mais l'Assemblée nationale pouvait seule prononcer leur dissolution. Ils se divisaient en conseils de département, conseils de district, conseil général de la commune, directeurs de département et directeurs de district.

— Anc. cout. Gens de corps, Personnes sou-

mises à la mainmorte personnelle. « On disait aussi GENS DE CORSAGE.

— Jurisp. Personne, par opposition aux biens : *Il s'y obligea corps et biens. Séparation de corps et de biens. Solon ordonna à Athènes qu'on n'obligerait plus le corps pour dettes. (Montesq.)* « Corps de délit, Preuve matérielle et directe du délit, objet sur lequel le délit est tombé, comme le cadavre dans un meurtre, les serrures brisées dans une effraction, etc., etc. : *Saisir le corps du délit.* « Corps de preuves, Réunion de preuves de plusieurs espèces, constituant ensemble une preuve complète. « Corps héréditaire, Masse des biens qui composent une succession. « Par corps, En se saisissant de la personne : *Exercer une contrainte par corps.* « Prise de corps, Jugement ordonnant l'arrestation, l'incarcération d'un débiteur : *Ses créanciers ont obtenu contre lui une prise de corps. Un jugement de prise de corps, exécuté sur l'heure, a été rendu contre vous pour une somme de 100,000 francs. (Fr. Soulié.)*

— Art milit. Réunion considérable de troupes : *Un corps d'armée. Le corps de réserve. Un chef de corps. Être absent de son corps. Rejoindre son corps. Un corps de cinq mille hommes a été fait prisonnier. Les grands corps sont d'autant plus forts et plus agissants, qu'ils reçoivent de plus près les impressions de leurs mouvements et de leur force. (Fléch.)* « Il paraît que les Asiatiques ont été des siècles avant de savoir diviser une armée en différents corps. (Condill.)

« Ensemble des officiers et des soldats appartenant à une arme spéciale : *Le corps du génie, de l'artillerie, des sapeurs-pompiers, de la gendarmerie. Un corps de cavalerie, d'infanterie.* « Corps francs, Corps de volontaires qui ne reçoivent pas de solde et font une guerre de partisans. « Corps d'état-major, Ensemble des officiers sans troupe qui servent auprès des généraux et des maréchaux. « Corps sanitaire ou Corps de santé, Ensemble du service médical, composé de chirurgiens, de pharmaciens, d'infirmiers, attachés à un corps d'armée, à une flotte, à un port. « Corps de garde, Petite troupe qui monte la garde : *Etablir un corps de garde. Il surprit, il força, il enleva le corps de garde. (Acad.)* « Fig. Moyen de surveillance et de protection : *La miséricorde fait l'amour des sujets, qui est le plus puissant corps de garde à la personne du prince. (V. Hugo.)* « Lieu où se tient cette petite troupe. Entrer au corps de garde. Être conduit au corps de garde. Charlemagne fit élever des corps de garde sur toute la côte pour tenir en respect les Normands. (Vitet.)

« Habitudes, plaisanteries de corps de garde, Habitudes, plaisanteries grossières, telles qu'on les rencontre chez des soldats sans éducation :

Les quolibets que je hasarde

Sentent un peu le corps de garde.

LA FONTAINE.

J'aime les sobriquets qu'un corps de garde impose ; Ils conviennent toujours....

LA FONTAINE.

— Fortif. Corps de place, Ensemble des bastions, des courtines et autres ouvrages qui forment une enceinte continue autour de la place.

— Mar. Corps mort, Appareil composé d'un bateau fortement construit et ponté, ayant un bout de chaîne adapté à une très-grosse ancre borge et qui n'a qu'une patte. « Corps flottant quelconque, propre à porter le câble et à garder le poste pendant qu'il n'est pas occupé par un bâtiment. « Corps morts de la rade, Taxe perçue sur les bâtiments qui pêchent la morue. « Corps de voile, Voile principale. « Corps de voilure, Ensemble des voiles.

— Hydraul. Corps mort, Poutrelles qu'on enterre sur le bord d'une rivière, avant d'élever la maçonnerie.

— Numism. Empreinte, figure quelconque d'une médaille.

— Théât. Corps de ballet, Personnel des danseurs des deux sexes attachés à un théâtre : *Le corps de ballet de l'Opéra. Les corps de ballet des théâtres de Londres se composent de huit mille danseuses. (L.-J. Larcher.)*

— Mus. Corps de rechange, Cylindres de diverses grosseurs que l'on adapte à un cor, pour en élever ou en abaisser le ton, et jouer ainsi dans le ton voulu, tout en exécutant comme si le morceau était en ut.

— Manég. Avoir du corps, Se dit du cheval quand il a les côtes longues, amples et bien formées.

— Fauconn. Se dit de l'oiseau quand il est trop gras et qu'il a le vol lourd.

— Archit. Corps d'un édifice, Grosse maçonnerie, sans la charpente et la menuiserie. « Corps de logis ou de bâtiment, Masse de la partie principale d'un bâtiment, considérée indépendamment des pavillons ou ailes : *Quand l'architecte travaille au corps de bâtiment, s'il ne songe ni à la cour ni au portail, son ouvrage n'est qu'un assemblage confus de parties magnifiques, qui ne sont pas faites les unes pour les autres. (Fén.)* « Corps de logis, Se dit aussi d'une construction détachée du bâtiment principal : *Il occupe un petit corps de logis sur le devant. (Acad.)*

— Techn. Tige d'une espagnolette. « Corps de pompe, Tuyau d'une pompe dans lequel

joue le piston. **Corps de sonde**, Ensemble d'allonges, mises les unes à la suite des autres. **Corps plein**, Montage sur un seul corps. **Corps de platine**, Plaque métallique sur laquelle sont fixées les différentes pièces dont l'ensemble constitue la platine les armes à feu portatives.

— Typogr. **Corps d'une lettre**, Dimension totale du caractère, dans la partie qui porte l'œil, **Corps de dia**, de douze points. **Corps interrompu** ou **irrégulier**, Ancien nom des caractères que l'on appelle aujourd'hui **philosophie**, **gaillarde** et **mignonne**. **Corps de galée**, Partie de la galée couverte par la coulisse.

— Calligr. **Corps d'une lettre**, Pleins considérés indépendamment des déliés.

— Grav. Partie du burin qui est aiguisée en losange, considérée au point de vue de ses dimensions.

— Peint. **Corps percé**, Couleur claire, posée sur une autre couleur claire.

— Chim. **Corps simples**, Ceux qui sont constitués par des molécules simples et toutes formées d'atomes de même nature : *L'eau est composée de deux corps simples, l'hydrogène et l'oxygène. Les racines sont, en philologie, ce que les corps simples sont en chimie.* (Ran.) **Corps composés**, Corps formés de molécules identiques entre elles, mais constituées elles-mêmes par des atomes de différente nature : *La rouille est un corps composé, qui est formé de fer et d'oxygène.*

— Méd. **Corps étrangers**, Corps introduits accidentellement dans nos organes, ou qui s'y trouvent sans faire partie de l'organisme.

— Anat. Nom donné à divers organes : **Corps caverneux**, **Corps vitré**, **Corps ciliaire**, etc. **V. CAVERNEX, VITRÉ, CILIAIRE**, etc. **Corps jaune**, Petite vésicule située dans l'ovaire. **Corps strié**, Masse grise, située à la base du cerveau de l'homme, et qui contraste avec la blancheur des parties environnantes.

— Bot. **Corps calleux**, Petite protubérance calleuse qui se trouve à la base du hile ou ombilic dans les fèves, les haricots, les pois et la plupart des graines de légumineuses. **Corps cotylédonaire**, Syn. de **COTYLÉDON**. **V. ce mot.** **Corps intermédiaire**, Nom donné par les anciens auteurs au bois ou zone ligneuse des tiges. **Corps ligneux**, Partie ligneuse de la tige des arbres composée entre la moelle et l'écorce. **Corps vermiformes**, Syn. de **VAISSEAUX MOLINIFORMES** ou **EN CHAPELLET**. **V. VAISSEAUX.**

— Loc. adv. **En corps**, Toute la corporation réunie, ensemble et d'un commun accord : *Assister en corps à une cérémonie. Le parlement y assista en corps. L'Université alla en corps se prosterner au pied du trône pour demander grâce.* (Anquet.)

Et le sénat en corps vient exprès d'y monter, Pour jurer sur vos lois, aux yeux de Jupiter.

CORNEILLE.

— **A mi-corps**, Par la moitié du corps, jusqu'au milieu du corps : *Etre penché à mi-corps à la fenêtre. Etre enfoncé à mi-corps dans la vase.*

— **A bras-le-corps**, Par le corps avec les deux bras : *Saisir quelqu'un à bras-le-corps.*

— **Corps à corps**, Corps contre corps, en se saisissant l'un l'autre : *Lutter corps à corps. Un combat corps à corps. Dans les pays où il y a des lions, il y a aussi des chiens capables de les combattre corps à corps.* (B. de St.-P.)

On lutte corps à corps dans la mêlée horrible, Dans la poudre, parmi les canons renversés, Les cliquetis des fers et les cris des blessés.

Mlle de POLIGNY.

Il d'une façon vive, énergique, pressante : *Voltaire avait attaqué son adversaire corps à corps, pour se mesurer avec lui dans les sujets qu'il avait traités.* (Marmontel.)

Byron, tu n'as pas craint, jeune dieu sans cuirasse, D'attaquer corps à corps les défauts de ta race.

A. BARDIER.

— **A corps perdu**, Etourdiment, sans réflexion, impétueusement, sans espoir de retour : *Je comprends la lâcheté, et comment les conscrits se tirent de la peur en se jetant à corps perdu au milieu du feu.* (H. Bayle.)

— **A son corps défendant**, Pour se défendre, en se défendant contre une attaque : *S'il l'a tué, c'est à son corps défendant.* **Fig.** Malgré soi, à contre-cœur : *Il faut parler sobriement de soi, et presque à son corps défendant.* (Mme de Sév.)

Mais l'âge dans son âme a mis ce zèle ardent, Et l'on sait qu'elle est prude à son corps défendant.

MOLIÈRE.

— Loc. interject. **Corps-Dieu**, Sorte de juron : **Corps-Dieu ! Tête-Dieu ! Ventre-Dieu ! répondit le capitaine.** (V. Hugo.)

— Loc. substantive. **Haut-le-corps**, Action de se lever en sursaut : *Quand il en fut à ces vers, il fit un haut-le-corps, et sauta de son lit, bondissant de fureur.* (Marmontel.) **V. HAUT-LE-CORPS.**

— **Epithètes**. Sain, robuste, vigoureux, nerveux, solide, beau, gracieux, magnifique, admirable, droit, roide, dégagé, proportionné, flexible, souple, mince, svelte, élancé, fluide, sec, étique, desséché, amaigri, exténué, usé,

épuisé, affaibli, délabré, malsain, délicat, infirme, débile, fragile, défaillant, languissant, perclus, disgracieux, laid, contrefait, difforme, informe, voûté, hideux, monstrueux, épais, lourd, défiguré, meurtri, broyé, méconnaissable, froid, glacé, inanimé, pâle, sanglant, mourant, livide, putride, infect, bleuâtre, verdâtre, décomposé.

— **Homonymes**. **Cor**, cors aux pieds et aux cornes du cerf.

— **Antonymes**. Ame, esprit.

— **Encycl.** V. **ATOME.**

— **Hist.** **Corps marchands**, Assemblage de personnes exerçant le même commerce. Les diverses communautés réunies formaient autrefois les six premiers corps marchands, c'est-à-dire les maîtres de six commerces principaux qui se classaient par ordre d'importance : le premier corps était celui des drapiers ; le second, des épiciers ; le troisième, des merciers ; le quatrième, des pelletiers ; le cinquième, des bonnetiers, et enfin le sixième, des orfèvres. Ces six corps avaient le privilège de porter le dais sur les rois, les reines et les princes qui faisaient leur entrée publique à Paris ; les maîtres et les gardes de la draperie, comme représentant le premier corps, commençaient à le porter devant le trône, ordinairement dressé hors des barrières de la porte Saint-Antoine. Les cinq autres corps, chacun à leur tour, le prenaient dans le cours de la marche. Les maîtres et les gardes des orfèvres s'en chargeaient les derniers, et le portaient jusqu'au Louvre.

Ces six premiers corps avaient pour devise un homme assis, tenant dans ses mains un faisceau de baguettes qu'il s'efforçait de rompre sur son genou, avec ces mots au-dessous : *Vincit concordia fratrum*, pour faire entendre que, tant que les six corps resteraient unis, leur commerce fleurirait et leurs privilèges subsisteraient. Outre ces six premiers corps, il y avait le corps de métier des libraires-imprimeurs, qui était considéré comme l'égal des autres, et celui des marchands de vin, qui prétendait jouir des mêmes droits et privilèges que les six premiers corps.

En 1610, lorsque Henri IV voulut faire procéder au couronnement de la reine à Saint-Denis, et qu'il lui fut fait une entrée solennelle, les corps marchands furent avertis par les mandements du prévôt des marchands et des échevins de se tenir prêts pour porter le dais, et il fut enjoint aux marchands de vin, comme aux autres, d'y venir avec des robes de velours bleu et des habits de soie. Les six corps, y ayant formé opposition, se pourvurent au conseil, et, sur cette opposition, le roi ordonna, par un arrêt du 29 août 1610, qu'attendu que les maîtres et gardes du corps des marchands de vin n'étaient fondés en aucunes lettres patentes qui leur attribuaient le droit de porter le dais aux entrées des rois et des reines avec les six autres corps, ils s'en abstiendraient, permis néanmoins à eux d'y assister avec les habits ci-dessus prescrits. Forcés de se soumettre, les marchands de vin n'abandonnèrent pas leur prétention, et plus tard, le 17 juillet 1647, ils obtinrent des lettres patentes qui portaient qu'à l'avenir les marchands de vin auraient part à l'honneur de porter le dais, et qu'en outre ils seraient appelés aux assemblées pour l'élection des juges consuls ; mais la minorité de Louis XIV et d'autres incidents ayant empêché, pendant quarante ans, ces commerçants de présenter leurs lettres au parlement pour y être vérifiées et enregistrées, ils obtinrent, le 30 juin 1686, des lettres de surannation qui furent portées au parlement, où elles restèrent sans que la question fût définitivement jugée : un arrêt de renvoi intervint avant l'enregistrement, et les choses en demeurèrent là.

Voici quels étaient les principaux statuts et règlements des six corps et de celui des marchands de vin.

Les drapiers, formant le premier des six corps marchands, suivant l'arrêt du conseil du 16 août 1687, avaient des statuts datant de 1188, concédés par Philippe-Auguste, renouvelés par Charles IX en février 1573, augmentés le 28 novembre 1638 et le 17 février 1646. Ce corps avait seul le droit de vendre toutes sortes de draperies de laine et de soie ; il pouvait aussi vendre, concurremment avec les corps de métiers, toutes sortes de serges, bourcacons, etc. Ce corps n'était devenu le premier que depuis une cession que lui avait faite de son droit de primauté le corps des pelletiers, lors d'une cérémonie dans laquelle le corps des pelletiers ne se trouva pas. Quand on fut prêt à se mettre en marche, le prévôt des marchands avait commandé le corps des drapiers pour marcher à sa place, et depuis lors le droit lui en avait été maintenu.

Il y avait à la tête de ce corps six maîtres et gardes destinés à la conservation de ses privilèges et au maintien de ses statuts et règlements. L'un s'appelait le premier grand garde, et l'autre le second grand garde ; les quatre autres, gardes ou petits gardes. Tous les ans, le premier jeudi après la fête des Rois, on procédait, en présence du procureur du roi du Châtelet et d'un greffier de la même juridiction, à l'élection de trois nouveaux gardes, qui étaient tenus de prêter serment. Les gardes en charge portaient la robe de drap noir à collet et à manches pendantes parées et bordées de velours noir. On ne pou-

vait être reçu dans le corps de la draperie qu'après un apprentissage de trois ans et deux autres années de service comme garçon. Le brevet coûtait 300 livres, la maîtrise 2,500. En 1183, le roi Philippe-Auguste avait fait don au corps des drapiers, moyennant la faible redevance annuelle de 100 livres parisis, de vingt-quatre maisons confisquées sur les juifs. Les armes de la draperie étaient un navire d'argent à la bannière de France sur champ d'azur, surmonté d'un œil en chef avec cette légende orgueilleuse : *Ut cætera dirigat*, « afin qu'il dirige les autres. » Le patron des drapiers était saint Nicolas. Le bureau de la draperie était situé rue des Déchargeurs, dans une maison appelée les *Carneaux*. On voit que ce commerce continue à être fidèle à son quartier originaire.

Les épiciers, formant le second corps, étaient de trois sortes : droguistes, confiseurs et confituriers. Les statuts et règlements dataient de 1484 ; ils avaient été modifiés par Louis XII en 1514, par François I^{er} en 1516 et en 1520, par Charles IX en 1571, par Henri III en 1583, par Henri IV en 1594, et ils furent renouvelés et confirmés par lettres patentes de Louis XIII en 1611, 1624 et le 28 novembre 1638. Ce corps, comme celui de la draperie, était gouverné par six maîtres et gardes, dont trois étaient apothicaires droguistes, et trois épiciers ; tous les ans, après la fête de saint Nicolas, patron du corps, deux de ces gardes étaient renouvelés par l'élection ; ils prêtaient serment devant le lieutenant général de police. Pour être admis dans le corps de l'épicerie, il fallait trois ans d'apprentissage et trois ans de service comme garçon ; les apothicaires devaient quatre ans d'apprentissage et six de service, et ils devaient produire un chef-d'œuvre.

Les épiciers jouissaient de la prérogative de vérifier les poids et les balances dans les maisons, boutiques et magasins de tous les marchands et artisans de Paris vendant leurs marchandises et denrées au poids. L'origine de cette prérogative fort ancienne était que, de temps immémorial, les épiciers de Paris avaient eu la garde de l'étalon royal des poids. Le bureau de l'épicerie était au cloître Sainte-Opportune. L'apprentissage était de trois années, le brevet valait 100 livres et la maîtrise 850. Leurs armes, rappelant par leur légende : *Lances et pondera servant*, la prérogative dont nous avons parlé, étaient coupées d'or et d'azur ; sur l'azur, une main d'argent tenant des balances d'or, sur l'or deux nefs de gueules flottantes, aux bannières de France, accompagnées de deux étoiles de gueules avec la légende ci-dessus.

Les merciers, troisième corps, furent établis en jurande par Charles VI, qui leur donna des statuts en 1407 et en 1412. Ces statuts furent augmentés et confirmés par Henri II en 1548, 1557, 1558 ; par Charles IX, en 1567 et en 1570 ; par Henri IV, en 1600. Louis XIII les confirma et Louis XIV les renouvela en août 1645. Ce corps était si étendu et si considérable, qu'il se divisait en vingt classes de professions s'y rattachant. Bien avant sa constitution, les merciers jouissaient d'une grande réputation, car, sous Charlemagne, existait déjà le roi des merciers, qui donnait les brevets d'apprentissage, les lettres de maîtrise. Ce roi avait des lieutenants dans les principales villes, pour faire exécuter ses ordres et exercer la juridiction qui lui était attribuée. Dans la capitale, les grands abus qui se commettaient dans l'exercice de cette charge obligèrent François I^{er} à la supprimer en 1544. Le grand chambrier fut établi à sa place, mais cet office ayant été également supprimé en 1545, le roi des merciers fut rétabli. Il fut encore supprimé par Henri III, en 1581, par un édit qui ne fut pas mis à exécution, et, en 1597, Henri IV le supprima définitivement. A la tête du corps furent placés sept gardes et maîtres, dont le premier avait titre de grand garde ; ils étaient nommés chaque année. Pour être reçu dans ce corps, il fallait faire trois ans d'apprentissage et quatre ans de service comme garçon. Il y avait, dans Paris, vingt-six merciers privilégiés, suivant la cour, et qui ne faisaient pas partie du corps.

Les gardes merciers avaient seuls le droit de porter la robe consulaire dans les grandes cérémonies publiques. Le bureau de la mercerie était situé rue Quincampoix ; leur confrérie était établie dans l'ancienne église du Saint-Sépulchre, et saint Louis était devenu leur patron. Pour devenir marchand mercier, trois sévères conditions étaient exigées : être Français, avoir fait trois années d'apprentissage, et avoir servi les maîtres comme garçon pendant trois autres années. La maîtrise, en outre, montait à 1,000 livres. Les armes de ce corps étaient : un champ d'argent chargé de trois vaisseaux, dont deux en chef et un en pointe, construits et matés d'or avec cette devise : *Te toto orbe sequemur*, « nous te suivrons par tout l'univers. » Ces armes étaient d'ailleurs relativement récentes, car nous avons découvert que les merciers avaient auparavant celles-ci : une image de saint Louis tenant une main de justice semée de fleurs de lis d'or, sur fond d'azur.

Les pelletiers ou marchands de fourrures formaient hiérarchiquement le quatrième corps marchand. En 1183, la même année où un don analogue fut fait, comme nous l'avons vu, aux drapiers, Philippe-Auguste donna aux pelletiers de Paris dix-huit maisons con-

sisquées sur les juifs. Ces dix-huit maisons bordaient une rue de la Cité depuis longtemps abattue, et qui prit dès lors le nom de rue de la Pelleterie. Le bureau de la pelleterie était situé rue Bertin-Poirée, et la confrérie se tenait dans l'église des Carmes-Billettes (aujourd'hui temple protestant, rue des Billettes). La corporation des pelletiers exigeait un apprentissage de quatre ans, et quatre autres années de compagnonnage, qui devaient être suivies de la fabrication d'un chef-d'œuvre. Le brevet coûtait 60 livres et la maîtrise 600. Leurs armoiries étaient un agneau pascal d'argent sur champ d'azur, à la bannière de France de gueules, ornée d'une croix d'or, pour support des hermines, et sur l'écu une couronne ducal. Ils étaient gouvernés par six maîtres et gardes, dont deux se renouvelaient chaque année ; les pelletiers prenaient la qualité de pelletiers-haubanniers fourreurs. Ce corps prétendait avoir eu pour chef ou protecteur un duc de Bourbon, grand chambellan de France, qui vivait en 1368, et, à cause de lui, il portait une couronne ducal au-dessus de ses armoiries.

Les bonnetiers, cinquième corps, reçurent des statuts de Henri IV en 1608 ; ils y étaient qualifiés « aulmuciers-mitonniers », parce que jadis c'étaient eux qui vendaient les aumusses ou bonnets de voyage, et des mitons ou mitaines. La bonneterie avait pour armoiries : d'azur, à la toison d'argent, accompagnée de cinq navires aussi d'argent, trois en chef, deux en pointe. Il y avait à la tête du corps six maîtres et gardes qui se renouvelaient par tiers chaque année. Ils portaient en cérémonie la robe consulaire en drap noir à collet, à manches pendantes, à parements et bords de velours noir. Ce cinquième corps s'accrut, en 1716, de la communauté des maîtres bonnetiers et ouvriers au tricot des faubourgs. Les bonnetiers n'étaient jadis considérés que comme d'humbles artisans, et leur élévation relative remonte à 1514 : à l'occasion du mariage de Louis XII avec Marie d'Angleterre, les changeurs appauvris ayant refusé de porter le dais, on offrit cet honneur aux bonnetiers, qui s'empressèrent d'accepter et dès lors prirent le pas sur les orfèvres en portant avant eux le dais de la reine. Le bureau de la bonneterie était situé dans le cloître Saint-Jacques-de-la-Boucherie, et la confrérie se tenait dans l'église du même nom. Sa chapelle était une des plus riches des six corporations. Sur la frise des lambris circulaires les bonnetiers avaient fait sculpter des *bonnets* de diverses formes ; sur les vitraux étaient peints leurs armoiries originales : des ciseaux ouverts, avec quatre charbons au-dessus. Les bonnetiers changèrent en 1629 ces modestes armoiries pour les suivantes, que leur désigna le prévôt des marchands d'azur, à cinq navires d'argent, à la bannière de France, avec une étoile d'or en chef. Nous préférons les premières, plus naïves et plus parlantes. Du reste, les bonnetiers ne s'en tinrent pas à ce changement, ils ténèrent plus tard l'étoile d'or, et mirent en abîme une toison d'argent, accompagnée de trois navires en chef et deux en pointe. Cette inconstance des bonnetiers était proverbiale. En 1838, un bonnetier de la rue de Richelieu s'est passé l'amusante fantaisie de faire peindre pour enseigne de sa maison les armoiries primitives du corps, avec cette devise : *C'est le blason des chauciers de Paris*. Les bonnetiers avaient pour patron saint Fiacre, parce que, selon une ancienne légende, ce bienheureux était fils d'un roi d'Ecosse, et que c'est d'Ecosse, parait-il, que sont venus les premiers ouvrages de bonneterie faits au tricot. Pour entrer dans cette corporation, il fallait avoir vingt-cinq ans, avoir servi cinq ans comme apprenti et cinq ans comme garçon. Le brevet valait 75 livres et la maîtrise 1,700.

Les orfèvres venaient au dernier rang, mais les extrêmes se touchent, et, sans être réellement les premiers de Paris, les orfèvres étaient en quelque sorte mis en dehors des commerçants ordinaires : leur métier était considéré comme un art. Leur origine est fort ancienne : tout d'abord, on sait que le patron des orfèvres est le grand saint Eloi, le même qu'a illustré une chanson originale, et qui le premier, dit la légende, exerça l'orfèvrerie à Paris. Quel qu'il en soit, les orfèvres eurent des privilèges dès la seconde race. L'édit de Charles le Chauve (864), relatif aux monnaies et au titre des matières d'or et d'argent, en est la preuve. Philippe de Valois (1330) confirma les anciens statuts d'Etienne Boileau. Le même souverain, en récompense de leur probité à garder les joyaux de la couronne, octroya aux orfèvres les armoiries qu'ils ne cessèrent de porter pendant toute la durée de la corporation. Ces armoiries étaient : de gueules à la croix d'or dentelée, accompagnée aux premier et quatrième quartiers d'une coupe d'or, et aux deuxième et troisième d'une couronne de même métal, au chef d'azur semé de fleurs de lis sans nombre (signe de concession royale), avec cette légende : *In sacra, inque coronas*, pour faire entendre que l'orfèvrerie était principalement consacrée à la pompe du culte divin et à l'ornement de la majesté royale. Ces armoiries étaient sculptées en style gothique sur le pignon de la maison qui leur appartenait, à l'angle des rues des Orfèvres et Jean-Lantier. C'est dans la rue qui conserve encore leur nom qu'était le bureau de la corporation. Là, dit un vieil historien, « le poinçon de Paris

est déposé sous plusieurs clefs, et confié à la surveillance des gardes en charge. Tous les ouvrages d'or et d'argent fabriqués à Paris et dans l'étendue de la prévôté doivent y être apportés pour être marqués, après avoir été essayés à la *coupelle* et à l'eau-forte, avec cette exactitude qui garantit la sûreté publique, et qui donne tant de réputation aux ouvrages d'orfèvrerie de cette bonne ville. Les orfèvres ne tardèrent pas à joindre à leur industrie (ouvrages d'or et d'argent) le commerce des diamants et des perles fines, d'où le titre complexe d'*orfèvre, joaillier, maître en aune*, porté officiellement par chacun des membres de la corporation. Le brevet valait 130 livres et la maîtrise 1,200.

Dès le règne de saint Louis, c'est-à-dire en 1260, le *corps* de l'orfèvrerie jouissait d'une prérogative fort importante, celle d'avoir un sceau particulier dans la maison commune du *corps*. C'était une des communautés les mieux réglementées; elle était administrée par six gardes se renouvelant chaque année par tiers; ils prêtaient serment entre les mains du lieutenant de police et en la cour des monnaies. L'apprentissage était de huit années; les fils de maître en étaient exemptés; le compagnonnage était de trois ans. Le chef-d'œuvre était obligatoire pour tous, ainsi que la caution de 1,000 livres que le nouveau maître était tenu de fournir.

Les gardes, nommés à l'élection, étaient tenus d'accepter la charge ou de renoncer à leur profession d'orfèvre. Outre ces six gardes, on procédait chaque année à l'élection de quatre maîtres qui prenaient le titre d'aides à gardes.

Le *corps* des marchands de vin devait son établissement à Henri III; avant son règne, le commerce du vin, soit en gros, soit en détail, était presque libre, et, pour le faire, il suffisait d'obtenir la permission des officiers de police, pour Paris, et des seigneurs qui avaient le droit de ban, pour les provinces. Les statuts de cette communauté consistaient en vingt-neuf articles. Les maîtres élus gardes, au nombre de quatre, étaient tenus d'accepter leur nomination, et nul ne pouvait être reçu maître s'il n'avait fait un apprentissage de quatre ans, ou s'il n'était fils de maître. Il était défendu aux maîtres d'exercer les états de vendeur de vin ou de courtier d'office tant qu'ils appartenaient au *corps*. Les charges de maîtres et gardes ou jurés, créées en titre d'office en 1691, furent incorporées au *corps* des marchands de vin le 12 juin de la même année. Il y avait douze marchands de vin et vingt-cinq cabaretiers suivant la cour.

— *Corps de métier.* C'étaient des réunions d'ouvriers d'une même profession, d'un même état, associations formées entre gens exerçant un métier, pour la défense de leurs intérêts.

En 1673, on ne comptait que 60 *corps* de métier. Un édit du mois de mars de la même année les fit monter à 83, et le rôle du conseil de 1691 les éleva à 120. Dans chacun de ces *corps* ou communautés, il y avait des jurés qui fixaient l'époque des assemblées, les présidaient, recueillaient les voix, dressaient les délibérations, recevaient les apprentis, étaient présents à la réception de leurs chefs-d'œuvre, quand ils aspiraient à la maîtrise, faisaient les visites dans les boutiques ou magasins, saisissaient les ouvrages mal faits ou défectueux, étaient chargés des deniers communs du *corps*, en faisaient observer les règlements et les statuts, en un mot, étaient chargés de tous les intérêts de leur communauté.

Les principaux édits donnés pour l'établissement des jurés, leur élection, leurs droits, leurs visites, furent rendus sous Henri III et Henri IV. Louis XIV en donna un au mois de mars 1691, portant suppression de tous les maîtres et gardes, syndics et jurés en titre d'office. Cet édit attribuait à ces nouveaux officiers les mêmes immunités, honneurs et privilèges dont jouissaient les anciens, mais avec augmentation de droits et d'émoluments. Il suffisait, pour parvenir aux offices, d'avoir dix ans de maîtrise actuelle; des fils de maîtres on n'exigeait que six années. Les communautés de métiers avaient chacune un clerc nommé par les jurés pour faire les courses, tenir les écritures, etc. La juridiction des *corps* de marchands et de métiers était celle des consuls, créée par un édit de Charles IX en 1563. Les huit premiers *corps*, à Paris, fournissaient au moins quatre conseillers. Cinq qualités étaient indispensables pour parvenir au consulat : être ou avoir été marchand, être Français, habiter la ville du consulat, être de bonnes mœurs et avoir passé par les charges dans son *corps*.

La juridiction consulaire n'était compétente que pour les affaires commerciales, celles qui concernaient d'autres matières étaient du ressort des juges municipaux.

Voilà quelles étaient les communautés constituées en *corps* de jurande, au moment de la Révolution; les autres métiers s'exerçaient, soit librement, soit avec privilège, mais sans avoir des maîtres à leur tête; ou bien ils étaient compris dans diverses corporations qui réunissaient plusieurs *corps* d'état dans la même communauté. Nous allons en donner l'énumération.

Les aiguilliers avaient été érigés en *corps* de jurande le 15 septembre 1599; par leurs statuts, ils étaient qualifiés maîtres aiguilliers-aléniers et faiseurs de burins, carrelats et

autres petits outils servant aux orfèvres, cordonniers, boursiers et autres. Aucun aiguillier ne pouvait être reçu maître qu'il n'eût atteint l'âge de vingt ans, qu'il n'eût été en apprentissage pendant cinq ans, qu'il n'eût ensuite servi les maîtres trois années en qualité de compagnon, et qu'il n'eût fait un chef-d'œuvre, à l'exception toutefois des fils de maître, qui étaient reçus après un seul examen. Chaque maître était tenu d'avoir sa marque particulière, dont l'empreinte était mise sur une table déposée chez le procureur du roi au Châtelet.

La communauté des aiguilliers de Paris ne subsistait qu'avec peine vers la fin du xvi^e siècle, et les maîtres n'étaient plus qu'un nombre de cinq ou six, elle fut unie à celle des épingliers, par lettres patentes de Louis XIV du mois d'octobre 1695. Le nombre des jurés fut réduit à trois, deux épingliers et un aiguillier. Enfin, par autres lettres patentes enregistrées au parlement le 11 août 1764, les communautés d'aiguilliers, ferrureurs d'aiguillettes et chaînetiers de Paris furent réunies et incorporées à celles des épingliers, aiguilletiers, aléniers, pour ne faire qu'un seul et même *corps* de métier.

Le *corps* des apothicaires et celui des épiciers ne formaient qu'une seule communauté, régie par des lois communes, mais seulement en ce qui touchait le commerce. Le *corps* des apothicaires était gouverné par trois gardes, qui étaient choisis parmi les maîtres apothicaires. L'apothicaire devait commencer par être reçu maître épicier, et ne passait maître apothicaire qu'après avoir donné des preuves certaines de sa capacité; il fallait en outre qu'il eût été apprenti à Paris pendant quatre années, puis garçon chez un ou plusieurs maîtres. Il produisait les certificats établissant qu'il avait rempli ces conditions; ces pièces étaient examinées dans une assemblée générale de tous les maîtres apothicaires, et lorsqu'elles étaient trouvées en règle, et que personne n'avait rien à dire sur la probité et sur les mœurs de l'aspirant à la maîtrise, il était inscrit sur les livres en cette qualité; alors les gardes lui nommaient un conducteur et convoquaient une nouvelle assemblée de tous les maîtres, dans laquelle on tirait au sort cinq interrogateurs, et les gardes lui en nommaient cinq autres. L'aspirant allait alors faire une visite chez tous les apothicaires, les invitait à se trouver à l'examen qui devait se faire trois jours après en présence du doyen de la Faculté et de deux médecins professeurs en pharmacie; après ces diverses formalités, l'aspirant était interrogé par les médecins, par les trois gardes apothicaires et par les maîtres, dont les noms avaient été tirés au sort. L'admission avait lieu au vote; lorsqu'elle était prononcée, l'un des médecins annonçait au candidat qu'il pouvait subir l'examen de l'acte des plantes, dont était exempté le fils de maître; puis il avait encore à faire un chef-d'œuvre et à prêter serment devant le lieutenant de police. Les veuves des apothicaires pouvaient continuer le commerce et tenir boutique ouverte, à la seule condition d'avoir un garçon examiné par les maîtres et gardes apothicaires; toutefois, elles ne pouvaient faire d'apprentis.

Le *corps* des armuriers, qu'on appelait aussi heaumiers, fut établi et reconnu par Charles VI, qui leur donna des statuts et les érigea en *corps* de jurande. Ces premiers statuts ayant été négligés et presque abolis, ils furent renouvelés en 1562 par Charles IX. Les ouvrages qui pouvaient être faits par les maîtres armuriers-heaumiers comprenaient les harnais, corselets, hausse-cols, brassards, etc. Le patron du *corps* était saint Georges.

Les arquebusiers formaient un *corps* de métier en dehors de celui des armuriers; ils étaient administrés par quatre jurés élus chaque année; tout maître devait avoir son poinçon pour marquer ses produits, l'empreinte en restait sur la table du cuivre du Châtelet. L'apprentissage était de quatre années, et l'aspirant à la maîtrise devait en outre justifier de quatre années de compagnonnage. Le maître ne pouvait avoir qu'un seul apprenti, et les fils de maître étaient également tenus aux quatre années d'apprentissage. Toute marchandise foraine du métier d'arquebusier arrivait à Paris pour y être vendue ne pouvait être exposée en vente avant qu'elle eût été visitée et poinçonnée par le *corps* des arquebusiers. Il était défendu aux maîtres de la communauté de braser ni de mettre en vente aucun canon brasé. Ils pouvaient fabriquer et vendre des cannes, des bâtons, des lances, des piques, des armes à feu, etc. Aucun maître ne pouvait, sous peine d'amende, avoir plus de deux compagnons, à moins que les autres n'en eussent autant, si bon leur semblait.

Les balanciers étaient établis à Paris en *corps* de jurande; leur communauté ne se composait, en 1691, que de six maîtres, mais il leur fut permis de recevoir quelques maîtres sans qualité, droit qu'ils avaient acquis moyennant finance sous le règne de Louis XIV. En 1717, elle comptait dix-sept maîtres. L'apprentissage était de six ans et le compagnonnage de deux ans; il fallait avoir fait son apprentissage à Paris pour être reçu compagnon dans cette ville; c'étaient les jurés en charge qui donnaient le poinçon aux nouveaux maîtres, à leur réception. Deux jurés étaient chargés des affaires, des visites et de la discipline du *corps*; ils restaient deux ans en charge.

Les batteurs d'or avaient des statuts, des privilèges et des règlements suivant lesquels ils se trouvaient formés en communauté; les batteurs pouvaient battre indifféremment l'or ou l'argent; néanmoins ils se divisaient en deux classes distinctes, et chacune d'elles était exclusivement adonnée au battage de l'un de ces métaux.

Les boisseliers, tourneurs, rempailleurs de chaises formaient une communauté établie en *corps* de jurande, mais on ignore la date de concession des statuts. Le 29 décembre 1670, certaines modifications y furent apportées. Le chef-d'œuvre n'était obligatoire que pour les tourneurs, dont l'apprentissage était de quatre années. Cette communauté était peu importante.

La première manufacture de bas au métier fut établie en 1656 dans le château de Madrid; le succès de ce premier établissement donna lieu à l'érection d'une communauté de maîtres ouvriers en bas au métier, et on leur donna des statuts par lesquels on régla la qualité et la préparation des soies, le nombre des brins, la quantité de mailles, le nombre des aiguilles, et enfin le poids. Défense fut faite d'établir aucun métier ailleurs qu'à Paris, Dourdan, Rouen, Caen, Nantes, Orléon, Aix, Toulouse, Nîmes, Uzès, Romans, Lyon, Metz, Bourges, Poitiers, Orléans, Amiens et Reims. Les maîtres ouvriers ne pouvaient faire aucun bas au tricot.

Les bouchers formaient le *corps* de jurande le plus ancien et le plus considérable. Ce fut en 1416 que Charles VI supprima la grande boucherie, révoqua ses privilèges et la réunît aux autres boucheries de la ville, pour ne faire qu'un *corps*. Les lettres patentes réglant les statuts des bouchers portaient que nul ne pouvait être reçu maître s'il n'était fils de maître, ou n'avait servi comme apprenti pendant trois ans, et acheté, vendu et débité chair pendant trois autres années; que la communauté aurait quatre jurés, que les enfants des maîtres ne pourraient aspirer à la maîtrise avant dix-huit ans, et que les autres ne pourraient être reçus avant vingt-quatre ans.

Les boulangers de Paris prenaient la qualité de marchands talmelliers, maîtres boulangers. Leur communauté, établie en *corps* de jurande, a longtemps joui du privilège d'avoir une juridiction qui lui était propre, privativement à celle du Châtelet: un lieutenant général, un procureur du roi, un greffier et divers huissiers composaient cette juridiction, dont le grand panetier de France était le chef et le protecteur. C'était au nom de ce grand officier de la couronne que les statuts et les règlements étaient donnés, et qu'on était reçu à l'apprentissage et à la maîtrise; c'était entre ses mains qu'on prêtait serment, aussi était-ce à lui qu'appartenaient tous les droits de réception; mais cette juridiction ayant été supprimée en 1611, la communauté des maîtres boulangers de Paris entra dans le droit commun, et fut soumise à la juridiction du prévôt de Paris et du lieutenant général de la police; ses jurés étaient au nombre de six; les apprentis servaient cinq années consécutives et quatre années ensuite comme garçons, avant que d'être reçus au chef-d'œuvre, qui consistait en pain mollet et pain blanc.

Les bourreliers, bâties et hongroyeurs formaient un seul *corps* de jurande; d'après leurs statuts, l'apprentissage était de cinq ans et le compagnonnage de deux. Les filles de maître contractant mariage avec un apprenti l'affranchissaient pour parvenir à la maîtrise après son apprentissage achevé.

Les boursiers, qui vendaient les bourses à cheveux, tous les ustensiles de chasse et de guerre, composaient un *corps* de métier gouverné par quatre jurés, qui délivraient les lettres d'apprentissage et de maîtrise, et donnaient le chef-d'œuvre; l'apprentissage était de quatre ans et le compagnonnage de cinq. Les maîtres ne pouvaient aller au-devant des marchands qu'au delà de 20 lieues de Paris. La charge de juré s'exerçait pendant deux ans.

Les boutonnières formaient un *corps* considérable, dont les membres prenaient le titre de maîtres passementiers-boutonniers, crépinières, blondiniers, faiseurs d'enjolivements; l'apprentissage était fixé à quatre ans, ainsi que le compagnonnage; les aspirants à la maîtrise étaient tenus à un chef-d'œuvre.

Les boyaudiers composaient un des *corps* de métiers de la ville et faubourgs de Paris, mais ils n'avaient pas de statuts spéciaux, vu leur petit nombre.

Les brasseurs avaient des statuts qui leur interdisaient de lever brasserie s'ils n'avaient fait cinq années d'apprentissage et trois ans de compagnonnage avec chef-d'œuvre; les maîtres élisaient trois d'entre eux aux fonctions de garde et de juré; les jurés avaient droit de visite dans la ville, dans les faubourgs et la banlieue.

Les brodeurs prenaient la qualité de maîtres brodeurs-chausubliers; les statuts de leur communauté, composés de cinquante-huit articles, dataient de 1648; pendant de longues années, le nombre des brodeurs ne pouvait excéder deux cents. La durée de l'apprentissage était de six ans, tout apprenti devait être fils de maître ou de compagnon, et tout aspirant à la maîtrise devait avoir servi pendant trois ans chez les maîtres, après l'apprentissage accompli, avant de demander à exécuter le chef-d'œuvre, et nul ne pouvait être reçu maître

avant l'âge de vingt ans. Il y avait trois catégories de maîtres : les anciens avaient trente ans de réception, les modernes vingt et les jeunes dix.

La communauté des maîtres broisseurs avait un doyen et deux jurés; nul maître ne pouvait être élu juré qu'il n'eût été administrateur de la confrérie; l'apprentissage était de cinq ans; les jurés en recevaient les brevets, ils donnaient les lettres de maîtrise, et réglaient le chef-d'œuvre que chaque aspirant devait produire.

Le *corps* des cardeurs était un des plus anciens *corps* de métier; ses statuts furent confirmés par Louis XI le 24 juin 1467, et par Louis XIV en septembre 1688. Par ces statuts, les maîtres de la communauté étaient qualifiés cardeurs, peigneurs, arçonneurs de laine et de coton, drapiers-drapants, coupeurs de poil, fileurs de lumignons, etc. Nul ne pouvait être reçu maître qu'après trois ans d'apprentissage, un an de compagnonnage et avoir fait le chef-d'œuvre. Trois maîtres jurés l'administraient.

Les cartiers, appelés par leurs statuts papetiers-cartiers, formaient à Paris une très-ancienne communauté; leurs statuts, homologués en 1594 par Henri IV, contenaient vingt-deux articles, auxquels Louis XIII et Louis XIV ajoutèrent encore certaines dispositions; le temps de l'apprentissage était fixé à trois ans et celui du compagnonnage à trois.

Les ceinturiers formèrent pendant longtemps un *corps* important; l'apprentissage était de quatre ans, et le chef-d'œuvre une ceinture de velours à deux pendans, la ferrure de fer à crochet, lmée et percée à jour. Les chaînetiers, constitués en *corps*, furent réunis aux épingliers le 21 septembre 1762, après avoir vainement tenté de conserver exclusivement le droit de fabriquer les chaînes.

Les charcutiers, qui avaient seuls la permission d'apprêter la chair de porc, formaient un *corps* dont l'institution remontait au règne de Louis XI; mais il existait déjà, avant cette époque, des saucisseurs et des bouchers qui cumulaient les deux professions.

Les chandeliers étaient dans l'origine unis au *corps* de l'épicerie; mais, en 1450, ils s'en séparèrent et furent autorisés à se réunir en communauté, à laquelle il fut donné des jurés, comme aux autres *corps* de métier.

Le *corps* des chausvriers, d'ancienne origine, obtint de nouveaux statuts en 1666, et il était composé presque exclusivement de maîtres soumis à un apprentissage de six ans, tenues au chef-d'œuvre, et ses jurées étaient prises parmi elles.

La communauté des chapeliers fut instituée en 1578; elle était divisée en *corps* de marchands et en *corps* de fabriciens; l'apprentissage était de cinq ans et le compagnonnage de quatre ans. Quatre jurés la gouvernaient; les aspirants à la maîtrise étaient tenus au chef-d'œuvre, à l'exception des fils de maître, qui étaient dispensés également de l'apprentissage et du compagnonnage au dehors.

Les charpentiers formaient un *corps* de métier qui jouissait d'une certaine importance; avant l'année 1574, tous les maîtres charpentiers de la ville et des faubourgs étaient égaux et leurs jurés étaient électifs; mais Henri III ayant érigé ces jurés en titre d'office en octobre 1574, il leur attribua de grands droits et privilèges, et cette création ayant été confirmée par un grand nombre de sentences et d'arrêts du conseil et du parlement, jusqu'en 1644, non-seulement la première forme de la communauté fut changée, mais ses anciens statuts furent entièrement refondus, et Louis XIV les confirma par lettres patentes du mois d'août 1649, enregistrées au parlement le 22 janvier 1652. Dans cette communauté il y avait deux sortes de maîtres, les jurés du roi et les maîtres simples; les premiers devaient avoir cinq ans de réception. Il y avait, en outre, un doyen qui avait la qualité de syndic. L'élection des jurés avait lieu chaque année; le temps de l'apprentissage était de cinq ans, après lequel l'apprenti pouvait aspirer à la maîtrise. Outre les charpentiers chargés d'exécuter tous les ouvrages en gros bois qui entrent dans la construction des édifices, il y avait encore les charpentiers constructeurs de navires, qui se divisaient en maîtres charpentiers, en charpentiers contre-maîtres et en charpentiers entretenus. Les fonctions de chacun étaient définies dans une ordonnance de Louis XIV du 15 avril 1689. Ils appartenaient néanmoins au *corps* de jurande de la charpente, mais ils n'étaient reçus maîtres qu'après avoir travaillé dans les ports et fait un chef-d'œuvre.

Les maîtres charrons-carrossiers furent réunis en *corps* de jurande par Louis XII, qui leur donna leurs premiers règlements le 15 octobre 1498; l'usage des carrosses s'étant vulgarisé, on fut obligé de renouveler leurs statuts par suite de la diversité d'ouvrages qui résultait de cet usage, et ce fut en 1623 que Louis XIII les régla à nouveau. L'apprentissage était de quatre ans, et le compagnonnage était aussi de quatre ans.

Les chaudronniers étaient déjà en communauté sous Charles VI; leurs statuts furent confirmés et augmentés par Louis XII en août 1514. L'apprentissage était de six ans. Outre les jurés chargés de l'administration de la communauté, il y avait encore deux courtiers.

Les maîtres chirurgiens de Paris prétendaient tenir leurs privilèges de saint Louis; vers la fin du xve siècle, les barbiers entre-

prirent des opérations chirurgicales, et obtinrent d'être réunis en *corps* sous le titre de barbiers-chirurgiens, en 1613; les chirurgiens de Saint-Côme, c'est-à-dire les premiers, protestèrent; néanmoins une fusion s'opéra, et, le 1^{er} octobre 1655, les deux communautés n'en firent plus qu'une; de nouveaux statuts furent dressés en 1698, et les lettres patentes qui les autorisèrent furent données le 3 février 1701; le premier chirurgien du roi y était déclaré chef et garde des privilèges de la chirurgie du royaume. L'apprentissage était de deux ans, après lesquels l'aspirant devait servir pendant six ans comme garçon. Le *corps* des chirurgiens portait comme armoiries: d'azur à trois boîtes d'or et une fleur de lis d'or au milieu.

Les cloutiers formaient un *corps* de métier régi par quatre jurés; l'apprentissage était de cinq ans, plus deux années de service.

Les coffretiers-malletiers furent érigés en *corps* en 1596; ils avaient cinq ans d'apprentissage et cinq ans de service; deux jurés étaient chargés des affaires de la communauté, qu'on appelait aussi communauté des bahutiers.

Le *corps* des cordiers possédait des statuts du 17 janvier 1394; l'apprentissage était de quatre années, dont étaient exempts les fils de maître.

Les statuts des cordiers furent présentés aux états généraux assemblés sous Charles IX; il n'y avait pas de communauté qui eût autant d'officiers et de maîtres en charge; outre le syndic, le doyen et deux maîtres des maîtres, elle était encore gouvernée par deux jurés de cuir tanné, qu'on nommait aussi jurés de marreau; deux jurés de chambre, quatre jurés de la visitation royale et douze petits jurés, trois lotisseurs, trois gardes de nuit et un clerc. Les élections ne pouvaient se faire que dans la halle aux cuirs et en présence du procureur du roi. On ne pouvait être reçu à la maîtrise qu'après avoir été apprenti et fait le chef-d'œuvre, à l'exception des fils de maître.

La communauté des corroyeurs était régie par huit jurés, dont quatre s'appelaient jurés de la conservation, et quatre, jurés de la visitation royale. Un maître devait, avant que d'être juré, avoir été receveur pendant un an. Ils avaient également deux jurés du marteau pour la marque des cuirs. Les chamoiseurs faisaient partie de cette communauté, dont les statuts remontaient au x^ve siècle.

Les couteliers prenaient la qualification de maîtres fèvres, couteliers, graveurs et doreurs; les statuts du *corps* dataient de 1565 et avaient été confirmés par plusieurs rois de France; ils avaient quatre jurés, qui ordonnaient le chef-d'œuvre et recevaient les apprentis à maîtrise.

La communauté des couturières était dirigée par six jurées, et le *corps* était divisé en quatre classes de couturières: celles en habit, celles pour enfants, celles en linge et celles en garnitures; pour toutes, l'apprentissage était de trois ans, avec obligation de chef-d'œuvre.

Le *corps* des couvreurs avait des statuts renouvelés par Charles IX en juillet 1566. Ils avaient quatre jurés et gardes; l'apprentissage était de six ans, avec obligation de chef-d'œuvre.

Les distillateurs furent érigés en *corps* de jurande le 5 octobre 1638; les maîtres y étaient qualifiés maîtres en l'art et métier de distillateur d'eaux-fortes, eaux-de-vie et autres eaux, esprits et essences, circonstances et dépendances; les statuts comprenaient vingt-cinq articles. Deux jurés étaient chargés de les faire observer; l'apprentissage était de quatre ans, et le compagnonnage obligatoire de deux ans. On ne pouvait obtenir la maîtrise qu'à vingt-quatre ans. Par arrêt du conseil du roi du 23 mai 1746, les distillateurs étaient soumis à la juridiction des juges ordinaires et à celle de la cour des monnaies, pour tout ce qui concernait les métaux et la confection des eaux-fortes.

Les doreurs se subdivisaient en plusieurs communautés. Ceux qui faisaient la dorure à l'huile et en détrempe sur le bois, le plâtre, la pierre et autres matières, faisaient partie du *corps* des peintres. Les doreurs sur cuir formaient un *corps* de jurande spécial, dont les statuts étaient à peu près les mêmes que ceux des gainiers. L'apprentissage était de cinq ans. Les doreurs sur cuir s'appelaient aussi éventailistes, et eurent des contestations à ce sujet avec les marchands merciers et les peintres. Il leur fut fait défense de prendre d'autre qualité que celle de doreurs sur cuir. Leurs jurés furent chargés d'y tenir la main.

Le *corps* des maîtres experts et jurés écrivains était gouverné par un syndic et vingt-quatre anciens maîtres. L'âge des aspirants était vingt ans, abaissé à dix-huit ans pour les fils de maître.

Les émailleurs, verriers, faïenciers formaient un *corps* érigé le 6 juillet 1566; quatre jurés étaient chargés de son administration et de la réception à la maîtrise; l'apprentissage était de cinq ans et huit jours.

Les emballeurs étaient en titre d'office dans la ville et les faubourgs de Paris; ils payaient paulette au roi, faisaient bourse commune, et formaient un *corps* qui avait son syndic et ses officiers.

Les maîtres éperonniers formaient un *corps* dans lequel entraient les selliers-lormiers; l'apprentissage était de quatre années et le compagnonnage de cinq.

Les éventaillistes furent institués en *corps* de jurande en décembre 1673; ils étaient administrés par quatre jurés; la durée de l'apprentissage était de quatre années, avec compagnonnage et chef-d'œuvre.

Les ferrailleurs, crieurs de vieux fers furent réunis en communauté vers 1650. Les serruriers-tôliers faisaient partie de ce *corps* de métier.

La communauté des fondeurs eut des statuts en 1281; ils furent renouvelés, augmentés, corrigés et approuvés en 1573 par Charles IX; ils n'éprouvèrent aucun changement jusqu'en 1691, époque à laquelle, les charges de jurés créées en titre d'office par Louis XIV ayant été incorporées et réunies à cette communauté, il y fut ajouté quelques articles. La communauté était administrée par quatre jurés; l'apprentissage était de cinq ans.

Le *corps* des maîtres foulons et pareurs de draps eut des statuts à partir du 18 mai 1443; ils furent réformés en 1467 par Louis XI; en 1606, Henri IV les renouvela. La communauté était gouvernée par quatre jurés et gardes, et l'apprentissage était de trois années.

Les fourbisseurs formaient un *corps* qui les qualifiait maîtres jurés fourbisseurs et garnisseurs d'épées et de bâtons au fait d'armes; leurs anciens statuts, confirmés par Henri II, furent renouvelés sous Charles IX, et des lettres de confirmation leur furent octroyées en 1666; quatre bacheliers jugeaient du chef-d'œuvre pour la maîtrise, que conféraient les jurés; l'apprentissage était de cinq ans. Plusieurs arrêts modifièrent les statuts de cette communauté, notamment ceux de 1676, 1679, 1681 et 1710.

Les fruitiers formaient une communauté marchande dont les statuts remontaient à l'année 1412; ils furent renouvelés en 1499 et confirmés par Henri IV en 1608, et par Louis XIII en 1612. Cinq maîtres jurés, qui se renouvelaient tous les deux ans, étaient installés par le procureur du roi, entre les mains duquel ils prêtaient serment; l'apprentissage était de six ans. Il y avait des maîtresses dans cette communauté; une ordonnance du 28 mai 1608 défendit à tous les maîtres d'être facteurs des marchands forains. Les rois, dans leurs lettres patentes, les qualifiaient de « maîtres marchands de fruits égruons et savoureux ».

Le *corps* des fripiers de Paris avait des statuts de 1544; Henri II, au mois d'avril 1556, Charles IX en mai 1561 et Louis XIII en septembre 1618, leur accordèrent des lettres patentes. Enfin, en 1664, ces statuts furent réformés par Louis XIV; l'apprentissage était de trois ans, et ils ne pouvaient être reçus à la maîtrise qu'après trois années de service et la production d'un chef-d'œuvre.

Les gainiers étaient qualifiés, par leurs statuts, maîtres gainiers-fourreliers et ouvriers en cuir bouilli. Leur *corps* fut érigé en jurande dès l'an 1323, mais ce ne fut véritablement que par les règlements de septembre 1560, donnés sous le règne de François II, que leur communauté fut soumise à des statuts déterminés. L'apprentissage était de six ans, avec obligation d'un chef-d'œuvre pour la maîtrise, à l'exception des fils de maître.

Les gantiers reçurent des statuts de corporation sous Philippe-Auguste, en octobre 1190. Ils furent renouvelés, confirmés et augmentés par Louis XIV en mars 1656. Ces statuts leur donnaient la qualification de maîtres et marchands gantiers-parfumeurs. A la tête du *corps* se trouvaient quatre maîtres et gardes jurés. L'apprentissage était de quatre années et le compagnonnage de trois, avec obligation de chef-d'œuvre, à l'exception des fils de maître.

Les grainiers et grainières, réunis en *corps* de métier, avaient quatre jurés des deux sexes.

Les graveurs ne furent érigés en communauté, avec maîtrise et jurande, qu'en 1631, sur la demande qu'adressèrent à cet effet au roi des compagnons orfèvres. Cette communauté ressortissait à la juridiction privative de la cour des monnaies. L'apprentissage était de six ans. Le *corps* était représenté par six gardes jurés.

Les horlogers reçurent leurs premiers statuts en 1483; ils leur furent confirmés en 1544 par François I^{er}, en 1554 par Henri II, en 1572 par Charles IX, et en 1600 par Henri IV. Ces statuts furent réformés et renouvelés par Louis XIV le 20 février 1646, par des lettres patentes qui obligaient les maîtres et gardes de ce *corps* à faire dire et célébrer une messe le premier dimanche de chaque mois pour la prospérité de la maison royale. Le nombre des gardes était fixé à trois, la durée de l'apprentissage était de huit années, avec obligation d'un chef-d'œuvre.

Les jardiniers étaient réunis en *corps* depuis 1474; leurs statuts furent publiés à son de trompe en 1545, et confirmés par Henri III en 1576. Henri IV leur en donna de nouveaux en 1590; ils furent confirmés en 1645, et de nouvelles lettres confirmatives leur furent octroyées en 1644. Les jurés étaient au nombre de quatre, et le compagnonnage de deux ans avec obligation d'un chef-d'œuvre.

Les imprimeurs et les libraires ne formaient qu'une seule communauté, sous le nom de *corps* de la librairie, à laquelle furent unis les fondeurs d'imprimerie. L'édit de 1686 et la déclaration du 23 octobre 1713 doivent être considérés comme les véritables statuts de ce *corps*. Ils se composaient de 69 articles. Les

libraires et imprimeurs demeurèrent dans l'enceinte de l'Université, et les apprentis devaient obtenir un certificat du recteur pour être reçus maîtres. Les libraires, gens lettrés, portaient le nom de clercs libraires; ils faisaient partie du *corps* de l'Université et jouissaient des privilèges y attachés, aux termes de l'article 1^{er} du règlement de 1753, ainsi conçu: « Les libraires et imprimeurs seront censés et réputés du *corps* et des suppôts de l'Université de Paris, distingués et séparés des arts mécaniques. » Défense leur était faite d'avoir plus d'un magasin ouvert, et l'observation du dimanche et des fêtes leur était prescrite. « Nul ne peut être reçu à la maîtrise qu'après un apprentissage de quatre années et un compagnonnage de trois ans, qu'il n'ait vingt ans accomplis, qu'il ne soit congru en langue latine, qu'il ne sache lire le grec, » toutes choses dont il était tenu de produire un certificat du recteur de l'Université. Il devait encore être muni d'un témoignage de catholicité et de vie et de mœurs, et subir un examen sur le fait de la librairie par-devant les syndics et adjoints en charge, accompagnés de quatre anciens officiers de communauté, dont deux devaient être imprimeurs, et de quatre maîtres modernes, dont deux devaient aussi être imprimeurs. La maîtrise de librairie coûtait 1,000 livres, et celle de libraire-imprimeur 1,500. Avant 1694, les imprimeurs en taille-douce n'étaient que de simples compagnons; mais ces ouvriers ayant été compris dans le rôle des nouvelles communautés, dressé le 10 avril 1691, ils furent érigés en *corps* de jurande; en mai 1694, ils reçurent des statuts. Deux syndics administraient leur communauté; l'apprentissage était de quatre ans et le compagnonnage de deux ans, avec obligation d'un chef-d'œuvre, excepté à l'égard des fils de maître.

Le *corps* des lapidaires ne le cédait pour l'ancienneté qu'à peu d'autres communautés, bien qu'avant 1584 il fût encore assez informe, n'étant composé que de compagnons orfèvres. Les premiers statuts étaient de 1290; ils avaient été donnés par saint Louis; ils furent confirmés depuis par Philippe de Valois. Les lettres patentes les appelaient estalliers, pierriers de pierres naturelles; ce fut en 1585 qu'en conséquence de l'édit donné par Henri III trois ans auparavant, pour ériger en *corps* de jurande toutes les communautés de Paris, les estalliers reçurent de nouveaux statuts et un nom nouveau. Les lettres de confirmation leur attribuaient quatre jurés; l'apprentissage était de sept ans, le compagnonnage de deux ans, avec obligation d'un chef-d'œuvre.

Les layetiers-écraniers avaient des statuts assez anciens, qui se trouvent rapportés dans une sentence du prévôt de Paris de 1521. Ils avaient des jurés; l'apprentissage était de quatre années et le chef-d'œuvre obligé, à l'exception des fils de maître.

Les limonadiers furent érigés en *corps* de jurande le 28 janvier 1676, mais ce *corps* ne subsista que jusqu'à la fin de 1704, où il fut supprimé par un édit portant injonction à tous les maîtres qui le composaient de fermer boutique. En leur place furent créés cent cinquante privilèges héréditaires de marchands limonadiers vendeurs d'eau-de-vie; mais, en juillet 1705, un édit rétablit la communauté, qui fut encore détruite en septembre 1706, avec nouvelle création de cent cinquante privilèges qui n'eurent pas plus de succès, car une troisième fois un *corps* de jurande fut établi en novembre 1713; les apprentis devaient prendre un brevet par-devant notaire, servir trois ans et produire un chef-d'œuvre.

Les lingères eurent des statuts le 3 janvier 1645. Aucune ne pouvait être maîtresse sans avoir fait quatre ans d'apprentissage et deux années de service comme fille de boutique. Ce *corps* était administré par quatre jurées femmes ou filles; aucun homme ne pouvait être appelé ou reçu à la jurande.

Les liniers, qui préparaient le lin ou en faisaient négoce à Paris, formaient une communauté, autrefois composée d'hommes et de femmes; mais depuis les lettres patentes qui l'érigèrent en *corps* de jurande et lui donnèrent des statuts, en 1666, elle ne fut plus composée que de femmes, qui prenaient le titre de marchandes linieres, chanvrières et filassières de la ville et faubourgs de Paris. Les jurées, nommées à l'élection, dirigeaient les affaires de ce *corps*.

Les luthiers ne furent réunis en *corps* de jurande que sous le règne de Henri IV, en 1599. D'après leurs statuts, nul ne pouvait tenir boutique qu'il n'eût été reçu par deux jurés en charge, qu'il n'eût fait un chef-d'œuvre et justifié de six années d'apprentissage, dont étaient exempts les fils de maître.

Les maîtres maçons, tailleurs de pierres, plâtriers et mortelliers formaient un seul *corps* de métier. Ils avaient un maître du métier qui veillait à l'exécution des statuts et qui fut, sous Louis XIV, appelé maître général des œuvres et bâtiments du roi. Il avait plusieurs adjoints. Il y eut un grand nombre de lettres patentes et d'arrêts du conseil pour la juridiction de ces maîtres généraux, qui avaient un juge à Versailles et l'autre à la cour du palais. Trois architectes, qui portaient le titre de conseillers du roi, en étaient les juges. L'appel de leurs sentences se relevait au Parlement. L'apprentissage était de six années.

Les maîtres de danse et joueurs d'instruments formaient un *corps* dont les statuts (de 1658) furent confirmés par Louis XIV en 1659.

Celui qui était à sa tête portait le titre de roi des violons; il était nommé par lettres de provision du roi; les maîtres de la confrérie étaient élus tous les ans; les apprentis s'engageaient pour quatre années; les aspirants faisaient expérience devant le roi des violons, qui pouvait s'entourer de vingt-quatre maîtres à son choix. Il fallait être maître pour tenir salle ou école.

Les maîtres d'escrime furent érigés en *corps* par lettres patentes de 1759; les maîtres qui avaient exercé cette profession pendant vingt ans obtenaient des lettres de noblesse; ce *corps* avait des armoiries concédées par Louis XIV, et qui étaient: d'azur à deux épées en sautoir, accompagnées de quatre fleurs de lis. Pour être reçu dans la communauté, il fallait avoir vingt-cinq ans, avoir servi six ans comme prévôt de salle et faire assaut contre deux maîtres, en présence du procureur du roi; l'impétrant fournissait, en outre, le jour de son chef-d'œuvre, deux épées d'une valeur de 25 livres, pour être données en prix à celui qui lui porterait une botte le plus près du cœur. Le maître qui s'absentait de sa salle pendant quinze mois perdait sa maîtrise.

Les maréchaux étaient en possession de statuts antérieurs à 1473; ces statuts furent modifiés par Henri IV en 1609, et Louis XIV y fit de nouvelles additions en 1651. Quatre prud'hommes étaient élus jurés et gardes; l'apprentissage était de trois ans, avec obligation d'un chef-d'œuvre, et nul ne pouvait tenir boutique qu'il n'eût vingt-quatre ans; aucun maître ne pouvait parvenir à la jurande qu'il n'eût tenu boutique pendant douze ans.

Les mégissiers formaient un *corps* de métier depuis 1407; leurs statuts furent confirmés par François I^{er} en 1751 et par Henri IV en 1694. L'apprentissage était de six ans et le chef-d'œuvre obligatoire. Le nombre des jurés était de trois.

Les menuisiers formaient un *corps* de métier considérable; ils étaient autrefois subdivisés au maître charpentier du roi, qui avait une juridiction particulière sur tous les maîtres et ouvriers qui décantaient le bois et le mettaient en œuvre. Charles de Montigny, garde de la prévôté, leur donna des statuts en 1290; Hugues Aubriot les augmenta et en fit publier de nouveaux en 1361. En 1467, le roi Louis XI les modifia; Jacques d'Estouteville y ajouta de nouvelles dispositions en 1480. Henri III, en 1580, y apporta de nouvelles modifications; et enfin des lettres patentes de Louis XIV les réformèrent en 1640. Les officiers du *corps* étaient un principal et six jurés. Les aspirants à la maîtrise devaient être Français ou naturalisés, l'apprentissage était de six ans avec obligation d'un chef-d'œuvre; des auditeurs de comptes, des greffiers, des gardes de poids et mesures, des gardes des archives furent incorporés, sous Louis XIV, aux charges en titre d'office de cette communauté, qui possédait de grands droits et privilèges.

Les miroitiers composaient un *corps* d'autant plus important qu'il avait été grossi par l'union de la communauté des bimbelotiers et de celle des doreurs, en 1581 et 1594. Les statuts consistaient en vingt-quatre articles concernant les trois professions. L'apprentissage était de cinq années, avec obligation d'un chef-d'œuvre. La communauté était gouvernée par quatre jurés.

Les natiers formaient un *corps* de métier qui était presque abandonné lorsque la suppression des corporations et des maîtrises arriva. Les oiseleurs, réunis en *corps* de jurande, tenaient leurs statuts et règlements des officiers des eaux et forêts de Paris, qui les leur délivrèrent au mois de mai 1647; la durée d'une jurande ne pouvait excéder deux ans. L'apprentissage était de trois années.

Les fabricants de pains d'épice formaient une communauté; nul ne pouvait être reçu maître s'il n'avait vingt ans. Le temps de l'apprentissage était fixé à quatre ans, de même que celui du compagnonnage.

Les parcheminiers reçurent des statuts de François I^{er} en 1545. Ils furent modifiés par Louis XIV en décembre 1654; en 1728, les parcheminiers demandèrent au roi l'établissement d'une jurande, qu'ils obtinrent le 26 juillet 1731. L'apprentissage était de quatre ans, le compagnonnage de trois, et le chef-d'œuvre exigé pour la maîtrise.

Les patenôtiers-verriers formaient un *corps* de métier qui fut réuni en 1718 à celui des émailleurs et faïenciers.

Les pâtisseries reçurent leurs statuts de Charles IX, en 1566. L'apprentissage était de cinq années, et tout aspirant à la maîtrise était tenu au chef-d'œuvre.

Les paumiers, raquetiers, faiseurs d'estouffs, pelotes et balles, avaient des statuts datant de 1610. Quatre jurés gouvernaient ce *corps* de métier, qui demandait trois ans d'apprentissage et un chef-d'œuvre aux aspirants à la maîtrise quand ils n'étaient pas fils de maître.

Les paveurs reçurent leurs premiers statuts en 1501, le 10 mars; ces statuts furent confirmés par lettres patentes de Henri IV en juin 1604, et enfin, sous le règne de Louis XIV, par plusieurs édits, déclarations et arrêts du conseil. Quatre jurés étaient à la tête de ce *corps*, qui exigeait un apprentissage de trois ans.

Les peaussiers, teinturiers et caleonniers furent érigés en *corps* de jurande, vers le milieu du x^ve siècle; leurs premiers statuts leur avaient été donnés par le roi Jean le

28 février 1357; Louis XIV les modifia et les renouvela en novembre 1684; trente-sept articles les composaient; les officiers du corps étaient deux grands jurés, deux maîtres de confrérie, deux petits jurés et le doyen des maîtres. On exigeait cinq ans d'apprentissage, deux ans de compagnonnage et un chef-d'œuvre.

Les pêcheurs formaient deux corps, celui des pêcheurs à verge, et celui des pêcheurs à engins; leurs statuts avaient été confirmés par Louis XIV, en 1644. Ils étaient aussi qualifiés marchands de poisson d'eau douce.

Les peintres, sculpteurs, graveurs, enlumineurs ne formaient qu'un seul corps, dont les statuts remontaient à 1361. Charles VII les modifia en 1430, et Henri III les confirma en janvier 1583, en réglant que l'apprentissage serait de cinq ans et le compagnonnage de quatre.

Les perruquiers furent érigés en corps de jurande le 14 mars 1674, et leurs statuts contenaient trente-six articles; ils furent renouvelés, augmentés et enregistrés au parlement le 7 septembre 1718, et contenaient alors soixante-neuf articles, dont l'observation était confiée à six gardes, prévôts et syndics.

Les plombiers-fontainiers formaient un corps dont les statuts dataient de 1648; il était régi par un principal et deux jurés; l'apprentissage était de quatre années et le compagnonnage de deux.

Les premiers statuts des plumassiers et leurs lettres d'érection en corps de jurande ont été donnés par Henri IV en juillet 1599. Ils furent confirmés en 1612 par Louis XIII et en 1644 par Louis XIV; la communauté avait deux jurés, l'apprentissage était de six années et le compagnonnage de quatre; en 1691, les charges de jurés de ce corps furent érigées en titre d'office. Les fils de maître étaient exempts du chef-d'œuvre.

Les potiers d'étain formaient un corps gouverné par quatre jurés et gardes; leurs statuts avaient fixé le temps de l'apprentissage à quatre ans et celui du compagnonnage à trois ans, avec obligation d'un chef-d'œuvre, dont les fils de maître étaient dispensés, ainsi que du paiement de leurs droits pour l'obtention de la maîtrise.

Les potiers de terre étaient érigés en corps de jurande avant le règne de Charles VII; Henri IV leur donna des lettres de confirmation au mois d'avril 1607; les jurés étaient au nombre de quatre, l'apprentissage était de six ans.

Les relieurs ne furent érigés en corps de jurande que sur la fin du XVII^e siècle, et en maîtrise particulière en août 1686; jusque-là les relieurs avaient fait partie du corps de la librairie; les jurés gardes étaient au nombre de six; l'apprentissage était de trois ans et le compagnonnage d'une année seulement; nul ne pouvait être reçu maître avant l'âge de vingt ans.

La communauté des rôtisseurs de Paris était une des plus anciennes. Ses premiers statuts, les qualifiant d'oyers, c'est-à-dire vendeurs d'oies, dataient de 1258; les oyers, devenus rôtisseurs, étaient en même temps charcutiers. Des jurés gouvernaient leur corps, concurremment avec un syndic; l'apprentissage était de cinq ans et le compagnonnage de deux ans.

Les maîtres rubaniers de Paris prenaient la qualification de tissutiers, rubaniers, frangiers; leurs premiers statuts dataient de 1403; en 1524, ils en eurent d'autres, qui furent confirmés par Louis XII, augmentés et renouvelés en 1585 par Henri III, et de nouveau confirmés par Henri IV en 1594, par Louis XIII en 1611. Quatre jurés gouvernaient cette communauté. L'apprentissage était de quatre ans, ainsi que le compagnonnage. Le chef-d'œuvre était obligatoire.

Les sages-femmes formaient un corps spécial; toute aspirante devait être de la religion catholique et avoir trois années d'apprentissage; aucune femme ne pouvait exercer si elle n'avait été reçue à Saint-Côme. Les statuts de la communauté étaient insérés dans ceux des maîtres chirurgiens.

Les salpêtriers demeurèrent longtemps libres d'exercer leur profession comme ils l'entendaient; mais, en 1658, ils obtinrent d'être réunis en communauté, et d'avoir un syndic et des maîtres et gardes.

Les savetiers, rebouteurs et carrelleurs de souliers furent réunis en corporation sous Charles VII, en 1443. Louis XI approuva leurs statuts en 1467, ainsi que François I^{er} en 1516, Charles IX en 1566 et Henri IV en 1598. Leurs dernières lettres de réformation leur furent données par Louis XIV en 1659. Les jurés s'appelaient gouverneurs de la communauté; ils étaient au nombre de quatre; il leur était adjoint huit prud'hommes. L'apprentissage était de trois ans, et personne n'était reçu à la maîtrise sans avoir fait son chef-d'œuvre, à moins qu'il ne fût fils de maître.

Les selliers-lormiers-carrossiers étaient originellement du corps des éperonniers, mais ils s'en séparèrent en 1650, et obtinrent des statuts particuliers, qui furent réformés en 1678. Cette communauté était dirigée par quatre jurés-gardes; l'apprentissage était de six années, et le compagnonnage de quatre ans, avec production d'un chef-d'œuvre pour tous autres que les fils de maître.

Les serruriers furent érigés en corps de jurande en 1411, sous Charles VI; leurs statuts furent confirmés par François I^{er}, et

changés et renouvelés par Louis XIV en 1652; ils contenaient soixante-huit articles. La communauté était gouvernée par quatre jurés et un syndic; l'apprentissage était de cinq ans, ainsi que le compagnonnage.

Les tabletiers formaient un corps de métier dont les statuts remontaient à 1507. Henri III les confirma en juin 1578, et Henri IV en 1600. Louis XIV y apporta, en 1691, certaines modifications. La communauté était administrée par des jurés; l'apprentissage était de six ans, et le chef-d'œuvre était obligatoire, pour tous, à l'exception des fils de maître.

Les taillandiers formaient une communauté d'autant plus considérable qu'elle renfermait en quelque sorte quatre corps d'état: les taillandiers proprement dits, les vrilliers, les tailleurs de limes et les ouvriers en fer. Les statuts leur étaient communs; ils furent réformés en 1572, en 1573 et en 1575. Louis XIII les confirma en 1642, et Louis XIV les augmenta en 1691. Quatre jurés gouvernaient ce corps; l'apprentissage était de cinq ans, avec obligation de produire un chef-d'œuvre pour la maîtrise. Plusieurs sortes de métiers étaient englobés dans cette communauté.

Les tailleurs et les marchands pourpointiers formaient autrefois deux corporations distinctes; elles furent réunies en 1655, et de nouveaux statuts furent édictés par Louis XIV, le 22 mai 1660. Il y avait deux jurés maîtres et gardes de la communauté; l'apprentissage était de trois ans, ainsi que le compagnonnage, et le chef-d'œuvre était obligatoire.

Les tanneurs avaient des statuts qui leur avaient été donnés, en 1345, par Philippe de Valois, et qui stipulaient l'existence de quatre prud'hommes jurés chargés d'administrer la communauté; l'apprentissage était de cinq ans.

Les tapissiers formaient autrefois deux communautés: celle des tapissiers de haute lisse, «sarrasinois et rentraiture», et celle des «courte-pointiers, neutrez et courtiers»; mais la jonction en fut ordonnée par un arrêt du parlement du 11 novembre 1681 et par lettres patentes données par Louis XIII en juillet 1638. Il y avait quatre jurés; l'apprentissage était de six ans, et le compagnonnage de trois ans; pour parvenir à la maîtrise, le chef-d'œuvre était exigé. Plusieurs arrêts modifiant leurs statuts furent rendus, notamment en juillet 1627, décembre 1629 et mars 1630.

Les teinturiers du grand teint et du petit teint formaient deux communautés, qui se subdivisaient chacune en trois branches: les teinturiers en soie, en laine ou en fil. Pour toutes, l'apprentissage était de quatre ans et le compagnonnage de deux.

Les tireurs d'or avaient des statuts qui furent confirmés, en 1583, par Henri III, et successivement par Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, qui octroya des lettres patentes, le 7 mai 1725. L'apprentissage était fixé à six années; les maîtres prêtaient serment à la cour des monnaies; trois maîtres jurés et gardes gouvernaient la communauté.

Les tisserands furent érigés en corps de jurande, le 22 janvier 1586, sous Henri III, et Henri IV en 1608 et Louis XIII en 1640 confirmèrent leurs statuts. L'apprentissage était de quatre ans, et la communauté était gouvernée par quatre jurés.

Les tondeurs de draps à table sèche formaient une communauté fort ancienne. Leurs premiers statuts dataient de décembre 1384; ils furent confirmés et augmentés par Louis XI en 1477, Charles VIII en 1484 et François I^{er} en septembre 1531. Quatre jurés visiteurs étaient à la tête de cette corporation, avec deux élus ou petits jurés et un ancien maître qui prenait la qualité de grand garde. L'apprentissage était de trois ans; le chef-d'œuvre était requis pour parvenir à la maîtrise.

Les tonneliers formaient un corps de métier dont les statuts remontaient au règne de Charles VII; ils furent modifiés et augmentés par Charles VIII, et confirmés en 1538 par François I^{er}, en 1576 par Henri III, en 1599 par Henri IV, en 1637 par Louis XIII, et en 1651 par Louis XIV. Ils avaient quatre jurés; l'apprentissage était de cinq ans.

Les traiteurs, maîtres queux, cuisiniers, porte-chapes, furent érigés en corps de jurande par Henri IV en mars 1599; leurs statuts furent confirmés par Louis XIII en novembre 1612, et par Louis XIV en août 1663. Quatre jurés gouvernaient la communauté; l'apprentissage était de trois années, et tous les aspirants à la maîtrise devaient un chef-d'œuvre en chair et en poisson. Les cuisiniers des seigneurs, présidents et conseillers au parlement étaient reçus à la maîtrise sans apprentissage.

Les vanniers-quincalliers avaient des statuts de 1467, qui furent confirmés par lettres patentes de Louis XI et réformés par Charles IX en 1561.

Les vinaigriers furent érigés en corps de jurande, au XIV^e siècle, sous Charles VI, et les premiers statuts qui leur furent donnés par le prévôt de Paris furent homologués le 23 octobre 1394. Ils furent dans la suite changés et modifiés par Louis XII en septembre 1514, Henri II en janvier 1548, Charles IX en avril 1567, Henri IV en 1594 et Louis XIV en 1658. Quatre jurés gouvernaient la communauté. L'apprentissage était de quatre ans, le compagnonnage de deux; le chef-d'œuvre était obligatoire, hormis pour les fils de maître. On n'était admis à la jurande qu'après dix années de réception dans le corps.

Les vitriers avaient des statuts qui dataient du règne de Louis XI; ils furent réformés

par Louis XIV en 1666. L'apprentissage était de quatre ans et le compagnonnage de six. Quatre jurés gouvernaient la communauté; deux sortaient de charge chaque année et étaient remplacés par voie élective.

Les vidangeurs furent érigés en corps de jurande antérieurement à 1608, époque à laquelle apparut une ordonnance de Henri IV les concernant et les désignant sous les noms de *maîtres fils* et *maîtres des basses œuvres*; dans un arrêt du conseil du 11 septembre 1696, ils furent qualifiés maîtres vidangeurs. La communauté était gouvernée par des jurés nommés par l'élection.

La loi qui abolit les six corps de marchands rendit également la liberté aux corps de métier qui furent affranchis de la jurande et de la maîtrise. V. CORPORATION.

— Admin. et légis. polit. *Corps législatif*. Cette expression est entrée en France dans la langue politique avec la constitution du 3 septembre 1791. Aux termes de cette constitution, le *Corps législatif* était permanent et composé d'une seule chambre formée tous les deux ans par de nouvelles élections. Le roi ne pouvait le dissoudre. Le nombre de ses membres était fixé à 745 pour les quatre-vingt-trois départements dont se composait alors le royaume. Les colonies devaient y avoir plus tard droit de représentation. Les 745 membres formant la représentation de la France continentale étaient ainsi distribués: 247 étaient attribués au territoire; chaque département en élisait 3, à l'exception du département de la Seine qui n'en élisait que 1; 249 étaient attribués à la population, et un même nombre à la contribution directe. Chaque département élisait autant de députés qu'il avait de parts de population et de contribution. Les députés étaient tenus de justifier de la possession d'une propriété foncière ou immobilière représentant deux cents journées de travail. Leur mandat était incompatible avec l'exercice de toutes fonctions publiques. Une exception était faite en faveur des magistrats assis; ils n'étaient point obligés de donner leur démission, mais, tant qu'ils étaient députés, ils devaient être remplacés dans leurs fonctions de judicature par leurs suppléants. Les membres du *Corps législatif* pouvaient faire partie de deux législatures successives, mais ils ne pouvaient ensuite être réélus qu'après l'intervalle d'une autre législature. Le *Corps législatif* se réunissait de plein droit le premier lundi de mai. Il se constituait provisoirement en assemblée sous la présidence du doyen d'âge, et délibérait lorsque le nombre des membres présents s'élevait à 373. Il était investi du droit de prononcer des amendes de 3,000 fr. contre les absents sans excuse légitime. Le 31 mai, quel que fût le nombre des membres présents, le *Corps législatif* était constitué. Ses membres prononçaient alors tous ensemble le serment de vivre libres ou de mourir. Ils prêtaient ensuite individuellement serment de maintenir de tout leur pouvoir la constitution, de ne rien proposer et de ne rien consentir qui pourrait y porter atteinte. Les membres du *Corps législatif* étaient inviolables; ils ne pouvaient être, en matière de délit ordinaire, ni recherchés, ni accusés, ni jugés pendant la durée de leur mandat. En matière criminelle, les députés, en cas de flagrant délit, pouvaient être arrêtés, mais avis devait en être immédiatement donné au *Corps législatif*. La permission de ce corps était nécessaire pour continuer les poursuites. Le *Corps législatif* recevait le serment de fidélité à la constitution prêté par le roi ou le régent; il tenait les registres de l'état civil de la famille royale, fixait le chiffre, de la liste civile du roi et les dotations du régent et des princes. Les ministres, en place ou hors place, ne pouvaient, à raison de faits relatifs à leur administration, être poursuivis sans son autorisation. Chaque année, les ministres devaient lui fournir le compte de leur gestion, ainsi qu'un aperçu des dépenses à faire dans l'année courante, et, de plus, lui indiquer les abus à corriger. Il avait un certain nombre de pouvoirs exclusifs: 1^o celui de proposer et de décréter les lois; le roi pouvait seulement l'inviter à prendre un sujet en considération; 2^o il fixait les dépenses publiques; 3^o il établissait les contributions, en déterminait la nature, la quotité, la durée, le mode de perception; 4^o il répartissait les contributions directes, surveillait l'emploi de tous les revenus et s'en faisait rendre compte; 5^o il créait la création ou la suppression des offices publics; 6^o il déterminait le poids, le titre ou l'empreinte des monnaies; 7^o il permettait ou défendait l'entrée et l'emploi de forces militaires ou navales étrangères; 8^o il statuait sur le nombre d'hommes et de vaisseaux à entretenir, sur la solde, les règles d'admission et d'avancement, ainsi que sur les formes de dégradation et d'enrôlement; 9^o il statuait sur les questions d'administration et l'aliénation des biens nationaux; 10^o il poursuivait devant la haute cour les ministres et les principaux agents du pouvoir exécutif, ainsi que les prévenus d'attentat contre la sûreté de l'Etat; 11^o les règlements relatifs à l'institution des marques d'honneur ou des décorations devaient être établis exclusivement par lui; 12^o il avait seul qualité pour décerner ou proposer de décerner les honneurs à la mémoire des grands hommes. Le *Corps législatif* était l'arbitre de la guerre. Le roi pouvait en faire la proposition, mais

pour la décider il fallait un décret. En cas d'hostilités imminentes ou commencées, le *Corps législatif* devait être immédiatement informé, ou convoqué immédiatement s'il n'était pas en session. Si le *Corps législatif* se prononçait pour la paix, le roi devait immédiatement prendre des mesures pour faire cesser les hostilités. Les traités de paix, d'alliance et de commerce devaient également être conclus avec son concours. Il avait aussi comme attribution exclusive le droit de déterminer le lieu de ses séances et de les continuer autant qu'il le jugeait nécessaire. Il avait droit de police extérieure autour du lieu où il se trouvait réuni. Il avait également droit de discipline et de censure sur ses membres. Il pouvait notamment leur infliger les arrêts pour huit jours, et la prison pour trois jours. Aucun corps de troupes de ligne ne pouvait, sans son autorisation, être caserné ou campé dans un rayon de moins de 40 kilomètres de l'endroit où se tenaient ses séances. Les délibérations étaient publiques; il en était dressé des procès-verbaux, lesquels étaient imprimés. Ces délibérations pouvaient néanmoins avoir lieu en comité général, c'est-à-dire en comité secret, sur la demande de cinquante membres. Les actes législatifs n'étaient valablement délibérés qu'autant qu'ils avaient été l'objet de trois lectures. La discussion pouvait ne commencer qu'à la seconde lecture. Les actes rejetés ou ajournés ne pouvaient pas être représentés pendant la même session. Une fois votés, les actes prenaient le nom de décrets, et celui de lois après la sanction du roi. Les actes présentés dans trois législatures successives avaient force de loi, bien que la sanction royale pût leur avoir été refusée. Les actes relatifs à la responsabilité des ministres et des principaux agents du pouvoir exécutif ou à leur mise en accusation n'avaient pas besoin de sanction. Le roi pouvait ouvrir la session, et même venir en personne la fermer, lorsque le jour de clôture avait été fixé. Les ministres ne pouvaient faire partie du *Corps législatif*; mais ils y avaient entrée et droit d'être entendus, même sur les faits étrangers à leur administration, avec l'autorisation de l'assemblée.

La constitution de l'an II ou du 24 juin 1793 maintint l'unité, l'indivisibilité et la permanence du *Corps législatif*, ainsi que sa composition numérique, mais elle en changea les éléments en décidant que la population en serait seule la base, et qu'il y aurait un député à raison de 40,000 habitants. L'élection avait lieu pour un an seulement. La réunion devait avoir lieu au 1^{er} juillet; 200 membres suffisaient pour en valider les délibérations, lesquelles étaient prises à la majorité des membres présents. Le *Corps législatif* avait pour attributions de faire des décrets et de proposer des lois. Les lois, pour être exécutées, devaient avoir été soumises à la sanction du peuple. Les matières qui en formaient le domaine étaient: la législation civile et criminelle, l'administration générale des revenus et dépenses, l'administration et l'aliénation des domaines de l'Etat, les monnaies, la nature et le montant des contributions, la distribution générale du territoire, les déclarations de guerre et l'instruction publique. Quarante jours après l'envoi de la loi, si, dans la moitié des départements plus un, le dixième, des assemblées primaires, régulièrement convoquées, ne se prononçait pas pour le rejet de la loi, celle-ci devenait définitive. Les décrets devaient être mis à exécution immédiatement après leur vote. Ils portaient sur les matières suivantes: établissement des forces de terre et de mer, permission ou défense du passage des forces militaires étrangères, mesures de sûreté générale, distribution de secours, travaux publics, modifications partielles de la distribution du territoire, défense du territoire, ratification des traités, poursuites des fonctionnaires publics. Les lois et décrets devaient, à l'état de projet, être précédés d'un rapport, et la délibération n'en pouvait commencer que quinze jours après le dépôt. Le *Corps législatif* nommait les vingt-quatre membres du conseil exécutif, sur une liste de cent personnes désignées par les assemblées électorales de département; il arrêtaient en outre les comptes de dépenses et de finances. La constitution de l'an II n'ayant pas été mise à exécution, le *Corps législatif* institué par elle n'a pas fonctionné.

La constitution de l'an III ou du 22 août 1795 divise le *Corps législatif* en deux branches, un conseil des Anciens composé de deux cent cinquante membres, et un conseil des Cinq-Cents. Interdiction fut faite à ce corps de déléguer ses attributions à un ou à plusieurs de ses membres. Interdiction lui fut également faite d'exercer soit par lui-même, soit par des délégués, le pouvoir judiciaire. L'incompatibilité entre les fonctions législatives et les autres fonctions publiques fut maintenue. La population resta la base de la représentation nationale. Comme les deux précédentes constitutions, celle-ci portait que les membres du *Corps législatif* ne sont pas représentants du département qui les a nommés, mais de la nation entière, et qu'il ne pouvait leur être donné aucun mandat impératif. L'un et l'autre conseil devaient être renouvelés par tiers tous les ans. La disposition de la constitution de 1791 destinée à assurer l'introduction d'éléments nouveaux dans la législation étant reprise, nul ne pouvait être membre du *Corps législatif* pendant plus de six ans consécutifs.

Il n'était pourvu aux vacances qu'autant que l'un ou l'autre des deux conseils était réduit à moins des deux tiers de ses membres. La réunion avait lieu tous les ans le 1^{er} prairial dans la commune indiquée par le *Corps législatif* précédent. Les deux conseils devaient toujours résider dans la même commune, sans cependant pouvoir siéger dans une même salle. La permanence était maintenue; néanmoins le *Corps législatif* pouvait s'ajourner. La durée des fonctions de président et de secrétaire était limitée à un mois. Rien n'était changé au droit de police intérieure et extérieure, ainsi qu'au droit de censure et de punition établi par la constitution de 1791. La publicité des séances était maintenue, mais les assistants ne pouvaient excéder en nombre la moitié des membres respectifs de chaque conseil. Les délibérations se prenaient par assis et levé, et en cas de doute il se faisait un appel nominal; mais alors les votes étaient secrets. Sur la demande de cent de ses membres, chaque conseil pouvait se former en comité général et secret, mais seulement pour discuter et non pour délibérer. Ni l'un ni l'autre conseil ne pouvait créer dans son sein aucun comité permanent; seulement, chaque conseil avait la faculté de soumettre les matières sur lesquelles il était appelé à délibérer à l'examen préparatoire d'une commission spéciale, laquelle devait se renfermer dans l'objet de sa formation aussitôt après que le conseil avait statué. Les membres du *Corps législatif* recevaient une indemnité annuelle fixée à la valeur de trois mille myriagrammes de froment. Aucun corps de troupes ne pouvait, sans autorisation, séjourner à moins de six myriamètres de la commune où se tenaient les séances. Le *Corps législatif* avait une garde de 15,000 hommes pris dans la garde nationale sédentaire des départements et choisis par leurs frères d'armes; il réglait lui-même le mode de ce service et sa durée. Il n'assistait à aucune cérémonie publique et n'envoyait point de députation. Voici maintenant quelles étaient les attributions respectives de chacune des branches du *Corps législatif*. Les membres du conseil des Cinq-Cents, immuablement fixés à ce nombre, devaient être âgés de trente ans accomplis et avoir été domiciliés sur le territoire de la république pendant les dix années qui avaient précédé l'élection. Cette mesure avait pour but d'empêcher les émigrés d'entrer dans la représentation nationale. Ce conseil ne pouvait délibérer qu'au nombre de deux cents membres au moins. La proposition des lois lui appartenait exclusivement. Les propositions mises en délibération devaient être soumises à trois lectures. L'intervalle entre deux lectures devait être au moins de dix jours. La discussion s'ouvrait après chaque lecture. Après la première lecture, le conseil pouvait déclarer qu'il y avait lieu à ajournement ou qu'il n'y avait pas lieu de délibérer. En cas de rejet après la troisième lecture, une proposition ne pouvait être reproduite qu'après une année révolue. Les propositions ainsi adoptées s'appelaient résolutions. Les propositions dont l'urgence était préalablement reconnue et déclarée n'étaient pas soumises aux formalités des trois lectures. Les membres du conseil des Anciens devaient être âgés de quarante ans, être ou avoir été mariés et avoir été domiciliés pendant quinze ans sur le territoire de la république avant l'élection. Lorsque l'absence du territoire national était le résultat d'une mission du gouvernement, la condition du domicile n'était pas exigée. La délibération ne pouvait avoir lieu qu'autant que cent vingt-six membres au moins étaient présents. Le conseil avait le droit exclusif d'approuver ou de rejeter les résolutions du conseil des Cinq-Cents. Il veillait d'abord à ce que les formalités prescrites par la constitution eussent été accomplies; il avait le droit d'apprécier les déclarations d'urgence, et, en cas de rejet de cette déclaration, il ne délibérait pas sur le fond de la question. Comme dans l'autre conseil, les délibérations devaient être l'objet de trois lectures, à cinq jours d'intervalle au moins chacune. Les résolutions du conseil des Cinq-Cents, une fois adoptées par le conseil des Anciens, s'appelaient lois. Le conseil des Anciens ne devait rien retrancher des résolutions de l'autre conseil; il devait ou tout approuver ou tout rejeter. Les projets de loi ainsi rejetés ne pouvaient plus être présentés par le conseil des Cinq-Cents qu'au bout d'une année révolue. Une fois adoptées, les lois étaient envoyées au Directoire exécutif. Le conseil des Anciens avait la faculté de changer la résidence du *Corps législatif* et d'indiquer, en ce cas, un nouveau lieu et l'époque à laquelle les deux conseils devaient de nouveau se réunir. Ce décret était irrévocable. Le jour même où il était rendu, ni l'un ni l'autre des conseils ne pouvait, à moins de se rendre coupable d'attentat contre la sûreté de l'Etat, résider dans la commune où il avait résidé jusqu'alors. Cette mesure, prise pour sauvegarder le *Corps législatif* contre les coups d'Etat et les mouvements populaires, fut précisément celle qui permit d'accomplir le coup d'Etat du 18 brumaire. La constitution, prévoyant encore le cas où le *Corps législatif* ne pourrait se réunir dans le lieu où le conseil des Anciens avait transféré les séances, décida qu'en pareil cas, en quelque endroit qu'on pût se réunir en majorité, là serait le *Corps législatif*. Les membres de ce *Corps* ne pouvaient, même après en être sortis,

être recherchés, accusés, ni jugés pour ce qu'ils avaient dit ou écrit dans l'exercice de leurs fonctions. Depuis le moment de leur nomination jusqu'au trentième jour après l'expiration de leurs fonctions, ils ne pouvaient être mis en jugement pour faits criminels qu'après proposition, par le conseil des Cinq-Cents et décret du conseil des Anciens. La faculté d'arrestation pour faits de flagrant délit était maintenue. Lorsqu'il s'agissait de crimes ordinaires ou publics, ils avaient pour juges la haute cour de justice. Le membre accusé était entendu auparavant par chacun des deux conseils. Les discussions préliminaires de mise en accusation avaient lieu en comité général, et la délibération se prenait à l'appel nominal et au scrutin secret. L'état d'accusation emportait suspension du mandat. En cas d'acquiescement, le député devait reprendre ses fonctions. Les deux branches du *Corps législatif* communiquaient entre elles par l'intermédiaire de leurs messagers d'Etat.

Sous la constitution de l'an VIII, le *Corps législatif* ne fut plus qu'une partie du *Pouvoir législatif*. (V. ce mot.) Aux termes de l'article 31 de cette constitution, le *Corps* était composé de trois cents membres âgés de trente ans au moins, et renouvelables par cinquième tous les ans. Il devait toujours s'y trouver un citoyen au moins de chaque département de la république. Un membre sortant du *Pouvoir législatif* ne pouvait y rentrer qu'après un an d'intervalle, mais il pouvait être immédiatement élu à toute autre fonction publique, s'il en remplissait les conditions. La session ordinaire commençait le 1^{er} frimaire et durait quatre mois. Les sessions extraordinaires avaient lieu sur la convocation du gouvernement. La loi se faisait en statuant par scrutin secret et sans discussion. Le *Corps législatif* n'avait qu'à apprécier les arguments débattus devant lui par les orateurs du tribunal et ceux du gouvernement. Les membres recevaient une indemnité de dix mille francs. Le sénatus-consulte du 28 floréal an XII modifia quelque peu cette situation. Les membres sortants purent être réélus sans intervalle. Les séances furent distinguées en séances ordinaires et en comités généraux. Les séances ordinaires se composaient des membres du *Corps législatif*, des orateurs du conseil d'Etat et des orateurs du tribunal. Les comités généraux n'étaient composés que des membres du *Corps législatif*. Le président de ce *corps* présidait les séances ordinaires et les comités généraux. En séance ordinaire, il n'y avait qu'à écouter et à voter sans discussion. En comité général, les membres du *Corps législatif* discutaient entre eux les avantages et les inconvénients des projets de loi. Le comité général avait lieu : 1^o sur l'invitation du président pour les affaires extérieures; 2^o sur la demande faite au président par cinquante membres présents; dans ces deux cas, le comité général était secret et les discussions ne devaient être ni imprimées ni divulguées; 3^o sur la demande des orateurs du conseil d'Etat, spécialement autorisés à cet effet. Dans ce cas, le comité général était public. Les discussions en comité ne pouvaient aboutir à aucune délibération. La délibération devait toujours être prise en séance ordinaire, après un résumé de la discussion par un orateur du conseil d'Etat. Cette délibération ne pouvait, en aucun cas, être différée de plus de trois jours au delà de celui fixé pour la clôture de la discussion. Les sections du tribunal constituaient les seules commissions du *Corps législatif*. Ce *Corps* était armé d'un droit dont il n'eut jamais occasion de faire usage. Le même sénatus-consulte investissait du droit de dénoncer les ministres ou conseillers d'Etat chargés d'un service administratif, s'ils donnaient des ordres contraires à la constitution et aux lois de l'empire; les capitaines généraux des colonies, les préfets coloniaux, les commandants d'établissements extra-continentaux, les administrateurs généraux, en cas de prévarication ou d'abus de pouvoir; les généraux de terre et de mer, en cas de désobéissance à leurs instructions; les préfets, en cas de dilapidation et de concussion; les ministres et agents de l'autorité, en cas de déclaration, par le Sénat, de fortes présomptions de détention arbitraire ou de violation de la liberté de la presse. Cette dénonciation devait être provoquée ou par le tribunal ou par cinquante membres du *Corps législatif*, qui requéraient en comité secret à l'effet de faire désigner, par la voie du scrutin, dix d'entre eux pour rédiger le projet de dénonciation. Le projet de dénonciation, lorsqu'il était dirigé contre un ministre ou un conseiller d'Etat, devait leur être communiqué dans le délai d'un mois. Le ministre ou le conseiller d'Etat dénoncé ne comparait pas. Seulement, l'empereur envoyait trois conseillers d'Etat pour donner des explications. Le *Corps législatif* discutait les explications en comité secret, puis rédigeait, s'il y avait lieu, un acte de dénonciation circonstancié, lequel, signé par le président et le secrétaire, était adressé par un message à l'archichancelier de l'empire, qui devait le transmettre au procureur général près la haute cour impériale.

Tout d'abord le *Corps législatif* avait la faculté de choisir son président. Le premier consul ne s'accommoda pas longtemps de cette faculté. Il se la fit attribuer par le sénatus-consulte du 28 frimaire an XII. Cette nomination se faisait sur une liste de cinq candidats choisis au scrutin secret et à la majorité

absolue. Le chef de l'Etat nommait également les quatre questeurs sur une liste de douze candidats choisis à la majorité relative. Mais le *Corps législatif* pouvait élire ses vice-présidents et ses secrétaires. Le même sénatus-consulte fit disparaître la disposition de la constitution de l'an VIII qui assignait une époque fixe à l'ouverture de la session annuelle ordinaire. Le soin de fixer cette ouverture fut laissé au chef de l'Etat, qui la faisait en personne. Ce jour-là, la police de la salle des séances et du palais du *Corps législatif* passait entre les mains de représentants du gouvernement.

La pratique ne tarda pas à faire voir que le concours du *Corps législatif* était nécessaire pour des choses autres que la confection des lois. On tenait, à l'occasion de certains événements intéressant particulièrement le gouvernement, à pouvoir faire valoir son adhésion, sa communauté de sentiments avec les dépositaires du pouvoir. Dans ce but, le même sénatus-consulte régla ces sortes de communications. Toutes les fois que le gouvernement avait à faire une communication, autre qu'une loi, exigeant réponse, le *Corps législatif* devait se former en comité général, c'est-à-dire en comité secret, et délibérer sur la réponse. S'il avait besoin de renseignements, c'était par l'intermédiaire de son président qu'il devait lui demander au gouvernement, et, dans tous les cas, les délibérations devaient se prendre à la majorité des voix et sans nomination de la commission et de rapporteur. La réponse était ensuite portée au gouvernement par une députation composée du président, qui devait porter la parole, de deux vice-présidents, de deux questeurs et de vingt membres.

Le sénatus-consulte du 16 mars 1807, qui supprima le tribunal, décida que dorénavant la discussion préalable des lois, qui était faite par les sections du tribunal, le serait par trois commissions du *Corps législatif*, savoir : 1^o une commission de législation civile et criminelle; 2^o une commission d'administration intérieure; 3^o une commission de finances. Chaque commission délibérait séparément; aucune publicité ne devait être donnée à ses délibérations. Elle se composait de sept membres nommés au scrutin secret et à la majorité absolue. L'empereur en nommait le président, soit parmi les membres de la commission, soit parmi les autres membres du *Corps législatif*. La forme du scrutin devait être dirigée de manière qu'il y eût, autant que possible, quatre juriconsultes dans la commission de législation. En cas de discordance d'opinions entre la section du conseil d'Etat qui avait rédigé le projet de loi et la commission compétente du *Corps législatif*, l'une et l'autre devaient se réunir en conférence sous la présidence de l'archichancelier ou de l'architrésorier, suivant la nature des objets à examiner. S'il n'y avait aucun désaccord, le président de la commission était entendu après l'orateur du conseil d'Etat. En cas de divergence, tous les membres de la commission pouvaient prendre la parole. On avait prévu le cas où, dans l'intervalle des sessions, des circonstances pourraient donner lieu à l'examen de quelque projet d'une importance particulière. L'empereur avait alors la faculté de former les commissions qui devaient procéder à la discussion préalable. Ces commissions se trouvaient ainsi formées pour la session suivante. Le *Corps législatif* devait les accepter. Le *Corps législatif* du premier empire était, ainsi qu'on le voit, constitué de façon à causer le moins d'entraves possible à l'action du gouvernement. Cependant, si réduit à l'impuissance qu'il fut, il inspira toujours de l'ombre à l'empereur, qui saisit maintes fois l'occasion de l'humilier et de lui rappeler son impuissance. Tous les membres en étaient nommés par le Sénat sur des listes de présentation, de la confection desquelles on était à peu près maître. Cela ne suffit pas. Chaque année voyait s'effacer les apparences des privilèges laissés à ce *Corps*. En 1813, l'empereur ne voulut plus s'astreindre à en prendre le président dans son sein. Le sénatus-consulte du 15 novembre 1813 lui conféra le droit de le choisir en dehors. Quelques jours après, ce *Corps*, à propos des communications qui lui furent faites au sujet des conférences de Francfort, ayant nommé une commission qui se prononça énergiquement pour la paix, la colère du maître ne connut plus de bornes. Il le chassa avec éclat. Le langage qu'il lui tint dans la séance d'ajournement a été flétri par l'histoire... « Que faut-il à la France, ce moment? Ce n'est pas une assemblée, ce ne sont pas des orateurs, c'est un général. Y en a-t-il parmi vous? Et puis, où est votre mandat? La France ne connaît; vous ne connaissez-elle? Elle m'a élu deux fois pour son chef par plusieurs millions de voix, et vous, elle vous ne, dans l'enceinte étroite des départements, désignés par quelques centaines de suffrages pour voter des lois que je fais et que vous ne faites point. »

La charte de 1814 fit une part plus large et plus digne au *Corps législatif*, qui fut de nouveau séparé en deux branches. Elle lui conféra le droit de s'associer sérieusement à la confection des lois, et même lui conféra, dans une mesure assez large, le droit d'initiative. Tant d'impopularité s'attachait à cette expression de *Corps législatif*, qu'elle disparut de la langue politique. Les deux branches de cette partie du pouvoir législatif reçurent les noms de chambre des pairs et de chambre des députés. La

charte de 1830 augmenta encore les prérogatives de la législature; elle reconnut à la chambre élue le droit d'élire son président, lui concéda complètement le droit d'initiative législative et la laissa s'associer intimement à l'action gouvernementale par l'exercice reconnu du droit d'interpellation. La constitution de 1848 n'eut guère à ajouter à ces prérogatives. Sous ce régime, la législature était permanente. Pendant les vacances qu'elle se donnait, elle était représentée par une commission de surveillance.

La constitution du 15 janvier 1852 a considérablement réduit les attributions de la partie de la législature qui représente spécialement le pays. Autant que cela a été possible, les attributions de la chambre élue ont été ramenées au régime du premier empire, et à ce sujet on a ressuscité l'expression de *Corps législatif*. Ce *Corps* se compose d'autant de députés que le *corps électoral* contient de fois trente mille électeurs. Les membres en sont élus par le suffrage universel sans scrutin de liste, pour six ans. Il discute et vote les lois et l'impôt. Il ne peut introduire d'amendement dans les lois qui lui sont proposées qu'avec le consentement du conseil d'Etat; il n'a pas le droit d'initiative. Voici comment s'explique, sur ces deux points, le préambule de la constitution de 1852 : « Le *Corps législatif* discute librement la loi, l'adopte ou la rejette, mais il n'y introduit pas à l'improviste de ces amendements qui dérangent souvent toute l'économie d'un système et l'ensemble du projet primitif. A plus forte raison n'a-t-il pas cette initiative parlementaire qui était la source de si graves abus, et qui permettait à chaque député de se substituer à tout propos au gouvernement en présentant les projets les moins étudiés et les moins approfondis. » Le droit de pétition ne peut pas être exercé auprès de lui. Les fonctions de membre du *Corps législatif* sont incompatibles avec un certain nombre de fonctions publiques, telles que celles de ministre, de conseiller d'Etat, de préfet, de sous-préfet, de magistrat du ministère public, d'officier de l'armée de terre ou de mer en activité de service. Les membres sont astreints à un serment de fidélité envers l'empereur, qu'ils doivent prêter au moment même où ils posent leur candidature. Pendant ses neuf premières sessions, le *Corps législatif* n'a eu d'autres attributions que le vote des lois; en 1860, un décret impérial lui concéda le droit de répondre par une adresse au discours de la couronne. Ce droit a été exercé pendant six ans. En 1867, l'empereur, qui, en vertu d'un décret du 22 mars 1852, auquel un sénatus-consulte du 26 décembre de la même année a donné force de loi, règle lui-même ses rapports avec le *Corps législatif*, a retiré ce droit d'adresse et l'a remplacé par le droit d'interpellation. Le droit d'adresse permettait à cinq députés de formuler, sur chaque paragraphe, des amendements modificatifs du texte adopté par la commission représentant la majorité, et à tout député de soutenir ces amendements. Le droit d'interpellation ne peut s'exercer qu'autant que les interpellations, formulées par cinq députés, ont été consenties par quatre bureaux sur neuf. Jusqu'en 1867, les députés ont dû parler de leur place. Le décret réglementaire du 5 février 1867 a rétabli la tribune. Jusqu'en 1860, les débats du *Corps législatif* n'étaient publiés que par un simple résumé analytique communiqué aux journaux par les soins du président. Depuis le décret du 24 novembre, les débats sont publiés *in extenso*. Chaque député a en outre le droit, avec l'autorisation de la chambre, de publier ses discours à part. Le président du *Corps législatif* est nommé par l'empereur, qui nomme également les vice-présidents. Ces nominations doivent être renouvelées tous les ans. Ce haut fonctionnaire loge au palais du *Corps législatif* et a un traitement de cent mille francs. Dans le principe, le mandat des députés devait être gratuit, mais le sénatus-consulte du 30 décembre 1852, modificatif de la constitution de 1852, leur a attribué une indemnité fixée d'abord à deux mille cinq cents francs par mois, puis à dix mille francs par an. Constitutionnellement, la session ne devrait durer que trois mois; la faculté de prolonger cette durée devait, en principe, être tout à fait exceptionnelle. Mais jusqu'à présent ce délai a presque toujours été insuffisant, et, depuis 1852, c'est à peine si on compte deux sessions qui aient pu ne pas dépasser le délai fixé par la constitution. Pendant les premières sessions, les rapports du gouvernement avec le *Corps législatif* avaient lieu par l'intermédiaire des présidents de section du conseil d'Etat et des membres de ce *corps* chargés de soutenir les lois. Il a bientôt fallu charger le président du conseil d'Etat de représenter le gouvernement.

En 1860, à la suite du décret du 24 novembre, qui, en donnant le droit d'adresse, conférait au *Corps législatif* le droit d'interroger le gouvernement sur toutes les questions de politique intérieure et extérieure, on créa des ministres sans portefeuille pour répondre à ces questions. En 1863, toutes les attributions des ministres sans portefeuille furent concentrées entre les mains du ministre d'Etat, qui, débarrassé de ses autres attributions administratives, fut depuis lors exclusivement chargé, avec le concours des conseillers d'Etat, de cette représentation du gouvernement. Depuis le décret du 19 janvier 1867, les ministres peuvent être autorisés à donner au

Corps législatif des explications sur les affaires de leur département. Ce même décret a augmenté considérablement les attributions du président. Elle en a fait le président de droit du bureau dont il est nommé membre, chaque mois, par la voie du sort.

— *Sténographie et reproduction des débats du Corps législatif.* Sous les différents régimes qui ont précédé l'empire, au temps où la presse était libre, chaque journal envoyait à la tribune des journalistes, établie au *Corps législatif*, un rédacteur de son choix chargé de rédiger un compte rendu approprié aux besoins de sa publicité. Aujourd'hui (depuis 1864) il en est autrement, et la loi ne permet pas que la nation ait connaissance des faits et gestes de ses députés autrement que par la voie officielle, c'est-à-dire par ce qu'on est convenu d'appeler le compte rendu analytique distribué aux journaux politiques, et la sténographie (*in extenso*) du *Moniteur universel* et aujourd'hui du *Journal officiel*. La tribune a donc été remplacée par un bureau; aux journalistes on a substitué des employés; ce sont ces employés qui écrivent jour par jour les annales de la France, et on les choisit avec discernement. Ainsi c'est le *Corps législatif* lui-même qui fournit à la publicité le bulletin de ses actions, et nous savons déjà qu'il le fait de deux manières. Parlons d'abord du compte rendu analytique, dont le service administratif a une si grande importance. Les employés ou secrétaires rédacteurs attachés au *Corps législatif*, sont au nombre de sept, sous la direction d'un chef. Quatre de ces employés sont chargés de la confection de ce compte rendu analytique. Installés sur un bureau très-bas, placé au-dessous du bureau-tribune des ministres et des commissaires du gouvernement, et faisant face aux banquettes des députés, ils rédigent ou plutôt ils condensent au fur et à mesure qu'ils sont prononcés les discours des orateurs, consignent les interruptions et notent les divers incidents de la discussion. Ce travail se fait rapidement, *courante calamo*, et cependant il doit conserver aux discours leur cachet et reproduire, pour ainsi dire, la physiologie animée des débats; celui qui tient la plume doit savoir abréger, mais avec mesure et sans rien omettre de ce qui peut donner au tableau qu'il trace la couleur locale. Chaque secrétaire rédacteur reste à son poste d'observation durant quinze minutes; après quoi il est relevé par un de ses collègues, et à trois quarts d'heure d'interruption qu'il utilise à reviser son travail sous les yeux du chef des secrétaires rédacteurs. Un député peut, toutes les fois qu'il le désire, contrôler la partie du compte rendu qui le concerne. Dès que la révision est faite, on porte ce feuillet détaché d'éloquence parlementaire au bureau des journalistes. Là, deux dictées sont faites concurremment par deux des secrétaires; elles sont recueillies l'une par les journalistes, l'autre par l'aide qui accompagne chacun d'eux. Ces dictées, qui commencent d'ordinaire à trois heures, se terminent à neuf heures le plus souvent, quelquefois à minuit. Ce bureau des journalistes est loin de jeter le vif éclat de l'ancienne tribune où se coudoyaient chaque jour Armand Marrast, Cauchois-Lemaire, Eugène Pelletan, Paulin Limayrac, Lireux, etc. Pendant toute la durée des dictées, un service de porteurs établit un va-et-vient continu entre le *Corps législatif* et les différents journaux. La *Patrie* avait, en 1860, adjoint à M. Alfred Tranchant, chargé de la *Chambre*, un écuyer à cheval, ayant bottes molles et casquette de chasse, que les confrères qui n'avaient que des pions à leur service baptisèrent, en un jour de loisir, du nom d'*écuyer tranchant*. Le calembour et celui qui l'avait occasionné ne durèrent qu'une saison. L'*Opinion nationale* et la *Presse* ont eu, pendant plusieurs sessions, des relais nombreux de coureurs à pied. Chaque journal occupe trois ou quatre coureurs.

En même temps que se rédige et que se dicte le compte rendu analytique, se confectionne la sténographie destinée au *Journal officiel*, et qu'on appelle l'*in extenso*. Le service sténographique, placé sous la direction d'un des secrétaires rédacteurs, occupe vingt sténographes, dont seize *rouleurs* et quatre *réviseurs*. Les rouleurs sténographient et traduisent la version destinée à la composition de la feuille officielle, et leur nom prend son origine dans la façon même dont ils exécutent leur tâche. Les réviseurs sténographient aussi de leur côté, et leur version sert à contrôler le travail des rouleurs. Les rouleurs *prennent* — c'est le mot en usage — pendant deux minutes. Ils se placent à la gauche du président, au bas du bureau, et travaillent debout; leur papier est placé sur une planchette faisant saillie sur la Chambre, de telle sorte que leur regard peut tout embrasser; enfin ils écrivent au crayon pour éviter la perte de temps qu'occasionne le jeu de la plume dans l'encrier. Un chronomètre est fixé devant eux. A droite du rouleur roulant se tient le rouleur qui doit le remplacer. Sitôt que le chronomètre marque l'expiration des deux minutes réglementaires, le deuxième rouleur pousse du coude gauche le coude droit de son collègue, qui s'efface rapidement et emporte son travail, tandis que son successeur s'installe à sa place. En terme de rédaction, les rouleurs *n'amorcent* pas leur copie; ils *prennent* ce qu'ils entendent et ne s'occupent nullement d'*enchaîner* bout à bout leurs sténographies. Les derniers mots rele-

vés par un rouleur font double emploi quelquefois avec les premiers mots relevés par celui qui le remplace; il n'importe, cela regarde le secrétaire rédacteur chargé de comparer le travail des rouleurs avec celui des réviseurs. Le rouleur qui a terminé ses deux minutes de sténographie va traduire son feuillet. Il a près de trente minutes pour transcrire deux minutes de parole. On a calculé que la parole humaine était sept fois et demi plus rapide que l'écriture; le rouleur a donc le temps de faire consciencieusement sa traduction. Les réviseurs sont à la droite du président, au bas du bureau, et travaillent aussi sur une planchette. Ils *prennent* pendant une demi-heure, sont dispensés de la traduction, mais rapprochés, à la fin de la séance, leur sténographie de la traduction des rouleurs; le contrôle du secrétaire rédacteur vient ensuite. On recrute les réviseurs parmi les plus habiles rouleurs; ces derniers sont nommés au concours. Certains députés demeurent jusqu'à onze heures du soir dans la salle des conférences, afin de revoir la sténographie de leurs discours. A ce moment, le chef des secrétaires rédacteurs (M. Alexandre Tardieu) se rend à l'imprimerie du *Journal officiel*, accompagné d'un des secrétaires rédacteurs. Jusqu'à trois heures du matin, lui et son adjoint corrigent les épreuves, surveillent la mise en pages de la séance. Au lever du jour, le *Journal officiel*, le *Constitutionnel*, le *Sicéle*, les *Débats*, etc., portent à plus de 200,000 exemplaires, dans le monde entier, le compte rendu analytique et la version littéraire des débats du *Corps législatif*.

— *Législ. Corps de délit.* C'est un axiome de droit criminel qu'il n'y a de délit qu'autant que l'agent du méfait a été mû par une intention coupable, et qu'autant que sa volonté a été d'ailleurs suffisamment libre et éclairée. Là réside l'élément immatériel et moral, l'élément que l'on pourrait très-exactement appeler l'*âme du délit*. Mais, pour devenir punissable, il faut que le délit ne reste pas circonscrit dans ce cercle inviolable de la conscience et d'une pensée même coupable. Le délit ne s'accomplit qu'au moyen d'actes extérieurs, d'actes qui tombent sous les sens, et dont quelques-uns, dont la plupart laissent des vestiges visibles, plus ou moins fugitifs ou plus ou moins persistants. C'est cet ensemble multiple et complexe de faits de l'ordre physique et de vestiges matériels plus ou moins durables que l'on appelle le *corps du délit*. A ce point de vue, qui est le seul exact, les jurisconsultes reconnaissent l'existence d'un *corps de délit* dans toute infraction punissable, même dans les délits purement négatifs qui ne consistent que dans l'omission d'un fait ordonné par la loi sans une sanction pénale. C'est ce qu'exprime M. Ortolan, avec la remarquable clarté d'exposition qui lui est familière: « Tout délit, dit M. Ortolan (*Éléments du droit pénal*, n° 1133), tout délit n'étant jamais qu'une certaine action ou inaction de l'homme à l'extérieur a nécessairement en soi un élément physique, un *corps matériel*. Ceux dont l'élément physique est le plus fugitif, par exemple les délits d'injures verbales, de cris séditieux, de tapages nocturnes, ne laissent pas que de l'avoir: ne fût-ce que la voix qui prononce ces injures ou ces cris, les ondulations de l'air mis en mouvement par cette voix, les sons ainsi produits qui frappent les oreilles; sans compter que le lieu, s'il s'agit de lieu public, le phénomène de l'heure nocturne, s'il s'agit de la nuit, sont des conditions constitutives ou aggravantes du délit. Même les délits d'inaction, qui ne consistent en apparence que dans une négation, dans un rôle d'inertie, ont ce *corps physique* manifesté au dehors par des phénomènes matériels. S'agit-il d'un service obligatoire, par exemple, celui de juré auquel on a manqué, l'heure où ce service devait avoir lieu, la réunion des jurés au milieu desquels on a fait défaut, précautions qu'on aurait dû prendre et qu'on n'a pas prises, de livres ou journaux qu'on a fait paraître sans avoir fait les déclarations ou les dépôts d'exemplaires exigés, partout on trouvera cet ensemble plus ou moins considérable d'éléments physiques, ce *corps matériel du délit*. »

On peut juger, par ces explications, de ce qu'il y a de fautif et d'inxact à n'appliquer exclusivement la dénomination de *corps du délit* qu'aux traces physiques, et, en quelque sorte, aux résidus corporels qu'a laissés après lui ce même délit. Cette inexactitude d'expression est assez générale; aux yeux de presque tout le monde, sans en excepter bon nombre de légistes, le *corps de délit* n'est que l'empreinte et le résidu matériel. Relativement à l'assassinat ou au meurtre, c'est le cadavre de la personne homicide; s'il s'agit d'incendie, ce sont les débris fumants ou calcinés de la maison incendiée, etc. Ces choses, sans doute, font partie du *corps de délit*. Elles en sont un élément important et expressif et l'élément le plus saisissable; mais elles ne sont pas, à beaucoup près, le *corps de délit* tout entier. Ce *corps de délit*, répétons-le, comprend tous les actes extérieurs et sensibles qui se rattachent directement au délit et l'ont préparé ou consommé. Il y a plus, et certains faits, postérieurs à la consommation du crime, peuvent même quelquefois rentrer après coup dans la composition du *corps de délit*, en devenant partie intégrante et, en en modifiant la matérialité, en modifier en même

temps le type juridique, et aggraver la pénalité du méfait. On en trouve un exemple saillant dans le délit de coups et blessures. Ce délit, à l'état simple, c'est-à-dire lorsqu'il n'a pas entraîné une maladie ou une incapacité de travail excédant la durée de vingt jours, n'est puni que d'un emprisonnement pouvant varier de six jours à deux ans et d'une amende de 16 à 200 francs, ou seulement de l'une ou de l'autre de ces deux peines. Le délit change de type et de nature, et la peine s'aggrave et devient un emprisonnement de deux ans au minimum et de cinq ans au maximum, si les blessures ou les coups ont occasionné une incapacité de travail de plus de vingt jours. Si les blessures, faites sans intention de donner la mort, l'ont néanmoins occasionnée ultérieurement, la pénalité s'élève encore et le fait passe de la catégorie des délits correctionnels dans celle des crimes. La peine encourue est, en ce cas, celle des travaux forcés à temps (art. 309, code pén.). On doit remarquer que ces circonstances subséquentes au délit, l'incapacité plus ou moins prolongée de travail, la mort ultérieurement survenue, mais involontairement donnée, que ces circonstances, disons-nous, ne peuvent, au point de vue purement moral, réagir sur la culpabilité de l'agent. Cette culpabilité, en raisonnant en justice abstraite, est et demeure ce qu'elle a été au moment de la perpétration du fait, et sa mesure exacte se trouve dans le degré de criminalité de l'intention qui a mû l'agent. Ces circonstances sont de l'ordre purement matériel, ce sont des faits physiques; elles modifient et complètent le *corps de délit*, et réagissent par là sur sa classification légale.

L'exacte acception du mot *corps de délit* est actuellement suffisamment restituée et rectifiée. Les explications qu'on vient de donner n'étaient point inutiles, car la confusion en cette matière est habituelle, et le législateur, qui devrait parler avec correction la langue technique du droit, ne s'en est pas à beaucoup près préservé. Ainsi l'art. 11 du code pénal parle d'une pénalité accessoire dans certains cas, de la *confiscation du corps de délit*, lorsque l'individu condamné en est propriétaire. Il ne peut être question évidemment ici que des objets qui ont été employés à l'exécution du méfait, ou qui sont provenus directement de sa perpétration. Or ces choses-là font certainement partie du *corps du délit*, elles en sont un appendice matériel, mais elles ne constituent pas la totalité du *corps du délit*, et le législateur parle ici un langage inexact. Du reste, ces notions et ces locutions fautives datent de loin, et forment comme une tradition des jurisconsultes criminalistes. On pensait assez généralement autrefois que le *corps de délit* résidait uniquement dans les traces visibles, dans les traces persistantes et accusatrices que le crime laissait après lui. Cette idée erronée entraînait des conséquences pratiques d'une portée considérable. Plusieurs légistes anciens, notamment le naïf Ferrière, qu'on est toujours certain de retrouver dans l'ornière de tous les préjugés de son temps, enseignait la doctrine que nulle condamnation n'était possible en l'absence de ce qu'ils appelaient un *corps de délit*, c'est-à-dire en l'absence de vestiges corporels et subsistants du crime. D'Aguesseau voulait réagir contre cette théorie, qui était fautive en effet, parce qu'elle était excessive, et, dans un débat criminel célèbre, dans l'*affaire de la Piarrière*, où la vie d'un homme était l'enjeu de ces déplorables subtilités, d'Aguesseau se jeta par réaction dans une théorie non moins extrême et non moins erronée. Il soutint que le *corps de délit* résidait dans l'existence du délit lui-même, qu'il en restait ou non les traces extérieures et saisissables, et que ce *corps de délit* se trouvait suffisamment restitué par les dépositions de témoins irréprochables, tout aussi bien qu'il aurait pu l'être par des constatations matérielles. D'Aguesseau se trompait; il confondait, dans le *corps du délit*, les éléments purement intentionnels et moraux, tandis que le *corps du délit* n'en comprend que les éléments matériels. Erreur pour erreur, nous préférons celle de Ferrière, qui aboutissait à des conséquences plus humaines. La doctrine de Ferrière se réduisait à ceci: pas de traces ou d'indices corporels, pas de condamnation possible contre l'accusé; pas même, de la part des juges, la faculté de lui donner la question. Cette solution ne manquait pas pratique d'une certaine sagesse. Ferrière et avec lui plusieurs légistes tiraient de la même règle une autre conséquence, celle-là parfaitement sensée, pour ce qui concernait les dénonciations calomnieuses. Ils distinguaient deux cas: y avait-il ou n'y avait-il pas de *corps de délit*, c'est-à-dire, comme ils l'entendaient, de traces matérielles du fait? S'il y avait *corps de délit*, un méfait avait été certainement commis, et ils excusaient facilement le dénonciateur qui s'était trompé seulement, et qui avait pu se tromper de bonne foi sur l'individualité de l'auteur du fait. Dans le cas, au contraire, où le *corps* ou matérialité du délit faisait défaut, le dénonciateur qui succombait dans sa plainte était réputé digne de plus de rigueur et traité en dénonciateur calomnieux. Toutes ces vieilles distinctions ont disparu. La persistance et la constatation des vestiges matériels du délit demeurent toujours, sans doute, quand elles existent, d'importants éléments de l'instruction criminelle;

mais elles n'en sont point un élément nécessaire, et la conviction du juge et du jury peut se former sur de tout autres documents, sur les déclarations de l'accusé, sur les dépositions concordantes et péremptoires des témoins, sur une foule d'inductions logiques, sur tout ce qui, en un mot, est de nature à produire une certitude juridique.

— *Chir. Corps étrangers.* On peut donner ce nom à toute substance étrangère introduite dans l'organisme et y demeurant un certain temps; mais il convient d'en séparer les substances introduites sous le nom d'aliments, de poisons ou de médicaments, soit dans les voies digestives, soit dans les voies respiratoires, soit même sous la peau. Le *corps étranger* ne conserve et ne mérite la dénomination de *corps étranger* que lorsqu'il agit purement mécaniquement sur les tissus, et que les actions chimiques ou toxiques qu'il se produit postérieurement ne sont, en réalité, que secondaires ou accessoires. Les projectiles des armes à feu, les lames des instruments tranchants et piquants, les poussières qui volent dans l'atmosphère et peuvent s'introduire dans l'œil, dans les voies aériennes ou digestives, les objets divers, les insectes, les débris végétaux ou minéraux introduits dans les cavités du nez, de l'oreille, de la bouche, dans le canal de l'urètre, le rectum, etc., etc.; tels sont les *corps* auxquels on doit d'abord réserver le nom de *corps étrangers*. Mais on comprend que, dans beaucoup de cas, le *corps étranger* n'agisse pas seulement par effet mécanique: des caustiques détruisant ou enflammant les tissus au voisinage, des poisons et du virus agissant comme irritants locaux, des insectes déposant leurs larves et se multipliant dans le sein de l'organisme, des spores végétaux germant dans les tissus, sont autant de *corps étrangers* chez lesquels l'action secondaire l'emporte sur l'action primitive. Par extension, on a aussi donné le nom de *corps étrangers* à des portions qui se détachent de l'organisme, cessent de vivre de la vie commune, et agissent mécaniquement ou autrement sur nos tissus, tout comme s'ils avaient été importés du dehors: tels sont les *corps étrangers* articulaires, les esquilles osseuses, les calculs, le pus, etc., et on pourrait en dire autant de toutes les productions pathologiques, le cancer, le tubercule, les caillots fibreux, les embolies, les kystes, les ganglions, etc. C'est pour éviter une telle confusion qu'il a semblé important de réserver le nom de *corps étranger* à des substances venues du dehors, et de distraire de cette classe les agents caustiques, les poisons, les substances introduites dans les voies diverses à titre de médicaments, encore même que ces médicaments n'agissent que mécaniquement, les parasites, etc.

Lorsque les *corps étrangers* échappent à l'exploration directe, il ne reste, pour guider le chirurgien dans son diagnostic, que les commémoratifs de l'accident et les manifestations symptomatiques qui lui succèdent. Toutefois, la conduite que doit tenir l'homme de l'art est toujours la même: explorer la région qui sert de siège au *corps étranger*, préciser le lieu où il se trouve, s'assurer de sa consistance, de sa forme, de ses rapports, de la résistance qu'il peut opposer aux efforts d'extraction, enfin l'extraire s'il constitue un obstacle au jeu normal des fonctions, ou si, par la suite, il peut apporter une gêne ou une douleur notable. Quant aux procédés employés pour répondre à cette indication, ils varient nécessairement suivant la nature du *corps étranger*, les dimensions, la structure, les rapports qu'il affecte, et enfin la région sur laquelle le chirurgien est appelé à opérer. Il est impossible d'énumérer ces procédés dans des généralités, et nous avons réservé l'histoire des *corps étrangers* pour chacun des articles que nous consacrons à l'étude des principaux organes de l'économie. V. ARTICULATION, CONJOINTIVE, CORNÉE, ESTOMAC, INTESTIN, ŒIL, OREILLE, VESSIE, etc., etc.

— *Art milit.* On ne peut donner au mot *corps* une définition comprenant tous les sens qu'il possède. Nous allons examiner en détail quelques-unes de ses significations. Nous ne nous arrêterons pas à ses différentes acceptions quand il désigne des organisations spéciales, comme dans les expressions: *corps du génie* (v. GÉNIE), *corps d'artillerie* (v. ARTILLERIE), *corps de l'intendance* (v. INTENDANCE), *corps d'officiers*, où il désigne les officiers d'une garnison, d'un régiment, d'une armée, etc. Mais, avant d'entrer en matière, un peu de science étymologique. « Ce mot dérive du latin *corpus*; cependant Gebelin, passionnément épris du celtique, le dérive de *corf*, qui aurait aussi produit, suivant lui, le mot *corvée*. Militairement parlant, l'expression *corps* signifie grande portion ou principale portion du tout, soit qu'il s'agisse de choses inanimées ou de choses animées; il a produit les mots *décorporation*, *désincorporation*, *incorporation*, *incorporé*, *transcorporation*; il a été emprunté au français par la langue allemande. » (Bardin, *Dictionn. de l'art milit.*)

— *Corps d'armée, corps de troupes.* Le général Bardin a raison quand il trouve cette expression impropre pour désigner une unité tactique, fixée par telle ou telle ordonnance. Un *corps d'armée* est un détachement quelconque, un peu nombreux. Autrefois, les *compagnies*, les *bandes* étaient des *corps d'armée*. Les *corps d'armée*, de campagne, si l'on veut,

datent du règne de Napoléon I^{er}. Un *corps d'armée* est une véritable armée, une fraction d'armée, dont le commandant, tout en obéissant aux ordres généraux du commandant en chef, possède pourtant une certaine initiative, qui varie suivant son intelligence et son talent d'homme de guerre. « L'empereur, ayant des armées très-considérables », dit M. Vial dans son *Cours d'art et d'histoire militaires*, créa une nouvelle unité, le *corps d'armée*, comprenant deux, trois ou quatre divisions d'infanterie, avec une division de cavalerie légère et une réserve d'artillerie. Les petites armées comprenaient trois, quatre ou cinq divisions. Les grandes armées comprenaient trois, quatre ou cinq *corps d'armée*. »

L'opinion de l'empereur, touchant les *corps d'armée*, est rapportée par le général Montholon. Quoique ce ne soit pas une règle indiscutable, c'est une règle, qui tire son importance de celui qui l'a dictée. « Il est bon que les *corps d'armée* ne soient pas égaux entre eux; qu'il y en ait de quatre divisions, de trois et de deux. Il faut au moins cinq *corps d'armée* dans une grande armée. »

L'armée d'Italie se composait de quatre *corps d'armée* (1800).

La grande armée comprenait : en 1805, sept *corps d'armée*; en 1807, huit *corps d'armée*; en 1809, à Wagram, neuf *corps d'armée*; en 1810, dix *corps d'armée*.

L'armée d'Orient comptait, à la fin de l'expédition de Crimée, trois *corps d'armée*, et l'armée d'Italie (1859) cinq *corps d'armée*, sans compter ni la garde impériale, ni l'armée piémontaise, notre alliée.

L'expression *corps d'armée* a pris, depuis quelques années, le sens de grand commandement, de commandement territorial. Par décision du 17 août 1859, les troupes stationnées dans le territoire de l'empire et en Algérie ont été divisées en sept *corps d'armée* commandés par des maréchaux de France et, par exception, par des généraux de division. Voici la liste de ces *corps d'armée* avec leurs quartiers généraux (résidence du maréchal) et les divisions territoriales qu'ils comprennent :

| Corps d'armée. | Divisions. | Quartier général du corps d'armée. |
|---------------------------|--|------------------------------------|
| 1 ^{er} | 1 ^{re} 2 ^e | Paris. |
| 2 ^e | 3 ^e 4 ^e | Lille. |
| 3 ^e | 5 ^e 6 ^e 7 ^e 8 ^e 9 ^e | Nancy. |
| 4 ^e | 10 ^e 11 ^e 12 ^e 13 ^e 14 ^e 15 ^e 16 ^e 17 ^e 18 ^e 19 ^e 20 ^e 21 ^e 22 ^e 23 ^e 24 ^e 25 ^e 26 ^e 27 ^e 28 ^e 29 ^e 30 ^e | Lyon. |
| 5 ^e | 31 ^e 32 ^e 33 ^e 34 ^e 35 ^e 36 ^e 37 ^e 38 ^e 39 ^e 40 ^e 41 ^e 42 ^e 43 ^e 44 ^e 45 ^e 46 ^e 47 ^e 48 ^e 49 ^e 50 ^e | Tours. |
| 6 ^e | 51 ^e 52 ^e 53 ^e 54 ^e 55 ^e 56 ^e 57 ^e 58 ^e 59 ^e 60 ^e 61 ^e 62 ^e 63 ^e 64 ^e 65 ^e 66 ^e 67 ^e 68 ^e 69 ^e 70 ^e 71 ^e 72 ^e 73 ^e 74 ^e 75 ^e 76 ^e 77 ^e 78 ^e 79 ^e 80 ^e 81 ^e 82 ^e 83 ^e 84 ^e 85 ^e 86 ^e 87 ^e 88 ^e 89 ^e 90 ^e 91 ^e 92 ^e 93 ^e 94 ^e 95 ^e 96 ^e 97 ^e 98 ^e 99 ^e 100 ^e | Toulouse. |
| 7 ^e (Algérie) | 101 ^e 102 ^e 103 ^e 104 ^e 105 ^e 106 ^e 107 ^e 108 ^e 109 ^e 110 ^e 111 ^e 112 ^e 113 ^e 114 ^e 115 ^e 116 ^e 117 ^e 118 ^e 119 ^e 120 ^e 121 ^e 122 ^e 123 ^e 124 ^e 125 ^e 126 ^e 127 ^e 128 ^e 129 ^e 130 ^e 131 ^e 132 ^e 133 ^e 134 ^e 135 ^e 136 ^e 137 ^e 138 ^e 139 ^e 140 ^e 141 ^e 142 ^e 143 ^e 144 ^e 145 ^e 146 ^e 147 ^e 148 ^e 149 ^e 150 ^e 151 ^e 152 ^e 153 ^e 154 ^e 155 ^e 156 ^e 157 ^e 158 ^e 159 ^e 160 ^e 161 ^e 162 ^e 163 ^e 164 ^e 165 ^e 166 ^e 167 ^e 168 ^e 169 ^e 170 ^e 171 ^e 172 ^e 173 ^e 174 ^e 175 ^e 176 ^e 177 ^e 178 ^e 179 ^e 180 ^e 181 ^e 182 ^e 183 ^e 184 ^e 185 ^e 186 ^e 187 ^e 188 ^e 189 ^e 190 ^e 191 ^e 192 ^e 193 ^e 194 ^e 195 ^e 196 ^e 197 ^e 198 ^e 199 ^e 200 ^e | Alger. |

— *Corps de place* ou *corps de la place*, ou *polygone*. « Le *corps de place*, dit le général Bardin dans son *Dictionnaire de l'armée de terre*, se compose des bâtiments d'une ville ou autre lieu d'habitation de moindre importance, et forme l'enceinte qui les renferme; il comprend les bastions, les contre-mines, les courtines, les remparts, les remparts, quelquefois même des pièces de fortification nommées cavaliers. » Une règle qu'il ne faut pas oublier en fortification est la suivante : outre que le *corps de place* doit tenir de lui-même son flanquement, en ce qui regarde toutes ses parties, le flanquement de tous les ouvrages intérieurs doit venir de ce *corps de place*. C'est un principe important, presque une loi, à laquelle il faut obéir le plus servilement possible.

— *Corps de garde*. Cette expression désignait autrefois un *corps* de troupe posé, soit à poste fixe, soit transitoirement, dans un lieu, où il devait monter la garde et faire faction. Aujourd'hui, nous appelons *corps de garde* le bâtiment où ce *corps* de troupe passe la nuit, réside momentanément, et poste ce *corps* de troupe lui-même.

« Voici, dit le général Bardin (*Dictionnaire de l'armée de terre*), suivant l'*Encyclopédie*, la génération du mot *corps de garde* et la définition qui lui convient : une garde se divisant en deux portions, l'une qui veille et l'autre qui se repose, cette dernière, qui ordinairement est la plus considérable, a été appelée le *gros* ou le *corps de la garde*, et le lieu où elle est postée a dû être désigné d'abord par cette périphrase : *endroit où est le corps de la garde*, et ensuite, par ellipse, *corps de garde*, nom qui est également donné et au détachement et à l'endroit où il est enfoncé. » Le général Bardin ne partage pas l'opinion de l'*Encyclopédie* et il donne à l'appui de son doute une excellente raison, c'est que l'on

disait déjà *Appeler le poste*, avant que la distinction subtile de l'*Encyclopédie* eût reçu sa sanction de l'usage.

— *Corps francs*. On appelait autrefois *corps francs* ou compagnies franches des *corps* qui n'appartenaient pas au cadre de l'armée, qu'on levait en temps de guerre et qu'on licenciait après la paix. Ils étaient d'abord entretenus par les villes elles-mêmes, dont ils faisaient la garde en temps de paix. Quand arrivait la guerre, les *corps francs* allaient rejoindre l'armée du roi, et faisaient le service avec elle, toujours entretenus aux frais des villes dans lesquelles ils retournaient aussitôt la guerre terminée. Lorsque les villes cessèrent d'entretenir ces compagnies, les *corps francs* ne disparurent pas pour cela; on leva quelques contributions pour leur entretien, mais ce fut le pillage aussi bien en pays ami qu'en pays ennemi qui en fit surtout les frais. Les gens qui composaient ces compagnies étaient pour la plupart des déserteurs, des aventuriers, des gens sans aveu, qui se livraient à toutes sortes d'excès lorsqu'ils ne trouvaient pas une main assez ferme pour réprimer leurs brigandages. On peut voir, durant certaines périodes de troubles, pendant la Fronde, par exemple, les incroyables maux causés par les soudards, dont les crimes et les attentats rappelaient les plus mauvais jours des routiers, des *Drabangons* et des *co-teraux*. Ce sont ces excès, ce manque de discipline jusqu'au sein de l'armée même, qui ont fait devancer la destruction de ces bandes, souvent aussi importunes à ceux qu'elles servaient qu'à ceux qu'elles combattaient, et cela malgré leur incontestable utilité. Les opérations de la guerre sont multiples, et une bataille n'arrive souvent qu'après des jours nombreux d'une attente laborieuse et après mille contre-marches difficiles. Il faut conserver les magasins, assurer la libre circulation des convois et la continuité des communications avec la base d'opérations, gêner l'ennemi dans tout ce qu'il tente, le harceler, l'inquiéter, le tromper par de fausses manœuvres. Pour tout cela il faut des *corps* détachés; plus ils auront l'habitude de semblables manœuvres, mieux ils les exécuteront. C'est pour cela surtout que les *corps francs* étaient bons, et c'est le principal service qu'ils rendaient aux armées, s'en tirant bien mieux que des soldats pris au hasard dans les différents *corps*. C'est cette considération qui décida leur rétablissement en 1792. Un décret du 31 mai ordonna qu'ils seraient payés, nourris et habillés aux frais de l'Etat. Mais les anciennes habitudes prévalurent, et ces bandes qui n'avaient plus la même excuse pour le pillage, puisqu'elles étaient complètement entretenues par l'Etat, ne s'y livrèrent pas moins. Ces désordres avaient sans doute pour cause la trop grande facilité qui présidait à leur composition, et l'admission, comme autrefois, des déserteurs et des aventuriers. Aussi dès que les guerres de l'Empire arrivèrent se priva-t-on de leurs services. Napoléon les rétablit en 1814 et en 1815, alors qu'il faisait des efforts désespérés pour résister à la coalition de l'Europe amenée par ses fautes. Dans presque toutes les guerres nationales, il y a eu des *corps francs*; l'Italie en a vu en 1849 et en 1859, dans ces mémorables levées de boucliers tentées contre l'Autriche.

— Chorégr. *Corps de ballet*. Le *corps de ballet* est un terme technique qui sert à désigner collectivement tout le personnel inférieur de la danse dans un théâtre important; par personnel inférieur, nous comprenons l'ensemble, la masse des danseurs et des danseuses, en dehors de ce qu'on appelle les *sujets*, c'est-à-dire des artistes de ce genre qui exécutent des solos ou des pas proprement dits, des *écarts* (ou *échos*) en argot de théâtre. C'est dans le *corps de ballet* qu'on prend les coryphées dansants, comme c'est dans le personnel des chœurs qu'on prend les coryphées chantants.

Pour donner une idée de ce qu'est le *corps de ballet* dans un théâtre où la danse est considérée comme chose importante, nous allons tâcher de faire connaître la façon dont est composé celui de l'Opéra.

On sait que ce théâtre, unique peut-être au monde en ce qui concerne l'importance du personnel employé, entretient, depuis un temps immémorial, ce qui revient à dire depuis sa fondation, une école de danse. C'est dans cette école, dont la direction supérieure est confiée depuis bien des années déjà à la célèbre Mme Taglioni, et qui compte plusieurs professeurs, que l'administration de l'Académie impériale de musique va chercher des *sujets* quand il lui en manque. Les élèves de la danse sont au nombre de quatre-vingts jeunes filles (car l'école ne comprend point d'hommes parmi ses élèves), et ces quatre-vingts élèves sont groupées en cinq sections ou quadrilles : 1^o quadrille des dames, partagé en deux divisions; 2^o premier quadrille des jeunes filles, partagé en deux divisions; 3^o deuxième quadrille des jeunes filles, partagé en deux divisions; 4^o troisième quadrille des jeunes filles, formant une seule division; 5^o quadrille des élèves, formant aussi une seule division.

Chacun de ces cinq quadrilles est composé de seize personnes, ce qui fait en tout quatre-vingts, et toute une hiérarchie y est organisée. Au-dessus des quadrilles sont placés deux

groupes de coryphées : or on passe première coryphée lorsqu'on est déjà deuxième coryphée; il faut sortir de la première division du quadrille des dames pour devenir deuxième coryphée, et de la seconde division du même quadrille pour entrer dans la première; de la première division du deuxième quadrille, on arrive à la deuxième division du premier, et nous n'avons pas besoin de d'insister davantage pour faire toucher du doigt cette savante organisation et faire voir qu'il faut *en-jamber* (c'est véritablement le mot) chaque échelon pour arriver jusqu'au faite, c'est-à-dire que chaque jeune danseuse gagne chacun de ses grades à la force du... jarret; car il faut constater que toutes les promotions d'un *corps*, ou plutôt d'une division dans une autre, ne sont arrêtées et décidées qu'à la suite d'examens très-sérieux, passés par les élèves en présence du directeur de l'Opéra, assisté de quelques-uns de ses collaborateurs, examens qui sont présidés par la directrice de l'école de danse.

L'école pourtant ne constitue pas tout le *corps de ballet* de l'Opéra. Nous avons dit plus haut qu'elle ne comprenait que des élèves femmes, et comme il faut aussi des danseurs hommes, quoique en nombre moins considérable, ceux-ci sont divisés en trois quadrilles, dont les deux premiers comprennent huit artistes chacun et sont partagés en deux sections, tandis que le troisième ne forme qu'une section composée de seize danseurs. Ce n'est pas tout encore : à ces trente-deux danseurs ordinaires sont joints cinq danseurs supplémentaires, et aux quatre-vingts élèves femmes il faut ajouter seize figurantes ou *marcheuses*, qui, pour la plupart, sont des aspirantes aux classes de danse, et qui, quoique ne dansant point, servent en scène à compléter les groupes et à exécuter des poses. On voit que le *corps de ballet* comprend en tout cent trente-trois personnes, indépendamment du personnel supérieur, qui compte toujours de trente-cinq à quarante artistes, la plupart mimes en même temps que danseurs. L'école de danse de l'Opéra a fourni à ce théâtre plusieurs sujets distingués : les noms de Mlle Vigneron, Aubry, Biron, etc., rappellent encore d'aimables souvenirs dans l'esprit des vieux amateurs, et aujourd'hui on peut citer, comme ayant été formées dans cette école Mlle Laure, Fonta, Sauvillat, Eugénie Fiore, Stolkoff, Carabin, Marengo, Marquet, etc.

Il va sans dire que l'Opéra est un théâtre unique en son genre sous le rapport de la danse; cependant certains théâtres de l'étranger pourraient presque rivaliser avec lui sous ce rapport, entre autres la Scala de Milan, et San-Carlo de Naples, qui, eux aussi, entretiennent des écoles de danse et possèdent un *corps de ballet* très-nombreux. A Paris, quelques théâtres de second ordre se sont aussi fait remarquer à ce point de vue, particulièrement la Porte-Saint-Martin, la Galté et l'Ambigu; mais, dans ces derniers temps, le théâtre du Châtelet et le Théâtre-Lyrique étaient à peu près les seuls où la danse fût l'objet de soins véritables, et où l'on trouvât des *corps de ballet* nombreux et exercés.

— Allus. hist. Le *corps d'un ennemi mort* est toujours bon. Allusion au mot atroce de Vitellius sur le champ de bataille de Bédriac, et qui, dans l'application, caractérise le paroxysme d'une haine satisfaite et basement féroce :

Le 25 mai de l'an 69 (la bataille avait été livrée le 14 avril précédent), Vitellius visitait les champs de Bédriac avec ses principaux officiers; ceux-ci ne pouvaient supporter l'odeur infecte qu'exhalait les cadavres, restés sans sépulture; c'est alors que le monstre se révéla tout entier par cette phrase restée tristement célèbre : *Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon*.

Suivant Brantôme et les historiens les plus dignes de foi, après que les restes mutilés de Coligny eurent été suspendus par la populace aux piliers patibulaires de Montfaucon, Charles IX s'écria que *l'odeur d'un ennemi mort était très-bonne*. Dans ses notes de la *Henriade*, Voltaire charge aussi la mémoire de Charles IX de cet affreux propos. Par une licence permise au romancier, Walter Scott, sacrifiant la vérité historique au besoin de peindre par un dernier trait le caractère vindicatif de Louis XI, lui prête le même mot dans *Quentin Durward* : « Mon bon jeune homme, vous apprendrez qu'il n'y a pas de parfum qui vaille l'odeur d'un traître mort. »

« Je crois que la liberté est magnanime : elle n'insulte point jusqu'au pied de l'échafaud, et après l'exécution, au coupable condamné, car la mort étouffe le crime... Vitellius et Charles IX allaient bien voir le *corps d'un ennemi mort*, mais au moins ils ne faisaient pas trophée de son cadavre; ils ne faisaient point le lendemain les plaisanteries dégoûtantes d'un magistrat du peuple, d'Hébert : *Enfin, j'ai vu le rasoir national séparer la tête pelée de Custine de son dos rond*. »

CAMILLE DESMOULINS.

Dites-nous, aujourd'hui, si ce peuple arrogant qui se précipitait de Coblenz ou de Gand, sur tous nos grands chemins se frayant des issues, Sanguinaires vengeurs des injures reçues, N'eût pas, après avoir triomphé dans Valmy,

Changé le deux septembre en Saint-Barthélemy !

Conquis par l'étranger, tout Paris aux abois
Eût vu d'autres Matillard, d'autres Coliot d'Herbois,
Bourreaux fleurdelisés qui, tels qu'au moyen âge
Aurient sous le soleil promené le carnage,
Et sur le Carrousel, au monarque Bourbon,
Porté ces corps pourris qui sentent toujours bon.
BARTHÉLEMY.

Corps de garde (UN), tableau de David Teniers le fils. On connaît plusieurs tableaux de Teniers représentant des *corps de garde*. Un des plus remarquables, sinon le plus remarquable de tous, est celui qui a été payé 20,500 fr. par le duc de Galliera, à la vente Patureau, en 1857, et qui avait passé précédemment dans les collections Helsenter (1802), Pourtales (1826), Auguste Comb, Etienne Leroy (1841), etc. Voici la description de ce chef-d'œuvre : Assis sur un escabeau, devant une table grossière, un jeune et brillant cavalier joue à pair ou non, avec un soudard qui lui présente une de ses mains et s'appuie, de l'autre main, sur la table près de laquelle il est debout. Le cavalier assis, dont la figure juvénile contraste avec l'air martial de son partenaire, est coiffé d'un feutre orné d'une plume blanche retombant en arrière; sa casaque jaune est retenue par une ceinture de soie verte au nœud bouffant; ses bottes sont ornées de larges éperons. Un vieux retré, à barbe blanche, coiffé d'un feutre retroussé, regarde les joueurs, tout en fumant sa pipe, et semble rire sous cape de l'infortune de l'élégant cavalier. Près de l'âtre au feu brillant, deux militaires causent ensemble. A la porte du *corps de garde* se tient une sentinelle, armée d'une arquebuse placée sur son piquet. Plus loin, de l'autre côté de la rue, on aperçoit des militaires faisant le guet, et arrêtés à la porte de la ville, dont la herse est levée en partie. L'intérieur du *corps de garde* est garni de nombreux accessoires, pièces d'armure et d'équipement militaire, peints avec une finesse et une vérité admirables. Une lanterne est suspendue au plafond. A terre, près des joueurs, il y a une cruche et une pipe cassée. Un beau chien blanc est à droite, sur le devant du tableau. Cette composition, peinte sur cuivre, a 0 m. 65 de large sur 0 m. 49 de haut. Elle est signée : *D. Teniers. Fe. A. 1647*.

Parmi les nombreux *Corps de garde* peints par Teniers, nous citerons encore : le *Corps de garde* du musée d'Amsterdam, grand tableau daté de 1641, et qui a fait partie de la collection Lornier; — une toile du musée de Dresde, où l'on voit des soldats qui fument et jouent aux cartes, près d'un foyer, et, au premier plan, un page tenant un manteau rouge; — un *Corps de garde de la milice bourgeoise*, du musée de Munich, joli petit tableau où sont groupés des soldats, des paysans buvant, fumant et jouant aux dés; — une belle peinture du musée de Saint-Petersbourg, où, près d'un faisceau d'armes, des soldats jouent aux cartes; — un tableau du musée de Madrid, qui mesure un peu plus de 1 m. de large sur 0 m. 75 environ de haut, etc. Cette dernière composition, très-soignée, et d'une conservation parfaite, offre, entre autres figures, un soldat qui passe un bâton dans une armure, un officier qui tend la jambe à son valet pour qu'il lui attache ses éperons, d'autres officiers jouant aux cartes, un vieux paysan à la mine joviale, un ivrogne qui prend pour point d'appui un trophée figurant un guerrier prêt à combattre, etc. Des armes amoncelées, des tambours, des étendards, des panoplies garnissent cet intérieur; le tout est rendu avec une exactitude irréprochable. Sous prétexte de représenter *Saint Pierre reniant Jésus-Christ*, Teniers a peint plusieurs fois de véritables *Corps de garde*, où les personnages du Nouveau Testament jouent un rôle très-secondaire. Une de ses meilleures compositions en ce genre se voit au Louvre; elle a été gravée par Delaunay, dans le *Musée français*.

D'autres *Corps de garde*, du même peintre, ont figuré aux ventes Rubempré (1765), 1,540 florins; Leboeuf (1782), 5,510 florins; Braumcamp (1771), 1,765 florins; Van Leyden (1804), 3,100 florins; Lapeyrière (1825), 12,999 fr.; Clos (1812), peinture sur cuivre, 4,210 fr.; Aguado (1843), 15,300 fr., etc. Teniers a peint aussi des *Corps de garde de singes*, caricatures pleines de verve et d'humour, dont la plus remarquable a été gravée par Wattelet.

Parmi les autres artistes qui ont représenté des *Corps de garde*, nous nommerons : Govaert Flinck (musée de Munich), le Caravage (musée de Dresde, lithographie par Hanfstengl), A. van Maas (musée du Louvre), J.-B. Le Prince (musée du Louvre, gravé par Née), Jean Le Ducq (musée du Louvre, gravé par Landon), et dans l'*Histoire des peintres*, Jacquand (Salon de 1857), Meissonier (Exposition universelle de 1867), etc.

Corps de garde (L'INTÉRIEUR D'UN), tableau de Jean Le Ducq; musée du Louvre. Deux soldats jouent aux cartes sur un tambour; une femme et un enfant les regardent. Plus loin, trois autres soldats sont assis; l'un d'eux fume. Du côté opposé, un officier courtoise une dame mise avec élégance, assise et tenant dans sa main un collier de perles. Aux pieds de cette dame sont entassés des bijoux de toute espèce.

Ce tableau, d'une exécution très-spirituelle,

a fait partie de la collection de M. Grégoire, et a été acheté, en 1816, par Louis XVIII.

Corps de garde (UN), tableau de M. Meissonier, galerie du marquis d'Hertford. Deux officiers jouent aux cartes : l'un, vu de profil, vêtu d'un pourpoint jaune et d'un haut-de-chausses gris, frappe la table de dépit en voyant le jeu que son adversaire lui montre d'un air railleur. Trois autres militaires entourent les joueurs : l'un d'eux, placé derrière le perdant, fume tranquillement sa pipe ; le second, vêtu d'un pourpoint rouge et coiffé d'un feutre gris, est assis sur le rebord de la table ; le troisième, tenant un verre à la main et ayant sur la tête un casque d'acier orné de plumes bleues et grises, est debout, dans une attitude pleine de crânerie. Au fond, à droite, quatre officiers se chauffent près d'une cheminée. « Jamais, peut-être, M. Meissonier n'a déployé plus de délicatesse et de précision que dans l'exécution de ce tableau, a dit M. Chaumelin (*l'Art contemporain*) ; jamais il n'a plus approché de la perfection des maîtres hollandais. Ses personnages sont groupés avec goût : leurs têtes sont fines et expressives, leurs mouvements pleins de justesse. Les vêtements, peints avec une adresse extrême, accusent bien par leurs plis et leurs cassures la présence des membres qu'ils recouvrent. Que manque-t-il donc à cette petite toile pour être un chef-d'œuvre ? Un peu de cette science du clair-obscur, de cette chaleur des demi-teintes, qui fait croire aux spectateurs que l'on se meut, que l'on respire, que l'on vit, en un mot, dans les tableaux de Teniers, d'Ad. van Ostade, de Pieter de Hooch, de van der Meer de Delft. » Le *Corps de garde* a figuré à l'Exposition universelle de 1867.

Corps de garde de retraites (UN), tableau de M. Claudius Jacquand, galerie du marquis d'Hertford. Deux officiers, à cheval sur un banc, jouent aux cartes. L'un, placé à gauche et de profil, la main droite renversée sur la hanche, la gauche tenant les cartes derrière le dos, lève la tête et semble porter un défi à son adversaire. Celui-ci, vu de face et adossé à une colonne massive, consulte son jeu. Sept retraites entourent ce groupe, les uns conversant, les autres regardant jouer, d'autres dormant. Près des joueurs, il y a un plateau avec des verres et une bouteille dans un seau à rafraîchir. « La facture de ce tableau est spirituelle et soignée, a dit M. Maxime Du Camp ; les groupes, intelligemment éclairés, se composent bien, et, loin de se nuire entre eux, comme cela n'arrive que trop souvent, s'expliquent et se complètent les uns les autres. La couleur vive de ton et savante à tout ce qu'il faut de chaleur pour faire valoir d'agréables lignes agencées avec adresse, et diverses physionomies heureusement trouvées. » Suivant M. Chaumelin (*l'Art contemporain*), « on retrouve dans cette peinture un reflet de la manière vive, piquante, spirituelle, de l'ancienne école romantique. Le ton manque de justesse, la lumière de vérité ; mais l'ensemble est harmonieux et agréable. » Le *Corps de garde de retraites* est signé du nom de l'auteur et daté de 1856 ; il a figuré au Salon de 1857 et à l'Exposition universelle de 1867.

Corps de garde sur la route de Smyrne à Magnésie (UN), tableau de Decamps. Ce tableau, que Decamps exposa au Salon de 1834, en même temps que sa célèbre *Bataille des Cimbres*, déconcerta fort les administrateurs des pontifics académiques. La critique indépendante en fit le plus grand éloge. Gustave Planche vanta la vérité des figures, l'éclat des costumes, le ton chaud et diaphane à travers lequel l'œil démêle, à gauche de la toile, les chameaux et les chameliers. L'auteur d'un volume de *Lettres sur le Salon*, Hilaire Sazerac, proclama ce tableau « un morceau capital, une création animée de tout le prestige de la couleur. » Et il ajoutait : « Il y a de tout dans cet ouvrage, de tout ce qui révèle une incroyable facilité unie à de piquantes combinaisons d'effet. A la vue de ce tableau, on ne se sent pas le courage de chicaner le peintre sur quelques incorrections de dessin, sur quelques bizarreries de formes qui, d'ailleurs, ne tiennent pas à un manque de savoir, mais seulement à un goût capricieux, et peut-être aussi à une secrète envie de se rire de tous les systèmes adoptés, de toutes les règles suivies. » Un critique peu bienveillant pour les novateurs romantiques, le critique du *Moniteur universel*, se montra plus satisfait du *Corps de garde* que des autres peintures de Decamps : « Quelqu'un y trouve encore, dit-il, l'abus des tons de sue et l'affectation de n'employer que des teintes rousses, on ne peut rien de, comme esquisse peinte du premier coup, ce n'est soit un ouvrage très-remarquable. » Decamps a fait lui-même une charmante lithographie de ce tableau, qui, à l'époque où il fut exposé, faisait partie de la collection du comte Maison.

Corps législatif (PALAIS DU). V. PALAIS BOURBON.

Corps de la vengeance (LB) [*Das Corps der Rache*], opéra allemand, musique de Salomon, représenté à Weimar le 12 juin 1850. A quel sujet répond ce titre obscur ? Nous l'ignorons ; aussi nous bornons-nous à une simple mention. Weimar, depuis longtemps, s'est complu à favoriser les compositions énigmatiques ; c'est là qu'un cénacle musical, pré-

sidé par un illustre pianiste, a élaboré le grand œuvre ténébreux, la musique de l'ave-tur. L'opéra du compositeur danois Salomon n'a pas eu le succès de la *Croix de diamants*, jouée sur plusieurs théâtres du nord de l'Europe.

CORPS, bourg de France (Isère), ch.-l. de canton, arrond. et à 58 kilom. S.-E. de Grenoble, près du Drac ; pop. aggl. 1,192 hab. — pop. tot. 1,329 hab.

CORPS-NUDS, bourg et commune de France (Ille-et-Vilaine), arrond. et à 18 kilom. S.-E. de Rennes ; pop. aggl. 443 hab. — pop. tot. 2,120 hab. Fabrique de toile à voiles ; carrières de pierres calcaires.

CORPULENCE s. f. (kor-pu-lan-se — lat. *corpulentia* ; de *corpulentus*, corpulent). Dimensions du corps d'un homme ou d'une femme au double point de vue de la taille et de l'ampleur des formes : *Un homme de grande corpulence*. — *Une femme de petite corpulence*. — *Commode, rencontrant un homme d'une corpulence extraordinaire, le coupe en deux pour prouver sa force*. (Chateaub.) *Le duc de Vendôme était d'une corpulence remarquable*. (Brill.-Sav.) *Les imbeciles, les êtres apathiques prennent de la corpulence*. (Virey.)

Es-tu fou, cher Cléon ? Un peu de corpulence Commande le respect, prouvant la tempérance.

E. AUGIER.

« Se dit quelquefois des animaux : *Il est des oiseaux de proie qui, malgré leur corpulence, chassent encore avec assez de légèreté*. (Bonnet.)

— Gramm. Les personnes sans instruction disent *corporence* au lieu de *corpulence* ; c'est un grossier barbarisme.

— Encycl. Chez les Lacédémoniens, c'était un grand déshonneur d'avoir l'air efféminé ou le ventre gros et proéminent. C'est pourquoi, tous les dix jours, les jeunes gens se présentaient nus aux éphores ; ceux-ci inspectaient même chaque jour le vêtement et les lits de la jeunesse, pour éviter tout ce qui aurait pu l'amoindrir. Naucide, étant devenu très-corpulent, fut amené dans l'assemblée, et là Lysandre lui reprocha de trop se plaire aux délices de la table, le menaçant de l'expulser de la ville s'il ne menait une vie plus sobre. Il en était de même à Rome, où, comme le rapporte Aulu-Gelle, les chevaliers devenus trop gras étaient condamnés par les censeurs à la perte de leurs chevaux. Ce qui n'empêche pas que l'antiquité grecque et romaine a conservé le souvenir d'un grand nombre de personnages devenus célèbres par leur *corpulence* et leur embonpoint excessif. « Denys, fils de Cléarque, premier tyran d'Héracle, dit l'historien Nymphée, ayant succédé à son père dans la tyrannie de sa patrie, devint insensiblement si corpulent par suite de ses excès journaliers et de sa délicatesse dans le manger, qu'il était suffoqué par la masse énorme de sa graisse. C'est pourquoi les médecins ordonnèrent de faire des aiguilles menues et fort longues pour lui en percer le ventre et les côtés, toutes les fois qu'il tomberait dans un trop profond sommeil, et de les enfoncer jusqu'à ce qu'on arrivât aux chairs, après avoir percé au delà de la graisse, et qu'enfin il donnât quelques signes de sentiment ; c'est ce qui avait lieu lorsque l'aiguille touchait les chairs ; alors il se réveillait. S'il avait une affaire à traiter avec quelqu'un, il se cachait le corps avec un panier, ne laissant voir que son visage qui s'élevait au-dessus ; et c'est ainsi qu'il s'entretenait avec ceux qui se présentaient. » Ptolémée VII, roi d'Egypte, qui s'était surnommé lui-même *Evergète*, le bienfaisant, et que ses sujets avaient appelé *Kakergète*, le malfaisant, était devenu d'une telle *corpulence* qu'il fut obligé de la dissimuler sous une longue robe flottante. Il ne pouvait marcher que soutenu par deux personnes, et périt étouffé par sa propre graisse. Python de Byzance était un orateur fort gros ; ses compatriotes s'étant un jour soulevés, il leur dit pour les engager à la corde : « Mes chers concitoyens, vous voyez combien je suis gros. Eh bien ! ma femme est encore plus grosse que moi ; cependant, lorsque nous sommes du même avis, un lit quelconque nous suffit pour nous deux ; mais, lorsque nous sommes en querelle, toute la maison ne nous suffit plus. » Marius, le rival de Sylla, était une monstrueuse masse de chair, et c'est son embonpoint qui lui sauva la vie ; lorsque le Cimbre, chargé de le tuer, l'aperçut accroupi dans les marais de Minturnes, il recula, non pas saisi de respect pour ce grand débris, mais épouvanté à la vue de ce monstre d'un nouveau genre.

Au moyen âge, l'embonpoint était considéré comme une grâce du ciel, sans doute parce que les moines, type le plus parfait sur lequel chacun cherchait à se modeler, étaient pour la plupart gros et gras. Le moine Guillaume, dans la *Vie de Suger*, s'exprime ainsi : « Au milieu de tous les genres divers de grâces qu'il reçut du ciel, une seule lui manqua, celle de devenir, après avoir pris les rênes du gouvernement de Saint-Denis, plus gras qu'il ne l'était dans l'état de simple particulier ; tandis que presque tous les autres, quelque maigres qu'ils fussent auparavant, n'ont pas plutôt obtenu l'imposition des mains, qu'ils engraisèrent ordinairement des joues et du ventre, pour ne pas dire du cœur. » La société religieuse n'était pas la seule à compter des

hommes corpulents, on en trouvait aussi parmi les laïques. L'embonpoint de Guillaume le Conquérant est doublement historique ; on sait qu'en parlant de lui le roi de France, Philippe I^{er}, s'avisait de dire à ses courtisans : « Quand donc ce gros homme accouchera-t-il ? » et que ce mot ayant été rapporté au monarque anglais, celui-ci répondit : « Dites à mon frère de France que j'ai fait mes relevailles à Notre-Dame, avec dix mille lances en guise de cierges. » Ce bon mot causa une longue guerre, dans laquelle les provinces françaises furent ravagées cruellement. Charles le Gros, Louis le Gros, Henri VIII, de Vivonne, le poète italien Bruni se firent remarquer par leur *corpulence* exceptionnelle. Parmi ceux qui ont été célèbres dans notre siècle sous ce rapport, il faut citer Frédéric I^{er}, roi de Wurtemberg, surnommé *l'Éléphant*. On vit pendant longtemps, à l'Hôtel de ville de Paris, la vaste échancrure pratiquée à une des tables pour y loger son ventre royal, lors du banquet donné à l'occasion du mariage de Marie-Louise. L'historien Gibbon était affligé d'une obésité considérable, qui lui joua une fois un méchant tour. Pendant son séjour à Lausanne, où il composait son ouvrage de la *Décadence de l'empire romain*, il devint amoureux d'une dame de cette ville. Un jour, la trouvant seule, il se jeta à ses genoux et lui déclara sa flamme. Celle-ci reçut très-mal cet aveu et lui ordonna de se relever ; mais, voyant que cela lui était chose impossible, elle sonna ses gens et leur dit : « Aidez monsieur à se relever, » en leur montrant Gibbon qui, toujours à genoux, faisait la plus piteuse figure. L'illustre historien était si affligé de son infirmité, qu'il lut avec grand plaisir un article très-violent et très-diffamateur fait contre lui, mais dans lequel on disait qu'il allait tous les jours à cheval, exercice que sa *corpulence* lui interdisait. Byron n'était pas moins affligé que son compatriote de voir un embonpoint excessif l'envahir. En vain, pour le prévenir, buvait-il du vinaigre comme les coquettes, ou se condamnait-il à des jeûnes de plusieurs jours, durant lesquels il mâchait du tabac pour tromper l'impatience de son estomac, il voyait sa *corpulence* faire chaque jour de nouveaux progrès.

La vie sédentaire des femmes les prédispose bien plus que les hommes à acquérir une *corpulence* exagérée, et quelques-unes n'attendent pas l'âge mûr pour atteindre des proportions colossales. Ce qui est un défaut à nos yeux passe pour une qualité chez les Orientaux, et les femmes renfermées dans les harems recherchent l'obésité avec autant de soin que les Européennes l'évitent. La plupart des femmes de la Turquie et de l'Asie sont remarquables par leur embonpoint. En Russie, où les mœurs sont à moitié orientales, longtemps il en a été de même. La grande-duchesse Sophie, sœur de Pierre le Grand, et qui conspira plusieurs fois contre lui, était une masse de chair informe et monstrueuse. L'impératrice Elisabeth avait acquis un tel embonpoint que toutes sortes de vêtements lui étaient trop lourds ; sur la fin de sa vie, on lui faillit le matin des vêtements qu'on faisait tomber avec des ciseaux le soir. Cet amour pour les femmes corpulentes règne aussi dans l'intérieur de l'Afrique, où non-seulement elles sont recherchées, mais encore où l'éducation tend à développer chez elles cet embonpoint excessif, comme on peut le voir par le récit suivant, fait par l'Anglais Speke, dans son voyage à la recherche des sources du Nil. « Moussa m'avait conté naguère que les femmes du roi et des princes étaient soumises en ce pays à un système d'engraissement tout particulier, et j'avais à cœur de vérifier ce détail. Ce fut le principal motif de la visite que je fis dans la soirée à Vonazézéro, le frère aîné du roi, qui, étant né avant que le sceptre n'échût à leur père, s'était trouvé en dehors de l'ordre successoral. En pénétrant dans la hutte, je trouvai le vieillard et sa principale femme, assis côte à côte sur un banc de terre gazonnée, au milieu des trophées d'arcs, de javelines, etc., suspendus aux poteaux qui soutenaient la toiture en forme de ruche. Devant eux étaient placés un assez grand nombre de vases de bois remplis de lait. Les dimensions tout à fait extraordinaires de son opulente moitié passaient toutes les idées que je m'en étais faites d'après les récits de Moussa ; et cependant, sous ce débordement d'un embonpoint formidable, quelques traces de beauté subsistaient encore. Quant à se tenir debout, ceci lui était littéralement impossible ; elle en eût été empêchée, au besoin, par le seul poids de ses bras, aux jointures desquels pendait, comme autant de puddings trop délayés, une chair abondante et molle. Je m'enquis de la raison pour laquelle tous ces pots de lait se trouvaient ainsi réunis autour d'eux ; Vonazézéro se chargea de me l'expliquer en me montrant sa femme : « C'est de là, me dit-il, que lui vient cette rotondité ; c'est en les gorgeant de lait des leur plus jeune âge que nous faisons des femmes dignes de nous et de notre rang. » Chez nous, on voit quelques maris, du genre de ceux dont parle La Fontaine dans son *Calendrier des vieillards*, faciliter les tentations que leurs femmes peuvent avoir à la *corpulence*, espérant combattre deux passions l'une par l'autre : question de morale réservée, nous ne croyons pas au succès de leur tentative, et avec les Agnès les maris auront toujours tort.

CORPULENT, **ENTE** adj. (kor-pu-lan, an-te — lat. *corpulentus* ; de *corpus*, corps). Qui a une forte corpulence : *Un homme corpulent. Une femme corpulente. César craignait moins Antonin et Dolabella, hommes gros et corpulents, que Brutus, Cassius et Cimber, qui étaient maigres et agiles de violentes passions*. (Virey.)

— Antonymes. Efflanqué, flandrin, mince, svelte.

Corpus, mot latin qui signifie *corps*, et que plusieurs savants ont adopté comme titre pour désigner un recueil complet de pièces littéraires d'un genre donné ou de documents essentiels. C'est ainsi qu'il existe un *Corpus poetarum latinorum* (Francfort, 1833), réunissant en un seul volume toutes les œuvres des poètes latins ; un *Corpus scriptorum historiarum Byzantinæ*, collection des historiens grecs de l'empire de Byzance, avec la traduction latine ; cette collection volumineuse, entreprise sous les auspices de Niebuhr, est le plus souvent désignée sous le nom de la *Byzantine* (Bonn, 1826-1860). Nous pourrions encore en citer nombre d'autres, mais il importe surtout ici de désigner celles qui ont une importance particulière, parce qu'elles renferment l'ensemble des documents de première main qui servent de source et de base à l'étude de branches très-spéciales de la science. On entend, on lit souvent le nom de *Corpus* cité tout seul par des savants ; il importe de savoir quel recueil ils ont en vue, ce qui dépend absolument de leur spécialité.

Le *Corpus juris civilis*, cité surtout par les jurisconsultes qui s'occupent de droit romain, contient les lois civiles réunies en un seul tout, sur les ordres de Justinien, et augmenté de quelques lois subséquentes (voir à l'article DROIT ROMAIN) ; il comprend les recueils suivants : 1^o le *Code*, *Codex Justinianus* ou *Constitutiones* de l'année 529 ; 2^o le *Digeste* ou *Pandectes*, qui ne compte pas moins de 9,123 lois, distribuées en 50 livres et 422 titres, et puisées dans les jurisconsultes antérieurs à Justinien ; ce recueil date de l'année 533 ; 3^o le *Deuxième code* (*Codex repetitæ prælectionis*), en 12 livres, de l'an 554 ; il remplaça le code ; 4^o les *Institutions*, *Instituti* ou *Instituta*, manuel pour l'enseignement du droit, en 4 livres, rédigé sur le modèle de Gaius ; 5^o les *Novelles* (*Novellæ constitutiones*), édicts des empereurs postérieurs à Justinien jusqu'en 565, dont la plupart sont en grec ; 6^o l'*Épître* ou *Abrégé de ces mêmes Novelles* ; 7^o enfin les *Libri feudorum* ou *Lois féodales des Lombards*. Gothofredus a le premier donné à ce recueil le nom de *Corpus juris civilis*, inconnu même sous Justinien, et en a fait la première édition (Genève, 1583, in-4^o avec commentaire ; Lyon, 1589, 5 vol. in-fol. avec glosses et commentaire). Il faut consulter de préférence l'une de ces deux éditions ou celle des frères Krieger (Leipzig, 1 vol. in-4^o en deux parties).

Le *Corpus inscriptionum græcarum*, cité par les personnes qui s'occupent d'inscriptions grecques, contient tous les documents épigraphiques qui nous ont été conservés en grec. Il a été rédigé, sous la direction de Bœckh, aux frais de l'Académie de Berlin (Berlin, 1828, 4 vol. in-fol.). L'ordre adopté est l'ordre géographique. Le premier volume comprend les inscriptions de l'Attique, de Mégare, du Péloponnèse, de la Béotie, de la Phocide, de la Locride et de la Thessalie ; le second, celles d'Arcadie, d'Épire, d'Illyrie, des îles de la Méditerranée orientale et de la mer Egée, de Carie, de Lycie, de Mysie et de Bithynie ; le troisième, celles du reste de l'Asie Mineure, de Syrie, de Mésopotamie, de Perse, d'Égypte, d'Éthiopie, de Cyrénaïque, de Sicile, de Malte, d'Italie et des autres pays de l'Occident et du nord de l'Europe, pour revenir aux contrées du Danube : Pannonie, Dacie et Illyrie romaine. Ce troisième volume, rédigé par Franz, contient aussi des suppléments aux deux premiers. Du quatrième, avec la collaboration de Franz, Curtius et Kirchhoff, il a paru deux forts fascicules qui donnent les monuments de provenance incertaine, les inscriptions de statues, de pierres gravées, de vases et ustensiles, enfin les inscriptions chrétiennes. Il est fâcheux que cette publication ait été entreprise à un moment où la science ne s'était pas encore enrichie de tous les documents que les voyages récents nous ont procurés ; entre le premier et le second volume seulement (1828-1843), le nombre s'en était considérablement augmenté. Les numéros se suivent à travers tous les volumes, et les inscriptions qui ont été découvertes après l'impression sont ajoutées en appendices avec des numéros suivis d'une lettre qui indique la place qu'elles auraient dû occuper. Le commentaire de Bœckh et de ses collaborateurs est excellent ; mais malheureusement les textes ne sont pas toujours contrôlés avec exactitude, et l'on songe déjà à entreprendre une nouvelle édition entièrement refondue et d'un usage plus commode ; c'est pourquoi ce recueil est encore dépourvu de tables des matières, qui seules pourraient en faciliter l'usage. On le cite souvent sous l'abréviation : *C. I. Gr. V.* les art. INSCRIPTIONS ET ÉPIGRAPHIE.

Le *Corpus inscriptionum latinarum* (Berlin, 1863, 1 vol. in-fol.) vient seulement d'être commencé. On a l'intention de suivre également l'ordre géographique. Pendant quelque temps, notre Académie des inscriptions a eu le projet de le publier, et M. Egger espérait

beaucoup attacher son nom à cette grande œuvre; mais les forces ont manqué pour un travail pareil, et c'est l'Académie de Berlin qui en a fait définitivement les frais. Une commission est chargée de la rédaction; dans les diverses contrées soumises autrefois à Rome, les correspondants spéciaux sont chargés de vérifier, autant que faire se peut, tous les monuments encore existants ou, à leur défaut, les manuscrits conservés dans les bibliothèques; à Rome, par exemple, MM. Heuzen et de Rossi sont chargés de ce soin. M. Hübnér prépare les inscriptions d'Espagne. Les *Inscriptions du royaume des Deux-Siciles*, œuvre admirable de M. Mommsen, publiées dès 1852 à Leipzig, formeront à elles seules un volume de la collection. En attendant, le premier volume, comprenant les inscriptions de la république jusqu'à la mort d'Auguste, a paru; c'est un modèle d'exactitude. Ce volume est en grande partie l'œuvre de M. Mommsen. Les fragments de lois, les inscriptions des monnaies, les fragments de fastes et de calendriers forment autant de divisions distinctes; les inscriptions municipales ou particulières sont dans l'ordre géographique; dans les cas les plus importants, elles sont suivies d'un commentaire. Les tables des matières sont fort bien dressées par M. Hübnér. On peut prévoir que ce recueil sera aussi agréable à consulter que celui des inscriptions grecques est incommode; mais il est à craindre que de longtemps il ne puisse être achevé. Un volume spécial grand in-folio donne des *fac-simile* des principaux documents (*Præcæ latinitatis monumenta epigraphica*, éd. Ritschl, Berlin, 1863); les tables de bronze sont admirablement reproduites en couleur. Le premier volume est cité ordinairement en abréviation: (Mommsen) C. I. L.

Corpus poetarum latinorum, c'est-à-dire *Recueil des poètes latins*, curieux ouvrage dont la valeur est surtout typographique. On y trouve en effet tous les poètes suivants: Catulle, Lucrèce, Virgile, Tibulle, Propertius, Ovide, Horace, Phédre, Lucain, Perse, Juvénal, Martial, Sulpicia, Stace, Silius Italicus, Valérius Flaccus, Calpurnius, Ausone et Claudien. On conçoit que, pour enfermer tant de matières dans quelques volumes in-8°, il a fallu employer de bien petits caractères. Mais quel précieux avantage de réunir ainsi toutes les fleurs de la latinité! Le *Corpus* est une sorte de bibliothèque portable. Nous donnons l'indication précise du titre pour ceux qui seraient tentés de se procurer un si rare ouvrage: *Corpus poetarum latinorum*, édité W. S. Walker, Cantabrigia et Londini, James Duncan, 1827.

Corpus Christi en Espagne (LE). La procession du Saint-Sacrement, que l'on désigne en Espagne sous le nom de *Corpus Christi*, ou, plus simplement, de fête du *Corpus*, célébrée encore maintenant avec une grande dévotion, avait, au siècle dernier, un caractère tout particulier, et même un côté littéraire qui force à lui prêter quelque attention, puisqu'elle donnait lieu à des représentations théâtrales, à ces *autos sacramentales*, qui forment une branche très-curieuse et très-originale de la littérature espagnole. Il n'est pas de voyageur en Espagne qui ne raconte quelques courses de taureaux et au moins une fête de *Corpus*. Les rues tendues de tapis dès la veille, les baraques de marchands forains et de saltimbanques établies sur les places, car sur cette vieille terre arabe le profane se mêle souvent au sacré, l'envahissement des villes par les communes environnantes, qui se dépeuplent pour assister à la cérémonie, tout le bruissement de cette foule à la fois agitée et recueillie, les fleurs qu'on jette sur le passage du cortège, les cris et les lazzi des pitres, sans compter les beignets à l'huile, frits sur place, que quelque belle fille, la rose à l'oreille, vous présente tout bouillants au bout d'une fourchette; tout cela compose un tableau d'une animation particulière, bizarre, qui surprend le voyageur français, habitué à des pompes religieuses plus solennelles, tableau qu'il faut voir dans l'Andalousie surtout, à Grenade ou à Séville.

Mme d'Aulnay, dans un curieux *Voyage en Espagne* (La Haye, 1693, in-12), a décrit dans toutes ses particularités une fête du *Corpus*. Certaines parties de la cérémonie sont si grotesques que, pour trouver leurs similaires chez nous, il faut remonter à nos vieilles fêtes des fous et à l'élection de leur pape, si bien décrites dans les premiers chapitres de *Notre-Dame de Paris*. En tête du cortège marchent des bouffons et pantalons, revêtus de costumes bizarres et se livrant à des danses grotesques. Suit une grossière mascarade; un monstre effrayant, la *Tarasca*, moitié serpent et moitié femme,

Desinit in pacem mulier formosa superne,

est porté par des hommes cachés sous l'enveloppe de carton, et répand la terreur dans la foule. Assez souvent il lui prend fantaisie de dévorer les chapeaux ou bonnets qui se trouvent à sa portée, et qui deviennent ainsi la proie légitime de ses conducteurs. La *Tarasca* était suivie de troupes de charmants enfants, couronnés de fleurs, chantant des hymnes et de jeunes femmes, de quadrilles d'hommes et de jeunes femmes, dansant les pas nationaux aux sons des traditionnelles castagnettes. Des nègres, des géants, des Maures à tête de carton, continuaient la mascarade. Alors, en grande

pompe, au son d'une excellente musique, se montraient les prêtres portant l'hostie sous un dais splendide, et, après eux, une longue et dévote procession, en tête de laquelle marchait, à Madrid, le roi, un cierge à la main, suivi des officiers de la couronne et des représentants des nations étrangères. Aujourd'hui, moins la *Tarasca*, moins les chapeaux dévorés par la bête rugissante, moins les têtes de Maures en carton, — et moins le roi — tout se passe encore à peu près de même, avec accompagnement de danses et de castagnettes.

Enfin, et c'est là le côté littéraire de la curieuse fête du *Corpus*, venaient de magnifiques voitures remplies d'acteurs des divers théâtres. La cérémonie religieuse terminée, la solennité théâtrale commençait; dans le langage populaire, c'était la *fête des chars* (*fiesta de los carros*), et elle formait une partie très-intéressante et très-attendue. Ces représentations furent le char de Thésipis d'où sortit toute la littérature dramatique de l'Espagne. Lope de Rueda, génie inculte, étincelant de grandes beautés, est le premier auteur un peu connu de ces mystères; les plus illustres, Lope de Vega, Calderon, ne dédaignèrent pas de travailler pour ses solennités. C'est dans l'église même, au retour de la procession, que l'on jouait l'*auto sacramentale*, et voici en quels termes un chroniqueur de Ségovie, Diego de Colmenares, rend compte d'une de ces premières représentations: « Dans l'après-midi, dit-il, après vêpres chantées, et sur un théâtre dressé dans l'église même, le maître Valle et ses répétiteurs firent réciter à leurs écoliers beaucoup de vers latins et espagnols en l'honneur de la fête et du prélat, qui avait proposé des prix considérables pour les meilleurs. Ensuite, la compagnie de Lope de Rueda, comédien fameux de cette époque, représenta une jolie pièce, après quoi la procession fit le tour du cloître merveilleusement orné. »

CORPUSCULAIRE adj. (kor-pu-sku-lè-re — rad. *corpuscule*). Qui a rapport aux corpuscules, aux atomes: *Dans leur état le plus rudimentaire, les végétaux et les animaux les plus grands existent sous forme CORPUSCULAIRE*.

— Philosophie *corpusculaire*, Système dans lequel on explique les phénomènes par le mouvement, le repos, la position, l'arrangement des corpuscules: *C'est sur l'hypothèse de l'état électro-chimique qu'est fondée de nos jours la PHILOSOPHIE CORPUSCULAIRE*. (HARRIS.) V. ATOMISME.

CORPUSCULE s. m. (kor-pu-sku-le — lat. *corpusculum*, dimin. de *corpus*, corps). Atome, corps d'une petitesse extrême: *Ce qu'on appelle la mort n'est qu'un simple dérangement des CORPUSCULES qui composent les organes*. (FÉN.) *L'âne a les yeux bons, l'odorat admirable, surtout pour les CORPUSCULES de l'inesse*. (BUFF.) || Nom donné particulièrement aux fragments de matière qui voltigent habituellement dans l'air à l'état de poussière, et qui ne sont visibles que lorsque le soleil les éclaire directement dans un endroit plus ou moins obscur.

CORPUSCULISTE s. m. (kor-pu-sku-li-sto — rad. *corpuscule*). Philos. Partisan de la philosophie corpusculaire. V. CORPUSCULAIRE.

CORPUS DELICTI (*Corpus delicti*), objet qui prouve l'existence du délit. Dans la comédie des *Plaideurs*, lorsque Petit-Jean exhibe les pattes du chapon que le chien Citron a mangé, il montre au juge le corps du délit *corpus delicti*.

CORRADI (Domenico), dit *Ghirlandajo*, peintre célèbre, né à Florence en 1449, mort dans la même ville en 1493 ou 1495. Orfèvre, comme son père, il se distingua dans ce premier métier par l'invention d'une parure en forme de guirlande, qui eut une si grande vogue auprès des jeunes Florentines, qu'elles surnommèrent l'inventeur *Ghirlandajo*. Le goût de la peinture se révéla au jeune homme, qui abandonna le burin pour le pinceau. Ses premières productions, faites à Ognisanti, dans la chapelle des Vespucci, sont un *Christ mort*, avec quelques saints, et, au-dessus d'un arc, une *Miséricorde*, dans laquelle il introduisit le portrait du célèbre navigateur Amerigo Vespucci. Dans le réfectoire du même couvent, il peignit à fresque une *Cène*. Ces travaux ayant étendu sa réputation, Francesco Sasseti le chargea d'exécuter, dans une chapelle de la Santa-Trinita, quelques sujets tirés de la vie de saint François. « Le coloris de ces fresques, dit Vasari, est d'une beauté, d'une fraîcheur extraordinaires. Domenico accompagna ce travail d'une *Nativité du Christ*, en détrempe, qui excita l'étonnement de tous les connaisseurs. Il plaça son portrait au milieu des bergers, dont les têtes sont considérées comme des choses divines. » Il fit encore, pour le maître-autel des jésuites, un tableau avec quelques saints agenouillés; c'est-à-dire saint Juste, évêque de Volterra; saint Zanobi, évêque de Florence, etc., etc. Un peu plus tard, il commença, pour l'église de Certello, une *Visitation de la Vierge*, qui fut achevée par David et Benedetto, ses frères, et où l'on remarquait plusieurs têtes de femmes très-gracieuses. A San-Marco, il laissa un tableau dans l'église et une *Cène* dans la salle des étrangers. Au petit hôpital de la même ville, il peignit, pour le vieux Laurent de Médicis, *Vulcain et ses forgerons fabriquant les foudres de Jupiter*. A Ogni-

santi, de Florence, il fit à fresque, en concurrence avec Sandro Botticello, un *Saint Jérôme savant*.

Appelé à Rome, par Sixte IV, pour travailler avec d'autres maîtres dans la chapelle de ce pontife, Corradi entreprit la *Vocation de Pierre et d'André* et la *Résurrection du Christ*, peintures remarquables, détruites quelques années plus tard par l'écroulement d'une architrave, et dont il ne reste que des dessins. C'est vers cette époque que Tornabuoni, un des plus riches commerçants de Rome, et grand admirateur de Corradi, lui demanda de décorer entièrement la grande chapelle de Santa-Maria-Novella, où se trouvaient quelques traces des peintures d'Orcagna, traces que l'humidité allait enlever, comme elle avait fait du reste. Pour ce travail immense, il lui offrit douze cents ducats d'or, somme énorme pour le temps et qui prouve au moins combien était grande la célébrité du maître. Ce travail, presque colossal, dont Vasari fait une longue et minutieuse description, fut achevé en quatre ans. Le Ghirlandajo peignit encore une chapelle, pour Giovanni Tornabuoni, au Casso Maccherelli, près de Florence, sans compter de nombreuses figures de saints florentins, avec de beaux ornements, dans la salle du palais de la Seigneurie, où était la merveilleuse horloge de Lorenzo.

Corradi aimait tant le travail, et avait si grand souci de ne mécontenter personne, qu'il ordonnait à ses élèves de ne refuser aucune commande, si minime qu'elle fût, ajoutant que, s'ils ne pouvaient pas s'en charger, il les exécuterait lui-même. Les choses de la vie matérielle l'ennuyaient profondément; il disait à son père: « Laisse-moi travailler, veille à nos affaires. Maintenant que je commence à être initié aux secrets de l'art, je regrette que l'on ne m'ait pas donné la circonférence des murs de Florence à couvrir de peintures historiques. »

Après un long séjour à Rome, où Corradi laissa un grand nombre de fresques et de tableaux, il revint à Florence. Peu après son retour, il peignit, pour le seigneur de Carpi, une toile énorme, et une autre d'égale dimension, qu'il envoya à Carlo Malatesta. Il fit deux autres tableaux, par ordre de Laurent de Médicis, dans l'abbaye de San-Giusto, que possédait alors le cardinal Jean de Médicis, son fils, qui plus tard devint le fameux pape Léon X. Corradi eut encore de nombreuses et grandes occasions de déployer toutes les magnificences de son beau talent, car il travailla jusqu'à ce que la mort fût venue le prendre au milieu de son œuvre.

De tous les maîtres florentins qui furent chargés par le pape Sixte IV de décorer la chapelle que ce pontife avait construite au Vatican, et que la divine épopée de Michel-Ange fit connaître au monde entier, Domenico Corradi est sans contredit le plus célèbre. Ce n'est pourtant pas là qu'il faut le juger, mais plutôt à Santa-Maria-Novella de Florence, où ses travaux existent encore, sans retouches: son *Histoire du précurseur*, son *Histoire de la Vierge*, où chaque tête est un portrait, sont des chefs-d'œuvre. *L'Histoire de saint François*, à la Trinita, n'est pas moins remarquable, et donne encore une haute idée de son beau talent. Il en est de même des divers tableaux que les amateurs de Florence gardent précieusement, mais qu'ils laissent admirer avec une rare courtoisie. C'est à Corradi qu'on doit l'invention, ou tout au moins l'application parfaite de la perspective aérienne dans les fonds et les divers plans d'une composition. Il a aussi la gloire d'être le fondateur de cette immortelle école qui produisit Michel-Ange.

Le musée du Louvre possède un tableau de lui, la *Visitation de sainte Anne à la Vierge*.

CORRADINI (Pierre-Marcelin), cardinal et écrivain italien, né à Rezza en 1658, mort à Rome en 1743. Il acquit d'abord la réputation d'un jurisconsulte éminent, défendit les droits du pape sur la ville de Comacchio, et gagna la faveur d'Innocent XII, qui le nomma chanoine de Saint-Jean-de-Latran, puis celle de Clément XII, qui lui donna le chapeau de cardinal (1712). Corradini fut chargé de plusieurs missions diplomatiques, et devint, en 1734, évêque de Frascati. Ses principaux ouvrages sont: *De jure prælationis* (Rome, 1688, in-fol.); *Vetus Latium profanum et sacrum* (1704, 2 vol. in-4°), ouvrage continué, d'après les matériaux de Corradini, par le P. Volpi (Rome, 1726-1743, 9 vol. in-4°).

CORRADINO DALL'AGLIO (Jean-François), poète vénitien. Il vivait au XVIII^e siècle et n'a jamais publié qu'un volume de vers assez médiocres. Il s'était surtout exercé à faire des satires et des épigrammes latines. Sa réputation est due à certain méchant tour qu'il a voulu jouer aux savants. Sa tournure d'esprit devait être essentiellement comique, car, parmi ses pièces italiennes, on remarque la traduction du poème grec de Coluthus sur l'*Enlèvement d'Hélène*, suivi d'un chapitre satirique: *Éloge du bouc, pour la consolation de Ménélas, mari d'Hélène*. Quant au mauvais tour dont nous avons parlé, il a consisté dans la publication d'un prétendu manuscrit de Catulle, plus ancien que tous les autres, que Corradino disait avoir trouvé à Rome. Il différait beaucoup du texte connu, les variantes étaient de nature à surprendre. Il fut pu-

blié à Venise, en 1758, sous le titre: *C. Valerius Catullus, in integrum restitutus, ex manuscripto nuper Romæ reperto, et ex Gallicano, Patarino, Mediolano, etc., etc. Joannis Francisci Corradini de Allio in interpretes veteres recentioresque*, etc. Corradino soutint cette supercherie avec une rare assurance, et non sans une certaine habileté. Quoique aucun savant ne s'y soit laissé tromper, quelques personnes, moins bien informées, donnèrent dans le panneau, entre autres le libraire Coustelier de Paris, qui reproduisit textuellement l'édition de Corradino avec la date (Leyde, 1743).

CORRADO (Sébastien), humaniste italien du XVI^e siècle, né à Arceto, dans le grand-duché de Modène, mort à Reggio le 19 août 1556, étudia à Venise, où il suivit les cours de Baptiste Egnazio, et s'acquit une grande réputation. Il était prêtre, mais s'occupait essentiellement de belles-lettres. Le cardinal Bembo admirait fort ses élégies latines, et le considérait comme très-versé dans les langues anciennes. Nous avons très-peu de détails sur les derniers temps de sa vie. En 1540, il fut appelé à Reggio comme professeur d'éloquence grecque et latine; et fonda dans cette ville l'Académie des *Ardents* (*Acresti*), dont l'influence sur les études littéraires en Italie fut des plus heureuses. Il voulut plus tard obtenir une place à Ferrare, mais l'université nomma un autre professeur. En revanche, l'université de Bologne l'appela en 1545 à la chaire d'humanités, appel qui fut d'autant plus honorable qu'il réunissait la majorité des *féves*; car, en ce temps-là, on se servait pour voter de fèves blanches et noires au lieu de boules. Plus tard, le sénat de Venise lui fit des offres magnifiques, mais les citoyens de Bologne s'émurent, et il fallut que le pape lui-même intervînt dans la querelle et engageât Corrado à ne pas quitter son poste. Il se retira, en 1555, à Reggio, et y mourut l'année suivante. Parmi ses ouvrages il faut mentionner avant tout ses dialogues sur des passages difficiles de Cicéron: *In Marco Tullio Cicerone quaestura* (Venise, 1537, in-8°), livre très-rare et dont la valeur est assez démontrée, puisque Ernesti en fit imprimer une seconde édition à Leipzig, en 1754; on trouve jointe à cette édition une réimpression du second ouvrage de Corrado sur Cicéron (*Ephraïmus, sive Quaestura*, Bologne, 1455, in-8°); ce sont des observations sur sa vie, celle de son fils, celle de son frère et de son neveu. On y trouve également des détails précieux et intéressants. Il a donné aussi des éditions du *Brutus*, des *Lettres familières*, des *Lettres à Atticus*, de *Valère-Maxime*, avec notes et commentaires; en outre un commentaire sur le premier livre de l'*Enéide*, une vie de Virgile et six *Opuscules pseudonymes de Platon*.

CORRADO (Quinto-Mario), célèbre humaniste italien, né à Oria (Terre d'Otrante) en 1508, mort en 1575. Il fit ses études contre la volonté de son père, qui voulait le forcer à ne s'occuper que d'affaires, et fut ordonné prêtre. Sa réputation naissante lui valut la protection de Bonne Sforce, reine de Pologne, qui le chargea d'écrire son histoire, travail qu'il ne termina point. Tour à tour secrétaire des cardinaux Alexandre et Badoia, il faillit devenir cardinal lui-même au concile de Trente. Il essaya ensuite de professer à Naples et à Salerne, mais les ennuis qu'il éprouva dans son enseignement le décidèrent à se retirer dans sa ville natale, où il se consacra exclusivement à ses études favorites. Corrado entra en correspondance avec les premiers savants de son siècle, Muret et Paul Manuce, entre autres, qui louent sa grande érudition et son excellent style. Il avait écrit des *Lettres latines* (Venise, 1565); des ouvrages sur la langue latine: *De lingua latina libri duodecim* (Venise, 1569, in-8°), *De copia latini sermonis* (Venise, 1582), enfin une dissertation italienne en forme de lettre sur la ville appelée Tauris.

CORRADO (Charles), peintre italien, né à Naples en 1663, mort en 1768. Il reçut des leçons de Solimène, dont il fut un des meilleurs élèves. Il quitta Naples pour se rendre à Rome, s'y fit connaître par ses tableaux d'autel et fut chargé de peindre la voûte de l'église des *Buon Fratelli*. Cette fresque, représentant *Jésus-Christ dans sa gloire au milieu des saints*, lui acquit une grande réputation. Appelé en Espagne, il reçut du roi une pension de 3,000 livres, composa pour lui plusieurs ouvrages et revint mourir en Italie. Les peintures de Corrado sont remarquables par la finesse de la touche, la suavité et le brillant du coloris, mais pèchent beaucoup par la composition. Pour lui, l'art de peindre consistait surtout à remplir, agréablement pour l'œil, un espace donné, et à présenter des contrastes et des oppositions de figures, de groupes et de masses.

Corrado d'Altamura, opéra seria en trois actes, musique de Ricci, représenté au Théâtre-Italien, à Paris, dans le mois de mars 1844. C'est un bon ouvrage du compositeur de *Scaramuccia* et dans un genre tout différent. Il renferme des mélodies élégantes et bien écrites pour les voix. Le morceau le plus saillant, morceau réellement distingué, est la prière à trois voix, dont le style est fort religieux. La cavatine: *Ohi cara tu sei*, est remarquable.

CORRADORE s. m. (kor-ra-do-re). Bot. Syn. de **CLUZELLE**, genre de cryptogames.

CORRADORIE s. f. (kor-ra-do-ri). Bot. Syn. de **POLYSIPHONIE**, genre d'algues.

CORRADOUX s. m. (ko-ra-dou). Mar. V. **COURADOUX**.

CORRAL s. m. (kor-ral). Enceinte formée de pieux fichés en terre, qui, dans certaines provinces du Paraguay, sert de relais aux postillons.

CORRAL-DE-ALMAGUER, ville d'Espagne, province et à 80 kilom. S.-E. de Tolède, sur la rive droite du Rianzarès; 4,000 hab. Fabrication de toiles de lin, poteries, lainages.

CORRARO (Antoine), cardinal italien, né à Venise en 1359, mort à Padoue en 1445. Il devint évêque d'Ostie, et reçut le chapeau de cardinal de son oncle, Grégoire XII, qui l'envoya comme légat en France et en Allemagne. Il fut un des fondateurs de la congrégation de Saint-Georges in *Alga*, à Venise. Il composa des ouvrages qui sont perdus.

CORRARO (Grégoire), littérateur italien, né à Venise en 1411, mort à Vérone en 1464, neveu du précédent. Il reçut les leçons de Victorin de Feltre, se fit connaître par quelques compositions littéraires, puis se rendit à Rome auprès de son oncle, le cardinal Antoine, et devint successivement protonotaire apostolique et patriarche de Venise (1464). Il a laissé des ouvrages qui n'ont été publiés que fort longtemps après sa mort. Nous citerons une tragédie, *Progne* (Venise, 1558); un *Traité sur la manière d'élever les enfants*, publié avec la *Vita di Vittorino da Feltre*, par Rosmini (Bassano, 1803); des *Lettres*, des *Discours*, etc.

CORRATERIE s. f. (kor-ra-te-ri — rad. *corrater*). Courtage. || Vieux mot. On disait aussi **CORRARRAGE**.

CORRATIER s. m. (kor-ra-tié). Ancienne forme du mot **COURTIER**.

CORRE s. m. (ko-re). Pêch. Espèce de filet. || On dit aussi **CORREY**.

CORRE v. n. ou intr. (ko-re). Ancienne forme du mot **COURIR**.

CORREA (D. Payo-Perez), général portugais, grand maître de l'ordre de Santiago, mort en 1275. Il embrassa la carrière des armes, entra dans l'ordre de Saint-Jacques et passa sa vie à combattre les musulmans. Mis par le roi dom Sanche II à la tête de ses troupes, il prit aux Maures les forteresses de l'Algarve, Estombar, Tavira, Paderne (1242), fut élu la même année grand maître de son ordre, et quitta alors le Portugal pour se rendre en Espagne, auprès de Ferdinand III, roi de Castille. Correa fit ensuite la guerre en Andalousie, contribua puissamment à la prise de Séville (1248), après un siège de treize mois, retourna en Portugal en 1250 pour aider Alphonse III à achever de conquérir l'Algarve, soumit, en 1255, les Maures de Xérès, de Lébriza et d'Arcos, et servit, en 1263, de médiateur entre les rois de Léon et de Portugal au sujet de la possession de l'Algarve. Correa mourut avec la réputation du premier capitaine de son temps.

CORREA (Louis), historien espagnol du commencement du xvi^e siècle, fit partie de l'armée qui enleva la haute Navarre à Jeanne d'Albret, et écrivit l'histoire de cette conquête sous le titre de *Conquista del reyno de Navarra* (Tolède, 1513, in-fol.).

CORREA (Diego-Alvarez), aventurier espagnol, né en Galice, mort en 1557. Il partit pour le Brésil en 1510 sur un bâtiment qui, près de toucher la côte, fit naufrage à l'entrée de la baie de San-Salvador, parvint à se sauver et fut accueilli par les Tupinambas, qui lui donnèrent le nom de *Caramuru* (fils du tonnerre, ou, selon une autre version, l'homme à l'arme mystérieuse), à cause de la carabine qu'il portait. Correa apprit la langue des indigènes, épousa la fille d'un chef, une belle Indienne dont il eut plusieurs enfants, et prit complètement les habitudes des Tupinambas. Vers 1534, Coutinho étant arrivé dans le pays pour en prendre possession, au nom de Jean III, trouva dans Correa un habile interprète. Plus tard Coutinho fut massacré avec sa troupe par les indigènes; mais Correa échappa à la mort, grâce à sa prudence et à son courage, et lorsque, en 1549, Thome de Souza vint jeter les fondements de la ville de San-Salvador, ou Bahia, il trouva Correa, qui servit de lien naturel entre les tribus indigènes et les Espagnols. L'histoire de Correa est devenue l'objet d'une tradition légendaire; cette légende a singulièrement embelli les aventures de Correa et de sa femme *Paraguassu* (la Grande-Rivière), et a servi de thème à une sorte de composition épique très-populaire au Brésil.

CORREA (Gaspard), historien portugais, mort à Goa en 1560. Il se rendit dans les Indes, servit sur mer, prit part à diverses expéditions hasardeuses, et composa une intéressante *Historia da India em quatro tomos*, qui s'étend de 1497 à 1550. Elle n'a pas été imprimée, mais on en possède plusieurs copies.

CORREA (Thome), poète et grammairien portugais, né à Coimbra en 1537, mort à Bologne en 1595. Il se rendit en Italie, professa successivement à Palerme, à Rome et à Bologne, et acquit une telle réputation, comme

orateur et comme poète, que ses contemporains n'hésitent point à le comparer à Cicéron et à Martial. Ses principaux ouvrages sont : *De toto eo poematis genere quod epigramma vulgo dicitur* (Venise, 1569, in-4°); *De elegia* (1571, in-4°); *De conficiendis epigrammatibus* (Bologne, 1590, in-4°); *De eloquentia* (Bologne, 1591, in-4°); *De prosodia* (1596), etc.

CORREA (Luiz), jurisculte portugais, né à Evora, mort en 1597. Il professa le droit dans sa ville natale avec un talent qui lui valut une grande réputation, devint procureur de la couronne, puis, sur les instances de ses compatriotes, consentit à reprendre sa chaire et reçut un traitement considérable. Un seul de ses ouvrages a été imprimé. Il a trait à la succession de la couronne de Portugal.

CORREA (Manoel), critique portugais, né à Elvas, florissait dans la seconde moitié du xvi^e siècle. Il devint examinateur synodal de l'archevêché de Lisbonne, et fut l'admirateur et l'ami de Camoens. Il composa, sur les *Lusiades* de l'illustre poète, un commentaire où l'on trouve beaucoup de renseignements qu'on croit avoir été fournis par Camoens, et qui fut publié en 1613.

CORREA BAHRÉIN (Antonio), capitaine portugais, qui florissait dans la première moitié du xvi^e siècle. Il passa dans les Indes, se distingua au siège de Bentam vers 1530, puis se rendit au Pégu, et y conclut, au nom du Portugal, un traité d'alliance avec le roi de ce pays. Quelque temps après, il attaqua la ville de Padé, où se trouvait le roi de Bentam, et brûla plus de 100 navires dans le port de cette ville. Envoyé ensuite dans le golfe Persique, Correa prit aux musulmans les îles de Bahrein ou Aoual, si célèbres par leurs pêcheries de perles; retourna, chargé d'un riche butin, à Ormuz, et, en souvenir de cette heureuse conquête, ajouta à son nom celui de *Bahreïn* ou *Baharem*. Camoens parle dans ses *Lusiades* des hauts faits de Correa.

CORREA DE ARANJO (Francesco), musicien portugais qui vivait au xvi^e siècle. Il alla se fixer à Séville, où il acquit une grande célébrité comme organiste. On a de lui un traité sur l'orgue, intitulé *Musica practica y teorica de organo* (Alcala, 1626, in-fol.).

CORREA DE LACERDA (Fernando), écrivain portugais du xvi^e siècle, publia, sous le pseudonyme de *Leandro Dorea Caeres*, un ouvrage sur les causes qui amenèrent la déposition d'Alphonse VI de Portugal. Il a pour titre : *Catastrophe de Portugal na deposição del rey D. Alfonso VI*, etc. (Lisbonne, 1669, in-4°), et a été traduit en français.

CORREA DE SAA ou **DE SA BENAVIDES** (Salvador), amiral portugais, gouverneur du Brésil, né en 1594 à Cadix, selon les uns, à Rio-de-Janeiro suivant d'autres, mort en 1683, appartenait à une famille distinguée. Il servit de bonne heure sur mer, prit une part active à l'expulsion des Hollandais du Brésil, attaqua les rebelles qui menaçaient le Paraguay, les battit à Palangarta (1635), et fut nommé, trois ans après, gouverneur général de Rio-de-Janeiro. Lorsqu'en 1641 le sceptre de Portugal passa à la maison de Bragança, Jean IV chargea Correa du gouvernement général du Brésil, poste dont il se démit trois ans plus tard pour prendre le commandement de la flotte destinée à protéger le commerce portugais dans la mer du Sud. Chargé, en 1648, d'aller établir une factorerie sur la côte d'Afrique, Correa quitta Rio-de-Janeiro avec une flotte de 10 navires, aborda à la côte d'Angola, se rendit maître du fort San-Miguel, contraignit les Hollandais à évacuer le pays, soumit le Benguela, s'empara de l'île Saint-Thomas, attaqua et défit le roi de Congo, et fit entrer toute la côte australe de l'Afrique sous la domination des Portugais. Au bout de trois ans (1651), il retourna à Rio-de-Janeiro, puis se rendit à Lisbonne où il reçut du roi Jean IV l'autorisation de porter dans ses armes deux rois nègres pour support. De retour au Brésil, Salvador Correa reçut le gouvernement des régions méridionales de ce pays (1658), poste dans lequel il eut à subir de nombreux déboires, et dont il se démit en 1661 pour aller se fixer définitivement en Europe. A la cour de Lisbonne, où régnait Alphonse VI, le vieil amiral se vit en butte à la calomnie et abreuvé de dégoûts. On lui intenta un procès inique, et il fut condamné à un exil de dix ans en Afrique. Cependant, grâce au crédit de son fils, il put passer ses dernières années dans son palais de Santos. Correa avait embelli la ville de Saint-Sébastien et fondé celle de Pernagua au Brésil. Ce fut lui qui fit construire le plus gros vaisseau qu'on eût vu, et auquel il donna le nom de *Père éternel*. Enfin il avait proposé à la cour de Portugal l'exploitation des riches mines d'or qui venaient d'être découvertes dans la province de Minas-Geraes, mais son projet fut ajourné.

CORREA DE SERRA (José-Francisco), savant portugais, né à Serpa (province d'Alentejo) en 1750, mort en 1823. Il fit ses études à Rome et à Naples, revint à Rome, où il entra dans les ordres, s'y lia d'amitié avec le duc d'Alafoès, qui le ramena à Lisbonne (1777), et devint, deux ans plus tard, secrétaire perpétuel de l'Académie de cette ville, qui venait d'être instituée. Correa obtint, malgré l'inquisition, le privilège de faire imprimer tous les mémoires et travaux de l'Académie sans cen-

sure préalable. Il en profita pour publier un grand nombre d'écrits utiles sur les sciences exactes et naturelles, la législation, l'histoire, la littérature, etc. Mais les services que ces travaux étaient appelés à rendre en répandant de saines notions et en contribuant à la diffusion des lumières effrayèrent l'inquisition. Dénoncé devant ce redoutable tribunal (1786), Correa dut fuir. Il se rendit en France, entra en relation avec plusieurs savants distingués, puis revint à Lisbonne après la mort de Pedro III. Il y avait repris en paix le cours de ses travaux lorsqu'une circonstance imprévue vint lui susciter une nouvelle persécution. En 1792, le célèbre docteur français Broussonnet quitta la France, se rendit en Portugal, fut accueilli par Correa et par le duc d'Alafoès, puis logé par celui-ci au palais même de l'Académie. Mais, ayant été reconnu par des émigrés, il fut dénoncé comme ancien jacobin, et décrété d'arrestation, ainsi que Correa, qui l'avait reçu chez lui. Grâce au duc d'Alafoès, ils purent l'un et l'autre s'embarquer à temps. Correa gagna l'Angleterre, où le fameux Joseph Banks lui fit le meilleur accueil. Nommé presque aussitôt membre de la Société royale de Londres, il publia d'intéressants mémoires sur la botanique dans le recueil de cette compagnie. En 1797, un de ses amis, Rodrigo Coutinho, étant devenu ministre de la marine en Portugal, Correa fut nommé secrétaire d'ambassade à Londres; mais il se démit bientôt de ces fonctions, et, après la paix d'Amiens, il se rendit à Paris, qu'il habita jusqu'en 1813. A cette époque, il partit pour les États-Unis, afin d'étudier la nature du sol, les productions végétales et les institutions de ce pays. En 1816, il fut nommé par le roi Jean VI son ministre plénipotentiaire à Washington. Rappelé en Portugal en 1820, il devint membre du conseil des finances, puis siégea aux cortès de 1823; mais attaqué par une maladie mortelle, il se rendit aux eaux thermales de Caldas da Rainha, où il termina sa carrière. Doué du caractère le plus aimable et d'une grande vivacité d'esprit, Correa était extrêmement recherché. Sa conversation instructive était à la fois amusante par ses piquantes saillies et par les anecdotes curieuses qu'il se plaisait à raconter. Il avait une mémoire étonnante, une intelligence élevée, pénétrante, observatrice; enfin c'était un ennemi de l'ancien ordre de choses et un partisan déclaré de toutes les institutions libres. On doit à ce savant distingué la publication de documents inédits sur l'histoire du Portugal, publiés sous le titre de *Colecção de livros inéditos da historia Portuqueza* (1790-1816, 4 vol.). Ses écrits consistent en mémoires insérés dans divers recueils périodiques anglais, français et américains. Nous citerons notamment ses *Mémoires sur les forêts submergées du Lincolnshire et sur la fructification des algues*, dans les *Philosophical transactions*; son *Coup d'œil sur l'état des sciences et des lettres pendant la seconde moitié du xvi^e siècle*, dans les *Archives littéraires de l'Europe*, où il a donné également d'intéressants mémoires sur l'Agriculture des Arabes en Espagne, et sur les Vrais successeurs des Templiers; enfin un travail sur l'Etat ancien et futur de l'Europe, dans l'*American Review*.

CORREAL (Don Gabriel), littérateur espagnol, chanoine de Zamora. Il florissait dans la première moitié du xvi^e siècle et il a publié : la *Prodigiosa historia de los dos amantes Argenis y Poliarcho* (Madrid, 1626), roman dont l'Argenis de Barclay lui a fourni le sujet; la *Cynthia de Aranguez* (1629), en prose et en vers, etc.

CORRÉARD (Alexandre), ingénieur-géographe à bord de la *Méduse*, et l'un des dix naufragés qui survécurent à toutes les souffrances et à toutes les privations qui accablèrent successivement les cent cinquante-deux personnes qui s'étaient hasardées sur le radeau. A. Corrêard était né à Serre (département des Hautes-Alpes), en octobre 1788; il avait donc vingt-huit ans seulement à l'époque du naufrage, puisque la *Méduse* partit de la rade de l'île d'Aix le 17 juin 1816. Le 2 juillet suivant, la frégate touchait, à trois heures un quart de l'après-midi, sur le banc d'Arguin, par 19° 36' de lat. N., et par 10° 45' de long. O. Trois jours après, le 5 juillet, l'équipage abandonna la *Méduse*, et se partageait entre les six embarcations du bord et un radeau long de 20 m. et large de 7, construit avec des mâts de hune, des vergues, des jumelles, etc. cent vingt-deux militaires (officiers et soldats de terre), vingt-neuf marins et passagers et une femme, en tout cent cinquante-deux personnes, descendirent sur le radeau. Corrêard était parmi ces cent cinquante-deux naufragés, avec le chirurgien Savigny. Le radeau, remorqué par les six embarcations, s'éloigna de la frégate au cri de : Vive le roi ! Mais bientôt, volontairement ou par l'effet du hasard, les remorques cassèrent, et le radeau fut abandonné à son sort. C'est alors que commença cette épouvantable agonie qui dura douze jours, douze siècles ! du 5 juillet au 17, jour où le brick l'*Argus* recueillit ce qui restait de ces misérables naufragés. Tout le monde a présentes encore à la mémoire les scènes inouïes qui se passèrent sur le radeau pendant ces douze jours, les horreurs auxquelles s'abandonnèrent quelques hommes désespérés et affamés, le combat terrible qu'ils engagèrent à plusieurs reprises à coups de haches, de sabres, de baïonnettes et de cou-

teaux avec une vingtaine de passagers et d'officiers, puis les scènes de cannibalisme qui se passèrent ensuite, et devant lesquelles recule l'imagination épouvantée. Le 17, quand l'*Argus* envoya son canot recueillir les malheureux naufragés, ils n'étaient plus que quinze sur cent cinquante-deux. Les quinze malheureux, presque nus et incapables de marcher, furent transportés avec une grande précaution sur le navire. On leur donna un peu de bouillon, on calma le délire de plusieurs d'entre eux, et l'on parvint à soutenir leur existence. Le 19 juillet, ils étaient débarqués à Saint-Louis. Cinq moururent quelques jours après. Parmi les dix qui survécurent, deux sont surtout connus : ce sont Corrêard et le chirurgien Savigny. Ils restèrent longtemps alités dans l'hôpital de Saint-Louis, où ils furent rejoints le 22 par les survivants des six embarcations de la *Méduse*. Alexandre Corrêard raconte, dans la relation qu'il publia, que les officiers de la garnison anglaise et ceux d'une expédition de l'intérieur de l'Afrique se montrèrent empressés à donner aux Français tous les secours qui leur étaient nécessaires. Un jour il vit s'approcher de son lit deux jeunes officiers de cette nation, accompagnés de trois ou quatre esclaves chargés de différents effets : « Recevez, lui dit l'un d'eux, ces faibles dons; c'est le major Paddy et le capitaine Campbell qui vous les envoient; et nous, monsieur, nous avons voulu jouir du bonheur de vous les apporter. » Quelques minutes après, le major Paddy entra lui-même dans la salle et serra dans ses bras Corrêard en versant des larmes. Corrêard et le chirurgien Savigny publièrent, à leur retour en France, une relation du naufrage qui fut lue avec avidité, et qui donna à Géricault l'idée de son fameux tableau du *Radeau de la Méduse*. Ensuite, Corrêard établit une librairie au Palais-Royal, éditait contre le gouvernement de la Restauration de nombreux pamphlets, fut condamné pour délit de presse en 1822, et perdit son brevet de libraire. Depuis cette époque, il vécut dans la retraite, et publia diverses brochures sur des questions industrielles, sur les canaux, les chemins de fer, etc. Il mourut le 16 février 1857, aux Busses-Loges, commune d'Avon, près de Fontainebleau. Il était âgé de soixante-huit ans. Il lui était resté, des épouvantables épreuves par lesquelles il avait passé, un grand fonds de tristesse sombre et chagrine. A la vente qui suivit son décès, figuraient quatre aquarelles de Géricault qui avaient déjà servi autrefois de modèles pour quatre des lithographies publiées dans une édition du livre de Corrêard, et qui furent reproduites dans les journaux illustrés. L'une de ces aquarelles représente Corrêard visité à l'hôpital de Saint-Louis par des officiers anglais.

CORRÉARD (J.), écrivain et libraire à Paris, frère du précédent. On lui doit de nombreux ouvrages sur l'art militaire, notamment : *Histoire des fusées de guerre* (1840, 2 vol in-8°); *Recueil sur les reconnaissances militaires* (1845, in-8°); *Géographie militaire de l'Italie* (1848, in-8°); *Recueil des bouches à feu les plus remarquables, depuis l'origine de la poudre à canon jusqu'à ce jour* (1849-1853, in-4°, avec atlas de 120 planches); *Guide maritime et stratégique dans la mer Noire et en Crimée* (1854, in-8°), etc. M. Corrêard est l'éditeur du *Journal des sciences militaires*.

CORRÉARD (Frédéric), général français, né à Poyols (Drôme) en 1789. Il entra au service en 1808, se distingua, l'année suivante, aux batailles d'Essling et de Wagram, et ne se conduisit pas avec moins de bravoure pendant la guerre d'Espagne. Capitaine en 1815, chef d'escadron en 1821, lieutenant-colonel en 1830, il fut nommé, en 1835, colonel du 3^e régiment de chasseurs d'Afrique, après avoir pris part aux deux expéditions de Constantine. En 1847, M. Corrêard reçut le grade de général de brigade, puis entra, en 1852, dans le cadre de réserve.

CORREAS (Gonzales), grammairien espagnol du xvi^e siècle. Il fut professeur de grec, d'hébreu et de chaldéen à l'université de Salamanque, et composa divers ouvrages aujourd'hui fort rares : *Prototypi in grecam linguam grammatici canones* (Salamanque, 1600, in-8°); *Trilingue de tres artes de las tres linguas castellana, latina i griega* (1627, in-8°); et *Ortografia kastellana nueva i perfecta* (1630, in-8°), traité dans lequel il propose des réformes orthographiques pour la langue espagnole.

CORREAU s. m. (ko-rô). Mar. Bateau qui servait autrefois à décharger les navires.

CORRÉCIER v. a. ou tr. (ko-ré-sié). Ancienne forme du mot **COURROUCER**.

CORRECT, **ECTE** adj. (kor-rèkt, èk-te — lat. *correctus*; de *corriger*, corriger). Châtié, pur, exempt d'écarts, de fautes contre les règles ou le goût : *Une copie CORRECTE. Une phrase CORRECTE. Un style CORRECT. Un dessin CORRECT. Luther triomphait de vive voix, mais la plume de Calvin était plus CORRECTE.* (Boss.) *Le grand mérite des épitres de Despreaux est d'être naturelles, CORRECTES et raisonnables.* (Volt.) *Les ouvrages de Goldsmith prouvent qu'il a le goût CORRECT.* (Boissonade.) || Qui a de la correction, de la pureté dans ses œuvres : *Écrivain CORRECT. Peintre CORRECT. Il est aisé d'être plus CORRECT que Fénelon, mais il est difficile de penser*

mieux que lui. (Condill.) *Quinault est non-seulement le plus naturel et le plus tendre de nos poètes, mais le plus pur et le plus CORRECT de tous.* (D'Alemb.)

Boileau, *correct* auteur de libelles amers, Boileau, dit Marmontel, tourne assez bien le vers. GILBERT.

— Fig. Juste, fidèle, exact : *L'avenir est un canevas sur lequel notre imagination brode; mais son DESSIN n'est jamais CORRECT.* (M^{lle} de L'Espinas.)

— Adverbial. D'une façon correcte : *Il faut parler CORRECT.* (M^{me} de Sév.) Il l'us.

— Syn. *Correct, exact.* Le premier marque surtout l'observation scrupuleuse des règles établies; un écolier a fait un devoir *correct*, quand le maître n'y trouve pas une faute. *Exact* se rapporte plutôt à la forme générale du discours; un auteur est *exact* quand il peint les objets de manière à en donner une idée vraie, quand il sait approprier le ton à la nature même des choses; un raisonnement est *exact* quand toutes les propositions s'y enchaînent et aboutissent naturellement à la conclusion. *Exact* a encore le sens de *vrai*, mais alors il n'est plus synonyme de *correct*.

— Antonymes. *Fautif, incorrect.*

CORRECTEMENT adv. (ko-rèk-te-man — rad. *correct*). D'une manière correcte : *Parler, écrire, dessiner CORRECTEMENT.* On peut trouver dans un abrégé fait avec soin les enseignements nécessaires pour s'exprimer *CORRECTEMENT*. (Ch. Nod.) On ne parle *CORRECTEMENT* sa langue que lorsqu'on l'a étudiée comparativement avec une autre. (Proudh.) Il D'une façon exacte, vraie, précise : *Une des villes où se retrouve le plus CORRECTEMENT la physiologie des siècles féodaux est Guérande.* (Balz.)

— Antonyme. *Incorrectement.*

CORRECTEUR, TRICE s. m. (ko-rèk-teur, tri-se — lat. *corrector*; de *corriger*, corriger). Celui qui corrige : *Un sévère CORRECTEUR. Une CORRECTRICE attentive.*

— Enseign. Autrefois, dans les collèges, employé chargé de fonder les écoliers : *De nos temps, le correcteur était encore un vivant souvenir, et la classique fureur de cuir jouait avec honneur son terrible rôle.* (Balz.)

— Hist. rom. Magistrat adjoint aux consuls et aux présidents, pour concourir à l'administration des provinces.

— Hist. relig. Supérieur, supérieure dans certains ordres monastiques tels que les minimes. Il Titre donné aux canonistes chargés de diriger la correction du décret de Gratien.

— Anc. légis. *Correcteur des comptes.* Officier de la chambre des comptes chargé de vérifier les comptes : *Acheter un office de correcteur en la chambre des comptes de Paris.*

— Typ. Employé chargé de lire les épreuves et de marquer les fautes commises soit par le compositeur, soit par l'auteur lui-même : *A Paris il se rencontre des savants parmi les CORRECTEURS.* (Balz.)

Pour humilier les auteurs, Le dieu du Parnasse en colère Voulut leur rendre nécessaire Le dangereux secours d'ignorants correcteurs. (Alamach des Muses.)

— Physiq. *Correcteur gazométrique.* Instrument ayant pour objet de faire connaître mécaniquement quel serait le volume d'une quantité de gaz donné, s'il était ramené à la température de 0 degré et à la pression de 0^m,760.

— Encycl. Hist. *Correcteurs romains.* On désigne souvent sous le nom de *correcteurs romains* les personnages chargés par le pape Pie V de diriger la correction du décret de Gratien. L'auteur de cet ouvrage, qui renferme l'histoire ecclésiastique et profane des dix premiers siècles du christianisme, avait trop souvent négligé les documents authentiques pour ne consulter que la tradition. De là les nombreuses erreurs et les lacunes qui plus tard se révélèrent dans sa compilation. Le pape Pie V eut alors l'heureuse idée de nommer une commission chargée d'introduire dans le décret de Gratien les corrections et les additions nécessaires. Il la composa de cinq cardinaux : Marc-Antoine Colonna, Hugues Buoncompagni, — depuis Grégoire XIII, — Alexandre Sforzia, Guillaume Sirlot et François Alciat, auxquels furent adjoints plus tard les cardinaux Gui Ferrero et Antoine Caraffa. Au-dessous de ces sept grands *correcteurs* travaillaient à l'œuvre commune quinze ecclésiastiques des plus remarquables par leur érudition, tels que Félix Peretti, général des franciscains, qui devait plus tard s'appeler Sixte-Quint, Michel Thomasius, Lucratellus, François Torres et François Leo. Ce fut au pape Grégoire XIII que revint l'honneur d'achever cette correction — *emendatio* — entreprise par tant d'hommes illustres. La surveillance directe en fut laissée au cardinal Alciat, à la condition qu'il soumettrait les questions les plus difficiles à la congrégation entière. On consulta, pour cette œuvre remarquable, les collections antérieures à Gratien, les lettres envoyées à ce sujet par les Académies catholiques ou de doctes personnages et les manuscrits du décret de Gratien qui existaient à Rome, et par-dessus tout les documents historiques des dix premiers siècles de l'Eglise. Malheureusement l'esprit de parti intervint trop souvent dans cette correction, d'ailleurs si sérieuse, comme l'ont prouvé les frères Pithou, au point de vue gal-

lican, et l'Allemand Bohrnes, au point de vue des doctrines protestantes.

— Typ. Toute personne qui est chargée habituellement, soit dans une imprimerie, soit dans une librairie, soit dans un bureau de publications quelconque, de corriger les fautes typographiques, grammaticales et littéraires qui se trouvent sur les épreuves de toute espèce d'impressions est un *correcteur*.

Les personnes étrangères à l'imprimerie confondent souvent le *correcteur* avec le *prote*, quoique leurs fonctions soient complètement distinctes. Nous verrons plus loin quelle est la cause de cette confusion.

Le *prote* est le représentant immédiat du maître imprimeur : il dirige et administre l'établissement, reçoit les auteurs et traite avec eux, embauche, débauche le personnel attaché à l'imprimerie, distribue la besogne, vérifie les bordereaux, fait la banque (paye), etc.

Le *correcteur* n'a pas (à moins d'une délégation spéciale) à s'immiscer dans l'administration industrielle : il est le représentant de la littérature et de la science dans l'imprimerie. Son département est du domaine de l'intelligence pure. Il n'est placé sous la direction du *prote* que comme faisant partie du personnel de l'usine typographique. Dans l'exercice propre de ses fonctions, il est le seul juge ou, tout au moins, le juge le plus compétent des concessions à faire aux écrivains sous le rapport de ce qu'on appelle, en terme d'imprimerie, la *marque* à suivre pour chaque ouvrage, ce qui comprend des détails infinis : ponctuation, capitales, divisions des mots, choix des caractères à employer pour les titres suivant leur importance, etc.

Il y avait autrefois très-peu de *correcteurs* spéciaux, c'est-à-dire se livrant exclusivement à la correction des épreuves. Presque tous les *protes*, à défaut du maître imprimeur, se chargeaient de ce soin (telle est l'origine de la confusion que font fréquemment entre le *prote* et le *correcteur* les personnes étrangères à la profession); il en est même encore ainsi dans beaucoup de petites imprimeries, surtout en province, où l'on voit le maître imprimeur cumuler les fonctions de patron, de *prote*, de *correcteur*, voire même de compositeur et d'imprimeur.

Quant des besoins nouveaux et impérieux, nés du développement extraordinaire de l'imprimerie, se révélèrent, le *prote*, débordé par la multiplicité de ses attributions, dut chercher à se décharger d'une partie de l'énorme responsabilité qu'elles entraînaient : il abandonna tout ce qui concerne la correction des épreuves, devenue incompatible avec sa présence presque constante à l'atelier et la surveillance qu'il y doit exercer. Ce jour-là naquit le *correcteur* tel qu'il existe aujourd'hui.

Il arrive quelquefois qu'un maître imprimeur, n'ayant pas du travail en quantité suffisante pour occuper un *correcteur* attitré, choisit, pour en remplir l'office, un compositeur expérimenté et possédant une certaine dose d'instruction. Tout en reconnaissant que la force des circonstances seule amène presque toujours le patron à créer ces positions hybrides, nous n'hésitons pas à formuler le vœu de les voir disparaître le plus promptement possible.

Mais, dans les maisons d'une véritable importance, la lecture des épreuves est confiée à un ou à plusieurs *correcteurs* spéciaux.

Quelles sont les fonctions du *correcteur*? Nous ne saurions en donner une meilleure définition que celle qui va suivre, et que nous extrayons d'une *Lettre adressée à l'Académie française par la Société des correcteurs des imprimeries de Paris* (juillet 1868) : « Les fonctions du *correcteur* sont très-complexes. Reproduire fidèlement le manuscrit de l'écrivain, souvent défiguré dans le premier travail de la composition typographique; ramener à l'orthographe de l'Académie la manière d'écrire particulière à chaque auteur; donner de la clarté au discours par l'emploi d'une ponctuation sobre et logique; rectifier des faits erronés, des dates inexactes, des citations fautives; veiller à l'observation scrupuleuse des règles de l'art; se livrer pendant de longues heures à la double opération de la lecture par l'esprit et de la lecture par le regard, sur les sujets les plus divers, et toujours sur un texte nouveau où chaque mot peut cacher un piège, parce que l'auteur, emporté par sa pensée, a lu non pas ce qui est imprimé, mais ce qui aurait dû l'être : telles sont les principales attributions d'une profession que les écrivains de tous les temps ont regardée comme la plus importante de l'art typographique. »

Cette dernière assertion, dont personne ne contestera la vérité, est surtout justifiée par les exemples du passé. A l'origine de l'imprimerie, tous ceux qui se livraient au travail de la correction étaient des savants de premier ordre : les laboureurs de l'imprimerie se bornant presque exclusivement à la reproduction des poètes et des historiens grecs et latins, des écrivains religieux et des livres saints surtout, les *correcteurs*, les compositeurs eux-mêmes, étaient presque tous des gradés de l'Université, des maîtres ès arts; il en était ainsi, bien entendu, du maître imprimeur qui cherchait, lui aussi, dans l'exercice de sa profession, bien plus l'occasion incessante de satisfaire son goût pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité et sa curiosité littéraire que le moyen d'édifier une grande fortune.

C'est ici le lieu de rappeler les noms des savants qui ont exercé les fonctions de *correcteur* dans les imprimeries les plus célèbres. Cédons la parole à un homme qui jouit, en ces matières, de l'autorité la plus incontestable. Voici comment s'exprimait M. Ambroise-Firmin Didot dans son discours d'installation comme président honoraire de la Société des *correcteurs*, le 1^{er} novembre 1866 :

« Je me bornerai à citer, parmi les plus illustres *correcteurs*, Erasme, qui, à Venise, aidait Alde dans la correction de ses épreuves, puis à Bâle Froben et Amerbach, chez qui Froben lui-même avait été *correcteur*. Je citerai aussi, dans les célèbres imprimeries de Plantin à Anvers et de Trechsel à Lyon, François Raphelenge, qui nima mieux rester *correcteur* chez Plantin que d'aller occuper à Cambridge la chaire de professeur de grec, à laquelle son mérite l'avait appelé, et Josse Bade, qui, après avoir professé avec tant de distinction les belles-lettres à Lyon, fut *correcteur* chez Trechsel, dont il devint le gendre, comme Raphelenge fut celui de Plantin. Je rappellerai aussi la mémoire de ces illustres Hellènes échappés avec leurs manuscrits à la barbarie des Turcs après la chute de l'empire grec, Lascaris, Calliergi, Musurus, qui vinrent se réfugier chez Alde l'ancien et le secondèrent dans ses grands travaux. A Paris, je citerai Frédéric Sylburg, ce savant *correcteur* d'une imprimerie non moins illustre, non moins savante, celle de Henri Ls-tienne. Après de tels noms, je n'oserais mentionner l'imprimerie paternelle, si, depuis trente ans, mon digne ami M. Dübner n'avait pas consacré tous ses moments, toute sa science, à me seconder dans mes publications les plus importantes, le *Thesaurus Græcæ lingue* et ma *Bibliothèque des auteurs grecs*. Parmi ceux qui ont concouru au dernier de ces deux monuments que je m'honore d'avoir élevés aux lettres grecques, je suis heureux de citer encore le savant helléniste, M. Charles Müller. De tout temps l'imprimerie a été l'asile des talents méconnus ou éprouvés par la fortune, qui sont venus prendre rang parmi les *correcteurs* d'épreuves aussi bien que parmi les compositeurs. Pour ne parler que de ceux que j'ai connus, le souvenir de Roderer et de Béranger se présente à ma mémoire, et ma famille se rappelle encore l'abbé de Bernis, qui lisait des épreuves chez mon bisaïeul François Didot. »

Cette liste serait incomplète si à tous ces noms nous négligions d'ajouter celui du plus profond penseur et du plus grand écrivain de notre époque : nous avons nommé P.-J. Proudhon, qui a exercé, lui aussi, pendant longtemps, les fonctions de *correcteur* à Besançon et à Paris.

Quant des savants et des lettrés de cet ordre n'ont pas dédaigné de corriger des épreuves, qui ne tremblent de leur succéder? Car on aurait mauvaise grâce à nous objecter que le temps de l'imprimerie savante est passé, et que plus n'est besoin pour le *correcteur* de ces aptitudes qu'il devait posséder autrefois. Si les ouvrages de littérature latine et grecque, si les éditions curieuses d'auteurs anciens, si les traductions à glose savante sont passés de mode, la tâche du *correcteur* n'a pas cessé pour cela d'être ardue et délicate : la grande variété des livres qui s'exécutent dans une imprimerie semble exiger, pour la correction des épreuves, des encyclopédistes, c'est-à-dire des hommes possédant l'universalité des connaissances humaines. Tel est le caractère le plus frappant de la profession de *correcteur* à notre époque. Malheureusement, les savants de ce mérite sont rares, et force est bien au maître imprimeur de se contenter la plupart du temps d'hommes chez qui le soin, l'attention, une connaissance profonde des règles et des difficultés typographiques, une longue habitude de la profession, le tout joint à un fonds d'instruction solide, sont des garanties suffisantes pour la pureté du texte des livres qui sortent de leurs mains.

Il est bon qu'un *correcteur* ait été compositeur, ou tout au moins qu'il se soit familiarisé, par la pratique, avec tout le matériel de l'imprimerie et l'ensemble des opérations typographiques, puisqu'il doit juger en dernier ressort de la bonne ou de la mauvaise exécution du travail : si les mots sont régulièrement espacés et coupés au bout des lignes selon les règles de la tradition ou de l'étymologie; si l'emploi de l'italique est judicieux; si la composition ne renferme pas des lettres d'œils différents; si les vers sont renforcés suivant les exigences de la mesure et de la prosodie; si les titres sont bien coupés et bien blanchis; si les pages sont rigoureusement de la même longueur, etc.

Une connaissance approfondie de la langue française, au point de vue théorique aussi bien qu'au point de vue pratique, est indispensable au *correcteur*. Il doit également connaître les divers systèmes d'orthographe, pour être en mesure de prémunir les auteurs contre les méthodes fantaisistes ou arbitraires qu'ils seraient tentés d'adopter, et pouvoir les rallier à l'orthographe de l'Académie, qui est incontestablement la meilleure, malgré les erreurs et les *desiderata* qu'on signale dans son Dictionnaire. Il doit savoir le grec et le latin de façon à pouvoir au moins traduire Démosthène et Cicéron; enfin, la connaissance d'une langue moderne, l'anglais et l'allemand surtout, devient de jour en jour plus nécessaire pour lui : le temps approche, nous

le croyons, où, grâce à la multiplicité des rapports internationaux, la connaissance de ces deux langues, déjà parlées sur les trois quarts du globe, sera exigée du *correcteur*.

Mais ces connaissances ne sont pas les seules que doive posséder le *correcteur* : il doit avoir étudié avec fruit l'histoire universelle, la géographie, la botanique, la zoologie, la paléontologie, assez de médecine pour posséder la langue médicale, et de jurisprudence pour comprendre la langue du droit.

D'immenses lectures d'ouvrages de tout genre lui sont indispensables pour acquérir une teinture des sciences, des arts, des métiers, afin de pouvoir comprendre la signification des termes techniques et s'apercevoir quand l'un d'eux a été tronqué par l'auteur ou par le compositeur, ou de pouvoir les lire dans une copie mal écrite; car le *correcteur* (et c'est là l'une des plus grandes difficultés de la profession), le *correcteur*, disons-nous, est obligé de lire, à première vue, les écritures les plus indéchiffrables : tout le monde sait que les auteurs, à notre époque de production fiévreuse, pressés par le temps, sont contraints d'écrire avec une extrême rapidité, dont le moindre inconvénient est de déformer plus ou moins leur écriture. Peut-être aurions-nous le droit de mettre en partie sur le compte d'une négligence égoïste et coupable ce que nous venons d'attribuer au besoin de produire vite.

Dans les imprimeries où se font en grand nombre des ouvrages spéciaux, comme les livres de littérature étrangère, les traités scientifiques, mathématiques, etc., il est indispensable, pour leur bonne exécution, de s'attacher des *correcteurs* possédant des connaissances et des aptitudes spéciales ou ayant étudié sérieusement ces matières. La composition des livres traitant de sciences exactes, surtout de l'algèbre, de l'analyse mathématique, de la chimie, de la physique, etc., offre des difficultés si nombreuses et est soumise à une multiplicité de règles telle, que le *correcteur* auquel ces lectures sont confiées doit être rompu à ce genre de travaux, et avoir fait des études, élémentaires au moins, dans cette direction, s'il tient à remplir dignement sa mission.

Pour nous résumer, disons que le bon *correcteur*, le *correcteur* complet, est celui qui, à un fonds d'instruction solide, joint une connaissance étendue des règles et des travaux typographiques.

Le *correcteur*, quel qu'il soit, qui ne remplit que l'une des deux parties de ce programme, doit tout faire pour acquiescer celle qui lui fait défaut, sous peine de n'être pas à la hauteur de sa tâche.

Mais il ne suffit pas qu'un *correcteur* ait toutes les connaissances nécessaires pour remplir convenablement ses difficiles fonctions : l'absence de certaines conditions matérielles nuit infailliblement à la qualité de son travail. C'est ainsi qu'il devrait avoir à sa disposition une bibliothèque choisie; et pourtant, chose triste à dire! il a souvent de la peine à obtenir du maître imprimeur l'exemplaire du *Dictionnaire de l'Académie* dont il ne peut se passer. Parmi les livres qui ont leur place marquée dans la bibliothèque du *correcteur*, nous citerons : le *Dictionnaire de l'Académie* et son *Complément*; le *Dictionnaire d'histoire et de géographie* de Dezobry et Bachelet; le *Dictionnaire des lettres* et le *Dictionnaire des sciences* du même éditeur; le *Dictionnaire des contemporains* de Vapereau; l'*Errata du Dictionnaire de l'Académie* de Pautex; le *Code orthographique* d'Hérel; le *Guide du correcteur et du compositeur* de M. Tassis; le *Guide pratique du compositeur* de M. Théophile Lefèvre; le *Dictionnaire des postes*, le dictionnaire latin, le dictionnaire grec et ceux des principales langues de l'Europe, allemand, anglais, espagnol et italien, etc. Mais le livre qui sera par excellence le livre du *correcteur*, celui qui, dès sa première livraison, a été appelé à lui rendre les plus grands services, par la raison qu'à lui seul il peut tenir lieu de presque tous les autres, et qu'il est la mine la plus féconde de renseignements de *omni re scibili et quibusdam aliis*, c'est à coup sûr le *Grand Dictionnaire*, auquel nous avons l'honneur de collaborer en ce moment.

Il est d'autres conditions matérielles d'une grande importance qui font le plus souvent défaut au *correcteur*; nous voulons parler des conditions que devrait remplir le local où il passe les longues heures de la journée typographique. Or, disons-le, au risque de soulever les colères de ceux qu'atteindra la vérité, il est impossible de traiter un employé, d'ailleurs indispensable, avec autant de sans-gêne que les maîtres imprimeurs en général, et ceux de Paris en particulier, traitent leurs *correcteurs* sous ce rapport. A l'homme dont le labeur incessant exige la plus vive lumière, le calme le plus absolu, échoit infailliblement le coin de l'atelier le plus obscur, le plus bruyant, le plus dépourvu de ce confortable élémentaire qu'exige un long séjour dans la position assise. Les loges de concierges, dans certaines ruelles du vieux Paris, aujourd'hui disparues, auraient pu passer pour des salons en comparaison des chenils sombres et malins que telle grande imprimerie de la capitale décore du nom pompeux de *bureaux des correcteurs*.

Dans les imprimeries importantes, on distingue deux sortes de *correcteurs* : les *correcteurs* en première et les *correcteurs* en seconde.

Le *correcteur* en première est chargé de

collationner sur l'épreuve, soit seul, soit avec un teneur de copie, le manuscrit de l'auteur ou la feuille imprimée qui sert de copie, et de signaler en marge de cette épreuve les omissions (dites *bourdons*), les doubles emplois (dits *doublons*), les fautes typographiques de tout genre, les fautes d'orthographe et de ponctuation provenant du fait de l'auteur ou du compositeur.

Pour indiquer les fautes à corriger, le correcteur emploie des signes spéciaux. Le *Grand Dictionnaire* va offrir à ses lecteurs le PROTOCOLE POUR LA CORRECTION DES ÉPREUVES. Nous devons la communication de ce précieux cliché à l'obligeance de M. Théotiste Lefèvre, ancien prote chez MM. Firmin Didot, qui a bien voulu l'extraire pour nous de son remarquable *Guide pratique du compositeur d'imprimerie*. Il fallait ici des signes tout particuliers, qui n'existent dans aucune im-

primerie, par cet excellent motif qu'ils n'ont aucune raison d'existence, puisqu'il s'agit simplement, dans l'espèce, des signes conventionnels servant à indiquer au compositeur les fautes typographiques qu'il a commises. Les explications que nous allons donner vont initier nos lecteurs aux mystères de la composition et de la correction.

Un feuillet manuscrit est remis au compositeur; celui-ci livre la page composée au pressier, qui en tire une épreuve, laquelle va au bureau du correcteur. Le compositeur a levé ses lettres avec une telle rapidité, qu'il en résulte des fautes de toute nature : lettres à substituer; mots à changer; lettres ou mots à ajouter, à supprimer, à retourner, à transposer; lignes à transposer; petites, grandes majuscules; mots à séparer et à rapprocher; mots coupés à tort, qu'il faut réunir; lettres gâtées à remplacer; lettres à redresser, à

nettoyer; lignes à rentrer, à sortir, à remanier, à rapprocher, à séparer, à espacer, à regagner; lettres d'un autre œil (c'est-à-dire d'un type plus gros ou plus petit) à substituer; alinéas à faire, à supprimer; espaces et interlignes à baisser; bourdons (omissions) à composer; doublons (redoublements) à supprimer, etc.

L'amalgame de toutes ces fautes produit parfois une sorte de grimoire où l'auteur lui-même a de la peine à se reconnaître. Par exemple, il avait écrit : *Aux deux amants*, et il lit avec stupéfaction : *O Deus amen!* Que va faire le correcteur? Va-t-il mander le compositeur dans son bureau, et lui expliquer de vive voix les corrections à opérer? Ces conversations ne seraient pas à leur place dans une imprimerie. Voilà donc le correcteur obligé d'indiquer, à la plume et en marge de l'épreuve, tous les changements nécessaires. S'il

emploie le langage ordinaire, les corrections l'emporteront sur la copie primitive, et on tombera ainsi de Charybde en Scylla. Il fallait donc créer un langage conventionnel, une sorte d'alphabet, une sténographie, enfin quelque chose de bref, de précis, de laconique, d'universel, disant beaucoup de choses en très-peu de mots, *multa paucis*. C'est justement la clef de ces signes que nous mettons ici entre les mains de nos lecteurs. Il suit de là que, si jamais une grève venait à son tour à se produire au sein de cette phalange d'hommes aussi laborieux et savants que modestes, le *Grand Dictionnaire* ne verrait pas pour cela chômer ses cinq puissantes machines; il n'aurait qu'à s'adresser au premier venu de ses dix mille souscripteurs, ce qui pourrait être considéré, par quelque lecteur malin, comme un acte d'égoïsme de sa part : *Honni soit qui mal y pense!*

PROTOCOLE POUR LA CORRECTION DES ÉPREUVES

| TEXTE A CORRIGER (verso). | | TEXTE A CORRIGER (recto). | | |
|---------------------------|--|--|---|---|
| /l /r /g | C'est un fait digne de remarque que l'invention qui a contribué le plus utilement à perpétuer/souvenirs historiques n'ait pu jusqu'à ce jour répandre quelque clarté sur le mystère/enveloppe sa propre origine. Trois villes, Mayence, et Strasbourg le berceau de l'imprimerie. Quant à l'Harlem, se disputent l'honneur d'avoir été poque de sa naissance / on la fait généralement remonter à la moitié du X ^e siècle. Il résulte néanmoins de l'hésitation des érudits sur ce point historique une incertitude qui porte à la fois sur l'auteur, sur le lieu et sur l'année de cette découverte. Que si l'on considère la proximité des temps et des lieux témoins de cet événement, on s'expliquera assez difficilement les causes qui suspendent encore de nos jours la solution de ce triple problème. Le concours des traditions contemporaines et des plus savantes investigations n'a jusqu'ici donné pour résultats que certaines probabilités plus ou moins fondées, mais jamais une évidence suffisante pour triompher des scrupules de l'histoire. Depuis le commencement du xvi ^e siècle jusqu'à nos jours, un très-grand nombre d'ouvrages ont été publiés sur cette matière dans différents pays. Les historiens et les bibliographes se sont livrés aux recherches les plus laborieuses et les plus diverses, sans parvenir à une certitude irréfragable sur aucun des trois points controversés. | Lettres à substituer. Mot à changer. Lettre et mot à ajouter. — à supprimer. — à retourner. — à transposer. Lignes à transposer. Ponctuation à changer. Petites majuscules. Grande majuscule. Séparer deux mots. Mot à réunir et mots à rapprocher. Lettres gâtées. — à redresser. — à nettoyer. Apostrophe à ajouter. Ligne à rentrer. — à sortir. Lignes à remanier. Lettres d'un autre œil. Espace à baisser. Alinéa à faire. Lettre supérieure. Lettres basses. Alinéa à supprimer. Lignes à rapprocher. — à séparer. A mettre en italique. — en romain. | Addition à remonter. Correction hors de sa place. Morsure de frisure. Addition à baisser. Bourdon de grande étendue. Interligne à baisser. Ligne à espacer également. Lettre qui chevauche. Ligne à regagner. Corrections semblables et successives. Ligne à faire en plus. Mot biffé à conserver. Bourdon indiqué en tête ou en pied. Coin de page à redresser. | « Mon cousin, comment arrive-t-il que la gendarmerie de Santander, de la Biscaye et de l'Aragon n'est pas payée? Écrivez au général Caffarelli pour la Biscaye et Santander, et au général Suchet pour l'Aragon, de prendre des mesures pour faire sur-le-champ solder cette troupe. Les gendarmes doivent être payés avant tout. » « Mon cousin, demandez aux ministres d'Espagne à Paris, des notes précises sur les abus qu'ils reprochent au général X... Mandez à ce général que je vois avec surprise qu'il se soit attribué des sommes qui ne lui étaient pas dues; / qu'il a pris 9,000 fr./par mois, traitement qu'on ne fait pas même à un général maréchal, commandant une armée; et qu'il est probable que le trésor ne regardera pas cette somme comme légalement requise. » « Mon cousin, je vous envoie des extraits des journaux anglais. Envoyez-en une note au duc de Dalmatie, et témoignez-lui mon mécontentement de ce que les divisions espagnoles soient à Lisbonne et qu'il ne fasse rien. » « Mon cher cousin, donnez ordre au général Thouvenot de faire confisquer toutes les marchandises anglaises et coloniales. On assure qu'il a reçu un droit de 10 pour cent. — Si cela est vrai, il faut lui faire restituer ces sommes, et confisquer toutes les marchandises qu'il aurait laissé débarquer. Il aurait là commis une grande faute. » des marchandises moyennant |

Mais revenons au correcteur en première.

La lecture en première se fait soit sur des épreuves en paquets, soit sur des épreuves en placards, soit sur des épreuves en feuilles. (V., pour l'explication de ces mots, l'article COMPOSITION TYPOGRAPHIQUE.) Dans ce dernier cas, le correcteur en première commence par vérifier la réclame de la feuille (c'est-à-dire par s'assurer que le commencement de cette feuille se lie parfaitement à la fin de la feuille précédente), puis il vérifie la ou les signatures, c'est-à-dire les chiffres placés au bas de certaines pages, suivant les formats, pour servir de points de repère à la brochure et à la reliure; il doit ensuite vérifier les folios, les titres courants, etc., et inscrire le nom de chaque compositeur en marge de l'épreuve, en tête de sa composition.

Les épreuves se lisent d'ordinaire à deux : l'employé qui seconde le correcteur s'appelle teneur de copie, parce que c'est lui qui lit à haute voix sur le manuscrit de l'auteur ou la copie, en général, qu'il a entre les mains, tan-

dis que le correcteur suit sur l'épreuve et marque les fautes qu'il rencontre.

On choisit ordinairement pour teneur de copie un apprenti compositeur, dans le but de lui faciliter le déchiffrement des manuscrits, connaissance indispensable quand il sera devenu ouvrier. On a généralement à se louer de ce mode de lecture, quand l'apprenti est soigneux, docile et intelligent; mais il faut y renoncer s'il ne remplit pas ces conditions, et, dans tous les cas, le correcteur ne doit jamais oublier la responsabilité qui lui incombe; sa méfiance à l'égard d'un aide inexpérimenté doit toujours être en éveil, et, au moindre doute, il doit vérifier lui-même sur la copie.

On a essayé aussi de confier la tenue de la copie à un compositeur vieilli dans le métier, qui ne trouvait plus, par suite de l'affaiblissement de sa vue, qu'un salaire insuffisant dans la composition. Cette tentative a été abandonnée presque partout comme trop onéreuse pour les maîtres imprimeurs, et parce qu'elle enlevait aux apprentis l'occasion de se dresser

à la lecture des mauvais manuscrits. Quelques personnes ont avancé que le surcroît de dépense qui résulterait, pour la maison, de ce mode de lecture, serait largement compensé par la meilleure qualité du travail. Nous ne le pensons pas, et nous penchons pour la lecture par le correcteur seul, collationnant lui-même la copie sur l'épreuve. Mais, il faut le reconnaître, cette lecture demande un temps beaucoup plus long que la lecture à l'aide d'un teneur de copie, et elle ne peut guère être adoptée que dans les maisons qui tiennent à produire de bons et beaux livres. Dans les imprimeries à journaux, et, en général, pour toutes les impressions qui demandent à être faites avec la plus grande rapidité, ce dernier mode de lecture serait impraticable. Mais, nous le répétons, pour les travaux sérieux et exceptionnellement difficiles, il faut y recourir, sous peine de mettre au jour des œuvres incorrectes et mal digérées.

La lecture en seconde se fait sans teneur de copie. Ordinairement on en charge un cor-

recteur autre que celui qui a lu la première épreuve, attendu que ce changement de lecteur constitue par lui-même une garantie de plus.

Les épreuves en seconde, avant d'être remises au correcteur, ont été envoyées à l'auteur pour qu'il y indiquât les corrections qu'il jugerait à propos de faire. Elles sont lues, au retour, par le correcteur en seconde, qui signale les fautes de toute nature échappées à l'attention de l'auteur. Comme ces épreuves sont ordinairement revêtues du bon à tirer de l'auteur, cette lecture est désignée sous le nom de lecture en bon à tirer, ou simplement lecture en bon.

Le domaine de la correction en seconde est beaucoup plus vaste que celui de la correction en première. Tandis que celle-ci doit se borner à la reproduction stricte du manuscrit, moins les fautes d'orthographe et de ponctuation, le correcteur en seconde doit remettre sur leurs pieds les phrases boiteuses; faire disparaître, en modifiant le plus légère-

ment possible la rédaction originale, les fautes de français que l'auteur a laissées subsister; rectifier ou amener l'auteur à rectifier les faits qui seraient en contradiction avec la vérité historique, les anachronismes; en un mot, corriger les imperfections de style et de rédaction qui échappent même à l'écrivain le plus soigneux et le plus attentif. Il est presque superflu d'ajouter que cette tâche ne peut être bien remplie qu'à la condition essentielle pour le correcteur de s'assimiler complètement les idées et le but de l'auteur.

Beaucoup de tact, une grande habitude du maniement de la langue, une connaissance profonde de ses ressources, une délicatesse de touche qui doit réussir à rendre imperceptibles à l'œil même de l'auteur les changements jugés nécessaires dans sa rédaction, enfin l'art difficile de persuader à l'écrivain que les modifications apportées à son œuvre émanent de lui-même : telles sont les principales qualités du correcteur en seconde.

Un correcteur qui remplit ces conditions est un trésor pour une imprimerie. Aussi les lecteurs du *Grand Dictionnaire* seront-ils étonnés d'apprendre que généralement les services si grands et si pénibles rendus par cet homme précieux sont rémunérés d'une façon insuffisante. Le maximum du traitement des correcteurs en seconde, dans les maisons dites à labours, c'est-à-dire dans celles où se font les ouvrages de longue haleine, ne dépasse pas 8 fr. pour dix heures de travail; et encore ce prix est-il exceptionnel : deux ou trois correcteurs au plus, à Paris, sont arrivés à ce chiffre de salaire, qui représente à peine une somme annuelle de deux mille deux ou trois cents francs, déduction faite des jours fériés, c'est-à-dire à peu près les appointements d'un troisième de rayon aux *Villes de France* ou au *Bon marché*. La grande majorité des correcteurs en seconde touche de 6 à 7 fr. par jour (de 10 heures).

Les correcteurs en première gagnent par jour depuis 5 fr. jusqu'à 6 fr. et 6 fr. 50. Nous laissons en dehors de cette statistique les correcteurs de journaux, qui sont généralement payés par la rédaction, et dont le traitement, presque toujours mensuel, varie de 1,800 à 3,500 fr. par an. Les journaux religieux et légitimistes (la *Gazette de France*, l'*Union*, le *Monde*, l'*Univers*) et le *Journal officiel* sont, paraît-il, ceux qui rétribuent le plus maigrement leurs correcteurs.

Mais arrivons à la dernière incarnation du correcteur.

Quand toutes les corrections ont été faites et que la feuille est sous presse, avant de commencer le tirage, on fait une nouvelle épreuve dite *terce*, sur laquelle on vérifie si les corrections du *bon à tirer* ont été exécutées, s'il n'a pas été commis de nouvelles fautes pendant cette exécution même, et s'il n'est pas tombé de lettres de la forme pendant son transport à la presse. C'est ordinairement le prote qui exécute le travail de la vérification; néanmoins, dans les imprimeries considérables, où de nombreuses presses fonctionnent du matin au soir, et souvent la nuit, un employé spécial est chargé de ce soin : cet employé, généralement choisi parmi les meilleurs typographes, porte le nom un peu ambitieux de *correcteur aux tierces*.

Quand la tierce est insuffisante, on fait une nouvelle épreuve, appelée *révision*, sur laquelle on vérifie si les corrections de la tierce ont été exécutées, ou bien, pour le cas où l'on aurait fait sous presse un changement ou une transposition de pages, on examine si ce changement, si cette transposition a été bien faite, et si le reste de la feuille n'a pas eu à en souffrir.

Nous ne pouvons clore cet article, déjà bien long pourtant, sans exprimer encore une fois l'intérêt que nous inspire la position précaire du correcteur dans les imprimeries, au point de vue du salaire principalement.

Ce distique, par lequel Corneille Kilian, l'un des correcteurs les plus distingués de l'imprimerie Plantinienne, terminait une pièce de vers intitulée *Corrector typographicus* :

Errata alterius quisquis correxit, illum

Plus satis invidiam, gloria nulla manet,

ce distique est toujours et sera longtemps encore d'actualité.

Comme dernier renseignement, disons qu'il existe une société de secours mutuels des correcteurs des imprimeries de Paris, approuvée par arrêté du ministre de l'intérieur du 26 juillet 1866.

— Phys. Le correcteur gazométrique est une des plus heureuses conceptions de M. J. Salleron. Il donne le moyen de connaître presque instantanément des résultats qu'on ne peut obtenir, par la méthode ordinaire, qu'à l'aide de longs et fastidieux calculs. Cet instrument est une sorte de règle à calcul, portant deux échelles séparées par une règle mobile. L'une des échelles, marquée V, correspond au volume apparent du gaz; elle est divisée en 90 parties, de 10 à 100, la division 10 à la partie inférieure, et la division 100 à la partie supérieure. L'autre échelle, marquée V', correspond au volume corrigé, c'est-à-dire ramené à la pression de 760 millimètres et à la température 0 degré. Quoique les divisions de ces deux échelles ne s'étendent que de 10 à 100, elles suffisent néanmoins pour tous les volumes, car ces divisions représentent aussi bien des litres que

des centièmes de centimètre cube. De 10 à 30, ces unités sont divisées en dixièmes; mais, les traits se rapprochant de plus en plus, la subdivision est limitée aux cinquièmes de 30 à 50, et aux demies de 50 à 100. La règle mobile porte deux échelles : l'une, marquée P, du côté de l'échelle V, pour représenter la pression à laquelle le gaz est soumis; l'autre, marquée T, du côté de l'échelle V', pour indiquer la température. Sur l'échelle des pressions, les deux divisions extrêmes, 380 et 1600, sont, celle-ci à la partie inférieure, celle-là à la partie supérieure. Chaque division intermédiaire vaut 2 millimètres de 380 à 800, et 5 millimètres de 800 à 1600. Sur l'échelle des températures, 20 est la division extrême du haut et 100 celle du bas. Chaque division intermédiaire vaut 1 degré centigrade. De plus, les divisions tracées au-dessus du point 0 correspondent aux températures inférieures à 0 degré, et les autres aux températures supérieures.

Pour se servir du correcteur gazométrique, il suffit de faire glisser la règle de manière à amener, devant le volume apparent du gaz lu sur l'échelle V, la division de l'échelle P, correspondante à la pression à laquelle le gaz était soumis, et, en face du trait qui, sur l'échelle T, indique la température du gaz, on lit sur l'échelle V' le volume corrigé. Supposons, par exemple, que 50 centimètres cubes d'un gaz soient soumis à une pression de 650 millimètres, la température étant de 26 degrés : on demande le volume de ce gaz, ramené à la température 0 degré et à la pression de 760 millimètres. Pour résoudre cette question, on amène le nombre 650 de l'échelle P des pressions devant le nombre 50 de l'échelle V du volume apparent; et, sur l'échelle V' du volume corrigé, en face du chiffre 26 degrés de l'échelle T des températures, on lit le nombre 39; d'où l'on conclut que le volume cherché est de 39 centimètres cubes.

Quelquefois on veut simplement corriger un volume gazeux, soit de la seule pression pour le ramener à 760 millimètres ou à une autre pression quelconque, soit de la seule température pour déterminer les dilatations et les contractions qu'il éprouvera en revenant à 0 degré ou en passant à une autre température. On obtient ce résultat d'une manière aussi facile que ci-dessus, mais on n'a besoin que des échelles V et P pour les changements de pression, et des échelles V' et T pour les corrections de température. Donnons un exemple pour chacun de ces cas. 75 centimètres cubes étant soumis à une pression de 400 millimètres, on voudrait connaître le volume de ce gaz, si la pression devenait 1,250 millimètres. Pour cela, on amène le nombre 400 de l'échelle P devant 75 de l'échelle V, et, sur la même échelle, devant 1,250, on lit 24 centimètres cubes. A la température de — 50, un gaz occupe 24 centimètres cubes; on désire savoir quel sera son volume à la température de + 15°. A cet effet, on amène + 15 de l'échelle T devant 24 de l'échelle V', et, en face de — 50, on lit 25,7 centimètres cubes.

CORRECTIF, *IVE* adj. (kor-rék-tif, i-ve — du lat. *correctus*, corrigé). Qui a la vertu de corriger, qui est fait pour corriger : *Saint Clément d'Alexandrie proposait les châtimens qui sont de deux sortes : châtimens correctifs, ou par conséquent temporels, et châtimens de vengeance*. (Boss.)

— s. m. Ce qui corrige, neutralise, tempère : *Le sucre est le correctif des acides*.

— Adoucissement, restriction qui corrige, qui rend moins dur, moins excessif : *Cette assertion a besoin d'un correctif*. *La nature a mis toujours un correctif auprès du mal*. (Mme Monmarson.) *L'avarice sert de correctif à la prodigalité extravagante et à ses désastreuses conséquences*. (Du Mesnil-Marigny.) *La critique injuste a pour correctif la louange méritée*. (E. de Gir.) *La liberté de tout dire a pour correctif la contradiction*. (E. de Gir.)

— Méd. Nom donné à des substances qu'on introduit dans certains médicaments, pour en neutraliser l'effet nuisible ou désagréable.

— *Encycl.* Méd. Un correctif est une substance quelconque ajoutée à une composition pharmaceutique, pour modérer, adoucir ou réprimer l'action d'un médicament énergique. On se sert encore des correctifs pour atténuer les qualités désagréables d'une substance médicale, pour masquer sa couleur, son odeur ou sa saveur. Dans la composition rigoureuse des formules, on trouve toujours : 1° une base; 2° un auxiliaire; 3° un correctif; 4° un excipient; 5° et même un dirigeant. Mais il s'en faut de beaucoup que ces distinctions soient toujours justes. Le plus souvent les substances se combinent de manière à pouvoir se passer de correctifs, dont elles remplissent elles-mêmes les fonctions. Les correctifs les plus employés sont les corps mucilagineux, huileux, sucrés, farineux, albumineux ou gélatineux. Les molécules de tous ces corps, se combinant avec celles de la substance active, atténuent la puissance de celle-ci et l'empêchent de faire une impression trop vive sur les tissus vivants. C'est ainsi que, dans un collyre au sulfate de cuivre, on introduit un mucilage de coings ou de guimauve pour diminuer la force mordicante du sel de cuivre.

CORRECTION s. f. (kor-rék-sion — du lat. *correctio*; de *corriger*, corriger). Action de corriger, de rectifier, de modifier en bien.

La correction d'un devoir d'écolier. La correction d'une date erronée. La correction des mœurs, des abus. Le théâtre a une grande vertu pour la correction. (Mol.) *On sent les abus anciens, on en voit la correction; mais on voit encore les abus de la correction même.* (Montesq.) *On a beau faire des prédications, on ne voit point de correction; le peuple n'en profite point.* (Volt.) *Rien n'est plus propre à former le goût que de démêler, dans les corrections d'un grand écrivain, le motif des arrêts qu'il a prononcés contre lui-même.* (D'Alemb.)

— Correctif, tempérament : *A côté de Montesquieu j'ai voulu lire du Machiavel : c'en est la vraie réputation, ou du moins la vraie correction.* (Ste-Beuve.) Peu usité.

— Par ext. Châtiment, punition, peine : *CORRECTION manuelle. Mériter une CORRECTION. Subir une CORRECTION. Châtier étant en colère n'est pas CORRECTION, c'est vengeance.* (Montaigne.) *Il vaut mieux dissimuler quelques défauts que de rendre la CORRECTION trop fréquente.* (Nicole). Les CORRECTIONS corporelles ne sont faites que pour les animaux. (Boitard.) Reprimande, admonition : *Une correction charitable.*

Il faut mettre le poids d'une vie exemplaire dans les corrections qu'aux autres l'on veut faire. MOLIÈRE.

■ Autorité, pouvoir de corriger, de réprimander, de châtier : *La correction des enfants appartient au père.*

— *Sauf correction*, Jusqu'à preuve du contraire, à moins que je ne me trompe : *Je maintiens, SAUF CORRECTION, que cela est faux. Je pense, SAUF CORRECTION, qu'il a le diable au corps.* (Mol.) *Il me semble, SAUF CORRECTION, messieurs, que cela ne vous regarde pas.* (P.-L. Courier.)

— Anc. législ. Bureau où travaillaient les correcteurs des comptes : *Le compte a été porté à la CORRECTION.*

— Jurisp. *Correction paternelle*, Droit que la loi reconnaît à un père de faire détenir son fils pendant un temps déterminé. ■ *Correction judiciaire*, Peine de la détention dans une maison dite de correction. ■ *Maison de correction*, Lieu de détention où l'on enferme, par autorité publique, les personnes dont la conduite est déréglée, et plus particulièrement les enfants convaincus d'un crime ou d'un délit, mais acquittés comme ayant agi sans discernement.

— Littér. et b.-arts. Qualité de ce qui est correct, purité, absence de fautes ou d'écarts : *CORRECTION grammaticale. CORRECTION du style. CORRECTION du dessin. Les Anglais n'étaient pas encore parvenus, du temps de Walter, à écrire avec CORRECTION.* (Volt.) *Ce qui constitue une lettre bien écrite ne consiste pas seulement dans la CORRECTION du style.* (Moncrif.) *La correction consiste dans l'observation scrupuleuse des règles de la grammaire et des usages de la langue.* (Beauzée.) *Il y a dans le style des qualités qui tiennent à la vérité du sentiment, il y en a qui dépendent de la correction grammaticale.* (Mme de Staël.) *La correction semble de la pédanterie, et bientôt le style littéraire aura besoin de commentateurs.* (Th. Gaut.)

— Rhétor. Figure par laquelle l'orateur se reprend lui-même, soit pour corriger ce qu'il a dit, soit pour enchaîner, comme dans ces phrases : *Je l'aime; que dis-je, aime! Je l'idolâtre. Son courage... je me trompe : son audace...*

Où me cachet ? fuyons dans la nuit infernale... Mais que dis-je ! mon père y tient l'urne fatale. RACINE.

— Théâtre. *Recevoir une pièce à correction*, L'admettre à la condition que l'auteur y fera certains changements.

— Typogr. Travail du correcteur qui indique les fautes ou les changements à faire dans une épreuve imprimée, avant le tirage définitif : *La correction d'une première épreuve, d'un bon à tirer, de la tierce. Être chargé de la correction des épreuves. Rectifications, changements indiqués sur un manuscrit ou une épreuve : Une épreuve chargée de corrections. Mes manuscrits et mes épreuves sont, par la multitude des corrections, de véritables broderies dont j'ai moi-même beaucoup de peine à retrouver le fil.* (Chateaub.) V. CORRECTEUR.

— Pharm. Opération qui consiste à mitiger la trop grande énergie d'un médicament, en lui adjoignant un correctif qui le neutralise en partie.

— Astr. Quantité qu'il faut ajouter à une observation ou en retrancher, pour obtenir le résultat vrai : *La correction du midi.*

— Mathém. Quantité dont il faut augmenter ou diminuer certains résultats obtenus par l'observation directe ou par des calculs basés sur l'observation, pour corriger l'erreur due à l'imperfection ou à l'insuffisance de cette observation.

— *Syn.* *Correction, amendement, réforme.* V. AMENDEMENT.

— Antonyme. In correction.

— *Encycl.* Mœurs et cout. Il semble, à première vue, que le mot *correction* n'a été créé et mis au monde qu'à l'usage des enfants, lesquels, s'ils étaient consultés, répondraient certainement : « Nous nous en passerions

bien. ■ Mais il est une autre catégorie d'enfants, enfants à barbe grise, que l'on ne gouverne qu'au moyen du bâton, de la schlague, en un mot, de la correction. Dans ces sortes de gouvernements, qu'on appelle *paternels*, le souverain corrige ses sujets comme un père ses enfants. De là l'inépuisable prodigalité de coups de bâtons distribués en Turquie, en Perse, en Chine et au Japon. Cette manière d'agir était surtout celle de Pierre le Grand, qui essaya de civiliser les boyards de sa cour à coups de canne. Voici à ce sujet quelques curieuses anecdotes rapportées par le prince Galitzin, dans la *Russie au XVIII^e siècle*.

Un jour, une faute ayant été commise, le czar l'attribua sans la moindre preuve à Wolinski, son ambassadeur à la cour de Perse, et le bâtonna comme il avait coutume de le faire en pareille circonstance. Ayant ensuite reconnu sa méprise : « J'en suis bien fâché, lui dit-il; mais vous ne manquerez pas certainement de mériter cette petite correction d'ici à quelques jours; portez donc cela à votre avoir, et, le cas échéant, nous serons quittes. » C'est ce qui arriva en effet peu de temps après.

Comme Pierre était très-violent, qu'il obéissait toujours à son premier mouvement, agissant avant de réfléchir, frappant avant d'interroger, de semblables méprises n'étaient point rares; mais il s'en tirait toujours de la même façon, disant que c'était un à-compte sur l'avenir, ce qui se trouvait vrai la plupart du temps. Ses favoris les plus chers, ses maîtresses, et jusqu'à la czarine, n'étaient pas à l'abri de ses corrections.

Comme il trouvait que les audiences lui prenaient trop de temps, il se reposait de ce soin sur Menschikoff, qui le représentait avec beaucoup de pompe et d'apparat. Mais toute cette magnificence ne préservait pas le favori, lorsqu'il avait fait quelque sottise, d'entrer *ex abrupto* en relations intimes avec la canne de son terrible maître. C'était un divertissement pour ce prince de saisir son favori, entouré de pages et de chambellans, de le faire descendre de son beau carrosse à six chevaux, et de le bâtonner d'importance; après quoi il le remettait dans sa voiture. Pierre le Grand administrait ces corrections comme on l'eût fait à des enfants, et ses sujets le trouvaient tout naturel. Quelquefois il s'y prenait d'une façon plus originale. Ayant appris qu'un seigneur avait commis des exactions, il fit appeler Sinawin, un autre de ses favoris, et lui dit : « Demain nous dînerons chez un tel, vous lui chercherez querelle pendant le repas sous tel prétexte, ensuite vous le saisirez et vous lui administrerez cinquante coups de bâton bien comptés. » Sinawin s'acquitta au pied de la lettre de sa commission. Le maître de la maison alla aussitôt se jeter aux pieds du monarque et lui demander satisfaction de cet indigne traitement. « Pourquoi, lui répondit le czar, avez-vous exigé telle et telle somme de telles villes, contre mes ordres? Vous n'avez que ce que vous méritez, il a bien fait; ayez soin de ne pas retomber dans la même faute. Allez, au lieu de demander satisfaction, boire à sa santé et lui à la vôtre; embrassez-vous et soyez plus sage à l'avenir. »

Mais l'aventure la plus curieuse en ce genre est la correction infligée au sénat; elle est caractéristique et montre bien quel était ce premier corps de l'Etat, qu'on eût pu mettre à côté du sénat de Suède, dont Charles XII disait : « Envoyez ma botte pour le présider ! » Le sénat était obligé de s'assembler tous les jours, à l'exception des jours de fête et des dimanches, à huit heures précises du matin. Un jour le czar, qui parcourait alors l'intérieur de son empire, rentra inopinément dans sa capitale au milieu de la nuit. Les sénateurs, que son éloignement tenaient dans une profonde sécurité, avaient cru qu'ils pourraient dormir la grasse matinée. A huit heures précises, Pierre pénétrait dans la salle du sénat, où, ne trouvant personne, il ordonna au chancelier de service d'envoyer les soldats de la garde prévenir les sénateurs. Ceux-ci arrivèrent les uns après les autres tout essouffés. Au fur et à mesure qu'ils entraient, le czar, placé à la porte en sentinelle et la canne à la main, les accueillait avec une volée de coups, en leur enjoignant d'aller occuper leur place. La correction s'exécuta militairement depuis le premier jusqu'au dernier.

La vie du czar est pleine d'aventures de ce genre; il appelait cela *se fouetter le sang*.

— Jurisp. *Maisons de correction*. Dans notre système pénitentiaire, la maison de correction tient le milieu entre les maisons d'arrêt et de justice et les maisons de détention. On sait que les maisons d'arrêt reçoivent les inculpés, les prévenus et les condamnés à un emprisonnement de moins d'un an. Les maisons de justice sont consacrées aux condamnés qui sont en appel devant un tribunal ou une cour; à ceux qui sont condamnés en dernier ressort, mais pour un temps assez court; enfin à ceux qui sont sous le poids d'une ordonnance de prise de corps et qui attendent le moment de passer en cour d'assises. Quant aux maisons de détention, elles reçoivent les condamnés aux peines afflictives et infamantes, prononcées par les cours d'assises. Nous insistons sur cette distinction, parce qu'elle échappe généralement au public, et que les gens du monde confondent facilement entre eux ces divers modes de répression.

Les maisons de correction ont une triple destination. Elles servent de lieu de détention : 1^o aux mineurs contre lesquels les parents veulent exercer le droit de correction ; 2^o aux mineurs âgés de moins de seize ans, condamnés pour crimes ou délits, mais chez lesquels la cour ou le tribunal n'a pas reconnu de discernement ; 3^o enfin aux condamnés pour délit par un tribunal correctionnel. Examinons chacune de ces catégories de prisonniers.

1^o *Mineurs enfermés par leurs parents.* C'est dans les articles 375 à 382 que le père puise la faculté d'employer contre un enfant rebelle le droit de correction. Certes, depuis la loi des Douze Tables, l'autorité paternelle s'est singulièrement amoindrie, et les déceuvirs, qui accordaient au *paterfamilias* un droit absolu de vie et de mort sur ses enfants, n'auraient pas signé cette quasi-abdication de la puissance qu'ils avaient donnée au chef de la famille. Mais il faut tenir compte du progrès des mœurs, de la différence du caractère des nations, de leurs coutumes, de leurs usages ; ce qui était nécessaire chez un peuple à son origine, pour des hommes à qui la force brutale seule pouvait imposer l'obéissance et le respect, deviendrait exorbitant chez un peuple policé, qui reconnaît les supériorités morales et intellectuelles, la hiérarchie du sang, de l'âge, de la vertu. Si le législateur moderne a compris que la base de toute société était le maintien des liens qui unissent la famille, la protection du père, le respect et la soumission des enfants, il a voulu croire aussi que ces sentiments étaient assez profondément gravés dans les cœurs pour qu'il fût inutile de les prescrire à titre d'obligation légale. Il n'a donc prévu que le cas où l'enfant, encore mineur, compromettrait par de mauvais penchants son avenir, et, dans l'intérêt même de l'enfant, il a voulu donner au père les moyens de redresser, de corriger un naturel encore flexible, et il a institué les maisons de correction. Quand un mineur âgé de moins de seize ans donne à son père de graves sujets de mécontentement, celui-ci peut adresser au président du tribunal civil une demande d'incarcération, dont la durée ne dépassera pas un mois. Le président fait venir l'enfant, l'interroge et, d'après ses réponses, demande au père d'attendre encore et d'espérer le repentir, ou accorde aussitôt un ordre d'incarcération pour un mois. Le père reste toujours maître d'abréger la détention de son fils ; mais il ne peut l'augmenter arbitrairement et de sa propre volonté. Si le mineur est âgé de plus de seize ans, la détention demandée par le père peut s'étendre jusqu'à six mois. Les formalités sont absolument les mêmes. Seulement, il est certain que, dans ce cas, l'emprisonnement étant plus long, le châtement étant plus sévère, le président apporte plus de soin encore, plus de circonspection dans l'examen des griefs reprochés au mineur. Au reste, pour affirmer plus vivement son intention de protéger surtout les intérêts du mineur, le législateur n'a pas voulu que l'avenir fût engagé par des peccadilles d'enfant, et que les fautes commises à un âge où la raison n'est pas encore un contre-poids suffisant aux entraînements pussent laisser de trace et venir tacher plus tard la vie d'un honnête homme. Aussi, pour cette incarcération, il n'y a ni procédure, ni écrit de quelque nature que ce soit, ni acte quelconque, rien enfin dont on puisse plus tard se faire une arme contre l'homme. Le père est seulement tenu de payer les frais et de fournir une somme mensuelle pour les aliments. Il a, comme nous l'avons dit plus haut, le droit d'abréger à sa volonté l'emprisonnement de son enfant. Quand l'incarcération a été signée par le président, le mineur est conduit dans une maison spéciale. Après un entretien avec le père sur les penchants, le caractère, les habitudes, l'éducation, l'instruction du jeune prisonnier, le directeur soumet son pensionnaire à un système approprié à son caractère. Par une succession de travaux, de récréations, d'exhortations, de causeries, il s'attache tout d'abord à calmer l'irritation que manifestent, en général, les jeunes détenus pendant les premiers jours. Puis il cherche à éveiller chez lui des sentiments de respect et d'affection pour sa famille, de déférence pour les principes de morale et de dignité humaine. Tout ceci exige chez le directeur un tact parfait, une délicatesse exquise, un sentiment très-fin des pensées qui naissent chez son jeune pensionnaire. Il faut qu'il surveille avec une extrême attention les progrès, les découragements, les aspirations de cette âme qui lui est confiée ; il faut que, par un mélange de douceur et de fermeté, il pénètre jusqu'au cœur de l'enfant, qu'il s'en fasse aimer, non pas craindre, mais respecter. Alors seulement il acquiert sur lui une certaine autorité dont il peut se servir pour rectifier des instincts pernicieux, combattre des répugnances involontaires, des antipathies inexplicables. Il est seul juge, dans ce cas, de l'opportunité de la présence du père. S'il pense que la vue de son père puisse déterminer chez l'enfant un bon mouvement, une inspiration généreuse, il le fait venir. Mais ne voyez-vous pas quelle profonde connaissance du cœur humain, quelle habileté, quelle mansuétude, quelle patience impliquent les fonctions de directeur ? Celui-ci est aidé dans sa tâche de régénération morale par un ministre de la religion à laquelle appartient le mineur.

On ne peut nier que les exhortations du pasteur ou du prêtre ne soient d'un secours véritable dans cette œuvre de transformation. La grandeur, la pureté des principes de la morale évangélique frappent les imaginations vives, et déterminent parfois le retour au bien préparé par le directeur. Nous le reconnaissons avec plaisir, l'administration sait en général choisir les hommes qui dirigent ces établissements. La magistrature a fourni de remarquables directeurs, et, en étudiant la seconde section de notre matière, nous aurons l'occasion de citer le nom d'un ancien magistrat qui, après avoir donné sur son siège le bel exemple du savoir uni à la vertu, a consacré sa science, sa connaissance des hommes, son talent, à la réhabilitation morale, à la régénération des jeunes détenus. Le président du tribunal visité de temps à autre les mineurs ainsi incarcérés. Il s'informe, auprès du directeur, de leurs progrès, de leurs tendances ; il suit leur convalescence. Il sert ainsi d'intermédiaire entre le père et le directeur. Le concours intelligent de ces autorités paternelles a souvent eu pour résultat de fléchir les caractères les plus rebelles.

2^o *Mineurs détenus judiciairement jusqu'à leur majorité.* Dans son esprit de protection pour les faibles, le législateur n'a pas voulu que le délit ou même le crime commis sans une volonté suffisamment libre et mûre soumit son auteur aux mêmes conséquences, aux mêmes pénalités qu'entraîne l'infraction identique commise par un homme jouissant de toutes ses facultés. Le fait se représente malheureusement trop fréquemment de jeunes gens, encore mineurs, se laissant entraîner par le mauvais exemple, par la contagion du vice, à des fautes qui ne relèvent plus seulement de l'autorité paternelle. Une plainte est portée par la personne lésée, ou le coupable est pris en flagrant délit. On l'arrête et on le traduit devant la juridiction ordinaire. C'est ici que la sollicitude du législateur se fait jour. En dehors de l'infraction qu'il est, en général, facile de prouver, les magistrats doivent s'enquérir des antécédents du jeune coupable, de l'éducation qu'il reçoit dans sa famille, des exemples, des conseils qu'il y trouve. Et, trop souvent, on découvre que l'enfant est abandonné à lui-même, à ses instincts. Ses parents, occupés chacun de son côté, ne s'inquiètent pas de quelle façon il emploie son temps, dans quelle société il vit, quels camarades il fréquente. C'est ainsi que des enfants, doués d'un bon naturel, se trouvent facilement corrompus par des compagnons vicieux. Les magistrats tiennent compte de toutes ces circonstances si funestes au développement moral d'une jeune intelligence. Ils doivent se demander, avant tout, si le coupable a agi avec discernement, c'est-à-dire s'il a bien compris la portée de son action, la gravité de ses conséquences, s'il a réellement été en présence de la culpabilité de son infraction. Car, trop souvent, le sens moral n'est même pas éveillé chez ces enfants, et leur conscience ne leur reproche rien, ne les éclaire pas, reste muette, parce qu'elle n'a pas été développée par leurs parents. S'il y a certitude pour les magistrats qu'il n'y a pas eu discernement, le coupable n'est pas condamné ; mais, en raison des circonstances, de la perversité précoce du sujet, de la bonne volonté des parents, toutes circonstances pour lesquelles il a un droit absolu d'appréciation, le tribunal peut ou rendre l'enfant à sa famille ou se servir d'un moyen de répression que la loi lui a donné : c'est de l'envoyer dans une maison de correction, où le jeune coupable restera jusqu'à sa majorité. C'est dans l'espoir d'une régénération morale, qu'il faut toujours tenter, que le législateur a voulu éloigner l'enfant des endroits de détention où le contact de coupables plus âgés aurait pu avoir une déplorable influence sur son esprit. La maison où le jeune condamné sera conduit est donc exclusivement consacrée aux jeunes détenus. C'est, comme pour les enfants incarcérés par leurs parents, par le travail, par des exhortations, des encouragements, que l'on s'attache à donner au détenu la notion du bien et du juste, l'amour du travail, d'une vie laborieuse et honorable. Divers établissements ont été fondés dans ce but. Le plus célèbre est à Paris, rue de la Roquette, en face de la maison de détention qui reçoit les condamnés aux travaux forcés qui attendent leur départ, et que l'on connaît sous le nom de Grande-Roquette. La maison de correction, appelée communément Petite-Roquette, reçoit un nombre assez considérable de jeunes détenus. Une discipline très-ferme, tempérée par l'intelligente bonté de la direction, donne à ces enfants l'habitude du devoir et des obligations sociales. Certes, on n'obtient pas toujours les résultats qu'on poursuit, mais il suffit qu'un certain nombre de jeunes gens sortent avec l'intention de bien faire, la volonté de réparer leurs fautes passées, de mériter la considération et l'estime publique, pour que la création si moralisatrice des maisons de correction soit considérée comme un bienfait. L'article 67 du code pénal ajoute que, si le tribunal déclare que le coupable a agi avec discernement, il peut prononcer son incarcération dans une maison de correction pour un temps plus long que celui qui le sépare de sa majorité. Mais nous devons ajouter que, dans la pratique, le tribunal use rarement de cette faculté. Il y aurait, du reste, un inconvénient

sérieux à laisser dans la même maison des jeunes gens de vingt-quatre à vingt-cinq ans en contact avec des enfants de quinze ou seize ans. Au surplus, le but de l'institution serait manqué. Ce ne serait plus une maison de correction, ce serait une maison de détention. Le législateur a voulu que l'on s'attachât à moraliser des enfants encore jeunes, à redresser des esprits encore flexibles, à réformer des caractères encore susceptibles de direction ; mais quand l'homme a atteint sa majorité, quand il est parvenu à l'âge où la loi lui accorde l'exercice des droits civils et politiques, le législateur a pensé que l'autorité quasi paternelle devait cesser, et que le coupable rentrerait alors dans le droit commun.

Les maisons de correction sont, comme toutes les prisons, soumises aux visites des autorités judiciaires et administratives. Le président des assises, celui du tribunal, le procureur général ou ses substitués, le procureur impérial, le préfet ou le sous-préfet visitent alternativement ces maisons et se font présenter tous les détenus. Ils s'enquerraient de la conduite et des progrès de chacun. Ces sortes de revues, assez fréquentes, entretiennent chez les jeunes prisonniers une sorte d'émulation, de zèle, qui est favorable à leur amendement. Il peut arriver que certains enfants, par une bonne conduite soutenue, par un travail acharné, se recommandent plus directement à la bienveillance de l'administration. Le directeur et l'aumônier de la maison se concertent alors pour présenter des propositions tendant à abréger, en faveur des plus méritants, la durée du séjour dans la maison de correction. Il est bien entendu que ces propositions ne doivent être faites qu'avec une extrême circonspection. On a vu parfois une mesure indulgente trop prématurée arrêter les progrès du retour au bien. Nous devons ajouter que, par un sentiment de protection pour la jeunesse, le législateur n'a pas voulu que cet emprisonnement eût rien d'infamant et pût compromettre l'avenir d'un enfant coupable. Le jeune détenu sort donc de la maison de correction libre et sans être assujéti à aucune surveillance. Il jouit, comme tous les citoyens, de l'exercice de tous les droits civils, politiques et de famille. Il est enfin entier, et son séjour dans la maison de correction ne l'a en rien diminué ; il n'a subi aucune *minutio capitis*, suivant l'énergique expression du droit romain.

Cette notice ne serait pas complète si nous n'indiquions une tentative toute paternelle et toute moralisatrice qui a, depuis un certain nombre d'années, été couronnée du plus brillant succès. Nous voulons parler des colonies agricoles qui ont été fondées pour recevoir les jeunes détenus. On a pensé qu'à côté des professions que l'on enseigne aux jeunes détenus à la Petite-Roquette et dans d'autres maisons de correction, professions qui trouvent surtout leur emploi dans les villes, où elles ont à souffrir d'une concurrence déjà si lourde, il y avait un puissant intérêt à ne pas négliger l'enseignement des travaux agricoles, et à préparer pour nos campagnes, littéralement dépeuprées de bras, une armée d'agriculteurs laborieux, intelligents, instruits, connaissant les machines nouvelles, sachant s'en servir, versés dans la science des engrais, des diverses natures de terrains, des divers genres de cultures, capables, enfin, de donner un puissant essor à une des sources de la richesse publique, à l'agriculture, dont les statistiques les plus impartiales accusent l'état de souffrance et de prostration. C'est pour réaliser cette belle et féconde pensée que l'on a créé les colonies agricoles de Mettray (Indre-et-Loire) et de Saint-Illan (Côtes-du-Nord). Le *Grand Dictionnaire* donne, sous chacun de ces mots, l'organisation intérieure et le mode de fonctionnement de ces deux importants établissements, si intéressants à tous égards. Nous renvoyons le lecteur aux articles qu'il y consacre. Qu'il nous soit seulement permis de rendre hommage à l'homme éminent qui a fondé et dirigé avec tant de talent la colonie de Mettray. C'est à l'honorable M. Demetz, ancien conseiller à la cour de Paris, que l'on doit l'admirable organisation des travaux et des études dans cette maison. Son initiative, ses conseils, sa volonté persistante, ont amené le développement énorme qu'a pris cette colonie. Aujourd'hui, vous trouverez dans nos campagnes, dans les grandes exploitations agricoles ou forestières, des contre-maîtres, des surveillants, des agriculteurs, intelligents, instruits, zélés, dévoués, qui remercieront chaque jour, du plus profond de leur cœur, l'homme si savant et si bon qui les a pris dans leurs égarements, les a soutenus, consolés, réhabilités à leurs propres yeux, et d'enfants dépravés à su faire des hommes honnêtes, laborieux et utiles.

3^o *Condamnés correctionnellement à l'emprisonnement.* Les maisons de correction avaient été, dans l'origine, destinées à recevoir une troisième catégorie, celle des condamnés à l'emprisonnement par un tribunal correctionnel. C'est ainsi que le voulait l'article 292 du code d'instruction criminelle. Mais divers actes législatifs, rendus dans la forme des décrets d'administration publique, ont depuis ainsi reparté cette catégorie de condamnés. Ceux dont la peine s'élève à quelques jours de prison la subissent dans les maisons de justice ; quand la peine est d'une durée plus longue, mais inférieure à un an et un jour, le condamné est conduit dans une maison

d'arrêt. Enfin c'est sur les maisons de détention, appelées aussi maisons de justice ou maisons centrales, que sont dirigés les condamnés dont la peine excède un an et un jour.

Nous recommandons, comme développement sur l'organisation des maisons de correction, la *Répression pénale*, par M. Béranger, ancien président à la cour de cassation (2 vol. in-8°) ; Moreau (Christophe), *De l'état actuel des prisonniers en France* (1 vol. in-8°) ; du même auteur, le *Code des prisons* (1 vol. in-8°) ; Allier, *Etudes sur le système pénitentiaire et les sociétés de patronage* (1 vol. in-8°) ; Bonneville de Marsangy, *Traité des diverses institutions complémentaires du régime pénitentiaire* (1 vol. in-8°).

— *Théât. Pièce reçue à correction.* Ceci est un euphémisme ingénieux, inventé par MM. les sociétaires de la Comédie-Française, pour sauvegarder l'amour-propre de l'auteur d'un ouvrage qu'il ne leur convient pas de jouer. En réalité, recevoir une pièce à correction équivaut, pour eux, à un refus pur et simple ; car il est presque sans exemple que les corrections faites à son œuvre, par un auteur, aient amené un résultat différent du premier, mais, du moins, le refus des comédiens n'est pas brutal, et s'abrite derrière une apparence de courtoisie.

La liste serait longue à dresser des pièces ainsi reçues à correction, c'est-à-dire refusées par le comité de lecture de la Comédie-Française. Nous ne voulons pas dire que, parfois, le comité n'ait pas agi sagement en éconduisant ainsi, avec un semblant de politesse, des écrivains qui n'étaient pas dignes de pénétrer dans la maison de Molière ; mais il faut avouer aussi que, souvent, il s'est lourdement trompé, et qu'il a éloigné des œuvres qui, portées par leurs auteurs sur d'autres scènes, y ont obtenu des succès retentissants et prolongés. L'un des exemples les plus mémorables est celui des *Vépres siciliennes*, de Casimir Delavigne. Cette tragédie, reçue à correction par le Théâtre-Français, fut transportée par son auteur à l'Odéon, où elle fit courir tout Paris pendant plusieurs mois.

Pendant longtemps, en effet, l'Odéon fut le point de mire et le refuge de tous les auteurs dramatiques dont les pièces étaient reçues à correction sur notre première scène ; ceci tenait à ce que l'Odéon était, avec le Théâtre-Français, le seul théâtre auquel il fût permis de jouer la comédie et la tragédie. Ponsard vit sa *Lucrèce* reçue à correction rue Richelieu, et attirer ensuite la foule de l'autre côté de la Seine ; il en fut de même pour une autre de ses pièces, les plus célèbres, *l'Onneur et l'Argent*. Plus tard, le Gymnase ayant obtenu la faculté de représenter des comédies en prose ou en vers, ce théâtre bénéficia plus d'une fois des erreurs du comité de lecture de la Comédie-Française ; c'est dans ces conditions qu'il offrit au public un certain nombre de pièces qui y obtinrent un grand retentissement, et qui avaient été reçues à correction par ce dernier. Nous citerons, entre autres, le *Demi-monde*, de M. Alexandre Dumas fils ; *Philiberte*, de M. Emile Augier ; *Mercedet*, de Balzac, etc., etc. Aujourd'hui que la diffusion des genres a été proclamée avec la liberté industrielle des théâtres, les auteurs qui s'adressent à notre première scène comique ont du moins, en cas d'échec, un refuge dans tous les autres théâtres, et une pièce reçue à correction n'est pas condamnée, si elle est réellement bonne, à moisir à tout jamais dans les cartons. C'est ce qui avait lieu jadis, lorsque l'Odéon était encombré de manuscrits, les autres théâtres étant dans l'impossibilité, vu les termes de leurs privilèges et le genre auquel ils étaient astreints, de s'emparer des pièces refusées ou, ce qui revient au même, reçues à correction par la Comédie-Française.

Jadis, et pour donner à l'auteur reçu dans ces conditions une fiche de consolation, l'administration de la Comédie avait coutume de lui accorder ses entrées. Nous croyons que, depuis longtemps déjà, cet usage est tombé en désuétude. Peut-être la Comédie-Française, en voyant le nombre des auteurs dramatiques s'accroître de jour en jour, craignit-elle d'en arriver à voir sa salle remplie par ceux qu'elle aurait éconduits.

— *Mathém.* Lorsqu'une formule algébrique a été déduite d'observations et de mesures relevées par un astronome ou un physicien, elle ne peut, en général, être appliquée que dans des circonstances identiques à celles qui ont servi à l'établir. Si les circonstances ne sont plus les mêmes, il faut ajouter ou ôter aux résultats de la formule une certaine quantité, appelée *correction*, qui a été précisément calculée en tenant compte de l'intervention des phénomènes nouveaux et des nouvelles influences. L'astronomie, surtout, est tenue de recourir presque continuellement aux *corrections* pour éviter les erreurs qui résulteraient, soit des effets de la réfraction, de la nutation ou de l'aberration, soit de la précession des équinoxes, soit enfin des mouvements périodiques des astres.

Un navigateur veut-il, par exemple, connaître l'heure du passage de l'étoile polaire au méridien du lieu de son vaisseau ; ce méridien étant préalablement déterminé, on consultera la *Connaissance des temps*, qui donne l'heure du passage de cette même étoile au méridien de Paris ; puis, au moyen d'une simple *correction*, additive si la longitude est

occidentale, soustractive si elle est orientale, on obtiendra l'heure voulue. *l* désignant la longitude du lieu du vaisseau exprimée en minutes de temps, la correction est $1 \times 05,164$; par suite, *h* désignant l'heure du passage au méridien de Paris, l'heure que l'on cherche, pour le vaisseau, est $h \pm 1 \times 05,164$.

L'Annuaire du bureau des longitudes publie chaque année diverses tables de corrections indiquant les valeurs numériques qu'il faut mettre dans les formules à la place des lettres.

— Mar. Les marins qui n'observent pas la longitude avec précision naviguent d'après l'estime de la boussole, pour la route, et du loch pour le chemin; ils ont seulement les hauteurs méridiennes du soleil, chaque fois qu'il se montre à son passage au méridien du bâtiment, d'où ils concluent leur latitude. Ils comparent alors les latitudes observées des deux midis avec les latitudes provenant de l'estime, dans le même intervalle de vingt-quatre heures; la différence leur indique la correction à faire pour rectifier une partie des erreurs de la route ou du chemin au moyen de l'instrument nommé *quartier de réduction*.

— Typogr. V. CORRECTEUR.

CORRECTIONNALISATION s. f. (ko-rèk-si-o-na-li-zà-si-on — rad. *correctionnel*). Jurispr. Déclassement, par suite duquel certains faits antérieurement qualifiés crimes, et punis de peines afflictives et infamantes, deviennent dès lors de simples délits, justiciables des tribunaux correctionnels. Transformation en délits, par l'omission des circonstances aggravantes ou constitutives, de faits qualifiés crimes par la loi, et dont les auteurs, au lieu d'être renvoyés devant les assises, sont traduits devant les tribunaux correctionnels.

— Encycl. La révision législative des lois pénales entraîne le déclassement de certains faits qui, appréciés plus ou moins sévèrement, deviennent des crimes ou descendent dans la catégorie des délits: il est des faits qui, envisagés théoriquement, ont apparu avec un caractère de gravité très-sérieux, et qui, dans la pratique, ont été l'objet d'une appréciation plus indulgente. L'insistance des jurys d'assises à admettre des circonstances atténuantes et même à acquitter, dans certains cas, prouve que la conscience publique ne juge pas comme le législateur. Le souverain, au nom duquel se rend la justice, doit-il lutter contre cette appréciation ou doit-il, au contraire, s'incliner devant elle et appeler le pouvoir législatif à la consacrer officiellement? Nous n'hésitons pas à affirmer que ce dernier parti est le seul à prendre lorsque l'expérience a été suffisamment longue et démonstrative. Un fait n'est réellement un crime que lorsque la conscience des honnêtes gens le classe dans cette catégorie. Dans le cas contraire, il faut le correctionnaliser.

La loi du 18 avril 1863, qui a modifié un certain nombre d'articles du code pénal, offre plusieurs cas de *correctionnalisation*. L'exposé des motifs et le rapport de la commission, auxquels nous renvoyons nos lecteurs, démontrent que l'attitude des jurys d'assises et la tendance des parquets à transformer certains crimes en délits ont guidé le gouvernement dans la recherche des modifications à opérer, et l'ont déterminé à ne pas retarder davantage la présentation d'un projet de loi.

Cette tendance des parquets à correctionnaliser les crimes dans certains cas n'est pas nouvelle; mais elle s'est affirmée plus généralement depuis vingt ans. Des esprits sérieux se sont élevés avec force contre cette pratique irrégulière qui, se substituant à la loi, enfreignant ses prescriptions, troublant l'ordre des compétences, fait entrer dans les habitudes judiciaires la *correctionnalisation* administrative. Nous dirons qu'en pareille matière il est difficile de poser une règle générale; d'où il suit que la critique s'égare lorsqu'elle veut blâmer sans distinguer entre les cas où la *correctionnalisation* est un acte de bonne administration et ceux où elle est abusive et arbitraire.

Sans doute, d'après la lettre de la loi, tout fait qualifié crime, soit par ses éléments constitutifs, soit à cause des circonstances aggravantes qui l'accompagnent, doit être déféré aux cours d'assises; mais, en fait et dans la pratique, lorsque le magistrat du ministère public est saisi d'un acte délictueux, d'un vol domestique, par exemple, peut-il ne pas se préoccuper de l'importance de la soustraction, et fera-t-il réellement bonne justice en renvoyant devant les assises un prévenu convaincu d'avoir volé une paire de bas ou une bouteille de vin? D'autre part, si, appréciant qu'une longue détention préventive et la certitude d'une condamnation à au moins une année d'emprisonnement sont un châtiment trop rigoureux pour une infraction légère, devra-t-il la laisser sans répression? Si, à un autre point de vue, il reconnaît que les éléments constitutifs du crime ou les circonstances aggravantes ne sont pas établis avec une parfaite évidence, doit-il, dans le doute, saisir le jury pour arriver, devant la cour d'assises, à un résultat semblable, c'est-à-dire à une condamnation correctionnelle? Évidemment non, et c'est dans ces cas et dans beaucoup d'autres analogues que la *correctionnalisation* vient se placer comme un heureux correctif pour concilier les rigueurs de la justice avec les prescriptions de l'humanité. La meilleure preuve que cette pratique, ainsi entendue et employée avec discernement,

n'est pas mauvaise, c'est qu'elle a l'approbation du barreau. Il est rare qu'un avocat qui comprend ses devoirs réclame des magistrats correctionnels un jugement d'incompétence: il apprécie que les droits de la défense sont sauvegardés, et que le prévenu a autant à attendre de la justice des magistrats que de celle du jury.

Correctionnaliser une affaire, c'est donc la transformer, ou tout simplement négliger de relever les circonstances aggravantes. Le fait ainsi modifié n'est plus qu'un délit de la compétence des tribunaux correctionnels. Le faux en écriture commerciale ou privée peut devenir une escroquerie tentée ou consommée; l'attentat à la pudeur ou la tentative de viol, un outrage public à la pudeur; le vol qualifié, un vol simple, etc.

Autant cette pratique est quelquefois d'un effet salutaire pour la bonne administration de la justice, autant elle est critiquable lorsque, faisant violence au texte et à l'esprit de la loi, elle transforme en délits des faits graves et sérieusement criminels. S'ils sont suffisamment prouvés, les parquets ne doivent pas craindre de les déférer au jury, dût-il y avoir un acquittement. Les magistrats ont fait leur devoir en poursuivant; les jurés font sans doute le leur en prononçant un verdict négatif. C'est dans la crainte que de pareils abus se produisent que, dans certains ressorts, les tribunaux s'opposent rigoureusement à la *correctionnalisation* des crimes: on ne peut pas leur en faire un reproche, puisqu'ils s'abritent derrière un texte formel; mais nous préférons à cet ostracisme systématique un esprit de conciliation et de sage entente des nécessités de la pratique, et nous croyons que l'on rend exacte justice toutes les fois qu'on rend une justice équitable et humaine. C'est aux tribunaux à faire bonne garde et à empêcher les abus que pourraient faire naître un zèle peu intelligent. D'ailleurs, les prévenus qui croiraient avoir quelque intérêt à invoquer l'exécution rigoureuse de la loi peuvent décliner la compétence des tribunaux, et demander leur renvoi devant la juridiction criminelle.

La pratique à laquelle, dans le langage non officiel des tribunaux, on a donné le nom de *correctionnalisation* a eu pour résultat de diminuer considérablement le nombre des affaires portées aux assises, et de rendre les sessions moins longues. Les tribunaux correctionnels ont vu, au contraire, s'accroître le nombre des délits déferés à leur examen. (Voir les *Comptes rendus* annuels de l'administration de la justice criminelle publiés par le garde des sceaux.)

M. Gustave Roussel, juge d'instruction, a publié en 1855, dans la *Revue critique de législation*, une étude intéressante: *De la correctionnalisation des crimes, ou de la nécessité et des moyens de soumettre à la juridiction correctionnelle certains faits légalement réputés crimes*.

CORRECTIONNALISER v. a. ou tr. (kor-rèk-si-o-na-li-zè — rad. *correctionnel*). Pratiq. Mettre dans les attributions des tribunaux correctionnels, rendre susceptible d'être porté devant ces tribunaux. **CORRECTIONNALISER** un crime, une affaire. *En écartant les circonstances aggravantes, les magistrats ont correctionnalisé les crimes.* (J. Favre.)

CORRECTIONNALITÉ s. f. (kor-rèk-si-o-na-li-té — rad. *correctionnel*). Pratiq. Qualité d'une affaire qui la met dans les attributions de la justice correctionnelle: *Le caractère essentiel de la correctionnalité des délits est dans la nature de la peine plutôt que dans celle de l'acte lui-même.*

CORRECTIONNEL, ELLE adj. (kor-rèk-si-o-nèl). Jurispr. Qui a le caractère d'un simple délit, qui a rapport à un acte ou aux actes qualifiés délits par la loi, et justiciables, à ce titre, d'un tribunal spécial: *Police correctionnelle. Peine correctionnelle. Procédure correctionnelle. C'est une bonne chose que d'abréger la prison préventive pour une foule de petits délits correctionnels, mais il ne faut pas en rester là.* (E. Laboulaye.)

— s. f. Pop. : Tribunal CORRECTIONNEL. *Paraitre devant la correctionnelle. Comme avocat, j'accapare la sixième chambre, je monopolise la correctionnelle.* (Th. Barrière.) *Au risque de la correctionnelle, je suis capable de vous arracher les yeux.* (Lermite.)

CORRECTIONNELLEMENT adv. (kor-rèk-si-o-nèl-le-man — rad. *correctionnel*). D'une manière correctionnelle, devant la juridiction correctionnelle: *Juger correctionnellement. Poursuivre correctionnellement.*

CORRECTIVEMENT adv. (kor-rèk-ti-ve-man — rad. *correctif*). De manière à corriger; comme correctif: *Punir quelqu'un correctivement.*

CORRECTOIRE s. m. (kor-rèk-toire) — du lat. *correctus*, corrigé. Livre que saint François de Paula a fait pour ses religieux, et dans lequel il a indiqué les pénitences qu'il faut leur imposer pour les transgressions des commandements de Dieu et de l'Eglise, les manquements à la règle.

CORRÉE s. f. (ko-rè). Nom que l'on donne à des bancs de petits et inégaux cailloux roulés par les eaux de la Loire et dépouillés de terre, de vase et d'herbe.

CORRÉE s. f. (kor-ré — de *Correa* de Serra, botan. portug.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de

la famille des diosmées, comprenant plusieurs espèces originaires du sud de l'Australie. On donne aussi à ce genre le nom d'ANTOMARCHIE.

CORRÈGE (Antonio ALLEGRI, dit le *Correggio* ou *Le*), l'un des plus grands peintres de l'école italienne, né à Correggio en 1494, mort en 1534. On ne possède, sur la vie de cet illustre artiste, que des renseignements très-vagues et souvent même contradictoires. Vasari, son contemporain, assure qu'il vécut dans une condition des plus précaires. « Il était, dit-il, d'un caractère très-timide, et se fatiguait sans relâche aux dépens de sa santé; il exerçait son art pour soutenir sa famille, qui était la source de tous ses embarras... Il était chargé d'une famille nombreuse (il eut quatre enfants) et continuellement tourmenté du désir d'épargner, ce qui l'avait rendu tellement misérable dans sa manière de vivre, qu'il était impossible de l'être davantage... Il ne s'appréciait point lui-même et se contentait de peu. » Que le Corrège, naturellement timide et mélancolique, ait préféré une vie humble à l'opulence achetée par des intrigues et des flatteries; qu'il ait été économe et que, n'ayant pas de disciples pour l'aider, il se soit livré à des labeurs peut-être excessifs, cela paraît résulter des diverses informations qui nous sont parvenues sur la carrière de ce grand peintre. Mais il ne vécut pas dans la misère: des recherches faites dans les archives de Correggio ont établi qu'il était fils d'un commerçant aisé de cette localité, qu'il eut lui-même en partage l'*aurea mediocritas* qui suffit aux artistes et aux poètes, et qu'il laissa à ses enfants un honnête héritage. Vasari avait donc été mal renseigné, et Annibal Carrache exagérât évidemment, lorsque, dans une lettre écrite de Parme en 1580 et adressée à son frère Louis, il disait: « J'extravague et je pleure malgré moi à la seule idée de la situation du pauvre Antonio. Un si grand homme se consume dans un pays où l'on n'aurait dû l'apprécier et le porter jusqu'aux nues, et où il était peut-être destiné à mourir misérablement! » Le Corrège fut certainement très-estimé à Parme, ainsi que dans le lieu de sa naissance; la preuve en est dans les travaux considérables dont il fut chargé. Mais, en restant dans ces villes peu importantes, il ne pouvait obtenir ni la réputation éclatante ni les splendides encouragements qui allaient chercher les artistes illustres à Rome, à Florence, à Naples, à Venise, à Milan. En admettant, du reste, qu'il ait vécu réellement dans la pauvreté, il faudrait, comme l'a dit Lanzi, lui en faire honneur. « Car, malgré les limites dans lesquelles la mauvaise fortune aurait dû nécessairement le resserrer, il ne cessa jamais de peindre avec un luxe qui n'a point d'exemple; toutes ses peintures, exécutées ou sur cuivre, ou sur bois, ou sur les toiles les mieux choisies, avec une véritable profusion d'outremer, de laque, de verts de la plus grande beauté, sont remarquables par la force de l'empâtement et presque toujours faites sans que la main les eût quittées avant leur entier achèvement, enfin sans aucune de ces économies de temps ou d'argent que l'on peut reprocher à presque tous les autres peintres. » Le Corrège reçut dans sa jeunesse une éducation libérale; il étudia les belles-lettres et fut instruit des principes de l'anatomie par G.-B. Lombardi, médecin et président d'une Académie fondée à Correggio par Veronica Gambarà. Il est à peu près certain que, pour la peinture, il n'eut d'autre maître que son oncle maternel Lorenzo Allegri; quelques biographes veulent qu'il ait travaillé dans l'atelier d'Andrea Mantegna, à Mantoue; mais la mort de ce dernier, arrivée en 1506, alors que le Corrège n'avait que douze ans, détruit cette supposition. Ce qui est très-probable, c'est qu'il étudia les peintures laissées à Mantoue par Andrea, et que la vue de ces ouvrages, en lui révélant sa vocation, lui arracha ce cri célèbre: « *Ed anch'io son pittore!* (Et moi aussi je suis peintre!) » On a dit qu'il avait prononcé ces paroles devant la *Sainte Cécile* de Raphaël, qui fut placée, en 1516, dans l'église de San-Giovanni-in-Monte, à Bologne, et qui est aujourd'hui à la pinacothèque de cette ville; mais il est fort douteux que le Corrège soit jamais allé à Bologne, si ce n'est peut-être dans sa jeunesse, avant que le chef-d'œuvre de Raphaël s'y trouvât. D'autres auteurs ont prétendu que ce fut en face d'un autre tableau du Sanzio, connu sous le titre des *Cinq saints*, et qui se voit aujourd'hui au musée de Parme, que le jeune Antonio Allegri sentit s'éveiller en lui le génie de la peinture; mais rien encore ne justifie cette hypothèse. Ce qui paraît avéré, au contraire, c'est qu'il alla de bonne heure travailler à Mantoue, qu'il s'y perfectionna par l'étude des ouvrages de Mantegna, qu'il y connut même le fils de ce maître, Francesco Mantegna, et fut son compagnon ou son disciple.

Le premier tableau qui puisse être attribué avec certitude au Corrège est la *Madone au saint François*, du musée de Dresde, qu'il peignit en 1514 pour l'église des Franciscains de Correggio et qui lui fut payée 100 ducats d'or, somme considérable pour l'époque, et qui prouve bien toute l'estime dont il jouissait déjà, bien qu'ayant à peine vingt ans. Or l'influence de Mantegna est évidente dans ce tableau. Lanzi cite d'autres peintures qui lui paraissent avoir été exécutées peu de temps après la *Madone au saint François*, et qui accusent, selon lui, des progrès notables; mais,

entre ces premiers essais et les ouvrages que le Corrège commença à produire vers 1518, la distance est si considérable, que plusieurs critiques ont cru devoir attribuer ce changement merveilleux à un voyage que le jeune maître de Correggio aurait fait à Rome. De Piles et le P. Resta sont les premiers, croyons-nous, qui aient hasardé cette conjecture, que Raphaël Mengs reproduisit ensuite, mais non sans quelque hésitation. A l'appui de cette supposition, on a signalé, dans les ouvrages du Corrège, des morceaux qui trahissent l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité et des imitations de Raphaël et de Michel-Ange; mais ces imitations sont fort discutables, et il se pourrait très-bien, d'ailleurs, que, sans être allé à Rome, le Corrège ait connu, par des dessins et des gravures, les peintures de ses émules, de même qu'il a pu étudier l'antiquité dans les débris recueillis à Parme, à Mantoue et dans les localités voisines.

Au reste, on aurait bien tort de chercher à expliquer par telle ou telle influence l'essor prodigieux que prit tout à coup le génie du Corrège. « Jamais homme n'eut moins besoin d'imiter les œuvres d'autrui que celui-là, dit avec raison M. Paul Rochery. Son œuvre, avant de se produire, était écrite dans sa pensée; c'est là qu'elle existait en germe, et non dans les travaux de ses devanciers. Et, quant à moi, je ne pense pas qu'il faille le plaindre, comme le fait Vasari, de n'avoir pas visité Rome. S'il eût vécu, comme Raphaël, au milieu des débris de l'architecture et de la statuaire antique, dominé peut-être par la grandeur sévère du génie grec, il aurait perdu quelque chose de cette grâce voluptueuse et charmante qui distingue si fortement son œuvre de celle des autres grands artistes du xvr^e siècle. C'est pour avoir passé sa vie dans une petite ville de la Lombardie, loin de l'école romaine, qui entraînait toute la peinture dans l'imitation de l'antique, que le Corrège a été le plus complètement moderne parmi les peintres de ce temps. » Il est permis de croire, avec Vasari, que si le Corrège était allé à Rome, « il y eût fait des merveilles et causé bien des soucis à ceux qui y brillaient dans son temps. »

La réputation du Corrège franchit bien vite les limites du petit territoire de Correggio. En 1518, il fut appelé à Parme par l'abbé du monastère de Saint-Paul, donna Giovanna de Plaisance, femme de mœurs très-mondaines, qui le chargea de peindre à fresque, dans son salon d'apparat, d'autres disent dans son oratoire, des scènes mythologiques. Ces peintures, où se révèle déjà tout le génie de l'auteur, étaient restées presque ignorées jusqu'au siècle dernier, le monastère de Saint-Paul ayant été soumis à la clôture par l'autorité ecclésiastique, peu de temps après leur exécution. Elles ont fait l'objet d'une intéressante dissertation, publiée à Parme en 1794 par le P. Abo, qui les proclame « une des compositions les plus spirituelles, les plus grandioses et les plus savantes qui soient jamais sorties du divin pinceau du Corrège. » Les principaux sujets représentés par l'artiste sont: la *Chasse de Diane*, les *Grâces*, les *Parques*, *Junon*, la *Fortune*, et de charmants *Amours* qui semblent pénétrer en folâtrant par des fenêtres simulées dans la voûte, ouvrent sur le ciel bleu et tout enguirlandées de pampres. Dans ces fresques, le Corrège est déjà, suivant la remarque de M. Rochery, le peintre dont l'imagination charmante n'a point de rival; il a déjà ce dessin varié, vivant, cette science du modelé, ces raccourcis de bas en haut qui lui permettent d'accomplir des prodiges dans les églises de Parme; il est maître de ce pinceau facile, empâté, moelleux, léger et gras qui se joue de la plus haute des difficultés en peinture, celle de rendre la transparence de l'épiderme et la morbidesse des chairs, surtout chez les femmes et les enfants.

Le succès qu'obtinent ces peintures du couvent de Saint-Paul valut au Corrège la protection des bénédictins de Parme: il fut chargé par eux, en 1520, de décorer leur église de Saint-Jean, moyennant 472 ducats d'or (environ 5,000 fr.). Cinq ans après, seul, sans aide, sans disciple, il avait terminé cet immense travail. Il peignit, dans la voûte, le *Christ montant au ciel*, au milieu des anges et en présence des apôtres, dont l'attitude exprime l'adoration et l'étonnement. Toutes ces figures sont de proportions colossales, ce qui serait une faute, suivant Cochin (*Voyage d'Italie*), car la voûte, quoique assez vaste, paraît toute petite à cause des colosses qui la couvrent. Un critique contemporain, M. Jean Rousseau, signale le même défaut: « Les géants du Corrège ne sont pas en rapport avec les proportions mêmes de l'édifice; ils ont l'air d'étouffer dans la petite coupole qu'ils habitent; ils écrasent l'architecture; ils lui donnent je ne sais quoi d'étriqué et de mesquin. » Il est juste de remarquer que la voûte de l'église Saint-Jean, n'ayant point de lanterne et ne recevant la lumière que par quatre fenêtres latérales, est assez mal éclairée; si les figures du Corrège eussent été plus nombreuses et de moindre dimension, elles auraient apparu confusément au spectateur. Au reste, suivant un observateur d'un goût délicat, le président Debrosses, ces figures « sont dessinées d'une hardiesse inouïe et plafonnent d'une manière si vraie, si perspective, qu'assurément il ne s'est jamais rien fait d'égal en ce genre. » — Remarque, ajoute le

spirituel voyageur, que, parmi ces figures gigantesques, il y en a qui n'ont pas deux pieds effectifs de hauteur; cela est vu de fond en comble, depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, et, pour le coup, je vous jure bien qu'elles sont en l'air. » M. Paul Rochery reconnaît, dans la voûte de Saint-Jean, l'œuvre d'un peintre qui joignait un goût sûr à une imagination extraordinaire. « Cette gloire, qui entoure le Christ d'une lumière prodigieuse, œuvre, pour ainsi dire, les espaces célestes; les yeux se troublent, l'imagination s'exalte, et l'on se croit transporté hors du monde réel, dans ce royaume des cieux dont le grand poète de Pathmos a raconté les mystères. Les apôtres ont une gravité si seréine, les enfants qui se jouent au milieu des nuages impalpables sont si beaux, si frais, si purs, que tout cela ne peut appartenir à la terre. Du reste, Corrège ne s'est guère inquiété de suivre la tradition: il n'a pas craint de représenter plusieurs des apôtres entièrement nus, ce qui lui permettait de montrer toute sa science dans l'anatomie du corps de l'homme, et de produire ces magnifiques raccourcis dont aucun peintre n'a su tirer des effets aussi merveilleux. L'aspect magique de ce dôme tient surtout à l'emploi du clair-obscur. C'est par cette connaissance approfondie des effets de lumière et par le sentiment du rôle qu'elle peut jouer dans toute composition, que Corrège atteint à la fois à la vérité la plus exacte et à la plus saisissante poésie. » Tout en blâmant les dimensions gigantesques données aux figures, M. Jean Rousseau reconnaît que « c'est la première fois qu'on voit le Corrège, ce peintre de la grâce, prendre un vol décidé vers le grand style. Apollon a jeté ses pié-pieds, disait Winckelmann, et le berger a fait place au dieu; il parcourt, sur son char enflammé, les plus hautes régions de l'Olympe. Ainsi du Corrège transfiguré, et dont le talent se revêt d'une puissance imprévue. Le peu de draperies qui voilent ces figures d'apôtres sont d'un jet un peu cherché, mais large; les têtes sont superbes; les mains, les pieds se modèlent magistralement. A première vue, ces apôtres font songer aux coloris de Michel-Ange, à ses prophètes, à son Moïse; c'est le comble de la grandeur et de la majesté. Mais il reste une distance pourtant entre les deux maîtres. Le Corrège a beau s'élever dans les sphères supérieures, il ne se refait pas. Il s'en faut qu'il ait le nerf, l'accent impérieux du sculpteur florentin. La préoccupation constante du charme vient amoindrir mal à propos la souveraine beauté de ses saints. L'ostentation qu'il déploie ici encore, dans la perspective, annule complètement son Christ, où il n'a cherché à rendre qu'un homme vu de bas en haut. » Il est certain qu'au temps où le Corrège exécuta cette fresque l'art de composer ces grandes machines, de produire ces merveilleux effets de bus en haut, était encore dans l'enfance. Michel-Ange n'avait point encore peint son terrible Jugement dernier, que, par une singulière inadéquance, quelques critiques, entre autres Ratti, accusent le Corrège d'avoir copié. Parmi les autres fresques dont ce dernier avait décoré l'église de Saint-Jean, on remarquait un *Couronnement de la Vierge*, qui ornait la tribune, et dont on conserva quelques fragments, lorsqu'on détruisit cette tribune pour agrandir le chœur.

Quelle que fût l'admiration que soit l'Ascension du Christ, peinte sur la voûte de l'église Saint-Jean, elle cède la prééminence à l'Assomption de la Vierge, que le Corrège représente dans la coupole de la cathédrale de Parme, et qu'il termina en 1530. Cette fresque, qui excita l'enthousiasme de tous ceux qui la virent à l'époque où elle avait encore toute sa fraîcheur primitive, ne peut plus guère être appréciée aujourd'hui, tant elle est altérée. « La peinture est tombée par écailles, par plaques, par lambeaux », dit M. Rousseau. Ce n'est plus guère qu'une immense tache blanche, où et là, vagues comme des visions, on voit passer des têtes sans corps, des corps sans tête. On voit encore, vers le bas de la scène, s'agiter un pêle-mêle de jambes, puis tout est dit. Ces jambes appartenant aux anges qui suivaient, dans son vol, la Vierge radieuse. Pauvres débris qui ne donnent que l'idée d'une composition un peu enchevêtrée, et qui ne laissent rien deviner des beautés de l'ordonnance centrale! Ce tas de jambes coupées, seul reste de ce chef-d'œuvre, semblent une ironie insultante de la destinée. On dirait qu'elle les a laissées là pour donner raison à ce marguillier, qui disait au Corrège insolemment: « Est-ce un plat de grenouilles que vous avez voulu peindre? » Il y a quelque exagération dans ce que M. J. Rousseau dit de l'état de dégradation de la voûte du dôme de Parme; avec un peu de bonne volonté, on distingue encore assez nettement l'admirable groupe de la Vierge reçue dans le ciel et couronnée par son Fils (v. COURONNEMENT), et plusieurs des apôtres, des saints ou des anges qui assistent à la glorification de la Mère de Dieu. Quant au mot insolent du marguillier, il est rapporté par la plupart des biographes, qui donnent à entendre que le Corrège eut fort à se plaindre des exigences ridicules des membres de la fabrique; il paraît même que le dégoût qu'il en ressentit lui fit renoncer à exécuter les peintures de la tribune de la cathédrale. Il mourut le 5 mars 1534, quatre ans après avoir terminé la coupole: soit par suite de la

fatigue qu'il dut éprouver en exécutant cet immense ouvrage, soit par toute autre cause, sa santé s'était fort affaiblie; c'est ce qu'il est permis, du moins, de conjecturer, car, dans les quatre dernières années de sa vie, on ne trouve la trace d'aucun travail important. Vasari prétend qu'il mourut d'une fluxion de poitrine qu'il avait contractée en rapportant, de Parme à Correggio, une somme de 60 écus qu'on lui avait payée en monnaie de cuivre. Mais c'est là un conte, accrédité depuis sans examen par les biographes.

Les descriptions spéciales que nous consacrons à la plupart des chefs-d'œuvre du Corrège nous dispensent d'entrer ici dans les détails. Il nous suffira de donner la liste de ceux de ces ouvrages qui ont le plus de célébrité. Le Louvre n'a que deux tableaux à l'huile du Corrège, mais ils peuvent être cités parmi les meilleurs; ce sont: le *Marriage mystique de sainte Catherine* et le *Sommeil d'Antiope*; notre musée national possède, en outre, deux peintures à la gouache d'une exquise finesse, la *Vierge victorieuse des Vices* et l'*Homme sensuel*, ainsi que plusieurs beaux dessins. Au musée de Parme se trouvent plusieurs tableaux de premier ordre, qui avaient été apportés à Paris sous le premier empire: la *Vierge au saint Jérôme*, la *Madone à la tasse* ou à l'*écuelle* (exécutée vers 1528), le *Martyre de saint Placide* et de *sainte Flavie*, la *Déposition du Christ*, le *Portement de croix* (tableau de la première manière). Le musée des Offices, à Florence, renferme: une *Sainte Famille*, une *Madone* et une *Tête de saint Jean-Baptiste*; le palais Pitti: une *Tête d'enfant*; le musée de Naples: la *Madone au labyrinthe* ou la *Zingarella*, le *Marriage de sainte Catherine*, un *Sainte Famille*, une *Pietà* ou *Déposition de croix* (ébauche) et une gouache représentant la *Vierge et l'Enfant*; le Vatican: le *Rédempteur assis sur l'arc-en-ciel* (œuvre contestée); la galerie Borghèse: une *Danaé*, chef-d'œuvre de grâce et de délicatesse; le palais Doria (Rome): la *Gloire couronnant la Vertu* ou la *Vertu entre les Sciences* (esquisse); le musée de Madrid: le *Christ* et la *Madone* ou *Noli me tangere*, qui a longtemps figuré à l'Escurial; le musée de Saint-Petersbourg: le *Marriage de sainte Catherine* (autrefois dans la collection du comte de Brühl), une *Madone allaitant l'Enfant Jésus* et deux *Grouper d'enfants* (étude); la National Gallery (Londres): l'*Éducation de l'Amour* ou *Mercur instruisant Cupidon en présence de Vénus* (autrefois dans la collection du duc de Mantoue), un *Ecce homo*, la *Vierge au panier*, le *Christ au jardin des Oliviers*, etc.; la pinacothèque de Munich: la *Vierge et l'Enfant entre saint Idefonse et saint Jérôme*; la *Vierge glorieuse*, une *Tête d'ange* (fragment de fresque), etc.; la galerie de Dresde: la *Madone au désert* (chef-d'œuvre popularisé par la gravure et la photographie), la *Nativité* ou la *Nuit* (autre chef-d'œuvre non moins fameux), la *Vierge au saint François*, la *Vierge au saint Georges*, la *Vierge au saint Sébastien*, le portrait de Grillenzoni, médecin du Corrège; le musée du Belvédère (Vienne): *Jupiter et Io* et l'*Enlèvement de Ganymède*; le musée de Berlin: *Jupiter et Io* et *Léda*, deux peintures délicieuses que le fils du duc d'Orléans, dans un accès de ridicule pruderie, fit couper en morceaux, et dont il fit présent ensuite au peintre Coppel.

Nul peintre n'a excité des admirations plus passionnées que le Corrège. Jules Romain déclara que son coloris était le meilleur qu'il connût. Lanzi dit qu'il se rapproche du Giorgione pour l'empatement de ses couleurs et du Titien pour le ton; il ajoute, d'après Mengs, qu'il est supérieur à tous pour la dégradation des teintes, et qu'il parvient, au moyen du clair-obscur, à introduire dans ses peintures le beau idéal. L'Algarotti, en voyant le *Saint Jérôme* du musée de Parme, fut saisi d'une si vive admiration pour le peintre, qu'il s'écria: « O maître, c'est toi seul qui me plais! » Annibal Carrache, lui-même, déclara qu'il ne changerait pas ce tableau contre la *Sainte Cécile* de Raphaël. C'est à la suite de ce dernier maître, au second rang parmi tous les peintres, que Mengs place le Corrège, en faisant observer que si Raphaël peignit d'une façon plus exquise les effets des passions, l'Allegri lui fut supérieur dans la manière de rendre les effets extérieurs des corps, et qu'il perfectionna la peinture en ajoutant à la grandeur et à la vérité une certaine élégance qui satisfait à la fois les yeux et la sensibilité du spectateur. Le Corrège, quand il excelle, est un peintre digne d'Athènes, disait Diderot; Apelle l'aurait appelé son fils. Il est juste d'ajouter qu'à force de chercher la grâce, la variété et le pittoresque des attitudes, le Corrège effleure parfois le maniérisme et n'a pas toujours un goût assez pur, assez élevé, surtout dans ses peintures religieuses. M. Jean Rousseau le lui a reproché bien sévèrement: « Le raffinement poussé jusqu'à la corruption, tel est, en dernière analyse, le caractère dominant du Corrège. C'est par là même qu'il plaît et par là qu'il séduit. Je conviens volontiers que la largeur, l'audace, l'aisance merveilleuse de son exécution lui méritaient le rang qu'il occupe parmi les souverainetés de la peinture. Son dessin est la souplesse même; il rayonne d'une grâce que Raphaël n'a pas éclipée; il est plein de raccourcis d'autant plus étonnants, que Michel-Ange n'en avait pas encore donné l'exemple. L'exécution du Corrège n'hésite, pour ainsi

dire, en rien; ses effets sont savamment distribués, nettement décidés; sa couleur parcourt, comme en se jouant, les gammes les plus délicates, les harmonies les plus caressantes. Mais qui ne voit le vice caché sous cette habileté inouïe? Est-ce à la vérité qu'elle vise? Quel admirateur du Corrège oserait l'affirmer? Non, ce qu'il poursuit par-dessus tout, c'est le *charme*. Aussi, comme il se pare, comme il fait triompher de cette science qu'il a conquise! Ces raccourcis, qui nous étonnent et où il excelle, il les multiplie sans nécessité, avec une ostentation qui saute aux yeux; cette grâce, qui nous ensorcelle, aucun moyen ne lui coûte pour l'obtenir. Il faut, à tout prix, que sa couleur caresse, que son contour ondoie: un détail le gêne, il l'efface; un accent l'arrête, il le noie. Sa peinture est essentiellement une peinture de sacrifices, et ces sacrifices-là, quelquefois, sont énormes. Ainsi, point de fermeté ni de variété dans ce modelé amoureux des rondeurs; l'harmonie de ses tons est merveilleuse, mais ce n'est souvent qu'une harmonie d'analogues. Point d'angles, peu d'éléments très-vivants, du caractère rarement. En revanche, des excès d'amabilité, des caresses où il n'en faut pas, des sourires inopportuns. Les Vénitiens, ces peintres de la grâce aussi, prennent à côté du Corrège une puissante virilité. Voyez-les après lui: ils vous produisent l'effet que des végétations après et vivaces produiraient sur un odorat saturé de parfums doux, délicats, pénétrants même, tels que la rose, la vanille ou le musc. Malgré ses facultés puissantes, malgré ses dons de premier ordre, on sent chez le Corrège les coquetteries de l'arrangeur tout autant que l'élan de l'homme inspiré. Son plus célèbre rejeton a été Prudhomme, peintre suave, délicieux, qui eût énorv l'école de Gros et de David, s'il eût eu un succès égal à son talent. Quoi qu'il ait fait le Corrège, il reste le prototype des peintres qui pensent flatter la nature. Le mérite le plus élevé qu'on puisse lui reconnaître, c'est d'être très-personnel, tout à fait subjectif. Il ne s'est pas fait tout seul, parce qu'on ne naît pas de rien; mais sa manière, grâce et défauts, est sa chose et fut sa trouvaille. » Les procédés du Corrège ont été l'objet de longues recherches; mais les disputes des savants n'ont pas répandu beaucoup de clarté sur cette question. Le Corrège n'est pas, comme Rubens, un praticien par excellence, pour lequel la peinture consiste surtout dans le maniement du pinceau; c'est un grand artiste, dit avec raison M. Rochery, un vrai poète qui ne peint pas pour peindre, mais pour exprimer des vérités et des sentiments. Si son pinceau a des douceurs, des délicatesses incomparables, si ses chairs sont d'une splendeur, d'une transparence idéales, ce n'est pas précisément parce qu'il s'était aidé des recettes, des pratiques connues des autres peintres: il les voyait ainsi quand le feu de l'inspiration échauffait sa pensée, et sa main obéissait sans effort à son caprice toujours heureux.

Pomponio ALLEGRI, fils du Corrège, n'avait que treize ans, en 1534, lorsque son père mourut; il ne put guère, par conséquent, profiter de ses leçons. Ce fut, d'ailleurs, un peintre médiocre. Les disciples du Corrège furent peu nombreux: on cite seulement Rondani, qui l'aida, dit-on, dans ses grands ouvrages de décoration, Francesco Cappelli et Bernardino Gatti, surnommé le *Sojaro*, qui l'imitèrent et le pastichèrent avec une grande habileté.

Corrège (Lé), tragédie d'Ehenschlaeger. Ehenschlaeger est certainement la gloire de la littérature danoise. Il rappelle à la fois Corneille et Shakespeare, Schiller et Goethe, Lessing et Wieland, Werner et Kotzebue. Il a des scènes sublimes à côté de scènes grotesques, de grands mouvements dramatiques à côté de grâces charmantes et exquises. En prenant pour sujet d'une de ses tragédies la vie si poétique du Corrège, il a tenté d'imiter Goethe, qui avait consacré au Tasse une de ses œuvres les plus remarquables. Il voulait peindre ce qu'il y a parfois de souffrant, de maladif dans la sensibilité des hommes de génie, ce qu'il y a de mobile et d'irritable dans leur caractère, ce qu'il y a de poignant et de navrant dans le détail de leur existence. Voici comment il a traité ce sujet délicat.

Dans le bourg de Corregio vit pauvre et retiré le bon Antonio Allegri. On le voit d'abord occupé à peindre un sujet pieux. C'est sa femme qui lui sert de modèle pour les traits de la madone; c'est son enfant qui pose pour le petit saint Jean. La religion, l'art et les affections domestiques qui se confondent dans son cœur le rendraient parfaitement heureux, si la pauvreté ne venait l'attrister et l'inquiéter pour ceux qu'il aime, et s'il n'avait, dans son hôte, l'aubergiste Francesco, un ennemi qui, par de misérables tracasseries, empoisonne sa vie. L'envie, la jalousie, sont les causes de cette haine aussi mesquine que profonde. L'artiste n'est pas seulement en butte aux persécutions de ce misérable, il est encore méconnu et blesé par les puissants de la terre. Un seigneur italien lui a fait les offres les plus séduisantes; il veut l'attirer dans son palais, l'occuper, lui procurer l'aisance et le bonheur. Ce n'est que plus tard qu'Allegri s'aperçoit que ce bienfaiteur prétendu voulait le déshonorer en faisant à sa femme les propositions les plus outrageantes. Le doute, l'incertitude, l'incrédu-

lité momentanée de son propre talent ébranlent sa raison. Une vile supercherie de Francesco a suscité un malentendu entre deux hommes faits pour s'apprécier, le Corrège et Michel-Ange. Michel-Ange, blessé par Allegri, qui ne le connaît pas, et scandalisé par quelques fautes de dessin, s'est emporté, et, dans sa colère, a laissé tomber ces paroles foudroyantes: « Vous êtes un barbouilleur! » Et Allegri a reconnu dans ce juge sévère le grand Buonrotti, qu'il regarde comme le dieu de l'art, comme un oracle infaillible. Il s'est donc trompé sur sa vocation, il n'avait aucun talent pour la peinture; il se repent d'avoir perdu tant d'années dans cette illusion. De nouvelles illusions l'attendent. Jules Romain, l'élève, l'ami de Raphaël, jeune, brillant, enthousiaste, vient aussi dans sa retraite, et l'élève à ses propres yeux par une admiration qui touche à l'apothéose; il se charge de ramener Michel-Ange, qui, revenu d'une première impression, répare noblement les torts de sa vivacité. Le Corrège jouit de nouveau de sa propre estime et de l'admiration des grands maîtres. Mais ces alternatives, ces secousses, une suite d'ennuis incessants, de mortifications, d'inquiétudes, ont achevé d'user son tempérament affaibli. Cependant il rassemble ses forces pour aller à la ville chercher le prix d'un tableau et le rapporter à sa famille avant la nuit. On le voit revenir, faible, exténué de fatigue, le corps courbé sous le poids de son salaire, que son ennemi lui a fait donner en petite monnaie de cuivre. La tradition a conservé cette anecdote invraisemblable sur la mort du Corrège. Il porte sur son front une couronne qu'une main inconnue y a déposée pendant son sommeil. Sa femme et ses enfants arrivent. Il jette son fardeau à leurs pieds, se couche au bord d'une fontaine, et meurt comme écrasé par la vie terrestre, mais déjà couronné par l'immortalité. Au lieu de concentrer sur un seul et même personnage tous les traits distinctifs du poète artiste, et de n'avoir dessiné qu'un caractère au risque de le rendre imaginaire, Ehenschlaeger a réuni trois types: le Corrège, Michel-Ange et Jules Romain. Le premier est timide et craintif comme tout novateur qui n'envisage qu'en tremblant l'avenir; son génie l'écrase, il n'a plus la force de conquérir le bonheur. Michel-Ange, au contraire, est l'homme sûr de lui-même, auquel tout doit céder. Il regarde le danger en face; il est dur et inflexible; on ne l'aime pas, mais on le respecte. Quant à Jules Romain, c'est la bienveillance et la force unies dans un accord heureux; il sait se faire aimer, mais il sait aussi se faire craindre. Ce trio artistique, développé avec art, n'est pas le moindre attrait de l'œuvre d'Ehenschlaeger. La pièce fut jouée en 1811, à Copenhague, puis traduite en allemand par l'auteur lui-même. M. Marmier en a donné une traduction française, qui a paru en 1834.

CORRÉGENCE, CORRÉGENT, Formes peu usitées des mots CORRÉGENCE et CORRÉGENT.

CORREGGIO ou **CORREGIO**, ville du royaume d'Italie, province et à 32 kilom. N.-E. de Modène, dans une plaine fertile et sur un canal qui communique au Pô par le canal Novo et la Secchia; 5,000 hab. Patrie du célèbre peintre Antonio Allegri, dit le Corrège, et de la femme poète Véronique Gambara, qui reçut deux fois, dans sa propre maison, l'empereur Charles V, et traita toujours ce prince avec un luxe et une magnificence dignes du personnage.

CORRÉGIDOR s. m. (kor-ré-ji-dor — de l'espagn. *corregir*, corriger). Premier officier de justice dans une ville ou une province espagnole: *Un cacique, un CORRÉGIDOR formaient le corps militaire et civil des réductions.* (Chateaub.)

— **Encycl.** Dans les villes où il n'y avait ni gouverneur ni audience royale, le *corregidor* était le personnage le plus important. Par une confusion de pouvoirs très-fréquente autrefois, il était en même temps juge, administrateur et chef du corps municipal. Ses fonctions se rapprochaient un peu de celles de l'ancien préfet de la ville chez les Romains. Son autorité était pour ainsi dire sans bornes, et selon la pente de la nature humaine, bien plus portée à abuser qu'à user sagement, il s'en servait bien plus souvent pour le mal que pour le bien. Depuis l'introduction du régime constitutionnel, les pouvoirs du *corregidor* ont été restreints, et il n'est guère plus maintenant qu'une sorte de maire, un administrateur de district. Quelquefois il exerce les fonctions de juge tant au civil qu'au criminel, en même temps que certaines parties de la police. Les *corregidores* se divisent en trois classes, les *lettres*, les *politiques* ou de *cape et d'épée*, et les *militaires*. Ceux des deux dernières classes ont pour adjoints des assessseurs dont ils doivent prendre l'avis dans les affaires contentieuses. Le nom de *corregidor* a été popularisé chez nous par les romans et les comédies, qui en font souvent mention.

CORRÉGIDORERIE s. f. (kor-ré-ji-do-re-ri — rad. *corregidor*). Tribunal, office, ressort de *corregidor*: *L'Espagne est partagée en douze cours royales ou tribunaux supérieurs, lesquels comprennent cent soixante-cinq CORRÉGIDORIES.* (M.-Carthy.) Il On trouve aussi CORRÉGIDORIE.

CORRÉGIEN, IENNE adj. (ko-ré-ji-ien, iène — rad. *Corrège*). Qui est propre au Corrège,

qui ressemble à la manière de ce peintre : *Le dos de la nymphe, la tête de la Vénus chasseresse ont un modelé tout CORREGIEN.* (Th. Gaut.)

CORREGIO ou **CORREGGIO**, ville d'Italie. V. CORREGIO.

CORREGIO (Ghiberto), seigneur de Parme, mort en 1321. Il appartenait à une noble famille qui avait embrassé le parti des guelfes. Devenu chef de ce parti à Parme, Corregio y rappela les gibelins exilés (1303) qui, en échange de ce service, consentirent à le proclamer seigneur de cette ville. Rempli d'ambition, il s'efforça d'étendre son autorité sur Plaisance, Modène et Reggio, mais ne réussit qu'à susciter dans ces villes des révoltes sans résultat, et les guelfes, qu'il avait trahis, le chassèrent de Parme en 1308. Corregio recouvra bientôt après son pouvoir; mais il fut exilé en 1316 pour la dernière fois.

CORREGIO (Azzo), seigneur de Parme dans la première moitié du xiv^e siècle, fils du précédent. Il entra à Parme après la mort de son père, se montra d'abord hostile aux gibelins, puis se retourna contre les guelfes, s'empara du pouvoir concurremment avec Mastino de la Scala (1328), s'en rendit bientôt après seul maître; mais, en butte à la double haine des guelfes et des gibelins, il comprit son impuissance à se maintenir au pouvoir, et vendit la seigneurie de Parme au marquis d'Este, moyennant 70,000 florins (1344). La famille de Corregio conserva toutefois la souveraineté de la ville de ce nom jusqu'en 1630, époque où Siro de Corregio en fut dépouillé par les impériaux, pour avoir embrassé le parti des Français dans la guerre de Mantoue.

CORREGIO (Nicolas de), poète et homme de guerre italien, né en 1449, mort en 1508, fils de Nicolas Corregio et de la princesse Béatrix d'Este. Il fut élevé à la cour de Ferrare, alors si brillante, au milieu des poètes et des savants, qui lui inspirèrent le goût des lettres. En 1471, il épousa Cassandra, fille du fameux général vénitien Coléoni, et servit quelque temps dans les troupes de la république; mais la guerre ayant éclaté entre Ferrare et Venise, en 1482, Corregio accourut auprès de son oncle, le duc Hercule d'Este, se battit vaillamment contre les Vénitiens, et fut fait prisonnier dans une sortie en défendant Figarolo. Plus tard, il alla habiter Milan, auprès de Louis le More, qui le chargea, en 1498, d'aller complimenter Alexandre VI sur son avènement au pontificat. De retour à Ferrare en 1499, il reçut, deux ans après, la mission d'aller chercher à Rome Lucrece Borgia, fiancée à Alphonse d'Este. Après sa mort, sa femme lui fit élever un magnifique mausolée. Outre des poésies publiées dans divers recueils, on a de Corregio : *Cefalo*, pastorale en 5 actes et en vers, représentée sur le théâtre de Ferrare en 1487, et *Gli amori di Psiche et di Cupidine*, poème en 178 octaves, publiés l'un et l'autre à Venise (1510) et souvent réédités.

CORRÉIA s. m. (kor-ré-ia). Bot. Syn. de **COMPHUS**, genre de la famille des ochnacées.

CORRÉLATIF, **IVE** adj. (kor-ré-la-tif, i-ve — du préf. *co*, et de *relatif*). Se dit des choses qui ont entre elles une relation, telle que l'existence de l'un fait nécessairement supposer l'existence de l'autre : *Les termes de père et de fils sont des termes CORRÉLATIFS.* (Acad.) *Le droit et le devoir sont CORRÉLATIFS, et ne s'affirment pas l'un sans l'autre.* (Ch. Fauvety.) *Christianisme et catholicisme représentent deux idées CORRÉLATIVES et nécessaires l'une à l'autre.* (Laurentie.) *Le despotisme dans la cité est CORRÉLATIF à la fragmentation du genre humain.* (P. Leroux.)

— Jurispr. *Obligation corrélative*, Obligation dépendant de l'accomplissement d'une autre obligation.

— Gramm. *Mots corrélatifs*, Mots qui vont ordinairement ensemble, et qui servent à indiquer une relation entre deux membres d'une phrase, tels que les mots *tellement* et *que*. *Proposition corrélative*, ou substantiv. *corrélative*, Proposition qui dépend d'une autre ou dont une autre dépend dans une période : *L'ensemble des propositions CORRÉLATIVES ou partielles forme la période. Quand le sens d'une proposition met l'esprit dans la nécessité d'exiger ou de supposer le sens d'une autre proposition, nous disons que ces propositions sont relatives, et que l'une est la CORRÉLATIVE de l'autre.* (Dumarsais.)

— Littér. *Vers corrélatifs*, Vers latins dans lesquels les mots se correspondaient d'une façon régulière, comme dans cette épithape de Virgile :

Pastor, arator, eques, pavi, coluit, superavi.
Capras, rus, hostes, fronde, ligone, manu,
qui peuvent se construire : *Pastor, pavi capras fronde; arator coluit rus ligone; eques, superavi hostes manu.*

— s. m. Terme lié à un autre et dépendant tellement de lui, que l'un ne peut se supposer sans l'autre : *Le crédit semble avoir pour CORRÉLATIF obligé l'usure.* (Proudh.) *Si le droit de l'enseignant, comme celui de l'acheteur, est indubitable, celui de l'élève, qui n'est qu'une variété du vendeur, en est le CORRÉLATIF.* (Proudh.) *L'idée de charme magique a un CORRÉLATIF obligé, celle d'exorcisme.* (A. de Gasparin.) *Le mot corrélatif : On doit toujours rapprocher les mots de leurs CORRÉLATIFS, et ex-*

primer ceux qui sont sous-entendus, lorsqu'on veut pénétrer le sens de l'auteur. (Dumarsais.) *Je ne crois ni l'abbé d'Olivet ni M. de la Madaleine, quand ils assurent qu'entre plus et moins CORRÉLATIFS il ne faut pas placer de conjonction.* (Boissonade.)

CORRÉLATION s. f. (kor-ré-la-sion — du préf. *co*, et de *relation*). Rapport des termes, des objets corrélatifs : *Le principe qui a présidé à la reconstruction des espèces perdues est celui de la CORRÉLATION des formes.* (Flourens.) *Le vrai et le bon sont en CORRÉLATION étroite et indissoluble.* (A. de Gasparin.) *Il y a entre la beauté du visage et celle de l'âme une sorte de CORRÉLATION sympathique.* (Al. Karr.) *Terme corrélatif : Les mots de sujet et de souverain sont des CORRÉLATIONS identiques, dont l'idée se réunit sous le seul nom de citoyen.* (J.-J. Rouss.)

— Encycl. Anat. comp. et paléont. *Principe des corrélations organiques*. Cuvier a désigné sous le nom de *loi ou principe des corrélations organiques* la loi d'harmonie ou de *consensus* des fonctions ou des organes qui se manifeste en chaque être vivant. Une *corrélation* nécessaire lie toutes les fonctions les unes aux autres. La respiration, quand elle se fait dans un organe respiratoire circonscrit, ne peut se passer de la circulation, car il faut que le sang arrive dans l'organe respiratoire, dans l'organe qui reçoit l'air, et c'est la circulation qui l'y porte; la circulation ne peut se passer de l'irritabilité, car c'est l'irritabilité qui détermine les contractions du cœur, et par suite les mouvements du sang; l'irritabilité nerveuse ne peut se passer à son tour de l'action nerveuse. Et si l'une de ces choses change, il faut que toutes les autres changent. Si la circulation manque, la respiration ne peut plus être circonscrite; il faut qu'elle devienne générale, comme dans les insectes : le sang n'allant plus chercher l'air, il faut que l'air aille chercher le sang. Ainsi le mode de respiration est dans une dépendance constante de la circulation, laquelle porte le sang à l'air ou à l'organe qui reçoit l'air; la force des mouvements est dans une dépendance constante de l'étendue de la respiration, car c'est la respiration qui rend à la fibre musculaire son irritabilité épuisée. La quantité de respiration décide partout de la vigueur, de la rapidité et même de l'espèce du mouvement. Le mouvement qui demande le plus d'énergie musculaire est celui du vol, et l'oiseau a une respiration double. Le mammifère a des mouvements plus bornés, et il a une respiration simple. Le reptile a des mouvements plus faibles encore, et il n'a qu'une respiration incomplète. L'oiseau respire par ses poumons et par tout son corps. L'air, après avoir traversé les poumons, qui sont percés comme un crible, se rend dans les cellules de l'abdomen, dans les cavités des os, etc. Chez lui, ce n'est donc pas seulement le sang des poumons, c'est le sang de tout le corps qui respire. Le mammifère n'a qu'une respiration simple, car il n'y a que le sang de ses poumons qui respire, ses poumons étant clos; mais cette respiration simple est complète, et tout le sang du corps passe par les poumons avant de retourner aux parties. Enfin, les reptiles n'ont qu'une respiration incomplète; leur circulation pulmonaire n'est qu'une fraction de la circulation générale; il n'y a qu'une partie de leur sang qui respire, ou qui, revenu des parties au cœur, passe du cœur aux poumons avant de retourner aux parties. Aussi les reptiles n'ont-ils qu'un sang froid, que des mouvements lents et interrompus par de longs repos; ils sont tous soumis à la torpeur hivernale, etc. Il en est de la digestion comme des mouvements. Plus la respiration est étendue, plus la digestion est rapide. La digestion la plus rapide est celle de l'oiseau, la digestion la plus lente est celle du reptile; l'oiseau nous étonne par la fréquence de ses repas, le reptile nous étonne par la longueur de ses jeûnes, etc.

De la *corrélation* des fonctions dérive nécessairement la *corrélation* des formes, grâce à laquelle chaque espèce peut être, à la rigueur, reconnue par chaque fragment de chacune de ses parties. A l'oiseau, qui est fait pour le vol, il fallait une aile d'une grande surface pour frapper l'air; il fallait à cette aile de grands muscles pour la mouvoir; il fallait à ces muscles des os très-larges pour leur insertion. Et l'oiseau a un sternum qui se développe en lame saillante, en crête; il a un muscle pectoral énorme, etc.

Cette loi de la *corrélation* des fonctions et, par suite, des formes organiques, a été exposée d'une manière remarquable par Cuvier. Le grand naturaliste nous montre, en chaque être organisé, un ensemble, un système unique clos, dont les parties se correspondent mutuellement, et concourent à la même action définitive par une réaction réciproque. Aucune de ces parties ne pouvant changer si les autres ne changent aussi, chacune d'elles prise séparément indique et donne toutes les autres. Ainsi, si les intestins d'un animal sont organisés de manière à ne digérer que de la chair et de la chair récente, il faut aussi que ses mâchoires soient construites pour dévorer une proie, ses griffes pour la saisir et la déchirer, ses dents pour la couper et la diviser, le système entier de ses organes du mouvement pour la poursuivre et pour l'atteindre, ses organes des sens pour l'apercevoir de loin; il faut même que la nature ait placé dans son cerveau l'instinct nécessaire pour savoir se cacher et tendre des pièges à ses victimes. Telles seront les con-

ditions générales du régime carnivore; tout animal destiné pour ce régime les réunira infailliblement, car sa race n'aurait pu subsister sans elles; mais, sous ces conditions générales, il en existe de particulières, relatives à la grandeur, à l'espèce, au séjour de la proie pour laquelle l'animal est disposé; et de chacune de ces conditions particulières résultent des modifications de détail dans les formes, qui dérivent des conditions générales : ainsi non-seulement la classe, mais l'ordre, mais le genre, et jusqu'à l'espèce, se trouvent exprimés dans la forme de chaque partie. En effet, pour que la mâchoire puisse saisir, il lui faut une certaine forme de condyle, un certain rapport entre la position de la résistance, celle de la puissance et le point d'appui, un certain volume dans le muscle crotaphite exigeant une certaine étendue dans la fosse qui le reçoit, et une certaine convexité de l'arcade zygomatique sous laquelle il passe; cette arcade zygomatique doit aussi avoir une certaine force pour donner appui au muscle masséter. Pour que l'animal puisse emporter sa proie, il lui faut une certaine vigueur dans les muscles qui soulèvent la tête, d'où résulte une forme déterminée dans les vertèbres où ces muscles ont leurs attaches, et dans l'occiput où ils s'insèrent. Pour que les dents puissent couper la chair, il faut qu'elles soient tranchantes, et qu'elles le soient plus ou moins selon qu'elles auront plus ou moins exclusivement de la chair à couper. Leur base devra être d'autant plus solide qu'elles auront plus d'os et de plus gros os à briser. Toutes ces circonstances influenceront aussi sur le développement de toutes les parties qui servent à mouvoir la mâchoire. Pour que les griffes puissent saisir cette proie, il faudra une certaine mobilité dans les doigts, une certaine force dans les ongles, d'où résulteront des formes déterminées dans toutes les phalanges et des distributions nécessaires des muscles et des tendons; il faudra que l'avant-bras ait une certaine facilité à se tourner, d'où résulteront encore des formes déterminées dans les os qui le composent. Mais les os de l'avant-bras s'articulant sur l'humérus ne peuvent changer de formes sans entraîner des changements dans celui-ci : les os de l'épaule devront avoir un certain degré de fermeté dans les animaux qui emploient leurs bras pour saisir; et il en résultera encore pour eux des formes particulières. Le jeu de toutes ces parties exigera dans tous leurs muscles de certaines proportions, et les impressions de ces muscles ainsi proportionnées détermineront encore plus particulièrement les formes des os. Il est aisé de voir que l'on peut tirer des conclusions semblables pour les extrémités postérieures qui contribuent à la rapidité des mouvements généraux; pour la composition du tronc et les formes des vertèbres qui influent sur la facilité, la flexibilité de ces mouvements; pour les formes des os du nez, de l'orbite, de l'oreille, dont les rapports avec la perfection des sens de l'odorat, de la vue, de l'ouïe sont évidents. En un mot, la forme de la dent entraîne la forme du condyle, celle de l'omoplate, celle des ongles, tout comme l'équation d'une courbe entraîne toutes ses propriétés; et de même qu'en prenant chaque propriété séparément pour base d'une équation particulière on retrouverait l'équation ordinaire et toutes les autres propriétés quelconques, de même l'ongle, l'omoplate, le condyle, le fémur, et tous les autres os, pris chacun séparément, donnent la dent ou se donnent réciproquement; et, en commençant par chacun d'eux, celui qui nous séderait rationnellement les lois de l'économie organique pourrait refaire tout l'animal.

Toutes les *corrélations* de formes dont nous venons de parler sont rationnelles; elles résultent nécessairement de la *corrélation* des fonctions; on se rend parfaitement compte de leur existence; on en voit la raison d'être et la nécessité; on pouvait les prévoir. Cuvier fait remarquer qu'à côté de ces *corrélations* rationnelles, il en est d'empiriques que la théorie n'explique pas, dont elle ne peut donner la raison suffisante, et que l'on n'eût pu deviner, parce qu'elles n'apparaissent pas nécessaires. « Il est un grand nombre de cas, dit-il, où notre connaissance théorique des rapports des formes ne suffirait point si elle n'était appuyée sur l'observation. Nous voyons bien, par exemple, que les animaux à sabots doivent être herbivores, puisqu'ils n'ont aucun moyen de saisir une proie; nous voyons bien encore que, n'ayant d'autre usage à faire de leurs pieds de devant que de soutenir leur corps, ils n'ont pas besoin d'une épaule aussi vigoureusement organisée, d'où résulte l'absence de clavicule et d'acromion, l'étroitesse de l'omoplate; n'ayant pas non plus besoin de tourner leur avant-bras, leur radius sera soudé au cubitus, ou du moins articulé par ginglyme, et non par arthrodie, avec l'humérus; leur régime herbivore exigera des dents à couronne plate pour broyer les semences et les herbages; il faudra que cette couronne soit inégale, et pour cet effet que les parties d'émail y alternent avec les parties osseuses; cette sorte de couronne nécessitant des mouvements horizontaux pour la trituration, le condyle de la mâchoire ne pourra être un gond aussi serré que dans les carnassiers; il devra être aplati, et répondre aussi à une facette de l'os des tempes plus ou moins aplatie; la fosse temporale, qui n'aura qu'un petit muscle à loger, sera peu large et peu profonde, etc. Toutes ces choses se déduisent l'une de l'autre, selon leur plus ou moins de généralité, et de manière que les

unes sont essentielles et exclusivement propres aux animaux à sabots, et que les autres, quoiqu'égalemeut nécessaires dans ces animaux, ne leur seront pas exclusives, mais pourront se retrouver dans d'autres animaux, où le reste des conditions permettra encore celles-là. Si l'on descend ensuite aux ordres ou subdivisions de la classe des animaux à sabots, et que l'on examine quelles modifications subissent les conditions générales, ou plutôt quelles conditions particulières il s'y joint, d'après le caractère propre à chacun de ces ordres, les raisons des conditions subordonnées commencent à paraître moins claires. On conçoit bien encore en gros la nécessité d'un système digestif plus compliqué dans les espèces où le système dentaire est plus imparfait; ainsi l'on peut se dire que ceux-là devaient être plutôt des animaux ruminants, où il manque tel ou tel ordre de dents; on peut en déduire une certaine forme d'oesophage et des formes correspondantes des vertèbres du cou, etc. Mais je doute qu'on eût deviné, si l'observation ne l'avait appris, que les ruminants auraient tous le pied fourchu, et qu'ils seraient les seuls qui l'auraient : je doute qu'on eût deviné qu'il n'y aurait de cornes au front que dans cette seule classe; que ceux qui auraient des canines aiguës manqueraient, pour la plupart, de cornes, etc. Cependant, puis-je ces rapports sont constants, il faut bien qu'ils aient une cause suffisante; mais comme nous ne la connaissons pas, nous devons suppléer au défaut de la théorie par le moyen de l'observation; elle nous sert à établir des lois empiriques, qui deviennent presque aussi certaines que les lois rationnelles, quand elles reposent sur des observations assez répétées : en sorte qu'aujourd'hui quelqu'un qui voit seulement la piste d'un pied fourchu peut en conclure que l'animal qui a laissé cette empreinte ruminait; et cette conclusion est tout aussi certaine qu'aucune autre en physique ou en morale. Cette seule piste donne donc à celui qui l'observe et la forme des dents, et la forme des mâchoires, et la forme des vertèbres, et la forme de tous les os des jambes, des cuisses, des épaules et du bassin de l'animal qui vient de passer. »

Le principe des *corrélations organiques* a fourni à Cuvier la méthode à l'aide de laquelle il a fondé la paléontologie, en reconstruisant, d'après l'examen de quelques fragments d'os, le squelette complet de chaque espèce fossile. « C'est par cette méthode seule (celle qui est fondée sur le principe des *corrélations* des formes), dit le grand naturaliste, que nous nous sommes dirigés; elle nous a toujours suffi pour rapporter chaque os à son espèce quand il était d'une espèce vivante; à son genre quand il était d'une espèce inconnue; à son ordre quand il était d'un genre nouveau; à sa classe enfin, quand il appartenait à un ordre non encore établi; et pour lui assigner, dans ces trois derniers cas, les caractères propres à le distinguer des ordres, des genres ou des espèces les plus semblables. C'est ainsi que nous avons déterminé et classé les restes de plus de cent cinquante mammifères ou quadrupèdes ovipares. »

Corrélation des forces physiques, titre d'un ouvrage important de sir K.-W. Grove, physicien anglais. Les idées exprimées dans cet ouvrage, après avoir été l'objet de plusieurs leçons ou lectures faites à l'Institut de Londres, en 1842 et en 1843, ont été consignées par l'auteur dans un volume qui fut publié complet en 1848, et dont la 3^e édition (1856) a été traduite en français par l'abbé Moigno, et a paru suivie de *Réflexions et annotations* de M. Marc Séguin.

Grove détermine ainsi le but de son travail : « La thèse que je prétends établir dans cet essai est que les diverses affections de la matière, qui constituent l'objet principal de la physique expérimentale, à savoir : la *chaleur*, la *lumière*, l'*électricité*, le *magnétisme*, l'*affinité chimique* et le *mouvement*, sont corrélatives, ou sont dans la dépendance mutuelle l'une de l'autre; qu'aucune d'elles, dans un sens absolu, ne peut être dite la cause essentielle des autres; mais que chacune d'elles peut produire toutes les autres, ou se convertir en elles. Ainsi, la chaleur peut médiatement ou immédiatement produire l'électricité; l'électricité peut produire la chaleur, et ainsi des autres, chacune se perdant à mesure que la force qu'elle produit se développe. Il faudra dire la même chose de toutes les autres forces... » Mais, avant d'établir cette thèse, il importe de débayer le terrain sur lequel elle devra reposer, c'est-à-dire d'éliminer des sciences physiques l'idée de cause, ou tout au moins d'éliminer de la méthode la recherche des causes, pour y introduire exclusivement la recherche des rapports. Ce remaniement d'une méthode ancienne et générale, consacrée par une longue habitude et par l'autorité des esprits éminents qui l'ont fortifiée, ou tout au moins respectée, n'est pas œuvre facile. En effet, « lorsque des phénomènes naturels sont observés pour la première fois, on voit naître immédiatement une tendance à les rapporter à quelque chose déjà connu... » De cette tendance naissent les théories qui, énoncées par ceux-là mêmes qui ont découvert les faits, obtiennent le plus grand empire sur l'esprit public, personne n'étant en puissance de les contredire, à leur apparition; elles sont acceptées d'autorité; elles règnent, elles sont transmises par les pères à leurs fils, et prennent place peu à peu dans

l'éducation. « Les générations suivantes, dont l'esprit s'est ainsi moulé sur une opinion reçue, sont beaucoup moins disposées à l'abandonner. » Elles s'y attachent comme à une foi, et si leur fidélité à l'inconvénient d'entretenir un grand nombre d'erreurs et de ralentir le progrès, elle offre, en revanche, l'avantage de préserver les esprits d'une anarchie intellectuelle, dont une certaine intensité et une certaine durée seraient peut-être incompatibles avec l'existence même des sociétés humaines.

Après avoir préparé son lecteur, Grove lui demande un esprit libre de préjugés, et, en tête des préjugés, figure l'espoir d'arriver aux causes premières des phénomènes, à l'essence des choses, et de pénétrer le *modus agendi* de la nature, l'explication de ses procédés intimes, dont nous ne voyons que les résultats. Cet espoir ambitieux, en stimulant les recherches, a pu conduire à d'importantes découvertes, mais il n'a point atteint le but qu'on se proposait, parce que ce but est inaccessible.

« La croyance à ce que l'on nomme les causes secondes, ou les degrés successifs, a existé généralement, et est encore très-répandue. On admet que tout phénomène dépend nécessairement d'un autre, et celui-ci d'un autre encore, jusqu'à ce que l'on arrive enfin à la cause essentielle en relation immédiate avec la cause première.... Au lieu d'admettre que l'objet propre des sciences physiques soit la recherche des causes essentielles, je pense qu'il doit être et qu'il est la recherche des faits et de leurs rapports; car, quoique le mot *cause* puisse être employé dans un sens secondaire et concret, comme signifiant les forces antécédentes, il me semble cependant tout à fait inapplicable, s'il est pris dans le sens absolu. Nous ne pouvons pas dire d'un agent physique, quel qu'il soit, qu'il est absolument la cause d'un autre.... L'abus, ou mieux la multiplicité du mot *cause*, a été la source d'une grande confusion dans les théories physiques... L'opinion la plus généralement reçue relativement à la notion de causalité est celle de Hume, qui la rapporte à une antécédence invariable, c'est-à-dire que nous appelons *cause* ce qui précède invariablement, et *effet* ce qui suit invariablement. On peut cependant citer plusieurs exemples de conséquences ou mieux de *substances* invariables, où l'on ne trouve nullement la relation de la cause à l'effet: ainsi le jour précède invariablement la nuit, et pourtant le jour n'est nullement la cause de la nuit.... De quelle manière que nous l'envisagions, nous ne pouvons jamais arriver à la causalité absolue. Si nous considérons la causalité comme une conséquence invariable, nous ne pouvons trouver aucun cas dans lequel un antécédent donné soit le seul antécédent d'un conséquent donné... Nous trouvons bien que la causalité peut être affirmée dans tel cas particulier, mais elle ne pourra jamais être maintenue comme proposition absolue et générale; c'est cependant ce que l'on fait constamment.... L'erreur commune consiste à faire de la causalité un absolu, et à admettre, dans tous les cas, une cause secondaire générale, un quelque chose qui n'est pas la cause première, mais qui, si on l'analysait avec soin, devrait posséder tous les attributs de la cause première, avoir une existence indépendante de la matière et supérieure à elle. » La démonstration de ces importantes propositions résulte du livre tout entier, puis qu'on y voit qu'aucun phénomène n'est cause ou effet nécessaire d'un autre, mais qu'il peut, suivant le cas, reproduire une série de phénomènes par chacun desquels il est produit à son tour.

Mais si l'on peut proscrire le mot *cause*, l'idée qu'il exprime n'en a pas moins la vie dure, et le physicien philosophe s'est bien aperçu qu'elle allait reparaitre, très-peu modifiée, sous le nom de *force*. « Le mot *force*, dit-il, quoique employé dans différents sens par les différents auteurs, peut être défini dans sa signification limitée comme étant ce qui produit le mouvement ou ce qui résiste au mouvement. » Et plus loin: « J'emploierai donc le mot *force*, comme exprimant le principe actif, inséparable de la matière, qui est supposé amener les divers changements qu'elle subit. » Il faut assister aux efforts tentés par l'analyse la plus délicate pour circonscrire le sens de ce mot rebelle, et surtout pour l'épurer de tout alliage avec le sens du mot *cause*. Au reste, si l'auteur n'a pas complètement réussi, il en accuse avec raison, en plusieurs endroits de son livre, l'insuffisance de la nomenclature usuelle: des faits nouveaux et des relations nouvelles exigent de nouveaux noms.

Ces préliminaires établis, Grove entre dans le domaine de la science pure, des expériences, de l'observation, et il en tire des conclusions conformes aux principes que nous venons de résumer. Il passe en revue toutes les forces, c'est-à-dire toutes les affections de la matière qui ont reçu des noms distincts dans la nomenclature adoptée: *chaleur*, *électricité*, etc., et même les forces du monde organique, telles que la *force musculaire*, la *chaleur végétale* ou *animale*, etc.; et il fait voir, au moyen d'un grand nombre d'expériences sommairement exposées et judicieusement discutées, comment chacune de ces forces peut engendrer toutes les autres et résulter de toutes les autres.

Le livre de Grove peut être considéré comme le résumé des dernières opinions de

la philosophie moderne sur les phénomènes connus de la nature. Nous allons en signaler simplement les passages les plus originaux et les plus dignes d'attention.

— *Mouvement*. Aucune force ne peut être anéantie; la force peut seulement être subdivisée ou altérée dans sa direction et dans ses caractères. Un mouvement étant donné, il ne cesse donc qu'en apparence; car, en réalité, il se communique aux corps environnants, solides ou gazeux; il se fractionne pour embrasser des surfaces sphériques qui vont en grandissant, à mesure qu'il s'éloigne de son origine. Mais il n'est jamais détruit, et si, à un moment donné, il cesse d'être évaluable, la faute en revient à l'inefficacité de nos moyens de constatation.

Qu'advient-il de la force, lorsque le mouvement est arrêté ou empêché par le mouvement en sens contraire d'un autre corps? Elle se transforme en une nouvelle force, ou nouveau genre de force, dont la manifestation s'appelle *chaleur*; et l'expérience nous apprend que la quantité de chaleur produite est rigoureusement proportionnelle à la quantité de mouvement détruit. Ici, on explique pourquoi le choc des corps rigides donne plus de chaleur que le choc des corps mous; pourquoi la compression du gaz produit de la chaleur, et leur dilatation du froid, etc.

— *Chaleur*. Théorie de l'échauffement: la communication de la chaleur est identique à celle du mouvement. Réfutation très-intéressante de la théorie de la *chaleur latente*, qui repose sur une hypothèse qualifiée *dangereuse*, et solution ingénieuse des problèmes que cette théorie prétendait expliquer. Explication de ce fait, que la chaleur spécifique des corps augmente avec leur température. Presque identité de la chaleur et de la lumière. Théorie des décompositions chimiques dues à la chaleur, et évaluation du travail mécanique que la chaleur engendre.

— *Électricité*. Grove critique et rejette les hypothèses connues sur la nature de l'électricité, et il incline à considérer les effets que cette force produit comme résultant d'une polarisation moléculaire de la matière. Il recherche minutieusement toutes les circonstances qui accompagnent et suivent la décharge électrique, et il voit dans cette décharge une *affection de la matière*. Il explique comment la structure moléculaire d'un corps peut déterminer son pouvoir conducteur.

— *Lumière*. La lumière est peut-être de tous les genres de forces connus celui dont les rapports mutuels ou réciproques avec les autres ont été le moins nettement tracés. Mais les découvertes récentes de l'action que les divers rayons lumineux exercent sur les composés chimiques tendent à montrer la lumière comme une force initiale, capable de produire immédiatement ou immédiatement les autres modes de force. Elle produit immédiatement l'action chimique, et, par celle-ci, toutes les autres. De nombreux faits prouvent que la lumière ne peut être, comme l'ont supposé Young et Fresnel, le résultat des ondulations d'une substance particulière, l'éther; ces faits sont, pour Grove, le sujet d'une discussion pleine d'intérêt, dans laquelle l'éther est accusé d'être « un milieu trop commode, et qui se prête trop complaisamment aux hypothèses. » Repoussant ainsi l'hypothèse de l'éther, Grove lui préfère celle de l'universalité de la matière, quoique celle-ci puisse être tellement raréfiée que nous n'ayons aucun moyen d'en reconnaître la présence.

— *Magnétisme*, *affinité chimique*, *pesanteur*, etc. Le physicien anglais enlasse des exemples qui montrent de quelle manière chacune de ces forces engendre les autres et est engendrée par elles, et, chemin faisant, il s'efforce de donner l'idée la plus claire de leurs modes d'action. Il critique la *doctrine atomique* ou *doctrine des équivalents*. La doctrine des radicaux composés, dans la chimie organique, lui paraît aussi trop généralement admise.

— *Conclusions*. Que l'on puisse découvrir de nouvelles forces, différant autant de celles qui sont connues que celles-ci diffèrent entre elles, c'est chose probable. Et, lorsqu'elles auront été découvertes, lorsque leurs modes d'action auront été complètement définis, on peut prédire sans témérité qu'elles présenteront entre elles, et avec les forces connues, des relations intimes analogues à celles que nous avons constatées.

Ces forces, qui porteront toujours des noms différents, parce que d'abord elles apparaîtront isolées, seront-elles toujours absolument distinctes, et, en dernière analyse, irréductibles? En d'autres termes, l'esprit ne sera-t-il pas un jour conduit à abandonner l'idée de forces diverses, et à regarder tous leurs modes d'action comme de simples manifestations d'une seule et même force? Déjà, il arrive fréquemment que là où une force est excitée, toutes les autres sont mises en action. Ainsi, lorsque le sulfure d'antimoine est électrisé, il devient en même temps *magnétique*, *chaud*, *lumineux*; il se dilate, ce qui implique *mouvement*; et enfin il se décompose, c'est-à-dire qu'il devient le siège d'une *action chimique*. Si les moyens par lesquels nous pouvons constater l'état moléculaire des corps étaient plus délicats, il est très-probable que l'intervention simultanée de toutes les forces nous apparaîtrait chaque fois que l'une

d'elles serait seule appliquée. Il devient alors difficile d'assigner celle-ci plutôt que celle-là comme cause efficiente de toutes les autres. Mais, si l'on songe que chaque force a pour effet constant, dès qu'elle est dirigée sur un corps, de modifier l'état moléculaire de ce corps, et, par conséquent, de soumettre toutes ses molécules à un certain mouvement, n'est-on pas naturellement amené à conclure que toutes les forces ne sont que des modes de mouvement, des vibrations caractérisées par des intensités, des amplitudes et des directions diverses?

Un grand problème, qui reste à résoudre, et dont la solution jetterait une lumière bien désirable sur la dépendance mutuelle des forces, est la détermination de leurs équivalents de puissance, ou leurs expressions numériques relativement à une unité donnée. L'auteur signale les progrès réalisés vers cette solution, dont il fait d'ailleurs ressortir l'importance et l'énorme difficulté.

En terminant, le physicien philosophe, provoquant une comparaison de sa théorie, la théorie de la *corrélation des forces physiques*, avec les autres, notamment avec celles qui reposent sur l'hypothèse des entités (*agent chaleur*, *agent lumière*, etc.), se croit en droit de présuiner que le résultat de l'épreuve n lui sera point défavorable. Il combat, en outre, les scrupules de ces esprits qui rejettent toute théorie, et qui préfèrent s'en tenir à de pures collections d'observations, et il résume ainsi ses idées à ce sujet: « C'est une grande aide que d'être intimement convaincu qu'aucun phénomène physique ne peut rester isolé: chacun de ces phénomènes se rattache inévitablement à des changements antérieurs, de même qu'il doit produire inévitablement des changements subséquents, chacun sur chaque autre, et tous sur le temps et l'espace. Et, soit en remontant aux changements antérieurs, soit en descendant aux changements subséquents, on découvrira plusieurs phénomènes nouveaux, en même temps que plusieurs des phénomènes existants, que l'on croyait jusque-là sans liaison les uns avec les autres, apparaîtront liés entre eux et expliqués. Dans tous les phénomènes, plus nous étudions de plus près la nature, plus nous sommes convaincus, humainement parlant, que ni la matière ni la force ne peuvent être créées ou anéanties, et que la cause absolue ou essentielle ne saurait être atteinte... »

Les notes que, dans l'édition française, M. Séguin a ajoutées au livre de Grove traitent du mouvement moléculaire considéré comme soumis à la loi de la gravitation universelle.

CORRÉLATIVEMENT adv. (kor-ré-la-ti-ve-man — rad. *correlatif*). D'une manière correlative: Deux termes **CORRÉLATIVEMENT** unis.

CORRENTES, rivière de l'Amérique du Sud, dans le Brésil, prend sa source au versant oriental de la sierra San-Domingo, sur la frontière de la province de Goyaz, coule de l'O. à l'E., reçoit plusieurs affluents et se jette dans le San-Francisco après un cours de 160 kilom.

CORRENTI (César), homme politique et publiciste italien, né en Lombardie vers 1805. Il se fit connaître par ses opinions républicaines et par ses écrits. Avant 1848, il était considéré comme le chef du parti démocratique en Lombardie, et comme le trait d'union entre la bourgeoisie et la noblesse libérale de ce pays. Après la révolution milanaise de mars 1848, Correnti fut secrétaire du gouvernement provisoire de Lombardie, et appuya fortement l'annexion de ce pays au Piémont. A la rentrée de Radetzki à Milan, Correnti émigra en Piémont, où il fut en butte aux attaques les plus violentes du parti extrême. Il se fit connaître, à cette époque, en France, par un émouvant récit de l'héroïque insurrection de Brescia, et des atrocités commises par Haynau, sous le titre de: *Les dix journées de Brescia*. Après avoir publié diverses brochures et collaboré à un grand nombre de journaux, il entra dans la vie publique en 1859, se trouva à Milan le lendemain de Magenta, et fut un moment chef du gouvernement de la Lombardie. L'année suivante, il entra au conseil d'Etat, et, en 1861, fut élu député au premier parlement de l'Italie unie. Il s'est entièrement rallié au gouvernement constitutionnel du roi d'Italie, et siège à la droite, c'est-à-dire parmi les libéraux modérés (car la droite cléricale et rétrograde n'existe pas dans les chambres italiennes). M. Correnti est un écrivain élégant et un publiciste de premier ordre. Il passe pour l'homme d'Italie le plus versé dans les sciences statistiques.

Chargé, en 1866, d'organiser administrativement les provinces vénitienes aussitôt après leur réunion au royaume d'Italie, il est entré, en mars 1867, dans le cabinet Ricasoli comme ministre de l'instruction publique.

CORRÉOÏDE adj. (ko-ré-o-i-de — de *corree*, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Qui ressemble aux corrées.

— s. m. Section du genre phébalion, comprenant les espèces qui, extérieurement, ressemblent beaucoup aux corrées.

CORREPTION s. f. (kor-rép-sion — lat. *corruptio*; de *corrumpere*, entraîner). Métrique. Changement d'une voyelle longue en une voyelle brève; action de compter comme brève une voyelle naturellement longue.

CORRÉRIEN, **IENNE** s. (ko-ré-ri-ain). Hist. relig. Membre d'une secte d'enthousiastes qui parut en France au xiii^e siècle.

CORRESE, village du royaume d'Italie, province et à 28 kilom. S.-O. de Rieti, près de la petite rivière du même nom; 1,057 hab. Ce village est bâti sur l'emplacement de l'ancienne Cures, patrie de Numa Pompilius.

CORRESPONDANCE s. f. (ko-ré-spon-dan-se — rad. *correspondre*). Relations, conformité, convenance mutuelle des objets qui se correspondent: *Le corps est, à le regarder comme organique, un par la proportion et la correspondance de ses parties*. (Boss.) *Une grande correspondance existe entre tous les étres moraux et physiques*. (B. Const.) *La correspondance intime des idées et de leurs expressions est la seule chose qui puisse faire une impression vive*. (De Barante.) *Il y a entre le développement de la législation et celui de la société une intime correspondance*. (Guizot.) *La correspondance du péché et du malheur est nécessaire et éternelle*. (Vinet.) *l'action de correspondre aux sentiments de quelqu'un, d'y conformer les siens: Ce n'est qu'une harmonie et une correspondance parfaite entre un père et un précepteur qui peut assurer le succès d'une bonne éducation*. (J.-J. Rouss.) *La sympathie est une correspondance, l'amour est un véritable oubli de soi-même*. (De Gérando.)

— Par ext. Relations, communications établies entre des personnes éloignées l'une de l'autre: *Etre en correspondance, entrer en correspondance avec l'Amérique*. *La correspondance par le télégraphe est rapide, mais coûteuse*. *La correspondance des amis double leur existence*. (J.-J. Rouss.) *Celui qui fait un bon livre se met en correspondance avec tous les hommes instruits de tous les pays, de tous les siècles*. (De Barante.) *l'Echange de lettres: Avoir avec quelqu'un une active correspondance*. *La correspondance avec Mme de Créquy commença, comme toutes les amitiés de J.-J. Rousseau, par être vive et presque passionnée; bientôt elle s'amorça*. (St-Marc-Gir.)

J'ai toujours estimé que, dans toute occurrence, Un entretien vaut mieux qu'une correspondance. SALLUSTIEN.

l Lettres envoyées ou reçues: *La correspondance de Voltaire, de Mme de Sévigné. Brûler toute sa correspondance. Dépouiller sa correspondance*. *l'Art d'écrire des lettres: Un manuel de correspondance. La famille n'a, comme l'amitié ou l'amour, qu'un seul genre de littérature: la correspondance*. (Lamart.) *l>Rapports adressés d'un pays éloigné à un journal: Ce journal a d'excellentes correspondances. Dans ce journal, la correspondance est peu intéressante*.

— Particulièrement. Voiture publique, prenant des dépêches ou des voyageurs sur le parcours d'une ligne principale, pour les transporter dans les localités situées en dehors de cette ligne: *Prendre la correspondance. On va à ce village par une voiture de correspondance. Les correspondances des chemins de fer desservent les localités qui ne sont pas sur la ligne*. *l>Omnibus qui reçoit des voyageurs descendus d'un autre omnibus, lorsque leur destination n'est pas sur le parcours de celui-ci: Prendre la correspondance, un billet de correspondance*. *l>Billet qui donne droit à monter dans une voiture de correspondance: Demander une correspondance. Exhiber sa correspondance*.

— Comm. Relations d'affaires entre négociants de villes, de pays différents; *Cette maison a des correspondances avec toutes les villes de l'Amérique. Nous avons rompu toute correspondance avec les maisons de Hambourg*. *l>Partie du travail d'une maison de banque ou de commerce, consistant dans le dépouillement des lettres reçues et dans la rédaction des lettres à écrire: Faire la correspondance. Il est chargé de la correspondance anglaise dans la maison Rothschild*.

— Syn. *Correspondance, analogie, convenance, rapport*. V. ANALOGIE.

— Encycl. Législ. *Correspondance commerciale*. Les transactions du commerce ne sont point assujetties aux règles du droit civil qui exigent un acte écrit pour la preuve des conventions dès qu'il s'agit d'intérêts ou de valeurs excédant la chétive somme de 150 fr. La célérité des opérations du négoce et la bonne foi qui en est l'âme repoussent également ce luxe d'écritures authentiques ou d'actes privés en originaux multiples. Quelle que soit l'importance des agissements commerciaux, la preuve, dans la plupart des cas, en est suffisamment réalisée au moyen de simples factures, au moyen de la représentation des livres et de la *correspondance*, et la preuve testimoniale elle-même peut en être, en général, indéfiniment admissible. *La correspondance commerciale* a une importance particulière. Un très-grand nombre d'opérations se traitent par cette voie, et ne se prouvent pas autrement en justice que par la représentation des lettres mutuellement échangées entre les parties intéressées. Un usage immémorial a établi cette règle, légalement sanctionnée d'ailleurs par l'article 109 du code de commerce. La loi a dû prendre des dispositions dans le but d'assurer la conservation et l'intégrité de cette *correspondance commerciale*, si nécessaire comme documents ou comme preuves dans les débats judiciaires entre négociants. Il a été pourvu à cet objet par

l'art. 8 du code de commerce. Cet article, qui oblige les commerçants à la tenue du livre journal et du livre des inventaires, leur prescrit, en outre, d'une part, de mettre et de conserver en liasse les lettres missives qu'ils reçoivent, et, d'autre part, de copier ou de transcrire textuellement, sur un registre spécial, les lettres qu'ils adressent eux-mêmes à leurs divers correspondants. Le livre de copie de lettres est soumis par l'art. 11 du code de commerce aux mêmes formalités que le journal et le livre des inventaires. Il doit être coté et parafé sur chaque feuillet par un juge du tribunal de commerce, ou par le maire ou l'adjoint de la commune. La cote, autrement dit le numérotage des feuillets, rend impraticable toute soustraction de feuillets; en cas de soustraction, en effet, le numéro final, indiquant le nombre total des feuillets, dénoncerait par là même l'acte coupable qui aurait été commis. D'un autre côté, le parafé du magistrat sur chaque feuille prévient et empêche les substitutions ou intercalations frauduleuses. Néanmoins il existe une formalité, requise pour le journal et le livre des inventaires par l'art. 10, et qui n'est point exigée pour le registre des copies de lettres. C'est le visa du juge ou du maire clôturant chaque livre de commerce. Cette garantie a paru à bon droit surabondante relativement au registre des copies de lettres. Les inexactitudes que ces copies pourraient présenter peuvent toujours, en effet, être rectifiées au moyen de la reproduction de l'original, qui doit généralement se trouver en la possession de la partie adverse.

— Administr. *Correspondance administrative.* On désigne, sous cette expression, les lettres, dépêches, instructions, circulaires qui émanent des différents services administratifs. Il y a échange de *correspondance* entre l'autorité supérieure et les fonctionnaires et agents administratifs à tous les degrés de la hiérarchie, ou entre deux administrations différentes, ou enfin entre l'administration et des particuliers. On donne plus particulièrement le nom de dépêches aux lettres qui ont pour but de communiquer rapidement un ordre ou d'annoncer une nouvelle. Les instructions et circulaires ne peuvent émaner que de l'autorité supérieure centrale ou départementale. Dans les administrations centrales, les ministres étant chargés, par délégation du chef de l'Etat, d'exercer le pouvoir exécutif dans la sphère des attributions qui lui sont dévolues, c'est à lui que toutes les lettres doivent être adressées, de même qu'il signe toutes celles qui partent de l'administration. Il arrive parfois que des chefs de service signent leur *correspondance*, mais c'est toujours au nom du ministre et par délégation spéciale. Il existe dans chaque ministère un bureau chargé de l'arrivée et du départ de la *correspondance*; ce bureau dépend du secrétaire général, qui, entre autres attributions, a celle de répartir les dépenses entre les différents services du ministère. L'ouverture des lettres a lieu préalablement au cabinet du ministre. Partout on a adopté pour les dépêches administratives certaines formes extérieures. En tête du premier recto de la feuille est indiquée le ministre ainsi que le service spécial d'où émane la dépêche; en marge se trouve une courte analyse du contenu. Au bas du premier recto se trouve l'indication du titre ou de la fonction du destinataire. Les règles du style administratif ont été tracées d'une manière générale par les instructions de l'Assemblée constituante, au moment où elle créait l'organisation administrative de la France nouvelle. Ces conseils, donnés dans des circonstances politiques très différentes de celles qui existent aujourd'hui, n'en ont pas moins conservé toute leur valeur d'application : les lettres et pétitions adressées par les municipalités (maires), soit aux administrations de district (sous-préfets), soit à celles des départements (préfets), et celles des administrations ou directions de district (sous-préfets) aux administrations ou directions de département, doivent être rédigées avec la réserve et le respect dû à la supériorité politique que chacun de ces corps doit reconnaître à celui qui le prime dans l'ordre et la distribution des pouvoirs. La *correspondance* des administrations supérieures doit, en conservant le caractère de l'autorité qui leur est graduellement dévolue, en tempérer l'expression par l'observation de tous les égards qui sont communs et dirigés sans cesse vers cet objet. Le seul cas où le style impératif pourrait être employé par les administrations supérieures serait celui où l'insubordination des administrations qui leur sont soumises forcerait de rappeler à ces dernières la dépendance où elles sont placées par la constitution. Il est aussi à désirer que les administrations de département, au lieu de faire passer aux administrations de district des ordres trop concis, et en quelque sorte absolus, les intéressent au contraire à l'exécution de toutes les dispositions qui leur seront confiées, en leur en développant l'esprit et les motifs, et en facilitant leur travail par des instructions claires et méthodiques. Ce sont là des règles bonnes en tout temps et en toutes circonstances. On peut y ajouter, mais il n'y a rien à y modifier.

— Littér. Aujourd'hui que nous avons la presse, au moyen de laquelle chacun peut exprimer ses idées au jour le jour, à mesure qu'elles éclosent; aujourd'hui que nous avons

les livres faciles, où tout auteur peut déverser le *trop-plein* de son esprit, — nous aurions dit plus volontiers le *creux* et le *vide*, mais notre métaphore eût beaucoup perdu de sa justesse, et, comme le recommande sagement Brid'ois, la *fo-or-ne* ! surtout dans un article littéraire; — aujourd'hui, disons-nous, qu'on peut appliquer à la plupart de nos écrivains ce que Boileau a dit d'un poète de son temps :

Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
Peut tous les mois, sans peine, enfanter un volume,
L'échange d'idées littéraires, philosophiques ou scientifiques ne se pratique plus guère au moyen d'une *correspondance* régulière. Après avoir jeté tout son éclat au XVII^e, au XVIII^e et au XVIII^e siècle, la *correspondance* se meurt au XIX^e; on peut même dire que la *correspondance* est morte; et c'est une perte irréparable pour les lettres et les sciences. Dans quelques pages, qui s'adressent spécialement à une personne amie, le cœur, l'âme et l'esprit s'ouvrent tout à la fois; suivant la charmante expression de Mme de Sévigné, on lâche à sa plume la bride sur le cou, et elle court, elle vole à travers les aperçus les plus fins, les fantaisies les plus spirituelles. Alors l'esprit français petille à chaque phrase, l'humour britannique se dilate, la philosophie germanique même se donne des allures égérées et presque aimables. C'est que, dans une lettre, l'homme de talent se sent, se meurt à son aise; il dit ce qu'il veut et comme il le veut, sans souci de la logique et de la critique; il fait l'école buissonnière à travers son propre domaine, il y braconne au besoin, et nous apparaît chargé de pièces exquises; il est rare qu'il revienne bredouille. Ses pensées, écloses de ci et de là, suivant les accidents de la course, nous causent une agréable surprise par leur imprévu, et nous charment par leur originalité. Chacun gagne quelque chose à cette forme particulière de l'expression de la pensée : le lecteur y trouve plus de variété, et l'auteur, affranchi des convenances gênantes qu'impose le livre, libre de deviser sans fard, sans apprêt, sent ses mouvements plus faciles, de même qu'après avoir revêtu un costume d'étiquette pour une cérémonie ou l'exercice d'une fonction on se plat, comme on le dit vulgairement, à se mettre à son aise. Eh bien ! dans une *correspondance*, l'esprit se met à l'aise; il secoue et brise toutes les entraves que la rhétorique voudrait imposer à son essor. Vu ainsi, en déshabillé,

..... Dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil,
Il exerce une séduction plus irrésistible, surtout s'il est vif, brillant et naturel. Voilà pourquoi certaines *correspondances* sont si intéressantes, si attachantes; on les lit avec le même plaisir qu'un roman aux épisodes familiers, mais pleins de mouvement, de vie, de variété. C'est là que l'écrivain, dégagé de toute contrainte, se révèle sous son véritable jour, avec ses goûts, ses inclinations, ses habitudes, ses qualités et ses défauts, ses haïnes et ses amitiés, ses colères et ses effusions de tendresse; en un mot, c'est là qu'il se livre à nous pieds et poings liés, qu'il déchire tous les voiles plus ou moins étirés sous lesquels il se dissimule dans ses tirades de convention. Ce n'est que dans la *correspondance* que l'on apprend véritablement à connaître un auteur. Que saurait-on de Voltaire comme homme, s'il n'avait pris soin de nous révéler, dans ses lettres, son caractère si vif, si impressionnable, si irascible? C'est dans sa *correspondance* que son esprit éclate à chaque ligne, comme le bouquet d'un feu d'artifice; c'est là, et dans quelques ouvrages familiers, tels que *Candide* ou *Zadig*, qu'il est véritablement lui, qu'il nous apparaît sans masque, et qu'il met à nu cette incomparable individualité, si fine, si mobile, si railleuse, si empreinte de tous les cachets qui en ont fait le type de l'esprit français. Et encore, en ce qui concerne Voltaire, la *correspondance* n'a été, pour son génie, qu'une sorte de déversoir, où faisait irruption le trop-plein de ses idées. Sans sa *correspondance*, il n'en resterait pas moins un écrivain de premier ordre. Mais combien de réputations ne seraient jamais écloses, si une *correspondance* spirituelle et originale, dont l'auteur lui-même ignorait souvent le mérite, et qu'il n'adressait qu'à un confident, à un ami, ne leur avait ouvert les portes du temple de mémoire, comme disent les poètes, en tombant, par un hasard quelconque, dans le domaine de la publicité? Sans doute, Mme de Sévigné passait déjà, au XVII^e siècle, pour une femme de beaucoup d'esprit; mais qu'en saurait-on aujourd'hui, sans ses lettres? Que saurait-on même de Mme de Maintenon, à part quelques anecdotes plus ou moins authentiques? Car le rôle qu'elle a joué dans les événements de cette époque, rôle discret, qui la tenait constamment dans les coulisses, ne nous apporte que des demi-révélation sur son caractère.

Que saurait-on de ces charmants et gracieux esprits qui s'appelaient Mlle de Launay et Mlle Aïssé? Que saurait-on enfin de cette belle Mme Charrière, qui, dans ses lettres à sa mère, semble avoir recueilli la succession de Mme de Sévigné? Et combien d'autres noms ne pourrions-nous pas citer encore, qui prouveraient que la *correspondance* est peut-être, de tous les genres littéraires, celui qui se prête à une plus grande variété de beautés, car tous les genres peuvent s'y épanouir à

l'aise, sans recherche, sans affectation, depuis le sublime jusqu'au plaisant, jusqu'au futile même, pourvu que l'auteur sache mesurer le sujet au cadre il peut, pour ainsi dire, s'élever ou s'abaisser à son gré. Nous ne parlons pas, bien entendu, de ces prétendues *correspondances*, destinées à l'impression dans la pensée même de l'auteur; là, tout est mesuré, équilibré, calculé comme dans un livre, et le titre n'est qu'un trompe-l'œil, qui ne fait illusion à personne. Le premier défaut d'un recueil de ce genre est de manquer de laisser-aller, de naturel, c'est-à-dire de ce qui constitue précisément la première qualité d'une véritable *correspondance*. Les deux genres n'ont donc rien de commun. Quant aux *correspondances* entre savants, ce sont de pures discussions scientifiques, qui ne méritent pas plus le nom de lettres, dans le sens littéraire du mot, que les *correspondances* échangées entre négociants; ce sont des échanges de raisonnements ou de chiffres. On s'y amuse à peu près comme à un jeu d'échecs.

Nous ne passerons pas ici en revue les *correspondances* célèbres, telles que celles de Libanius, de Cicéron, de Plinius, de Buffon, de Mme du Deffand, de Burke, d'Horace Walpole, de Napoléon I^{er}, de Paul-Louis Courier, de Grimm, de La Harpe, de Frédéric II, de Jacquemont, de Lamennais, etc., etc.; on en trouvera l'analyse, soit dans les articles ci-après, soit au mot LETTRES, suivant que ces recueils portent plus spécialement, dans la langue littéraire, le nom de *correspondance* ou celui de lettres.

Correspondance de Libanius, rhéteur, né en 314, mort en 393. Libanius est de beaucoup le premier des rhéteurs du IV^e siècle. Il eut le bon esprit de prendre pour modèles les meilleurs orateurs de l'âge classique, et l'on reconnaît souvent dans son style le disciple et l'imitateur heureux de Démosthène. Ses descriptions sont pleines de vigueur et d'éclat, de coloris et de charme. Néanmoins, il ne peut éviter les défauts de son temps, et il manque presque toujours du naturel et de la grâce qui font le charme des grands écrivains de la Grèce. Sa diction est un curieux mélange de l'ancien attique pur et du grec du IV^e siècle. Son grand défaut est une recherche de pensées qui produit l'obscurité. Il est évident que, à l'exemple des autres rhéteurs, il s'occupe moins du fond que de la forme, et ce n'est pas tout à fait à tort que le biographe Eunape reproche à ses discours d'être faibles et sans vie, des squelettes richement ornés. Malgré ces défauts, les discours, et surtout les lettres de Libanius, offrent un grand intérêt historique et littéraire. Nous laisserons de côté ses autres écrits, ses *Modèles de Discours de rhétorique*, ses *Déclamations*, ses *Discours* et ses *Commentaires sur Démosthène*, pour ne nous occuper que de ses lettres. Elles forment une collection de 2,002 lettres, dont 1,605 en grec et 397 traduites en latin. Beaucoup présentent un grand intérêt, parce qu'elles sont adressées aux hommes les plus éminents de cette époque, à ses deux élèves, saint Basile et Jean Chrysostome, à l'empereur Julien, à saint Anastase, à saint Grégoire de Nysse et autres personnages distingués.

Dans cette collection, on trouve beaucoup de lettres fort courtes, qui ne sont que des billets de recommandation ou de politesse, quelquefois même de simples formules. Ces lettres sont, comme ses autres ouvrages, entachées de déclamation. Libanius, a dit Gibbon, est un orateur qui cultivait la science des mots, et qui, au lieu d'étudier ses contemporains, avait les yeux toujours fixés sur la guerre de Troie ou la république d'Athènes.

C'est dans sa *Correspondance* qu'on peut étudier avec le plus de fruit l'état de la littérature et de la société grecque au IV^e siècle. Libanius, d'après M. Pierron, n'est pas moins sophiste, ni moins affecté, dans un billet de quatre lignes, que dans un discours destiné à être déclamé en public. Mais, quand ce billet s'adresse à saint Basile, et que saint Basile ne dédaigne pas de répondre aux compliments du rhéteur païen par des éloges presque fabuleux, le lecteur moderne ne peut s'empêcher d'éprouver je ne sais quel charme piquant et singulier, en parcourant ces monuments de la courtoisie antique.

Cette courtoisie, selon nous, descend presque à l'adulation, et, en lisant la *correspondance* de ces deux beaux esprits, on se rappelle involontairement les agaceries mensongères de Voltaire envers les princes des peuples ou de la littérature de son époque. Deux billets, l'un d'envoi, accompagnant un livre, l'autre de remerciement, pour quelques éloges exagérés, pourront nous édifier sur cet échange de procédés, qui semble emprunté à la *Correspondance* de Trissotin et Vadius, avant leurs aménités réciproques.

LIBANIUS À SAINT BASILE.

« Je sue de tout mon corps en vous envoyant le discours que vous m'avez demandé. Et comment n'éprouverais-je pas une extrême inquiétude en soumettant mon ouvrage à la critique d'un homme qui, par ses talents rares pour l'éloquence, est capable d'effacer l'abondance de Platon et la force de Démosthène. Pour moi, je ne me regarde auprès de vous que comme un moucheron comparé à un éléphant. Je sue donc et je frémis; quand je pense au jour où vous examinerez ma produc-

tion, peu s'en faut que mon esprit ne s'égaré. »

DU MÊME AU MÊME.

« Je crois maintenant mériter toutes les louanges qu'on me donne, et, puisque Basile me loue, il me semble que je suis au-dessus de tout le monde. Fier de votre suffrage, je puis marcher la tête haute et montrer l'orgueil d'un présomptueux, qui méprise le reste du genre humain. Je désire fort de voir votre discours contre l'ivrognerie. Je ne prétends pas en faire d'avance un grand éloge; je dis seulement : quand je le verrai, il m'apprendra l'art d'écrire. »

Si l'on jugeait Libanius d'après ces billets, ce ne serait guère qu'un bel esprit dans le genre de Voiture; mais, heureusement pour sa réputation, on trouve dans son recueil des lettres qui, sans rien perdre des qualités de l'esprit qui le distinguaient, décèlent l'honnête homme et l'homme de cœur. Nous en citerons une, toute à son honneur, et qui prouve que, sous l'enveloppe du sophiste, se cachait une nature généreuse et un apôtre de la tolérance. Libanius était un païen fervent, mais non point fanatique. Malgré son admiration et son affection pour Julien, il blâme le restaurateur des vieilles croyances d'avoir poussé son zèle trop loin, et d'avoir exercé de facheuses rigueurs contre les chrétiens. Un de ses amis, Orion, au temps de la prospérité de la nouvelle religion, a protégé les païens; de protecteur il est devenu victime, on veut le sacrifier; le cœur de Libanius s'indigne, et il écrit au gouverneur : « Au temps de sa prospérité, Orion était mon ami, et je conserve pour lui mes sentiments d'autrefois, car je rougissais de paraître fuir un ami dans l'infortune. Il pense autrement que nous sur la divinité, mais il a été induit en erreur; il se nuit à lui-même, et ce n'est pas à ses amis qu'il appartient de l'attaquer. S'il doit être puni, qu'au moins il puisse apparaître publiquement sans blessures, et qu'on ne lui fournisse pas de motif pour se prévaloir contre nous. Jadis il nous a protégés, et nous le persécuterions ! Prouvons que la philosophie n'est pas moins généreuse et pas moins tolérante que le christianisme. Ne déshonorons pas notre cause par des rigueurs aussi honteuses pour nous qu'inutiles pour elle. Le droit doit reposer sur la raison, et non sur la force, s'imposer à l'esprit, et non torturer le corps. Le bourreau est le pire des arguments, la violence le plus triste aveu de la faiblesse. Mieux vaut cent fois être victime que persécuteur. »

Ne croirait-on pas, cette fois, entendre la voix généreuse de Voltaire, s'élevant en faveur des victimes de l'intolérance chrétienne? Et dire que c'est un païen qui nous donne de semblables leçons!

« Nous n'avons pas besoin de remarquer, dit M. Pierron, qu'il n'y a rien de commun entre Libanius et l'éloquence, et que l'orateur de Constantinople, comme l'appellent quelques-uns, n'est qu'un habile artisan de phrases, et un écrivain beaucoup plus soucieux des tours du beau langage que du naturel des sentiments et de la vérité des pensées. » Cette appréciation est juste en partie; mais on ne peut s'empêcher de s'élever contre elle, et de blâmer le critique qui a négligé de mentionner les exceptions contraires à sa thèse. On pourrait presque l'accuser de n'avoir étudié que superficiellement son auteur, lorsqu'on voit qu'il n'a tenu aucun compte de morceaux comme celui des regrets de Libanius sur Julien, dans lequel, en dépit d'un mauvais goût évident, on est forcé de reconnaître une certaine éloquence et plusieurs traits que l'illustre Bossuet n'a pas dédaigné de lui emprunter, pour sa péroraison de *Oraison funèbre du prince de Condé* : « Alors pleureront les Muses. Nous aussi pleurons à tour de rôle : les philosophes, celui qui avec nous interprétait Platon; les rhéteurs, l'homme qui savait parler et pénétrer la pensée de celui qu'il avait entendu; vous qui dans vos débats avez besoin d'une sentence équilibrée, regrettez en lui un juge-maître que Rhodamante. O infortunés laborieux, qui allez devenir la proie des collecteurs d'impôts ! ô légions, qui avez perdu en votre chef celui qui vivait de la nourriture du soldat ! quelle perte a frappé la terre ! O cheveux blancs de ma triste vieillesse ! double deuil qui vient fondre sur moi d'un côté, je pleure, comme tout le monde, mon empereur; de l'autre, mon compagnon, mon ami. Je composais un discours, qui devait, comme un charme magique, préserver l'Etat de funestes retours. Tu mourus : le charme est resté interrompu par le silence; je me suis trouvé impuissant et incertain à produire de nouveau, et ce n'est pas sans peine que la pensée a pu rentrer dans mon esprit; et cependant mieux vaudrait rester dans un idiotisme absolu, porter ça et là sa folie, plutôt que sa tristesse profonde, puisque jusqu'ici aucun dieu n'a encore changé l'homme qui souffre en pierre, en arbre ou en oiseau. » L'abaissement du vieux rhéteur, ce désir d'abaisssement intellectuel, indice de la prostration qui suit les grandes douleurs, s'exprime ici d'une manière vraiment touchante. Qui ne serait ému en entendant les restes de cette voix qui tombe et de cette ardeur qui s'éteint?

Correspondance administrative, sous le règne de Louis XIV, entre le cabinet du roi, le chancelier de France, et les intendants et

gouverneurs des provinces, les présidents et avocats généraux des parlements et autres cours de justice, le gouverneur de la Bastille, les évêques, les corps municipaux, etc., par G.-B. Depping (Imprimerie nationale, 1850 et suiv., 4 vol. in-40). Cet ouvrage, qui fait partie de la collection des documents inédits sur l'histoire de France, publiés par les soins du ministre de l'instruction publique, a une importance historique qui ne saurait être contestée. Les grandes mesures d'administration publique, par lesquelles s'est illustré le gouvernement de Louis XIV, sont suffisamment connues par les édits, les déclarations, les lettres patentes et les arrêtés du conseil, dans lesquels elles ont été formulées et promulguées. Mais les actes destinés à la publicité ne suffisent pas pour faire connaître l'esprit et la marche du gouvernement. Si l'on veut juger l'application et la mise à exécution de ses ordres, les principes que les députés du pouvoir pratiquaient et inculquaient aux fonctionnaires publics, l'esprit qui animait ceux-ci, les obstacles de toute espèce qui venaient entraver les mesures administratives, l'état matériel et moral des diverses classes de la nation, il faut consulter les actes particuliers émanés de ce gouvernement, et sa correspondance avec les fonctionnaires et avec des hommes influents de divers États. C'est là qu'on apprend à connaître ce que l'administration avait de bon et de déficient; c'est en examinant ces documents qu'on parvient à se former une idée juste de l'état des choses d'alors. Comme ces pièces ne devaient pas être publiées, on est fondé à croire qu'elles exprimaient la véritable pensée du gouvernement, et qu'elles lui faisaient connaître la vérité, trop souvent déguisée dans les actes livrés à la publicité. Il nous reste, pour le règne de Louis XIV, des portions assez considérables de la correspondance des secrétaires d'Etat avec les intendants et gouverneurs des provinces, les chefs des parlements, les évêques et les corps municipaux. A l'exemple de Colbert, chaque secrétaire d'Etat faisait inscrire, dans des registres pourvus de tables, tous les actes émanés de son département; de plus, il recueillait et faisait classer les rapports, mémoires et lettres qui lui étaient adressés. Ces recueils, dont plusieurs méritaient de servir de modèles aux administrateurs publics de tous les temps, offrent aujourd'hui des lacunes regrettables. Ainsi la Bibliothèque impériale n'a des dépêches de Colbert, sur les matières de finances, que celles qu'il a écrites de 1678 à 1683; les années précédentes (1673 à 1677) manquent complètement. Les dépêches de ce ministre, sur les affaires de commerce et d'industrie, dont la Bibliothèque impériale n'a qu'un seul volume, se retrouvent heureusement presque entières aux archives de la marine. Les lettres des fonctionnaires, adressées à Colbert, forment une collection considérable, conservée à la même bibliothèque, sous le nom de *Volumes verts*. Il y manque les lettres écrites pendant les dernières années du ministère et de la vie de cet homme d'Etat. Les registres du secrétariat de la maison du roi, d'autant plus précieux que les actes qu'ils contenaient étaient destinés à rester secrets, sont à peu près intacts; ils comprennent, pour le seul règne de Louis XIV, 56 vol. in-fol., déposés aux Archives nationales. D'autres collections, qui se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque impériale, et qui sont connues sous les noms des *Cinq cents* de Colbert, des *Mélanges* de Colbert, des *Mélanges* de Clairambault, offrent aussi des documents d'un grand intérêt. Les registres des archives de la marine renferment, par ordre chronologique, les dépêches expédiées par Colbert et ses successeurs relativement aux affaires de la marine, du commerce extérieur, du Levant, des consulats. Les registres où le comte de Pontchartrain, chancelier de France, a fait inscrire, dans le plus grand ordre, toutes les lettres émanées de sa chancellerie, sont conservés en entier à la Bibliothèque impériale, en 15 vol. in-fol. On y trouve aussi les copies des décisions rendues par cet homme d'Etat sur l'administration de la justice, recueil très-riche en renseignements pour l'histoire de cette administration, pendant les quatorze dernières années du règne de Louis XIV. Il y faut joindre la *Correspondance* originale d'Achille de Harlay, d'abord procureur général, puis premier président du parlement de Paris, formant 27 vol. et liasses in-fol., déposés dans la même bibliothèque. Les rapports de la police, au sujet de la conversion forcée des huguenots, ne sont pas une des parties les moins intéressantes des papiers de Harlay. Ils ont leur complément dans les papiers de La Reynie, où il n'est question que des affaires des protestants. (Bibliothèque impériale, 6 vol. in-fol.)

Telles sont les principales sources où M. Depping a puisé, avec un discernement guidé par un savoir solide et étendu. Une introduction, placée en tête du premier volume, fait très-bien ressortir la valeur des documents recueillis, et résume la plupart des renseignements historiques qu'on peut y trouver. Les recherches du lecteur sont rendues faciles par une table et un sommaire analytique de toutes les pièces publiées. Le tome I^{er} du recueil contient les pièces relatives aux états provinciaux et aux affaires municipales et communales. Le tome II comprend ce qui a

rapport à l'administration de la justice, aux affaires du parlement et autres corps judiciaires, à la police publique et secrète, aux galères. Le tome III renferme les documents qui intéressent les finances, le commerce et l'industrie. Dans le tome IV sont réunies les pièces concernant les travaux publics, les affaires religieuses et ecclésiastiques, les protestants, les suites de la révocation de l'édit de Nantes, la littérature, les sciences et les arts. Il n'est pas besoin de faire ressortir l'utilité et l'importance de cette publication, patronnée par l'Etat. Si nous avons analysé de préférence les documents originaux plutôt que le recueil de M. Depping, c'est qu'il était essentiel de faire connaître toutes les sources où l'historien et l'écrivain, l'homme spécial, peuvent encore puiser avec profit.

Correspondance de la duchesse d'Orléans, princesse palatine, mère du régent. On connaissait déjà une partie de ces lettres avant leur traduction complète de l'allemand et leur publication, par M. G. Brunet (1854, 2 vol.); mais on était loin d'apprécier la valeur historique de cette curieuse correspondance, qui complète et rectifie les *Mémoires* de Saint-Simon. Ces deux témoignages nous montrent le règne de Louis XIV, jugé par deux écrivains, sous le véritable jour qui lui convient. La prévention, l'enthousiasme sont choses impossibles. Leur partialité même ne saurait leur être reprochée, car ils ont cru et voulu dire la vérité.

Comme auteur, la princesse palatine est connue de vieille date. C'est un historien piquant, instruit de beaucoup de particularités, et qu'on aime à lire, même quand on ne la croit pas toujours. Ses lettres, anciennes ou inédites, ont du mouvement; ses récits sont animés; ses contes, fort amusants, ne sont pas toujours authentiques; mais elle ne se trompe que de bonne foi. Elle parle sincèrement d'autrui, puisqu'elle se juge sévèrement. Voici son portrait tracé par elle-même : « Il faut, écrit-elle à sa sœur (elle avait quarante-six ans), que vous ne vous souveniez guère de moi, si vous ne me rangez pas au nombre des laides; je l'ai toujours été, et je le suis devenue encore plus des suites de la petite vérole; ma taille est monstrueuse de grosseur; je suis aussi carrée qu'un cube; ma peau est d'un rouge tacheté de jaune; mes cheveux deviennent tout gris, etc. »

Devenue la femme de Monsieur, dont Saint-Simon a laissé un portrait peu flatteur, la princesse palatine reste Allemande de cœur. En parlant de l'Allemagne, elle dit *chez nous*. Elle n'est Française que d'extérieur. Cette disposition la rend chagrine, sévère pour les gens qui l'entourent. Mais, cette réserve faite, elle observe et peint fidèlement le monde corrompu au milieu duquel elle vit. On voit, par ses lettres, que la dépravation attribuée à la régence remonte bien plus haut, à la *révocation*: elle embrasse toute la seconde moitié du grand règne. La régence ne fut qu'une révélation, une suite. Aussi toutes les lettres de Madame sont-elles, à peu de chose près, également sévères pour les contemporains. A la date de 1697 et 1703, elles confirment le déplorable témoignage de Bourdaloue, tonnant du haut de la chaire contre l'affreux progrès de ces désordres sans nom, dont Monsieur tout le premier donnait l'exemple. La corruption commune inspire à Madame une tristesse croissante, à mesure qu'elle y voit entrainés les objets les plus chers de sa tendresse. Tout scandale devient alors pour elle une affliction et une honte. Dans son âme généreuse, tout sentiment élevé devient une source d'humiliation et de chagrin. Sa destinée fut de ne pouvoir estimer aucun de ceux qu'il était de son devoir de chérir, ni son mari, ni son fils, ni ses petites-filles. Louis XIV seul fait exception à cette règle. Elle raconte sa fin avec une éloquence touchante. Mais ses larmes françaises durent moins que ses douleurs d'outre-Rhin. Tous les membres de cette famille royale se détestent et se haïssent cordialement. Et la raison de ces inimitiés violentes entre princes et princesses du même sang, Madame nous la donne : « C'est qu'ils ne valent rien du tout. » L'intérieur des ménages, surtout dans la classe la plus haute, n'est pas plus édifiant. Ces gens, qui n'ont d'affection ni pour leurs parents ni pour leurs femmes, aiment le jeu avec rage. C'est un délire, une frénésie, un fleau. En 1675, on est obligé de défendre le jeu du *hoca* sous peine de mort, défense qui n'empêche pas qu'on le joue chez le roi. En une soirée, Mme de Montespan perd 400,000 pistoles, les regagne dans la même séance, et, de plus, 100,000 pistoles, dont la perte ruine le banquier. Autre trait de mœurs : les jeunes gens ne veulent plus danser.

Mais voici venir l'agiotage effréné, l'accaparement des denrées et marchandises par les plus grands seigneurs. On voit de près le fameux système de Law. On assiste à des incidents comiques, par exemple celui-ci : « L'histoire du cocher de M. Law est très-vraie; il a présenté deux autres cochers à son maître, et, celui-ci lui demandant s'ils étaient bons, il a répondu : « Ils sont si bons, que celui que vous ne prenez pas, je le prends pour moi. » La spéculation, sous toutes ses formes, est devenue la pensée unique des hommes de tous les rangs. Des ducs et pairs, opérant en cette qualité, dépassent les juifs roturiers. Le duc d'Antin, beau-frère du

régent, se fait marchand de draps; le maréchal d'Estrées et le duc de la Force se font épiciers en gros. Seulement ils opèrent dans le vide; ils spéculent sur le monopole, l'accaparement.

Madame ne dissimule pas ses antipathies; elle sait haïr; elle ne recule pas devant le mot juste, le mot trivial. Richelieu est pour elle un *drôle*, un *grand poltron*, un *petit crapaud*; pour elle, Mme de Maintenon est le *chiffon*, la *scarière*, la *vieille*. Mais la plus aigre de son fiel est pour Louvois, qui a fait brûler le Palatinat. Elle déteste en lui le politique barbare et l'hypocrite persécuteur des protestants. « Telle qu'elle se montre à nous, dans sa vie et dans ses œuvres, dit M. H. Rigault, elle a droit au tribut d'une très-haute estime. De solides qualités, mêlées de petits travers, du courage, de l'esprit, un très-grand fonds d'honneur, une vertu respectée de la médisance même, ces titres sont assez rares, et Madame les a réunis. »

La première partie de la *Correspondance* de la duchesse d'Orléans avait paru en 1788, 1807 et 1823, sous les titres successifs de : *Fragments de lettres originales de Madame, Mélanges historiques et critiques*, et *Mémoires sur la cour de Louis XIV et la régence*.

Correspondance de Mme du Châtelet. Il y a presque toujours, dans la vie, des grands hommes, une attrayante figure de femme que les biographes, attachés au personnage principal, ne nous rendent qu'imparfaitement. Ils la traitent un peu comme on traite les nations vaincues, c'est-à-dire que dans leur récit la personnalité de cette femme s'efface, disparaît, ou tout au moins se confond dans celle de l'homme qui l'a dominée. Ce qu'elle eut d'originalité, de grandeur, et quelquefois de génie, ne lui est point reconnu comme des qualités propres; on n'y voit qu'un reflet de l'esprit de l'homme célèbre qu'elle a aimé. C'eût été pourtant, même sans le prestige de la renommée de Voltaire, une femme vraiment supérieure par le cœur et par l'esprit, qu'Emilie-Gabrielle, marquise du Châtelet; et sa *Correspondance* le prouve amplement. C'est là que son âme se fait voir tout entière, ardente, dévouée, délicate, s'oubliant elle-même pour s'occuper constamment de Voltaire, de sa gloire, de ses intérêts, lui sacrifiant avec joie son temps, son esprit et sa fortune, jusqu'à ce que, le cœur froissé, elle essaye de retrouver l'amour qu'elle ne peut plus lui inspirer dans un autre cœur plus jeune, celui du poète Saint-Lambert, tentative orageuse et vaine, dont elle mourut. Elle a mis tout son cœur dans ces deux sentiments. Menacé d'être arrêté, pour la publication de ses *Lettres philosophiques*, Voltaire s'enfuit en Hollande, au milieu de l'hiver. Mme du Châtelet écrit : « J'ai enfin reçu de la frontière des nouvelles de notre ami; il y est arrivé sans accident, et en bonne santé. Sa malheureuse santé soutient toujours mieux les voyages qu'on n'oserait l'espérer, parce qu'en voyage il travaille moins. Cependant, quand je regarde la terre couverte de neige, ce temps sombre et épais, quand je songe dans quel climat il va, et l'excessive délicatesse dont il est sur le froid, je suis prête à mourir de douleur. Je supporterais son absence, si je pouvais me rassurer sur sa santé. » Nous trouvons un billet adressé au comte d'Argental, quinze jours plus tard : « La tête me tourne de douleur et d'inquiétude, vous vous en apercevez bien à mes lettres. Je n'ai pas eu de nouvelles de notre ami; cependant je suis bien sûre qu'il m'a écrit. Il peut arriver tant d'accidents en chemin, sa santé est si mauvaise, que les choses les plus sinistres me passent par la tête, et que je suis prête à céder à mon désespoir. » Dans l'exil, Voltaire prépare une nouvelle édition de ses œuvres; nouveau sujet d'inquiétude pour la marquise : « Je vous ai mandé mes raisons, aussi bien que mes instances, pour qu'il fût d'une sagesse extrême dans cette nouvelle édition. Il faut à tout moment le sauver de lui-même, et j'emploie plus de politique pour le conduire que tout le Vatican n'en emploie pour retenir la chrétienté dans ses fers. » Elle ajoute un peu plus loin : « Je l'aime mieux, heureux et libre en Hollande, que menant pour moi la vie d'un criminel dans son pays; j'aime mieux mourir de douleur, que de lui coûter une fausse démarche. Vous penserez que je deviens folle; on le serait à moins. Je suis un avaré à qui on a arraché tout son bien, et qui craint à tout moment qu'on ne le jette dans la mer. » Une douleur suprême était réservée à cette âme si tendre; elle croit remarquer que l'affection de Voltaire se refroidit par l'absence : « Je suis très-mécontente de lui; je crains fort qu'il ne soit plus coupable envers moi qu'envers le ministère. Je suis bien plus à plaindre que je ne l'ai jamais été. Il est affreux d'avoir à me plaindre de lui; c'est un supplice que j'ignorais. S'il vous reste encore quelque pitié pour moi, écrivez-moi; il ne vaudra point rougir à vos yeux. Je vous le demande à genoux. » Ces fragments suffisent pour initier le lecteur à ce qu'était l'amour de Mme du Châtelet pour Voltaire; quel dévouement! quelle préoccupation incessante de l'objet aimé! Elle tremble pour sa santé, pour son repos, pour sa réputation; elle songe même à satisfaire ses faiblesses littéraires; c'est bien là un cœur de femme, et de femme aimante. Plus occupée de la gloire de celui qu'elle aimait que de sa propre gloire, elle

prend, la plume en main, la défense de Voltaire malade, pour le venger d'un libelle de l'abbé Desfontaines. Il faut voir avec quelle chaleur elle prend la défense de son ami, et comme elle s'indigne de la tiédeur de Thiriot, qui semble trahir ses intérêts. « Je viens de voir cet affreux libelle. Je suis au désespoir; je crains plus la sensibilité de notre ami que le public; car je suis persuadée que les cris de ce chien enragé ne peuvent nuire. J'ai empêché qu'il ne le vît. La fièvre ne l'a pas quitté aujourd'hui; il s'évanouit hier deux fois. Il est dans un grand affaiblissement, et je craindrais infiniment si, dans l'état où il se trouve, son âme éprouvait quelque secousse violente; il est sur cela d'une sensibilité extrême. Voilà de quoi le faire mourir. Il n'y a point de fraudes que je n'invente pour lui adoucir des nouvelles si affligeantes, et je n'ose me flatter d'y réussir toujours. Vous, mon cher ami, qui connaissez l'extrême sensibilité de mon cœur, vous devez concevoir tout ce que je souffre et l'état violent où je suis. Je ressens vivement ses injures et sa douleur. Si Thiriot n'est pas le plus malhonnête homme et le plus ingrat, il doit être outré de la façon dont on y parle de son amitié pour M. de Voltaire. »

Après dix années de durée, l'amour de Mme du Châtelet pour Voltaire était resté aussi tendre, aussi profond qu'aux premiers jours; mais lui n'était plus pour elle qu'un ami tiède, ne pouvant plus donner et ne pouvant plus inspirer que de l'amitié. Aussi, pendant cinq années, l'amour de la marquise passa par des altérations successives et se transforma aussi en amitié. Le vide s'était fait lentement dans son cœur; quand Saint-Lambert se montra, la place était libre. Il s'en empara par vanité; seule, Mme du Châtelet prit au sérieux cet amour; seule, elle en fut véritablement émue; elle aimait avec l'ardeur désespérée d'une dernière passion. Cette ardeur éclate à chaque ligne de sa *Correspondance*. Tantôt c'est un court billet ne renfermant que ces mots : « Venez, je vous adore, je vous attends! » Tantôt ce sont de longues pages où sa passion éperdue cherche en vain à enflammer ce cœur plus qu'indifférent. « Toutes mes défiances de votre caractère, toutes mes résolutions contre l'amour n'ont pu me garantir de celui que vous m'avez inspiré. Je ne cherche plus à le combattre, j'en sens l'inutilité; le temps que j'ai passé avec vous à Nancy l'a augmenté à un point dont je suis étonnée moi-même; mais, loin de me le reprocher, je sens un plaisir extrême à vous aimer, et c'est le seul qui puisse adoucir votre absence. Je suis bien contente de vous quand nous sommes tête à tête, mais je ne le suis point de l'effet que vous a fait mon départ. Vous connaissez les goûts vifs, vous ne connaissez pas encore l'amour. » S'il ne le connaissait pas, ses effets ne lui étaient pas étrangers, et Mme du Châtelet devait grosse de son fait. Quelle tendre et douloureuse page elle lui écrit à ce sujet! « Vous me connaissez bien peu, vous rendez bien peu de justice aux empressements de mon cœur, si vous croyez que je puisse être deux jours sans avoir de vos lettres, quand il m'est permis de faire autrement. Quand je suis avec vous, je supporte mon état avec patience, je ne m'en aperçois souvent pas; mais, quand je vous ai perdu, je ne vois plus rien qu'en noir. J'ai encore été aujourd'hui à ma petite maison, à pied, et mon ventre est si terriblement tombé, que je ne serais point étonnée d'accoucher cette nuit. Je suis d'une affliction et d'un découragement qui m'effrayeraient, si je croyais aux pressentiments. Je finis, parce que je ne puis plus écrire. » Huit jours après, la malheureuse mourut, et Voltaire, dans l'excès de sa douleur, jetait ce reproche à la face de Saint-Lambert : « Ah! c'est vous qui me l'avez tuée. »

Le *Grand Dictionnaire*, qui doit remplacer tout dans son vrai jour, a surtout insisté sur le côté sentimental de la correspondance de Mme du Châtelet, côté sous lequel elle était presque inconnue. Toujours représentée comme l'Égérie de Voltaire, le docteur, chez elle, avait fait tort à la femme, et les extraits que nous avons donnés de ses lettres prouvent que la femme méritait aussi d'être mise en relief. Dans ces extraits, on vient de le voir, c'est toujours le sentiment qui domine, et dans la peinture de ce sentiment, son style reste constamment chaste. Une sensibilité délicate l'entraîne, et la contraint à la fois. Quant au style, il est ferme et simple, et parfois touchant, qualité bien rare chez un géomètre.

Correspondance générale, ou Recueil des lettres de Voltaire, formant une série de quinze à vingt volumes, selon les éditions. Cette correspondance, qui est encore loin d'être complète, peut être comparée au bulletin d'un général d'armée transmettant ses ordres, poussant ou retenant ses troupes, stimulant ses capitaines, dirigeant une pointe, levant un siège, faisant enfin la guerre de l'opinion, la conquête de l'esprit public. La correspondance est, en quelque sorte, la cavalerie légère de la massive encyclopédie. Ce corps aventureux tient encore tête à l'arrière-garde du champ de bataille; il est si brillant, si rapide, si hardi, qu'il déconcerte les mouvements de l'ennemi, cette école théocratique qui n'a rien de français, pas même la langue. La *Correspondance* de Voltaire embrasse une

longue période (1715-1778), c'est-à-dire un espace de plus de soixante années. Obscur ou célèbre, jeune ou vieux, l'homme y paraît toujours le même. Sans songer qu'il travaille ainsi au meilleur et au plus grand de ses livres, Voltaire s'occupe dans ses lettres de ses ouvrages avec une activité infatigable, en riant le premier de l'importance qu'il y attache. On le voit tour à tour plaisantant sur les défauts de ses écrits, mais sérieusement passionné pour les progrès et les intérêts de l'humanité; prodiguant les railleries à ses critiques, ou se livrant contre eux à sa colère, mais haïssant les oppresseurs et les fanatiques bien plus que ses ennemis; cherchant à ménager l'amour-propre des gens de lettres, faisant à la paix des sacrifices qu'on n'eût osé lui proposer; saisissant avec empressement l'occasion d'encourager le talent, de soulager la misère, de défendre l'opprimé; violent et bon, sensible et gai; unissant enfin une philosophie profonde à quelques petites choses qu'il tenait plus de son temps que de lui-même. Ces lettres admirables, où il montre à ses amis ses faiblesses, ses mouvements d'humeur, ses projets de vengeance comme sa bienfaisance et sa sensibilité, ses terreurs comme son courage; ces lettres sont la meilleure réponse qu'on puisse opposer à ses intraitables ennemis. Cette *Correspondance* n'est pas une confession préparée, une apologie orgueilleuse, écrite pour le public, où l'auteur se présente comme il veut être vu, et sous un jour favorable; c'est l'homme même qui se laisse voir ici tel qu'il fut dans tous les moments de sa vie, sans chercher à se montrer ou à se cacher. « Ces lettres prouvent, dit un de ses éditeurs, que si la philosophie de ses ouvrages a suivi, dans sa hardiesse, les progrès de la liberté de penser, celle de son esprit fut toujours la même; que la crainte de se compromettre lui fit commettre quelques fautes, mais ne suspendit jamais la guerre qu'il avait déclarée à la superstition. C'était son grand objet, celui vers lequel il dirigeait tous ses travaux, auquel il faisait servir le succès des ouvrages qui y paraissaient le plus étrangers. Souvent il paraît occupé d'une tragédie nouvelle, de la faire jouer, d'en assurer la réussite; mais d'autres lettres apprennent que cette réussite lui semble nécessaire pour échapper à la persécution dont le menace un ouvrage utile qu'il va faire paraître. »

La *Correspondance* montre Voltaire en flagrant délit de mensonge... Ce n'est pas ici le lieu de justifier le grand écrivain. Voltaire ne mettait son nom à aucun de ses ouvrages, ce qui lui permettait de les nier s'ils réussissaient mal ou s'ils risquaient de le compromettre... Le chevalier de La Harpe ne subit-il pas un atroce supplice pour crime de blasphème? Ces dénégations, si amusantes d'ailleurs, que l'on oppose à l'honorabilité de Voltaire, ne sont que des ruses de guerre, propres à dérouter la police, à tromper les adversaires, à éperonner la curiosité et la sympathie du public; et le public, charmé de deviner l'auteur de tant de livres, désavoués à la barbe du parlement, de la police et du clergé, devenait le complice de Voltaire, roi de l'opinion. Est-ce là une duplicité ignominieuse? Combien de réputations pourraient résister à la publication d'une correspondance intime?

Les lettres de Voltaire sont adressées à des correspondants de toute condition; les noms qui se rencontrent le plus fréquemment sont ceux du marquis d'Argenteuil, du comte d'Argenteuil, de M. Berger, de la présidente de Bernières, de Cideville, de M. de Forment, de l'abbé Moussinot, de Thiriot, de la marquise du Deffant, de Mlle Quinault, de d'Alembert, du chevalier de Florian, de La Harpe, de l'abbé Morellet, du maréchal duc de Richelieu, de Mlle de Saint-Julien, du comte de Tressan, du ministre Turgot, de M. Vaines, premier commis des finances, etc. On remarque encore, entre autres correspondants: Frédéric, roi de Prusse; Catherine, impératrice de Russie; le cardinal Alberoni, Brossette, l'abbé de Chauvieu, La Condamine, l'abbé Desfontaines, Mlle Gaussin, Maupertuis, J.-B. Rousseau, le savant Bailly, Condorcet, Diderot, François de Neufchâteau, Lalande, Lekain, le prince de Ligne, Malesherbes, le libraire Panckoucke, Parmentier, le maréchal de Schomberg, l'abbé Spallanzani, le marquis de Villette.

Toutes les lettres de Voltaire ne sont pas des merveilles. On regrette d'y rencontrer sans cesse, dans celles qui sont adressées à d'Argenteuil, les formules de son *culte d'hypermélie* pour les *divins anges*. A part cela, il n'y a pas une phrase à retrancher, pas plus que dans ses autres écrits en prose, comme il s'en vantait d'ailleurs hautement. Voltaire tient le sceptre du genre épistolaire: aisance, grâce, finesse, esprit malin ou facétieux, style rapide, délié, sur les convenances, intelligence vive et prompt, extrême variété de ton, d'accent, d'allure, de tours, telles sont les qualités de ce correspondant universel, qui n'oublie pas de demander à l'abbé Mousinot des écrans, des lunettes et des pinces à épiler, mais dans le langage familier d'un simple mortel.

Sa *Correspondance* le lave du reproche d'avoir rangonné les libraires; elle prouve qu'il avait renoncé à tirer parti de ses livres et de ses pièces de théâtre, et que, s'il demandait parfois une rétribution, le produit en était réservé comme présent à un ami ou à un protégé.

M. Saint-Marc Girardin a mis une préface au *Recueil des lettres* inédites, publié en 1859 par M. de Cayrol et M. François. Le critique y prend la défense de Voltaire, tel que le signale sa correspondance. Il admire « ce génie vif et souple, cette raison à la fois ardente et juste, cette activité merveilleuse qui faisaient sa force. » Il évoque « ce génie applicable et appliqué à tout avec succès et avec grâce. Le don de réussir et de faire servir l'agrément de l'esprit aux plus sérieux desseins de la raison humaine, il l'a eu jusqu'à la fin de sa vie et l'a aussi dès le commencement. » Voltaire est bienfaisant, généreux, sensible, compatissant, passionné pour le bien, indigné contre le mal et l'oppression. Il a même le sentiment de la nature, qu'il exprime avec vérité. Voltaire pouvait-il faire plus? « Il n'est pas toujours permis aux hommes de parti, dit M. Saint-Marc Girardin, et surtout aux chefs de parti, de se livrer à leurs bons sentiments; le soin des circonstances et des personnes les maîtrise; ils font tous plus ou moins comme Agamemnon, qui, pour rester chef de la Grèce, sacrifia sa fille Iphigénie. Voltaire a bien fait aussi quelques sacrifices à son parti; il a souvent loué des sots qui prenaient la cocarde de la philosophie, et cela devait coûter à son goût et à sa malice naturelle. Mais il n'a jamais sacrifié les bonnes et grandes opinions, même à la faveur des salons et du public. » En maniant l'arme du ridicule, Voltaire mettait son esprit au service d'une idée; beaucoup de sérieux se cache sous sa légèreté apparente. Jamais il ne se décourage: « J'espère, dit-il, qu'un jour je ferai aimer la vérité (1756). » Quelques années après, il écrit: « La révolution s'opère insensiblement dans les esprits, malgré les cris du fanatisme. La lumière vient par cent trous qu'il sera impossible de boucher (1768). » Il se rend ce témoignage dix ans avant sa mort: « Je mourrai avec les trois vertus théologiques qui font ma consolation: la foi que j'ai à la raison humaine, laquelle commence à se développer dans le monde; l'espérance que des ministres hardis et sages détruiront enfin des usages aussi ridicules que dangereux, et la charité, qui me fait gémir sur mon prochain, plaindre ses chaînes et souhaiter sa délivrance. » Quand il la vit arriver, il dit: « Nous voilà dans le siècle d'or jusqu'au cou (1776). Il est temps de songer à vivre. »

Voltaire a l'habileté de séduire les rois, les ministres, les grands, les femmes du monde; il les choisit, les caresse, les endort, les enlève, les convertit: Frédéric (quand ils sont bien ensemble) est Marc-Aurèle, le Salomon, l'Alexandre du Nord; Catherine, la Sémiramis du Nord; Richelieu, héros de coulisses et général d'armée, est Pollion ou Mon héros; Fleury,

Le vieillard vénérable à qui les destinées
Ont donné de Nestor les heureuses années;

Choiseul, Barmécide; Turgot, Sully; Maupéou, Minos; Mme de Saint-Julien, papillon philosophe; Mme de Rochefort, Mme Dix-Huit ans, puis Mme Dix-Neuf ans, sans plus. Tous ces éloges sont des moyens de conquête. Voltaire crée l'opinion, et se donne pour complices les souverains de l'Europe.

M. Bersot avoue ses préférences, parmi toutes les œuvres de Voltaire, pour cette immortelle *Correspondance*, dont la lecture ne l'assure jamais. « Pour ceux, dit-il, qui cherchent un intérêt dramatique, voici une guerre de soixante ans, conduite avec un courage et une tactique merveilleuse par un général admirable, demeuré vainqueur. Si, outre la tactique, ils s'intéressent à l'objet de la guerre, l'objet est assez grand: c'est la guerre de la tolérance et de l'humanité. Pour ceux qui recherchent l'histoire, voici un homme qui a vécu près d'un siècle, a assisté à tous les événements importants, les a notés et caractérisés au passage. Pour ceux qui recherchent l'art, il est ici prodigieux. » Tout ce que l'on admire dans les poésies et dans les pamphlets de Voltaire « se retrouve dans les lettres avec une inépuisable abondance: vers faciles, railleries charmantes à propos de tous les personnages et de tous les événements qui ont passé, dans ce siècle agité, devant cet esprit curieux. Faites plus, retranchez de la *Correspondance* de Voltaire ces agréments, elle sera encore la correspondance qu'on lit sans pouvoir la quitter, qu'on n'a pas égalée et qu'on n'égale pas; l'art qu'elle renferme sera entier. Ce qu'il peut se succéder, pendant plus de soixante ans, d'amours, de haines, de plaisirs, de douleurs, de colères, dans une âme singulièrement impressionnable et mobile, est exprimé là au vif, comme sur la figure d'un enfant, chaque sentiment entier occupant toute l'âme, comme s'il devait durer éternellement, puis effacé tout à coup par un autre, qui fera le même effet et durera autant; variété inépuisable des sujets qui passent sous cette plume légère; séductions d'un esprit enchanter qui veut plaire et invente pour plaire les tours les plus délicats, toujours aimables, toujours nouveaux. Tout cela forme un des spectacles les plus attrayants qu'on puisse avoir en ce monde. Et la grâce plus sévère est aussi là: elle est dans le bon sens perpétuel de cette ferme raison et dans le dévouement du noble cœur qui, au lieu de se rassasier de sa propre gloire, se tourmentait pour toutes les injustices de cet univers et trouvait, pour exprimer son tourment, une éloquence meilleure encore que l'esprit. »

Si la pensée du critique ou de l'historien moderne veut apercevoir le fil qui relie tous les anneaux de cette chaîne, entre lesquels tout un siècle est ensermé, on vient à reconnaître que la correspondance a pour caractère et pour unité ce qui fut le caractère et l'unité de la vie même de Voltaire: l'amour de l'humanité.

Voltaire a écrit un nombre incalculable de lettres. Il les écrivait à l'aventure, sans soin, sans prétention; sans souci du jugement de la postérité. Cette *Correspondance* livre Voltaire tout entier, dépouillé de l'homme extérieur, aussi redouté des uns qu'il était admiré des autres. C'est dans les lettres intimes, familières, qu'il faut l'étudier, le surprendre, le saisir; les lettres de convenance, adressées à certains personnages, par exemple, au roi de Prusse, dissimulent encore le vrai Voltaire, si divers de lui-même et si multiple! Cette vaste *Correspondance*, qui excite un sentiment de surprise, entre au moins pour un tiers dans l'œuvre totale de Voltaire. La lecture si attrayante de ces lettres augmente la réputation d'esprit de l'écrivain, mais elle diminue sa considération morale auprès des rigoristes qui ne veulent pas se rendre compte des circonstances, et faire la part d'une situation exceptionnelle.

Voltaire ne datait parfois ses lettres que du nom du mois ou du jour de la semaine; quelquefois il ne mettait en tête que le nom de la ville qu'il habitait. Il lui est arrivé, en les datant par quantième, de se servir d'almanachs des années précédentes. L'empressement que l'on mettait à se procurer tout ce qui sortait de la plume de Voltaire faisait recueillir des copies infidèles et jusqu'à des fragments de ses lettres. En passant de main en main, les altérations ont dû se multiplier, et il est arrivé de réunir comme étant une seule lettre plusieurs billets ou fragments de lettres. Voltaire ne se piquait pas d'écrire correctement les noms propres. De là des difficultés qui ont donné quelque peine aux éditeurs.

Les éditeurs de Kehl avaient divisé les lettres de Voltaire en sept sections: 1^o lettres en vers et en prose; 2^o correspondance avec Frédéric; 3^o avec les princes de Prusse; 4^o avec l'impératrice Catherine; 5^o avec divers souverains; 6^o avec d'Alembert; 7^o correspondance générale. M. Beuchot a rejeté la classification méthodique, pour établir une seule série par ordre chronologique. On s'accorde généralement à blâmer cette dernière disposition.

Grâce aux recherches successives des éditeurs de Kehl, de M. Clogenson, de M. Beuchot, de M. de Cayrol, qui ont publié et annoté les lettres connues déjà et les lettres inédites de Voltaire, on possède environ vingt-deux volumes de correspondance. Ce nombre serait certainement doublé, si toutes les lettres absentes se retrouvaient un jour. M. de Cayrol a recueilli, pendant vingt ans, plus de 1,200 lettres entièrement inédites; ce succès permet d'espérer un nouveau regain. Le nombre total des lettres publiées s'élève à 7,473. Ajoutons que plusieurs villes d'Italie possèdent un grand nombre de lettres inédites de Voltaire. La bibliothèque de Mantoue devrait à ce titre être visitée, car elle renferme nombre de lettres qui méritent d'être publiées. Plusieurs, entre autres, que nous avons eues entre les mains, sont adressées à Frédéric.

Correspondance complète de la marquise du Deffant avec ses amis, classée et annotée par M. de Lescure (1865). Singulière femme que cette marquise qui vit entourée de gens de lettres, qui se dit l'amie dévouée de Voltaire, et qui, à près de soixante-dix ans, se met à aimer Walpole, comme pour prouver qu'elle avait du cœur. « On la croit sèche, dit M. Sainte-Beuve, et pourtant elle ne l'était pas. » Il est difficile, en parcourant cette correspondance, de partager l'avis du célèbre critique. Sans doute l'esprit abonde, les traits piquants se montrent en maints endroits, mais avec eux aussi la sécheresse et l'égoïsme le plus complet. Dans toutes ces pages, il n'y a pas une ligne vraiment émue. Souvent on remarque une mauvaise foi singulière. Mme du Deffant supplie Voltaire de lui confier le manuscrit des *Lois de Minos*. La pièce entendue, elle s'empresse d'écrire une lettre d'éloges: « En vérité, mon cher Voltaire, vous n'avez que trente ans. » Mais, le même jour, elle écrit à Walpole: « Hier au soir, j'eus assez de monde à souper; Lekain, à la prière de Voltaire, vint nous faire la lecture des *Lois de Minos*. Ah! je fus bien confirmée que la vieillesse ne fait que des efforts impuissants; le temps de produire est passé; il ne faut plus penser à augmenter sa réputation, et, pour ne la point diminuer, il ne faut plus faire parler de soi. On ne peut refuser à Voltaire la curiosité de le lire; tant pis pour lui s'il s'expose à la critique! Son exemple doit servir de leçon, non seulement aux gens de talent, mais à tout le monde en général. On ne doit plus dans la vieillesse prétendre à aucun applaudissement; il faut consentir à l'oubli, et ce consentement qu'on y donne de bonne grâce peut du moins mettre à l'abri du mépris. » On pardonnerait à la rigueur à Mme du Deffant cette lettre, mais que dire de ces lignes écrites le 31 mai 1778: « Vraiment, j'oubliais un fait important: c'est que Voltaire est mort; on ne sait ni l'heure ni le jour; il y en a qui disent que ce fut hier, d'autres avant-hier.

L'obscurité qu'il y a sur cet événement vient, à ce qu'on dit, que l'on ne sait ce qu'on fera de son corps. Le curé de Saint-Sulpice ne veut point le recevoir. L'enverra-t-on à Ferney? Il est excommunié par l'évêque dans le diocèse duquel est Ferney. Il est mort d'un excès d'opium qu'il a pris pour calmer les douleurs de sa strygnurie, et j'ajouterais d'un excès de gloire qui a trop secoué sa faible machine. « M. Lavoix apprécie en deux mots cette étrange épitaphe: « C'est tout sur la mort de Voltaire, sur cet ami de cinquante années? C'est tout: un fait de quelques lignes, froid, glacial, comme l'indifférence. Un mot me revient en mémoire; il est d'un médecin, ami de Thomas: « J'avais un ami, je le soignai; il mourut, je le disséquai. » C'est que, pour Mme du Deffant, Voltaire était la gloire de son salon; c'était chez elle qu'arrivaient secrètement les livres, les brochures interdites par la police. Aussi adressait-elle au glorieux vieillard toutes ses cajoleries de femme; mais, dès qu'il meurt, elle oublie tous les services rendus, et ne trouve ni un regret ni une larme. M. Lavoix juge ainsi cette correspondance: « La duchesse de Choiseul, qui avait aimé et choyé ce vieil enfant, qui l'appelait sa grand-maman, a dit d'elle: « Les lettres de Mme du Deffant ont pour elles le charme du naturel, les expressions les plus heureuses, et la profondeur du sentiment dans l'ennui. Pauvre femme! elle m'en fait encore pitié. » Pitié! c'est le sentiment que nous inspire cette *Correspondance* où, malgré le prodigieux esprit de Mme du Deffant, l'ennui qui tue son cœur se dégage parfois du livre et arrive jusqu'à nous. Son jugement est à la merci de sa raison, toujours inquiète. Il n'y a chez elle aucune sérénité, aucun repos, et, pour mieux dire, aucun sourire. Cœur froid, esprit ardent. »

La *Correspondance* de Mme du Deffant s'est trouvée complétée, en 1859, avant le travail de M. de Lescure, par deux volumes de lettres adressées au duc et à la duchesse de Choiseul, volumes publiés par M. de Sainte-Aulaire. « Elle se montre à nous, dit M. Sainte-Beuve, telle qu'elle est, sans chercher à s'embellir; elle se rend justice, ou même elle se fait tort plutôt que de se flatter. Toujours en doute et en défiance d'être aimée, elle a le désir de l'être. Dans un âge si avancé, elle a conservé ardente, comme au premier jour, la *soif de bonheur*, et elle ne sait aucun moyen de se désaltérer. » Nous avons dit plus haut qu'il faut rabattre quelque peu des éloges de M. Sainte-Beuve. En 1869, on avait publié deux volumes de la *Correspondance* de Mme du Deffant avec d'Alembert, Montesquieu, le président Hénault; mais c'est plutôt un recueil des lettres adressées à l'illustre dame par ses amis. Le supplément, mis au jour par M. de Sainte-Aulaire, contient également des lettres des Choiseul et de l'abbé Barthélémy.

Correspondance de Frédéric II, roi de Prusse. Jusqu'à ces derniers temps, on ne connaissait bien de Frédéric II que le militaire et l'homme d'Etat; une foule d'anecdotes, d'origine suspecte, et des libelles diffamatoires, publiés de son vivant, avaient gravement altéré la physionomie de l'homme privé. Désormais, le personnage historique reprend possession de sa vraie figure, de son caractère propre. Depuis 1846, on réunit à Berlin, et on imprime, dans une édition monumentale, tous les écrits du grand Frédéric. Ses lettres, formant plusieurs volumes, résument en lui précisément les qualités et les défauts qui paraissent ne point lui appartenir. Le roi de Prusse avait d'autres correspondants que les monarques ses frères. Encore prince royal, en 1736, à l'âge de vingt-quatre ans, il entre en relations épistolaires avec le véritable roi de l'époque, Voltaire, alors à Cirey. Sa première lettre est presque une déclaration passionnée; elle respire l'admiration, l'enthousiasme. Le jeune prince a le culte de l'esprit, un sentiment littéraire plus vif que correct, qui s'exalte en s'adressant au plus glorieux représentant de l'esprit français. Frédéric se déclare le disciple de Voltaire, et Voltaire, charmé, traite déjà Frédéric en grand homme. Mais le héros futur se juge, pour le moment, selon sa valeur réelle. Ses gaucheries d'écrivain novice et quelques fadeurs dans le goût du temps s'atténuent peu à peu. Il se forme à vue d'œil: le Goth se reconnaît tout au plus à certains solécismes; mais ses vers sont toujours mauvais. Il le sait, et il ne veut pas se guérir de la métronomie, lui qui s'est guéri de la faiblesse d'aimer les jeunes filles, ingrates ou infidèles aux princes comme aux simples Lindor. Bien que Frédéric ait peu de goût pour la littérature allemande, il en annonce les beaux jours pour une saison prochaine: Goethe et Schiller sont prédits. Après la brouille avec Voltaire, la *Correspondance* change de ton et d'accent. Le roi de Prusse n'a plus d'illusion sur l'idole, mais son amitié survit. Il dit des vérités, on les lui renvoie; des deux parts, on les tolère. Frédéric a de l'esprit en face de Voltaire, et c'est le dilettantisme littéraire qui lui fait oublier les torts du *patriarche*. Les lettres à d'Alembert accusent une autre nuance de caractère: l'amitié a la solidité d'une estime raisonnée; on s'entretient de philosophie. Des sa jeunesse, Frédéric, toujours entraîné par le culte du beau et du vrai, avait voué une amitié tendre, enthousiaste, idéale, à M. de Suhm, envoyé de Saxe en Prusse, et l'initiateur du

jeune prince à la *Métaphysique* de Wolff. M. de Suhm, cœur d'élite, figure attachante, payait la vive affection de son royal ami d'une admiration ingénue et ardente. Avec lui, ce témoin de sa conscience, Frédéric ne se départ jamais de sa modestie innée : il parle toujours du travail, du devoir, de la patrie ; son âme est remplie de l'amour des grandes choses. La mort de son confident lui cause une douleur profonde : elle met fin à cette *Correspondance* toujours élevée. Il y avait à Berlin un Jordan, fils d'un réfugié français, homme de lettres ; Frédéric l'avait constitué son critique ; il écrit à son Aristarque, dans les termes d'une amitié familière et vraie, des petits billets charmants d'intention et de bonhomie : entretiens littéraires, plaisanteries irréligieuses, confidences belliqueuses, en font les frais, et la métromanie du roi-poète y prend toutes ses libertés. La mort de Jordan laisse encore après elle des regrets douloureux. Avec le baron de La Motte-Fouqué, fils d'un réfugié français, vieux militaire couvert de cicatrices, la *Correspondance* témoigne d'une amitié presque filiale, d'une sollicitude qui se multiplie. Frédéric met sur les blessures du vieux soldat le baume des coquetteries, des caresses les plus aimables. Les lettres à d'Argent, à Algarotti et à ces esprits intrépides que Voltaire appelait « les aumôniers de S. M. le roi de Prusse, » ont un autre caractère : on sent que l'estime fait défaut, et que le royal correspondant affiche une incrédulité de bon ton qui peut-être n'existait pas au fond de sa pensée. Milord Maréchal, le frère du maréchal Keith et le protecteur de Jean-Jacques dans la principauté de Neuchâtel, est aussi un des correspondants de Frédéric. Les lettres de celui-ci, écrites pendant la guerre de Sept ans, sont graves, tristes, stoïques ; elles expriment un attachement sincère et vif. Le roi de Prusse avait plusieurs frères et sœurs : le prince Henri, distingué par l'esprit et les talents ; militaire méthodique et tempérament porté à la mollesse, joue auprès de lui un rôle analogue à celui du roi Joseph morigéné par Napoléon. Frédéric ne méconnaît jamais les droits du sentiment fraternel. Les prévenances, les reproches, les remontrances rudés, les réparaçons gracieuses, les ordres précis, les conseils enjoints, les leçons sévères, se succèdent ou se mêlent. Frédéric voudrait donner au prince Henri son propre caractère, ou du moins l'activité et la décision qui le distinguent. Les deux frères discutent ça et là sur des questions de morale ; Frédéric fait l'éloge de Bayle, de la tolérance, des lettres et de l'étude ; il est moins optimiste que son frère au sujet des hommes ; il avait raison dans la circonstance même : son frère, envieux et injuste, devait un jour le dénigrer. Ces lettres, fortes et sensées, brillent par le naturel, sinon par cet agrément tout français qui passe rarement la frontière. Une lettre remarquable par-dessus tout, c'est la page où Frédéric, déplorant la mort de son neveu, fils cadet du prince Guillaume, s'abandonne aux élans paternels de son affliction : il avait adopté ce jeune homme, il se voyait revivre en lui. La margrave de Baireuth, sœur aînée de Frédéric, lui ressemblait plus encore : c'était une de ces *sœurs de génie* qui, ayant un autre sexe, feraient de grandes choses, et qui les comprennent ou les stimulent en autrui. Frédéric aimait d'une amitié vive et passionnée cette princesse, pleine de mérite et d'esprit. La *Correspondance* commence par des lettres un peu enfantines, des épîtres d'écolier, affectueuses et tendres. Un dissentiment s'élève, une réconciliation termine la brouille. Remarquons, en passant, que les lettres de la margrave démentent et corrigent mainte allégation ou insinuation de ses *Mémoires*. On voit chez Frédéric une nature bonne, cordiale, de premier mouvement, une nature d'artiste et de bel esprit. Il parle des affaires politiques, de la guerre ; il s'occupe de questions morales ou métaphysiques ; il trace des jugements incisifs, en transmettant des nouvelles littéraires. La *Correspondance* de Frédéric avec M. et Mme de Camas n'est pas moins remarquable, mais à un autre point de vue. De l'ensemble des lettres du roi de Prusse se dégage une personnalité originale, une nature sympathique, un fonds humain. Rapproché de Napoléon, Frédéric gagne et perd à la fois la comparaison : il a moins du demi-dieu, du despote géomètre et de l'acteur de parade ; il a plus de fibre, plus de cœur, plus de bonté et plus de sagesse. Il a surtout un désintéressement exemplaire : le souci de l'État, le bien de la patrie, tel est le grand but et le constant labeur de sa pensée. Il n'oublie jamais l'intérêt collectif. En un mot, c'est un esprit actif, vigilant, ferme, pratique, inaccessible aux chimères de l'ambition, mais ouvert aux idées généreuses. Ces qualités morales lui font pardonner, et son caporalisme prussien, et sa métromanie welche.

Correspondance de l'abbé Galiani avec Mme d'Épinay, commencée en 1769, époque du retour de Galiani à Naples, et terminée à la mort de sa correspondante, à laquelle il répète souvent : « Je suis perdu si vous me manquez. » Cette *Correspondance* a été publiée en deux volumes, et les deux éditions qui parurent à la fois et concurrentiellement en 1818, l'une d'après une copie, l'autre d'après les originaux, sont également défectueuses. L'une et l'autre fourmillent d'inexactitudes et d'altérations de sens. L'abbé Galiani, qui, en écri-

vant, songeait au cercle de ses amis de Paris, et qui recommandait sans cesse à Mme d'Épinay de garder ses lettres, y parle trop souvent de ses affaires d'intérêt, de ses ports de lettres. Il veut sans cesse paraître amusant, étincelant, et il n'est pas tous les jours en verve. « Il y a des jours, on le sent, dit M. Sainte-Beuve, où il se pince pour faire rire. » Ajoutez, comme inconvénient, des indécanes qui n'ont de précédent que chez Rabelais ; il a usé et abusé de la licence. Aussi M. Sainte-Beuve ajoute-t-il : « Ce qui serait à faire, ce serait un volume unique de Galiani, dans lequel on n'admettrait que ses meilleures lettres, dont on respecterait en tout le texte, dit-il paraitrait un peu salé et mordant... On élaguerait les lettres d'affaires, celles où il rabâche, où il se bat les flancs pour avoir trop d'esprit. On dégrèlerait de la sorte, et on mettrait dans tout leur jour, des pages fines, neuves, délicates, les lettres sur la curiosité, sur l'éducation, celles sur Cicéron, sur Voltaire commentateur de Corneille, celle où il trace le plan d'une correspondance entre *Carlin* et *Ganganelli*, et tant d'autres. On n'a jamais mieux parlé de la France, on ne l'a jamais mieux jugée que l'abbé Galiani ; il faut l'entendre expliquer pourquoi Paris est la capitale de la curiosité ; comme quoi à Paris « il n'y a que l'à-propos ; » comment nous parlons si bien des arts et de toute chose, en n'y réussissant souvent qu'à demi. A l'occasion d'une exposition au Louvre et d'une critique qu'on en avait faite : « Je remarque, dit-il, que le caractère dominant des Français perce toujours. Ils sont causeurs, raisonneurs, badins par essence ; un mauvais tableau enfante une bonne brochure ; ainsi, vous parlerez mieux des arts que vous n'en ferez jamais. Il se trouvera au bout du compte, dans quelques siècles, que vous aurez le mieux raisonné, le mieux discuté ce que toutes les autres nations auront fait de mieux. Chérissez donc l'imprimerie, c'est votre lot dans ce bas monde. »

Cela ne l'empêche pas un autre jour de parler bien sévèrement de la liberté de la presse, que Turgot songeait, disait-on, à occuper par édit, et de la vouloir très-restreinte dans l'intérêt même de l'esprit français, qui se joue mieux et qui triomphe dans la contrainte. « Il y a des empires qui ne sont jolis que dans leur décadence, » dit-il encore de nous. En un mot, Galiani nous connaît, nous aime, il est un des nôtres. Toute sa *Correspondance* n'est qu'un long regret, et Naples ne lui paraît qu'un exil : « Que faire dans un pays où l'on ne dispute de rien, pas même de religion ? » Pour toute la partie de sa *Correspondance* qui se rapporte à sa vie, nous renvoyons à l'article GALIANI.

Correspondance inédite et annotée de Buffon, publiée par M. Nadauld de Buffon (2 vol. in-8). L'auteur de cet ouvrage a sans doute voulu, en le publiant, payer un juste tribut de reconnaissance au grand naturaliste qui a jeté tant d'éclat sur une famille à laquelle il se fait honneur d'appartenir ; mais il a en même temps rendu un véritable service à tous ceux qui aiment les noms glorieux de notre littérature, car il a fait connaître Buffon sous une face qui jusqu'ici était restée presque entièrement dans l'ombre. Nous ne connaissons presque rien de la *Correspondance* familière de cet homme célèbre, et les deux volumes livrés au public mettent au jour 380 lettres écrites à des parents, à des amis, à une foule de personnes avec qui Buffon se trouva en relation d'intimité, d'affaires ou de travaux littéraires. Ces lettres ne se distinguent point par une verve spirituelle, comme celles de Voltaire, par un abandon plein de charme, comme celles de Mme de Sévigné, par un style travaillé, comme celles de Rousseau ; elles ont été écrites sans aucune prétention, sans aucune pensée qu'elles devaient un jour être connues de tout le monde ; mais elles n'en sont que plus propres à mettre à nu l'âme de Buffon, et elles prouvent qu'il y avait beaucoup plus de simplicité qu'on ne le croit chez ce grand écrivain qui, dit-on, mettait toujours sa perruque et ses manchettes avant de s'asseoir devant la table où il travaillait à son *Histoire naturelle*. Il est vrai que cette simplicité s'alliait à une grande fierté de caractère, qui éclate surtout quand Buffon est amené à parler de ceux qui critiquaient ses ouvrages ; jamais il ne voulut répondre à aucune critique, et il semble que ce dédain lui fût inspiré par une conviction profonde que sa gloire était hors de toute atteinte ; mais était-ce là de l'orgueil ? N'était-ce pas plutôt une noble assurance que la postérité s'est chargée de justifier ?

Si M. Nadauld de Buffon n'avait fait que mettre au jour près de 400 lettres de son illustre aïeul, on ne pourrait le louer que de son respect filial pour Buffon et de sa patience à recueillir tout ce qui pouvait rappeler sa mémoire ; mais il y a joint une introduction et de nombreuses notes, où il a fait preuve d'une vaste érudition, d'un goût parfait, d'un véritable talent. A propos de Buffon, il passe en revue les hommes et les choses du XVIII^e siècle ; il raconte des anecdotes, il lève le voile qui couvrait un grand nombre de faits intéressants, et il prouve tout ce qu'il avance en faisant connaître les sources où il a puisé. Tous les admirateurs de Buffon liront sa *Correspondance*, et ils se féliciteront de ce qu'elle a été annotée par un écrivain qui porte dignement le poids de ce nom immortel.

Correspondance particulière d'Edmond Burke, de 1744 à 1797 (Londres, 1844, 4 vol.). Imprimée cinquante ans après la mort de Burke, cette *Correspondance* a permis de juger définitivement le grand écrivain et le philosophe, que les partis appréciaient diversement. Ces lettres ne renferment ni anecdotes sur l'homme, ni détails nouveaux sur la société de son temps. Elles n'en sont pas moins précieuses. M. Ph. Chasles, qui a lu attentivement ces deux mille et quelques pages, dit à ce sujet : « Ceux qui jusqu'à présent n'ont pas bien compris la situation de Burke en Angleterre, et la singulière part qu'il a eue, entre 1770 et 1795, au mouvement des affaires de l'Europe, trouveront ici la complète explication des obscurités de son caractère et des points énigmatiques de sa vie. L'hostilité de ce roturier contre la Révolution française, l'attachement de cet Irlandais pour l'Angleterre, l'impuissance de ce grand écrivain politique à devenir chef de parti, l'admiration qu'inspirait à tous un orateur que personne n'écouait, le feu qu'il a jeté dans certaines âmes, sans grouper les intérêts ou trancher les questions, la divergence des opinions à son égard, anomalies extraordinaires que l'Angleterre du XVIII^e siècle pouvait seule développer, sembleront, à qui étudiera ces quatre volumes, les effets naturels d'une position exceptionnelle et d'un caractère unique. »

La curiosité vulgaire qu'affriandent les incidents, les aventures, les passions, la variété ; la curiosité des gens de goût qui recherchent dans les lettres intimes d'un personnage célèbre le côté familier, la fibre discrète et sympathique, ou bien le style naïf, simple, prime-sautier, sont déçues en lisant cette *Correspondance*. C'est toujours l'éloquence sérieuse, rigoureuse, éclatante, imagée du quaker orateur, défenseur des colonies américaines et de l'Inde, spoliée dans les tortures. Par contre, cette *Correspondance* où respire le sentiment de la vertu, du devoir politique et de la dignité personnelle, augmente la vénération pour l'homme. Les premières notes de Burke sont remplies de barbarismes qui dénotent sa parfaite ignorance de l'anglais. On y trouve des choses analogues à ces belles formules : *J'avions, j'étions*. Ces premières lettres, adressées à un condisciple, enfant et quaker comme lui, offrent néanmoins le frais tableau d'une amitié pure et austère, qui rêve le beau et croit à la vertu.

L'écolier délaisse la Bible pour lire Homère et Tacite ; il les étudie, dit-il, non pas avec patience, mais avec fureur. A cette fièvre poétique succède l'enthousiasme oratoire ; il se prépare à sa carrière politique et littéraire par un long travail, bien réglé et toujours solitaire. L'activité de son imagination lui suffit jusqu'à trente ans. Il est chaste et sévère. Il se fait une autre étude de l'observation ; ainsi, il vient à déclarer que le plus grand crime aux yeux des hommes, c'est de ne pas leur ressembler.

Attaché au secrétaire du lord lieutenant d'Irlande (sous le ministère de Chatham, en 1760), il devine que son patron veut accaparer sa force et absorber son talent ; il rompt avec lui et rend froidement sa pension. Pour nous en tenir encore aux détails essentiels, nous dirons que la première lutte de Burke est marquée dans sa *Correspondance*. Que veut-il ? Quel est son parti, quel est son programme à cette époque de maturité ? Burke veut, en 1765, l'aristocratie whig de 1688 ; son idéal politique est dans le portefeuille ministériel de Rockingham. En somme, il n'est ni whig, ni révolutionnaire, ni tory, ni monarchiste, ni jacobite religieux. Il se tient dans les limites de la modération philosophique ; c'est un apôtre éloquent et fanatique de la sagesse, du juste milieu. Au lendemain de son premier discours en faveur des griefs des colonies, un de ses correspondants lui écrit qu'il a inventé une nouvelle éloquence, celle de la *philosophie politique*. Retiré dans une province pittoresque, non loin du château de Windsor, Burke y passe le reste de sa vie en quaker et en paysan plutôt qu'en homme de lettres. Un jour, il écrit à Arthur Young, en plein procès Hastings : « J'ai tué un bien gros porc que j'ai engraisé de pommes de terre. Il est magnifique. » En 1770, Burke reçoit le docteur Franklin, et prend en main les réclamations des colonies.

Dans le procès de Warren Hastings, « ce consul de boutique, qui opprimait et pressurait les rajahs de l'Inde, à son profit personnel et au bénéfice de la métropole, heureuse d'être ainsi comprise dans sa cupidité sanguinaire, Burke nous apparaît, d'après ses lettres, humain, austère, désintéressé, persévérant, enthousiaste. Il refuse tantôt des souscriptions ou cotisations des Irlandais catholiques, tantôt des secours d'argent transmis sous forme de legs par un vieil ami. Trésorier de la guerre, il porte la hache dans les traitements officiels, et commence par se retrancher un revenu annuel de 200,000 fr. Il ne néglige aucune occasion de bienfaisance ; il découvre et sauve du désespoir un homme de talent attendu par la célébrité : c'était Crabbe, qui devint l'ami de Walter Scott. Vers cette époque, Burke écrivait à l'un de ses amis : « Je déteste nos mœurs modernes et cette fumée de Londres, et toutes nos habitudes mesquines ! Que vous êtes heureux de vous asseoir, à Rome, sous l'ombre du Colisée et des grandes vertus antiques ! » Puis il

se retourne contre Warren Hastings avec une fureur que des plaintes directement reconnues fondées avaient allumée, mais non assouvie. Mais ni cette éloquence enflammée, ni cette vertu impitoyable, ne donnent à Burke l'influence, le pouvoir, la direction des esprits et de la gloire du philosophe : homme d'État, il n'est rien. Le véritable succès politique, l'action de la personnalité sur les autres lui fait défaut. Mais sa vie est rendue heureuse par un cercle d'amis honnêtes, sincères, intègres. Dans ce groupe, on voit le savant William Jones, Wilberforce, Romilly, Joshua Reynolds, Barry le peintre, Crabbe, l'obligé de Burke. Tous ces hommes étaient de nobles cœurs ou des esprits distingués.

La Révolution française éclate. L'astre radieux monte à l'horizon, prêt à illuminer ou à embraser la terre... Burke est son ennemi déclaré. Sa haine contre la Révolution devient une frénésie. Dans le quatrième volume de la *Correspondance*, elle s'élève jusqu'au dernier degré du paroxysme. C'est que Burke était désenchanté, fatigué, désemparé. En vain son ami Francis, le voyageur, lui explique-t-il les causes et les résultats définitifs de ce grand renouvellement d'un royaume épuisé, caduc. Burke n'accepte la rénovation qu'au prix de la constitution de 1688, avec deux chambres, une noblesse héréditaire, et les grandes familles au pouvoir. Rien en deçà, rien au delà. Burke veut que des armées étrangères imposent à la France la paix intérieure. Il propose et réclame le principe d'intervention. Quand ses vieux amis, Francis, Fox, Sheridan, viennent à pacifier avec la Révolution, la terreur envahit son âme. Il rompt avec eux. Ne comprenant pas la Révolution, il combat corps à corps avec elle, et le sentiment du juste l'égare au point de faire de lui le terroriste de l'aristocratie attaquée. Il prêche la croisade, la Sainte-Alliance. A la mort de Louis XVI, il prédit l'avènement d'un despote militaire. Il envoie son fils à Coblenz pour rallier les passions et les intérêts coalisés. Il juge La Fayette comme Marat. Dans sa maison de campagne, il accueille et ranime les émigrés français. Son ardeur belliqueuse ne s'épuise que sous le coup d'une perte cruelle, la mort de son fils. Bientôt il expire de douleur et de haine (1797). Cette même *Correspondance* montre Burke admirable dans la vie privée : nulle faiblesse, nulle infidélité politique ; toujours une vertu agissante, toujours l'enthousiasme du bien et la recherche de l'absolu ; partout bonté généreuse, franchise et vérité.

Correspondance d'Horace Walpole. Un premier recueil de ces lettres si curieuses avait été imprimé en 1841 (6 vol.). Mais la collection complète n'a été publiée qu'en 1857-1859, par M. Pierre Cunningham, qui a classé les lettres de Walpole dans l'ordre chronologique, de manière à composer une véritable histoire de son temps, sous la forme épistolaire. Cette édition est enrichie des notes de tous les éditeurs successifs qui avaient déjà donné des fragments de cette *Correspondance* ; elle forme 9 volumes in-8°, dont on ne peut guère séparer les volumes des *Mémoires* de Walpole.

Ces lettres sont adressées à divers correspondants, entre autres, George Montagu, le comte d'Hertford (pendant son ambassade à Paris), Mme du Deffant, le maréchal Conway, sir Horace Mann, etc. Elles embrassent une période assez étendue, de 1736 à 1797. Les critiques anglaises jugent assez mal ces documents historiques, si remarquables par leur style ; lord Macaulay lui-même, cet esprit sagace et indépendant, les a lus et appréciés dans un sentiment de colère, tout en rendant justice au talent de l'écrivain. Ce courroux, plus apparent que réel, s'explique sans difficulté : les lettres de Walpole, ces *commerages épistolaires*, dit la *Quarterly Review*, ont pour les Anglais le tort impardonnable et pour nous l'heureux mérite de révéler en détail, par des faits piquants et des portraits trop vrais, l'histoire secrète de la maison de Hanovre, de ces George, de ces tristes rois qui se maintinrent avec tant de succès, au milieu de tant de mépris, par leur faiblesse, leur nullité, leurs vices et leurs défauts. Walpole lui-même, qui du reste se présente sans doctrine et sans système, s'oppose à ce qu'on prenne le change sur le sens et la portée de ses lettres. L'écrivain a voulu commenter, justifier et servir la politique ou l'administration de son père, Robert Walpole, ce ministre d'État qui serait une énigme, si un contemporain Horace Walpole, n'avait donné la clef des mobiles et des ressorts du règne des trois George. Toujours préoccupé des intérêts du pouvoir paternel, le narrateur fait à son insu un procès infamant à l'aristocratie vénale, au parlement corrompu, à la société pervertie, mais toujours grossière dans ses plaisirs et dans ses goûts. La royauté n'est qu'une ombre tour à tour sotte, vile, rapace, cruelle, qui se fait supporter parce qu'elle protège les rancunes religieuses et politiques du protestantisme anglais. En somme, Robert Walpole, qui fut trop décrié de son vivant comme après sa mort, est trop excusé par son fils, fils problématique, du reste, qui passe pour l'enfant de lord Hervey.

Diffamé encore plus que Robert Walpole, Horace se venge de ses accusateurs, non par l'absence de vices, mais par des qualités fort rares chez ses contemporains : le bon goût,

l'aisance et le naturel des manières, le désintéressement, le mépris des intrigues, l'horreur de la friponnerie; il se venge encore mieux par l'observation des caractères, qu'il étudie de sang-froid. Il n'a ni maîtresses ni ambition; retiré à l'écart, il s'intéresse peu à la *sale politique* (*Lettre à sir H. Mann*, 1738). Toutefois, il défend avec ardeur, avec constance, les actes de son père, qui valait bien Alberoni et Dubois. Horace veut que le ministre Robert soit un martyr; c'est beaucoup trop assurément. Mais citons une lettre qui nous montrera combien était profonde l'habileté de Robert. Parvenu au pouvoir, le ministre veut éprouver la force de résistance du roi, sur lequel il doit s'appuyer d'avantage. Dès l'année 1717, Robert remet aux mains du roi les sceaux de grand chancelier, ses partisans ne lui paraissant pas encore assez disciplinés. « Au premier symptôme d'indiscipline, mon père remit entre les mains de George le bâton de commandement, comptant bien le reprendre lorsque sa troupe serait revenue au devoir (il s'agit du parti whig). La scène fut violente et longue. Perdre Robert Walpole, c'était, pour le monarque, perdre le bouclier et la lance. On se fâcha; les sceaux furent replacés dans le chapeau de Walpole de la main même du monarque; le réfractaire sortit du cabinet royal, le visage ardent, des larmes dans les yeux, et parfaitement hors de lui-même. » Désormais le ministre avait le droit de donner sa démission, le droit d'être maître. « Le roi l'envoya chercher le lendemain, le pria, le supplia, mais sans succès. Robert ne revenait guère sur un parti pris, et cet homme dont on a voulu faire un fourbe, avait autant de volonté que de ruse. Peu de jours auparavant, un jacobite, qu'il avait reçu secrètement chez lui, se leva tout à coup, et, mettant la main dans son gilet, lui dit : « Je ne sais pas pourquoi je ne vous » tue pas. — Parce que je suis plus jeune et » plus fort que vous. » Ils se rassirent tranquillement.

Horace dissimule de son mieux les gains illicites de Robert, spéculant sur des actions chimeriques. Mais, tandis que le roi se grise de bière avec l'honorable Mât-de-Cocagne (la duchesse de Kendal, une de ses maîtresses allemandes), Robert, à trois heures du matin, debout dans la chambre des communes, rejette les Stuarts à deux cents lieues. « Il reste premier ministre à la mort de George I^{er}, et c'est là le chef-d'œuvre de sa ruse, car George II exécutait George I^{er}, son père. Tout le monde abandonnait Robert comme un homme prêt à sombrer. » Vous voyez bien, disait-il à son secrétaire Coxe, la porte de mon hôtel : il n'y a pas une voiture aujourd'hui; demain, la cour sera remplie d'équipages. » Il n'en fut pas autrement. Horace raconte une foule de traits curieux sur la captation des consciences parlementaires par son père, Robert, de plus en plus serré par l'opposition, succombe sous les coups d'une ligue qui rallie tous ses adversaires. Horace a décrit le combat : « Ils amenèrent, dit-il, jusqu'à leurs blessés et leurs morts. Des voix agonisantes prononcèrent le vote fatal. On comptait parmi les votants un paralytique, deux sourds et un aveugle, sans compter les membres à béquille, assez nombreux. On voyait la flanelle de sir William Gordon passer sous sa perruque, et son emplâtre à la nuque se révéler par divers signes. Il n'y avait pas un mois que sir Robert avait nommé son fils à une belle place. » Telle est la stratégie d'Horace Walpole : au lieu de défendre Robert, qui valait bien ses ennemis, il expose l'histoire contemporaine, avec une savante minutie, de manière à retourner les accusations contre les accusateurs. Il a poussé le calcul de sa tactique jusqu'à ne permettre l'impression posthume de ses écrits qu'après une période de trente ans.

Les lettres d'Horace Walpole tiennent en même temps des lettres de Mme de Sévigné et des *Mémoires* de Saint-Simon. Elles font revivre les personnages du temps; elles expliquent les fameuses lettres de Junius. L'auteur excelle à deviner, à saisir et à rendre la ridicule d'autrui. Il est original par la simplicité. Sa phrase n'est que l'expression vive et nue de l'idée. Cet esprit délicat, capricieux, souple, rapide, guidé par un jugement exercé, a trouvé un style clair et limpide. Il ne comprend pas trop bien le mouvement général qui traîne à la remorque la société anglaise. Sa morale a des indulgences trop faciles. Les vues d'ensemble lui échappent : il ne sait pas généraliser. Mais cette plume incisive trace des portraits piquants, des épigrammes qui sont des peintures de mœurs. « La postérité que j'amuserai, dit Horace Walpole dans une de ses lettres, me condamnera tout en satisfaisant sa curiosité. » Tout au contraire : si les rois George I^{er}, George II et George III ne comptent pour rien dans les annales britanniques, leurs règnes ont présidé au développement le plus surprenant des destinées politiques et commerciales de l'Angleterre. Macaulay, qui reproche à Walpole de juger les petites choses comme les grandes, et les grandes comme les petites, juge Walpole par les petits côtés. Il dit néanmoins : « Les lettres d'Horace Walpole sont généralement considérées comme son meilleur ouvrage, et nous sommes de cet avis. Ses défauts sont bien moins sensibles dans sa *Correspondance* que dans ses livres. On lui pardonne plus vo-

lontiers dans des lettres familières ses jugements bizarres, extravagants et variables sur les hommes et sur les choses; il ne s'y livre pas autant que dans ses *Mémoires* à son instinct de dénigrement, à son amère ironie, à son persiflage. Un auteur épistolaire doit être civil et bienveillant, pour son correspondant tout au moins. » L'aristocratie anglaise tient encore rancune, comme on le voit, à son chroniqueur du XVIII^e siècle, et si Horace Walpole eût suivi le système incolore de Dangeau, elle lui eût dit :

La noblesse, Dangeau, n'est pas une chimère.

Correspondance du poète William Cowper, publiée dans l'édition de ses œuvres, par Hayley (1806). Ces lettres sont écrites à un petit nombre d'amis. Elles nous initient aux mystères du cœur et de l'esprit d'un charmant poète. Les correspondants sont M. Unwin, M. Newton, Joseph Hill, camarades d'école et de jeunesse, ou amis familiers du temps présent. Tout est intime, délicat et gracieux dans ces confidences, murmures du foyer, effusions d'une sensibilité tendre et douloureuse, mais qui aime à montrer de préférence, par une sorte de pudeur propre aux natures affectueuses, le côté riant de l'âme. Retiré dans une existence paisible et discrète, Cowper n'a pas d'événements à raconter. Les épisodes de sa vie sont ses lectures et les menus accidents qui viennent interrompre le cours monotone des heures passées sous un toit écarté. Plus d'une lettre commence par annoncer que son auteur n'a rien à dire. C'est un prétexte que ce petit mensonge; si le correspondant n'a pas de nouvelles à apprendre, il a mille choses à conter, vives, ingénieuses, enjouées; mille détails gracieux, folâtres, sensés. Tout en échangeant une correspondance familière, il expose sa théorie épistolaire : ni suite, ni plan; causer d'abondance et narrer à l'aventure, marchant, courant ou se reposant au gré de l'esprit ou de l'émotion.

On peut discerner dans ces lettres, où se révèlent quelques singularités, l'existence d'une faculté physiologique, d'une sorte d'intuition ou de perception particulière qui appartient aux natures fines et délicates, aux tempéraments de *sensitivo*, que le moindre heurt blesse ou effarouche. La lettre suivante, du 16 août 1780, montre en même temps que la sensitive savait railler :

Au révérend John Newton.

« Depuis que je vous ai écrit la dernière fois, nous avons eu une visite de M... Je ne me suis point senti grandement disposé à l'accueillir avec cette prévenance d'où un étranger peut conclure qu'il est le bienvenu. A sa manière, que ce n'était point la peine ici, et que ce ne serait qu'un point futile qui, en manquant, lui ferait peu de faute. Il a l'air d'un homme qui a vu du pays, plutôt que d'un homme comme il faut qui a voyagé; il a tout à fait secoué cette réserve qui entre si ordinairement dans le caractère anglais; et cependant il ne s'ouvre point doucement et par degrés, comme font les gens de manières polies, mais il vous éclate au visage tout à la fois. Il parle tout haut, et quand nos deux pauvres petits rouges-gorges entendirent ce grand bruit, ils furent pris aussitôt d'une émulation de le surpasser. En élevant leur voix, ils le firent encore hausser la sienne; et cette voix grossie leur devenait, à son tour, un nouveau stimulant. Aucune des deux parties n'entendait abandonner la lutte, qui devait de plus en plus inquiéter pour nos oreilles jusqu'à la fin de la visite. Les oiseaux cependant y survécurent, et nous aussi. Ils se flattent peut-être d'avoir remporté une complète victoire; mais je crois bien que le monsieur les aurait tués tous les deux s'il était resté encore une heure. »

En mars 1784, Cowper reçut une autre visite. Sa lettre vaut une scène de comédie; elle reproduit un tableau de mœurs éminemment anglaises. Dans une après-dînée, à l'heure où son lièvre chéri *Puss*, celui qu'il a célébré, prenait ses ébats au salon, et où le poète se trouvait entre deux dames, occupé à enrouler de la laine, sa paisible demeure d'Olney est envahie, prise d'assaut, par un candidat à la députation. Il est à noter que les candidats en Angleterre font leurs visites avec fracas; un cortège d'amis les accompagne, et une arrière-garde d'enfants et de peuple les suit. On voit d'ici ce bruit et ce tumulte, la sollicitation du candidat, l'assurance donnée au poète, qui décline cet honneur, qu'il a de l'influence, beaucoup d'influence, la confiance qu'on a en lui, les remerciements par anticipation, les poignées de main à droite et à gauche, et les embrassements à toute la maison, y compris la servante.

Ces scènes bruyantes ne se représentent pas souvent dans les lettres de Cowper. La vie extérieure ne s'y reflète que dans la plus stricte mesure. Mais, si unie qu'en soit la trame, si calme qu'en soit le ton, si minutieux qu'en soient les détails, on ne doit pas en conclure que cette *Correspondance* soit uniforme et monotone. Considérée dans son ensemble, elle offre de la variété, et même de l'unité comme un livre échafaudé sur un plan. C'est presque l'impression que fait un paysage circonscrit par un petit horizon : un attrait nouveau, un charme imprévu, se dresse sur la route du promeneur, à mesure qu'il poursuit son chemin. Puis, quand il s'arrête au haut de la colline, il jette un dernier regard de satisfaction

intime sur le vallon que le crépuscule couvre d'ombre et de rêverie. Cowper s'égaye de l'escapade et de la fuite de son lièvre favori, qui s'évade pendant le souper, court les rues de la ville, et ne se laisse reprendre qu'après une odyssée de déserteur à quatre pattes, qui n'est pas encore un foudre de guerre. Cette aventure burlesque s'efface tout à coup, pour ouvrir l'esprit à une haute pensée. Ainsi, le poète, qui n'avait pas vu depuis des années, une de ses nobles cousines, jadis très-belle, maintenant pénétrée d'idées graves et sévères, le poète se demande si le Temps, clément ou jaloux, a épargné ou bien outragé son visage, dans un si long intervalle. Il ajoute : « Je l'ignore, mais, du moins, s'il est un ennemi de la personne et de l'enveloppe, il est un ami de l'âme, et vous l'avez trouvé tel. A cet égard, le traitement que nous recevons du Temps dépend de l'accueil que nous lui faisons... Il est clément pour ceux qui, tels que vous, savent se tenir comme sur la pointe du pied au sommet de la colline de la vie, jetant un regard en bas avec plaisir sur la vallée qu'ils ont traversée, et de temps en temps étendant leurs ailes pour s'envoler avec espérance vers l'éternité... » Ces réflexions morales, naissant ainsi des relations privées, et ramenées directement à un but pratique, sont toutes naturelles chez un écrivain anglais.

Outre le badinage, l'observation sérieuse; outre l'ironie et la grâce, les lettres de Cowper renferment parfois des images bizarres, des comparaisons subtiles, mais audacieuses et précises, toujours justes et sensées, qui attestent encore plus de finesse que de recherche. En tout cas, il n'y a pas de manière; c'est excès d'analyse, et sous sa plume le défaut est un agrément. M. Sainte-Beuve a dit dans ses lettres les sources véritables de sa poésie, de la vraie poésie domestique et de la vie privée : un badinage encore affectueux, une familiarité qui ne dédaigne rien de ce qui intéresse, comme étant trop humble et trop petit, mais tout à côté, de l'élevation ou plutôt de la profondeur. N'oublions pas non plus l'ironie, la malice, une raillerie fine et douce. Ces simples lettres d'un poète valent bien, comme instruction et distraction, les épitres des personnages politiques, ou les billets doux des courtisanes et des favorites que la piété filiale des éditeurs nouveaux exhume des catacombes des bibliothèques.

Correspondance littéraire de La Harpe (Paris, 1801 et 1807, 6 vol.). Cette *Correspondance* fut adressée par l'auteur du *Lycée* au grand-duc de Russie (Paul I^{er}) et au comte André Schowalow, chambellan de l'empératrice Catherine II depuis 1774 jusqu'à 1791. Appréciant cette *Correspondance* dans ses *Annales littéraires*, Dussault fait un singulier aveu; il confesse que, rendant compte de l'ouvrage pour la première fois, il adopta une partie des opinions erronées et violentes que le succès du livre souleva, opinions religieusement conservées dans les biographies. « On crut apercevoir, dit-il, entre les principes que M. de La Harpe professait si hautement, et la publication de ces lettres, une sorte de contradiction qu'on n'était pas disposé à lui pardonner : on disait que cette *Correspondance* renfermait des choses qui ne paraissent point s'accorder avec le nouveau genre de vie qu'il avait embrassé; on prétendait qu'elle était écrite d'un style trop mondain, que le vieil homme s'y montrait trop à découvert, et surtout que M. de La Harpe, qui s'était fait tant d'ennemis par ses critiques publiques et officielles, n'avait pas besoin d'attirer sur lui de nouvelles haines, en mettant au jour les secrets de sa *sévérité* et les confidences de son jugement. » Dussault déclare donc que, « la critique étant aujourd'hui rentrée en possession de son empire, ces lettres n'offrent guère que la confirmation de tout ce qu'elle a dit depuis cette époque, et ne présentent de nouveau, en matière de goût, que l'autorité d'un grand littérateur, qui d'avance avait sanctionné les jugements qu'elle prononce tous les jours, et que tous les jours on voudrait lui reprocher : ceux qui les liront ne sauraient s'empêcher de reconnaître que M. de La Harpe, de quelque manière que les circonstances aient pu quelquefois modifier les opinions littéraires qu'il publiait, pensait au fond et parlait en secret de cette foule d'auteurs vivants qui se plaignent avec tant d'amertume de l'injustice de leurs contemporains, comme en pensent et comme en parlent aujourd'hui les critiques les plus vrais, les plus accrédités, et, par conséquent, les plus exposés à toutes les accusations de l'amour-propre au désespoir et de la haine en délire. » Voilà une défense catégorique.

La période qu'embrasse la *Correspondance littéraire* a un intérêt tout particulier; c'est cette époque de la fermentation des esprits, travaillée de la fièvre philosophique, qui se travaillaient à tout dire et à tout oser. Engagé lui-même dans les doctrines qui battent en brèche les choses établies, La Harpe conserve toujours dans ses lettres assez de sens et de raison pour ne point s'écarter des principes littéraires qu'il a jusque-là suivis et défendus; son jugement se met au-dessus du prestige révolutionnaire, qui faisait seul le prix de tant d'ouvrages de circonstance; il apprécie même avec justesse tout ce qu'un partisan des innovations politiques eût semblé

ne pouvoir juger qu'avec passion. Sa pensée est restée fidèle aux plus saines maximes du goût et de la raison.

Les volumes de cette *Correspondance* ont un attrait qu'on trouve rarement dans les ouvrages de La Harpe : c'est la rapidité du style, la précision du tour, le ton familier, qui résultent de la liberté du genre épistolaire. On reproche à l'auteur du *Lycée*, entreprise aussi difficile à exécuter que l'*Encyclopédie*, on lui reproche d'abuser quelquefois dans ses dissertations littéraires du ton dogmatique, et de ne point renfermer sa logique féconde, ses préceptes et ses exemples dans des cadres assez précis. Aucun de ces défauts dans la *Correspondance*. « Ce n'est plus ici, dit Dussault, un professeur qui traite didactiquement des points de littérature; c'est un homme de lettres, d'un jugement très-sûr, qui passe légèrement d'un sujet à un autre, dont la plume caractérise tout, en effleurant tout; les ouvrages du moment ne sont pas les seuls objets de ses observations rapides : tout ce qui peut offrir quelque intérêt, tous les événements qui marquent, tous les hommes qui paraissent sur la scène, deviennent la matière de ses réflexions, souvent très-piquantes, et toujours parfaitement justes. Ces lettres sont peut-être celle de toutes les productions de M. de La Harpe qui doit donner l'idée la plus avantageuse de son jugement, par la variété des objets sur lesquels il prononce avec une raison supérieure. »

Pourquoi le correspondant de la cour de Russie ne parle-t-il pas de quelques ouvrages assez remarquables datant de cette période? C'est que ses lettres ont subi des retranchements assez manifestes.

L'auteur ne cherche jamais à briller; sa diction, un peu négligée, est toujours pure, claire, rapide. Il raconte avec fidélité ce qu'il voit et ce qu'il pense. On sent que l'écrivain éprouve l'intérêt de la vérité, et qu'il cherche moins à plaire qu'à bien renseigner. On ne peut lui attribuer l'envie de médire, d'outrager la critique, d'exagérer le ridicule. Rien n'était plus facile à un littérateur, qui avait la réputation d'être méchant, que d'ignorer la satire et l'épigramme, à la faveur du secret de sa correspondance. C'est tout au plus si on trouve à reprendre certaines préventions, certains dédains, certain amour-propre que tout homme emporte au bout de sa plume.

La *Correspondance littéraire* de La Harpe provoqua une riposte sanglante, la *Correspondance turque*, libelle anonyme de Colnet (1801).

Correspondance littéraire du baron de Grimm et de Diderot, adressée à un souverain d'Allemagne, de 1753 à 1790 (16 vol. in-8°, Paris, 1812, plus un supplément, 1814). Une deuxième édition, donnée en 1829 par M. Tasschereau, est bien supérieure à celle de 1812, qui dut subir les retranchements imposés par la censure impériale. Si l'on rapproche les appréciations de Grimm et celles de La Harpe, on reconnaît à celui-ci un goût plus sûr, moins d'impartialité et plus de correction.

La partie critique de cette *Correspondance* est rédigée avec beaucoup de jugement, de finesse, et souvent avec une aimable malignité. Ce qui plait avant tout, c'est la manière franche, libre et spirituelle avec laquelle Grimm s'exprime sur le caractère, les ouvrages et l'esprit des personnages les plus distingués de son temps. Cette partie renferme une foule d'aperçus fins, judicieux, plaisants sur la littérature, la musique, le théâtre, les arts; sur les auteurs, les acteurs et les personnes les plus célèbres de la cour et de la société. A qui revient la meilleure part de cette chronique littéraire, à Grimm ou à Diderot? Les articles sur les *Salons* sont incontestablement de Diderot; le reste est de Grimm.

« La *Correspondance littéraire* de Grimm, dit M. Sainte-Beuve, est un des livres dont je me sers le plus... Plus j'en ai usé, plus j'ai trouvé Grimm (littérairement et non philosophiquement parlant) bon esprit, fin, ferme, non engoué, un excellent critique en un mot sur une foule de points, et venant le premier dans ses jugements; n'oublions pas cette dernière condition. Si l'on excepte le parti encyclopédique auquel il était trop mêlé pour en parler avec indépendance, mais dont encore il savait le faible, nul d'alors n'a mieux vu que lui en tout ce qui est de ses contemporains. » Réparation d'honneur est donc faite à Grimm, quelque peu diffamé dans les *Confessions* de Rousseau.

La *Correspondance littéraire* avec les cours du Nord, qui dura trente-sept ans, de 1753 à 1790, n'est pas un corps d'ouvrage au plan prémédité. Il n'y a ni camaraderie ni dénigrement clandestin. Elle commença d'abord par des nouvelles littéraires et de simples informations sur les livres nouveaux; c'était un Bulletin, écrit peut-être au nom de Raynal. Mais, dès 1759, cette *Correspondance* devint plus active, et Grimm l'entretint de l'aveu du duc d'Orléans de qui il dépendait. Dès lors Grimm est le chroniqueur littéraire du siècle. La collection de ces feuilles a été augmentée par différentes mains, par Diderot surtout; mais c'est bien partout la pensée de Grimm, de ce Bohémien qui a plus d'esprit que nous, disait Voltaire. Et Voltaire n'exagérait pas trop le compliment. La pensée de Grimm est bien à lui; elle ne ressemble ni à

celle de La Harpe, ni à celle de Marmontel (l'auteur des *Mémoires*).

En général, la *Correspondance* critique de Grimm est sévère, juste, un peu sèche et légèrement satirique. C'est là une opinion reçue et fondée. Mais dès le principe elle eut pour inspiration l'enthousiasme et l'amour du beau. La méthode de Grimm n'est pas tout à fait celle du *Journal des Savants*; il ne fait pas strictement des analyses, qui étaient alors des *extraits*. Ce qu'il se propose avant tout, c'est d'*examiner* et de *rectifier*. Grimm a donc créé la critique courante du journal.

L'Aristarque intime de Frédéric le Grand et de Catherine de Russie songe moins à amuser ses correspondants qu'à les instruire : toute la France était réellement alors dans sa littérature. La critique de Grimm est susceptible, passionnée; son tact vif, impressionnable, relève les défauts essentiels. Sans imagination créatrice, il a la faculté d'admiration. Byron, lisant la *Correspondance* de Grimm, écrivait sur son *Journal* : « Grimm est un excellent critique et un bon historien littéraire; sa *Correspondance* forme les annales de la littérature de cette époque en France, avec un aperçu de la politique et surtout du train de vie de ce temps. Il est aussi estimable et beaucoup plus amusant que Muratori ou Tiraboschi. Somme toute, c'est un grand homme dans son genre. » L'excellence de son jugement et l'étendue de son esprit se révèlent quand il parle de Shakspeare, de Montaigne et des principaux écrivains français du XVIII^e siècle. Sur Shakspeare, son opinion est plus nette, plus réfléchie que celle de tout autre contemporain, français bien entendu.

La philosophie et la politique de Grimm relèvent d'un scepticisme aride, triste, négatif. Il croit peu au progrès général, il croit peu à la liberté des peuples, sauf quelques rares exceptions. Trop sévère pour Fontenelle, respectueux mais bref à l'égard de Montesquieu, il exprime sur Buffon de beaux jugements, et il définit admirablement Voltaire dans ses œuvres et dans son caractère. Il apprécie le talent de Rousseau, mais il répute en même temps ses systèmes; le critique ne se venge pas du misanthrope : c'est une admirable surprise. Duclos, envers lequel Grimm pouvait user de représailles, est jugé vertement, mais sans passion, sans parti pris.

Classique, en ce sens qu'il déclare incomparable le siècle de Louis XIV, auquel il ne manque que des *philosophes de génie*, Grimm est moins attaché aux principes reçus dans un autre ordre d'idées. Les ouvrages d'Helvétius ou de d'Holbach ne l'inquiètent pas au point de vue moral, il ne les censure que sous le rapport du goût ou de l'originalité; néanmoins il fait connaître le fond des auteurs, qu'il avait étudiés de si près. Mais n'oublions pas la part de Diderot.

Dans tout ce qui a rapport aux sciences, à la littérature, aux arts, à l'économie politique, quelquefois même à la législation, les auteurs de la *Correspondance* se montrent des esprits supérieurs; rien n'égale la profondeur de leur jugement, la sagacité de leur intelligence, la rectitude de leur goût, l'étendue de leurs vues. Même dans leurs sophismes les plus hardis, et dans leurs nombreuses inconséquences, on remarque une foule d'aperçus ingénieux et piquants, qui tournent encore au profit de la vérité.

D'autre part, l'athéisme et le matérialisme y sont professés sans réserve dans plusieurs articles qui furent à l'abri des rigueurs de la censure. Cependant les morceaux supprimés par la censure impériale de 1812 et 1813 ne sont pas les fragments qui intéressent le moins. On comprend, du reste, que la discussion de certains sujets dût sembler redoutable à un gouvernement absolu et arbitraire, plus avide d'adulations que de lumières. Le seul titre des *commissions extraordinaires en matière criminelle* ne devait-il pas déplaire à ceux qui avaient trempé dans l'exécution du duc d'Enghien aux fossés de Vincennes? Celui qui avait signé tant de décrets contraires à la liberté du commerce et de l'industrie pouvait-il souffrir que l'on nît au jour les inconvénients et les abus des *lois prohibitives*? Celui qui avait étouffé la liberté pour obtenir une gloire onéreuse pouvait-il tolérer des dissertations qui tendaient à régler l'autorité d'un monarque, et approuver les articles sur le *Testament du cardinal Alberoni*, l'*Éducation des princes*, l'*Économie politique et la législation*, le *Testament du cardinal de Richelieu*, etc.? C'est à cette même défiance ombrageuse que doit être attribuée la suppression des articles sur le *Gouvernement de la Pologne*, sur celui de la *Suède*, etc. Mais quel motif a prescrit la suppression du *Sermon philosophique*, pièce assez importante pour l'histoire, puisqu'elle révèle l'organisation en secte des philosophes du XVIII^e siècle? Cette pièce fait aussi connaître les noms des princes souverains du Nord qui recevaient la *Correspondance* de Grimm.

Le style de Grimm n'est pas toujours pur; on y trouve quelques germanismes, mais il est toujours vif, animé, spirituel, et se distingue surtout par une aimable liberté, que l'auteur sait habilement concilier avec le respect qu'il portait aux souverains dont il avait reçu des témoignages d'estime. Sur ce chef, Naigeon l'accuse d'avoir outre-passé la bienséance, et d'avoir surtout défiguré quelques

articles de Diderot dans la crainte de leur déplaire, ou par esprit courtoisanesque. Il est probable que le sang-froid de Grimm aura servi de contre-poids aux accès d'exaltation qui échappaient à Diderot. La *Correspondance* prouve que Grimm était bien inspiré en gardant sur les matières philosophiques ce caractère de *sagesse* et de *modération*, elle prouve qu'il ne partageait nullement les excès de quelques enfants de l'*Encyclopédie*, sur le compte de laquelle il n'entendait pas raillerie quand il s'agissait de la défendre et d'accabler ses adversaires de sarcasmes et d'épigrammes. Grimm, qui savait si bien utiliser ses amis, et les suppléer au besoin, devait bien à Diderot cette politesse.

Il nous reste à désigner les personnages qui étaient en relations épistolaires avec Grimm, souvent suppléé par Diderot, et même par l'abbé Raynal, pour les années 1753-1755, s'il faut en croire les premiers éditeurs, Michaud aîné et Chéron; mais cette assertion est douteuse. Grimm fut le correspondant officiel de la duchesse de Saxe-Gotha, qui voulait connaître les productions de la littérature française par des analyses plus impartiales que celles des journaux; mais il est constant désormais que Grimm faisait passer quelques-uns des articles les plus piquants, sinon la *Correspondance* entière, à sept autres princes, qui étaient : l'impératrice de Russie, la reine de Suède, le roi de Pologne, le duc de Deux-Ponts, la princesse héritière de Hesse-Darmstadt et la princesse de Nassau-Saarbrück. M. Sainte-Beuve cite aussi Frédéric II, roi de Prusse.

Correspondance générale de l'empereur Napoléon I^{er}, de 1781 à sa mort. Ce recueil n'existe pas encore à l'état d'ensemble, d'unité. La collection la plus complète des lettres de Bonaparte sous la République, le Consulat et l'Empire, publiée depuis 1858 par les soins d'une commission officielle, est loin de répondre à ce qu'il fallait attendre des travaux et des ressources d'un comité ministériel. En effet, les lettres intimes, les lettres de l'homme privé, sont exclues systématiquement de ce recueil; en revanche, une foule de pièces, dont la forme n'est pas même épistolaire, le grossissent et le surchargent outre mesure. Les éditeurs officiels ont sacrifié l'intérêt humain à l'effet politique, la vie privée à l'action extérieure. Cette méthode est antihistorique, un tel plan eût-il été imposé par un décret.

Nous parlerons néanmoins de la *Correspondance générale* de Napoléon, comme si ces fragments épars formaient un seul tout; nous donnerons d'abord la bibliographie de cette *Correspondance*, afin de rétablir une unité fictive, mais nécessaire. Au préalable, une question se présente. La voici : Faut-il classer dans le recueil des lettres (intimes et officielles) divers documents politiques et militaires, tels que : la *Lettre à Buttafuoco* (député corse), les *Oracles du jour*, les *Plans de campagne*, *Mémoires*, *Instructions militaires*, *Décisions*, *Lettres de service*, *Rapports*, *Bulletins* et *ordres divers*? Nous ne le pensons pas : on ne doit raisonnablement admettre dans la *Correspondance* de Napoléon que les pièces ayant la forme épistolaire; quant aux ordres du jour, instructions, rapports, etc., il convient de les ranger dans une section des œuvres complètes : toutes ces pièces ont une portée collective; ce sont des actes publics, des documents officiels.

On peut distribuer les lettres proprement dites de Napoléon en périodes, savoir : de 1781 à 1794, de 1794 au 13 vendémiaire, la campagne d'Italie, la campagne d'Égypte, le Consulat, l'Empire. La *Correspondance* de ces diverses époques est en partie inédite, ou mal éditée. Si l'on rejette les recueils apocryphes, on trouve que l'impression des lettres napoléoniennes se réduit à quatre collections imparfaites et incomplètes, contenant une foule d'écrits, ou plutôt de *dictées*, dont la place était ailleurs. Ce sont :

1^o La *Collection générale et complète des lettres, proclamations, discours, messages, etc., de Napoléon le Grand*, rédigée d'après le *Moniteur*, etc., classée suivant l'ordre des temps et accompagnée de notes historiques, publiée par Chr.-Aug. Fischer (2 vol. in-8°, Leipzig, 1808-1813);

2^o La *Correspondance inédite, officielle et confidentielle de Napoléon Bonaparte avec les cours étrangers, les princes, les ministres et les généraux français et étrangers en Italie, en Allemagne, en Égypte*, mise en ordre et publiée par le général Ch.-Th. Beauvais (Paris, 1819-1821, 7 vol. in-8°);

3^o *Napoléon*, recueil par ordre chronologique de ses lettres, proclamations, bulletins, discours sur les matières civiles et politiques, etc., formant une histoire de son règne écrite par lui-même et accompagnée de notes historiques, par Kermoyan (Paris, 1833-1853, 3 vol. in-12); cette collection est la plus importante et la plus complète de toutes : même avec Napoléon, il convient de faire un choix judicieux; tout ce qui est sorti de sa plume (de sa bouche, il faudrait dire) n'intéresse pas à un égal degré;

4^o *Correspondance de Napoléon I^{er}*, publiée par ordre de l'empereur Napoléon III, depuis l'année 1858 (Impr. impér., plus. vol. in-4°, et impr. Plon, in-8°). Cette publication, que les journaux officieux ont signalée comme une

sorte de miracle, réclame un examen particulier qu'on lira plus loin.

On peut enfin rattacher à la *Correspondance* de Napoléon, et de plein droit, les lettres insérées par M. Du Casse dans la *Correspondance* du prince Eugène, dans celle du roi Joseph, et dans celle du roi Jérôme. On a lieu de supposer que les archives privées des divers membres de la famille Bonaparte n'ont pas encore livré tous leurs secrets.

Outre ces compilations et quelques autres, il est certains recueils ou documents apocryphes qui furent dans le temps attribués à Napoléon, tels que les *Lettres du Cap* (ou plutôt de Longwood), le *Manuscrit de Sainte-Hélène*, etc. Ce *Manuscrit de Sainte-Hélène* reproduisait les idées et le style de Napoléon; bien plus, il expliquait ses actes et analysait ses projets, ses pensées. L'ouvrage eut un succès immense. Napoléon en eut connaissance à Sainte-Hélène (1817); cet écrit l'irrita beaucoup, et il se crut obligé de le démentir par quarante notes qu'il dicta à ses compagnons de captivité. M. Achille de Vaulabelle assure que le *Manuscrit de Sainte-Hélène* était l'œuvre d'un Suisse.

La *Correspondance générale* de Napoléon n'existant pas encore à l'état de recueil complet et définitif, nous l'étudierons par séries chronologiques dans ses principales sources inédites et dans les fragments déjà imprimés.

1^{re} période, depuis l'année 1781 jusqu'à l'année 1794 (inédite ou mal éditée). La plus ancienne lettre de Bonaparte porte la date du 5 avril 1781; elle est adressée à son père. Les lettres de cette époque accusent des souffrances d'amour-propre. Elles ne sortent pas des affaires de famille. Il y en a toute une série (1787-1789) échangée avec l'intendant de la Corse, au sujet d'un terrain cédé par la famille Bonaparte à la ville d'Ajaccio. Il existe aussi des lettres de Bonaparte au comte de Marbeuf, à l'abbé Fesch, à l'abbé Isoard, à MM. Labitte, Paul Barde, libraire à Genève, Bon, Gautier, Lesangnet, Marchand, Desmazis, Permon, James fils, à son colonel le chevalier de Lance, à Raynal, au médecin Tissot, qui ne répondit pas, à Puoli, au directeur exécutif de la république batave (1790), à M. Pozzo di Borgo, procureur général syndic du département de la Corse (1791), au commissaire des guerres Naudin (1793). De l'année 1781 à l'année 1785, Bonaparte signe ordinairement Buonaparte cadet, puis Buonaparte, officier d'artillerie, et quelquefois Bonaparte. Il emploie déjà des expressions qui lui sont demeurées habituelles : « C'est très-bien, mais... Ça fait très-bien à... » Il se sert d'un cachet ovale, avec écusson surmonté d'une couronne de comte.

2^e période, depuis le mois de janvier 1794 jusqu'au 13 vendémiaire (peu connue et presque entièrement inédite). Il existe plus de deux cents lettres de Bonaparte datant de cette période. La plupart sont intimes, et adressées à Joséphine, à Joseph, à l'archidiacre Fesch, à Mme Letizia. Viennent ensuite les lettres de réclamations et de récriminations; elles s'adressent à Letourneur et à Barras, membres du Directoire; aux représentants du peuple Arrighi, Berlier, Casabianca, Fréron, Mulleto, Ricord; aux adjoints du ministre de la guerre Dupin, Meignot et Mazurier; à ses amis Chiappe, Junot, Lemarais, Marmont, Naudin, Permon, Talma et Volney; aux commissaires des guerres Boindot et Suey; à l'adjudant général Chénier, qu'il charge de missions; aux généraux Dumerbion, Duthel, Rossi et Stengel; aux chefs de marine Thévenard, Martin, Dupetit-Thouars, etc. Une lettre à Talma est éminemment curieuse : « Je me suis battu comme un lion pour la République, mon bon Talma, et en récompense elle me laisse mourir de faim. Je suis au bout de mes ressources; ce misérable Aubry me laisse sur le pavé lorsqu'il pourrait faire de moi quelque chose. Je me sens de force à primer les généraux Santerre et Rossignol, et l'on ne trouvera pas un petit coin dans la Vendée, ou ailleurs, pour m'employer. Tu es heureux! ta réputation ne dépend de personne. Deux heures passées sur des planches te mettent en présence du public qui dispense la gloire; nous autres militaires, il nous la faut chercher sur une plus vaste scène, et on ne nous permet pas toujours d'y monter. Ne regrette donc pas ta position; reste ton maître; qui sait si je reparaitrai jamais sur la mienne? J'ai vu hier Monvel; c'est un parfait ami. Barras me fait de belles promesses; les tiendra-t-il? J'en doute. En attendant, je suis à mon dernier sou. Aurais-tu quelques écus à mon service? Je ne les refuserais pas, et je t'en assure le remboursement sur le premier royaume que je conquerrai avec mon épée. Mon ami, que les héros de l'Arioste étaient heureux! Ils ne dépendaient pas d'un ministre de la guerre. Adieu, tout à toi. »

3^e période, *Campagne du général Bonaparte en Italie* (recueil manuscrit, collection dite les *Liures rouges*). Ce recueil (en 23 vol. in-4°) fut commencé en 1800 sous la surveillance de Bourrienne, et continué pendant l'Empire sous la direction de Méneval; la plus ancienne pièce est datée du 8 germinal an IV (28 mars 1796). C'est absolument l'idée et le plan de la *Correspondance de Napoléon I^{er}* publiée par la commission de 1854. Napoléon lui-même avait imaginé cette entreprise, que Louis-Philippe fit reprendre par des secrétaires de son cabinet.

4^e période, *Campagne du général Bonaparte en Égypte* (collection dite les *Liures rouges*). C'est un manuscrit in-folio de 47 volumes, exécuté dans les mêmes conditions que le précédent. Outre les lettres de Bonaparte, ce recueil renferme des lettres fort intéressantes des généraux de l'armée d'Égypte.

5^e période, *Correspondance pendant le Consulat*. Cette série porte un caractère de grandeur et d'universalité. Ces lettres, même les plus insignifiantes en apparence, sont extrêmement remarquables. Il y en a d'affectueuses, de familières, de charmantes. Bonaparte domine déjà son siècle par l'étendue de l'intelligence et par l'ascendant du génie.

6^e période, *Correspondance du temps de l'Empire*. On évalue à 40,000 le nombre des lettres que dicta Napoléon depuis son avènement au trône jusqu'à sa seconde abdication. On voit que son esprit surveille tout, et qu'il ne néglige pas les devoirs des relations épistolaires de la vie privée, au milieu des graves préoccupations politiques. Nommer les divers correspondants de Napoléon, ce serait dresser un catalogue aussi aride qu'inutile.

Napoléon aurait laissé, comme César, des *Commentaires*, si l'immense collection de ses lettres, ordres, instructions, proclamations, discours, rapports et bulletins était publiée dans un monument définitif. Sa *Correspondance* serait alors l'histoire de la plus mémorable époque des temps modernes, écrite au jour le jour, heure par heure, par celui qui en fut le principal acteur. Ces divers fragments montrent Bonaparte s'immortalisant sur les champs de bataille, reconstituant par la diplomatie et par les armes la carte des États européens, réformant l'administration, organisant l'enseignement public, rétablissant les finances, le commerce et le crédit, créant des industries nouvelles, manifestant son aptitude universelle dans les petits détails comme dans les grandes conceptions, écrivant comme « un grand écrivain. »

Par un décret du 7 septembre 1854, rendu sur le rapport de M. Achille Fould, l'empereur Napoléon III institua une commission chargée de recueillir, de coordonner et de publier la *Correspondance* du chef de sa race, Napoléon I^{er}, relative aux différentes branches d'intérêt public. La teneur de ce décret excluait donc la *Correspondance* intime, particulière, domestique, dont la confrontation eût été pourtant chose intéressante. Est-ce que la commission était bien venue à dire dans son rapport (1858) qu'elle avait réuni et mis en lumière les traces dispersées de la pensée de Napoléon? Si « l'histoire n'a pas toujours connu ses desseins, si elle n'a pas eu le secret de tant de combinaisons admirables que la fortune a déjouées (quoi d'admirable en ce cas?), de tant de grands projets à l'exécution desquels le temps seul a manqué, » pourquoi lui dérober les particularités de la vie intime, les relations de famille, les traits de caractère, les ressorts dissimulés, les affaires domestiques? Pourtant la commission dit avoir rassemblé ces lettres, dont elle pouvait demander l'impression. La commission déclara aussi qu'elle s'est scrupuleusement interdit toute altération, tout retranchement, toute modification des textes. Mais quels textes? Ainsi que nous l'avons fait observer plus haut, il s'agit de s'entendre en fait de minutes et de copies. Elle s'est efforcée de rétablir l'orthographe des noms de lieux et de personnes fréquemment altérée; elle a éclairci des passages obscurs par quelques notes concises. La commission est louable sous ces deux rapports.

Pour réunir les éléments épars de la *Correspondance*, elle s'est adressée aux archives et aux bibliothèques, aux anciennes familles de l'Empire, aux gouvernements étrangers, etc.; de plus, elle a fait cataloguer et dépouiller plus de 10,000 ouvrages publiés sur Napoléon ou sur les faits de son règne. L'appel de la commission a été entendu, et de nombreux documents lui ont été transmis de tous les points du monde. Fallait-il préférer l'ordre des dates à l'ordre des matières, c'est-à-dire au classement des pièces en autant de séries qu'il y a de grandes branches dans l'administration publique? La commission s'est déterminée en faveur de l'ordre chronologique; c'est en effet le seul qui puisse reproduire fidèlement la succession des pensées de l'empereur, c'est aussi le plus propre à mettre en relief sa merveilleuse fécondité. Elle fait commencer la *Correspondance* au siège de Toulon.

Napoléon écrivait peu de sa main, dit la commission; presque toutes les pièces de sa *Correspondance* ont été dictées à ses secrétaires, à ses aides de camp, à son chef d'état-major ou à ses ministres. De là, assez souvent, trois lettres pour une : lettre dictée, lettre minutée, lettre expédiée et quelquefois modifiée. La commission oublie de nous dire sur quelle nature de lettres son choix s'est arrêté. La commission remercie l'empereur de lui avoir confié l'exécution de cette œuvre nationale... Ce n'est pas même une œuvre littéraire. La *Correspondance* de Napoléon I^{er} ne peut être mutilée; il faut à l'histoire toute sa *Correspondance* et rien que sa *Correspondance*. Nous connaissons le capitaine, le conquérant, l'administrateur : nous voulons connaître l'homme par lui-même, dans son for intérieur, dépouillé de ce manteau de parade qui

recouvre encore le prisonnier de Sainte-Hélène.

Correspondance et mémoires de Paul-Louis Courier, recueil posthume en 2 volumes, publié en 1829. Sous ce titre parurent les lettres écrites de 1787 à 1824, réunissant tous les détails relatifs à la jeunesse de Courier, à sa vie de bivaque, à sa famille, l'indication de toutes ses relations d'amitié, d'inimitié, d'érudition, le récit rapide, amusant, naïf de ses campagnes d'Italie, d'Allemagne et de Sainte-Pélagie, le tableau du gaspillage des armées consulaires et impériales, mille anecdotes piquantes sur ses camarades, Brutus de comédie, qui passaient journellement chevaliers, chambellans, ducs ou rois ; enfin une foule de joyeux sarcasmes sur les antichambres de l'illégitimité, sans préjudice des antichambres légitimes.

Au milieu du feu roulant d'épigrammes sur la dynastie napoléonienne et sur les valets de l'ancien et du nouveau régime, il se trouve des morceaux d'un tout autre style, des parties tout à fait neuves et imprévues, au moins pour beaucoup de lecteurs.

Le Paul-Louis Courier de 1820, le vigneron pétitionnaire de Vêretz, est suffisamment connu ; son portrait, quoique un peu de fantaisie, est désormais consacré, et ce serait du temps perdu que de vouloir y ajouter quelque trait ; au contraire, le Courier de 1806, de 1811, de 1817 est en quelque sorte oublié. Il revit tout entier dans sa *Correspondance*, véritable pamphlet perpétuel, sous un jour nouveau. Son caractère, ses opinions, ses goûts, ses études seront connus et s'expliqueront mutuellement. On le savait helléniste, mais on ignorait combien ses études influèrent sur son caractère et sur son génie, quel singulier mélange il résulta de son goût formé dans la lecture de l'antiquité et de ses habitudes prises à la caserne.

Dans les lettres de Courier, à chaque ligne éclate son insurmontable instinct d'indépendance, qui explique ses échappées militaires, auxquelles il trouve le ministre fort impoli d'appliquer le mot désertion. Le seul côté passable de son *vil métier* est, à ses yeux, l'incertitude du lendemain, et son esprit d'aventure lui fait oublier tous les ennuis de sa profession. Franc jusqu'à l'impolitesse, il était mal avec tous ses chefs, nommant un chat un chat, et Dedon un peureux, criblant de ses épigrammes les grands maréchaux et les mamamouchis.

Et cependant rarement il perdait ce parfum d'atticisme dont il s'était imprégné dans son commerce avec l'antiquité grecque, et ce goût exquis formé aux chefs-d'œuvre de l'Italie. Il y a de l'Alcibiade dans cet artiller. Avec quelle grâce de pinceau, quelle suavité de touche, quelle chasteté, dans sa lettre à M. Thomassin, il rapporte son idylle de Lucerne ! Le mot propre ne l'effraye jamais d'autre part, et ce n'est pas le scrupule moral qui l'arrête ; sa philosophie est tout épicurienne. Ce qui épure sa langue, sa pensée et jusqu'à ses actions, c'est son goût d'artiste. Il ressemble, dans ses descriptions, à Bernardin de Saint-Pierre, mais quelle différence ! Le but que l'un atteint par pureté d'âme, l'autre y parvient par pureté de goût.

Parfois ses pensées sont empreintes d'une grâce poétique et mélancolique ; ainsi il peint à M. Thomassin le regret de l'avoir quitté :

« Sur les bords du lac je pensais à mes amis des bords du Rhin, vous compris et en tête, si vous le trouvez bon, et voici comment j'y pensais tout naturellement. Je regardais les eaux de ce lac ; celles de la Limane en sortent et vont se jeter dans le Rhin. Vous voyez comme mes pensées, en suivant l'onde fugitive, arrivaient doucement à vous. Les vôtres n'auraient-elles pu remonter quelquefois le cours de l'eau ? Cela n'est pas si naturel, aussi n'osai-je m'en flatter. »

On retrouve dans sa *Correspondance* de nombreuses traces de cette mélancolie douce et profonde. Elle n'est ni anglaise ni allemande ; rien de cela : elle semble tout à fait antique. Voici un fragment qui en donnera une idée : « En me promenant, j'aperçus, parmi les touffes de plantes fort hautes, une tombe antique de marbre, avec une inscription. Je m'approchai pour la lire, écartant les plantes, cherchant à poser le pied sans rien fouler, quand M. d'Agincourt, que je n'avais pas vu : « C'est ici, dit-il, l'Arcadie du Pous-sin, hors duquel n'y a ni danses ni hergers. » Lisez, lisez l'inscription. » Je lus. Elle était en latin, et il y avait dans la première ligne : « Aux Dieux Mânes. » Un peu au-dessous : « Fauna vécut quatorze ans trois mois et six jours. » Et plus bas, en petites lettres : « Que la terre te soit légère, fille pieuse et bien-aimée. » Cela ne ressemble guère à la mélancolie colérique et vengeresse de Paul-Louis, canonnier à cheval et vigneron.

La flexibilité de sa diction était extrême, et sa *Correspondance* en fait foi. Là se trouvent des lettres adressées à des supérieurs, à des camarades, à sa mère, à des savants, à des artistes, à des grandes dames et à des femmes d'esprit ; sa manière d'écrire change avec ses correspondants, dont le caractère même influe sur sa diction et se reflète dans son style. Il ouvre son âme à Clavier, est plein d'expansion avec Sainte-Croix, un peu sec avec M. de Sacy, affectueux avec d'Agincourt, fin et circonspect avec Boissonade. Il déteste tant le style néologique, bigarré

d'anglais et d'allemand, qu'il préfère se jeter dans l'archaïsme. Ses simples billets même sont soignés comme s'il les conservait et les destinait à la publicité.

En fait d'art, il était aussi puriste qu'en fait de style, témoin deux lettres qui prouvent son antipathie pour la familiarité introduite par Talma au théâtre. La misanthropie ne le prenait que par accès ; il était gai de nature, lui qui signait ses lettres à Mme Pigalle : « Le cousin qui rit toujours. » Dans les commencements de son mariage, il affectait la brusquerie avec sa femme, mais les vingt-six lettres qu'il lui adressa de Sainte-Pélagie dénotent un grand fonds de tendresse. La fin de sa *Correspondance* ouvre une perspective mélancolique et sombre, comme s'il eût senti la catastrophe qui devait terminer sa vie.

Sa *Correspondance* est un vaste et intéressant tableau, où, en ne s'occupant que de lui en apparence, Courier s'est constamment occupé des autres ; où, depuis 1793 jusqu'à sa mort, il a passé en revue tous les hommes, grands et petits, exaltant le vrai mérite, flétrissant les sots et la sottise ; où il juge avec sa sagesse habituelle les événements, les révolutions ; tour à tour militaire, cultivateur, publiciste, et toujours et avant tout, artiste et grand écrivain ; fidèle à sa devise : « Peu de matière et beaucoup d'art. »

Il a rangé par ordre chronologique cent lettres, de 1804 à 1812, soit qu'il les ait redemandées, soit qu'il les ait refaites. Ces retouches sont un cachet de plus et un signe de son caractère. J'ai, dit-il, en un endroit, donné quelques retouches imperceptibles à ma lettre à Renouart, qui, sans y rien changer, ramenant quelques passages, mettent des liaisons qui manquaient : je suis assez content de cela. » Ce ciseleur en style est, très-difficile pour sa partie. « Gardez-vous bien de croire, écrit-il à Boissonade, que quelqu'un ait écrit en français depuis le règne de Louis XIV ; la moindre femmelette de ce temps-là valait mieux, pour le langage, que les Rousseau, les Diderot, les d'Alembert et les écrivains contemporains et postérieurs ; ce sont tous ânes bâtés sous le rapport de la langue. Les gens qui savent le grec en Europe sont cinq ou six : ceux qui savent le français sont en bien plus petit nombre. Courier oublie à dessein Voltaire, qui dérangeait sa théorie assez juste, mais excessive. On comprend qu'avec de tels principes il prisait peu Chateaubriand et Lamartine.

La plus spirituelle parodie, la plus méprisante et la plus frondeuse, est sa lettre au sujet de la proclamation de l'empire, écrite admirablement. Même dans cette lettre, toute politique, on sent qu'il imite les anciens sans fatigue et avec un art adorable ; il est dans son élément ; il traite un sujet moderne dans le goût antique. On prévoit son rôle à la fin de l'empire : il s'y montre misanthrope studieux, délicat, mécontent plein de grâce, et parfois de bonne humeur, et, quand vient la Restauration, nul ne s'étonne de lui voir écrire :

« Il y a chez nous une classe moins élevée que les courtisans, quoique mieux élevée, qui ne meurt pour personne, et qui, sans dévouement, fait tout ce qui se fait, bâtit, cultive, fabrique autant qu'il est permis, lit, médite, calcule, invente, perfectionne les arts, sait tout ce qu'on sait à présent, et sait aussi se battre, si se battre est une science. » Le seul personnage à qui il daigne faire grâce est le duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe. « Je voudrais, dit-il, qu'il fût maire de la commune ; j'entends s'il le pouvait (hypothèse toute pure), sans déplacer personne : je hais les destitutions. » On voit l'homme qui vise à la coquetterie du mot, en ayant l'air de rechercher le ton familier de la conversation.

Les lettres de Courier, dit Armand Carrel, tiendraient une place toute première parmi les mémoires du temps ; elles font l'histoire malheureusement assez triste du moral de nos armées, depuis le moment où Bonaparte eut ouvert à toutes les ambitions la perspective d'arriver à tout par le dévouement à sa personne autant que par des services réels, et feront vivre nos révolutionnaires scapins comme Molière a éternisé les précieuses, les marquis et les faux dévots.

A la *Correspondance* se rattachent les deux *Réponses aux anonymes*. L'une des deux est admirable par le récit du forfait de Maingrat et cette poétique et vivante peinture des combats du jeune prêtre confessant la jeune fille qu'il aime. Tout le xviii^e siècle avait écrit contre les couvents d'hommes et de femmes, contre les vœux de religion, contre la confession des jeunes filles par les jeunes prêtres. Si l'on excepte la *Profession de foi du vicairre savoyard*, qu'a-t-on produit dans ce siècle de guerre emportée qui fasse descendre dans les âmes la conviction de l'abus, aussi bien que cette éloquentte lettre où le prêtre excusé, plaint comme homme, intéresse presque dans son irrésistible passion comme victime de cette robe qui n'empêche point le cœur de battre, mais qui lui prescrit le mensonge, s'il est faible, le meurtre, si la preuve vient qu'il a succombé ?

Les *Lettres au censeur* constituent une des parties les plus intéressantes de la *Correspondance* de Courier comme début dans la polémique politique.

Par une singulière bonne fortune littéraire, nous possédons leur appréciation par Courier

lui-même. « La petite collection des *Lettres au censeur*, dit-il, commença à populariser le nom de l'auteur. Elles révélèrent au public ce talent et ce courage nouveau d'un ami sincère du pays, dont l'esprit élevé au-dessus de tous les préjugés voit partout la vérité, la dit sans aucune crainte, et la dit de manière à la rendre accessible à tous, vulgaire, et, si l'on veut même, triviale et villageoise. Ajoutez à cela que, par un prodige tout à fait inconnu, cet écrivain, qui semble ne chercher que le bon sens, s'exprime avec une pureté et une élégance de langue entièrement perdue de nos jours, et qui empreint ses écrits d'un caractère inimitable. » Ce n'est pas la fatuité qui parle ici, c'est l'homme de talent qui a conscience de sa valeur.

Nous sommes heureux de posséder cette *Correspondance* de Courier, qui a gravé sur l'airain tous les sentiments qui lui furent communs avec nous, et qui absoudrait sa génération, si jamais elle était accusée d'avoir été muette spectatrice de toutes les hontes de la France pendant la Restauration.

Voici de quelle manière M. Sainte-Beuve apprécie la *Correspondance* de Courier : « En supposant que toutes ses lettres aient été réellement écrites telles que nous les avons, il imitait les anciens sans fatigue et avec un art adorable dans de petits sujets, soit qu'il adressât du pied du Vésuve, à sa cousine, Mme Pigalle, des contes dignes de Lucius et d'Apulée ; soit qu'au bord du lac de Lucerne il envoyât à M. et à Mme Thomassin des idylles malicieuses et frâches, où il aime à montrer, toujours à côté des jeunes filles jouissantes ou effrayées, le rire du satyre. Ce sont de petites scènes, parlantes, achevées, faites pour être ciselées sur une coupe antique, sur une de ces coupes que Théocrite proposait en prix à ses bergers. Et là surtout se vérifie la maxime favorite de Courier : « Peu de matière et beaucoup d'art. »

Correspondance de Victor Jacquemont avec sa famille et ses amis. Voici un exemple frappant de ce que peut faire, pour la gloire d'un homme, un talent simple et sincère, joint à un fonds de solide instruction. Cette *Correspondance*, qui commence en 1824 et se termine en 1832, peu de temps avant la mort de son auteur, est, comme l'a remarqué si justement M. Mérimée, la meilleure étude biographique sur le jeune et savant voyageur, si prématurément enlevé à ses études et à d'illustres amitiés. Jacquemont ne s'est jamais douté que ses lettres seraient lues par d'autres que par ceux à qui elles étaient adressées. Devant une feuille de papier, il n'avait pas l'inquiétude de surprendre une sourire ironique répondant à un mouvement de sensibilité. Seul, il n'avait plus de mauvaise honte. Probablement encore, éloigné de ses amis, il était plus accessible à toutes les inquiétudes qui accompagnent une affection vraie, et il exprimait avec plus de force ses sentiments naturels.

Jacquemont ne s'était jamais occupé sérieusement de littérature. Il avait beaucoup lu, mais jamais en vue de se former le style. Jamais l'idée d'offrir au public ses pensées et ses impressions ne lui était venue à l'esprit ; il y répugnait même complètement. De sa part, il n'y avait ni orgueil ni modestie ; mais s'adresser au public lui eût paru aussi étrange que de parler de ses affaires à un inconnu.

Ses premières lettres, adressées à Mme Victor de Tracy, à laquelle le liait une ancienne amitié de famille, parlent presque exclusivement de musique, dont il était affolé, et de quelques œuvres littéraires, sur lesquelles il porte un jugement déjà très-exercé pour un homme de vingt-trois ans. Les sylvantes ont été écrites à bord du *Cadmus*, qui le transportait aux Etats-Unis. Elles sont adressées à son frère, auquel il vouait l'amitié la plus tendre.

Arrivé aux Etats-Unis, il écrit encore à son père et à son frère des lettres datées de New-York et de Port-au-Prince, où habitait son frère, dans lesquelles il donne d'intéressants détails sur les hommes et les choses. La politique, la religion, les mœurs sont appréciées avec une justesse de vues qui en rend encore aujourd'hui la lecture fort instructive. L'extérieur seul des peuples change, non pas leur caractère. De retour à Paris, Jacquemont s'occupe des préparatifs de ce grand voyage dans l'Inde qui devait assurer sa réputation, et dont il ne devait point revenir.

Les éditeurs de la *Correspondance* y ont fait avec raison figurer son *Aperçu de l'état social et politique de la république d'Haiti*, un fragment sur Saint-Domingue, et son plan de voyage dans l'Inde, présenté aux professeurs du Muséum.

Les lettres suivantes sont adressées de Londres, où Jacquemont s'était rendu pour obtenir les recommandations qui lui semblaient nécessaires pour entreprendre un voyage d'exploration dans un pays si vaste, et soumis presque partout à la domination des Anglais.

Jacquemont écrit ensuite à ses amis Victor de Tracy et Jules Cloquet, à bord de la *Zélee*, qui l'emmenait dans l'Inde, et les entretient de ses projets de voyage.

Arrivé à Bourbon, il écrit au baron Alexandre de Humboldt. Sa première lettre écrite de l'Inde est datée du 24 avril 1829, et adres-

sée au gouverneur des établissements français dans l'Inde. A partir de ce moment, la *Correspondance* de Jacquemont devient du plus haut intérêt, et elle est le complément indispensable de son volumineux et intéressant *Journal de voyage*.

La plupart de ces lettres sont naturellement adressées aux professeurs administrateurs du Muséum, dont il avait reçu sa mission, à M. de Méslay et à M. de Humboldt.

Les lecteurs de la *Correspondance* peuvent l'y suivre au milieu de cette société anglaise, dont la glace venait se fondre à son affectueuse sensibilité, et qui, à l'exemple de lord et de lady Bentinck, des Fraser, des Fagan, lui offrit partout l'hospitalité la plus cordiale et la plus délicate. Il appartenait au *Grand Dictionnaire* de ne pas laisser passer, sans la signaler, une œuvre aussi importante, et qui doit trouver sa place dans la bibliothèque de tous les hommes de goût.

Correspondance de Lamennais, publiée en 1866. En 1858, M. E.-D. Forgues, légataire des œuvres posthumes de Lamennais, fit paraître deux volumes de lettres destinées à cette publicité par l'auteur lui-même. Un procès intenté par la famille interrompit cette publication, quo vient de reprendre M. A. Blaize, neveu de l'illustre abbé, désireux de mettre sous les yeux du public tout ce qui peut servir à une juste appréciation de la personne et des écrits de son oncle, « car, dit-il, il était de ceux que l'on est fier de montrer à ses amis et à ses ennemis. » Pourquoi alors avoir supprimé un certain nombre de lettres, sous prétexte que la crédulité de Lamennais l'exposait à se voir souvent abusé, et l'amenait par suite à des revirements soudains et complets d'opinion ? Cette suppression est d'autant plus regrettable qu'elle porte principalement sur les lettres politiques, et que Lamennais, mort en 1854, avait, pour ainsi dire, excusé d'avance en les expliquant ses brusques changements : « Nous n'avons à désavouer, a-t-il écrit, aucune de nos paroles en tant que sincères. Toutes ont été dictées par une persuasion non moins désintéressée que profonde, notre conscience nous en assure. Mais nous nous sommes souvent trompé, et quelquefois gravement. » Un aveu aussi franc équivalait, d'après nous, à un ordre de présenter le tableau complet de ces opinions et de ces sentiments, dont la sincérité ne fait de doute pour personne, et dont le spectacle fidèle aurait pu être une précieuse leçon pour bien des gens.

Ainsi mutilée, la *Correspondance* de Lamennais ne nous en offre pas moins un grand enseignement, comme la personification des douloureuses inquiétudes de notre époque de crise et de transition. Aussi nous étonnons-nous qu'un critique de la valeur de M. Scherer ne l'ait pas compris, et ait terminé ainsi une étude, d'ailleurs sérieuse, sur cette *Correspondance* : « Que reste-t-il aujourd'hui de Lamennais ? Avant tout un souvenir, et ce souvenir est une énigme. Inhabile à comprendre tant de mobilité ou de sincérité, le public ne sait trop que penser de ce prêtre, qui a voulu mourir loin des secours de l'Eglise, de ce fougueux défenseur de l'absolutisme papal, devenu l'avocat non moins fougueux du radicalisme démocratique. Lamennais est là, dans l'histoire de la première moitié du siècle, comme le héros équivoque d'une éloquentte et éclatante apostasie. » Comme le fait observer avec raison M. Vapereau : « Entre le catholicisme ultramontain et le flagrant démagogue la contradiction est flagrante, mais elle n'a rien de suspect ou d'équivoque, et si éloquentte et si éclatante qu'on la fasse, c'est un tort d'appeler apostasie la transformation d'un homme sincère. » Nous remarquons, en passant, qu'il est singulier qu'on réserve toujours ce mot d'apostat pour le jeter à la face des gens qui, comme Lamennais et Victor Hugo, sont devenus démocrates, tandis qu'on trouve toute naturelle, et surtout très-raisonnable la conduite de prétendus démocrates qui se sont métamorphosés en partisans du pouvoir absolu.

Loin de trouver, comme M. Scherer, dans la *Correspondance de Lamennais* un motif de blâme, cette peinture si complète qu'il fait de lui-même jour par jour et lettre par lettre nous semble la meilleure explication de sa vie, et nous conduit plutôt à en excuser qu'à en condamner les vicissitudes. Ce qui nous paraît en ressortir, c'est la sincérité constante des sentiments et la dignité de la conduite. En effet, cette *Correspondance* ne nous donne pas du penseur et de l'écrivain une idée différente de celle que nous avait fait concevoir la lecture de ses ouvrages ; au contraire, elle la complète, en expliquant les opinions par la vie ou la vie par les opinions. Elle nous montre, dans ce philosophe qui a tant changé, un homme entier et tout d'une pièce, mettant sans cesse sa conduite en harmonie avec ses sentiments, s'avouant à lui-même et avouant aux autres les révoltes de sa pensée et les troubles de sa conscience. Il est impossible de se révéler plus complètement. L'ardent misanthrope s'échappe ; il éclate à propos des moindres choses en traits amers contre la perversité ou la sottise, mêlant à des discussions d'intérêt des phrases dignes des *Provinciales*. Mais ce que nous préférons, ce ne sont pas les pages éloquentes, c'est l'histoire des pensées et des sentiments de l'auteur. A cet égard, la partie peut-être la plus intéressante

de cette *Correspondance* est celle de l'époque où parut l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Son homme était alors M. de Bonald : « L'appeler un saint, ce n'est pas trop dire. Une nation qui produit de tels hommes n'est pas abandonnée de Dieu. » Dans la seconde moitié de la vie de Lamennais, nous trouverons d'autres enthousiasmes pour des hommes et des principes bien différents, exprimés toujours avec la même sincérité. Ainsi, en 1847, il prophétise et appelle la révolution de tous ses vœux : « En France, tout se décompose par une suite de la corruption que le pouvoir a introduite partout, et une sourde fermentation agite intérieurement tous les peuples de l'Europe. De grands événements se préparent. La Providence les dirige. Il faut des tempêtes pour balayer les vapeurs mortelles des marais. » La révolution de 1848 a éclaté, les lettres de Lamennais respirent le triomphe et l'espoir; mais bientôt les progrès de la réaction viennent assombrir ses idées. Ce n'est plus l'espérance qui le soutient, c'est uniquement le sentiment du devoir : « Le pouvoir, écrit-il, est aux mains des réactionnaires. Ils veulent tuer mon pauvre journal, le *Peuple constituant*; ce qui ne leur sera pas difficile, car de défense possible il n'y en a point. » Et à partir de ce moment jusqu'à sa mort, sa *Correspondance* n'est plus que l'écho éloquent des plaintes des vaincus, exposées avec une colère qui rencontre des accents oratoires du plus saisissant effet. Le désespoir sombre et morne alterne avec l'indignation verbeuse et virulente. L'âme de Lamennais s'épanche sur le papier en torrents de lave et de feu. La rancune de la défaite y ajoute une teinte de fiel, non pas de ce fiel de l'homme jaloux qui voit son ambition déçue, mais du fiel de l'homme de cœur et de génie qui voit s'écrouler pierre par pierre l'édifice à l'érection duquel il a épuisé toutes ses ressources et toute son énergie. Nous le répétons, ces lettres expliquent la mobilité, les revirements et les défaillances de la vie de Lamennais, et comment il fut tour à tour le champion de l'intolérance et l'apôtre de la libre pensée. Lorsqu'on les a lues, loin de voir, comme M. Scherer, une énigme dans Lamennais, on reconnaît en lui la personnification la plus nette de l'esprit de doute à notre époque. Ses autres ouvrages nous avaient fait connaître le penseur, le philosophe, l'ultramontain au début, le démocrate à la fin, l'écrivain qui poussait l'éloquence jusqu'à la déclamation; sa *Correspondance* nous fait comprendre la fusion de ces différents caractères en un seul, et nous montre ce qui nous intéresse le plus, l'homme.

Correspondance historique et politique, par Schlozer. Sous ce titre, Schlozer fit paraître, de 1776 à 1783, puis de 1783 à 1793, sous cet autre titre : *Indicateur politique (Staatsanzeigen)*, un journal qui eut une puissante influence sur la vie publique en Allemagne. Le principe de la politique de Schlozer était une haine implacable contre le pouvoir arbitraire; il le détestait plus encore dans les républiques que dans les États monarchiques; le despotisme de Napoléon l'indignait, et plus d'une fois, alors que son journal même ne paraissait plus, il eut le courage de manifester son opinion. Comme il avait été le premier à porter la lumière dans l'histoire du Nord, il fut aussi l'inventeur de la statistique qui, par lui, devint une science. Avant lui, le voile le plus épais couvrait tout ce qui concernait les impôts et les finances; tout ce qui tint à l'administration et à l'économie politique était enseveli dans le plus absolu mystère. Schlozer éclaira ces arcanes, mais faillit, comme tout esprit qui va trop loin, dénaturer la statistique par l'importance exagérée qu'il accorda aux forces politiques matérielles. Il partait du principe que la population était la force principale d'un État, et cette force il la mesurait seulement sous le rapport de la quantité. Il est inutile de relever ce qu'il y a de faux dans ce système. Le résultat en fut l'abus des tableaux, qui devinrent à la mode, et qui voulurent réduire en chiffres des choses inappréciables. Malgré ce travers, Schlozer contribua puissamment par son journal à faire connaître la situation intérieure et l'administration des États de l'Allemagne. Il existait bien quelques journaux, mais aucune feuille politique de quelque mérite, et longtemps Schlozer eut l'avantage d'être sans rival. Les communications lui arrivaient de tous les côtés; les opprimés trouvaient en lui un organe courageux, et les oppresseurs, plus d'une fois, réfléchissaient à ce qu'ils allaient entreprendre, sachant que leurs actes ne tarderaient pas à être soumis à l'opinion publique. Schlozer était vraiment né pour être journaliste. Ses défauts mêmes le servaient, et ce qu'il y avait d'inégal et de singulier dans son style, de violent et de rude dans ses opinions, se prêtait à ce genre de publication. Chaque nouvelle livraison se répandait par milliers d'exemplaires, et avait son retentissement dans le cabinet même des rois. Schlozer était une puissance. Il est vrai que l'esprit de l'époque était favorable à une pareille entreprise. La paix était profonde, et, sous les règnes de Frédéric II et de Joseph II, la liberté d'écriture était complète. L'attention publique pouvait donc se porter, sans distraction et avec fruit, sur les intérêts du pays et sur les discussions que ceux-ci soulevaient. On pouvait aussi, à cette époque encore, s'exprimer

sans crime sur les puissances étrangères et sur leur politique, et si la cour de Hanovre regut plus d'une fois des plaintes des princes et souverains de l'Europe contre Schlozer, pendant dix-huit ans elle sut refuser de restreindre cette liberté qui faisait partie des privilèges de l'Université. Le journal de Schlozer n'était, en effet, ni purement polémique, ni consacré aux seules affaires de l'Allemagne. Il renfermait beaucoup de morceaux historiques et politiques sur d'autres pays, rédigés par lui-même ou par ses correspondants. Sous le pseudonyme d'un *Austrasien*, Pfeffel, le jurisconsulte du roi (Louis XVI), fit ainsi paraître une série d'articles dans lesquels il attaquait le compte rendu de Necker. En 1793, sur la foi de renseignements inexacts, Schlozer accusa de concussion un fonctionnaire public. Celui-ci le poursuivit en calomnie, et le publiciste fut condamné. A partir de ce moment, le gouvernement de Hanovre voulut lui imposer deux censeurs chargés de lire le journal avant sa publication. Schlozer refusa courageusement, et préféra cesser d'écrire plutôt que de se soumettre à une pareille humiliation.

Correspondance (La) des amateurs de musique, l'un des très-rare journaux de musique qui furent publiés en France avant 1830. On avait eu, en 1764, le *Journal de musique* de Mathon de la Cour (in-8°), dont quelques numéros seulement avaient paru, et, en 1770, une feuille du même titre et du même format, créée par Framery, dont l'existence avait été presque aussi limitée, bien qu'elle fût faite avec un certain soin, et qu'elle contint d'utiles travaux. En 1802, un amateur de musique, du nom de Cocatrix, né à La Rochelle vers 1770, devenu employé au ministère de la marine, puis réformé, forma le projet de publier un journal exclusivement consacré à l'examen des questions musicales. Ce journal parut pour la première fois vers la fin de 1802, sous ce titre : *Correspondance des professeurs et des amateurs de musique, rédigée par le citoyen Cocatrix*; ce recueil était hebdomadaire et de format in-4°. Son succès fut médiocre, et la publication ne dura pas plus de dix-huit mois. La rédaction de la *Correspondance* était faible, négligée, le journal manquait d'intérêt autant que de variété; d'ailleurs, comme l'a dit M. Fétis, « le rédacteur n'avait pas le savoir nécessaire pour une telle entreprise, et ses opinions étaient entachées de beaucoup de préjugés de son temps. » Dans les premiers mois de 1804, la *Correspondance* suspendit sa publication, qui ne fut jamais reprise. Son directeur s'éloigna alors de Paris, et l'on ignore ce qu'il devint.

Correspondance de Clément XIV et de Carlini, par de Latouche (Paris, 1887). « Cet ouvrage, dit M. Sainte-Beuve, est né d'une idée piquante de l'abbé Gallani. Ce spirituel Napolitain, si fertile en improvisations et en projets, écrivait un jour à Mme d'Épinay (15 février 1774) : « Ce que vous me demandez de l'amitié ancienne de Carlini (l'acteur de la Comédie-Italienne) avec le pape n'a fait rêver, et il me vient une idée sublime dans la tête, qu'il faut absolument que vous communiquiez à Marmontel de ma part, pour tâcher de l'électriser. On pourrait, ce me semble, bâtir là-dessus le plus beau de tous les romans par lettres, et le plus subtil... blime... (Suit le plan qu'imaginait Gallani.) Ma tête, continue-t-il, est déjà si enflammée de cet ouvrage, que je le ferais ou le dicte enrais en quinze jours, si j'en avais la force. Je m'attacherais à la plus étroite vérité ou à vraisemblance, sans aucun épisode romanesque... » C'est là que de Latouche, sans le dire, a pris l'idée première de la *Correspondance*, qu'il a exécutée, d'ailleurs, avec un esprit un peu différent. Il n'a pas évité tout à fait les épisodes romanesques, il ne s'est pas retranché non plus derrière ses sarcasmes et ses railleries familières. Dans les lettres que Carlini écrit de Paris, c'est moins l'acteur de la Comédie-Italienne qui parle que de Latouche lui-même jugeant et persiflant les coteries littéraires de 1826... Toute cette partie du livre se ressent, à première vue, de la querelle classique et romantique, de même qu'une grande part aussi est faite aux préoccupations antijésuitiques du moment. Malgré tout, il y a des choses heureuses, véritablement italiennes; les coins de paysage sont bien touchés. La *Correspondance* est restée comme un des meilleurs ouvrages de l'auteur, et elle jouit encore aujourd'hui d'une faveur presque égale à celle qui l'accueillit lors de son apparition.

Correspondance d'Orient (La), impressions de voyage, par MM. Joseph Michaud et Poujoulat, publiée de 1832 à 1835. L'Orient, cette terre légendaire, qui exerce une attraction irrésistible sur les grands esprits, attraction à laquelle ont cédé tour à tour Napoléon, Chateaubriand et Lamartine, n'est pas encore entièrement connu. Nous ne manquons cependant point de révélations sur ce pays, berceau de la civilisation; à côté de l'itinéraire de Chateaubriand, et du *Voyage en Orient* de Lamartine, se place en première ligne la *Correspondance d'Orient* de MM. Michaud et Poujoulat. M. Michaud, l'historien des croisades, voulut, dans un âge avancé, visiter le théâtre des événements qu'il avait racontés, et entreprit en 1830 un voyage d'une année à travers la Grèce, la Troade, l'Asie Mineure et la Palestine, aidé dans ses

travaux, soutenu dans ses fatigues par le dévouement filial de son compagnon de route, M. Poujoulat. Au retour de cette excursion, ils publièrent, sous le titre de *Correspondance d'Orient*, leurs impressions de voyage, livre curieux, instructif, plein d'observations ingénieuses et profondes, qui prouvent que les deux écrivains avaient parcouru l'Orient en observateurs philosophes et en historiens éclairés.

Cet ouvrage se divise en sept volumes, dans lesquels sont réunies et révisées les lettres adressées à leurs amis par MM. Michaud et Poujoulat pendant leur voyage. Le premier volume comprend les lettres écrites depuis le départ de Toulon jusqu'à l'arrivée sur l'emplacement de l'ancienne Troie; le second, celles datées de l'Helléspont et de Constantinople; le troisième, les notes jetées à la poste sur la route de Constantinople à Jérusalem; le quatrième, le cinquième et le sixième, les observations recueillies en Palestine, en Syrie et en Égypte; et enfin la septième, des études sur Malte, Antioche, Séleucie, Tarsus, Alep et l'île de Chypre. L'ouvrage se termine par un tracé de l'itinéraire de la première croisade, depuis la sortie du Taurus jusqu'à l'arrivée à Antioche, et une vue complète du Liban avec des études sur les peuplades druses et maronites, auxquelles les massacres de Syrie ont donné, il y a quelques années, une triste actualité. En appendice figure une lettre de M. Collier, un ingénieur qui a partagé leur pérégrination scientifique, lettre qui contient d'intéressants détails sur l'Asie Mineure, le Taurus, l'Euphrate et les régions arabiques. M. Michaud avait annoncé, comme complément de sa *Correspondance*, un sommaire des événements d'Orient, depuis son départ jusqu'en 1835, date de la clôture de sa publication. L'abondance des matériaux ne lui avait pas permis de tenir parole, et il avait, autant que possible, suppléé à cette lacune par des notes explicatives; mais M. Victor de Laboulaye ayant tracé un tableau de l'état du nouveau royaume de Grèce jusqu'à l'insurrection de 1835, l'historien des croisades n'a pas cru pouvoir mieux terminer son livre qu'en reproduisant ce curieux document.

N'étant ni géographe, ni antiquaire, ni naturaliste, ni savant, M. Michaud a préféré la forme d'une *Correspondance* familière, comme plus en rapport avec ses connaissances, qu'un ouvrage grave et méthodique. Le style épistolaire, prenant tous les tons, répond mieux à l'infinité variée des objets dont traite l'auteur. Sans rien négliger de ce qui peut contribuer à faire connaître les pays qu'ils ont traversés, MM. Michaud et Poujoulat se sont surtout attachés à rendre leurs impressions de chaque jour, à exprimer leurs admirations et leurs surprises en présence du spectacle si varié offert par la nature orientale. Ces observations et ces descriptions faites sur les lieux représentent mieux ce qu'ils ont vu et senti qu'un livre plus sérieux et plus savant ne saurait le faire. Souvent cette *Correspondance* n'est qu'une ravissante causerie sur les endroits les plus célèbres de la terre et sur les sujets les plus dignes d'occuper l'esprit de l'homme. Chateaubriand a écrit que l'auteur de l'*Histoire des Croisades*, en se faisant croisé, s'était mis dans son livre; on peut dire qu'il s'est mis dans ses lettres en les écrivant. Il est là avec tout le naturel de son esprit et toute l'abondance de son talent flexible. Parfois, remarque M. Merle, il a l'air d'un sage de l'antiquité, et le génie de l'Orient semble être devenu le sien.

Certaines lettres ne sont qu'un commentaire ou une discussion de quelques points importants de l'*Histoire des croisades*. Dans ce cas, dit M. Sainte-Beuve, on remarque chez l'écrivain l'instinct du document original et de l'enquête historique. Le journal entier offre un intérêt très-varié et très-doux, quoiqu'on y puisse désirer plus de naturel et de familiarité encore. Ces lettres tournent quelquefois au discours, et on y voudrait un peu moins de périphrases. Il était difficile de rester toujours dans le ton familier à un homme passionné pour l'étude, qui se plaisait à comparer les villes modernes avec les antiques cités qu'elles remplacent, et s'amusait, aux portes de Scées, à relire les *Adieux d'Andromaque* et d'*Hector*, le combat de ce héros avec Achille, et, sur l'acropole de Troie, le second livre de l'*Enéide*. Il était à craindre que l'élégance fleurie du style de M. Michaud ne tournât à l'emphase en cherchant à grandir avec le sujet; il a heureusement évité cet écueil: devant Jérusalem, point d'exaltation, de cris fanatiques. Jamais M. Michaud ne va jusqu'au cri; il dit ce qu'il veut, et ses émotions nous arrivent avec une sorte de douceur et de modération d'autant plus persuasive. Nous citerons une belle et touchante page sur la Voie douloureuse, sur ce chemin ensanglanté que parcourt l'Homme-Dieu portant sa croix dans sa marche au Calvaire. Après avoir, l'Evangile en main, rappelé les stations principales de ce triste voyage, M. Michaud ajoute : « Je ne suis ni un apôtre ni un docteur, je ne suis pas même un disciple bien fervent; je suis venu à Jérusalem, je dois l'avouer, non pour réformer les erreurs de ma vie, mais pour corriger les fautes d'un livre d'histoire. L'objet de mon voyage lointain pourrait bien ne pas trouver grâce devant une pitié sévère, et, si j'avais la dévotion et les scrupules de nos vieux pèlerins, peut-être me faudrait-il revenir une

deuxième fois aux saints lieux et faire un nouveau pèlerinage pour expier ce qu'il y a de mondain et de profane dans celui que j'ai chaché maintenant. Mais, quels que soient les motifs qui m'ont conduit, je n'ai point traversé cette Voie douloureuse sans éprouver une vive émotion et sans m'élever à de religieuses pensées. » Ce morceau est excellent et plein de grandeur par sa simplicité même.

La part de M. Poujoulat dans la *Correspondance d'Orient* est assez minime; dans ce qui lui appartient, on remarque surtout le naturel, la pureté de style et, de temps en temps, un effet comique qui est loin de gâter le tableau.

Correspondance cosmopolite. Sous ce titre, M. Edmond Potonié publia, il y a plusieurs années, deux brochures dans lesquelles il propose de fonder une *ligue universelle du bien public*, dont voici le programme :

« Plus d'armées permanentes, plus de douanes, plus d'impôts indirects.

« Arriver par la persuasion, par la diffusion des vérités acquises, par une ligue de l'enseignement, à propager nos convictions, qui sont : que toutes les libertés, liberté d'échanges, liberté de réunion, liberté d'association, liberté des banques, etc., sont indispensables au développement intellectuel et au bien-être de l'humanité, comme l'air est indispensable aux poumons de l'homme.

« Tel est le but, l'ambitieux but de la ligue que nous nous efforçons de provoquer.

« Sommes-nous trop téméraire? Notre voix restera-t-elle sans écho? — L'avenir répondra! »

Prénant comme exemple la ligue anglaise connue sous le nom d'*anti-corn-law-league*, qui remporta la victoire contre les protectionnistes anglais, en répandant 9,026,000 brochures et adresses, pesant 200,000 kilogrammes, en une seule année (1843), et en dépensant 12 millions de francs en frais de propagande, M. E. Potonié propose d'employer les mêmes moyens pour faire la guerre à la guerre, pour préparer le règne de la justice succédant à celui de la force.

Cet exposé est suivi de lettres de MM. P. Paillottet, Frédéric Passy, J. Prince Smith, Ch.-Fr. Gabbia, G. Garibaldi, Victor Hugo, Richard Cobden, Jules Simon, Fézard, Dussard, Cherbuliez, Molinari, Zamoycki, Eugène Pelletan, Gusert, Joseph Card, Chemale, Gauthier, Dapples, Schulze-Delitzsch, Stollberg, Matessi, Eumorphopoulos, Leinguerliet, Limousin et Nauray, adhérant au projet de l'auteur, et le développant dans cette *Correspondance* écrite de presque tous les pays d'Europe.

Ces brochures ont été reproduites et traduites dans toutes les principales langues européennes, par un grand nombre de journaux étrangers; nous citerons parmi eux : l'*Économiste belge* et la *Paix*, de Bruxelles; l'*Indépendante*, de Naples; la *Rivista contemporanea*, de Turin; l'*English Leader* et le *Herald of Peace*, de Londres; le *Commercial Advertiser*, de New-York, comme ayant, les premiers, aidé de leur publicité le projet de M. Potonié.

C'est vers le commencement de 1862 que ce dernier lança, de Berlin, une circulaire en français, en anglais et en allemand, qui provoqua les lettres contenues dans la *Correspondance cosmopolite*, et l'on peut penser que cette publication n'a pas été sans influence sur les ligues qui se sont organisées depuis dans le même esprit.

CORRESPONDANT (ko-rè-spon-dan) part. prés. du v. Correspondre : Vous savez, mesdames, qu'il y a quarante mille signes dans l'alphabet chinois, CORRESPONDANT chacun à un autre. (Th. Gaut.)

CORRESPONDANT, ANTE adj. (ko-rè-spon-dan, an-te — rad. correspondre). Qui correspond à une autre chose ou à d'autres choses, qui est en corrélation avec elles : Les causes et les effets CORRESPONDANTS. D'après une opinion accréditée dans le xviii^e siècle, on voulait que les mots français vissent des mots italiens CORRESPONDANTS. (Littre.) Tout changement dans la nature humaine amène un changement CORRESPONDANT dans la société humaine. (H. Taine.)

— Qui a des rapports par correspondance écrite; se dit particulièrement des membres d'une société qui, ne résidant pas au siège de cette société, ont avec elle un commerce de lettres : Membre CORRESPONDANT de l'Académie des sciences.

— Géom. Se dit des angles qui, déterminés par une sécante commune à deux parallèles, sont situés du même côté de la sécante et sont l'un interne, l'autre externe, par rapport à ces parallèles : Les angles CORRESPONDANTS sont égaux.

— s. m. Personne avec qui l'on correspond par lettres ou par un autre moyen de communiquer à distance : Les CORRESPONDANTS de l'Académie des sciences. Personne chargée d'envoyer des informations à un journal : Le CORRESPONDANT du Times à Paris. Nous avons reçu la lettre suivante de notre CORRESPONDANT de Constantinople. Personne habitant un lieu différent, et qu'on a chargée de donner ses soins aux affaires qu'on a à traiter dans cet endroit : Les CORRESPONDANTS d'un banquier, d'une maison de commerce. Dans les affaires on n'a point d'amis, on n'a que des CORRESPONDANTS. (Alex. Dum.)

Pour subvenir aux frais de l'entreprise, On lui donna mainte et mainte remise Toutes à vue, et qu'en lieux différents Il pût toucher par des correspondants.

LA FONTAINE.

« Personne chargée de pourvoir aux besoins d'un jeune homme ou d'une jeune personne qui se trouvent éloignés de leur famille : *Al-ler toucher de l'argent chez son CORRESPONDANT. Passer un jour de congé dans la famille de son CORRESPONDANT.*

— Télégr. Bureau avec lequel on est en relation ou communication directe. « Employé de ce bureau.

— Argot. *Vol au correspondant*, Genre d'escroquerie qui se commet de la manière suivante ou de toute autre à peu près semblable : Un individu, qui prend le titre de secrétaire d'un commissaire de police, se présente chez le correspondant d'un étudiant, et lui annonce que son protégé, étant entré dans un café ou un restaurant, y a fait une dépense qu'il n'a pu payer, en sorte que le chef de l'établissement l'a fait arrêter. « Le jeune homme, ajoute-t-il, est sous le coup d'une accusation d'escroquerie; j'ai cru devoir, monsieur, venir vous en informer, parce que vous ne voudriez pas, je pense, briser son avenir en refusant de solder le mémoire du limonadier. Il ne faudrait d'ailleurs que quinze à vingt francs. » Le correspondant n'hésite pas à donner la somme qu'on lui demande, et, à la première visite du jeune provincial, il apprend qu'il a été la victime d'un rusé fripon.

— Antonyme. Alterne (en parlant des angles).

CORRESPONDANT (L^e), recueil mensuel, fondé en 1843. Cette revue, littéraire, historique et philosophique, fut dirigée jusqu'en 1855 par M. Lenormant, de l'Institut. Depuis, elle a pour éditeur-gérant M. Douinot, et pour rédacteur en chef M. L. Lavedan. La collection, divisée en deux séries, se compose actuellement de 78 vol. gr. in-8° (3 vol. par an). Cette revue, organe de la fraction la plus libérale ou la plus modérée du parti catholique, consacre une large place aux différentes sciences morales, à l'histoire, à la critique littéraire, à la bibliographie. Mais, en général, les travaux et les articles publiés dans ce recueil sont empreints d'un esprit de parti, d'une tendance politique et religieuse, qui le maintiendront toujours dans un cercle étroit. Le *Correspondant* touche, par un côté, à l'ultramontanisme, et, de l'autre, à l'Académie. Moins voué que le *Monde* et l'*Univers* au cléricalisme, et professant en politique les opinions de la *Gazette de France*, il se rattache, par ses allures et par son ambition, à la *Revue des Deux-Mondes* et au *Journal des Débats*. Il est douteux, quelle que soit l'influence sociale qui préside à sa direction, qu'il obtienne jamais une grande importance, à moins de suivre des inspirations plus libérales.

A propos d'un article de M. de Montalembert, publié le 25 octobre 1858 sous ce titre : *Un débat sur l'Inde au Parlement anglais*, le *Correspondant*, en la personne de son rédacteur, fut poursuivi devant le tribunal correctionnel de Paris et condamné, le 24 novembre, pour excitation à la haine et au mépris du gouvernement de l'empereur, attaque au respect dû aux lois, attaque contre les droits et l'autorité que l'empereur tient de la constitution et contre le principe du suffrage universel, à six mois de prison et 3,000 francs d'amende. Le jugement fut confirmé en appel, le 21 décembre, sur les deux premiers chefs seulement, et la peine de l'emprisonnement réduite à trois mois. Dans l'intervalle, remise de la peine avait été faite par l'empereur à M. de Montalembert, qui l'avait repoussée comme prématurée. Un second décret, inséré au *Moniteur*, renouvela cette remise, lorsque la peine fut devenue définitive. Le gérant, M. Douinot, obtint la même grâce.

Outre M. de Montalembert, le *Correspondant* a eu pour principaux rédacteurs Ozanam, Lacordaire, Lenormant, et MM. de Falloux, Aug. Cochin, F. de Champagny, C. Cantù, de Laprade, A. de Pontmartin, V. Fournel, A. de Margerie, Foisset, L. Giraud, P. Douhaire, et divers écrivains qui n'appartiennent pas tout à fait au groupe de M. L. Veillot. Ce sont des catholiques mondains, ayant un pied dans l'Eglise et l'autre dans les salons; on est toujours sûr, en les lisant, d'avoir affaire à des gens de bonne compagnie. Mais leur dévotion nous gâte leur politique, et leur politique nous gâte leurs travaux littéraires, dont plusieurs sont d'ailleurs remarquables. C'est le *Correspondant* qui a inventé M^{me} de Swetchine, cette dame russe convertie, qu'on a appelée une *Mère de l'Eglise*, titre que M^{me} de Genlis avait reçu de M.-J. Chénier.

En dernier lieu, le *Correspondant* a vainement sollicité du ministère l'autorisation de devenir une publication bimensuelle.

CORRESPONDRE v. n. ou intr. (ko-rè-spon-dre — du lat. *cum*, avec; *respondere*, répondre. Se conjugue comme *répondre*). Entretenir une correspondance, un commerce épistolaire avec quelqu'un : *CORRESPONDRE avec ses amis. Il a cessé de CORRESPONDRE avec moi.*

— Etre en communication, en parlant de lieux distants l'un de l'autre : *L'inondation empêche cette ville de CORRESPONDRE avec le chef-lieu du département. Les deux pavillons CORRESPONDENT par une galerie voûtée.*

— Etre placé symétriquement ou identiquement au même lieu : *Cette partie de l'église CORRESPOND à l'escalier des catacombes. La colonne de Juillet CORRESPOND à l'emplacement de l'ancienne Bastille.*

— Etre en rapport de proportion, de ressemblance, de conformité, de convenance, de simultanéité : *Ce cadre ne CORRESPOND pas au tableau. L'événement n'a pas CORRESPONDU aux espérances que nous avions conçues. Le 1^{er} vendémiaire de l'ère républicaine CORRESPOND au 22 septembre du calendrier grégorien. La charge d'alderman, en Angleterre, CORRESPOND à celle de conseiller municipal en France. Chacun des individus de l'espèce humaine CORRESPOND à quelqu'une des espèces de la création animale. (V. Hugo.) On voit toujours la morale pratique des peuples CORRESPONDRE à leurs systèmes philosophiques. (Boutain.) A toute diminution de la liberté de la presse CORRESPOND une diminution de civilisation. (V. Hugo.) Au beau CORRESPONDENT toujours une idée et un sentiment. (Lamenn.) A la loi morale, dans la raison de l'homme, CORRESPOND dans l'action la liberté. (V. Cousin.)*

— Fig. Répondre, conformer sa conduite : *CORRESPONDRE à l'amour de quelqu'un. CORRESPONDRE à la grâce divine. Les enfants ne CORRESPONDENT pas toujours aux desseins de leurs pères. (Trév.)*

Se correspondre v. pron. Communiquer ensemble : *Ces deux pièces se CORRESPONDENT par un corridor.*

— Avoir ensemble un rapport de symétrie, de convenance, de proportion, de simultanéité : *Les ailes et le corps de l'oiseau se CORRESPONDENT bien. Tout être organisé forme un ensemble, un système unique et clos, dont les parties se CORRESPONDENT mutuellement et concourent à la même action définitive par une réaction réciproque. (Cuv.) Les grandes âmes s'entendent et se CORRESPONDENT d'un bout du monde à l'autre. (De Pradt.)*

— Syn. *Correspondre, répondre. Correspondre* ajoute à l'idée de rapport celle de réciprocité, ou au moins celle d'un accord étroit et intime. *Répondre* marque seulement le rapport d'une chose avec celle qui en est la cause ou l'occasion.

CORRET s. m. (ko-rè). V. *CORRE* s. m.

CORRÈTE s. f. (ko-rè-te). Bot. Syn. de *CORÈTE* ou *CORCHORE*.

CORREUS, chef gaulois du 1^{er} siècle avant notre ère. Il était à la tête des Bellovaques (Bellovaci, habitants de Beauvais), lorsque César fit la conquête des Gaules. Pour soutenir l'indépendance de sa patrie, il se ligua, l'an 51 av. J.-C., avec les Atrebatas, les Vellocaesses, les Calètes, et reçut le commandement de leurs forces réunies. César marcha contre lui, parvint à lui faire abandonner une position formidable, et mit son armée en déroute. Correus, qui ne voulut ni fuir ni se rendre, combattit jusqu'à ce qu'il fût blessé à mort.

CORRÈZE (la), *Curelia*, *Curegia*, rivière de France, dans le département auquel elle donne son nom. Elle prend sa source dans les montagnes des Monédières, sur le revers du plateau de Millerache, arrond. d'Ussel, passe à Corrèze, à Bar, où elle devient flottable à bûches perdues, à Tulle, où elle se grossit de la Solone, reçoit à gauche la Montane, baigne Cornil, reçoit la Rouane, passe à Brive-la-Gaillarde, et se jette dans la Vézère au-dessous du coteau de Lintillac, après un cours de 160 kilom.

CORRÈZE (DÉPARTEMENT DE LA), division administrative de la région centrale de la France, formée en 1790 de la plus grande partie du bas Limousin, tire son nom de la rivière principale, la Corrèze, qui l'arrose du N. au S. Ce département est limité au N. par ceux de la Haute-Vienne et de la Creuse; à l'E., par celui du Puy-de-Dôme; au S.-E., par celui du Cantal; au S., par celui du Lot, et à l'O., par celui de la Dordogne. Sa plus grande longueur du N.-E. au S.-O. est de 118 kilom., et sa plus grande largeur de 110. Superficie, 586,609 hectares, dont 199,193 en terres labourables, 73,146 en prairies naturelles, 16,740 en vignes, 71,915 en autres cultures arborescentes, 161,352 en pâturages, landes, pâis et bruyères, et 64,263 en bois, forêts, étangs, chemins, cours d'eau, etc. Il est administrativement divisé en 3 arrondissements : Tulle, chef-lieu, Brive, Ussel; il comprend 29 cantons, 286 communes et 310,843 hab. Il forme le diocèse de Tulle, suffragant de l'archevêché de Bourges; la 3^e subdivision de la 21^e division militaire; est du ressort de la cour impériale de Limoges, de l'Académie de Clermont, de la 2^e conservation des forêts. Au point de vue topographique, ce département, qui fait partie du bassin de la Gironde, forme deux sections très-distinctes : l'une s'étend au N. et à l'E., et comprend près des trois quarts de sa surface; elle est coupée de montagnes d'un niveau généralement élevé, de gorges profondes et de vallées étroites; c'est le haut Limousin. Les points culminants sont : le mont Oudouze (2,364 m.), et la montagne des Monédières (850 m.). L'autre partie constitue l'extrémité S.-O.; elle est encore montueuse et ondulée; mais là ce ne sont que des collines dont les pentes adoucies ne présentent plus le caractère sauvage et pittoresque que l'on remarque au nord. Les montagnes élevées qui dominent le département

au N.-E., et qui sont, pendant cinq ou six mois de l'année, couvertes de neige, rendent la température moyenne assez froide, surtout pour les arrondissements d'Ussel et de Tulle. Néanmoins l'air y est pur et salubre. L'arrondissement de Brive, abrité contre les vents du N. et de l'E., jouit d'un climat beaucoup plus doux. Le département de la Corrèze passe généralement pour l'un des plus pauvres de la France; cependant il ne mérite qu'en partie cette fâcheuse réputation. Le voyageur qui parcourt la route de Paris à Toulouse, cette antique voie due à l'administration de Turgot, ancien intendant du Limousin, et qui est aujourd'hui délaissée pour les chemins de fer, traverse, pendant près de trente lieues, un pays inculte, où l'agriculture n'a fait jusqu'ici aucun progrès; il aperçoit çà et là, mais à d'énormes distances, quelques hameaux à l'aspect misérable, aux toitures de chaume, et des coteaux sablonneux couverts de bruyères et de genêts. C'est que cette route a été tracée sur les points les plus arides; mais, si l'on s'en écarte pour quelques heures, et qu'on pénètre dans les vallées qu'arrose la Vézère, la Dordogne ou quelqu'un des affluents de ces rivières, on est surpris de la richesse de cette terre inconnue, et l'on aperçoit, pour ainsi dire, à chaque détour du chemin, des points de vue de la plus grande beauté. Dans ces vallées, et surtout dans celle de la Vézère, le paysan ne perd pas un pouce de terrain, tout est livré à l'agriculture, et de simples fossés, nécessaires d'ailleurs pour l'écoulement des eaux, suffisent pour la séparation des héritages.

Parmi les nombreux cours d'eau qui descendent des montagnes de ce département, et qui en fécondent les vallées, nous citerons, outre la Dordogne, la Vézère et la Corrèze, la Doustre, la Diège, la Soudaine, le Brodascou, le Salon, la Montane et le Chavanon.

La constitution géologique du sol présente des roches granitiques non stratifiées, qui occupent près des trois quarts de la surface du département, et y forment les sommets les plus élevés. On y trouve aussi le granit à petits grains et le granit à grands cristaux. Le kaolin ou terre à porcelaine se rencontre dans plusieurs communes, mais il est peu exploité. Les micaschistes, les schistes ardoisiers surtout, sont très-communs au sud du département, et notamment à Travassac, près de Donzenac, et au Saillant, où le schiste ardoisier est exploité sur une grande échelle. On trouve aussi, dans l'arrondissement de Brive, du grès rouge, des roches calcaires, des pierres meulières et des pierres de taille. On exploite quelques mines de fer, mais elles ne paraissent pas très-riches; peut-être sont-elles mal exploitées. On a découvert aussi des traces de houille dans quelques vallées; mais une seule mine, celle de Lapeau, dans l'arrondissement d'Ussel, a donné jusqu'ici de bons produits.

Ce département élevait autrefois une race de chevaux très-estimée, mais qui a complètement disparu par le croisement avec d'autres races. Les propriétaires élèvent des vaches et des bœufs d'une race petite, mais faciles à engraisser; une grande quantité de cochons et de la volaille d'excellente qualité. Le gibier est fort commun dans la Corrèze, bien qu'il y ait diminué depuis quelques années. On peut en dire autant du poisson; le saumon et la truite ont presque disparu des rivières de ce département. Les cultivateurs de l'arrondissement de Brive, depuis qu'il est traversé par un chemin de fer, ont planté une grande quantité d'arbres à fruits, tels qu'abricotiers, amandiers, pêchers, poiriers, et ils en tirent un revenu qui tend chaque année à s'accroître. On trouve, dans l'arrondissement de Tulle et dans une partie de celui de Brive, des châtaigniers et des noyers, qui sont d'un produit fort avantageux. La vigne n'est cultivée que dans l'arrondissement de Brive. En général, le vin y est d'une qualité médiocre, bien qu'il tende à s'améliorer par suite de soins mieux entendus apportés à la culture et à la fabrication. Parmi les crus de quelque valeur, on peut citer les vins rouges du Saillant, de Versout, d'Allasac; les vins blancs de Collonges, de Varetz; ces vins peuvent se conserver, et ils méritent d'être classés parmi les bons vins d'ordinaire de France.

La Corrèze est un pays essentiellement agricole; mais, jusqu'à ce jour, les bonnes méthodes lui ont fait défaut. Cependant on doit constater que les procédés se sont perfectionnés, et que l'émulation commence à gagner les agriculteurs les plus attachés à la routine; mais ils repoussent encore avec obstination l'emploi des machines, ce qui tient surtout à la grande division des propriétés.

Ce que nous disons de l'agriculture peut être dit de l'industrie, qui n'existe pour ainsi dire pas dans ce département, bien que la matière première n'y fasse pas défaut; car il a été jusqu'ici sans débouchés pour l'écoulement de ses produits. Quelques forges, quelques carderies de laine, quelques filatures de coton, quelques fabriques de drap ou de serge, voilà à peu près tout ce qu'on peut mentionner, si l'on excepte la manufacture d'armes de Tulle, qui occupe un grand nombre d'ouvriers, et qui a des succursales dans plusieurs villes du département. Mentionnons encore la fabrication du papier de paille pour emballage et du papier ordinaire; deux ou trois verreries et quelques tanneries. Les transactions commerciales de la Corrèze ne sont ni actives ni importantes; le peu de trafic

qui s'y fait a surtout pour objet le bois, l'huile de noix, les chevaux, les mulets, les bestiaux, les dentelles, le papier et les vins.

Le département de la Corrèze a vu naître un assez grand nombre d'hommes célèbres, dont nous nous bornerons à citer ici les noms, — des notices biographiques leur étant consacrées à leur ordre alphabétique dans le *Grand Dictionnaire* : — Etienne Baluze, professeur de droit canon au Collège de France, né à Tulle en 1620; le maréchal Brune, né à Brive en 1763; le baron Alexis Boyer, chirurgien, né à Uzerches vers 1757; Maurice Bourdin, qui devint l'antipape Grégoire VIII et mourut en 1122; le fameux physiologiste Georges Cuvier, né à Cosnac en 1757; le cardinal Dubois, né à Brive en 1750; le vicomte Duroy de Chaumarey, né à Vars en 1766, et qui doit sa triste célébrité au naufrage de la *Méduse*; le baron d'Espagnac, lieutenant général, né à Brive en 1713; le pape Grégoire XI (Pierre Roger de Beaufort), né en 1330; Innocent VI (Etienne d'Albert), qui fut pape de 1353 à 1360; le naturaliste Latreille, né à Brive en 1762; le lieutenant général Marcellin de Marbot, né au château de la Rivière en 1782; Marmontel, l'auteur des *Contes moraux* et de *Belisaire*, né à Bort en 1728; le savant jurisconsulte Treilhard, né à Brive en 1742, etc.

CORRÈZE, bourg de France (Corrèze), ch.-l. de cant., arrond. et à 21 kilom. N.-E. de Tulle, sur la Corrèze; pop. aggl. 604 hab. — pop. tot. 1,689 hab. Commerce de bestiaux, de beurre et de fromages.

CORRHÉCÈRE s. m. (kor-ré-sè-re — du gr. *korrhé*, crin; *keras*, corne). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant cinq espèces propres à l'Amérique du Sud.

CORRIB, lac d'Irlande, comté de Galway, déverse ses eaux dans la baie de Galway par une petite rivière qui porte le même nom. Ce lac, couvert de petites îles, a une superficie de 12,138 hectares.

CORRICOLO s. m. (kor-ri-ko-lo — lat. *curriculum*, dinjon. de *currus*, char). Nom donné à une espèce de char de forme antique, fort en usage chez la basse classe du peuple napolitain.

— Encycl. Voici la description qu'Alexandre Dumas donne de ce phaéton, qui frappe par son aspect pittoresque la première fois qu'on le voit : « Le *corricolo* est une espèce de tilbury, primitivement destiné à contenir une personne et à être attelé d'un cheval; on l'attelle de deux chevaux, et il charrie de douze à quinze personnes. Et qu'on ne croie pas que ce soit au pas, comme la charrette à bœufs des rois francs; ou au trot, comme les cabriolets de régie; non, c'est au triple galop; et le char de Pluton, qui enlevait Proserpine sur les bords du Siméthé, n'allait pas plus vite que le *corricolo* qui sillonne les quais de Naples, en brûlant un pavé de lave, et en soulevant leur poussière de cendres. Cependant, un seul des deux chevaux tire véritablement, c'est le timonier. L'autre, qui s'appelle le *bitancino*, et qui est attelé de côté, bondit, caracol, excite son compagnon; voilà tout. Nous avons dit que ce *corricolo*, destiné à une personne, en charriait de douze à quinze; cela demande une explication. Un proverbe français dit : « Quand il y en a pour un, il y en a pour deux. » Mais je ne connais aucun proverbe, dans aucune langue, qui dise : « Quand il y en a pour un, il y en a pour quinze. » Il en est cependant ainsi du *corricolo*. Comment, et en combien de temps s'est faite cette agglomération successive d'individus? c'est ce qu'il est impossible de préciser; contentons-nous de dire comment elle y tient. D'abord, et presque toujours, un gros moine est assis au milieu, et forme le centre de l'agglomération humaine que le *corricolo* emporte, comme un de ces tourbillons d'âmes que l'anté vit suivant un grand étendard dans le premier cercle de l'enfer. Il a sur un de ses genoux quelque fratche nourrice d'Aversa ou de Nettuno, et sur l'autre quelque belle paysanne de Bauli et de Procida; aux deux côtés du moine, entre les roues et la caisse, se tiennent debout les maris de ces dames. Derrière le moine se dresse, sur la pointe des pieds, le propriétaire ou le conducteur de l'attelage, tenant de la main gauche la bride, et de l'autre le long fouet avec lequel il entretient d'une égale vitesse la marche de ses deux chevaux. Derrière celui-ci se groupent à leur tour, à la manière des valets de bonne maison, deux ou trois lazzaroni, qui montent, qui descendent, se succèdent, se renouvellent, sans qu'on pense jamais à leur demander un salaire en échange du service rendu. Sur les deux bancs sont assis deux gamins, ramassés sur la route de Torre del Greco ou de Pouzzoles, cicéroni surnuméraires des antiquités d'Herculaneum ou de Baïa. Ensuite, sous l'essieu de la voiture, entre les deux roues, dans un filet à grosses mailles, qui va ballottant du haut en bas, de long en large, pleure, qui crie, qui grogne, qui se plaint, qui chantage, qui raille, et qu'il est impossible de distinguer au milieu de la poussière que soulevait les pieds des chevaux. Ce sont trois ou quatre enfants, qui appartiennent on ne sait à qui, qui vont on ne sait où, qui vivent on ne sait de quoi, qui sont là on ne sait comment, et qui y restent on ne sait pourquoi. Parfois il arrive que

la fantastique machine, chargée comme elle est, passe sur une pierre et verse; alors toute la carrossée s'éparpille sur le revers de la route, chacun lance selon son plus ou moins de pesanteur; mais chacun se retire aussitôt et oublie son accident, pour ne penser qu'à celui du moine; on le tâte, on le tourne, on le retourne, on le relève, on l'interroge. S'il est blessé, tout le monde s'arrête, on le porte, on le soutient, on le couche, on le choie, on le garde. Le *corricolo* est remis dans un coin de la cour, les chevaux rentrent à l'écurie; pour ce jour-là, le voyage est fini; on pleure, on se lamente, on prie. Mais si, au contraire, le moine est sain et sauf, personne n'a rien; il remonte à sa place, la nourrice et la pay-sanne reprennent chacune la leur, chacun se rétablit, se regroupe, se rentasse, et, au seul cri excitateur du cocher, le *corricolo* reprend sa course, rapide comme l'air et infatigable comme le temps. Cette description, faite il y a trente ans, est encore vraie aujourd'hui, et paraît devoir l'être encore longtemps. Le lazzarone tend à disparaître, mais non le *corricolo*, et il faudra encore bien des révolutions avant qu'il soit aboli.

CORRICOLO (LE), titre d'un des ouvrages d'Alexandre Dumas. Le *Corricolo* est le récit des souvenirs et des impressions du célèbre romancier dans le royaume de Naples, et, s'il lui a donné ce titre, c'est parce qu'il a accompli son voyage dans un tilbury de cette sorte. L'ouvrage a les qualités et les défauts de tous ceux qu'a écrits l'auteur: esprit, verve, entrain, mais aussi absence complète d'idées sérieuses et instructives.

CORRIDOR s. m. (ko-ri-dôr — de l'espagn. *corredor*, de *correr*, courir). Allée qui met en communication diverses pièces d'un même étage: *Un long corridor*. *Un corridor étroit*. Les *corridors* d'un théâtre.

Ici s'offre un perron; là règne un *corridor*.

BOILEAU.

■ Galerie étroite qui règne autour d'un bâtiment.

— Anc. fortif. Chemin couvert: *Le corridor du bastion*.

— Mar. Galerie de l'entre-pont.

CORRIENTES, ville des Etats de la Plata, ch.-lieu de l'Etat de son nom, au S. du confluent du Paraná et du Paraguay; 17,000 hab. Cette ville, qui ne date que des premières années du XVIII^e siècle, est située dans une position favorable au négoce; elle est défendue par une citadelle, et il s'y fait un commerce assez important.

CORRIENTES, Etat de la Plata, au N. d'Entre-Rios, sur la gauche du Paraná réuni au Paraguay, et au S. du Paraná proprement dit; ch.-lieu, Corrientes; 85,000 hab., dont 10,000 indigènes. Le territoire de Corrientes, qui a 1,154 myriam. carrés, est traversé par onze rivières, dont cinq sont navigables jusqu'à une assez grande distance. Une célèbre lagune, appelée Ipuçu ou Ipera, se forme de la plus grande de ces rivières, qui toutes se jettent dans le Paraná. Le coton, le tabac, le vin, le sucre, l'indigo sont les principaux produits de cette contrée, dévolée par de grosses fourmis et par des jaguars. A l'est de Corrientes on rencontre les débris des fameuses missions des jésuites, expulsés en 1767; elles comprenaient plus de 100,000 âmes, dont il ne reste plus que 1,000.

CORRIGÉ, **ÉE** (ko-ri-jé) part. passé du v. *Corriger*. Dont on a fait disparaître les fautes: *Un thème corrigé*. *Une épreuve mal corrigée*. Une édition revue et corrigée. Les bons ouvrages sont les seuls susceptibles d'être corrigés. (Beauchêne.)

— Adouci, tempéré: *Une infusion trop amère corrigée par du sucre*.

— Fig. Redressé, changé en mieux, amendé: *Le mal que peuvent faire les mauvais livres n'est corrigé que par les bons*. (Mme de Staël.) *L'amour-propre a besoin d'être corrigé par l'amour de nos semblables*. (Azais.) *Un abus signalé est à moitié corrigé*. (Cormen.) ■ Dont les défauts ont disparu: *Un homme corrigé de sa passion pour les liqueurs fortes*. *Une femme corrigée de son amour pour le coquetage*. Tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'est de mourir corrigé. (La Bruy.)

— Particulièrement. Punir, châtier, battre pour une faute: *Un enfant trop sévèrement corrigé par son père*. ■ Blâmé, repris, gourmandé: *Quel siècle fut jamais plus corrigé là-dessus que le nôtre!* (Mass.)

— s. m. Devoir supposé exempt de fautes, que l'on donne comme modèle aux écoliers après qu'ils ont travaillé eux-mêmes sur le même sujet: *Un corrigé de thème, de version*. *Un cahier de corrigés*.

CORRIGÉANT (ko-ri-jant) part. prés. du v. *Corriger*: *On n'est correct qu'en corrigéant*. (J. Joubert.)

Et le paon orgueilleux, corrigéant ses mépris, Se montrait familier aux pigeons de Cypris.

DELILLE.

CORRIGÉANT, **ANTE** adj. (ko-ri-jan, ante — rad. *corriger*). Qui corrige, qui aime à corriger: *Des gens toujours corrigéants ou toujours corrigés, qui instruisaient toujours et étaient toujours instruits*. (Montesq.)

CORRIGER v. a. ou tr. (ko-ri-jé — lat. *corriger*; de *cum*, avec, et *regere*, redresser. Prend un e après le g toutes les fois que la terminaison commence par un a ou par un o: *Nous*

corrigeons, il *corrigea*). Faire disparaître les fautes: *CORRIGER un thème, une version*. *CORRIGER un dessin*. *CORRIGER une faute qui s'est glissée dans une édition*. Ce n'est pas assez de la moitié de la vie pour faire un bon livre, et de l'autre moitié pour le corriger. (J.-J. Rous.)

— Faire disparaître, pallier par un mélange ou par quelque autre procédé: *CORRIGER la crudité des eaux*. *L'air corrige la trop grande vivacité des couleurs*.

— Fig. Tempérer, adoucir, rendre meilleur ou moins dur: *CORRIGER par des encouragements la sévérité de ses reproches*. *CORRIGER par sa patience l'injustice du sort*. *Bien souvent, pour corriger son sort, il n'eût fallu que se corriger soi-même*. (Mme C. Fée.)

Je sus de mon destin corriger l'injustice.

RACINE.

J'ai des défauts, mais le ciel fit les miens Pour corriger le levain de nos âmes.

VOLTAIRE.

■ Amender, redresser, amener du mal au bien: *CORRIGER les vices d'un enfant*. *L'éducation seule peut corriger le naturel*. (F. Bacon.) *Le sénat croyait que corriger Rome de ses vieilles superstitions était faire injure au nom romain*. (Boss.) *La fortune nous corrige de plusieurs défauts que la raison ne saurait corriger*. (La Rochef.) *Les livres ne corrigent pas les hommes*. (J.-J. Rous.) *A quel âge et par quels procédés apprend-on jamais à corriger ce qui tient au fond même de la nature humaine?* (De Tocqueville.) *On doit corriger ses défauts pour soi; mais on doit, par politesse, les adoucir pour les autres*. (Latena.) *Rien ne corrige un esprit mal fait*. (J. Joubert.)

Pour corriger un fou, jamais il n'est trop tard.

C. DELAVIGNE.

Et c'est une folie, à nulle autre seconde, De vouloir se mêler de corriger le monde.

MOLIÈRE.

— Particulièrement. Châtier, punir; se dit surtout des corrections manuelles: *Cet enfant mériterait qu'on le corrigeât sévèrement*. *Il faut toujours connaître les enfants à fond avant de les corriger*. (Fén.)

Ne méconnais donc plus la main qui te corrige.

RACINE.

— Absol. Dans les divers sens qui précèdent: *Les hommes de mon temps n'ont pas le courage de corriger, parce qu'ils n'ont pas le courage de souffrir à l'être*. (Montaigne.) *CORRIGER est la seule fin qu'on doit se proposer en écrivant*. (La Bruy.) *Une simple remontrance suffit quelquefois pour corriger*. (Fléch.) *Vous savez que je ne suis pas content de moi, que je corrige toujours*. (Volt.) *Correction implique direction vers le bien; ne corrigeons donc jamais que pour rendre meilleur*. (Descuret.) *La Bruyère corrigeait beaucoup; il revoyait son œuvre à la loupe*. (S. de Sacy.) *On n'a de reconnaissance que pour les leçons des morts; ils corrigent sans humilier*. (De Ségur.)

On compose aisément, on corrige avec peine. (Almanach des Muses.)

Qui sait corriger sans déplaire Est au but: qu'il s'y tienne bien.

LAMOTTE.

— Par plaisant. *Corriger la fortune*. Se dit d'un joueur malheureux qui cherche à réparer ses pertes en trichant.

— Mar. *Corriger la route d'un navire*. Rectifier par l'observation directe les erreurs provenant de la dérive, et modifier la route d'après la quantité dont on a dérivé.

— Typogr. Lire une épreuve pour relever les fautes et les irrégularités qui ont pu se glisser dans le travail du compositeur. ■ Faire disparaître ces fautes et ces irrégularités en remaniant la composition primitive. ■ *Corriger en première*, Corriger la première épreuve ou première typographique. ■ *Corriger en seconde*, en bon à tirer, Corriger la seconde épreuve ou le bon à tirer.

Se corriger v. pron. Etre corrigé, amendé, redressé, changé en mieux: *Les abus ne se corrigent que quand ils sont outrés*. (Sainte-Beuve.)

Les vices de l'esprit peuvent se corriger.

VOLTAIRE.

... Quand le cœur est bon, tout peut se corriger.

GRESSET.

Corriges-vous! dira quelque sage cervelle. Eh! la peur se corrige-t-elle?

LA FONTAINE.

■ Etre adouci, tempéré, pallié: *L'acidité du citron peut se corriger à l'aide du sucre*.

— Se débarrasser d'un ou de plusieurs défauts; rendre meilleurs ses sentiments, ses dispositions morales, sa conduite: *SE CORRIGER de sa paresse*. *Travailler à se corriger*. *On se corrige quelquefois mieux par la vue du mal que par l'exemple du bien*. (Pasc.) *Je ne puis souffrir que les vieilles gens disent: Je suis trop vieux pour me corriger*. (Mme de Sév.) *Hâtez-vous de vous corriger pour travailler à corriger les autres*. (Fén.) *Il coûte moins de s'enrichir de mille vertus que de se corriger d'un seul défaut*. (La Bruy.) *Les boudeurs se corrigent eux-mêmes quand on ne les regarde pas*. (Diderot.) *Il faut lire pour s'instruire, pour se corriger et se consoler*. (Grimm.) *Ce qui est le plus difficile pour nous, ce n'est pas de nous connaître, c'est de nous corriger*. (St-Martin.) *L'homme qui cache ses défauts prouve qu'il les connaît, et qu'il est bien près de s'en corriger*. (Boitard.) *Voltaire était de ceux*

qui pensent qu'on ne se donne rien, et qu'on se corrige très-peu. (Ste-Beuve.) *Dieu a fermé la retraite au despotisme; il peut tout au monde, excepté une seule chose, la plus belle de toutes: SE CORRIGER*. (E. Pelletan.)

Corriges-vous, humains; que le fruit de mes vers Soit l'usage réglé des dons de la nature.

LA FONTAINE.

— Réciproq. Se rectifier, s'amender l'un par l'autre: *Deux erreurs égales et en sens contraire se corrigent*. *L'orgueil et la basse envie de plaire se corrigent mutuellement*.

— Syn. *Corriger, châtier, punir*, etc. V. CHÂTIER.

— *Corriger, châtier, punir*. V. CHÂTIER.

— Antonymes. Gâter.

CORRIGEUR s. m. (ko-ri-jeur — rad. *corriger*). Typogr. Ouvrier payé par l'imprimeur pour exécuter les corrections indiquées sur les épreuves: *Le corrigeur fait partie de la conscience*.

CORRIGIBILITÉ s. m. (ko-ri-ji-bi-lité — rad. *corriger*). Caractère de ce qui peut être corrigé; état de celui qui est susceptible de correction: *La corrigibilité d'une faute*. *Je doute de la corrigibilité de cet enfant*.

CORRIGIBLE adj. (ko-ri-ji-ble — rad. *corriger*). Qui peut se corriger ou être corrigé: *Cet enfant n'est pas corrigible*. *Une faute n'est pas toujours corrigible*. *Les défauts les moins corrigibles sont ceux dont on se fait gloire*. (Boiste.)

— Antonyme. Incorrigeable.

CORRIGIOLE s. f. (kor-ri-jio-le — du lat. *corrigiola*, dimin. de *corrigia*, courroie). Bot. Genre de plantes, de la famille des paronychiées, tribu des illécébrées, renfermant environ six espèces, qui croissent en Europe, en Amérique et dans l'Afrique australe.

CORRIGIOLÉ, **ÉE** adj. (kor-ri-jio-lé — rad. *corrigiole*). Hist. nat. Qui est marqué d'une bande colorée en forme de jarretière.

— Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux corrigioles. On dit aussi **CORRIGIOLACÉ**. ■ s. f. pl. Section de la tribu des illécébrées, dans la famille des paronychiées, ayant pour type le genre corrigiole. On dit aussi **CORRIGIOLACEES**.

CORRIGIUNCULE s. f. (kor-ri-ji-on-cu-le — dimin. du lat. *corrigia*, courroie). Hist. relig. Petite cloche que l'on sonnait lorsqu'un religieux allait se donner la discipline.

CORRIPIANT, **ANTE** adj. (kor-ri-pi-an, ante — lat. *corripiens*; de *cum*, avec; *rapere*, saisir). Pathol. Qui saisit tout à coup: *Douleurs corripiantes*.

CORRIRE s. f. (kor-ri-re). Ornith. Syn. de *DRÔME*.

CORRIVAL s. m. (ko-ri-val — du préf. *co*, et de *ri-val*). Rival:

Aussi froid qu'un jaloux qui voit son *corri-val*.

RÉGNIER.

■ Vieux mot.

— Rem. Ce mot s'explique bien mieux que *rival* ou que le latin *rivalis*. Les *corri-vals* sont proprement des propriétaires riverains, des copropriétaires d'un cours d'eau, cause perpétuelle de querelles et de procès. V. *RIVAL*.

CORROBORANT (kor-ro-bo-ran) part. prés. du v. *Corroborer*: *Des preuves corroborantes des assertions*.

CORROBORANT, **ANTE** adj. (kor-ro-bo-ran, ante — rad. *corroborer*). Qui donne de la force, qui corrobore: *Une preuve corroborante*.

— Méd. Qui fortifie: *Des aliments, des remèdes corroborants*. *Un traitement corroborant*. ■ s. m. Remède, moyen corroborant: *Les corroborants*. *Le grand air, le séjour à la campagne sont des corroborants*.

CORROBORATIF, **IVE** adj. (kor-ro-bo-ratif, ive — rad. *corroborer*). Qui a la vertu de fortifier, de donner des forces: *Un moyen corroboratif*.

— Gramm. Qui ajoute une force nouvelle à une expression: *Un terme corroboratif*. *La forme du comparatif en latin est souvent simplement corroborative*.

— s. m. Remède corroboratif; terme corroboratif: *Un corroboratif*; *des corroboratifs*.

CORROBORATION s. f. (kor-ro-bo-ra-si-on — rad. *corroborer*). Action de corroborer; résultat de cette action: *La corroboration d'un convalescent*. *La corroboration d'une preuve*.

CORROBORÉ, **ÉE** (kor-ro-bo-ré) part. passé du v. *Corroborer*: *Fortifié, rendu plus fort*: *Une santé corroborée par le grand air et l'exercice*.

— Fig. Appuyé, confirmé: *Des preuves corroborées par d'autres preuves*. *Des soupçons corroborés par des indices*.

CORROBORER v. a. ou tr. (kor-ro-bo-ré — lat. *corroborare*; de *cum*, avec; *robur*, *robis*, force). Méd. Donner de la force, de la vigueur à: *CORROBORER l'estomac*. *CORROBORER une santé délicate*.

... Au village, Des que sur une affaire on veut délibérer, Pour éveiller l'esprit et le corroborer, On apporte du vin avant tout; c'est l'usage.

DU CERCÉAU.

— Fig. Confirmer, appuyer, donner plus de force, plus d'évidence à: *CORROBORER son argumentation en multipliant les preuves*. *CORROBORER un système, une assertion par des faits*.

— Absol. *Le médecin qui traite un convalescent ne s'occupe plus de guérir, il ne songe qu'à CORROBORER*.

Se corroborer v. pron. Etre corroboré, fortifié, étayé: *Cette hypothèse se corrobore de cent faits nouveaux*.

— Antonymes. Affaiblir, atténuer, infirmer, invalider.

CORRODANT (kor-ro-dan) part. prés. du v. *Corroder*: *Des acides corrodant les métaux*.

CORRODANT, **ANTE** adj. (kor-ro-dan, ante — rad. *corroder*). Qui corrode, qui est capable de corroder: *Un liquide corrodant*. *L'action corrodante des acides*.

— s. m. Substance qui corrode: *L'acide nitrique est un corrodant puissant*.

CORRODÉ, **ÉE** (kor-ro-dé) part. passé du v. *Corroder*. Rongé: *Le fer corrodé par la rouille*. *Un tissu corrodé par un acide*. *L'estomac corrodé par le poison*. *Des oreilles épaisses, à larges bords, corrodées par l'écoulement du sang*. (Balz.)

— Fig. Usé, détruit en partie; violemment tourmenté, inquiété, dénaturé: *Une constitution sociale qui a été minée, ravagée, corrodée, ne se refait pas en un jour*. (Toussenel.) *Ton âme endurcie par la férocité, corrodée par le crime, s'amollira par la commisération*. (E. Sue.)

CORRODER v. a. ou tr. (kor-ro-dé — lat. *corrodere*, de *cum*, avec, et *rodere*, ronger). Ronger, consumer petit à petit, miner, entamer progressivement: *La plupart des acides, mis en contact avec les métaux, les corroderont*. *La nourriture empêche le suc gastrique et la bile de corroder les nerfs de l'estomac*. (Virey.) *Les vinaigres et autres acides corrodent la peau*. (Rion.) *C'est dans leur cours moyen que les eaux des rivières corrodent les rives*. (Maur.) *La feuille du mûrier n'est pas alimentaire pour la chenille du bombyx cossus, qui corrode nos troncs d'ormes*. (Raspail.)

— Fig. Ronger, user, détruire progressivement; tourmenter, dénaturer: *L'égoïsme corrode toute association*. *Il est un genre de corruption bien autrement redoutable; c'est la politique: elle corrode tout*. (St-Prosp.) *La camaraderie corrode les plus belles âmes*. (Balz.)

— Absol. *Chez cet aimable jeune homme, l'amour était tout à fait exempt de la vanité qui corrode*. (H. Bayle.)

Se corroder v. pron. Etre rongé: *Le fer se corrode facilement*. *Le fer corrodé, tourmenté, dénaturé: L'âme se corrompt par l'influence des passions, comme le fer par celle des acides*.

CORRODI (Henri), théologien suisse, né à Zurich en 1752, mort en 1793. Il professa successivement dans sa ville natale la théologie, la philosophie et l'histoire ecclésiastique. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, publiés, pour la plupart, sous le voile de l'anonyme, et parmi lesquels nous citerons: *Histoire critique du millénarisme* (1781), écrit rempli d'érudition; *Histoire du canon des livres saints chez les juifs et chez les chrétiens*, et *Recueil de discours et de mémoires philosophiques* (1788).

CORROI s. m. (kor-roï — bas lat. *conredium* et *conredum*, dans un texte du IX^e siècle; mot hybride formé de *cum*, avec, et du flamand *red-den*, préparer, qui correspond au moyen haut allemand *gereiten*, anglo-saxon *ge-redian*, gothique *raidjan*. *Corroi* était jadis un mot très-usité et ayant toutes sortes de sens dérivés du sens primitif de *conredium*, qui est en préparation). Techn. Façon que le corroyeur donne au cuir. ■ Etendoir sur lequel l'apprenteur déplisse et étend les étoffes.

— Constr. Terré glaise ou béton dont on revêt le fond et les parois des fontaines, des réservoirs, des canaux et des pièces d'eau, pour les rendre étanches.

— Mar. Enduit gras pour les navires. ■ On dit aussi *COURAI* et *COURÉE*.

— Anc. art milit. Ordre de bataille. ■ Troupe, compagnie. ■ On écrivait aussi *corrois* et *coroi*.

— Homonymes. Corroie, corroies et corroient (du verbe *corroyer*).

— Encycl. Techn. Le *corroi* est le lit de terre glaise battue dont on entoure les tuyaux de conduite pour empêcher les infiltrations. Le fond et les côtés des bassins, des fontaines, des aqueducs, des réservoirs, des fosses, etc., sont ordinairement garnis d'un contre-mur en terre glaise de plusieurs pieds d'épaisseur; la chaussée d'un étang est toujours construite au moyen d'un mur derrière lequel est placé le *corroi* qui doit pénétrer dans le sol, comme le feraient des fondations. Autour des cuves à distillation du gaz, on emploie également le *corroi* afin d'éviter les fuites.

Le *corroi* est gâché par couches successives de terre glaise ou argile pure mêlée de mousse qui en relie les différentes parties. Le *corroi* se fait quelquefois économiquement dans les contrées où les matériaux abondent, mais souvent on y substitue les ciments hydrauliques, les pisés, les bétons (v. ces mots).

CORROIERIE ou **CORROYERIE** s. f. (ko-roï-ri — rad. *corroyer*). Art du corroyeur : *Connaître la corroierie*. || Atelier de corroyeur : *Porter des peaux à la corroierie*.

— Encycl. V. **CORROYAGE**.

CORROMPABLE adj. (ko-rôn-pa-ble — rad. *corrompre*). Qui est capable de se corrompre. || Vieux mot; on dit aujourd'hui **CORRUPTIBLE**.

CORROMPANT (ko-rôn-pan) part. prés. du v. Corrompre : *Le cœur d'une femme se desèche toujours en se corrompant*. (M^{me} de Genlis.)

CORROMPRE v. a. ou tr. (ko-rôn-pre — lat. *corrumpere*; de *cum*, avec, et *rumpere*, rompre. Se conjugue comme *rompre*). Gâter, vicier, infecter, pourrir : *Des miasmes qui corrompent l'air*. La décomposition de substances organiques avait corrompu les eaux. La chaleur corrompt la viande. La terre que nous habitons n'est devenue salubre que par les travaux de l'homme; dans son origine, elle était couverte de forêts et de marécages qui corrompaient l'air. (Raynal.)

Le mal corrompt le sang, infecte les humeurs.

DELLILLE.

Il a signifié Rompre, détruire, rendre impropre à servir : *Arsace mit le feu partout et corrompit tout ce qui pouvait servir à l'usage des hommes*. (Vaugel.)

— Par ext. Altérer, changer en mal, dénaturer : *Corrompre un texte*. *Corrompre une langue*. *Corrompre le goût*. *Corrompre l'art*. La multitude des ouvrages médiocres corrompt le goût du lieu de le former. (Condorcet.) Il faut ménager ses goûts : c'est l'innocence qui les conserve; c'est le dérèglement qui les corrompt. (M^{me} Lambert.) Le mépris de celui qui oblige corrompt et attriste le bienfait. (M^{me} L. Colet.) Il n'y a pas de transaction commerciale que ne corrompe l'absence de la liberté. (J. Simon.)

Adieu, donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre!

LA FONTAINE.

Heureux le genre humain, si du feu bienfaisant
Il n'eût dans ses fureurs corrompu le présent!

DELLILLE.

— Fig. Dépraver, pervertir, gâter les mœurs de : *Notre belle raison corrompue à tout corrompu*. (Pasc.) *Cambise, fils de Cyrus, fut celui qui corrompit les mœurs des Perses*. (Boss.) *Ce n'est pas la nature qui corrompt notre cœur; c'est notre cœur qui corrompt la nature*. (B. de St-P.) *Quand le vice a corrompu l'âme, le premier de ses effets est de nous faire accuser autrui de nos crimes*. (J.-J. Rousseau.) *Les louanges ne servent qu'à corrompre ceux qui les goûtent*. (J.-J. Rousseau.) *Les privilèges corrompent communément ceux qui les reçoivent*. (B. Const.) *L'amour, qui corrompt souvent les cœurs purs, purifie quelquefois les cœurs corrompus*. (Latena.) *Ce qui corrompt le plus la conscience de l'homme, c'est d'admirer ce qu'il n'estime pas*. (St-Marc Gir.) *Les femmes ont corrompu plus de femmes que les hommes n'en ont aimé*. (Balz.)

Un auteur vertueux ne corrompt point le cœur.

BOILEAU.

Ce n'est qu'à ses dépens qu'on corrompt ce qu'on aime.

LA CHAUSSE.

|| Séduire, gagner au mal, décider à agir contre sa conscience : *Corrompre son juge, les témoins de sa partie*. Les hommes injustes, les scélérats mêmes, osent se flatter de corrompre les dieux par des présents. (Barthel.) *Nous avons beau corrompre notre conscience, elle nous absout tout haut et nous condamne tout bas*. (A. d'Houdetot.)

C'est à qui se sent faible à corrompre son juge.

QUINAULT.

— Pop. Rompre, corriger par un mélange : *Corrompre l'eau en y ajoutant un peu de vin ou du sucre*. || Ce sens n'est pas acceptable.

— Absol. Philippe, mieux qu'homme du monde, savait diviser pour réduire, et corrompre pour asservir. (Marmontel.) *L'injustice des supérieurs abat ou corrompt, lorsqu'elle ne révolte pas*. (M^{me} Guizot.) *Le bon exemple excite, encourage, soutient; le mauvais exemple corrompt, entraîne, précipite*. (J.-L. Mabire.) *César tue, mais surtout il aime à corrompre, et ses victimes chères sont celles qu'il peut déshonorer*. (L. Veuillot.)

— Techn. Rompre en pliant : *Corrompre du cuir, de la toile*. || *Corrompre le fer*. Le corroyer, en mêler les parties par le feu ou par le marteau. || *Corrompre la cire*. Lui ôter sa ductilité. || *Corrompre les coupeaux ou cartons*. Les recourber de manière que la partie concave soit du côté des figures, dans les cartes à jouer. || Dans le langage des corroyeurs ou des maroquins, Passer la paumelle ou la marguerite sur la chair, ce qui assouplit la peau et lui donne le grain : *Pour corrompre une peau, on la double fleur contre fleur, on l'étend sur la table, puis on avance la marguerite sur la chair, et on la retire fortement en ramenant le quartier qui frotte inégalement sur le milieu*. (Maigne.)

Se corrompre v. pron. Devenir corrompu, se gâter, se putréfier : *Les eaux stagnantes se corrompent facilement*. La viande se corrompt rapidement pendant les grandes chaleurs.

L'or ne se corrompt point et peut corrompre tout.

DESTOUCHES.

— Fam. Se détruire, périr, perdre ses qualités : *Le nouvelliste se couche le soir tranquillement sur une nouvelle qui se corrompt la nuit, et qu'il est d'obligé d'abandonner le matin à son réveil*. (La Bruy.)

— Fig. S'altérer, se dénaturer, se dépraver : *L'art parvenu à sa perfection est un fruit mûr qui commence aussitôt à se corrompre*. Toute vertu se corrompt au contact du vice. Le goût se corrompt avec les mœurs. (Acad.) *La religion est l'aromate qui empêche la science de se corrompre*. (F. Bacon.) *C'est une chose étonnante comment les langues se forment, s'augmentent, se perfectionnent, et comment, après un certain cours d'années, elles dégèrent et se corrompent*. (Rollin.) *L'esprit s'éteint à mesure que l'âme se corrompt*. (J.-J. Rousseau.) *Plus les hommes s'accroissent, plus ils se corrompent*. (J.-J. Rousseau.) *Le peuple français est le seul qui peut perdre ses mœurs sans se corrompre*. (Duclos.) *C'est toujours par l'au delà, et non par l'en dedans que les mœurs se corrompent*. (J. Joubert.)

L'amié se corrompt; tout est rêve et chimère;
On n'a pour vrais amis que son père et sa mère.

DELMORE.

— Syn. *Corrompre, dépraver, gâter, pervertir*. *Corrompre*, marque une altération intime, profonde, qui dénature la chose et la fait entrer en dissolution; on *corrompt* le cœur quand on le rend incapable de tout bon sentiment, et par là il devient comme pourri, gangrené. *Gâter* exprime la même idée avec moins de force; ce qui est gâté éprouve un commencement de corruption. *Dépraver* marque un désordre apporté dans les fonctions, dans le jeu des organes ou des facultés; on *déprave* le jugement, la conscience. *Pervertir* renchérit sur *dépraver*, il exprime un désordre complet, presque irréparable.

— *Corrompre, séduire, suborner*. *Corrompre*, c'est détourner entièrement de la justice, exercer une influence pernicieuse sur quelqu'un pour l'amener à faire ce qu'il sait être mal, et à le faire avec un plein consentement. *Séduire*, c'est induire en erreur, pousser à faire quelque chose de mal en persuadant que ce n'est pas un mal. *Suborner*, c'est entraîner par l'appât du gain ou par la promesse d'un plaisir, d'un avantage quelconque; on pourrait dire que c'est commencer à corrompre, soit à prix d'argent, soit par de belles promesses.

CORROMPU, **UE** (ko-rôn-pu) part. passé du v. Corrompre. Gâté, putréfié : *De l'eau corrompue*. *De la viande corrompue*. Un air corrompu et fétide. Un sang noir et corrompu coula de sa plaie. (Fén.)

— Par ext. Altéré, dénaturé, changé en mal : *Un goût corrompu*. *Le paganisme entier n'est qu'un système de vérités corrompues et déplacées*. (J. de Maistre.) *L'idiotisme des livres mendiants est un chaldéen fort corrompu*. (Renan.)

— Fig. Dépravé, perversi : *Les Perses, abattus par la mollesse et corrompus par les délices, ne purent s'opposer à la chute de leur empire*. (Vauven.) *Dans les grands se cache une séve maligne et corrompue, sous l'écorce de la politesse*. (Vauven.) *Les hommes corrompus n'ont aucun pudeur*. (Fén.) *J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure étaient inhumains et cruels*. (J.-J. Rousseau.) *Les illusions mêmes de l'amour se purifient dans un cœur chaste et ne corrompent qu'un cœur déjà corrompu*. (J.-J. Rousseau.) *Un gouvernement corrompu n'est point fait pour avoir des sujets vertueux et raisonnables*. (Dumarsais.) *Les femmes de Sparte devinrent les femmes les plus corrompues de la Grèce*. (Chateaub.) *L'homme corrompu ne peut jamais être libre*. (Boiste.) *Quand la société est profondément corrompue, les succès qu'on y obtient sont plus souvent la récompense du vice que de la vertu*. (Beauchêne.) *Un peuple corrompu est une proie promise à la tyrannie, à peu près comme ces cadavres qu'on abandonne aux bêtes farouches*. (Daunou.) *Même chez les femmes corrompues, il y a toujours dans un coin du cœur une branche de virginité toujours verte*. (P. Limayrac.)

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est pas faîte.

VOLTAIRE.

Rousseau, désespérant d'un monde corrompu,
Croît par un nouvel ordre y rendre la vertu.

VIENNET.

|| Séduit, amené à agir contre sa conscience : *Un témoin, un juge corrompu par des présents*.

— Techn. En terme de tisseur, se dit de tout défaut, de toute irrégularité existant dans le montage du métier, surtout en ce qui concerne le colletage, le remettage et le passage des fils au peigne.

— Substantif. Personne corrompue, débauchée; personne qui s'est laissé séduire par des motifs d'intérêt; personne sans mœurs ou sans principes : *A en croire les corrompus de l'école de Walpole, un bon, un excellent ministre des finances doit savoir, d'une main légère, tondre le contribuable sur le dos*. (Cormen.)

— s. m. Hist. Nom que Robespierre, Saint-Just et ceux de leur parti donnaient aux partisans de Danton.

— Syn. *Corrompu, dépravé, pervers, vicieux*. L'homme corrompu est devenu mauvais par une longue habitude des actions méchantes; il n'y a plus rien de bon dans son

cœur. L'homme *dépravé* voit encore la différence du bien et du mal, mais il préfère le mal; il y trouve du plaisir : il s'est fait des principes en opposition avec ceux des honnêtes gens. L'homme *vicieux* a de mauvais penchants, et il leur a laissé prendre un empire auquel il ne sait pas résister. L'homme *pervers* se plaît à faire le mal, et à le voir faire par les autres; il propage les mauvaises doctrines, il cherche à pervertir tous ceux qui l'approchent.

— Antonyme. Intègre.

CORROND s. m. (kor-rôn). Métall. Extrémité d'une barre de fer dont l'étrépage n'a pas été achevé faute de chaleur suffisante.

CORROSIF, **IVE** adj. (kor-ro-ziff, i-ve — lat. *corrosivus*; de *corrudere*, corrodre). Qui a la propriété de corrodre : *Substance corrosive*. || Se dit particulièrement des substances qui désorganisent lentement les tissus vivants.

— Fig. Rongeur, destructeur : *Le venin corrosif de la calomnie*. *Le Voltaire du paganisme, Lucien, avait épuisé les coups de l'incrédulité et versé sur les religions anciennes sa verve corrosive*. (Ph. Chasles.) *Nous savons par expérience quelle morsure corrosive fait la critique sur la blessure toujours à vif que tout artiste porte à son flanc*. (Th. Gaut.)

— Chim. *Sublimé corrosif*, Ancien nom du bichlorure de mercure.

— s. m. Substance qui corrodre : *Des corrosifs*. *Le nitrate d'argent est un violent corrosif*.

— Fig. Cause de destruction progressive, mal rongeur : *L'humour est un corrosif qui use le cœur et dépolit les mœurs*. (Raynal.)

CORROSION s. f. (kor-ro-zion — lat. *corrosio*; de *corrudere*, corrodre). Action de corrodre; résultat de cette action : *La corrosion de l'estomac par un poison minéral*. La corrosion des chairs mortes par le nitrate d'argent. La corrosion des métaux par les acides. La corrosion des pierres par l'air et la pluie. La corrosion des bords d'un fleuve par l'action incessante des eaux.

— Syn. *Corrosion, érosion*. Par la corrosion, le corps est rongé de tous les côtés à la fois, et la destruction complète arrive promptement. *L'érosion* agit par degrés; elle n'attaque qu'un côté, qu'une partie.

— Encycl. La corrosion des berges des cours d'eau est produite par l'action du courant qui entraîne avec lui des parcelles de terre, et par suite modifie le régime de la rivière en augmentant la largeur du lit. Dans les coudes prononcés, où la corrosion a principalement lieu, le courant attaque la berge concave et dépose les matières entraînées du côté de celle qui est convexe, et l'oblige à s'attacher.

On garantit une berge attaquée par le courant en faisant des constructions capables de résister à l'action de l'eau; des plantations de gazon et d'arbres aquatiques dont les racines, en s'épanouissant, forment un réseau qui retient les terres; des enrochements à gros blocs jetés au pied du talus qu'on veut défendre; un pierré protégé par une ligne de pilotis et de palplanches; des revêtements en charpente; des épis saillants sur la rive, submersibles ou insubmersibles, en enrochements, en charpente, en fascines, etc.

Pour les canaux de fuite des usines hydrauliques, on prévient la corrosion que produit l'écoulement de masses d'eau considérables animées d'une grande vitesse en plaçant le déversoir et les vannes de décharge perpendiculairement à l'axe du canal de fuite; si cela n'est pas possible, on raccorde celui-ci par des courbes de grand rayon avec la direction qu'il doit prendre pour rejoindre le lit principal sous le plus petit angle possible.

Les constructions à établir pour s'opposer à la corrosion des berges sont les premières que l'on doive exécuter lorsqu'il s'agit de réglementer une rivière; après elles, viennent celles qui ont pour objet de remédier aux dépôts dans le lit et aux inondations. V. DÉPÔT, INONDATION.

CORROSIVETÉ s. f. (kor-ro-zi-ve-té — rad. *corrosif*). Caractère de ce qui est corrosif : *La corrosivité de l'arsenic*. || Peu usité.

CORROYAGE s. m. (ko-ro-ia-je ou ko-roï-ja — rad. *corroyer*). Techn. Art du corroyeur : *Connaître le corroyage*. || Action de corroyer, préparation complète donnée au cuir par le corroyeur : *On soumet au corroyage tous les cuirs tannés qui ne sont pas destinés à des semelles*. (Molén.) || On dit aussi HONGROYAGE, parce que ce procédé nous est venu de la Hongrie.

— Métall. Action de battre le fer à chaud. || Action de souder ensemble plusieurs barres de métal pour les soumettre ensuite à un nouvel étrépage : *Le corroyage de l'acier*.

— Encycl. On sait que les cuirs tannés forment deux grandes catégories : celle des cuirs forts et celle des cuirs à aune ou molletterie, les premiers destinés à la fabrication des objets qui demandent une certaine rigidité, tels, par exemple, que les semelles des chaussures; les seconds servant, au contraire, à la confection des empeignes de souliers, des tiges de bottes et, en général, de tous les ouvrages de cordonnerie, de sellerie, de bour-

rellerie, etc., qui réclament une grande souplesse. Les cuirs forts sont employés aussitôt après le tannage, tandis que les cuirs à aune doivent être soumis, avant d'être livrés au commerce, à des manipulations plus ou moins compliquées, ayant pour objet de les approprier aux usages spéciaux qu'on veut en faire. C'est l'exécution de ces manipulations qui constitue l'art du corroyeur.

Les opérations du corroyeur sont au nombre de cinq principales, savoir : le *défonçage* ou *foulage*, le *drayage*, le *paumelage*, l'*étrépage* et le *parage*. Nous allons dire sommairement en quoi elles consistent. C'est par le défonçage que commence le travail. Après avoir échantillonné les cuirs, c'est-à-dire après en avoir retranché la queue, le front et les marmelles, l'ouvrier les fait tremper dans l'eau, puis les foule ou les frappe en tous sens, soit à coups de talon, soit avec une masse de bois appelée *bigorne* ou *bicorne*, jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement ramollis. Ce résultat obtenu, on les bûte et on les draye, c'est-à-dire qu'on passe fortement dessus des couteaux d'une forme particulière, nommés *butoir sourd*, *butoir tranchant* et *couteau à revers* ou *drayoire*, afin de les débarrasser du côté de la chair des parties inutiles, et d'en égaliser autant que possible l'épaisseur. Cette opération se fait quelquefois sur un chevalet, le plus souvent sur une table. Le paumelage, qui vient ensuite, a pour objet d'assouplir les cuirs. A cet effet, on les frotte fortement, d'abord du côté de la chair, puis du côté de la fleur, avec des outils de différentes dimensions, dont les plus petits s'appellent *paumelles* et les plus grands *marguerites*. Ces outils se composent tous de blocs de bois dur, plats en dessus et bombés en dessous, et ayant la surface inférieure couverte de stries ou cannelures droites et parallèles. Il y en a aussi, pour certains cuirs, qui sont uniquement formés de plaques de liège. Dans tous les cas, on se sert de l'expression *corrompre* pour indiquer le travail de la chair, et le mot *rebrousser* désigne le travail de la fleur. Plusieurs sortes de cuirs sont ornées, du côté de la fleur, de raies, tantôt simples, tantôt se croisant en diagonale ou à angle droit. On obtient ces raies au moyen des paumelles ou des marguerites; c'est ce qu'on appelle *crépiner*. Le paumelage a lieu sur une table; il en est de même de l'étrépage. Cette dernière opération consiste à ratisser les cuirs avec une plaque de fer ou de cuivre nommée *étrépe*, que l'ouvrier tient des deux mains, et qu'il promène de manière à rejeter les parties les plus épaisses du côté des plus minces, afin de rendre le cuir plus ferme, plus dense, et d'une épaisseur plus uniforme. Le parage est l'opération la plus délicate de l'art du corroyeur, et demande des ouvriers très-adroits. Les cuirs étant successivement étendus et fixés sur un bâton horizontal nommé *paroir*, on enlève, du côté de la chair, avec un couteau circulaire appelé *lunette*, toutes les parties charnues et grossières, en agissant de façon à obtenir partout une épaisseur exactement la même.

Les opérations qui précèdent reçoivent des modifications plus ou moins importantes suivant la nature spéciale des cuirs que l'on veut fabriquer, mais ces modifications ne portent jamais que sur les détails. De plus, dans les ateliers importants, on effectue aujourd'hui les plus pénibles, telles que le foulage, le drayage, le paumelage, à l'aide de machines ingénieuses pour la description desquelles nous ne pouvons que renvoyer aux ouvrages spéciaux.

Les produits de l'art du corroyeur sont en très-grand nombre. Nous ne parlerons que des principaux; encore n'en dirons-nous que quelques mots.

Les cuirs *étrés* sont les plus simples parmi les cuirs corroyés. Les cordonniers les emploient pour les semelles légères et les premières semelles; les bourrelliers et les selliers en font aussi usage. On les fabrique avec des cuirs de vache mince ou de petit bœuf, et, pour rendre le travail plus facile, on les coupe en deux parties ou bandes, de la queue à la tête. Après avoir mis les cuirs en trempe jusqu'à ce que l'humidité les ait entièrement pénétrés, on les bûte sur la table avec l'étrépe, ou bien on les draye légèrement sur le chevalet. Ensuite on les corrompt, on les rebrousse, on les laisse à moitié sécher, on les mouille du côté de la fleur, on leur donne un coup d'étrépe du même côté, et on les essuie. Enfin on les met en presse, et, quand ils ont perdu la moitié de leur humidité, on achève de les faire sécher dans un séchoir, et on les livre au commerce. Comme on voit, les cuirs *étrés* sont simplement travaillés à l'eau, et conservent leur couleur naturelle.

Les cuirs *lissés* sont des cuirs de vache forte ou de bœuf qu'on a passés en suif et teints en noir, et dont on a abattu le grain. On les emploie surtout pour faire les harnais. La fabrication de ces cuirs est beaucoup plus compliquée que celle des précédents, mais on commence toujours par le défonçage et l'on continue par le drayage et le travail à la marguerite. On les fait ensuite sécher complètement dans une étuve, puis on étend du suif fondu sur chacune de leurs surfaces, en commençant du côté de la chair. Après cette opération, on les met en trempe pendant plusieurs heures, on les défonce de nouveau, on les corrompt, on les rebrousse, on les étire sur la fleur, on les essuie et, avant

qu'ils soient entièrement secs, on les frotte sur la fleur avec une brosse trempée dans une dissolution d'acétate de fer. Alors on les sèche, on passe l'étré sur la fleur, et on donne une seconde couche de la même dissolution en opérant de la même manière. Il ne reste plus qu'à faire sécher les cuirs, à les travailler légèrement avec l'étré, à les mettre en presse pendant quelques heures, enfin à les lustrer en y étendant, soit du jus d'épine-vinette, soit un mélange de sucre et de bière aigrie, et à les lisser avec un instrument de verre ou de bois très-dur nommé *lis*.

Comme les cuirs lissés, les *vaches à grain* sont des cuirs en suif et teints en noir; mais elles en diffèrent extérieurement en ce qu'elles sont grenées. Les cuirs de ce genre ont beaucoup plus de souplesse et de douceur que les précédents. Les selliers, les bourreliers et les coffretiers en font journellement usage pour les objets les mieux soignés et les plus exposés aux regards.

A la classe des cuirs en suif appartiennent les cuirs dits d'Angleterre ou *jacon d'Angleterre*. Ce sont des cuirs de vache ou de bœuf, tantôt lissés, tantôt grenés, auxquels, on a conservé la couleur fauve naturelle, et que l'on emploie pour faire des harnais.

Dans la préparation de certains cuirs de bœuf ou de vache, on remplace le suif par le dégras, c'est-à-dire par le mélange d'huile de poisson et de potasse qui a servi à dégraisser les peaux passées en chamois. Ces *vaches en huile*, comme on les appelle, parce qu'anciennement on les travaillait avec de l'huile de poisson pure, sont teints ou non en noir. Les cuirs non teints servent, sous le nom de *vaches blanches*, à faire des empeignes de souliers communs; la fleur en dedans. Quant aux autres, les carrossiers les emploient pour faire des capotes et des tabliers de voiture.

On se sert aussi, pour recouvrir les voitures, de grandes et belles vaches, que l'on appelle *vaches à l'eau*, parce qu'elles sont travaillées à l'eau seule, et non à l'huile ou au suif. Le *corroyeur* se contente de défoncer, de buter et de drayer les cuirs de ce genre, après quoi il les livre encore humides au carrossier, qui les met aussitôt en place, puis les noircit et les vernit.

Les cuirs de veau se préparent de plusieurs manières; suivant l'usage qu'on veut en faire. Ceux qui doivent être employés pour remplacer les cuirs de vache, comme cela se présente souvent dans la carrosserie et la bourrellerie, reçoivent à peu près les mêmes préparations que ces derniers. Quant à ceux qui sont destinés à être cirés ou vernis, pour servir à la confection des chaussures, ils demandent à être soumis à des manipulations plus soignées, afin d'acquiescer toute la souplesse et tout le moelleux convenable. Nous ajouterons que ces deux sortes de cuirs entrent aujourd'hui pour près des trois quarts dans la consommation générale des cuirs de veau.

Les veaux vernis formant une branche industrielle spéciale, nous n'en parlerons qu'au mot CIR.

Le veau ciré n'est connu que depuis une cinquantaine d'années; mais sa fabrication a fait de si rapides et de si grands progrès, qu'il est actuellement presque seul employé pour les tiges de bottes et les chaussures de bonne qualité. Comme les cuirs de vache, les veaux cirés sont d'abord foulés, drayés, paumelés et mis en huile; puis on les laisse sécher. On les blanchit alors, c'est-à-dire qu'avec une étré coupante ou le couteau à revers on enlève, du côté de la chair, une couche de matière juste assez grande pour obtenir une surface parfaitement égale. On les travaille ensuite avec une paumelle de liège pour faire monter le grain sur la fleur, après quoi on procède au cirage. Cette opération se fait sur la chair. Elle consiste à étendre sur le cuir, le plus uniformément possible, et à l'aide d'une brosse, un mélange mielleux de suif, d'huile de poisson et de noir de fumée. Sur ce cirage on passe, l'une après l'autre, deux couches très-légères de colle de peau, que l'on égalise bien avec une lisse de verre. Après ce lissage, il ne reste plus qu'à faire sécher les cuirs, ce qui a lieu à l'air, mais à l'abri de l'action directe du soleil.

Nous avons dit que le veau ciré sert à faire des tiges de bottes. Le cuir destiné à cet usage est découpé en morceaux de la grandeur convenable, puis livré à des machines, appelées *machines à cambrer* ou *cambrés mécaniques*, qui donnent à ces morceaux la forme voulue et agissent, les uns par intermittence, et les autres d'une manière continue.

CORROYÉ, ÉE (ko-ro-é ou ko-ro-é) part. passé du v. Corroyer. Techn. Se dit du cuir qui a été soumis à toutes les préparations qui lui donnent la fermeté, le poli et la souplesse : *Des peaux corroyées. Le cuir étuvé est un cuir de petit veau ou de vache tanné, corroyé avec la paumelle et dressé à l'étré.* (Lemoine.) Se dit du fer forgé à chaud, des métaux étirés de nouveau en barres réunies : *Acier corroyé.*

— Constr. Couvert de corroi ou d'un autre enduit : *Les murs étaient corroyés de stuc mêlé de bouse de vache.* (B. de St-F.)

CORROYER v. a. ou tr. (ko-ro-é ou ko-ro-é) — rad. corroi. Change y en i devant un e muet : *Je corroie, nous corroierons*; prend

un i après y aux deux prem. pers. pl. de l'imp. de l'ind. et du prés. du subj. : *Nous corroyons, que vous corroyiez.* Tech. Soumettre à toutes les opérations qui donnent aux cuirs la fermeté, le poli et la souplesse : **CORROYER des peaux.** On ne corroie pas les cuirs à semelles, qui doivent conserver de la rigidité. Dégrossir, en parlant du bois de menuiserie.

— Métall. Battre à chaud, en parlant du fer : **CORROYER le fer.** Soudrer ensemble au marteau, pour faire une seule barre et l'étrier de nouveau : **CORROYER de l'acier.**

— Fonder. **Corroyer du sable,** Le concasser pour le rendre plus fin; en écraser les mottes, afin qu'il prenne mieux l'empreinte avant le coulage.

— Pétrir, malaxer : **CORROYER du mortier, de la terre glaise.** Revêtir de corroi ou d'un autre enduit : **CORROYER un bassin de fontaine.**

Se corroyer v. pron. Être corroyé : *Certains peaux ne se corroient jamais.*

CORROYÈRE s. f. (ko-ro-é ou ko-ro-é) — rad. corroyer. Bot. Nom vulgaire du redoul à feuilles de myrte, et du sumac des corroyeurs.

CORROYERIE s. m. (ko-ro-é-ri). V. CORROYERIE.

CORROYEUR s. m. (ko-ro-é ou ko-ro-é) — rad. corroyer. Ouvrier qui corroie les cuirs : *L'étréage des cuirs est la plus simple des opérations du corroyeur.* (Lenormant.) *Cléon était fils de CORROYEUR, et CORROYEUR lui-même.* (Rollin.)

Et l'animal de somme
Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
LA FONTAINE.

CORROZ s. m. (ko-roz). Ancienne forme du mot COURROUX.

CORROZET (Gilles), historien et poète français, né à Paris en 1510, mort dans la même ville en 1568. Il se rendit également recommandable par ses écrits et par l'exercice de l'art de l'imprimerie. Son éducation avait été fort négligée; parvenu à un âge mûr, il sentit le besoin de s'instruire, et, animé d'une ardeur infatigable, il apprit sans le secours d'aucun maître la langue latine, la langue italienne et la langue espagnole. Les divers ouvrages qu'il a publiés prouvent qu'il était parvenu à acquiescer des connaissances étendues. Cet écrivain laborieux fut enseveli chez les carmes de la place Maubert, et sur son tombeau on lisait l'inscription suivante :

L'an mil cinq cent soixante et huit,
A cinq heures devant minuit,
Le quatrième de juillet,
Décédé Gilles Corrozet,
Qui libraire était en son temps.
Son corps repose en ce lieu-ci.
A l'âme Dieu fasse merci!

Parmi ses productions en prose, il faut citer : *Fleur des antiquités et singularités de la noble et triomphante ville et cité de Paris, etc.* (Paris, 1533, in-16). L'ouvrage, qui est encore estimé, a été souvent réédité. La meilleure édition est celle que Nicolas Bonfous a donnée, avec des additions considérables, sous le titre de : *les Antiquités chroniques et singularités de Paris* (1568, in-89). Parmi ses ouvrages en vers, on cite : une traduction du *Tableau de Cebes, ancien philosophe et disciple de Socrate*, une version des *Fables d'Esopé*, la *Tapisserie de l'Eglise chrétienne* ou *Huitains pour l'intelligence des figures de l'histoire de Notre-Seigneur*, les *Exemples des œuvres de Dieu et des hommes*, la *Doctrine de vérité extraite de Salomon, des Vers moraux*, la *Fleur des sentences, etc.*, tirées des auteurs anciens et modernes; des *Epiques*, des *Chants royaux*, les *Fleurs de poésie*, le *Jeu de cartes*, etc., etc., et enfin le *Conte du Rossignol*, imprimé à Paris, par l'auteur lui-même, en 1546. Ce conte est regardé comme la meilleure pièce de vers de Corrozet. Ce poème est de plus de six cents vers de dix syllabes.

CORRUDE s. f. (ko-ru-de) — lat. *corruda*, même sens). Bot. Nom vulgaire de l'asperge sauvage.

CORRUGATEUR adj. m. (kor-ru-ga-teur) — rad. *corrugatio*. Anat. Se dit d'un muscle dont les contractions plissent la peau du front et de la base du nez, et froncent les sourcils : *Le muscle CORRUGATEUR.*

— Substantiv. : *Le CORRUGATEUR.*

CORRUGATION s. f. (kor-ru-ga-sion) — lat. *corrugatio*; de *cum*, avec, et *ruga*, ride). Froncement, plissement de la peau : *La muscle qui produit la CORRUGATION du front.* Il Peu usité.

CORRUPTÈLE s. f. (ko-ru-ptè-le) — lat. *corruptela*, même sens). Corruption. Il Vieux mot.

CORRUPTEUR, TRICE s. (ko-ru-pteur, pti-se) — lat. *corruptor*; de *corruptus*, corrompu). Personne qui corrompt, qui gâte, qui déprave : *Les CORRUPTEURS du goût et de la langue. Un CORRUPTEUR des mœurs de la jeunesse. Le CORRUPTEUR d'une jeune fille. C'est à qui se fera CORRUPTEUR de la raison publique.* (Proudh.)

C'est toi qui, de ton prince infâme corrupteur,
Au crime dès l'enfance as préparé son cœur.

VOLTAIRE.

Le plus vil corrupteur répugne à supporter
L'opprobre de ce nom qu'il aime à mériter.

ARNAULT.

Pourquoi dérissez-vous d'un ton déclamateur
La fille corrompue, et non le corrupteur ?
FONSARD.

— Se dit de tout ce qui séduit, détourne du devoir, rend sourd à la voix de la conscience : *Les gouvernements sont les plus actifs de tous les CORRUPTEURS.*

— Personne qui altère, qui change, qui dénature : *C'est un insigne CORRUPTEUR de l'Écriture.* (Maucois.)

Fig. Cause de corruption : *L'exemple est un CORRUPTEUR qui met adroitement notre raison dans ses intérêts.* (Young.)

— Adjectif. Qui corrompt, qui est propre à corrompre : *Des doctrines CORRUPTIVES. Un gouvernement CORRUPTEUR doit conduire une nation au despotisme ou à la liberté, selon qu'elle est ou n'est pas corrompue.* (J.-J. Rouss.) *Une politique CORRUPTICE a pu faire un moment fléchir le caractère national.* (Portalis.) *Un pouvoir CORRUPTEUR perd et flétrit ceux qu'il place au-dessus des autres.* (Petit-Senn.) *La musique est le seul des beaux-arts qui soit vraiment CORRUPTEUR.* (E. Montégut.)

Que ne puis-je à la fois engloûtir sous le Tibre
Ces métaux corrupteurs d'un peuple jadis libre !
M.-J. CHÉNIER.

Corrupteur (Le) ou **M. de Noirville**, comédie en cinq actes et en vers, par Népomucène Lemercier, représentée à l'Odéon le 22 novembre 1832, avec un grand succès. Cette pièce disparut de l'affiche à la huitième représentation, après avoir été sifflée par les gardes du corps, dit Victor Hugo, héritier du fauteuil de Lemercier à l'Académie française, dans son discours de réception. De quel côté fut la raison, du côté du public ou des gardes du corps ? Poser une telle question, c'est la résoudre, car l'armée est ordinairement plus apte à faire tomber un ennemi qu'une pièce de théâtre; et, lorsqu'on connaît la noble indépendance de l'auteur, qui ne plaia jamais, pas même devant Napoléon, dont plus d'un garde du corps avait mendié un sourire, on comprend que les sifflets, dans cette occasion, étaient une protestation plutôt contre l'homme que contre son œuvre. Pour que nos lecteurs puissent juger en connaissance de cause, nous insisterons sur l'analyse de cette pièce.

Le *Corrupteur*, comédie de caractère, fut inspiré à Lemercier par un excellent sentiment de morale; mais sa précipitation habituelle ne lui permit pas de donner à son œuvre une forme durable; or, le plus beau sentiment n'a de puissance que soutenu par la justesse et le charme de l'expression, et les ouvrages bien écrits naissent seuls viables. Dans cette comédie, on remarque peu de traits comiques, mais, en revanche, un grand nombre de vers heureux et un beau développement du caractère principal. Néanmoins, ces qualités ne purent lutter contre le mauvais vouloir des gardes du corps, et Lemercier, en présence de l'interdiction de sa pièce, la fit imprimer, avec une préface sous forme de tragi-comédie en un acte et en prose, intitulée *Dame Censure*. Les lecteurs firent justice de l'éloquence des éperons de MM. les gardes du corps, et admirèrent le pinceau libre et énergique de Lemercier, ce tableau de mœurs fortement tracé et ces caractères largement développés. D'après le titre, on s'attend à voir un méchant inculquant à un jeune homme, naturellement honnête et bien élevé, des principes de profonde immoralité, de froide irréligion et d'égoïsme absolu. Au lieu d'exemples pernicieux, d'un tableau du danger des liaisons corruptives, on trouve dans le conte de Noirville un personnage nouveau, bien que formé de traits divers déjà connus, empruntés à Lovelace, à don Juan, au *Méchant*, à Clarendon, et surtout au *Séducteur* de M. de Bièvre. Sa physionomie se présente avec originalité et revêtue d'une expression vive et animée. Tous les personnages du tableau se groupent autour d'elle; c'est elle qui leur communique le mouvement et la vie. L'intrigue est peu compliquée, l'action manque presque de vivacité; tout est donné au développement des mœurs et des caractères, et les défauts qu'on peut signaler dans la texture de la pièce ne l'empêchent pas d'appartenir à la haute école de la véritable comédie.

De Noirville, le corrupteur, a été favorisé du côté de la naissance et de la fortune; la séduction est devenue son passe-temps, et la corruption son arme favorite. Plein de mépris pour l'humanité, dont il a eu à se plaindre, il met son bonheur à découvrir son côté faible, et ne se juge heureux qu'après avoir trouvé le défaut de la cuirasse, quand, par ses artifices, la force des situations et un entraînement bien combiné, il a fait chanceler sur la route de la vertu celui qui croyait sa marche parfaitement affermie. Le corrupteur se fait un jeu cruel de justifier son idée dominante, de prouver que tout homme est corruptible, pourvu qu'on sache l'attaquer dans son affection la plus chère, dans la passion à laquelle il sacrifie. La pièce n'est que le développement de ce thème. De Noirville a enlevé une jeune fille vertueuse; la famille se met à sa poursuite, et il est contraint de lâcher sa proie. Laure rentrée chez ses parents, son ravisseur change ses batteries; feignant un vif repentir, il la demande en mariage, et, pour vaincre sa résistance, prend un plaisir d'artiste à désarmer et à corrompre chacun des parents de sa victime, en les at-

taquant par leur côté faible, et en transformant les vaincus en alliés. Il s'adresse d'abord à l'oncle, un premier président ambitieux, qu'il place dans une alternative critique; il le fait monter en grade ou le déshonore. Cette scène, malgré le talent qui y est déployé, produit un effet pénible: l'avilissement de cet homme honnête, mais faible, affecte les spectateurs. Le corrupteur se retourne ensuite vers la mère de Laure. Entraînée par la passion du jeu, elle a contracté une dette de 15,000 fr. et engagé ses diamants pour 40,000 fr. Le chasseur de M. de Noirville lui remet, comme cadeau de noce, ses diamants et 40,000 fr. en billets de banque. Ce moyen manque d'art, ce procédé de délicatesse, l'intermédiaire de convenance. Vient ensuite la femme du président, coquette que le ravisseur traite avec trop peu de ménagement. Avec le frère de Laure, qui le provoque, le corrupteur fait valoir un autre argument : « Vous me devez 600 louis; il est d'usage de payer ses dettes de jeu avant de réclamer une dette d'honneur, » et le frère, égaré par la logique de cette réponse, retarde le duel, ou plutôt y renonce. Reste à vaincre l'ennemi le plus redoutable, Laure. De Noirville obtient d'elle un entretien sous les yeux de ses parents. Cette scène, très-importante, est traitée de main de maître. En vain le corrupteur déploie-t-il tout son talent de séduction. Laure, vertueuse sans affectation, calme dans son indignation contre son ravisseur, résignée dans son malheur, accable de Noirville sous le poids de son mépris. Elle refuse de croire que ses parents ont consenti à son mariage, et le corrupteur, en invoquant leur témoignage, les force à rongir devant l'honnêteté de leur enfant. La pièce devrait se terminer à ce refus de Laure; c'est pourquoi le cinquième acte manque d'intérêt. Devant la ferme résolution de leur fille, les parents congédient de Noirville, qui reçoit, pour que la morale soit satisfaisante, un coup d'épée d'un jeune homme qui aime Laure et veut l'épouser.

Le *Corrupteur* est peut-être la pièce où il est le plus facile de saisir les secrets de la manière de Lemercier. Selon sa coutume, il sacrifie la moralité des détails à la moralité du fond, et pousse la franchise jusqu'à la rudesse. Si son trait n'est pas toujours adroitement lancé, il vole avec force et rapidité. La versification est élevée et correcte dans certains passages, dans d'autres faible et négligée. Les beautés et les défauts semblent rapprochés à dessein, comme par suite d'une gaucherie. En comparant cette pièce aux autres œuvres de l'auteur, il est facile de voir qu'il cède à l'idée fâcheuse de sacrifier un grand talent à l'esprit de système, et qu'il semble avoir pris plaisir à gâter une bonne pièce.

Ce n'est cependant pas cette considération qui provoqua la manifestation des gardes du corps; cette manifestation doit plutôt être attribuée, ainsi que nous l'avons dit, aux opinions libérales de l'auteur et à l'intention que lui prêtèrent ses détracteurs d'avoir voulu mettre en scène un côté des mœurs militaires de cette époque, où les serviteurs de Sa Majesté Très-Chrétienne remportaient plus de victoires et faisaient plus de conquêtes dans les bouddoirs que sur les champs de bataille.

CORRUPTIBILITÉ s. f. (ko-ru-pti-bi-lité) — rad. *corruptibilis*. État, caractère de ce qui est corruptible : *La matière se plaint de la pesanteur de ses chaînes, de la CORRUPTIBILITÉ de ses formes.* (Th. Gaut.)

CORRUPTIBLE adj. (ko-ru-pti-ble) — lat. *corruptibilis*; de *corruptus*, corrompu). Capable de se corrompre, de se putréfier : *Matières CORRUPTIBLES. Les corps les plus humides sont les plus CORRUPTIBLES.* (Acad.) *Notre âme, d'une nature spirituelle et incorruptible, a un corps CORRUPTIBLE qui lui est uni.* (Boss.) *Je passe d'une couronne CORRUPTIBLE à celle que nulle corruption ne peut approcher, et que je suis certain de posséder sans trouble.* (Charles Ier sur l'échafaud.)

— Fig. Capable de se laisser corrompre, de se dépraver : *L'amour est à la fois la plus innocente et la plus CORRUPTIBLE des passions.* (St-Marc Gir.) Qui peut se laisser séduire, se décider à agir contre le devoir et la conscience : *Un juge CORRUPTIBLE.*

— s. m. Hist. relig. Nom donné à des entychiens du vie siècle, qui prétendaient que Jésus-Christ avait été sujet aux passions et aux douleurs, et que sa chair était corruptible. Il On les appelait aussi **CORRUPTIBLES**.

— Antonyme. Incorruptible.

CORRUPTIF, IVE adj. (ko-ru-ptif, i-ve) — lat. *corruptivus*; de *corruptus*, corrompu). Qui a la propriété de corrompre : *L'extrême civilisation apprivoise les passions; en les rendant peut-être plus abjectes et plus CORRUPTIVES, elle leur ôte des mains cette féroce impétuosité qui distingue la barbarie.* (J. de Maistre.)

CORRUPTIO OPTIMI PESSIMA (La corruption de ce qu'il y a de meilleur est la pire). Cet axiome de l'antiquité peut s'appliquer à la religion, quand elle s'appelle intolérance et fanatisme; à l'autorité prétendue légitime, quand elle s'appelle terreur blanche; à la femme, quand elle s'appelle Phryné et Messaline. Cela est également vrai en physique: les substances, les aliments les plus fins et les plus recherchés sont ceux dont la décomposition est la plus insupportable.

• Ce n'est pas que les femmes soient plus

susceptibles des passions cruelles que les hommes; elles y sont moins sujettes par leur nature douce et compaisante; mais lorsqu'elles se rencontrent en elles, elles y acquiescent quelque chose de plus dangereux : *Corruptio optimi pessima.* »

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

« Il y a longtemps, par ce principe bien connu de tous les hommes qui ont réfléchi, que l'abus possible des meilleures choses est un vice attaché à la nature humaine, et même que l'abus en est d'autant plus dangereux que la chose en elle-même est meilleure, suivant cet axiome des anciens : *Corruptio optimi pessima.* »

LA HARPE.

« Que dire de ces hommes qui détournent la poésie au service des mauvaises passions, qui en font un instrument de blasphème et de corruption, et qui l'emploient à énerver et à dépraver les âmes? *Corruptio optimi pessima.* »

GÉRUZEZ.

CORRUPTION s. f. (ko-rup-sion — lat. *corruptio*, de *corruptus*, corrompu). Action de corrompre, de putréfier; état de ce qui est corrompu, putréfié : La corruption des viandes est attribuée aux ferments. La corruption des plantes, et les excréments des animaux que la terre nourrit, la nourrissent elle-même. (Fén.) On remédie à la corruption de l'eau, principalement en la filtrant à travers du charbon. (Puiset.) a Corps corrompus, putrés; Les abus naissent et se multiplient au milieu du désordre, comme certains insectes au sein de la corruption. (Sanial-Dubay.)

— Par ext. Action d'altérer, de dénaturer, de changer en mal : La corruption d'un texte. Les langues nouvelles naissent de la corruption des anciennes. Le nom de la rue de la Tombe-Issoire vient, par corruption, de celui de la Tombe d'Issoir. Le chef du conseil d'Aragon portait le titre de grand justicier, et, par corruption, celui simplement de justice. (St-Sim.) Le génie qui communique aux Romains la corruption intellectuelle, les subtilités, le mensonge, la vaine philosophie, tout ce qui détériore la simplicité naturelle.... (Chateaub.) Notre idiome et celui des Provençaux sont une corruption du latin. (Littre.) La corruption du goût tient à la corruption des mœurs. (Laboulaye.)

— Fig. Dépravation, action de porter au mal moral : Travailler à la corruption de la jeunesse. La corruption des mœurs entraîne celle du goût. Les chrétiens attribuent la corruption de l'homme au péché originel. Il y a deux genres de corruption, l'une lorsque le peuple n'observe pas les lois, l'autre lorsqu'il est corrompu par les lois, mal incurable parce qu'il est dans le remède même. (Montesq.) Rarement la corruption commence par le peuple. (Montesq.) C'est dans les temps de corruption que les lois se multiplient. (Condill.) La corruption du cœur est la première source de nos erreurs. (B. de St-P.) La corruption du valet n'est qu'une suite de la dépravation du maître. (Grimm.) L'argent a toujours été regardé comme une source de corruption. (Hévet.) La pire des corruptions n'est pas celle qui brève les lois, mais celle qui s'en fait à elle-même. (De Bonald.) Le repentir est un effet de la nature qui chasse de notre âme les principes de sa corruption. (J. Joubert.) La corruption des mœurs est précisément en raison du plus ou moins d'enlèvement que les gouvernements mettent à l'expression de la pensée. (Chateaub.) C'est toujours dans les temps de corruption qu'on parle le plus de morale. (Chateaub.) La corruption de la pensée donne la main à la corruption des sens. (P. Hyacinthe.) Dans le Zend-Avesta, le mal n'est qu'une corruption temporaire. (Peyrat.) La corruption est relative : il est des natures vierges et sublimes qu'une seule pensée corrompt. (Balz.) C'est notre corruption qui fait notre esclavage. (G. Sand.) Les plus grandes vertus apparaissent constamment aux époques de grande corruption. (Proudh.)

Mais la corruption, à son comble portée, Dans le cercle des grands ne s'est point arrêtée. GILBERT.

« Action de déterminer quelqu'un à agir contre sa conscience, contre son devoir; état de celui qu'on a ainsi corrompu : Employer la corruption pour se faire nommer député. Galba et Pertinax furent assassinés, victimes de la corruption que leurs prédécesseurs avaient introduite dans l'armée. (Machiavel.) Le plus terrible des fléaux politiques est la corruption des tribunaux. (Condorcet.) La corruption est la maladie des Etats libres; mais elle est la santé des monarchies absolues. (Rémusat.) La corruption est l'âme de la centralisation. (Proudh.) La corruption électorale est incompatible avec le suffrage universel. (E. About.)

Et que m'importe à moi que le sénat m'outrage, Que la corruption mette à prix son suffrage? VOLTAIRE.

— Dr. crim. Crime du fonctionnaire public qui trafique de son autorité, ou de ceux qui cherchent à le corrompre. a Corruption de mineurs. Délit d'antonat aux mœurs commis en excitant, en favorisant ou en facilitant habi-

tuellement la débauche ou la corruption de la jeunesse de l'un ou de l'autre sexe, au-dessous de l'âge de vingt et un ans.

— Encycl. Dr. Crim. Corruption de mineurs. V. MINEURS.

— Pol. et Législ. Corruption électorale. On nomme ainsi l'action de fausser, par des dons et des promesses, l'exercice du droit de suffrage. Partout où le droit de suffrage a été plus ou moins restreint, il s'est laissé plus ou moins suborner par la richesse et les influences sociales et politiques. Toutes les fois que le scandale a été par trop criant, le législateur est intervenu, mais sans beaucoup de succès. Les mœurs, les habitudes prises ont été beaucoup plus fortes que les lois.

L'Angleterre est, depuis des siècles, la terre de prédilection de la corruption électorale. Les électeurs des petits bourgs (voir le mot BOURG POURRI) apprennent de bonne heure que leurs votes pouvaient trouver un prix. On en voit des exemples dès le XIII^e siècle. Mais ce fut surtout à partir du règne de Charles II que ce genre de corruption prit, comme beaucoup d'autres, le caractère d'un abus systématique. En augmentant les pouvoirs de la Chambre des communes, la révolution de 1688 contribua à agrandir le champ de la corruption électorale. Le scandale devint si grand et si notoire, qu'en 1696 la corruption électorale, déjà reconnue comme un délit par le droit commun, dut être l'objet d'une loi de répression spéciale. Cette loi avait du reste plutôt pour but de décourager les riches intrus qui venaient chasser sur les réserves politiques des grands propriétaires, que de réprimer la corruption d'une manière générale. Dans cette première lutte entre la richesse monétaire et la propriété territoriale, celle-ci eut le dessous. Les capitalistes qui ne ménageaient pas leur bourse venaient facilement à bout des influences locales, bien qu'ils fussent souvent étrangers aux localités. Dès le commencement du XVIII^e siècle, la profession de courtier électoral se régularisa, et pour beaucoup de bourgs il y eut un cours établi. Sous les administrations corrompues de Walpole et de Pelham, ce système de corruption ne pouvait que s'accroître. Au commencement du règne de George III, le scandale était devenu si grand, si avéré, qu'il fallut une nouvelle loi. C'était comme auparavant le capital qui disputait à la propriété foncière le pouvoir parlementaire. Des excès jusqu'alors sans exemple signalèrent les élections de 1761. Jamais la corruption ne s'était faite avec autant de profusion, et, suivant le témoignage d'Horace Walpole cité par l'historien Erskine May, la corruption des électeurs égala, si même elle ne dépassa pas, celle des candidats. Une classe de candidats chaque jour plus considérable était celle des hommes qui avaient amassé de grandes fortunes dans les Indes orientales et occidentales. On leur donnait communément le nom de « nababs ». Leur ambition, dit l'historien Erskine May, les poussait à rechercher une place dans la législature, leurs grandes richesses leur facilitaient la corruption, et les scènes au milieu desquelles ils avaient étudié la politique les rendaient peu scrupuleux à cet égard. A leurs yeux, un siège au Parlement était matière à vente comme une terre, et ils l'achetaient sans hésitation comme sans remords. Lord Chatham disait de cette classe d'hommes : « Sans relations dans le pays, sans influence naturelle due à la propriété du sol, les importateurs d'or étranger se sont ouverts un chemin dans le Parlement par un torrent de corruption auquel ne peut résister le patrimoine d'aucun particulier. » Ces nababs, odieux à la propriété foncière qui les regardait comme des intrus et des usurpateurs, n'étaient guère plus agréables aux chefs de parti; car des hommes élus en dehors des influences politiques et par la seule vertu de leur bourse ne croyaient devoir aucune fidélité à des patrons politiques. Libres de tout engagement de parti, ils cherchaient à entrer dans le Parlement, moins en vue d'une carrière politique que pour servir des intérêts purement personnels, favoriser des spéculations commerciales et satisfaire leurs prétentions sociales. Leur indépendance et leur ambition les rendaient très-propres au service de la cour. La royauté travaillait alors à s'affranchir de la domination des chefs de parti, et trouvait là précisément ce dont elle avait besoin, des hommes sans liens de partis et sans traditions politiques, tous les jours plus nombreux et plus influents, et facilement gagnés à ses intérêts par le genre de récompense que souhaitaient le plus ardemment ceux qui sont riches, c'est-à-dire par des titres de noblesse. Aussi dès cette époque, la royauté, qui visait alors à la subversion de la liberté, fit-elle cause commune avec la corruption parlementaire.

L'acte de 1761 avait puni la corruption d'une amende, mais le mal n'en fut point diminué. Là où l'élection des membres du Parlement dépendait d'un corps d'électeurs peu nombreux, mais indépendants, on s'assurait de leurs votes individuels au moyen de la corruption, et là où l'élection dépendait d'une corporation, on achetait tout simplement le siège. Le droit de propriété sur les bourgs en vint à être reconnu susceptible de vente ou de transfert comme toute autre propriété. Ces ventes et ces échanges se firent ouvertement, et le bourg de Sadbury, qui devait acquérir

une sorte de célébrité dans ce genre d'infamie, se mit publiquement en vente.

Aussi, en 1768, les élections générales furent-elles encore plus corrompues. Les grands seigneurs, voyant l'impuissance des mesures de répression, firent concurrence aux spéculateurs; ils achetèrent des bourgs pour leurs clients. Les choses allèrent si loin que le sens moral de cette époque corrompue en fut révolté. Ainsi une corporation endettée, celle d'Oxford, offrit, moyennant paiement de ses dettes, la réélection à ses représentants; ceux-ci refusèrent et dénoncèrent le fait au Parlement. Le maire et les principaux membres du conseil municipal furent mis en prison; mais, sous les verrous, ils conclurent avec deux autres personnes le marché refusé par leurs représentants. Le prix des sièges qui, dans les élections précédentes, n'avait guère dépassé 2,000 liv., s'éleva jusqu'à 5,000 liv. par suite de la concurrence des nababs. Il y eut même des bourgs où ces dépenses montèrent jusqu'à 70,000 liv.

On imagina alors d'enlever le droit de suffrage aux électeurs qui s'étaient laissés corrompre. Cette mesure fut prise pour la première fois en 1771 contre un certain nombre d'électeurs de New-Shoreham. Il fut établi que ces électeurs, constitués en association sous le nom de Club chrétien, avaient, sous prétexte de charité, pris l'habitude de vendre le bourg au plus offrant et de se partager le produit de cette vente. Le serment leur ayant été déféré, ils le prêtèrent tous hardiment, parce que le marché avait été fait par un comité de leur club qui s'abstenait de voter, et parce que l'argent n'avait été distribué qu'après l'élection. Tout en accordant sa sanction aux mesures législatives prises pour réprimer cette corruption, le roi George III ne cessait d'en recommander l'emploi. Le 16 octobre 1779, il écrivait à lord North : « Si le duc de Northumberland a besoin de quelques pilules d'or pour son élection, on aurait tort de ne pas le satisfaire. »

Avant les élections générales de 1788, un membre éminent de la Chambre des communes avait proposé que chaque membre, en prenant possession de son siège, eût à déclarer sous serment qu'il n'avait pris part à aucun acte de corruption. Tout d'abord cette proposition rallia une grande majorité; les gentilshommes de campagne y voyaient une protection contre les grands seigneurs, les nababs et les capitalistes. Mais l'extrême rigueur du serment, qui fut représentée comme un encouragement au parjure, la crainte de livrer par quelques dispositions du bill les privilèges de la chambre aux cours de justice, et par-dessus tout la répugnance à traiter sévèrement des pratiques dont nul n'était absolument innocent, amenèrent définitivement le rejet de cette proposition. En 1782, 1783 et 1786, lord Masson présenta plusieurs bills dans ce but. Celui de 1786, soutenu par Pitt et adopté par la Chambre des communes, fut rejeté par la Chambre des lords. Les mauvaises pratiques continuèrent grâce à l'inefficacité de la loi, à la connivence des hommes d'Etat et à la tolérance des opinions. Acheter un siège au Parlement était alors souvent le seul moyen par lequel un membre indépendant pouvait arriver à la Chambre des communes; s'il acceptait un siège d'un patron, son indépendance était compromise; mais s'il achetait un siège, il était libre de voter suivant ses opinions et sa conscience. Voici comment s'exprime Samuel Romilly, qui passait pour le plus pur et le plus vertueux des hommes publics de son temps : « Tant qu'il n'y aura que deux espèces de représentants des bourgs, ceux qui achètent leurs sièges et ceux qui remplissent le plus sacré des mandats suivant le bon plaisir et presque à titre de serviteurs d'autrui, il n'y aura assurément aucun doute possible sur la classe dans laquelle un homme devra choisir de s'enrôler, et tout homme qui, se croyant capable de rendre service à son pays, pousserait assez loin le puritanisme pour rester éloigné du Parlement plutôt que d'y entrer par une telle violation de la théorie de la constitution, serait sous l'empire d'une sorte de superstition morale qui le rendrait absolument impropre à des fonctions publiques, qu'elles qu'elles fussent. » Samuel Romilly avait cependant qu'un grand nombre des acheteurs de sièges ne faisaient en cela qu'une spéculation, qu'un placement avantageux. C'était pour eux un commerce politique; ils achetaient leurs sièges et vendaient leurs votes.

Le commerce des sièges était à la longue devenu si régulier, que, lorsque les candidats trouvaient gênant de payer comptant le prix d'acquisition, ils pouvaient le changer en une rente annuelle; le seul côté tant soit peu respectable de ce genre de trafic, c'est qu'on vendait, en général, les bourgs à des hommes professant les mêmes opinions politiques que les propriétaires. En 1809, l'abus de ce commerce était devenu tellement criant, que le Parlement, sur la proposition d'un M. Curwen, fut obligé de faire passer un bill frappant de peines sévères les marchés électoraux ayant pour objet de l'argent, des places ou d'autres avantages, et infligeant, en cas de nomination, la perte du siège ainsi obtenu. Malgré cela, la vente des sièges, moins publique et moins avouée, se poursuivait sous le manteau tant qu'il y eut des sièges à vendre, c'est-à-dire des bourgs pourris. De 1820 à 1832, plusieurs bourgs furent, pour le fait de corruption, privés partiellement ou totalement de leur droit

de suffrage; dans quelques circonstances, les bourgs convaincus de corruption durent partager leur droit de suffrage avec de nouveaux électeurs.

Le bill de réforme de 1832 n'a point remédié à la corruption. Ayant augmenté le nombre des électeurs, la législature a compté uniquement sur leur indépendance et sur leur esprit public; mais, dans les pays riches, la corruption est la honte des institutions libres. Le nombre des votes ayant été augmenté, il s'en trouva un plus grand nombre à vendre. Dans les petits corps électoraux conservés par ce bill, la société est depuis longtemps familiarisée avec les pratiques de la corruption; aussi cette corruption n'a-t-elle fait qu'augmenter. La corruption a été en outre encouragée par l'énorme accroissement de la richesse du pays. Que sont, en effet, les trésors des nababs du siècle dernier auprès des fortunes gigantesques de ce temps? Le coton, la houille et le fer, les machines à vapeur et les chemins de fer ont créé des milliers d'hommes plus riches que les négociants princiers des temps passés. Les richesses recueillies en Australie rivalisent à elles seules avec les anciennes fortunes des Indes. Des hommes ainsi enrichis sont généralement actifs, animés du sentiment public, engagés dans des entreprises que l'influence parlementaire peut favoriser, ambitieux de distinctions et propres à faire appel aux intérêts et aux sympathies des électeurs. De pareils candidats, s'ils n'ont pas réussi à gagner leurs votes par leurs services, ont les moyens de les acheter, et leur richesse bien connue excite la cupidité des électeurs. Aussi, partout où les électeurs ne sont pas en nombre assez grand pour qu'il soit impossible de les corrompre individuellement, cette corruption a-t-elle continué d'exister et de s'étendre. Les résultats politiques de la corruption sont pourtant moins fâcheux qu'autrefois. La conduite des membres nommés par ce moyen n'en est pas gravement affectée. Il y a quatre-vingts ans, ils eussent, en toute circonstance, donné leurs votes au roi et aux ministres. Aujourd'hui ils appartiennent indistinctement à tous les partis. Trop riches pour rechercher des fonctions et des émoluments, quand même ils pourraient obtenir de pareilles récompenses, et rarement avides d'honneurs, ils ne soutiennent pas par corruption le gouvernement du jour, mais ils se rangent d'un côté ou de l'autre suivant leurs vues politiques, et acceptent loyalement les devoirs de la vie publique.

La nécessité de réprimer les pratiques corruptrices n'a pas été perdue de vue par les hommes d'Etat. Un certain nombre de bourgs ont été privés d'une manière permanente ou temporaire du droit d'élire. Des mesures très-efficaces ont été prises, en 1841, pour constater les actes de corruption. Dorénavant, quand il est établi qu'une localité a été généralement corrompue, les candidats élus sont dépossédés de leurs sièges, sans qu'il soit besoin de prouver leur participation directe aux faits de corruption. La preuve de cette participation s'induit des témoignages généraux. Afin de rendre les enquêtes sur faits de corruption plus efficaces, on en a dessaisi le Parlement. Ces enquêtes sont faites par des commissaires royaux, nommés à la suite d'une adresse des deux chambres. Des mesures ont été également prises pour punir les électeurs corrompus, mais ces mesures ont été moins heureuses. Le jury a presque toujours refusé de rendre, en pareille matière, des déclarations de culpabilité, quelque évidents que fussent les faits allégués.

Les avantages de toute sorte que procure un siège parlementaire sont tellement grands, que, malgré les sévérités de la loi contre les corrupteurs et les corrompus, la corruption ne s'est pas arrêtée. Des enquêtes faites pendant les derniers mois de 1866, à Yarmouth, à Lancaster, à Totness-Reigate, et dans d'autres localités, ont démontré que les élections générales de 1865 ont été, dans les petits bourgs, encore plus scandaleuses et plus corrompues qu'à toute autre époque. Ces enquêtes ont également démontré que la corruption provenait tout autant des électeurs que des élus. L'extension des collèges électoraux, l'expérience l'a démontré, est insuffisante pour remédier à un tel mal. La législation trouvera sans doute, dit M. Erskine May, des mesures plus efficaces, mais on peut s'attendre à les voir échouer tant que la corruption ne sera pas positivement condamnée par l'opinion publique. Il se rencontrera toujours des électeurs prêts à accepter des présents corrupteurs, s'ils leur sont offerts. Mais les candidats appartenant à une classe que l'influence de la société pourrait empêcher de commettre des actes réprouvés par la loi.

En France, ce qu'on a appelé corruption électorale ne ressemble que de très-loin à ce tableau. Sans doute, sous le système censitaire, il y a eu, mais rarement, des cas où des électeurs ont donné leurs votes contre une somme d'argent offerte par le candidat, ou le profit d'une place que la faveur de ce candidat procurait et souvent même ne faisait que promettre. Sous le suffrage universel, la pratique anglaise de voiturier les électeurs, de les héberger et de les faire boire, s'est peut-être quelque peu introduite dans les campagnes; mais en somme, quelque reproche qu'on ait pu adresser avec plus ou moins de justice aux élections françaises, elles ne méritent pas celui de corruption dans le sens vulgaire du mot; le seul reproche fondé qu'on puisse leur adres-

ser avec justice, c'est de se laisser trop dominer par les influences gouvernementales et administratives.

— Admin. *Corruption de fonctionnaires.* Un des plus nobles efforts auxquels la vertu de l'homme puisse atteindre, c'est de se dépouiller assez de ses passions, de ses préjugés et même du sentiment de son propre intérêt, pour prononcer équitablement sur le sort des autres et rendre à chacun ce qui lui est dû. Malheureusement, bien peu sont capables d'atteindre à ce degré de vertu; c'est ce qui fait que l'injustice triomphe si souvent dans les affaires humaines, la fraude et la mauvaise foi sachant qu'elles ont pour juges des hommes, et que les hommes ont presque toujours un côté faible par lequel il est possible de les prendre. Chez les peuples sauvages et barbares, la justice n'est que la vengeance et le droit du plus fort; chez les nations orientales, écrasées par le despotisme, elle n'est que la vénalité. Là du moins on ne se cache pas, et la corruption à l'impudeur d'être franche : chez le vizir duquel on va implorer une faveur, chez le cadi auquel on va demander justice, on arrive les mains pleines de présents. Les pauvres et les nécessiteux seuls ont tort. C'est seulement chez les nations auxquelles la civilisation et l'habitude de la liberté ont donné le sentiment de la justice et du respect d'eux-mêmes, qu'on peut trouver de l'intégrité dans le juge, dans l'administrateur ou dans l'homme politique. C'est à Athènes qu'il faut aller pour entendre Aristide disant au peuple : « Le conseil qu'on vient de me donner pourrait être utile à l'Etat, mais il n'est pas conforme à l'équité. » Mais hélas ! les Aristides sont rares, et il ne manque pas de généraux pour trahir leur patrie, de magistrats pour abandonner l'intérêt de leurs concitoyens. Philippe n'emportait pas moins de villes avec ses mulets chargés d'or qu'avec ses phalanges si bien aguerries. Le peuple romain, qui donnait d'abord sa voix, arrivait bientôt à la vendre; les chevaliers, qui étaient juges de ces procès où s'agitaient parfois des intérêts si considérables, n'étaient guère moins faciles à corrompre, et César eut un jour gain de cause auprès d'eux en leur procurant les faveurs des plus belles matrones romaines. Lorsqu'avec les empereurs arriva le règne des eunuques, des affranchis et des esclaves, tout fut corruption, du haut en bas de l'échelle sociale. On se rappelle que Vespasien, ayant donné audience au milieu de la route pendant qu'on ferait sa mule, força le muletier de lui compter la moitié de la somme que le solliciteur lui avait remise. Si, depuis l'avènement du christianisme, un grand progrès s'est accompli dans les mœurs, les hommes n'en sont pas moins restés les mêmes, avec les mêmes faiblesses et les mêmes passions. Une chose bien singulière, c'est que les rois, qui devraient être les soutiens de la morale et de la justice, sont les premiers à favoriser et à provoquer la corruption, ne réfléchissant pas que cette arme qui leur sert aujourd'hui peut se tourner contre eux demain. Tous les grands politiques y ont eu recours. Charles-Quint combattait Wolsey de présents pour se gagner l'amitié de Henri VIII; il gagnait la duchesse d'Etampes dans la crainte d'une représaille de la prison de Madrid. Louis XIV pensionnait la plupart des ministres étrangers. La diplomatie, telle qu'elle existe aujourd'hui, n'est autre chose que la corruption sur une large échelle. Le diplomate le plus habile est celui qui sait le mieux pénétrer les secrets de ses rivaux, et mettre dans ses intérêts leurs domestiques, leurs secrétaires et leurs maîtresses. Joseph de Maistre, le fougueux ultramontain, connaissait bien les secrets de son métier, et il savait au besoin faire fléchir ses principes religieux. De Saint-Petersbourg, il écrivait au roi de Sardaigne de lui envoyer pour secrétaire d'ambassade un beau et séduisant cavalier qui gagnât le cœur des dames de la cour et des ambassadrices, et pût pénétrer tous les secrets en passant par l'alcôve. Aussi Talleyrand avait-il raison de dire qu'on n'est jamais sûr d'un secret qui est connu de trois personnes. On en vit un exemple bien frappant en 1856, lors du traité de Paris, qui termina la guerre de Crimée. Une agence télégraphique envoya aux journaux le texte du traité avant même que les souverains l'eussent reçu pour y apposer leur ratification. Les gens qui vivent au milieu de cette corruption ne peuvent moins faire que de la partager, et les diplomates ne sont pas, en général, renommés pour leur valeur morale; à n'en citer qu'un, on connaît la vénalité et les tergiversations politiques de Talleyrand. Mais là où les princes sont encore bien plus coupables, c'est lorsqu'ils tentent de corrompre les magistrats et de mettre un faux poids dans la balance de la justice, eux qui sont chargés de faire respecter ses inviolables droits. Presque tous comptent dans leur règne un jour néfaste où ils sont entrés, l'épée à la main, dans le temple de Thémis, pour lui commander de servir d'instrument à leurs mauvaises passions. C'est un abus de ce genre qui décida le comte de Bourbon à porter les armes contre sa patrie. Parmi toutes les fautes de Louis XIV, il en est peu qui soient plus déplorables que sa persécution acharnée contre le mari de M^{me} de Montespan. La lettre suivante, écrite par Louvois d'après les ordres du roi, est une des plus criminelles tentatives que puisse se permettre le pouvoir. Un peu de désordre avait été causé par un régi-

ment où le marquis de Montespan était capitaine : « Si vous savez le nom des cavaliers qui ont insulté le sous-lieutenant, disant Louvois, il faut les arrêter dès le premier jour, afin de faire un exemple, et que, par leur déposition, lors de leur exécution, vous ayez davantage de preuves contre le capitaine, pour tâcher de façon ou d'autre de l'impliquer dans des informations, de manière qu'on puisse le casser avec apparence de justice. Si vous pouvez faire en sorte qu'il fût assez chargé pour que le conseil souverain eût matière de prononcer quelque condamnation, ce serait une bonne chose. » Tous les pouvoirs n'ont que trop rencontré de Jeffries disposés à servir leurs rancunes; mais ceux qui s'abaissent à mendier de semblables infamies se mettent au-dessous des misérables dont ils se servent. Aujourd'hui, la magistrature est moins indépendante que les anciens parlements du gouvernement qui voudrait la corrompre et peser sur elle. Elle est inamovible, il est vrai; mais son avancement est dans la main du pouvoir exécutif, qui lui dit : juge comme je veux, et je te donnerai ce que tu désires. Le juge qui refuserait avec indignation un présent de cent mille francs trahit sa conscience pour d'infimes considérations d'influence ou d'avancement. Là est le véritable écueil pour notre magistrature; car, grâce au ciel ! nous n'avons plus de conseiller Götzmann, et le seul défaut de nos juges serait de se montrer trop accessibles aux intérêts de famille, aux sollicitations féminines et surtout aux influences religieuses. Mais la véritable corruption n'existe plus, il faut aller la chercher dans les pays d'où la civilisation ne l'a pas encore chassée, en Russie, par exemple. Là, elle est encore entière comme au temps de Pierre I^{er}, et voici à ce sujet une anecdote qui pourrait être datée d'hier.

Pierre I^{er} parle souvent dans ses ordonnances de *Schemokina soud*, ou de la justice de Schemokin. Voici ce qui en donna l'occasion. Les gouverneurs et les wolwodes étaient accoutumés, avant Pierre I^{er}, et encore de son temps, à s'approprier autant qu'ils le pouvaient les richesses de leurs inférieurs. Il y en avait un, entre autres, qui s'était fait une renommée : il s'appelait Schemokin. Un pauvre Russe porta des plaintes chez lui contre un riche qui lui devait une somme considérable; mais comme le riche graissait toujours la patte de Schemokin, le pauvre homme ne pouvait seulement parvenir à faire enregistrer son procès. Il imagine à la fin une ruse; il prend un sac rempli de pierres et se présente chez Schemokin, lui fait voir de temps en temps son sac, et le prie d'entamer son procès sur-le-champ. Schemokin, qui croit réellement que c'est un sac rempli d'argent à son adresse, lui promet d'appeler le procès, l'accompagne à la chancellerie, juge son affaire et condamne la partie adverse à payer ce qu'elle devait. Le pauvre Russe prend son ordonnance et son sac et s'en va. Schemokin, voyant qu'il sort, croit qu'il l'attendra sur le chemin, va pour le rejoindre, et, voyant qu'il s'en allait, l'appelle : « Mais pourquoi, lui demanda-t-il, emportez-vous ce sac ? — Ce sac, répondit le pauvre, ne sert plus à rien; vous voyez que ce sont des pierres; si vous vous étiez avisé de juger mal mon affaire, je vous aurais lapidé avec, mais comme vous avez bien jugé, vous voyez que je les jette. » Cette aventure, qui fut connue, ne corrigea personne, le mal était trop invétéré. Le czar, fatigué de voir ses sujets adonnés au vol et au pillage, rendit un décret par lequel celui qui volerait seulement de quoi acheter une corde devrait être pendu. « Mais, mon maître, lui répliqua celui qui remplissait les fonctions de procureur général, vous voulez donc être et rester czar seul, sans serviteurs ni secrétaires : nous volons tous, avec cette seule différence que l'un vole plus que l'autre. » A Rome, il n'est pas besoin de chercher à corrompre les fonctionnaires : ils sont tous corrompus du premier jusqu'au dernier, ce qui n'a rien d'extraordinaire dans un pays où l'on peut acheter la tiare pontificale, comme autrefois on y achetait la pourpre impériale. A Naples, il en était de même avant la chute des Bourbons, et on n'ose qu'à moitié ajouter foi aux récits de l'histoire elle-même.

Un fait suffira pour en donner une idée. Ceux qui avaient des lettres à réclamer à la poste restante, les étrangers surtout, devaient en débattre le prix avec l'employé qui, en dépit de la taxe marquée sur la missive, la leur vendait le plus cher qu'il pouvait et ne la leur laissait au prix réel que lorsqu'il savait avoir affaire à des gens disposés à faire l'abandon de leur épître. Dans toutes les branches de l'administration, il en était de même.

Nos lois portent des peines contre les fonctionnaires qui se sont laissés corrompre et contre ceux qui les ont corrompus, par présents, commissions, pots-de-vin ou autrement : rares sont ceux qui se laissent prendre la main dans le sac, plus rares encore ceux qui se plaignent de tentatives de corruption faites sur eux; les fonctionnaires sont comme les femmes : pas plus les uns que les autres n'aiment à dire qu'on a attenté à leur vertu.

Corruption de l'Eglise (DE LA), pamphlet de Nicolas Clémangis, écrit en latin vers 1414. Ce terrible factum, qui eut un retentissement prolongé, fut lancé au milieu de la querelle de l'Université de Paris avec le pape Clément VII. C'était le manifeste mordant et acéré du gallicanisme contre la décadence de

la société chrétienne, contre l'abaissement moral de la papauté et sa dépendance politique vis-à-vis des rois. L'auteur de ce livre est pénétré de la lecture de Salluste; il en a le fiel et le nerf. Le début rappelle celui de *Catiline*; c'est une suite d'antithèses, le même contraste entre les vertus du temps passé et les vices du temps présent. Au tableau idéal des premières sociétés chrétiennes, à ces exemples d'humilité, de désintéressement, de charité, il oppose la triste peinture d'une Eglise où l'on trouverait, dit-il, plus de larçons que de pasteurs. Un triple mal la travaille : la mollesse, l'orgueil, et le plus grand de tous, la cupidité. C'est elle qui met à l'encre les âmes, les consciences, les dignités ecclésiastiques et le saint-siège lui-même; le schisme est son ouvrage. Où sont les coupables ? partout. Depuis le pape jusqu'au dernier mendiant, tous peuvent se frapper la poitrine et s'accuser devant Dieu. Les pontifes ont commencé par ruiner la discipline ecclésiastique en confisquant les droits du clergé, en supprimant l'élection populaire, en organisant un système de fiscalité vexatoire et de chicane ruineuse sous lequel succombent les petits possesseurs de bénéfices. Tyrans de leur Eglise, ils sont devenus les courtisans et les esclaves des pouvoirs laïques. Les cardinaux, jadis simples prêtres, revêtus de l'humble office d'ensevelir les morts, se sont enrichis, enorgueillis, depuis qu'ils ont usurpé le privilège de faire les papes. Les évêques se dédoublent du dédain des cardinaux en rivalisant de dépenses et de dissipation avec les hauts barons, et ne songent qu'à s'engraisser du lait et de la laine de leurs brebis. Les abbés, les gros bénéficiaires font de même. Aussi, tout le fardeau de l'Eglise retombe sur de pauvres prêtres sans instruction, sans autorité, véritables manœuvres enlevés au métier et à la charrue, qui savent tout juste un peu plus de latin que d'arabe. Les hommes de science, les bons écoliers meurent de faim et ne peuvent obtenir le moindre bénéfice.

La diatribe de Clémangis pénètre ensuite hardiment dans l'intérieur des presbytères, des couvents; elle peint avec une crudité d'expression exagérée ces bacchanales de l'Eglise marchant sous la bannière d'Epicure, après avoir déserté celle du Christ. En même temps, les vrais chrétiens, les humbles et les purs, sont traités d'hypocrites et de comédiens, et voient leur vertu raillée, calomniée. D'où viendra le salut ? L'auteur rappelle l'impuissance des décrets, des bulles, des conciles, de tous les remèdes humains. Dans une éloquente apostrophe, il adjure le Christ lui-même de sauver son Eglise. Il représente la barque de saint Pierre près de sombrer au milieu de la tempête, et demande que les justes soient épargnés.

La haine, la rancune n'ont point inspiré le livre de Clémangis; sa pensée, que la passion aiguise, a été d'expié par un aveu public, ces misères et ces scandales. L'Eglise devait s'imposer à son tour une pénitence publique, et faire amende honorable devant Dieu et devant les hommes. Il fallait, dit-il, l'humilier avant de la relever, la désoler avant de la consoler. Il fallait traiter ce corps malade par le fer et le feu.

Le pamphlet universitaire de Clémangis eut un effet immense. Les chapitres sont courts et précis comme les arguments d'un réquisitoire; la phrase est courte aussi, acérée. Peu de diatribes ont une telle vigueur, une telle aptitude. Clément VII mourut de douleur et d'effroi au seul bruit de ce factum; mais la tempête ne devait éclater qu'un siècle plus tard. Les protestants ont plusieurs fois imprimé le livre de Clémangis durant le XVI^e siècle et au commencement du XVII^e, en revendiquant l'auteur comme un des leurs, prétention mal fondée. Clémangis demandait une réforme intérieure, disciplinaire, sans toucher en rien aux dogmes.

CORS s. m. pl. Vénér. V. cor.

CORSAC s. m. (kor-sak). Mamm. Nom vulgaire de l'isatis ou renard jaune de Tartarie. || On l'a aussi appelé ardre.

— Encycl. Le *corsac* est un mammifère carnassier, du genre chien, confondu par plusieurs auteurs avec l'adive. Sa taille est celle de la fouine; son pelage est d'un gris fauve uniforme, de teinte très-douce en dessus, et d'un blanc jaunâtre en dessous; les membres sont entièrement fauves; la queue, très-longue relativement au corps, est noire à son extrémité. La tête présente deux raies brunâtres. Cet animal vit en troupes nombreuses dans les déserts de la Tartarie. Il ne se nourrit que d'oiseaux et de leurs œufs. On lui fait la chasse à cause de sa fourrure, qui est très-estimée.

CORSAGE s. m. (kor-sa-je — rad. *corps*). Buste, partie du corps comprise entre les épaules et les hanches :

Un fourbe cependant, assez haut de corsage, Et qui lui ressemblait de geste et de visage, Prend son temps...

BOILEAU.

|| Ce sens a vieilli. || Se dit en parlant de certains animaux : *Le corsage du cheval, du lévrier. Il est des cors de grand et de petit corsage, et de poils différents.* (Chapuis.)

Triste oiseau, le hibou, rongemaille le rat, Dame belette au long corsage.

LA FONTAINE.

L'insecte fait son trou, la verte demoiselle Mire dans les flots bleus son beau corsage frêle. TH. DE BANVILLE.

— Par ext. Partis du vêtement qui recouvre le buste : *Un corsage en velours. Le corsage d'une robe. Les femmes effrontées ont vu qu'une gorge découverte est en scandale au public : elles ont largement échangé leurs corsages.* (J.-J. Rouss.)

De votre fond corsage, un camellia blanc Où volaient mes soupirs, espérances discrètes, Tomba sans s'effeuiller; je le pris en tremblant. H. CANTEL.

— Comm. Qualité d'un drap bien fourni en laine : *Ce drap est d'un beau corsage.*

— Féod. *Gens de corsage*, Individus soumis à la mainmorte personnelle. || On disait aussi GENS DE CORPS.

CORSAIRE s. m. (kor-sè-re — ital. *corsare*, de *corsa*, course). Vaisseau armé par des particuliers, avec l'autorisation du gouvernement, pour faire la chasse aux bâtiments marchands d'une nation ennemie : *Armer, équiper un corsaire. Etre attaqué par un corsaire.* || Capitaine de ce bâtiment : *En France, c'est parmi les corsaires que la marine compte ses plus grands hommes.* (Th. Page.) *Les parents et les corsaires se brouillent toujours à l'instant du partage.* (A. d'Houdetot.)

— Par ext. Bâtiment monté par des pirates; pirate lui-même : *Les corsaires chinois. Un corsaire tunisien.*

Mordez vos doigts, rames comme corsaires, Pour mériter de pareils protecteurs. J.-B. ROUSSEAU

— Fig. Homme dur, impitoyable :

Mes créanciers sont des corsaires Contre moi toujours soulevés.

BÉRANGER.

— Prov. *A corsaire corsaire et demi*, Un homme dur, avide, en rencontre souvent un plus dur et plus avide encore, ou bien : Contre ceux qui se montrent durs il faut être plus dur encore.

— Ornith. Nom vulgaire de l'épervier.

— Jeux. Nom de l'une des combinaisons du jeu du solitaire.

— Adjectiv. : *Bâtiment corsaire. Capitaine corsaire.*

Endurcis-toi le cœur, sois arabe, corsaire.

BOILEAU.

— Encycl. On donne le nom de *corsaire* à un bâtiment armé en guerre et appartenant à un particulier, destiné à parcourir les mers, à courir sus aux bâtiments marchands ennemis, et à les capturer; le même nom désigne aussi celui qui commande ce bâtiment. Cette course, d'où est venu le mot *corsaire*, est spécialement autorisée par le gouvernement qui délivre des *lettres de marque* aux navires auxquels il a accordé la permission. Ce sont ces lettres de marque qui servent à distinguer les *corsaires* des forbans et des pirates. Les pirates sont sur mer, ce que les brigands sont sur terre; véritables écumeurs de mer, dont on leur a d'ailleurs donné le nom, ils parcourent les solitudes de l'océan, attaquent et pillent tous les navires qu'ils rencontrent lorsqu'ils leur sont supérieurs en force, les coulent bas après s'être emparés de leurs marchandises. La piraterie est d'autant plus justement punie de mort, qu'elle n'a pas lieu sans violences, et que les forbans sont obligés de triompher par les armes de la résistance de ceux qu'ils veulent dépouiller. Les pirates exercent en tout temps leur infâme métier, tandis que les *corsaires* n'existent qu'en temps de guerre. Jusqu'à ce jour, deux peuples ennemis ont toujours cherché à se faire le plus grand mal possible. Comme si ce n'était pas assez de se battre sur terre, de se disputer soit une ville, soit un territoire, on a eu l'idée d'aller inquiéter les navires qui faisaient paisiblement le commerce sur l'océan, et qui n'avaient rien à voir dans la guerre. Aussi a-t-on vu cette singulière contradiction : tandis que les mœurs s'adouciaient, que le vaincu était épargné, qu'on avait renoncé même à l'antique usage de piller ses biens, se contentant de mettre sur lui une imposition de guerre, sur mer, au contraire, la coutume la plus barbare subsistait toujours, et un bâtiment inoffensif devenait, avec toute sa cargaison, la proie d'un vainqueur heureux. Sans doute, on peut alléguer la nécessité de visiter les bâtiments ennemis qui pourraient dissimuler leur caractère belliqueux sous un pavillon marchand, ou du moins approvisionner l'armée ennemie de vivres et de munitions. Mais de cette visite, exigée par la nécessité, à la confiscation des denrées et marchandises appartenant véritablement au commerce, il y a un abîme, et sous ce rapport le droit international des peuples civilisés a de grands progrès à accomplir. On peut ajouter que la course a une influence plutôt défavorable qu'utile; sans doute, elle enrichit quelques particuliers, mais elle habitue les marins à quitter les navires de l'Etat pour les navires *corsaires*, où l'espoir du gain les attire; et de plus, quand ils sont pris par l'ennemi, ce sont autant de bras qui eussent pu être utiles dans le cas d'une lutte suprême, et dont le pays est privé. Les *corsaires* ont existé de toute antiquité; avant d'être les auxiliaires des gouvernements, ils ont commencé à travailler pour eux-mêmes, et le dessein de diminuer le mal qu'ils pouvaient commettre n'a pas été

étranger à l'idée qu'on a eue de les embrigader et de les faire rentrer dans la légalité. On trouve des traces de leur existence aussi bien chez les anciens que chez les modernes, en Grèce comme au Japon. Plusieurs fois la flotte romaine dut purger la Méditerranée des pirates et des *corsaires* qui l'infestaient. Au moyen âge, c'étaient de vrais *corsaires* que ces hommes du Nord, descendus de leurs îles glacées, et qui allaient, portés sur de frêles esquifs, conquérir et fonder des royaumes sur les bords de l'Océan et du lac méditerranéen. Mais c'est après la vive impulsion donnée au commerce et à la navigation par la découverte des deux Amériques, que les *corsaires* se multiplièrent. Des bâtiments hollandais et anglais épiaient les navires espagnols apportant en Europe les galions du nouveau monde, s'en emparaient et ramenaient triomphalement ces dépouilles opimes. Les succès de ces premiers *corsaires* en firent naître une foule d'autres; bientôt la piraterie se joignit à la course : les côtes de l'Amérique furent sillonnées par des bandes de pillards et d'aventuriers qui, sous le nom de *flibustiers*, formèrent un grand établissement dans l'île de la Tortue, et commirent sur les Espagnols quelques-uns de ces excès dont ceux-ci étaient montés prodigues vis-à-vis des indigènes. Ce sont les *corsaires* qui ruinèrent la puissance espagnole dans le nouveau monde; ce sont eux dont la valeur seconda les efforts de la république américaine naissante. Lors de la déclaration de leur indépendance, les Etats-Unis n'avaient d'autre marine que celle des *corsaires* qui, enflammés par l'esprit patriotique, se ruèrent sur les navires anglais et leur firent essuyer des pertes terribles. Dans son roman intitulé *le Pirate*, Cooper a retracé les hauts faits du célèbre Paul Jones, qui acquit une grande réputation par ses exploits. Les *corsaires* infestèrent longtemps la Méditerranée; la fondation de Tunis, de Tripoli et d'Alger fut très-fatale au commerce et à la sécurité européenne. Les habitants de ces villes, ennemis des chrétiens, et par leur religion, et par leurs mœurs, et par leur origine, leur firent une guerre incessante. Leurs navires étaient un danger continu pour les voyageurs; seules, les flottes armées étaient à l'abri de leurs attaques. Mais tout bâtiment isolé était pris et emmené à Alger; les marchandises étaient enlevées et les passagers réduits en servitude. De là la fréquence des captivités qu'on trouve dans les romans et les récits des derniers siècles. Il n'y avait point d'exagération, et si grand était le nombre des chrétiens pris chaque année, qu'un ordre religieux s'était formé pour le rachat des captifs. C'étaient des adversaires redoutables que ces *corsaires* qui produisirent les deux Barberousse, dont Charles-Quint ne put triompher; mais à *corsaire corsaire* et demi : les navires européens s'emparaient également des bâtiments tunisiens, et c'étaient principalement les Turcs faits prisonniers qui alimentaient les galères du roi et ramenaient sur leurs bancs, jusqu'à ce que Louis XIV eût trouvé avantageux de leur donner pour auxiliaires les réformés qui refusaient de se convertir. Ce singulier droit international ne prit fin qu'en 1830, lorsque la France, par la prise d'Alger, eut détruit le repaire de ces bandits, qui inquiétaient encore les navires chrétiens. Le principal avantage de la course et des bâtiments *corsaires*, c'était d'être une excellente école de marins; il fallait dans ces courses une énergie, une activité, un déploiement d'adresse fort rares dans la marine de l'Etat, où la responsabilité n'existe pas, et où chaque marin n'a pas à tout instant sa vie à défendre et sa fortune à faire. C'est à cette école que se formèrent Jean Bart et Duguay-Trouin. Pendant la Révolution française les *corsaires* jouèrent un grand rôle; le plus célèbre de tous est Surcouf, dont l'existence offre l'intérêt et la variété du roman.

Les droits de la justice et de l'humanité exigeaient impérieusement des nations civilisées l'abolition de la course, dont l'existence ramène la guerre aux époques de la plus sauvage barbarie. C'est ce qu'a fait le traité conclu à Paris après la guerre de Crimée, en 1856. Toutes les nations européennes y ont adhéré; parmi les peuples civilisés, les Etats-Unis ont seuls refusé. Malgré tout le mérite et les qualités diverses qu'il faut aux *corsaires*, ce métier ne jouira jamais d'une grande estime auprès d'une nation comme la nôtre, chez laquelle les considérations d'honneur national sont bien plus fortes que celles de l'intérêt. Si Jean Bart et Duguay-Trouin n'avaient été, comme Surcouf, que de simples *corsaires*, ils n'eussent pas eu cette renommée populaire qu'ils méritèrent si bien en triomphant des ennemis de la France.

— Allus. litt. *Corsaires à corsaires, l'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.* Allusion à un passage de la fable de La Fontaine : *Tribut envoyé par les animaux à Alexandre*. Le fabuliste a ici imité le vieux Régulier, comme le dit Boileau dans une de ses épigrammes :

Apprenez un mot de Régulier,
Notre célèbre devancier :
Corsaires attaquant corsaires
Ne font pas, dit-il, leurs affaires.

L'adage français semble avoir pris naissance dans ce proverbe espagnol : *De corsario a corsario no se llevan que los bariles*, « De corsaire à corsaire, il n'y a que les barils d'eau à prendre. »

Dans l'application, ces vers signifient qu'il en prend mal aux écrivains, mais surtout aux fripons et aux méchants, de se faire la guerre entre eux :

« Tous les paragraphes de votre intéressant journal ne sont pas écrits d'un style aussi ridicule que celui sur lequel je viens d'user de représailles; j'espère, monsieur, qu'il ne vous arrivera plus de me faire ainsi des querelles d'Allemand. Vous savez le proverbe : *Corsaires contre corsaires, l'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.* »

C. DESMOULINS.

Corsaire (LE), roman poétique en trois chants, par lord Byron. — Conrad, le corsaire, apprend qu'une flotte turque s'avance pour détruire son repaire. Résolu de prévenir le danger et d'attaquer le premier les Turcs, il quitte Médora, sa maîtresse chérie, tourmentée par de noirs pressentiments que lui-même ne peut s'empêcher de partager. Déguisé en derviche, il se rend seul dans le camp de son ennemi, le pacha Séide, qui a relâché dans la baie de Coron, où il donne une fête en attendant le vent favorable. Conrad, introduit devant le pacha, lui dit qu'il arrive furtivement de l'île du corsaire, et l'endort de ses contes dans une confiance sécuritaire, jusqu'au moment où ses soldats font un signal convenu. Il dépouille alors son costume de derviche, tire son sabre, tombe sur la garde du pacha et la disperse en un instant. Bientôt ses compagnons arrivent et mettent le feu au palais; mais Conrad, un moment vainqueur, est vaincu à son tour, blessé, fait prisonnier, chargé de fers et jeté dans un cachot; pendant sa courte victoire, il a sauvé des flammes la belle Gulnare, la favorite du pacha. Celle-ci vient le trouver dans son cachot, le délivre, et fuit avec lui. Conrad s'embarque avec sa libératrice, et regagne son île, où il apprend que Médora vient de rendre le dernier soupir. Le corsaire répand des larmes sur celle qui n'est plus, et s'enfuit avec Gulnare, sans qu'on entende désormais parler de lui. « *Le Corsaire*, dit M. Villemain, c'est l'idéal de ces Klephes de mer, dont le nom retentit dans les Cyclades avant que l'Europe connût Canaris. Seulement, à cette vie d'aventures, à cette joie d'une liberté sauvage qu'il avait à décrire, Byron a trop mêlé, d'après lui-même, une sorte de mélancolie rêveuse et de tristesse hautaine qui tient au dégoût de la vie sociale. Comme il s'était fait deviner dans Childe-Harold, il s'est peint dans Conrad, auquel il donne ses traits, l'air de son visage, et jusqu'à ses habitudes de diète austère et de froid silence. Mais cela même ajoutait au charme du récit et à l'engouement public. Critiques et poètes contemporains avouaient également la supériorité de Byron. Moore, Rogers étaient ses premiers admirateurs; et le chantre de *Marmion* et de la *Dame du lac*, jusque-là si populaire, sentant bien qu'il ne pouvait lutter contre cette poésie riche et neuve, se réduisait au roman, pour sa gloire et notre plaisir. »

Corsaire rouge (LE), roman anglo-américain de Fenimore Cooper, publié en 1828, alors que l'auteur était consul des Etats-Unis à Lyon. Cette fois encore, Cooper s'est préoccupé avant tout de peindre des scènes maritimes, des caractères qui n'appartiennent qu'à la mer. Wilder, jeune officier de la marine royale, s'embarque ayant à son bord miss Gertrude Grayson, sa gouvernante, mistress Wyllys et une négresse à leur service. Une tempête éclate. L'équipage abandonne le capitaine sur le vaisseau prêt à couler. Les trois passagers aiment mieux partager le terrible péril auquel est exposé Wilder que de confier leur vie et leur honneur à des matelots qui désertent le devoir. Montés tous quatre dans la chaloupe où un miracle fait tenir debout sur les débris du navire, ils sont, après une nuit de dangers sans nombre, recueillis par un bâtiment commandé par un homme que ses violentes passions ont fait écumeur des mers. Une lutte s'engage bientôt entre Wilder et le corsaire, et l'intérêt se concentre tout entier sur ces deux personnages. Le dernier, par un reste d'élévation naturelle, se révolte parfois contre le mépris qu'il inspire; mais bientôt il se laisse étourdir de nouveau par le sentiment de sa puissance et les émotions d'une vie pleine de dangers. On le voit qui commande ou arrête le meurtre avec la même insouciance, qui raille avec amertume, plaisante sans gaieté. A côté se détache vigoureusement la figure de Wilder, dont l'âme est aussi fortement trempée que celle du corsaire, et qui accepte l'emploi de second afin de mieux connaître les forces de son ennemi et de le perdre. Rien n'est plus dramatique que de voir ces deux hommes luttant ensemble de ruse et de dissimulation, le corsaire persuadé d'avoir à son bord un homme qui sert le roi et attire cependant par l'honnêteté de son caractère, tous deux s'admirant et se haïssant. Wilder est reconnu, et on est violemment ému par la grandeur d'âme du corsaire, qui, sentant le besoin d'égaliser son ennemi par sa magnanimité, le renvoie libre, et cependant sa générosité restera ignorée. Le but moral de l'ouvrage, c'est de prouver que les hommes du plus beau caractère peuvent être égarés par leurs passions, et, comme le dit l'auteur lui-même, d'établir « combien les bornes qui séparent le vice de la vertu sont faciles à franchir, lorsqu'une éducation négli-

gée donne une fausse impulsion à des esprits qui portaient en eux le germe des belles actions. »

Pour donner au lecteur une idée juste de la manière du romancier américain, nous allons détacher une scène qui, sans doute, offrira ici un intérêt moins vif que dans le livre même, mais que nous n'hésitons pas à donner malgré son étendue. Les lecteurs du *Grand Dictionnaire* sont d'ailleurs accoutumés à ces fusées tirées au milieu du feu d'artifice, et qui jettent un peu de variété dans la monotonie inséparable d'un travail encyclopédique.

C'est en pleine mer, à cinquante lieues des côtes de l'Amérique, après une tempête terrible, et sur le pont d'un navire prêt à couler bas, que l'imagination du lecteur doit se transporter. L'équipage, révolté contre le capitaine, s'est entassé sur une pinasse légère, abandonnant son chef à bord du navire. Trois passagers, miss Gertrude Grayson, sa gouvernante, mistress Wyllys, et une négresse à leur service, hésitent, délibèrent dans ce moment affreux si elles confieront leur vie et leur honneur aux grossiers matelots de la pinasse, ou si elles suivront la fortune du jeune capitaine, qui veut rester sur son navire. Mistress Wyllys s'adresse à celui-ci :

« Que nous reste-t-il à faire? demande-t-elle au jeune homme. — Je voudrais le savoir, répondit-il sur-le-champ en jetant un regard perçant et rapide sur tout l'horizon. Il n'est pas invraisemblable que ces gens atteignent le rivage; vingt-quatre heures de calme suffisent pour cela. — Autrement? — Un coup de vent du nord-ouest ou de tout autre point de la terre entraînera leur ruine. — Et le vaisseau? — S'il est abandonné, il doit couler à fond. — Alors il faut que je parle en votre faveur à ces cœurs de pierre. Je ne sais d'où me vient l'intérêt si puissant que vous m'inspirez, inexplicable jeune homme, mais j'aimerais mieux m'exposer à tout que de vous voir livré à un pareil danger. — Arrêtez, ma chère dame, dit Wilder, en la retenant avec regret par la main, je ne puis quitter ce vaisseau. — C'est ce que nous ne savons pas encore; on peut dompter les caractères les plus opiniâtres. Il est possible que je réussisse. Il y a un caractère à dompter, une raison à convaincre, des préjugés à surmonter sur lesquels vous n'avez aucun pouvoir. — Les préjugés de qui? — Les miens. — Que voulez-vous dire, monsieur? Ce serait faiblesse de souffrir que le ressentiment contre de tels êtres vous entraîna à un acte de folie. — Allez l'air d'un fou? demanda Wilder. Le sentiment qui me dirige peut être faux, mais, tel qu'il est, il est inhérent à mes habitudes, à mes opinions, et je puis le dire, à mes principes. L'honneur me défend de quitter un vaisseau que je commande, tant qu'il en reste une planche à flot. — Et de quelle utilité peut être un bras isolé dans une circonstance aussi critique? — D'aucune, répondit-il avec un sourire mélancolique. Je dois mourir, afin que d'autres, quand ils seront à ma place, fassent leur devoir. »

Mistress Wyllys et Gertrude restèrent immobiles. Toutes deux considéraient son œil étincelant au milieu du calme qui régnait sur tout le reste de sa physiologie, avec un intérêt qui allait presque jusqu'à l'horreur. La première lisait dans l'expression même de ses traits un caractère de résolution inébranlable, tandis que Gertrude, tout en frémissant à la seule pensée du sort affreux qui l'attendait, sentait dans son jeune cœur un enthousiasme généreux qui l'entraînait, presque malgré elle, à admirer cet héroïque dévouement; mais la gouvernante vit de nouveaux motifs de crainte dans la détermination de Wilder. Si elle avait jusqu'à ce moment senti de la répugnance à se confier, ainsi que son élève, à ce ramas d'hommes tels que ceux qui possédaient alors toute l'autorité, cette répugnance fut plus que doublée par les injonctions rudes et bruyantes qu'on lui faisait de se hâter et de venir prendre place au milieu d'eux.

« Plût au ciel que je susse ce que je dois faire! s'écria-t-elle. Parlez-nous, jeune homme; donnez-nous les conseils que vous donneriez à une mère et à une sœur. — Si j'étais assez heureux pour avoir des parents qui me fussent aussi proches et aussi chers, répondit-il avec chaleur, rien ne pourrait nous séparer dans un pareil moment. — Y a-t-il quelque espoir pour ceux qui restent sur ces débris? — Très-peu. — Et sur la chaloupe? »

Il s'écoula plus d'une minute avant que Wilder répondît. Il tourna de nouveau les yeux vers le vaste et brillant horizon, et parut étudier le ciel, dans la direction du continent lointain, avec un soin infini. Aucun signe qui pût faire présager le temps n'échappa à sa vigilance, tandis que les émotions variées qu'il éprouvait en regardant se peignaient sur sa figure.

« Sur mon honneur, madame, sur cet honneur qui me fait un devoir, non-seulement de conseiller, mais de protéger votre sexe, je me défie du temps! Je pense qu'il y a autant de chances pour que nous soyons vus par quelque vaisseau qu'il y a de probabilités que ceux qui se hasardent dans la pinasse atteignent jamais la terre. — Restons donc ici, dit Gertrude, tandis que, pour la première fois depuis qu'elle avait reparu sur le tillac, le sang remontait dans ses joues décolorées, au point qu'elles furent bientôt couvertes d'une vive rougeur. Je ne puis souffrir les misérables qui seraient nos compagnons sur cette barque. — Descendez, descendez, cria Nightingale d'un

ton d'impatience. Chaque minute de jour est une semaine, chaque moment de calme est une année de vie pour nous tous. Descendez, descendez, ou nous vous laissons. »

Mistress Wyllys ne répondit point, mais elle offrait l'image d'une entière et pénible indécision. Alors on entendit retentir sur l'eau le bruit des rames, et l'instant d'après on vit la pinasse glisser sur la plaine liquide, poussée par les bras de six vigoureux rameurs.

« Arrêtez! s'écria la gouvernante, n'hésitant pas davantage; recevez mon enfant et abandonnez-moi. »

Un signe de la main et quelques mots indistincts que grommela le contre-maître furent les seules réponses qui furent faites à cet appel. Il fut suivi par un long et pénible silence. Bientôt les sombres traits des matelots montés sur la pinasse se confondirent dans l'éloignement, puis la barque elle-même parut diminuer à vue d'œil, jusqu'à ce qu'elle ne semblât plus qu'une tache noire qui s'élevait et s'abaissait sur la surface mouvante des eaux, au flux et au reflux régulier des vagues. Pendant tout ce temps, pas un mot ne fut prononcé. Chacun semblait dévorer des yeux la barque qui s'éloignait; et ce ne fut que lorsqu'il devint absolument impossible de la distinguer, que Wilder lui-même put sortir de l'espèce de stupeur dans laquelle il était tombé. Ses yeux se portèrent sur ses compagnons, et il appuya la main sur son front, comme si la tête lui tournait à l'idée de la haute responsabilité qu'il avait prise sur lui en leur conseillant de rester; mais ce moment de faiblesse passa bientôt, et il reprit cette fermeté, ce sang-froid qui avaient été mis trop souvent à l'épreuve pour se laisser ébranler facilement.

« Ils sont partis! s'écria-t-il en poussant un soupir long et pénible, comme quelqu'un dont la respiration aurait été forcément suspendue. — Ils sont partis! dit à son tour la gouvernante en jetant un coup d'œil où se peignait toute sa sollicitude sur l'immobile Gertrude; il n'y a plus d'espoir. »

Le coup d'œil qu'il jeta à son tour sur la jeune fille, la statue muette mais charmante, était à peine moins expressif que le regard de celle qui avait formé la jeune intelligence de la riche héritière. Son front devint pensif, ses lèvres se serrèrent, tandis qu'il rassemblait dans son esprit toutes les ressources de son imagination fertile et de sa longue expérience, en se livrant à de profondes et importantes réflexions.

« Y a-t-il quelque espoir? demanda la gouvernante, qui observait avec une attention soutenue le moindre mouvement de physiologie de celui qui était alors leur unique appui. »

Le nuage qui obscurcissait le front de Wilder se dissipa, et le sourire qui brilla sur son visage ressemblait aux rayons du soleil perçant les plus épaisses vapeurs du nuage qui le déroba aux yeux.

« Il y en a, dit-il avec assurance; notre position est loin d'être désespérée. — Alors puisse celui qui gouverne le ciel et la mer recevoir mes actions de grâces! s'écria la pieuse gouvernante, en soulageant par un torrent de larmes une agonie de douleur concentrée depuis longtemps. »

Gertrude se jeta au cou de mistress Wyllys, et pendant quelques instants les deux amies se tinrent étroitement embrassées.

« Et maintenant, ma chère dame, dit Gertrude en s'arrachant des bras de sa gouvernante, confions-nous à l'habileté de M. Wilder. Il a prévu et prédit ce danger; pourquoi ne le croirions-nous pas à présent qu'il prédit notre délivrance? — Prédit et prévut reprit mistress Wyllys d'un ton de nature à montrer que sa confiance dans la prescience de Wilder n'était pas aussi illimitée que celle de sa jeune et ardente compagne. Aucun mortel n'eût pu prévoir ce terrible malheur, et jamais, certes, s'il l'eût prévu, il n'aurait eu la pensée de s'y exposer volontairement. — Monsieur Wilder, je ne veux pas vous importuner en vous demandant des explications qui, maintenant, pourraient être inutiles; mais vous ne me refuserez pas de m'exposer vos motifs d'espérance? »

Wilder se hâta de satisfaire une curiosité qu'il sentait bien devoir être aussi pénible que naturelle. Les révoltes avaient laissé la plus grande et la plus sûre des deux chaloupes appartenant à la *Caroline*, dans leur impatience de profiter du calme, sachant bien qu'il faudrait des heures d'un rude travail pour la tirer de la place qu'elle occupait entre les deux grands mâts, et la lancer dans l'océan. Cette opération, qu'on eût pu exécuter en quelques minutes avec les ressources ordinaires du vaisseau, eût demandé alors toutes leurs forces réunies, et de plus une prudence et une attention qui auraient consumé une trop grande partie des instants qu'ils jugeaient avec raison si précieux dans une saison de l'année aussi variable et aussi contrairement. Ce fut dans cette petite arche que Wilder proposa de réunir les objets utiles ou nécessaires qu'il pourrait ramasser dans le vaisseau abandonné. Il y entraient ensuite avec ses compagnons pour attendre le moment critique où le vaisseau s'enfoncerait sous leurs pieds.

« Appelez-vous cela de l'espoir? s'écria mistress Wyllys quand cette courte explication fut terminée; et la pâleur qui se répandit de nouveau sur ses joues, exprima l'excès de son désappointement. J'ai oui dire que le gouffre que forment les vaisseaux en s'abî-

mant engloutit tous les objets de moindre dimension qui flottent auprès. — Cela arrive quelquefois; pour rien au monde je ne voudrais vous tromper; mais je puis vous assurer qu'en ce moment les chances que nous avons de nous sauver par ce moyen sont au moins égales à celles que nous courons d'être engloutis avec le vaisseau. — C'est terrible, dit la gouvernante; mais que la volonté de Dieu soit faite! L'adresse ne saurait-elle suppléer à la force, et n'y a-t-il aucun moyen de lancer la chaloupe à la mer avant le moment fatal? — Wilder fit un signe de tête qui n'était pas équivoque.

• Nous ne sommes pas aussi faibles que vous le pensez, dit Gertrude; dirigez nos efforts, et voyons ce qu'il est encore possible de faire. Voici Cassandre, ajouta-t-elle en se tournant vers la jeune négresse déjà connue du lecteur, et qui se tenait derrière sa jeune et ardente maîtresse, portant le manteau et le chapeau, comme si elle s'apprêtait à la suivre dans une de ses promenades du matin; voici Cassandre, qui n'est seule à presque la force d'un homme. — Eût-elle la force de vingt hommes, je désespérerais encore de pouvoir lancer la chaloupe sans l'aide d'aucune machine. Mais nous perdons le temps en paroles. Je vais descendre pour juger du temps probable que durera notre incertitude, et alors nous nous occuperons des préparatifs du départ. Pour cela vous pourrez m'aider, toutes faibles et délicates que vous êtes. »

Il leur montra alors les objets légers qui pouvaient leur devenir nécessaires s'ils étaient assez heureux pour se sauver du naufrage, et il leur conseilla de les porter sans délai dans la chaloupe. Tandis que les trois femmes étaient ainsi occupées, il descendit à fond de cale pour observer les progrès de l'eau et calculer le temps qui s'écoulerait avant que le navire s'abîmât tout entier.

Il reconnut que leur situation était encore plus alarmante qu'il n'avait été porté à le croire. Privé de ses mâts, le vaisseau avait manœuvré si pesamment qu'il avait ouvert à l'eau plusieurs de ses jointures, et, comme les œuvres vives commençaient à s'enfoncer au-dessous de l'océan, la crue de l'eau augmentait avec une incroyable rapidité. Le jeune marin, en jetant autour de lui un regard exercé, maudit dans toute l'amertume de son cœur l'ignorance et la superstition qui l'avaient fait abandonner de tout le reste de l'équipage. Il n'y avait, en effet, aucun mal auquel les vigoureux efforts de plusieurs mains habilement dirigées n'eussent pu remédier. Mais, privé de toute aide, il ne sentit que trop la folie d'essayer même de différer une catastrophe qui était maintenant inévitable. Il remonta, le cœur serré, et s'occupa incontinent des dispositions qui étaient nécessaires pour assurer à ses compagnes toutes les chances possibles de salut.

Tandis que celles-ci oubliaient un instant leurs terreurs pour se livrer à une occupation légère, mais également utile, Wilder disposa la chaloupe, et arrangea convenablement les voiles ainsi que les autres agrès qui pouvaient être nécessaires en cas de réussite.

Au milieu de ces apprêts, une couple d'heures s'écoulèrent aussi promptement que si les minutes n'avaient été que des secondes. Au bout de ce terme, il avait achevé son travail. Il coupa les cordages qui servaient à affermir la chaloupe lorsque le vaisseau était en mouvement, la laissant à la même place, mais de manière qu'elle ne fût plus attachée d'aucun côté à la carcasse du bâtiment, qui, en ce moment, s'était affaissé au point qu'on pouvait craindre à chaque instant qu'il s'abîmât sous leurs pieds.

Cette mesure de précaution une fois prise, il invita ses compagnes à se placer dans la chaloupe, de peur que la crise ne vînt plus tôt qu'il ne le supposait; car il savait qu'un vaisseau qui enfonce est comme un mur qui va tomber, toujours prêt à céder à la moindre impulsion qui l'entraîne en bas.

Il commença alors une opération presque aussi nécessaire : c'était de faire un choix parmi le chaos d'objets dont le zèle mal dirigé des trois dames avait tellement encombré la chaloupe, qu'il leur restait à peine une place pour y mettre leurs personnes, bien plus précieuses que tout le reste. Malgré les bruyantes et continuelles remontrances de la négresse, les caisses, les coffres, les paquets furent jetés à la mer, comme si Wilder, eût été sans aucune considération pour les besoins futurs de l'être charmant en faveur duquel Cassandre, aussi peu écoutée que l'ancienne prêtresse du même nom, élevait si souvent la voix d'un ton de reproche.

Ce fut alors, et seulement alors, que Wilder prit quelque repos. Il avait disposé les voiles de manière à pouvoir les hisser en un instant. Il avait examiné avec soin si quelque corde, qu'il n'aurait pas aperçue, n'attachait pas encore la chaloupe aux débris du navire, pour les entraîner avec eux, et il s'était assuré par lui-même que du bois, de l'eau, une boussole et les instruments imparfaits dont on se servait alors pour reconnaître la position d'un vaisseau, étaient rangés avec soin à leurs places respectives, et tout prêts à servir au besoin. Quand tout fut ainsi préparé, il se plaça lui-même à la poupe de la chaloupe, et s'efforça, en composant son visage, d'inspirer à ses compagnes moins résolues une partie de sa fermeté.

L'astre brillant du soleil se réfléchissait en

mille endroits autour d'eux. La mer était tombée dans un repos si complet, que ce n'était qu'à de longs intervalles que la grande masse inerte sur laquelle était placée la chaloupe sortait en quelque sorte de sa léthargie pour voguer pesamment une minute sur les eaux qui l'envahissaient, et s'affaisser ensuite davantage dans l'élément avide qui allait l'engloutir. Cependant cet affaissement progressif semblait s'opérer avec une lenteur insupportable à ceux qui attendaient avec tant d'impatience la submersion totale du navire comme la crise qui devait décider de leur sort.

Pendant ces heures d'incertitude terrible et d'angoisses, la conversation entre les passagers attentifs, quoique sur le ton de la confiance et souvent même de la tendresse, était interrompue par de longs intervalles de silence et de réflexion. Chacun s'abstenait de la moindre allusion au danger qui les menaçait, pour ménager les sentiments des autres; mais personne ne pouvait cacher le risque imminent qu'ils couraient à cette sollicitude jalouse de l'amour de la vie qui leur était commune à tous.

Ce fut dans cette terrible attente que s'écoulèrent les minutes, les heures, et le jour tout entier, jusqu'à ce qu'on vit l'obscurité se glisser le long du vaste abîme, rétrécissant peu à peu l'horizon du côté de l'est, jusqu'à ce que leur vue se trouvât bornée à un cercle étroit et sombre autour de l'endroit où ils étaient. A ce changement succéda une autre heure cruelle pendant laquelle il semblait que la mort se disposât à les visiter, entourée de tout ce que ses horreurs ont de plus affreux. Le bruit que faisait une pesante baleine en étendant son corps énorme sur la surface de la mer se fit entendre au loin; il fut reproduit par une centaine de grands poissons qui venaient à la suite de la reine de l'océan. L'imagination inquiète de Gertrude se figura que la mer vomissait tous ses monstres, et, malgré le calme avec lequel Wilder lui assurait que ces sons habituels étaient plutôt un signal de paix et de tranquillité que les symptômes d'un nouveau danger, elle n'avait sans cesse sous les yeux que les profonds abîmes au-dessus desquels ils étaient suspendus par un fil, et se les représentait remplis de leurs hideux habitants. Le jeune marin tressaillait lui-même en apercevant à la surface de l'eau les sombres nageoires d'un vorace requin qui rôdait autour de la *Caroline*, comme averti par son instinct que tout ce que contenait ce malheureux vaisseau allait bientôt devenir la proie de son espèce. Alors se leva la lune, dont la clarté douce et décevante se vit illusions fantastiques sur cette scène variée, mais toujours terrible.

• Voyez, dit Wilder au moment où l'astre pâle et mélancolique sortit du sein de l'océan, voyez, nous aurons du moins ce flambeau pour diriger notre dangereux esquif. — L'instant fatal approche-t-il? demanda mistress Wylls avec toute la fermeté dont elle était capable dans une situation aussi critique. — Oui, Le vaisseau a déjà enfoncé ses dalots dans la mer; quelquefois un bâtiment peut surnager jusqu'à ce qu'il soit entièrement converti d'eau. Si le nôtre doit couler à fond, décidément ce sera bientôt. — Si'il doit couler, dites-vous? Y a-t-il donc quelque espoir qu'il puisse rester à flot? — Aucun, dit Wilder en s'arrêtant pour écouter les sons creux et menaçants qui partaient des profondeurs du vaisseau, tandis que l'eau se frayait un passage de tous les côtés, et qui retentissaient comme le mugissement de quelque monstre terrible dans la dernière agonie; aucun, il a déjà perdu son aplomb. »

Ses compagnes s'aperçurent du changement; mais, pour rien au monde, aucune d'elles n'aurait osé proférer une syllabe. On entendit un son bas, sourd et menaçant, et alors l'air renfermé dans le vaisseau fit sauter le devant du tillac avec une explosion semblable à celle d'une décharge d'artillerie.

• Maintenant saisissez les cordes que je vous ai données! » s'écria Wilder hors d'haleine.

Ses paroles furent étouffées par le bouillonnement toujours croissant des ondes. Le vaisseau plongea comme la baleine qui expire, et, élevant sa poupe dans les airs, s'enfonça dans les profondeurs de la mer comme le léviathan qui cherche ses retraites secrètes. La chaloupe immobile fut enlevée avec le vaisseau au point de se trouver dans une position presque perpendiculaire.

Lorsque le reste du navire descendit dans l'abîme, l'avant de la chaloupe rencontra l'élément entr'ouvert et s'y enfonça presque au point de se remplir; mais, solide et légère, elle se releva, et, grâce à la secousse qui lui fut donnée par la masse qui s'affaissait, la petite arche fut lancée à fleur d'eau. Cependant l'onde écumante qui se précipitait dans le tourbillon entraînait tout sur son passage, et, l'instant d'après, la chaloupe descendit le long de la pente rapide comme si elle allait suivre le vaste bâtiment dont elle avait si longtemps dépendu, entraînée dans le même gouffre qui s'ouvrait devant elle; puis elle se releva de nouveau en se balançant à la surface de l'eau et tourna un instant sur elle-même avec une rapidité effrayante. Enfin l'océan sembla pousser une espèce de gémissement lugubre, et tout rentra dans le repos, les rayons de la lune se jouant sur son sein perdue aussi tranquillement que s'ils se fussent réfléchis sur la surface limpide d'un lac

entouré d'une ceinture de montagnes qui lui prêtent leur ombre.

On trouve, dans le *Corsaire rouge*, toutes les qualités et tous les défauts qui distinguent l'auteur; d'un côté, même amour de la mer, mêmes connaissances maritimes, mêmes belles descriptions de combats et de tempêtes; d'un autre côté, des longueurs qui nuisent peut-être à l'action et retardent le dénouement. Mais ces taches disparaissent devant la hardiesse des situations et la vérité des détails.

Corsaire (Lé), opéra-comique en trois actes, en vers, paroles de La Chabeaussière, musique de Dalayrac, représenté au Théâtre-Italien le 17 mars 1783. L'action est romanesque et parut alors compliquée; on la trouverait probablement trop simple aujourd'hui. Les imbroglis de Scribe ont modifié sensiblement le genre de l'opéra-comique. Le *Corsaire* était le second opéra-comique représenté de Dalayrac. La musique parut spirituelle et expressive; le succès qu'elle obtint décida le jeune compositeur à se vouer à la carrière dramatique.

Nous en extrayons les couplets suivants, si lestement trouvés, et qu'on pourrait intituler *la Chose et le mot*. L'auteur des vers peut revendiquer sa part dans les éloges que nous accordons au musicien qui, du reste, a rendu d'une façon très-heureuse la goguenardise des strophes.

On se presse toujours trop

tôt, En dé-si-rant le ma-ri-

-a-ge. C'est un mot, c'est un

mot, c'est un mot qui plaît au jeune

-a-ge. Mais si - le s'en re-pent bien

-tôt, Et d'un air tout

sot, Dit, lorsque son choix n'est pas sa-

-ge: La cho-se ne vaut pas le

mot, La chose ne vaut pas le mot

DEUXIÈME COUPLET.

Notre destin dépend d'un mot,
Mot sacré qui de nous dispose.
C'est le mot qui mène à la chose;
Fille, dont l'honneur est le lot,
N'avance pas trop.
On ne doit jamais, et pour cause,
Risquer la chose avant le mot.

TROISIÈME COUPLET.

Mais, quand on trouve ce qu'il faut
Pour être heureuse en mariage,
Dans le mot tout plat, tout engage,
Le cœur s'en aperçoit bientôt,
Et chante tout haut,
En chérissant son esclavage :
La chose vaut mieux que le mot.

Corsaire (Lé), journal des spectacles, de la littérature, des arts, des mœurs et des modes, une des premières et des plus persistantes parmi ces feuilles légères qu'un député du temps qualifiait de *journaux marrons*, et qui, en effet, sous prétexte de littérature, de mœurs surtout, firent durant la Restauration une contrebande politique si active, ou plutôt si française. Le *Corsaire*, lui aussi, avait juré ses grands dieux qu'il ne toucherait pas à l'arche sainte; mais ses instincts n'avaient pas tardé à l'entraîner, et, répondant un jour au *Journal des Débats* qui « morigénait ce qu'il appelait les *petits journaux*, sans doute parce que dans la rue des Prêtres on mesurait le mérite à la toise : « Que nous reproche-t-on? disait-il. De chercher à entrer dans le domaine de la politique par une porte dérobée; et pourquoi nous ferme-t-on la porte cochère? » Il faisait, en somme, ce que faisaient tous les petits journaux d'alors, ce que font tous ceux d'aujourd'hui, sauf à rester sur le carreau.

Commencé le 11 février 1823, le *Corsaire* dura jusqu'en 1852, mais non sans avoir subi force interruptions et transformations. Un grand nombre de littérateurs devenus plus ou moins célèbres ont passé par les bureaux de rédaction de cette feuille : Alphonse Karr, Léon Gozian, Méry, Louis Reybaud, Paul de Musset, Arnould Frémy, Jules Sandeau, Mürger, Champfleury et d'autres. Elle était devenue, dans les derniers temps de la monarchie, sous le nom de *Corsaire-Satan* qu'elle avait pris à la suite de sa fusion avec le *Satan*, une petite feuille du même genre, et sous la direction d'un vieux journaliste, Lepoitevin Saint-Alme, une sorte de collége

d'adultes où une foule de débutants littéraires s'exerçaient à toutes les malices de la plume. Après 1848, elle avait, sous l'influence de MM. Alfred de Coëtlogon et René de Rovigo, déserté le parti de l'opposition libérale pour passer aux légitimistes. Des tentatives ont encore été faites dans ces dernières années pour relever ce brûlot, notamment en 1858, par M. Viennot, son ancien pilote, et par M. Jules Lermina, en 1867, mais toujours sans succès.

CORSALI (André), navigateur italien, né à Florence, vivait dans la première moitié du xvi^e siècle. Il entra au service d'Emmanuel, roi de Portugal, qui le chargea d'explorer les Indes et la Chine. Lorsqu'en 1516 une ambassade portugaise se rendit en Abyssinie, Corsali, qui était alors à Cochîn, se joignit à elle, puis visita Mascate, une partie de la côte d'Arabie, Ormuz et Goa. Corsali a écrit une relation de ses voyages dans deux lettres remplies de détails intéressants, adressées de Cochîn, l'une à Julien de Médicis, en 1515, l'autre à Laurent de Médicis, en 1517. Elles ont été publiées dans divers recueils, entre autres dans les *Viaggi e navigazione di Ramusio*. Le *Recueil de Temporal* (Lyon, 1556, in-fol.) en contient la traduction française par Gabriel Siméon.

CORSANGE (Jean-François-Jacques), auteur dramatique, né à Paris en 1751, mort à Bordeaux en 1821. Il a composé un assez grand nombre de comédies en prose, réunies et publiées à Boulogne (1807, 2 vol. in-8°).

CORSE s. et adj. (kor-se). Géogr. Habitant de la Corse; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : Un Corse. Une femme corse. Un cheval corse. Les mœurs corse. L'idiotisme corse. Le caractère des Corse participe plus de la gravité espagnole que de la vivacité italienne. (Cesce de Bradi.)

CORSE, autrefois *Corsica*, la plus grande des îles de la Méditerranée après la Sardaigne et la Sicile, formant le département français de son nom, située entre 41°-43° de latitude N. et 6°-8° de longitude E., au S. du golfe de Gênes, à 180 kilom. S.-E. de la côte de France, à 77 kilom. O. de la côte d'Italie, et à 10 kilom. N. de la Sardaigne, dont la sépare le détroit de Bonifacio; elle mesure 183 kilom. dans sa plus grande longueur et 84 dans sa plus grande largeur de l'E. à l'O. Superficie, 874,745 hectares. Ce département est divisé en cinq arrondissements : Ajaccio, chef-lieu, Bastia, Calvi, Corte, Sartène; 62 cantons, 362 communes, représentant une population totale de 259,861 hab. Le département de la Corse forme le diocèse d'Ajaccio, la 17^e division militaire du 4^e corps d'armée, il est du ressort de la cour impériale de Bastia, de l'académie d'Aix, de la 30^e conservation des forêts et de l'arrondissement minéralogique de Grenoble.

— *Topographie*. L'aspect général de l'île de Corse est on ne peut plus pittoresque. L'intérieur présente un amas de montagnes très-rapprochées, formant une multiplicité de gorges et de belles vallées traversées par des ruisseaux ou des torrents; des rochers sourcilleux, des forêts séculaires, de profonds précipices où mugissent des eaux turbulentes, de vieilles tours dissimulées sur les plages de distance en distance, et destinées jadis à protéger l'île contre les attaques des Barbaresques, offrent tour à tour une multitude de sites charmants ou agrestes qu'on ne se lasse pas d'admirer. Les différentes montagnes qui hérissent le sol de la Corse se rattachent toutes à une chaîne centrale qui s'étend du N. au S., depuis le cap Corse jusqu'à Bonifacio, et qui forme deux versants principaux à l'E. et à l'O., d'où descendent de nombreux cours d'eau. La hauteur des principales montagnes est évaluée ainsi : Monte-Rotondo, 2,763 m.; Cinto, 2,519 m.; Cardo, 2,499 m.; Padro, 2,457 m.; Artica, 2,439 m.; Saccadine, 2,055 m.; San-Pietro, 1,659 m.; Cerio, 1,071 m., etc.

Les principales rivières qui arrosent la Corse sont : le Golo, le Fiumalto, le Bevinco, l'Alezani, le Tavignano, la Bravona, le Fiumorbo, le Travo, l'Abatesco, la Solenzara, la Sainte-Lucie, l'Oso, le Strabaccio, qui se jettent, à l'E., dans la mer de Toscane; l'Ortelo, le Liamone, la Sagone, le Porto, le Fango, le Valinco, la Gravona, le Tavoro, le Prunelli, qui affluent dans la Méditerranée, sur la côte occidentale de l'île. La Corse possède quelques lacs, dont les plus célèbres sont ceux de Creno et d'Iso; le premier a un aspect sombre et imposant; sa profondeur n'a jamais pu, dit-on, être mesurée; le second, situé au N.-O. du Creno, ressemble à un entonnoir renversé. Ajoutons à cette nomenclature hydrographique les étangs de Biguglia, de Diana et d'Urbino; les marais de Calvi, de Saint-Florent, de la Casinca, de San-Pelegrino, etc.; quelques sources d'eaux minérales, dont les plus connues sont les eaux thermales de Guagno, de Pietra-Pola, de Tallano, d'Olmeto, et les eaux acides froides d'Orezza et de Puzichello.

Les côtes de l'île de Corse forment une multitude de golfes, d'anse, de caps où l'on trouve beaucoup d'ancreages pour les vaisseaux qui tirent peu d'eau, et, en plusieurs endroits, des ports et des rades pour les grands vaisseaux; les plus remarquables de ces enfoncements sont les golfes de Saint-Florent, de Calvi, de Porto, della Liscia, d'Ajaccio, de Valinco, de Manza et de Porto-Vecchio. La côte orientale suit à peu près la direction du méridien; elle est basse, sablonneuse, en quelques

endroits bordée d'étangs et de marais, et peu découpée, si ce n'est dans la partie méridionale, qui est escarpée, bordée d'îlots et d'écueils. La côte occidentale est bordée de quelques îlots, abrupte et très-découpée; on y voit de nombreux enfoncements, séparés par des pointes ou des caps, dont les plus considérables sont: le cap Corse, au N., le cap Rosse et le cap della Parata, à l'O. d'Ajaccio. Les principaux ports sont ceux de Bastia, de Bonifacio, de Calvi, de Saint-Florent et de Porto-Vecchio.

— **Climat.** Il y a dans cette île, dit un géographe de la Corse, trois climats bien distincts, mesurés par les degrés d'élévation du terrain: le premier, qui est celui de toute la plage maritime, embrasse la région inférieure de l'atmosphère depuis le niveau de la mer jusque vers 580 m. d'altitude, et celui-là porte le caractère qui convient à la latitude de l'île, c'est-à-dire qu'il est chaud comme les côtes parallèles d'Italie et d'Espagne. Le second est celui de la région moyenne, qui s'étend depuis 580 m. jusque vers 1.750 m. et même vers 1.950 m., et il ressemble au climat de France, particulièrement à celui de la Bourgogne, du Morvan et de la Bretagne. Le troisième est celui de la région supérieure ou cime de la montagne, et ce dernier est froid, tempétueux comme celui de la Norvège. Dans le premier climat, c'est-à-dire sur toute la côte de la mer, il n'y a, à proprement parler, que deux saisons, le printemps et l'été. A peine les froids modérés de l'hiver sont-ils ramollis qu'un soleil ardent leur succède pour huit mois, et la température passe de 30 à 180. Dans le second climat, c'est-à-dire dans les montagnes, depuis 580 jusqu'à 1.950 m., les chaleurs sont beaucoup plus modérées, les froids sont plus longs et un peu plus vifs; la température est moins extrême, sans être moins variable. Le troisième climat enfin, celui de la haute cime des monts, est le siège des frimas et des ouragans pendant huit mois de l'année, et d'un air parfaitement pur ou semé de nuages légers pendant la saison d'été. Les vents dominants dans l'île sont ceux du sud-est, du sud-ouest, de l'est et du nord.

— **Productions minérales, végétales et animales.** Des terrains primitifs, presque entièrement granitiques, occupent les parties S. et O. de l'île, tandis que le cap Corse et la région orientale sont formés de terrains intermédiaires; sur quelques points seulement, et par lambeaux isolés, se montrent les terrains tertiaires. Les richesses minérales de la Corse sont variées et importantes; on exploite des mines de fer à Olmeta, à Farinole, à Venzolasca et à Ota; une mine de plomb dans le petit vallon de Barbaggio; des mines de plomb argentifère à Calenzana, à Moncale, à Calacuccia, à Albertacce, à Casamaccioli, à Corscia et à Lozzi; une mine argentifère dite *argentella*, à une petite distance du port de Calvi; une mine d'antimoine sulfuré à Erza; une mine de manganèse dans le bassin d'Alesani; des mines de cuivre à Castifao et à Linguizetta; des mines de charbon à Evisa, à Ota, à Calacuccia, à Albertacce, à Casamaccioli, à Corscia et à Lozzi. Il importe de mentionner aussi les beaux granits de Vico et d'Algaïola (c'est de cette dernière localité qu'on a tiré le granit qui forme le socle du socle de la colonne Vendôme); le porphyre de Tallano et de la vallée de Carro, et, sur plusieurs points, de riches carrières de marbres calcaires, verts ou blancs. En outre, l'amiante est très-commun en Corse; il se trouve à Scolea, à Noceta, à Brando, à Cinto-Monte, etc., etc.

Les forêts qui couvrent les montagnes jusqu'à une certaine hauteur sont d'une beauté remarquable et formées principalement de pins, de chênes blancs et verts, de châtaigniers, de térébinthes, etc. Au-dessus de ces forêts, les cimes des montagnes, sur lesquelles se trouve assez souvent un petit lac peuplé de truites, sont couvertes de plantes aromatiques et rouges de fraises dans la saison; les bestiaux y pâturent pendant l'été. Quoique pierreux en général et en grande partie inculte, le sol de la Corse est des plus riches et des plus fertiles. Toutes les cultures y réussissent: le mûrier, la vigne, le coton, le tabac, la garance, l'indigo, la canne à sucre, etc.; mais les capitaux manquent, ainsi que les routes et les bonnes méthodes agricoles, et les bras sont insuffisants. Bien que la culture des céréales laisse à désirer, elle suffit cependant à la consommation locale. Dans les plaines d'Aleria, de Mariano, de Fiumorbo, de Valinco et de Tavoro, le blé rapporte de 18 à 50 fois la semence, l'orge plus encore, et le maïs y centuple. Sur plusieurs points la vigne est en progrès, notamment dans les environs d'Ajaccio et du cap Corse; mais les vins sont de qualité médiocre; la culture la plus répandue dans l'île est celle de l'olivier; elle s'étend sur une superficie de 10.712 hectares, produisant, année ordinaire, 40.226 hectolitres d'huile, qui représentent une valeur de 3.952.933 francs. A cet important produit il convient d'ajouter celui des châtaigniers, qui fournissent une des principales ressources de l'île. Dans toutes les vallées qui avoisinent la côte croissent l'orange et le citronnier; le cédratier sur la côte ouest du cap Corse; sur d'autres points, le cerisier, le prunier, l'amandier, le figuier, le pêcher, l'abricotier, le pommier, le poirier, le jujubier, le noyer, le grenadier, le néflier, etc. On trouve aussi en Corse de belles plantations de mûriers, peu de prairies naturelles ou artificielles, de vastes pâtis où vivent de maigres troupeaux, et de nombreux essais d'abeilles qui donnent des produits assez estimés.

cielles, de vastes pâtis où vivent de maigres troupeaux, et de nombreux essais d'abeilles qui donnent des produits assez estimés.

La variété du climat de la Corse explique l'existence dans cette île de la plupart des quadrupèdes utiles de l'Europe. Les ânes y sont de petite taille, mais forts et vigoureux; la race bovine est assez forte, mais les pâturages ne lui sont pas avantageux; les vaches donnent peu de lait. Les chevaux sont grands, d'une belle espèce et très-multipliés; les moutons sont renommés pour la délicatesse de leur chair, mais leur laine est commune et généralement de couleur noire. Les brebis ont quatre et quelquefois six cornes. Le mouton, que Buffon regarde comme le type originel du mouton domestique, est un animal particulier à l'île de Corse.

Le cheval corse est très-petit, grêle, mais d'une nature ardente et vive. La petitesse de sa taille, qui ne dépasse guère 1 m. 40, est due à l'incurie avec laquelle on le traite et tient aussi à l'état arriéré de l'agriculture. Il vit ordinairement en pleine liberté dans les maquis, où il se nourrit tant bien que mal au beau temps, où il ne trouve pour toute nourriture pendant l'hiver que des feuilles sèches et de l'écorce. Quand on veut se servir de ce cheval, on lui fait manger quelques poignées d'orge au moment de partir; mais, pendant le voyage, on ne lui donne rien. Ce cheval est le produit mêlé des restes d'une ancienne race locale particulière à l'île, croisée au hasard avec des animaux de races diverses importés des contrées voisines, et principalement de la Sardaigne.

Il ne faut pas essayer d'améliorer la population chevaline de la Corse avant d'avoir amélioré la culture. Il convient, quant à présent, de laisser cette race à elle-même, car elle est parfaite pour la nourriture qu'elle peut recevoir dans cette contrée.

Il n'y a pas de loups dans l'île, mais les renards et les sangliers y sont nombreux; les porcs y sont très-multipliés et à demi sauvages. Le cerf est assez commun dans les grandes forêts, qui recèlent aussi des lièvres d'une grande beauté. La perdrix, la bécasse, la bécassine, la pintade, le faisan sont très-communs et d'une grande délicatesse; rien n'égale la saveur des grives, des merles, des callets et des ramiers de montagnes. Les aigles, les vautours et une grande quantité d'oiseaux de proie habitent les hauteurs. Les reptiles sont assez communs, mais peu dangereux; on y trouve une espèce d'araignée venimeuse, connue sous le nom de *malmignate*, dont la morsure est, dit-on, mortelle. Les rivières et les lacs de la Corse sont très-poissonneux; le thon et les sardines abondent sur les côtes. On y trouve aussi des bancs d'huitres remarquables par leur grosseur; enfin, sur les côtes qui font face à la Sardaigne, on pêche de très-beau corail, rouge, blanc et noir.

— **Industrie, commerce.** L'industrie manufacturière de la Corse est loin d'être en rapport avec l'importance de cette île et la diversité de ses produits agricoles. Les habitants tirent de la France une grande partie des produits manufacturés dont ils ont besoin. L'île possède cependant plusieurs forges à la catalane, des fabriques de pâtes alimentaires, des savonneries, des verreries, des moulins à huile et à blé, des goudronneries, quelques fabriques de draps grossiers et des ateliers assez importants pour la fabrication de la fonte au charbon de bois. Le commerce de cette île est presque entièrement alimenté par ses produits agricoles, vins, eaux-de-vie, huile d'olive, fruits, cire, auxquels se joignent quelques produits de la pêche, poissons salés, corail brut, et quelques peaux tannées et corroyées. La valeur des marchandises importées en 1860 s'est élevée à 20.791.255 francs. Le mouvement de la navigation à voile et à vapeur des différents ports de l'île a fourni, en 1866, les chiffres suivants, entrée et sortie réunies: 2.581 navires, jaugeant ensemble 166.959 tonneaux.

— **Histoire.** Les Grecs désignaient anciennement la Corse sous le nom de *Kyros*, ce n'est que chez les auteurs relativement plus modernes qu'elle est appelée *Korsis* et *Korsica*. C'est de ce dernier mot que les Latins ont formé le nom ethnique *Corsus* et l'adjectif dérivé *Corsicanus*, employés dans Ovide, Servius et Solinus. La plupart des géographes grecs lui assignaient la troisième place parmi les sept grandes îles qu'ils comptaient dans la Méditerranée; cependant Diodore la relègue au sixième rang. Les anciens n'avaient que des notions inexactes sur l'étendue réelle de cette île et la distance qui la séparait des côtes voisines. Les forêts immenses dont elle était couverte fournissaient un bois de construction renommé dans toute l'antiquité. Cependant elle semble être toujours restée inculte et avoir été habitée par des races rebelles à toute civilisation, car Strabon dit que ses habitants étaient *plus sauvages que des animaux*. Cependant Diodore se montre moins sévère, et il parle avec éloges de la docilité et de l'adresse des esclaves corses. Origène, qui passa en exil huit années dans cette île, donne sur elle des détails peu favorables; il est vrai que la situation dans laquelle il s'y trouvait a pu influencer son impartialité. Quelle était l'origine de ses habitants, à quelle famille ethnographique doivent-ils être rapportés? C'est là une question obscure qui, aujourd'hui même, n'est pas encore entièrement résolue. Si l'on s'en rapporte aux données fournies par

Sénèque, les premiers habitants de cette île seraient venus de l'Espagne, et appartiendraient par conséquent à la race ibérienne; leurs mœurs offrent une certaine analogie avec les mœurs espagnoles, surtout avec celles des Cantabres. Ensuite seraient survenus des émigrants liguriens. Telle n'est pas cependant l'opinion de Solinus, qui consultait des documents aujourd'hui perdus, et qui regarde les Liguriens comme les premiers colonisateurs de l'île. Ce qui tendrait à confirmer cette assertion, c'est la légende qui attribue le nom de *Corsa* à une femme ligurienne ainsi appelée, qui l'aurait découverte. Le nom de *Corsa* serait alors en réalité plus ancien que celui de *Kyros*, sous lequel la connaissaient les Grecs, et qu'on prétend être le nom d'un héros, fils d'Hercule.

Les Phéniciens, maîtres du bassin de la Méditerranée, s'établirent en Corse, où ils trouvaient d'excellents chantiers de construction, et y fondèrent la ville d'Aleria. On ne sait combien d'années dura cette domination. Les Phéniciens durent, comme dans toutes leurs colonies, apporter la prospérité en Corse et s'abandonner dans l'élément autochtone dans lequel se fondirent à leur tour les autres éléments nouveaux, tels que l'élément étrusque et l'élément grec ou libyen.

Les Phocéens, chassés de leur ville par Harpagus, se réfugièrent (550 avant J.-C.) en Corse, où, vingt ans auparavant, leurs compatriotes avaient fondé une colonie. Au bout de cinq ans, la mésintelligence se met entre les Phocéens et les Phéniciens; ceux-ci, avec le secours des Etrusques et des Carthaginois, leurs congénères, chassent les nouveaux venus, qui vont alors fonder la ville de Reggio, en Calabre.

Pendant que la Corse, colonisée par ces races diverses et livrée à ce travail de fusion d'où sortent les nationalités, grandissait ainsi dans l'indépendance, Carthage et Rome s'élevaient, l'une par le commerce, l'autre par les armes. Carthage, souveraine des mers et oubliant les liens de famille qui l'attachaient aux colonies phéniciennes, envahit la Sardaigne et la Corse; dans les deux îles, la résistance fut terrible, et, refoulés dans leurs montagnes, les insulaires ne purent être soumis. Les Carthaginois abandonnèrent la Corse, réservant toutes leurs forces contre la Sardaigne, plus voisine de la métropole.

L'Italie ne suffit plus à l'ambition de Rome; sa première lutte sur mer contre sa puissante rivale est une victoire, la Sicile en est le prix; et quand elle veut faire la conquête de la Sardaigne, la Corse lui paraît une proie facile et commode; c'en est assez pour décider le sénat romain à s'en emparer. Le consul Lucius Scipion y débarque (494 de Rome) et occupe Aleria par surprise; mais la résistance est terrible, et il comprend que la conquête de l'île sera difficile. Il fallut, en effet, près d'un siècle avant que Rome réussît à lui faire accepter docilement son joug et à la faire entrer en coopération pacifique dans le courant de sa civilisation. Il y eut dans cet intervalle trois révoltes; deux fois le triomphe fut décerné aux consuls, et un jour même le danger fut si grand, que le sénat ordonna des *supplicationes*. Enfin, en 589, la paix fut conclue: la Corse était annexée à l'empire romain. Son histoire particulière cesse alors; elle subit les contre-coups des révolutions de la métropole. Assimilée d'abord aux habitants du Latium, elle n'eut ni préteur ni proconsul. Quand Rome eut des colonies, Marius y fonda Maranna (660), et Sylla, vainqueur à son tour, y établit Aleria (673) pour contre-balancer son influence. Pendant la grande lutte de la république expirante, la Corse est ballottée d'un maître à l'autre, mais elle ne remue pas. Depuis Jules-César elle avait perdu le droit de s'administrer par ses propres lois; Auguste en fait une province proconsulaire; Constantin y envoie un *præses* relevant du préfet du prétoire d'Italie.

Les hordes barbares, brisant les digues derrière lesquelles les avaient si longtemps maintenues les légions romaines, se ruèrent sur l'empire, qui s'en allait en lambeaux. Genséric, maître de Rome, à la tête de ses Vandales, s'empara de la Corse (457), la pillé et la décima; cette île, si prospère sous la domination romaine, un des greniers de la ville impériale et son chantier inépuisable, expia bien cruellement le bonheur de ses dernières années. La Corse eut ses martyrs, dans le clergé surtout, pour qui commence cette école de souffrance où il se trempa pour des luttes plus terribles contre les Arabes. Tour à tour vainqueurs et vaincus, les Vandales sont définitivement chassés de Corse par Justinien (534), après une domination de soixante dix-sept ans. Le gouvernement des Vandales, en face d'une population décimée, mais non vaincue, resta, autant que permet de le savoir la pénurie des documents, essentiellement militaire. Une armée superposée au pays le pressurait, et chaque chef, dans le district qui lui était confié, exerçait une autorité absolue. Il en fut de même sous les Goths, dont la domination éphémère ne dura que deux ans.

Le code Justinien fut introduit en Corse, et la prospérité reparut un moment sous une sage administration. Mais ces réformes ne tardèrent pas à être annulées par la faiblesse chaque jour croissante de l'empire, et l'administration prit les deux caractères de tous les despotismes qui tombent, l'impuissance et la dureté. Une révolte ne fit qu'augmenter les

malheurs des Corses, qui en furent réduits à vendre leurs enfants pour satisfaire à l'avidité des Grecs.

L'Eglise était alors l'asile des opprimés. Saint Grégoire, dont on trouve la main dans tous les événements de son siècle, intervint plus que ses successeurs dans les affaires de la Corse. Mais, entre la tyrannie de Byzance et la protection insuffisante des papes, les Corses souffraient toujours; ils imitèrent les autres provinces, qui, peu à peu et sans secousses, se détachaient de l'empire, et vers la fin du VII^e siècle ils chassèrent les officiers impériaux, proclamèrent leur indépendance et se donnèrent un gouvernement national. Mais toutes les espérances de prospérité et de calme que le nouvel état de choses faisait naître disparurent bientôt devant les redoutables invasions des Arabes.

Ce ne furent tout d'abord que des incursions, comme en souffrait d'ailleurs tout le bassin de la Méditerranée. Les Sarrasins débarquaient, pillaient, brûlaient, emmenaient hommes, femmes, enfants, tout ce qui se pouvait vendre, et rentraient dans leurs repaires. La première invasion date de 713. Lorsque, plus tard, ils tentèrent de s'installer dans ces pays, ils rencontrèrent une résistance indomptable, et vinrent se heurter aux puissants seigneurs que les papes lançaient contre eux. C'est ainsi qu'ils furent successivement défaits par Adhémar, comte de Gênes, au nom du roi Pépin, par le comte Burchard et par le roi Charles, le fils du grand empereur, qui les chassa complètement de l'île (810). Toujours harcelés, ne pouvant achever leur conquête, que la vigilance des papes et la haine des Corses, chez qui la défense de la foi se confondait avec celle de la terre natale, remettaient toujours en question, les Arabes ont passé sur la Corse comme un fléau, sans y laisser, ainsi qu'en Espagne, l'empreinte de leur civilisation et de leur génie; car le joug militaire qu'ils firent peser sur les Corses ne se transforma jamais en un gouvernement régulier et accepté.

La papauté, armant ainsi les premiers chrétiens contre les infidèles envahisseurs de la Corse, protégeait des chrétiens et des sujets. Débarrassée de la tutelle des empereurs d'Orient, s'enrichissant sous le puissant protectorat des Francs, elle avait obtenu du roi Pépin, en échange de sa condescendance, de nombreuses possessions en Italie; la Corse y fut comprise. Mais la conquête était encore à faire, et l'île resta sous la domination impériale jusqu'à sa complète pacification. Le comte Boniface, marquis de Toscane, un des plus puissants barons de l'empire, fut chargé de chasser les Sarrasins qui avaient reparu (928). Il fonda au sud de l'île, en face de la Sardaigne, un fort qui prit son nom et devint la ville de Bonifacio.

Avec la famille du comte Boniface, la féodalité s'introduisit en Corse; elle y eut des caractères et des conséquences qui la distinguaient complètement de celle des autres États de l'Europe. Le paysan était libre, il n'était point attaché à la glèbe, ni immobilisé dans une seigneurie; il devait redevance. Aussi la féodalité n'a-t-elle laissé aucun souvenir bien vif dans les légendes corses. Au sommet de l'échelle sociale, les règles étaient celles de la féodalité italienne, et les investitures se faisaient *secundum morem italicum*, porte une vieille charte.

Les descendants de Boniface régnèrent près d'un siècle en Corse avec des alternatives diverses. Presque toujours éloignés de l'île, ils permirent aux barons corses une assez grande indépendance, et lorsque ceux-ci, à la mort du marquis Hugues, se déclarèrent indépendants (1001), à l'exemple des villes d'Italie, ils ne firent que sanctionner un état préexistant. Mais si l'insouciance de leurs suzerains laissait maîtres dans leurs domaines, ce vasselage les empêchait d'en sortir et d'empiéter sur leurs voisins. Le lien brisé, les ambitions s'éveillèrent; ce fut alors un bouleversement affreux dans toute l'île. Le comte de Cinarca, le plus puissant, profitant d'une division qu'il s'étudiait à fomenter, entre en campagne avec une armée considérable pour soumettre tous les barons. Mais le peuple, fatigué de se voir ainsi dépouillé de tous côtés, broyé entre toutes ces ambitions, se souleva en masse (1007) et se réunit en assemblée nationale dans la vallée de Morosaglia. Ce fut là l'origine de ces fameuses *consules*, véritables champs de mars où le peuple corse accourait protester contre la tyrannie et réunissait ses forces pour y résister.

Dans la consulte de 1007, le peuple donna la dictature au sage Sambucuccio, seigneur d'Alandro, qui réunit aussitôt une armée nationale, se porta à la rencontre du comte Cinarca, qu'il rejeta dans son comté, et définit tour à tour les barons cismontains. Du territoire ainsi conquis, il forma une province indépendante sous le nom de *Terre de commune*. Après la conquête vint l'organisation: chaque commune ou paroisse (*brève*) nommait un certain nombre de conseillers, qui, sous le nom de *pères de communes*, étaient chargés de l'administration de la justice, sous la présidence d'un *podestat*. Chaque podestat nommait un membre du *conseil des Douze*, chargé de faire les lois et règlements de la Terre de commune. La commune, enfin, avait un tribunal populaire, un *caporale*, organe des classes inférieures.

La Corse se trouvait ainsi divisée en trois par-

ties : le cap Corse, l'occident de l'île, et, entre ces deux régions soumises au régime féodal, la Terre de commune. Si l'œuvre de Sambucuccio avait porté ses fruits, la Corse aurait suivi le grand mouvement d'émancipation de l'Italie, l'esprit de liberté aurait gagné de proche en proche, et de ce travail intérieur de régénération serait sortie une nation vivant par elle-même. Mais Sambucuccio mort, personne ne put le remplacer dans la Terre de commune ; les barons s'y précipitèrent. Pour résister à ces agressions, elle chercha, suivant la pitoyable politique des villes d'Italie, un protecteur étranger. Ce fut Guillaume de Malaspina, seigneur de Massa et de Lunigiana. La famille Malaspina, pendant son protectorat, ne changea rien aux institutions de la Terre de commune, mais ne fit rien pour les développer.

Nous avons vu plus haut que les papes prétendaient avoir reçu de Charlemagne la souveraineté de la Corse. La conquête du pays étant alors encore à faire, les troubles qui plus tard désolèrent la péninsule ne laissant subsister aucun droit, les papes ne firent aucun usage de cette cession ; mais, lorsque le calme se rétablit, Grégoire VII envoya Landolphe, évêque de Pise (1077), aux Corses pour les amener à se mettre sous sa protection. Autant valait celle-là qu'une autre, et cette mesure, concertée entre le clergé et les seigneurs qui y trouvaient leur avantage, quoique à des points de vue différents, ne rencontra aucun obstacle. Landolphe, comme récompense, regut pour lui et ses successeurs à l'évêché de Pise l'investiture de l'île avec la moitié des revenus publics ; et, en 1091, pour s'assurer le concours de la flotte pisane contre les Sarrasins, Urbain II cède à Pise la souveraineté absolue sur la Corse moyennant une redevance annuelle.

Gênes réclama contre cette faveur faite à sa rivale, et le prétexte de la querelle fut l'autorité de l'archevêque de Pise sur les évêchés corsés. Gênes demanda, on ne sait à quel titre, à partager cette suprématie ; elle trouva des appuis en Corse. Pour mettre fin à cette querelle, Innocent II érigea l'évêché de Gênes en archevêché, avec trois sièges corsés comme suffragants, Mariana, Nebbio et Accia, au prix d'une redevance annuelle d'une livre d'or.

Pise restait cependant maîtresse absolue de la Corse, et Gênes n'avait plus aucun motif de troubler sa possession ; il fallait un prétexte, et la sérénissime république ne tarda pas à le trouver. Bonifacio était un nid de pirates ; Gênes, pour venger des déprédations commises par les habitants sur un de ses vaisseaux, s'en empara par surprise (1195). C'était là un coup terrible porté à la domination pisane, car les Gênois avaient un pied en Corse, et comme tous les gouvernements nouveaux qui veulent se faire accepter, ils ne tardèrent pas à se créer un parti par leur bienveillance et par de brillantes promesses. La grande querelle des guelfes et des gibelins fut fatale à Pise. Son autorité décroissant dans l'île, dont elle ne pouvait déjà plus s'occuper, elle confia ses intérêts au puissant comte Giudice de Cinarca. Un nouvel incident surgit qui réunait un instant les deux rivaux : pressé d'argent et désireux de se créer des appuis au milieu des désordres de l'Italie, le pape Boniface VIII cède, au mépris de toutes les concessions antérieures, la Corse et la Sardaigne à Jacques, roi d'Aragon (1296). Après deux tentatives infructueuses, les Aragonais durent renoncer au royal cadeau du pape, et la lutte reprit entre Gênes et Pise. Désespérant de vaincre le vieux comte de Cinarca qui, quoique aveugle et accablé d'infirmités, tenait encore vaillamment la campagne, les Gênois gagnèrent un de ses lieutenants qui le leur livra, et le vieillard, jeté dans une prison de Gênes, ne tarda pas à y mourir. La Corse, dès lors, passa des mains de Pise entre celles de Gênes, et la conquête fut ratifiée par les vœux de la population qui, dans la consulte du 12 août 1347, tenue dans la vallée de Morosaglia, choisit pour protectrice la sérénissime république.

Gênes était parvenue à son but, mais elle ne sut pas recueillir les fruits de sa conquête. Poussée vers la Corse en haine et par la jalousie de Pise, elle ne vit dans sa nouvelle possession qu'une mine à exploiter. Race de marchands et de spéculateurs, les Gênois ne surent jamais coloniser ; lorsque, après les premières douceurs de la prise de possession, la cupidité des gouverneurs de la république se montra sous son vrai jour, la révolte éclata, et, loin d'enrichir Gênes, la Corse lui coûta beaucoup d'argent et ses meilleurs soldats. Les Gênois se prirent alors de haine pour ces indomptables insulaires, les accablèrent d'impôts, de vexations, leur refusèrent toute part au gouvernement, les éloignèrent de toute charge. Cette histoire de trois siècles fut un long, mais brillant martyrologe pour la Corse, et une suite d'infamies, de revers et de lâchetés du côté de Gênes, qui trouva toujours sur sa route les descendants du malheureux Giudice de Cinarca. Celui-ci, à défaut d'enfants légitimes, avait laissé des bâtards qui se partagèrent ses domaines : Guillaume de la Rocca, son fils Arrigo, Vincetello d'Istria, Raphaël, Jean-Paul et Rinuccio de Leca se succédèrent avec gloire dans cette œuvre de vengeance et de liberté. Sampiero, les d'Ornano, Achille de Campocasso, et, au-dessous d'eux, de simples partisans, tels que Brandolaccio de Casacconi, à la tête de petites troupes, surent jeter tant d'effroi au

cœur des Gênois, qu'ils ne traversaient la Corse qu'en corps d'armée, ou déguisés en insulaires. Gênes dut parfois abandonner la lutte : elle céda d'abord la Corse à une compagnie de cinq particuliers, dite la Maona (1378) ; mais celle-ci ne put tenir. Alphonse d'Aragon tenta la conquête offerte à son père ; il est repoussé (1420). Les populations affranchies, mais ne pouvant encore se gouverner elles-mêmes, s'offrent aux papes (1444) ; ceux-ci la cèdent aux Campo-Fregoso, protecteurs insuffisants, dont on se débarrasse pour appeler la *Compagnie de Saint-Georges* (1454). La Compagnie ne tarde pas à se rendre odieuse ; le peuple se soulève, et il essaye un instant de s'affranchir de tout protectorat. Sambucuccio voulut reprendre l'œuvre de régénération entreprise par son aïeul ; mais chacun des partis qui s'étaient succédé en Corse y avait laissé des adhérents, et l'on aimait mieux appeler encore l'étranger que de se livrer au travail patient d'une pacification. Le prince de Piombino est appelé en Corse (1483). Il s'effraye bien vite des difficultés de l'entreprise et vend l'île, comme un héritage de famille, à la Compagnie de Saint-Georges (1485). La noblesse ultramontaine, les courageux descendants du comte de Cinarca étaient bien abatus ; plusieurs familles insulaires, fatiguées de ces luttes sans issue, avaient émigré ; la *magnifique Compagnie* n'avait plus d'ennemis sérieux : elle put se livrer en paix à ses dilapidations. Elle refusa de vider les procès ou de juger les crimes, et la *vendetta* se naturalisa dans les familles, comme le seul moyen de sauvegarder leur honneur ou leur sécurité. Parmi les Corses qui avaient été demander à l'étranger une gloire que leur patrie leur refusait, Sampiero de Bastelica, d'abord chef des *bandes noires* du duc de Milan, était passé sous François I^{er} au service de la France. Henri II se l'attacha comme colonel général des Corses au service de la France. Protégé par Catherine de Médicis, estimé du roi, il décida ce dernier à attaquer en Corse l'alliée de Charles-Quint (1553). Le succès dépassa toute attente : les Corses vinrent se ranger sous la bannière de leurs valeureux compatriotes ; l'île fut conquise et incorporée à la couronne de France (1557), sauf quelques places fortes encore aux Gênois. Mais les destinées de la Corse étaient soumises à celles du continent, et le traité de Cateau-Cambrésis (1559) la rendit aux Gênois. En vain Sampiero essaya-t-il d'intéresser la régente, puis le roi de Navarre, puis les grands seigneurs ; ne comptant plus sur aucun secours étranger, il passe en Corse pour soutenir seul la lutte contre Gênes. Pendant trois ans, il tint en échec les forces considérables de la république, qui y envoya ses meilleurs généraux et ne mit fin à cette résistance indomptable qu'en le faisant assassiner (1567). Son fils, Alphonse d'Ornano, continua quelque temps la lutte ; mais la mort de Sampiero la rendait désormais inutile : la paix fut conclue (1569).

La peste, la famine, les dénis de justice, la vente des ports d'armes avec la *vendetta* comme conséquence, les incursions continuelles des corsaires, et par-dessus tout les cruautés et les exactions des gouverneurs gênois, qui, à l'exemple des proconsuls romains, demandaient à passer en Corse pour refaire leur fortune dissipée, voilà ce que nous présente l'histoire de cette île au XVII^e siècle ; aussi l'a-t-on appelé le *siècle de fer*. L'émigration continuait sur une grande échelle et les Corses se distinguaient à l'étranger : Alphonse d'Ornano est fait maréchal par Henri IV, Pierre Libertat délivre Marseille des mains de la Ligue et fait dire au roi : « C'est maintenant que je suis roi. » Léonard de Casanova sert aussi la France. En Espagne, Savelli, est élevé à la grandesse de première classe ; Vaschi devient ministre de Philippe II et gouverneur général des Indes. A Venise, s'illustrent les Pozzo-di-Borgo, les Querani de Giocatojio, les Boerio et les Jacobi. Enfin citons cette fameuse *garde corse* qui montra tant de dévouement aux papes et fut si injustement flétrie par Louis XIV pour avoir obéi aux ordres de ses chefs.

Le seul événement qui marque en Corse, à cette époque (1676), est l'introduction dans l'île d'une colonie grecque, sous la haute protection de Gênes, qui ne se fit pas faute de dépouiller les habitants pour lôtir les nouveaux venus ; aussi ceux-ci furent-ils mal accueillis, et cette animosité coûta cher aux Grecs, qui virent leurs rangs s'éclaircir d'année en année : ils ne forment plus aujourd'hui qu'une petite fraction de la population du district d'Ajaccio. L'heure de la délivrance avait sonné ; un motif, futile s'il en est dans l'histoire des peuples, l'annonça : un vieillard voit sa contribution refusée, parce qu'il y manquait un demi-sou ; il va à l'église du village de Bozio, harangue le peuple ; les cris de : *Vive la liberté !* répondent à son improvisation ; le collecteur et sa troupe sont poursuivis, obligés de rentrer en toute hâte à Corte, et, lorsque le gouverneur fut informé de cette émeute, toute la contrée était déjà en feu (1729).

Les sons du corne insulaire, qui servit de tout temps à réunir la nation contre l'ennemi commun, retentit sur les hauteurs ; son appel fut entendu. Les Gênois partout écrasés se réfugièrent dans leurs places fortes. Bastia est assiégée ; mais la faiblesse de Pompoliani, le premier chef de l'insurrection fait échouer l'entreprise ; les insurgés, réunis au nombre de 10,000 dans la vallée de Morosaglia, déli-

béraient pour se choisir un général. André Colonna Ceccaldi, qui se rendait à Vescovato, tombe par hasard dans leur camp ; on l'arrête et on l'oblige à accepter le commandement. Il demande un collègue et propose de nommer Louis Giamferri, si connu par son courage et son patriotisme. L'insurrection avait trouvé là deux hommes bien faits pour diriger ses premiers pas. Bastia est occupée, et par leurs victoires, ou par des concessions habiles et des armistices qui leur permettaient de réparer leurs pertes et de se préparer à de nouvelles luttes, ils accablèrent peu à peu les Gênois dans leurs derniers retranchements. Gênes ne pouvait plus continuer la lutte avec ses seules forces : elle demanda des secours à l'empereur Charles VI ; celui-ci lui envoya 8,000 hommes sous les ordres du général Wachtendock. L'armée austro-ligurienne est complètement battue à Furiani, et le général allemand fait prisonnier. Mais il était imprudent de blesser l'empereur : son général fut rendu à la liberté et se chargea de porter à son maître un mémoire justificatif de l'insurrection. On conclut un armistice de deux mois pour faciliter le cours d'une si étrange négociation. Rien n'ayant transpiré de Vienne dans cet intervalle, le prince de Wurtemberg parti de Milan avec les troupes impériales et débarqua en Corse. Il n'y eut que quelques engagements insignifiants. La réponse de Charles VI arriva : elle acceptait le programme des insulaires, et le traité fut conclu sous sa garantie et sur ses bases (1733) ; les Allemands quittèrent la Corse. La paix ne pouvait durer longtemps. Malgré le puissant protecteur sous les auspices duquel elle avait été conclue, il y avait toujours mauvaise foi chez les Gênois, qui avaient subi une nécessité, manque de constance chez les Corses, qui connaissaient de longue date la perfidie de leurs ennemis, animosité et aigreur des deux côtés. Un abus de pouvoir d'un employé gênois ralluma la guerre, et, pour décapiter la résistance, le gouverneur fit arrêter et envoya à Gênes les quatre chefs : Ceccaldi, Giamferri, Raffaelli et Altelli. L'empereur, averti de cette violation du droit des gens, intima à Gênes l'ordre de relâcher ses prisonniers. Celle-ci obéit, mais fit connaître aux quatre Corses l'intervention à laquelle ils devaient la liberté, et obtint d'eux le serment de ne jamais rentrer en Corse. Ceccaldi passa en Espagne, où il fut nommé colonel ; seul il tint son serment. Les autres, ne se croyant pas le droit d'enchaîner par une promesse jurée le dévouement que leur patrie était en droit d'attendre d'eux, repassèrent dans l'île. Giamferri y est de nouveau nommé général avec Hyacinthe Paoli pour collègue (1735). Le commissaire gênois, enveloppé près de San-Pelegrino, ne dut la vie qu'à la promesse d'un traité de paix ; mais le sénat refusa de sanctionner les actes de son représentant et donna l'ordre au nouveau commissaire de bloquer les insurgés, de couper toutes les communications avec le dehors, et de les affamer. Ce plan fut exactement suivi ; les munitions commençaient à manquer quand, le 12 mars 1736, un navire sous pavillon anglais parut en vue des côtes de la Corse ; les insulaires se portèrent en foule au-devant de ce coscouteurs qui leur avaient toujours amené des secours et des sympathies. Ce vaisseau débarqua, avec des munitions de poudre, des canons, des fusils et de l'argent, un inconnu vêtu à l'orientale, le baron Théodore de Neuhof, du comté de la Mark, en Westphalie. Après une carrière aventureuse, dont son inconstance brisa tous les chaînons, il conçut le hardi projet de se faire nommer roi de Corse. Il réussit à intéresser des négociants à son entreprise ; l'Europe entière suivait avec intérêt la lutte de la Corse contre Gênes ; les diverses puissances avaient promis leur neutralité, et le moment ne paraissait pas éloigné où la république succomberait. Insinuant et beau parleur, le baron de Neuhof réussit à persuader aux Corses réfugiés sur le continent italien que de hauts protecteurs lui avaient ouvert un crédit presque illimité ; il reçut des lettres de recommandation pour les chefs de l'insurrection, et, muni de ces lettres, il équipa un vaisseau et aborda en Corse. Pour Gênes c'était un inconnu ; elle y voyait tour à tour un seigneur allemand, un duc anglais, ou l'agent de toute autre puissance intéressée à lui ravir la Corse. L'inconnu, présenté au peuple par Giamferri comme un messie, fut acclamé roi. Alors les Gênois, pour détruire la confiance des insulaires en leur nouveau chef, publièrent un manifeste injurieux contre Théodore, et mirent sa tête à prix. Les insurgés n'en furent que plus attachés à leur nouvelle idole, dont les premières mesures furent d'ailleurs pleines de sagesse ; il organisa l'armée sur un pied imposant, il remplaça la taille fixe par un impôt proportionnel, et, pour armer des corsaires, il spécula sur l'amour-propre national ou étranger, en établissant un ordre de chevalerie, l'ordre de la Délivrance. Théodore avait promis, en débarquant, des secours bien autrement importants que ceux qu'il avait amenés : rien ne venait ; la partie saine de la population commençait à deviner le coureur d'aventures ; le sol tremblait sous les pieds du nouveau monarque, qui crut prudent d'abandonner la partie ; le 11 novembre, il s'embarqua à Aleria, sous prétexte d'aller presser les secours attendus, laissant un conseil de régence. Il ne devait plus ressaisir la couronne. Les deux apparitions qu'il fit depuis en Corse furent de quelques jours à peine. Il envoya dans l'intervalle quelques

secours ; mais la fortune sembla lui faire expier, au moment où il poursuivait une entreprise sérieuse, les inconstances de sa vie. La Hollande lui avait ouvert un crédit et ne voulut pas le continuer ; l'Angleterre prit ses intérêts, mais les marchands anglais se fatiguèrent bientôt, et ne pouvant recouvrer leurs avances, firent emprisonner ce *roi d'an été*. Horace Walpole ouvrit une souscription en sa faveur, et il put passer en liberté les derniers jours de sa vie. Il mourut en 1756, et ses restes reposent dans l'abbaye de Westminster. L'insurrection était trop bien combinée pour que la ruine des espérances qu'avait fait naître Théodore pût l'abattre ; aussi les Gênois, épuisés par la lutte, ne possédant plus sur la côte que quelques forteresses qui ne devaient pas tarder à leur échapper, envoyèrent au roi Louis XV une demande de secours. L'occasion s'offrait belle aux ministres français de jeter un peu de gloire sur ce règne qui avait éprouvé tant de revers, et, le 12 juillet 1757, un traité fut signé entre les deux puissances, qui garantissait à Gênes la possession de la Corse et permettait des secours pour la pacification de l'île. Les Corses, effrayés d'une aussi puissante intervention, envoyèrent à la cour un mémoire justificatif de leurs griefs et de leur conduite ; et, sans en attendre l'effet, une consulte nationale décida que l'on soutiendrait la cause de la liberté envers et contre tous. Le 10 novembre 1757, cinq régiments français débarquèrent en Corse sous le commandement du comte de Boissieux, et, pour obéir aux termes du traité, le général français entame des négociations. Les Corses acceptent tout, sauf la domination gênoise. C'était là précisément ce que la cour de France voulait obtenir ; la négociation devenait donc inutile sur le fond ; on la fit cependant traîner en longueur. La cause nationale commençait à souffrir de ces incertitudes, elle se désorganisait ; une tentative de désarmement vint ranimer la lutte. Les Corses se portèrent aux avant-postes français, leur intimant l'ordre, s'ils sont amis des nationaux, de se retirer à Bastia. Les Français s'y refusèrent, ils sont attaqués et anéantis ; le comte de Boissieux, qui était sorti de Bastia à ces nouvelles, est obligé d'y rentrer précipitamment. La mort du général français amena une suspension d'armes. Le marquis de Maillebois, son successeur, jeta le masque ; il repartit les opérations, et, après des alternatives de succès et d'échecs de part et d'autre, moitié luttant, moitié parlementant, le général français réussit à faire accepter un édit de pacification. La guerre de succession, qui agitait alors l'Europe entière, obligea le roi Louis XV à rappeler ses troupes de Corse (1759). Elles y rentrèrent lorsque la cour de France, en présence des démarches de la Savoie et de l'Autriche, dut craindre que le fruit de sa première occupation lui échappât. Le marquis de Cursay fut mis à la tête de l'expédition. Nature franche et loyale, il sympathisa tout d'abord avec les Corses, qui acceptèrent sa médiation et lui donnèrent les plus grandes preuves de confiance. Ce n'était pas là ce qu'il fallait à Gênes ; aussi n'eut-elle pas de repos qu'elle ne l'eût fait rappeler. Le premier acte des Gênois, après le départ du marquis de Cursay, fut de faire assassiner le chef des insulaires, le valeureux Gaffuri. Ce fut leur perte. A Gaffuri succéda Pascal Paoli, le fils d'Hyacinthe (1755). Mais les insulaires étaient divisés en trois partis, et le général Paoli fut en butte, au début de sa carrière, à des hostilités soulevées par la famille Matra, et qui occupèrent tout d'abord son attention. Le dernier des Matra rejeté en Italie, Paoli donna à la Corse une organisation forte et puissante, qui lui permit de faire face aux orages qui se préparaient de toutes parts. Il pourvut à tout : l'armée, les finances, l'instruction publique, le commerce et l'agriculture, sous sa haute direction, prospérèrent en Corse. C'est l'époque la plus glorieuse de l'histoire de ce pays.

L'admiration était grande, en Europe, pour le général corse. Voltaire et Jean-Jacques Rousseau le comparèrent aux grands hommes de Plutarque. Frédéric le Grand lui envoya une épée d'honneur. Rien n'a manqué à sa gloire. Il chassa de son pays ceux qui l'opprimaient depuis tant de siècles ; il tint en échec une des plus grandes puissances du continent, et celle-ci, débarrassée de ses rois, l'acclama plus tard comme l'apôtre et le martyr de la liberté. La France avait offert à Gênes sa médiation et ses secours moyennant une indemnité ; les délais expirés, les Français mettent garnison dans les villes fortes. Gênes, ne pouvant empêcher l'occupation, cède la Corse à la France (15 mai 1768). Il est inutile de discuter le droit qu'avaient ces deux puissances de trafiquer ainsi de la liberté d'hommes qui ne leur appartenaient pas. Il n'est pas de pouvoir, même de droit divin, capable de résister à une pareille recherche, et l'humanité est obligée d'accepter la raison dernière du droit du plus fort. Malgré les finesses diplomatiques de M. de Choiseul, les proclamations aux Corses du marquis de Chauvelin et de M. de Marbeuf, quoique l'occupation française eût des adhérents, et parmi eux le comte de Buttafuoco, malgré tout cela, et fort de l'irritation que ce honteux marché et la perte politique du cabinet français avaient éveillée en Corse, Paoli se prépare à la guerre. La fortune se déclara tout d'abord pour les patriotes ; ceux-ci, sentant l'impossibilité de résister long-

temps, parlementaient tout en combattant; mais le ministre français avait à cœur de faire une conquête qui pût compenser les pertes nombreuses éprouvées par un gouvernement abandonné à des courtisanes, et le comte de Vaux débarqua en Corse avec un renfort considérable.

Les insulaires, chassés de toutes parts, toujours battus, se réunirent dans les plaines de Ponte-Navo, pour une lutte suprême. Le combat fut long et terrible; la victoire resta aux Français (9 mai 1769). C'en était fait désormais de la cause de la liberté. Paoli quitte l'île et se réfugia en Angleterre. Trois mois plus tard naissait Napoléon Bonaparte.

Des lois spéciales furent introduites en Corse par le gouvernement de Louis XV. L'édit de juin 1768 créa un conseil supérieur, établi sur les mêmes bases que celui des colonies d'Amérique; mais l'administration française était loin de satisfaire le peuple conquis; c'était par la douceur qu'il fallait agir : on préféra la brutalité et les tortures.

Sous Louis XVI, le despotisme militaire s'exerça d'une manière aveugle et passionnée. Les commissaires du roi réprimèrent entre leurs mains toutes les branches de l'administration. Lors de la convocation des états généraux, la Corse envoya ses représentants : deux pour la noblesse, un pour le clergé et deux pour le tiers état. A la séance du 30 novembre 1789, Salicetti, un de ces derniers, demanda un décret déclarant que la Corse faisait partie de l'empire français; le décret fut rendu. Paoli crut le moment favorable pour rentrer en Corse; mais il était suspect au parti français qui s'y était formé; on le dénonça à la Convention nationale, à la barre de laquelle Barrère le fit appeler : c'était son arrêt de mort. Il prit les armes et réunit une assemblée générale qui décréta la dissolution des liens qui unissaient la Corse à la France. Vaincu de nouveau, il se réfugia sur un vaisseau anglais. En 1794, les Anglais étaient dans l'île : un vice-roi y fut envoyé et une constitution proclamée. Le vice-roi rencontra une résistance passive, qui permit d'attendre les secours que Bonaparte, au milieu de ses triomphes en Italie, envoya, en 1796, à son pays. La Corse fut réintégrée à la France; mais on ne crut pas encore son acquisition bien solide, et un commissaire du Directoire exécutif y arriva chargé de pleins pouvoirs. Le régime militaire des premiers jours de l'occupation reparut. La Corse forma deux départements. En 1814, le despotisme du dernier commissaire, César Berthier, frère du prince de Neufchâteau, amena une insurrection à Bastia; on comprit que l'on avait fait fausse route en soumettant l'île à l'arbitraire de la haute police; la Restauration la supprima, mais sans oser donner à cette île l'organisation française. L'introduction du jury présenta surtout de grandes difficultés, on craignait de rendre les Corses juges de faits que leur caractère et les usages du pays faisaient en quelque sorte accepter; c'était une injure gratuite adressée aux jures corsés. Cette prévention ne disparut cependant que bien tard.

La Corse est maintenant française de cœur; il ne reste plus trace de ces nombreux partis laissés par des dominations successives; elle a trouvé, après bien des siècles de malheurs et de révolutions, le calme et la sécurité à l'ombre d'un grand nom. Elle a fourni à la patrie un brillant contingent de dévouements, de courage et de talent; elle en attend, non pas la juste appréciation de ce qu'elle a fait, — depuis longtemps cette justice lui a été rendue, — mais un peu du bien-être et de la prospérité agricole et commerciale vers lesquels la France court à grands pas. Jusqu'ici on a peu fait pour la Corse; c'est une dette qui grossit tous les jours; elle espère la voir acquitter bientôt.

La Corse n'est pas fertile en illustrations. Elle a donné naissance au grand citoyen Paoli, au maréchal Sebastiani, et à l'autre, que tout l'univers connaît. Par sa nature et son histoire, cette île ne devait produire ni des littérateurs, ni des savants, ni des artistes; mais à celui de nos départements qui lui reprocherait sa stérilité, la Corse pourrait répondre comme la lionne à la louve, qui lui montrait sa nombreuse progéniture : « Moi, je n'en fais qu'un, mais c'est un lion ! »

CORSE (cap), promontoire formant la pointe la plus septentrionale de l'île, par 43° de lat. N., et 7° 2' de long. E. Près de ce cap se trouve la petite île de Giraglia, qui porte un phare à feu tournant de 82 m. d'altitude et de 22 milles de portée.

CORSE, général américain, né en Virginie vers 1825. Il leva, dès le commencement de la guerre de la sécession, un régiment d'infanterie (17^e de la Virginie) dont il fut nommé colonel, assista à la première bataille de Bull-Run (1861), servit ensuite jusqu'en 1863 dans le corps du général Longstreet, fut détaché de sa division et envoyé dans le voisinage de Newbern (Caroline du Nord), et revint, en 1864, participer, sous les ordres du général Beauregard, à la défense de Petersburg. C'est là qu'il fut promu brigadier général. Comme tous les officiers généraux confédérés, il est, depuis la conclusion de la guerre civile, rentré dans la vie privée.

CORSÉ, **EE** (kor-sé) part. passé du v. Corser. Qui a du corps, de la consistance, de la force : *Une étoffe bien corsée. Du vin corsé. Un cheval corsé.*

— Pop. Vigoureux, nourri, plein d'énergie : *L'intrigue, que nous ne connaissons pas, doit être corsée, comme celle d'un mélodrame de Pixérécourt.* (Balz.) *Il voulait les pièces compliquées, les intrigues savamment nouées, les effets de théâtre, les pièces corsées en un mot.* (P. d'Ivoi.) « Distingué, fameux, à quoi rien ne manque : *Un repas corsé. Une maison corsée. Ah ça! vous tâcherez que le déjeuner soit un peu corsé.* » (Scribe.)

— Revêtu d'un corset : *C'était un de ces hommes pincés, corsés, busqués.* (Balz.) *Bien-tôt, corsée, empanachée, gonflée d'orgueil et de joie, parut Mme Bonin donnant la main à son gendre.* (Mme A. Tasty.) « Peu usité.

CORSEQUE, **CORSEQUE** ou **CORSEQUE** s. f. (kor-sé-ke — rad. *Corse*, nom géogr.). Sorte de javeline dont le fer, large et long, était muni à la partie inférieure de deux saillies en forme de crochet, une de chaque côté : *La corseque était surtout en usage dans l'infanterie corse et dans l'infanterie italienne, pendant le xve siècle et le commencement du xvie.*

CORSELET s. m. (kor-sé-lè — dimin. de *corset*). Art milit. Sorte de veste ou de gilet sans manches, en peau ou en étoffe, dont le devant est couvert, soit d'un plastron de fer, de bronze ou d'acier, soit de lames métalliques disposées horizontalement et articulées à recouvrement : *Le corselet paraît avoir été employé par tous les peuples guerriers, principalement pour les troupes à pied.* « Nom donné sous Henri II aux piquiers et halberdiers. » *Corselet garni ou complet*, Armure du xvie siècle à l'usage des piquiers, qui se composait du casque, du gorgerin, d'une cuirasse entière, c'est-à-dire ayant le dos et le plastron, et des tassettes.

— Cost. Petit corsage : *Cet élégant corselet en velours bleu de ciel, aussi joli que celui d'une demoiselle des eaux, enveloppait le corsage comme une guimpe.* (Balz.)

— Entom. Partie du thorax de certains insectes : *La mouche nettoie alternativement sa tête, son corselet et sa croupe.* (B. de St-P.) *Une certaine espèce de nérophore a les ailes bariolées de jaune, et le bord antérieur de son corselet se trouve fourré d'une pèlerine de poil fauve.* (X. Marmier.)

Je me fais du bonheur avec la moindre chose : D'une goutte d'eau claire où, sous un rayon pur, Se baigne un scarabée au corselet d'azur.

TH. GAUTIER.

— Crust. Partie du corps de certains crustacés, analogue au corselet des insectes : *Le corselet d'un homard, d'une écrevisse.*

— Moll. Partie d'une coquille bivalve, sur laquelle se trouve le ligament, lorsqu'il est extérieur.

CORSEMBLEU (Mademoiselle DE), un des caprices de Voltaire, qui se trouva un moment mêlée à la vie intellectuelle et à la vie du cœur du grand écrivain. A ce double titre, elle nous intéresse, et, au lieu de la faire connaître par une simple esquisse, nous voudrions qu'il nous fût permis de donner d'elle un portrait en pied, un portrait fini où ne manqueraient ni un ruban ni une mouche.

Mais, au contraire des écrivains d'aujourd'hui dont le moi est le héros de prédilection, de la vie duquel ils n'auraient garde d'oublier la plus petite, la plus insignifiante particularité, Voltaire, qui cependant aimait à provoquer le bruit, le scandale autour de son nom, n'a pas conté ses amours; il a pensé qu'il valait mieux garder pour soi les secrets du cœur, les secrets d'alcôve. Aussi ne savons-nous rien ou presque rien de ses romans avec Mlle Olympe du Noyer, avec la marquise de Rupelmonde, avec Adrienne Lecouvreur, avec Mme du Châtelet (en vérité, nous en oublions), presque rien non plus de l'épisode qui, au nom de Voltaire, a attaché celui de la Corsembleu pour le rendre immortel.

Exilé pour quelques couplets contre la duchesse de Berry improvisés sur le coin d'un guéridon chez le duc de Richelieu, ou chez le baron de Gortz, ou bien encore chez quelque ennemi du Régent, Voltaire était allé demander un asile au château du duc de Sully.

« Ce château, écrit Voltaire à Mme la marquise de Mimeure, est dans la plus belle situation du monde; il y a un bois magnifique dont tous les arbres sont découpés par des polissons ou des amants qui se sont amusés à écrire leurs noms sur l'écorce.

A voir tant de chiffres tracés,
Et tant de noms entrelacés,
Il n'est pas malaisé de croire
Qu'autrefois le beau Céladon
A quitté les bords du Lignon
Pour aller à Sully-sur-Loire.

C'est dans ce bois amoureux, qu'un soir, au détour d'une allée, Voltaire, qui cherchait un sujet de tragédie, rencontra Mlle de Corsembleu, un sujet d'idylle.

Qu'était Mlle de Corsembleu ? d'où venait-elle ? où allait-elle ? Nous l'ignorons. Nous savons seulement qu'elle se montra, au promeneur solitaire, jeune, jolie, charmante, et qu'avait elle il s'oublia à causer bien longtemps.

Le lendemain, à la même heure, Voltaire revint au même lieu. Mlle de Corsembleu s'y trouvait déjà. Cette fois, plus longtemps encore ils s'attardèrent, car ils eurent à écrire leurs noms sur un arbre, sur deux, sur trois, au mi-

lieu de tous les autres noms, à entrelacer leurs chiffres au milieu des autres chiffres, à découper l'écorce des grands chênes ou des hêtres, non comme « les polissons, » mais comme « les amants. »

Le surlendemain, les deux amoureux parlèrent un peu moins des choses du cœur, — de leur cœur, — et un peu plus des choses de l'esprit, de poésie, de théâtre. Mlle de Corsembleu n'était pas seulement jeune et jolie, mais instruite aussi, enthousiaste, même romanesque. Toujours elle avait rêvé du monde des lettres, du monde des coulisses surtout. Et qui sait?... Mais non, nous ne voulons pas croire qu'ayant appris le séjour de l'auteur d'*Edipe* au château de Sully elle l'avait cherché, elle était allée au-devant de lui. Quoi qu'il en soit, Voltaire se vit écouté, compris, et grand enfant et enthousiaste autant que son amante, il crut que l'amour venait, par un miracle, de créer tout d'une pièce une grande tragédienne. Aussitôt le poète s'isola de la joyeuse société du château de Sully; tandis que Chau-lieu, La Fare, Chapelie,

Ces voluptueux et ses sages,
Qui, rimaient, chantaient, disputant,
Sur les bords heureux de la Loire,
Passaient l'automne et le printemps
Moins à philosopher qu'à boire;

tandis que « l'on a des nuits blanches comme à Sceaux, » tandis que « l'on danse habillé de guenillons superbes, » Voltaire, retiré en son cabinet, ferma les oreilles au bruit que font les verres en se choquant, au bruit que fait la musique, aux éclats sonores des chansons, des rires, des baisers et, ayant pris la plume, il écrivit *Artémire*.

Et tous les matins il s'en va dans le bois profond faire répéter à Mlle de Corsembleu, qui l'attend, les scènes que, pendant la nuit, il a faites, et de plus en plus, en écoutant la jeune fille, il croit au miracle, au miracle de l'amour. Plus tard, il pensera de même, et prenant ce dieu pour un grand maître en l'art théâtral, il dira à la Lecouvreur :

... Moi, dit l'Amour, je ferai davantage,
Je veux qu'elle aime. « A peine eut-il parlé
Que dans l'instant vous devintes parfaite;
Sans aucun soin, sans étude, sans fard,
Des passions vous fûtes l'interprète.
Oh! de l'Amour, adorable, sujette,
N'oubliez pas le secret de votre art!

La tragédie d'*Artémire* est achevée : Voltaire en a écrit le dernier vers. Mlle de Corsembleu est prête; sans hésiter elle a dit son rôle. Il faut maintenant aller frapper à la porte du Théâtre-Français. Mais Voltaire est exilé. Aveuglé par l'amour, il n'hésite pas, pour rentrer en grâce, et à Paris, non pas à faire des excuses, il serait permis de le lui pardonner, mais à biffer sa signature, et il écrit au Régent :

Philippe, quelquefois, sur une toile antique,
Si ton œil pénétrant jette un regard critique,
Par l'injure du temps le portrait effacé
Ne cachera jamais la main qui l'a tracé;
D'un choix judicieux dispensant la louange,
Tu ne confondras point Vignon et Michel-Ange.
Prince, il en est ainsi chez nous autres rimeurs :
Et si tu connaissais mon esprit et mes mœurs,
D'un peuple de rivaux l'adroite calomnie
Me chargerait en vain de leur ignominie;
Tu les démentirais, et je ne verrais plus
Dans leurs crayons grossiers mes pinceaux confon-

Voltaire revint donc à Paris accompagné de Mlle de Corsembleu « et, dit M. Arsène Houssaye, le 15 février 1720, le beau Paris, le Paris lettré et curieux, fut appelé à voir ce qu'on appelait le miracle de l'amour. On annonçait tout à la fois un chef-d'œuvre et une grande actrice. Déjà on ne jurait que par la Corsembleu. »

Mais, sans doute parce qu'il s'était appliqué à écrire son nom et celui de sa maîtresse sur l'écorce des arbres de la forêt de Sully, Voltaire s'était un peu négligé en écrivant sa tragédie, et sa tragédie fut sifflée.

Sans doute aussi, tout occupé de l'amante, il avait oublié d'apprendre à cette amante son métier d'actrice, et l'actrice fut sifflée.

Voltaire, dit-on, qui aimait à jouer en personne son petit rôle dans chacune des pièces qu'il donnait au théâtre; qui, à la représentation d'*Edipe*, avait porté la queue du grand prêtre, et durant celle d'*Oreste*, avait crié aux spectateurs : « Courage, Athéniens, c'est du Sophocle ! » Voltaire cette fois apostropha le parterre qui n'avait point assez d'esprit pour comprendre son œuvre, assez de goût pour applaudir sa maîtresse.

Mlle de Corsembleu, dit l'auteur que nous citons tout à l'heure, ne voulut pas prendre sa revanche. Elle repartit pour son pays, entraînant Voltaire, qui d'ailleurs ne se fit pas prier pour aller oublier dans la solitude de Sully cette mésaventure tragico-amoureuse. Il aimait mieux encore être exilé par le Régent que par le parterre du Théâtre-Français.

Voltaire prit sa revanche; mais que devint Mlle de Corsembleu ? Artémire se vengea-t-elle sur quelque gentilhomme de sa province, ou passa-t-elle ses jours attristés dans quelque couvent de filles repenties ?

CORSEQUE s. f. V. CORSEQUE.

CORSER v. a. ou tr. (kor-sé — rad. *corps*). Donner du corps, de la force, de l'étoffe, du ton à : *Il corsa son roman dans une action plus forte et plus développée.* (Monit.) « N'est guère usité qu'au participe passé. V. *CORSÉ*. — Mettre un corset à : *Marie, dépêchez-vous de corser mademoiselle.* » Peu usité.

Se corser v. pron. Se mettre un corset : *Elle est devenue si grosse qu'elle a de la peine à se corser.* « Peu usité.

CORSERON s. m. Pêch. V. CORCERON.

CORSEQUE s. f. V. CORSEQUE.

CORSET s. m. (kor-sé — de *Corset*, n. pr.). Hist. Nom donné, en 1790 et en 1791, aux assignats de 5 livres, du nom de l'employé des finances qui les signait alors.

CORSET s. m. (kor-sé — dimin. de *corps*). Cost. Corsage ordinairement baleiné, faisant le plus souvent partie du vêtement d'une femme, qui se porte sous les autres vêtements, et qui est destiné à lui serrer la taille : *Mettre, ôter son corset. Lacer son corset. Certains officiers de l'armée portent des corsets. Le corset, cet instrument de torture dans lequel on cadénasse les jeunes personnes dès l'âge le plus tendre...* (Serres.) *L'art de se suicider par le corset n'est pas aussi répandu qu'on le croit généralement.* (Réveillé-Parise.) *Le corset est un instrument de gêne inconnu en Orient.* (Th. Gaut.) *Puisque la mode est plus forte que la raison, portez des corsets, mais ne vous servez pas.* (Boizard.)

Moi je crois que son corset
Lui rend la taille moins fine.

BÉRANGER.

Enfin la gourmandine est un riche corset,
Entr'ouvert par devant à l'aide d'un lacet,
Et comme il rend la taille et moins belle et moins fine,
On a cru lui devoir le nom de gourmandine.

LA FONTAINE.

« Corsage d'une cottie villageoise :

Elle fait, sur son flanc qui ploie,
Craquer son corset de spün.

A. DE MUSSET.

C'est la coquette
Du village voisin,
Qui m'offre une conquête
En corset de basin.

LA FONTAINE.

« *Corset à la paresseuse*, Corset lâche et sans baleines, que l'on portait sous l'Empire.

— Fig. Cause de gêne : *L'étiquette est un corset bien fait, mais gênant.* (A. d'Houdetot.)

— Chir. Espèce de bandage qui enveloppe la plus grande partie du tronc. « *Corset-bandage*, Appareil destiné à rétablir la respiration chez les asphyxiés, à l'aide de la compression exercée sur la poitrine et l'abdomen.

— Encycl. Le corset n'est point, comme on le croit communément, d'invention moderne. Bien loin de là, et, pour en trouver l'origine, il faudrait remonter bien haut dans l'histoire de l'antiquité.

Décrivant la toilette que portait Junon quand elle voulut séduire Jupiter, Homère parle avec une certaine complaisance des deux ceintures qui dessinaient amoureusement la taille de la déesse : l'une bordée de franges d'or; l'autre, empruntée à Vénus, ornée de toutes les richesses que suggère au chantre de l'*Iliade* sa féconde imagination.

A Athènes et à Rome, de véritables corsets étaient employés pour dissimuler les défauts de la taille, car, dès cette époque, les jeunes filles étaient aussi desjupes de plaisir qu'aujourd'hui : maintenant elles font des pèlerinages à Notre-Dame de Fourvières ou à la Salette pour obtenir la guérison de leurs infirmités; autrefois elles allaient prier Vénus de cacher ces imperfections aux yeux de leur amant.

Les ceintures que portaient les dames grecques et les dames romaines n'étaient pas seulement destinées à enserrer étroitement la taille, mais encore à soutenir les seins, à en augmenter le volume, à contenir l'abdomen ou à effacer l'épaule. Messaline, qui cherchait avant tout à faire saillir sa gorge, quand elle se rendait la nuit dans le quartier de Suburre, se faisait envelopper le buste nu d'un linge de fin lin, et, quand elle était complètement habillée, ses femmes retiraient cette sorte de chemisette, qui, en remontant, obligeait la gorge à s'épanouir dans toute son ampleur.

Sous le nom générique de *fasciæ mamillares* (bandelettes pour les seins), chacune de ces ceintures recevait une appellation distincte : c'était le *strophium*, le *tania*, le *zona*.

Ainsi, à toutes les époques et chez tous les peuples policés et amateurs éclairés des plaisirs sensuels, le *nec plus ultra* de la beauté chez la plus belle moitié du genre humain a toujours exigé ces trois conditions : des hanches saillantes, une taille mince et une gorge volumineuse; mais surtout une taille svelte et une gorge proéminente, charmant contraste.

Au temps d'Auguste, on appelait *castula* un vêtement formé d'une écharpe assez serrée, à laquelle était attachée une espèce de cotte ou de jupon qui faisait saillir les hanches.

Nous sommes convaincu que les *fasciæ mamillares* avaient presque le même but que les corsets modernes, et ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est que, pour les Grecs et les Romains, une taille fine et élancée était un signe de beauté, tandis que l'embonpoint était à leurs yeux presque un difformité. Martial raille les grosses femmes, et Ovide, énumérant les remèdes contre l'amour, a soin de placer en première ligne les tailles volumineuses. Aussi les femmes employaient-elles certains moyens pour obvier à ce grave défaut, et un médecin du commencement du i^{er} siècle, Serenus Sammonicus, acquit une grande fortune en vendant un topique qui, assurait-il, avait la propriété de ramener la taille à des proportions raisonnables. Four ie

lecteur qui sera curieux de savoir quel était ce remède héroïque, voici la recette :

« Les femmes qui tiennent à avoir le sein bien proportionné devront s'entourer les mamelles de guirlandes de lierre, qu'elles jetteront ensuite au feu sitôt qu'elles les auront retirées; puis elles les frotteront le soir, soit avec de la graisse d'oie mêlée à du lait tiède, soit avec un œuf de perdrix, cet oiseau au bruyant caquetage. »

Tous les auteurs anciens recommandent aux femmes de se serrer la taille pour ne pas acquiescir d'ombonpoint. Catulle, peignant le désespoir d'Ariane abandonnée par Thésée, dit, en parlant du désordre de ses vêtements : « Plus de réseau qui captive les tresses de ses blonds cheveux; plus de voile qui couvre son sein; plus d'écharpe qui retienne sa gorge haletante. Elle s'est dépouillée de tous ses ornements; ils sont tombés à ses pieds, et les flots de la mer se jouent de ces vaines parures. » (*Noces de Thésée et de Pélée*, élégie LXIV^e.)

Et ici le chantre de Lesbie donne pour type de la femme qui se néglige la pauvre délaissée, laquelle ne prend plus aucun soin de sa taille, de ses hanches et de sa gorge, quand elle a perdu tout espoir de ramener l'objet de ses amours.

Continuons maintenant l'histoire du *corset*. Les femmes n'étaient pas seules alors à se servir de buses pour amincir leur taille, les hommes en portaient quelquefois aussi; ces buses étaient faites en bois de tilleul. Un poète d'Athènes, Cinésias, en usait, au dire d'Aristophane, qui l'appelait par raillerie *l'homme au tilleul*. L'empereur Antonin avait, au rapport de son biographe Capitolin, recours au même moyen pour maintenir sa haute taille. Cependant, il arriva une époque où une sorte de barbarie succédait tout à coup à une civilisation corrompue et raffinée, les femmes ne portaient pas de *corsets*; leurs robes étaient longues et traînantes, et on aurait pu dire d'elles ce qu'Ovide disait de certaines dames de l'antiquité : « Si elles ne soignent guère leur personne, c'est que leurs maris étaient aussi négligés qu'elles. Andromaque n'était vêtue que d'une tunique flottante. Doit-on s'en étonner? son époux n'était qu'un soldat grossier. L'épouse d'Ajaj se serait-elle offerte richement parée à ce guerrier dont l'armure avait pour ornement sept peaux de bœufs? » (Ovide, *Art d'aimer*, liv. III.)

Cependant quelquefois, au moyen d'un justaucorps, elles dessinaient leur taille depuis le cou jusqu'aux hanches, comme on peut le voir dans les caveaux de Saint-Denis et sur le portail des églises qui datent de cette époque. C'est vêtue d'un costume semblable que Richilde, femme de Charles le Chauve, accompagna son époux au concile de Pont-sur-Yonne.

A mesure que s'en vont les mœurs barbares, les femmes deviennent plus coquettes; mais les changements que la mode apporte à leurs ajustements sont toujours, et la chose est digne de remarque, soumis aux coutumes et au caractère du chef de la nation.

Sous Charlemagne, les vêtements féminins étaient riches; ils furent simples sous le règne du dévot Louis le Débonnaire; ils redevinrent élégants sous Philippe-Auguste, et cette élégance se maintint sous Louis IX, grâce à la mère de ce roi, la belle Blanche de Castille. Ainsi, chez cette orgueilleuse Espagnole, les sentiments religieux n'excluaient pas la coquetterie.

Pendant toute la durée du moyen âge, le *corset* ne fut qu'une simple cotte, appelée *hardie*; elle se moulait exactement sur la poitrine, mais sans la comprimer. En 1271, les habitants de la Gaule Narbonnaise adoptèrent les vêtements serrés et plissés des Espagnols.

Au commencement du XIV^e siècle, les robes à corsage serré et, laissant à découvert tout le haut de la poitrine furent de mode : *Scoppiauto gutture et collo*, disait, en 1340, le frère Galvani de la Flamma. Quelques années plus tard, le corsage se portait décollé, au point que ces dames, écrivait J. de Mussi, montent entièrement leur sein : *Quod dicta mamilla velint exire de sinu carum*.

Du temps de Charles VI, la femme de ce roi, Isabeau de Bavière, se montrait décolletée jusqu'à la ceinture. Vainement les prêtres, et parmi eux l'abbé Monot, tonnèrent-ils du haut de la chaire contre cette mode; on ne les écouta point, et les femmes continuèrent à étaler leur gorge.

A la Renaissance, cet âge d'or durant lequel les lettres et les arts brillèrent d'un si vif éclat, on vit peu à peu les costumes des hommes et des femmes se faire non-seulement riches, fastueux, mais gracieux. Les deux sexes portaient autour de la taille un vêtement appelé *corsetus*, *cursetus* ou *corsatus*; c'était, pour les hommes, une espèce de pourpoint et de justaucorps; pour les femmes, une camisole qui se mettait sous la chemise; mais, dans aucun cas, il n'y avait de baleines, ni de tiges de bois, ni de laines de fer. L'office de *corset* était rempli par deux robes superposées, ajustées avec art, cousues ou lacées par derrière.

Dans son poème sur les parures des dames, un gentilhomme de la cour des ducs de Bourgogne, Olivier de la Marche, décrit sous le nom de *cotte* une de ces robes lacées.

En 1532, Catherine de Médicis importe d'Italie en France l'usage du *corset* à busc, et cet usage se répand bientôt dans toute l'Europe. Les portraits des princesses de cette

époque nous montrent à quel point était portée la compression de la poitrine.

En vain Roderic et Ambroise Paré s'efforcent-ils de démontrer les inconvénients de cette constriction de la taille; en vain Montaigne et Riolan en signalent les dangers; en vain l'abbé Quillet, le protégé du cardinal Mazarin, blâme à son tour cette coutume dans la *Callipédie*, les dames françaises n'en persistent pas moins à se serrer la taille et à étendre même dans de funestes liens le corps délicat de leurs enfants.

Les rois eux-mêmes et les empereurs ont essayé de bannir cette mode de leurs États. Joseph II crut atteindre ce but en ordonnant à toutes les femmes de mauvaise vie ou condamnées à une peine infamante de porter un *corset* et des paniers. Cette loi fut sans résultat comme l'avaient été les avis d'Ambroise Paré, de Riolan, de Winslow, et comme le furent les conseils de Jean-Jacques Rousseau.

Les *corsets*, d'abord garnis de buses de bois ou d'ivoire, devinrent ensuite de véritables cuirasses, armées de baleines et de plaques de fer. Voltaire prétend que des *corsets* semblables faisaient partie du costume des chevaliers français qui passèrent en Italie avec Charles de Valois, frère de Philippe le Bel. Cette coutume daterait donc de la fin du XIII^e siècle; mais nous croyons l'assertion de Voltaire fort contestable.

Puisque le nom de Voltaire se rencontre sous notre plume, rappelons la réponse aussi fine que méchante qu'il fit à une dame d'un certain âge, mais très-coquette, qui croyait « réparer des ans l'irréparable outrage », par l'excentricité de sa toilette. Cette dame portait une sorte de soupçon de *corset* qui lui serait fortement la taille et laissait la gorge à découvert. Comme Voltaire lançait force quillades en cet endroit : « Eh! dit la dame à l'immortel railleur, est-ce que M. de Voltaire songerait encore à ces petits coquins? — Petits coquins! riposta le malin vieillard; petits coquins! dites donc ces grands pendards. »

La Révolution française balaya tous ces vêtements, insignes de coquetterie, de richesse, de faste insolent : les paniers, les *corsets* à baleines disparurent à peu près complètement pendant quelques années.

Sous l'Empire, le *corset* fit sa réapparition, mais non point tel que l'avait imposé Catherine de Médicis, et tel qu'il était resté jusqu'en 1722; la taille se dessinait très-haut, au-dessous des seins, comme on le voit encore de nos jours chez les paysannes de la Bresse et du canton de Berne.

Vers la fin du règne de Napoléon I^{er}, quelques femmes voulurent faire revivre la mode des *corsets* très-serrés, mais elles ne réussirent pas à vaincre la vive opposition que leur fit Mme de Longueville, soutenue par l'impératrice, dont la taille était très-courte et la gorge démentie. Peut-être, en creusant un peu, trouverait-on une autre raison : les seins sont le symbole de la maternité, et l'on connaît la consommation de l'empire dans ce genre de production.

Durant la Restauration, on continua à porter des *corsets* exerçant sur la poitrine une forte compression, et garnis d'un busc qui se prolongeait jusqu'au milieu du ventre. Ces *corsets* étaient lacés par derrière, ce qui les rendait très-incommodes pour les dames qui n'avaient pas à leur disposition des femmes de chambre. Que de fois le mari a été invité à remplir cet office!

A ce propos, nous ne pouvons nous rappeler sans sourire cette charge du spirituel Gavarni, représentant un mari qui, délaçant sa femme, ne retrouve point le nœud tel qu'il l'avait fait le matin. « Tiens, se dit-il à lui-même épouvanté, voilà qui est singulier; je me rappelle parfaitement avoir fait ce matin une simple boucle, et ce soir il y a une rosette!!! »

Cette anecdote n'est point ici précisément à sa place, et elle entrerait de plein droit dans le domaine du *bon coquetage*. En voici une autre de notre spirituel Alphonse Karr, qui tient intimement à notre sujet du *corset*, et qui servira, nous l'espérons, de passe-port à la première. Le Switt français nous représente Mme Beaudehors; elle vient de faire sa promenade accoutumée sur le boulevard. Comme la bételette qui ne peut plus sortir de son grenier, elle est grasse, mafue et rebondie; on dirait la tour Saint-Jacques-la-Boucherie qui a abandonné son socle; mais attendons la fin. Elle se dispose à se mettre au lit; les appas tombent un à un, de ci, de là, de tous les côtés; bientôt il ne reste plus qu'une perche, un échelas, une asperge, et le malin écrivain de s'écrier en guise d'épiphonème : « On dirait une carafe pleine d'eau qu'un choc vient de briser. »

On a essayé, il y a quelques années, d'introduire dans la fabrication des *corsets* divers modes de lacage destinés à laisser à la taille une certaine aisance; puis, sans supprimer le lacet, on a établi des crochets à la partie antérieure, de manière à pouvoir le mettre et le quitter plus facilement.

Les *corsets* actuels sont très-simples et beaucoup plus petits qu'ils ne l'étaient autrefois : ce sont presque de véritables ceintures, dont la plupart n'ont en fer que le busc; les goussets destinés à contenir les seins sont ordinairement garnis de baleines très-minces et très-flexibles.

Maintenant, esquissons l'histoire du *corset*, au point de vue de l'hygiène.

Lorsqu'il est serré outre mesure, le *corset* peut avoir de graves inconvénients : en comprimant le thorax et l'abdomen, il gêne la respiration et la circulation; en refoulant les viscères du bas-ventre, il trouble les fonctions digestives : de là des hernies, des abaissements, des fausses couches ou des accouchements laborieux, des maladies du cœur, de l'estomac ou de la poitrine.

Les jeunes filles dont la croissance n'est pas encore complète sont surtout exposées à ces dangers.

Très-souvent même on a vu la compression du *corset* occasionner chez les jeunes personnes une déviation de la taille. La gêne qu'elles éprouvent à porter ce vêtement leur fait soulever une épaule, qui prend alors plus de développement que l'autre.

Certes, nous ne proscriptions pas ce vêtement si nos dames pouvaient imiter la bayadère de l'Inde. C'est elle, en effet, qui a adopté la mode la plus convenable à la santé, et à la fois la plus charmante et la plus voluptueuse. Son *corset* est fait de l'écorce d'un arbre de Madagascar, et disposé de façon que chaque sein s'emboîte exactement dans son enveloppe; mais écoutez : la couleur ressemble tellement à la peau, que l'œil trompé croit voir une gorge nue; l'étoffe en est si fine, que le toucher le plus délicat ne peut distinguer l'enveloppe d'avec la partie qu'elle cache; enfin l'élasticité dont elle est douée permet aux mouvements respiratoires de s'effectuer librement.

Les bayadères ne quittent jamais ce *corset*; elles le gardent même dans leur lit, et conservent ainsi la beauté et la délicatesse de leurs seins jusqu'à un âge très-avancé.

Quoiqu'un peu de l'avis de ce personnage de l'*Eunuque* de Ténence, qui, vantant à Parmenon, son confident, la beauté dont il est épris, se félicite qu'elle ne porte point de *corset*; « car c'est ridicule, dit-il, de vouloir s'en serrer la taille au point de la faire ressembler à un jonc; » quoique partageant un peu cet avis, disons-nous, nous considérons cependant le *corset* comme étant quelquefois un vêtement utile. Selon le mot d'une enseigna célèbre, appliquant à sa façon les paroles de l'Evangile, il contient les *superbes*, soutient les *faibles* et ramène les *égares*.

Dans tous les cas, et pour nous résumer, le *corset* doit être adapté à la forme des parties qu'il recouvre de manière à entraver le moins possible l'exercice des fonctions organiques.

Nous venons d'exprimer sur le *corset* une opinion de juste milieu qui, sans mécontenter les dames, donne, nous le croyons, une juste satisfaction aux règles de l'hygiène et aux prescriptions de la science; mais, pour qu'on ne puisse pas nous accuser de laisser dans l'ombre une partie des arguments que beaucoup de savants ont fait valoir contre l'usage du *corset*, nous allons envisager le même sujet au point de vue exclusif des funestes conséquences que peut avoir une mode dont l'empire est, nous le craignons bien, trop solidement établi pour qu'elle ne règne pas encore de longues années.

Beaucoup de médecins, et nous pourrions dire les plus savants, n'ont cessé de signaler les terribles désordres que peut produire le *corset* dans les quatre principales fonctions de l'organisme : la respiration, la circulation, la digestion et la nutrition. Les victimes qu'il a faites sont innombrables, et il a continué son œuvre de désorganisation et de destruction sans que rien ait pu s'opposer à son empire. Révéillé-Parise a dit : « Si, par un caprice de la mode, le *corset* venait tout à coup à être pros crit, combien de femmes se trouveraient heureuses! et si, plus tard, on infligeait comme peine corporelle le port d'un *corset*, ainsi qu'on inflige la cangue aux Chinois, à coup sûr les femmes jetteraient de hauts cris et se révolteraient contre la barbarie du supplice. »

S'il nous fallait ici rappeler toutes les opinions raisonnées émises contre l'usage du *corset*, un volume du *Grand Dictionnaire* n'y suffirait pas : prenons donc au hasard.

En 1812, époque à laquelle il était de bon goût, chez les femmes, de se faire une taille de guêpe, Napoléon disait au docteur Corvisart : « Ce vêtement, d'une coquetterie de mauvais goût, qui meurtrit les femmes et maitraite leur progéniture, m'annonce des goûts frivoles et me fait pressentir une décadence prochaine. » A son tour, Louis XVIII disait à Mme Du Cayla : « Vous seriez la plus jolie femme de mon royaume si, méprisant une mode absurde, vous abandonniez cet affreux *corset* qui enlaidit la nature. » On sait qu'aux yeux du vieux roi les seins de Mme Du Cayla avaient plus d'importance que la chartre constitutionnelle. Maintenant, comment concilier ce royal avis, qui était un ordre, avec la gaillardise de la fameuse prise de tabac, que connaissent tous les amateurs du genre grivois, et que l'obéissance de Mme du Cayla eût rendue impossible? C'est un problème que nous n'avons pas la prétention de résoudre.

Acceptons donc franchement cette coquetterie de la gorge chez la femme, et ici le parti de la résignation sera toujours le plus sage, car les femmes accepteraient très-difficilement un arrêt trop rigoureux. C'était l'opinion de cette jeune fille à qui sa mère recommandait de placer toujours avec soin son fichu sur son sein, lui disant qu'une jeune personne ne devait jamais se montrer la gorge découverte. « Mais, maman, répondit la petite Agnès, avec quoi voulez-vous donc que je me pare? »

Lorsque François I^{er} se fit couper les cheveux court, le lendemain toutes les longues chevelures tombaient; quand Louis XIV blâma les hautes fontanges, le soir même les dames de la cour parurent en coiffures plates. Le Jupiter Olympien qui d'un mot renversait les trônes ne put rien contre le *corset*, et le vieux roi, habitué à ne voir que des courtisans jaloux d'obéir à ses moindres désirs, trouva dans le *corset* un rebelle contre lequel son pouvoir resta nul!

Charles X aussi se montra l'ennemi du *corset* : « Il n'était pas rare autrefois, disait-il, de trouver en France des Diane, des Vénus, des Niobé; aujourd'hui, on n'y rencontre plus que des guêpes. » Mais il ne devait pas être plus heureux que ses prédécesseurs. Un moment cependant on put croire que le *corset* allait disparaître. Ce fut à l'époque de la Révolution, lorsque les dames adoptèrent ou plutôt tentèrent d'adopter le costume grec, ce costume demandant que les formes apparussent simplement voilées; les dames mirent en usage un petit *corset* de basin, de coutil ou de nankin, sans busc ni baleines, qui n'avait d'autre mission que celle de maintenir et de protéger sans entraves ni douleurs; il s'attachait tout simplement par quelques rubans, placés de distance en distance sur le dos. Malheureusement, la mode du grec dura peu, et les *corsets* baleinés et busqués, supprimés momentanément, reprirent bien vite leur place, et, depuis lors, ils ne l'ont pas quittée. Seule peut-être parmi les élégantes, Mme Tallien ne voulut jamais sacrifier à ce mauvais goût, et lorsque, parvenue à un âge avancé, on lui demandait comment elle s'y était prise pour conserver tant de fraîcheur et de beauté, elle répondait invariablement : « Je n'ai jamais voulu porter de *corset*. »

Nous avons tout à l'heure cité des souverains qui s'étaient élevés contre le *corset*. M. Debay rapporte que le savant Cuvier conduisit un jour une jeune dame pâle et chétive dans les serres du Jardin des Plantes. La dame s'étant arrêtée pour admirer une fleur au port gracieux, aux brillantes couleurs, le savant lui dit : « Naguère, madame, vous ressembliez à cette fleur, et demain cette fleur vous ressemblera. » En effet, le lendemain, Cuvier ramena la dame, qui poussa un cri en apercevant la jolie fleur de la veille, pâle, courbée, languissante; elle en demanda la cause, et l'illustre professeur lui répondit : « Cette fleur est votre image; comme vous, elle languit sous une cruelle étreinte, » et il lui montra une ligature circulaire qu'on avait pratiquée sur la tige de la fleur. « Vous vous fanerez de même, ajouta-t-il, sous l'affreuse compression de votre *corset*; vous perdrez peu à peu les charmes de votre jeunesse, si vous n'avez pas assez d'empire sur la mode pour abandonner ce dangereux vêtement. » C'est encore un savant, M. Serres, professeur d'anthropologie au Muséum d'histoire naturelle, qui a dit : « Le *corset* refoule la masse intestinale en bas; l'utérus, organe flottant, est lui-même refoulé par les intestins et sans cesse déplacé. De là les affections terribles de cet organe, si fréquentes à Paris que bientôt les médecins n'y pourront plus suffire. » Puis, c'est le professeur Delpsch qui s'écrie : « Que de maux dans un *corset*! que de morts dont il est la cause! »

Pour mieux démontrer l'incroyable puissance de la mode du *corset* et son effrayante propagation au sein des nations civilisées, l'auteur de l'*Hygiène vestimentaire* rapporte que, dans la seule ville de Paris, le nombre des corsetières s'élevait, il y a dix ans, au chiffre approximatif de 3,722. Chaque ouvrière confectionnait, selon lui, un *corset* en deux jours, terme moyen, et il en résulte que le travail de toutes les corsetières fournissait par an à la consommation 677,404 *corsets*. « Pour peu, dit-il, que, dans chacun de nos départements, il existe seulement cinquante corsetières travaillant comme celles de Paris, et c'est peu dire, le chiffre des *corsets* fabriqués en France s'élèvera annuellement à un million et demi! »

Depuis une vingtaine d'années, soixante-dix brevets d'invention ont été pris pour la fabrication des *corsets*; ainsi s'expliquent les nombreux perfectionnements apportés dans leur forme et leur composition. On a successivement augmenté l'élasticité des étoffes, imaginé les ouïlets mécaniques, remplacé la lourde baleine par de fins ressorts d'acier, combiné des armatures tellement savantes, que le *corset*, agrafé mécaniquement, se retire comme par enchantement; il est donc juste de reconnaître que les efforts des industriels tendent à rendre le *corset* moins pernicieux, et c'est une louable intention, puisqu'on a calculé que, sur 100 jeunes filles portant *corset*, 25 succombent à des maladies de poitrine, 15 meurent, après s'être mariées, à la suite de leur premier accouchement, 15 deviennent infirmes après l'accouchement, 15 difformes, et 30 seulement résistent, mais sont tôt ou tard affligées d'indispositions plus ou moins graves. Si la coquetterie pouvait raisonner, ne serait-ce point là une statistique faite pour engager les femmes ou les jeunes filles à jeter toutes leur *corset* au feu?

— Chirur. *Corset mécanique*. Les *corsets* mécaniques sont des appareils orthopédiques, spécialement destinés au redressement des déviations de la taille. Ils se composent gé-

néralement d'une ceinture métallique rembourrée, évasée de manière à s'appuyer sur la saillie des hanches, munie d'une ou de deux tiges s'élevant sur les côtés du corps, et se terminant par un croissant recourbé, destiné à soutenir l'aisselle du côté qui incline; des plaques de pression pour comprimer les parties saillantes, des ressorts pour tendre les différentes pièces de l'appareil, et des courroies matelassées pour réunir ces différents organes, complètent le corset mécanique. On en a fabriqué un grand nombre; mais les *corsets* de Hossart, modifiés par MM. Charrière et J. Guérin, sont les plus usités.

Les *corsets*-bandages de Leroy d'Étiolles ont une autre destination; ils ont pour but de concourir au rétablissement de la respiration chez les asphyxiés. Ils consistent en une bande de couli doublée de flanelle, assez longue pour couvrir la moitié inférieure du thorax et de l'abdomen jusqu'au bassin, et d'une largeur telle qu'elle ne puisse faire tout à fait le tour du corps. A chaque bord longitudinal sont fixés des cordons qui s'entre-croisent avec ceux du bord opposé, en sorte qu'en les tirant tous ensemble en sens contraire, on force les bords de la toile à se rapprocher, et, par suite, à comprimer les parties qu'elle enveloppe. Deux bâtonnets, un pour chaque bord, servent à fixer les extrémités libres des cordons, et fournissent ainsi un moyen de traction uniforme.

CORSETÉ, ÉE (kor-se-té) part. passé du v. Corseter. Revêtu d'un corset: *Les jeunes filles de bon sens détestent les grands garçons corsetés, rembourrés, cousus, pour ainsi dire, dans leur enveloppe.* (P. Féval.) || On dit aussi corseté.

CORSETER v. a. ou tr. (kor-se-té — rad. corset. Double le t devant une syllabe muette: *Je corsette, tu corsettes*). Mettre un corset à: *Allez corseter ma fille.* || On dit aussi CORSETER.

Se corseter v. pron. Mettre son corset. **CORSETIER, IÈRE** s. (kor-se-tié, ière — rad. corset). Personne qui fait des corsets: *Un habile corsetier. Aller chez la corsetière.*

— Adjectif: *Une ouvrière corsetière.*

CORSETTI (François), littérateur et poète italien, né à Sienne, mort en 1774. Il fut recteur du séminaire de sa ville natale et membre de l'Académie des Arcades sous le nom d'*Orestio Agio*, dont il a signé la plupart de ses écrits. On a de lui d'élégantes et fidèles traductions en vers des *Épigrammes choisies de Tibulle, Propertius, etc.* (1745); des *Satires d'Horace* (1749); des *Tragédies de divers auteurs, arrangées pour la scène italienne* (1750, in-4°).

CORSEUL, bourg et commune de France (Côtes-du-Nord), cant. de Plancoët, arrond. et à 11 kilom. N.-O. de Dinan; pop. aggl. 239 hab. — pop. tot. 3,236 hab. Tout porte à croire que Corseul était jadis la capitale ou du moins une des villes principales des Curiosolites, l'un des peuples qui habitaient l'Armorique à l'époque de l'invasion romaine. Ce bourg est, en effet, couvert de ruines qui attestent son antique splendeur. Quelque part que l'on ouvre la terre dans les environs, on met au jour des murs qui se croisent dans tous les sens, des restes d'édifices, des tronçons de colonnes, des médailles et des tombeaux. Parmi les restes d'antiquités encore existants, on rencontre les ruines d'un temple de Mars, dont l'élévation est de plus de 30 m.; plusieurs restes de voies romaines et une inscription ancienne, placée dans l'église paroissiale. Ruines de la tour de Haut-Bécherel et du château de Montfaffan.

CORSHAM, petite ville d'Angleterre, comté de Wilts, sur le chemin de fer de Londres à Bristol, district et à 6 kilom. S.-O. de Chippenham; 3,842 hab. Le roi Ethelred y avait fait construire un palais.

CORSICA, nom ancien de l'île de Corse.

CORSIGNANI (Pierre-Antoine), historien et prélat italien, né à Celano (Abruzzes) en 1686, mort en 1751. Il publia, fort jeune, des travaux historiques qui le firent admettre à l'Académie des Arcades, à l'âge de vingt-deux ans, et devint successivement évêque de Venosa (1727) et de Sulmona (1738). Il a publié plusieurs ouvrages qui prouvent à la fois son érudition et son manque d'esprit critique. Les principaux sont: *De viris illustribus Marsorum* (Rome, 1712); *Reggia Marsicana, etc.* (Naples, 1743, 2 vol. in-4°); *Acta SS. MM. Simplicii Constantii et Victoriani* (1750, in-4°), etc.

CORSIGNANO, village d'Italie. V. PIENZA.

CORSIN s. m. (kor-sain — de l'anc. fr. *Corsin*, du bas lat. *Caorinus*, habitant de Cahors, ville d'où le pape Jean XXII avait fait venir une foule d'usuriers). Banquier, marchand d'argent. || Il n'est usité que dans la locution suivante:

— *Enlever quelqu'un comme un corsin ou un corps saint*, l'enlever de vive force. Le pape Jean XXII avait attiré auprès de lui, de Cahors, sa ville natale, une foule d'usuriers auxquels il vendait le privilège d'exiger certains droits qu'il avait créés. Les vexations qu'ils commettaient les rendaient si odieux qu'on les chassait de partout, et, lorsqu'ils reparaissaient, on les enlevait subitement et sans forme de procès, ce qui a donné lieu au dicton: *Enlever quelqu'un comme un*

corsin. Ce dernier mot, corrompu, est devenu *corps saint*.

CORSINI (saint André), de l'illustre famille des Corsini, né à Florence en 1302, mort en 1373. Il fut fait évêque de Fiesole en 1360. Urbain VIII le canonisa en 1629, et l'Eglise célèbre sa fête le 4 février.

CORSINI (Barthélemy), poète italien, né près de Florence, mort en 1675. Entre autres œuvres poétiques, on lui doit la première traduction d'Anacréon en vers italiens. Elle a été réimprimée à Venise en 1736, avec les traductions de Régnier-Desmarais, de Marchetti et de Salvini. Il est aussi l'auteur d'un poème héroïque-comique, intitulé: *Torrazione desolato*, et publié en 1768 (2 vol. in-12).

CORSINI (Laurent), pape sous le nom de Clément XII.

CORSINI (Edouard), helléniste et archéologue italien, né à Fanano, près de Modène, en 1702, mort en 1765. Il fit ses études à Florence, et devint, en 1735, professeur de philosophie à l'université de Pise. Il avait un goût prononcé pour la langue et les antiquités des Grecs, et consacra sa vie entière à leur étude. Ses ouvrages lui acquirent promptement une grande célébrité. En relation avec les premiers savants de l'époque, entre autres avec Maffei, il recevait communication des découvertes les plus importantes en archéologie, et, quoique son style fût diffus, il fit faire des progrès considérables à la science, en éclaircissant les questions les plus ardues. A la mort d'Alexandre Politi, il passa à la chaire de belles-lettres, qu'il ambitionnait depuis longtemps comme convenant mieux à son genre d'érudition. Du reste, il était tellement attaché à l'université de Pise, qu'il refusa la place de bibliothécaire du duc de Modène, et qu'ayant été forcé d'aller à Rome, où il resta pendant six ans comme général de l'Institut des écoles pies, il se hâta, son temps fini, de venir reprendre sa chaire. Son ouvrage capital, celui qui a fondé sa réputation, est: *Fasti attici* (Florence, 1744-1761, 4 vol. in-4°). Il traite de la chronologie et du calendrier des Athéniens, et jouit encore d'une grande autorité, même après les savantes recherches d'Ideler et de Clinton. Au même sujet se rattachent les *Dissertationes agnosticae IV* (Florence, 1747, in-4°). Ce sont des mémoires sur les quatre grandes fêtes de la Grèce, qui, comme on le sait, servaient de base au calcul du temps (tout le monde connaît les olympiades de quatre années). Corsini en vérifie les dates, et donne sur l'histoire des différents peuples une foule de renseignements, qu'il tire surtout des inscriptions et des auteurs anciens. Les *Inscriptiones atticae* (Florence, 1751, in-4°) ne sont qu'une sorte de spécimen d'un ouvrage plus considérable, qui devait comprendre trois cents inscriptions grecques, communiquées par Maffei, avec traduction latine et commentaire. Son travail sur les préfets de la ville: *Series praefectorum Urbis* (Rome) *ab Urbe condita usque ad annum MCCCCLIII* (soit 600 de notre ère) [Pise, 1763, in-4°], a été fort utile en son temps, mais il est aujourd'hui éclipsé par les mémoires de Borghesi. Nous passons sous silence d'autres dissertations de moindre importance, et les livres d'école sur la philosophie et les mathématiques, publiés par le P. Corsini, lorsqu'il n'était encore que procureur aux écoles pies de Florence, institution où l'on conserve sa correspondance. On lui avait demandé d'écrire l'histoire de l'université de Pise, mais il n'avait pu l'achever. La liste complète de ses œuvres se trouve dans la *Bibliografia modenese*, de Tiraboschi.

CORSINI (don Thomas), prince de Simis-meno, baron romain et grand d'Espagne, homme politique italien, né à Rome en 1767, d'une famille aussi ancienne qu'illustre par le rôle important qu'elle a rempli à diverses époques, mort en 1856. Le prince Corsini a donné le curieux exemple d'un homme qui a commencé sa carrière politique à quatre-vingts ans. Il est vrai que, à une époque comme 1847, où la terre des morts ressuscitait, il était bien permis à un vieillard né sur cette terre d'entrer si tard dans la vie active. Partisan déclaré de Pie IX et des idées monarchiques constitutionnelles, il fut nommé sénateur de Rome (maire) en 1847, et eut sa part d'influence dans les réformes libérales du pontife, qui, à cette époque, ne maudissait pas encore la civilisation. Mais, lorsque Pie IX commença à rétrograder, et qu'il s'enfuit à Gaète, Corsini dut opter entre sa fidélité de sujet et ses convictions libérales: la fidélité l'emporta, et il se retira à Florence. Rentré à Rome après la restauration violente de Pie IX par nos armes, le prince Corsini se tint dès lors complètement à l'écart des affaires. — Son fils aîné, Andréa CORSINI, duc de Casigliano, né à Rome en 1804, partagea les idées libérales de son père, mais n'en fut pas moins ministre des affaires étrangères en Toscane, dans le cabinet de réaction de 1849, et devint grand chambellan du grand-duc.

CORSINI (don Neri), marquis de Lajatico, homme d'Etat italien, né à Rome en 1805, mort en 1859, était le second fils du prince Thomas Corsini de Simis-meno. Il entra de bonne heure au service de la Toscane, et passa par la plupart des grades de la hiérarchie militaire. Il était major général et gouverneur de Livourne en 1847. C'est à cette

époque que commença sa vie politique. Il fut le premier à conseiller au grand-duc l'octroi d'une constitution, avant d'y être contraint par la pression révolutionnaire. Nommé ministre de la guerre, il se retira bientôt pour revenir au pouvoir après la promulgation de la charte toscane. Au mois de mars 1848, Neri Corsini fut enfin appelé, par le grand-duc, à faire partie du ministère Ridolfi; il y entra comme ministre des affaires étrangères et de la guerre. Il se retira du pouvoir, avec le marquis Ridolfi, à l'avènement du ministère Capponi, en septembre 1848, et se tint en dehors des événements qui suivirent, en Toscane, le départ du grand-duc et la réaction autrichienne. Après la restauration du grand-duc par Radetzki, Neri Corsini se retira en Piémont. Le 17 avril 1859, au milieu de l'agitation qui régnait à Florence, le grand-duc Léopold fit appeler le marquis de Lajatico, qui habitait la Toscane depuis quelque temps. Don Neri Corsini fit observer au prince que, en raison de l'effervescence des esprits, il lui était impossible d'assumer le pouvoir, et lui proposa le programme libéral: abdication en faveur de son fils; renvoi des ministres et des généraux rétrogrades; coopération à la guerre contre l'Autriche; alliance avec le Piémont, et régime constitutionnel. Léopold refusa et partit. Le marquis de Lajatico fut ensuite envoyé à Londres par le gouvernement provisoire de Florence pour y représenter la Toscane. Il obtint le plus grand succès dans cette importante mission, et mourut, la même année, d'une attaque d'apoplexie.

Corsini (GALERIE ET PALAIS), à Rome. Le palais Corsini, qui passe pour un des plus beaux de Rome, appartenait primitivement aux Riani, neveux de Sixte IV; il a été rendu célèbre par le séjour de la reine Christine de Suède, qui y mourut en 1639. Les princes Corsini, devenus propriétaires de ce palais, à l'époque où l'un d'eux était pape sous le nom de Clément XII, chargèrent l'architecte Fuga de l'embellir et de le reconstruire en partie. Cet architecte s'acquitta de sa tâche avec goût et intelligence. Tel qu'il est aujourd'hui, le palais Corsini se distingue par la grandeur de la masse, la magnificence de la décoration et l'heureuse distribution du plan. Un superbe escalier à double rampe, orné de statues et de vases antiques, conduit au vestibule ou salle des domestiques, qui est d'une proportion très-vaste, et que contourne une galerie correspondant au second étage. De cette salle on passe dans les chambres, qui renferment une précieuse collection de tableaux. Parmi les peintures les plus remarquables de cette galerie, nous citerons: une délicieuse *Madone*, de Carlo Dolce; une *Sainte Famille*, très-gracieuse et très-fine, du Baroque; une *Adoration*, de Pompeo Battoni; trois *Ecce homo*, du Guide, du Guerchin et de Carlo Dolce; une répétition du portrait de Jules II, de Raphaël; le *Martyre de saint Barthélémy* et une *Piété*, de Louis Carrache; la *Résurrection de Lazare*, du chevalier d'Arpino; la *Femme adultère*, de Bonifazio; une charmante *Adoration des bergers*, du Bassan; une *Judith*, de Honthorst; la *Peste de Milan*, grand tableau d'un effet saisissant, de Domenico Muratori; une *Hérodiade*, du Guide, tableau justement célèbre; la *Mort d'Adonis* et un *Saint Etienne*, de Ribera; les portraits de Philippe II, de Paul III et du cardinal Alexandre Farnèse, par le Titien; une *Chasse*, superbe de mouvement et de couleur, et un *Saint Sébastien*, de Rubens; un *Intérieur de boucherie*, chef-d'œuvre de Teniers; un magnifique portrait de *Jeune femme*, par Van Dyck; un portrait fort beau également et une *Madone*, de Murillo; le portrait d'un cardinal et un *Lapin*, par Albert Dürer; une *Suzanne au bain*, du Dominiquin; une *Andromède*, de Furini; une *Sainte Agathe* et une *Madeleine portée aux cieux*, de Lanfranc; un *Prométhée enchaîné*, de Salvator Rosa; une *Vue de Venise*, de Canaletti; une *Vue de l'une des îles Borromées*, de Van Vitelli; deux paysages de Carlo Vermet; onze petits tableaux attribués à Callot, et représentant les *Misères de la guerre*, etc. Le palais Corsini renferme encore une bibliothèque qui occupe huit grandes salles, et qui comprend une riche collection de manuscrits, des livres imprimés au xve siècle et une suite d'estampes rares. C'est au prince Thomas Corsini, amateur éclairé des arts et des lettres, que la galerie et la bibliothèque doivent leurs principales richesses.

Attenante à ce palais, est une villa délicieuse, dont les jardins s'étagent sur le versant du Janicule et forment la plus agréable perspective.

CORSINIE s. f. (kor-si-ni — de Corsini n. pr.). Bot. Genre de cryptogames, de la famille des hépatiques, renfermant une seule espèce, qui croît dans l'Europe méridionale: *Par la nature de sa fronde, la CORSINIE se rapproche de la tagiorte.* (C. Montagne.)

CORSINIÉ, ÉE adj. (kor-si-nié). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux corsinies. || On dit aussi CORSINIACÉ.

— s. f. pl. Section de la tribu des ricciées, dans la famille des hépatiques, ayant pour type le genre corsinie. || On dit aussi CORSINIACÉES.

CORSNED s. f. (kor-snédd). Epreuve judiciaire, qui consistait à faire manger à l'accusé, à jeun, une once de pain ou de fromage consacré avec beaucoup de cérémonies. Si cet

aliment passait bien, l'accusé était déclaré innocent; si, au contraire, l'aliment s'arrêtait dans le gosier, l'accusé était réputé coupable. Cette coutume, particulière aux Anglo-Saxons, ne se répandit guère au dehors, et ne se maintint que peu de temps.

CORSO s. m. (kor-so). Nom que les Italiens donnent à leurs promenades publiques.

— Par ext. Action de se promener, promenade d'apparat: *Il y a eu un corso aux flambeaux.*

Corso, nom d'une des plus importantes rues de Rome moderne. Le Corso est à Rome ce que les Champs-Élysées sont à Paris, ce que Hyde-Park est à Londres, le Prater à Vienne, le Prado à Madrid, le Bois à La Haye, c'est-à-dire le rendez-vous habituel, la promenade favorite de la société riche, élégante et choisie de la ville; c'est là que les femmes du monde, que les hommes de bon ton se font conduire le soir, après le dîner, en voiture découverte, pour se montrer et faire digestion. Le Corso n'est autre chose que l'ancienne *Via Flaminia*, qui partage Rome en deux parties à peu près égales, et qui forme aujourd'hui une superbe rue dont la longueur n'est pas moindre de 2 kilom. C'est surtout dans le temps du carnaval que le Corso était jadis curieux à voir, et qu'il offrait à l'étranger un coup d'œil pour ainsi dire unique dans le monde. C'était là que les masques affluaient, et une foule bigarrée de gens richement habillés ou accoutrés d'une façon singulière, les uns à pied, d'autres à cheval, ceux-là encore en voiture, encombraient cette voie magnifique, siège principal de la fête populaire. Les marchands étalaient sur des mannequins informes quantité de masques et d'habillements de toutes sortes, et exposaient dans de grands paniers des espèces de dragées faites avec de la *puzzolana* ou terre volcanique, et blanchies à l'eau de chaux, que les amateurs se lançaient à toute volée, par poignées énormes, n'épargnant ni gens ni voitures, si bien que le sol en était blanchi. *Pulcinelli* et *Arlecchini*, Cassandres et Colombes, Scapins et Pantalons, improvisateurs et faiseurs de sonnets, tous se coudoyaient, se heurtaient, se pressaient, se foudroyaient, *s'engueulaient*, à la joie générale et au grand plaisir des badauds. C'était un spectacle étrange, singulier, unique, indescriptible.

Mais le grand jour, pour le Corso, le jour populaire par excellence, celui où la foule était le plus compacte et le plus animée, était le jour où avait lieu la course des chevaux libres, dont le retour annuel était attendu avec une fiévreuse impatience. Cette course avait lieu à la fin du carnaval. Dès la semaine précédente, on promenait chaque matin le long du Corso, pour les accoutumer au trajet, les chevaux qui devaient prendre part à la solennité, et on leur donnait de l'avoine à l'endroit fixé pour l'extrémité de la course. Voici comment un voyageur a raconté ce spectacle curieux:

« Au bruit de deux coups de canon, dont le premier se fait entendre à quatre heures et le second quelques minutes après, les voitures s'éloignent immédiatement. Un détachement de dragons parcourt le Corso au galop, tandis qu'une double ligne d'infanterie maintient au milieu le passage libre. Bientôt s'élève une rumeur confuse, qui est suivie d'un grand silence. Les chevaux choisis pour la course sont arrêtés, sur un seul rang, derrière une forte corde tendue au moyen de machines vers l'obélisque de la porte du Peuple. Leurs fronts sont ornés de grandes plumes de paon et d'autres oiseaux, qui flottent et tourmentent leurs regards; leurs queues et leurs crinières brillent de paillettes d'or; des plaques de cuivre, des balles de plomb garnies de pointes d'acier sont attachées sur leurs flancs, sur leurs croupes, et les aiguillonnent sans cesse; de légères feuilles d'étain brillant ou de papier gommé, fixées sur leur dos, se froissent et bruisent comme les excitations d'un cavalier. Ainsi décorés d'ornements qui les blessent ou les effrayent, on conçoit leur impatience; ils se cabrent, ils piaffent, ils hennissent. Les palefreniers qui cherchent à les retenir luttent contre eux, et l'énergie physique qui se dessine dans les poses de ces hommes du peuple, sur leurs traits, quelquefois sur leur large poitrine et sur leurs bras nus, offre aux peintres ou aux sculpteurs des modèles qui exciteraient leur admiration, si trop souvent un cheval, renversant son gardien, ne le foulait aux pieds et ne s'élançait à travers le peuple encore répandu dans le Corso. Mais le sénateur de Rome donne le signal; la trompette sonne, la corde tombe, et (si la comparaison n'est pas trop ambitieuse), comme des flèches s'élançant d'un arc, les chevaux seuls, sans cavalier, volent au but. Les pointes d'acier leur déchirent les flancs, les acclamations du peuple les poursuivent comme des claquements de fouet. Ordinairement, en deux minutes vingt et une secondes, ils parcourent 865 toises; c'est 37 pieds par seconde. Quand un cheval peut atteindre celui qui le devance, souvent il le mord, le frappe, le pousse, et emploie toutes sortes de stratagèmes pour le retarder dans sa course. On est averti de leur arrivée par deux coups de canon; pour les arrêter, il n'y a autre chose qu'une toile tendue au bout de la rue. Autrement, les premières familles de Rome, les Borghèse, les Colonna, les Barberini, les Santa-Croce, etc., envoyaient leurs chevaux

à ces courses; maintenant, ce sont tout simplement les maquignons, qui cependant ont le soin d'obtenir pour chaque coursier la protection d'une noble famille. La dernière course de chevaux est le signal de la fin du carnaval; le peuple romain se disperse en criant: *« Morto carnovale! è morto carnovale! »*

Hélas! de toutes ces fêtes, de toutes ces joies, de toutes ces folies, il ne reste presque plus aujourd'hui que le souvenir! Le carnaval romain, si célèbre entre tous, tend à disparaître. La situation politique de l'Italie a rendu le peuple italien sérieux, et quant à la population romaine, pressurée par le gouvernement des cardinaux, tenue en suspicion par ce gouvernement ombrageux et cruel, elle n'a plus beaucoup le cœur au plaisir, et songe à des choses plus graves. La Rome papale n'est plus bruyante, brillante et mouvementée comme elle l'était jadis, et le Corso, qui reste une magnifique promenade, a perdu lui-même une partie de son originalité. *Sic transit gloria mundi!*

CORSO (THÉÂTRE DU), à Bologne. Le théâtre du Corso est l'un des théâtres secondaires de Bologne, mais l'un des plus importants parmi ceux-ci. Le principal est le Théâtre-Communal, qui est l'une des cinq ou six grandes scènes musicales de l'Italie, qui marche presque de pair avec la Fenice de Venise, le San-Carlo de Naples, et la Scala de Milan, et qui est compris au nombre des théâtres que les Italiens appellent *di cartello*. Le Corso, qui peut être classé après celui-ci, et avant le théâtre Contavalli, est aussi un théâtre lyrique. On sait que Bologne est une des villes les plus mélomanes de l'Italie, et que son lycée musical fut célèbre dans l'Europe entière, surtout à l'époque où il était dirigé par le fameux P. Mattei, qui fut le maître de Rossini. Un souvenir de Rossini plane justement sur le Corso: c'est là que le glorieux maestro fit jouer l'un de ses premiers opéras, *l'Equivoco stravagante*, sorte de *farsa*, qui y fut représentée avec succès en 1812.

CORSO (Renauld), littérateur italien, d'une famille originaire de l'île de Corse, d'où il tira son surnom, né à Vérone en 1525, mort en 1582. Il épousa la belle Lucrèce Lombardi, appelée aussi *Marchesini*, qui ne tarda pas à l'abandonner. Celle-ci ayant été ensuite assassinée, Corso fut soupçonné d'être l'auteur de sa mort. Dégoûté du monde, il entra dans les ordres et fut nommé, en 1579, évêque de Strongoli. On a de lui: *Dichiarazione sopra la prima e seconda parte delle rime de Victoriano Colonna* (1542, in-4°); *Fondamenti del parlar toscano* (Venise, 1549, in-8°); *Indagationum juris libri tres* (Venise, 1568), etc.

CORSOIDE s. f. (kor-so-i-de — du gr. *korsé*, tête; *eidos*, aspect). Minér. anc. Sorte d'agate ou de pierre figurée, portant l'image d'une tête humaine.

CORSOMYZE s. f. (kor-so-mi-ze — du gr. *korsos*, je rase; *muzé*, je suce). Entom. Genre de diptères, de la famille des tanytomes, renfermant six espèces du Cap de Bonne-Espérance, qui ont le corps ras et trapu.

CORSSE (Jean-Baptiste LABENETTE, dit), acteur français, né à Bordeaux en 1760, mort à Paris en 1815. Il se rendit à Paris, où il étudia quelque temps la peinture dans l'atelier de Vien; puis, entraîné par son goût pour le théâtre, il se fit comédien et débuta à l'Ambigu sous le nom de Corssé, dans les rôles d'amoureux. Vers 1780, il retourna à Bordeaux, y joua avec beaucoup de succès dans l'emploi des comiques, et fut chargé de la direction du théâtre de cette ville. N'ayant pas réussi dans cette entreprise, Corssé revint à Paris avec sa femme, qui excellait dans les rôles de poissarde, parut sur plusieurs scènes, à la Gâtte, aux Variétés-Montansier, puis devint directeur de l'Ambigu-Comique en 1800. La vogue extraordinaire qu'obtint, en 1803, la pièce d'Aude intitulée *Madame Angot au séraï de Constantinople*, et le talent avec lequel Corssé remplit le rôle bouffon de Mme Angot, releva la fortune de son théâtre, qui parvint à une brillante prospérité. Il y créa plusieurs rôles, entre autres celui de M. Botte, qu'il rendit de la façon la plus piquante et la plus originale, puis cessa de jouer en 1808 pour se consacrer entièrement aux soins de l'administration de l'Ambigu, qu'il dirigea jusqu'à sa mort. Grâce à la modicité de la rétribution donnée à cette époque aux auteurs, Corssé fit une assez grande fortune. Il composa, seul ou en collaboration, quelques mélodrames pour le théâtre: *Philomèle et Térée*; *la Fille mendicante*; *Haridan Barberousse*; *l'Héroïne américaine*, etc.

CORSYRE s. m. (kor-si-re). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des carabiques.

CORT s. m. (kor). Fortif. anc. Courtine d'une forteresse.

CORT (Corneille), graveur hollandais, né à Horn en 1536, mort à Rome en 1578. Il se fixa de bonne heure en Italie, et fonda à Rome une école de gravure, d'où sortirent Augustin Carrache, Philippe Joye et Philippe Thomasin. Il dessinait avec beaucoup de correction et de goût, et fit une sorte de révolution dans la gravure par ses tailles larges et nourries, et par un travail différent pour chaque objet, draperies, chairs, terrains, etc., ce qui donnait, pour ainsi dire, l'illusion de la couleur. Il a gravé: *la Transfiguration*, d'après Raphaël; *le Massacre des Innocents*, d'après le Tintoret;

Saint Jérôme, d'après le Titien, ainsi que diverses autres estampes d'après le même artiste, des portraits, des paysages, des batailles, etc. Ses productions sont recherchées.

CORTA (Charles-Eustache), homme politique français, né à Bayonne en 1805. Il exerça d'abord la profession d'avocat à Dax, puis entra dans l'administration. Il était depuis 1842 sous-préfet de cette ville, lorsque la révolution de 1848 le fit rentrer dans la vie privée. En 1852, il se présenta à la députation comme candidat du gouvernement dans le département des Landes, où il fut élu; son mandat lui fut renouvelé en 1857 et en 1863. Au commencement de 1864, M. Corta partit pour le Mexique avec une mission du gouvernement. Il prit part à l'organisation du nouvel empire à la tête duquel venait d'être placé Maximilien, et fut chargé de diriger la commission des finances instituée pour se rendre compte des ressources du pays, et y établir un budget régulier. De retour en France, M. Corta fit connaître, dans un discours prononcé au Corps législatif, son opinion sur l'avenir de l'empire fondé par nos armes, et montra cet avenir sous les plus brillantes couleurs. On sait que ses prévisions ont été loin de se réaliser.

En 1865, M. Corta dut se démettre de son siège au Corps législatif, pour que M. Walewski, qui était destiné à la présidence du Corps législatif, se fit élire député dans les Landes; M. Corta fut alors appelé au Sénat.

CORTALE s. m. (kor-ta-le). Moll. Genre de céphalopodes.

CORTALE, bourg du royaume d'Italie, dans la Calabre Ulérieure IIe, district et à 15 kilom. S.-E. de Nicastro; 3,050 hab. Ce bourg, situé sur le penchant d'une colline, a beaucoup souffert d'un tremblement de terre en 1783.

CORTAMBERT (Pierre-François-Eugène), géographe français, né à Toulouse en 1805. Personne n'a plus contribué que ce consciencieux et fécond écrivain au progrès des études géographiques en France. Il les a dépouillées de leur rebutante sécheresse pour les rendre aussi attrayantes qu'elles sont nécessaires. Il a compris que la géographie ne pouvait plus être aujourd'hui une nomenclature aride et ennuyeuse de peuples et de villes, de fleuves et de montagnes, mais qu'elle devait largement participer des sciences naturelles et de l'histoire, auxquelles la rattachent des liens si étroits. M. Cortambert manifesta de bonne heure son goût pour la géographie, et sa vie entière n'a guère eu d'autre but que la propagation de cette science. Il commença par en donner des leçons à l'institution Massin et à l'Ecole spéciale de commerce. Bientôt il fut recherché par un grand nombre d'autres établissements publics, et forma beaucoup d'élèves, qui répandirent partout les heureux principes qu'ils avaient puisés chez leur maître. Ce fut lui qui, le premier, dessina sur un tableau noir les diverses contrées du globe, à mesure qu'il les décrivait à ses auditeurs; méthode qui substituait à un labeur ingrat une distraction amusante. M. Cortambert ne se contenta pas d'un enseignement oral de la géographie, il la vulgarisa par ses livres, dont voici les titres: *Géographie universelle*, ou *Description générale de la terre sous les rapports astronomique, physique, politique et historique* (1826); *Éléments de géographie* (1828); *Éléments de géographie ancienne* (1835); *Physiographie*, ou *Description générale de la nature pour servir d'introduction aux sciences géographiques* (1836); c'est un tableau rapide et vivant, souvent poétique, de l'univers, depuis les astres jusqu'aux insectes et aux plantes; *Leçons de géographie* (1839); *le Petit cours de géographie* (1840); *l'Atlas du premier âge*; les *Notions géographiques du cours complet d'éducation*, publié par la maison Hachette; *Éléments de géographie physique*; *Éléments de cosmographie*; *Abregé de géographie physique et politique* (1852, 3 vol.); une édition nouvelle de la *Géographie de Malte-Brun* (8 vol.); enfin le *Tableau de la Cochinchine*, en collaboration avec M. Léon de Rosny. Le style de M. Cortambert a les qualités qui conviennent aux matières qu'il traite; il est simple, correct et très-clair; ses ouvrages sont tous bien composés, bien distribués; en un mot, il sait faire un livre. Il a, de plus, publié un grand nombre d'articles dans divers recueils ou feuilles périodiques, dans: *l'Encyclopédie du XIXe siècle*, la *Revue contemporaine*, le *Bulletin de la société de géographie*, dont il a été quelque temps le rédacteur en chef.

M. Cortambert n'avait jamais sollicité de fonctions publiques, quand M. Fortoul lui offrit une modeste place d'employé au département des cartes et plans à la Bibliothèque impériale; le désir d'être utile la lui fit accepter. Depuis, il est devenu bibliothécaire en chef de cette importante section, et, grâce à lui, les riches collections qu'elle renferme sont devenues parfaitement accessibles aux lecteurs. En 1865, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— M. Cortambert n'est pas le seul écrivain de sa famille. Son frère, Louis CORTAMBERT, né à Mâcon en 1808, et qui habite l'Amérique depuis vingt-cinq ans, y est devenu l'un des représentants les plus autorisés de la presse française; il vient de publier en collaboration avec M. de Tranaltes une *Histoire de la guerre civile des États-Unis* de 1861 à 1865. — Le fils du géographe, Richard CORTAMBERT, est

employé comme lui à la Bibliothèque impériale, et, comme lui, il s'est livré à l'étude de la géographie, qu'il a surtout envisagée sous le rapport ethnographique et pittoresque; il s'est attaché à donner aux gens du monde une connaissance exacte et substantielle des découvertes de nos modernes voyageurs, dans plusieurs ouvrages écrits avec une verve abondante et facile: les *Peuples et voyageurs contemporains*, *Impressions d'un Japonais en France* (1864), les *Illustrations d'un Japonais en France* (1864), *le Liban* (1864). Il a fait en outre avec succès des conférences littéraires. — Enfin la femme de ce géographe distingué, Mme Louise CORTAMBERT, a publié, sous le pseudonyme de *Charlotte de Latour*, le *Langage des fleurs*, agréable petit ouvrage, qui a eu plusieurs éditions.

CORTAN s. m. (kor-tan). Métrol. Mesure de capacité usitée en Espagne, valant: pour le vin, 7 lit., 5875; pour l'huile, 4 lit., 12 à Barcelone, et 3,95 à Majorque. Il On dit aussi QUARTAN.

CORTASSE (Pierre-Joseph), théologien et jésuite français, né à Apt (Vaucluse) en 1681, mort en 1740. Il se livra à l'enseignement, puis à la prédication. Il a publié un *Traité des noms divins*, traduit de Denys l'Aréopagite, avec des notes critiques (Lyon, 1739).

CORTE, ville de France (Corse), ch.-l. d'arr. et de cant., à 57 kilom. N.-E. d'Ajaccio, au centre de l'île, près du confluent de l'Orta et du Tavignano; pop. aggl. 5,730 hab. — pop. tot. 6,094 hab. L'arrond. comprend 16 cant., 109 comm. et 61,168 hab. Tribunaux de 1re instance et de justice de paix; collège communal, bibliothèque publique, école Paoli. Place de guerre. Exploitation et scieries de marbres, fabriques de pâtes d'Italie.

Corte est bâtie sur le versant oriental d'un monticule très-escarpé du côté de l'ouest, et domine une vallée délicieuse, couverte de jardins, de vignes, d'oliviers et de maisons de campagne. Comme on ne s'est assujéti à aucun ordre, à aucun alignement dans la construction des maisons, les rues sont très-irrégulières, et on pourrait presque dire que cette ville n'a pas de rues. Au milieu de l'amas de maisons qui compose Corte, on remarque le château, édifice du XVIe siècle; les ruines du couvent de Saint-François, autrefois résidence de Paoli, et la statue de ce général.

CORTE (Jérôme DELLA), historien italien, né à Vérone au XVIIe siècle. Il a composé une histoire de cette ville, *Storia di Verona* (1594, 2 vol. in-4°), inexacte, incomplète, et pourtant recherchée, parce qu'elle est un des plus anciens ouvrages qui aient été publiés sur Vérone.

CORTE (Jean DE LA), peintre espagnol, né à Madrid en 1597, mort dans cette ville en 1660. Il reçut des leçons de l'illustre Velazquez et devint peintre du roi. Il se distingua également comme peintre d'histoire et de paysage. On cite parmi ses grands tableaux, qui sont peu nombreux, *l'Incendie de Troie*, *l'Enlèvement d'Hélène*, *Valence del Pósecourue par Charles Colonna*, qu'on voit dans le Retiro ou salle du royaume, à Madrid. Ses petits tableaux, dont il existe un grand nombre, se font remarquer par la grâce et par un vrai coloris. Ses batailles sont fort estimées. — Son fils, Gabriel DE LA CORTE, né à Madrid en 1648, mort en 1694, fut un habile peintre de fleurs.

CORTE (Barthélemy), en latin *Cartius*, médecin italien, né à Milan en 1666, mort dans cette ville en 1738. Il se distingua moins comme savant que par le rare désintéressement dont il fit preuve dans la pratique de son art et par son excessive sobriété. Il a laissé, en italien, plusieurs ouvrages médiocres. Nous nous bornerons à citer ses *Notizie istoriche* (Milan, 1718, in-4°), où l'on trouve quelques notices utiles pour l'histoire de la médecine en Italie.

CORTE-MURARI (le comte Jérôme DELLA), littérateur italien, né à Mantoue en 1747, mort en 1832. Il eut le malheur de devenir aveugle à l'âge de trente ans, ce qui ne l'empêcha pas de s'occuper de littérature toute sa vie. Il fut nommé directeur des théâtres, président de l'instruction publique et préfet de l'Académie des sciences et belles-lettres à Mantoue. On a de lui (en italien): *Deux centurées de sonnets* (Gnastalla, 1789), la première sur l'histoire romaine, la seconde sur l'histoire de la philosophie; un poème *De la Grâce*, en quatre chants (1793); les *Actes académiques* (1795), qui contiennent: *l'Histoire de l'Académie de Mantoue depuis sa fondation*; un poème sur *Pierre le Grand* (1803); un poème des *Quatre Saisons* (1813); un poème en trois chants, intitulé *Clotilde*, sur les eaux thermales de Weissembourg (1821). Le comte de la Corte-Murari a laissé plusieurs ouvrages manuscrits: une traduction du *Traité de la nature et de la grâce* de Malebranche; les éloges de Bettinelli, du comte d'Arc, et un chapitre sur la mort d'Alfieri.

CORTEAU s. m. (kor-té). Ancienne machine de guerre dont on ignore la forme aussi bien que l'usage.

CORTEGADA, bourg d'Espagne, province et à 48 kilom. N.-O. d'Orénse; 2,600 hab. Eaux thermales et établissements de bains très-fréquentés.

CORTEGANA, bourg d'Espagne, province et à 62 kilom. N.-E. de Huelva, près de la

source de la Chanza; 3,295 hab. Récolte et commerce d'huiles et vins.

CORTÈGE s. m. (kor-té-je — ital. *corteeggio*; de *corte*, cour). Réunion plus ou moins nombreuse de personnes accompagnant un personnage haut placé pour lui faire honneur: *Le cortège d'un roi*. Un *cortège nombreux*. Les *prôneurs sont nécessaires au mérite*, comme le *cortège à la puissance*. (Suard.)

Il est de la grandeur d'avoir un gros cortège.

REGNARD.

Ils dishient, voyant ce cortège,
Poin de l'ambassadeur de neige!

BENSSERADE.

Il Troupe de gens qui vont ensemble vers un même endroit, ou qui accompagnent quelqu'un ou quelque chose: *Un cortège de gamins*. Le *cortège du bœuf gras*. *Aller voir passer le cortège*.

Celui-ci vint, suivi d'un cortège d'enfants.

LA FONTAINE.

— Par dénigr. Troupe d'adulateurs empressés: *Les écrivains qui condescendent à former le cortège du pouvoir sont généralement médiocres et subalternes*. (B. Const.)

— Fig. Suite, série, accompagnement: *Les maladies sont le cortège de l'inconduite*. Les *grandes pensées n'ont pas besoin d'un cortège d'épithètes*. (Mme Necker.)

... La nuit, guidant son cortège d'étoiles,
Sur le monde endormi jette ses sombres voiles.

LAMARTINE.

J'ai revu, défilant devant mes yeux voilés,
Le cortège joyeux de mes jours envolés!

ROLLAND ET DU BOIS.

Un dieu, qui prit pitié de la nature humaine,
Mit auprès du plaisir le travail et la peine;
La crainte l'éveilla, l'espoir guida ses pas;
Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas.

VOLTAIRE.

CORTÈGÉ, ÉE (kor-té-jé). part. passé du v. Cortéger. Accompagné:

Le bon seigneur fut cortégé

De maints monstres à face fière.

SCARRON.

Il Ne peut s'employer que dans le style burlesque.

CORTÈGER v. a. ou tr. (kor-té-jé — rad. *cortège*). Prend un e après le g toutes les fois que la terminaison commence par un a ou un o: *Nous cortégeons; je cortégeais*. Faire cortège à: *Cortéger un roi*. Ce mot appartient au style burlesque.

CORTEIS, dont le véritable nom est *Carrivère*, natif de Castagnols, fut au XVIIIe siècle un des plus intrépides pasteurs du Désert, et l'auxiliaire assidu d'Antoine Court pour le rétablissement des Eglises réformées. Tel était l'état de ces Eglises au milieu du XVIIIe siècle, que les pasteurs légalement consacrés y étaient fort rares. Court lui-même n'avait pas reçu l'imposition des mains, en sorte qu'il n'administrait la cène et ne bénissait les mariages que par un privilège spécial accordé par les assemblées. Il voulut mettre un terme à cet état de choses, et pour cela il pria Corteis de se rendre à Zurich, afin d'y recevoir l'imposition des mains et d'être en état d'imposer les mains à son tour. Corteis entreprit ce périlleux voyage et l'accomplît heureusement. A son retour, il consacra son ami; ainsi les Eglises du Désert ne risquèrent plus de manquer de pasteurs.

Mandé dans le comté de Foix, Corteis organisa les Eglises du Carla, de Bordes, de Gabre et du Mas-d'Azil; mais il se vit obligé de s'enfuir, parce qu'un arrêté du 9 juin 1745 le condamnait à mort. Il revint dans le bas Languedoc et y demeura jusqu'en 1752. A cette époque, traqué comme une bête fauve, et, de plus, rendu impropre par la maladie à continuer l'exercice de son dangereux ministère, il demanda au synode provincial du haut Languedoc la permission d'aller rejoindre sa femme, qu'il avait quittée dans le Wurtemberg, trente-six ans auparavant. Voici l'attestation qui lui fut délivrée: « L'assemblée, édifiée de plus en plus de la pureté de sa doctrine, de son zèle infatigable et de la sainteté de ses mœurs, après lui avoir témoigné le vif regret qu'elle a de se voir à la veille d'être privée d'un si digne pasteur, lui accorde sa juste demande avec d'autant plus de raison, que ledit pasteur a été exposé, et l'est encore, à la plus violente persécution et aux périls les plus éminents de la part des ennemis de la vérité; car, outre les dangers ordinaires attachés au ministère sous la croix, il a été pendu deux fois en effigie, comme apert par les jugements rendus par les intendants de Montpellier et d'Auch, poursuivi plusieurs fois par des détachements de dragons, et recherché par des particuliers malintentionnés, ce qui le met dans la nécessité de se réfugier dans un pays de liberté; sur ces fondements, nous prions Dieu de le combler de ses grâces les plus précieuses, et de le couvrir de sa divine protection partout où sa providence le conduira. — 18 août 1752. »

CORTEMARK, bourg de Belgique, province de la Flandre occidentale, arrond. et à 18 kilom. S.-O. de Bruges; 4,200 hab. Fabriques de lainages, teintureries.

CORTEMIGLIA, bourg du royaume d'Italie, province et à 20 kilom. S.-E. d'Albe, sur la Bormida, ch.-l. de mandement; 2,000 hab. Ruines d'un ancien château.

CORTENAERT (Egbert MEETWESZON), amiral hollandais, mort en 1665. Il s'éleva par sa bravoure des derniers rangs de la marine au grade de lieutenant amiral. Il se distingua notamment, comme capitaine du *Wassenaar*, dans les combats livrés à la flotte suédoise en 1658, perdit un œil et un bras, et fut tué au commencement de la bataille navale qui eut lieu devant Lestoff en 1665. Les Hollandais lui ont érigé un magnifique tombeau dans la grande église de Rotterdam.

CORTERATE, nom latin de COURTRAS.

CORTERREAL (Gaspard), navigateur portugais, né dans la dernière moitié du xve siècle, mort vers 1502. Il appartenait à une famille distinguée, engagée dans la colonisation des îles Açores. En 1500, le roi de Portugal, Emmanuel le Fortuné, lui donna le commandement d'une expédition chargée d'explorer les côtes septentrionales de l'Amérique du Nord. Parti du Tage avec deux vaisseaux en 1500, il longea les côtes de la région qui reçut plus tard le nom de Canada, embarqua 57 Indiens qu'à son retour il vendit comme esclaves, et appela ce pays du nom de *Labrador* (travailleur), donné depuis à une région plus septentrionale. Quelque temps après (1501), il quitta Lisbonne pour entreprendre un second voyage dans les mêmes latitudes; mais il est probable qu'il se perdit corps et biens dans un naufrage, car on n'entendit plus parler de lui.

— Un de ses frères, Michel de CORTERREAL, parti, en 1502, pour se mettre à sa recherche, s'avança jusqu'à la baie d'Hudson, et eut le même sort. — Un second frère de Gaspard, Vasco Bannés de CORTERREAL, ne put malgré toutes ses instances obtenir du roi l'autorisation d'aller à la recherche de ses deux frères. Il fut membre du conseil d'Emmanuel, gouverneur des îles Saint-George et Terceira, et reçut le titre de capitaine de la Terre-Neuve du Cortereal.

CORTERREAL (Jeronimo), poète portugais, mort vers 1502. La poésie, la peinture et la musique occupèrent ses jeunes années. Il servit ensuite avec le grade de *capitao-mor* (chef d'escadre) sur les flottes portugaises, explora les mers des Indes vers l'an 1571, se retira dans ses terres d'Evora après l'invasion espagnole et y passa le reste de sa vie dans une retraite absolue, uniquement occupé de peinture et de poésie. Le poème auquel il doit sa renommée posthume a pour sujet l'histoire poignante du naufrage et de la mort de Manoel Souza de Sepulveda et de son épouse sur la côte d'Afrique. Imprimé après sa mort, en 1594, ce poème a été traduit en français par M. Ortaire Fournier (Paris, 1848). Cortereal avait lui-même publié un poème sur le siège de Diu (1574), et une sorte d'épopée, l'*Austríada* (1578), écrite en vers espagnols, et relative à la victoire de Léopante.

CORTÈS s. f. pl. (kor-tèss — de l'espagn. *corte*, cour, plur. *cortes*). Nom des assemblées des représentants en Espagne et en Portugal : *La session des cortès*. Ouvrir les cortès. Il arriva un courrier d'Espagne avec la copie de l'acte de renonciation du roi d'Espagne passé en pléines cortès. (St-Simon.)

— **Encycl.** Nous allons d'abord nous occuper des *cortès* de la monarchie espagnole, ordinairement appelées *cortès por estamento*.

— **Cortès espagnoles.** On a comparé quelquefois les conseils (comices) de Rome aux *cortès espagnoles*, bien que ces deux institutions n'aient pas la moindre analogie (v. comices). Il faut remonter à la domination des Goths en Espagne pour trouver l'origine de l'antique établissement qui nous occupe. On sait que tous les peuples de la Germanie, Francs, Goths, Burgondes, etc., se réunissaient à époques fixes pour délibérer en commun sur les affaires générales de la nation. Ils conservèrent, après leurs émigrations, les habitudes qu'ils avaient contractées dans leur pays, et ils se réunirent en assemblées auxquelles devaient assister tous les hommes libres de la tribu.

Outre ces assemblées, appelées *conciles*, il existait encore des réunions moins solennelles, dans lesquelles on ne s'occupait que de questions secondaires. Mais les conciles, ou assemblées générales, qui représentaient les *placita* ou *parlamenta* de notre histoire, étaient des sortes de *chambres*, de corps législatifs, chargés de donner des conseils aux rois, d'imposer souvent des bornes au despotisme, et de promulguer des lois. Ces assemblées étaient périodiques, et se réunissaient dans les jours de la nouvelle et de la pleine lune. Il paraît que, vers la fin de la monarchie gothique, les rois ne les réunissaient plus que rarement, et n'y convoquaient que les prélats et les plus hauts dignitaires de l'Etat. Tant que subsista le gouvernement des Goths, ces assemblées, nommées *conciles*, se tinrent à Tolède. Comme la monarchie était élective, aussitôt après la mort d'un roi, les nobles, les évêques, les députés formaient une assemblée d'états généraux pour élire son successeur. D'autres assemblées s'occupaient des affaires ecclésiastiques, statuaient sur le dogme, sur la morale et sur la discipline de l'Eglise. L'autorité royale passait devant celle de la nation, représentée par les assemblées, dont les pouvoirs étaient des plus étendus, surtout au commencement de l'histoire des Visigoths. Les lois qu'ils promulguèrent furent réunies, en 634, sous le nom de *Fuero-jugo*, et formèrent, en 1348, le noyau du premier code

espagnol. Nul traité de paix, nulle déclaration de guerre ne recevait d'effet avant d'être autorisée par les conciles.

On a attribué la décadence de la monarchie des Visigoths à ce qu'ils avaient laissé tomber en désuétude l'usage de ces assemblées, qui n'étaient plus périodiques, et qui se trouvaient dans les derniers temps dominées par le clergé. Après la destruction de l'empire des Goths par les Arabes, les principes du gouvernement représentatif furent adoptés par les conquérants, et, pendant le cours de six siècles, c'est-à-dire jusqu'au règne d'Alphonse le Sage, la coutume des assemblées fut religieusement suivie par les Arabes.

D'ailleurs les conciles visigoths existèrent toujours dans les Asturies. Ils se composèrent d'abord de chefs délibérant sur les expéditions contre les Maures. Plus tard, ils se régularisèrent, et devinrent des assemblées composées d'évêques, de chefs guerriers, de *potestades* (magistrats). On réglait dans ces conciles, la discipline ecclésiastique; on faisait des lois; on élisait le roi, car la couronne était redevenue élective. Ces réunions prirent, lorsque la royauté indigène devint plus puissante, le nom de *curtes*, mot latin signifiant cour, et que l'on a traduit en espagnol par *cortès*. A ces curies ou *cortès* primitives, les soldats et le peuple de la ville, siège de la réunion, pouvaient assister en simples spectateurs; et même quelquefois on leur demandait leur opinion, ainsi que cela se pratiqua au concile de Jaca, tenu en 1063. Voici la liste des principales de ces réunions :

| | |
|---------------------------------|------|
| Concile de Léon | 914 |
| Concile de Léon | 1020 |
| Concile de Palencia | 1129 |
| Concile de Léon | 1129 |
| Concile de Léon | 1135 |
| Concile de Burgos | 1169 |
| Concile de Salamanque | 1178 |
| Concile de Carrion | 1188 |

Les premières *cortès* auxquelles on puisse accorder ce nom furent constituées d'abord en Castille et en Aragon. En Castille, elles portaient le nom d'*estamientos*, et, en Aragon, celui de *brayos*. De bonne heure, dans ce dernier Etat, l'ordre de la bourgeoisie eut le droit de siéger et de voter aux *cortès*. Un juge, nommé par les états eux-mêmes (et *justicia*), jugeait tous les différends qui pouvaient s'élever entre le roi et les états. En Castille, la bourgeoisie ne put députer ses représentants que beaucoup plus tard, et ses privilèges ne furent jamais aussi étendus. Les premiers monarques espagnols ne décidèrent jamais une affaire de quelque gravité sans consulter la nation, assemblée en *cortès* ou en états généraux. Depuis cette époque jusqu'à la fin du xixe siècle, l'histoire des assemblées de la nation, plus fréquentes et plus solennelles, devient de plus en plus féconde en faits remarquables et en délibérations importantes. Les actes de ces assemblées sont des preuves irrécusables que la nation espagnole jouissait déjà de tous ses droits, alors que les autres peuples étaient plongés dans la barbarie. Les rois de Léon et de Castille eurent toujours recours aux *cortès* dans les besoins pressants de l'Etat. Les premières *cortès* où l'on voit assister des députés du peuple sont celles de Léon, en 1188, dont les actes commencent ainsi : « In nomine Domini nostri Jesu Christi. Amen. Ere de 1188 : mense february. Nous nous sommes réunis à Léon, avec l'honnête compagnie des évêques, en commun, et la glorieuse compagnie des princes riches et des barons de tout le royaume, et avec la communauté des villes ou des députés de chaque ville, par écot; Moi, don Alphonse, roi de Léon, de Galice, des Asturies et de l'Estramadure... »

L'époque de la concurrence du tiers état à la représentation nationale précède de plusieurs années en Espagne l'introduction du même système en Angleterre, en Allemagne et en France. Les *cortès* de 1188, que nous venons de citer, sont les plus remarquables de l'histoire espagnole, parce que ce sont les premières assemblées qui aient pris le nom de *cortès*, et que les députés du troisième ordre y figurèrent pour la première fois. A dater de cette époque, le tiers état fit partie de presque tous les conciles, notamment de celui tenu à Benavente en 1202. Ces députés prenaient le nom de *procuradores*. Ils étaient élus par les magistrats municipaux, nommés eux-mêmes par les chefs de famille jouissant du droit de cité. Les *cortès* se composaient donc de quatre ordres, savoir : le clergé, la haute noblesse, la petite noblesse et les députés des villes royales. Les villes seigneuriales ne pouvaient se faire représenter à ces assemblées. La principale attribution des *cortès* consistait à voter les impôts et à en régler la répartition. Cette prérogative s'étendait jusqu'à contrôler même les dépenses particulières de la maison du roi. En 1258, les *cortès*, adressant à Alphonse X des remontrances dont les termes attestent la simplicité naïve des temps, lui disaient qu'il leur semblait convenable que le roi et son épouse « dépensassent pour leur nourriture 150 maravedis par jour, et pas davantage, et que le roi devait recommander aux gens de sa suite « de manger plus modérément. »

Voici la liste des *cortès* principales qui furent réunies à cette époque :

| | |
|----------------|------|
| Léon | 1188 |
| Léon | 1208 |

| | |
|----------------------|------|
| Burgos | 1215 |
| Séville | 1215 |
| Valladolid | 1217 |
| Burgos | 1222 |
| Valladolid | 1258 |
| Séville | 1281 |
| Valladolid | 1282 |

En 1284, il se forma diverses corporations dans le royaume, et ces corporations, après la mort de don Sanche le Brave, servirent de modèle à la confédération de trente-deux villes et villages de Léon et de Galice (1295), ayant pour but de se prêter, de ville à ville, une assistance réciproque, afin de soutenir leurs droits, tant contre le despotisme des rois que contre celui des grands.

Jamais les *cortès* de Castille ne furent aussi fréquentes que dans ce temps-là; car il ne se passait presque point d'année qu'elles ne se réunissent, bien qu'elles ne fussent pas toujours générales, puisqu'il y en eut plusieurs composées seulement de représentants de quelques provinces, et l'on tint même des assemblées des ordres séparés, tant du clergé que de la noblesse. Les *cortès* étaient souvent réunies au xive siècle. Ferdinand IV convoqua tous les citoyens de son pays aux *cortès* tenues à Valladolid en 1309. La liste suivante des principales *cortès* donnera une idée de leur fréquence :

| | |
|----------------------------|------|
| Séville | 1284 |
| Valladolid | 1293 |
| Valladolid | 1295 |
| Valladolid | 1298 |
| Valladolid | 1299 |
| Burgos | 1301 |
| Valladolid | 1301 |
| Burgos | 1302 |
| Medina del Campo | 1302 |
| Medina del Campo | 1303 |
| Medina del Campo | 1305 |
| Valladolid | 1307 |
| Aragon | 1307 |
| Palencia | 1313 |
| Valladolid | 1313 |
| Valladolid | 1325 |
| Medina del Campo | 1328 |
| Madrid | 1329 |

A la mort de Ferdinand, il s'éleva de grands débats sur la régence du royaume pendant la minorité de don Alphonse XI, et les *cortès* de Valladolid, réunies en 1313, décidèrent la restriction de l'autorité des tuteurs du jeune prince. Elles créèrent à cet effet un conseil extraordinaire, composé de quatre prélats, de huit chevaliers et de huit citoyens du tiers état.

A cette époque, quatre-vingt-dix villes participaient aux élections des *cortès*; comme ce droit avait été primitivement accordé aux bourgades alors existantes, il en résulta avec le temps qu'une commune sans importance nommait plusieurs députés, tandis qu'une ville considérable, mais de fondation récente, n'en élisait qu'un seul, et quelquefois pas du tout. Les mêmes usages amenèrent les mêmes abus en Angleterre.

En 1315, il se forma une nouvelle confédération, composée cette fois de gentilshommes et de plus de cent villes, avec des règlements à peu près semblables à ceux que les trente-deux villes avaient établis. A cette époque, les *cortès* étaient assemblées plus rarement. Les représentants de la nation étaient dans l'usage d'y demander la conservation des privilèges; le roi promettait tout ce qu'on voulait, et s'empresait de violer la constitution aussitôt que les *cortès* étaient dissoutes.

Il y eut aux *cortès* de Séville, en 1340, beaucoup de prélats, tous les grands, les chevaliers, les écuers, les gentilshommes, et beaucoup de personnes de chaque ville, ainsi qu'on le voit par la *Chronique* d'Alphonse XI. Voici la liste des principales *cortès* à cette époque :

| | |
|----------------------------|------|
| Madrid | 1335 |
| Madrid | 1339 |
| Séville | 1340 |
| Valladolid | 1351 |
| Burgos | 1366 |
| Toro | 1369 |
| Medina del Campo | 1370 |
| Burgos | 1379 |
| Soria | 1380 |
| Valladolid | 1385 |
| Palencia | 1386 |
| Erbiesca | 1387 |
| Guadalajara | 1390 |
| Madrid | 1391 |
| Burgos | 1392 |
| Madrid | 1393 |
| Madrid | 1395 |
| Tordesillas | 1401 |

La guerre civile, sous le règne de Pierre le Cruel, modifia profondément les institutions du pays. Henri de Transtamare, pour se concilier les *cortès*, qui avaient d'abord pris fait et cause pour Pierre, leur promit d'admettre douze citoyens dans son conseil (1367). Mais, en 1371, les *cortès* qui l'avaient affirmé sur le trône lui ayant rappelé ses promesses, il refusa de les entendre; ce qui n'empêcha pas les *cortès* d'insister en plusieurs autres circonstances, principalement à Burgos, en 1367; mais elles ne purent rien obtenir avant 1385.

Il existait à cette époque un grave sujet de discussion entre la royauté et les représentants de la nation. Le roi déléguait auprès des villes des *alcaldes* majeurs que l'on a appelés *corregidores*. Les *cortès* ne cessaient

d'en demander la suppression, et, en 1432, voyant que leurs réclamations étaient mal accueillies, elles demandèrent que les *alcaldes* et les *échevins* qui auraient agi d'une manière peu convenable fussent punis. Mais ces demandes ne pouvaient être reçues que très-froidement par une cour n'ayant en vue que l'accroissement de l'influence royale, au détriment de la liberté.

Cependant, vers la fin du xive siècle les villes royales florissaient plus que jamais sous leurs privilèges municipaux; mais les villes seigneuriales, qui composaient la majeure partie du royaume, gémissaient sous l'oppression la plus cruelle de leurs seigneurs. Les *cortès* de Valladolid, en 1385, font un tableau navrant du despotisme sous lequel étaient courbées les populations. Les mêmes *cortès* obtinrent du roi que quatre citoyens entreraient dans son conseil. Le tiers état, tout fier de ce succès, tenta d'exclure les grands du conseil; bien que Jean Ier n'ait point accédé à cette demande, on peut dire que jamais peut-être le tiers état, le parti bourgeois, ne fut plus considéré qu'en ce temps-là.

Les *cortès* de Ségovie, en 1386, demandèrent le rétablissement des confréries entre les villes royales et seigneuriales, sous prétexte d'assurer la tranquillité publique; mais elles ne purent rien obtenir.

Cent vingt-huit députés de quarante-huit villes se rendirent aux *cortès* de Madrid, en 1390. Le règne de Henri III, qui avait vu le tiers état à son plus haut degré de considération, commença à voir aussi sa décadence. Les *cortès* de Madrid, en 1391, firent un conseil extraordinaire de régence, composé d'évêques, de grands et de citoyens.

Henri III fit peu de cas des arrêts des *cortès*; le tiers état avait perdu de son influence, et le roi manifesta en plusieurs circonstances l'intention de ne plus jamais convoquer ces assemblées. En attendant, il n'admit plus de citoyens dans son conseil. Aux *cortès* de 1419, sous le règne de Jean II, les députés se plaignirent amèrement de cette dérogation aux anciens usages, et de ce qu'on n'avait plus le même respect pour les mandataires des communes. Bientôt les villes, par un motif de parcimonie incompréhensible, demandèrent à ne plus payer leurs députés, alléguant que l'Etat devait se charger de ce soin. On ne tarda pas à ressentir les effets de cette innovation; car l'Etat, par le même motif d'économie, diminua le nombre des députés du tiers état, de telle sorte que ces députés furent toujours dans la suite en grande minorité. Les villes, reconnaissant leur faute, eurent beau demander à remettre les choses sur le même pied qu'autrefois, elles ne purent rien obtenir; juste punition de leur avarice. Les rois Ferdinand et Isabelle ne réunissaient les *cortès* qu'à contre-cœur; ils entouraient les députés d'émisaires qui ne les quittaient pas, et qui cherchaient par mille moyens à découvrir leur opinion pour la divulguer aux rois. Voici la liste des principales *cortès* de cette époque :

| | |
|-----------------------|------|
| Tolède | 1402 |
| Tolède | 1405 |
| Tolède | 1408 |
| Téruel | 1417 |
| Ocagna | 1422 |
| Tolède | 1423 |
| Palenzuela | 1425 |
| Zamora | 1432 |
| Madrid | 1433 |
| Valladolid | 1442 |
| Valladolid | 1446 |
| Valladolid | 1447 |
| Cordoue | 1455 |
| Madrid | 1462 |
| Tolède | 1462 |
| Cabeson | 1464 |
| Cigalez | 1464 |
| Salamanque | 1465 |
| Madrid | 1467 |
| Ocagna | 1469 |
| Villacartin | 1473 |
| Tolède | 1475 |
| Valladolid | 1475 |
| Tolède | 1480 |
| Toro | 1505 |
| Burgos | 1506 |
| Valladolid | 1506 |
| Madrid | 1510 |
| Burgos | 1512 |
| Tolède | 1515 |

Il paraît que les honneurs de la représentation étaient encore fort recherchés, puisqu'on fut obligé, en 1455, de défendre aux candidats de corrompre les électeurs par des dons et des promesses. Les lois de 1462 et de 1465 font aux rois et aux gouverneurs les plus sévères injonctions d'avoir à respecter la liberté des électeurs. Le roi Henri IV, avant la promulgation de ces lois, avait été jusqu'à désigner ceux dont il voulait que les électeurs fissent choix; mais ce despotisme odieux, qui tendait à faire de la représentation nationale une véritable dérision, révolta les esprits. Les citoyens résistèrent, et des mouvements insurrectionnels contraignirent le monarque à reconnaître la liberté des élections.

La découverte de l'Amérique vint faire du peuple espagnol un peuple conquérant, c'est-à-dire qu'elle le plongea dans l'esclavage, car les mêmes hommes qui allaient au loin s'enrichir et forger des fers pour les Américains ne pouvaient songer en même temps à défendre leur propre indépendance. Les *cortès* de

1520 demandèrent à Charles V l'abolition des *candidatures officielles*, la périodicité des assemblées, le paiement des députés par les villes, la publicité des séances. Ce programme était radical et digne des Français du XIX^e siècle. Le jeune roi, soutenu par ses soldats flamands, ne fit que rire de la demande des *cortès*, qui se révoltèrent. La fameuse bataille de Villalar vint ruiner toutes leurs espérances, et l'autorité monarchique prit de nouvelles racines, en habituant le peuple aux guerres lointaines et en l'entraînant sous tous les climats.

Les *cortès* de 1527 ayant refusé des subsides à Charles V, celui-ci sut dissimuler son ressentiment, et demanda de nouveaux secours à celles de Tolède, en 1538. « Je vous recommande, dit-il, d'être brefs. » Nouveau refus. Exaspéré, l'empereur-roi dissout les *cortès*. L'assemblée de 1555 demanda que les ordonnances publiées par les *cortès* ne pussent être révoquées, sans que d'autres *cortès* en eussent pris connaissance. « En cela, on fera ce qui conviendra le mieux à notre service, » répond le laconique Philippe II. En 1590, une révolte ayant eu lieu en Aragon, le roi fit avancer un corps de troupes étrangères contre les rebelles. Le grand justicier, la Nuza, proclama les libertés violées, et arme les milices; mais il est défait, et, quelques jours après, brûlé vif avec ses complices. Depuis cette époque, les *cortès* ne furent plus assemblées que pour reconnaître le roi à son avènement, ou enrégimenter les impôts. Bientôt même, on ne les convoqua plus pour ce dernier objet. Tel fut le discrédit dans lequel tombèrent ces assemblées, à l'époque de la grande Espagne conquérante, monarchique et cléricale. Nous avons donné la liste des *cortès* aux premiers siècles, parce que chacune de ces réunions eut son importance. Depuis cette époque, les *cortès* n'ayant plus eu la même influence, nous ne croyons pas devoir continuer cette liste. Voici dans quel ordre les *cortès* prenaient serment aux rois :

Lorsqu'un roi d'Espagne avait désigné le jour et le lieu où son fils aîné devait être reconnu comme héritier présomptif de la couronne, les trois états étaient convoqués. Dans le cortège, les députés venaient immédiatement après les grands du royaume; ils s'avancèrent, deux à deux, suivant leur rang d'ancienneté. Après la messe, les députés se levaient, s'avancèrent, précédés par ceux de Burgos, qui, toujours en contestation avec ceux de Tolède pour l'ordre de primauté, faisaient, ainsi que leurs adversaires, les protestations accoutumées, dont ils requéraient acte; ils prenaient ensuite le serment au futur roi; l'un des assistants des *cortès* lisait la formule à haute voix : aussitôt Burgos et Tolède s'approchaient, se disputant à qui prêterait serment la première; le roi ordonnait à ceux de Burgos de jurer les premiers; les uns et les autres demandaient acte de cette résolution : ceux de Tolède, pour constater qu'ils ne faisaient qu'obéir à un ordre du roi; ceux de Burgos, pour constater leur droit. Les autres villes arrivaient ensuite dans le rang accoutumé. Le serment prêté et accepté, le secrétaire des *cortès* en délivrait acte au roi.

Les Bourbons, élevés à l'école de Louis XIV, s'y prirent de toutes les manières pour faire oublier la liberté aux Espagnols. Ils ne rassemblèrent que cinq fois les *cortès*, et encore leur but était tout simplement de donner plus d'éclat à leur couronnement. Cependant, les *cortès* de 1713 furent convoquées pour admettre la loi salique en Espagne, loi qui ne fut abrogée qu'en 1830, en faveur d'Isabelle II.

Napoléon, avec son habileté ordinaire, fit revivre les *cortès* en 1808. Cette assemblée, réunie à Bayonne, n'était d'abord qu'une *junte*, dont le but était de proclamer la royauté de Joseph et de donner une constitution nouvelle. Elle se composait de quatre-vingt-onze personnes, parmi lesquelles on distinguait plusieurs grands du royaume, un archevêque et trois généraux. Beaucoup d'historiens lui ont refusé le nom de *cortès*, à cause du mode de sa formation, de l'insuffisance de ses pouvoirs, de son séjour sur un sol étranger, de l'absence de toute indépendance. D'ailleurs, les *juntas provinciales*, qui se déclarèrent contre les Bonaparte, enlevèrent toute importance aux *cortès* de 1808. Lorsque la *junte centrale* de l'indépendance se fut organisée, elle convoqua d'après les vieilles formes des *cortès* qui se réunirent, le 24 septembre 1810, dans l'île de Léon, et publièrent, deux ans après, la fameuse constitution dite des *cortès*, imitation de notre constitution de 1791 (Cadix, 19 mars 1812). L'assemblée unique (car, en Espagne, il n'y eut jamais ni sénat ni rien d'analogue), instituée par cette constitution, se formait d'après un système d'élection assez compliqué : tous les citoyens domiciliés dans une paroisse devaient élire onze, vingt et un ou trente et un *délégués*, suivant la population. Ces délégués devaient élire un, deux ou trois *électeurs de paroisse*, lesquels, réunis au chef-lieu du district, élisaient un nombre d'électeurs triple du nombre des députés à nommer par la province. Ces électeurs de province, réunis en *juntas* électoraux de province, nommaient les députés aux *cortès* (1 par 70,000 hab.). Tout citoyen âgé de vingt-cinq ans, domicilié depuis sept ans dans la province et jouissant d'un revenu convenable, était éligible. Les fonctionnaires ne pouvaient, en aucun cas, être élus. Chaque province était tenue de faire les frais d'entretien de son

député pendant la session. Les *cortès* se réunissaient chaque année, et se renouvelaient, en totalité après deux ans. Les *cortès* votaient toutes les lois, établissaient les impôts, fixaient les listes civiles, recevaient le serment du roi, et nommaient les tuteurs des rois mineurs et les régents. Un projet de loi, voté par les *cortès* et trois fois rejeté par le roi, devenait loi malgré la volonté royale. Tout traité de paix, d'alliance ou de commerce, de subsides ou d'admission de troupes étrangères, se pouvait être ratifié avant l'approbation des *cortès*.

Le 2 février 1814, les *cortès*, convoquées en vertu de cette constitution, décrétèrent que le roi Ferdinand VII devait prêter serment entre leurs mains. Mais ce roi, Bourbon dans l'âme, arrivé à Valence le 4 mai, s'empêcha de dissoudre l'assemblée et de révoquer la constitution; les *cortès* résistèrent en vain à ce décret; il fallut céder au torrent de la réaction, qui entraînait alors les masses vers un aveugle despotisme. Le 10 mai, on incorpora les trois régents et les principaux députés; le 30 mai, on exila tout fonctionnaire, officier ou prêtre qui avait servi Joseph. Le roi avait promis de convoquer d'autres *cortès*; mais il s'empêcha d'oublier cette promesse, et une nouvelle révolution se prépara. En janvier 1820, Riego leva l'étendard de la révolte, la constitution de 1812 à la main. L'agitation prit bientôt un tel caractère de gravité, que Ferdinand VII se vit obligé de prêter serment à la constitution et de réunir les *cortès*, qui s'assemblèrent le 6 juillet 1820, et qui entrèrent dans les voies libérales avec la plus grande résolution. La France, ou du moins les Bourbons de France, effrayés, allèrent renverser cet état de choses, qui pourtant ne compromettait en rien la royauté. Les *cortès* dissoutes ne furent plus rassemblées qu'en 1834, après la mort du roi. Cette année, à la suite de la révolution du 2 mars, la reine régente consentit, le 16 avril, l'acte appelé *testamento real* (statut royal), constitution insuffisante, qui fut abrogée en août 1836, et remplacée par la constitution de 1812, laquelle subit quelques modifications. Peu après la promulgation de cette charte, les *cortès* eurent à exercer l'un des pouvoirs les plus importants de ceux qu'elle leur attribua. En 1840, la reine régente ayant abandonné la tutelle de sa fille, les *cortès* la remirent à Arguëlles (10 juillet 1841), et la régence à Espartero (11 mai 1841). Puis, le 16 août 1843, les *cortès* enlevèrent cette régence au même duc de la Victoire, et proclamèrent la majorité d'Isabelle II, âgée seulement de douze ans.

Narvaez, devenu tout-puissant, restreignit autant que possible les droits des *cortès*. Celles-ci subirent cet état de choses jusqu'en 1848; mais, à cette époque, enhardies par les événements qui se passaient en France, elles réclamèrent hautement leurs prérogatives, et la royauté dut céder devant leurs exigences. Isabelle II ne le fit qu'avec la volonté bien arrêtée de reprendre les libertés octroyées dès que l'occasion se présenterait. Les événements de 1852 enlevèrent toutes ses conquêtes libérales au peuple espagnol (v. ESPAGNE).

Après la révolution de 1868, le gouvernement provisoire appela le peuple entier à profiter du suffrage universel pour nommer des *cortès*, seule assemblée à laquelle les chefs de la révolution pussent remettre les pouvoirs (v. JUNTE). Enfin, après cinq mois passés à préparer les élections, puis à les valider, les *cortès* ont été définitivement constituées le 22 février 1869. Elles viennent, à la suite de débats passionnés, de déclarer que la forme de gouvernement de l'Espagne sera la forme monarchique, et, en attendant qu'il leur soit possible de trouver un roi, elles ont nommé régent le maréchal Serrano (juin 1869).

— *Cortès de Portugal*. Les *cortès portugaises* naquirent avec la royauté. Elles ont la même origine primitive que les *cortès* espagnoles, puisque le Portugal appartient aux Visigoths, ainsi que tout le reste de la péninsule. Alphonse I^{er}, fils de Henri de Bourgogne, ayant été proclamé roi sur le champ de bataille d'Ourique (1139), voulut faire confirmer, par le vœu national, son élévation au trône. Il réunît les *cortès* du Portugal à Lamego (1143), dans l'église de Sainte-Marie. Son procureur général se leva, et demanda à l'assemblée si elle reconnaissait Alphonse comme roi. Tous dirent : « Nous voulons qu'il soit roi tant qu'il vivra, et ses enfants après lui. »

Les *cortès* votèrent ensuite une constitution consacrant le principe de la souveraineté nationale.

Les *cortès* portugaises ne furent jamais convoquées avec autant de régularité que les *cortès* espagnoles. Leur composition et l'étendue de leurs droits n'avaient rien de bien fixe, et furent soumises à de nombreuses variations. On ne les réunissait guère qu'aux époques de succession au trône; mais, il faut le reconnaître, elles jouissaient des plus grandes prérogatives, lorsqu'il s'élevait quelque difficulté entre les prétendants. Ainsi, en 1383, la descendance des rois légitimes étant venue à manquer, et le roi de Castille voulant s'emparer du Portugal, les *cortès*, réunies à Colmbré, décernèrent la couronne à dom Juan d'Avis, qui fonda une nouvelle branche royale. Jean II, son arrière-petit-fils, assembla les *cortès* à Évora, en 1482, et leur demanda la révocation des privilèges abusifs que ses ancêtres avaient accordés aux grands de la nation.

La puissance extérieure du Portugal fut fatale à sa liberté intérieure, en ce sens que les rois, enorgueillis de leurs victoires, ne convoquèrent plus les assemblées qu'à de rares intervalles. De là cet affaiblissement du patriotisme, qui prépara l'annexion à l'Espagne. Ce furent les *cortès* qui dérogèrent à la loi fondamentale, en se prononçant pour l'étranger, tant les guerres lointaines avaient changé les idées de ce peuple (1531). Ce furent aussi les *cortès*, assemblées à Lisbonne, qui proclamèrent l'indépendance en 1642, et donnèrent la royauté au duc de Bragance. Dans cette assemblée, les membres ne surent pas saisir l'occasion pour réclamer les garanties constitutionnelles et l'intervention régulière ou plus fréquente des mandataires du pays dans les affaires du gouvernement. On ne les convoqua plus que pour recevoir l'abdication du roi Alphonse VI, et proclamer l'avènement de son successeur Pierre II. Jusqu'aux guerres du premier empire, les *cortès* furent à peu près oubliées. Après la chute de Napoléon, la maison de Bragance, que le peuple avait soutenue, ayant refusé d'accorder aucune prérogative à la nation, la révolution éclata; les *cortès extraordinaires* proclamèrent une constitution, modelée sur celle que les Espagnols avaient rédigée en 1812, mais encore plus démocratique, en ce sens qu'elle accordait le droit d'électeur à tout citoyen de vingt-cinq ans, sachant lire et écrire, sauf les domestiques, les gens sans moyens d'existence et les moines. La base, pour le nombre des députés, était de 1 pour 30,000 habitants. Ce régime politique, admis d'abord par le roi, fut aboli presque aussitôt (1823), et un décret du 5 juin 1824 remit en vigueur l'ancienne constitution de la monarchie, avec une assemblée de *cortès* à Lamego.

En 1826, dom Pedro, successeur de Jean VI, convoqua de nouvelles *cortès*, pour voter une nouvelle constitution, calquée sur celles d'Angleterre et de France, et recevoir son abdication en faveur de doña Maria, sa fille.

D'après la constitution, les députés aux *cortès* étaient nommés par les électeurs de province, nommés eux-mêmes par les électeurs de paroisse. Les *cortès* votaient les lois, recevaient le serment du roi, pourvoyaient à la vacance du trône et à la régence et fixaient la quotité des impôts, etc.

En juin 1828, les *cortès*, assemblées à Lamego, adoptèrent, à l'unanimité, un acte par lequel l'empereur dom Pedro, réputé prince étranger, et, par suite, dom Miguel I^{er}, étaient exclus du trône déférés à doña Maria. Après que l'on eut chassé le roi dom Miguel, les *cortès* furent de nouveau convoquées en août 1834, et elles l'ont été chaque fois que quelque agitation a troublé le pays.

CORTESE (Martin), géographe espagnol du XVI^e siècle, qui se fixa à Cadix, où il composa, sous le titre de *Breve compendio de la esfera y de la arte de navegar* (1551), un ouvrage fort remarquable sur l'art de la navigation.

CORTESE (Paul), évêque d'Urbino, né à San-Geminiano (Toscane) en 1465, mort en 1510. Il a composé, en un style élégant, plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *De cardinalatu* (1510, in-fol.), et *De hominibus doctis*, dialogue intéressant pour l'histoire littéraire d'Italie, lequel a été publié à Florence avec la vie de l'auteur (1734, in-4°).

CORTESE (Alexandre), poète italien, né en 1469, mort en 1499, qui devint nonce apostolique. Il compta Politien au nombre de ses amis, et se distingua par ses poésies latines. On a de lui *Carmina* (Florence, 1483); *Poemation* en l'honneur de Mathias Corvin, etc.

CORTESE (Grégoire), cardinal italien, né à Modène en 1483, mort en 1548. Il entra dans l'ordre des bénédictins, dont il devint visiteur général, et gagna la faveur du pape Paul III, qui le nomma, en 1542, évêque d'Urbino et cardinal. Cortese a laissé des lettres, des poésies, une remarquable description du sac de Gènes en 1522, etc. Ses *Œuvres* ont été publiées à Padoue (1774, 2 vol. in-4°).

CORTESE DEL MONTE (Hersilie), femme poète italienne, née à Rome en 1529, morte vers la fin du XVI^e siècle, nièce du cardinal Grégoire Cortese. Elle reçut la plus brillante éducation et épousa le neveu du pape Jules III, del Monte, qui périt en 1552 dans la guerre de la Mirandole. Bien qu'elle n'eût alors que vingt-trois ans, Hersilie résolut de ne jamais se remarier. Elle refusa constamment les plus brillants partis, cultiva la poésie et les lettres, et acquit la réputation d'une des plus aimables et des plus spirituelles femmes de son temps. Le pape Jules III, qui avait pour elle l'affection la plus vive, lui fit don de la souveraineté de Negri. On a d'elle des *Poésies*, publiées dans les *Rime delle donne romane* (1575), et des lettres inédites, adressées au duc Hercule II et au cardinal Hippolyte d'Este.

CORTESE (Jules-César), poète napolitain, né vers 1570. Il s'exerça dans le genre burlesque et y acquit une brillante réputation. On a de lui : la *Vajasseide*, poème satirique en cinq chants, dirigé contre les femmes; *Mico Passaro innamorato*, en dix chants, où il célèbre les aventures d'un fanfaron; *Ceriglio incantato*, en six chants, où il parodie spirituellement les romans chevaleresques; le *Voyage au Parnasse*; la *Rose*; *Aventures de Cutilio* et de *Gerna*, roman en prose, etc.

CORTESI (Jean-Baptiste), médecin italien, né à Bologne en 1554, mort en 1636. Professeur d'anatomie à Messine pendant trente-cinq ans, il a composé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Miscellaneorum medicinalium decades* (Messine, 1625, in-fol.), recueil intéressant où l'on trouve de curieux détails, notamment sur la méthode employée par Tagliacozzi pour rajuster le nez; les *lèvres*, etc.; *Tractatus de vulneribus capitis* (1632, in-4°); *Practica medicina* (Messine, 1635, 2 vol. in-fol.).

CORTÉSIE s. f. (kor-té-zi — de F. Cortez, navigateur espagnol). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des cordiacées, renfermant une seule espèce, qui croît aux environs de Buenos-Ayres.

CORTEZ (Fernand ou Hernando), conquérant du Mexique, né à Medelin, petite ville de l'Estramadure, en 1485, mort en 1547. Il était fils de Martin Cortez y Monroy et de doña Catalina Pizarro y Altamirano, réunissant ainsi dans ses veines le sang des plus illustres familles de cette ville. A quatorze ans, il fut envoyé à l'université de Salamanque; mais son caractère inquiet et bouillant le rendant peu propre aux études scolastiques, il embrassa le métier des armes. Une maladie assez grave vint l'arrêter au début de cette carrière et l'empêcher d'aller à Naples rejoindre Gonzalve de Cordoue, dont la gloire avait séduit sa jeune imagination. La place de ce hardi aventurier n'était pas d'ailleurs auprès de ce grand capitaine. Il y avait par delà les mers un pays dont on racontait des merveilles; l'or s'y trouvait en profusion, et les habitants n'étaient pas capables de défendre leurs possessions. Christophe Colomb, qui avait rapporté quelques-uns des produits de l'Amérique à la cour de Ferdinand, avait, par ses récits, exalté tous les esprits. Au seul nom de ces pays lointains, merveilleux, les seigneurs de la cour d'Espagne étaient éblouis; ils voyaient déjà les fauves rayons de cet or amoncelé, et ne songeaient qu'à gagner la terre promise. Plus que tous les autres, Cortez brûlait du désir de s'embarquer; il avait d'ailleurs un parent éloigné à Saint-Domingue (ou Hispaniola), et cette considération était de nature à faire disparaître ses dernières hésitations. Aussi, en 1504, le futur conquérant abandonna-t-il sa patrie. La traversée fut heureuse, et le jeune aventurier parfaitement reçu par ce parent, qu'il ne connaissait pas, et qui s'appelait Nicolas de Ovando, gouverneur de l'île. Il y demeura cinq ou six ans, et se lia avec plusieurs jeunes gens qui avaient un goût prononcé pour les lointaines excursions. Il faillit même s'embarquer, en compagnie de Balboa, Pizarro et plusieurs autres, pour la fatale expédition d'Uraba, commandée par Hogeda, mais une nouvelle maladie le retint dans l'île. En 1511, Diego Velasquez de León fut chargé de coloniser l'île de Cuba, et Cortez l'y suivit. Il se distingua de la manière la plus brillante et en fut récompensé par le titre d'alcade de la capitale de l'île; on y joignit une concession très-considérable de terres et un grand nombre d'Indiens. Dans l'exercice de cette importante fonction, le jeune Cortez soutint avec éclat l'honneur du nom espagnol, et sut gagner la sympathie et l'affection générale. Il s'appliqua, en outre, à étudier les mœurs des guerriers indiens et à se familiariser avec le danger. Quelque temps après, il épousa la belle doña Catalina Xuarez, dont il eut un fils, que Velasquez lui-même tint sur les fonts baptismaux. Il convient d'ajouter que ce mariage ne fut pas volontaire de la part de Cortez. Il dut obéir à Velasquez, et donner son nom à la jeune fille qu'il avait séduite.

L'or et les curiosités apportés à Velasquez par Alvaredo, et les merveilleux récits de cet officier sur les pays récemment découverts, avaient décidé le gouvernement à préparer un nouvel armement, dont la direction serait confiée à Cortez. A peine la nomination de l'alcade à ce poste important fut-elle connue, que de nombreux murmures s'élevèrent et les mécontents mirent tout en œuvre pour la faire révoquer. La nomination de Cortez pouvait en effet passer pour un passe-droit. Grjalva, qui avait fait partie de la dernière expédition, et qui était généralement connu comme un brave et habile officier, se trouvait relégué à un rang inférieur, et voyait avec peine le succès de son jeune rival. Cortez comprit bien qu'il fallait se hâter; aussi, sa commission à peine reçue, on vit sa bannière flotter à sa porte, et des hérauts firent, à son de trompe dans toute la ville, un appel aux hommes de bonne volonté. Aussitôt une foule d'aventuriers de toute sorte, anciens officiers vieillies sous les armes, jeunes et ardens chercheurs de terres inconnues, avides de gloire et de fortune rapidement acquise, vinrent se ranger sous la bannière du jeune chef. Lui-même engagea ses terres et ses Indiens pour acheter une partie de son matériel, et telle fut la diligence apportée aux travaux, que, le 18 novembre 1518, la flottille sortait du port de San-Iago de Cuba. Ce brusque départ était devenu nécessaire : Cortez s'était aperçu que Velasquez, en dépit de ses assurances répétées de dévouement, semblait écouter avec une certaine complaisance les murmures de ses ennemis, et peu de temps après son départ il l'apprit, en effet, que Velasquez avait expédié au corregidor l'ordre d'arrêter le commandant de l'expédition, et

de lui déclarer que sa commission était révoquée.

Cortez se dirigea vers la Havane, où il comptait trouver de nouveaux soldats. Vlasquez l'y poursuivit. Le jeune aventurier réunit alors ses troupes, leur fit part des desseins du gouverneur, leur dévoila les causes de sa haine jalouse, et se mit à leur disposition. Ses compagnons, qui ne rêvaient que conquêtes et aventures, le supplèrent de rester à leur tête, lui jurèrent une fidélité à toute épreuve, et déclarèrent qu'on punirait de mort ceux qui oseraient contester son autorité. Le futur conquérant du Mexique reprit la mer le 11 février 1519, pour se diriger vers le continent américain. Son escadre se composait de 11 navires. Le plus grand des onze, décoré du titre de vaisseau amiral, n'était qu'une sorte de barque de cabotage, jaugeant 100 tonneaux; sept des bâtiments n'étaient même pas pontés. On comptait 110 hommes d'équipage, 553 soldats, dont 13 armés de mousquets, 32 d'arquebuses, les autres d'épées et de piques, 16 chevaux et 10 petites pièces de campagne. Mais dans ce bataillon sacré étaient les Sandoval, les Alvarado, les Morta, les Olid, les Lopez de Avila, les Pacheco, les Bernal Diaz, tous hommes d'armes éprouvés dans mille rencontres, tous dignes de leur chef, tous résolus à vaincre ou à mourir. Aventuriers sans peur, ils professaient le plus haut mépris pour ces masses mexicaines, que la vue seule de leurs épées mettrait certainement en fuite. L'exaltation religieuse venait encore ajouter à ce courage chevaleresque. Songeaient-ils plus à convertir qu'à piller? la religion du Christ dominait-elle dans leur cœur l'amour de l'or? L'avenir nous apprendra si ce sont des missionnaires qui vont porter la parole sainte, ou des conquérants avides que la soif de l'or poussera aux crimes les plus honteux.

L'escadrille cingla vers le cap San-Antonio, sous la conduite du pilote Alaminos, qui avait successivement guidé Colomb dans son dernier voyage, Hernandez et Grijalva. Elle se dirigea vers l'île de Cozumel. Cortez, à peine débarqué, sut inspirer de la confiance aux Indiens par ses manières affables; bientôt une parfaite harmonie régna entre les Espagnols et les indigènes. Il manquait un interprète. Heureusement Cortez trouva dans l'île un de ses compatriotes, Jérôme d'Aguilar, qui accepta cette fonction. Ce Jérôme d'Aguilar avait été prisonnier d'un cacique du cap Catoche. Cortez ordonna aux Indiens de détruire leur temple et leurs idoles. Ces malheureux espéraient que les dieux allaient se venger; mais les dieux se laissent mettre en pièces sans qu'un seul Espagnol fût foudroyé. Alors, supposant que le dieu de Cortez était supérieur à toutes leurs divinités, ils se pressèrent en foule autour du P. Juan Diaz, qui célébra la messe et prononça ensuite un sermon en castillan, sermon dont ils n'entendirent pas un mot. Les idoles détruites furent remplacées par une grande croix de bois, des images de la Vierge et de quelques saints; et Cortez, en s'éloignant de Cozumel, fit promettre aux Indiens de respecter tous ces objets sacrés du culte catholique; il mit sa protection à ce prix. L'escadre ayant repris la mer, arriva à l'embouchure de la rivière de Tabasco. Cortez la remonta jusqu'au grand bourg de Potouchan, qu'entourait une muraille de bois, percée de meurtrières qui servaient à tirer des flèches. Beaucoup d'indigènes, armés et montés sur de petits canots, attaquèrent la flotte; mais ils furent promptement dispersés. Les Espagnols débarquèrent, s'emparèrent du bourg que les habitants avaient abandonné, et s'établirent pour la nuit dans un grand temple. Le jour suivant, le 18 mars 1519, l'armée se mit en marche; elle fut attaquée par 40,000 Indiens, au moment où elle traversait des champs cultivés, dépendant de la ville de Centla. Malgré la bravoure des indigènes, leur déroute fut complète. L'artillerie, les armes à feu, les chevaux, qu'ils croyaient ne faire qu'un même individu avec leurs cavaliers, leur inspirèrent une terreur extrême. Ils croyaient que le tonnerre, la foudre et les êtres fantastiques venus du monde des esprits, s'étaient ligés contre eux. Plus de 1,000 des leurs restèrent sur le champ de bataille; cependant les Espagnols comptaient de leur côté 60 blessés et 2 morts. La paix fut conclue, à la condition que le cacique de Tabasco se reconnaît vassal du roi et embrasserait le christianisme. En sortant du fleuve Tabasco, l'escadrille cingla vers le nord-ouest, sans s'éloigner du rivage. On passa devant l'embouchure du Papalocthan, auquel on donna le nom de rivière d'Alvarado, parce que ce chef la vit le premier, et on jeta l'ancre à Saint-Jean-d'Ulloa. Montezuma était déjà informé de l'arrivée de la flotte de Cortez, et ses perplexités croissaient de jour en jour. Il avait décidé, de l'avis de son conseil, qu'il fallait se garder de compliquer la situation en usant de violence; qu'on enverrait au commandant de l'escadre l'ambassade et les présents destinés précédemment à Grijalva, et qu'on y joindrait les ornements dont on décorait la statue du dieu Quetzalcohuatl aux jours de grande solennité. A l'arrivée des ambassadeurs, l'interprète Aguilar reconnut, dès l'échange des premiers mots, que la langue de ses nouveaux interlocuteurs lui était absolument étrangère. Il fut tiré d'embarras par une jeune esclave âgée de seize ans, qui avait été donnée à Cortez par le cacique de Centla: elle parlait

le *nahuatl* et le *maya*. C'était la fille du cacique de Painalla, dans la province mexicaine de Quazacualco, et elle s'appela Marina. L'heureuse destinée de Cortez lui ménageait, dans cette jeune Indienne, une maîtresse dévouée, une habile interprète, une active surveillante des projets de l'ennemi, une conseillère instruite de la politique et des mœurs du pays, et, plus d'une fois, une ambassadrice éloquente et adroite. Il ne tarda pas à s'attacher Marina par les liens de l'amour; nous la trouvons près de lui dès le début de la campagne, et elle ne le quitte plus pendant les années de combats qui livrèrent à l'Espagne l'empire mexicain. Marina fut la providence de l'armée de Cortez, et l'un des plus puissants instruments de la chute de Montezuma. Les ambassadeurs, ayant prononcé leur harangue, se prosternèrent aux pieds de Cortez. Revêtu d'un costume d'apparat, celui-ci était entouré de ses officiers; on lui avait élevé une sorte de trône sur la poupe de son navire. Il se laissa adorer sous le nom de Quetzalcohuatl, antique civilisateur de l'Anahuac, qui, d'après les légendes de la contrée, devait revenir un jour dans le pays du côté de l'orient. Le héros castillan se laissa couvrir successivement de tous les ornements du dieu avec un sang-froid parfait. Les populations qui, du rivage, assistaient à cette scène bizarre, en conclurent naturellement que Quetzalcohuatl était de retour, et que l'on touchait à l'accomplissement des anciens oracles. Le lendemain, Cortez et sa troupe débarquèrent sur le rivage mexicain. A cette nouvelle, Montezuma, frappé de crainte et de stupeur, envoya à l'intendant de la province des présents destinés à Cortez, et le chargea de lui déclarer en même temps, en termes bienveillants, mais péremptoirs, qu'il eût à s'éloigner immédiatement des frontières de l'empire.

« Grand merci, dit le général, en recevant les riches présents que l'ambassadeur de Montezuma avait déposés à ses pieds, tout en lui signifiant l'ordre formel de quitter le pays; vraiment, c'est un opulent monarque que le roi du Mexique; ses cadeaux sont trop magnifiques pour que nous n'allions pas en personne l'en remercier. » Puis, se tournant vers ses officiers et ses soldats: « N'est-ce pas, messieurs, que nous irons lui rendre visite? » Et cent voix d'hommes répondirent: « Nous sommes prêts à marcher. » En ce moment la cloche sonna l'Angelus; officiers et soldats tombèrent à genoux, et prièrent la Vierge Marie de les protéger dans les périls, et de leur assurer le triomphe dans une entreprise qui devait les combler de richesses. Un événement imprévu contribua à affermir Cortez dans son dessein de marcher sur Mexico. Le jeune prince aztèque Ixtlixochitl lui envoya quelques-uns de ses officiers pour lui faire connaître la situation du pays, ses divisions intérieures, les terreurs de Montezuma, et le désir des provinces de s'unir à ceux qui se présentaient pour les délivrer du joug abhorré des Mexicains. En même temps, Tlacochealc, prince des Totonagues, de Cempoalla, jadis indépendant et alors tributaire de la couronne de Mexico, fit offrir mystérieusement son amitié au général espagnol, en lui demandant l'appui nécessaire pour reconquérir sa liberté. Ces ouvertures comblèrent Cortez de joie. Comprenant le parti qu'il pourrait tirer de semblables circonstances, il n'hésita plus, et ne douta pas un instant que l'empire d'Anahuac ne fût conquis.

Délivré des soucis que lui avait occasionnés la mutinerie de quelques-uns de ses officiers, partisans de Velasquez, Cortez se décida à partir pour Cempoalla. Il déposa à bord de ses navires son artillerie et ses provisions, et se mit lui-même en marche avec sa petite armée, ravie de quitter une plaine sablonneuse et brûlante pour trouver un air plus frais, un meilleur climat. Deux petites pièces de campagne et une troupe d'Indiens, chargés de bagages, suivaient les Espagnols. On franchit la rivière de Chalchacala, qui formait la limite de la principauté, et l'on se dirigea vers la capitale. Le lendemain, Cortez et sa troupe y entrèrent; ils y furent reçus comme les vengeurs et les libérateurs de la patrie opprimée. Quelques jours plus tard, le capitaine général se rendit au port de Quiahuiztlan, où sa flotte venait d'arriver. Là, il fit arrêter des collecteurs de tributs, venus de Mexico, et déclara que les deux principautés de Cempoalla et de Quiahuiztlan, vassales de l'Espagne, ne payeraient plus aucun tribut aux rois de l'Anahuac. Cette nouvelle causa un enthousiasme général. La révolte ouverte contre l'empire commençait, l'instant de sa dissolution définitive approchait. A son retour à Cempoalla, où il fut reçu en triomphateur, Cortez voulut imposer sa religion aux habitants. Suivi d'une cinquantaine de soldats, qui chantaient le *Gloria in excelsis*, il se précipita résolument vers le *teocalli* ou temple, en criant aux Totonagues exaspérés de se tenir tranquilles, s'ils ne voulaient tous être massacrés; puis, malgré les gémissements du peuple et des prêtres, qui s'attendaient à voir tomber la foudre sur les auteurs de l'attentat, les Espagnols brisèrent, en peu d'instants, les statues des idoles. La foule, voyant que le ciel restait serein, que le tonnerre ne grondait pas, baissa la tête, et se soumit. Sur les ruines du temple, on érigea un autel, sur lequel on plaça une croix et l'image de Marie, tenant dans ses bras l'Enfant-Dieu. A quelques jours de là, Cortez fit construire un fort et

quelques maisons, à une demi-lieue de Quiahuiztlan, et lui donna le nom de *Villa Rica de la Vera-Cruz*, « nom, dit Robertson, qui semble l'expression des deux mobiles des Espagnols dans leurs entreprises au nouveau monde: la soif de l'or et l'enthousiasme religieux. » Avant d'entreprendre sa grande expédition, Cortez voulut exécuter un projet qu'il nourrissait depuis longtemps. Il s'était vu menacé de voir les rangs de ses soldats s'éclaircir par la désertion; plusieurs d'entre eux s'étaient emparés d'un brigantin, avec lequel ils voulaient se rendre à Cuba, où son ennemi Velasquez, maître sans contrôle, venait d'obtenir le titre d'*adelantado* et le pouvoir de disposer des terres nouvellement découvertes. Les fugitifs avaient été découverts et punis; mais cette tentative pouvait se renouveler tant que la mer serait libre. Il fallait donc détruire la flotte, et enfermer l'armée sur le continent. Cortez fit valoir tout l'avantage que l'on allait retirer d'une centaine de matelots qui deviendraient ainsi disponibles, et l'heureuse et puissante influence de cette alternative nouvelle: conquérir ou mourir. D'un consentement unanime, les vaisseaux furent tirés à terre et mis en pièces. « Ainsi, dit Robertson, par un effort de magnanimité dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire, 500 hommes s'enfermèrent volontairement dans une contrée ennemie, remplie de nations puissantes et inconnues, s'ôtant eux-mêmes tout moyen de retraite, et ne conservant d'autres ressources que leur courage et leur persévérance. » L'armée espagnole commença sa marche en bon ordre, le 16 août 1519. Elle comptait environ 400 hommes d'infanterie, 15 chevaux et 7 canons. Cortez emmenait, en outre, à sa suite 40 nobles totonagues, autant pour lui servir d'otages, en cas de besoin, que pour l'aider de leurs conseils sur la route qu'il allait suivre; ils étaient accompagnés de 2,300 auxiliaires cempoallèques, et d'un grand nombre de *tlamènes* ou courriers, traînant les pièces d'artillerie, ou chargés des provisions et des bagages de la troupe. Après six jours de marche, on atteignit Xocotlan, grande et belle ville dépendante de l'empire de l'Anahuac. Cortez s'y arrêta, et envoya quelques députés totonagues à Tlaxcala, puissante république, dont les habitants, énergiques et fiers, avaient su conserver leur indépendance intacte. Mais, en attendant le retour de ses envoyés, il marchait en avant. Il fut bientôt en vue des formidables retranchements élevés aux frontières de la république. Son armée se composait alors, non-seulement de ses alliés totonagues, mais encore de la nombreuse garnison mexicaine de Xocotlan, dont il avait grossi ses rangs, tant il était habile à séduire les propres troupes de Montezuma même, tant il s'efforçait à mettre toutes les chances de son côté; mais il fallait réduire Tlaxcala par les armes. Après divers engagements, dans lesquels la victoire fut longtemps disputée, la paix fut conclue, et les Tlaxcalans devinrent, dès ce moment, les plus sûrs et les plus fidèles alliés de Cortez. Dans la lutte suprême qui décida de leur sort, ils lui prouvèrent, que mieux armés et mieux disciplinés, ils l'eussent arrêté à son début. Ses destinées auraient alors fini dans la plaine de Tlatozinco (lieu où se livra la dernière bataille), et le monde ne l'eût appelé qu'un aventurier malheureux. Les députations de la république de Huexotzinco et des villes et Etats du voisinage arrivaient en foule pour présenter leurs hommages au puissant Espagnol, et se reconnaître vassales de la couronne de Castille. Toutefois, la cité sainte de l'Anahuac, Cholula, la ville de Quetzalcohuatl, demeura étrangère au mouvement général. Cortez avait résolu de la traverser pour se rendre à Mexico. Il en fit demander l'autorisation aux Cholulans, qui y consentirent, mais avec la ferme résolution d'écraser Cortez et son armée pendant qu'ils y séjourneraient. Marina, ayant découvert ce complot, en instruisit son amant, qui ordonna le sac de Cholula et le massacre de ses habitants. Dans cet horrible carnage, qui dura deux jours, 6,000 Cholulans perdirent la vie. Le butin fut immense; les Espagnols prirent l'or, l'argent et les pierres précieuses; les Tlaxcalans, qui avaient été les auxiliaires de Cortez dans ce massacre, s'emparèrent de plumes aux brillantes couleurs, mille fois préférées par eux aux riches métaux. Après le carnage, on publia un pardon général. Cholula conclut la paix, et renouvela son acte de vasselage envers le roi d'Espagne. La joie que ces récents succès faisaient éprouver à Cortez fut troublée par une fâcheuse nouvelle: il apprit que le seigneur de Nahuatlan (l'Almerin des Espagnols, à 36 milles au nord de la Vera-Cruz) s'était jeté, par ordre de Montezuma, sur les Totonagues; que ceux-ci avaient réclamé le secours de la garnison espagnole de la Vera-Cruz; qu'Escalante, en repoussant les Mexicains, avait été blessé à mort, avec sept de ses gens, et qu'on avait envoyé en trophée à Montezuma la tête d'un huitième Espagnol, tombé vivant aux mains de l'ennemi. Cortez ne fit part à personne de ce déplorable message, de peur de décourager ses soldats.

Les Espagnols, après avoir gravi le mont Popocatepetl, d'où ils avaient découvert la vallée de Mexico et le passage le plus praticable pour y arriver, se remirent en route,

suivis de quelques milliers de Totonagues, des Tlaxcalans et de Cholulans, au mois d'octobre 1519. A mesure qu'ils descendaient des hauteurs de Chalco, la vaste plaine de Tenochtitlan se développait devant eux par degrés; la capitale de Montezuma, avec ses tours, ses temples, ses grands édifices, ses dômes, semblait sortir du sein d'une mer intérieure, comme une ville enchantée; les eaux des lacs, bordées de champs cultivés, de villes et de villages, brillaient des feux du soleil. Cortez fut saisi du plus vif enthousiasme en contemplant cette splendide nature; c'était pour lui la terre promise; il y pénétra hardiment, ne doutant plus du succès de sa colossale entreprise, commencée avec de si faibles moyens.

Le 8 novembre, l'intrépide aventurier et sa troupe entrèrent à Mexico, peuplée de 300,000 âmes. Il leur fut fait une réception des plus pompeuses. Montezuma, maître de lui-même dans ce moment critique, souhaita à Cortez la bienvenue dans cette ville, où les dieux annonçaient depuis longtemps son arrivée, et où il désirait le recevoir pacifiquement. Le riche palais du roi Axayacatl fut assigné pour demeure aux envahisseurs. Informé du bruit qui circulait parmi les Tlaxcalans, que le monarque mexicain n'avait fini par consentir à le recevoir dans sa capitale que dans l'espoir de se défaire plus aisément de lui et de ses compagnons, Cortez chercha, comme de coutume, à frapper les esprits et à les impressionner par la grandeur de la puissance des Espagnols. A la nuit tombante, une décharge générale de toute l'artillerie annonça leur prise de possession, et célébra leur heureuse arrivée dans la capitale de l'Anahuac; le bruit du canon, semblable au fracas de la foudre, répété par les échos des édifices et sur les eaux du lac, la fumée, l'odeur inaccoutumée de la poudre, se répandant au-dessus des murs du palais, terrifièrent tous les esprits, et le peuple passa le reste de la nuit en proie aux angoisses d'une mystérieuse épouvante.

Pendant les premiers moments du séjour des Espagnols à Mexico, la plus grande cordialité sembla régner entre Cortez et Montezuma. Le roi, paraissant convaincu qu'il avait affaire à l'envoyé de Quetzalcohuatl, traitait le général en égal. Quant à celui-ci, il était décidé à ne reculer devant aucune difficulté pour faire de l'empire de l'Anahuac le plus magnifique fleuron de la couronne de Castille. Il obtint d'abord de son hôte la promesse qu'on ne servirait plus de chair humaine dans les repas, et l'autorisation de rendre un culte public au Dieu des chrétiens. « Je crois, avait dit Montezuma à Cortez, que tous les dieux sont bons; le vôtre peut être tel que vous le dites, sans faire tort aux miens. Ceux-ci n'ont fait que du bien aux Mexicains, il y aurait de l'ingratitude à les abandonner. » La nouvelle que Cortez avait reçue de l'expédition des Mexicains de la Vera-Cruz contre Escalante, et le souvenir des sinistres projets des Cholulans, le déterminèrent à s'emparer de Montezuma, et à le conserver, en qualité d'otage, dans le quartier espagnol. Après avoir pris toutes ses mesures, aidé de Velasquez de Léon, de Sandoval, d'Alvarado, de Davila et de Lugo, il parvint à exécuter ce rapt odieux. Mais, avant de condamner rigoureusement Cortez, il faut se rappeler l'excommunication lancée par l'Eglise sur les nations païennes. Il faut surtout songer à la position de cette poignée d'hommes isolés au milieu d'un empire. Ainsi les excuses ne manquaient pas à Cortez pour agir ainsi à l'égard de l'infortuné souverain du Mexique. Après l'acte solennel par lequel le pape avait fait don aux rois d'Espagne de toutes les terres et de toutes les populations du nouveau monde, qu'était-ce que Montezuma pour la chrétienté? N'était-il pas frappé d'anathème par le fait, et rejeté, comme païen, en dehors du droit des gens et de l'Eglise?

Cortez n'avait plus qu'un pas à faire pour devenir le maître du Mexique: il s'était emparé de l'empereur; il ne lui restait qu'à soumettre le peuple. Quinze jours s'étaient écoulés depuis l'emprisonnement de Montezuma, lorsqu'on annonça l'arrivée de Quauhpopoca, le général mexicain qui avait combattu les Espagnols de la Vera-Cruz. Ce malheureux, livré à Cortez, fut, par lui, condamné à être brûlé vif, ainsi que trois de ses officiers. Mais ce n'était là que le prélude des vengeances et des crimes de Cortez. Il emprisonna successivement tous ceux en qui il reconnaissait des ennemis. Dans ce nombre, se trouvaient les deux frères du monarque mexicain; son neveu, le jeune Cacama, roi de Tezcoco; plusieurs des gouverneurs de province, et des grands vassaux de la couronne.

Près de six mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée des Espagnols à Mexico, et jusqu'alors rien n'était venu troubler leur étonnante prospérité, lorsque Cortez apprit, par une dépêche de Sandoval, qui avait remplacé Escalante dans le gouvernement de la Vera-Cruz, qu'une flotte de 11 vaisseaux et de 7 brigantins, portant 85 cavaliers, 800 fantassins et plus de 500 matelots, avec 12 pièces d'artillerie et une immense quantité de munitions, sous le commandement de Pamphilo Narvaez, venait, en ennemie, pour le combattre comme vassal rebelle et trahir à son roi; elle était envoyée par Diego Velasquez, gouverneur de Cuba. Il n'y avait plus pour Cortez qu'un parti à

prendre, c'était le plus hasardeux de tous, mais le plus honorable, le parti de conserver sa conquête et son prisonnier, de laisser une garnison à Mexico, et d'aller, à marches forcées, avec le reste de son monde, chercher et combattre Narvaez, alors quatre fois plus fort que lui; c'est à ce parti qu'il se détermina. Après avoir préalablement envoyé son aumônier, le père Olmedo, auprès de ce général, avec mission de le gagner, lui et ses officiers, il partit de Mexico au mois de mai 1520. Narvaez s'était emparé de Cempoalla. Cortez, dont toutes les forces réunies ne dépassaient pas 250 hommes, résolut d'attaquer cette ville. Aidé de Sandoval, dont la bravoure avait captivé sa confiance, il y entra à minuit, avec sa petite troupe, et, avant la pointe du jour, il était parvenu, par son audace et sa vaillance, à se rendre maître de l'artillerie, des armes, des munitions de guerre et de tous les chevaux de son ennemi. Narvaez, blessé, après avoir combattu avec courage, fut mis aux fers, et envoyé au fort de la Vera-Cruz. Cortez se fit sur-le-champ reconnaître comme capitaine général et magistrat suprême par l'armée qui était venue pour le traiter en rebelle. Presque tous les vaincus, séduits par ses promesses, par ses présents, par ses manières engageantes, par le bonheur de sa fortune, consentirent à le suivre aux mêmes conditions que ses anciens soldats. Il se voyait alors maître de 18 vaisseaux, bien pourvus de munitions, et à la tête de 1,500 ou 1,600 soldats espagnols et de 100 chevaux. La nouvelle du massacre de la noblesse mexicaine par Alvarado, le jour de la fête du dieu Huizililopochtli, força Cortez de précipiter son retour à Mexico. Il y rentra le 24 juin 1520, aux acclamations des Espagnols, réduits à la dernière extrémité par les attaques des Mexicains, qui s'étaient soulevés à la suite du carnage de la noblesse. Cortez dut être d'autant plus irrité de la conduite d'Alvarado, qu'il vit, dès le premier jour de son arrivée, toute la violence de l'orage qu'elle soulevait contre lui, et s'il se contenta de blâmer sans punir, c'est qu'il ne voulut point se faire un ennemi du plus brave de ses officiers, au moment où il allait avoir si grand besoin de ses services dans la lutte qui se préparait. Dès le lendemain du retour de Cortez, le siège du palais d'Axayacalt, où étaient renfermés les Espagnols et leurs alliés, au nombre de 9,000, fut repris, avec une fureur sans égale. Toute la nation aztèque semblait sortir soudain d'une longue léthargie; son réveil était terrible. Cortez relâcha alors l'un de ses prisonniers, Cuiclahuatzin, frère du roi, et le chargea de négocier avec les révoltés; mais le prince mexicain, plein de courage et ardent patriote, loin de remplir la mission qu'on lui avait confiée, prit la direction du mouvement. Les Espagnols firent quelques sorties; Cortez les dirigea toutes en personne, avec une présence d'esprit et un courage inouïs; il semblait se multiplier, et toujours on le voyait là où le danger était le plus grand. Bernal Diaz, en parlant de cette guerre, dit que l'effulgence du roi de France n'était pas plus redoutable que la furie des Mexicains. L'autorité de Montezuma n'était plus rien. Ce malheureux prince, ayant voulu haranguer son peuple au milieu d'une attaque, reçut un coup de pierre à la tête, et les Espagnols l'emporèrent tout meurtri. Trois jours après, il mourut (30 juin 1520), repoussant tous les secours, arrachant les appareils appliqués sur ses blessures, maudissant à grands cris les Espagnols et leur Dieu, et appelant la mort. Telle est la version généralement acceptée; mais tous les auteurs indigènes sont d'accord avec les plus graves des premiers écrivains espagnols qui puisèrent aux sources nationales, pour affirmer que Montezuma ne mourut point des suites de ses blessures, et que Cortez, reconnaissant à quel degré il avait perdu son influence, aurait pris la barbare résolution de l'immoler dans la prison à sa sécurité, ainsi que la plupart des seigneurs composant sa cour. Triste destinée que celle de ce faible prince, qui n'eut pas le courage de résister lorsque Cortez le fit emprisonner, et qui ne servit, entre les mains du conquérant, qu'à arrêter la juste fureur de son peuple!

Ses forces ne permettaient plus au capitaine général d'entreprendre sérieusement la conquête d'une grande ville, où le nombre des combattants grossissait d'heure en heure, grâce à des troupes fraîches qui arrivaient des provinces. Il ne lui restait de salut que dans la retraite; il s'y détermina. Mais, fermement résolu à revenir avec une armée plus nombreuse, sous le prétexte de venger la mort de Montezuma, il voulait que cette retraite donnât encore une haute idée de la supériorité des Espagnols. La nuit du 1^{er} juillet 1520 fut fixée pour le départ. Il n'y a peut-être pas, dans les annales de la guerre, une histoire qui soit plus digne d'intérêt que celle-ci, soit par la grandeur des périls, soit par l'énergie et le courage déployés. Il est impossible, en lisant le récit des efforts faits par les Espagnols pour sortir de Mexico, de leurs souffrances et de leurs héroïques combats durant leur impétueuse retraite, de se défendre d'une émotion profonde. Rien n'est plus admirable dans le monde que cette force invincible qui naît de la constance de l'âme. Plus de la moitié des Espagnols étaient morts, soit de faim, soit de fatigue, soit dans les combats, soit immolés

sur les autels des sanguinaires idoles du Mexique. C'est durant cette belle retraite que les Espagnols purent encore gagner la bataille d'Otompan, l'une des plus célèbres de la grande épopée américaine. Cette fameuse retraite a gardé le nom de *noche triste* (nuit fatale). Cortez, réfugié, avec les débris de sa vaillante armée, sur le territoire de ses alliés de Tlaxcala, et toujours orgueilleux, écrivait à Charles-Quint : « Votre Majesté peut être assurée, avec l'aide de Dieu, de recouvrer bientôt, sinon le tout, du moins la majeure partie de ce qu'elle a perdu. J'envoie chercher par quatre navires, à Cuba, des soldats et des chevaux, pour nous secourir; j'en envoie quatre autres, pour le même objet, à Hispaniola (Saint-Domingue), où je demande des armes, des arbalètes et de la poudre surtout, dont j'ai grand besoin, des fantassins couverts de boucliers étant chose de peu de ressource contre les fortresses et les grandes multitudes. Avec ce secours, je compte marcher sur Mexico, réparer nos pertes, et soumettre cette orgueilleuse cité. » Le 28 décembre 1520, six mois après sa mémorable retraite de Mexico, Cortez se remit en marche contre cette capitale. Durant son séjour à Tlaxcala, il avait fait préparer tous les matériaux nécessaires à la construction de 12 brigantins, à l'aide desquels il espérait avoir aisément la haute main sur le lac, et 8,000 alliés, escortés par un corps nombreux, sous les ordres de quelques Espagnols, lui transportèrent, pièce à pièce, toute cette flotte, à travers une province coupée de montagnes, jusque dans le lac de Mexico. Tout en faisant ses préparatifs, il regretta d'exposer aux horreurs d'un siège la superbe capitale du nouvel empire dont il dotait la couronne de Castille. Il fit faire, à plusieurs reprises, de pacifiques propositions à Guatimozin, successeur de Cuiclahuatzin, qui lui-même avait succédé à Montezuma, lui demandant simplement de se reconnaître vassal de Charles-Quint. Le fier aztèque refusa avec hauteur ces humiliantes propositions. Cortez proclama, en conséquence, le siège de Mexico, et demanda à ses alliés de lui amener leurs troupes; elles vinrent, fortes de 150,000 hommes, suivant quelques auteurs, de 200,000, d'après les écrivains indigènes. Le général avait reçu, récemment encore, quelques renforts européens; il se trouvait à la tête de 900 hommes d'infanterie, de 86 cavaliers, et disposait de 15 pièces de campagne de bronze, de 3 grosses pièces de siège de fer, et d'une grande quantité de balles et de boulets. Il partagea son armée, Espagnols et alliés, en trois corps à peu près égaux; il en confia le commandement à ses meilleurs lieutenants, Alvarado, Olid, Sandoval, et se réserva le commandement des brigantins et des troupes qu'ils portaient. On se mit en mouvement le dixième jour de mai. Nous ne ferons pas ici le récit de ce siège mémorable, conduit avec tant de vigueur, et soutenu avec une si mâle énergie; qu'il nous suffise de dire que Cortez s'y montra grand capitaine et intrépide soldat. Saisi, dans un assaut, par six Mexicains de haute taille, il fut, un instant, en danger d'être enlevé vivant, et ne dut son salut qu'au dévouement d'un de ses soldats, qui se fit tuer pour le sauver. Après quarante-cinq jours de siège, Cortez, désespérant d'enlever la ville de vive force ou d'obliger les Mexicains à se rendre, craignant de voir ses alliés se décourager et le quitter, perdant chaque jour quelques-uns de ses héroïques soldats, se détermina, après en avoir délibéré avec son conseil, à recourir à un parti extrême : c'était de raser la ville au niveau du sol, en l'attaquant maison par maison. Trois jours après, il y avait, à la suite des combattants, 150,000 hommes occupés à démolir les temples et les maisons, et à en charrier les débris dans les canaux et dans le lac. Cette œuvre de destruction dura encore assez longtemps. Il convient de dire que les horreurs de ce siège ne furent pas l'œuvre de Cortez. Le conquérant s'efforça d'arrêter la fureur des assiégeants, et ne se résolut à donner l'assaut qu'après avoir tenté d'obtenir la reddition de Mexico. En parlant de l'aspect de la ville et des monuments détruits, Cortez dit : « C'était une chose triste à voir, mais cela rentrait dans le plan de nos opérations, et nous n'avions pas d'autre moyen de salut. » On donna l'assaut général le 13 août, et, ce jour-là, Mexico tomba enfin au pouvoir des Espagnols. Au milieu de l'effroyable désordre qui s'ensuivit, les vainqueurs aperçurent un cimetière plus grand que les autres, qui, à force de rames, cherchait à échapper, et à gagner la terre ferme; il portait Guatimozin; un brigantin courut à lui et l'arrêta. Cette capture complétait le succès de la journée, en consolidant l'effet dans les provinces, et en privant la résistance de son principal appui. Guatimozin montra beaucoup de grandeur. Lorsqu'on l'amena devant Cortez, il aborda son vainqueur avec calme et sans abattement. « Général, dit-il, j'ai défendu mon peuple comme il convient à un roi; » et, portant la main sur le poignard de Cortez, il le supplia de le débarrasser d'une vie malheureuse et devenue inutile. Les Espagnols eurent la barbarie de le mettre, avec un de ses ministres, sur des charbons ardents, pour obtenir d'eux le secret des lieux où l'on aurait caché les trésors de la couronne; comme son ministre, vaincu par les douleurs, commençait à pousser des gémissements et à se plain-

dre : « Et moi, lui dit le roi, d'un air tranquille et plein de dignité, suis-je sur un lit de roses ? » Quelque temps après, sur une accusation de complot, ce malheureux fut condamné à mort et pendu (v. GUATIMOZIN). Le siège de Mexico avait duré quatre-vingts jours. Il y périt 100 Espagnols, 30,000 auxiliaires et 150,000 Mexicains, dont le tiers mourut de faim ou de maladie. Cortez ternit encore sa réputation par un second trait peu honorable : il ne consentit qu'à force d'or à la délivrance de Cohuanaoach, l'ancien roi de Texcoco, qu'il avait fait enchaîner. Il était décidé à reconstruire Mexico; les bras ne manquaient pas au capitaine général pour la grande œuvre qu'il entreprenait. La nouvelle ville s'éleva, avec une rapidité merveilleuse, sur les débris de l'ancienne, plus régulière, mais beaucoup moins étendue. Cortez déploya à Mexico toutes les qualités d'un habile administrateur. Il fit procéder à l'élection des officiers municipaux, et créa un conseil d'administration, à l'instar de ceux qui existaient dans la mère patrie; il fonda des églises, des hôpitaux, diverses manufactures; il introduisit dans le pays de nouveaux animaux domestiques, et y fit cultiver la canne à sucre, la vigne, le mûrier. Après avoir soumis la province de Panuco, il voulut encore conquérir le pays d'Ybueras (le Honduras). Il y entreprit une expédition en 1525, et parvint à se rendre maître de cette vaste contrée. C'est dans cette expédition qu'il fit périr les trois rois de l'Anahuac, qu'il traîna à sa suite : Guatimozin, roi de Mexico; Tietlepan-Quetzal, roi de Tlacoapan, et Cohuanaoach, roi de Texcoco.

Le pouvoir administratif et judiciaire du Mexique, appelé alors la Nouvelle-Espagne, fut retiré quelque temps après à Cortez, pour passer aux mains d'une *audience royale*. Voyant ses services méconnus et oubliés, il se décida à partir pour l'Espagne (1528) et à plaider lui-même sa cause devant Charles-Quint. Il partit, suivi de son fidèle Sandoval, son *alter ego*, de quelques-uns de ses compagnons d'armes, de plusieurs nobles tlaxcalans et aztèques, d'Indiens et de jeunes et belles Indiennes des différentes parties de l'Anahuac. Débarqué à Palos dans les derniers jours du mois de mai 1528, il se rendit en toute hâte à Madrid, et, en dépit des intrigues des anciens partisans de Velasquez de Léon, il n'eut pas de peine à confondre ses ennemis; Charles-Quint lui fit l'accueil le plus flatteur, lui confirma son titre de gouverneur de la Nouvelle-Espagne, érigea pour lui en marquisat la riche et magnifique vallée d'Oaxaca, lui abandonna en toute propriété celle d'Atrisco, lui conféra l'ordre de Saint-Jacques, et lui fit épouser, en secondes noces, la sœur du comte d'Agular, la belle Juana, de l'antique et illustre maison de Zuniga.

Son dernier séjour en Amérique fut accompagné de mécomptes et d'amertumes. L'enthousiasme et le dévouement du temps de la conquête s'étaient évanouis, le nom même de Cortez avait perdu son prestige sur le théâtre de ses exploits. Cependant il avait toujours la même activité, le même besoin de grandes émotions; il voulut augmenter sa gloire en organisant des voyages de découverte. Il fit explorer les côtes de l'Amérique septentrionale et de l'isthme de Panama, espérant qu'on trouverait enfin un passage entre les deux océans; mais les bâtiments qu'il chargea de ces explorations périrent tous. Alors il se flatta de vaincre le sort contraire, en s'embarquant lui-même. Il équipa une flotte, et s'il ne découvrit pas le passage désiré, il aborda du moins à la grande presqu'île de Californie, après avoir couru des dangers et essuyé des fatigues extrêmes, et il navigua le premier dans la mer intérieure désignée sous le nom de mer Vermeille. Cortez apprit, pendant son expédition de Californie, l'arrivée à Mexico de don Antonio de Mendoza comme vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Il se décida, en conséquence, à retourner en Espagne, afin de faire valoir ses droits de capitaine général, et de revendiquer le remboursement des sommes qu'il avait dépensées dans l'intérêt de l'Etat. Mais déjà ses services étaient oubliés, et l'homme qui aurait pu, s'il l'avait voulu, placer sur sa tête la couronne de Montezuma et se déclarer souverain indépendant du Mexique, fut froidement reçu par le roi, se vit traité avec insolence par les ministres et rebuté par leurs commis. Cortez suivit encore Charles-Quint dans son expédition d'Alger, en 1541, et y donna de grandes preuves de valeur; mais on continua à le dédaigner, et il n'obtint même plus d'audience. Voltaire raconte, dans son *Essai sur les mœurs*, que le conquérant, ne pouvant obtenir audience de Charles-Quint, écarta la foule qui entourait le carrosse royal et monta sur la marche-pied. Charles demanda quel était l'audacieux, et Cortez répondit : « Je suis l'homme qui vous a donné plus de royaumes que vos ancêtres ne vous ont laissés de villes. » Il convient d'ajouter que cette invraisemblable anecdote n'est rapportée par aucun contemporain. Se voyant abandonné, humilié, il se retira en un lieu solitaire, aux environs de Séville, et y mourut le 2 décembre 1547, dans sa soixante-troisième année. Son corps fut déposé dans le caveau des ducs de Medina-Sidonia, d'où il fut transféré à Texcoco, puis plus tard au couvent de San-Francisco de Mexico, puis enfin déposé dans l'église de Jésus-de-Nazareth, attenante à l'hôpital de la Conception, dont il était le fondateur. Lorsque le Mexique se ren-

dit indépendant, on craignit que le peuple ne se portât à quelque acte barbare contre les restes du conquérant, et on les fit disparaître. Depuis lors, on n'a jamais su d'une manière bien positive ce qu'ils étaient devenus; mais on s'accorde généralement à croire que les cendres du héros se trouvent aujourd'hui en Italie, au pouvoir de ses descendants, les Monteleone. Aussitôt après la conquête, la première femme de Cortez, doña Catalina Xuarez, rejoignit son mari à Mexico. Son arrivée ne plut guère à Cortez, qui ne l'avait épousée qu'à regret. Toutefois, son ennui fut de courte durée; elle mourut trois mois après d'un asthme, selon Bernal Diaz; mais, selon la rumeur publique et même la déposition de quelques témoins, elle aurait été étranglée par son mari. Cette imputation est taxée de basse calomnie par Bernal Diaz, et il est important de remarquer, à ce sujet, que les ennemis de Cortez, en Espagne, n'ont jamais soutenu contre lui une telle accusation. S'il faut en croire son testament, en date du 15 octobre 1547, qui a été publié par A. de Humboldt, il éprouva des remords cuisants avant de mourir. Il se demanda s'il avait bien fait de dépouiller les Mexicains et d'en faire des esclaves, et il ordonna à ses enfants de consacrer leur vie à réparer ses injustices. Comme on le voit, il est assez difficile à l'historien de porter un jugement définitif sur cet homme extraordinaire, mélange étrange de qualités et de défauts qui se heurtent. Nous voyons tour à tour le conquérant se jeter au-devant de ses soldats, les supplier d'épargner les vaincus, puis assister froidement à des exécutions sanguinaires. On a cherché à expliquer, nous pourrions dire à justifier la conduite atroce de Cortez en Amérique; et voici à peu près le raisonnement qui a été mis au service de cette triste cause : Nous sommes au Mexique : une poignée d'hommes est entourée d'un ennemi mille fois plus nombreux; point de fuite possible; le salut n'est que dans la victoire; la défaite, c'est la mort avec ses terreurs, ses raffinements sauvages. Il faut vaincre à tout prix, vaincre sans cesse, vaincre toujours. Pour cela, tous les moyens sont bons : le bûcher, le fer, la potence, la ruse, la perfidie viendront tour à tour aider les conquérants. Un instant de faiblesse, de clémence peut-être, et cette nation viendra se ruer sur les Espagnols et les enserrer dans ses plis furieux. D'ailleurs, nous l'avons dit, à cette époque religieuse, ou plutôt fanatique, le pape a béni à l'avance ces armes pieuses qui vont exterminer les infidèles; la bannière du Christ marche en tête des vainqueurs; et sur le champ de bataille, au milieu des morts, à côté des bûchers qui fument, le prêtre chrétien remercie le Seigneur et bénit les combattants. Toutes ces luttes homériques, où l'on est un contre mille, où la soif, la faim, la chaleur, la fatigue viennent saisir ceux qu'a épargnés le fer, tout cela veut du sang. Il faut que le feu brûle ces temples, que la pioche renverse ces murailles; la campagne doit être nue, dévastée, car chaque pan de muraille cache un homme, une femme ou un enfant, c'est-à-dire un ennemi. Avant donc d'accuser Cortez, pesons toutes ces circonstances. Et d'ailleurs les soldats du XIX^e siècle seront-ils plus réservés que ceux de Cortez ? Respecteront-ils les villes, les femmes, les enfants au moins ? Non, ce sont les mêmes fureurs, les mêmes crimes. Jetons-nous les yeux sur la Chine, les cendres du palais d'Été sont à peine refroidies; plus près de nous, en Afrique, nous voyons les Arabes « enfunés » par un général français. C'est que la conquête appelle le meurtre, l'incendie, le pillage; c'est que l'homme livré à ses instincts sauvages se vautre dans le crime, dans l'orgie du sang; c'est que la nécessité fatale repousse la modération et la clémence; c'est que le conquérant, enfin, n'est qu'un assassin civilisé, un pirate. Il ne faut donc pas juger Cortez comme si lui seul avait acheté ses conquêtes au prix du sang et de l'injustice; il ne faut pas gémir sur les crimes commis à cette époque, et fermer les yeux sur ceux que le drapeau de la civilisation abrite chaque jour. Au lieu de ses compagnons, qu'il dépasse par son courage et par son génie militaire, Cortez est vraiment un homme supérieur; il n'obéit pas à ce sentiment étroit et égoïste qui anime ses soldats, il veut agrandir son pays, planter dans le nouveau monde le drapeau triomphant de l'Espagne. Il pourrait se faire nommer roi, placer sur sa tête la couronne des chefs aztèques, et il s'incline devant Charles-Quint. Enfin, il se montre législateur, et s'efforce de faire pénétrer la civilisation dans les pays que soumet son épée. Quel que soit le jugement que l'on porte sur lui, il faut admirer son audace et son désintéressement.

Voilà le panégyrique, et il est complet; c'est bien ainsi que doivent parler et que parlent en effet les historiens qui ne jugent les faits qu'au point de vue de cette science étroite qu'on appelle la *politique*. Mais l'historien vraiment philosophe tendrait un autre langage : s'appuyant sur la justice et sur le principe humanitaire, il n'hésiterait pas à condamner sans ménagement des conquêtes obtenues par des moyens aussi odieux, et il remarquerait que ce sont toujours les idées religieuses ou politiques, c'est-à-dire celles qui prennent naissance dans les préjugés ou dans les sentiments ambitieux qui jouent le rôle principal dans ces effroyables bouche-

ries humaines; elles se donnent la main, puis, après la victoire, elles dansent une sorte de ronde infernale sur le champ de leurs sanglants exploits.

On a de Cortez sa *Correspondance avec Charles-Quint*, composée de quatre lettres; elles ont été réimprimées avec des notices historiques et des éclaircissements par Antonio Lorenzana (Mexico, 1770, in-fol.), et trois d'entre elles ont été traduites en français, en 1778, par le vicomte de Plavigny. Spontini et Jouy ont fait un opéra de *Fernand Cortez*, et il a été publié, en 1838, un poème par Roux de Rochelle, intitulé : *Fernand Cortez*.

Deux souvenirs curieux se rattachent au nom et à l'expédition du célèbre conquérant du Mexique, nous voulons dire le cyprès et les cinq émeraudes de Cortez.

Ce cyprès est connu, dans tout le Mexique, sous le nom de *Ahuehuate de la noche triste y desgraciada*. C'est à l'abri de son feuillage que Cortez se reposa dans la fatale nuit du 1^{er} juillet 1520, après avoir été chassé de Mexico par un soulèvement général, qu'avait provoqué la cupidité de Pedro de Alvarado, lequel n'avait pas craint de s'emparer de l'idole la plus chère aux Indiens. C'est sur la route de Mexico à Popotlan que se trouve cet arbre, qui est le *cupressus disticha* de Linné. La tête en est chenue, les rameaux sont brisés, il végète plus qu'il ne vit; il présente bien, dit un historien, le symbole de l'heure désastreuse où Cortez, doutant de son étoile, s'assit à son ombre et ne recouvra quelque tranquillité qu'en revoyant près de lui Alvarado, Sandoval, Olid, Ordaz, ces compagnons intrépides qu'il croyait avoir perdus. A côté de l'antique cyprès, on voit une petite chapelle qui, bien que d'une construction postérieure à ces événements, semble être là comme la consécration de quelque mystérieux souvenir.

Passons maintenant aux émeraudes. Lorsque Cortez avait pu puiser au trésor des dieux (on désignait ainsi le trésor de Montezuma), il avait fait choix, pour sa part de butin, de cinq magnifiques émeraudes, que l'industrie des Mexicains était parvenue à tailler d'une façon merveilleuse, et dont la piété des empereurs avait sans doute fait hommage à Vitzipoluchli, le dieu des armées. Voici la description qu'en fait le chapelain de Cortez, Francisco Lopez de Gomara : « L'une était taillée en forme de rose; la seconde représentait un cornet de chasseur; la troisième avait l'aspect d'un poisson avec deux yeux d'or, œuvre merveilleuse des Indiens; la quatrième était en façon de clochette, avec une riche perle pour battant; elle était montée en or et portait pour devise : *Bendito que te erio*. La dernière formait une petite coupe avec son pied d'or; quatre petites chaînes la retenaient et venaient se rattacher à une large perle disposée en bouton; le bord de la coupe était également d'or, et portait gravé alentour : *Inter natos mulierum non superxit major*. Pour cette seule pièce, la plus précieuse de toutes, certains Génois, qui se trouvaient à la Rabida, lui avaient offert 40,000 ducats, afin de la revendre au Grand-Turc; mais il n'avait voulu vendre alors ses émeraudes à aucun prix... Ces cinq émeraudes étaient estimées 100,000 ducats. Elles acquirent une telle renommée en Espagne, après le retour de Cortez, qu'on se contentait de les rappeler lorsqu'on voulait signaler les magnificences tirées du trésor de Montezuma. L'impératrice Isabelle, épouse de Charles-Quint, témoigna le désir de les posséder. Charles-Quint offrit à Cortez de les lui acheter au prix qu'il en demanderait, et lui promit, en outre, une augmentation d'apanage. Mais Cortez, dont l'âme fière ne savait pas se plier au plat métier de courtisan, refusa les offres de l'empereur, et fit fond des cinq magnifiques bijoux à doña Juana de Zúñiga, fille du deuxième comte d'Aguliar et nièce du duc de Bejar, qu'il épousa peu après, vers 1529. Charles-Quint ne pardonna pas à Cortez son refus; et ce fut, dit-on, un des motifs qui lui firent méconnaître, dans les dernières années de sa vie, le célèbre conquérant du Mexique. Ces fameuses émeraudes, qui avaient été l'objet de l'envie d'une impératrice, étaient réservées, cependant, à un destin peu digne de leur prix et de leur renommée. En 1541, Cortez prit part à l'expédition envoyée contre Alger, sous les ordres d'André Doria et du duc d'Albe; il s'embarqua sur l'*Esperanza*, commandée par Enrique Enriquez. On sait quel fut le sort de cette malheureuse expédition, grâce à l'habileté d'Hasan-Aga, grâce surtout à une épouvantable tempête. Cortez avait emporté avec lui les cinq émeraudes, soit, dit un écrivain, qu'il attachât à leur possession, en ce moment, une de ces idées superstitieuses dont les plus grands génies n'ont pas toujours été exempts, soit qu'il vit, en les gardant, un moyen assuré de se racheter lui et ses deux jeunes fils, don Martin et don Luys, dans le cas où les hasards de la guerre le feraient tomber en captivité. Il les avait sur lui lorsque la tempête jeta l'*Esperanza* à la côte. Cortez fut, dit-on, obligé de se jeter à la mer et de gagner la terre à la nage. « Dans la crainte, dit Gomara, de perdre l'argent et les bijoux qu'il portait au moment de l'échouement, il se ceignit d'un mouchoir renfermant les cinq bijoux, lesquels tombèrent, par mégarde ou par fatalité, et se perdirent dans les fanges profondes. » — « Il serait curieux, ajoute un auteur, qu'un hasard favorable donnât à quelque pauvre

colon ce splendide trésor, enfoui depuis trois cents ans dans les sables d'une rive ignorée, ces merveilles de l'art mexicain, qui ne sont peut-être pas perdues irrévocablement. »

CORTHYLE s. m. (kor-ti-le — du gr. *korthulê*, espèce d'oiseau huppé). Entom. Genre de coléoptères, comprenant deux espèces américaines.

CORTI (Mathieu), en latin *Curtius*, médecin italien, né à Pavie en 1475, mort en 1544. Il enseigna successivement son art à Pavie, à Pise, à Padoue, à Bologne, et de nouveau à Pise, où il termina sa vie. Corti avait été médecin du pape Clément VII et de Côme I^{er}, grand-duc de Toscane. On a de lui quelques opuscules, entre autres : *De venæ sectione* (1538), et *De curandis febribus ars medica* (1561).

CORTI (Valère), peintre italien, né à Venise en 1530, mort à Gênes vers 1580. Il reçut les leçons du Titien, devint un habile peintre de portraits, et se distingua également comme ingénieur militaire et comme savant. Il perdit tout ce qu'il avait gagné en cherchant la pierre philosophale. — Son fils Marc-Antoine CORTI devint aussi un remarquable peintre de portraits. — Son second fils, César CORTI, mort en 1613, fut élève de Cambiaso et se rendit célèbre en Toscane, en France et en Angleterre. Parmi ses tableaux, on en cite un dont le sujet est tiré de l'*Enfer* de Dante.

CORTICAIRE s. f. (kor-ti-kè-re — du lat. *cortex*, *corticis*, écorce). Entom. Genre d'insectes coléoptères, comprenant onze espèces.

CORTICAL, ALE adj. (kor-ti-kal, a-le — du lat. *cortex*, *corticis*, écorce). Bot. Qui tient, qui appartient ou qui se rapporte à l'écorce : *Les couches corticales. Les fibres corticales. On appelle pores corticaux ceux qui existent sur l'écorce.* (C. D'Orbigny.) *Si l'on fait passer un fil d'argent dans l'épaisseur de l'écorce d'un arbre en pleine végétation, on verra ce fil s'avancer chaque année vers l'extérieur de l'arbre, parce qu'il sera emporté par les couches corticales qui suivront la même direction.* (Bonnet.) *Plantes corticales*, Plantes parasites qui naissent et végètent sur l'écorce des autres végétaux.

— Anat. *Substance corticale*, Nom donné à diverses substances qui enveloppent extérieurement quelques organes : *SUBSTANCE CORTICALE du cerveau. SUBSTANCE CORTICALE des reins. SUBSTANCE CORTICALE des dents.*

— s. m. Anat. *Substance corticale* des dents, appelée aussi CEMENT.

— s. m. pl. Zooph. Classe de zoophytes, comprenant tous ceux qui sont contenus dans une enveloppe commune, plus ou moins solide.

CORTICATÉ, ÊE adj. (kor-ti-ka-té — du lat. *cortex*, *corticis*, écorce). Bot. Se dit du carypse ou fruit des graminées, quand il est recouvert par la valve supérieure de la glumelle et fortement adhérent. *Peu usité.*

CORTICELLI (Salvator), grammairien et littérateur italien, né à Bologne en 1699, mort en 1758. Il entra dans l'ordre des barnabites en 1718, cultiva avec succès les lettres latines et italiennes, et devint membre de l'Académie de la Crusca. On lui doit : *Regole ed osservazioni della lingua toscana* (Bologne, 1745), excellente grammaire qui a eu un nombre considérable d'éditions; *Della toscana eloquenza discorsi cento* (1752), ouvrage dans lequel il cite, à l'appui des règles de la rhétorique, des exemples tirés des meilleurs écrivains de l'Italie; une édition du *Décameron* de Boccace, etc.

CORTICICOLE adj. (kor-ti-si-ko-le — du lat. *cortex*, *corticis*, écorce; *colo*, j'habite). Hist. nat. Qui vit ou croît sur les écorces.

CORTICIFÈRE adj. (kor-ti-si-fè-re — du lat. *cortex*, *corticis*, écorce; *fero*, je porte). Hist. nat. Qui est revêtu d'une écorce ou d'une enveloppe semblable à une écorce.

— s. m. Zooph. Genre de polypiers des Antilles, de la classe des zoanthaires et de la famille des coriaires, comprenant deux espèces.

— s. m. pl. Zooph. Section de la classe des polypiers flexibles, comprenant ceux qui sont munis d'une croûte contractile. *La famille des zoophytes céraphytes. La Tribu de la famille des alvéolaires. La Famille des phytozoaires.*

CORTICIFORME adj. (kor-ti-si-for-me — du lat. *cortex*, *corticis*, écorce, et de *forme*). Hist. nat. Qui a l'apparence d'une écorce.

CORTICINE (kor-ti-si-ne — du lat. *cortex*, *corticis*, écorce). Chim. Tanin que l'on rencontre dans toutes les écorces végétales.

CORTICOLE adj. (kor-ti-ko-le — du lat. *cortex*, *corticis*, écorce; *colo*, j'habite). Entom. Qui vit dans l'écorce des arbres.

— s. m. pl. Entom. Syn. d'ARADITES.

CORTIE s. f. (kor-ti — de *Corti*, botan. ital.). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, renfermant une seule espèce, qui croît dans le Népal.

CORTIEUS, EUSE adj. (kor-ti-eu, euze). Ancienne forme du mot COURTROIS.

CORTIL s. m. (kor-till). Jardin. Ancienne forme du mot COURTIL.

CORTILAIGE s. m. (kor-ti-lé-ge — rad. *cortil*). Fruits, production d'un jardin. *Vieux mot.*

CORTINA, ville de l'empire d'Autriche dans le Tyrol, gouvernement et à 75 kilom. S.-E. d'Innsbruck; 3,000 hab. C'est le principal entrepôt du commerce de bois que fait le Pusterthal avec l'Italie. Les habitants s'occupent, en outre, de l'élevé du bétail, de la fabrication d'horloges, d'armes à feu et de divers ustensiles de fer et d'acier, qu'ils vendent en Italie.

CORTINAIRE s. m. (kor-ti-nè-re — lat. *cortinarius*; de *cortina*, courtine). Antiq. Huissier de la cour de Constantinople qui se tenait près de la porte de l'appartement de l'empereur, pour attendre ses ordres.

CORTINAIRE s. f. (kor-ti-nè-re — du lat. *cortina*, courtine). Bot. Section du genre agarie.

CORTINAL s. m. (kor-ti-nal — lat. *cortinale*; de *cortina*, chaudron). Antiq. Cave où l'on faisait cuire le vin nouveau dans des chaudères.

CORTINE s. f. (kor-ti-ne — lat. *cortina*, même sens). Antiq. Chaudron de forme particulière, consacré aux usages domestiques. Vase consacré à Apollon, et confié à la garde des décmvirs. *Le vase d'airain consacré à un dieu quelconque. Le vase plein d'eau qui, pendant les courses, servait aux hommes et aux chevaux. Le Couvercle que l'on posait sur l'espèce de chaudron que portait le trépid du temple de Delphes. Le Autel mobile en forme de trépid. Le Voûte ou plafond d'une scène de théâtre. Les Cortines delphiques, Tables de marbre ou de bronze sur lesquelles les Romains étalaient leur vaisselle ou les objets précieux exposés dans les temples.*

— Bot. Section du genre agarie. *Sorte de voile qui unit les bords du chapeau au pédicule, dans certains champignons : La CORTINE, voile partiel, voile ou collet aranéens ou arachnoïde, doit être regardée comme un anneau imparfait, qui unit les bords du chapeau avec le pédicule, et qui se compose de filaments blancs ou colorés, restant adhérents sur le pédicule ou à la marge du chapeau, quand le champignon est développé.* (D'Orbigny.)

CORTINIACUM, nom latin de COURTENAY.

CORTIQUE s. m. (kor-ti-ke — du lat. *cortex*, *corticis*, écorce). Entom. Genre de coléoptères mélasomes ou taxicornes, comprenant une seule espèce, qui est propre à la Dalmatie.

CORTIQUEUX, EUSE adj. (kor-ti-keu, eu-ze — du lat. *cortex*, *corticis*, écorce). Bot. Se dit des fruits dont la pulpe charnue est recouverte d'une enveloppe coriace, tels que l'arousse, le citron, etc.

CORTISAN, ANE s. (kor-ti-zan, a-ne). Ancienne forme du mot COURTISAN.

CORTOIS DE PRESSIGNY (Gabriel), prêtre français, né à Dijon en 1745, mort en 1825. Il fut d'abord abbé de Saint-Jacques (1780), puis évêque de Saint-Malo (1786), fit partie des assemblées du clergé en 1787 et en 1788, protesta contre la constitution civile du clergé, et se démit de son évêché après la conclusion du concordat (1802). Après le retour des Bourbons, M. Cortois de Pressigny fut chargé par le gouvernement de diverses missions auprès du pape, reçut un siège à la chambre des pairs en 1816, et fut nommé, l'année suivante, archevêque de Besançon. On a de lui des *Lettres pastorales* et le *Placement de l'argent à intérêt distingué de l'usure* (Lyon, 1821).

CORTONE, la *Cortona* des anciens, ville du royaume d'Italie, préfecture et à 27 kilom. S.-E. d'Arezzo, dans la vallée de la Chiana; 5,500 hab. Evêché, séminaire épiscopal, collège; Académie, beau musée enrichi d'antiquités, de gravures, d'idoles, de médailles, de camées et d'objets d'histoire naturelle. Située dans une magnifique contrée, cette ville, aux rues étroites et tortueuses, à l'aspect mélancolique, est entourée de murailles de construction étrusque, en grosses pierres rectangulaires oblongues, sans mortier. On y voit les ruines de thermes romains, dits de *Bacchus*.

La cathédrale possède des peintures de Luca Signorelli, né à Cortone (*Descente de la croix, Cène*); de Pierre de Cortone (*Annonciation*); le monument du grand maître de l'ordre de Malte, Toinari; un sarcophage antique avec des bas-reliefs représentant le *Combat des Centaures et des Lapithes*.

L'église Saint-Dominique, qui date du XIII^e siècle, est ornée d'une magnifique *Madone*, par Frà Beato Angelico; d'un tableau d'autel, peint par Lorenzo di Niccolò, et d'une *Assomption*, de Palma le jeune.

Dans l'église Sainte-Marguerite, bâtie par Nicolas de Pise, on remarque : le tombeau de sainte Marguerite (XIII^e siècle), une fresque très-ancienne; un *Christ mort*, par Luca Signorelli; une *Sainte Catherine*, par Barocchio; une *Vierge*, par Empoli; et la chapelle de Tous-les-Saints, richement ornée d'or et de pierres.

Signalons, en outre : l'église San-Agostino, ornée de bonnes peintures, par Pierre de Cortone et Jacopo da Empoli; l'église San-Francesco (peintures de Cigoli et de Pierre de Cortone); l'église del Gesù (peintures de Beato Angelico et de Luca Signorelli); l'église San-Niccolò, où se voit une belle fresque de Luca Signorelli, et le palais Pretorio, renfer-

mant une bibliothèque et un musée d'antiquités.

Cortone, qui fut une des douze grandes cités de la confédération étrusque, paraît être antérieure aux Pélasges; elle devint colonie romaine; mais, ruinée à la chute de l'empire, elle ne reparut dans l'histoire qu'au XIII^e siècle, époque à laquelle on la voit gouvernée par des consuls. Dans les guerres des guelfes et des gibelins, elle prit parti pour ces derniers. En 1234, l'évêque d'Arezzo réclama contre cette ville d'anciens droits de domination temporelle, appuyé par le pape Grégoire IX, qui fulmina une excommunication contre elle. Ces différends durèrent jusqu'à l'arrivée en Italie de l'empereur d'Allemagne, Henri VII, qui reçut la soumission de Cortone. En 1359, le pape Jean XXII l'éleva en évêché. Elle tomba alors sous la domination des Casali, la famille la plus puissante de la ville. Ceux-ci y régnèrent d'une manière presque absolue jusqu'en 1409, époque à laquelle la ville se livra au roi de Naples, Ladislas, qui, ayant fait la paix en 1411 avec Florence, vendit à cette république la ville de Cortone pour le prix de 60,000 florins d'or.

Les environs de Cortone, autrefois marécageux et pestilentiels, sont aujourd'hui remarquables par leur fertilité et les travaux hydrauliques qui ont transformé cette contrée.

CORTONE (Pietro BERRETTINI DA CORTONA, dit *Pietro de Cortone* ou *LE*), peintre, architecte et écrivain italien, né à Cortone le 16 novembre 1596, mort à Rome le 16 mai 1669. Conduit enfant à Florence, il y devint l'élève ou plutôt l'aide d'Andrea Comodi, peintre de décorations, se rendit à Rome en 1611 et y entra dans l'atelier d'un autre artiste florentin, nommé Baccio Ciampi. Ses biographes assurent qu'il fit, dès cette époque, une étude assidue des œuvres de Raphaël, de Michel-Ange et de Polydore Caravage, et des bas-reliefs de la colonne Trajane; mais il faut avouer que ces grands modèles n'ont guère influé sur son talent. Ses débuts furent des plus pénibles : il était si pauvre, dit-on, qu'il était réduit à coucher sous un hangar, dans une auge remplie de paille, que les gens du palais Sacchetti lui avaient abandonnée par commisération. Il réussit enfin à intéresser le marquis Sacchetti et le cardinal son frère, qui le prirent sous leur patronage et lui fournirent du travail. Un des premiers ouvrages qu'il exécuta pour eux fut un *Enlèvement des Sabines*, composition des plus théâtrales, à en juger d'après la gravure que nous en a laissée Pietro d'Aquila. Il fut ensuite chargé de peindre, pour l'église Saint-Sauveur in *Lauro*, une *Nativité* qui, au dire de Titi, fut l'œuvre qui révéla en lui un grand maître. Urbain VIII, ayant entendu vanter ce tableau, chargea le Cortone de peindre à fresque un côté de l'église Sainte-Bibiana (1625), travail dont le jeune artiste s'acquitta avec un tel succès, que le pape le choisit, entre une foule de concurrents, pour peindre la voûte de la grande salle du palais Barberini. Ce vaste plafond, achevé en 1630, a été longtemps regardé comme le chef-d'œuvre de l'art italien au XVII^e siècle. L'artiste y a représenté, sous le voile d'une allégorie transparente, le triomphe de la famille Barberini, à laquelle appartenait Urbain VIII. Voici la description qu'en donne M. Paul Mantz : « A l'une des extrémités du plafond, dans les splendeurs étherées d'un ciel clair, une femme, qui symbolise Rome, soutient la tiare rayonnante; la Religion, placée à côté d'elle, porte les clefs pontificales, et, tout près de ces deux figures, des génies ailés chargent leurs petits bras de palmes et de lauriers, emblèmes du rare honneur qu'Urbain VIII s'était acquis par ses poésies. Autour de ce groupe, volent de puissantes abeilles, armoiries de la maison Barberini. Un peu plus bas, la Providence est assise sur un nuage, et, près d'elle, l'immortalité tient à la main une radiée couronne d'étoiles. Enfin, dans la partie inférieure de la composition, on voit le Temps, sous la forme du Saturne antique, et les Furies filant les jours d'Urbain VIII. Cette pompeuse décoration se complète par de riches pendentifs et de brillantes voussures, dans lesquels l'auteur a représenté diverses allégories relatives au sujet principal. Cette fresque colossale a obtenu les éloges les plus enthousiastes. La vérité est que le Cortone s'est appliqué à dissimuler, sous le charme d'un coloris éclatant et d'attitudes gracieusement contournées, les imperfections de son dessin et la mauvaise disposition de ses draperies. »

Après l'exécution des peintures du palais Barberini, le Cortone, désormais illustre et sûr d'être bien accueilli partout, visita Venise, la Lombardie et Florence, où il fut retenu par le grand-duc Ferdinand II, qui lui confia la décoration des nouveaux appartements du palais Pitti. Il y peignit plusieurs plafonds, qui furent très-estimés, mais dont le succès même excita la jalousie des peintres florentins. Indigné des méchants propos que l'envie fit courir sur son compte, il repartit pour Rome, malgré les instances que fit le grand-duc pour le retenir. Innocent X, qui avait succédé à Urbain VIII, ne lui fut guère moins favorable : il lui confia, entre autres travaux, l'exécution du plafond de la grande salle du palais Panfili. Le Cortone y représenta divers sujets empruntés à l'histoire d'Enée. C'est, à vrai dire, dans ces grandes machines décor-

tives que son talent facile et infatigable s'est déployé avec le plus de succès. • Le Cortone ne finissait d'ordinaire que ce qui était le plus apparent, dit Lanzi. Il évitait les ombres trop fortes, se plaisait aux demi-teintes, aimait les fonds un peu obscurs, colorait sans affectation. Il doit être regardé comme le créateur et le modèle d'un style que Mengs a qualifié de facile et d'élégant. Il l'employa avec succès dans les tableaux de toutes grandeurs; mais, dans les voûtes, dans les coupoles, dans les lointains, il le porta à un point de perfection tel, que jamais il ne manquera de partisans ni d'imitateurs : cette juste distribution qu'il sut donner à chaque sujet, à l'aide de l'architecture; cette gradation pleine d'art, avec laquelle il fit paraître, au-dessus des images, l'immense étendue des régions de l'air; cette connaissance des effets de la perspective vue d'en bas, ce jeu de lumière presque céleste, et cette sage disposition des figures, sont autant de perfections qui enchantaient l'œil et élevaient l'imagination. Je ne dirai rien des mains et des pieds, à l'égard desquels il ne s'est assurément pas piqué d'élégance; mais l'art des contrastes, dans lequel il s'est distingué entre tous, c'est-à-dire l'opposition savante des groupes avec les groupes, des figures avec les figures, des détails avec les détails, annoncent un artiste supérieur. Il est vrai que cette manière ne satisfait pas toujours également la raison; le peintre, uniquement attentif à plaire aux yeux, introduit quelquefois dans ses scènes des acteurs parasites, afin que ses compositions offrent toujours la même richesse; d'autres fois, pour produire une opposition, il fait agir ses personnages, dans l'action la plus paisible, comme s'ils se trouvaient engagés dans une lutte violente. • Ce maniérisme, que les imitateurs du Cortone devaient porter si loin, apparaît beaucoup moins dans les ouvrages de la première époque du maître, tels que le *Marriage de sainte Catherine*, du musée de Bruxelles, que dans ceux de ses dernières années; comme dans la plupart des tableaux du Louvre. L'admiration emphatique qu'a excitée le talent de cet artiste s'est fort amoindrie; quelques critiques sont même tombées dans un excès contraire. M. Th. Lejeune, dans son *Guide de l'amateur de tableaux*, publié récemment, s'exprime ainsi : « Les tableaux si séduisants du Cortone perdent à l'examen : quand on les analyse, on s'étonne d'avoir pu les regarder avec plaisir. Pierre de Cortone n'avait aucune idée du dessin; son coloris se fait remarquer par un ton rosé qui est loin du naturel; les draperies se confondent avec les chairs, et toujours, dans les figures calmes, paraissent des draperies volantes, comme si les personnages descendaient du ciel. • Le Cortone ne méritait assurément pas cet excès d'indignité! • Ce n'était une intelligence vulgaire, dit M. Paul Mantz, et tout fait supposer qu'en un temps meilleur il eût mieux compris les grandes choses. Esprit ambitieux et peut-être trop confiant dans sa force, il aurait volontiers appliqué son activité aux travaux les plus divers. Peintre d'histoire et de sujets religieux, décorateur aux inventions heureuses, paysagiste quand il fallait faire du paysage, il mit un certain amour-propre à ajouter à sa gloire celle de l'architecte, et à mériter ainsi deux renommées. • Parmi les travaux d'architecture du Cortone, nous citerons la construction de la porte du théâtre Barberini, la décoration d'une chapelle à Saint-Nicolas-de-Tolentino, la restauration de Sainte-Marie-de-la-Paix, qui lui valut le titre de chevalier de l'Eperon d'or, et enfin la construction de l'église de Sainte-Martine, où il fut enterré, et à laquelle il laissa, selon les uns, un legs de 100,000 écus, selon les autres, tous ses biens, qui étaient considérables.

Les meilleurs disciples du Cortone furent : Ciro Ferri, qui fut jugé digne de continuer ses peintures du palais Pitti, Pietro Testa et Romanelli.

Outre les grandes peintures décoratives qui ont fait sa gloire, le Cortone a peint un nombre considérable de tableaux d'une moindre dimension, qui enrichissent aujourd'hui les musées et les cabinets des amateurs. Nous citerons parmi les plus remarquables : au Louvre, l'*Alliance de Jacob et de Laban* (achetée 36,000 fr. à la vente de M. de Vaudreuil), la *Nativité de la Vierge*, *Sainte Martine*, *Romulus et Rémus recueillis par Faustulus*, la *Rencontre de Didon et d'Enée*, deux tableaux représentant la *Vierge et l'Enfant Jésus adoré par sainte Martine*; au musée de Versailles, la *Bataille d'Arbelles*; au musée de Lyon, *César répudiant Pompéïa et épousant Calpurnie* (gravé par R. Strange); au musée de Bordeaux, le *Veau d'or*, *Saint Nicolas*, la *Vierge et l'Enfant*; au musée de Nancy, la *Sibylle de Cumes*; au musée de Rouen, *Minerve enlevant l'Adolescence*; au musée du Capitole, à Rome, le *Sacrifice d'Epigénie*, la *Bataille d'Arbelles*, le *Triomphe de Bacchus*, l'*Enlèvement des Sabines*, le portrait d'Urbain VIII, etc.; au palais Spada (Rome), la *Naissance de Diane et d'Apollon*, la *Naissance de Bacchus*, *Bacchus et Ariane*, *Daphné changée en laurier*; au palais Chigi, l'*Ange gardien*; au musée de Turin, *Hébecca à la fontaine*; au musée des Offices, le portrait du peintre et le *Massacre des Innocents*; au palais Pitti (Florence), la *Mort de sainte Marie l'Égyptienne*, *Sainte Martine*, l'*Exaltation de sainte Marguerite de Cortone*, etc.; au musée

Brera (Milan), la *Sainte Famille* avec divers saints; au musée de Madrid, la *Crèche*, les *Lupercales* et des *Gladiateurs romains*; au musée de Berlin, *Hercule aux pieds d'Omphale*; dans la galerie de Dresde, *Mercur et Enée*, un *Romain haranguant les consuls*, etc.; au musée de Naples, le *Repos de la Vierge*; au musée de Bruxelles, le *Marriage de sainte Catherine*; à l'Académie des beaux-arts de Venise, *Daniel dans la fosse aux lions*; à la pinacothèque de Munich, la *Femme adultère*; au Belvédère, à Vienne, la *Conversion de saint Paul*, le *Retour d'Agar*, le *Marriage de sainte Catherine*; dans la galerie Czernin (Vienne), le *Jugement de Salomon*; dans la galerie Lichtenstein (Vienne), la *Samaritaine*, l'*Enlèvement des Sabines* et une *Bataille*; dans la galerie Bridgewater (Londres), l'*Adoration des Bergers*; à Hampton-Court, *Auguste devant la Sibylle*; au musée de l'Hermitage (Saint-Petersbourg), l'*Alliance de Jacob*, le *Retour d'Agar*, *Noli me tangere*, etc.; au musée de La Haye, la *Vierge et l'Enfant et Deux religieux*; dans la collection Roux, à Marseille, *Salomon adorant les idoles*, etc. Les œuvres du Cortone, qui atteignaient jadis des prix très-élevés dans les ventes publiques, sont très-peu recherchées aujourd'hui par les collectionneurs. On a recueilli un certain nombre de lettres écrites par cet artiste, sur la peinture (Mazucchelli, *Scritt. ital.*, II); il publia, en collaboration avec le P. G.-D. Ottonelli, jésuite de Fanano, un livre intitulé : *Traité de la peinture et de la sculpture, de l'usage et de l'abus de ces deux arts, composé par un théologien et par un peintre* (Florence, 1652). Cet ouvrage est devenu très-rare.

CORTORIACUM ou **CORTORICUM**, nom latin de COURTRAY.

CORTOT (Jean-Pierre), statuaire français, né à Paris en 1787, mort dans la même ville le 12 août 1843. Fils d'un pauvre ouvrier, il montra des dispositions si précoces et si heureuses pour le dessin, que les deux Bridan, habiles sculpteurs de l'époque, consentirent à le prendre pour élève. Il obtint le second grand prix à l'Ecole des beaux-arts, en 1806, et le premier grand prix de Rome en 1809, sur une figure de ronde bosse : *Marius assis sur les murs de Carthage*. Tout en suivant avec autant d'assiduité que de succès les cours de l'école, il trouva le temps d'aider dans leurs travaux plusieurs artistes en renom, et concourut notamment à l'exécution de la grande frise de la colonne Vendôme. Le nombre des ouvrages qu'il fit à Rome durant un séjour de neuf années est vraiment surprenant; il nous suffira de citer : une jolie figure de *Narcisse couché*, qui se voit aujourd'hui au musée d'Angers; une autre figure de *Narcisse debout*; un *Jeune pêcheur*; et un *Hyacinthe blessé*, figures d'étude; *Phaéton se plaignant d'Épaphus*, *Ulysse racontant ses aventures à Pénélope*, bas-reliefs; une statue de *Philosophe* et une charmante *Pandore* qui appartient au musée de Lyon; une statue de *Napoléon* (inachevée) et une statue de *Louis XVIII*, qui décore l'une des salles de l'Académie de France à Rome. Revenu à Paris au commencement de 1819, Cortot, qu'avait précédé une brillante réputation, fut chargé immédiatement de sculpter un *Ecce Homo* pour l'église Saint-Gervais, et débuta au Salon de cette même année avec son *Narcisse* et sa *Pandore*. Ces deux statues lui valurent le grand prix de sculpture, qu'il partagea avec Bridan fils, son maître. Elu membre de l'Académie et nommé professeur à l'Ecole des beaux-arts, en 1825, à la place de Dupaty, ce fut lui qui termina les ouvrages laissés inachevés par cet habile statuaire : la statue de *Louis XIII* et le monument du duc de Berry. • A partir de cette époque, a dit Raoul Rochette, la vie de Cortot ne fut plus qu'un enchaînement de travaux si nombreux et si variés, qu'il serait presque impossible de les énumérer, même en ne tenant aucun compte de ceux que les révolutions ont détruits et de ceux qu'il abandonna lui-même, parce qu'il était plus difficile à satisfaire que personne. C'est ce dévouement à l'art, c'est cette conscience du talent, joints à une application constante, qui forment le principal trait du caractère de Cortot, qui résumait et qui expliquent toute sa vie si pleine de travaux et si vide d'événements. Son atelier, l'école et l'Académie, furent toute l'enceinte où s'écoula cette existence entière. Cortot parcourut, avec un égal succès, le vaste champ que son art offrait à son infatigable application. Sculpture de ronde bosse et de bas-relief, en pierre, en marbre et en bronze, antiquité, christianisme, histoire moderne, il a tout traité, tout pratiqué; et, dans tous les genres, il a produit des modèles qui se soutiennent à côté de ceux qu'il a suivis. Elevé à l'école de l'antique, il tient à cette école par la simplicité et par la grâce, par la noblesse des dispositions, par le bon goût des formes, par la sagesse des ajustements; mais il y tient avec son sentiment particulier, et non avec cet esprit de copie servile qui n'a que les défauts du calque, sans aucune des qualités de l'imitation, et qui inspire, dans les premiers moments du retour à l'antique, tant d'ouvrages d'une sculpture froide et maniérée, où l'on ne reconnaît ni l'antique ni la nature, où l'on ne trouve ni la vérité ni la vie. • Le jugement que nous venons de citer est emprunté à un discours académique; c'est dire qu'il pêche par un excès de bienveillance. Cortot fut

assurément un praticien de beaucoup de talent, rompu à toutes les difficultés du métier, et ayant un assez juste sentiment de l'antique; mais il n'eut aucune des grandes qualités de l'intelligence qui impriment aux œuvres de la main cette beauté, cette chaleur, cette vie, par lesquelles se manifeste véritablement le grand art. C'est ce que signalait, dès 1824, l'auteur anonyme d'une *Revue critique du Salon* : « Si tout le talent du sculpteur consiste à bien polir le marbre et à lui donner un bel aspect, M. Cortot doit être un sculpteur de premier ordre, car il possède ce genre de mérite au plus haut degré; mais s'il en faut encore d'autres, c'est-à-dire de l'imagination, de la poésie, de la chaleur, un grand goût, etc., alors je suis forcé de dire que je ne trouve rien de tout cela chez cet artiste. Sa *Vierge* et sa *Sainte Catherine* sont tout au plus des ouvrages au-dessous de la médiocrité. • Outre cette *Sainte Catherine*, exécutée pour l'église Saint-Gervais, et cette *Vierge tenant l'Enfant Jésus*, groupe de marbre, que possède la cathédrale d'Arras, Cortot exposa au Salon de 1824 l'*Entrevue du roi d'Espagne et du duc d'Angoulême*, bas-relief destiné à l'arc de triomphe du Carrousel, la *Paix et l'Abondance*, bas-relief destiné à la cour du Louvre, et une étude pour l'un de ses meilleurs ouvrages : le groupe de *Daphnis et Chloé*. Ce groupe, exécuté en marbre, obtint beaucoup de succès au Salon de 1827, où il figura avec une *Vierge tenant l'Enfant Jésus*, groupe fondu en argent pour la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde, à Marseille, et le modèle en plâtre d'une statue de la *Justice*, exécutée pour la Bourse de Paris.

Au moment où éclata la révolution de 1830, Cortot venait d'achever les modèles de cinq figures destinées à orner un monument qui devait être élevé en l'honneur de Louis XVI, sur la place de la Concorde. Ces figures étaient celle de Louis XVI, haute de 18 pieds, et celles de la *Justice*, de la *Piété*, de la *Moderation* et de la *Bienfaisance*, hautes de 13 pieds; elles se trouvaient chez le fondeur lorsque les événements vinrent empêcher l'exécution du monument. Cortot exposa, au Salon de 1831, une statue de marbre du maréchal Lannes, que Gustave Planche jugea avec une grande sévérité. • Cette statue, écrivit le rigide critique, est de la même force que les précédents ouvrages de l'auteur. C'est la même froideur, le même arrangement roide et maniéré; les bottes, le visage, les mains, les broderies, le manteau, tout est fait du même matériau, touché de même; la tête ne vit pas. C'est une pauvre statue. • Le *Soldat de Marathon annonçant la victoire*, qui est bien certainement l'œuvre la plus populaire de Cortot, parut au Salon de 1834; le modèle en plâtre avait été exposé en 1822. Cette figure, connue de tous ceux qui ont visité le jardin des Tuileries, et dont il a été fait d'innombrables reproductions, a été très-diversement appréciée par la critique. Quelques-uns y ont vu un des chefs-d'œuvre de la statuaire française contemporaine. D'autres, tout en reconnaissant l'habileté patiente de l'exécution, trouvent que le sujet a été très-imparfaitement rendu. • Je ne vois dans cette statue, dit encore Planche, qu'un modèle humain assez scrupuleusement, mais assez lourdement copié. A ne considérer que l'ensemble, c'est un travail d'une irréprochable nullité. Il régit dans la masse une correction générale et mathématique qui commande d'abord l'attention, mais qui ne peut intéresser longtemps. Ce qui manque au *Soldat de Marathon*, c'est la vie, l'animation, l'individualité. M. Cortot n'est pas de ceux qui mettent leur ciseau au service d'une pensée personnelle. C'est pourquoi il faut reléguer son nom parmi ceux des praticiens habiles et le rayer de la liste des statuaires. • Depuis 1834 jusqu'à l'époque de sa mort, Cortot ne reparut qu'une seule fois au Salon; ce fut en 1840 : il exposa à cette date le modèle en plâtre d'une *Piété* qu'il avait exécutée en bronze pour Notre-Dame-de-Lorette. G. Planche, toujours sévère, cette fois même, selon nous, trop sévère, apprécie cet ouvrage en ces termes : « Les lignes sont fort loin d'être heureuses, les têtes ont une expression difficile à déterminer, et les draperies sont ajustées avec une gaucherie, une lourdeur dont la sculpture offre bien peu d'exemples. • Les travaux auxquels Cortot se livra en dehors des expositions furent considérables. L'un des plus importants est le groupe colossal de l'*Apothéose de Napoléon*, exécuté pour l'arc de triomphe de l'Étoile, en pendant avec l'*Appel aux armes*, de Rude; voisinage terrible, écrasant, qui empêche d'apprécier comme elle le mérite la composition sévère et correcte de Cortot. Une autre œuvre capitale de cet artiste est le fronton de la Chambre des députés, • l'une des plus vastes pages que la sculpture ait jamais produites, dit Raoul Rochette, et celle peut-être où le talent de l'auteur, guidé par l'intelligence la plus haute et la raison la plus fine, a su mieux triompher des entraves du cadre et des difficultés de l'espace. • Citons encore : la statue de marbre de Pierre Corneille, à Rouen; la *Religion consolant Marie-Antoinette*, groupe de marbre, à la chapelle expiatoire de la rue d'Anjou; le fronton de l'église du Calvaire; la statue de Casimir Périer, au cimetière du Père-Lachaise; la figure imposante de l'*Immortalité*, qui a été longtemps placée au fond du Panthéon; le buste d'Eustache de Saint-

Pierre, exécuté pour la ville de Calais, etc. Grâce à ces nombreux travaux, Cortot acquit une honnête fortune, dont il usa pour soulager ses vieux parents, et qu'il laissa plus tard à une sœur et à une nièce qui lui tenaient lieu de famille; il n'avait point été marié. Il était du reste d'une extrême simplicité dans sa vie privée. • Enfant du peuple, il resta toute sa vie homme du peuple, pensant comme un sage, travaillant comme un artiste, et vivant comme un ouvrier, avec tous les goûts simples, avec tous les penchants honnêtes, avec tous les sentiments généreux qui sont le partage du peuple. • Ainsi s'exprime Raoul Rochette, en terminant son éloge de Jean-Pierre Cortot.

CORTUSE s. f. (ko-ru-ze — de *Cortusi*, botan. ital.). Bot. Genre de plantes, de la famille des primulacées, tribu des primulées, renfermant une seule espèce, qui croît sur les Alpes.

CORTUSI (Guillaume), historien italien du xiv^e siècle, était juge à Padoue en 1336. On a de lui, sous le titre *De mortalibus Padua et Lombardia*, une chronique qui va de 1237 à 1358, et qui se trouve dans les *Scriptores rerum italicarum* de Muratori.

CORTUSI (Jacques-Antoine), botaniste italien, mort à Padoue en 1593. Il se livra avec passion à l'étude des plantes, visita dans le but de poursuivre cette étude, l'Italie, les îles de l'Archipel, la Syrie, et fut nommé, en 1590, directeur du jardin de Padoue, dont il a laissé une description sous le titre de *Horto di i simplici di Padova* (Venise, 1591). Mathiote donna en son honneur le nom de *cortusa* à une belle plante que Cortusi avait découverte en Italie. C'était la première fois qu'un nom d'homme était donné à un végétal.

CORU s. m. (ko-ru — mot malais). Bot. Arbre indéterminé du Malabar, qui ressemble au coignassier, et dont le suc laiteux est employé en médecine.

CORUCHE, ville de Portugal, province d'Alentejo, à 74 kilom. N.-E. de Lisbonne, sur la rive droite de l'Erro; 2,520 hab.

CORUMBA, bourg considérable du Brésil, avantageusement bâti sur la rive droite du haut Paraguy, dans la province de Mato-Grosso, par 19° environ de latitude sud. Le port de Corumba se trouvant établi dans des conditions favorables de profondeur et de sûreté, le gouvernement brésilien a placé dans cette localité un bureau de douane pour le recouvrement des droits perçus sur les navires qui remontent le Paraguy, fleuve ouvert à la navigation de toutes les nations étrangères par le décret du 25 octobre 1856. Ce port sert de lieu de ravitaillement aux bateaux à vapeur de la compagnie brésilienne de navigation du haut Paraguy, lesquels, avant la guerre du Paraguy, remontaient le fleuve en 248 heures depuis Montevideo, et le descendaient en 154 heures depuis Corumba. A ce point s'arrêtent les grands bateaux, qui déchargent alors leurs marchandises sur des embarcations d'un plus faible tirant d'eau, et celles-ci les transportent à Cuyaba. Corumba marchait à grands pas dans la voie du progrès, lorsque des désastres récents vinrent tout à coup l'arrêter dans son développement : les Paraguyens, sous la conduite du colonel Barrios, tombèrent à l'improviste sur ce bourg et le prirent sans résistance le 3 janvier 1865; ils y exercèrent les violences les plus monstrueuses jusqu'au 13 juin 1867, jour où il fut repris d'assaut par 1,500 Brésiliens, débris d'une expédition de 5,000 hommes envoyée par terre de Minas et de Saint-Paul. Cette petite troupe fit des prodiges de valeur dans ce fait d'armes, et délivra 500 familles brésiliennes qui y restaient encore et qui gémissaient sous le joug paraguayen.

CORUNCANIUS (Titus), consul romain l'an de Rome 472 (280 av. J.-C.). Il battit les Vulcains, les Vulciens et autres peuples de l'Etrurie, et fut le premier de l'ordre des plébéiens qui obtint la dignité de grand pontife (254 av. J.-C.) — Un autre CORUNCANIUS fut envoyé, l'an 231 av. J.-C., auprès de la reine d'Illyrie, Teuta, qui le fit assassiner.

CORUNDELLITE s. f. (co-ron-dél-li-te — de l'angl. *corundum*, corindon). Minér. Substance de la famille des chlorites, genre margarite, qui a été découverte à Unionville, en Pensylvanie, où elle accompagne le corindon.

CORUNDOPHYLLITE s. f. (ko-ron-do-phylli-te — de l'angl. *corundum*, corindon, et du gr. *phyllon*, feuille). Minér. Substance en lamelles d'un vert foncé, très-analogue à du mica, qui a été trouvée sur du corindon, dans la Caroline du Sud, et qui a été ainsi appelée à cause de sa structure et de son gisement.

CORUNE s. f. (ko-ru-ne — du gr. *koruné*, massue). Entom. Genre d'insectes hyménoptères.

CORUSCANT, ANTE adj. (ko-ru-skan, ante — lat. *coruscans*, même sens). Eclatant, scintillant : Une lumière CORUSCANTE. • Vieux mot.

CORUSCATION s. f. (ko-ru-ska-sion — du lat. *coruscatio*, éclat; de *coruscare*, briller). Physiq. Eclat vif et soudain : La CORUSCATION d'un météore.

— Techn. Eclat fugitif que jette l'argent

pendant la conpellation, au moment où il passe de l'état liquide à l'état solide.

CORVAL s. m. (kor-val). Anc. art milit. Nom que l'on donnait aux soldats mercenaires appelés aussi STRADIOTES.

CORVARIA (Guide DE), historien italien, né à Pise au ^{xiii} siècle. Il remplit des fonctions judiciaires en Corse et à Piombino, puis entra dans les ordres. On a de lui : *De rebus Pisanis ab anno 1270 ad 1280*, ouvrage intéressant publié dans les *Scriptores rerum italicarum* de Muratori.

CORVARIA (Pierre DE), antipape, dont le nom était *Rainaldus*, né à Corvaria (Abruzzes), mort en 1333. Il entra dans l'ordre des frères mineurs, devint pénitencier du pape, et fut élu souverain pontife, sous le nom de Nicolas V (1328), par ordre de Louis de Bavière, qui, excommunié par Jean XXII, venait de déposer ce pape. Pierre de Corvaria fit argent de tout pour subvenir à son goût pour la magnificence, et essaya vainement de se faire des créatures. Dès que Louis de Bavière eut quitté Rome, Corvaria se vit contraint de fuir. Il finit par aller implorer le pardon de Jean XXII, qui ne lui rendit pas la liberté.

CORVE s. m. (kor-ve). Mar. Espèce de bateau dont on se sert en Hollande, et qui ressemble à un dogre.

CORVÉABLE adj. (kor-vé-a-ble — rad. *corvée*). Féod. Qui est tenu à la corvée : *Un manant CORVÉABLE. Une vassale CORVÉABLE à merci. La gent CORVÉABLE. Nous étions la gent CORVÉABLE, taillable etuable à volonté; nous ne sommes plus qu'incarcérables.* (P.-L. Courier.)

— s. m. Personne sujette à la corvée : *Un CORVÉABLE. Les CORVÉABLES étaient tenus à travailler depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant.*

CORVÉE s. f. (kor-vé — bas lat. *corvada*, dans le capitulaire *De villis*, de Charlemagne, et dans des textes postérieurs *corruveia*, *corrua*, *croata*, du bas lat. *corrogata*; de *cum*, avec, et *rogare*, prescrire : *corrogata opera*, le travail commandé. *Corrogata* est dans un texte presque aussi ancien que *corvada* du capitulaire, et décide la question d'étymologie; mais *corvada* prouve que, dès le temps de Charlemagne, la forme romane existait). Féod. Journées de travail gratuit que le serf, le paysan et le tenancier devaient à leur seigneur. *Aller à la CORVÉE. Travailler en CORVÉE. Exiger des CORVÉES extraordinaires. Par l'abolition des CORVÉES, l'Assemblée nationale a porté la joie et l'espérance dans le cœur des habitants de la campagne.* (Mirab.)

Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts, Le créancier et la corvée,

Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

LA FONTAINE.

J'ai vu le magistrat qui régit la province,
L'esclave de sa cour et l'ennemi du prince,
Commander la corvée et de tristes cantons,
Où Cérès et la faim commandent les moissons.

SAINT-LAMBERT.

« *Corvée réelle*, Celle qui était due par le fonds ou à cause du fonds. « *Corvée personnelle*, Celle à laquelle était assujéti l'habitant d'un lieu, par le fait seul de sa résidence. « *Corvée à merci*, Celle dont l'obligation n'était pas déterminée par la condition du corvéable, mais qui dépendait de la volonté du seigneur.

— Par ext. Travail pénible, devoir ennuyeux, obligation fastidieuse : *Une si longue promenade devient une corvée. M. de Coulanges m'envoie proposer de le prendre pour aller dîner à Versailles, chez M. de Louvois; je dois donc faire cette petite corvée.* (Mme de Sév.) *Trouvez-vous une corvée plus ridicule que de tenir ce qu'on appelle un salon ouvert?* (Th. Leclercq.) *Le parrainage est toujours une corvée désagréable, parce que l'usage en a fait une sorte d'impôt.* (Boitard.)

Mon occupation est maintenant trouvée;
Une intrigue d'amour m'égara la corvée.

E. AUGIER.

— Par anal. Impôt prélevé ou évalué en journées de travail : *Un impôt en travail, ou autrement dit la corvée, est peut-être une heureuse idée fiscale.* (Necker.) *Les beaux chemins sont un bien, et un très-grand bien; mais la corvée est un très-grand mal.* (St-Lambert.)

— Pop. Petit travail que les ouvriers vont faire en ville, et qui ne leur prend qu'une partie de la journée.

— Art milit. Nom donné à certains travaux que font, à tour de rôle ou par punition, les soldats d'une compagnie, comme d'aller aux vivres, au bois, de porter la soupe dans les postes, etc. : *Commander tant d'hommes pour la CORVÉE. Être de CORVÉE. Se faire remplacer pour la CORVÉE.*

— Encycl. Econ. soc. « L'intendance, écrivait le marquis de Mirabeau, est le plus tyrannique de tous les établissements, et la corvée la plus cruelle des servitudes. » — La corvée ruine la campagne pour faire de mauvaises routes, qu'une colonie de taupes détruit en un an. « Un s'exprimant si vigoureusement sur la corvée royale, le fongueux ami des hommes n'avait en vue que celle qui, sous le nom de prestation en nature, subsistait encore de nos jours, et qui, pour avoir changé de dénomination, n'en vaut pas beaucoup mieux. Mais le philanthrope de plume, dont les actes con-

trastaient si étrangement avec les écrits, n'entendait pas la corvée seigneuriale, dont il jouissait avec plus d'apprêt qu'aucun hôte de son siècle. Et pourtant il serait difficile de décider laquelle des deux corvées a été la plus vexatoire, la plus odieuse, la plus inique. Prenons-les toutes deux à l'origine, suivons-les dans la pratique, et nous verrons ce qu'a été, pour les campagnes, en France comme ailleurs, en France surtout, ce double fléau.

La corvée seigneuriale date du moyen âge. Elle fut pour le temps (qui le croirait?) un progrès relatif. C'était un adoucissement à la servitude. Lorsque, sur l'exemple des rois de France, et plus encore sous la loi de la nécessité, les seigneurs laïques et cléricaux se mirent à affranchir leurs serfs, ils ne le firent pas gratuitement. Puisque le roi vendait aux cités des chartes communales, ses vassaux ruinés pouvaient bien se permettre de vendre des lettres d'affranchissement. Mais comme la monnaie était rare et sujette d'ailleurs à de grandes falsifications, les seigneurs préférèrent à une redevance en argent, trop variable, un service réel et fixe. De là la corvée. Elle était de deux natures, réelle ou personnelle.

La corvée réelle était due, comme le cens qu'elle représentait, pour un fonds de terre aliéné sous cette condition. Elle suivait la main de ses tenanciers successifs, et n'était pas rachetable. La corvée personnelle, comme son nom l'indique, ne représentait que l'ancienne servitude régularisée. Mais, dans la pratique, on ne distinguait pas l'une de l'autre. Elles consistaient dans un certain nombre de journées de travail que le seigneur avait le droit de requérir gratis de ses anciens serfs, à son jour, à son heure, et qu'il employait à sa guise. Bêtes et gens, tout y était soumis. Aucun genre de labeur n'en était exclu. Cultiver les terres du seigneur, enlever les récoltes, entretenir les haies, les fossés, les chemins, les murs et les murailles du château comme du domaine, même battre l'eau des étangs pour faire taire les grenouilles, tel était le principal emploi de pauvres diables qui auraient pu mieux utiliser leur temps. Il va sans dire que les plus belles journées de travail étaient réservées au seigneur, et que, quand l'orage était imminent, ses foins étaient rentrés les premiers, dussent tous les autres pourrir au pré. Et puis, si, par des chemins souvent impraticables, le corvéable crevait une bête de somme, ou brisait sa charrette, la perte restait pour son compte. Ajoutons enfin que d'abus en abus, et en l'absence de toute autorité répressive, le nombre des corvées avait fini par se multiplier indéfiniment. Au dire des seigneurs, leurs manants étaient corvéables à merci. Dans certaines contrées, le nombre des journées de travail ainsi perdues pour le manant s'élevait à cinquante par an. Si, à ce chiffre, on ajoute autant de dimanches, puis autant de fêtes chômées et quelques journées de maladie par-ci par-là, on trouvera que le paysan gaspillait une moitié de son temps, et pour lui la meilleure, dans l'oisiveté ou dans des travaux sans profit. Comment l'agriculture aurait-elle pu prospérer sous un si épouvantable fléau?

Les excès des seigneurs et de leurs valets, pires que les maîtres, devinrent si criants, que l'autorité royale finit par s'en émouvoir. Si Louis XII a réellement mérité le titre de *Père du peuple*, c'est surtout par son ordonnance de 1498 contre l'extension abusive des corvées. Dans le désordre des guerres religieuses, l'ordonnance tomba bien vite en désuétude. Renouvelée en 1500 par Charles IX, sous l'inspiration de L'Hospital, dont la main se retrouve dans les rares bonnes œuvres du temps, elle n'eut pas plus d'effet. Les édits de Henri III (1579) et de Henri IV (1603) restèrent également lettre morte. Enfin, en 1666, dans cette même année si célèbre par les ordonnances qui sauvèrent les communes de la ruine, Louis XIV prit une mesure plus efficace. Aux grands jours de Clermont, il limita la durée des corvées, qu'il fixa de soleil à soleil, et il en réduisit le nombre au maximum de douze par an, dont trois par mois au plus et une par semaine. C'est sur ce pied, un peu plus tolérable, que s'est pratiquée depuis lors la corvée, réelle et personnelle, jusqu'aux mesures révolutionnaires qui l'ont modifiée d'abord, puis définitivement supprimée. L'abolition en avait été décrétée en principe par l'Assemblée constituante, dans cette fameuse nuit du 4 août qui donna un si fier coup de balai dans l'arsenal des vieilles privilèges. Mais il fallut près d'une année pour convertir le droit en fait; et encore la loi du 15 mai 1790, qui mit fin à la corvée personnelle, laissa-t-elle subsister la corvée réelle, qu'elle considéra comme le rachat d'un droit légitime. Vint enfin le décret de la Convention du 30 fructidor an I, qui porta le dernier coup aux derniers vestiges de la féodalité.

La corvée seigneuriale a disparu dans l'Europe occidentale devant les armées victorieuses de la République, et ce n'est pas le moindre service que la France ait rendu à des peuples qui l'ont trop vite oublié. Cependant elle subsistait encore dans certaines contrées de l'Allemagne du Nord, telles que les deux Mecklembourg, ainsi qu'en Pologne et en Russie, où elle continue à peser lourdement sur le peuple des campagnes. Nous espérons que la Prusse effacera bientôt cette tache au front

de la libérale Allemagne, et qu'en Russie même la corvée ira rejoindre le servage.

Quant à la corvée d'utilité publique, si l'on en recherchait l'origine, il faudrait remonter jusqu'à l'ancienne Égypte. C'est par corvées qu'ont été édifiées les pyramides, creusé le lac Mœris et faits les immenses travaux du Nil. Sur ce sol que n'a jamais visité la liberté, la corvée s'est si bien perpétuée qu'elle y est encore, malgré les réformes récemment opérées par Saïd-Pacha, la base de l'ordre social. Ce sont les fellahs qui, en ce moment, travaillent au percement de l'isthme de Suez, œuvre plus utile à coup sûr que les pyramides. Hâtons-nous d'ajouter que, sous la direction aussi douce qu'intelligente des ingénieurs français, la corvée a perdu ce qu'elle avait d'intolérable. Que n'en est-il ainsi dans les contrées riveraines du Nil, où les plus malheureux des hommes, après les nègres de Cuba, cultivent le sucre et le coton pour des pachas aussi gros qu'inutiles!

L'ancienne Rome a largement pratiqué la corvée d'utilité publique. Elle lui a dû la construction de ses aqueducs, et les routes monumentales dont les vestiges étonnent encore la science moderne par leur solidité. Dans des temps plus rapprochés, on la retrouve édifiant des digues dans les Pays-Bas ou des canaux et de grandes voies de communication en Allemagne. C'est de là qu'elle nous est venue, sous le nom de corvée royale, à l'époque de la Régence. Le duc de Lorraine Léopold l'a introduite dans ses États, dont elle a bientôt franchi la frontière, mais sans réussir à se populariser en France, où elle n'a cessé d'être détestée. Nous avons cité les imprécations du marquis de Mirabeau; son opinion n'était pas isolée. Philosophes, intendants de province, parlementaires, tous les gens éclairés du siècle dernier s'insurgèrent à la fois, mais inutilement, contre le nouveau fléau qui frappait l'agriculture. Outre l'ami des hommes, Dupont de Nemours, l'abbé Baudouin, M. de La Galaisière, dans un excellent mémoire, se distinguèrent dans cette croisade. En 1758, M. de Fontette, intendant de la généralité de Rouen, proposa le premier le rachat en argent de la corvée publique, et il eut assez de fermeté pour faire exécuter ses plans dans la province, malgré l'opposition du gouvernement lui-même. Deux autres administrateurs dont le nom reste vénéré dans la mémoire des hommes, Turgot et Trudaine, prirent la même résolution. Turgot, devenu ministre, fit plus : il en prononça la suppression (1776); mais le sage ministre ne fit que passer au pouvoir, et son triste successeur, M. de Clugny, se hâta de revenir aux anciens errements. Sans se décourager, les parlementaires protestèrent avec énergie. (Voir entre autres les remontrances du parlement de Bordeaux des 14 janvier 1785, 26 août 1779 et 13 mai 1784.) L'Assemblée des notables s'occupa de la question, et une déclaration royale du 29 mai 1787 autorisa la conversion de la corvée en argent, mais sans en adoucir la rigueur. Il était réservé à la Convention d'abolir, comme tant d'autres, cette odieuse institution.

Les imprécations des économistes et des parlementaires contre la corvée royale étaient-elles exagérées? Non assurément, car l'objet de leur haine était une source inépuisable de vexations. Les seigneurs pouvaient avoir quelque intérêt à ménager leurs corvéables. Les piqueurs et les commis du roi n'en avaient aucun, et ils faisaient durement sentir leur autorité aux pauvres gens, que l'on conduisait comme des troupeaux, sous peine de garnisaires et de prison, jusqu'à deux journées de distance de leur domicile. Et tout cela pour exécuter à la hâte des travaux mal conçus et mal dirigés, sans esprit d'ensemble et, de plus, pour eux tout à fait inutiles. Deussi était-il admis comme un axiome que six journées de corvées valaient à peine la journée d'un bon ouvrier. Et malheur aux absents! malheur surtout à qui manquait de déférence aux petits commis du roi, dont la morgue proverbiale a survécu à toutes les révolutions!

Mais comme il est de mode en France de faire la guerre aux mots plutôt qu'aux choses, la corvée à peine morte est ressuscitée, en vertu d'un arrêté consulaire du 4 thermidor an X, sous le nom de prestation en nature, dont elle est encore décorée, sans en être devenue plus équitable. Elle a été réorganisée par la loi du 21 mai 1836, qui la régit aujourd'hui. Aux termes de cette loi, les prestations en nature sont dues par tout homme valide de dix-huit à soixante ans, et par toute voiture ou bête de somme, bœuf ou cheval de trait, de selle ou de labour. Le maximum des journées de travail que peuvent voter les conseils municipaux, pour l'entretien des voies de communication, est fixé à trois par année. On peut se racheter de la prestation par un impôt en argent, dont la quotité est déterminée par le conseil général, sur la proposition du conseil d'arrondissement. C'est ce qui se pratique communément. Il nous est arrivé plus d'une fois de prendre part à la corvée communale, et par l'inertie des ouvriers, autant que par la mauvaise direction des travaux, nous avons pu juger par nous-même de l'inefficacité de cette vieille et détestable institution. V. PRESTATION.

CORVÉEUR s. m. (kor-vé-eur — rad. *corvée*). Celui qui travaille à la corvée.

CORVESI (Pierre), jurisconsulte français né à Sospelle (Alpes-Maritimes), vivait au ^{xv} siècle. Il se fixa à Lyon, où il obtint un tel succès dans sa carrière, qu'il eut l'honneur d'être appelé *jurisprudencia lumen praeclarissimum*. Il fit imprimer à Lyon, en 1546 et en 1547, deux volumes de jurisprudence très-remarquables, qu'il dédia au cardinal de Ferrar, archevêque de Lyon. — On a aussi d'un de ses parents, Lazare CORVESI, un ouvrage qui mérite d'être cité, c'est le *Ministère d'Etat, joint à l'usage de la véritable politique* (4 vol. in-4°).

CORVESIER s. m. (kor-ve-zié). Savetier. « Vieux mot.

CORVETTE s. f. (kor-vé-te — du lat. *cor-bita*, navire de transport. V. CORBITE). Mar. Navire de guerre plus petit que la frégate, et plus grand que le brick : *Une corvette armée de vingt-quatre canons. Être appelé au commandement d'une corvette.* « *Corvette de guerre*, Corvette à batterie couverte, armée de 20 à 30 bouches à feu. « *Corvette de charge*, Bâtiment de transport à trois mâts et à batterie couverte. « *Corvette-avis*, Corvette à batterie découverte, servant aux communications entre les divisions et les navires d'une escadre. « *Corvette-brick*, Brick plus grand que les bricks ordinaires.

— Bot. Syn. de CORÈTE.

— Encycl. Au ^{xviii} siècle, les *corvettes* ou *courvettes*, comme on les appelait quelquefois, étaient des barques que Guillet (1678) définit ainsi : « Espèce de barque longue, qui n'a qu'un mast et un petit trinquet, et qui va à voiles et à rames. Les *corvettes* sont fréquentes à Calais et à Dunkerque, et, d'ordinaire, il y en a à la suite d'une armée navale, pour aller à la découverte et pour porter des nouvelles. » Au ^{xviii} siècle, nous retrouvons la *corvette* singulièrement perfectionnée, et ressemblant fort à un vaisseau de ligne. De nos jours, ce sont des bâtiments à trois mâts, portant de 20 à 30 bouches à feu. On les divise en deux classes ou rangs. Les unes, qui ont de 28 à 30 bouches à feu, ont une batterie à gaillards; ce sont les anciennes frégates. Les autres, qui n'ont que 20 à 24 bouches à feu, sont privées de gaillards, mais possèdent un batterie barquette. Il y a encore des *corvettes* à vapeur; celles-ci ont de 6 à 20 bouches à feu, et leurs machines sont de 220 à 400 chevaux. Dans ces derniers temps, on en a cuirassé quelques-unes. La *corvette-avis* est un bâtiment fin, léger, bon voilier, qui n'est autre chose qu'un grand brick, auquel on a ajouté un mâât dit de barque, en guise de mâât d'artimon. On lui donne généralement 50 bouches à feu. Les *corvettes* de charge remplacent aujourd'hui les flûtes; elles portent environ 800 tonneaux et 22 bouches à feu.

CORVETTO (Louis-Emmanuel, comte), financier et homme d'Etat, né à Gènes en 1756, mort en 1822. Il exerçait avec distinction la profession d'avocat lors de la conquête de sa patrie par la France (1795). L'Etat de Gènes ayant été réorganisé par nous, sous le nom de république ligurienne, avec deux conseils et un directoire exécutif, Corvetto devint président de ce dernier pouvoir, eut ensuite le portefeuille des affaires étrangères (1799), mérita l'estime des Français par sa conduite pendant le siège mémorable qu'ils soutinrent en 1800, eut la direction de la banque de Saint-Georges, travailla à la réunion de la Ligurie à la France (1805), fut nommé conseiller d'Etat l'année suivante, et chargé, avec Bouguot, de la rédaction du Code de commerce. Créé successivement par Napoléon comte de l'empire, officier de la Légion d'honneur et chevalier de la Couronne de fer, il obtint en 1811 l'inspection générale des prisons d'Etat. Conservé au conseil d'Etat sous la première Restauration (1814), puis pendant les Cent-Jours, il n'y parut point à cette dernière époque, et remplaça le baron Louis au ministère des finances, en septembre 1815. Le Trésor était vide, et il fallait payer des sommes énormes pour libérer le sol national, occupé par les armées étrangères : le ministre se tira avec honneur d'une situation aussi difficile. Il obtint des Chambres l'émission de 30 millions de rentes 5 pour 100, et les négocia à des capitalistes étrangers, au refus des spéculateurs français. A la fin de 1818, il remetait son portefeuille, après avoir accompli sa tâche, aussi pauvre qu'avant avoir pris en main les affaires. Louis XVIII lui fit don de 50,000 fr., avec la jouissance du pavillon de la Muette, à Passy. Corvetto partit pour l'Italie, en 1821, et mourut bientôt après à Gènes. Il avait été un des fondateurs de la Société pour l'amélioration des prisons.

CORVEY (*Corbeia Nova*), ville de Prusse, province de Westphalie, régence et à 60 kilom. S.-E. de Minden, sur la rive gauche du Weser, près de Hœster; 5,800 hab. Ancienne abbaye de bénédictins, fondée au ^{xiii} siècle par des moines venus de l'abbaye de Corbie, près d'Amiens, en Picardie, richement dotée par Louis le Débonnaire et par Lothaire, Corvey dépendait directement du pape. Son abbé, prince de l'empire, était membre de la diète et siégeait le dernier parmi les princes ecclésiastiques. Après Fulde, Corvey était un des principaux foyers de lumière de l'Allemagne; c'est de cette abbaye que sortirent, dans le courant des siècles, Ansgar, l'apôtre du Nord; Bruno, plus tard pape sous le nom

de Grégoire IV; Wittekind, l'historien du XI^e siècle. En 1514, on trouva, dans la bibliothèque de Corvey, le manuscrit des cinq premiers livres des *Annales* de Tacite; on en fit cadeau à Léon X, qui les fit imprimer l'année suivante. Ce manuscrit est actuellement à Florence. A la fin du XVIII^e siècle, l'abbaye possédait un territoire de 275 kilom. carrés, avec 10,000 hab. Pie VI l'érigea en évêché, en 1794. En 1803, ce territoire fut attribué au duc de Nassau; en 1807, il fut incorporé au royaume de Westphalie, et, en 1815, à la Prusse, qui l'érigea en principauté médiata, en 1822. L'évêché fut supprimé par le pape, en 1816. L'église de Corvey, de style gothique et magnifiquement décorée à l'intérieur, contient les tombeaux d'un grand nombre de princes, dont les possessions étaient plus ou moins rapprochées; la bibliothèque et les archives ont été dispersées.

CORVI (Guillaume), médecin italien, connu sous le nom de *Guillaume de Brescia*, né vers 1250, près de Caneto, dans le Brescian, mort à Paris en 1326. Il entra dans les ordres, et occupa d'abord avec un grand éclat une chaire de logique et de philosophie à Padoue; puis, entraîné par son goût pour les sciences, il étudia la physique et la médecine à Bologne. Le pape Boniface VIII le fit venir à Rome, en 1298, le nomma son médecin et le combla de faveurs, ainsi que Clément V et Jean XII, qui le conservèrent dans ses fonctions d'archiâtre. Corvi consacra une partie de sa fortune à fonder à Brescia un collège pour les étudiants pauvres. Ses ouvrages ont été publiés à Venise, en 1508 (1 vol. in-fol.).

CORVI (Dominique-Antoine-Philippe), peintre italien, né à Viterbe en 1721, mort en 1803, fut l'élève de François Mancini. Il fit une étude approfondie de l'anatomie, du dessin, de la perspective, devint un des artistes les plus savants de son temps, et fut regardé comme le chef de l'école romaine. Ses ouvrages les plus estimés sont : *la Naissance du Sauveur*, dans l'église *degli Osservanti* à Macerata, qui passe pour son chef-d'œuvre; une *Assomption*, dans l'église de Monticelli; *Priam montrant le corps d'Hector aux Troyens*; *Héro et Léandre*, dans la galerie de Florence, etc. Les compositions de Corvi manquent, en général, de grâce, et pèchent par le coloris, qu'il considérait comme une chose superflue.

CORVIDÉ, **ÉE** adj. (kor-vi-dé — du lat. *corvus*, corbeau, et du gr. *eidos*, aspect). Ornith. Qui ressemble au corbeau.

— s. m. pl. Tribu de passereaux conirostres, ayant pour type le genre corbeau.

— **Encycl.** Cette grande tribu a pour caractères : un bec fort, un peu culirostre ou plus ou moins comprimé, les narines à commissures droites et recouvertes par des plumes roides dirigées en avant. Elle se divise en deux sections : les vrais corbeaux et les paradisiers. Le corbeau a le bec droit, gros, comprimé, et un peu renflé sur les côtés, convexe et recourbé vers la pointe, à bords tranchants; les narines ouvertes; la quatrième rémige est la plus longue; la queue est toujours égale, arrondie ou rectiligne. Ce genre est très-nombreux en espèces; il renferme les plus-gros des passereaux. Ce sont des oiseaux omnivores, mais qui donnent aux charognes la préférence sur toute autre sorte d'aliments. Ils ont beaucoup d'intelligence, s'approprisent aisément et deviennent d'une extrême familiarité. Leur cri rauque et discordant a été nommé *croassement*. Ils ont été de tout temps l'objet de superstitions de la part du peuple. Certains corbeaux sont sédentaires; d'autres, au contraire, aiment à voyager et émigrent tous les ans. Leur mue n'a lieu qu'une fois chaque année. La *corneille noire*, la *corneille mantelée*, les *choucas*, les *freux* sont des espèces du genre corbeau. Le genre *pie* est caractérisé par un bec entier à bords tranchants, droit ou fléchi en arc et garni, à la base, de plumes sétacées, couchées en avant. La queue est très-longue et étagée. Les pies sont intermédiaires entre les corbeaux et les geais, pour la taille et pour les habitudes. Elles vivent plutôt en familles que par grandes troupes, fréquentent ordinairement les bois et les coteaux couverts d'arbres, et descendent fréquemment à terre pour y chercher leur nourriture, qui se compose de baies, de fruits, d'insectes, de vers ou de petites graines. Rarement elles demeurent en repos. Toujours sautant de branche en branche, on les entend ou crier d'une manière étourdissante, surtout lorsque quelque chose les affecte, ou caqueter tout doucement. Leur vol est assez pénible, horizontal et en ligne droite. Leur démarche est vive et sautillante. Les uns cachent leur nid avec beaucoup de soin, et les autres, comme notre pie d'Europe, l'exposent à tous les regards en le fixant aux plus hautes cimes des arbres. Il est toujours construit avec art et solidité. La plupart ont l'instinct d'amasser des provisions dans un trou en terre, et quelques-unes peuvent imiter la voix de l'homme et des animaux. A l'état privé, la pie ordinaire aime à ramasser les objets brillants et à les cacher, on ne suit dans quel but. C'est un fait non encore expliqué, et chacun connaît le procès célèbre qui conduisit une malheureuse servante à l'échafaud, pour avoir, disait-on, volé un couvert d'argent à ses maîtres. On reconnut, mais trop tard, que la véritable voleuse était une pie, car on retrouva le couvert parmi d'autres

objets brillants qu'elle avait également cachés dans une place inaccessible. On fonda la messe à la pie pour le repos de l'âme de la jeune fille.

Le *garrul* est une espèce de pie. Le genre *geai* a le bec médiocre, garni à la base de plumes dirigées en avant, droit, incliné et à échancreures usées vers le bout, à bords tranchants; la queue est égale, quelquefois arrondie. Il habite les bois et ne sort point dans la plaine. Son genre de nourriture, beaucoup moins varié que celui des corbeaux, se compose principalement de fruits et surtout de glands. Le geai d'Europe apprend facilement à parler et à siffler; les mœurs des espèces étrangères sont analogues à celles des pies exotiques. Le plumage est orné des plus vives couleurs, et on en rencontre dans tous les climats, aussi bien dans le nouveau monde que dans l'ancien. Le genre *picatharte* a le bec convexe, peu robuste, à mandibule supérieure plus haute que l'inférieure; celle-ci est renflée un peu vers son extrémité; la base du bec est dépourvue de poils et garnie d'une cire; les narines, placées au milieu du bec, sont ovales, ouvertes et creusées dans une fosse oblongue; la tête est entièrement nue; les tarses sont longs, peu scutellés en avant, nus en arrière; les ailes sont arrondies et courtes, la queue est longue, étagée; les ongles sont faibles. Ce genre a été établi par Lesson pour un oiseau figuré par Temminck, sous le nom de *pie fauve*, et qui habite probablement la côte de Guinée. Le genre *podice* a pour caractères : bec médiocre, sans échancreure, peu anguleux; mandibule supérieure plus courte que l'inférieure; narines basales arrondies, larges, couvertes de plumes sétacées, retombantes; tarses robustes et longs; ongles des doigts triangulaires, très-aigus, peu recourbés; une membrane verruqueuse débordant l'épaisseur des phalanges. M. Fisher a créé ce genre pour un oiseau découvert par le docteur Pander chez les Kirghis, au delà d'Orembourg, et qui a un genre de vie analogue à celui des corbeaux. Cet oiseau vole très-mal, mais, en revanche, il marche avec la plus grande aisance. Le genre *myophone* a le bec très-gros, fort et dur, garni à son ouverture de quelques soies rudes et de petites plumes tournées en avant; des fosses nasales ovales, fermées par une large membrane; des ailes arrondies médiocres; les rémiges presque égales; des tarses très-longs, à demi scutellés; la queue arrondie. Cet oiseau habite l'île de Java. Le genre *pirol* a le bec fort dur, robuste, élargi, assez long, à arête supérieure convexe, peu marquée, à pointe recourbée, et dont la mandibule supérieure présente deux petites échancreures à son extrémité; la commissure de la bouche droite et simple; les narines basales latérales, garnies de soies courtes; les ailes courtes et arrondies; la queue médiocre, étagée; les tarses grêles. C'est un oiseau de la Malaisie, et qu'on ne rencontre que dans les îles les plus chaudes de l'archipel des Indes orientales. Le genre *kitta*, exclusivement propre à la Nouvelle-Hollande et à la zone tempérée, a le bec court, convexe, comprimé sur les côtés, à pointe un peu aiguë et muni, de chaque côté, d'une petite dent saillante; les narines sont basales, transversales, cachées par les plumes soyeuses du front, et par une rangée de petites soies; les ailes sont pointues, la queue égale, les tarses robustes, les doigts égaux, le pouce fort. Le genre *nicifrage* a le bec long, épais, terminé en pointe mousse, garni de plumes sétacées à la base, à bords tranchants; à mandibule supérieure plus longue que l'inférieure; des narines rondes, ouvertes; des ailes aiguës; la quatrième rémige plus longue. Il vit en Europe, à la manière des pies, de larves et d'insectes qu'il saisit sous les écorces des arbres, et aussi de fruits à coques ligneuses, notamment de noix, d'où lui vient son nom. Il émigre en troupes nombreuses, niche dans les trous d'arbres et ne change de plumage qu'une fois dans l'année. Le genre *chogard* a le bec médiocre, un peu recourbé, avec narines ovoïdes cachées par des plumes sétacées, des tarses comme ceux des corbeaux, des ongles arqués très-aigus, des ailes longues et pointues, la queue arrondie. Il niche sous les plus hautes roches des Alpes et des Pyrénées, d'où il se répand l'hiver dans les vallées. Il pond quatre ou cinq œufs blanchâtres, tachetés de jaune. Le genre *crave* a le bec plus long que la tête, grêle, entier, recourbé en arc, effilé, pointu; les narines couvertes de plumes sétacées, dirigées en avant. Ses mœurs et ses habitudes sont celles des corbeaux; le crave d'Europe habite les Hautes-Alpes et les Pyrénées, près des glaciers, des neiges éternelles. Il niche dans les fentes des rochers. La femelle pond de trois à quatre œufs d'un blanc sale, tacheté de brun. Le genre *paradisier* a le bec médiocre, droit, comprimé, robuste, entier, pointu, un peu convexe en dessus; les mandibules échancreées à la pointe, l'inférieure très-aiguë; les narines basales fermées par une membrane recouverte de plumes très-courtes, très-denses, qui se continuent avec les plumes du front; les ailes allongées, amples, dépassant tant soit peu le croupion; la queue droite, médiocre et formée de douze rectrices, dont deux, dans quelques cas, s'allongent considérablement en brins membranacés, tortillés et rigides; les jambes emplumées jusqu'aux tarses, qui sont robustes; les doigts armés d'ongles crochus

et creusés en dedans; le plumage remarquable par l'éclat de ses vives couleurs et par l'élégance de ses formes; la taille varie depuis celle du geai jusqu'aux proportions de l'alouette. M. Vieillot a établi, dans ce genre, les sous-genres *sifilet*, *lophorine*, *manucode* et *samaité*. Les paradisiers, ou du moins l'*éméraude*, seule espèce sur laquelle nous possédions des renseignements authentiques, vivent en bandes dans les vastes forêts du pays des Papous. Ce sont des oiseaux de passage, qui changent de district suivant les moissons. Les femelles s'assemblent sur les sommets des plus grands arbres et crient toutes à la fois pour appeler les mâles. Chacun de ceux-ci se compose un harem d'une quinzaine d'épouses. On ne pourrait guère avoir une idée exacte des paradisiers d'après les peaux que les Papous vendent aux Malais, et qui nous arrivent en Europe. Ces peuples chassèrent primitivement les oiseaux dont il s'agit, pour en décorer les turbans de leurs chefs. Ils les tuent pendant la nuit, en grimant aux arbres et en tirant avec des flèches très-courtes et faites exprès; malheureusement, leur mode de préparation consiste à arracher les pieds de l'animal, à l'écorcher, à lui fourrer un bâtonnet à travers le corps et à le dessécher à la fumée. Le prix d'un oiseau, ainsi préparé, est d'une piastre au moins chez les Papous de la côte. L'éméraude en vie est de la taille de nos geais. Son bec et ses pieds sont bleuâtres, l'iris est d'un jaune éclatant. Ses mouvements sont vifs. Il ne se perche communément que sur le sommet des plus grands arbres. Lorsqu'il en descend, c'est pour manger les fruits de quelques arbres moyens, ou lorsque le soleil, dans toute sa force, lui fait un besoin de chercher de l'ombre. Il fait retentir les environs de sa voix perçante; son cri d'appel est *voike, voike, voike, voiko*, fortement articulé. La femelle a le même cri que le mâle, mais elle le pousse d'une manière bien plus faible. Privée du brillant plumage du mâle, elle n'a que de sombres atours. C'est au lever et au coucher du soleil que l'oiseau de paradis va chercher sa nourriture; dans le milieu du jour, il se tient caché sous le large feuillage du teck, et n'en sort point. Il vit de graines de teck et d'un fruit nommé *amihou*, d'un blanc rosé, de saveur fade et mucilagineuse, de la grosseur d'une figue d'Europe, et qui appartient à une espèce du genre *figus*. Lesson dit avoir vu deux oiseaux de paradis conservés dans une cage, depuis plus de six mois, par le chef des commerçants chinois, à Amboine. Ils étaient toujours en mouvement, et on les nourrissait de riz bouilli; mais ils aimaient surtout les cancelats (blattes). Enfin, le genre *astrapie* a le bec glabre à la base, comprimé latéralement, étroit en dessus, pointu, enuillé et fléchi vers le bout; la queue très-longue et très-étagée. Il habite la Nouvelle-Guinée. Peindre cet oiseau éclatant n'est pas facile. Nous nous bornerons à dire que, remarquable par une queue trois fois plus longue que le corps, il a la tête entourée de deux bouquets de plumes, formant de chaque côté deux touffes épaisses, presque arrondies en éventail; les plumes de la gorge sont serrées et simples. Elles s'avancent comme une sorte de barbe épaisse sous la mandibule inférieure. Le dos, le devant de la gorge, la queue sont d'un noir irisé métallique, passant au violet ou à la pure teinte d'iodé, sur le dos et sur la poitrine, suivant le jeu de la lumière; un collier de rubis, reflétant des teintes orangées, ou quelquefois le rouge ponceau, se dessine sur la poitrine, et remonte vers la tête comme un cordon rouge d'ordre de chevalerie; le ventre et tout le dessous du corps est d'un vert de bronze sévère, d'où s'élèvent, sur les flancs, des plumes écaillues, à reflets irisés de fer spéculaire; le derrière du cou, jusqu'au dos, est occupé par des plumes écaillues d'un vert d'éméraude, quelquefois bronzé; le milieu du dos prend communément une teinte marron fort vive; le bec et les pieds sont noirs.

CORVIN, **INE** adj. (kor-vain, i-ne — du lat. *corvinus*, de corbeau). Ornith. Qui ressemble à un corbeau : *Pie-grièche* **CORVINE**.

CORVIN (Mathias), roi de Hongrie, né en 1443, mort en 1490, succéda à son père, Jean Huniade, en 1458. Il soutint des guerres heureuses contre l'empereur Frédéric III et d'autres princes, dépouilla son beau-père, Podiebrad, roi de Bohême, de la Moravie et de la Silésie, parce qu'il était attaché à la secte des hussites, se fit élire roi de Bohême par les états catholiques assemblés à Olmütz en 1469, s'empara de l'Autriche en 1485, soumit les woyodes de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie, qui voulaient se rendre indépendants, et défendit vaillamment ces deux derniers pays contre les Turcs, qui, sous Mahomet II, s'étaient emparés de la Serbie, de la Bosnie, et menaçaient l'Allemagne et l'Italie. Pour soutenir ces guerres continuelles, Corvin organisa l'armée hongroise et forma un corps d'infanterie, qui se rendit fameux sous le nom de *garde noire* et lui rendit les plus grands services. Corvin ne fut pas seulement un grand homme de guerre, il fut en même temps un législateur et un protecteur éclairé des lettres. Il donna aux Hongrois un code, qu'ils appelèrent Grande charte (*Decretum majus*), et qui parut à la diète de 1485. La sagesse de ses lois, l'impartialité avec la-

quelle il faisait rendre la justice frappèrent profondément l'esprit du peuple, qui, longtemps après, répétait ce dicton : « Corvin est mort; depuis lui, plus de justice. » Versé dans les lettres et dans les sciences, le roi de Hongrie aimait le commerce des hommes instruits. Il appela des savants d'Allemagne, de France et d'Italie, fonda une université à Bude, y créa une bibliothèque, contenant à sa mort 50,000 volumes, presque tous manuscrits, qu'il avait fait copier à Constantinople et en Italie, et y réunit des objets d'art, notamment trois cents statues antiques. Enfin il appela d'Italie Hess, qui introduisit la typographie en Hongrie et imprima, en 1473, le premier ouvrage sorti des presses de ce pays.

CORVIN (Jean), comte de Liptau, duc de Troppau et prince de Slavonie, mort en 1504, était fils naturel du précédent, à qui il chercha, mais en vain, à succéder. Wladislas, roi de Bohême, ayant été élu roi de Hongrie, Jean Corvin lui fit sa soumission, devint gouverneur de Dalmatie, de Croatie et de Slavonie, se battit vaillamment contre les Turcs et mourut jeune.

CORVINAIRE s. m. (kor-vi-nè-re). Anc. art milit. Syn. de **CORVINAIRE**.

CORVINE s. f. (kor-vi-nè-re). Ichthyol. Syn. de **CORB**.

CORVINELLE s. f. (kor-vi-nè-le — du lat. *corvinus*, de corbeau). Ornith. Sous-genre de pies-grièches, à bec haut, comprimé, court et crochu, à queue longue et étagée, et qui a pour type la pie-grièche corvine.

CORVINUS (M. Valerius Messala), célèbre orateur romain, né l'an de Rome 685 (69 av. J.-C.), et mort l'an 9 après J.-C. Il s'était acquis dès sa jeunesse une grande réputation par ses talents oratoires et militaires. Au début même de la guerre civile, il n'avait pas hésité à se ranger du parti de Brutus, dont il admirait les vertus et le grand caractère, et celui-ci lui avait confié le commandement de ses meilleures troupes. Proscrit par les triumvirs, dès l'année 43 av. J.-C., il demeura fidèle au parti de Brutus, même après avoir été rayé de la liste de proscription. Ce fut lui qui s'empara du camp d'Auguste à Philippi. Après la déroute de l'armée républicaine, Corvinus, qui s'était battu avec un courage héroïque, se montra aussi prudent qu'habile. Il réunit à ses aigles les débris de l'armée vaincue, et sut ménager avec les vainqueurs un accommodement honorable pour lui et pour tous ses compagnons d'armes. (Cf. Dion, *Suet.*, l. XLVII, c. XI.) Ce jeune homme, dit Velleius Paterculus, jouissait, dans l'armée de Brutus et de Cassius, d'une autorité presque égale à celle de ces deux chefs. Octave regarda le salut de Corvinus comme le fruit le plus doux de ses victoires, et Corvinus donna l'exemple de la reconnaissance et d'un inaltérable attachement. (Vell. Paterc., II, LXXI.)

Il eut, en effet, le tort de se rallier aux vainqueurs, quand il vit la liberté à jamais étouffée. Mais, dit M. Walckenaer, en s'attachant à César-Octave, Messala n'abjura point les sentiments qui avaient guidé sa conduite, et ne s'abaissa jamais au rôle de courtisan. Il présenta lui-même à l'empereur ce Straton, qui, sur la prière de Brutus, avait tenu l'épée sur laquelle le héros républicain se précipita. « Voici, dit Messala à Auguste, celui qui a rendu les derniers services à mon cher Brutus. » Auguste s'attacha ce Straton sur la seule recommandation de Messala. Auguste ne livra aucune guerre sans que Messala ne trouvât l'occasion d'y déployer sa valeur brillante, et presque toutes les contrées de l'empire furent le théâtre de ses exploits. En 717 (de Rome), il contribua à la défaite de Sextus Pompée; il soumit, en 718, les Arupini, les plus redoutables des peuples indigènes qui habitaient la Morlaque des modernes; l'année suivante, il commanda seul l'expédition contre les Salasses ou les montagnards du val d'Aoste, qu'il força à la soumission. Consul avec Auguste en 723 de Rome (31 av. J.-C.), il combattit à Actium et prit une grande part à la victoire qui décida du sort du monde. C'est pendant ce consulat qu'il donna une si grande preuve de son patriotisme et de son désintéressement, en faisant réparer à ses frais, ou peut-être même en faisant construire la route qui conduisait de Rome à Tusculum, et dont on a récemment retrouvé les vestiges. En sortant de charge, Messala fut envoyé en Orient, pour pacifier la Cilicie, la Syrie et l'Égypte. Tibulle devait l'accompagner dans ce voyage; mais il tomba malade en route, et ce contre-temps fut l'objet de la troisième élégie du premier livre du poète de Sulpone. Mais quand Messala fut nommé proconsul dans la Gaule, Tibulle le suivit et fit sous ses ordres la guerre contre les Aquitains. Messala rétablit et consolida la domination romaine dans cette région, et força les Cantabres et les autres peuples des Pyrénées à se retirer dans leurs montagnes. C'est après cette dernière campagne que l'on décerna à Messala les honneurs du triomphe.

Horace, qui avait été le compagnon d'armes du héros à la bataille de Philippi, composa, à l'occasion du triomphe de son protecteur et de son ami, une ode bachique célèbre (II, xxi), adressée à son amphore (*Ad amphoram*).

Horace parle à plusieurs reprises de Messala dans ses poèmes. Il le met au nombre des orateurs exempts de l'affectation de ceux

qui farcisèrent de grec leurs plaidoyers. L'estime et l'amitié qu'Auguste conçut pour Messala ne s'altérèrent jamais. Il lui fit don d'une forte somme d'argent pour rebâtir sa maison du mont Palatin, qui avait été consumée par un incendie. Enfin il le nomma préfet de Rome; mais, au bout de six jours, Messala donna sa démission, parce qu'il regardait cette magistrature, telle qu'il fallait l'exercer sous le gouvernement de l'empereur, comme illégale. Vers la fin de sa vie, Messala Corvinus perdit tellement la mémoire, qu'il ne se souvenait même plus, dit-on, de son propre nom. Il ne survécut que deux ans à cette infirmité, et mourut âgé de plus de soixante-seize ans. — Consulter sur Corvinus : Cicéron (*Lettres à Brutus*, cxxxiii); Tacite (*Annales*, IV, xxxiv; VI, xi; XIII, xxxiv).

CORVINUS (Laurent), écrivain et géographe allemand, né en 1495 à Neumarkt, en Silésie, mort à Breslau en 1527, fut professeur dans cette dernière ville, et y contribua au succès de la Réforme. On a de lui, en latin, une géographie plusieurs fois réimprimée sous ce titre : *Geographia ostendens omnes regiones terræ habitabiles, diversa hominum genera*, etc. (Bâle, 1557, in-fol.). On y trouve un style agréable, brillant, émaillé de souvenirs des poètes latins, et des pièces de vers composées en l'honneur de différentes villes, telles que Breslau, Cracovie, etc. En outre, Corvinus est auteur de deux écrits, dont voici les titres : *Elegantiarum oratoriarum hortulus* (Spire, 1612, in-4°); *Carminum structura*.

CORVINUS (Jean-Arnold), jurisconsulte et théologien protestant, né à Leyde, mort à Amsterdam en 1650. Il exerça le ministère évangélique, et prit une part assez grande aux disputes soulevées par l'arminianisme, dont il admettait les doctrines. Les persécutions que ses sentiments lui valurent lui firent prendre en dégoût l'état ecclésiastique, après l'avoir contraint de quitter la Hollande et de chercher un refuge dans le duché de Slesvig. Il passa en France, prit le grade d'avocat à Orléans, et devint professeur de droit à Amsterdam, où il mourut. On a de lui : *Defensio sententiae Jac. Arminii, de prædestinatione, gratia Dei, libero hominis arbitrio*, etc., adversus Danielem Tilenum, *theologum sedanensem* (Leyde, 1613, in-8°). Chose étonnante, et qui prouve son talent, il convertit son adversaire ! *Responsio ad Bogermanii annotationes, pro Grotio* (Leyde, 1614, in-4°); *Patri Molinæ, novi anatomici, mala Encheirædis*, etc. (Francfort-sur-le-Mein, 1622). Telles furent les principales publications de Corvinus théologien. Comme jurisconsulte, il donna : *Enchiridion juris civilis* (Amsterdam, 1640, in-12); *Elementa juris civilis* (Amsterdam, 1645, in-12). Enfin il publia, avec une préface et des notes : *Arnoldi Clapmarii, de arcanis rerum publicarum, libri VI* (Amsterdam, 1641 et 1644, in-12).

CORVINUS DE BELDEREN (Arnold), fils du précédent. Professeur de droit à Mayence dès 1644, il embrassa la religion catholique à la mort de son père, et devint conseiller intime de l'électeur archevêque de Mayence. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Diagesa per aphorismos strictim explicata* (1642, in-12); *Posthumus Pacianus, sive Jul. Pacii a Beriga juris definitiones* (Amsterdam, 1643, in-12); *Jurisprudentia romana H. Vultei contracta* (Amsterdam, 1644); *Jus canonicum strictim per aphorismos explicatum* (Amsterdam, 1648); *Imperator Justinianus, magnus, catholicus, augustus, triumphator* (Mayence, 1668, in-12); *Tractatus geminus de personis atque beneficiis ecclesiasticis, sive introductio ad geminam universi juris canonici seu pontificii explicationem* (Francfort, 1708, 2 vol. in-4°).

CORVISART (Jean-Nicolas, baron), médecin français, né à Drecoeur, dans les Ardennes, le 15 février 1755, mort à Paris le 18 septembre 1821, était le fils d'un avocat et procureur au parlement de Paris. Un de ses oncles maternels, curé de Vimille, village voisin de Boulogne-sur-Mer, fut son premier maître. Ce fut lui qui forma ses idées naissantes et ses premiers sentiments, tout en l'initiant aux lettres françaises et latines. A l'âge de douze ans, Corvisart entra au collège de Sainte-Barbe, où il se fit remarquer, sinon par des facultés brillantes, du moins par un esprit réfléchi, par une grande rectitude dans le jugement, et par une singulière aptitude pour tous les exercices du corps. Ses humanités terminées, son père, qui le destinait au barreau, le fit travailler dans son étude. Corvisart obéit, bien qu'il eût une profonde antipathie pour la procédure; mais cette obéissance était un supplice, qui bientôt lui devint insupportable. Une inquiétude qu'il ne pouvait maîtriser, et qui n'est que l'instinct du génie, le faisait soupçonner après des travaux d'un autre genre, et le portait malgré lui vers une situation qu'il cherchait sans la connaître. Il lui arrivait par moments de s'échapper de l'étude, et d'aller à la découverte, ayant soin, pour couvrir ses courtes absences ou pour les faire pardonner, non-seulement de s'acquitter de son travail de chaque jour, mais encore d'en faire par anticipation et de le laisser en dépôt sur son pupitre. On conçoit que, dans une ville telle que Paris, où mille portes sont ouvertes à celui qui désire s'instruire, Corvisart ne tarda pas à découvrir sa voie. Conduit par le hasard à d'éloquents leçons de médecine et de chir-

gie, sur-le-champ son parti fut pris. D'auditeur, il devint disciple, quitta la maison paternelle, et, seul, sans appui, sans recommandation et sans ressources, il chercha un asile dans le premier des hôpitaux de Paris, à l'Hôtel-Dieu, et s'y menagea les moyens de vivre et d'étudier. Attaché au service de la salle, Corvisart se livra tout entier à la science médicale; il cultiva avec la même ardeur la médecine et la chirurgie. Admis dans la familiarité de ses maîtres, Petit, Desault et Louis, il devint leur ami et leur auxiliaire; il préparait pour eux les pièces qui servaient à leurs démonstrations. Ce fut dans une de ces préparations anatomiques que Corvisart se fit une blessure au doigt, légère en apparence, mais qui lui eût coûté le bras et peut-être la vie, s'il ne se fut trouvé dans les habiles mains de Desault.

Nommé docteur régent de la Faculté de Paris en 1782, après des épreuves subies avec éclat, son goût pour les études positives et le désir d'étendre ses connaissances le portèrent à faire des cours d'anatomie, de physiologie, et même d'opérations de chirurgie et d'accouchements; il obtint, dans quelques parties de cet enseignement, un succès dont le souvenir subsiste encore aujourd'hui. Cependant Corvisart, convaincu que les observations des maladies peuvent seules conduire au véritable but de la médecine, rechercha et obtint la place de médecin des pauvres de la paroisse Saint-Sulpice. Un motif frivole, le refus de porter perruque, dit-on, l'empêcha de devenir médecin de l'hôpital que M. Necker venait de fonder; mais cet échec le servit, en lui permettant de parvenir un peu plus tard à un poste plus considérable. En effet, en 1798, à la mort de Desbois de Rochefort, il obtint la place de médecin de la Charité. L'élève devint le successeur du maître, et la gloire du maître en reçut un nouveau lustre. Corvisart, continuant l'enseignement de son prédécesseur, fonda cette clinique célèbre qui, pendant près de vingt ans qu'il la dirigea, lui assura la réputation de premier praticien de son temps, et jeta tant d'éclat sur la médecine française.

En 1795, lors de la première création de l'Ecole de médecine de Paris, Corvisart fut chargé de la chaire de clinique interne, com prise pour la première fois, en France, dans l'enseignement public, et établie à la Charité. Deux ans après (1797), il fut nommé professeur de médecine au Collège de France. En 1799, dès les premiers jours du Consulat, il fut nommé médecin du gouvernement, et plus tard premier médecin de Napoléon et de Joséphine, qui l'avait connu chez Barras, et qui le présenta elle-même à Bonaparte. « A quelle maladie, lui demanda Joséphine, selon vous, docteur, le général est-il exposé? — Aux maladies du cœur. — Ah!... dit Bonaparte, et vous avez fait un livre là-dessus? — Non, répondit Corvisart, mais j'en ferai un. — Faites, faites vite, nous en parlerons ensemble. » Peu de temps après, en effet, il publia son *Traité des maladies du cœur et des gros vaisseaux* (1806), qui, en 1810, partagea, avec la *Nosologie* de Pinel, les prix décennaux, et la seule œuvre vraiment remarquable qu'il nous ait laissée. Ce livre, écrit dans une forme excellente, a eu surtout l'immense avantage de délimiter les divers terrains de la pathologie circulatoire. Il a ouvert de larges routes dans une contrée couverte de ténèbres, à travers les ronces et les épines. Pour la première fois, les maladies du cœur et des poulmons ont été isolées les unes des autres, les relations entre la composition du sang et les mouvements du cœur entrevues. Il avait ramassé également un grand nombre de matériaux relativement à l'affection connue sous le nom de squarre du pyle, mais rien n'en fut publié, et ce n'est que plus tard que quelques-uns de ses élèves songèrent à en tirer parti.

Corvisart avait le tact et l'ouïe d'une extrême finesse; son diagnostic était regardé comme infaillible, et, quand il faisait résonner sous son doigt la poitrine et les reins d'un malade, en y prêtant l'oreille, on attendait comme une sentence le jugement qu'il allait prononcer.

On a représenté Corvisart comme enclin aux dissipations et aux plaisirs; il était, au contraire, d'un naturel morose et mélancolique. Si son esprit laissa souvent échapper de piquantes railleries, des mots fins et légers, en particulier dans des entretiens familiers avec ses amis. Ailleurs, il était toujours sérieux et préoccupé. Quelques historiens ont parlé de sa docilité aux volontés du maître; il est certain cependant que Napoléon, qui l'aimait beaucoup et qui avait en lui la plus entière confiance, lui passait certaines libertés de langage que nul autre ne se serait permises. Aussi disait-il de lui : « Honnête et habile homme, que Corvisart; seulement, un peu brusque. » De son côté, Corvisart professait un tel dévouement à la personne de l'empereur, que, à la nouvelle des désastres de 1814, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie; aussi son nom n'est-il pas oublié dans le testament du captif de Sainte-Hélène. On a cité de ce savant praticien un trait d'honnêteté qui mérite de trouver place ici. Un jour l'empereur lui remet, en personne, un brevet pour son frère : « Permettez, dit Corvisart, que je refuse pour mon frère. La place exige une capacité qu'il n'a pas. Je sais qu'il est pauvre, mais c'est mon affaire. » Bona-

parte se tourna vers le ministre, et lui dit : « En connaissez-vous beaucoup comme celui-là? »

En 1805, Corvisart fut créé baron et plus tard officier de l'ordre de la Légion d'honneur; en 1811, l'Institut l'admit dans son sein. Il laissa, en mourant, pour héritier de sa fortune, mais non de son mérite, son neveu, Scipion Corvisart. Outre son *Essai sur les maladies du cœur et des gros vaisseaux*, il a publié (1808) une traduction de l'ouvrage d'Avenbrugger, intitulé : *Nouvelle méthode pour connaître les maladies externes de la poitrine par la percussion*.

CORVISARTIE s. f. (kor-vi-zar-ti) — du nom du médecin Corvisart. Bot. Genre de plantes, de la famille des synanthérées.

CORVO, île de l'Atlantique, dans le groupe des Açores, à 17 kilom. N.-O. de celle de Flores, par 39° 40' de lat. N. et 33° 23' de long. E. Superficie, 13 kilom. carrés; 1,000 hab. Fertile et boisée, quoique rocheuse et accidentée. Elle possède deux petits ports.

CORVO DE CAMOENS (João de ANDRADE), écrivain portugais, né à Torres-Novas en 1824. Il entra à l'Ecole polytechnique de Lisbonne, fut nommé lieutenant du génie en 1843, puis devint professeur de botanique à l'Ecole polytechnique, et d'économie à l'Institut agricole (1853). Reçu membre de l'Académie de Lisbonne en 1855, il devint la même année membre du jury de l'exposition universelle de Paris. M. Corvo de Camoens est auteur de drames et de comédies, parmi lesquels nous citerons : *D. Maria Telles* (1845); *Um conto ao serdo* (1852); *O Astrologo* (1855); d'un roman, *Um anno na Corte*, qui a eu du succès, et de divers écrits scientifiques, entre autres : *Mémoire sur les vins de Madère*; *Relation sur l'exposition universelle de Paris*, etc.

CORVOYEUR s. m. (kor-voi-jeur — rad. corvée). Homme qui va à la corvée : *Ces routes étroites, mais excellentes, ne me rappellent les corvoyeurs que pour gémir sur les pays où ils sont connus*. (Mirab.). Il On disait plus ordinairement CORVÉEUR.

CORVULUR s. m. (kor-vul-tur — contract. du lat. *corvus*, corbeau, et *vultur*, vautour). Ornith. Syn. de CORBAU.

CORWEN, bourg d'Angleterre, dans la principauté de Galles, comté de Merioneth, sur la rive droite de la Dee, dans une situation agréable, à 14 kilom. O. de Llangollen; 2,000 hab. Cette localité abonde en truites et en excellents saumons. On y remarque l'église de Saint-Asaph, vieux monument dans une situation très-pittoresque, et, dans le cimetière, une vieille colonne ou croix qu'on appelle l'épée de Glendowr. Près du bourg, de l'autre côté de la rivière, est un ancien camp qui servit de retraite à Owen Glendowr, si longtemps redoutable au roi d'Angleterre Henri IV.

CORYANTHE s. f. (ko-ri-an-te — du gr. *korus*, casque; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes épiphytes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

CORYATE (Thomas), voyageur anglais, né en 1577, mort en 1617. Il montra de bonne heure pour les voyages une passion qu'il passa sa vie à satisfaire. Doué d'une très-grande énergie, ne se rebutant devant aucun obstacle, allant presque toujours à pied, il quitta l'Angleterre en 1608, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas, puis partit pour l'Asie, visita Jérusalem, explora la Perse, et pénétra jusqu'à la capitale des Etats du Grand Mogol. Coryate a publié, sous le titre de *Coryate's Crudities*, etc. (Londres, 1611, in-4°), une relation exacte de ses voyages sur le continent. On a également de lui un recueil de *Lettres écrites des Indes orientales* (1615, in-4°).

CORYBANTE s. m. (ko-ri-ban-te — gr. *korubas*). L'origine de ce mot grec est douteuse. Les uns y voient le nom de Corybas, fils de Cybèle et de Jason, mais n'expliquent pas ce nom évidemment composé; Strabon le fait venir de *koruplantes*, sautant; Callimaque de *krupitô*, je cache; d'autres de *korus*, casque, et *bandô*, je marche). Antiq. gr. Prêtre de Cybèle et de Rhéa.

— *Encycl.* Bien que Cybèle et Rhéa eussent avoir des cultes à l'origine distincts, ces deux divinités telluriques étant l'une phénicienne et l'autre pélasgique, on confondit de bonne heure ces cultes et leurs prêtres, les *corybantes* avec les *curètes*. Callimaque, dans l'*Hymne à Jupiter*, appelle *corybantes* ceux qu'il vient d'appeler *curètes*; Orphée n'en fait qu'un seul mot, *kourètes-korubantes*. Ces prêtres tout à fait primitifs observaient des rites bizarres; on rapporte plus spécialement aux *corybantes* les danses armées, exécutées autour de la déesse, au bruit des tambours, des trompes, des bouciers frappés :

*Tympana tanta tonant palmis et cymbala circum
Concava, raucisono minantur cornua cantu.*
LucRÈCE, liv. II.

On donna le nom de *corybantisme* à ces danses religieuses, que les prêtres de Cybèle exécutaient avec une sorte de frénésie, poussée jusqu'à la perte de la sensibilité et de la raison. Les derviches tourneurs, les fakirs, certaines confréries religieuses de l'Afrique, comme les Aïssaouas, semblent conserver encore, dans leurs cérémonies bizarres, quelque trace de ces anciens rites orgiaques.

On ne sait dans quelle partie de la Grèce les *corybantes* installèrent primitivement leur

culte; ils paraissent avoir eu à Samothrace une influence religieuse considérable, d'après ce vers des hymnes orphiques : « Les *corybantes*, rois de la Samothrace. » V. *CURÈTES*.

CORYBANTISME s. m. (ko-ri-ban-ti-sme — rad. *corybante*). Antiq. Danse frénétique des corybantes.

— Hist. Hallucination démoniaque que les démonologues attribuaient à la possession du diable : *Ceux qui étaient atteints de corybantisme s'imaginaient voir des spectres et des diables, et entendaient continuellement des sifflements; ils prétendaient dormir les yeux ouverts; cette espèce de maladie sévissait au xv^e et au xviii^e siècle.* Il On disait aussi CORYBANTISME.

CORYBANTIER v. n. ou intr. (ko-ri-ban-ti-é — rad. *corybante*). Dormir les yeux ouverts, comme les *curètes*, que l'on a souvent confondus avec les corybantes. Il Mot de Rabelais.

CORYBANTIQUE adj. (ko-ri-ban-ti-ke — rad. *corybante*). Qui appartient aux corybantes : *Danse corybantique*.

— s. f. pl. Rêtes qui se célébraient en l'honneur de Cybèle, et dans lesquelles les corybantes exécutaient leurs danses.

CORYBASE s. f. (ko-ri-ba-ze — du gr. *korus*, casque, et de *base*). Bot. Section du genre *corysanthe*, de la famille des orchidées.

CORYCARPE s. m. (ko-ri-kar-pe — du gr. *korus*, casque; *karpós*, fruit). Bot. Syn. de DIARRHÈNE, genre de graminées.

CORYCÉE, ville de l'ancienne Asie Mineure, dans la Cilicie orientale. Elle fut très-importante sous les empereurs romains, qui entretenaient dans son port une flottille considérable. La ville avait conservé le privilège de se gouverner par ses propres lois, et elle était un lieu d'asile. La flotte d'Antiochus le Grand y fut défaite par les Romains en 191 av. J.-C. Aujourd'hui *Curco*.

CORYCÉE (mont et promontoire de), cap et éminence près de la ville de même nom. La caverne de Corycée (*specus coryceus*) est l'une des plus anciennes cavernes volcaniques que l'on connaisse. Pomponius Mela l'a décrite. Homère lui-même en a parlé, selon Eustathius. En effet, Homère parle d'une caverne d'où s'exhalaient des émanations méphitiques, et qui était pratiquée dans le mont Arina. Or, au sens d'Eustathius, le mont Arina était une montagne de Cilicie, et la Cilicie ne renferme qu'une seule caverne à qui puisse s'appliquer le passage d'Homère, celle de Corycée. La caverne de Corycée porte souvent aussi, dans les anciens auteurs, le nom d'autre de Typhon (*cubile Typhonis*), à cause de ses exhalaisons empestées, qui rappelaient celles que les poètes donnent à Typhon. Quant à l'explication des vapeurs pernicieuses, elle est toute naturelle; en effet, dans toutes les régions volcaniques, dans tous les pays qui ne sont pas éloignés des volcans, on trouve un grand nombre d'excavations naturelles, de fentes, de fissures, par lesquelles s'échappent des vapeurs sulfurées provenant d'infiltrations souterraines communiquant avec les foyers mal éteints des volcans.

CORYCÉE s. m. (ko-ri-sé — du gr. *korukos*, corycus). Antiq. Vaste salle qui faisait partie de la palestine des anciens, et dans laquelle on s'exerçait à la corycomachie.

CORYCIDES adj. f. pl. (ko-ri-si-de). Mythol. Se dit des nymphes qui habitaient l'autre corycien sur le Parnasse. Il Epithète que l'on donne aux muses, parce qu'elles habitaient le Parnasse.

— Substantif. Nymphes de l'autre corycien; muses. Il On dit aussi CORYCIEN.

CORYCIE s. f. (ko-ri-si). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, comprenant deux espèces : *Les corycies sont des phélènes de moyenne taille, à ailes entières, blanches et marquées de quelques taches ou raies noires.* (Duponchel.)

CORYCIE, nymphe, mère de Lycorée qu'elle eut d'Apollon.

CORYCIEN, IENNE s. et adj. (ko-ri-siain-i-é-ne). Géogr. anc. Habitant de Corycée; qui appartient à cette ville où à ses habitants.

— Mythol. Qui appartient à la nymphe Corycie; se dit d'un antre habité par cette nymphe et par ses compagnes, sur le mont Parnasse.

CORYCION s. m. (ko-ri-si-on — dimin. du gr. *korus*, casque). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des ophrydées, comprenant sept ou huit espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

CORYCOMACHIE s. f. (ko-ri-ko-ma-chi — du gr. *korukos*, corycus; *maché*, combat). Antiq. Jeu du corycus dans les palestres. Il On disait aussi CORYCOBOLIE. V. CORYCUS.

— *Encycl.* La *corycomachie* ou *corycobolie* était la quatrième espèce de sphéristique, c'est-à-dire du jeu de ballon, chez les Grecs. Elle consistait à suspendre au plancher d'une salle, par le moyen d'une corde, une espèce de sac, que l'on remplissait de farine ou de graines de figuier pour les gens faibles, et de sable pour les plus forts, et qui descendait jusqu'à la hauteur de la ceinture de ceux qui s'exerçaient. Ceux-ci, prenant ce sac à deux mains, le portaient aussi loin que la corde pouvait s'étendre; après quoi, lâchant ce sac, ils le suivaient, et, lorsqu'il revenait vers eux, ils se reculaient

pour céder à la violence du choc. Ensuite, le reprenant encore à deux mains, ils le poussaient en avant de toutes leurs forces, et tâchaient, malgré l'impétuosité qui le ramenait, de l'arrêter, soit en opposant leurs mains, soit en présentant leur poitrine, les mains étendues ou croisées derrière le dos; en sorte que, pour peu qu'ils négligeassent de se tenir fermes, l'effort du sac qui revenait leur faisait quelquefois lâcher le pied et les forçait à reculer. C'est ainsi qu'Antyllus décrit ce jeu, qui était fort différent du ballon. Comme on le sait, les Grecs attachaient un grand prix aux exercices gymnastiques, et croyaient à leur salutaire influence sur la santé; pour ce qui concerne le corycus ou la balle suspendue, dont nous venons de parler, ils le jugeaient très-convenable à la diminution du trop d'embonpoint et à l'affermissement de tous les muscles du corps; ils se persuadaient aussi que les secousses répétées que la poitrine et le ventre recevaient du choc de cette balle n'étaient point inutiles pour maintenir la bonne constitution des viscères qui y sont renfermés. Arrêtée en conseilait l'usage aux lépreux, mais on le défendait à ceux qui avaient la poitrine délicate.

CORYCUS s. m. (ko-ri-kuss — gr. *korukos*, proprement, sac). Antiq. Sorte de ballon ou de sac rempli de graines de figues, de farine ou de sable, que l'on suspendait au plafond des salles de palestra, et que l'on s'exerçait à mettre en oscillation et à arrêter ensuite dans son mouvement.

CORYCUS, ville de l'ancienne Asie Mineure. V. **CORYCE**.

CORYDALE s. f. (ko-ri-da-lé — dimin. du gr. *korus*, casque). Entom. Genre d'insectes névroptères, comprenant une seule espèce de la Pensylvanie et de la Géorgie, dans l'Amérique du Nord.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des fumariacées, et type de la tribu des corydalis : *La corydale bulbeuse*. On se sert aussi des formes latines *CORYDALIS* et *CORYDALUS*, cette dernière masculine.

— Encycl. Les *corydales* se distinguent des fumeterres proprement dites par leurs fruits en forme de silique, uniloculaires, bivalves et polyspermes (v. **FUMETERRE**). Beaucoup de plantes de ce genre ont une racine tubéreuse, une tige simple et des feuilles alternes, plus ou moins divisées. Les plus connues sont la *corydale à racine solide* (*corydalis bulbosa*, D. C.), la *corydale à racine creuse* (*corydalis tuberosa*, D. C.), la *corydale à fleurs jaunes* (*corydalis capnoides*, D. C.), etc. M. Wackenroder est parvenu à isoler, dans les *corydalis bulbosa* et *tuberosa*, un alcali organique particulier, qu'il a nommé *corydaline*.

CORYDALÉ, ÉE adj. (ko-ri-da-lé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux corydalis. || On dit aussi **CORYDALINÉ**.

— s. f. pl. Tribu de plantes de la famille des fumariacées, ayant pour type le genre *corydale*. || On dit aussi **CORYDALIÉES**.

CORYDALIDE s. f. (ko-ri-da-li-de — de *corydale*, et du gr. *eidōs*, aspect). Bot. Genre de plantes, de la famille des fumariacées, voisin des corydales.

— s. f. pl. Entom. Syn. de **CORYDALITES**.

CORYDALINE s. f. (ko-ri-da-li-ne — rad. *corydale*). Chim. Alcaloïde que l'on a extrait de la racine de corydale.

— Encycl. Chim. La *corydaline* est un alcali organique découvert par M. Wackenroder, qui l'a extrait de diverses plantes du genre *corydalis* (v. **CORYDALE**). Il est également contenu dans la racine d'*aristolochia serpentaria*, L.). On l'extrait en épuisant par l'eau froide la racine de corydale, précipitant le macéré par un alcali minéral qui sépare la *corydaline* impure. On la purifie ensuite par des traitements au moyen des acides qui la transforment en sels, lesquels sont ensuite décomposés par les alcalis. Pure, la *corydaline* est sans odeur ni saveur; elle est très-soluble dans l'alcool, et cristallise de cette solution bouillante en petits prismes rhomboïdaux, d'un éclat vitreux. Elle a une réaction alcaline au papier de tournesol; l'eau la dissout peu. D'après M. Ruickholdt, sa formule serait $C_{16}H_{27}AzO_{18}$. Elle fond vers 100°, s'altère à la lumière et présente, comme réaction caractéristique, la propriété de se colorer en rouge de sang par l'acide nitrique chaud.

CORYDALIQUE adj. (ko-ri-da-li-ke — de *corydale*). Chim.-Se dit des sels à base de corydaline : *Sels corydaliques*.

CORYDALITES s. f. pl. (ko-ri-da-li-te). Entom. Groupe de semblides, dans l'ordre des névroptères, ayant pour type le genre *corydale*.

CORYDALLE s. f. (ko-ri-da-le). Ornith. Nom scientifique des farlouses.

CORYDIE s. f. (ko-ri-di — dimin. du gr. *korus*, casque). Entom. Genre d'insectes orthoptères, de la famille des blattiens, établi pour une espèce des Indes.

CORYDON s. m. (ko-ri-don — nom mythol.). Ornith. Sous-genre de cacatoès.

— Entom. Espèce de papillon du genre *satyre*.

CORYDONIE s. f. (ko-ri-do-ni). Ornith. Syn. de **COUCAL**.

CORYDORAS s. m. (ko-ri-do-rass — du gr.

korus, casque; *dorus*, lance). Ichthyol. Genre mal défini, de la famille des siluroïdes, et qui a été abandonné.

CORYLACÉ, ÉE adj. (ko-ri-la-sé — du lat. *corylus*, noisetier). Bot. Syn. de **CUPULIFÈRE**.

CORYLOPHE s. m. (ko-ri-lo-fe — du gr. *korus*, casque; *tophos*, aigrette). Entom. Genre de coléoptères clavipalpes, comprenant une seule espèce qui est propre à l'Angleterre.

CORYLOPSIS s. m. (ko-ri-lo-psiss — du lat. *corylus*, noisetier, et du gr. *opsis*, apparence). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des hamamélidées, comprenant plusieurs espèces qui croissent au Japon, et dont le port rappelle celui des noisetiers.

CORYLUS s. m. (ko-ri-luss — dimin. du gr. *korus*, casque, par allusion à la cupule qui renferme le fruit). Bot. Nom scientifique latin du genre noisetier.

CORYMBE s. m. (ko-rain-be — gr. *korumbos*, proprement, sommité, appendice terminal). Antiq. Manière de se coiffer, usitée chez les femmes grecques et romaines, et consistant à réunir les cheveux en touffe au sommet de la tête. || Ornement que l'on plaçait sur la poupe d'un vaisseau.

— Bot. Mode d'inflorescence dans lequel les axes secondaires qui portent les fleurs partent de points différents de l'axe primaire pour arriver au même niveau, comme dans l'aubépine : *Le corymbe prend diverses dénominations spécifiques, d'après sa disposition et sa forme générale*. (C. Lemaire.) *L'achillée mille-feuille offre un corymbe*. (Bosc.)

— Encycl. Antiq. Les anciens donnaient le nom de *corymbes* à de petits grains en forme de pois qui naissent en groupe sur les lierres; on en voit souvent de semblables dans les couronnes que porte Bacchus, d'où est venu à ce dieu le nom de *corymbifer*.

On donnait également ce nom à une manière particulière d'arranger les cheveux, en usage chez les femmes athéniennes. Elle consistait à relever les cheveux tout autour de la tête, et à les réunir en pointe au sommet; on les attachait alors avec un bandeau, et ils ressemblaient à une grappe de baies de lierre, comme on le voit sur plusieurs statues antiques. Quand la chevelure était trop longue et trop abondante pour être attachée d'une façon aussi simple, on la fixait en un arc double sur le haut de la tête, comme on le voit dans la statue de l'Apollon du Belvédère, et dans un buste de Diane, au Musée britannique. Cicéron donne le nom de *corymbe* à un personnage qui arrangeait ses cheveux de la façon que nous venons d'expliquer.

CORYMBEUX, **EUSE** adj. (ko-rain-beu, eu-ze — rad. *corymbe*). Bot. Se dit des fleurs disposées en corymbes, et, par extension, des végétaux qui les portent. || Se dit aussi de certains arbres, tels que les pins, dont les rameaux affectent une disposition en corymbe. || On dit aussi **CORYMBE**, ÉE.

CORYMBIFÈRE adj. (ko-rain-bi-fère — de *corymbe*, et du lat. *fero*, je porte). Bot. Qui a des fleurs en corymbe.

— s. f. pl. Grande division de plantes, de la famille des composées. Syn. de **RADIÈSE**.

CORYMBIFLORE adj. (ko-rain-bi-flore — de *corymbe*, et du lat. *flor*, fleur). Bot. Syn. de **CORYMBIFÈRE**.

CORYMBIFORME adj. (ko-rain-bi-for-me — de *corymbe*, et de *forme*). Bot. Qui a la forme d'un corymbe : *Grappe corymbiforme*. Cime **CORYMBIFORME**.

CORYMBIOLE s. f. (ko-rain-bi-o-le — dimin. de *corymbe*). Bot. Genre d'arnoselles du Cap de Bonne-Espérance.

CORYMBION s. m. (ko-rain-bi-on — du gr. *korumbos*, corymbe, bouquet de fleurs). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des vernoniées, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

CORYMBITE s. m. (ko-rain-bi-te — du gr. *korumbos*, corymbe). Entom. Genre de coléoptères serricornes, comprenant quatre espèces, détachées du genre *ludie*.

CORYMBORCHIS s. m. (ko-rain-bor-kiss — de *corymbe*, et d'*orchis*). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées.

CORYMBULEUX, **EUSE** adj. (ko-rain-buleu, eu-ze — dimin. de *corymbeux*). Bot. Se dit des fleurs disposées en petits corymbes, et, par extension, des végétaux qui les portent.

CORYNE s. f. (ko-ri-ne — gr. *koruné*, massue). Zooph. Genre de polypes nus, de la famille des campanulaires.

— Encycl. Les *corynes* sont des polypes nus à corps renflé en massue et à bouche terminale. Ce sont des animaux presque microscopiques; les uns sont portés sur un pédoncule long, uni, couronné ou annelé et très-souple, qui leur permet toutes sortes de mouvements; les autres forment, par leur réunion, une sorte de petit arbuste. Le corps est couvert d'appendices mobiles, à la base desquels se produisent des bourgeons graniformes qui, en se détachant, reproduisent l'espèce. La bouche est très-apparente et mobile. Ces animaux se rencontrent ordinairement dans l'Atlantique. La *coryne* glandu-

leuse se trouve assez fréquemment sur les sertulaires et les hydrophytes du nord de la France, de l'Angleterre et de la Belgique.

CORYNÉLIE s. f. (ko-ri-né-li — du gr. *koruné*, massue). Bot. Genre de champignons parasites microscopiques, qui croissent sur les feuilles des iridées du Cap de Bonne-Espérance.

CORYNELLE s. f. (ko-ri-né-le — dimin. du gr. *koruné*, massue). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, comprenant deux espèces, qui croissent à Saint-Domingue.

CORYNÉON s. m. (ko-ri-né-on — du gr. *koruné*, massue). Bot. Genre de champignons parasites microscopiques, comprenant plusieurs espèces, qui croissent sur les branches mortes des végétaux.

CORYNÉPHORE s. m. (ko-ri-né-fo-re — du gr. *koruné*, massue; *phoros*, qui porte). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant une seule espèce, propre au Brésil.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des avénées, comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Europe centrale et méridionale : *Le corynéphore articulé*.

— s. f. Genre d'algues marines, semblables aux nostocs, comprenant trois espèces, qui habitent les mers de l'Europe.

CORYNÉSPHÉRIE s. f. (ko-ri-né-sfé-ri — du gr. *koruné*, massue, et de *sphérie*). Bot. Syn. de **SPHÉRIE**, genre de champignons.

CORYNÈTE s. m. (ko-ri-nè-te — du gr. *koruné*, qui porte une massue). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des térétydes, syn. de **NÉCROBIS**.

CORYNITIS s. m. (ko-ri-ni-tiss — dimin. du gr. *koruné*, massue). Bot. Syn. de **CORYNELLE**.

CORYNOCARPE s. m. (ko-ri-no-kar-pe — du gr. *koruné*, massue; *karpōs*, fruit). Bot. Genre d'arbres rapporté par quelques auteurs à la famille des myrsinées, par d'autres à celle des théophrastées, et dont l'espèce type habite la Nouvelle-Zélande.

CORYNOCÈRE s. m. (ko-ri-no-sè-re — du gr. *koruné*, massue; *keras*, corne). Entom. Genre de coléoptères brachélytres, comprenant une espèce russe et une américaine.

CORYNOMALE s. m. (ko-ri-no-ma-le — du gr. *koruné*, massue; *mala*, beaucoup. Cette étymologie bizarre nous est fournie par l'auteur même du genre). Entom. Genre de coléoptères, détaché du genre *eumorphe*, et syn. de **STENOTARSE**.

CORYNOMORPHE s. m. (ko-ri-no-mor-fe — du gr. *koruné*, massue; *morphe*, forme). Zooph. Genre de polypes nus voisins des corynès, et habitant les mers de la Norvège.

CORYNOPALPE s. m. (ko-ri-no-pal-pe — du gr. *koruné*, massue, et de *palpe*). Entom. Genre de coléoptères tétramères qui habitent la côte de Guinée.

CORYNOPE s. m. (ko-ri-no-pe — du gr. *koruné*, massue; *pous*, pied). Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des crabronides.

CORYNOPHÉE s. f. (ko-ri-no-phé — du gr. *koruné*, massue; *phaios*, écorce). Bot. Genre d'algues marines formé aux dépens des corynéphores, et comprenant deux espèces qui croissent dans la mer Baltique.

CORYNOSTYLE s. m. (ko-ri-no-sti-le — du gr. *koruné*, massue; *stulīs*, colonne, style, par allusion à la forme du pistil). Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des violariées, comprenant quatre espèces qui croissent dans l'Amérique tropicale.

CORYPHA s. m. (ko-ri-fa — du gr. *koruphé*, sommet). Bot. Genre d'arbres, de la famille des palmiers, type de la tribu des coryphinées, comprenant une quinzaine d'espèces, qui croissent dans les régions équatoriales : *Le corypha parasol est vulgairement connu sous le nom de talipot de Ceylan*. (C. d'Orbigny.) *Les livres lamouls sont formés de feuilles de corypha attachées ensemble*. (C. d'Orbigny.)

— Encycl. Ce beau genre de palmiers renferme des arbres de diverses grandeurs, dont la cime est garnie d'une couronne de feuilles très-élégantes, palmées ou en éventail, et dont les régimes rameaux sont enveloppés dans une spathe polyphyllé. Les espèces, au nombre de quinze environ, habitent les régions équatoriales des deux continents. Le *corypha parasol* (*corypha umbraculifera*), vulgairement nommé *couda-pana* ou *talipot de Ceylan*, est un grand arbre, dont la tige, droite, régulière, parfaitement cylindrique, dépasse la hauteur de 20 m., et porte un bouquet de huit à dix feuilles, formant un gigantesque parasol de plus de 30 m. de tour. Du milieu de ces feuilles s'élève une hampe de 10 m. de hauteur, chargée de fleurs disposées en nombreuses panicules; aux fleurs femelles succèdent des milliers de fruits charnus, lisses, verdâtres, du volume d'une pomme, et contenant un noyau dont l'amande a une chair ferme. Ce palmier habite l'Inde, le Malabar, l'île de Ceylan, où il croît surtout dans les lieux élevés et pierreux. Toutes ses parties sont d'une grande utilité. Le bois est dur et employé dans les constructions; on en fait aussi des pieux pour les palissades. Les feuilles

sont si grandes, qu'une seule peut protéger plusieurs personnes contre la pluie ou le soleil; ce sont donc des ombrelles ou des parapluies naturels que les Indiens et les Malabares savent utiliser. Mais là ne se bornent pas leurs usages. On en couvre les maisons, on en fait des tentes de voyage. Elles servent de papier aux Malabares; les caractères qu'on grave sur ces feuilles avec un stylet en fer percent l'épiderme et deviennent ineffaçables. Façonnées, elles se transforment en coiffures pour les femmes. Le liquide qui s'écoule, quand il est séché ou durci au soleil, un vomitif assez énergique, employé pour faciliter les couches laborieuses, et malheureusement aussi pour provoquer les avortements. Les fruits que cet arbre produit, avec une abondance qui amène son épuisement et sa mort, sont amers et peu estimés comme aliment; mais leurs amandes sont comestibles. Les noyaux, polis et peints en rouge, servent à faire des colliers qui imitent le corail. Le *corypha* à feuilles rondes (*corypha rotundifolia*), vulgairement nommé *saribé*, croît dans les mêmes régions; son bois, très-dur, est susceptible de prendre un assez beau poli; on l'emploie pour faire des digues et des ponts. L'intérieur de la tige fournit une féculé analogue au sagou. Les feuilles sont susceptibles des mêmes usages que celles de l'espèce précédente; on s'en sert encore pour faire des éventails; leur flexibilité, qui permet de les plier et de les déplier à volonté, les fait employer pour envelopper les fruits, le tabac, etc. Plusieurs autres espèces fournissent encore du sagou, et quelques-unes ont des fruits comestibles.

CORYPHÉE s. m. (ko-ri-fé — *koruphaïos*, de *koruphé*, sommet). Antiq. gr. Celui qui dirigeait les chœurs dans les tragédies grecques : *Des signes placés à la tête d'une pièce de musique en indiquent le rythme, et le coryphée, du lieu le plus élevé de l'orchestre, l'annonce aux musiciens et aux danseurs attentifs à ses gestes*. (Barthé.) || Personnage du chœur qui prenait la parole dans les dialogues, au nom du chœur lui-même. || Homme chargé de diriger les chants et les danses dans certaines cérémonies religieuses : *Sophocle fut choisi, à cause de sa beauté, pour être le coryphée des adolescents qui dansèrent autour du trophée de la bataille de Salamine*. (Passerat.)

— Théâtre. Musicien, musicienne, qui, dans nos opéras, dirige les chœurs. *Il est coryphée au théâtre de l'Opéra*. *Se femme est coryphée à l'Opéra-Comique*. || Danseur ou danseuse qui dirige les autres danseurs ou danseuses dans un ballet.

— Par ext. Personne qui tient le premier rang, qui donne le ton, le pas dans un art, une profession, une catégorie de personnes : *Homme souple et remuant, Geoffroy Vallée s'était glissé dans la familiarité de ces sept braves, qui faisaient la pléiade de poètes dont Ronsard était le coryphée*. (Garasse.)

— s. f. Ornith. Espèce de rousserolle.

— Encycl. Dans la tragédie antique, le *coryphée* était le chef du chœur, et souvent c'était lui qui commençait, avec le personnage principal de l'action, un dialogue au nom de sa troupe. Dans les grandes œuvres tragiques dont la représentation avait lieu sur les scènes d'Athènes et de Rome, le *coryphée* entonnait le chant d'une voix forte et vigoureuse, qui devait donner le ton et dominer de toute sa puissance les autres voix : celle-ci se succédaient en suivant sa mesure, sa prosodie et les mouvements de sa passion. C'était avec le pied que le *coryphée* donnait le signal de l'attaque générale du chœur. On donnait parfois au *coryphée* le nom de *chorège*, et Vitruve appelle *choregium* l'endroit où l'on renfermait les vêtements, les décorations, les instruments de musique, et où l'on disposait les personnages du chœur. Le *coryphée* acquiesçait parfois une importance particulière, et, dans son *Orestie*, Eschyle donne le nom de *coryphée* à celle des Furies qui porte la parole pour les autres dans l'accusation des Euménides contre Oreste.

En ce qui concerne le théâtre moderne, dans lequel la tragédie n'a pas renouvelé le rôle important du chœur antique, le mot de *coryphée* n'est plus applicable que lorsqu'il s'agit du genre lyrique. Dans nos théâtres d'opéra, le *coryphée* est donc le chanteur qui sert de chef d'attaque à chacune des parties des chœurs, et qui, tout en faisant sa partie dans l'ensemble, se trouve parfois chargé d'exécuter un solo plus ou moins important; il y a, par conséquent, un *coryphée* pour les ténors, un pour les basses, un pour les premiers et un pour les seconds dessus de femmes. Dans *Œdipe à Colone*, de Sacchini, c'est un ténor qui interroge Œdipe au nom du peuple d'Athènes; le *coryphée* de l'hymne au Soleil, dans le bel opéra de Lesueur, *Paulin et Virginie*, est une basse, et dans le premier chœur de *l'Alceste*, de Gluck, les *coryphées* chantent le dessus et la haute-contre. La cantilène de *Guillaume Tell* : *Toi que l'oiseau ne sutrait pas*, est chantée à l'unisson par six *coryphées* sopranos, tandis que tous les autres choristes plaquent l'harmonie de cette villanelle dansée aux chansons et sans orchestre. Les choristes de la danse ou figurants ont aussi leurs *coryphées*.

CORYPHELLE s. f. (ko-ri-fè-le). Moll. Genre de gastéropodes ayant pour caractères

des tentacules subulés, des appendices palpiformes labiaux allongés, subulés, des branchies en touffes ou en grappes, un pied subanguleux en avant.

CORYPHÈNE s. m. (ko-ri-fè-ne — du gr. *koruphè*, tête; *phainos*, brillant). Ichtyol. Genre de poissons, de la famille des scombroïdes, remarquables par l'éclat de leurs couleurs.

— **En cycl.** Les *coryphènes* ont le corps comprimé, allongé, couvert de petites écailles; la tête tranchante à la partie supérieure; une dorsale régnant sur toute la longueur du dos; des couleurs brillantes. Ce sont des poissons d'une grande vivacité et non moins voraces qu'agiles. Toujours en mouvement dans le cristal des eaux, qui leur donne comme un vernis plus brillant encore, ils frappent d'admiration jusqu'aux matelots les plus grossiers, qui ont fort bien remarqué que les *coryphènes*, retirés de leur élément, perdent aussitôt avec la vie presque toute leur beauté. Ces poissons suivent les vaisseaux pour recueillir les débris tombés du bord, et donnent la chasse aux petits poissons qui viennent en faire autant. On profite de leur glotonnerie pour leur tendre des appâts auxquels ils se laissent prendre facilement. La chair de ces poissons est ferme et très-agréable au goût. La grande *coryphène* de la Méditerranée est l'espèce type. Son corps est en forme de lame; caudale divisée jusqu'à la base en deux lobes étroits et pointus; couleur bleu argenté en dessous, avec des taches bleues plus foncées sur le dos. Les anciens nommaient *pompius* l'une des espèces les plus magnifiques de la Méditerranée.

CORYPHÉNIDE adj. (ko-ri-fé-ni-de — de *coryphène*, et du gr. *eidos*, aspect). Ichtyol. Qui ressemble aux coryphènes.

— s. m. pl. Tribu de scombroïdes ayant pour type le genre coryphène.

CORYPHINÉ, ÉE adj. (ko-ri-fi-né — rad. *corypha*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux coryphas.

— s. f. pl. Tribu d'arbres, de la famille des palmiers, ayant pour type le genre corypha.

CORYPHION s. m. (ko-ri-fi-on — du gr. *koruphè*, sommet). Entom. Genre de coléoptères bruchéidyltres, comprenant une seule espèce, qui vit en Angleterre.

CORYPHOCÈRE s. m. (ko-ri-fo-sè-re — du gr. *koruphè*, sommet; *keras*, corne). Entom. Genre de coléoptères lamellicornes, comprenant près de vingt espèces.

CORYPHOCÉRE adj. (ko-ri-fo-sé-ri-de — de *coryphocère*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble à un coryphocère.

— s. m. pl. Tribu de la famille des lamellicornes, ayant pour type le genre coryphocère.

CORYPHOPHYTE adj. (ko-ri-fo-fi-te — du gr. *koruphè*, sommet; *phuton*, plante). Bot. Se dit des plantes dont les étamines, peu nombreuses, sont insérées au sommet du calice.

— s. m. Plante qui présente ce caractère : *Un coryphophyte*.

CORYSANTHE s. f. (ko-ri-zan-te — du gr. *korus*, casque; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des aréthusées, comprenant trois espèces, qui croissent en Australie.

CORYSANTHÈRE s. f. (ko-ri-zan-tè-re — du gr. *korus*, casque; *et d'anthère*). Bot. Syn. de *RYNCHOTHÈRE*.

CORYNE s. m. (ko-ri-ze). Pathol. Syn. peu usité de *CORYZA*.

CORYSSOMÈRE s. m. (ko-ri-so-mè-re — du gr. *korussô*, j'arme; *mèros*, jambe). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant quatre espèces.

CORYSSOPE s. m. (ko-ri-so-pe — du gr. *korussô*, j'arme; *pous*, pied). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant une seule espèce, qui habite la côte de Guinée.

CORYSSOPS s. m. (ko-ri-sopss — du gr. *korussô*, j'arme; *ops*, œil). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant deux espèces brésiliennes.

CORYSSORAPHIS s. m. (ko-ri-so-ra-fiss — du gr. *korussô*, j'arme; *raphis*, aiguille). Entom. Genre d'hémiptères, comprenant une seule espèce, qui est propre au Brésil. On dit moins bien *CORYZORAPHIS*.

CORYSTE s. m. (ko-ri-ste — du gr. *korustès*, armé d'un casque). Crust. Genre de crustacés décapodes brachyures, comprenant une seule espèce, que l'on trouve sur les côtes d'Angleterre et sur celles de France, dans l'Océan et la Méditerranée.

— **En cycl.** Les *corystes* sont des crustacés décapodes, ainsi caractérisés : quatre antennes, les deux antérieures fort longues, en forme de soie, ciliées et rapprochées; yeux pédonculés, un peu écartés; test ovale, plus long que large; abdomen replié sous le tronc, dans le repos; dix pattes, les deux antérieures terminées en pinces, toutes les autres finissant par un ongle allongé et pointu. Ce genre, qui forme le passage des alburnées aux leucosies, et que ses caractères ambigus ont fait ranger tantôt parmi les brachyures, tantôt

parmi les macroures, ne comprend qu'une espèce. Le *coryste* denté habite les mers d'Europe; il a des mouvements lents, et vit sédentaire, à la profondeur de quelques mètres, sur les fonds rocheux.

CORYSTIDE adj. (ko-ri-sti-de — de *coryste*, et du gr. *eidos*, aspect). Crust. Qui ressemble à un coryste. On dit aussi *CORYSTIEN*, TENNE.

— s. m. pl. Tribu de décapodes brachyures, ayant pour type le genre coryste.

CORYSTION s. m. (ko-ri-si-on — du gr. *korustès*, armé d'un casque). Ichtyol. Genre de poissons oxystomes, remarquables par la grosseur de leur tête.

CORYTE s. m. (ko-ri-te). Antiq. Etui dans lequel les archers grecs et romains enfermaient leur arc.

CORYTHACANTHE s. m. (ko-ri-ta-kan-te — du gr. *korus*, *koruthos*, casque; *akantha*, épine). Bot. Genre de plantes, de la famille des acanthacées, renfermant une seule espèce, peu connue, qui croît au Brésil.

CORYTHAÏK s. m. (ko-ri-ta-ikss). Ornith. Nom scientifique du genre touraco.

CORYTHANTHE s. m. (ko-ri-tan-te — du gr. *korus*, *koruthos*, casque; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes orchidées, comprenant quelques espèces d'Amérique qui sont cultivées dans les jardins d'Europe, à cause de leurs grandes et belles fleurs.

CORYTHE s. m. (ko-ri-te — du gr. *korus*, *koruthos*, casque). Ornith. Genre détaché des bouvreuils, et comprenant une seule espèce, le durbee ou pyrhrule énucléateur.

CORYTHOLOBE s. m. (ko-ri-to-lo-be — du gr. *korus*, *koruthos*, casque; *lobos*, gousse, par allusion à la forme du fruit). Bot. Syn. préssumé de *CORYTHOLOME*.

CORYTHOLOME s. m. (ko-ri-to-lo-me — du gr. *korus*, *koruthos*, casque; *loma*, frange). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des gesnériacées, tribu des gesnériées, renfermant une seule espèce, qui croît au Brésil.

CORYTHOPHANE s. m. (ko-ri-to-fa-ne — du gr. *korus*, *koruthos*, casque; *phainô*, j'apparaître). Erpét. Genre de sauriens, de la famille des iguaniens, comprenant deux espèces.

CORYTHOPHYTE adj. (ko-ri-to-fi-te — du gr. *korus*, *koruthos*, casque; *phuton*, plante). Bot. Se dit des plantes chez lesquelles le sommet de la corolle présente la forme d'un casque.

— s. m. Nom donné aux plantes qui offrent le caractère susindiqué.

CORYZA s. m. (ko-ri-za — gr. *koruza*, même sens). Pathol. Affection catarrhale de la muqueuse des fosses nasales, vulgairement et improprement appelée RHUME DE CERVEAU. Le *coryza* est une affection légère, qui cède au repos, à la chaleur, aux bains de pieds, aux boissons douces. (Focillon.)

— **Art vétér.** Nom donné à la même affection chez les animaux domestiques : *Coryza du bœuf*, du cheval, du mouton, du porc.

— **En cycl.** Pathol. Le mot *coryza* sert à désigner l'inflammation catarrhale de la membrane muqueuse qui tapisse les fosses nasales et leurs dépendances. Cette maladie est également désignée sous les noms de *catarrhe nasal*, *enchifrènement*, et vulgairement sous celui de *rhume de cerveau*.

Les causes les plus ordinaires du *coryza* sont les brusques et fréquentes variations de la température, l'impression du froid et surtout le refroidissement partiel des pieds ou de la tête, enfin tout ce qui est capable de diminuer ou d'arrêter la transpiration cutanée. On reconnaît qu'un individu est atteint de *coryza*, lorsque, après s'être exposé à l'action des causes que nous venons d'énumérer, il éprouve d'abord de fréquentes envies d'éternuer, accompagnées d'une plus ou moins grande difficulté de respirer par le nez; le malade ressent bientôt une douleur *gratative* du front, jointe à un sentiment de gêne dans le mouvement des yeux, qui sont rouges et humides; à ces symptômes succèdent la perte de l'odorat, un son de voix plus ou moins rauque; il s'écoule dès lors des fosses nasales une matière limpide, abondante, chaude, douée d'une saveur salée et d'une acreté qui rougit et produit l'excoriation de la lèvre supérieure. Plus tard, cette matière devient épaisse, visqueuse, jaunâtre ou verdâtre, et d'une odeur fade et quelquefois fétide.

Le *coryza* non compliqué de fièvre n'est qu'une affection purement locale, qui ne mérite que peu d'attention; mais il n'est pas toujours d'une nature aussi bénigne; et, bien que provenant des mêmes causes, les symptômes qui l'accompagnent ont quelquefois une bien plus grande intensité. Le malade ressent une lassitude générale, il éprouve des frissons et il est très-sensible au froid; le pouls devient plus fréquent qu'à l'état normal. La tête est douloureuse; il y a de l'insomnie, de l'inappétence, et il s'écoule des yeux un liquide acre et parfois assez abondant.

La marche du *coryza* est toujours rapide; la durée ordinaire en est de quatre à sept jours, et la résolution est la terminaison la plus fréquente; cependant, dans quelques cas, l'inflammation se propage, et là où finit le *coryza* peut commencer le catarrhe pulmonaire. Le traitement de cette maladie non compliquée de fièvre est très-simple; il consiste à éviter le

froid, à faire usage de fumigations émollientes, dirigées dans les fosses nasales, et à prendre quelques bains de pieds sinapisés.

Le *coryza* fébrile exige, au contraire, de la part du malade, certaines précautions; il devra s'abstenir de tout aliment solide et de boissons alcoolisées. L'emploi des purgatifs produit d'assez bons effets; quant à la saignée, il est rare qu'elle soit indiquée quand l'inflammation ne s'étend pas au delà de la membrane pituitaire; mais les moyens curatifs sur lesquels on doit particulièrement insister sont les pédiluves, les fumigations et quelques lavements laxatifs. On emploie également, avec succès, un mélange de sucre en poudre et de camphre que l'on prise, dans la journée, en guise de tabac. Enfin, on peut quelquefois faire avorter l'inflammation en reniflant, dès le début et plusieurs fois par jour, la solution suivante : extrait gommeux d'opium 0 gr. 15, eau distillée 30 grammes.

Quand le *coryza* passe à l'état chronique, il est à craindre qu'il ne soit lié à une disposition scrofuleuse, syphilitique ou herpétique. Dans ces cas, on lui opposerait le traitement ordinaire de ces maladies.

L'introduction dans les fosses nasales de substances irritantes, l'arrachement des poils qui existent dans ces cavités peuvent donner lieu à une inflammation de la membrane muqueuse que l'on ne doit point confondre avec l'inflammation catarrhale du *coryza*.

— *Coryza des nouveau-nés.* Les enfants à la mamelle sont, d'après MM. Billiet et Barthez, souvent atteints d'un *coryza* d'une forme particulière et qui a, presque toujours, une issue funeste. Les principaux symptômes de cette maladie sont : éternuements fréquents, tuméfaction du nez, bouche béante, respiration bruyante et difficile. Le petit malade pousse des cris et refuse de prendre le sein; la face devient violette et son agitation est extrême. Les fosses nasales se tapissent de concrétions pseudo-membraneuses, et de leurs cavités il s'écoule des mucosités abondantes et épaisses.

De petites émissions sanguines, des lavements laxatifs et le calomel à dose fractionnée, sont les moyens ordinairement employés pour combattre cette dangereuse affection. Comme traitement local, et quand on a constaté la présence de fausses membranes, on tâche d'en arrêter le développement à l'aide d'insufflation d'alun ou de calomel, ou d'une solution de nitrate d'argent dont on badigeonne l'intérieur du nez au moyen d'un pinceau.

— **Art vétér.** Chez les bœufs, cette maladie est caractérisée par l'inflammation de la membrane muqueuse qui tapisse les cavités nasales, les sinus frontaux, maxillaires et ceux des cornes. Les noms de *coryza* simple, de *coryza* gangréneux qu'a reçus cette maladie, n'ont servi qu'à désigner la même phlegmasie, présentant quelque différence dans l'intensité des symptômes, et à indiquer sa tendance plus ou moins marquée vers une terminaison bénigne ou fâcheuse. Cette maladie se montre plus rarement aujourd'hui qu'autrefois, parce que l'action des causes prédisposantes a diminué dans de grandes proportions, par l'effet du régime plus intelligent auquel sont soumis nos animaux. Les causes particulières du *coryza* sont : l'insolation, des coups violents portés sur le muflle, sur la tête et autour des cornes, les corps étrangers introduits dans les cavités nasales, les piqûres de ces parties, même par des insectes non venimeux, et enfin les refroidissements subits quand les animaux sont en sueur.

Le bœuf atteint de cette maladie a les pupilles tuméfiées, les yeux larmoyants, la muqueuse nasale violacée et engorgée, la respiration bruyante. Des ulcérations se montrent sur la membrane nasale et sur le nez; une bave filante et d'une odeur fétide s'écoule par les commissures des lèvres; des convulsions surviennent, et l'animal succombe du quatrième au sixième jour. Le *coryza* est dangereux par sa nature de maladie suraiguë, et parce que, chez le bœuf, l'orifice des cavités nasales est très-resserré, et que cet animal ne respire presque pas par la bouche. Lorsque le *coryza* se montre parmi des bœufs bien nourris, d'un tempérament sanguin, la méthode antiphlogistique est la seule capable de procurer des succès constants; mais si les animaux sont épuisés par le travail ou par des privations alimentaires, la saignée doit être proscrite; car, loin d'enrayer la marche de la maladie, elle ne peut qu'en rapprocher le terme fatal. Les fumigations antiseptiques ou aromatiques, les injections astringentes, les embrocations sur le chanfrein avec le liniment camphré ammoniacal, renouvelées souvent, au lieu des applications d'eau sédative, produisent de bons effets. Les frictions de vinaigre bouillant, de larges vésicatoires sur les faces de l'encolure, donnent de bons résultats. A l'intérieur, on administre l'acétate d'ammoniaque, à la dose de 100 grammes dans un litre d'eau froide; ce breuvage doit être réitéré deux ou trois fois par jour; ou bien on donne des breuvages diurétiques, où il entre de 30 à 40 grammes de nitrate de potasse en dissolution dans trois ou quatre litres d'une décoction mucilagineuse. L'émétique, à la dose de 2 à 4 grammes, remplit la même indication.

CORZOLA ou **CURZOLA**, la *Corcyra Nigra* des Romains, île de l'Adriatique, près des côtes de la Dalmatie autrichienne, dont elle dépend. Située par 42° 55' de lat. N. et par

14° 30 de long. E., elle s'étend de l'E. à l'O. sur une longueur de 40 kilom., et mesure 8 kilom. du N. au S.; elle est séparée par un étroit canal de la presqu'île de Sabioncello, et fait partie du cercle de Raguse. Elle produit une grande quantité de bois de construction, et renferme une population de 6,500 hab. qui se livrent principalement à la pêche et à la navigation. Il Corzola a pour chef-lieu une ville de même nom sur la côte occidentale; cette ville, siège d'un évêché, possède une belle cathédrale, un port et des chantiers de construction. Elle fait un commerce assez important de vins, de sardines et de pierres à bâtir.

COS s. m. (koss). Anc. cout. Mari qui nourrissait les enfants adultérins de sa femme. Il On disait aussi *COSUS* ou *COUS* :

Suis-je, dans la confrérie
Saint-Arnoù, le seigneur des *cous*?
(Roman de la Rose.)

— **Métrol.** Mesure pour les liquides, usitée chez les Hébreux et les Egyptiens, valant la 43^e partie du bath, ou oit. 042, et après la réforme philétérienne, sous les Ptolémées, oit. 081.

COS ou **STANCHIO**, île de la Turquie d'Asie, l'une des Sporades dans l'archipel grec, près de la côte S.-O. de l'Anatolie, à l'entrée du golfe Céramique, au N.-E. de Stampalie. Superficie 250 kilom. c. 44 kilom. de long. sur 20 de larg.; 10,000 hab.; capitale, Stanchio ou Cos, sur la côte orientale, avec un petit port qui ne peut servir d'abri qu'à de faibles bâtiments, à des caïques et à des barques de pêcheurs. Le sol de cette île, ondule de petites collines, ressemble à un immense jardin planté d'orangers, de figuiers, de citronniers, de térébinthes et de vignes, dont les produits délicieux étaient connus des anciens, et donnaient lieu à un commerce important. On y trouve aussi d'excellents pâturages qui nourrissent de nombreux troupeaux de moutons, dont la laine sert à fabriquer des étoffes d'une belle couleur.

Cette île avait d'abord porté les noms de *Ménèpe*, de *Cœa*, de *Nymphæa*, de *Caris* et de *Méropis*; elle fut primitivement gouvernée par des rois, dont deux marchèrent avec les Grecs contre la ville de Troie. Le gouvernement fut d'abord démocratique, puis devint aristocratique, et tomba enfin entre les mains de petits tyrans ou despotes. Elle fit partie des provinces romaines sous Vespasien, échut aux chevaliers de Rhodes au xiii^e siècle, et fut conquise par les Turcs le siècle suivant. Cette île s'enorgueillit à bon droit de plusieurs genres de célébrité : illustrée par la naissance d'Hippocrate et d'Apelle, elle possédait autrefois un temple d'Esculape, connu du monde entier; dans ce temple, orné de plusieurs tableaux votifs, se trouvaient des tables d'airain sur lesquelles étaient gravés les noms des maladies, leurs symptômes et leurs remèdes. C'est d'après ces tables que le père de la médecine composa ses fameux *Aphorismes*, vers l'an 400 av. J.-C. L'île de Cos possédait aussi un temple fameux consacré à Vénus Anadyomène (ou sortant des eaux); une statue de cette déesse, ouvrage d'Apelle, y faisait l'admiration des étrangers, curieux ou malades, qui se rendaient de tous côtés dans cette île, pour faire des offrandes au dieu de la santé.

L'île de Cos était célèbre par les étoffes transparentes, les tissus riches et légers qu'filait ses habitants. Ces étoffes, presque aussi transparentes que notre gaze, servaient de vêtements aux dames romaines de l'empire. « Je vois, dit Sénèque, des vêtements de soie, si l'on peut donner le nom de vêtements à des étoffes qui ne garantissent ni le corps ni la pudeur, et avec lesquelles une femme ne pourrait, sans mentir, assurer qu'elle n'est pas nue. Nous faisons venir à grands frais ces étoffes de pays inconnus même au commerce, afin que nos femmes n'aient rien de plus à montrer en secret à leurs amants. » Les hommes mêmes portaient de semblables vêtements au milieu des grandes chaleurs, ce qui arrachait à Juvénal ces cris d'indignation : « Mais que ne se permettent pas les autres citoyens, lorsqu'un magistrat tel que toi, Créticus, est revêtu d'une robe transparente, et qu'il ose, dans un tel vêtement, s'emporter, à la face du peuple révolté de sa mollesse, contre les Procula et les Pollita? — Labuka est adultère? — Eh bien! condamne Labuka; condamne, si tu veux, Carinia; mais sache qu'après avoir été flétries, elles rougiraient d'un habit pareil au tien. — Je ne puis supporter les ardeurs de juillet. — Plaide tout nu, j'y vois moins de déshonneur. » Les peintures antiques témoignent que ces critiques n'avaient rien d'exagéré. Les fameuses danseuses de Pompéi sont revêtues de ces étoffes transparentes qui dessinaient admirablement les contours les plus secrets de leurs corps. Aussi, c'est en sortant du spectacle, où il avait vu des matrones romaines habillées ainsi, qu'un étranger écrivait : « On m'a assuré qu'elles étaient habillées, mais je n'ai pas voulu le croire. »

— La ville de Cos ou Stanchio est entourée de jardins verdoyants, arrosés par des puits et des norias : quelques-uns de ces puits sont carrés, et remontent à une très-haute antiquité. Elle est défendue par des murailles en bon état et par une forteresse baignée par la mer de trois côtés, et séparée de la terre ferme par un fossé profond. Cette forteresse a

été construite par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, au commencement du xiv^e siècle; plusieurs bas-reliefs antiques, représentant des *Combats d'Amazones*, sont encastrés dans le mur extérieur. Au nord est une lagune qui a probablement servi de port à une époque reculée. Il ne reste aucun vestige du temple d'Esculape, fameux dans toute la Grèce; mais les habitants de Cos montrent avec orgueil aux étrangers un plateau sous lequel Hippocrate, le seul personnage de l'antiquité qui soit resté populaire dans le pays, donna ses leçons, 460 ans av. J.-C. Nous n'avons pas besoin de dire que cette tradition n'a rien de vraisemblable; mais, sans être aussi vieux qu'on le prétend, le plateau en question est certainement plusieurs fois séculaire: il s'élève sur un petit tertre entouré d'un soubassement de maçonnerie, au milieu d'une place qu'il couvre de son ombrage. Le tronc, dont la circonférence atteint près de 10 m., est creux et de forme presque elliptique; à 3 m. environ au-dessus du sol, il se divise en quatre branches qui s'élancent horizontalement et qui, soutenues par des colonnes de marbre que le bois a englobées, semblent faire corps avec elles. Une fontaine mauresque rafraîchit la terre, et fournit l'humidité nécessaire au plateau. A deux lieues de Cos, est une montagne disposée en amphithéâtre, à mi-côte de laquelle se trouve la fontaine dite d'*Hippocrate*, qui fournit les eaux à la ville. C'est une construction fort ancienne et d'un style assez singulier. La source, qui jaillit à une grande profondeur, a été mise à découvert au moyen d'une tranchée pratiquée dans le roc vif. Les eaux sont recueillies dans un canal de 31 m. de longueur, en partie voûté et en partie recouvert de plates-bandes, et revêtu d'une solide maçonnerie de pierres de taille. La prise d'eau se trouve dans une petite salle ronde, de 10 m. 33 de hauteur sur 2 m. 80 de diamètre, voûtée en cône et percée à sa partie supérieure, de manière à former un puits extérieurement. A la moitié de la hauteur de cette salle est une galerie de 11 m. de longueur, voûtée en plate-bande, et située immédiatement au-dessus de la première galerie. L'eau est portée dans la ville par des canaux de poterie à fleur de terre. Elle est de très-bonne qualité, et les anciens lui avaient probablement reconnu quelque vertu thérapeutique, car M. Charles Texier (*Description de l'Asie Mineure*, 1839-1849) a relevé près du canal une inscription grecque dont voici le sens: «Remercement à tous les dieux, Serapis Apollonide qui a été guéri.»

COSA VOLCIENTIUM, ville de l'ancienne Etrurie. V. ANSIDONIA.

COSA (Jean DE LA), géographe et navigateur espagnol, mort à Tabasco en 1509. Il accompagna Colomb, en qualité de pilote, dans son premier voyage. En 1504, il fut chargé par la reine Isabelle d'aller explorer, avec quatre vaisseaux, les terres nouvellement découvertes. En 1507, Cosa reçut le commandement de deux vaisseaux pour garder les côtes d'Espagne contre les déprédations maritimes du Portugal; n'it, vers la même époque, un nouveau voyage en Amérique, reçut en 1508 la charge d'*alguacil mayor* du territoire d'Uraba, dans le Darien, et mourut l'année suivante, dans une rencontre entre les Espagnols et les Indiens, près de Tabasco. Cosa, qui avait acquis une grande habileté dans la construction des cartes, a transmis à la postérité le détail géographique des expéditions auxquelles il prit part. Il existe de lui, en Espagne, une carte sur vélin du nouveau monde, et le comte de Santarem a publié le fac-simile d'une autre carte de ce marin, sous le titre de: *L'Afrique de la mappemonde de Jean de Cosa, etc.*

COSAQUE s. (ko-za-ke — de *kosak*, qui, en langue kirghise, signifie cavalier ou guerrier). Membre d'une peuplade de l'Ukraine; cavalier russe appartenant à cette peuplade: *Les cosaques du Don*. Une *sotnia* de cosaques. Pendant la retraite de Moscou, l'arrière-garde de l'armée française fut continuellement harcelée par les cosaques.

Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque,
Voile au signal des trompettes du Nord.

BÉRANGER.
J'ai vu, jeunes Français, ignobles libertines,
Nos femmes, belles d'impudeur,
Aux regards d'un Cosaque étaler leurs poitrines,
Et s'enivrer de son odeur.

A. BARBIER.
— Par ext. Homme dur, farouche, demi-barbare: *J'ai pour propriétaire un cosaque, un sauvage.*

— s. f. Chorégr. Danse dont la mesure est à 2/4, et dont la mélodie a huit mesures et deux reprises. Sorte de danse imitée de la manière de danser des Cosaques: *Danser la cosaque*.

— Adjectiv. Un cavalier cosaque. Dans cinquante ans, l'Europe sera républicaine ou cosaque. (Napoli. 1er.)

— Encycl. On désigne sous le nom de Cosaques des peuplades de l'empire russe disséminées dans les provinces européennes et asiatiques, au N. de la mer Noire et de la mer Caspienne, dans la Caucase et dans la Sibérie. Les Cosaques sont d'origine slave, professent la religion grecque et parlent un idiome slave. Au xiv^e siècle, les populations que nous nommons Cosaques formaient deux

puissants corps de nation; l'un, au S. de la Pologne, dans l'Ukraine, et l'autre, sur le cours inférieur du Don et du Volga. Ceux de l'Ukraine, composés de Slaves originaires du pays et de Petits-Russiens professant la religion grecque et que la persécution avait chassés de la Pologne, se livrèrent au pillage et au brigandage. Quoique ennemis des catholiques, dont ils avaient déjà subi les persécutions, ils se mirent cependant sous la protection du roi de Pologne, afin de mieux résister aux attaques incessantes des Turcs, contre lesquels ils étaient toujours en guerre. Quelques rois de Pologne, au xv^e siècle, laissant aux Cosaques le choix de leurs hennins, les traitèrent avec bienveillance et même avec distinction; mais, peu après, les souverains polonais voulurent tout à la fois les asservir et les forcer à abandonner le schisme grec. Les Cosaques de l'Ukraine coururent aux armes en 1638 et en 1647, et, après plusieurs alternatives de succès, finirent par accepter la domination des Russes en 1654. Toutefois, cette soumission ne fut pas de longue durée; les Cosaques, surtout ceux qui étaient surnommés *Zaporogues*, parce qu'ils s'étaient établis près des cataractes du Dnieper, se révoltèrent plusieurs fois sous Pierre le Grand, Catherine II et Nicolas I^{er}. La plus célèbre de ces insurrections est celle qui eut pour chef le fameux Mazeppa, qui, dans la grande lutte de Pierre le Grand contre Charles XII, prit parti pour ce dernier. De nos jours, toutes ces révoltes ont cessé, et la Russie, par son énergie persévérante, a su plier au même régime toutes les populations nomades et pillardes des Cosaques, et s'en former un puissant instrument de défense et de conquête. Ces hordes, qui ne connaissent encore que de nom la civilisation européenne, forment une armée particulière, armée des Cosaques, divisée en dix bandes qui sont celles des Cosaques du Don, de la mer Noire, d'Astrakhan, du Caucase, d'Orenbourg, de l'Oural, de la Sibérie, du Baikal, de Meetscherak (Baskirs) et d'Azof. Organisés militairement, ils forment la meilleure cavalerie légère de l'empire russe. Cette supériorité est due d'abord aux excellents chevaux que ces peuplades élèvent dans les steppes qu'elles habitent, ensuite aux habitudes d'une vie dure et nomade qu'elles contractent dès l'enfance. Les Cosaques élisent encore leurs chefs subalternes; mais l'hetman ou ataman est nommé par l'empereur, et l'héritier présomptif de la couronne de Russie est toujours l'hetman général des Cosaques.

L'organisation civile actuelle des Cosaques repose sur l'organisation communale russe. Quant à l'organisation politique de ces peuples, elle est républicaine, et la démocratie y est fondamentalement dominante; il n'y a, dans les hordes, d'autre hiérarchie que la hiérarchie administrative et militaire. Les nobles y sont inconnus, et un étranger noble n'a pas le droit d'acquiescer de biens-fonds sur le territoire. Les Cosaques ne doivent guère au gouvernement impérial que le service militaire, et la commune reçoit même, comme compensation, une subvention pour les appointements des fonctionnaires *cosaques* et les besoins des veuves et des orphelins de ceux qui ont péri en combattant au service de la Russie. D'après un recensement général, opéré en 1845, le chiffre total de la population de toutes les hordes s'élevait à 1,880,877 individus. Il y a aussi en Turquie des Cosaques *émigrés*. Ce sont les Zaporogues, établis près de l'embouchure du Kizil-Ermak, entre Sinope et Samsoun, un nombre d'environ 12,000; les Nekrasoutzy, dans le district de Mikalitch, près de Brousse, et les Cosaques de la Dobrowska, sur la rive droite du bas Danube.

COSAQUE (Lé), mélodie polonaise. Quand la légende ne s'élève pas, dans le Nord, sur les cimes les plus ardues de l'aérien et de l'idéal, elle embrasse à corps perdu les terrestres douleurs, et laisse traîner parfois sa robe dans le sang. Ainsi fait-elle dans cet adieu du Cosaque, adieu sombre et navrant comme un râle d'agonie. Le musicien a su peindre admirablement les terreurs de son sujet et la farouche résignation du sauvage soldat.



DEUXIÈME STROPHE.
Elle accourt de l'autre rive!
Ah! comme elle pleure!
Faudra-t-il que, moi, je vive,
Et que mon fils meure!
Mon enfant, voici ta mère!
Reviens au village;
Sur mon sein, comme naguère,
Pose ton visage
Qui s'est flétri dans la guerre! •

TROISIÈME STROPHE.
Mère, tout mon sang s'épuise!
Entends ma prière:
Je ne veux pas dans l'église
Dormir sous la pierre.
Donnez-moi, sous un grand chêne,
Un plus large espace.
Je veux dormir dans la plaine
Où, tous les ans, passe
Le régiment (bis) de l'Ukraine!

COSAQUE (Lé), chant populaire russe. Cette

mélodie a un cachet sauvage, une allure impérieuse qui nous frappent. Ne croirait-on pas entendre le galop du cheval dans ces petites notes répétées qui ouvrent le chant? C'est vigoureux, vivant et tout à fait caractéristique. Si nous ne faisons erreur, M. Wekerlin a traduit ce chant dans ses *Échos du passé*, sous le titre d'*Adieux des fiancés polonais*.



DEUXIÈME STROPHE.
Près de sa demeure
Sa maîtresse pleure;
Et, quand sonne l'heure,
L'étreint dans ses bras.
O peine cruelle!
Qui sait, lui dit-elle, ^{bis}
Où le sort l'appelle?
Si tu revienais?
TROISIÈME STROPHE.
Bannis tes alarmes,
Et sèche tes larmes.
Il me faut aux armes
Soudain accourir.
La gloire est si belle,
Qu'on doit, plein de zèle, ^{bis}
Être prêt, pour elle,
A vaincre ou mourir!

COSAQUERIE s. f. (ko-sa-ke-ri — rad. *cosaque*). IncurSION brusque d'une bande ennemie, se terminant par quelque pillage: *Cette expédition ne fut qu'une COSAQUERIE*. (Prince de Ligne.) || Inus.

COSCHER v. a. ou tr. (ko-ché). Ancienne forme du mot COUCHER.

COSCHWITZ (George-Daniel), médecin allemand, né à Konitz (Prusse), en 1679, mort à Halle en 1729. Il occupa, pendant de longues années, une chaire de médecine et d'anatomie à Halle. Partisan de la doctrine du solidisme de Stahl, dont il avait reçu les leçons, il écrivit un assez grand nombre d'ouvrages, où l'on trouve présentées comme des découvertes des constatations de faits erronés. Ses principaux traités sont: *Introductio in chirurgiam rationalem* (1724, in-4°); *Organismus et mechanismus in homine vivo obvisus et stabilitus* (1725); *Organismus et mechanismus in homine vivo obvisus destructus et labefactus* (1728, in-4°), etc.

COSCI (Jean), peintre italien. V. BALDUCCI.
COSCIA (Nicolas), cardinal italien, né à Bé-

névent en 1632, mort à Naples en 1755. Il sut s'attirer la faveur et devint le confident du cardinal Orsini, dont il avait commencé par être domestique. Lorsque ce cardinal devint pape sous le nom de Benoît XIII, il nomma successivement son favori secrétaire des mémoriaux (1724), évêque assistant au trône pontifical, cardinal, archevêque de Bénévent (1725), préfet de la congrégation de l'Etat d'Avignon, etc. Coscia se rendit odieux au peuple par ses concussions, et se vit forcé d'abandonner Rome à la mort de Benoît XIII. Clément XII lui enleva l'archevêché de Bénévent, lui fit faire son procès (1731), et Coscia, condamné à restituer tout ce qu'il avait injustement acquis, subit en outre un emprisonnement de dix ans au château Saint-Ange, puis alla mourir obscurément à Naples. — Son frère, Lelipo Coscia, fut, comme lui, domestique de Benoît XIII, qui le sacra évêque et le nomma son auditeur. Après la mort de ce pontife, il partagea la disgrâce de son frère et sa détention au fort Saint-Ange.

COSCILE, rivière du royaume d'Italie, dans la Calabre Citérieure, prend sa source sur le versant oriental de l'Apennin méridional, à 4 kilom. N. de Morano, baigne Castroville, passe à peu de distance de l'emplacement de l'ancienne Sybaris, et, après un cours de 40 kilom., se jette dans le Crati, à 4 kilom. de l'embouchure de ce dernier dans le golfe de Tarente.

COSCINIE s. f. (kos-si-ni — du gr. *koskinos*, crible). Entom. Genre de coléoptères de la famille des carabiques, qui renferme trois espèces.

— Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des ménispermées, renfermant une seule espèce, qui croît à Ceylan.

COSCINOPTÈRE s. m. (koss-si-no-ptère — du gr. *koskinos*, crible; *pteron*, aile). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des carabiques, comprenant une seule espèce.

COSCINODISQUE s. m. (koss-si-no-di-sko — du gr. *koskinos*, crible, et de *disque*). Bot. Genre d'algues microscopiques, comprenant une dizaine d'espèces, la plupart fossiles.

COSCINODON s. m. (koss-si-no-don — du gr. *koskinos*, crible; *odon*, dent). Bot. Genre de végétaux cryptogames, de la famille des mousses, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent dans l'ancien continent.

COSCINOMANCIE s. f. (koss-si-no-man-si — du gr. *koskinos*, crible; *manieia*, divination). Divination au moyen d'un crible, d'un sas, d'une poêle percée qu'on faisait tourner: *La COSCINOMANCIE est citée dans Théophraste*. *La COSCINOMANCIE est encore en usage dans quelques campagnes de la Bretagne*. || On écrit aussi COSCINOMANCIE ou COSQUINOMANCIE, et l'on dit vulgairement TOURNÉ-SAS.

— Encycl. Anciennement, ceux qui avaient recourus à la *coscinomancie* le faisaient ordinairement, soit pour détourner un maléfice ou un sort jeté sur eux, soit pour connaître les auteurs d'un vol ou d'un autre préjudice dont ils avaient été victimes. Le devin mettait un crible sur des tenailles, qu'il prenait avec deux doigts, puis l'élevait au-dessus du plaignant, en prononçant des formules magiques; on avait soin de le tenir très-légèrement, de manière qu'il fût mis en mouvement par la moindre impulsion, par le moindre mouvement de l'air. On prononçait en même temps le nom de toutes les personnes soupçonnées du maléfice, du larcin ou du crime, et on proclamait coupable celle dont le nom était prononcé au moment où le crible venait à tourner, ou simplement à osciller. Au lieu de crible, on employait quelquefois un tamis posé sur un pivot, et le tamis tournait de même au nom du coupable. Théophraste parle d'une femme qui était fort habile dans cette sorte de divination, et qui, non-seulement découvrait les crimes cachés, mais encore les sentiments secrets de ceux qui la consultaient. Cette coutume n'est pas encore oubliée dans les campagnes, en Bretagne surtout, où elle a survécu comme un reste des jugements de Dieu. Cambey en parle dans son *Voyage dans le Finistère*, et dit: «C'est en tournant le sas qu'on découvre les auteurs d'un vol et les objets perdus.» Souhaitons que ces idées superstitieuses disparaissent entièrement, mais ne rions pas trop de la naïveté de nos pères, nous qui avons cru au magnétisme, aux tables tournantes et aux médiums.

COSCINOPORE s. m. (koss-si-no-po-re — du gr. *koskinos*, crible, et de *pore*). Zooph. Genre de polypiers.

COSCONIUS, nom d'une famille plébéienne romaine, dont les principaux membres sont les suivants: COSCONIUS (Calus), qui prit part à la guerre sociale en qualité de préteur, l'an 90 av. J.-C. Il se distingua en combattant contre les Samnites, soumit les Pédiculiens en deux jours, devint proconsul en Illyrie, vers 73, et s'empara d'une partie de la Dalmatie. — COSCONIUS (Calus), mort en 59. Il fut préteur en 63, proconsul dans l'Espagne en 62, puis un des commissaires nommés par César pour mettre à exécution la loi agraire qu'il avait décrétée. — COSCONIUS, poète latin du 1^{er} siècle de notre ère. Il était contemporain de Martial, à qui il reprocha la longueur et la licence de ses épigrammes. Cosconius se livrait aussi à ce genre de poésie.

COSCOROBE s. m. (kos-ko-ro-be). Ornith. Espèce d'oise du Chili.

COSCOTE adj. (ko-sko-te). Granulé. || Vieux mot.

COSCOTONS s. m. (ko-sko-ton — rad. *co-scoite*). Anc. art culin. Mets que l'on préparait avec de la farine granulée cuite dans le bouillon. || On disait aussi *coscossons*.

COSÉCANTE s. f. (ko-sé-kan-te — du préf. *co*, et de *sécante*). Géom. Sécante du complément d'un angle, par opposition à la sécante de ce dernier, qui retient exclusivement le nom de sécante : *La cosécante d'un angle est le rapport d'une longueur droite à sa projection sur un plan perpendiculaire à un arc avec lequel elle fait l'angle en question ; c'est donc l'inverse du sinus de l'angle ; cette fonction circulaire est d'ailleurs peu employée.* V. SINUS.

COSEIGNEUR s. m. (ko-sé-gneur ; gn. mll. — du préf. *co*, et de *seigneur*). Féod. Seigneur possédant un fief conjointement avec un autre.

— **Encycl.** Les *coseigneurs* étaient égaux en droit ; mais, quand une seigneurie était partagée entre plusieurs, le propriétaire du château ou de la principale partie de la seigneurie pouvait se qualifier seigneur du lieu, les autres *coseigneurs* ne pouvant prendre que le titre de seigneur en partie. « Charles de Bizemont, chevalier, seigneur de Buisson et de Loutteville en partie », dit La Chesnaye des Bois. Le *coseigneur* d'une paroisse partageait également ses droits avec le seigneur principal, c'est-à-dire celui qui possédait la seigneurie ; cette qualité de *coseigneur*, qu'on trouve fréquemment prise par les nobles et les possesseurs de terre jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, donna naissance à de nombreux procès que faisait naître la grande quantité de droits seigneuriaux existant et dont chaque *coseigneur* réclamait le bénéfice aux dépens de l'autre ou des autres, car il arrivait parfois que d'importantes seigneuries appartenaient à trois ou quatre seigneurs, par suite de transmission de parts par alliance.

COSEIGNEURIE s. f. (ko-sé-gneur-ri ; gn. mll. — du préf. *co*, et de *seigneurie*). Féod. Terre noble, domaine féodal possédé par plusieurs seigneurs ; mouvance, droits féodaux de la terre même, appartenant à plusieurs fiefs ou coseigneurs.

COSEL (la comtesse de), célèbre favorite d'Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe, née dans le Holstein en 1679, morte en 1750. Elle épousa le baron de Hoymb, ministre saxon, dont elle ne tarda pas à se séparer, et prit le nom de Mme de Cosel. Auguste II lui fit construire à Dresde un superbe palais, qui porte encore aujourd'hui le nom de cette favorite, et où elle éprouva tout ce que le luxe et la volupté peuvent offrir de plus séduisant. Disgraciée à la suite d'une intrigue de cour et après neuf ans de faveur, pendant lesquels elle avait entraîné le roi dans de folles dépenses, elle fut conduite au vieux fort de Stolpen, où elle mourut après un emprisonnement de quarante-cinq ans.

COSENTIN, INE adj. (ko-zan-tain, i-ne). Géogr. Habitant de Cosenza ; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les Cosentins*. La population *COSENTINE*.

COSENZA, autrefois *Consentia*, ville du royaume d'Italie, chef-lieu de la Calabre Citérieure et du district de ce nom, à 246 kilom. S.-E. de Naples, au confluent du Crati et du Bussento, à 17 kilom. de la Méditerranée ; 10,000 hab. Archevêché, cour criminelle de la province, tribunal civil, collège royal, académies scientifiques ; place de guerre. Commerce de soie, de vins, d'huiles ; poteries, quincailleries. Située au pied de l'Apennin, dans une position agréable et riante, elle est entourée d'une campagne fertile qui produit en abondance des vins exquis, du safran, de la manne, du lin et des plantes médicinales. Aux environs de la ville se trouve la vaste forêt de Sila, refuge de brigands calabrais. Cosenza possède quelques monuments remarquables, entre autres : une belle cathédrale, ornée de plusieurs reliques et d'un grand nombre d'inscriptions antiques ; un vaste château, plusieurs couvents et un bel hôpital. Cette ville, qui a été si souvent citée par les historiens romains, fut autrefois capitale du Brutium ; elle tomba au pouvoir d'Annibal pendant la seconde guerre punique, fut assiégée et prise par Alaric, qui y mourut en 412, et fut enterrée par ses soldats dans le lit du Bussento ; plus tard, elle eut beaucoup à souffrir de l'invasion des Sarrasins qui la saccagèrent ; ils en furent eux-mêmes chassés par les Normands, qui s'y établirent en 1130. Au XVI^e et au XVII^e siècle, Cosenza fut encore prise et pillée par les Turcs, à plusieurs reprises, désolèrent toute cette partie du littoral de la Méditerranée.

COSENZA (Jean-Charles, le baron), auteur dramatique italien, né dans le royaume de Naples vers 1771, mort vers 1851. Auteur de plusieurs centaines d'ouvrages dramatiques, il aurait laissé un nom durable, s'il eût écrit avec moins de hâte et de négligence, et s'il eût mis plus de soin et de sobriété dans ses compositions. Il fut un des plus fougueux romantiques de l'Italie. Admirateur de Victor Hugo, il imita plutôt Eugène Sue et Alexandre Dumas. Néanmoins plusieurs des comédies de Cosenza, entre autres le *Bonnet noir* (*Il Berretto nero*), ont du naturel, de la verve, et sont caractérisées avec un art qui en fait des compositions estimables. Malheureusement, nous le répétons, la plupart des pièces

de cet auteur sont écrites dans une langue inculte et dans un style incorrect.

COSÉSANS, en latin *Cosetani*, ancien peuple de l'Espagne Tarraconaise, au N., entre l'Ebre et le Rubricatus (Llobregat) ; au S.-E. des Lacetans. Ils avaient pour capitale Tarraco (Tarragone). Leur territoire fait aujourd'hui partie de la Catalogne.

Così fan tutte, opéra en deux actes et trois tableaux, paroles de Lorenzo da Ponte, musique de Mozart ; représenté en 1790. Ce chef-d'œuvre musical, que la scène moderne a repris avec le plus grand succès, a été écrit sur une pièce d'une naïveté primitive et d'une bouffonnerie médiocre. Voici le libretto, bien pauvre d'invention, mais utile à connaître pour mieux admirer un ouvrage d'un maître incomparable. Deux officiers, amoureux fous de deux jeunes sœurs passablement coquettes, menacent de pourfendre un philosophe qui s'est permis d'élever quelques doutes sur la fidélité de leurs belles. Ce personnage ne tient à l'intrigue par aucun lien direct, ni oncle, ni frère, ni cousin, c'est un inconnu, un étranger, un passant. Il est philosophe et il est sceptique. Telle est sa condition, tel son caractère. « Je ne suis pas un homme d'épée, dit-il aux deux ferrailleurs qui ont déjà mis flamberge au vent ; mais je vous parie 100 louis que, si vous me laissez conduire les choses à ma manière, vos deux infantes n'en feront ni plus ni moins que toutes leurs pareilles. » Les dames rentrent dans les fourreaux ; le pari est tenu, et le seigneur Alphonse, se mettant tout de suite à l'œuvre, annonce aux deux sœurs que leurs fiancés s'en vont en guerre sur un ordre pressant du grand-duc. En effet, les deux militaires arrivent en tenue de campagne, d'un air consterné, et jouent la douleur la plus profonde. Les adieux sont déchirants. On s'embrasse, on répand un déluge de pleurs, on jure de s'écrire deux fois par jour, et, après bien des gémissements et des sanglots, les deux braves s'arrachent à grand-peine des bras de leurs maîtresses inconsolables. Mais, sortis par une porte, ils rentrent par une autre, affublés de costumes indescritibles, d'une friperie épouvantable. Ainsi équipés, ces aimables inconnus s'entretiennent familièrement avec la soubrette, et demandent, sans autre cérémonie, à faire la cour à ces dames. A leur vue, les deux belles, Fleurette-Lys et Dorabella, poussent un cri d'horreur : « Fil des animaux ! A la porte, les Tartares ! Voilà vraiment des mines, et des accoutrements, et des tournures à nous faire oublier nos bien-aimés ! » Là-dessus, le philosophe entre d'un air affable, et, s'adressant aux deux ours mal léchés, il les salue comme de vieux camarades, revenus de loin. Fort étonnées, les deux sœurs ne lui font pas compliment du choix de ses amitiés, et se retirent dans une attitude pleine à la fois de majesté et de mépris. Restés seuls, les trois amis rient de bon cœur. Le stratagème a réussi, mais la forteresse ne s'est pas rendue. On a recours aux grands moyens. Guillaume et Fernand, repoussés d'une façon si cruelle, déclarent que des cosques de leur qualité ne sauraient survivre à un tel affront, et avalent, séance tenante, une demi-livre d'arsenic. Les voilà donc à l'agonie. Ce trépas subit, évidemment causé par leurs ruses, commence à toucher les deux jeunes femmes. Elles mandent vite un médecin ; celui-ci ne se fait pas attendre. C'est Despine, la soubrette, en robe doctorale. Elle fait des conjurations avec une baguette aimantée, et ordonne à ses maîtresses de s'approcher des mourants, de les mettre sur leurs genoux. La cure est merveilleuse. Les deux malades sont si bien guéris qu'ils s'aventurent à demander un baiser. Cette faveur est vaillamment refusée. Mais les deux officiers s'avisent de changer de rôle ; et nos belles, ayant chacune pour soupçonner le fiancé de sa sœur, résistent encore, mais arrivent, en dépit d'elles, jusqu'à la signature du contrat inclusivement. Tout à coup le tambour bat : c'est l'armée qui revient triomphante. Sauve-qui-peut... On pousse les deux cosques dans la pièce voisine. Bientôt débarrassés de leurs fourrures grotesques, ils rentrent, dissimulant sous un air honnête leur violente indignation. Mais que signifient ces lumières, ces apprêts, ce trouble, ces papiers, ce contrat, ces signatures ? On les a donc trahis. Les deux sœurs demandent grâce et pitié. C'est ce coquin de philosophe qui les a mises à mal. « *Così fan tutte* (Ainsi font toutes), répond le philosophe en se frottant les mains. — Après tout, s'écrient Fernand et Guillaume, autant épouser celles-ci que d'autres. Le contrat de mariage est tout dressé ; qu'on aille seulement querir un vrai notaire. »

Malgré l'extrême simplicité de l'intrigue et la grossièreté des moyens dramatiques, la pièce ne manque pas de situations musicales, et c'est là un grand point. C'est sur ce canevas vieilli que Mozart a écrit une partition d'une pureté de style exquise, d'une limpidité, d'une grâce ravissante. C'est une musique presque divine, souriante, angélique, éthérée. Pour peu que le morceau se prête à un sentiment tendre ou élevé, le maître oublie la scène, les convenances ou les exigences du sujet qu'il a choisi, et la différence des genres, pour s'abandonner à son cœur ; il s'attendrit, il s'exalte ; il n'est plus à ses pantins ; il monte aux plus hautes régions de l'art lyrique ; il pleure de vraies larmes ; il interprète des paroles ridicules et des situations bouffonnes

par un pathétique sublime. La partition de *Così fan tutte* a trente et un morceaux, sans compter l'ouverture. Il est bien regrettable que, dans les reprises actuelles de cet opéra, les chanteurs et les directeurs s'arrogent le droit de retrancher ou de transposer plusieurs morceaux. Les transpositions peuvent se tolérer à la rigueur, si les artistes n'ont pas assez de moyens dans la voix ; mais, quant aux mutilations et aux changements arbitraires, aux corrections après la note, c'est un abus injurieux pour le maître et pour le public. L'œuvre de Mozart débute par trois jolis trios d'hommes, tous les trois charmants. On remarque ensuite un duo ravissant, une cavatine, chef-d'œuvre de grâce et d'ironie ; un fort joli chœur, un grand quintetto, morceau de premier ordre, dont Rossini s'est souvenu dans *Sémiramide* ; un fort beau trio, un sextuor superbe, un trio bouffé d'une verve étincelante, le magnifique finale du premier acte, enfin plusieurs airs et récitatifs, qui rendent cette musique, simple et pure, bien supérieure au fracas moderne. Quand on veut connaître cet ouvrage à Paris, on en adapta la musique à une pièce intitulée : le *Laboureur éhémiois*. En 1863, MM. Michel Carré et Jules Barbier ont arrangé en opéra-comique, pour le Théâtre-Lyrique, la comédie de Shakespeare *Love's labours lost* ; mais, en changeant l'ancien canevas, les auteurs de la traduction ont gâté la musique du maître de Salzbourg.

Pour convaincre nos lecteurs du mérite de l'œuvre de Mozart, nous transcrivons ici deux morceaux : 1^o La *Sérénade*, moins insolente que celle de *Don Juan*, mais plus gaie et légèrement moqueuse ; 2^o la cantilène : *Una aura amorosa*, qui, avec l'air du ténor dans l'*Enlèvement au sérail*, le duo : *Locci darem* de *Don Giovanni*, et les romances de Chérubin dans les *Nozze*, ont valu à Mozart le surnom de divin.

SÉRÉNADÉ.

Andante.

Les ser-ments, es-
-sain fri-vo-le, Sur ton
ai-le, bri-se fol-le,
A-vec l'heu-re qui s'en-
-vo-le, Dis-pa-rai-sent, et
sans re-tour, Et, sans re-
-tour, Tout sou-bli-e,
-tout s'ef-fa-ce. A l'as-pect de tant de
grà-ce, Comme on voit
fon-dre la gla-ce, Aux ray-
-ons br-lants du jour. Aux ray-
-ons br-lants du jour.

CANTILÈNE.

Andante cantabile.

Le ten-dre zé-
-phy-re Mur-mu-re et vient
ui-re Au cœur qui sou-
-pi-re Le char-me d'ai-
-mer. L'a-mour, dans sa
tra-me, Bien-tôt prend notre
à-me ; En vain, à sa

flam-me On veut la fer-
-mer. En vain
A sa flam-me On
veut la fer-mer. La nuit sombre en-
-co-re. Le ciel qui se
do-re Des feux de l'ou-
-ro-re, Ce nom qu'il a-
-do-re Vont tout a-ni-
-mer. Ce feu qui dé-vo-re Ne
peut se cal-mer, Ne peut se cal-
-mer, Ne peut se cal-mer. Lo-
ten-dre zé-phy-re Mur-
-mure et vient di-re, Au
cœur qui sou-pi-re, Le
char-me d'ai-mer, Au cœur
qui sou-pi-re, Le
charme d'ai-mer. Le ten-dre zé-
-phy-re Vient di-re :
Il faut ai-mar!

Cosima, drame en cinq actes, avec prologue en prose, par G. Sand, représenté pour la première et seule fois sur le Théâtre-Français, le 2 mai 1840. Cosima, l'héroïne du drame, est mariée avec un bon bourgeois de Florence, honnête homme qui aime tendrement sa femme, mais peu romanesque de sa nature et qui ne sent rien des vagues rêveries de l'amour idéal. Cosima, incomprise, se trouve très-malheureuse, et, tout en estimant beaucoup son mari, ne peut s'empêcher d'en aimer un autre ; cet autre est Ordonio, qui a résolu sa perte, non par amour, mais par haine. Ordonio est un de ces hommes qui se vengent sur le sexe féminin de la gêne insupportable que l'ordre social impose à leurs passions et à leurs instincts. Cosima n'ignore pas combien elle a tort de céder à ce penchant coupable que rien ne justifie. Aussi l'angoisse du débat qui s'élève dans son âme la porte à tout avouer à son oncle, prêtre indulgent et sage, qui lui donne d'excellents conseils, et cherche à lui rendre le calme en combattant ce fol amour par le raisonnement et le devoir. Mais que peuvent de telles armes contre l'imagination d'une femme incomprise ? Elle promet d'oublier Ordonio, et elle n'oublie que sa promesse, parce que le langage insidieux de l'amant a pour elle un attrait irrésistible. La passion l'entraîne même si loin que le monde commence à en médire, et que la jalousie du mari, réveillée par des amis officieux, amène un fâcheux éclat en défiant Ordonio. Un duel devient inévitable. L'époux tendre et dévoué va risquer sa vie contre celle d'un misérable suborneur qui a voulu se jouer de son honneur. Alors Cosima sent le remords s'emparer d'elle, quoiqu'elle n'ait péché que d'intention ; elle veut à tout prix sauver son mari, et ne trouve

d'autre moyen que d'éloigner Ordonio en feignant d'être prêt à le suivre; mais avant de tenter cette démarche, elle a soin d'avaler un poison qui doit l'enlever à son séducteur au moment où il se croira sûr du triomphe. Cependant Ordonio, qui se croit maître de Cosima, ne se soucie point de fuir, et Cosima meurt victime inutile de sa passion. Un commensal de son mari, sorte de complaisant qui veillait sur elle avec une adoration muette et respectueuse, se charge de la venger avec son poignard. Le lendemain de la première représentation, G. Sand retirait son drame du théâtre, obéissant ainsi aux justes conseils de la critique et du froid accueil du public : « Quand le parterre, dit M. J. Janin, a prêté une oreille attentive et vengeresse pour entendre prononcer le nom illustre entre tous les noms illustres, alors il a bien fallu ne plus douter : *Cosima* était bien, en effet, de G. Sand; et si vous saviez quel profond étonnement, comme la consternation était générale, et avec quel respect tout rempli de chagrin, cette funeste chute a été accueillie !... Voilà comment, pour avoir voulu transporter sur un théâtre une de ses plus belles créations, un des plus grands écrivains de ce temps-ci et de bien d'autres temps n'a abouti qu'à une composition lamentable. Il est très-heureux que le succès n'ait pas accompagné ces efforts stériles; cela prouve notre respect pour les chefs-d'œuvre. »

Nous n'avons parlé de *Cosima* que pour avoir l'occasion de dire que c'est par là que G. Sand débutait au théâtre, et surtout pour constater le chemin parcouru depuis *Cosima* jusqu'au *Marquis de Villemér*, en passant par les *Beaux-messieurs de Bois-Doré*. Certes, ce n'est pas le théâtre qui a tressé ou tressera jamais à l'auteur d'*Indiana* ses plus belles couronnes; du moins, nous ne le pensons pas. Mais il a prouvé, par les pièces que nous venons de citer, ce que peut faire la volonté venant en aide au génie.

Cosimo, opéra-bouffe en deux actes, paroles de Saint-Hilaire et de Paul Dupont, musique d'Eugène Prévost, représenté à l'Opéra-Comique le 13 octobre 1835. Le livret est une imitation d'un canevas italien. Un prince échange ses vêtements avec ceux d'un ouvrier peintre, nommé Cosimo, et court les aventures. La musique est agréable. Après une sémillante ouverture, on remarque un air de basse bien traité : *O mon cuguste maître ! l'air de Cosimo : Avec mon Angéla j'ai perdu le courage*, et le chœur des douairières au premier acte; dans le second, une valse et une saltarelle chantée par Chollet et Mme Rifaut.

COSIN (Jean), théologien anglais, né à Norwich en 1594, mort en 1672. Il obtint divers bénéfices, dont il fut dépouillé en 1641 comme suspect de papisme. Forcé de s'ex-patrier, il se rendit en France, devint chapelain de la maison protestante de la reine Henriette, puis retourna en Angleterre après l'avènement de Charles II, et fut nommé évêque de Durham (1660). Cosin a composé quelques ouvrages, entre autres : *Historie ecclésiastique du canon de la sainte Ecriture* (Londres, 1657); *Historia transsubstantiationis papalis* (1675, in-8°).

COSINI (Silvio), sculpteur italien, né à Fiesole, près de Florence, au xvi^e siècle. Il étudia sous Michel-Ange, qu'il aida dans plusieurs de ses travaux. Fiesole, Florence, Gènes et Milan possèdent des ouvrages de cet artiste distingué. On admire surtout, dans cette dernière ville, les sculptures de la chapelle de la *Madonna dell'Albero*, dans la cathédrale.

COSINUS s. m. (ko-si-nuss — du préf. *co*, et de *sinus*). Géom. Sinus du complément d'un angle, par opposition au sinus de cet angle, qui garde le nom exclusif de sinus : *Le carré du rayon égale la somme des carrés du sinus et du cosinus*. *Cosinus verse*. Nom que l'on donnait autrefois au diamètre diminué du sinus verse. V. **SINUS**.

— **Encycl.** Géom. Le *cosinus* est la plus importante des six fonctions trigonométriques. Le *cosinus* d'un angle est le rapport à une longueur droite de sa projection orthogonale sur un axe avec lequel elle fait l'angle en question. Le *cosinus* a donc été introduit pour servir à traduire en relations métriques celles des propriétés des figures qui supposent l'intervention de constructions projectives.

Cette indication seule suffit à donner une idée des cas où la fonction qui nous occupe s'introduira naturellement dans les calculs.

Le *cosinus* est essentiellement capable des signes + et —, dont l'échange doit se faire chaque fois que, l'angle croissant d'une manière continue, la projection de la droite mobile sur l'axe fixe se fait dans un sens ou dans l'autre, dans le sens regardé comme progressif ou dans le sens rétrograde.

Le *cosinus* d'un angle nul est 1; celui d'un angle de 180° est —1; celui d'un angle droit est nul.

Le *cosinus* d'un angle négatif est égal au *cosinus* du même angle pris positivement; les *cosinus* de deux angles supplémentaires sont égaux et de signes contraires; ceux de deux angles dont la somme est 2π sont égaux et de même signe; ceux de deux angles différant entre eux de π sont égaux et de signes contraires; enfin

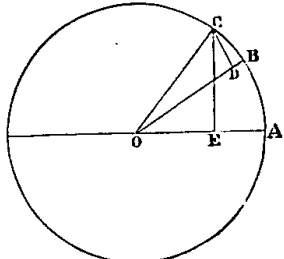
$$\cos\left(\frac{\pi}{2} - x\right) = \sin x,$$

$$\text{et } \cos\left(\frac{\pi}{2} + x\right) = -\sin x.$$

Le *cosinus* de la somme de deux angles *a* et *b* s'exprime par la formule

$$\cos(a+b) = \cos a \cos b - \sin a \sin b,$$

qui résulte presque immédiatement du théorème de Carnot sur la projection d'un contour fermé. Soient AOB et BOC les deux an-



gles *a* et *b* placés au centre d'un cercle de rayon 1 : le *cosinus* de (*a*+*b*), qui est OE, est la projection sur OA du contour OBC, dont les côtés OD et DC sont, l'un, le *cosinus* de *b*, et l'autre son sinus. D'ailleurs, les angles sous lesquels se font les projections de OD et DC sont *a* et $\frac{\pi}{2} + a$; il en résulte

$$\cos(a+b) = \cos a \cos b - \sin a \sin b.$$

En supposant *b* égal à *a*, dans la formule précédente, on en tire

$$\cos 2a = \cos^2 a - \sin^2 a = 2 \cos^2 a - 1;$$

d'où

$$\cos a = \sqrt{\frac{1 + \cos 2a}{2}}.$$

formule qui donne le *cosinus* de la moitié d'un angle en fonction du *cosinus* de cet angle, et qu'on transforme, pour la pratique, en

$$\cos \frac{1}{2} a = \sqrt{\frac{1 + \cos a}{2}}.$$

La formule de Moivre (v. **MOIVRE**) donne en général

$$\cos ma = \cos m a - \frac{m(m-1)}{1 \cdot 2} \cos^{m-2} a \sin^2 a + \frac{m(m-1)(m-2)(m-3)}{1 \cdot 2 \cdot 3 \cdot 4} \cos^{m-4} a \sin^4 a \dots$$

Cosinus d'un angle imaginaire. Si dans l'équation

$$y^2 + x^2 - 1 = 0,$$

on donne à *x* une valeur plus grande que 1, il en résulte pour *y* une valeur imaginaire

$$\pm \sqrt{x^2 - 1} \sqrt{-1},$$

y et *x* donnant cependant une somme égale à 1, *y* et *x* peuvent être considérées comme le sinus et le *cosinus* d'un même angle, qui est alors imaginaire sans partie réelle. Cet angle est représenté par le double du secteur de l'hyperbole équilatère

$$y^2 + x^2 = -1$$

compris entre l'axe transverse, le rayon vecteur, mené de l'origine au point *xy*, et l'arc de la courbe qui s'étend de ce point au sommet de l'axe transverse (v. **INTEGRALE**, **PÉRIODE**); le *cosinus* d'un angle en partie réel et en partie imaginaire, satisfaisant à l'équation

$$y^2 + x^2 = 1,$$

que l'on obtient en comptant sur le cercle, à partir du diamètre origine, un secteur dont le double soit la partie réelle de l'angle, et, sur l'hyperbole équilatère tangente au cercle à l'extrémité de l'arc qui limite ce secteur, un secteur hyperbolique dont le double soit la partie imaginaire de l'angle.

La fonction *y* = *cos x* a pour dérivée

$$y' = -\sin x;$$

en effet

$$\begin{aligned} \frac{dy}{dx} &= \cos\left(x + \frac{dx}{2}\right) - \cos x \\ &= -2 \sin \frac{dx}{2} \sin\left(x + \frac{dx}{2}\right) \\ &= -\frac{\sin \frac{dx}{2}}{\frac{dx}{2}} \sin\left(x + \frac{dx}{2}\right), \end{aligned}$$

expression qui, à la limite se réduit à —sin *x*, la limite du rapport du sinus d'un arc infiniment petit, à cet arc, étant 1. V. **SINUS**.

D'un autre côté, la dérivée de sin *x* est cos *x*, d'où résulte que les dérivées successives de cos *x* sont

$$-\sin x, -\cos x, +\sin x, +\cos x, -\sin x, \text{ etc.}$$

Si l'on suppose l'arc *x* nul, les dérivées se réduisent à

$$0, -1, 0, +1, 0, \text{ etc.};$$

de sorte que la formule de Maclaurin donne

$$\cos x = 1 - \frac{x^2}{1 \cdot 2} + \frac{x^4}{1 \cdot 2 \cdot 3 \cdot 4} - \frac{x^6}{1 \cdot 2 \cdot 3 \cdot 4 \cdot 5 \cdot 6} + \dots;$$

d'un autre côté, on trouve

$$\sin x = x - \frac{x^3}{1 \cdot 2 \cdot 3} + \frac{x^5}{1 \cdot 2 \cdot 3 \cdot 4 \cdot 5} - \dots,$$

et

$$e^x - 1 + \frac{x}{1} + \frac{x^2}{1 \cdot 2} + \frac{x^3}{1 \cdot 2 \cdot 3} + \frac{x^4}{1 \cdot 2 \cdot 3 \cdot 4} + \dots$$

En remplaçant dans cette dernière, successivement, *x* par $x\sqrt{-1}$ et par $-x\sqrt{-1}$, elle donne

$$e^{x\sqrt{-1}} = \cos x + \sqrt{-1} \sin x$$

$$\text{et } e^{-x\sqrt{-1}} = \cos x - \sqrt{-1} \sin x;$$

d'où l'on déduit

$$\cos x = \frac{e^{x\sqrt{-1}} + e^{-x\sqrt{-1}}}{2},$$

$$\text{et } \sin x = \frac{e^{x\sqrt{-1}} - e^{-x\sqrt{-1}}}{2\sqrt{-1}},$$

formules qui sont dues à Euler.

COSISMAL, **ALE** adj. (ko-si-smal, a-le). Syn. de **SISMAL**.

COSKINOMANCIE s. f. V. **COSKINOMANCIE**.

COSLIN, ville de Prusse. V. **CÆSLIN**.

COSMACETI ou **COSMACETTI** s. m. (ko-sma-sé-ti). Sorte de vinaigre de toilette.

COSMANTHUS s. m. (ko-sman-tuss — du gr. *kosmos*, ornement; *anthos*, fleur). Bot. Syn. de **PHACÉLIE**.

COSMAO-KERJULIEN (Julie-Marie), baron de l'empire, contre-amiral, sénateur, né à Châteaulin (Finistère) le 29 novembre 1761, mort à Brest le 17 janvier 1825. Son père, notaire royal de la petite ville de Châteaulin, voulait lui faire embrasser sa carrière; mais le jeune Cosmao, emporté par une vocation invincible pour la marine, s'échappa de la maison paternelle, à peine âgé de quinze ans, et alla retrouver à Brest son frère aîné, Cosmao-Dumanoir, alors attaché au comte Hector en qualité de secrétaire des commandements. Son frère le fit embarquer comme volontaire à bord de la frégate *Aigrette*, avec laquelle il fit une campagne d'un an aux Antilles. A son retour, il passa sur la frégate *Oiseau*, à bord de laquelle il assista à un combat de deux heures, en vue de Bordeaux, contre une frégate anglaise de premier rang, combat qui se termina par la défaite et la fuite de celle-ci. Quelques mois après, l'*Oiseau* attaquait, dans l'ouest de Belle-Ile, un corsaire anglais de 24 canons de douze, et s'en empara après un engagement très-vif, qui dura une heure et demie. Le jeune Cosmao fit preuve, en ces diverses circonstances, du plus rare sang-froid. En janvier 1779, il s'embarqua sur l'*Hirondelle*, brick de 20 canons. L'*Hirondelle* fut attaquée, le 6 septembre suivant, par deux corsaires anglais, l'un de 14 canons et l'autre de 12, qu'elle contraindit à prendre la fuite, en fort mauvais état, après trois heures d'un combat opiniâtre. Quinze jours après, l'*Hirondelle* rencontrait un autre corsaire anglais de 16 canons, qu'elle forçait de se jeter à la côte à l'entrée de la rivière de Surinam. Le 10 juillet de l'année suivante, l'*Hirondelle* regagnait le port, de concert avec la corvette le *Lively*, et en remorquant deux bâtiments richement chargés, de la compagnie des Indes, que les deux vaisseaux français avaient pris, lorsqu'ils tombèrent, de nuit, au milieu d'une escadre anglaise, à laquelle l'*Hirondelle* n'échappa que grâce à la supériorité de sa marche. En 1781, Cosmao fut nommé lieutenant de frégate et fit successivement, sur les vaisseaux le *Pégase* et le *Protecteur*, diverses croisières très-fructueuses dans l'Océan. En 1783, il fut chargé du commandement de la flûte le *Fidèle*, avec laquelle il alla porter des vivres aux bâtiments de la station de Terre-Neuve. Il fut assailli, au retour, par une tempête des plus violentes, qui le démita complètement et le mit en grand danger de couler bas. En 1786, Cosmao fut nommé sous-lieutenant de vaisseau, et fit, en cette qualité, à bord de la *Lourde*, de la *Vigilante* et de la *Dorade*, diverses campagnes dans les mers du Nord et aux îles du Vent. En 1787, il fut promu au commandement du *Vanneau*; puis, deux ans après, à celui de la gabare la *Boulonnaise*, qu'il conserva pendant plus de deux ans. Nommé lieutenant de vaisseau au mois de juin 1792, il passa sur le *Brave*; puis, l'année suivante, il monta, en qualité de capitaine de vaisseau, sur la frégate la *Sirène*, à bord de laquelle il fit une campagne d'environ un an dans la Méditerranée. De 1793 à 1795, il commanda successivement le *Centaure*, le *Commerce-de-Marseille* et le *Duguay-Trouin*, puis, enfin, le *Tonnant*, de la division du vice-amiral Martin. Cette division, forte de sept vaisseaux, ayant été attaquée, le 12 mars 1795, sous le cap Nollis, par une armée anglaise de douze vaisseaux, le *Tonnant* eut à soutenir, lui quatrième, pendant trois heures et demie, tout le feu de l'armée ennemie. Deux vaisseaux français furent pris; mais, le lendemain, les cinq autres s'emparèrent du *Berwick*, de 74 canons, et de la frégate *Alceste*, de 40 canons; ce fut le *Tonnant* qui combattit et amena cette dernière. Au mois de juillet suivant, le *Tonnant* soutint seul un combat de deux heures contre deux vaisseaux anglais qui voulaient s'opposer à son entrée dans le golfe de Fréjus. Cosmao fut nommé chef de division à la suite de ce combat. De 1797 à 1805, il passa successivement commandant à bord du *Jean-Jacques-Rousseau*, du *Tyrannicide*, du *Jemmapes*, de l'*Océan*, de l'*Alliance* et du *Mont-Blanc*, avec lesquels il fit diverses campagnes dans la Méditerranée, l'Océan et les colonies. En 1805, Cosmao commanda le

Pluton, de l'escadre de l'amiral Villeneuve. Cette escadre appareilla de Toulon le 30 mars, fut ralliée le 9 avril, devant Cadix, par un vaisseau français et l'amiral espagnol Gravina, ce qui porta ses forces à quatorze vaisseaux, six frégates et quatre bâtiments légers; puis elle fit voile pour les Antilles, et mouilla le 13 mai dans la rade de Fort-Royal, à la Martinique. Là, Cosmao fut détaché de l'escadre, avec le *Pluton*, le *Berwick*, la frégate la *Sirène* et trois corvettes, pour aller attaquer le Diamant, rocher inhabité, situé au S.-O. de l'île de la Martinique, à peu de distance du Fort-Royal, et défendu par une garnison de 200 soldats et marins, quatre canons de 24, deux de 18 et une caronade de 32. Cosmao appareilla du Fort-Royal le 29 mai au soir : il emmenait à bord de sa division environ 200 hommes de troupes. Le 30, il débarqua ses troupes, et, le 2 juin, le Diamant capitula. Le 4 juin, Cosmao rentra victorieux au Fort-Royal, avec sa division et la garnison du Diamant. L'escadre, en revenant en Europe, ayant rencontré, le 22 juillet, à la latitude du cap Finistère, l'armée anglaise de l'amiral sir Robert Calder, un combat s'engagea, dans lequel Cosmao se dévoua deux fois successivement : la première fois, pour sauver un vaisseau espagnol, le *Firme*, qu'il ne put empêcher toutefois de tomber au pouvoir des Anglais; la deuxième fois, pour couvrir les trois vaisseaux le *Terrible*, l'*Espana* et l'*America*, très-maltraités par le feu de l'ennemi; il réussit à sauver ces trois derniers vaisseaux. Au funeste combat de Trafalgar, le 21 octobre 1805, Cosmao montra la plus grande valeur, et soutint victorieusement un combat inégal, avec le *Pluton*, contre un vaisseau anglais de 80, que vinrent ensuite soutenir deux autres bâtiments de même force. Le combat étant fini, le *Pluton* rallia l'amiral Gravina, puis fit voile, avec lui et les quatre vaisseaux français et les six espagnols qui restaient de l'armée alliée, pour Rota, où ils mouillèrent le 21 dans la nuit. Le lendemain, l'infatigable Cosmao sortait de la rade avec deux vaisseaux français, deux espagnols, cinq frégates et deux corvettes, rejoignant les Anglais, et leur reprenait deux vaisseaux espagnols, un à trois ponts, monté par l'amiral Alava, un autre de 80 canons, et quelques vaisseaux français. Cette belle conduite valut à Cosmao la grande croix d'Espagne de 1^{re} classe et le grade de contre-amiral. Au mois d'août 1806, il porta son pavillon d'abord sur l'*Amiral*, puis sur le *Commerce-de-Paris*, et fit plusieurs croisières dans la Méditerranée. En 1809, Cosmao traversa, avec cinq vaisseaux et deux frégates, une armée anglaise qui bloquait Toulon, et parvint à faire entrer à Barcelone un convoi de cinquante voiles. En 1809, en 1810 et jusqu'au mois d'octobre 1811, Cosmao fit encore diverses croisières dans la Méditerranée à bord des vaisseaux le *Robuste*, le *Majestueux* et le *Commerce-de-Paris*; puis il alla dans l'Escadre avec le *Tilsitt*, vaisseau de 80 canons, de l'armée de l'amiral Missiessy. Il y passa vingt mois, après lesquels il revint à Toulon, monter le *Wagram*, de la division Emeriau. Le 5 novembre 1813, il sauva, par son courage et ses savantes manœuvres, plusieurs vaisseaux de l'avant-garde enveloppés par les Anglais, ainsi que les deux frégates la *Pénélope* et la *Melpomène*. Au mois de février 1814, le contre-amiral Cosmao, ayant été chargé de protéger l'entrée à Toulon du vaisseau le *Scipion* qui venait de Gènes, appareilla le 12 avec trois vaisseaux et trois frégates. Des le lendemain, il fut rencontré, dans le S.-O. de Fréjus, par l'armée navale de sir Edward Pellew (depuis lord Exmouth), forte de quinze vaisseaux, dont sept à trois ponts, à laquelle il ne réussit à échapper que par les plus habiles et les plus savantes manœuvres. En 1814, Corfou ayant été remis aux puissances alliées, Cosmao fut chargé de s'y rendre pour en ramener la garnison en France. A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon qui, en 1810, avait fait Cosmao baron de l'empire, avec une dotation de 4,000 fr., le nomma, le 10 avril 1815, à la préfecture maritime de Brest, et l'éleva, le 2 juin suivant, à la dignité de sénateur. Destitué au mois de juillet 1815, à la seconde Restauration, Cosmao se trouva tout d'un coup sans solde et sans pension de retraite, après trente-six ans de service effectif, pendant lesquels il avait fait vingt-cinq campagnes et assisté à onze combats. Toutefois, il finit par être admis à la retraite de son grade, à compter du 1^{er} janvier 1817. Il se retira à la campagne, où il termina paisiblement ses jours au milieu de sa famille.

COSMARION s. m. (ko-sma-ri-on — du gr. *kosmarion*, petit ornement). Bot. Genre d'algues microscopiques, de la tribu des desmidiées, comprenant plus de trente espèces, qui habitent les eaux douces, surtout les eaux stagnantes : *La reproduction a lieu de deux manières dans les COSMARIONS*. (Brébisson.)

COSMAS, surnommé **Indicopleustes**, c'est-à-dire navigant dans l'Inde, géographe et voyageur, né à Alexandrie, vivait dans le vi^e siècle. Il commerça longtemps en Ethiopie, en Arabie et dans l'Inde, embrassa ensuite la vie religieuse, et écrivit divers ouvrages géographiques ou théologiques, dont le plus important était une *Description de la terre*, aujourd'hui perdue. Le seul de ses ouvrages qui nous soit parvenu est la *Topographie chrétienne* (en grec), où se trouvent les plus cu-

rieux détails sur l'Inde et Ceylan, ainsi que la première mention sur la fameuse inscription d'Adalia, et où l'auteur, au nom de la Bible, nie la sphéricité de la terre, qui est, selon lui, un carré long, borné par des murailles qui se cintrent en voûte pour former le firmament. Son système sidéral est aussi bizarre. Vers le pôle nord se trouve une haute montagne, autour de laquelle tournent le soleil, la lune et les étoiles; les éclipses et les phases de la lune sont produites quand la montagne s'interpose entre cet astre et la terre, etc. D'après ces idées, on n'a pas lieu de regretter la perte des *Tables astronomiques* du même auteur. La *Topographie chrétienne* a été publiée pour la première fois en 1706, avec une version latine par le P. Montfaucon, dans sa *Collection des Pères et écrivains grecs*, d'après un manuscrit du x^e siècle que possède la bibliothèque de Florence.

COSMAS, jurisconsulte grec du x^e siècle de notre ère, était *magister officiorum* à Constantinople sous le règne de Romain le Vieux. Il est l'auteur des *Sentences*, sortes d'instructions ministérielles qui accompagnent dans plusieurs manuscrits les *Novelles* édictées par cet empereur.

COSME s. m. (ko-sme — gr. *kosmos*, même sens). Antiq. gr. Nom donné à des magistrats crétois, au nombre de dix, qui furent créés pour contre-balancer l'autorité du roi.

COSME s. f. (ko-sme — par une confusion du gr. *komé*, chevelure, et *kosmos*, parure). Chevelure. Il Vieux mot.

COSME ou **CÔME** et **DAMIEN** (saints) étaient deux frères, médecins l'un et l'autre, nés en Arabie, et martyrisés ensemble sous Dioclétien, en 303, à Egée en Cilicie. La légende rapporte que les deux frères guérissaient les maladies les plus graves par la simple imposition des mains et par le signe de la croix. Ils sont les patrons des médecins et des chirurgiens. Des églises leur furent dédiées à Rome et à Paris. Leur fête se célèbre le 27 septembre.

— Iconog. La représentation la plus intéressante, et probablement l'une des plus anciennes que l'on ait des saints frères Côme et Damien, est une peinture à trois compartiments qui passe pour être l'œuvre de Fra Angelico, et qui se trouve au musée de Munich. Cette peinture retrace les divers épisodes du martyre des deux saints : dans l'un des compartiments, ils sont précipités dans l'eau du haut d'un rocher, avec leurs trois frères, et sont sauvés par des anges; dans le second, ils comparaissent devant le juge Lydas et refusent de sacrifier aux idoles; dans le troisième, ils sont attachés à des croix, tandis que leurs trois frères sont assaillis par des pierres et des flèches qui les touchent sans les blesser. — Le martyre des deux saints est encore représenté sur l'un des panneaux d'une *predella* de l'école italienne, que l'on a attribuée aussi à Fra Angelico, et qui figure au musée Napoléon III comme étant l'œuvre d'un des disciples de ce grand maître. Aux deux côtés de cette *predella* sont placées les armes des Médicis : on sait que plusieurs membres de cette illustre famille portèrent le nom de Côme. — Le compartiment d'une autre *predella*, peinte par Pesello Peselli, et qui est au musée du Louvre, nous montre les saints frères visitant un malade et lui administrant des secours : le malade est couché à droite sur son lit; à gauche, une femme entre dans la chambre en tenant un plat. Cette peinture, et aussi celles qui sont attribuées à Fra Angelico, méritent l'attention, non-seulement comme spécimens de l'art italien primitif, mais comme représentations des mœurs et des costumes de l'époque où elles ont été exécutées.

Parmi les tableaux plus récents consacrés aux saints Côme et Damien, nous signalerons deux volets de triptyque, peints par Ambroise Francken le Vieux, et qui sont au musée d'Anvers. Sur l'un de ces volets, on voit, d'un côté, les deux saints frères occupés à pratiquer l'amputation de la jambe droite d'un malade; de l'autre côté, saint Côme debout, tenant l'épée, instrument de son martyre, et un vase à médicaments, indice de sa profession. L'autre volet représente le martyre des deux saints, et, sur le revers, saint Damien debout, tenant aussi une épée et une fiole à médicaments. Cette dernière figure et celle de saint Côme sont peintes en grisaille. Le vieux Francken a mis en scène, lui aussi, des personnages de son temps : la composition où l'on voit les deux frères amputant un malade est particulièrement curieuse en ce qu'elle nous montre l'intérieur d'un hôpital au xvi^e siècle. Le triptyque fut exécuté par Francken pour l'autel de la confrérie des chirurgiens, dans la cathédrale d'Anvers.

Nous citerons encore, entre autres représentations des saints Côme et Damien : un tableau de Lanfranc, au musée de Naples; un tableau de Lorenzo di Ricci, au musée des Offices, à Florence; une estampe de Mathews, où l'on voit un enfant agenouillé aux pieds des deux frères, qui portent chacun un vase à médicaments; une gravure, d'après I. Paulini, où ils sont figurés en costume florentin, tenant l'un une espèce de mortier, l'autre un livre ouvert; la Vierge, tenant l'enfant Jésus, est assise sur les nuages, etc. Dans la chapelle des Médicis, à Florence, se trouvent la statue de saint Côme, par Montorsoli, et celle de saint Damien, par Raphaël da Montelupo.

Cosme et Damien (ORDRE DES SAINTS). Or-

v.

dre de chevalerie qui, suivant quelques auteurs, aurait été créée à Jérusalem, vers 1030, pour récompenser des frères hospitaliers de leur zèle à soigner les pèlerins malades et à racheter les chrétiens tombés au pouvoir des infidèles. Il aurait été ainsi appelé parce que ces frères s'étaient placés sous le patronage des martyrs saint Cosme et saint Damien. De là aussi le nom d'*ordre des Martyrs* qu'il aurait porté. Le père Hélyot a prouvé que cet ordre n'a jamais existé, et que l'on a pris pour une institution chevaleresque une simple congrégation de chanoines réguliers.

COSME DE JÉRUSALEM, surnommé *Hagiotopite*, poète grec du viii^e siècle de notre ère, fut vendu par des Sarrasins, qui l'avaient pris sur mer, à saint Jean de Damas; il fut chargé de l'éducation de ce saint, puis devint évêque dans la Palestine. Cosme a composé une partie des *Odes du Triodum* des Grecs, et des *Hymnes*, dont treize ont été publiées dans la *Bibliotheca Patrum*.

COSME DE PRAGUE, historien bohémien, né en 1045, mort en 1125. Il fut secrétaire de l'empereur Henri IV, entra dans les ordres et devint doyen de l'église métropolitaine de Prague. Sa *Chronica Bohemorum*, le plus ancien monument de l'histoire nationale, a été publiée dans les divers recueils des historiens germaniques. Elle s'arrête à l'an 1125, et n'offre de véritable intérêt que pour les événements dont l'auteur a été le témoin.

COSME (le frère), chirurgien français. V. BASELHAC.

COSME DE MÉDICIS. V. MÉDICIS.

COSMÉE s. f. (ko-smé — du gr. *kosméd*, jorne). Bot. Syn. de *cosmos*.

COSMÉLIE s. f. (ko-smé-li — du gr. *kosméd*, jorne). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des épacridées, comprenant deux espèces, qui croissent en Australie : La *cosmélie rouge* est cultivée en Europe pour la beauté de ses fleurs. (C. Lemaire.)

COSMÈSE s. m. (ko-smé-se — du gr. *kosmos*, ornement). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des serricornes, comprenant cinq espèces brésiliennes.

COSMÈTE s. m. (ko-smé-te — gr. *kosmetés*, de *kosmos*, ordre, parure, décence). Antiq. gr. Magistrat athénien qui veillait sur les mœurs des jeunes gens.

— Antiq. rom. Esclave préposé à la garde-robe de son maître. En ce sens, le féminin est surtout usité, pour désigner une sorte de femme de chambre. « Sous les empereurs, Employé attaché à l'administration des gymnases : Le cosmète était chargé de diriger certains jeux, d'enregistrer les noms des éphèbes, et de maintenir parmi eux l'ordre et la discipline; il était aidé par un anticosmète et deux hypocosmètes ou sous-cosmètes. (V. Smith.)

— Entom. Genre d'araignées trachéennes, comprenant huit espèces, qui habitent le Brésil.

— **Encycl.** Les cosmètes étaient spécialement chargées de la toilette des dames romaines, et c'étaient elles qui préparaient les instruments, les objets et les substances nécessaires à l'habillage et à la parure de la patricienne, lorsque celle-ci se disposait à sortir du bain, après avoir été pommée et parfumée. Le nombre de ces esclaves était toujours en rapport avec la fortune et la coquetterie de celle à laquelle elles appartenaient. On les distinguait en *cosmètes* et en *cosmétistes*. Les cosmètes se divisaient elles-mêmes en *dépilatrices*, chargées du soin d'arracher les cheveux blancs; en *ciniflones*, ayant pour fonction de peigner les cheveux, et en *pietrices*, chargées de les brosser; en *pescastes*, dont l'emploi consistait à pommader et à insuffler les essences; en *ponceuses*, ayant pour fonction de ponceur le cou, les épaules, le haut de la poitrine, les mains et les pieds, avec une ponce préparée à cet effet; en *onctoristes*, chargées d'oindre la peau avec des huiles parfumées, afin de l'assouplir et de l'adoucir; en *phialistes*, qui appliquaient le blanc et le rouge sur le visage; en *stimmiges*, chargées de peindre les cils, les sourcils, les bords des paupières, et de teindre les têtes qui commençaient à grisonner; en *dropicistes*, dont la mission était de couper les cors, les ongles, les durillons. Les cosmétistes étaient les *vesticipes*, ou habilleuses; les *ornatrices*, ou artistes en parures et en ornements; les *catoptristes*, ou teneuses de miroirs; les *flambaries*, ou porteurs d'éventails; les *appréciatrices*, pour donner leur avis sur la toilette de la patricienne; les *parasites*, ou faiseuses de compliments, destinées à louer avec justesse le bon goût de l'habillage et la richesse des parures; les *cubiculaires*, qui remplissaient les fonctions de femmes de chambre; les *janitrices*, gardiennes des portes, chargées de veiller à ce que personne ne pénétrât dans le sanctuaire où se façonnaient les charmes, et les *toraires*, qui, armées d'un fouet, faisaient les fonctions de correctrices.

COSMÉTIQUE adj. (ko-smé-ti-ke — gr. *kosmêtikos*, de *kosméd*, je pare). Se dit des préparations de toilette qui servent à embellir et à conserver fraîches les parties extérieures du corps : *Préparations cosmétiques. Huile cosmétique. Savon cosmétique.*

— s. m. Substance cosmétique : *Un cosmétique. Faire usage de cosmétiques. L'eau pure est le meilleur des cosmétiques. (Maquell.)*

— s. f. Partie de l'hygiène qui traite des

cosmétiques et de leur usage : *Criton d'Athènes et la reine Cléopâtre avaient, dit-on, écrit des traités sur la cosmétique.* (Bouillet.)

— **Encycl.** Hist. Notre intention n'est point d'écrire ici une étude complète de la cosmétique, non plus que de donner les mille et les mille recettes par lesquelles les femmes — les hommes aussi — essayent de réparer les irrégularités outragées des années ou les injustices de la nature; nous ne tenterons pas davantage une discussion scientifique approfondie sur les dangers de la plupart de ces produits, dits hygiéniques, dont les miracles sont effrontément annoncés à la quatrième page des grands journaux, moyennant un franc ou même deux francs la ligne, et nous n'indiquerons point scrupuleusement la façon de fabriquer toutes les eaux ou pommades de Jouvence, ni leur mode d'emploi; un volume, un gros volume suffirait à peine à un tel travail, dont nous nous bornerons à ne tracer pour ainsi dire que le canevas, essayant toutefois de n'oublier rien d'essentiel; à d'autres de broder par-dessus.

La cosmétique est cette partie de l'hygiène qui a pour but d'entretenir le corps, de mettre en relief ses beautés, ses agréments, de l'embellir même, de le parer, de l'orne : *ars ornatrix*. Elle veut aussi, but plus difficile à atteindre, combattre la laideur, corriger les imperfections, les défauts, dissimuler les infirmités; alors elle devient *ars fucatrix*.

Les cosmétiques sont les substances solides, liquides ou gazeuses, employées par ces deux arts, arts redoutables, *artes metuendissimæ*, disait Martial.

Vous le pensez, l'usage des cosmétiques remonte à la plus haute antiquité. « Les femmes, dit le bibliophile Jacob, dans un petit livre à la fois très-curieux et charmant, les femmes, à quelque époque, à quelque nation qu'elles appartiennent, ayant dans leur vie un but essentiel, celui de plaire, ont évidemment adopté les mille moyens, les mille secrets qu'on leur a proposés pour étendre ou conserver leur empire. Bien loin de s'estimer heureuses des dons variés que leur a prodigués le ciel avec une profusion si remarquable, elles se sont imposé, comme étude essentielle, comme affaire principale, non-seulement de cultiver, mais encore d'accroître, et, autant que possible, de perpétuer leurs charmes. »

Esquissons à grands traits l'histoire de la cosmétique, et esquissons-la d'après les nombreux ouvrages dont nous donnons les titres à la fin de cet article, et parmi lesquels nous devons en distinguer trois, auxquels nous renvoyons particulièrement : le livre, très-curieux, du bibliophile Jacob, *l'Art de conserver la beauté* (Delahaye, 1858), que nous avons déjà cité; celui de MM. Piesse et O. Reveil, *Des odeurs, des parfums et des cosmétiques* (Baillière, 1865), très-savant et très-complet; enfin, celui du docteur Constantin James, *la Toilette d'une Romaine et cosmétiques d'une Parisienne* (Hachette, 1865), écrit d'une façon très-élégante.

Saint Jean nous dit, à propos des Juifs : « C'était leur coutume de répandre sur les morts des substances aromatiques, particulièrement de la myrrhe et de l'aloes, qui venaient d'Arabie. » Nous pouvons induire de ce renseignement que les Juifs faisaient aussi usage de ces parfums de leur vivant, malgré les sévères prescriptions de Moïse. Mais Jésus ne répondit-il pas à Judas, qui reprochait à Marie l'emploi d'une préparation empruntée aux banquets : « Laissez faire cette femme. C'est ma sépulture qu'elle prépare? »

En Orient, ce pays des fleurs enivrantes, où croît l'aloes, le bois de santal, l'arbre à encens, le balsamier, etc., dans cette contrée privilégiée de Dieu, ce coin de terre ensoleillée, on dut de bien bonne heure user de parfums et de cosmétiques. Pliny veut qu'en Orient soit placée l'origine de la parfumerie; la Bible, à chaque page, fait allusion aux aromates qu'on distillait. Aujourd'hui, les descendants de Zoroastre aiment encore passionnément les senteurs et les cosmétiques.

Chez les Scythes, c'est Hérodote qui nous l'apprend (*Métopomène*, clxxv), les femmes employaient, pour conserver leur visage, leurs épaules et leurs mains dans toute leur fraîcheur, une pâte composée d'encens, de bois de cèdre et de cyprès, broyés ensemble entre deux pierres, et arrosés d'huile; tous les soirs, elles s'en couvraient le visage. On voit que, bien avant Poppée, avait été trouvé le masque au mari.

Passons en Grèce maintenant, non pas à Thèbes ou à Sparte, qui chassaient les parfumeurs, comme faisant de l'huile un mauvais usage, mais à Athènes, la ville du plaisir par excellence, de la volupté, où les hétaires, si savantes en l'art de plaire, doivent avoir fait de la cosmétique une étude approfondie. C'est du ciel, du haut du mont sacré de la Thessalie, que leur fut apporté, disent les Grecs, et par l'indiscrette nymphe Cénone, le secret de la cosmétique. Cénone, en effet, était chargée de rechercher, d'inventer les moyens d'embellir le corps, d'entretenir les grâces, la jeunesse. C'était la parfumeuse de l'Olympe. Il y en avait trois autres avec elle : Ocyroé, Epione et Aglé. Circé se livrait aussi à la recherche des plantes efficaces pour la conservation de ses charmes redoutables. Sophocle nous montre Vénus, devant un miroir, parfumant ses cheveux, et Minerve répandant l'huile sur son chaste corps.

Sous Solon, l'usage des cosmétiques est

poussé à un tel excès, que le sage législateur est obligé de le défendre; mais les défenses de Solon ne réussissent pas mieux que les railleries de Socrate disant : « L'esclave et l'homme libre, quand ils sont parfumés, ont la même odeur. » Tous ces amants et toutes ces amantes de la volupté ne peuvent se résigner à ne point parfumer leur beau corps qu'ils aiment; c'est même pour eux une occupation délicate et grave, une préoccupation constante : ils ne dédaignent pas de distiller les huiles et de battre les pâtes. Nous voyons Aspasia composer, de la main qui avait écrit pour Périclès l'éloge funèbre des soldats morts pour la patrie, deux livres de recettes inventées et employées par elle. Aétius cite quelques fragments de ce singulier ouvrage. Apollonius a écrit aussi sur les parfums un livre *ex professo*. Hippocrate en parle longuement. Remontant plus haut encore, nous rencontrons Homère qui, dans l'*Iliade* (xxiii, 185), s'est occupé des cosmétiques; Aristote, à propos des pommades dont les Grecs ornaient leur tête avant les banquets; le poète comique Alexis, dont voici un passage du *Colon* qui montrera jusqu'à quel degré de raffinement ou de prodigalité les amants des Laïs et des Phryné avaient poussé l'usage des senteurs : « Pour se parfumer, il ne trempe pas ses doigts dans l'albâtre, coutume ordinaire du temps passé; mais il lâchait quatre colombes tout imprégnées d'essences diverses. Chacune portant un parfum particulier et différent des autres, elles planaient au-dessus de nous, et, de leurs ailes humides, faisaient pleuvoir leurs parfums sur nos robes et nos vêtements; moi aussi, ne soyez pas trop jaloux, j'ai été arrosé d'essence de violettes. »

Mais ce n'était point seulement la salle des banquets qui était parfumée; les convives eux-mêmes l'étaient aussi, et avec non moins de prodigalité et de raffinement. MM. Piesse et Reveil ont énuméré les divers parfums répandus sur le corps d'un convive. « Chaque partie du corps avait son parfum particulier : la menthe était recommandée pour les bras; l'huile de palmier, pour les joues et la poitrine; dans les sourcils, dans les cheveux, on mettait une pommade faite avec de la marjolaine; pour les genoux et le cou, on employait l'essence de lierre terrestre; cette dernière était réputée utile dans les orgies, ainsi que l'essence de roses; le coing fournissait une essence utile dans la lèthargie et la dyspepsie; le parfum extrait de feuilles de vigne entretenait la lucidité de l'esprit, et celui des violettes blanches était favorable à la digestion. »

Un détail encore, avant de passer d'Athènes à Rome, à propos des boîtes à parfums, déjà comme au temps d'Elisabeth et comme de nos jours, prétextes pour montrer sa richesse ou faire preuve de bon goût, témoignages, souvenirs de reconnaissance ou d'amitié, le plus souvent d'amour. « Les boîtes dans lesquelles on renfermait les onguents, disent les auteurs que nous venons de citer, étaient ordinairement d'albâtre, élégamment ornées, et devaient former un article important du mémoire du joaillier : on les nommait *alabastra*. C'étaient aussi des vases d'onyx. On conservait ces préparations dans l'huile, et on les colorait en rouge avec du cinabre et de l'orseille. » (Pliny.)

Nous avons dit qu'à Athènes l'usage des parfums et des cosmétiques était général et excessif; à Rome, cet usage devint aussi un excès, un abus, une extravagance, et ceci chez les hommes aussi bien que chez les femmes. Martial dit à Gallia : « Partout où tu vas, on dirait que la boutique de Cosmus (le parfumeur à la mode) t'accompagne; tu sais, ajoute le railleur, que mon chien pourrait embaumer tout comme toi !

Quod quacumque venis, Cosmum migrare putamus; Ilis, puto, posse meum sic bene olere canem.

Le même poète, s'adressant à un homme cette fois, lui reproche d'exhaler le baume, d'épancher l'odeur du cinnamome par tous les pores :

Balsama tu semper, cinnama semper oles.

C'est par les émanations de son corps, parfumé avec trop de prodigalité, que Plautus Plotius fut trahi dans la retraite où il se débattait aux poursuites des triumvirs.

Que ceux qui voudront pénétrer à fond les secrets de la toilette d'une Romaine aient recours au livre de M. Constantin James, ou bien encore aux poètes d'après lesquels il a écrit son livre charmant, à Catulle, à Tibulle, à Propertius, à Horace, à Ovide (les *Cosmétiques*), à Pliny enfin. Pour nous, nous allons nous borner à donner, d'après ces auteurs, la nomenclature de ces secrets.

Notre belle étend hors de son lit ses bras ronds et blancs; il est midi; elle secoue les pavots de Morphée; elle s'éveille. D'après Propertius, elle devrait d'abord se laver avec de l'eau, de l'eau pure :

Ac primum pura somnum tibi discute lymphas.

Mais elle ne croit pas, elle ne veut pas croire que le meilleur des cosmétiques, c'est l'eau du ciel, et la voilà répandant sur son beau corps les huiles merveilleuses, et puis se frottant avec les pâtes sans pareilles qu'on lui a vantées : c'est l'*helenium* (pommade à la germanée), le *lomentum* (savon de farine de fève), l'*œsype d'Athènes*, qui « devait son onctuosité au suc huileux de la toison des brebis. »

Demptus ab immundo vellere succus ovis.

C'est encore l'*alcynote*, qui rend plus brillant

que son miroir le visage de la beauté qui s'en sert.

Mais ce n'est là que la première scène de la comédie intime à laquelle nous allons assister jusqu'au bout, si vous le voulez bien. Donc, notre belle a ablutionné, lotionné, empaté sa poitrine, ses bras... et le reste; elle doit maintenant se laver les mains, et, pour cela, elle use d'un savon qui vient des Gaules. C'est un composé de graisse de chevreau et de cendre de hêtre, aromatisé par le cinnamome ou bien par le nard de Perse (*nardum persicum*).

Notre coquette doit ensuite songer à la bouche. Elle se raclera d'abord la langue avec un ressort d'acier. « J'ai vu au musée de Naples, dit M. Constantin James, notre cicérone, de petites *strigiles* (dont nous avons fait ébrillies), trouvées à Pompéi, qui avaient évidemment cette destination. » Après cela, notre merveilleuse se brossait les dents, afin de prévenir l'envahissement du tartre, dit Ovide :

... *Ne fuscet inertia dentes.*

Puis elle se gargarisait avec l'eau de Cosmus ou de Nicéas. Vient ensuite le tour de l'épilateur (*alipilus*), celui du pédicure, enfin celui de la coiffeuse, ou mieux des coiffeuses : l'une était chargée d'étager les boucles, l'autre de poser les nœuds; celle-ci tenait les peignes (d'ivoire, de buis) et les fers; celle-là répandait les parfums. C'est cette dernière que nous devons suivre dans ses fonctions. Le nombre des pommades employées par les dames romaines est incalculable. Rappelons seulement celle qui était attribuée à Cléopâtre, et dont la base était formée par la graisse d'ours (*ursinus adeps*), et dont les effets étaient déjà aussi merveilleux qu'aujourd'hui.

Mais la mode était alors de se teindre; la mode que disons-nous? la loi aussi. Toute femme faisant trafic de ses charmes ne pouvait porter des cheveux noirs; ils devaient être jaunes ou bleus. Messaline, quand elle sortait le soir du palais impérial, pour aller au coin des carrefours offrir, à prix d'argent, ses charmes aux fils de Romulus, dissimulait sous une perruque jaune ses noirs cheveux, nous dit Juvénal :

... *Nigrum flavo crinem abscondente galero.*

Mais si l'impératrice usait de perruques, les courtisanes de profession préféraient donner à leurs cheveux la couleur qui leur servait d'enseigne; pour cela, elles usaient de la lie de vinaigre, ou du jus de coing mélangé à celui du trône. D'autres hétaires teignaient aussi leur chevelure en bleu, comme le fait entendre Properce : « De ce que certaine femme se teint les cheveux en bleu, s'ensuit-il que ce soit une couleur honnête? »

An si cœruleo quædam sua tempora fuco

Tinxerit, tādico carula forma bona est.

Du moment où la chevelure noire était une marque distinctive d'honnêteté, combien les femmes répandues honnêtes devaient tenir à cette couleur! que de *cosmétiques* pour rendre noirs les cheveux blonds, les blancs aussi! Plinius cite diverses pommades, les unes ayant pour base le myrte, d'autres le cyprès, celles-ci la pelure bouillie de poireau, celles-là le brou de noix, et, à propos de cette dernière, fort en usage à ce qu'il paraît, Tibulle dit : « L'écorce verte de la noix sert à dissimuler bien des années. »

... *Coma tum mutatur ut annos*

Dissimulat, viridi cortice tincta nucis.

Cependant notre belle est coiffée, non sans peine, hélas! pour la coiffeuse, que, plus d'une fois durant l'opération, elle a piquée de son épingle d'or, qu'elle a même frappée; mais aussi, « pourquoi, dit Juvénal, pourquoi cette boucle placée si haut?... Aussitôt un nerf de bouc fait justice de ce forfait, de cet attentat commis sur un cheveu. »

Altior hic quare cincinnus? Tauræa, punit

Continuo flexi crinem facinusque capilli.

Mais, avons-nous dit, notre belle est coiffée... Elle n'est point encore cependant tout à fait armée en guerre pour la séduction. Ovide, son maître d'amour, a dit : « Toute femme qui aime doit être pâle; c'est la seule couleur qui lui convienne. »

Palliat omnis amans; hic est color aptus amanti.

Or, vous pensez bien qu'elle doit laisser croire qu'elle aime, pour se rendre intéressante. Donc, la voilà barbouillant son visage de craie ou de céruse (*puvis cretae, stve cerussæ*), ou bien, et suivant le conseil d'Horace, « elle boira une infusion de cumin, »

... *Dibens exsangue cuminum.*

Mais notre belle, ayant changé d'amour, veut aussi changer de visage; hier, elle était pâle, langoureuse, rêveuse; aujourd'hui, elle veut être vive, colorée, enjouée. Eh bien! « le léger vermillon que le sang a refusé, que l'art le lui donne, » a dit Tibulle :

Sanguine qua vero non rubet, arte rubet.

Il y avait, dit Horace, trois espèces de fard : le *minium*, le *carmin* et « une substance extraite de certain résidu du crocodile, »

... *colorque*

Stercore fucatus crocodili.

Et la belle use du résidu du crocodile, du carmin ou du minium... et se moque du moqueur Juvénal, quand il lui dit : « Cette face empatée, que recouvrent tant de drogues (*tot*

medicamina), et où s'agglutinent les lèvres des infortunés maris (*miseri viscantur labra mariti*), est-ce un visage ou une plaie? (*facies dicetur an ulcus?*)

L'art n'a point encore accompli, parachevé son œuvre. Il doit maintenant apprêter les yeux. « Il faut, dit l'auteur des *Cosmétiques*, il faut en noircir légèrement le pourtour, insuffler entre les paupières une poudre fine, afin de les faire paraître plus grands et plus brillants, teindre les cils avec la sépia, puis allonger, en l'accusant davantage, l'arc des sourcils. »

Pour se teindre les sourcils et les cils, on se servait, au temps de Jérémie et d'Ézéchiël, qui en reproche la pratique aux filles de Juda, d'antimoine ou de mine de plomb; au temps d'Ovide, de sépia, nous venons de le dire, ou bien encore, ainsi que nous l'apprend Juvénal, d'une aiguille noircie à la fumée :

Ille supercilium madida fuligine tinctum

Obliqua producit acie;

ou enfin, et d'après Plinius, d'œufs de fourmis brûlés et broyés (*ova formicarum usta et trita*).

Encore quelques mouches (*splenia*), des mouches nombreuses, pour consteller son front superbe, comme dit Martial :

Et numerosa linunt stellantem splenia frontem.

Que sur sa chevelure soit répandue de la poudre, de la poudre d'or dont on se servait au temps de Josèphe, et puis qu'on fasse entrer nos habilleuses.

Notre belle est lotionnée, pommadée, mouchetée, coiffée, parée, ornée, dorée..., dorée de l'héritage de ses neveux :

Matrona incedit census induta nepotum.

Elle n'a point consacré à sa toilette toute une année, comme le prétend un proverbe méchant :

Dum molitur, dum comuntur, annus est.

Mais, comme le dit Juvénal, « elle a traité la chose aussi sérieusement que s'il s'agissait de l'honneur et de la vie. » Cependant, au moment de sortir, elle craint encore, en sa coquetterie, un oubli, une négligence. Alons, qu'on fasse venir certaine vieille émérite, qui de l'aiguille est passée à la quenouille, et dont l'avis fera loi : tant elle a à cœur de s'assurer qu'elle est belle. » (Vous savez quelle est la vieille dont veut parler Juvénal.)

Admotaque lantæ

Emerita quæ cessat acui; sententia prima

Hujus erit: tanta est querendi cura decori!

Que maintenant notre héroïne aille sur la voie Sacrée, ou dans le quartier de Suburre, écouter, rayonnante, les murmures élogieux qui s'élèveront sur son passage.

Nous avons peu de lignes à ajouter à l'histoire de la *cosmétique*, dont l'usage ne fut jamais plus répandu qu'à l'époque que nous venons de parcourir. Cependant nous avons encore quelques particularités et même quelques singularités à noter.

En Angleterre, Elisabeth, cette meurtrière de Marie Stuart, cette femme impérieuse et vindicative, ce grand politique, cet « homme de génie, » dont on ne s'attendait pas à trouver le nom ici, mit en usage les parfums et les *cosmétiques*, et ces *sweet coffers* destinés à les renfermer, qui devinrent bientôt un accessoire obligé du mobilier d'une chambre de grande dame.

Mais nous voyons ce goût des *cosmétiques* poussé peu à peu jusqu'à la prodigalité, jusqu'à la folie, et, en 1770, le grave Parlement d'Angleterre est obligé de rendre le singulier arrêt suivant : « Toute femme de tout âge, de tout rang, de toute profession ou condition, vierge, fille ou veuve, qui, à dater dudit acte, *trompera, séduira ou entraînera* au mariage quelqu'un des sujets de Sa Majesté à l'aide de *parfums, faux cheveux, crépon d'Espagne* (sorte d'étoffe de laine, imprégnée de carmin, et encore employée aujourd'hui comme rouge, sous le nom de *fard en crépon*) et autres *cosmétiques*, busc d'acier, papiers, souliers à talons et fausses hanches, encourra les peines établies par la loi actuellement en vigueur contre la sorcellerie et autres manœuvres; et le mariage sera déclaré nul et de nul effet. »

Parlons maintenant de la *cosmétique* en France. A quelque époque que nous remontions dans nos annales, nous devinons chez nos pères, ou mieux chez nos mères, l'usage de ces mille moyens par lesquels elles croient augmenter leurs charmes, rehausser leur beauté, leur éclat, agrandir, affermir leur empire. Les Romaines, vous le savez, étaient tributaires des Gaulois pour la *cosmétique* : c'était de la Gaule que venaient les parfums les plus renommés de Rome. Nos fées, les fées bonnes, compatissantes, généreuses, étaient savantes en l'art de faire belles les laides, laides aussi les belles; elles avaient le don d'arrêter le soleil, comme Josué; elles pouvaient concéder le privilège d'une éternelle jeunesse à qui leur plaisait. La fée Mélusine et l'enchanteur Merlin, de leurs mains magiques, cueillaient des plantes dans les bois, et en composaient de merveilleux *cosmétiques*.

Aussi bien que nos vieux poètes, nos vieux historiens, Grégoire de Tours entre autres, sont pleins de renseignements curieux sur les artifices de toilette employés par les premières reines de France, par Clotilde, par Brunehaut, par Alix; car aucune d'elles n'ignorait de quelle importance était sa beauté, quelle ressource immense elle y pouvait trouver à l'oc-

casion, quel ressort même, et bien puissant, c'était pour sa politique.

Mais hâtons-nous d'arriver au siècle des boudoirs, des petits soupers, au siècle de la galanterie, partant des parfums, des poudres, des *cosmétiques*. « Pendant la Renaissance, dit M. Reveil, le sceptre de la parfumerie est tenu par les artistes italiens, amenés par François I^{er} et par Catherine de Médicis; cette époque peut être comparée à celle de Martial, pour l'abus qu'on fit des pâtes et des pommades, des gants parfumés et de tous les raffinements de l'art. Les historiens attestent que Diane de Poitiers, grâce aux *cosmétiques* dont elle faisait usage, conserva tous ses charmes jusqu'à un âge où ses rivales avaient renoncé à plaire. On prétend qu'elle tenait ses secrets de Paracelse. A côté de la châtelaine d'Anet brillaient la Marguerite des Marguerites et les héroïnes célébrées par Brantôme, qui demandaient à la *cosmétique* italienne toutes les ressources de son art. C'est à cette époque que furent publiés les ouvrages de Saigini, de Guet, de Dettazi, d'Isabelle Cortese, de Marinetto, sur les *cosmétiques*, et qui traitent tous de cet art d'une manière remarquable. Sous les Valois, l'usage des parfums alla jusqu'à l'abus; les pâtes, les pommades, le masque de Poppée, retrouvé par Henri III et ses mignons, amenèrent l'espèce de réaction qui se fit, pendant le règne suivant, contre les parfums et les *cosmétiques*; mais les pratiques de René le Florentin, les gants de la reine de Navarre et ceux de la belle Gabrielle contribuèrent à cette répulsion. Sous le huguenot, hardi soldat, qui se nomme Henri IV, vous pensez bien qu'on n'avait point le temps de songer à se babouiller le corps de pommades, qui furent, pendant quelque temps, laissées dans la boutique des parfumeurs; mais la belle et coquette Anne d'Autriche, l'amoureuse de Buckingham, vint s'asseoir sur le trône de France, et, par elle, « les pâtes d'amandes, les crèmes qui servent à blanchir les mains et les épaules, » reprennent bientôt faveur. De la cour du Louvre, l'usage des *cosmétiques* passe à une autre cour voisine, celle de la rue Saint-Thomas, celle d'Artémise : une « chère, » quand elle recevait dans sa ruelle, était attifée, fardée, pommadée, et c'est alors, dit l'auteur que nous venons de citer, que les noms les plus précieux et les plus recherchés, empruntés pour la plupart au vocabulaire de Tendre, furent employés pour désigner les *cosmétiques*. »

Ce temps dura peu; Louis XIV n'aimait pas les senteurs. Or, vous le savez, tout était subordonné, non-seulement à la volonté du roi-soleil, mais à ses goûts, à ses fantaisies. Bientôt tout le monde, en France, détesta ce que n'aimait pas Louis XIV.

Mais, avec la régence, dit M. O. Reveil, les parfums rentrèrent à la cour; c'est à cette époque que fut inventée la poudre à la maréchale, et que Jean Liébault publia des travaux importants sur la parfumerie (*Quatre livres de secrets de médecine et de la philosophie chimique*, Rouen, 1628). On usait de poudres, de fards et de pommades. Ninon de Lenclos gardait sa beauté jusqu'à soixante ans et plus. Un pharmacien de nos jours prétend avoir retrouvé le secret de la composition employée par la célèbre hétaire, et débite, sous le nom de *Virgogène* de Ninon de Lenclos, un *cosmétique* destiné au « raffermissement immédiat des chairs. » Cagliostro vendait plus tard à la Dubarry une merveilleuse recette, qu'il conserva jeune et belle jusqu'aux limites de la vieillesse. Le maréchal de Richelieu vivait ses dernières années dans une atmosphère odorante, que des soufflets lançaient dans ses appartements. M. Clave assure que la maison Violet possédait un des *cosmétiques* qui conservèrent le mieux la beauté de Mme de Pompadour; cette recette a été transmise à cette maison par les héritiers de Manon Foissy, femme de chambre de l'illustre marquise.

Après s'être un peu épurée, raffinée avec Marie-Antoinette, qui n'aimait que les parfums délicats, celui de la violette, par exemple, ou celui de la rose, ou bien encore celui de la frangipane, la *cosmétique* est, vous le devinez, bien délaissée durant la grande tourmente révolutionnaire. Un seul coiffeur était de mode alors, c'était le bourreau, et il y avait — car les Français savent rire de tout — la pommade de Sanson, comme l'habit à la guillotine.

Quand vient le Directoire, réaction; c'est un abus de pommades, de pâtes, d'huiles; on se serait cru revenu à la Régence, ou mieux au temps de Cléopâtre ou de Lesbie, dont on portait jusqu'au costume. Citons un fait, un seul, celui de Mme Tallien. Cette belle, cette vraie hétaire, avait contracté l'habitude de prendre des bains préparés avec des fraises, des framboises. Après y être demeurée une heure, elle se faisait doucement frictionner avec une éponge ou du linge fin, imbibé de lait et de parfums. Lesbie, la coquette Lesbie, les « délices de Catulle, » ou Cléopâtre, les délices funestes d'Antoine, inventèrent-elles jamais mieux? Comme curiosité, donnons la célèbre recette de Mme Tallien. « Pour composer le bain de fraises, dit le bibliophile Jacob, prenez vingt livres de fraises; écrasez-les avec deux livres de framboises rouges, versez le tout dans une baignoire contenant la quantité d'eau nécessaire. » Ce bain donne à la peau de la douceur, du velouté, la colore d'un rose tendre, et lui laisse un délicieux parfum.

De nos jours, l'usage des parfums et des

cosmétiques est général et poussé jusqu'à l'abus. Paris possède des magasins immenses : citons seulement, et en courant, ceux de Chardin-Hadancourt, de Demarson, de Gellé, de Lubin, de Pinaud, de Piver, de Violet; des usines d'une très-grande importance fonctionnent nuit et jour pour le compte de ces maisons et de quelques autres moins renommées. En résumé, Paris, d'après M. O. Reveil, produit 50 millions de *cosmétiques* par an. M. Constant James, lui, double ce chiffre déjà si imposant et le porte 100 millions.

Nous aurons terminé, non l'histoire complète, mais l'esquisse historique de la *cosmétique*, après les quelques lignes suivantes que nous empruntons au livre de M. Clave (*les Talismans de la beauté*, p. 22) : « Avant la Révolution, dit cet auteur, la parfumerie était soumise au régime des corporations. En 1190, Philippe-Auguste octroya aux parfumeurs des statuts, qui furent confirmés par le roi Jean le 20 décembre 1357, et par lettre royale de Henri III, le 27 juillet 1582, et qui régissent cette industrie jusqu'en 1636. Sous Colbert, qui donna une grande impulsion à l'industrie française, les parfumeurs ou parfumeurs-gantiers, comme on les appelait, obtinrent des lettres patentes enregistrées au parlement, qui prouvent combien les parfumeurs avaient acquis d'importance; leur confrérie était établie à la chapelle Sainte-Anne de l'église des Innocents; d'après les patentes, données le 20 juillet 1426 par Henri II, roi d'Angleterre, qui se qualifiait roi de France pendant les troubles qui marquèrent le règne de Charles VII, leurs armes, enregistrées à l'Armorial général de France, sont : *D'argent à trois gants de gueules, au chef d'azur chargé d'une cassiolette antique d'or*. »

Nous n'avons parlé jusqu'ici — sauf quelques parenthèses — que des avantages, des faveurs qu'offre la *cosmétique* aux beautés fanées, décrépités, ou aux vraies beautés qui veulent ajouter aux dons de la nature d'autres grâces encore; mais l'art d'embellir a aussi ses dangers, ses dangers même. « Voyez, dit le bibliophile Jacob, cette beauté si radieuse; en dépit de l'âge qui lui commande la modestie, à force de soins et d'adresse, elle est parvenue à déguiser le déclin de ses charmes. Ils vous surprennent en vous éblouissant encore. Attendez! le prestige se dissipe bientôt; quelques années encore, et l'insensée payera cher cet hommage qu'elle a surpris, ces triomphes passagers qu'elle doit à l'ingénieux artifice de ses pinceaux. Voyez bien : ses traits se flétrissent et s'altèrent; les rides qu'elle voulait cacher s'étendent et se creusent; ses dents se corrompent et s'ébranlent; une salive épaisse, inondant sa bouche, force le passage que lui fermentent tremblotant des lèvres bécotes; elle souffre cruellement; elle maudit ses imprudences, ses pratiques pernicieuses; mais il est trop tard; le mal a fait son lit; les remèdes seraient impuissants. »

— Hyg. Une question d'hygiène du plus grand intérêt ressort si naturellement de l'emploi et de l'abus des *cosmétiques*, que nous croyons utile d'entrer à ce sujet dans quelques développements.

Nous engageons donc vivement nos lectrices et nos lecteurs à nous suivre avec attention, et à méditer sérieusement ce grand problème d'hygiène que les analyses chimiques nous ont révélé.

La loi fait défense à tout pharmacien de livrer aucune substance vénéneuse sans ordonnance de médecin et sans y avoir accolé une étiquette rouge, signal d'alarme; mais cette sagesse de la loi n'atteint pas les parfumeurs qui, de leur propre autorité, débitent toutes sortes de substances toxiques, pourvu qu'ils les décorent d'un faux nom qui leur sert de passe-port et de certificat d'innocence, ou plutôt d'innocuité.

La loi punit aussi, non moins sagement, toute tromperie sur la nature et la qualité de la chose vendue; mais il paraît que les *cosmétiques* se sont d'eux-mêmes aussi mis hors cette loi, car on peut dire qu'ils la bravent effrontément et impunément. Pas de contrôle, donc pas de répression. Le premier empirique venu, avec un peu d'audace et beaucoup de réclames, a le droit d'empoisonner la société. Et la société, non défendue de ce côté, abandonnée aux charlatans, ne peut se protéger contre les insinuations de ces industriels mal-faisants, faute d'avoir à la disposition de chacun de ses membres les appareils et les connaissances nécessaires pour analyser les *cosmétiques*.

Tous les *cosmétiques* sont parfumés, car le goût des odeurs est universellement répandu, quoique le degré d'impressionnabilité varie beaucoup suivant les individus. Tandis que chez les uns les parfums ne produisent pour ainsi dire aucun effet, chez les autres, au contraire, ils portent dans l'esprit une sorte d'atonie, jettent le corps dans l'alanguissement, et quelquefois, souvent même, ils éveillent les sens. Chez certaines personnes l'énervement est le résultat de leur abus. Ce que nous pouvons recommander, c'est d'éviter l'odeur d'amandes amères, autrement dit l'acide prussique, le plus terrible des poisons.

La peau n'est pas seulement une enveloppe protectrice de nos organes, elle est aussi un appareil chargé d'éliminer certaines substances et d'en absorber certaines autres, dans des proportions dont l'équilibre constitue la santé. C'est par les milliers de petites ouvertures

appelées *pores* que s'accomplit cette opération. Ainsi, dès que, par l'oblitération des pores, les fonctions perspiratoires de la peau sont entravées, toute l'économie s'en ressent.

Une anecdote à l'appui. Il y avait dans le quartier un chien-loup blanc et d'assez forte taille, appartenant à une vieille marchande de tabac. Ce chien était le plus hardi et le plus insigne larron qui se pût voir, malgré ses allures câlines et sa physionomie bon enfant. Il n'était pas une ménagère qui n'eût à se plaindre de ses rapt. Pris en flagrant délit de vol, plusieurs fois il avait été plongé dans les cuves d'un teinturier du voisinage. Pas de semaines qu'on ne lui changeât ainsi la couleur de sa robe au grand désespoir de sa maîtresse, mais lui semblait ne se soucier de rien. Un jour, des peintres en bâtiment dont il avait happé le déjeuner le saisirent, le tondirent et le badigeonnèrent avec du bitume... Nous ne raconterons pas l'émotion de la marchande de tabac, qui usa inutilement 1 kilogr. de savon pour le débarrasser de ce maquillage d'un nouveau genre, après avoir employé à frotter le pauvre animal tous les sacs de papier que contenait le magasin. Le lendemain matin le chien était mort. La peau ne communiquant plus avec l'atmosphère par suite de l'occlusion des pores, il en était résulté une asphyxie.

Les *cosmétiques* sont inconnus des chiens; mais ils produisent, chez les femmes qui les emploient, un effet analogue à celui du bitume: ils suppriment ou gênent la respiration cutanée.

Les teintures ne sont pas moins funestes. Un jour César-Auguste surprit sa fille se faisant teindre les cheveux. « Que préfères-tu, être blanche ou chauve? lui dit-il. — Blanche, répondit-elle. — Pourquoi alors employer les moyens qui te rendront bientôt chauve? »

Mlle Mars, elle aussi, se teignait les cheveux pour paraître toujours jeune, lorsqu'une dernière application détermina, sans causes applicables, de tels désordres cérébraux qu'elle succomba en une nuit.

Nous croyons inutile de multiplier les citations; mais on peut être certain que toutes les eaux de teindre pour les cheveux contiennent soit du mercure, soit de l'argent, soit du plomb, du plomb surtout. N'ajoutez donc aucune créance aux prospectus et aux réclames qui voudraient vous convaincre de l'innocuité des produits qu'ils vantent. Voici un spécimen de prospectus: « Composé exclusivement du suc de certaines plantes que les brises du Levant ont amoureuxment caressées, notre eau pénètre spontanément le cheveu, en même temps que, par une mutuelle affinité, le cheveu se l'assimile. De là une transmutation immédiate. Aussi la vogue extraordinaire et si méritée, etc., etc. » Ici, l'impudence et l'ignorance se prêtent secours. Outre qu'il ne se trouve dans cette eau aucun suc d'aucune plante, la nature cornée du cheveu s'opposerait, dans tous les cas, à une pénétration quelconque. Il faut donc, pour que la coloration ait lieu, que la substance tinctoriale pénètre avant tout le cuir chevelu; et le cerveau est si près, et l'agent vénénéux trouve tant de milliers de petites ouvertures pour s'insinuer à travers la boîte osseuse, que les cas d'empoisonnement, voire de folie, deviennent de moins en moins rares.

Si l'âge n'apportait en nous d'autre changement que la décoloration de la chevelure, on comprendrait jusqu'à un certain point la manie de la teinture. Mais, dans notre physionomie, tout est solidaire: la chevelure noire ne rend pas au regard la vivacité qu'il avait dans la jeunesse, à la voix son timbre sonore, au sourire son charme sympathique. On vieillit tout d'une pièce.

Archidamus disait à un ambassadeur qui se présentait à lui les cheveux teints: « Que peux-tu dire de vrai, toi qui portes le mensonge sur ta tête? »

Chez les hommes cette coquetterie est profondément ridicule, mais elle est rarement aussi risible que le fait suivant, auquel donnèrent lieu les propriétés bien connues de la *pommade de la comtesse*. Au siècle dernier, alors qu'il était de mode d'aller assister à la toilette des dames, un jeune élégant pénétra dans la chambre réservée à cet usage. La maîtresse du logis était absente, mais tout son arsenal était étalé sur la toilette attendant le moment de servir. Le gandin, qui s'y connaissait, car à cette époque les hommes ne se fardaient pas moins que les femmes, jette sur ces divers produits un oeil expérimenté, flaira les parfums, regarda le nom du fabricant et approuva ou blâma de la tête, selon que le choix lui paraît plus ou moins heureux. Mais admirer ne lui suffit pas; il se laisse tenter par une pommade de la pâte la plus ferme et la plus rose, il y trempe son ongle, et étend complaisamment sur ses lèvres ce vernis qui doit leur donner plus de fraîcheur et plus d'éclat. Tandis qu'il est occupé à se contempler et à juger de l'effet de son opération, la maîtresse du logis entre et le surprend dans cette posture. Confus, il se lève et veut balbutier quelques excuses; mais, d'un merveillement ses lèvres se sont retirées sous l'influence de cette pommade fatale; il veut en vain parler, ses lèvres obstinées refusent de s'ouvrir; la dame, étonnée, jette un coup d'oeil sur sa toilette, devine aussitôt la cause de ce mutisme et part d'un immense éclat de

rire, tandis que l'indiscret attrapé s'enfuit et court encore.

Ceci n'est que gai; mais l'usage des *cosmétiques* a des inconvénients très-sérieux, sur lesquels nous voulons, avant tout, arrêter l'attention de nos lecteurs.

Le mal que fait la *cosmétique*, ou mieux que font certains *cosmétiques*, est si général et si grand, que sur de nombreux rapports présentés à l'Académie de médecine par plusieurs de ses membres, et donnant une longue et douloureuse liste d'empoisonnements, ce corps savant dut prendre en main la cause de la santé publique. Après des débats longs et curieux par leurs révélations et se fondant sur ceci: que la vente des poisons est interdite même à un pharmacien, l'Académie proposa à l'administration « de faire visiter de temps en temps les laboratoires et les magasins des parfumeurs, par les écoles de pharmacie ou par les conseils d'hygiène, à l'effet de prélever des échantillons des *cosmétiques* et de les soumettre à l'analyse. » Il nous semble que cette décision était fort sensée et juste. Le ministre n'en jugea pas ainsi, et fit répondre: « que ces moyens préventifs ne tendraient qu'à multiplier les occasions d'intervention dans les affaires privées, et que c'était là une tendance à laquelle l'administration ne saurait adhérer. »

Nous voici arrivé au terme de notre article sur les *cosmétiques*; mais notre travail n'est pas et ne pouvait pas être sans lacune. Nous avons dû nous limiter; nous avons dû, non sans regret, renoncer, par exemple, à aller respirer l'atmosphère embaumée des harems de Téhéran où brûle encore la cassolette des palais de Suze et de Babylone, à apprendre des musulmans les secrets de leur toilette qu'ont cherché à deviner les commentateurs du Coran, à demander aux derviches un peu de cette pâte épilatoire et des *cosmétiques* dont ils ont le monopole, et qui tous les vendredis sont appliqués sur le corps du croyant pour le purifier. Beaucoup d'omissions volontaires ont été faites encore; mais plusieurs seront réparées aux mots spéciaux FAUD, FRANGIPANE, POUDDRE, PÂTE, SAVON, VINAIGRE, etc., etc.

Donnons en terminant, sinon une bibliographie complète, au moins la liste des ouvrages les plus importants sur la matière: Albertus Magnus, *Secreta mulierum* [s. a. (vers 1460), in-40 goth.]; André Le Fourrier, *la Décoration d'humaine nature et ornement des dames, composé et extrait des très-excellents docteurs et plus experts médecins, tant anciens que modernes* (Paris, Pierre Leher, 1530, pet. in-80 goth.); Luigini, *Il libro della bella* (Venezia, 1554, in-12); *Secreti delle donne* (Firenze, 1573, in-80); Jean Liébaut, *Trois livres de l'embellissement et ornement du corps humain*, traduit du latin de J. Liébaut (Paris, 1582, in-80); Louis Guyon, *le Miroir de la beauté et de la santé corporelle* (Lyon, 1623 et 1643, 2 vol. in-80); Bodeau de Somaise, *le Secret d'être toujours belle* (Paris, Billaine, 1666, in-12); De Blegny, *Secrets concernant la beauté et la santé, pour la guérison de toutes les maladies*, tirés des Mémoires du chevalier Digby et de divers auteurs célèbres (La Haye, 1700, 2 vol. in-80); Ant. Le Camus, *Abdeker, ou l'Art de conserver la beauté*, suivi de la *Bibliothèque de la toilette des dames*, avec observations, plusieurs secrets et recettes curieuses et instructives; l'an de l'hégire 1168 (Paris, 1748, 4 vol. in-12); Marie de Saint-Ursin, *l'Ami des femmes ou Lettres d'un médecin*, concernant l'influence de l'habillement des femmes sur leurs mœurs et leur santé, et la nécessité de l'usage des bains, en conservant leur costume actuel, suivi d'un *Appendice* contenant des recettes *cosmétiques* et curatives (Paris, 1805, in-80, fig., 26 édit., corrigée et très-augmentée); *Toilette des dames, ou Encyclopédie de la beauté*, par A. C. D. S. A. [Paris, s. d. (1810), 2 vol. in-12]; Elise Vojar, *Lettres sur la toilette des dames* (Paris, 1822, in-12, fig.); J. M. Mossé, *l'Art de conserver et d'augmenter la beauté, de corriger et déguiser les imperfections de la nature*, par l'Ami (Paris, 1822, in-12); H. Raison, *Nouveau manuel du cosmétique, ou l'Art de s'embellir et de remédier à tous les accidents capables d'altérer la beauté et la pureté des formes chez les deux sexes* (Paris, 1838, in-18, fig.); les *Secrets de nos pères*, recueillis par le bibliophile Jacob; *l'Art de conserver la beauté* (Paris, Adolphe Delahays, 1858); *Toilette d'une Romaine au temps d'Auguste, et cosmétiques d'une Parisienne au XIX^e siècle*, par le docteur Constantin James (Paris, Hachette, 1865); *Des odeurs, des parfums et des cosmétiques*, par S. Piesse de Londres, traduit par O. Reveil (Paris, Baillière, 1865).

Cosmétiques (TRAITÉ DES), ouvrage grec de Criton, médecin célèbre du temps de Trajan. Cet ouvrage ne nous est pas parvenu; mais on en connaît le contenu par Galien. Ce traité était divisé en quatre livres; l'auteur avait fait usage des écrits d'Archigène, de la reine Cléopâtre et d'Héraclide de Tarente. Dans le premier livre, il s'occupait des cheveux, de leur conservation, de leur teinture en rouge (couleur en vogue à Rome), des moyens de rendre la peau douce, de conserver l'haleine pure, etc. Dans le second livre, consacré à la propreté du corps, il dissertait sur les bains, les parfums, et donnait la recette pour composer toute sorte d'odeurs. Ce chapitre intéressait beaucoup le chimiste moderne. Le troisième livre traitait des taches de rousseur

et des boutons de chaleur; et le quatrième, de différentes maladies qui détruisent la beauté, et qui sont le châtement inévitable du vice, peut-on ajouter.

Cosmétiques (LES), poème composé par Ovide l'an 4 av. J.-C. Nous ne possédons qu'un court fragment de ce poème, 250 vers environ, qui semblent une contre-partie anticipée des philippiques de M. Dupin contre le luxe des femmes. Ovide, qui dit tout ce qu'il veut en vers et qui le dit toujours comme il veut, même quand ce qu'il dit n'en vaut pas la peine, Ovide, qui se joue de toutes les difficultés avec tant de prestesse, Ovide, ce spirituel chantre du plaisir, cet épicurien séduisant, s'est amusé à traiter en vers le chapitre *parfumerie* du code de la coquetterie. Dans le morceau qui nous est parvenu, l'auteur de *l'Art d'aimer* fait entrer dans ses vers, comme dans un jeu de patience, la recette de toutes les pommes. Deux réflexions, l'une charmante, l'autre légèrement impie pour un païen, relèvent la monotonie de ce manuel du coiffeur. « Jeunes filles, dit l'auteur, la figure est déjà attrayante quand on a un bon caractère. » Puis, un peu plus loin: « Prenez de l'encens pour votre toilette, les dieux ne doivent pas tout accaparer. »

Ovide apparaît tout entier dans ce petit poème. Vers faciles, élégants, ingénieux, parfois d'un goût douteux, mais toujours pleins de charme, malgré l'aridité du sujet, telle est l'impression qui reste de la lecture des *Cosmétiques*.

Citons quelques passages: « Apprenez, jeunes femmes, quels sont les soins qui embellissent le visage, et par quels moyens vous pouvez conserver votre beauté. La culture fait payer ses soins au sol infécond en le forçant à produire les dons de Cérès; elle détruit les ronces piquantes. La culture adoucit l'appât des fruits, et l'arbre greffé adopte ceux dont elle l'enrichit. L'art embellit tout; la terre disparaît sous le marbre dont on la couvre. La pourpre tyrienne est plongée plus d'une fois dans l'airain des chaudières, et l'ivoire de l'Inde est scié en morceaux pour satisfaire aux raffinement du luxe. » Et plus loin: « Mélangez de l'encens avec du nitre qui enlève les bourgeons de la peau, et employez quatre onces de chacun à poids égal. Ajoutez-y un morceau de gomme arrachée à l'écorce des arbres, mais plus léger d'un quart, et la grosseur d'un dé de myrrhe grasse. Après avoir broyé le tout, passez-le au tamis, et délayez cette poudre en y versant du miel. Il y a des femmes qui se sont bien trouvées d'ajouter du fenouil à la myrrhe odorante: neuf scrupules de myrrhe en exigent cinq de fenouil. Joignez-y une poignée de roses sèches, du sel ammoniac et de l'encens mâle; versez-y une infusion d'orge, et que le poids du sel et de l'encens égale celui des roses. Très-peu de temps suffira pour que, frotté de ce *cosmétique*, votre visage brille du coloris le plus agréable. »

COSMÉTOLOGIE s. f. (ko-smé-to-lo-ji — du gr. *kosmés*, je pare; *logos*, discours). Didact. Partie de l'hygiène relative aux soins de propreté.

COSMÈZE s. m. (ko-smè-ze — du gr. *kosmés*, j'orne). Entom. Genre de coléoptères serricornes, comprenant cinq espèces brésiliennes.

COSMIBUÈNE s. f. (ko-smi-buè-ne). Bot. Syn. de HURTLE.

COSMIE s. f. (ko-smi — du gr. *kosmos*, orne). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, comprenant neuf espèces européennes. — Bot. Syn. de CALANDRINE, genre de portulacées.

COSMIMÉTRIE s. f. (kos-mi-mé-tri). Syn. de COSMOMÉTRIE.

COSMINE s. f. (ko-smi-ne — du gr. *kosmos*, orne). Entom. Genre de diptères, de la famille des calyptrées, et de la tribu des muscides, comprenant trois espèces.

COSMIQUE adj. (ko-smi-ke — du gr. *kosmos*, monde). Didact. Qui a rapport au monde, à l'univers, à l'ordre général: *Les espaces cosmiques*. *Matière cosmique*. *La plus savante philosophie ne va que jusqu'à concevoir l'âme et le corps, l'esprit et la matière, comme deux manières d'être de la substance cosmique*. (Proudh.)

— Philos. *Musique cosmique*. S'est dit, dans la philosophie pythagoricienne, des harmonies répandues dans toute la nature, et qui régnent dans l'atmosphère de chaque planète. — Astr. *Lever, coucher cosmique*. Se dit du lever et du coucher des astres, lorsqu'ils s'effectuent en même temps que ceux du soleil.

COSMIQUEMENT adv. (ko-smi-ke-man — rad. *cosmique*). D'une manière cosmique: *Une étoile se lève COSMIQUEMENT lorsqu'elle se lève avec le soleil*.

COSMISOME s. m. (ko-smi-so-me — du gr. *kosmos*, ornement; *soma*, corps). Entom. Genre de coléoptères longicornes, comprenant une vingtaine d'espèces américaines: *Les cosmismes sont rouges; leurs élytres sont brillants, bleus, verts, dorés ou noirs*. (Chevrolat.)

COSMOCÈRE s. m. (ko-smo-sère — du gr. *kosmos*, ornement; *keras*, corne). Entom. Genre de coléoptères longicornes, compre-

nant une seule espèce qui appartient au Brésil.

COSMOCRATE s. m. (ko-smo-kra-te — du gr. *kosmos*, monde; *kratos*, puissance). Néol. Partisan de la monarchie universelle.

COSMOCRATIE s. m. (ko-smo-kra-st — du gr. *kosmos*, monde; *kratos*, puissance). Néol. Monarchie universelle: *L'Europe s'est soulevée deux fois contre la COSMOCRATIE continentale; la COSMOCRATIE maritime est tolérée*. (A. Karr.)

COSMOCRATIQUE adj. (ko-smo-kra-ti-ke — rad. *cosmocratie*). Néol. Qui a rapport à la cosmocratie ou monarchie universelle: *Aspirations COSMOCRATIQUES*.

COSMOGÉNIE s. f. (ko-smo-jé-ni — du gr. *kosmos*, monde; *genos*, naissance). Didact. Formation de l'univers.

COSMOGÉNIQUE s. f. (ko-smo-jé-ni-ke — rad. *cosmogénie*). Didact. Qui a rapport à la cosmogénie ou formation de l'univers: *Principes COSMOGÉNIQUES*.

COSMOGONE s. m. (ko-smo-go-ne — rad. *cosmogénie*). Celui qui s'occupe de cosmogénie, qui étudie la cosmogénie: *Comment tant de COSMOGONES qui veulent nous instruire sur l'unité de l'univers n'ont-ils rien soupçonné de cet heureux événement, de cette succussité des créations?* (Fourier.) n Peu usité.

COSMOGONIE s. f. (ko-smo-go-ni — gr. *kosmogonia*; de *kosmos*, monde; *gonos*, génération). Didact. Théorie de la création du monde: *Les COSMOGONIES de l'Orient et de l'Inde admettent un déluge à l'origine du monde*. (Virey.) *On regarde généralement la thèse de la génération spontanée comme favorable à la cosmogonie dite matérialiste*. (C. Renouvier.) *La COSMOGONIE des Phéniciens débute par le chaos*. (Lamenn.) *L'Optimisme est commun à toutes les cosmogonies religieuses*. (Proudh.)

— Syn. *Cosmogonie, cosmographie, cosmologie*. Ces trois mots se rapportent à la science du monde; mais la *cosmogonie* s'occupe de la manière dont le monde a pu être formé, elle est éminemment conjecturale; la *cosmographie* décrit le monde tel qu'il est, elle embrasse dans son ensemble les vues générales de l'astronomie et de la géographie; la *cosmologie* cherche à déduire des faits les lois générales qui peuvent rendre compte de tout ce qui existe, elle est essentiellement spéculative.

— Encycl. I. COSMOGONIES DES RELIGIONS DITES PAÏENNES. L'origine du monde, des astres qui brillent au firmament, de la terre, des êtres vivants qui en couvrent la surface et s'y reproduisent sans cesse, est sans contredit le plus grand problème qui puisse occuper l'esprit humain. De bonne heure, les religions ont imaginé et indiqué une solution de ce problème, ce qui n'a rien d'étonnant; car, ayant pour but de faire connaître à l'homme son rôle sur la terre, ses devoirs envers les êtres supérieurs dont on supposait l'existence, elles durent nécessairement déterminer quelle avait été l'origine et quelle serait la fin de notre espèce, et par suite celle des autres créatures.

— *Cosmogonie indienne*. Le brahmanisme nous offre deux *cosmogonies*: l'une qui se trouve dans le *Rig-Véda*, et remonte à l'époque primitive de la religion indoue, l'autre qui sert d'introduction au *Manava-Dharma-Sastra*, ou code de Manou. Voici d'abord la *cosmogonie* du *Rig-Véda*: « Il n'y avait ni être ni non-être, ni éther ni cette tente du ciel; rien d'enveloppant ni d'enveloppé. Il n'y avait ni mort ni immortalité; rien ne séparait la nuit obscure du jour lumineux. Mais celui-là, lui, respirait seul, seul avec elle dont il soutient la vie dans son sein. Autre que lui, rien n'existait qui depuis ait existé. Les ténèbres le couvraient, semblable à l'océan que rien n'éclairait. Cet univers était indistinct, comme les fluides mêlés dans les eaux; mais cette masse, qui était couverte d'une croûte, fut à la fin organisée par le pouvoir de la contemplation. Le premier désir fut formé dans son intelligence; et il devint la semence productive originelle... Cette semence productive devint providence ou *ames sensibles*, et matière ou éléments; elle qui est soutenue par lui dans son sein fut la partie inférieure; et lui, qui observe, fut la partie supérieure. Qui connaît exactement, et qui pourra affirmer dans ce monde, d'où et comment cette création a eu lieu? Les dieux sont postérieurs à cette production du monde. » Que voyons-nous dans cette *cosmogonie*? Un premier principe dans lequel se trouve une dualité primitive, lui et elle. Ce premier principe possède l'intelligence, de l'intelligence naît le désir, et du désir procède la semence créatrice, qui devient toutes choses.

Dans un autre récit védique, la création nous est présentée comme un vaste sacrifice, dans lequel la divinité s'immole elle-même pour donner naissance au monde. « Cette victime était liée avec des liens de chaque côté et étendue par les efforts de cent un dieux, qui lièrent, façonnèrent et placèrent la chaîne et la trame. Le premier mâle étendit et enroula cette toile et la déploya dans le monde et dans le ciel... Quelle était la dimension de cette victime que tous les dieux sacrifièrent? Quelle était sa forme? Quel était le motif, la mesure, l'oblation, la prière?... Tous les élé-

ments, les sages et les hommes furent formés par ce sacrifice uni. ersel. » Dans cet extrait, la divinité est représentée comme la substance universelle qui devient successivement tous les éléments et tous les êtres; par un esprit de conséquence très-naturel, tous ces éléments sont personnifiés et divinisés. Aussi les divinités secondaires sont-elles très-nombreuses dans les *Védas*; elles égalent le nombre des phénomènes naturels. Les commentateurs les ont réduites à trois classes, représentées par le feu, l'air et le soleil; et ces trois dieux ne font qu'une seule divinité, la grande Ame (*Mahan-Atma*). Si on s'en rapporte donc aux gloses jointes aux textes des *Védas*, il y aurait, dans ces livres sacrés, un ternaire de forces divines, qui se confondraient dans une unité commune, le grand tout, la substance universelle.

Postérieur aux *Védas*, le code de Manou s'ouvre par une *cosmogonie* remarquable que nous rapportons ici textuellement, afin que le lecteur puisse la comparer à la *cosmogonie* de Moïse :

Manou était assis, ayant sa pensée dirigée vers un seul objet; les Maharchis l'abordaient, et, après l'avoir salué avec respect, lui adressèrent ces paroles :

« Seigneur, daigne nous déclarer avec exactitude et en suivant l'ordre des lois qui concernent toutes les classes primitives, et les classes nées du mélange des premières. »

« Toi seul, ô maître, connais les actes, le principe et le véritable sens de cette règle universelle, existant par elle-même, inconcevable, dont la raison humaine ne peut pas apprécier l'étendue et qui est le Vêda. »

Ainsi interrogé par ces êtres magnanimes, celui dont le pouvoir était immense, après les avoir tous salués, leur fit cette sage réponse : « Ecoutez! ce monde était plongé dans l'obscurité; imperceptible, dépourvu de tout attribut distinctif, ne pouvant ni être découvert par le raisonnement, ni être révélé, il semblait entièrement livré au sommeil. »

« Quand la durée de la dissolution (*pralaya*) fut à son terme, alors le Seigneur existant par lui-même (*Brahmâ*, neutre), et qui n'est pas à la portée des sens externes, rendant perceptible ce monde avec les cinq éléments et les autres principes, resplendissant de l'éclat le plus pur, parut et dissipa l'obscurité, c'est-à-dire développa la nature (*practi*). »

« Celui que l'esprit seul peut percevoir, qui échappe aux organes des sens, qui est sans parties visibles, éternel, l'âme de tous les êtres, que nul ne peut comprendre, déploya sa propre splendeur. »

« Ayant résolu, dans sa pensée, de faire émaner de sa substance les diverses créatures, il produisit d'abord les eaux, dans lesquelles il déposa un germe. »

« Ce germe devint un œuf brillant comme l'or, aussi éclatant que l'astre aux mille rayons, et dans lequel l'Etre suprême naquit lui-même sous la forme de Brahman (masculin), l'auteur de tous les êtres. »

« Les eaux ont été appelées *ndras*, parce qu'elles étaient la production de Nara (*l'Esprit divin*); ces eaux ayant été le premier lieu de mouvement (*ayana*) de Nara, il a, en conséquence, été nommé Nārāyana (celui qui se meut sur les eaux). »

« Par ce qui est, par la cause imperceptible, éternelle, qui existe réellement, et n'existe pas pour les organes, a été produit ce divin mâle (*Pouroucha*), célèbre dans le monde sous le nom de Brahman (masculin). »

« Après avoir demeuré dans cet œuf une année de Brahman (cette année équivalait à 3,110,400,000,000 d'années humaines), le Seigneur, par sa seule pensée, sépara cet œuf en deux parts; »

« Et de ces deux parts il forma le ciel et la terre; au milieu, il plaça l'atmosphère, les huit régions célestes et le réservoir permanent des eaux. »

« Il exprima de l'Ame suprême (*Paramatma*) le Sentiment (*Manas*), qui existe par sa nature, et n'existe pas pour les sens; et avant la production du Sentiment, l'*Ahāndra* (le Moi, la Conscience), moniteur et souverain maître; »

« Et avant le Sentiment et la Conscience, il produisit le grand principe intellectuel (*Mahat*), et tout ce qui reçoit les trois qualités (bonté, passion, obscurité), et les cinq organes de l'intelligence destinés à percevoir les objets extérieurs (œil, oreille, nez, langue et peau), et les cinq organes de l'action (organe de la parole, mains, pieds, orifice inférieur du tube intestinal, organes de la génération), et les rudiments subtils (*Tanmātras*) des cinq éléments (éther, air, feu, eau et terre). »

« Au moyen de ces sept principes (*Pourouchas*) doués d'une grande énergie, l'Intelligence, la Conscience, et les rudiments subtils des cinq éléments, a été formé ce périssable univers, émanation de l'impérissable source. »

« L'Etre suprême assigna aussi, dès le principe, à chaque créature en particulier, un nom, des actes et une manière de vivre. »

« Le Souverain maître produisit une multitude de dieux (*dévas*) essentiellement agissants, doués d'une âme, et une troupe invisible de Génies (*Sādhyas*), et il institua le Sacrifice. »

« Du feu, de l'air et du soleil, il exprima (littéralement *multis*), pour l'accomplissement

du sacrifice, les trois Védas éternels, nommés Rig, Yadjour et Sama. »

« Il créa le temps et les divisions du temps, les constellations, les planètes, les fleuves, les mers, les montagnes, les plaines, les terrains inégaux. »

« Pour établir une différence entre les actions, il distingua le juste et l'injuste, et soumit les créatures sensibles au plaisir, à la peine, et aux autres conditions opposées. »

« Lorsque le Souverain maître a destiné d'abord tel ou tel être animé à une occupation quelconque, cet être l'accomplit de lui-même toutes les fois qu'il revient au monde. »

« Quelle que soit la qualité qu'il lui ait donnée en partage au moment de la création, la méchanceté ou la bonté, la douceur ou la rudesse, la vertu ou le vice, la véracité ou la fausseté, cette qualité vient le retrouver spontanément dans les naissances qui suivent. »

« De même que les saisons, dans leur retour périodique, reprennent naturellement leurs attributs spéciaux, de même les créatures animées reprennent les occupations qui leur sont propres. »

« Cependant, pour la propagation de la race humaine, de sa bouche, de son bras, de sa cuisse et de son pied, il produisit le brahmane, le kshattriga, le vaïya et le çoudra. »

« Ayant divisé son corps en deux parties, le Souverain maître devint moitié mâle et moitié femelle, et, en s'unissant à cette partie femelle, il engendra Viradj. »

« Apprenez, nobles brahmanes, que celui que le divin mâle, appelé Viradj, a produit de lui-même, en se livrant à une dévotion austère, c'est moi, Manou, le créateur de tout cet univers. »

« C'est moi qui, désirant donner naissance au genre humain, après avoir pratiqué les plus pénibles austérités, ai produit d'abord dix saints éminents (*maharchis*), seigneurs des créatures (*pendjapatis*). »

« Ces êtres tout-puissants créèrent sept autres Manous, les dieux (*Dévas*) et leurs demeures, et des maharchis doués d'un immense pouvoir; »

« Ils créèrent les Gnomes (*Yakchas*), les Géants (*Tākchasas*), les Vampires (*Pisāchās*), les Musiciens célestes (*Gandharbas*), les Nymphes (*Apsaras*), les Titans (*Asouras*), les Dragons (*Nagas*), les Serpents (*Sarpas*), les Oiseaux (*Souparnas*) et les différentes tribus des Ancêtres divins (*Pitris*); »

« Les éclairs, les foudres, les nuages, les arcs colorés d'Indra, les météores, les trombes, les comètes et les étoiles de diverse grandeur; »

« Les kinnaras, les singes, les poissons, le bétail, les bêtes sauvages, les hommes, les animaux carnassiers pourvus d'une double rangée de dents; »

« Les vermineux, les vers, les sauterelles, les poux, les mouches, les punaises, enfin les différents corps privés du mouvement. »

« Ce fut ainsi que, d'après mon ordre, ces magnanimes sages créèrent, par le pouvoir de leurs austérités, tout cet assemblage d'êtres mobiles et immobiles, en se réglant sur les actions. »

« Après avoir ainsi produit cet univers et moi, celui dont le pouvoir est incompréhensible disparut de nouveau, absorbé dans l'Ame suprême, remplaçant le temps de la création par le temps de la dissolution. »

« Lorsque ce Dieu s'éveille, aussitôt cet univers accomplit ses actes; lorsqu'il s'endort, l'esprit plongé dans un profond repos, alors le monde se dissout. »

« Car, pendant son paisible sommeil, les êtres animés, pourvus des principes de l'action, quittent leurs fonctions, et le sentiment (*manas*) tombe dans l'inertie. »

« Et lorsqu'ils se sont dissous en même temps dans l'Ame suprême, alors cette âme de tous les êtres dort dans la plus parfaite quiétude. »

« C'est ainsi que, par un réveil et par un repos alternatifs, l'Etre immuable fait revivre ou mourir éternellement tout cet assemblage de créatures mobiles et immobiles. »

« Le soleil établit la division du jour et de la nuit pour les hommes et pour les dieux; la nuit est pour le sommeil des êtres, et le jour pour le travail. »

« Un mois des mortels est un jour et une nuit des Pitris ou Mânes; il se divise en deux quinzaines; la quinzaine obscure est, pour les Mânes, le jour destiné aux actions; et la quinzaine éclairée, la nuit consacrée au sommeil. »

« Une année des mortels est un jour et une nuit des dieux, et voici quelle en est la division : le jour répond au cours septentrional du soleil, et la nuit à son cours méridional. »

« Maintenant, apprenez, par ordre et succinctement, quelle est la durée d'une nuit et d'un jour de Brahma, et de chacun des quatre âges (*yugas*). »

« Quatre mille années divines (l'année divine est de 360 années humaines) composent le Crita-youga; le crépuscule qui précède est d'autant de centaines d'années; le crépuscule qui suit est pareil. »

« Dans les trois autres âges (Treta-youga, Dwapara-youga, Cali-youga), également précédés et suivis d'un crépuscule, les milliers et les centaines d'années sont successivement diminués d'une unité. »

« Ces quatre âges étant supputés ensemble, la somme de leurs années, qui est de douze mille, est dite l'âge des dieux; »

« Sachez que la réunion de mille âges divins compose en somme un jour de Brahman, et que la nuit a une durée égale. »

« Ceux qui savent que le saint jour de Brahman ne finit qu'avec mille âges, et que la nuit embrasse un pareil espace de temps, connaissent véritablement le jour et la nuit. »

« A l'expiration de cette nuit, Brahman, qui était endormi, se réveille; et, en se réveillant, il fait émaner l'esprit divin (*Manas*), qui existe par son essence, et n'existe pas pour les sens extérieurs. »

« Poussé par le désir de créer, l'Esprit divin donne naissance à l'éther, qui est doué de la qualité du son. »

« De l'éther naît l'air, véhicule de toutes les odeurs, pur et plein de force, dont la propriété reconnue est la tangibilité. »

« Par une métamorphose de l'air est produite la lumière, qui éclaire, dissipe l'obscurité, et qui est déclarée avoir la forme apparente pour qualité. »

« De la lumière, par une transformation, naît l'eau, qui a pour qualité la saveur; de l'eau provient la terre, ayant pour qualité l'odeur; telle est la création opérée dès le principe. »

« Cet âge des dieux, ci-dessus énoncé, et qui embrasse douze mille années divines, répété soixante et onze fois, est ce qu'on appelle ici la période d'un Manou (*Manwantara*). »

« Les périodes des Manous sont innombrables, ainsi que les créations et les destructions du monde; l'Etre suprême les renouvelle comme en se jouant. »

« Dans le Crita-youga, la Justice se maintient ferme sur ses quatre pieds; la vérité règne, et aucun bien obtenu par les mortels ne dérive de l'iniquité. »

« Mais dans les autres âges, par l'acquisition illicite des richesses et de la science, la Justice perd successivement un pied; et remplacé par le vol, la fausseté et la fraude, les avantages honnêtes diminuent graduellement d'un quart. »

« Les hommes, exempts de maladies, obtiennent l'accomplissement de tous leurs desirs, et vivent quatre cents ans pendant le premier âge; dans le Crita-youga et les âges suivants, leur existence perd par degrés un quart de sa durée. »

— *Cosmogonie égyptienne*. Dans la mythologie des anciens Egyptiens, le Soleil (*Ra*) joue par rapport à l'univers le rôle de générateur, de père; il engendre la vie, mais il n'a point été engendré; existant par lui-même, il est à lui-même son propre générateur. Tout dérive de Ra; tout est fait à son image. Dans la succession des phénomènes solaires, l'imagination égyptienne trouve l'indication des phases diverses de l'existence humaine. Chaque point de la course de l'astre lumineux est regardé comme correspondant aux différentes étapes de cette existence. Aussi Ra devient le prototype céleste de l'homme qui naît, vit et meurt pour renaitre encore. Bientôt il se subdivise en plusieurs divinités. Envisagé dans ses diverses stations, sous ses divers aspects, il devient un dieu différent, ayant son nom particulier, ses attributs, son culte. Dans son existence nocturne, il est *Atoum*; quand il brille au méridien, il est *Ra*; quand il fait naître et entretient la vie, il est *Khéper*. Dans le principe, ce furent là les trois formes principales de la divinité solaire; mais bientôt on en imagina beaucoup d'autres. Comme la nuit précède le lever du jour, Atoum fut considéré comme né avant Ra, et sorti d'abord seul de l'abîme ou du chaos. On réunit les trois manifestations de la puissance solaire en une triade divine qui devint le type d'une foule d'autres triades, composées avec des divinités qui personnaifiaient les diverses relations du soleil avec la nature, ses diverses influences sur les phénomènes cosmiques. L'anthropomorphisme s'insinua dans ces premières conceptions subéistes, et les Egyptiens conçurent la génération des dieux comme s'étant opérée suivant des voies identiques à la génération humaine. Voilà pourquoi ils transportèrent dans leur théogonie les idées qu'ils se faisaient sur le rôle respectif des sexes dans cet acte mystérieux de la nature. Diodore de Sicile nous dit que, dans l'opinion des Egyptiens, le père est l'unique auteur de l'enfant; la mère ne fait que lui donner la nourriture et la demeure. C'était aussi à ce rôle qu'était rabaisé, dans la théogonie égyptienne, le principe féminin personnifié à Thèbes dans la déesse *Mant*, à Saïs dans la déesse *Neith*, mère du Soleil. Ce principe ne représentait que la nature purement inerte, que le milieu sans vie au sein duquel la génération s'était opérée.

Dans les spéculations cosmogoniques de l'Egypte, comme dans celles de l'Inde, domine le système de l'émanation. Ce système personnifie, en un dieu séparé, chacun des actes, des attributs de la divinité conçue d'une manière générale. Osiris est une émanation du grand être. Il se révèle en trois personnes : 1° *Ammon*, qui met au jour les modèles non révélés des choses; c'est la Puissance; 2° *Phtha*, le demiurge, éternel ouvrier réalisant les idées primitives; c'est la Sagesse; 3° *Osiris*, l'auteur du bien, la source de toute vie; c'est la Bonté. Le dieu égyptien, dit Jamblique, quand il

est considéré comme cette force cachée qui amène les choses à la lumière, s'appelle *Ammon*; quand il est celui qui accomplit toute chose avec art et vérité, il s'appelle *Phtha*; enfin, quand il est le dieu bon et bienfaisant, on le nomme Osiris. Des témoignages bien antérieurs à Jamblique prouvent que cette conception unitaire de la divinité était l'essence de la théogonie égyptienne dès l'ancien empire. Une stèle de la xix^e dynastie nomme Ammon le dieu « seul vivant en substance; » une autre stèle de la même époque le qualifie de « seule substance éternelle, » de « seul générateur dans le ciel et la terre qui ne soit pas engendré, » idée qui réparait pour toutes les divinités qui, sous des noms divers, reproduisaient les traits principaux de la divinité suprême. Dans chacune des triades qu'adoptaient les différents nomes, le dieu principal se donne naissance à lui-même. Voilà pourquoi il reçoit l'épithète de *mari de sa mère*, car on se le représente comme s'étant engendré lui-même. Considéré comme père, le dieu demeure la grande divinité; considéré comme fils, il devient, par une sorte de dédoublement, la troisième personne de la triade, et représente plus spécialement le côté humain de la divinité. Les analogies de cette conception avec la Trinité chrétienne, dit M. Maury, n'échapperont à personne, et qu'il s'appelle Ammon, Chnouphis, Phtha, Osiris, le dieu qui s'engendre lui-même ressemble par bien des côtés au Dieu des chrétiens. En effet, Ammon, le chef de la triade thébaine, le Jupiter du Panthéon égyptien, est bien le Dieu tel que le comprend notre théologie. Il est, ainsi que le signifie son nom, le ressort caché qui pousse la nature à se renouveler sans cesse, il constitue l'essence même de l'existence divine; mais, dans l'impossibilité de saisir cette essence mystérieuse, de l'atteindre dans son principe, les Egyptiens y substituaient, en l'adorant, la plus éclatante de ses manifestations, le Soleil, qui, sous le nom d'*Ammon-Ra* devenait le *roi des dieux*, le *seigneur du ciel*, et était également donné comme s'engendrant lui-même. »

— *Cosmogonie phénicienne*. Le Temps, le Désir et la Nuit étaient, au rapport de Damascius, les trois principes des choses, selon les Sidoniens. De l'union des deux derniers naquirent l'Ether ou l'air mâle, et l'Aura ou l'air femelle; ils produisirent un œuf d'où sortit le monde. D'après Eusèbe, le Souffle de l'esprit ou le Vent et la Nuit primitive figurèrent comme principes des choses. Sanchoniathon admet un limon primitif, appelé *Mdt*. De ce limon naquirent certains animaux dépourvus de sentiment et doués plus tard d'une certaine intelligence. De là sont dérivés le soleil, la lune et les étoiles. Le Souffle primitif et la Nuit enfantaient *Bon* et *Protogonas* (Age et Premier-né). Ceux-ci mirent au jour *Genos* et *Genea* (Genre, Race ou Espace). La Lumière, le Feu et la Flamme parurent ensuite; puis, après bien des générations, Sydyk et les Cabires. Sydyk, père des Cabires, désigne le dieu révélateur de la justice; les Cabires sont les dieux inventeurs des arts. Les mêmes *cosmogonies* admettent ensuite qu'un fracas épouvantable, produit par un nombre infini d'éclairs et de tonnerres, réveilla tous les animaux, qui commencèrent alors à se mouvoir dans la mer et sur la terre.

— *Cosmogonie chaldéenne*. A la tête des dieux chaldéens figure Bel. Bel est l'association des sept éléments cosmiques représentés par les planètes; il est en soi l'Unique, le Maître et le Premier; mais, par rapport au monde, il est le huitième, c'est-à-dire qu'il constitue l'unité abstraite qui réside sous les sept éléments et sous les mille manifestations de la vie terrestre. La *cosmogonie* chaldéenne nous représente Bel se tranchant lui-même la tête, et les autres dieux pétrissant du limon avec le sang versé et modelant des hommes. Cette idée du sacrifice généralisé, appliquée à la divinité même, et devenu un principe cosmogonique, se retrouve chez les Indous. Nous avons vu que, dans le Vêda, la création est présentée comme le résultat d'un sacrifice divin; et que Manou, dans sa *cosmogonie*, parle des austérités pénibles auxquelles il a dû se livrer pour donner naissance au genre humain. Rien ne trahit plus naïvement l'anthropomorphisme et le genre d'illusion dont il est le produit, que cette curieuse tendance à transporter de l'homme à Dieu l'acte par lequel l'homme croit fléchir Dieu. Un autre trait de la *cosmogonie* chaldéenne qui mérite l'attention, c'est la conception d'Oannes et des dieux poissons. Ces dieux, sortis de la mer à l'époque des générations hybrides par lesquelles commence une création encore mal assurée de ses œuvres, enseignèrent les arts aux habitants des bouches de l'Euphrate, pendant la durée d'une longue période cosmique. Les dieux-poissons, les amphibies, révélateurs de la *cosmogonie* chaldéenne, ne sont probablement pas sans rapport avec les Cabires de la Phénicie. Ils se retrouvent, sous d'autres noms, Dagon, Derceto, etc., en diverses contrées sémitiques. Ainsi la déesse syrienne Derceto est le produit de l'eau créatrice, et, par cette origine, se trouve en rapport de nature avec les poissons ses congénères.

— *Cosmogonie syrienne et phrygienne*. Dans presque tous les cultes sémitiques nous remarquons une idée cosmogonique fondamentale : un roi et une reine des dieux, le Soleil

et la Lune, se retrouvent sur la terre comme générateur d'autres supérieurs. La Babylonie offre Bel et Myletia, la Phénicie Baal, Chronos et Baulitis, la Syrie Adonis et Astylé, la Phrygie Attyts et Cybèle, l'Egypte, à dater d'une époque impossible encore à fixer, développe dans le même sens la donnée symbolique d'Osiris et d'Isis. « Cette double personification divine, dit M. Renouvier, s'inspire partout du même esprit, de cette imagination qui cherche dans le monde une puissance fécondante, un développement dans une matrice et un rapport entre ces deux principes. » En Syrie et en Phrygie, elle se présente nettement dégagée de tous autres concepts, dominante, exclusive; et, chose remarquable dans le culte de ces pays, c'est l'idée de la Grande déesse, substance permanente du monde, qui l'emporte sur l'idée du principe générateur, ardent, mais périodiquement éteint, qui se trouve souvent avec peu de gravité. Les Astartes et Cybèles, qui symbolisent des puissances tantôt célestes, tantôt terrestres ou lunaires, ou bien encore la vaste mer humide, la mer, ont un caractère universel devant lequel pâlissent leurs amants. Ceux-ci tendent à s'efféminer, tandis qu'elles prennent les attributs de la virilité ou deviennent hermaphrodites.

— *Cosmogonie grecque.* C'est dans les poèmes d'Hésiode, la *Théogonie*, les *Travaux et les Jours*, qu'il faut chercher la *cosmogonie* grecque. D'abord, dans l'ordre du temps, nous dit-il, la *Théogonie*, vint Chaos, puis Gæa, la Terre solide, et plate, avec la profond et sombre Tartare à sa base. Erôs (Amour), le vainqueur des dieux aussi bien que des hommes, parut immédiatement après. De Chaos sortirent Erebos et Nyx (la Nuit); de ces derniers, Ebnér et Héméra (l'Enfer et le Jour). Gæa enfanta Uranos (le Ciel), qui légua en largeur, s'étend au-dessus d'elle, lui sert de voûte, et qui doit s'essuyer de résidence aux dieux immortels; elle produisit, en outre, les montagnes, habitations des nymphes divines, et Pontos, la mer stérile et houleuse. Alors Gæa épousa son fils Uranos, et de leur union sortit une nombreuse lignée : douze Titans et Titanides, trois Cyclopes, trois Hécatichéens ou centimanches. Les Titans étaient Okeanos, Kæros, Krios, Hyperion, Iapetos et Kronos; les Titanides, Theia, Rhæa, Thémis, Mnémosyné, Phœbé et Téthys. Les Cyclopes étaient Bronté, Stéropes et Argès, êtres formidables, se distinguant également par leur vigueur et leur habileté manuelle, au point qu'ils firent le tonnerre, qui, dans la suite, composa l'irrésistible artillerie de Zeus. Les Hékatontichéens étaient Kottos, Briareus et Gygès, doués d'une force corporelle prodigieuse.

Uranos contempla ces puissants rejets avec crainte et horreur; aussitôt que l'un d'eux était né, il le cachait dans les cavités de la terre, ne permettant d'en sortir. Gaea ne trouvait pas de place, pouvait-elle et gémissait sous le poids. Elle produisit du fer, fit une faucille, et supplia ses fils de la venger et de se venger eux-mêmes du tyran tyrannique de leur père. Mais aucun d'eux, excepté Kronos, n'eut le courage de se charger de l'entreprise; lui, le plus jeune et le plus hardi, d'après les conseils de Gaea, s'arma de la faucille et se posta en embuscade dans un endroit favorable. La nuit arrivait à ce moment, et Uranos descendait pour jouir des embrassements de Gaea; alors Kronos s'élança de sa cachette, mutila son père et jeta le membre suignant derrière lui, bien loin dans la mer. Une grande quantité de sang fut répandue sur la terre, et, par suite, Gaea enfanta les irrésistibles Erinnys, les immenses et musculeux Gigantes et les nymphes Méliodes. Des parties génitales elles-mêmes, pendant qu'elles nageaient et écumaient sur les flots, sortit la déesse Aphrodite, tirant son nom de l'écume d'où elle avait jailli.

Uranos étant ainsi détrôné et rendu impuissant, Kronos et les Titans acquirent leur liberté, Kronos étant les maîtres. Chacun des Titans eut une nombreuse lignée. Océanos (Océan), de son mariage avec sa sœur Téthys eut trois filles, les nymphes océaniques, et autant de fils. Les trois enfants d'Hyperion et de sa sœur Théia furent Hélios, Séléné et Eôs; Keos eut de Phébé Létô et Astéria; les enfants de Krios furent Asbolos, Pallas et Persés; d'Astréos et d'Eôs naquirent les vents Zephyros, Boreas et Notos. Prométhée, qui épousa la nymphe océanique Clymène, eut une illustre descendance: Prométhée, Epiméthée, Menétios et Atlas. Mais la lignée de Kronos fut de toutes la plus puissante et la plus éminente. Il épousa sa sœur Rhéa, et eut d'elle trois filles: Hestia, Déméter et Héré; et trois fils: Hades, Poséidon et Zeus; le dernier, à la fois le plus jeune et le plus grand. Mais Kronos pressentait qu'un de ses propres enfants le ferait périr; c'est pourquoi, à mesure qu'ils naissaient, il les avalait immédiatement et les gardait dans son ventre. C'est de cette façon que les cinq premiers avaient été traités, quand Rhéa était près d'accoucher de Zeus. Affligée et indignée de la perte de ses enfants, elle demanda conseil à son père et à sa mère, Uranos et Gaïa, qui l'aidèrent à cacher la naissance de Zeus. Ils le transportèrent de nuit à Lykos en Crète, cachèrent l'enfant nouveau-né dans une caverne entourée de bois, sur le mont Ida, et à sa place donnèrent à Kronos une pierre enve-

loupée de langes, qu'il avala avidement, la prenant pour son enfant. Ainsi Zeus fut mis à l'abri du danger. Plus tard, à l'instigation de Kronos, parant, par une ruse, à faire rendre à Kronos, parant, par la pierre qui lui avait été donnée, à Zeus les cinq enfants qu'il avait eus précédemment, Hestia, Déméter, Héra, Poséidon et Hadès purent donc grandir ensemble, tous à la fois. Celui-ci ne tarda pas à se distinguer autant par ses capacités intellectuelles que par sa force physique. De concert avec ses frères, il se décida à disputer le pouvoir à Kronos et aux Titans; et alors commença une lutte longue, à laquelle prirent part tous les dieux et toutes les déesses. Zeus les convoqua dans l'Olympe, et promit à tous ceux qui l'aidèrent contre Kronos de leur conserver entiers leurs privilèges et leurs fonctions. Ses principaux alliés furent les Cyclopes et les Hékatontcheires, qu'Uranos avait emprisonnés dans le Tartare, et que Kronos n'avait pas délivrés. Les premiers lui fournirent le tonnerre et les éclairs, et les seconds apportèrent dans la lutte leur force musculaire sans bornes. Le combat continua dix années entières, Zeus et les Kronides occupant l'Olympe, et les Titans étant postés sur la chaîne de montagnes plus méridionale de l'Éthrye. Mais la nature fut ébranlée, et l'Océan, éloigné, ne sentit-il ne prit part à la bataille, et, essentit-il la bouillante ardeur, du bruit et du choc des tonnerres, non moins que Gaia et Pontos. Le tonnerre de Zeus, combiné avec les rochers et les montagnes arrachés par les Centimanes, l'emportèrent à la fin, et les Titans, défait, furent précipités dans le Tartare. Les trois frères vainqueurs se partagèrent le gouvernement du monde. Zeus conserva l'éther et l'atmosphère, avec la présidence suprême; à Poséidon revint la mer; à Hadès, le monde inférieur, la région où résident les ombres à demi animées des morts.

La *Théogonie* d'Hésiode ne raconte rien qui ressemble à une création de l'homme, « et il ne semble pas, remarque M. Grote, que l'imagination grecque, dans sa veine légendaire, s'occupe beaucoup d'une telle idée, vu qu'ordinairement elle faisait remonter les hommes actuels, par une série de générations, à quelque premier père, issu lui-même du sol, ou d'un fleuve voisin, ou d'une montagne, ou d'un dieu, d'une nymphe, etc. » C'est dans le poème les *Travaux et les Jours* que nous trouvons une histoire de l'origine de l'espèce humaine. D'abord, nous dit l'auteur de ce poème, les dieux olympiques firent race d'or, hommes bons, parfaits et heureux, vivant des productions abondantes et spontanées de la terre, jouissant du repos et de la tranquillité, comme les dieux eux-mêmes. Ils n'étaient sujets ni à la maladie, ni à la vieillesse, et leur mort ressemblait à un doux sommeil. Après leur mort, ils devinrent, par la décision de Zeus, les démons gardiens terrestres, qui veillent, invisibles, sur la conduite de l'humanité, et sont doués du royal privilège de lui dispenser la richesse, et de tenir compte des bonnes et des mauvaises actions. Ensuite les dieux firent la race d'argent, qui différait de la race d'or et lui était bien inférieure, « tant au moral qu'au physique. Les uns, qui étaient sans foi ni loi, méchants les uns pour les autres, pleins de dédain pour les dieux immortels, avaient le malin plaisir de rendre un culte à l'offrir au dieu Zeus, dans sa colère, les envenimait dans la terre, où ils jouissent cependant encore d'un honneur secondaire sous le nom de Bienheureux des enfers (εὐχαιρέτων πάσιων). En troisième lieu Zeus fit la race d'airain, entièrement différente de la race d'argent. Ils étaient faits de frêne dur; leur humeur était querelleuse; ils avaient une force immense et une âme dure comme le diamant; ils ne sement ni ne touchaient à du pain. Leurs armes, leurs maisons, leurs instruments étaient tous d'airain; il n'y avait pas alors de fer. Cette race, dont les membres, acharnés à se combattre, succombèrent sous les coups les uns des autres, s'éteignit et descendit au royaume d'Hades, sans nom ni privilège. Ensuite Zeus fit une quatrième race, de beaucoup plus juste et meilleure que la précédente. Ce furent les héros ou demi-dieux, qui combattirent au siège de Troie et à celui de Thèbes. Mais cette brillante génération s'éteignit aussi; quelques-uns périrent à la guerre; d'autres passèrent, grâce à Zeus, à un état meilleur, dans les fies des Bienheureux. C'est là qu'ils habitent au sein de la paix et du bien-être, sous le gouvernement de Kronos, récoltant trois fois par an les productions spontanées de la terre. La cinquième race, qui succède aux héros, est la race de fer (ἥτις σιδήρεος); c'est la race à laquelle le poète nous-même appartient, et il l'exprime son amer regret. Il trouve ses contemporains méchants, cruels, nonnêtes, injustes, ingrats, adonnés au travail, et se souciant ni des liens de la parenté ni des droits des vieux; la Justice et la Pudeur ont quitté la terre; sont retournées vers l'Olympe. Combien il souhaite ardemment que son existence eût été placée ou plus tôt ou plus tard! (ἤ ποτε βούτῃ, ἢ τέρτατ' ὑβέλτα). Cette race de fer est condamnée à des crimes, à des soucis, à des maux continuels. Un temps viendra où Zeus y mettra fin. Le poète n'ose pas prédire quelle sorte de race lui succédera.

M. Grote remarque que cette succession des races, telle que la donne Hésiode ou l'auteur, quel qu'il soit, du poème les *Travaux*

et les *Jours*, n'est ni naturelle ni homogène. La race des héros n'a pas de dénomination empruntée à un métal, et c'est en rompant la régularité de la série qu'elle vient se placer entre la race d'airain et la race de fer. Voici comment le grand historien explique cette anomalie : « Bien que la pensée du poète eût un caractère didactique, cependant il avait présente à l'esprit la peinture des anciens temps de la Grèce, telle qu'elle était exposée dans les mythes et les légendes qui avaient cours dans les poèmes d'Homère et autres productions épiques. Il lui était impossible d'exclure de son esquisse du passé, soit les grands personnages, soit les glorieux exploits que ces poèmes embellissaient. Bien plus, s'il avait consenti lui-même à une telle exclusion, l'esquisse serait devenue un objet repoussant pour ses auditeurs. Mais les chefs qui figuraient devant Thèbes et devant Troie ne pouvaient pas être bien identifiés, soit avec la race d'or, soit avec la race d'argent, soit avec la race d'airain; de plus, il était essentiel qu'ils fussent placés immédiatement en contact avec la race actuelle, parce que leurs descendants, réels ou supposés, étaient les principaux et les plus remarquables des hommes existants. C'est ce qui obligea le poète à leur assigner la quatrième place dans la série, à interrompre le cours du mouvement moral, pour les intercaler entre la race d'airain et la race de fer, bien qu'il n'eût aucune analogie quelconque ni avec l'un ni avec l'autre. La race de fer, à laquelle appartenait le poète lui-même, succéda légitimement, non à la race héroïque, mais à la race d'airain. »

— *Cosmogonie latine*. Doués d'une faible imagination, les anciens Latins ne paraissent pas avoir fait de spéculations sur l'origine du monde et des dieux. La *cosmogonie* exposée par Ovide est une œuvre d'imitation et de réflexion, qui mérite à peine le nom de religieuse. A l'origine, dit l'auteur des *Métamorphoses*, la nature entière ne présentait qu'un aspect uniforme; on a donné le nom de chaos à cette masse informe et grossière.

..... *Rudis ingestaque moles,*
 bloc inerte et sans vie, assemblage confus
 d'éléments discordants et mal unis entre eux.
 Le soleil ne prêtait point encore sa lumière au
 monde; la lune ne faisait pas briller son crois-
 sant; l'air, la mer et la terre étaient confondus
 ensemble; la terre n'avait pas de solidité,
 l'eau n'était point navigable, l'air manquait
 de lumière :

*Sic erat instabilis tellus, innabilis unda,
Lucis egens aer;*
rien n'avait encore reçu sa forme distincte et
propre,

..... Nulli sua forma manebat.

Ennemis les uns des autres, tous ces éléments, rassemblés en désordre, le froid et le chaud, le sec et l'humide, les corps mous et les corps durs, les corps pesants et les corps légers, se livraient une éternelle guerre. Un dieu ou la nature puissante mit fin à cette lutte; il sépara le ciel d'avec la terre, la terre d'avec les eaux, et l'air le plus pur d'avec l'air épais et grossier :

*Nam cælo terras, et terris abscidit undas,
Et liquidum spisso secrevit ab aere cælum.*

Le feu, qui n'a point de poids, emporté par sa rapidité, brilla bientôt dans le ciel, et choisit sa demeure dans les régions célestes les plus élevées. L'air, dont la légèreté naturelle en approche davantage, le suivit immédiatement. La terre, plus solide, entraînant les éléments les plus lourds, se fixa dans les lieux les plus bas où l'arrêta sa pesanteur. L'onde fluide, s'étendant autour, occupa la dernière place.

Après que ce dieu, quel qu'il fût, eut ainsi opéré le partage et l'arrangement de cet amas de matière, il façonna la terre, afin qu'elle fût égale dans toute sa surface, l'arrondit en un globe immense :

..... *Ne non æqualis ab omni*
Parte foret. magni succiem olomeravit in orbis.

*Tum freta diffundi rapidisque tumescere ventis
Jussit, et ambitæ circumdare littora terræ.*

Il creusa les fontaines, les lacs et les vastes marais; il traça la pente des fleuves et la contourna entre des rives sinueuses. Enfin il aplanit les campagnes, abaissa les vallées, couvrit les forêts de feuillage, éleva les montagnes couronnées de rochers :

*Jussit et extendi campos, subsidere valles,
Fronde tegi silvas, lapidosos surgere montes.*

Dès que l'auteur de la nature eut réglé les limites qui devaient servir de barrière aux

différents (un cheval servit un vaillere aux
différents cours, les astres, ensevelis aupa-
rant dans la nuit du chaos, commencerent à
braver le jour, et le tendus des cieux; et, afin
que chaque région eût ses habitants, le roi
céleste devint la demeure des astres, et des
dieux, les eaux se peuplerent de poissons, la
terre de bêtes fauves, et l'air d'oiseaux qui
battaient de leurs ailes. Un animal plus noble,
doué d'une raison plus élevée, et fait pour
commander aux autres, manquait encore.
L'homme naquit : tandis que les autres ani-
maux couraient la tête et regardant la terre,
il éleva un front noble et porta ses regards
vers les cieux :

*Pronaque quum spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit, cælumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.*

Le premier âge fut l'âge d'or.

*Aurea prima salta est ætas, quæ, vindice nullo,
Sponte sua, sine lege, fidem rectumque colebat.*

de lui-même, sans lois et sans contrainte, l'homme observait la justice et la vertu. On ne connaissait alors ni les supplices ni la crainte des supplices ; on n'élisait point, gravée sur l'airain, la menace des lois, et la foule suppliante ne tremblait pas devant un juge, inutile encore à la sûreté des hommes :

..... *Erant sine iudice tuti.*

On n'avait pas encore vu le pin, arraché des montagnes, descendre sur la plaine liquide pour visiter des climats étrangers ; les peuples ne connaissaient d'autres rivages que ceux de leur patrie, et des fossés profonds n'entouraient pas les cités. On n'entendait pas résonner l'airain de la trompette allongée ou du clairon recourbé ; sans casques, sans glaives, sans soldats, les hommes goûtaient les doux loisirs d'une tranquille paix :

..... *Sine militis usu*
Mollia securæ peragebant otia gentes.

Le printemps était éternel, et la tiède haine de Zéphire caressait doucement les fleurs écloses sans semence. La terre n'attendait pas, pour produire, les soins du labourneur :

..... *Fruges tellus inarata ferebat.*

Et les champs, sans repos, se chargeaient d'abondantes moissons. Des fleuves de lait, des fleuves de nectar coulaient dans les campagnes, et le miel distillait en longs ruisseaux de l'écorce des chênes :

*Flumina jam lactis, jam flumina neclaris ibant ;
Flavaque de viridi stillabant ilice mella.*

Mais lorsque Jupiter eut précipité Saturne dans les sombres abîmes du Tartare, et soumis le monde à ses lois, cette victoire amena l'âge d'argent, moins heureux que l'âge d'or, mais préférable à l'âge d'airain :

..... Subiit argentea proles,
Auro deterior, fulvo pretiosior ære

Jupiter abrégée la durée de l'antique printemps, et dès lors l'hiver, l'été, l'inégal automne et le trop court printemps partagèrent l'année en quatre saisons. Pour la première fois, l'air s'embrasa de chaleurs dévorantes, et l'eau se durcit au souffle glacé des vents. Pour la première fois, on chercha des abris, et ces abris furent des antres, d'épais buissons sous des claies entrelacées d'écorce. On ensevelit les semences dans de longs sillons, et le poids du joug fit gémir les taureaux pour la première fois. Aux races des deux premiers âges succéda celle de l'âge d'airain :

Tertia post illas successit ahenea proles,
plus farouche, plus prompte à prendre les
armes :

Savior ingentiis et ad horrida promptior arma.
Le dur âge de fer fut le dernier. On vit alors
s'enfuir de la terre, envahie par le crime, la
pudeur, la vérité, la bonne foi :

... Fugere pudor, verumque, fidesque

qui, depuis si longtemps, couronnaient immo-
 bules le sommet des montagnes, allèrent,
 transformés en navires, insulser des flots in-
 connus; la terre, autrefois commune à tous,
 comme les airs et la lumière du soleil, vit
 l'arpenteur défiant tracer un long sillon et
 marquer des limites :

Cautus humum longo signavit limite mensor.
Ce ne fut point assez pour l'homme de de-

Il ne fut point assez pour l'homme de demander aux champs les moissons et les fruits, tribut naturel de leur fécondité, il osa fouiller jusqu'au fond des entrailles de la terre, et en retirer ces trésors que la nature avait cachés aux confins du Ténare, et qui ne servent, hélas ! que d'aliments à nos maux :

Effodiuntur omnia irritamenta malorum.

On ne vit plus que de rapine; l'hôte n'est plus
 en sûreté auprès de son hôte; le beau-père
 auprès de son gendre; les frères mêmes sont
 rarement unis; l'époux trame la mort de son
 épouse, l'épouse de son mari; les cruelles ma-
 ladies distillent les sucs mortels de la ciguë;
 le fils accable la durée des jours de son père;
 les droits du sang sont foulés aux pieds, et
 de toutes les divinités, la vierge Astrée quitte
 la dernière le séjour de la terre, que le meur-
 tre a souillée de sang.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que l'idée du chaos primitif est empruntée à la *Théogonie* d'Hésiode, et celle des âges d'or, d'argent, d'airain et de fer, au poème des *Travaux et les Jours*. Seulement, tandis que, dans Hésiode, le Ciel, la Terre, la Mer, etc., naissent du chaos, sont des êtres divins, des personnes divines, si bien que la *cosmogonie* grecque est une *théogonie*, ces êtres divins ne sont plus, dans Ovide, que des choses formées, façonnées par une divinité ou par la nature. Tandis que le poète grec est conduit par les légendes de son pays à intercaler la race des héros entre la race d'airain et la race de fer, le poète latin, plus libre dans sa composition, s'en tient aux quatre races symbolisées par les quatre métaux.

— *Cosmogonie germanique.* D'après l'*Edda*, une intelligence invisible a présidé à la formation du monde et l'a surveillée. Elle planait sur le vide avant qu'aucun être fût sorti du néant. Une source jaillit du pôle nord et se condense en une masse énorme de glace. Cette glace, amollie par les rayons brûlants que lance le pôle sud, forme le corps colossal du grand Ymer, image du chaos duquel naissent le géant des frimas et le géant des flammes. Ces créations immenses symbolisent les éléments déchaînés et destructeurs, qui sortent du sein du chaos et se livrent une guerre acharnée, jusqu'à ce que l'ordre et l'harmonie y soient rentrés. L'intelligence suprême fait surgir la vache Audumbla, qui, en léchant la glace où elle cherche sa nourriture, modèle, en quelque sorte, toutes les parties d'un corps gigantesque, la chevelure, la tête, les membres. Ce géant s'appelle Bur; il a un fils nommé Bor, qui est le père d'Odin, de Vil et de Loder, triple personnification de la vie, de la lumière et de la chaleur. Ces trois frères immolent Ymer, et, avec les fragments de son corps, composent les diverses parties de l'univers. Neuf sphères sont formées : celle de la lumière, celle du feu, celle des Ases ou des dieux, celle des Vanes ou gnomes, celle des hommes, celle des géants, celle des nains, celle des ténébres et enfin celle de la glace, où crouissent les monstres infernaux. L'univers ainsi formé a pour emblème l'arbre Yggdrasill, plongeant par ses racines dans les froids et ténébreux abîmes, tandis que sa cime radieuse a une couronne d'étoiles. L'homme a été formé par les Ases ou les dieux. Le dieu principal est Odin, le dieu par excellence. Ses fils sont nombreux; les principaux sont : Thor, qui personnifie la vaillance sauvage, et Balder, le dieu de la concorde.

— *Cosmogonie persane.* Le dualisme est la doctrine fondamentale de l'ancienne religion persane, du mazdéisme. Tout part de là et tout y revient. Ce dualisme ne divise pas seulement le monde invisible en deux camps, il partage aussi le monde sensible, avec tous ses habitants et toutes ses productions, en deux catégories tranchées. Représenté symboliquement par la lumière et les ténébres, il est au fond l'opposition du bien et du mal, qui sont soumis à deux principes vivants et ennemis. Ces deux principes, Ormuzd (Ahura-Mazda, le Maître savant) et Ahriman (Agra-Maynias, l'Esprit malin), nous apparaissent dans le parsisme antique, comme primitifs et sans antécédents. Dès le commencement, est-il dit dans les *Guhhas*, il existe une paire de jumeaux, deux esprits, ayant chacun une activité propre : ce sont le bien et le mal, en pensées, en paroles et en actions ; choisissez entre les deux ; soyez bon, ne soyez pas méchant. Ormuzd, à l'aide de son Verbe, le pur, le saint, le fort, a commencé par créer des esprits, qui doivent être ses auxiliaires. Ces esprits sont les Amschaspands, les Izeds et les Férouers. Les Amschaspands sont au nombre de six ; Ormuzd est à leur tête, et, quand il ne préside pas l'assemblée céleste, elle se repose sous la garde de Bahman. Chacun de ces génies est chargé d'un pouvoir spécial. Bahman donne l'abondance : c'est le génie de la paix, le grand, le secourable, qui veille sur le peuple céleste. Ardibehesch donne le feu, la santé et la grandeur au monde. Schariver préside aux métaux ; il est compatissant, il nourrit le pauvre. Sapandomad remplit les désirs du laboureur et rend la terre féconde. Kordud fait couler l'eau pure dans le monde, quand l'homme vit saintement. Amerduz multiplie les troupeaux, les grains, donne les arbres et les fruits de toute espèce. Les Izeds sont les génies du second ordre, et les Férouers ceux du troisième ordre. Ahriman est créateur comme Ormuzd ; aux bons génies créés par ce dernier, il oppose des êtres qui sont aussi de nature spirituelle, et dont il fait les agents de sa puissance mauvaise : ce sont les Dews, les Daroudjs et les Darvands.

Après la création du monde spirituel, angélique, se place, dans la *cosmogonie persane*, la création du monde matériel. Ormuzd l'accomplit en six époques d'inégale durée, qui ont reçu le nom de *Gahambars*. La création du ciel remplit la première époque, qui est de quarante-cinq jours ; celle de l'eau, la seconde époque, qui est de soixante jours ; celle de la terre, la troisième époque, qui est de soixante-quinze jours ; celle des arbres, la quatrième époque, qui est de trente jours ; celle des animaux, la cinquième époque, qui est de quatre-vingts jours ; enfin, celle de l'homme, la sixième et dernière époque, qui est de soixante-quinze jours.

Des productions dont se compose le monde, le ciel est la première. Il y a sept cieux : le premier, le plus voisin de la terre, se nomme *Hamistan Behesch* ; le second, le ciel des étoiles ; le troisième, le ciel de la lune ; le quatrième, le ciel du soleil ; le cinquième, le *Gorotman* ; le sixième, *Aser Rouschni* ; le septième, *Anna gouerra Rouschna*. Les astres ont été formés, afin que, si l'ennemi se présente, les créatures, par leur secours, soient délivrées de ceux qui veulent leur faire du mal. Les astres désordonnés, les comètes, sont maintenus dans de justes bornes par le soleil, la lune et les autres étoiles. La plus terrible des comètes est Gourscher, qui tombera du ciel sur la terre, lors de la fin du monde. Il y a une lampe préparée pour les nuits sombres,

c'est la lune. Le plus brillant des astres est le soleil, Korschid, le soleil qui ne meurt pas, coursier vigoureux, dont la lumière première est le principe. Au commencement, le jour était continu ; mais quand les astres s'ébranlèrent dans l'espace, le jour fut d'abord, ensuite la nuit. Chaque jour est divisé en cinq *gahs*, en huit *pehrs*, en douze *hevars*. Chacune de ces parties du jour est sous la protection d'un Ized ; les mois sont de trente jours ; l'année commence au moment où le soleil entre dans le signe de l'Agneau ; le soleil emploie trois cent soixante-cinq jours pour y revenir. Le monde doit durer douze mille ans. Ormuzd, pendant trois mille ans, marchera seul ; pendant trois autres mille ans, les œuvres d'Ormuzd et d'Ahriman seront mêlées ; mais, à la fin, le triomphe d'Ormuzd est assuré.

La seconde production d'Ormuzd est l'eau : c'est l'amour des Izeds, la pure et bienfaisante source Arduizour. On la représente avec un corps de jeune fille, au visage brillant, aux cheveux d'or. Elle habite un lieu pur, un palais éclairé de cent lumières. Du haut de ce palais, l'Arduizour se répand dans le monde par cent mille canaux d'or, et forme, sur la terre, les mers, les lacs, les fleuves et les fontaines. L'eau et le feu sont purs et ne feraient que du bien, si Ahriman n'avait mis un dew dans ces créations d'Ormuzd. C'est Astoual qui lie celui qui tombe dans l'eau, et qui brûle celui qui s'approche trop près du feu.

La terre a été formée sur l'eau, qui l'entoure de toutes parts ; elle a été donnée pure ; mais Ahriman a couru dessus pour la gâter. Sur la terre, Ormuzd a créé un lieu de délices, appelé l'*Iran-Vedj*. C'est là que se trouve la montagne Albordj, d'où sont sorties, en trois cent soixante ans, toutes les montagnes qui s'étendent sur la terre, et au sommet de laquelle est situé le pont Tchinevad, qui unit la terre au Béhescht.

Les arbres forment la création de la quatrième époque. Il n'y avait d'abord qu'un seul arbre ; de sa tige, dix mille espèces naquirent, lesquelles en produisirent à leur tour cent vingt mille. Tous ces arbres étaient purs ; mais, quand Ahriman vint dans le monde, il corrompit les sucres des plantes, et fit pousser les épines.

Le premier des animaux fut le taureau ; il exista longtemps seul ; mais, quand il mourut, sa semence fut transportée au ciel de la lune. Là, elle fut purifiée, et, de cette semence, naquirent deux taureaux, l'un mâle et l'autre femelle, qui produisirent les différentes espèces d'animaux. La première espèce a le pied fendu, comme le chameau ; la seconde a le pied non fendu, comme le cheval ; la troisième a cinq griffes, comme le chien ; la quatrième comprend les oiseaux ; la cinquième, les poissons. A côté de toutes ces créations, Ahriman a jeté les siennes. C'est lui qui a créé les innombrables *karfesters* qui ravagent la terre, et toutes ces mouches qui donnent la mort aux bestiaux.

La dernière création d'Ormuzd fut l'homme. Dans l'homme comme dans l'univers, la création spirituelle a toujours précédé la création matérielle : l'âme fut créée d'abord ; le corps fut ensuite formé, et l'âme vint habiter sa demeure. Tant que le corps est vivant, l'âme le conduit ; lorsqu'il meurt, il se mêle à la terre, et l'âme retourne au ciel. Le corps de l'homme n'est pas une vraie création. Le taureau est le premier père du genre humain, comme des espèces animales. Quand ce taureau, qui n'était pas né de l'union des deux sexes, mourut, frappé par les Dews et par Ahriman, *Katomors* (le premier corps humain) sortit de son bras droit. *Katomors* avait la force et la taille d'un jeune homme de quinze ans ; sa peau était blanche, et ses yeux regardaient le ciel. Une si frêle créature ne pouvait résister aux Dews. Au bout de trente ans, il avait cessé de vivre. En mourant, il répandit sur la terre une semence, qui fut purifiée par la lumière du soleil. Au bout de quarante ans, un arbre sortit de terre. Cet arbre, le *Reivas*, avait quinze feuilles ; il représentait deux corps disposés de manière que l'un avait la main à l'oreille de l'autre ; ils étaient si bien unis, qu'on ne distinguait pas les sexes. Lorsque ce corps d'arbre fut transformé en corps d'homme, le Reivas devint Meschia et Meschiané. C'est de ce couple que sont nés tous les hommes. Le ciel leur était destiné. Ormuzd leur avait donné un lieu de délices, à condition qu'ils seraient purs. Mais Ahriman, le Pétiaré, la couleuvre voleuse, les corrompit : C'est Ahriman, leur dit-il tout bas à l'oreille, qui vous a donné ces choses, l'eau, la terre, les arbres et les fruits. Ils ajoutèrent foi à ce mensonge, et tous les deux furent Darvands. La couleuvre voleuse, devenue plus hardie, se présenta une seconde fois ; Meschia et Meschiané ne vivaient alors que de l'eau des fontaines ; Ahriman leur présenta des fruits, qu'ils mangèrent ; de cent avantages qu'ils avaient, il ne leur en resta qu'un seul. Plus tard, ils mangèrent de la chair des animaux, se couvrirent de leur peau, et les Dews devinrent puissants. Puis, ils marchèrent l'un contre l'autre ; ils se frappèrent, se blessèrent, et le chef des Dews, du fond de ses retranchements ténébreux, jeta un grand cri : « O hommes, adorez les Dews, » dit-il ; et le Dew de l'envie s'assit joyeux sur son trône. Mais Ahriman vit en pensée la résurrection des corps et son impuissance finale ; il en fut anéanti.

Un Dew, c'était Djé, vint ranimer son courage : « Lèvez-vous avec moi pour faire la guerre, lui dit-il ; que de maux je vais faire pleuvoir sur l'homme et sur le bœuf qui travaille ! Bientôt ils ne pourront plus vivre ; je serai dans les arbres, je serai dans l'eau, je serai dans tout ce qu'a fait Ormuzd. » Au bout de cinquante ans, Meschia et Meschiané s'unirent. Les Dews vinrent souffler le mal à l'oreille des nouveau-nés ; et c'est ainsi que les fils des hommes ont perpétué le mal de génération en génération.

— II. *COSMOGONIE DE MOÏSE.* La *cosmogonie* de Moïse est celle des religions monothéistes, et en particulier du christianisme, qui est, aujourd'hui encore, professé par les peuples les plus civilisés du globe. A ce titre, elle mérite une attention particulière. Ouvrons le premier des livres attribués à Moïse, la *Genèse*.

I

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.

La terre était informe et nue, et les ténébres couvraient la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu reposait sur les eaux.

Et Dieu dit : « Que la lumière soit. » Et la lumière fut.

Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière des ténébres.

Et il appela la lumière *jour*, et les ténébres *nuît* ; et le soir et le matin formèrent un jour.

Et Dieu dit : « Qu'un firmament soit entre les eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux. »

Et Dieu étendit le firmament, et divisa les eaux supérieures des eaux inférieures. Et il fut ainsi.

Et Dieu appela le firmament *ciel* ; et le soir et le matin furent le second jour.

Et Dieu dit : « Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, et que l'aride paraisse. » Et il fut ainsi.

Et Dieu appela l'aride *terre*, et les eaux rassemblées *mer*. Et Dieu vit que cela était bon.

Et il dit : « Que la terre produise les plantes verdoyantes avec leur semence, les arbres avec des fruits, chacun selon son espèce, qui renferment en eux-mêmes leur semence, pour se reproduire sur la terre. » Et il fut ainsi.

La terre produisit donc des plantes qui portaient leur graine suivant leur espèce, et des arbres fruitiers qui renfermaient leur semence en eux-mêmes suivant leur espèce. Et Dieu vit que cela était bon.

Il y eut un soir et un matin : ce fut le troisième jour.

Dieu dit : « Qu'il y ait dans le ciel des corps lumineux qui divisent le jour d'avec la nuit, et qu'ils servent de signes pour marquer les temps, les jours et les années ;

« Qu'ils luisent dans le ciel, et qu'ils éclairent la terre. » Et il fut ainsi.

Et Dieu fit deux grands corps lumineux : l'un, plus grand, pour présider au jour ; l'autre, moins grand, pour présider à la nuit. Il fit aussi les étoiles.

Et il les plaça dans le ciel, pour luire sur la terre.

Pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la lumière d'avec les ténébres. Et Dieu vit que cela était bon.

Il y eut un soir et un matin : ce fut le quatrième jour.

Dieu dit encore : « Que les eaux produisent les animaux qui nagent, et que les oiseaux volent sur la terre et sous le ciel. »

Et Dieu créa les grands poissons et tous les animaux qui ont la vie et le mouvement, que les eaux produisent chacun selon son espèce ; et il créa aussi des oiseaux chacun selon son espèce. Et il vit que cela était bon.

Et il les bénit, en disant : « Croissez et multipliez-vous ; remplissez les eaux de la mer, et que les oiseaux se multiplient sur la terre. »

Il y eut encore un soir et un matin : ce fut le cinquième jour.

Dieu dit aussi : « Que la terre produise des animaux vivants chacun selon son espèce, les animaux domestiques, les reptiles et les bêtes sauvages selon leurs différentes espèces. » Et il fut ainsi.

Dieu fit donc les bêtes sauvages de la terre selon leurs espèces, les animaux domestiques et tous ceux qui rampent sur la terre chacun selon son espèce. Et il vit que cela était bon.

Dieu dit ensuite : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ; et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les animaux qui demeurent sous le ciel, et sur tous les reptiles. »

Et Dieu créa l'homme à son image, et il les créa mâle et femelle.

Dieu les bénit, et leur dit : « Croissez et multipliez-vous ; remplissez la terre, et vous l'assujétirez ; dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre. »

Dieu dit encore : « Voilà que je vous ai donné toutes les plantes répandues sur la surface de la terre et qui portent leur semence, et tous les arbres fruitiers qui ont leur germe en eux-mêmes, pour servir à votre nourriture.

« Et j'ai donné leur pâture à tous les animaux de la terre, à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui vit et se meut sur la terre. » Et il fut ainsi.

Dieu vit toutes ses œuvres, et elles étaient

parfaites. Il y eut un soir et un matin : ce fut le sixième jour.

II

Ainsi furent achevés les cieux, la terre et tout ce qu'ils renferment.

Dieu accomplit son œuvre le septième jour, et il se reposa ce jour-là, après avoir formé tous ses ouvrages.

Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, parce qu'il s'était reposé en ce jour, après avoir terminé son œuvre.

Telle fut l'origine des cieux et de la terre, lorsqu'ils furent créés, au jour que le Seigneur Dieu fit la terre et les cieux ;

Et toutes les plantes des champs, quand il n'y en avait point sur la terre, et toutes les herbes de la campagne, quand la terre n'en produisait point ; car le Seigneur Dieu n'avait point encore répandu la pluie sur la terre, et il n'y avait point d'homme pour la cultiver.

Mais il s'élevait de la terre des vapeurs qui en arrosaient la surface.

Le Seigneur Dieu forma l'homme du limon de la terre ; il répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme eut une âme vivante.

Or, le Seigneur Dieu avait planté, dès le commencement, un jardin de délices ; il y avait placé l'homme qu'il avait formé.

Et le Seigneur fit sortir de la terre une multitude d'arbres beaux à voir, et dont les fruits étaient doux à manger ; au milieu du jardin étaient l'arbre de vie et l'arbre de la science du bien et du mal.

Le Seigneur Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Eden pour le cultiver et le garder.

Et le Seigneur fit à l'homme un commandement, et lui dit : « Tu peux manger de tous les fruits du jardin ;

« Mais ne mange pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal ; car, au jour que tu en mangeras, tu mourras de mort. »

Et le Seigneur Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui une aide, semblable à lui. »

Le Seigneur Dieu, après avoir formé de la terre tous les animaux de la terre et tous les oiseaux du ciel, les fit venir devant Adam, afin qu'il vit comment il les nommerait, et que chacun d'eux portât le nom qu'Adam lui aurait donné.

Et Adam donna leurs noms aux animaux domestiques, aux oiseaux du ciel et aux bêtes sauvages ; mais il n'avait point trouvé d'aide qui fût semblable à lui.

Le Seigneur Dieu envoya donc à Adam un profond sommeil ; et, pendant qu'il dormait, Dieu prit une de ses côtes et ferma ensuite la plaie avec de la chair.

Le Seigneur Dieu forma ainsi une femme d'une côte d'Adam, et l'amena devant Adam.

Et Adam dit : « Voilà maintenant l'os de mes os et la chair de ma chair ; celle-ci s'appellera d'un nom pris du nom de l'homme, parce qu'elle a été tirée de l'homme. »

C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme ; et ils seront deux dans une même chair.

Adam et sa femme étaient tous deux nus, et n'en rougissaient point.

III

Or, le serpent était le plus rusé de tous les animaux que le Seigneur Dieu avait placés sur la terre ; et il dit à la femme : « Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger du fruit de tous les arbres de ce jardin ? »

La femme lui répondit : « Nous mangeons du fruit des arbres de ce jardin ;

« Mais, pour le fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu nous a commandé de n'en point manger, et de n'y point toucher, de peur que nous ne mourions. »

Le serpent répondit à la femme : « Assurément, vous ne mourrez point de mort ;

« Car Dieu sait que, le jour où vous aurez mangé de ce fruit, vous serez sages, et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. »

La femme s'aperçut donc que ce fruit était bon à manger et beau à voir, et d'un aspect désirable ; elle en prit et en mangea, et elle en donna à son mari, qui en mangea comme elle.

Et les yeux de l'un et de l'autre furent ouverts ; et ils connurent qu'ils étaient nus, et, ayant entrelacé ensemble des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures.

Et ils entendirent la voix du Seigneur Dieu qui s'avancait dans le jardin, à l'heure du jour où il s'élève un vent doux, et ils se cachèrent parmi les arbres, pour éviter la présence de Dieu.

Mais le Seigneur Dieu appela Adam, et lui dit : « Où es-tu ? »

Adam répondit : « J'ai entendu votre voix dans le jardin ; et, comme j'étais nu, j'ai été saisi de crainte, et je me suis caché. »

Alors Dieu lui dit : « Qui t'a appris que tu étais nu, à moins que tu n'aies mangé du fruit de l'arbre dont je t'avais défendu de manger ? »

Adam répondit : « La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté du fruit de cet arbre, et j'en ai mangé. »

Et le Seigneur Dieu dit à la femme : « Pourquoi as-tu fait cela ? » Elle répondit : « Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé de ce fruit. »

Le Seigneur Dieu dit alors au serpent : « Parce que tu as fait cela, tu es maudit en-

tre tous les animaux et toutes les bêtes, *ne ta* terre; tu ramperas sur le ventre, et tu mangeras la poussière durant tous les jours de ta vie.

« Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne; elle te brisera la tête, et tu la blesseras au talon. »

Il dit à la femme : « Je multiplierai tes calamités et tes enfantements; tu enfanteras dans la douleur, tu seras sous la puissance de ton mari, et il te dominera. »

Il dit aussi à Adam : « Parce que tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé du fruit dont je t'avais ordonné de ne pas manger, la terre est maudite, à cause de toi; tu n'en tireras chaque jour ta nourriture qu'avec un grand labeur.

« Elle ne produira pour toi que des épines et des chardons, et tu te nourriras de l'herbe de la terre.

« Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre d'où tu as été tiré; car tu es poussière, et tu retourneras en poussière. »

Le Seigneur Dieu fit à Adam et à sa femme des tuniques de peau, et les en revêtit.

Et il dit : « Voici Adam devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal; maintenant donc, craignons qu'il n'avance la main et ne prenne aussi de l'arbre de vie, et qu'il n'en mange et ne vive éternellement. »

Et le Seigneur Dieu le mit hors du jardin de délices, pour labourer la terre, d'où il avait été tiré.

Et il chassa l'homme, et il plaça à l'entrée du jardin de délices un chérubin et un glaive flamboyant qui s'agitait toujours, pour garder l'arbre de vie.

— *La cosmogonie de Moïse, commentée par Bossuet et par Voltaire.* Le besoin de mettre la cosmogonie mosaïque d'accord avec les sciences naturelles est nouveau dans l'Eglise. La foi de Bossuet ne se préoccupait nullement de résoudre le problème de cette conciliation. « Le dessein de Dieu, dans la création, dit-il, et dans la description que son Saint-Esprit en a dictée à Moïse, est de se faire connaître d'abord comme le tout-puissant et très-libre créateur de toutes choses, qui, sans être astreint à une autre loi qu'à celle de sa volonté, avait tout fait, sans besoin et sans contrainte, par sa seule et pure bonté. C'est donc pourquoi, lui qui pouvait tout, qui pouvait, par un seul décret de sa volonté, créer et arranger toutes choses, et, par un seul trait de sa main, pour ainsi parler, mettre l'ébauche et le fini dans son tableau, et, tout ensemble, le tracer, le dessiner et le parfaire, il a voulu néanmoins suspendre avec ordre l'efficacité de son action, et faire en six jours ce qu'il pouvait faire en un instant. Mais la création du ciel et de la terre, et de toute cette masse informe que nous avons vue dans les premières paroles de Moïse, a précédé les six jours, qui ne commencent qu'à la création de la lumière. Dieu a voulu faire et marquer l'ébauche de son ouvrage, avant que d'en montrer la perfection; et, après avoir fait d'abord comme le fond du monde, il en a voulu faire l'ornement avec six différents progrès, qu'il a voulu appeler *six jours*. Et il faisait ces six jours l'un après l'autre, comme il faisait toutes choses, pour faire voir qu'il donne aux choses l'être, la forme, la perfection, comme il lui plaît, autant qu'il lui plaît, avec une entière et parfaite liberté. Ainsi il a fait la lumière avant que de faire les grands luminaires, où il a voulu la ramasser; et il a fait la distinction des jours avant que d'avoir créé les astres, dont il s'est servi pour les régler parfaitement; et le soir et le matin ont été distingués, avant que leur distinction et la division parfaite du jour et de la nuit fût bien marquée; et les arbres, et les arbustes, et les herbes ont germé sur la terre, par ordre de Dieu, avant qu'il eût fait le soleil, qui devait être le père de toutes les plantes; et il a détaché exprès les effets d'avec leurs causes naturelles, pour montrer que naturellement tout ne tient qu'à lui seul, et ne dépend que de sa seule volonté. Ainsi la création de l'univers, comme Dieu l'a voulu faire, et comme il en a inspiré le récit à Moïse, le plus excellent et le premier de ses prophètes, nous donne les vraies idées de sa puissance, et nous fait voir que s'il a astreint la nature à certaines lois, il ne s'y astreint lui-même qu'autant qu'il lui plaît, se réservant le pouvoir suprême de détacher les effets qu'il voudra des causes qu'il leur a données dans l'ordre commun, et de produire ces ouvrages extraordinaires que nous appelons *miracles*, selon qu'il plaira à sa sagesse éternelle de les dispenser. » Qui ne voit que cette manière d'expliquer les anomalies de la cosmogonie mosaïque est absolument contraire à l'esprit de l'apologétique contemporaine, et à l'effort tenté de nos jours pour faire de Moïse un précurseur de Fresnel et de Cuvier? Si Dieu a dû créer la lumière avant les astres lumineux, les plantes avant le soleil, afin de manifester le pouvoir suprême qu'il possède de détacher les effets de leurs causes naturelles, il ne faut pas songer à invoquer, en faveur du récit de la création fait par Moïse, le témoignage des lois naturelles révélées par les sciences?

Il faut remarquer, du reste, que cette vue sur l'ordre de la création n'appartient pas à Bossuet. Il l'avait empruntée à Calvin. « Il n'y a vertu si noble, dit Calvin dans l'*Institution*

de la religion chrétienne, ni si admirable entre les créatures qu'est celle du soleil. Or Dieu, pour se réserver la louange entière de tout ce qu'il produit, a voulu, devant que créer le soleil, qu'il y eût clarté au monde et que la terre fût garnie et parée de tous genres d'herbes et de fruits. Par quoi l'homme fidèle ne fera pas le soleil cause principale ou nécessaire des choses qui ont été avant que le soleil même fût créé et produit; mais il le tiendra pour instrument duquel Dieu se sert pour ce qu'il lui plaît, non pas qu'il ne pût, par de tels autres moyens, accomplir son œuvre par lui-même. Et de fait, le Seigneur s'attribue toute puissance et veut que nous la reconnaissons être en lui, non pas telle que les sophistes l'imaginent, vaine, oisive et quasi assoupie, mais toujours veillante, pleine d'efficacité et d'action, et aussi qu'il ne soit pas seulement, en général et comme en confus, le principe du mouvement des créatures (comme si quelqu'un ayant une fois fait un canal et adressé la voie d'une eau à passer dedans, la laissait après écouler d'elle-même); mais qu'il gouverne même et conduise sans cesse tous les mouvements particuliers. »

Il est intéressant de mettre en parallèle les commentaires si différents de Bossuet et de Voltaire sur la cosmogonie de Moïse. Bossuet y distingue quatre espèces d'actes divins : 1° la création du ciel et de la terre; 2° la formation successive des diverses parties du monde; 3° la création de l'homme; 4° le repos du septième jour. « Dieu, dit-il, a fait le fond de son ouvrage, Dieu l'a orné, Dieu y a mis la dernière main, Dieu s'est reposé. Quand il a fait le fond de son ouvrage, c'est-à-dire en confusion le ciel et la terre, l'air et les eaux, il n'est point dit qu'il ait parlé. Quand il a commencé à orner le monde, et à mettre l'ordre, la distinction et la beauté dans son ouvrage, c'est alors qu'il a fait paraître sa parole. Dieu a dit : « Que la lumière soit, » et la lumière fut. La parole de Dieu, c'est la sagesse; et la sagesse commence à paraître avec l'ordre, la distinction et la beauté; la création du fond appartenait plutôt à la puissance. Et cette sagesse, par où devait-elle commencer, si ce n'était par la lumière, qui, de toutes les natures corporelles, est la première qui porte son impression? Sans la lumière, tout est différé, tout est confus; c'est elle qui, la première, embellit et distingue les objets par l'éclat qu'elle y répand, et dont, pour ainsi dire, elle les peint et les dore... Comme tout devait être mis en la puissance de l'homme, Dieu le crée après tout le reste, et l'introduit dans l'univers, comme on introduit dans la salle du festin celui pour qui il se fait, après que tout est prêt, et que les viandes sont servies. L'homme est le complément des œuvres de Dieu, après l'avoir fait comme son chef-d'œuvre, il demeure en repos... Une des singularités de la création de l'homme est d'avoir été faite, non point comme le reste des créatures, par une parole de commandement : *Fiat, que cela soit*, mais par une parole de conseil : *Faciamus, faisons*; Dieu prend conseil en lui-même, comme allant faire un ouvrage d'une plus haute perfection, et, pour ainsi dire, d'une industrie particulière, où rehausse plus excellemment la sagesse de son auteur. Dieu n'avait rien fait sur la terre, ni dans la nature sensible qui pût entendre les beautés du monde qu'il avait bâti, ni les règles de son admirable architecture, ni qui pût s'entendre soi-même, à l'exemple de son Créateur; ni qui, de soi-même, se pût élever à Dieu, et en imiter l'intelligence et l'amour, et comme lui être heureux. Pour donc créer un si bel ouvrage, Dieu consulte en lui-même, et voulant produire un animal capable de conseil et de raison, il appelle en quelque manière à son secours, parlant à un autre lui-même à qui il dit : *Faisons*, qui n'est donc point une chose faite, mais une chose qui fait comme lui et avec lui, et cette chose ne peut être que son Fils, et son éternelle sagesse engendrée éternellement dans son sein, par laquelle et avec laquelle il avait, à la vérité, fait toute chose, mais qu'il déclare plus expressément en faisant l'homme... Une seconde distinction de la création de l'homme est dans ces mots : *A notre image et ressemblance*... Dieu exprime ici toutes les beautés de la nature raisonnable, et à la fois toutes les richesses qu'il lui a données par sa grâce : entendement, volonté, droiture, innocence, claire connaissance de Dieu, amour infus de ce premier être, assurance de jouir avec lui d'une même félicité, si on eût persévéré dans la justice où l'on avait été créé. »

Les réflexions de Voltaire sur la *Genèse* sont d'un autre ton. Il commence par remarquer l'ignorance de la nature que supposent ces paroles du livre sacré : *Dieu a créé le ciel et la terre; Dieu a fait le soleil pour présider au jour et la lune pour présider à la nuit*. C'est à peu près comme si l'on disait que Dieu créa toutes les montagnes et un grain de sable, et qu'on s'imaginait que ces montagnes ont été faites pour ce grain de sable. Il déclare ensuite qu'il ne voit rien de sublime dans ce verset tant admiré : *Il dit : « Que la lumière soit ; » et la lumière fut.* « L'auteur juif, dit-il, ne parle pas de la lumière autrement que des autres objets de la création; il dit également à chaque article : *Et Dieu vit que cela était bon*. Tout est sublime dans la création, sans doute; mais celle de la lumière ne l'est pas plus que celle de l'herbe des

champs; le sublime est ce qui s'élève au-dessus du reste, et le même tour règne partout dans ce chapitre. » Enfin, il se plait à relever les erreurs de physique qui remplissent, selon lui, le récit mosaïque. « C'était, dit-il, une opinion fort ancienne que la lumière ne venait pas du soleil. On la voyait répandre dans l'air avant le lever et après le coucher de cet astre; on s'imaginait que le soleil ne servait qu'à la pousser plus fortement; aussi l'auteur de la *Genèse* se conforme-t-il à cette erreur populaire, et même il ne fait créer le soleil et la lune que quatre jours après la lumière. Il était impossible qu'il y eût un matin et un soir avant qu'il existât un soleil. L'auteur inspiré daignait descendre aux préjugés vagues et grossiers des Juifs. Dieu ne prétendait pas enseigner la philosophie aux Juifs. Il pouvait élever leur esprit jusqu'à la vérité; mais il aimait mieux descendre jusqu'à eux. » Mêmes hypothèses naïves et grossières dans l'idée de la séparation de la lumière et des ténèbres, dans celle du firmament et de la séparation des eaux supérieures et des eaux inférieures. « La séparation de la lumière et des ténèbres n'est pas d'une autre physique; il semble que la nuit et le jour fussent mêlés ensemble comme des grains d'espèces différentes que l'on sépare les uns des autres. On sait assez que les ténèbres ne sont autre chose que la privation de la lumière, et qu'il n'y a de lumière, en effet, qu'autant que nos yeux reçoivent cette sensation; mais on était alors bien loin de connaître ces vérités. L'idée d'un firmament est encore de la plus haute antiquité. On s'imaginait que les cieux étaient très-solides, parce qu'on y voyait toujours les mêmes phénomènes. Les cieux roulaient sur nos têtes; ils étaient donc d'une matière fort dure. Le moyen de supputer combien les exhalaisons de la terre et des mers pouvaient fournir d'eau aux nuages? Il n'y avait point de Halley qui pût faire ce calcul. On se figurait donc des réservoirs d'eau dans le ciel. Ces réservoirs ne pouvaient être portés que sur une bonne voûte; on voyait à travers cette voûte; elle était donc de cristal. Pour que les eaux supérieures tombassent de cette voûte sur la terre, il était nécessaire qu'il y eût des portes, des échues, des cataractes qui s'ouvrirent et se fermaient. Telle était l'astronomie d'alors. » Voltaire retrouve cette astronomie dans le verset où il est question des deux grands luminaires et de leur destination, et ensuite de la création des étoiles. « Les Juifs ne savaient pas que la lune n'éclaire que par une lumière réfléchie. L'auteur parle ici des étoiles comme de points lumineux, tels qu'on les voit, quoiqu'elles soient autant de soleils dont chacun a des mondes roulants autour de lui. L'Esprit saint se proportionnait donc à l'esprit du temps. S'il avait dit que le soleil est un million de fois plus gros que la terre, et la lune cinquante fois plus petite, on ne l'aurait pas compris. Ils nous paraissent deux astres presque également grands. »

On a vu quel sens élevé Bossuet attache à ces mots : *Faisons l'homme à notre image*. L'auteur du *Dictionnaire philosophique* les interprète littéralement : « Qu'entendaient les Juifs par : *Faisons l'homme à notre image*? Ce que toute l'antiquité entendait. On ne fait des images que des corps. Nulle nation n'imaginait un Dieu sans corps, et il est impossible de se le représenter autrement. On peut bien dire : Dieu n'est rien de ce que nous connaissons; mais on ne peut avoir aucune idée de ce qu'il est. Les Juifs crurent Dieu constamment corporel, comme tous les autres peuples. Tous les premiers Pères de l'Eglise crurent aussi Dieu corporel, jusqu'à ce qu'ils eussent embrassé les idées de Platon, ou plutôt jusqu'à ce que les lumières du christianisme fussent plus pures. »

Sur les versets où Moïse nous apprend que Dieu amena tous les animaux à Adam, et que ce dernier donna à chacun d'eux son véritable nom, Bossuet fait cette observation, que « l'Ecriture, substantielle et courte dans ses expressions, nous indique les *belles connaissances* données à l'homme, puisqu'il n'aurait pas pu nommer les animaux sans en connaître la nature et les différences, pour ensuite leur donner des noms convenables, selon les racines primitives de la langue que Dieu lui avait apprise. » Ces *belles connaissances* font sourire Voltaire. « Ce qu'on peut entendre par le véritable nom d'un animal, dit-il, serait un nom qui désignerait toutes les propriétés de son espèce ou du moins les principales, mais il n'en est ainsi dans aucune langue... De plus, si Adam eût ainsi connu toutes les propriétés des animaux, ou il avait déjà mangé du fruit de la science, ou Dieu semblait n'avoir pas besoin de lui interdire ce fruit. Il en savait déjà plus que la Société royale de Londres et l'Académie des sciences. »

Bossuet ne voit rien de plus admirable que le mode de formation de la femme. « Peut-être Dieu va-t-il former le second sexe comme il avait formé le premier : non, il veut donner au monde dans les deux sexes l'image de l'unité la plus parfaite et le symbole futur du grand mystère de Jésus-Christ. C'est pourquoi il tire la femme de l'homme même, et la forme d'une côte superflue qu'il lui avait mise exprès dans le côté. Mais pour montrer que c'était là un grand mystère, et qu'il fallait regarder avec des yeux plus épurés que les corporels, la femme est produite dans une extase d'Adam, et c'est par un esprit de pro-

phétie qu'il connut tout le dessein d'un si bel ouvrage... Ne demandez point à Dieu pourquoi, voulant tirer de l'homme la compagne qu'il lui donnait, il prit un os plutôt que de la chair; car s'il avait pris de la chair, on aurait pu demander de même pourquoi il aurait pris de la chair plutôt qu'un os. Ne lui demandons non plus ce qu'il ajouta à la côte d'Adam pour en former un corps parfait; la matière ne lui manqua pas; et, quoi qu'il en soit, cet os se ramollit entre ses mains. C'est de cette dureté qu'il voulut former ces délicats et tendres membres, où, dans la nature innocente, il ne faut rien imaginer qui ne fût aussi pur qu'il était beau. Les femmes n'ont qu'à se souvenir de leur origine, et, sans trop vanter leur délicatesse, songer, après tout, *qu'elles viennent d'un os surnuméraire*, où il n'y avait de beauté que celle que Dieu y voulut mettre. » Voltaire estime qu'il serait impossible d'ajouter foi à l'histoire de la côte d'Adam, si cette histoire ne nous était *révélée*; car, dit-il, il est difficile de comprendre comment on arracha une côte à Adam sans qu'il le sentît. « Saint Augustin, ajoute-t-il, croit que Dieu ne rendit point à Adam sa côte, et qu'ainsi Adam eut toujours une côte de moins : c'était apparemment une des fausses côtes, car le manque d'une des côtes principales eût été trop dangereux. »

Sur l'arbre de la science du bien et du mal, Bossuet s'exprime dans les termes suivants : « Dieu pouvait annexer aux plantes certaines vertus naturelles par rapport à nos corps; et il est aisé à croire que le fruit de l'arbre de vie avait la vertu de réparer le corps par un aliment si proportionné et si efficace que jamais on ne serait mort en s'en servant. Mais pour l'arbre de la science du bien et du mal, comme c'était là un effet qui passait la vertu naturelle d'un arbre, on pourrait dire que cet arbre a été ainsi appelé par l'événement, à cause que l'homme, en usant de cet arbre contre le commandement de Dieu, a appris la malheureuse science qui lui fait discerner par expérience le mal que son infidélité lui attirait d'avec le bien où il avait été créé, et qu'il devait savoir uniquement s'il eût persévéré dans l'innocence. On peut encore penser que la vertu de donner à l'homme la science du bien et du mal était dans cet arbre une vertu surnaturelle, comme dans l'eau la vertu de régénérer l'intérieur de l'homme, et d'y répandre la vie de la grâce. — Il est difficile de concevoir, dit Voltaire, qu'il y ait eu un arbre qui enseignât le bien et le mal, comme il y a des poiriers et desabricotiers. D'ailleurs on a demandé pourquoi Dieu ne veut pas que l'homme connaisse le bien et le mal. Le contraire ne paraît-il pas beaucoup plus digne de Dieu, et beaucoup plus nécessaire à l'homme? Il semble à cet égard qu'il y ait une raison que Dieu devait ordonner de manger beaucoup de ce fruit; mais il faut soumettre sa raison, et conclure seulement qu'on doit obéir à Dieu. »

Bossuet est obligé de reconnaître que, dans l'histoire de la tentation, tout a un *air fabuleux*. « Un serpent parle, dit-il, une femme écoute; un homme si parfait et très-éclairé se laisse entraîner à une tentation grossière; tout le genre humain tombe avec lui dans la mort; tout cela paraît insensé. Mais ce qui, en Dieu, est une folie apparente, est plus sage que la sagesse des hommes. » L'auteur des *Élévations sur les mystères* ne veut pas qu'on regarde la finesse du serpent comme la finesse d'un animal sans raison. Il s'agit du diable qui, par une permission divine, était entré dans le corps de cet animal. Le diable fait partie d'un monde spirituel dont la création, selon la théologie, a précédé la création du monde matériel. « Voilà trois caractères du serpent : d'être en exécution et en horreur plus que tous les autres animaux; c'est aussi le caractère de Satan, que tout le monde maudit; de marcher sur son estomac, de n'avoir que des pensées basses, et, ce qui revient à la même chose, de se nourrir de terre, c'est-à-dire de pensées terrestres et corporelles, puisque toute son occupation est d'être notre tentateur et de nous plonger dans la chair et dans le sang... Comme les caractères du diable devaient être représentés par ceux du serpent, Dieu, qui le prévoyait, se détermina à se servir de cet animal pour parler à Eve, afin qu'étant l'image du diable par ses embûches il en représentât encore le juste supplice; en sorte que ces caractères, que nous venons de marquer, convinssent au serpent en parabole, et au diable en vérité. » Voltaire constate que la théologie, en supposant une incarnation du diable, ajoute évidemment au récit biblique : « Moïse, dit-il, ne fait aucune mention du diable; tout est physique dans ce qu'il raconte du serpent. Le serpent était regardé non-seulement comme le plus rusé des animaux par toutes les nations orientales, mais encore comme immortel. Les Chaldéens avaient une fable d'une querelle entre Dieu et le serpent; et cette fable avait été conservée par Phérécide... Eve n'est point étonnée que le serpent lui parle. La conversation qu'elle a avec lui n'est point racontée comme une chose surnaturelle et incroyable, comme un miracle ou comme une allégorie. Nous verrons bientôt une ânesse qui parle; et nous ne devons point être surpris que les serpents, qui avaient plus d'esprit que les ânes, parlaient encore mieux. On voit les animaux parler dans plusieurs histoires orientales. Le poisson Oannès sortait deux fois par jour de l'E-

phrate pour prêcher le peuple... Toute cette aventure paraît si physique et si dépouillée de toute allégorie qu'on y rend raison pour quoi le serpent rampe depuis ce temps-là sur le ventre, pourquoi nous cherchons toujours à l'écraser, et pourquoi il cherche toujours à nous mordre (du moins à ce qu'on croit); précisément comme on expliquait, dans les anciennes fables, pourquoi le corbeau, qui était blanc autrefois, est noir aujourd'hui; pourquoi le hibou ne sort de son trou que de nuit; pourquoi le loup aime le carnage, etc.

Il est clair que Moïse, ou l'auteur, quel qu'il soit, de la *Genèse*, a voulu, par l'histoire de la tentation et de la chute, nous apprendre l'origine des caractères que présente le serpent ou qu'on lui attribuait, l'origine des douleurs de l'enfantement, l'origine de la domination de l'homme sur la femme, l'origine de la pudeur, l'origine du labeur pénible et des maux de la vie, l'origine de la mort. Ces conséquences physiques de la désobéissance d'Adam et d'Eve forment le complément naturel de la *cosmogonie* hébraïque. Bossuet les recouvre et les orne du manteau royal de son éloquence. « La fécondité est la gloire de la femme : c'est là que Dieu met son supplice; ce n'est qu'au péril de sa vie qu'elle est féconde... L'enfant ne peut naître sans mettre sa mère en péril; ni le mari devenir père sans hasarder la plus chère moitié de sa vie. Eve est malheureuse et maudite dans tout son sexe, dont les enfants sont si souvent des meurtriers : elle était faite pour être à l'homme une douce société, sa consolation, et pour faire la douceur de sa vie; elle s'enorgueillissait de cette destination; mais Dieu y mêla la sujétion; et il changea en une amère domination cette douce supériorité qu'il avait d'abord donnée à l'homme. Il était supérieur par raison, il devient un maître sévère par humeur; sa jalousie le rend un tyran; la femme est assujettie à cette fureur, et dans plus de la moitié de la terre les femmes sont dans une espèce d'esclavage. Ce dur empire des maris, et ce joug auquel la femme est soumise, est un effet du péché... Il semble que, dans l'innocence des commencements, les arbres devaient d'eux-mêmes offrir et fournir à l'homme une agréable nourriture dans leurs fruits; mais depuis que l'envie du fruit défendu nous a fait pécher, nous sommes assujettis à manger l'herbe que la terre ne produit que par force; et le blé dont se forme le pain, qui est notre nourriture ordinaire, doit être arrosé de nos sueurs. Voilà le commencement de nos maux; c'est un continuel travail qui seul peut vaincre nos besoins et la faim qui nous persécute. » Voltaire n'admet pas qu'on puisse accorder un caractère surnaturel et pénal aux douleurs de l'accouchement, à la sujétion de la femme, au travail, à la maladie et à la mort. « Les douleurs de l'enfantement, dit-il, ne sont considérables que dans les femmes délicates; celles qui sont accoutumées au travail accouchent très-aisément, surtout dans les climats chauds. Il y a quelquefois des bêtes qui souffrent beaucoup dans leur gésine; il y en a même qui en meurent. Et quant à la supériorité de l'homme sur la femme, c'est une chose entièrement naturelle; c'est l'effet de la force du corps et même de celle de l'esprit. Les hommes, en général, ont des organes plus capables d'une attention suivie que les femmes, et sont plus propres aux travaux de la tête et du bras. Mais quand une femme a le poignet et l'esprit plus forts que son mari, elle en est partout la maîtresse; c'est alors le mari qui est soumis à la femme... Toute cette histoire de la chute se rapporte à l'idée qu'eurent tous les hommes, et qu'ils ont encore, que les premiers temps valaient mieux que les nouveaux. On a toujours plaint le présent et vanté le passé. Les hommes, surchargés de travaux, ont placé le bonheur dans l'oisiveté, ne sachant pas que le pire des états est celui d'un homme qui n'a rien à faire. On se vit souvent malheureux, et on se forgea l'idée d'un temps où tout le monde avait été heureux. C'est à peu près comme si on disait : il fut un temps où il ne périssait aucun arbre, où nulle bête n'était malade, ni faible, ni dévorée par une autre, où jamais les araignées ne prenaient de mouches. »

— La *cosmogonie* de Moïse devant la science du XIX^e siècle. Une science nouvelle, la géologie, a paru, au commencement de ce siècle, apporter un appui inattendu à la *cosmogonie* de Moïse. Déjà, au XVIII^e siècle, Buffon avait vu que la terre n'a pas toujours été ce qu'elle est aujourd'hui, qu'elle a son histoire; et que cette histoire a ses changements, ses révolutions, ses âges, ses époques, comme l'histoire de l'homme. Buffon distinguait sept époques géologiques : la première était celle de la fluidité, de l'incandescence du globe; la seconde, celle du refroidissement, de la consolidation; la troisième, celle où les mers couvraient la terre; la quatrième, celle de la retraite des mers; la cinquième, celle où les éléphants, les hippopotames et les autres animaux du Midi habitaient les terres du Nord; la sixième, celle de la séparation des deux continents; la septième, celle de l'homme. Le grand naturaliste montre que ces époques se succèdent nécessairement dans l'ordre qu'il leur assigne. Pour que les éléphants, les rhinocéros, les hippopotames, etc., aient pu habiter sur la terre, il a fallu que les mers se fussent retirées; l'époque des éléphants, des

rhinocéros, etc., succède donc à celle de la retraite des mers. Pour que la mer ait pu couvrir la terre, il a fallu que la terre fût déjà consolidée, refroidie : l'époque de la submersion de la terre succède donc à celle de sa consolidation, de son refroidissement, et celle-ci à celle de l'incandescence. La séparation des deux continents est nécessairement postérieure à l'époque des éléphants et des hippopotames, car on trouve des os d'éléphants et d'hippopotames dans le nouveau monde dans l'ancien monde. Enfin, l'homme n'a paru sur la terre qu'après la séparation des deux continents. « Des motifs majeurs et des raisons très-solides se joignent ici, dit Buffon, pour prouver que la population des terres par l'homme s'est faite postérieurement à toutes nos époques; et que l'homme est, en effet, le grand et dernier œuvre de la création. » — « Nous sommes persuadés, dit-il encore, indépendamment de l'autorité des livres sacrés, que l'homme a été créé le dernier, et qu'il n'est venu prendre le sceptre de la terre que quand elle s'est trouvée digne de son empire. » L'idée d'un rapprochement entre ces époques de Buffon et les jours de la Genèse se présentait naturellement à l'esprit. D'abord, ainsi que les jours, elles étaient au nombre de sept; ensuite, l'histoire de la terre de Buffon s'accordait avec la *cosmogonie* de Moïse en deux points de première importance : elle affirmait que la terre avait été primitivement couverte par les eaux, et que l'homme était la dernière, la plus récente création.

Après Buffon vint Cuvier, sous le règne scientifique duquel la géologie, aux applaudissements des apologistes, sembla avoir fait pleine justice de l'exégèse de Voltaire.

« La terre, dit la Bible, était informe et toute nue, les ténèbres couvraient sur la face de l'abîme, et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. » Il résulte de ce verset que la terre était d'abord abîmée, sans vie, dans les eaux, ce qui ressort encore du verset où il est dit : « Que les eaux se rassemblent en un seul lieu, et que l'aride paraîsse. » Après cela, la vie végétale et animale est introduite. Voilà le texte sacré. Ouvrons maintenant la *Discours sur les révolutions du globe* : « Ce qui est certain, dit Cuvier, c'est que la vie n'a pas toujours existé sur le globe, et il est facile à l'observateur de reconnaître le point où elle a commencé à déposer ses produits.... Le grès est la pierre qui s'enfonce sous toutes les autres, soit qu'elle doive son origine à un liquide général, qui auparavant aurait tout tenu en dissolution, soit qu'elle ait été fixée par le refroidissement d'une masse en fusion. Des roches feuilletées s'appuient sur ses flancs; des schistes, des porphyres, des grès, des roches talqueuses se mêlent à leurs couches; enfin des marbres à grains salins et des calcaires sans coquilles sont le dernier ouvrage par lequel ce liquide inconnu, cette mer sans habitants, semblait préparer des matériaux aux mollusques et aux zoophytes, qui bientôt devaient déposer sur ce fond d'immenses amas de leurs coquilles ou de leurs coraux.... La vie qui voulait s'emparer de ce globe semble, dans ces premiers temps, avoir lutté avec la nature inerte qui dominait auparavant.... Ainsi on ne peut le nier : les masses qui forment aujourd'hui nos plus hautes montagnes ont été primitivement dans un état liquide; longtemps après leur consolidation, elles ont été recouvertes par des eaux qui n'alimentaient point de corps vivants. » Quelle concordance ! s'écrie l'apologiste triomphant; et qui se serait attendu à la possibilité d'une telle justification ?

Moïse nous apprend que la formation des végétaux a précédé celle des animaux, et suivi immédiatement l'apparition de l'aride. La nature, interrogée par Cuvier, répond que Moïse a dit vrai. « A l'âge du grès rouge appartiennent ces fameux amas de charbon de terre ou de houille, ressource de l'âge présent, et restes des premières richesses végétales qui aient orné la face du globe.... Au-dessous du grès rouge, nous trouvons ces terrains de transition où la première nature, la nature morte et purement minérale, semblait disputer encore l'empire à la nature organisante; et nous arrivons à ces formations les plus anciennes qu'il nous ait été donné de connaître, à ces antiques fondements de l'enveloppe actuelle du globe. »

Moïse nous apprend qu'après les végétaux vinrent les animaux, et, parmi ces derniers, d'abord les habitants des eaux, notamment les reptiles, les grands cétaqués et tous les animaux nageants et rampants; puis les habitants des airs, les oiseaux. Que dit Cuvier ? Après avoir signalé l'existence exclusive des végétaux fossiles dans la couche du grès rouge, au-dessus de la nature morte, il nous montre la classe des reptiles prenant tout son développement dans les différentes couches de calcaire, qui ont été nommées calcaire du Jura, et qui se trouvent au-dessus du grès rouge. « Le calcaire du Jura, dit-il, contient des os, mais toujours de reptiles.... Pendant longtemps encore, on trouve que la classe des reptiles dominait exclusivement. » Cuvier toutefois ne parle pas des oiseaux, que Moïse fait apparaître en même temps que les animaux marins. Mais voici d'autres géologues, qui viennent nous apprendre que les oiseaux sont les plus anciens habitants du globe; que ces oiseaux se montrent fossiles jusque dans les terrains secondaires inférieurs; qu'ils sont

représentés dans le grès bigarré par de simples empreintes de leurs pieds, dans les terrains jurassiques par quelques échassiers, etc. « Ainsi le récit de Moïse, dit M. Auguste Nicolas, se trouve complètement confirmé par la science sur ce point de la création simultanée des animaux marins et des oiseaux. Combien une telle exactitude est surprenante ! Et qui n'aurait fait venir plutôt les oiseaux avec les animaux terrestres ? »

Moïse nous apprend qu'après les animaux marins et les reptiles parurent les quadrupèdes terrestres, animaux domestiques et bêtes sauvages. Cuvier, continuant à constater l'apparition des animaux marins en remontant les couches géologiques, rencontre les animaux terrestres, et il indique ainsi cette succession : « Il est certain que les quadrupèdes vivipares paraissent beaucoup plus tôt que les ovipares. Plusieurs tortues, plusieurs crocodiles sont au-dessous de la craie. Les immenses sauriens et les grandes tortues de Maëstricht sont dans la formation crayeuse, même; mais ce sont des animaux marins. Nous commençons à trouver des os de mammifères marins, c'est-à-dire de lamantins et de phoques, dans le calcaire coquillier; mais il n'y a encore aucun os de mammifères terrestres. Malgré les recherches les plus suivies, il m'a été impossible de découvrir aucune trace distincte de cette classe avant le terrain déposé sur le calcaire grossier. Au contraire, aussitôt qu'on est arrivé aux terrains qui surmontent le calcaire grossier, les os d'animaux terrestres se montrent en grand nombre.... Ainsi, comme il est raisonnable de croire que les coquilles et les poissons n'existaient pas à l'époque des terrains primordiaux, on doit croire aussi que les quadrupèdes ovipares ont commencé avec les poissons, mais que les quadrupèdes terrestres ne sont venus que longtemps après. » Quel merveilleux accord, s'écrie l'apologiste, entre les révélations de la science et celle de la Bible ! Ne dirait-on pas que les entrailles du globe présentent un texte hiéroglyphique de la Genèse ? Cet accord, du reste, Cuvier le constate lui-même en termes formels : « Moïse, écrit-il, nous a laissé une *cosmogonie* dont l'exactitude se vérifie chaque jour d'une manière admirable. Les observations géologiques récentes s'accordent parfaitement avec la Genèse sur l'ordre dans lequel ont été successivement créés tous les êtres organisés. » Et à la suite de Cuvier, Ampère déclare que « l'ordre d'apparition des êtres organisés est précisément l'ordre de l'œuvre des six jours, tel que nous le donne la Genèse; qu'ainsi, « ou Moïse avait dans les sciences une instruction aussi profonde que celle de notre siècle, ou il était inspiré. »

Ce n'est pas tout, voici l'optique qui vient se joindre à la géologie pour défendre la *cosmogonie* de Moïse contre les sarcasmes des esprits forts. Que n'a-t-on pas dit de la création de la lumière précédant celle du soleil et des astres ! On n'a pas épargné là-dessus le ridicule à Moïse; et cependant il n'y avait rien là que de conforme à la nature des choses. Qui ne sait en effet aujourd'hui, disent les apologistes, et en particulier M. Nicolas, que chaque molécule de la matière possède une certaine quantité de lumière, de chaleur et d'électricité, qui lui est propre, qui est tout à fait indépendante des rayons solaires; et que dès lors Moïse a eu raison de distinguer la lumière primitive de celle qui, plus tard émanée du soleil, est maintenant la principale source de celle que reçoit la terre ? Il résulte des travaux d'Young, de Fresnel et d'Arago, que la lumière est mise en jeu par la vibration d'un fluide répandu dans l'univers, fluide extrêmement subtil, qui remplit l'espace, qui passe et pénètre dans l'intérieur de tous les corps, et auquel on a donné le nom d'éther. Tant qu'il est en repos, il y a obscurité complète; mais lorsqu'il est mis en vibration, la lumière est produite, et nous en avons la sensation. Cette vibration peut être occasionnée par différentes causes, comme le soleil ou les étoiles, l'électricité, la combustion, ou même des actions chimiques quelconques. Aussi, en l'absence du soleil, et à des profondeurs telles qu'il est impossible d'y supposer l'action de ses rayons, la lumière se révèle et éclate de mille manières diverses. Plus on descend vers le centre de la terre même, plus l'impression de la chaleur dénonce l'existence de ce fluide et fait supposer que la température et la lumière primitives, dont la terre a joui aux premiers âges de sa formation, étaient assez considérables pour qu'elle pût se passer de celle que le soleil lui envoie maintenant. Ce n'est que lorsque, par l'effet du rayonnement, cet excès s'est dispersé à travers les espaces célestes, que le soleil a reçu une atmosphère lumineuse, propre à compenser pour la terre la lumière et la chaleur que sa surface avait perdues par suite de sa consolidation. De sorte que, d'après les résultats les plus positifs des sciences physiques, non-seulement la lumière proprement dite a pu, mais elle a dû précéder le soleil, qui n'en est qu'un des principaux moteurs. L'Écriture a donc deviné le résultat des découvertes les plus récentes en disant que la lumière a été mise en action ou en mouvement à la première époque. Elle prête son appui et son autorité à la science, loin d'être en opposition avec le progrès des connaissances physiques.

Mais ici se présente une difficulté : Moïse parle de jours; les époques de la géologie sont

des espaces de temps indéterminés, mais nécessairement considérables. S'il faut entendre par les jours de la Genèse des jours ordinaires de vingt-quatre heures, tout l'avantage que Moïse paraissait avoir recueilli de son accord avec les sciences sur la succession des êtres organisés est perdu; car de tels jours sont évidemment insuffisants pour les diverses formations. Il importe donc que la foi se décide à en étendre la durée autant que l'exige la science. Ce temps que la science demande pour rendre compte des phénomènes lui sera-t-il refusé par l'exégèse orthodoxe, et l'œuvre de conciliation poursuivie par la science complaisante se brisera-t-elle devant la rigueur de l'interprétation littérale du mot hébraïque *iom* (jour) ? A Dieu ne plaise ! La foi permet d'accorder aux jours de Moïse une durée aussi longue que la géologie peut le désirer. L'expression *iom*, nous disent les savants orthodoxes, traduite en grec par *ἡμέρα*, en latin par *dies*, désigne souvent, dans les trois langues, une époque indéterminée. Rien n'est plus commun, dans l'Écriture, que cette manière de parler. A ses yeux, les successions des siècles sont comme un seul jour. Mille ans, selon le prophète, sont comme le jour d'hier qui a passé. Daniel prend les jours de la semaine pour des années, dans sa prophétie sur l'avènement du Messie. Saint Paul appelle un jour le temps qui est donné à l'homme voyageur sur la terre. L'Eglise nomme *jour éternel* l'ère de bonheur sans fin promise au juste. Saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, déclare qu'il est difficile d'imaginer quelle était la nature des jours de la création; il ne croit pas qu'on doive les assimiler aux jours ordinaires. Mais on dit : « La preuve que Moïse entendait des jours ordinaires, c'est qu'il les compose de *soir* et de *matin*. — La belle preuve ! répondent MM. Marcel de Serres et Auguste Nicolas; par ces mots *soir* et *matin*, Moïse a pu vouloir dire simplement le commencement et la fin d'une période, selon le mode de supputation usité parmi les Juifs de compter leurs époques à partir du soir. L'affectation de Moïse à répéter ces mots de *soir* et de *matin*, inutiles s'il eût voulu parler d'un jour véritable qui les comprend nécessairement, indique plutôt qu'il y attachait une idée absolue de démarcation, une idée simple de commencement et de fin. Il faut en outre considérer que, pour le septième jour, l'historien ne dit plus, comme pour les autres : *Fuit vespere, et fuit mane*. Quelle est la cause de cette omission et de cette exception remarquable ? La seule qui se présente naturellement à l'esprit, c'est que ce jour n'est pas encore écoulé, qu'il n'a pas eu de *soir*, de fin, c'est qu'il est resté ouvert, c'est qu'il se continue, qu'il se poursuit, qu'il brille encore sur nos têtes; qu'il n'est autre enfin que la période naturelle et historique à laquelle nous appartenons, ce qui rentre parfaitement dans l'interprétation qui fait des jours de Moïse de longs intervalles de temps.

Nous avons donné la parole aux orthodoxes : il faut entendre maintenant, sur la *cosmogonie* mosaïque, le jugement de la raison, pleinement affranchie des préjugés de la foi.

Jean Reynaud, dans son livre intitulé *Terre et ciel*, reproche à la Genèse de ne pas énoncer régulièrement la suite des phénomènes. « Ne reconnaissez-vous pas, dit-il aux théologiens, que la création des astres, que vous intercalez entre la création des végétaux et la création des animaux, prend place aussi naturellement à la suite immédiate de la volée du firmament attribuée au second jour, que la création des animaux immédiatement après celle des végétaux, sans compter l'intervention choquante qui résulte de l'apparition de ceux-ci antérieurement au soleil ? Malgré mon admiration pour l'effet sublime de la méprise, je suis bien obligé d'en dire autant de la préséance donnée par l'écrivain sacré à la lumière, qui, au lieu de tout précéder, devrait au contraire tout couronner. Et, à ce sujet, je me permettrai de plaisanter en passant ces gens d'expédients qui ont imaginé d'appeler ici Descartes à l'appui de Moïse, prétendant que, si l'éther est le principe de la lumière, il est juste de placer sa création avant celle des astres et de toutes choses; ce à quoi je consens assurément, pourvu qu'ils veuillent bien entendre qu'à la suite de cette grande parole : *Et la lumière fut*, il s'est répandu dans le sein de l'univers tout autant de jour qu'il s'en voit en pleine nuit. Qui ne sait aujourd'hui que la lumière n'est pas un objet, mais une sensation ? C'est l'effet produit sur notre âme par les ondulations de l'éther, causées par un corps pondérable et perçues par nos organes. Ôtez la vie, vous ôtez du même coup la lumière. »

M. Patrice Larroque fait remarquer qu'au point de vue même de la physique moderne, qui rejette le système de l'émission et admet celui des ondulations d'un fluide subtil mis en mouvement par les astres, l'existence des grands corps appelés lumineux est une condition préalable de la production des phénomènes de la lumière; qu'ainsi l'hypothèse de l'éther n'écarte nullement ce qu'il y a d'innatelligible et de contradictoire dans la séparation de la lumière et des ténèbres, et dans l'institution du jour et de la nuit, du soir et du matin, avant l'apparition du soleil. Il montre ensuite que l'interprétation géologique du mot *iom* est loin de s'accorder avec un ré-

dit qui nous présente non-seulement la production de la lumière, mais la formation du soleil, de la lune et des étoiles, comme le résultat instantané de la parole de Dieu. On sait combien les rhéteurs chrétiens sont en admiration devant ce commandement divin, où ils voient le degré le plus élevé du sublime. Or ce prétendu sublime, qui, ramené à sa véritable valeur, est un coup de baguette de magicien, disparaît avec l'instantanéité et la rapidité de la production, c'est-à-dire avec l'interprétation littérale de la Genèse; ce prétendu sublime est complètement détruit par les sciences physiques et mécaniques. En effet, tandis que la Bible nous représente Dieu créant tous les astres par un commandement miraculeux qui les suspend instantanément à la voûte céleste, les sciences physiques et mécaniques nous apprennent que ces grands corps qui peuplent l'univers n'ont pas commencé d'exister en même temps et sous la forme actuelle d'astres, mais qu'ils se sont formés successivement dans l'immensité du temps, par l'évaporation, et que leurs cours divers ont été réglés par les lois d'attraction universelle auxquelles sont soumis tous les éléments de la matière. M. Larroque ajoute que la *cosmogonie* mosaïque nie implicitement le véritable système du monde. Il est clair en effet, qu'au point de vue de l'auteur de la Genèse, la terre, ayant existé avant la création des astres, doit être le centre immobile de l'univers, contre lequel tout se rapporte et autour duquel tout gravite dans les espaces célestes; car si elle a existé seule, ne fût-ce qu'une minute au lieu d'un jour, il n'y avait aucune raison pour qu'elle tournât, soit sur elle-même, soit autour d'un centre d'attraction qui n'existait pas; et si ce n'est pas la terre qui a tourné d'abord, il faut que ce soit le monde qui ait tourné depuis et qui continue de tourner autour d'elle. Dira-t-on qu'elle ne devait se mouvoir qu'après que Dieu aurait créé le soleil, et qu'il l'aurait lancée dans la direction de la tangente, laissant à l'attraction le soin de la retenir dans son orbite? Mais si l'auteur de la Genèse eût pensé qu'elle était si destinée à graviter autour du soleil, n'eût-il pas commencé par faire créer son centre d'attraction plutôt que de la laisser immobile et solitaire, existant on ne sait comment ni pourquoi, et attendant que l'astre qui devait gouverner sa marche fût créé? L'interprétation la plus naturelle, celle que fait naître tout d'abord le contexte de la narration, est donc que l'auteur de la Genèse a bien véritablement voulu faire de la terre le centre immobile de l'univers.

Quant à la prétendue conformité que les orthodoxes signalent entre la géologie et la Bible, elle ne résiste pas à un examen sérieux; je ne saurais, comme à très-bien établi M. Morin dans son *Examen de l'écrit chrétienisme*, en trois points suivants : 1° l'existence d'un état chaotique qui précéderait la formation du globe terrestre; 2° la mention d'une période pendant laquelle le globe aurait été couvert d'eau; 3° à l'idée vraie dans sa généralité, mais inexacte dans ses détails, d'une succession dans les diverses créations du règne animal et du règne végétal. Les géologues ont partagé l'espace de temps qui s'est écoulé depuis la formation de la première croûte terrestre jusqu'à l'apparition de l'homme en une certaine quantité de périodes, dont le nombre est arbitraire; car les périodes consécutives s'unissent par une infinité de transitions; ils n'admettent pas de sauts brusques, comme fait la Genèse pour ses *jours*, et aucun savant n'a encore été amené à regarder le nombre six comme devant être rigoureusement pris pour celui de ces périodes; aucun n'a établi la série de ces périodes conforme à celle des *jours* de la Genèse, et n'a, par exemple, proposé, pour remplir la quatrième période, d'intercaler, entre la création du règne végétal et la première création du règne animal, la création du soleil, de la lune et des étoiles. Il est inexact de dire que la septième période, ou celle qui suit l'apparition de l'homme, soit une période de repos et de stabilité invariable. Il est reconnu, au contraire, que depuis les temps historiques les causes qui avaient amené les révolutions du globe n'ont pas cessé d'agir. Il n'y a pas de différence radicale, pas d'abîme, entre la terre avant l'homme et la terre depuis l'homme; la nature ne s'est jamais reposée; pas un instant n'est semblable à celui qui l'a précédé. Quant à la succession des êtres vivants, la Genèse fait apparaître au troisième jour (avant le soleil) tout le règne végétal au cinquième les animaux aquatiques et les oiseaux, et au sixième les animaux terrestres et l'homme. Les résultats auxquels arrive la géologie sont loin d'être conformes à ce plan; elle n'admet pas que les végétaux aient précédé les animaux aquatiques d'ordres inférieurs, tels que les infusoires, les polypes, les trilobites, que l'on trouve dans les terrains situés le plus loin au-dessous des terrains ploutoniques, ni surtout qu'entre les végétaux et les premiers animaux aquatiques il se soit écoulé une des grandes périodes appelées *jours* de la création. La Genèse fait naître tout le règne végétal complet bien avant les premiers animaux; il est démontré, au contraire, que les terrains les plus anciens ne contiennent que les débris des végétaux les plus simples, tels que les fougères, les lycopodes, les équisétacées; que le règne végétal et le règne animal ont progressé parallèlement.

lement, et que les espèces végétales les plus élevées, telles que les plantes à floraison n'ont apparu qu'avec les animaux d'ordres supérieurs. Les poissons n'appartiennent pas non plus en totalité à la première période de la création animale ; beaucoup d'espèces, notamment parmi les poissons osseux, ne se trouvent que dans les terrains tertiaires, et sont contemporains des animaux terrestres.

— *Cosmogonie moderne.* On trouvera, dans notre article sur LAPLACE, l'exposition détaillée de la savante hypothèse qui couronne si dignement l'œuvre immortelle de l'auteur de la *Mécanique céleste*.

COSMOGONIQUE adj. (ko-smo-go-ni-ke — rad. *cosmogonie*). Didact. Qui a rapport à la cosmogonie : *Les progrès de la géologie ont rectifié le système COSMOGONIQUE de Buffon. Les plus anciens hymnes du Véda datent d'un âge encore trop peu avancé de la vie religieuse, pour renfermer un système COSMOGONIQUE.* (A. Maury.)

COSMOGONIQUEMENT adv. (ko-smo-go-ni-ke-man — rad. *cosmogonique*). Au point de vue de la cosmogonie : *La matière est une, COSMOGONIQUEMENT parlant.*

COSMOGRAPHE s. m. (ko-smo-gra-fe — du gr. *kosmos*, monde; *graphô*, j'écris). Celui qui connaît la cosmographie, qui s'en occupe, qui écrit sur cette matière : *Un savant cosmographe. Je pose en fait qu'après deux ans de sphère et de cosmographie il n'y a pas un enfant de dix ans qui, sur les règles qu'on lui a données, sût se conduire de Paris à Saint-Denis.* (J.-J. Rouss.)

— Astron. Nom donné à un instrument destiné à fournir les solutions les plus usuelles et les plus vulgaires de l'astronomie pratique : *Le COSMOGRAPHE de M. Ouvrière de Marseille.*

COSMOGRAPHIE s. f. (ko-smo-gra-fi — rad. *cosmographie*). Description du monde physique, astronomie descriptive : *Un traité de COSMOGRAPHIE. Un cours de COSMOGRAPHIE.*

— Syn. Cosmographie, cosmogonie, cosmologie. V. COSMOGONIE.

— Encycl. V. ASTRONOMIE, CIEL, CONSTELLATION.

COSMOGRAPHIQUE adj. (ko-smo-gra-fi-ke — rad. *cosmographie*). Qui se rapporte à la cosmographie : *Des études COSMOGRAPHIQUES.*
Une description COSMOGRAPHIQUE.

COSMOGRAPHIQUEMENT adv. (ko-smo-gra-ti-ke-man — rad. *cosmographique*). Au point de vue de la cosmographie : *Le monde étudié COSMOGRAPHIQUEMENT.*

COSMOLABE s. m. (ko-smo-la-be — du gr. *kosmos*, monde; *lambanô*, je prends). Astron. Ancien instrument qui représentait les cercles de la sphère, et servait à prendre les hauteurs.

COSMOLOGIE s. f. (ko-smo-lo-ji — du gr. *kosmos*, monde; *logos*, discours). Science des lois générales qui régissent le monde physique : *Un traité de COSMOLOGIE. La COSMOLOGIE embrasse les objets les plus divers; c'est comme l'encyclopédie des sciences.* (Virey.) *S'il est en COSMOLOGIE un principe aussi fécond que certain, c'est celui de cette liaison universelle qui enchaîne toutes les parties de la nature.* (Bonnet.)

— Syn. Cosmologie, cosmogonie, cosmo-graphie. V. COSMOGONIE.

— **Encycli.** On donne généralement aujourd'hui le nom de *cosmologie* à cette partie de la philosophie qui traite des principes les plus généraux de l'étude du monde physique, des principes de la nature, et qui était autrefois désignée sous le nom de *physique*. Chaque grande philosophie a sa *cosmologie*. Les principaux systèmes cosmologiques sont ceux de Platon, d'Aristote, l'atomisme de Démocrite et d'Epicure, le système mécanique de Descartes et le monadisme de Leibnitz.

— I. COSMOLOGIE DE PLATON. Pour bien saisir le système cosmologique de Platon, il faut d'abord connaître les trois principes, les trois facteurs de l'existence admis par ce philosophe. Ces trois principes sont les *Idees*, *Dieu* et la *Matière première*. Platon constate dans la connaissance humaine, un élément bien supérieur aux impressions variables et multiples de la sensibilité. Au commencement du septième livre de la *République*, il compare les hommes qui ne pourraient s'élever au-dessus des sens et de leurs images à des malheureux enchaînés dans un antre, où ils n'auraient d'autre lumière que celle de quelques feux pâles et sombres placés derrière eux. Ces feux projetteraient sur le fond de la caverne les ombres de tous les objets qui se trouveraient entre eux et les prisonniers. Ces vaines ombres seraient pour ces infortunés les seuls objets réels. Ils croiraient avoir devant les yeux des êtres vivants ; ils croiraient les voir se mouvoir, agir et parler, lorsqu'ils ne verraient que des fantômes. Cependant leur conviction de la réalité de ces choses serait profonde, et leur satisfaction complète. Mais quels ne seraient pas leur surprise et leur saisissement à la fois, si, tirés de ce triste lieu, ils étaient portés à la lumière du jour et du soleil ! Habitué peu à peu aux clartés supérieures, avec quelle joie leurs yeux ne contempleraient-ils pas l'éclat des couleurs, la beauté des formes, les réalités vivantes ! Eh bien ! dit Platon, c'est là précisément l'image de la condition humaine. L'autre souterrain, c'est ce monde d'

sible, le feu qui l'éclaire, c'est la lumière du soleil, et ce capiti qui monte à la région supérieure et qui la contemple, c'est l'âme qui s'élève jusqu'à la sphère intelligible. Cette sphère intelligible signifie les idées. Les idées nous représentent les types immuables des choses passagères et mobiles. Formant entre elles une vaste et immuable hiérarchie, les idées propres à un genre particulier sont dominées par les idées communes à plusieurs; celles-ci par les idées universelles, qui toutes relèvent de l'idée de l'être. Enfin, au-dessus de l'idée même de l'être, est l'idée suprême de l'unité et du bien, d'où toutes les autres dérivent. Les idées sont absolument indépendantes des esprits qui les conçoivent; elles n'existent pas dans les choses; elles n'existent ni dans le temps ni dans l'espace : elles existent en elles-mêmes, éternelles et immuables. En elles est la source de toute vraie science; car il n'y a pas de science de ce qui passe, de ce qui varie; il n'y a de science que du nécessaire, de l'immuable, de l'absolu. Les idées sont donc dans le monde intellectuel ce que le soleil est pour le monde physique. Ces idées, substances éternelles, types immobles des choses, sont l'objet de la contemplation de Dieu.

Platon atteint les idées par le procédé dialectique qui cherche l'universel et le nécessaire à travers le particulier et le contingent; il s'élève à Dieu par le principe de causalité, c'est-à-dire en posant la question de l'origine, de la filiation des choses sensibles. Les idées sont la cause exemplaire du monde, Dieu en est la cause efficiente. « Il est nécessaire, dit Platon dans le *Timée*, que tout ce qui nait provienne d'une cause; toute naissance qui n'aurait pas de cause, est impossible... Le monde a pris naissance, puisqu'il est visible, tangible et corporel : toutes ces qualités sont sensibles; or ce qui est sensible, étant saisi par l'opinion à l'aide des sens, apparaît comme naissant et produit. Nous disons qu ce qui nait nécessairement une cause; mais il est impossible de trouver le principe et le père de l'univers, et, si on le connaissait, de raconter son œuvre... Toutefois, l'univers étant la plus belle des choses produites, sa cause est la plus parfaite des causes. Il est donc été fait sur un modèle immuable, que comprennent la raison et la sagesse. » Ce modèle, ce sont les idées que l'intelligence divine connaît et copie. Mais pour quel motif Dieu a-t-il composé cet univers? Il se montre bon, dit Platon; or celui qui est bon reste toujours étranger à toute espèce d'envie. Exempt d'envie, il a voulu que toutes choses devinssent autant que possible semblables à lui. »

Mais Dieu n'est pas l'organisateur, l'architecte du monde ; il n'est pas une cause éatrice. A côté de lui existe une matière éternelle, éternellement en mouvement. On ne peut contester que Platon ait admis ce troisième principe, le troisième facteur de l'existence, quand on lit le passage suivant du *Timée* : « Dieu voulut que tout fût bon, et, dans les limites de son pouvoir, qu'il eût rien de mauvais. Trouvant donc toutes les choses visibles non en repos, mais dans une agitation sans règle et sans ordre, il établit tout dans l'harmonie ; ce qu'il jugea bien préférable. » Βούληται γὰρ ὁ θεὸς ἀγαθὴν εἶναι πάντα καὶ ἐν τῷ δυνατῷ οὐκ εἶναι τι κακόν· ὅταν δὲ πάντα ταῦτα βουλεύσῃ, αἰετὶ ἀποροῖεν τὰ κινούμενα καὶ ἄνευ τροφῆς αὐτῶν ἔλθοι ἀκατάστατον καὶ ἀνόμοτον, ὡς ἐπὶ τοῖς ζώουσιν, ἐὰν μὴ αὐτοὶ θήκηται νόμος καὶ ὁρμή.

Nous arrivons à la *cosmologie* proprement dite : Dieu, selon Platon, a mis l'ordre et la beauté dans l'agitation désordonnée des choses sensibles ; mais le plus beau, c'est ce qui est intelligent ; il n'y a pas d'intelligence sans Âme : Dieu mit donc une Âme dans le corps du monde, qui devint ainsi la tête d'un animal intelligent par la providence divine. Il en est un animal composé de tous les autres animaux visibles, la limite de l'être dont les êtres intelligibles sont des parties ; un animal unique, qui n'est que son modèle, purque, s'ils étaient doubles, un animal supérieur, un modèle supérieur, les envelopperait tous deux ; un être enfin sphérique, solitaire, se suffisant à lui-même, se connaissant et s'aimant, un Dieu bienheureux. L'Âme du monde fut créée avant le corps, afin qu'elle lui commandât, lui enseignât et par sa naissance et par sa vertu. Voici comment il la composa : de l'essence immuable et indivisible qui est constamment la même, et de l'essence divisible et changeante qui diffère à chaque instant de ce qu'elle a été l'instant précédent, qui est constamment autre, il forma une troisième essence intermédiaire aux deux autres, et que est la vie ; la vie participe en effet à la nature du même et à la nature de l'autre, car elle possède quelque chose qui la rend identique à elle-même au milieu des changements qu'elle éprouve nécessairement pour manifester ce qu'elle renferme. Puis mêlant ces trois essences pour en faire une seule, il la divisa en autant de parties qu'il convenait. La nature du même, celle de l'autre, et l'essence intermédiaire, sont les principes constituants de l'univers ; l'intelligence représente parfaitement la nature du même ; la matière, celle de l'autre, et la vie exprime l'essence intermédiaire : elles sont distinctes toutes les trois mais elles peuvent être combinées entre elles comme on le remarque dans l'homme, où ces trois essences ne nuisent en rien à son unité.

De ce mélange qui constitue l'Âme, Dieu

tira sept parties marquées par les nombres 1, 2, 3, 4, 5, 9, 27; ces parties servirent à déterminer les cercles que les planètes devaient décrire. La division de l'âme du monde fut telle, que toutes les parties prises ensemble offrirent entre elles les mêmes rapports numériques que ceux des sons de l'échelle musicale. Enfin une bande fut formée avec toutes les parties, qui furent coupées en deux suivant sa longueur; puis ces deux bandes furent croisées de manière à reproduire les cercles de l'équateur et de l'écliptique. Comme la nature du même entraînait dans la composition de l'âme du monde, il fallait que les étoiles fixes et les planètes tournassent sur elles-mêmes; mais les sept planètes placées dans le cercle intérieur ou l'écliptique furent forcées d'exécuter, en des temps différents, des rotations en sens contraire de celles des étoiles fixes. Quant à la terre, dominée par l'intelligence qui réside en elle, elle resta immobile au centre du monde.

mobile au centre ou monde.

Passons à la formation du corps du monde.

Nous avons distingué deux espèces de principes : un modèle intelligible et la copie sensible; mais il est nécessaire d'en admettre une troisième qui serve de réceptacle à toutes les choses engendrées. Les éléments naturels se transforment les uns dans les autres, toutes les qualités sont instables; il ne faut donc voir rien de plus en eux que des apparences produites en un *sujet* unique. On peut dire ainsi qu'il existe trois sortes d'êtres : le père qui fait, la mère qui reçoit, le fils, nature intermédiaire et produite. Cette mère sans forme et propre à les recevoir toutes n'est rien en soi; elle n'existe qu'en tant que sujet d'un accident déterminé. Cette nourrice de la génération, c'est le *lieu éternel*, l'espace, le *théâtre* des choses que nous apercevons comme en songe. Avant la création, elle recevait sans ordre les formes des éléments : les corps se choquaient, mais ils tendaient à s'unir entre les sensibles au même lieu, de sorte que l'eau, l'air, la terre et le feu sensibles étaient déjà démembrés lorsque l'ouvrier divin apporta dans le monde les idées et les nombres, et que l'intelligence vint s'unir à la *nécessité* pour régler l'univers.

Tout corps est profond; tout ce qui est profond est terminé par des plans; toute base plane est triangulaire ou composée de triangles; tout triangle enfin est rectangle ou se divise en deux rectangles. Parmi les triangles rectangles, l'isocèle et surtout le scalène, dont l'hypoténuse est double du petit côté, occupent le premier rang. Ce dernier est l'élément dont se composent trois corps réguliers : le tétraèdre, l'octaèdre et l'icosaèdre, dont les faces se forment de triangles équilatéraux, réduci bles chacun à six triangles rectangles scalènes qui jouissent de la propriété indiquée.

Un quatrième corps régulier, le cube, se déduit à des triangles isocèles et rectangles qui se réduisent à deux triangles scalènes. Celui-ci, l'ouvrier qui veut assujettir les corps à la forme et au nombre donna la forme cubique à la terre : la raison de sa stabilité; seule, entre les éléments, elle ne peut se transformer dans les autres, parce que le triangle élémentaire qui la compose n'est pas de même nature que ceux qui composent les autres éléments.

A ceux-ci il donna les trois autres formes au feu, la plus mobile de toutes, la forme pyramidale; la forme octaédrique à l'air; la forme icosaédrique à l'eau; et ces trois éléments peuvent se changer les uns dans les autres, comme tous composés d'éléments scalènes rectangles; tandis qu'aucun d'entre eux ne peut se transformer en terre. Il restait un cinquième corps régulier, mais qui n'était pas réductible aux mêmes éléments que les quatre premiers: Dieu le fit servir à tracer le plan du monde.

Rien n'est visible sans la feu; rien n'est solide et tangible sans la terre; Dieu composa d'abord de terre et de feu le corps des univers. Mais entre ces deux éléments il fallait un lien. Entre deux solides, l'insertion d'un seul moyen n'était pas possible, comme elle l'eût été entre deux surfaces; Dieu en inséra deux, l'air entre la feu et l'eau, l'eau entre l'air et la terre; et là la situation respective des éléments et l'harmonie du monde. Toutes les parties des éléments furent employées pour que le corps tout entier demeurât exempt de détérioration, et que la forme la plus comble pour l'animal qui se réduisit en eux, les animaux lui fut donnée; c'est la forme sphérique. • Pour l'animal qui devait renfermer en lui-même tous les animaux, dit le *Timée*, la forme convenable devait être celle qui renferme en elle-même toutes les formes; c'est pourquoi il en a fait un sphéroïde dont les extrémités sont également éloignées du centre; et il lui a donné une forme arrondie parce que c'est la plus parfaite de toutes les formes et celle qui se ressemble le plus à elle-même, jugeant que le semblable était infiniment plus beau que le dissimilaire. Il a donc avec soin le contour de cet animal par plusieurs raisons: il n'y avait pas besoin d'yeux, puisqu'il n'y avait rien à voir; il n'y avait pas besoin d'oreilles, puisqu'il n'y avait rien à entendre; il n'y avait pas besoin de nez, puisqu'il n'y avait rien à sentir; il n'y avait pas besoin de bouche, puisqu'il n'y avait rien à manger; il n'y avait pas besoin de pieds, puisqu'il n'y avait rien à marcher; il n'y avait rien à respirer; il ne lui fallait de même aucun organe, soit pour prendre de la nourriture, soit pour rejeter celle qu'il aurait digérée; c'est pourquoi il n'y avait rien à émettre; il n'y avait rien à approcher ni rien à éloigner; il n'y avait rien à fuir; il n'y avait rien à fuir, puisqu'il n'y avait rien. C'est que tout son art consiste à trouver sa nourriture dans ses propres destructions, à faire et à souffrir tout par lui-même et en lui-même, parce que

son auteur a pensé qu'il valait mieux qu'il se suffît à lui-même que d'avoir besoin de substances étrangères. Il ne jugea pas non plus nécessaire de lui donner des mains, puisqu'il n'y avait rien à prendre ni à repousser; il ne lui fit ni des pieds, ni en général aucun membre qui sert à marcher; il lui donna celui des sept mouvements qui a le plus de rapports avec l'esprit et l'intelligence, le mouvement de rotation, le priva des six autres, et l'empêcha d'errer dans leur sens; et comme pour ce genre de révolutions il n'avait pas besoin de pieds, il le fit sans jambes et sans pieds. »

Lorsque le monde, cette image des dieux éternels, commença à se mouvoir, à vivre et à penser, aux yeux du Père qui l'avait engendré, celui-ci admira son œuvre, se réjouit et voulut la rendre plus semblable encore à son modèle. Ne pouvant la faire éternelle, il produisit le temps; le temps, image mobile de l'éternité, éternité réglée par le nombre, et dont le ciel fut la mesure. Cette existence du temps dont nous appliquons mal à propos les notions à l'être immuable sans passé et sans avenir, il l'attacha à l'existence du monde, où les choses sont, étaient, seront; et il fit pour cela le soleil, la lune et les cinq autres astres errants, dont les révolutions devaient fixer et maintenir les nombres du temps. Aux sept planètes il assigna les sept orbites du cercle de l'autre (cercle de l'écliptique), et en même temps il les soumit à la révolution constante du cercle du même (cercle de l'équateur), par lequel elles furent toutes emportées. Le cercle de l'autre comprend, comme nous l'avons dit, les cercles planétaires. La lune fut placée au premier de ces cercles, et au plus voisin de la terre; le soleil au second, afin qu'il éclairât l'immensité, et que, par lui, tous les êtres animés participassent à la connaissance du nombre. Lucifer et l'astre sacré de Mercure vinrent ensuite et firent leurs révolutions dans le même temps que le soleil, mais mus par une force contraire, tellement que le soleil atteignit Mercure et Vénus et fut de même atteint par eux. Mars, Jupiter et Saturne occupèrent les trois derniers cercles et accomplirent leurs révolutions, Saturne dans le même temps que Mercure, Mars et Jupiter en une période commune, et la lune plus vite que toutes les autres planètes. Ainsi les vitesses des astres furent d'autant plus grandes que leurs orbites étaient plus vastes, et tous, emportés à la fois par leur mouvement propre et par le mouvement universel du même, ils décrivirent en réalité des spirales dans le ciel. Ces diverses révolutions composèrent autant d'unités, mesures du temps : le jour et la nuit, le mois, les années planétaires que tous les hommes n'observent pas, et la principale unité, la grande année, à l'expiration de laquelle toutes les positions des astres redeviennent respectivement les mêmes qu'à l'origine.

Revenons maintenant au corps du monde et aux quatre éléments dont il se compose et qui tous ensemble constituent son unité. Cherchons le principe du repos, du mouvement et des transformations des corps. La masse entière de chacun des éléments de l'univers est portée par le mouvement de l'être qui les contient tous en son sein vers le lieu qui lui est propre. Mais les semblables ainsi réunis demeuraient en repos, et sans un moteur le mouvement est impossible. Or la sphère universelle qui comprend tous les genres et qui, en vertu de sa forme, se concentre et se resserre en elle-même, ne permet pas qu'aucune place demeure vide dans le monde. Il faut donc que les parties les plus subtiles des éléments se glissent entre les plus grossières et viennent occuper les vides qui subsisteraient sans elles. Ainsi le mouvement général de condensation oblige les parties pyramidales, très-ténues et très-déliées du feu à passer par les moindres places, et les parties des autres éléments à passer par les autres suivant l'ordre de leur acuité. Les plus subtils éléments brisent alors et dissolvent les autres; les triangles élémentaires se choquent, se mêlent et se séparent. Mais tandis que les triangles de la terre ne se peuvent recomposer qu'en terre, ceux du fer, de l'air et de l'eau peuvent, à la suite de leurs luttes, ou se retirer vers leurs propres lieux, ou se composer suivant les formes les uns des autres et tendre dès lors vers les lieux qui conviennent à leur nouvelle nature. Les triangles d'ailleurs n'ont pas été assujettis à une grandeur déterminée; mais produits grands et petits, ils ont pu, dans chaque genre, former des espèces et des individus sans nombre : de là vient l'infinie variété des corps, dont il faut tenir compte quand on veut discourir sur la nature. La flamme qui brûle, la lumière qui éclaire, et ce qui reste de chaleur dans les corps éteints, constituent autant de parties du feu; de même il y a dans l'air l'éther et le brouillard; il y a dans l'eau le fluide mobile et sans résistance, et le fusible que le feu mobilise et que l'air mis à la place du feu resserre et congèle. L'or, le diamant, le fer font partie des espèces fusibles, et la rouille provient dans ce dernier, moins pur que les deux autres, des parties terreuses qui s'y trouvent contenues. Ainsi les divers corps, le vin, l'huile, les pierres, la poix, la gomme, le miel, l'opium, s'expliquent par les combinaisons, les mouvements, les transformations des éléments; et le sage qui, laissant de côté l'étude de ce qui est éternel, veut étudier les choses nées et leurs causes vraisemblables, se procure aisément un plaisir sans remords et se ménage pour toute la vie un amusement sage et modéré.

Nous devons maintenant rechercher les causes des impressions que les objets sensibles exercent sur nous. Mais il faut d'abord parler des animaux, de l'homme, et de leur création. Dieu forma les animaux suivant quatre espèces et d'après le modèle qui préexistait dans l'animal intelligible. Ainsi naquirent les dieux visibles, les astres, les démons et tous les êtres terrestres, aériens et aquatiques. Lorsque les dieux et les démons furent nés, celui qui a engendré tout cet univers leur dit : « Dieux qui procédez des dieux (mot à mot *thei theon*, c'est-à-dire, selon Cousin, *dieux issus du Dieu créateur*; selon M. Renouvier, *dieux qui procédez des Idées, des dieux éternels du monde intelligible*), vous dont je suis l'ouvrier et le père, vous que j'ai faits, vous êtes immortels, parce que je le veux. Engendrés, vous pourriez périr, mais le méchant seul se complait à détruire une œuvre parfaite : vous ne mourrez point. Un lien plus fort que celui qui réunit vos éléments vous maintiendra dans la vie : c'est ma volonté. Mais écoutez : pour la perfection de ce monde trois espèces mortelles restent à naître. Si je les faisais moi-même, elles seraient dieux. Appliquez-vous donc à les former en imitant l'action par laquelle je vous ai produits. Je vous donnerai la partie divine et immortelle de ces êtres, afin qu'ils puissent s'attacher à la justice et à vous. Ajoutez à cette partie divine une partie mortelle. Formez des animaux, donnez-leur la nourriture et l'accroissement, et à leur mort recevez-les de nouveau dans votre sein. » Il dit, et dans le même vase où il avait composé l'âme du monde, il jeta les restes du premier mélange. L'essence invariable et pure y fut seulement remplacée par une autre deux et trois fois moins parfaite. Ainsi l'ouvrier forma autant d'âmes qu'il y avait d'astres, et, donnant une âme à chacun d'eux afin qu'il la portât comme sur un char, il leur expliqua à toutes l'univers et ses décrets. Il les fit naître égales, mais il les soumit aux sensations et aux passions que les changements de la matière devaient amener dans les corps qui leur seraient donnés. Il voulut que la justice consistât à dompter ces passions, et l'injustice à leur obéir; que toute âme qui aurait bien vécu revînt après la dissolution de son corps à l'astre qui lui avait été affecté; que les autres passassent d'un corps d'homme à un corps de femme, et que successivement de vie en vie elles revêtissent des formes de plus en plus imparfaites et conformes aux penchants qu'elles auraient montrés jusqu'à ce que, par la raison, elles eussent fait dominer en elles le mouvement du même sur celui de l'autre, et qu'elles se fussent ainsi rendues dignes de remonter à leur condition première. À l'issue de la première vie humaine des âmes, les deux sexes commencèrent à exister séparés, et les organes de la génération furent produits, car les hommes qui avaient vécu lâches et injustes furent vraisemblablement changés en femmes. Les oiseaux provinrent de ces hommes innocents et légers qui ne connaissent pas de meilleur juge des choses que la vue; les bêtes sauvages, de tous ces paresseux, ignorants en philosophie, dont les corps se sont penchés vers la terre et développés dans leurs moins nobles parties. Le nombre des pieds mesura leur abaissement, et ceux qui rampent furent les plus bas d'entre eux. Enfin la quatrième espèce, qui vit dans l'eau, fut formée des moins intelligents des êtres, de ces âmes souillées, condamnées à respirer une eau trouble et pesante au lieu d'un air pur et léger. Et maintenant, comme autrefois, les animaux sont transformés les uns dans les autres suivant que leurs âmes acquièrent ou perdent l'intelligence.

On peut comparer l'âme aux forces réunies d'un attelage ailé et d'un cocher. Les dieux s'élèvent dans leur course au-dessus du ciel inférieur, et tandis que le mouvement de la sphère les emporte, ils contemplent avec la pure intelligence les essences sans couleur, sans figure, impalpables; ils se pénètrent de la science de l'immobile. Les âmes qui suivent le mieux ce vol divin élèvent la tête de leur cocher au-dessus de la surface du ciel, et, tandis que le char demeure au-dessous, elles participent au mouvement circulaire. D'autres s'élèvent et s'abaissent; elles entrevoient quelques essences. D'autres enfin luttent entre elles et contre le mouvement qui les entraîne; elles combattent, elles se blessent, elles s'épuisent en efforts inutiles, et, s'abaissant de plus en plus, elles finissent par se repaître de conjectures au lieu de se nourrir de vérités. Toute âme qui est parvenue à suivre les dieux est à l'abri de la déchéance; elle est admise à continuer indéfiniment ces voyages. Celle, au contraire, qui s'appesantit dans le vice et dans l'oubli tombe; elle anime un homme à la première génération.

Il y a neuf catégories de conditions humaines qui sont distribuées aux âmes selon leur mérite et selon les essences qu'elles ont connues. La première est celle d'un amant de la sagesse, de la beauté, des muses et de l'amour; la deuxième, celle d'un roi juste ou d'un guerrier; la troisième, celle d'un politique ou d'un économiste. Viennent ensuite les trois conditions de l'athlète ou du médecin, du devin ou de l'initié, du poète ou de l'artiste. Enfin les trois dernières sont celles de l'artisan ou du laboureur, du sophiste ou du dème, du tyran, du tyran, de mille en mille années, chaque âme entreprend une nouvelle vie. Chaque vie est suivie d'un jugement, puis d'une peine ou d'une récompense, à l'issue desquels il est

donné à l'âme de choisir volontairement une autre existence.

Les dieux ont donné le corps à l'âme, comme un char pour la porter. A cette âme immortelle ils ajoutèrent une âme mortelle, siège du plaisir et de la douleur, de l'audace et de la peur, de la colère, de l'espérance et de l'amour. Ils renfermèrent les deux révolutions divines de l'âme dans un corps sphérique, la tête, faite à l'imitation du corps de l'univers, et ils lui assujettirent les membres, organes de la locomotion, et le corps tout entier. Mais la seconde âme, siège des affections fatales, ils craignirent de la loger trop près de la première. Divisée en deux parties, ils la placèrent dans le tronc : la partie bestiale entre le diaphragme et le nombril, et la partie virile et courageuse entre le diaphragme et le cou. Cette dernière partie, à l'aide de laquelle la raison commande aux passions et aux désirs par une noble colère, eut le cœur pour sentinelle, et pour modérateur ce corps mou, le poulmon, qui reçoit les liquides rafraîchissants dans ses pores, et qui s'en sert pour apaiser le feu du cœur. Quant à l'autre partie de l'âme mortelle, attachée à son râtelier comme une bête féroce, elle fut voisine du foie qui, sur les ordres de la pensée réfléchie sur une surface polie, dut tour à tour le calmer ou l'effrayer par sa douceur et par son amertume. Par compensation à ses misères, la divination fut accordée à cette âme : la divination compagne de la folie et de la maladie, et les songes, dont l'interprétation, il est vrai, ne lui appartient pas.

Les dieux placèrent le visage sur le devant de la tête; et sur le visage ils placèrent les organes des facultés de l'âme : ils composèrent d'abord l'œil d'un feu doux et lumineux; le feu pur qui est en nous, s'écoulant uniformément par cet organe, rencontre au dehors la lumière du jour qui lui est semblable, et forme avec elle un tout homogène; ce tout, modifié au contact des objets, fait parvenir à l'âme la sensation des mouvements extérieurs. Si la nuit survient, les rayons émis par les yeux ne rencontrent plus leurs semblables; le flux s'arrête, la pupille se ferme, les mouvements intérieurs se calment de proche en proche et le sommeil commence. Cependant ces mouvements persistent quelquefois, quoique affaiblis, et de là naissent les songes. L'explication des effets produits par les miroirs est aisée dans cette théorie : la lumière, partie des objets, ne cesse de s'appliquer aux surfaces brillantes et polies qu'elle rencontre. Que le feu des yeux s'unisse à ce feu extérieur sur une pareille surface, et toutes les apparences concaves devront se produire. La droite et la gauche des objets paraîtront à la droite et à la gauche des images, parce que les parties correspondantes des deux feux ne se rencontrent pas dans le même ordre sur le miroir que suivant le mode ordinaire de la vue. Des effets différents peuvent être produits par les miroirs concaves, qui renvoient vers la droite de l'œil la lumière venue de la gauche de l'objet, ou vers le bas de la lumière venue du haut, et réciproquement. Dans le premier cas, l'objet paraît dans sa vraie position, et dans le second il paraît renversé. Les couleurs sont des flammes qui s'échappent des corps et viennent à la rencontre du feu des yeux : si les particules lumineuses émanées des objets sont égales à celles qui émanent de l'organe, les objets nous semblent transparents. Ils nous paraissent noirs ou blancs au contraire lorsque les particules lumineuses tendent à rapprocher ou à écarter celles du feu visuel, et le plus grand de ces écartements produit l'éblouissement.

Le son est un mouvement transmis jusqu'à l'âme au moyen de l'air, par l'intermédiaire des oreilles, du cerveau et du sang. Il est grave ou aigu, suivant la lenteur ou la rapidité de ce mouvement; fort ou faible, suivant son intensité. La voix et l'odeur nous ont été données, comme la vue, pour arriver à la connaissance de l'harmonie des mouvements, et pour régler notre âme à l'image de cette harmonie. Le rythme même et la mesure nous ont été enseignés, afin que nous puissions imprimer plus de grâce à nos manières. Les impressions du goût dépendent, ainsi que les autres sensations en général, de certaines expansions ou contractions de l'organe. Suivant que les aliments sont d'une matière rugueuse ou polie, ils produisent, sur la langue et sur les veines qui vont de la langue au cœur, dans lesquelles ils pénètrent, des effets très-différents. De là l'aigre, l'amer, le salé, le doux, etc. La sensation de l'odorat est plus incomplète et plus confuse que celle du goût. Les veines qui servent à transmettre à l'âme cette sorte de sensations sont si petites, que les corps très-divisés ou vaporisés peuvent seuls s'y introduire. Les odeurs ne se distinguent qu'en deux genres, suivant qu'elles sont agréables ou désagréables.

En général, la sensation se produit en nous lorsqu'un mouvement extérieur, communiqué à quelque partie de notre corps facile à mouvoir, se propage circulairement jusqu'à notre âme. Nous éprouvons une douleur quand ce mouvement fait en nous violence à l'organe et contrarie notre nature, un plaisir au contraire toutes les fois que le corps, auparavant troublé, se rétablit dans son état naturel, soit que ce trouble ait été ou non réellement perçu. L'action exercée par le feu sur nos organes tient à l'acuité et à la mobilité rapide des petites pyramides qui le composent. Au contraire les

éléments humides compriment et immobilisent en nous les humeurs et produisent le froid. Le dur et le mou s'attribuent aux corps, suivant qu'ils font céder par leur pression les éléments de notre chair ou qu'ils leur cèdent eux-mêmes. Le rugueux et le poli dépendent de la réunion en un même corps de la dureté et de l'inégalité, ou de l'uniformité et de la densité des éléments. Les corps les plus durs sont ceux qui s'appuient sur les plus grandes bases, sur des bases quadrangulaires. Enfin la pesanteur et la légèreté dont nous faisons si souvent l'expérience dans les corps proviennent uniquement de ce que les divers éléments, toujours pressés de se réunir à leurs semblables, résistent plus ou moins à l'impulsion qui leur est donnée, selon la direction qu'ils suivent par rapport à leur lien naturel. Il n'y a ni haut ni bas dans l'univers; il y a seulement un centre, relativement auquel tous les points des circonférences de la sphère sont dans une situation égale. Nous appelons *pesanteur* la tendance d'un corps à se réunir à la masse dont il est séparé, et *bas*, la direction vers laquelle il est entraîné; et nous nommons *légèreté* la tendance moins forte d'un corps plus petit vers le même centre, ou d'un corps d'un autre genre vers un centre différent du premier.

Nous ferons remarquer que le système cosmologique de Platon se ramène à deux principes, l'un, mécanique, de pression exercée de la surface de la sphère universelle dans le sens du volume pour en exclure le vide, l'autre d'attraction mutuelle des éléments semblables. « Il est impossible, dit avec raison M. Renouvier, de méconnaître les rapports intimes que contient cette théorie avec la *cosmologie* cartésienne. Platon, comme Descartes, expliqua les différences sensibles des objets par la figure et par le mouvement de l'étendue, car la *matière* de Platon n'est pas autre chose. Sa physiologie est d'ailleurs aussi mécanique que sa physique générale; mais il diffère profondément de Descartes, réformateur de la méthode universelle des sciences, en ce qu'il conçoit la sensation en dehors du principe pensant, et qu'il l'attribue à cette âme corporelle que Descartes remplaça par la machine. »

— II. COSMOLOGIE D'ARISTOTE. Le *Timée* nous a offert le système cosmologique de Platon; nous trouvons celui d'Aristote en divers ouvrages de ce philosophe, la *Physique*, le traité du *Ciel*, celui de l'Âme, etc. Aristote commence par constater dans le monde la pluralité et le mouvement, et par réfuter l'école d'Élée, qui affirmait l'unité et l'immobilité de l'être. Les partisans les plus aveugles de l'unité de l'être, dit-il, sont forcés d'avouer que le même être subit bien des changements, et que, par exemple, il est tantôt chaud, tantôt froid. Or ce sont là des contraires, et par conséquent des principes. Mais les contraires ne peuvent jamais être moins de deux dans l'opposition qui les sépare, et qui en même temps les rattache l'un à l'autre. Ils détruisent donc la prétendue unité de l'être. D'autre part, ils ne peuvent pas être trop multiples; car s'ils étaient en nombre infini, ils deviendraient inaccessibles à la science, puisque la science ne peut jamais parcourir l'infini. Ainsi, voilà déjà deux conclusions irréfutables : l'être n'est pas un, et les principes qui le composent sont en nombre limité. Mais quel est ce nombre? Evidemment il ne peut pas y avoir dans l'être deux principes seulement. Ces deux principes seraient des contraires, et les contraires ne peuvent agir l'un sur l'autre. Il y a donc entre les deux contraires une nature qui leur sert de support commun, si ce n'est simultanément; et cette nature, c'est la substance que les contraires modifient et changent tour à tour, n'existant qu'en elle-même et par elle-même. Dans toute production de phénomène, il y a toujours ainsi quelque chose qui subsiste et qui reste un numériquement. Mais la forme varie et elle revêt les contraires qui la diversifient dans chaque genre. Ainsi l'homme subsiste et demeure, bien que successivement il fasse de la musique ou qu'il cesse d'en faire; il est musicien ou il ne l'est pas. Mais pour sa substance il n'y a ni opposition possible, ni équivoque; il est toujours homme sous les modifications accidentelles qu'il subit. La substance n'est jamais l'attribut de quoi que ce soit, tandis que les accidents sont les attributs nécessaires de ce qui les reçoit et est dénommé d'après eux. Par conséquent, dans tout phénomène qui se produit et qui devient, on peut distinguer le *sujet* et la *forme*. Mais comme la forme peut être l'un des deux contraires, et comme il n'y a jamais qu'un des deux contraires qui puisse réellement exister, à la *substance* et à la *forme* il faut ajouter la *privation*, pour tenir compte du contraire qui est momentanément absent, et qui, les conditions étant données, peut se substituer à l'autre contraire, qui est nécessairement seul tant qu'il est. Donc, en résumé, les principes de l'être sont au nombre de deux, en les considérant à un certain point de vue, et ils peuvent être jusqu'à trois, en les considérant à un point de vue légèrement différent : la *matière* ou le *sujet*, la *forme* et la *privation*. La matière existe préalablement, et la forme vient s'y joindre en la déterminant. La matière, prise dans toute sa généralité n'est pas précisément l'être lui-même; elle est à l'être réel et particulier que nos sens perçoivent ce que l'airain est à la statue, ce que le bois est au lit qui en est fait. L'être ne serait pas sans elle, mais elle

est autre chose que l'être, tant qu'elle n'a pas reçu la forme propre qui le constitue essentiellement.

La théorie de la matière et de la forme domine la *cosmologie* d'Aristote, comme la théorie des idées-types celle de Platon. En détruisant l'unité absolue de l'être, elle permet d'affirmer la possibilité du mouvement. En effet, si l'être est un, il ne peut pas avoir de mouvement; mais s'il a une partie qui change, et si à la substance s'ajoute la forme, dès lors le mouvement est possible; car la forme change, puisqu'elle peut passer d'un contraire à l'autre; et qui dit changement dit mouvement par cela même. L'unité de l'être est incompatible avec sa mobilité; mais du moment que l'être est multiple, il est susceptible de mouvement; et c'est la forme qui est en lui l'élément mobile, tandis que la substance, comme son nom même l'indique, demeure et subsiste telle qu'elle est, sans avoir jamais de contraire et sans jamais être mue. « Rien ne vient de rien, disent les Eléates; par conséquent, rien ne naît, rien ne périt. » Toute génération était par ce raisonnement réduite à une simple apparence. Aristote montre que la difficulté se résout par la distinction de la matière et de la forme. Sans doute, dit-il, rien ne vient du non-être; mais une chose devient ce qu'elle n'était pas; subsistant dans sa matière, elle change dans sa forme; le contraire que supposait la privation prend la place du contraire réel qui disparaît après avoir été; et ce nouvel attribut sort, si ce n'est absolument, tout au moins d'une façon indirecte, de la privation qui est en soi le non-être. La chose n'est pas ce qu'elle devient, précisément parce qu'elle le devient; mais c'est de ce qu'elle n'était pas qu'elle tire la forme nouvelle qu'elle reçoit.

Après cette affirmation du mouvement, Aristote passe à la définition de la nature. Entre les êtres qui existent naturellement et ceux que produit l'art de l'homme, il y a cette profonde différence que les premiers portent en eux-mêmes le principe de leur mouvement ou de leur repos, et que les seconds n'ont de repos ou de mouvement que par l'intermédiaire des éléments naturels dont ils sont composés. Ainsi c'est la nature qui fait les animaux, les plantes et les corps simples, tels que la terre, le feu, l'air et l'eau. Toutes ces choses ont en elles-mêmes ou la cause d'un mouvement de locomotion dans l'espace et d'un développement spontané, ou la cause d'une inertie qui les maintient dans le lieu où elles sont. Au contraire, les choses produites par l'art, un lit, par exemple, un vêtement, n'ont, en tant que telles, aucune tendance à changer; et si elles changent, ce n'est qu'indirectement et comme forme de certains éléments naturels qui ont la faculté propre de changer et d'être mus. La nature est donc dans les êtres qu'elle crée le principe et la cause du mouvement et du repos. Mais des deux éléments essentiels des êtres, la matière et la forme, quel est celui qui doit être considéré comme leur véritable nature? Aristote incline à penser que la forme d'une chose est bien plutôt sa nature que ne l'est sa matière; car la matière n'est en quelque sorte qu'une puissance, tandis que la forme est l'acte et la réalité. C'est la forme qui constitue précisément l'essence de chaque chose; car c'est d'après sa forme et non d'après sa matière que l'être, quel qu'il soit, est dénommé. C'est sa forme qui fait son espèce. Mais à ces deux premières causes, la matière et la forme, il faut en ajouter deux autres pour comprendre la nature, des êtres dans toute sa généralité. Ces deux autres causes, ce sont l'origine du mouvement, et le pourquoi, la fin des choses. Les causes sont ainsi au nombre de quatre : la cause matérielle, la cause essentielle ou formelle, la cause motrice et la cause finale. Ces quatre principes épuisent l'être tout entier, et on les retrouve perpétuellement dans la nature; pour peu qu'on l'étudie : tout y a du mouvement, et de plus tout y a une fin. La nature ne fait rien en vain ni sans règle; elle tend vers le meilleur; elle le réalise autant qu'il est possible; elle est la cause de tout ordre, de toute proportion, de toute beauté. Mais si, parmi les êtres, les uns restent dans le même état toujours et nécessairement, au moins grâce à cette nécessité qui se définit par l'impossibilité d'être autrement, les autres n'y restent ni nécessairement, ni toujours, ni ordinairement. De là l'accidentel, qui n'est le produit d'aucun art, d'aucune puissance déterminée, qui n'est l'objet d'aucune science, dont la cause et le principe sont accidentels, dont la cause et qu'on ne peut définir que négativement : *ce qui n'est ni toujours ni dans le plus grand nombre de cas*. Ainsi, tandis que la cause finale est un fondement de presque tout ce qui se produit dans la nature et dans la pensée, le *hasard*, l'imprévisible à la raison humaine, est ce qui s'y produit accidentellement. Il est la cause de l'existence des monstres; et la seule cause à laquelle on peut le rattacher à son tour, c'est la cause efficiente et motrice. La nature tend donc vers une fin; mais les accidents ont leur part dans le monde, et, comme l'art, la nature peut se tromper et manquer le but. Cependant elle tend incessamment à rétablir l'équilibre, à réparer ses pertes; elle vise au mieux; elle se dirige ou par l'intention, parce que ce qu'elle a fait est le meilleur, ou par la nécessité, en vertu de laquelle les choses sont ce qu'elles sont, et non autrement.

La définition de la nature fait au philosophe une loi de s'occuper d'abord du *mouvement*, puis de l'*infini*, enfin du *lieu*, du *vide* et du *temps*, tous principes généraux, liés très-intimement au principe du changement. Aristote définit le mouvement : *l'acte du possible*. Pour comprendre cette définition, il faut se rappeler ce que nous avons dit de la matière et de la forme. La matière est l'indéterminé; la forme est, au contraire, ce qui détermine l'être et le fait ce qu'il est. Il y a donc un mouvement pour que la forme se joigne à la matière; et comme il n'y a pas de mouvement en dehors des choses, il faut toujours, quand l'être change, que le changement se produise ou dans l'essence, ou dans la quantité, ou dans la qualité, ou dans le lieu. Comme l'être peut être ou réel ou possible, c'est le passage du possible au réel, de la puissance à l'acte, qui constitue le mouvement, et voilà comment le mouvement est défini : *l'acte ou la réalisation de ce qui est en puissance en tant qu'il est en puissance*. Le mouvement n'a lieu qu'au moment même de l'acte; il n'existe ni avant ni après. L'acte d'une maison qui est à construire, c'est la construction; avant que la maison ne soit construite, il n'y a pas encore de mouvement; elle est simplement possible; après qu'elle est construite, il n'y a plus de mouvement; il n'y en a qu'au moment où l'acte s'accomplit. Une conséquence de cette définition, c'est que le mouvement n'est pas, à proprement parler, dans le moteur; il est dans le mobile, puisque c'est dans le mobile que le mouvement se réalise et devient actuel; il n'est, en quelque sorte, qu'en puissance dans le moteur.

La science de la nature a pour objets les grandeurs, le mouvement et le temps, qui tous doivent être nécessairement ou finis ou infinis. L'infini existe-t-il donc? Et s'il existe, qu'est-il? Les pythagoriciens, Platon, Démocrite, Anaxagore, ont tous admis l'infini, substance éternelle et sans principe. De grandes raisons semblent en établir la réalité : le temps paraît infini; les grandeurs se présentent infinies aux mathématiciens; tout ce qui péricule s'engendre semble se rapporter à un fonds inépuisable; le fini lui-même est sans terme, s'il est vrai qu'un autre fini doive lui servir de limite; enfin, et surtout, la pensée humaine est inépuisable, de sorte qu'elle trouve partout l'infini, et dans les nombres, et dans les grandeurs, et au delà du ciel. Si le vide est sans fin, les corps et le monde le seront aussi, car être et pouvoir être ne diffèrent pas dans les choses éternelles.

Cependant l'infini n'est pas un sujet qui existe en soi et indépendamment de toute autre substance. Si, en effet, il existait et n'était pas sensible, il ne serait ni grandeur ni multitude, il serait indivisible; il échapperait à toute connaissance, comme la voix échappe à la vue. Que si l'on veut en faire un accident et le reconnaître dans la divisibilité des grandeurs et des nombres, alors il faut renoncer à le regarder comme un principe. L'infini n'est pas non plus un attribut réel des corps sensibles. Si nous définissons le corps « ce qui est terminé par une surface », le corps n'est infini ni intelligiblement ni sensiblement. Le nombre des corps ne peut pas davantage être infini, car tout nombre est nombrable, et un tel infini devrait alors s'épuiser. Mais donnons des raisons naturelles : si un corps infini était composé, il le serait ou d'éléments infinis, auquel cas il ne pourrait que s'étendre dans l'immensité, il aurait des dimensions infinies en tous sens, ce qui est contradictoire à la notion même des corps; ou d'éléments finis en nombre, ce qui ne se peut, parce qu'il y aurait alors une pluralité déterminée; ou d'éléments finis et d'éléments infinis, entre lesquels il ne pourrait exister aucun équilibre. Et si un corps infini était simple, il faudrait qu'il existât un élément différent de ceux que nous connaissons, duquel ils dérivassent et dans lequel ils pussent se résoudre, ce que l'observation ne permet pas d'admettre. Beaucoup d'autres raisons physiques s'unissent à celles qui précèdent, et il est prouvé qu'un corps infini ne peut exister en acte.

A nier l'infini on ne rencontre pas moins d'impossibilités. Il faut alors soutenir que le temps a eu un commencement et une fin, que les grandeurs ne sont pas divisibles à l'infini, et que le nombre n'est pas plus infini que les grandeurs et le temps, ce qui est absurde. On sort de cette antinomie en considérant que l'infini existe, il est vrai, dans la grandeur, mais qu'il n'y existe qu'en puissance et n'y peut jamais être réalisé. La multiplication et la division sont les deux formes sous lesquelles il s'y présente; encore la première doit-elle être niée même en puissance, si le corps du monde est borné. Définissons donc l'infini, non comme on l'a fait : *ce hors de quoi rien n'existe*, mais bien ainsi : *ce hors de quoi il existe toujours quelque chose*. L'infini est le contraire du parfait, du tout, de l'entier. Regardons-le comme la matière de la grandeur réelle et formée. Loin de le considérer comme un contenant, comme un tout, il faut le prendre pour un contenu, pour une partie; car la matière, avec laquelle on peut le confondre, est une partie du tout qui revêt une forme suivant que la notion de l'infini se forme par celle de la multiplication ou de la division; elle s'applique au nombre ou à la grandeur, dont l'un a toujours un minimum et n'a pas de maximum, l'autre un maximum et pas de minimum. L'infini se trouve ensuite

dans le mouvement, parce qu'il est dans la grandeur; et dans le temps, parce qu'il est dans le mouvement.

Après l'étude de l'infini vient celle de l'espace, du *lieu*. Le *lieu* est un principe essentiel de la *cosmologie*. Tout ce qui est, dit-on, est quelque part; le non-être seul n'est en aucun lieu, et le transport, qui est le premier des mouvements, se fait nécessairement dans le lieu. Quelle est donc cette chose primitive, nécessaire à toutes les autres, que les mathématiciens reconnaissent en étudiant la position respective des points, les physiciens en remarquant la tendance des éléments vers de certaines places, tous les hommes enfin quand ils constatent la substitution d'un corps à un autre dans le même vase? Le lieu n'est certainement pas un corps; il n'est pas identique au corps qui l'occupe. On ne peut en faire ni un élément ni un composé d'éléments. On ne découvre en lui aucune des quatre causes que nous avons comptées. Il ne peut être regardé ni comme la matière, ni comme la forme, ni comme la fin, ni comme le moteur des êtres. On ne peut pas non plus le considérer comme le réceptacle des choses, car il faudrait, en ce cas, qu'il fût le réceptacle des surfaces, des lignes et des points; or, entre un point et le réceptacle d'un point, on ne saurait saisir de différence. Ajoutons que si l'espace doit être rangé au nombre des êtres, on peut demander : où sera-t-il placé en tant qu'être? Et alors le doute de Zénon, qui nie l'espace, attendu qu'il ne sait où le mettre, ne laisse pas de exiger quelque réponse; car si tout être est nécessairement dans un lieu, et si l'espace est un être, il est clair qu'il y aura un lieu pour le lieu lui-même, et ainsi à l'infini, sans qu'on puisse assigner de terme à cette progression. Il n'y a qu'une solution à toutes ces difficultés. Le lieu dont la considération est amenée par le mouvement du ciel, c'est la surface concave qui l'enveloppe; c'est en général la surface de ce qui entoure, la limite interne du corps ambiant, du corps contenant. De même que le vase est, on peut dire, un lieu transportable, de même le lieu est un vase immobile. Ainsi, tous les corps ne sont pas dans un lieu, mais ceux-là seuls qui sont enfermés entre d'autres corps; la terre est contenue dans l'eau, l'eau dans l'air, l'air dans le feu, le feu dans le ciel, et le ciel n'est en aucun lieu. Le ciel constitue le lieu par son extrémité qui touche le mobile et qui ne se meut lui-même que circulairement, c'est-à-dire selon ses parties et non tout entier. Enfin le lieu est de la sorte en lui-même, non comme un lieu, mais comme la limite dans le limité, comme la surface dans le corps.

Il faut traiter du *vide* après avoir traité du *lieu*, parce que l'existence de l'un a été défendue ou combattue par les mêmes raisons que l'existence de l'autre. L'impossibilité du mouvement local, si le vide n'existe pas, les faits physiques de la condensation et de la raréfaction, la pénétrabilité de certains corps, tels sont les principaux arguments qu'invoquent les partisans du vide. Mais tous ces faits s'expliquent sans supposer de vide. Si les corps se dilatent et ensuite se contractent, c'est que certaines parties en sont expulsées comme l'air est expulsé des autres dégouffées dans l'eau. Le vide, loin d'être nécessaire au mouvement, comme on se le figure, y serait plutôt un obstacle invincible. Dans le vide, les corps perdraient leur tendance naturelle, qui les porte en haut, s'ils sont légers, et en bas, s'ils sont pesants. Il n'y aurait plus aucune différence, et il serait bien impossible d'y distinguer aucune direction dans un sens plutôt que dans l'autre. La course des projectiles est un argument contre le vide. L'air dans lequel ils se meuvent, même après que la force qui les a lancés cesse de les toucher, finit par les arrêter. Mais dans le vide, une fois que le corps serait mis en mouvement, pour quelle cause s'arrêterait-il jamais? Le vide est donc absolument contraire aux phénomènes que nous pouvons observer, et il n'y aurait aucun motif, si le vide existait réellement, pour que le corps sortît jamais de son inertie ou qu'il cessât jamais de s'agiter indifféremment dans tous les sens.

Après l'espace, nous devons étudier le temps. Il ne faut pas confondre le temps avec le mouvement. Le temps est égal partout et pour tous sans exception; le mouvement, au contraire, est ou dans la chose elle-même qui change, ou bien dans le lieu qu'elle occupe. Le temps s'écoule d'une manière uniforme et éternellement identique; le mouvement est tantôt plus rapide, tantôt plus lent; et sa lenteur ou sa rapidité se mesure par le temps écoulé. Cependant, si le temps n'est point un changement véritable, il ne peut être conçu sans le changement; et cela est si vrai, que si notre pensée n'éprouve aucun changement de quelque espèce que ce soit, ou si le changement qui s'y passe nous échappe, nous croyons qu'il n'y a pas de temps écoulé. Notre âme est demeurée alors comme dans un instant un et indivisible, et tout l'intervalle est pour nous anéanti. Nous supprimons le temps quand nous ne discernons aucun changement dans notre pensée. Mais nous affirmons qu'il y a du temps d'écoulé du moment que nous percevons et sentons un changement quelconque en nous, fussions-nous plongés dans les ténèbres et dans le plus complet repos. Le temps n'existe donc pour nous qu'à la condition d'un mouvement et d'un changement; il

n'est point le mouvement, et pourtant sans le mouvement il n'est pas possible, car il est alors pour nous comme s'il n'existait pas. Qu'est-il donc en réalité, et quel est son rapport exact au mouvement? Les idées d'antériorité et de postériorité dans le temps ne se comprennent que parce qu'elles sont déjà dans le mouvement, où l'antérieur et le postérieur s'appliquent au lieu, à mesure que le corps se déplace. Donc, *le temps est le nombre du mouvement sous le rapport de l'avant et de l'après*. L'âme fixe et distingue deux instants, l'un antérieur et l'autre postérieur, et cette distinction est le principe de la connaissance du temps. Ces deux instants en forment les limites; ils le contiennent, ils le terminent, comme les points contiennent et terminent la ligne. Cependant l'instant n'est pas partie du temps, de même que le point n'est pas partie de la ligne. Il est en quelque sorte l'unité de nombre dans le temps qu'il divise en antérieur et en postérieur, en passé et en avenir. Si le temps est la mesure du mouvement, il est également vrai de dire que le mouvement est la mesure du temps. Sans doute le temps n'est ni long ni rapide, mais, en tant que continu, il est long ou court; en tant que nombre, il a une quantité plus ou moins grande; il y a peu de temps ou beaucoup de temps. Ainsi le mouvement et le temps se mesurent et se déterminent l'un par l'autre. L'éternel seul et ce qui est absolument immobile se trouvent hors du temps. En terminant cette analyse du temps, Aristote se demande quel est le vrai rapport du temps à l'âme qui le perçoit. Si l'âme humaine venait à cesser d'être, y aurait-il encore du temps? Il y a, répond-il, deux choses dans le nombre : 1° ce qui est nombre; 2° ce qui est nommé, c'est-à-dire le temps lui-même. Comme il n'y a que l'âme, et dans l'âme l'entendement, qui ait la faculté naturelle de nombrer, il est dès lors impossible que le temps soit en tant que nombre, du moment que l'âme n'est pas. Mais il y a toujours l'antérieur et le postérieur dans le mouvement, et le temps n'est au fond que l'un et l'autre, en tant qu'ils sont nombrables.

Après avoir analysé les concepts de l'infini, de l'espace et du temps, Aristote revient à l'étude du mouvement. Tout mobile tient son mouvement d'un moteur, car tout mobile est divisible : si l'une de ses parties s'arrête, il s'arrêtera tout entier, et tout ce qui s'arrête en vertu du repos d'autrui doit aussi nécessairement tenir d'autrui son mouvement. Mais les mouvements ainsi produits les uns par les autres ne remontent pas jusqu'à l'infini : il existe un premier moteur, lui-même immobile. En effet le mouvement et le temps sont éternels; il faut donc qu'il existe une cause efficiente, motrice, et qui ne soit pas telle en puissance seulement, — car la puissance peut ne pas se réaliser, — mais dont l'essence soit l'acte même. C'est une vérité de raison, et c'est une vérité de fait, qu'il existe un mobile éternellement mu, circulairement et d'une manière continue : le premier ciel, le premier mobile. Or cet être, qui a la fois été mu et qui meut, ne saurait occuper le premier rang. Il est nécessairement subordonné à un être qui meut sans être mu, éternel, essence pure, actualité pure. Voici comment celui-ci est le principe de tout mouvement : le désirable et l'intelligible meurent sans être mus, et le premier désirable est identique au premier intelligible. L'objet du désir, l'objet de la volonté, c'est le bon, c'est le bon que nous désirons, parce qu'ils nous semblent tels, bien loin qu'ils soient tels parce que nous les désirons. La vraie cause finale réside dans le moteur immobile. Celui-ci meut comme objet de l'amour, et ce qu'il a mu meut à son tour tout le reste. Le premier mobile peut changer, quant au lieu du moins, puisqu'il se meut circulairement; mais le premier moteur est l'acte éternel, invariable, d'un être nécessaire qui ne peut être que ce qu'il est, et qui, comme nécessaire, est le bien même et le principe de tout.

Après avoir établi l'existence de l'être purement intelligible, cause finale des mouvements de tous les autres êtres, Aristote s'occupe de ces derniers, et d'abord de ceux qui sont éternels. C'est au premier mobile, au ciel des fixes, que convient avant toutes choses l'attribut de l'éternité : si le premier moteur est éternel, comment le premier mobile, qui dépend immédiatement de lui, pourrait-il ne pas l'être comme lui? Parmi les essences, celles qui sont mues par l'immobile se meuvent toujours de même, uniformément et perpétuellement; mais celles qui sont mues par le mobile sont affectées de diverses manières, vont et viennent, se meuvent ou se reposent; et de là procèdent la génération et la mort, qui n'ont pas plus de fin que le mouvement. Le premier des mouvements est celui du transport; il précède toute augmentation, toute diminution, toute transformation; il peut avoir lieu sans aucun autre; aucun autre ne peut avoir lieu sans lui. Antérieur dans l'ordre des temps, il est aussi le plus parfait : il préside à toute génération, et c'est par la génération que la nature élève ce qui est bas vers un principe, et pousse l'imparfait à la perfection; il est l'attribut des êtres les plus élevés parmi les vivants; il est enfin celui qui modifie le moins l'état d'un sujet. Mais parmi les mouvements de transport il en est un à qui seul il appartient d'être éternel, infini, cohérent, invariable, et de n'avoir pas de contraires : c'est la révolution circulaire

ou la conversion sur soi, suivant la plus belle des formes, la plus constante des vies; c'est le mouvement du premier mobile.

Un corps simple est celui qui porte en soi le principe naturel de son mouvement: le feu, par exemple, qui tend constamment du centre à la circonférence, suivant une ligne droite; ou l'eau, douée d'un mouvement contraire; ou l'air et la terre, qui sont de même opposés entre eux; et au-dessus de ces quatre corps, il en est un cinquième dont le mouvement est le plus simple: c'est le premier ciel qui se meut autour du centre, sans changer jamais. Si son corps était composé, le mouvement de l'élément prédominant l'emporterait; s'il se mouvait contre la nature, il ne pourrait se mouvoir longtemps. Il est le plus noble des corps et le plus séparé de tout autre. Ce premier mobile est également exempt de pesanteur et de légèreté, puisque ces deux qualités ne sont que la tendance à se rapprocher ou à s'éloigner du centre. Il ne peut ni augmenter ni diminuer en quantité, car il n'a pas de semblable; il est donc incorruptible, insubmersible et absolument impassible. C'est avec raison que, parmi les anciens, tous ceux qui ont cru à quelque divinité, Grecs ou Barbares, ont fait du ciel un séjour divin, éternel, immuable, sublime comme les dieux, et qu'ils ont donné le nom d'*éther* à ce cinquième élément qu'emporte une éternelle révolution.

Le monde est fini. Tout corps, en effet, est simple ou composé. Un corps composé infini devrait admettre des éléments composants simples infinis; mais le premier mobile est nécessairement fini, puisqu'il se meut circulairement autour d'un centre dont il est partout également distant; donc il faut que les corps contenus soient finis aussi, qu'ils puissent être traversés en un temps fini, et qu'ils ne soient sujets qu'à cette sorte d'infini qui tient à la division du continu. Ainsi le monde ne pourrait être infini que s'il existait plusieurs centres au delà de la circonférence du premier mobile qui enserment le nôtre. Mais il ne peut exister un corps infini au delà du ciel, car un corps infini, sensible et mobile, ne se peut concevoir. Il ne peut non plus y avoir plusieurs mondes finis, parce qu'il faudrait qu'ils se composassent des mêmes éléments ou d'éléments divers. Dans le premier cas, tous ces mondes auraient mêmes centres et mêmes extrémités, à cause de la tendance des éléments, ce qui est absurde; et dans le second, il y aurait plus d'éléments qu'il n'y a de mouvements simples dans la nature, ce qui est contraire à la définition. Mais, de même qu'il n'existe à proprement parler que trois lieux dans le monde: le centre, la circonférence et l'espace qui les sépare, de même les corps simples peuvent se réduire à trois: celui qui occupe le centre, celui qui se meut circulairement à la circonférence, et celui qui se tient dans l'étendue moyenne. Au delà de cette sphère, il n'est ni vide ni plein, ni mouvement ni temps; c'est un être divin qui se suffit à lui-même, dont l'âge embrasse tous les temps, dont le lieu enveloppe tous les lieux. Lorsqu'une chose se meut, elle se dirige vers le lieu qui lui est propre; elle y parvient, elle s'y repose. Mais le corps céleste a dans un même lieu le principe et la fin de son éternelle vie.

Que le ciel incorruptible et divin, sans appui, comme sans moteur extérieur et actif, sans qu'il soit besoin d'un Atlas pour le porter ou d'une âme pour le pousser péniblement, tourne sur lui-même pendant l'infinie durée, c'est ce que nous avons reconnu. Mais pourquoi d'autres mouvements, pourquoi d'autres sphères dans l'univers? C'est qu'il faut au premier corps mobile un corps immobile retenu au centre: c'est la terre. À la terre, il faut un contraire doué d'un mouvement opposé: c'est le feu. Entre ces deux corps, il existe des intermédiaires; et comme ils sont respectivement actifs et passifs, tous corruptibles, il faut qu'il y ait une génération. La génération existant, il se produit divers mouvements, et il peut y avoir plusieurs corps entraînés dans un mouvement circulaire.

Les astres sont composés de cet élément, dont la sphère des fixes est faite, et qui de sa nature est propre à se mouvoir en cercle. Ils ne sont ni de feu, ni portés dans le feu, mais ils engendrent la lumière et la chaleur à la suite du frottement que fait subir à l'air leur excessive vitesse. C'est ainsi, nous le savons, que le mouvement à la vertu d'enflammer le bois, les pierres et le fer, et qu'une flèche s'échauffe quand elle traverse rapidement l'espace. Ce n'est pas par soi que se meuvent les astres: ils devraient, s'il en était ainsi, ou tourner sur eux-mêmes, ou s'avancer suivant un cercle; mais ils ne tournent pas, comme le pourceau la face de la lune, toujours la même pour nous; et ils ne s'avancent pas, car, ainsi doués de mouvements qui leur seraient propres, il faudrait cependant qu'ils conservassent les mêmes positions, suivant ce que tout le monde avoue et ce qui est conforme aux apparences. Or un tel accord est-il possible? Le soleil seul semble changer de place; mais ce phénomène tient à son éloignement et à la petitesse de notre vue. Tous ces corps sont sphériques d'ailleurs, et la nature ne leur a pas donné d'organes pour la locomotion. Les astres demeurent donc attachés à leurs sphères; ils se meuvent comme elles, et leurs vitesses se rapportent à la grandeur des sphères, et n'ont pas de relations possibles avec les astres eux-mêmes. La sphéricité qui

leur convient en tant qu'immobiles est incontestée par le fait: si, en effet, l'un d'eux est sphérique, les autres doivent l'être aussi; or les phases lunaires et les apparences des éclipses de soleil ne permettent pas de douter de la sphéricité de la lune. Les mouvements des sphères s'effectuent dans un temps d'autant plus court qu'on s'éloigne davantage de celle du premier mobile pour se rapprocher de la terre. Mais on se demandera, question difficile, pourquoi le nombre des mouvements ou des sphères dont chacun des astres dépend, au lieu d'augmenter comme augmente la distance du premier mobile, est plus grand, au contraire, pour les planètes qu'il ne l'est pour le soleil et pour la lune. Pourquoi encore le nombre des étoiles est-il si grand sur la sphère des fixes, tandis qu'un seul astre est attaché aux autres? Pour répondre à la première question, autant du moins qu'il est possible de le faire, lorsqu'il s'agit de choses si éloignées de nous et si peu connues, remarquons qu'il faut considérer les astres comme des êtres animés et vivants. Tout animal poursuit son bien: le meilleur de tous ne le cherche pas, il le possède. À ceux qui viennent ensuite, un mouvement est nécessaire, un seul d'abord, puis deux, puis davantage, selon que le bien lui-même se divise et se multiplie. C'est ainsi qu'une impulsion unique entraîne toutes les étoiles, et que les planètes dépendent des révolutions de plusieurs sphères. Mais les mouvements se simplifient de nouveau loin du premier ciel et près de la terre, qui est le siège de toute immobilité. Quant à la deuxième question, il peut sembler dans l'ordre qu'un seul corps divin soit mu par une pluralité d'êtres, et qu'un nombre immense de ces corps soit, au contraire, mu par un seul, quand celui-ci est le premier et le plus excellent de tous.

Le propre de l'élément terrestre est de se porter vers le centre. Le lieu de la terre et son repos s'expliquent donc par une propriété qui doit appartenir à la terre entière, comme à chacune de ses parties. Si la terre tournait naturellement sur elle-même, tout fragment qui en serait détaché prendrait le même mouvement naturel; si ce mouvement était violent et communiqué à la terre, il ne pourrait durer. Ainsi, en vertu des qualités propres des éléments, la terre est immobile, et son centre est le centre de l'univers. Les corps graves se portent vers ce centre suivant la perpendiculaire à sa surface. Enfin la figure affectée par son volume est sphérique, ainsi que le montrent les éclipses de lune; et telle doit être nécessairement la forme d'une masse qui, si elle s'était constituée dans le temps, au lieu d'être éternelle, serait résultée d'une tendance égale de toutes ses parties vers un même point.

Nous avons vu que le nombre des éléments se déterminait par le nombre des mouvements simples de la nature. L'éther qui tourne sur lui-même, la terre qui tend vers le bas, principe de pesanteur, le feu qui tend vers le haut, principe de légèreté, tels sont les trois corps élémentaires entre lesquels l'air et l'eau se placent comme intermédiaires. On peut arriver à une autre notion des corps simples, en étudiant les qualités auxquelles ils servent de support. Quatre grandes qualités sont inhérentes à tout ce qui est sensible au toucher: le chaud et le froid, qualités actives; la sécheresse et l'humidité, qualités passives. Or le chaud, suivant qu'il est uni à l'humide ou au sec, engendre l'air ou le feu, et le froid compose l'eau ou la terre en se unissant à l'humide ou au sec. La propriété active du chaud est d'assembler ou d'agréger ce qui est homogène, car c'est à cela que se réduit la vertu dissolvante qu'on attribue au feu; et la propriété du froid est, au contraire, d'assembler également ce qui est homogène et ce qui ne l'est pas. L'humide et le sec consistent, l'un en ce qui ne se peut limiter par soi, tandis qu'il est aisément limité du dehors; l'autre en ce qui se limite soi-même. Toutes les autres qualités factices se ramènent à celles-ci ou s'expliquent par elles.

Des philosophes ont regardé les éléments comme invariables, et la génération comme un mélange: c'est une erreur. Les éléments ne se transfigurent, pas seulement, ils se transmutent, et la génération est une réalité. Les corps diffèrent par l'action, par les affections, par la puissance, et toutes leurs transformations proviennent de ces différences. La matière a dans le corps les contraires en puissance; la vertu des contraires est d'agir et de s'affecter mutuellement, influence que leur a donnée la nature et dont les semblables sont dépourvus. La matière et la forme servent ainsi de principes à la production, mais ils ne suffisent pas: il faut encore un moteur. Les mouvements obliques des sphères, opposés à celui du premier mobile, sont les premières causes déterminantes de la production et de ses diversités. Dans le cours de chacune de ces révolutions, des situations contraires, par conséquent des effets contraires, se réalisent dans le monde; la corruption et la génération se suivent, se combattent et proviennent l'une de l'autre. Enfin les mouvements sont réglés par le nombre; la même harmonie s'observe dans la vie et dans la mort de tous les êtres.

Parmi les corps mixtes composés des premiers éléments, il faut distinguer deux genres de produits: les uns, provenant d'un mélange imparfait, sont ces météores accidentels, passagers, de la terre ou de l'atmosphère; les

autres, résultat d'une combinaison parfaite, sont des corps homogènes, doués d'une forme propre, et que la division ne réduit pas à leurs principes. Telles sont les parties des corps organisés dont les quatre qualités et les cinq éléments concourent à former les organes. La fin de l'organisation qui, dans l'ordre de la raison, mais non dans l'ordre des temps, est antérieure à son principe matériel et à sa cause motrice, c'est la forme, l'essence, la vie; c'est l'*âme*, dont la nature est pleine en quelque sorte, puisque l'humidité est dans la terre, la chaleur animale partout, et que dans la terre humectée s'engendrent les animaux et les plantes. La nature marche incessamment, par degrés insensibles, de l'inanimé à l'animé; elle s'élève d'être en être d'un mouvement continu, qui épuise tous les intermédiaires et qui efface toutes les limites.

La forme et la matière, l'acte et la puissance servent, comme nous l'avons vu, de fondement à tous les phénomènes. Les substances qui résultent de ces deux principes sont les corps, et surtout les corps naturels, dont tous les autres proviennent. Mais parmi ces corps, il en est qui sont dépourvus de vie; il en est qui vivent, c'est-à-dire qui se nourrissent, augmentent ou diminuent par eux-mêmes. Tout être vivant est un composé dans lequel le corps joue le rôle de matière, de sujet, l'âme, le rôle de forme. Ainsi l'âme, selon Aristote, doit être définie, l'accomplissement, la réalisation complète, l'actualité suprême, l'*entéléchie d'un corps naturel qui a la vie en puissance*. Il ne faut pas demander si l'âme se confond avec le corps. L'âme ne se confond pas plus avec le corps que la vie ne se confond avec l'empreinte qu'elle reçoit, et pas plus en général que la matière d'une chose quelconque ne se confond avec la chose même. Mais si l'âme n'est pas le corps, il est tout aussi évident qu'elle ne peut être séparée du corps: elle n'est pas un sujet qui existe en soi; elle est l'essence propre de l'être animé. Si l'animal était l'œil, dit Aristote, l'âme de l'animal serait la vue, qui est l'essence même de l'œil.

La forme la plus élémentaire de l'être animé, c'est la plante qui végète et dont l'âme n'a qu'une puissance nutritive. Se nourrir, c'est assimiler des éléments étrangers par l'action de la chaleur vitale. Prendre, digérer, rejeter, deux extrémités et un milieu, le milieu le plus bas, celui de la quantité, tels sont l'organisme et les fonctions des plus simples des êtres. Ainsi, fuyant l'infini, tendant à réaliser les formes, la nature ne peut cependant éterniser ce qui est né: par la génération qui perpétue les espèces, elle combat moins l'infini de la matière et la fatalité de la mort, l'identité de l'être, que le semblable, et l'unité du nombre par celle du genre. La génération est la fin de la nutrition. Dans les plantes où les deux sexes se mêlent en chaque partie de la tige, des corps distincts, des âmes distinctes sont à peine retenus par la faible unité du végétal dont on peut les détacher, et la plante elle-même a sa perfection et sa fin dans la graine qui naît de l'entier développement de ses organes. Après la plante vient l'animal, doué d'une organisation plus complexe et plus variée, d'une *âme sensitive*, et par suite de facultés irascibles, appetitives et volontaires qui fondent sa vie de relation. Au mouvement de quantité s'ajoute en lui le mouvement de qualité, qui produit l'altération et qui cause la sensibilité. Le mouvement local ou locomotion et les organes qui le servent élèvent l'animal à un nouveau degré de perfection. Dans les genres supérieurs, dont les individus ont plus d'indépendance et de nouveaux appétits, les sexes se séparent et ne s'unissent que pour engendrer; ainsi le meilleur ne demeure pas toujours et nécessairement attaché au plus imparfait. Réunissant en lui tous les attributs inférieurs de l'être, doué, en outre, d'une *âme intellectuelle* qui n'aurait qu'en puissance dans les deux âmes subordonnées, l'homme se dresse enfin sur cette terre où les autres animaux sont courbés, il lève la tête, il étend sa vue dans l'espace; il imagine, il se rappelle par un effet de sa volonté; seul, entre tous, il est capable de l'acte divin de la pensée, de l'œuvre divine de la sagesse.

La sensation chez les animaux, d'abord réduite au toucher et au goût, qui est une sorte de toucher, aussitôt qu'ils deviennent locomotifs, s'étend par l'odorat, par l'ouïe, par la vue jusqu'aux objets lointains qui les intéressent; mais les deux derniers sens, les plus élevés de tous, servent surtout aux êtres doués de raison et qui poursuivent la connaissance. Ces cinq organes qui mettent le corps en relation avec les éléments, le toucher et le goût avec la terre, l'odorat avec le feu, l'ouïe avec l'air, et la vue avec l'eau, sont les seuls qui puissent exister et dont les impressions puissent être propagées et transmises dans la nature. La lumière est l'acte du visible en tant que visible; elle est en quelque sorte la couleur du visible, lorsqu'il est visible en toute réalité, en entéléchie. L'obscurité tient à cet état particulier de l'air où le visible n'est qu'en puissance. L'essence de la couleur est de mettre en mouvement le visible en acte. Empédocle a eu tort de soutenir que la lumière se formait et circulait entre la terre et ce qui l'enveloppe, sans que nous l'y vissions se mouvoir; ceci n'est soutenable ni par le raisonnement ni par les

faits. Comment veut-on que dans un si grand intervalle, d'orient en occident, un mouvement aussi considérable échappe à notre attention? L'air est indispensable comme milieu pour l'acte de la vision; c'est une erreur de prétendre, avec Démocrite, que, si le milieu devenait vide, on verrait parfaitement une fourmi dans le ciel. Les autres sens, d'ailleurs, aussi bien que la vue, ont besoin d'un milieu spécial pour leur action propre. Le son se produit toujours par un corps en rapport avec un autre corps et dans quelque milieu; c'est une percussion qui le cause. Il est transporté par l'air extérieur, quelquefois réfléchi avec lui, d'où résulte l'écho, transmis enfin à cet air intérieur à la fois sonore et auditif qui est dans certaines parties de l'animal comme l'eau dans l'organe de la vision. Le son est aigu ou grave, selon qu'il meut plus ou moins le sens dans le même temps. La voix est un son produit par un être animé. Tous les animaux n'ont cependant pas la voix: les poissons, par exemple, en sont privés. « Comme le son, dit Aristote, se produit toujours à ces conditions qu'un corps en frappe un autre dans un milieu, lequel milieu est l'air, on peut dire, avec raison, que ces êtres-là seuls ont une voix qui reçoivent l'air. La nature emploie à deux usages l'air respiré. De même que la langue lui sert et pour le goût et pour le langage, l'un, le goût, étant nécessaire, et aussi ayant été donné par elle à la plupart des animaux, et l'autre, le langage, n'ayant pour but que leur bien-être; de même la nature fait servir le souffle, et pour la chaleur intérieure, qui est indispensable, et en outre pour la voix, faite seulement en vue du bonheur de l'individu. »

L'odorat est difficile à caractériser pour l'homme, en qui ce sens est bien moins parfait que dans un grand nombre d'animaux. Nous ne pouvons sentir aucune odeur sans la trouver agréable ou désagréable; et ceci prouve que, chez nous, l'organe olfactif n'est pas très-fin. Le goût est une sorte de toucher; et de là vient qu'il ne se communique par aucun intermédiaire. L'humide est la matière du corps sapide; aucun objet ne peut donner la sensation de la saveur sans humidité. Enfin le toucher est de tous les sens le plus nécessaire à l'animal. Répandu sur toutes les parties de son corps, il lui fait connaître un grand nombre de propriétés contraires essentielles aux corps étrangers et qu'il ne pourrait ignorer sans cesser de vivre.

Pour parler maintenant des sens d'une manière générale, qui s'applique à tous sans exception, il faut admettre que le sens est ce qui reçoit les formes sensibles des objets sans la matière de ces objets mêmes, comme la cire reçoit l'empreinte de l'anneau sans le fer ou l'or dont l'anneau est composé. Le sensorium est absolument affecté ainsi par les objets qui ont couleur, son, saveur, etc., non pas qu'il devienne chacun de ces objets et puisse être nommé comme eux, mais il devient quelque chose d'analogue que la raison seule peut concevoir. L'essence de ce qui sent reste sans doute différente de l'objet senti; mais il y a entre l'un et l'autre un rapport sans lequel la sensation serait impossible. C'est ce qui explique pourquoi les qualités excessives des choses sensibles échappent à la sensation; dans ce cas, le rapport dont nous venons de parler est détruit; l'harmonie de l'objet et de l'organe a cessé, comme l'harmonie et l'accord disparaissent si les cordes sont trop fortement touchées. Il est absolument nécessaire qu'il existe, outre les cinq sens, un sens commun supérieur aux autres, et sans lequel nous ne pourrions établir entre eux aucune liaison ou percevoir aucune différence. L'organe qui juge ainsi est réellement un sens, puisqu'il s'agit d'objets sensibles; et il n'est pas un sens particulier, qui ne saurait s'appliquer qu'à un objet particulier. Il est un et divisible à la fois, comme le point des géomètres, comme une limite, comme un milieu où les extrêmes s'unissent. « Le point, dit Aristote, est bien un; mais il peut être considéré comme deux, relativement aux lignes qu'il unit ou qu'il distingue. En tant qu'indivisible, ce sens qui juge les autres est un, et il agit simultanément pour les deux perceptions; en tant que divisible, il emploie deux fois en même temps la même notion; il juge les deux perceptions par leur limite commune, et elles sont séparées pour lui comme s'il était divisé. Mais, en tant qu'un aussi, il les juge en les réunissant en un seul et même point et tout à la fois. »

— III. COSMOLOGIE ATOMISTE. V. ATOMISME.

— IV. COSMOLOGIE DE DESCARTES. Pour l'analyse de la cosmologie de Platon et d'Aristote, nous avons consulté et mis à profit l'excellent *Manuel de philosophie ancienne* de M. Renouvier, où se trouvent résumés d'une manière tout à la fois très-exacte et très-complète les ouvrages de ces pères de la philosophie. Le *Manuel de philosophie moderne*, du même auteur, va nous servir de guide dans l'exposition que nous avons maintenant à faire de la cosmologie de Descartes.

On sait que la méthode de Descartes consiste à partir toujours de l'idée *claire*, à poursuivre en tout l'idée *claire*, à tout réduire à l'idée *claire*. Rien de plus clair que le mécanisme; aussi Descartes y ramène-t-il tout son système cosmologique. Il existe, dit-il, une substance étendue, figurée, mobile, qui est l'objet de la sensation et de l'imagination.

Entre tous les corps auxquels nous rapportons les *qualités sensibles*, dureté, couleur, etc., il en est un qui nous est particulièrement uni, et c'est en tant que cette union existe que nous recevons ou formons en nous-mêmes certains sentiments qui ne pourraient nous appartenir en tant seulement que nous pensons. C'est en partie aux modifications de notre corps et des corps extérieurs, en partie à notre pensée même, que se rapportent les desirs, les affections, les douleurs, la faim et la soif qui de la sorte résultent de notre état de *mélange* et ne sont que des *façons confuses de penser*, desquelles nous ne pouvons véritablement conclure ce que sont en eux-mêmes les objets qui nous apparaissent par l'intermédiaire des sens. La nature, c'est-à-dire Dieu considéré dans l'ordre qu'il a établi entre les choses, nous enseigne, à l'aide des qualités sensibles que nous percevons et des idées qui s'y joignent inévitablement, ce que nous devons fuir et appeler; mais ce n'est point ainsi qu'elle nous fait connaître l'essence des choses, car nous avons pu remarquer que les jugements fondés sur la perception des sens sont quelquefois trompeurs, qu'ils le sont même toujours en certaines matières. C'est donc à l'entendement seul, c'est aux conceptions claires et distinctes que nous devons demander la vérité sur le monde, comme sur l'âme, comme sur Dieu.

En nous attachant aux conceptions claires et distinctes, nous reconnaissons qu'il y a deux espèces de substances : la substance spirituelle et la substance matérielle ou corporelle. La première a pour attribut essentiel la pensée dont dépendent l'imagination, le sentiment et la volonté; la seconde, l'étendue à laquelle se rattachent la figure et le mouvement. Pour savoir ce qu'est le corps en lui-même, il le faut considérer par l'entendement, car ni la sensation ni l'imagination ne peuvent rien nous apprendre sur ce point. En effet, nous ne pouvons conclure de ce que nous sentons à ce qui est dans la chose même; et l'imagination, en nous représentant un corps comme plus ou moins dur, ou odorant, ou froid, ou doué de telle ou telle figure, ou mû de certaine façon, ne nous donne rien que nous ne puissions supprimer ou changer en lui sans qu'il cesse pour cela d'être corps. La couleur n'est pas de son essence, car il pourrait se trouver parfaitement transparent et invisible; la dureté ou la résistance non plus, car une pierre est un corps aussi bien quand elle est en poudre que quand ses parties sont bien liées; en un mot, aucune des qualités sensibles ne doit nous arrêter ici, car un corps peut être tout à fait insensible. L'étendue est ainsi le seul attribut sans lequel un corps ne peut être conçu; et comme modes de cet attribut, il faut reconnaître la grandeur, la figure et le mouvement; car on ne peut les concevoir sans une étendue qui en soit le sujet, tandis que l'étendue peut être conçue sans figure, grandeur ou mouvement.

L'essence du corps étant l'étendue, il s'ensuit que partout où il y a étendue il y a corps, et que, par conséquent, ce qu'on appelle vide est une chimère. Le néant ne peut avoir d'attribut, et par conséquent ce qui a de l'extension est nécessairement une substance. Le préjugé du vide tire son origine de ce que nous concevons très-bien qu'un vase existe sans que tel ou tel corps occupe sa concavité, et aussi de ce que le corps qui l'occupe actuellement peut être insensible ou fort peu sensible pour nous. Mais, en réalité, la concavité d'un vase suppose l'extension, et l'extension ne peut pas plus facilement être conçue sans quelque chose d'étendu qu'une montagne sans vallée. Si donc on demandait ce qui arriverait au cas où Dieu anéantirait tout le corps contenu dans un vase, il faudrait répondre que les parois s'entre-toucheraient, parce que la distance est une propriété de l'étendue qui ne peut exister sans quelque chose d'étendu.

Il suit de là que toutes les fois qu'un corps semble se raréfier ou se condenser, nous ne devons pas croire qu'un *même* corps occupe successivement un plus grand ou un moindre espace, mais bien que les parties qui constituent un corps sensible pour nous d'une certaine façon se rapprochent ou s'éloignent, de sorte que leurs intervalles ou *poros* laissent plus ou moins d'accès à d'autres corps. En effet, l'étendue ne peut être augmentée ou diminuée que par l'étendue. Nous avons sans doute une idée claire de l'espace et du lieu des corps, mais seulement en tant que ces mots expriment leur grandeur, leur figure ou leur situation. L'espace que nous concevons demeurer invariablement là où plusieurs corps différents d'une même étendue peuvent se succéder ne diffère de ces étendues que comme le genre de l'espèce. Nous formons ces concepts à l'aide de l'idée de l'étendue en général. Et pour le lieu, il exprime plus particulièrement la situation des corps, laquelle est purement relative et ne se juge qu'en tant que nous les comparons les uns aux autres. L'impenétrabilité est une propriété de l'étendue, car on ne peut concevoir qu'une partie de l'étendue en pénétre une autre, à moins de la réduire au néant, ce qui n'est pas la pénétration. La divisibilité appartient absolument à la matière, car il nous est impossible de concevoir une de ses parties qui soit telle de sa nature qu'elle ne puisse se diviser en d'autres encore, et cela à l'infini. Et tout ce que nous pouvons concevoir comme divisé doit être réputé divisible, si nous voulons ju-

ger d'après la connaissance claire et distincte des choses; par conséquent aussi, il ne peut pas exister d'atomes ou corps indivisibles. Un atome ne peut être conçu : ce mot implique contradiction. Cette division indéfinie doit être regardée comme existant actuellement dans la matière, afin qu'on puisse expliquer les phénomènes de mouvement.

De même que nous concevons la matière comme indéfiniment divisible, de même aussi nous la concevons comme indéfiniment étendue. Il y a sur l'infini du monde quant à l'étendue un passage de Descartes qui est formel. « Notre esprit, dit-il dans une lettre à Morus, ne peut concevoir que le monde ait des bornes, et par cette raison nous l'appelons indéfini ou indéterminé; car nous n'avons pas d'autre règle que notre propre perception pour les choses que nous devons affirmer ou nier. Et si nous n'osons l'appeler infini, c'est que nous concevons Dieu plus grand sous le rapport de la perfection, sinon sous celui de l'étendue, puisqu'il n'y a pas en lui d'étendue proprement dite. » De ce que le monde est indéfini dans son étendue, on ne doit pas conclure qu'il l'est aussi dans sa durée; car l'existence actuelle du monde n'est pas nécessairement liée à l'existence possible qu'il avait avant d'être créé, de même que l'existence de l'étendue indéfinie autour d'un globe ou monde fini l'est à l'existence de ce globe. C'est ainsi que, de la durée infinie que le monde doit avoir à l'avenir, les théologiens n'inferent pas qu'il ait été de toute éternité dans le passé, parce que tous les moments de la durée sont indépendants les uns des autres. Enfin, dès que nous ne concevons qu'une seule matière dont toutes les figures et tous les mouvements que nous percevons sont des modes, nous devons en conclure qu'il n'existe qu'un monde, et que toutes les propriétés que nous apercevons distinctement en la matière « se rapportent à ce qu'elle peut être divisée et mue selon ses parties, et qu'elle peut recevoir toutes les diverses dispositions que nous remarquons pouvoir arriver par le mouvement de ses parties. »

Descartes donne du mouvement la définition suivante : « C'est le transport d'une partie de la matière ou d'un corps du voisinage de ceux qui le touchent immédiatement, et que nous considérons comme en repos, dans le voisinage de quelques autres. » On appelle ordinairement mouvement l'action par laquelle un corps passe d'un lieu dans un autre. Ce préjugé tient à ce que nous sommes obligés d'agir pour surmonter les forces, telles que la pesanteur, qui nous tiennent au repos, et nous sommes par là portés à croire qu'il faut plus d'action pour le mouvement que pour le repos. Quant au lieu, ce mot n'exprime rien d'absolu. Mais si nous observons les divers mouvements qui s'opèrent sur le globe, nous reconnaitrions aisément qu'un même corps peut être regardé comme se mouvant ou ne se mouvant pas, selon les corps auxquels nous rapportons à chaque instant sa position; de sorte que le mouvement est quelque chose de tout relatif qui ne se juge que par comparaison. L'expérience enfin nous montre qu'il faut autant de force pour arrêter un corps en mouvement que pour imprimer le mouvement à un corps en repos pourvu que nous tenions compte des causes naturelles qui se joignent à notre effort pour le favoriser dans le premier cas. La définition précédente est donc bien justifiée si l'action n'est pas essentielle au mouvement, s'il n'y a de réel en lui que le transport, qui est la propriété du mobile, comme la figure du repos, et si l'on ne peut juger de ce transport qu'en portant à la fois l'attention sur le corps qui se meut et sur d'autres qui sont supposés en repos. Il suit de là que le mouvement est tout à fait réciproque, et, par exemple, qu'une partie de la terre ne peut se mouvoir sans que la terre entière ne se meuve en même temps. Il faut se souvenir que « tout ce qu'il y a de réel dans les corps qui se meuvent, en vertu de quoi nous disons qu'ils se meuvent, se trouve pareillement en ceux qui les touchent, quoique nous les considérons comme en repos. »

Le monde est plein; donc il faut que le mouvement se fasse suivant des anneaux fermés, et que la vitesse des parties qui se meuvent varie selon la grandeur des espaces qu'elle doit successivement occuper, tandis que la matière se divise, pour cet effet, indéfiniment et selon toutes sortes de figures. Cette division est pour nous incompréhensible, et cependant doit se faire, car c'est ici la seule manière de comprendre le mouvement sans condensation ni raréfaction. Il n'est cependant pas nécessaire que toutes les parties de la matière soient ainsi divisées; il peut y en avoir qui restent indivisibles, pourvu qu'il y en ait d'autres mêlées parmi, qui changent leurs figures en tant de façons qu'étant jointes à celles qui ne peuvent changer les leurs si facilement, mais qui vont plus ou moins vite à raison du lieu qu'elles doivent occuper, elles puissent remplir tous les angles et les petits recoins où ces autres, pour être trop grandes, ne sauraient entrer. »

Dieu a créé la matière avec le mouvement et le repos, et il la conserve sous l'empire des lois auxquelles il la soumet en la créant. Nous pouvons donc déduire de l'immuabilité divine la conservation de la quantité de mouvement dans le monde; car le mouvement, quoique n'étant qu'un simple mode, est sujet à la quantité, et cette quantité doit s'estimer à la fois par celle du transport et par celle de la ma-

tière transportée. La distribution seule du mouvement varie donc dans le monde; de ce principe nous pouvons déduire les conséquences qui suivent : — Chaque chose d'elle-même demeure en son état si rien ne le change. Un corps en repos ou en mouvement garde son repos ou son mouvement. C'est pour cette raison seule qu'un corps poussé se meut encore après que notre main l'a quitté, et il continuerait éternellement si une nouvelle cause ne venait modifier son état. — Chaque partie de la matière une fois mue tend à continuer son mouvement en ligne droite, les autres parties seules pouvant la détourner et la forcer à se mouvoir suivant un anneau. C'est là l'origine de la force centrifuge qu'on expérimente dans l'exemple de la fronde.

Dieu a créé la matière avec le repos et le mouvement, c'est-à-dire qu'il l'a d'abord divisée et mue de diverses manières. Ses parties ont, dès cet instant, exécuté des révolutions irrégulières comme leurs grosseurs et comme leurs mouvements, de sorte que toute variété est sortie des lois de l'inertie de la matière et de la conservation du mouvement établies et conservées suivant l'immuabilité divine. C'est de ce chaos qu'est né de lui-même, en vertu des lois simples auxquelles Dieu assujettit toutes ses modifications, le monde où nous vivons; certaines des parties les plus grosses et les plus fortes ont dû, à cause de leur configuration ou de leur mouvement, s'agglomérer en masses considérables : de là les terres. Les parties moyennes ont émuissé leurs angles par des chocs continus, se sont arrondies et ont formé un élément homogène, composé de petites boules qui forment la matière des cieux. Enfin les raclures, et en général les plus petites parties de l'étendue, ont occupé tous les intervalles laissés libres par les deux précédents éléments; elles se sont mues avec une grande vitesse, parce qu'elles résistaient moins que les autres aux chocs qui survenaient continuellement, et devaient toujours se précipiter partout où les mouvements des grosses masses les obligeaient de se porter. Elles se sont donc divisées et se divisent sans cesse et indéfiniment, et se meuvent avec une grande rapidité. C'est là la matière subtile qui forme le premier élément, les boules forment le second, les masses terrestres le troisième. « Tous les corps de ce monde visible, dit Descartes, sont composés de ces trois formes qui se trouvent en la matière, ainsi que de trois divers éléments, à savoir : que le soleil et les étoiles fixes ont la forme du premier de ces éléments, les cieux celle du second, et la terre avec les planètes et les comètes celle du troisième. Car voyant que le soleil et les étoiles fixes envoient vers nous de la lumière, que les cieux lui donnent passage, et que la terre, les planètes et les comètes la rejettent et la font réfléchir, il me semble que j'ai quelque raison de me servir de ces trois différences, être lumineux, être transparent et être opaque ou obscur, qui sont les principales qu'on puisse rapporter au sens de la vue, pour distinguer les trois éléments de ce monde visible. »

Voyons maintenant comment de ces trois éléments s'est formé le monde. Dès la première impulsion communiquée à la matière, l'action ou la force de se mouvoir et de se diviser, mise en quelques-unes de ses parties, s'est épanchée et distribuée en toutes les autres au même instant, aussi également qu'il se pouvait, car tout est solidaire dans une étendue sans vide. Ces premiers mouvements étant inégaux, toute la matière n'a pas dû tourner autour d'un seul centre, mais autour de plusieurs centres irrégulièrement dispersés. Les parties les plus grossières, telles que celles du troisième élément, ont été décrites des cercles plus grands ou plus rapprochés de la ligne droite. Les parties majeures qui constituent le second élément ont eu moins de force et par conséquent se sont tenues plus près des centres, tandis que tout le premier élément qui s'est trouvé en excès pour occuper les intervalles des deux autres s'est porté en masse vers ces centres abandonnés. C'est donc là que se sont établies des masses excessivement fluides, dont toutes les parties ont été dans un mouvement continu en même sens et très-rapide. C'est le soleil, ce sont les étoiles. Autour de ces centres, les deux autres éléments tournent et forment des tourbillons de matière, dans lesquels chaque partie tend toujours vers la circonférence par l'effet de la force centrifuge, de sorte que l'espace laissé autour du centre est sphérique. Cette force est inversement proportionnelle à la superficie que présentent les parties des éléments, à cause des résistances qu'elles trouvent dans toutes les parties qui sont situées plus loin qu'elles du centre; il peut donc fort bien arriver que certaines des boules du second élément qui, étant trop petites et rondes, ont fort peu de superficie eu égard à leur masse, décrivent dans le tourbillon des cercles plus grands que les parties grossières et peu massives du troisième élément.

Voyons ce qui a pu arriver à ce troisième élément. Parmi ses parties, certaines se sont trouvées très-massives et douées de beaucoup de mouvement; elles ont eu beaucoup de force pour continuer ce mouvement en ligne droite, se sont portées aux régions les plus excentriques des tourbillons, et, n'ayant aucune force capable de les y retenir, elles sont entrées dans d'autres tourbillons, c'est-à-dire dans d'autres cieux, et ont continué à se mou-

voir ainsi sans jamais se fixer : ce sont les comètes. D'autres parties, moins massives et douées d'un mouvement médiocre, ont dû se fixer parmi celles du second élément qui avaient à peu près la même tendance qu'elles à s'éloigner du centre, et d'autant plus loin ou plus près de ce centre qu'elles se sont trouvées plus ou moins massives. Là, balancées au milieu d'elles, donnant également et recevant de l'agitation, elles ont pris leur cours avec elles autour du soleil; ce sont les planètes, et la matière du second élément est l'air qui les entoure.

Ainsi les planètes tournent, portées par leur tourbillon autour de leur soleil, comme un bateau porté sur un fleuve; elles suivent le mouvement du tourbillon, mais non pas toute sa vitesse; car si le plus grand nombre des parties du second élément s'accordait à mouvoir une planète dans le même sens, et, par suite, doivent y réussir, cependant il y a toujours tels autres mouvements qu'elles ne peuvent lui communiquer. Il suit de là que, heurtant continuellement la planète dans le même sens et sans pouvoir lui donner toute leur vitesse, elles doivent, pour la dépasser, tourner autour d'elle, et par conséquent la faire tourner sur son propre centre, en formant autour d'elle un ciel mû de la même façon, qui est de l'occident à l'orient. De là le double mouvement d'une planète, de la terre, par exemple. Enfin, s'il arrive qu'une autre planète (telle que la lune ou tout autre satellite) portée dans la même région que la première soit plus petite, et par conséquent disposée à se mouvoir plus vite à la suite de l'action du tourbillon, elle sera emportée par le mouvement du petit ciel, se rendra à sa superficie extérieure, et tournera dans le même sens autour de la première que celle-ci autour du soleil, parce que telle est la direction qu'elle a dû suivre en arrivant pour s'éloigner le moins possible de la ligne droite, et pour rester en même temps dans les parties du ciel dont le mouvement lui convenait.

Ainsi le système de Copernic se trouve établi sans qu'il soit nécessaire d'attribuer aucun mouvement à la terre. Elle est entraînée à la vérité par son tourbillon, mais elle ne se meut pas, puisqu'elle n'est pas transportée par rapport aux parties qui la touchent immédiatement. Or, c'est par ces parties et non par des corps éloignés, tels que les étoiles dites *fixes*, qu'on doit juger du mouvement, puisque nous ne pouvons savoir si celles-ci ne se meuvent pas relativement à quelque autre point pour lequel la terre est en repos.

Les mêmes principes qui nous expliquent la formation et la constitution du monde nous rendent compte des phénomènes de la physique terrestre. La pesanteur doit être attribuée à l'action de cette matière céleste du second élément, qui, tandis que la terre est immobile et portée par elle, se meut rapidement autour, en s'efforçant continuellement de s'en éloigner, de sorte que les corps grossiers, détachés du troisième élément, doivent toujours retomber, pour remplacer les parties du second qui s'échappent continuellement. Et c'est vers le centre de la terre que ces corps doivent se porter, parce que la matière céleste, dont le mouvement est très-vif, et qui par suite se trouve douée d'une grande force centrifuge, tend partout *également*, autour de la terre, à s'en éloigner. La même action arrondit les gouttelettes liquides, afin que la circulation du second élément ne soit gênée nulle part, soit à leur intérieur, soit à leur extérieur. Le phénomène du flux et du reflux de la mer tient à ce que le tourbillon est plus resserré lorsque la lune est plus rapprochée de la terre, et, en général, du côté où elle se trouve plus que du côté opposé; de sorte que, pressant plus fortement la terre, et ne pouvant changer sa forme, il change du moins celle de la mer, qu'il fait passer du sphérique à l'ovale. La terre, qui tourne en vingt-quatre heures, parvient donc, de six heures en six heures, des positions où la mer est la plus haute à celles où elle est la plus basse, tandis que la révolution mensuelle de la lune retarde régulièrement les heures des marées.

La chaleur vient de l'agitation des petites parties des corps terrestres, agitation produite par la lumière du soleil ou par une autre cause, et qui, lorsqu'elle est plus grande que de coutume, peut mouvoir assez fort les nerfs de nos mains pour être sentie. Et on peut ici remarquer, ajoute Descartes, la raison pourquoi la chaleur qui a été produite par la lumière demeure pur après dans les corps terrestres, encore que cette lumière soit absente jusques à ce que quelque autre cause l'en ôte; car elle ne consiste qu'en un mouvement des petites parties de ces corps, et ce mouvement étant une fois excité en elles y doit demeurer (suivant les lois de la nature) jusqu'à ce qu'il puisse être transféré à d'autres corps. La dilatation des corps produite par la chaleur est clairement expliquée par cette théorie. On doit remarquer que cette agitation des petites parties des corps terrestres est ordinairement cause qu'elles occupent plus d'espace que lorsqu'elles sont en repos ou bien qu'elles sont moins agitées; dont la raison est qu'ayant des figures irrégulières, elles peuvent être mieux agencées l'une contre l'autre, lorsqu'elles retiennent toujours une même situation, que lorsqu'elles se meuvent le fait changer; et de là vient que la chaleur raréfie presque tous les

corps terrestres, les uns toutefois plus que les autres, selon la diversité des figures et des arrangements de leurs parties; en sorte qu'il y en a aussi quelques-uns qu'elle condense, parce que leurs parties s'arrangent mieux et s'approchent davantage l'une de l'autre, étant agitées, que ne l'étant pas.

Les divers corps terrestres peuvent résulter, toujours d'après les mêmes principes, des dispositions et des mouvements de la matière: l'air, des parties du troisième élément, molles, flexibles, divisées, rares et mobiles; l'eau, des parties longues, unies, molles et pliantes, mêlées, dans la mer, avec les parties roides et inflexibles qui forment le sel; le feu, du mouvement rapide du premier élément, entretenu par les parties grossières qu'il trouve à décomposer, et ainsi de suite pour les autres corps plus particuliers, le mercure, le soufre, etc. S'agit-il de leurs propriétés? Selon que la matière subtile du second élément agitera plus ou moins les eaux, elle les fera tourner en vapeurs semblables à l'air, ou les laissera redevenir eaux, ou même passer à l'état de glace. Veut-on savoir à quoi tient la transparence? A ce que le second élément se fraye passage en ligne droite ou à peu près régulièrement, à travers certains corps, de façon que la lumière puisse s'y propager. Ce même élément clarifie les liqueurs en rangeant ou dissolvant les parties moins subtiles qui gênent son mouvement. Tous les phénomènes terrestres, vents, tremblements de terre, nuages, pluie, neige, grêle, etc., s'expliquent par des considérations analogues. Les lois de la réflexion et de la réfraction de la lumière, telles que l'expérience nous les révèle, sont précisément celles que l'on doit nécessairement rencontrer, lorsque, partant du principe qui réduit la lumière au mouvement, et des lois mêmes du mouvement et du choc, on applique les mathématiques à la déduction des conséquences.

La physiologie de Descartes est, comme sa physique, fondée uniquement sur le mouvement: mouvement du sang, mouvement des esprits animaux. Il y a au centre de la machine animale une certaine cavité, qu'on appelle *cœur*, dans laquelle est entretenu un feu sans lumière, tel que ceux que peut produire l'agitation des petites parties de la matière. Une liqueur très-complexe, qui est le sang, se dilate en y entrant, sort pour se porter au poulmon, du poulmon revient au cœur et du cœur est chassée dans les artères. De là elle passe dans les veines, et des veines revient au cœur, où elle recommence à circuler. C'est le sang qui, modifié par l'air dans le poulmon, entretient la chaleur du cœur; dans les artères, il pousse ses diverses parties vers les pores plus ou moins grands de tout le corps et sert par là à la nutrition; dans les veines, il se renouvelle par les sucs qui viennent de l'estomac et des intestins; dans le foie, il s'élabore, se subtilise et prend sa couleur et sa forme. Enfin ses diverses parties, à raison de leurs mouvements, de leur forme, et de la forme et de la grandeur des pores des différents organes, s'y sécrètent de plusieurs façons, en urine à travers les reins, en sueur à travers la peau, etc.; et d'autres, par la rate, le fiel et les artères, reviennent à l'estomac, où elles aident à la digestion par leur chaleur et leur agitation.

Les parties les plus vives, les plus fortes et les plus subtiles du sang tendent vigoureusement à continuer leur mouvement en ligne droite, de sorte qu'elles se portent sur-tout dans les artères qui aboutissent au cerveau. Un certain nombre nourrit la substance cérébrale; les autres, après s'être divisées dans cette infinité de branches artérielles qui composent les tissus du fond des concavités du cerveau, parviennent autour d'une petite glande où les plus subtiles peuvent pénétrer. Là elles entrent et sortent par les plus petits pores de la glande et des cavités cérébrales, douées de cette grande agitation qu'elles ont apportée du cœur, ou que les parties grossières leur ont communiquée aux dépens de la leur. Elles cessent alors d'avoir la force du sang, et s'appellent *esprits animaux*. Or, si ces esprits passent de la glande dans les nerfs et suivent la longueur de ces derniers, en se glissant dans les pores de la moelle, ils arriveront jusqu'aux muscles, et s'ils se jettent dans l'un d'eux avec plus de force que dans son opposé, de manière à ouvrir les entrées par où ils peuvent passer de celui-ci à celui-là, en fermant celles par où ils peuvent passer de celui-là à celui-ci, alors l'un de ces muscles doit se relâcher, et l'autre se tendre, ce qui est la cause des mouvements des membres de la machine.

Voyons comment ces mouvements peuvent être produits avec ordre. Nous savons que la lumière n'est autre chose dans le monde physique que le mouvement de la matière du second élément à travers les corps transparents, et que ceux-ci ne sont tels qu'en ce qu'ils ne gênent pas son action. Ce mouvement vient frapper nos yeux, il se réfracte en traversant le cristallin et les humeurs; enfin une image des corps qui émettent ou réfléchissent la lumière se peint sur la rétine, qui n'est que l'épanouissement du nerf optique du cerveau. Le mouvement se communique à ce nerf et parvient jusqu'à la glande pinéale. Ainsi les nerfs et les endroits du cerveau d'où ils viennent sont mus en autant de façons que nous voyons de diversités dans les

objets. De même, le son, qui n'est qu'une vibration d'un corps transmise par le battement de l'air, frappe les oreilles; de même aussi le goût, l'odorat et le tact sont d'autres mouvements portés jusqu'au cerveau par les nerfs depuis les parties les plus extérieures du corps. Cela posé, tous ces divers mouvements qui se propagent depuis les objets jusqu'au cerveau ouvrent tels ou tels pores ou en ferment d'autres et par là déterminent le cours des esprits qui, suivant alors certains filets nerveux, parviennent à certains muscles et produisent des mouvements déterminés dans les membres de la machine. Le mouvement des esprits animaux est aussi déterminé par les mouvements qui ont lieu hors de la machine, et cela suivant des lois fixes, de telle sorte qu'à une certaine impression qui parvient au cerveau correspond naturellement un certain mouvement des muscles, et par suite à la passion de la machine une action qui lui est liée.

Les modifications qui surviennent dans l'intérieur du corps au sang et aux esprits animaux sont encore la source de certains mouvements musculaires; car, selon que les esprits sont plus ou moins grossiers ou agiles, ils se frayent facilement un passage ou un autre; et les diverses dispositions des organes intérieurs, du foie, du cœur, de la rate, etc., peuvent encore amener certaines inégalités; de là résultent l'ivresse causée par le vin et beaucoup d'indispositions et de maladies. Si les esprits qui se portent à l'estomac pour dissoudre les aliments n'y trouvent pas assez à s'exercer, ils tournent leur force contre l'estomac même. Si ceux qui se portent au gosier n'y viennent pas en assez grande abondance pour l'humecter et remplir ses pores en forme d'eau, ils y montent seulement en forme d'air ou de fumée et communiquent ainsi un tout autre mouvement au cerveau: de là la *faim* et la *soif*. Si les mouvements des esprits se font librement et facilement dans tout le corps, ou plutôt si le sang qui se porte au cœur est plus pur et s'embrace plus facilement, le petit nerf qui s'y trouve est affecté d'une manière particulière d'où naît la *joie*, et dans le cas contraire la *tristesse*. Si les esprits animaux ne coulaient pas à chaque instant par les pores du cerveau dans mille directions différentes, ces pores et toutes les concavités en général seraient étroites et presque toutes fermées. C'est ce qui a lieu pendant le sommeil de la machine, tandis que dans la veille ces concavités sont comme les voiles d'un navire enflées par le vent, et les filets nerveux comme les cordes tendues qui les attachent. Lorsque les esprits ont, par suite d'une sensation quelconque, pris leur cours par certains pores, il arrive que ces pores acquièrent et conservent pendant un temps plus ou moins long « une plus grande facilité que les autres à être ouverts derechef en même façon par les esprits qui viennent vers eux. » Aussi arrive-t-il que les esprits animaux, rencontrant ces pores dans leur cours fortuit, s'y jettent plutôt que dans les autres, ce qui produit dans la machine les phénomènes de *mémoire*; et si cela a lieu pendant le sommeil, la machine peut recevoir les mêmes sensations et faire ou tenter de faire les mêmes mouvements qui leur correspondait pendant le jour, ce qui constitue les *songes*.

— V. COSMOLOGIE DE LEIBNITZ. V. MONADISME.

COSMOLOGIQUE adj. (ko-smo-lo-ji-ko — rad. *cosmologie*). Qui a rapport à la cosmologie: *La science cosmologique. Tout système cosmologique doit reposer sur l'unité du genre humain.* (Ballanche.)

COSMOLOGIQUEMENT adv. (ko-smo-lo-ji-ke-man — rad. *cosmologique*). Au point de vue de la cosmologie.

COSMOLOGISTE s. m. (ko-smo-lo-ji-ste — rad. *cosmologie*). Celui qui s'occupe de cosmologie, qui écrit sur cette matière. Il n'a dit aussi cosmologue.

COSMOMÉTRIE s. f. (ko-smo-mé-tri — du gr. *kosmos*, monde; *metron*, mesure). Science qui traite de la mesure de l'univers entier. Il Peu usité.

COSMONOMIE s. f. (ko-smo-no-mi — du gr. *kosmos*, monde; *nomos*, loi). Ensemble des lois qui régissent l'univers.

COSMONOMIQUE adj. (ko-smo-no-mi-ke — rad. *cosmonomie*). Qui a rapport à la cosmonomie.

COSMONOTE s. m. (ko-smo-no-te — du gr. *kosmos*, ornement; *notos*, dos). Entom. Genre de coléoptères taxicornes, comprenant trois espèces brésiliennes.

COSMOPOLITAIN AINE s. et adj. (ko-smo-po-li-tain, è-ne). Syn. peu usité de cosmopolite.

COSMOPOLITE s. m. (ko-smo-po-li-te — du gr. *kosmos*, monde; *politis*, citoyen). Celui qui se considère comme citoyen du monde entier, qui ne limite pas son action dans les bornes de sa patrie: *Méfiez-vous de ces cosmopolites qui vont chercher au loin, dans leurs livres, des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux.* (J.-J. Rousseau.) *Le philosophe fait des cosmopolites et non des citoyens.* (Boiste.) *Xénophon juge les hommes avec l'impartialité d'un cosmopolite.* (Mérimée.)

— Par ext. Celui qui, se fixant tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, change aussi facilement de mœurs et d'habitudes que de résidence: *C'est un vrai cosmopolite. Il n'y a pas de cuisine pour un cosmopolite comme moi.* (Alex. Dum.) *Paris est la ville du cosmopolite.* (Balz.)

— Adjectif. Qui ne se fixe pas dans un endroit; qui est de tous les pays; qui s'accommode de tous les usages: *Une existence cosmopolite. Des goûts cosmopolites. Le genre des insectes est seul cosmopolite.* (B. de St-P.) *Souvent le génie de la France a paru cosmopolite.* (Mignet.) *Le style n'est pas, comme la pensée, cosmopolite; il a une terre natale, un ciel, un soleil à lui.* (Chateaub.) *Par son tempérament, plus encore que par sa situation géographique, la France est une puissance des mers; à sa nature communicative, à ses passions cosmopolites, il faut des issues.* (L. Blanc.)

Cuisinier cosmopolite,
Partout j'ai changé mes ragôts
Selon l'appétit et les goûts.

SCRIBE.

COSMOPOLITISME s. m. (ko-smo-po-li-ti-sme — rad. *cosmopolite*). Sentiments de cosmopolite; système du cosmopolite: *Un cosmopolitisme exagéré. Le cosmopolitisme des idées. Le cosmopolitisme littéraire. L'intérêt du monde entier, l'avantage de l'humanité, le bonheur de la grande famille, voilà le cosmopolitisme.* (Val. Parisot.) *Ce cosmopolitisme moral, espoir de la Rome chrétienne, ne serait-il pas une sublime erreur?* (Balz.) *L'individualisme étouffe les idées, le cosmopolitisme détruit les races.* (T. Delord.)

— Par ext. Habitude de changer de lieu; facilité à s'acclimater partout: *Le cosmopolitisme d'aucun animal ailé n'est comparable à celui du corbeau commun.* (A. Maury.)

COSMORAMA s. m. (ko-smo-ra-ma — du gr. *kosmos*, univers; *orama*, vue). Suite de tableaux d'optique représentant des vues de divers pays.

— Encycl. Le *cosmorama* attira longtemps la foule dans les premières années de ce siècle. La vogue qu'obtenaient les panoramas au commencement de l'empire donnèrent à Gazzera, savant abbé piémontais exilé de son pays, l'idée d'établir un *cosmorama* qui offrît une représentation pittoresque et complète de l'univers. Pour cela il fit composer une collection de tableaux à la gouache et à l'aquarelle, représentant les sites et les monuments les plus remarquables du monde entier, les ruines les plus pittoresques. Il voulait ainsi exposer les progrès de l'architecture et des divers arts chez toutes les nations, et fournir aux spectateurs un cours complet et instructif d'histoire, de géographie pratique et descriptive, à l'aide des brochures et des explications qui devaient compléter cette exhibition. Le *cosmorama* s'ouvrit le 1^{er} janvier 1808, sous l'ancienne galerie vitrée du Palais-Royal. C'était un grand-salon, autour duquel étaient placés vingt-quatre verres d'optique, dont chacun correspondait à trois tableaux. Chaque mois, ces tableaux étaient renouvelés en tout ou en partie, non arbitrairement et au hasard, mais en suivant un ordre rationnel. On commençait par l'Asie; ensuite venait l'Amérique et l'Afrique, et on devait terminer par l'Europe, qui aurait offert tous les monuments et toutes les curiosités de sa civilisation. Ces tableaux, qui avaient d'abord 1 m. 13 de long sur 0 m. 81 de haut, atteignirent jusqu'à 2 m. 11 de long sur 1 m. 30 de haut. Ils se succédèrent avec rapidité, et arrivèrent au chiffre de 800, dont on ne garda que les 260 meilleurs. Jusqu'en 1828, les affaires du *cosmorama* prospérèrent, et la curiosité publique ne fit pas défaut à un spectacle aussi intéressant qu'instructif; mais, à cette époque, la construction de la nouvelle galerie vitrée du Palais-Royal ayant nécessité la démolition de l'ancienne, le *cosmorama* dut déménager. Il émigra au passage Vivienne. Là, soit que les frais eussent augmenté, soit que l'emplacement fût moins propice, soit que le public inconstant se fût lassé, l'affaire n'alla plus aussi bien. Le *cosmorama* donna sa dernière représentation en septembre 1832, et ferma après vingt-cinq ans d'existence. L'abbé Gazzera, n'ayant pu s'entendre avec la liste civile pour la vente de ses tableaux, les distribua à ses amis et aux villes qu'il avait habitées.

On a essayé depuis plusieurs exhibitions de ce genre, mais aucune n'a été complète. Aux Champs-Élysées, il y a un diorama en permanence, représentant des scènes militaires; dans le parc réservé de l'Exposition universelle de 1867, on avait établi un diorama offrant la vue des principales villes des deux mondes.

COSMORHINE s. m. (ko-smo-ri-ne — du gr. *kosmos*, ornement; *rhin*, nez). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant deux espèces africaines.

COSMOS s. m. (ko-smoss — du gr. *kosmos*, ornement). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant une dizaine d'espèces qui habitent l'Amérique, et dont plusieurs sont cultivées dans les jardins pour la beauté de leurs fleurs: *Le type du genre est le cosmos bipenné.* (C. d'Orbigny.)

Cosmos ou Lettre sur le monde, adressée par Aristote à Alexandre le Grand, vers l'an 321 av. J.-C. La paternité de cet ouvrage a été contestée au philosophe de Stagire, mais à tort, comme l'a démontré l'abbé Batteux, dans une dissertation que nous allons résumer en quelques mots. Après avoir rappelé divers passages de Stobée, de Démétrius, de saint Justin et de Philopon, l'adversaire de Proclus, qui établissent péremptoirement les droits d'Aristote, l'abbé Batteux discute ainsi la question: Aristote avait-il soutenu l'éternité du monde, formé, d'après lui, par les qualités physiques de ses principes composants, et non par l'action de la divinité, ne faisant point descendre la Providence jusqu'au monde sub-lunaire. Selon toute apparence, elle n'était pas même dans le ciel, puisque, suivant les principes de ce philosophe, elle y était aussi oisive que sur la terre. Par cette seule allégation il avait renversé les autels et les temples, et troublé le peuple dans la possession de ses idées les plus chères. Les choses allaient si loin qu'Aristote fut obligé de se réfugier à Chalcis, de peur, disait-il, que la superstition ne commît un nouvel attentat contre la philosophie, faisant allusion, dit Elien, à la mort de Socrate.

Devenu vieux, Aristote n'avait d'autre désir que de mourir tranquille; or il avait des ennemis qui l'avaient menacé, le croyant brouillé avec Alexandre depuis la mort de son ami Callisthène. Quoi de plus simple que d'adresser, dans ces circonstances, au conquérant de l'Asie, une lettre apologétique dans le fond, philosophique dans la forme, pour produire à la fois les trois effets dont il avait besoin: le premier, de montrer à Alexandre qu'il avait toujours confiance en lui; le second, de prouver à ses ennemis qu'il avait toujours un protecteur et un appui dans Alexandre; le troisième, de donner au peuple et aux prêtres une sorte de satisfaction pour étouffer ou amortir leur ressentiment.

Le plan de cette lettre était simple comme l'idée. Il fallait: 1^o que le sujet en fût philosophique; 2^o que les parties de ce sujet fussent disposées de cette sorte qu'elles conduisissent l'auteur à s'expliquer sur la nature de la divinité et sur son influence dans le monde sub-lunaire; 3^o que ce dernier article fût traité d'un style populaire, c'est-à-dire brillant, éloquent, plus abondant en images et en paroles qu'en idées; 4^o que les expressions y fussent ménagées de manière qu'elles conciliassent extérieurement la doctrine du philosophe avec la croyance populaire, sans toutefois le mettre réellement en contradiction avec lui-même. Qu'on lise l'ouvrage en se plaçant à ce point de vue, on y reconnaîtra tous ces caractères; on verra que tout concourt à ce but.

Dans cette lettre, la doctrine d'Aristote semble à dessein ne pas se dégager nettement de celle d'Héraclite et de Platon, et cependant, malgré ses concessions apparentes, elle maintient toujours ou sous-entend ses points principaux, qui peuvent se résumer ainsi: le monde aspire de lui-même éternellement vers la cause finale suprême, vers le bien absolu. Cette tendance vers le bien existe surtout dans l'éther, à la fois cinquième élément et premier moteur mobile, qui remplit les espaces au-dessus de la lune et qui y produit les révolutions circulaires des astres, tandis que le monde sub-lunaire ne fait que participer à cet ordre supérieur. Car c'est uniquement comme cause finale et nullement comme cause efficiente que le premier moteur agit sur le monde, qu'il ne connaît même pas. Ce monde est composé de corps; dans ces corps Aristote considère trois principes: la matière, la forme et la privation. Ce troisième principe résulte de ce que la matière susceptible de toutes les formes ne possède que sa forme actuelle, qui exclut toutes les autres. Aristote explique ensuite les formes diverses de la matière et surtout du sec, de l'humide, du chaud et du froid, qualités primordiales qui, unies deux à deux, constituent les quatre éléments. Il nous fait saisir le passage d'une forme à une autre, c'est-à-dire du mouvement qui suppose un premier moteur immobile, en comprenant sous ce mot de mouvement les changements de qualité ou de grandeur, aussi bien que le changement de lieu.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans les explications techniques qu'il donne; nous nous contenterons de faire observer que, supposant nécessaires les lois de la nature, il s'efforce de les prouver *a priori*, par voie de déduction, en partant de quelques principes souvent arbitraires et en s'appuyant sur une fausse induction. De là découle une théorie trop dogmatique et erronée.

Le *Monde* est le seul des écrits d'Aristote où l'on trouve aujourd'hui quelque chose de cette douceur de style célèbre dans l'antiquité; et le sixième chapitre prouve que Cicéron était fondé à vanter l'éclat et l'abondance de la diction d'Aristote et même son éloquence. Il n'y a pas beaucoup d'écrits antiques, après ceux de Platon, où l'on ait parlé de Dieu, de la cause motrice et conservatrice du monde, en termes plus magnifiques, ni avec de plus frappantes images. Cicéron l'a habilement imité dans son traité sur la *Nature des dieux*. Quelques lignes suffiront pour démontrer que, dans l'occasion, Aristote savait allier la majesté à l'élégance: « On peut comparer ce qui s'exécute dans le monde aux mouvements d'une armée. Quand le signal de la trompette s'est fait entendre dans le camp,

l'un saisi son bouclier, l'autre revêt sa cuirasse, celui-ci prend son casque ou ses bottes d'acier, celui-là ceint son baudrier. Le cavalier met le mors à son cheval; celui-ci monte sur son char; cet autre donne le mot d'ordre; le capitaine se place à la tête de sa compagnie, le taxiarque à la tête de son bataillon; le cavalier à l'aile de son armée; le soldat léger court à son poste, tout marche à un signal donné, qui émane du commandant en chef. Voilà comment il faut se représenter l'univers. Tout obéit à l'impulsion unique d'un être qui règle tout selon ses propres lois, et qui, pour être invisible et caché, n'en est ni moins actif, ni moins démontré à notre raison. Notre âme, par laquelle nous vivons et par laquelle nous construisons des villes et des maisons, est également invisible; elle ne se manifeste que par ses œuvres. C'est elle qui a dressé le plan régulier de la vie humaine, qui le suit, qui le remplit : c'est elle qui a montré à cultiver la terre, à l'ensemencer; c'est elle qui a inventé les arts, établi les lois, institué l'ordre des gouvernements, distribué les fonctions de la vie civile; enfin, c'est elle qui a montré à faire la guerre et la paix.

Il en est de même de Dieu, dont la puissance est supérieure à toute autre puissance, la beauté à toute autre beauté, dont la vie est immortelle, la vertu infinie. Sa nature, incompréhensible à toute nature mortelle, ne se montre à nous que par ses œuvres. Aussi tout ce qui se fait dans l'air, sur la terre, dans les eaux, on peut dire avec vérité que c'est l'ouvrage de Dieu, par qui, dit le poète physicien, « tout fut, est, sera dans le monde, arbres, hommes, femmes, bêtes sauvages, oiseaux et poissons. »

Qui reconnaîtrait à ce style brillant et fleuri l'écrivain qu'on a blâmé d'avoir réduit son style à une véritable sténographie de la pensée ?

Cosmos. *Essai d'une description physique du monde*, par Alexandre de Humboldt (1845-1858, 4 vol. in-80, édit. allemande). Il en existe une excellente traduction française (Paris, 1847-1859, 4 vol. in-80), dont le tome Ier a été écrit par M. H. Faye, membre de l'Académie des sciences, et les autres par M. Charles Galusky. M. Faye a également traduit le troisième volume.

Alexandre de Humboldt avait parcouru le nouveau monde depuis près d'un demi-siècle, et l'Asie centrale à l'âge de plus de soixante ans, quand il entreprit de condenser, à quatre-vingt ans, ses idées générales sur l'univers dans un livre monumental, le *Cosmos*. Cet ouvrage est le résumé des travaux antérieurs de l'illustre savant. Il avait l'intention de rendre la science du monde accessible au premier venu, et commença le *Cosmos* dans cette vue. Il n'a pas complètement réussi. Quelle bonne volonté qu'on y mette, et de quelque savoir qu'on soit doué, à moins d'être un savant de profession, on est quelquefois embarrassé en le lisant; d'autre part, les détails purement scientifiques par lesquels on est obligé de passer rendent la lecture du *Cosmos* fatigante. Mais certaines parties de ce monument grandiose sont et resteront longtemps d'un intérêt puissant.

Après des considérations préliminaires sur les divers degrés de jouissance qu'offrent l'aspect de la nature et l'étude de ses lois, de Humboldt décrit le ciel et la terre au point de vue physique, ce qui forme, avec son tableau général de la vie organique, la matière du premier volume.

Le tableau de la nature contient des pages splendides : « La nature, dit de Humboldt, considérée rationnellement, c'est-à-dire soumise dans son ensemble au travail de la pensée, est l'unité dans la diversité des phénomènes, l'harmonie entre les choses créées dissemblables par leur forme, par leur constitution propre, par les forces qui les animent : c'est la *tout* pénétré d'un souffle de vie. Le résultat le plus important d'une étude rationnelle de la nature est de saisir l'unité et l'harmonie dans cet immense assemblage de choses et de forces, d'embrasser avec une même ardeur ce qui est dû aux découvertes des siècles écoulés et à celles du temps où nous vivons, d'analyser le détail des phénomènes, sans succomber sous leur masse. »

Nous ne nous arrêterons pas à exposer les idées de l'auteur sur le système du ciel et l'état géologique du globe terrestre, ce serait une tâche immense. Mais il est indispensable de dire quelque chose du second volume, consacré à l'histoire des idées de l'homme sur la nature.

En Occident, la mer Méditerranée peut être considérée comme point de départ des relations qui ont amené l'agrandissement successif de l'idée du *Cosmos*. Ce mouvement se rattache d'ailleurs aux progrès de la civilisation grecque. « L'histoire de la contemplation physique du monde, dit de Humboldt, est l'histoire de la connaissance de la nature prise dans son ensemble; c'est le tableau du travail de l'humanité cherchant à embrasser l'action simultanée des forces qui s'exercent dans la terre et dans les espaces célestes. Cette histoire a donc pour but de décrire les progrès successifs par lesquels les observations ont tendu à se généraliser de plus en plus. Elle tient aussi une place dans l'histoire du monde intellectuel, en tant que l'intelligence s'applique aux objets sensibles, au développement organique de la matière agglomérée et aux forces qu'elle recèle dans son sein. »

Ce n'est pas plus l'histoire des sciences naturelles que l'histoire des idées : « Sans doute, ce coup d'œil jeté sur l'ensemble des forces vivantes de la création doit être considéré comme le plus noble fruit de la civilisation humaine, comme l'effort suprême de l'intelligence vers le but le plus élevé qu'il lui soit donné d'atteindre. » Mais ce n'est qu'une partie de la science. Avant tout, il importe de distinguer de la science les pressentiments qui la devancent. Les Indous, les Grecs, le moyen âge ont hasardé sur l'univers des hypothèses et des systèmes d'où la science est née, mais qui sont loin de la constituer. De Humboldt ne s'occupe pas des Indous, mais il remonte à l'origine de la civilisation grecque, et raisonne sur les connaissances et les notions qu'ont pu donner aux anciens Hellènes l'expédition des Argonautes, le voyage à Ophir au sud, et les découvertes d'un géographe de Samos à l'ouest. Puis il parle de l'expédition d'Alexandre en Asie, des relations nouvelles qu'elle créa entre les diverses parties de l'ancien continent. Le mélange des peuples, depuis le Nil jusqu'à l'Indus, modifia profondément l'idée du *Cosmos*. Les idées philosophiques de l'école d'Alexandrie, l'extension du commerce avec l'Orient par la mer Rouge et la mer des Indes, l'union sous un pouvoir unique de toutes les contrées du bassin de la Méditerranée, et de plus la naissance des sciences mathématiques et naturelles, agrandirent la pensée de l'immensité de la nature dans l'imagination de tous. Il s'agit nécessairement de l'Occident. L'invasion arabe fut un autre progrès, bien inférieur néanmoins à celui qui résulta des découvertes faites dans l'Océan au xve et au xvie siècle.

Le xve siècle, dit de Humboldt, appartient à ces rares époques dans lesquelles tous les efforts intellectuels offrent le caractère commun d'une tendance invariable vers un but déterminé. L'unité des efforts, le succès qui les a couronnés, l'active énergie que manifestèrent des peuples entiers, donnent à l'âge de Colomb, de Sébastien Cabot et de Gama un éclat brillant et durable. Placé entre deux degrés différents de la civilisation, le xve siècle semble être une époque intermédiaire, qui achève le moyen âge et commence les temps modernes. C'est l'époque des plus grandes découvertes accomplies dans l'espace : tous les degrés de latitude, toutes les hauteurs furent explorés. Le xve siècle, en doublant pour les habitants de l'Europe l'œuvre de la création, fournissait à l'intelligence des stimulants nouveaux et puissants qui devaient accélérer la progrès des sciences au point de vue mathématique et physique.

Désormais le monde extérieur s'impose à l'esprit soit sous des formes individuelles, ce qui est très-ancien, soit comme l'assemblage de forces vivantes agissant simultanément, ce qui est moderne : « Malgré leur abondance et leur diversité, les images qui frappaient isolément les sens se fondirent en une grande synthèse et la nature terrestre fut embrassée dans son universalité. »

Or ces idées-là, pour la première fois, étaient fournies par des observations positives et non par des divinations vagues, dont les formes changeantes flottaient devant l'imagination. Par contre, au xviie et au xviiiie siècle, c'est l'avancement des sciences et de la raison qui agrandissent l'idée du *Cosmos* dans les esprits.

Peu à peu l'idée des sciences physiques se confond avec celle du *Cosmos*. Aujourd'hui l'identification est faite. « La création de nouveaux organes, dit de Humboldt, car on peut appeler de ce nom les instruments d'observation, augmente la force intellectuelle et souvent aussi la force physique de l'homme. Plus rapide que la lumière, le courant électrique à circuit fermé porte la pensée et la volonté dans les contrées les plus lointaines. Un jour viendra où des forces qui s'exercent paisiblement dans la nature élémentaire comme dans les cellules délicates du tissu organique, sans que nos sens aient pu encore les découvrir, reconnues enfin, mises à profit et portées à un plus haut degré d'activité, prendront place dans la série indéfinie des moyens avec l'aide desquels, en nous rendant maîtres de chaque domaine particulier dans l'empire de la nature, nous nous élèverons à une connaissance plus intelligente et plus animée de l'ensemble du monde. »

Jusqu'ici l'auteur a étudié la nature sous deux aspects, l'un extérieur et objectif (Ier vol.), l'autre intérieur, tel qu'il s'est présenté historiquement à l'homme par le canal des sens (Ile vol.). Il voulait se borner là, ne donner qu'une idée générale des choses. A son âge, on ne peut pas nourrir de longs desseins. Mais Dieu lui ayant octroyé une plus longue vie que celle sur laquelle il avait le droit de compter, il reprend son sujet en sous-œuvre. Le troisième volume, divisé en deux tomes, est donc une réédition du premier, ou plutôt une série d'observations annexes et plus pratiques. C'est la science pure d'ailleurs; mais le premier chapitre contient des observations d'un grand intérêt, même littéraire, sur les espaces célestes et sur la matière dont ils paraissent remplis.

Qu'est-ce que la substance qui remplit les espaces célestes ? « Lorsqu'on commence, dit de Humboldt, la description physique de l'univers par cette matière, inaccessible à nos sens, qui paraît combler les espaces célestes

compris entre les astres les plus éloignés, on est tenté d'assimiler ce début aux origines mythiques de l'histoire du monde. Dans la suite indéfinie des temps, comme dans les espaces sans fin, tout nous apparaît sous un jour douteux, pareil à un crépuscule trompeur : l'imagination est alors puissamment provoquée à tirer d'elle-même des contours pour préciser des formes indéterminées et changeantes. Un tel aveu suffira sans doute à nous garantir du reproche de mêler ici les résultats d'inductions incomplètes avec des théories que l'observation et les mesures directes ont élevées à une véritable certitude mathématique. Certes il faut reléguer ces rêveries dans ce qu'on pourrait appeler le roman de l'astronomie physique; mais il faut aussi distinguer entre ces rêveries et les questions intimement liées à l'état actuel et aux espérances de la science. »

Quoi qu'il en soit, « la gravitation ou la pesanteur universelle, la lumière et les radiations calorifiques nous mettent en rapport, selon toute vraisemblance, non-seulement avec notre soleil, mais encore avec les autres soleils étrangers qui brillent au firmament. D'autre part, l'accord du calcul avec l'observation a confirmé une découverte capitale, celle de la résistance sensible qu'un fluide dont l'univers serait rempli oppose à la marche périodique de la comète de trois ans trois quarts. En partant ainsi de quelques points reconnus, en se fondant pour le reste sur l'analogie raisonnée, on peut espérer de rapprocher de la certitude mathématique les simples conjectures, qui toujours vont s'égarer jusqu'aux limites extrêmes et nuageuses de tout domaine scientifique. »

Donc l'espace est indéfini; on n'en peut mesurer que des parties isolées. Les résultats numériques auxquels on est arrivé sous ce rapport confondent l'imagination; ainsi, du soleil à la 61e étoile de la constellation du Cygne, il y a 657,000 rayons de l'orbite terrestre. La lumière qui arrive du soleil à la terre en 8' 17", 78 met plus de dix ans à parcourir cet espace. Herschell a calculé qu'il faut deux mille ans pour qu'un rayon de lumière parti d'une étoile située dans la voie lactée arrive jusqu'à nous. On ne saurait avoir l'intuition de pareils rapports numériques, sinon par expérience, comme le fait à lieu pour les distances en général, même les distances de quelques mètres. Et cela dépasse notre intuition de beaucoup : « L'espace parcouru par la lumière durant une seule année, dit Bessel, dépasse aussi bien la portée de nos facultés d'intuition que l'espace parcouru pendant dix ans. » On essaierait inutilement de rendre sensible toute grandeur qui dépasse celles avec lesquelles nous sommes familiarisés dans notre vie quotidienne.

Il faudrait pouvoir citer en entier l'histoire que fait de Humboldt de la substance cosmique remplissant l'espace, dans les livres des philosophes depuis l'antiquité. On y verrait que bien des chefs de systèmes qu'on déclare ridicules parce qu'on ne les comprend pas avaient une tout autre manière de penser que celle qu'on leur prête en vue de les diffamer.

Le quatrième volume du *Cosmos* est consacré à l'étude détaillée des phénomènes terrestres déjà étudiés d'ensemble dans la seconde partie du premier volume. Il est divisé en deux parties, l'une intitulée : *Forme de la terre, chaleur, intérieur et force magnétique du globe*; la seconde : *Réaction de l'intérieur de la terre contre sa surface*. S'il ne divise pas la nature en nature inorganique et nature organique, c'est que la morphologie n'est pas le but que de Humboldt se propose. En effet, il n'a en vue que d'étudier des forces dans l'univers, et peu importe leur forme. « Ce que toutes les langues, dit-il, bien que se servant de formes symboliques différentes, désignent par le mot de nature, on peut même dire ce que toutes les langues désignent par le nom de nature terrestre, attendu que l'homme rapporte tout volontiers au séjour qu'il habite, est le résultat d'un système de forces, agissant avec calme et ensemble, dont nous ne connaissons l'existence que par les corps qu'elles mettent en mouvement, qu'elles composent ou décomposent et dont elles forment une partie des organismes vivants, destinés à se reproduire de la même manière. Le sentiment de la nature est l'émotion confuse, mais généreuse et féconde, que l'action de ces forces produit sur les âmes sensibles. Le premier objet qui captive notre curiosité, ce sont les dimensions de notre planète, petit amas de matière condensée, perdu dans l'immensité du monde. Un système de forces agissant de concert pour unir ou pour séparer, par l'effet de l'activité polaire, suppose la dépendance réciproque de chacune des parties dont se compose la nature, soit dans les phénomènes élémentaires de la formation inorganique, soit dans la production et dans la conservation de la vie. »

D'un côté, la grandeur et la forme du sphéroïde terrestre, de l'autre sa masse, c'est-à-dire la quantité de parties matérielles dont il est formé, et qui, comparée au volume, donne la mesure de sa densité et révèle, sous certaines réserves, sa constitution et le degré d'attraction qu'il exerce, sont entre elles dans une subordination plus manifeste et plus facile à calculer mathématiquement que la subordination constatée jusqu'ici entre les phénomènes vitaux, les courants de calorique, les états terrestres de l'électro-magnétisme et

les transformations chimiques. Des rapports que la complication des phénomènes n'a pas permis encore de formuler peuvent être réels néanmoins et devenir vraisemblables par induction.

Si dans l'état actuel de nos connaissances on n'est pas encore en mesure de réduire à une seule et même loi les deux espèces de forces attractives : celle qui agit à des distances appréciables, comme la pesanteur et la gravitation, et celle qui n'agit qu'à des distances immenses par leur petitesse, comme l'attraction moléculaire ou attraction de contact, il est à croire cependant que la capillarité et l'endosmose, si importantes pour l'ascension de la sève et pour la physiologie des animaux et des plantes, ne sont pas moins subordonnées à la pesanteur et à sa distribution locale que les phénomènes électro-magnétiques et les transformations chimiques.

Il faut bien reconnaître que si notre planète, pour mettre les choses à l'extrême, n'avait pas une masse supérieure à celle de la lune, ce qui revient à dire que l'intensité de la pesanteur serait six fois moindre qu'elle n'est réellement, les phénomènes météorologiques, le climat, les rapports hypsométriques des chaînes de montagnes produites par voie de soulèvement, la physiologie de la végétation, tout serait absolument changé. La grandeur absolue de la terre n'a d'importance pour l'économie générale de la nature qu'en raison des rapports du volume à la masse et à la rotation; car si les dimensions des planètes, leurs masses, leurs vitesses et leurs distances réciproques augmentaient ou diminuaient suivant une même proportion, nous aurions un monde plus grand ou plus petit, que l'imagination peut se représenter, et dans lequel les phénomènes dépendant de la gravitation ne subiraient aucun changement.

De Humboldt fait suivre ces considérations d'ensemble d'une étude approfondie de la chaleur interne de la terre et de la distribution de cette chaleur; il rend compte, d'après les dernières données de la science, de l'activité magnétique des corps terrestres. L'exposé historique de la question du magnétisme terrestre est un chef-d'œuvre de lucidité.

Dans la seconde partie du quatrième volume, intitulée comme on a vu plus haut : *Réaction de l'intérieur de la terre contre sa surface*, il analyse les tremblements de terre, les sources thermales, les sources de vapeur et de gaz, les volcans de boue, les feux de naphte, les volcans avec ou sans échafaudages. C'est sans contredit le côté le plus intéressant de l'ouvrage entier. L'expérience personnelle du savant, les souvenirs de voyages qu'il évoque à chaque instant, la perspicacité de son esprit lorsqu'il s'agit de rendre compte d'un phénomène extraordinaire, charment l'esprit qu'ils promettent agréablement au milieu de régions enchanterées où la terre-à-terre de la vie quotidienne ne permet guère aux hommes du xixe siècle de voyager, même en imagination.

Il considère les tremblements de terre comme une conséquence de l'activité vitale qui anime l'intérieur du globe terrestre. A en croire M. de Humboldt, la vie organique qui fleurit à la surface de la terre ne serait qu'une émanation de sa vie intérieure. Les sources thermales concourent à entretenir la vie sur la terre au même titre que les éruptions volcaniques : « A côté des courts et violents phénomènes d'éruption nous plaçons, dit-il, le vaste et paisible système des sources dont l'action bienfaisante ranime et entretient la vie organique. »

En somme, le *Cosmos* est la plus grande œuvre qu'un naturaliste ait jamais construite. Le livre, comme on sait, a été précédé d'une série d'ouvrages de longue haleine, dont il est en quelque sorte le résumé. De Humboldt avait, de plus que Buffon, son prédécesseur dans les spéculations de ce genre, une étendue de connaissances impossibles à se procurer au xviiiie siècle. Depuis quatre-vingt ans les sciences physiques avaient fait des progrès immenses. La plupart même, comme l'uranographie, la chimie, la paléontologie, la géologie, etc., avaient été remaniées de fond en comble. D'autre part, Buffon avait écrit dans son cabinet, et souvent s'était amusé à limer des phrases au lieu d'analyser des phénomènes naturels. De Humboldt, quoique ayant du style, ne s'occupait pas de bien écrire, mais avait jugé plus utile à son entreprise de parcourir les deux hémisphères, afin de se rendre compte par lui-même de toute chose, de voir de ses yeux et de toucher de ses mains les objets qu'il se proposait de décrire. On sent d'instinct à la lecture cette supériorité immense de l'homme qui a vu sur l'homme qui a entendu dire.

Il suit de là que le *Cosmos*, comme monument des sciences naturelles au xixe siècle, est sans précédent dans l'histoire des sciences physiques. Le temps pourra ajouter beaucoup à ce qu'il contient, et l'expérience contredire quelques faits avancés témérairement, l'ensemble restera, et, dans tous les cas, sera toujours un tableau à consulter pour la postérité, quand elle voudra se faire une idée de l'état des connaissances naturelles à notre époque.

Cosmos (LE), revue encyclopédique hebdomadaire des progrès des sciences et de leurs applications aux arts et à l'industrie. Le Cos-

mos fut fondé en 1852 par M. de Montfort. Installé tout d'abord au boulevard des Italiens, le *Cosmos* était destiné à être le pivot d'une sorte d'Athénée scientifique où des cours publics devaient avoir lieu. Mais l'autorisation fut refusée.

Rebuté par cette première et infructueuse tentative dans la voie de l'instruction publique, où il venait d'engloutir 90,000 fr., M. de Montfort abandonna la direction de cette œuvre, qu'avait bien voulu patronner M. Alexandre de Humbolt, et qui portait le nom de son grand ouvrage; il la céda à M. l'abbé Moigno, alors rédacteur en chef.

Il fallait des capitaux; l'abbé n'en avait pas. C'est alors que M. Séguin aîné, correspondant de l'Institut, fit l'acquisition du journal. Pendant dix ans le *Cosmos* marcha sous la direction de M. Trambly, représentant de M. Séguin aîné, et sous la rédaction de M. l'abbé Moigno.

En 1862, il y eut rupture entre la direction et la rédaction : M. l'abbé Moigno fonda les *Mondes*, et le *Cosmos* s'organisa en association.

Les rédacteurs associés, au nombre de six, sont encore aujourd'hui :

M. F. Hoefler, ancien secrétaire de M. Villemain, rédacteur en chef de la *Biographie Didot* et *Ce*, érudit de première classe, aussi modeste que savant, et qui a refusé la suppléance à la chaire de M. Flourens au Collège de France. Il traite dans le *Cosmos* les questions de haute philosophie scientifique.

M. T.-L. Phipson, chimiste anglais, qui envoie au journal un bulletin hebdomadaire de la science dans le Royaume-Uni.

M. W. de Fonvielle, licencié ès sciences, critique scientifique : astronomie, météorologie, physique générale.

M. E. Saint-Edme, professeur au Conservatoire des arts et métiers, à l'Association polytechnique, etc., etc. : chimie, physique et photographie.

M. C. Flammarion, qui a débuté dans le monde des esprits, mais qui est revenu à des doctrines plus saines. Il est l'auteur d'un livre : la *Pluralité des mondes*, fait par Fontenelle, il y a cent cinquante ans, et antérieurement encore (1667) par Porphyre-Marie d'Aix, capucin, lequel vit son livre brûlé en place publique par la très-sainte commission de l'Index.

M. C. Schnaier, rédacteur en chef, polyglotte, fait la chronique de la semaine et les comptes rendus de l'Académie des sciences.

Le *Cosmos* tire à 2,000 exemplaires et a des abonnés dans toutes les parties du monde.

Le 31 mai 1867, M. Camille Schnaier, rédacteur en chef du *Cosmos*, mourait d'anémie à l'âge de vingt-sept ans. Pendant un mois encore le journal suivit l'allure qui lui était imprimée de longue date. Puis, au 1^{er} juillet de la même année, M. Séguin aîné, le propriétaire du *Cosmos*, confia la rédaction en chef de cette revue à M. Victor Meunier.

Enfin, le mois d'octobre inaugura une transformation du *Cosmos*, mais non comme rédaction, elle resta la même : le *Cosmos*, revue encyclopédique des progrès des sciences et de leurs applications aux arts et à l'industrie, ayant déposé un cautionnement, devint *Revue politique et sociale*.

COSMOSANDALON s. m. (ko-smo-san-dalon) — du gr. *kosmos*, parure; *sandalon*, sandale). Bot. Nom donné par les Grecs à une fleur indéterminée qui, selon les uns, ne serait autre que la jacinthe, et selon d'autres une espèce de dauphinelle.

— Encycl. Les Grecs nous ont appris que le *cosmosandalon* était regardé en Orient comme le symbole de la douleur. Sur la fleur de cette plante funèbre, on voyait des taches semblables à des larmes. Cette fleur, d'une structure bizarre et irrégulière, avait un pétales en forme de soulier ou de sandale, ce qui explique son nom.

Aujourd'hui, on cultive dans les jardins une espèce de dauphinelle (*delphinium Ajacis* de Linné) qui semble réunir tous les caractères du *cosmosandalon*. Au-dessous du lobe supérieur de la corolle se trouvent quelques lignes colorées qui ressemblent à des larmes par les anciens. Elles figurent, d'après d'autres, les lettres A I A, que l'on regarda comme les lettres initiales du nom d'Ajax, ce qui a fait dire à Virgile (élogue III, v. 106) : *Dic quibus in terris inscripti nomina regum Nascentur flores*....

« Dis-moi en quelles contrées naissent les fleurs sur lesquelles on lit le nom des rois. »

COSMOSOPHE s. m. (ko-smo-zo-fe) — du gr. *kosmos*, monde; *sophos*, sage). Celui qui étudie les lois générales de l'univers. # Peu usité.

COSMOSOPHIE s. f. (ko-smo-zo-fi) — du gr. *kosmos*, monde; *sophia*, sagesse). Étude mystique de l'univers.

COSMOSOPHIQUE adj. (ko-smo-so-fi-ke) — rad. *cosmosophie*. Qui a rapport à la cosmologie : *Etudes cosmologiques*.

COSMOTOME s. m. (ko-smo-to-me) — du gr. *kosmos*, parure; *tomé*, section). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des longicornes, comprenant une seule espèce, qui est propre à Cayenne.

COSMUS s. m. (ko-smuss). Bot. Syn. de *cosmos*.

COSNAC (Daniel de), prêtre français, né au château de Cosnac (Limousin) vers 1630, mort à Aix en 1708. Il porta d'abord le petit collet et s'attacha au prince de Conti, dont il négocia la réconciliation avec la cour. Ambitieux et persévérant, mêlé à toutes les intrigues, il avait su arracher à Mazarin une promesse d'évêché, et enleva de haute lutte et par l'énergie de ses sollicitations le siège de Valence, avant même d'avoir reçu la prêtrise. Il acheta ensuite la charge d'aumônier de Monsieur, frère de Louis XIV, prit le parti de Madame contre le chevalier de Lorraine et s'attira ainsi l'inimitié du prince, qui l'abreuvait de dégoûts et l'obligea à se retirer. Il n'en conserva pas moins des relations secrètes avec l'infortunée princesse, qui voulut le consulter au moment de son départ pour l'Angleterre, et l'attira à Paris, où il fut arrêté et enfermé au Fort-l'Évêque. On avait feint de le prendre pour un faux monnayeur. Il écrivit au roi et sortit de prison, mais pour aller passer près de trois années dans l'exil à l'île Jourdain, poursuivi par la haine implacable de Monsieur. Il s'était singulièrement attaché à Madame, pour laquelle il fit, dit Saint-Simon, des choses tout à fait singulières. « Il était son conseil et son ami de cœur, et le roi lui en savait gré. Il ne put pourtant refuser à Monsieur l'ordre de le faire chercher et arrêter, sur ce qu'il avait disparu avec soupçon qu'il étoit allé se saisir de papiers qui inquiétoient la jalousie de Monsieur, pour les rendre à Madame, et que Monsieur vouloit avoir. Madame, avertie par le roi, en donna aussitôt avis à M. de Valence, qui se cacha dans une auberge obscure de Paris. Mais Monsieur, secondé de ceux qui le gouvernoient, mit de tels gens en campagne qu'il fut découvert, et qu'un matin la maison fut investie. A ce bruit, l'évêque ne perdit point le jugement; il se mit à crier la colique, et l'officier qui entra pour l'arrêter le trouva dans des contorsions étranges. L'évêque, sans disputer, comme un homme qui n'est occupé que de son mal, dit qu'il alloit mourir s'il ne prenoit un lavement sur l'heure, et qu'après qu'il l'aurait rendu il obéirait, et continua à crier de toute sa force; l'officier, qui n'eut pas la cruauté de l'emmener en cet état, se hâta d'envoyer querir un lavement pour achever plus tôt sa capture, mais il déclara qu'il ne sortiroit de la chambre qu'avec le prélat. Le lavement vint, il le prit, et quand il fut question de le rendre, il se mit sur un large pot dans son lit, sans en sortir. Il avait ses raisons pour un si bizarre manège. Les papiers qu'on lui vouloit prendre étoient avec lui dans son lit, parce que depuis qu'il les avait, il ne les quittoit point. En rendant son lavement, il les mit adroitement par-dessous sa couverture, au fond du pot, et opéra par-dessus, de façon à n'en être plus en peine; s'en étant défait de cette façon, il dit qu'il se trouvoit fort soulagé et se mit à rire... »

« Madame se trouva plus délinquante que lui, et, comme le roi en fut fort aise, le prélat ne fit que secouer les oreilles, et fut le premier à rire de son aventure. »

Plus tard, il rendit un autre service à Madame, en allant acheter en Hollande tous les exemplaires d'une satire que l'on avait écrite contre elle, à propos du comte de Guiche.

Il figura dans la suite aux assemblées du clergé, et se montra chaleureux partisan des libertés gallicanes. Pendant les dragonnades, il déploya beaucoup de zèle pour l'extinction de l'hérésie dans son diocèse et pour la conversion des protestants. Mais il convient avec assez de bonne foi que les dragons ont plus fait en cette circonstance que ses prédications. Il fut promu plus tard à l'archevêché d'Aix, et mourut le doyen des évêques de France. Il avait laissé en manuscrit des *Mémoires* assez intéressants qui ont été publiés en 1852, par le comte J. de Cosnac.

COSNE, autrefois *Condade Carnutum*, ville de France (Nièvre), chef-lieu d'arrondissement, sur la rive droite de la Loire, au confluent du Nohain, à 53 kilom. N.-O. de Nevers, à 365 kilom. S.-E. de Paris; pop. aggl. 5,341 hab. — pop. tot. 6,575 hab. L'arrondissement comprend 6 cantons, 65 communes et 77,858 hab. Tribunaux de première instance et de justice de paix; collège communal; bibliothèque publique. Coutellerie, quincaillerie, tannerie, forges; belle usine de la marine impériale, où l'on fabrique des clous, des câbles et des ancres pour les arsenaux maritimes. Commerce de bois, de vins, de chanvre, de laine et de cuirs.

Cosne, ville propre, bien bâtie, bien percée, communique avec la rive gauche de la Loire par deux beaux ponts suspendus. Des quais, on jouit d'une belle vue sur le cours de la Loire et sur les collines du Berry, dont la plus élevée au S.-O. porte la ville de Sancerre. Les murailles flanquées de tours et le vieux château féodal, qui défendaient la ville au moyen âge, ne présentent plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines; l'intérieur de la ville renferme quelques débris mieux conservés : l'église Saint-Aignan, construction du x^e siècle; la chapelle Notre-Dame-de-Galles, bel édifice du x^e siècle, qui sert actuellement d'écurie; l'église Saint-Jacques et la salle d'audience du tribunal. Dans ces dernières années, on a découvert à Cosne quelques constructions romaines, entre autres une salle de bain, et un grand nombre de poteries

et de médailles de la même époque. Cette ville est citée dans l'*Itinéraire* d'Antonin sous le nom de *Condade*, c'est-à-dire *angle*, à cause de sa position sur les deux rivières. Durant les premiers siècles de la monarchie française, elle appartenait aux évêques d'Auxerre, fut occupée en 1420 par les Anglais, assiégée en vain l'année suivante par le dauphin Charles, et prise, en 1616, après un siège de huit jours, par le maréchal de Montigny.

COSPÉAN (Philippe de), né dans le Hainaut en 1568, mort en 1646. Il suivit d'abord les leçons de Juste Lipse, puis vint à Paris, où il fut réduit pour vivre à se faire valet d'un régiment du collège de Navarre. La protection du duc d'Épernon lui valut, en 1607, l'évêché d'Aire, d'où il passa à celui de Nantes, en 1622. C'est lui qui, en 1627, fut chargé par le cardinal de Richelieu de préparer à la mort François de Montmorency, comte de Bouteville. Il obtint ensuite l'évêché de Lisieux, en 1636. Il s'acquit une grande réputation comme prédicateur, et on lui fait honneur d'avoir purgé la chaire du fatras des citations profanes, et de lui avoir substitué l'Écriture sainte et les Pères. On a de lui, entre autres écrits, *Remontrances du clergé au roi de France* (1617).

COSPEL s. m. (ko-spél). Ancienne forme du mot COPEAU.

COSPI (Angelo-Bartolomeo), littérateur italien, né à Bologne, mort en 1516. Il fut légat sous Jules II, sénateur sous Léon X, et devint secrétaire de l'empereur Maximilien. On a de lui une traduction des *XVI^e et XVII^e livres de l'Histoire de Diodore de Sicile* (Bâle, 1531), et d'une *Vie d'Alexandre*, extraite des *Annales* de Zonare (Vienne, 1516, in-fol.).

COSPI (Antonio-Maria), jurisconsulte italien du xvi^e siècle. Il était secrétaire du grand-duc de Toscane, et il a publié un *Traité sur l'art de déchiffrer*, qui a été traduit en français par Nicéron (1641), et *Il Giudice criminalista* (Florence, 1643).

COSQUINOMANCIE s. f. (ko-ski-no-man-si). V. COSQUINOMANCIE.

COSROËS, roi de Perse. V. CHOSROËS.

COSS s. m. (koss) — du sanscrit *kroga*, distance de 4,000 coudées, ou, selon d'autres, 8,000; le *kroga*, proprement un cri, de la racine *kruç*, crier, équivalait originellement à la distance où s'entendait une voix d'homme. Le *gôrûta*, littéralement un mugissement de vache, représentait deux *krogas*, la voix de l'homme étant moitié moins forte que celle de la vache. Cette manière d'évaluer les distances, qui se tire de l'étendue du son, soit de la voix humaine, soit de cris d'animaux, est sûrement très-primitive. A *kroga* se lie le persan *kôs*, lieue; mais ce terme, ainsi que *gôrûta*, ne se retrouve pas dans les langues européennes. Par contre, les analogies de fait abondent. On se rappelle d'abord la comparaison homérique :

Τίσσαν ἀπὸ πτόλιος, ὅσον τε τίγχινα βήσσας,

« A une distance de la ville telle que l'on puisse entendre les cris d'un homme. » Grimm cite des exemples variés de ces mesures de distance dont la base est la voix de l'homme, le chant du coq, l'aboiement du chien, etc.). Métrol. Mesure itinéraire en usage dans l'Inde, et valant, suivant les localités, de 2,800 à 5,120 mètres.

COSSA. V. ALEXANDRE V et JEAN XXIII, papes.

COSSALE ou **COZZALE** (Orazio), peintre italien. Il florissait à Bressia, vers le commencement du xvi^e siècle, et périt assassiné par son propre fils. On trouve de lui, surtout à Bressia, de grandes toiles qui attestent sa valeur comme homme d'imagination et comme artiste. Les plus remarquables sont la *Présentation au temple*, à l'église des Miracles, et l'*Adoration des Mages*, à la Madonna delle Grazie.

COSSALI (l'abbé Pierre), mathématicien italien, né à Vérone en 1748, mort en 1815. Il fit les études les plus brillantes chez les jésuites, prit l'habit de théatin, se livra avec passion à la culture des sciences, et fut successivement professeur à Vérone (1778), à Parme (1787) et à Padoue (1806). Il reçut vers la même époque le titre d'inspecteur général des eaux, devint en 1808 membre de l'Académie des sciences, lettres et arts de Padoue, puis fut nommé membre de l'Institut italien en 1811. On cite, parmi les nombreux travaux de ce savant distingué : *Sull' equilibrio esterno ed interno delle macchine aerostatiche* (1784, in-8°); *Storia critica dell' origine, trasporto e primi progressi in Italia dell' algebra* (1779, 2 vol. in-8°); ouvrage fort remarquable, dont Delambre faisait le plus grand cas : *Sur le cas irréductible du troisième degré* (1779); *Ephémérides astronomiques* (1791-1804).

COSSARD s. m. (ko-sar). Ornith. Nom vulgaire de la buse.

COSSART s. m. (ko-sar). Comm. Espèce de toile de coton écru, que l'on fabrique dans l'Inde.

COSSART (Gabriel), jésuite et latiniste français, né à Pontoise en 1615, mort à Paris en 1674. Il professa la rhétorique au collège Louis-le-Grand, et fonda dans le faubourg Saint-Jacques une maison pour des écoliers pauvres, qui de son nom furent appelés *Cossartins*. Il avait composé des discours et des vers

latins, réunis en 1675 et 1725, justement oubliés aujourd'hui. Il est plus connu pour son active coopération au *Recueil des conciles du P. Labbe*; il en a publié seul les huit derniers volumes (Paris, 1672, in-fol.).

COSSART (Laurent-Joseph), écrivain ecclésiastique français, né à Cauchy-la-Tour (Pas-de-Calais), mort en 1830. Il fut supérieur du séminaire de Saint-Marcel, curé de Wismille et vice-député aux états généraux. Il émigra pendant la Révolution. On a de lui, le *Miroir du clergé* (2 vol. in-12); *Cours de prônes* (1816, 2 vol.), en collaboration avec d'autres ecclésiastiques, etc.

COSSAS s. m. (ko-sâ). Comm. Mousseline unie que l'on fabrique dans l'Inde.

COSSAT s. m. (ko-sa — rad. *cosse*). Agric. Nom donné aux tiges de légumes secs, qu'on a battues pour séparer la graine : *Cossat de pois, de lentilles, de gesses*.

COSSÉ s. f. (ko-sé — allem. *schote*, même sens). Enveloppe de certaines graines légumineuses : *Cosses de haricots, de fèves, de pois*. *Cosses de genêts, de caroubes*. Les *cosses* du cacao ne renferment aucune matière grasse.

— Mar. Anneau en fer plat, avec une cannelure qui maintient le cordage dont on l'enroule ou qui l'estrope : *Les cosses sont d'un grand usage dans le grément; elles préviennent les effets du froitement, et s'opposent à ce que les amarrages portent immédiatement sur les cordages qui leur servent de ceinture*.

Pâch. Corps d'une embarcation : *La cosse d'un bateau*.

— Techn. Menus fragments qu'on enlève du parchemin pendant l'opération du ratissage : *La cosse s'emploie pour faire de la colle, et elle produit de la colle blanche, même quand elle provient de peaux noires ou tachées* (Maigne.) # *Parchemin en cosse*, Peau de mouton dont on a seulement fait tomber la laine.

— Métrol. Syn. de *cosse*.

— Min. Première couche d'une ardoisière.

COSSÉ de **genêt** (ORDRE DE LA), ordre français institué par saint Louis en 1234, en l'honneur de son avènement au trône et de son mariage avec Marguerite, fille de Bérenger, comte de Provence. Le nombre des chevaliers était peu considérable. La devise était : *Exaltat humiles* (il élève les humbles). La décoration était une croix rouge portée à un collier composé de cosses de genêt entrelacées de fleurs de lis d'or. Après la mort de Louis IX, l'ordre tomba en désuétude et disparut complètement sous Charles VI.

COSSÉ s. m. (ko-sé). Entom. Nom générique vulgaire des insectes qui rongent le blé et les légumineux. V. *COSSUS*.

COSSÉ - LE - VIVIEN, ville de France (Mayenne), chef-lieu de canton, arrond. et à 22 kilom. N.-O. de Château-Gontier, sur la rive droite de l'Oudon; pop. aggl. 1,650 hab. — pop. tot. 3,255 hab. Tulleries, poteries; nombreux moulins à huile, à blé et à tan.

COSSÉ, nom d'une ancienne famille de l'Anjou, qui acquit vers la fin du x^e siècle la seigneurie de Brissac. René de Cossé, premier panetier du roi, grand fauconnier de France, gouverneur des enfants de France, mort vers 1533, eut trois fils. Le second, Artus de Cossé, maréchal de France, ne laissa que des filles; le troisième, Philippe de Cossé, fut évêque de Coutances et grand aumônier de France. L'aîné, Charles de Cossé, qui a continué la filiation, fut également maréchal de France, grand panetier et grand fauconnier, et obtint l'érection de la terre de Brissac en comté en 1560. Pour la suite de cette famille, voir BRISSAC.

COSSÉEN, **ENNE** adj. (ko-sé-ain, è-ne). Géogr. anc. Se disait d'un peuple qui habitait les montagnes du nord de la Médie : *La nation COSSÉENNE*.

COSSÉENS, en latin *Cossari*, ancien peuple de l'Asie, qui habitait la région montagneuse comprise entre la Susiane et la Médie. Braves et indépendants, les Cosséens résistèrent pendant quelque temps aux troupes légères qu'Alexandre envoya contre eux; mais à leur tour ils furent vaincus et partagèrent le sort des autres peuples de l'Asie.

COSSÉIR, ville de la haute Egypte, sur la côte occidentale de la mer Rouge, à 163 kilom. N.-E. des ruines de Thèbes, par 26° 7' de lat. N. et 31° 44' de long. O.; 2,000 hab. Cette petite ville n'est qu'une agglomération de maisons et de magasins protégés par un fort construit pendant l'occupation française en 1798. Port fréquenté par les nombreuses barques de la mer Rouge et du golfe d'Aden; entrepôt du commerce de la côte par les caravanes de la vallée supérieure du Nil. Près de Cosséir, au N.-O., on voit les ruines de l'ancienne Myos-Hormos.

COSSER v. n. ou intr. (ko-sé — de l'ital. *cozzare*, heurter). Se cogner la tête l'un contre l'autre, en parlant des bétiers.

— Fig. Lutter : *Il ne fait pas bon COSSER avec de telles gens, et j'en sais des nouvelles*. (P.-L. Courier.)

COSETTE s. f. (ko-sè-te). Racine de chicorée divisée en petits fragments et séchée dans des étuves, qui sert à la fabrication du café-chicorée : *On torréfie les cossettes dans de grands brûloirs à café*. (Girardin.) *Le grillage*

terminé, on ajoute 2 pour 100 de beurre pour lustrer les COSSUTTES et leur donner l'aspect du café brûlé. (Girardin.) » Betterave découpée en prismes rectangulaires, pour l'extraction du sucre : *M. Leplat croit pouvoir établir des siroperies agricoles, en utilisant les appareils employés par lui pour distiller directement les COSSUTTES fermentées.* (Bayvel.)

COSSIERS (Jean), peintre hollandais, né à Anvers en 1603, mort en 1652, reçut les leçons de Corneille de Vos, et devint directeur de l'Académie de sa ville natale en 1639. Il a laissé des compositions remarquables par l'arrangement des groupes, la richesse des fonds architecturaux, et par sa touche large et facile. Ses principaux tableaux sont, à Anvers : *l'Adoration des Bergers*; le *Christ apparaissant à Notre-Dame*, etc.; à Malines : la *Présentation au Temple*, regardée comme son chef-d'œuvre; la *Passion de Jésus-Christ*; le *Crucifiement*; à Bruxelles : la *Sainte Famille*, le *Déluge*, etc.

COSSIGNIE s. f. (ko-si-got; gn mll. — de Cossigny, n. pr.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des sapindacées, comprenant plusieurs espèces qui croissent aux îles Maurice et Mascareignes.

COSSIGNY ou **COUSSIGNY** (Jean-François CHARPENTIER DE), ingénieur, né en Bretagne vers 1693, mort en 1778. Il fut envoyé en 1731 à l'île de France pour examiner si la côte offrait un mouillage sûr. C'est sur ses plans et ses renseignements que fut construit le Port-Louis. En 1739, il passa à Pondichéry, menacé par les Maharattes, fut nommé à son retour en France directeur des fortifications de la Franche-Comté, puis employé dans la guerre d'Allemagne; mais il revint se fixer définitivement à l'île de France. — Son fils, Joseph-François CHARPENTIER DE COSSIGNY DE PALMA (1730-1809), fut ingénieur militaire à l'île de France, où il introduisit la culture de la canne à sucre de Batavia et de l'arbre à vernis de la Chine. Ses travaux comme naturaliste lui valurent d'être admis à l'Académie des sciences et à la Société asiatique de Calcutta. On a de lui : *Lettre à Lemoine sur la culture du café* (1773); *Essai sur la fabrication de l'indigo* (1779); le meilleur traité que l'on ait sur cette matière; *Voyage à Canton* (1798); *Voyage au Bengale* (1799); *Moyens d'amélioration et de restauration proposés au gouvernement et aux habitants des colonies* (1803, 3 vol. in-8°); *Recherches physiques et chimiques sur la fabrication de la poudre à canon* (1807, 2 vol. in-8°).

COSSIMBAZAR, ville de l'Indoustan anglais, présidence du Bengale, district et à 2 kilom. S. de Moorsheadabad, dont elle est le port, à 144 N. de Calcutta, sur une branche de l'Hougly; 25,000 hab. Importante fabrication de tapis, satins, bonneterie de soie, soieries les plus estimées du Bengale; exportation de soie grège.

COSSIN s. m. (ko-sain). Techn. Coussin, dans le langage des relieurs.

COSSIN (Louis), graveur français, né à Troyes en 1633, mort à Paris en 1682. Il étudia d'abord la peinture, exécuta notamment un portrait en pied de Louis XIII, qu'il a reproduit au burin, puis s'adonna à peu près uniquement à la gravure. Ses estampes les plus connues sont : une *Tête de femme qui rit*, d'après le Corrège, un buste d'homme, d'après Carrache, *l'École d'Athènes* de Raphaël, etc. Ses portraits sont surtout estimés.

COSSIO, nom latin de BAZAS.

COSSIQUE adj. (ko-si-ke — de l'ital. *cosa*, chose). Algèbre. Se disait autrefois des racines d'une équation du second degré : *Racines cossiques*. *Nombres cossiques*. Il *Règle cossique*, Ancien nom de l'algèbre.

COSSMANN (Bernard), violoncelliste distingué, né à Dessau en 1822. Il reçut, dès l'âge de six ans, des leçons de solfège et de piano, qu'il abandonna trois ans après pour se consacrer à l'étude du violoncelle sous la direction de Müller. En 1840, il se rendit à Paris, fut agréé, malgré sa jeunesse, comme violoncelle à l'orchestre du Théâtre-Italien, puis, au bout de trois ans, retourna en Allemagne. Cossmann donna alors à Berlin et à Leipzig des concerts qui firent une telle sensation que Mendelssohn fit engager l'artiste, comme soliste, au *Gewendhaus* de cette dernière ville, engagement qui permit à Cossmann de compléter ses études de composition près de Kaupmann, directeur de musique à l'église Saint-Thomas de Leipzig. Vers 1850, Cossmann vint se faire entendre à Paris en compagnie du violoniste Joachim, et si le résultat pécuniaire de leurs séances ne répondit pas à leur juste attente, du moins la réputation des deux amis reçut-elle auprès des artistes une nouvelle et sérieuse consécration. Lorsque Cossmann retourna en Allemagne, Listz, qui fait le plus grand cas de ce violoncelliste, lui fit donner le titre de premier violoncelle de la chapelle ducal de Weimar, avec une engagement pour toute la durée de sa vie. Cossmann, artiste convaincu et posé, est principalement un virtuose d'expression et de style. Les compositions qu'il a écrites pour son instrument et qui forment son répertoire personnel n'ont pas été publiées, mais les connaisseurs qui ont entendu ces productions n'hésitent pas à affirmer qu'elles sont de premier ordre sous

v.

le rapport de la correction, de l'invention et de la netteté des idées.

COSSON s. m. (ko-son — altér. de *courson*). Agric. Nom vulgaire du bourgeon de la vigne dans quelques localités.

COSSON s. m. (ko-son — rad. *cosse*; du lat. *cossonus*, nom d'un insecte). Entom. Nom vulgaire des bruches qui attaquent le blé et les légumes secs.

— Comm. Nom donné, dans les départements de la Meurthe et des Vosges, à des courtiers-leveurs servant d'intermédiaires entre les dentellières et les marchands.

COSSON, petite rivière de France, naît dans le département du Loiret, canton de la Ferté-Saint-Aubin, près de Vannes-sur-Cosson; baigne Vannes, la Pousselière, la Ferté-Saint-Aubin, reçoit le Dard, entre dans le département de Loir-et-Cher, arrose la Ferté-Saint-Aignan, passe derrière le château de Chambord dont elle traverse le parc, et se jette dans la Loire près de Candé, un peu en amont du confluent du Beuvron, après un cours de 100 kilom. de l'E. à l'O.

COSSON (Barthélemy), prêtre catholique qui embrassa le protestantisme et fut condamné aux galères pour ce fait. Il était depuis plusieurs mois sur l'*Amazone*, lorsqu'on le surprit écrivant à un de ses amis, protestant comme lui, qui s'était réfugié à l'étranger pour échapper aux galères. Cosson fut jeté dans un cachot du fort Saint-Nicolas à Marseille. On ne sait comment il parvint à s'évader, mais il ne demeura pas longtemps en liberté. Repris et ramené dans son cachot, il eut les pieds enchaînés et devint fou. Il gardait un silence obstiné pendant le jour et passait la nuit à chanter des psaumes. La date de sa mort est incertaine.

COSSON (Daniel), antiquaire hollandais, né à Leyde en 1648, mort en 1688, était fils d'un négociant qui lui fit donner des leçons par Gronovius le père. Il se rendit en Italie, puis alla s'établir à Smyrne (1675), s'y livra à l'étude des langues orientales et des antiquités, reçut le titre de vice-consul dans le Levant et profita de cette position pour étendre ses recherches et se former un riche cabinet. Malheureusement, le tremblement de terre qui renversa Smyrne en 1688 vint anéantir le fruit de ses longs travaux. Daniel Cosson fut assassiné sur le bord de la mer, à Hadgiar, près de Smyrne, par des pirates algériens. Sous le titre de *Mémoires Cossoniani* (Leyde, 1695, in-4°), J. Gronovius a publié quelques lettres intéressantes de Cosson.

COSSON (Pierre-Charles), professeur de belles-lettres, né à Mézières en 1737, mort à Paris en 1801. Il vint terminer ses études au collège Sainte-Barbe, professa ensuite les humanités dans diverses villes de province, et obtint en 1767 la chaire de seconde au collège Mazarin, à Paris. Sous la République, il remplit des fonctions civiles dans les pays conquis sur la rive gauche du Rhin. On lui doit un *Éloge du chevalier Bayard* (1770, in-8°); la traduction de la *Ive décade de Tite-Live*, et les *Suppléments de Freinslemius* (1771-1772, 4 vol.). Il a aussi collaboré pendant deux ans au *Journal des sciences et des beaux-arts*.

COSSON (Charlotte-Catherine), femme poète française, née à Mézières en 1740, morte à Paris en 1813, sœur du précédent. Elle prit, avec un plein succès auprès d'un certain monde, ainsi qu'elle nous l'apprend, le nom de *Cresson de La Cressonnière*, d'une petite fontaine où croît du cresson, laquelle appartenait à sa famille. Elle s'adonna à la poésie légère et anacréontique et composa des ballades, des romances, des idylles, des fables, etc., insérées dans les recueils du temps et où l'on trouve de l'enjouement et de la simplicité. En outre, on a d'elle : *Lamentation sur la mort du dauphin* (Reims, 1766) et *De la bonne Roynie et d'un sien bon curé* (1782).

COSSON (Ernest Saint-Charles), botaniste, né à Paris en 1819. Il se fit recevoir docteur en médecine en 1847 et se livra d'une façon toute particulière à l'étude de la botanique. Nommé en 1851 membre de la commission scientifique de l'Algérie, il parcourut ce vaste territoire pour en étudier la flore. Depuis 1857, il est archiviste de la Société d'acclimatation. Ses principaux ouvrages sont : *Supplément au catalogue raisonné des plantes vasculaires des environs de Paris*; *Synopsis analytique de la flore des environs de Paris*; *Flore descriptive et analytique des environs de Paris* (1840-1845), en collaboration avec M. E. Germain de Saint-Pierre; *Notes sur quelques plantes rares ou nouvelles*, et *Additions à la flore des environs de Paris* (1849); *Rapport sur un voyage botanique en Algérie* (1853 et 1856); *Minéraire d'un voyage botanique en Algérie, dans le sud des provinces d'Oran et d'Alger* (1857), etc.

COSSONAY ou **COSSONEX**, petite ville de Suisse, canton de Vaud, à 15 kilom. N.-O. de Lausanne, ch.-lieu du district de son nom; 1,207 hab. Eglise très-ancienne, ayant appartenu avant la Réforme à un prieuré de bénédictins; restes d'un vieux château.

COSSONE s. m. (ko-so-ne — lat. *cossonus*, nom d'un insecte). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant un grand nombre d'espèces qui vivent sous l'écorce des arbres.

COSSOVA. V. **CASSOVIE**.

COSSU, **UE** adj. (ko-su — de *cosse*). Qui a beaucoup de cosses, ou plutôt beaucoup de gousses : *Pieds de haricots, de pois bien cossus*. || Extravagant, burlesque, fort hasardé : *En conter de cossues*.

— Pop. Riche, distingué : *Une femme des plus cossues*. *Une toilette très-cossue*. *Notre magasin doit être cossu comme un salon*. (Balz.) *Un voile d'angleterre! c'est cossu*. (Scribe.)

— s. m. Ce qui est cossu : *Le cossu des formes bataves aura cédé devant l'élégance des nouveautés françaises*. (Balz.)

COSSUM s. m. (ko-somm). Méd. Ulcération du nez.

COSSUMENT adv. (ko-sû-man — rad. *cosse*). Pop. D'une façon cossue : *Le mâle est bien moiré, cossument vêtu*. (Fourier.) *Il paraît qu'elle est cossument entretenue*. (A. Karr.)

COSSUS s. m. (ko-suss — mot lat. On trouve en sanscrit *kusā*, ver de terre, de *ku* interrogatif, exprimant ce qui est petit, vil, méprisable, mauvais, et *sā*, engence, race, production. Le persan *kuzūd*, ver, indique un synonyme *kusūti*. C'est de là probablement que vient le latin *coscus*, *cosis*, ver du bois, soit par reduplication inorganique du *s*, soit par contraction de *kusāla* ou *kusūti*. De là aussi le français *cosson*, et l'espagnol *guzano*, ver. L'armoricain *kos*, vermine, charançon, se retrouve dans le basque *cochoa*, ver, sans doute d'origine celtique. L'irlandais *cu*, gerce, semble avoir perdu la seconde partie du composé, exactement comme le finlandais *ko*, gerce, à côté de *koiu*, *koiso*, qui coïncide d'une manière singulière avec le sanscrit). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, tribu des bombycides : *Les chenilles des cossus se creusent des galeries dans le bois des arbres, en le ramollissant au moyen d'une liqueur qu'elles dépergent*. (Focillon.)

— Mamm. Race de chèvres des Indes.

— Encycl. Entom. Le *coscus*, appelé aussi *cosse*, a pour caractères : antennes aussi longues au moins que le corselet, dentelées en soie dans les deux sexes; ailes en toit; extrémité de l'abdomen prolongée en forme de queue ou d'oviducte. Sa chenille est nue et vit dans l'intérieur des arbres, se pratiquant des galeries sous l'écorce à l'aide des fortes mandibules dont elle est pourvue, mangeant l'aubier, suçant la sève et attaquant la vie du végétal. Elle passe ainsi plusieurs années avant de se transformer en nymphe; mais si on la sort du bois où elle a établi sa retraite, elle file aussitôt une espèce de toit et s'enroule d'une coque dans laquelle entre, comme matériau, une partie de la sève de bois qui l'entoure. Le *coscus rouge-bois* ou *gâte-bois* est d'un gris foncé; ses ailes supérieures ont en dessous de petites lignes noires très-nombreuses formant des veines entremêlées de blanc et de brun; l'extrémité postérieure du corselet est jaunâtre avec une ligne noire. La chenille est blanchâtre avec le dos rouge sanguin. C'est l'espèce de notre pays la plus connue et la plus dangereuse. On ne peut la détruire qu'en lui faisant la chasse lorsqu'elle est à l'état de papillon. Le *coscus-larivière* est plus petit que le précédent; il a des antennes blanches à peine pectinées; le corselet velu, brun, avec une tache blanche postérieure; les ailes supérieures cendrées, angulées, avec une tache ondulée et des points bruns; les inférieures blanches en dessous; l'abdomen blanc; l'anus brun. On le trouve en Allemagne.

Le *coscus* a été le sujet de longues discussions et de nombreuses contradictions de la part des naturalistes. La faute en est, il faut bien l'avouer, à saint Jérôme et à Pline.

Pline a dit (livre XVII, chapitre xxxvii de son *Histoire naturelle*) : « Les vers ne s'attaquent pas également à tous les arbres, mais presque tous y sont sujets. Les oiseaux reconnaissent leur présence au son creux que rend l'écorce becquée; et voici que les gros vers du chêne figurent sous le nom de *coscus* parmi les mois les plus délicats; on les engraisse en les nourrissant de farine. »

Voici, d'autre part, le texte de saint Jérôme dans son *Traité contre Jovinien* :

« Dans le Pont et dans la Phrygie, les pères de famille regardent comme un de leurs grands revenus certains vers à tête noirâtre, au corps replet, prenant naissance dans le bois. Manger ces xylophages est chez ces peuples une aussi grande preuve de luxe que chez nous de servir le gamba, le becfigue, le rouget ou le scare, dont nous faisons nos délices...; mais engagez un Syrien, un Arabe, un Africain à se régaler de ces sortes de vers, il les dédaignera comme si on lui présentait des mouches, des mille-pieds ou des lézards. »

Linné croyait avoir reconnu le *coscus* dans la larve d'un papillon nocturne, Olivier dans celle d'un longicorne, Rœssel dans celle d'un cerf-volant, Latreille dans celle du hanneton, que, soit dit en passant, les entomologistes ont affublé du nom de *melolontha*.

Ces discussions durent depuis près d'un siècle, et elles tendraient à établir que le fameux *coscus* serait le ver *palmiste* dont Elien disait déjà de son temps : « Au dessert, le roi des Indiens ne se régale pas, comme les Grecs, du fruit des palmiers, mais il se fait servir un ver qui naît dans l'intérieur de l'arbre. Ce

petit animal rôti est, dit-on, un mets délicieux. »

Du reste, on mange encore ces vers en Afrique et dans les diverses parties de l'Amérique, où ils sont très-recherchés, au dire de Loyer, de Sibylle Mérian, du père Labat, de Firmin, de Leblond et d'autres voyageurs.

Mais, hélas ! le *coscus*, d'après saint Jérôme, vivait sur les chênes, et le ver palmiste vit dans les palmiers...

COSSUS (Servius Cornelius), général romain, de la famille Cornelia, fut consul en 428 avant J.-C., tribun militaire en 426, puis maître de la cavalerie pendant qu'Emilius Mamercus était dictateur. Il tua dans un combat singulier Volumnius, roi des Véiens, et mit ses dépouilles dans le temple de Jupiter Fétérien. — *Cossus* (Cneius Cornelius) fut à trois reprises tribun consulaire, en 406, 404 et 401 avant J.-C. Il ravagea le territoire des Capenates et fit augmenter la solde des cavaliers. — *Cossus* (Aulus Cornelius), fut nommé consul, puis dictateur (386 avant J.-C.), pour repousser les Volques et pour s'opposer aux projets de Manlius. Il marcha contre les premiers, les vainquit, et, de retour à Rome, fit jeter Manlius en prison. Il obtint alors les honneurs du triomphe pour sa victoire sur les Volques.

COSSUTIUS, architecte romain du II^e siècle avant J.-C. Il fut chargé par Antiochus Epiphane d'achever le temple de Jupiter Olympien à Athènes, que Pisistrate avait commencé, et qui ne fut d'ailleurs complètement terminé que sous Adrien. Cossutius l'éleva dans le style corinthien. Vitruve le range parmi les quatre temples les plus célèbres de l'antiquité.

COSSYPHE s. m. (ko-si-fe — du gr. *kossyphos*, merle). Entom. Genre de coléoptères taxicornes, comprenant onze espèces qui vivent sous les pierres.

— Encycl. Caractères : tête entièrement recouverte par le corselet; corps ovale, très-plat; antennes de la longueur du corselet, de onze articles, dont les inférieurs courts, presque coniques, et les quatre derniers formant une petite massue perfoliée; pulpes maxillaires en massue sécuriforme. Le *coscyphe* de Hoffmannest est d'un brun foncé, avec le bordure d'un brun très-clair, tirant sur le jaunâtre, et demi-transparent; élytres à section élevée, ayant chacun, au milieu, une ligne longitudinale, droite, élevée. On le trouve en Espagne et en Sicile.

COSSYPHÈNES s. m. pl. (ko-si-fe-ne — rad. *coscyphe*). Entom. Tribu de la famille des hétéromères. || On dit aussi COSSYPHIDES.

COSSYPHIN, **INE** adj. (ko-si-fain, ine — rad. *coscyphe*). Entom. Qui ressemble à un *coscyphe*.

— s. m. pl. Tribu de coléoptères taxicornes ayant pour type le genre *coscyphe*. || On dit aussi COSSYPHÈNES.

COSTA s. m. (kosta). Bot. Syn. de TICORÉE.

COSTA (Georges DA), cardinal et homme d'Etat portugais, né à Alpedrinha, près de Guarda, en 1408, mort en 1508. Il entra dans les ordres, fut attaché au service de l'infante Catherine, qui le combla de faveurs, approcha du roi Alphonse, dont il sut gagner la confiance, et devint bientôt un ministre puissant. Da Costa fut créé successivement évêque d'Evora, archevêque de Lisbonne, puis cardinal (1476). Il profita de sa situation pour amasser de grandes richesses et procurer à sa famille de puissantes alliances. Sous le règne du roi Jean, il quitta la cour de Portugal et se fixa à Rome, où il jouit successivement de la faveur de Sixte IV, d'Innocent IV et d'Alexandre V, qui lui donna l'évêché de Tusculum. Rappelé en Portugal par le roi Emmanuel qui voulait atténuer l'ambition, refusé et continua de rester à Rome, où il mourut, à l'âge de 102 ans.

COSTA (Lorenzo), dit l'*Ancien*, peintre italien, fondateur de l'école de Ferrare, né à Ferrare vers 1430, mort à Florence vers 1499 ou 1502. Mantoue, Bologne, Florence disputent à Ferrare l'honneur d'avoir formé Lorenzo Costa; mais, après avoir soigneusement compulsé ce qu'ont écrit à cet égard l'Équicola, Malvasia, Lanzi, et l'avoir comparé à la biographie de Vasari, on peut affirmer que, malgré de nombreux voyages à travers les diverses écoles d'Italie, Costa n'en demeura pas moins *Ferrarais* par excellence, c'est-à-dire le prototype de cette école particulière, dont il fut du reste le créateur, et qui se continua bien longtemps après lui.

Jeune encore, mais déjà très-habile, Costa fit un premier voyage à Florence, où il passa quelques mois seulement, et copia plusieurs morceaux de Fra Filippo et de Benozzo. De retour à Ferrare, il décora le chœur de l'église San-Domenico, travail important, très-réussi, et qui lui fit grand honneur. Admis à la cour des ducs de Ferrare, il y peignit plusieurs portraits de princes et de grands seigneurs, que Giorgio Vasari put admirer plus tard, et dont il fait un grand éloge. D'homme un peu vagabonde sans doute, Lorenzo quitta Ferrare pour parcourir l'Italie, s'arrêtant par-ci par-là, au gré de sa capricieuse fantaisie, ou selon le nombre des chefs-d'œuvre qu'il rencontrait et des travaux qu'on demandait à son talent fécond. Ainsi, à San-Domenico de Ravenne, dans la chapelle de San-Bastiano,

il laissa un grand tableau à l'huile, et plusieurs fresques très-estimées. Il alla ensuite à Bologne, où il exécuta un *Saint Sébastien percé de flèches*, « qui était la meilleure peinture en détrempe que l'on eût jamais vue dans cette ville. » C'est à lui qu'on doit aussi le *Saint Jérôme* de la chapelle des Castelli, et le *Saint Vincent* de celle des Grifoni. Dans la chapelle des Rossi, de la même église, Lorenzo peignit une *Vierge*, un *Saint Jacques*, un *Saint Georges*, un *Saint Sébastien* et un *Saint Jérôme*. Cette chapelle fut son chef-d'œuvre. Jamais, en effet, mieux qu'en cette grande page, il n'avait trouvé tant d'élévation dans le sentiment des physionomies, tant de grandeur et de simplicité dans la forme, tant de bonheur dans l'arrangement. Bientôt après, Francesco Gonzaga, marquis de Mantoue, lui ayant demandé de grandes peintures pour le palais qu'il faisait restaurer, l'artiste vint habiter Mantoue, où il fit un assez long séjour. Le marquis se fit représenter avec tous les membres de sa nombreuse famille, dans presque toutes les compositions exécutées par ses ordres, soit à la gauche, soit à l'huile. Dans quelques-unes de ces peintures, le marquis se repose, au milieu des siens, dans de riches paysages; d'autres nous le montrent, à l'état de demi-dieu, dans une brillante apothéose. Malgré le talent qu'il peut y avoir en des sujets pareils, ils n'en sont pas moins ennuyeux. Aussi ne faut-il pas compter les œuvres dont nous venons de parler parmi les bonnes productions du maître. A San-Francesco, il laissa une *Nativité* dans laquelle il introduisit un saint Jacques et un saint Antoine de Padoue. A San-Pietro, il commença, pour Domenico Ganganelli, une belle chapelle; mais, par je ne sais quelle raison, dit Vasari, il l'abandonna après en avoir achevé quelques figures. En 1497, vers la fin de sa carrière, Jacopo Chedini le chargea de peindre, dans une chapelle de San-Giovanni-in-Monte, la *Vierge*, *Saint Jean l'Évangéliste*, *Saint Augustin* et d'autres saints.

Dans ce rapide aperçu des principales œuvres de Lorenzo Costa, on voit combien était grande la notoriété de ce maître, et quelle influence il dut avoir sur l'art de son temps. Elle fut immense en effet. La tradition flottait incertaine entre l'ingénuité du moyen âge qui allait s'éloignant, l'antique et la nature, qu'on éprouvait difficilement, comme un livre malaisé à lire. Dessinateur savant, observateur sincère, le peintre de Ferrare imposa ses convictions à un groupe d'élèves déjà séduits par son talent, et qui propagèrent après lui les saines traditions de la Renaissance. Il n'eut certes pas le génie rayonnant de Léonard de Vinci, de Michel-Ange et de Raphaël; mais, dans le cercle plus étroit de sa puissance, il eut le mérite d'ouvrir la carrière que ces dieux de la peinture devaient tant illustrer après lui. Aussi Lanzi a-t-il raison de dire : « Lorenzo Costa fut, à Ferrare, ce que furent les Bellini à Venise et le Francia à Bologne, le fondateur d'une grande école, l'instituteur de tant de jeunes peintres, dont les uns rivalisèrent avec les plus habiles maîtres du xve siècle, et les autres figurèrent avec éclat dans les fastes du siècle d'or. » Ce n'est donc pas sans motif que les deux ou trois écrivains que nous avons cités donnent à Lorenzo une très-grande place dans l'histoire de l'art italien. Le musée du Louvre possède de ce peintre la *Cour d'Isabelle d'Este* et une composition allégorique. — Lorenzo COSTA, dit le Jeune, qu'on croit être le petit-fils du précédent, s'adonna également à la peinture. Ses ouvrages rappellent la manière de Costa l'Ancien. En 1560, il était à Mantoue, où il exécuta des travaux conjointement avec Taddeo Zucchari.

COSTA (Manoel DA), juriconsulte portugais, surnommé le *Sabão*, né à Lisbonne, mort en 1564. Il professa le droit aux universités de Coimbra (1537) et de Salamanque (1561), où il termina sa vie, et fut longtemps, dans son pays, l'oracle de la jurisprudence. Ses œuvres ont été réunies et publiées sous le titre d'*Opera omnia* (Lyon, 1576, in-fol.)

COSTA (César), juriconsulte et prélat italien, né à Macerata, mort à Naples en 1602. Il fut professeur de droit à Rome et devint ensuite archevêque de Capoue. Son ouvrage le plus estimé est intitulé : *Variarum ambiguitatum juris libri III* (Venise, 1558).

COSTA (Manoel DA), jésuite portugais, né à Lisbonne en 1559, mort en 1604. Il fut recteur du collège de Braga, puis envoyé aux Indes comme missionnaire. On a de lui une *Histoire des missions de l'Orient*, qui a été traduite en latin par le P. Maffei (1571).

COSTA (Leonel DA), littérateur portugais, né à Santarém en 1570, mort en 1647. Il suivit quelque temps la carrière des armes, qu'il abandonna pour se livrer à la culture des lettres. On a de lui, outre divers ouvrages manuscrits : une traduction de *Térence*, une traduction des *Eglogues* et des *Georgiques* de Virgile (1624, in-fol.), et un poème intitulé : *Conversão miraculosa da Felice Egyptiaca, penitente santa Maria* (Lisbonne, 1627, in-8°). Son style est gracieux et pur.

COSTA (Margherita), femme poète italienne, née à Rome en 1621, morte en 1684. Elle passa une partie de sa vie à la cour du duc de Toscane, et composa des opéras, des poésies lyriques, un poème sur le martyre de sainte Cécile, la relation d'un voyage qu'elle avait

fait en Allemagne, etc. Elle fit imprimer à Paris, avec d'autres poésies de sa composition, les paroles d'une *Fête*, qu'elle avait composée en l'honneur de Louis XIV et qui ne fut pas représentée.

COSTA (Tommaseo), peintre italien, né à Sassuolo, près de Modène, en 1634, mort en 1690. Il apprit son art sous la direction de Jean Boulanger, et exécuta pour divers princes d'Italie un grand nombre de tableaux représentant des sujets historiques, des paysages, etc. Parmi ses ouvrages, on cite surtout la coupole de Saint-Vincent, à Modène.

COSTA (Antonio-Rodríguez DA), historien portugais, né à Setúbal en 1656, mort en 1732. En 1684, il fut attaché à la secrétairerie d'Etat, et accompagna en Allemagne, en qualité de secrétaire de légation, le comte de Villamayor; puis il devint successivement secrétaire d'Etat (1690), député au conseil d'outre-mer (1709), et conseiller d'Etat (1728). Da Costa possédait une grande érudition et connaissait les principales langues modernes. Il fut un des académiciens chargés de rédiger les annales de Portugal dans ses possessions d'outre-mer. Ses principaux ouvrages sont : *Justa Lusitanorum arma pro vindicanda Hispanorum libertate* (1704), écrit traduit en français sous le titre de la *Justification des armes de D. Pedro, roy de Portugal* (1704); *Relação dos successos e gloriosas accoens militares obradas no Estado da Índia*, etc. (1715, in-4°); *De vita et rebus gestis Nonni Alvaresii* (1723, in-fol.) etc.

COSTA (Claudio-Manoel DA), poète brésilien, né à Marianno (province de Minas-Geraes) en 1729, mort en 1789. Il fut envoyé par sa famille en Portugal, où il passa cinq ans à compléter ses études. De retour au Brésil, après avoir publié à Coimbra son premier recueil de vers en 1751, Da Costa s'établit à Minas-Geraes, où se trouvaient alors plusieurs hommes distingués, notamment Gonzaga, devint secrétaire du gouvernement, explora une partie de l'intérieur du continent et finit par être jeté en prison, comme ayant pris part à la conspiration désignée sous le nom de Tiradentes. On prétend qu'il s'y empoisonna. Da Costa a composé un grand nombre de poésies charmantes, écrites avec une pureté de style qui le font regarder par les Portugais comme un poète classique. Son principal ouvrage est une sorte d'épopée américaine intitulée *Villarica*, et qui a été publiée à Ourepreto (1839-1841, in-4°).

COSTA (Bartolomeo), général et ingénieur portugais, né à Lisbonne en 1729, mort en 1801. Il entra comme soldat dans l'artillerie, et arriva par son mérite au grade de lieutenant général. Il était directeur de l'arsenal de Lisbonne, lorsqu'il entreprit de fondre d'un seul jet la statue colossale du roi Joseph Ier, modelée par le sculpteur Joachim Machado de Castro. Grâce à son habileté et à l'invention d'un instrument destiné à rendre plus précis le travail des ouvriers, Costa réussit pleinement dans son entreprise (1774). L'arsenal de Lisbonne possède les machines que cet habile mécanicien inventa ou perfectionna pour la fabrication des canons et des mortiers, notamment une ingénieuse machine pour forer les canons. Costa s'occupa, en outre, de la fabrication de la porcelaine et obtint de remarquables résultats.

COSTA (Jean), poète italien, né en 1786, à Assiago, dans le Vicentin, mort en 1816. Il fut professeur, puis directeur de la célèbre école de Padoue, et est regardé par Lombardi comme le meilleur des poètes latins qui ont paru depuis Auguste. Ses pièces de vers, aussi remarquables par l'élévation de la pensée que par la beauté du style, ont été réunies sous le titre de *Carmina* (1756). Il a laissé aussi une traduction de *Pindare* (3 vol. in-4°), qui est extrêmement estimée, et des dissertations.

COSTA (Paul), littérateur et philosophe italien, né à Ravenne en 1771, mort en 1836. Il étudia les belles-lettres à l'université de Padoue, fut entraîné vers les études philosophiques par la lecture de Condillac, et devint professeur d'humanités à Bologne pendant l'occupation française; à la Restauration, il refusa plusieurs offres avantageuses et préféra se livrer, à Bologne, à l'enseignement libre des lettres et de la philosophie. Ses premiers ouvrages furent des *Observations sur le Barde de la forêt Noire*, poème de Monti; un *Traité de l'élocution*; une *Vie de Dante*; un *Vocabulaire bolonais*; un *Dictionnaire de la philosophie antique*; l'*Eloge* de son ami le comte Jules Perticari; un discours sur l'*Analyse et la Synthèse*, traduit en français; des *Lettres sur une merveilleuse catalepse*, où il dévoile les impostures du mesmerisme; *Colloques avec Aristarque Scannabue*, où il réfute Lamennais; *Lettre sur les classiques et les romantiques*, où il cherche à concilier les deux écoles; enfin ses *Discours sur l'art poétique*. Il mourut deux mois après la publication de ce dernier ouvrage, le 21 décembre 1836. Il a laissé en outre les œuvres suivantes : *Eloge de Michel Rosa*; *Essai d'une nouvelle traduction d'Anacréon*; un *Commentaire sur la Divine Comédie*; *De la nécessité de l'étude de la langue italienne*; *De la méthode de composer les idées et de les mettre en rapport avec des mots propres, pour pouvoir les décomposer régulièrement afin de bien raisonner*. Les *Œuvres publiées et inédites de Paul Costa* (Opere

edite e inedite de Paolo Costa da lui accresciute e corrette, ont été mises au jour à Parme en 1835. Il fut un des principaux collaborateurs du *Gran Dizionario de la lingua italiana* (1819-26).

COSTA (Louis), paléographe italien, né à Castelnuovo di Scivria (Piémont) en 1784, mort en 1835. Il fut d'abord reçu docteur en droit à Turin, se livra ensuite à l'étude de la paléographie, et fut employé à la bibliothèque royale de Turin. En 1814, il publia dans cette ville : *Chartarium Dertanense et Cronica di Tortona*. Il fut chargé par le gouvernement piémontais, en 1815, de reprendre en France les objets d'art enlevés en Piémont durant l'occupation française. Plus tard, Costa fut nommé par le roi Charles-Albert membre de la commission chargée de rassembler les documents de l'histoire nationale italienne. Costa a laissé, outre les écrits que nous avons cités, deux ou trois autres ouvrages sans importance.

COSTA (le chevalier Hippolyte-Joseph-Furtado de MENDOÇA DA), écrivain portugais, né à Colonia da Sacramento, au Brésil, mort près de Londres en 1823. Il venait de se faire recevoir docteur en droit à Coimbra, lorsqu'il fut accusé d'appartenir à la franc-maçonnerie et jeté dans les cachots de l'inquisition, d'où il ne parvint à s'échapper qu'au bout de plusieurs années. Da Costa se réfugia en Angleterre, et, lors de la révolution du Brésil, il fut nommé agent de ce gouvernement près le cabinet britannique. On a de lui : *Récit des persécutions de l'auteur, emprisonné à Lisbonne* (1811, 2 vol.); *Traité sur l'origine de la franc-maçonnerie*, etc.

COSTA (Isaac DA), poète et théologien hollandais, né à Amsterdam en 1798, mort en 1860. Il suivit à Leyde les leçons de Bilderdijk, qui exerça sur son esprit une grande influence. En 1816, il débuta dans la carrière des lettres en faisant paraître une traduction en vers des *Perses*, d'Eschyle, puis abandonna la religion juive, dans laquelle il avait été élevé, pour embrasser le protestantisme. Da Costa fit avec succès des cours sur les sujets les plus variés, fut appelé, en 1840, à l'Institut d'Amsterdam, et acquit une grande réputation, tant par ses œuvres poétiques que par ses travaux de controverse religieuse. Doué d'une vive et puissante imagination, Da Costa fut un poète des plus remarquables. Parmi ses recueils de vers, dans lesquels, à l'éclat du style, à la beauté des images, on trouve unies l'ampleur des conceptions et une inspiration élevée, nous citerons : *Poésies* (1821, 2 vol.); *Chants de fête* (1828); *Noëls* (1829); *Chants divers* (1847); *Poésies politiques* (1854); *Bataille de Nieupoort* (1857), etc. Ses principaux ouvrages sur les questions religieuses sont : *Considérations sur l'esprit du siècle* (1823); *Réputation de la Vie de Jésus de Strauss* (1840); *Histoire des destinées du peuple d'Israël* (1840), ouvrage qui a été traduit en anglais et en allemand; *Biographie apologetique de saint Paul* (1846, 2 vol.), etc. Enfin, Da Costa a publié une édition complète des *Poésies* de Bilderdijk (Haarlem, 16 vol. in-8°).

COSTA (Michel), compositeur italien, né à Naples vers 1806. Après l'achèvement de ses études musicales, il débuta comme compositeur par un opéra de *Malvina*, représenté sans succès au théâtre San-Carlo. Postérieurement, M. Costa se rendit à Milan, où il écrivit le célèbre quatuor en canon : *Ecco quel fiero instant* chanté par la Pasta, la Malibran, Rubini et Tamburini. En 1835, on le retrouve à Londres, où il exerça le professorat du chant, et reçut ensuite la direction de l'orchestre du théâtre de la Reine. En 1837, M. Costa essaya, à Paris, la résurrection de sa *Malvina* sous le titre de *Malek-Adel*; mais, malgré le concours de talents tels que Rubini, Lablache, Tamburini, Giulia Grisi et Emma Albertazzi, l'ouvrage tomba à plat. M. Costa fit représenter à Londres, en 1844, un *Don Carlos* qui eut meilleure chance. A la suite de discussions avec M. Lumley, directeur du théâtre de la Reine, M. Costa donna sa démission de chef d'orchestre de ce théâtre, et entra avec la même qualité à Covent-Garden, où le suivirent la plupart de ses musiciens. La réputation de M. Costa grandit de jour en jour. Pendant plusieurs années, il dirigea les concerts de la Société philharmonique de Londres, d'où il se retira, à la suite de discussions avec les présidents de cette institution. On peut dire, sans exagération, que la renommée de M. Costa comme chef d'orchestre est universelle. Outre ses deux partitions dramatiques, ce musicien a composé un oratorio d'*Elie*, exécuté en 1855.

COSTA DE BEAUREGARD (Joseph-Henri, marquis DE), général, né au château de Beauregard (Savoie) en 1752, mort en 1824. Il appartenait à une ancienne et illustre famille, qui a produit plusieurs hommes de guerre, des diplomates, etc. Son père, Alexis de Costa, est l'auteur de l'*Essai sur l'amélioration de l'agriculture dans les pays montagneux, et en particulier dans la Savoie*, ouvrage estimé, réimprimé à Paris en 1802. Le jeune Joseph-Henri fit son éducation à Paris, puis revint dans son pays natal, où il prit du service comme sous-lieutenant, en 1772. Dans un voyage qu'il fit en Italie, il fut reçu membre de l'Académie des Arcades, à Rome; quelques années après, en 1778, il remporta à Besançon le prix d'éloquence sur ce sujet : *Combien l'édu-*

cation des femmes pourrait contribuer à rendre les hommes meilleurs. Da Costa quitta ensuite le service et devint gentilhomme de la chambre du roi; mais lorsque la Révolution française éclata, il s'engagea comme volontaire dans la légion des campements, dont il avait été capitaine, prit part aux campagnes de 1792 à 1793 contre les Français, fut nommé quartier-maître, chef d'état-major de la division du baron Colli, fit plusieurs rapports sur les opérations de la guerre et devint en 1796 un des commissaires envoyés auprès du général Bonaparte pour conclure l'armistice de Cherasco. Lorsque Charles-Emmanuel IV succéda à Victor-Amédée, le marquis de Costa fut créé chef du corps d'état-major permanent (1797). Deux ans plus tard, il fit partie du conseil de régence, réorganisa le corps d'état-major général et celui des ingénieurs topographes, puis vécut dans la retraite après la bataille de Marengo, de 1800 à 1814. Après la restauration de Victor-Emmanuel, il reçut le titre et remplit, jusqu'en 1821, les fonctions de général quartier-maître. Le marquis de Costa ne fut pas seulement un militaire distingué, il fut encore un littérateur plein de goût et un bon historien. On a de lui : *Mémoires historiques sur la maison royale de Savoie* (Turin, 1816, 3 vol. in-8°); *Mélanges tirés d'un portefeuille militaire* (Turin, 1817, 2 vol. in-8°).

COSTA-CABRAL (Antonio-Barnado DA), comte de Thomar, homme politique portugais, né à Fornos de Algodres (province de Beira) en 1803. Il étudia la jurisprudence à Coimbra, devint procureur à la haute cour d'Oporto, puis juge à Lisbonne, et débuta dans la carrière politique comme membre de la chambre des députés, en 1835. Costa-Cabral professa d'abord des idées avancées; mais, rempli d'ambition, il ne tarda pas à changer de langage et fut nommé ministre en 1839. Instigateur du mouvement insurrectionnel de Porto, qui fut suivi du rétablissement de la charte réformée de dom Pedro, Costa-Cabral fut alors complètement maître du pouvoir, et, pour affirmer ce qu'on a appelé sa dictature, il supprima les derniers vestiges des libertés en Portugal, établit la censure, supprima l'inamovibilité des juges, soumit les officiers à l'arbitraire du ministre, etc. Un pareil régime provoqua contre lui une coalition des différents partis; des insurrections éclatèrent, et Costa-Cabral, précipité du pouvoir (1846), dut chercher un refuge en Espagne. Cependant trois années s'étaient à peine écoulées (1849) qu'il reprenait de nouveau la direction des affaires. Il la garda jusqu'en 1851, époque où il tomba de nouveau devant une insurrection, à la tête de laquelle se trouvaient son frère Sylva Cabral et le duc de Saldanha. Le ministre fut banni, et tous les actes de son administration furent annulés. Il reentra néanmoins bientôt après en Portugal, où depuis lors il a fait constamment partie de la chambre. Costa-Cabral a occupé le poste d'ambassadeur au Brésil sous le ministère Terceira-Fontes. Par ses hautes capacités, sinon par la justesse de ses vues politiques, il tient un des premiers rangs parmi les hommes d'Etat de son pays.

COSTA E SYLVA (José-Maria DA), poète et littérateur portugais, né en 1788, mort en 1854. Il se livra de bonne heure à la poésie, débuta à dix-sept ans par un poème intitulé : la *Promenade*, produisit quelques pièces de théâtre : *Alphonse Henriquez*, *D. Sébastien*, *Jean de Castro*, etc., et se fit surtout connaître par le nombre considérable de pièces étrangères qu'il a traduites pour le théâtre portugais. Parmi ces pièces, nous citerons : la *Zaire* et l'*Alzire*, de Voltaire; le *Siège de Calais*, de de Belloy; la *Myrrha*, d'Alfieri; le *Caton*, d'Addison, etc. Da Costa a donné, en outre, des traductions du poème de l'*Imagination*; de l'*Argonautique*, d'Apollonius de Rhodes, et laissé inachevé un ouvrage intéressant et fort utile : *Ensaio biographico critico sobre os melhores poetas portuguezes* (Lisbonne, 1850-1854, 7 vol. in-8°).

COSTADAU (Alphonse), écrivain et dominicain, né dans le comtat Venaissin, mort en 1726, à Lyon, où il professait la théologie. Son principal ouvrage est un *Traité historique et critique des principaux signes dont nous nous servons pour manifester nos pensées*, ou le *Commerce des esprits*, composé de trois parties : 1° *Des signes humains* (Lyon, 1717, 4 vol. in-12), sur l'origine des langues, de l'imprimerie, de la pantomime, etc.; 2° *Des signes superstitieux et diaboliques* (1720, 4 vol. in-12), sorte de traité sur la démonologie, et 3° *Des signes divins* (1724, 4 vol.), sur la théologie. Dans cet ouvrage, où l'on trouve des remarques parfois assez curieuses, on cherche vainement du goût, de la méthode et de l'esprit critique.

COSTADONI (Jean-Dominique), antiquaire et théologien italien, né à Venise en 1714, mort en 1785. Il entra dans l'ordre des camaldules et prit alors le nom de *D. Anselme*, sous lequel il est fort connu. Costadoni se livra avec ardeur à l'étude des antiquités chrétiennes, de l'histoire des hommes célèbres et des institutions monastiques. Il a collaboré pendant dix-huit ans aux *Annales camaldulenses* du savant P. Mitterelli, publié des *Dissertations* sur divers sujets d'antiquités dans le recueil de Calogero, etc.

COSTEUS, médecin italien. V. COSTEO.

COSTAING DE PUSIGNAN (Jean-Joseph-François), antiquaire français, né dans le comtat Venaissin vers 1770, mort à Avignon en 1820. Il fut conservateur du musée de cette ville. Il a publié la *Muse de Pétrarque dans les collines de Vaucluse*, ou *Laure des Baux, sa solitude et son tombeau dans le vallon de Galas* (Avignon, 1819, in-12). Dans cet ouvrage, l'abbé Costaing, s'appuyant sur des conjectures et sur des interprétations forcées de quelques passages de Pétrarque, prétend que la belle Laure n'appartenait pas à la famille de Naves, qu'elle n'était point mariée, et qu'elle mourut en odeur de sainteté d'une phthisie pulmonaire à Galas, près de Vaucluse.

COSTAIRE s. f. (ko-s-tè-re — du lat. *costa*, côte, nervure). Bot. Genre d'algues marines, formé aux dépens des laminaires, et comprenant une seule espèce trouvée sur les côtes occidentales de l'Amérique du Nord.

COSTAL, **ALE** adj. (ko-stal, a-le — du lat. *costa*, côte). Anat. Qui appartient aux côtes, qui est en rapport avec les côtes : *Vertèbres costales*. *Nerfs costaux*. *Muscles costaux*. *Cartilages costaux*. *Plevre costale*.

— Géogr. Se dit des chaînes transversales qui, partant du sommet des chaînes principales, forment des bassins maritimes.

— Entom. *Nervure costale*. Nervure principale, la plus voisine du bord antérieur, dans l'aile des insectes. || *Aréole costale*. Partie de l'aile de l'insecte comprise entre la nervure costale et la seconde nervure.

COSTAL (Pierre), en latin *Costallus*, jurisconsulte français, né au xvi^e siècle dans le Viennois. Il a laissé un traité plusieurs fois réimprimé : *Adversaria ad XXV priores libros Pandectarum Justiniani* (Lyon, 1554, in-fol.), écrit avec clarté et précision ; *Pegma, cum narrationibus philosophicis* (Lyon, 1555, in-8°), ouvrage traduit en français sous le titre : *le Pegme de P. Costau* (sic), mis de latin en français par Lanteaume de Romieu (Lyon, 1560, in-8°). Costal a joui longtemps d'une réputation méritée.

COSTALGIE s. f. (ko-stal-ji — du lat. *costa*, côte, et du gr. *algos*, douleur). Pathol. Douleur dans la région des côtes.

COSTALGIQUE adj. (ko-stal-ji-ke — rad. *costalgie*). Pathol. Qui a rapport à la costalgie : *Des douleurs costalgiques*.

COSTAMBOUL ou **COSTAMOUNI**, ville de la Turquie d'Asie, dans l'Anatolie, à 376 kilom. E. de Constantinople, à 80 kilom. S. de la mer Noire, ch.-l. de pachalik ; 12,500 hab. Fabriques d'objets en cuivre. Cette ville est dominée par un rocher, au sommet duquel est une forteresse en ruine ; autrefois siège d'un archevêché. Le pachalik de Costamboul, occupant le territoire de l'ancienne Paphlagonie, est compris entre la mer Noire au N., le pachalik d'Erzeroum à l'E., celui d'Anatolie au S. et à l'O. Il mesure 220 kilom. de l'E. à l'O., et 86 kilom. du N. au S. On y recueille du miel et de la cire ; il y a de bons pâturages, et les montagnes renferment de riches mines de cuivre et fournissent du bois de construction pour la marine turque.

COSTANITZA s. f. (ko-sta-ni-tza). Art milit. Lance usitée dans la grosse cavalerie des Turcs.

COSTANZI (Placido), peintre italien, né à Rome en 1688, mort en 1759. Il fut membre de l'Académie de Saint-Luc. Ses compositions ont une grâce qui le rapproche du Guide, mais son coloris est des plus faibles. On cite, parmi ses tableaux à l'huile : *Saint Pierre ressuscitant Thabite* ; *Saint François* ; *Saint Charles*, etc., qui se trouvent dans des églises de Rome, et, parmi ses fresques, la *Conception*, à Saint-Jean de Latran, et la voûte des tribunes de Santa-Maria-in-Campo-Marzo.

COSTANZI (Carlo), graveur italien, né à Naples en 1703. Il fut un des plus habiles graveurs en pierres fines de son siècle. Il excellait surtout à copier les terres gravées antiques, et nul ne reproduisait aussi habilement la tête d'Antinous. Costanzi passa sa vie à Rome et reçut de nombreux témoignages d'admiration de la part de ses contemporains. On cite, parmi ses œuvres les plus estimées : une *Léda* et un *Antinous*, gravés sur diamant pour le roi de Portugal ; le *Portrait du cardinal Georges Spinola*, sur une agate onyx ; une copie de la *Méduse* de Solon, etc.

COSTANZO (Angelo di), seigneur de Cantalupo, historien et poète napolitain, né vers 1507, mort en 1591. Il consacra sa vie presque entière à l'histoire de son pays, qui n'avait pas encore eu d'historien sérieux, et donna, après quarante années de travail, une *Histoire du royaume de Naples*, souvent réimprimée, et qui a été insérée dans la grande collection des auteurs classiques (Milan, 1805). Comme poète, il a perfectionné le sonnet, genre traditionnel en Italie, et publié des *Hymnes* dont il existe plusieurs éditions, et qui lui assurent un rang distingué parmi les bons poètes de son siècle.

COSTANZO (Salvator), littérateur italien, né à Palerme en 1804. Il étudia le droit et se fit recevoir avocat à l'université de sa ville natale. Ses premiers essais littéraires furent quelques opuscules en faveur des victimes du choléra qui décima la Sicile en 1839. Il fonda ensuite un journal, le *Sicilien*, où il refusa

d'insérer des poésies officielles exaltant les exploits sanguinaires du fameux don Carretto, ministre de la police du gouvernement napolitain. Emprisonné, puis relâché sur l'ordre formel du roi, mais toujours menacé par les sourdes menées des chefs de la police, il émigra dans l'île de Malte, où il fonda le *Courrier maltais*, qui combattit sans relâche la dynastie bourbonnienne, bien que le consul napolitain eût offert une pension au journaliste. Plus tard, il se rendit à Alger, qu'il quitta bientôt pour aller à Madrid, où il résida jusqu'en 1860. Les principaux ouvrages de ce fécond écrivain sont : le *Pays et le gouvernement*, de Lamennais (Malte, 1845), traduction italienne avec une préface très-vive contre la politique et les vues de Louis-Philippe et du pape Grégoire XVI ; *Discours sur les vicissitudes politiques de la Sicile, depuis 1800 jusqu'en 1840* ; *La Paz*, capitale du haut Pérou, en italien ; *Opuscules politiques et littéraires* (Madrid, 1847), en espagnol ; *Grammaire italienne-espagnole* (Madrid, 1848) ; *Histoire de Cent ans* (1750-1850), de César Cantù, traduite en espagnol avec notes du traducteur (Madrid, 1856, 1 vol., 1^{re} édition ; 1858, 2 vol., 2^e édition, augmentée et revue) ; *l'Amphitryon de Plaute et l'Andrienne* de Térence (Madrid, 1859), traduction du latin en espagnol ; *Légendes américaines*, de D. José Güell y Renté (Paris, 1856), traduction de l'espagnol en italien ; *Histoire universelle depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, en espagnol (5 vol. ont été publiés). L'auteur de ce dernier ouvrage y saisis fréquemment l'occasion de comparer, par un parallèle, les faits saillants des annales du monde ancien et les faits contemporains qui présentent de l'analogie avec les premiers.

COSTANZO (Joseph-Aurèle), poète italien, né à Syracuse vers 1835. Il a débuté, à l'âge de vingt ans, par une ode touchante sur la mort de l'abbé Benini, et par d'autres poésies, sonnets et ballades, qui révélèrent un poète ; mais son plus beau morceau est le chant des *Souvenirs* (*le Ricordanze*), poésie intime. On remarque les passages sur l'antique Syracuse, sur les scènes politiques de 1848 et sur celles de 1859 et de 1860, et spécialement sur la régénération sicilienne. On retrouve dans ces poésies quelque chose du souffle des grands poètes de l'Italie.

COSTAR (Pierre), littérateur et bel esprit, né à Paris en 1603, mort au Mans en 1660. Quoique fils d'un chapelier qui demeurerait sur le pont Notre-Dame, à l'Ane rayé, il était très-vain et ne sortait que dans sa chaise. Il était en même temps extrêmement poli et doux, avec une pointe de stéopécisme. Lavardin, à qui il était attaché, ayant demandé l'évêché du Mans, Vincent de Paul, alors chef du conseil de conscience de la reine, lui répondit : « Il n'y faut pas songer tant que vous aurez chez vous un païen. » Ce païen possédait plusieurs bénéfices et un canonicat. Il débuta dans les lettres par censure l'ode de Chapelain au cardinal de Richelieu, puis demanda pardon à l'auteur et le proclama « le premier poète du monde pour l'héroïque. » Ami de Voiture, de Balzac, de Ménage, admis à l'hôtel de Rambouillet et dans les ruelles où les beaux esprits se rencontraient, il acquit une réputation que ne justifiaient guère les quelques écrits qu'on a de lui. Sa *Défense des œuvres de M. de Voiture* fit grand bruit et lui valut une pension de Mazarin. On a encore de lui : les *Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, correspondance farcie de citations, précieusement écrite, mais qui témoigne d'une certaine érudition littéraire ; des *Lettres*, également surchargées de citations en toutes langues, et qui semblent écrites uniquement pour employer des textes et exercer la faconde prétentieuse de l'auteur. Il s'y trouve de fausses lettres de Voiture, mort à cette époque ; *Recueil des plus beaux endroits de Martial*, avec un traité de l'épigramme (qui n'est autre chose qu'une traduction libre d'une dissertation de Nicole). Le *Journal des savants* de 1690 appelle Costar un grand homme. Le tome II des *Mémoires de littérature et d'histoire*, du P. Desmolets, contient deux Mémoires de Costar sur les littérateurs français et étrangers. Ce ne sont que des notes insignifiantes ou des éloges que la postérité n'a pas confirmés. On croit que ce double mémoire fut rédigé pour Mazarin.

COSTARD (George), savant anglais, né vers 1710, mort en 1782. Il fut vicaire de Twickenham. Il a publié plusieurs ouvrages estimés, notamment une *Histoire de l'astronomie appliquée à la géographie, à l'histoire et à la chronologie* (1767, in-4°).

COSTARD (Jean-Pierre), littérateur et libraire, né en 1742, mort à Paris en 1814. Il exerça la profession de libraire depuis 1769 jusqu'en 1788, époque où, par suite de mauvaises spéculations, il se vit contraint de quitter les affaires. Depuis ce temps, Costard trouva une existence malheureuse et mourut à l'hospice de Bicêtre. Costard avait cultivé la poésie et les lettres. Il publia des *Héroïdes* ; les *Amusements dramatiques* (1770, in-8°) ; l'*Ame d'un bon roi ou Choix d'anecdotes et pensées de Henri IV* (1776) ; *Lettres en vers et opuscules poétiques* (1789) ; enfin diverses compilations morales et religieuses, publiées sous le voile de l'anonymat.

COSTA-RICA (RÉPUBLIQUE DE), Etat indépendant de l'Amérique centrale, compris

entre 8° 20' et 11° 27' de latit. N., et entre 84° et 88° 30' de longit. O. ; il est borné au N. par la république de Nicaragua, à l'E. par la mer des Antilles et la Nouvelle-Grenade, au S. et à l'O. par l'Océan Pacifique. La superficie du territoire est évaluée à 2,300 lieues carrées du pays ou 58,743 kilom. carrés, et la population à 127,000 hab. Capitale, San-José.

Cet Etat est traversé par une ramification des Andes, qui forment plusieurs rameaux volcaniques, dont les plus remarquables sont situés au S.-E. de la pointe Dulce. Les cours d'eau les plus importants qui descendent de ces montagnes sont : le Ximénès, le Rabentazon, le Moin, le Rio-Dulce, l'Estrella et le Cartago. L'Océan offre des côtes rocaillieuses, sablonneuses et peu saines ; la mer des Antilles est bordée de savanes ou d'épaisses forêts plus malsaines encore en temps chaud. Les principaux ports de Costa-Rica sont ceux de Punta-Arenas, sur le golfe de Nicoya ; d'Esparza, sur l'Océan, et de Matona, sur la mer des Antilles.

Les principaux produits du pays sont, outre les denrées alimentaires ordinaires, le café, le cacao, le sucre de canne et quelques autres, propres aux contrées intertropicales. La production du café a été estimée, en 1857, à 110,000 quintaux de 46 kilogrammes ; en 1858, à 120,000 quintaux ; la culture de la canne à sucre et celle du cacao sont bien moins importantes. Ce sont ces denrées qui alimentent principalement le commerce d'exportation ; l'importation s'étend sur tous les produits manufacturés et sur le tabac. On estime à 6 millions de francs la valeur de l'importation. Le principal port du pays est Punta-Arenas, situé sur le Pacifique ; 50 à 60 navires, jaugeant 15 à 20,000 tonneaux, y entrent, et autant en sortent, en moyenne, tous les ans.

Ce pays fit d'abord partie des possessions espagnoles et dépendait de Guatemala. Lors de la déclaration d'indépendance, en 1821, il était moins avancé que d'autres parties des vastes possessions d'Espagne en Amérique ; mais, sous l'intelligente direction d'habiles présidents, sa population laborieuse a su acquiescer une aisance générale et quelques habitants ont même réussi à faire de grandes fortunes. En 1824, Costa-Rica fut reconnu comme un des Etats de l'Union centrale américaine ; en 1840, la fédération fut dissoute, et Costa-Rica resta indépendant. Cette petite république est divisée en six provinces : San-José, Cartago, Heredia, Alajuela, Murcia et Punta-Arenas. Des traités de commerce ont été conclus avec les trois villes hanséatiques en 1848, avec l'Angleterre en 1849. Une nouvelle loi fondamentale a été proclamée le 31 août 1848. Il n'y a ni esclaves ni classes privilégiées ; le pouvoir exécutif est confié à un président responsable, nommé pour six ans par l'élection à deux degrés, et ne pouvant être réélu sans intervalle ; un congrès de douze députés, élu de même pour six ans, et se renouvelant par moitié tous les trois ans, exerce le pouvoir législatif, et nomme sept magistrats, aussi pour six ans, afin de rendre la justice.

Les finances de ce petit Etat sont très-prospères ; il n'y a pas de dette publique, et les revenus dépassent 3 millions de francs, chiffre que les dépenses sont loin d'atteindre. C'est le monopole du tabac, la douane et en troisième lieu le produit des droits sur l'eau-de-vie qui fournissent le plus fort contingent au trésor. Il n'y a pas, à proprement parler, d'armée permanente : la milice se compose de 5,000 hommes, dont 200 sont appelés périodiquement pour le service des gardes. L'instruction publique est en voie de progrès ; la religion catholique est celle de tous les habitants nés dans ce pays.

COSTA-RICIEN, **IENNE** s. et adj. (ko-sta-ri-sien, iè-ne). Géogr. Habitant de l'Etat de Costa-Rica ; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les Costa-Riciens*. *La population costa-ricienne*.

COSTAYER v. a. ou tr. (ko-stè-é — rad. *coste*, qui s'est dit pour *côte*). Côtayer, accompagner. || Vieux mot.

COSTAZ (le baron Louis), ingénieur français, né à Champagne (Ain) en 1767, mort à Fontainebleau en 1842. Il se rendit à Paris, y professa les mathématiques, devint directeur des conférences à l'Ecole normale en 1795, examinateur pour l'Ecole polytechnique l'année suivante, et fut compris, en 1798, au nombre des savants attachés à l'expédition d'Egypte. Nommé bientôt après secrétaire adjoint de l'Institut du Caire, Costaz donna une relation du voyage entrepris à l'isthme de Suez, et fit partie de plusieurs commissions chargées de recueillir les matériaux qui ont servi à la publication du grand ouvrage sur l'Egypte. De retour en France, Costaz fut nommé membre du tribunal, et prit une part des plus actives à l'organisation de l'Ecole des arts et métiers. Depuis cette époque, il devint successivement préfet de la Manche (1801), intendant des bâtiments de la couronne (1809), directeur général des ponts et chaussées (1813), et enfin conseiller d'Etat (1814). On a de lui divers *Rapports faits au nom du jury central sur les produits de l'industrie française* ; des mémoires et des travaux insérés dans le grand ouvrage sur l'Egypte, etc. — Son frère, Claude-Anthelme Costaz, entra pendant la Révolution dans

l'administration militaire de l'armée des Alpes, puis devint chef de bureau au ministère de l'intérieur et chef de division au ministère des manufactures et du commerce. On a de lui : *Essai sur l'administration de l'agriculture, du commerce, des manufactures et des subsistances, suivi de l'historique des moyens qui ont amené le grand essor pris par les arts depuis 1793 jusqu'en 1815* (1818, in-8°).

COSTE s. m. (ko-ste). Bot. Syn. de *costus*.

COSTE s. m. (ko-ste — gr. *kostos*, nom d'un végétal). Bot. Genre de plantes, de la famille des zinzibéracées, comprenant des plantes herbacées, vivaces, propres aux régions tropicales du globe.

COSTE (Jehan), peintre célèbre, qui vivait au xiv^e siècle. Il était, dit-on, originaire de Normandie. Ses œuvres sont les premières que l'on connaisse où il ait été fait emploi de l'huile pour la peinture. Les pièces qui l'établissent consistent en lettres et chartes de Jehan le Bon, roi de France, et de son fils Charles, duc de Normandie, qui ont été publiées dans la *Bibliothèque de l'école des chartes*, les *Archives de l'art français*, le *Cabinet historique* et le *Nouveau Vasari de Florence* (*Vie d'Antonello de Messine*). Dès le troisième jour de son règne, le 29 septembre 1350, le roi Jean manda Jehan Coste et le chargea de peindre la grande salle, la chapelle, les chambres voûtées et d'autres appartements de son château de Vaudreuil, en Normandie. Ses lettres marquent que « le roi est très-désireux qu'il exécute ce travail lui-même. » D'autres lettres, portant la même date, enjoignent au vicomte du Pont-de-l'Arche et au verdier de la forêt de Bort de fournir, le premier, tout l'argent nécessaire et, le second, tout le bois dont le peintre avait besoin. Jehan, aussitôt l'ordre royal parvenu à sa connaissance, se rendit au château et composa de nombreuses histoires et images pour les endroits désignés ; mais, quand il en eut exécuté quelques-unes, l'humidité les altéra promptement, d'autant plus que le château était entouré d'eau et que les murailles étaient vieilles. D'un autre côté, le roi trouva les peintures si belles qu'il ordonna de refaire en or pur ce qui n'était qu'en étain doré, notamment la barbe et les cheveux des personnages. Ces travaux coûtaient de grosses sommes, et Jehan devait nourrir ses gens, qui étaient nombreux, et fournir l'or et les couleurs nécessaires. Le roi, voulant pourvoir à ses besoins, ordonna, par nouvelles lettres, au vicomte du Pont-de-l'Arche et autres trésoriers de France de livrer à son peintre autant d'or et d'argent monnayé que celui-ci en aurait besoin. Le vicomte du Pont-de-l'Arche montra beaucoup de mauvais vouloir à l'égard de Jehan Coste. Tracassé sans cesse par des hommes jaloux de la faveur dont il jouissait auprès du roi, obligé de vaquer continuellement à ses travaux, de chercher dans un livre ses sujets et d'aller à Paris pour acheter ses couleurs, le peintre tomba malade. Il était étranger d'ailleurs à toute comptabilité, *computorum et monetarum ignarus*, et, n'ayant pas de clerc pour le remplacer, il ne pouvait rendre de comptes. Le roi, pour mettre un terme aux retards que ces difficultés occasionnaient, commanda à ses gens, par lettres du mois de mars 1350, de croire son peintre sur parole et de ne jamais l'inquiéter pour ses comptes ; la maladie de Jehan Coste étant grave et longue, il lui adjoint, pour terminer son entreprise, un certain Girart d'Orléans, autre peintre de cette époque. Ce Girart devait déjà d'un certain âge, car, dès 1339, Louis de Chailillon, comte de Blois, avait fait payer à « Girart d'Orléans, peintre, » demeurant à Paris, une somme pour la façon d'un litier. Girart d'Orléans conclut, en mars 1355, avec le dauphin Charles, un marché assez important pour que nous le reproduisions ici ; car, outre qu'il parle nettement de l'emploi de l'huile, il énumère quelques-uns des travaux faits et ceux qui restaient à exécuter.

« C'est l'ordonnance de ce que je, Girart d'Orléans, ai cautié à faire par Jehan Coste, au chasteil du Val de Reuil, sur les ouvrages de peinture qui y sont à parfaire, tant en la sale comme ailleurs, du commandement de Monseigneur le duc de Normandie, l'an de grâce mil ccc cinquante-cinq, le jour de Notre-Dame, en mars.

» Premièrement, pour la sale assoufir, en la manière qu'elle est commencée ou mieux ; c'est assavoir : parfaire l'ystoire de la vie de Cesar, et au-dessous, en la dernière liste, une liste de bestes et d'images, ainsi comme elle est commencée.

» Item, en la galerie, à l'entrée de la sale en laquelle est la chace, parfaire ainsi comme est commencée.

» Item, la grant chapelle, fere des ystoires de Notre-Dame, de sainte Anne et de la Passion, entour l'autel ce qui en y pourra estre fait.

» Item, pour le dossier ou table dessus l'autel, iii hystoires ; c'est assavoir : au milieu, la Trinité, et en l'un des costez, une hystoire de saint Nicolas, et en l'autre, de saint Loys ; et au dessous des hystoires, du tour de la chapelle, parfaire de la manière de marbre, ainsi comme il est commencé.

» Item, l'entreclos, qui est au milieu de la chapelle, estanceler et noter de plusieurs couleurs estancelées.

• Item, l'oratoire qui joint à la chapelle paroissiale; c'est assavoir: le couronnement qui est au pignon avec grant quantité d'anges, et l'Annonciation qui est à l'autre costé.

• Et en vii arches, qui y sont vii ymages; c'est assavoir: en chascun archet un ymage et les visages qui sont commenciez, parfaire tant de taille comme de couleurs, et les draps, drapez, nuier et parfers, et une pièce de merrein qui est au-dessous des arches, armoirier de bonne armoirie ou de chose qui le vaille.

• Et toutes ces choses dessus divisées seront faites de fines couleurs à l'huile, et les champs de fin or enlevé, et les vestements de Notre-Dame de fin azur, et bien et loialement toutes ces choses vernissées, et assouffies entièrement sans aucune defaillance.

• Et fera, ledit Jehan Coste, toutes les œuvres dessus dictes, et trouvera toutes les choses nécessaires à ce, excepté busche à ardoir et liz pour hosteler, ly et ses gens, en la manière que l'on ly a trouvé au temps passé. Et, pour ce faire, doit avoir 600 moutons, desquels il aura les 200 à présent sur le terme de Pasques, et 200 à la Saint-Michel prochainement venant, et les autres 200 au terme de Pasques après en suivant.

• Accordé et commandé par Monsieur le duc de Normandie, au Val de Reuil, le xxve jour de mars mcccclv.

• MAREUIL.

On voit par ce texte qu'il s'agissait non seulement de peintures murales, mais surtout de statues, peintes, et plusieurs savants ont cru reconnaître, de nos jours, le triptyque dont il est fait mention dans le marché de Girard d'Orléans, dans un groupe de pierre du milieu du xiv^e siècle, peint à l'huile et « représentant la Trinité sous les traits du Père éternel tenant sur ses genoux le Fils crucifié, au-dessus duquel plane la colombe représentant le Saint-Esprit, » groupe conservé dans l'église de Vaudreuil.

Il est présumable que ces travaux furent terminés vers 1358. On n'a point sur Jehan Coste de pièces postérieures à 1355, et il était mort avant 1391, car on ne le trouve pas dans les statuts de cette année. Quant à Girard d'Orléans, en 1379 il était mort, et devait avoir été riche, car M. Monteil, dans un inventaire de l'église du Saint-Sépulchre, à Paris, a trouvé au fol. 33^{ro} (1379) : « Item, en la dessus dicté chapelle a une fondation fondée d'une châtellenie qui fonda feu Girard d'Orléans, peintre du roi, chargée en III messes la semaine. »

M. de Montaiglon, dans les *Archives de l'art français*, a émis l'idée que le portrait du roi Jean, conservé au musée des souverains, et qui présente la trace traînée des poulx d'un pinceau épais, pourrait bien être une œuvre de Jehan Coste.

COSTE (Olivier DE), dit frère *Hilarion*, biographe, né à Paris en 1595, mort en 1661. Il entra dans l'ordre des minimes. Très-instruit et très-laborieux, il composa un grand nombre d'ouvrages, où l'on trouve des choses curieuses, mais qui sont écrites en un style diffus, sans méthode et sans aucune espèce d'esprit critique. Parmi ses compilations, nous citerons : *Histoire catholique où sont décrits les vies, faits et actions héroïques, et signales des hommes et des dames illustres qui, par leur piété ou sainteté de vie, se sont rendus recommandables au xvi^e et au xvii^e siècle* (1625, in-fol.); les *Éloges et les vies des rois, des princesses et des dames illustres* (1630, 2 vol. in-4°); les *Vrais portraits des rois de France* (1636, in-fol.); le *Parfait ecclésiastique, etc.*, le plus curieux de ses ouvrages.

COSTE (Pierre), écrivain critique et traducteur français de Locke, né à Uzès (Gard) en 1668, mort à Paris le 24 janvier 1747. Il était d'une famille de protestants, et fut obligé, à ce titre, de s'expatrier lors de la révocation de l'édit de Nantes en 1685. Il se réfugia en Angleterre, où il fut recherché par les hommes les plus distingués de ce pays dans la politique et dans les lettres, notamment par lord Shaftesbury et les hommes d'Etat de son entourage. Il avait eu de bonne heure l'occasion de connaître Locke et, par son entremise, Mme Masham, fille de Hobbes. On doit à ses relations avec le fondateur de la doctrine sensualiste ses traductions : de l'*Essai sur l'entendement humain* (Amsterdam, 1700, 1 vol. in-4°), et dont la meilleure édition est celle qui fut publiée, en 1729, à Amsterdam; Coste est d'ailleurs le seul traducteur de Locke; des *Pensées sur l'éducation des enfants* (Amsterdam, 1698, 1 vol. in-12); du *Christianisme raisonnable*, dont Coste publia la première partie en 1696 et la seconde en 1703, avec le titre : *Que la religion chrétienne est très-raisonnable*, ce qui était dénaturer, dans l'intérêt du livre auprès du public français, la pensée intime qui avait présidé à l'œuvre de Locke; des *Discours sur l'amour divin*, par Mme Masham (Amsterdam, 1700, 1 vol. in-12). Les relations de Coste, en Angleterre, l'engagèrent encore à traduire : *Francisci Redi de animalculis vivis quæ in corporibus animalium vinorum reperiuntur observationes ex Hetrusci latine fecit P. Coste* (Amsterdam, 1708, 1 vol. in-12, 26 pl.); *Essai sur l'usage de la raillerie*, par lord Shaftesbury (Amsterdam, 1710, 1 vol. in-12); *Traité d'optique*, par Newton (Amsterdam, 1720, 2 vol. in-12). On lui doit encore la traduction en français de : *Hieron ou de la Condition des rois*, par Xénophon

(Amsterdam, 1711, 1 vol. in-8); des *Captifs*, comédie de Plaute, texte en regard, avec beaucoup de notes; des remarques sur la traduction des *Œuvres d'Horace*, du P. Tarteron (Amsterdam, 1710, 2 vol. in-12); une édition également annotée des *Essais de Montaigne* (Londres, 1724, 3 vol. in-4°), et une autre des *Fables de La Fontaine* (Paris, 1743, in-12), ainsi que des *Commentaires* sur Théophraste et La Bruyère. Quoique estimées, les éditions de Coste ne sont pas définitives et sont aujourd'hui remplacées. Ses traductions, quoique incorrectes et dépourvues de précision, sont restées. S'il avait traduit quelque roman obscène ou quelque ouvrage de littérature légère, il aurait trouvé des concurrents; mais les ouvrages sérieux, écrits dans une langue étrangère, trouvent à peine en France l'écoulement d'une traduction, fut-elle excellente, et celles de Coste n'étaient pas excellentes.

Comme écrivain, on lui doit : *Défense de La Bruyère contre Bonaventure d'Argonne* (1702); une *Vie du grand Condé* (1693, 1 vol. in-4° et 2 vol. in-12). On estime assez la *Défense de La Bruyère*, qu'on a jointe à plusieurs éditions des *Caractères*; elle est cependant mal écrite. La *Vie du grand Condé* a moins de valeur. Coste était un compilateur habile, mais n'avait ni le style ni l'étendue d'esprit nécessaires pour écrire une histoire ou une biographie de grand homme. Coste a encore inséré dans des recueils périodiques un grand nombre d'articles dont on peut trouver la liste dans la première édition des *Lettres de Bayle*.

A consulter sur lui : Bayle, *Œuvres diverses*; le P. Lelong, *Bibliothèque de la France*; Gouget, *Bibliothèque française*; Quérard, *France littéraire*; enfin, une excellente notice en tête de l'édition de 1748 de l'*Histoire du prince de Condé*.

COSTE, écrivain français, né à Toulouse, mort en 1759. Il a laissé quelques écrits, entre autres : *Dissertation sur l'antiquité de Chaillot* (1736), et *Projet d'une histoire de la ville de Paris sur un nouveau plan* (1739, in-12), piquante satire contre les érudits minutieux.

COSTE, pasteur du Désert en 1752. Il appela aux armes les montagnards des Cévennes, pour repousser les dragons qui venaient, sous la conduite de trois curés, enlever les enfants à leurs parents. Plus prudents, et craignant de grands malheurs, les autres pasteurs du Languedoc apaisèrent les esprits exaltés; mais ils n'osèrent pas déposer leur courageux collègue. Coste en avait fait assez pour être condamné à mort, dans ce temps de persécutions religieuses; on l'engagea seulement à s'expatrier, et il se retira en Angleterre.

COSTE (Jean-François), médecin français, né à Ville (Ain) en 1741, mort en 1819. Il étudia la médecine à Paris, sous Astruc et Antoine Petit, se fit recevoir docteur à Valence (1763), et eut l'occasion, pendant une épidémie qui ravageait le pays de Gex, de faire la connaissance de Voltaire. Ce grand homme le recommanda à M. de Choiseul, qui le nomma, en 1769, médecin de l'hôpital militaire de Versoy. En 1772, Coste passa, avec le même titre, à Nancy. Huit ans plus tard, il partit pour l'Amérique, en qualité de premier médecin de l'armée française, envoyée pour prendre part à la guerre de l'Indépendance. Le dévouement et l'activité qu'il déploya dans ce poste lui valurent l'amitié de Franklin et des témoignages de haute estime de la part de Washington. De retour en France en 1783, Coste reçut une pension de 3,000 francs, puis devint successivement médecin de l'hôpital de Calais, premier médecin consultant des camps, inspecteur des hôpitaux de l'Ouest, premier médecin des armées et membre du conseil de santé. De 1790 à 1792, il remplit l'importante et périlleuse fonction de maire de Versailles. Nommé médecin en chef des Invalides en 1796, il fut, de 1803 à 1807, médecin en chef de l'armée des côtes et de la grande armée. A partir de cette époque, il prit un repos nécessaire par l'affaiblissement de sa santé et par son âge. Outre des brochures, des mémoires, des articles insérés dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, une traduction des œuvres du docteur Mead, etc., on a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Du genre de philosophie propre à l'étude et à la pratique de la médecine* (1774, in-8°); *Essai botanique, chimique et pharmacologique sur les plantes indigènes substituées avec succès à des végétaux exotiques* (Nancy, 1776); *Du service des hôpitaux militaires ramenés aux vrais principes* (Paris, 1790), un des meilleurs écrits de l'auteur; *Vues générales sur les cours d'instruction dans les hôpitaux militaires* (Paris, 1796); *Notes sur les officiers de santé de la grande armée morts en Allemagne depuis le 1^{er} vendémiaire an XIV jusqu'au 1^{er} février 1806* (Augsbourg, 1806), etc.

COSTE (Urbain), médecin français, petit-fils du précédent, né à Amiens en 1793, mort à Paris en 1828. Il devint, grâce à son aïeul, professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Lille, fit, en 1823, la campagne d'Espagne, et, peu de temps avant sa mort, fut nommé médecin des Invalides. Coste n'a pas laissé d'ouvrages importants, mais il a été un habile critique. Il suffit, pour s'en assurer, de lire les nombreux articles qu'il a insérés dans la *Bibliothèque médicale*, dans le *Journal universel des sciences médicales*, et même dans le *Journal des Débats*. Tous sont remarquables

par leur style vigoureux et élégant, par leur teinte philosophique. On y reconnaît un esprit élevé, mais souvent acerbe dans ses critiques, quelquefois même intolérant, surtout lorsqu'il s'agit de matières où se trouvaient compromises la spiritualité de l'âme et la religion, qu'il fit profession de défendre toute sa vie. Coste fut un des grands admirateurs de Broussais; il embrassa son système de l'*irritation*, et s'en fit le défenseur opiniâtre. Toutefois, il en abandonna le principe le plus général, qui blessait ses convictions religieuses, celui par lequel on doit reconnaître l'identité des propriétés, des forces de la matière vivante, avec cette matière elle-même, et par lequel on ne doit introduire dans la physiologie que des mots qui représentent des idées positives. Ce principe, il ne voulut jamais l'admettre lorsqu'il s'agit du phénomène de l'entendement, quoiqu'il l'admit pour les phénomènes organiques ordinaires. Coste préparait une *Philosophie médicale* et une traduction d'Hippocrate, lorsqu'il mourut à peine âgé de trente-cinq ans. Outre ses nombreux articles, on a de lui : *Observations sur la campagne d'Espagne* en 1823, pour servir à l'histoire de la médecine militaire (Paris, 1825, in-8°).

COSTE (Claude-Louis), littérateur français, né à Besançon en 1768, mort dans cette ville en 1834. Il exerça d'abord la profession d'avocat, qu'il abandonna pour se livrer à la culture des lettres, et il obtint, en 1786, le prix d'éloquence à l'Académie de Besançon. En 1792, Coste fut nommé procureur de la commune dans sa ville natale. Il devint plus tard bibliothécaire de l'Ecole centrale, s'attacha à former un cabinet d'antiquités, et s'occupa beaucoup de recherches historiques, ce qui le mit en rapport avec beaucoup de savants, notamment avec Millin. On a de lui, outre des mémoires sur l'ancienne navigation des rivières du Doubs, de la Saône, du Rhône, etc., une *Lettre sur l'origine des diptères consulars* (1802), et un *Essai sur les progrès et le génie de la langue française* (Venise, 1808, in-8°).

COSTE (Xavier-Pascal), architecte français, né à Marseille en 1789. Il reçut les leçons de Finchaud, suivit les cours de l'Ecole des beaux-arts à Paris, puis entra comme architecte au service du vice-roi d'Egypte. Pendant son séjour dans ce pays (1818-1827), M. Coste exécuta un grand nombre de travaux importants. Il y établit des moulins à poudre, une fabrique de salpêtre, près de Memphis, éleva les tours de la ligne télégraphique du Caire à Alexandrie, reconstruisit la forteresse d'Aboukir, fit creuser le canal de navigation appelé El-Mahmoudyeh, qui va d'Alexandrie au Nil, celui de Bonyeh, dans la province de Mansourah, etc., ainsi qu'un grand nombre de canaux d'irrigation, de ponts, etc. De retour en France, M. Coste donna les plans de deux églises, qui ont été construites à Marseille; puis fit partie, comme savant, de l'ambassade de France en Perse, en 1840 et 1841. M. Coste a publié, sous le titre d'*Architecture arabe ou monuments du Caire dessinés et mesurés pendant les années 1820, 1821 et 1822* (Paris, 1827, in-fol.), un magnifique ouvrage, contenant 66 planches, avec un texte explicatif de chaque monument et un précis sur l'histoire des califes d'Egypte. On lui doit en outre une grande *Carte de la basse Egypte*, en 4 feuilles, dont il a donné une réduction en 1830. M. Coste a exposé aux Salons de 1832 et 1835, des dessins coloriés représentant des monuments arabes; enfin il a eu une part de collaboration dans le *Voyage en Perse* de M. Flamin (1843-1853, 2 vol. in-8° et 6 vol. in-fol., avec planches).

COSTE (Jacques), journaliste français, né en 1798, mort à Paris en septembre 1850. Il a joué un rôle important dans la révolution de 1830. Acquéreur, dès 1823, des *Tablettes universelles*, sortes d'annales qui végétaient, il entreprit de leur communiquer la vie en leur donnant un caractère de polémique active et quotidienne, et d'y grouper les forces vives de la presse, les jeunes écrivains de cette époque, alors disséminés un peu partout. Ce recueil devint aussitôt le point de ralliement des trois groupes, ou, pour parler le langage de M. de Rémusat, des trois *pelotons* qui formaient le corps de la jeune milice doctrinaire. Il eut en M. Thiers un chroniqueur attentif, pénétrant et moqueur, qui décocha, à l'adresse du pouvoir, dans un bulletin politique signé *** des épigrammes qui ne tardèrent pas à incommoder en haut lieu. Le ministère résolut donc de se débarrasser d'un censeur dont le succès allait grandissant. La chose lui fut aisée, et ce fut à prix d'argent que les *Tablettes* vendirent leur silence, si nous en croyons une feuille du 23 janvier 1824, où se trouvent rapportées les circonstances qui donnèrent lieu à cette « négociation », dont l'issue causa un sentiment de surprise et de déplaisir à tous ceux qui s'étaient plu à trouver dans les *Tablettes* une expression éloquentes et franche de leurs opinions. A ce recueil, paraît-il, avait attribué à M. Pozzo-di-Borgo un propos qui eût été de nature à compromettre aux yeux de son souverain ce personnage important. Irrité, M. Pozzo-di-Borgo demanda la suppression des indiscrettes tablettes, et la question fut alors agitée de savoir comment on parviendrait à donner satisfaction au diplomate russe. En cette conjoncture, un fonctionnaire, qui avait dans ses attributions le département des mœurs, fut d'avis qu'avec

de l'argent on atteindrait facilement et sans esclandre le seul but que l'on devait se proposer, c'est-à-dire le silence d'un organe de l'opposition devenu gênant. En conséquence, on prévint le propriétaire des *Tablettes* de la suppression inévitable de son recueil, s'il ne consentait point à un arrangement. Le propriétaire déclara qu'il était endetté de 30,000 fr. On lui en adjugea 180,000, et les *Tablettes* devinrent une propriété ministérielle, au grand scandale du public et des rédacteurs, qui, en informant le public, par une lettre, des motifs de leur retraite, se retirèrent. Le *Journal des Débats*, que Chateaubriand, alors ministre, inspirait, ajoutait, après avoir démenti le récit du fait que nous venons de résumer : « Le propriétaire des *Tablettes* a trouvé à propos de les vendre; il a cru que ses intérêts valaient mieux que ses opinions : c'est une affaire à débattre entre lui et ses amis. » Les *Tablettes* ainsi amorties vécurent à peine deux mois. Nous retrouvons bientôt Coste à la tête d'un des principaux organes du tiers-parti, le *Temps*, dont il était à la fois le fondateur et le gérant, et qu'il alimentait principalement d'articles de finance. Le *Temps* avait voulu être un journal encyclopédique; malgré d'ingénieuses combinaisons, malgré la collaboration d'écrivains éminents et le concours d'un grand nombre de députés, malgré le zèle et l'activité de son créateur, il succomba, après avoir dévoré plus d'un million de capital à ses actionnaires. On a de ce publiciste : *Considérations sur la commande* (1841); *Comptoir commercial* (1842); *Mode d'organisation du travail* (1845), etc., ouvrages qui rappellent la part que leur auteur, après l'abandon du *Temps*, avait eue dans diverses entreprises industrielles dont les fortunes furent très-diverses et ne le conduisirent pas au but qu'il poursuivait toujours à l'état de rêve : le repos et la richesse qui le donne. Homme intelligent et habile, « qui croyait sincèrement au triomphe de la liberté », Coste eût joué un rôle plus important, au dire de M. Eugène Hatin (*Histoire politique et littéraire de la presse*, t. VIII), « si, dans la presse, il n'eût pas cherché le succès spéculatif plutôt que le succès moral. » Il était chevalier de la Légion d'honneur, décoré de Juillet, et de plus membre d'un ordre plus rare aujourd'hui que celui de la Jarretière ou de la Toison d'or : il avait la médaille spéciale qui fut décernée, après 1830, aux quarante signataires de la protestation des journalistes contre les ordonnances de juillet. Tête ardente et nature énergique, esprit toujours vert et toujours actif, l'ancien fondateur du *Temps* était en visite chez un de ses amis, rue de Flourens; il s'était installé, avait causé longuement, avec animation, selon son habitude; enfin il prend congé, se retire, et, à peine dans l'escalier, tombe frappé d'un accès foudroyant de l'hypermorphie du cœur dont il souffrait depuis quelque temps déjà. On le relève, il était mort.

COSTE (Jean-Jacques-Marie-Cyprien-Victor), naturaliste français, né à Castries (Hérault) le 10 mai 1807. Il vint de bonne heure à Paris, et dirigea ses études vers les sciences naturelles; il s'appliqua particulièrement à l'embryologie, jusqu'à alors peu cultivée en France, mais bien connue des Allemands, qui déjà y avaient obtenu des succès. Les travaux qu'il publia en 1834 attirèrent sur lui l'attention de l'Académie des sciences, qui lui décerna une médaille d'or pour ses *Recherches sur la génération des mammifères, suivies de recherches sur la formation des embryons* (1834, in-4°, avec 5 planches, faites en collaboration avec M. Delpsch). A quelque temps de là, il fut appelé à enseigner cette science au Muséum d'histoire naturelle, et plus tard on créa pour lui, au Collège de France, la chaire spéciale qu'il occupa. Son premier cours fut publié par les soins de MM. P. Gervais et Victor Meunier : *Embryogénie comparée, cours sur le développement de l'homme et des animaux fait au Muséum d'histoire naturelle* (Paris, 1837, in-4°, avec planches). Depuis cette époque, il a publié, sur le même sujet : *Ovologie du kangourou*, mémoire en réponse aux lettres adressées par le naturaliste anglais Robert Brown à l'Académie des sciences (Paris, 1838); *Histoire générale et particulière du développement des corps organisés*, publiée sous les auspices du ministre de l'instruction publique (Paris, 1848-1855, 3 vol. in-4°, avec 50 planches grand in-plano, gravées en taille-douce, imp. en couleur et accompagnées de contre-épreuves portant la lettre).

Le 10 février 1851, M. Coste fut élu membre de l'Académie des sciences, en remplacement de de Blainville. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Dans ces dernières années, M. Coste s'est beaucoup occupé d'une question fort importante, et qui a rendu son nom populaire; nous voulons parler de la *pisciculture*, art de multiplier les poissons au moyen d'une fécondation artificielle des œufs par la laitance des mâles. La pisciculture, dont quelques savants intrépides font remonter l'origine jusqu'au moyen âge, aurait été, selon d'autres, imaginée et pour la première fois mise en pratique vers 1750 par un Allemand nommé Jacobi. Les expériences de ce savant furent reprises industriellement en Angleterre par M. Shaw en 1837, et par M. Boccini en 1841, et devinrent même l'objet d'une récompense nationale de la part du gouvernement anglais. Ces faits

étaient restés peu connus en France jusqu'en 1848, époque où M. de Quatrefores les rappela à l'Académie. Chez nous, la pisciculture n'a été pratiquée que de nos jours, par deux cultivateurs des Vosges, MM. Gehin et Remy, qui formèrent à leurs frais, en 1842, un établissement pour la multiplication des truites. Sur les rapports de MM. Coste et Milne Edwards, le gouvernement fit les avances nécessaires pour l'application en grand de cette industrie, et, en 1851, fut créée à Huningue une piscine modèle qui fournit, en deux ans, 600,000 saumons ou truites pour l'ensemencement du Rhône. M. Coste se livra, de son côté, à des multiplications de races nouvelles, qu'il éleva dans des bassins au Collège de France, et en 1855 il fut chargé d'empoisonner le lac et la rivière du bois de Boulogne. M. Coste est aujourd'hui inspecteur de la pêche côtière maritime. Sur ce sujet, on a de M. Coste d'importants travaux, qui se trouvent dans les *Comptes rendus* et les *Mémoires* de l'Académie des sciences (1852 et suiv.). Nous citerons aussi ses *Instructions pratiques sur la pisciculture* (1853, in-18; 2^e édit., 1856); son *Voyage d'exploration sur le littoral de la France et de l'Italie* (1855, gr. in-4^e et cartes), récit d'une mission officielle qui contient des renseignements fort curieux et pleins d'intérêt sur les industries similaires du lac Fusaro, de Marennes, de Comacchio et de l'anse d'Aiguillon.

COSTE (Bertrand de LA), aventurier et visionnaire français. V. LA COSTE.

COSTE D'ARNOBAT (Charles-Pierre), littérateur français, né à Bayonne en 1732, mort en 1808, il abandonna la carrière des armes pour se livrer à la littérature, publia des articles sur la littérature espagnole dans le *Journal étranger*, visita la Hollande (1774), puis l'Angleterre, vécut dans la retraite pendant la Révolution, et donna ensuite divers morceaux sur le théâtre. Coste d'Arnobat a publié, sans nom d'auteur, plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Lettres sur le voyage d'Espagne* (1758, in-4^e), dans lesquelles il attaque vivement les mœurs des moines; *Voyage au pays de Bambouk* (Bruxelles, 1789); *Lettres aux grands* (1789, in-12); *Mémoires de Marie-Françoise Dumesnil* (1800, in-8^o), dans lesquels il défend cette artiste contre les attaques de Mlle Clairon, et porte sur nos spectacles un jugement des plus judicieux; *Nouvelles imitées de Cervantes et autres auteurs espagnols* (Paris, 1789, 2 vol.); *Essai sur de prétendues découvertes modernes, dont la plupart sont âgées de plusieurs siècles* (Paris, 1803), etc.

COSTÉ, ÉE (ko-sté — du lat. *costa*, côte). Hist. nat. Qui est muni de côtes ou élévations saillantes; qui est marqué de raies transversales figurant des côtes.

COSTÉ (César-Augustin), en latin *Cottaeus* ou *Cotta*, poète français du XVII^e siècle. Il était très-habile dans tous les exercices du corps, et se vantait, dit D. Liron, d'avoir toujours remporté le prix sur ses compagnons, même sur le roi Henri III. Il apprit l'art de la poésie sous Dorat, et fut un des amis de Dubartas. On a de lui des vers latins et des vers français, qu'on trouve dans le *Tumulus* de Turnèbe, dans les œuvres de Ronsard, de Dubartas, etc. La plus remarquable de ses compositions est un petit poème latin intitulé : *Nympha vivaria, seu Castellodunensis agri descriptio* (Paris, 1614, in-8^o), dans lequel il donne une description du Dunois, où il avait longtemps vécu.

COSTÉ (François-Auguste), capitaine de vaisseau, major de la marine, né au Havre en 1780, mort à Paris le 26 février 1846. Il publia, après sa mise à la retraite, plusieurs ouvrages sur la navigation, entre autres : *Manuel du grément* (1826); *Exercice de la manœuvre des bâtiments de guerre* (1831), et une *Description nautique de la rade, des passes et des ports militaires et du commerce de Cherbourg* en 1843, publiée, ainsi que divers autres travaux, dans les *Annales maritimes et coloniales*.

COSTEL s. m. (ko-stèl). Argot. Maquereau, pourvoyeur d'une maison de filles.

COSTEL (Jean-Baptiste-Louis), pharmacien et chimiste français, né à Meaux en 1729, mort à Paris en 1800. Il fut un des élèves de Rouelle l'aîné, servit comme aide-major pendant la guerre de Sept ans, puis devint professeur au Collège de pharmacie à Paris. Costel a fait faire quelques progrès à la chimie, et contribué notamment à faire connaître l'acide formique. On lui doit quelques mémoires, une traduction des *Œuvres posthumes d'André Sigismond Margraff*, chimiste allemand, etc.

COSTELLARIA s. m. (ko-stèl-la-ri-a). Moll. Sous-genre de gastéropodes, établi dans le genre mitre.

COSTELLO (Louisa STUART), femme de lettres anglaise, née en Irlande en 1815. Elle a consacré la plus grande partie de son temps à cultiver les lettres et à voyager. On lui doit des romans : les *Prisonniers de la reine* (1841); *Gabrielle* (1843, 3 vol.); *Jacques Cœur* (1847, 3 vol.); *Clara l'âne* (1848), etc.; des ouvrages littéraires : *Choix de morceaux d'ancienne poésie française* (1843); *Souvenirs de dames anglaises célèbres* (1844); enfin, des récits de voyage : *Pèlerinage en Autriche* (1842); le *Départ et les Pyrénées* (1844); *Voyage à Venise, aller et retour* (1846), etc.—Son frère, Dudley

COSTELLO, a collaboré à divers recueils anglais et publié une *Excursion à travers la vallée de la Meuse* (1845).

COSTEMENT s. m. (ko-ste-man—rad. *coster*, pour *coûter*). Coût, dépense. « Vieux mot.

COSTENOBLE (Charles-Louis), acteur et auteur dramatique allemand, né à Herford (Westphalie) en 1769, mort à Prague en 1837. Il quitta son oncle, chez qui il apprenait l'état de boulanger, pour se mêler à une troupe de comédiens ambulants dont il partagea la vie aventureuse et la misère (1790). De retour dans sa famille, il étudia la musique, puis fut entraîné de nouveau par son goût irrésistible pour le théâtre. Flein de verve et de naturel, il joua avec succès les rôles comiques à Hambourg (1800), dans différentes villes, et enfin à Vienne (1818), où il finit par être régisseur de théâtre. Costenoble composa plusieurs pièces de théâtre, dont quelques-unes eurent beaucoup de succès. Nous citerons, entre autres : *L'Oncle défunt*, le *Navfrage*, la *Disposition testamentaire*, *L'Amour vient en aide*, etc.

COSTEO ou **COSTEUS** (Giovanni), médecin italien, né à Lodi, mort à Bologne en 1581. Il professa la médecine avec un grand succès aux universités de Turin et de Bologne, et publia un assez grand nombre d'écrits, dont les principaux sont : *De venarum mœstacurum usu* (Venise, 1565, in-4^e); *Tractatus de universalium stirpium natura* (1578, in-4^e); *De igneis medicinis presidiis* (Venise, 1593), le plus estimé de ses ouvrages; *De morbis puerorum et mulierum* (1604, in-4^e), etc.

COSTRO (Gian-Francesco), médecin et jurisconsulte italien, qui florissait vers le milieu du XVII^e siècle, parent du précédent. Il fut d'abord professeur de médecine à Padoue, puis s'adonna à la jurisprudence qu'il enseigna à Bologne. Il a publié, entre autres ouvrages : *Miscellaneorum dissertationum decem* (Pavie, 1659, in-12); *De voluntariis, involuntariis et non voluntariis actibus*, ouvrage qui eut du succès.

COSTER v. n. ou intr. (ko-sté). Ancienne forme du mot *coûter*.

— Jeux. Se dit, au jeu de quintille, d'un joueur en cheville, qui, ayant une carte-roi et une autre inférieure, jette celle-ci plutôt que celle-là, parce qu'il espère que la carte supérieure à celle qui n'est pas roi ne se trouvera pas dans la main de son adversaire.

COSTER (Laurent), typographe, né à Harlem vers 1370, mort vers 1440. Les Hollandais lui attribuent l'invention de l'imprimerie. Suivant une tradition consignée dans la *Datavia* d'Adrien Junius (Leyde, 1588), Coster, se promenant dans un bois voisin de Harlem, eut la pensée de former des lettres avec des caractères mobiles des versets de la Bible et des préceptes moraux pour l'instruction de sa famille. Encouragé par le succès, il poursuivit ses expériences plus en grand, prit des ouvriers, et enfin imprima des livres, parmi lesquels il faudrait ranger la rareté bibliographique connue sous le titre de *Speculum humanæ salvationis*. Un de ses ouvriers, Jean Fust ou Gens Fleich, frère aîné de Gutenberg, s'enfuit pendant une nuit de Noël en emportant des outils et des caractères, et alla établir une imprimerie à Mayence. Tel est le récit sur lequel s'appuient ceux qui ont voulu contester à Gutenberg l'honneur de l'invention de l'imprimerie. Il est à remarquer, sans entrer d'ailleurs dans d'autres considérations, que l'histoire ou la légende rapportée par Junius, et où il est parlé pour la première fois de Coster, est de 128 ans postérieure à la date assignée pour la mort de ce personnage. De nos jours, cette thèse si longuement débattue a été reprise par un érudit compétent, M. Auguste Bernard, qui admet l'existence de Coster et de ses tentatives typographiques, mais qui reconnaît d'ailleurs que c'est à l'école de Mayence et non à celle de Harlem que l'humanité doit la révélation de l'art typographique. Les Hollandais, qui ont fait de cette question, peut-être insoluble, un point d'honneur national, avaient élevé une statue à leur problématique compatriote en 1622. Ils lui en ont érigé une nouvelle à Harlem en 1856.

COSTER (Jean), écrivain ecclésiastique belge, né à Louvain en 1515, mort en 1559 dans cette ville, où il fut prieur des chanoines réguliers du Val-Saint-Martin. Il reçut le surnom de *Columba* (la Colombe), à cause de son excessive douceur. On a de lui des commentaires de plusieurs ouvrages, notamment des *Œuvres* de saint Ambroise.

COSTER (François), surnommé *Mallens hœreticorum* (le Maître des hérétiques), théologien belge, né à Malines en 1531, mort à Bruxelles en 1619. Il entra dans l'ordre des jésuites, se livra à l'enseignement, puis à la prédication, et se signala par l'ardeur de son zèle dans ses attaques contre les protestants. Il a composé en latin et en flamand un assez grand nombre d'ouvrages de controverse et de piété, dont les principaux sont : *Enchiridion controversarium* (Cologne, 1600, in-8^o) et *Institutionum christianarum libri IV* (Anvers, 1604).

COSTER (Samuel), poète hollandais, fondateur du théâtre d'Amsterdam, florissait dans cette ville dans la première moitié du XVII^e siècle.

cle. La date de sa naissance, qu'on place vers 1585, et celle de sa mort, sont également douteuses. Coster était un médecin qui, pendant un demi-siècle, fut attaché à l'hôpital d'Amsterdam. Il résolut de purger la scène des productions informes qu'on avait données jusque-là, obtint des magistrats, malgré une vive opposition du clergé, un local sur le Kaisers-Gracht, y éleva à ses frais un théâtre de bois (1617), qui fut réédifié en pierre en 1638, et y fit représenter, outre des pièces de sa composition, les meilleures œuvres de Vondel, d'Hooft, etc. On a de lui cinq pièces appartenant au genre comique et six tragédies. Nous citerons parmi les premières : le *Diversissement rustique* (1615); *Matthieu le villageois et Mlle de Gravelinkhuysen* (1633); *Matthieu van der Schilde* (1642); parmi ses tragédies : le *Riche* (1621); *Iphigénie* (1626); *Isabelle* (1634); *Ithys* (1643); *Polyxène* (1644), la dernière de ses pièces. A une époque où l'art était dans l'enfance en Hollande, Coster sut tracer des caractères, parler le langage des passions, écrire dans un style énergique, facile, et qui ne manque pas de noblesse. Il fut, en somme, un auteur très-remarquable, et « s'il eût voulu travailler son génie, dit Brandt, il aurait pu rivaliser avec les plus grands poètes. »

COSTER (Jean-Louis), jésuite français, né à Nancy en 1728, mort à Liège en 1780. Il montra du talent comme prédicateur et fut chargé de prononcer les oraisons funèbres du Dauphin, du roi Stanislas (1766), de la reine de France (1768). Forcé, cette année même, de quitter la Lorraine par suite de la suppression de son ordre, il se retira auprès de l'évêque de Liège, qui le nomma son bibliothécaire. En 1772, il fonda le recueil intitulé *L'Esprit des journaux français et étrangers*, à la rédaction duquel il cessa de prendre part en 1775.

COSTER (Joseph-François), littérateur et administrateur français, frère du précédent, né à Nancy en 1729, mort dans cette ville en 1813. Associé par son père aux opérations de sa maison de banque, il étudia les questions financières et l'économie politique, remporta, en 1759, à l'Académie de Nancy, un prix pour un mémoire sur le commerce de la Lorraine, acheva de se faire connaître par la publication de mémoires dirigés contre le comte du Hautot, et devint secrétaire du parlement de Nancy. Divers travaux, entre autres son *Eloge de Charles III, dit le grand duc de Lorraine* (1764), le firent admettre à l'Académie de sa ville natale (1765). Coster y prononça, pour sa réception, un *Discours sur le patriotisme* (1765), qui lui gagna la faveur du prince de Beauvau, et lui valut la place de secrétaire des états du Languedoc. Quelque temps après, il entra dans l'administration des finances, fut mis à la tête du bureau de la Corse, puis nommé premier commis au contrôle général des finances, emploi qu'il remplit avec distinction jusqu'en 1790. Emprisonné pendant la Terreur, il fut relâché après avoir rappelé ses travaux et particulièrement ses *Lettres à un magistrat*, dans lesquelles il avait pris le titre de citoyen sous la monarchie. Coster devint ensuite conservateur de la bibliothèque publique et des médailles de Nancy. Lors de la création des écoles centrales, il fut nommé professeur d'histoire à l'école de sa ville natale (1796), puis occupa, de 1803 à 1805, le poste de proviseur du lycée de Lyon. Parmi les écrits de Coster nous mentionnerons : la *Lorraine commerçante* (1759); *Lettres d'un citoyen à un magistrat sur les raisons qui doivent affranchir le commerce des duchés de Lorraine et de Bar du tarif projeté pour le royaume de France* (1762); *Eloge de Colbert* (1773); *Observations sur le rapport et le projet de loi présentés par le citoyen Chaplat sur l'instruction publique* (1801).

COSTER (Sigisbert-Etienne), théologien et prédicateur, né à Nancy en 1734, mort en 1825, était frère des deux précédents. Il fut curé de Remiremont, puis grand vicaire de l'évêque de Verdun, se fit connaître comme prédicateur distingué, présida en 1787 les assemblées du district des Trois-Evêchés, et se rendit à Versailles en 1789 comme député de Verdun aux états généraux. L'abbé Coster signa toutes les protestations du côté droit de l'assemblée, et consentit en 1792 à accepter l'administration provisoire du territoire occupé par les Prussiens, qui venaient d'envahir la France. Forcé bientôt après de fuir, il se réfugia à Rome, devint professeur de théologie à Montefiascone, revint en France en 1801, et fut nommé chanoine de sa ville natale. On a de lui : *L'Oraison funèbre de la reine Leczinska* (1766) et celle du roi Stanislas (1768).

COSTER (Jacques), médecin français, né à Montagny (Savoie) en 1798, étudia le droit à Genève, puis la médecine à Turin. La part active qu'il prit à l'insurrection de 1821 le força à quitter l'Italie. Il se rendit à Genève, et bientôt après à Paris (1822), où il s'est livré à la pratique de son art. C'est le docteur Coster qui a appliqué le premier l'iode dans le traitement des tumeurs du corps thyroïde, par l'action de la pile voltaïque. Outre des mémoires et une traduction du *Prince de Machiavel*, on a de lui : *Manuel des opérations chirurgicales* (1823); *De la nouvelle doctrine italienne et de ses rapports avec la doctrine physiologique* (1824); *Manuel de méde-*

cine pratique (1828); *Dictionnaire de la santé* (1828), etc.

COSTER DE ROSENBOURG, en latin *Costerus*, médecin allemand, né à Lübeck en 1613, mort à Revel en 1685. Il se fit recevoir docteur à Leyde, pratiqua son art à Königsberg, à Wismar, à Revel, et fut médecin du roi de Suède Gustave-Adolphe. Son principal ouvrage a pour titre : *Affectuum totius corporis humani præcipuorum theoria et præaxis* (1663, Francfort, in-4^o).

COSTER SAINT-VICTOR (Jean-Baptiste), conspirateur royaliste français, né à Epinal en 1771, mort en 1804. Il déserta en 1791 le régiment de chasseurs dont il faisait partie, pour passer aux émigrés, fit dans leurs rangs la campagne de l'Argonne contre la France, puis gagna la Vendée, où il servit sous les ordres de Puisaye. Arrêté en 1797 comme prévenu de désertion et de fabrication de faux passe-ports, Coster Saint-Victor fut condamné par un conseil de guerre à cinq ans de détention. Il parvint à s'échapper, passa en Angleterre et de là au Canada, ne fut pas heureux dans ses essais d'établissement et retourna en Angleterre. Il reprit alors ses relations avec les royalistes, se lia avec Saint-Régent et entra dans le complot de la machine infernale, qui éclata en décembre 1801. Grâce à son adresse, non-seulement il échappa aux soupçons, mais encore il inspira tant de confiance qu'il se fit remettre le mandat d'arrest lancé contre Lemaclou, un de ses principaux complices. Il jugea toutefois prudent de regagner l'Angleterre, mais bientôt après l'entraîna dans les projets de Georges Cadoudal, qu'il suivit à Paris en 1803. Arrêté avec ce dernier, Pichegru, etc., et mis en jugement avec eux, Coster Saint-Victor fit preuve, pendant le cours des débats, d'une grande hardiesse, jointe à la plus parfaite insouciance sur son sort; il fut condamné à mort et exécuté le 25 juin 1804. Bourrienne raconte que Coster avait quelque chose de chevaleresque dans la tenue et la manière de s'exprimer. « Sa taille moyenne, dit M. Muret, était svelte et pleine d'élégance; sa figure réunissait, par un singulier mélange, la douceur à l'énergie. Il était aussi gracieux dans sa personne qu'élegant dans sa parole. Une fois, dans l'ardeur des jeux auxquels se livraient les détenus du Temple, il avait été sa cravate et rabattu son col de chemise. — Vraiment, lui dit un de ses compagnons, tu as le col d'Antiochus. — Parbleu, mon cher, répondit Coster en riant, tu as raison de te presser de m'en faire compliment, car dans huit jours on va me le couper. »

COSTEREAU s. m. (ko-stè-rô). Hist. Syn. de *COTEREAU*.

COSTERET s. m. (ko-stè-rè). Vase; flacon. « Vieux mot.

COSTERUS (Bernard), publiciste hollandais, né à Woerden en 1645, mort en 1735. Il fut secrétaire, puis bourgmestre de sa ville natale. On a de lui : *Relation historique ou déduction des affaires qui concernent l'établissement de la république de Hollande et de West-Frise*, etc. (Utrecht, 1707, in-4^o), ouvrage écrit en hollandais, diffus, plein de détails minutieux, mais utile néanmoins à consulter pour la connaissance des événements de 1672.

COSTET s. m. (ko-sté). Ancienne forme du mot *COTÉ*. « On disait aussi *COSTÉ*.

COSTHA, savant écrivain arabe d'origine grecque. V. KOSTHA.

COSTI s. m. (ko-si). Antiq. Ceinture que portaient les prêtres chez les Perses.

COSTIER s. m. (ko-stié — rad. *costé* pour *côté*). Celui qui frappe à côté du but. « Vieux mot. On disait aussi *COUSTIER*.

COSTIÈRE s. f. (ko-stié-re — rad. *costé*, pour *côté*). Ancienne forme du mot *CÔTIÈRE*, usitée encore dans la construction, la technologie et l'agriculture.

— Métall. Chacune des deux faces latérales du creuset d'un fourneau, sur lesquelles sont placées les tuyères. « Pierres ou plaques de fonte qui forment ou garnissent ces deux faces.

— Argot. Nom donné, par les tricheurs au jeu, à de petites poches qu'ils font pratiquer sur le devant de leur gilet, où elles sont cachées par l'habit, et dans lesquelles ils placent les paquets de cartes qu'ils doivent substituer à ceux de la maison où ils vont jouer : *Les costières servent surtout à recevoir les portées au lansquenet*.

— Théâtre. Nom donné aux rainures garnies de fer qui sont pratiquées dans le plancher de la scène d'un théâtre, et à l'aide desquelles se fait le jeu des portants.

— Encycl. Théâtre. Les portants sont les châssis qui supportent les parties mobiles du décor, auxquelles on donne le nom de coulisses. Comme, selon les cas, la largeur de la scène doit être amoindrie ou augmentée, ces modifications s'obtiennent par le plus ou moins grand rapprochement des coulisses. Pour rapprocher ou écarter celles-ci, on fait glisser les crampons de fer qui forment la base des portants dans les rainures où ils entrent d'un demi-mètre environ, et on les place à la distance voulue. Dans les théâtres très-machinés, dans ceux surtout où l'on joue des pièces à grand spectacle, les *costières* sont très-

nombreuses, parce que dans les changements à vue on substitue les coulisses et par conséquent les portants les uns aux autres. Dans les autres théâtres on ne trouve, sur chaque côté de la scène, que le nombre de portants et de *costières* correspondant au nombre de plans que la scène comporte.

COSTIFERE adj. (ko-sti-fè-re — du lat. *costa*, côte; *fero*, je porte). Didact. Qui porte des côtes.

COSTIGLIOLE, bourg du royaume d'Italie, province et à 11 kilom. S. d'Asti, chef-lieu de mandement; 4,800 hab. Autre bourg du royaume d'Italie, province et à 11 kilom. S. de Saluces, sur la rive droite de la Vraïta, chef-lieu de mandement; 2,800 hab. Collège communal; vins muscats; soie; usines à fer.

COSTILLE s. f. (ko-sti-lle, ll mll.). Art milit. Syn. de *COUTILLE*.

COSTIN (Jérôme-Jean), bénédictin et prêtre français, né à Saint-Nicolas-de-Coutances (Manche) en 1759, mort en 1825. Il fut un des savants les plus distingués de l'ordre de Saint-Benoît, professa les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques, le droit canon et l'éloquence sacrée, puis devint successivement, après la suppression des couvents, évêque constitutionnel du département de la Sarthe, bibliothécaire et secrétaire général du département de la Manche. On a de lui plusieurs discours qu'il prononça dans les sociétés patriotiques de l'époque, et plus tard à l'école centrale d'Avranches, dont il présidait le conseil d'administration, entre autres : *Discours prononcé le jeudi 30 juin 1791 devant la société patriotique du Mans*; le *Catholicisme de l'Assemblée constituante démontré par la discipline des premiers siècles et les procès-verbaux du clergé, ou instruction pastorale*, etc. (Le Mans, 1792, in-8°); *Discours prononcé le 30 thermidor an II pour la clôture de l'école d'Avranches* (in-4°, etc.).

COSTIROSTRE adj. (ko-sti-ro-stre — du lat. *costa*, côte; *rostrum*, bec). Zool. Qui a le bec ou le rostre chargé de côtes saillantes.

COSTO (Thomas), littérateur italien, né à Naples vers le milieu du xvi^e siècle, mort vers 1620. Il fut secrétaire du duc d'Osuna, vice-roi de Naples, avec lequel il se rendit en Espagne. Il continua le *Compendio dell'istoria del regno di Napoli* de Pandolfo Colonnuccio, et composa divers ouvrages, entre autres, un poème aujourd'hui fort rare : *Il Pianto di Ruggiero* (Naples, 1582, in-4°); un recueil de nouvelles qui eut un grand succès : *Le otto giornate del freggoloio* (Venise, 1600); *Lettere sopra varii soggetti* (1604).

COSTO-ABDOMINAL adj. m. Anat. Se dit d'un muscle du bas-ventre, qui s'étend des côtes au raphé abdominal.

— s. m. Nom du même muscle : *Le costo-ABDOMINAL*.

COSTOBARE, chef juif, mort 36 ans avant J.-C. Il était originaire d'Idumée et appartenait à une famille de sacrificateurs. Il s'attacha à la fortune d'Hérode, qu'il accompagna au siège de Jérusalem. Après la prise de cette ville, il favorisa secrètement la fuite des fils de Babas, malgré les ordres d'Hérode, qui lui avait commandé d'exterminer les descendants d'Hyrcan, obtint le gouvernement de l'Idumée, et épousa Salomé, sœur du roi. voulant se rendre maître indépendant de ce pays, il engagea secrètement Cléopâtre à demander l'Idumée à Antoine. Celui-ci refusa, et prévit Hérode des menées de Costobare. Il fallut l'intervention et les larmes de Salomé pour que le roi de Judée consentît à pardonner à son beau-frère; mais bientôt après, Salomé, ayant eu à se plaindre de son mari, se rendit près d'Hérode, lui dévoila toutes les intrigues de son mari, lui apprit qu'il avait sauvé les descendants d'Hyrcan afin de s'en servir un jour pour soulever les Juifs, et Hérode, furieux de cette trahison, ordonna de mettre Costobare à mort.

COSTO-CLAVICULAIRE adj. Anat. Qui s'étend de la première côte à la clavicule : *Ligament COSTO-CLAVICULAIRE*.

COSTO-CORACOÏDIEN adj. Anat. Se dit d'un des muscles de la poitrine, qui s'étend des côtes à l'apophyse coracoïde : *Muscle COSTO-CORACOÏDIEN*.

COSTO-EX-OCCIPITAL adj. m. Anat. Se dit d'un des muscles de la tête chez la salamandre.

COSTO-HYOÏDE adj. m. Anat. Se dit d'un muscle qui s'étend des côtes à l'omoplate.

COSTO-MARSUPIAL adj. m. Anat. Se dit d'un des muscles de l'abdomen chez la salamandre.

COSTON s. m. (ko-ston — de *coste*, ancienne forme du mot *côte*). Mar. Pièce de bois servant à fortifier un mât.

COSTON (François-Gilbert, baron de), fils d'un ancien capitaine et chevalier de Saint-Louis, né à Valence (Drôme) en 1780, mort en 1848. Admis à l'Ecole polytechnique en 1797, il prit part, l'année suivante, à l'expédition d'Egypte comme lieutenant d'artillerie, perdit un bras à la bataille d'Aboukir, remplit les fonctions de sous-directeur à Zara et à Raguse, et celles de directeur à Naples. Il fit, comme lieutenant-colonel, les campagnes de 1812 et 1813 à la Grande Armée, fut blessé à Bautzen, et fait prisonnier lors de la capi-

tulation de Torgau (décembre 1813). Officier de la Légion d'honneur et baron de l'Empire, il fut mis à la retraite en 1814, et reçut en même temps la croix de Saint-Louis.

De retour dans ses foyers, le baron de Coston consacra de longues années à écrire la *Biographie des premières années de Napoléon* (1840, 2 vol. in-8°), excellent ouvrage, auquel nous avons fait de nombreux emprunts cités à l'article BONAPARTE. Postérieurement à l'impression de ce travail, qui n'est point tombé dans le domaine public, l'auteur avait réuni de nombreux et curieux documents. Ils figureront dans la seconde édition de cet ouvrage, devenu très-rare aujourd'hui. Elle sera publiée par le fils de l'auteur, Adolphe, baron de Coston, né à Valence en 1816; il a déjà fait paraître divers ouvrages se rattachant à des questions historiques et nobiliaires, notamment les *Arpad et les Crouy-Chanel* (1864); les *Crouy-Chanel et leurs adulateurs* (1865); et un traité *ex professo* auquel il a travaillé pendant quinze ans : *Origine, étymologie et signification des noms propres et des armoiries* (1867, 2 vol. gr. in-8°). La philologie comparée, la science héraldique et l'histoire occupent une large part dans ce savant ouvrage.

COSTO-PUBIEN adj. m. Anat. Se dit d'un des muscles du bas-ventre qui s'étend des côtes au pubis.

COSTO-SCAPULAIRE adj. m. Anat. Se dit d'un des muscles de la poitrine qui s'étend des côtes au scapulum.

COSTO-STERNAL, **ALE** adj. Anat. Qui va des côtes au sternum : *Muscles COSTO-STERNAL*.

— s. m. Nom des muscles qui s'étendent des côtes au sternum : *Les costo-STERNAL*.

COSTO-THORACIQUE adj. Anat. Qui appartient aux côtes et au thorax : *Muscles COSTO-THORACIQUES*.

COSTO-TRACHÉLIEN adj. m. Anat. Se dit d'un muscle qui s'étend des côtes aux apophyses trachéliennes du cou.

— s. m. Nom du même muscle : *Le costo-TRACHÉLIEN*.

COSTO-TRANSVERSAIRE adj. Anat. Qui appartient aux côtes et aux apophyses transverses : *Muscles COSTO-TRANSVERSAIRES*.

COSTO-VERTÉBRAL, **ALE** adj. Anat. Qui appartient aux côtes et aux vertèbres : *Muscles COSTO-VERTÉBRAUX*.

COSTO-XYPHOÏDIEN, **IENNE** adj. Anat. Qui appartient aux côtes et à l'appendice xyphoïde : *Ligament COSTO-XYPHOÏDIEN*.

— s. m. Nom du ligament costo-xyphoïdien : *Le costo-XYPHOÏDIEN*.

COSTRESSE s. f. (ko-strè-se). Min. Nom donné aux galeries de direction dans certaines mines : *Les COSTRESSES ménagées dans les remblais servent à conduire les charbons des tailles à la descendrière*. (A. Burat.)

COSTRINUM, nom latin de CUSTRIN.

COSTROMA, ville et gouvernement de Russie. V. KOSTROMA.

COSTULE s. f. (ko-stu-le — lat. *costula*, dimin. de *costa*, côte). Anat. Petite côte.

— Moll. Strie à la surface de certaines coquilles.

COSTULÉ, **ÉE** adj. (ko-stu-lé — rad. *costule*). Hist. nat. Qui présente de petites côtes ou de petites saillies longitudinales : *Le plateau de ce polyptère est subulé et finement COSTULÉ*. (Milne Edwards.)

COSTUME s. m. (ko-stu-me — ital. *costume*, coutume, sens qu'avait aussi autrefois le mot français). Manière de s'habiller : *Le costume grec. Le costume des pêcheurs napolitains. Le costume des simples paysans castillans annonce plus d'opulence que celui des hommes riches chez nous*. (De Custine.) *Le costume des Femmes, sous Louis XV, prêtait à la beauté une noblesse et une grâce moelleuse*. (G. Sand.) *Il Habillemeut lui-même : Un costume de bal. Sortir en costume du matin. Des costumes de ballet. Des costumes de masques. A Madrid, tous les costumes diffèrent les uns des autres par la forme ou par la couleur*. (De Custine.) *La question du costume est énorme chez ceux qui veulent paraître avoir ce qu'ils n'ont pas*. (Balz.) *La physionomie des gens du monde est une partie de leur costume*. (Lattena.)

D'un habit de camelot
Il avait pris la coutume,
Prétendant que le costume
Ne prouve pas ce qu'on veut.

DÉSAUGIERS.

Il se dit particulièrement des habits d'uni-forme qui servent de marque distinctive des fonctions, des dignités, des professions : *COSTUME de sénateur, de député, de préfet, de juge. Costume militaire. Costume de collégien. Costume d'avocat. Etre en costume. Exiger le costume. Le peuple crédule fait entrer le costume sacerdotal parmi les objets du culte*. (Sylv. Maréchal.) *Le costume exprime le caractère et tout à tour le modifie : témoin les prêtres, les moines, les béguines, les soldats*. (***)

Tous, dégalonnant leurs costumes,
Vont au nouveau chef de l'Etat
De l'aigle mort vendre les plumes.

BÉRANGER.

— Fig. Tournure, apparence extérieure, dehors : *La langue allemande avait pris de fort bonne heure une allure et un costume qui la caractérisaient*. (Lerménier.)

— Littér. et b.-arts. Caractère distinctif d'une nation, d'un pays, d'une époque, reproduit dans une œuvre d'art ou de littérature : *C'est la fidélité au costume qui fait le mérite des compositions de ce romancier*. (Acad.) *Cette louange qui vous est due d'avoir appris le costume aux Français...* (Volt.) *Gil Blas, malgré le costume espagnol, est un des livres les plus français que nous ayons*. (Ste-Beuve.) Il se dit particulièrement en peinture de l'observation du type des habillements, des armes, des meubles, des édifices et autres accessoires d'une époque, d'une nation : *Observer le costume. Négliger le costume. Pécher contre le costume. Rembrandt fait fi du costume et de la beauté. L'école romaine a mieux observé le costume que l'école lombarde*. (Acad.)

— Encycl. Nous voilà placé en présence d'un mot, général s'il en fut jamais; un mot sans doute qui ne remonte pas à l'origine du monde, puisqu'il n'avait aucune raison d'existence dans l'Eden; car Eve la blonde n'était parée que de ses charmes naturels, et Adam était nu comme Robinson mettant pour la première fois le pied dans son fle. Mais ce mot s'est bien rattrapé depuis; aujourd'hui, il s'est emparé de l'homme, et surtout de la femme, qu'il enveloppe depuis la plante des pieds jusqu'aux tuyaux capillaires, au moyen de la chaussure et de la coiffure : nous avons nommé le *costume*. Ici, nous aurions pu ne donner aucun développement, puisque nous consacrons des développements particuliers à chacune des parties importantes de cet article encyclopédique. Cependant, comme le mot *costume* nous offre l'occasion de faire la synthèse de ce côté intéressant et original de nos mœurs, de nos usages, de nos caprices, de nos fantaisies même, nous ne la laisserons pas échapper, et nous sommes persuadés que nos lecteurs, et surtout nos lectrices, nous pardonneront cette infraction à nos habitudes.

Le mot italien *costume* (prononcez *costoume*), qui paraît être devenu français avec la comédie italienne, est le même que le vieux mot français *coutume*, devenu *custom* en anglais et *coutume* dans le français moderne. Ces diverses formes se rattachent au mot latin *consuetudo* (sans doute par une forme populaire *consuetumen*), et en ont conservé le sens. C'est dans cette acception étymologique que le mot français *coutume* lui-même est employé par la plupart des auteurs qui ont publié des ouvrages sur le *costume*. Ils entendent, en effet, par là, tout le détail matériel des usages et des mœurs, et même le gouvernement, la milice, la religion, les sciences et les arts. Une partie de ces applications du mot italien a été adoptée chez nous dans la langue du théâtre et dans celle des arts, où l'on comprend, par le *costume*, non-seulement les vêtements des personnages, mais aussi les armes, les meubles, tous les accessoires de la scène. Le sens vulgaire du mot est plus restreint : il n'embrasse que le vêtement, ou mieux le vêtement envisagé au point de vue de la mode; et c'est en quoi le mot *costume* reste fidèle à son origine sous ses acceptions diverses. Il exprime toujours, en effet, les habitudes sociales, les conditions extérieures et normales de la vie humaine. Le *costume* est l'enveloppe des caractères; il a un sens par leur comparaison, il réside dans un rapport; aussi sa loi dans les arts et sur la scène est-elle une loi de proportion et d'harmonie.

Le *costume*, au théâtre ou dans un tableau, n'est jamais indifférent : il doit être la fidèle image des époques et des mœurs; il est de plus la représentation directe ou contrastante du sujet principal; il est soumis à des règles générales de sincérité, de variété, d'unité. Ce n'est pas que les artistes n'aient fait une large place à la convention dans le *costume* : la sculpture grecque et les peintres modernes qui l'ont imitée, après Michel-Ange, ont admis la convention du nu. Au contraire, le théâtre grec admettait la convention du masque et autres accessoires analogues, et, comme le remarque très-bien M. Champfleury, dans son *Histoire de la caricature antique*, la farce anglaise a conservé quelque chose du convenu de la comédie grecque et latine. Il n'est pas douteux pour nous que le masque et tout l'appareil de la scène tragique des anciens n'aient eu un caractère hiératique, et ce caractère hiératique se retrouve dans l'art du moyen âge. Les personnages y sont roides et amincis, non à une certaine époque seulement et par suite de l'imitation de certaines modes, comme le veut M. Renan; non faute de savoir chez l'artiste, puisqu'on voit souvent le même dessinateur représenter des divinités païennes dans la belle proportion des formes vraies, et que telle ou telle partie du dessin hiératique, jointe à la science du mouvement général, semble destinée à nous donner la mesure du talent de l'artiste; mais par convention pure, et par convention adoptée sous l'empire d'une idée religieuse, idée éminemment spiritualiste : le corps n'est qu'indiqué, mais la tête est admirablement rendue. En présence d'une telle donnée, que devient le *costume*? Il n'est pas négligé, mais il est rendu abrégativement, et comme par une notation chiffrée. Une montagne est figurée, sans perspective, par un simple cône qui ne dépasse guère la taille des personnages du

premier plan; le soleil descend au milieu de la scène sous la forme d'un disque; les maisons, les arbres sont traités de même; le vêtement est exact, mais indiqué sommairement. On assiste à l'origine de l'art hiératique; ce n'est pas une exécution maladroite ou grossière qu'on a sous les yeux, c'est du convenu. Le convenu régnait souverainement sur la scène française au temps de Louis XIV. Les comédiens n'avaient point de *costumes* historiques. Il manqua aux acteurs de Molière, de Corneille et de Racine de vêtir des habits analogues à la condition réelle de la vie des personnages qu'ils représentaient, et la représentation n'en était pas moins excellente. Qui pourrait dire que le comique de Molière et que les intrigues dont il use ne soient pas de convention? Et cependant ce comique est resté le vrai comique, et toute notre habileté scénique ne nous a pas rendus, depuis quarante ans, supérieurs aux anciens maîtres. La tragédie de Corneille et de Racine est d'un suprême convenu. La mise en scène de Shakspeare était, tout autant que celle du théâtre français d'alors, affaire de convention pure, et l'on ne voit pas que la beauté du drame shakspearien ait été dépassée par nos réalistes. La réforme du *costume* au théâtre a été entreprise en France par Lekain et par Mlle Clairon, sous l'inspiration de Voltaire. Elle n'a été véritablement accomplie par Talma, en 1791. C'est la tragédie de *Charles IX*, de Marie-Joseph Chénier, qui a eu la première l'honneur d'être représentée avec une rigoureuse exactitude dans le *costume*. A la même époque, la peinture, où Poussin et Lesueur avaient opéré la révolution réaliste, était régénérée par une école à beaucoup d'égards conventionnelle, celle de David. Tant il est vrai que le progrès dans l'art n'est pas aussi attaché qu'on l'a pu croire à l'abandon du convenu, dont il ne sera jamais possible de débarrasser deux branches maîtresses de l'art : la statuaire et le drame lyrique.

Il n'en est pas ainsi du *costume* dans l'histoire. Sa signification est toujours exacte; son rapport avec les tendances des races et des époques est toujours précis. Les diverses parties qui le constituent sont soumises à une loi de développement parallèle. De sorte qu'une véritable histoire du *costume* doit s'attacher à montrer dans le *costume*, — et c'est la définition dernière du mot, — une figure des époques et des sociétés humaines.

C'est donc en vain que l'auteur d'un ouvrage suivi voudrait traiter séparément des divers objets dont l'ensemble constitue le *costume*. Resserré ici dans les plus étroites limites, nous prenons le mot *costume* dans son acception restreinte.

Le code pénal français, dans son article 259, ainsi rédigé : « Toute personne qui porte publiquement un *costume* qui ne lui appartient pas est passible d'un emprisonnement de six mois à deux ans, » entend par *costume* l'habillement et les insignes qui distinguent les personnes constituées en dignité ou chargées de fonctions publiques. Des règles spéciales fixent les uniformes civils et militaires. Nous les reproduisons à l'article UNIFORME, nous réservant de ne considérer ici ces *costumes* officiels qu'en tant qu'ils se confondent avec la physionomie historique des populations ou qu'ils s'y rattachent par leur forme générale ou leur origine.

Les *costumes* ecclésiastiques diffèrent des *costumes* civils, du moins en Occident et chez les modernes, par leur immutabilité. Ainsi les *costumes* des prêtres chrétiens ont été conservés à peu près tels quels se trouvaient lorsque les adeptes du Christ ne pouvaient se montrer sous d'autres vêtements que ceux qui étaient généralement en usage à leur époque. La même fixité se retrouve dans les habits des ordres monastiques : leur variété ne tient qu'au temps et au pays dans lequel l'ordre a été institué. On cite à l'appui de cette assertion le *costume* des sœurs grises, dont toutes les parties sont les mêmes que celles du vêtement qui portaient les femmes du peuple sous Louis XIII, à l'époque où leur ordre fut institué par saint Vincent de Paul. Il entre donc dans notre sujet de traiter du *costume* religieux, en tant qu'il dérive des mœurs générales d'une époque donnée ou qu'il en complète la physionomie.

L'histoire du *costume*, considérée comme une partie de l'histoire de la civilisation, prêterait à des observations d'un haut enseignement. Il y aurait intérêt à rechercher les causes générales des modifications du *costume* successivement dans les conditions ethnologiques, dans les conditions économiques, dans les conditions politiques et religieuses, dans les conditions morales et artistiques; à suivre, à travers les époques, l'influence réciproque des mœurs sur le *costume* et du *costume* sur les mœurs. Mais cette haute philosophie du *costume* ressort spontanément des faits présentés par l'histoire et groupés dans leur ordre naturel, par grandes sections chronologiques et par siècles. Afin que la claire signification de cet exposé ne soit pas troublée par des digressions et par des questions d'ordre secondaire, nous éviterons avec le même soin les considérations trop générales et les détails purement techniques, qui trouveront d'eux-mêmes leur place ailleurs, et nous insisterons à la fois sur les objets qui s'offrent le plus ordinairement à l'étude, sur les époques les moins connues et les faits les plus caractéristiques.

— I. NAISSANCE ET DIVISIONS GÉNÉRALES DU COSTUME. L'homme, né sans écailles, sans plumes et sans fourrures, connu au nombre de ses premiers besoins celui de se couvrir, afin de se préserver de l'intempérie des saisons. Suivant la Genèse des Juifs, les premiers hommes, se voyant nus, se firent des ceintures de feuilles de figuier, puis ceignirent leurs épaules de peaux de bêtes. A la vérité, l'écrivain sacré du Sinaï n'a pas imposé au génie de l'homme cette tâche énorme d'arriver de plein saut à la possession, à la préparation et à l'usage des peaux de bêtes. Devançant un illustre abbé dans son explication de l'épanouissement initial des facultés humaines, Moïse charge Dieu de toute la besogne. Et, en effet, il ne fallait pas moins que le soufflé divin qui nous anime pour porter l'homme à sortir de la condition commune de la bête, et à s'élever par le *costume* vers les hauteurs de la conscience et de la liberté. Mais quelles longues phases l'homme a dû traverser avant de manifester avec quelque intelligence les plus simples efforts de son industrie! Ce premier vêtement, combien de siècles lui a-t-il fallu végéter avant de parvenir à se le procurer lui-même! Dans un système de genèse humaine, que nous n'avons pas à défendre ici, l'homme a pris sa forme sous des conditions spéciales d'électricité et de chaleur, au sein d'une gangue que la nature lui avait préparée. L'élément humide a joué un grand rôle dans cette formation, et après qu'une suite de générations de la larve humaine eut épuisé les conditions de cette incubation première, quand l'homme tentaculaire chercha autour de lui des moyens nouveaux de préservation et de développement, les productions végétales qui s'offrirent d'abord pour garantir ses cellules et ses fibres naissantes contre les ardeurs solaires mariées aux chaudes vapeurs des marais terrestres furent des algues, des glaieuls, des touffes de joncs et les larges feuilles des plantes qui serpentent sur les eaux, ou peut-être une nature de végétaux dont la composition actuelle de notre atmosphère et de notre sol ne comporte plus l'existence. Ce serait le premier *costume* de l'homme.

Une fois en possession des divers matériaux que la nature met à son service, une fois surtout que l'usage du feu l'eut armé d'outils de toute sorte, les végétaux végétaux et animaux, et par suite les tissus de toute sorte lui apparurent, quelques-uns des premiers temps, d'autres beaucoup plus tard : tels furent la soie et le coton, dont l'emploi exigea de véritables découvertes. Deux périodes bien distinctes sont marquées par l'usage des peaux, brutes d'abord, puis façonnées, et par celui des étoffes, obtenues au moyen de l'industrie. On connaît peu l'origine des procédés par lesquels ont été obtenues les premières étoffes, mais on peut les reconstituer en se reportant aux combinaisons les plus simples. De même, pour connaître la forme des premiers vêtements artificiels, il suffit de consulter la nature des choses, l'influence des besoins et des milieux, en tenant compte de l'imitation des objets extérieurs.

Il n'est point de formes qui appartiennent en propre à telle race ou à telle tribu. Le nombre des formes et des couleurs étant limité, presque tous les hommes, si peu que soit développé leur histoire, paraissent avoir parcouru rapidement tout le cercle des applications possibles de ces couleurs et de ces formes, si bien qu'il n'y a pas de règles générales à poser à cet égard, et qu'il faut, pour parler avec exactitude du *costume* de chaque pays, déterminer avec soin et dans le détail les lieux et les époques dont on parle. L'histoire du *costume* se confond avec l'histoire des religions, des gouvernements, des idées et des mœurs. Ce n'est pas qu'il n'existe certaines oppositions bien tranchées : ainsi la couleur blanche du burnous de l'Africain se distingue absolument de la couleur brune qu'affecte le manteau de l'homme des pays tempérés ; ainsi la race indo-européenne est remarquable par les variations perpétuelles de son *costume*, comme de tous ses usages, tandis que les Turcs, les Indiens et les Chinois paraissent avoir conservé depuis les premiers siècles de leur histoire les mêmes habits, les mêmes armes, sans modification d'aucune sorte. De même encore, certaines familles se montrent, sur la plupart des points qui touchent au *costume*, en opposition complète avec certaines autres : ainsi les Chinois ont, à presque tous égards, des goûts opposés à ceux de l'Occident. Quel rapport établir entre leurs mœurs et nos mœurs, leur *costume* et notre *costume*? Il semble que l'un n'existe que pour faire ressortir le caractère de l'autre. Un embonpoint très-prononcé, l'exiguïté des mains et des pieds, qu'on obtient par une longue compression, sont choses estimées en Chine ; les classes riches et distinguées laissent croître leurs ongles ; les hommes se rasent la tête, n'y laissant qu'une touffe longue et épaisse ; le bleu, le violet ou le noir sont les couleurs employées pour les vêtements d'homme, le vert et le rose pour les vêtements de femme ; le jaune est réservé à la famille régnante. Quoi de semblable parmi nous ? Mais on voit que les différences et les oppositions signalées ne se bornent pas au *costume*, et que, pour en juger avec exactitude, il est nécessaire de ne pas séparer le *costume* des autres habitudes sociales de chaque peuple.

Cependant il est, dans l'histoire, trois peuples

qui, par leur influence sur le mouvement de la civilisation, ont résumé en quelque sorte dans leur vie propre la vie générale, et que tous les hommes d'étude ont toujours devant les yeux lorsqu'ils cherchent à déterminer les caractères d'une époque donnée. Ce sont les Grecs, les Romains et les Français, dont les mœurs, la littérature et le goût résument toute l'évolution du goût, de la littérature et des mœurs durant la période historique. Nous sommes donc amenés à réunir ici, dans une esquisse rapide, les caractères du *costume* grec, du *costume* romain et du *costume* français, depuis les origines héroïques : ce sera le résumé de ce qu'on pourrait appeler l'histoire classique du *costume*.

— II. COSTUMES DE LA GRÈCE. A l'époque dont parle Homère, les femmes connaissaient déjà tout l'attrait de la toilette appelé *mundus muliebris* par les Latins : la description de la toilette de Junon, dans le XIV^e livre de l'*Iliade*, nous en offre un exemple. La déesse entre dans le thalamus que lui a construit son fils Vulcain, et, pour s'y livrer aux soins de sa toilette, elle en ferme les portes éclatantes. « Les dames, dit Pope, devraient arrêter leur attention sur ce passage. On lit dans Homère que les principales déesses, toute céleste qu'était leur beauté, ne s'habillaient jamais devant témoins... Nul dieu n'était admis à la toilette des déesses. Je ne doute pas que plus d'une déité terrestre n'ait beaucoup perdu dans les hommages du genre humain en tenant une conduite tout opposée. Lucrèce, qui est un bon juge en fait de galanterie, recommande à un amant qui voudrait rompre sa chaîne, comme remède des plus efficaces, l'habitude de voir sa belle avant qu'elle soit habillée. »

Homère nous montre Junon se baignant dans une liqueur divine, et faisant ensuite couler sur son beau corps une essence huileuse et odorante. Sur cet usage transmis par l'Orient à la Grèce, Homère contredit donc formellement l'affirmation de Pline relative aux essences parfumées : *Quis primus invenerit non traditur ; illicis temporibus non erant*. Mattei remarque avec raison que ce passage d'Homère doit nous conduire à changer en *myro optimo* la version biblique de *myrto optimo*, devenu par une première correction *myro optimo*, dans la description de la toilette de Judith. « Il y a, dit-il, une grande différence entre les parfums denses et les parfums liquides. Les anciens faisaient usage des uns et des autres. Junon se lave d'abord avec de l'ambrosie : voilà le parfum liquide ou l'eau de senteur ; ensuite elle se frotte avec *λινέλαιον* ou *pingui oleo* : voilà le parfum dense. Des que Junon s'en est parfumée, sa main peigne sa belle chevelure, forme les boucles luisantes, superbes, qui descendent en flottant de sa tête immortelle. Elle revêt une robe, tissu divin où Minerve épousa tout son art. Junon l'attache autour de son sein avec des agrafes d'or, et s'entoure de sa ceinture embellie de nombreuses franges. Elle suspend à ses oreilles des perles avec adresse ses boucles à trois pendents, d'un travail achevé, qui donnent un vif éclat ; puis la reine des dieux couvre sa tête d'un voile magnifique, éblouissant par sa blancheur, et elle orne ses pieds de son riche cothurne. » Telle est la parure des femmes riches au temps d'Homère. Cette recherche dans la parure, que l'on retrouve partout à l'époque héroïque, n'était pas particulière aux femmes. Homère représente Euphorbe avec une chevelure semblable à celle des Grâces, et dont les boucles étaient relevées par des ornements d'or et d'argent (le texte dit par des *guêpes*). Homère donne aux Grecs en général l'épithète de bien peignés, *κατακρομένους* (soigneux d'orner leur tête), comme celle de bien chaussés, *ἀντημίδες* ; et ces épithètes pouvaient n'être pas oiseuses et établir une opposition entre les Grecs et leurs adversaires. On sait que le sultan actuel, successeur de Priam, venant à Paris visiter l'Exposition universelle de 1867, a surtout été frappé de ce que tous les Français, nouveaux Athéniens, portent des souliers. Quoi qu'il en soit, les héros grecs étaient dans l'usage d'aller nu-pieds, hormis à la guerre ou à la chasse, pour lesquelles ils se chaussaient de cothurnes ou de bottines, généralement en peau de bœuf, attachées par des lanières dont ils s'entouraient les jambes. Les agriculteurs faisaient aussi usage de cette chaussure, et couvraient leurs mains de gants pour les préserver des ronces et des épines.

Les héros grecs, et surtout ceux qui sont antérieurs à la guerre de Troie, sont représentés presque toujours nus dans les monuments, ou simplement couverts d'une peau suspendue à leurs épaules, ou même n'offrant qu'un indice de cette peau, qui leur est donné par les artistes comme un emblème de leur goût pour la vie pastorale ou pour la chasse des bêtes féroces. En parlant de la manière de représenter les héros dans la statuaire, ce qui peut s'entendre aussi de la peinture, Plin dit que *Græca res est nihil velare*.

Il ne paraît pas, dans Homère, que les anciens Grecs fussent dans l'usage de se couvrir la tête, si ce n'est dans les batailles, et alors leur coiffure était le casque. Hésiode parle bien d'une espèce de bonnet ou chapeau, mais comme d'une coiffure qui n'était propre qu'aux agriculteurs, auxquels il conseille de se couvrir la tête, pour la préserver des pluies pendant l'hiver. De même, Laerte

est représenté, dans l'*Odyssée*, ayant la tête couverte d'une espèce de casque en peau de chèvre. Ulysse, dans les peintures des vases antiques, porte un bonnet de forme conique, auquel les Grecs donnèrent d'abord le nom de *καλίδιον*, parce qu'il était en feutre de laine. Les marins faisaient usage d'un bonnet semblable, pour se garantir de l'humidité de la mer.

Le culte de la toilette, et particulièrement de la coiffure, ne fit que se développer aux temps historiques de la Grèce, et atteignit bien vite, sous l'empire du goût exquis des artistes grecs, le dernier degré de perfection. Le principal soin des dames grecques était pour leur chevelure, et Plaute, après ses maîtres, nous a fait, dans son *Avare*, la nomenclature de tous les coopérateurs que réclamait cette partie du *costume*. Aussi était-ce un signe de deuil et de désespoir, chez les femmes, que de se raser ou de s'arracher les cheveux, et chez les hommes de les laisser croître et de les porter négligés. Les premières les jetaient sur les sépultures de leurs enfants, de leurs amants et de leurs proches, en témoignage de leur douleur. Callimaque, dans son hymne sur Délos, dit qu'une des cérémonies nuptiales, pour les jeunes filles, consistait à faire à Junon et à Diane l'offrande des prémices de leur chevelure. Celles d'Argos la consacraient à Minerve, celles de Mégare à Iphinoé, et celles de Sicyone à Isis, dont le simulacre, au rapport de Pausanias, était tellement chargé de tresses votives qu'on pouvait à peine l'apercevoir. Les hommes juraient par la chevelure de leurs épouses. On coupait les cheveux aux femmes esclaves ; les maris jaloux faisaient subir à leurs femmes le même traitement.

L'usage fréquent des perruques, *περικλῆς*, *coma adscittia*, donna lieu à une épigramme de l'*Anthologie*, qu'on peut imiter ainsi :

Rosine teint sa chevelure,
Prétendez-vous. — C'est une erreur.
Je la vis noire, je vous jure,
A l'étalage du coiffeur.

On trouve dans les musées des images de femmes dans lesquelles on distingue cette chevelure postiche. L'usage de se teindre les cheveux est également constaté dans l'épigramme que nous venons de reproduire. Les cheveux blonds étaient le plus en honneur du temps de Ménandre. Pour leur donner cette couleur, on employait plusieurs moyens, dont le plus usité nous est indiqué par Lucien. Avant tout, il fallait laver les cheveux avec de l'eau de lessive ; ensuite on les frottait avec une espèce de pommade faite avec des fleurs jaunes, puis on les laissait sécher. Solin et Plin attribuent à Vénus des cheveux noirs ; Tibulle et Longus vantaient la beauté des chevelures noires.

Le mode de coiffure le plus usité était de partager la chevelure sur le front et de la rassembler derrière en tresses qui couvraient le haut des oreilles. Les femmes de Sparte la portaient négligée et retenue par un simple nœud. Les jeunes filles la nouaient généralement sur le haut de la tête, la roulaient sur la nuque autour d'une espèce de grosse épingle. C'est ainsi que portait ses cheveux le principal personnage féminin de la tragédie grecque. Les figures de Pallas, de Diane et autres ont également les cheveux retroussés par derrière au moyen d'un nœud au-dessous duquel ils descendent en grandes tresses parallèles. Winckelmann fait observer que, dans les figures du plus haut style, les cheveux sont peignés, lisses et unis, à quelques raies fines près, que le ciseau a fait serpenter à travers. Le même antiquaire fait observer, en outre, que ce n'est que sous les empereurs, ou un peu auparavant, que les artistes ont commencé à exprimer sur le marbre la chevelure éparse et tombante.

Dans le nombre presque infini des coiffures des dames grecques, nous devons signaler particulièrement la *mitre*, le *diadème*, l'*anadème*, le *strophé*, la *caliptra*, la *tolia*, le *credemon*, le *nimbe*. La mitre était généralement en laine et de diverses couleurs. C'est une coiffure qui enveloppe complètement la tête, s'abaissant un peu sur le front, passant derrière l'oreille, se relevant par derrière en touffe, avec une ouverture plus ou moins large qui laisse saillir les cheveux à la hauteur d'un chignon semblable à celui que portent aujourd'hui les Parisiennes, mais avec un moindre développement. La partie qui enveloppait cette sorte de chignon s'appelait *opisthosphen-done*, en raison de sa forme analogue à une fronde, forme qui se retrouve dans l'ornement appelé *sphendone*. Cet ornement était large au milieu, s'appuyait sur le front, et s'attachait par derrière avec ses extrémités, qui allaient en se rétrécissant. Certaines mitres ressemblaient beaucoup à une coiffe et se rapprochaient du *pilon*, coiffure ordinaire des femmes du peuple, ou du *cécirphale*, coiffure imitant un bonnet de nuit. L'usage du *cécirphale* paraît avoir été plus spécialement réservé aux courtisanes, qui les consacraient ensuite à Vénus. Il paraît résulter d'un passage d'Aristophane que le *cécirphale* se plaçait sous la mitre. Les mitres pouvaient être de couleurs très-diverses. Elien parle des coiffes couleur de feu. Le diadème, l'anadème et le strophé étaient des bandeaux dont les femmes se ceignaient la tête de diverses manières. Le diadème était généralement un tissu en or enrichi de pierreries, et allait en se rétrécis-

sant vers les deux bouts, dont on se servait pour se l'attacher derrière la tête. L'anadème était une espèce de cordon ou de ruban qui faisait plusieurs tours et plusieurs nœuds autour de la tête. Le strophé était un autre bandeau simplement en laine et plus ou moins large. La caliptra était une simple couverture, qui tantôt rassemblait élégamment une partie de la chevelure en forme de coiffe, tantôt couvrait seulement le derrière de la tête, dont le devant était ceint du sphendone. La *tolia*, comme son nom l'indique, ressemblait à une tortue ou à la voûte d'une chambre. Le nom de *credemon* semble devoir se rapporter à une sorte de coiffe faite en forme de réseau, et quelquefois avec des fils ou de petits cordons d'or. Ce serait ce que nous appelons aujourd'hui un filet. L'ampix et le *cécirphale* ne diffèrent pas essentiellement du *credemon*. Le *nimbe* (*polos* de Pausanias) consistait en une auréole ou lame en croissant, à peu près semblable à la lune dans son demi-quartier. Les femmes qui avaient le front trop large, ce qui était alors loin d'être estimé une beauté chez les femmes, se servaient du *nimbe* pour le faire paraître plus étroit.

Ajoutons le *δράκων* (bandeau), quelquefois en or, roulé en spirale.

Les épingles qui servaient à retrousser la chevelure des jeunes filles étaient assez semblables à celles dont font usage nos villageoises. Les femmes de service se servaient aussi de cet instrument pour peigner leur maîtresse, pour partager sa chevelure en tresses et la friser, car il était de bon goût d'avoir les cheveux frisés, pour ne laisser paraître qu'un petit front. L'aiguille de tête devenait quelquefois, entre les mains des femmes grecques ou romaines, un instrument de vengeance et de cruauté. Un soldat, ayant apporté la nouvelle de la défaite des Athéniens par les Egéniètes et les Argiens, mourut sous les aiguilles et les agrafes des dames d'Athènes, événement à la suite duquel il fut publié une loi qui obligeait les femmes à porter leur chevelure et leur tunique à l'ionienne, c'est-à-dire sans aiguille et sans agrafe. Les Romaines piquaient le sein et les bras nus de leurs femmes de chambre, dans les impatiences de leur toilette, et Ovide leur conseille d'user modérément de ce plaisir cruel en présence de leurs amants. Ces aiguilles étaient quelquefois creuses et contenaient des eaux de senteur, ou même du poison, dernière ressource du désespoir. On se servait d'aiguilles plus petites pour fixer dans la chevelure divers autres ornements, tels que les cigales d'or, et en général les perles, les pierreries et les fleurs naturelles ou artificielles. Une épithète propre caractérisait chacune des fleurs ou des herbes qui entraient dans la couronne des femmes ; elles y étaient assorties sous le rapport des odeurs et des couleurs.

Le voile de la tête, à peu près semblable à une écharpe quadrangulaire, couvrait souvent la figure. Homère prête un voile blanc à ses héroïnes. Clément d'Alexandrie dit que, de son temps, les femmes étaient dans l'usage de porter des voiles couleur de pourpre ; mais lorsqu'elles devaient faire quelque voyage ou s'exposer aux rayons du soleil, elles mettaient un chapeau thessalien, semblable aux chapeaux de paille que portent encore aujourd'hui les paysannes en plusieurs pays. On prêtait cette coiffure aux déesses chasse-resses.

Les auteurs citent plusieurs sortes de pendants d'oreilles, tels que les *dyopes*, ou pendants d'oreilles à jour ; les *cellobes*, qui avaient la forme d'un lobe ; les *hélites*, qui imitaient la volute ; les *botrydes*, semblables à une grappe de raisin ; les *caryatides*, etc. Les statues en sont fréquemment décorées, et nous prouvent que nous n'avons pas inventé grand-chose en fait d'ornements de femme.

On distinguait, parmi les ornements du cou, les *trienes* ou colliers à trois pendants ; les *tanteuristes*, composés de pierreries qui, en s'entre-choquant, produisaient un petit bruit ; les *murènes*, forinés d'anneaux si finement entrelacés qu'ils imitaient les écailles du poisson de ce nom ; les agrafes, etc.

Les bracelets les plus recherchés avaient souvent la forme de dragons ou de serpents ; ils en portaient le nom. Ils se mettaient tantôt à la partie supérieure du bras, tantôt au poignet. Ils étaient, pour la plupart, composés de lames d'or ou de petites chaînes du même métal, tressées ensemble ; quelquefois ils étaient faits d'une simple plaque courbée en cercle, et s'appelaient alors *strepies*. On portait encore de ces sortes de cercles au-dessus de la cheville du pied, usage qui était particulièrement propre aux bacchantes, et qui s'est conservé jusqu'à nos jours parmi les femmes de l'Orient.

Les Grecs, dans le principe, portaient l'anneau au petit doigt de la main gauche, à cause de l'opinion où l'on était alors que ce doigt communiquait directement par un nerf avec le cœur. Mais, à mesure que le luxe fit des progrès, le nombre de ces anneaux augmenta au point qu'on en portait à tous les doigts et même à toutes les phalanges de chaque doigt. Les anciens se servaient de l'anneau pour apposer le sceau sur leurs coffres, sur leurs lettres, etc. On donnait même aux ambassadeurs un anneau comme signe authentique de leur mission. Suivant la légende, l'usage de l'anneau des doigts aurait été in-

troué par Prométhée, qui obtint d'être détaché du Caucase, à condition qu'il porterait toujours au doigt, en témoignage de son supplice, un anneau de fer avec un petit morceau du roc auquel il avait été enchaîné. Bien que les usages qui tiennent au luxe n'aient pas besoin d'autre explication que la mode, on peut dire que les anneaux des doigts ont souvent été donnés et portés en signe d'hommage et de fidélité.

Les femmes grecques connaissaient plusieurs recettes pour se farder les joues. Outre la céruse, dont l'usage est très-ancien chez les Orientaux, elles se servaient de l'anchuse, sorte d'herbe, et de l'*aspyum*, espèce de pommade qui se faisait avec le suint de la laine des brebis d'Athènes, et qui, employée avec du miel de Corse, passait pour avoir la propriété d'enlever les taches de la figure. Elles ne croyaient pas qu'on pût être belle sans avoir les sourcils noirs. Pour se les rendre tels, elles faisaient usage d'une poudre appelée *stimmi*, préparation de plomb dont se servent encore les belles de l'Orient.

La renommée a rendu célèbre le *mastice* de l'île de Chio, que les Grecques mâchaient tous les matins pour se préserver les dents de la carie. On regardait comme un spécifique des plus efficaces, pour conserver la blancheur des dents, l'urine d'enfant, dans laquelle on mettait de la pierre ponce réduite en poudre très-fine. L'usage des dents artificielles ou postiches date d'une haute antiquité. Les femmes prenaient, en outre, un soin particulier de leurs doigts et de leurs ongles. De toutes les déesses, c'était Minerve qui avait la plus belle main, et Diane les plus beaux doigts. Les dames grecques et les dames romaines faisaient grand cas d'un doigt long, qui allait en s'arrondissant vers le bout, ce que les chironomistes modernes appellent doigt *chironique*; à quoi il faut ajouter un ongle régulier, bien propre, brillant et d'un doux incarnat. Lucien, dans la description qu'il fait des beautés de Panthée, parle aussi de la belle proportion de la paume des mains. Propre désirait avoir sur le visage l'empreinte des jolis ongles de Cynthie. La pierre précieuse appelée *onyx* a pris son nom du brillant incarnat que vantaient Philostrate dans les ongles de Pâris. Les anciens se rognèrent et s'entretenaient les ongles avec un canif ou de petites tenailles d'argent; des esclaves étaient employés à ce service. Les mains épaisses avec des ongles gros devaient être sobres de gestes; cet art si prisé, qui s'appelait *chironomie*, consistait pour elles à s'abstenir.

Les Athéniennes portaient, comme vêtement de corps : 1° une tunique blanche, qui s'attachait sur les épaules avec des boutons ou des agrafes, et qui, se serrant au-dessous du sein avec une large ceinture, descendait jusqu'aux talons en plis ondoiyants; 2° une tunique plus courte, souvent avec des manches qui arrivaient jusqu'à la molette du bras, laquelle se serrait sur les hanches avec un ruban, et était garnie par le bas de bandelettes de diverses couleurs, et quelquefois ornée de glands qui pendaient aux coins; 3° un pallium ou manteau carré ou rond, qui, tantôt roulé en forme d'écharpe, tantôt déployé, semblait, par ses plis, destiné en quelque sorte à dessiner les formes du corps; souvent ce pallium était remplacé par un léger manteau; 4° une draperie ou espèce de voile qui leur couvrait la tête lorsqu'elles paraissaient en public, ce que les Athéniennes ne pouvaient faire de jour que dans certaines circonstances, et encore en compagnie de femmes esclaves et d'eunuques, et non de nuit, à moins qu'elles ne fussent en voiture et précédées d'un flambeau, d'après une loi de Solon. Les variétés de cette toilette sont aussi nombreuses que la matière des vêtements. Aristophane énumère la tunique couleur de safran, la tunique cimbérique et autres tuniques transparentes; l'*orthostadia*, sorte de tunique droite et sans ceinture; le *cyclas* ou *encycle*, petite tunique circulaire.

Le *peplos* était un vêtement qui enveloppait l'épaule gauche devant et derrière, et dont les deux ailes, se réunissant sur le côté gauche, laissaient à découvert la main et l'épaule droite. Sophocle dit que le *peplos* était un voile ou habillement de femme, qui ne se vêlait pas et ne faisait que s'agrafer. Homère rapporte qu'Antinoüs fit présent à Pénélope d'un *peplos* grand, magnifique, varié et garni de douze agrafes d'or avec leurs chasses flexibles. Le *xyste* était un vêtement qui pouvait servir de tunique et de manteau. Le *zomé* était une robe à franges, que portaient ordinairement les vieilles femmes. On donnait le nom de *symétrie* à une longue tunique qui descendait jusqu'aux talons, et qui avait un bord en pourpre. La *podera* était une riche tunique de lin. La *pentectène* était une petite tunique bordée de pourpre et entrelacée de cinq rayons. Hé-sychius ajoute que ce vêtement était découpé en dents de scie. On appelait *catastacte* et *zoola* ou *zoodicta* une tunique ornée de broderies d'animaux entrelacés avec des fleurs. Le *schiste* était une tunique fendue ou ouverte, qui s'attachait aux épaules avec des agrafes. La *catonaca* était une tunique qui descendait jusqu'aux genoux, et qui avait une peau cousue tout alentour par le bas. C'était l'habillement des femmes esclaves. La *cypassis* était une tunique qui répondait à notre chemise. Les femmes la portaient au lit, longue, sans manches et sans ceinture. Théocrite, parlant de l'habillement des Syracusaines, nomme l'am-

pechonion, petite robe légère qui se jetait autour du corps comme une espèce de manteau, et le *téristre*, grand voile qui s'attachait sur la tête et retombait le long du dos. La tunique athénienne ou ionienne se distinguait de la tunique spartiate ou dorienne par les manches. Les femmes de Sparte portaient des tuniques sans manches, de manière à montrer leurs bras jusqu'aux épaules, ce qui s'appelait *doriéniser*, et, de plus, très-courtes sur le côté, ce qui fit donner aux filles de Sparte le nom de *phénomérides*, qui montrent la cuisse. Et c'est par allusion à cet usage que Sophocle écrit : « La jeune Hermione a une tunique qui ne la couvre pas entièrement, mais qui, en s'ouvrant de temps en temps, laisse voir sa cuisse à nu. » Le vêtement des femmes spartiates paraît avoir été, dans le principe, celui de toutes les femmes grecques. Il aurait été quitté par les Athéniennes, comme nous l'avons dit, à la suite du meurtre du soldat porteur de la nouvelle de la défaite des Athéniens dans la guerre d'Egine. Le *tarntenidion*, robe qui devait son nom aux Tarrentins, était transparent. Les femmes grecques portaient quelquefois le manteau de leurs maris. Les vêtements des femmes étaient garnis de bandelettes ou de franges. On appelait *parife* une frange avec un bord en pourpre, qui se voyait des deux côtés. Le *périleucum* était un tissu ordinaire de pourpre, avec un bord blanc. On appelait *méandre* une sorte de parure double, avec des bandelettes de pourpre en zigzag, qui se mettaient par-dessus l'habillement. Il y avait deux sortes de ceintures, qui se mettaient, les unes sur la peau nue, et les autres par-dessus les vêtements. Les premières étaient de deux espèces, l'une pour les hanches et l'autre pour la poitrine. À la première espèce appartient la fameuse ceinture de Vénus; à la seconde, celle dont parle Anacréon. Cette seconde espèce s'appelait aussi *tania* ou *stéthodesmone*. On mettait par-dessus les vêtements le *strophion*, tissu d'or et de bijoux, qui se plaçait au-dessous du sein; la *zona*, ceinture du ventre, et l'*anamascalisteron*, qu'on mettait sous les aisselles. La *zona* servait à relever la tunique pour rendre la marche plus libre. Dans les statues où elle est représentée entièrement vêtue, Vénus a toujours deux ceintures, le strophion, qui lui ceint la poitrine, et la *zona*, qui lui serre les hanches. Le *strophion* s'appelait aussi *mastotzenion* ou bandeau mamillaire. Le sein était réputé le plus bel ornement de Vénus, et on avait grand soin de le rendre saillant. Lucien, décrivant la toilette des femmes grecques, dit que, sous leur vêtement, tout se voit presque aussi distinctement que le visage, excepté le sein, qui ressortait d'une manière difforme s'il n'était soutenu par des bandelettes. Sur les épaules se portait une sorte d'écharpe, l'*anaboladion*, à laquelle se rattachait quelquefois un petit manteau.

Un aigle, nous dit Elien, ayant pris un des souliers de la courtisane Rhodope, pendant qu'elle était au bain, et l'ayant porté à Psamétique, roi d'Égypte, ce monarque, jugeant à l'élégance et à la délicatesse de cette chaussure de la beauté de celle qui la portait, la fit chercher par toute l'Égypte, et, l'ayant trouvée, il l'épousa. « Tel était le prix que les anciens attachaient à la grâce de la chaussure. Pollux ne compte pas de moins de vingt-deux espèces de chaussures de femme, qu'on peut diviser en deux classes, savoir : celles qui couvraient tout le pied jusqu'à la cheville, et celles qui, n'étant composées que d'une simple semelle, s'attachaient au-dessus du pied avec des rubans ou des courroies. Ces dernières se partageaient en deux autres espèces, dont chacune avait encore ses subdivisions. La première consistait en pantoufles légères, dont les femmes faisaient usage dans leurs appartements ou lorsqu'elles allaient faire visite à quelqu'une de leurs amies, et, dans ce dernier cas, elles se les faisaient porter derrière elles par quelque esclave dans une petite boîte appelée *sandalathèque*, du nom de *sandales* qu'on donnait à cette espèce de chaussures. Les esclaves leur mettaient ces souliers à l'entrée de la maison où elles allaient. La seconde espèce comprenait les souliers forts, appelés *crépides*, dont les deux sexes se servaient pour la marche, et qui s'attachaient soigneusement autour du pied. Les dames grecques aimaient, ainsi que les Romaines, à se donner une taille élevée. Dans cette vue, elles portaient des pantoufles de liège et des souliers qui avaient jusqu'à quatre semelles de liège. Ces semelles, dont chacune avait un doigt d'épaisseur, étaient coupées séparément comme des tablettes, puis jointes ensemble avec du gluten. C'est du genre de souliers appelés *à la Tyrrhénienne* qu'Eschyle prit l'idée de la chaussure qu'il introduisit sur la scène, et qui emprunta du dialecte crétois le nom de *cothurne*. Le cothurne différait cependant de cette sorte de souliers en ce qu'il couvrait entièrement le pied, même par-dessus, tandis que les chaussures tyrrhéniennes s'attachaient seulement aux doigts des pieds et au bas de la jambe. Le cothurne pouvait être changé de pied, comme nos pantoufles ordinaires. Strabon raconte que Denys de Syracuse s'amusa un jour à faire courir après des colombes de jeunes Locriennes nues et chaussées de cothurnes tyrrhéniens sans attaches et d'inégale hauteur. Les *périthrides*, autre sorte de chaussures, sont ainsi nommées de ce qu'elles imitaient la forme d'une gondole.

Les périscléides étaient un ornement des jambes qui donnait aux dames de la grâce en marchant. Les dames grecques et leurs maris ne portaient pas de bas. Les vieillards, les infirmes, les délicats y suppléaient par quelques bandages.

Un fragment d'Alexis, conservé par Athénée, nous fait connaître quels moyens employaient les femmes grecques pour cacher les défauts de leur corps. Ces moyens ne différaient pas de ceux qu'emploient les femmes de Paris. Nous apprenons notamment qu'elles faisaient usage, comme ces dernières, de bandelettes, de buses et de bustes pour redresser la taille. Nous faisons remarquer ce singulier procédé de la coquetterie ou plutôt de l'art du proxénète, à l'usage de celle qui a de belles dents et qui n'aime point à rire : « On la laisse tout le jour à la maison, avec un brin de myrte droit et mince entre les dents, comme celui que les cuisiniers mettent sur la tête des chèvres qu'ils vendent au marché, de manière qu'elle s'accoutume ainsi, malgré elle, à faire pompe de la beauté de ses dents. »

Nous ne pouvons terminer cette description du *costume* des femmes grecques sans dire un mot de l'usage où elles étaient de porter un parasol en signe de distinction. Une peinture d'Herculanum nous fait assister à la toilette d'une femme placée sur un double marche-pied — autre signe de distinction — et devant laquelle un esclave tient un parasol. Elien nous apprend que les filles d'étrangers, qui obtenaient de l'Aréopage la permission de venir s'établir à Athènes, étaient obligées de porter le parasol devant les matrones dans les cérémonies religieuses. On célébrait enfin une fête des parasols en l'honneur de Pallas. L'usage du parasol est très-antique et a toujours eu, chez certains peuples, une signification honorifique; c'était le principal ornement du trône des rois de Perse, et on le retrouve encore à la Chine et aux Indes. Les grands de la cour de Constantinople portaient aussi le parasol, dont est dérivé le dais de nos églises.

Les auteurs ne nous apprennent rien sur les poches et les bourses des femmes grecques. Les maîtresses de maison ne portaient pas de clefs : un anneau leur en tenait lieu. Elles ne fermaient pas leurs armoires et leurs coffres; elles les scellaient. Il en était de même à Rome : la mère de Cicéron scellait jusqu'aux bouteilles vides.

Elles ne se servaient pas de mouchoir. C'eût été, pour une femme d'Athènes ou de Rome, manquer essentiellement aux convenances de son sexe que de s'essuyer la sueur du visage ou de se moucher. Elle aurait été regardée, par cela seul, comme en état de maladie, et il ne lui aurait pas été permis de sortir de son appartement. Il ne paraît pas que les hommes eux-mêmes aient, au moins dans les circonstances publiques, fait usage de mouchoirs ou plutôt d'*étanchoirs* (*sudaria*), car on lit que les personnes même les plus distinguées assuraient leurs larmes avec leur manteau. Dans leurs occupations journalières toutefois, dans les tribunaux et dans leurs banquets, dès le temps de Catulle, les Romains portaient un *sudarium* de toile très-fine. Mais il n'était pas bien difficile aux anciens de se passer de mouchoirs : l'usage qu'ils faisaient journellement de bains chauds, en leur procurant une transpiration facile et en les débarrassant des humeurs muqueuses, faisait que leur corps était toujours sec et sain. Santé et siccité signifiaient pour eux la même chose. Ajoutons l'habitude où étaient les femmes de ne respirer en quelque sorte qu'au milieu des parfums, des fleurs et des herbes odoriférantes. Ces observations, bien entendu, ne s'appliquent qu'à la société élégante et à celle qui l'imitait : à la campagne, on s'est toujours mouché avec les doigts. Ainsi ni clefs, ni mouchoirs, ni poches. Les billets doux et autres jolis secrets se cachaient dans le sein ou sous la ceinture. Les suivantes portaient le reste. L'habillement des campagnardes différait peu de celui des femmes de la ville. Seulement les étoffes en étaient plus grossières et les plis plus sévères et plus droits.

Passons au *costume* des hommes, et d'abord à leur coiffure. Les jeunes gens portaient les cheveux longs, flottants, ou les nouaient sur le haut de la tête, de manière à ne pas laisser apercevoir le cordon qui les contenait. Ils affectaient ainsi la coiffure des jeunes filles, appelée *corymbos*, et portaient à leur imitation des pendants d'oreilles. Lorsque les enfants avaient atteint l'âge de puberté, on leur coupait les cheveux pour en faire hommage à quelque divinité. Mais les dieux, qu'on se représentait doués d'une jeunesse éternelle, se voient toujours avec une longue chevelure dans les anciens monuments. Passé l'âge de l'enfance, les Grecs en général portaient les cheveux courts, bouclés, légèrement repliés sur le front et presque coupés en rond. Mais combien d'exceptions ! Les Athéniens aimaient à avoir les cheveux un peu longs, bien peignés et parsemés de cigales d'or; les Lacédémoniens les portaient longs et flottants; les habitants de l'Eubée portaient longs leurs cheveux de derrière, et courts ceux de devant. Artémidore dit qu'une longue chevelure convient aux prêtres, aux rois, aux magistrats et aux philosophes; ainsi la portait Socrate. Cependant les stoïciens et les cyniques se rasaient entièrement la tête. Des cheveux extrêmement courts et ébouriffés

étaient le signe distinctif des esclaves. Ceux qu'on prêtait aux faunes et aux satyres étaient courts, faisaient un peu le crochet vers la pointe, sans doute à l'imitation du poil des chèvres. Les soldats portaient, pour la plupart, les cheveux longs : Plaute les appelle *castrati*. La manière de porter les cheveux ne fut pas, d'ailleurs, exempte des caprices de la mode. On imagina de se les ceindre autour de la tête avec des bandelettes : « Pour te donner plus de grâce, conseille Lucien, ceintoi les cheveux avec un bandeau, et laisse-les flotter sur tes épaules. » Eusèbe dit que les Romains prirent des Grecs l'usage d'aller nu-tête. Mais cet usage n'était pas général chez ces derniers; car non-seulement ils se couvraient la tête avec un pan de leur manteau ou de leur tunique de dessus pour se garantir de la pluie ou du soleil, ou en signe de deuil, ou même d'une profonde méditation, mais encore ils portaient, en ville et à la campagne, une espèce de chapeau. Les monuments nous en offrent de deux espèces : l'un, peut-être le *pilos* dont fait mention Hésiode, lequel était rond, sans rebord, et à peu près semblable à un bonnet pointu un peu replié vers la pointe, était particulier aux marins, aux artistes et aux agriculteurs; l'autre, probablement le *petasos*, était rond, avec une aile alentour; on le portait en voyage, et il était surtout à l'usage des bergers; on en rabattait l'aile pour se préserver du soleil ou de la pluie. À l'aide de deux rubans qui y étaient attachés, on pouvait l'assurer sous le menton ou le tenir derrière les épaules quand on voulait aller nu-tête.

Dans un buste qui appartient à la galerie de Florence, la tête de Platon est ceinte du *strophium*, qui est la marque distinctive des divinités, sans doute par allusion au nom de *divin* qui lui avait été donné.

Rien de particulier à ajouter sur les chaussures d'hommes, si ce n'est que les *crépides* étaient souvent garnies de clous, comme les souliers d'hommes le sont encore aujourd'hui. Il y avait, en Grèce — ce que nous n'avons pas — une classe spéciale de cordonniers, qu'on appelait *clauxot*, *metteurs de clous*. Toute l'armée du célèbre Antiochus portait à ses souliers des clous d'or massif. Les jeunes élégants affectaient — toujours comme aujourd'hui — de ne porter aucune sorte de clous sous leur chaussure.

Les Romains faisaient, entre le *calceus* et la *solea*, la même différence que les Grecs entre l'*ἐσθία* et le *σαβάνιον*. Le *calceus* désignait proprement la chaussure qui couvrait tout le pied, la *solea* ne couvrait que la plante et laissait nue la partie supérieure.

Les monuments nous représentent les héros avec une barbe courte et frisée. On la retrouve ainsi dans les portraits de Périclès, de Démosthène, de Socrate, etc. Alexandre, au dire de Plutarque, aurait été le premier à faire raser ses soldats : ce qu'il fit avant la bataille d'Arbelles. Les philosophes continuèrent à porter la barbe; cet usage se généralisa de nouveau après Justinien. On ne saurait d'ailleurs rien dire d'absolu à cet égard, puisque les philosophes et les magistrats ont toujours été distingués par leurs barbes longues et épaisses. L'*Anthologie* nous a conservé l'épigramme suivante :

On reconnaît un philosophe
À la barbe de son menton.
Un grand bouc a toute l'étoffe
De nos disciples de Platon.

Praxagore, dans Aristophane, demande à ses compagnons, qui devaient se déguiser en sénateurs :

Avez-vous apporté les barbes qu'il vous faut?

Il ne manque cependant pas, dans les monuments, d'exemples de philosophes et de magistrats qui sont sans barbe. L'usage des moustaches avait été interdit aux Lacédémoniens par un édit des éphores.

Tant que la ville d'Athènes, remarque Athénée, nagea dans les délices, elle se maintint florissante et produisit de grands capitaines. Et en effet les Athéniens, à cette époque, étaient vêtus de la pourpre, sous laquelle ils portaient des tuniques de diverses couleurs; leurs cheveux étaient relevés en *corymbes* et ornés de cigales d'or sur les côtés et sur le front. Ils ne sortaient qu'accompagnés d'esclaves qui portaient des plants (*ocladia*), pour n'être pas obligés de s'asseoir à l'aventure. Voilà les vainqueurs de Marathon, voilà les hommes qui seuls ont dompté les forces de toute l'Asie!

Les Spartiates, au contraire, avant leur corruption totale, ne portaient qu'une simple tunique, qui était rouge lorsqu'ils devaient aller à la guerre, et affectaient dans tout leur *costume* un aspect simple et presque sordide. Ils ont trouvé dans cet usage, si opposé à celui des Athéniens, les éléments et la conservation de leur force. Tant il est vrai que le caractère de l'institution importe moins encore aux peuples que le respect de l'institution!

Dans Homère, Agamemnon se couvre la poitrine de sa tunique, et attache sa belle chaussure sous ses pieds blancs; il agraie autour de lui une *chène* vermeille, double, ample et recouverte d'un duvet fleuri.

Dans les *Harangues*, dont l'action se passe à l'époque où les Athéniens, sous la domination des Spartiates, portaient le soulier rouge

de Lacédémone, on décrit ainsi le *costume* ordinaire des citoyens d'Athènes : « Allons, attache ta petite tunique et mets tes souliers à la laconienne, pour avoir l'apparence d'un homme qui veut se rendre à l'assemblée ou sortir de la ville. » Plus bas, on ajoute : « Coupe les courroies de ces chènes et des souliers laconiens, et jette ces bâtons. »

Antiphane, parlant de la volupté des philosophes, s'exprime ainsi : « Ami, reconnaitrais-tu bien ce vieillard ? A son air, on le prendrait pour un Grec : une petite chène blanche, une belle tunique brune, un bonnet fin et un joli petit bâton... » La *chène*, *χίτων*, était une espèce de manteau qui se mettait sur la tunique. On pouvait la plier et la rejeter entièrement derrière le dos pour avoir les bras libres. Le *pallium*, chez les Latins, se portait quelquefois de même, à la différence de la *penula* et de la *lacerna*.

Ammonius fait la description suivante de la chlamyde : « La chlamyde diffère de la chène : celle-ci est un vêtement de héros, et celle-là est particulière aux Macédoniens. Le nom de chlamyde ne remonte pas à plus de six cents ans avant les temps héroïques : Sapho fut la première à en faire usage. Elle en diffère aussi par la forme, car la chène est tétragone, tandis que la chlamyde se termine, par le bas, en forme circulaire, avec des franges très-éloignées les unes des autres. » Strabon donne aussi à la partie de dessous de la chlamyde une forme semi-circulaire, avec un angle à chacun des deux côtés ; il lui donne cette même forme, mais plus échancrée et plus étroite, à la partie supérieure. Ce vêtement, qui était court et étroit, et particulièrement propre aux guerriers, couvrait l'épaule gauche et pendait à droite, pour ne pas causer d'embarras quand on marchait. A Athènes, les jeunes gens composant la garde de la ville portaient aussi la chlamyde pour s'accoutumer aux fatigues de la guerre : ils la portaient noire jusqu'au temps d'Adrien, où l'orateur Hérode Atticus, homme riche et fondateur du théâtre qui porte son nom, leur fit adopter la couleur blanche.

Le trésorier des Athéniens portait la *batrachide*, qui était une espèce de vêtement à fleurs, ainsi appelé parce que son fond imitait la couleur d'une certaine grenouille.

La tunique de dessus, *γυνή*, à l'usage des hommes libres, s'appelait *amphimachalos* (couvrant les deux aisselles), et celle des esclaves, *heteromachalos* (couvrant une seule aisselle). De cette seconde sorte étaient aussi les tuniques des artisans, parce qu'ils étaient dans l'usage de coudre la manche dont ils se couvraient l'autre aisselle.

Les Grecs, à l'exception des philosophes cyniques, portaient généralement la tunique de dessous, qui était une espèce de chemise composée de deux morceaux d'étoffe ayant la forme d'un carré long, et cousus sur les côtés avec une ouverture pour les bras, et quelquefois même avec des manches, mais qui ne descendant guère plus bas que les épaules.

L'usage des culottes était inconnu aux anciens Grecs, et ils n'avaient pas de mot pour exprimer l'espèce de vêtement appelé chez les Romains *femorala*. La décence le fit néanmoins adopter aux acteurs sur la scène, et nous le voyons descendre jusqu'aux pieds dans les monuments.

Appien dit que la chaussure des Grecs différait de celle des Romains, mais il ne nous dit pas en quoi consistait cette différence. Celle des héros a une semelle avec un bord saillant alentour et de la largeur d'un doigt, et par derrière un talon en peau : elle s'attachait sur le cou-de-pied avec un cordon ou une courroie. On voit dans le musée d'Herculanum des espèces de souliers composés de cordons formant une sorte de réseau à larges mailles. Les personnes de distinction, à Athènes, portaient sur leur chaussure un croissant en or ou en ivoire. On trouve aussi dans les monuments une chaussure de peau en forme de demi-bottes, avec divers ornements.

Dès les temps les plus reculés on était dans l'usage d'emballer les enfants, et on le faisait à peu près comme de nos jours.

Nous ne dirons ici que peu de mots des *costumes* de théâtre. Les ornements spéciaux des chœurs, des danses, des représentations scéniques trouveront leur place ailleurs. Le petit manteau, *pallia*, enveloppait de ses larges plis la danseuse de théâtre. Sa chaussure découverte, ornée d'un nœud de rubans, ne différait guère des pantoufles de nos danseuses actuelles ; sa robe était ample, fine, presque transparente. Il est à croire que les robes ouvertes sur la cuisse s'étaient pas réservées aux danses des Lacédémoniennes, et les monuments prêtent souvent des vêtements de cette sorte aux joueuses de harpe ou de cymbales qui servaient au luxe des festins. Les danseuses laconiennes et autres laissaient encore voir l'épaule et le bras droits nus ; leur vêtement découvrait quelquefois même une plus grande partie du corps, et ne semblait plus servir qu'à donner plus de piquant à la nudité.

Terminons ce que nous avons à dire sur les *costumes* de la Grèce par quelques mots sur le *costume* usité dans les cérémonies religieuses.

Pour les simples offrandes particulières, les sacrificateurs n'avaient point d'habits spéciaux ni de signes caractéristiques. On ne les distingue, dans les bas-reliefs antiques, que par la patère qu'ils tiennent en main. Ils sa-

crifiaient même avec des habits très-simples, si l'on en juge par les figures de l'arc de Constantin, où l'on voit des sacrificateurs vêtus de *gausapes*, espèces de redingotes à capuchon. Leur coiffure était aussi arbitraire que leur vêtement : l'un sacrifie tête nue, l'autre est couronné de lauriers. Même simplicité dans le *costume* des canéphores et des camilles, jeunes gens des deux sexes qui servaient à porter l'encens, les corbeilles, les vases et les ustensiles nécessaires à la cérémonie. Ils sont ordinairement vêtus d'une simple tunique ceinte sous l'estomac. Un petit manteau met seul quelque différence dans l'ajustement de ces jeunes néophytes. A l'égard de la couronne de laurier ou d'autres feuilles, elle était commune à tous les ministres religieux. La longueur de la tunique est un signe de dignité. La reine des sacrifices, femme du roi des sacrifices, et qui présidait, dans les temples consacrés aux déesses, sur le collé des pontifes et des prêtresses, était caractérisée par une couronne radiale. L'ample manteau qui couvrait sa longue tunique enveloppait un de ses bras, suivant une pratique regardée par les anciens comme un acte de décence, et que, dans les cérémonies, les personnes qui représentaient manquaient rarement d'observer. Les prêtresses qui priaient auprès de l'autel, et celles qui étaient chargées de faire les aspersions ou les libations, étaient enveloppées d'un grand voile. Celles qui n'offraient que des fleurs en sacrifice et celles qui avaient soin des voiles étaient ajustées avec leurs simples tuniques et un manteau léger.

— III. COSTUMES DES ROMAINS. — De même, dit Boettiger, que certaines dames, en Allemagne, et Gironi ajoute en Italie, ne trouvent rien de bon pour leur toilette qui ne porte un nom français, ou qui ne vienne de Paris ; ainsi les dames romaines avaient la manie de désigner en grec tous les objets qui composaient leur habillement... Le fard dont elles se servaient n'aurait été d'aucun prix, s'il ne leur avait pas été présenté dans une boîte portant une étiquette en grec.

C'est dire que l'histoire du *costume* grec se confond, la plupart du temps, avec l'histoire de celui des Romains. Nous n'avons guère à chercher, en parlant spécialement de ce dernier, qu'un vocabulaire et une transition.

Un mot d'abord des origines étrusques, déjà si voisines des influences de la Grèce. Si l'on s'en rapporte aux monuments du style étrusque le plus antique, les premiers habitants de l'Etrurie portaient les cheveux longs, et ne rasaient point leur barbe, usage qui était également suivi par les anciens Romains, auxquels Tibulle et Horace donnent pour cette raison l'épithète d'*intonsi*. On prétend que l'art de raser fut introduit en Italie l'an 454 de Rome, par S. Titinius Mela, qui amena des barbiers de la Sicile à Rome. Tullus Hostilius, suivant Macrobe, fut le premier qui introduisit à Rome l'usage de la toge peinte et de la prétexte, et Plinius nous apprend également que la prétexte tirait son origine de l'Etrurie. En effet, les nobles et les personnes en charge, mais ceux-là seulement, portaient, en Etrurie, une tunique et une toge blanches, garnies du haut en bas d'une frange ou bord sur lequel ressortait un ornement de pourpre, appelé plus tard *clavus* par les Romains. Les Etrusques et les premiers Romains d'une moindre qualité portaient le manteau sur le corps nu et sans tunique. Les robes des vieillards riches leur descendaient jusqu'aux pieds. La chaussure se liait avec des attaches sur la jambe, qu'elle recouvrait entièrement ainsi que le pied, de manière à ne laisser apercevoir sur l'un ni sur l'autre aucune nudité ; ou bien elle ne couvrait qu'une partie du pied, se partageant vers le cou-de-pied et s'agrafait autour d'une partie de la jambe. On trouve des chaussures d'esclaves représentées, l'une comme nos anciennes chausses, montant jusqu'aux genoux, l'autre par des bandes en forme de vis ou de rets, et qui enveloppaient les pieds et la jambe. Rappelons ici les fameuses sandales tyrrhéniennes, dont la singularité était d'avoir une semelle très-haute, de s'attacher avec des courroies ou des bandelettes d'or, et d'être d'une couleur tirant sur le rouge. Les sénateurs romains adoptèrent l'usage de cette chaussure, que Phidias trouva la plus digne de sa Minerve, et dont Eschyle fit le cothurne de Melpomène.

Les monuments étrusques nous représentent des femmes richement parées, avec tous les accessoires de la coquetterie. Les unes sont vêtues d'une tunique qui leur descend jusqu'aux pieds, et dont les manches sont quelquefois ouvertes d'un côté et boutonnées jusqu'au coude, où elles se terminent ; d'autres portent la simple toge, d'autres la tunique à manches longues et étroites, et quelquefois sans manches. On en trouve avec la tunique agrafée sur les épaules, et même relevée sur les hanches. Leur coiffure consistait en une espèce de bonnet pointu, ou en un bonnet à bord retroussé sous lequel elles laissent flotter leurs cheveux, ou en une sorte de parure qui ne laisse apercevoir qu'une partie de leur chevelure vers les tempes et sur le front, ou en une calotte. Leur chaussure élégante paraît avoir été, comme celle des hommes, faite de peaux précieuses, teintes d'un rouge vif couleur de sang. Elles la portaient soit ouverte, soit fermée ; quelques-unes, avec une

pointe longue, aiguë et retroussée, comme nos poulaines du xiv^e siècle ; plusieurs avec des talons élevés.

Chez les Romains, qui n'ont fait que recevoir et continuer les usages des Etrusques jusqu'au jour où ils ont accommodé à leur tempérament ceux de la Grèce, nous retrouvons la *toge* universellement employée, avec la signification du vêtement même, *toga*, de *tegere*, couvrir, comme *tectum*, toit.

Lorsque les Romains voulaient se livrer à un travail pénible, ils quittaient la toge et ne gardaient qu'une espèce de caleçon qui ne leur couvrait que la moitié de la cuisse et s'appelait *subligaculum*. Lorsque Caton revenait de la campagne, il portait l'*exomide*, vêtement grec, qui était une tunique étroite, courte et sans manches ; mais quand il faisait chaud, il travaillait nu avec ses esclaves.

Les femmes avaient une autre toge que les hommes : elle était plus courte, et ses extrémités étaient garnies de pourpre ; cette espèce de vêtement, après avoir subi diverses variations dans la forme, prit le nom de *stola*. Horace dit que les femmes répudiées pour cause d'adultère étaient obligées de porter la toge des hommes.

La toge prétexte, dont nous avons déjà vu l'emploi en parlant des Etrusques, ne différait de la toge ordinaire que par ses bords garnis de pourpre. Dans les temps du Bas-Empire, elle devint une espèce de manteau, brodé autour du cou et du haut en bas.

A l'âge de dix-sept ans, le jeune Romain se faisait raser pour la première fois ; et ce premier duvet, après avoir été consacré aux dieux, était soigneusement conservé. Il recevait ensuite, des mains du préteur, la toge virile, qui était de couleur blanche.

Nous avons déjà parlé de cette bande de pourpre, le *clavus*, qui bordait la toge prétexte. Les sénateurs, les triomphateurs, au commencement, avaient seuls le droit de porter le *laticlavus* ou *clavus* large, opposé à l'*angusticlavus* ; il avait jusqu'à 1 palme de largeur. Plus tard, les fils de sénateurs, et sans doute aussi par la suite tous les hommes riches, portèrent le *laticlavus*.

Tullus Hostilius, auquel on attribue ces diverses importations de l'Etrurie, y aurait ajouté la *trabea*, manteau plus court que la toge. Il y avait trois sortes de trabees, toutes les trois de pourpre, l'une consacrée aux dieux, l'autre aux rois, la dernière aux augures. La seconde se distinguait par des broderies de pourpre, qui, sous les empereurs, devinrent des broderies d'or. La troisième pouvait être de simple étoffe rouge.

L'habillement des triomphateurs n'était autre que la toge consulaire.

En campagne, les consuls, plus tard les empereurs, portaient le *paludamentum*, qui s'identifiait avec la chlamyde.

On donnait le nom de tunique à tout vêtement de corps placé sous la toge. Les premiers Romains ne portaient pas de tunique. La tunique ordinaire ne dépassait pas le genou chez les hommes ; il eût été inconvenant de la faire descendre jusqu'aux talons. Elle se fermait devant par une ceinture, et cet usage était obligatoire en public. Les manches n'en étaient ni longues ni larges, excepté chez les gens de la lie du peuple, ou notés d'infamie, qui les portaient longues.

Quelques personnes distinguées portaient sous la tunique une chemise, *indusium*, *interrula*, *subucula*, soit de lin, soit de laine, soit de lin et de soie mêlés.

La tunique appelée *castula* par Varron se portait tantôt seule, tantôt sous une autre tunique courte. Elle se serrait au-dessus des hanches et descendait jusqu'à la cheville du pied.

On laissait les tuniques longues ouvertes et flottantes lorsqu'on était en deuil.

La *lana*, la *penula*, la *lacerna* ne différaient guère que par la couleur et la qualité de l'étoffe ou par l'ampleur du vêtement lui-même. C'était une sorte de manteau s'attachant sur l'épaule par un bouton ou par une boucle. La *lana* était d'une étoffe légère ; la *lacerna*, disent les auteurs, était quelquefois de pourpre, souvent de laine, mais souvent aussi d'une étoffe moins épaisse, puisqu'un bon témoin nous la donne comme transparente :

... Sub clara nuda lacerna.

Ce vêtement descendait jusqu'au-dessous du genou. La *penula* était moins grande. Elle était faite de grosse laine, ornée de franges, avec une seule ouverture par le haut. Les soldats la portaient rouge, les citoyens brune. Elle était surmontée du capuchon, *cucullus*, *cucullio*.

Une autre sorte de capuchon était le *palliolum*, qui se portait à part, et qui était à l'usage des malades, des délicats et des courtisanes, ou des personnes qui voulaient traverser la ville et ne pas être reconnues.

Les caleçons descendaient de cinq ou six doigts au-dessous du genou. Les pêcheurs sont représentés avec un caleçon spécial, ne couvrant que le haut des cuisses, et appelé *ventralis*.

Les esclaves portaient une tunique blanche descendant par devant jusqu'au genou, et par derrière jusqu'au jarret, avec un petit manteau court à l'occasion.

Les Romains allaient souvent nu-tête. Ils se défendaient la tête contre les intempéries

des saisons en l'enveloppant de l'extrémité de leur toge. Cependant ils avaient un chapeau ou bonnet rond, assez semblable à nos bonnets de nuit par la forme, et tel que nos paysans en portent encore en laine brune. On faisait cadeau d'une coiffure semblable aux esclaves que l'on affranchissait, et, par suite, ce bonnet devint le symbole de la liberté. Nous avons déjà parlé, à propos des *costumes* grecs, du chapeau de campagne et de celui des marins et des pêcheurs, *causia*.

Les Romains portèrent la barbe longue jusqu'en 454 de Rome. Ensuite cet usage devint un signe de deuil ou de mise en accusation. Il se généralisa de nouveau vers le II^e siècle après J.-C. Marc-Aurèle est représenté portant toute sa barbe.

Les pieds des hommes restaient ordinairement nus, dans les premiers temps du moins, à l'intérieur des maisons. Pour sortir, on avait des chaussures de diverses sortes, dont les plus hautes montaient jusqu'au mollet. L'usage des bottes et des bottines ne vint que tard. Le *calceus*, que nous avons déjà décrit, couvrait entièrement le pied, par opposition à la *solea*, et s'attachait à la jambe jusqu'à trois doigts au-dessus de la cheville. Nous retrouvons des formes déjà étudiées à propos des chaussures grecques, sous les noms suivants : *mulleus*, *crepida*, *crepidula*, *sandalium*. Le *campagus* laissait voir la chair nue à travers ses tresses. La *buxea* était une sorte de sabot de bois. L'*ocrea* ressemblait à nos guêtres. Les vieillards s'enveloppaient les jambes de bandages. Telles étaient sommairement les chaussures d'hommes et même de femmes, avec des différences de matière et de couleur.

La femme romaine était revêtue de la *stola*, du *pallium*, de la tunique. La tunique lui descendait jusqu'aux pieds. Dans le principe, elle avait le *eupparum*, casaque de lin qui l'enveloppait tout entière, et qui était surmontée d'une sorte de large camisole sans manches. Sous les empereurs, elle ajouta à son *costume* le *patagium*, bande d'étoffe qui lui passait derrière le cou, et dont les bouts lui tombaient sur la poitrine. Une sorte de manteau appelé *palla* s'attachait de diverses manières et pouvait servir de voile. La *stola* était ornée de franges à ses extrémités. Un autre manteau usuel, le *ricinium*, était formé de deux morceaux d'étoffe réunis, attachés au-dessus de l'épaule par un bouton, et présentant deux ouvertures pour les bras ; quelquefois il ne s'élevait pas plus haut que les manches et se rapprochait de la forme des mantelets modernes.

Les femmes du peuple, comme les courtisanes, conservèrent la toge primitive.

Nous ne pouvons que renvoyer, pour les coiffures, aux coiffures grecques. Nommons cependant la *mitra*, sorte de bandeau ; l'*infula*, autre bande d'étoffe ceignant la tête, et dont les bouts pendants s'appelaient *vitta* ; le *reticulum*, notre résille ; diverses espèces de voiles, *plaga*, *carbasus*, *flammeus*, *rica*, *ricula*.

Les Romaines soutenaient leur taille et leur sein au moyen du *strophium* et de la *fascia*. Nous avons parlé du *strophium*, des agrafes, des bracelets.

Au commencement, les soldats seuls portaient des bracelets, *armilla*. Mais les mœurs grecques envahirent tout de bonne heure. D'abord aussi, les rois seuls portaient l'anneau, et ils le portaient au quatrième doigt de la main gauche. Puis les sénateurs les imitèrent et furent suivis par les chevaliers, puis par tout le monde. On mit l'anneau au petit doigt, on le mit à l'index. Les femmes en portaient à tous les doigts à la fois, et en eurent de plus légers pour l'été que pour l'hiver.

Des chaînes particulières se joignaient à la chaussure et s'appelaient sur le cou-de-pied. On les appelait *compedes*.

La loi des Douze-Tables parle de morts qui avaient dans la bouche des dents d'ivoire attachées avec des fils d'or. Elle défendait de laisser sur les cadavres aucun objet en or, excepté l'or des dents postiches. L'usage de ces sortes de dents était très-commun du temps de Martial.

Les Romains faisaient grand usage des amulettes. Les enfants portaient au cou de petits ornements appelés *bulles*. Les tuniques des petites filles étaient blanches.

Deux observations générales peuvent être faites en ce qui touche le *costume* romain. La première est qu'on le connaît, en somme, très-peu avant l'invasion des mœurs de la Grèce ; la seconde est qu'après cette invasion son histoire se confond à beaucoup d'égards avec celle du *costume* hellénique. Nous retrouverons d'ailleurs beaucoup de détails et d'expressions concernant le *costume* des Romains, en parlant des usages qu'ils importèrent dans la Gaule.

— IV. COSTUMES CHEZ LES GAULOIS ET CHEZ LES FRANÇAIS. La Gaule devait continuer Rome et la Grèce, et c'est cette province qui, sous le nom de France, doit nous offrir la suite du développement de la civilisation grecque et romaine, et de l'histoire classique du *costume*.

Parmi les nombreux ouvrages où il est traité du *costume* gaulois et du *costume* français, il n'en est aucun où la matière soit plus approfondie, embrassée avec plus de compétence et résumée avec plus de lucidité que

dans l'*Histoire du costume et de l'ameublement*, de M. Charles Louandre. Nous remercions ici l'éminent historien de l'autorisation qu'il a bien voulu nous donner de faire, dans les descriptions qui suivent, de larges emprunts à cet ouvrage.

En entrant dans le monde barbare, nous devons faire une observation générale : les armes, chez les barbares, c'est tout le costume ; l'officiel se confond avec l'ordinaire. Nous serons souvent amenés à ne pas séparer ce qui était forcément réuni par les conditions mêmes de l'existence des peuples. Nous insisterons d'une façon toute particulière sur des époques très-peu connues, et cependant d'une haute importance pour notre histoire ; par exemple sur tout ce qui touche à nos origines, et spécialement sur le ve siècle, où il y a intérêt à bien comprendre ce que le christianisme a fait de la société romaine.

Dans les temps antérieurs à la conquête romaine, l'histoire du costume gaulois peut se diviser en deux périodes distinctes.

Dans la première, les Gaulois, comme tous les peuples au berceau, portent pour tout vêtement des peaux de bêtes, qu'ils attachent sur leurs épaules avec des épines. Ils se parent la tête de plumes d'oiseaux, de feuilles, d'écorces d'arbres. Ils dessinent sur leur corps, par un procédé de tatouage qui n'est point connu, des figures bizarres qu'ils teignent en bleu à l'aide du pastel. Sauvages comme les hommes, mais toujours soigneuses de plaire, les femmes se tatouent comme eux et portent des coquillages pour pendants d'oreilles. C'est l'époque où l'usage des métaux est encore inconnu, où le Gaulois a pour armes des haches de pierre, emmanchées dans des cornes de cerf ; pour couteaux, des silex taillés dans la forme de nos couteaux modernes, polis et tranchants comme eux ; pour lances ou pour javelots, des tibias humains effilés et durcis au feu ; pour coins, des cailloux triangulaires. Mais, dans cette imperfection même, la parure n'est point oubliée. Des silex de forme annulaire, soigneusement polis, percés à leur centre d'un trou rond et régulier, servent, à défaut d'or et de pierreries, à former des colliers et des bracelets.

La seconde période commence au moment où les rapports de la Gaule avec l'Italie, avec la Grèce, avec l'Asie, ont fait entrer l'existence de ses habitants dans le domaine de l'histoire. A ce moment, les nombreuses tribus qui occupaient cette contrée se rapportaient à deux grandes familles, la famille *tétrienne*, qui comprenait les Aquitains et les Ligures, et la famille *gauloise*, composée de Galls, ou Celtes, et de Kymris. Séparées par des haines et des inimitiés profondes, ces deux familles s'étaient aussi par l'aspect et par les costumes, et ce fut même la différence du costume qui fit donner leurs noms aux trois grandes subdivisions de la Gaule : *Gallia braccata*, Gaule qui portait les braies ; *Gallia togata*, celle qui portait la toge ; *Gallia comata*, celle qui portait la chevelure épaisse et longue. Ces distinctions n'étaient pas, du reste, assez tranchées pour empêcher les écrivains de désigner par les mêmes expressions la Gaule entière. Ils s'accordent à nous représenter les Gaulois avec un teint blanc, les yeux bleus, les cheveux blonds ou châtain clair. « Les Gaulois, dit Virgile en parlant de la surprise du Capitole, ont une chevelure couleur d'or ; leurs habits sont chargés d'or ; ils brillent sous leurs saies bariolées, et leurs cous, blancs comme le lait, sont entourés d'or. » — Les Gaulois, dit avec plus de précision le géographe Strabon, laissent croître leurs cheveux. Ils portent des saies. Ils couvrent leurs extrémités inférieures de hauts-de-chausses. Leurs tuniques ne ressemblent point à celles des Romains : elles sont fendues, descendent jusqu'aux fesses et ont des manches. La laine des moutons de la Gaule est rude, mais longue ; on en fabrique cette espèce de saie à poils que les Romains appellent *lana*. Tous ceux qui sont revêtus de quelque dignité portent des ornements d'or, tels que des colliers, des bracelets et des habits de couleur travaillés en or. La plupart des Gaulois conservent encore aujourd'hui l'usage de coucher à terre et de prendre leurs repas assis sur de la paille... Ils habitent des maisons vastes, construites avec des planches et des claies, et terminées par un toit cintré et couvert d'un chaume épais. »

Si du type général on passe aux types particuliers, on trouve, dans l'angle sud-ouest de la Gaule formé par les Pyrénées orientales et l'Océan, les Ibères et les Aquitains, de souche espagnole, couverts d'un vêtement court fabriqué de laine grossière et à long poil, et portant des bottes tissées de cheveux ; sombres, sous ce costume sévère, mais remarquables par une grande propreté, qui se retrouve encore aujourd'hui parmi les femmes, sur les bords du Gave et de l'Adour. Le bouclier léger dont s'armaient les Ibères les distinguait du reste des Gaulois, qui portaient des boucliers longs. Les hommes de cette race étaient braves, mais légers et frivoles dans leurs goûts. Les femmes, dont le type était différent des femmes gauloises, avaient les cheveux d'un noir luisant, les yeux noirs ; et déjà, du temps de Strabon, elles portaient autour de la tête un voile noir comme leurs cheveux et leurs yeux.

Dans toute la partie voisine de l'Italie, on

trouve la toge et le costume romain, même parmi la population indigène. A Marseille et dans les colonies grecques de la région du Midi, c'est le costume hellénique qui règne sans partage. « Les Massiliens, dit Tite-Live, ont conservé, purs de tout mélange et de toute imitation de voisinage avec les habitants de la Gaule, non-seulement les inflexions de leur langue, leur accent, leur type et leur costume, mais leurs mœurs, leurs lois, leurs caractères. »

Sur tout le territoire depuis Lyon jusqu'en Belgique, on trouve les deux grandes nations gauloises, Celtes et Kymris. C'est ici que se montre le costume vraiment national. Ce costume est simple et commode : il se compose de tissus de lin, d'étoffes de laine, de fourrures. La principale pièce, le pantalon, était large, flottant et à plis chez les races kymriques, étroit et collant chez les peuples d'origine celtique. Ce pantalon se nommait *bracca* ou *braga*, d'où est venu le mot *braie*. Il descendait primitivement jusqu'à la cheville. Il se raccourcit ensuite et s'arrêta aux jarrets, ce qui a fait penser à quelques archéologues qu'il a pu fournir le modèle du vêtement connu sous le nom de *culotte*. Une espèce de gilet serré s'adaptait à la partie supérieure du corps, et descendait jusqu'à mi-cuisse. Le tout était recouvert d'une saie rayée. Cette saie, dont la forme s'est conservée dans la blouse de nos paysans, était un manteau avec ou sans manches, attaché sous le menton par une agrafe. On peut croire, d'après un passage de Varroa, que la saie était faite de quatre pièces carrées, ou bien encore qu'elle était double par derrière comme par devant. Ce vêtement avait tant de prix pour ceux qui en étaient habillés, que, dans les assemblées publiques, les surveillants, qui faisaient les fonctions de nos huissiers, devaient, afin de rappeler les perturbateurs à l'ordre, couper un morceau de leur saie assez grand pour qu'il fût impossible de s'en servir plus longtemps. Ajoutons à ces trois vêtements le manteau à capuchon connu sous le nom de *bardocucullus*. Ce manteau-coiffure, très-répandu dans la Saintonge au temps de Martial, fut adopté par les Romains. Il s'est conservé de nos jours dans le costume des habitants du Béarn et des Landes. Il est devenu, dans le moyen âge, le capuchon des moines, le chaperon du bourgeois, et aujourd'hui encore nous le retrouvons dans nos *cabans*.

Mentionnons encore rapidement quelques autres vêtements d'un usage moins général, tels que les chlamydes artisaniens, ou les courtes vestes à manches qui se fabriquaient chez les *Atrebates*, qui étaient ouvertes par devant et teintes en rouge ; ou le petit manteau court, que les riches ornaient magnifiquement ; ou la *caracalle*, espèce de sarmar qui descendait jusqu'aux talons, et qu'on portait ordinairement comme habit civil et comme habit militaire.

Les Gaulois les plus pauvres marchaient pieds nus, tandis que les riches portaient des semelles de bois ou de liège, attachées à la jambe par des courroies. Les Romains appelèrent ces chaussures *solia*, et c'est de ce nom que le patois picard a fait *solers* et que paraît être dérivé, par suite, le mot français *soulier*. Quelques écrivains donnent aussi aux Gaulois des chaussures en peau de blaireau.

L'habillement des femmes gauloises, plus simple que celui des hommes, se composait ordinairement d'une tunique large et plissée, avec ou sans manches, et d'une espèce de tablier attaché sur les hanches. Cette tunique, qui descendait jusqu'aux pieds, découvrait le haut de la poitrine, et la mode voulait que, pour les femmes élégantes, elle fût rouge ou bleue. Dans quelques tribus, on portait des poches ou des sacs de cuir, qui sont encore en usage dans certains villages du Languedoc, et qui s'appelaient alors, comme aujourd'hui, *bouls* ou *boulgètes*, à quelques inflexions près. Les femmes riches ajoutaient à la tunique un manteau de lin de couleurs variées, qui s'agrafais sur les épaules. Quelquefois aussi ce manteau, ouvert sur le devant, était assujéti par une lacure ou des courroies fixées par des boutons.

Les coiffures des femmes, celles du moins dont on peut parler avec certitude, sont de deux espèces. L'une se compose d'une coiffe carrée fixée sur les cheveux, qui sont séparés sur le front et rattachés par derrière. L'autre consiste en un voile qui ne cache point le visage, mais seulement une partie du front, et qui, ramené sur le derrière de la tête, revient de là couvrir les épaules et le sein.

Hommes ou femmes, les Gaulois étaient tellement attachés à leur costume national, que les bandes qui se répandirent sur la Grèce, sur la Thrace et sur l'Asie gardèrent dans ces contrées lointaines, avec leur appétit native, la sauvagerie de leur aspect. Mêlés en Asie à la race la plus douce du genre humain, ils restèrent à peu près ce qu'ils étaient dans la Gaule ; ils conservèrent leur fougue guerrière, leur mobilité et leurs cheveux rouges.

Les druides, qui tenaient le premier rang, portaient, sinon habituellement, du moins dans les cérémonies religieuses, une tunique longue à fond blanc, ornée de bandes de pourpre ou de broderies d'or, et, par-dessus la tunique, un grand manteau qui s'ouvrait par devant. Ce manteau, de lin très-fin, était d'une blancheur éblouissante. Ils s'en paraient pour cueillir le *gui* sacré, la *selage* et les *samohs*, que d'autres druides recevaient sur un linge

blanc qui n'avait jamais servi. Les druides portaient ordinairement la barbe longue. Ils étaient coiffés d'un bandeau qui leur coignait la tête, et quelquefois d'une couronne de chêne.

Les nobles, outre les ornements ordinaires, fleurs, disques, figures de toute espèce qui ornaient la saie, ajoutaient à cet habit des broderies d'or et d'argent. Les pauvres remplaçaient ce vêtement par des peaux de bête fauve ou de mouton, ou par une couverture de laine épaisse, mais cependant moelleuse, appelée *lenn* ou *lenn*.

En général, les Gaulois unissaient à un goût prononcé pour les couleurs éclatantes un goût non moins vif pour les bijoux et tous les accessoires qui peuvent rehausser le costume. Ils portaient sur le haut de la poitrine des plaques de métal décorées de ciselures, de guillochages, des bracelets aux bras et aux poignets, des colliers d'or massif, des anneaux d'or aux doigts du milieu, des ceintures massives incrustées, guillochées ou émaillées. Le collier, nommé *torques* par les Latins, était plus particulièrement un ornement militaire. Les guerriers gaulois paraissent y avoir attaché une grande importance, et c'est en raison de cette importance même que leurs ennemis, quand ils parvenaient à les vaincre, s'emparaient du collier pour s'en faire un trophée. Les bracelets, qui se portaient aux poignets et autour des bras, servaient aussi à distinguer les nobles et les chefs militaires. Les Gaulois étendaient à leurs chevaux eux-mêmes ce luxe d'ornementation. Leurs ouvriers incorporent l'argent au cuivre pour orner les mors et les harnais ; et les cavaliers gaulois, dans les grandes solennités guerrières, suspendaient au cou de leur monture les têtes des ennemis qu'ils avaient tués, après avoir desséchés ces têtes et les avoir frottées d'huile de cèdre. Ces raffinements de coquetterie barbare, qui présidaient chez les Gaulois à l'ornementation de leurs vêtements, se retrouvaient aussi dans les soins qu'ils donnaient à la toilette de leur corps. La propreté était chez eux comme un état naturel, une habitude contractée avec la vie ; car, au moment de leur naissance, on les trempait dans l'eau froide, et dans leur enfance on renouvellait souvent ces immersions.

Grandes, sveltes, attrayantes par la fraîcheur de leur teint, les femmes, pour entretenir cette fraîcheur, qui était comme une beauté nationale, se frottaient fréquemment le visage avec de l'écume de bière, qui passait pour un excellent cosmétique.

Les cheveux d'un blond roux étaient considérés dans les Gaules comme le plus beau des ornements ; mais la couleur rousse étant partout une exception, on demandait aux ressources de l'art ce que la nature refusait au plus grand nombre. Les femmes, comme les hommes, donnaient à leur chevelure une couleur rouge ardent, soit en la lavant avec de l'eau de chaux, soit en la frottant d'un savon composé, suivant les uns, de suif et de cendres, suivant les autres, de graisse de chèvre, de cendres de hêtre et des sucs de diverses plantes. Les dames romaines trouvèrent, dit-on, la mode des cheveux roux si séduisante, qu'elles achetèrent à grands frais des cheveux gaulois pour en faire des coiffures artificielles.

Les hommes laissaient croître leurs cheveux et les portaient tantôt flottants dans toute leur longueur, tantôt relevés et liés en touffe au sommet de la tête. Les druides et le peuple avaient la barbe longue ; les nobles se rasaient les joues, en gardant sur la lèvre supérieure de longues et épaisses moustaches. Les *vergoberts*, magistrats souverains, saupoudraient ces moustaches avec de la limaille d'or. Il est probable que la barbe et les moustaches étaient teintes en rouge, comme les cheveux.

Les vêtements de deuil étaient inconnus chez les Gaulois. En pleurant leurs proches, ils auraient dérogé à cette insensibilité stoïque qui les rendait si redoutables. Méprisant la mort pour eux-mêmes, ils la méprisaient aussi pour les autres ; et la ferme croyance qu'ils avaient dans une vie future, croyance qui formait l'un des principaux dogmes de leur religion, contribuait encore à les confirmer dans leurs usages. Ils n'avaient donc point, dans leurs vêtements, les signes extérieurs du deuil funéraire ; seulement, dans les grandes calamités publiques, ils laissaient, en signe de tristesse, leurs cheveux flotter au hasard.

Eblouie par les prestiges du luxe, fascinée par l'attrait du bien-être, séduite peut-être aussi par les vices romains, la Gaule se fagonna vite aux mœurs de ses vainqueurs. Les grandes familles de la noblesse gauloise se rallièrent les premières. Le peuple et les débris des familles sacerdotales résistèrent plus longtemps aux influences de la conquête ; mais, en définitive, la nation tout entière finit par s'absorber, et la saie nationale, vaincue chez les hautes classes par la tunique, la toge ou la chlamyde romaine, se réfugia avec les dernières traditions du druidisme dans les campagnes ou les profondeurs des bois, pour reparaitre cependant plus tard à la cour des carlovingiens, et se perpétuer au moyen âge dans le vêtement du paysan, et de notre temps même dans la blouse, vêtement du travailleur. Le plus riche des vêtements qui furent introduits dans la Gaule par la conquête romaine et auxquels les progrès nouveaux de l'industrie nationale donnèrent de jour en jour un plus grand éclat et une plus grande perfection, le plus honorifique, si l'on peut s'expri-

mer ainsi, de ces vêtements nouveaux, paraît avoir été le *pallium*, manteau carré. Attaché sur l'épaule gauche par une agrafe, relevé à droite de manière à rendre la main et l'avant-bras libres, le *pallium*, qui laissait à découvert les flancs, la partie extérieure des jambes et des cuisses, et tombait jusqu'à terre par derrière et par devant, était de soie ou d'étoffes précieuses, garni quelquefois d'or ou de pierreries. Comme vêtement d'origine gréco-romaine, on trouve encore, à côté du *pallium*, la saie chlamyde, c'est-à-dire la saie gauloise combinée avec la chlamyde grecque.

L'*amphibalus*, ainsi nommé de deux mots grecs, *amphi*, autour, et *balloin*, jeter, parce qu'il entourait tout le corps, était un manteau de grosse étoffe qui servait surtout dans les voyages, et qui couvrait quelquefois la tête, comme le *bardocucullus*. La *digère* était un vêtement roux et à longs poils tout hérissés, tissu avec des fils grossiers et pleins de nœuds. La *caracalle*, vêtement national dont nous avons déjà parlé, dut à un empereur une sorte d'illustration historique. Le fils de Sévère, pendant son séjour en Gaule, l'adopta pour son usage et l'employa à l'habillement des soldats. Il fit même des distributions de caracalles au bas peuple de Rome. Ces circonstances valurent au vêtement le surnom d'*antoninien* et à l'empereur celui de *Caracalla*. Les femmes, sous l'influence de la civilisation latine, modifièrent leur toilette, comme les guerriers avaient modifié leur costume. Elles échangèrent leur tunique et la plissèrent par devant ; elles portèrent la chlamyde et le *strophium*, qui remplissait à peu près le même rôle que les corsets de l'habillement moderne. Les femmes riches eurent des manteaux fourrés plus longs par derrière que par devant, garnis de festons ou de bordures, et quelquefois fendus sur le côté droit. Les femmes du peuple eurent la tunique plus courte que celle des riches, le tablier et le manteau fourré ; les plus pauvres n'avaient qu'une tunique et marchaient les pieds nus. On signale déjà, aux funérailles, l'usage des robes trainantes des Romains, de la ceinture de laine de brebis, nouée du *nuud d'Hercule*, chez les flancés.

Trois sortes de vêtements étaient portés également par les hommes et par les femmes. Ce sont la chemise, l'*orarium* et le *sudarium*. Les chemises étaient ornées de broderies d'or. L'*orarium*, dont l'usage devint populaire au ive siècle, était une espèce de bandoulière de lin blanc qu'on plaçait par-dessus la tunique pour s'essuyer le visage. Les personnes riches l'ornaient d'or et de pierreries. Le *sudarium* avait à peu près la même destination ; mais, au lieu de le porter en bandoulière, on le portait à la main, à peu près comme nos mouchoirs. Par une de ces transformations qui sont fort communes dans l'histoire du costume, le *sudarium* devint, au moyen âge, le suaire dont on ensevelit les morts, ce qui tient sans doute à la coutume où l'on était, dans les premiers siècles de l'Eglise, de laver les cadavres et de les essuyer avec le linge linéol. L'*orarium*, à son tour, adopté dans le vêtement ecclésiastique, se changea en étole, comme le témoignent ces vers du *Roman de Charité* :

Bien sez que par un autre nom
Appelle on l'étole orier...

Les classes élevées adoptent, pour les femmes, le brodequin romain, pour les hommes la *calige*, chaussure attachée par des bandes, qui montaient jusqu'aux genoux. La vieille chaussure à semelle de bois se conservait sous son nom national, qu'elle a gardé jusqu'à nous, *gallica*, la galochette.

César, après avoir vaincu les Gaulois, les contraignit à couper leurs cheveux, symbole de leur ancienne liberté. Ajoutons une autre forme de l'influence romaine, l'usage introduit avec la civilisation latine. Ajoutons aussi l'influence tout opposée du christianisme primitif. Les premiers chrétiens, il est vrai, aussi longtemps que durèrent les persécutions, évitèrent de se distinguer des païens par la forme du costume. Mais ils adoptèrent des étoffes plus communes, des ornements plus simples. Ils se séparèrent aussi des païens par les vêtements de deuil, et le firent sans doute légalement à titre de colléges funéraires. Leurs habits de deuil étaient blancs. Ce choix se rattache aux traditions des premiers âges, suivant lesquelles la couleur blanche était toujours donnée aux élus. Les chrétiens consacrèrent un usage qu'ils avaient trouvé importé par la conquête, et en vertu duquel les païens arrivés à l'adolescence se faisaient couper par leurs amis les premiers poils de leur barbe pour les offrir à leurs dieux. La cérémonie de la consécration nouvelle s'appela *barbatoria*. Nous retrouverons cet usage chez les Francs. Mêmes remarques pour la première coupe des cheveux et l'adoption qui s'y rattachait.

Il n'y eut à l'origine dans la société chrétienne, et pour les raisons de prudence que nous avons touchées tout à l'heure, aucune distinction entre les habits des prêtres et des laïques. « Nous devons, dit à ce sujet le pape Célestin Ier, être distingués des autres par la doctrine, et non par l'habit. » Quant au costume monacal, il n'était autre que la saie en poil de chameau des paysans, véritable cilice.

M. Louandre résume comme il suit tout ce qu'on sait sur les costumes de la Gaule romaine : « D'une part, tout le luxe de la civilisation romaine ; de l'autre, toute la simplicité

du renoncement chrétien; dans les campagnes, l'ancien *costume* gaulois; dans les villes, quelques traditions de ce *costume* combinées avec les modes romaines et dominées par elles; dans la société civile, des chrétiens habillés comme des païens; dans la société religieuse, des prêtres habillés comme des laïques, et des moines habillés presque comme des Celtes. »

Voyons ce qu'étaient devenus les *costumes* de la Gaule au moment où la civilisation romaine dut se replier devant les éléments nouveaux apportés par l'invasion des barbares.

On peut dire qu'à l'exception des paysans, la Gaule, à la fin du i^{er} siècle, était, pour tout ce qui concerne le *costume*, à peu près latinisée; mais les modes romaines elles-mêmes avaient subi des modifications, et nous voyons paraître des vêtements qui, sans être tout à fait nouveaux, avaient été, du moins quelque-là, d'un usage, restreint. Tels sont le *colobium*, la *lacerna* et la *penula*. Le *colobium* était une tunique à manches larges et flottantes; la *lacerna*, qui remplaçait la toge, se portait par-dessus le *colobium* et s'agrafrait sur l'épaule ou sur la poitrine. La *penula* ressemblait à un sac percé d'un trou à la partie supérieure, pour passer la tête, et de deux ouvertures latérales pour passer les bras. La *lacerna* était faite avec une espèce de feutre; la *penula* avec des laines grossières et quelquefois avec du cuir. Le *clavus* ou *angusticlavus*, par une distinction aristocratique, était affecté à la classe des *clarissimes*, c'est-à-dire des Gallo-Romains, dont les familles avaient été admises aux dignités sénatoriales, et qui, à ce titre, ne payaient point de tribut. C'était une bande de pourpre cousue sur la tunique et qui descendait jusqu'aux genoux. La *trabea*, manteau blanc rayé de pourpre, complétait le vêtement des *clarissimes*. On voit aussi se populariser l'usage de quelques coiffures particulières : le *pileum*, calotte de feutre ou de peau de mouton; le *birrus*, bonnet pointu; le *pileum phrygium*, bonnet phrygien (qui servit de modèle à nos bonnets de liberté); le *galerus* ou *petasus*, bonnet à larges bords, attaché sous le menton, et qu'on pouvait, quand on voulait se découvrir, laisser retomber sur le dos.

Malgré les progrès toujours croissants du christianisme, le *costume* païen se conservait avec les habitudes païennes, même parmi les adeptes de la foi nouvelle. Les femmes, avant de se mettre à l'ouvrage, avant de filer, de tisser ou de teindre — c'étaient là leurs occupations ordinaires, et ces détails ne sont pas étrangers à l'histoire du *costume*, — invoquaient Minerve et les divinités du polythéisme, qui déjà cependant étaient exilées de l'Olympe. De même, au moment des calendes de janvier, c'est-à-dire au renouvellement de l'année, les Gallo-Romains couraient à travers les rues de leurs villes couverts de peaux de cerf ou de veau. L'Eglise, qui les rappelle souvent pour les fêter, nous apprend qu'elle punissait par trois ans de jeûne ces sortes de déguisements, dont la mode se conserva, malgré ses anathèmes, jusqu'à la fin du vi^e siècle, époque à laquelle on retrouve aussi l'usage des masques tragiques ou comiques du théâtre ancien dans les parties de plaisir, ou plutôt des orgies des calendes de janvier.

Si terribles qu'aient été les invasions des barbares, le luxe, dans le cours du v^e siècle, avait fait de grands progrès. L'usage de la soie commençait à se répandre. Des relations commerciales fort étendues existaient entre l'Asie, la Grèce, l'Egypte et la Gaule, qui tirait de ces contrées des parfums et des tissus d'une grande finesse. Sidoine Apollinaire, décrivant un repas donné à l'empereur Majorien par un simple citoyen d'Arles, qui n'est point signalé comme opulent, représente des esclaves vigoureux haletants et fléchissant sous le poids des vases d'argent ciselé dont ils encombraient les tables. Il décrit les lits des convives drapés en pourpre et les murailles de la salle couvertes de tapisseries peintes ou brodées d'Assyrie et de Perse. Dans le Midi, Marseille, Arles, Narbonne, Agde, Antibes, Fréjus et Aigues-Mortes; sur l'Océan, Bordeaux, Vannes et Nantes, que les Romains avaient surnommée l'*œil de la Bretagne*, étaient alors les principaux centres du commerce, dont le mouvement toujours progressif favorisait puissamment le développement des classes industrielles. On voit en effet, à cette époque, un assez grand nombre de collèges d'artisans, dont quelques-uns s'étaient élevés non-seulement à la liberté, mais même à l'ordre équestre; ce sont, en ce qui concerne notre sujet : les orfèvres, *argentarii*, les fabricants d'ornements en fils d'or pour les armes et la vaisselle, *barbaricarii*; les teinturiers, *blattarii*; les miroitiers, *specularii*; les foulons, *fullones*; les tailleurs, *scasores*; les pelleteurs, *pelliones*.

Outre ces collèges d'artisans, il y avait aussi des ateliers publics connus sous le nom de *gynécées*, dans lesquels étaient tissées, apprêtées et façonnées toutes sortes d'étoffes. On employait quelquefois des hommes dans ces ateliers, mais le plus souvent ils étaient composés de femmes. On désignait encore sous le nom de *gynécées*, dans les maisons particulières, les appartements des femmes; là, tandis que les matrones dirigeaient les travaux, des esclaves flânaient, faisaient de la toile, composaient des pommandes ou fabriquaient à l'aiguille de la tapisserie à dessins variés, *acpictura*. Le *gynécée* renfermait une espèce de

cabinet de toilette, et quand les matrones se paraient pour sortir, ce qui, du reste, arrivait rarement, elles y recevaient les soins d'esclaves mâles, *cinerarii*, *cinifones*, qui faisaient chauffer dans la cendre chaude les fers pour la coiffure, et les soins des *ornatrices*, véritables femmes de chambre, qui présentaient le miroir, plaçaient les épingles, les bracelets, et ajustaient la parure. Il y avait de plus, dans chaque maison, d'autres esclaves uniquement préposés à la garde et à l'entretien des vêtements, ce qui leur avait fait donner le nom de *vestipici*.

On a lieu de penser que l'industrie de la fabrication des étoffes n'était point étrangère aux occupations de la vie monastique. Les évêques eux-mêmes donnaient l'exemple du travail manuel, et saint Eucher, évêque de Lyon, ainsi que quelques autres prélats de la Gaule méridionale, employait à faire de la toile ou des habits pour les pauvres tout le temps que lui laissait le soin de son troupeau. Les vierges du monastère fondé par saint Césaire s'occupaient à faire des garnitures de robes; mais ces garnitures en fil d'or, nommées *ornatura*, étant très-élégantes, et par cela même contraires à l'esprit du christianisme, le saint fondateur leur défendit d'en faire ou d'en porter.

Comme au i^{er} et au iv^e siècle, nous ne trouvons encore aucun document qui indique d'une manière précise la différence qui pouvait exister entre le vêtement des prêtres et celui des laïques. On sait cependant que les habits des néophytes étaient blancs, et l'on présume que cette couleur était aussi celle du vêtement des évêques. Quant aux moines, que nous avons vus d'abord revêtus du *costume* des paysans gaulois, et un grand nombre qui, par trop primitive, et un grand nombre qui, par trop de poil de chameau qui froissaient les chairs comme un cilice. Voici ce que dit, à ce sujet, Sulpice Sévère : « Celui qui auparavant allait à pied ou monté sur un âne ne fait plus de voyage que sur un beau cheval. Celui qui était content d'une petite cellule et d'une vile cabane se fait faire de beaux appartements. Il fait orner sa porte de sculptures et sa bibliothèque de peintures. Il ne veut plus porter d'habits grossiers, il lui faut des étoffes fines et douces. Ce sont là de ces tributs qu'il impose à ses chères veuves et aux vierges qui lui sont affectées. Il ordonne à celles-ci de lui faire un manteau d'un drap fin, et à celles-là de lui faire une robe d'une étoffe fine et légère. »

S'il en était ainsi dans les cloîtres, à plus forte raison ceux qui vivaient de la vie mondaine devaient-ils se laisser entraîner par les séductions de la toilette. Un poète du temps s'empare avec colère contre ce que les vrais chrétiens appelaient la *corruption romaine*, contre le luxe des femmes, contre le rade, le vermillon, les couleurs qu'elles employaient pour se déshonorer, en croyant se rendre agréables; contre les goûts des hommes qui les encourageaient à cette perversion.

Voilà ce que nous savons de la Gaule romaine au v^e siècle. Voyons maintenant les Barbares, qui, à cette date, la parcouraient dans tous les sens.

Les Bourguignons, pour la plupart ouvriers en charpente ou en menuiserie, paraissent avoir eu peu d'influence sur l'état social des Gallo-Romains. Ils étaient de haute stature, grands mangeurs, et employaient le beurre rance en guise de pommande.

L'influence exercée par les Wisigoths fut également médiocre. Les noces d'Ataulfe et de Placidie, en 413, nous fournissent un exemple de l'empressement avec lequel ces barbares se rallièrent à la civilisation romaine. Elles se célébrèrent à Narbonne, au mois de janvier, dans la maison d'Ingenus, l'un des principaux citoyens de la ville. Là, dans le lieu le plus éminent d'un portique décoré à cet effet, selon l'usage romain, était assise Placidie avec tout l'appareil d'une reine; et à côté d'elle Ataulfe, couvert de la toge et complètement vêtu à la romaine. Entre les divers présents de nocce qu'il fit à Placidie, on remarqua cinquante jeunes garçons, tout habillés de soie, portant chacun un disque de chaque main, l'un plein de pièces d'or et l'autre de pierres précieuses d'un prix inestimable, qui provenaient du pillage de Rome. Le portrait que Sidoine Apollinaire nous a laissé de Théodoric nous initie à plusieurs détails du *costume* et des habitudes du royaume fondé dans l'Aquitaine par les Wisigoths. En voici quelques traits : « La taille de Théodoric, dit ce poète, est bien prise; elle est au-dessous des plus grandes et au-dessus des moyennes; sa tête, arrondie par le haut, est garnie de cheveux frisés, retombant un peu de la partie antérieure du front en arrière. Son cou est plein, l'arc de ses sourcils ajoute à la beauté de ses yeux... L'ouverture de ses oreilles est couverte par ses cheveux, séparés et tressés à la manière de sa nation... Chaque jour on lui coupe le poil qui pousse à l'ouverture des narines; près de ses tempes commence une barbe touffue, un barbier lui arrache tous les jours avec des pincettes celle qui croît depuis le bas des joues jusqu'au-dessous du menton... Ses flancs sont toujours couverts d'une ceinture... Chaque matin on fait défilier devant lui la troupe des gardes, revêtus de fourrures; elle s'arrête devant la porte, en dehors des rideaux qui cachent l'entrée de la salle

d'audience et en dedans des bannières qui l'environnent... Ses repas ordinaires ne sont guère différents de ceux des simples particuliers. Les jours de festin, un serviteur charge les tables d'une grande quantité d'argent mat, que l'on travaille assez bien dans ce pays. Ces jours-là, on expose à la vue des vases d'or et d'argent ciselés et un magnifique ameublement, tantôt de tapisserie couleur de pourpre, tantôt de fin lin. On remarque dans ces repas l'élégance des Grecs, l'abondance des Gaulois, la promptitude des Italiens... On n'entend aux soupers du roi aucun joueur de lyre, aucun joueur de flûte; nul homme qui marque la mesure, nulle femme qui joue du tambourin; nul instrument de musique à cordes : le roi n'aime que ceux dont le son plait autant à l'âme que le chant plait à l'oreille. »

Il faut remarquer cette différence radicale de la barbe des Goths et des Francs; les premiers porteurs de favoris, les seconds porteurs de moustaches.

Les sujets de Théodoric marchaient ordinairement ceints d'une épée, vêtus d'habits de peau ou de toile, la plupart sales et gras, et chaussés de *guêtres* en cuir de cheval. On a conservé le texte d'une ordonnance singulière concernant leur vêtement. « Si quelqu'un, est-il dit dans leurs lois, coupe ou déchire l'habit d'autrui, s'il le tache de telle sorte que la tache soit visible, et qu'on ne puisse sans malpropreté se servir du vêtement, le délinquant sera tenu de rendre un vêtement neuf en tout point semblable. S'il ne peut remplir cette condition, il acquittera en argent le prix de l'habit taché, et ce dernier lui sera donné. » Ce règlement bizarre n'en a pas moins une précieuse signification historique, en ce qu'il nous montre l'importance que ces peuples nouvellement appelés à la civilisation attachaient à la révolution du *costume*. Les dénominations sous lesquelles sont connus les trois ordres dans lesquels les Wisigoths étaient partagés ont également trait, du moins en partie, à des distinctions de *costume* : ces ordres étaient le conseil des *hommes sages*, choisis parmi les plus nobles; les prêtres, qu'on nomma les *rasés*, et le reste, qu'on nomma *chevaliers*, et qui tenaient ce titre à grand honneur. Il faut remarquer cette distinction radicale entre la coiffure des clercs et celle des laïques.

C'est dans les *Mœurs des Germains* de Tacite qu'il faut chercher les premiers renseignements connus sur la physionomie et le *costume* des Francs, l'une des branches les plus redoutables de la grande famille transrhénane. « Les Germains, dit Tacite, portent tous une saie attachée avec une agrafe, et à défaut d'agrafe avec une épine. Entièrement nus du reste, ils passent les journées entières auprès du foyer et du feu. Les plus riches se distinguent par un *habit*, qui n'est point flottant comme celui des Sarmates et des Parthes, mais serré et dessinant toutes les formes. Ils se couvrent aussi de peaux de bêtes, sans soin dans les contrées voisines du Rhin, mais avec une certaine recherche sur les points les plus éloignés, attendu qu'ils n'ont point de commerce pour leur fournir d'autres parures. Là ils choisissent les animaux, et, pour en embellir les dépouilles, ils les parsement de taches et de la peau des bêtes que produit l'Océan ultérieur et une mer inconnue. L'habillement des femmes ne diffère point de celui des hommes, excepté qu'elles se couvrent le plus souvent de *man-teaux* de lin bariolés de pourpre; ce vêtement, sans manches dans la partie supérieure, laisse leurs bras nus jusqu'à l'épaule, et le haut du sein reste même à découvert. » C'est là le *costume* primitif; mais les migrations de la race germanique, en mettant les Francs en contact avec des peuples plus civilisés, paraissent avoir apporté quelques modifications à cette tenue sauvage. Outre la saie, ils avaient tous, au v^e siècle, une espèce de *tunique* et un *pantalon* court. Voici, du reste, comment Sidoine Apollinaire décrit les Francs de Clodion, contre lesquels avait combattu l'empereur Majorien : « Majorien aussi a dompté des monstres. Du sommet de leur crâne rouge jusqu'au front s'allonge leur chevelure serrée [en aigrette], et leur nuque brille à découvert, car les poils en sont enlevés;... leur visage est rasé partout, et, au lieu de barbe, ils ont de petites mèches arrangées avec le peigne. Des habits serrés emprisonnent très-étroitement leurs membres fortement développés. Leur jarret se montre au-dessous d'une tunique courte. Un large *baudrier* maintient leur ventre maigre et nerveux. »

Les Francs se distinguaient des autres peuplades germaniques par l'usage des chemises et d'une espèce de caleçons de toile. Au moment de leur entrée dans les Gaules, quelques-uns, au lieu de saie, portaient encore les peaux de bêtes dont parle Tacite. Leurs yeux étaient farouches et bleus, leurs cheveux blonds, leurs membres développés et vigoureux; ils se servaient dans les combats de piques ou de framées garnies d'un fer étroit et court, mais acéré, et tellement faciles à manier qu'ils pouvaient avec cette arme combattre de près ou de loin. Les fantassins, qui d'abord ne portaient que des javalois, avaient ajouté à cet armement l'usage de l'épée et de la hache à deux tranchants, et les cavaliers se couvraient encore du bouclier peint de couleurs éclatantes.

Avec la royauté franque commence l'histoire du *costume* français. Agathias écrit vers l'an 560, en parlant des Francs : « Je ne trouve entre eux et nous d'autre différence que celle de l'habillement et de la langue. » L'habillement des Francs était donc resté, au v^e siècle, distinct de l'habit gallo-romain; et cependant, tout en gardant sa forme, il s'écartait de plus en plus du type primitif. Les Francs, à cette date, avaient encore le haut de la poitrine et du dos découvert comme au moment de l'invasion. Ils avaient encore la saie collante, à manches courtes; mais, dans ce vêtement, la soie, pour les plus riches ou les plus élégants, avait remplacé les étoffes grossières. Les manteaux, nommés *rhenones*, parce qu'on les fabriquait sur les bords du Rhin, étaient encore en peau de loup ou de mouton, mais déjà des bordures ou des bandes d'étoffe aux couleurs éclatantes en rehaussaient la simplicité. Les femmes franques s'habillaient encore, comme les hommes, de saies à manches courtes; qui laissaient à découvert une partie des bras et le haut de la poitrine. Cette circonstance explique les nombreuses dispositions des lois barbares contre les attouchements que les hommes se permettaient à l'égard des femmes. Un homme libre qui serrait l'avant-bras d'une femme libre était puni d'une amende de douze cents deniers. Si le bras avait été serré au-dessus du coude, il en coûtait quatorze cents deniers, et dix-huit cents deniers quand on avait touché les seins.

La coiffure des femmes franques consistait en une espèce de calotte nommée *obbon*. Quand on faisait, dans une intention malveillante, tomber cette coiffure, on était condamné par la loi salique à payer quinze sous d'or. Pour avoir volé un bracelet, il n'en coûtait que quatre sous d'or. Ce bracelet, nommé *armilla*, *dextrale*, *dextrochium*, parce qu'on le portait au bras droit, était quelquefois rehaussé de pierreries. On voit figurer des bracelets de cuivre doré parmi les présents offerts par Clovis aux leudes de Ragnacaire, et des bracelets d'or au nombre des offrandes déposées sur l'autel par sainte Radegonde; ce qui montre que cet ornement était commun aux deux sexes. Quant aux colliers nommés *murènes*, du nom d'un poisson qui se repliait en cercle quand il était pris, ce bijou avait été emprunté par les femmes franques aux Romains.

La Gaule présente d'ailleurs, au v^e siècle, la plus étrange confusion de *costumes* francs, romains et gallo-romains. C'est un mélange des types les plus divers, un chaos de civilisation et de barbarie. Durant toute la période mérovingienne, le *costume* révèle sans cesse dans ses caprices ou ses modifications la triple influence des traditions germaniques, du christianisme et des souvenirs romains. Le *costume* du clergé lui-même n'est pas encore fixé : quelques prêtres gardent l'habit romain, tandis que d'autres portent l'habit des Francs. Le concile de Mâcon (581-583) dut défendre aux clercs de se montrer en public avec des armes, avec l'habit ou la chaussure des séculiers; mais cette défense fut éludée. L'évêque Bertram, en attirail romain, se promène sur un char à quatre chevaux, escorté par les jeunes clercs de son église, comme un patron par ses clients. On voit par les actes du concile de Narbonne, en 589, que le rouge était la couleur préférée par les ecclésiastiques dans leurs vêtements mondains, tandis que d'autres documents donnent lieu de penser que le blanc était la couleur officielle.

Le goût du luxe était devenu si vif, que les hommes les plus modestes étaient eux-mêmes obligés d'y sacrifier par bienséance. C'est ce qui arriva à saint Eloi. « Plus par bienséance que par choix, dit saint Ouen, autour de la *Vie de saint Eloi*, il se couvrit d'habits magnifiques, pour se conformer à l'usage. Ses vêtements de dessous étaient de fin lin orné de broderies et de clinquants ayant leurs extrémités relevées en or d'un travail exquis. Ses robes de dessus étaient de grand prix; elles étaient faites de riches étoffes, et il en avait plusieurs qui étaient toutes de soie (*holoserica*). Les ornements en étaient si multipliés que l'habit entier n'était qu'un tissu d'or et de pierreries qui jetaient le plus vif éclat. Les manches, la ceinture, l'ouverture de la bourse ou poche qui en pendait étaient magnifiquement ornées et ouvragées... » Beaucoup d'autres documents attestent le luxe des Francs à l'époque mérovingienne. Il n'est question, dans le récit des fêtes royales notamment, que d'habits de soie et de franges d'or. D'où il faut conclure que splendeur et richesse d'ornements ne sont pas toujours synonymes de civilisation.

Les étoffes d'or qui jouent un si grand rôle dans ce luxe à demi barbare étaient, a-t-on dit, de deux sortes : les unes montées sur une trame dans laquelle s'enlaçaient, en la recouvrant entièrement, les fils du précieux métal; les autres dorées au moyen d'une feuille d'or très-mince qu'on appliquait sur l'étoffe et qu'on rendait adhérente en la gaufrant avec un fer chaud. Ces détails, suivant M. Louandre, sont exacts pour le x^{ie} et le xii^e siècle, mais au moins problématiques en ce qui touche l'industrie mérovingienne.

Les Francs avaient conservé les *gynécées*, sortes d'ouvriers établis par les Gallo-Romains. De plus ils avaient créé dans leurs domaines des ateliers occupés par un grand nombre de familles qui exerçaient, hommes ou femmes, toutes sortes de métiers, depuis l'or-

février et la fabrique des armées jusqu'à l'état de tisserand et de corroyeur; depuis la broderie en soie et en or jusqu'à la plus grossière préparation de la laine et du lin. Ainsi, tandis qu'elle s'approvisionnait d'étoffes de luxe par les Syriens et les juifs qui fréquentaient la célèbre foire de Saint-Denis, fondée en 629 par Dagobert, la Gaule barbare exportait aussi des objets d'habillement moins élégants, mais plus utiles. C'est ce que témoigne une lettre du pape Pélage, écrite en 556. Le pape, dans cette lettre, dit à un évêque d'Arles que l'Italie est tellement ravagée, que tout y manque, et il ajoute : « Achetez-moi des saies en forte laine, *saga tomentaria*, des tuniques blanches, des capuchons, des tuniques sans manches et autres vêtements qui se fabriquent dans votre province. »

Les signes de deuil, naguère proscrits par l'Eglise, paraissent désormais consacrés. En 553, saint Gall, évêque de Clermont, étant mort, son corps est lavé, revêtu des habits pontificaux, exposé dans l'église; les femmes suivent le convoi en habits de deuil, comme si c'eût été aux funérailles de leurs maris, dit Grégoire de Tours, et les hommes le suivent également la tête couverte, comme s'il se fût agi des obsèques de leurs femmes. Ailleurs il est question de vêtements lugubres; mais rien n'indique que ces vêtements lugubres aient été noirs.

Les chaussures, tantôt romaines, tantôt barbares, qui paraissent avoir été le plus en usage au VI^e siècle, sont la *calige*, le *campagus*, le *soccus*, le *calceus* et le *carpisculus*. Le *carpisculus*, dit Ducange, est une espèce de chaussure barbare, dont le nom paraît s'être conservé dans notre mot *escarpin*. La *calige*, déjà connue des Gallo-Romains comme chaussure militaire et comme chaussure monacale, fut adoptée, antérieurement aux sandales, par les évêques, qui l'attachaient avec des bandelettes montant jusqu'aux genoux. Le *soccus* ne s'attachait pas; on y introduisait le pied et il tenait de lui-même. Le *calceus*, en cuir noir, était maintenu avec des courroies. Le *campagus*, après avoir chaussé les empereurs romains, fut adopté par la plupart des rois mérovingiens, et devint ensuite en France l'un des ornements du grand costume épiscopal. Les bottes, suivant un passage de Grégoire de Tours, auraient aussi été connues sous la première race. Enfin on sait qu'au VI^e siècle le nouveau marié qui donnait un anneau à sa femme lui présentait en même temps un soulier en signe de déférence.

De toutes les parties de la toilette, la chevelure, à l'époque mérovingienne, est sans contredit la plus importante. C'est la chevelure qui forme l'attribut particulier des rois; c'est la chevelure qui fait la distinction des hommes libres et des serfs, du prêtre et du laïque.

La distinction des rois et des princes à cet égard, dit le P. Dabiel, consistait à porter les cheveux aussi longs qu'ils pouvaient les avoir, et en devant et aux côtés, mais surtout par derrière, en les rejetant et les laissant flotter sur les épaules, au lieu que leurs sujets étaient obligés d'avoir le derrière de la tête, et même le tour de la tête, à une certaine hauteur, entièrement rasé, et qu'il ne leur était permis de conserver que les cheveux du haut du crâne, qu'ils laissaient croître dans toute leur longueur, mais qu'ils relevaient en les nouant en façon d'aigrette ou de crête qui retombait sur le devant. D'autres écrivains prétendent que l'usage de se raser une partie de la tête avait disparu complètement au VI^e siècle. Quoi qu'il en soit de ce détail, il semble qu'à cette date les cheveux, pour les individus qui n'étaient point du sang royal, étaient taillés en rond, dans le genre de ceux qu'on appelait encore au XVIII^e siècle *cheveux à la saint Louis*, et qu'ils descendaient plus ou moins bas selon le rang des personnes. Ces règles s'expliquent par le sens symbolique que les Francs accordaient à la chevelure. C'était à leurs yeux le signe de la dignité humaine, l'emblème de la force et de la liberté. Aussi la plaçaient-ils, par des amendes et des peines sévères, sous la sauvegarde de la loi.

C'était aussi par les cheveux que les jeunes filles se distinguaient des femmes mariées. Les premières les laissaient flotter librement sans les orner; les secondes, au contraire, pouvaient les natter et les parer de guirlandes et de bandelettes nommées *stapions*. Un concile prononce l'anathème contre les femmes mariées qui coupent leurs cheveux, attendu que dans l'état de mariage les cheveux sont le symbole de l'obéissance que l'épouse doit à son époux. Durant tout le moyen âge, la femme adultère est promenée nue et rasée à travers les rues de la ville où elle a jeté le scandale.

Le débiteur qui ne pouvait s'acquitter envers un créancier donnait sa propre personne en gage par l'abandon de ses cheveux. Quand on se trouvait dans un grand danger, on envoyait un cheveu à ceux dont on implorait le secours. On jurait sur ses cheveux comme aujourd'hui sur son honneur, et on en coupait quelques mèches pour donner plus de force au serment. S'agissait-il d'une adoption, on envoyait des cheveux à celui sous la protection duquel on se plaçait. S'agissait-il d'une alliance, on se touchait réciproquement la chevelure ou la barbe. Clovis, au moment du départ de saint Germain, évêque de Toulouse, lui donne des cheveux de sa tête, et tous les assistants firent de même.

Les cheveux courts étaient le signe du servage; c'est pour cela que ceux qui entraient dans l'état monastique se rasaient la tête, voulant montrer qu'ils étaient *serfs de Dieu*. Les laïques qui, tout en restant dans le siècle, voulaient contracter avec un ordre religieux l'affinité spirituelle, se faisaient également raser. Quitter ses cheveux voulait dire, en propres termes, se faire moine ou prêtre. La coupe des cheveux était la cérémonie la plus importante d'une prise d'habit. Le soin d'enlever les premières mèches était confié, suivant le rang du postulant, à ses amis, aux dignitaires ecclésiastiques, aux grands du siècle, qui devenaient par là comme ses nouveaux parrains dans la vie spirituelle. Du reste, plusieurs fils de grandes familles voués à la cléricature résistèrent à cet égard aux règles ecclésiastiques, et de son côté l'Eglise essaya d'imposer l'usage des cheveux courts aux laïques. Tandis que plusieurs conciles prononçaient l'excommunication contre ceux qui portaient une chevelure longue, les capitulaires prononçaient l'amende contre les femmes, les vierges, les personnes d'un haut rang qui se coupaient les cheveux.

Quand les Francs passèrent le Rhin, ils portaient des moustaches longues et touffues. Pour se distinguer sans doute davantage encore des Gallo-Romains, qui étaient rasés, ils laissèrent par la suite leur menton se couvrir de poils. Au VII^e siècle, la barbe des Francs était très-ample; ils la soignaient, la paraient, comme ils avaient soigné et paré leurs cheveux; ils la nouaient avec des tresses d'or; ils juraient par elle.

Contrairement à ce qui se pratiquait dans l'Eglise grecque, où le clergé portait la barbe longue, on rasait solennellement dans l'Eglise latine les prêtres et les clercs. Les artistes modernes qui ont représenté les évêques ou les saints de la Gaule avec de longues barbes ont commis une grave erreur.

Les rois mérovingiens sont appelés *crinitis*, chevelus, de l'usage où ils étaient de porter tous leurs cheveux. D'après une coutume antique et probablement rattachée autrefois à quelque institution religieuse, dit Augustin Thierry, l'attribut particulier de cette famille et le symbole de son droit héréditaire à la dignité royale étaient une longue chevelure conservée intacte depuis l'instant de la naissance, et que les ciseaux ne devaient jamais toucher. Retrancher la moindre partie de cet ornement, c'était profaner la personne du prince, lui enlever le privilège de la consécration, et suspendre ses droits à la souveraineté. Cette chevelure des rois francs, suivant Agathias, leur tombe sur les épaules avec grâce, de sorte que sur le haut du front leurs cheveux sont partagés des deux côtés. Ils ne les laissent point malpropres comme certains Orientaux et barbares, ni mêlés d'une manière indécente; mais ils ont soin de les entretenir avec des huiles et des drogues.

Quant au reste du costume des rois francs, M. Louandre établit par une savante discussion l'incertitude de toutes les notions, l'infidélité de tous les documents historiques. Voici les résultats de ses recherches. 1^o Le costume des rois mérovingiens, tel qu'on l'a décrit cent fois d'après des monuments postérieurs de plusieurs siècles, est tout à fait inexact. Mais, selon toute probabilité, ces rois adoptèrent, du moins dans les cérémonies d'apparat, le costume romain. La tunique de pourpre et la chlamyde, voilà le costume officiel des rois mérovingiens. 2^o Sur les sceaux, les rois sont tête nue. La couronne n'était point un attribut distinctif de la royauté; l'attribut distinctif était la chevelure. Sur les monnaies, on ne trouve que le casque, ou le diadème romain, au double rang de perles et aux lambrequins pendant par derrière. 3^o Les rois mérovingiens n'avaient point de sceptre. Nous voyons bien loin des descriptions de Montfaucon et de Ducange! M. Louandre termine par ces mots ce qu'il dit de la période, encore si obscure, qui finit à l'année 751 : « Une lutte constante entre les modes barbares et les modes romaines, la prédominance de ces dernières dans les costumes d'apparat, la séparation du costume laïque et du costume cléricel, un goût singulier et tout à fait barbare pour le clinquant, et comme caractère distinctif, une sorte de culte pour la chevelure : tels sont les points saillants de l'histoire du costume sous la période mérovingienne. »

Dans la population gallo-romaine, c'est toujours le type latin qui domine, surtout pour les costumes d'apparat; mais la saie bariolée, *virgata sagula*, la saie gauloise, était encore d'un usage très-fréquent sous le règne de Charlemagne. Les Francs eux-mêmes empruntèrent la saie gauloise pour la guerre. Le moine de Saint-Gall nous a laissé la description suivante de leur costume au début de cette période : « Les ornements des Francs, quand ils se paraient, étaient des brodequins dorés par dehors, arrangés avec des courroies longues de trois coudees, des bandelettes de plusieurs morceaux qui couvraient les jambes; par-dessous des chaussettes ou hautes-chausses de lin d'une même couleur, mais d'un travail précieux et varié; par-dessus ces dernières et les bandelettes, de très-longues courroies étaient serrées en dedans et en forme de croix, tant par devant que par derrière; enfin venait une chemise de toile très-fine; de plus un baudrier soutenait une épée, et celle-ci, bien enveloppée, premièrement par un fourreau, secondement par une

courroie quelconque, troisièmement par une toile très-blanche et rendue plus forte avec de la cire très-brillante, était encore armée vers le milieu de petites croix saillantes, afin de donner plus sûrement la mort aux gentils. Le vêtement que les Francs mettaient en dernier par-dessus tous les autres était un manteau blanc ou bleu de saphir, à quatre coins, double et tellement taillé que, quand on le mettait sur les épaules, il tombait par devant et par derrière jusqu'aux pieds, tandis que des côtés il venait à peine aux genoux. Dans la main droite se portait un bâton de pommier, remarquable par des nœuds symétriques, droit, terrible, avec une pomme d'or ou d'argent, enrichie de belles ciselures... Ce fut dans le monastère de Saint-Gall que je vis le chef des Francs revêtu de cet habit éclatant. Deux rameaux de fleurs d'or paraient de ses cuisses : le premier égalait en hauteur le héros; le second, croissant peu à peu, décorait glorieusement le sommet du tronc et s'élevait au-dessus le couvrait tout entier. »

Le costume des femmes se composait de deux tuniques : celle de dessous, plus étroite et plus longue, avait les manches serrées et plissées au poignet; celle de dessus n'avait des manches que jusqu'aux coudes. Des bandes de couleurs variées décoraient les extrémités de ce vêtement. Une ceinture serrait les hanches, et un voile brodé, couvrant la tête et enveloppant les épaules, descendait presque jusqu'à terre. La chevelure était cachée. Élégant dans son ornementation et brillant de couleurs, ce costume garde pourtant dans son ensemble quelque chose de sévère et de moral. Les nudités germaines ont disparu. Les plis des vêtements romains, qui suivaient toutes les ondulations des formes, ont disparu comme elles. La figure ne se montre à découvert que dans le sévère encadrement du voile. « On sent, dit M. Louandre, que le christianisme a passé par là, et qu'il a pour ainsi dire enveloppé la femme dans sa pudeur. »

Le costume particulier des Gascons est indiqué dans ces lignes de la *Vie de Louis le Débonnaire* : « Quand le jeune Louis, obéissant aux ordres de son père (785), vint le trouver à Paderborn, il était suivi d'une troupe de jeunes gens de son âge, et revêtu de l'habit gascon, c'est-à-dire portant le petit surtout rond, la chemise à manches longues et pendantes jusqu'au genou, les éperons lacés sur les bottines, et le javelot à la main. »

Les Sarrasins, les Normands, les Hongrois, pillards ou conquérants, ne faisaient point de distinction, sans aucun doute, entre le vêtement militaire et le vêtement civil.

Les Sarrasins, lors de leurs premières apparitions en Espagne et dans le midi de la Gaule, portaient une épée au côté, une massue appuyée sur le cheval, à la main une lance avec un drapeau, un arc suspendu à l'épaule et un turban sur la tête; mais cet équipement ne tarda guère à être modifié. Ils quittèrent l'arc et la massue pour le bouclier, la cuirasse, la lance pesante et longue, et remplacèrent le turban par un bonnet indien. « Chez la plupart des musulmans, grands et petits, dit M. Reinaud dans son livre des *Invasions des Sarrasins en France*, les armes, les tuniques d'écarlate, les selles et les drapeaux étaient faits à l'imitation de ce qui se pratiquait dans l'Europe chrétienne. Il est à croire pourtant qu'en général l'équipement des guerriers sarrasins conserva toujours quelque chose de la légèreté qui les distinguait lors de leurs premières invasions. »

Les Normands, les derniers des barbares septentrionaux qui se soient établis dans le midi de l'Europe, se faisaient remarquer par la beauté de leur teint, la distinction de leurs traits et leur forte stature; ils portaient, lors de leurs premières courses, des peaux d'animaux pour vêtements, et ils laissaient croître leur chevelure et leur barbe; mais, une fois établis et fixés, ils ne tardèrent point à se départir de ces usages. Une grande richesse s'introduisit dans leur toilette : ils se peignaient chaque jour, se baignaient régulièrement une fois la semaine, changeaient très-souvent d'habits et portaient des gants. De plus ils raccourcirent leurs cheveux et se rasèrent le visage, comme on le voit sur la tapisserie de Bayeux, où les Anglais sont toujours représentés avec d'énormes moustaches, tandis que les Normands en sont toujours dépourvus. Cette absence de moustaches et de barbe donna lieu, lors du débarquement de Guillaume en Angleterre, à une singulière méprise. Un espion de l'armée de Harold, en voyant tous ces hommes rasés, les prit pour des prêtres; mais l'erreur ne fut pas de longue durée, car ces prétendus prêtres avaient des lances en guise de cierges, comme le disait le Conquérant dans une autre occasion, et ils prouvèrent sans retard aux Anglais qu'ils n'apportaient ni la paix ni la miséricorde.

Les Hongrois avaient la taille petite, les yeux enfoncés et brillants, le teint jaune, la figure maigre et toute déchirée de cicatrices, parce que leurs mères, dit-on, les mordaient au visage dès l'instant de leur naissance, afin de les endurcir et de rendre leur aspect terrible à leurs ennemis. Ces sauvages, toujours à cheval pour marcher, délibérer, camper, manger, boire et dormir, étaient couverts de peaux de bêtes et se rasaient la tête afin de n'être point saisis par les cheveux au milieu de la mêlée, préoccupation que nous retrouvons plus d'une fois dans les armées grecques. Il est remarquable qu'aucune de ces peu-

plades n'imposa ses mœurs, ses usages, son costume, à ceux qu'elles venaient effrayer et vaincre. Loin de là, elles furent comme subjuguées par la double tradition latine et chrétienne. Les Sarrasins revêtirent l'armure de fer ou la cotte de mailles, qui devait faire la force et l'ornement des chevaliers; les Hongrois ajoutèrent à leur arc tartare l'épée, la lance et le casque, et chargèrent de l'armure de fer leurs chevaux vifs et légers. Les Normands se rasèrent comme les prêtres et les moines; le luxe exerça sur eux son influence civilisatrice et les christianisa. Le chantage des gestes de Louis le Débonnaire décrit ainsi le costume revêtu après le baptême par le roi des Danois, Harold : « Harold revêtu une chlamyde tissée de pourpre écarlate et de pierres précieuses, autour de laquelle circule une broderie d'or. Il ceint l'épée fameuse que César lui-même (Louis le Débonnaire) portait à son côté, et qu'entourent des cercles d'or symétriquement disposés; à chacun de ses bras sont attachées des chaînes d'or; des courroies enrichies de pierres précieuses entourent ses cuisses; une superbe couronne, ornement dû à son rang, couvre sa tête; des brodequins d'or renferment ses pieds; sur ses larges épaules brillent des vêtements d'or, et des gantelets blancs ornent ses mains. » On le voit, c'est toute la tradition byzantine avec quelque chose des usages barbares et surtout avec ce goût des peuples à leur enfance pour ce qui brille; mais le sens du beau n'est pas consulté, la forme le cède à la matière. Voici, d'après le même auteur, le costume de la reine : « Elle passe une tunique entièrement brodée d'or et de pierres, et aussi riche qu'ont pu la fabriquer tous les efforts de l'art de Minerve; un bandeau entouré de pierres précieuses ceint sa tête; un large collier tombe sur son sein naissant; un cercle d'un or flexible et tordu entoure son cou; ses bras sont serrés dans des bracelets tels que les portent les femmes; des cercles minces et plantés d'or et de pierres précieuses couvrent ses cuisses, et une cape d'or tombe sur ses épaules. » Tel était alors le luxe des Francs; l'or reluit partout. Les fréquents voyages de Pépin et de Charlemagne en Italie apportèrent de nombreux enjolivements au costume; l'usage de la soie se popularisa. Les Francs, à l'instar des Italiens, ornèrent leurs habits de riches fourrures, hermine, martre ou zibeline. Ernold le Noir, au IX^e siècle, parle des vêtements adaptés à la taille de chacun, ce qui était un perfectionnement; car on voit dans un capitulaire promulgué au commencement de ce même siècle, en 808, que les habits se vendaient tout faits, et que les tailleurs en réglaient le prix, non pas sur les dimensions, qui étaient à peu près uniformes, mais sur la qualité des étoffes ou des fourrures. Les marchands à la confection de nos jours n'en usent d'ailleurs pas autrement. Les habits dont parle Ernold étaient donc, dans toute la rigueur spéciale du mot, des habits sur mesure; et le poète chroniqueur, charmé de leur élégance, prend soin de nous apprendre qu'ils étaient coupés d'après la méthode si parfaite des Francs. C'est l'Allemagne qui nous fournit encore aujourd'hui les plus hautes coupures.

Au premier rang des vêtements de cette époque nous trouvons la *cape*, vêtement de dessous, également porté par les moines, les clercs, et les laïques des deux sexes. Ducange croit reconnaître dans la cape une imitation de la caracalle. Elle était originellement en poil de chèvre; mais on ne tarda pas à choisir des matières plus précieuses, et le luxe qu'on déploya dans cette sorte d'habit le fit défendre aux ecclésiastiques par le concile de Metz, tenu en 888.

Le vêtement nuancé, *polymita vestis*, était fait avec des fils de plusieurs couleurs. Charlemagne le compare à l'Eglise, parce que l'Eglise, composée de nations différentes, ne forme cependant qu'un seul corps.

Des tuniques de lin exactement adaptées aux formes du corps étaient portées par les soldats; des manteaux tissus de plumes de paon paraient dans les jours solennels les nobles et les princes. Le rochet de martre et de loutre; le *camisilis*, vêtement de lin; le *sarcitis*, vêtement de serge; le *mantellum*, manteau de femme; le *theristrum* ou *chainse*, espèce de camisole; la *fascione*, figurent sous Charlemagne et ses successeurs au nombre des habillements les plus usuels. La chemise, dont le nom latin *camisia* sert à la même époque à désigner la couverture des livres et l'aube ecclésiastique, est aussi mentionnée comme pièce essentielle de la toilette, ainsi que le mouchoir, *mappula*, *manipulus*, avec lequel on s'essuyait les yeux. Les gants d'été, *wanti*, les gants ou moufles d'hiver, *maffule*, paraissent également avoir été portés par toutes les classes, ecclésiastiques ou laïques, riches ou pauvres. Le drap, *drappus*, est indiqué pour la première fois dans un document contemporain de Charles le Chauve; mais on pense qu'à cette date il était employé dans les ornements des églises plutôt que dans les vêtements.

Guérard évalue comme il suit, en monnaie moderne, et en tenant compte de la dépréciation de l'argent, le prix de ces divers objets au IX^e siècle : la façon d'un *sarcitis*, 28 fr.; d'un *camisilis*, 9 fr. 40; le prix du même vêtement, 28 fr.; d'une chemise de lin, 56 fr.; d'une paire de caleçons, 15 fr. 50; d'une pelisse, 28 fr.; d'un *cutillus spissus*, 141 fr.; d'un sayon double, 560 fr.; d'un sayon simple, 280 fr.; d'un rochet fourré, 840 fr. s'il était de martre ou de loutre, 280 fr.

s'il était de poil de chat. Il en coûtait donc fort cher pour s'habiller; néanmoins le goût du luxe était si répandu, que Charlemagne se crut obligé de le réprimer par des arrêts sévères. C'est dans le capitulaire de 808 que se rencontre la seule ordonnance somptuaire qui soit connue depuis Clovis jusqu'au XIII^e siècle. La pelisse ordinaire de Charlemagne, en peau de mouton, ne coûtait que 28 fr., et quand l'occasion se présentait de faire une leçon de simplicité aux grands de sa cour, il la laissait rarement échapper. Ses successeurs l'imitèrent dans cette tendance, mais les abus du luxe persistèrent malgré leurs efforts, notamment dans le clergé. Le luxe fut considéré, par le synode de Mont-Notre-Dame, en 972, comme la principale cause de la dépravation des mœurs. Dans la description des fantaisies du siècle contre lesquelles s'élevèrent les pères de cette assemblée, nous reconnaissons déjà les modes qui feront fortune à d'autres époques et qui reparessent jusqu'à nos jours, en sorte que, depuis les origines de notre vie nationale, il serait téméraire de rapporter exclusivement à tel ou tel siècle des usages qui n'ont jamais régné absolument et n'ont jamais été complètement effacés durant des périodes considérables. Aussi, après avoir marqué des traits les plus précis le point de départ du costume français, croyons-nous devoir nous contenter d'indiquer par les caractères les plus généraux son histoire sous la monarchie capétienne. Des détails précis réclameraient un examen suivi d'année en année, de saison en saison; car telle fut dès lors, dans nos villes, la tyrannie du vêtement.

À côté de la soie, de la laine et du lin, on voit paraître, au commencement de la troisième race, une matière nouvelle, le coton, qui semble n'avoir été connue en France que vers cette époque, et dont l'introduction, qui paraît due aux Italiens, doit influencer un jour si considérablement sur le costume. C'est également vers cette époque, ou du moins après la fin du XI^e siècle, que le servage tend à disparaître et que l'artisan amène avec lui les destinées nouvelles de l'industrie. Sur la nature des tissus et des étoffes de cette époque, sur les procédés de fabrication, sur les broderies à l'aiguille et les tapisseries qui occupent une si grande place dans le travail des femmes au moyen âge, nous renvoyons le lecteur aux articles spéciaux.

Depuis l'avènement de Hugues Capet, en 987, jusqu'aux dernières années du règne de Philippe I^{er}, le costume reste en général assez stationnaire, parce que c'est là, pour ainsi dire, la période de transition, l'époque où les transformations se préparent à l'état latent. Le peuple conserve jusqu'à la fin du XI^e siècle, et même au delà, la mode reconnaissable encore du *sagum* gaulois, qui est devenu le *sayon* porté par l'artisan des villes aussi bien que par le paysan : le *sayon* descendait jusqu'aux genoux. Les ouvriers des campagnes le recouvraient d'un *surtout* ample et court, de formes très-variées. Tantôt c'était une blouse à manches et à capuchon qui rappelait le *bardocucullus*; tantôt c'était un vêtement sans manches, percé d'un trou pour passer la tête et assez semblable à un sac. Ce vêtement se nommait *casula*, parce que c'était comme une petite maison dans laquelle l'homme était enfermé. Une espèce de pantalon, *tibiaia*, nommé *grêgues*, composé de deux jambes qui se mettaient quelquefois séparément et s'attachaient alors au moyen d'une ceinture, complétait ce costume.

Les personnes riches portaient, en général, comme vêtement de dessous, la robe longue, et comme vêtements accessoires le *tabar*, manteau rond; l'*esclavine*, la *cape*; le *colobium*, tunique sans manches ou à manches courtes, blanche et bordée de pourpre; le *surtout* et la *bife*, manteau extrêmement léger.

Les femmes des hautes classes se distinguaient par l'usage habituel du voile et du manteau. Ce voile, nommé *dominical*, leur servait pour aller à l'église et surtout pour recevoir la communion; quand le prêtre leur présentait l'eucharistie, elles devaient en tenir un des coins dans la main; et quand par hasard elles se présentaient à la sainte table sans leur voile, elles étaient ajournées au dimanche suivant. L'usage des *rézilles* d'or et des bandeaux de pierreries sur le front était aussi très-répandu, et l'on voit figurer souvent dans les poésies des troubadours, parmi les bijoux qui rehaussent la beauté des châtelaines, ce bandeau de pierreries, sous le nom de *banda*, la bande, dont la mode, d'origine italienne, après s'être perdue quelque temps en France au XI^e et au XII^e siècle, se répandra de nouveau, au moment de la Renaissance, pour orner, sous le nom de *ferrognère*, les faciles beautés de la cour de François I^{er}. Les cannes de pommier à têtes ciselées, qui figuraient naguère aux mains des guerriers francs, passent aux mains des femmes. C'est avec une tête de canne semblable que Constance, seconde femme de Robert, creva les yeux de son confesseur.

Les mères de famille, les femmes âgées avaient un costume composé de trois pièces principales : une robe serrée, avec manches boutonnées au poignet; une seconde robe plus large, et sur le tout un manteau qui tombait jusqu'aux pieds. Le cou et le haut de la poitrine étaient entourés par une guimpe, et la tête enfermée dans un voile qui laissait le visage à découvert et qui formait sur chaque oreille comme deux gros bourrelets.

Malgré les prescriptions les plus sévères, les moines ou les prêtres s'obstinaient à suivre les modes du siècle, ou quelquefois à revêtir l'habit militaire. Adalbéron décrit ainsi le costume d'un moine de cette sorte : « Un haut bonnet, fait de la peau d'un ours de Libye, couvre sa tête; sa longue robe est écourtée et tombe à peine jusqu'aux jambes; il l'a fendue par devant et par derrière; ses flancs sont ceints d'un bandier étroit et peint; une foule de choses de toute espèce pendent à sa ceinture; on y voit un arc et son carquois, des tenailles, un marteau, une épée, une pierre à feu, le fer pour la frapper, et la feuille de chêne sèche pour recevoir l'étincelle. Des bandelettes étendues sur le bas de ses jambes en recouvrent toute la surface; il ne marche qu'en sautant; ses éperons piquent la terre, et il porte en avant ses pieds enfoncés dans des souliers élevés et que termine un bec recourbé. »

Ce bec recourbé, qui avait apparu déjà sous les carlovingiens et dont la mode deviendra si générale, excitera surtout les saintes colères, comme étant le prototype du luxe et pour ainsi dire la griffe même de Satan.

Les derniers rois du sang de Charlemagne avaient le menton rasé; mais, sous Hugues Capet et sous Robert, les visages barbus repaurent. Henri I^{er} reprit les moustaches tombantes et la barbe pointue au bas du menton : ce qui donnait aux hommes, dit un écrivain contemporain, un air de parenté avec les chèvres; nous avons déjà vu l'épigramme grecque comparer la barbe des philosophes à celle des boucs. Sous Henri I^{er}, les cheveux étaient taillés en rond, égaux et plats; les gens graves se rasaient le devant de la tête, parce qu'on supposait qu'un front dégarni de cheveux était l'indice d'une grande expérience et d'une haute raison. Les prêtres, suivant le concile de Lingoes tenu en 1031, pouvaient à volonté se faire raser ou garder la barbe; mais, en 1073, Grégoire VII leur ordonna expressément d'avoir le menton rasé.

Les moines, les soldats, les laïques, empruntent les uns aux autres les modes de chaussure qui étaient restées tout à fait distinctes jusque-là pour chaque catégorie. Quelques noms nouveaux apparaissent. Ce sont d'abord les souliers à bec, *calcei* ou *sotulares rostrati*, qui deviendront plus tard les souliers à la polonoise. Ce sont les *bottes à créperons*, parce qu'elles faisaient du bruit quand on marchait, *crepitate*. Nous retrouvons à la même époque le *campagus*, les *sandaules*, la *calige*, qui datent de l'antiquité.

Les gants occupent dans la toilette une place importante; sous les rois Robert et Philippe, ils sont obligatoires pour la grande tenue.

Le chapeau, *capellus* (nom dérivé de *coppa*), chapeau de feutre, de plumes de paon, de coton, de laine ou de poil, était distinct du *chaperon*. On donnait ce nom à une coiffure, très-usitée jusqu'au XV^e siècle, qui avait une queue souvent très-longue, et qui, après être descendue par degrés sur les épaules et sur le dos, à fini par se transformer en un petit manteau court se terminant en pointe, et par donner naissance au *camail* et à l'*aumusse*.

On sait, dit M. Louandre, qu'un peintre, chargé de représenter les peuples selon leurs différentes manières de s'habiller, les peignit tous dans le costume de leur pays, excepté les Français, auprès desquels il se contenta de figurer des étoffes de différentes couleurs et une paire de ciseaux, pour les laisser libres de se tailler un costume à leur goût. Cette allégorie toute moderne aurait eu, même au XIII^e siècle, son actualité. Il suffit, en effet, de rapprocher du nom des étoffes le nom du vêtement, pour se convaincre qu'à cette date reculée la mode exerçait déjà son empire, et qu'elle savait, comme de nos jours, se plier à tous les caprices. Au nombre de ces vêtements si variés nous trouvons : la *cape*, le *manteau*, la *cotte*, l'*esclavine*, le *pelichon*, les *cointises*, le *pourpoint*, la *belle-amie*, l'*aube*, le *gambison*, le *balandras*, le *hoqueton*, le *doublier*, le *siglaton*, la *gauzeape* et quelques autres, tels que la *fiervaduca*, etc., qui n'ont point de nom français.

Le plus usuel de ces vêtements était la cape, devenue, pour la forme du moins, un vêtement commun aux femmes, aux laïques, aux moines, aux clercs et aux rois. Saint Hugues, abbé de Cluny, reçut du roi une cape toute resplendissante d'or, d'ambre et de pierres précieuses. Le pape Innocent IV engagea l'évêque de Maguelone à interdire aux juifs l'usage de la cape, parce qu'il arrivait souvent que les étrangers, les prenant pour des prêtres, leur rendaient des honneurs qui ne sont dus qu'au sacerdoce. Dans l'origine, les capes, qui enveloppaient le corps tout entier, n'avaient point de manches; ce fut vers la fin du XII^e siècle et au commencement du XIII^e que les ecclésiastiques commencèrent à mettre des manches à leurs capes. Le concile de Latran leur interdit l'usage de la cape, et, pendant tout un siècle, cette défense fut répétée par les synodes et les constitutions des évêques. Exclue par l'Eglise du costume usuel des prêtres, la cape fut adoptée pour leur costume officiel et devint la *chape de chœur*, *capa chorali*. La cape en poil de chèvre servait à la campagne et en voyage et s'appelait *cape de pluie*, *pluvialis*; elle était alors garnie d'un chaperon qui se rabattait sur la tête; quelquefois on s'en revêtait par-dessus l'habit militaire. Sous Louis VII, la cape fut interdite aux filles publiques, « afin

qu'on pût les distinguer des femmes légitimement mariées. » C'est aux femmes mariées qu'il faudrait aujourd'hui interdire de porter le vêtement des filles. On ordonna aux lépreux de porter par-dessus leurs vêtements des capes fermées quand ils montaient à cheval, pour ne pas être confondus avec les autres cavaliers qui portaient des capes ouvertes. Philippe IV réduisit de cinq à trois le nombre de ses officiers porte-chapes.

Le pelichon, comme son nom latin, *pellucium*, l'indique, était fait en peau. Il se plaçait par-dessus la tunique ou l'habit de corps. Les prêtres le recouvraient, dans les cérémonies de l'Eglise, du *surplis*, *superpellicium*.

Dans les premiers temps de l'Eglise gallicane, on revêtait d'une aube blanche, *vestis innocentia*, les nouveaux chrétiens, et plus tard on continua d'en couvrir les jeunes enfants aussitôt après leur baptême; ils la portaient pendant huit jours, à l'expiration desquels avait lieu une fête de famille connue sous le nom de *désaubage*. La mère ne devait pas garder l'aube qui avait servi à l'enfant : on craignait, ou on affectait de craindre les profanations du sortilège. Le balandras ou balandran, manteau double avec des ouvertures pour passer les bras, était surtout adopté par les gens qui montaient à cheval. Le doublier, *duplarius*, avait la forme d'un sac percé d'une ouverture pour laisser passer la tête. Il était surtout porté par les pèlerins, comme l'esclavine, qui tirait son origine du pays des Esclavons. La cyclade des Grecs était devenue le siglaton, porté par les femmes, ainsi que la gauzeape, robe sans manches sur laquelle on commençait à figurer des armoiries sous Philippe II. Le gambison, la cotte gamboisée, la contre-pointe, se portaient, en tenue de guerre, par-dessus l'armure, comme la cotte d'armes, en tenue de ville, par-dessus l'habit de corps. On a lieu de croire que le gambison, d'égale grandeur par derrière et par devant, était ouaté et piqué; on le garnissait de coton ou d'étoupe. Les cointises, qui prenaient le nom de l'étoffe avec laquelle on les confectionnait, sont indiquées par Matthieu Pâris comme étant d'une grande élégance. On appelait aussi cointises les ornements des drapeaux et des caparçons. La cotte était une longue blouse aux manches ajustées. « Les manches, dit M. Quicherat, en étaient la seule partie apparente, attendu que le corsage et la jupe disparaissaient entièrement sous le surcot. » Le surcot, comme son nom l'indique, se mettait par-dessus la cotte. Il était quelquefois sans manches, quelquefois avec des demi-manches qui descendaient un peu plus bas que le coude, quelquefois aussi avec de fausses manches retombant sur le dos. Sous le règne de Philippe le Hardy, la noblesse déploya un grand luxe dans l'ornementation de la cotte et du surcot, dont l'étoffe verte, écarlate, bleu foncé, rouge saumon, etc., était toujours assortie à la couleur du champ des armes du seigneur qui s'en revêtait, et qui y faisait broder les pièces de son blason en soie, en or ou en argent. Jusqu'au commencement du XIII^e siècle, ce blason s'adaptait aux vêtements au moyen d'une simple application de couleurs nommée *lature*. Plus tard, cette application fut remplacée par la broderie, ce qui causa de grandes dépenses. Il y avait telles pièces brodées des armoiries du roi qui ne coûtaient pas moins de 25,000 à 30,000 fr. de notre monnaie. Aussi cette mode, toute nouvelle en 1270, causa-t-elle un vif mécontentement à Joinville, qui en parla même un jour au roi Philippe le Hardy, en lui conseillant d'employer son argent en aumônes au lieu de le dépenser à ces futilités; car l'économie moderne n'était pas née, et il ne se trouvait pas alors de grands théoriciens pour prétendre que le progrès consiste à dépenser en travaux stériles l'argent qui est déjà le fruit du travail. Ajoutons que l'étiquette ne permettait pas qu'on parût revêtu de ses armoiries ailleurs qu'en bataille, chez soi ou chez ceux dont on était l'égal.

Sous les règnes de Louis le Gros, de Philippe-Auguste et de saint Louis, on continuait à porter les braves, pantalons assemblés par pièces, faits indistinctement de soie, de laine ou de peau, et qui ne descendaient alors que jusqu'aux jarrets. Les braves s'attachaient à la taille par un ceinturon qu'on appelait *braière*. On disait de la femme qui dominait son mari : « Elle porte le braier. »

Les chausses, qui se plaçaient sous les braves, correspondaient aux bas dont on se sert aujourd'hui; elles étaient faites de plusieurs pièces rapportées et tenaient sur la jambe par un cordon. A Paris, les chausses devaient être cousues de fil noir et blanc, afin qu'on pût suivre le fil et vérifier si la couture était bien faite.

La chemise, *camise* et quelquefois *chainse*, qu'on a déjà vue figurer dans le costume des soldats, fut définitivement adoptée au XIII^e siècle dans le costume civil. Pour les *menues gens*, elle était en toile de chanvre, et souvent aussi, mais non pas exclusivement, en étoffe de laine. Les élégants et les élégantes en laissaient passer le collet autour du cou. Saint Louis, pendant son séjour en Palestine, reçut une chemise du Vieux de la Montagne. Les porteurs de ce présent lui adressèrent cette harangue : « Nous sommes venus à vous de par notre sire, et il vous mande que tout ainsi que sa chemise est l'abbellement le plus près du corps de la personne, ainsi vous envoie-

l-il la chemise que voici, dont il vous fait présent, » signifiant que vous êtes celui roi lequel il aime le plus avoir en union et à entretenir. » La chemise prit une grande place, justement intime, dans les galanteries des chevaliers avec leurs dames. *Des trois chevaliers et del chamise*, tel est le titre d'un fabliau de cette époque. On y voit une dame recherchée par trois chevaliers, qui devaient combattre dans un tournoi, leur envoyer par son page une de ses chemises, en les prévenant que son cœur serait acquis à celui d'entre eux qui descendrait dans la lice couvert de ce simple vêtement. Deux des chevaliers refusent, un troisième accepte; il combat avec la chemise de la dame, qu'il inonde de sang. On lui découvre le prix du tournoi, et, malgré la gravité de ses blessures, il est guéri par *prouesse*; et la dame lui donne son cœur, après s'être revêtue elle-même aux yeux de son mari de la chemise ensanglantée.

Le mouchoir, selon dom Claude de Vert, se portait au bras gauche, et c'est de là qu'est venue cette façon de parler : *Au temps qu'on se mouchoit sur la manche*, c'est-à-dire lorsqu'on était fort simple et qu'on n'avait point encore inventé les poches. Les évêques portaient leur mouchoir à leur crosse, les chanoines à leur bâton. Cet usage existait encore, au siècle dernier, dans l'église de Saint-Denis et dans un grand nombre d'églises de campagne. A-t-il entièrement disparu chez les villageois? Beaucoup d'entre eux portent leur mouchoir dans leur chapeau.

La couleur n'était point indifférente dans les vêtements du moyen âge; on sait que pour l'église il y eut toujours cinq couleurs officielles : le blanc, le rouge, le vert, le violet et le noir. Le rouge signifiait le sang versé par les martyrs; le vert, l'espérance qui les animait; le bleu, la pureté des vierges; le violet était l'attribut des confesseurs et des pontifes; le noir, l'emblème de la mort. Ce symbolisme se retrouve en quelques points dans la société laïque, mais avec un sens tout différent. Le vert était adopté pour les bonnets dont on coiffait les banqueroutiers au pilori des halles, et il s'est conservé dans la calotte du galérien relaps ou de celui qui avait tenté de s'échapper du bagne. Le jaune, à quelques exceptions près, signifiait félonie, déshonneur, bassesse : le bourreau barbouillait de jaune la maison des individus coupables du crime de lèse-majesté; ses valets étaient habillés de jaune. C'était dès lors, pour les maris placés sous le triste patronage de saint Gendulfe, l'attribut de leur confrérie malencontreuse; c'était pour les femmes le signe de la prostitution, pour les juifs le stigmate de leur dégradation traditionnelle. Les hérétiques pénitents pouvaient être condamnés à porter toute leur vie un scapulaire de moine sans capuchon avec des croix jaunes devant et derrière. Mêlée avec le vert, la couleur jaune composa le *costume* du fou des rois et de ces autres fous qui parodiaient dans des saturnales bouffonnes les cérémonies de l'Eglise.

Parmi les coiffures les plus usuelles est le chaperon, de formes très-variées, dont la longue queue pendante (qu'on portait vers 1215) s'appelait *trippium*. Le chaperon rabattu sur le dos était l'un des signes de deuil. On saluait en portant la main au chaperon, et c'était le comble de la politesse de l'ôter tout à fait. Au XIV^e siècle, le chaperon blanc eut à peu près le même rôle que le bonnet rouge dans la Révolution française; au XIX^e siècle, au contraire, il eut une mission pacifique et fut le signe d'une association toute paternelle, mais de peu de durée.

Les chapeaux de feutre se rapprochaient plus ou moins des chapeaux modernes : il y en avait de pointus, de cylindriques, d'hémisphériques, et le feutre en était de loutre, de poil de chèvre, de bourre.

Les capels ou chapels de coton paraissent n'avoir été que de simples couronnes.

Ces *chapelets de fleurs* sont souvent mis en cause dans les devis d'amour. Le *Lai du trait* parle de *capiaux* de roses et d'églantier. Les confréries, dans les grandes fêtes de l'Eglise; les prêtres, le jour de la Fête-Dieu, ainsi que tous ceux qui assistaient à la procession; les religieuses, le jour de la prise d'habit; les nouvelles mariées, le jour de leurs noces, portaient ce chapeau de fleurs.

Le chapeau de paon était une couronné ou une coiffe ornée de broderies et surmontée de plumes de paon, ou recouverte à l'extérieur de ces plumes cousues à l'aiguille. L'*orfroï* était une broderie en or et en perles qui, appliquée à la coiffure, rehaussait l'éclat de la parure entière, et servait aussi à orner les robes de soie et de velours. Le *tresson*, *treccour*, *trécour* ou *tressour* était un bandeau orné qui retenait les cheveux des femmes. Les *couvre-chef* tissus de soie, les *guimpes* de soie, la *garlande* d'or ou d'argent, également portée par les grands seigneurs et les nobles dames, formèrent, jusqu'au règne de Philippe le Bel, les principales coiffures des classes riches. La *huque* servait aux deux sexes. Il y avait des huques à capuchon, des huques de soie, de camelot, d'orfèvrerie, et des huques fraisées.

L'*aumusse* était une sorte de mantelet de fourrures dont on se couvrait la tête et les épaules. Les *bonnets*, qui paraurent alors, furent ainsi nommés de l'étoffe, *bonnête*, dont ils étaient faits. On distinguait parmi eux les *tutupia*, bonnets carrés, et le *birretum*, bonnet des gradués en droit.

L'industrie des cuirs était très-avancée. Les souliers à bec restent encore stationnaires quant à la longueur de leurs pointes. Les *heuses*, *houes* ou *houzéaux*, *osa*, étaient fendus d'un bout à l'autre sur le devant, et se fermaient sur le cou-de-pied avec des boucles ou des courroies, comme les sandales grecques et les *solea* latines. L'*escarpin*, distinct de la pantoufle, *subarus*, était la chaussure du négligé des femmes. Les *estivaux* étaient des chaussures d'été à l'usage des raffinés. Les souliers, *subtalares*, *solaris*, portaient des boucles de laiton, d'archal et de cuivre. Les bottes ou bottines étaient d'une grande élégance.

A la fin du XIII^e siècle, les gants étaient tantôt en basane ou en peau de cerf, tantôt en menu-vair ou en petit-gris, et comme les gants modernes dits à la *crispin*, ils recouvraient le poignet, même chez les femmes. Les gants occupaient une place importante parmi les accessoires du *costume* au moyen âge; mais il était d'usage de les quitter par déférence dans les relations sérieuses de la vie. Nous suivons aujourd'hui l'usage contraire.

Une révolution s'opéra dans le *costume* vers 1340. Le surcot prit la forme d'une tunique très-étroite boutonnée par devant, et qui recouvrait entièrement la cotte dans toutes les parties du corps, à l'exception des avant-bras. Sous le règne Charles V, on adopta la *houss*, pour dissimuler les formes que les vêtements serrés dessinaient d'une façon souvent indécente. La *houss*, qui enveloppait complètement le buste dans la partie supérieure de la poitrine, s'ouvrait à cette hauteur sur les deux côtés, et formait devant et derrière comme deux grands tabliers. Sous le règne de Charles V, la *houppelande* fut substituée à la *houss*. C'était une sorte de redingote ou mieux de robe de chambre, tantôt longue, tantôt courte, mais dans tous les cas garnie de manches traînant jusqu'à terre. Elle était ajustée au corsage et serrée à la taille par une ceinture. La jupe, fendue par devant, flottait et s'ouvrait en raison de la longueur. Par-dessous, l'homme se montrait dans un état voisin de la nudité. Une veste serrée, nommée *pourpoint* ou *jaquette*, venait s'attacher au défaut des côtes après les braies, qui elles-mêmes ne faisaient plus qu'une pièce avec les chausses. Les manteaux, vêtement traditionnel qu'il faut ajouter à cette nomenclature, étaient de deux espèces, les uns retombant sur le dos et maintenus sur la poitrine par un cordonnet; les autres, qu'on nommait *manteaux à parer* ou *manteaux à la royale*, enveloppant le corps tout entier, fendus à droite et se retroussant sur le bras gauche. Au reste, le XIV^e siècle est une époque de grande fantaisie dans le *costume* comme dans la religion, dans la politique et dans les mœurs.

Le *costume* des femmes ne différait en général de celui des hommes que par la façon; les noms des diverses parties étaient à peu près les mêmes. Elles portaient la cotte, et par-dessus la tunique flottante ou cotte hardie. Cette tunique était taillée à la hauteur des hanches, afin qu'on pût voir la ceinture, qui se plaçait sur le côté. Sous Charles V, ce vêtement atteignit une ampleur extraordinaire. On y ajouta une queue traînant de près d'une aune; les manches, ouvertes dans le milieu, descendent jusqu'aux pieds, et ce *costume*, large et flottant, appliqué comme un manteau sur la cotte qui serrait et dessinait les contours, formait un ensemble plein de grâce. Une manille de fourrures, ornée d'un galon d'or, descendait quelquefois, devant et derrière, jusqu'à la ceinture. Les dames nobles portaient sur leurs tuniques le blason de leur famille. Les femmes aimaient les étoffes molles et chatoyantes, les parfums et le fard; sous le règne de Charles VI, elles commencèrent à découvrir leurs épaules, leur gorge, leurs jambes et, à la mode de Lacédémoniennes, même leurs flancs. Il paraît que c'est au XIV^e siècle qu'on a, pour la première fois en France, considéré la finesse de la taille comme une beauté et par cela même cherché, à l'aide du lacet, à la rendre plus mince. Dans les dernières années du règne de Charles VI se répandit la mode des bourrelets remboursés nommés *mchoires*, espèces d'épaules postiches, d'où pendaient de grandes manches déchiquetées.

Dans la seconde moitié du siècle, les hommes portent la coiffe ou couvre-chef, qui s'attache sous le menton, et qui finit par céder la place à la calotte, nouée de même, l'une et l'autre surmontées à l'occasion du chaperon, dont la cornette descend jusqu'aux talons.

Sous Philippe le Bel, le chapeau des femmes affecte la forme d'un mortier de juge. Vers 1320, on vit paraître la coiffure en cheveux avec des réseaux de soie nommés *crepines*. On la rehaussait ordinairement par un *fronteau*, une bande de perles et un voile. A la fin du siècle, cette mode fut abandonnée pour les *atours*, coiffure formée à l'aide de nattes postiches encadrées dans des bourrelets qui affectaient les formes les plus bizarres.

« Quand les coiffeurs du dernier siècle, dit M. Quicherat, se mirent à étayer sur la chevelure des jardins, des toitures, des pagodes, des agrès de navires, ils se crurent des inventeurs; mais le XIV^e siècle les avait devancés. » Eustache Deschamps s'élève contre cette mode ridicule. Il supplie les dames de ne pas *s'atourner* de cheveux.

Que maintes fois rongent souris et ras.
N'a-t-on pas fait craindre à ces dames que

leurs fausses nattes ne fussent plus dange-reusement habitées? L'honnête poète satirique poursuit ainsi :

Vostre affubler est comme un grand cabas;
Bourriaux y a de coton et de laine,
Frontiaux, diets, soye, espingles et neuds,
De les troussez est à vous trop grand peine.

On songe involontairement à la *mode Benot-ton* contemporaine. La description de ce *costume* serait incomplète si l'on n'y joignait les pointes extravagantes, recourbées comme celle des patins, des souliers à la poulaine. Sous le règne de Philippe le Bel, la longueur de ces pointes fut fixée à 6 pouces pour les paysans, à 12 pouces pour les bourgeois, à 24 pour les nobles; mais il y en eut qui dépassèrent encore cette dernière mesure. Le 9 octobre 1368 intervint une décision de Charles V faisant défense de porter cette sorte de souliers. Cependant la réaction n'eut lieu que sous le règne de Charles VI. Les poulaines firent place aux souliers en bec de cane, lesquels ne tardèrent point à être remplacés eux-mêmes par des chaussures qui n'avaient pas moins de 12 pouces de large. On voit que les *cordonniers* de cette époque connurent les excentricités des modes de la chaussure.

Tel fut le *costume* étrange du XIV^e siècle, sur lequel le fantaisie délicate des contemporains et celle des artistes et des écrivains postérieurs ont pu broder tous les thèmes, sans sortir de l'admissible ni du vrai.

L'auteur d'une espèce de manuel du bon ton écrit au XVI^e siècle le poète Michaut, recommande aux fils de bonne maison de pratiquer la *variance* des *habits*, c'est-à-dire d'en changer le plus souvent possible. Il veut qu'ils aient chaque jour un vêtement de couleur différente, aujourd'hui une robe longue, demain une robe courte; tantôt des souliers carrés, tantôt des souliers pointus. Il veut également qu'on ne porte les habits qu'une seule fois, qu'on les reçoive le matin du tailleur et qu'on les donne le soir. Les vêtements des élégants offraient, en effet, une *variance* singulière. A partir de la fin du règne de Charles VI jusqu'aux dernières années du règne de Louis XI, les principaux vêtements à l'usage des hommes sont : la *houppelande*, la *heugue*, qu'on appelait aussi *robe italienne*, le *hainselin*, le *paletot* et le *demi-paletot*, le *pourpoint*, la *jaquette*, le *gipon*, la *robe*, les *manteaux à chevaucher*, le *tabard*, les *chausses longues*.

La *houppelande*, qui disparaît ou change de nom vers 1426, affectait les formes les plus variées : on en portait, dans les soirées d'apparat, de courtes, qui s'arrêtaient à la hauteur des cuisses; dans les réceptions officielles et les promenades, elles arrivaient jusqu'aux pieds; celles qui descendaient à la hauteur du genou servaient pour la chasse, et étaient réservées aux pages et aux valets. Elles avaient toutes des manches à bombardes, traînant jusqu'à terre, et comme es fourrures étaient devenues très-rare et très-chères, grâce à la grande consommation qui en avait été faite aux siècles précédents, on se contentait, en général, de les garnir de velours, de satin, d'étoffes de laine. On ajoutait par-dessus la *houppelande*, à la hauteur du collet, une collerette en velours ou en linges, nommée *collière*. Le *pourpoint* était une espèce de justaucorps qui serrait le buste et se lacait par devant. Il était, pour la ville, de satin noir, doublé de toile fine noire et blanche, avec des collets de soie; de cuir, pour la chasse et autres exercices. La *heugue* était une blouse courte, sans ceinture et sans manches, ou du moins avec des manches qui s'arrêtaient au coude; elle se portait ordinairement sur l'armure. Le *paletot* paraît avoir été un vêtement long pour la ville, et le *demi-paletot*, dont les manches étaient serrées et boutonnées, un habit de fatigue qui se portait sous les armures appelées *brigandines*. La *jaquette*, qui se montre vers 1430, et qui rappelle par sa forme les tuniques de nos chasseurs à pied, était froncée du corsage et de la jupe. Elle était généralement portée par les jeunes gens. Le *gipon*, gilet rond à manches, se plaçait sous la *jaquette* et s'attachait aux chausses, qu'il soutenait par un grand nombre d'aiguillettes. La robe, vêtement commun aux deux sexes, était à l'usage de toutes les classes, et figurait dans les circonstances les plus diverses. On en faisait avec des draps d'or et d'argent, de la soie, de la laine, de la serge et même du cuir. Les formes en étaient également des plus variées. Le *tabard* était un surcot en forme de dalmatique.

A cette époque, le *costume* passe sans cesse d'un extrême à l'autre. Il est étriqué et collant jusqu'à dessiner les formes dans leurs parties les plus osseuses, ou large et flottant outre mesure. On ajoute aux vêtements de dessous les plus serrés des vêtements de dessus d'une ampleur extraordinaire; mais, dans tous les cas, les chausses sont collantes comme des maillots.

Sous Charles VII, le vêtement est court et serré. En 1467, date fixée par Monstrelet, on exagère encore ces modes étriquées. A la fin du règne de Louis XI et sous Charles VIII, les vêtements longs reprennent faveur; mais l'habitude qu'on avait, dès 1467, de faire voir le linge fut définitivement consacrée par les modes. Les toiles de Frise, avec lesquelles on confectionnait les chemises, coûtaient fort cher, et par cela même chacun se fit un

point d'honneur d'en porter. Pour montrer sa chemise, on ouvrait, dans les habits, des trous ou *fendres* aux manches, à la taille, à l'estomac et même aux cuisses. La toilette des hommes reçut l'appendice des *braguettes*, espèces d'étais qui resserraient l'entre-deux des chausses, et qu'on ornait de franges et de rubans. Les étoffes à ramages, les velours à feuillages verts et les broderies en lettres d'or ou autres font fureur. L'usage du surcot demeure traditionnellement chez les femmes jusqu'au XVI^e siècle, mais ce vêtement est accompagné d'une foule de modes diverses, notamment de *houppelandes* fermées par devant et surmontées d'une ceinture, et de robes à queue. Celles-ci furent délaissées en 1467, et remplacées par des robes richement bordées. Dans la coiffure des hommes, apparaissent les perruques, qui s'allient au chaperon, au chapeau, au bonnet, au bérêt ou barrette, à la calotte et au mortier. Le chapeau est tantôt conique, tantôt pointu; tantôt il a les bords retroussés par derrière et sur les côtés, tandis que sur le devant se trouve une espèce de visière terminée en pointe, et à laquelle on donne le nom de *bec*; une pièce d'étoffe, appelée *tonaille*, était rabattue sur la forme, et recevait une foule d'ornements. Quelques-uns de ces chapeaux n'avaient pas moins de 0 m. 45 de hauteur. De 1400 à 1420 environ, le bonnet affecta la forme du bonnet phrygien; plus tard il s'éleva en pointe. Le mortier était une sorte de bonnet de velours. Il servait à distinguer les grands seigneurs et autres personnages considérables. Les magistrats inférieurs, les avocats, les ecclésiastiques qui n'avaient pas le droit de porter le mortier, adoptèrent des coiffures de carton revêtues de drap, qu'on appela *bonnets carrés*. Les ecclésiastiques y ajoutèrent une houppe.

Les *atours* des dames étaient toujours en vogue. Sous Charles VIII, leur coiffure devint cependant beaucoup plus humble : ce fut l'époque des petits bonnets plats. Mais avec ce roi, nous touchons à la réforme du *costume* par l'influence des expéditions en Italie.

A partir de la Renaissance, les *costumes* sont si variés et si variables, les renseignements deviennent d'ailleurs si nombreux, que nous ne pouvons songer à en donner une analyse. Du reste, chaque pièce du vêtement porte dès lors un nom qui nous est parvenu, et qui aura sa place dans ce dictionnaire. Pour compléter cette histoire du *costume* en France, nous devons passer rapidement en revue les *costumes* distinctifs dans les diverses provinces françaises. Bien que chaque jour les *costumes* pittoresques des anciennes provinces de la France tendent à disparaître, il est encore certains départements dans lesquels les paysans ont conservé les modes de leurs ancêtres, ou tout au moins ont continué à porter certaines pièces du vêtement particulier à la province; nous allons les indiquer sommairement. Le lecteur ne devra pas être surpris si, parmi les *costumes* que nous décrivons, plusieurs sont aujourd'hui complètement oubliés, et même depuis longtemps. Nous allons décrire ce qui distinguait autrefois nos provinces, autant et même plus que ce qui les distingue aujourd'hui. Ce n'est pas tout : il nous restera à dire un mot du *costume* chez quelques peuples modernes; après quoi nous traiterons du *costume* ecclésiastique, du *costume* officiel, du *costume* de cérémonie et du *costume* de théâtre. Nous terminerons cet important travail par une bibliographie des ouvrages qui s'occupent de la question.

Parmi les *costumes* les plus caractéristiques, il faut citer ceux de la Bretagne. Les modes bretonnes varient selon les localités. L'une des plus originales est celle des paysans de Lescarven, qui portent de grandes culottes ou braies sans bas et des sabots. Leur poitrine est enfermée dans un gilet fort court, sur lequel ils passent une casaque de toile à capuchon. Ils sont coiffés d'un bonnet rond de laine bleue, qui ne couvre que le sommet de la tête. A Lambol, le *costume* des paysans n'a pas varié depuis le temps de Louis XIV. L'auteur de la *France pittoresque* décrit ainsi celui des habitants de Plougastel : Un bonnet de forme phrygienne, de couleur brun clair, recouvre sa tête, ornée de cheveux touffus et flottants sur ses épaules. Une large capote de laine, descendant à mi-cuisse et garnie d'un capuchon, retombe sur son gilet, qu'entoure une ceinture de mouchoir de Rouen. Des pantalons très-larges et à poches latérales forment le complément de ce vêtement singulier. Dans l'arrondissement de Vitre, et même dans une grande partie de celui de Rennes, les habitants des campagnes se revêtent en hiver de sayons de peau de chèvre, espèces de vestes longues qui descendent jusqu'à moitié des cuisses. Le *costume* des femmes présente moins de variété; la coiffure seulement diffère suivant les localités. Leur habillement ordinaire se compose principalement d'un jupon à gros plis, d'un tablier à carreaux, d'un corset découpé et orné de rubans de couleur sur toutes les coutures, et d'un mouchoir de cou plus ou moins ample. Dans certaines localités, les femmes ont des bonnets élevés et décorés de dentelles, dont la forme a quelque ressemblance avec celle des hauts bonnets des Cauchaises; dans d'autres, les femmes posent sur leurs cheveux des coiffes accompagnées de larges bandes de toile, qu'elles arrangent carrément sur le sommet de la tête, et dont les bouts retombent seulement jusqu'au-dessous des oreilles.

On en voit qui, sur une coiffe ronde, portent des barbes relevées sur le dessus du crâne. Chez quelques-unes, la coiffe a plus d'ampleur et est entourée de plusieurs barbes, qui retombent en voiles sur les côtés et derrière la tête. Enfin les femmes de Plougastel ont sur le front de longues barbes empestées, qui retombent sur leur cou et se relèvent ensuite par derrière jusqu'au sommet de la tête.

Parmi les *costumes* bretons, ceux des paysans de la Loire-Inférieure sont remarquables, mais difficiles à décrire à cause de leur variété. L'un des plus curieux est celui du bourg de Batz. L'homme de ce pays a des culottes larges et plissées, trois gilets de longueur et de couleurs différentes, une chemise à col rabattu, une veste à manches, un manteau court à collet, un chapeau rond à larges bords légèrement relevés, orné de plumes et de rubans. Le *costume* des femmes est plus singulier encore : il rappelle celui des châtelaines du moyen âge. C'est d'abord une coiffe à fond étroit et plissé, garnie d'un bord formant turban, et au sommet de laquelle est fixé un voile qui, tantôt s'attache sous le menton et couvre la poitrine, tantôt est laissé flottant sur les épaules. Les cheveux, séparés sur le front, sont soutenus par un ruban qui ceint la tête. Une collerette à dentelles roides et empestées, une robe blanche à manches larges de couleur violette ou rouge, que recouvre un corsage lacé par devant, et un jupon noir ou violet bordé de velours, retenu par une ceinture de soie à fleurs d'or ou d'argent nommée *livrée*, enfin des bas rouges, et pour chaussure des pantoufles : tel est l'habillement d'une nouvelle mariée.

La coiffure des femmes de Guérande a quelque chose qui ressemble à celle du sphinx égyptien; c'est un bonnet à bandelettes plissées, couvrant la tête et tombant de chaque côté du visage pour venir se rattacher sous le menton.

En Normandie, le *costume* des hommes varie peu : c'est généralement, pour les jours de fête, un habit de gros drap bleu, recouvrant une veste ou plusieurs gilets de grosse étoffe de laine pour l'hiver, d'indienne pour l'été. Les jours ouvrables, ils portent la blouse par-dessus la veste, et de grandes culottes, avec des guêtres à boutons, qui montent au-dessus du genou. Quant à la coiffure, elle se compose invariablement du vulgaire tuyau de poêle ou du célèbre bonnet de coton. Le *costume* des femmes est remarquable par le choix des couleurs, parmi lesquelles brille l'écarlate. Souvent le casquin ou justaucorps est de cette couleur, et la jupe est d'une étoffe gros bleu ou rayée noir et blanc. L'hiver, elles portent, comme par-dessus, un capuchon de camelot noir doublé de blanc. Mais la partie principale du *costume* d'une Normande, c'est son bonnet, dont les formes bizarres rappellent les hennins du moyen âge. Dans l'Eure, c'est une haute coiffe, dont le fond s'élève en pyramide au-dessus de la tête, et à laquelle s'attachent de longues barbes garnies de dentelles. Dans l'Eure-et-Loir, c'est-à-dire dans l'ancienne Beauce, ces bonnets, outre un luxe de dentelles qui témoigne de la richesse de celles qui le portent, sont ornés d'épingles et de bijoux d'or et d'argent, qui en rehaussent encore le prix. Les femmes du département de la Manche portent toutes, jeunes ou vieilles, le bonnet de coton, vulgairement appelé *casque à mèche*.

Mais un des *costumes* les plus remarquables de la Normandie est celui de Granville. Les hommes portent un énorme gilet à manches qui leur emprisonne le corps, de larges culottes, sans bas ni souliers, et sur la tête une toque en drap. Les femmes ont un jupon court relevé par une ceinture, et descendant à peine aux genoux. Les jambes et les pieds sont complètement nus. Les deux sexes portent sur la tête une espèce de cape nommée *devantrière*, qui leur retombe sur le dos. Les paysans de l'Orne ont la veste longue et les guêtres; les femmes du même pays, un *costume* moins riche et moins élégant que celui de la haute Normandie : bonnet de toile, jupon court, tablier à bavette, corset rouge enrubanné, fichu sur la gorge et bas de laine.

Dans la Seine-Inférieure, le *costume* des femmes normandes est digne d'attention. Les cheveux des Cauchaises, relevés sur le haut de la tête, sont couverts d'une toque de drap d'or ou d'argent, et sur cette toque s'attache un long voile de mousseline, dont les barbes, bordées de riches dentelles, descendent jusqu'à la ceinture. Un corset très-élégant, en drap ou en soie, lacé par devant, laisse apercevoir une pièce d'étoffe qui semble simuler un vêtement de dessous, sans manches. Les manches de la chemise, relevées presque jusqu'au défaut de l'épaule, laisseraient apercevoir tout le bras, s'ils n'étaient à demi voilés par de jolies manchettes de mousseline, qui les recouvrent depuis l'épaule jusqu'au coude. Un jupon court de couleur rouge, un tablier de mousseline completent ce charmant *costume*.

Il faut citer aussi le *costume* national des habitants du Pollet, *costume* qui date du XIV^e siècle. Il se compose d'un large caleçon, d'un gilet croisé par devant avec des rubans, et d'une veste longue, ample, sans plis ni boutons. Une toque de velours noir à haute forme, ornée d'un plumet, couvre la tête. On ne voit plus de cet antique *costume* que de très-rare échantillons.

Dans la région de l'Ouest, l'ancien Angou-

mois, la Marche, et particulièrement dans la Charente, les paysans s'habillent de serge et de droguet. Un gilet ou deux, suivant la saison, une veste sans parements et des culottes sans boucles ni bretelles forment leur vêtement. Ils portent un chapeau rond d'un diamètre formidable. Le *costume* des femmes n'offre rien de particulier, si ce n'est qu'il dénote un goût prononcé pour les couleurs éclatantes, goût d'ailleurs assez commun à toutes les femmes de la campagne. Le bonnet des femmes de Rochefort est remarquable par son ampleur et sa hauteur. Dans la Corrèze, le *costume* n'a pas de caractère spécial. Seule, la *coiffure* des femmes mérite d'être signalée : c'est un chapeau de paille jaune, communément bordé d'un ruban de velours noir, et qui se pose sur les cheveux relevés en chignon.

Les paysans de la Creuse ont un habit d'étoffe grise, à petites basques courtes et carrées, avec gilet et pantalon de drap ou de toile. La forme du *costume* des femmes n'offre rien de remarquable. Les étoffes de laine sont celles dont elles se servent le plus volontiers. Dans l'Anjou, le *costume* des femmes varie, surtout par la coiffure. Depuis Montsoreau jusqu'à Saumur, elles portent des jupes courtes et des coiffures à longues barbes qui pendent sur les épaules; dans d'autres localités de Maine-et-Loire, elles mettent le bonnet rond plissé, et, dans certains arrondissements, la grande coiffure nantaise. Le vêtement des hommes est des plus simples : un pantalon plus ou moins large, un gilet et une veste, avec un chapeau à très larges bords. Les paysans des Deux-Sèvres revêtent des habits très larges, très courts, chargés de plis et de boutons d'étoffe grossière, recouvrant une veste longue et un gilet de même étoffe, qui est aussi celle du pantalon. Les femmes poitevines portent un pais corset, d'amples jupons courts et une jupe ouverte formant tablier. Une mante noire leur couvre les épaules, et leur coiffure se compose d'une espèce de coiffe serrée sous le menton et leur tenant les joues captives. En général, ce *costume* est simple et plus que décent; il a quelque chose, dans son ensemble, qui rappelle l'habillement monastique, et cette façon de se vêtir est commune aux femmes de toutes conditions.

Le *costume* des Vendéens se compose d'une veste ronde, noire ou bleue, d'un gilet de laine blanche se boutonnant sur le côté et d'un pantalon rayé. Un mouchoir rouge leur sert de cravate, et sur la tête ils ont un large chapeau rond. L'habillement des femmes est assez sévère : c'est une robe courte en étoffe de laine rayée; une mante courte de couleur noire, rappelant par sa forme primitive l'ancien cucullus. Des sabots noirs aux pieds, et une coiffure formée par deux larges barbes de mousseline qui retombent de la tête sur le cou donnent à l'ensemble de ce *costume* une physionomie particulière.

Le *costume* des habitants des départements qui forment l'ancien Languedoc ressemble beaucoup à celui des Espagnols : des culottes noires, des gilets à nombreux boutons, des ceintures rouges ou bleues, des vestes courtes. Dans la montagne, les hommes portent par-dessus leur habit une espèce de dalmatique ouverte des deux côtés, et tombant sur la poitrine et sur le dos. Un bonnet de laine ou un chapeau complet de *costume*. Les femmes portent également des chapeaux noirs en feutre, ornés de tresses et de rubans. Dans l'Aveyron, les paysans ont de grands bonnets ou de vastes chapeaux. Le rouge domine dans toutes les parties de leur *costume*. Les femmes se couvrent d'un grand mantelet à l'espagnole, formant capuchon, ou se coiffent d'un chapeau noir attaché sous le menton par des rubans de même couleur.

Le *costume* des paysans de l'Auvergne est loin d'être gracieux et n'est guère remarquable. Il est d'un drap très-grossier. Les femmes, vêtues sans goût de robes mal faites, à taille courte, mettent un petit chapeau rond, noir et sans fond, ou d'affreux chapeaux hauts de forme, dits *à cabriolet*. L'hiver, les deux sexes ajoutent à ce *costume* un manteau d'étoffe de laine rayée appelé *coubertie*.

Dans la Haute-Loire, le *costume* est moins disgracieux. C'est, pour les jeunes gens, la veste ronde, le gilet de couleur et le large pantalon; pour les femmes, une jupe ronde, courte, à plis amples, un tablier, un corsage lacé par devant et recouvert d'une pièce de poitrine. Presque toutes portent au cou, suspendu soit à un lacet, soit à une chaîne, la croix d'or ou le Saint-Esprit. La coiffure consiste en un bonnet rond à barbes tombantes. Dans le Forez, les femmes couvrent ce bonnet d'un grand mouchoir, dont une pointe tombe sur le dos, tandis que les deux autres bouts sont noués sous le menton. Cette coiffure leur donne un certain air de ressemblance avec les femmes copites. Les sabots sont la chaussure ordinaire des deux sexes, et les femmes du bord de la Loire ont un certain mépris pour les souliers. Elles se parent de bijoux de toute espèce.

Dans le Gers, les hommes portent le pantalon, un gilet boutonné et une veste ouverte, des guêtres très larges. Le vêtement des femmes consiste en un corsage à manches, qui marque la taille jusqu'aux hanches, et qui se ferme en se croisant et se boutonnant, un jupon à gros plis et un tablier de coton.

Le principal vêtement des Landais est une espèce de justaucorps en peau de mouton, couvrant un gilet à manches, et de grandes guêtres également en peau. En été, le justaucorps est remplacé par une casaque de toile. Les bergers portent en outre un manteau d'étoffe de laine blanche, auquel est adapté un capuchon, et les femmes se coiffent d'une espèce de capeline formée de plusieurs mouchoirs, sur lequel, les jours de fête, elles posent un chapeau à larges bords, garni d'un ruban noir.

Dans le pays basque, le *costume* des hommes ne manque pas d'originalité : un bérêt bleu, une veste courte avec ceinture ordinairement rouge, un gilet blanc et une culotte de velours noir ou d'étoffe blanche. Il faut ajouter des espadrilles de chanvre pour chaussure, des jarretières lâches, des bas blancs, un mouchoir de soie au cou.

Dans le Béarn, l'habillement est moins élégant : il se compose aussi d'une veste et d'une culotte; mais les guêtres remplacent les bas, et dans quelques cantons le chapeau rond à bords moyens prend la place du bérêt de laine.

En Gascogne, le *costume*, fait d'étoffes du pays, est d'une grande simplicité : sa pièce particulière est la coiffure, qui consiste pour les hommes, dans le pays de plaine, en un bérêt aplati, et dans le pays de montagne, en un haut bonnet de laine assez ferme pour rester droit sur la tête. Les femmes portent un manteau de drap rouge nommé *capulet*. Les paysans du département du Tarn s'habillent d'étoffes grossières de couleurs sombres. Ils portent un pantalon large, une veste, et par-dessus une pièce de toile forte servant de blouse, dont la coupe est exactement la même que celle de la dalmatique ecclésiastique. Les hommes et les femmes portent un large chapeau noir destiné à les garantir de la pluie.

Le *costume* des hommes, dans les Pyrénées-Orientales, se compose d'un large pantalon flottant, d'une veste courte, d'une ceinture rouge tournant plusieurs fois autour des reins, d'espadrilles pour chaussure, d'un long bonnet rouge pour coiffure. Quant aux femmes, elles portent une jupe courte à plis amples et multiples, qui laisse voir la jambe couverte d'un bas de couleur. La ceinture de cette jupe est fortement serrée par un corset lacé sur le devant. Pour coiffure, elles ont un mouchoir qui, étendu comme un voile sur le derrière de la tête, s'attache par les deux bouts sous le menton, et pend en pointe sur les épaules. Elles portent le capuchon en hiver. Dans l'Ariège, le *costume* est encore plus rapproché du *costume* espagnol que dans les Pyrénées-Orientales. Le manteau catalan y a presque droit de cité.

Non loin de là est le pays d'Andorre, contrée indépendante, quoique moitié française et moitié espagnole. Le *costume* participe de celui des deux nations; chacun s'y habille de draps fabriqués dans le pays, avec la laine de son troupeau.

Dans le Berry, le *costume* des paysans consiste en une culotte et un gilet de gros drap de couleur chène vert, d'un gilet et d'un sur-tout de toile grise, dont la trame est en laine noire. Un large chapeau rabattu et des guêtres le complètent. Les femmes s'habillent de gros drap pour l'hiver et de toile pour l'été. Leur coiffure ne manque pas d'originalité : les cheveux sont partagés par derrière, et forment deux rouleaux entourés de galon blanc qui sont tournés autour de la tête et recouverts par les cheveux du devant. Une bande de ruban blanc couvre le tout. Une calotte est posée sur le dessus de la tête, dont le devant est orné d'une coiffe en mousseline posée à plat.

Une veste ronde, des pantalons larges, des sabots ou de gros souliers, un chapeau à larges bords, tel est le *costume* des habitants de la campagne dans le Bourbonnais. Les femmes portent des robes à taille courte et à gros plis, souvent de couleur rouge, sur lesquelles tranche un tablier blanc. Les chapeaux, très-vastes, ayant assez la forme d'un bateau, sont noués sous le menton, et donnent un certain piquant au visage, qui s'y trouve parfaitement encadré.

Des habits de drap grossier, longs et larges, dont les manches ont de grands parements garnis de boutons, et des vestes qui ne se boutonnent pas, descendant jusqu'à mi-cuisse sur un gilet d'étoffe blanche, des culottes de drap et de longs bas de laine recouvrant le genou; sur la tête un bonnet de laine que surmonte un large chapeau, voilà le *costume* des hommes de la haute Provence. Les femmes choisissent les étoffes de laine à couleurs vives et tranchantes, et portent de larges jupons à plis, dont la partie supérieure est soutenue dans un corset de drap très-épais, renforcé par des baguettes de fer piquées dans tous les sens, et fermé derrière par de forts lacets; pour coiffure, un bonnet de toile blanche garni de dentelles, sur lequel est posé, soit un large chapeau de paille ou de feutre, soit un mouchoir de gaze ou de coton.

Dans les Bouches-du-Rhône, le principal vêtement des hommes est un habit très-court en ratine, avec un gilet ou une veste de gros basin blanc et des guêtres. Le *costume* des femmes est charmant, et celui des Arlésiennes se distingue par sa coquetterie. Un jupon simple

et court, tombant à moitié sur des jambes finement chaussées de souliers à boucles, une robe nommée *drolet*, blanche ou noire, laissant presque les bras nus et caressant la taille, qu'elle dessine avantageusement; pour coiffure un coupon de mousseline artistement drapé ou un chapeau noir sans ruban, dont le tour est très-large et la forme trop étroite pour que la tête puisse s'y loger.

En Bourgogne, le *costume* des hommes n'offre rien de particulier, mais celui des femmes ne manque ni de coquetterie ni d'élégance. Il se compose invariablement d'une jupe de drap bleu, d'un corsage pareil, avec des broderies rouges sur les coutures, et d'un petit chapeau de feutre placé coquettement sur l'oreille, tandis que le derrière de la tête est couvert d'un très-petit bonnet qui laisse apercevoir les cheveux. Les paysannes de la vallée de la Saône ne portent plus ce chapeau; elles ont adopté le bonnet à coiffe de dentelle, et leurs robes sont de drap vert, bordées de galons de soie ou d'argent, avec tablier de soie rose ou de toile. Elles portent le plus de bijoux possible.

Des culottes courtes et un tablier de peau blanche, une veste de drap recouverte d'un habit de toile noire nommé blaude, des sabots ou de gros souliers, des bas, de laine grise arrêtés par une jarretière de laine noire, un chapeau noir à trois cornes, dont l'aile rabattue garantit la nuque, tel est le *costume* des paysans de l'Ain. Celui des femmes est gracieux et presque élégant : une robe de drap bleu, un corset lacé par devant, des manches larges à couleur voyante, une jupe, plus courte que la robe, ornée de galons de soie sur les coutures, un tablier court de cotonnade, telles sont les pièces dont il se compose. La coiffure varie : tantôt c'est un bonnet à fond étroit, orné de dentelles, tantôt un chapeau noir de forme plate, garni de rubans et de galons d'or ou d'argent. Les riches fermières portaient encore, il y a une trentaine d'années, des vêtements ornés de galons sur toutes les coutures, des tabliers de soie et des bavettes garnies de dentelles; mais aujourd'hui, ce *costume* d'apparat est à peu près disparu, et là, comme ailleurs, les crinolines et les confections ont remplacé cet ancien *costume*.

Dans les montagnes du Jura, les femmes ont pour coiffure une toque en velours ou en drap noir, entourée d'un grand bourrelet. Leurs cheveux, partagés en tresses, sortent de la toque et la couronnent en dehors par deux ou trois tours. Ils sont fixés dans cette position par une longue aiguille d'argent, terminée à chaque extrémité par une grosse boule de même métal.

Le *costume* des Lorrains a peu de caractère. Avant la révolution de 1789, il ressemblait à celui des paysans de théâtre; mais il a disparu à peu près partout. Cependant les villageoises de la Meurthe ont une sorte de chapeau de paille bordé de velours, dont elles couvrent leurs coiffes. Un grand habit carré de couleur foncée, un long gilet rouge, des culottes courtes, que recouvre un demi-tablier blanc, des bas gris ou bleus, de forts souliers, un grand chapeau à cornes, dont un côté rabattu garantissant le visage du soleil, tel est le vêtement complet de l'Alsacien. Celui des femmes se distingue par la vivacité des couleurs et l'éclat des oripeaux d'or et d'argent qui l'ornementent; il ressemble aux *costumes* suisses. Un large chapeau de paille plat, décoré de éocards et de rubans, leur sert de coiffure.

Le *costume* du paysan corse, dit M. A. Hugo, est simple et original; un bonnet pointu, ayant la forme d'un casque phrygien, en peau ou en laine, dont les côtés peuvent retomber sur les oreilles; une veste d'étoffe brune, des culottes courtes, que soutient une ceinture où, par devant, pend une large giberne, et enfin des bottines de cuir ciré, composent son habillement. Il porte à la ceinture un long couteau, et il est ordinairement armé d'un fusil. Le *costume* des femmes est plus varié : les Grecques de Cargèse ont un habillement qui rappelle celui des femmes malnotes. Les paysannes des autres cantons, avec leur voile ou mantille de drap à l'espagnole, portent dans les jours de fête des corsets, des jupons et des tabliers à couleurs vives et variées, comme ceux des paysannes italiennes.

— V. COSTUMES DES ITALIENS. Le *costume* des Italiens a traversé des phases très-diverses. Il a subi successivement les influences des Etrusques, des Romains, des Grecs, du christianisme, des Wisigoths, des Lombards, des Francs. De nos jours encore, leur *costume* civil ne diffère pas sensiblement du nôtre. Cependant les campagnes, et même le peuple des villes dans les provinces éloignées, paraissent avoir conservé presque intact leur *costume* primitif, et il ne serait pas difficile de retrouver, dans le royaume de Naples et dans les Abruzzes, des traditions qui se rattachent peut-être à celles de ces premiers habitants de l'Italie, contre lesquels Rome dut combattre longtemps pour conserver sa propre existence.

Dans les représentations faites en peinture, à Monza, par l'ordre de la reine Théodelinde, de divers faits de l'histoire des Lombards, on voyait, suivant Vasari, ces peuples avec les cheveux rasés sur le derrière, longs sur le devant, et le visage teint jusqu'au menton; leurs vêtements étaient en toile et larges comme ceux des Saxons et des Angles, et

par-dessus ils portaient un manteau de diverses couleurs. Mais rien ne prouve l'authenticité de ces peintures. Le mot *hosæ* ou *osæ* (les *houseaux*, dont parle encore Rabelais) est employé par les plus anciens auteurs pour désigner une partie inférieure du *costume* des Lombards sur la définition de laquelle on n'est pas très-bien fixé; car les uns y voient une sorte de chaussure, d'autres une jupe courte de couleur rouge, autrement nommée *birrea*, qui descendait de la ceinture du haut-de-chausses et couvrait même une partie des bas. Les Lombards portaient la barbe longue. Les jeunes filles lombardes étaient dans l'usage de couper leurs cheveux lorsqu'elles se mariaient. Elles portaient des *camisoles* qui se serraient sur les hanches. C'était là le sens véritable du mot *camisia*.

L'usage des peaux fut apporté en Italie par les peuples septentrionaux, à l'époque de la grande invasion, et, grâce sans doute au ralentissement de l'industrie locale dans ces temps de trouble et de décadence, prit une importance considérable chez les Italiens pendant plusieurs siècles. On y distinguait les pelleteries, moins par les noms des animaux auxquels elles étaient empruntées, que par leur fabricant et la couleur naturelle ou artificielle. C'est ainsi qu'on rencontre fréquemment les expressions de *pelles griseæ* ou *grigie*, *varice* (vair), *coccineæ*. Les gens du peuple étaient vêtus de peaux d'agneau, de mouton et de renard. Les *rhénans* étaient un vêtement fait de peaux de bœufs; les *andro-medæ*, de peaux de mouton.

Les auteurs nous représentent, du reste, les Italiens de cette époque, jusqu'au *xiii^e* siècle, comme misérablement vêtus. Les femmes, les plus riches de ce siècle portaient des jupes très-étroites, de poil de chèvre teint en rouge, qui se ceignaient à une ceinture de cuir à l'antique, et un manteau doublé de vair avec le collet par-dessus, dont elles se couvraient aussi la tête. La jupe des femmes du peuple était d'un gris vert. Le *sottano* (*subtannus*) était à l'usage des femmes; il descendait des épaules jusqu'aux hanches ou jusqu'au genou. La *socca* s'attachait aux flancs et descendait jusqu'aux pieds. Aujourd'hui, on désigne par le mot *sottana* ou *sottanino* l'habillement de femme qui descend des reins jusqu'aux pieds, et qu'on appelait autrefois *paludamentum* ou *socca*; cependant ce dernier nom est encore appliqué au même vêtement par les Milanais.

Vers l'an 1340 s'opéra, en Italie, une sorte de révolution dans le *costume*. Les jeunes gens surtout renoncèrent alors à l'antique simplicité de leur habillement pour en prendre un court et étroit à la manière des Français et des Espagnols. Dans la seconde moitié du *xiv^e* siècle, l'habillement des femmes nous montre un redoublement de luxe; il est généralement, du moins à Plaisance et dans l'Italie centrale, en velours de soie, en *grana*, en étoffe de soie brochée d'or, en drap ou en brocart d'or, en écarlate et en *grana* violette, et coûtait 25 florins d'or et jusqu'à 60 ducats. La forme en était longue et large. Les manches étaient bouffantes et descendant quelquefois jusqu'à terre; elles couvraient la moitié de la main. De petits capuchons s'y ajoutaient. Ce vêtement était souvent décoré de trois à cinq onces de perles, de larges franges en or autour du collet et au bout des manches, d'une ceinture en argent doré et en perles, de gros boutons de même matière. Une autre sorte de robe, appelée *cyprienne*, très-large par le bas, se resserrait à la taille et laissait presque tout le sein à découvert. Les femmes âgées portaient un manteau qui descendait jusqu'à terre, demeurait ouvert par devant, et se terminait en haut par un collet. L'usage était fréquent des couronnes d'or et d'argent, enrichies de perles et de pierres précieuses; des *terzuole* ou colliers à triple rang, composés de trois cents grosses perles; de voiles en soie ou en coton blanc. Les manteaux étaient le plus souvent faits de taffetas doublé de peau de bœuf. L'habillement des hommes, à la même époque, était large, doublé de pelleteries, et descendait jusqu'à terre, comme celui des femmes; il était fait de drap ou de velours de soie. Leur manteau, tantôt long, tantôt court, se terminait par un capuchon, par-dessus lequel ils mettaient un bonnet de *grana* fait à mailles. Le manteau des jeunes gens était généralement si court qu'il ne couvrait point les fesses, et leur haut-de-chausses si étroit qu'il ne dissimulait aucune des formes ainsi laissées à découvert. Ces hauts-de-chausses étaient souvent faits de toile de lin avec des broderies en soie ou en argent, et quelquefois même en perles; on les faisait aussi en velours ou en autre étoffe de soie, le plus souvent rouge. Les hommes se paraient, comme les femmes, de colliers d'argent doré enrichis de perles ou de coraux. Les nobles connaissaient l'usage de l'écarlate teinte avec la pourpre qui se recueillait sur les côtes de la Provence, ou avec le *cocco* qui croît sur certains arbres. Cette époque est celle où parurent les habillements taillés en divers endroits; les *schia-vine* en laine, autrement dit *esclavonnes*; les *zimarræ* ou simarres; les *birri* de drap fin, souvent de couleur rouge; les *barracanti*, les *bucheranti* ou toiles fines de coton; les *crosme* ou *crosine*, espèces de manteaux de peau; objets qui furent désignés sous le nom de *robo* ou *raubæ*, hardes. L'usage des *palandrani* date peut-être du *xiii^e* siècle, et celui des *ta-*

bardi ou *tabarrî*, sorte de manteau, de 1350 environ. Ce fut aussi vers cette date que se produisirent les *giubbe*, les *giubbani*, les *giubetti*, sortes de vestes la plupart en coton, ainsi appelées par les Arabes; les *cabani*, autre espèce de vestes; les *pelardi* ou pelisses. On appelait *soltane* les camisoles, qui prirent dans la suite le nom de justaucorps. Les jeunes filles portaient cette sorte de vêtement avec un *paludamento* en lin appelé *zoca* ou *soca*.

César Vecellio nous a conservé, dans sa collection des habillements anciens et modernes, la représentation du *costume* d'un jeune gentilhomme de cette époque. Il a une espèce de robe en brocart de soie ou d'or, avec des fleurs semées tout le long jusqu'à mi-jambe et des boutons en or jusqu'à la ceinture, qui est en soie; l'épée pend à gauche. Cette robe est bordée de dentelle, et elle a un capuchon qui tombe par derrière plus bas que la ceinture. Les manches ne passent pas le coude, et les demi-manches sont tombantes et ouvertes. On voit, dans la même collection, le portrait d'une jeune fille de qualité. Sa robe, bien ajustée, quoique sans busc, n'est pas très-ample; elle est ornée, autour du sein et des manches, près des ouvertures, de nœuds en or et en argent si bien disposés, qu'on les prendrait pour des plumes d'oiseau.

Dans l'habillement dit à la *dogalina*, la tête est enveloppée d'un morceau d'étoffe de couleur écarlate, dont un bout retombe sur les épaules; la robe, de couleur violette, attachée au cou et bordée de blanc, est ample et descend jusqu'à mi-jambes; les manches en sont ouvertes et si larges, qu'elles se rejettent sur les épaules, et elles sont doublées en peau ou en soie.

L'ancien habillement des dames de Venise était une robe à longue queue, par-dessous laquelle elles portaient le panier tout brodé, avec un cordon en or autour du bord inférieur, arrondi ainsi en forme de cloche. Cette robe, qui se ceignait par une ceinture d'or, laissait une partie du sein et des épaules à découvert; elle était sans busc et s'adaptait parfaitement aux formes du corps; les manches n'arrivaient qu'au coude, et le bras n'était recouvert que par la chemise.

Le *costume* des membres de la célèbre compagnie de la *Calza* (c'est-à-dire du Haut-de-chausses), instituée à Venise, en 1400, en vue de donner des fêtes magnifiques, se composait d'une espèce de justaucorps de velours, de soie ou d'or, dont les manches s'attachaient par une quantité de cordons, terminés par des pointes d'or massif; ces manches étaient en outre tailladées dans le milieu, et la chemise ressortait un peu à travers ses ouvertures. Le capuchon, allongé en pointe, portait brodée au revers une devise personnelle; le bonnet, rouge ou noir, retombait sur une oreille; les cheveux, longs et épais, se liaient avec un cordon; les bas étaient rayés dans leur longueur comme les manches, et l'un des deux était garni de perles jusqu'à mi-jambe. Une boule odoriférante était portée dans la main.

On décrit ainsi l'habillement des épousées au *xv^e* siècle : de dessous une couronne enrichie de perles ou de brillants tombe un voile transparent; les cheveux sont flottants en partie, et tombent sur les oreilles; la poitrine et les épaules sont nues, et le corps de la robe est recouvert d'un *pettorale* en étoffe d'or tout brodé en perles; les manches sont unies et ouvertes au coude. La robe, selon la qualité de la personne, était en étoffe d'or, d'argent ou de soie, et l'on portait par-dessus une espèce de rochet transparent en soie blanche; une grosse chaîne en or ceignait la poitrine en travers et retombait jusqu'en bas.

Un écrivain du *xv^e* siècle parle aussi des robes à busc du siècle précédent : « Les robes à busc court sont plus commodes que celles de notre temps, qui, avec leurs longs buscs, sont aussi gênantes pour les femmes que peu convenables à leur parure. Je me rappelle que de mon temps l'extravagance de ces buscs fut portée à un point qui obligea le magistrat somptuaire à y remédier : ils étaient d'une longueur et d'une largeur exorbitantes, et garnis sur le devant de lames de fer pour tenir la taille droite. »

Nous traiterons séparément des *costumes* de la Renaissance. Quant aux *costumes* modernes, ils tendent de plus en plus à perdre leur caractère original et à subir exclusivement l'influence des modes françaises.

— VI. *COSTUMES DES ESPAGNOLS.* Le *costume* des dames espagnoles était autrefois d'une magnificence extraordinaire par la quantité d'ornements en argent, en or et en pierreries dont il était enrichi. Les Castillanes conservent encore une image de cette magnificence dans les pierreries et les perles fines dont elles se font de larges chaînes qu'elles s'attachent à l'un des côtés. Elles ne portent point de colliers, mais seulement des bracelets, des anneaux et des pendants d'une forme bizarre, larges et pesants. Elles mettent beaucoup d'ostentation dans leur habillement de deuil, qui est fait en laine noire, et par-dessus lequel elles portent un manteau de soie de la même couleur, qui leur descend jusqu'aux pieds. Elles se couvrent en outre la tête d'un morceau de mousseline noire qui leur tombe sur la poitrine, et leur cache les cheveux et le visage. L'habillement des montagnards est le même qu'autrefois. Les femmes de la montagne portent un corps de jupe brun, qui est

étroit autour du cou, avec des manches tailladées jusqu'au coude et qui se serrent au poignet; une large ceinture de laine les étreint au-dessous du sein; elles ont pour coiffure une *montera* de feutre et leurs cheveux retombent en longues tresses derrière la tête. Les hommes, fidèles au *costume* des anciens Cantabres, mettent, avec le chapeau pyramidal, un justaucorps court et étroit, un collier, de larges caleçons et une espèce de guêtres de drap qui se serrent avec des boutons. Les marins et les muletiers portent des vêtements étroits et de couleur brune, avec un bonnet de laine rouge et un réseau de soie par-dessous. Les villageoises ont une espèce de corset d'étoffe noire; elles vont les épaules nues, et se couvrent d'un voile noir qui s'attache avec des rubans. Dans la classe du peuple, à Léon et dans les autres villes, l'habillement est généralement de couleur brune. Les servantes portent une jupe de cette couleur, très-courte, et un mantelet noir ayant une espèce de capuchon dont elles se couvrent la tête; elles ont, en outre, un tablier orné le plus souvent de broderies et de cordons des plus vives couleurs. Cette mode domine particulièrement à Salamanque, où les couleurs les plus brillantes sont recherchées dans tout ce qui tient au *costume*, lequel ne semble être fait d'étoffe à fond brun que pour que l'éclat des accessoires ressorte davantage. Les hommes des environs de Salamanque revêtent un justaucorps de couleur, garni de broderies et d'une quantité de petits boutons, avec les poches à la hauteur du bas-ventre. Les élégants tiennent ce justaucorps ouvert par devant, afin de laisser voir une chemise de toile fine, avec un jabot de mousseline et une collerette en forme de réseau. Ce justaucorps a en outre les manches tailladées au coude, et est orné de rubans de couleur. Un large manteau avec un collet d'une couleur brillante est négligemment jeté sur l'épaule droite, et couvre presque tout le bras. La coiffure se compose du réseau et d'un chapeau large et rond. Les hommes portent, ainsi que les femmes, une pièce d'estomac ornée de boutons d'argent en filigrane et d'un travail curieux.

Les hommes de la campagne, en Navarre comme en Aragon, portent une tunique de laine ayant sur les côtés de longues ouvertures par où passent les bras. Un large collier, qui est attaché à leur chemise, leur tombe sur la poitrine.

Dans les îles Baléares, les femmes de la ville ne sortent de chez elles qu'enveloppées dans un grand mantelet, et tenant dans leurs mains un éventail, avec un long chapelet, orné de glands et de croix en or.

— VII. *COSTUMES DES PORTUGAIS.* Les nobles portugais aiment à faire pompe de leur ancien *costume* national, qui consiste en une cape et un manteau dont ils s'enveloppent tout le corps, et qui tire peut-être son origine de la toge romaine. Les femmes les moins aisées de la bourgeoisie ont pour coiffure un mouchoir, et portent le mantelet. Les hommes du bas peuple portent, pour la plupart, un chapeau à trois cornes. Le manteau, dont ils font usage dans toutes les saisons, est différent de celui des Espagnols : il ressemble à un capot avec les manches, dans lesquelles ils ne passent point ordinairement les bras, et ils se le jettent sur une épaule comme une couverture.

— VIII. *COSTUMES DE L'AUTRICHE.* L'Autriche renferme plusieurs provinces, telles que la Bohême, la Hongrie, l'Illyrie, le Tyrol, etc., dont les *costumes* offrent des caractères remarquables. Nous signalons ici quelques-uns des traits les plus curieux.

Les *Silauzes*, tribu d'Esclavons stationnée entre la Carniole, la Carinthie et la Styrie, portent autour du cou une large bande de toile plissée, dite *pramesch*, laquelle est cousue à la chemise, et ils mettent par-dessus un justaucorps ou gilet appelé *kletz*, de couleur verte. Leur plus long vêtement est de couleur brune; en hiver, il est fait de peau de mouton; il est appelé *kosmata*. Le pantalon va jusqu'à mi-jambe, et laisse voir dessous des bas de laine blanche. Les femmes portent au cou deux files de grains de verre imitant le corail, avec une gorgerette de mousseline à petits plis. Leur corset est le plus souvent de couleur rouge et a de larges manches qui pendent au bas des coudes; leur jupe et leur tablier sont bleu de ciel, et le bord en est orné diversement. Leurs bas sont en laine blanche ou de couleur. Elles portent une ceinture de peau noire garnie de petites plaques en cuivre; à un des bouts est suspendu un couteau dont la lame se replie dans le manche. L'habillement des *Silauzes* offre, en général, assez de ressemblance avec certains *costumes* à masque du théâtre italien; il paraît dérivé de celui des anciens Illyriens.

La chemise des habitants de la Carniole, longue et sans col, est brodée autour du cou, et se ferme par devant avec un bouton ou une épingle. Leur habit, qu'ils ne portent qu'en hiver, est ordinairement rouge et garni de petits boutons de métal. Par-dessus ils mettent un surtout brun sans boutons, assuré avec deux boucles; ce dernier vêtement, le plus souvent doublé en rouge, sans poches, descend jusqu'aux genoux. Ils n'ont pas de manteau. Ils portent, en guise de poches, un sac de peau attaché derrière leurs épaules avec

une courroie. Leurs caleçons, noirs et courts, sont faits d'une étoffe du pays, moitié lin et moitié laine. Ils ont des bas de laine blanche à très-larges mailles. L'hiver, quelques-uns portent des peaux de mouton. Les femmes de la Carniole ont une chemise à longues manches, avec manchettes de dentelle. Leur corset, brodé d'une espèce de lisière de couleurs tranchantes, se lace par devant. Le reste de leur habillement est brun ou en soie noire. Leur tablier est bordé de larges rubans. Leur ceinture de peau est garnie de plaques de métal blanc ou jaune, et se serre avec des agrafes d'argent vrai ou faux. Leurs bas sont rouges, plissés. Par les temps froids, elles ont un manteau noir doublé de rouge et bordé d'un ruban. Les femmes mariées ne s'habillent en été que de toile blanche.

Le *costume* des habitants de l'Istrie est assez varié. Sur leur chemise, ornée d'un col, ils mettent le *hela*, espèce de sarrau en laine, court et blanc, dont les manches sont relevées jusqu'à l'épaule. Caleçons noirs ou à raies blanches et noires, la bourse attachée à la ceinture, bas en fil ou en laine blanche, manteau brun en hiver; tel est leur habillement le plus commun. Les femmes s'habillent, hiver comme été, de toile blanche; surtout noir dans les temps froids; chemise plissée, attachée au cou par un bouton; robe longue et sans manches. Au-dessous du sein, où elles portent ordinairement un bouquet, elles se serrent avec une ceinture à laquelle est adaptée une quenouille, qu'elles ne quittent jamais, tant l'usage de filer leur est familier.

— IX. *COSTUMES DE L'EMPIRE OTTOMAN.* Quel que soit le rang d'un musulman, il se distingue des autres peuples par sa coiffure, sa chaussure et son *costume*. Il attache à certaines particularités de son habillement une sorte d'amour-propre national (v. TURBAN). Il est défendu aux Ottomans, par la loi religieuse, de porter des étoffes de soie, et les soldats peuvent seuls en faire usage en temps de guerre, parce qu'elles amortissent le tranchant des armes de l'ennemi; mais cette règle n'est guère observée. La plupart des personnes aisées s'habillent de soie et des plus riches étoffes, parmi lesquelles celles de l'Inde sont préférées. Ces étoffes sont ou d'une seule couleur, ou à raies et à fleurs de toutes sortes, en soie, en or ou en argent; elles sont recherchées par les dames et les officiers de la cour. Les châles, autre article de mode très-élevé en Turquie, sont de grandes pièces d'étoffe en laine très-fine et d'un prix quelquefois fort élevé; les hommes aussi bien que les femmes en portent dans toutes les saisons : ils s'en enveloppent la tête et les épaules pour se garantir contre les intempéries. Les fourrures sont un autre objet de parure et de luxe commun aux deux sexes : l'étiquette veut qu'on prenne en automne l'hermine, au bout de trois semaines la fourrure de vair, et ensuite la zibeline pour tout l'hiver. L'habillement d'été consiste en une large robe, dite *feredje*, faite de camelot ondulé d'angora. Suivant la loi, ce changement de vêtements ne se fait que d'après un ordre du souverain. Les habits doublés de peau de renard noir sont, en principe, exclusivement réservés à Sa Hautesse et aux personnes auxquelles elle en fait présent.

Les circonstances particulières où se trouvent placés les Ottomans quant à leur habitation expliquent l'usage adopté chez eux par les grands et les riches de porter deux et jusqu'à trois fourrures l'une sur l'autre dans le fort de l'hiver, quoique le climat de leur pays soit généralement peu rigoureux.

Les règles officielles sont moins strictes à l'égard des femmes que des hommes. Le vêtement des femmes riches est garni, selon leur gré, en pelleteries des plus recherchées, avec un falbala qui en fait tout le tour par le bas. Leur habillement est beaucoup plus dispendieux que celui des dames de France et d'Angleterre. Malgré la loi religieuse, qui règle sévèrement l'usage des métaux précieux, elles font pompe de pendants d'oreilles, de bracelets, de colliers, d'agrafes de ceinture en or et en argent, enrichis de diamants et de perles fines. Elles portent des bagues à tous les doigts et même au pouce. Leur coiffure est rehaussée par des ornements appelés *sergaisch*, et formant une sorte de bouquet dont la tige est parsemée de pierreries. Leurs colliers descendent jusqu'à mi-corps et sont fréquemment composés de soixante à quatre-vingts sequins neufs ou de médailles d'or sur lesquelles sont gravés quelques versets du Coran. Elles portent souvent à la main une guirlande de grains de jaspe, d'agate, d'ambre gris ou de corail, qui leur sert de passe-temps et de contenance comme l'éventail aux dames de l'Occident. Au reste, leur coiffure, la coupe de leurs habits et la qualité de leurs étoffes varient peu. Leur toilette est uniforme. Elles ne font pas usage de baleines, de corps de jupe, ni d'autres soutiens de la taille. Elles n'ont, surtout en été, le sein couvert que par la chemise, qui, pour les riches, est de gaze à longues manches, et va jusqu'aux talons. Elles portent comme les hommes des caleçons, qui leur arrivent au bas de la jambe; ces caleçons diffèrent de ceux des hommes par l'étoffe, dont la qualité est à leur choix. Les musulmanes aiment singulièrement les broderies en fils d'or sur les mouchoirs, les essuie-mains, les serviettes, et même sur les jarretières dont elles serrent leurs caleçons; elles

recherchent aussi les broderies en soie sur leurs chemises. Elles ont l'habitude de se teindre la moitié des ongles avec une argile rougeâtre appelée *kind*, et de s'emplâtrer les sourcils et les paupières avec un collyre composé d'antimoine et de noix de galle.

Ajoutons qu'en général les usages aussi bien que les règles rapportés par les historiens en ce qui concerne le *costume* des habitants de l'empire ottoman sont déjà abolis ou sur le point de disparaître, et que ce costume, directement issu de celui des Grecs du Bas-Empire modifié par la tradition mahométane et par les habitudes nationales des peuplades turques, tend aujourd'hui à s'effacer devant le *costume* des peuples de l'Occident de l'Europe.

La population montagnarde des Clémentins, située entre l'Albanie et la Serbie, offre quelques détails singuliers dans son *costume*. Dans leurs parades militaires, les Clémentins portent une espèce de veste rouge ouverte sur la poitrine et qui se serre sur le ventre par le moyen d'un habit blanc à revers des deux côtés, avec des parements bleu de ciel foncé aux manches. Les femmes portent toutes le *rubh*, voile blanc en lin ou en soie garni de rubans, qui retombe en arrière. Leur jupe, qui arrive jusqu'à la cheville du pied, est si étroite, qu'elle les empêche d'allonger le pas. Elles mettent par-dessus un vêtement parsemé de petites pièces d'argent, avec un corset rouge orné de franges, de pelleteries ou de broderies à toutes les extrémités; les manches, décorées de trois rangs de garnitures, s'arrêtent au coude. Elles se serrent les reins avec une ceinture de couleur, à laquelle est attachée une petite chaîne de cuivre, avec une clef et un tablier à raies.

— X. *COSTUMES DES SUISSES.* Quelques parties du peuple suisse, principalement parmi les femmes, conservent encore un *costume* traditionnel, qui varie quelquefois d'un canton à un autre. Ces différences se remarquent surtout dans la coiffure. La paysanne du canton de Berne se reconnaît, en outre, à son corset brodé d'or et garni de chaînes en argent qui pendent sur les épaules, et dont les manches, larges, empestées et d'une vive blancheur, descendent jusqu'au coude. Les femmes du même canton portent des jupons qui ne dépassent pas le genou. Le vêtement des femmes des autres cantons est également remarquable par l'éclat : il se compose du jupon bordé, du tablier rayé de diverses couleurs, des cravates de velours noir et des bas rouges. Celui des paysannes des environs de Zurich se compose d'une jupe analogue à celle des paysannes du canton de Berne, d'un tablier à fleurs, d'un collier semblable à ceux du *xv^e* siècle et qui descend sur le sein, et d'une bande noire notant la chevelure sur les épaules. A Bâle, les personnes de la haute classe suivent les modes françaises, excepté le dimanche, où tout le monde est obligé de s'habiller en noir. Dans le pays de Vaud, jusqu'à Genève et à Neuchâtel, les femmes portent des robes de mousseline faites à la française. Dans les cantons de Schwitz et de Zug, les femmes de la ville portent le justaucorps et les paysannes le corps de jupe; les premières se couvrent le cou avec un mouchoir de soie, et les secondes avec un large collet de toile ordinaire. Dans l'Argovie, et en général dans tous les pays de montagnes, les femmes portent, comme aux environs de Berne et de Zurich, une jupe très-courte, pour pouvoir monter et descendre sans en être embarrassées.

— XI. *COSTUMES DE LA GRANDE-BRETAGNE.* Le portrait que César et Tacite ont fait de ces peuples que les Romains trouvèrent établis dans la Grande-Bretagne rappelle les naturels de l'Amérique septentrionale. Ceux du nord étaient presque nus; ceux de la côte orientale n'avaient pour vêtements qu'une tunique de peau de mouton; tous se teignaient le corps en bleu; au moyen d'une sorte de tatouage, ils traçaient sur leurs membres différentes figures d'animaux; ils se chargeaient les bras et les reins de lourds anneaux de fer, et de longs cheveux blonds couvraient leurs épaules. La côte méridionale présentait un autre aspect : les Belges y avaient introduit la braille et la saie gauloises.

Le costume national des Ecossais consiste en un justaucorps, en une espèce de jupe courte appelée *faik-bey* ou *kilt*, et en un long et large manteau, le *plaid*, qu'ils rejettent sur l'épaule comme les Romains rejetaient la toge, et qu'ils retiennent à l'aide d'une épingle ou agrafe d'argent appelée *broach*. Leur cuisse est nue, mais leur jambe est couverte d'un bas fait, ainsi que les autres parties de l'habillement, d'une étoffe de laine à carreaux de diverses couleurs nommée *tartan*. Ces bas sont, depuis la chaussure jusqu'aux genoux, retenus avec des jarretières de laine bigarrées. Ce *costume* a été conservé surtout dans les montagnes de l'Ecosse; dans les royaumes dont l'Ecosse fut si souvent le théâtre, il était considéré comme un signe de ralliement; aussi fut-il proscrit par le Parlement après le dernier soulèvement des Ecossais en faveur du dernier des Stuarts. Mais l'usage n'en fut pas détruit par cette proscription, et c'est encore le *costume* des régiments de la haute Ecosse. Le *costume* des femmes de la montagne diffère principalement de celui des autres Ecossaises par l'espèce de manteau dont elles s'enveloppent, et surtout par le *tartan* dont elles s'habillent comme les hommes.

— XII. COSTUMES DES RÉGIONS BORÉALES. Une large et forte ceinture constituait le trait distinctif du *costume* des anciens Scandinaves : la femme portait plusieurs clefs attachées à cette ceinture, comme symbole de l'autorité domestique. Ce trait distinctif est demeuré chez les héritiers modernes de ces peuples.

Les femmes norvégiennes portent, dans leur ménage, une simple jupe avec une chemise de toile blanche plissée autour du cou et retenue par un collier; dans quelques vallées, elles ont, ainsi que leurs maris, conservé l'usage des antiques ceintures scandinaves.

Le *costume* des Lapons se compose de pe-lisses de rennes plus ou moins précieuses, de culottes de peau de renne préparées de plusieurs manières selon les saisons. Les femmes mettent en hiver des culottes de drap. En été, l'un et l'autre sexe portent une longue blouse de toile ou d'étoffe. Pour la confection de ces vêtements, l'industrie des femmes remplace l'art des tailleurs. Elles savent déployer une sorte de luxe sauvage, consistant principalement en ornements de fil d'étain qu'elles fabriquent elles-mêmes. Comme les anciens Scandinaves, les Lapons d'aujourd'hui se parent d'une ceinture décorée de plaques d'étain ou d'argent, à laquelle est suspendue une bourse contenant, avec leur argent et leur tabac, tous les objets qui font, chez nous, partie du nécessaire de la femme. La richesse des anneaux est recherchée par l'un et l'autre sexe.

Nous venons d'exposer longuement l'histoire du *costume* au point de vue des nationalités; passons maintenant du général au particulier, c'est-à-dire au *costume* qui caractérise certaines fonctions officielles, certaines institutions spéciales.

— XIII. COSTUME ECCLÉSIASTIQUE ET LITURGIQUE. *Costumes particuliers.* Tant que les clercs furent intéressés à déguiser leur caractère et leur état, ils se gardèrent de porter un autre *costume* que celui des laïques. Il est d'ailleurs assez difficile de déterminer l'époque précise à laquelle il leur fut ordonné de porter la soutane ou robe longue et la tonsure; toutefois on assigne communément le milieu du IV^e siècle. Suivant le concile de Paris de 1528, les habits des clercs devaient descendre jusqu'à terre, et n'être ni trop amples ni trop étroits, de manière à n'offenser ni la modestie ni la décence. Conformément aux dispositions de la constitution de Clément V, publiée au concile de Vienne, tous les ecclésiastiques qui, étant dans les ordres sacrés ou possesseurs de dignités, personnalités, offices ou bénéfices, quels qu'ils puissent être, ne portent pas le *costume* convenable à leur ordre ou à leur dignité, après avoir été avertis par leur évêque, doivent y être contraints par la suspension de leurs ordres, offices ou bénéfices, et par la privation des fruits et revenus y attachés. En cas de récidive, ils encourent la perte totale desdits offices et bénéfices. Divers autres règlements ecclésiastiques établis depuis sont venus confirmer ces dispositions.

Avant la révolution de 1789, les chanoines réguliers avaient conservé l'ancien usage de porter le surplis sur la soutane, hors de l'église. Les fondateurs des ordres monastiques n'ont d'abord donné à leurs religieux que des vêtements semblables à ceux que portaient les paysans. Saint Benoît voulait que ses moines se contentassent d'une tunique, avec une cuculle et un scapulaire, sorte de cape, comme en portaient les pauvres gens, et la robe avec capuchon. Laisant de côté la cuculle, les moines franciscains, dominicains, etc., ont depuis adopté généralement la robe longue de laine, dont la couleur diffère selon l'ordre, et qui est serrée aux reins chez les cordeliers. Jadis tous les ministres de l'Eglise, sans distinction de rang, portaient pour chaussures des sandales, et les règlements leur imposaient l'obligation de ne jamais paraître à l'autel sans en être chaussés; mais depuis plusieurs siècles cet usage est abandonné, et les sandales ne sont portées que par les membres de certains ordres monastiques. Les souliers à boucles sont devenus, avec les souliers ordinaires, la chaussure des prêtres. Les mêmes règlements défendaient également aux ecclésiastiques de garder leurs bas accoutumés pour officier; de nos jours, les évêques seuls se soumettent à cette coutume, et revêtent, pour officier, des bas de couleur violette ou blanche, selon la fête.

L'usage de porter les insignes de l'ordre de la Légion d'honneur ou de tout autre ordre sur la soutane ne date que de l'époque du concordat.

La soutane doit être de couleur noire, et descendre depuis les épaules jusqu'aux talons; c'est pour cela qu'on l'appela *vestis talaris*. La soutane avec queue n'est permise qu'aux évêques, aux prélats de la cour romaine, et par privilège aux premiers dignitaires de certains chapitres.

Quant au *costume* liturgique, Théodore rapporte que l'empereur Constantin fit présent à Macaire, évêque de Jérusalem, d'une robe tissée d'or, pour s'en vêtir lorsqu'il conférerait le baptême. A la dédicace de l'église de Tyr, en 1313, Eusèbe, évêque de Césarée, parle des habits des évêques présents. Népotion faisait tant de cas de la tunique dont il se servait pour célébrer la messe, qu'il la laissa par testament à saint Jérôme. Il est donc certain que si, dans les premiers siècles de l'Eglise, les évêques et les prêtres ne se ser-

vaient pas, dans l'exercice de leurs fonctions sacrées, d'habits différents, quant à la forme, de ceux qui étaient en usage dans la vie civile, pour se présenter à l'autel ils se couvraient d'habits plus propres et plus riches que ceux que l'on portait habituellement. Mais ce fut surtout lorsque l'Eglise commença à s'enrichir par les libéralités des grands, qu'on vit les évêques et les prêtres porter des étoffes d'or, d'argent et de soie, et s'éloigner ainsi de la simplicité primitive. Dans la suite, les papes et les conciles ordonnèrent formellement qu'on ne célébrerait la messe qu'avec des habits consacrés, et défendirent, sous les peines les plus graves, de se servir de ces habits dans les usages communs. Selon le témoignage de saint Grégoire de Nazianze, les habits liturgiques étaient blancs dans le IV^e siècle; mais dans le VII^e siècle il y en avait de rouges, de noirs et de verts. La chasuble avec laquelle saint Regnbert, évêque de Bayeux au VI^e siècle, fut enterré, laquelle a été retrouvée dans son tombeau en 864, était jaune. Ce n'est toutefois qu'au XI^e siècle que nous trouvons généralement établie la distinction des quatre couleurs liturgiques : le blanc, le rouge, le vert et le violet. L'usage de bénir les habits liturgiques existait déjà au VIII^e siècle; vers le XI^e siècle, cette bénédiction fut exclusivement réservée aux évêques.

La rubrique et l'ordinaire du missel contiennent la défense faite par le pape Léon IV, vers l'an 850, à tout ecclésiastique de dire la messe sans aube, sans aube, sans étole, sans manipule et sans chasuble. L'amiet était inconnu dans la primitive Eglise, et son usage ne s'introduisit que vers l'an 700. Avant cette époque, les prêtres avaient le cou nu, selon la coutume orientale; mais on trouva que cela était peu décent, et ils se couvrirent d'un linge, qui devint l'amiet. Cette opinion est en contradiction avec celle qui prétend qu'une raison de santé fit adopter cet ornement sacerdotal. De l'usage de dire la messe le cou nu, il résultait parfois pour le prêtre un enrouement qui l'empêchait de chanter les cantiques, et ce fut pour obvier à cet inconvénient qu'il dut se couvrir le cou et les épaules. Les prêtres portèrent d'abord l'amiet sur la tête, puis le laissèrent tomber sur le cou. Selon les auteurs ecclésiastiques, l'amiet figure le casque du salut dont parle saint Paul.

L'aube fut portée, dans tout l'empire romain, par les laïques comme par les ecclésiastiques; elle était d'abord de couleur blanche, mais cette blancheur immaculée fut bien vite ternie par un brochage de soie d'or et des franges également d'or. Saint Sylvius, évêque régionalnaire qui vivait sous Charles Martel, portait sur son aube une ceinture toute resplendissante d'or et de pierreries.

Les *costumes* et les ornements sacerdotaux subirent, dans la marche des temps, des modifications tout comme les *costumes* civils. Ce fut ainsi que la petite nappe destinée à essuyer la sueur et les larmes, ce qu'on peut appeler le mouchoir, et qui naturellement était en simple toile, devint un ornement sacerdotal. On commença par coudre des franges à ce mouchoir; au XI^e siècle, ces franges étaient d'or; au XII^e siècle, le mouchoir était tellement couvert de dentelles et brodé d'or et d'argent, qu'il devint un pur ornement porté sur le bras, sous le nom de manipule. On en vit même qui étaient ornés de clochettes; l'évêque Riculphe en possédait un qui était décoré de la sorte, et qu'il laissa par testament à son église.

Ce fut vers le IV^e siècle que la robe longue (*stola*, étole) fut exclusivement affectée aux diacres, aux prêtres et aux évêques. A cette époque, elle était considérée comme un ornement sacré; les évêques et les prêtres la portaient continuellement. Aujourd'hui on ne la revêt plus que pour l'administration des sacrements et la bénédiction. Ce n'est plus une robe, mais une longue bande d'étoffe qui passe autour du cou et qui tombe jusqu'au bas de la soutane.

La chasuble était également, dans l'origine, commune aux laïques et aux ecclésiastiques. Ce manteau est devenu plus tard un vêtement sacré.

Les lois canoniques défendent au prêtre de célébrer la messe sans être revêtu du *costume* liturgique, qu'il passe par-dessus son vêtement ordinaire, la soutane.

— XIV. COSTUMES OFFICIELS. Des *costumes* sont assignés en France aux diverses fonctions, pour les relever par l'éclat des insignes, pour distinguer entre eux les services et les degrés hiérarchiques, enfin pour faciliter l'action des fonctionnaires en avertissant le public de l'autorité dont ils sont revêtus. Aussi l'usurpation d'un *costume* ou d'un uniforme est-elle rangée au nombre des délits, voire même des crimes, en certaines circonstances. En cas d'arrestation illégale, la peine est aggravée si l'arrestation a eu lieu avec un faux *costume*; il en est de même en cas de vol, si le coupable était revêtu de l'uniforme ou du *costume* d'un fonctionnaire public ou d'un officier civil ou militaire.

Les *costumes* des membres du Sénat, du Corps législatif et du conseil d'Etat ont été réglés par les décrets du 22 février et du 10 mars 1852. Les ecclésiastiques portent, conformément à l'arrêté des consuls du 7 nivôse an XI, les habits convenables à leur état, suivant les canons, règlements et usages de l'Eglise, c'est-à-dire les habits sacerdotaux

qui sont d'un usage traditionnel, et un *costume* de ville qui comprend la soutane, la ceinture et le rabat. Les membres des cours et tribunaux ont un *costume* d'audience et un *costume* de ville. L'obligation de ce dernier *costume* date seulement de 1852. A la même époque, des *costumes* de ville ont aussi été imposés aux membres de la cour des comptes et aux fonctionnaires de l'instruction publique. Aux termes du décret du 17 mars 1808, les professeurs doivent faire leurs leçons en robe d'étamine noire; par-dessus la robe est placée l'épingle, qui varie de couleur suivant les facultés, et de bordure suivant les grades. En instituant ces *costumes* de ville, en 1852, on avait eu la pensée d'en imposer le port dans toutes les circonstances de la vie ordinaire; mais les usages et les habitudes prises ont eu plus de force que la volonté du gouvernement; le *costume* de ville n'a guère été porté qu'à l'occasion de certaines réceptions officielles.

Les uniformes des armées de terre et de mer sont réglés par décision du chef de l'Etat. Un décret du 27 février 1853 a assigné un uniforme spécial aux officiers en retraite ou en réforme pour infirmités, et défense est faite aux officiers démissionnaires, ou réformés par mesure de discipline, ou destitués, de porter un uniforme militaire quelconque.

En 1852, les *costumes* administratifs, abandonnés ou négligés depuis longtemps, furent de nouveau prescrits. De nombreux décrets et arrêtés ministériels intervinrent pour en imposer l'obligation aux préfets, sous-préfets, conseillers et secrétaires généraux de préfecture, maires et adjoints. On en donna même un aux membres des conseils généraux. Le décret rendu à ce sujet n'a pu avoir d'exécution pratique. Tout le personnel inférieur administratif, tels que commissaires de police, fonctionnaires et agents du service télégraphique, directeurs des prisons départementales, agents voyers, gardes champêtres, fonctionnaires et agents du ministère des travaux publics, fonctionnaires et agents des services financiers, s'en virent également imposer l'obligation. Ici encore, partout où les nécessités du service n'ont pas rendu cette prescription urgente, la mise à exécution de la plupart de ces arrêtés a rencontré pour obstacle la dépense, dont le gouvernement n'a pas toujours pu se charger, et qu'il ne pouvait rejeter sur l'armée si nombreuse et si mal payée des petits fonctionnaires. Liberté a donc été forcément laissée à la plupart de ceux-ci de continuer à se vêtir comme bon leur semble.

Les officiers de police judiciaire et une partie des agents placés sous leurs ordres doivent être revêtus du *costume* et des insignes qui leur sont attribués, pour faire les actes de leur ministère. Toutefois la jurisprudence de la cour de cassation ne fait pas de l'absence de ce *costume* un cas de nullité pour les actes de ces agents, même en cas de rébellion et d'outrages. Il n'est qu'une seule circonstance où la condition du *costume* et des insignes soit de rigueur, c'est lorsque les maires ou commissaires de police sont appelés à dissiper des attroupements. Ces fonctionnaires doivent alors porter l'écharpe tricolore.

— XV. COSTUME DE CÉRÉMONIE. Le *costume* de cérémonie prescrit, pour les trois ordres, aux députés, membres des états généraux de 1789, fut ainsi réglé suivant le dispositif d'une ordonnance spéciale.

Clergé. Les cardinaux en chape rouge; les archevêques et évêques en rochet, camail, soutane violette et bonnet carré; les abbés, doyens, chanoines, curés, députés du second ordre du clergé, en soutane, manteau long et bonnet carré.

Noblesse. Tous les députés de l'ordre de la noblesse devaient porter le manteau d'étoffe noire de la saison, un parement d'étoffe d'or sur le manteau, la culotte noire, les bas blancs, la cravate de dentelle, le chapeau à plumes blanches, retroussé à la Henri IV, comme celui des chevaliers de l'ordre. Il n'est pas nécessaire, ajoutait l'ordonnance, que les boutons soient d'or.

Tiers état. Les députés du tiers état portaient : habit, veste et culotte de drap noir, bas noirs, manteau court de soie ou de voile, tel que les personnes de robe étaient dans l'usage d'en porter à la cour, cravate de mousseline, chapeau retroussé des trois côtés, sans ganses ni boutons, tel que les ecclésiastiques le portaient quand ils étaient en habit de cour.

La même ordonnance avait également réglé le *costume* des députés qui se trouvaient en deuil; il était ainsi fixé :

Clergé. Les archevêques et évêques députés, en soutane et camail noir; les abbés, doyens, chanoines, curés et autres députés du second ordre du clergé, le rabat blanc et la ceinture de crêpe.

Noblesse. Les députés de cet ordre, en deuil, portaient l'habit de drap noir, avec le manteau à revers de drap, les bas noirs, la cravate de mousseline, la boucle et l'épée d'argent, le chapeau à plumes blanches retroussé à la Henri IV. S'ils étaient en deuil de laine, ils portaient également l'habit, la veste, la culotte et le manteau de drap noir, les boucles et l'épée noires, la cravate de batiste, le chapeau à la Henri IV, sans plumes.

Tiers état. L'habit des députés du tiers état en deuil était le même, sauf que le manteau n'était pas de soie, mais de voile, et qu'ils devaient porter les manchettes effilées, avec

les boucles blanches, s'ils étaient en deuil ordinaire, et les boucles noires, les manchettes et la cravate de batiste, s'ils étaient en deuil de laine.

— XVI. COSTUMES DE THÉÂTRE. L'histoire du *costume* est un chapitre très-intéressant de l'histoire du théâtre, et les modifications successives subies par cette partie importante de la mise en scène méritent d'être retracées avec quelques détails. La science du *costume*, dans ses rapports avec le spectacle dramatique, devenue soucieuse surtout de l'exactitude historique, a subi maintes fluctuations. Si la richesse et la somptuosité du *costume* ont toujours été, chez nous, un des grands éléments de l'action scénique, depuis la représentation publique des mystères par les confréries des clercs de la basoche ou des enfants sans souci jusqu'aux spectacles de nos théâtres contemporains, il n'en a pas toujours été de même en ce qui concerne la convenance du *costume* avec le lieu et l'époque de l'action, l'âge ou la qualité des personnages. Sous ce rapport, on peut affirmer qu'il n'y a pas plus d'un siècle que les premiers efforts ont été faits par quelques artistes intelligents, en tête desquels il faut citer l'aimable M^{me} Favart, le grand tragédien Lekain et son émule, la célèbre Clairon. Mais ces premiers efforts ne purent amener une modification radicale. Talma, amateur intelligent et dévoué de la vérité historique au théâtre, ne réussit même pas à compléter les réformes provoquées par ces grands artistes, et, il y a quarante ans encore, plus d'un anachronisme choquait au théâtre les yeux du spectateur lettré. Mais n'anticipons pas sur l'ordre des faits, et prenons notre récit au commencement même du théâtre moderne, c'est-à-dire au temps des mystères et des jeux publics, dans lesquels le *costume*, défaut d'exactitude historique, se faisait déjà remarquer soit par son excentricité, soit par une splendeur vraiment extraordinaire.

On sait que les confréries diverses du moyen âge, clercs de la basoche, Sots, Enfants sans souci, non-seulement représentaient publiquement des mystères, des sottes, des farces, des moralités, mais encore, à des époques régulières de l'année ou à l'occasion de circonstances exceptionnelles et particulières, organisaient dans les rues de Paris des cortèges magnifiques ou burlesques, dont la vue seule était un attrayant spectacle. Lorsqu'ils avaient lieu à leurs époques régulières, ces cortèges avaient pour but de faire une exhibition complète des acteurs qui devaient jouer dans la pièce que la confrérie se proposait de représenter, afin d'attirer le populaire par la vue de ce nombreux personnel, dont chaque membre se montrait revêtu du *costume* qu'il devait porter à la représentation; c'était donc la comme une espèce de parade, et ces exhibitions prenaient le nom de *montres* ou de *cris*. Voici la description d'une montre des clercs de la basoche, donnée par M. Victor Fournel, dans ses *Spectacles populaires* : « Tous les ans, vers la fin de juin ou au commencement de juillet, la basoche était tenue, en vertu d'une ordonnance de Philippe le Bel qui remontait à l'origine de la société, de faire une montre générale, composée de tous les clercs du Palais et du Châtelet, et de tous les supplés et sujets du roi de la basoche. Les clercs se distribuaient en compagnies de cent hommes, qui choisissaient le capitaine, le lieutenant et l'enseigne ou porte-étendard. Une fois élu, chaque capitaine désignait une couleur et un *costume* que devaient adopter tous les gens de sa bande, et il le faisait peindre sur un morceau de velin qu'on attachait au drapeau de la compagnie. Celle-ci prenait un nom en rapport avec l'accoutrement mis à l'ordre du jour. Une peine de dix écus d'amende, prononcée par le chancelier de la basoche, attendait tout clerc qui eût voulu se dérober à ces engagements. La procession se mettait en marche à travers les rues, guidée par les tambours, les trompettes, les fifres et les hautbois. En tête marchaient le roi de la basoche avec la toque, le chancelier avec la toque et le bonnet, et les autres officiers généraux de la société. Derrière eux venaient les compagnies, toutes vêtues de jaune et de bleu, qui étaient les couleurs officielles de la basoche, puis des couleurs diverses indiquées par les capitaines; elles étaient précédées de leurs chefs et de l'étendard, sur lequel se détachaient, en teintes éclatantes, l'emblème de la bande et les trois écritures en champ d'azur. Les béjaunes, c'est-à-dire les nouveaux clercs reçus tout récemment par les trésoriers, ne manquaient pas à la réunion. Tout le monde était à cheval. Le cortège se rendait en bon ordre dans la cour du Palais, où il défilait, au son des instruments, devant son roi, qui le passait en revue; après quoi, il allait donner les aubades et révéls accoutumés aux présidents de la grand'chambre, au procureur général et aux autres dignitaires. La fête se terminait par des danses et par la comédie. La basoche avait toujours de six à huit mille représentants à cette grande exhibition, qui était pour elle une solennelle occasion de se compter et de constater ses forces. Cette montre générale subsista jusqu'au règne de Henri III, qui l'abolit. C'était une des grandes curiosités populaires : François I^{er} voulut la voir à deux reprises différentes, en 1528 et en 1540, et il en fut émerveillé. »

Nous avons reproduit en entier cette description pour donner une idée, non des détails

du *costume*, détails qu'on n'y rencontre point, mais de sa richesse au point de vue de l'ensemble général. On peut facilement supposer, d'après ce récit, que les frais occasionnés par la montre générale de la basoche étaient fort considérables, et que le spectacle en devait être très-pompeux. La basoche avait encore d'autres solennités du même genre, quoique un peu moins importantes : c'étaient la plantation du mai et le plaidoyer de la cause grasse.

Mais les clercs de la basoche n'étaient pas les seuls à régaler les Parisiens de semblables exhibitions. Les clercs du Châtelet avaient aussi leur montre générale, qu'ils célébraient annuellement, d'abord le jour du mardi-gras, et plus tard le lundi de la Trinité. Cette cérémonie était remarquable aussi sous le rapport du *costume*, comme on va le voir. La marche s'ouvrait par une musique guerrière. On figurait les inevitables trompettes, hautbois et timbales; venaient ensuite les attributs de la justice militaire, le casque, les gantelets, la cuirasse, la main de justice, le bâton de commandement, portés en grande pompe par des membres de la corporation. Puis, derrière leurs trompettes et timbales particulières, et précédés de leurs signes honorifiques, s'avançaient quatre-vingts huissiers à cheval et cent quatre-vingts sergents à verge, tous en habits noirs ou de couleurs variées, mais non en robes. Le corps central de cette immense cavalcade se composait de cent vingt-huit huissiers preiseurs et de vingt huissiers audienciers en robes, de douze commissaires du Châtelet couverts de robes de soie noire, d'un des avocats du roi, des lieutenants particuliers et du lieutenant civil, tous en robes rouges. Enfin la marche était fermée par quelques huissiers et des greffiers au Châtelet. La procession se portait, dans l'ordre que nous venons de décrire, chez le premier président, le chancelier, le procureur général et le prévôt de Paris.

La société des Sots ne se distinguait pas moins que ses rivales. Nous allons faire, à son sujet, un nouvel emprunt à M. Victor Fournel, qui s'est particulièrement occupé de toutes les questions relatives aux origines de notre théâtre : « Jusqu'au commencement du XVIII^e siècle, dit cet écrivain, époque où cette coutume fut abolie, le prince des Sots faisait, le jour du mardi-gras, une entrée solennelle dans Paris avec toute sa troupe, et ce défilé n'était pas le moins divertissant et le moins attendu du carnaval parisien. En tête du cortège marchaient le prince des Sots en grand *costume*, et la mère Sotte, qui était après lui le personnage le plus important de la confrérie, chargé des détails des jeux et particulièrement de l'organisation de cette entrée annuelle. D'après la gravure qui accompagne la première édition d'une pièce de Gringoire, et d'après une vignette de la *Danse macabre*, le *costume* de la mère Sotte semble avoir été celui-ci : une longue robe; une espèce de tricot serré à la taille, à manches amples et effilées en queue, mais fermées au poignet; une sorte de camail à capuchon pointu, avec les oreilles d'âne recouvrant la tête; le bon, et une marotte à la main. La mère Sotte avait en outre un collier et une ceinture formés de plaques en bois que reliaient des chaînons, et sur lesquelles étaient sculptées en bas-relief des scènes qui ne brillaient point par leur décence. Celles venaient les dignitaires, le guidon, le héraut et les simples supôts de la Sottise, accoutrés de façon grotesque et satirique, et symbolisant en quelque sorte, dans leurs habits, les ridicules, les abus et les vices dont ils s'étaient constitués les railleurs en titre. »

Après avoir montré et mis en relief l'importance attribuée au *costume* dans ces cavalcades, qui n'étaient qu'une sorte de prologue et de préparation aux représentations des mystères qui avaient lieu en place publique, nous allons voir ce qu'il était dans ces représentations mêmes.

Dans ces mystères, où les rôles de femmes étaient le plus souvent remplis par des hommes, le *costume* était d'une grande naïveté. On ne se gênait pas pour représenter Lazare, le pauvre Lazare, « en état de chevalier, son oiseau sur le poing. » Dans le drame d'*Adam*, Eve était vêtue d'une robe de soie blanche, et le Père éternel se montrait couvert d'une riche dalmatique. Dans un autre mystère, la toilette de Madeleine la pécheresse n'était autre que celle d'une courtisane du moyen âge, avec les plus naïfs et les plus complets anachronismes. Parfois la science du *costume* se donnait des licences bien plus graves. Ainsi, dans le *Mystère de sainte Barbe*, l'héroïne paraissait nue sur la scène; dans celui du *Vieil Testament* (histoire de Judith), l'auteur fait cette annotation à certain passage : « Ici, sera licite d'avoir certains personnages tout nus en manière de pénitents. » Dans la *Moralité du bien avisé et du mal avisé*, la Satisfaction apparaît nue sur les planches; mais l'auteur a pris la précaution, dans son prologue, de prier les spectateurs de ne se point scandaliser. Dans l'une des scènes publiques qui furent jouées à l'entrée de Louis XI à Paris, il y avait, s'il faut s'en rapporter à la *Chronique* de Jean de Troyes, près de la fontaine du Ponceau, « trois belles filles faisant personnages de sirènes (sirènes), qui estoit chose bien plaisante, dit le chroniqueur, et disoient de petits mots et bergerettes. »

Les organisateurs des représentations des mystères et des moralités faisaient du reste quelquefois de véritables frais d'imagination,

au point de vue du *costume*. Dans la moralité de l'*Homme blasphémateur*, la Mort se montrait accompagnée de spectres hideux; dans un grand nombre de mystères, on voyait des diables de toutes sortes, de toutes formes, de toutes figures. Remarquons, comme détail particulier, que certains rôles étaient fort recherchés par les acteurs, à cause des privilèges qui y étaient attachés : ceux des diables étaient du nombre, et, à Chaumont, ceux qui les avaient représentés pouvaient vivre à discrétion pendant huit jours dans le pays; de là un dicton resté populaire : « S'il plaît à Dieu, à la sainte Vierge et à monsieur saint Jean, je serai diable et je payerai mes dettes. » Enfin quelques mystères présentaient des personnifications et des allégories pour lesquelles il fallait avoir recours à certaines combinaisons assez difficiles dans l'agencement des *costumes*; dans les *Membres et l'Estomac*, par exemple, Cœur, Chef, Jambes, Ventre, jouaient un rôle actif. Sur le premier et unique feuillet retrouvé d'une moralité perdue se lit la liste des personnages, au nombre desquels prennent place Tartelette, Fromage, Farine, etc., dont le *costume* devait exiger quelques efforts d'imagination.

Dans le *Jeu du prince des Sots et mère Sotte*, par Gringoire, « joué aux halles de Paris, le mardi gras, l'an mil cinq cens et onze, » ainsi que le porte l'édition primitive, on voyait une foule de personnages de caractères très-différents, et chacun d'eux portait un *costume* approprié à sa nature. Il y avait d'abord le prince des Sots et la mère Sotte, l'un décoré de sa fameuse devise : *Stultorum numerus est infinitus*, l'autre coiffée du bonnet d'âne et la marotte en main; puis, toute une troupe de personnages singuliers : le seigneur de Pont-Alais, le seigneur de Joie, le prince de Nètes, le général d'Enfance, le seigneur de la Lune, celui du Plat, l'abbé de Frévaux et l'abbé de Plate-Bourse, Sotte commune, personnification de la naïserie populaire, Sotte Piance et Sotte Occasion, enfin une foule de personnages comiques, allégoriques et satiriques, « tous reconnaissables aux détails burlesquement significatifs de leurs attributs. » Ceux-là étaient pour la sottise; mais on jouait, dans la même soirée, une *sottie*, une *moralité* et une *farce*. Voici quels étaient les acteurs de la *moralité* : Peuple ytalique et Peuple français; l'Homme obstiné, livrant à la risée publique le *costume* du pape Jules; Simonie, Yporisie et ce qui s'ensuit. Enfin, dans la *farce*, genre de pièce graveleux s'il en fut, on voyait Raouillet-Ployart et sa femme Doublette, le varlet Mausecret, et les deux compagnons Dire et Faire. « Chaque personnage étant un symbole, baptisé d'un nom expressif, qui désigne clairement son caractère et son rôle, le *costume* se trouvait nettement indiqué par là, et n'était que le commentaire et le complément naturel de son nom. »

Rabelais, dans son *Pantagruel* (liv. IV, ch. xiii), nous fait le récit d'un spectacle burlesque organisé à Saint-Maxen par François Villon, le chansonnier, et il décrit ainsi les *costumes* des personnages : « Adonques Villon fit la monstre de la diablerie parmi la ville et le marché. Ses diables estoient tout caparassonnés de peaux de loups, de veaux et de bœufs, passementées de testes de moutons, de cornes de bœufs et de grands havets de cuisine; ceints de grosses courroies, esquelques pendoient grosses cymbales de vaches et sonnettes de mulets à bruit horifique. Tenoient en mains aucuns bastons noirs pleins de fusées; aultres portoient longs tisons allumés, sur lesquels à chacun carrefour jectoient pleines poignées de parasite en poudre, dont sortoit feu et fumée terrible... »

Ainsi que le fait remarquer un critique, les anachronismes du *costume* ont été pendant très-longtemps la grande plaie de l'art théâtral. Nous avons vu ce qu'étaient ces anachronismes au temps des mystères; mais il en fut de même, ou à peu près, à la suite des mystères, et jusque vers la moitié du XVIII^e siècle, époque où la réforme fut enfin provoquée par quelques grands artistes.

D'Urré, en tête de son *Épithalame pudique*, intermède représenté au collège de Tournon en 1583, décrit ainsi le *costume* que devait porter Apollon : une grande robe de taffetas cramoisi-orange, garnie d'argent; un mantelet d'argent flottant sur les épaules; une perruque, etc. Lors de la représentation de la pastorale d'*Arimène* en 1588, les acteurs « estoient habillés à la forme des pasteurs d'Arcadie, tous de satin de diverses couleurs, enrichis de clinamp... les habits fort esclatants, riches et bien faits. Circimant, habillé de satin noir, à la mode des anciens mages d'Egypte. Assave, le pédant, de noir, en robe pédantesque. Arithie, nymphe, de jaune doré, avec une coiffure pointue, à la mode des nymphes... » Telles étaient alors les prétentions à la couleur locale en fait de *costumes*.

Rabelais, lorsqu'il nous décrit les *costumes* des religieux et des religieuses de Thélème, au premier livre de son *Pantagruel*, ne fait pas œuvre pure d'imagination : il reproduit ce qu'il a pu voir aux fêtes et aux spectacles du roi Henri II. Les détails qu'il donne trouvent donc naturellement leur place ici : « Les dames, dit-il, portoient chausses d'escarlante ou de migraine (rose pâle), et passaient lesdictes chausses le genou au-dessus par trois doigts, justement. Et ceste lisière estoit de quelques belles broderies et descoupures. Les jarrétières estoient de la couleur de leurs brace-

lets, et comprenoient le genou au-dessus et au-dessous. Les soliers, escarpins et pantoufles de velours cramoisi rouge ou violet, deschiquetées à barbe d'escrevisse. Au-dessus de la chemise vestoient la belle vasquine de quelque beau camelot de soie; sus icelle vestoient la verdugale de taffetas blanc, rouge, tanné, gris, etc. Au-dessus la cotte de taffetas d'argent fait à broderies de fin or, et à l'aiguille entortillé, ou de satin, de damas, velours, orangé, tanné, vert, cendré, bleu, tanné clair, rouge cramoisi, blanc; drap d'or, toile d'argent, de canetille, de broderie selon les festes. Les robes selon la saison, de toile d'or à frisure d'argent, de satin rouge couvert de canetille d'or, de taffetas blanc, bleu, noir, tanné, sarge de soie, camelot de soie, velours, drap d'argent, toile d'argent, or traict, velours ou satin porfilé d'or en diverses portraictures... »

Pour ce qui concerne l'exactitude historique du *costume*, nous allons en juger en parlant du fameux *Ballet de la Reine*, représenté aux noces du duc de Joyeuse et de Marguerite de Lorraine, en 1581, œuvre de l'Italien Balthazzarini, connu sous le nom de Balthazar de Beaujoyeulz. Ce ballet, pour lequel on fit des dépenses qui ne montèrent pas à moins de douze cent mille écus (environ six millions de notre monnaie), avait pour sujet Ulysse et Circé, et comprenait un grand nombre de personnages. Voyons comment quelques-uns étaient vêtus : Mercure portait une robe de satin incarnadin d'Espagne, passémentée d'or, des brodequins dorés avec ailes aux talons, un chapeau avec ailes dorées et doré lui-même, un manteau de toile d'or violette; il tenait à la main le caducée. « Avec quoi il endormait Argus. » Minerve portait une robe de toile d'or, un corselet de toile d'argent décorés par derrière et par devant d'une tête de Méduse en or bruni; la *salade* qui couvrait sa tête était faite de toile d'argent couverte de pierreries et de perles d'une valeur inestimable; et derrière le timbre flottait un panache fait de plumes d'aigrette; de plus elle tenait dans sa main droite une lance dorée, et dans sa gauche un écu, dont le relief présentait la tête de la Gorgone en or et en argent. Quant au *costume* de Jupiter, il consistait en une robe de toile d'or, des brodequins de cuir doré, un manteau de satin jaune chamarré et frangé d'or, doublé en camelot d'or, sceptre d'or, foudre d'or, couronne d'or, écharpe dorée brodée de perles et de pierreries montées en or. « Tels étaient, dit M. Ludovic Celles dans ses *Origines de l'opéra*, les vêtements et les accessoires qui faisaient du sieur Savarin, excellent chanteur et compositeur appartenant au roi, un Jupiter scintillant, rutilant, à la majesté duquel un gros aigle en or, placé entre ses jambes, ajoutait encore. Superbe *costume* ! mais qu'il devait être lourd ! et combien le sieur Savarin devait être gêné pour maintenir dignement en ordre sa foudre, sa couronne et son sceptre ! » Enfin, pour terminer ces descriptions, nous allons retracer le *costume* de quatre dryades qui paraissaient dans la même pièce. Elles portaient une robe de toile d'or verte, semée de bouquets d'or et tissée de soie d'Italie; les manches de dessus, relevées jusqu'aux épaules, étaient larges et faites de crêpe d'or et de soie; les manches du dessous étaient pareilles à la robe. Leurs parures étaient de celles « qui conviennent à des nymphes, » et consistaient en guirlandes de feuilles de chêne et d'églantier, avec perles et pierreries. Elles étaient entourées d'un nuage de crêpe d'or et de soie, portaient sur la tête un bouquet de feuilles de chêne en or; derrière leur épaule gauche pendait un carquois d'or bruni plein de flèches, et de la main droite elles tenaient un arc tendu. Elles avaient ainsi, dit un chroniqueur du temps, « le port de hardies et pudiques chasseresses. »

À des époques d'un goût moins barbare, l'histoire fut traitée avec le même laisser-aller, la même fantaisie. Nos premiers comédiens ne se donnaient même pas de ce qu'ils auraient dû être leurs habillements. Les héros de tragédie prirent tout d'abord l'habitude (ils la conservèrent pendant cent cinquante ans) de paraître le chef orné d'une perruque à trois marteaux; Mondory est cité comme le seul qui se soit soustrait à cet usage ridicule; il joua toujours en cheveux courts. Les pièces de Rotrou étaient jouées en *costumes* modernes, et l'on vit Baron et Dufresne se montrer dans *Venceslas* en habit français et avec des cordons bleus qui ressemblaient à l'ordre du Saint-Esprit. « Le *Cid* et *Cinna*, dit M. Victor Fournel, firent leur apparition en *costumes* de cour de l'époque; c'est-à-dire que les hommes avaient la fraise plate, les hauts-de-chausses à bouts de dentelle, le justaucorps à petites basques, la longue épée, les souliers à nœuds énormes; et les femmes, le corsage court et rond, le sein découvert, la grande, ample et solide jupe à queue, les talons hauts, les cheveux crépés et bouffants ou retombant en boucles. Auguste portait une couronne de laurier par-dessus sa vaste perruque. » Il ne manquait à ces héros antiques que d'arriver en chaise ou la canne à la main !

Les tragédies de Racine furent également jouées en *costumes* de cour. Cependant ce grand poète, qui connaissait à fond l'antiquité, était choqué de ce ridicule, et il tenta plusieurs fois d'y mettre un terme, particulièrement lorsque Baron eut la valeté de jouer Achille, dans *Iphigénie*, avec les che-

veux frisés et bouclés. Baron, grand artiste d'ailleurs, ne sentait pas la nécessité d'un *costume* moins burlesque, et plus tard, dans les *Machabées* de La Motte, il joua le rôle de Misael, vêtu comme eût pu l'être le fils d'un bourgeois parisien, avec un touquet d'enfant et des manches pendantes.

Quelques critiques cependant commençaient à s'élever sur ce point. Scarron, dans le *Roman comique*, s'égaye aux dépens du *costume* théâtral en honneur de son temps. Dans la parodie de la *Cléopâtre* de La Chapelle, que La Fontaine et Champmeslé insérèrent dans le quatrième acte de leur *Ragotin*, nous voyons que le célèbre reine égyptienne paraissait sur la scène en grand *costume* espagnol, ce qui fait dire aux auteurs :

On va nous prendre ici pour Jeanneton la folle !

Tout cela n'empêcha pas les choses d'aller leur train, et le XVIII^e siècle de faire comme le XVII^e; témoin ces lignes, extraites du vingt-troisième discours du *Spectateur anglais* : « Tous les acteurs qui viennent sur le théâtre (en France) sont autant de damoiseaux. Les reines et les héroïnes y sont si fardées, que leur teint paraît frais et vermeil comme celui de nos jeunes laitières. Les bergers y sont tout couverts de broderies... J'y ai vu deux fleuves en bas rouges, et Alphée, au lieu d'avoir la tête couverte de joncs, conter fleurette avec une belle perruque blonde et un plumet... Dans l'*Enlèvement de Proserpine*, Pluton était équipé à la française... »

Pendant la première moitié du XVIII^e siècle, la Comédie-Française resta à peu près fidèle à la tradition de Baron; on y conserva la grande perruque avec laquelle on mettait le casque au besoin, et le tonnelet de plus en plus bourré, de façon à faire d'énormes hanches au héros. On vit le roi Priam vêtu en marchand arménien. Mais le *costume* des femmes se modifia davantage, suivant les variations de la mode. Adrienne Lecouvreur abandonna les grands panaches, prit des étoffes de soie plus légères, la poudre, les paniers, qui, aussitôt après leur invention, furent adoptés par Andromaque et Mérope, aussi bien que par Araminte et Célimène, par les héroïnes tragiques aussi bien que par les danseuses. Adrienne conserva le corps de brocart, et la jupe de dessus s'étendant derrière elle en manteau de cour. C'est sous cet accoutrement, qui ne différait guère de celui des petites maîtresses que par une coiffure de plus mauvais goût laissée à l'imagination de l'actrice, que furent jouées les tragédies de Voltaire à leur apparition. La Comédie-Française d'ailleurs n'avait point de privilège sous ce rapport, et l'Académie de musique ne se montrait pas moins ridicule. Il semblait convenu que partout le luxe pouvait remplacer la vérité historique et se substituer à elle sans inconvénient. Les *costumes* adoptés à l'Opéra offraient un mélange vraiment risible des habits de l'époque et d'une imitation grossière de ceux de l'antiquité. Armade, ses confidentes, ses nymphes, se montraient en longue robe de soie traînante, à grands ramages, la taille longue et busquée, les manches serrées jusqu'aux coudes, avec de grandes engueunées de dentelle flottant autour de leurs bras. Une espèce de cimier, en forme de pain de sucre, s'élevait au-dessus de leur tête, retenait un voile gigantesque qui pendait jusque sur leurs talons. Quant aux héros, ils portaient la perruque bouclée, avec un casque surchargé de plumes. On affubla les danseurs de *costumes* de fantaisie, taillés sans goût, massifs et lourds, et qu'on imita sans cesse par la suite, une fois ce modèle de convention adopté. Au reste, pour se faire une idée de l'accoutrement burlesque des acteurs de l'Opéra vers l'an 1730, il faut avoir recours aux gravures et aux dessins du temps. Toute description semblerait empreinte d'exagération. Les guerriers grecs, romains, dalmates, syriens, y paraissent avec des tuniques, des cuirasses, des coturnes chargés de rubans de toutes sortes, des casques à grandissimes plumets, reposant sur une perruque poudrée à blanc et laissant retomber quatre queues à la consillère de trois pieds et demi de long, crépées et pommadées largement. Ces perruques devaient s'agiter avec frénésie lorsque le héros apportait quelque vivacité dans ses mouvements, jeter autour d'elles des nuages de poudre, et déposer sur la cuirasse et les ornements une bonne partie de l'amidon dont on les avait chargées. Aussi, lorsque l'acteur quittait la scène un instant et rentrait dans la coulisse, les perruquiers s'empressaient de les repoudrer, tandis que les habilleurs époussetaient son armure et brossaient avec énergie toutes les parties de son *costume*. Deux des queues monstrueuses dont nous avons parlé, ramenées en avant, pendant sur la cuirasse, entre les deux bras, descendaient presque jusqu'aux genoux.

C'est à Mme Favart qu'on doit les premiers essais de réforme en ce qui concerne le *costume* au théâtre. Idolâtrée des spectateurs de la Comédie-Italienne, dont son mari était directeur à cette époque, elle avait sans doute plus de facilité qu'aucune autre pour opérer une révolution de ce genre. Ce ne fut pas cependant sans soulever quelque opposition de la part d'un parterre alors très-chaouilleux qu'elle put en venir à ses fins. Écoutons ce qu'en disait l'abbé de La Porte dans la notice qu'il a consacrée à cette femme célèbre : « Ce fut elle qui, la première, observa

le *costume* : elle osa sacrifier les agréments de la figure à la vérité des caractères. Avec elle, les actrices qui représentaient des soubrettes, des paysannes, paraissaient avec de grands paniers, la tête surchargée de diamants et gantées jusqu'aux coudes. Dans *Dastienne*, elle avait un habit de laine tel que les villageoises le portent, une chevelure plate, une simple croix d'or, les bras nus et des sabots. Cette nouveauté déplut à quelques critiques du parterre; mais un homme sensé les fit taire en disant : « Messieurs, ces sabots » donneront des souliers aux comédiens. » Dans la comédie des *Sultanes*, on vit pour la première fois de véritables habits de dames turques; ils avaient été fabriqués à Constantinople avec les étoffes du pays; cet habillage, tout à la fois décent et voluptueux, trouva encore des contradicteurs. Lorsqu'on donna la parodie des *Indes galantes* à la cour, il fallut que Mme Favart y parût sous le *costume* ridicule et fantastique que l'usage avait établi. Cependant, quelque temps après, on y représentait l'opéra de *Scanderbeg*, et l'on empruntait l'habit de sultane de Mme Favart pour en faire sur ce modèle. Mlle Clairon, qui eut aussi le courage d'introduire le véritable *costume* à la Comédie-Française, fit faire, à peu près sur le même patron, un habit dont elle se servit au théâtre. Dans l'intermède intitulé le *Chinois*, représenté aux Italiens, Mme Favart parut, ainsi que les autres acteurs, vêtue exactement selon l'usage de la Chine; les habits qu'elle s'était procurés avaient été faits dans ce pays, de même que les accessoires et les décorations, qui avaient été dessinés sur les lieux. En un mot, elle n'épargnait rien pour augmenter le prestige de l'illusion théâtrale...

Il est juste cependant de dire qu'avant les tentatives de Mme Favart une actrice française avait essayé de réformer le *costume*; c'était Mlle Sallé, la célèbre danseuse chantée par Voltaire, l'une des étoiles de l'Académie royale de musique; mais c'est en Angleterre, et non à Paris, que cette artiste fameuse eut le courage de se présenter au public dans un *costume* vrai, et sans les falbalas ridicules qui faisaient le bonheur des spectateurs français. Mlle Sallé était allée à Londres pour y monter un ballet de sa composition, *Pygmalion*, dans lequel elle remplissait le rôle de Galatée, et le correspondant du *Mercury de France* s'exprimait ainsi à son sujet : « Vous concevez, monsieur, ce que peuvent devenir tous les passages de cette action exécutée et mise en danse avec les grâces fines et délicates de Mlle Sallé. Elle a séjourné dans cette entrée sans papiers, sans jupe, sans corsage (corsage), échevelée, et sans aucun ornement sur la tête. Elle n'était vêtue, avec son corset et un jupon, que d'une simple robe de mousseline tournée en draperie, ajustée sur le modèle d'une statue grecque. » Cette innovation ne réussit pas à Paris.

Cependant la Camargo, l'émule et la digne rivale de Mlle Sallé, introduisit une autre modification de *costume* qui avait son importance au point de vue de la décence. Laissons Castil-Blaze raconter le fait : « C'est Mlle de Camargo qui la première battit des entrechats, en 1730, à quatre seulement. Elle s'était munie d'un caleçon, et c'est la première virtuose de l'Opéra qui se soit montrée prévoyante sur ce point. Peu de temps après cette innovation, que ses camarades tournaient en ridicule, Mariette, une des railleuses, eut ses vêtements accrochés par un châssis, qui, surgissant à l'improviste, la fit poser pour l'ensemble devant le public : l'exhibition fut complète, et le modèle obtint un succès merveilleux, inespéré. Une ordonnance de police enjoignit alors à toute actrice ou danseuse de ne figurer sur aucun théâtre sans caleçon. Le maillot vint ensuite remplacer celui-ci. »

Par le fait que nous venons de citer relativement à Mlle Sallé, on a vu que l'Opéra se montrait rebelle à toute réforme à l'égard du *costume*. L'exemple de Mme Favart n'eut pas plus d'influence dans cet asile inviolable de la routine. A la Comédie-Française même, la réforme n'atteignit d'abord que la tragédie, comme nous allons le voir, parce que, disait Chamfort dans son *Dictionnaire dramatique*, publié en 1776, « il ne suffit pas que dans la représentation d'un sujet il n'y ait rien de contraire au *costume*, il faut encore, autant qu'il se peut, qu'il y ait quelque signe particulier pour faire connaître le lieu où l'action se passe, et quels sont les personnages qu'on a voulu représenter. On entend aussi, par le *costume*, tout ce qui regarde la chronologie, l'ordre des temps et la vérité de certains faits connus de tout le monde. On a longtemps négligé le *costume* au théâtre : il n'était pas rare d'entendre Pharamane dire dans un palais somptueux :

La nature marâtre, en ces affreux climats,
Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats.

Auguste paraissait entre Cinna et Maxime avec une vaste perruque qui lui ombrageait les épaules, et un chapeau garni d'un large plumet. Cornélie était emprisonnée dans un grand panier. Le bon goût et la hardiesse de quelques acteurs ont banni cet usage ridicule. Il serait à souhaiter qu'il s'introduisit dans la comique; qu'Harpagon n'y fût pas vêtu ridiculement, et que Mme Argant n'eût pas une coiffure si monstrueuse. Cette réforme sera l'ouvrage de quelque actrice qui se sentira

assez de talent pour hasarder cette innovation. »

On pense bien que, si les acteurs de Paris en usaient ainsi, les comédiens de province se gênaient moins encore à l'égard du *costume* et de ses exigences. Aussi un écrivain pouvait-il dire à ce sujet, en 1759 : « Il n'y a pas longtemps qu'en province plus d'un comédien représentait Mahomet en robe de chambre d'homme et Joad en jupon de femme; on voyait Orosmane doubler L'usignan. C'est au bon goût d'une actrice célèbre, trop tôt retirée du théâtre, qu'on doit le retour (il aurait pu dire l'adoption) du *costume* exact. » D'ailleurs, les étrangers, il faut le constater, n'étaient pas plus avancés que nous. Dans son *Nouvel Art dramatique*, Lope de Vega blâme les acteurs espagnols de représenter des Romains en hauts-de-chausses et des Turcs affublés de colerettes à l'européenne. Il en était de même en Angleterre, où l'on voyait les héros antiques paraître en perruques in-folio, absolument comme chez nous. Garrick, le grand Garrick lui-même, jouait Macbeth en *costume* d'officier général moderne, et ce fut Macklin, un autre acteur célèbre, qui fit disparaître cet usage singulier.

Cependant, comme nous l'avons dit, une certaine amélioration s'était produite au Théâtre-Français à l'égard du *costume*, amélioration dont l'initiative avait été prise par Mlle Clairon, soutenue en cette occasion par Lekain. C'est à ces deux grands artistes qu'on doit, non pas une réforme radicale, mais du moins un premier pas vers le bon goût et le bon sens. Lekain, qui, même au commencement de sa carrière et alors qu'il n'avait que de maigres appointements, avait toujours particulièrement soigné sa garde-robe, tenta l'innovation dans le rôle d'Orreste. Il avait dessiné lui-même son *costume*; mais ce fut une rumeur générale quand son tailleur le lui apporta au théâtre. Cependant on peut dire que l'effet produit fut heureux, et l'exclamation, peut-être naïve, de Dauberval, en est une preuve; dans l'élan de son enthousiasme, cet artiste s'écria : « Ah ! le beau *costume* ! Le premier habit romain qu'il me faudra, je le ferai faire à la grecque. » Cette boutade ne doit pas être considérée comme une malice; elle donne plutôt la preuve des connaissances que possédaient alors les comédiens en matière de *costume*.

Quant à Mlle Clairon, elle eut l'audace de se montrer dans Roxane sans papiers et les bras nus. Une autre fois, dans l'*Electre* de Crébillon, elle produisit une véritable sensation en osant paraître en simple habit d'esclave, échevelée, les mains chargées de chaînes. A partir de cette époque, et non gré mal gré, les comédiens se virent obligés d'abandonner au moins les parties les plus ridicules de leur *costume*, et surtout les tonnelets, les gants blancs à franges, l'énorme perruque frisée, enfin la culotte bouclée et jarretée à la française. Tout n'était pas fait cependant, et on était bien loin encore de l'exacte vérité. Lekain lui-même n'avait osé aller jusque-là. « Je me souviens, dit mistress Bellamy dans ses *Mémoires*, de l'avoir vu dans le rôle d'Orreste, roulant entre ses mains, au lieu de casque, un petit chapeau garni de plumes à l'espagnole, pendant que le reste de son *costume* était grec. » Dans la *Zuma* de Marmonet, on vit un sauvage, Ulysse et Thérémène coiffés de la même façon, et de quelle façon ! tous trois en poudre ! Dans *Athalie*, Mlle Dumesnil portait encore des papiers. « La réforme pour les femmes, dit un critique, consiste surtout à substituer à l'uniformité d'autrefois une grande variété de *costumes* tragiques, suivant les temps et les lieux, » ce qui indiquait une louable préoccupation de la vérité et de la couleur locale. Le corps et la jupe de brocart cédèrent la place à un manteau de soie damassée, froncé, jeté sur l'épaule, revenant sur lui-même, relevé par des nœuds, ayant enfin quelque analogie avec les ajustements des dames romaines. Pour les hommes, la réforme fut plus radicale, sans être encore, à beaucoup près, suffisante. Tout en changeant la disposition des perruques, en en dénouant la queue et en montrant le cou nu, ils gardèrent la poudre. Le *costume* moyen âge eut pour signes distinctifs le pourpoint de satin à basques et le court manteau sans manches, fixé au dos comme le petit manteau d'abbé; de plus et toujours, la culotte de velours, les bas de soie et les souliers à talons rouges, ce qui était bien d'accord avec la science historique d'alors. Mais ce fut dans les *costumes* turcs et orientaux que les progrès furent les plus sensibles : l'habit, très-riche, et qui serait encore acceptable aujourd'hui, comprenait un turban avec plumet, aigrette et petit croissant, une pelisse à queue presque toujours ramenée par devant et passée dans la ceinture... Parmi les acteurs qui, après la réforme, se firent le plus remarquer par leur attention à la vérité des accoutrements, il faut citer Brizard. Tout le monde sait que, lorsqu'on lui apporta de la part du roi un habit de satin bleu céleste à la première représentation d'*Œdipe chez Admète*, il le refusa pour en prendre simplement un de laine, destiné aux confidentes. N'oublions pas non plus Mlle Doligny, qui rompit la première avec la tradition de l'éventail et des gants blancs, invariable apanage des amoureux. »

Mais après Mlle Favart et son intelligente initiative à la Comédie-Italienne, après Lekain et Mlle Clairon, à qui l'on dut les premiers progrès opérés à la Comédie-Française,

c'est Talma qu'il faut citer comme le véritable réformateur du *costume* théâtral. Dès les débuts de ce grand artiste, ses préoccupations s'étaient portées de ce côté. Dans le *Charles IX* de Marie-Joseph Chénier, il se produisit dans un *costume* qui fit sensation par son exactitude scrupuleuse; et dans une reprise du *Brutus* de Voltaire, où il était chargé du rôle très-secondaire de Proculus, il fit remarquer la vérité et l'austérité de son *costume*. M. Charles Maurice le constate en ces termes : « Justice n'a pas été rendue assez tôt à Talma pour sa coopération au progrès du *costume* théâtral qu'avaient préparé Lekain et Mlle Clairon. Il y avait travaillé avant de se faire remarquer dans *Charles IX*; mais comme il n'était alors que pensionnaire, on n'a tenu compte ni de sa tentative ni du mot, digne d'être historique, échappé à Mlle Contat. Au moment où Talma parut dans les coulisses pour jouer le fils de *Brutus* : « Tiens, s'est-elle écriée, il a l'air d'une statue ! » Cela valait par des applaudissements frénétiques. L'innovation fut d'abord si mal reçue de ses camarades arriérés, que, si Talma en avait eu le temps, il aurait été changer de *costume*. Le bonheur de la scène ne l'a pas voulu, et le tragédien, joignant la modestie à son acte de courage, déclara franchement qu'il avait risqué cette nouvelle réforme par les conseils de David, le célèbre peintre. »

Assurément Talma trouva, plus que Lekain, des esprits disposés à accueillir ses idées; cependant tous ses camarades étaient loin de l'approuver et de vouloir suivre son exemple. Lorsqu'on fit quitter à Vanhove les lambrequins et la culotte de satin cerise qu'il avait coutume de porter dans le rôle d'Agamemnon, et qu'on lui fit revêtir une tunique, il s'écria, dans un plaisant accès d'humeur : « Le beau progrès ! ils vous donnent une tunique, et ils n'y font pas même une poche pour mettre la clef de sa loge ! » Les écrivains seconderent Talma de tout leur pouvoir; le public goûta ses innovations, et peu à peu les comédiens recalcitrants furent obligés de s'exécuter. La tragédie de *Virginius*, de La Harpe, celle des *Gracques*, de Chénier, furent jouées avec des *costumes* d'une rigoureuse exactitude. Il en fut de même, en ce qui concerne l'habillement moyen âge, pour *Henri VIII*, de Chénier, pour *Macbeth* et *Othello*, de Ducis. Bientôt les autres théâtres de Paris imitèrent l'exemple qui leur était donné par la Comédie-Française. Mais le progrès fut lent et laborieux, comme il est prouvé par ces lignes qu'un critique pouvait encore écrire en 1834 : « Dans beaucoup de théâtres, les principaux acteurs ont un *costume* assez conforme à leur rôle; mais l'économie d'un côté, de l'autre l'ignorance des personnes chargées de diriger cette partie du théâtre, produisent souvent des anachronismes bien ridicules. Il n'est pas rare de voir, dans un mélodrame, les premiers rôles revêtus de *costumes* rappelant le règne de Charles VII, tandis que les soldats qu'ils commandent sont habillés comme les militaires du temps de Henri IV. Les chœurs de chanteuses ou de danseuses ne sont pas plus conformes au goût de l'époque, et tandis que les uns sont vêtues à la française, d'autres portent des habits suisses, ou bien elles ont un corset d'une époque et une toque de l'autre. M. Duponchel, appelé récemment au théâtre de l'Opéra, y a opéré une nouvelle réforme, et la sévérité du *costume* ne s'est pas bornée à celle des habits et des coiffures; il a apporté la même exactitude dans les meubles et dans tous les accessoires. Il serait à désirer que cet exemple fût suivi par tous les autres théâtres; mais il est à craindre que des motifs d'économie ne viennent, au contraire, interrompre la marche des améliorations, dont on a vu de si bons effets dans *Robert le Diable* et dans la *Lampe merveilleuse*. »

Les craintes exprimées dans ces dernières lignes ne se sont point réalisées; les théâtres, au contraire, sont entrés depuis trente ans dans une voie de progrès continu pour tout ce qui concerne le *costume* et la mise en scène, et ce progrès s'est affirmé, non-seulement au point de vue de la richesse, mais à celui surtout de l'exactitude historique. Il n'est si petite scène, à Paris, qui n'en offre la preuve, et qui, le cas échéant, ne déploie sous ce rapport, non-seulement un véritable luxe, mais un luxe éclairé et de bon goût. A cet égard, le romantisme, avec son amour parfois exagéré du détail, a rendu de réels services. Certinément, et pendant longtemps encore, on trouvera à corriger et à recueillir pour éviter toute espèce d'erreur et pour donner au public la représentation exacte de temps qui ne sont plus. D'ailleurs, comme on l'a dit, la vérité des *costumes* au théâtre ne peut être, comme la vérité du langage, des mœurs, de l'observation, de la déclamation même, qu'une vérité relative, et jusqu'à un certain point conventionnelle. L'exactitude des *costumes* est aidée par la marche qu'on a imprimée depuis quelques années aux études historiques. La préoccupation de nos historiens peut se résumer en deux mots : critique et couleur locale. L'avenir du *costume* est là.

Le progrès, du reste, s'est affirmé à l'étranger aussi bien qu'en France. Mais il est un certain nombre de théâtres qui, en France et ailleurs, se sont particulièrement distingués, dans leur mise en scène, sous le rapport de la richesse, de la variété et de la vérité du *costume*. A Paris, on peut citer principalement

dans cet orare d'idées, outre l'Opéra, le théâtre de la Porte-Saint-Martin, celui de la Galté, le Châtelet et le Théâtre-Lyrique. A Londres, il faut mentionner surtout Princess's theatre, Drury-Lane, Majesty's theatre, et l'amphithéâtre d'Astley. Le théâtre impérial de Saint-Petersbourg est aussi très renommé à ce point de vue, de même que la Scala de Milan.

Nous terminerons cette étude sur le *costume* en donnant la liste des recueils spéciaux les plus curieux, qui ont été publiés, tant en France qu'à l'étranger, sur les *costumes* des diverses nations, et qui sont formés de planches gravées ou lithographiées, avec ou sans texte explicatif.

— XVI. ANTIQUITÉ, MOYEN ÂGE ET TEMPS MODERNES. *Degli abiti antichi e moderni di diverse parti del mondo*, par Cesare Vecellio (Venise, 1590, in-8°, 420 pl.). Suivant une tradition mal fondée, les gravures en bois dont cet ouvrage est orné auraient été, en partie, exécutées d'après les dessins du Titien, parent de l'auteur. Une nouvelle édition, plus complète (507 pl.), a été publiée à Venise, en 1598, sous ce titre : *Habiti antichi e moderni di tutto il mondo*, di Cesare Vecellio, di nuovo accresciuti di molte figure. D'autres éditions et contrefaçons ont paru à diverses époques.

Des habits, mœurs, cérémonies et façons de faire anciennes et modernes du monde, avec les pourtraicts des habits taillés, par Jean de Glen (Liège, 1601, in-8°, 200 pl. sur bois dans le genre des gravures de Vecellio).

De re vestiaria libri septem, par Oct. Ferrario (Pavie, 1635, in-4°, avec fig.).

Les Costumes des anciens peuples, à l'usage des artistes, par Dandré-Bardon (Paris, 1772, 3 vol. gr. in-4°, avec fig.).

Le Costume ou Essai sur les habillements et les usages de plusieurs peuples de l'antiquité, prouvé par les monuments, par André Lens (Liège, 1776, gr. in-4°, 57 fig.).

Choix de costumes civils et militaires des peuples de l'antiquité; leurs instruments de musique, leurs meubles, etc., par N.-X. Willemain (Paris, 1798-1802, 2 vol. gr. in-fol., 180 pl.).

Tableau historique des costumes, des mœurs, etc., des principaux peuples de l'antiquité et du moyen âge, par Robert de Spallart; traduit de l'allemand par L. de Janbert, et M. Breton (Metz, 1804-1809, 7 vol. in-8° et 7 cahiers in-fol.).

Recherches sur les costumes, les mœurs et les usages civils des anciens peuples, par Malliot (Paris, 1804, 3 vol. in-4°, 296 pl. gravées au trait).

Raccolta di cento tavole rappresentanti i costumi religiosi, civili e militari degli antichi Egiziani, Etruschi, Greci e Romani, tratti degli antichi monumenti, designate ed incise in rame, par Lorenzo Rocheggiani (Rome, 1804, 2 vol. in-fol., 170 pl.). Ouvrage estimé.

Raccolta di costumi antichi cavati dai monumenti e incisi all'acqua forte, par B. Pignelli (Rome, 1809, 52 pl. gravées à l'eau-forte). Le même auteur a publié, en 1816, un nouveau recueil de 50 planches, sous ce titre : *Nuova raccolta di costumi pittoreschi*.

The costume of the ancients, par Th. Hope (Londres, 1812, 2 vol. gr. in-8°, 200 gr. au trait).

Le Costume ancien et moderne ou Histoire du gouvernement, de la milice, des arts, sciences, usages, etc., de tous les peuples anciens et modernes, déduite des monuments, par Jules Ferrario (Milan, 1816-1827, 13 vol. gr. in-4°, nombreuses planches). Il a été publié des éditions en italien.

OUVRAGES RELATIFS À DIVERS PAYS DANS LES TEMPS MODERNES. *Recueil de la diversité des habits qui sont de présent en usage tant des pays d'Europe, d'Asie, d'Afrique et ylls sauvages, le tout fait après le naturel* (Paris, 1562, petit in-8°, 121 gravures accompagnées chacune de quatre vers français). Une copie de cet ouvrage a paru à Amsterdam, en 1572, sous le titre de : *Omnia fere gentium nostraque ætatis nationum habitus et effigies*; Joan. Sluperii Herzelenis in eosdem epigrammata...

Omnia fere gentium nostra ætatis habitus unquam antehac editi, publié par Ferd. Bertelli (Venise, 1569). Brunet dit que ce recueil comprend 60 planches; Charles Le Blanc (*Mamel de l'amateur d'estampes*) donne les titres de 50 planches numérotées, et ceux de 93 autres pièces qui font ordinairement suite aux précédentes.

Habitus omnium pene gentium Europæ, Asiæ, Africæ et Americæ, elegantissime ære incisi, quibus accedunt romani pontificis, cardinalium, episcoporum una cum omnium ordinum monachorum et religiosorum habitus, publié par Abraham de Bruyn (Cologne, 1577, et Anvers, 1581, in-fol., environ 500 fig. accompagnées de descriptions en latin et en français). Ouvrage des plus intéressants.

Habitus præcipuarum populorum, tam viro-rum quam feminarum, singulari arte depicti (Nuremberg, 1577, petit in-fol., 219 fig. environ, gravées en bois, la plupart par Jost Amman). « Ouvrage bien exécuté, curieux et rare, dont il y a des exemplaires avec figures enluminées, » dit Brunet.

Gynæceum, sive Theatrum mulierum in quo præcipuarum omnium, per Europam imprimis, nationum... femineus habitus videre est, etc. (Francfort, 1586, in-4°, 122 pl. gravées par Jost Amman; texte par Franciscus Modius). Il a paru sous la même date une édition allemande, mais elle ne renferme que 115 planches.

Diversarum nationum habitus, etc. (Pavie, 1589, 104 pl. gravées au burin par Pietro Bertelli). Ce recueil a été complété par deux autres volumes contenant, l'un 78 planches, l'autre 74.

COSTUMES DU CLERGÉ. *Cleri totius Romanæ Ecclesiæ subjecti, seu pontificiorum ordinum omnium omnino utriusque sexus habitus, artificiosissimis figuris nunc primum a Jodoco Aman expressi* (Francfort, 1585, in-4°, 102 pl.; texte par l'anciscus Modius, 2^e édit. en 1599, 3^e édit. en 1661). Diverses éditions allemandes.

Recueil de tous les costumes religieux et militaires, par Ch. Bar (Paris, 1778-1798, 6 vol. in-fol., avec un grand nombre de planches coloriées d'une assez belle exécution). Ch. Bar a publié, en 1793, sous le pseudonyme de Rabelli, un extrait de ce recueil, qu'il a intitulé : *Mascarades religieuses et monastiques de toutes les parties du globe, etc.*

Représentation de tous les ordres réguliers et séculiers et des ordres de chevalerie (*Abbildungen aller geistlichen...*), ouvrage allemand, par C.-F. Schwan (Manheim, 1779-1794, 3 vol. in-4°, planches coloriées).

Ordres religieux y militaires representados en estampas, ouvrage espagnol anonyme (in-fol., 174 pl.).

Les Habitements des différentes nations du monde, suite de 16 planches gravées par J.-W. Baur (Rome, 1636).

Recueil de costumes français, flamands, allemands et suisses, avec des costumes de femmes de tous les pays du monde, suite de 90 planches environ gravées par W. Hollar (1644-1649, in-12). Hollar a publié un autre recueil de costumes féminins, sous ce titre : *Mulieribus ornatus*.

Mœurs et costumes de femmes chez diverses nations, suite de 17 planches in-4° gravées et publiées par Michel van Lochoy (Paris, vers 1650).

Habitements de plusieurs nations, suite de 119 planches numérotées, avec frontispice, publiées par P. van der Aa (Leyde, vers 1700).

Recueil d'estampes représentant les grades, les rangs et les dignités suivant le costume de toutes les nations existantes, par P. Duflos (Paris, 1779, 2 vol. gr. in-fol., 264 pl.).

Raccolta di stampe che rappresentano figure ed abiti di varie nazioni, secondo gli originali, etc., par Théod. Viero (Venise, 1783-1790, 3 vol. gr. in-fol., 360 pl.).

Costumes civils actuels de tous les peuples connus, par Sylvain Maréchal (Paris, 1788, 4 vol. petit in-4°, 305 pl. coloriées).

Costumes, mœurs et usages de tous les peuples de l'Europe, par Eyriès (Paris, 1821, gr. in-8°).

Costumes des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, extraits des monuments les plus authentiques de peinture et de sculpture, par Camille Bonnard (Paris, 1828-1836, 2 vol. gr. in-4°, 200 fig. coloriées).

Costumes des femmes de Hambourg, du Tyrol, de la Hollande, de la Suisse, de la France, de l'Espagne, du royaume de Naples, etc., dessinés pour la plupart par M. Lanté, gravés par M. Gatine, avec une explication pour chaque planche, par Lamésangère (Paris, 1827, in-4°, 100 pl. coloriées).

Costumes de Suisse, Autriche, Chine, Russie, Turquie, Angleterre (*Costumes being picturesque representations of the dress and manners of Switzerland...*), ouvrage anglais anonyme (Londres, 1814-1815, 7 vol. gr. in-8°, nombreuses planches coloriées).

ALLEMAGNE. Costumes de Hambourg, suite de 45 planches coloriées, dessinées et gravées par le professeur C. Suhr (Hambourg, 1812, in-fol.).

Parmi les graveurs dont on peut consulter utilement l'œuvre pour les costumes allemands, nous citerons Hans-Sebald Beham, qui a gravé huit pièces de costumes militaires et une quarantaine de pièces de costumes de paysans du XVI^e siècle; Jacob Bink, D. Hopper et Franz Brun, qui ont gravé des costumes militaires de la même époque, etc.

ANGLETERRE. Recueil des habitements de différentes nations et en particulier des vieux ajustements anglais, d'après les dessins d'Holbein, de van Dyck, de Hollar et autres (Londres, 1757-1772, 4 vol. gr. in-4°, texte anglais et français, 480 fig.; il y a des exemplaires où elles sont coloriées).

Représentation des costumes maritimes, militaires et autres de la Grande-Bretagne (*Picturesque representation of the naval, etc.*), par J.-A. Atkinson (Londres, 1807, 1 vol. in-fol., 50 pl.). L'ouvrage devait avoir 2 volumes.

Costumes de la Grande-Bretagne, dessinés, gravés et décrits par W.-H. Pyne. Ouvrage anglais (Londres, 1808, gr. in-4°).

Costumes de l'Angleterre du VII^e au XVI^e siècle (*Costume of England from the seventh...*), par Ch. Hamilton Smith (Londres, 1811-1813, gr. in-4°, 60 pl.).

Costumes de l'armée de l'empire britannique (*Costume of the army of the british empire...*), par Ch. Hamilton Smith (Londres, 1812, gr. in-4°, planches).

Les Costumes des habitants primitifs des îles Britanniques depuis les temps les plus reculés jusqu'au VI^e siècle (*The costume of the original inhabitants of the British islands, etc.*), par S.-R. Mayrick et Ch. Hamilton Smith (Londres, 1814, in-4°, fig.).

Les Costumes du Yorkshire..., suite de 40 planches coloriées, avec frontispice et des-

cription en anglais et en français (Londres, 1814, in-4°).

AUTRICHE. Costumes de l'armée d'Autriche en 1800, suite de 55 pièces gravées par Bartsch. Le même artiste a gravé 25 autres pièces pour un recueil intitulé : *Costumes des États d'Autriche*.

Costumes des États héréditaires de la maison d'Autriche, par Bertrand de Molleville; traduit en anglais par Dallas (Londres, 1804, gr. in-4°).

Costumes des habitants de la Hongrie, par J. Heimbucher de Bikessy. Ouvrage allemand (Vienne, 1820, in-4°, fig. coloriées).

BELGIQUE. Collection de costumes de tous les ordres monastiques supprimés à différentes époques dans la ci-devant Belgique (Bruxelles, vers 1800, in-4°, 108 pl. coloriées).

Costumes belges civils et militaires, religieux, anciens et modernes, dessinés par Mado (Bruxelles, 1830, in-4°, planches coloriées).

CHINE. Les Costumes de la Chine, par Mason; texte en anglais et en français (Londres, 1800-1806, gr. in-4°).

Les Costumes de la Chine, par Will. Alexander; ouvrage anglais (Londres, 1805, gr. in-4°, 48 pl. coloriées).

ESPAGNE. Coleccion general de los trages (costumes) de España, segun se usan actualmente, ouvrage anonyme (Madrid, petit in-8°, 114 pl.).

FRANCE. Théâtre de France, contenant les diversités d'habits..., suite de 22 planches gravées et publiées par Isid. Briot (Paris, vers 1830, in-4°).

Diversités d'habillements à la mode naissante portraits sur la différente condition de la noblesse, des magistrats et du tiers état, recueil de 21 planches, dont Brunet attribue l'exécution à Abr. Bosse, et Ch. Le Blanc à Briot.

Représentation de l'ancien habillement de Strasbourg, ouvrage allemand, publié par F.-A. Haüssler (Strasbourg, vers 1720, in-4°, 18 pl. gravées par Quirin Fonbonne).

Les Habitements modernes et galants, suite de pièces publiées à Paris, de 1785 à 1792, par cahiers de six estampes, éditées par Basset.

Magasin de modes nouvelles françaises et anglaises, avec planches coloriées d'après Defraisne (Paris, 1785-1789).

Monument du costume physique et moral de la fin du XVIII^e siècle..., par Moreau le jeune (Neuwied-sur-le-Rhin, 1789, gr. in-fol., 36 pl.).

Costumes des mœurs et de l'esprit français avant la grande Révolution, à la fin du XVIII^e siècle, par B.-A. Dunker (Lyon et Paris, 1791, in-8°, 96 pl.).

Journal des dames et des modes, par Lamésangère (Paris, 1797-1829, 33 vol. in-8°). Ce recueil comprend un nombre considérable de planches.

Observations sur les modes et les usages de Paris, pour servir d'explication aux 115 caricatures publiées sous le titre de : Bon genre, par Lamésangère (Paris, 1822, in-fol.).

Monuments français inédits pour servir à l'histoire des arts, des costumes, etc., par N.-X. Willemin (Paris, 1806-1833, in-fol., 302 pl. coloriées, avec texte par A. Pottier).

Recueil de figures illustrant la physiognomie, les mœurs et les caractères des peuples de France et d'Allemagne (*A series of groups, illustrating the physiognomy, etc.*), par G. Lewis (Londres, 1821-1823, gr. in-8°, 60 pl.).

Collection complète des uniformes des armées françaises, de 1791 à 1814, dessinés par MM. Carle et Horace Vernet et Eugène Lami (Paris, 1822-1823, in-4°, 96 pl. coloriées).

Costumes des femmes du pays de Caux et de plusieurs autres parties de l'ancienne Normandie..., par Lamésangère (Paris, 1827, in-4°, 105 pl. coloriées).

Collection de costumes, armes et meubles pour servir à l'histoire de France, par H. de Viel-Castel (Paris, 1828-1833, 3 vol. gr. in-4°, 300 pl.).

Costumes des Pyrénées françaises (*The costumes of the french Pyrenees*), lithographiés par Harding, d'après les dessins originaux de J. Johnson (Londres, 1832, gr. in-4°).

Costumes français depuis Clovis jusqu'à nos jours, extraits des monuments les plus authentiques de sculpture et de peinture, par M. de Clugny (Paris, 1836-1839, 4 vol. in-8°).

Costumes de Bretagne et de Normandie, publiés par Charpentier (Nantes, 108 pl. coloriées).

Parmi les graveurs qui ont reproduit des costumes français, nous citerons : Callot (*Costumes militaires et Habitements de la noblesse française*, sous Louis XII); Stefano della Bella (*Costumes militaires*, XVI^e siècle); H. Bonnard, J.-B. Bonnard et Nic. Bonnard (*Costumes civils et militaires de la fin du XVI^e siècle*); J. van der Brugger et N. Arnould (XVII^e siècle); Ant. Benoit, L.-M. Bonnet, Benoit Audran le jeune, F. Aveline, P. Aveline, J.-C. Baquoy, Joullain, S.-R. Baudouin (XVIII^e siècle); N.-F. Bertrand et V. Denon (XIX^e siècle), etc.

GRÈCE. Costumes et usages des peuples de la Grèce moderne, par de Stockelberg (Rome, 1826, pl. gravées par D. Marchetti).

HOLLANDE. Jean van Assen a gravé, sous divers titres, des costumes hollandais du commencement du XVI^e siècle, et P. van den Berge une suite de 10 pièces, au XVI^e siècle.

Tableau de l'habillement des mœurs et des costumes de la république Batave au commencement du XIX^e siècle (Amsterdam, 1803, gr. in-4°, 17 pl.).

INDE. Les Costumes militaires de l'Inde, ouvrage anglais, par le capitaine James (Londres, 1814, gr. in-4°, 35 pl. coloriées).

ITALIE. Habiti d'uomini e donne veneziane, suite de 25 pl. gravées par Giacomo Franco (Venise, 1610, in-fol.).

Divers habillements suivant le costume de l'Italie, dessinés par Greuze, ornés de fonds par J.-B. Allemand et gravés par Moitte (Paris, 1768, in-fol., 24 pl.).

Raccolta di sessanta piu belle vestiture che si costumano nelle province del regno di Napoli (Naples, 1793, petit in-fol., fig. coloriées).

Costumes du royaume des Deux-Siciles, dessinés sur les lieux par Sgroppo (Paris, 1826, gr. in-4°, 130 lithogr. coloriées).

Raccolta delle diverse vestiture delle provincie del regno di Napoli (Naples, lithogr. de Cucinello et Bianchi (gr. in-8°, environ 100 pl.).

Collection de costumes des diverses provinces du grand-duché de Toscane (du duché de Gênes et du Tyrol), lithographiés d'après les dessins de F. Pieraccini (Paris, 1726, gr. in-4°, 130 pl. coloriées).

PERSE. Costumes de la Perse, dessinés d'après nature par Orlovski, lithographiés par Hulman Dighton; ouvrage anglais (Londres, 1820, gr. in-fol., fig. coloriées).

PORTUGAL. Costumes du Portugal, par M. Lévéque; texte anglais (Londres, 1814, in-4°, 50 pl. coloriées).

RUSSIE. Costumes russes et divers habillements des peuples du Nord, suite de planches gravées par J.-B. Le Prince.

Costumes de l'empire russe, ouvrage anglais (Londres, 1803, gr. in-4°, 73 pl.).

SUISSE. Costumes de Berne et des environs, suite de 6 planches gravées par Aberli et Dunker (1723-1786).

Costumes suisses, dessinés par Haegy, d'après les tableaux de Reinhard, du musée de Bâle (Bâle, in-fol., 44 pl.).

TURQUIE. Costumes et usage des Turcs, suite de 69 planches gravées par Melchior Lorch (Hambourg, 1626, in-fol.).

Costumes de la Turquie, par Dalvimart; ouvrage anglais (Londres, 1802, gr. in-4°, 60 pl.).

Costumes de l'empire turc, par Lachaise (Paris, 1821, in-4°, 60 pl.).

— B.-arts. Par le mot *costume* on désignait autrefois tout ce qui, dans un tableau, un bas-relief ou une statue, est susceptible de faire reconnaître la nationalité, le caractère, les mœurs, les usages des personnages mis en scène, le lieu et l'époque où ils ont vécu. C'est ce qu'aujourd'hui, dans un sens un peu plus restreint, nous appelons la *couleur locale*. Les observations que l'abbé Dubos a faites, relativement aux règles du *costume*, dans ses *Reflexions critiques sur la poésie et la peinture* (Paris, 1740, 1^{er} vol., p. 255 et suiv.), n'ont rien perdu de leur justesse. « Suivant ces règles, dit-il, il faut représenter les lieux où l'action s'est passée tels qu'ils ont été, si nous en avons connaissance, et, quand il n'en est pas demeuré de notion précise, il faut, en imaginant leur disposition, prendre garde de ne se point trouver en contradiction avec ce qu'on en peut savoir. Les mêmes règles veulent encore qu'on donne aux différentes nations qui paraissent ordinairement sur la scène des tableaux, la couleur de visage et l'habitude de corps que l'histoire a remarqué leur être propres. Il est même beau de pousser la vraisemblance jusqu'à suivre ce que nous savons de particulier des animaux de chaque pays, quand nous représentons un événement arrivé dans ce pays-là. Le Poussin, qui a traité plusieurs actions dont la scène est en Égypte, met presque toujours dans ses tableaux des bâtiments, des arbres ou des animaux qui, par différentes raisons, sont regardés comme étant particuliers à ce pays. M. Lebrun a suivi ces règles, avec la même ponctualité, dans ses tableaux de l'*Histoire d'Alexandre*. Les Perses et les Indiens s'y distinguent des Grecs à leur physiognomie autant qu'à leurs armes. Leurs chevaux n'ont pas le même corsage que ceux des Macédoniens. Conformément à la vérité, les chevaux des Perses y sont représentés plus minces. J'ai entendu dire à M. Perrault que son ami M. Lebrun avait fait dessiner à Alep des chevaux de Perse, afin d'observer le *costume* sous ce point-là dans ses tableaux. La vraisemblance poétique exige aussi qu'on représente les nations avec leurs vêtements, leurs armes et leurs étendards. Qu'on mette dans les enseignes des Athéniens la chouette, dans celles des Égyptiens la cigogne, et l'aigle dans celles des Romains; enfin qu'on se conforme à celles de leurs coutumes qui ont du rapport avec l'action du tableau : ainsi le peintre qui fera un tableau de la mort de Britannicus ne représentera point Néron et les autres convives assis autour d'une table, mais bien couchés sur des lits. »

Ce respect de la vérité historique a fait défaut, on ne saurait le nier, à la majeure partie des artistes antérieurs à notre époque. L'art chrétien a même persisté jusqu'à ce jour à substituer la convention à la réalité dans la représentation des scènes bibliques et dans celle des événements plus récents relatés par les hagiographes. Non-seulement les peintres de sujets religieux négligent de rappeler avec quelque vraisemblance l'aspect du

pays où leurs personnages ont agi, leur manière de se vêtir, les accessoires dont ils étaient entourés; mais ils leur ont donné à eux-mêmes des types de pure fantaisie. Les anachronismes dont se sont rendus coupables, de gaieté de cœur, les peintres allemands et flamands du XVI^e et du XVII^e siècle, ne sont pas plus ridicules que ceux qu'on peut reprocher à Raphaël, au Corrège, à Murillo et aux autres grands maîtres de l'Italie et de l'Espagne. Memling, Martin Schön, Albert Dürer, Breughel, etc., en habillant le Christ, la Vierge, les apôtres, les saints, à la dernière mode des Flandres ou de l'Allemagne, connaissent une réalité, peu digne sans doute, mais très-vivante, aux personnages des légendes sacrées. Quelques peintres des écoles du Midi ont introduit aussi dans leurs tableaux religieux des costumes modernes, minutieusement reproduits; les *Voces de Cana*, de Paul Veronèse, sont curieuses à étudier sous ce rapport. Mais le plus souvent les Italiens et les Espagnols, laissant de côté tout ce qui tenait à une vraisemblance quelconque de *costume*, s'attachèrent à rendre une expression convenue qu'ils idéalisèrent de leur mieux. Le dédain de la couleur locale se fait un peu moins sentir dans les ouvrages consacrés par les anciens maîtres à la représentation des faits de l'histoire grecque, romaine ou contemporaine. Les triomphes des flottes vénitiennes, par exemple, ont été retracés avec une exactitude suffisante dans les peintures dont le Tintoret, les Bassan, Andrea Micheli, Paul Veronèse et Palma le vieux ont décoré le palais des doges. Pour ce qui est de l'histoire ancienne, les artistes italiens, familiarisés avec les monuments de l'antiquité, ne cessèrent, depuis la Renaissance, de les reproduire avec plus ou moins de vérité dans leurs tableaux.

Comme l'a dit l'abbé Dubos, Poussin fut un des maîtres qui apportèrent le plus de soin à respecter dans leurs œuvres la vraisemblance historique. Avant la fin du XVI^e siècle, dit M. Bouchitté (*Poussin, sa vie et son œuvre*), l'histoire ancienne, romaine ou grecque, n'était pas devenue systématiquement l'objet de compositions réfléchies, d'expressions étudiées; l'idée n'était pas encore venue au peintre que là, à cette source de faits imparfaitement connus, mais grands, dans ces caractères élevés, généreux, qui s'étaient développés en dehors des traditions chrétiennes, sous l'influence de l'amour de la patrie et de la cité, à la lumière des philosophies antiques, on pût puiser des sujets qui attirassent longtemps l'attention des Italiens du XVI^e siècle. Sous la main de Poussin, surtout sous l'influence de son génie réfléchi, la peinture historique prit un caractère de profondeur qu'elle n'avait point eu jusqu'alors. La fidélité du *costume*, l'absence de tout anachronisme, la recherche de l'expression juste, déterminée par l'étude des historiens et des analystes, le vrai sens des faits exprimé par le pinceau, telles sont les qualités que notre artiste a déployées en particulier dans ses compositions historiques. • La *Mort de Germanicus*, l'*Enlèvement des Sabines*, la *Continence de Scipion*, *Camille renvoyant le maître d'école des Politiques*, l'*Enlèvement du jeune Pyrrhus*, sont des compositions où la précision savante des détails n'enlève rien à la grandeur et à la poésie de l'ensemble. Les grands travaux archéologiques, publiés au XVIII^e siècle par Heyne, Winckelmann, Lessing, Hamilton, de Caylus, d'Agincourt, Milizia, eurent une grande influence sur la composition des œuvres d'art : David et les peintres de son école s'attachèrent à reproduire le plus fidèlement possible les détails de *costume*, les accessoires, dont les mosaïques, les pierres gravées et les sculptures antiques leur fournissaient des modèles. Mais cette exactitude n'est rien auprès de l'archaïsme raffiné de beaucoup de peintres de notre époque : non-seulement les mœurs, les usages, les costumes des héros classiques de la Grèce et de Rome sont restitués avec une fidélité scrupuleuse; mais on voit des peintres appliquer ce système de restitution à des nations et à des époques sur les mœurs desquelles nous n'avons que des notions assez vagues, et dont les monuments figurés, qui sont parvenus jusqu'à nous, sont lettre morte pour le plus grand nombre. C'est ainsi qu'un artiste hollandais, M. Alma-Tadéma, s'est consacré, depuis quelques années, à retracer des scènes de mœurs de l'antique Égypte, en mettant à profit les découvertes faites par l'archéologie. • Il existe dans nos musées, a dit M. Chaumelin (*l'Art contemporain*), de nombreux et importants monuments des civilisations reculées que M. Tadéma a entrepris de ranimer sur la toile. Les caisses ornées de peintures, où l'on renfermait les momies, les stèles funéraires, les canopes, les fragments de fresques recueillis dans les hypogées, les papyrus et les bas-reliefs hiéroglyphiques, les statuettes des divinités, des rois et des prêtres, les ustensiles de toutes sortes retirés des tombeaux, ont révélé à la sagacité des archéologues l'histoire des coutumes bizarres et des mœurs étranges du pays des Pharaons. On conçoit donc que M. Tadéma ait pu, jusqu'à un certain point, reconstituer le milieu où s'agitaient les races depuis longtemps disparues, et reproduire, avec quelque vérité, leur type général; mais, comme l'a fort bien dit M. W. Bürger, les attitudes, les gestes, les physiognomies, l'ac-

cent personnel, en un mot l'esprit vital de ces vieilles races, tout cela est resté pour nous un mystère. Voilà pourquoi les œuvres de M. Tadéma, et en général celles de tous les artistes voués à la peinture archéologique, présentent un intérêt de pure érudition, et n'ont pas ce qui fait le charme particulier et constitue, en quelque sorte, l'essence même de l'art : la vie. Elles nous offrent tout l'attirail matériel de l'antiquité, elles ne nous en rendent pas l'âme. » Il n'est pas douteux que la préoccupation archéologique, poussée à l'excès, ne détourne les artistes de l'étude de la nature vivante ; mais nous ne pensons pas qu'il soit impossible d'allier à l'exactitude historique des *costumes* et des autres accessoires la vérité des types et des caractères, et d'imprimer à l'ensemble un cachet original. Qu'importe, d'ailleurs, au point de vue spécial de l'art, s'il se glisse quelques anachronismes et quelques disparates dans une œuvre poétiquement conçue et vaillamment exécutée ? Les vêtements moitié orientaux, moitié de fantaisie, dont Rembrandt a habillé les personnages de ses prétendues scènes bibliques n'enlèvent rien assurément à la réalité puissante de ses figures. Watteau a fait à ce propos des réflexions qui ne manquent pas de finesse. « Quelquefois l'intérêt de la composition, ou plutôt celui des dispositions pittoresques, entraîne le peintre à certaines licences dans lesquelles, au fond, l'artiste et ceux qui jouissent de ses ouvrages gagnent plus qu'ils ne perdent. Si les juges des ouvrages de peinture étaient tous savants, instruits, habituellement occupés des détails de l'histoire ancienne et moderne, l'exactitude du *costume* serait sans doute regardée comme une des lois les plus importantes de la peinture ; si, d'une autre part, la plus nombreuse partie de ceux qui s'occupent et qui jouissent des ouvrages de la peinture étaient d'une telle ignorance ou si indifférents sur la plupart des convenances de ce genre, qu'ils ne pussent s'apercevoir des fautes de *costume*, ou qu'ils regardassent comme fort peu intéressant qu'un Persan eût l'habit d'un Grec et qu'un consul n'eût pas sa toge, le *costume* pencherait à être absolument arbitraire. Ces deux extrêmes existent successivement lorsque les ouvrages de peinture sont exposés librement aux regards du public. Les hommes instruits (trop peu nombreux à la vérité pour avoir la plus grande autorité) s'attachent rigoureusement à la conformité que doit avoir la représentation avec le *costume*, dont ils connaissent les détails. La foule plus nombreuse des hommes du commun, ou de ceux qui sont profondément ignorants, ne fait attention aux habilements, aux armes, aux accessoires relatifs au *costume* qu'autant que ces objets plaisent ou déplaisent à ses yeux. Et ce qu'il est bon d'observer, c'est que les savants, égarés par l'amour-propre de leur érudition, se permettent quelquefois une assez grande indulgence sur l'incorrection, sur les défauts du clair-obscur, et même sur les fautes d'expression, pourvu que l'artiste ait observé d'ailleurs avec une scrupuleuse exactitude les formes des vêtements, des armures et des autres objets qui désignent précisément le temps, l'époque, la circonstance qui fixent toute leur attention. On sent aisément que lorsque l'on s'agit de se décider entre ces deux excès contraires, on doit tenir le plus qu'il est possible un milieu entre la sévérité trop minutieuse et la trop grande indulgence. Si la balance penche vers un côté, ce doit être du côté qui, dominant plus d'intérêt à l'ouvrage, méritera plus d'indulgence, en cas qu'il soit critiqué ; car il faut observer que la sévérité des différentes lois de la peinture doit être d'autant plus ou moins rigoureuse que leur objet est plus ou moins positif. Le *costume* est, à ce que je crois, moins connu, moins démontré que les autres parties de l'art, et par conséquent plus susceptible de licences. Mais il est pourtant des bornes dans lesquelles ces licences doivent se contenir ; car si la sévérité ne doit pas être trop rigoureuse, les libertés excessives qui offensent trop la vérité approchent de l'ignorance et de la barbarie, dont les idées humilient les hommes qui font partie des sociétés éclairées. » Les amateurs se montrent aujourd'hui beaucoup plus exigeants qu'à l'époque où Watteau écrivait les lignes qui précèdent ; d'innombrables publications ont répandu la connaissance de l'histoire, des mœurs, des usages, des *costumes* des divers peuples anciens et modernes ; les bibliothèques, les musées, ouverts à tous, fournissent des documents que les artistes seraient coupables de négliger. Aussi le *costume* a-t-il pris, depuis quelques années, un rôle des plus importants dans les compositions artistiques ; et ce ne sont pas seulement les peintres d'histoire qui se piquent d'exactitude : une foule d'artistes reproduisent fidèlement, dans des tableaux de genre, les *costumes* plus ou moins pittoresques des diverses nations du globe. On pourrait même classer les peintres contemporains suivant qu'ils s'appliquent à reproduire les *costumes* de tel ou tel peuple. C'est ainsi, pour citer quelques exemples, que les *costumes* de l'antiquité sont reproduits par MM. Gérôme, Hamon, Picou, Alma-Tadéma, Schutzenberger, Coomans, G. Boulanger, Baader, Leconte, Dunouy, Hector Leroux ; les *costumes* du xve et du xvie siècle par MM. Henry Leys, Robert-Fleury, Penguilly-Laridon, G. Jacquet, Hamman, Pauwels,

Zamacofs, Bellet-Dupoisat, Comte, L. Roux, Bailly, Tissot, Popelin, Florent Willems, Arnold Scheffer, De Biefve, Ussi, Morelli, Edouard Ward, Claudius Jacquand, Roybet ; les *costumes* du xviie et du xviii^e siècle par MM. Meissonier, Caraud, Accard, Fauvelet, Gérôme (*Molière chez Louis XIV*), Ruiperez, Fichel, Brillouin, Vetter, Castiglione. Les *costumes* actuellement en usage dans les divers provinces françaises ont presque tous leurs peintres attitrés : les *costumes* bretons reproduits par MM. Leleux, Luminis, Fischer, E. Le Roux, V. Vidal, Yan Dargent, Ed. Frère, Antigna, Roussin, Fortin, Guérard, Darjou, Duveau, Trayer, Guillemin, Jules Noël ; les *costumes* alsaciens par MM. Charles Marchal, G. Brion, Jundt ; les *costumes* des Pyrénées par MM. Landelle, Guillemin, Sain, E. Giraud ; les *costumes* alsaciens par M. Félon ; les *costumes* bourguignons par M. Ronot ; les *costumes* de l'Artois par M. Jules Breton ; les *costumes* de la fashion parisienne par MM. Toulmouche, De Jonghe, A. Stevens, Ch. Marchal, Baugniet, Trayer, etc. Franchissons la frontière. Les *costumes* espagnols sont peints par MM. E. Giraud, Achille Zo, Esbans, G. Doré, Worms, Mérimé ; les *costumes* italiens par MM. O. Achenbach, Reynaud, Hébert, Schlessinger, Ronnat, L. Rossi, Vannutelli, E. Lebel, J. Aubert, J. Benner, de Curzon, Armand Leleux, Heilbuth, Meynier, Jules Salles ; les *costumes* allemands par MM. Knaus, Anker, Jundt, Vautier, Schlosser, G. Brion, Dieffenbach, Lasch, Meyerheim ; les *costumes* russes par MM. Patrois, Popoff, Troustowski, Peroff ; les *costumes* anglais par MM. Nicol, Paed, Dobson, Hardy, H. Wells ; les *costumes* scandinaves par MM. Tidemand, Paggerlin, Hockert, Exiner, Gortner, Mme Jérichau ; les *costumes* hollandais par MM. Bisschop, Israels, Burgers ; les *costumes* marocains par M. Landelle ; les *costumes* algériens par MM. Fromentin, Guillaumet, Magy, V. Huguet, Washington ; les *costumes* égyptiens par MM. Mouchot, Belly, T. Frère, Berchère ; les *costumes* hongrois et monténégrins par MM. Valerio et Cernack ; les *costumes* turcs par MM. Bida, Fabius Brest, de Tournemine, Pasini ; les *costumes* persans par MM. Pasini et Jules Laurens ; les *costumes* chinois, enfin, par M. Théodore Delamarre.

COSTUMÉ, ÉE (ko-stu-mé) part. passé du v. Costumer. Vêtu d'un costume. *Elle costumée à la manière antique. Une femme costumée en bergère. Des femmes richement costumées.*

— **Bal costumé**, Bal où les danseurs et les danseuses portent des travestissements reproduisant des costumes de divers pays, de diverses époques, de diverses professions.

COSTUMER v. a. ou tr. (ko-stu-mé — rad. *costume*). Revêtir d'un costume. *Elle avait costumé sa fille en paysanne alsacienne. Ce peintre costume bien ses figures.*

Se costumer v. pron. Revêtir un certain costume ; se travestir : *Se costumer en Turc, en postillon, en débardeur. Talma a porté à la perfection l'art de se bien costumer.* (Boiste.) *Les personnes jeunes, froides, réfléchies, se griment et se costumant avec la prestesse et l'habileté d'un comédien consommé.* (E. Sue.)

COSTUMIER, IÈRE s. (ko-stu-mié, iè-re — rad. *costume*). Celui, celle qui fait, vend ou loue des costumes de bal, de théâtre ou de soirées : *Louer un domino chez le costumier. Commander à la costumière un costume de paysanne.* Celui qui, dans les théâtres, a la garde des costumes.

COSTUMOMÈTRE s. m. (ko-stu-mo-mètre — de *costume*, et du gr. *metron*, mesure). Techn. Instrument que l'on avait imaginé pour prendre rapidement la mesure et tracer la coupe des vêtements.

COSTUS s. m. (ko-stuss — gr. *kostos*, nom présumé d'une espèce du même genre). Bot. Genre de plantes, de la famille des amomées, voisin des amomes et des alpinies, comprenant une quinzaine d'espèces, qui croissent dans les régions chaudes des deux hémisphères : *Le costus arabique des anciens jouit de propriétés amères.* (C. d'Orbigny.)

— **Encycl.** Ce beau genre comprend environ quinze espèces, qui croissent dans les régions tropicales des deux continents. Ce sont des plantes herbacées vivaces, à rhizome (vulgairement racine) tubéreux et rampant, à feuilles presque charnues, ayant le pétiole dilaté et formant une gaine enroulée en cornet ; les fleurs sont groupées en épis terminaux, munies de bractées imbriquées ; le fruit est une capsule, couronnée par le péricarpe persistant. Le *costus* superbe (*costus speciosus*) est originaire des îles de la Sonde. On pense que sa racine était le *costus* des anciens, si célèbre parmi les antidotes. On l'employait aussi comme aromate et comme parfum ; on le brûlait sur les autels en guise d'encens. Aujourd'hui le *costus* est encore, mais rarement, employé en médecine ; ses propriétés amères l'ont fait conserver comme un puissant tonique dans l'Inde, où il jouit d'une bien plus grande vogue. Il entre dans la composition de la thériaque. On en distingue trois sortes : le *costus d'Arabie*, blanc rougeâtre, léger, d'une odeur très-suaive ; le *costus indien*, noir, léger, exhalant une forte odeur de girofle ; le *costus syriaque* ou *romain*, jau-

nâtre, lourd, d'une odeur qui porte à la tête. La racine du *costus* était mise par les anciens praticiens au nombre des *céphaliques*. On se servait de ses feuilles appliquées extérieurement sur les yeux pour les fortifier, ou sur le ventre pour guérir les coliques. Enfin, ses tiges frêches sont encore préconisées contre la gonorrhée dans la médecine indienne.

COSUJET s. m. (ko-su-jè — du lat. *cum*, avec, et de *sujet*). Celui qui est, avec d'autres, sujet d'un même monarque : *Les générations prochaines ne croiront pas que des citoyens, des cosujets aient pu réclamer le droit de voter un impôt qu'ils ne payaient point.* (Mirab.) Inus.

COSWAY (Richard), peintre anglais, né à Tiverton (Devonshire) en 1740, mort en 1821. Il s'acquies de son temps une grande réputation par son talent dans la miniature, et fut comblé de faveurs par le prince de Galles, depuis George IV. Parmi ses œuvres les plus remarquables, on cite : *Renard et Armide, Cupidon, Saint Jean, Venus et Cupidon, la Madone et l'Enfant, Psyché*, etc. Il avait épousé vers 1770 Marie Hadfield, qui se fit également connaître comme musicienne et peintre distingué, ainsi que par les charmes de son esprit. Le salon des deux époux devint un cercle littéraire fréquenté par la haute société de Londres, et fut souvent honoré de la présence du prince de Galles et des notabilités littéraires, artistiques et politiques contemporaines.

COSYRA, nom ancien de l'île PANTELLARIA.

COT ou **COTUS** (saint), mort en 273. Voici la légende de saint Cot, telle que la rapportent d'anciens manuscrits reproduits dans le grand recueil des Bollandistes. « C'est à Touci (sic) qu'Alexandre, l'envoyé farouche du cruel empereur Aurélien, rencontra Priscus, saint Prix, qui, au milieu d'une multitude immense partageant sa religion, chantaient des cantiques. Irrité par la contenance calme et digne du saint prêtre, Alexandre le fit tuer à coups d'épée et fit jeter son corps dans un puits : la plupart de ses compagnons furent massacrés après lui ; un de ceux qui purent échapper à ce carnage revint sans être vu, prit le tête de Priscus et s'enfuit dans les bois avec ce trésor. Il s'appelait Cotus. Cela ayant été su, les persécuteurs parcoururent toutes les retraites des environs et finirent par découvrir Cotus à 30 stades de là, non loin de la cité d'Auxerre. Ils le massacrèrent ; mais les chrétiens lui donnèrent la sépulture et ensevelirent avec lui la tête de Priscus. Quant aux chrétiens qui avaient été égorgés autour de saint Prix, leurs corps, enlevés en secret, furent inhumés dans une citerne voisine du puits où on l'avait précipité. »

Cot et saint Prix (FÊTE DE SAINT), fête populaire qui se célèbre depuis plus de quatorze cents ans dans la petite ville de Saint-Brice, située dans le département de l'Yonne, à 8 kilomètres de la ville d'Auxerre. C'est le 26 mai que la fête de saint Prix et de saint Cot est célébrée par les habitants de Saint-Brice : mais c'est au lundi de la Pentecôte qu'est fixée de toute antiquité la vraie fête, celle des processions et des pèlerinages. Ce jour-là, on rencontre le long des chemins qui mènent à Saint-Brice de nombreuses troupes de villageois qui vont célébrer la fête des martyrs ; quelques-uns d'entre eux ont fait quatre ou cinq lieues et même davantage pour passer sous les châsses des saints. Les mères y portent leurs enfants malades, incurables, abandonnés des médecins, comme à un dernier espoir. Il n'est pas rare de rencontrer, ce jour-là, des charrettes remplies de femmes et d'enfants, et de voir des ânes portant dans leurs paniers, qu'on appelle des *filloles*, deux ou trois de ces pauvres créatures au visage pâle et souffreteux. Les enfants qui sont bien portants y vont aussi faire provision de santé. Les châsses qui recèlent les ossements de ces saints depuis seize siècles sortent de l'église, suivies et entourées de 3,000 à 4,000 personnes. Le son des cloches, le chant des prêtres venus des villages voisins fêter les martyrs, la foule des fidèles, les vagissements des petits malades, tout frappe, quoi qu'on en ait, d'une vive émotion. Arrivé sur certains lieux consacrés par l'usage, le clergé s'arrête, les porteurs des deux châsses se rangent, et tous les assistants, grands et petits, passent en s'inclinant sous les reliques, les uns après les autres, pendant que les prêtres chantent la légende de saint Prix et de saint Cot. Dans l'église existe une chapelle où se trouve le tombeau de saint Cot, au-dessus duquel est une inscription latine du xie siècle, relatant le fait de son martyre, lorsqu'il s'éloignait avec la tête de saint Prix. Voici d'ailleurs cette inscription : *Hic requiescit sanctus Cottus, qui cum capite sancti Prisci martyris suscepit martyrium* (ici repose saint Cot, qui, avec la tête du martyr saint Prix, souffrit lui-même le martyre). C'est dans le tombeau de saint Cot qu'on met les enfants, et le curé lit sur eux des évangiles. Souvent même de grands personnages s'y introduisaient, croyant sans doute que le contact plus intime avec le saint doit avoir une plus grande efficacité. Jadis des processions solennelles venaient d'Auxerre invoquer saint Prix et saint Cot, pour obtenir par leur intercession auprès de Dieu la cessation des fléaux ou des intempéries des saisons. Les bonnes femmes du pays

chantaient aussi, pendant la procession du 26 mai :

Saint Prix, saint Cot,
Faites mûrir nos cerises et nos bigarreaux.

Le soir, la fête change ; la jeunesse du pays et des villages voisins, même d'Auxerre, remplace les pèlerins du matin. Les jeux, les piaisirs de la danse, succèdent aux chants et aux prières de l'Eglise. Disons en terminant que la petite église de Saint-Brice, où se trouvent les reliques des saints martyrs, est une jolie église du xiii^e siècle qui mériterait d'être plus connue. On y remarque de beaux vitraux ; une vaste fresque de l'arbre de Jessé, sur laquelle s'épanouissent plus de cinquante personnages grands comme nature et dans les costumes les plus divers du xvi^e siècle ; une belle chaire gothique, des retables, des tableaux du xve et du xvi^e siècle, et des sculptures de la Renaissance fort délicates.

COTA (Rodríguez DE), poète espagnol du xve siècle, né à Tolède, mort en 1470, surnommé le *Vieux*, pour le distinguer de son neveu, qui porte le même nom. On n'a pas de détails sur sa vie et fort peu sur ses œuvres. On lui attribue le premier acte, le plus long, de *Celestina*, œuvre dramatique en vingt et un actes ou parties, originellement appelée la *Tragi-comédie de Calisto et Melibea*. Cet ouvrage, l'un des premiers et des plus importants du théâtre espagnol, eut de nombreuses éditions. Les droits de Cota à la paternité de ce drame ont été contestés ; mais Alonso de Villegas dit que, quoique Cota fût pauvre et de basse naissance, on sait qu'il était assez habile pour commencer la grande *Celestina*, que Rojas termina en lui donnant un parfum poétique qu'on ne peut jamais apprécier assez. » On croit également qu'il écrivit la célèbre pastorale allégorique : *Mingo Revalgó*, satire mordante contre les derniers événements du règne de Henri IV de Castille. Dans les premières éditions de cet ouvrage, il est indiqué comme en étant l'auteur, mais ce fait a été bien souvent contesté. On attribue au même un *Dialogue entre l'Amour et un vieillard*.

COTABANAMA, le dernier des cinq chefs caciques d'Ilañi, mort en 1504. Souverain de l'Higüey, il était resté indépendant lorsque les autres souverains indiens de l'île avaient été asservis par les Espagnols ; mais cette indépendance ne fut pas de longue durée. Quelques Espagnols ayant été tués par des naturels de l'Higüey, Juan Esquivel pénétra avec 400 soldats dans ce pays, qu'il ravagea. Cotabanama, remarquable par ses proportions gigantesques, son air martial et son courage, fut d'abord vainqueur, puis vaincu et forcé de demander la paix. Mais la tyrannie des Espagnols, leur conduite odieuse envers les femmes et les filles indiennes ne tardèrent pas à amener une insurrection des indigènes contre leurs oppresseurs ; une nouvelle guerre recommença. Les Espagnols se livrèrent à d'incroyables atrocités, battirent une seconde fois Cotabanama, grâce à la supériorité de leurs armes, le firent prisonnier et l'envoyèrent à Saint-Domingue, où il fut pendu par ordre du gouverneur Ovando.

COTABLE adj. (ko-ta-ble — rad. *coter*). Susceptible d'être coté à la Bourse : *Une valeur cotable.*

— **Fig.** Que l'on peut faire entrer dans ses calculs : *L'unité italienne n'avait été, pour la presse française, démocratique et libérale, qu'une affaire, affaire cotable.* (Proudh.)

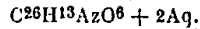
COTAN (Juan-Sanchez), peintre espagnol, né à Alcazar de San-Juan en 1561, mort à Grenade en 1627. Il étudia son art à Tolède dans l'atelier de Blas del Pradillo, puis se fit chartreux (1604) et passa sa vie dans les monastères de Paular et de Grenade. Cotan a peint des tableaux d'histoire, notamment pour la chartreuse de Grenade, des vierges couronnées de fleurs, etc., mais il a surtout excellé dans la représentation des fleurs et des fruits. Son coloris est doux, harmonieux, et son dessin correct.

COTANGENTE s. f. (ko-tan-jan-te — du préf. *co*, et de *tangente*). Géom. Tangente du complément d'un angle ; rapport du cosinus au sinus de l'angle.

COTARDIE s. f. (ko-tar-di — contract. des mots *cotte hardie*). Ancienne espèce de pourpoint.

COTARNINE s. f. (ko-tar-ni-ne — de *narcotine*, par intervention des lettres). Chim. Alcaloïde produit par l'action des oxydants sur la narcotine.

— **Encycl.** La *cotarnine* est un alcali organique qui se produit en même temps que l'hydre d'opianyle ou ses dérivés, par l'action des agents d'oxydation sur la narcotine. On l'extrait des eaux mères provenant de la décomposition de la narcotine par un mélange de peroxyde de manganèse et d'acide sulfurique, ou bien encore du liquide qui résulte de l'action de l'acide nitrique dilué sur la narcotine. La *cotarnine* constitue des aiguilles incolores, groupées en étoiles. Peu soluble dans l'eau froide, plus soluble dans l'eau chaude, elle se dissout mieux dans l'alcool et les alcalis minéraux. Elle fond à 100° en perdant 2 équivalents d'eau de cristallisation. On représente sa composition par la formule



La chaleur la détruit. L'acide nitrique la ca-

lore en rouge vif. Elle précipite les sels de protoxyde de fer. On a étudié un certain nombre de ces sels, qui sont en général très-solubles : le chlorhydrate, $C_{26}H_{13}AzO_8 + 5Aq$, le chloroplatinate, $C_{26}H_{13}AzO_8.HCl.PtCl_2$, le chloromercure, $C_{26}H_{13}AzO_8.HCl_2.HgCl_2$, etc., sont les mieux connus. La *cotarine* ne donne pas de combinaison éthylée lorsqu'on la chauffe avec de l'iode d'éthyle.

COTE s. f. (ko-te — du lat. *quota*, sous-entendu *pars*, quelle partie). Part assignée à chaque contribuable dans les impôts : *La cote foncière. La cote personnelle. Payer sa cote. Ma cote mobilière a été augmentée cette année.*

— *Cote mal taillée*, Sorte de composition ou de transaction qui arrête un compte au sujet duquel il y a eu discussion : *Ne dites pas : Je veux bien chasser la concubine, mais je ne veux pas me réconcilier ; je veux bien me réconcilier, mais non pas quitter ce procès injuste ; ne pensez pas faire avec Dieu une cote mal taillée.* (F. Lejeune.) Cette locution vient de ce que, anciennement, les comptes se marquaient sur des morceaux de bois fendus en deux, comme cela se fait encore à présent chez les boulangers. Quand les deux tailles rapprochées ne coïncidaient pas exactement, on disait que la cote ou entaille était mal taillée.

— *Pratiq.* Marque alphabétique ou numérale, servant à classer les pièces d'un procès ou d'un dossier : *Ces pièces sont sous la cote A, sous la cote C.* || Chemise dans laquelle ces pièces sont renfermées : *Cherchez dans la cote n° 2.*

— *Bourse. Cote officielle* ou simplement *cote*, Nom donné à un tableau qui est dressé par les agents de change après la clôture de chaque bourse, et sur lequel sont consignées les variations subies par les diverses valeurs pendant cette même bourse : *En cas de contestations, le client ne peut alléguer que les indications fournies par la cote officielle.*

— *Métrol.* Mesure de longueur en usage en Moldavie et en Valachie, et qui équivaut, dans le premier de ces pays, à 0m,637, et dans le second à 0m,664. *La cote et le rupal servent à mesurer les étoffes.*

— *Géod.* Chiffre destiné à indiquer le niveau d'un point par rapport au plan de comparaison : *Ce point a douze mètres de cote.*

— *Comm.* *Cote-palis* ou *Cote-paly* s. m., Etoffe lisse et légère, dont la chaîne est de coton et la trame de soie grège, et qui est tissée par l'armure tafetas : *Le cote-paly a été créé en 1820 par un industriel français, et a joui, pendant quelques années, d'une vogue inouïe pour les vêtements de femmes.* (W. Maigne.)

Homonymes. Cotte, quote, et cote, cotes, cotent (du verbe *coter*) ; puis quotte, quottes, quotient (du verbe *quotter*).

— **Encycl.** Bourse. En matière d'agio, la *cote* est l'indication officielle du cours des fonds publics et des marchandises, dressée chaque jour ouvrable par les agents de change ou les courtiers de marchandises. Dans toutes les villes importantes, il se publie chaque jour deux *cotes*, celle des fonds publics et celle des marchandises. A Paris, la *cote officielle* des fonds publics est publiée tous les jours à quatre heures du soir par les soins du syndicat de la compagnie des agents de change et de ses adjoints, qui après la bourse se réunissent pour recueillir les cours et les inscrire. Cette *cote*, qui autrefois remplissait moins du huitième d'une très-petite feuille, occupe aujourd'hui quatre pages d'un assez grand format, en caractères très-serrés. Cependant beaucoup de valeurs n'y figurent qu'à tour de rôle, et, une fois sorties, n'y rentrent que lorsqu'elles ont été plusieurs jours de suite l'objet de négociations actives. La *cote* comprend : 1° les effets publics français, rentes, bons du Trésor, obligations trentenaires, etc. ; 2° toutes les autres valeurs françaises ou étrangères, telles que fonds d'Etat, actions et obligations de chemins de fer, actions de banque, d'institutions de crédit, de mines, d'assurances, de transport, etc., admises à la négociation publique par délibération de la chambre syndicale, le ministre des finances ayant été préalablement consulté. Les règles essentielles de cette admission sont contenues dans la lettre adressée le 12 novembre 1825 au syndicat des agents de change, par le ministre des finances Villèle. Aucune admission ne peut avoir lieu à moins qu'il ne s'agisse de valeurs donnant lieu à des opérations faites avec concurrence et publicité, et en assez grand nombre pour produire un cours véritable et tel que le public ne puisse être induit en erreur sur leur valeur réelle. 3° La *cote* comprend encore le cours des changes et des matières d'or et d'argent. Cette dernière partie de la *cote* est rédigée par les soins d'une commission composée de quatre agents de change désignés par la chambre syndicale, et d'un membre de la chambre, président. Cette commission se réunit tous les jours dans le grand cabinet de la Bourse, avant l'ouverture du parquet, et, après avoir conféré sur les opérations traitées récemment sur la place de Paris, elle dresse la *cote* du jour. L'admission à la *cote officielle* de toute valeur, autre que les fonds publics, dépend entièrement de la chambre syndicale, dont l'opinion se forme par un examen attentif des conditions de sécurité et de loyauté que présentent les titres dont la négociation est demandée. Néanmoins l'admission des em-

prunts étrangers est de droit, en vertu de l'ordonnance royale du 15 novembre 1823, qui a rapporté l'arrêt du conseil du 7 avril 1785, lequel avait défendu aux agents de change de coter les effets autres que les effets royaux et les cours des changes. Dans son préambule, l'ordonnance déclare que cette admission des emprunts étrangers à la *cote* n'implique de la part du gouvernement ni approbation desdits emprunts, ni obligation d'intervenir en faveur des citoyens qui y placeront leurs fonds. Les diverses valeurs sont admises à la *cote*, qu'elles soient ou non libérées. Ainsi telle valeur de 500 fr. est cotée, bien qu'elle ne soit libérée que du quart, voire même du cinquième. Il n'y a pas à cet égard de règle absolue. Généralement les statuts des sociétés anonymes ne permettent la négociation des titres qu'après versement des deux premiers cinquièmes, et la délivrance de titres au porteur qu'après le versement de la moitié. En vertu du décret du 16 août 1859, les actions des chemins de fer construits en dehors du territoire français ne sont admises à la *cote* qu'autant qu'elles sont libérées des deux cinquièmes. En règle générale, sauf les exceptions prévues et autorisées par le conseil d'Etat, l'admission n'a lieu que pour les titres libérés au moins pour deux cinquièmes. Les obligations des chemins de fer étrangers ne sont admises qu'autant que le capital actions est entièrement versé, et que l'émission de ces obligations a été autorisée par les ministres des finances et du commerce. En fait, les admissions à la *cote* des valeurs étrangères sont soumises à l'approbation préalable du ministre des finances. Les valeurs belges cotées à la Bourse de Bruxelles sont, en vertu du traité de commerce de 1861, admises de plein droit à la *cote officielle* des bourses de France, en échange de la réciprocité accordée par les bourses belges aux valeurs françaises. Les valeurs émises avec lots ou primes attribuant au prêteur ou porteur de titre un intérêt inférieur à 3 pour 100 soit du capital nominal, soit du capital réellement emprunté, si celui-ci est inférieur au capital nominal, ne sont pas admises au bénéfice de cette disposition.

Les valeurs sont cotées au comptant ou à terme. La chambre syndicale, considérée comme pouvant mieux que personne juger des besoins du marché et de l'importance des transactions, est seule compétente pour décider s'il y a lieu de coter les valeurs à terme ou au comptant.

Les valeurs admises au bénéfice de la *cote* à terme sont : les fonds publics français et les actions de la Banque de France ; les obligations du Trésor, du département de la Seine et de la ville de Paris ; les actions du Crédit foncier, du Crédit agricole, du Crédit industriel et commercial, du Sous-comptoir du commerce et de l'industrie, du Crédit mobilier, du Comptoir d'escompte, des chemins de fer français, des Messageries impériales, de la Compagnie parisienne du gaz, du canal maritime de Suez, de la Compagnie générale transatlantique ; les fonds publics italiens, le 3 pour 100 portugais, tous les fonds publics espagnols, les emprunts mexicains de 1864 et 1865, l'emprunt russe 5 pour 100 de 1862, les emprunts anglo-autrichiens de 1832 et 1859, les métalliques autrichiens 5 pour 100 ; les actions des compagnies étrangères de chemins de fer, autrichiens, lombards, russes, romains, méridionaux, Guillaume-Luxembourg, Alicante à Madrid et Saragosse, Séville-Xérès, Cadix, nord Espagne, Saragosse à Pampelune, Cordoue à Séville, portugais ; les actions du Crédit mobilier espagnol. Toutes les autres valeurs, obligations de chemins de fer français et étrangers, sociétés anonymes en commandite ou civiles et emprunts étrangers, ne sont cotées qu'au comptant.

La chambre syndicale peut n'admettre à la *cote* que les sociétés en commandite ou civiles, ayant pour objet l'exploitation de mines ou charbonnages ; mais il y a de nombreuses exceptions. On *cote* même un certain nombre d'obligations de commandite.

Pour les valeurs négociables à terme, la *cote officielle* indique : 1° les cours au comptant ; 2° les cours fin courant ; 3° les cours à prime ; 4° le prix du report ou le montant du déport, s'il y en a. Les variations des cours sur la rente française s'expriment par fractions de 2 centimes et demi et leurs multiples. Ces variations, pour toutes les autres valeurs, s'expriment par fractions de 1 fr. 25 et leurs multiples ; cependant la variation des cours de quelques emprunts étrangers s'exprime par fractions de 1/8 pour 100.

L'admission d'une valeur à la *cote officielle* n'est certes pas une garantie de la bonté de cette valeur. Toutefois, entre une valeur admise à la *cote* et une valeur qui n'y est pas admise, en dehors de toute autre considération, le choix du capitaliste doit se porter sur la valeur admise.

Les divers journaux quotidiens publient un tableau des variations de la Bourse ; mais les cours donnés par eux, bien que la plupart du temps exacts, n'ont rien d'officiel. Le tableau des journaux quotidiens, surtout depuis que ces journaux paraissent le soir, est la reproduction du tableau préparatoire qui sert à l'impression de la *cote officielle*, et non du tableau définitivement corrigé. Aussi, en cas de contestations, ne peut-on alléguer que les indications fournies par la *cote officielle*. Cette *cote*, à Paris, s'imprime dans le monument

même de la Bourse. Une fois que cette *cote* a été vérifiée par les agents et arrêtée par le syndicat ou ses deux adjoints, le commissaire de police attaché à la Bourse en porte les énonciations sur un registre spécial.

La *cote officielle* est divisée en plusieurs tableaux. Le premier et le plus important est celui des valeurs qui se négocient à la fois au comptant et à terme. Les cours de toutes les diverses opérations faites au comptant y sont indiqués isolément et dans l'ordre exact où ils se sont produits. Si un même cours a été fait deux ou trois fois au comptant, il est relaté autant de fois. Le second tableau comprend les diverses espèces d'obligations françaises, obligations municipales et obligations de chemins de fer, lesquelles ne se font qu'au comptant ; les cours des bons des diverses caisses municipales ; enfin les cours des actions de canaux. Le troisième tableau comprend les cours des actions des compagnies anonymes, des chemins étrangers, et les fonds étrangers qui ne se négocient qu'au comptant, ceux des obligations des chemins étrangers et des valeurs diverses. Deux petits tableaux supplémentaires sont consacrés au cours des matières d'or et d'argent et au cours du change de Paris sur les autres places. V. le mot *cours*.

— *Géod.* On nomme *cote* d'un point sa distance à un plan horizontal convenu ; on détermine la *cote* d'un point par rapport à un autre, ou la différence des *cotes* des deux points, soit par des *nivellements* successifs, soit par une seule opération trigonométrique.

Soient A et B les deux points, le second plus élevé que le premier : du point A, où l'on se trouve, on pourra tracer sur le terrain une base horizontale AA', que l'on mesurera à la chaîne ; nous représenterons cette distance par *a* ; on déterminera au moyen du *théodolite* les inclinaisons de AB et A'B par rapport à l'horizon : soient *α* et *α'* ces angles ; on mesurera au moyen du *graphomètre* les angles BAA' et BAA', que nous représenterons par *β* et *β'*.

Connaissant dans le triangle BAA' un côté AA' et les deux angles adjacents, on pourra résoudre le triangle, et par conséquent calculer BA et BA'.

Ces distances étant représentées par *l* et *l'*, si d'ailleurs A représente la différence de niveau cherchée, on aura

$$h = l \sin \alpha = l' \sin \alpha',$$

ce qui permettra une vérification.

Les distances *l* et *l'* seront fournies par les équations

$$l = \frac{a \sin (\beta + \beta')}{\sin \beta'} \quad \text{et} \quad l' = \frac{a \sin (\beta + \beta')}{\sin \beta}$$

Dans la topographie générale, on prend les *cotes* des points de la surface du globe par rapport à la surface des mers prolongée au-dessous des continents, mais de manière à conserver la forme qu'affecterait la surface de niveau de la masse terrestre supposée liquéfiée et soumise aux influences attractives de ses parties entre elles, et à la force centrifuge.

CÔTE s. f. (kô-te — lat. *costa*, même sens). Anat. Chacun des os longs et minces qui, en se recourbant depuis l'épine dorsale jusqu'au sternum, forment de part et d'autre la cavité de la poitrine : *Avoir une côte brisée. Enfoncer les côtes à quelqu'un. Recevoir un coup d'épée entre deux côtes. Chez les poissons, on trouve souvent des côtes et en grand nombre ; plusieurs espèces en manquent complètement.* (Ad. Focillon.) || *Vraies côtes*, ou *côtes sternales*, Celles qui s'articulent directement sur le sternum, et qui sont situées vers la partie supérieure de la poitrine. || *Fausse côtes*, *côtes flottantes*, Celles qui s'articulent sur d'autres côtes, et qui occupent la partie inférieure de la poitrine.

— Par anal. Saillie longue et étroite : *Une étoffe à côtes. Les côtes d'un melon.*

— Par ext. Penchant d'une montagne, d'une colline : *Une côte plantée de vignes. Un hammeau situé au bas de la côte. Monter la côte.* || Rivage de la mer ; terrain qui l'avoiisine ; partie de la mer qui en est rapprochée : *Une côte escarpée. Une côte sablonneuse. Les côtes d'Angleterre. Une côte dangereuse. S'éloigner de la côte. Habiter la côte. Mettre les côtes en état de défense. Les falaises qui bordent la côte. La plupart des peuples des côtes de l'Afrique sont sauvages et barbares.* (Montesq.) *Améric Vespuce fit la délimitation des côtes de la Guyane, de la Terre-Ferme et du Brésil.* (Chateaub.) *Pendant la première guerre punique, les Carthaginois menacèrent souvent les côtes de l'Italie, sans jamais tenter un débarquement sérieux.* (Napol. III.) *La civilisation phénicienne est le mélange des Sémites et des Chamites sur les côtes de la Méditerranée.* (Renan.)

— Famil. Extraction, famille, par allusion à l'origine de la première femme, qui fut formée d'une côte d'Adam : *Nous sommes tous sortis de la côte d'Adam.*

... Ce marquis indocile
Croît que Dieu, tout exprès, d'une côte nouvelle
A tiré pour lui seul une femme fidèle.

BOILEAU.

— Argot. *Côte de bauf*, Sabre-poignard des soldats d'infanterie.

— Loc. fam. *Avoir les côtes en long*, Etre

original, bizarre, ne pas ressembler à tout le monde. || Etre paresseux, n'avoir pas la force de se plier à un travail quelconque.

— *Rompre, tricoter, mesurer les côtes à quelqu'un*, Le battre à outrance. || *Serrer les côtes à quelqu'un*, Le presser, le serrer de près, le contraindre à agir : *S'il ne paye pas prochainement, je dirai à mon huissier de lui serrer les côtes.*

— *Envoyer quelqu'un à la côte*, Se débarrasser de quelqu'un : *Il m'ennuyait, je l'ai envoyé à la côte.*

— *Se tenir les côtes de rire*, Rire aux éclats avec force contorsions : *Pendant que je lui contais cette anecdote, il se tenait les côtes de rire.* || On dit aussi *SE TENIR LES CÔTES*.

— *On lui compterait les côtes*, Se dit d'une personne ou d'un animal très-maigre.

— Loc. prov. *Etre de la côte de saint Louis*, Etre d'une naissance illustre : *Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhommerie ? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis ?* (Mol.) || Cette locution a vieilli.

— Art mil. *Garde-côte*. V. ce mot à son ordre alphabétique.

— Géogr. *Côte de fer*, Rivage formé de rochers escarpés et perpendiculaires. || *Côte accore*, Côte élevée et taillée à pic. || *Côte saine*, Côte commode pour les navires.

— Hist. *Côtes de fer*, Nom donné à des soldats de Cromwell.

— Mar. Pièce jointe à la quille et montant jusqu'au plat-bord. || *Faire côte*, Echouer, se heurter contre le rivage ou sur des bas-fonds : *Le navire fit côte avant de pouvoir virer de bord* ; et Fig. Etre ruiné, tomber, échouer : *Sitôt qu'une révolution a fait côte, les habiles dépecent l'échouement.* (V. Hugo.) || *Etre à la côte*, Rester échoué sur le rivage, et Fig. Etre dans une position fâcheuse, être à sec d'argent : *Vous venez me voir, parce que vous êtes à la côte.* (F. Soulié.) || *Frère de la côte*, Compagnon de misère. || *Ranger, serrer, raser la côte*, La longer, en passer très-près. || *Faire côte*, La toucher, la heurter, y faire naufrage.

— Comm. *Côte de soie*, Capiton ou fleurlet. || *Côte rouge*, Fromage de Hollande à pâte dure et compacte. || *Côte blanche*, Autre fromage du même pays à pâte plus molle.

— Archit. Saillie qui divise la surface concave d'une voûte ou la surface convexe d'un dôme dans le sens de la hauteur. || Listel qui sépare les cannelures d'une colonne.

— Techn. Morceau de marbre ou de pierre long et épais, servant à incruster. || Partie excédante d'un battant de croisée, qui porte le volet. || Nervure formée par l'entrelacement des menus osiers autour des plus gros.

— Boucher. *Côte de boeuf*, Côte de cet animal avec la partie de chair qui y adhère. On dit *CÔTELETTE* pour les animaux plus petits. || *Côtes couvertes*, Celles qui se trouvent entre l'aloyau et le paleron. || *Plats de côtes couvertes*, Partie inférieure de l'entre-côte et des côtes, près de la poitrine. || *Côtes découvertes*, Celles qui sont situées sous le paleron. || *Plats de côtes découverts*, Partie placée sous l'épaule et le paleron. || *Côtes d'aloyau*, Celles qui ont un peu de filet, jusqu'aux côtes couvertes. || *Train de côtes*, Partie du boeuf qui contient les côtes, à partir de la troisième pièce de l'aloyau jusqu'à l'épaule. || *Côte de surlongue*, Partie qui se trouve sous le collier. || Absol. Viande qui repose sur les dernières côtes.

— Art vétér. Partie du cheval ou du boeuf, circonscrite par les épaules, les flancs, le dos et le ventre : *Côte plate. Côte arrondie. Les chevaux d'Espagne ont la côte ronde.* (Buff.)

— Mus. Pièce du corps d'un luth.

— Bot. Nervure médiane des feuilles. || Chacune des lignes saillantes du fruit des ombellifères. || Chacune des parties relevées des cannelures qui sont séparées par les stries ou parties creuses.

— Loc. adv. *A mi-côte*, Vers le milieu du penchant d'une montagne, d'une colline : *L'orage nous surprit à mi-côte. Ce village est situé à mi-côte. Jean-Jacques ne connaît bien sa Suisse qu'à mi-côte, par ses lacs, ses matsonnettes riantes et ses vergers.* (Ste-Beuve.)

— *Côte à côte*, L'un à côté de l'autre : *Marcher côte à côte. Deux villages situés presque côte à côte.*

Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde et tantôt se plonger.

LA FONTAINE.

Et le soir, devant Dieu, notre père et notre hôte,
Sous le ciel étoilé nous dormions côte à côte.

V. HUGO.

|| Fig. Ensemble, sans s'écarter l'un de l'autre, sans se séparer : *Leurs deux existences avaient marché côte à côte, s'effleurant tous les jours et ne se touchant jamais.* (G. Sand.)

— Loc. prépos. *Côte à côte de*, Tout à côté, tout auprès de :

Côte à côte d'un pauvre on l'avait inhumé.
(Patria.)

|| Fig. De pair, d'égal à égal : *Sa tendresse voudrait se mêler d'aller côte à côte de la mienne.* (Mme de Sév.)

— Syn. *Côte, bord, rivage*, etc. V. BORD.

— Encycl. Anat. Chez l'homme, les côtes représentent douze paires d'arcs osseux placés

sur les côtes du thorax, fixés à la colonne vertébrale en arrière, et se réunissant, en avant, au sternum, à l'exception des deux dernières. Les *côtes* sont osseuses dans les quatre cinquièmes postérieurs; elles se complètent en avant par un cartilage qui les relie au sternum et qui porte le nom de cartilage costal. Le nombre des *côtes* est assez constant; au lieu de vingt-quatre, on en a pourtant trouvé vingt-deux, et d'autres fois vingt-six. Elles forment deux groupes distincts: le premier comprend les *côtes vraies*, *côtes sternales* ou *vertébro-sternales*; l'autre comprend les *fausses côtes*, qui ne se réunissent pas au sternum.

Les *côtes* ont la forme d'un arc aplati, d'une longueur variable, formant avec la colonne vertébrale un angle obtus en haut et aigu en bas. La *côte* commence, en arrière, par une extrémité plus volumineuse que le reste de l'os, creusée de deux demi-facettes que sépare une crête saillante, et qui s'articulent avec des facettes correspondantes du corps des douze vertèbres dorsales; c'est la tête ou extrémité postérieure de la *côte*. A la tête succède une portion plus étroite, aplatie d'arrière en avant, s'appuyant sur l'apophyse transverse de la vertèbre qui est au-dessous; c'est le col de la *côte*. En dehors du col est une tubérosité, articulaire en bas et en avant; c'est la tubérosité de la *côte* qui répond au sommet de l'apophyse transverse vertébrale. De là, la *côte* s'incurve et s'arrondit, et, après un trajet variable suivant le rang qu'elle occupe, se porte brusquement d'arrière en avant en décrivant une courbe qui appartient à un diamètre beaucoup plus petit que dans le reste de l'os; à l'intervalle qui sépare ses deux courbures, se trouve l'angle de la *côte*. Enfin, la *côte* se termine par une section brusque et se continue par le cartilage costal; à ce point, elle est creusée d'une petite cavité ovalaire qui reçoit le cartilage.

De cette disposition il résulte que la *côte* est un os courbe et plat, présentant une face interne, pleurale ou pulmonaire concave, une face externe ou cutanée convexe, un bord supérieur, un bord inférieur, une tête supportée par un col et une extrémité antérieure. La courbure dont nous parlons n'est pas la seule qui affecte la *côte*, car, si cet os est placé sur un plan, il n'y repose pas par toute l'étendue de son bord inférieur; au niveau de l'angle postérieur de la *côte* commence une autre courbure, ou courbure de torsion, comme si, pendant que les os étaient encore flexibles, l'extrémité antérieure avait été portée de dehors en dedans et de haut en bas, et l'extrémité postérieure dans un sens opposé.

Les *côtes* se distinguent entre elles, suivant leur ordre, en première, deuxième, troisième, etc. Elles se distinguent encore d'un côté à l'autre en *côtes droites* et *côtes gauches*; mais les *côtes droites* et *gauches* correspondantes sont parfaitement semblables entre elles, tandis que les *côtes* de rang différent sont dissimilaires. La première *côte* est la plus courte; elle ne présente qu'une seule courbure et forme un arc de petit rayon. Sa face costale est inclinée en bas, sa face cutanée est tournée en haut; de sorte que cette *côte* forme comme une portion du couvercle incomplet de la cavité thoracique. Elle s'articule quelquefois avec la clavicule. La deuxième *côte* est de même forme que la précédente; mais l'arc qu'elle décrit appartient à un cercle plus étendu, sa longueur est au moins double. La troisième *côte* est plus étendue; elle accuse une courbure de torsion déjà prononcée, et, quant au reste, ses caractères anatomiques répondent à la description générale que nous avons donnée des *côtes*. Les quatrième, cinquième, sixième et septième *côtes* présentent encore la même configuration; les huitième, neuvième et dixième n'en diffèrent que par la présence d'un cartilage costal qui, au lieu de se prolonger jusqu'au sternum, se relève, se termine en pointe, et s'unit au cartilage immédiatement supérieur. La onzième *côte* représente une portion d'arc appartenant à un cercle de plus grand diamètre; sa tête n'est pourvue que d'une seule facette articulaire; elle est privée de col et de tubérosité; enfin son extrémité antérieure est libre et flottante, dénuée de cartilage. La douzième et dernière *côte* présente exactement les mêmes caractères, avec une longueur moitié moindre.

Les *côtes* se développent de très-bonne heure; leur ossification commence du quatrième au cinquième jour de la conception, par un premier point osseux qui donnera naissance au corps de la *côte*. Successivement apparaissent deux points épiphysaires, l'un pour la tête, l'autre pour la tubérosité; c'est de seize à vingt ans qu'a lieu cette apparition secondaire; à vingt-cinq ans environ, la soudure des points osseux s'est opérée.

Les *côtes*, dans leur ensemble, concourent à la formation de la cavité ou cage thoracique, fournissant ainsi une efficace protection aux organes contenus dans cette cavité: le cœur, les poumons, les gros vaisseaux et la trachée-artère. Elles fournissent encore des points d'attache nombreux à la presque totalité des muscles du tronc: 1^o aux muscles qui vont d'une *côte* à l'autre (intercostaux et sous-costaux); 2^o aux muscles qui vont des *côtes* au sternum (triangulaires du sternum); 3^o aux muscles qui vont des *côtes* à la colonne vertébrale (scallènes, sous-costaux, diaphragme, petits dentelés postérieurs, long dorsal); 4^o aux muscles qui vont des *côtes* à

l'épaule (grand dentelé, petit pectoral et sous-clavier); 5^o aux muscles qui vont des *côtes* à l'humérus (grand pectoral, grand dorsal); 6^o aux muscles qui vont des *côtes* au bassin (grand oblique, petit oblique, transverse, carré des lombes et sacro-lombaire).

En anatomie comparée, le mot *côte* prend une extension beaucoup plus grande que dans l'anatomie humaine, non-seulement par rapport au nombre, mais encore quant à la forme, aux fonctions et à la position qu'occupent les *côtes*. Ainsi, tandis que chez l'homme on n'en trouve que douze paires, on en rencontre de vingt à vingt-quatre chez plusieurs mammifères, et un nombre beaucoup plus grand encore parmi les reptiles ophidiens. Il en est de même des poissons. Les oiseaux en ont ordinairement de sept à douze paires, et tous les vertébrés en général qui ont un sternum ont aussi un plus ou moins grand nombre de *côtes*. Les grenouilles font exception à cette règle. La forme des *côtes* n'est pas moins variable que leur nombre; ces os sont constitués tantôt d'une seule pièce, tantôt de deux ou trois, le plus souvent séparés les uns des autres par des espaces nommés interosseux, et quelquefois réunis ensemble par engrenure de manière à former un véritable crâne thoracique: telle est la carapace de la tortue. Le nombre et la situation des *côtes* dépendent surtout de la forme et des dimensions de l'animal. Comme le but physiologique de ces arcs osseux est de protéger les organes contenus dans les cavités splanchniques, il est facile de voir que plus ces cavités seront étendues en longueur, plus il faudra d'organes protecteurs. Aussi voit-on, chez quelques espèces, des *côtes* le long du cou, du thorax, de l'abdomen et jusque sur la queue. On conçoit aisément par la même raison que la forme et la disposition de ces os varient selon la forme et les dimensions des viscères qu'ils doivent abriter. Les *côtes* s'articulent d'un côté avec la colonne vertébrale et de l'autre avec le sternum qui souvent se prolonge jusqu'au pubis; mais dans quelques espèces où le sternum fait défaut, comme chez les serpents, les *côtes* flottent librement au-devant de la cavité abdominale.

— Chir. *Fractures des côtes*. Les *côtes* sont superficiellement placées et entièrement exposées aux violences extérieures; aussi n'at-on pas lieu de s'étonner que les fractures s'y produisent fréquemment. Les *côtes* supérieures, plus efficacement protégées par la clavicule et les muscles nombreux qui les recouvrent, les *côtes* inférieures, courtes et flottantes, échappent plus facilement que les *côtes* moyennes à cet accident; mais les unes et les autres peuvent être fracturées directement par les coups portés sur le thorax, ou indirectement par des pressions exercées dans le sens de l'axe antéro-postérieur de la poitrine. La fracture est simple ou multiple; elle peut être complète ou incomplète: cette dernière est la fêlure des anciens chirurgiens. Dans les fractures des *côtes*, le déplacement n'est pas constant; il se produit lorsque la violence extérieure a été très-énergique ou lorsque la direction de la fracture favorise l'écartement des fragments. Les complications sont communes dans les cas graves; les fragments peuvent lacerer la plèvre, les esquilles s'implanter dans le tissu pulmonaire, hépatique, splénique, etc.; enfin l'artère intercostale, la plus voisine de la fracture, peut être lésée, accident qui amène un épanchement sanguin dans la cavité pleurale.

Les signes de la fracture des *côtes* sont assez faciles à saisir: une douleur vive au niveau du point lésé s'exagérant dans les mouvements du tronc, une dyspnée plus ou moins considérable, la mobilité des fragments et une crépitation quelquefois sensible à la main, et surtout à l'oreille, caractérisent la fracture des *côtes*.

Le traitement est des plus simples lorsqu'il n'y a pas déplacement des fragments; un simple bandage de corps, destiné à immobiliser la poitrine et à empêcher les fortes inspirations, suffit à maintenir la fracture jusqu'à la consolidation. Mais lorsque les fragments sont enfoncés, qu'ils pèsent sur le poumon, déchirent la plèvre ou provoquent une vive douleur, il y a nécessité de les relever, et cette indication n'est pas aisée à remplir. On y a réussi quelquefois par des crochets ou ténaculums enfoncés avec précaution derrière le fragment et relevés ensuite; bien des moyens ont été préconisés, mais aucun n'est à l'abri de graves reproches.

— Luxation des *côtes*. La luxation des *côtes* est à peu près impossible. Du côté de la colonne vertébrale, la tête de l'os est si efficacement protégée, qu'il est difficile d'admettre qu'il pût se produire une luxation de la *côte* sans lésion concomitante de la colonne vertébrale; du côté du sternum, la *côte* est si intimement unie à son cartilage, qu'une violence extérieure réussit plutôt à fracturer la *côte* qu'à la séparer de son cartilage. Il existe cependant quelques observations rares de luxations véritables; elles devaient être traitées comme des fractures et s'accuser par les mêmes symptômes. En tout cas, la réduction n'est possible qu'au moyen du crochet releveur.

— Enfoncement des *côtes*. Rien de plus commun que d'entendre dire par les gens du monde et par les charlatans ou les rebouteurs que tel individu ou tel autre a eu une ou plusieurs *côtes enfoncées*. Cet enfoncement des

côtes n'existe que d'une façon tout à fait imaginaire; il n'y a que les ignorants qui puissent y croire. Les *côtes*, en effet, réunies aux cartilages, présentent une si grande élasticité qu'elles peuvent jusqu'à un certain point céder à la force qui les comprime. Si cette force vient du dehors, comme cela arrive tous les jours, tant qu'elle agira sur les *côtes*, celles-ci seront refoulées en dedans, comprimées et enfoncées, si l'on veut, du côté des viscères; mais dès que l'agent extérieur cesse son action, les arcs osseux, en vertu de leur élasticité, reviennent à leur place naturelle et il ne reste plus de l'accident qu'une contusion plus ou moins grave. L'enfoncement des *côtes* ne peut donc qu'être instantané et ne constitue point une maladie qui nécessite l'usage d'emplâtres ou d'onguents, comme en donnent les charlatans. Bien que ce ne soit qu'une contusion, on ne doit pas la négliger, car il pourrait survenir des accidents fâcheux par suite d'une complication du côté des organes internes qui peuvent avoir été lésés.

— Tradit. *Côte d'Adam*. Tout le monde connaît le récit de nos livres saints sur la manière dont Dieu créa la femme; il endormit Adam, lui tira une *côte* et en forma Eve, qu'il lui présenta. Quelques commentateurs rabbiniques ajoutent que Dieu, en faisant descendre le sommeil sur le premier homme, aurait prononcé ces paroles prophétiques: «Dors bien, mon pauvre ami, c'est la dernière fois que tu reposes tranquillement.» Toutes les sectes sont venues tour à tour ajouter à cette légende, et ce que les musulmans ont dit à ce sujet mérite d'être rapporté. Dieu venait donc de créer la première femme, et les anges étaient en admiration devant ce chef-d'œuvre de la création; le diable, qui rôdait là sous la forme d'un grand singe, s'empara d'Eve et se mit à fuir dans les bois en l'emportant dans ses bras. «Courrez! courez!» cria le Père éternel aux anges, je veux absolument ravoïr ma femme. «Ceux-ci se mirent à la poursuite du singe, mais celui-ci volait avec une rapidité désespérante. A la fin, ils finirent par saisir sa queue, qui avait une longueur très-grande; mais le diable, qui dès ce temps-là était très-malin, ne voulant pas lâcher sa proie, abandonna son appendice caudal entre les mains de ceux qui le poursuivaient et reprit sa course avec une rapidité qui désespéra les anges. Ceux-ci revinrent vers Dieu tout confus, portant dans leurs mains ce singulier trophée et racontant la mauvaise issue de leur expédition. «Il ne faut pas nous désespérer pour cela, dit le Père éternel, et il m'est aussi facile de créer la femme avec la queue d'un singe qu'avec la *côte* d'Adam.» Ainsi fut fait; et c'est ce qui explique comment on trouve toujours de la malice et de la ruse du singe chez la femme la plus naïve et la plus innocente. Telle est la version des musulmans qui, on le sait, ne se piquèrent jamais de galanterie. On pourrait en rapprocher une qui a peu près la même portée et qui est due à l'esprit railleur du moyen âge. Un jour, saint Pierre se promenait avec Jésus-Christ sur le bord de la mer, et avait avec lui un sérieux entretien sur les intérêts de l'Eglise. Tout près d'eux le diable et une femme étaient en train de se disputer, et faisaient un tel bruit que les deux interlocuteurs ne pouvaient s'entendre. Saint Pierre, qui a toujours eu la main un peu vive, saisit son épée et trancha la tête à ces voisins incommodes. Comme Jésus le blâmait d'avoir été si loin, saint Pierre dit qu'il réparerait facilement le mal et il remit incontinent les deux têtes sur les tronc dont il les avait séparées, leur recommandant de ne pas faire tant de bruit. Mais voilà qu'en repassant il s'aperçut qu'il avait commis une erreur, qu'il avait remis la tête de la femme sur le corps du diable et celle du diable sur le corps de la femme. Ce n'est rien, lui dit Jésus qui vit son embarras, les choses peuvent très-bien rester ainsi.

— Art vétér. On donne le nom de *côte*, chez le cheval, à la région qui a pour base toutes les *côtes* qui ne sont pas cachées par l'épaule. Elle est bornée en avant par l'épaule, en arrière par le flanc, en haut par le dos, en bas par le ventre. Cette région doit offrir chez le cheval une convexité assez prononcée. La *côte plate* prouve généralement que le cheval a la respiration courte; car, dans ce cas, la cavité thoracique a peu d'étendue, à moins que son étroitesse ne soit compensée par une grande hauteur, comme cela se fait remarquer dans le cheval de course anglais. La *côte plate* et courte est toujours accompagnée d'un ventre volumineux. Lorsque la *côte* est *ronde*, la poitrine est large et le cheval peut supporter un exercice violent; cette disposition est toujours une beauté, lorsque cependant elle n'est pas portée à l'excès. «Le mouvement qu'exécutent les *côtes*, dit M. Lecoq, pendant l'acte de la respiration, démontre, en outre, que la *côte plate* ne peut se dilater autant que la *côte arrondie* pour l'agrandissement de la poitrine. En effet, la poitrine se dilate par un mouvement qui porte en dehors la convexité de la *côte* auparavant tournée en arrière, il en résulte qu'une *côte* arrondie doit, par ce déplacement, agrandir le diamètre de la poitrine beaucoup plus que ne le ferait une *côte* ayant moins de convexité.» Sur les points où pose la selle ou la sellette, la *côte* présente souvent des tumeurs dures, plus ou moins volumineuses, que l'on désigne sous le nom de *cors*. Insensibles par elles-mêmes, ces tumeurs transmettent aux tissus sensibles

la pression qu'elles éprouvent et font souffrir l'animal. On est toujours forcé d'enlever ces cors, et la plaie qui résulte de cette opération empêche de seller l'animal pendant quelque temps et oblige à modifier les panneaux de la selle. Lorsque ces tumeurs ont été négligées, elles peuvent amener des plaies graves et difficiles à guérir, surtout si elles se compliquent, comme cela se voit souvent, de la carie d'une ou de plusieurs *côtes*. On peut rencontrer sur les *côtes* des tumeurs plus dures que celles décrites ci-dessus, principalement sur les dernières *côtes*, et qui sont consécutives à des fractures. La fracture d'une *côte* occasionne presque toujours une adhérence du poumon; car, lors de l'accident, la portion de plèvre qui recouvre l'os s'enflamme. C'est pourquoi, lorsque plusieurs *côtes* ont été fracturées, on peut craindre qu'une affection de poitrine ne survienne et ne s'aggrave par cette cause. Lorsqu'on voit sur les *côtes* un espace dénudé de poils vers le passage des sangles, on peut être certain qu'un vésicatoire a été appliqué sur ce point pour combattre une maladie grave de poitrine. Quand un jeune cheval reste longtemps couché par suite d'une maladie quelconque, le côté sur lequel il repose s'affaisse, s'aplatit, et cette déformation est presque toujours un indice de faiblesse. Dans l'espèce bovine, la *côte* est généralement plate, mais bien évasee pour encadrer le ventre volumineux qui lui fait suite. On recherche, chez le taureau, une *côte* très-arrondie. Pendant l'engraissement, la dernière *côte* se recouvre d'une certaine quantité de graisse, et forme un des meilleurs points de maniement pour les engraisseurs et les bouchers.

— Géogr. phys. Nous distinguerons, à l'exemple de Malte-Brun, deux sortes de *côtes*:

— I. *CÔTES ESCARPÉES*. Les *côtes escarpées* sont ordinairement constituées par un sol de roche qui est coupé plus ou moins brusquement. Les *côtes escarpées* offrent elles-mêmes deux subdivisions, savoir: 1^o Les *falaises* ou *côtes par escarpement*, qui s'enfoncent brusquement dans la mer de façon à laisser les flots battre librement leur bas. Telles sont celles qui bordent la Manche en France et en Angleterre, la plupart de celles de la Méditerranée et de la mer Noire. L'Amérique n'offre presque pas d'autres *côtes* sur l'océan Pacifique, depuis le cap Horn jusqu'au détroit de Behring. C'est la plus longue falaise qu'il y ait sur le globe. Dans le voisinage des *côtes* par escarpement, la mer offre une grande profondeur et donne partout des sondages réguliers (v. SONDAGE). Ces sortes de *côtes* sont les moins trompeuses pour les marins; elles ne recèlent ordinairement ni écueils ni bas-fonds; elles forment la plupart du temps de grands golfes et des caps; elles se prolongent quelquefois uniformément sur une longue étendue; elles présentent de meilleurs ports que les autres, et c'est pour cette raison qu'elles sont considérées comme les plus favorables à la navigation. 2^o Les *côtes escarpées et dentelées* sont des *côtes* escarpées précédées de lignes de rochers qui tantôt montrent leurs têtes au-dessus de l'eau, tantôt restent cachées au-dessous, mais forment toujours de dangereux écueils. Quelquefois ces rochers forment de véritables labyrinthes d'îles autour des *côtes*; tels sont le *Jardin-du-Roi* et celui de la *Heine*, près de Cuba; l'archipel de Mergui, dans les Indes; les *côtes* de la Nouvelle-Galles du Sud; le Skiergard de Norvège et de Suède. On rencontre de ces *côtes* à écueils principalement en Islande, au nord de l'Ecosse, dans la presqu'île scandinave; en Sibérie, au Kamtschatka; en Amérique, au nord du fleuve Saint-Laurent et de la haute Californie. Les *côtes* du Calvados appartiennent aussi à cet ordre.

Il ne faudrait pas croire que la navigation soit impraticable aux abords de ces *côtes*. La mer forme, au contraire, entre les écueils des passes plus ou moins profondes qui conduisent à des ports assez vastes que sûrs. Il suffit de connaître ces étroits canaux pour naviguer sans danger au milieu des écueils, lorsqu'il n'y règne aucun courant impétueux.

Les *côtes à écueils de corail* sont des *côtes* escarpées et quelquefois plates; les écueils se composent de nombreux bancs de madrépores (v. MADRÉPORE et CORAIL) s'élevant jusqu'à fleur d'eau et formant le plus souvent des écueils en saillie et des îles plates. Des passes praticables conduisent à travers cette ceinture de récifs vers des ports situés sur la véritable *côte*. Ces écueils, qui offrent les plus grands périls à la navigation, ne se rencontrent guère que dans les zones tropicales, attendu que les animaux dont ils sont le produit ne peuvent vivre que sous les plus chaudes latitudes.

— II. *CÔTES BASSES*. Les *côtes basses* sont formées par des terrains argileux et mous qui s'abaissent en pentes douces jusqu'à la mer et continuent à décrire le même mouvement de déclivité au-dessous de son niveau. On peut, suivant Malte-Brun, les distinguer en deux classes: 1^o Les *côtes par collines*; telles sont, par exemple, celles que présentent les îles du Danemark, la Suède méridionale et la Péninsule. On n'y trouve que de petites falaises calcaires. Ces sortes de *côtes* semblent appartenir aux lacs et aux petites méditerranées, quoique souvent aussi leurs bassins soient entourés d'escarpements aussi élevés que ceux de l'océan. 2^o Les *côtes par dunes et atterrissements*: celles-ci se présentent sous

l'aspect de plaines sablonneuses ou marécageuses qui vont se perdre en pentes douces dans la mer; mais elles sont de différentes natures. Tantôt ce sont, comme sur les rivages de la Gascogne ou du Jutland, d'anciennes *côtes* par collines autour desquelles les flots ont amoncelé des amas de sable, fixes ou changeants; tantôt ce sont à la fois des dunes annoncées par la mer ou des atterrissements apportés par les fleuves, comme en Hollande, en Egypte, à l'embouchure du Mississipi. Souvent encore la mer forme des atterrissements limoneux, comme les terres noyées des *côtes* de la Guyane française. Les *côtes* basses sont quelquefois exposées sans aucun rempart naturel à toute la fureur des flots; on peut alors dire, avec Tacite, qu'il est difficile de reconnaître si c'est une partie de la terre ou de la mer; il en est d'autres, comme le Nord-Jutland, par exemple, qui sont garanties contre les flots par un enchaînement de dunes fixes et mêlées de rochers. On sait que les Hollandais, en imitant par un art patient ces remparts naturels, ont conquis sur l'océan le sol de leur patrie.

Quelquefois les dunes, composées d'un sable fin et mobile, pénètrent dans l'intérieur des terres sous l'influence des vents et finissent par couvrir de sables des contrées fertiles.

En général, les *côtes* plates sont défavorables à la navigation et quelquefois même impraticables, sur de vastes étendues, pour les plus faibles bâtiments. Les ports naturels y étant rares, les hommes ont dû y créer à grands frais des ports dont l'entretien est toujours pénible. D'ailleurs les ports naturels que l'on rencontre le long des *côtes* plates ne se trouvent guère qu'à l'embouchure des fleuves ou bien dans les solutions de continuité des dunes, et ils sont peu sûrs.

Dans les mers du nord de notre globe, les *côtes* plates offrent un sol rocheux, avec une pente médiocre, et où des marais se forment à la longue avec des lichens et de la tourbe. Ces effrayantes plaines de lichens, auxquelles on a donné le nom de *tundras*, forment en été d'impraticables marais, et, en hiver seulement, le froid permet en les solidifiant d'y accéder.

Les marins disent qu'une *côte* est *accore* ou *à pic*, lorsqu'elle arrive brusquement vers la mer en formant un plan vertical ou presque perpendiculaire; elle est *basse*, quand elle s'élève peu et qu'elle se prolonge presque horizontalement sous l'eau. Ils disent qu'elle est *saine*, lorsqu'on peut l'approcher sans être exposé à toucher; elle est *dangereuse* ou *mal-saine*, lorsque ses abords sont parsemés d'écueils ou qu'il y existe de forts courants. Les *côtes de fer* sont des *côtes* élevées formant un roc escarpé comme un mur et auprès duquel ne se trouve aucun mouillage.

— Navig. Les premiers peuples ne conquirent d'autre navigation que le cabotage, consistant à suivre les *côtes* d'un cap à l'autre; c'est la plus dangereuse de toutes les navigations, parce que généralement les *côtes* sont hérissées d'écueils que les pilotes expérimentés peuvent seuls connaître, et c'est sans doute en raison de ces dangers que la marine fut, dans les débuts de son histoire, si lente à faire des progrès.

Les *côtes* sont encore la terreur des navigateurs, qui se demandent avec angoisse s'ils vont y rencontrer le port ou le naufrage.

Comme il est impossible au capitaine le plus instruit et le plus expérimenté de connaître toutes les *côtes* auprès desquelles il peut avoir à naviguer, il se trouve, sur chacune d'elles, des pilotes, des sortes de conducteurs, on pourrait presque dire des cornacs, à qui une longue expérience a appris à connaître les moindres passes de la *côte* qu'ils fréquentent. Il leur est nécessaire aussi d'avoir une connaissance profonde des vents, des marées, des courants qui peuvent jeter les navires sur la *côte* et les y briser.

Les nations civilisées établissent le long de leurs *côtes* des phares dans le but d'annoncer leur voisinage aux navires qui s'en approchent la nuit (v. PHARE). On peut dire que nulle nation n'a multiplié les phares sur ses *côtes* autant que l'Angleterre. Les moindres écueils de ses *côtes* sont, dans l'obscurité de la nuit, annoncés par des lumières placées sur de petits navires, et cette grande nation maritime entretient à grands frais sur ces frêles embarcations des marins éprouvés chargés d'entretenir le feu sauveur. Cet exemple généreux n'a point été imité en France, où le personnel maritime de l'Etat est pourtant bien nombreux. Aussi, quelle différence entre le chiffre des naufrages qui ont lieu sur nos *côtes* et le nombre de ceux qui ont lieu sur les *côtes* d'Angleterre! V. NAUFRAGE.

Le mot *côte* revient fréquemment sur les lèvres du marin. Il dit : « La *côte* est au vent » ou « sous le vent » d'un navire, et réciproquement, selon les positions de ce vaisseau et de cette *côte* par rapport à la direction du vent qui souffle; on dit de même : « La *côte* du vent » ou « de sous le vent » d'une île située dans les parages des vents constants; « la *côte* court à telle aire de vent », pour dire que son gisement général, en cette partie, suit la direction de cette aire de vent; « ranger, raser la *côte* », c'est passer très-près de la *côte*; « être jeté à la *côte*, faire *côte* », c'est faire naufrage sur une *côte*; « être chargé en *côte* », c'est être poussé par les vents ou les courants vers une *côte*; « être sous la *côte* », c'est na-

vigner près de terre; « être à la *côte* » ou « sur la *côte* », c'est être jeté sur le rivage.

— Jurispr. et droit marit. Les lois distinguent les *côtes* en deux parties, savoir : les *côtes* proprement dites, se composant des dernières limites de la terre battues par les vagues, mais non envahies par elles, et les parties de ces terres que la mer couvre et découvre alternativement dans son flux et son reflux; celles-ci prennent plus particulièrement le nom de *riages*. Les *côtes* proprement dites, appartenant absolument à la terre ferme, ont des propriétaires et sont considérées comme champs, terres cultivables, etc. Cette propriété était reconnue des anciens, et voici le texte de quelques dispositions du droit romain : *Littora in qua populus romanus imperium habet, populi romani esse arbitror. — Littus publicum est eatenus, quā maxime fluctus exæstuat. — Est autem litus maris, quatenus hibernus fluctus maximus excurrit.*

Jusqu'à la Révolution française, on s'occupa fort peu, en France, de législation maritime. Cependant l'ordonnance de 1681 reconnaît que l'on doit appeler « bord et rivage de la mer tout ce qu'elle couvre et découvre pendant les nouvelles et pleines lunes, et jusqu'où le grand flot de mars se peut étendre sur les grèves. » Il est bien entendu que les parties envahies par les flots au moment des tempêtes ne peuvent être confondues avec celles que les mers couvrent pendant les grandes marées.

Les rochers que les mers couvrent et découvrent alternativement de leurs eaux font partie intégrante des rivages.

A qui appartiennent les rivages de la mer? Au point de vue politique, elles font évidemment partie des biens de la nation, de même que les champs, les bois et tout ce qui constitue le territoire. Mais, au point de vue de la propriété particulière, quelles sont les lois qui doivent régir cette partie des *côtes*? Les rivages appartiennent à tous, dit M. Troplong, comme la mer dont ils font partie; tous ont le droit de les parcourir pour se promener, se baigner, ramasser des coquillages, débarquer et s'embarquer, faire sécher leurs filets, mettre des barques sur la grève. »

Une autre question, qui a été souvent posée, est celle de savoir où finissent les rivages des fleuves à leur embouchure et où commencent les *côtes* de la mer. Un décret, approuvé par l'empereur Napoléon I^{er} le 3 janvier 1809, décide que le rivage, à l'embouchure des fleuves, s'étend jusqu'au point où arrive le grand flot de mars. Mais au point de vue géologique, on peut dire que la limite de la mer s'arrête là où les falaises sont interrompues par les rives du fleuve.

En pleine mer, toutes les nations ont des droits égaux sur cet élément; mais chaque Etat a un droit particulier sur la partie de la mer qui baigne ses *côtes*. La mer est comme un rempart pour les *côtes* qu'elle borde; de là, au profit des nations, un droit de police et de juridiction sur la partie de la mer qui borde les *côtes*. Quelle est l'étendue de cette partie? Les auteurs ne sont pas d'accord à ce sujet. Les uns veulent qu'elle soit fixée à deux journées de chemin en partant du rivage; les autres adoptent une distance uniforme de 100 milles ou même de 60 milles; un troisième système assigne pour limite à la mer territoriale l'endroit où la sonde cesse de trouver fond.

On paraît d'accord aujourd'hui pour admettre que tout l'espace parcouru par les projectiles lancés du rivage à l'aide du canon appartient à la nation. Mais un grand nombre de lois et de traités internationaux en ont jugé autrement. Une loi de douane du 4 germinal an II fixe cette distance à 2 myriamètres ou 5 lieues. Plusieurs traités stipulent un rayon de 3 lieues.

Les *lais* et *relais* de la mer sont des atterrissements qui résultent du mouvement des sables entraînés par les flots et des débris végétaux déposés sur les rivages et qu'abandonne le retrait successif des eaux. Les riverains n'ont aucun droit sur les *lais* et *relais*, qui faisaient autrefois partie du domaine, et dont le roi s'était réservé l'aliénation; depuis la Révolution, ils peuvent être aliénés par voie de concurrence et aux enchères publiques. Il n'en est pas de même des atterrissements formés sur les bords des fleuves, puisque la propriété de ces derniers profite aux riverains.

— Statistique et économ. polit. Il n'est peut-être aucune cause qui ait influé autant que l'étendue des *côtes* sur les dispositions maritimes des nations; la sûreté des ports et des rades est la seule raison qui ait pu avoir sa part d'influence. C'est pour cela que nous voyons les peuples grecs, les peuples italiens, les populations anglaises, danoises, espagnoles, devenir tour à tour plus puissants sur la mer que sur la terre, tandis que les Russes et les Allemands, malgré tous leurs efforts, ne peuvent, dans tout le cours de leur histoire, être que des peuples puissants sur la terre, mais jamais maîtres de la mer.

L'empire de la mer a de tout temps appartenu aux meilleurs marins, et les marins ne peuvent se former que sur les *côtes*; en vain chercherait-on à alléguer que l'invention de la vapeur a renversé toutes les théories d'autrefois en permettant à un mécanicien de mettre un navire en mouvement. Les mâts,

les voiles, et les marins chargés de cette partie de la manœuvre, ainsi que de presque toutes les autres, sont encore et seront longtemps sans doute, peut-être toujours, indispensables. Il est donc bien évident que le pays qui contient le plus de *côtes saines* est celui que la nature a destiné à posséder la meilleure marine, parce qu'il possédera toujours les meilleurs marins, formés dès leur plus tendre enfance aux habitudes et aux dangers de la mer. L'Angleterre et la France étant, en Europe, les deux rivaux maritimes, un coup d'œil sur les *côtes* de ces deux pays nous semble nécessaire.

Les *côtes* qui forment les frontières de la France au midi, à l'ouest et au nord, sont :

1^o Les *côtes de la Méditerranée*, qui comprennent les *côtes* du golfe du Lion, peu abordables à cause du peu de profondeur de la mer; les golfes de Saint-Tropez, de la Napoule, de Jouan, qui possèdent les meilleures *côtes*.

2^o Les *côtes de l'océan Atlantique*, comprenant le golfe de Gascogne, dans lequel les *côtes* sont rocheuses et élevées au midi, bordées de dunes et d'étangs vers le nord; la mer y est mauvaise, et l'on n'y rencontre que peu de ports. Entre la Gironde et la Loire, le rivage est plat et sablonneux. Mais à partir de l'embouchure de la Loire, la *côte* change de nature; elle s'élève, devient rocheuse, découpée; la mer y est profonde et offre de nombreux abris aux vaisseaux, bien qu'elle soit remplie d'écueils.

3^o *Côtes de la Manche*, *côtes* rocheuses et découpées en Bretagne. La mer y est dangereuse et offre peu d'abris. Les *côtes* de la baie de Cancale sont basses et marécageuses; celle du Cotentin est droite. Après la pointe de Barfleur, on entre dans la baie du Calvados, dont les *côtes* rocheuses et sans ports sont très-dangereuses. Entre la pointe de la Hève et la Somme, la *côte* est à pic; mais les falaises qui la forment s'abaissent çà et là pour former quelques ports. Jusqu'à la frontière, la *côte* est basse et sablonneuse, bordée de dunes; elle n'offre que peu d'abris. Les *côtes* de France ont un développement de plus de 2,754 kilom., dont 72 kilom. sur la mer du Nord, 979 sur la Manche, 1,025 sur l'océan Atlantique et 678 sur la Méditerranée. En général, ces *côtes* offrent peu d'abris et sont de beaucoup inférieures à celles de l'Angleterre. Cette puissance a près de 2,009 milles de *côtes*, toutes les sinuosités comprises. A l'est, ces *côtes* sont d'une élévation médiocre, qui ne varie pas beaucoup jusqu'à l'entrée de la Manche; elles sont quelquefois bordées d'écueils et offrent quelques bons ports. La *côte* se compose soit d'une falaise crayeuse, soit d'une plage sablonneuse ou d'un terrain marécageux. Sur la *côte* méridionale règnent des falaises calcaires dont le sommet est nu; puis la *côte* devient rocailleuse et dentelée par des baies et des ports. Les *côtes* de la Manche sont escarpées et bien plus sûres que

celles de France qui leur font face. Le commencement de la *côte* ouest est passablement dentelé; elle est rocailleuse; les ports sont peu sûrs. Le canal de Bristol a des *côtes* d'abord âpres et très-hautes, puis très-basses.

Il n'y a aucune comparaison à établir entre les *côtes* de la France et celles de l'Angleterre. Celles de ce dernier pays sont faites pour un peuple destiné à être marin; les récifs y sont généralement rares; les vagues ne viennent pas s'y jeter avec violence; il semble que toute la rage de la mer se tourne vers les *côtes* de France, contre lesquelles des vents furieux et des courants impitoyables viennent à chaque instant briser d'innombrables navires. La nature a semblé dire à notre patrie : A toi le climat enchanteur, les sites magnifiques, les vignobles dorés par le soleil; à toi les armées innombrables et les victoires continentales; mais à elle, à ta rivale, l'empire de la mer.

Parmi les autres puissances européennes qui présentent de longues *côtes*, nous citerons l'Espagne, qui était reine des mers avant l'Angleterre; le Danemark, qui est et sera toujours une nation maritime, incapable de vivre ailleurs que sur les ondes; la Suède et la Norvège, qui ne formeront jamais probablement une grande puissance maritime à cause de leur latitude; la Grèce, qui est le pays le plus favorisé de l'univers sous le rapport de la longueur de ses *côtes* comparée à sa superficie; l'Italie, qui est plus favorisée que la France, et qui ne doit sa faiblesse maritime qu'à son long esclavage; le Portugal, qui a eu son heure et n'a pas encore joué tout son rôle; la Russie, qui ne peut prétendre à devenir une grande puissance maritime tant qu'elle ne possédera pas Constantinople; la Hollande, que des circonstances favorables ont pendant quelque temps élevée à l'état de puissance de premier ordre, mais qui ne peut rêver un pareil avenir. Quant aux populations allemandes, elles ne seront jamais maritimes; si l'Autriche a encore conservé une certaine puissance sur mer, elle ne tardera pas très-probablement à la perdre, maintenant qu'elle n'aura plus, pour alimenter sa marine, les rivages de l'Italie.

D'après la configuration des *côtes*, telle puissance qui n'a pas de marine ou qui n'en possède que fort peu, comme l'Italie, l'Espagne et la Grèce, par exemple, pourra, alors que les causes de sa faiblesse auront disparu, devenir une puissance de premier ordre.

M. Alexandre de Humboldt a signalé à l'attention des observateurs la circonstance suivante, qui est des plus remarquables. Il y a, dit-il, une constante corrélation entre l'étendue des *côtes* d'un pays par rapport à sa superficie, et la tendance de ce pays aux progrès de la civilisation. A l'appui de cette proposition, nous citerons les chiffres suivants, donnant les rapports entre les continents, sans tenir compte de leurs îles :

| CONTINENTS. | SUPERFICIE. | LITTORAL. | RAPPORT. |
|----------------------------------|-------------|-----------|----------|
| | Myriam. | Myriam. | |
| Europe. | 88,000 | 3,182 | 28 : 1 |
| Asie. | 445,000 | 5,698 | 78 : 1 |
| Afrique. | 293,000 | 2,590 | 113 : 1 |
| Amérique septentrionale. | 188,000 | 4,514 | 42 : 1 |
| Amérique méridionale. | 176,000 | 2,516 | 70 : 1 |
| Nouvelle-Hollande. | 75,900 | 1,406 | 54 : 1 |

M. de Humboldt, qui combine ces différentes données, arrive aux résultats suivants :

Continent européen, { 533,500 myr. carrés.
asiatique, 60 : 1 { 8,880 — de *côtes*.
Ancien monde, 72 : 1 { 827,200 myr. carrés.
Continent américain, { 364,650 myr. carrés.
52 : 1. { 7,030 — de *côtes*.

On voit, d'après ces tableaux, que l'Europe est la partie la plus favorisée; les Amériques viennent ensuite; puis l'Asie, et enfin la massive Afrique.

Il ne faut pas cependant être exclusif au point de ne voir, dans les propensions des peuples à la civilisation, que le résultat bien-faisant des rivages de la mer. A ce compte, une petite île, située sous les tropiques, devrait posséder des habitants bien plus civilisés que ceux de la France. Le développement des *côtes* peut avoir la plus grande influence sur l'intelligence des habitants, mais il ne saurait être le seul à agir sur leurs facultés intellectuelles; il faut aussi tenir compte de l'histoire politique des peuples, de leur origine, et surtout de la latitude sous laquelle ils habitent.

— Art milit. En temps de guerre entre puissances maritimes, les *côtes* deviennent des lignes stratégiques susceptibles d'être attaquées ou défendues. On distingue donc :

1^o L'attaque des *côtes*; 2^o la défense des *côtes*.

— I. ATTAQUE DES CÔTES. Cette partie de l'art militaire est longtemps traitée à notre motif DESCENTE; il est donc inutile d'en parler ici.

— II. DÉFENSE DES CÔTES MARITIMES. Lorsque deux nations maritimes sont en guerre, les *côtes* qui leur servent de frontières sont me-

nacées, parce que les navires ennemis peuvent, à chaque instant, les ravager ou opérer des descentes. Comme il est impossible de hérissier de canons les rivages dans toute leur étendue, de nombreuses escadres doivent les surveiller et se tenir prêtes à s'opposer à toute insulte.

Depuis 1815, époque où nos revers maritimes nous avaient enfin ouvert les yeux sur la nécessité de défendre nos *côtes*, les esprits se sont mis à rechercher quel est le meilleur système de fortification maritime. On a cité au premier rang les batteries à vapeur armées de projectiles creux, de bombes destinées à éclater dans la charpente des navires; les canonnières lançant des boulets rouges, les torpilles, etc.; mais, comme l'expérience n'a pas encore démontré l'utilité pratique de ce système, on s'en tient toujours à l'ancienne méthode des forts détachés sur la *côte*. Pendant la guerre, des navires *garde-côtes* de différentes grandeurs sont appliqués à la défense du littoral; les uns, d'une certaine force, frégates ou vaisseaux, se tiennent au large; les autres, plus petits, vont de crique en crique pour surveiller les embarcations légères qui voudraient débarquer des espions, et pour repousser les corsaires. En temps de paix, la douane et ses petits bâtiments veillent, par mer, sur les *côtes*.

Il existe trois cas de défense des *côtes* : 1^o Le cas où la puissance qui se défend est sans marine contre un Etat qui a l'empire de la mer; tel était le cas de la Russie en 1854. La défense dépend presque exclusivement des forces de terre; du haut de ses *côtes*, qui lui servent de remparts, l'armée fait nuit et jour sentinelle à l'aide de postes et de signaux. Si le pays a des ports, on les fortifie; on coule à l'entrée le peu de navires que l'on possède, et qui risqueraient de tomber entre les mains de l'ennemi; on établit des forts détachés,

qui puissent se surveiller les uns les autres et se porter secours.

20 Le cas où l'on a une marine, mais inférieure à celle de l'ennemi. Renfermer les flottes dans les ports, armer des corsaires, ne jamais livrer de combat naval général, posséder de nombreux bâtiments *garde-côtes* et des batteries flottantes; tel fut le système que la République française ne sut pas exécuter, faute qui nous valut nos échecs, ainsi que ceux du premier Empire.

30 Le cas où l'on est maître de la mer. La guerre devenant offensive, on n'a plus à craindre sur la *côte* que quelques coups de main de corsaires. On ne doit donc point négliger d'armer de nombreux vaisseaux côtiers et d'entretenir des forts détachés. L'oubli de ces règles permit à nos corsaires d'aller jusque sur les rivages de l'Angleterre piller ses ports et surprendre ses navires marchands.

Avant 1759, la marine était, en France, chargée de tout ce qui est relatif à la défense des *côtes*. A cette époque, une ordonnance royale réunit ce service au département de la guerre. Cette décision a été prise à la suite de la guerre de 1756, où la marine française se trouva presque toujours trop faible pour défendre le littoral. On éleva alors de toutes parts des forts détachés, qui servirent pendant la guerre de 1778 et que la première Révolution et l'Empire retrouvèrent. Napoléon avait élevé à un nombre prodigieux les batteries de *côte*, car ces forts ne sont la plupart du temps que des batteries. L'empereur en avait ceint toutes les *côtes* comme d'un cercle de fer. En 1823, lors de la guerre d'Espagne, on songea un instant à armer ces batteries de *côtes*, qui consistent la plupart en un simple épaulement et en quelques bâtiments isolés servant de corps de garde et de magasins à poudre.

L'artillerie des *côtes* se compose de batteries d'un calibre ancien. On trouve là toutes les vieilles pièces dont la marine et l'armée de terre ne se servent plus et qui n'ont aucune uniformité; cet état de choses rend parfois presque nul l'armement des *côtes* maritimes. L'artillerie des *côtes*, pour la défense de certaines rades, comprend des pièces de 48 qui sont presque uniquement consacrées à ce genre de défense; on y ajoute quelques pièces légères qui peuvent être rapidement portées sur un point menacé. Il y a une vingtaine d'années, on comptait près de quarante espèces de canons à feu et plus de quatre-vingts sortes de projectiles parmi le matériel garnissant les bords de la mer.

Les batteries qui protègent les *côtes* maritimes sont à égale distance ou quelquefois à barbettes; elles dominent de 15 à 18 m. les points battus, afin de fournir des ricochets et d'en être elles-mêmes préservées. Nous ne donnerons aucun détail sur les troupes qui sont chargées de défendre les *côtes*, renvoyant le lecteur aux mots ARTILLERIE DE MARINE, GARDES-CÔTES, INFANTERIE DE MER, etc.

L'abandon des batteries de *côtes* pendant la paix, leur réparation dès qu'une guerre paraît imminente, leur réabandon et leur rétablissement ont, jusqu'au second Empire, constitué le système suivi par tous les gouvernements. Depuis une vingtaine d'années, les petits forts sont entretenus, et les pièces d'artillerie ont été renouvelées en grande partie.

L'Angleterre a, dans ses rades profondes et largement ouvertes, des espèces de pontons fortement armés, moulés de telle manière qu'ils puissent aider aux feux des batteries de terre; cette précaution est excellente. La France a eu quelquefois ces flotteurs, mais trop rares pour que les résultats produits aient pu être pris en considération.

L'Angleterre a fait d'immenses dépenses pour défendre ses *côtes*. De tout temps, et particulièrement à l'époque où une nombreuse armée française, occupant les hauteurs de Boulogne, menaçait leur île d'une descente, le gouvernement a fortifié avec le plus grand soin tous les points accessibles de la *côte*; mais jamais on n'a été plus craintif de l'autre côté du détroit qu'on ne l'est aujourd'hui. Des travaux tellement considérables ont été construits sur toutes les *côtes* de la défiant Albion, qu'on peut la représenter comme blindée en bronze. Cet excès de précautions ne nous semble pas absolument inutile, bien que l'Angleterre soit maîtresse de la mer; une tempête peut détruire ses flottes; une seule victoire peut amener l'ennemi sous les murs de Douvres, et alors, grâce à l'insuffisance des troupes de terre, le débarquement pourrait facilement s'effectuer si de nombreuses fortifications ne mettaient à l'abri de toute tentative de ce genre.

CÔTES DE FER, nom sous lequel on désigne les soldats de quinze escadrons composés de jeunes hommes braves et déterminés, que Cromwell avait tirés principalement des comtés de l'Est. Voyant que sa cavalerie de fraîche date, formée « pour la plus grande partie d'anciens laquais ou de garçons de cabaret », ne tenait guère tête aux gentilshommes du roi, pleins de résolution et d'honneur, Cromwell résolut de se choisir une armée d'hommes animés d'un esprit qui pût les conduire aussi loin que l'honneur conduisait les autres. Aussitôt il se mit à recruter dans les comtés de l'Est, qu'il connaissait à fond, des

hommes d'une trempe solide, fermiers pour la plupart, jeunes et robustes, ardents sectaires, qui feraient la guerre avec passion et seraient pleins pour leur chef d'un aveugle dévouement. Il en forma d'abord, dit M. Amédée Renée, quinze escadrons, qu'il assujettit à la plus grande discipline, entrant avec eux dans les moindres détails du service militaire, leur apprenant à panser, à ménager leurs chevaux, à choisir, à polir, à réparer eux-mêmes leurs armes; entretenant leur vigueur par des marches et des exercices continus et par toutes sortes d'alertes et de surprises. « Il n'y en a pas un parmi eux, dit un écrivain du temps, qui boive, qui jure, paillardise ou pille. » Ces dévôts à moustaches et à ceinture de buffle firent le succès de l'armée parlementaire.

CÔTE, l'une des trois régions principales de la Bolivie, s'étendant de l'océan Pacifique au pied des Andes. Cette contrée, sablonneuse et stérile, commence seulement à être explorée pour ses gisements de gypse et ses mines de lignite, de salpêtre, de cuivre, d'argent et d'or.

CÔTE (la), nom donné à la partie du rivage septentrional du lac de Genève, depuis l'embouchure de l'Aubonne jusqu'à celle de la Promenthouse, dans le canton de Vaud. Cette côte a 29 kilom. de long et produit les meilleurs vins de la Suisse; elle est couverte de villas, de hameaux et de villages. La petite ville de Rolle en est la localité la plus importante.

CÔTE-AUX-FÈES (LA), paroisse du Suisse, canton de Neuchâtel, dans les montagnes du Jura, près de la frontière de France; 900 hab. On y remarque plusieurs vastes grottes, dont la plus curieuse, longue de 70 m., est connue sous le nom de temple des Fées; elle aboutit à une espèce de balcon pratiqué par la nature vers le sommet d'une haute paroi de rocher, d'où l'on découvre un vallon très-sauvage, qui est le val de Sainte-Croix, au-dessus d'Yverdon. Cette paroisse élève beaucoup de bestiaux.

CÔTE DES DENTS ou D'IVOIRE, littoral de la Guinée septentrionale, à l'E. du cap Palmas; 540 kilom. de long. Le nom de cette côte vient de la grande quantité de dents d'éléphant qu'on tire de ces parages. Réunie à la Côte des Graines, elle prend le nom de Côte du Vent.

CÔTE DES ESCLAVES, partie du littoral de la Guinée septentrionale, entre la Côte-d'Or à l'O. et le Benin à l'E.; 310 kilom. de long. Son nom lui vient de ce qu'autrefois on y faisait en grand la traite des nègres.

CÔTE DES GRAINES, ou DU POIVRE, ou DEMALAGUETTE, partie du littoral de la Guinée septentrionale, entre la Côte des Dents à l'E. et le cap de Monte à l'O.; 400 kilom. de long. On en tire des épices et surtout du poivre que les indigènes appellent *malaguette*.

CÔTE D'IVOIRE. V. CÔTE DES DENTS.

CÔTE D'OR, partie du littoral de la Guinée septentrionale, entre la Côte d'Ivoire à l'O. et la Côte des Esclaves à l'E.; 510 kilom. de long. Il s'y fait un commerce considérable de poudre d'or. Cette côte, qui comprend la partie méridionale de l'empire des Achantis et plusieurs établissements européens, présente l'aspect d'une immense forêt où l'on ne trouve qu'un petit nombre d'endroits défrichés et cultivés.

CÔTE D'OR, chaîne de montagnes de France, qui a donné son nom au département qu'elle traverse; elle lie le plateau de Langres à la chaîne des Cévennes, fait partie de la grande ligne de partage des eaux de l'Europe et sépare le versant de la Méditerranée de celui de l'Océan. Elle envoie à l'ouest un contre-fort pour former les montagnes du Morvan, qui distinguent le bassin de la Seine de celui de la Loire, et elle sépare ces deux bassins de celui de la Saône, affluent du Rhône. Ces montagnes, couronnées de belles forêts, sont peu élevées et talutées par des contre-forts couverts de vignobles excellents, qui lui ont valu son nom. Les points culminants sont: le télégraphe de Santosse, 576 m.; le Haut-Mont, près de Châteauneuf, 529 m.; le mont de Bessay-en-Chaume, 605 m.; le Moresol, 520 m.; le Tasselot, 612 m. La Tille, la Seine, l'Armançon, l'Ouche et l'Arroux y prennent leurs sources.

CÔTE D'OR (DÉPARTEMENT DE LA), division administrative de la France, formée de la partie septentrionale de l'ancienne Bourgogne et tirant son nom de la chaîne de montagnes qui la sillonne. Ce département, situé dans la région de l'Est de la France, est limité au N. par celui de l'Aube, au N.-E. par celui de la Haute-Marne, à l'E. par celui de la Haute-Saône, au S.-E. par celui du Jura, au S. par celui de Saône-et-Loire, au S.-O. par celui de la Nièvre et à l'O. par celui de l'Yonne. Il a une superficie de 876,116 hect. Divisé en 4 arrond. : Dijon, ch.-lieu, Beaune, Châtillon-sur-Seine, Semur; 36 cant., 717 comm., dont la population totale s'élève à 382,702 hab. Il forme le diocèse de Dijon, suffragant de Lyon; la 3^e subdivision de la 7^e division militaire; il ressortit à la cour impériale de Dijon, à l'académie de Dijon, à la 3^e conservation des forêts et à l'arrondissement minéralogique de Chaumont.

La contrée de la France qui porte le nom

de département de la Côte-d'Or est accidentée, traversée du S. au N.-E. par une grande chaîne de montagnes, les monts de la Côte d'Or, du versant occidental desquels se détache une autre grande chaîne de montagnes, les monts du Morvan, qui couvrent de leurs ramifications tout l'ouest de l'arrondissement de Beaune et le sud de celui de Semur. La région du N. est formée de plateaux élevés; celle de l'E., comprise dans le bassin de la Saône, renferme des vallées et des arrières-vallées qui sont d'une grande fertilité, peuplées de villes commerçantes et de nombreuses usines; la région du S. et du S.-O. est couverte, en grande partie, de ces riches vignobles qui font la richesse de cette partie de la France. Les principales rivières qui arrosent ce département sont: la Saône, la Seine, l'Aube, le Bèze, la Tille, l'Ouche, l'Ourse, l'Armançon, l'Arroux, la Loze et la Vesne ou Drée; de plus, le canal de Bourgogne, qui joint le bassin du Rhône avec celui de la Seine, traverse à Pouilly le falte qui sépare ces deux bassins. Ce bief de partage est composé d'une partie souterraine de 3,333 m. de longueur. De ce point culminant le canal se dirige, d'une part, vers le nord pour tomber dans l'Yonne à la Roche, et, de l'autre, vers le midi jusqu'à Saint-Jean-de-Losne, où se trouve son débouché dans la Saône. La longueur de cette voie navigable dans le département est de 147 kilom. 700 m. Le canal du Rhône au Rhin parcourt aussi dans la Côte-d'Or une étendue de 5,408 m. A cette nomenclature hydrographique il convient d'ajouter un grand nombre d'étangs dans la région de l'E., et les sources minérales de Corcelles, d'Auvillars, de Prémieux, de Sainte-Reine, de Santenay et de Narfond. Le climat de la Côte-d'Or est en général tempéré, plutôt sec qu'humide; l'air y est vif, pur et très-sain; les plus grands froids ne dépassent guère — 15°, et les plus grandes chaleurs + 30°; le vent dominant est celui d'ouest-sud-ouest. La constitution géologique du sol de la Côte-d'Or est très-variée, cependant l'élément calcaire domine. Le climat est de même très-variables. Au printemps, la température est ordinairement froide et pluvieuse jusque vers le milieu du mois de mai, et alors on passe brusquement aux chaleurs intenses de l'été. Cette dernière saison est signalée par des orages fréquents, souvent accompagnés de grêle. L'automne est beau et sec jusqu'en novembre. Au printemps, les moissons sont exposées aux gelées tardives. De 1791 à 1855, on en compte trente-quatre ayant motivé des remises d'impôts. Les vents dominants sont ceux de l'ouest et du sud-ouest. La propriété, très-divisée dans les plaines, formée de vastes domaines dans les montagnes. Le prix des terres varie également suivant la situation: dans la plaine, il est de 4,000 fr. l'hectare pour les meilleurs terrains, et de 1,000 ou 1,200 fr. pour les plus mauvais; dans la montagne, il ne s'élève guère que jusqu'à 3,000 fr. et descend assez fréquemment jusqu'à 100 fr. Ce prix représente à peu près, impôts soldés, l'intérêt du capital d'acquisition au taux de 2 1/2 à 3 pour 100. La durée des baux écrits est de neuf à douze ans; celle des baux verbaux n'est guère que de trois ans. Le prix est ordinairement payé en argent. La population des campagnes est assez aisée, et cependant elle a diminué d'environ 15,000 âmes pour tout le département depuis 1851. Les manouvriers sont pour la plupart propriétaires de quelques parcelles, auxquelles ils en ajoutent d'autres prises en location. Bon nombre de fermiers sont également propriétaires, et ce sont les meilleurs; les fermiers ordinaires manquent souvent du capital indispensable pour les besoins d'une exploitation rationnelle. La main-d'œuvre est à haut prix. Les gages d'un valet de ferme peuvent s'élever jusqu'à 300 fr. et même plus; ceux des femmes employées aux divers travaux de la ferme varient de 100 à 200 fr. La journée d'homme se paye, suivant la saison, de 1 fr. 75 à 3 fr. sans la nourriture, et celle de femme, de 1 fr. à 1 fr. 75. Le cheval tend à se substituer de plus en plus au bœuf, soit pour les labours, soit pour les charrois. L'espèce chevaline, forte d'environ 48,000 têtes, ne constitue aucune race distincte; le sang percheron y domine. La population bovine compte plus de 130,000 individus issus d'animaux suisses et franc-comtois. Elle ne présente aucun caractère particulier. L'arrondissement de Semur et la partie ouest de celui de Beaune se livrent avec succès à l'élevage du bœuf pour la boucherie. Les bêtes à laine de la Côte-d'Or constituent l'une des principales richesses de ce département. D'après un recensement fait en 1860, le nombre peut en être porté à près de 460,000, représentant une valeur d'environ 11,600,000 fr. Ces animaux appartiennent pour la plupart à la race mérine croisée avec les races du pays. L'espèce ovine résultant de ce croisement est si estimée, que des béliers vendus comme reproducteurs sont exportés chaque année jusqu'en Australie. Nous avons dit, en commençant, que la nature du sol est très-variée dans la Côte-d'Or; aussi la culture a dû nécessairement se conformer à la constitution géologique et présenter des variations analogues. Ainsi le lias argilo-calcaire de l'Auxois est surtout consacré aux céréales, tandis que les sables schisteux ou granitiques du Morvan, les marnes du Châtillonnais, les alluvions et les terrains argilo-siliceux du bassin de la Saône sont exploités le plus généralement en

prairies. L'assolement triennal avec jachère est le plus fréquent. On remplace quelquefois la jachère par une récolte de maïs, de fèves, de navette ou de colza. La culture du houblon et celle de la betterave, importées depuis peu d'années, ont parfaitement réussi et donnent déjà des produits sérieux. L'éducation des vers à soie, autre importation récente, paraît au contraire avoir complètement échoué, et on peut la considérer dès à présent comme définitivement abandonnée. Si la main-d'œuvre est chère, le nombre des attelages est également insuffisant. Bien que l'introduction des instruments perfectionnés ne soit pas encore si avancée qu'il servirait à désirer, des progrès notables ont été accomplis; la charrue Meuniot, par exemple, ainsi que le rouleau, sont aujourd'hui d'un usage presque général; la machine à battre est encore assez commune.

La culture de la vigne occupe dans la Côte-d'Or une place très-considérable; c'est elle qui domine dans le département. Deux arrondissements, Dijon et surtout Beaune, dit M. Victor Rendu, ont seuls le privilège de fournir les vins fins de la haute Bourgogne. A partir de Santenay, premier village viticole que l'on rencontre en venant de Saône-et-Loire, s'élèvent, jusqu'au vallon de l'Ouche, où finit la bonne côte dite terroir de Dijon, deux étages de collines qui courent au N.-O. et au S.-O. C'est sur le premier versant de cette chaîne, appelée du nom poétique de Côte-d'Or, que s'adossent les grands crus de la Bourgogne: tous sont compris entre deux plans horizontaux élevés, l'un de 15 m., l'autre de 78 m., au-dessus de la plaine qui s'étend à leur pied. Ils sont exposés au S.-E. sur la pente de collines abritées par un second étage élevé de 520 m. au-dessus du niveau de la mer et boisé; ce sont les *arrières-côtes*. On y cultive la vigne avec succès sur les pentes exposées à l'E., jusqu'à 100 m. au-dessus de la plaine, ou 400 m. au-dessus du niveau de la mer, tandis que sur le plateau qui couronne la première rampe, et dont la hauteur ne dépasse pas 190 m. au-dessus de la plaine, la vigne ne réussit plus; mais les produits dans les arrières-côtes, bien que fermes et spiritueux, n'ont ni le parfum ni la finesse de ceux du premier versant: il est vrai, sol et plant sont très-différents. Tous les premiers climats se développent sur une longueur d'à peu près 45 kilom.; leur largeur moyenne, en suivant l'inclinaison des coteaux, mesure environ 500 m.; leur ensemble se résume en 1,935 hectares de vignes classées en premier ordre.

Deux plants d'élite peuplent exclusivement les grands crus de la Côte-d'Or, le *noirien*, *franc pineau* ou *pineau noir*, et le *chardonay* ou *pineau blanc*. Le premier donne le vin rouge; le second produit le vin blanc. Le chardonay entre aussi en faible proportion dans quelques-unes des premières cuvées de vin rouge, notamment au clos Vougeot et à Chambolle. Le noirien, ce plant type et le meilleur sans contredit de la Bourgogne, règne presque seul sur les coteaux; sa place de prédilection est à l'exposition du S. et de l'E., dans une terre de consistance moyenne, riche en carbonate de chaux et en oxyde de fer, et modérément inclinée. Le chardonay ou pineau blanc n'est cultivé sur une grande échelle qu'à Meursault et à Puligny. Son raisin, d'un goût exquis, produit le fameux vin de Montrachet et les excellents vins blancs de Meursault. Après ces deux cépages, on rencontre encore, dans les bons vignobles de la première chaîne, le *pineau gris* ou *urot*, plus robuste et plus fertile que le chardonay; et dans les vignobles d'un ordre inférieur, le *gamai* qui, associé au pineau, produit, sous le nom de *passé-tout-grain*, entre Meursault et le finage de Puligny particulièrement, de très-bons ordinaires fort recherchés du commerce; sur les arrières-côtes, il donne un vin qui a de la sève, de la moelle, de la couleur, et qui se conserve bien.

La plantation d'automne est regardée comme préférable à celle du printemps. On plante sur un rang, dans des tranchées larges d'environ 0 m. 30 et placées à 1 m. l'une de l'autre. Si le terrain est en pente, les tranchées sont ouvrières dans le sens opposé à l'inclinaison; s'il est en plaine, elles se dirigent du levant au couchant. On préfère les plants racineux d'un an aux chapons ou crossettes. On donne quatre labours, le premier vers la mi-mars, le second vers la mi-avril, les deux autres avant la floraison et dans le mois d'août. On remplace le plant perdu au moyen du recouchage, qui peut se pratiquer de novembre en mai. On taille à un crochet et trois nœuds pour les plants fins, à deux crochets et deux nœuds pour le gamai. On ne fume pas les grands crus, à moins d'une absolue nécessité, parce que le fumier passe pour altérer la qualité du produit. La vendange dure une vingtaine de jours, le plus souvent du 20 septembre au 10 octobre. On met généralement les raisins dans la cuve sans les égrapper. La température de la cuverie est maintenue à 15° centigrades. Le décuverage a lieu lorsque la fermentation commence à décroître et que le glucomètre marque zéro. Si on tardait davantage, le vin perdrait de sa finesse. La richesse alcoolique des grands vins varie, suivant les années, de 9° à 14°, 95; pour les vins communs, la quantité d'alcool descend fréquemment au-dessous de 7°, 50. Le rendement par hectare varie en raison du sol, du

épave et aussi du mode de culture. On peut l'évaluer en moyenne, pour les grands crus, à 6 ou 7 hectolitres, valant chacun de 150 à 200 fr., et, pour les premières, deuxième et troisième cuvées de vins fins, de 12 à 15 hectolitres par hectare. La vigne vénale des terrains consacrés aux grands crus peut s'élever jusqu'à 25,000 fr. l'hectare; celle des terres à vins fins varie de 5,000 à 2,000 fr., suivant que les produits sont de première, de deuxième ou de troisième cuvée. Les gamais première qualité peuvent valoir de 5,000 à 6,000 fr. l'hectare. Le prix des autres peut descendre jusqu'à 2,000 ou 1,500 fr.

Sous le rapport de la qualité des vins, la chaîne où se trouvent les climats privilégiés de la Côte-d'Or se partage en trois groupes principaux, savoir : 1° la côte de Beaune, qui s'étend de Santenay à Comblanchien, et possède les crus de Volnay, de Pomard, de Beaune, de Corton, des Gravières, etc.; 2° la côte de Nuits, qui commence au village de Prémieux et possède les crus des Perrières, des Didiers, des Romanées, des Corvées, du clos Vougeot, des Musigny, de Chambolle, de Chambertin, etc.; 3° la côte de Dijon, qui ne se compose que de coteaux isolés; c'est la moins riche des trois; elle possède les crus de la Perrière, de Marsannay, du clos du Roi, etc., qui ne produisent généralement que des vins demi-fins. La production des vignes de la Côte-d'Or s'élève, année moyenne, à 697,766 hectol. de vin rouge et à 103,650 hectol. de vin blanc, représentant une valeur totale de 5,595,234 fr.

A côté de ces importantes productions agricoles, ce département possède de nombreux établissements industriels, tels que hauts fourneaux, forges, tréfileries, tôleries, fonderies, quincailleries, manufactures d'armes et de machines à vapeur, nombreux moulins à blé, falenceries, tuileries, huileries, tanneries renommées, fabriques de draps et de tissus divers, teintureries, brasseries, filatures, moulins à foulon, à plâtre, fabriques de vinaigre, de moutarde très-estimée, de sucre de betteraves, papeteries, blanchisseries de coton, etc. Le commerce de ce département, que traversent le chemin de fer de Paris à la Méditerranée et le canal de Bourgogne, et que sillonne un réseau complet de belles routes, est très-actif et très-important; il a principalement pour objet les grains, les farines, les vins, le bois, le charbon, les bestiaux, les produits de ses nombreuses usines, les marbres, la moutarde, le vinaigre, les produits chimiques, etc. C'est la contrée de la France où il se fabrique le plus de fonte au charbon de bois.

CÔTE DU VENT. V. CÔTE DES DENTS.

CÔTE-RÔTIE s. m. Vin fort estimé qu'on récolte dans un vignoble de même nom, sur les bords du Rhône; *Doire du côté-rôtie*.

CÔTE-SAINT-ANDRÉ (LA), petite ville de France (Isère), ch.-l. de canton, arrond. et à 39 kilom. S.-E. de Vienne; pop. aggl. 3,170 hab. — pop. tot. 4,566 hab. Fabrique de liqueurs estimées, de chandelles et d'huiles; verrerie, tanneries. C'était autrefois une place forte importante, qui, après avoir appartenu aux comtes de Savoie, passa sous la domination des dauphins et ensuite sous celle de la France. Ses fortifications furent rasées pendant les guerres de religion, parce que ses habitants s'étaient déclarés pour la Réforme.

CÔTES-DU-NORD (DÉPARTEMENT DES), division administrative de la France, formée partie de la moyenne et partie de la basse Bretagne; elle doit son nom à sa position sur le canal de la Manche, qui baigne sa partie septentrionale. Situé dans la région N.-O. de la France, ce département a pour limites, au N., la Manche; au S., le département du Morbihan; à l'E., celui d'Ille-et-Vilaine; à l'O., celui du Finistère. Superficie 688,562 hectares; cinq arrondissements : Saint-Brieuc, chef-lieu, Dinan, Guingamp, Lannion, Loudéac; 48 cantons; 384 communes, et 641,210 hab. Ce département forme le diocèse de Saint-Brieuc et Tréguier, suffragant de Rennes; la 4^e subdivision de la 6^e division militaire; il ressortit à la cour impériale de Rennes; à l'académie de Rennes; à la 23^e conservation des forêts, au 2^e arrondissement maritime et à l'arrondissement minéralogique de Rennes.

Le territoire du département des Côtes-du-Nord, de formation granitique et argileuse, offre un sol peu élevé, mais fort inégal. Une chaîne de montagnes traverse le département de l'E. à l'O. et le partage en deux versants de largeur inégale, l'un au N. sur la Manche, l'autre, le moins large, au S. sur l'Océan. Les points culminants sont le mont Menez, 338 mètres, qui donne son nom à toute la chaîne; Saint-Bay, 320 mètres; le mont Cured, 309 mètres, etc. A son extrémité occidentale, la chaîne se bifurque en deux rameaux, dont l'un, sous le nom de montagnes d'Arès, se dirige à l'O. sur le département du Finistère, et l'autre, sous le nom de montagnes Noires, au S.-O., sur le même département. Toute la chaîne se ramifie encore dans de nombreux contre-forts, dont les sommets sillonnent le pays en tous sens et dont les coteaux forment des vallons et de petites plaines très-fertiles. Les principales rivières qui arrosent les Côtes-du-Nord sont : la Rance, l'Arguenon, le Gaiidy, le Tréguier, le Jaudy, le Trieux, le Gouet, l'Avon et le Blavet. Deux canaux, celui de Nantes à Brest et celui d'Ille-et-Rance, traversent ce département, qui renferme aussi quelques étangs, dont les plus

considérables sont ceux de Jagou, de Blavet et de Corlay. Les côtes maritimes se développent sur une longueur d'environ 245 kilom., presque partout escarpées et défendues par des roches et des falaises granitiques; elles présentent un grand nombre de baies, et plusieurs rivières y ont leur embouchure. Au pied de ces côtes s'étendent des plages sablonneuses ou grèves, dont quelques-unes offrent des dangers réels, à cause de leurs sables mouvants. Au N. et à l'O. se trouvent plusieurs îles, parmi lesquelles celles de Saint-Riom, de Bréhat et le groupe des Sept-Îles.

Le climat des Côtes-du-Nord est très-humide et très-variable, ressemblant beaucoup à celui de l'Angleterre et de la Hollande. Le ciel y est gris et sombre, l'air vif et bon; les vents dominants sont ceux du N. et du N.-O. Peu de neiges, mais pluies fréquentes; c'est l'automne qui est la saison la plus agréable. Le thermomètre a oscillé en deux ans à Saint-Brieuc de 89,8 au-dessous de zéro à 31,5 au-dessus.

Sous le rapport de l'agriculture, ce département est tout entier un pays de petite culture. Les fermes les plus importantes n'ont pas, en moyenne, plus de 40 hectares d'étendue. On peut diviser le département des Côtes-du-Nord, au point de vue agricole, en deux parties bien distinctes, le littoral et l'intérieur. A l'intérieur, partout où n'est pas employé l'amendement des sables calcaires et marins, l'ancienne culture bretonne subsiste encore. Aucune amélioration, aucun progrès utile n'a été introduit. Le pays est aussi pauvre que par le passé, plus pauvre même, car la fabrication des toiles, autrefois très-prospère, est aujourd'hui en proie à une irrémédiable décadence. Les chemins de fer, les canaux pourraient être d'une immense utilité pour faire sortir ce malheureux pays de l'état misérable où il est plongé, en favorisant l'introduction des engrais calcaires; mais les prix de transport sont maintenus à un taux beaucoup trop élevé, eu égard surtout à la pauvreté des habitants. Les landes, les terres incultes occupent des espaces très-considérables, où paissent de petits bestiaux, quelques chevaux sans valeur, des moutons chétifs et des chèvres. Le reste produit quelques maigres récoltes de seigle, d'avoine, d'orge ou de sarrasin. La pomme de terre y prospère et forme souvent la base de l'alimentation des habitants. L'aspect des habitations est des plus tristes. Elles n'offrent, le plus souvent, qu'une seule pièce au rez-de-chaussée, dont le sol est en terre battue, et qui sert à la fois de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher pour toute la famille. Les lits, placés le long des murs, sont superposés sur deux rangs, comme les tiroirs d'une commode. Dans les fermes les plus pauvres, hommes et bêtes vivent dans la même pièce, séparés seulement par une échelle mise en travers. Dans le littoral, le tableau est tout autre. Cette partie comprend non-seulement les bords de la mer, mais encore tout l'arrondissement de Lannion, la plus grande partie de ceux de Saint-Brieuc et de Dinan et quelques cantons de celui de Guingamp. Ici la petite culture règne comme dans l'intérieur, mais combien elle est différente! Point de terres incultes, de population chétive, de maigres récoltes. L'amendement calcaire, fourni abondamment par les sables marins et les sables calcaires faluniers de Tréfont, de Saint-Juvat, du Quio, etc., a produit un changement surprenant. L'aisance est assez générale; le froment, l'orge, le lin, le chanvre donnent de riches produits; le trèfle est cultivé partout, et l'élevage du cheval se fait avec succès. L'emploi des engrais est bien entendu. Le perfectionnement de la machinerie agricole marche à grands pas. Les outils de l'ancienne culture bretonne sont abandonnés l'un après l'autre, et il n'est plus si mince cultivateur qui ne désire ou qui n'essaye de prendre sa part des progrès accomplis. La culture légumière des environs de Saint-Brieuc mérite plus particulièrement l'attention. Chaque cultivateur exploite de 3 à 5 hectares. Son matériel d'exploitation se compose d'une ou deux vaches, d'un âne et d'une petite voiture. Tous les travaux sont faits à la main. On suit l'assolement suivant : 1^{re} année, oignons ou choux-fleurs, petits pois, choux, carottes, pommes de terre; 2^e année, froment suivi de plants de choux. Une seule fumure sert pour les deux années; elle se compose assez généralement de composts fabriqués avec des fumiers de toute sorte mêlés avec des vidanges, des sables ou des coquillages. Les plants de choux de Saint-Brieuc jouissent d'une réputation très-étendue. On en cultive deux espèces : le *chou à vaches* et le *chou-pomme*. Les premiers s'exportent du côté de Vannes, les autres sont vendus sur les marchés de Rennes.

La culture des arbres est complètement négligée dans le département des Côtes-du-Nord, à l'exception des pommiers, dont le fruit est employé à faire du cidre. Après l'industrie agricole, celle du filage du lin et du chanvre et la fabrication des toiles de Bretagne occupent un rang important. Dinan possède plusieurs manufactures de toiles à voiles, de toiles de ménage très-estimées en Bretagne et de toiles de Combout pour les hôpitaux et les prisons. Depuis quelques années, l'industrie linière a pris dans les Côtes-du-Nord une certaine importance : le teillage manuel du lin s'est introduit dans un grand nombre de

villages, et le commerce local a pu expédier aux industriels du Nord des envois importants de filasse. Les divers ports du département en ont exporté, dans les six premiers mois de 1861, 691,500 kilogr. On exploite aussi dans cette contrée des carrières de granit, d'ardoises, de sablon calcaire; sur les grèves d'Hillion, d'Yffiniac et de Langueux, riches salines; sur différents points, des tuileries, des poteries, des minoteries, des scieries mécaniques, des papeteries, des brasseries, des tanneries, des mégisseries, des ateliers de machines aratoires, des hauts fourneaux. Le commerce consiste principalement en cidre, beurre, toiles, cuir, suif, miel, cire, céréales, bois de construction et de chauffage, graines de lin et de trèfle, chevaux, bêtes à cornes, etc. Le mouvement de la navigation, dans les différents ports du département, a donné les chiffres suivants : à l'entrée, 759 navires d'un tonnage total de 44,821 tonneaux; à la sortie, 862 navires jaugeant ensemble 58,747 tonneaux.

CÔTE, ÉB (ko-té) part. passé du v. Coter. Marqué d'une cote : Ces pièces ont été cotées et parafées.

— Fin. Admis dans les transactions officielles de la Bourse : *Le nouvel emprunt n'a pas encore été coté à la Bourse.* Fig. Evalué à prix d'argent : *Les produits de l'intelligence ne sont pas cotés à la Bourse comme ceux de l'industrie.* (Balz.)

— Géod. Marqué d'une ou de plusieurs cotes, d'un ou de plusieurs chiffres indiquant les niveaux : *Point coté. Plan coté.*

— Encycl. Géod. On nomme *plan* la représentation en projection horizontale d'un ensemble de points, de lignes et de surfaces figurées par leurs lignes principales (directrices et génératrices). Un plan ne fournit pas une représentation suffisante de l'ensemble des objets qui y sont portés, puisque les différences de niveau n'y sont pas figurées. En géométrie descriptive, on joint au plan ou projection horizontale une *élévation* ou projection verticale; mais cette méthode ne s'applique avec avantage qu'aux ensembles présentant des reliefs suffisants pour que la confusion ne se mette pas dans la projection verticale.

Si l'on voulait représenter en projection verticale les reliefs des terrains non montagneux, on n'arriverait ordinairement qu'à épaissir la ligne de terre.

Pour suppléer à l'élévation, impossible à dessiner, on cote les plans topographiques, c'est-à-dire qu'on marque en chiffres métriques, à côté de la projection horizontale de chaque point, sa cote relative. On a ainsi un *plan coté*.

On ne pourrait pas dresser autrement les épures de fortifications, les tracés de routes, de canaux, de conduites d'eau ou de gaz, etc.

L'usage pratique et la facile lecture des plans cotés exigent une intime familiarisation avec les solutions de quelques problèmes simples, relatifs à la ligne droite et au plan. Ces problèmes, qui se retrouvent toujours les mêmes au seuil de toutes les sections de la géométrie figurée, ont pour objet de mettre en rapport l'objet et sa figure, que cette figure soit projective, perspective ou analytique.

La ligne droite et le plan sont employés à étudier, par comparaison, les autres lignes ou surfaces, et c'est à rendre faciles les mises en rapport qu'exigent ces comparaisons, que les problèmes dont nous parlons sont destinés.

Deux points étant donnés par leurs projections et leurs cotes, trouver l'angle de la droite qui les joint avec le plan horizontal; la cote d'un point de cette droite, défini par sa projection choisie à volonté, ou inversement, la projection d'un point de la droite défini par sa cote.

Soient A et B les projections des deux points

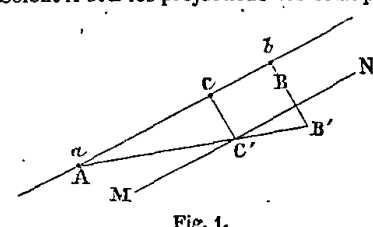


Fig. 1.

donnés, a et b leurs cotes au-dessus du plan de comparaison; supposons $a < b$; l'angle cherché fait partie du triangle rectangle dont $(b - a)$ mètres est la hauteur et dont la base est la distance des projections horizontales; mais les distances en projection sur le plan étant généralement réduites à une certaine échelle, il faudra, pour construire le triangle cherché, réduire la distance $(b - a)$ mètres à la même échelle; si BB' est cette distance réduite et portée perpendiculairement à AB, l'angle cherché sera $B'AB$.

Soit C la projection donnée d'un point de la droite, la perpendiculaire CC' menée à AB représentera la cote de ce point à l'échelle adoptée. Si l'on avait donné la cote CC' du point inconnu C, pour trouver ce point on aurait construit la parallèle MN à AB, à la distance donnée CC' , et l'intersection de MN avec AB' aurait fait connaître le point C' et par suite le point C.

Les projections cotées de deux droites étant données, reconnaître si ces droites se coupent, et, dans ce cas, construire l'angle qu'elles font entre elles.

Si deux droites se coupent, les deux points de l'une et de l'autre qui se projettent au point de rencontre de leurs projections auront même cote, et réciproquement.

Supposons que les deux droites représentées par MN et PQ se coupent à la cote a, et prenons sur l'une et l'autre deux points B et B' ayant même cote b; les trois points A, B, B' détermineront un triangle dont l'angle en A sera l'angle cherché. Le côté BB' , étant

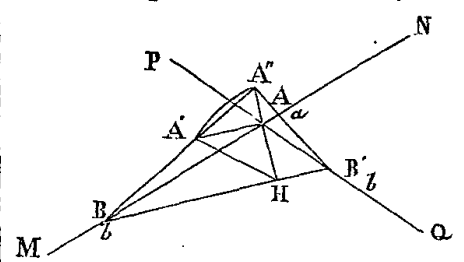


Fig. 2.

horizontal sera sur la figure en vraie grandeur; si du point A on mène AH perpendiculaire à BB' , H sera le pied de la hauteur du triangle; enfin la hauteur elle-même sera facile à construire, comme étant l'hypoténuse d'un triangle rectangle ayant AH pour base, et pour hauteur la différence de niveau des points A et H ou B, c'est-à-dire $(a - b)$ mètres. Soit AA' la distance $(a - b)$ mètres, portée perpendiculairement à HA; $A'H$ sera la vraie grandeur de la hauteur cherchée; en la rabattant donc en HA'' sur HA et joignant $A''B$ et $A''B'$, on aura le triangle cherché, et par suite l'angle $BA''B'$ des deux droites.

Trois points étant donnés par leurs projections et leurs cotes, représenter le plan déterminé par ces trois points.

Les perpendiculaires menées dans un plan aux horizontales de ce plan sont ses lignes de plus grande pente; une des lignes de plus grande pente d'un plan le détermine complètement; et c'est, en effet, par la projection cotée de l'une d'entre elles qu'on représente un plan, sur un *plan coté*. La question est donc de déterminer la projection de l'une des lignes de plus grande pente d'un plan déterminé par trois points, et les cotes de deux points de cette ligne.

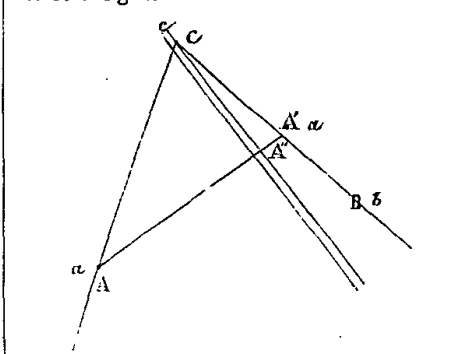


Fig. 3.

Soient A, B, C les trois points donnés, a, b, c les cotes de ces points; si l'on construit le point A' de CB dont la cote serait a, la droite AA' sera une horizontale du plan; la perpendiculaire CA'' à AA' sera donc la projection d'une des lignes de plus grande pente du plan, et les cotes des points C et A' de cette droite seront connues.

Pour distinguer la figure d'un plan de celle d'une droite, on représente sur le plan coté deux lignes de plus grande pente voisines, l'ensemble de ces deux lignes porte le nom d'*échelle de pente du plan*.

Construire l'intersection de deux plans. Soient MN et PQ les échelles de pente des

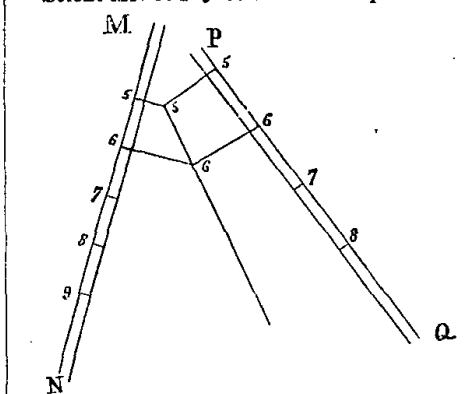


Fig. 4.

deux plans donnés : les horizontales des deux plans sont les perpendiculaires aux lignes de plus grande pente; celles qui ont même cote sont dans un même plan horizontal; elles se coupent donc, et leur point de rencontre appartient à l'intersection cherchée; la cote de ce point est d'ailleurs la cote commune aux deux horizontales. Dans la figure on a construit les horizontales aux cotes 5 et 6 des deux plans, ce qui a fourni les points cotés 5 et 6 de l'intersection.

Les plans seraient parallèles si leurs échelles étaient parallèles, et qu'en même temps les distances en projection horizontale fussent

les mêmes pour une même différence de niveau. Si la seconde condition n'était pas remplie, les deux plans se couperaient encore. Pour construire, dans ce cas, leur intersection, qui serait horizontale, on les couperait par un même plan vertical parallèle à leurs lignes de plus grande pente, on rabattrait le plan vertical autour de son intersection avec un plan horizontal; l'intersection des deux lignes de plus grande pente rabattues ferait

connaître le rabattement de l'un des points de l'intersection cherchée; la cote de ce point serait d'ailleurs connue; on n'aurait donc qu'à le relever pour avoir sa projection horizontale. Ainsi soient MN et PQ les échelles de pente des deux plans, et xy la trace sur le plan horizontal de projection d'un plan vertical auxiliaire parallèle aux échelles MN et PQ: ce plan étant rabattu de gauche à droite sur le plan horizontal, les points où il coupait

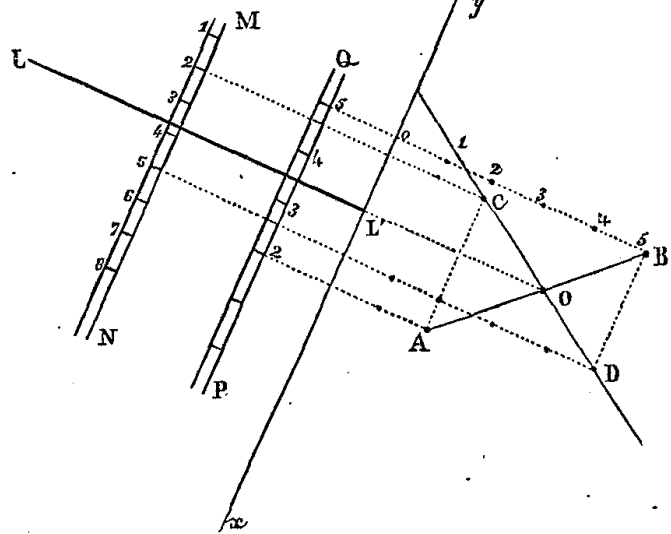


Fig. 5.

les horizontales 2 et 5 des deux plans donnés se rabattent en A et B pour le plan dont l'échelle est PQ; en C et D pour celui dont l'échelle est MN; le point O de rencontre des droites AB et CD est le rabattement du point où le plan auxiliaire coupe l'intersection des deux plans donnés; ce point O relevé se projette en L'; LL' perpendiculaire à xy est donc

la projection de l'intersection des deux plans; la cote de cette droite serait déterminée par la proportion

$$\frac{x-2}{OC} = \frac{5-2}{DC}$$

Trouver le point de rencontre d'une droite et d'un plan. La méthode consistera à faire passer

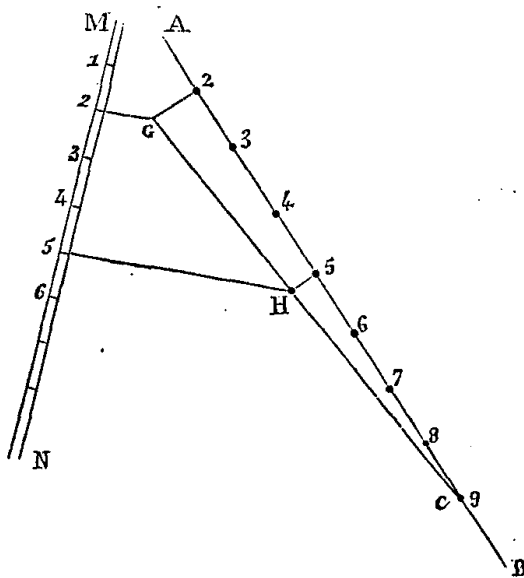


Fig. 6.

un plan par la droite, à construire l'intersection de ce plan et du plan donné, enfin l'intersection de cette intersection et de la droite donnée; au lieu de faire passer par la droite un plan quelconque, on pourra choisir celui dont elle serait la ligne de plus grande pente. Soient MN l'échelle de pente du plan donné, et AB la projection de la droite donnée: les horizontales 2 et 5 du plan donné et du plan dont AB serait la ligne de plus grande pente se coupent en G et H; GH est donc l'intersection de ces deux plans; elle va couper AB au point C, projection du point cherché. La cote de ce point C se déduira de la position qu'il occupe sur la droite AB.

D'un point donné, abaisser une perpendiculaire sur un plan donné, déterminer le pied et la longueur de cette perpendiculaire.

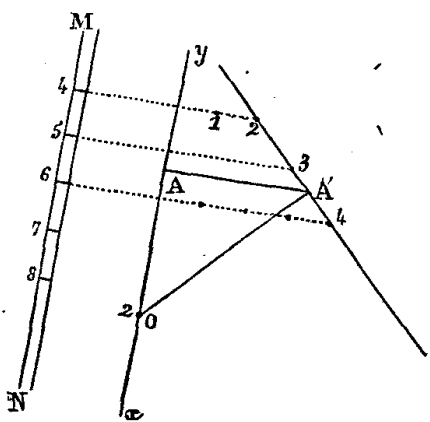


Fig. 7.

La projection horizontale d'une perpendiculaire à un plan est parallèle à l'échelle de pente de ce plan; d'un autre côté, cette per-

pendiculaire faisant avec le plan horizontal l'angle complémentaire de l'angle du plan avec le même plan horizontal, les rapports à 1 mètre des distances correspondant à une différence de niveau de 1 mètre, sur les projections horizontales de la ligne de plus grande pente du plan et de la perpendiculaire, ces rapports, disons-nous, devraient être réciproques, les cotes progressant d'ailleurs en sens contraires: on pourrait déduire de ce principe le moyen de coter la perpendiculaire au plan. Mais il sera plus simple de concevoir, par le point donné, un plan vertical parallèle à la ligne de plus grande pente du plan donné, de construire les rabattements du point donné et de l'intersection du plan donné avec le plan auxiliaire, autour de la trace de ce plan auxiliaire sur le plan horizontal mené à la cote du point donné, d'abaisser la perpendiculaire en rabattement et de relever. C'est ce qui a été fait sur la figure. La cote du point donné O étant 2, les points 4 et 6 de la ligne de plus grande pente du plan se rabattent aux distances 2 et 4 de la trace xy du plan auxiliaire; la perpendiculaire en vraie grandeur est OA', la projection de son pied est en A, et la cote de ce point, comprise entre 5 et 6, se déduirait aisément de la position du point A' entre les points 3 et 4 du rabattement de l'intersection du plan donné avec le plan auxiliaire.

Construire l'angle de deux plans. L'angle de deux plans se mesure par l'angle de leurs intersections avec un plan perpendiculaire à la droite suivant laquelle ils se coupent. Dans la figure 8, l'intersection des deux plans donnés MN et PQ est la droite AB dont les points A et B sont cotés 4 et 2. La trace sur un plan horizontal d'un plan perpendiculaire à l'arête de l'angle dièdre cherché, devant être perpendiculaire à la projection AB de cette arête, on a mené, dans le plan horizontal à la cote 2, la droite HH' perpendiculaire à AB qui coupe les horizontales 2 des deux plans en H et

H'; cette droite HH' détermine le plan auxiliaire dont il faut construire l'intersection avec l'arête AB. En rabattant cette arête autour de sa projection horizontale en A, B et abaissant IO, perpendiculaire à A, B, on a le ra-

battement O₁ du sommet de l'angle cherché; enfin, en rabattant IO₁ en IO sur IB, on a le rabattement HOH' de l'angle cherché.

Tous les autres problèmes, relatifs à la ligne droite et au plan, que l'on voudrait proposer

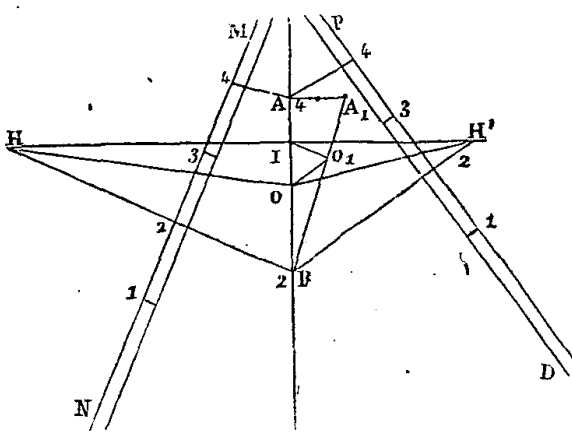


Fig. 8.

ne seraient que des combinaisons ou inversions de ceux que nous venons de traiter et qui sont fondamentaux.

Cela posé, pour concevoir nettement comment la solution de ces problèmes peut généralement suffire à l'étude des courbes et des surfaces quelconques, et fournir les réponses à toutes les questions qu'on peut se proposer relativement à elles, il suffira d'observer qu'une courbe est remplacée par sa tangente dans une étendue suffisamment petite et qu'une surface l'est de même par son plan tangent.

COTÉ s. m. (kô-té — rad. côté). Partie latérale extérieure de la poitrine chez l'homme et les animaux: Avoir mal au côté. Recevoir un coup d'épée dans le côté droit. Ce cheval a été blessé au côté gauche. Partie latérale de l'homme ou d'un animal, depuis la tête jusqu'aux pieds ou à la queue: Porter l'épée au côté. Il est paralysé de tout le côté gauche. Pendant longtemps je n'ai pu me coucher sur le côté droit. Si Dieu eût voulu que la femme devint le chef de l'homme, il l'eût tirée de son cerveau; s'il eût voulu qu'elle fût son esclave, il l'eût tirée de ses pieds; il voulait qu'elle fût sa compagne et son égale, il la tira de son côté. (Sallentin.)

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle, Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle. V. Hugo.

— Par ext. Partie latérale en général: Les côtes de la route. Suivre le côté gauche de la rivière. Les deux côtes de la porte. Face, pan: Les côtes d'une armoire, d'une commode. Les différents côtes d'un monument. Le long côté d'une table, d'une salle.

— Sens, partie opposée à une autre: Le côté espagnol des Pyrénées. Aller de l'autre côté de l'eau. On l'a rattrapé de l'autre côté du bois. Retourner son habit du côté de l'envers. Sens, direction: De quel côté vient le vent? Venez-vous de mon côté? Nous n'allons pas du même côté. Attaquer la place du côté le plus faible. La civilisation, au sortir de la Grèce, alla camper du côté de l'Ouest. (E. Pelletan.)

— Particulièrement. Ligne de parenté: Le côté paternel. Le côté maternel.

— Fig. Point de vue, aspect, sens dans lequel on considère les personnes ou les choses: Un des côtés de la question. Prendre tout du bon côté. C'est le côté faible de son caractère. Sa logique a bien des côtés vulnérables. Toute chose a son bon et son mauvais côté. Il n'y a pas de science qui n'ait son côté utile. (Vauven.) De quelque côté qu'on se tourne, ce monde est rempli d'anicroches. (Volt.) Les malheureux tournent toujours leurs pensées du côté qui peut augmenter leurs peines. (Mme de Tencin.) Il est certain qu'un des côtés de la vertu aboutit à l'orgueil. (V. Hugo.) Le côté moral est le beau côté de la vieillesse. (Flourens.) Il n'y a pas de système faux qui n'ait son côté vrai. (A. Fée.) Le côté affectif de la nature humaine doit toujours avoir la prépondérance sur le côté intellectuel. (Littré.) Si vous aimez la nature humaine, il faut l'accepter telle qu'elle est, et la prendre par tous ses côtés. (V. Cousin.) La république répond à de grands côtés de la nature humaine. (Guizot.) La nécessité incessante du travail est le côté admirable de notre société. (Guizot.) C'est un des côtés mauvais du métier des armes, que cet excès de force où l'on prétend toujours qu'on a le caractère. (A. de Vigny.) Les meilleures choses ont leur mauvais côté. (L. Jourdan.) A force de revoir les différents côtés des choses on devient indécis. (Renan.) Il y a deux manières de rendre la science accessible à tous, c'est de la prendre par son très-grand ou son très-petit côté. (Renan.) L'abbé de Choisy ne s'ennuyait jamais, voyant le bon côté de tout. (Ste-Beuve.)

On regarde les gens par leurs méchants côtés. MOLIÈRE.

Il faut du bon côté savoir prendre les choses. DU CERCLEAU.

Souvent de nos défauts notre œil est écarté, Et nous ne nous voyons que du meilleur côté. V. HUGO.

De tout elle se moque, et, malgré sa bonté, Elle voit les objets du plus mauvais côté. AL. DUVAL.

« Parti, intérêt personnel: Passer du côté du plus fort. Je ne veux plus être de votre côté.

— Fam. Côté gauche, Extraction illégitime: Avoir une fille du côté gauche. Se marier du côté gauche. Vivre dans le concubinage.

— Côté de l'épée, Côté gauche, parce que c'est de ce côté que l'on porte l'épée. Mettre quelque chose du côté de l'épée, La soustraire aux regards, la mettre à couvert:

Il a du côté de l'épée

Mis, ce dit-on, quelques deniers.

LA FONTAINE.

« Ces locutions ont vieilli.

— Etre sur le côté, Etre malade, blessé, alité: Voilà six semaines qu'il est sur le côté. Se dit par allusion aux navires échoués, qui sont en effet couchés sur le flanc. Fig. Etre embarrassé dans ses affaires: Ce négociant est sur le côté. (Acad.)

— Mettre quelqu'un sur le côté, Le terrasser, le renverser: D'un coup d'épée, il le mit sur le côté. Mettre une chose sur le côté, La placer dans une position inclinée, la faire reposer sur le flanc: Le maître avait mis le vaisseau sur le côté. (Fén.) Mettre une bouteille sur le côté, La vider.

— Mettre les rieurs de son côté, Se faire des partisans dans une discussion, en rendant ses adversaires ridicules.

— Se tenir les côtes de rire, Rire aux éclats, en faisant force contorsions. On dit aussi SE TENIR LES CÔTES.

— Ne savoir de quel côté tourner, de quel côté pencher, Etre dans l'embarras, ne savoir que faire:

De quel côté pencher? à quel parti me rendre?

CORNEILLE.

— Tirer de son côté, S'écarter, se séparer des autres: Quand nos paysans causent entre eux, pour peu qu'ils m'aperçoivent, chacun tire de son côté en prenant l'air bête. (Th. Leclercq.)

— Voir de quel côté vient le vent, Etudier la situation, s'enquérir des conjonctures, pour déterminer dans quel sens on agira.

— Mar. Flanc d'un navire: Côté de tribord, Côté de bâbord. Côté faible ou faux côté, Flanc vers lequel le navire s'incline davantage.

— P. et chauss. Bas-côtés, Allées latérales, souvent moins élevées que l'allée centrale ou la chaussée: Les bas-côtés d'une route, d'une promenade.

— Archit. Bas-côtés, Nefs latérales d'une église, d'un temple: D'autres temples étaient divisés en trois nefs par deux rangs de colonnes; celle du milieu était entièrement découverte, et suffisait pour éclairer les bas-côtés, qui étaient couverts. (Barthélemy.)

— Fortif. Côté extérieur, Ligne qui joint les deux angles saillants des bastions d'un front: C'est ordinairement en partant du côté extérieur qu'on exécute un tracé de fortification, et l'on dit alors que l'on trace les fronts par le côté extérieur.

— Liturg. Côté de l'épître, côté de l'évangile, Côté droit, côté gauche de l'autel, parce qu'on lit l'épître au côté droit, l'évangile au côté gauche.

— Théâtre. Côté du roi, Côté de la reine, Se disait autrefois du côté droit, du côté gauche du théâtre, parce que la loge du roi occupait le côté droit, celle de la reine le côté gauche. Côté cour, côté jardin, Côté droit, côté gauche de la scène, les machinistes ayant remplacé, depuis la Révolution, le côté du roi et celui de la reine par ces dénominations nouvelles, parce que, dans le théâtre du château des Tuileries, le côté droit ou du roi donnait sur la cour, et le côté gauche ou de la reine sur le jardin.

— Politiq. Côté droit, côté gauche, dans une salle occupée par une assemblée délibérante, Série de bancs placés à la droite ou à la gauche du président; membres qui occupent ces bancs: Tout le côté gauche a voté

contre l'ordre du jour. Le côté gauche défendait à tout prix la résolution. (Guizot.)

— Manég. Porter un cheval de côté. Le faire marcher sur deux pistes, marquées, l'une par les épaules, l'autre par les hanches.

— Vénér. Rebord que présente le dessous du pied du cerf et du chevreuil, depuis le talon jusqu'à la pince.

— Typogr. Côtés du châtis. Séparations formées dans le châssis par la barre. *Côté de première*, Nom donné à celle des deux formes d'une feuille qui contient la première page de cette feuille; côté de la feuille imprimée qui contient la première page. *Côté de seconde ou côté de deux et trois*, Forme de cette même feuille qui renferme la seconde et la troisième page; côté de la feuille imprimée qui contient ces mêmes pages.

— Pathol. Point de côté. Douleur aiguë qu'on ressent dans la région des côtes.

— Géom. Chacune des lignes qui circonscrivent une figure. *Les côtés d'un angle*. Les côtés d'un triangle sphérique. Ligne droite formant l'intersection de la surface d'un cylindre ou d'un cône avec un plan qui passe par leur axe.

— Loc. adv. A côté. Dans une direction latérale, oblique, parallèle : Tomber à côté. A peu de distance : Je demeure tout à côté.

— Fig. Loin du premier sens ou du vrai sens, loin du but, loin de la vérité : Il a essayé de détruire mon raisonnement; mais il a complètement donné à côté.

Le poète d'abord parle de son héros; Après en avoir dit ce qu'il pouvait en dire, Il se jette à côté.

LA FONTAINE.

— De côté. Obliquement, en biais : Tournez-vous un peu de côté. Sur la partie latérale, vers le bord : Tirez-vous de côté; voici une voiture. A part, en réserve : Mettre des fruits de côté. Tous les ans il met au moins mille francs de côté. A l'écart, à l'oubli : Je laisse de côté tous les autres griefs que j'ai contre vous. On a laissé de côté plusieurs officiers de mérite. Mettez de côté vos petites répugnances. (P.-L. Courier.) En passant, négligemment :

... Par l'homme en place un mot dit de côté D'un faux air de crédit flatte leur vanité.

DEUILLE.

— Regard de côté. Regarder de côté, Regard tendre et furtif; Regarder de cette façon, faire les yeux en coulisse :

Près du feu, deux amants, pleins d'un tendre délire, D'un regard de côté se parlent sans rien dire.

DEUILLE.

Regard de dédain, regard qui exprime le ressentiment ou l'embarras; Regarder de cette façon : Il paraît qu'il m'en veut, car pendant toute la soirée il m'a regardé de côté.

De tous côtés. De toutes parts : De tous côtés l'on méritait pour savoir la fin de cette aventure. La foule accourait de tous côtés. De tous côtés nous remarquons de beaux villages. (Fén.)

— De l'autre côté. Dans la pièce voisine : Si vous voulez, nous allons passer de l'autre côté. De côté et d'autre. De plusieurs endroits : Les parents accoururent de côté et d'autre pour accommoder l'affaire. (Montesq.)

... L'esprit humain tient à si peu de chose! Rien ne le fait tourner d'un et d'autre côté; On veut fixer en vain cette mobilité.

C. D'HARLEVILLE.

D'un côté, d'autre côté. D'une part, d'autre part : D'un côté la chose paraît facile; mais d'autre côté elle peut avoir les conséquences les plus fâcheuses. De ce côté, A cet égard : Nous n'avons rien à craindre de ce côté-là.

— Loc. prépos. A côté de. Auprès de : Marchez à côté de moi. L'église est à côté de la mairie. C'est à côté du berceau d'un enfant qu'il faut voir une femme. (J. Simon.) Avec ensemble, simultanément, mais sans idée de mélange, de fusion : Marchez à côté de la foule, jamais au milieu ni en tête. (Fythagore.) Le mal est toujours à côté du bien, et le bien à côté du mal. (Sterne.) La nature place des remèdes à côté de tous les maux. (Mme de Staël.) L'Inde et la Grèce nous présentent le phénomène de la plus riche mythologie à côté de la plus profonde métaphysique. (Renan.) La plupart des hommes vivent à côté de la misère sans la voir. (J. Simon.) En dehors de : Etre à côté de la vérité. Passer à côté de la question, de la difficulté. En comparaison de : La mouche n'est qu'un atome à côté de l'éléphant. Au niveau de, à l'égal de : Il est plus facile à un grand d'être au-dessus d'un homme de lettres qu'à côté. (Chamfort.) Un grand seigneur affectait de faire sentir à un homme de lettres la supériorité de son rang : « Monsieur le duc, répondit le lettré, il vous est plus aisé d'être au-dessus de moi qu'à côté. »

— Aux côtés de. Auprès de : Passer toute sa vie aux côtés de sa mère.

Depuis qu'd mes côtés rit cette tête folle, Elle en chasse à la fois le sommeil et l'ennui.

A. DE MUSSER.

Au même niveau, sur un pied égal : Moi-même, sur son trône à ses côtés assise, Je suis à cette loi comme une autre soumise.

RACINE.

— Du côté de. Auprès de, dans le même endroit que : Se placer du côté des dames. Il

Parmi, dans les rangs de : Du côté de l'ennemi, il y a eu mille morts et deux mille blessés. Du côté des Athéniens, Périclès, Nicias, Alcibiade; de celui des Lacédémoniens, Brasidas, Gylippe, Lysandre s'y distinguèrent d'une manière particulière. (Rollin.) Chez, dans le parti de, dans le sens de, en faveur de : Le tort est du côté de votre frère. Il passa du côté de l'ennemi. Je suis contre lui, je suis de votre côté. L'intolérance, en plaçant la force du côté de la foi, a placé le courage du côté du doute. (B. Const.) La force réelle finit toujours par être du côté de l'avenir. (Ballanche.) Dieu est toujours du côté de l'espérance. (E. Pelletan.) Tout sert à qui a la vérité de son côté. (P. Leroux.) L'esprit humain a un penchant à croire que la justice est du côté des proscrits. (Lamart.)

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

MOLIÈRE.

Relativement à : On la décrit du côté de la tendresse. (Voit.) Du côté de la fortune, le revers que vous éprouvez est accablant. (Mar-montel.) Quant à, pour ce qui est de, pour la part de : J'ai fait de mon côté ce que j'ai pu. J'irai par la rue de Rivoli; de votre côté, vous passerez par les boulevards. Dans un ménage d'ouvriers, le père et la mère sont absents, chacun de leur côté, quatorze heures par jour. (J. Simon.)

Je veux voir à quel point une femme hardie Saura de son côté pousser la perfidie.

VOLTAIRE.

— Antonymes. Devant, derrière, face, front.

— Encycl. Anat. On donne généralement le nom de côtés aux parties latérales du tronc s'étendant de l'origine du membre supérieur à l'origine du membre inférieur, région anatomique dont le squelette est constitué par les côtes. Par extension, on a donné le nom de côtés à toute la partie latérale droite et à toute la partie latérale gauche du corps humain, divisé par un plan vertical perpendiculaire à la poitrine.

Au premier abord, le corps humain a l'apparence symétrique, c'est-à-dire qu'il semble que ses deux côtés sont complètement identiques. Cette symétrie n'est qu'extérieure, et à l'intérieur l'anatomie montre de nombreuses dissimilitudes entre le côté droit et le côté gauche. Nous allons rapidement les passer en revue.

Les organes contenus dans la tête sont tous parfaitement symétriques, et telle particularité qui s'observe à droite se retrouve fatalement à gauche. Nous n'avons pas besoin de dire que nous n'entendons parler ici que des cas normaux, car, dans certaines lésions du système nerveux, tout un côté peut subir des modifications. Disons en passant que le plus souvent ce côté est l'opposé de celui où réside la lésion cérébrale.

Dans la poitrine, il n'en est pas de même, car on y remarque des différences physiologiques.

Le poumon droit est divisé en trois lobes, le gauche n'en a que deux; le premier est plus volumineux que le second. Du côté droit, un seul vaisseau artériel (tronc brachio-céphalique, doit porter le sang à la tête, au cou et au bras droit; du côté gauche, deux artères (la carotide et la sous-clavière gauche) remplissent le même usage. Ces différences se constatent, mais moins tranchées, dans le système veineux, où l'on trouve une veine jugulaire droite plus considérable que la gauche. Le cœur, enveloppé dans le péricarde, est situé à la partie moyenne du thorax; mais, comme il est fortement penché à gauche, ses pulsations se sentent beaucoup plus vivement à gauche qu'à droite.

Dans l'abdomen, nous trouvons à droite la partie la plus volumineuse du foie, l'ouverture inférieure de l'estomac ou pyllore, le tronc de la veine porte, la veine cave et la partie ascendante du colon, première portion du gros intestin. A gauche sont la plus grande partie de l'estomac, la partie inférieure de l'œsophage et le cardia, ouverture supérieure de l'estomac. On trouve également à gauche la rate, l'artère aorte, la veine azygos et le canal thoracique.

Nous ne devons pas oublier de signaler la prépondérance du système osseux et musculaire du côté droit, prépondérance qu'on observe aussi dans les nerfs, les veines et les artères de ce même côté. Cette différence anatomique coïncidant avec une plus grande force et une plus grande habileté du côté droit, il est naturel de se demander si cette plus grande force est le résultat du plus grand développement anatomique, ou si au contraire elle en est la cause. On a beaucoup blâmé l'habitude d'élever les enfants en les faisant se servir d'un bras de préférence à l'autre, et l'on a attribué à cet usage exclusif du membre supérieur droit ces différences que nous signalons. Ces explications sont loin de nous satisfaire; si elles étaient vraies, les individus gauchers devraient avoir leurs organes développés contrairement à ce qu'on observe chez les droitiers. Or cela est loin d'être vérifié; de plus, les deux jambes agissent autant l'une que l'autre, et pourtant les os des membres inférieurs présentent les mêmes dissimilitudes que ceux des membres supérieurs.

On sait (v. ORGANOGÉNIE) que la plupart des organes impairs des animaux supérieurs sont

formés primitivement de deux moitiés qui se réunissent. Quelquefois, la nature n'achevant qu'incomplètement son œuvre, l'enfant ou le petit de l'animal vient au monde avec ce qu'on appelle sa suture bipariétale des os du crâne en est un exemple; mais cette ossification incomplète est un phénomène normal. Il n'en est pas de même du défaut de réunion des lèvres et du palais, qui constitue le bec-de-lièvre; du défaut de réunion des organes génitaux, qui donne à un individu mâle les apparences du sexe féminin (v. HERMAPHRODISME); du défaut de réunion des deux parties de la colonne vertébrale, qui forme le spina bifida. Dans d'autres cas, la nature réunit bien les deux moitiés de chaque organe, mais, par une aberration dont nous ignorons le principe, elle développe un côté d'une façon exagérée, tandis qu'elle laisse l'autre s'atrophier; enfin elle place quelquefois les organes dans une direction opposée à ce qui a lieu le plus communément.

Des différences nombreuses s'observent entre les deux côtés de beaucoup d'animaux; mais il serait beaucoup trop long de les exposer ici.

— Polit. Côté droit, côté gauche. C'est par ces noms qu'on a commencé à désigner, dans l'Assemblée constituante de 1789, les députés qui siégeaient à la droite ou à la gauche du président. Au côté droit se tenaient les partisans de l'ancien régime; au côté gauche, les plus hardis promoteurs des innovations : là Maury et Cazalès; ici Mirabeau et Barnave. A la Convention, le côté droit, occupé par les girondins, porta le nom de ceux-ci jusqu'au 31 mai, époque où la Terreur, dominant toute résistance, confondit toutes les dénominations dans celle de *montagnards*. A partir du 9 thermidor, les deux côtés du Corps législatif cessent tout à fait de porter un nom particulier; mais, sous la Restauration, le côté droit et le côté gauche reparaissent au milieu de luttes éclatantes. Pendant le règne de Louis-Philippe, on disait simplement la droite et la gauche. La droite conserva son nom, après la révolution de 1848, aux Assemblées constituante et législative; la gauche se para de celui de *Montagne*. Le second Empire fit disparaître encore une fois ces dénominations en abolissant le régime parlementaire. Elles tendent à renaître et à s'accroître dans la nouvelle chambre de 1869.

— Théâtre. Côté du roi, côté de la reine. Mots par lesquels les machinistes désignent autrefois la droite et la gauche du théâtre; la loge du roi et celle de la reine étaient ainsi placées, en vis-à-vis, à l'avant-scène. Les simples termes à droite, à gauche, dont on aurait pu se servir en tout autre lieu, manquaient de précision sur un théâtre, où la gauche, la droite sont prises d'après la position du comédien faisant face au public, et par conséquent en opposition avec la droite et la gauche du spectateur. Les machinistes, dans l'exécution de leurs manœuvres, disaient donc dans la coulisse : Pousser au roi, portez à la reine, etc. Cette manière de s'exprimer disparut sous la République, et l'on dit alors, en se réglant sur la position du théâtre des Tuileries, relativement au jardin, à la cour de ce palais : côté jardin, côté cour, et plus souvent, afin d'abréger, jardin, cour, pour marquer la gauche et la droite du théâtre. Cet usage, adopté généralement alors par tous les spectacles, a prévalu; il n'a pas cessé d'être suivi sous l'Empire et la royauté restaurée. De ce côté (soit dit sans jeu de mots) le théâtre est resté républicain.

COTEAU s. m. (ko-tô — dimin. de côté). Versant d'une colline : Un coteau planté de vignes. Gravit le coteau. L'église champêtre s'élève sur la pente du coteau, au-dessus des cabanes du pauvre, pour le bém et le protéger. (Lamenn.)

... O coteaux du Taygète, Par les verges de Sparte en cadence foulés, Oh! qui me portera dans vos bois reculé!

DEUILLE.

Petite colline : Nous avons traversé un pays ondulé de coteaux qui dominent la mer de Marmara. (Lamart.)

Déjà les vapeurs incertaines Blanchissent le front des coteaux.

LEBRUN.

— Poétiq. Vignoble : ... J'ai vu toute la Grèce, Les promontoires d'or qu'un flot d'azur caresse Et les coteaux mûris par le soleil divin.

LAPRADE.

— Epithètes. Incliné, penché, escarpé, rapide, riche, fécond, fertile, vineux, vert, verdoyant, fleuri, riant, brillant, charmant, magnifique, séduisant, enchanteur, admirable, champêtre, ombreux, sauvage, pittoresque, sec, aride, stérile.

— Encycl. Hist. Ordre des Coteaux. Au XVII^e siècle, la table jouait un grand rôle dans les relations, et les questions de gastronomie intéressaient vivement la haute société. S'il existait de riches et délicats amphitryons, comme le commandeur de Souvry, le duc de Vendôme, le duc de Nevers, on rencontrait aussi d'émérites convives, dégustateurs raffinés, tels que le comte du Broussin, l'abbé de Villarsaux, Villandry, le marquis de Bois-Dauphin, le comte d'Olonne et Saint-Evremond. Voici l'origine du dicton, telle qu'elle

est rapportée par l'auteur du *Parallèle de Turenne et de Condé* : Un jour que M. de Lavardin, évêque du Mans, avait réuni à sa table, avec le littérateur que nous citons, le comte d'Olonne et le marquis de Bois-Dauphin, le prélat se mit à railler ses convives sur leur délicatesse exagérée. « Ces messieurs, dit-il, outrent tout à force de vouloir raffiner sur leur délicatesse; mais leurs perdrix viennent de rivière; il faut que leurs perdrix viennent d'Auvergne, que leurs lapins soient de la Roche-Guyon ou de Versins. Ils ne sont pas moins difficiles pour le fruit; et pour le vin ils ne sauraient boire que des trois coteaux : d'AI, de Haut-Villiers et d'Avenay. » Ce propos se répandit, et bientôt le trio que nous avons désigné ne fut plus appelé que les *trois coteaux*; puis on en vint à dire, des experts en bonne chère, qu'ils faisaient partie de l'ordre des Coteaux. Boileau popularisa encore davantage ce qualificatif par les vers suivants de sa troisième satire :

Sur tout certain habileur, à la mine affamée, Qui vint à ce festin conduit par la fumée, Et qui s'est dit profès dans l'ordre des Coteaux, A fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux.

La Bruyère, dans son chapitre *Des grands*, fait également allusion aux personnages de son temps, qui se contentent d'être « gourmets ou coteaux. » Le P. Bouhours, à la page 342 de sa *Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, fait remarquer que « peut-être les commentateurs se tourmenteront fort pour expliquer ce profès dans l'ordre des Coteaux, et qu'il serait possible qu'on transformât le dicton consacré en profès dans l'ordre de Citeaux, par cette raison que l'ordre des Coteaux ne se trouvant point dans l'histoire ecclésiastique, les grammairiens de l'avenir ne sauront pas que cet ordre n'était qu'une société de fins débauchés, qui voulaient que le vin qu'ils buvaient fût d'un certain coteau. » Ménage désigne nominalement ces « fins débauchés, » le marquis de Bois-Dauphin et le comte d'Olonne; mais il leur adjoint pour collègue l'abbé de Villarsaux à la place de Saint-Evremond. A ce dernier a été attribuée une petite comédie en vers, publiée en 1669, et intitulée *les Coteaux* ou *les Marquis français*, dont le véritable auteur est Villiers, acteur du théâtre de l'hôtel de Bourgogne.

COTEL s. m. (ko-tél). Ancienne forme du mot COTEAU.

COTEL (Antoine DE), poète français, né à Paris en 1550, mort vers 1610. Il était conseiller au parlement et descendait d'une famille noble, mais il a déclaré préférer au titre de gentilhomme une réputation intacte et la gloire que procure l'esprit. Antoine de Cotel a laissé des traductions, notamment une version du XIV^e livre de l'*Iliade* en vers de dix syllabes, quelques imitations de Théocrite et d'Ovide, etc. Son principal ouvrage est le *Premier livre des mignardises et gages poésies*, etc. (Paris, 1578, in-4°). Ces *mignardises* se composent de sonnets, rondeaux, chansons, élégies, épigrammes, assez bien réussies, et de la *Cigale*, poème de longue haleine. Il est à remarquer que La Fontaine s'est inspiré de l'épigramme ou plutôt de l'apologue commençant par ces vers :

T'ayant vu, ce matin, saluer dans la rue Un grand âne empoûrré qui jamais ne salue, Je ne puis me garder, ami, de te conter L'histoire, qui soudain s'est venu présenter, D'un âne.

Sur ce canevas, le fabuliste a fait son apologue de l'*Âne portant des reliques*. Voici une petite épigramme de notre auteur :

Bâtir châteaux, courir grands tables, Faire l'amour, coucher gros jeu, Sont grands chemins qui, délectables, Conduisent l'homme en pauvre lieu.

COTELARD s. m. (ko-te-lar — rad. côté). Argot. Melon à côtes.

CÔTELÉ, ÉE adj. (kô-te-lé — rad. côté). Qui présente des côtes, des saillies en forme de côtes : Une feuille côtelée. Un fruit côtelé. Du drap côtelé.

— s. m. Hortie. Variété de pomme à cidre.

CÔTELET s. m. (kô-te-lé — rad. côté). Bot. Nom vulgaire du citharexylon.

— Comm. Bois de citharexylon, que l'on apporte des Antilles, et qui est employé dans la fabrication des instruments de musique.

CÔTELETTE s. f. (kô-te-lé — dimin. de côté). Côte de certains animaux de boucherie, avec la chair adhérente : Une côtelette de mouton, d'agneau, de porc frais. Une côtelette de veau en papillote. Une côtelette sur le gril. Je n'ai pas grande opinion de cet homme; il n'a jamais mangé de boudin à la Richelieu, et ne connaît pas les côtelettes à la Soubise. (Brill.-Sav.)

— Pop. Favoris simulant la côtelette.

— Argot. Côtelette de vache, Morceau de fromage, le fromage se faisant communément avec du lait de vache. Côtelette de perruquier, Morceau de fromage de Brie.

— Argot des théâtr. Applaudissement : Avoir sa côtelette, ses trois côtelettes dans la soirée. Manger des côtelettes, Etre comblé d'applaudissements.

CÔTELETTIER s. m. (kô-te-lè-tié — rad. côtelette). Art culin. Appareil destiné à la cuisson des viandes grillées, particulièrement

des côtelettes; espèce de boîte en tôle, qui est fermée sur le devant par une trappe mobile, et qui est munie à la partie supérieure d'un tuyau formant cheminée, par lequel s'échappent la fumée et les odeurs.

COTELIER (Jean-Baptiste), philologue et théologien français, né à Nîmes en 1629, mort à Paris en 1686. Sa précocité intellectuelle parut avoir été prodigieuse. A l'âge de douze ans, il put interpréter devant l'assemblée du clergé les saintes Ecritures dans leur langue originale, répondre aux difficultés et expliquer les définitions d'Euclide. Il devint d'ailleurs un des savants les plus distingués du XVIII^e siècle, et ses travaux sur les antiquités ecclésiastiques, notamment, sont encore fort estimés aujourd'hui. En 1667, Colbert le chargea, conjointement avec Ducange, de collationner les manuscrits grecs de la Bibliothèque du roi et d'en dresser le catalogue. En 1676, il reçut la chaire de langue grecque du Collège royal. On a de lui : *Palres ævi apostolici* (1672, 2 vol. in-fol.); *Monumenta Ecclesiæ græcæ* (1677-1686, 3 vol. in-fol.), et divers autres écrits sur les antiquités ecclésiastiques restés en manuscrit à la Bibliothèque.

COTELINE s. f. (ko-te-li-ne — rad. *côte*). Techn. En termes de tisseur, Petite rayure convexe, produite par un effet de croisement.

— Comm. Nom d'un tissu à côtes plus ou moins rapprochées, lesquelles sont formées, dans la longueur de l'étoffe, par un fil de chaîne en gros coton entièrement recouvert par une trame de nature quelconque.

COTELLE, capitaine huguenot, gouverneur d'Ambert en 1592, dont la France protestante raconte en ces termes la malheureuse et touchante histoire : « Assiégé par Nemours, Cotelte résista pendant six semaines avec la plus grande bravoure aux forces supérieures des ligueurs; cependant, dans un assaut général, les assiégeants finirent par pénétrer dans la ville. Après s'être battu jusqu'à la dernière extrémité et avoir vu périr à ses côtés presque tous ses compagnons, Cotelte, grièvement blessé, se fit jeter à travers les rangs ennemis, et sortit de la ville à la faveur du tumulte et de la nuit qui commençait à tomber. Échappé au pays, il s'égarait, et son cheval alla s'abattre dans une fondrière sous la Tour-Goyon, à moins d'une lieue d'Ambert. L'animal se releva avec peine; mais tout à coup, effrayé par le fracas de la Dore se brisant sur des rochers, il s'emporta, fit voler la selle à son cavalier dont le pied resta pris dans l'étrier, et le traîna à une grande distance. Le lendemain, quelques villageois trouvèrent un cadavre défiguré et presque méconnaissable, qu'ils enterrèrent dans un champ. »

COTELLE (Louis-Barnabé), juriconsulte français, né à Montargis en 1752, mort en 1827. Il fut d'abord un avocat distingué, puis procureur syndic du district de Gien (1791), professeur de législation à l'école centrale du Loiret (1795), juge au tribunal d'Orléans et conseiller à la cour impériale de cette ville. En 1810, il obtint la chaire de Code civil à la Faculté de Paris, où il professa successivement plus tard le droit naturel et les *Pandectes*. On lui doit, entre autres ouvrages : *Traité des testaments* (1807, in-8°); *Traité analytique des droits des enfants naturels reconnus* (Paris, 1812, in-8°); *Cours de droit français* (Paris, 1813, 2 vol. in-8°); *Des privilèges et hypothèques* (1820, in-8°); *Abrégé du cours élémentaire du droit de la nature et des gens* (1820, in-8°); *Traité des intérêts* (1826, in-12).

COTELLE (Toussaint-Ange), juriconsulte français, né à Bléneau (Yonne) en 1795, fils du précédent. Elève de l'Ecole normale, il renoua l'enseignement pour faire ses études de droit, prit le titre de docteur en 1819, devint avocat à la cour de cassation en 1823, puis fut nommé professeur de droit administratif à l'Ecole des ponts et chaussées en 1831. Il est auteur d'ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons : *Cours de droit administratif appliqué aux travaux publics* (1835, 2 vol. in-8°), plusieurs fois réimprimé; *Traité des procès-verbaux de contravention en matière administrative* (1848, in-8°); un savant *Mémoire sur les dépêches de Colbert relatives aux ponts et chaussées* (1851). Il a collaboré au *Dictionnaire de l'administration française*, aux *Annales des ponts et chaussées*, à la *Revue de législation*, au *Moniteur universel*, etc. Enfin on doit à M. Cotelte des éditions du *Droit des gens* de Vattel (1820), des *Principes du droit de la nature et des gens* de Burlamaqui (1821), etc.

COTENTIN, ancien pays de France, dans la basse Normandie. Sous les empereurs, ce territoire portait le nom de *Constantinus ager* (de *Constantia*, Coutances, sa capitale), d'où, par corruption, *Cotentin* ou *Cotentin*. Il était compris entre la Manche, au N. et à l'O., l'Avranchin au S., le Bessin et le Bocage à l'E. Sa plus grande longueur était de 90 kilom., du N. au S., et sa plus grande largeur, de 40. Pays maritime, il s'avance en presqu'île dans la Manche, et de ce côté son point extrême est Cherbourg; sur la carte, il occupe la place des pattes dans cette espèce de chien couché que dessine la Normandie. Aujourd'hui le Cotentin forme la plus grande partie du département de la Manche. Ses villes principales sont, outre Coutances, l'ancienne capitale :

Cherbourg, Saint-Lô, Valognes, Barfleur, Avranches, Granville et Carentan. Une de ses localités maritimes, la pointe de la Hogue-Saint-Waast, est célèbre par le combat naval qui s'y livra.

Au moment de la conquête des Gaules par Jules César, le Cotentin était occupé par les *Unelli*, dont le principal *pagus* était *Cosedia* (Constantia). César envoya un de ses lieutenants, Quintus Titurius Sabinus, pour réduire le pays, que lui disputa Viridovix (César, *De Bello Gallico*, liv. III). Sous Dioclétien, il fut placé dans la deuxième Lyonnaise, qui avait Rouen pour capitale. Le pays conserve encore des traces de la conquête, des vestiges de camps retranchés, à Mont-Chastre, sur les communes de Lithaire et du Plessis, et à Montchaton (*Mons Catonis*). A cause de son importance maritime, les Romains y établirent de nombreuses stations, et on retrouve encore les empièvements de la grande voie romaine qui partait de *Coriallum* (Cherbourg), passait par *Alauna* (Valognes), et rejoignait *Condate* (Rennes) par *Constantia* et par *Ingena* (Avranches).

Sous les rois francs, le Cotentin faisait partie de la Neustrie et les rois de la seconde race le divisèrent en trois cantons, ayant pour chefs-lieux Coutances, Avranches et Cherbourg. Les incursions des Normands, plus terribles qu'ailleurs dans ces côtes exposées, y amenèrent Charlemagne, qui fortifia divers points maritimes. Lorsque ces pillards s'établirent définitivement dans la province qui en a gardé leur nom, le Cotentin fut un des territoires concédés sinon à Rollon, du moins à Guillaume son fils, en 933. Quelques années plus tard, Guillaume en fit temporairement présent à un prince détrôné, Herold, roi de Danemark, qui s'y établit (943) jusqu'à ce qu'il eût recouvré sa couronne. Pendant toute la période normande, le Cotentin se couvrit de riches abbayes et de puissants châteaux forts, dont les barons, souvent en lutte avec le duc leur suzerain, entretenaient dans le pays une guerre perpétuelle. Dans une de ces révoltes, le duc Robert fut contraint d'appeler à son aide le roi de France, Henri I^{er}, contre les barons Nél de Saint-Sauveur et Grimout du Plessis. La *Chronique de Normandie* de Benoist de Sainte-Maure a recueilli le souvenir d'un furieux coup de lance reçu là par Henri I^{er}, d'un chevalier cotentinois :

De Costentin vint la lance
Qui abattit le roi de France.

D'autres hauts barons du Cotentin, tels que Tancrède et ses fils, Drogon et Onfroir, s'acquerrèrent une gloire plus pure dans la conquête de la Sicile et les expéditions en terre sainte. Dans la liste des chevaliers qui accompagnaient Guillaume lors de sa descente en Angleterre, figurent aussi avec honneur presque tous les barons du Cotentin. Ils en furent largement récompensés. Tel petit hobereau, parti des côtes de France sans sou ni maille, obtint en Angleterre, de la main de Guillaume, l'investiture de fiefs considérables. L'évêque cotentin, Geoffroy de Montbray, en eut seul, pour sa part, 280. C'est de cette époque que date surtout la grande prospérité du pays. Philippe-Auguste, en arrachant la Normandie à Jean sans Terre, fit rentrer le Cotentin sous sa domination; sa capitale, Coutances, se rendit du reste sans coup férir, de même que Lisieux et Séz, ainsi que le raconte en vers latins Guillaume Lebreton dans sa *Philippide* :

Ille tres sine bello
Sese sponte sua præclari nominis urbes
Subjiciunt, Sagium, Constantia Lexovinumque.

A partir de cette époque, le Cotentin, qui avait été un comté, ne fut plus qu'un simple bailliage. A peine si, pendant la guerre de Cent ans, son histoire se sépare par quelques épisodes, de celle du reste de la France. Henri V le donna en sapanage au duc de Clarence, et les chroniques du temps ont conservé le souvenir des ravages exercés dans tout ce pays par le comte de La Marche.

Le Cotentin est un pays fertile en grains et principalement en pâturages; l'élevage du bétail y est considérable; les volailles et ses produits de fermes, beurres et œufs, sont également très-estimés. Sa fertilité est telle, que l'auteur des *Détices de France*, dans la description qu'il fait de ce canton, a osé faire cette assertion : « Je ne veux pas oublier une chose assez curieuse à savoir touchant le pays Coutantin. C'est qu'il y a un certain lieu si bon pour le pâturage (le Clozet) que si on fauche l'herbe un soir avant de se coucher, et qu'on y plante un bâton dans le même endroit qu'on aura fauché, on ne verra plus le bâton le lendemain à son lever, tant l'herbe y aura crû. Aussi y engraisse-t-on des bœufs, etc. » C'est surtout vers Carentan et en suivant le cours de la rivière de l'Oune, le plus considérable cours d'eau du Cotentin, que cette fertilité des pâturages est remarquable.

COTENTIN, INE s. et adj. (ko-tan-tain, i-ne — rad. *Coutances*, nom de ville). Habitant ou natif du Cotentin; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les COTENTINS*. *La race COTENTINE*. On dit plus souvent COTENTINOIS en parlant des habitants du Cotentin.

COTER v. a. ou tr. (ko-tè — rad. *côte*). Marquer, suivant l'ordre, de lettres ou de numéros : *COTER des pièces*. *COTER un registre*. Indiquer, noter : *Il est le premier historien*

français qui ait coté en marge ses autorités. (Chateaub.)

— Fin. Fixer la cote, le prix, le taux : *COTER le change*. *COTER un emprunt*. *COTER des valeurs*. *COTER des marchandises*.

Il coterait encor la rente
Sur les débris de l'univers.

BARTHÉLEMY et MÉRY.

— Anc. pratiq. *Coter un procureur*, Signifier par exploit que ce procureur occupera pour celui qui a fait donner l'exploit.

— Géod. Marquer le niveau, les hauteurs de niveau de : *COTER un point sur un plan*. *COTER un plan*.

Se coter v. pron. Etre coté : *A la Bourse d'aujourd'hui, le 3 pour 100 s'est coté à 70*. Ah! c'est ainsi, chez vous, que la gloire se cote? Et moi qui pourrais la hausse en patriote!

POISSARD.

COTERAS s. m. pl. (ko-te-ra). Pêch. Cordages qui relient les tramails que l'on tient flottants entre deux eaux. On dit aussi *COTEREAUX*.

COTEREAU s. m. (ko-te-râ — rad. *coterel*). Hist. Nom donné à des aventuriers qui désolèrent la France, surtout le Midi, durant le XII^e siècle.

— Encycl. Pendant la seconde moitié du XII^e siècle, la France vit plusieurs de ses provinces ravagées par des bandes armées, composées d'aventuriers qui, venus de tous les pays, habitués au meurtre et au pillage, commettaient partout les exactions les plus atroces. Les routes étaient si peu sûres, qu'il était impossible d'aller d'une ville à l'autre sans courir les plus grands dangers. Etienne, évêque de Tournai, écrivait en 1181 : « J'ai de justes motifs de crainte, car le voyage que je dois faire pour aller trouver l'évêque d'Albane est très-long et environné de dangers : dangers au passage des fleuves, dangers de la part des voleurs, dangers de la part des *cotereaux*, Basques et Aragonais. Rien n'est sûr, rien n'est tranquille; partout et toujours il faut trembler pour sa vie et pour ses membres. » Ces bandits prenaient d'ailleurs divers noms : on appelait routiers ceux qui étaient à cheval, Brabançons ceux qui venaient du Brabant, *cotereaux* ceux qui étaient armés d'un couteau ou coutelas. Veut-on avoir une faible idée de leurs débordements? Voici ce qu'on lit dans les *Grandes chroniques de France* :

« Ils prenoient les proies et pressaient les païsans, si les mettoient en liens, et les traînoient après eux, ainsi comme esclaves, et dormoient avec les femmes de ceux qu'ils emmenaient ainsi, voyant eux-mêmes. Et plus grandes douleurs faisoient encore : car ils ardoient les moustiers et les églises, et traînoient après eux les prestres et les gens de religion, et les apeloient *cantadours* par dérision. Quand ils les battoient et tourmentoient, lors leur disoient-ils : « Cantadours, chantez! » Et puis leur donnoient grans buffes parmi les joues, et battoient moult asprement de grosses verges. Quand ils roboient les églises, l'eucaristie prenoient à leurs mains souillées et ensanglantées du sang humain; hors des phylatères la sachioient et jecttoient à terre, puis la défouloient aux piés. A leurs garces et leurs meschines faisoient voiles et œuvre-chiefs des corporaux sur quoi l'on traicte le précieux et le vrai corps de Jhésu-Christ en sacrement de l'autel. Heureusement Nostre Seigneur, qui ô la complainte et la clameur des victimes, leur envoya un sauveur, non un empereur, roy, prince ni prélat, mais un povre homme qui avait nom Durand. » Ce Durand, obscur charpentier de l'Auvergne, arracha le pays aux brigandages des *cotereaux*. Vers la fête de saint André, il alla trouver l'évêque du Puy, et s'annonça comme envoyé de Dieu pour rétablir la paix dans le royaume; mais l'évêque ne voulut point entrer dans ses desseins. Cependant le charpentier ne perdit point courage; il s'adressa directement aux paysans, et sut en décider un grand nombre à entrer dans l'espèce de confrérie qu'il voulait établir. Un chanoine du Puy, moins défiant que son évêque, donna un règlement et un costume aux confrères de la paix, que le peuple nomma les *capuchonnés*, à cause du capuchon de toile ou de laine, suivant la saison, dont ils se couvraient la tête. Peu de temps après, le Berry, la Gascogne, la Provence, eurent leurs confrères de la paix, devant lesquels les *cotereaux* et autres brigands commencèrent bientôt à trembler. Traqués, pourchassés avec une ardeur et une vivacité sans égale, ils furent définitivement vaincus à la fameuse journée de Dun-le-Rol, où douze mille d'entre eux restèrent sur le champ de bataille. Le lendemain, quand on brûla les cadavres, on trouva dans leur camp une grande quantité de croix et de vases d'or ou d'argent, plus un millier de courtisanes dont les parures valaient des sommes énormes.

Leurs vainqueurs, les confrères de la paix, n'eurent guère un sort plus doux. Fiers de ce premier succès, ils voulurent tourner leurs forces contre les excès du pouvoir des nobles et des seigneurs. Ceux-ci furent effrayés d'abord, mais le clergé fit bientôt cause commune avec eux, et dès lors les malheureux confrères se virent à leur tour traqués, décimés par les seigneurs. Les plus heureux en furent quittes pour payer de fortes amendes. L'évêque d'Auxerre condamna ses diocésains à rester pendant toute une année la

tête entièrement nue, exposés à la chaleur, au froid, à la pluie. Ainsi échoua cette tentative d'émancipation du peuple. Quant à ceux des *cotereaux* qui n'avaient pas péri dans la journée de Dun-le-Rol, ils se mirent à la solde des seigneurs, et, au lieu de piller pour eux-mêmes, ils pillèrent pour le compte des maîtres qui les avaient pris à leur service.

COTEREAU (Claude), écrivain français. V. COTTEREAU.

COTEREL ou **COTTEREL** s. m. (ko-te-rèl — du lat. *cutter*, couteau). Anc. art milit. Coutelas dont on arma, du XIII^e au XVI^e siècles, les mercenaires appelés *cotereaux*.

COTERET s. m. (ko-te-rè — autre forme du mot *cotret*). Techn. Nom donné à deux grosses pièces de bois qui portent les ensuples, dans le métier à tapisserie de haute lisse.

COTERIE s. f. (ko-te-ri — rad. *cote*, dans le sens de quote-part). Association, réunion d'individus qui cabalent ou intriguent ensemble dans l'intérêt de chacun d'eux ou pour défendre et faire valoir leurs opinions communes : *Une COTERIE politique*. *Une COTERIE littéraire*. Chaque *COTERIE* a ses règles, ses jugements, ses principes, qui ne sont point admis ailleurs. (J.-J. Rouss.) *Les louanges des COTERIES littéraires sont comme les vins frelatés dont les pauvres s'enivrent au cabaret*. (Boiste.) *Les COTERIES ne sont jamais plus fortes et plus ombrageuses que pendant le sommeil de l'esprit public*. (Lantrey.) *Protéger les adeptes, employer tous les moyens pour arriver à la renommée, aux dignités ou à la fortune, tel est le but et le principe de toutes les COTERIES*. (Viennet.) *L'esprit de COTERIE ne marche jamais seul bien longtemps; il est toujours suivi de l'esprit de réaction*. (E. de Gir.) *Le faubourg Saint-Germain n'est un salon que parce qu'il est demeuré une COTERIE*. (L. Ulbach.)

... Veux-tu que, limité
Au petit cercle obscur d'une société,
J'aile m'ensevelir dans quelque coterie?

GRESSET.

— A désigné primitivement toute association faite par cotisation.

— Pop. Compagnon, dans le langage des ouvriers, et particulièrement des maçons.

COTERIE s. f. (kò-te-ri — rad. *côte*). Anc. cout. Association de villageois tenant ensemble le bien d'un seigneur : *Tenir un héritage en COTERIE*. « Terre vile, héritage chargé d'une redevance roturière. » Dans ces deux acceptions, le *Complément de l'Académie* écrit *COTERIE* sans accent. Cette orthographe paraît fautive, puisque le radical est *côte*.

COTERON s. m. (ko-te-ron). Ancienne forme du mot COTILLON.

COTES (Roger), mathématicien et astronome anglais, né à Burbach (Leicester) en 1682, mort en 1746 à Cambridge, où il professait depuis 1706 l'astronomie et la physique expérimentale. Newton faisait grand cas de lui; il disait à propos de ses recherches sur l'optique : « Si Cotes eût vécu, nous saurions quelque chose. » Cotes ne donna de son vivant qu'une édition des *Principes* de Newton, avec une préface où il défend son compatriote contre les cartésiens; un mémoire sur le météore du 6 mars 1716, et un autre mémoire d'analyse intitulé *Logometria*. Ses principales découvertes consistent, outre quelques perfectionnements apportés aux méthodes naissantes d'intégration, principalement des différentielles rationnelles, dans deux théorèmes qui portent son nom et que nous allons exposer. Ses œuvres posthumes ont été publiées sous le titre de : *Harmonia mensurarum* (1722). Lemonnier a traduit ses *Lectures* sur l'hydrostatique et la pneumatique sous le titre de : *Leçons de physique expérimentale* (Paris, 1740, in-8°).

Cotes n'est guère connu dans les écoles que par son théorème relatif aux racines imaginaires de l'unité, mais on lui doit cette proposition beaucoup plus importante : *Si d'un point O quelconque, pris dans le plan d'une courbe de degré m, on mène une droite qui coupe la courbe en n points*

$$a_1, a_2, a_3, \dots, a_m,$$

et que l'on conçoive sur cette droite le point M, déterminé par la condition que l'inverse de la distance OM soit la moyenne arithmétique des inverses des distances

$$Oa_1, Oa_2, \dots, Oa_m,$$

le lieu des positions qu'occupera le point M, lorsque la sécante tournera autour du point O, sera une ligne droite. L'énoncé de ce théorème a été trouvé dans les papiers de Cotes après sa mort, par son ami, le physicien R. Smith, qui en donna communication à Maclaurin. Celui-ci proposa du théorème deux démonstrations, l'une géométrique, l'autre algébrique; et en fit la base de son traité : *De linearum geometricarum proprietatibus generalibus* (v. MACLAURIN); il donna au segment OM le nom de moyenne harmonique entre les autres segments

$$Oa_1, Oa_2, \dots, Oa_m.$$

Le général Poncelet a fourni du même théorème une nouvelle démonstration, fondée sur le principe de continuité, et qui se réduit à cette simple remarque, que le point M étant unique sur chaque rayon recteur et ne pouvant jamais se confondre avec le point O, le lieu qu'il décrit doit être une ligne droite.

Pour bien entendre l'énoncé du théorème de Cotes, il faut évidemment donner des signes aux distances

$$Oa_1, Oa_2, \dots, Oa_m \text{ et } OM;$$

toutes celles qui s'étendent dans un même sens convenu auront le signe + et les autres le signe -; quant à celles qui se rapportent à des rencontres imaginaires avec la courbe, il faut remarquer qu'elles sont deux à deux conjuguées,

$$\alpha \pm \beta \sqrt{-1},$$

et que leurs inverses

$$\frac{1}{\alpha + \beta \sqrt{-1}} \text{ et } \frac{1}{\alpha - \beta \sqrt{-1}}$$

donnent une somme réelle

$$\frac{2\alpha}{\alpha^2 + \beta^2}.$$

Cela posé, si l'on prend le point fixe O pour origine des coordonnées, les distances

$$OM, Oa_1, Oa_2, \dots, Oa_m$$

seront proportionnelles à leurs projections sur l'axe des x , c'est-à-dire aux abscisses des points M, a_1, a_2, \dots, a_m ; on aura donc, en désignant par x_1 l'abscisse du point mobile M, correspondant à une sécante $y = kx$,

$$\frac{m}{x_1} = \frac{x}{x_1};$$

or la somme des inverses des racines d'une équation est le quotient, changé de signe, du coefficient de l'avant-dernier terme par le coefficient du dernier; si donc le premier membre de l'équation de la courbe, décomposé en parties homogènes par rapport à x et à y , est

$$\varphi_m(x, y) + \varphi_{m-1}(x, y) + \dots + \varphi_1(x, y) + \varphi_0,$$

l'équation dont les racines seraient les abscisses des points de rencontre de cette courbe avec une droite $y = kx$ sera

$$x^m \varphi_m(1, k) + x^{m-1} \varphi_{m-1}(1, k) + \dots + x \varphi_1(1, k) + \varphi_0 = 0;$$

la somme des inverses de ces racines sera donc

$$-\frac{\varphi_1(1, k)}{\varphi_0},$$

et, par conséquent, l'abscisse x_1 du point du lieu situé sur la sécante $y = kx$, sera donnée par l'équation

$$\frac{m}{x_1} = -\frac{\varphi_1(1, k)}{\varphi_0};$$

d'ailleurs son ordonnée sera $y_1 = kx_1$; l'équation du lieu cherchée sera donc

$$\frac{m}{x_1} = -\frac{\varphi_1\left(1, \frac{y_1}{x_1}\right)}{\varphi_0}$$

ou

$$m\varphi_0 + \varphi_1(x_1, y_1) = 0,$$

c'est-à-dire qu'elle sera du premier degré. Ainsi le lieu est bien une ligne droite. Le général Poncelet, qui l'a nommé lieu des centres des moyennes harmoniques relativement au point fixe (*Journal de Crelle*, t. III), a fait voir qu'il se réduisait, lorsque le point fixe passait à l'infini, à celui des centres des moyennes distances, c'est-à-dire à un diamètre de la courbe, suivant l'acception donnée à ce mot par Newton. Le théorème de Cotes s'étend évidemment aux surfaces algébriques, c'est-à-dire que le lieu des centres des moyennes harmoniques des points de rencontre avec cette surface d'une droite mobile, issue d'un point fixe, par rapport à ce point, est toujours un plan. En effet si, une droite quelconque étant menée de ce point, on conçoit successivement tous les plans qui passeraient par cette droite, chacun de ces points couperait la surface suivant une courbe, et le lieu des centres des moyennes harmoniques des points de rencontre de cette courbe avec une droite mobile, menée dans son plan par le point fixe, sera une ligne droite, qui naturellement passera par le centre des moyennes harmoniques des points de rencontre de la surface avec la première droite: le lieu ne pourrait donc, en tout cas, être qu'un cône ayant pour sommet ce premier centre; mais ce sommet pouvant être déplacé d'une infinité de manières sans que la conclusion change, le lieu ne peut être qu'un plan. On peut remarquer que si l'une des transversales menées du point fixe ne coupe pas le lieu réel en m points, m désignant le degré de ce lieu, les autres points de rencontre appartiennent à une même conjuguée. Si

$$\alpha \pm \beta \sqrt{-1}$$

représente les projections sur l'axe des x des distances du point fixe à deux points de rencontre conjugués, la somme

$$\frac{2\alpha}{\alpha^2 + \beta^2}$$

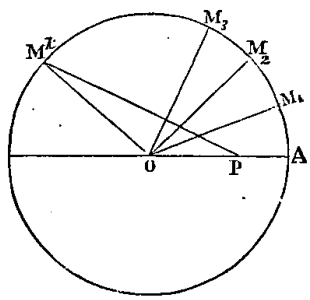
des inverses de ces distances ne diffère de celle des inverses des projections des distances aux points de rencontre avec la conjuguée, qui serait

$$\frac{2\alpha}{\alpha^2 - \beta^2},$$

que par le signe de β^2 . β^2 change de signe en

passant par zéro; c'est en cela que consiste la continuité dans l'exemple.

Le théorème de Cotes relatif aux racines



de l'équation $x^m - 1 = 0$ consiste en ce que ce binôme s'exprime par le produit des distances d'un point pris à la distance x du centre sur le diamètre origine, aux m points de division de la circonférence. Soient, en effet, OA le diamètre origine, $M_1, M_2, \dots, M_m, \dots, A$ les m points de division de la circonférence en m parties égales; enfin OP = x ; le carré de la distance PM_k, donné par le triangle POM_k sera

$$(PM_k)^2 = OP^2 - 2PO \times OM_k \cos \frac{2k\pi}{m} + OM_k^2 \\ = x^2 - 2x \cos \frac{2k\pi}{m} + 1 = x^2 k;$$

or cette expression, comme on peut aisément le vérifier, est le produit de

$$x - \cos \frac{2k\pi}{m} - \sqrt{-1} \sin \frac{2k\pi}{m}$$

et

$$x - \cos \frac{2k\pi}{m} + \sqrt{-1} \sin \frac{2k\pi}{m}$$

qui sont deux facteurs de $x^m - 1$; d'ailleurs, si l'on forme le produit de tous les carrés

$$x_1^2, x_2^2, x_3^2, \dots, x_m^2,$$

tous les facteurs de $x^m - 1$ auront été répétés deux fois; par conséquent

$$(x^m - 1)^2 = x_1^2, x_2^2, \dots, x_m^2,$$

ou bien

$$x^m - 1 = x_1, x_2, \dots, x_m.$$

La même chose peut se dire du binôme $x^m + 1$ en substituant au point P celui qui se trouverait à la même distance x du centre, sur le diamètre faisant avec le diamètre origine un angle $\frac{\pi}{m}$, parce que le carré de la distance de ce point P' au même point M_k serait

$$y_k^2 = x^2 - 2x \cos \frac{2k-1}{m} \pi + 1,$$

qui est le produit des facteurs conjugués

$$x - \cos \frac{2k-1}{m} \pi - \sqrt{-1} \sin \frac{2k-1}{m} \pi$$

et

$$x - \cos \frac{2k-1}{m} \pi + \sqrt{-1} \sin \frac{2k-1}{m} \pi$$

de $x^m + 1$. Moivre a un peu étendu ce théorème de Cotes.

COTHB, mot arabe qui signifie pôle, et qui entre dans la composition d'un certain nombre de noms propres, parmi lesquels nous citerons: *Cothb el-Arefin*, le pôle des spirituels; *Cothb ed-Dyn*, le pôle de la religion, etc. On écrit aussi COUTH, KOUTHB, etc.

COTHB-EDDYN (Mohammed), surnommé *Khârizm châh*, mort en 1127. Il est le premier prince de la dynastie des Khârizmiens. Fils d'un ancien esclave, Nouch-Teghyng Ghargad, qui, à force d'habileté, était arrivé à la dignité de gouverneur du Khârizm, dans la Tartarie, Cothb-Eddyn succéda à son père, reçut le titre de lieutenant général (wâly), puis celui de roi de Khârizm (Khârizm châh), sous la suzeraineté des Seldjoucides, s'appliqua à rendre ce pays florissant, et appela à sa cour des savants et des poètes. Il eut pour successeur son fils Atzyz.

COTHB-EDDYN (Mohammed), deuxième prince de la dynastie des Atabeks de Sindjar (Turquie d'Asie), mort en 1219. Il succéda en 1198 à son père Enad-Eddyn. Attaqué bientôt après par Nour-Eddyn, prince de Mossoul, et battu par lui, il se vit obligé d'implorer le secours du sultan d'Egypte, Malek-Adel. Celui-ci, pour prix de sa protection, exigea que Cothb-Eddyn se reconnût son vassal, puis s'empara de plusieurs de ses villes et vint l'assiéger à Sindjar. Cothb finit par obtenir la paix au prix de quelques-unes de ses possessions et passa paisiblement les dernières années de son règne. C'était un prince juste et bon, dit Aboul-Féda, mais sans énergie.

COTHB-EDDYN (Mahmoud ben Macoub), philosophe persan, né à Schiraz en 1237, mort à Tauris en 1311. Il reçut les leçons du célèbre Nassir-Eddyn et acquit un véritable savoir encyclopédique. Il jouit d'une grande faveur auprès du conquérant Hologou. Cothb-Eddyn composa de nombreux traités sur les sciences qu'il avait cultivées, ainsi que des commentaires sur des ouvrages célèbres. Ses *Commentaires sur les canons d'Avicenne* jouissent surtout d'une grande faveur en Orient.

COTHB-EDDYN (Mohammed), historien arabe, né à la Mecque, mort l'an 1580. Il ensei-

gnala doctrine d'Abou-Hanifa, dans sa ville natale. On a de lui deux ouvrages: la *Foudre du Yémen*, histoire de ce pays du IX^e jusqu'à la fin du X^e siècle de l'hégire, et une *Histoire de la Mecque*, depuis l'origine de la Caaba jusqu'à l'an 985 de l'hégire (1577 de notre ère). M. Sylvestre de Sacy a fait connaître la substance de ces deux ouvrages dans ses *Notices et extraits des manuscrits*.

CÔTEUX, EUSE adj. (kô-teu, eu-ze — rad. côte). Hist. nat. Qui a des côtes, des saillies longitudinales.

COTEVET s. m. (kô-te-vè). Ornith. Nom vulgaire de la corbine.

COTHMAN (Ernest), jurisconsulte allemand, né à Lemgo (Westphalie) en 1557, mort en 1624. Il professa la jurisprudence à Mecklenbourg, puis devint conseiller et chancelier du duc Jean V de Mecklenbourg. Il a publié plusieurs ouvrages de droit, parmi lesquels on cite: *Consilia* (Francfort, 1662, 6 vol. in-fol.).

COTHON s. m. (kô-ton — gr. *kothôn*, même sens). Antiq. gr. Nom d'un vase à boire, en poterie très-commune, qui servait à puiser l'eau et était spécialement destiné à l'usage des voyageurs et des soldats en campagne: *Le bord des cothons était recourbé en dedans, de manière à retenir les matières vaseuses en suspension dans le liquide, et à les empêcher de suivre le liquide dans la bouche; les plus estimés se fabriquaient à Sparte.*

COTHOUBI s. m. (kô-tou-bi). Mythol. Langue de feu que les Indiens figurent sur la tête de leurs idoles.

COTURNE s. m. (kô-tur-ne — gr. *kothornos*, même sens). Antiq. gr. et rom. Espèce de brodequin qui couvrait la moitié de la jambe et se liait par devant. Il se disait particulièrement d'une chaussure pourvue d'une épaisse semelle de liège, dont faisaient usage les acteurs tragiques, à Athènes et à Rome, pour exhausser leur taille: *Y a-t-il coturne pour tragique au monde que des bottines dont la semelle tire la langue?* (V. Hugo.)

— Poétiq. Genre, style tragique: profession d'auteur ou d'acteur tragique: *Quitte ce langage tragique et mets bas le coturne* (D'Ablanc). *On dirait que je suis le savetier qui raccommode toujours les vieux coturnes de Crébillon* (Volt.).

Il faut que désormais au brodequin léger Le coturne imposant ne soit pas étranger.

FR. DE NEUFCHATEAU.

Il *Chausser, prendre, mettre le coturne*, Composer, jouer des tragédies; prendre un style tragique, élevé: *Euripide prenait quelquefois le coturne, mais il ne montait pas sur des échasses*. (D'Ablanc.)

... Jadis dans le comique Mon camarade et moi nous avions du crédit; Mais pour faire en tout genre admirer notre esprit, Nous chaussons maintenant le coturne tragique.

REGNARD.

— *Coturne bourgeois*, S'est dit dans le sens de drame, comédie bourgeoise:

Elle applaudit pourtant de préférence Aux inventions du *coturne bourgeois*, Genre bêtard qui s'établit en France, Lorsque du goût on méconnaît les lois.

PALISSOT.

— **Encycl.** Le *coturne* était une espèce de chaussure à l'usage de l'un et de l'autre sexe. Il était fait de manière à pouvoir servir indifféremment à chaque pied; de là vient qu'on donnait le sobriquet de *coturnes* à ceux qui, naviguant entre deux eaux, menageaient également les deux partis. Sophocle introduisit l'usage de cette chaussure dans les tragédies, parce que le *coturne*, ayant la semelle fort haute, donnait une taille avantageuse aux acteurs qui représentaient les héros. Il était, selon quelques-uns, de couleur rouge; tel était du moins celui des filles tyriennes, comme on le voit dans Virgile. Personne n'a mieux décrit le *coturne* que Sidoine Apollinaire. Il dit que cette chaussure avait, attaché à la semelle, un lien qui passait entre les premiersorteils du pied, et se divisait ensuite en deux bandes qui serraient l'escarpin. C'est ainsi qu'il est représenté sur plusieurs monuments de l'antiquité. Ces ligatures qui se croisaient et se rejoignaient sur les jambes, étaient communes au *coturne* et au *campagus*. Comme Sophocle dut donner à ses acteurs une chaussure qui convenait aux héros qu'ils représentaient, on ne peut douter que ce ne fût autrefois la chaussure des rois, des princes et des magistrats de la Grèce.

Le *coturne* était l'opposé du socque et du brodequin, que Plinie appelle le *socque comique*, et que l'acteur comique portait, en effet, dans les comédies. C'est pour cette raison qu'on trouve quelquefois la comédie appelée *socque*, de même que la tragédie est appelée *coturne*.

COTURNÉ, ÊE adj. (kô-tur-né — rad. *coturne*). Qui porte un coturne: *Melpomène est toujours représentée coturnée*.

— Entom. Se dit d'un insecte, le cécyl coturné, chez lequel les deux dernières paires de pattes sont noires aux genoux.

COTURNIE s. f. (kô-tur-ni — rad. *coturne*). Infus. Genre de vorticelles, de la famille des ophrydiées.

COTURNO (Bartolomeo DE), cardinal italien, né près de Gênes, mort en 1385. Il entra dans l'ordre des franciscains, fut plus tard

archevêque de Gênes et reçut d'Urbain VI le chapeau de cardinal en 1378. Lorsque ce pape fut en guerre avec Durazzo, roi de Naples, il crut que quelques-uns de ses cardinaux conspiraient contre lui, et fit arrêter six d'entre eux (1385), au nombre desquels se trouvait Cothurno. Accusé d'avoir voulu assassiner Urbain VI et mis à la torture, Cothurno, s'étant à la violence des tourments, avoua tout ce qu'on voulut, fut emprisonné dans une citerne, puis conduit à Gênes et jeté à la mer, enfermé dans un sac. Il avait composé plusieurs ouvrages sur la théologie.

COTI, IE (kô-ti) part. passé du v. Cotir: *Fruits cotis. Poire cotie*.

COTIA s. m. (kô-ti-a). Mamm. Espèce de rongeur du genre agouti, dont la taille dépasse celle des plus grands lièvres.

COTIBERT, peintre français, né à Rouen. Il vivait au XVIII^e siècle. Élève du célèbre Boucher, il s'appliqua constamment à imiter la manière de son maître, et y réussit dans les sujets de fantaisie et surtout dans le genre pastoral.

COTICE s. f. (kô-ti-sé — rad. *côte*). Blas. Pièce honorable qui est un diminutif de la bande, dont elle a la moitié ou le tiers en largeur.

— **Encycl.** Il peut y avoir une, deux, trois, quatre *cotices* et même plus dans l'écu. Elles se placent indifféremment dans le sens de la bande et de la barre; on n'exprime leur position que dans ce dernier sens. Elles sont souvent accompagnées de deux amphisbènes d'or. — **Familles** qui portent une ou plusieurs *cotices* sur leurs écus. **Thémar**: écartelé d'or et de gueules, à la *cotice* d'azur brochant sur le tout. — **Talara**: parti d'or et d'azur, à la *cotice* de gueules brochant sur le tout. — **Baillet**: d'azur, à une *cotice* de pourpre, accompagnée de deux amphisbènes d'or. — **Cup: d'azur, à la *cotice* d'argent, accompagnée de trois étoiles du même. — **Annecquin**: écartelé d'or et de sable, à la *cotice* engrêlée de gueules. — **Challont**: d'argent, au chef d'azur et une *cotice* de gueules en bande brochant sur le tout. — **Lennare**: d'argent, à deux *cotices* de sable. — **Mouray**: d'argent, à deux *cotices* d'azur, au canton sénestre de sable, chargé de deux annelets d'or. — **Bellef**: d'azur, à deux *cotices* engrêlées d'argent, la sénestre chargée d'une belette d'or, accolée de gueules et clarinée d'argent. — **Merle**: d'or, à deux *cotices* de sable, accompagnées de six merlettes du même. — **Cruz**: écartelé aux 1 et 4 d'azur, à deux *cotices* d'argent, accompagnées de sept coquilles du même, une en chef, trois en bande posées entre ces deux *cotices* et trois en pointe, posées une et deux; aux 2 et 3 d'argent, à trois chevrons de gueules. — **Risberv**: d'azur, à trois *cotices* d'argent, accompagnées d'une étoile du même. — **Contre**: de gueules à trois *cotices* d'argent. — **Saint-Loup**: d'or, à trois *cotices* de gueules. — **Bolloy**: d'or, à trois *cotices* de gueules. — **Gimel**: d'azur, à quatre *cotices* d'argent en barre, et une *cotice* de gueules en bande brochant sur le tout. — **Descagnol**: d'azur, à cinq *cotices* d'or. — **Coustame**: d'azur, à cinq *cotices* d'or. — **Montrelais**: d'or, à cinq *cotices* d'azur. — **Deslandes**: de gueules, à cinq *cotices* d'argent. — **Torigny**: d'or et de gueules à la *cotice* dentelée d'azur brochant sur le tout. — **La Roche-Guyon**: d'or, à cinq *cotices* d'azur. — **Souffry**: d'azur, à cinq *cotices* d'or. — **Berton de Cellion**: d'or, à cinq *cotices* d'azur. — **Thoret**: d'azur, à cinq *cotices* d'or, au chef cousu de gueules, chargé d'un taureau du second émail. — **La Panouse**: d'argent, à six *cotices* de gueules. — **Tailfefer**: d'azur, à six *cotices* en feuilles de saie d'argent. — **Torchard**: *cotice* de gueules et d'or de pièces; au franc quartier d'argent chargé d'un sanglier de sable. — **Turonne**: *cotice* d'or et de gueules de dix pièces. — **Limoges**: *cotice* d'or et de gueules de dix pièces. — **Lescours**: *cotice* d'or et d'azur.**

COTICÉ adj. m. (kô-ti-sé — rad. *cotice*). Blas. Se dit de l'écu lorsqu'il est rempli de cotices alternativement de métal et de couleur: *Turenne*: *cotice d'or et de gueules*.

COTICULE s. f. (kô-ti-ku-le — lat. *cotricula*; de *côs*, *cotis*, pierre à raser). Antiq. Petit mortier fait avec la pierre dure dont on fabriquait les pierres à raser.

CÔTIER, IERE adj. (kô-tié, ière — rad. *côte*). Qui se rapporte aux côtes, qui a lieu sur les côtes, près de la côte: *Communications côtières. Pêche côtière. Batteries côtières. Dès qu'un pilote côtier aperçoit un navire qui s'approche ou fait un signal de détresse, il se précipite dans sa barque, s'élance à bord et le guide jusqu'au port*. (J. Lecomte.)

— Anc. cout. Se disait des héritages censuels, non nobles, et des terres tenues en coterie: *Terre côtière. Le bien côtier était possédé par une communauté moyennant le cens qu'elle payait à son seigneur*. (Butel.) Il se disait des paysans associés pour tenir un bien en coterie: *Paysans côtiers. Hommes côtiers*. Il *Juges côtiers*, Hommes côtiers qui jugeaient certaines causes soumises à la justice de leur seigneur.

— Archéol. *Amas côtiers*, Nom donné par les archéologues danois aux amas d'instruments de silex que l'on trouve sur les côtes de leur pays.

— s. m. Pilote côtier: *C'est un habile côtier*. Il Bâtiment côtier:

Un cōtier de Léon, avec toute sa charge,
Par un matin d'automne allait prendre le large.
Brizeux.

■ Paysan cōtier : Les cōtirs étaient des vil-
lages qui se cotisaient pour tenir d'un sei-
gneur un héritage. (Butel.)

— Encycl. Archéol. Les antiquaires danois
ont donné le nom d'*amas cōtiers* à des quan-
tités de grossiers instruments de silex qui se
trouvent en nombre considérable le long de
la vieille ligne des côtes. Le soulèvement du
terrain qui, depuis l'âge de pierre, s'est pro-
duit au Jutland fait que quelques-uns de ces
dépôts se trouvent actuellement hors de la
portée des vagues, et comme la côte est
très-plate, ce léger soulèvement a suffi même
pour les éloigner considérablement du bord
de la mer; d'autres, au contraire, sont à un
niveau inférieur et ne sont découverts qu'à
la marée basse; d'autres enfin restent tou-
jours recouverts par la mer. Ces amas mar-
quent évidemment le siège d'une fabrique
d'objets en silex durant l'âge de la pierre;
aussi les instruments qu'on y retrouve sont-
ils très-précieux pour la connaissance de
l'époque antéhistorique. La mer, ordinaire-
ment calme dans les fîords abrités et peu
profonds du Danemark, souvent même une
couche de sable, qui s'est accumulée sur eux,
a garanti ces amas de la dispersion dont ils
semblaient menacés, et les a conservés jus-
qu'au jour où la science est venue les recueillir.
Sur les côtes de France et d'Angleterre,
on a trouvé quelques *amas cōtiers*, mais jus-
qu'à ce jour en bien moins grand nombre que
sur celles du Danemark.

CÔTIERE s. f. (kô-tiè-re — rad. *côte*).
Suite de rivages, de côtes : Cette cōtière est
exposée au vent du nord-ouest. Croiser sur la
côtière.

— Constr. Bloc de pierre placé de chaque
côté d'un four de forge. ■ Chacun des pilas-
tres qui servent de revêtement aux côtés
d'une cheminée, quand le tuyau fait saillie.

— Techn. Chacune des deux parties du
moule servant à couler les tuyaux de plomb.
■ Planche sur laquelle on pose le grain dans
les brasseries.

— Agric. Pente douce, susceptible d'être
cultivée à la charrue.

— Hortie. Plante-bande élevée, exposée au
midi et placée contre un mur, pour recevoir
les plantes qui crainquent la gelée ou celles
dont on veut hâter la végétation.

— Rem. Dans quelques-unes des accep-
tions de ce mot, on dit aussi CÔTIERE.

CÔTIEREMENT adv. (kô-tiè-re-man —
rad. *côtier*). Anc. cout. En cōtière : Tenir cō-
tièrement un héritage.

COTIGNAC s. m. (ko-ti-gna; gn mll. — de
Cotignac, ville où l'on fabriquait d'abord ces
confitures). Comm. Confiture de coings : Une
boîte de cotignac. Du cotignac d'Orléans, de
Macon. ■ Conserve de coings au vin blanc.

— *Cotignac de Bacchus*, S'est dit pour fro-
mage, peut-être parce que le fromage excite
à boire :

O doux cotignac de Bacchus,
Fromage, que tu vaux d'écus!

SAINT-AMAND.

COTIGNAC, petite ville de France (Var),
ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. N.-E.
de Brignoles; pop. aggl. 3.210 hab. — pop.
tot. 3.600 hab. Filatures de soie, tanneries;
commerce de vins, soie, figues, etc. Cette
petite ville est bâtie au pied d'une masse de
tuf qui la surplombe à 82 mètres de hauteur
et qui menace les habitations. Aux environs,
on remarque sur une colline l'église de Notre-
Dame-de-Grâce, — pèlerinage autrefois très-
fréquenté, — fondée en 1519 et visitée, en 1663,
par Louis XIV et par Anne d'Autriche.

COTIGNACQUE s. f. (ko-ti-gna-sain-ke
— de *Cotignac*, nom de ville). Hortie. Variété
de figue.

COTIGNELLE s. f. (ko-ti-gnè-le; gn mll.
— rad. *coing*). Infusion spiritueuse de coings.

COTIGNOLA, bourg du royaume d'Italie,
préfecture et à 54 kilom S.-E. de Ferrare,
près de la rive gauche du Senio; 2.000 hab.
Récolte et commerce de soie, riz et céréales.

COTIGNOLA (Francesco de), dit *Marchesi*
ou *Zaganelli*, peintre italien qui florissait à
Parme dans les premières années du xvie siè-
cle. Il apprit son art sous la direction de
Bordinello. Ses œuvres peignent souvent par
la composition et par le dessin; mais sa cou-
leur est chaude, agréable, et ses figures ont
généralement du charme et de l'originalité.
Parmi les tableaux de Cotignola, on cite sur-
tout la *Résurrection de Lazare*, à Parme, et
deux magnifiques toiles à Faenza : le *Bap-
tême de Jésus-Christ* et la *Vierge entourée de
plusieurs saints*, qui passe pour son chef-d'œu-
vre. — Son frère, Bernardino de Cotignola,
fut peintre comme lui. Les deux frères tra-
vaillaient souvent ensemble. Une des mei-
lleures toiles dues à leur collaboration est la
*Vierge entre saint François et saint Jean-
Baptiste*, qu'ils exécutèrent en 1504 pour les
observants de Ravenne.

COTIGNOLA (Giovanni Marchesi de), pein-
tre italien, né vers 1480, mort vers le milieu
du xvie siècle. Il reçut les leçons de Francia
et resta fidèle à l'ancien style. Son parti pris
d'archaïsme et son dessin un peu sec furent
assez peu goûtés de son temps. C'était néan-

moins un peintre distingué. Parmi ses ta-
bleaux, on cite surtout sa *Vierge*, devant
laquelle est agenouillée la marquise Ginevra
Sforza avec son fils Constance II. Ce tableau,
dont les têtes sont majestueuses et dont la
couleur est belle, se trouve chez les servites
de Pesaro.

COTIGNON ou **COTTIGNON** (Pierre de),
sieur de la Charnaye, poète français né
dans le Nivernais vers la fin du xvie siècle.
Il vint se fixer à Paris, y vécut au milieu des
beaux esprits de l'époque et composa des
poésies fort vantées lorsqu'elles parurent,
mais depuis longtemps oubliées. Parmi ces
écrits, généralement médiocres bien qu'on y
trouve de l'esprit et du naturel, nous cite-
rons : *Madonthe*, tragédie publiée dans la
Muse champêtre (1623); *Quatrième poétique ou
vers énigmatiques et satiriques du nouveau
Théophile* (Paris, 1626); les *Travaux de Jé-
sus*, poème (Paris, 1638, in-8°).

COTILET s. m. (ko-ti-lé). Bot. V. COTYLÉ-
DON, nom de plante.

COTILIER s. m. (ko-ti-lié). Bot. Syn. de
COTILET ou COTYLÉDON.

COTILLON s. m. (ko-ti-lon; ll mll. — di-
min. de *cotte*). Jupon, cotte ou jupe que portent
les femmes, le plus ordinairement par-dessous
une robe : Un cotillon de serge, de flanelle.

Ma commère, quand je danse,
Mon cotillon va-t-il bien?

(Vieille chanson.)

Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.

LA FONTAINE.

En fait d'amour, laissons la qualité :
Sous les cotillons des grisettes
Peut loger autant de beauté
Que sous les jupes des coquettes.

LA FONTAINE.

— Fam. Femmes en général : Aimer
le cotillon. S'amouracher d'un cotillon
villageois. Toutes les invasions de l'histoire
sont déterminées par des cotillons. (V. Hugo.)

... Ce garçon, qui parfois se figure
Etre fait pour entrer dans la magistrature,
S'est battu l'autre jour — O ciel! maudit brouillon!
— Oui, s'est battu, vous disiez, et pour un cotillon.

E. AUGIER.

— Chorégr. Sorte de branle à quatre ou
huit personnes, que l'on exécutait en dansant.
■ Espèce de danse polka, mêlée de scènes
mimiques et chorégraphiques, par laquelle se
termine souvent un bal : Danser le cotillon.
Des gens de la noce se livraient à ces intermi-
nables dernières contredanses, nommées des
cotillons. (Balz.) Le cotillon a repris de
plus belle, et l'on en dit des merveilles. ■
Faire danser le cotillon à quelqu'un. Le battre.

— Pop. Se dit d'un homme cancanier, d'un
causeur indiscret : Il vient de perdre sa place;
c'est un vrai cotillon.

— Jeux. A la guinguette, Cartes qui res-
tent après la donne, et que, dans les autres
jeux, on appelle communément le talon. ■ Une
des chances du même jeu. ■ Boîte ou cor-
beille qui est destinée à recevoir les mises
pour cette chance. ■ Remuer le cotillon, Mé-
ler les cartes du talon et y prendre une carte
en échange de celle qu'on a écartée.

— Pêch. Large pantalon en toile, que les
pêcheurs de la Manche mettent pour aller à
la mer.

— Encycl. Chorégr. Le cotillon, qui était au-
trefois en usage dans plusieurs provinces, et
dans lequel les exécutants accompagnaient
leurs mouvements de chansons, forme aujour-
d'hui une danse, tantôt composée de valse
seule, tantôt consistant en un mélange de
valse, de polka et de mazurka, et presque
toujours compliquée de scènes mimiques, par
laquelle on termine ordinairement un bal de
salon. Cette danse, à laquelle peuvent prendre
part un très-grand nombre de personnes, a
lieu sous la direction d'un cavalier, appelé
cavalier conducteur, qui a pour fonctions d'i-
maginer les figures, de diriger l'orchestre et
de veiller à l'exécution de ses ordres par les
divers couples. Tous les couples étant assis
autour du salon, la dame à droite, le cavalier
conducteur prend sa dame, dite *maîtresse du
cotillon*, et fait avec elle le tour de la société.
Chacun des autres groupes en fait successi-
vement autant, et revient à sa place. Le ca-
valier conducteur se lève alors de nouveau et
exécute avec sa dame telle figure qui lui con-
vient le mieux, puis, quand il a regagné son
siège, les autres groupes répètent la figure
qu'il vient d'exécuter ou telle autre qu'il a
désignée, et l'on continue ainsi jusqu'à ce
qu'on juge à propos de mettre fin à la danse.
Les figures du cotillon dépendant de la vo-
lonté et de l'esprit d'invention du cavalier
conducteur, on conçoit qu'elles peuvent varier
à l'infini. Toutefois, il en est plusieurs que
l'usage a pour ainsi dire consacrées, et que,
par conséquent, on choisit en général de pré-
férence aux autres; telles sont : le *Berceau*,
les *Cercles jumeaux*, le *Chapeau*, la *Chasse
aux mouches*, les *Colonnes*, la *Contredanse*,
la *Corbelle*, la *Course*, les *Dames assises*, les
Fleurs, la *Mer agitée*, la *Phalange*, les *Quatre
coings*, les *Ronds*, le *Sergent*, le *Miroir*, le
Masque et la *Trompette*.

Le cotillon est la partie la plus intéressante
d'un bal ou d'une soirée, celle pour laquelle
se réservent les danseurs les plus intrépides,
les sauteurs les plus effrénés. C'est le moment

où la foule est partie, où la gêne a disparu,
où le plaisir commence et où les intrigues se
donnent carrière; car si les autres danses sont
accordées au premier venu, il n'en est pas de
même de celle-là, qui est promise dès le com-
mencement de la soirée, souvent même depuis
plusieurs jours; il est inutile de dire que dans
ce choix le cœur a autant de part que les jam-
bes. Mais c'est surtout dans l'exécution des di-
verses figures que se révèlent, aux yeux d'un
observateur attentif, les sentiments qui agitent
tour à tour les femmes, tels que le dédain,
l'indifférence, le dépit ou la rancune. Dans la
plupart de ces figures, chaque danseuse est
placée successivement au milieu du salon, te-
nant soit un miroir, soit un bonnet de femme
ou un masque, soit un coussin; tous les dan-
seurs viennent successivement passer devant
elle, et elle choisit celui qui lui convient le
mieux pour faire un tour de valse avec lui, et
être ainsi délivrée de l'espèce de pénitence où
elle était. Si c'est la figure du miroir, elle lui
sourit dans la glace lorsqu'il passe derrière
elle, tandis qu'aux autres elle fait une gri-
mace; si c'est celle du bonnet, elle l'en coiffe,
faveur refusée à tous les autres; si c'est celle
du coussin, elle ne le retire pas lorsqu'il vient
se mettre à genoux devant elle, malice qu'elle
a faite aux autres et qui souvent a été cause
de leur chute. Derrière ces jeux qui ont l'air
si enfantins, si frivoles, se cache toute une
comédie compliquée; de là la préférence que
les femmes donnent au cotillon sur toutes les
autres danses. Pour celui qui sait voir, il y a
mille observations fines et intéressantes : se
présentait-il vingt cavaliers, aucun ne sera
refusé de la même façon; quant au choix, il
est facile de voir s'il est déterminé par un de
ces sentiments auxquels cèdent facilement les
jeunes filles et les femmes inexpérimentées;
les femmes plus habiles, au contraire, pren-
nent toujours celui qui leur est le plus indif-
férent. On conçoit sans peine de quelle impor-
tance est l'office de conducteur de cotillon :
aussi ceux qui excellent en ce genre sont-ils
partout recherchés, bienvenus, bien choisis.
Pourquoi s'en étonner? A toutes les époques,
il en a été ainsi, et dans le monde des cours
il a toujours été plus profitable d'être bon
danseur qu'homme de mérite. On sait le mot
de Figaro : il sera éternellement vrai. Le
cotillon n'est pas seulement aimé des jeunes
femmes; il l'est également de celles qui ont
passé l'âge des plaisirs et pour lesquelles il
brille comme un été de la Saint-Martin. Telle
femme de quarante-cinq ans, qui n'aurait pas
osé prendre part à la danse, se laissera per-
suader qu'elle est nécessaire à l'organisation
du cotillon, et éprouvera une reconnaissance
sans bornes pour celui qui lui aura fait éprou-
ver encore une fois les enivrantes émotions
de la valse. On le voit, le cotillon, quoique
passé-temps frivole et insignifiant, occupe une
place très-importante dans nos mœurs mo-
dernes. Les femmes y trouvent ces sensations
qui composent la vie de la plupart d'entre elles
et auxquelles elles attachent d'autant plus de
prix que c'est du fruit défendu cueilli en pré-
sence de tous; pour les hommes, c'est un
champ d'intrigues, où les plus habiles, les plus
souples et quelquefois les plus sots restent
vainqueurs. Aucune illustration n'a manqué
au cotillon; on a écrit un manuel sur ses di-
verses règles; des industriels ont fabriqué
certains objets à lui spécialement destinés, et
enfin un auteur dramatique a fait une pièce
intitulée le *Cotillon*, qui a été sifflée il y a
quelques années au Vaudeville.

Nous l'avons dit, un bon conducteur de cotil-
lon est rare comme un ténor. Mais aussi qui
donc est mieux en vue et en passe de suc-
cès? Un homme d'esprit disait plus sérieuse-
ment qu'il n'en avait l'air, que l'on remplace
un ministre, mais que l'on ne trouve pas tou-
jours qui mette sur la chaise d'un bon co-
tillonneur. Trois grands cotillonneurs se sont
partagés le sceptre de ce *sturm-galop* moderne
de nos bals : M. d'Appony, neveu de l'am-
bassadeur d'Autriche, le comte Hoyos, con-
seiller d'ambassade à Paris, et le marquis de
Caux, le conducteur en titre du cotillon à la
cour, qui a abdiqué, en pleine gloire, après
son mariage avec Mlle Adeline Patti. Comme
Judas Macchabée, il est mort enveloppé dans
son triomphe.

COTILLONNER v. n. (ko-ti-llo-né; ll mll. —
rad. *cotillon*). Fam. et pop. Danser le cotillon.

COTILLONNEUR s. m. (ko-ti-llo-neur; ll
mll. — rad. *cotillon*). Qui danse le cotillon.

COTIN s. m. (ko-tain). Bot. Nom vulgaire
du fustet. V. COTINUS.

COTIN (Charles), poète ridicule et bel es-
prit du xviii^e siècle, immortalisé par Molière
et par Boileau, comme Crispinus l'avait été
par Juvénal; né à Paris en 1604, mort en
1682. Il était abbé de Montfroncel, aumônier
du roi, chanoine de Bayeux et, mieux que tout
cela, membre de l'Académie française, ce qui
prouve qu'en France le ridicule peut s'allier
parfaitement avec les plus éminentes dignités.
Oui, Cotin n'était pas un mince personnage;
il faisait figure dans le monde; et, dans l'an-
cien catalogue de la bibliothèque du roi, on
trouve accolé à son nom la note manuscrite
suivante : *Célèbre prédicateur et poète des
plus galants d'entre ceux qui ont lu et su la
légende des ruelles*. La note ajoute ces deux
mots : *Alliance extraordinaire*. Oh! oui, diro-
nous à notre tour, *alliance bien extraordinaire*,
comme on pourra en juger tout à l'heure. Nous

allons donner sur ce très-célèbre abbé Cotin,
que le ridicule seul a immortalisé, une étude
complète, et c'est ici le lieu de faire remarquer
que si l'on trouve quelquefois dans le *Grand
Dictionnaire* des articles étendus sur des
hommes médiocres ou ridicules, oubliés ou
dédaignés, puis des articles moins développés
sur quelques hommes illustres ou même sur
quelques grands hommes, il ne faut pas imputer
à caprice ce manque apparent de proportion.
Un critique a déjà exprimé cette pensée en
parlant du *Grand Dictionnaire* : Il arrive assez
souvent à cet ouvrage de donner de grands
développements à des articles sur des hommes
de peu de renom, auxquels les biographies
ordinaires ne consacrent que quelques lignes.
C'est qu'on avait à produire sur l'histoire de
ces hommes, en raison du milieu où ils ont
vécu, des détails intéressants, des rappro-
chements, des déductions morales et histo-
riques inattendues. Sur d'autres noms très-
connus on s'étend peu, par cela même qu'ils
sont très-connus et qu'on n'a rien de nouveau
à en dire; en ce cas, on se contente de quel-
ques lignes substantielles; on n'y donne que
les notions générales et les dates importantes;
en un mot, le nécessaire, et ce système-là est
le bon. ■ Telle est, en effet, notre méthode;
le connu n'a besoin d'être marqué que de ses
principaux traits, de ceux dont on peut avoir
besoin à l'occasion; mais l'inconnu a son prix
et son charme, par les particularités qui le
rendent instructif, et qui ajoutent à la masse
certains faits bons à connaître sur les hommes
et sur les choses. Voici, à ce sujet, l'opinion
de Paul-Louis Courier : « Pourvu que ce soit
exprimé à merveille et qu'il y ait bien des
vérités, de saines et précieuses observations
de détail, il m'est égal à bord de quel sys-
tème et à la suite de quelle méthode tout cela
est embarqué. »

Maintenant abordons directement notre per-
sonnage. Nous avons étudié avec soin ce que
nous avons pu découvrir des publications ou-
bliées, éparées, de Charles Cotin, et, de cet
examen attentif, est résulté pour nous la con-
viction que le pauvre abbé ne se livra pas
plus à l'afféterie que d'autres écrivains de son
siècle, mais qu'il paya pour tous, et qu'il fut
le bouc émissaire sacrifié en holocauste sur
l'autel du bon goût. Sans avoir reçu en par-
tage un vrai talent, il est moins méprisable
qu'on ne le croit communément; il n'était pas
dépourvu d'esprit, et il a laissé quelques vers
assez ingénieux, témoin le quatrain suivant,
qu'on ne croirait guère extrait des œuvres
d'un Cotin :

Philis s'est rendue à ma foi.
Qu'est-elle fait pour sa défense?

Nous n'étions que nous trois : elle, l'Amour et moi,
Et l'Amour fut d'intelligence.

Il savait même lancer l'épigramme à l'occa-
sion, si l'on en juge par les vers suivants,
faits sur un tableau où l'artiste avait poussé
la galanterie jusqu'à ses dernières limites :

Ce grand peintre, dont l'art surpasse la nature,
A fait pour Silvanire un portrait si charmant,

Qu'il faut souhaiter seulement
Qu'elle ressemble à sa peinture.

Possédant parfaitement la théologie, la philo-
sophie, l'hébreu et le syriaque, Cotin publia,
à trente ans, un poème intitulé : la *Jérusalem
désolée* ou *Méditations sur les leçons des Té-
nébres*, avec un hymne sur la Divinité; le
Contentement d'Ariste dans la solitude, et sept
sonnets (Paris, chez F. Targa, 1634, in-4°),
ouvrage qui eut une seconde édition sous ce
titre : *Poème sur la Magdeleine qui cherche
Jésus-Christ au sépulchre, dédié au cardinal
de Richelieu* (Paris, chez Jacques Degast,
1635, également in-4°). Il était en faveur; il
prêchait sous Richelieu; il avait commencé
très-jeune « le cours de ses prédications, »
et il prêcha sous Mazarin; il prêcha seize ans
environ, d'abord avec quelque succès, ce qui
ne l'empêchait pas de courir le monde, d'y
badiner, de hanter les ruelles, de célébrer les
charmes, de se vanter des faveurs, ou de se
plaindre des rigueurs de toutes sortes de
belles dames du haut et du bas de l'échelle
sociale; mais les princesses surtout étaient
de son goût. Ses amours platoniques étaient
placées là; les autres étaient placées moins
haut, ce qui ne l'empêchait pas de prêcher et
de vaquer à ses fonctions de prêtre, tant il y
a souvent de contradictions dans les choses
du monde! Il avait vu les derniers beaux so-
leils de l'hôtel Rumbouillet; il était reçu chez
de véritables princesses, chez Mme de Ne-
mours, à l'hôtel de Longueville, à l'hôtel de
Nevers; mais il faisait surtout, avec Ménage,
les délices de la maison de Mlle de Moleville,
qui tenait bureau d'esprit au Luxembourg et y
recevait Cotin avec toutes sortes de bonnes
grâces. Oui, elle, « Mademoiselle, petite-fille
de Henri IV, Mlle d'Eu, Mlle de Dombes,
Mlle d'Orléans, enfin Mademoiselle, cousine
germaine du roi, Mademoiselle, destinée au
trône, Mademoiselle, le seul parti de France qui
fût digne de Monsieur, » comme l'appelle Mme de
Sévigné en annonçant le mariage de cette
princesse avec Lauzun, petit capitaine des
gardes et simple cadet de Gascogne; Made-
moiselle écoutait le petit abbé Cotin comme
un oracle, acceptait la dédicace de tous ses
ouvrages, et lui sacrifiait Ménage, préfé-
rence qui (cela peut se dire entre parenthèses)
donne une assez mauvaise idée de Lauzun,
que Mademoiselle aima tant. La princesse
était la muse de Cotin : il l'accablait de ses
petits vers, d'ordinaire imprimés avec son

nom au bas, au grand ennui de Segrais, qui avait un certain goût et vraiment du talent, et qui était aussi du monde de Mademoiselle, de sa maison, et, comme il le dit lui-même, de son *domestique*.

Cotin ne tarissait pas. C'était tantôt une pièce intitulée épigramme à la grecque :

Mademoiselle arrive au cours à soleil couchant.

Tout cède à sa belle présence,
Et, de peur que rien ne l'offense,
Le soleil éteint son flambeau;
Il va se retirer sous l'onde,
Et laisse à cet astre plus beau
La charge d'éclairer le monde.

Tantôt les plus insupportables fadeurs, en quatre pages : A MADEMOISELLE, *Sur la chute des fleurs du palais d'Orléans*; tantôt un petit nombre de feuillets non chiffrés contenant d'abord une dédicace à Mademoiselle, puis une lettre en prose et en vers : A SON ALTESSE ROYALE MADEMOISELLE, *Sur ce qu'elle masquoit (sic) au carnaval*; tantôt, enfin, un madrigal :

Sur un bracelet de pierreries gagné par Mademoiselle.

Pour bien faire éclater la flamme ambitieuse
Des illustres captifs de vos rares beautés,
Amour, le roi des libertés,
Avec sa main industrieuse,

A changé chaque amant en pierre précieuse.
Ainsi, par de nouveaux et de brillants appas,
Ce qu'autrefois ils n'osèrent prétendre,

De leur frère princeps ils ont trouvé le tendre,
Et lui touchent le cœur aussi bien que les bras.

Tout ce groupe, toute cette queue de l'hôtel Rambouillet, qui s'assemblait chez Mademoiselle, au Petit-Luxembourg, aimait peu le vieux Corneille, et n'aimait point du tout ces autres poètes que le roi protégeait et qui se nommaient Racine, Boileau, Molière, La Fontaine. Par compensation, on raffolait de Cotin. On admirait hautement, en termes pompeux ou raffinés, que Molière déjà recueillait dans l'ombre pour sa Philaminte, sa Bélise et son Armande, les *Odes royales pour les mariages des princesses de Nemours*, imprimées en italique (in-4°), et devenues introuvables autre part qu'au fonds de réserve de la Bibliothèque impériale. Nous allons citer quelque chose de ces *Odes royales*; par exemple, ces trois strophes, qui semblent avoir servi de modèle à la complainte de Fualdès :

POUR LES NOPCES DE MARIE-FRANÇOISE DE SAVOIE,

Duchesse de Nemours et d'Aumale, avec Alphonse sixième, roy de Portugal.

ons.

Les doux accents de ma lyre

Passeront chez nos neveux;

Je sens propice à mes vœux

La princesse qui m'inspire.

Elle vient tout enchanter

Sur les fameux bords du Tage,

Et j'en reçois l'avantage

De prédire et de chanter.

Voilà la première strophe. Il y en a seize de ce ton, et cela finit par :

Quand Mars et Diane ensemble

Brûleront de même ardeur,

Le Portugal, en grandeur,

N'aura rien qui lui ressemble :

C'est ce qu'aux saintes forêts,

Où les dieux font leur retraite,

Chantait Moïse, interprète

Du Ciel et de ses décrets.

D'ALPHONSE et de sa PRINCESSE

L'indissoluble lien,

De cet oracle ancien

A déguisé la promesse :

Aux deux bouts de l'univers

La nouvelle en fut semée,

Du jour où la Renommée

Eut pris le soin de mes vers.

Et le célèbre poète Cotin ose appeler cela une *Ode*, et une *Ode royale* encore. Nous le répétons, chanté sur l'air de la complainte de Fualdès, cela ferait fureur... à l'Alcazar.

Cotin préchait toujours cependant; mais il faisait encore plus d'énigmes et de madrigaux que de sermons. Toutefois, il visait surtout à la célébrité littéraire, et il publia, en 1659, ses *Œuvres mêlées*, dédiées, cela va sans dire, à Mademoiselle (*Œuvres mêlées de M. Cotin, de l'Académie française*, contenant énigmes, odes, sonnets et épigrammes, dédiées à Mademoiselle. A Paris, chez Antoine de Sommerville, au Palais, sur le second peron montant à la Sainte-Chapelle, à l'Écu de France. M.DC.LIX. Avec privilège du roy. 1 vol. in-12). Parmi ce qu'il appelle épigrammes dans ce recueil, on trouve les suivantes; elles sont numérotées en chiffres romains :

II

DÉCLARATION.

Je ne vous rends plus mes respects.
Mon cœur, ainsi que vous, le trouve assez étrange;
Vous possédez l'esprit et la vertu d'un ange,
Mais à ma liberté vos beaux yeux sont suspects.

III

TROMPEUSES FAVEURS.

J'ai cru m'empêcher de péirir,
Baisant une boucle si belle;
Mais ce remède est infidèle;
Il irrite le mal au lieu de le guérir.

IV

LE RAISER DES YEUX.

Quand ma bouche approcha vos yeux,
D'abord mon âme transportée,

Ainsi qu'un autre Prométhée,
Crut s'approcher du feu des cieux.
Que si l'audace est insensée,
Et si le crime est sans pareil
De vous prendre pour le soleil
Vous serez souvent offensée.

Et il y en a, Dieu sait combien! de la sorte,
et sur quels sujets! et sous quels titres! — *Faveur dangereuse. — Silence parlant. — Vue redoutable. — Voix passionnée, etc., etc., etc.* Et des vers comme ceux-ci, sous ce titre :

XVII

CRUAUTÉ.

Vous me défendez d'approcher
De votre bouche sans pareille,
Votre gorge est une merveille
Qu'on ne peut ni voir ni toucher.

Et il trouve cela mal et *cruel*, le cher abbé Cotin. Et puis :

Que la pensée d'Iris l'empêche de dormir. (Stances.)

Et encore des pièces de la plus impertinente indécence :

XXI

Cette blonde à des appas
Qu'on ne peut s'empêcher de suivre.
Quoi, remettre au dessert! Suis-je assuré de vivre
Jusques à la fin du repas?

Et enfin des vers non moins libidineux :

Je promets tous les jours de ne jamais toucher
Les neiges du beau sein dont l'ardeur me consume,
Mais je ne saurais m'empêcher
De suivre une si douce et si belle coutume...

Et quelle fine grâce quand il dit :

LXXXII

CHANSON.

Je vous le donne,
Ce petit avis en secret :
C'est que si vous n'aimez personne,
Et que mon cœur soit votre fait,
Je vous le donne.

Ah! que cet excellent abbé Cotin devait être un bon directeur de femmes et de filles!

Nous en passons (de ces paillardises), et des meilleures; et il y en a des centaines comme cela. Vers la fin, les chiffres romains tiennent presque toute la largeur des pages.

De tels vers, on en conviendra, n'étaient pas de nature à être goûtés par Boileau et par ses amis. Aussi on en faisait des gorges chaudes à Auteuil. A cette époque, le goût de la nation commençait à se former; les bons esprits de tout rang prenaient le dessus, et, grâce à la publication de ses *Enigmes* et de ses *Œuvres mêlées*, Cotin tomba dans le discrédit comme sermonnaire. Soit lassitude, soit dégoût, chez ceux qui en étaient encore entichés comme bel esprit et poète, ses sermons ne furent plus suivis; et les choses en étaient arrivées à ce point, lorsque Boileau, âgé de vingt-six ans, mais déjà maître en l'art d'écrire, composa sa troisième satire *Sur un mauvais dîner*. Jusque-là, le législateur du Parnasse n'avait parlé de Cotin que de vive voix avec ses amis. Dans cette satire, il lui décocha (1663) un trait presque innocent sur l'abandon où la société laissait le mauvais prédicateur à l'église :

Moi, qui ne compte rien, ni le vin ni la chère,
Si l'on n'est plus au large, assis en un festin,
Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin.

Comme on voit, il le nommait en passant dans cette satire, avec l'abbé Cassagne, autre prédicateur délaissé, mais d'une meilleure tenue comme prêtre, et qui, du moins, ne faisait pas de madrigaux pour Iris. Cassagne supporta chrétiennement la chose; mais le poète des ruelles se fâcha tout rouge; il bondit sous l'aiguillon comme un sapajou nourri jusque-là de sucreries, auquel on présenterait tout à coup une dragée à l'absinthe ou au vinaigre. Ce n'est pas du dépit qu'il conçut contre le satirique, mais une sorte de rage. Il se répandit dès lors en injures, en calomnies, et en toutes sortes de machinations malhonnêtes contre l'auteur qui l'avait blessé dans ce qu'il avait de plus cher au monde : son amour-propre; on le vit saisis avec empressement l'occasion que lui offrit le pâtissier Mignot de marcher avec lui à la rescousse — en vaillants chevaliers et armés de toutes pièces — contre le téméraire qui osait s'en prendre à eux. Attaqué dans la même pièce, Mignot, pour se venger de ces deux vers :

Car Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier,
Mignot, disons-nous, eut recours à la plume de Cotin, qui lui fournit une satire dont le pâtissier blessé enveloppa ses biscuits. Comme on le voit, les deux victimes s'entendaient à merveille :

Et ces deux grands débris se consolaient entre eux.
Mais la haine de l'abbé ne s'en tint pas là; il machina une petite rouerie qui lui semblait de nature à le venger plus sûrement de son ennemi; il composa une très-mauvaise satire, et la lui attribua. A quoi Boileau riposta sur-le-champ par l'épigramme suivante :

En vain, par mille et mille outrages,
Mes ennemis, dans leurs ouvrages,
Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'univers.
Cotin, pour décrier mon style,
A pris un chemin plus facile:
C'est de m'attribuer ses vers.

La rage de Cotin ne connut plus de bornes. On ne se doute pas de quels actes, indignes d'un honnête homme, est capable la féroce vanité d'un Cotin : on va le toucher du doigt.

L'abbé se mit à composer des libelles clandestins (qu'il fit imprimer, sans privilège du roi, bien entendu, et à La Haye pour plus de sûreté), dans lesquels il accusa Boileau de toutes sortes d'infamies, et s'efforça, en les répandant, de susciter contre lui la colère des grands et des beaux esprits de sa trempe, et jusqu'à la colère du roi. Pendant plusieurs années, il joua ce rôle indigne d'un galant homme; il vomit injures sur injures contre Boileau, qu'il traita de parasite, quêtant et mendiant des diners. Il fit même imprimer clandestinement une prétendue *Lettre du sieur Scarron à M****, où il attribue au spirituel cul-de-jatte, mort depuis deux ans, ses propres épigrammes contre Boileau, épigrammes très-mauvaises à tous égards, et où il fait dire à Scarron que lui, Scarron, possédait telle et telle épigramme, *écrite de la main de Despréaux*, contre l'honneur de Mme Scarron, qui, devenue Mme de Maintenon, venait d'être nommée gouvernante des enfants du roi et de Mme de Montespan. L'objet de cette publication était de brouiller à tout jamais le poète avec la future femme de Louis XIV, qu'il savait être bien avec Despréaux et son ami Racine. Rien n'égale la platitudes des épigrammes qui émaillent cette sottise lettre. De toutes ces turpitudes, Boileau continua de se venger à sa manière, qui était la bonne : il lâcha la bride à sa verve; mais il attaqua moins l'homme en Cotin que le plat poète et le plat prédicateur. Toutefois, dans la satire *A mon esprit*, il fit allusion, sans nommer Cotin, aux attaques calomnieuses dont il avait été l'objet de sa part :

Que de rimeurs blessés s'en vont fonder sur vous!
Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.

Il n'y avait, comme on le voit, aucune exagération dans ce qu'avancait là Boileau, et l'on s'explique facilement ces autres vers de la même satire :

Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Boileau, comme nous l'avons dit, ne voulait s'attaquer à ce piètre ennemi que du côté de l'esprit; mais cette fois, il voulut en prendre une vengeance à plein cœur. Il y a, dans cette satire IX : *A mon esprit* (et qu'on n'en oublie pas la date 1667; Boileau avait alors trente et un ans), il y a plus de traits contre Cotin qu'en aucune autre. Il lui lance une flèche, parle d'autre chose; puis, la rime, l'occasion, l'herbe tendre, et quelque diable aussi le poussant, il revient sur le pauvre abbé, lui lance en se jouant une autre flèche, puis deux, puis trois, puis... quatre, cinq, six, de loin en loin et à son aise. Supposez, dit-il à son esprit, que vous fassiez ceci et cela,

Et qu'enfin votre livre aille, au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux;
que vous en reviendra-t-il? Puis vient une réponse au reproche qu'on lui avait fait d'avoir tout pris des anciens :

Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace;
Avant lui, Juvénal avait dit en latin
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.

Puis :

Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché?

Puis encore :

C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélia,
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie.

Et ceci comme bouquet :

Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend des flots d'auditeurs pour aller à sa chaire.

Tout cela dans une seule satire.

Tels sont les traits dont l'accabla Boileau. Cotin, cependant, s'était fait un autre ennemi non moins redoutable. Dans la satire qu'il avait composée pour Mignot, il avait eu la maladresse d'insulter en même temps grossièrement Molière. Dans cette rapsodie, Molière était représenté comme le Turlupin de l'auteur des *Satires*, « jouant du nez et faisant des grimaces pour servir de compère au *bateleur* Despréaux. » Molière travaillait alors à ses *Femmes savantes*. La ridicule satire faite pour Mignot échauffa la verve de Molière, ce qui attira au pauvre Cotin le plus rude horizon que, de mémoire d'homme, ait jamais reçu la vaniteuse sottise d'un mauvais poète. Personne n'ignore, en effet, que c'est l'abbé Cotin que Molière a voulu livrer et a livré à la risée publique, et à une immortelle risée, dans le personnage de Trissotin (qu'il avait d'abord appelé Tricotin) des *Femmes savantes*. Le Contemplateur, comme on a appelé Molière, travailla longtemps à cette pièce, l'un de ses trois incomparables chefs-d'œuvre. Selon nous, il en dut concevoir l'idée bien avant d'être attaqué par Cotin, probablement dès 1658, sur le récit que tout le monde faisait en ce temps-là d'une querelle que Cotin et Ménage avaient eue chez Mademoiselle, au sujet d'un sonnet du premier sur la fièvre quartre qu'avait pour lors Mme la duchesse de Nemours. Ces admirables scènes du troisième acte des *Femmes savantes*, jouées pour la première fois sur le théâtre du Palais-Royal, le 11 mars 1672, où Trissotin (trois fois sot) paraît d'abord seul, et lit, devant un cercle de femmes extasiées, un sonnet et un madrigal, et enfin se querelle avec Vadius, après l'avoir comblé d'éloges; tout cela, c'était de l'histoire; tout cela avait eu lieu de point en point,

treize ou quatorze ans auparavant, chez Mademoiselle; tout cela était représenté, pour ainsi dire, d'après nature. On recevait, en effet, Cotin chez Mademoiselle, au moins jusque vers 1670, comme Trissotin était reçu chez Philaminte. A l'annonce de la lecture d'un sonnet ou d'un madrigal de sa façon, toute la compagnie, presque entièrement composée de femmes, et dont étaient, entre autres, Mme la comtesse de la Suze, Mlle de la Vigne, Mme la duchesse de Bouillon, s'émouvait frémissante dans l'attente du plaisir qu'elle allait goûter. On s'essayait, on s'apprêtait à savourer le régal du poète. Mademoiselle donnait le signal, — comme chez Philaminte, — et à la lecture on s'exaltait. Les exclamations admiratives de ces dames interrompaient l'heureux lecteur presque à chaque vers, au moins à chaque quatrain : Cotin était dans l'enchantement. Il reprenait son petit papier, car il était toujours pourvu de ses petits papiers, et il relisait ce qu'il venait de lire. Les louanges recommençaient. Cela durait ainsi des heures entières. Un sonnet, d'ordinaire, ne suffisait pas au ravissement de ces dames. L'abbé avait toujours par *hasard* sur lui quelque chose de nouveau, et il régala la compagnie ou d'un madrigal, ou d'une chanson, ou d'un rondeau.

C'était la façon ordinaire dont se tenaient ces assemblées et dont on y pratiquait les choses. Or, une fois, il avait éclaté, dans une de ces assemblées, un véritable orage. Cotin venait d'y lire le sonnet qu'on trouve dans ses *Œuvres mêlées* (édition de 1659, 2^e part., pages 78-79), sous ce titre :

Sonnet à Mademoiselle de Longueville, à présent duchesse de Nemours, sur la fièvre quartre.

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement,
Où cette ingrate insolemment
Attaque votre belle vie.

Quoi! sans respecter votre rang,
Elle se prend à votre sang,
Et nuit et jour vous fait outrage!

Si vous la condiguez aux bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains.

Cotin avait fait suivre cette lecture de celle d'un madrigal intitulé : *Sur un carrosse de couleur amaranthe acheté pour une dame de ses amies*, qu'on trouve dans les *Œuvres galantes en vers et en prose* (2^e partie, page 443). On venait de l'accabler d'éloges sur l'un et sur l'autre. Le sonnet, ses *magnifiquement* et ses *superbement*, et ses *quoi qu'on die*, et le madrigal *Sur le carrosse amaranthe*, avaient laissé l'assemblée toute ravie d'admiration et de plaisir, lorsque Ménage survint. Cotin et Ménage étaient alors grands amis, et se prodiguaient des louanges à n'en plus finir dans les compagnies où ils venaient à se rencontrer, et particulièrement chez Mademoiselle. Après qu'ils se furent jetés à la tête des compliments de la plus risible exagération, Cotin demanda à Ménage s'il connaissait certain sonnet d'un auteur inconnu. — En effet, Cotin avait fait courir plusieurs copies manuscrites du fameux sonnet sans qu'il s'en déclarât l'auteur, non certes par modestie, mais pour mieux jouir de sa gloire anonyme. Le sonnet avait été lu la veille devant Ménage, qui l'avait trouvé détestable. — Or Ménage, sommé *ex abrupto* de dire son sentiment, avait déclaré ce que nous savons, et les deux amis en étaient venus, des hymnes qu'ils s'étaient chantés un instant auparavant, aux injures les plus grossières, et n'eût été la présence de ces dames, nos deux favoris d'Apollon se seraient certainement livrés à une boxe qui n'aurait rappelé que très-imparfaitement la lutte poétique de Damète et Ménalque. La ville et la cour surent bientôt la chose, et Molière n'eût garde de ne pas en faire son profit. C'était donc, nous le répétons, la reproduction historique et comme le calque de tout cela que Molière exposa au public dans le troisième acte de ses *Femmes savantes*. Tout, en effet, s'était passé ainsi chez Mademoiselle.

ACTE III, SCÈNE 1^{re}.

PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, TRISSOTIN, LÉPINE.

PHILAMINTE.

Ah! mettons-nous ici pour écouter à l'aise
Ces vers que, mot à mot, il est besoin qu'on pèse.

ARMANDE.

Je brûle de les voir.

BÉLISE.

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE, à Trissotin.

Ce sont charmes pour moi, que ce qui part de vous.

ARMANDE.

Ce m'est une douceur à nulle autre pareille.

BÉLISE.

Ce sont repas friands qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE.

Ne faites point languir de si pressants desirs.

ARMANDE.

Dépêchez.

BÉLISE.

Faites tôt, et hâtez nos plaisirs.

PHILAMINTE.

A notre impatience offrez votre épigramme.

TRISSOTIN, à Philaminte.
Hélas! c'est un enfant tout nouveau-né, madame :
Son sort assurément a lieu de vous toucher,
Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher.

PHILAMINTE.
Pour me le rendre cher, il suffit de son père.

TRISSOTIN.
Votre approbation lui peut servir de mère.

NÉLISE.
Qu'il a d'esprit!
On ne parlait pas une autre langue chez
Mademoiselle.

PHILAMINTE.
Servez-nous promptement votre aimable repas.

TRISSOTIN.
Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose,
Un plat seul de huit vers me semble peu de chose;
Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal
De joindre à l'épigramme ou bien au madrigal
Le ragout d'un sonnet qui, chez une princesse,
A passé pour avoir quelque délicatesse.
Il est de sel autant assaisonné partout,
Et vous le trouverez, je crois, d'assez bon goût.

Sur quoi il débite le sonnet qu'on sait, publi-
lié vingt-trois ans auparavant et connu de tous
les contemporains; sonnet auquel il ajoute le
merveilleux madrigal : *Sur un carrosse ama-
rante acheté pour une dame de ses amies*, titre
qui fait dire à Philaminte :

Ses titres ont toujours quelque chose de rare;
et à Armande :

A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prépare.
Ah! le bon madrigal pour guérir les hypo-
condres! Relisons-le :

L'amour, si chèrement, m'a vendu son bien
Qu'il m'en coûte déjà la moitié de mon bien;
Et quand tu vois ce beau carrosse
Où tant d'or se relève en bosse,
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs,
Ne dis plus qu'il est amaranthe,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.

On sait comment, là-dessus, se récrient en
chœur Armande, Philaminte et Bélise :

ARMANDE.
Oh! oh! oh! celui-là ne s'attend point du tout.

PHILAMINTE.
On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût.

NÉLISE.
Ne dis plus qu'il est amaranthe,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.

Voilà qui se décline : *ma rente, de ma
rente, à ma rente*.

Mais nous ne nous lasserions pas de citer
toute cette scène, et il faut se borner.

En vérité, pour qui connaît bien les ridicu-
les façons de parler et les sottises admirations
chez Mademoiselle, tout cela, sauf le nombre
et la rime, a dû y être dit de la sorte, et Mo-
lière n'a rien exagéré. Et quoi de plus vrai
que la querelle de Trissotin et de Vadius! On
voit d'ici Ménage-Vadius arrivant chez la
princesse et accueilli par Cotin-Trissotin
comme dans Molière; on entend les deux pé-
dants se louer avec la plus grotesque exagéra-
tion; c'est du pur Aristophane littéraire, et
nous sommes, pour notre part, tenté de croire
qu'ils ont employé, dans leur dispute réelle,
les mots mêmes que Molière met ici dans
leur bouche. Qu'y a-t-il de plus naturel que
la question qu'adresse Trissotin à Ménage :

. . . Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la ferveur qui tient la princesse Uranie?

et la réponse de Ménage :

Oui. Hier il me fut lu dans une compagnie;
et Cotin demandant avec sa suffisance ordi-
naire à Ménage :

Vous en savez l'auteur?

et Ménage répondant :

Non, mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter son sonnet ne vaut rien.

Encore une fois, nous ne jurions pas que
ce n'aient été là, à la mesure et à la rime
près, les paroles mêmes que, chez Mademoi-
selle, l'un et l'autre ont employées.

C'est ainsi que, d'un coup de son art, Mo-
lière achève Cotin et le marqua d'un ridicule
indélébile. Le pauvre Cotin tomba sous ce
coup, abasourdi, terrassé, et ne s'en releva
plus. Moins prudent que Chapelain, qui d'ail-
leurs n'employa contre ceux qui l'avaient
fait choir de son piédestal usurpé que des ar-
mes permises, et, à tout prendre, de celles
que ne réprouve pas la morale, Cotin sortit
de cette terrible exécution atteint d'une sorte
de rage à la fois imbécile et malséante. Mais
ses coups, qui avaient si peu porté avant ce
temps, ne portèrent plus du tout, et le discrédit
où il vécut depuis fut tel que, quand il
mourut, en 1682, neuf ans après la mort de
Molière, le successeur qu'on lui donna à
l'Académie ne fit qu'en trois lignes son « éloge »,
et que le directeur, dans sa réponse, n'en fit
aucune mention. On lui composa *per jocum*
cette médiocre épithaphe :

Savez-vous en quoi Cotin
Diffère de Trissotin?
Cotin a fini ses jours,
Trissotin vivra toujours.

Comme prédicateur, un mot de Tallemant
des Réaux (*Historiettes*, t. VII, p. 33) nous

apprend ce que valait Cotin : « Une fois, dit
Tallemant, en prêchant, du temps que le car-
dinal de Richelieu avait si fort la comédie en
tête, il dit : « *Quand Jésus-Christ acheva, sur
le théâtre de la croix, la pièce de notre sa-
lut*, etc. »

Les excentricités de Cotin avaient aussi
frappé l'abbé de Villiers, qui dit de lui quel-
que part : « Il ne faisait jamais de sermon
qu'il ne l'eût annoncé : *A demain, messieurs ;
c'est un sujet capable de faire fendre les pier-
res*. On riait de l'annonce, et l'on ne riait
guère moins du sermon. »

Comme poète, il suffit de lire Cotin pour le
juger; et, quant à sa sottise vanité, on s'en
formera une idée par ce mot : « Mon chiffre,
dit-il dans une de ses *Lettres galantes*, se
compose de deux C entrelacés (initiales de son
nom et de son prénom, Charles Cotin), ce
qui, par un sens un peu mystique, indique le
cercle du globe, que mes œuvres remplissent. »
C'est à ne pas y croire. La qualité dont il ai-
mait le plus à s'honorer était celle de *Père de
l'énigme française*. « Cette qualité, dit-il, me
fut donnée par quelques personnes de mérite
et de condition (*Discours sur les énigmes*). »

Toujours la même suffisance. Cotin, du reste,
méritait cette qualité de père de l'énigme
française, dont il était si fier : il avait été le
premier à cultiver ce genre misérable avec
suite, avec passion, comme devant le mener
à la gloire, et il n'avait pas publié moins de
deux forts volumes d'*Énigmes*, la plupart
très-longues, dont un certain nombre revêtent
la forme du sonnet. Boursault, suivant l'exem-
ple de Molière, mit Cotin en scène à ce titre,
dans son *Mercurie galant*, sous le nom de
Beaugénie. Tout le monde connaît l'énigme
que Beaugénie vient débiter, avec tant de
prétention, devant l'illustre et belle compa-
gnie, qui n'eut pas assez de flair pour deviner
cela :

Je suis un invisible corps
Qui de bas lieu tire mon être,
Et je n'ose faire connaître
Ni qui je suis ni d'où je sors.

Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse,
Et deviens femme traitresse
De mâle que j'aurais été.

Cette énigme, Boursault l'avait tirée, en la
modifiant légèrement, du recueil de Cotin, où
elle figure de cette façon sous le chiffre ro-
main CCXLIII :

Je suis un invisible corps,
Qui de bas lieu mon être tire,
Et personne à peine ose dire
Ni qui je suis ni d'où je sors.

Je parle et me tais à la fois,
Et bien souvent, lorsqu'on me presse,
Je deviens femme traitresse
D'hardi mâle que je serois (sic).

A ces deux quatrains, qui disent tout, et
auxquels Boursault s'est prudemment arrêté,
Cotin en ajoute six autres, paraphrasant et
raffinant d'une façon vraiment nauséabonde
sur ce sujet de bas lieu. Voir le *Recueil des
énigmes* (Paris, chez Toussaint Quinet, au
Palais, sur la montée de la cour des Aides,
1686, 1re partie, énigme 243^e). Le mot qui
fait l'objet de l'énigme étale ses trois lettres
à la table : une voyelle entre deux consonnes.

Où la vanité de Cotin brille en prose du
plus bel éclat, c'est dans la dédicace, tou-
jours à Mademoiselle, d'une de ses vilenies
les plus caractérisées, la *Ménagerie*, publiée
clandestinement en 1666. Rien ne fait plus
de tort, selon nous, à cette princesse, que ces
dédicaces réitérées et obstinées, qu'elle ac-
cueillait évidemment, non-seulement sans dé-
goût, mais avec plaisir. Lisait-elle les livres
qui semblaient faits exprès pour lui plaire? on
ne saurait en douter. La Bibliothèque impé-
riale les a presque tous avec ses armes sur
les plats. Que penser, après cela, de son
goût, de la justesse de son esprit, de sa mo-
rale même? Quoi qu'il en soit, cette *Ména-
gerie*, composée contre Ménage à l'occasion
d'une épigramme latine de dix-huit vers que
Ménage avait faite pour venger son amie,
Mlle de Scudéri, d'une épigramme de Cotin
sur la surdité de celle-ci, n'est qu'un long
tissu de plates et grossières injures. Ménage
y est traité de sot, de pédagogue du pays la-
tin, d'homme sans foi et sans honneur, etc. Il
fit faire de cette *Ménagerie* (on sent la finesse
du titre) trois éditions successives. Elle a
quarante-huit pages seulement, et les non-
sens y abondent. Or voici comment, au dé-
but, Cotin en explique le motif; on ne saurait
se louer plus effrontément :

« LA MÉNAGERIE.

« A Son Altesse Royale Mademoiselle.

« J'appelle ainsi un petit recueil de vers
que mes amis et moi avons faits en faveur du
fameux M. Ménage, lequel a cherché que-
relle avec moi et l'a trouvée. Ce galant homme
a fait contre moi une épigramme en vers la-
tins, que je nomme une épigramme à la
suisse, où il lui a plu de me traiter obligem-
ment de brutal et de furieux, comme ayant
attenté à l'honneur de l'illustre Mlle de Scu-
déri, et cela, pour avoir tourné à la gloire de
son esprit un défaut purement de son corps,
pour avoir plaint sa surdité.

« Votre Altesse Royale a, sans doute en-
core, parmi les épigrammes que je lui ai
envoyées, celle qui porte ce titre :

POUR UN MAL D'OREILLE.
Suivre la Muse est une erreur bien lourde;
De ses faveurs voyez le fruit :
Les écrits de Sapho menèrent tant de bruit
Que cette nymphe en devint sourde.

« Les dames qui me connaissent et qui sa-
vent que mes épigrammes ne sont que des
jeux innocents d'esprit en ont jugé à mon
avantage, et une de celles que la cour estime
autant (*sic*) m'a envoyé ces quatre vers
(Mlle de la Vigne est l'auteur de ces vers,
meilleurs, à tout prendre, que ceux de Cotin):

Quand le docte Cotin, l'amour des beaux esprits,
Veut peindre de Sapho la surdité cruelle,
Il donne à sa disgrâce une cause si belle
Que l'on peut souhaiter d'être sourde à ce prix.

« Une autre dame, dont l'hôtel est le sanc-
tuaire des Grâces, m'a fait dire que la mai-
tresse de Philippe second ne fut point scan-
dalisée de ce que les poètes de sa cour pu-
blièrent que, bien à propos, elle avait perdu
un oeil, parce que, si elle en avait eu deux,
elle brûlerait tout le monde. Et le cardinal de
Richelieu, assez délicat en ces matières,
donna pension à Chapelain, qui dit, parlant à
lui-même, en sa belle ode :

Par tes propres exploits tes yeux sont éblouis.

« Votre Altesse Royale sait que les abeilles,
qui font le miel, n'épargnent pas leur aiguil-
lon quand elles sont une fois irritées : elle ne
trouvera donc pas mauvais, à ce que je
pense, que je me sois plaint à Mlle Sapho de
sa rudesse, après l'injurieuse épigramme la-
tine qu'elle a fait débiter contre moi par son
pédagogue galant du pays latin, ou plutôt que
je l'aie fait ressouvenir de sa première gloire,
et de ce qu'elle se doit à elle-même. »

Mascarille parle à peu près sur ce ton
dans Molière, mais en meilleur français; et, à
vrai dire, connaissant la manière d'écrire de
Cotin, nous avons été surpris de ne pas
trouver textuellement dans ses œuvres ces
vers qui plaisent tant à Madelon et à Cathos
dans les *Précieuses ridicules* :

Oh! oh! je n'y prenais pas garde.
Tandis que sans penser à mal je vous regarde,
Vos yeux en tapinois me dérobaient mon cœur.
Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!

Ces vers sont tout à fait dans son style,
tout aussi ridicules, mais plus francs du col-
lier. Décidément, nous préférons Mascarille.

Tel était Cotin, cette victime de Boileau.

On conviendra que Boileau avait la main
heureuse à choisir ses victimes, et qu'il y
avait justice et raison dans les châtiments
qu'il infligeait. Le sujet y prêtait ici par tou-
tes sortes de côtés; mais il y a lieu de s'éton-
ner que Boileau ne l'ait flétri que comme ri-
dicule, sans insister sur le côté indécent de
la plupart de ses écrits. On a vu, en effet,
quelles licences galantes s'est permises Cotin
dans ses vers. Nous aurions pu citer beaucoup
d'*ejusdem farinae* de ces vers qui paraissent
alors avec privilège du roi, et qu'on plaçait,
superbelement reliés par les Capé et les
Beauzonnets du temps, dans la bibliothèque
d'une princesse du sang, chargée de ses ar-
moiries. Nous n'avons pas voulu trop insister
sur ce point curieux et scabreux de notre his-
toire littéraire et de l'histoire de nos mœurs.

Que de choses scandaleuses encore nous
aurions pu citer de lui, si l'impression avait
pu en être soufferte ici! C'est pourquoi nous
n'avons rien dit de la *Pastorale sacrée* ou
Périphrase du Cantique des Cantiques, d'a-
bord en prose, et quelle prose! puis en vers
(1660), ni de plusieurs autres parties de ses
Œuvres galantes, en prose et en vers [notable-
ment augmentées, 1^{re} partie (1663); 2^e partie
(1665), in-12]. « On ne peut se figurer, a dit
très-justement M. Victor Fournel, la médiocri-
té de cet ouvrage et son extrême frivolité; c'est
la quintessence du genre galant et du
précieux; il renferme une multitude de qua-
trains, de madrigaux, de bouquets à Iris,
dont quelques-uns sont assez compromettants
pour un prêtre. » *Assez* ne nous semble pas
assez sévère, et nous le prouverions surabon-
damment si ces pages en pouvaient sup-
porter le scandale.

On sent combien les grands génies chré-
tiens durent savoir gré à Boileau et à Molière
d'avoir fait justice de ce bel esprit plat qui
osait s'étaler jusque dans la chaire, et l'on
peut dire que les *Femmes savantes* ne vinrent
pas seulement en aide à la raison et au bon
goût outragés, mais à la morale chrétienne
non moins insultée. Il est difficile, en effet, en
y regardant d'aussi près que nous l'avons
fait, de comprendre comment cet homme
immoral, auteur de tant de misérables vers,
presque obscènes, tranchons le mot, com-
ment ce malhonnête homme, ce faussaire
(on l'a vu à propos de la prétendue *Lettre de
Scarron à M. . .* contre Boileau), comment
cet homme a pu prêcher impunément pen-
dant seize ans devant la cour et la ville.

Aujourd'hui, on croit au rapide et facile
triomphe de la raison sur la sottise et sur le
ridicule des Cotin et des Chapelain; mais c'est
à tort. Il fallut tout le génie d'un Molière et
toute la verve caustique d'un Boileau pour
venir à bout des précieuses et des précieux,
des baroques et des grotesques du temps.
Les précieuses et les précieux surtout avaient
pour appuis de très-grands et très-influents
seigneurs, le duc de Saint-Aignan, entre au-
tres, soupçonné d'avoir eu l'esprit et le goût
de l'Oronte du *Misanthrope*. En 1684, on pu-

bliait encore avec succès de ces pièces ga-
lantes et précieuses, notamment les écrits en
vers et en prose de Mme la comtesse de la
Suze, qui avait été du groupe de Mademoi-
selle. A ce sujet, on peut voir le *Recueil de
pièces galantes, en prose et en vers, de Mme la
comtesse de la Suze, comme aussi de plusieurs
autres auteurs*. (A Paris, en la boutique de
Gabriel Quinet, au Palais, à l'entrée de la
galerie des Prisonniers, à l'ange Gabriel.
Manc. LXXXIV, 4 vol. in-12). Tout y est à la
Cotin, moins l'indécence, et sur le ton des
précieuses. On y trouve, par exemple, le
Démêlé de l'esprit et du cœur, en vers et en
prose, qui est tout ce qu'on peut lire de plus
alambiqué; et cela se vendait, qu'on le re-
marque bien, en 1684, onze ans après la mort
de Molière, et quand Racine et Boileau jouis-
saient du plus grand crédit littéraire.

On a de l'abbé académicien les ouvrages
suivants, qui sont devenus rares et à peu près
introuvables : *Théoclets ou la Vraie philosophie
des principes du monde* (Paris, 1646, in-4^o); la
*Jérusalem désolée ou Méditation sur les leçons
de Ténébres*, etc. (Paris, 1634, in-4^o); la *Pas-
torale sacrée* (Paris, 1662, in-12); *Recueil des
énigmes de ce temps* (Paris, 1646, in-12), plu-
sieurs éditions; *Recueil de rondeaux* (Paris,
1650, in-12); *Poésies chrétiennes* (Paris, 1657,
in-8^o); *Œuvres mêlées* (Paris, 1659, in-12);
Œuvres galantes, en prose et en vers (Paris,
t. I, 1663; t. II, 1665, in-12); la *Ménagerie*
(La Haye, 1666, in-12); cette satire est recher-
chée des amateurs de raretés bibliographiques;
Oraison funèbre d'Abel Servien, etc., etc.

COTINEAU ou COTTIMO s. m. Nom que
porte l'impôt prélevé, dans le Levant, par les
consuls français sur les navires de leur na-
tion, pour quelques avances ou autres affaires.

COTINGA s. m. (ko-tain-ga). Ornith. Genre
de passereaux dentirostres, qui habitent les
contrées chaudes de l'Amérique, et qui sont
généralement remarquables par l'éclat de
leurs couleurs : *Le chant des cotingas est un
sifflement monotone et sourd*. (Fouillon.)

— Encycl. Les *cotingas* ont le bec déprimé
comme les gobe-mouches, mais plus court,
moins échancre et moins aigu; les ailes lon-
gues, la queue médiocre, élargie; les tarses
courts et faibles. Ils appartiennent à l'Amé-
rique méridionale. Peu d'oiseaux ont un aussi
beau plumage : le bleu d'azur ou d'outre-
mer, le pourpre, le blanc et le noir purs s'y
méient. Ces couleurs varient avec les saisons.
Mais les mœurs des *cotingas* ne répondent pas
à ces dehors séduisants; ils sont tristes, dé-
fiant, farouches même, et ne recherchent que
les forêts profondes, où ils vivent d'insectes,
de fruits et de bourgeons. Ils sont voyageurs,
et dans leurs migrations ils marchent ou vo-
lent soit isolés, soit par petites familles. Ils
sont généralement silencieux, et leur voix est
triste et plaintive. Trois espèces méritent
d'être citées : ce sont le *cotinga quette*, qui
porte une espèce de huppe d'un rouge vif,
composée de plumes étroites et roides : cette
espèce vient de Cayenne; le *cotinga pompa-
dour* est d'un joli pourpre clair avec les pen-
nes des ailes blanches; taille un peu plus forte que
celle de notre merle; le *cotinga cordon-bleu*
est du plus bel outremer, avec la poitrine
violette, traversée d'un large ruban bleu, et
marquée de quelques taches aurore. Cette
espèce habite la Guyane et le Brésil.

COTINIS s. m. (ko-ti-niss). Entom. Genre
de coléoptères, de la famille des lamellicornes,
comprenant seize espèces.

COTINUS s. m. (ko-ti-nuss — du gr. *koti-
nos*, olivier sauvage). Bot. Nom spécifique du
sumac fustet, vulgairement appelé ARBRE À
PERRUQUES.

COTIQUE s. m. (ko-ti-ke). Moll. Espèce de
coquille univalve du genre porcelaine : *Le
cotique blanc*.

COTIR v. a. ou tr. (ko-tir). Mourir, en
parlant des fruits : *La grêle a cotir ces po-
mes, ces poires*. (Acad.)

— v. n. ou intr. Se dit en Bretagne pour
Petit, claquer, produire des bruits succes-
sifs et rapprochés : *Le sel cotir dans le feu*.
La fusillade cotir. Dans l'Ouest et dans le
centre de la France, on emploie le même mot
dans le sens de Jaillir : *Cet enfant s'amuse à
faire cotir de l'eau sur ses canarades*.

Se cotir v. pr. Devenir coti, être meurtri,
en parlant d'un fruit : *Ces melons se sont
cotis*.

COTIS s. m. (ko-tiss). Anat. Occiput. || Vieux
mot.

COTISANT (ko-ti-zan) part. prés. du v.
Cotiser : *Toute l'Europe, en se cotisant, ne
pourrait faire un seul de nos bons volumes
français*. (H. Beyle.)

. . . A cinq chevaliers, en nous cotisant tous,
En ramassant écus, livres, deniers, oboles.
Nous n'avons encor pu faire que deux pistoles.

REONARD.
COTISATION s. f. (ko-ti-za-sion — rad.
cotiser). Action de se cotiser : *Souscrire par
cotisation*. || Quote-part de chacun de ceux
qui se sont cotisés : *Payer sa cotisation*.

— Fin. Imposition faite par cote : COTISA-
TION mal faite. Le rôle des cotisations.

COTISER v. a. ou tr. (ko-ti-zé — rad. *cote*).
Payer, imposer par cote, régler la quote-part
de : *On l'a cotisé à quinze francs*. On nous a

cotisés à trois francs chacun. » Ne s'emploie guère que comme verbe pronominal.

Se cotiser v. pr. Fixer la quote-part de chacun dans une dépense commune : Se cotiser pour acheter un remplaçant à quelqu'un. Se cotiser pour donner une fête.

— Se taxer, s'imposer soi-même : Il faut que chacun se cotise selon ses facultés. (Acad.)

— Fig. S'associer, mettre ses ressources en commun, coopérer en commun à quelque chose : Les Allemands se cotisent pour entendre un bon mot. (Rivarol.) Voyons, messieurs, cotisons-nous pour avoir une idée. (Alex. Dumas.)

COTISSES s. f. pl. (ko-ti-se). Techn. Nom donné aux entailles entre lesquelles on fait passer les fils de la chaîne des lustrines.

COTISSURE s. f. (ko-ti-su-re — rad. cotir). Meurtissure faite à un fruit : La cotissure empêche que les fruits soient de garde. (Acad.)

COTLOUGH-YNANEDJ, prince turc du xii^e siècle de notre ère, appartenant, d'après Mir-kond, à la dynastie des Atabeks de l'Azerbaïdjan. Il fut élevé à la cour de Toghrul III, dernier sultan de la famille des Seljoukides, fomenta une révolte contre lui, demanda les secours de Takusch, roi du Kharezm, qui entra en Perse avec une armée, et tua, dit-on, Toghrul de sa propre main dans une bataille (1193). Collough-YNANEDJ voulut alors s'emparer du pouvoir, mais bientôt après il fut mis à mort par ordre de Takusch.

COTMAN (John Sell), graveur anglais, né à Norwich vers 1780, mort en 1843 à Londres, où il était professeur de dessin au collège du Roi. Il s'occupa surtout de reproduire par la gravure les anciens monuments de l'architecture et mérita d'être appelé le *Piranesi anglais*. On a de lui : *Miscellaneous Etchings of architectural antiquities in Yorkshire* (1812, 28 planches in-fol.) ; *Architectural antiquities of Norfolk* (1812-1817, in-fol.) ; *Sepulchral Brasses in Norfolk* (1813-1816, 84 planches in-4°) ; et enfin *Architectural antiquities of Normandy* (1820, 2 vol. in-fol. avec 100 planches). Il avait fait, en 1817, un voyage en France pour recueillir les matériaux de cet ouvrage, le plus remarquable de tous ceux qu'il a publiés.

COTOLENDI (Ignace), missionnaire français, né à Brignoles en 1630, mort à Palacol, dans les Indes, en 1662. Il fut nommé évêque in partibus de Metellopolis, remplit quelque temps par intérim le siège épiscopal de Chartres malgré sa jeunesse, puis partit pour l'œuvre des missions avec le titre de vicaire apostolique en Chine. Il mourut dans l'Inde des fatigues qu'il avait éprouvées. On a de lui quelques ouvrages de piété.

COTOLENDI (Charles), littérateur français, né à Aix, ou, selon d'autres, à Avignon, mort vers 1710. Il vint se fixer à Paris, où il se livra entièrement à la culture des lettres, après avoir été quelque temps avocat. Ses principaux écrits sont : *Mademoiselle de Tournon* (1678), nouvelle historique ; *Vie de la duchesse de Montmorency* (1684) ; *Vie de saint François de Sales* (1689) ; *Arlequiniana* (1694), recueil de bons mots et d'histoires ; *Dissertation sur les œuvres de Saint-Evremond* (1698) ; *Saint-Evremondiana* (1700), etc. On a, en outre, de Cotolendi des traductions des *Nouvelles de Michel Cervautes* (1678), des *Voyages de Pierre Tescera* (1681), etc.

COTON s. m. (ko-ton — de l'espagn. *algodon*, de l'arabe *gothon*, *guthon*, *guthu*, ou avec l'article *al gothon*, le coton. Comparez l'arabe *kattan*, *kiltan*, étoffe de lin, qui, bien qu'appartenant aux langues sémitiques, provient sans doute des langues aryennes. Il se rapporte en effet au persan *katân*, lin, kourde *kâdn*. Ces termes divers proviennent tous du sanscrit *kartara*, action de filer le lin ou le coton, de la racine *kart*, fendre, couper. La suppression du *r* devant les consonnes est fréquente dans les dialectes plus modernes de l'Inde, d'où le mot en question tire sans doute son origine). Sorte de bourre textile qui enveloppe les semences du cotonnier : *Coton des Indes*. *Coton brut*. *Coton filé*. *Balle de coton*. *Bien des femmes se donnent un embonpoint de coton*. (Montaigne.) *L'arbrisseau qui fournit le coton à nos manufactures demande un sol sec et pierrez*. (Raynal.) *Les Etats-Unis produisent les plus beaux cotons*. (Fr. Gérard.) *Le grand continent de l'Australie semble convenir à la production du coton*. (P. Madinier.)

C'est elle qui leur jette et la laine, et la mousse, Et le tendre coton qui, tapissant leurs nids, Sur le plus fin duvet recevait leurs petits.

JAUFFRET.
« Fil ou étoffe que l'on fabrique avec cette matière : *Bas de coton*. *Bonnet de coton*. *Toile de coton*. *Mouchoirs de coton*.

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire
Et couronné par Jeannebon
D'un simple bonnet de coton.

BÉRANGER.
— Par anal. Duvet qui recouvre les feuilles de certaines plantes, ou qui ressemble au coton. « Duvet qui couvre le corps des oiseaux avant qu'ils aient des plumes : *Ces poulets n'ont encore que le coton*.

— Poétiq. Poil follet qui vient aux joues et au menton des adolescents : *On voit déjà un*

léger coton sur ses joues. Le coton rare et doux qui croît au bas de ses joues brunit et prend de la consistance. (J.-J. Rouss.)

Jeune surtout, à peine son menton
S'était vêtu de son premier coton.

A peine d'un naissant coton
Sa ronde joue était parée.

A peine adolescent, de son léger coton
La jeunesse en sa fleur ombrage son menton.

— Par ext. Cotonnier, plante qui produit le coton : *La culture du coton a enrichi les Etats-Unis*.

— Fig. Mollesse, faiblesse, douceur excessive, vie molle : *Elever ses enfants dans du coton*. *Se mettre dans du coton*. *Un laquais, qui était à la Trappe, est devenu demi-fou, n'ayant pu supporter ces austerités ; on cherche un couvent de coton pour le remettre*. (Mme de Sév.)

— Pop. Embarras, peine, difficulté : *Il faudra obtenir le consentement du père, et certes il y aura du coton*. *Ce métier est assez bien payé, mais il y a du coton*. « Bataille, coups échangés : *Il y a eu du coton à la barrière*.

— *Coton-poudre* ou *Fulmi-coton*. V. *COTON-POUDRE* à son ordre alphabétique.

— Trivial. *Porte-coton*, Valet de garde-robe ; vil complaisant.

— *Jeter son coton, du coton*, Se dit de certaines étoffes communes, qui se couvrent d'une espèce de bourre ou de duvet.

— Loc. fam. *Jeter, filer un mauvais coton, un vilain coton*, Etre atteint dans sa santé, son crédit, sa réputation : *Depuis sa chute, depuis sa faillite, il file un mauvais coton*.

— Avoir du coton dans les oreilles, Etre sourd, insensible à certaines influences : *Le P. Cotton, jésuite fin et rusé, était confesseur de Henri IV ; il avait pris un grand ascendant sur ce prince ; ce qui donna lieu à cette pointe : Notre roi est un bon prince, il aime la vérité ; c'est dommage qu'il ait du coton dans les oreilles*.

— Comm. *Coton en laine*, Coton brut, tel qu'on le recueille sur la plante. « *Coton-cordonné*. V. ce mot à son ordre alphabétique.

— Jeux. *Coton vole*, Nom d'un jeu-gage qui consiste à se placer en rond, à jeter un petit flocon de coton non filé, et à le maintenir en l'air en soufflant dessus, ce que chaque joueur s'efforce de faire, parce que celui qui le laisse tomber par terre ou sur ses vêtements est condamné à donner un gage.

— *Epithètes*. Doux, soyeux, mou, moelleux, chaud, tendre, léger, duveteux, fin, précieux, délicat, filé, indien.

— *Encycl.* Le coton est une espèce de laine végétale plus ou moins fine, soyeuse et blanche, qui enveloppe les graines d'un genre de plantes appartenant à la monadelphie polyanthie, classe xvi, ordre 8 de Linné, et, suivant la méthode naturelle de Jussieu, à la classe xiii, ordre 14, famille des malvacées dicotylédones capsulifères. (V. *COTONNIER*.) Il n'est personne qui n'ait eu l'occasion de manier de la ouate et de la mousseline des Indes, et d'apprécier par soi-même, d'un côté, quel extrême degré de finesse, de légèreté, de douceur, de souplesse le coton offre dans son état naturel, de l'autre jusqu'à quel point il le conserve après le tissage. En examinant au microscope les filaments dont il est formé, et dont la composition est celle de la fibre ligneuse, on a remarqué qu'ils sont munis dans leur longueur de petites dentelures au moyen desquelles ils s'accrochent les uns aux autres ; cette circonstance de structure explique en partie la facilité avec laquelle ils se prêtent à la filature, et elle est une des raisons qui doivent faire considérer les étoffes de coton comme plus saines en général que celles de lin ou de chanvre. En effet, les petits intervalles que laissent entre elles ces dentelures sont très-propres à emprisonner de l'air, qui oppose un obstacle de plus à la déperdition du calorique émanant du corps, et elles sont comme autant de tubes capillaires qui, en absorbant la sueur, l'empêchent de se condenser et de se refroidir sur la peau. La disposition du coton à se feutrer, disposition qui est due sans doute en partie à la brièveté de ses filaments, ajoute à ses effets sous ce rapport ; jointe à sa légèreté, elle le rend précieux pour tous les climats, mais plus pour les pays chauds que pour les pays froids, et plus encore pour ceux-ci que pour les zones tempérées ; les tissus dont il compose la matière se prêtent d'ailleurs à toutes les modifications, à tous les caprices de la parure, et dessinent élégamment les formes du corps. A ces avantages se joint celui de s'allier dans toutes sortes de proportions avec la laine, la soie, le lin et le chanvre ; il est aussi plus apte que ces deux derniers à recevoir la teinture. Il est vrai qu'il est moins solide et moins durable ; mais aussi est-il moins cher, même en Europe. Ce qui le met à si bon compte, c'est qu'il se récolte en abondance ; en outre, comparativement au lin ou au chanvre, il exige, pour se produire, des terres moins fertiles, moins d'engrais, une culture moins soignée, et, pour devenir tissu, des préparations moins nombreuses. Avec de si heureuses propriétés, il n'est pas surprenant que le coton se soit acquis la faveur de tout le monde, grands et petits, riches et pauvres, et qu'il ait revêtu des formes infiniment variées, depuis la transparente mousseline jusqu'à la grosse couverture de lit :

basin, nankin, piqué, velours, futaine, linge de table uni ou damassé, percale, calicot, voile de navire, toile d'emballage, etc., etc. ; et dans une autre série, depuis le fil à coudre le plus délié jusqu'à la corde, ou depuis le bas à jour jusqu'à l'épais tricot. Dans les pays où il abonde, on l'emploie en duvet pour remplir les matelas, les divans, les coussins. En Europe, on double les vêtements d'hiver avec la ouate, qui sert aussi à conserver les bijoux, et qui, appliquée sans retard sur les brûlures, en est un remède très-efficace ; la charpie de coton, au contraire, ne convient pas, en général, au traitement des plaies, parce qu'elle est un peu irritante. Les chiffons de coton se convertissent en un papier un peu plus épais, un peu moins fin et un peu moins blanc que celui qu'on prépare avec le chiffon de chanvre ou de lin, mais cependant très-propre à remplir les divers emplois auxquels on le destine, et usité de temps immémorial dans l'Asie orientale. Au reste, si le coton ne peut pas servir également bien à chacun de ces nombreux usages, aucune substance ne saurait l'égaliser pour la multiplicité des applications, ni le remplacer dans quelques-unes.

Dans le commerce, on se contente de classer les cotons d'après les pays d'où ils proviennent et d'après leurs qualités manufacturières. On les estime d'autant plus qu'ils sont plus brillants, plus ouverts, plus propres, et que leurs filaments sont plus droits, plus égaux, plus fins, plus nerveux, plus exempts de petits points blancs, qu'on appelle boutons ou nœuds. Les cotons qui donnent lieu aux transactions les plus habituelles ont été rangés, par les courtiers de commerce de la Bourse de Paris, dans l'ordre suivant, à commencer par les plus estimés : *cotons longue soie* : Géorgie (*sea-island*), Guadeloupe, Algérie, Bourbon, Junel ou Egypte, Portorico, Cayenne, Fernambouc, Bahia, Camouchi, Para, Maragnan, Haïti, Minas, Cuba, Martinique, Trinité de Cuba, Cumana, Caracas et Carthagène ; *cotons courte soie* : Louisiane, Cayenne, Alabama, Mobile, Tennessee, Caroline (*upland*), Sénégal, Virginie, Souboujac, Kirkagech, Kinick, Surate, Madras, Alexandrie ou Egypte, Bengale. Le coton longue soie, le plus estimé par le commerce, paraît être produit par une des variétés du *gossypium arboreum*, principalement cultivé dans les terrains bas de cette portion de la côte des Etats-Unis qui s'étend de Savannah (Géorgie) à Charleston (Caroline du Sud) ; de la les noms de *sea-island cotton* et de *Géorgie longue soie* donnés à ce coton, appelé aussi *clock-seed-cotton*. Le coton courte soie, nommé aussi *upland cotton*, *green-seed-cotton*, est produit surtout par le *gossypium herbaceum*, très-commun dans les Indes orientales, une partie des Etats-Unis, en Egypte et dans les îles de la Méditerranée. Les cotons longue soie sont employés à la fabrication des tissus, et les cotons courte soie, dont le travail est plus facile, à la confection des étoffes grossières ou de moyenne qualité.

L'usage du coton paraît remonter à la plus haute antiquité. Hérodote raconte que les Indiens en fabriquaient leurs vêtements. Au moyen âge, la première mention que nous trouvons du coton est dans Villehardouin, au xii^e siècle. Quoique M. Paulin Paris, dans son édition de la *Conquête de Constantinople*, ait émis le doute que la matière appelée *coton* du temps de Villehardouin fût la même que notre coton, il paraît avéré néanmoins qu'il s'agit bien de cette matière, que les Arabes appelaient alors, comme ils l'appellent encore aujourd'hui, *al koton*. Joinville atteste, dans son *Histoire de saint Louis*, qu'on en fabriquait alors des espèces de bonnets. Dès les premières années du xiv^e siècle il fut très-employé ; on le trouvait ou cardé ou filé. Les *Ordonnances*, les *Fabliaux* de Méon, les *Archives* de la Seine-inférieure, la *Coutume* de Dieppe montrent qu'il servait à faire des manches de chandelle, des gants et des bonnets. A Lille, on le mélangeait avec de la laine pour en fabriquer des étoffes légères, connues sous le nom de *bourats* (v. *Fardessus, Lois maritimes*, t. III, introd., p. 135). Le coton, filé ou non, figure parmi les importations normandes au xiv^e, au xv^e et au xvi^e siècle. On voit, par exemple, dans les archives municipales de Rouen, la mention, pour les années 1541 et 1542, de quinze balles et demie de coton venant par le Portugal et douze balles de coton venant par l'Angleterre, et, en 1570 et 1571, « frizes de *cotton* blanc d'Angleterre, trois balles de draps de *cotton* d'Angleterre ». Le cent de *coton* est tarifé à un denier à Dieppe, en 1362, dans la lettre de Philippe d'Alençon relative au commerce de cette ville. Nous le voyons également tarifé dans les *Acquits et Coutumes des prévôtés d'Harfleur et de Leure*, en 1387. Les *Coutumes* de la vicomté de l'eau de Rouen mentionnent également le *coton*, et le tarif de la carue de cette ville, en 1567, fixe le droit sur le *coton* à trois deniers par balle. D'autres indications nous montrent que le *coton* amené dans les ports de Normandie, au xvi^e siècle, venait plus spécialement par des navires portugais.

Le *coton* a, pendant quelques années, fourni aux Etats-Unis un de leurs principaux articles d'exportation, et il a offert un emploi des plus avantageux à une masse énorme de capitaux. Purchas, dans ses *Pèlerinages*, dit que des graines de *coton* furent d'abord semées, comme essai, en 1621, et que les ma-

gnifiques plantes qu'elles produisirent furent, dès cette époque reculée, l'objet d'un grand intérêt en Amérique et en Angleterre. Dans la province de Caroline, la culture du cotonnier est signalée dans un document portant la date de 1666 et reproduit dans les *Collections historiques de la Caroline du Sud*, de Carroll. En 1736, la plante était cultivée dans quelques jardins sous 39° de latitude nord, sur la côte orientale du Maryland, et, quarante ans après, on la cultivait dans le comté du Cap May, dans la New-Jersey. Jusqu'à l'époque de la Révolution toutefois, elle ne fut appréciée que comme plante d'agrément. On rapporte qu'au commencement de la guerre de l'Indépendance le général Delagall avait ensemencé trente acres de terre, près de Savannah, en *coton* à graines vertes, et qu'en 1748, parmi les exportations de Charleston (Caroline du Sud) se trouvaient 7 balles de bourre de *coton* évaluées à 3 livres 11 shillings 5 pence (89 fr. 25) par sac. Un autre petit chargement fut effectué en 1754, et, en 1770 on expédia à Liverpool 10 balles en trois chargements. En 1784 (De Bow, t. I^{er}, p. 119), 8 balles expédiées en Angleterre furent saisies, sous le prétexte qu'une telle quantité de *coton* ne pouvait avoir été produite aux Etats-Unis. Les exportations des six années suivantes s'élevèrent successivement à 14 balles, 6 balles, 109 balles, 389 balles, 842 balles, et, en 1790 à 81 balles. En 1786 eut lieu, sur la côte de Géorgie, la première récolte de *coton sea-island*, et Alexandre Bissel, de l'île Saint-Simon, en commença l'exportation en 1788. Les graines provenant des îles Bahama, où la plante avait été importée de la Guadeloupe, l'une des Antilles françaises. Cette plante, de l'espèce arborescente, ne se plait que sur une étroite bande de terre le long de la côte de la Caroline du Sud, au sud de la rivière Santee, et sur les îles basses et sablonneuses situées près de l'embouchure de la Savannah. La première récolte couronnée de succès dans cet Etat fut produite en 1790, sur une île nommée Hilton-Head, par William Elliott. L'excellente qualité de la soie, en attirant, en 1805, sur ce *coton* une attention spéciale, et en le faisant distinguer de tous les autres cotons, lui assura dès lors une supériorité marquée sur le marché. En 1806, il se vendait 30 cents (1 fr. 50) la livre, quand les autres cotons ne valaient que 22 cents (1 fr. 10). En 1816, son prix était de 47 cents (2 fr. 35) et celui des autres de 27 cents (1 fr. 35). La soie était d'une longueur sans pareille, et les fabricants anglais crurent, dans le principe, devoir la couper avant de la filer. Le succès de ces premières tentatives engagea de nombreux planteurs à se consacrer à la culture du cotonnier ; ce fut l'origine de quelques-unes des grandes fortunes de la Caroline du Sud. Mais le terrain approprié à cette culture était peu étendu ; la production se trouva donc forcément limitée, et la récolte de 1832 (5 millions de balles) ne dépassa pas celle de 1805. Dans les dernières années, les bénéfices s'étaient réduits de beaucoup, la récolte a suivi la même progression. En 1805, Kinsey Burden, de Saint-Jean, dans le comté de Colleton (Caroline du Sud), fut à même, grâce à un choix raisonné de graines, de livrer son *coton* à 25 cents (1 fr. 25) meilleur marché que tous ses voisins. On mit vingt années à découvrir le secret de ce planteur. En 1826, sa récolte (60 balles) fut vendue au prix élevé de 1 dollar 10 cents (5 fr. 50) la livre, et celle de l'année suivante à 1 dollar 25 cents (5 fr. 25). En 1828, deux balles furent vendues à 2 dollars (10 fr.) la livre, le plus haut prix qui ait jamais été payé pour du *coton* marchand. En 1857, une balle expédiée d'Edisto (Caroline du Sud), et qui renfermait, disait-on, le plus beau *coton* qui eût jamais traversé l'Atlantique, fut vendue 1 dollar 35 cents (5 fr. 75) la livre. On le considérait comme supérieur au *coton* qui donna le fameux fil n° 900, si admiré à l'Exposition universelle de 1851. La culture des autres variétés, le cotonnier herbacé et le cotonnier arbusce (*thirsutum*), qui se distinguent par leurs graines vertes du cotonnier *sea-island* à graines noires, prit un rapide développement dans les Etats du Sud pendant les dix dernières années du xvi^e siècle ; ce produit était désigné sous le nom de *coton courte soie* ou des hautes terres. La récolte du *coton* nettoyé s'éleva, pour tous les Etats-Unis, à 2,445,793 balles de 400 livres chacune, en 1849 ; en 1859, à 4,675,770 balles, soit bien près de 100 pour 100 d'augmentation. Celle de 1860-1861 a été estimée à 3,656,086 balles. La totalité de la récolte est fournie par treize Etats ; mais elle provient surtout de huit d'entre eux. Avant que cette production eût atteint cet énorme développement, on cultivait le *coton* sur une assez grande échelle pour la consommation domestique dans la Caroline du Nord, la Virginie, le Maryland, le Delaware et l'Illinois méridional. Le recensement de 1850 indique les chiffres suivants, comme représentant la production moyenne par acre, de *coton* et de graines, dans les Etats ci-dessous dénommés, la graine formant 50 à 60 pour 100 du poids total :

| | |
|--------------------------|-------------|
| Caroline du Sud. | 320 livres. |
| Géorgie. | 500 — |
| Louisiane. | 550 — |
| Floride. | 250 — |
| Tennessee. | 300 — |
| Alabama. | 325 — |
| Arkansas. | 700 — |
| Texas. | 750 — |

| | |
|--|------------------|
| En 1860-1861, les Etats-Unis ont exporté : | Balles de coton. |
| En Grande-Bretagne | 2,175,225 |
| En France | 578,063 |
| Dans le nord de l'Europe . . . | 216,250 |
| Dans les autres ports étrangers | 158,030 |

TOTAL. 3,127,568

La rébellion des Etats cotonniers dans l'hiver de 1860-1861, et le blocus de leurs principaux ports par le gouvernement fédéral, arrêtaient, dans une grande mesure, l'exportation du *coton*. L'exclusion du commerce étranger a été naturellement l'une des conséquences de la guerre qui a sévi entre le gouvernement fédéral et les Etats révoltés. Pour subvenir à la subsistance de la population, il était donc devenu nécessaire de ne compter, pour ainsi dire, que sur ses propres fonds, et l'on dut distraire une grande partie des terrains affectés à la production du *coton* pour les consacrer à la culture des céréales. Il en résulta que la récolte du *coton* de 1862 ne dépassa pas le quart du rendement ordinaire.

Le *coton*, fourni en masses si considérables par un seul pays, était longtemps resté sans rival : excellent par la consistance, par la longueur de la fibre, la beauté de la couleur, le choix des variétés, il alimentait toutes les filatures de l'Amérique, la plupart de celles de l'Europe continentale, et subvenait pour les deux tiers à l'immense consommation du Royaume-Uni. Grâce à la possession de ce produit si important dans l'économie des peuples, les planteurs américains se croyaient sincèrement les arbitres du monde civilisé ; ils se vantaient de tenir dans leurs mains la destinée de l'Angleterre aussi bien que celle de la République américaine, et, pleins d'un orgueil que semblait justifier leurs succès, ils avaient baptisé le *coton* du nom de *roi*. Cet humble végétal leur avait en effet conféré une véritable royauté. La récolte annuelle leur permettait non-seulement de s'enrichir et de se bâtir des palais, mais encore de commander au congrès américain : en vertu de leurs balles de *coton*, ils avaient pu rétablir de fait la traite des nègres, depuis longtemps abolie, forcer les législateurs à rédiger un nouveau code et les ministres de la religion à proclamer un nouvel Evangile. On sait comment cette insolente prospérité fut interrompue. L'ancien monde est solidaire du nouveau, et pas un événement ne s'est accompli sur un rivage de l'Atlantique sans avoir immédiatement son contre-coup sur l'autre rivage. Que l'Amérique soit prospère ou ruinée, l'Angleterre, et avec elle tout le monde civilisé, doivent aussi prendre leur part de la fortune ou du désastre. C'est par le *coton* surtout que le Royaume-Uni et la République américaine ont été jusqu'à nos jours dans une dépendance mutuelle et ont passé par des phases analogues. Aux merveilleux progrès agricoles des Etats à esclaves correspondaient les progrès industriels non moins étonnants du Lancashire ; les immenses richesses des *Cotton-lords* s'étaient amassées aussi rapidement que les grandes fortunes des patriciens du Sud, et toutes les péripéties de l'esclavage avaient eu leur triste contre-partie dans les oscillations du paupérisme, cette douloureuse plaie de la puissante Angleterre. En demandant aux propriétaires d'esclaves la plus grande partie de son approvisionnement de *coton*, la féodalité industrielle du Lancashire s'était allié à leur triomphe, souffrait de leurs déboires, et contribuait de son mieux, par sa complicité commerciale, au maintien de l'ordre servile. En monopolisant l'importation du *coton* cultivé par des mains esclaves, les armateurs de Liverpool n'aidaient pas d'une manière moins efficace à perpétuer la servitude des noirs qu'ils ne le faisaient pendant le cours du siècle dernier en monopolisant la traite. L'industrie cotonnière s'était mise en antagonisme direct avec le progrès lui-même, et le jour où furent émancipés les quatre millions d'esclaves des Etats confédérés dut être pour elle un jour de deuil. Aussi la crise américaine fut-elle accueillie avec stupeur par le monde commercial. Se laissant guider par de simples considérations de droit et avoir, il ne faisait aucune différence entre le *coton* cultivé par des mains libres et le *coton* cultivé par des mains esclaves, et il les admettait également en franchise.

Aucune entreprise humaine n'a obtenu dans un aussi court espace de temps des résultats aussi considérables que l'industrie cotonnière de la Grande-Bretagne. Les commencements, qui datent de 250 ans à peine, furent très-humbles, et après un siècle et demi d'existence, en 1767, les filateurs anglais ne consommaient pas encore 2 millions de kilogrammes de *coton* ; mais, coup sur coup, les inventions de Watt, Hargreaves, Arkwright, Crompton vinrent donner de puissants auxiliaires au travail. A partir de l'invention du *sau-gin* par Eli Whitney, en 1794, les *cotons* américains remplacèrent les *cotons* du Levant, du Sud et des Antilles dans les filatures anglaises : la grande industrie commença. Les produits ont doublé, décuplé, centuplé, et s'élevaient, en 1860, à une quantité trois cent fois plus considérable qu'en 1767. Avant que la guerre n'éclatât entre les deux sections de la République américaine, on comptait dans les districts manufacturiers de la Grande-Bretagne plus de 2,200 fabriques peuplées de 400,000 ouvriers et possédant plus de 33 millions de broches mises en mouve-

ment par des machines d'une force totale de 110,000 chevaux-vapeur. En 1860, le capital engagé dans les filatures dépassait la somme de 5 milliards, et la valeur des produits manufacturés, plus importante que le budget national, s'élevait à près de 2 milliards, dont 1 milliard 350 millions à destination de l'étranger. Enfin, pour suivre les industriels anglais dans leurs complaisantes statistiques, tous les fils de *coton* fabriqués dans la même année atteindraient une longueur de 40 millions de kilomètres, égale à cent fois la circonférence du globe, ou bien à dix fois la distance de la terre à la lune. Les filatures du Royaume-Uni consommaient à elles seules plus des deux tiers du *coton* expédié en Europe et plus de la moitié de la quantité totale de *coton* mise en œuvre dans les manufactures des deux mondes. Mais la guerre d'Amérique porta un coup terrible à l'industrie cotonnière. Au commencement de novembre 1861, sur 842 filatures du district manufacturier de Manchester, 295 seulement travaillaient sans interruption, 498 restaient ouvertes pendant quatre ou cinq jours de la semaine, et 49 étaient complètement fermées. Des 172,257 ouvriers qu'entretenait autrefois le travail de ces usines, un peu plus d'un tiers avait conservé le salaire entier ; un autre tiers avait de l'ouvrage pendant quatre jours de la semaine ; près de 30,000, c'est-à-dire un sixième, touchaient le salaire de trois jours par semaine ; 15,000 trouvaient de l'occupation pendant cinq jours ; 8,000 avaient été définitivement renvoyés. Dans les autres districts manufacturiers de la Grande-Bretagne, les proportions étaient à peu près les mêmes ; à partir de cette époque, un grand nombre de filatures interrompirent ou ralentirent leur production, et dès la fin de 1861 la consommation du *coton* avait diminué d'au moins 50 pour 100. Le nombre des journées de travail s'abaissa d'autant, et par conséquent la somme totale des salaires, qu'on évaluait, en 1860, à 280 millions de francs, fut réduite d'environ 12 millions par mois. Pendant que l'industrie du *coton* se ralentissait d'une manière si redoutable, et par cet arrêt momentanément laissait tomber tant d'ouvriers dans la misère, d'autres industries, affectées de la même crise, étaient aussi en souffrance, et leurs embarras contribuaient largement à l'aggravation du paupérisme. Les rapports officiels de la douane anglaise constataient pour la première fois, depuis de longues années, une diminution considérable sur les exportations des draps, des soieries, des toiles, de la quincaillerie, des métaux, etc. Ainsi la guerre d'Amérique, ou plutôt l'esclavage, cette cause à laquelle l'Angleterre devait déjà de ne plus importer de *coton* de la Nouvelle-Orléans, empêchait aussi de vendre les objets manufacturés aux consommateurs de New-York et de Boston. Si le contre-coup de la guerre civile d'Amérique s'est fait sentir d'une manière relativement faible dans nos manufactures de *coton*, on sait quelle influence désastreuse cette guerre a exercée sur les industries de Lyon et de Saint-Etienne : là un chômage forcé plongea les ouvriers français dans une misère encore plus profonde que celle des travailleurs de Lowell et de New-Manchester. Cependant il est hors de doute que le danger de la France fut, relativement à la crise du *coton*, beaucoup moins immédiat que celui de la Grande-Bretagne, puisqu'elle fait avec l'Amérique un chiffre d'affaires bien moins considérable et que ses filatures consomment environ quatre fois moins de matière première. Pour la France, voici quelles ont été les quantités de *coton* brut mises en œuvre depuis 1855 jusqu'aux six premiers mois de 1862, et dont les quatre-vingt-dix centièmes environ provenaient des Etats-Unis :

| | |
|------------------------------------|--------------------|
| 1856. | 84,230,700 kilogr. |
| 1857. | 73,082,000 — |
| 1858. | 79,556,600 — |
| 1859. | 81,665,100 — |
| 1860. | 123,702,100 — |
| 1861. | 123,736,300 — |
| Six premiers mois de 1862. | 11,952,000 — |

Sur tous les points du globe propres à la culture du *coton*, l'élévation des prix a déterminé un mouvement naturel de production auquel l'Angleterre a prêté son appui par l'envoi de nombreux agents, par une distribution judicieuse de ballots de semences et d'engins perfectionnés. Non-seulement le *coton* a reparu sur des terres que la rivalité américaine avait pour ainsi dire stérilisées, mais il s'est introduit dans des contrées qui étaient jusqu'alors restées étrangères à la culture de cette plante et aux échanges dont elle est l'objet. Toute l'Asie équinoxiale a fourni son contingent, depuis l'Inde jusqu'à la Chine, qui, venue en ligne plus tard, a, dès la première campagne, montré une grande puissance. Le Brésil a suivi l'élan, la Jamaïque s'y est associée ; il n'est pas jusqu'aux côtes de l'Afrique qui n'aient été le théâtre de quelques essais, à Lagos et à Port-Natal. Le bassin de la Méditerranée est notre vrai domaine, à la fois continental et colonial. Comment les rôles se sont-ils distribués entre les riverains ? Le plus brillant ne nous est pas échoué. L'activité s'est montrée plus sérieuse là où la civilisation peut passer pour inférieure. Toutes les régions levantines, où l'exploitation du sol est arriérée, où les procédés restent informes, ont pris dans l'approvisionne-

ment une place qu'on ne pouvait attendre ni de leur apathie naturelle, ni de leurs institutions éternelles. L'Egypte, qui, en 1859, fournissait à peine 60,000 balles de *coton* à nos marchés d'Europe, en a livré 230,000 en 1863, 300,000 en 1864. L'Anatolie et la Syrie, réduites naguère à une production insignifiante, en sont arrivées à 100,000 balles ; la Roumélie et les Dardanelles à un chiffre équivalent ; Chypre et l'Archipel, la Grèce et ses annexes s'éveillent et prennent leur rang. Moscou tire du Caucase 10 millions de kilogrammes ; les Deux-Siciles et Malte ont pu récolter, presque du premier jet, 50,000 balles de *coton* d'un poids analogue et d'une qualité presque égale à celui de la Louisiane. Récapitulation faite, c'est un total de 600,000 balles qui, de tout le circuit du bassin, est venu, en 1864, diminuer le vide de nos entrepôts. Voilà le lot des productions rivales. Quel a été le nôtre ? Pour l'Algérie entière, 4,000 balles !

Parmi les pays des bords de la Méditerranée, l'Egypte seule est en mesure de développer largement la culture du cotonnier, à laquelle elle doit en partie sa prospérité. Déjà ses exportations de *coton* s'élevaient, en moyenne, à 150,000 balles ; la crue soudaine du Nil, en 1861, a détruit un quart de la récolte, mais ce désastre n'a pas empêché les fellahs d'augmenter l'étendue de leurs plantations. M. Heywood, secrétaire de la *Cotton supply association* de Manchester, ne trouve pas d'assez fortes expressions pour louer le zèle et l'activité de ces humbles travailleurs : ils ont construit, dans le delta du Nil, plus de 40,000 *norias* pour l'irrigation de leurs enclos, et, malgré la simplicité primitive de leurs instruments, ils réussissent à nettoyer les soies du *coton* bien mieux que ne pourraient le faire des paysans d'Europe. Sûres de l'Egypte, les associations formées en Angleterre dirigent leurs efforts vers d'autres pays de l'Afrique, principalement vers la côte de Guinée ; elles font appel à l'intérêt des noirs de Sierra-Leone, de Libéria, d'Abbeokuta, et leur vantent la culture d'une plante qui doit à jamais assurer leur liberté. Dans l'espace de quelques années, les planteurs noirs ont obtenu des résultats étonnants, et, dès 1859, le seul district d'Abbeokuta expédiait 5,000 balles, douze fois plus que la colonie d'Alger à cette époque. Pour sauvegarder cette culture si importante et la défendre à la fois contre les incursions des Amazones du royaume de Dahomey et les expéditions encore plus redoutables des négriers, le gouvernement anglais s'est emparé de Lagos et s'est fait représenter par un vice-consul dans la ville d'Abbeokuta. Sur la côte de Guinée, comme à la Jamaïque et dans la république d'Haïti, c'est le cotonnier, cette plante si fatale jadis à la liberté des nègres, qui doit aider maintenant à leur émancipation définitive.

L'Inde produit une grande quantité de *coton* qui est consommée dans le pays même. Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que l'attention a été attirée sur l'approvisionnement de *coton* que l'Europe pouvait tirer de l'Inde ; mais l'emploi du *coton* indien n'a jamais été que très-limité. Le *coton* qui croît dans l'Inde est en réalité inférieur au *coton* qui est cultivé en Amérique ; la fibre en est plus courte, et les machines employées jusqu'à présent ne pouvaient le filer avec avantage. Un autre défaut du *coton* de l'Inde, le plus grand, celui qui le tenait éloigné du marché régulier de Liverpool, c'est son impureté et le manque de soin dans l'emballage, le triage, etc. La manière de récolter le *coton* a une influence considérable sur la qualité du produit et sur le prix auquel il peut être vendu. En Amérique, la récolte commence aussitôt que quelques graines sont mûres et se continue tous les jours ou à de courts intervalles, jusqu'au moment où toutes les graines ont mûri. Dans l'Inde et dans d'autres contrées, cette opération, d'une grande importance, n'est pas exécutée avec les mêmes soins ; les flocons plus ou moins mûrs y sont cueillis en même temps. Le système de culture des planteurs américains explique mieux que toute autre cause la préférence qu'accordent à leurs *cotons* les manufactures européennes. Heureusement les procédés américains ne peuvent manquer d'être adoptés dans l'Inde. Il ne faut pas oublier à ce propos les efforts faits par une société dont nous avons parlé plus haut et qui, formée à Manchester, s'applique à développer la culture du *coton* dans d'autres pays que l'Amérique : c'est la *Cotton supply association*. Le Bengale ne produit pas assez de *coton* pour sa propre consommation. La province de Madras ne fournit pas actuellement de grandes quantités de *coton* ; l'exportation totale, de 1860 à 1861, s'est élevée à 78,822,130 livres. La véritable source du *coton* de l'Inde est la principauté de Bombay. Dans la période de 1860-1861, l'exportation totale du *coton* de Bombay était de 347,007,379 livres. Un grand nombre des filatures de l'Inde ont dû se fermer par suite de la concurrence anglaise ; mais les derniers artistes que cette merveilleuse contrée a gardés savent encore tisser des mousselines d'une légèreté admirable, cot *air visible* que M. Bazley, célèbre filateur de Manchester, a vainement demandé aux plus habiles ouvriers de France et d'Angleterre.

En Algérie, non-seulement les quantités de *coton* n'ont point augmenté, mais elles ont encore décliné depuis les événements d'Algérie. Il est facile de s'en convaincre par le

rapprochement des surfaces exploitées d'année en année, à partir de 1852. A cette date, les cultures n'embrassaient que 42 hectares ; en 1853, elles s'élevaient à 734 ; en 1854, à 1,720 ; en 1856, à 1,925 ; en 1858, à 2,053. C'est l'apogée, et un fait à remarquer, c'est que cette extension est antérieure aux temps de disette. Il était à supposer que la diminution des produits exportés des Etats-Unis fournirait à l'Algérie l'occasion d'un nouveau et vif développement. C'est le contraire qui a eu lieu ; les quantités descendent ou restent stationnaires : 1,475 balles en 1859, 1,484 en 1860, 1,209 en 1861, 1,477 en 1862. L'abaissement est plus significatif encore quant au nombre des planteurs. Au début, c'est la petite propriété qui domine ; la culture du *coton* est presque du jardinage. Les 1,720 hectares exploités en 1854 se partageant entre 1,417 planteurs ; le lot moyen de chacun est de 1 hectare un quart. En 1858, la moyenne monte à 2 hectares ; 2,053 hectares se répartissent entre 1,005 planteurs. A partir de ce moment encore, la culture se concentre en moins de mains ; le nombre des planteurs varie de 300 à 400 de 1850 à 1861, avec un lot de 4 hectares environ pour chacun ; en 1862, il n'y a plus que 113 planteurs pour 1,477 hectares, c'est-à-dire l'équivalent de 13 hectares par planteur. Les deux termes extrêmes sont donc ceux-ci : 1 hectare un quart à l'origine et 13 hectares à la fin d'une période de dix ans. Quant à l'étendue des surfaces cultivées, de 2,053 hectares, qu'elle avait atteints en 1858, elle s'abaisse en 1862 à 1,479 hectares, et en même temps, du chiffre de 1,417 planteurs en 1854, on descend à celui de 113 en 1862 : d'où cette conséquence que, pendant que sur le reste du bassin de la Méditerranée le mouvement des cultures s'atteste avec un grand accroissement de produits, il languit dans notre colonie d'Afrique, tant pour les surfaces exploitées que pour le nombre des exploitants. Et cependant les magnifiques échantillons de *coton* *sea-land* produit par l'Algérie, exposés en 1855 à Paris ; la conversion des mêmes *cotons*, par les fabricants de Lille, en fils numérotés jusqu'à 1,200 ; leur tissage en mousselines et en dentelles d'une finesse extrême ; la délicate préparation donnée aux écheveaux et aux tissus, ce qui les fait confondre avec les plus belles soies, tout démontre d'une façon péremptoire que le sol et le climat de l'Algérie sont susceptibles de produire les plus fines variétés de *coton*.

Grâce aux efforts intelligents et soutenus de M. W. Strandfort, qui s'est, dès le début de la guerre d'Amérique, appliqué à Londres et à Constantinople à transformer la rareté du *coton* américain en un énergique stimulant au développement de la culture cotonnière en Turquie, le gouvernement anglais a appelé d'une façon toute particulière l'attention de ses agents en Orient sur cette question ; le gouvernement turc, de son côté, s'est montré accessible aux avis et aux conseils qui lui arrivaient d'Angleterre : d'importants dégrèvements d'impôts sont venus faciliter et encourager la propagation de la culture cotonnière dans les pays soumis au sultan. Les rapports des consuls anglais, récemment présentés au Parlement, constataient l'heureux effet de ces mesures : la culture et la récolte de *coton* ont, dans l'espace de quelques années, doublé et triplé dans la plupart des provinces turques. Du reste les tableaux des importations anglaises et françaises en font foi. En 1862, la Grande-Bretagne n'avait pu obtenir encore de la Turquie que 2 millions de kilogr. de *coton* brut ; 5,000,000 kilogr. en 1863, et 8,010,000 kilogr. en 1864. Pour la France, l'importation de *cotons* turcs, de 4,327,000 kilogr. en 1862, monta à 7,761,000 kilogr., et à 9,344,000 kilogr. pour chacune des deux années suivantes.

La culture du *coton* dans les Antilles donnerait certainement aux colons des bénéfices plus assurés et plus beaux que ceux que la canne à sucre leur procure. Non-seulement il y croît à l'état sauvage dans les mornes, sur les rocs et sur les bords de la mer ; mais les types que cette terre favorisée semble produire le plus facilement sont précisément ceux des plus belles espèces. Qu'on l'appelle *coton* de la Barbarie, mexicain, péruvien ou de Géorgie, c'est le *coton* des Caraïbes, celui dont ils tissaient leurs vêtements, leurs hamacs et les voiles de leurs pirogues. Cette plante était en si grande abondance dans ces îles, que Christophe Colomb s'en fournit chez eux en 1493, et en fit la base des tributs qu'il leur imposa. Dès leur arrivée, nos premiers colons se firent planteurs de *coton* ; ils eurent le bon esprit d'imiter la nature et les sauvages qu'ils remplaçaient, c'est-à-dire de semer exclusivement les graines des meilleures espèces indigènes : *Sorel rouge*, *fin vert Martinique*, *Stam blanc*, *couronné*, *Guadeloupe*, etc. Ainsi, dès 1770, les *cotons* des Antilles, et en particulier celui de la Guadeloupe, jouissaient de la plus grande renommée sur les marchés de l'Europe, et obtenaient des prix supérieurs à tous les autres. L'avidité des *colons*, l'importation d'espèces rustiques, le mauvais choix des graines, les fraudes commerciales tarirent dans sa source cet élément de richesse agricole et de commerce maritime, et précipitèrent la ruine de l'industrie cotonnière ; malgré les efforts du département de la marine et des colonies, les colons se livrèrent entièrement à la culture de la canne à sucre, et bientôt la production du *coton* tomba

de 1,400,000 à 16,000 kilogr., et encore, au lieu d'espèces recherchées, n'était-ce plus qu'un linage grossier et du prix le plus bas. Pendant le temps que les colons de nos Antilles laissaient ainsi volontairement se tarir cette source de richesses, quelques émigrés de Bahama, qui avaient été chercher des semences à la Guadeloupe, importaient la culture du *coton* Géorgie dans la Caroline du Sud et les îles du littoral. Telle est l'origine du fameux *coton sea-island* ou *Géorgie longue soie*, un des plus grands éléments de la fortune des Etats-Unis, dont la production atteint maintenant le chiffre de 4,500,000 kilogr., et qui se vend de 8 à 12 fr. le kilogr. Mais la nature a imposé elle-même des limites à cette production; les qualités si recherchées du *sea-island* dégénèrent et disparaissent même à une lieue ou deux dans l'intérieur des terres; la brise maritime est nécessaire à cette espèce, et cela explique pourquoi nos Antilles sont éminemment propices à sa culture. La production de l'espèce si recherchée du *Géorgie longue soie* étant limitée et ne pouvant, en Amérique, s'étendre davantage, puisque les Antilles se trouvent dans des conditions exceptionnelles et éminemment favorables à cette production, il est à désirer que la culture du *coton* y prenne la plus grande extension. Du reste, l'administration a fait tous ses efforts pour engager les colons dans cette voie, et elle a pris des mesures pour assurer aux planteurs un débouché à des produits qui doivent un jour être pour les Antilles françaises l'élément principal de leur richesse agricole et de leur commerce maritime.

Le *coton* croît spontanément au Sénégal, où il est utilisé par les indigènes dans la fabrication des tissus qu'ils consomment. Pour devenir l'objet d'un commerce d'exportation, il ne manque à ce *coton* (variété courte soie) qu'une culture plus soignée, qu'une exportation plus intelligente. En présence des efforts que les Anglais font dans leurs établissements de la côte d'Afrique pour créer une industrie cotonnière, on se demande pourquoi l'industrie et le commerce français, qui possèdent dans nos établissements du Sénégal les éléments de cette culture, ne font pas des efforts plus soutenus pour la propager, l'étendre et la perfectionner.

L'industrie cotonnière rentre peu à peu dans les conditions qui faisaient autrefois sa vie et sa sécurité. Aujourd'hui déjà, ce sont les Etats-Unis qui redevenant, comme avant la guerre, le marché régulateur. Tout semble concourir à une prompt réorganisation du travail dans les plantations. Le déficit de la main-d'œuvre se comble chaque jour par l'arrivée des travailleurs du Nord, et l'émigration européenne, à l'œuvre déjà, va seconder cette reconstruction agricole, non moins intéressante que la reconstruction politique. Pendant que, de l'autre côté de l'Atlantique, on pousse à la culture du *coton* avec l'énergie propre au tempérament américain, de ce côté-ci les circonstances redevenant décidément favorables au travail manufacturier. Ainsi la belle contenance des produits fabriqués, la facilité avec laquelle ils s'écoulent aux prix actuels, le retour de la consommation à ces articles longtemps dédaignés; enfin, la marge que laissent aux fabricants les cours de la matière première : tout semble promettre à l'industrie cotonnière la fin d'une situation qui n'avait pas laissé d'être menaçante jusqu'en ces derniers temps.

Comme on l'a déjà vu, le *coton* est l'une des grandes causes du développement industriel de l'Angleterre. C'est pour subvenir aux divers besoins de ses filatures et de ses manufactures qu'elle a creusé son sol, créé ses industries houillère et métallurgique et construit tant de navires. En 1767, deux ans avant l'invention d'Arkwright, l'Angleterre, qui a aujourd'hui 18 millions d'habitants, en avait à peine 7. Le produit moyen de sa récolte de blé était de 11 millions d'hectolitres, le salaire de ses ouvriers des champs et des petits bourgs était en moyenne de 1 shilling (1 fr. 25), le revenu annuel de la Grande-Bretagne ne dépassait pas 9 millions sterling (225 millions de francs), et cependant, dit Baines, « l'Angleterre, alors comme aujourd'hui, possédait tous les éléments matériels qui ont contribué si largement au développement de sa grandeur et de sa richesse. Elle avait, comme aujourd'hui, un climat tempéré, un sol fertile, de belles rivières, des ports spacieux, de riches mines de charbon, de fer, d'étain, de cuivre et d'autres minerais nécessaires au succès des entreprises industrielles; mais il fallait une baguette enchantée pour transformer ces richesses inutiles en source de vie et de prospérité, et la fée bienfaisante qui opéra ce changement merveilleux se servit simplement d'un délicat linéament de *coton*. Cette prospérité a été, ainsi que nous l'avons dit, fortement ébranlée par la crise cotonnière de 1862 et 1863. Fort heureusement cette crise est aujourd'hui du domaine de l'histoire. Toutes les manufactures qui lui ont survécu ou qui ont été créées depuis sont actuellement en pleine activité. Ce n'est plus le *coton* qui leur manque, mais bien la main-d'œuvre. Fait remarquable, les ouvriers des manufactures, qui, en 1862 et 1863, étaient si effroyablement abondants, étaient devenus rares en 1866, au moins dans quelques districts. Bon nombre des ouvriers inoccupés pendant la crise ont

émigré; bon nombre ont changé de comté et d'occupation. Ils ont demandé du travail aux autres industries textiles, à la construction des navires, et même au métier de manoeuvre. Mais ces vides momentanés faits dans la population de 4 à 5 millions d'individus qui vivait, en 1860, de l'industrie du *coton*, sont en voie de se combler. Les salaires étaient, au commencement de 1867, d'un tiers plus élevés qu'en 1860; à cette même époque, la consommation de matières brutes par les manufactures avait repris son niveau de 1860. Si les quantités ouvrées étaient moins considérables qu'avant 1860, la valeur de ces mêmes quantités était beaucoup plus élevée des 1865. La valeur des exportations en fils et tissus, qui, en 1860, était de 52 millions sterling, atteignait en 1865 le chiffre de 56 millions sterling. En 1866, la progression a été très-grande, d'après les états de douane, pour les onze premiers mois. La valeur de ces exportations s'élevait à 66 millions sterling, savoir : filés, 12 millions sterling; tissus, 54 millions. Selon toute probabilité, cette valeur, pour l'ensemble de l'année, dépasse 72 millions sterling (1,800 millions de francs).

En France, l'industrie du *coton*, quoique beaucoup moins importante qu'en Angleterre, tient cependant une très-grande place. D'après le recensement de 1866, fait un an avant la guerre de sécession, cette industrie occupait plus de 500,000 individus, tant ouvriers qu'employés et patrons, c'est-à-dire que 1,200,000 bouches lui devaient leur nourriture. L'infériorité de l'industrie cotonnière française, comparée à l'industrie anglaise, est due en partie aux difficultés qui ont entravé ses premiers pas. Le régime impérial lui fut très-peu favorable; la matière première, était frappée de droits presque prohibitifs. Sous la Restauration, l'industrie linière demanda et fut sur le point d'obtenir qu'on lui en fit le sacrifice. Echappé à grand-peine à ces exigences, le *coton* eut à supporter des droits de 40 à 55 fr. pour 100 kilogr. En 1836, ce droit fut réduit à 20 fr. Sous ce nouveau régime, l'industrie du *coton* se fit une place assez grande; chaque année voyait s'accroître le chiffre des matières premières qu'elle demandait à l'étranger, à l'Amérique surtout. En 1861, au commencement de la guerre d'Amérique, ces importations montèrent à 183 millions de kilogr. Dans cette même année, les fabrications dépassèrent 1,100 millions de mètres, estimés plus de 600 millions de francs. Bien que le régime fiscal existant depuis 1836 fit payer à cette industrie environ 20 millions de francs par an sur ses matières premières, comme elle était protégée contre la concurrence étrangère par des prohibitions à l'égard des tissus et par des tarifs protecteurs très-élevés sur les filés, l'industrie du *coton* s'alarmait plus que toute autre des modifications introduites dans le régime industriel par le traité avec l'Angleterre. Ces craintes étaient exagérées, ainsi que l'a démontré une expérience de six ans. La substitution du régime des droits modérés sur les filés et tissus au régime de la prohibition et de la protection à outrance devait, dit-on, tuer l'industrie cotonnière et livrer le marché français aux produits anglais. Rien de pareil ne s'est produit. Les tissus indigènes continuent d'être préférés aux tissus étrangers. De 1861 à 1866, il est resté en France pour 70 millions de ces tissus. Or la fabrication nationale est tous les ans de 800 à 900 millions de francs. Les filés sont un peu plus recherchés, surtout depuis 1865. De 1861 à 1866, il est entré pour environ 70 millions également de ces articles, et plus de la moitié de ce chiffre appartenant à la seule année 1866. Pendant cette période l'exportation a presque doublé; elle s'est élevée de 51 millions à près de 95 millions. Comme l'industrie anglaise, l'industrie française a eu aussi beaucoup à souffrir de la crise causée par la guerre : sa fabrication se ralentit; l'Etat, les départements, les communes durent venir au secours de ses ouvriers; mais, de même que l'industrie anglaise, elle s'est relevée avec la paix. Les importations de matières premières, de 123 millions de kilogrammes en 1860, sont, pendant tout le temps qu'a duré la guerre d'Amérique, restées fort au-dessous de ce chiffre. En 1866 seulement, ce chiffre a été dépassé de quelques millions de kilogr. La guerre d'Amérique a encore eu un autre résultat fâcheux pour le consommateur. En doublant le prix de la matière première, elle a empêché l'abaissement du prix des tissus; ce grand but des réformes douanières de 1860. Les importations de 1860 et de 1866 ont été en quantités à peu de chose près les mêmes; mais, en valeur, les importations de 1866 sont supérieures des trois cinquièmes à celles de 1860. Celles-ci se chiffrent par 202 millions de francs, et celles-là par environ 500 millions. La grande enquête de 1860 a parfaitement fait ressortir les conditions d'infériorité de l'industrie française vis-à-vis de l'industrie anglaise. Cette infériorité est principalement déterminée par des différences plus ou moins considérables dans le taux de l'intérêt de l'argent, le prix de la matière première, du combustible et des machines, les aptitudes de la classe ouvrière, l'importance de la production et l'étendue des débouchés. Par suite de ces différences, la broche de filature, outillage, moteur et bâtiment compris qui, en Angleterre, peut être établie à raison de 25 fr., ne peut guère l'être en France au-dessous de 47 fr. Par les mêmes causes, il y a un écart

de 8 fr. au préjudice de l'industrie française pour l'entretien annuel d'une broche. Voici, du reste, quelques-uns des faits les plus saillants résultés de cette enquête, faits qui n'ont pas cessé d'être les mêmes, bien que l'enquête date déjà de près de sept ans. La filature, en Normandie, emploie principalement le *coton* d'Amérique, le Mobile et le Louisiane pour chaîne, le géorgie pour trame. Le *coton* s'achète au Havre. Le prix en est toujours plus cher qu'à Liverpool, cette place présentant des facilités de fret, de change et de retour que l'on ne trouve pas au Havre. L'industrie française se sert surtout de machines françaises. Ces machines excellentes sont d'un prix plus élevé qu'en Angleterre. Il n'y a pas en France, comme en Angleterre, de construction de machines spéciales pour l'industrie du *coton*; les machines sont plus chères qu'en Angleterre, à raison de la différence de prix des matières premières, fer, fonte, houille. Les salaires des femmes et des enfants coûtent plus cher à l'industrie française qu'à l'industrie anglaise. En 1840, les femmes gagnaient 15 à 16 fr. par quinzaine; en 1860, ce salaire était double. Depuis il a encore augmenté. Plusieurs fabricants ont remplacé les métiers à la main par les *self-acting*, mais cela n'a pas toujours été très-avantageux. Les frais d'établissement des *self-acting*, l'entretien, la force motrice plus grande, la largeur des bâtiments, la solidité indispensable font que l'économie de main-d'œuvre disparaît en grande partie et se trouve absorbée par les frais généraux, qui s'élèvent dans une notable proportion. La question de savoir si le *self-acting* était avantageux à la filature française n'a été résolue qu'en 1856. Encore a-t-il fallu que les constructeurs français améliorassent cette machine, lui fissent employer moins de force, la rendissent moins dispendieuse, pour que les usines françaises l'acceptassent comme une amélioration. En même temps, il a fallu des ouvriers familiarisés avec l'emploi de cette machine; tant qu'on n'a pas eu ces ouvriers, l'emploi des *self-acting* a abouti à plus de pertes que d'avantages.

La main-d'œuvre française est aussi inférieure à la main-d'œuvre anglaise. Voici les raisons qu'a données sur ce point M. Pouyer-Quertier : « Notre industrie est plus jeune que celle de l'Angleterre, et en général nos ouvriers n'ont pas été formés des leur jeunesse dans les manufactures. Dans la vallée d'Anelle, qui renferme aujourd'hui (1860) 500,000 broches, il n'y en avait que 25,000 à 30,000 il y a vingt ans. Il a donc fallu former successivement toute cette population, et il y a bien loin d'un ouvrier qui est né dans un atelier et qui y a passé sa vie à faire le même travail, à un homme déjà âgé que l'on prend pour en faire un ouvrier. Enfin il y a la conscription, dont les manufacturiers ressentent les effets tous les ans. On forme des ouvriers pour le *self-acting* depuis l'âge de douze ou de quinze ans, et, quand ils arrivent à vingt ans, la conscription enlève les plus vigoureux. Ces jeunes gens font leur temps, et la plupart d'entre eux ne rentrent pas dans les ateliers. » De l'aveu du même industriel, les enfants ou les jeunes filles de quinze, dix-huit ou vingt ans conduisent mieux que personne les métiers mécaniques à tisser. C'est là surtout la supériorité des ouvrières anglaises, qui font en dix heures l'ouvrage que les ouvrières françaises mettent douze heures à exécuter. C'est en France que les tissus de *coton* ont leur principal débouché. L'Algérie est notamment un des grands débouchés de l'industrie rouennaise. Les Algériens viennent acheter eux-mêmes sur le place de Rouen et transportent ensuite les produits rouennais jusque dans l'intérieur de l'Afrique.

En Alsace, la filature et le tissage sont à peu près, vis-à-vis de l'industrie anglaise, dans les mêmes conditions d'infériorité qu'en Normandie. Elles ne peuvent pas non plus travailler aux mêmes conditions que la filature et le tissage suisses, qui luttent avec succès contre l'Angleterre. Cette infériorité de l'industrie française vis-à-vis de l'industrie suisse tient à trois causes : 1° les frais généraux, tels que contributions et autres qui sont à meilleur marché qu'en France; 2° les chutes d'eau, à la condition d'être constantes, sont d'un secours considérable et en Suisse, on en trouve de semblables presque pour rien; 3° la main-d'œuvre réduite, jointe aux treize heures de travail avec des ouvriers valant les ouvriers français, puisqu'ils font autant de besogne qu'eux par heure. En résumé, en Suisse la filature travaille à 10 fr. par broche et par jour, tandis qu'en Alsace on travaille à 16 fr. La plupart des industriels entendus dans cette enquête se sont efforcés de faire ressortir sous toutes leurs faces les différences qui existent entre l'ouvrier français et l'ouvrier anglais. Voici les parties les plus saillantes de ces déclarations : « L'ouvrier anglais, dit M. Boigeol-Japy, filateur et tisseur à Giromagny (Haut-Rhin), est ouvrier toute sa vie, il s'y résigne. Comme il se nourrit bien, il a par conséquent besoin d'un gros salaire, et il travaille en conséquence. » En Alsace, l'ouvrier ne travaille en moyenne que six à sept ans; les hommes enlevés par la conscription reprennent rarement leurs métiers. Les jeunes filles une fois mariées quittent l'atelier. Les ouvriers sont presque tous petits propriétaires. Industriellement parlant, c'est fâcheux; au point de vue social et politique, c'est admirable. La nécessité ne les contrain-

pas autant à travailler que les ouvriers qui n'ont rien ou qui, habitant les villes, ont plus de besoins. » M. Straszewicz, dans cette comparaison entre les ouvriers des deux nations, a été encore plus explicite. Il y a, a-t-il dit, dans l'ouvrier anglais des qualités qui manquent à l'ouvrier français. L'ouvrier anglais est né dans la manufacture; il y reste jusqu'à la mort, laissant à ses enfants une tradition qu'ils renient rarement : quelle différence avec les nôtres, pour lesquels la manufacture n'est qu'un pis-aller et qui préfèrent toujours l'indépendance qu'ils trouvent dans les travaux des villes et des campagnes! On doit tenir compte de cette énorme différence, en comparant le coût de la main-d'œuvre dans les deux pays. En Angleterre, l'ouvrier coûte cher, mais il produit beaucoup et avec entraînement. En France l'ouvrier fait sa journée. Sans doute l'intelligence et l'adresse des ouvriers français ne le cèdent en rien à celles des ouvriers anglais, mais ces qualités, essentielles dans les industries de goût et de luxe le sont moins dans les filatures, où il faut avant tout surveillance active, soins et forces physiques; cette différence se traduit en chiffres; il en résulte en effet que la main-d'œuvre française, tout en étant meilleur marché par homme, revient plus cher par kilogramme. Toutes les causes d'infériorité ne peuvent être compensées par notre intelligence et notre énergie. Les chiffres sont là avec leur éloquence incontestable. Selon M. Loyer, filateur à Lille, les ouvriers anglais, étant en général d'une très-forte corpulence et n'ayant jamais eu depuis leur enfance que le genre de travail auquel ils sont employés dans chaque filature, sont devenus d'une habileté telle qu'ils font dans un temps moindre beaucoup plus de travail que les nôtres. Les fileurs peuvent notamment conduire un nombre beaucoup plus considérable de broches. Cette habileté de l'ouvrier français, M. Théodore Barrois en a nettement attribué la cause à la conscription. « La conscription, a-t-il dit, outre l'inconvénient qu'elle a d'interrompre la carrière d'un ouvrier et de lui faire perdre en grande partie le prix de son apprentissage, l'empêche, pendant cet apprentissage, de développer la plus grande somme possible d'activité et d'intelligence, afin de devenir plutôt un ouvrier accompli. Son patron lui-même sait qu'il est exposé à le perdre à l'âge de vingt ans, et il n'est pas encouragé à lui donner en perspective l'avancement vers lequel l'ouvrier anglais fait chaque jour un nouveau pas. » Les fabricants anglais se sont, au contraire, préoccupés de relever l'intelligence des ouvriers français. « Il n'est nul pays, ont-ils dit, qui ait autant de goût que la France, aussi bien pour la disposition des dessins que pour l'harmonie des couleurs, qualités essentielles dans les industries du tissage, de l'impression et de la broderie. » Quelques industriels français, moins pessimistes que ceux que nous avons cités plus haut, ont avoué que les causes d'infériorité des ouvriers français n'étaient pas irrémédiables, et qu'il ne fallait qu'adopter les procédés industriels des Anglais. L'industrie française énumérât encore d'autres causes de son infériorité, tels que frais d'établissement plus coûteux, combustible quatre ou cinq fois plus cher, marché restreint pour l'approvisionnement, cherté du chauffage, de l'éclairage et des réparations, frais de transport plus élevés, capitaux plus chers et plus rares, division des fortunes. En vertu de toutes ces considérations, elle demandait à être protégée par des droits *ad valorem* d'au moins 30 pour 100. Ces droits, fixés d'abord à 15 pour 100, ont, depuis 1864, été réduits à 10 pour 100, et, malgré toutes les prédictions contraires, ce régime n'a point eu pour effet de détruire ou d'amoindrir cette industrie; bien loin de là, sa situation devient chaque jour de plus en plus prospère.

En Europe, l'Angleterre et la France n'ont point le monopole de l'industrie cotonnière. Variant seulement quant au degré, sa marche ascendante a été dans tous les pays industriels également surprenante. Partout où elle s'est introduite, son empire croissait aussitôt avec une rapidité prodigieuse. Avant la terrible crise de 1862 à 1864, elle occupait environ 2 millions et demi de broches dans les Etats du Zollverein, 2 millions en Autriche, 1,500,000 en Suisse, 800,000 en Belgique et la moitié à peu près de ce dernier chiffre dans le reste de l'Europe. Avant la crise, on portait au chiffre rond de 50 millions les broches mises en mouvement par cette industrie et à 10 millions le nombre des bouches qu'elle nourrissait en Europe d'une façon plus ou moins directe.

La filature du *coton* a commencé aux Etats-Unis en l'année 1790, quoiqu'on y eût fabriqué des étoffes de *coton* avant cette époque. En 1815, 40 millions de dollars (200 millions de francs) étaient engagés dans cette industrie, qui consommait 90,000 balles de 300 livres chacune, produisait 81 millions de yards (74 millions de mètres) d'étoffe de *coton* et occupait près de 100,000 ouvriers. Toutefois ses progrès ont été entravés par l'importation annuelle de grandes quantités de cotonnades d'Angleterre, où l'invention du métier mécanique a diminué de beaucoup les frais de production. L'invention d'un métier mécanique en Amérique par MM. Lowell et Jackson, et son succès à Waltham, en 1813, a ôté en partie à cette difficulté, et l'année 1822 a vu construire le premier moulin à *coton*. Grâce aux tarifs douaniers de 1824, de 1828 et de 1832 qui protégeaient les filateurs, la fabrication des étoffes de *coton* s'accrut avec une

grande rapidité, tandis que le prix en baisse considérable. En 1831, le nombre des filatures était de 795, possédant 1,246,503 broches et 33,506 métiers, produisant annuellement 230,461,990 yards (210,742,969 mètres) d'étoffe, consommant 77,757,310 livres ou 214,882 balles de coton, et employant un chiffre de 18,539 hommes, 38,927 femmes et 4,691 enfants; la valeur annuelle des articles manufacturés était de 26 millions de dollars (130 millions de francs), et la quantité des indiennes était estimée à 40 millions de yards (36 millions de mètres). A cette époque, il n'y avait point de filatures de coton au midi du Delaware. En 1840, on comptait 1,240 filatures, pourvues de 2,284,631 broches et consommant 132,835,856 livres ou 332,089 balles de coton. Le tarif protecteur de 1842 encouragea cette branche d'industrie en arrêtant les importations, qui doublèrent toutefois en 1846, à la faveur du tarif peu élevé de cette année; en 1850, bien que le nombre des filatures fût réduit à 1,074, le chiffre total de la production augmenta pourtant considérablement, car elles consommèrent 641,240 balles de coton de 400 livres chacune et fabriquèrent pour 65,501,687 dollars (327,508,435 francs). De ces filatures, 213 étaient situées dans les Etats du Sud et de l'Ouest, et le reste dans les Etats de l'Est et du Centre. Dans les dix dernières années, la tendance à concentrer cette industrie dans un nombre relativement restreint de riches établissements a été plus manifeste encore; mais la production a continué de suivre une progression ascendante et a atteint, en 1860, la valeur de 115,237,926 dollars (576,189,630 francs). Sur les 915 filatures restant alors, 194 appartenaient aux Etats du Sud et de l'Ouest. La rareté et la cherté du coton, jointes à la baisse des affaires en général, conséquences de la guerre civile, ont depuis cette date diminué temporairement le chiffre de la production.

— *Grillage des tissus de coton*. Quelque perfectionné que soit le filage du coton, on n'a pas encore pu obtenir un fil absolument sans duvet, et, d'après la nature de cette matière filamenteuse, il est douteux qu'on puisse jamais y parvenir. Les fils de coton seront toujours plus ou moins barbus ou cotonneux, si l'on peut parler ainsi, suivant l'espèce de coton employé et suivant le degré d'habileté du filateur.

L'appât que les fils reçoivent pour être tissés ne remédie que momentanément à cet inconvénient. Les bouts de filaments non engagés dans le corps du fil ne sont que couchés et collés contre lui; ils se redressent aussitôt qu'on lave la toile, dont la surface devient cotonneuse.

Dans plusieurs circonstances, on en fait usage dans cet état; mais, la plupart du temps, on a besoin que le corps du tissu soit à découvert et parfaitement uni; cela est de rigueur dans les calicots qu'on destine à l'impression et même dans les toiles de ménage, pour linge de table, de corps, d'ameublement, etc.

C'est en grillant le duvet qui recouvre ainsi les fils du coton et masque leur éclat et leur finesse, au moins en partie, qu'on parvient à le détruire complètement et à donner aux toiles de coton l'aspect des toiles de lin. Cette sorte de torréfaction superficielle s'appelle *grillage* ou *flambage*, et plus vulgairement *roussi*.

On l'exécute en faisant passer rapidement les toiles au-dessus d'une plaque de fonte chauffée au rouge, ou sur une flamme suffisamment chaude et pure, comme celle de l'hydrogène très-carboné ou celle de l'esprit-de-vin.

Le grillage à la plaque offre plusieurs inconvénients qui l'ont fait abandonner généralement. La première idée du grillage au moyen de la flamme du gaz appartient à Mordard, ancien directeur du Conservatoire des arts et métiers; mais elle n'a été mise à exécution qu'en 1817, par Samuel Hall, mécanicien anglais. Cet appareil consiste essentiellement en deux tubes de cuivre, percés d'une multitude de trous sur leur partie supérieure. Ces tubes, placés horizontalement à peu de distance l'un de l'autre, sous une hotte faisant fonction d'aspirateur, reçoivent le gaz d'un réservoir. Le gaz s'échappe par les trous des tubes, et, lorsqu'on l'enflamme, il se produit deux lignes de feu sur lesquelles on fait passer rapidement les toiles qu'il s'agit de roussir. L'appareil de Hall fonctionnait avec une rare perfection; malheureusement il est d'un prix assez élevé. Il est employé à Rouen, chez MM. Cotté frères, Scheibler, de Creveid, avait imaginé avant Hall une lampe à huile pour griller les toiles; mais cette lampe avait plusieurs inconvénients insurmontables de l'emploi de l'huile et des mèches. Des orozilles fils a pris, en 1826, un brevet pour la substitution de l'esprit-de-vin au gaz de la houille, et ce mode de grillage a été adopté dans beaucoup de fabriques, comme plus commode et moins coûteux.

Rien ne surprend plus les personnes étrangères à l'industrie que de voir des tissus aussi légers que nos calicots, nos mousselines, traverser une ligne de feu sans être brûlés. Cet étonnement cesse dès que l'on sait que la fibre ligneuse est un très-mauvais conducteur de la chaleur. En effet, qu'on présente un fil de coton à la flamme d'une bougie, il y a aussitôt une scission nette, et l'inflammation qui a lieu d'abord, loin de se

propager dans la longueur du fil, ne tarde pas à s'éteindre. C'est en raison de cette propriété non conductrice de la fibre végétale, qu'une toile qu'on grille n'éprouve aucune altération dans ses fils, tandis que le duvet seul, qui recouvrait sa surface, est entièrement consumé par la flamme.

Depuis quelques années, les fabricants d'indiennes ont abandonné le roussi pour le remplacer par l'emploi de tondeuses peu différentes de celles qui servent à tondre les draps. Ces machines enlèvent très-bien le duvet des toiles et fonctionnent avec plus d'économie que les appareils précédents.

COTONAL s. m. (ko-to-nal — rad. *coton*). Hist. Magistrat qui avait été établi dans les Indes françaises, pour juger les affaires criminelles. Il devait son nom à cette circonstance que le coton est la principale production du pays.

COTONAQUE s. f. (ko-to-na-ke). Antiq. gr. Vêtement que portaient les femmes esclaves, et dont le bord inférieur était garni de peau.

COTON-CORDONNET s. m. Comm. Coton à coudre auquel le retors est donné dans le sens contraire du tors des fils simples.

COTONÉA s. m. (ko-to-né-a). Bot. Ancien nom du cognassier.

COTONÉASTRE s. m. (ko-to-né-a-stre — du fr. *coton*, et de la désinence péjorative *astre*). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rosacées, tribu des pomacées, voisin des néfliers, et comprenant quatre espèces qui croissent dans les régions montagneuses de l'Europe et de l'Asie.

COTONINE, COTONIS. V. COTONNINE, COTONNIS.

COTONNADE s. f. (ko-to-na-de — rad. *coton*). Comm. Etoffe de coton, et particulièrement Etoffe fabriquée avec du coton teint avant d'être tissée : *COTONNADE bleue*. *COTONNADE rayée*. *COTONNADE à carreaux*. Une robe, un tablier de COTONNADE. La fabrication de la COTONNADE en France remonte à une époque très-reculée. L'industrie de Briançon consiste en fabriques de bonnettes, de COTONNADES et d'objets de quincaillerie. (M. Brun.)

COTONNANT (ko-to-nan) part. prés. du v. *Cotonner*. On corrige les formes du corps en COTONNANT les vêtements.

COTONNANT ANTE adj. (ko-to-nan, ante — rad. *coton*). Techn. Se dit des lames de cuivre sur lesquelles on aperçoit des points blancs, semblables à des flocons de coton : *Lames COTONNANTES*. *Cuivre COTONNANT*.

COTONNE s. f. (ko-to-ne — rad. *coton*). Comm. Etoffe de coton de qualité commune, ordinairement tissée par l'armure tafetas, quelquefois cependant croisée et tissée par l'armure serge, dont on fait des robes, des jupons, des tabliers, quelquefois des pantalons à l'usage des ouvriers et des gens de la campagne : *COTONNE unie, rayée*. *COTONNE quadrillée, à carreaux*. On l'appelle aussi COTONNETTE.

COTONNÉ ÉE (ko-to-né) part. passé du v. *Cotonner*. Garni, rempli de coton : *Gilet COTONNÉ*. *Manches COTONNÉES*.

— Couvert d'un poil ou d'un duvet semblable à du coton : *Son menton est COTONNÉ, il est donc fils d'un homme d'Europe*. (Voit.) *Les étamines de cette plante sont plus ou moins colorées de pourpre, mais blanches et cotonnées à leur naissance*. (Tournefort.)

— Floconneux et blanc comme le coton : *Le ciel était fort bruyant, et la lune était couverte de nuages cotonnés, qui empêchaient de voir bien distinctement ses taches*. (De La Hire.)

— Néol. Rembourré, adouci, amolli : *Il paraissait rond et facile, tant sa finesse était COTONNÉE d'embonpoint*. (Balz.) *Dinah se heurta contre une âme de bronze COTONNÉE des manières les plus douces*. (Balz.)

— *Cheveux cotonnés, Cheveux courts, frisés et crépus*.

— Mar. *Voile cotonnée, Voile fort usée*.

COTONNER v. a. ou tr. (ko-to-né — rad. *coton*). Garnir, remplir, bourrer de coton : *COTONNER un habit, le dos, les manches d'un habit*. *COTONNER un jupon*. *COTONNER une courte-pointe*.

— Par anal. Couvrir de poil follet ressemblant à un duvet : *Quelle est la main qui rend les oiseaux et COTONNE les fruits?* Mais quand la puberté, qui les rend plus nerveux, eut d'un léger duvet cotonné leur visage...

DESAINTEAU.

— Techn. En termes de fleuriste artificiel, Garnir un fil de fer de coton cardé.

— v. n. ou intr. Se dit des étoffes qui se couvrent d'une sorte de bourre : *Du drap qui COTONNE, qui commence à COTONNER*.

— *Se cotonner* v. pr. Se couvrir d'un duvet cotonneux, en parlant des étoffes : *Le drap d'Espagne est sujet à se COTONNER*. *Se couvrir de poil follet ou d'une autre matière semblable à du coton : Son menton, ses joues se COTONNENT*. *Certains végétaux se COTONNENT pour se protéger*.

— Hortic. Se dit des fruits, des légumes dont la pulpe, la substance, devient mollesse

et spongieuse : *Des navets, des poires, des pommes qui se COTONNENT*.

COTONNERIE s. f. (ko-to-ne-ri — rad. *coton*). Agric. Culture du coton : *S'occuper de COTONNERIE*. *S'entendre à la COTONNERIE*. Il Terrain planté de cotonniers : *Visiter une COTONNERIE*. *Bien que cette COTONNERIE fût la plus importante de l'île, il était facile de voir que l'œil du maître lui faisait défaut*. (Roger de Beauv.)

COTONNETTE s. f. (ko-to-nè-te — rad. *coton*). Comm. Sorte d'étoffe de coton. V. COTONNE.

COTONNEUX, EUSE adj. (ko-to-neu, eu-ze — rad. *coton*). Recouvert d'une sorte de duvet semblable au coton : *Tige COTONNEUSE*. *Feuilles COTONNEUSES*. *La peau des coings est toujours plus ou moins COTONNEUSE*. *Le bourgeon COTONNEUX du pommier s'enfle et se creève*. (B. de St-P.) *Les pêches des espaliers sont velues et comme COTONNEUSES*. (Raspail.)

— Par anal. Qui est disposé en flocons : *Des nuages COTONNEUX*.

Et l'on voit dans l'estompe

Du brouillard cotonneux,

Si loin que l'œil s'y trompe,

Madrid, point lumineux.

Th. GAUTIER.

— Fig. Mou, flasque, sans vigueur : *Style COTONNEUX*.

— Hortic. Se dit des fruits et des légumes dont la pulpe est devenue mollesse et fade : *Poires COTONNEUSES*. *Navets COTONNEUX*. *On dit qu'un fruit est COTONNEUX lorsqu'il est pâteux et sans goût*. (Rozier.)

— Antonymes. Glabre, lisse, uni.

COTONNIER s. m. (ko-to-nié — rad. *coton*). Bot. Genre de plantes, de la famille des malvacées et de la tribu des hibiscées, comprenant une douzaine d'espèces, originaires des régions chaudes des deux continents, et qui sont remarquables par le coton ou duvet textile qui recouvre leurs semences : *Arien de plus difficile qu'une détermination précise du nombre des espèces de COTONNIERS*. (F. Gérard.) *La culture du COTONNIER a pris naissance dans l'Inde*. (P. Madinier.) *Le COTONNIER ne saurait croître, comme la vigne, sur les rochers et parmi les pierres*. (Dutour.)

— Nom donné à des végétaux appartenant à divers genres. *Le Cotonnier de fleau*, Nom vulgaire d'une espèce de bombax ou fromager. *Le Cotonnier de Mahot*, Nom vulgaire de la ketmie tiliacée. *Le Cotonnier de Mapou*, Nom vulgaire du bombax céiba. *Le Cotonnier siffleur*, Nom vulgaire de plusieurs espèces de ketmies.

— Encycl. Le genre *cotonnier* comprend des arbres, des arbrisseaux et des herbes vivaces, quelquefois annuelles, formant une douzaine d'espèces. La propension du *cotonnier* à varier est telle que suivant plusieurs auteurs, notamment Lasteyrie, qui en a fait l'histoire la plus complète, les individus, dans aucune des espèces admises, n'offrent de constance dans les découpures des feuilles et des involuclles, dans les stipules, les glandes, les poils, les taches, la durée, la couleur des fleurs et des graines, caractères sur lesquels les espèces ont cependant été fondées. Ajoutons que ces espèces doivent être d'autant moins différentes entre elles que le genre lui-même est plus naturel. Tous les *cotonniers* paraissent originaires des régions voisines de l'équateur; mais la culture les a répandus sur une plus large zone, car ils sont cultivés en grand à Pékin, par 41° de latitude nord; ils ont été portés, d'après le témoignage de Gmelin, à 4 degrés plus au nord sur les rives de la Kouma, dans le voisinage de la mer Caspienne. Humboldt pose, comme limites de température au-dessous desquelles cesse le climat favorable au *cotonnier* herbacé, espèce qui, par sa nature, doit le moins redouter le froid, une chaleur moyenne de 22 à 24° centigrades en été, et de 7 à 9° en hiver. Dans les régions équatoriales, le *cotonnier* est cultivé dans des contrées situées jusqu'à une hauteur de 9,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Dans l'Himalaya, entre le Gange et la Jumna, de 28 à 31° 5 de latitude, Royle en a vu quelques pieds, cultivés pour la consommation locale, à une hauteur de 4,000 pieds. Le centre principal de la culture du coton longue soie, dans les Carolines, est dans les environs de Charleston, entre cette ville et Savannah (Géorgie) au sud, et Georgetown (Caroline du Sud) au nord. On peut donc prendre le climat de cette ville (lat. 32° 46' N.) comme point de départ et comme type favorable à la végétation du *cotonnier*. Là on sème dans les premiers jours d'avril, les balles entrent en maturité vers la fin d'août et le commencement de septembre, et la récolte se continue très-tard jusqu'en novembre, quelquefois même jusqu'en décembre. La limite de la culture du coton sur le littoral des Etats-Unis est à peu près vers 37° de latitude, non loin de Richmond, en Virginie; mais elle y est très-incertaine, et n'a du reste qu'une importance tout à fait secondaire. Dans la Caroline du Nord, elle n'a pas plus d'extension, quoique le climat soit plus favorable. En résumé, on peut conclure que le climat le plus favorable à la production du coton sera celui qui fournira à la plante une quantité de chaleur au moins égale à celle qu'il le trouve là où sa culture réussit le mieux. En outre, il devra présenter cette circonstance, qu'à partir de

l'époque de la première cueillette, il s'écoulera encore une période de deux ou trois mois sans froids, ni pluies diluviennes, afin que le *cotonnier* puisse donner de nouvelles fleurs et les amener à maturité.

Quelques botanistes, se fondant sur la grande ressemblance des *cotonniers* entre eux, et sur l'instabilité de leurs caractères, les ont considérés comme de simples variétés d'une seule et même espèce primitive, que les migrations et la culture ont modifiée de différentes manières; mais cette opinion n'a pas prévalu. En conséquence, il est nécessaire d'exposer ici en abrégé les caractères par lesquels la majorité des botanistes distinguent les principales espèces de *cotonniers* qu'ils admettent.

1° *Cotonnier herbacé* (*Gossypium herbaceum*, L.): tiges rougeâtres, herbacées et hautes de 2 pieds dans les climats tempérés, ligneuses et hautes de 4 à 6 pieds dans les régions tropicales; rameaux, pétioles et pédoncules velus, fréquemment ponctués de noir; feuilles molles, pubescentes, assez grandes, moins longues cependant que leur pétiole, ordinairement munies d'une glande à leur face inférieure, sur leur nervure médiane, et divisées en trois ou plus généralement en cinq lobes larges, arrondis et mucronés dans les variétés herbacées, sublancoles et aigus dans les variétés ligneuses; stipules lancéolées; involucre plus ou moins profondément denté en scie; pétales arrondis, crénelés, longs de 2 ou 3 pouces, d'un jaune clair, avec une tache pourpre près des onglets; stamens soudés; graines au nombre de cinq environ dans chaque cellule, revêtues d'un duvet grisâtre qui y adhère fortement, et que recouvre un coton blanc et court. Cette espèce est celle dont la culture est la plus répandue dans l'Inde et dans le bassin de la Méditerranée.

2° *Cotonnier arborescent* (*Gossypium arboreum*, L.): tiges hautes de 15 à 20 pieds, rameaux et pétioles velus, d'une teinte rougeâtre; feuilles velues, d'un vert foncé, ponctuées de noir, munies d'une glande ou quel-quefois de trois, à lame plus longue que le pétiole, et à trois ou cinq lobes allongés, lancéolés, ordinairement terminés par une courte soie; stipules subulées; pédoncules courts; folioles de l'involucre entières ou quelquefois dentées; pétales d'un rouge brun, rous à la base; capsules de la grosseur d'une aveline, graines recouvertes d'un duvet verdâtre et enveloppé d'un coton fin, soyeux, d'un blanc jaunâtre, plus estimé que celui de l'espèce précédente. Le *cotonnier arborescent* croît dans les lieux sublonneux de l'Inde, en Egypte, en Arabie, dans les îles Célèbes.

3° *Le cotonnier religieux* (*Gossypium religiosum*, L.), arbuste de 3 à 4 pieds de haut, fournit un coton ordinairement jaune, qui paraît être celui avec lequel se fabrique le nankin, et qu'on récolte dans l'Inde, en Chine et dans le royaume de Siam.

4° *Le cotonnier hérissé ou velu* (*Gossypium hirsutum*, L.) porte des graines nombreuses, libres, recouvertes d'un duvet vert qui y adhère fortement et d'un coton soyeux, fin et long; il est fort estimé et fort répandu dans les îles de l'Amérique, où il est indigène.

5° *Le cotonnier de la Barbade* (*Gossypium barbadense*, L.) a au contraire des graines noires, sans duvet, revêtues seulement d'un coton long et fin, qu'on peut facilement en séparer. Suivant Swartz, c'est l'espèce la plus cultivée dans les Indes occidentales; c'est aussi une des plus productives. Roxburgh dit qu'elle a été introduite dans l'Inde de l'île Bourbon, et que, pour cette raison, on l'y connaît sous le nom de *coton de Bourbon*.

6° *Le cotonnier à feuilles de vigne ou cotonnier d'Egypte*, suivant Heudelot (*Gossypium vitifolium*, Lam.), paraît cultive aux Moluques, à Maurice, en Egypte, etc. M. Bové en a observé une variété à graines noires, sur laquelle le duvet n'était pas adhérent, et une à graines vertes adhérentes au coton.

7° *Le cotonnier à petites fleurs* (*Gossypium micranthum*, Cav.) est originaire de Perse, où on le cultive; sa tige est herbacée et haute seulement de 1 pied et demi, tandis que celle des deux espèces précédentes est ligneuse et s'élève à plus de 6 pieds.

8° *Le cotonnier de l'Inde* (*Gossypium indicum*, L.), arbrisseau dont la tige est partagée dès sa base en rameaux nombreux, fournit un coton d'une excellente qualité, et peut acquies une végétation satisfaisante dans les sols d'une qualité inférieure.

9° *Le cotonnier tacheté* (*Gossypium punctatum*, Flor. Ség.), signalé récemment dans la partie occidentale de l'Afrique, élève de 5 à 6 pieds ses tiges très-ramifiées; il est des plus productifs, et ses racines, plus garnies de chevelu, sont plus propres que celles des autres à pénétrer les terrains d'une dureté un peu grande; il donne un coton fort blanc et d'une assez grande finesse, mais difficile à séparer de la graine.

Les ouvrages de botanique indiquent encore sept espèces de *Gossypium*, distinguées par les épithètes de *glandulosum* (Cav.), *latifolium* (Murr); *obtusifolium* (Roxb.), *acuminatum* (Roxb.); mais ces espèces sont ou mal déterminées ou peu cultivées.

Le *cotonnier* redoute les grandes pluies et les terrains trop humides ou inondés; il recherche cependant les terrains frais, mais per-

méables et offrant à l'eau un écoulement facile; ses racines profondes lui permettent de résister énergiquement aux effets de la sécheresse. L'eau qui séjourne au pied de cette plante la rend malade et finit par la détruire, si l'humidité est trop prolongée. Les meilleurs engrais pour les *cotonniers* sont les vases salées des bords de la mer ou des cours d'eau dans lesquels la marée se fait sentir. Sous l'influence de cet amendement, la plante se fortifie; ses fruits mûrissent moins vite, mais mieux, et ne tombent pas aussi facilement. Les localités voisines de la mer, si préjudiciables aux caféiers, sont, au contraire, très-favorables aux *cotonniers*. Un terrain élevé, où le sol est compacte et de couleur jaunâtre, convient encore très-bien à la culture du coton, et les amendements peuvent être fournis de feuilles, de fumier, de chaux vive mélangée avec des matières végétales. Le guano est aussi un excellent engrais pour cette culture. On ne multiplie le *cotonnier* que par ses graines; ordinairement on emploie celles de l'année précédente, et, comme elles sont assez dures, on les fait tremper pendant quelques heures dans l'eau ou dans une lessive alcaline faible; on cherche aussi à enlever par le frottement le duvet qui adhère à celles de quelques variétés. L'époque de l'ensemencement varie avec le climat; dans les contrées équatoriales, elle doit être choisie de telle façon, qu'elle laisse au jeune plant le temps de se fortifier suffisamment pour résister aux grandes chaleurs; dans les climats tempérés, on sème lorsque les gelées ne sont plus à craindre. La meilleure préparation à donner au sol consiste à labourer la terre avec une charrue ou avec la herse, de manière à ramener sur les lignes droites, espacées de 1 m. 50, toutes les matières végétales qui se trouvent sur le champ. On forme ensuite des bandes sur des lignes ainsi préparées; le terrain est labouré avec la charrue, lorsque cela est possible. Trois mois après l'ensemencement, c'est-à-dire lorsque la tige prend une couleur brune, on nettoie la terre et on éclaircit les pieds, en arrachant ceux qui sont les moins bien venus. Le premier sarclage se fait dès que la plante est élevée. Le but de ce sarclage est de pulvériser la terre. On fait successivement cinq, six ou sept sarclages pendant la saison, et on cesse tout travail dès que la plante se couvre de fruits. Lorsque les *cotonniers* sont trop vigoureux, il est avantageux de les écimier. L'époque de la récolte varie selon les climats: dans la Guyane et la Géorgie, elle commence en septembre et se prolonge jusqu'en décembre; alors arrivent les pluies, pendant lesquelles elle est suspendue; puis, à la fin de février, lorsque de nouvelles branches et de nouvelles feuilles se sont développées, elle reprend et continue jusqu'en avril. L'aspect d'un champ de *cotonniers* est fort pittoresque. La cueillette se fait autant que possible par un temps sec et chaud, après que la rosée s'est dissipée, et elle a lieu à différentes reprises. En général, il est d'usage d'attendre que les capsules s'ouvrent d'elles-mêmes, pour faire la cueillette du coton. Cette méthode a l'inconvénient d'exposer le coton à la poussière et à la pluie, au moins dans sa partie supérieure. Il serait préférable de cueillir les capsules mûres, et de les faire sécher ensuite à l'abri de tout ce qui peut endommager le produit. Du choix dans le temps utile de la cueillette dépend beaucoup la qualité du coton. Pas assez mûr, les soies sont fines, brillantes, mais faibles; trop attendu, le coton perd de son éclat et de sa souplesse. Laisse trop tard sur pied, le soleil le brûle ou rend les fibres sèches. Le coton est cueilli à la main et mis dans un sac que chaque ouvrier porte attaché à sa ceinture. Lorsque le sac est plein, on verse le coton sur des nattes ou des pièces d'étoffe, et on le transporte ensuite dans les bâtiments de la plantation. Là, on l'étend sur le plancher pour le faire sécher et le nettoyer. Divers appareils ont été inventés pour séparer le coton de ses graines; ces machines ont une certaine influence sur la qualité du coton, et cette observation doit guider, avant aucune autre, dans les perfectionnements dont ces instruments sont susceptibles. Les machines employées pour l'égrenage se rapportent à trois types: les machines à rouleaux ou *roller-gins*, les machines à scies ou *saw-gins*, et les machines à lames ou *Mac-Cortley*. Les machines à scies et les machines à lames sont susceptibles, suivant leur puissance, de faire une plus ou moins grande quantité de travail; mais leur action est tellement violente qu'elles brisent les fibres du coton, les roulent et forment des boutons, ce qui ôte une grande valeur au produit. De plus, elles demandent des forces motrices dispendieuses, et, à cause de leur poids et de leur volume, il est souvent impossible de les transporter sur les points de production. Indépendamment des inconvénients graves que nous signalons, les machines établies d'après ce système font éprouver une perte considérable par suite du déchet qu'elles laissent après les graines, déchet qui ne peut être estimé à moins de 5 ou 6 pour 100; dans tous les cas, elles ne doivent pas être employées pour les cotons longue soie. Aussi n'hésitons-nous pas à donner la préférence aux machines à rouleaux, qui, si elles ne sont pas susceptibles de faire un travail aussi considérable que les autres, opèrent d'une façon bien supérieure et ménagent les fibres

du coton, qu'elles laissent dans toute leur longueur. On fait usage, en général, d'une machine composée de deux cylindres de 0 m. 30 de long environ et de 0 m. 01 ou 0 m. 02 de diamètre. On présente entre les cylindres, qui sont très-rapprochés l'un de l'autre, le coton tel qu'il est cueilli sur la plante, et on imprime à l'appareil un mouvement de rotation, inverse pour chaque cylindre; le coton se trouve ainsi saisi et rejeté du côté opposé à celui par où on l'a présenté, et les graines tombent vers celui qui opère le travail. En plongeant le coton dans une solution de soude caustique, les fibres, qui, vues au microscope, ont une apparence rubanée, perdent cette forme et deviennent remarquablement rondes en se condensant. Elles acquièrent ainsi plus de fixité, gagnent en force, et leur affinité pour les matières tinctoriales augmente. Le coton égrené et épluché est ensuite emballé dans des sortes de sacs de formes et de matières diverses; on l'y foule avec les pieds à mesure qu'on l'y introduit, ou plus efficacement au moyen d'une presse hydraulique ou d'une presse à vapeur qui le réduit à un volume de 12 à 13 pieds cubes pour un poids de 500 à 600 livres.

Les graines du *cotonnier* donnent une huile bonne à manger tant qu'elle est fraîche, et qui ensuite peut être employée soit pour l'éclairage, soit pour la fabrication du savon. Les tourteaux qui résultent de l'extraction de l'huile sont recherchés comme aliment pour les bestiaux. La décoction des jeunes feuilles et des graines du *cotonnier* à feuilles de vigne s'emploie contre la dysenterie; on les fait macérer dans du vinaigre, pour les appliquer comme topique contre les migraines. Dans les cas de brûlures étendues, le coton en rame est un des meilleurs topiques pour intercepter le contact de l'air. Un grand nombre d'insectes se rencontrent sur le *cotonnier*, dont les uns se nourrissent exclusivement des feuilles ou des fleurs du végétal, tandis que d'autres détruisent les jeunes capsules et les jeunes pousses. Le nombre de ces insectes, à leur apparition, est peu considérable; mais il devient formidable à la deuxième ou à la troisième génération. Cette immense et rapide facilité de reproduction cause des ravages qui, de prime abord, semblent n'avoir que peu de gravité, mais qui peuvent devenir, en un très-court espace de temps, une véritable calamité pour le planteur. Diverses méthodes ont été recommandées pour la destruction des insectes nuisibles au *cotonnier*. Nous citerons, entre autres, celle qui consiste à se servir du feu ou de torches enflammées. Attrépar la lumière, d'innombrables myriades de nocturnes viennent s'y brûler les ailes, et périssent aussitôt, ou tout au moins sont mis hors d'état d'aller déposer leurs œufs dans les parties éloignées du champ. Concurrément avec l'emploi de divers procédés destructeurs d'insectes, les planteurs ont grand soin de mettre à profit l'aide que leur procurent certains agents naturels. Ces auxiliaires de l'homme sont surtout les oiseaux, toujours à la poursuite des insectes, qu'ils détruisent en tout temps et sous toutes les formes, larves, chrysalides ou papillons. Le gracieux et alerte lézard du Sud vient aussi au secours du planteur. Toujours en quête de gibier, chaque insecte qui se trouve sur son passage devient aussitôt sa proie. Le crapaud (*toud*) est aussi fort utile: il se met en chasse le matin et le soir, et aussi lorsque le temps est nauséux; sa langue visqueuse lui sert à lapper ses victimes.

Il est facile de comprendre que les frais de culture et les produits du *cotonnier* doivent beaucoup varier selon les pays, les temps, les procédés, etc. M. Heudelot estime le produit de 1 hectare à 2,500 kilogr. de coton brut, et à 500 de coton net; les frais de culture, dit-il, ne s'élèvent pas, pour un arpent (34 ares), à plus de 100 fr. année commune; ses observations se rapportent à l'Égypte. D'après M. Bové, ex-directeur des cultures d'Ibrahim-Pacha, au Caire, un feddeu (60 ares) ne donne que 1 quintal métrique de coton égrené; mais la même étendue de terrain, bien cultivée, peut en produire de 3 à 3,50. Dans le sud des États-Unis, la quantité ordinaire de coton brut que recueillent les planteurs est de 500 livres anglaises sur une terre qui rapporterait 10 bushels, ou à peu près 4 hectolitres de blé par acre (40 ares); mais dans les sols riches, le produit s'élève à 1,000 ou 1,200 livres par acre. Butter ayant en vue le même pays évalue la récolte à 200, 250, et jusqu'à 400 livres de coton égrené sur le même espace de terrain. Dans la Géorgie, sur un domaine de 600 acres, dont un quart est consacré chaque année à la production du coton, on en obtient 30,000 livres, en employant 30 travailleurs, et avec une dépense de 1,400 dollars, soit environ 0 fr. 25 par homme. Dans les possessions anglaises des Indes occidentales, au contraire, où la culture du *cotonnier* est tombée en décadence, on porte ce taux jusqu'à 0 fr. 70.

Le *cotonnier* fut cultivé dès la plus haute antiquité en Égypte, dans l'Inde, en Assyrie, etc. Le mot *karpas*, employé dans *Esther* (I, xvi), désigne évidemment le coton. (*Bible*, édit. Cahen, t. XVI.) Hérodote décrit une plante de l'Inde dont les hommes de ce pays s'habillaient. En sanscrit, le coton se nomme *kurpasum*, et, dans la langue actuelle des Indous, *carbasus*, deux mots qui ont une frappante analogie avec l'hébreu *karpas*. De ces deux mots, les Grecs ont fait *κάπριος*. Plin,

dans son liv. IX, chap. xix, dit que « dans la haute Égypte croît une plante appelée *gossypium* ou *zylon*, dont on fait du fil d'une blancheur et d'une finesse telles, qu'il n'y a aucune laine qu'on puisse lui comparer. » Vers le x^e siècle de l'ère chrétienne, les Sarrazins naturalisèrent le *cotonnier* dans le royaume de Valence en Espagne, et le nom que nous lui donnons n'est qu'une légère altération d'un de ceux sous lesquels ils l'ont désigné. C'est au xiv^e siècle que, suivant Merrino et Alkin, on voit les premières balles de coton transportées par les Vénitiens en Italie et en Angleterre. Dans le nouveau monde, la manufacture des étoffes de coton semble avoir été très-bien pratiquée par les Mexicains et les Péruviens longtemps avant la découverte de leur pays par les Européens. Christophe Colomb trouva le coton à l'état sauvage dans Hispaniola (Haïti), et plus tard les explorateurs le reconnurent plus au nord, au bord du Mississippi. Cortez, en quittant Cuba pour son expédition mexicaine, s'approvisionna d'une grande quantité de coton. Il ordonna à ses soldats d'en ouater leurs habits, afin qu'ils fussent protégés contre les fleches des sauvages; et quand il aborda la côte du Mexique, parmi les riches présents qu'il reçut de Montezuma, se trouvaient des rideaux, des couvertures et des robes de coton aussi beau que de la soie, et d'une teinture riche et variée. En Chine, le *cotonnier* est connu depuis les siècles les plus reculés, mais ce ne fut que vers le x^e siècle de notre ère que l'usage des tissus de coton s'y généralisa, et aujourd'hui les neuf dixièmes de la population chinoise s'habillent de coton. V. coton.

COTONNIER, IÈRE adj. (ko-to-nié, iè-re — rad. *coton*). Qui a rapport au coton, à la fabrication des fils et tissus de coton: *Richard Lenoir, modeste porte-balle, sorti à dix-sept ans d'une bourgade du Calvados, créa l'industrie COTONNIÈRE*. (E. de la Bedoll.) Depuis 1836, l'industrie COTONNIÈRE rétrograde. (Proudh.)

— Substantif. Ouvrier, ouvrière, qui travaille dans les filatures ou manufactures de coton.

COTONNIÈRE s. f. (ko-to-niè-re — rad. *coton*, par allusion au duvet qui recouvre ces plantes). Bot. Nom vulgaire de plusieurs composées, des genres flago, gnaphale, héli-chryse, etc.

COTONNINE ou **COTONINE** s. f. (ko-to-ni-ne — rad. *coton*). Comm. Etoffe dont la chaîne est de chanvre et la trame de coton.

COTONNIS ou **COTONIS** s. m. (ko-to-ni — rad. *coton*). Comm. Etoffe des Indes soie et coton.

COTON-POUDRE s. m. Substance explosive, dont les effets sont analogues à ceux de la poudre à canon, et que l'on obtient par l'action de l'acide azotique sur le coton: *Le coton-poudre a l'inconvénient d'être brisant pour les armes. La force explosive du coton-poudre est environ quatre fois plus grande que celle des poudres de mine*. (Bouillet.) || On dit aussi FULMI-COTON, PYROXYLE et COTON AZOTIQUE.

— Encycl. *Pyroxylye* est le nom scientifique, le nom savant. Nous dirons plus loin la composition et la préparation de cette substance; un mot d'abord de son histoire. Le *pyroxylye* n'est pas vieux: il a un peu plus de vingt années d'existence; presque mort-né, il se voit oublié aujourd'hui après avoir mis en émoi le monde entier (ce n'est pas une exagération). Laissons à M. Louis Figuier le soin de raconter brièvement son apparition subite, sa naissance.

« Dans les derniers mois de 1846, les journaux commencèrent à s'occuper d'une découverte des plus singulières. Un chimiste de Bâle avait, dit-on, trouvé le moyen de transformer le coton en une substance jouissant de toutes les propriétés de la poudre. On avait fait à Bâle des expériences publiques qui ne pouvaient laisser aucune place au doute: avec une petite boulette de coton, offrant l'aspect ordinaire, on avait chargé des armes et obtenu ainsi tous les effets explosifs de la poudre. On prêtait à cette substance nouvelle des propriétés merveilleuses: elle pouvait impunément être plongée dans l'eau et y séjourner très-longtemps; séchée, elle reprenait ses propriétés primitives, elle brûlait, sans fumée, elle ne noircissait pas les armes; enfin elle avait une force de ressort trois ou quatre fois supérieure à celle de la poudre ordinaire. » (Figuier, *Exposition et histoire des principales découvertes*.) Le 5 octobre 1846, on lut à l'Académie des sciences une lettre de M. Schœnbein, auteur de l'invention tant prônée dans les journaux. M. Schœnbein donnait toutes les propriétés de la *poudre-coton* (Schiessevolle), mais ne dévoilait pas la manière dont il l'avait obtenue. Dès le lendemain de cette séance, qui fit du bruit, on travailla dans tous les laboratoires de chimie de Paris pour trouver la préparation de ce corps nouveau, qu'on supposait à juste titre n'être qu'une forme particulière de xyloïdine, composé connu de tous les chimistes et que l'on obtient en plongeant dans l'acide azotique, dans l'eau-forte, des matières ligneuses, telles que le bois, le papier, le coton, etc. Cette xyloïdine, découverte en 1832 par un chimiste de Nancy, M. Braconnot, avait été sérieusement étudiée par M. Pelouze, qui publia en 1833 un mé-

moire sur ce composé. C'est cette xyloïdine, dont on ne parlait plus, qui mit M. Schœnbein sur la voie, et lui fit découvrir le *coton-poudre*. En préparant de la xyloïdine, et se servant pour cela de coton non cardé, ce fut avec une véritable surprise qu'il constata la combustibilité étonnante de cette substance. « Une boulette de ce coton azotique s'enflammait avec autant de vivacité et de promptitude qu'un amas de poudre. De l'observation de ce fait à l'idée d'employer le coton azotique dans les armes, en remplacement de la poudre, il n'y avait qu'un pas; de cette idée à son exécution il n'y avait qu'un geste: M. Schœnbein prit un fusil, fit le geste nécessaire, et la *poudre-coton* fut découverte. C'est ainsi que cet enfant de la chimie, perdu sur les rives de la Seine, fut heureusement retrouvé dans un canton de la Suisse allemande et produit aussitôt dans le monde par le savant honorable qui s'en était fait le parrain. » (Louis Figuier.)

M. Schœnbein, qui voulut toujours cacher sa manière de préparer le *pyroxylye*, alors même que tout le monde la connaissait, et qui s'était associé avec M. Bœltger de Francfort-sur-le-Mein pour l'exploitation du nouveau produit, que la science lui avait pour ainsi dire enlevé, reçut 260,000 francs de la Diète germanique, qui tenait à constater les droits du pays à cette découverte, et à récompenser les travaux de l'inventeur.

M. Morel, ingénieur civil, prépara le premier, à Paris, du *coton-poudre*; il prit un brevet pour son procédé, qu'il ne divulguait que le 30 novembre 1846, plus d'un mois après, alors que tout le monde savait comme lui obtenir du *coton-poudre*. Dire avec quelle faveur, avec quel engouement fut accueilli le *pyroxylye* par le public, est chose impossible. D'autre part, les gens du métier, spéciaux dans la matière, les Piobert et les Morin, qui représentaient à l'Institut l'artillerie savante, avaient un mépris souverain pour cette *poudre de salon*, qu'ils ne cessaient d'accabler de leurs sarcasmes. On lit, dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences (8^e semestre 1846), une note de MM. Piobert et Morin, dont nous extrayons le passage suivant: « Malgré la vague des renseignements transmis jusqu'à ce jour sur les effets de la *poudre-coton* ou *coton azoté*, ainsi que le désigne M. Pelouze, auquel on doit la connaissance de cette matière, vague qui ferait même douter de ses propriétés balistiques, l'artillerie n'en a pas moins étudié cette substance. » Et les auteurs finissent par conclure que la *poudre-coton* ne paraît nullement propre à remplacer la poudre à canon.

MM. Piobert et Morin pensaient que le *pyroxylye* ne possédait aucune force explosive, tandis qu'aujourd'hui on reproche à cette substance un ressort trop considérable, que l'on ne peut régulariser dans l'emploi des armes.

Après avoir assisté à la naissance du *coton-poudre*, sans entrer dans de plus amples détails sur son histoire, donnons les différentes manières de le préparer.

« Lorsqu'on plonge, pendant douze à quinze minutes, du coton dans de l'acide azotique monohydraté, la matière ne change pas de forme, mais elle fixe une certaine quantité d'acide azotique. Si on la lave à grande eau, et qu'on la sèche avec précaution, on obtient une matière conservant l'aspect du coton, mais qui déflagre subitement à l'approche d'un charbon allumé..... Sa composition, d'après les analyses qui méritent le plus de confiance, correspond à la formule

$C_{24}H_{17}O_{17}N_5$ AzO₅.

2 équivalents de cellulose, C₁₂H₁₀O₁₀, ont donc perdu 3 équivalents d'eau et gagné 5 équivalents d'acide azotique. » (Regnault, *Cours de chimie*.) On peut employer, au lieu de coton, du chanvre, du lin, du linge, du papier, et en général toute matière contenant de la cellulose; mais les produits obtenus, analogues au *pyroxylye*, n'ont ni la même inflammabilité, ni le même pouvoir balistique que cette substance, ce qui tient sans aucun doute à la différence de cohésion de la cellulose dans les matières soumises à l'action de l'acide azotique.

On a reconnu un peu plus tard que, sous le point de vue de l'économie et de la qualité des produits, l'acide azotique monohydraté pouvait parfaitement être remplacé par un mélange de 1 équivalent (700) d'acide azotique monohydraté et 1 équivalent (625) d'acide sulfurique concentré, mélange préparé d'avance, afin qu'il soit bien froid lorsqu'on veut en faire usage. Le coton ne doit y séjourner que de 15 à 20 minutes. Ce laps de temps écoulé, on le retire, on le presse avec une spatule de verre pour en exprimer le liquide, on le lave à grande eau, à plusieurs reprises, et on le fait sécher avec précaution dans des étuves dont la température ne doit pas atteindre 100°.

M. Robiquet a indiqué un procédé comme et simple de préparer le *pyroxylye*. On prend 1 kilogr. d'acide sulfurique à 60°; 500 gr. d'acide azotique à 40° et 60 gr. de coton cardé. On a soin de verser peu à peu l'acide sulfurique dans l'acide azotique, et on laisse descendre le mélange à une température de 30°. C'est à ce moment précis que l'on introduit le coton par petits flocons dans le mélange, et qu'on l'y laisse séjourner pendant 48 heures. La suite de la préparation est la

même que la suite de la préparation précédente.

Le *pyroxyle* est insoluble dans l'eau, dans l'alcool et dans l'acide acétique; il est soluble en petite quantité dans l'éther pur, et en plus notable quantité dans l'éther additionné de quelques centièmes d'alcool; il est aussi un peu soluble dans l'éther acétique. A la température de 170° environ, le pyroxyle fulmine, et donne un mélange d'oxyde de carbone, d'acide carbonique, d'azote et de vapeur d'eau.

Le *pyroxyle* s'enflamme avec la plus grande facilité : il suffit d'une étincelle ou du choc d'un lourd marteau. Il n'est pas altéré par l'eau, ce qui lui donne une grande supériorité sur la poudre à canon, car, dans l'incendie d'un arsenal ou d'un bâtiment, on pourrait inonder cette *poudre-coton* et éviter une explosion.

Le *pyroxyle* fuse sans flamme, lorsqu'on y met le feu en approchant lentement un charbon ardent : la vitesse de combustion du coton non comprimé est alors de 0 m. 020 à 0 m. 025 par seconde; mais elle se ralentit à mesure que la matière est plus comprimée, jusqu'à n'être que de quelques millimètres, quoique alors la combustion puisse avoir lieu avec flamme. (Gén. Plobert, *Traité d'artillerie*.)

Considérons maintenant le *pyroxyle* au point de vue balistique. Ecartons, en commençant, la question des mines, pour lesquelles cette substance est de beaucoup préférable à la poudre à canon; sa force explosive est quatre fois plus considérable, et devient plus considérable encore, si l'on ajoute au *pyroxyle* 8 dixièmes de son poids d'azotate de potasse.

La supériorité du *coton-poudre* pour l'usage des mines et le forage des rochers paraît d'ores et déjà à peu près établie. En 1848, le duc de Montpensier et le général Tugnot de Lanoye, directeur des poudres et salpêtres, avaient formé le projet d'établir plusieurs ateliers de fabrication de pyroxyle pour le forage des rochers; la révolution de Février retarda l'exécution de ce projet. (Louis Figuier.)

On a étudié les effets du *pyroxyle* dans les fusils, dans les bouches à feu avec ou sans chambre, dans les projectiles creux. Les expériences donnent à cette matière l'avantage sur la poudre à canon. Pourquoi, alors, la rejeter? Elle ne coûte pas plus cher que la poudre à canon, et à poids égal, elle a une force explosive trois et quatre fois plus considérable. La réponse est simple. Outre que sa fabrication en grand sans perfectionnements suffisants jusqu'à ce jour offrirait de réels dangers et que sa conservation est difficile, — l'accident arrivé le 17 juillet 1848 à la poudrerie du Bouchet, qui sauta à cause de l'inflammation sans cause connue de *coton-poudre* que l'on embarquait, le prouve suffisamment, — le *pyroxyle*, et c'est surtout ce qui l'a fait abandonner, le *pyroxyle* est une poudre trop brisante. V. FOURN.

COTOPAXI, montagne volcanique de l'Amérique du Sud, dans la chaîne des Andes, république de l'Equateur, à 80 kilom. S.-E. de Quito, par 0° 45' de lat. S.; altitude, 5,751 m. Les éruptions les plus mémorables sont celles de 1698, 1738, 1744, 1766, 1768 et 1803. Le Cotopaxi jette incessamment des scories, de la pierre ponce, de l'eau et des blocs de glace; son sommet est couvert de neiges éternelles. En 1803, l'éruption s'annonça par la fonte soudaine des neiges, qui se transformèrent en torrents impétueux et ravagèrent les campagnes d'alentour. Non loin du Cotopaxi, on trouve les volcans d'air du Turbaco.

Côtoaka sarawana (Lé), comédie sanscrite, composée par un pandit nommé Copinatha. C'est une farce en deux actes, dirigée spécialement contre les princes qui se livrent à l'oisiveté et aux plaisirs et qui négligent de protéger les brahmanes. Le héros est Calivatsala, ou l'enfant de l'âge d'iniquité. Il est roi de Dharmanasa, nom qui signifie destruction de la vertu, et il prend pour directeur spirituel Coucarmanpantchânana, le Siva du vice. Satyâchârya, brahmane pieux, arrivant de Vrindâvana, est traité par le roi et ses courtisans avec indignité, et c'est ainsi qu'il converse avec ses confrères qu'il trouve en prison.

Satyâchârya. Eh bien ! respectables brahmanes, comment vont ici vos affaires ?

LES BRAHMANES. Autrefois on nous donnait des terres.

Satyâchârya. Et maintenant ?

LES BRAHMANES. Ne savez-vous pas les coutumes de cette contrée ? Si le dieu des richesses possédait ici des terres (ne produiraient-elles qu'un grain de blé), le roi en trois jours l'enverrait demander l'aumône, couvert de haillons et le plat de bois à la main. Les qualités de notre souverain sont l'amour de l'injustice, la passion pour les femmes des autres, la prédilection pour le jus enivrant du bhangâ, l'estime pour les méchants, le dévouement au vice et la haine de la vertu.

Satyâchârya. Vous avez raison. Que peuvent attendre ici les hommes vertueux ? Le roi est insensé, ses amis sont corrompus, son premier conseiller est un fripon et son ministre un être méprisable.

LES BRAHMANES. Les mœurs du peuple sont également dépravées. Ils sont vaillants pour opprimer, ingénieux à tromper et n'ont de

constance que dans leur mépris pour les gens de bien.

Satyâchârya. Et les hommes de loi, comment sont-ils ?

LES BRAHMANES. Ils amassent des revenus par tous les moyens et sont vigilants pour punir et tourmenter ceux qui sont sages. On ne laisse pas même aux brahmanes la poussière qu'ils ont sur le corps; la poussière accumulée sur leurs pieds est réclamée par les hommes de loi ! Que pouvons-nous dire de ce règne ? Le muet seul dit la vérité, le sourd entend la loi, les enfants de la femme stérile sont bien traités, l'aveugle voit, observe les préceptes des saintes Ecritures.

Satyâchârya. Pourquoi donc les hommes de mérite ne quittent-ils pas la contrée ?

LES BRAHMANES. Nos habitations ont été données à des courtisanes, nos terres à des ivrognes, et nous sommes détenus en prison pour ce que nos ancêtres ont dépensé.

Satyâchârya. J'en ai assez entendu. C'est un péché que de communiquer avec les profanes. Puissiez-vous être plus heureux !

Il y a là de l'amertume, mais il y a d'autres scènes plus gaies; celle, par exemple, où l'on rit du général Samaradjabouka, chancelier de guerre, qui se vante de pouvoir fendre avec son sabre une motte de terre, et qui tremble, dit-on, de la tête aux pieds à l'approche d'un moucheron. Il s'y trouve aussi une censure assez forte des adultères des dieux et des autres immoralités rapportées dans les *Pourânas*.

Dharmanala. Que dit la loi ? Vous ne mettez point d'adultère.

Coucarmanpantchânana. Langage de fous ! Suivons la loi comme les sages et les dieux eux-mêmes l'observaient; régions-nous sur leur exemple et non sur des préceptes comme celui-là, qu'ils méprisaient. Indra trompa la femme de Gôtama; Tchandra enleva l'épouse de son maître; Yama posséda celle de Pandou, sous la forme de son époux, et Mâdhava déboucha les femmes de tous les bergers du Vrindâvana. Ces fous de pandits, se croyant sages, ont seuls fait un péché de cette conduite.

Dharmanala. Mais c'est un précepte des richis : que répondez-vous à cela ?

Coucarmanpantchânana. C'étaient tous des imposteurs que vos richis; devenus trop vieux pour se livrer au plaisir, ils le condamnaient, et n'ayant plus de désirs, ils défendaient aux autres les jouissances dont ils étaient incapables.

Tous. Très-vrai ! oui, très-vrai ! Nous n'avions jamais jusqu'à ce jour entendu prêcher une doctrine aussi orthodoxe, etc.

En conséquence de cette décision et d'autres semblables, le roi ordonne que le vice sera proclamé vertu au son du tambour, et la pièce se termine par le banissement perpétuel de tous les brahmanes.

Cette farce est en général très-gaie et très-este; elle est toutefois moins indécente que les autres pièces du même genre. La date n'en est pas connue; mais, selon toute vraisemblance, elle ne doit pas être bien ancienne, puisque la pièce a été écrite pour être représentée à la fête d'automne de Dourga poudjâ, cérémonie particulière au Bengale et d'institution certainement moderne.

CÔTOYANT (kô-to-ian ou kô-toi-ian) part. prés. du v. *Côtoyer* : *Nous saisissons bien chez Béranger l'homme de lettres coexistant dès l'origine avec le chansonnier, et pour ainsi dire le CÔTOYANT.* (Ste-Beuve.)

CÔTOYÉ, ÊE (kô-to-îé ou kô-toi-îé) part. passé du v. *Côtoyer*. Suivi côté à côté : *Une prairie côtoyée par un ruisseau. Quelques femmes, mises à la française, sauf la coiffure, se promenaient ensemble, CÔTOYÉES d'un mari ou d'un amant.* (Th. Gaut.)

— Blas. S'emploie quelquefois pour *accoster*, mais principalement en parlant des bandes et des pals, quand ces pièces sont accompagnées de menus meubles en nombre égal et en position pareille de chaque côté.

CÔTOYER v. a. ou tr. (kô-to-îé ou kô-toi-îé — rad. *côte*. *Je côtoie, tu côtoies, il côtoie, nous côtoyons, vous côtoyez, ils côtoient; je côtoiais, nous côtoyions, vous côtoyiez; je côtoyais, nous côtoyâmes; je côtoierai, nous côtoierons; je côtoierais, nous côtoierions; côtoie, côtoyons, côtoyez; que je côtoie, que nous côtoyons, que vous côtoyez; que je côtoyas, que nous côtoyâssions; côtoyant; côtoyé*). Aller côté à côté avec; marcher tout à côté de : *Un vassal ne devait pas côtoyer son seigneur.* (Acad.) *Côtoyer une armée double en force est une opération bien difficile.* (Napol. I^{er}.) *« Aller ou s'étendre le long de : CÔTOYER un fleuve, une forêt. Ce chemin côtoie un précipice.* Nous côtoyons d'abord ces sommets escarpés Que les traits de la foudre ont si longtemps frappés. DELILLE.

— Approcher, se rapprocher sans se confondre avec, sans atteindre à : *Il ne faut point s'abandonner aux plaisirs, il ne faut que les côtoyer.* (Bautru.) *Le paradoxe est presque une vérité, du moins il la côtoie et l'accompagne.* (J. Janin.) *Le braconnier, de même que le contrebandier, côtoie de fort près le brigand.* (V. Hugo.) *Le peuple mexicain, dont les rites religieux côtoient de près ceux du peuple juif, a pour la chair humaine une passion forcée.* (Toussenel.)

— Absol. Suivre la côte : *Ils n'osèrent*

prendre le large et ne firent que côtoyer. (Acad.)

Se côtoyer v. pr. Aller côte à côte; se suivre en marchant l'un à côté de l'autre : *Les deux troupes se côtoyaient longtemps. La rivière et la route se côtoient pendant plusieurs lieues.*

COTRE s. m. (ko-tre — angl. *cutler*, même sens). Mar. Petit bâtiment à un mât appelé aussi CUTTER.

— Encycl. Mar. Petit bâtiment à un mât, aux formes fines, bien épaulé et portant hardiment la voile. Son grément est analogue à celui du sloop, mais il est plus soigné. Il a un beaupré qui est souvent horizontal, afin d'être poussé ou rentré plus facilement. Il possède un grand foc et fréquemment une trinquette. Les grands cotres ont un mât de hune et même de perroquet; ils sont munis d'une voile de fortune pour le large et pour le vent arrière. « Les cotres, dit le vice-amiral Paris, peuvent gréer des bonnettes, entre autres celle qui se place sous le gui; ainsi les navires de cette sorte, très-bien grésés et voilés pour le plus près et pour luvoyer, peuvent en outre naviguer avec avantage vent arrière; car n'ayant qu'un mât, toutes les voiles carrées portent alors parfaitement; toutefois, par un gros temps, un tel bâtiment serait le jouet des lames et courrait de grands risques s'il voulait faire route vent arrière ou fuir devant le temps, et il est préférable qu'il prenne la cape; d'ailleurs son mât est une pièce très-considérable, qui, venant à casser, laisse le bâtiment avec peu de ressources, et la brigantine, qui est très-grande, demande des soins dans la manœuvre, de l'habitude et des ménagements. » Le cotre a ordinairement une très-grande différence de tirant d'eau qui contribue à faire pencher son mât sur l'arrière. Il porte environ 6 ou 8 bouches à feu.

COTRET s. m. (ko-tré — Voir l'étym. à la partie encycl.). Petit fagot de bois court, droit, de grosseur médiocre, lié par les deux bouts : *COTRET de bois de hêtre. Un cent de COTRETS. Chauffer le four avec des COTRETS.* « Petit fagot de menu bois refendu, qui sert pour allumer le feu. On l'appelle populairement COTRET DE FILLE.

— Par ext. Chacun des bâtons ou petits morceaux de bois qui composent un fagot.

— Fam. Personne maigre et sèche : *Vous avez peur, ma fille, que les loups ne ne mangent; vous savez bien qu'ils n'aiment pas les COTRETS.* (Mue de Sév.) « On dit aussi PERSONNE SÈCHE comme un COTRET. » Jambes de bois : *Ne marcher plus que sur des COTRETS.* « Jambes en général : *Tu vas casser tes COTRETS.*

— Loc. fam. *Jambes de cotrets*, Jambes sèches et menues. « *Châtrer un cotret*, En retrancher quelques morceaux pour frauder l'acheteur.

— Loc. pop. *Huile de cotret*, Coups de bâton.

— Techn. Morceau de bois qui fait partie d'un moulin à vent. « Nom des piliers ou montants des grands métiers qui servent au tissage des tapis.

— Encycl. En 1564, on était parvenu à rendre la rivière de l'Oureq navigable; elle portait des bateaux construits exprès, beaucoup plus longs que larges. Ce sujet faisait, depuis deux ans, la matière des conversations dans Paris. On attendait avec impatience de grands avantages d'une communication facile et peu dispendieuse avec un pays fertile en productions essentielles. On se flattait d'avoir, dans la suite, le bois, le foin et le blé à meilleur compte. Les premiers bateaux qui arrivèrent à Paris par le nouveau canal furent reçus avec un applaudissement général. Ils étaient chargés de bois. A leur départ du port de la Ferté-Milon, il y avait eu des réjouissances publiques. Ces bateaux, faits en flûte, ne portaient ni bois de compte ni bois de corde; ils étaient chargés d'un bois léger, fendu proprement, et lié comme des fascines, dans un goût qu'on ne connaissait pas à Paris. Comme on nommait *col de Retz* ou *côte de Retz*, dans le langage ordinaire, la forêt de Villers-Cotterets, on donna le nom de *coteret* ou *cotret* à ces fascines qui en venaient. De là l'expression proverbiale, crier des *cotrets* à Paris.

— Homonymes. Coterai, coterait et coterai (du verbe *coter*), quotterai et quotterai (du verbe *quotter*).

COTRONA, ville forte du royaume d'Italie, province de la Calabre Ulérieure II^e, à 50 kilom. N.-E. de Catanzaro, au pied du Carvaro et à l'embouchure de l'Esaro dans le golfe de Tarente; 4,000 hab. Commerce de miel, cire, huile; aux environs, mine de sel. Cette ville, la Crotone des anciens, fondée en 170 av. J.-C. par une colonie achéenne, fut une des plus célèbres de la Grande-Grèce, dans le Brutium, dont elle était la capitale. Elle fut ravagée par Pyrrhus, prise par Annibal et bientôt après par les Romains, qui y envoyèrent une colonie. Ses habitants étaient renommés pour leur force; parmi ses nombreux athlètes, on cite particulièrement le fameux Milon. Elle fournit à Xéuxis des modèles de beauté pour sa peinture d'Hélène, et eut la gloire de servir de principale résidence à Pythagore. Non loin de là se trouve le cap Nau, sur lequel on voit encore les ruines du temple de Junon Lacinienne.

COTSCHI s. m. (kott-schi). Voiture dont l'usage n'est permis, dans l'empire ottoman, qu'aux femmes et aux grands dignitaires.

COTTA (Aurelius), général romain, fut élu consul en 252 av. J.-C. et alla combattre les Carthaginois, qu'il vainquit à deux reprises. Le tribun Q. Cassius, qu'il avait chargé de bloquer Lipra, ayant malgré ses ordres livré bataille à l'ennemi et ayant été défait, Cotta accourut, dégrada Cassius et s'empara de la ville. Pour maintenir la discipline, ce général montra la plus grande sévérité. De retour à Rome, il reçut les honneurs du triomphe, fut de nouveau nommé consul en 248 et continua de se signaler en battant les Carthaginois dans plusieurs rencontres.

COTTA (Marcus Aurelius) fut successivement édile l'an 212 av. J.-C., décemvir sacrorum (203) et député vers Philippe de Macédoine pour l'empêcher d'attaquer les alliés de Rome. Il mourut l'an 201.

COTTA (C. Aurelius), général romain, devint préteur urbain (202 av. J.-C.) et consul l'an 200. Il fit la guerre aux Insulaires, aux Boiens et aux Cénomans qui, aidés par le Carthaginois Amilcar, avaient attaqué le territoire romain, livra le pays ennemi au pillage et fit un butin considérable.

COTTA (Lucius Aurelius), tribun du peuple l'an 154 av. J.-C. Il fut élu consul (144) conjointement avec Sulpicius Galba et eut des démêlés avec celui-ci au sujet du commandement de la guerre contre Viriath. Pour mettre un terme à leur antagonisme, le sénat les priva l'un et l'autre de ce commandement, qui fut laissé au proconsul Fabius Maximus Emilien. Cotta, ainsi que nous l'apprend Cicéron, était un homme rompu aux affaires et peu scrupuleux; il commit beaucoup d'actes injustes, passa en jugement pour ce motif, mais fut acquitté, grâce à son défenseur, Q. Metellus le Macédonique.

COTTA (L. Aurelius) fut nommé consul en 119 av. J.-C. Il entra en lutte avec Marius, qui venait de proposer une loi réorganisant les comices d'une manière toute favorable au parti populaire, et entraîna le sénat à porter un décret par lequel Marius était sommé de rendre compte de sa conduite. Non-seulement celui-ci ne chercha pas à se justifier, mais encore il menaça le consul de le faire jeter en prison si le décret n'était pas retiré, et le consul dut céder.

COTTA (Caius Aurelius), orateur romain, né l'an 124 av. J.-C., mort vers 70. Ami de Livius Drusus, il s'exila en 91 pour éviter d'être frappé par la loi *Varia*, relative à ceux qui avaient soutenu les prétentions des Italiens au droit de cité romaine. Il revint à Rome en 82, sous la dictature de Sylla, obtint le consulat en 75 et proposa une loi qui rendait aux tribuns du peuple une partie des prérogatives que leur avait enlevées le dictateur. C'était un orateur pénétrant et subtil. Cicéron le place comme interlocuteur dans son traité *De Oratore*.

COTTA (Marcus Aurelius), général romain, frère du précédent. Il fut élu consul avec Lucullus l'an 74 av. J.-C. Envoyé contre Mithridate, il fut vaincu le même jour sur terre et sur mer, auprès de Chalcedoine. Nommé ensuite proconsul, il s'empara d'Héraclée, où il exerça toutes sortes de brigandages, ce qui le fit mettre en jugement à son retour à Rome, et priver des insignes de la dignité de sénateur.

COTTA (Lucius Aurelius), magistrat romain, frère des deux précédents, était préteur (70 av. J.-C.) lorsqu'il rendit la loi *Aurelia*, qui avait pour but d'enlever aux sénateurs le droit exclusif de rendre la justice, et de conférer ce droit à des cours comprenant des sénateurs, des chevaliers et des tribuns du trésor. Cotta fut nommé censeur en 64. L'année suivante, il concourut activement à étouffer la conspiration de Catilina. Lorsque Cicéron, son ami; fut exilé, il demanda instamment son rappel, et plus tard, à l'époque de la guerre civile, il embrassa le parti de César.

COTTA (L. Aurunculeius), général romain, mort l'an 54 av. J.-C., fut un des lieutenants de César dans les Gaules. Il commandait avec Titurius Sabinus une légion et cinq cohortes qui passaient leurs quartiers d'hiver sur le territoire des Eburons (54), lorsque ceux-ci se soulevèrent à la voix de leur chef Ambiorix. Malgré les avis de Cotta, Sabinus voulut qu'on abandonnât le camp pour rallier les cantonnements romains les plus proches, et partit, confiant en un sauf-conduit d'Ambiorix; mais bientôt la légion et les cohortes furent attaquées de tous côtés par les Gaulois, et Cotta périt dans l'action.

COTTA (Aurelius Messalinus), sénateur romain, qui vivait dans la première moitié du I^{er} siècle de notre ère, était « noble de naissance, mais ruiné par ses dissolutions et flétri par ses bassesses. » Ce fils de l'orateur Messala devint un des favoris de Tibère. Il se rendit odieux en excitant ce prince à des actes de cruauté et en dénonçant comme criminels les citoyens les plus illustres. Pour s'en défaire, quelques membres du sénat l'accusèrent du crime de lèse-majesté (38), mais il fut acquitté.

COTTA (Jean), poète italien, né à Legnago, près de Vérone, en 1479, mort en 1510. Il pro-

fessa quelque temps à Lodi, puis s'attacha au général Barthélemy d'Alviano. A la bataille d'Agnadel, où d'Alviano fut vaincu et pris (1509), Cotta perdit une partie de ses manuscrits. Il se rendit quelque temps après à Viterbe, auprès de Jules II, et fut emporté à la fleur de l'âge par une maladie contagieuse. Cotta a laissé quelques poésies latines qui lui ont acquis une grande réputation. Ces poésies, fort remarquables par l'élégance du style, par la richesse de l'imagination, par l'élan de la passion, ont été imprimées pour la première fois à Venise (1527), avec les poésies de Sannazar, et souvent rééditées dans différents recueils, notamment dans les *Carmina quinque poetarum* (Venise, 1548). Cotta avait collaboré à l'édition de la *Géographie* de Ptolémée (Rome, 1508).

COTTA (Lazare-Augustin), savant italien, né près de Novare en 1645, mort à Milan en 1719. Il exerça d'abord la profession d'avocat dans cette dernière ville, puis se livra entièrement à son goût pour les travaux d'érudition et les antiquités. Son principal ouvrage est le *Museo novarese* (Milan, 1701, in-fol.), écrit pour mettre en lumière les hommes éminents nés dans la province de Novare. On a en outre de lui une comédie fantastique, la *Pirronica* (Bologne, 1678); une édition avec des commentaires de la description du lac Majeur et de ses environs, de Dominique Macaneo (1723), etc.

COTTA (Jean-Baptiste), poète italien, né à Tende, dans le comté de Nice, en 1668, mort en 1738. Il entra dans l'ordre des Augustins, professa la logique à Florence (1693), où il se lia avec les Salvini, les Filicaja et autres personnages distingués, passa de là à Rome, rempli de hautes fonctions dans son ordre, et laissa en mourant la réputation d'un prédicateur distingué et d'un agréable poète. On a de lui un recueil de poésies intitulé : *Dio, Sonetti et Inni* (Gênes, 1709, in-8°), plusieurs fois réimprimé, notamment en 1783, avec de nombreuses additions.

COTTA (Jean-Frédéric), théologien allemand, né à Tubingen en 1701, mort dans cette ville en 1779. Après de longs voyages en Allemagne, en Hollande, en Angleterre et en France, il fut appelé à professer la théologie et les langues orientales à Göttingue, et rapela ensuite dans sa ville natale. Il a laissé des ouvrages importants qui témoignent de sa vaste érudition. Nous citerons : *Journal littéraire* (Tubingen, 1734, 1735, 2 vol. in-8°); la traduction des *Œuvres de Flavius Josèphe*; *Histoire littéraire de la théologie* (Tubingen, 1721, 1722, in-8°); *Essai d'histoire ecclésiastique* (Tubingen, 3 vol. in-8°); *Themata, miscellanea ex jurisprudentia naturali, notis illustrata* (Tubingen, 1718, in-4°); *De miraculo linguarum dono, super apostolos effuso* (Tubingen, 1749, in-4°).

COTTA (Jean-Frédéric, baron DE COTTEN-DORF), célèbre publiciste et libraire allemand, petit-fils du précédent, né à Stuttgart en 1764, mort en 1832. Il exerça d'abord la profession d'avocat et prit ensuite la direction de la librairie de son père, à laquelle il assura bientôt une immense prospérité. Il fonda successivement, à partir de 1793, la *Gazette universelle*, les *Heures*, les *Annales politiques*, les *Annales de l'architecture*, l'*Almanach des dames*, le *Journal de Flore*, le *Journal polytechnique*, etc., et enfin les *Annales de la critique*, l'un des meilleurs recueils littéraires et scientifiques de l'Allemagne. Il compta parmi ses rédacteurs le docteur Zahn, Schiller, Goethe, Schlegel, les deux Humboldt, Werdner, Fichte, Schelling, Voss, Matthiessen, Weber, Spittler, Pfeffel, etc., etc. En 1815, il entra comme député dans l'assemblée des états de Wurtemberg, fit ensuite partie de la seconde chambre, et en devint vice-président en 1824. Le premier de tous les propriétaires, il abrita en 1820 la servitude dans son domaine de Plettenberg. En 1824, il établit une presse à vapeur à Augsbourg, la première qu'on eût vue en Bavière, fonda peu de temps après, à Munich, l'Institut littéraire et artistique, et établit, en 1825, la navigation à vapeur sur le lac de Constance.

COTTA (Henri), sylviculteur allemand, né en 1760, mort en 1846, fils de Nicolas Cotta, maître des forêts à Weimar. Successivement sous-forestier à Zillbach, maître des forêts, membre du collège forestier d'Eisenach, il se fixa à Zillbach, y fit des cours de sylviculture, puis fonda une école forestière (1795), qui le fit connaître et étendit au loin sa réputation. Appelé en Saxe en 1811, Cotta fut nommé conseiller forestier, directeur de l'Institut d'arpentage des forêts, et transféra à Tharand, près de Dresde, son école forestière, qui regut, en 1816, le nom d'Académie royale des forêts. Ses principaux ouvrages sont : *Observations sur la circulation et la fonction de la sève dans les plantes* (Weimar, 1806); *Sylviculture* (1817); *Plan d'une méthode pour l'arpentage, l'estimation et le classement des forêts* (Dresde, 1815); *Principes de la science des forêts*; *Alliance de la grande et de la petite culture* (1819-1822), etc.

COTTA (Bernhard), géologue allemand, né à Klein-Zillach (Thuringe), en 1803, fils du précédent. Il se livra de bonne heure, sous la direction de son père, à l'étude de la minéralogie et de la géologie, suivit de 1827 à 1831 les cours de l'Académie des mines de Freiberg, puis se rendit à l'université d'Hei-

delberg, où il étudia la jurisprudence, la philosophie, et se fit recevoir docteur. De retour auprès de son père à Tharand, Cotta devint secrétaire de l'Académie des forêts, entreprit la carte géologique de la Saxe avec Naumann et lui succéda, en 1845, comme professeur à l'Ecole des mines de Freiberg. On a de ce savant et célèbre géologue de nombreux ouvrages parmi lesquels nous citerons : les *Dendrolithes* (Dresde, 1832); *Cartes géognostiques du royaume de Saxe* (1832-42), en 12 sections; *Pérégrinations géognostiques* (Dresde, 1836-1838, 4 vol.); *Introduction à l'étude de la géognostie et de la géologie* (1839); *Pensées sur la phréologie* (1845); *Études sur les filons* (1847 et suiv.); *Lettres sur le Cosmos d'Alexandre de Humboldt, commentaire de cet ouvrage pour les gens du monde instruits* (1848-1851); *Lettres géologiques écrites des Alpes* (Leipzig, 1850); *De la constitution intérieure des montagnes* (1851), etc. On a en outre de M. Cotta, qui a rédigé les *Annales forestières de l'Académie de Tharand*, de 1842 à 1847, de nombreux articles et mémoires dans divers recueils scientifiques, une traduction de l'*Histoire et la science de la phréologie*, de Chenevix (1838), etc.

COTTA (Charles), médecin italien, né le 4 décembre 1809 à Morbegno, dans la Vallette, appartient à une famille qui cultive et professe la médecine depuis trois générations. De 1828 à 1832, il fit ses études médico-chirurgicales à l'université de Pavie, obtint en 1832 le diplôme de docteur en chirurgie, et, en 1833, celui de docteur en médecine. Nommé professeur et chirurgien en chef des hôpitaux de Lodi en 1836, il fut appelé en 1847 à professer la clinique chirurgicale à l'université de Pavie, et destitué, en 1848, pour des motifs politiques, après le retour des Autrichiens. Depuis lors, le docteur Cotta a été successivement chirurgien en chef et directeur de l'hôpital militaire provisoire du Monastero-Maggiore, à Milan (1859), inspecteur supérieur de santé de la Lombardie, et directeur de l'Ecole de la Maternité de Milan (1860). M. Cotta est auteur d'un mémoire sur les *Maladies du sein*, et de plusieurs autres travaux insérés dans la *Gazette médicale de la Lombardie*, ainsi que d'études sur l'*ischologie*, l'*ischurie senile*, l'*Hermaphrodisme*, la *Lithiasie*, le *Tétanos*, etc. Il est membre de l'Athénæum de Milan.

COTTABE s. m. (ko-ta-be — grec *kottabos*, de *otobos*, son, bruit). Antiq. gr. et rom. Sorte de jeu dans lequel on cherchait à jeter sur un des plateaux d'une balance les gouttes de liquide restées au fond des coupes après le repas : *Le cottabe se jouait de diverses manières*. Autre jeu qui consistait à jeter le fond d'une coupe de vin dans un bassin ou sur le plancher, pour juger au bruit ce qu'il fallait penser de la fidélité d'une maîtresse. « Vin que l'on jetait ainsi. » Bassin dans lequel on jetait le vin.

— **Encycl.** Le *cottabe*, jeu fort à la mode chez les Grecs et par suite chez les Romains, était originaire de Sicile. Il n'avait pas tardé à s'introduire en Grèce, où il devint l'amusement favori des jeunes gens d'Athènes après le dîner. Ils avaient tant de goût pour ce jeu que les riches réservaient ordinairement dans leurs maisons une salle qui lui était exclusivement destinée et qu'ils nommaient *cottabeion*. Les femmes, exclues de presque toutes les assemblées des hommes chez les Grecs, étaient admises au *cottabeion*, comme spectatrices, et animaient le *cottabisme* (c'est le nom qu'on donnait à l'action des joueurs) par l'intérêt qu'elles y prenaient et par leurs applaudissements.

Voici en quoi consistait ce jeu : au milieu du *cottabeion*, on plantait perpendiculairement, à moins qu'il ne fût scellé dans le pavé, un long bâton sur lequel on en plaçait un autre en équilibre et dans une position horizontale. Aux extrémités de celui-ci on suspendait deux petits bassins d'airain de même forme et de même fond, qui complétaient la balance. Sous chacun de ces bassins se trouvait un autre bassin plus grand, au milieu duquel était submergée une figurine de bronze doré nommée *manès*. L'appareil qui vient d'être décrit constituait le *cottabe*. Les joueurs, la coupe à la main, se rangeaient en cercle autour du *cottabe*, après avoir bu le vin qu'on avait versé dans leurs coupes, sauf une certaine quantité pour servir au jeu. Placé à une distance convenue, chacun à son tour jetait en l'air, le plus haut qu'il pouvait, le vin qui était resté dans la coupe, et tâchait de le faire avec assez d'adresse pour que ce peu de liquide pût retomber dans un des petits bassins suspendus et le fit incliner assez bas pour toucher au sommet du *manès*, et assez fort pour qu'il en résultât un son. Selon que ce son était plus ou moins fort, on en tirait des augures plus ou moins favorables, et c'était celui qui faisait rendre le son le plus fort de tous, au jugement de la compagnie, qui remportait le prix. Ce prix était ordinairement un gâteau ou quelque autre pièce de fine pâtisserie, et quelquefois le droit de donner un baiser à une des personnes de la compagnie, qu'on choisissait à son gré.

C'était là le *cottabe* proprement dit. Entre plusieurs autres manières de jouer le *cottabe*, il y en avait une qui était fort usitée chez les Romains, comme on le voit par diverses

peintures antiques, et notamment sur des vases trouvés à Pompéi. Dans la salle des repas, au dessert, on faisait apporter un grand bassin plein d'eau, où surnageaient plusieurs petits bassins. L'adresse du joueur consistait à jeter en l'air le vin de la coupe, de telle sorte qu'il retombât assez fort dans ces petits bassins, non-seulement pour produire un son, mais encore pour en précipiter le plus grand nombre possible au fond de l'eau. Il y avait aussi ceci de particulier dans cette dernière manière de jouer le *cottabe*, que chacun des petits bassins portait une marque en chiffres, comme les dés à jouer, de sorte que, selon la marque et le nombre des petits bassins submergés, le joueur gagnait plus ou moins de pièces de pâtisserie, ou plus ou moins de baisers. Quelquefois, et c'était le plus souvent, les Grecs, qui étaient très-superstitieux, ne cherchaient dans le *cottabe* qu'un présage pour le succès de leurs amours. Le joueur prétendait reconnaître le degré d'affection et de sincérité de sa maîtresse au bruit particulier que faisait le vin en tombant. Comparez cet amusement inoffensif à la *marguerite effeuillée*, ce divertissement cher à toutes les pensionnaires de quatorze à seize ans, où le nombre de feuilles répond à la tendre question : *M'aime-t-il ? — Un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout*. Les Romains avaient trouvé un moyen plus simple de jouer au *cottabe* et d'y trouver les arrêts de la destinée : ils lançaient tout simplement au plancher la liqueur restée dans leur coupe, et au gurglement plus ou moins bien de leurs amours selon la nature du bruit que faisait le vin en retombant sur le pavé.

C'est de ce jeu que les Latins avaient fait le mot *cottabus*, pour exprimer le bruit causé par un coup, comme on le voit dans Plaute : *Cave ne cottabi fubili in te crepent*.

« Prends garde que ne retentissent sur toi des coups de nerfs de bœuf. »

Le jeu du *cottabe* est décrit plusieurs fois par les anciens, notamment dans les fragments d'épigramme qui nous sont parvenus d'Ion de Chios, de Denys d'Athènes, d'Euenus de Paros, de Critias d'Athènes. Aristophane, dans sa comédie de la *Paix*, parle de ce jeu et fait dire à Trygée : « Quand vous tiendrez la déesse, alors chantez, riez, criez, car vous pourrez, alors, à votre bon plaisir, naviguer ou rester chez vous, faire l'amour ou dormir, assister aux fêtes ou aux processions, jouer au *cottabe*, vivre en sybarite et crier : iou ! iou ! » On voit que le jeu vient à la fin de l'énumération, et est ainsi placé à dessein par le poète comme un des divertissements les plus chers aux Athéniens.

COTTAGE s. m. (ko-ta-je — mot angl. *cottage*, de *cot*, cabane, baslat. *cota*, même sens; de celtique : *kymri coitt*, gaélique *coite*, *cot*, chaumière; irlandais *cotta*; erse, *cot*, hutte; ancien allemand *hutta*, allemand moderne *hütte*, d'où notre *hutte*; l'anglo-saxon *cota*, scandinave *cot*, est peut-être celtique; l'allemand a aussi *koth*; l'ancien slave donne *kotist*, petite cabane, hutte; polonais *kotara*, tente; le vieux français avait *cotin*, cabane. Tous ces termes paraissent se rapprocher du sanscrit *kuta*, *kuti*, *kuti*, maison; *kôta*, *kutira*, *kutima*, hutte; *kutara*, tente, auquel répond exactement le polonais *kotara*. On trouve aussi en sanscrit *kutala*, *kutanka*, toit; *kutumba*, famille, etc. La racine paraît être *kut*, courber, être courbe, d'où *kuti*, courbure; *kutita*, *kutita*, courbe, etc., probablement à cause de la forme ronde de la hutte et du toit). Nom donné, en Angleterre, à des fermes élégantes qui appartiennent à des paysans aisés : *Originellement, le cottage anglais était une maison rustique, une espèce de chalet; encore aujourd'hui, il n'a d'ordinaire que deux étages*. (L.-J. Larcher.) « Petite maison de campagne d'une élégante simplicité : *Villas, chalets, cottages, bastides, autant de preuves de la passion des grandes villes pour la campagne*. » Les Anglais disent aussi *cot*.

COTTAGER s. m. (ko-ta-jé — rad. *cottage*). Néol. Premier, villageois, paysan, habitant d'un cottage : *Les grands seigneurs anglais restent en Angleterre pour consommer les rentes que leur payent les cottagers, fermiers-valets des lambeaux de leurs domaines*. (J. Garnier.)

COTTAISON s. f. (ko-té-son). Agric. Nom donné à chacune des soles d'un même assolement, c'est-à-dire à chacune des cultures qui se succèdent dans un même champ, quand on les alterne : *La cottaïson des blés. La cottaïson des avoines, des orges*.

COTTARDIE s. f. (ko-tar-di). Autre orthographe du mot COTTE-HARDIE.

COTTE s. m. (ko-té). Ichtyol. Genre de poissons qui a pour type le petit chabot d'eau douce.

— **Encycl.** Ces poissons, qu'on nomme aussi *chabots*, sont ainsi caractérisés : corps un peu ramassé, large en avant, mince vers la queue, sans écailles; tête large, déprimée, cuirassée et armée d'épines; deux nageoires distinctes ou très-peu unies; trois ou quatre rayons aux ventrales; pas de vessie natatoire. Ils sont de taille petite ou moyenne. On les trouve dans l'eau douce et dans la mer; ceux des fleuves ont la tête presque lisse. Tous sont agiles, voraces et se cachent sous les pierres; on dit même que quelques-uns se creusent des ter-

riers à l'entrée desquels ils épient les petits poissons et les vers qui forment leur nourriture. Leur peau nue ou recouverte de très-fines écailles et protégée par un enduit gluant rend leur évasion facile lorsqu'on les saisit avec la main. Irrités, ils enflent encore leur grosse tête en dilatant leurs opercules. Le *chabot de rivière* est noirâtre et commun dans les ruisseaux du nord de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. Les protubérances formées par les ovaires avaient fait croire à des observateurs inattentifs que les femelles possédaient des mamelles. Le *chabot scorpion*, nommé aussi *crapaud ou diable de mer*, à cause de ses formes hideuses et de ses couleurs sombres, se trouve près de nos côtes. Il a trois épines ou préopercules. Les Groenlandais extraient de l'huile de son foie. Sa chair est médiocre.

COTTE s. f. (ko-té—du celtique *coat*, vêtement). Jupe, cotillon plissé à la ceinture; se dit surtout des jupons de paysanne : *Cotte de serge. Cotte de fulaine rayée. Tenez, voilà votre couronne; rendez-moi ma cotta grise*. (Pén.)

Galment frappa

Sots et fripons,

En casque, en mière, en cotte.

BÉLANGER.

— Au moyen âge, Vêtement d'homme, sorte de jupon qui s'attachait à la ceinture et ne descendait que jusqu'aux genoux : *Saint Louis rendait la justice vêtu d'une cotte de camelot et d'un surcot de tiretaine sans manches*. (V. Hugo.)

— *Cotte-hardie*. V. ce mot à son ordre alphabétique.

— Anc. loc. *Trousser la cotte d'un enfant*, Lui donner le fouet. « *Donner la cotte verte à une femme*, La jeter sur l'herbe en folâtrant : *Ils déroberont à la servante quelques baisers, lui donneront quelques brins de thym et de marjolaine, et peut-être la cotte verte*. (La Font.)

— Anc. art milit. *Cotte d'armes*. Sorte de casaque, souvent fort riche, que les chevaliers, les hérauts d'armes portaient par-dessus leur armure : *Le roi Jean était remarquable par sa cotte d'armes semée de fleurs de lis d'or*. (Abbé de Choisy.) On a dit aussi *COTTE SARRASINE*, *TABAR*, *SOUBREVESTE*. « *Cotte de mailles*, Armure en forme de chemise, faite de mailles ou petits anneaux de métal entrelacés : *Une troupe de boyards et de gentilshommes s'étaient déjà réunis sur la grande place, à cheval, la cotte de mailles sur les épaules et l'arc à la main*. (Mérimée.) On disait aussi *JAQUE DE MAILLES*, *CHEMISE DE MAILLES*, *GOLLET DE MAILLES*, *BRUGNE*, *HAUBERGEON*, *HAUBERT*, *JASERAN*, *JOUGUE*, etc.

— Hist. relig. *Cotte morte*. Ce que laissait un religieux à sa mort, en fait d'argent, de meubles et d'habits. *La cotte morte des religieux de Cîteaux n'appartenait point aux abbés commendataires, mais au monastère*. (Trév.)

— Techn. Nom que donnent les charcutiers aux boyaux de porc dans lesquels ils font les saucisses.

— **Homonymes**. *Cote*, *cotes*, *cotent* (du verbe *coter*); puis *quotte*, *quoties*, *quotient* (du verbe *quotter*).

— **Encycl.** Art milit. On appelait *cotte d'armes* une sorte de tunique de toile ou de cuir, à manches et ordinairement à capuchon, qui portaient les cavaliers et les fantassins, surtout au x^e et au xii^e siècle, et sur laquelle étaient cousus, tantôt des anneaux de fer placés les uns à côté des autres, tantôt des plaquettes de même métal disposées en écailles de poisson. Quelquefois c'était une espèce de dalmatique de toile, de drap ou d'étoffe de soie, que l'on mettait par-dessus l'armure, et sur laquelle on brodait des armoiries ou d'autres figures destinées à faire connaître celui qui en était revêtu. Ce vêtement fut imaginé pendant la troisième croisade, afin de rafraîchir les armures qui devenaient insupportables sous le soleil d'Orient; mais par la suite on en fit un simple objet de parure : il finit même par être donné à certains officiers de la suite des princes et des souverains, qui le portaient quand ils étaient en costume de cérémonie. La *cotte gamboisée* consistait en une grande veste matelassée et piquée que l'on portait au moyen âge sous l'armure de mailles. On l'appelait aussi *gambeson*, *gambison*, *gobison* ou *gambe*. La *cotte de mailles* était une chemise sans manches faite en mailles de fer, c'est-à-dire en petits anneaux de ce métal passés les uns dans les autres. Ce vêtement paraît remonter à une époque très-ancienne. Il était encore peu connu en Europe, quand, à l'exemple des cavaliers arabes qui en étaient tous pourvus, les chrétiens occidentaux en adoptèrent l'usage pendant les croisades, et ils le conservèrent jusqu'à l'invention de l'armure pleine. La *cotte de mailles* ne protégeait que le buste, et pesait de 12 à 15 kilogrammes. Elle fait encore partie du costume de guerre de plusieurs peuples orientaux. La *cotte treillissée* était une tunique faite de plusieurs doubles de toile piquée, rembourrée et renforcée par un treillis de bandes de cuir formant des losanges marqués au centre et aux angles par des clous de fer à large tête; elle était souvent employée, au x^e siècle, à la place de la *cotte d'armes*, ordinaire, c'est-à-dire à plaquettes de métal.

« Il est facile de reconnaître dans la forme de la *cotte d'armes*, dit M. de Clarac, celle du *sagum* des anciens Gaulois, celle de la saie et du sayon des anciens chevaliers, dont les blouses modernes peuvent donner une parfaite idée. Au xve et au xvie siècle, les chevaliers déployaient un tel luxe dans leurs *cottes d'armes*, qu'on fut obligé de le restreindre : elles étaient souvent de drap d'or ou d'argent, relevé de broderies en bosse et d'armoiries, et orné de pierres précieuses ; il y en avait aussi qui étaient faites de petits anneaux ou mailles d'acier, quelquefois entremêlées d'or, et qui étaient plus propres aux combats. »

COTTE (Robert DE), architecte, né à Paris en 1657, mort en 1735. Elève et beau-frère de Mansart, il fut d'abord chargé de tous les détails des édifices construits sur les dessins de son maître. Il acheva la chapelle de Versailles et construisit la belle colonnade ionique de Trianon, le dôme des Invalides, le grand autel de Notre-Dame, le bâtiment des Bénédictins de Saint-Denis (aujourd'hui la maison d'éducation de la Légion d'honneur), l'hôtel de la Vrillière (aujourd'hui la Banque de France), donna les dessins de la place Bellecour, à Lyon, ainsi que des édifices qui en décoraient les deux extrémités, etc. Le portail de Saint-Roch fut construit sur ses dessins, mais après sa mort. En 1708, il avait remplacé Mansart dans ses charges de premier architecte du roi et de directeur de la Monnaie des médailles.

COTTE (le P. Louis), célèbre météorologiste français, né à Laon le 20 octobre 1740, mort à Montmorency le 4 octobre 1815. Il commença ses études au collège de l'Oratoire de Soissons et les termina dans la maison des Oratoriens de Montmorency. Entré à Juilly comme préfet des études, il y fut ensuite chargé du cours de philosophie ; mais il ne tarda pas à être rappelé à Montmorency, où la maison qui l'avait élevé lui confia la chaire de philosophie. Ayant renoncé à la carrière de l'enseignement, Cotte devint, en 1767, vicaire de Montmorency, puis curé en 1773. En 1780, son infatigable activité lui permit de remplir les fonctions de supérieur de la maison de l'Oratoire à Montmorency. « Il est à remarquer, dit un de ses biographes, M. Guillon, que les travaux de direction et d'ordre qu'exigeait ce poste important ne l'empêchèrent pas de s'occuper aussi utilement qu'il l'avait fait jusqu'alors du soin de sa paroisse, de l'étude des sciences et de l'éducation morale des enfants. » En 1784, il fut nommé chanoine à la cathédrale de Laon. L'évêché et le chapitre de cette métropole ayant été supprimés par la Révolution, Cotte retourna à Montmorency, où sa présence était fort regrettée : et lorsque le choix des curés fut soumis à l'élection, ses anciens paroissiens l'accablèrent unanimement. En 1794, il renouça à la prêtrise et se maria. En 1793, il fut nommé conservateur adjoint de la bibliothèque du Panthéon ; mais, rappelé par les désirs des habitants de Montmorency, il accepta de nouveau, en 1802, les fonctions pastorales, qu'il conserva jusqu'en 1804. A cette époque, il s'enlevait dans la solitude la plus profonde de la vallée de Montmorency, pour se livrer entièrement aux travaux scientifiques qui avaient jusque-là occupé ses loisirs.

On doit à Cotte la découverte, en 1766, de la source minérale sulfureuse d'Enghien, et on le considère comme le véritable créateur de la météorologie, qui n'était avant lui qu'un assemblage de faits incohérents. Les recherches auxquelles il s'est livré sur cette science sont consignées dans une foule de mémoires insérés dans le recueil de l'Académie des sciences depuis 1765, et dans divers ouvrages publiés à part, dont les principaux seront cités plus bas. Cotte s'est aussi occupé spécialement de diverses questions agronomiques. Il a fait notamment des expériences sur le chaulage des blés et sur la végétation des céréales, soit dans différentes natures de terrain, soit dans des mélanges de substances minérales ; en outre, et sur l'indication de Rozier, il a suivi la culture comparée de vingt-cinq espèces de vignes. Il fut l'un des fondateurs de la Société d'agriculture de Laon, dont il commença à faire partie en qualité d'associé dès 1774. En 1769, l'Académie des sciences l'avait admis en qualité de membre correspondant, et, en 1803, la première classe de l'Institut lui confirma ce titre.

Le premier ouvrage que le P. Cotte ait publié est son *Traité de météorologie*, dont il avait présenté le plan à l'Académie dès l'année 1769. Il parut en 1774 dans le format in-4°, sous le privilège de l'Académie, à qui l'auteur l'avait dédié. Cet ouvrage contient un traité complet des météores, l'histoire et la description du baromètre, du thermomètre et des autres instruments météorologiques et botanico-météorologiques, les résultats des tables et des observations, et enfin la méthode qui doit être suivie pour faire des observations météorologiques. La partie pratique est divisée en trois sections. Dans la première, l'auteur entre dans le détail de toutes les conséquences utiles que les observations météorologiques ont fournies par rapport à la physique ; dans la seconde, il découvre la liaison intime que les météores ont avec les productions de la terre, en réunissant sous un même point de vue toutes les connaissances dont l'agriculture est redevable aux observations combinées des météores avec l'état des pro-

ductions de la terre. Enfin, dans la troisième, il fait voir le rapport marqué que les maladies épidémiques ont avec les différentes températures de l'atmosphère. Encouragé dans la poursuite de ses observations par l'élite des savants, le P. Cotte donna, en 1788, une suite à l'ouvrage précédent, ayant pour titre : *Mémoires sur la météorologie* (2 vol. in-4°), et il a laissé, en outre, la valeur de deux autres volumes in-4° de mémoires inédits sur la météorologie, dont les manuscrits sont conservés à la bibliothèque de Laon.

On doit encore à ce savant observateur : *Leçons élémentaires de physique, d'hydrostatique, d'astronomie et de météorologie, avec un traité de la sphère* (1785, in-12, ouvrage réimprimé en 1792 et en 1798) ; *Leçons élémentaires d'histoire naturelle à l'usage des jeunes gens* (1787, in-12) ; *Manuel d'histoire naturelle ou tableaux systématiques des trois règnes, minéral, végétal et animal, avec une table combinée des plantes et des insectes qui en tirent leur nourriture, etc.* (1787, in-8°) ; *Leçons élémentaires d'agriculture par demandes et par réponses à l'usage des enfants* (1790, in-12) ; *Leçons élémentaires sur le choix et la conservation des grains* (in-12) ; *Leçons d'histoire naturelle sur les mœurs et sur l'industrie des animaux* (1799, 2 vol. in-12).

Les travaux météorologiques du P. Cotte sont en grande estime chez les observateurs sérieux de notre époque ; le savant chimiste et météorologiste F.-V. Raspail, entre autres, en fait le plus grand cas.

COTTÉE s. f. (ko-tié — de *Cotta*, forestier allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des pappophorées, renfermant une seule espèce qui croît au Pérou.

COTTE-HARDIE s. f. (ko-te-ar-di). Sorte de robe longue de drap ou de camelot, qui, dans le xive et dans le xvie siècle, était commune aux deux sexes : *Venus s'était présentée à eux vêtue d'une belle COTTE-HARDIE armée au navire de la ville de Paris*. (V. Hugo.) || Pl. COTTE-HARDIES. On a dit par corruption COTARDIE ou COTARDIE.

COTTENDORFIE s. f. (ko-tain-dor-fi — de *Cottendorf*, n. pr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des broméliacées, renfermant une seule espèce qui croît au Brésil.

COTTENET (Emile), acteur et auteur dramatique français, mort à Paris en 1833. Il joua longtemps au théâtre des Célestins à Lyon. Nous connaissons de lui : *Athènes ou les Grecs d'aujourd'hui*, tragédie en trois parties et en vers, représentée à Londres le 4 juillet 1827 (Londres et Paris, 1827, in-8°) ; *Dumollet à Lyon, ou Bêlise sur bêlise*, folie-vaudeville en prose (Lyon, 1813), avec Beuzeville ; le *Soldat et le courtisan* (1817), comédie-vaudeville avec le même ; *Est-ce une fille ? est-ce un garçon ?* à-propos-vaudeville en un acte (Paris, 1817, in-8°), avec Martin ; la *Fête du Béarnais*, à-propos en un acte, mêlé de couplets (Paris, 1817, in-8°), avec Ch. Hubert ; l'*Heureuse nouvelle* ou le *Premier arrivé*, à-propos en un acte, mêlé de vaudevilles, à l'occasion de l'heureux accouchement de S. A. R. la duchesse de Berry (Paris, 1817, in-8°) ; les *Jumelles béarnaises*, comédie en un acte ; *Palapan, ex-lambour de l'ex-armée d'Espagne, à la représentation de l'Attaque du convoi*, pot-pourri (Paris, 1821, in-8°) ; *Palapan à la représentation de Jeanne d'Arc à Feydeau*, pot-pourri (Paris, 1821, in-8°) ; les *Poissons d'avril* ou le *Charivari*, amorce en un acte, mêlée de vaudevilles (Paris, 1816, in-8°), avec Carmouche ; les *Trebuchets*, folie villageoise, mêlée de couplets (Paris, 1821, in-8°) ; *Tristesse et gaieté*, ou les *Deux noces*, vaudeville en un acte (Paris, 1820, in-8°), avec Ch. Hubert.

COTTEREAU (Claude), écrivain français, né à Tours, vivait au xvie siècle. Il fut d'abord juriconsulte, puis entra dans les ordres et devint chanoine de Notre-Dame de Paris. Il était très-savant et très-versé dans les langues anciennes. On a de lui, entre autres écrits : *De jure et privilegiis militum* (Lyon, 1539, in-fol.), et une traduction des douze livres des *Choses rustiques* de Columelle (Paris, 1551, in-8°).

COTTEREAU (Thomas-Jules-Armand), juriconsulte français, né à Tours en 1733, mort en 1809. Il a laissé, entre autres traités : le *Droit général de la France et le droit particulier de la Touraine et du Loudunois* (Tours, 1778-1788, 3 vol. in-4°), fruit de trente années de recherches.

COTTEREAU (les frères), surnommés *Chouans*, promoteurs et premiers chefs de l'insurrection à laquelle ils ont laissé le nom de *chouannerie*.

L'aîné des frères Cottereau était ce *Jean Chouan* dont le nom devint si fameux dans les guerres de l'Ouest. Il était né dans la paroisse de Saint-Berthevin, près de Laval (Mayenne), le 30 octobre 1757. Fils et petit-fils de bûcherons-sabotiers, il vint au monde dans la forêt de Concise, et fut élevé au milieu des bois. Devenu grand, il se rangea avec ses frères parmi les *faux-sauniers* qui faisaient la contrebande du sel. Dans cette vie aventureuse, il fut plus d'une fois arrêté et faillit même être pendu pour le meurtre d'un *gabelou* ou douanier. Des protections locales le sauvèrent et lui firent obtenir un engagement de soldat. Il déserta au bout d'un an, revint dans son pays, et après de nouvelles équipées et un emprisonnement de deux

années à Rennes, il devint gérant d'une petite propriété de son canton. Il vivait assez paisiblement lorsque la Révolution vint le rejeter dans les aventures. Les agents royalistes et les prêtres ne pouvaient manquer d'enrôler au service de la contre-révolution ces hommes intrépides, demi-barbares et demi-brigands, dont la vie n'avait été qu'une lutte continuelle. Jean Chouan devint un des instruments du prince de Talmont, et, le 15 août 1792, il se mit à la tête des insurgés du village de Saint-Ouen, près de Laval, qui s'étaient soulevés pour empêcher dans leur canton le recrutement des volontaires. Ce mouvement resta circonscrit dans cette partie du bas Maine. Les insurgés, qui se composaient en partie de contrebandiers, ne faisaient qu'une guerre de surprise et de coups de main, dont l'assassinat des patriotes et le pillage formaient les principaux épisodes. Ils s'appelaient *chouans*, du nom de leur chef. A l'article CHOUANNERIE, nous avons donné sur l'origine de ce nom la version la plus généralement admise. Trois frères de Jean, François, Pierre et René, ainsi que d'autres membres de la même famille, s'étaient également jetés dans l'insurrection. Un seul d'entre eux survécut, René, le plus jeune des frères Cottereau ; les autres périrent dans cette guerre civile qui précéda la guerre de Vendée proprement dite, se confondit un moment avec elle et se perpétua jusque sous le consulat. Nous en avons esquissé les principales péripéties (V. CHOUANNERIE) ; nous n'avons donc pas à les retracer ici. Nous ajouterons seulement que Jean Cottereau, souvent fugitif et caché au milieu des bois, conserva le commandement de l'une des bandes, et, après une série d'expéditions et de brigandages, fut blessé mortellement dans un combat contre les républicains, aux environs de Laval (juillet 1794).

COTTEREAU (P.-L.), médecin français. Il passa en 1825 son doctorat à la Faculté de médecine de Paris, dont il a été agrégé et où il a occupé une chaire de thérapeutique et de pharmacologie. On a de lui, outre de nombreux articles dans des recueils et journaux scientifiques : un *Traité élémentaire de pharmacologie* (Paris, 1835-1839, in-8°), le seul traité complet de ce genre qu'on possède ; *Des modifications que la connaissance des causes des maladies peut introduire dans leur traitement* (Paris, 1839, in-8°) ; *Formulaire général ou Guide pratique du médecin, du chirurgien et du pharmacien* (Paris, 1840), etc.

COTTERON s. m. (ko-te-ron — dimin. de *cotte*). Anc. art milit. Petite cotte d'armes courte et étroite.

— *Homonymes*. Coterons, coteront (du verbe *coter*), et quoterons, quoteront (du verbe *quoter*).

COTTESWOLD ou **COTESWOLD-HILLS**, collines du comté de Gloucester, en Angleterre. Elles occupent, au S. du comté, un espace d'environ 36 kilom. ; elles sont cultivées et nourrissent une race de moutons appelée *race cotteswold*.

Cette race de moutons est une des plus remarquables de l'Angleterre. Originaires des coteaux situés à l'est du comté de Gloucester, le mouton cotteswold, avant son perfectionnement, était réputé pour sa rusticité et pour la finesse et la blancheur de sa laine ; il était mal conformé et à squelette lourd. Le mouton cotteswold d'aujourd'hui est répandu dans les comtés de Wilt, d'Hereford, d'Oxford, de Worcester, de Glamorgan, de Norfolk, de Kent, de Somerset, etc. Cette race fournit des types améliorateurs pour l'Angleterre et ses colonies, ainsi que pour l'étranger. Le mouton cotteswold est fort de taille ; sa toison est tassée, étendue sur le corps ; la laine s'avance entre les oreilles, en toupet qui tombe sur le front ; elle est lisse, douce et très-blanche ; la tête, légèrement busquée, est un peu forte ; les oreilles sont larges, courtes et tombantes ; les membres sont forts, les aplombs réguliers. Ce mouton a une grande aptitude à l'engraissement. M. Magno a vu chez un boucher de Paris un mouton cotteswold qui avait un décimètre de lard à la croupe et au poitrail. La viande est meilleure et plus estimée que celles des autres races anglaises.

Ce mouton atteint souvent le poids de 40 kilogrammes par quartier, et les toisons de 10 kilogrammes ne sont pas rares. « Très-souvent il arrive, dit M. de la Nourais, que des moutons d'un an se vendent fondus jusqu'à 60 shillings, ou 75 fr. Dans les derniers jours d'avril, on en a vendu à Cirencester 58 shill., et, si l'on compte 12 livres de laine à 1 shill. 6 den. (1 fr. 875), on aura 4 livres ou 100 fr., tant pour l'animal que pour la laine. Cette race ne laisse rien à désirer sous le rapport de la précocité. Mais son mérite principal, c'est d'être vigoureuse et rustique, quoique bête à viande, ce qui lui permet de s'approprier aux circonstances au milieu desquelles elle peut être transportée, qualité que ne possèdent pas les autres races anglaises.

La race cotteswold, en croisant nos brebis mérinos, produirait des métis anglo-mérinos qui seraient la plus haute perfection de l'espèce ovine, si l'on parvenait à bien fixer les caractères qui en constituent le mérite. Les béliers de cette race jouissent d'une grande faveur ; en 1861, la moyenne de leur prix s'est élevée jusqu'à 1,000 fr.

COTTIENNES (ALPES), partie occidentale

de la grande chaîne des Alpes, depuis le mont Viso jusqu'au mont Cenis ; son nom est tiré de celui du chef gaulois Cottius, qui sut conserver son indépendance au milieu de ces montagnes. Les points culminants des Alpes Cottiennes sont le Viso, le Genève et le Tabor. Ces montagnes projettent en France le chaînon des Alpes du Dauphiné et un petit contre-fort entre l'Arc et le Drac. De ses flancs descendent, en Italie, le Pô, le Clusone et la Doria-Riparia, et en France la Durance et la Sorgues.

COTTIER s. m. (ko-tié). Bot. Espèce de saule cultivé aux environs d'Orléans.

COTTIERE s. f. (ko-tiè-re). Techn. Barre de fer plus large qu'une barre ordinaire.

COTTIERE (Matthieu), en latin *Cotterius*, ministre de l'Eglise réformée de Tours au commencement du xvi^e siècle ; il fut député aux synodes nationaux d'Alais en 1620 et de Charenton en 1631. Nous n'avons sur sa vie que ces détails sommaires. Il a laissé des ouvrages qui prouvent que ce n'était pas un homme ordinaire. Ce sont : *De justificatione hominis coram Deo* (Genève, 1604, in-4°) ; *Explicatio Apocalypses* (Saumur, 1615, in-4°) ; *Traité des originaux et des versions, servant de réponse à la Genève plagiatoire du P. Cotton, et de défense aux versions de l'Ecriture des Eglises réformées* (Saumur, 1619, in-4°) ; les *Prophéties touchant l'état de la religion et de l'Eglise des derniers temps* (Genève, 1637, in-4°) ; *Paradoxe : l'Eglise romaine, en ce qu'elle a de différent des Eglises réformées, n'est ancienne que de quatre cents ans* (Genève, 1641, in-fol.) ; *Eclaircissement sur une principale controverse, ou Exposition des paroles de l'Evangile : « Tu es Pierre », etc.* (Genève, 1642, in-4°). Matthieu Cottière laissa un fils, nommé ISAAC, qui embrassa aussi la carrière pastorale, et dont le recueil des thèses saumuriennes contient une thèse intitulée : *De concilio auctoritate*.

COTTIGNIER (François DE), chansonnier français, né à Lille en 1670, mort en 1740 ; il reçut le surnom de *Brûle-Maison*, parce que, pour s'attirer un auditoire, lorsqu'il s'arrêtait sur une place, il avait l'habitude de mettre le feu à une petite maison de cartes attachée au bout d'un bâton. Les chansons de Cottignier, pleines de verve satirique et composées dans le patois des habitants de Tourcoing, qui servaient de thème ordinaire à ses plaisanteries, obtinrent un succès populaire et furent publiées à Lille en 3 vol. in-12. André Panckoucke a dit, en parlant du joyeux chansonnier :

Brûle-Maison, chanteur, par mille jeux plaisants
Distilla le venin dans ses traits médisants,
Aux accès insolents d'une bouffonne joie,
La sagesse, l'esprit, le bon sens fut en proie :
On vit par la Lillois un poète avoué
S'enrichir aux dépens du Tourquennois joué.

COTTIGNON (Pierre), poète français. V. COTTIGNON.

COTTIN (Jean), faux prophète vivant au xvi^e siècle. Ce personnage, peu connu des biographes, était des environs de Gisors. Il contrefaisait, dit-on, l'enthousiaste et l'inspiré. Le parlement de Rouen, toutes chambres assemblées, le condamna le 27 mars 1559 à être brûlé vif, comme prêchant, à Rouen. Il fut exécuté sur la place du Marché-aux-Veaux, où Jeanne Darc avait péri du même supplice ; et deux de ses disciples, nommés Pollet, furent pendus dans la même ville.

C'est ainsi que l'histoire, faite par quelques catholiques trop zélés, représente Jean Cottin. Jean n'était qu'un religieux ardent, qui, comme tous ceux de son parti, irrité des rigueurs des deux derniers règnes, avait profité de la mort de Henri II pour prendre sa revanche.

Encouragé de voir Antoine de Bourbon, roi de Navarre, d'Andelot et le prince de Condé marcher à la tête de la Réforme, il se fit prédicateur des doctrines du parti, et concourut par sa propagande hardie à gagner le peuple de Rouen. Ce fut donc pour arrêter, par l'exemple d'un châtiement terrible, les tentatives des hérétiques, que le parlement fit brûler Cottin et quelques autres prédicateurs compromis dans les luttes de religion qui agitérent cette ville.

COTTIN (Sophie RISTAUD, dame), célèbre femme de lettres française, née à Tonneins, près de Clairac, en 1773, morte à Paris le 25 août 1807. Mme Cottin fut élevée à Bordeaux sous les yeux d'une mère qui, nullement étrangère aux choses de l'esprit, surveilla avec sollicitude l'éducation de son enfant. Rien, durant la première jeunesse du futur auteur de *Mathilde* et de *Claire d'Albe*, ne fit pourtant deviner une intelligence supérieure ; elle était douce et bonne, peut-être un peu songeuse, sérieuse même quelquefois.

Un banquier de Paris fut surpris et touché de cette douceur unie à ce sérieux dans le caractère d'une jeune fille qui était presque un enfant encore ; il la demanda en mariage et l'obtint ; elle n'avait que dix-sept ans. M. Cottin, son mari, était alors possesseur d'une grande fortune ; mais, à quelque temps de là, il s'engagea malheureusement dans des entreprises commerciales que le mouvement révolutionnaire fit échouer. Bientôt après, et au milieu de l'année 1793, il mourut à peu près ruiné. La jeune veuve recueillit les épaves du naufrage, et, d'une opulente posi-

tion, elle passa à une aisance modeste, mais qui suffisait à ses désirs et lui permettait de satisfaire les goûts littéraires qu'elle venait tout à coup de sentir s'éveiller en elle. Les événements douloureux qui marquèrent les débuts de Mme Cottin dans la vie du monde, la mort de son mari, la perte de sa fortune, la tempête révolutionnaire qu'elle avait entendue gronder à sa porte, laissèrent dans son esprit une trace profonde, et dans ses œuvres nous en entendons l'écho mélancolique. Nul n'était encore dans le secret cependant; nul ne savait quel emploi de ses loisirs faisait la jeune veuve, si ce n'est un de ses parents de Bordeaux, qui, surpris un jour, ébloui du style et de l'esprit élevé de ses lettres, avait obtenu d'elle la communication de quelques manuscrits. Bientôt le même privilège fut accordé à quelques amis. En comité intime, sous le manteau de la cheminée, le soir, Mme Cottin lisait quelques chapitres de roman, ce qu'elle avait écrit dans la journée; mais elle ne songeait point à livrer au public ces pages où elle épanchait son cœur, trop plein de douloureux souvenirs. Un incident vint la décider. Un jour elle reçut la visite d'un homme qui avait été lié avec son mari; aujourd'hui il était poursuivi, traqué en raison de ses opinions politiques; cinquante louis pouvaient le sauver, en lui permettant de gagner la frontière. Que faire? Mme Cottin n'avait point cette somme; elle réfléchit un instant, puis, ayant fait un rouleau de son manuscrit : *Claire d'Albe*, elle le porta chez un libraire, et revint bientôt après donner au malheureux le prix qu'elle en a reçu en échange. Il se trouva que la jeune veuve avait fait une excellente affaire en même temps qu'une bonne action. *Claire d'Albe* eut un succès complet, que partagerent bientôt les autres productions du même auteur.

Tels sont à peu près les seuls événements de la vie de Mme Cottin, et l'existence agitée, violente dont elle fait vivre les personnages de ses romans contraste singulièrement avec le calme de sa vie à elle, vie tout entière consacrée à la bienfaisance et à l'étude. Sa biographie est donc dans l'analyse de son œuvre, œuvre laborieuse, multiple, qu'arrêta la mort et qui, suivant nous, présageait de hautes destinées littéraires.

Le sujet de *Claire d'Albe*, dont la publication remonte à l'année 1792, est d'une simplicité extrême. Une jeune femme épouse un vieillard avec la ferme résolution d'être fidèle à ses devoirs; elle aime bientôt un jeune homme que son mari protège; elle succombe à cet amour et meurt ensuite de désespoir et repentance. L'auteur a tiré de cette donnée les situations les plus dramatiques; les deux coupables, l'un retenu par les liens de la reconnaissance, l'autre par ses devoirs d'épouse, luttent longtemps contre une passion qu'il leur est de jour en jour plus difficile de vaincre; elle est si violente enfin, qu'on prend en pitié les deux malheureux amants, et, lorsque Claire d'Albe devient coupable dans le tombeau de son père, le lecteur ne songe point à fermer le livre d'indignation et de dégoût.

Dans la préface de son premier ouvrage, Mme Cottin exprime combien il est fâcheux pour une femme de publier des romans. « Dans de semblables travaux, dit-elle, on met toujours quelque chose de son propre cœur; il faut garder cela pour ses amis. »

Les qualités littéraires qu'on trouve dans *Claire d'Albe* sont plus complètes encore dans *Malvina*. L'action se passe en Ecosse. Edmond, le héros du roman, est brave, noble; mais il a appris à mépriser les femmes. Il aime Malvina cependant. La jeune femme cache l'amour que, de son côté, elle éprouve pour lui. Edmond est mourant, épuisé par les efforts qu'il a faits pour vaincre la passion qui l'obsède. A son chevet et sous le costume de garde-malade se trouve Malvina. Après des péripéties sans nombre, des incidents romanesques que nous ne redirons pas, arrive le dénouement qu'on a deviné déjà, le mariage, et à ce mariage les amoureux tiennent maintenant à tel point, que c'est le pistolet sous la gorge qu'ils obligent le prêtre à les unir. Nous avons dit ce que pensait l'auteur de la publication de romans dus à une femme. Dans *Malvina*, elle exprime de nouveau son opinion. Ce passage, supprimé à partir de la seconde édition, n'est pas sans ironie, et fait songer aux efforts que fit Mme Cottin dans les dernières années de sa vie pour aborder un genre plus élevé que le roman.

« Je crois que les romans sont le domaine des femmes : elles commencent à les lire à quinze ans, elles les réalisent à vingt, et n'ont rien de mieux à faire que d'en écrire à trente; de plus, je crois qu'à l'exception de quelques grands écrivains qui se sont distingués dans ce genre, elles y sont plus propres que personne, car sans doute c'est à elles qu'appartient de saisir toutes les nuances d'un sentiment qui est l'histoire de leur vie, tandis qu'il est à peine l'épisode de celle des hommes. — Ainsi, dit Malvina, vous bornez vos talents à savoir peindre la tendresse, et vous ne vous croyez pas faite pour aller plus loin. — Peut-être pourra-t-il y avoir des exceptions un jour, reprit mistress Clare, mais jusqu'à présent je n'en ai connu aucune. »

Dans la préface d'*Amélie de Mansfield*, autre roman publié immédiatement après

Malvina, l'auteur explique la suppression du passage que nous venons de transcrire, en disant qu'il contrariait le précepte par l'exemple. Mistress Clare était un personnage qui publiait des romans pour en donner le prix à des parents pauvres; elle avait donc plus d'un point de ressemblance avec Mme Cottin, employant en aumônes le produit de ses ouvrages; évidemment l'auteur de *Malvina* s'était mis en scène, et, contrairement à son opinion formellement exprimée, avait donné quelque chose d'elle-même à ses lecteurs.

Après *Amélie de Mansfield*, vint *Mathilde*, qui est l'œuvre capitale de Mme Cottin; les procédés dramatiques et les analyses de passion employées par elle dans des romans qui peignent les réalités de la vie moderne vont se développer ici dans une action épique. Mathilde, sœur de Richard Cœur de Lion, a suivi les croisades; elle aime Malek-Adhel, un chef musulman redouté des chrétiens, elle en est aimée aussi, mais la religion de chacun des deux amants s'oppose à leur amour. Comme dans *Claire d'Albe*, comme dans *Malvina*, les deux héros luttent eux-mêmes contre leur propre passion; seulement, dans *Mathilde*, le cadre de l'action est plus vaste, il embrasse toute une époque; de nombreux caractères largement dessinés, une étude assez complète de l'histoire et une certaine préoccupation de la couleur locale, montrent une face toute nouvelle du talent de l'auteur. Ce roman eut un immense succès; on le retrouve même aujourd'hui sur les rayons de nos bibliothèques, et les scènes principales, reproduites dans des gravures d'Épinal, se vendent encore dans les foires. C'est un oratorium de succès qu'il ne faut pas dédaigner de rappeler.

Après cette production colorée et dramatique, Mme Cottin sembla vouloir reposer l'esprit de ses lecteurs, en écrivant *Elisabeth* ou les *Exilés de Sibirie*, charmant récit destiné aux jeunes filles. Ce livre expose simplement les péripéties du voyage d'une jeune fille qui, du fond de la Sibirie, vient à Saint-Petersbourg pour demander au czar la grâce de son père exilé. Il eut un grand succès dans les pays du nord de l'Europe, et surtout en Angleterre. Nous y trouvons un mot plein de grâce et de modestie à la fois : « La véritable héroïne, dit l'auteur, est bien au-dessus de la mienne, et elle a souffert bien davantage, » et si nous répétons ce mot, c'est afin qu'il atténue la sévérité un peu trop grande avec laquelle Xavier de Maistre qui, après Mme Cottin, a refait l'histoire de la jeune et intéressante Sibérienne, a jugé l'œuvre de sa devancière. Voici ce qu'il en dit : « Ce récit présente le courage d'une jeune fille qui, vers la fin du règne de Paul I^{er}, partit à pied de la Sibirie pour venir à Saint-Petersbourg demander la grâce de son père, et fit assez de bruit dans le temps pour engager un auteur célèbre (Mme Cottin) à faire une héroïne de roman de cette intéressante voyageuse. Mais les personnes qui l'ont connue paraissent regretter qu'on ait prêtés des aventures d'amour et des idées romanesques à une jeune et noble vierge qui n'eut jamais d'autre passion que l'amour filial le plus pur et qui, sans appui, sans conseil, trouva dans son cœur la pensée de l'action la plus généreuse et la force de l'exécuter. Si le récit de ses aventures n'offre point cet intérêt de surprise que veut inspirer un romancier pour les personnes imaginaires, on ne lira peut-être pas sans quelque plaisir la simple histoire de sa vie, assez intéressante par elle-même, sans autre ornement que la vérité. »

Si nous mentionnons la *Prise de Jéricho*, poème en prose, et un ouvrage inachevé intitulé : *la Religion chrétienne prouvée par les sentiments*; enfin un roman également inachevé sur l'éducation, nous aurons énuméré toute l'œuvre de Mme Cottin. Cette femme n'eut rien de l'afféterie de Mme de Genlis; elle n'eut rien non plus de la fermeté par trop virile de son autre célèbre contemporaine, Mme de Staël. Elle n'emprunte rien à la manie descriptive de l'école de Deilille. Elle s'appartient bien à elle-même, et, comme Alfred de Musset, « ne boit que dans son verre. » Ses héroïnes lui ressemblent : elles sont bonnes, douces, religieuses, seulement dominées par des événements sombres, par une sorte de fatalisme d'amour. Disons cependant que *Malvina* et *Claire d'Albe* semblent être les sœurs des héros de Byron, du Werther de Goethe, un peu aussi même, osons l'avouer, des héros de Ducray-Duminil. La critique n'a pas dit son dernier mot sur Mme Cottin, qui, à notre avis, semble avoir voulu suivre le mouvement de l'école moderne, dont Chateaubriand était alors le seul représentant. *Mathilde*, en effet, n'est autre chose qu'une imitation des *Aventures du dernier des Abencérages*. On y reconnaît l'application de théories littéraires nouvelles, peu comprises à leur apparition, mais qui devaient, vingt ans après, triompher magnifiquement dans les *Méditations*, les *Odes* et *Ballades*, etc. Mme Cottin, suivant ses biographes, aurait mis trois ans à composer son grand roman publié en 1805; c'est en 1802 que parut le *Génie du christianisme*, et les dates seraient éloquentes si l'imitation n'apparaissait d'elle-même. L'auteur embrassa les théories nouvelles d'une façon plus tranchée encore dans la *Prise de Jéricho*, où les beautés de la Bible sont comprises et imitées avec un grand bonheur d'expression et une certaine entente de la couleur locale qu'on avait

déjà rencontrée dans *Mathilde*. Enfin son ouvrage inachevé sur la religion chrétienne s'éloignait encore plus des vieux sentiers où se traînaient alors la littérature.

On est donc pris d'une grande tristesse quand on songe que Mme Cottin mourut à trente-cinq ans, après avoir beaucoup produit, ayant la passion de son art, l'amour du progrès, et préparant les voies à cette belle école moderne dont elle eût pu voir l'épanouissement.

On trouve dans les ouvrages de Mme Cottin une profonde mélancolie, une peinture énergique, un peu désordonnée, des passions du cœur, des caractères bien tracés, d'un puissant intérêt, mais puisés dans l'imagination bien plus que dans la vie réelle. La sentimentalité de l'auteur, poussée souvent jusqu'à l'exagération, ne franchit pourtant jamais les bornes de la décence, et son but est toujours éminemment moral. On s'est demandé si la femme qui avait exprimé l'amour avec tant de feu avait jamais aimé elle-même, et il y avait là, en effet, une question littéraire assez intéressante. Oui, elle a aimé, mais, chose singulière, sans avoir pu inspirer une passion durable. C'est ce que révèle un certain nombre de ses lettres autographes que nous avons sous les yeux. En 1795, elle écrit au citoyen Amab..., après de tendres reproches : « Mon cœur est tranquille, mais flétri. Une sombre mélancolie me poursuit; je ne crois plus à rien. » Sa dernière affection, qui le croirait? mais affection platonique, eut pour objet Azais, le fameux auteur du *Système des compensations*.

Nous nous sommes étendu sur les ouvrages de Mme Cottin plus longuement que ne le comporte notre plan, puisque chacun de ces ouvrages forme l'objet d'un article particulier. Ici, et par exception, il est impossible de procéder autrement. Mme Cottin s'est personnellement dans ses livres; pas de faits, pas d'événements, une vie cachée; l'auteur ne se nomme pas Mme Cottin; c'est Claire, Malvina, Mathilde, Amélie, Elisabeth, et, singulier contraste! tandis que toutes ces héroïnes traversent la vie la plus agitée, l'auteur passe sa courte existence dans la retraite la plus absolue. Aussi bien, si l'on trouve qu'il y a ici répétition, c'est le cas ou jamais d'accorder à cette redondance le bénéfice du proverbe latin : *Bis repetita placent*.

COTTINÉE s. f. (ko-ti-né). Bot. Nom vulgaire du cornier, dans le Poitou.

COTTINGHAM, ville d'Angleterre, comté d'York, à 10 kilom. N. de Kingston, sur la petite rivière de Hull, à 291 kilom. N.-O. de Londres; 3,000 hab. Nombreuses villas; aux environs, fontaine intermittente qui cesse de couler pendant plusieurs mois, puis jaillit subitement, quelquefois au milieu d'une grande sécheresse.

COTTIUS (Marcus Julius), chef ligurien, qui vivait au commencement de l'ère chrétienne et qui se forma dans les Alpes une souveraineté indépendante, dont Suse (*Segisium*) était la capitale. Il résista longtemps aux Romains, finit par se soumettre et reçut de l'empereur, avec le titre de préfet, le gouvernement des douze tribus sur lesquelles il régnait précédemment. Il ouvrit des routes dans cette partie des Alpes qui est appelée de son nom *Alpes Cottiennes*. Ce fut aussi lui qui érigea à Auguste l'arc de triomphe qu'on voit encore à Suse.

COTTLE (Joseph), littérateur anglais, né en 1770, mort en 1854. Il exerça d'abord la profession de libraire à Bristol, mais se retira de bonne heure des affaires pour se livrer à son goût pour les lettres. On a de lui quelques petits poèmes, entre autres : *Alfred*, la *Chute de Cambrie*, les *Collines de Malvern*, mais il est surtout connu par l'amitié qui l'unissait à Coleridge, à Southey et à Wordsworth, dont il avait généreusement publié les premières œuvres, alors qu'ils débutaient dans la carrière des lettres. On a de lui des *Mémoires sur Coleridge* qui renferment d'intéressants détails sur la vie privée de ce dernier et sur celle de ses deux autres amis. — Son père, Amos COTTLE, mort en 1800, se fit aussi connaître par quelques poésies, aujourd'hui oubliées, et par une traduction anglaise de l'*Edda*.

COTTON (Pierre), théologien et jésuite français, né à Néronde (Loire) en 1564, mort à Paris en 1626. Il entra dans la compagnie malgré sa famille, prêcha avec éclat dans la Provence et le Dauphiné, convertit Mme de Créquy, dont le père, le maréchal de Lesdiguières, le recommanda à Henri IV, et devint dans la suite le confesseur du roi. Il obtint sur lui un crédit qu'il dut à son mérite, mais sans doute aussi à son indulgence pour les faiblesses de son pénitent. Tout entier aux intérêts de son ordre, il refusa l'archevêché d'Arles et le chapeau de cardinal, et obtint le rappel des jésuites, le rétablissement de leurs maisons et le droit de prédication. Lors du meurtre de Henri, il manifesta la plus grande douleur et publia sa *Lettre déclaratoire de la doctrine des Pères jésuites* (1610), où il essayait de défendre son ordre contre les accusations dont il était l'objet. Cette apologie rencontra des contradicteurs, et les soupçons fondés ou non du public éclatèrent dans le pamphlet sanglant de l'*Anti-Cotton* ou *Réfutation de la Lettre déclaratoire, où l'on prouve que les jésuites sont auteurs du parricide commis en la*

personne de Henri IV (1610, in-12). Le père Cotton n'en fut pas moins nommé par Marie de Médicis confesseur du jeune roi Louis XIII. L'influence du duc de Luynes l'éloigna de la cour. Il parcourut le Midi en missionnaire et en prédicateur, alla en Italie pour accomplir divers vœux du roi et revint terminer ses jours à Paris. Il a laissé quelques écrits de controverse et de piété : *Institution catholique*; *Genève plagiaire*; *Traité du sacrifice de la messe*, etc.

COTTON (Robert), antiquaire anglais, né en 1570, mort en 1631. Sa magnifique collection de manuscrits fut donnée par ses héritiers au roi, qui la réunit à la bibliothèque de la couronne. La bibliothèque *Cottonienne* fut brûlée en partie dans l'incendie de 1716. Ce qui échappa aux flammes fut porté au British Museum. Cotton était très-érudit sur les matières d'antiquités et particulièrement sur tout ce qui concernait les vieilles coutumes et constitutions du pays. Ses divers traités sur ce sujet ont été publiés en 1652.

COTTON (Jean), théologien anglais, né en 1585, mort en 1652. Il quitta l'Angleterre pour se rendre à Boston où il se fit une réputation comme prédicateur; mais, ayant adopté les idées des non-conformistes, il se vit l'objet de vives attaques, qui le forcèrent à retourner en Angleterre. Là encore, pendant une vingtaine d'années, il fut en butte à de nombreuses persécutions, puis il reprit pour la seconde fois la route de Boston (1633). On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Eclaircissement de quelques doutes sur la prédestination* (1646); *Vues sur la discipline de l'Eglise* (1648, in-4°), etc.

COTTON (Charles), poète anglais, né en 1630 dans le comté de Stafford, mort en 1687. Il s'est particulièrement distingué dans le genre burlesque. Le plus célèbre de ses ouvrages est intitulé les : *Scarronides* ou *Virgile travesti* (1673), poème burlesque sur le 1^{er} et le 1^{ve} livre de l'*Enéide*. On lui doit encore le *Railleur railé* (1675, in-8°), où il fait pour Lucien ce qu'il avait commencé pour Virgile, et plusieurs traductions en anglais d'ouvrages français, entre autres des *Essais* de Montaigne. Ses œuvres complètes n'avaient pas eu moins de treize éditions en 1751.

COTTON (Nathaniel), médecin et poète anglais, mort en 1788. Il exerça son art à Saint-Albans, où il dirigea pendant longtemps un hôpital de fous. Il s'est surtout fait connaître par un recueil de vers intitulé : les *Visions pour l'instruction des enfants*. Tous ses écrits ont été réunis et publiés en 1791 (2 vol. in-8°).

COTTON DES HOUSAYES (Jean-Baptiste), écrivain français, né en Normandie en 1727, mort en 1783. Il fut professeur de théologie à Rouen, puis devint bibliothécaire de la Sorbonne. Outre divers ouvrages manuscrits, on a de lui les *Eloges historiques* de Maillet du Boulay (1770), de l'abbé de Saas (1775), de Chamousset (1783), des discours, des articles, etc.

COTTONERZ s. m. (ko-to-nèrz). Min. Minerai de tellure contenant du plomb et de l'argent.

COTTRET (Pierre-Marie), prêtre français, né à Argenteuil (Seine-et-Oise) en 1768, mort à Beauvais en 1841. Il se fit ordonner prêtre en 1791, émigra bientôt après, vécut dans diverses villes d'Allemagne jusqu'en 1800 et revint alors en France. Cottret occupa diverses fonctions ecclésiastiques, devint un des rédacteurs de la *Gazette de France*, puis fut nommé successivement professeur adjoint à la Faculté de théologie en 1809, chanoine en 1812, supérieur du petit séminaire de Paris, évêque in partibus de Caryste et évêque de Beauvais (1837). Outre un assez grand nombre d'articles dans divers journaux, on a de lui : *Considérations sur l'état actuel de la religion catholique en France et sur les moyens de la rétablir* (1815); *Discours sur la religion considérée comme une nécessité de la société* (1823, in-8°), etc.

COTTU (Charles), magistrat et écrivain, né à Paris vers 1777. Il fut appelé en 1810 à siéger comme conseiller à la cour impériale de cette ville, poste qu'il conserva sous les Bourbons. Ayant refusé de prêter serment après 1830, il fut considéré comme démissionnaire. M. Cottu s'est beaucoup occupé du système pénitentiaire, qu'il est allé étudier à plusieurs reprises en Angleterre; il fut, en 1819, un des fondateurs de la Société d'amélioration pour les prisons. Comme publiciste, M. Cottu s'est montré un des apôtres les plus fougoureux de l'absolutisme. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons : *De l'administration de la justice criminelle en Angleterre et de l'esprit du gouvernement anglais* (Paris, 1822); *Observations sur le principe du droit d'amasse* (1826, in-8°); *De la situation du clergé, de la magistrature et du ministère à l'ouverture de la session de 1827* (1827, in-8°); *Des moyens de mettre la charte en harmonie avec la royauté* (1828); *Des résultats nécessaires de la situation de la couronne et de la Chambre des députés* (1829); *De la nécessité d'une dictature* (1830); *Du devoir du roi envers la royauté* (1830), etc.

COTTUE s. f. (ko-tû). Art milit. Masse d'armes dont se servaient les Francs, tantôt en la jetant dans les rangs ennemis, tantôt en la retenant en mains.

COTTY (Gaspard-Hermann, baron), général et écrivain militaire, né à Waillet (Belgique) en 1772, mort en 1839. Il fit les campagnes de la République au service de la France, et fut successivement directeur de la manufacture d'armes de Turin (1806), membre du conseil de perfectionnement de l'Ecole polytechnique, maréchal de camp (1823), directeur des poudres et salpêtres (1823). Le ministère de la guerre a fait imprimer de lui : *Instruction sur les armes à feu* (1806, in-8°). On lui doit encore : *Mémoire sur la fabrication des armes portatives de guerre* (1806, in-8°); *Dictionnaire d'artillerie* (dans l'*Encyclopédie méthodique*) (1822-1832, 2 vol. in-4°).

COTUGNO (Dominique), médecin italien, né à Ruvo (Pouille) en 1736, mort en 1822. Il fit ses études à Naples, fut d'abord attaché comme médecin au Grand hôpital de cette ville, puis devint successivement professeur d'anatomie à l'université et médecin de la famille royale. C'est surtout comme anatomiste que Cotugno est célèbre dans la science. On lui doit la découverte des fonctions des aqueducs de l'oreille interne, appelés de son nom *cotuniens*, de celles du nerf naso-palatine, du liquide céphalo-rachidien, etc., et l'explication de l'éternement. On lui doit également d'intéressants travaux sur le mouvement du sang. Les compatriotes de Cotugno firent frapper une médaille en son honneur, avec cette inscription : *Hippocrati neapolitano*, etc., à l'Hippocrate napolitain. On a de lui plusieurs ouvrages de médecine (en latin) : *Dissertatio anatomica* sur les aqueducs de l'oreille (Naples, 1761, in-8°); *De ischiade nervosa* (1765, in-8°); *De sedibus variolarum* (1769, in-4°), et un discours académique en italien sur l'*Esprit de la médecine* (1783).

COTULE s. f. (ko-tu-le — du gr. *kotulé*, objet creux). Bot. Genre de composées sénécionées, comprenant des plantes herbacées annuelles.

COTULÉ, ÉE adj. (ko-tu-lé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux cotules.

— s. f. pl. Section de la tribu des sénécionées, dans la famille des composées, ayant pour type le genre cotule.

COTUNNITE s. f. (ko-tu-ni-te — de *Cotunnis*, nom d'homme). Chlorure naturel de plomb, formé, sur 100 parties, de 74 de plomb et de 26 de chlorure.

— **Encycl.** Ce minéral a été découvert par MM. Monticelli et Covelli dans le cratère du Vésuve. Il se présente en petites aiguilles blanches très-brillantes, ayant un éclat perlé ou soyeux et implantées sur des blocs de laves. M. Miller, qui a étudié la cristallisation de la *cotunnite*, a reconnu que ce minéral cristallise en prisme droit rhombique terminé en dôme, dont l'arête est parallèle à la grande diagonale. Sa densité est égale à 5,24. Les minéraux qui l'accompagnent sont ordinairement la calamine, le sulfate de cuivre et le sel gemme. C'est en l'honneur d'un célèbre médecin de Naples que le minéralogiste de Kobell a donné au chlorure naturel de plomb le nom de *cotunnite*, sous lequel on le désigne aujourd'hui.

COTUTELLE s. f. (ko-tu-tè-le — du préf. *co*, et de *tutelle*). Tutelle dont on est chargé avec une autre personne : *Avoir la cotutelle de son neveu, de sa nièce.*

COTUTEUR, TRICE s. (ko-tu-teur, tri-se — du préf. *co*, et de *tuteur*). Personne chargée d'une tutelle conjointement avec une autre.

COTUY, ville de l'Amérique centrale, dans l'île d'Haïti, à 2 kilom. de l'Yuna, à 120 kilom. N.-E. de Saint-Domingue; 2,000 hab. Commerce de cuirs et de viandes salées. Dans les environs, gisements de fer et de cuivre aurifère, mines d'or exploitées jusqu'au milieu du siècle dernier.

COTYLANTHÈRE s. f. (ko-ti-lan-tè-re — du gr. *kotulé*, écuille, et d'*anthère*). Bot. Genre de plantes, rapporté avec doute à la famille des solanées, et renfermant une seule espèce, qui croît dans les forêts de Java.

COTYLE s. f. (ko-ti-le — du gr. *kotulé*. On trouve en sanscrit *kathina*, vase à cuire, c'est-à-dire un vase dur, solide, résistant au feu, de la racine *kath*, être dur, d'où *katha*, pierre. Bopp a comparé le grec *katanos*, latin *catinus*, poêle à frire, plat, et il faut ajouter aussi *catillus*, même sens, et de plus pierre inférieure de la meule. Ce dernier nom a passé du latin dans le gothique *katils*, vase d'airain, anglo-saxon *cytel*, scandinave *kétil* et *kati*, ancien allemand *chezzil*, *chezzil*, ce qui prouve l'absence du changement régulier des consonnes. On doit croire, d'après cela, que le lithuanien *katilas*, ancien slave et russe *kotelu*, illyrien *kotla*, polonais *kociel*, sont également dérivés de *catillus*, ce qui s'explique par le fait que les vases métalliques et la poterie romaine étaient l'objet d'un commerce lointain. Aussi retrouve-t-on le latin *catinus* jusque dans l'arabe *katîn*, plat, à moins qu'il n'y soit venu de l'Inde. L'affinité de ces termes divers ne saurait être mise en doute; mais il n'est pas tout à fait sûr qu'ils se rattachent tous, par leur origine, au sanscrit *kātha* et *kāthina*. On trouve encore, en effet, un synonyme *katina*, vase à cuire, qui, rapproché de *kāthla*, poêle, écuille de tortue, *kotōza*, coupe, écuille, *katra*, cavité, *kāta*, fond, profondeur, conduit à une autre signi-

fication primitive, et probablement à la racine *kat*, entourer. C'est à ce dernier groupe que semble appartenir le grec *kotulos*, cavité, creux en général, puis coupe, verre à boire, d'où *kotulé*, cotyle, etc.). Métrol. anc. Mesure de capacité usitée chez les Athéniens pour les liquides et les grains, et qui, répondant à l'hémène des Romains, valait pour les liquides 0,175, et pour les matières sèches 0,17,28.

— Moll. Sorte de godet implanté sur les bras des céphalopodes.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant une douzaine d'espèces, presque toutes propres à l'Afrique australe, et dont une seule habite le midi de l'Europe.

— s. m. Anat. Cavité d'un os articulée avec la tête d'un autre os.

— Rem. En faisant masculin le mot *cotyle* en anatomie, l'Académie n'a fait que se conformer à la leçon erronée adoptée par les médecins; nous croyons qu'elle pouvait faire mieux en réagissant contre cet abus, et que l'autorité qu'elle a suivie ne pouvait faire loi contre la logique ni constituer un véritable usage.

COTYLÉAL s. m. (ko-ti-lé-al — rad. *cotyle*). Anat. Os de la voûte du crâne qui sert de lien au rocher et au cadre du tympan.

COTYLÉDON s. m. (ko-ti-lé-don — du gr. *kotulédon*, dimin. de *kotulé*, objet creux). Bot. Feuille primordiale qui fait partie de l'embryon. ■ Genre de plantes grasses, de la famille des crassulacées, tribu des crassulées, comprenant une trentaine d'espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance. On trouve aussi *COTILET* ou *COTYLET*, *COTILIER* ou *COTYLIER*.

— Anat. Chacun des lobes du placenta. ■ Chacun des renflements tuberculeux et pédiculés de la muqueuse de l'utérus, auxquels adhèrent les cotylédons du placenta, chez les ruminants à cornes.

— **Encycl.** Bot. On a donné le nom de *cotylédons* aux organes appendiculaires que présente l'embryon ou la plante encore renfermée dans la graine. Ce sont en réalité les premières feuilles du végétal; aussi les a-t-on encore appelés *feuilles séminales*. Ils sont très-visibles dans la fève, le haricot, l'amande, la châtaigne, etc. Souvent ils sont épais, charnus, plans d'un côté et convexes de l'autre, d'où leur nom (du grec *kotulé*, cavité, écuille). D'autres fois, ils sont minces et foliacés, comme dans l'érable, le hêtre, etc. La plupart des conifères, tels que les pins, les sapins, etc., ont des *cotylédons* très-profondément divisés en plusieurs lobes, ce qui les a fait regarder par les anciens auteurs comme ayant plusieurs *cotylédons*. Certains végétaux en sont complètement dépourvus (*acotylédones*; ex. algues, champignons); d'autres en ont un (*monocotylédones*; ex. froment, asperge); d'autres enfin en ont deux (*dicotylédones*; ex. haricot, pommier). ■ Les *cotylédons*, dit Bonnet, sont les mamelles qui nourrissent la plante naissante; ils lui donnent leur substance mucilagineuse et sucrée, tant qu'elle ne peut encore s'alimenter elle-même dans le sol; à mesure qu'elle se développe et grandit, les *cotylédons* diminuent d'épaisseur, se dessèchent et meurent. ■ Dans l'acte de la germination, les *cotylédons* restent au-dessous du sol, et alors ils sont dits *hypogés* (souterrains), ou bien ils s'élèvent au-dessus de sa surface, et dans ce dernier cas on les appelle *épigés*. V. EMBRYON, GERMINATION.

Le genre de crassulacées, appelé *cotylédons*, renferme une trentaine d'espèces. Ce sont des plantes grasses, charnues, qui croissent pour la plupart au Cap de Bonne-Espérance. Nous possédons en Europe le *cotylet ombilic* (*cotylédons umbilicus*), auquel la forme bizarre de ses feuilles a fait donner le nom vulgaire de *nombril de Vénus*. Cette plante croît dans les lieux pierreux et sur les vieux murs un peu humides. Ses fleurs jaunes verdâtre, en longues grappes dressées, sont très-élégantes. Ses feuilles ont un goût visqueux et aqueux; elles sont rafraîchissantes et produisent, comme la joubarbe, de très-bons effets dans les inflammations externes, sur les brûlures et sur les hémorroïdes. On les mange quelquefois comme les épinards.

COTYLÉDONAIRE adj. (ko-ti-lé-do-nè-re — rad. *cotylédons*). Bot. Qui se rapporte aux cotylédons; qui est constitué par les cotylédons : *On appelle corps COTYLÉDONAIRE une masse charnue formée par la soudure des cotylédons*. (C. d'Orbigny.)

COTYLÉDONÉ, ÉE adj. (ko-ti-lé-do-né — rad. *cotylédons*). Bot. Qui est muni de cotylédons : *Plantes COTYLÉDONÉES*.

— s. f. pl. Grande division du règne végétal, comprenant les plantes qui sont munies d'un ou de deux cotylédons, et répondant aux *embryonées* ou aux *phanérogames* de divers auteurs.

COTYLÉMORPHE adj. (ko-ti-lé-mor-fe — du gr. *kotulé*, cotyle; *morphé*, forme). Bot. Qui a la forme d'une cotyle. ■ On dit moins bien COTYLÉFORME.

COTYLÉPHORE adj. (ko-ti-lé-fo-re — du gr. *kotulé*, cotyle; *phoros*, qui porte). Bot. Qui porte de petites cupules. ■ On dit moins bien COTYLIPÈRE.

— Moll. Qui a une cotyle, en parlant des bras de quelques céphalopodes.

— s. f. Bot. Syn. de NÉESIE.

COTYLET s. m. (ko-ti-lè — rad. *cotyle*). Bot. Nom vulgaire du genre cotylédons.

COTYLIER s. m. (ko-ti-lié). Bot. V. COTYLÉDON, genre de plantes.

COTYLISQUE s. m. (ko-ti-li-ske — du gr. *kotuliské*, cavité). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères.

COTYLOÏDE adj. (ko-ti-lo-i-de — du gr. *kotulé*, cotyle; *eidos*, aspect). Anat. Qui a rapport aux cavités appelées cotyles : *La cavité cotyloïde de l'os iliaque. Le fémur est maintenu dans la cavité cotyloïde par des ligaments insérés au pourtour de cette cavité et au pourtour de la tête du fémur*. (Focillon.)

COTYLOÏDIEN, IENNE adj. (ko-ti-lo-i-dien, iè-ne — rad. *cotyloïde*). Anat. Qui appartient, qui a rapport à la cavité cotyloïde de l'os iliaque : *L'articulation cotyloïdienne du fémur*.

COTYORA, ville grecque de l'ancienne Asie Mineure, sur le rivage méridional du Pont-Euxin, au S.-O. de Sinope, dans le Pont. Xénophon, pendant la retraite des dix mille, s'y arrêta avec ses compatriotes qu'il ramenait en Grèce.

COTYS ou **COTYTO**, déesse de l'impudicité. Son culte passa de la Thrace dans l'île de Chios et à Corinthe.

COTYS, nom commun à plusieurs rois de Thrace, qui se disaient descendants d'Eumolpus. Cotys I^{er} monta sur le trône vers l'an 230 av. J.-C., et donna sa fille en mariage au général athénien Iphicrate. Ce prince, adonné à l'ivrognerie et à la débauche, était sujet à des accès de fureur qui touchaient à la folie. — Cotys II, d'abord allié des Romains, fournit ensuite des troupes à Persée, roi de Macédoine, pour les combattre. Son fils ayant été fait prisonnier, le sénat le lui rendit néanmoins sans rançon et lui accorda la paix (167 av. J.-C.). — Cotys III envoya 500 hommes, commandés par son fils, au secours de Pompée contre César. — Cotys IV, contemporain de la bataille d'Actium, régnait vers l'an 17 av. J.-C. — Cotys V partagea le royaume de Thrace avec son oncle, et obtint d'Auguste, dans ce partage, la portion la mieux civilisée. Il se distingua par son humanité et son goût pour les lettres, et Ovide lui dédia la neuvième élégie du II^e livre, *De Ponto* (les Pontiques). Il y eut aussi dans la Cappadoce et le royaume du Bosphore plusieurs princes du nom de Cotys, qui nous sont connus seulement par des médailles.

COTYTIES s. f. pl. (ko-ti-ti). Antiq. gr. Fêtes que l'on célébrait en l'honneur de la déesse Cotys. ■ On disait aussi COTYTTEES.

COTYTO, V. COTYS.

COU s. m. (kou — lat. *collum*; allemand, *hals*, *kehle*. On peut le rattacher au sanscrit *galas*, *galas*, gosier, mâchoire, du verbe *gal*, manger, avaler). Partie du corps qui joint la tête aux épaules, chez l'homme et les animaux : *Long cou. Pencher, allonger le cou. S'entourer le cou d'une cravate. Le cou d'un cheval, d'un chameau, d'une chèvre. Le cou d'un poulain, d'une grue, d'un cygne. Les bœufs fatigués marchent le cou penché, d'un pas lent et tardif*. (Fén.) *Les oiseaux sont en général les animaux dont le cou est le plus long*. (Buff.) *La longueur du cou semble être un des attributs de la stupidité*. (Buff.) *La brièveté du cou, dans l'homme et dans les singes, est en rapport avec la présence des mains*. (Lemonnier.) *Un cou fort et nerveux annonce la colère; un cou gros, la sottise et la gourmandise*. (T. Thoré.) *Une dame assez laide, dont le cou était fort noir, et qui était fort joueuse, se livrait un jour, à la cour, à Versailles, à une partie où elle avait engagé une somme considérable. Au fur et à mesure que les chances de la partie se prononçaient contre elle, on voyait la sueur ruisseler par tous ses pores; elle finit par perdre, et s'essuyant le front et le cou avec son mouchoir, elle dit, en se tournant vers un des assistants : « Voyez comme la chance m'a été contraire. — Ah! madame, répondit celui-ci, quel vilain cou vous venez d'essuyer! »*

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où, Le héraon au long bec emmanché d'un long cou.

LA FONTAINE.

Son cou léger s'élève et plane Sur un corps flexible, élané.

LAMARTINE.

La machine, ô mortels! c'est le héros antique, Hercule au cou de bœuf, à l'épaule athlétique.

A. BARBIER.

— Par anal. Partie longue et étroite par où l'on emplit et l'on vide certains vases : *Le cou d'une bouteille, d'une carafe*. ■ On disait autrefois plus ordinairement *cor*.

— Poétiq. *Cou d'ivoire, de lis, d'albâtre, de neige*, Cou d'une blancheur éclatante : *Voyez un peu ce cou d'ivoire s'arrondir sur ces belles épaules*. (Marmontel.)

Le collier virginal qui ceint son cou d'albâtre.

MOLLEVANT.

■ On dit plus poétiquement encore *Ivoire, lis, albâtre du cou* :

Un fil d'or, renouant ses tresses vagabondes, Sur les lis de son cou laisse flotter leurs ondes.

DELILLE.

■ *Cou de cygne*, Cou blanc, élané et flexible.

— Fam. *Cou de cigogne*, *Cou de grue*, Cou long et maigre.

— Loc. fam. *Jusqu'au cou*, Plongé par-dessus les épaules : *Se mettre dans l'eau jusqu'au cou*. ■ Fig. Complètement, tout à fait : *Être dans l'opulence, dans les plaisirs jusqu'au cou. Être dans la misère jusqu'au cou*.

..... Vous voilà Dans les biens jusqu'au cou : voyez, épousez-la.

DUFRESNY.

— *La corde au cou*, Une corde passée autour du cou, en signe d'humiliation, et par assimilation aux criminels que l'on va pendre : *Le gouverneur de la ville fut amené au roi en chemise, LA CORDE AU COU*. ■ Fig. Dans une situation désespérée : *Se mettre LA CORDE AU COU par sa faute. La trop grande indulgence de son père lui a mis LA CORDE AU COU*. (Acad.)

— *La bride sur le cou*, Se dit proprement d'un cheval à qui on abandonne la bride pour le laisser aller en liberté, et fig. d'une personne sur laquelle on n'exerce aucune contrainte : *Laisser LA BRIDE SUR LE COU à ses enfants*.

— *Pendre quelqu'un par le cou*, Le pendre, l'attacher à un gibet pour l'étrangler.

— *Tendre le cou*, Subir avec résignation une grande injustice, une violence : *Parmi tant d'inhumanité, Jésus ne fait que TENDRE LE COU, comme une victime volontaire*. (Boss.)

— *Couper le cou*, Séparer la tête du corps, trancher la tête : *Couper LE COU d'un criminel. Couper LE COU à une volaille. Cette révolte n'empêcha pas Antiochus de faire Couper LE COU au grand prêtre Onias*. (Volt.)

— *Tordre le cou*, Tenir, avoir son cou tordu, la tête étant plus ou moins tournée vers l'une des épaules : *Les courtisans d'Alexandre TORDAIENT LE COU pour imiter leur maître, qui penchait un peu la tête*. ■ Faire mourir en tournant le cou et rompant les vertèbres : *Tordre LE COU à un poulain, à des pigeons*. ■ Tuer, donner la mort : *Le vieux soursnois est plutôt capable de Tordre LE COU à notre fille que d'écouter de bonnes raisons*. (G. Sand.)

J'aimerais cent fois mieux être grosse pécore, Devenir cruche, chou, lanterne, loup-garou, Et que monsieur Satan vint vous tordre le cou.

MOLIÈRE.

— *Se rompre, se casser le cou*, Se tuer en tombant : *Vous allez vous rompre LE COU dans l'escalier. Il voulut grimper sur le toit, au risque de se casser LE COU*. ■ *Rompre, casser le cou à quelqu'un*, Le tuer, et fig. l'empêcher de réussir, de parvenir à son but; le perdre : *J'écrivis d'un trait, en suivant mon allure, la lettre qui devait me casser LE COU*. (Chateaub.)

— *Prendre ses jambes à son cou*, S'enfuir au plus vite : *Voici une grande troupe de gens; ce doit être le guet; PRENDS TES JAMBES À TON COU*. (Dumas-Hinard.)

— *Se jeter, sauter au cou de quelqu'un*, L'embrasser avec empressement, avec effusion : *Télémaque se jeta au cou de Mentor*. (Fén.) *Ma foi, je n'y ai pas tenu; je lui ai sauté au cou*. (Scribe.) ■ *Être toujours pendu au cou de quelqu'un*, L'embrasser très-fréquemment : *Cet enfant est toujours pendu au cou de sa mère*. (Acad.) *La petite d'Hudicourt a été huit ou dix jours à la cour, toujours pendue au cou du roi*. (Mme de Sév.)

— Archit. Petit dégagement ménagé entre deux moulures rondes.

— Mar. *Cou de cigogne*, ou *Cou de cygne*, Tige de fer qui se trouve fixée au pont.

— Manég. *Cou de cygne*, Encolure longue et flexible.

— Techn. *Cou de cygne*, Partie courbée de l'avant-train d'une voiture à quatre roues.

— Min. *Travail à cou tordu*, Manière de travailler dans laquelle le mineur est couché sur le côté.

— Ornith. *Cou-blanc*, Nom vulgaire du motteux. On dit plus ordinairement CUL-BLANC. ■ *Cou coupé*, Nom vulgaire du gros-bec fascié. V. cou-coupé. ■ *Cou jaune*, Nom vulgaire d'une fauvette de Saint-Domingue. ■ *Cou rouge*, Nom vulgaire du rouge-gorge. ■ *Cou tors*, Un des noms du torcol.

— Bot. Prolongement du fruit des composées au-dessus de la partie qui renferme la graine. ■ *Cou-de-chameau*, Nom vulgaire du narcisse des poètes. ■ *Cou-de-cigogne*, Nom vulgaire d'un érédion.

— Rem. On disait autrefois indifféremment *cou* et *col*; aujourd'hui, le sens de la dernière forme tend à se restreindre de plus en plus, et elle n'a plus guère que quelques emplois spéciaux. V. COL.

— **Homonymes**. Coup, coût, coux et couds, coud (du verbe coudre).

— **Encycl.** Anat. V. CERVICAL.

— Min. *Travail à cou tordu*. Cette manière d'opérer a lieu lorsque la couche à exploiter n'a qu'une très-faible épaisseur. L'ouvrier, quelquefois complètement nu, se couche de son long sur un côté, ayant quelques chiffons, assujettis au moyen de planchettes, sur le bras et la cuisse qui touchent le sol. Dans cette position, il entaille le mur et le toit, avec un outil approprié, à une profondeur de

0 m. 50 à 0 m. 65, sur une longueur de 1 m. 20 à 1 m. 60, puis il fait tomber le minerai ainsi déposé en se servant d'une lame de fer en forme de coin. Il produit ainsi une excavation de 0 m. 40 de hauteur environ, dont il soutient le toit, d'abord avec de petits étais de bois, puis, à mesure qu'il avance, avec les déblais improductifs. Ce travail à cou tordu est, on le conçoit, très-pénible. Néanmoins, il peut être conduit assez rapidement quand il est fait par des ouvriers qui en ont l'habitude.

COUA ou **COUAS** s. m. (koua — onomatop. du cri de l'oiseau). Ornith. Genre d'oiseaux grimpeurs qui habitent les contrées chaudes des deux continents, et qui sont voisins des coucals : *D'un naturel craintif et généralement sauvage, les couas approchent peu des habitations.* (Gérard.) || On dit aussi **COULICOU**. || Nom vulgaire du corbeau et de la corneille mantelée.

— Interjektiv. Onomatopée qui sert à exprimer le cri de certains oiseaux : *Il empoigne un marteau, et, pan ! pan ! voilà un corbeau crucifié ; il a beau faire coua ! coua !* (Alex. Dum.)

— **Encycl.** Ornith. Le *coua* a pour caractères : bec allongé, épais à la base, long, entier, convexe en dessus, arqué, comprimé sur les côtés; tarses plus longs que le doigt le plus long; ailes courtes, arrondies. Le *coua* de Delalande habite Madagascar; on le nomme vulgairement *casqueur d'escargots*. Il a les parties supérieures d'un bleu azuré, et le dessous du corps d'un blanc pur. Il sautille de branche en branche dans les bois, cherchant les agathines, qui forment sa principale nourriture, et qu'il brise en les frappant sur une grosse pierre pour en avaler l'animal. — Le *coua* de Geoffroy a l'occiput surmonté d'une huppe bleue; le dos et les couvertures des ailes sont d'un vert brillant; les grandes plumes sont bleues; le front et le devant du cou sont fauves, mailles de brun. Une écharpe noire entoure le haut de la poitrine. Le bec est jaunâtre, le croupion et la queue sont d'un roux cannelle; celle-ci est étagée. Cette jolie espèce habite le Brésil.

COUAC s. m. (kouak). Terre argileuse que les nègres mangent avec avidité.

— Mus. Son faux, discordant, qui s'échappe d'un instrument de musique ou du gosier d'un chanteur inhabile : *Faire un couac.* Les couacs de la clarinette se mêlent sans relâche aux joussements de la grosse caisse cymbalisée. (Journ.)

— Agric. Sorte de faux.

— Bot. Nom vulgaire de la cassave. || On écrit aussi **COUACOU**.

— Interjektiv. Cri dérisoire dont on poursuit les ecclésiastiques, à cause de la couleur de leur vêtement, qui rappelle le plumage du corbeau, dont le mot *couac* imite le cri.

— **Encycl.** Mus. Cette onomatopée railleuse est particulièrement employée pour caractériser un son aigu, nasillard et rauque, que l'on tire parfois du hautbois ou de la clarinette, et qui sort avec une sorte d'explosion ridicule au lieu, et place de la note voulue. Cet accident arrive surtout aux commençants dans les notes graves, parce qu'ils ne serrent pas assez l'anche avec les lèvres, et livrent ainsi passage à l'air extérieur. On se sert aussi, dans cette acception, du mot *canard*, parce que le son ainsi produit ressemble assez au cri guttural, sec et désagréable du canard, dont le mot *couac*, d'ailleurs, traduit assez bien le cri nasillard. Le même effet se produit parfois chez les chanteurs, par suite de fatigue ou d'effort exagéré. Aussi a-t-on trouvé d'un jeune ténor de notre temps, auquel il faut le dire, pareil accident n'est jamais arrivé. Ce ténor, « enfant chéri des dames », comme le Frontin de la comédie, possède un coupé, et sur ce coupé il a fait peindre, en guise d'armoiries, un robuste canard sur fond d'azur, les ailes déployées; du bec de ce prosaïque et peu musical volatile sort une petite banderole, sur laquelle est écrit, en lettres capitales, ce mot fatidique et terrifiant pour tout autre que l'aimable artiste : *couac !* On a dit, et avec raison, que le jeune chanteur se calomnait, et des misanthropes ont ajouté qu'il devait laisser ce soin à ses amis.

COUACHE s. m. (koua-che). Ornith. Nom vulgaire de la bergeronnette.

COUAGGA s. m. (koua-ga — onomatop. du cri de l'animal). Mamm. Espèce du genre cheval, voisine du zèbre, mais plus petite que lui, et dont la tête est rayée, la crinière courte et droite : *On assure que le couagga est doux et facile à dresser.* (Focillon.) || On l'appelle aussi **CHEVAL DU CAP** ou **CHEVAL ZÉBROÏDE**.

— **Encycl.** Il est probable que les voyageurs ont longtemps confondu le *couagga* avec le zèbre, sous le nom commun d'*dne* ou de *mulet rayé*; au moins cette confusion a-t-elle été commise même par un écrivain assez instruit en histoire naturelle, le célèbre peintre d'oiseaux Edwards. Le général Gordon, officier très-zélé pour les progrès de l'histoire des animaux, et à qui l'on doit la connaissance exacte d'un grand nombre d'espèces du midi de l'Afrique, est celui qui, le premier, a distingué le *couagga*. Cet animal diffère du zèbre par sa taille, qui est plus petite; par la forme de sa tête, qui est moins allon-

gée et plus élégante, et par ses oreilles, qui sont plus courtes. Le *couagga* approche donc beaucoup plus que le zèbre de la beauté des formes du cheval; il ne ressemble à l'âne que par la queue, qui est dégarinée de poils à sa racine; encore les poils de la partie inférieure de la queue sont-ils beaucoup plus longs que chez l'âne et le zèbre. Les jambes du *couagga* sont déliées, et ses sabots petits et bien faits. Les bandes transversales, qui ornent d'une façon si merveilleuse la robe du zèbre, sont en grande partie effacées sur celle du *couagga*; ce dernier tient, à cet égard, une sorte de milieu entre le zèbre et l'âne, chez lequel on n'aperçoit plus qu'une seule de ces bandes, celle de la croix, dernier vestige d'un ornement plus complet chez les deux espèces voisines. Le *couagga* n'a, en effet, de bandes bien marquées que sur la tête et sur le cou, et des traces légères de bandes sur les flancs; le reste du corps en est dépourvu. Le fond de la couleur est, sur la tête et sur le cou, un brun foncé tirant sur le noirâtre; sur le dos, les flancs, la croupe et le haut des cuisses, un brun clair, qui pâlit et se change en gris roussâtre sur le milieu des cuisses; les parties inférieures des cuisses, les jambes, le dessous du corps et les poils de la queue sont d'un assez beau blanc; sur le fond brun de la tête et du cou sont des raies d'un gris blanc, tirant sur le roussâtre; elles sont longitudinales, étroites et serrées sur le front, les tempes et le chanfrein; transversales et un peu plus écartées sur les joues; entre l'œil et la bouche elles forment des triangles et sont larges au milieu, étroites aux deux bouts; le tour de la bouche est tout brun et sans raies; le bord de la lèvre supérieure est grisâtre. Il y a dix bandes sur le cou; la crinière ne va que jusqu'à la nuévième; elle est courte, bien droite comme celle d'un cheval qu'on aurait coupée et peignée avec soin; elle a une tache blanche vis-à-vis de chaque bande du cou; les intervalles sont gris brun. Sur l'épaule sont quatre bandes pareilles à celles du cou, mais se raccourcissant par degrés jusqu'à la quatrième, qui est la dernière. Le reste du corps n'offre plus que des rayures à peine sensibles, d'un brun plus clair que le brun du fond. Tout le long de l'épine du dos règne une bande d'un brun noirâtre, accompagnée de chaque côté d'une ligne étroite gris roussâtre; ces trois lignes se continuent sur la partie de la queue qui n'a pas de longs poils.

Le premier individu de cette espèce qu'on ait vu à Paris avait été apporté d'Afrique par un capitaine de vaisseau qui revenait des Indes. C'était un mâle. Quoique renfermé fort jeune, la captivité ne lui ôta rien de son naturel farouche; il se laissait quelquefois approcher et même caresser; mais, pour peu qu'on le gênât, il se mettait à ruer, et lorsqu'on voulait le faire passer d'un parc dans un autre, ou le faire changer de lieu, il devenait furieux, cherchait à mordre, se jetait à genoux, saisissait avec les dents tout ce qu'il trouvait, le déchirait ou le brisait. Son cri était fort différent de ceux du cheval ou de l'âne; c'était le son *ouau, ouau*, répété une vingtaine de fois sur un ton très-aigu. Il le faisait entendre chaque fois que des chevaux ou des mulets passaient à sa portée. On a comparé ce cri à l'aboiement des chiens; c'est plutôt à leur hurlement qu'il ressemble. Probablement le nom de *couagga*, ou plutôt de *khaua-khoua*, donné à ce quadrupède par les Hottentots, n'est qu'une imitation de son cri. Le *couagga* de la Ménagerie mangeait peu; une botte de foin et un peu d'avoine ou de son lui suffisaient pour sa journée. Ses excréments ressemblaient à ceux de l'âne. On lui amena une ânesse en chaleur; il la traita fort bien, et la couvrit plusieurs fois sans qu'on eût besoin de la peindre, comme on dit qu'il fallut le faire à celle qu'on donna au zèbre de lord Clive; mais ces accouplements n'ont pas été productifs. L'anatomie de cet individu, faite par Cuvier, n'a rien présenté qui fût différent de celle du cheval.

Dans l'état sauvage, les *couaggas* vivent en troupes composées quelquefois de plus de cent individus. Quoiqu'il y ait des zèbres dans les mêmes pays, les deux espèces se tiennent séparées; mais, dans l'une et dans l'autre, les jeunes qui se trouvent par hasard éloignés de leurs mères suivent les chevaux lorsqu'ils en rencontrent. Allamand assure, d'après Gordon, que quelques colons hollandais sont parvenus à apprivoiser des *couaggas* au point d'en atteler à leurs charrettes, ce qui n'a pu encore réussir avec des zèbres. Sparmann a été témoin du même fait. Néanmoins, ces *couaggas* domptés paraissent avoir été encore assez féroces, puisqu'ils ne souffraient pas même que les chiens les approchassent. Sparmann dit que non-seulement ils se défendent contre les chiens, mais attaquent l'hyène et la font fuir; si bien qu'un *couagga* apprivoisé pourrait servir de gardien à un troupeau entier de chevaux.

Cet animal aurait de plus pour les habitants du Cap l'avantage d'être fait au climat, de se nourrir des végétaux du pays, que les chevaux refusent presque tous. Enfin il aurait, moins que les chevaux, à redouter les maladies épidémiques.

COUAÏLE s. f. (kou-a-ille; || mll. — rad. *queue*). Nom donné en Bretagne aux extrémités d'un étang, qui restent à sec quand les eaux sont basses : *Les couaïlles d'un étang.*

COUAIS interj. (kou-è). Chasse. Cri pour faire taire les chiens qui aboient mal à propos : *COUAIS ! COUAIS ! Diane, couais donc !* || On dit aussi **TOUT COUAIS**.

COUALE s. m. (koua-le). Ornith. Nom vulgaire, en Sologne, de la corneille mantelée.

COUALIOS s. m. (koua-li-oss). Convain de rebut des vers à soie; œufs de vers à soie tardifs à éclore.

COUANA s. m. (koua-na). Bot. Chou comestible d'un palmier de Cayenne.

COUAQUE s. m. (koua-ke). Nom vulgaire de la cassave, ou racine de manioc préparée. || On écrit aussi **COUAC**.

COUAR s. m. (kou-ar — onomatop. du cri de l'oiseau). Ornith. Nom vulgaire de la corneille mantelée.

COUARD, ARDE adj. (kou-ar, ar-de — L'origine de ce mot est assez obscure, et le français ne nous fournit tout au plus, pour aider à la découvrir, que quelques variantes de formes, telles que : *cuard, cohart, couairt, coart, couart*, etc. *Couard* est tellement bien la qualification du poltron, que, dans le *Roman du Renart*, il est donné comme le nom du lièvre. Si nous interrogeons les autres langues, elles nous fournissent des formes plus primitives et moins altérées. Ainsi nous trouvons successivement l'espagnol et le portugais *cobarde*; l'ancien espagnol *cobardo*, et l'italien *codardo*. La forme espagnole, caractérisée par le *b*, s'explique facilement : elle est issue de *coardo* pour *codardo*. *Codardo* vient de *coda*, qui veut dire queue, et dérive lui-même du latin *cauda*, même sens. Comment est-on passé du sens de queue à celui de poltron ? Deux explications ont été données, également ingénieuses et vraisemblables. La première, c'est que le chien et autres animaux du même genre manifestent leur peur en serrant leur queue entre les jambes. Chez le loup, le renard, le chien et le chacal, c'est là un mouvement tout spontané qui trahit constamment ce genre d'émotion. Mais on a élevé contre cette interprétation une objection linguistique. Le suffixe *ardo*, qui a servi à dériver *codardo* de *coda*, donne rigoureusement à ce composé la signification de : *qui a une queue, qui appartient, qui a rapport à la queue*. C'est pour échapper à cette difficulté qu'on a eu recours à l'autre explication. Elle est basée sur le sens figuré de *coda* en italien, qui, comme en français *queue*, veut dire aussi l'extrémité, la dernière partie : la queue d'une troupe, d'une armée. *Codardo* serait alors celui qui se tient à la queue de l'armée, position qui n'a jamais passé pour être celle des braves. Ces deux explications admettent le mot *queue*, *coda* pour origine, et avec raison. Il y a un fait qui prouve que la valeur étymologique du mot *couard* à dû être encore perceptible à une certaine époque en français; en effet, *couard* est un mot technique de la langue de la boucherie, qui désigne précisément dans le bœuf le morceau avoisinant la queue : le *couard*, le morceau qui tient à la queue. Ajoutons que le mot *queue* se disait autrefois *coue*, d'où *couard* dérive aussi directement que *codardo* de *coda*. Poltron, lâche : *Un homme couard. Une femme couarde. Les chiens couards mordent et déchirent dans la maison les peaux des bêtes sauvages qu'ils n'osent attaquer aux champs.* (Charron.) *Presque tous les hommes sont perfides, insolents ou couards sur le terrain de la galanterie.* (G. Sand.) *L'âme du tyran est couarde au milieu de ses esclaves, parce qu'elle est isolée.* (A. Martin.) || Qui annonce la couardise, la poltronnerie; qui est inspiré par elle : *C'est une humeur couarde et servile de s'aller déguiser et cacher sous un masque.* (Montaigne.)

— Blas. Se dit du lion qui a la queue serrée entre les jambes : *De Trunel : De gueules, au lion couard d'or.*

— Substantiv. : *Un franc couard. Quelle couarde !*

— s. m. Nom que les bouchers donnent à une partie du bœuf dite aussi **CIMIER**, **BORD DU CIMIER**, **BORDS DU BASSIN**, et qui comprend la naissance de la queue et la partie latérale avoisinante.

— Manég. Tronçon de la queue du cheval.

— Agric. Extrémité de la faux qui adhère au manche.

— Syn. *Couard, lâche, poltron, pusillanimité.* *Couard* se dit proprement de l'animal qui, par l'effet de la peur, tient sa queue entre ses jambes et n'avance qu'en tremblant; appliqué aux hommes, il est familier et ne se dit qu'en plaisantant. Le *lâche* manque de courage; en face du danger, il est sans force et ne sait pas même fuir. Le *poltron* se laisse effrayer par le péril, il se sauve; mais la peur qu'il éprouve est instinctive et il pourra s'aguerir. On méprise le *lâche*; on rit quelquefois du *poltron*. L'homme *pusillanime* a un petit esprit, un caractère timide; la moindre difficulté l'effraye et le rend incapable d'agir ou même de parler.

COUARDEMENT adv. (kou-ar-de-man — rad. *couard*). D'une manière couarde, lâchement : *S'enfuir couardement. J'aime à en suivre les lois de la civilité, mais non pas si couardement que ma vie en demeure contrainte.* (Montaigne.)

COUARDER v. n. ou intr. (kou-ar-dé — rad. *couard*). Faire le couard, se montrer lâche. || Vieux mot qui serait bon à reprendre.

COUARDERIE s. f. (kou-ar-de-ri — rad. *couard*). Couardise. || Vieux mot. On disait aussi **COUARDIE**.

COUARDISE s. f. (kou-ar-di-ze — rad. *couard*). Lâcheté, poltronnerie, caractère ou action de couard : *Reprocher à quelqu'un sa couardise. Repos engendre couardise.* (Chateaub.) *Le roi François II, sous son ineptie et sa couardise, cachait une férocité de race.* (M^{me} L. Colet.)

COUARELLE s. f. (koua-rè-le). Minér. V. **CURIELLE**.

COUARSKI (Alexandre), l'un des meilleurs portraitistes du XVIII^e siècle, où l'école française en compta de si habiles, Fils d'un gentilhomme polonais, il fut élevé à la cour du dernier roi de Pologne, dont il fut page. Le roi, frappé de ses dispositions exceptionnelles pour le dessin, l'envoya à Paris, où il entra dans l'atelier de Vien. Il en sortit bientôt et peignit de nombreux portraits, la plupart au pastel, qui lui valurent, surtout à la cour de Versailles, une réputation considérable et méritée. Il peignit notamment l'impératrice Catherine de Russie, la comte d'Artois, Mme Elisabeth, sœur de Louis XVI, la princesse de Lamballe, les princes de Condé, de Conti, etc. Couarski peignait Marie-Antoinette le 10 août 1792, lorsque le peuple ameuté se précipita dans la salle où posait la reine, qu'il fit échapper par une porte dérobée. Il la peignit une seconde fois au Temple, cette fois en costume de veuve, et reproduisit souvent ce portrait, qui devint presque son seul moyen d'existence pendant les longues et malheureuses années qui suivirent la perte de sa fortune. C'est de cette même époque que date le précieux croquis à la mine de plomb du Dauphin, fils de Louis XVI, possédé actuellement par M. le docteur Martinet, vieil ami du peintre. Couarski avait religieusement conservé le costume que porta au Temple le royal enfant. Au retour des Bourbons, il le fit remettre à sa sœur, la duchesse d'Angoulême, qui n'oublia point le dévouement de l'artiste et le fit admettre à Sainte-Péline, où il mourut en 1829, âgé de quatre-vingts ans.

Couarski, aujourd'hui si complètement oublié que sa biographie était jusqu'ici demeurée inconnue, fut l'un des artistes les mieux doués de son temps; il était bel homme, d'une figure franche et enjouée; il avait de l'esprit, un cœur noble et généreux et un talent à la fois plein de grâce et de verve. La vérité de son dessin, le brillant de son coloris donnent à ses portraits une valeur artistique réelle. Nous empruntons tous ces détails à une notice par laquelle la *Gazette des beaux-arts*, si excellemment dirigée par M. Ch. Blanc, vient de tirer de l'oubli ce peintre digne d'un sort meilleur; car la majeure partie de ses œuvres ornent les cabinets de nos plus riches amateurs, où elles sont attribuées aux peintres les plus célèbres de l'époque.

COUAS s. m. (koua). Ornith. V. **COUA**.

COUATI s. m. (kou-a-ti). Mamm. Syn. de **COATI**.

COUBAIS s. m. (kou-bé). Mar. Embarcation de luxe, dont les riches Japonais se servent pour naviguer sur les eaux intérieures.

COU-BAS s. m. (kou-ba). Jeux. Nom d'un jeu de cartes qui, très-usité autrefois, a presque entièrement disparu aujourd'hui.

— **Encycl.** Les joueurs sont ordinairement cinq ou six, mais ils peuvent être plus ou moins nombreux. Ils se servent d'un jeu entier. Après avoir réglé la valeur du jeu et celle des jetons qui la représentent, ils tirent à qui fera la donne : elle appartient à celui qui a la plus basse carte. Le donneur distribue à chacun et à lui-même cinq cartes, par deux et trois, puis il en étale huit sur la table, et met le reste de côté. Le premier en cartes examine alors s'il a dans son jeu des cartes semblables à celles qui sont étalées. S'il n'en a pas, il est forcé d'abattre et d'étaler immédiatement son jeu, et, dès ce moment, il a perdu : c'est ce qu'on appelle *s'étiendre* ou *mettre son cou-bas*. S'il en a, il s'en va d'une de ses cartes, lève la carte correspondant du tapis, et les place sens dessus dessous devant lui, comme cartes inutilisées. Chacun des joueurs suivants en fait autant à son tour; mais celui qui vient après le joueur qui a mis bas peut prendre, pour s'arranger, les cartes de ce dernier aussi bien que celles qui sont étalées sur la table. La règle du jeu veut que l'on ne se débarrasse que d'une carte à la fois. Toutefois, quand un joueur a en main trois cartes de même valeur, comme trois rois, trois dix, etc., il a le droit de les mettre toutes les trois de côté, et c'est un grand coup qui avance beaucoup la partie, puisque celui qui le fait n'a plus à se débarrasser que de deux cartes. Suivant une autre convention, lorsqu'un des joueurs a dans ses cinq cartes quatre cartes pareilles, comme quatre as, quatre neuf, etc., il peut les écarter et en demander d'autres qui sont prises au talon. Le gagnant est celui qui parvient à se défaire le premier de ses cinq cartes. Il reçoit la totalité des enjeux, et de plus les autres lui payent autant de jetons qu'il leur reste de cartes en main. Quant à ceux qui ont mis *cou-bas*, ils lui donnent autant de jetons qu'ils ont étalé de cartes.

COUBEREN, dieu des richesses chez les Indous, qui le représentent monté sur un cheval blanc orné de panaches. C'est le sep-

tième des dieux protecteurs des huit coins du monde; il en gouverne la partie septentrionale.

COUBERTIE s. f. (kou-bér-ti — rad. *couver*). Sorte de vêtement de laine rayée, commun aux deux sexes, dont les habitants du mont Dore et du mont Dôme se servent pendant la mauvaise saison.

COUBLAÏ-KHAN, empereur de la Chine. V. CHI-TSOU.

COUBLANDIE s. f. (kou-blân-di). Bot. Syn. de MULLERE.

COUBON, bourg et commune de France (Haute-Loire), canton, arrond. et à 7 kilom. E. du Puy; pop. aggl. 232 hab. — pop. tot. 2,466 hab. Eaux minérales; ruines d'un château gothique.

COUCAL s. m. (kou-kal — de *coucou* et *alouette*). Ornith. Genre de grimpeurs voisins des coucous, mais chez lequel le pouce est long, droit et pointu comme chez l'alouette : *Les coucals sont de grands oiseaux variant de la taille de la pie à celle du corbeau*. (Gérard.)

— **Encycl.** Le coucal a pour caractères : bec médiocre, caréné en dessus, entier, très-comprimé, arqué du milieu à la pointe; ongle des pouces long, presque droit, subulé. Levant à la première proposée le nom de *coucal*. Ce genre se compose de grandes et belles espèces d'Afrique, des Indes et de toutes les îles de la Malaisie, vivant principalement de grillons, de criquets et de sauterelles. Elles séjournent dans les forêts, dans les plaines, sur le bord des rivières. Leur vol est très-court et saccadé. Contrairement aux coucous, les coucals couvent leurs œufs. Le couple fait sa nichée dans un grand tron, sur le haut d'un arbre, où la femelle pond quatre œufs d'un blanc roux. Le mâle partage avec elle les soins de l'incubation. Le coucal atralbin, nommé *koudouma* dans les langues des nègres de la Nouvelle-Irlande, est remarquable par les couleurs opposées de son plumage. Sa taille est celle de la pie de France. Le bec est noir, court et robuste; les tarses sont garnis de scutelles larges, plus élevées sur les doigts; toutes les plumes du corps, par une modification qui semble propre à plusieurs oiseaux des Indes et surtout aux coucals des îles polynésiennes, ont une certaine rigidité; leurs barbes sont serrées et nombreuses sur la tige principale, qui est luisante, et sont finement ciliées sur leur bord; la queue est fort longue et étagée. — Le coucal *Ménébiki* n'offre, à première vue, que deux couleurs, le noir et le vert; mais, lorsqu'on l'examine en divers sens, on remarque que les nuances offrent des reflets verts changeants, passant au bleu d'azur, principalement sur les ailes et les penes de la queue. Les plumes de la tête sont longues, étroites, roides, effilées, susceptibles de former une huppe; celles du cou ont la même disposition; les plumes des flancs sont longues, lâches, soyeuses et recouvrent les tarses; le tour des yeux est presque nu, et les plumes circonvoisines ne sont, en quelque sorte, que des espèces de soies. Ce coucal est un des plus grands que l'on connaisse. Sa queue, plus longue que la totalité du corps, est étagée; ses ailes s'étendent très-peu au delà de la naissance de la queue. Le bec est fort, sa courbure est très-prononcée; il est de couleur jaune plombé. Les pattes sont robustes; les doigts longs, armés d'ongles puissants; les tarses, ainsi que les doigts, sont recouverts de larges plaques imbriquées, de couleur plombée. Cet oiseau habite la Nouvelle-Guinée.

Coucaratcha (La), roman par Eugène Sue (Paris, 1832-1834). La coucaratcha est une mouche légendaire d'une espèce particulière à l'Espagne. On prétend qu'elle met celui qu'elle pique en train de babil et de gaieté; rir et conter sont les prodromes du mal, mal charmant, qui n'est connu que des peuples à imagination vive. La coucaratcha fait les Espagnols causeurs, rieurs, conteurs, spirituellement bavards. Précieuse mouche, digne de tous les soins de la Société d'acclimatation! Dans le livre d'Eugène Sue, la Coucaratcha est une conteuse infatigable qui entasse dans ses récits les personnages les plus vicieux, les plus déformés. Parmi eux se trouve Ulrich, matelot qui tua sa mère et que l'Océan refuse de porter, car à peine est-il sur un vaisseau que la mer se soulève et mugit. Le coupable se précipite à l'eau; à peine est-il noyé que le vent tombe et la mer se calme. — Les *Aventures de Narcisse et de Claude* sont racontées avec une verve et un brio charmants. Le premier est fils d'un bonnetier; il s'embarque pour aller chercher la poésie; il est pendu; le second est mangé par des anthropophages. — Le *Cheval noir et le chien blanc* est l'histoire d'un mari jaloux, espèce qui se perd. — *Navarin, Crao, le Remords*, contiennent des scènes émouvantes, habilement conduites et finement racontées avec la verve intarissable de la Coucaratcha. — *L'Ami Wolf* clôt la série des histoires de ce volume.

COUCH s. m. (kouch). Sylvic. Sorte d'augget grossier qu'on place, dans les Landes, au pied des pins maritimes entaillés, pour recevoir la résine.

COUCHADE s. f. (kou-cha-de — rad. *coucher*). Vitic. Nom vulgaire des provins ou marcottes de la vigne, dans le Médoc.

COUCHAGE s. m. (kou-cha-je — rad. *coucher*). Action de coucher, de passer la nuit dans un lit : *Payer son couchage*. || Effets de literie, ensemble des objets qui servent au couchage : *Prendre en adjudication le couchage des troupes de la garnison*.

— **Hortic.** Action de coucher dans une fosse peu profonde des rameaux destinés à y prendre racine, pour en faire des marcottes : *Le cornouiller de la Floride se multiplie par ses graines ou par couchage*. (Tollard.) On dit plus ordinairement *MARCOTTAGE*. || Action de mettre les graines en couche pour les y faire germer.

COUCHANT (kou-chan) part. prés. du v. *Coucher* : *Des gens couchant à la belle étoile*. *Nos armées ont fait toutes leurs campagnes sans tentes et couchant à la belle étoile*. (B. de St-P.) *Jupiter, en couchant avec Alcmène, fait une nuit de vingt-quatre heures*. (Volt.)

COUCHANT, ANTE adj. (kou-chan, ante — rad. *coucher*). Qui se couche. Ne se dit que dans un petit nombre de locutions.

— **Soleil couchant**, Soleil près de descendre sous l'horizon; moment de la journée où le soleil est dans cette position : *Contempler le soleil couchant*. *Etre éclairé des feux du soleil couchant*. *Partir au soleil couchant*. || Fig. Déclin de la vie ou de la puissance; dernières lueurs, dernier éclat; personne puissante dont le rôle est près de finir : *Le soleil couchant est jaloux de la lune qui se lève*. (Sent. pers.) *On adore plutôt le soleil levant que le soleil couchant*. (Acad.) *Huet, Fontenelle ont écrit à quatre-vingts ans; il y a de très-beaux soleils couchants*. (Volt.) *Les amants sages allument le flambeau de l'amitié au soleil couchant de l'amour*. (A. Guyard.)

— **Chass.** *Chien couchant*, Chien d'arrêt, qui se couche sur le ventre pour arrêter le gibier. || Fig. Flatteur, homme qui rampe pour plaire ou pour séduire : *Faire le chien couchant auprès de quelqu'un*.

Quand il m'est inutile, il fait le chien couchant.

— s. m. Soleil qui se couche; aspect du ciel dans la région où le soleil se couche : *Les feux du couchant*. *Un beau couchant*. *Un couchant embrasé*. *Un couchant d'hiver, d'été*. *Qui s'aviserait de vouloir peindre l'aurore s'il n'avait jamais vu que le couchant?* (Ste-Beuve.)

Aux vitraux diaprés des sombres basiliques
Les flammes du couchant s'éteignent tout à tour.
TH. GAUTIER.

J'aime Paris aux beaux couchants d'automne,
Paris superbe aux couchants élargis.
SAINT-BEUVE.

— **Occident**, ouest, côté de l'horizon où le soleil se couche, endroit, pays situé dans cette direction : *Maison exposée au couchant*. *La Lusitanie est terminée au couchant par l'Océan*. (Rollin.)

Craignez l'aspect du nord et celui du couchant.

DU LEVANT AU COUCHANT, du Maure jusqu'au Scythe,
Les peuples vanteront et Bénédicent et Tite.
CORNEILLE.

— **Fig.** Vieillesse; décadence, déclin : *Ce beau génie était à son couchant*. *Tant de choses éclatantes ont eu leur orient et leur couchant!* (Volt.)

De midi de mes années,
Je touchais à mon couchant.

J.-B. ROUSSEAU.

Sur mon couchant enfin, ma débile paupière
Me ménage avec soin ce reste de lumière.
ROTROU.

— **Antonyme.** Levant.

— **Encycl.** Astron. Si chaque jour on note attentivement le point où le soleil se couche, on remarque que ce point change tous les soirs. Du 22 décembre au 22 juin, il se rapproche du nord; du 22 juin au 22 décembre, il se rapproche du sud. L'arc que ce point décrit ainsi, sans le dépasser, dans l'intervalle de six mois, occupe dans le ciel une région que le langage vulgaire appelle *couchant*, ouest ou occident. Mais, pour l'astronome, le couchant n'est qu'un point, celui que le soleil occupe à l'instant de sa disparition. Comme ce point change tous les jours, on est convenu d'adopter pour le vrai couchant le point où le soleil se couche le jour de l'équinoxe, point qui partage en deux parties égales le demi-cercle de l'horizon compris entre le nord et le sud. La distance du couchant réel de chaque jour au vrai couchant se nomme amplitude; elle est d'autant plus grande que la déclinaison du soleil et la hauteur du pôle sont plus considérables.

COUCHAUD (André), architecte, né le 15 avril 1813 à Genève, où son père était commandant du génie, mort en 1849, fut amené à Lyon par ses parents lors de nos désastres de 1814. Son goût pour l'architecture antique lui fit entreprendre à vingt-cinq ans un voyage en Orient, qui ne dura pas moins de deux années. Dans un second voyage en Grèce, de 1842 à 1845, il s'appliqua surtout à l'étude des monuments chrétiens de l'époque byzantine. Il fut chargé à Athènes de la construction d'un séminaire. Rentré en France avec le titre de membre de la Société archéologique d'Athènes, il y joignit bientôt celui de membre de la Société orientale de Paris. Couchaud est mort à trente-six ans, avant d'avoir

pu donner la mesure de son talent. Il a publié : *les Eglises byzantines* (Paris, 1842), son principal titre à la célébrité; *Notes et croquis; Voyage en Grèce* (Paris, 1847). La première livraison seule a paru. Quand la mort est venue interrompre ses travaux, Couchaud dirigeait la reconstruction, d'après ses plans, de l'église de Saint-Paul-en-Jarret; il avait fait aussi des plans très-remarquables pour la restauration de la façade de l'église de Saint-Pierre, à Lyon.

COUCHDJI-BACHI s. m. (kouch-dji-ba-chi). Hist. ott. Lieutenant du bostandji-bachi. || Inspecteur des forêts.

COUCHE s. f. (kou-che — du lat. *collocare*, placer. Etym. très-dout.). Lit; ne s'emploie qu'en poésie et dans le style soutenu : *La couche nuptiale*. *Dante met aux enfers des âmes torturées sur une couche de feu*. (Chateaub.)

Quittez la couche oisive
Où vous ensevelit une molle langueur.

L. RACINE.

Quand un petit enfant dans sa couche repose,
J'aime à voir ses yeux clos et sa bouchette rose.

BRIZIUX.

Des longs travaux du jour la terre est délassée,
Et le zéphyr du soir, le calme, la fraîcheur
Te bercent sur ta couche, asile du bonheur.

BAOUR-LORMIAN.

— Bois de lit : *Couche de merisier, de noyer*.

|| Ce sens a vieilli; on ne dit plus que *COUCHETTE*.

— **Par anal.** Accompagnement ordinaire : *La pourpre, qui communiquait naguère la puissance, ne servira désormais de couche qu'au malheur*. (Chateaub.)

— **Linge** dont on enveloppe les petits enfants : *Changer les couches d'un enfant*. *A peine avait-elle des couches pour le nouveau-né*.

— **Poétiq.** Lit métaphorique d'où les poètes font sortir le soleil et les astres au moment de leur lever :

Je veux voir le soleil de sa couche sortir.

ROUCHER.

Comme un époux glorieux,
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

J.-B. ROUSSEAU.

— **Mariage**, union conjugale : *Dieu a béni leur couche*. (Acad.)

Les dieux ne montrent point que sa vertu les touche;
D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche.

RACINE.

|| La même union, matérialisée dans le lit conjugal : *Souiller, déshonorer la couche nuptiale*. *Les soldats victorieux lui ôterent la vie, à l'instigation d'un tribun dont il avait déshonoré la couche*. (Chateaub.)

Il va du dieu des morts déshonorer la couche.

RACINE.

Ah! du moins, que jamais cette Aurore, ma rivale,
Ne souille après ma mort ma couche nuptiale.

DESAMINGE.

— **Enfantement**; état de la femme qui a enfanté depuis peu : *Femme en couche ou en couches*. *Reliever de couche ou de couches*. *C'est sa première couche*. *Mourir des suites de couches*. *Ses couches ont été fort heureuses*. *Il arrive tant d'accidents aux femmes en couche!* (Mme de Sév.) *L'odeur de la tubéreuse passait autrefois pour être mortelle aux femmes en couches*. (A. Karr.) || Action de produire : *Le temps peut avoir des couches laborieuses, mais il n'avorte jamais*. (Lamenn.)

— **Méd.** *Fausse couche*, Enfantement avant terme : *Faire une fausse couche*.

Si mon tendre amour vous touche,
Vous pouvez m'éprouver en toute sûreté :

Je n'ai fait qu'une fausse couche.

SALLETIN.

Pour l'encycl., v. FAUSSE COUCHE. || Fig.

Avortement : *La raison a fait bien des fausses couches avant de mettre ces deux enfants au jour*. (Volt.)

— **Particulier.** Strate, lit formé par une matière quelconque et d'une épaisseur relativement peu considérable : *Une couche de sable, de béton, de mortier*. *Une couche de fumier*. *Une couche de poussière*. *Etendre une couche de beurre sur du pain*. *Les couches d'air de l'atmosphère sont de moins en moins denses*. *Les couches géologiques sont toujours superposées dans le même ordre*. *Les montagnes les plus élevées sont composées de couches parallèles*. (Buff.) *Je me suis proposé de reconnaître à quels animaux appartiennent les débris osseux dont les couches superficielles du globe sont remplies*. (Cuv.) *Les plus anciennes couches terrestres constituent les terrains primitifs; les dernières sont les alluvions modernes*. (L. Figuier.) *Les couches géologiques du globe sont d'autant plus carbonatées qu'elles sont plus profondes*. (Raspail.) *L'air atmosphérique est un fluide élastique, diaphane, pesant, qui enveloppe le globe terrestre et le recèle d'une couche de 15 à 16 lieues d'épaisseur*. (L. Cruveilhier.) || Enduit : *Couche de peinture, de vernis*. *Première couche*. *Seconde couche*. *Donner deux couches à l'huile, deux couches en détrempe*. || Teinte, couleur répandue d'une façon uniforme : *Se teint, hâlé naturellement, s'était encore couvert d'une nouvelle couche de bistre, par l'habitude que le pauvre diable avait prise de se tenir sur le seuil de la porte*. (Alex. Dum.)

— **Fig.** Région, sphère, catégorie : *L'imprimerie fait pénétrer la lumière et la vérité dans toutes les couches sociales*. (F. Bastiat.) *Il y a bien des coucous dans la profondeur d'un vrai talent*. (Ste-Beuve.) *Propagées et secondées l'une par l'autre, la richesse et la liberté descendront jusqu'aux dernières couches du peuple*. (R. Laboulaye.) || Masque, apparence extérieure : *Je mis sur mon visage une couche de plus de gravité et de modestie*. (St-Sim.)

— **Loc. pop.** *Se donner une couche, une belle couche*, Se griser.

— **Mécan.** *Arbre de couche*. V. ARBRE.

— **Constr.** Pièce de bois couchée à terre pour soutenir des étais.

— **Techn.** Feuille d'or ou d'argent qu'on laisse sur l'objet qu'on veut dorer ou argenté. || Sable qu'on répand avant et après un pavage. || Chez les brasseurs, Disposition du grain dans le germeoir en un tas carré et d'une épaisseur convenable pour le faire germer. || Réunion de peaux superposées, que le maroquinier, le mégissier, le tannour, mettent en même temps sur le chevalet pour les travailler successivement. || Réunion de peaux pliées en double, que les mêmes ouvriers mettent sur le chevalet pour former un fond élastique destiné à recevoir les peaux qu'ils veulent épiler ou débouffler. || Table recouverte d'une toile, sur laquelle on dispose les pains d'un certain poids, avant de les enfourner : *Dans certaines boulangeries, les couches sont des espèces de tiroirs superposés dans de grandes armoires où l'on maintient une douce chaleur*. || Toile elle-même qui recouvre la pâte sur les couches. || Partie de derrière de la monture d'un fusil : *La couche comprend cinq parties principales : le busc, la crosse, la poignée, la joue et la plaque de couche*. || Nom donné, dans les marais salants de certaines localités de l'Ouest, à la première série de bassins où l'on dirige l'eau de mer au sortir du jas ou vasière. || *Couche d'impression*, Chez les peintres en bâtiment, Première couche de peinture appliquée sur une surface qui doit en recevoir plusieurs.

— **Peint.** *Couche de teinte*, Dernière couche de peinture.

— **Art culin.** Bassin en cuivre pour la cuisson des confitures.

— **Jeux.** Enjeu qu'on met sur une carte au lansquenet : *La moindre couche était d'un napoléon*. || *Tant de couche et de belle*, Se dit pour avertir qu'on met tant sur la carte, et que celui qui est pris paye tant à ceux qui ont encore leurs cartes.

— **Anat.** *Couches ethmoïdales ou olfactives*, Lobes du cerveau appelés aussi CORPS CANNELÉS. || *Couches optiques*, Lobes du cerveau situés en arrière des précédents.

— **Hortic.** Plancher relevé, faite ordinairement de fumier mêlé avec de la terre, et où la germination et la végétation sont très-rapides : *Couche de melons, de concombres*. *Semer sur couche*. *Les couches sont d'un emploi journalier*. (A. Hardy.) *Les couches sont destinées à fournir à la plante une température propre, au moyen d'un foyer souterrain de chaleur*. (Raspail.) *Le marquis de Bismarck, dans son château de Beaulieu, on servit un melon auquel les convives reprochèrent une couleur trop pâle : « C'est qu'il relève de couches », répondit le marquis*. || *Couche à chaises volantes*, Couche ordinairement bordée, sur laquelle on place des chaises de châssis légers, avec leurs panneaux de verre qu'on retire à volonté. || *Couche chaude*, Couche nouvellement faite, qui jette son premier feu, et dont la chaleur se maintient entre 25° et 30°. || *Couche clochée*, Couche couverte de cloches de verre : *Les fleuristes se servent des couches clochées pour les plantes à fleurs d'ornement*. (Thouin.) || *Couche nue*, Couche dont la surface est à l'air libre. || *Couche sourde*, Couche établie dans une fosse en terre, et qui conserve longtemps une chaleur douce et égale. || *Couche tiède*, Couche qui a perdu la plus grande partie de sa chaleur, et qui n'est qu'à 3° ou 4° au-dessus de la température du sol environnant. || *Champignon de couche*, Agaric comestible cultivé sur couche.

— **Bot.** Nom donné aux épaisseurs de matières disposées concentriquement du centre à la périphérie, dans le tronc et les branches des arbres et des arbrisseaux à structure endogène : *On calcule l'âge de certains arbres par le nombre de couches dont se compose leur tronc*. || *Couches corticales*. V. ÉCORCE. || *Couches ligneuses*. V. BOIS.

— **s. f. pl.** Mar. Assemblage de pièces qui entrent dans la composition d'un mat formé de plusieurs arbres. || Principales pièces renfermées entre deux plans dans la construction d'un mat majeur.

— **Epithètes.** Molle, tendre, moelleuse, douce, chaude, enivrante, embaumée, parfumée, voluptueuse, fortunée, envivée, paisible, tranquille, heureuse, chaste, virgine, nuptiale, royale, oisive, solitaire, déserte, abandonnée, douloureuse, infortunée, triste, froide, désolée, lugubre, sanglante, ensanguinée, funèbre, coupable, impure, impudique, criminelle, adultère, souillée, profanée, déshonorée, fraîche, dure.

— **Homonymes.** Couche, couches et couchent (du verbe *coucher*).

— **Encycl.** **Hortic.** Les couches, toujours

utiles dans les opérations du jardinage, deviennent indispensables dans les contrées tempérées ou froides. Elles permettent de favoriser la germination et de hâter la végétation de certaines plantes, de manière à leur en faire parcourir toutes les phases avant l'hiver. C'est seulement à l'aide des *couches* que les jardiniers et les maraîchers du nord peuvent élever en tout temps tous les genres de plantes qui sont l'objet de leurs cultures. Il est des végétaux qui restent constamment sur les *couches*, du moins dans certaines conditions de culture; tels sont les melons, les laitues, les champignons et les raves. D'autres, comme le cardon d'Espagne, le céleri, les concombres, les laitues à pommer, etc., après avoir germé sur *couche*, sont repiqués en pleine terre. D'autres enfin, après avoir été élevés dans cette dernière condition, sont replantés sur *couches*; nous citerons entre autres les asperges et les fraisières.

On peut faire des *couches* avec toutes sortes de matières animales ou végétales, feuilles, écorces, marcs, pailles, et utiliser ainsi les détritus de tout genre, pourvu qu'ils se décomposent facilement; mais les meilleures *couches* sont faites de fumier de cheval, d'âne ou de mulet, auquel on mélange parfois un peu de fumier de mouton; ce fumier doit être long et neuf, en d'autres termes, il faut l'employer au moment où il sort de l'écurie.

Les *couches* doivent être placées à une exposition chaude et bien abritée, autant que possible au midi. Comme elles s'affaissent toujours un peu, on leur donne d'abord une hauteur supérieure à celle qu'on veut leur conserver plus tard. Ordinairement cette hauteur est de 1 m. 25 sur une largeur égale; quant à la longueur, elle est indéterminée. Si l'on est forcé de diminuer leur largeur, on augmentera d'autant leur épaisseur. Les *couches* sont séparées par des sentiers de 0 m. 40 de largeur, dont nous verrons plus loin l'usage. Quand on veut monter une *couche*, on commence par creuser le sol à la profondeur de 0 m. 20 environ; puis on étend le fumier à la fourche, par lits successifs, qu'on a soin de bien fouler et de piétiner, afin que la *couche* soit partout également compacte et homogène; dès que le fumier est monté assez haut, on étend par-dessus un lit de bon terreau, dont l'épaisseur varie de 0 m. 25 à 0 m. 35, suivant les plantes que l'on veut y cultiver. On laisse ensuite reposer la *couche* pendant une semaine, afin que le fumier jette, comme on dit, son premier feu. Quand elle est arrivée à un degré de chaleur convenable, ce qu'on reconnaît en plongeant la main, on régularise ses bords et sa surface, puis on procède aux semis ou aux repiquages. Pour conserver la chaleur des *couches* et préserver du froid les plantes ou les graines qu'on y a mises, surtout quand ces dernières commencent à lever, on a soin de les recouvrir de cloches ou de châssis, et même, pendant les grandes gelées, de couvertures de fumier ou de paillassons, que l'on retire pendant le jour quand le temps est beau. A défaut de cloches ou de paille longue, on emploie toujours les paillassons, ou bien des couvertures de fumier ou de paille longue, qu'on étend sur les *couches*; on maintient ces paillassons, à l'aide de piquets, à une hauteur de 0 m. 15 environ au-dessus de la surface de la *couche*, et on garnit les ouvertures latérales pendant les grands froids.

Jusqu'à présent, nous ne nous sommes occupés que des *couches* chaudes, employées surtout pour la culture des primeurs. Mais on fait aussi des *couches* tièdes, ou même presque froides, appelées *couches sèches*; nous avons à peine besoin de dire que celles-ci diffèrent surtout des premières par leur température moins élevée.

La chaleur d'une *couche* finissant par se perdre à la longue, il importe de pouvoir la rétablir sans déranger la *couche*; on y parvient à l'aide de réchauds, c'est-à-dire de lits ou de bandes de fumier neuf qu'on étend dans les sentiers qui séparent les *couches*. Ordinairement un réchaud sert à réchauffer les deux *couches* voisines. On renouvelle ces réchauds toutes les fois que le besoin s'en fait sentir.

Suivant les substances dont on les compose, l'usage auquel on les destine, la saison dans laquelle on les fait, on distingue les *couches* en *couches bordées* ou *encaissées*, *couches nues*, *couches clochées*, *couches à champignons*, *couches à châssis volants*, *couches de poudrette*, *couches de feuilles*, *couches de tontures*, *couches de marcs de fruits*, *couches de tan* et de *sciure de bois*, *couches chaudes*, *tièdes* ou *sèches*, etc.

Couches politiques (LES), comédie en trois actes, publiée à Zurich en 1845 et composée par M. Prutz, l'auteur de *l'Histoire du journalisme en Allemagne*. Peu de pièces, même parmi les chefs-d'œuvre de Goethe et de Schiller, ont eu pareil retentissement. Ce n'est que sur un ordre exprès du roi de Prusse que l'auteur a vu abandonner l'accusation de lèse-majesté qu'elle avait attirée sur sa tête. Nous l'examinerons donc en détail, au double point de vue politique et littéraire. Quel est le but politique de M. Prutz? Travailler au triomphe du mouvement constitutionnel et du parti libéral qui ébranlent sur ses fondements la vieille Allemagne. L'a-t-il atteint? Nous ne le croyons pas; la violence et la satire pleine d'outrages font plus de mal que de bien aux partis qu'elles croient aider, et rarement

un écrivain s'est mis, autant que M. Prutz, en dépense d'invectives. L'analyse de la pièce en donnera une idée. Elle s'ouvre par une altercation bruyante entre un chirurgien et son valet, auquel le docteur veut arracher l'estomac, parce que l'estomac enfante la convoitise, l'égoïsme et la lâcheté. Enlevez cet organe malfaisant, et tout est sauvé. Cette scène bizarre, grossière dans les détails, pleine de personnalités injurieuses, indique suffisamment le ton général de l'œuvre. Kilian préfère partir et conserver son estomac, et le docteur cherche, pour lui payer ses gages, à lui faire accepter quelques fioles. Ces fioles contiennent l'essence de l'hypocrisie et de la délation représentées par l'esprit des adversaires de l'auteur mis en bouteille. Survient un mendiant quêtant, à ce qu'il dit, pour élever une statue à l'héroïque représentant de la Germanie, Arminius. Ce mendiant déguisé s'appelle Schlaupkopf, c'est-à-dire rusé coquin, et si le roi de Prusse en personne ne se cache pas sous ses haillons, tout au moins le gueur représente l'autorité en général ou même celle de la Diète. Le docteur répond en patriotisme sensé que c'est le sentiment national présent qu'il convient d'encourager, au lieu d'aller chercher un patriotisme hypocrite dans les forêts d'Arminius, et veut jeter le quêté à la porte. En le poussant, il fait tomber sa perruque et son faux nez, et reconnaît son vieil ami, le démocrate Schlaupkopf; seulement le démocrate s'est converti, et s'appelle M. le conseiller intime. Il enrôle le docteur sous son drapeau, et lui confie l'accouchement de la blonde Germania, qui se trouve grosse. Son char approche, traîné par des chevaux efflanqués, attelés par derrière, d'après l'usage établi dans tous les Etats allemands, dit l'auteur. Ces pauvres bêtes représentent les états provinciaux. Autour du char se pressent des esclaves : c'est le peuple, auquel on n'a recours que lorsque le char est embourbé; et qui murmure un chant d'espérance en l'honneur du nouveau-né, dont il attend sa délivrance. Le premier acte se termine par cette scène de l'Allemagne en mal d'enfant.

Au commencement du second acte, Schlaupkopf, inquiet sur l'issue de la délivrance de Germania, prie le docteur d'appeler à son aide quelque ruse de son métier, et, pour le gagner, lui montre les présents envoyés à la princesse par les souverains d'Allemagne. La Prusse donne au nouveau-né la cathédrale de Cologne, une petite flotte allemande et un code d'instruction criminelle; l'Autriche fera construire plusieurs maisons de jésuites; le roi de Bavière a déjà composé lui-même une méthode de lecture pour l'enfant du miracle; le roi de Hanovre lui envoie un titre national, une charte, une constitution sur un fort beau parchemin, mais déchiré; cela servira à lui faire un tambour. Ces allusions sont claires, et lorsque M. Prutz châtie ainsi par le ridicule cet esprit libéral contre lequel réclame l'Allemagne entière, sa raillerie a toutes chances de mettre les rieurs de son côté. Les deux compères sont interrompus par deux hauts personnages, le Romantique et le Philosophe, le premier venant demander au docteur un remède contre l'épuisement de son esprit, le second le consulter pour un cas plus extraordinaire, pour le cas de *M. Guérin*. Le remède proposé au Romantique, c'est de distiller le venin sur toute œuvre où brillera le talent. « Et que fais-je autre chose? » s'écrie-t-il; et il sort, laissant le docteur occupé de l'accouchement du Philosophe. L'opération est douloureuse. Le cerveau du malade renferme une foule de produits philosophiques pillés çà et là, mais d'enfant, de produit personnel, point. Les deux hommes qui viennent d'être ainsi bafoués représentent deux des noms les plus honorés de l'Allemagne contemporaine : M. Tieck et M. de Schelling. Nous ne leur ferons pas l'injure de les défendre contre de pareilles pasquinades. Que fait Germania pendant ce temps? Elle noue une intrigue avec le domestique du docteur. C'est une fausse reine, une servante d'auberge qui a pris par imposture le nom de la véritable Germania. Ceci va tout droit à l'adresse de l'Allemagne officielle. Les gouvernements, les congrès, la Diète sont agréablement mis en scène sous le masque de cette créature. L'attaque est brutale, mais elle ne manque ni d'à-propos ni d'esprit; néanmoins ce second acte est languissant.

Dans le troisième acte, l'inspiration est plus pure et l'on rencontre de belles scènes. Il fait nuit : une femme couverte de haillons, épuisée par le jeûne et les veilles, arrive à pas lents. Malgré les ravages de la souffrance, on reconnaît la noblesse de son origine sur son visage pâle et fier. Elle se rencontre dans la rue avec Kilian et Germania allant à leur rendez-vous amoureux, et avec le docteur qui s'est levé furtivement pour aller dévaliser l'aventurière. Ils se heurtent dans l'ombre; le docteur crie au secours, et des gendarmes accourent. L'étrangère reconnaît Schlaupkopf pour son persécuteur, et Germania pour l'effrontée qui lui a dérobé sa couronne, car c'est elle qui est la vraie Germania, l'Allemagne méconnue et outragée par Schlaupkopf, chassée de son trône et remplacée par une fille sans nom. Les gendarmes embarrassés veulent arrêter tout le monde. « Cette opposition des deux Allemagnes, dit M. Saint-René Taillandier, est ce qu'il y a de plus net dans la satire de M. Prutz. S'il avait mis plus d'art et plus d'habileté dans sa fable, si la personni-

cation des chancelleries allemandes n'était pas si violemment injurieuse, l'idée serait vive et ingénieusement développée. » En dépit des nobles paroles de l'Allemagne et des discours emphatiques de Germania, elles sont toutes deux arrêtées. Tout ce qui suit n'est qu'une fantaisie moitié grotesque, moitié sérieuse. Au moment où la fameuse Germania est saisie par les gendarmes, elle fait explosion comme une bombe; on en voit sortir, au milieu des flots de fumée, des chœurs de moines, de chevaliers, de piétistes, et, pour terminer, plusieurs compagnies de cosaques qui font main basse sur les derniers débris de l'Allemagne. L'autre, au contraire, la noble et malheureuse femme, se relève; les esclaves brisent leurs chaînes et l'entourent en célébrant la liberté. Eux seuls l'avaient déviée sous ses haillons, lorsqu'ils chantaient : « Oh ! puisses-tu être la libératrice que nous appelons, la mère de celui qui brisera notre joug et par qui l'éclair de la liberté illuminera tout à coup ce monde endormi dans la nuit. Apparaît enfin comme une reine à ton peuple qui l'invoque, et que les gouttes de sang de ton front se changent en perles précieuses. »

Telle est l'œuvre bizarre que l'auteur a intitulée les *Couches politiques*. « C'est le devoir d'une critique impartiale et franche, répétons-nous avec M. Saint-René Taillandier, de signaler à M. Prutz son erreur. Il importe de proscrire énergiquement cette satire injurieuse, cette comédie démagogique contraire à la noblesse de l'art, à la dignité de la liberté qu'elle veut soutenir, et fatale aux intérêts si sacrés de la cause libérale en Allemagne. » Les derniers événements politiques prêtent à cette comédie, écrite il y a plus de vingt ans, un tel caractère d'actualité, qu'on croirait lire une œuvre née d'hier; on comprendrait mieux alors le ton agressif de l'auteur.

Si le côté politique est d'un haut intérêt dans les *Couches politiques*, le point de vue littéraire n'est pas moins curieux. Philosophe de talent, M. Prutz a voulu être poète, et cette vocation toute factice a abouti à une absence complète de naturel. L'obstination qu'il met à versifier atteste l'énergie de son humeur, qui se traduit souvent en emportements vigoureux; mais il ne faut lui demander ni invention saine et naturelle, ni simplicité, ni franchise de langage. Ses qualités littéraires, car il en possède, sont une science réelle du langage et du rythme, une grande habileté de rhétorique. Sa comédie politique, cette œuvre si difficile qui demande une forme nouvelle, enfantée hardiment par une imagination libre, il est allé la calquer sur les chefs-d'œuvre d'Aristophane. En copiant servilement la forme du comique grec, M. Prutz a commis une singulière inconséquence, lui qui vante sans cesse l'originalité et l'audace. Quel résultat a-t-il obtenu de ce singulier retour à une forme dramatique si éloignée de nos mœurs? A-t-il dérobé à son modèle quelques-unes de ses beautés immortelles? Hélas non ! M. Prutz a pris d'Aristophane la verve bruyante, la farce bouffonne, les gros traits, tout ce qu'il est trop facile de s'approprier; mais la gaieté naturelle, et surtout cette grâce qui enchantait Platon, il les a entièrement manqués. Quelle différence entre les spirituelles attaques du poète athénien contre Socrate et les grossièretés du versificateur allemand contre MM. Tieck et de Schelling ! Malgré son talent et la vigueur incontestable de sa pensée, M. Prutz ne saurait faire admettre certaines bouffonneries ordures qui pourraient à faire le charme de la canaille, comme dit La Bruyère, mais jamais « être le mets des plus délicats. » En somme, la tentative de l'Aristophane tudesque n'a pas été heureuse; d'ailleurs, être philosophe et Allemand, et prendre Aristophane pour modèle, lorsqu'on ne s'appelle pas Henri Heine, c'est de la folie, ou plutôt c'est de l'aveuglement : M. Prutz est en effet aveuglé par son amour-propre. Dans ses parabases et ses anapestes (car M. Prutz a copié Aristophane jusque-là), il s'écrie : « Il y a longtemps, lecteur, que vous nous disiez : Votre poésie lyrique, vos hymnes politiques, vos cris de guerre et de bataille, ce n'est pas de la poésie; élevez-vous de la polémique des journaux jusqu'à la vraie inspiration, et créez des œuvres que l'art puisse reconnaître ! Cette œuvre, la voici. C'est une comédie politique; lisez-la et riez franchement. » Non, nous ne saurions rire en voyant l'auteur remplacer les traits spirituels et incisifs d'Aristophane par une diatribe sans mesure et sans pudeur contre ses rivaux. Il est aveugle surtout quand il s'écrie : « L'alouette se berce en chantant dans le bleu du ciel, là-haut, au-dessus des ruines. J'ai fait comme elle, sans souci, perdu dans la mélodie qui m'enivre, et attentif seulement au signe que me faisait la Poésie idéale. J'ai oublié qu'un gendarme courbé sur un canon de fusil m'ajustait et allait m'envoyer une balle. » Non ! il n'a pas chanté dans la nue comme l'alouette joyeuse, il ne s'est pas élevé à de si hautes régions, et le gendarme, puisque gendarme il y a, n'ira pas le frapper lâchement au milieu de son vol; il l'arrêtera d'une façon prosaïque au coin de cette rue suspecte, dans cette maison équivoque, où il n'a pas craint de compromettre sa muse. C'est si vrai que, sans le roi de Prusse, il eût certainement couché en prison.

Malgré le ton factice de ses vers, la rhétorique pompeuse de son langage, les crudités, pour ne pas dire les obscénités de plusieurs

scènes, la violence de ses attaques contre des gens honorables, M. Prutz a cependant occupé largement l'attention publique par ses *Couches politiques*.

COUCHÉ, ÉE (kou-ché), part. passé du v. Coucher. Etendu sur un lit : *Presque tous les hommes, quoique couchés sur des fleurs, ne sauraient dormir s'il y en a une seule feuille pliée en deux.* (Fonten.) *Quand l'enfant est couché, et que son babil ennuie sa bonne, elle lui dit : Dorsme !* (J.-J. Rouss.) « Etendu, renversé en un lieu quelconque, en parlant d'une personne ou d'une chose : *Couché sur la terre. Couché sur le gazon, sur la paille. Des statues couchées à terre. Des bouteilles couchées sur le sol. Le comédien, couché dans son carrosse, jette de la boue au visage de Corneille, qui est à pied.* (La Bruy.) *Les morts, une fois couchés dans leurs tombeaux, dorment sans se relever jamais.* (Alex. Dum.) *Sous l'aile des tilleuls, Stephen, à demi couché sur l'herbe, attendait Madeleine.* (A. Karr.)

Il s'approche du roi couché sur la poussière.

RACINE.

Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline, Couché sur ses genoux, le bœuf pesant ruine.

DELILLE.

Quoi, mortes ! Quoi, déjà sur la pierre couchées !

Quoi, tant d'être charmants sans regards et sans

[voix]

V. Hugo.

— Par anal. Qui s'étend, qui est situé dans un espace étendu : *Nice apparaît couchée au fond de son golfe.* (E. Texier.)

— Par ext. Incliné : *Cette perche est trop couchée. Les jambages de ces lettres ne sont pas assez couchés. Cet arbre a été couché par le vent.*

— *Soleil couché*, Moment de la journée qui suit le coucher du soleil : *Je suis arrivé à Cologne après le soleil couché.* (V. Hugo.)

— *Couché par écrit* ou simplement *Couché*, Rédigé, mis par écrit : *Ces cinq articles, ainsi abrégés et couchés en règles générales, sont, je ne l'ignore pas, sujets à mille difficultés.* (J.-J. Rouss.) *Je lui dois quelques petits remerciements couchés par écrit.* (Volt.)

« J'aurais regret d'être obligé d'écrire, Et de vous voir couché dans mon procès-verbal.

MOULIER.

« Porté, inscrit : *N'étant pas couché sur l'état de sa maison, je n'eus rien.* (J.-J. Rouss.) *Tant d'hommes couchés avec moi sur le registre du congrès se sont fait inscrire à l'obituaire !* (Chateaub.) « Exprimé : *L'arbitraire ne change pas de nature pour être couché dans une sentence.* (Ed. Laboulaye.) « Fig. Signalé, compté, compris : *Elle a conquis le droit de causer aussi longtemps et aussi souvent qu'elle le veut avec les hommes qui lui semblent aimables, sans être couchée sur l'album de la médisance.* (Balz.)

— *Couché en joue*, Ajusté, visé avec un fusil mis en joue : *Etre couché en joue par un assassin.* « Fig. Convoité, guetté : *La fortune de cette vieille fille était couchée en joue par son arrière-cousin.* (Balz.)

— Loc. poétiq. *Couché au tombeau*, Mort, enseveli. Cette locution a vieilli. « Fig. Détruit, ruiné :

Pauvre Grèce, qu'elle était belle,

Pour être couchée au tombeau !

V. Hugo.

— Prov. *On est plus couché que debout*, Le temps de la vie est bien court, comparé à l'éternité.

— Typogr. *Lettres couchées*, Lettres qui ne sont pas d'aplomb : *Quand une forme a des lettres couchées, ces lettres, ne présentant pas une surface plane, produisent au tirage un effet qui les rend presque illisibles, parce que celui de leurs côtés qui penche vient mal ou ne vient pas du tout.*

— Blas. Se dit du chevron et du croissant qui ont leur partie saillante appuyée ou tournée au côté dextre de l'écu : *Doublet de D'or, au chevron couché d'azur.* « Se dit aussi de l'arc mis en fasce : *D'Arc d'Argent, à trois arcs couchés de sable.* « Se dit encore du dauphin dont la tête et la queue sont tournées du côté inférieur de l'écu : *De Fitz-James d'Azur, au dauphin couché d'argent.* « Se dit enfin des billettes et de quelques-unes des pièces de longueur qui, au lieu d'être placées verticalement, ont une position horizontale : *De Sébastiane d'Azur, à quatre flèches couchées d'argent.*

— Bot. *Tige couchée*, Tige qui rampe, qui reste étendue sur la terre.

COUCHÉ (François-Louis), graveur français, né en 1782, d'après Nagler. Il apprit son art sous la direction de Lafitte. On a de lui un grand nombre de gravures, parmi lesquelles nous citerons : la *Bataille d'Austerlitz*, d'après Gérard; la *Défense de Paris*, d'après Horace Vernet. Il a exécuté, d'après ses propres dessins, 120 planches pour les *Esquisses de la Révolution* par Dulaure, 92 batailles pour les trophées des armées françaises, 20 planches pour la *Campagne d'Espagne* de 1823. Enfin Couché a donné un grand nombre de planches pour *l'Histoire de Napoléon* de Norvins, pour l'ouvrage sur l'Égypte, etc.

COUCHE-COUCHE s. f. (kou-che-kou-che). Bot. V. COUSSECOUCHE.

COUCHÉE s. f. (kou-ché — rad. *coucher*). Endroit où l'on couche en voyage : *Arriver*

à la COUCHÉE. Il y a deux COUCHÉES d'ici à cette ville.

La nuit était fort approchant
Et la couchée encore assez distante.
LA FONTAINE.
« Souper et logement dans une auberge : J'y entré sans un sou pour payer ma COUCHÉE. (J.-J. Rouss.)

COUCHE - POINT s. m. (kou-che-poin). Techn. Trépointe du talon d'un soulier, d'une botte : Des COUCHE-POINTS solides.

COUCHER v. a. ou tr. (kou-ché — rad. couche). Etendre sur un lit ou sur quelque chose pour s'y reposer ou y dormir; mettre au lit : COUCHER un malade sur son lit, un blessé sur un matelas. COUCHER un enfant. Saint Louis, en mourant, voulut qu'on le couchât sur la cendre. (Acad.) Les plus proches parentes COUCHENT la mariée. (Acad.)

... Petit-Jean, ramenez votre maître, Couché-le dans son lit, fermez porte et fenêtre. RACINE.

— Etendre à terre ou ailleurs, placer dans une position à peu près horizontale : COUCHER une statue, une colonne par terre. COUCHER une échelle, une armoire.

Près du seuil de l'église, au coin du cimetière, Dans la terre des morts nous couchâmes la bière. LAMARTINE.

— Par ext. Pencher, courber : Les vents, les pluies COUCHENT les blés. Tu t'appliques, avec une contention d'esprit et une charmante gaucherie d'attitude, qui COUCHENT ta joue presque sur la table. (Lamart.) « Rabatire : COUCHER le poil d'une fourrure, d'un chapeau. COUCHER une dentelle, une passementerie sur une étoffe.

— COUCHER quelqu'un par terre, sur le carreau, Le terrasser, le jeter à terre mort ou blessé : Dieu, dans un moment, a COUCHÉ ce géant PAR TERRE. (Chateaub.)

— Loc. fam. COUCHER une bouteille sur le côté, La vider, la boire.

— COUCHER le poil à quelqu'un, L'amadouer, le flatter.

— COUCHER par écrit ou simplement COUCHER, inscrire, consigner par écrit : COUCHER quelqu'un sur une liste. COUCHER un article en recette, en dépense. Il faut COUCHER PAR ÉCRIT ce qu'on ne veut pas oublier. Je vous COUCHERAI dans mon testament.

... En un jour sur mes livres, Je vous couchai, monsieur, pour deux cent mille livres. P. L'ÉGLANTINE.

... Tu te souviens qu'au village on t'a dit Que ton maître est gagé pour coucher par écrit Les faits de ce grand roi...

BOILEAU.
— COUCHER en joue, Ajuster avec un fusil, diriger son fusil sur : Les deux gendarmes étaient là avec leurs carabines, et le COUCHÉ-RIENT EN JOUE. (Alex. Dum.) « Viser avec une arme quelconque, avec un objet quelconque en guise d'arme : Il me semble toujours que je vois une douzaine de lavements qui me COUCHENT EN JOUE. (Mol.) « Convoiter, porter ses desirs, former des projets sur : Il COUCHE EN JOUE une riche héritière, un bon emploi. Si quelque parent COUCHE EN JOUE la succession de don Gonzale, tu m'en avertiras aussitôt. (Le Sage.)

La villageoise est belle et jeune, je l'avoue; Don Alphonse en passant peut la coucher en joue. SCARRON.

— Mar. COUCHER un bâtiment, Le mettre sur le flanc pour le caréner.

— Peint. COUCHER des couleurs, Les étendre l'une à côté de l'autre sur la palette, avant de les fonder.

— Jeux. Mettre en enjeu : COUCHER cinq cents francs sur une carte. « COUCHER gros, Jouer gros jeu. « Fig. COUCHER de, Hasarder, risquer, avancer avec audace :

Vous couchez d'impudence et vous osez jurer ! CORNEILLE.

Ce dernier sens est tout à fait vieux.

— Hortie. COUCHER des branches, Les incliner pour favoriser la mise à fruit, pour propager l'espèce, etc. V. MARCOTTER.

— v. n. ou intr. Etre étendu pour prendre son repos; prendre son repos de la nuit : COUCHER dans un bon lit. COUCHER entre deux draps. COUCHER sur un matelas, sur la plume. COUCHER sur la paille. COUCHER sur la dure. COUCHER dans une auberge. COUCHER en plein air. COUCHER dans la rue. Chambre à COUCHER. Pygmalion ne COUCHA jamais deux nuits de suite dans la même chambre, de peur d'être égaré. (Fén.) Mme de Genlis apprit à son élève à COUCHER habituellement sur un lit de bois, recouvert d'une simple natte de sparterie. (Ste-Beuve.)

Il faut souffrir la faim et coucher sur la dure. BOILEAU.

Hier ma nourriture était fort exigüe, Je logeais en plein air et couchais dans la rue. ÉTIENNE.

... Vous énuiez-vous point De coucher toujours seul ? Une esclave assez belle Était à mes côtés; voulez-vous qu'on l'appelle ? LA FONTAINE.

Si je couche sur le pavé, Je n'en suis que plus tôt levé.

Parmi les troubles de la guerre, Je n'ai point un repos en l'air, Car mon lit ne saurait branler, Que par un tremblement de terre. THÉOPHILE.

— COUCHER avec une femme, Avoir commerce avec elle : ... Dans l'ardeur qui m'enflamme, Je vais dire partout qu'il couche avec ma femme. MOLIERE.

— Fam. COUCHER à la belle étoile, COUCHER dehors, en plein air.

— Argot. COUCHER dans le lit aux pois verts, COUCHER dans les champs. « COUCHER à la corde. V. CORDE.

— Loc. prov. COUCHER dans son fourreau comme l'épée du roi, ou simplement COUCHER dans son fourreau, COUCHER tout habillé.

— Techn. Chez les doreurs, COUCHER d'assiette, Donner une couche de couleur rougeâtre à la pièce, pour la préparer à recevoir l'or. « COUCHER de fond, Etendre une couleur sur le papier de tenture, avant de l'imprimer.

Se COUCHER v. pr. S'étendre sur un lit ou ailleurs; se mettre au lit pour s'y reposer : SE COUCHER sur l'herbe. SE COUCHER sur son lit. SE COUCHER tard. Ne pas se COUCHER de la nuit. Aller se COUCHER. Quand on se COUCHE, on a des pensées qui ne sont que gris brun, et la nuit elles deviennent tout à fait noires. (Mme de Sév.) A l'âge de quatre-vingt-douze ans, Fontenelle alla voir, dans la matinée, une très-aimable femme qu'il estimait beaucoup; la dame, sachant que c'était lui, parut bientôt dans son déshabillé, et lui dit : « Vous voyez, monsieur, qu'on se lève pour vous. — Out, répond Fontenelle, mais vous vous couchez pour un autre, dont j'enrage. »

Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ? BOILEAU.

T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est être COUCHE-TOI le dernier et vois fermer ta porte. FEUR : LA FONTAINE.

— Par ext. Disparaître, descendre sous l'horizon, en parlant des astres : Le soleil SE COUCHE. La lune va SE COUCHER. A Paris, la grande Ourse ne SE COUCHE jamais. Le soleil ne SE COUCHAIT pas sur les États des rois d'Espagne. Le soleil ne doit jamais SE COUCHER sur notre colère; il ne doit jamais SE COUCHER plus de sept fois sur notre affliction. (Fléch.)

— Fig. Finir, cesser, disparaître : Le désordre déjeune avec l'abondance, dîne avec la pauvreté, soupe avec la misère, et va SE COUCHER avec la mort. (Franklin.) Le soleil des rois absolus SE COUCHE, et il se fait nuit autour d'eux. (Cormen.) Bientôt se lèvera, pour ne SE COUCHER qu'avec le dernier homme, le soleil de la liberté. (Proudh.)

— Poét. Se COUCHER au tombeau, Se COUCHER dans la mort, Mourir : La plante ou l'animal le plus robuste combat quelques années, puis SE COUCHE DANS LA MORT. (E. About.)

— Fam. Aller se COUCHER, Rester tranquille, cesser de faire ou de dire ce que l'on faisait ou ce que l'on disait. Se dit, sous forme d'invitation malhonnête, aux personnes par qui l'on est ennuyé : VA TE COUCHER avec tes sermons ! Il veut de l'argent ! qu'il aille SE COUCHER. « Se COUCHER et faire la mort. Autre invitation à se taire : COUCHE-TOI ET FAIS LA MORT.

— Se COUCHER comme les poules, Se mettre au lit de très-bonne heure.

— Prov. Comme on fait son lit on se couche, Il faut s'attendre à subir les conséquences de sa conduite, on ne dispose que des avantages que l'on s'est ménagé par ses soins. « Il ne faut pas se dépouiller avant de se coucher, Il ne faut pas, de son vivant, faire donation de ses biens.

— Manég. Se COUCHER en vache, Se dit du cheval qui, étant couché sur la poitrine, a les extrémités des fers sous le sommet des coudes. « Se COUCHER sur la volte, Se dit d'un cheval qui, malgré son cavalier, force ses inclinaisons dans les changements de direction.

— Gramm. Employé dans le sens de mettre au lit, le verbe COUCHER doit toujours avoir un complément direct. C'est donc une faute de dire : Aller COUCHER, allons COUCHER; il faut dire aller SE COUCHER, allons NOUS COUCHER.

— Antonymes. Dresser, élever, ériger, lever. Découcher.

— Allus. littér. Allez vous COUCHER, vous avez la fièvre, Allusion à un conseil ironique que l'on donne à don Basile dans le Barbier de Séville, acte III, scène XI. V. TROMPER.

COUCHER s. m. (kou-ché — rad. couche). Action de coucher quelqu'un ou de se coucher : Le COUCHER d'un enfant, d'un malade. Trouvez-vous à son COUCHER. Une demoiselle ne doit jamais assister au COUCHER de la mariée. (Boitard.) « Position d'une personne couchée, étendue horizontalement : COUCHER sur le dos. COUCHER sur le côté droit, sur le côté gauche. Le COUCHER sur le côté droit est le plus naturel. (Focillon.) Les médecins disent plus ordinairement DÉCUBITUS. « Manière dont on est couché, par rapport aux aises dont on jouit, aux objets qui composent le lit : Il est délicat pour le boire, pour le manger et pour le COUCHER. (Acad.) Le COUCHER sur la dure et le travail de la journée activent le sommeil. (Boss.) Le COUCHER trop mou et trop chaud donne un sommeil lourd et prolongé. (Maquet.) Que la plus minutieuse propreté

préside à tout ce qui concerne votre COUCHER. (A. Rion.)

Riches ou pauvres, sois honnête homme; Et si la mort vient te chercher, Comme tu dois faire un long somme, Tâche d'avoir un bon COUCHER. ARMAND GOUFFÉ.

« Couchée, endroit où l'on couche en voyage : Il y avait autrefois trois COUCHERS de Paris à Lyon. Ce sens a vieilli.

— Action d'un astre qui se couche, qui descend sous l'horizon; moment où cet astre se couche; aspect qu'il donne au ciel en ce moment : Le COUCHER du soleil. Le COUCHER de la lune. Un splendide COUCHER de soleil. Partir au COUCHER du soleil. L'automne est un long COUCHER de soleil. (A. Karr.)

Aimons au COUCHER du soleil, Durant la nuit aimons encore. PARNY.

« Peinture qui représente un paysage éclairé par le soleil ou la lune au moment où ces astres se couchent : Un COUCHER de soleil de Claude Lorrain.

— Argot. Homme qui fréquente les mauvais lieux. « Dans ce sens, on dit aussi PUMERON.

— Hist. Sous l'ancienne monarchie, COUCHER du roi, ou simplement COUCHER, Réception que faisait le roi avant d'aller se coucher : Cela fut dit au COUCHER du roi. Je viens du COUCHER, où le discours n'a roulé que sur vous. (Hamilton.)

Hier, madame, au COUCHER tout le monde a pu voir Monsieur de Montarcy qui tenait le bourgeois. L. BOULANGER.

« Petit COUCHER du roi, ou simplement Petit COUCHER, Intervalle qui s'écoulait entre la fin du coucher et celui où le roi se mettait réellement au lit : Le PETIT COUCHER du roi m'a toujours donné plus de peine que tous les étrangers ensemble. (Cardinal de Richelieu.)

— Rem. On écrivait autrefois COUCHER ou couché :

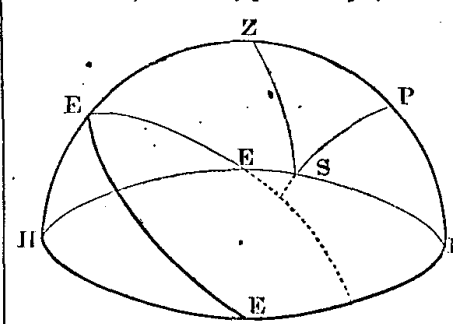
Moi, pourvu que je puisse être au petit couché, Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché. MOLIERE.

Nous pensons que le choix entre ces deux formes peut encore être laissé aux poètes.

— Antonyme. Lever.

— Encycl. Méd. et art vétér. V. DÉCUBITUS.

— Astron. La terre tourne sur elle-même d'occident en orient; par suite, les astres nous semblent se mouvoir en sens contraire, c'est-à-dire d'orient en occident, et leur disparition au-dessous de l'horizon, du côté de l'occident, constitue le phénomène connu sous le nom de coucher des astres. Pour un astronome, l'heure et le point où un astre se couche sont l'heure et le point où cet astre atteint l'horizon qui passerait par le centre de la terre, horizon dit rationnel; d'où il suit que, d'un lieu très-élevé, on voit les astres après leur coucher astronomique, tandis que d'un lieu bas on cesse de les voir avant. Le coucher astronomique est celui qu'indiquent les almanachs. Pour en déterminer l'heure, soit HEH le cercle de l'horizon rationnel, HZH le méridien, Z le zénith, P le pôle, EEE l'équateur, et S l'astre, le soleil, par exemple, dont il



s'agit de déterminer le coucher. Si l'on joint le soleil au pôle et au zénith par des arcs de grand cercle, on obtient un triangle sphérique ZPS, dont les trois côtés sont faciles à évaluer. En effet, ZS est la distance au zénith; cette distance est de 90 degrés. L'arc PS, qui représente la distance réelle de l'astre au pôle, est le complément de sa déclinaison, c'est-à-dire de sa distance à l'équateur, qui doit avoir été préalablement déterminée. Enfin PZ, distance du pôle au zénith, est le complément de la hauteur du pôle, laquelle est également supposée connue pour le lieu où l'on est. Les trois côtés du triangle ZPS sont donc connus; la trigonométrie sphérique apprend à en tirer la valeur de l'angle P, qui est l'angle horaire de l'astre, et représente sa distance au méridien à l'instant où il se couche : c'est son arc semi-diurne. Cet arc étant exprimé en degrés, on le convertit, quand il s'agit du soleil, en temps, à raison de 360° pour 24 heures, et l'on a l'heure du coucher. Pour avoir une précision satisfaisante, la déclinaison du soleil, dont l'arc PS est le complément, doit avoir été calculée pour un temps très-voisin du coucher apparent.

S'il s'agit d'une étoile, d'une planète et notamment de la lune, comme ces astres mettent plus de 24 heures à revenir au méridien, il faut convertir l'arc semi-diurne

en temps, non plus à raison de 360° pour 24 heures, mais à raison de 360° pour le nombre d'heures que l'astre emploie ce jour-là à revenir au méridien. Il en résulte que le coucher d'un astre n'a pas lieu deux jours de suite à la même heure, puisqu'à aucun jour cet astre ne traverse le méridien à la même heure que la veille. A Paris, la plus grande différence entre les heures de deux couchers consécutifs du soleil est de 2 minutes. Les couchers les plus précoces ont lieu à 4 h 1 m, du 9 au 14 décembre; et les plus tardifs à 8 h 5 m, du 21 juin au 2 juillet. Pour la lune, ces différences sont bien plus considérables, à cause de la position de cet astre relativement à l'équateur. Les almanachs n'indiquent les couchers du soleil et des planètes qu'à une minute près, parce que l'emploi des secondes ne rendrait l'indication bonne que pour un espace restreint : pour deux localités, distantes de quelques centaines de mètres, l'heure du coucher du soleil peut différer de plus d'une seconde.

Les anciens, qui n'avaient pas les moyens de déterminer le coucher vrai, réglaient les couchers de tous les astres sur le coucher apparent du soleil, et, d'après cette dépendance, ils les classaient en trois catégories : 1° le coucher héliaque; lorsque le soleil couchant est sur le point d'atteindre une étoile ou une constellation, et qu'il la fait disparaître par l'éclat de ses feux, en sorte qu'elle cesse d'être visible sans être pour cela au-dessous de l'horizon, cette étoile ou cette constellation était dite avoir son coucher héliaque; 2° le coucher cosmique ou coucher du matin était celui des étoiles qui se couchent au moment où le soleil se lève; 3° enfin le coucher acronyque ou coucher du soir était celui des étoiles qui se couchent en même temps que le soleil.

— Mœurs et cout. Coucher de la mariée. Chez les divers peuples, le mariage a été de tout temps une occasion de fêtes et de réjouissances; mais de toutes les cérémonies qui l'accompagnaient, celle qui a toujours paru la plus importante, à laquelle on a attaché une attention sérieuse, c'est celle qui les termine et les résume toutes, l'entrée des époux dans la chambre nuptiale, connue généralement sous le nom de coucher de la mariée. A cet endroit, chaque peuple a eu ses usages, qui ont varié selon son génie et surtout selon son degré de civilisation. Chez les peuples barbares et sauvages, où règne un naturalisme grossier et d'une simplicité toute primitive, la cérémonie importante du mariage était sa consommation elle-même. Comme cela se pratique de nos jours encore chez les Arabes, les époux étaient conduits au son des instruments dans la chambre nuptiale, et quelques instants après était étalé aux yeux de toute l'assemblée le linge portant des marques non équivoques de la virginité de l'épousée. Alors seulement commençaient les chants, les danses et les festins. Quand la fiancée ne pouvait fournir cette preuve si injustement réclamée par une jalousie aveugle (v. le mot VINCENET), le mari la chassait honteusement, lui déchirait parfois la figure à coups de sabre, sûr d'avoir l'approbation de tous. Chez les musulmans cette coutume barbare a longtemps subsisté.

Malgré son élégante civilisation, l'antiquité se rapprochait de cette primitive simplicité de mœurs, et volontiers elle disait comme Montaigne : « O brutes que nous sommes, d'appeler brutale l'opération qui nous fait. » Aussi, chez elles, les jeunes filles allaient faire un sacrifice à Priape, la veille de leur mariage, et quand elles entraient dans la chambre nuptiale, les matrones les faisaient asseoir sur un phallus, comme pour offrir leurs prémices à ce dieu. — Chez les Grecs, après les festins et les danses qui avaient marqué la journée des noces, l'assemblée accompagnait les nouveaux époux jusque sur le seuil de la chambre qui leur était destinée. Le père allumait un flambeau nuptial, et introduisait sa fille et son époux dans le sanctuaire de l'hyménée. Plusieurs symboles retraçaient à la mariée les devoirs de son nouvel état; elle portait un vase de terre destiné à faire rôti l'orgue; une de ses suivantes tenait un crible, et sur la porte était suspendu un instrument propre à piler les grains. Les deux époux goûtaient alors un fruit dont la douceur devait être l'emblème de leur union (quelquefois le coing, qui a des propriétés aphrodisiaques), puis on les laissait seuls. Pendant ce temps, livrés aux transports d'une joie immodérée, les conviés poussaient des cris tumultueux, et assiégaient la porte défendue par un des fidèles amis du marié. Les jeunes gens dansaient au son des instruments, tandis que les jeunes filles chantaient l'épithalame. C'était au bruit de ces chants que les époux, sous la protection de Junon Pronuba, sacrifiaient à Vénus. Le lendemain, on venait les prendre à leur réveil, et les fêtes se prolongeaient encore pendant plusieurs jours. — Chez les Romains, les cérémonies qui accompagnaient le coucher de la mariée étaient à peu près les mêmes. Le soir, les matrones qui n'avaient été mariées qu'une fois venaient prendre la jeune épousée pour la conduire au lit nuptial, qu'elles commençaient par couvrir d'une toge. Après avoir couché la mariée, elles se retiraient en emportant les flambeaux, et l'époux impatient s'avangait au milieu des ténèbres et venait prendre place à côté de la jeune vierge, tandis qu'au dehors on entendait retentir les chants dont Catulle

nous a laissé un si parfait modèle. Le lendemain, les amis et les parents venaient voir la nouvelle mariée dans son lit, et dans un festin appelé *repotia*, on célébrait la consommation du mariage.

Une fois le christianisme établi, la religion s'empara de l'homme tout entier : elle le prit au berceau pour ne le quitter qu'au delà de la tombe, se mêlant à chacun des actes de sa vie. Plus avisée que la religion antique, qui s'arrêtait du moins sur le seuil de la chambre nuptiale, elle pénétra dans le sanctuaire. Le jour de la célébration du mariage, après les festins, les chants et les danses, le curé allait solennellement bénir la chambre et le lit nuptial, puis bénissait les époux quand ils y étaient couchés. Cette licence ne doit pas étonner à une époque où l'on en prenait bien d'autres, à l'époque où les fiancées des rois, des seigneurs et des nobles devaient être examinées toutes nues par des matrones, pour qu'on vit si elles étaient conformées de manière à avoir des enfants. • Il est d'usage en France, dit Froissart à propos du mariage d'Isabeau de Bavière, quelque dame ou fille de haut seigneur que ce soit, qu'il convient qu'elle soit regardée et avisée toute nue par les dames, pour savoir si elle est propre et formée à avoir des enfants. • Si la religion catholique venait prodiguer ses exorcismes en face du lit conjugal, ce n'était pas seulement à cause de ses préjugés contre le mariage, qu'elle regardait comme un état d'imperfection, ni même parce que la crédulité alors régnante lui faisait voir des démons partout ; il y avait à cela une raison venue de plus loin. C'était en souvenir de l'histoire de Tobie, à qui l'ange avait conseillé de passer dans la continence et la prière les trois premières nuits de son mariage, pour éviter le sort des précédents maris de Sara, que le démon avait emportés. Cette tradition s'était si bien répandue que les conciles avaient menacé des peines canoniques les plus sévères les nouveaux mariés qui ne se conformaient pas à cette prescription, fidèlement observée durant tout le moyen âge. L'historien de saint Louis raconte que ce roi agit ainsi après son mariage avec la fille du comte de Provence : « Et quand li benoiez rois fu secrettement avec elle, enfourni de l'essampie de Thobie, avant que il atochast à elle, il se mit à oraison trois nuitz, et li enseigna à fère aussi, si come la dicte dame recorda après. » Nous n'avons pas besoin d'aller si loin, et dans plusieurs provinces cette coutume subsiste encore. Toutefois, malgré leur ferveur, les fidèles du xii^e et du xiii^e siècle, trouvèrent cet usage très-incommode, et furent probablement de l'avis de Montesquieu. • On ne pouvait pas coucher ensemble la première nuit des noces, dit ce philosophe, ni même les deux suivantes, sans en avoir acheté la permission : c'était bien ces trois nuits-là qu'il fallait choisir ; car pour les autres on n'aurait pas donné beaucoup d'argent. » Mme de Sévigné exprima la même idée d'une manière autrement piquante. Elle était dans le cabinet de son notaire, on rédigeait le contrat de mariage entre sa fille et M. de Grignan. Quand on arriva au chapitre de la dot, la spirituelle épistolière interrompit brusquement : « Une pareille somme pour que mon futur gendre couche avec ma fille : c'est bien de l'argent ! » Puis se reprenant, après un moment de réflexion : « Heu ! il y couchera demain, puis après-demain, puis encore après, après, après-demain... Allons, allons, notaire, décidément ce n'est pas de trop, et nous pouvons doubler la somme. » On se lassa bientôt d'acheter cette dispense, et, au commencement du xiv^e siècle, un arrêt du parlement défendit à l'évêque d'Amiens d'exiger de semblables droits. Les exorcismes et les bénédictions redoublèrent. Mais cet usage eut cependant un terme ; les abus et les désordres dont il était cause firent abandonner le *coucher* de la mariée aux seuls amis et parents ; alors on vit naître ces coutumes dont quelques-unes vivent encore dans les campagnes les plus reculées. Quand nous parlerons du *droit du seigneur*, nous rappellerons les singuliers privilèges que certains seigneurs s'étaient attribués, entre autres les chanoines comtes de Lyon, qui avaient le droit d'assister au *coucher* de la mariée, et de placer une jambe nue dans son lit.

Dans les cours et les mariages officiels, le *coucher* de la mariée eut toujours une importance très-grande, et fit partie intégrante de la cérémonie. Lorsqu'un roi épousait une princesse par procureur, son ambassadeur en prenait possession solennellement en son nom en mettant sa jambe dans le lit de l'épousée le soir du mariage. A la cour de Louis XIV, aucune des formalités exigées par l'étiquette n'était omise. Voici ce qui se passa aux noces du duc de Bourgogne avec la princesse de Savoie. • En sortant de table, dit Saint-Simon, on fut *coucher* la mariée, de chez laquelle le roi fit sortir absolument tous les hommes. Toutes les dames y demeurèrent, et la reine d'Angleterre donna la chemise, que la duchesse du Lude lui présenta. Monseigneur le duc de Bourgogne se déshabilla dans l'antichambre, au milieu de toute la cour, assis sur un ployant. Le roi y était avec tous les princes ; le roi d'Angleterre donna la chemise, qui lui fut présentée par le duc de Beauvilliers. Dès que Mme la duchesse de Bourgogne fut au lit, monseigneur le duc de Bourgogne entra, et se mit dans le lit à sa droite en présence des rois et de toute la cour, et aussitôt

après le roi et la reine d'Angleterre s'en allèrent. Le roi s'alla coucher et tout le monde sortit de la chambre nuptiale, excepté monseigneur, les dames de la princesse et le duc de Beauvilliers, qui demeura toujours au chevet du lit, du côté de son pupille, et la duchesse de l'autre ; monseigneur y demeura un quart d'heure avec eux à causer, sans quoi ils eussent été assez embarrassés de leurs personnes ; ensuite il fit relever monseigneur son fils et auparavant embrasser la princesse, malgré l'opposition de la duchesse de Lude. Il se trouva qu'elle n'avait pas tort ; le roi le trouva mauvais, et dit qu'il ne voulait pas que son petit-fils baisât le bout des doigts à sa femme, jusqu'à ce qu'ils fussent tout à fait ensemble. Il se rhabilla dans l'antichambre à cause du froid, et s'alla coucher chez lui comme à l'ordinaire. Le petit duc de Berry, guillard et résolu, trouva bien mauvais la docilité de son frère, et assura qu'il serait resté au lit. • Telles étaient les cérémonies qui s'observaient lorsqu'un prince du sang se mariait, comme par exemple le duc du Maine ou celui de Chartres ; seulement ces princes n'étaient pas obligés de se relever et de regagner leur lit ordinaire. Il y a loin de ce *coucher* de la mariée à celui que l'Anglais Speke vit sur les bords du Nil. • Le soir, occupé d'observations astronomiques, je vois passer près de moi, non sans quelque surprise, un long et bruyant cortège en tête duquel est portée sur les épaules de trois ou quatre hommes une jeune fille roulée dans une enveloppe de cuir noir. Des informations que j'ai prises il résulte que c'est une mariée du matin, qu'on va déposer ainsi en paquet sur le lit de son époux. On ne se donne cette peine toutefois que pour celles qui sont réputées vierges. • Aujourd'hui, dans notre civilisation pleine de sous-entendus et de demi-mots, le *coucher* de la mariée est aussi solennellement escamoté et dérobé aux regards qu'autrefois il était affiché et célébré joyeusement. Le soir, pendant le bal, les deux époux s'échappent furtivement, comme ils avaient l'habitude de le faire chez les Lacédémoniens, et les parents les plus intimes vont seuls procéder au *coucher* de la mariée. Une nouvelle coutume s'est même établie, qui a supprimé jusqu'aux derniers vestiges du *coucher* de la mariée : en sortant de la messe de mariage, les fiancés de la veille montent en wagon, et, quand ils reviennent au bout de trois semaines, on les croirait parfois mariés depuis huit ou dix ans.

— Hist. A l'origine, le *coucher* des rois avait lieu comme celui des particuliers, dans une familiarité tout à fait intime ; c'était le moment des confidences et des intrigues subalternes, moment plus redouté du cardinal de Richelieu que la cabale de la cour entière. Louis XIV mit chacune de ses actions les plus vulgaires au rang des événements les plus importants. Son *coucher* ne fut pas moins fréquenté par les courtisans que ne l'étaient ses bals et ses fêtes, et c'était un grand honneur d'y être admis. Voici le cérémonial qui y était observé, cérémonial invariable et inflexible. Le soleil pouvait se détourner de sa route, Louis XIV ne pouvait manquer aux règles que lui imposait l'étiquette à son grand et à son petit *coucher*. Les détails que nous donnons sur ce sujet sont tirés d'un livre intitulé : *L'état de la France en 1712*.

— *Préparatifs du coucher.* • Sur le soir, deux officiers du gobelet apportent à la chambre la collation de nuit, dont le roi se sert en cas de besoin ; elle consiste en trois pains, deux bouteilles de vin, un flacon plein d'eau, un verre et une tasse, de plus sept ou huit serviettes et trois assiettes. Un valet de chambre reçoit cette collation, et l'officier du gobelet, en fait l'essai devant lui. Avant que le roi vienne se coucher, un valet de chambre place le fauteuil de Sa Majesté, sur lequel il étale la robe de chambre et pose dessus les deux mules ou pantoufles. Le barbier prépare sur une table la toilette et les peignes ; un autre valet de chambre accommode en dedans l'alcôve, à la ruelle du lit, deux coussins l'un sur l'autre, qui sont à terre sur le parquet, devant un fauteuil, et où le roi doit venir faire sa prière. Les officiers de la garde-robe apportent les hardes de nuit pour le roi, et ils les étendent sur une table de toilette de velours rouge, sur laquelle ils viennent mettre à plusieurs fois les hardes de jour de Sa Majesté, à mesure qu'elle les quitte.

— *Grand coucher.* • Quant au *coucher*, le roi, sortant de son cabinet, met son chapeau, ses gants et sa canne entre les mains du maître de la garde-robe, qui les donne en même temps à un valet de garde-robe. Sa Majesté, précédée d'un huissier de la chambre, qui fait faire place, va faire ses prières avec les mêmes circonstances que le matin. L'aumônier de jour tient le bougeoir, et répond à la fin de l'oraison. Le roi reprend de l'eau bénite et se lève. Le premier valet de chambre prend le bougeoir que tenait l'aumônier, et reçoit la bourse où sont les reliques et la montre. L'huissier fait faire place au roi jusqu'à son fauteuil, et là le grand chambellan demande à Sa Majesté à qui elle veut faire l'honneur de donner le bougeoir, et Sa Majesté, ayant parcouru des yeux l'assemblée, nomme celui à qui elle veut faire cet honneur. Le roi le fait donner le plus ordinairement aux princes et seigneurs étrangers, quand il s'en rencontre (En Espagne, cette

faveur s'accordait aux dames.) Le roi debout se déboutonne, dégrafe son cordon bleu, puis le maître de la garde-robe lui tire la veste et par conséquent le cordon bleu qui y est attaché, et le justaucorps qui est encore par-dessus ; ensuite il reçoit aussi la cravate des mains du roi, remettant toutes ces hardes entre les mains des officiers de la garde-robe. Sa Majesté s'assied en son fauteuil, et le premier valet de chambre et le premier valet de garde-robe lui défont ses jarretières à boucles de diamant, l'un à droite, l'autre à gauche. Le premier valet de chambre donne cette jarretière à un valet de chambre, et le premier valet de garde-robe à un valet de garde-robe. Les valets de chambre ôtent du côté droit le soulier, le bas et le haut-de-chausses, pendant que les valets de garde-robe, qui sont du côté gauche, déchaussent pareillement le pied, la jambe et la cuisse gauche. Les deux valets de chambre qui ont été derrière le fauteuil tiennent la robe de chambre à la hauteur des épaules du roi, qui devy sa chemise de jour pour prendre sa chemise de nuit, qu'un valet de chambre chauffe s'il en est besoin. C'est toujours le plus grand prince ou le plus grand officier qui donne la chemise au roi. Le premier valet de chambre aide le roi à passer la manche droite de cette chemise, comme de l'autre côté le premier valet de garde-robe aide pareillement à passer l'autre manche. Un valet de chambre prend sur les genoux du roi la chemise que Sa Majesté quitte. Le roi ayant pris sa chemise de nuit, le premier valet de chambre qui a tiré les reliques de la petite bourse les présente au grand chambellan ou au premier gentilhomme, qui les donne à Sa Majesté. Le roi les met sur lui, passant le cordon qui les tient attachées en guise de baudrier ; et quand Sa Majesté met une camisole de nuit, le grand maître de la garde-robe prend cette camisole des mains d'un valet de garde-robe et la vêt au roi, qui prend ensuite sa robe de chambre et se lève de dessus son fauteuil, qu'un valet de chambre range à l'endroit de la chambre où il a accoutumé d'être. Le roi debout fait une révérence pour donner le bonsoir aux courtisans. Le premier valet de chambre prend le bougeoir au seigneur qui le tenait, et le donne à tenir à celui de ses amis à qui il veut faire plaisir, et qui reste au petit *coucher*. Les huissiers de la chambre crient tout haut : « Allons, messieurs, passez ! » Toute la cour se retire, et c'est là que finit le grand *coucher* du roi.

— *Petit coucher du roi.* • Il ne reste pour lors dans la chambre que les personnes qui peuvent y être admises le matin, quand Sa Majesté est encore au lit : le premier médecin, le premier chirurgien, et quelques particuliers auxquels le roi a accordé la grâce d'être à son petit *coucher*. La cour étant sortie, le roi vient s'asseoir sur un siège pliant qu'un valet de chambre a préparé proche la balustrade du lit de Sa Majesté avec un carreau dessus. Le roi s'y étant assis, les barbiers le peignent et lui accommodent les cheveux. Sa Majesté se peigne aussi. Pendant tout ce temps, un des valets de chambre tient un miroir devant le roi ; un autre éclaire avec un flambeau. Le roi étant peigné, un valet de garde-robe apporte sur le *salve* un bonnet de nuit et deux mouchoirs de nuit unis et sans dentelles, et présente cela au grand maître, qui les donne au roi. Quant à donner au roi la serviette dont il s'essuie les mains et le visage, le grand chambellan ou le premier gentilhomme cèdent cet honneur à tous les princes du sang ou légitimés, avec cette différence que si c'était le dauphin, les ducs de Bourgogne, de Berry ou d'Orléans qui se trouvaient là présents, ce serait le grand chambellan ou le premier gentilhomme qui leur mettrait en main cette serviette ; mais les autres princes légitimes la recevraient des mains d'un valet de chambre. En l'absence de tous ces princes, le grand chambellan présente à Sa Majesté cette serviette, qui est entre deux assiettes de vermeil, et mouillée seulement par un bout. Le roi s'en lave le visage et les mains, s'essuie du bout qui est à sec, et la rend à celui qui la lui a présentée. Le roi entre dans son cabinet ; il s'amuse un moment à flatter ses chiens, et à leur donner à manger pour s'en faire mieux connaître et les rendre plus obéissants quand il va tirer. Cependant les garçons de la chambre font au pied du lit du roi le lit du premier valet de chambre, dit le lit de veille ; ils bassinent et préparent le lit de Sa Majesté ; ils préparent aussi la collation du roi, et apportent au premier valet de chambre, sur une assiette, le verre bien rincé pour présenter à Sa Majesté ; puis ils versent du vin et de l'eau tant qu'il plait au roi, et pendant que Sa Majesté boit, le premier valet de chambre tient l'assiette sous le verre. Quelque temps après, le roi se couche ; les garçons de la chambre allument le mortier dans un coin de la chambre et encore une bougie, et ces deux lumières brûlent toute la nuit en cas qu'on en eût besoin. Il est bon d'expliquer ce que c'est que le mortier qui brûle la nuit dans la chambre du roi. Un petit vaisseau d'argent ou de cuivre est appelé *mortier* à cause de sa ressemblance avec un mortier à plier. Il est rempli d'eau où surnage un morceau de cire jaune, gros comme le poing, aussi nommé un mortier, ayant un petit lumignon au milieu. Ce morceau de cire pèse une demi-livre, c'est-à-dire 7 onces, car chez le

roi la livre n'est que de 14 onces au lieu de 16. La bougie qui brûle aussi toute la nuit est dans un flambeau d'argent, posé au milieu d'un bassin d'argent qui est à terre. Le roi se mettait ensuite au lit ; le premier valet de chambre tirait les rideaux sur lui, et tous ceux qui avaient assisté au petit *coucher* du roi sortaient de sa chambre. •

— B.-arts. De tous les phénomènes de la nature, le *coucher* du soleil est celui qui a été représenté le plus souvent en peinture. Les paysagistes, les peintres de scènes en plein air ont épuisé les trésors de la palette pour rendre les lueurs d'or, de pourpre, d'opale, d'orange, de rubis, d'émeraude, qui flambaient à l'horizon quand le soleil se couche, qui incendient les édifices fantastiques des nuages, qui font resplendir la surface miroitante des eaux et répandent sur toute la création de superbes reflets. Dès que le ciel d'or mat, que les artistes du moyen âge étendaient dans le fond de leurs tableaux, fait place à la représentation d'un ciel véritable, les teintes qui se mêlent le plus souvent à l'azur du firmament sont les teintes roses et dorées du couchant. Carpaccio, dans sa *Sainte Famille* du musée Napoléon III, Mantegna, le Giorgione, Andrea Milano, le Francia, Lorenzo Lotto, Mola, Albertinelli, dans quelques-uns de leurs tableaux du Louvre, ont peint des *couchers de soleil* ; les peintres primitifs des écoles du Nord, van Eyck, Memling, Rogier van der Weyden, ont peint avec une certaine force des effets semblables ; mais, parmi les artistes du xve et du xvi^e siècle, nul n'égalait le Titien pour la vigueur et l'éclat avec lesquels il rendit les tons variés du couchant : plusieurs de ses tableaux du Louvre, ceux qui portent les nos 459 et 461 notamment (*Saintes Familles*), peuvent être cités sous ce rapport. Poussin et les paysagistes de son école peignirent des *couchers de soleil* moins violents que ceux du Titien ; en général, ils se contentèrent de reproduire la lumière dorée que l'astre à son déclin répand dans un ciel pur, et sur les eaux tranquilles de la mer et des fleuves. Les *couchers de soleil* de Claude Lorrain ont une douceur, une limpidité, une poésie dont le charme est des plus séduisants. Parmi les paysagistes qui ont peint des effets semblables, on peut citer Jean Both, Zeeman, Zachteloven, Swanevelt, Berghem, Fynacker, etc. Albert Cuyp s'est montré plus original et plus varié. Rembrandt a peint un *coucher de soleil* superbe dans un paysage qui est à la pinacothèque de Munich. Watteau, dans ses *Amusements champêtres* de la galerie de lord Hertford et dans son *Embarquement pour Cythère* du Louvre, a couvert ses ciels de tons roses et dorés. Certains *couchers de soleil* de Joseph Vernet peintes pour des chefs-d'œuvre. Grainsborough, Constable, Turner, ont peint des effets de soleil couchant très-hardis et très-vigoureux. Mais c'est surtout depuis une quarantaine d'années que les effets de ce genre ont été rendus dans toute leur diversité et dans tout leur éclat. Il est peu de paysagistes français contemporains auxquels on ne doive des *couchers de soleil* plus ou moins réussis. Decamps, Théodore Rousseau, Marihat, Paul Huet, Corot, Jules Dupré, Diaz, Tournemine, Belly, Jules Breton, Emile Breton, Anastasi, Nazon, Th. Frère, Chintreuil, etc., ont fait en ce genre une foule de tableaux plus ou moins remarquables. Comme si ce n'était pas assez des effets capricieux que nous offre, dans nos climats, le soleil à son déclin, quelques-uns des artistes que nous venons de nommer sont allés chercher jusque'en Orient des *couchers de soleil* bizarres, imprévus, de véritables incendies célestes qui, pour être reproduits sur la toile, exigent des orgies de couleur.

Coucher du soleil (Lx) ou un *Port de mer au soleil couchant*, tableau de Claude Lorrain ; musée du Louvre (n° 222). L'astre, près de disparaître à l'horizon, inonde de ses rayons d'or le bassin d'un port tranquille, couvert de vaisseaux et de barques. Un vaste et riche édifice, flanqué de tours carrées aux quatre angles, s'élève à l'entrée de ce port, que défend sur la droite une forteresse munie d'une tour ronde. A gauche, au deuxième plan, un escalier circulaire conduit à l'entrée d'un palais, qui s'ouvre sous un avant-corps soutenu par deux colonnes doriques. Plus en avant, un homme assis joue de la guitare, près de deux femmes dont l'une tient un petit garçon. Au milieu, sur la plage couverte de ballots, de planches, de tonneaux, sont groupées sept figures parmi lesquelles on remarque deux matelots qui se battent et un homme qui tire son épée pour venir au secours de celui des matelots qui est renversé. Ce tableau, signé : CLAUDIO INV. ROMÆ 1639, fut peint pour le pape Urbain VIII ; il porte le n° 14 dans le *Livre de vérité*. Il fut payé 5,000 fr. à la vente Gaignat, en 1768, et 15,000 fr. à la vente Choiseul-Praslin, en 1793. Il a été gravé au burin par Lebas et dans le *Musée Filhol* (VII, pl. 490). •

Claude Lorrain a représenté souvent des *couchers de soleil*, notamment dans les tableaux du Louvre qui portent les nos 227 (*Port de mer*), 228 (*Marine*, gravée par Duparc, dans le *Musée royal*), 230 (*Paysage*, gravé par J. Mathieu, dans le *Musée français*). Nous citons encore un *Port de mer au coucher du soleil*, à la National Gallery ; un autre au musée des Offices à Florence ; un troisième à la pinacothèque de Munich.

Coucher du soleil (L.E.), tableau de Boucher; galerie de lord Hertford. Cette composition, une des plus grandes qu'ait exécutées le peintre de Pompadour, fut exposée au salon de 1753, en pendant avec une autre toile représentant le *Lever du soleil*. Ce n'est pas, comme on pense bien, la nature toute simple que Boucher a représentée; c'est à la mythologie qu'il a demandé ses inspirations. Dans le *Coucher du soleil*, des Amours et des Génies déroulent en haut du tableau le manteau sombre et bleu de la Nuit. Le jour meurt en reflets sous leurs pieds qu'il éclaire. Au milieu des vapeurs violettes et roses perdues à l'horizon dans un fond de ténèbres où se dénoue, au-dessus du clapotement des vagues vertes, une guirlande d'Amours, Apollon rayonne dans l'hypothèse du crépuscule. Son char rocaillé, autour duquel bourdonne une ronde d'Amours, entre doucement dans la mer. De ses coursiers blancs, aux naseaux roses et fumants des derniers feux du jour, l'un est encore argenté de lumière, l'autre a déjà plongé dans l'ombre. Le dieu du jour, svelte comme un éphèbe, s'élance en étendant les bras vers Téthys. Allongée dans une pose d'attente amoureuse, la déesse vogue vers lui sur une conque, parée des couleurs de la mer, la robe teinte des nuances d'une vague, les cheveux gris argenté et comme poudrés de l'écume des flots. Une néréide, réfugiée contre elle et s'appuyant à sa conque, se gare, avec sa main jetée coquettement devant ses yeux, du dernier rayon du dieu; et tout autour de Thétis, sa cour de Tritons et d'Amours fuit l'eau du sillon de ses jeux, jusqu'à ce groupe de femmes enroulées, ondulantes, que la mer baigne, chatouille et renverse sur son sein qui palpite.

Suivant MM. Edmond et Jules de Goncourt, auxquels nous empruntons la description qui précède, cette toile, qui excita le plus vif enthousiasme lors de son apparition, et qui est demeurée éblouissante, ne vaut pas cependant les tableaux moins grands et moins pompeux où Boucher a laissé courir ses idées et sa main avec une verve endiablée. Le *Lever* et le *Coucher du soleil* furent achetés par Mme de Pompadour; ils appartiennent aujourd'hui à lord Hertford.

Coucher du soleil, tableau de Joseph Vernet; musée de Munich. Le soleil est sur le point de disparaître derrière la ligne onduleuse qui termine la mer à l'horizon. Sur le rivage sont groupés, dans des attitudes variées, des pêcheurs et des femmes occupées à laver du linge. A droite, sur un rocher, s'élève une construction à arcades surmontée d'un belvédère; de ce côté, les objets se dessinent dans un clair-obscur des plus transparents. A gauche, des montagnes éloignées sont dorées par les lueurs du couchant. « Ce tableau, dit M. Lavie (*Musées d'Allemagne*), est le plus frais, le mieux éclairé, le plus parfait des tableaux de marine de J. Vernet que j'aie vus jusqu'ici. Il est impossible de mieux rendre le soleil descendant de la voûte azurée pour se coucher dans l'eau; cette eau, quoique en pleine lumière, ne se confond pas avec le ciel. » Cette toile est signée et datée de 1770 : il se pourrait que ce fût celle qui a été exposée, à Paris, au Salon de 1771, sous ce titre : *Paysage et marine, au coucher du soleil*, et dont Diderot a dit : « Ce morceau est un chef-d'œuvre. Le Lorrain n'est certainement pas plus vrai ni plus chaud; peut-être est-il moins franc de touche et d'un génie moins abondant pour les beaux sites que M. Vernet, qui joint à cette supériorité celle de faire les figures, talent que Claude n'avait pas. »

Le Louvre possède trois *Couchers de soleil* de Joseph Vernet. L'un (n° 625), qui a été gravé dans le *Musée français* et dans les recueils de Filhol et de Landon, représente un *Effet de soleil couchant par un temps brumeux*. On dirait que l'orage a grondé récemment; les nuages amoncelés à l'horizon voilent en partie le disque du soleil dont les rayons obliques glissent sur la surface de la mer. A gauche, au premier plan, sous un rocher couvert de verdure, est une grotte où l'on voit un canot monté par un pêcheur; au delà s'élèvent des fortifications, et plus loin, derrière une jetée, une forêt de mâts qui annonce un port considérable. A droite, un petit navire et quelques bateaux se balancent sur les eaux tranquilles; plus en avant, sur la côte, des pêcheurs ploient leurs filets, tandis que deux autres hommes et une femme, auprès d'un feu, préparent le repas du soir. « L'ordonnance de ce tableau est simple et grande, dit Emeric David. L'œil se porte d'abord sur le disque du soleil et sur les ondes où il est réfléchi. Les terrains, les fortifications et le navire placé à droite, se rangent autour de ce dernier plan lumineux, sur une ligne à peu près elliptique; de là, dans l'ensemble, une unité parfaite; de là une tranquillité qui correspond à l'état de calme où l'artiste a voulu représenter le ciel et les mers. Tous les détails sont conçus avec esprit, disposés avec goût... Le ciel n'est pas peint avec moins d'habileté que les terrains : les masses nébuleuses des nuages s'éclaircissent et repoussent les vapeurs lointaines; les nuages élevés forment une voûte immense et majestueuse au-dessus du trône du soleil. » Le second *Coucher de soleil* de Vernet que l'on voit au Louvre (n° 628) a été gravé au burin, dans le *Musée français*, par Daudet, et au trait par

Landon; on y voit, sur la gauche, un château d'où l'on descend jusqu'au bord de la mer par un escalier taillé dans le roc et au pied duquel quelques personnes s'embarquent dans une gondole. Le troisième (n° 631), qui est daté de 1762, a été exposé au Salon de 1763, sous ce titre : le *Soir*; il faisait partie d'une suite de quatre tableaux intitulés les *Quatre parties du jour*, qui avaient été commandés à J. Vernet par le dauphin, père de Louis XVI.

Coucher du soleil, tableau de Théodore Rousseau; musée de Nantes. A droite, de beaux chênes, dans l'ombre, forment un berceau de verdure. Le soleil se cache derrière leurs masses sombres, et ses derniers rayons se reflètent dans une flaque d'eau, au premier plan. Au loin, dans la campagne, on aperçoit des arbres qu'enveloppent les vapeurs chaudes et transparentes du couchant. « Ce tableau, dit M. de Pesquidoux (*Voyage artistique en France*), est calme, vigoureux, d'une étonnante réalité, très-monté en couleur, sans un ton noir ni un ton clair, ce qui est la perfection du coloris. »

COUCHERIE s. f. (kou-che-ri — rad. *coucher*). Commerce charnel avec une femme : *Presque tous les romans, même ceux d'un sentimentalisme transcendant, aboutissent à des coucheries*. (Boiste.) *Il me semble que personne n'aura à se plaindre, si la presse, la religion et la coucherie sont également libres en France*. (Volt.) *Je n'ai vu dans le monde que des diners sans digestion, des soupers sans plaisir, des conversations sans confiance, des liaisons sans amitié, et des coucheries sans amour*. (Chamfort.)

COUCHERY (Jean-Baptiste), homme politique français, né à Besançon en 1768, mort en 1814. Il se livrait à l'enseignement lorsque la Révolution éclata. Bien qu'antipathique au nouvel état de choses, il fréquenta les clubs, rédigea en 1792 l'adresse que la Société des amis de la constitution à Besançon envoya à Paris pour demander qu'on pressât le jugement de Louis XVI, et fut élu procureur de la commune. Destitué quelque temps après, il se fit oublier pendant la Terreur, devint après le 9 thermidor agent national à Besançon, puis procureur général syndic du Doubs; il se signala dans ces fonctions par son zèle réactionnaire, fut nommé membre du conseil des Cinq-Cents en 1795, et ne cacha plus dès lors sa haine contre les institutions républicaines. Lors du coup d'État du 18 fructidor (1797), Couchery, condamné à la déportation, parvint à s'enfuir, et resta en Allemagne jusqu'au 18 brumaire. De retour en France, il se mêla aux intrigues royalistes, devint l'ami intime de Pichegru, près duquel il se retira bientôt en Angleterre, et publia dans ce pays une feuille périodique, l'*Ambigu*, dans laquelle il ne cessa d'attaquer le gouvernement de Napoléon. Il revint en France avec Louis XVIII, qui l'avait anobli et nommé secrétaire de son cabinet, mais il mourut presque aussitôt. On a de lui : le *Moniteur secret ou Tableau de la cour de Napoléon, de son caractère et de celui de ses agents* (Londres, 1813, 2 vol. in-8°). — Son frère, Victor COUCHERY, né en 1779, mort vers 1846, fut impliqué en 1804 dans la conspiration de Pichegru et retenu en prison jusqu'en 1814. Il obtint alors une place de censeur, puis devint secrétaire-rédacteur de la Chambre des députés et lecteur du comte d'Artois.

COUCHES-LES-MINES, bourg de France (Saône-et-Loire), chef-lieu de canton, arrondissement de Mâcon, 15 km. d'Autun; pop. aggl. 1.555 hab. — pop. tot. 2.778 hab. Mine de fer, carrières de plâtre, pierre à chaux commune et hydraulique, tuileries, moulins à blé et à huile. Vestiges d'une voie romaine; restes d'une abbaye fondée au VIII^e siècle. Ruines d'un château fort du XII^e siècle; il ne reste de cette forteresse féodale que deux tours et une chapelle dont la porte est ornée de sculptures élégantes.

COUCHET s. m. (kou-chè). Féod. Droit de couchet. V. DROIT.

COUCHETTE s. f. (kou-chè-te — dimin. de *couche*, parce que, autrefois, certains lits appelés *lits-couches* avaient jusqu'à 10 et 12 pieds de long). Bois de lit; petit lit; lit simple, sans rideau : *COUCHETTE de noyer, de merisier*. *COUCHETTE de bois peint. Mettre un enfant dans sa COUCHETTE. Elle lui coucha dans ses beaux langes de fine toile, qui étaient fort propres, sur la meilleure COUCHETTE de paille de fèves qu'il y eût dans la maison*. (Ch. Nod.)

Tout est aux écoliers couchette et matelas.

LA FONTAINE.

— Fam. *Mignon de couchette*, jeune homme élégant et qui fait le beau :

Le voilà le beau fils, le mignon de couchette,
Le malheureux tison de la flamme secrète.

MOÏSÈRE.

COUCHEUR, EUSE s. (kou-cheur, eu-se — rad. *coucher*). Personne qui couche avec une autre : *Les lits manquaient : j'ai été forcé d'avoir un COUCHEUR*.

Son coucheur, cette nuit, se retourna cent fois.

LA FONTAINE.

Il s'emploie surtout avec une épithète qui exprime le plus ou moins de gêne causée par la personne avec laquelle on couche : *Un bon, un mauvais COUCHEUR. C'est une COUCHEUSE incommode, qui m'empêche souvent de dormir. Soit que le lit où il coucha ne fût pas bon, soit*

que Doguin ne fût pas bon coucheur, il ne put dormir de toute la nuit. (Scarron.)

— Fam. *Mauvais coucheur*, Homme difficile à vivre, hargneux, querelleur : *Le comte de la Bourdonnaye, mon ami, est bien le plus MAUVAIS COUCHEUR qui fut oncques*. (Chateaub.)

— Techn. Dans les papeteries, Second ouvrier de la cuve, celui qui reçoit la forme chargée d'une feuille de papier par l'ouvreur, et la renverse sur les feutres ou flotres. On dit aussi COUCHART. Au fém., Ouvrière qui couche, rabat la bride des points d'Alençon.

COUCHIER v. a. ou tr. (kou-chié). Ancienne forme du mot COUCHER.

COUCHILLE s. f. (kou-chi-lle, Il mll. — forme ancienne du mot *cochenille*). Nom anciennement usité de la cochenille kermès, et du chène nain sur lequel elle se développe. V. COCHENILLE et KERMES.

COUCHIS s. m. (cou-chi — rad. *coucher*). P. et chauss. Lit de sable et de terre sur lequel on assoit le pavage d'un pont de bois.

— Constr. Chacune des pièces de bois posées sur les fermes des cintres, pendant la construction d'une voûte. Lattis d'un plancher.

— Agric. Nouvelles pousses de garance.

— Hortie. Syn. de MARCOTTE.

— Encycl. Constr. L'espace entre des couchis dépend de la nature de la maçonnerie à exécuter. Quand elle est de menus moellons ou de béton, ou de briques, le vide doit être de 0 m. 03 à 0 m. 04; s'il s'agit d'une voûte appareillée par rang de voussoirs réguliers, on peut se borner à une seule de ces pièces sous chacun d'eux, de manière à permettre la visite des joints par-dessous. Cependant il ne faut pas abuser, par économie, de cet écartement; on arriverait ainsi à des pièces de dimensions trop considérables, dont la largeur pourrait détruire la courbure de l'intrados; aussi y a-t-il intérêt à diminuer la largeur relativement à la hauteur. Les couchis travaillent dans le sens perpendiculaire à leur longueur. On les considère généralement comme des pièces reposant sur deux appuis à leurs extrémités, et on obtient leur équarrissage en se servant de la relation

$$p = \frac{RI}{n} = \frac{RIh^2}{6} = \frac{pL^3}{8}$$

dans laquelle p est la charge uniformément répartie par mètre courant, L la longueur de la pièce ou l'espace entre des fermes, R le coefficient de résistance du bois que l'on peut prendre égal à 750.000 kilogr. par mètre carré de section, h la largeur du couchis, et n la hauteur. En admettant la valeur de R donnée plus haut, on a pour celle de h

$$h = 0,001 \sqrt{\frac{pL^3}{b}}$$

Afin d'accroître la résistance de ces pièces, on les cloue sur les fermes; elles servent alors de contreventement.

COUCHOIR s. m. (kou-choir — rad. *coucher*). Techn. Petit instrument avec lequel les docteurs et les relieurs prennent la feuille d'or.

COUCHOT, jurisconsulte français, était avocat au parlement de Paris au commencement du XVIII^e siècle. Il a composé quelques ouvrages, dont les principaux sont : *Traité du commerce de terre et de mer* (Paris, 1710, 2 vol. in-12); et le *Praticien universel ou le Droit français et la pratique de toutes les juridictions du royaume* (Paris, 1737, 2 vol. in-4°).

COUCHU, romancier français de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il fut un des actifs collaborateurs de la *Bibliothèque des romans*, et écrivit, sous le pseudonyme d'*Amadis de la Roche paure*, un assez grand nombre de productions, qui décèlent un talent facile et doué d'une certaine originalité. Plein d'admiration pour l'ancienne littérature espagnole, surtout pour *Don Quichotte*, qu'il avait singulièrement compris, il mena lui-même une existence excentrique, misérable, courant les aventures, surtout en compagnie des contrebandiers, dont les hauts faits lui semblaient dignes des héros disparus. Il revenait le plus souvent de ses expéditions nocturnes les vêtements en lambeaux et le corps criblé de coups. Incapable de tout travail suivi, Couchu mourut jeune encore dans une affreuse pauvreté.

COUCHURE s. m. (kou-chu-re — rad. *coucher*). Techn. Défaut des dents d'un peigne d'acier, qui se renversent. Nom que les broyeurs au métier donnent au point d'un fil qui, couché le long du dessin, est embrassé par un autre fil de distance en distance.

COUCI-COUCI adv. (kou-si-kou-si — ital. *costi cost*, proprement ainsi ainsi). Fam. Comme ça, entre deux, pas trop bien : *Comment vous portez-vous ? — COUCI-COUCI*.

Avez-vous des auteurs dans cette ville-ci ? [couché]. Oui, monsieur. — Bons ? — Eh ! eh ! — J'entends : couché. BOURSALUT.

Puisse l'enfant sans merci
Vous forcer à rendre hommage
A quelque Iris de village,
Dont le cœur fourbe et volage
Vous aime couci-couci.

Mme DESHOUILLÈRES.

— Rem. On écrit également *coussi-coussi*, et même, à l'italienne, *costi costi*.

Celui qui brôla notre Troie,
A comparer à celui-ci,
N'était qu'un feu coussi-coussi.

SCARRON.

Je prétends être noble et non pas, Dieu merci !
De ceux qui seulement le sont *costi costi*.

TH. CORNEILLE.

Il trouve aussi *coussi-coussa*, sans doute par souvenir de la formule française *comme ci, comme ça*, qui est la traduction fidèle de l'italien *costi costi*.

— Anecdote. Dans *Adélaïde de Guesclin*, tragédie de Voltaire, le duc de Vendôme termine, au dernier acte, par ces vers qu'il adresse à Adélaïde, sa maîtresse, au duc de Nemours, son frère et son rival, au sire de Coucy, son ami et son compagnon d'armes :

Allez apprendre au roi, pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remords et vos félicités.
Allez, ainsi que vous je vais le reconnaître.
Sur nos remparts soumis amenez votre maître;
Il est déjà le mien. Nous allons à ses pieds
Abaisser, sans regret, nos fronts humiliés.
J'égalerai pour lui votre intrépide zèle;
Bon Français, meilleur frère, ami, sujet fidèle.
Es-tu content, Coucy ?

A peine ce dernier hémistiche venait-il d'être prononcé, qu'une voix cria du parterre : *Couci-couci*. Cette allusion si plaisante à une locution vulgaire fit tomber la pièce, qui ne se releva que longtemps après.

COUCKE (Jean), peintre belge, né à Gand dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, s'est adonné à peu près exclusivement à la peinture du paysage. On a de lui un assez grand nombre de tableaux, parmi lesquels nous citerons : *Vues des collines de Saint-Amand, près de Gand* (1814); un *Clair de lune d'hiver* (1816); la *Porte du Sas de Gand* (1820); la *Porte de Saint-Lieven à Gand* (1823); *Vue d'Ervevalde, près de Gand* (1826); *Vue de l'abbaye d'Affghem* (1829); *Vue de Leverghem* (1829); *Des Ardennes* (1832); l'*Approche d'un orage* (1834), etc.

COUCOÏDE s. m. (kou-ko-i-do — de *coucou*, et du gr. *eidos*, aspect). Ornith. Nom spécifique d'un épervier.

COUCOU s. m. (kou-kou — Le nom de cet oiseau est une pure onomatopée. En effet, son cri caractéristique est devenu partout son nom même, avec ou sans suffixes additionnels. Les formes imitatives diverses sont les suivantes : sanscrit, *kukhika*, *kukhroua*; bengalais, *kokol*; indoustani, *kohit*; persan, *kôkâh*, *kôkâw*; *kaukawah* et *kûkû*; pigeon ramier, grec, *kokkuz*; grec moderne, *koukko*; latin, *cuculus*; albanais, *kiuki*; irlandais, *cucach*, *caoi*; armoricain, *kuku*; ancien allemand, *gauh*; ancien saxon, *gaec*, *geac*; scandinave, *gaukr*; allemand moderne, *gauch*, *kuckuk*; anglais, *cuckoo*; lithuanien, *gégusé*, *gegutte* et *kukti*, crier comme le coucou; *kukawinas*, cri du coucou; russe, *kukushka*; polonais, *kukawka*; illyrien, *kukawiza*; bohémien, *kukacku*, *sézhulka*, etc. En dehors des formes aryennes, nous ne citerons que le basque *cucui*, le hongrois *kukuk*, le finlandais *kaki*, le turc *ququva*, le mandchou *lucaaku*). Ornith. Genre d'oiseaux grimpeurs qui déposent leurs œufs dans le nid des autres oiseaux : *Le coucou laisse à l'étranger le soin de couver, nourrir, élever sa gentiture*. (Buff.) *Les coucous sont des oiseaux voyageurs qui passent l'été en Europe et l'hiver en Afrique et en Asie*. (Bouillet.) *On croit dans beaucoup de campagnes que, vers la Saint-Jacques, le coucou se change en oiseau de proie, mais que, reprenant sa forme première au printemps, il revient dans nos contrées sur le dos du milan*. (Ad. Focillon.)

— Se prend quelquefois en plaisantant comme le symbole des maris trompés, par suite de la ressemblance des mots *cocu* et *coucou*, mais plus encore peut-être par une antiphrase forcée, à cause de l'habitude qu'on prête au coucou d'aller pondre dans le nid d'autrui.

C'est sur cet abus de mots qu'a été composée cette vieille chanson bourguignonne, de « haute grasse », et dont l'auteur, nous pourrions dire le fauteur, est peut-être le rude Bourguignon Rétif de la Bretonne :

Les coucous sont gras
Parc' qu'on n'en tu' guère,
Les coucous sont gras
Parc' qu'on n'en tu' pas.

La crainte que l'on a,
C'est de tuer son père,
Son cousin germain,
Son oncle ou son frère.
Les coucous sont gras, etc.

— Sorte de jouet d'enfant auquel est adapté un petit soufflet qui imite le cri du coucou. Dans les jeux d'enfants, Cri que fait celui qui s'est caché, pour avertir les autres joueurs qu'ils aient à le chercher.

Pour faire trêve aux ennuis d'un ménage,
Un soir Blaise et Lucas, après avoir chomé

Le saint patron de leur village,
Proposèrent d'aller, sous le prochain feuillage,
Jouer à certain jeu, jeu de coucou nommé.
Il fallait que, bravant tout sinistre présage,
Le mari du coucou remplît le personnage.

Avec vivacité, Blaise alors s'en défend;
Lucas aussi pour le refus bataille.

Pour terminer le différend,
Ou présente la courte paille;

Elle tombe à Lucas; il est *coucou*. • Morbleu!
On m'a triché, cria-t-il tout en feu.
— Oh! je vous jure, sur mon âme,
Compère, lui répond sa femme,
Que vous l'êtes bien de franc jeu. •

— Petite voiture publique à deux roues et à six ou huit places, qui desservait autrefois les environs de Paris : *On allait lentement et on était fort cahoté dans les coucous*. Les pittoresques coucous, qui stationnaient sur la place de la Concorde, n'existent plus. (Balz.) Les coucous ont presque tout à fait disparu des routes voisines de Paris. (H. Berthoud.) Le coucou était généralement entraîné par un mauvais cheval, quelquefois assisté d'un deuxième. (Dezobry.) « Cocher d'une voiture de ce genre : C'est trop fort; je ne puis me laisser insulter par un coucou. (Scribe.)

— Horloge de bois ou horloge très-simple, qui ne sonne que les heures, ainsi dite de ce que les premiers réveille-matin, venus d'Allemagne, faisaient entendre le cri du coucou : *Une table, quelques chaises de paille et un coucou d'Allemagne composaient tout l'ameublement de ce salon modeste*. (G. Sand.)

— Argot. Montre.
— Jeux. Jeu de cartes qui ressemble à l'as qui court.

— Hortie. Fraisier qui donne beaucoup de fleurs et très-peu de fruits.

— Ichthyol. Nom vulgaire d'une raie, d'un trigle et de quelques autres poissons.

— Bot. *Fleur de coucou* ou simplement *coucou*. Nom vulgaire d'une espèce de lychnis, du narcisse sauvage, et surtout de la primevère officinale, qu'on appelle aussi *RAIN DE COUCOU*.

— Interjectif. Cri de l'oiseau appelé coucou : *On n'entendait de tous côtés dans le bois que ce cri : coucou! coucou!*

Un misérable oiseau pensa me rendre fou,
A force de crier coucou, coucou, coucou.

BOUSSAULT.

— Encycl. Ornith. Le genre *coucou* a pour caractères : bec large, un peu déprimé à la base, comprimé graduellement jusqu'à la pointe, légèrement arqué, entier et lisse; narines basales, ovales; ailes obtuses ou subaiguës; queue arrondie et allongée; tarses courts, plus ou moins complètement emplumés. Les organes digestifs sont fort développés et jouissent d'une grande activité. L'estomac est situé plus en arrière que chez les autres oiseaux, et il est fort ample; aussi faut-il beaucoup de nourriture pour rassasier le coucou. Il mange une quantité considérable de chenilles, et les poils de celles-ci s'enfoncent en si grand nombre dans la muqueuse de l'estomac qu'on a pu se méprendre et considérer cette membrane comme naturellement velue. Nitzsch a réfuté cette erreur, en montrant que les poils disparaissent quand le coucou est privé de chenilles pendant quelque temps.

Ce genre comprend plusieurs espèces, dont une seule est propre à nos contrées : c'est le *coucou ordinaire* ou *coucou gris d'Europe*. Cet oiseau a 0 m. 30 de longueur; les parties supérieures du corps sont d'un cendré bleuâtre, plus foncé sur les ailes qu'à la poitrine; les parties inférieures sont blanchâtres, rayées transversalement de noir; les rectrices noires, tachées et terminées de blanc; les pieds jaunes. Du reste, le plumage varie selon l'âge et selon la saison. La femelle est un peu plus petite que le mâle. Le coucou est un oiseau voyageur, qui passe l'été en Europe et l'hiver en Afrique ou dans les contrées chaudes de l'Asie. Il nous arrive en avril, et nous quitte à la fin de l'été; il voyage la nuit. Il paraît dans les îles de Malte et de l'Archipel en même temps que les tourterelles, ce qui est cause que les habitants de ces contrées l'appellent *conducteur de tourterelles*. Il annonce son retour, au printemps, par le chant monotone que chacun connaît. Il habite les bois, vit seul et change de place à tout moment pour chercher sa nourriture. Un trait singulier et presque unique dans l'histoire des oiseaux, c'est que non-seulement le coucou ne construit pas de nid, mais qu'il dépose ses œufs dans les nids étrangers. Ce phénomène bizarre a été diversement expliqué. Les uns pensent que la femelle agit ainsi pour dérober ses œufs à la voracité du mâle; les autres trouvent la raison de cette habitude dans la longueur du sternum, qui gênerait l'incubation et peut-être même écraserait la coquille très-mince des œufs; d'autres enfin croient que le gésier, placé très-bas, serait trop comprimé dans cette même incubation. D'après M. Florent Prévost, la femelle ne couve pas ses œufs parce que ses unions répétées et successives avec plusieurs mâles, son inconstance et son ardeur en amour dominant chez elle l'instinct maternel. Toutefois cet instinct paraît encore bien calculé, car non-seulement la pondeuse ne dépose qu'un seul œuf dans chaque nid étranger, mais encore elle choisit toujours le nid d'une espèce insectivore dont les petits sont plus faibles que les siens, telles que l'alouette, le pinson, le rouge-gorge, le roitelet, la fauvette, le merle, etc. Aussi qu'arrive-t-il? Le jeune intrus, loin de redouter les vrais propriétaires du logis, viole les droits de l'hospitalité en chassant ou tuant la petite famille éclosée avant lui et même en attaquant la mère qui l'a couvé et qui lui a prodigué les mêmes soins qu'à sa progéniture. D'après quelques naturalistes, la femelle du coucou ne

pond pas son œuf dans le nid d'autrui, comme on l'a cru; elle l'y transporte et l'y dépose furtivement à l'aide de son large bec, et en prenant les plus grandes précautions pour n'être pas vue. Les parents restent non loin de l'endroit où les œufs ont été déposés, et leurs petits, quand ils sont assez forts pour voler, quittent leur nourrice pour rejoindre leur père et leur mère, qui se chargent de compléter leur éducation.

Le coucou solitaire, ainsi nommé parce qu'on en rencontre rarement plus d'un couple dans une vaste étendue de pays, appartient à l'Afrique. Le mâle fait entendre continuellement un chant lamentable; la femelle produit une espèce de roucoulement sonore, qui exprime le contentement. C'est au capocier qu'elle laisse le soin de couvrir ses œufs et d'élever ses petits. — Le coucou criard appartient aussi à l'Afrique méridionale. Il a la voix forte et retentissante, et est un peu plus gros que les précédents.

— Superst. Il n'y a pas d'oiseau auquel on accorde plus généralement le don de prédiction que le coucou. En Allemagne, une croyance populaire affirme que celui qui le premier, au printemps, entend chanter le coucou, peut apprendre de lui combien d'années il doit encore passer sur cette terre. Autant de fois l'oiseau répondra à la question, autant de fois on verra refluer les arbres et mûrir les moissons. En Suisse et dans plusieurs pays allemands, le coucou porte l'épithète de garçon boulanger ou de garçon farinier. La légende raconte à ce sujet que le coucou est un boulanger ensorcelé qui, dans les temps les plus durs, n'avait pas craint de voler la pâte des pauvres, et d'enlever les pains les plus dorés quand la fournaise était bonne, en s'écriant chaque fois *guk guk* (regarde! regarde! ou tiens! tiens!). Dieu, irrité de ce larcin, le changea en un oiseau qui répète sans cesse le même cri, et porte un plumage gris et enfariné, pour rappeler son ancienne profession. En Suède, les jeunes filles consultent le coucou pour savoir dans combien d'années elles se marieront. Le nombre de cris qu'il pousse indique le nombre d'années qu'elles ont encore à attendre; mais elles ont la ressource, si l'oiseau chante trop longtemps, de déclarer qu'il est posé sur une branche magique, et sa prophétie dans ce cas n'a aucune valeur. Une chose très-importante pour interpréter les prédictions du coucou, c'est de remarquer de quel côté de l'horizon partent ses cris : quand on l'entend dans la direction du nord, il promet pour toute l'année du deuil et de la tristesse; à l'est, à l'ouest et au sud, il ne donne au contraire que des espérances. Si l'on a de l'argent dans la poche la première fois qu'on l'entend, on sera toute l'année favorisé par la fortune; si la bourse est vide, elle ne se remplira pas. Il ne faut pas non plus être à jeun à ce moment solennel du premier cri du coucou, sans quoi l'on serait exposé à mourir de faim dans l'année. On dit encore que le coucou ne chante jamais avant le 3 avril et jamais après la Saint-Jean; il se tait aussi quand trois fois il s'est rassasié avec des cerises, et d'autre part il ne peut proférer un seul cri s'il n'a mangé l'œuf d'un autre oiseau. Chez les peuples slaves, il annonce le temps. Chez les Serbes, il est un présage de malheur quand il chante dans la forêt encore dépouillée de ses feuilles, et un signe de bonheur quand les arbres sont verdoyants au moment où il fait entendre son premier chant. On peut s'attirer les plus grands désagréments en le tuant sans motif sérieux.

On se rappelle que Jupiter, dans un bas-relief représentant ses noces avec Junon, est figuré avec un coucou au bout de son sceptre, et que Pausanias raconte que la montagne sur laquelle eut lieu l'entrevue de Jupiter et de Junon, d'abord nommée le Siège du tonnerre, fut appelée après cette réunion montagne des Coucous.

Pour nous, sceptiques, ces deux faits sembleraient infirmer la vertu tant vantée de Junon; mais il faut se rappeler que le nom du coucou n'avait encore aucune ressemblance avec un autre mot que Molière devait introduire au théâtre. L'honneur de Jupiter reste donc intact.

Le coucou ne figure pas seulement dans la mythologie grecque. Une divinité slave, celle qui est chargée de nourrir le monde, possède la faculté de se changer en coucou. Dans les poésies russes, on trouve les traces d'une légende qui prétend que cet oiseau est une jeune fille métamorphosée pour avoir trop longtemps pleuré sur la mort de son frère. Pour ces peuples, le coucou est l'oiseau de la mélancolie et du deuil.

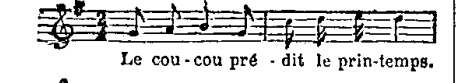
— Jeux. Le coucou se joue à peu près de la même manière que l'as qui court. Les joueurs sont de cinq à vingt. Quand ils sont peu nombreux, on emploie un jeu de piquet; dans le cas contraire on prend un jeu entier, mais l'as est toujours la carte la plus faible. Chaque joueur reçoit un égal nombre de jetons, et met la mise convenue dans un panier ou corbillon placé au milieu de la table. Celui que le sort a désigné pour être le donneur distribue une carte à chaque joueur et à lui-même et pose le talon devant lui. Le premier en cartes examine alors la carte qu'il a reçue. Si elle est forte, il dit : *Je passe ou je m'y tiens*; si elle est faible, il l'offre à son voisin de droite, qui est tenu de la prendre et de donner la sienne en échange, à moins qu'il n'ait un roi, car alors il refuse l'échange en

disant : *coucou*, et le demandeur est obligé de garder sa mauvaise carte. Le jeu recommence ensuite au troisième joueur, et se continue de la même manière jusqu'à ce qu'on arrive au donneur. Si celui-ci n'a pas un roi, ou bien s'il ne trouve pas assez belle la carte qu'on lui a passée, il en tire une autre du talon, puis, quelle que soit cette nouvelle carte, il abat son jeu et les autres en font autant. Celui ou ceux qui ont la carte la plus basse payent un jeton. Le paiement effectué, le premier en cartes fait une nouvelle donne et l'on joue un second tour. Quand un joueur a perdu tous ses jetons, il est mort, c'est-à-dire hors du jeu, et les autres continuent la partie jusqu'à ce qu'ils aient succombé à leur tour. Le dernier survivant gagne la poule, composée de tous les enjeux. Le jeu du coucou se nomme aussi *jeu du cocu, du hère, du malheureux ou du macontent*.

— Hist. Nom donné à une ancienne voiture destinée spécialement à faire le service des environs de Paris et qui pouvait contenir cinq ou six personnes. Le coucou avait remplacé ce que nos pères, dans leur langage à la fois libre et imagé, appelaient le *tapeau*, voiture étroite, incommode et cahotante, qui n'avait que trop mérité son nom. C'est sous l'Empire et sous la Restauration que le coucou était en usage. On voyageait peu alors; le curieux livre intitulé : *le Voyage à Saint-Cloud*, nous montre combien les déplacements étaient peu fréquents, et quel luxe de précautions on prenait pour la moindre absence. Les voitures de place étaient rares; les omnibus, plusieurs fois essayés, n'avaient pas encore conquis la faveur du public et les entrepreneurs en avaient été pour leurs frais. Seuls, les modestes coucous, rangés le long du jardin des Tuileries, attendaient les pratiques pour Saint-Cloud et pour Versailles, où ils menaient pour 12 sous. On se plaçait comme on pouvait dans ces boîtes incommodes et disgracieuses, on partait quand il plaisait au cocher et on s'abandonnait à la grâce de Dieu. Celui qui veut mesurer les progrès accomplis depuis cette époque n'a qu'à comparer les classiques coucous d'alors aux 1,200 omnibus et aux 12,000 voitures qui actuellement sillonnent chaque jour la capitale; il peut surtout rapprocher les rares voyageurs qui se risquaient dans ces véhicules primitifs des centaines de mille promeneurs que les chemins de fer transportent chaque dimanche dans les environs de Paris. Ce chiffre n'a rien d'hyperbolique; un dimanche de l'année 1867, pendant l'Exposition universelle, le chemin de fer de l'Ouest transporta à lui tout seul cent soixante mille voyageurs; ce fait a été officiellement avancé par le ministre au Corps législatif, dans une discussion sur les chemins de fer. Ce n'est pas quarante années, ce sont des siècles qui séparent ces deux époques; pourquoi faut-il que le progrès et la civilisation n'aient pas suivi la même marche ascendante! Le coucou est mort, mais son nom subsiste encore; et, dans certaines provinces, il n'est pas rare d'entendre dire à des gens qui attendent l'omnibus : Je vais prendre le coucou.

COUCOU (LE), paroles françaises, imitées d'Hermann de Fallersleben, par Victor Wilder, musique de Robert Schumann. Nous donnons à nos lecteurs deux chansons du coucou : l'une de Robert Schumann, l'autre du maestro polonais Moniuszko. Quel est la meilleure? A notre avis le choix est difficile. Celle de Schumann, moins développée, est facile à retenir. D'un autre côté, le chant de Moniuszko nous semble très-remarquable par la sentimentalité, le pittoresque et l'attendrissement. L'un est une jolie cantilène, l'autre un poème complet.

Gaîment.



Le cou-cou pré-dit le prin-temps.



Ahl quelle i-vresse! Quelle al-lé-gres-se!



Tout va briller de jeu-nes-se.



L'her-be pa-re les champs



Et les prés o-do-rants.

DEUXIÈME COUPLET.

Le coucou répète toujours,
Dans la prairie,
Verte et fleurie,
Tout va renaitre à la vie!
L'astre, l'astre des jours
Dore les alentours.

TROISIÈME COUPLET.

Cher coucou, reprends tes clameurs,
Et jette encore
Un cri sonore,
Car le printemps vient d'éclorer.
L'arbre est plein de fleurs
Et d'oiseaux querelleurs.

Coucou (LE), paroles françaises d'A. des Essarts, musique de Moniuszko. Ce chant est

plein de douleurs, de larmes comprimées, de mélancolie rêveuse. Le jeu recommence ensuite au troisième joueur, et se continue de la même manière jusqu'à ce qu'on arrive au donneur. Si celui-ci n'a pas un roi, ou bien s'il ne trouve pas assez belle la carte qu'on lui a passée, il en tire une autre du talon, puis, quelle que soit cette nouvelle carte, il abat son jeu et les autres en font autant. Celui ou ceux qui ont la carte la plus basse payent un jeton. Le paiement effectué, le premier en cartes fait une nouvelle donne et l'on joue un second tour. Quand un joueur a perdu tous ses jetons, il est mort, c'est-à-dire hors du jeu, et les autres continuent la partie jusqu'à ce qu'ils aient succombé à leur tour. Le dernier survivant gagne la poule, composée de tous les enjeux. Le jeu du coucou se nomme aussi *jeu du cocu, du hère, du malheureux ou du macontent*.

Allegretto.



Le cou-cou, ce soir, chan-te;



Et sa voix est do-len-te.



Mes pe-tits, quand donc vos ai-les



Sau-ront-et-les vo-ler?



Gran-dis-sez vi-te, vi-te,



Les fleurs de mar-gue-ri-te



De-si-rent vous par-ler.



Iul-ka chante aus-si, là-bas;



Bien-tôt vien-dront les li-las,



Et les soir sou-ri-ront, tout bas,



Les a-mants dans l'al-lé-gres-se, J'ai-rai des fleurs dans mes che-veux,



Près de mon fi-an-cé joy-eux,



Mon cœur fré-mi-ra d'i-vres-se;



Ces-sez de mou-ler mes yeux,



Fleurs de tris-tes-se.

DEUXIÈME STROPHE.

Le coucou dit ses peines,
Nuit et jour, aux grands chênes;
• Mes petits, au doux ramage,
Dans l'orage,
Ils sont morts!
Et la mousse
Déjà pousse, (bis)
Sans pitié, sur leurs corps!
Iulka chante tout en pleurs;
La fillette dit aux fleurs
Ses regrets et ses douleurs,
Ses douleurs si cruelles.
Ils sont venus, les soirs d'amour...
Mais, hélas! avant le retour,
Le retour des hirondelles,
Le malheur avait, un jour,
Brisé mes ailes! •

COUCOUA s. m. (kou-kou-a). Ornith. Genre d'oiseaux détaché du genre coua.

COUCOUAT s. m. (kou-kou-a — rad. coucou). Ornith. Jeune coucou.

COUCOUE s. m. (kou-kou). Ornith. Genre d'oiseaux dans lequel on range une espèce de coulicou.

COUCOUCER v. n. ou intr. (kou-kou-é — rad. coucou). Crier, en parlant des coucous. Il On dit aussi COUCOULER.

COUCOULAMPON s. m. (kou-kou-lan-pon). Superst. Créature tenant le milieu entre l'ange et l'homme, d'essence matérielle et cependant invisible aux yeux des hommes, ne se découvrant qu'à ceux qu'elle protège : *Il est des COUCOULAMPONS des deux sexes; ils contractent mariage entre eux et sont mortels, bien qu'exemptés de toutes maladies et infirmités*.

COUCOUMELLE s. f. (kou-kou-mè-le). Bot. Nom vulgaire de l'amanite engalnée et de l'orange blanche.

COU-COUPÉ s. m. Ornith. Nom vulgaire du gros-bec fascié, oiseau du Sénégal, ainsi nommé parce que la couleur de son cou tranche brusquement sur celle de son corps. Il Pl. couc-coupés.

COUCOUPIC s. m. (kou-kou-pik — de *coucou* et de *pic*). Ornith. Genre d'oiseaux détaché du genre *pic*.

— **Encycl.** Le *coucoupic* a le bec de la longueur de la tête, convexe en dessus, pointu, recourbé ou arqué dans la longueur, à mandibule supérieure plus épaisse que l'inférieure, toutes deux rentrées en dedans; les narines ovales, basales, garnies de soies; les tarses grêles; la troisième rémige plus longue que les autres; la queue arrondie. Ce genre a pour type le *picus cafer* de Latham, ou *promépie* de Levaillant. Il se compose d'oiseaux qui cherchent à terre leur nourriture, et dont les mœurs sont peu connues. Le *coucoupic cafer* a les caractères suivants : tête, ventre et croupion jaunes; couvertures supérieures de la queue orangées; front noir; deux aigrettes noires, pointues, peu fournies; un large collier noir varié de blanc; derrière du cou et dos bruns; chaque plume terminée de blanc; queue arrondie, brune, rayée de blanc grisâtre; bec noir à la pointe. Il habite la Cuférie, vit dans les forêts, se nourrit d'insectes et de larves, qu'il cherche dans la mousse et sous les écorces des arbres.

COUCOURDE s. f. (kou-kour-de). Bot. V. COUGOURDE.

COUCOURDETTE s. f. (kou-kour-dè-te). Bot. V. COUGOURDETTE.

COUCOURELLE s. f. (kou-kour-rè-le). Hortie. Variété de figue très-petite et rouge intérieurement.

COUCOURON, bourg de France (Ardèche), chef-lieu de canton, arrond. et à 52 kilom. N.-O. de Largentière; pop. aggl. 401 hab. — pop. tot. 1,235 hab. Eglise décorée d'une belle façade; aux environs, roches et déjections volcaniques.

COUCOURZELLE s. f. (kou-kour-zè-le — dimin. de *coucource*). Bot. Nom vulgaire d'une variété de courge.

COUCY-LE-CHÂTEAU, en latin *Codicianus, Codiciacum, Cociacus, Cociatum, Cotia* et *Cotium*, dont on a fait Couchy, puis Coucy, ville de France, ch.-l. de canton, arrond. de Laon (Aisne), à 24 kilom. de cette dernière ville; 875 hab. Coucy-le-Château est situé sur la cime d'une montagne, prolongement d'une plaine élevée qui s'avance en pente douce dans une belle vallée en inclinant un peu au couchant, et domine cette vallée, presque à pic, à une hauteur d'environ 70 mètres. Coucy-le-Château est environné de trois côtés par la vallée, dont l'irrégulière symétrie offre les paysages les plus pittoresques. C'est dans une portion de cette vallée que s'étend Coucy-la-Ville (ou ville basse), séparée de Coucy-le-Château par un kilomètre environ. Coucy-la-Ville n'offre pour tout monument historique digne d'arrêter l'attention que le clocher de son église, construit au xiv^e siècle pendant la domination anglaise, et ouvrage d'élégantes sculptures, comme presque tous les monuments de cette période. Au milieu de la vallée coule la Lette, petite rivière poissonneuse qui se jette dans l'Oise, à 12 kilomètres de là, à Manicamp. Au nord, une plaine plus élevée que la ville est bornée à 2 kilomètres par une forêt.

La ville de Coucy-le-Château est entourée de murailles garnies de tours, aujourd'hui en assez mauvais état. Trois portes seulement lui donnent accès et la font correspondre avec Coucy-la-Ville. La principale, au nord, appelée porte de Laon, est défendue par deux grosses tours; comme elle est dominée par la plaine, il existait jadis au devant, afin d'en défendre l'approche, un bastion en pierre de taille, aujourd'hui disparu. Ce bastion s'élevait au milieu d'un fossé large et profond, isolant la ville de la plaine, et un pont à quatre arches, étroit et sinueux, jeté sur ce fossé, servait à communiquer avec un ravin en terre, lequel, muni également de fossés, complétait le système de fortification de ce côté de la ville. Toute cette dernière partie, ravin et fossés, a également disparu, faisant place à une promenade ornée de plusieurs rangées d'arbres. La seconde porte de Coucy-le-Château, placée au midi, dite porte d'Étrelles, s'appelait jadis porte Soissonne. Elle était défendue également par une grosse tour, et la pente rapide de la montagne de ce côté la protégeait naturellement. Enfin la troisième porte, dite aujourd'hui porte de Chauny, était autrefois la porte de Gommeron. Elle dominait une pente non moins rapide et, comme la précédente, n'était défendue que par une grosse tour. Mais elle se trouvait aussi protégée par les fortifications du château, dont les tours planaient au-dessus du chemin unique par lequel on put aborder la montagne. De nos jours, la route départementale de Laon à Chauny, traversant Coucy, a nécessité le tracé d'une rampe douce au-dessus de l'ancien chemin. A côté de l'ancienne porte, on a ouvert une autre en forme d'arc de triomphe, et sous le fronton de laquelle s'élevaient les armes de la ville, qui sont un écusson *fascé de vair et de gueules de six pièces*. L'intérieur de Coucy-le-Château est bien bâti : les rues sont larges et bien pavées. Sur l'une des trois places donne la façade de l'hôtel-Dieu, sur la seconde s'élève l'hôtel de ville. Un marché périodique se tient sur la troisième. L'église, située dans un des angles des fortifications, près de la porte

d'Étrelles, est placée sous l'invocation du saint Sauveur.

La description qui précède suffit pour donner une idée de l'importance que dut avoir jadis dans l'histoire la ville de Coucy-le-Château. Cette histoire est intimement liée au château proprement dit, dont nous nous occuperons spécialement plus loin. Disons cependant quelques mots des faits accomplis antérieurement à l'érection du château. Nous ne nous appesantirons pas sur l'étymologie du mot *Coucy*, dont nous avons indiqué plus haut les désignations latines : la plus rationnelle est celle qui fait descendre *Coucy* du mot *Cotia* ou *Cotium*, mot qui, corrompu de diverses manières, — aux environs *Cuisse* et Villers-*Cotterets*, la *Sylva Cotia* (forêt de Cuisse), couvrant, au temps de la conquête romaine, la plus grande partie du Soissonnais et rejoignant même la forêt des Ardennes, — est très-probablement l'origine du mot *Coucy*, en même temps que celle des autres localités ci-dessus. Quoi qu'il en soit, en 909, l'archevêque de Reims, Hervé, voyant les Normands s'avancer jusqu'aux bords de l'Oise et menacer son diocèse, fit élever d'importantes fortifications en plusieurs endroits, et particulièrement à Coucy, dont la fondation remonte véritablement à cette époque. En effet, les habitants des campagnes, venant se réfugier près de ces fortifications, ne tardèrent pas à y fixer leur demeure, d'où l'accroissement que prit peu à peu Coucy-le-Château au détriment de Coucy-la-Ville, fondée longtemps avant (an 290 de J.-C.), époque à laquelle les Romains firent commencer le défrichement de la contrée par les *Lètes*, peuplade germanique habile à la culture de la terre. Le territoire de Coucy appartenait au siège de Reims depuis saint Rémy, qui l'avait reçu en don de Clovis. Mais, en 928, Herbert, comte de Vermandois, parvint à s'en emparer et y enferma Charles le Simple. Plus tard, Thibault, comte de Champagne, surnommé le *Tricheur*, le gagna et le perdit à plusieurs reprises. Enfin l'archevêque de Reims le donna en fief pour un cens de soixante ans au fils du comte, nommé Eudes, qui fut la souche de la maison de Coucy.

Il ne reste pas trace aujourd'hui de l'ancienne forteresse épiscopale. Le château actuel ne remonte pas au delà du xiii^e siècle. Il dut être construit assez rapidement, de 1225 à 1230. Ce fut Enguerrand III qui éleva, non seulement le château, mais encore l'enceinte actuelle de la ville. Ces énormes travaux, qui ont survécu à tant de siècles et de chocs, sont évidemment contemporains des rêves ambitieux d'Enguerrand III, dangereux vassal de la couronne de France, seigneur de Saint-Gobain, d'Assis, de Marle, de la Fère, de Folembray, de Montmirail, d'Oisy, de Crévecoeur, de la Ferté-Aucourt et de la Ferté-Gaucher, vicomte de Meaux et châtelain de Cambrai, et qui, sans la défection du comte de Champagne (défection opérée par la politique de la reine Blanche), eût peut-être mis la main sur cette couronne de France tant convoitée. Le château de Coucy est, en effet, une construction de premier ordre, d'une grandeur vraiment princière, conçue d'ensemble et fortifiée avec un art profond. Le château de Coucy domine de rapides escarpements élevés de 50 mètres environ au-dessus de la vallée, entre Noyon et Chauny. Il occupe une surface d'environ 10,000 mètres. Une basse-cour fortifiée, dont la surface est triple au moins de celle qu'occupe le château, sépare celui-ci de la ville. Cette basse-cour renfermait des salles importantes, la chapelle et des écuries. Une seule porte, dite *baillie*, flanquée de deux petites tours, faisait communiquer la ville avec la basse-cour. Enfin le château proprement dit était séparé de cette basse-cour par un fossé d'environ 20 mètres. Un seul pont, formé de piles isolées, avec deux tabliers à bascule en bois, défendus par deux postes avancés et un corps de garde posé sur des piles, donnait entrée au château. La porte d'entrée était munie de herse doubles et de vantaux, et éclairait une longue voûte dont le passage devait être jadis protégé par des machicoulis. Une fois parvenu dans le couloir, on rencontrait des salles de gardes, voûtées et vastes, à droite et à gauche, et en sortant on débouchait dans la cour intérieure du château. A droite se trouvaient les bâtiments de service, voûtés à rez-de-chaussée et surmontés de deux étages; au fond, les appartements d'habitation, desservis par un escalier d'honneur. A gauche s'étendaient les magasins et les diverses dépendances, telles que cuisines, caves, etc.

La construction totale, affectant à peu près la forme d'un trapèze, est flanquée de quatre tours, très-saillantes sur les courtines, afin de les protéger complètement. Ces tours mesurent 18 mètres de diamètre hors œuvre, sur 35 mètres environ de hauteur au-dessus du sol extérieur. Mais la pièce capitale, nous dirions presque la pièce curieuse du château de Coucy, c'est le donjon. Le donjon est une tour gigantesque qu'on rencontre à gauche en entrant par le pont que nous avons décrit, et qui devait protéger formidablement l'accès du château. Il mesure 31 mètres de diamètre hors œuvre sur 60 mètres de hauteur, depuis le fond du fossé jusqu'au couronnement. Il est protégé du côté de la baillie par une chemise de pierre, et un chemin de ronde circulaire le mettait à l'abri des tentatives des mineurs. Intérieurement, le donjon se compose de trois étages voûtés. On parvenait

dans la salle du rez-de-chaussée par un pont à bascule (*pont torseis*), qui roulait sur un axe et en se relevant fermait la porte. Le tablier du pont à bascule tombait sur une pile isolée, encore existante, du moins en partie, dans le fossé. Mais ce n'était pas tout. Le pont une fois franchi, on était arrêté par une herse glissant entre deux rainures derrière les tableaux de la porte et par un machicoulis. Derrière la herse on rencontrait une porte à un vantail, renforcée d'énormes barres rentrant dans l'épaisseur de la muraille. D'autres portes, que nous croyons inutile de décrire après ce qui précède, complétaient l'obstacle quasi infranchissable de ce donjon pour toute personne non munie du mot d'ordre ou non protégée par son nom. A l'issue du couloir donnant dans la salle du rez-de-chaussée, il existait en dernier lieu une grille épaisse à travers laquelle il eût été aisé d'accabler de projectiles quiconque fût parvenu jusque-là sans encombre, par un miracle du hasard. Ce surcroît de précautions donne une idée des méfiances du moyen âge, et le château de Coucy est, surtout pour ce motif, un monument essentiellement caractéristique, peut-être unique dans sa perfection. La salle du rez-de-chaussée du donjon est splendide. Elle a douze côtés, dont chacun forme une large niche, voûtée en berceau. Ces niches sont doubles en hauteur, et devaient vraisemblablement servir à ranger avec ordre les armes et projectiles nécessaires à la défense du château. Cette salle du rez-de-chaussée était donc probablement l'arsenal du château de Coucy. A droite s'ouvrait l'escalier conduisant au faite du donjon. Voûtée au moyen de douze demi-arcs portés sur des chapiteaux en culs-de-lampe sculptés avec figures, la salle est éclairée par deux fenêtres placées à une grande hauteur, et qui, y répandant une lumière peu franche, lui donnent un air sombre, bien en harmonie avec les temps qu'elle rappelle. Les douze demi-arcs qui s'élèvent au plafond se réunissent à une énorme clef centrale, percée à jour d'une ouverture ou *œil* faisant correspondre la salle du rez-de-chaussée avec celle de l'étage supérieur, sans doute afin d'y faire passer des ordres, de vive voix, sans avoir besoin de monter l'escalier. La salle du premier étage présentait au surplus la même disposition que celle du rez-de-chaussée, et était voûtée d'une manière analogue. Il s'y trouvait seulement, en outre, un four à cuire le pain de la garnison. La salle du deuxième étage (qui correspond également avec la salle de l'étage supérieur, non-seulement par un escalier, mais encore par un *œil* ouvert dans la clef de voûte) est assurément la plus remarquable : couverte en partie par des voûtes en berceau et partie par une voûte en arcs ogives à douze pans, la salle du deuxième étage est entourée d'un portique dont le sol est élevé de 3 mètres au-dessus du sol dallé. Des balcons en bois, depuis longtemps disparus, mais dont l'emplacement est évident, permettaient de s'avancer jusqu'à la circonférence intérieure, formée par les têtes des piles. C'est dans cette immense rotonde qu'on réunissait toute la garnison lorsqu'il s'agissait de lui donner des ordres généraux. Douze à quinze cents hommes armés pouvaient, grâce au portique et aux balcons, s'y assembler à l'aise et entendre ce qui se disait au centre. « Qu'on se représente, dit M. Viollet-le-Duc, l'intelligent restaurateur du château de Coucy, si longtemps délaissé, et aux plans duquel nous devons de pouvoir nous guider dans cette description, qu'on se représente par la pensée un millier d'hommes d'armes réunis dans cette rotonde et son portique, disposés comme des loges d'une salle de spectacle, des jours rares éclairant cette foule; au centre, le châtelain donnant ses ordres, pendant qu'on s'empresse de monter, au moyen d'un treuil, des armes et des projectiles à travers les œils des voûtes; ou encore, la nuit, quelques lampes accrochées aux parois du portique, la garnison sommeillant ou causant dans ce vaste réservoir d'hommes; qu'on écoute les bruits du dehors qui arrivent par l'œil central de la voûte, l'appel aux armes, les pas précipités des défenseurs sur les hours de bois, certes on se peindra une scène d'une singulière grandeur. Si loin que puisse aller l'imagination des romanciers ou des historiens chercheurs de la couleur locale, elle leur représentera difficilement ce que la vue de ces monuments, si grands et si simples dans leurs dispositions, rend intelligible au premier coup d'œil. » Le dernier étage du donjon est crénelé. Il était surmonté d'une couverture en plomb protégeant les voûtes et formant plate-forme en pavillon. Autour, le large chemin de ronde permettait de circuler à l'aise et d'arriver aux créneaux. Telle était la solidité de cette construction presque titanique, que le château de Coucy, sauf une reconstruction inférieure, au xve siècle, du bâtiment d'habitation proprement dit, sauf aussi quelques modifications stratégiques insignifiantes, demeura, jusqu'à son démantèlement, tel qu'Enguerrand III l'avait bâti. Le premier étage du surplus des constructions n'était pas inférieure comme grandeur et comme magnificence aux divers étages du donjon. Nous décrirons notamment la grande salle du tribunal, dite des *Preux*, dans laquelle on voyait, placées dans des niches, les statues des neuf preux. Cette salle immense, largement éclairée à son extrémité méridionale par une grande verrière ouverte dans le pignon, était

chauffée par deux vastes cheminées. Elle était couverte d'une charpente en bois, avec berceau ogival lambrissé. Au nord, en entrant dans le château, et également au premier étage, était située la salle des *Neuf preux*, dont les figures étaient sculptées en ronde bosse sur le manteau de la cheminée, vaste et séparée en deux par un pilier, ainsi que nous la représentons un plan du temps. Derrière la salle des Preux s'ouvre une sorte de petit boudoir, dont l'espace est pris aux dépens de l'épaisseur de la courtine, et dont la fenêtre, donnant sur la campagne du côté de Noyon, éclaire la salle d'un jour éclatant et joyeux. Ces élégantes constructions, nous y insistons, ou plutôt ces modifications d'aménagement intérieur, ne remontent pas plus haut que le xve siècle : avant cette époque, le donjon était la véritable demeure du sire de Coucy; elle dut paraître plus tard bien sombre et bien triste à ses héritiers, qui l'abandonnèrent pour les élégants appartements que nous venons de décrire.

Quant aux quatre tours flanquant la courtine, indépendamment de l'énorme donjon, chaque chambre de chacune de ces tours, à partir du rez-de-chaussée, se compose intérieurement de six pans avec niches, dont quelques-unes sont ouvertes en meurtrières. Les pièces sont voûtées et les niches se *chevauchent* régulièrement à chaque étage, les *pleins* au-dessus des *vides*, afin de permettre de voir de l'intérieur tous les points du dehors, et aussi d'éviter les lézards verticaux. En outre, l'escalier à vis qui fait correspondre chaque étage de ces tours s'interrompt, dès le premier étage, pour reprendre de l'autre côté, et ainsi de suite; cette mesure nouvelle de précaution contre les trahisons obligeait ceux qui voulaient monter sur les parapets à passer par l'une des salles.

Enfin les caves du château étaient dignes de cette demeure gigantesque. Autant qu'on peut s'y orienter, aujourd'hui qu'elles ne sont pas encore déblayées de décombres innombrables, elles semblent avoir été disposées systématiquement pour établir des communications secrètes entre tous les points de la défense intérieure et les dehors. Une tradition locale veut même qu'un de ces souterrains profonds communiquât à travers les coteaux et vallées jusqu'à l'abbaye de Prémontré. Nous n'oserions affirmer la véracité de cette légende; mais ce qui est certain, c'est que les caves et les magasins du rez-de-chaussée du château pouvaient facilement contenir des vivres pour plus d'une année, en supposant une garnison de 1,000 hommes. Ce dernier trait complète la physionomie de cette magnifique demeure féodale, dont on serait tenté de dire, avec son savant historien, tant l'aspect en est imposant, que les habitants devaient appartenir à une race de géants à jamais disparus de la terre.

Le château de Coucy a soutenu plus d'un siège, et la ville de Coucy-le-Château en a eu sa part. Plus d'une tête couronnée est venue aussi l'honorer de sa visite. En 1393, le roi Charles VI, accompagné de son poète ordinaire, Eustache Deschamps, y vint passer quelques jours afin de distraire sa folie. Eustache Deschamps nous a laissé le récit poétique des magnificences qui le frappèrent. En 1411, Coucy est assiégé par les Bourguignons, commandés par le comte de Saint-Pol. Le gouverneur, Robert d'Esnes, sommé de se rendre, répond par une décharge du haut des tours et à travers les meurtrières. Mais, au bout de trois mois d'une résistance vaillante, il se décide à une capitulation honorable et quitte le château, que d'ailleurs la paix de 1412 remet au pouvoir du duc d'Orléans. Ce prince, quatre ans après la mort du dernier sire de Coucy, en Bithynie (1396), en était devenu acquéreur (1400) moyennant 400,000 livres tournois, y compris le domaine en dépendant. Rappelons que le même duc d'Orléans possédait en même temps Pierrefonds, ce qui mettait le premier prince du sang à la tête des deux principales forteresses de l'époque. Ce fut très-probablement lui qui fit opérer les élégants aménagements et changements intérieurs que nous avons signalés plus haut dans les bâtiments d'habitation. En 1498, Louis II, second duc d'Orléans, devenu roi sous le nom de Louis XII, réunit la terre de Coucy au domaine royal : elle devint l'appanage de sa fille Claude de France, et celle-ci ayant épousé le duc d'Angoulême, qui plus tard devint François I^{er}, Coucy entra de nouveau dans le domaine de la couronne. Bien que les historiens spéciaux s'accordent à dire que François I^{er} a fait exécuter quelques travaux d'ornementation au château de Coucy, on en chercherait vainement la trace. En 1567, les calvinistes, commandés par Genlis et Bouchavannes, chefs huguenots, s'emparèrent de Soissons et de Coucy. Un an après ils abandonnèrent ces places, le prince de Condé, chef du parti, étant mort à la bataille de Jarnac. En 1594, Coucy est une des premières places qui se soumettent à Henri IV : néanmoins son gouverneur, Charles de Lameth, croit devoir se faire payer cette soumission 8,500 écus. Le roi vint passer quelques jours dans le château, menant avec lui la belle Gabrielle d'Estrees, alors au terme de sa grossesse, et c'est dans une des salles du château de Coucy qu'elle mit au monde le célèbre César de Vendôme. Une plaque de marbre noir, incrustée sur le manteau de la haute cheminée de la chambre où s'accomplit cet évé-

nement, en rappelle le souvenir par une inscription gravée. Le château de Coucy fut, en 1616, à l'époque de la scandaleuse faveur du maréchal d'Ancre, Concino Concini, le quartier général des mécontents. Après l'arrestation du prince de Condé, les *princes*, comme on les appelait, se réunirent à Coucy et y tinrent conseil : c'étaient MM. de Longueville, de Guise, de Vendôme, de Chevreuse, de Mayenne, de Bouillon, de Nevers, de Cœuvres, etc. La mort du maréchal d'Ancre, survenue un an après (1617), amena la réconciliation des mécontents avec la cour, et Coucy tomba encore une fois sous l'obéissance du souverain. Le domaine était redevenu l'apanage des ducs d'Orléans, qui portaient parmi leurs titres celui de sire de Coucy. En 1636, époque tourmentée où l'Europe entière s'agitait, pendant qu'à l'intérieur Richelieu n'avait pas trop de son énergie et de son génie pour maintenir la France, le grand ministre mit dans Coucy un gros de troupes assez important, tant pour tenir en respect les provinces environnantes que pour protéger le pays de ce côté. La minorité de Louis XV (1643), époque pleine de troubles, fut pour Coucy-le-Château un temps d'épreuves. Occupée suivant les hasards de la guerre, tantôt par les Espagnols, tantôt par les Français, la malheureuse place n'en conserva pas moins obstinément fidélité au roi. Coucy donna bientôt une preuve de cette fidélité dans une circonstance critique. En 1649, en pleine fronde, le roi venait de partir, ou plutôt de fuir de Paris avec la reine Anne d'Autriche et Mazarin : arrivé à Saint-Germain, il y reçut un envoyé de la ville de Coucy-le-Château, chargé de protester au jeune monarque du déplaisir de la vieille place de guerre devant les événements qui venaient de s'accomplir et de son dévouement absolu. En 1652 se place le dernier siège qu'eut à subir Coucy-le-Château ; c'est de ce siège que date sa ruine. Le prince de Condé venait, après une première réconciliation, de reprendre les hostilités contre la cour. Il intrigua avec Hébert, alors gouverneur de Coucy ; Hébert consentit à recevoir dans sa garnison des troupes du duc de Longueville, beau-frère de Condé. Le cardinal Mazarin, bientôt instruit de ce qui se passait, envoya faire sommation au gouverneur de livrer la place. Hébert, sans refuser catégoriquement, fit une réponse ambiguë, mais assez habile dans son ambigüité, et par laquelle il protestait (sans néanmoins ouvrir ses portes) de son obéissance au roi. Mazarin n'hésita pas : il envoya aussitôt le maréchal d'Estrées avec des troupes mettre le siège devant Coucy. Hébert défendit la ville avec vigueur et repoussa plusieurs assauts. Au dernier, qui eut lieu le cinquième jour, Coucy-le-Château succomba enfin : les troupes mazarines y pénétrèrent aussitôt, mais déjà Hébert avait eu le temps de s'enfermer dans le château avec le reste, encore fort respectable, de sa valeureuse garnison. Le maréchal d'Estrées essaya en vain de l'en déloger ; avec le temps il y fut sans nul doute parvenu ; mais le duc de Lorraine et Condé vinrent au secours des assiégés, à la tête de 1,200 Espagnols et 800 chevaux. Ce renfort inattendu de troupes fraîches mit en déroute les assiégeants et dégagea Hébert. Toutefois, quand il s'agit de laisser pénétrer les Espagnols dans la ville et dans le château, le brave gouverneur, en homme bien avisé, s'y refusa. Force fut aux Espagnols de camper au dehors. De cette manière Hébert sut se ménager de la part du roi, lorsqu'il lui restait peu de temps après la place qu'il avait si vaillamment commandée, non-seulement un pardon, mais des éloges, sans parler d'une somme de 15,000 livres qui lui fut payée comme témoignage palpable de la satisfaction de Sa Majesté. Mais le cardinal Mazarin, qui n'oubliait pas aisément un affront, donna immédiatement des ordres pour démanteler complètement la place qui lui avait résisté. Il fallut laisser accomplir cet acte brutal. Le ministre chargea de ce travail le sieur Métezeau, ingénieur, fils du célèbre Métezeau qui, lors du siège de La Rochelle par le cardinal de Richelieu, avait construit la digue restée fameuse dans l'histoire de ce siège. Métezeau, au moyen de la mine, fit sauter la partie antérieure de la *chemise*, les voûtes du donjon, la plupart de celles des autres tours, brûla les bâtiments du château, qui, dès ce jour rendu inhabitable, ne fut plus qu'une ruine. Ce dut être un spectacle navrant que de voir, la nuit surtout, les flammes dévorer le peu qu'il y avait de combustible dans cette vieille demeure seigneuriale respectée par le temps. Malgré la mine, malgré le feu, les murs restèrent debout, et la masse d'ensemble subsista. Cependant l'arrêt de Mazarin portait que le château serait rasé de façon à pouvoir labourer sur son emplacement. Sans doute les ingénieurs lassés trouvèrent la tâche trop rude. D'ailleurs, depuis ce jour et cela a duré jusqu'à 1856 environ, les habitants de Coucy semblèrent vouloir compléter l'œuvre de destruction, en ne cessant de venir prendre, comme à une carrière, dans l'enceinte du château les pierres dont ils avaient besoin pour la construction de leurs maisons. Ce n'est que tout récemment que cette permission leur a été sévèrement retirée.

Nous avons dit que le château de Coucy était devenu avant la Révolution l'apanage des ducs d'Orléans. Le dernier seigneur de Coucy fut en effet le célèbre Philippe-Egalité,

père du roi Louis-Philippe. Avant 1789, Coucy-le-Château était le chef-lieu d'un bailliage personnel, d'une maîtrise des eaux et forêts, et d'un grenier à sel. Il avait aussi un gouverneur spécial. En 1829, Louis-Philippe, alors duc d'Orléans, racheta la ruine du château moyennant 6,000 fr.

Aujourd'hui le château de Coucy, ainsi que la forêt qui l'entoure, fait partie du domaine de l'Etat. En 1856, M. Viollet-le-Duc, dont on ne saurait trop louer le zèle, le savoir et la haute intelligence, et auquel nous devons la conservation de la plupart des grands monuments historiques du passé, a entrepris à Coucy des travaux de consolidation et de déblayement qui devenaient urgents, car le donjon lui-même se lézardait. Un gardien a été installé dans l'enceinte et empêche d'y venir prendre des pierres, comme jadis. Des fouilles ont fait déjà retrouver plus d'un débris intéressant. Nous souhaitons sincèrement que M. Viollet-le-Duc soit mis à même de faire à Coucy ce qu'il a fait à Pierrefonds, c'est-à-dire de nous donner une restauration, ou plutôt une reconstitution complète de la vieille demeure féodale au plus beau temps de sa splendeur. Pierrefonds et Coucy deviendront ainsi deux monuments uniques en Europe. La vue dont on jouit du haut du donjon du château de Coucy est magnifique : on découvre la campagne depuis les coteaux boisés qui dominent Laon jusqu'à la forêt de Compiègne, Noyon et Chauny, toute la province en un mot ; situation unique pour une place forte, et qui fit peut-être de Coucy la première forteresse de son temps.

COUCY, l'une des grandes maisons féodales du nord de la France, tirait son nom du bourg et du château de Coucy, près de Laon. Elle eut pour chef Aldéric, qui vivait dans le x^e siècle et qu'on croit avoir été un cadet de l'illustre maison de Vermandois. Ses membres les plus connus sont : ENGERRAND I^{er}, qui tenta de s'opposer par la force à l'établissement de la commune d'Amiens (1113). — THOMAS DE MARLE, fils du précédent, donna un appui intéressé aux communes de Laon et d'Amiens, fit la guerre à Louis le Gros et à son propre père, puis, s'étant réconcilié avec eux, ravagea les terres de ses alliés les *communiens*, égorga de sa propre main trente bourgeois en un jour, et se fit excommunié par le concile de Beauvais pour ses crimes et surtout pour ses spoliations de biens ecclésiastiques. Il mourut en 1115. — THOMAS II, DE MARLE, mort en 1130, se rendit fameux par ses brigandages sur les grandes routes. Louis VI rasa sa tour de Coucy (1117). — ENGERRAND II fit la guerre au roi de France et prit part à la croisade de 1146. Il mourut en Orient. — RAOUL I^{er}, fils du précédent, accorda et vendit des chartes de communes à Marle et à Vervins, et fut tué au siège de Saint-Jean-d'Acre, en 1191. — ENGERRAND III, le Grand, fils de Raoul, réédifia la tour de Coucy, se distingua à Bouvines, prit part aux troubles de la minorité de Louis IX, et périt d'une chute de cheval, en s'enfermant avec son épée (1242). Une de ses filles épousa le roi d'Ecosse Alexandre II ; il était beau-frère de l'empereur Othon IV. Ses possessions et ses alliances lui donnaient une puissance redoutable, et il fut même accusé d'aspirer à la couronne. On lui attribue la devise de sa maison : *Roy ne suis, ne prince, ne duc aussi ; ie suis le sire de Coucy*. — RAOUL II, fils du précédent, suivit saint Louis dans sa première croisade et fut tué à la bataille de Mansourah (1250). — ENGERRAND IV, frère du précédent, sortit de Caligula féodal qui s'attira les sévérités de Louis IX et même une condamnation à mort pour ses cruautés envers ses vassaux. Toutefois il mourut tranquillement dans son lit vers 1310. En lui s'éteignit la ligne directe de Coucy. A défaut d'enfants, ses biens passèrent dans la descendance de sa sœur Alix. Ce fut l'origine de la seconde maison de Coucy, dont le membre le plus célèbre fut ENGERRAND VII, genre du roi d'Angleterre Edouard II. Il vendit une chartre de commune à Coucy et à vingt et un villages qui en dépendaient, resta neutre pendant la guerre entre la France et les Anglais, revendiqua en 1375 les prétendus droits qu'il tenait de sa mère sur la couronne d'Autriche, et rassembla de nombreuses bandes de routiers et de brigands pour appuyer ses prétentions. Il dévasta l'Alsace, mais se brisa contre les bourgeois de la Suisse et revint en France battu et humilié. Il fut dans la suite employé par Charles VI dans diverses missions importantes, suivit le comte de Nevers en Hongrie, fut fait prisonnier à la funeste bataille de Nicopolis, et mourut à Brousse, en Asie, en 1397. Sa fille Marie vendit la seigneurie de Coucy à Louis d'Orléans (1400).

COUCY (Raoul ou Renaud de), chevalier et poète du xiv^e siècle, vivait avant le règne de saint Louis, suivit Richard Cœur de Lion en Palestine, et périt en 1192 dans un combat contre les Sarrasins. Il n'est pas certain qu'il fût le neveu de Raoul I^{er} de Coucy, comme on l'a répété. Il est le héros d'une légende populaire consacrée au moyen âge et dans les temps modernes par des romances, des tragédies, des ballades, etc., et qui rapporte que, blessé mortellement, il ordonna à son écuyer de porter son cœur sa maîtresse, Gabrielle de Vergy ; l'époux, le sire de Payel, intercepta l'étranger message et le fit manger à son indigne. Instruite plus tard de l'horrible

festin qu'elle avait fait, Gabrielle se laissa mourir de faim. On retrouve le récit d'aventures semblables dans les traditions de tous les peuples de l'Europe. Il reste sous le nom de Raoul de Coucy vingt-quatre chansons qui ne manquent ni de sentiment ni de grâce naïve. M. Francisque Michel en a donné une bonne édition en 1830.

Coucy (HISTOIRE DU CHÂTELAÎN DE) et de la dame de Payel, poème ou roman français du commencement du xiii^e siècle, publié en 1829, avec traduction moderne, par M. Crapet. On connaît assez généralement les tragiques amours du châtelain de Coucy et de la dame de Payel. Après un prologue ingénieux, l'auteur commence son récit par le portrait du héros et de l'héroïne. Renaud, le seigneur du château de Coucy, s'est acquis un grand renom par sa prestance, sa courtoisie, son savoir, son adresse et son courage dans les batailles et dans les tournois. Il est une dame, la plus noble et la plus sensée qui soit en toute la contrée ; si belle, si gracieuse et si parfaite, que Dieu la fit pour aimer. Epris des charmes de la dame de Payel, Renaud s'introduit dans le château pendant l'absence du seigneur ; la dame, avertie, se pare de ses atours, et fait bon accueil au châtelain, qui bientôt hasarde une déclaration de ses sentiments. La dame se retranche derrière son devoir et son honneur ; mais, en quittant le château de Payel, l'amant espère mériter par ses hauts faits le cœur de la dame. Celle-ci apprend en effet avec plaisir les prouesses du châtelain, et écoute avec intérêt les chansons qu'il a composées, et que les ménestrels répètent. Dans une nouvelle visite, le châtelain profite d'une occasion qui lui permet de renouveler ses instances : la dame, moins sévère, promet de lui accorder le don de quelque joyau dont il puisse se parer dans un tournoi. Bientôt le châtelain a l'occasion d'y briller, et la gloire qu'il y acquiert touche vivement le cœur de la dame. Un premier rendez-vous est accordé, mais la cruelle n'y vient pas ; son amant tombe malade de chagrin, et guérit enfin, grâce à l'assurance qu'il a d'être aimé. On lui accorde un nouveau rendez-vous, auquel la dame n'a garde de manquer.

Dans une fête joyeuse que l'on célèbre ensuite, une dame s'éprend tout à coup du châtelain, devine une rivale, la découvre, et prévient le sire de Payel. Le châtelain est surpris et saisi pendant la nuit. Heureusement, pour apaiser le mari, on lui assure que le coupable s'est glissé dans son manoir non pour la dame de Payel, mais pour sa demoiselle, sa chambrière. Celle-ci se dévoue généreusement, et les deux coupables, sommés de prêter serment, le prêtent en effet. Les amants renouent leur intrigue, et le châtelain punit la dénonciatrice en s'en faisant aimer, pour la couvrir ensuite de son mépris.

Divers incidents romanesques, auxquels le mari prend une part indirecte, permettent aux amants de goûter un bonheur sans nuages. Le sire de Payel a formé le projet de passer en terre sainte avec sa femme. Le châtelain de Coucy se croise sans retard avec Richard, roi d'Angleterre. En apprenant cette nouvelle, la dame de Payel désire vivement se mettre en route pour le saint pèlerinage ; mais le mari refuse de se croiser, en déclarant qu'une maladie de cœur l'empêche de faire le voyage d'outre-mer. Averti de cette résolution déplorante, le châtelain se déguise en mendiant et vient faire à sa dame des adieux passionnés qui durent deux jours. Enfin on se sépare. Le châtelain s'embarque pour la Palestine. Dans un combat, il est blessé mortellement d'une flèche empoisonnée ; il se rembarque, et expire à Brindes, confessé et absous par un cardinal ; mais, avant de mourir, il a ordonné à son écuyer de faire ouvrir son corps, d'en extraire le cœur et de le placer dans un petit coffret contenant déjà une lettre écrite par lui et des tresses données par sa dame ; le tout sera remis à son amant. En approchant de Payel, le malheureux serviteur est rencontré et reconnu par le mari. Celui-ci emploie la menace et la force, et obtient le dépôt confié par le mourant. On connaît la catastrophe : ce cœur de l'amant servi comme mets ordinaire à la maîtresse, et cet excès de douleur de la dame qui trouve son soulagement dans la mort. Epouvanté de son horrible vengeance, menacé par les parents de sa femme, le sire de Payel fut réduit à passer outre-mer. De retour longtemps après, il vécut triste et mourut enfin.

Les vieux romanciers ont plus d'une fois raconté des faits semblables, et cité plus d'un mari outragé qui, cédant aux fureurs d'une affreuse jalousie, tuait l'amant de sa femme, et en faisait offrir à l'infidèle le cœur déguisé sous l'apparence d'un mets délicat. Il est à croire que tous ces récits ont eu pour base une aventure réelle ; mais aucun témoignage historique ne prouve que cette horrible catastrophe se soit accomplie dans le château de Payel.

COUCY (Robert de), architecte français, né vraisemblablement à Coucy, près de Laon, vers le milieu du xiii^e siècle, mort en 1311. Il termina la cathédrale de Reims et l'admirable église de Saint-Nicaise, dans la même ville, l'une des merveilles architecturales du moyen âge. Ces monuments avaient été commencés par Libergier.

COUCY (Matthieu de), chroniqueur fran-

çais, également désigné sous les noms de *Coussy*, *Escoussy* ou *Escouchy*, né à Quesnoy-le-Comte (Hainaut) au xve siècle. Il était contemporain de Monstrelet. On a de lui une *Chronique* qui va de 1461 à 1467, et fait suite à celle de Monstrelet. Elle est peu étendue, mais pleine de renseignements intéressants. Elle a été publiée pour la première fois par Godefroy.

COUCY (Jean-Charles, comte de), prélat français né au château d'Ecordal (Ardennes) en 1747, mort à Reims en 1824. Il fut grand vicaire à Reims, aumônier de la reine (1776), évêque de La Rochelle (1790), siège qu'il quitta pendant la Révolution pour se retirer en Espagne. Lors de la signature du concordat, il refusa de donner sa démission, et vécut dans la retraite jusqu'au retour des Bourbons. En 1817, il fut appelé au siège archiepiscopal de Reims. Il a publié : *Protestation adressée à N. S. P. le pape Pie VII* (1802, in-80).

COUDAIR s. m. (kou-dér). Patois. Place publique d'un village : *Se promener sur le COUDAIR*.

COUDE s. m. (kou-de — lat. *cubitus*, même sens). Partie extérieure du bras à l'endroit où il se plie en formant un angle saillant : *S'appuyer sur le coude, sur les coudes. Pousser quelqu'un du coude, lui donner un coup de coude. Dans la lutte, on voit le coude se présenter comme un bouclier au-devant du visage, les paupières se baissent pour garantir l'œil*. (Boss.)

Les Ottomans, bien sûrs que l'Eternel Jadis à Mahomet députa Gabriel, Vont se laver le coude aux bassins des mosquées. VOLTATRE.

« Chez le cheval et les autres solipèdes, l'attache du bout de l'épaule avec l'extrémité du bras.

— Par ext. Partie de la manche d'un vêtement qui recouvre le coude : *Habit percé aux COUDES. Mettre une pièce au coude*.

[noir] Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint Qui m'a duré deux ans soit percé par le coude ? SCARON.

— Par anal. Angle saillant, changement brusque de direction ; objet courbé en angle : *Le coude d'une rue, la découpe, et prévient le sire de Payel. Le châtelain est surpris et saisi pendant la nuit. Heureusement, pour apaiser le mari, on lui assure que le coupable s'est glissé dans son manoir non pour la dame de Payel, mais pour sa demoiselle, sa chambrière. Celle-ci se dévoue généreusement, et les deux coupables, sommés de prêter serment, le prêtent en effet. Les amants renouent leur intrigue, et le châtelain punit la dénonciatrice en s'en faisant aimer, pour la couvrir ensuite de son mépris.*

Divers incidents romanesques, auxquels le mari prend une part indirecte, permettent aux amants de goûter un bonheur sans nuages. Le sire de Payel a formé le projet de passer en terre sainte avec sa femme. Le châtelain de Coucy se croise sans retard avec Richard, roi d'Angleterre. En apprenant cette nouvelle, la dame de Payel désire vivement se mettre en route pour le saint pèlerinage ; mais le mari refuse de se croiser, en déclarant qu'une maladie de cœur l'empêche de faire le voyage d'outre-mer. Averti de cette résolution déplorante, le châtelain se déguise en mendiant et vient faire à sa dame des adieux passionnés qui durent deux jours. Enfin on se sépare. Le châtelain s'embarque pour la Palestine. Dans un combat, il est blessé mortellement d'une flèche empoisonnée ; il se rembarque, et expire à Brindes, confessé et absous par un cardinal ; mais, avant de mourir, il a ordonné à son écuyer de faire ouvrir son corps, d'en extraire le cœur et de le placer dans un petit coffret contenant déjà une lettre écrite par lui et des tresses données par sa dame ; le tout sera remis à son amant. En approchant de Payel, le malheureux serviteur est rencontré et reconnu par le mari. Celui-ci emploie la menace et la force, et obtient le dépôt confié par le mourant. On connaît la catastrophe : ce cœur de l'amant servi comme mets ordinaire à la maîtresse, et cet excès de douleur de la dame qui trouve son soulagement dans la mort. Epouvanté de son horrible vengeance, menacé par les parents de sa femme, le sire de Payel fut réduit à passer outre-mer. De retour longtemps après, il vécut triste et mourut enfin.

Les vieux romanciers ont plus d'une fois raconté des faits semblables, et cité plus d'un mari outragé qui, cédant aux fureurs d'une affreuse jalousie, tuait l'amant de sa femme, et en faisait offrir à l'infidèle le cœur déguisé sous l'apparence d'un mets délicat. Il est à croire que tous ces récits ont eu pour base une aventure réelle ; mais aucun témoignage historique ne prouve que cette horrible catastrophe se soit accomplie dans le château de Payel.

COUCY (Robert de), architecte français, né vraisemblablement à Coucy, près de Laon, vers le milieu du xiii^e siècle, mort en 1311. Il termina la cathédrale de Reims et l'admirable église de Saint-Nicaise, dans la même ville, l'une des merveilles architecturales du moyen âge. Ces monuments avaient été commencés par Libergier.

COUCY (Matthieu de), chroniqueur fran-

çais, également désigné sous les noms de *Coussy*, *Escoussy* ou *Escouchy*, né à Quesnoy-le-Comte (Hainaut) au xve siècle. Il était contemporain de Monstrelet. On a de lui une *Chronique* qui va de 1461 à 1467, et fait suite à celle de Monstrelet. Elle est peu étendue, mais pleine de renseignements intéressants. Elle a été publiée pour la première fois par Godefroy.

COUCY (Jean-Charles, comte de), prélat français né au château d'Ecordal (Ardennes) en 1747, mort à Reims en 1824. Il fut grand vicaire à Reims, aumônier de la reine (1776), évêque de La Rochelle (1790), siège qu'il quitta pendant la Révolution pour se retirer en Espagne. Lors de la signature du concordat, il refusa de donner sa démission, et vécut dans la retraite jusqu'au retour des Bourbons. En 1817, il fut appelé au siège archiepiscopal de Reims. Il a publié : *Protestation adressée à N. S. P. le pape Pie VII* (1802, in-80).

COUDAIR s. m. (kou-dér). Patois. Place publique d'un village : *Se promener sur le COUDAIR*.

COUDE s. m. (kou-de — lat. *cubitus*, même sens). Partie extérieure du bras à l'endroit où il se plie en formant un angle saillant : *S'appuyer sur le coude, sur les coudes. Pousser quelqu'un du coude, lui donner un coup de coude. Dans la lutte, on voit le coude se présenter comme un bouclier au-devant du visage, les paupières se baissent pour garantir l'œil*. (Boss.)

Les Ottomans, bien sûrs que l'Eternel Jadis à Mahomet députa Gabriel, Vont se laver le coude aux bassins des mosquées. VOLTATRE.

« Chez le cheval et les autres solipèdes, l'attache du bout de l'épaule avec l'extrémité du bras.

— Par ext. Partie de la manche d'un vêtement qui recouvre le coude : *Habit percé aux COUDES. Mettre une pièce au coude*.

[noir] Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint Qui m'a duré deux ans soit percé par le coude ? SCARON.

— Par anal. Angle saillant, changement brusque de direction ; objet courbé en angle : *Le coude d'une rue, la découpe, et prévient le sire de Payel. Le châtelain est surpris et saisi pendant la nuit. Heureusement, pour apaiser le mari, on lui assure que le coupable s'est glissé dans son manoir non pour la dame de Payel, mais pour sa demoiselle, sa chambrière. Celle-ci se dévoue généreusement, et les deux coupables, sommés de prêter serment, le prêtent en effet. Les amants renouent leur intrigue, et le châtelain punit la dénonciatrice en s'en faisant aimer, pour la couvrir ensuite de son mépris.*

Divers incidents romanesques, auxquels le mari prend une part indirecte, permettent aux amants de goûter un bonheur sans nuages. Le sire de Payel a formé le projet de passer en terre sainte avec sa femme. Le châtelain de Coucy se croise sans retard avec Richard, roi d'Angleterre. En apprenant cette nouvelle, la dame de Payel désire vivement se mettre en route pour le saint pèlerinage ; mais le mari refuse de se croiser, en déclarant qu'une maladie de cœur l'empêche de faire le voyage d'outre-mer. Averti de cette résolution déplorante, le châtelain se déguise en mendiant et vient faire à sa dame des adieux passionnés qui durent deux jours. Enfin on se sépare. Le châtelain s'embarque pour la Palestine. Dans un combat, il est blessé mortellement d'une flèche empoisonnée ; il se rembarque, et expire à Brindes, confessé et absous par un cardinal ; mais, avant de mourir, il a ordonné à son écuyer de faire ouvrir son corps, d'en extraire le cœur et de le placer dans un petit coffret contenant déjà une lettre écrite par lui et des tresses données par sa dame ; le tout sera remis à son amant. En approchant de Payel, le malheureux serviteur est rencontré et reconnu par le mari. Celui-ci emploie la menace et la force, et obtient le dépôt confié par le mourant. On connaît la catastrophe : ce cœur de l'amant servi comme mets ordinaire à la maîtresse, et cet excès de douleur de la dame qui trouve son soulagement dans la mort. Epouvanté de son horrible vengeance, menacé par les parents de sa femme, le sire de Payel fut réduit à passer outre-mer. De retour longtemps après, il vécut triste et mourut enfin.

Les vieux romanciers ont plus d'une fois raconté des faits semblables, et cité plus d'un mari outragé qui, cédant aux fureurs d'une affreuse jalousie, tuait l'amant de sa femme, et en faisait offrir à l'infidèle le cœur déguisé sous l'apparence d'un mets délicat. Il est à croire que tous ces récits ont eu pour base une aventure réelle ; mais aucun témoignage historique ne prouve que cette horrible catastrophe se soit accomplie dans le château de Payel.

COUCY (Robert de), architecte français, né vraisemblablement à Coucy, près de Laon, vers le milieu du xiii^e siècle, mort en 1311. Il termina la cathédrale de Reims et l'admirable église de Saint-Nicaise, dans la même ville, l'une des merveilles architecturales du moyen âge. Ces monuments avaient été commencés par Libergier.

COUCY (Matthieu de), chroniqueur fran-

çais, également désigné sous les noms de *Coussy*, *Escoussy* ou *Escouchy*, né à Quesnoy-le-Comte (Hainaut) au xve siècle. Il était contemporain de Monstrelet. On a de lui une *Chronique* qui va de 1461 à 1467, et fait suite à celle de Monstrelet. Elle est peu étendue, mais pleine de renseignements intéressants. Elle a été publiée pour la première fois par Godefroy.

COUCY (Jean-Charles, comte de), prélat français né au château d'Ecordal (Ardennes) en 1747, mort à Reims en 1824. Il fut grand vicaire à Reims, aumônier de la reine (1776), évêque de La Rochelle (1790), siège qu'il quitta pendant la Révolution pour se retirer en Espagne. Lors de la signature du concordat, il refusa de donner sa démission, et vécut dans la retraite jusqu'au retour des Bourbons. En 1817, il fut appelé au siège archiepiscopal de Reims. Il a publié : *Protestation adressée à N. S. P. le pape Pie VII* (1802, in-80).

COUDAIR s. m. (kou-dér). Patois. Place publique d'un village : *Se promener sur le COUDAIR*.

COUDE s. m. (kou-de — lat. *cubitus*, même sens). Partie extérieure du bras à l'endroit où il se plie en formant un angle saillant : *S'appuyer sur le coude, sur les coudes. Pousser quelqu'un du coude, lui donner un coup de coude. Dans la lutte, on voit le coude se présenter comme un bouclier au-devant du visage, les paupières se baissent pour garantir l'œil*. (Boss.)

Les Ottomans, bien sûrs que l'Eternel Jadis à Mahomet députa Gabriel, Vont se laver le coude aux bassins des mosquées. VOLTATRE.

« Chez le cheval et les autres solipèdes, l'attache du bout de l'épaule avec l'extrémité du bras.

— Par ext. Partie de la manche d'un vêtement qui recouvre le coude : *Habit percé aux COUDES. Mettre une pièce au coude*.

[noir] Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint Qui m'a duré deux ans soit percé par le coude ? SCARON.

— Par anal. Angle saillant, changement brusque de direction ; objet courbé en angle : *Le coude d'une rue, la découpe, et prévient le sire de Payel. Le châtelain est surpris et saisi pendant la nuit. Heureusement, pour apaiser le mari, on lui assure que le coupable s'est glissé dans son manoir non pour la dame de Payel, mais pour sa demoiselle, sa chambrière. Celle-ci se dévoue généreusement, et les deux coupables, sommés de prêter serment, le prêtent en effet. Les amants renouent leur intrigue, et le châtelain punit la dénonciatrice en s'en faisant aimer, pour la couvrir ensuite de son mépris.*

Divers incidents romanesques, auxquels le mari prend une part indirecte, permettent aux amants de goûter un bonheur sans nuages. Le sire de Payel a formé le projet de passer en terre sainte avec sa femme. Le châtelain de Coucy se croise sans retard avec Richard, roi d'Angleterre. En apprenant cette nouvelle, la dame de Payel désire vivement se mettre en route pour le saint pèlerinage ; mais le mari refuse de se croiser, en déclarant qu'une maladie de cœur l'empêche de faire le voyage d'outre-mer. Averti de cette résolution déplorante, le châtelain se déguise en mendiant et vient faire à sa dame des adieux passionnés qui durent deux jours. Enfin on se sépare. Le châtelain s'embarque pour la Palestine. Dans un combat, il est blessé mortellement d'une flèche empoisonnée ; il se rembarque, et expire à Brindes, confessé et absous par un cardinal ; mais, avant de mourir, il a ordonné à son écuyer de faire ouvrir son corps, d'en extraire le cœur et de le placer dans un petit coffret contenant déjà une lettre écrite par lui et des tresses données par sa dame ; le tout sera remis à son amant. En approchant de Payel, le malheureux serviteur est rencontré et reconnu par le mari. Celui-ci emploie la menace et la force, et obtient le dépôt confié par le mourant. On connaît la catastrophe : ce cœur de l'amant servi comme mets ordinaire à la maîtresse, et cet excès de douleur de la dame qui trouve son soulagement dans la mort. Epouvanté de son horrible vengeance, menacé par les parents de sa femme, le sire de Payel fut réduit à passer outre-mer. De retour longtemps après, il vécut triste et mourut enfin.

Les vieux romanciers ont plus d'une fois raconté des faits semblables, et cité plus d'un mari outragé qui, cédant aux fureurs d'une affreuse jalousie, tuait l'amant de sa femme, et en faisait offrir à l'infidèle le cœur déguisé sous l'apparence d'un mets délicat. Il est à croire que tous ces récits ont eu pour base une aventure réelle ; mais aucun témoignage historique ne prouve que cette horrible catastrophe se soit accomplie dans le château de Payel.

COUCY (Robert de), architecte français, né vraisemblablement à Coucy, près de Laon, vers le milieu du xiii^e siècle, mort en 1311. Il termina la cathédrale de Reims et l'admirable église de Saint-Nicaise, dans la même ville, l'une des merveilles architecturales du moyen âge. Ces monuments avaient été commencés par Libergier.

COUCY (Matthieu de), chroniqueur fran-

L'articulation du *coudé* nous offre à considérer : 1^o les extrémités articulaires ; 2^o les moyens d'attache. Les extrémités articulaires appartiennent d'une part à l'humérus, os unique du bras, de l'autre au cubitus et au radius, os de l'avant-bras. Du côté de l'humérus est la trochlée. L'os, à son extrémité inférieure, s'élargit dans le sens transversal, s'aplatit, et se termine par une triple éminence arrondie et lisse qui forme la surface articulaire. En dedans, c'est une poulie formée de deux bourrelets qui se séparent en gorge peu profonde ; en dehors, c'est une tubérosité arrondie appelée condyle articulaire de l'humérus, et séparée de la trochlée ou poulie humérale par une rainure également articulaire. Au-dessus de ces extrémités articulaires existent encore deux cavités : l'une creusée en avant, cavité coronéide, l'autre, creusée en arrière, cavité olécranéenne. Ces deux cavités sont destinées à recevoir, dans les mouvements d'extension et de flexion, des apophyses saillantes appartenant au cubitus, ce qui permet une plus grande amplitude au mouvement dans le sens de l'extension comme dans le sens de la flexion.

Du côté de l'avant-bras, la surface articulaire appartient à deux os : le radius en dehors, le cubitus en dedans. Le radius présente, de son côté, une petite cavité cupuliforme, c'est la cavité glénoïde du radius, qui reçoit la petite tête ou condyle de l'humérus. Le cubitus, à son tour, présente une gorge concave qui répond à la trochlée humérale et reçoit le double bourrelet de la trochlée. En avant de cette cavité est une apophyse peu saillante, l'apophyse coronéide du cubitus ; en arrière est une apophyse verticale plus proéminente, c'est l'olécrâne.

Quatre ligaments constituent les moyens d'union de l'articulation : 1^o un ligament latéral externe qui, partant de la tubérosité externe de l'humérus, se fixe en bas au ligament annulaire qui entoure le col du radius ; 2^o un double ligament latéral interne, constitué de deux parties : l'une, qui est la portion huméro-coronéide, naît de la tubérosité externe de l'humérus, et se fixe au pourtour de l'apophyse coronéide du cubitus ; l'autre, qui est la portion huméro-olécranéenne, naît de la partie postérieure de l'épitrachée et se rend au bord interne de l'olécrâne ; 3^o un ligament antérieur, mince, qui s'étend de la partie supérieure de la cavité coronéide de l'humérus à la partie inférieure de l'apophyse coronéide du cubitus et au ligament annulaire cubito-radial ; 4^o un ligament postérieur qui se confond avec le tendon du triceps. Du reste, les muscles, triceps, brachial, biceps, brachial antérieur, rond pronateur, grand palmaire, long supinateur, premier et deuxième radiaux externes, et l'ancone, peuvent être considérés comme des organes de renforcement de l'articulation ; une synoviale, munie de prolongements qui s'étendent à l'articulation radio-cubitale, complète l'appareil articulaire du *coudé*.

Ainsi constituée, la jointure huméro-cubitale constitue une articulation très-mobile dans le sens de la flexion et de l'extension, immobile dans le sens latéraux. Lorsque les muscles fléchisseurs de l'avant-bras sur le bras agissent, les deux os de l'avant-bras se meuvent d'un mouvement d'ensemble, et se fléchissent angulairement sur le bras ; dans ce sens, le mouvement se limite et s'achève lorsque l'apophyse coronéide du cubitus vient buter sur le fond de la cavité coronéide de l'humérus, dans laquelle elle s'engage, et que le tendon du triceps est tendu en arrière. Lorsque, au contraire, les muscles extenseurs agissent, l'avant-bras est redressé sur le bras, l'olécrâne vient buter dans le fond de la cavité olécranéenne, les ligaments antérieurs se tendent, et le mouvement s'arrête lorsque l'avant-bras est sur le prolongement du bras. Ce mouvement est parfaitement comparable à celui de la charnière, car il semble s'exécuter autour d'un axe transversal, qui joint les tubérosités interne et externe de l'humérus, et se limite comme celui d'une véritable charnière.

2^o Région du pli du *coudé*. Les dispositions particulières à l'articulation du *coudé* intéressent le chirurgien à plus d'un titre. Ce n'est que par la connaissance exacte des organes qui constituent cette jointure, et de l'arrangement qui leur est propre, qu'on peut se rendre compte du mécanisme des luxations, et qu'on peut se guider dans la pratique opératoire, en ce qui concerne les désarticulations, les résections, et toutes autres opérations s'appliquant à cette importante région. Mais le pli du *coudé* présente encore un intérêt spécial, comme lieu d'élection des saignées du bras. La partie antérieure du bras au niveau de ce pli présente en effet un grand nombre de veines saillantes et superficielles sur lesquelles on peut, presque indifféremment, pratiquer la phlébotomie. Cinq veines se remarquent au pli du *coudé*. Ces veines sont : 1^o la veine radiale, qui monte au côté externe et un peu postérieur de l'avant-bras, et se termine au pli du *coudé*, en se réunissant à la veine médiane céphalique, pour former la veine céphalique du bras ; 2^o la veine cubitale, qui monte au côté interne, parallèlement à la précédente, et se termine aussi au pli du *coudé*, en l'unissant à la veine médiane basilique, pour former la basilique du bras ; 3^o la veine médiane, qui monte de la partie moyenne de l'avant-bras, et qui, bien avant d'arriver

au pli du *coudé*, se divise en trois branches, l'une qui s'enfonce profondément et fait communiquer les veines profondes avec les veines superficielles, et les deux autres qui restent superficielles et forment deux branches divergentes, qui sont les médianes basilique et céphalique ; 4^o la médiane céphalique, branche externe de la bifurcation, qui naît de la médiane et se termine au point où la veine radiale devient la céphalique du bras ; 5^o enfin la médiane basilique, branche interne de la bifurcation de la médiane, qui se termine au point où la veine cubitale devient la basilique du bras. De cette disposition il résulte que les veines du pli du *coudé* forment une sorte de M dont les jambages latéraux sont constitués par la radiale et la cubitale, et dont le V médian est constitué par les médianes céphalique et basilique, recevant à son point inférieur la médiane de l'avant-bras. Toutes ces veines sont superficielles et placées au-dessus de l'aponévrose antibrachiale qui les sépare des parties profondes ; elles sont ordinairement entourées de filets nerveux, ce qui explique la douleur qui suit quelquefois les saignées. Le chirurgien doit, en outre, connaître les rapports médiaux de ces veines, et nous devons signaler le nerf musculo-cutané, qui accompagne la veine radiale dans une partie de son trajet ; le nerf cutané interne, placé en dedans de la veine cubitale, et enfin l'artère humérale, qui croise obliquement la médiane céphalique dont elle n'est séparée que par l'aponévrose antibrachiale et l'expression aponeurotique du muscle biceps. Dans la pratique de la saignée, on doit donc apporter la plus grande attention à ne pas léser les organes sous-jacents à la veine, et particulièrement l'artère humérale. Toute la difficulté d'une saignée du bras se concentre sur ce seul point. Comme on choisit le plus ordinairement la veine médiane basilique en raison de ce que cette veine est la plus apparente et la plus volumineuse de celles qui se présentent au pli du *coudé*, on doit, au préalable, explorer avec soin la région sur laquelle on veut pratiquer la phlébotomie. À l'aide du doigt, il n'est pas ordinairement difficile de sentir les pulsations de l'artère ; on reconnaît par ce moyen l'endroit précis où la veine croise l'artère, et, pour éviter de blesser celle-ci, on pratique la saignée, soit au-dessous, soit au-dessus de ce point, ou tout au moins on prend la précaution de n'enfoncer la lancette qu'à une faible profondeur. Il faut encore compter avec les anomalies. Il peut arriver que l'artère humérale, au lieu de se bifurquer au-dessous du pli du

1^o Luxation des deux os de l'avant-bras

2^o Luxation isolée de chacun des os

3^o Luxation simultanée du cubitus en arrière et du radius en avant.

La luxation des deux os de l'avant-bras en arrière est la plus commune. Elle se produit à la suite de chutes sur la paume de la main, et se reconnaît facilement à la déformation du *coudé*. L'avant-bras est fléchi sur le bras et ne peut se redresser ; l'olécrâne fait en arrière une forte saillie qu'accompagne le tendon du triceps, tandis que l'extrémité inférieure de l'humérus saillit en avant ; enfin le bras est notablement raccourci. Diverses complications peuvent obscurcir le diagnostic ; d'autres, aggraver la position fâcheuse du blessé : telles seraient, par exemple, la saillie de l'humérus au travers de la peau déchirée ; la déchirure complète du ligament, la fracture de l'apophyse coronéide du cubitus, etc. Dans les cas de cette gravité, le chirurgien peut être réduit à la nécessité de l'amputation du bras ; mais, dans les cas de luxation simple, il n'y a d'autre indication que de réduire très-promptement, et d'assurer pendant une huitaine de jours l'immobilité de la jointure en maintenant le bras demi-fléchi.

La luxation en avant des deux os de l'avant-bras est quelquefois accompagnée de fracture de l'olécrâne ; dans le cas contraire, cette apophyse vient se placer en avant de la trochlée articulaire de l'humérus, répondant par sa partie postérieure aux surfaces articulaires. Il en résulte une déformation considérable ; les muscles de la région antérieure du bras sont relâchés, le triceps est tendu et fléchi sous l'humérus ; le membre antérieur est allongé, et les saillies humérales surmontent deux enfoncements très-considérables. A ces signes se reconnaît distinctement la lésion, qui d'ailleurs réclame le même traitement que la précédente.

La théorie indique qu'il peut se produire des luxations latérales des os de l'avant-bras, qui sont portés soit en dehors, soit en dedans de l'humérus, sous l'action de causes agissant directement sur les extrémités articulaires ; mais ces luxations, d'ailleurs très-rare, sont pour la plupart incomplètes. Il suffit de connaître exactement les rapports normaux des surfaces articulaires de la région du *coudé* pour se rendre compte des déformations considérables qui doivent résulter d'une luxation complète : dans ce cas, en effet, les deux portions osseuses déplacées chevauchent l'une sur l'autre comme les fragments d'un os fracturé dans sa continuité, le

coudé, se bifurque au bras ; dans ce cas, les deux branches de bifurcation croisent les veines du *coudé*, et on ne se méprend pas à l'abri de tout accident en saignant sur la veine médiane céphalique, si l'on négligeait d'explorer la région sur laquelle on pratique l'opération.

— Chir. 1^o Fracture du *coudé*. Ce que nous pourrions dire des fractures du *coudé* se rapporte en grande partie à la description des fractures de l'extrémité inférieure de l'humérus et des extrémités supérieures du cubitus et du radius. Considérée d'une manière générale, la fracture du *coudé* est une solution de continuité de l'une ou de plusieurs de ces trois extrémités osseuses ; mais elle ne présente d'indications particulières qu'au point de vue du traitement. La lésion ayant été reconnue (ce qui n'est pas toujours aisé en raison des complications inflammatoires qui l'accompagnent, des ecchymoses, des gonflements périarticulaires, etc.), l'opérateur devra-t-il appliquer l'appareil au membre fléchi ou au membre étendu ? Cette question a divisé les chirurgiens. L'extension, d'une manière générale, a pour principal avantage de rétablir l'effacement des fragments ; c'est surtout ce qui a lieu après les fractures de l'olécrâne. Mais la flexion n'est pas, d'autre part, un obstacle invincible à la consolidation, même dans le cas dont nous parlons. La règle à laquelle on doit obéir est donc celle-ci : si les lésions du *coudé* sont multiples, s'il y a fracture comminutive, multiplicité des fragments, inflammation violente de la jointure, enfin, si la cicatrisation régulière et une consolidation complète ne doivent pas être le résultat attendu, on fera mieux de maintenir le *coudé* fléchi, parce que, dans cette position, l'ankylose est beaucoup moins pénible, et que le bras demi-fléchi peut rendre de grands services, tandis qu'un bras ankylosé dans l'extension constitue une infirmité très-grave et très-génante. Si, au contraire, il y a toute raison d'espérer la réunion des fragments, on maintiendra le bras, non pas dans l'extension forcée, position fort difficile à garder, mais dans une situation voisine de l'extension. À l'aide de compresses graduées on rétablit, autant que possible, la position des fragments mobiles, et on installe un appareil inamovible qu'on maintient jusqu'à la consolidation.

2^o Luxation du *coudé*. La luxation des extrémités articulaires dans la jointure du *coudé* présente un très-grand nombre de variétés. M. Nélaton en admet trois espèces principales, dont il donne le tableau suivant :

| | |
|------------------------|------------------------------|
| en arrière | complète. |
| | incomplète. |
| en avant | avec fracture de l'olécrâne. |
| | sans fracture de l'olécrâne. |
| du cubitus en arrière | en avant |
| | en arrière |
| du radius | en avant |
| | en arrière |
| et du radius en avant. | en dehors |
| | complètes. |
| | incomplètes. |

coudé est considérablement élargi, et l'avant-bras, dans quelques cas, a éprouvé un mouvement de torsion de dehors en dedans. Le traitement, comme pour les autres luxations, consiste à opérer un mouvement de traction et de torsion suffisant pour rétablir les rapports des surfaces articulaires.

La luxation isolée des deux os de l'avant-bras doit être nécessairement fort rare, et les traités de chirurgie qui en ont donné la description n'ont pas toujours invoqué des faits cliniques bien observés. Cependant ces luxations ne sont pas purement théoriques ; il en existe des exemples authentiques. Le cubitus a été luxé en avant et en arrière ; le radius a été vu luxé, soit en arrière, soit en avant ; enfin on a observé quelques cas de luxation double du cubitus en arrière et du radius en avant. Pour les réduire, le chirurgien s'applique à seconder l'extension et la contre-extension par une pression digitale exercée avec précision sur les extrémités déplacées ; on est assuré de la réussite lorsque l'articulation a repris ses mouvements normaux et le membre sa longueur primitive.

3^o Résection du *coudé*. La résection du *coudé* est une opération nouvelle. Elle consiste à enlever en totalité ou en partie les extrémités articulaires des os du bras et de l'avant-bras, en respectant le membre dans le reste de son étendue. La résection du *coudé* est donc avantageusement substituée à l'amputation du bras dans une grande quantité de cas, et présente sur cette opération d'immenses avantages dont nous parlerons dans un moment. Elle fut sans doute anciennement pratiquée, lorsqu'elle semblait presque indiquée par la nature du mal : par exemple à la suite de luxations irréductibles du *coudé* avec issue des extrémités articulaires du bras ou de l'avant-bras ; à la suite de plaie par arme à feu avec fracture comminutive de ces extrémités ; mais elle fut pour la première fois substituée à l'amputation du bras par le chirurgien Moreau, en 1782, pour une lésion incurable du *coudé*. Depuis ce moment, elle a paru indiquée à beaucoup de chirurgiens dans différents cas d'affection incurable des os ou de l'appareil articulaire du *coudé*. La résection a été indiquée aussi lorsque les affections incurables exposent à une suppuration longue et dangereuse, ou qu'elles privent le malade de l'usage de son bras pendant un temps fort

long. Entre les mains d'un chirurgien adroit opérateur, la résection n'est qu'une opération difficile, mais exempte de dangers. Les incisions sont pratiquées à la partie postérieure ou latérale du *coudé* : on opère la désarticulation, on déchausse dans une certaine étendue les os qui doivent subir la résection, et on résèque à l'aide de la scie les portions compromises ou atteintes par le mal. Dans cette opération, on prend la précaution de respecter les nerfs et l'artère humérale qui passent en avant du pli du *coudé*, en ayant soin de glisser l'instrument tranchant au devant de la jointure sans atteindre ces organes ; on respecte de même le nerf cubital qu'on fait aisément sortir de la gouttière dans laquelle il est engagé. Après l'opération, on pratique la suture des parties divisées en réservant un passage pour les liquides ; on rapproche les os et on maintient, jusqu'à complète guérison, le *coudé* plié dans une demi-flexion. Les avantages qu'on retire de cette innovation dans la pratique chirurgicale sont vraiment merveilleux, quand on les compare aux suites nécessaires de l'amputation. Le membre conserve presque sa longueur et son apparence normales ; puis, de fausses articulations, souvent mobiles, s'établissent entre les extrémités réséquées, et le bras conserve ses mouvements et sa force. Grâce à la conservation des muscles fléchisseurs, l'avant-bras peut se fléchir sur le bras et soulever les fardeaux avec la même facilité que si le membre était resté sain ; par l'effet seul de la pesanteur le bras retombe ensuite le long du corps dans sa position normale, malgré l'absence du tendon du triceps, toujours sacrifié dans l'opération. Quels que soient ces avantages, il faut reconnaître que la guérison se fait longtemps attendre, et qu'elle expose à un plus grand nombre d'accidents que l'amputation du bras.

4^o Désarticulation du *coudé*. C'est un procédé d'amputation du membre supérieur qui s'opère dans la contiguité des os au lieu de s'opérer dans la continuité des diaphyses. Elle ne présente aucune particularité qui mérite d'être mentionnée ici. V. DÉSARTICULATION.

— Art vétér. L'os olécrâne, chez le cheval, présente à son sommet une large surface d'insertion aux muscles qui sont les principaux ressorts moteurs du membre. Le *coudé* correspond au jarret dans le membre postérieur ; il joue mécaniquement sur le membre antérieur comme le jarret sur le membre postérieur. Plus le *coudé* est développé, plus sa direction est parallèle à l'axe du corps, mieux il exécute ses fonctions. Chez les animaux affectés de panarise (c'est-à-dire qui ont les pieds tournés en dehors), il est trop près du corps ; il s'en éloigne trop au contraire chez les animaux qu'on dit cagneux. La direction des rayons inférieurs du membre se trouve ainsi dans une dépendance étroite de la position du *coudé*, et réciproquement. Le *coudé* forme, en avant du passage des saillies, une saillie peu marquée, lorsque le pied repose sur le sol, mais très-apparente dans les mouvements de flexion. Il importe que cette saillie jouisse de toute son intégrité, car c'est par elle seule que se transmet à l'avant-bras l'action des muscles extenseurs. Cette région est quelquefois le siège d'une tumeur indolente, désignée sous le nom d'éponge, soit à cause de sa structure, soit parce qu'elle est occasionnée par l'éponge du fer, chez les chevaux qui se couchent en vaches, c'est-à-dire en faisant supporter le poids du corps au canon et à l'avant-bras, fléchissant l'un sur l'autre. L'existence de cette tumeur, qui peut acquies un certain volume, est plus désagréable que nuisible ; cependant elle nécessite souvent une opération chirurgicale. On en prévient le retour en raccourcissant convenablement l'extrémité de la branche du fer qui en détermine le développement. En prenant le *coudé* pour point de repère, l'œil s'habitue très-vite à mesurer la hauteur de la poitrine, et à la comparer à la longueur des régions du membre situées au-dessous de la partie pleine de l'animal ; car on est dans l'usage de mesurer ces divisions à partir du sommet du *coudé*.

Le *coudé* du bœuf est plus saillant et plus écarté du thorax que celui du cheval. Peu saillant chez les carnivores, il est complètement détaché du corps. Le *coudé* du chien présente quelquefois une tumeur semblable à celle que l'on nomme éponge chez le cheval.

— Phys. Dans les conduites d'eau et de gaz, les *coudes* occasionnent une perte de charge d'autant plus sensible que leur rayon devient plus petit, c'est-à-dire que les changements de direction sont plus brusques. Navier, en discutant les expériences de Dubut pour des tuyaux de 0^m,027 et de 0^m,054 de diamètre coudés et droits, sur la recherche des charges motrices nécessaires pour produire l'écoulement d'un même volume d'eau, a reconnu que l'on pouvait représenter la perte de charge par la formule empirique suivante

$$h = \frac{v^2}{2g} (0,0039 + 0,0186 r) \frac{c}{r^2}$$

dans laquelle h est la perte de charge cherchée ; v la vitesse moyenne de l'eau dans la conduite ; r le rayon moyen du *coudé* ; c la longueur développée de l'arc correspondant à ce rayon ; g l'accélération de vitesse due à la pesanteur. Cette formule fait voir que la perte de charge est proportionnelle au carré

de la vitesse et à la longueur de l'arc développé; qu'elle est fonction du rayon de l'arc et indépendante de celui du tuyau; enfin qu'elle est d'autant plus petite que le rayon moyen est plus grand. On atténue beaucoup les effets de contraction que produisent les changements brusques, en raccordant les directions des tuyaux par des courbes d'une grande amplitude; on parvient ainsi à rendre très-faible la perte de charge comparative-ment à celle qui est due aux frottements de l'eau contre les parois des tubes. D'un autre côté, la perte croissant comme le carré des vitesses, il s'ensuit que pour la rendre faible, il faut limiter convenablement la vitesse moyenne.

Dans les conduites de gaz, d'après les expériences de M. Péclot, la perte de charge due aux changements brusques est représentée par

$$p = \frac{v^3}{2g} \sin^2 \alpha,$$

équation dans laquelle $\frac{v^3}{2g}$ est la charge

qui correspond à la vitesse moyenne, α l'angle compris entre 20° et 90° que forment les tuyaux. Il en résulte que la résistance des coudes brusques est sensiblement proportionnelle au carré de la vitesse du fluide et au carré du sinus de l'angle que font les deux directions. M. d'Aubuisson, qui a fait des expériences sur l'influence des coudes dans les conduites d'air, n'a pu évaluer l'excès de pression qu'ils produisent en amont; cependant il a observé qu'il était très-considérable: pour sept angles de 45°, il a trouvé une diminution de 1/4 dans la dépense.

COUDÉ, ÉE (kou-dé) part. passé du v. Couder. Qui forme un coude, un angle: *Le mur est coudé en cet endroit. Beaucoup d'instruments et d'outils sont couvés. Les arbres couvés, dans les machines, permettent d'appliquer des bielles vers le milieu de leur longueur. L'essieu principal d'une locomotive est souvent coude.*

— Bot. Se dit de l'arête des graminées lorsqu'elle est pliée dans son milieu.

COUDÉ (Louis-Marie), contre-amiral français, né à Auray le 17 décembre 1752, mort à Pontivy le 10 février 1822. Fils d'un négociant qui voulait lui faire embrasser l'état ecclésiastique, il s'enfuit de la maison paternelle, et vint à Lorient s'embarquer sur un navire de la compagnie des Indes, le *Duc-de-Duras*, commandé par un ami de sa famille. Après une campagne de dix-huit mois en qualité de pilote, il revint chez son père, s'embarqua ensuite comme enseigne sur un navire de la compagnie, et passa en 1778 dans la marine militaire avec le grade de lieutenant de frégate; il se signala, au début de la guerre d'Amérique, dans l'attaque des forts anglais de Guinée par la division Pontevès-Gien. Envoyé en France sur la corvette la *Junon* qu'il commandait, il eut à soutenir contre divers bâtiments jusqu'à cinq engagements, dans l'un desquels il fut horriblement brûlé par l'explosion d'un baril de poudre; mais, au lieu de quitter son poste, il se fit plonger dans une barrique d'eau, et continua à donner ses ordres. De 1780 à 1783, il commanda le brick le *Saumon*, sur lequel il prit part aux divers combats livrés par MM. de Ternay, de Barras et de Grasse. Après la paix de Versailles, il navigua pour le commerce jusqu'en 1792, époque où il fut rappelé au service de l'État avec le grade de lieutenant de vaisseau. L'année suivante, il fut promu capitaine de vaisseau. C'est en cette qualité qu'il commandait en 1795 le *Caïra*, bâtiment de 80 canons, dans l'escadre du contre-amiral Martin. Au combat de Gênes, le *Caïra* ayant perdu ses deux mâts de hune dans un fort tanguage fut attaqué d'abord par la frégate l'*Inconstant*, puis par l'*Agamemnon*, de 64 canons, que commandait Nelson, enfin par le *Capitain*, de 74. Ayant repoussé successivement ces trois adversaires, mais non sans de cruelles pertes, Coudé fut atteint le lendemain par l'escadre ennemie et mis dans l'impossibilité de manœuvrer. Sur le point de couler, il fut forcé de se rendre, ainsi que le *Censeur*. Le commandant du *Caïra*, qui, malgré deux blessures graves, n'avait pas quitté le gaillard d'arrière, reçut les félicitations de ses vainqueurs eux-mêmes.

Promu chef de division en 1796, à son retour d'Angleterre, Coudé fit partie, en 1805, de l'expédition Leissègues, qui allait porter des troupes à Saint-Domingue. Au combat de Santo-Domingo, le 6 février 1806, il fut attaqué par quatre vaisseaux anglais à la fois, perdit la moitié de son équipage, et, atteint de plusieurs blessures graves, dans l'impossibilité d'être secouru, il se vit obligé d'amener de nouveau son pavillon. Cette fois, les Anglais refusèrent de l'échapper, et il ne recouvra la liberté qu'en 1814.

A son retour, il fut quelques mois après nommé contre-amiral, et admis à la retraite. Pendant les Cent-Jours, il fut élu à l'unanimité membre de la chambre des députés par le collège électoral du Morbihan.

COU-DE-CHAMEAU s. m. Nom vulgaire du narcisse des prés.

COU-DE-CIGOGNE s. m. Nom vulgaire d'un géranium qui croît dans les bois.

COUDÉE s. f. (kou-dé — rad. *coude*). Mesure de longueur en usage chez les anciens,

et qui était censée représenter la distance du coude à l'extrémité du doigt du milieu: *La longueur de la coupée a varié, suivant les pays, de 0 m. 442 à 0 m. 720. L'arche de Noé avait trois cents coupées de long, cinquante de large et trente de haut. La hauteur de la Minerve de Phidias est de vingt-six coupées; elle est debout, couverte de l'épée et d'une longue tunique; elle tient d'une main la lance, et de l'autre une Victoire haute de près de quatre coupées.* (Barthé.)

— Par ext. Longueur ou quantité considérable: *Il semble grandi d'une coupée. Tout m'effraye du premier coup d'œil, et il faut que je sois de cent coupées au-dessus d'une besogne, quand je ne la trouve pas de cent pieds au-dessus de moi.* (Dider.) Sans doute, elles sont magnifiques ces campagnes de l'Empire, et nos soldats y sont des héros de cent coupées. (G. Sand.)

— Particulièrement. Usage du coude. N'est usité que dans la locution *Coudées franches*, Liberté des mouvements du coude, des bras: *A table, au spectacle, il faut avoir ses coudées franches*, et fig. Liberté d'action: *Au milieu de tant de ressorts et d'incidents, les passions n'ont pas leurs coudées franches.* (Vol.) *Moscou est la ville où le mauvais sujet du grand monde a le plus ses coudées franches.* (De Custine.)

— Encycl. On donnait le nom de *coudée naturelle* à la distance du coude à l'extrémité du grand doigt, lorsque le bras et l'avant-bras sont pliés en équerre et que la main est ouverte. Cette *coudée* se divisait en 2 empan ou en 6 palmes; 4 coudées (orgye) formaient la *brasse naturelle* et la *stature humaine*.

La *coudée* paraît avoir une origine égyptienne; mais il nous serait fort difficile de rien affirmer de précis à cet égard.

Plusieurs peuples de l'Asie, du nord de l'Afrique et du midi de l'Europe, ont conservé la mesure appelée *coudée*, mesure dont nous nous sommes longtemps servis, nous aussi, mais à laquelle nous donnions le nom d'*aune*.

Avant de rechercher quelles furent les valeurs diverses de la *coudée* chez les peuples de l'antiquité, nous allons résumer dans le tableau suivant, aussi exactement que possible, la valeur des *coudées* actuelles des différents pays.

| PAYS. | NOM DE LA COUDÉE. | LONGUEUR EN MILLIMÈTRES. |
|---------------------|---------------------|--------------------------|
| Portugal. | » | 657 |
| Espagne. | » | 424 |
| Algérie. | olympique. | 467 |
| — | pic. | 480 |
| — | d'Omar. | 440 |
| Tunis. | pic. | 473 |
| — | d'Omar. | 630 |
| Moka. | pic. | 482 |
| Maroc. | cubit. | 520 |
| — | pic. | 660 |
| Tripoli. | pic. | 554 |
| Damas. | pic. | 582 |
| Sidon. | pic. | 604 |
| Perse. | guerze commune. | 630 |
| — | guerze royale. | 946 |
| — | arish. | 972 |
| — | guz. | 933 |
| Patras. | d'Omar. | 635 |
| Moka. | guz. | 635 |
| Candie. | d'Omar. | 638 |
| — | archim. | 708 |
| Constantinople. . . | d'Omar. | 648 |
| Scio. | pic. | 660 |
| — | de deux pygmes. | 686 |
| Chypre. | de deux pygmes. | 672 |
| Alep. | de deux pygmes. | 677 |
| Egypte. | de deux pygmes. | 677 |
| Patras. | de deux pygmes. | 636 |
| Smyrne. | de deux pygmes. | 688 |
| Oran (Algérie). . . | de deux pygmes. | 686 |
| Arabie. | de deux pygmes. | 686 |
| Abyssinie. | de deux pygmes. | 686 |
| Rhodes. | pic. | 756 |
| Bassora. | guz. | 940 |
| Calcutta. | naturelle antique. | 447 |
| — | guz. | 915 |
| Malabar. | olympique. | 457 |
| — | guz. | 716 |
| Calicut. | guz. | 721 |
| Madras. | olympique. | 457 |
| — | 1/2 royale babylon. | 266 |
| Mysore. | gajah. | 977 |
| Birmanie. | taim. | 423 |
| — | royal. ou Saundang. | 717 |
| Siam. | stock. | 480 |
| Malacca. | olympique. | 461 |
| Batavia. | olympique. | 461 |
| Ceylan. | ordinaire. | 470 |

La *coudée*, qui paraît être, pour les hommes de toute taille, le quart de leur hauteur, a beaucoup varié chez les anciens peuples. Dans certains pays même, les *coudées* devinrent une mesure arbitraire, qui ne se calculait plus sur la hauteur moyenne des habitants, mais sur des longueurs adoptées par caprice. De là ces variations nombreuses qu'a subies la mesure appelée de ce nom, et qui font le désespoir des auteurs modernes. Il est, en effet, presque impossible à un savant, à un voyageur, de se rendre compte des longueurs

données par les historiens de l'antiquité, car chacun d'eux emploie la *coudée* de son pays et de son époque. La *coudée* était la mesure la plus commune chez les Grecs et les Orientaux, Hébreux, Égyptiens, etc. Elle se divisait en palmes et en doigts: 4 coudées ou 6 pieds faisaient l'orgye ou la toise; 66 coudées et 66 centièmes de coudée faisaient le plethre; 400 coudées formaient un stade (800 pieds).

Pour ceux, et le nombre en est grand, qui se trouvent embarrassés à la lecture d'Hérodote, de Polybe, de Moïse et de tous les historiens de l'antiquité qui comptent par coudées, nous allons indiquer brièvement quelle est la différence de leurs mesures et quelles variations elles ont subies dans chaque pays.

1° *Egypte*. La *coudée* d'Égypte nous a été conservée intacte grâce aux débordements du Nil qu'elle a de tout temps servi à mesurer. La *coudée* égyptienne, nommée *devakh*, est marquée sur une ancienne colonne de marbre, placée dans une île située entre deux bras du fleuve vis-à-vis du Caire. Ce *devakh* est la mesure la plus authentique et la mieux conservée qui nous reste de l'antiquité. Il est supposable qu'elle date du temps d'Hérodote; car, dès l'époque la plus reculée, les rois d'Égypte avaient établi de semblables mesures pour connaître la hauteur des crues et la publier dans tout le pays. De nos jours encore, on annonce au peuple la crue du Nil jusqu'à ce qu'il soit à la hauteur de 15 *devakh*; alors on ouvre les canaux, et, bien que le fleuve croisse encore d'une coudée dans les bonnes années, et qu'il monte jusqu'à 16 *devakh*, on n'annonce plus cette crue. Lorsque la crue ne passe pas 12 coudées, la récolte manque; à 13 et à 14 coudées, elle est mauvaise; à 15, elle est bonne; à 16, excellente; à 18, le fleuve cause de grands ravages. Le *devakh* actuel représente purement et simplement la coudée des anciens Égyptiens. Cette coudée, royale ou sacrée, était une mesure artificielle à laquelle on donnait quelquefois le nom de *septenaire*, parce qu'elle se composait de 7 palmes. Elle a été le sujet de vives controverses et son existence n'a été constatée qu'en 1799, époque à laquelle Girard la trouva gravée contre une muraille du kilomètre d'Éléphantine, dans la haute Égypte. Depuis cette époque, on a rencontré des étalons de cette même coudée dans quelques tombes égyptiennes où ils avaient été déposés comme monuments funéraires. (0 m. 527 ou 0 m. 525.)

Les étalons des mesures étaient déposés entre les mains des prêtres égyptiens, qui, à l'époque des révolutions, dont le pays fut le théâtre, les ont altérés. De là sont venues les différentes sortes de coudées, dont le modèle existait, paraît-il, dès le temps de Sésostris.

La coudée royale était de 0 m. 525 et la coudée naturelle de 0 m. 450. Mais on n'est pas absolument d'accord sur ces longueurs.

2° *Hébreux*. Les Égyptiens donnèrent leurs mesures aux Hébreux, qui purent, pendant leur captivité, étudier les sciences jusqu'alors inconnues chez eux. La coudée primitive des Juifs était donc en tout semblable à celle de leurs anciens maîtres. Les livres de Moïse indiquent les proportions du tabernacle en coudées, palmes ou doigts. Ils parlent de cette coudée comme d'une chose familière aux Hébreux. Salomon employa la même mesure dans la construction du temple. Le sanctuaire avait, de même que le tabernacle de Moïse, 20 coudées en tous sens. Dans les livres saints, la coudée de 24 doigts est appelée coudée virile ou coudée des ouvriers; celle de 28 doigts est la coudée sacrée ou du sanctuaire.

Nous voyons dans le prophète Ezéchiel que la coudée du sanctuaire (coudée que Moïse et Salomon avaient employée) était d'un sixième plus grande que la nouvelle coudée (coudée babylonienne). Ce passage de la Bible fait connaître le rapport (5/6) qui existait entre les mesures babyloniennes et les mesures égyptiennes.

La coudée des peuples de Syrie peut être évaluée à 0 m. 396 et à 0 m. 593, suivant les contrées.

La coudée babylonienne a été évaluée à 0 m. 462.

3° *Grèce*. Les mesures égyptiennes furent introduites en Grèce par les législateurs égyptiens. Elles avaient 16 doigts égyptiens; mais les coudées ont tellement varié qu'il est fort difficile de donner un tableau complet de leurs valeurs.

La coudée olympique, la plus universellement reçue dans la Grèce et la mieux connue, avait, disait-on, été réglée sur la taille d'Hercule; elle servait à mesurer la longueur du stade olympique. (V. STADE.) Elle était de 1/8 plus courte que la coudée babylonienne, égale à la coudée italique. La coudée olympique valait 0 m. 435.

Au temps d'Héron, on ne connaissait pas, ou l'on n'employait que fort peu la coudée olympique; on distinguait alors la coudée lithique ou zytopristique, qui était de 0 m. 444, et la grande coudée de 0 m. 592. La coudée royale, indiquée par Didyme d'Alexandrie, était de 0 m. 533.

Hérodote a distingué plusieurs sortes de coudées, tout en faisant remarquer qu'il en existait une en Grèce, appelée coudée de mesure, sans doute parce qu'elle était plus universellement répandue; mais il est impossible

de donner exactement sa longueur, vu le désaccord des commentateurs.

Les successeurs d'Alexandre, voulant sans doute donner plus d'unité aux mesures, établirent une coudée de 23 doigts olympiques, qui valait 0 m. 540. Cette coudée, appelée philétérienne, fut, dans la suite, partagée en 24 doigts ou pouces.

4° *Romains*. Nous ne dirons que peu de mots de la coudée romaine. Le peuple conquérant adopta les coudées grecques, syriennes, égyptiennes. En Italie, on se servait de la coudée dite italique.

La coudée italique ou coudée des Romains valait 0 m. 4444.

5° *Arabes*. Nous parlerons plus longuement de la coudée arabe, parce que, pendant leur longue domination, les Arabes ont laissé un grand nombre de livres de mathématiques, et que la connaissance de leurs sciences est des plus nécessaires.

On voit, dans les auteurs arabes, que le calife Al-Mamoun, qui régnait à Bagdad au IX^e siècle de notre ère, ordonna de mesurer plusieurs degrés de la terre sous différents méridiens et que ses astronomes se divisèrent en quatre groupes pour exécuter ses ordres. On aboutit à quatre mesures différentes; mais on ne distingua que trois sortes de coudées:

- 1° La coudée hachémienne, de 0 m. 592.
- 2° La coudée commune, de 0 m. 444.
- 3° La coudée noire, de 0 m. 493.

Les règlements d'Al-Mamoun n'ont été en vigueur que fort peu de temps, et la coudée arabe tomba à 0 m. 370.

Chez les anciens, dit Abulféra (les anciens Arabes, bien entendu), la coudée était de 32 doigts, et le mille de 3,000 coudées; chez les modernes, la coudée est de 24 doigts et le mille de 4,000 coudées; à l'époque d'Abulféra, la coudée était de 0 m. 416.

Au XIII^e siècle, les Indiens employaient des coudées de 0 m. 250. Ils adoptèrent ensuite les mesures arabes.

COUDEIN, commandant du radeau de la *Méduse*, et l'un des derniers survivants du célèbre naufrage, mort à la fin de l'année 1857, à la Tremblade, petite ville de l'arrondissement de Marennes, où il était né. Coudein fut un des hommes les plus honorables de la marine française, et l'un des acteurs les plus actifs dans le drame poignant auquel le nom de la *Méduse* est resté attaché. Nous devons à M. Jules Marchesseau, compatriote de Coudein, de connaître à fond ce brave marin, si digne d'occuper désormais une place dans nos biographies.

Embarqué comme mousse en 1803, à peine âgé de dix ans, Coudein était devenu en 1810 aspirant de première classe, et s'était fait de glorieux états de service sur les vaisseaux le *Dalmate* et le *Friedland*, sur les frégates l'*Éms* et la *Flora*, lorsqu'il passa en 1816 à bord de la frégate la *Méduse*. Il s'agissait alors de rentrer, en vertu des traités de Vienne, dans nos possessions d'Afrique occupées par les Anglais depuis 1808. Dans ce but, une expédition s'organisa à Rochefort. Elle se composait de 365 individus distribués sur la frégate la *Méduse*, la corvette l'*Écho*, la flûte la *Loire* et le brick l'*Argus*. Le commandement de l'escadrille était confié à M. de Chaumarey, capitaine de frégate, fort honnête d'ailleurs, mais l'homme du monde le moins propre à exercer un commandement. On connaît toutes les péripéties de ce drame du naufrage de la *Méduse*, auquel Coudein n'échappa que par une sorte de miracle.

Appelé à la retraite en 1853, alors qu'il était capitaine de vaisseau et major-général de la marine à Rochefort, Coudein s'était retiré dans le bourg natal, où sa mort a laissé des regrets unanimes, car c'était un homme de bien et un homme de cœur. Coudein, comme d'ailleurs la plupart de ses compagnons, a toujours éprouvé la plus vive répugnance à faire le récit des souffrances qu'il avait endurées sur le radeau. Quand des indiscrets poussaient trop loin leurs allusions, son visage, d'ordinaire ouvert et souriant, se voilait de tristesse.

COUDELATTE s. m. (kou-de-la-te). Anc. mar. Nom donné à des pièces de bois qui servaient à recevoir la taprière dans une galère.

COUDEMBERG (Pierre), médecin flandais, qui vivait à Anvers au XVII^e siècle, a publié: *Valerii Cordi dispensatorium pharmacorum omnium que in usu potissimum sunt, etc.* (Nuremberg, 1535, in-8°), ouvrage traduit en français sous le titre de *Guidon des apothicaires* (Lyon, 1675, in-12).

COU-DE-PIED s. m. (des mots fr. *cou* et *pied*, et non, comme on a dit, de *coude* et *pied*). Les textes des anciens auteurs, où l'on trouve *col de pied*, et le provençal moderne *cou de ped* ne laissent aucun doute à cet égard. On ne doit donc pas écrire *coude-pied*. Partie supérieure du pied, à l'endroit de son articulation avec la jambe: *Avoir le cou-de-pied élevé. Ces bottines me blessent aux cou-de-pied. Les individus dont les pieds sont plats, et dont le cou-de-pied est très-saillant, sont peu propres à des marches prolongées.* (Bouilliot.)

COUDER (H.), artiste dramatique, né à Paris le 14 octobre 1833, mort en 1867. L'enfance de Couder n'offre rien de particulier, si non que, doué d'un tempérament fougueux, ba-

tailleur, à douze ans il était ce qu'on appelle un garmen; quand il jouait au soldat avec ses camarades, c'étaient eux qui recevaient les taloches, lui les donnait. A dix-sept ans, il s'engagea dans un régiment algérien et pendant sept ans courut sus aux Arabes; puis, trouvant que le bâton de maréchal tardait trop à sortir de sa giberne, il quitta l'uniforme après avoir sauvé un jour le drapeau de son régiment, en le disputant à six Arabes qui voulaient le lui arracher; le porte-drapeau était tombé et Couder s'était emparé de l'étendard. En sortant du service, il joua la comédie, et débuta sur le théâtre des Batignolles, à raison de 30 fr. par mois. Comparé à sa paye de soldat, ce traitement pouvait passer pour magnifique; néanmoins l'ambitieux Couder ne s'en contenta pas longtemps. Après avoir charmé le public dans *Quatre-vingts-dix-neuf moutons et un Champenois*, d'Emile Vanderburch, dont quelques années plus tard il épousait la fille; dans le *Père sangsue*, de Gourdon de Genouillac, il s'en vola un beau jour pour le théâtre des Délassements-Comiques; deux ans d'études avaient développé chez lui du talent. Aux Délassements, les appointements étaient plus élevés qu'au théâtre des Batignolles, mais ils n'étaient pas souvent payés, ce qui établissait une compensation peu goûtée de Couder. Or, vers 1862, Leclerc, des Variétés, mourut; on cherchait un acteur pour le remplacer; quelques succès remportés par Couder firent jeter les yeux sur lui; il entra aux Variétés et débuta dans la *Revue au cinquième étage*. Son début fut suivi d'une série de succès, et tour à tour les *Médécins*, le *Joueur de flûte*, la *Vieillesse de Briddi*, la *Belle-Hélène*, *Barbe-Bleue*, la *Grande-Duchesse de Gérostein*, l'avaient classé parmi nos meilleurs artistes comiques. En 1867, il signa un nouvel engagement de six ans au théâtre des Variétés dans d'excellentes conditions.

Petit, trapu, carrément posé sur sa base, les épaules hautes, courageux, bizarre, triste et gai, selon ses jours, Couder était une excellente nature; son principal mérite comme artiste consistait dans un naturel parfait et dans des gestes sans cesse variés, mais d'un effet inimitable; il avait surtout certains pas de danse qu'il intercalait dans la plupart de ses rôles, et qui lui donnaient une physionomie des plus originales.

COUDER V. a. ou tr. (kou-dé — rad. *coudre*). Plier en forme de coude : *COUDER une barre de fer*. *COUDER une branche de vigne*.

Se couder v. pr. Prendre la forme d'un coude, se courber : *Dans quelques vignobles, on appelle capucines les sautelles, cerceaux, courges, etc., qui se sont courbés ou cassés pendant l'opération de leur courbure*. (De Morogues.)

COUDERC (Salomon), chef et prophète camisard, connu surtout sous son prénom de **Salomon**, mort en 1705. Il était cardeur de laine. A la tête d'une bande d'insurgés, il se mit en campagne vers 1702, et commença dans les Cévennes une guerre acharnée. Battu en 1703, dans les environs de Saint-Germain-de-Calberte, dont il avait voulu s'emparer, il quitta un moment le commandement, jugeant ses travaux guerriers incompatibles avec ses fonctions de prophète. Il reprit les armes peu de temps après, fut de nouveau battu près du Pont-de-Monvert et vit ses magasins détruits. Député en 1704 auprès du maréchal de Villars pour traiter de la paix, il déclara avec une grande énergie que la paix n'était possible que si l'on accordait la liberté de conscience aux protestants. La soumission de Cavalier entraîna la sienne. Il se rendit le 9 octobre 1704, et se retira à Genève avec plusieurs de ses compagnons d'armes. En 1705, pris du désir de revoir ses montagnes, il rentra en France, fut arrêté, et parvint à s'évader après une captivité de quelques mois. Il poursuivit sa route du côté des Cévennes avec deux de ses amis. Arrêtés par un curé, ils furent conduits à Valence, et de là à Montpellier. Dès le lendemain de leur arrivée, Basville interrogea Salomon, qui avoua avec orgueil la part qu'il avait prise à l'insurrection cévennoise. La question ne put lui arracher l'aveu des motifs de son retour. Il fut condamné au bûcher et ses deux compagnons au gibet, supplice qu'ils subirent le 3 mars avec un grand courage.

COUDERC (Joseph-Antoine-Charles), artiste lyrique français, né à Toulouse le 10 mars 1810, de parents négociants. Il fut admis au Conservatoire de musique en 1839. Il y reçut les conseils et les leçons de Nourrit, et débuta cinq ans après à l'Opéra-Comique, par le rôle du comte Rodolphe, dans le *Chaperon rouge*. Il obtint dans ce rôle, qu'aucun artiste n'avait plus repris depuis la retraite de Martin, un grand succès, dû à son intelligence de la scène et à l'agrément de sa voix. Le principal personnage de *Fra Diavolo*, qu'il aborda ensuite, continua la réussite de ses débuts. Une création importante lui fut alors confiée dans le *Fils du prince*, puis dans le *Châlet*; la façon dont il interpréta Daniel dans ce dernier ouvrage ne contribua pas peu à l'impénétrable vogue de ce chef-d'œuvre d'Adolphe Adam. M. Couderc parut ensuite dans *L'Eclair*, l'*Ambassadrice*, le *Domino noir*, les *Diamants de la couronne* et diverses autres pièces du répertoire de l'Opéra-Comique. Il quitta ce théâtre en 1842, et alla faire une tournée de représentations en Belgique et en Angleterre;

il rentra à l'Opéra-Comique, en 1850, par le rôle de Shakspeare dans le *Songe d'une nuit d'été*, rôle grave et sérieux qui offrit une preuve nouvelle de la souplesse et de la variété de son talent. Nous citerons, parmi ses meilleures créations, Jean, des *Notes de Jeannette*, qu'il joue assez fréquemment, le *Nabab* et l'*Avocat Pathelin*. On vante surtout chez cet artiste le naturel des moyens et la franchise du jeu. Il sait être fort amusant et fort comique.

.... A l'Opéra quand il chantait l'*Eclair*, Tout Paris se portait, et la foule empressée Était par la chaleur à peu près étouffée; Et pourtant dans la salle on voyait beau Couder.

COUDERLE s. f. (kou-dér-le). Bot. Espèce de champignon du midi de la France.

COUDERT DE CLAUZOL (Jean-Baptiste), canoniste français du XVIII^e siècle. Il a publié, sous le titre de *Code ecclésiastique*, etc. (Paris, 1775, 2 vol. in-89), un recueil d'observations et de questions touchant divers édités sur des matières religieuses.

COUDIN s. m. (kou-dain). Mamm. Nom vulgaire d'une espèce de dauphin.

COUDIOU s. m. (kou-diou). Ornith. Nom vulgaire du coucou d'Europe.

COUDOIEMENT s. m. (kou-doi-man — rad. *coudoyer*). Action de coudoyer quelqu'un : *On ne peut aller dans la foule sans s'exposer à des coudoiements continus*.

— Fig. Contact : *Quelque honoré que soit un nom, il y a des coudoiements qui salissent et qui marquent*. (Brisbarre.)

COUDOIR s. m. (kou-doir — rad. *coudre*). Traverser pour poser le bras, dans un canapé.

COUDON s. m. (kou-don — lat. *cydonia*, même sens). Bot. Nom vulgaire du coing, dans le midi de la France.

COUDONNIER s. m. (kou-do-nié — rad. *coudon*). Bot. Nom vulgaire du cognassier, dans le midi de la France.

COUDOU ou **COUDOUS** s. m. (kou-dou). Mamm. Espèce d'antilope d'Afrique.

COUDOYANT (kou-doi-ian) part. prés. du v. *Coudoyer* : *Des fripons coudoyant les honnêtes gens*.

COUDOYÉ, ÉE (kou-doi-é) part. passé du v. *Coudoyer*. Heurté du coude : *Etre coudoyé dans la foule*.

..... A Paris, pays d'embaras, Sans être coudoyé l'on ne peut faire un pas.

Mais Evrard, en passant, coudoyé par Boirude, Ne peut plus contenir son aigre iniquité.

BOILEAU.

— Fig. Qui se trouve en contact : *La vertu ne peut être coudoyée par le vice sans en être altérée. Alors les temps étaient poétiques, et la poésie n'était pas coudoyée dans la foule*. (G. Sand.)

COUDOYER v. a. ou tr. (kou-doi-é — rad. *coudre* : *Je coudoie, tu coudoies, il coudoie, nous coudoions, vous coudoiez, ils coudoient; je coudoiais, nous coudoions, vous coudoiez, ils coudoient; je coudoierai, nous coudoierons; je coudoierais, nous coudoierions; coudoie, coudoions, coudoiez, que je coudoie, que nous coudoions, que vous coudoiez; que je coudoisse, que nous coudoissions; coudoiant; coudoyé*. Heurté du coude; être fort près de, mêlé à : *COUDOYER ses voisins dans la foule. A la Bourse, les dupes coudoient les fripons. On ne saura bientôt plus comment s'appeler, dans la crainte de coudoyer quelque paltoquet affublé de la même étiquette*. (A. Paul.)

Coudoyez un chacun, point du tout de quartier; Pressez, poussez, faites le diable.

MOLIÈRE.

— Fig. Etre en contact avec; être fort voisin de : *Le talent du vrai artiste n'aime pas à coudoyer le grossier réalisme du commerçant. Dans la carrière politique, l'habileté n'est pas l'hypocrisie, mais elle la coudoie. Hélas! sur le chemin de chaque homme riche, il y a bien des misères à coudoyer*. (A. Dum.)

Se coudoyer v. pr. Se heurter réciproquement du coude, s'approcher de très-près : *Nous étions si serrés à table qu'il était impossible de ne pas se coudoyer*. (Acad.)

On s'arrête, on s'assied, on voit passer la foule Qui sur l'étroit degré se coudoie et se foule.

LAMARTINE.

— Fig. Se heurter, être très-voisins; être côte à côte, se rencontrer : *Pour moi, le tour du monde est le tour de la ville où je suis; je touche mon horizon de tous les côtés; je me coudois avec le réel*. (Th. Gaut.) *Ne laissez pas deux actions se coudoyer dans un même drame*. (Topffer.) *A Paris se coudoient vertu et vice, grandeur et bassesse, talents et nullités*. (L.-J. Larcher.)

La décence même y babille, Et par la gaité qui prend feu Se laisse coudoyer un peu.

BÉRANGER.

COUDRAIE s. f. (kou-dré — rad. *coudre* ou *coudrier*). Lieu planté de coudriers ou noisetiers :

..... Des chèvres que j'emmené, Tityre, celle-ci ne nous suit qu'avec peine; Elle a dans la coudraie enfanté deux jumeaux.

DOMERGUE.

COUDRAN s. m. (kou-dran — corrupt. du mot *goudron*). Mar. Goudron dont on enduit les cordages.

COUDRANNÉ, ÉE (kou-dra-né). part. passé du v. *Coudraner* : *Corrages coudrannés*.

COUDRANNER v. a. ou tr. (kou-dra-né — rad. *coudran*). Mar. Goudraner, enduire de coudran ou goudron : *COUDRANNER des cordages*.

COUDRANNEUR s. m. (kou-dra-neur — rad. *coudraner*). Mar. Celui qui coudranne les cordes, les cordages, qui les enduit de goudron.

COUDRAY (du), célèbre avocat français. V. TRONSON.

COUDRAY (Lx), village de France (Eure), canton d'Etrépagne, arrond. des Andelys; 278 hab. En 1722, on découvrit sous l'église du Coudray une chapelle ou crypte revêtue de murs en cailloux bruts; une inscription voisine de l'autel attestait qu'elle avait été restaurée en 1460 par un sieur Martin, dit Pain d'Avoine : *Anno m.cccc.lx. restituit hoc altare Martinus, dictus Panis Avenarum, dominus de Jeufosse, de Villerceaux, ex voluntate patris et avi de Trie, dicti Lohier*. On prétend que ce souterrain a servi au culte des premiers chrétiens qui habiterent la forêt de Lions; c'est un lieu de pèlerinage.

COUDRAY-SAINT-GERMER (Lx), bourg de France (Oise), ch.-l. de canton, arrond. et à 23 kilom. O. de Beauvais; pop. aggl. 321 hab. — pop. tot. 475 hab. Belle église du XI^e siècle, du style de transition, un des plus beaux monuments de cette époque en France.

COUDRAY-MONTPENSIER (château de). Ce château est encore de nos jours ce qu'il était au XI^e siècle, c'est-à-dire un manoir féodal avec des fossés profonds, des remparts escarpés, des ponts-levis, des donjons, des tours, des machicoulis, des créneaux, des meurtrières, etc. Les murs de ce fier séjour semblent défier les injures du temps; ils sont restés blancs et propres comme s'ils ne dataient que d'hier, et ils sont chargés et décorés de sculptures gothiques, d'arabesques et de M. entrelacs de fleurs de lis, qui attestent que le manoir fut la propriété d'une famille royale, la branche de Bourbon-Montpensier.

Ce château, qui touche aux ruines de la fameuse abbaye où Rabelais fit ses premières études, est construit sur le point culminant d'un coteau. Il fut élevé par Guillaume de Montsoreau, et passa successivement à Jean de Marmande, à René d'Anjou, roi de Jérusalem et de Sicile, à Pierre de Bourbon, dont le petit-fils le vendit à Louis de Bourbon, bâtard de France, et à Jeanne de France. De Louis de Bourbon il passa par héritage au comte de Roussillon. Le chancelier Poyet s'en rendit ensuite acquéreur sous François I^{er}, et le céda au roi de France, qui en fit don, en 1545, à Jean d'Escoubleau de Sourdis. Enfin, le 28 novembre 1721, il devint la propriété du comte de la Mothe-Baracé, dont la famille le possède encore.

COUDRE s. m. (kou-dre — lat. *corylus*, même sens). Bot. Nom vulgaire du noisetier et de la viorne.

— Syn. *Coudre, coudrier, noisetier*. *Coudre* s'applique au bois, aux branches de l'arbre utilisés par l'homme : *Des cerceaux, une baguette, du bois de COUDRE*. *Coudrier* désigne l'arbre sans faire penser à son fruit : *Danser sous les COUDRIERS*. Enfin *noisetier* désigne aussi l'arbre, mais en rappelant surtout l'idée des noisettes qu'il produit. Toutefois *coudrier* s'emploie très-fréquemment au lieu de *coudre*. Ce dernier mot a d'ailleurs vieilli.

COUDRE v. a. ou tr. (kou-dre. — Au premier abord, l'étymologie du mot français *coudre* n'est pas très-apparente, et on ne sait trop à quelle racine le rattacher. Cependant ce moment d'indécision n'est pas de longue durée, et, en appliquant les procédés ordinaires de l'analyse étymologique, on arrive à un résultat certain. D'abord il faut remarquer qu'anciennement *coudre* était écrit *coudre*, ce qui permet immédiatement de conclure à l'existence antérieure d'un s. La forme *coudre*, que nous obtenons par ce moyen, est un premier pas vers le but que nous cherchons. D'ailleurs l'examen des formes correspondantes de ce mot dans les langues néo-latines confirme complètement la présence de cet s primitif; en effet *coudre* est en italien *cuscire* et *cucire*, en espagnol *coser* et *cusir*, en portugais *coser*, en provençal *côser*, en valaque *coase*, etc. Tous ces mots semblent dérivés a priori d'un verbe *cusire*, qu'on retrouve effectivement dans Isidore. Mais *cusire* est une forme latine qui ne nous apprend rien; nous voyons seulement que nous pouvons y ramener quelques-uns des temps de la conjugaison du verbe *coudre*, à savoir le passé défini *je cousis*; l'imparfait *je cousais*, le participe présent *cousant*, etc. Les autres temps, qui prennent un d, *je couds, je coudrai*, etc., se rapportent évidemment à un tout autre thème. Le verbe d'où dérivent réellement ces deux séries de formes est *consuere*, composé de *cum* et *suere*, *coudre*. De *consuere* on a fait *consuere*, et avec l'accentuation tonique *cous're*, exactement comme de *conventus* on a fait *convent*, de *consobrinus*, *cousin*, etc. Ici il y a un embranchement dans l'histoire du mot. Le mot *cous're* était incompatible avec les lois phonétiques du français, à cause de l'articulation

complexe sr; elle devait nécessairement être rejetée ou modifiée. Deux procédés furent adoptés simultanément. Le premier consista à intercaler une dentale d entre s et r, ce qui s'explique facilement par la nature dentale de la sifflante s, et cette intercalation a été tout naturellement déterminée par la présence du r. C'est ainsi qu'en grec *anros* pour *aneros* devient forcément *andros*; le n dental se comporte exactement devant r comme le s français. *Cous're* devint donc *coudre*, et par suite de l'oblitération générale en français de s devant une consonne, *coudre*, *coudre*. D'autre part, pour éviter la rencontre de s et de r, on a intercalé entre eux un i, ce qui a fait passer le verbe dans la conjugaison en *ire, ir, couv're* étant devenu *cousire* et *cousir*. De là viennent les temps que nous avons vus plus haut, et les formes usitées dans les autres langues néo-latines. De même le substantif *coulture* et *couture* est pour *cousture*, qui lui-même suppose *constura, constura* et *constura*. Le milanais *cusidura* est formé parallèlement, mais du thème barbare *cusile*. Le mot latin *suus, suere*, qui a donné naissance au français *coudre*, est identique au grec *suô*, et provient d'une racine qu'on retrouve dans toutes les langues de la famille indo-européenne, pour désigner l'action de coudre, la couture, etc. Ainsi on peut comparer le sanscrit *siu, syta*; l'ossète *chouin*; le gothique *siujan*; l'anglo-saxon *stuan* et *suan*; l'anglais *sew*; l'ancien allemand *stuan*; le suédois *sy*; le lithuanien *suti*, le letton *shut*; le russe *shit*; le polonais *szé*, etc., d'où dérivent respectivement le sanscrit *sytili* et *sevana*, couture, *sitra*, fil; le latin *sutura* et *sutela*; le lithuanien *sulas*, fil, etc. Les noms de l'aiguille à coudre, comme le démontre M. Pictet, se rattachent également à cette racine unique, et présentent entre eux des rapports étonnants, quelquefois jusque dans les suffixes à l'aide desquels ils sont composés : sanscrit *sevant* et *sutchi*, *sutchint*; beloutche *sitchin*; latin *subula*; islandais *siobhal*, épingle ou épine; ancien allemand *sula*, *sula*; allemand moderne *sewel* et *subel*; danois *syet*, ancien slave et russe *shilo*; polonais *szylto*. Même analogie dans les noms du tailleur et du cordonnier, dans l'art desquels la couture tient une place si considérable : sanscrit *sitchika* et *sitchi*; latin *sutor*; ancien allemand *stari*; lithuanien *suwikhas*, etc. : *Je couds, tu couds, il coude, nous cousons, vous cousez, ils coussent; je cousais, nous cousions; je cousis, nous cousimes; je coudrai, nous coudrans; je coudrais, nous coudrions; couds, cousons, cousez; que je couse, que nous cousions; que je cousisse, que nous cousissions; cousant; cousu*. Attacher au moyen d'une suite de points faits avec un fil, à l'aide d'une aiguille ou d'un autre instrument : *COUDRE du linge*. *COUDRE une pièce à un habit*. *COUDRE des souliers*. *COUDRE un bouton*. *COUDRE un cahier*. *Personne, a dit Jésus, ne coud une pièce d'étoffe neuve et rude à un vieux vêtement, parce que la pièce neuve emporte l'autre*. (Esquiro.)

— Absol. : *COUDRE bien*. *COUDRE mal*. *COUDRE en linge*. L'habitude de *COUDRE à la mécanique* tend à se généraliser. (J. Simon.)

Coudre et *sier*, c'était son exercice. Non pas le sien, mais celui de ses doigts.

LA FONTAINE.

Je l'ai vue heureuse et parée; Elle cousait, chantait, lisait.

BÉRANGER.

— Fam. Attacher d'une manière constante et invincible : *COUDRE quelqu'un à sa jupe, au pan de son habit*. *Les femmes nous coussent à elles et nous mènent où elles veulent*. Elle vous COUDRA matricieusement à sa jupe, et plus vous montrerez de dévouement, plus elle sera ingrate. (Balz.)

— Fig. Joindre, lier, assembler : *Quand j'appelle mon valet un badin, un vau, je n'entreprends pas de lui coudre à jamais ces lires*. (Montaigne.) *Si l'on cousait ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plaît, on ferait à peine d'un grand nombre d'années une vie de quelques mois*. (La Bruy.) *Quand on ne s'applique qu'à des actions dénichées, on coud des lambeaux qui ne sont point faits l'un pour l'autre*. (Féu.)

Je sais coudre une rime au bout de quelques mots.

BOILEAU.

Je ferais comme un autre, et, sans chercher si loin J'aurais toujours des mots pour les coudre au besoin.

BOILEAU.

L'art de coudre des mots fait toute la science Du frivole amateur d'une vaine éloquence.

DU RESNEL.

— Loc. fam. *Ne savoir quelle pièce y coudre*. Ne savoir quel remède apporter, quel moyen prendre.

— Loc. prov. *Coudre la peau du renard à celle du lion*. Joindre la ruse à la force :

Vous savez coudre avec encor plus d'art Peau de lion avec peau de renard.

LA FONTAINE.

— Chir. *Coudre une plaie*. En réunir les bords au moyen d'une suture.

— Mar. *Coudre un bordage*. Le clouer sur les membres.

— Pêch. *Coudre des filets*. Les joindre pour en former un plus grand.

— Méc. *Machine à coudre*. Machine qui remplace le travail de l'homme, pour coudre les étoffes, le linge et le cuir.

— Techn. Arrêter les parties d'un treillage en bois avec des fils de fer. ■ En termes de fornaire, Attacher la toile métallique au fût de la forme. On dit aussi **PARFILER**. ■ Chez les vanniers, Lier les sarments avec de l'osier.

Se coudre v. pr. Etre, devoir être cousu : *Les draps fins se cousent avec de la soie.*

— Fig. S'unir, s'associer intimement : *La société des hommes se tient et se coue à quelque prix que ce soit.* (Montaigne.)

— Antonyme. Découdre.

COUDRÉ, ÉE (kou-dré) part. passé du v. Coudre. Qui a été soumis au coudelement : *Cuir coudré.*

COUDREAUX (château des). Ce château, situé dans le département d'Eure-et-Loir, près de la grande route de Bonneval à Châteaudun, fut construit vers la fin du XVIII^e siècle, à l'exception des tours, qui datent d'une époque antérieure. Celles-ci faisaient partie d'un vieux manoir féodal, et, par une habile restauration, elles furent mises en harmonie avec le nouvel édifice. Des murs d'enceinte, lissons-nous dans les *Vues pittoresques des châteaux de France*, et des fossés à pont-levis, qu'on avait aussi conservés, ont disparu depuis quelques années, et l'espace qu'ils occupaient fait aujourd'hui partie d'un très-beau parc dessiné dans le genre pittoresque. Ces vastes et belles plantations s'étendent jusqu'à la rivière du Loir. Ce château appartient jadis aux comtes de Monbas, à la marquise de Camille-Montboissier, puis à la famille de Colbert. Le maréchal Ney, prince de la Moskowa, en devint possesseur, et l'embellit en l'augmentant. Il passa ensuite dans la famille du comte Reille. En 1827, il reçut la visite de la dauphine et de la duchesse de Berry.

COUDRÉE s. f. (kou-dré). Agric. Terre desséchée.

COUDREMENT s. m. (kou-dre-man — rad. *coudre*). Techn. Opération qui consiste à passer certaines peaux dans une eau contenant ou de la noix de galle, ou du sumac en poudre, ou une petite quantité de tan ordinaire : *Cuve de coudelement. Pour les peaux auxquelles on l'applique, le coudelement est le commencement du tannage proprement dit; il a généralement pour but de les préparer à recevoir l'action des dissolutions tannantes plus concentrées, qui viendront après.* (Maigne.) ■ Bain tannant dans lequel on met les peaux pour les coudrer : *Mettre les peaux dans le coudelement.*

COUDRER v. a. ou tr. (kou-dré). Techn. Soumettre au coudelement : **COUDRER des peaux.**

COUDRETTE s. f. (kou-dré-té — dimin. de *coudre* s. m.). Coudraie, lieu planté de coudras, ou coudris, ou noisetiers : *Se recueillir sous la coudrette. On dansa hors du village, sur le gazon, sous la coudrette.* (P.-L. Courier.)

Depuis longtemps, gentille Annette,
Tu ne viens plus sous la coudraie.
(Chanson populaire.)

COUDRETTE (Christophe), écrivain, né à Paris en 1701, mort dans la même ville en 1774. Il entra dans les ordres en 1735, prit parti pour les jansénistes contre les jésuites, et pour ce motif fut interdit par l'archevêque de Paris Vintimille, puis jeté à deux reprises en prison, en 1735 et en 1738. Il mourut presque aveugle. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Dissertation sur les bulles contre Jansénius* (Utrecht, 1737, 4 vol. in-12); *Mémoires sur le formulaire* (1758, 2 vol.); *Histoire générale de la naissance et des progrès de la compagnie de Jésus* (1760, 4 vol. in-12); *Idee générale des vices principaux de l'institut des jésuites* (1761, in-40).

COUDRIER s. m. (kou-drié — lat. *corylus*, même sens. Quelques arbres dont le nom ne provenait pas de celui de leur fruit recurent le suffixe *ier*, par analogie avec *poirier*, *prunier*, *pommier*. Le latin *corylus* devint d'abord *cor*, puis *codre*, *coudre*, et enfin *coudrier*. L'Académie mentionne encore *coudre* dans sa dernière édition. Quant à *cor* et à *codre*, on en trouve des exemples dans nos plus anciens auteurs, qui font assez souvent mention d'arcs et d'arbalètes de *cor*. L'addition du *d* à *corylus*, dans *coudre*, *coudrier*, se comprend facilement, si l'on se rappelle cette règle énoncée par Chevillet : « Il est, dit-il, telle des consonnes explosives ou aspirées, qui semblent avoir une certaine affinité mutuelle l'une pour l'autre. Cette affinité se manifeste fréquemment dans les dérivés par le rapprochement des deux consonnes qui sont séparées dans les primitifs; mais elle se manifeste encore bien davantage dans certains cas où une seule de ces consonnes existant dans le primitif, l'autre consonne vient se joindre à elle comme si la lettre étrangère au mot était sollicitée par celle qui s'y trouve, en vertu d'une sorte d'attraction. » C'est d'après cette loi que l'explosive dentale *d* est introduite dans le corps du mot *coudre*, à la suite de la fluante linguale *r*, *corylus*, *coudre*, *coudrier*. Bot. Nom vulgaire du genre noisetier : *Un bosquet de coudriers. Le coudrier croit presque partout, il se multiplie de graines et surtout de drageons.* (Bouillet.) *Le coudrier rappelle quatre jolis vers de Virgile : Phyllis aime les*

COUDRIERS, et, tant qu'elle les aimera, les coudriers l'emporteront, et sur les myrtes de Vénus, et sur les lauriers d'Apollon. (A. Karr.)

A mes côtés viens prendre place,
Sous la feuille du coudrier.

MILLEVOYE.

— *Baguette de coudrier*, Baguette divinatoire. V. BAGUETTE.

— Syn. *Coudrier*, *coudre*, *noisetier*. V. COUDRE.

— Encycl. Le genre *coudrier* (*corylus*), appelé aussi noisetier, comprend des arbres ou des arbrisseaux à feuilles alternes et munies de stipules. Les fleurs sont monoïques. Les mâles, groupées en longs chatons cylindriques, pendantes, présentent huit étamines insérées à la base d'une écaille à trois divisions, celle du milieu plus grande et recouvrant les deux autres. Les fleurs femelles, réunies en petit nombre dans un bourgeon écaillé, ont un ovaire surmonté de deux styles; l'involute coriace, découpé sur les bords, qui les entoure, persiste, s'accroît et enveloppe le fruit, qui est une petite noix monosperme, lisse, ovoïde et renfermant une graine à cotylédons volumineux et charnus.

Ce genre comprend une dizaine d'espèces. La plus connue est le *coudrier commun*, noisetier ou avelinier (*corylus avellana*), grand arbrisseau très-répandu dans toute l'Europe, et croissant dans les bois et les haies, où il fleurit vers la fin de l'hiver, bien avant l'apparition des feuilles. Cet arbrisseau est célèbre dès la plus haute antiquité, et de tout temps il a joué un grand rôle dans la poésie pastorale. C'est à son ombre que les bergers de Virgile se livraient aux combats du chant. C'est l'arbre chéri de la bergère Phyllis; aussi l'emporte-t-il, aux yeux de Corydon, sur le myrte et le laurier. D'après Pline, le *coudrier* est du nombre des arbres qui se plaisent dans les plaines; on en faisait des torches, qu'on brûlait le jour des noces, pour porter bonheur aux nouveaux époux. De nos jours, Millevoye l'a chanté dans une de ses plus touchantes élégies. Les expressions s'assoient ou danser sous la coudraie nous transportent en pleines mœurs villageoises. Le *coudrier* a joui d'une célébrité bien plus grande encore au temps des *sourciers* ou *sorciers*, c'était de ce bois qu'était faite la baguette divinatoire. Son fruit figure dans le blason sous le nom de *coquerelles*.

Le *coudrier* est cultivé tantôt comme essence fruitière, et on préfère pour cet usage la variété appelée *avelinier*, tantôt comme arbuste forestier ou d'agrément. D'un tempérament très-rustique, peu difficile sur la nature du sol, il préfère néanmoins les terrains légers et frais. On le multiplie de graines, mais plus souvent de marcottes et de drageons. On le propage encore en le greffant par approche, au commencement du printemps; afin que la réussite soit complète et assurée, on attend la seconde année pour séparer le sujet greffé de celui qui a fourni la greffe. Le *coudrier* ne vit pas très-longtemps; sa durée n'est guère que d'un demi-siècle; aussi ne devient-il jamais assez gros pour qu'il y ait avantage à en former des massifs forestiers; toutefois, comme il repousse très-bien de souche, on en fait de petits taillis, qu'on exploite tous les dix ou quinze ans. Dans les jardins, on l'élève en buisson ou en tige, et on se contente de l'émonder pour régulariser sa végétation.

Le bois du *coudrier* est tendre, souple, d'un blanc roussâtre, d'un grain assez égal, mais ne prend pas un assez beau poli; il est rare d'ailleurs d'en trouver des échantillons d'un certain volume. On en fait des pieux, des échelles, d'excellents cercles, des claies, des harts, des fourches, des lignes, des pièges pour les oiseaux, des ouvrages de vannerie. Son charbon, très-léger, est excellent pour la fabrication de la poudre à canon; il peut même remplacer le fusain pour les dessinateurs. Le fruit (noiset) est très-bon à manger quand il est mûr; la variété dite *avelin* l'emporte sur les autres. Les confiseurs en font des dragées. On en retire aussi par expression une huile douce, béchique, anodine, analogue à l'huile d'amandes douces et se conservant bien.

Le *coudrier tubuleux* (*corylus tubulosa*) se distingue du précédent par son involucre en tube; il croît dans l'Europe méridionale. Le *coudrier de Constantinople* (*corylus cornuta*) est un arbre qui atteint la hauteur de 20 m. On le trouve en Turquie, en Grèce et dans l'Asie Mineure. Son fruit est inférieur en qualité à celui de notre noisetier; mais son bois est employé avec avantage aux constructions civiles et navales. Le *coudrier à bec* (*corylus rostrata*) et le *coudrier d'Amérique* (*corylus americana*) croissent dans les lieux élevés de l'Amérique du Nord; on les cultive dans nos jardins comme arbrisseaux d'agrément; mais leur fruit est peu estimé.

COUE s. f. (koué). Ancienne forme du mot *QUEUE*.

COUÉ, ÉE adj. (koué — rad. *coue*). Chass. Se disait des chiens à qui l'on n'avait point coupé la queue : *Chienne couée*. ■ Vieux mot.

COUÉDIC (le chevalier du), marin français, né en 1739, mort en 1780. Il doit sa célébrité à un combat brillant qu'il soutint à l'époque de la guerre de l'indépendance américaine. Ayant obtenu, en qualité de lieutenant de

vaisseau, le commandement de la *Surveillante*, frégate de 36 canons, il attaqua un navire anglais de même force qui sauta après une effroyable canonnade, pendant laquelle le Couédic perdit 150 hommes de son équipage sur 270. Il rentra triomphalement au port de Brest, mais mourut peu de temps après des suites de ses blessures.

COUÉDIC DE KERGOALER (Louis, comte du), homme politique français, né à Quimper en 1810. Il se livra à l'exploitation de ses propriétés lorsqu'il fut nommé représentant à l'Assemblée législative. Il siégea sur les bancs de la droite; mais, après le coup d'Etat du 2 décembre, il fit son adhésion au nouveau pouvoir, et fut élu, comme candidat du gouvernement, membre du Corps législatif dans le Finistère. Ses électeurs lui ont renouvelé son mandat en 1857 et en 1863. Dans les sessions de 1863-1869, M. du Couédic a voté pour le maintien de la loi de sûreté générale, pour l'expédition du Mexique et l'envoi d'un nouveau corps expéditionnaire à Rome, pour la nouvelle loi sur l'armée, pour la nomination des maires en dehors du conseil municipal et contre l'instruction gratuite. En 1869, il n'a été réélu qu'à un second tour de scrutin (le 7 juin) par 17,800 voix contre 11,700 données à M. de Carné, candidat indépendant.

COUÉNDOU s. m. (kou-ain-dou). Mamm. Espèce de porc-épic.

COUENNE s. f. (koua-ne — normand *quouane*, gazon; picard *quouane*, bête, poltron; wallon *coëne*, provençal *codena*). Origine difficile à déterminer, et qui paraît pourtant bien être le latin *cūtis*, peau. La difficulté est de trouver un suffixe *enna* ou *ena*. Si le mot venait de *cutaneus*, il serait en français *couaine*, et si l'on supposait que *couaine* se serait changé en *couenne*, il faudrait admettre que ce mot vient du français dans les autres langues romanes, ce dont on n'a aucune preuve suivant M. Littré. Grandgagnage dit qu'en wallon on trouve *cote di laine*, peau de mouton, et que dans une ordonnance de 1735 on lit : « Ordonnons que les laines d'agneaux et autres qui ne tiennent pas à la cote... » Cette parole bien venir de *cūtis*, mais le suffixe est toujours inexplicable. Peau du cochon lorsqu'elle a été raclée : *Couenne de lard. Mettre de la couenne dans un ragout.* ■ Se dit aussi de la peau des marsouins.

— Pop. Nigaud, maladroit, sot, imbécile; s'emploie souvent adjectivement : *Est-il couenne, celui-là! ça lui fait de la peine quand on bat les autres!* (E. Sue.)

— Argot. Peau, chair de l'homme : *Se gratter la couenne*. ■ Joue pendante. ■ *Couenne de lard*, Brosse.

— Méd. Nom donné à certaines taches congénitales de la peau, qui sont de couleur brune, souvent couvertes de poils blancs, et accompagnées ordinairement d'une surélévation de la peau à l'endroit qu'elles occupent. ■ *Couenne inflammatoire*, *Couenne pleurétique*, Concrétion d'un blanc jaunâtre, qui se forme à la surface du sang des saignées, surtout, dit-on, dans les maladies inflammatoires, et particulièrement dans les phlegmasies de la plèvre ou du pignon.

— Encycl. Méd. Lorsque le sang est extrait des vaisseaux, il perd sa fluidité, et se transforme en quelques minutes en une masse solide gélatiniforme. Cette masse ou *caillot* se resserre peu à peu et fait sortir par expression le liquide clair et jaunâtre, nommé sérum, interposé dans sa substance.

Nous n'avons pas à nous occuper ici du sérum, qui est étudié aux mots *SANG* et *SÉRUM*, nous devons dire seulement que le *caillot* est constitué par la fibrine et les globules du sang.

Quand, à la suite d'un état pathologique particulier, la quantité absolue ou relative de la fibrine du sang se trouve augmentée, le sang, une fois hors des vaisseaux, se divise en deux couches très-distinctes. La supérieure, d'une couleur blanc jaunâtre, d'une épaisseur et d'une consistance variables, est formée par de la fibrine contenant interposée une quantité plus ou moins considérable de sérum.

La consistance et l'épaisseur de cette couche fibrineuse, à laquelle les auteurs ont donné le nom de *couenne*, varient, avons-nous dit, suivant les divers états pathologiques. On a remarqué, en effet, que lorsque la proportion de fibrine est réellement augmentée, comme cela s'observe dans les phlegmasies, la *couenne* est surtout remarquable par son épaisseur; elle offre de la densité et est plus ou moins relevée sur ses bords, caractères qui résultent de ce qu'elle renferme la presque totalité de la fibrine du sang.

L'excès de fibrine est-il dû, au contraire, à ce que le chiffre des globules est abaissé, il faut distinguer le cas où cette prédominance est considérable de celui où elle est peu marquée; dans ce dernier cas, la surface du sang est recouverte totalement, ou seulement par places, d'une couche mince sans consistance gélatineuse, verdâtre, assez diaphane pour laisser apercevoir la masse globulaire sous-jacente. (Andral et Gavarret.) Cette production insignifiante, sans valeur, de laquelle on ne peut tirer aucune déduction, puisqu'elle se retrouve dans les cas les plus disparates, a été nommée, par Andral et Gavarret, *couenne imparfaite*. Dans l'autre cas, c'est-à-dire quand la quantité des globules est diminuée au point

d'amener une prédominance relativement considérable de la fibrine, le sang ou du moins sa partie coagulée offre à peu de chose près les mêmes apparences que dans les phlegmasies; la *couenne* est également opaque, dense, relevée en godet; les caractères qui les différencient sont un caillot plus petit, un sérum plus abondant et une *couenne* moins épaisse. Mais, nous le répétons, ces caractères sont si variables d'un individu à l'autre, qu'ils ne peuvent être considérés comme caractéristiques. L'analyse chimique peut seule lever toute espèce de doute, et montrer si l'état *couenneux* du sang résulte d'un excès de fibrine ou d'une diminution des globules, ou tout à la fois de ces deux causes, comme cela s'observe quelquefois; il existe, en effet, un état mixte du sang dans lequel il y a simultanément augmentation absolue de la fibrine et diminution de l'élément globulaire. ■ Dans le cours d'une phlegmasie, lorsque, malgré l'emploi des saignées, la maladie continue à faire de nouveaux progrès, la *couenne* devient de plus en plus marquée à mesure que l'on multiplie les émissions sanguines, celles-ci ayant pour effet immédiat sur le sang d'en diminuer les globules, tandis que la phlegmasie élève le chiffre de fibrine. Le même phénomène se produit encore dans le sang des chlorotiques qui viennent à être frappés de phlegmasies intercurrentes. ■ (Guérard.)

Nous pouvons conclure de ce qui précède que la *couenne*, que l'on a toujours considérée comme annonçant un état phlegmasique, puisqu'on l'a nommée aussi *couenne inflammatoire*, peut aussi bien annoncer un état anémique ou même la combinaison de ces deux états. Voir les mots *SANG*, *SÉRUM*, *CAILLOT*, *FIBRINE*, *ANÉMIE*, *PHLEGMASIE*.

COUENNEUX, EUSE adj. (koua-neu, eu-ze — rad. *couenne*). Méd. Se dit du sang des saignées qui se couvre d'une couenne : *Sang couenneux*. ■ *Angine couenneuse*, Maladie très-dangereuse, caractérisée surtout par une fausse membrane qui se forme dans la gorge. V. *ANGINE*.

COUÉPI s. m. (koué-pi). Bot. Genre d'arbres, de la famille des myrtacées, tribu des barringtoniées, renfermant une seule espèce qui croît dans la Guyane. Il on dit aussi *coupoui*.

— Encycl. Le *couépi* ou *coupoui* est un grand arbre qui croît dans les bois de la Guyane; sa tige, haute de 20 m. sur 1 m. de diamètre, est couverte d'une écorce lisse et grisâtre; ses fleurs sont violettes, et son fruit ressemble à une noix. Son bois, blanc jaunâtre, est plus dur et plus solide que celui du chêne; on en fait des pignons, des dalles; mais sa pesanteur fait qu'on s'en sert peu pour les constructions. Ses racines et ses branches tortueuses fournissent des courbes toutes faites pour la construction des canots. On emploie ses copeaux pour faire précipiter l'indigo et le rocou. Le fruit se mange comme les cerneaux, dont il rappelle la saveur; les créoles en consomment beaucoup.

COUÉPIE s. f. (kou-é-pi). Bot. Syn. de *MOQUILLER*.

COUËRON, bourg et commune de France (Loire-Inférieure), canton de Saint-Etienne-de-Monluc, arrond. et à 24 kilom. S.-E. de Savenay, sur la rive droite de la Loire; pop. aggl. 1,103 hab. — pop. tot. 4,508 hab. Petit port pour le radoub des navires; verrerie, commerce de bestiaux. Dans l'église de Couëron on remarque des stalles en bois de chêne sculpté, provenant de l'abbaye de Buzay. Ruines d'un ancien castel, sur l'emplacement duquel s'élève un calvaire.

COUESNON, petit fleuve de France, prend sa source à la fontaine de Couesnette, canton de Dompierre-des-Landes (Mayenne), entre bientôt après dans le département d'Ille-et-Vilaine, reçoit le Nançon et la Minette, baigne Antrain, sert de limite entre l'Ille-et-Vilaine et la Manche, passe à Pontorson et se jette dans la baie du Mont-Saint-Michel, après un cours de 90 kilom.

COUESSE s. f. (koué-se). Hortie. Nom que l'on donne en Lorraine aux prunes qui proviennent d'un arbre non greffé, dont on fait des pruneaux.

COUET s. m. (kou-è). Mar. Nom donné à quatre grosses cordes, autres que les écoutes, qui s'amarrent aux voiles d'un vaisseau. ■ On dit aussi *écouert*.

— Agric. Variété de pomme à cidre du Contentin.

COUET (Jacques), sieur du Vivier, ministre protestant français, mort à Paris en 1608. Il fut pasteur de l'église de Villarnoul, et, en 1579, il assista au synode national de Figeac, dont il fut nommé vice-président. Forcé par la guerre de se réfugier en Suisse, il devint pasteur de l'église de Bâle, et se distingua par sa violence dans les disputes qui éclatèrent touchant la doctrine de la justification. Il revint en France vers les dernières années du XVI^e siècle, et publia la relation d'une conférence qui avait eu lieu à Nancy, relation qui a pour titre : *la Conférence faite à Nancy entre un docteur jésuite accompagné d'un capuchin et de deux ministres de la parole de Dieu, décrite par J. Couet, Parisien* (Basle, 1600, in-8°). En 1601, il fut nommé pasteur à Paris. Moréri raconte qu'il fut enterré dans l'église des Dominicains; « où on lit son épitaphe

phe, dans laquelle on fait passer son obstination dans les erreurs de la prétendue réforme pour amour de la vérité, et où l'on est presque tenté d'en faire un saint, quoique ayant vécu et étant mort dans l'hérésie et dans la révolte. » Parmi les ouvrages de Couet, nous mentionnerons, outre celui que nous avons indiqué ci-dessus : *Response chrestienne et très-nécessaire en ce temps à l'épistre d'un certain François qui s'est efforcé de maintenir l'opinion de ceux qui croient la présence du corps de Christ dans le pain de la Cène et mesme en tous lieux* (Heidelberg, 1538, in-8°); *Response chrestienne et modeste au libelle injurieux et non chrestien publié par Lescaille et nommé par lui Anti-Inquisiteur* (1593, in-8°); *Traicté servant à l'éclaircissement de la prédestination* (Bâle, 1599, in-8°); *Traicté contre Socin*. — La famille Couet compte encore au nombre de ses membres : Abraham COUET, né vers 1646, d'abord pasteur à Amiens, puis à La Haye, après la révocation de l'édit de Nantes. Abraham Couet est l'auteur d'une *Histoire évangélique dans son ordre naturel, ou Nouvelle harmonie des quatre évangélistes* (La Haye, 1706, in-4°), harmonie qui atteint mal le but que se proposait son auteur.

COUETTE s. f. (kou-è-te — espagnol et portugais *colcha*, latin *culcita*). Le *l* qui se trouve dans le latin et le portugais prouve, suivant M. Littré, que *culcita* n'a pu venir du grec *koité*. Dans les formes où *l* a disparu, telles que notre *couette*, genevois *coître*, coudre, normand *coete*, *keute*, provençal *cousser*, *casser* et *cota*, il serait arrivé ce qui arrive aussi en d'autres mots, par exemple, dans *mout* ou *mot*, pour *moult*, *molt*. En d'autres termes, les formes sans *l* s'expliquent par une suppression dont il y a des exemples ailleurs; tandis que les formes avec *l* ne pourraient s'expliquer que par un radical où cette lettre existerait. S'il était possible toutefois de lier *culcita* au grec *koité*, la forme latine se rattacherait ainsi à la racine sanscrite *ci*, être étendu, reposer, dormir; d'où *gaya*, *gayassa*, le grec *koité*, l'irlandais *ein* et aussi le latin *cubile*, lit. Mais si on admet l'impossibilité supposée par M. Littré, ce qui détruit complètement cette origine, on pourra cependant rapprocher la racine sanscrite *kal*, *çal*, *kul*, protéger, couvrir, d'où le sanscrit *cala*, qui désigne la maison et la chambre, la salle, la chambre à coucher, comme un espace clos. L'idée de lit se rattacherait à celle de chambre à coucher. Il faut reconnaître toutefois que ce rapprochement semble au moins aussi hasardé que le premier. Lit de plumes : *Coucher sur une couette*. « Vieux mot, qui cependant a été employé quelquefois par des écrivains modernes : *Vous êtes gens de bêche et de pioche, mais il vous faut ensuite la couette de fin duvet pour vous reposer.* » (G. Sand.)

— Mar. Nom que l'on donne à deux longues pièces de bois parallèles, qui portent le navire lorsqu'on le lance à l'eau, et à deux autres pièces le long desquelles glissent les précédentes lorsqu'elles sont emportées avec le navire lancé à l'eau.

— Techn. Crapaudine sur laquelle tourne un des pivots du tour.

— Encycl. Mar. Les *couettes* ou *coïttes* sont deux fortes pièces de bois dressées, qui ont la longueur d'un grand bâtiment en construction. Les *couettes* sont disposées parallèlement à la quille, et supportent toute la charpente du ber. Elles glissent avec lui et la masse entière du bâtiment qu'on lance à la mer. Deux autres *couettes*, sortes de fortes lisses, fixées sur la cale de construction à la distance nécessaire, retiennent entre elles les premières, et les empêchent de s'écarter avec le ber : elles servent comme de coulis, pendant que celles qui quittent le chantier descendent en portant le bâtiment à l'eau.

COUETTE s. f. (kou-è-te — dimin. de *coue*). Fam. Petite queue : *La couette d'un lapin*. — Ornith. Nom vulgaire de la mouette.

COUFFE s. f. (kou-fe — du lat. *copinus*, corbeille). Comm. Sorte de cabas usité à Marseille et dans le Levant pour l'emballage des marchandises : *Couffes de riz, de dattes, de café, de sucre, de soie. Des couffes en feuilles de palmier*. « Quelques-uns disent *COUFFES* et mieux *COUFFIN*. »

— Pêch. Sorte de panier auquel on attache des hameçons, et qu'on descend au fond de l'eau en le remplissant de pierres.

— Min. Nom donné aux gros morceaux de lignite, dans les Basses-Alpes et les Bouches-du-Rhône.

— Encycl. Pêch. On appelle *couffe*, aux environs de Nice, un panier rond, sans anses, que l'on remplit de lest. On le suspend par trois cordelettes à une longue corde ou palangre que l'on termine par une petite bouée.

Tout autour du panier, on attache des empires munies de leurs hameçons amorcés et l'on descend la *couffe* entre les rochers ou dans l'endroit où l'on veut pêcher, le plus souvent par 25 à 30 brasses de profondeur. On vient le relever plus tard au moyen de la bouée.

COUFFIÉ s. m. (kou-fi-é). Coiffure arabe consistant en un fichu roulé autour de la tête, et dont deux coins se replient en dedans, les deux autres restant pendants de chaque côté.

COUFFIN s. m. (kou-fain — rad. *couffe*). Nom que l'on donne en Provence aux cabas et

aux paniers faits de sparte : *Un COUFFIN de figues sèches*.

COUFFLÉE s. f. (kou-flé). Min. Syn. de *CRAIN*.

COUFFOURT s. m. (kou-four). Ancienne espèce de javelot appelée aussi *COUFFORT*.

COUFIÉ s. m. (kou-flé). Agric. Nom que l'on donne, en Provence, à l'étui de bois plein d'eau dans lequel les faucheurs tiennent la pierre à aiguiser, et qu'on appelle en français *COFFIN*.

Mis amis, d'essus l'anco
Cengien nosti couffé.

TH. AUBANEL.

(Mes amis, sur la hanche ceignons nos coffins.)

COUFFIQUE adj. (kou-fi-que — de *Koufa*, nom d'une ville d'Arabie). Philol. Se dit de l'écriture des Arabes avant le x^e siècle de l'hégire, époque à laquelle ils adoptèrent les caractères dont ils se servent encore aujourd'hui : *Écriture couffique. Caractères, lettres couffiques. On ne saurait affirmer si l'alphabet dans lequel fut originellement écrit le Coran était en caractères couffiques*. (Dugat.) « Qui est écrit ou gravé en caractères de ce genre : *Un manuscrit couffique. Vous cheminez entre des pierres chargées d'inscriptions couffiques*. (Lenormant.) « On dit aussi bien *couffique*. »

— Numism. *Monnaies couffiques*, Monnaies d'or, d'argent ou de cuivre portant des inscriptions en écriture couffique.

COUFISME s. m. Autre orthographe du mot *SOUFISME*.

COUGNAC s. m. (kou-gnak; gn mll.). Epices de dessert que l'on servait en Normandie et où il entrait du miel. « On disait aussi *COUGNAC*. »

COUGNARD (Jean-Louis-Salomon), littérateur suisse, né à Genève en 1789. Il a exercé la profession d'avocat, fondé l'ancien *Journal de Genève* et publié, en 1830, un recueil de vers intitulé : *les Poésies genevoises*. Il a composé en outre quelques vaudevilles représentés à Genève : *le Bateau à vapeur et le remède Leroy*; *la Boutique et le cabaret*; *l'Oncle d'autrefois et le neveu d'aujourd'hui*.

COUGOURDE s. f. (kou-gour-de — lat. *cucurbita*, courge). Bot. Nom provençal des potirons et des courges. On dit aussi *coucourage*. « Courge sèche et vidée, propre à contenir des liquides. Vieux mot. »

COUGOURDETTE s. f. (kou-gour-dè-te — dimin. de *cougourde*). Bot. En Provence, Petite calebasse. « On dit aussi *COUCOURDETTE*. »

COUGUAR ou **COUGOUAR** s. m. (kou-gouar — contract. du brésil. *cuguacu aru*). Mamm. Grande espèce du genre chat, qui habite les contrées chaudes de l'Amérique, et que l'on appelle aussi *TIGRE ROUGE*, *PUMA*, *LION D'AMÉRIQUE*, à cause de sa robe unie : *Le couguar a plutôt les formes de la panthère que celles du lion*. (Focillon.)

— Encycl. Le *couguar* a le pelage d'un roux fauve presque uniforme. Il est remarquable par sa grande taille. Sa tête est, par sa structure, très-analogue à celle du chat; toutefois le nez est plus large, plus élevé entre les yeux; l'œil est très-grand et brillant avec un iris d'un brun grisâtre; le poil est très-serré, long de 0 m. 27, et si doux qu'on pourrait l'employer dans la pelletterie. Il y a, au point où naissent les moustaches, une tache noire grande comme une pièce de 5 fr. Une autre tache longue et de la même couleur se montre par derrière à la naissance de l'oreille, et une autre pareille à la pointe. Les lèvres, la mâchoire inférieure, l'entre-deux des quatre jambes, une tache au-dessus de l'angle antérieur de l'œil et une autre placée au dessous de cet angle, sont blanches, ainsi que les longs poils de l'intérieur de l'oreille. Le ventre est de la même couleur, mais tirant sur le cannelle. Depuis la tête jusqu'au bord de la queue, le poil est roussâtre. Le bout de la queue est noir.

Le *couguar* est moins féroce et plus facile à tuer que le jaguar; aussi les Paraguisiens l'ont-ils complètement détruit en leur pays. Il grimpe sur les arbres verticaux, préférant les plus élevés, montant et descendant d'un seul saut, en quoi il diffère du jaguar, qui monte et descend à la manière des chats, et choisit des arbres un peu inclinés. C'est un animal des champs plutôt que des bois. « Je n'ai jamais ouï dire, écrit d'Azara, que le *couguar* ait fait ni cherché à faire du mal à l'homme, ni aux jeunes enfants, ni aux chiens, quoiqu'il les ait trouvés endormis; au contraire, il fuit et se cache, et montre de la timidité, et comme il n'est pas très-rapide, quoique beaucoup plus léger que le jaguar, il y a des chasseurs à cheval qui le prennent au lasso, sans plus de difficulté que de crainte. » Il ne tue ni les vaches, ni les chevaux, ni les mulets, et ne se hasarde qu'avec les jeunes poulains, les génisses et les brebis. Il va seul ou avec une compagne. Il est plutôt lâche que doux, et à l'occasion se montre cruel et féroce sans nécessité, puisqu'il lui arrive de tuer cinquante brebis et plus pour en lécher le sang. Rassaillé d'aliments, il couvre de paille tout ce qui lui en reste, pour le retrouver plus tard. On dit qu'il fait deux petits, mais le voyageur ci-dessus nommé en a trouvé trois dans le ventre d'une femelle. On prit un jour dans la jolie ville de Néemboucou, au Paraguay, un petit *couguar*; on le châtra et on le donna au curé. Il était doux comme un chien. Il vécut

au presbytère pendant plus d'un an, sans causer d'autre dommage que de manger les poules de la maison et celles du voisinage. On en fit ensuite cadeau à d'Azara, qui le tint attaché dans une cour pendant quatre mois. « Il était, écrit ce voyageur, aussi doux qu'un chien puisse l'être, et si paresseux qu'il passait la majeure partie du temps étendu et dormant. Il jouait quelquefois avec le premier qui se présentait, ne distinguant du reste personne, et prenait un plaisir particulier à lécher la peau des nègres. Si on lui donnait une orange ou toute autre chose ronde, il la poussait du plat de sa patte, la faisait rouler et l'atteignait en joutant. Pour saisir les mûres, il usait des mêmes ruses et faisait les mêmes gestes que le chat cherchant à s'emparer d'une souris, sans excepter l'agitation de l'extrémité de la queue. Si on le grattait, il s'étendait et faisait entendre le même ronron que le chat. Il ne cherchait point à rompre sa corde, et on ne l'a jamais vu en colère. Les nègres le menaient à la rivière; il y allait sans prendre garde aux chiens de la rue. Un jour qu'on l'avait détaché, il franchit les murs de torchis de la cour, et revint de lui-même à la maison sans qu'on l'eût cherché. Il couvrait avec du sable, n'ayant pas de paille, l'excédant de viande qu'on lui donnait, pour y recourir lorsqu'il aurait faim; mais, avant de la manger, il la mettait dans l'eau et la lavait. Lorsqu'on lui donnait de la chair, il la mettait d'abord sur une table, et avant toute chose, il la léchait pour la manger ensuite à la manière des chats, c'est-à-dire en commençant par un bout, et en continuant sans dépecer, sans trancher ni secouer. » On dit que lorsque le *couguar* rencontre une femelle de jaguar en chaleur il la couvre, et l'on assure avoir vu quelques produits de cette union qui seraient plus forts et plus sanguinaires que leurs auteurs.

COUHÉ, bourg de France (Vienne), ch.-l. de cant. arrond. et à 25 kilom. N. de Civray, près de la Diye; pop. aggl. 1,682 hab. — pop. tot. 1,893 hab. Fabriques d'étoffes, chapellerie; commerce de bétail.

COUHIEH s. m. (kou-ïe). Ornith. Espèce de milan appelée aussi *BLAC*, qui habite l'Égypte, et dont quelques ornithologistes ont fait un genre ou un sous-genre.

— Encycl. Voici les caractères du *couhieh* : bec incliné des sa base, anguleux en dessus; cire nue; tarses très-courts; réticulés et à demi revêtus de plumes par le haut; doigts totalement séparés; ongles grands et ailes excessivement longues; queue fourchue; narines obliques, marquées d'un pli sur leur bord extérieur; la quatrième rémige plus longue que les autres. Le *couhieh* est un oiseau africain. La seule espèce connue est le *blac* de Levaillant, *elanus melanopterus* de Leach. C'est un rapace de la grosseur de l'épervier, à plumage doux et soyeux, à queue peu fourchue, cendré en dessus, blanc en dessous. Il est commun depuis l'Égypte jusqu'au Cap, et se trouve aussi dans la Nouvelle-Hollande. Il ne vit que d'insectes et son vol est très-élegant.

COUI s. m. (koui). Erpét. Nom vulgaire de la tortue radiée.

— Bot. Nom vulgaire du fruit du calebasier vénéneux, arbre de la famille des solanées qui croît aux Antilles et dans d'autres parties de l'Amérique intertropicale.

COUIC s. m. (kouik). Onomatopée dont on se sert pour désigner le cri d'un petit oiseau : *Vers onze heures, un couic de déresse se fait entendre*. (A. Gandon.)

COUIER s. m. (kou-ïé). Navig. Corde avec laquelle on attache au rivage la poupe d'un bateau.

— Constr. Pièce de bois qui entre dans la construction d'un moulin.

COUILLAGE s. m. (kou-lla-je; ll mll. — rad. *couillon* ou *coton*). Concubinage. « Vieux mot. »

— Feod. *Droit de couillage*. V. *droit*.

COUILLARD s. m. (kou-llar; ll mll. — rad. *couillon* ou *coton*). Mar. Sorte de cargue supplémentaire, servant à prendre le milieu d'une voile carrée, et à l'appliquer sur la partie supérieure de la vergue. « Le Nom donné par les marins de la moyenne Seine à une corde passée en collier, et qu'ils attachent quelquefois à la hanche d'un bateau pour aider à son halage. »

— Typogr. Petit filet maigre que l'on met à la fin d'un chapitre, ou pour séparer deux titres l'un de l'autre. « Vieux mot. »

— Art milit. Nom donné dans le moyen âge à une machine de jet, de la famille des mangonneaux.

— Encycl. Mar. Les matelots nomment *couillard* une corde en patte d'oie, faite pour retrousser le milieu d'une voile qu'on serre, et le retenir en un paquet contre la vergue et le mât. « Les matelots du xvie siècle, dit M. Jal, appliquèrent à ce cordage le nom qu'ils donnaient à ce gousset du haut-de-chaussure qui contenait et mettait en saillie les testicules; gousset dont les peintures de l'époque nous font voir que la couleur était éclatante, parce qu'il cachait, ou, pour mieux dire, parce qu'il montrait les parties nobles de l'homme. Le nom est grossier aujourd'hui, il était tout simple au temps de maître Rabelais. »

COUILLARD (Antoine), sieur du Pavillon, littérateur français, né près de Lorris (Gâtinais), mort en 1575. Il avait de l'esprit et de l'érudition; il composa un assez grand nombre d'ouvrages, remarquables pour la plupart par leur singularité. Couillard paraît avoir beaucoup tenu à son vilain nom, qu'il aurait bien dû changer, dit La Monnaie, car, non content de le porter, il prit pour devise : *On t'a et rendu loyal*, anagramme d'Antoine Couillard. Ses principaux ouvrages sont : *Instruction et exercice des greffiers de justice* (Paris, 1543, in-8°); *les Antiquités et singularités du monde* (Paris, 1547, in-8°); *les Fleurs odoriférantes* (1549); *Contradictis à Nostradamus* (Paris, 1555); *les Prophètes* (Rouen, 1556), etc.

COUILLARD et non **COVILLARD** (Joseph), chirurgien français, né à Montélimar où il vécut dans la première moitié du xvi^e siècle. Il jouit d'une grande réputation comme opérateur. Il pratiquait surtout la taille avec un grand succès, en incisant le col de la vessie, méthode nommée depuis *appareil latéral*. On a de lui des *Observations anatomiques, pleines de remarques curieuses, et événements singuliers*. (Lyon, 1629, in-8°); et le *Chirurgien opérateur ou Traité méthodique des principales opérations en chirurgie* (Lyon, 1638, in-8°), ouvrages qui ont eu l'un et l'autre plusieurs éditions.

COUILLON, COUILLONNADE, COUILLONNER, COUILLONNERIE et **COUÏON, COUÏONNADE, COUÏONNER, COUÏONNERIE**. V. *COÏON, COÏONNADE, COÏONNER, COÏONNERIE*.

COUILLON s. m. (kou-llon; ll mll. — v. l'étym. au mot *COÏON*). Mar. Sur la Méditerranée, Sorte de poche que l'on fait fuir à une voile, et que l'on remplit d'étoupe, pour amarrer dessus le bitord qui sert à tendre la voile. « Oreille ou aient pratiquée sur la vergue d'une ancre, et qui s'encastrait dans une entaille du jas, ce qui l'empêche de dévier de sa position. « Morceau de bois encastré dans le calcat, et percé de deux trous où passent les amans ou itagues des vergues de mestre et de trinquet. »

COUINEMENT s. m. (kou-i-ne-man — onomatop.). Cri du lièvre, du lapin, au moment où ils succombent sous la dent des chiens : *Le lièvre essaya de traverser le chemin, mon chien le suivit; à peine quelques secondes s'étaient-elles écoulées, que nous entendîmes ce couinement si harmonieux à l'oreille du chasseur : c'est le cri de déresse du lièvre saisi par le chien. Nous n'eûmes que la peine de le ramasser*. (J. Lavallée.)

COUIS s. m. (kou-i). Bot. Nom vulgaire du genre *crescentie* ou calebassier.

COUIZA, bourg de France (Aude), ch.-l. de cant., arrond. et à 15 kilom. S. de Limoux, au confluent de la Sals et de l'Aude; pop. aggl. 890 hab. — pop. tot. 920 hab. Filature de laine, clouteries, fours à plâtre. Commerce de graine de lin et de filasse. On y remarque un beau pont en pierre faisant communiquer le bourg avec la rive gauche de l'Aude; le château du duc de Joyeuse, transformé en filature.

COUJARD s. m. (kou-jar). Agric. Sorte de serpe en usage dans le département de la Nièvre.

COUJ-JAUNE s. m. Ornith. Nom vulgaire d'une fauvette de Saint-Domingue.

COUKEEL s. m. (kou-kil). Ornith. Espèce de coucou d'Orient.

COULA DÉVATA. C'est le nom que les Indous donnent à la divinité domestique. Il n'y a point de maison sans divinité tutélaire, mais on ignore l'idée précise que l'on attache à ce mot. Ce dieu, qui est l'objet d'un culte héréditaire, est toujours un des principaux de la mythologie. C'est le Coula Dévata, mais il paraît qu'il y a aussi le Griha Dévata ou le dieu de la maison, qui a rarement un nom distinct. Dans le Bengale, le dieu domestique est souvent la pierre *sâlagama*, quelquefois la plante *touldsi*, ou bien un panier de riz ou une jarre d'eau. Ces deux derniers objets sont chaque jour adorés quelques instants, le plus communément par les femmes de la maison. Quelquefois ce sont de petites images de Lakchmi ou de Tchandi, ou bien, s'il apparaît un serpent, on le révere comme le gardien de l'habitation. En général, dans les anciens temps, les divinités domestiques étaient regardées comme les esprits invisibles du mal, les fantômes et les spectres répandus de tous côtés. On les honorait par certains rites particuliers. On leur faisait des offrandes en plein air, en jetant à la fin de toutes les cérémonies un peu de riz avec une petite pierre : c'était pour les entretenir en bonne disposition. Cette espèce de divinité correspond aux *genii locorum* des anciens plutôt qu'aux lares ou aux pénates.

COULAC s. m. (kou-lak). Pêch. Nom de l'alose à Bordeaux.

COULACISSI s. m. (kou-la-sis-si). Ornith. Sous-genre de perroquets, qui a pour type une espèce des îles Philippines.

COULADOUX s. m. pl. (kou-la-dou). Anc. mar. Nom que l'on donnait sur les galères aux cordages qui tenaient lieu des rides de haubans.

COULAGE s. m. (kou-la-je — rad. *couler*). Action de couler, en parlant d'un liquide ou

d'une matière en fusion : *Le COULAGE d'une chandelle, d'une bougie.* Il Diminution, perte d'un liquide ou d'une matière, par des ouvertures accidentelles qui existent dans leurs récipients : *Le COULAGE du vin, de l'huile, du riz. Marchandise sujette au COULAGE. Tenir compte du COULAGE. Déduisez les facons, l'impôt, le COULAGE du vin, etc., et vous trouverez net 140 ou 150 fr. pour le bonhomme.* (P.-L. Courier.)

— Fig. Pertes résultant d'un gaspillage dans les administrations, les maisons de commerce, les fabriques : *Il y a chez lui beaucoup de COULAGE. Le haut COULAGE ne regarde pas l'employé.* (Balz.)

— Techn. Action de couler la lessive : *Le COULAGE du linge est une opération qui exige des soins.* Il Action de couler un métal en fusion, de le verser dans un moule : *Le COULAGE d'une statue. Le coulage des métaux. Le coulage d'un canon. Pour procéder au grand œuvre du coulage des métaux, on choisit la nuit.* (Gér. de Nerv.) Il Défaut dans les vernis, émaux ou couvertes des poteries, qui tient à une trop grande fusibilité, à trop d'épaisseur ou à trop de chaleur. Il *Moulage par coulage.* Procédé de moulage des poteries que l'on emploie pour le façonnage des pâtes liquides. V. CÉRAMIQUE.

— Constr. Procédé employé pour couler le béton, c'est-à-dire pour le descendre au fond de l'eau dans les constructions sous-marines.

— Télégr. Allongement que produisent sur les câbles télégraphiques sous-marins les écarts dans la marche du navire, et les sinuosités du fond de l'eau.

— Encycl. Constr. Pour immerger le béton à des profondeurs d'eau qui ne dépassent pas 1 m. 50 ou 2 m., on adopte généralement le coulage au talus. Ce système consiste à descendre, au moyen d'une coulotte, une certaine quantité de béton pour former un massif à talus naturel, dont la crête dépasse le niveau de l'eau ; puis à la faire avancer progressivement en jetant le béton sur cette crête. Pour en faciliter l'écoulement sur le talus, on le pousse à la pelle, et on continue de même jusqu'à l'achèvement complet du massif de fondation. La laitance chassée par le béton est enlevée au fur et à mesure qu'elle se forme avec une drague à main ou une pompe. Ce système de coulage est fréquemment employé pour les fondations des radiers et des ponts.

Quand la profondeur d'eau dépasse 2 m., le coulage du béton se fait par couches horizontales au moyen de caisses prismatiques ou demi-cylindriques. Celles-ci sont descendues à l'aide d'un treuil jusqu'à 0 m. 30 ou 0 m. 40 du fond de l'eau, où on les vide soit en les faisant basculer, soit au moyen d'une soupape, soit en les faisant ouvrir par le milieu ou par le fond. Les caisses sont versées les unes sur les autres, de manière à former des zones de tas, que l'on a soin de comprimer avec un pilon à long manche. Lorsqu'une couche épaisse de 1 m. est coulée, on en pose dessus une nouvelle et l'on continue de même jusqu'à ce que le massif ait la hauteur voulue. La laitance est enlevée avant de couler une nouvelle couche de béton ; on facilite cette opération en chassant la laitance avec un balai dans un puisard, où les pompes la prennent pour la rejeter au dehors de l'enceinte ou en aval, suivant le système de fondation adopté.

Le béton se coule encore par gradins allongés. Ce genre d'opération a reçu le nom de coulage au talus avec caisses. Il a été employé pour la première fois, par l'inspecteur général Noël, à la fondation du troisième bassin de radoub du port de Toulon. Toute la hauteur du béton se mène d'une seule couche, que l'on pose par bandes appliquées les unes contre les autres, montées successivement du fond à la surface. Ce système facilite l'écoulement de la laitance, qui ne se forme qu'en petite quantité, et dont la descente au pied du talus facilite l'enlèvement.

— Comm. On donne ce nom au déchet qui se manifeste sur certaines marchandises, notamment sur les liquides, soit pendant leur transport, soit pendant leur séjour en magasin. Par la force même des choses, et sans qu'il soit besoin de recourir aux accidents, le marchand de vin ou l'épicier verront toujours l'évaporation enlever une certaine partie des vins, huiles et eaux-de-vie, sans pouvoir s'en prendre à personne. Dans les transports, les causes d'avario ou de déchet sont encore plus nombreuses, aussi bien par suite des accidents que par le fait de soustractions frauduleuses. Sous ce rapport, les chemins de fer ont de beaucoup augmenté les risques du commerce. Jadis le roulier qui conduisait sur nos routes ces longues files de voitures bourrées de marchandises était personnellement responsable ; il ne pouvait s'en prendre qu'à sa négligence si la farine avait diminué dans le sac, si l'eau avait remplacé le vin dans les tonneaux. Mais qui accuser aujourd'hui, lorsque ces soustractions se commettent pendant les transports en chemin de fer ? Comment découvrir la main coupable qui se glisse furtivement et qui vient profiter soit de ce que le train est en marche, soit de ce qu'il est arrêté dans un endroit obscur et écarté pour porter atteinte à la propriété d'autrui ? Afin d'éviter les contestations qui peuvent s'élever à propos du coulage, l'usage,

dans le commerce, est de dresser une évaluation fixe du coulage, et de fixer d'avance à la charge de laquelle des deux parties il restera. Toutefois il y a toujours là quelque chose d'aléatoire, car on ne saurait d'avance fixer au coulage une limite précise. Ce qu'il y a de plus logique et de plus juste en cette matière, c'est de mettre le coulage à la charge de celui qui délient la marchandise, et d'en rendre responsable le voiturier pendant le transport. D'ailleurs, sur cette matière comme sur toutes les autres, c'est la convention qui fait loi.

Par extension, le mot coulage a été appliqué à toutes les pertes que font essuyer aux maîtres d'établissements, soit la maladresse et l'incurie, soit surtout l'indélicatesse de leurs employés. Ce dernier genre de coulage prend dans certains commerces des proportions considérables. Les cuisiniers des maisons importantes ont de quoi nourrir leur famille avec ce qu'ils enlèvent dans l'exercice de leurs fonctions ; les commis de nouveautés parent leurs matresses des dépouilles enlevées à leurs patrons. Ce qu'un d'eux fait, tous le peuvent faire. Qu'on calcule le nombre de bouteilles disparues dans les cafés et les restaurants, de mètres de dentelles, de velours ou de ruban dérobés dans les grandes maisons de nouveautés ; et cette perte, déjà sensible sur des matières ordinaires, devient considérable dès qu'il s'agit de vins, de liqueurs ou de marchandises de premier choix. Citons comme exemple un des principaux restaurateurs de l'Exposition universelle de 1867. Son chiffre d'affaires de chaque jour était colossal, ce qui n'a pas empêché que ses opérations ne se soient soldées par une faillette de 1,500,000 fr. La chose s'explique : il était obligé d'employer quatre cents garçons, dont la plupart se renouvelaient tous les jours, et le coulage qui résultait de cette masse d'employés que ne contenait aucun contrôle suffisait eût ruiné la maison la plus florissante. Un des principaux remèdes contre cet excès de coulage est sans doute de savoir limiter ses opérations, et de ne pas leur faire dépasser les bornes au delà desquelles la surveillance devient illusoire et impossible. Il y a aussi une autre recette que nous conseillons fort aux commerçants : qu'ils assurent une position meilleure à leurs employés, qu'ils rétribuent mieux leurs services, ceux-ci ne se croiront pas autorisés à se payer de leurs propres mains.

COULAIN (château de). Ce charmant manoir, situé à Beaumont-en-Verron (Indre-et-Loire), passe à juste titre pour l'un des plus beaux spécimens des châteaux historiques de la Touraine. Ce monument, par son architecture, paraît dater de plusieurs siècles avant la Renaissance. Sous le règne de Louis le Débonnaire, il s'y tint une assemblée synodale. En 1380, ce château appartenait à Jean Pélerin, puis il passa aux mains de la famille Le Boucher, pour devenir ensuite la propriété de la famille de Quirry de Coulaïne, qui le possède encore. Au commencement du siècle dernier, les croisillons en pierre des fenêtres, les pendentifs de l'entablement, les sculptures des chapiteaux, les clochetons, tous les ornements sévères dont ce château était couvert furent mutilés ; on y ajouta des annexes d'un goût douteux, mais de modernes réparations ont rendu au manoir à peu près sa physionomie primitive.

En 843, le roi Charles le Chauve, étant dans la quatrième année de son règne, réunit un concile, à Coulaïne en Touraine, selon les uns, à Villa-Colonia, près du Mans, selon les autres. On y publia un capitulaire en six articles, qui fut souscrit par le roi, les évêques et les seigneurs présents à l'assemblée. Dans la préface, on compare l'Eglise à un vaisseau, tantôt agité par la tempête, tantôt voguant tranquillement, et on fait voir qu'elle a besoin du secours de celui qui la gouverne, c'est-à-dire de Jésus-Christ. Dans les six articles, on s'étend sur le culte et le respect dus à Dieu ; sur le soin que l'on doit prendre des églises ; sur la vénération à laquelle ont droit les ministres des autels, et sur la nécessité de les maintenir dans leurs privilèges ou de leur en accorder de nouveaux ; sur les devoirs des peuples envers leurs rois et des rois envers leurs peuples. Le roi défend encore à qui que ce soit, et sous quelque prétexte que ce puisse être, de lui rien proposer contre l'équité et la justice.

COULAMMENT adv. (kou-la-man — rad. coulant). D'une manière coulante, aisée, facile : *Parler, s'exprimer, écrire COULAMMENT. Pavillon succédait aussi COULAMMENT à Bersarde dans l'Académie française, qu'à Racine dans l'Académie des inscriptions.* (Ste-Beuve.) Il Peu usité.

COULAN ou QUILON, ville maritime de l'Indoustan anglais, présidence de Madras, province de Travancore, sur la côte de Malabar, à 163 kilom. N.-O. du cap Comorin ; 12,800 hab. Commerce de coton, poivre, gingembre, poissons, tortues, bananes, pommes de terre, riz. Les Portugais s'emparèrent de cette ville, qui leur fut enlevée par les Hollandais, et qui tomba peu après entre les mains des Anglais.

COULANGE-LA-VINEUSE, bourg de France (Yonne), ch.-l. de canton, arrond. et à 13 kilom. S. d'Auxerre ; 1,372 hab. Récolte et commerce de vins estimés. L'église, assez remar-

quable, a été construite en 1742, sur les des- sins de Servandoni.

COULANGE-SUR-YONNE, bourg de France (Yonne), ch.-l. de canton, arrond. et à 32 kilom. S. d'Auxerre ; pop. aggl. 1,033 hab. — pop. tot. 1,057 hab. Grand commerce de bois. Ruines d'un château fort.

COULANGES (Christophe, abbé DE), oncle de Mme de Sévigné, prêtre de qui il passa une partie de sa vie, et dont il administra longtemps et sagement la fortune. Il mourut âgé de quatre-vingts ans.

COULANGES (Pierre-Philippe-Emmanuel, marquis DE), chansonnier, né à Paris vers 1631, mort en 1716. Ce gentilhomme, qui doit sa célébrité moins à ses petites chansons qu'aux lettres de Mme de Sévigné, sa cousine germaine et son amie intime, fut, en premier lieu, conseiller au parlement de Paris ; mais son humeur légère et l'extrême frivolité de son esprit le rendaient tout à fait impropre aux affaires. Il ne tarda pas à s'en apercevoir. Chargé de présenter un rapport dans certain procès Grappin, relatif à une mare, le marquis, manquant d'assurance, de faconde, distrahit ou intimidé, se troubla, balbutia, s'embrouilla, resta court et dit aux juges : « Pardon, messieurs, je me noie dans la mare à Grappin et suis bien votre serviteur. » Cette mésaventure le dégouta du métier de rapporteur ; il vendit sa charge pour n'avoir plus qu'à se livrer aux plaisirs du monde, à la bonne chère, à la villégiature élégante, aux voyages de plaisir. La vie du marquis de Coulanges ne fut pas autrement accidentée, et, pour entrer dans les détails de cette existence de grand seigneur, il suffit de lire la correspondance de Mme de Sévigné. Nous le voyons tour à tour recevant des lettres de l'illustre marquise et lui répondant. Des futilités font généralement le thème de ce commerce épistolaire. Il part pour la Provence, écrit de Lyon, va trouver Mme de Grignan à Lambesc, retourne à Lyon, se rend en Bretagne, puis accompagne le duc de Chaulnes à Rome. Il fait une chanson sur les jardins de cette ville, et plaît au pape Innocent XII, qu'il ne laisse pas de chansonnier d'une façon bien piquante :

Son nom, ses armes sont des pots,
Une carafe était sa mère.

Pour comprendre cette facétie, il faut savoir que *pignatello* signifie *petit pot* en italien ; or Innocent XII appartenait à la maison des Pignatelli, qui portait sur son blason trois petits pots. La mère du pape était de la noble famille napolitaine de *Caraffa*.

De retour en France (1694), le marquis alla à Paris, à Tonnerre, au château d'Ancey-le-Franc et à Bourbilly, terre de Mme de Sévigné. De ce temps date, nous le croyons, son complet si souvent cité, *Sur l'origine de la noblesse* :

D'Adam nous sommes tous enfants,
La preuve en est connue,
Et que tous nos premiers parents
Ont mené la charrie ;
Mais las de cultiver enfin
La terre labourée,
L'un a détélé le matin,
L'autre l'après-dînée.

Voilà ce que Coulanges a produit de meilleur. A Tonnerre, chez Mme de Louvois, Coulanges composa des couplets assez insignifiants et fades sur l'*Amadis*.

Le marquis éprouva ensuite une contrariété relative à ses vers qu'il ne soignait et ne polissait jamais, comme on le voit, du reste. Laissons, sur ce sujet, parler sa femme écrivant de Paris (novembre 1694) à Mme de Sévigné : « ... Toute la troupe de Tonnerre est revenue dans une parfaite santé ; M. de Coulanges a trouvé une grande affliction à son retour : il parait dans le monde un livre imprimé de ses chansons, et à la tête de ce livre un éloge admirable de sa personne ; on dit qu'il est né pour les choses solides et pour les frivoles ; on montre les preuves des dernières ; il est très-touché de cette aventure, que j'ai encore aggravée par ne la pouvoir prendre sérieusement. A tout cela je réponds *chansons, chansons*. Il est allé à Versailles, et de là à Saint-Martin ; il faut espérer qu'il se consolera d'avoir fait ce livre par en faire un second, avant que sa jeunesse se passe... »

Coulanges alla à Vichy avec sa cousine, Mme de Louvois, qu'il appelait plaisamment sa *seconde femme*. Revenu à Paris (2 février 1700), il adressa à Mme de Grignan une lettre où l'on remarque ce passage : « Voici un emportement de M. de Noyon que j'ai mis en œuvre :

Un jour de fête un prélat d'importance,
Mais un prélat de sa haute naissance
Fort entêté, pour faire honneur au saint,
Disait la messe, et tel qu'on le dépeint,
Vouloit du peuple et respect et silence.
Lors dans l'église entendant quelque bruit
Qui lui parut profaner sa noblesse,
Fort brusquement il se retourne et dit :
« Periez-vous pis, peuple vil et maudit,
Quand un laquais dirait ici la messe ? »

Le marquis de Coulanges avait hérité de la manière par trop facile de Blot et de Marigny, mais il ne valait pas à beaucoup près ce dernier. Qu'on en juge par ce couplet sur le vieux lit vert de Sucey :

Enfin je vous revois, vieux lit de damas vert ;
Vos rideaux sont d'été, vos pentes sont d'hiver.

Je vous revois, vieux lit si chéri de mes pères,
Où jadis toutes mes grand'mères,
Lorsque Dieu leur donnait d'heureux accouchements,
Sur leur fécondité recevaient compliments ;
Hélas ! que vous avez une taille écrasée !
On ne voit plus en vous ni grâce ni façon.
Autant de modes que d'années !

— Il semble, à qui commence la lecture de ces vers, que l'auteur va se laisser gagner par la douce émotion des souvenirs de famille, mais point... Il finit par une remarque assez vulgaire : ce lit n'est plus à la mode.

Chez Coulanges tout finissait *par des chansons*, tout était matière et prétexte à refrain. Cet aimable homme se fût senti capable de chansonner allègrement sur le sujet le plus triste du monde. Son négligé, en fait de vers, peut s'appeler du débraillé. Couplets par-ci, couplets par-là, voilà notre marquis :

Que madame d'Hendicourt
Est une belle femme !
Chacun disait à la cour,
Quoi ! la voilà de retour !
Trédame, trédame, trédame.

Cela se chantait, ou plutôt se fredonnait sur l'air des *Fraises*.

A propos de son château d'Ormesson, Coulanges écrit, entre autres choses, à Mme de Grignan : « ... Je meurs d'impatience de vous y voir, madame, et de vous faire avouer que les beautés naturelles sont de cent piques au-dessus de celles où l'art s'est le plus exercé. » Là-dessus deux couplets bons... à être cachés discrètement sous un air quelconque :

J'aime plus que ma vie
Mon vieux château ;
Je vois sans nulle envie
Fontainebleau
Et tous ses bâtiments pompeux ;
Je me tiens heureux
Des que je suis là,
Au gué lon là, lon lire, lon là.

Sous le règne du grand roi, on mangeait encore d'une façon assez malpropre, même chez les seigneurs, mais pourtant il y avait déjà progrès. Une lettre de Coulanges en témoigne, ainsi que ces couplets de lui qu'on trouve dans Tallemant des Réaux :

Jadis le potage on mangeait
Dans le plat sans cérémonie,
Et la cuiller on essayait
Souvent sur la poule bouillie.
Dans la cricassée autrefois
On saupotait son pain et ses doigts.
Chacun mange présentement
Son potage sur son assiette ;
Il faut se servir poliment
Et de cuiller et de fourchette,
Et de temps en temps qu'un valet
Les aille laver au buffet.

Le *Recueil de chansons* du marquis forme 2 volumes in-12 (Paris, 1698). Publier tous les improvisés de Coulanges, c'était en vérité rendre un bien mauvais service à notre gentilhomme, qui n'attachait pas d'importance à ces bluette. Au surplus, il était suffisamment riche et ne connaissait point l'ambition des hautes dignités, sentiment qui n'eût pu qu'altérer son humeur joviale et contrarier sa paresse de voluptueux. Citons en terminant l'épigramme que composa Gacon, sur ce que monsieur de Coulanges voulait que *M. Baillet le mit au rang des poètes lyriques* :

Coulanges a grand tort s'il prétend,
Pour quelques chansonnettes,
Qu'on doive lui donner un rang
Parmi les grands poètes ;
Tout au plus bas du sacré mont
Phébus lui ferait grâce
Près du cocher de Vertamont
De lui marquer sa place.

M. de Monmerqué a publié les *Mémoires de M. de Coulanges* (Paris, 1820, in-8°).

COULANGES (Marie-Angélique, marquise DE), femme du précédent, favorite de Mme de Maintenon et l'un des ornements de la cour de Louis XIV. Elle a laissé environ cinquante lettres qui ne le cèdent guère en esprit à celles de Mme de Sévigné. On disait d'elle que chacun de ses péchés était une épigramme. Elle mourut à quatre-vingt-deux ans, en 1723. Les lettres de la marquise de Coulanges ont été publiées dans le *Supplément aux lettres de Mme de Sévigné* (Paris, 1751, in-12).

COULANT (kou-lan) part. prés. du v. Couler : *Des fontaines COULANT avec un doux murmure.* (Fen.) *Ce sont des canaux COULANT à ciel ouvert.* (L. Gozlan.)

COULANT, ANTE adj. (kou-lan, an-te — rad. couler). Qui coule, qui s'écoule : *Eau cou-lante. Ruisseau COULANT.* Il Fluide, qui coule facilement : *De l'encre COULANTE. Ces eaux, si COULANTES, deviennent tout à coup, pendant l'hiver, dures comme des rochers.* (Fen.)

— Poétiq. En parlant du temps qui s'écoule, qui passe avec rapidité : *Que les heures sont légères, qu'elles sont COULANTES avec ce qu'on aime !* (Mme de Lambert.)

— Fig. Aisé, naturel, qui ne sent point le travail : *Style COULANT. Prose COULANTE. Vers COULANTS. Rien n'est plus COULANT ni plus harmonieux que l'endroit où le poète décrit la douce et insinuante éloquence de Nestor.* (Rollin.) *Le ton de la bonne conversation est COULANT et naturel.* (J.-J. Rouss.) *La mélodie consiste en une certaine fluidité de sons cou-*

LANTS et doux comme le miel, dont elle a tiré son nom. (J. Joubert.)

Ses vers sont d'un beau style et sa prose est coulante.

BOILEAU.

■ Accommodant, facile, indulgent : *Homme coulant en affaires. Je l'ai trouvé très-coulant. Les provinciaux sont si peu coulants, qu'ils font tourner le savoir-vivre en supplice continuel.* (St-Prospère.)

— Vin coulant, Vin qui passe aisément, qui est agréable à boire.

— Papier coulant, Papier sur lequel la plume, le crayon glissent aisément : *Le plaisir de charbonner avec un crayon si noir, sur un papier si coulant, l'emporta sur l'amour-propre.* (G. Sand.)

— Nœud coulant, Nœud qui se serre et se desserre sans se dénouer.

— Substantif. Ce qui est coulant, facile, aisé, sans effort : *Les premiers vers de Bernis ont les défauts de ceux de Gresset, ils ont aussi de sa facilité et de son coulant.* (Ste-Beuve.)

— Antonyme. Stagnant.

COULANT s. m. (kou-lan — rad. couler). Anneau ou autre objet percé d'un trou, dans lequel on passe en double un cordon ou une chaîne, de façon qu'en faisant couler cet objet on peut augmenter ou diminuer à volonté la longueur du cordon ou de la chaîne : *Coulant en or, en diamant. Coulant d'une chaîne de montre.* ■ Anneau que l'on fait glisser pour serrer ou fermer quelque chose : *Un coulant de serviette. Les coulants d'une bourse. Les couverts y sont préparés avec les serviettes des abonnés, passés dans des coulants de moiré métallique.* (Balz.)

— Parure de cou qui se compose d'un gros diamant avec une croix au-dessous.

— Peint. Longueur du pli d'une draperie.

— Techn. Anneau de fer au moyen duquel on rapproche les branches d'une tenaille. ■ Outil de l'orfèvre et du boutonnier. ■ Enveloppe cylindrique en cuivre destinée à porter le verre qui sert de cheminée à la lampe et à régler la hauteur de la flamme, en glissant plus ou moins haut.

— Min. Plaque clouée ou chevillée sur la face intérieure du boiserie d'un puits de mine, afin de faciliter le mouvement des bennes ou tonnes d'extraction, en les empêchant de s'accrocher à ce boiserie.

— Mar. Générique de tous les nœuds qui se serrent lorsqu'on fait force sur la corde que l'on tient en main.

— Anc. art milit. Sorte de herse que l'on appelait aussi PASSANT-COULANT ou PORTE-COULANT.

— Hortie. Rameau latéral qui, dans certaines plantes, comme le fraisier, rampe sur le sol et s'enracine de distance en distance. ■ Syn. : STOLON, PROPAGULE.

COULARD ou **COULART** s. m. (kou-lar). Hortie. Variété du cerisier.

COULASSADE s. f. (kou-la-sa-de). Ornith. Nom vulgaire de la calandre, espèce de grosse alouette.

COULAVAN s. m. (kou-la-van). Ornith. Espèce de loriot.

COULCHAS s. m. (koul-kass — mot égyptien). Syn. d'ARUM ou GOUE COMESTIBLE.

COULDRAI s. m. ou **COULDRAIE** s. f. (koul-dré). Anciennes formes du mot COUDRAIE.

COULDRÉ s. m. et v. a. (koul-dré). Ancienne forme des mots COUDRE, s. m. et v. a.

COULE s. f. (kou-le — bas lat. *culla*). Ce mot paraît être une contraction de *cuculla*, *cuculus*, capuchon, qui a donné régulièrement le provençal *capolla*, le catalan *cugulla*, l'espagnol *cogulla*, l'italien *cucullo*. Sorte de vêtement à capuchon porté par les religieux et les religieuses dans certains ordres. ■ On disait aussi CUCULLE.

— Pop. Menus gaspillages causés dans une maison, dans une administration, par des domestiques, des employés peu vigilants ou peu délicats. ■ Surveillance que l'on exerce pour empêcher ces gaspillages : *Faire la coule. Être à la coule.*

— Argot. *Être à la coule*, Être d'un caractère coulant, doux, agréable. ■ Se tirer finement d'affaire, duper quelqu'un avec habileté.

COULÉ s. m. (kou-lé — rad. couler). Mus. Passage sans interruption qui se fait d'une note à une autre, en les liant par un seul coup de gosier, de langue, d'archet.

— Chorégr. Pas de danse, qui n'est autre que le glissé. V. GLISSÉ.

— Techn. Ouvrage jeté en moule. ■ Assemblage de deux points de broderie faits séparément sur une même ligne.

— Jeux. Au billard, Coup qui consiste à faire suivre directement ou à peu près la bille de son adversaire par sa propre bille.

— Peint. Première teinte que l'on donne à une ébauche.

— Encycl. Mus. En termes de musique, dit M. Bachelet, le mot *coulé* se dit de toute succession de notes dans laquelle, au lieu de marquer chacune d'elles d'un coup d'archet sur les instruments à cordes, d'un coup de langue sur les instruments à vent, d'un coup de gosier dans le chant, on les lie ensemble en prolongeant le coup d'archet, le souffle ou

l'articulation. Sur les instruments à touches, le *coulé* paraît impossible à pratiquer; cependant une certaine douceur de toucher réussit à l'y faire sentir. Dans l'écriture musicale, le *coulé* se marque par un trait en arc de cercle placé au-dessus des notes.

COULÉ, ÉE (kou-lé part. passé du v. Couler). Jeté en moule : *Statue coulée en bronze.*

— Submergé, enfoncé au fond de l'eau : *Son vaisseau est coulé, est coulé à fond, est coulé bas.*

— Par ext. Glissé furtivement : *Une pièce d'or coulée dans la main. Un mot coulé dans l'oreille.*

— Fig. Formé, façonné : *Voilà deux hommes coulés dans un seul moule. Les langues sémitiques semblent coulées dans un moule d'où il ne leur est pas donné de sortir.* (Renan.) *La grammaire de chaque race a été coulée d'une seule pièce.* (Renan.)

— Fam. Terminé, épuisé : *Affaire, question qui est enfin coulée, qui est coulée à fond.* ■ Ruiné, perdu sans ressource : *Ce banquier est coulé. Il est devenu pot-au-feu; aussi est-il fini, coulé, enterré, défunt.* (E. Sue.)

— Grav. et calligr. Dont les contours ne sont pas brusques, mais doucement ménagés : *Traits coulés. Tailles coulées. Écriture coulée.* Sorte d'écriture penchée, dont toutes les lettres sont jointes entre elles par des liaisons.

— Techn. Filtré : *Sirop coulé. Lait coulé.* ■ Qui a subi l'opération du coulage, en parlant du linge : *Lessive bien coulée.* ■ *Papier coulé.* Celui dont la matière est accumulée dans une partie de la feuille plus que dans une autre, défaut provenant de ce que la pâte n'a pas été également distribuée sur la forme.

— Constr. Fermé, rempli avec du plomb fondu : *Des joints bien coulés, mal coulés.*

— Agric. et hortie. Qui n'a pas noué, qui a péri en fleur avant la production du grain ou du fruit : *Fruits coulés. Raisins coulés. Bûes coulés.*

COULEBRASINE s. f. (kou-le-bra-zine — de *Coulebras*, nom propre de lieu). Minér. Nom donné par Huot à un selénure de zinc et de mercure trouvé à Coulebras, au Mexique.

— Encycl. La coulebrasine est encore peu connue. C'est une substance grise, à éclat métallique et à cassure grenue, qui se présente en masse amorphe. D'après Del Rio, qui l'a découverte, elle se composerait de 49 de sélénium, 24 de zinc, 19 de mercure, 6 de carbonate de chaux et 1,50 de soufre.

COULÉE s. f. (kou-lé — rad. couler). Action de couler, de jeter en moule; résultat de cette action : *La coulée d'une statue.* ■ Endroit par lequel s'écoule la fonte contenue dans un creuset.

— Flot de matière en fusion : *Une coulée de lave, de verre, de bronze.*

— Action de couler une lessive : *La coulée d'une lessive.* ■ On dit plus souvent COULAGE.

— Vénér. Chemin étroit que suit le cer pour se rendre à son réduit. ■ Faux chemin tracé dans les bois par une bête fauve.

— Géol. Matières qui se sont répandues et solidifiées sur des surfaces inégales, sans y prendre la forme de couches stratifiées.

— Mar. Courbe de raccordement entre les genoux et la quille d'un vaisseau. ■ Partie immergée d'un navire recouverte par les bordages appelés ribords.

— Métall. Ouverture pratiquée au niveau du fond du creuset d'un fourneau pour livrer passage au métal fondu. On l'appelle aussi *trou de coulée*, et on la tient fermée, pendant le fondage, au moyen d'un tampon fait d'un mélange d'argile et de charbon.

— Mar. Courbure de la carène d'un navire : *Cette frégate a une belle coulée.*

— Calligr. Sorte d'écriture, généralement abandonnée aujourd'hui, penchée de droite à gauche, dont les déliés joignent les différentes parties de la lettre, en partant de bas en haut, contrairement à l'écriture anglaise, qui est encore plus inclinée et dont les déliés vont de haut en bas : *Autrefois les calligraphes n'écrivaient guère qu'en écriture coulée.*

— Adjectif. v. Écriture coulée.

— Encycl. Métall. La *coulée* est l'opération qui consiste dans le transvasement de la fonte des fours à réverbères ou des cubilots dans les moules. Ce transvasement se fait soit par un conduit qu'on établit entre ces derniers, soit avec des poches. Le premier moyen ne s'emploie que pour de fortes pièces; le second, au contraire, est, sauf le cas précédent, le seul en usage. L'opération de la *coulée* se fait de la manière suivante : les poches ou réservoirs en fonte ou en fer étant nettoyés et préparés, le fondeur, armé d'un ringard, perce la masse argileuse qui bouche le trou de *coulée* du cubilot, de façon à faire un trou de 2 à 3 centimètres de diamètre, en ayant soin de rejeter la terre à mesure qu'il l'enlève, pour ne pas gêner le passage de la fonte quand elle s'écoulera, et aussi pour ne pas introduire des crasses dans les poches. Le trou terminé, la fonte coule et tombe dans une poche placée sous la rigole; lorsque cette poche est suffisamment pleine, le fondeur, armé d'un manche en bois, auquel se trouve collé un tampon de sable argileux légèrement mouillé, vient boucher le trou de *coulée*. Cette première opération terminée on

enlève la poche, à bras ou avec des grues, suivant le poids des matières qu'elle contient, et, en l'inclinant, on verse la fonte dans les moules par les trous ménagés à cet effet. Aussitôt il se produit, par l'effet de la chaleur, un grand dégagement de vapeur et de gaz qui, si on ne les enflamme pas, s'accumuleraient dans l'intérieur et pourraient produire des explosions dangereuses, en projetant la fonte de tous côtés. A cet effet, des apprentis, armés de morceaux de bois, avec lesquels ils empêchent en même temps les crasses ou corps étrangers de précéder la fonte dans les moules, sont chargés de promener tout autour du moule et des événements leurs torches enflammées. Telle est l'opération de la *coulée*, qui n'est rien en elle-même, mais qui nécessite de l'intelligence et de l'habitude, pour les grosses pièces surtout, où on coule avec plusieurs poches et où il faut de l'ensemble.

COULEKIN ou **COULEQUIN** s. m. (kou-le-kain). Bot. Nom vulgaire du genre cécropie ou cécropier : *C'est avec le coulequin que l'on se procurait du feu avant la conquête espagnole.* (T. de Bernaud.) ■ On l'appelle aussi AMBAIBA.

COULEMELLE s. f. (kou-le-mè-le). Bot. Nom vulgaire de l'agarie élevé. ■ *Coulempelle d'eau.* Nom vulgaire de l'agarie en bouclier.

COULEMENT s. m. (kou-le-man — rad. couler). Mouvement des liquides qui suivent leur pente.

— Escrim. *Coulement d'épée*, Attaque qui se fait en glissant d'un bout à l'autre la lame de son épée contre celle de son adversaire.

COULEN s. m. (kou-lain). Bot. Plante légumineuse du Chili, dont les feuilles sont employées en infusion comme stomachiques.

COULER v. n. ou intr. (kou-lé — lat. *colare*, filtrer). Se mouvoir, en parlant des liquides qui suivent leur pente naturelle : *Ce ruisseau, cette fontaine coule lentement. Les larmes coulaient de tous les yeux. Un sang noir coulait de sa plaie. Le vin coulait à flots. Les courants coulent dans la mer comme les fleuves coulent sur la terre.* (Buff.) *L'union de deux rivières en une les fait couler plus vite.* (Fonten.) *La Reuss coule paisible au milieu de la verdure.* (Chateaub.) *Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie.* (Chateaub.) *Un homme vain se plat à faire couler les pleurs de la femme qu'il aime.* (Lafontaine.) *La Nèva coule à pleins bords au sein d'une île magnifique.* (J. de Maistre.) *L'eau qui coule, c'est à la fois un tableau et une musique.* (A. Karr.) *L'homme fuit la douleur comme l'eau coule sur sa pente.* (H. Taine.)

Un ruisseau coule auprès et forme un doux murmure.

LA FONTAINE.

Ah ! qui verse des pleurs tremble d'en voir couler, Et plus on a souffert mieux on sait consoler.

DE BELLOY.

... Mes yeux ont vu son sang Couler à gros bouillons de son généreux flanc.

CORNEILLE.

S'il faut mon sang pour la victoire, Agnès, tout mon sang coulera.

BÉRANGER.

■ Laisser échapper, en parlant d'un récipient par rapport au liquide qu'il contient : *Ce baril, ce cuvier coule. Il a bu à la pièce; seulement, tenez, je crois qu'il a oublié de remettre le fausset, entendez-vous ? le tonneau coule.* (Alex. Dumas.)

— On dit que le sang coule, a coulé, coulera, pour exprimer qu'il y a, qu'il y a eu, qu'il y aura des combats, des luttes armées : *Le sang français a coulé pour l'affranchissement de l'Italie.* (E. de la Bédollière.)

Déjà de traits en l'air s'élevait un nuage, Déjà le sang coulait, prémices du carnage.

RACINE.

— Se dit d'un flambeau qui fond la matière sans la brûler et la laisse s'épancher : *Cette bougie coule comme une chandelle.*

— Fig. Être plus ou moins fluide : *Cette encre coule bien, ne coule pas assez.*

— Par ext. Circuler, pénétrer : *Le sang coule dans les veines. La douce vapeur du sommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appesantis et dans les membres fatigués d'un homme abattu.* (Fén.) *L'or des nations y coulait par tous les canaux du commerce.* (Volt.)

L'ardeur de ces baisers coule au fond de mon âme.

DORAT.

J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines Un poison que Médée apporta dans Athènes.

RACINE.

Mais lorsque la fraîcheur a coulé dans leur sein, Leurs organes vains se raniment soudain.

CASTEL.

■ S'insinuer, se communiquer : *Faites que vos études coulent dans vos maurs, et que tout le profit de vos lectures se tourne en vertu.* (Rollin.)

— Glisser doucement, descendre, se dérober : *Couler de sa chaise jusqu'à terre. Il saisis la corde et se laissa couler jusqu'à terre.* (Acad.) *Je voudrais couler sur une rivière tranquille, et je suis entraîné par un torrent.* (Montesq.) ■ S'avancer sans effort : *Ce rasoir coule bien. Ce piston ne coule pas. Ces divinités coulaient dans les airs sans poser le pied sur la terre.* (Fén.)

— Passer sans faire de bruit, à la dérobée : *Coulez vite le long de la muraille, de l'escalier. Les soldats avaient coulé le long du rempart.* ■ Passer légèrement, sans s'arrêter, sans insister : *Couler sur un fait, sur une circonstance. Il a coulé sur tout ce qui se rattachait à la politique. Plutarque coule légèrement sur cette action.* (Rollin.)

— Passer, en parlant du temps : *Tous les siècles qui ont coulé jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instants fugitifs.* (Mass.) *Sa vie est destinée à couler dans les ris, les plaisirs et l'abondance.* (La Bruy.) *Le temps coule pour le rocher aussi bien que pour l'homme pensant.* (E. Pelletan.)

Il pouvait doucement laisser couler son âge.

LA FONTAINE.

Vos jours, toujours sereins, coulent dans les plaisirs.

RACINE.

Le siècle d'or coula sous ses auspices, Le siècle d'or ne vit que de heureux.

MALFILATRE.

■ On dit plus ordinairement s'écouler.

— Fig. Se produire, se manifester : *La douce persuasion coule de ses lèvres.* (Fén.) *Ce sont les doctrines qui croissent le lit où les passions coulent.* (Lamenn.) *La Révolution a fait couler sur la terre des flots de civilisation.* (Lamenn.) *Toutes les fois qu'on verra couler le cours limpide et pur de la vraie poésie, on s'y abreuvera avec passion.* (Montaigne.) *Les paroles de M. Thiers coulent sans cesse comme le vin d'un tonneau dont on aurait ouvert le robinet.* (H. Heine.) *Il y a quarante ans que, dans son langage de prophète, M. Hoyer-Collard annonçait à la France et au monde que la démocratie coulait à pleins bords.* (Ed. Laboulaye.) *Depuis soixante ans le mensonge coule à pleins bords des tribunes européennes.* (H. Castille.) *Chez les femmes, la tromperie coule comme la neige tombe du ciel.* (Balz.)

... Juvénal, de sa mordante plume, Faisait couler des flots de fiel et d'amertume.

BOILEAU.

O Dieu ! que la source est immense D'où coule tant de vie.

LAMARTINE.

La sottise trop pleine a besoin de couler; J'en sens les flots épais bouillonner sur ma tête.

PONSARD.

■ Découler, résulter : *C'est de lui que coulent ses autres vices.* (Mass.) *C'étaient des effets différents, puisqu'ils coulaient de principes divers.* (Montesq.) On dit plus ordinairement DÉCOULER.

— Couler de source, ou simplement couler, Se produire sans effort, d'une manière facile et naturelle : *Cette période coule bien. Ces vers coulent de source. Un discours que rien ne lie et n'embarrasse coule de source.* (Boil.) *Quand l'amour divin dominera dans un cœur, les actes couleront de source.* (Boss.) *L'éloquence n'est belle qu'autant qu'elle coule de source.* (Clément XIV.) *Volney parlait comme il écrivait, avec netteté, et cela coulait de source.* (Ste-Beuve.) *Un homme du monde, possédé du démon de la poésie, adressa à une dame de beaucoup d'esprit un madrigal de sa façon. Quelqu'un ayant demandé à cette dame ce qu'elle en pensait, elle répondit : « Ses vers ressemblent aux eaux de Versailles, ils ne coulent pas de source. »*

Mes vers comme un torrent coulent sur ce papier.

BOILEAU.

— Couler à fond, couler bas, ou simplement couler, Se dit d'un bâtiment qui sombre, qui s'enfonce dans l'eau : *Le navire était près de couler. Notre chaloupe coula à fond. Le vaisseau amiral allait couler bas. Le brick le Vautour faillit être submergé, et allait couler, lorsqu'il fut secouru.* (Thiers.) *Les personnes comblées des dons de la fortune sont comme des vaisseaux trop chargés, qui risquent plus que les autres de couler à fond.* (St Chrysostome.) ■ Fig. Échouer, être perdu, ruiné : *Sa fortune a coulé bas.*

— Prov. *Il faut laisser couler l'eau*, Il faut souffrir patiemment ce qu'on ne peut empêcher.

— Mar. Couler bas, S'emplir d'eau et tomber au fond.

— Techn. S'échapper du moule par quelque fente, ce qui fait manquer la fonte : *Cette cloche, cette statue a coulé.*

— Manég. Rendre la bride au cheval pour accélérer son allure. ■ *Couler au galop*, Aller au galop uni et rapide, en parlant du cheval.

— Chasse. Se dit d'une chiennne qui avorte peu de temps après avoir été pelotée, c'est-à-dire couverte : *Cette chiennne a coulé.* ■ *Coulez ! coulez !* Cri dont on se sert pour exciter le chien à s'introduire dans le terrier du renard ou du blaireau.

— Chorégr. Exécuter le pas que l'on nomme un *coulé* ou un *glissé*. ■ V. ce dernier mot.

— Jeux. Au billard, Faire en sorte que la bille du joueur, au lieu de faire un angle après le choc, suive la bille atteinte en ligne droite ou légèrement oblique, pour toucher l'autre bille qui était un peu masquée. ■ *Couler après*, Faire entrer sa propre bille dans la blouse, à la suite de celle que l'on a touchée.

— Agric. Se dit des récoltes qui ne nouent pas, qui périssent en fleur avant la production du grain ou du fruit : *Tous les blés ont coulé cette année. Les fleurs coulent parfois*

par défaut de conformation des organes reproducteurs ou par imperfection du pollen. (P. Duchartre.)

... Quelque longue pluie, inondant vos vallons, A-t-elle fait couler vos vins et vos melons?

BOILEAU.

— v. a. ou tr. Passer à travers un filtre ou un objet qui tient lieu de filtre : COULER un bouillon. COULER du lait.

— Passer, voir s'écouler, en parlant du temps : COULER son temps, sa vie, ses jours. COULER son temps dans l'oisiveté. COULER ses dernières années dans le repos. La douce chose de COULER ses jours dans le sein d'une tranquille amitié! (J.-J. Rouss.)

Vingt familles enfin couleraient d'heureux jours, Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.

GILBERT.

Le bon vieillard, libre, oublié, Coulait des jours doux et paisibles.

FLORIAN.

— Glisser, introduire furtivement, insinuer : COULER sa main dans la poche de son voisin. COULER un mot dans l'oreille d'une dame.

Tu sais adroitement couler la flatterie.

CORNEILLE.

Dans la main, en passant, coulons-lui ce papier.

ROTROU.

— Argot. En couler, En conter, dire des choses étranges.

— Grav. Couler des tailles, Conduire les traits assez droits pour former des tailles.

— Mar. Couler à fond, couler bas, ou simplement couler, Submerger : COULER un vaisseau ennemi, le couler bas à coups de canon. Fig. Couler quelqu'un à fond, couler quelqu'un, Le déconsidérer ou le vaincre complètement ; le perdre sans retour : Ses ennemis sont parvenus à le couler à fond malgré l'appui du ministre. Je le coulai à fond dans la discussion.

Chagrin contre Ariston, qui ne fait rien qui vaille, A le couler à fond sourdement je travaille.

BOURSAULT.

■ Couler à fond une affaire, une besogne, une question, La terminer, la conclure définitivement, l'épuiser : Aujourd'hui nous coulons à fond nos emballages. ■ A couler bas! Commandement par lequel on ordonne aux canonniers de viser le navire ennemi à sa flottaison. On attend alors, pour mettre le feu à la pièce, que le bâtiment visé se relève après s'être abaissé par l'effet du roulis et présente hors de l'eau ses parties vulnérables.

— Techn. Fondre et jeter au moule : COULER une statue en bronze. COULER une pièce de canon. ■ Couler une glace, Verser la matière sur une table disposée pour cette opération. ■ Couler la lessive, Jeter à plusieurs reprises de l'eau bouillante sur le linge entassé dans le cuvier.

— Constr. Couler de la chaux, La délayer lorsqu'elle est éteinte et la verser dans un bassin. ■ Couler des joints, des dalles, Y verser du plomb fondu.

— Chass. Couler la queue, Se dit d'un cerf qui fuit.

— Mus. Exécuter en liant les notes par un même coup de gosier, de langue, d'archet : COULER un passage. COULER des notes.

— Chorégr. Couler un pas, L'exécuter en glissant.

Se couler v. pr. Être coulé : Les métaux se coulent dans des moules de sable.

— Glisser doucement, tomber d'un mouvement lent : Elle se laisse couler de son fauteuil à terre, pour recevoir le coup, qui n'arriva pas. (Balz.)

— S'introduire furtivement, se glisser sans bruit : SE COULER dans la foule. SE COULER le long du mur. SE COULER sans être aperçu.

Je vous ai vu dans ces lieux vous couler.

LA FONTAINE.

■ Pénétrer, s'insinuer : Toutes sortes d'erreurs se coulaient insensiblement dans l'Angleterre. (Boss.)

Un faux bruit s'y coula touchant la mort du roi.

CORNEILLE.

— Fam. Ruiner ses affaires ou son crédit : Vous êtes trop audacieux, vous finirez par vous couler.

— Argot. Se la couler douce, Se donner du bon temps, vivre sans travail, sans souci.

— Syn. Couler, glisser, rouler. Au propre, ces trois verbes expriment des actions dont la différence résulte suffisamment de leurs définitions. Mais, au figuré, couler marque un mouvement paisible, uniforme ; le temps coule ; une période, un vers coulent bien quand on n'y trouve rien de heurté ni de précipité ; glisser marque une action vive et rapide qui ne laisse aucune trace, qui est à peine remarquée ; rouler suppose quelque chose qui tourne, qui montre successivement toutes ses faces : on roule des projets dans sa tête ; un livre roule sur une matière, il la fait considérer sous tous ses aspects.

COULERESSE s. f. (kou-le-rè-se — rad. couler). Techn. Bassin à l'usage des raffineurs de sucre.

COULE-SANG s. m. Erpét. Nom donné à une espèce de vipère de la Martinique.

COULET (Étienne), médecin hollandais du XVIII^e siècle. Il appartenait à une famille qui

s'était réfugiée en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes. Il a publié : *Nouveau système de grammaire française* (Leyde, 1786) ; *Éloge de la goutte* (Leyde, 1788), et des traductions : *L'Art de conserver la santé des princes*, suivi de *L'Art de conserver la santé des religieuses, etc.*, de Ramazzini (Leyde, 1724), et *L'Histoire de la médecine*, de Friend (1727, in-4°).

COULETAGE s. m. (kou-le-ta-je). Droit levé autrefois dans quelques provinces sur la vente des marchandises. ■ Ancienne forme du mot COURTAGE.

COULETIER s. m. (kou-le-tié). Ancienne forme du mot COURTIER. ■ On disait aussi COULTIER.

COULETTE s. f. (kou-le-té). Pêch. Sorte de truble monté sur une espèce de raquette, dont se servent les pêcheurs de la Garonne.

— Techn. Broche, tantôt portative, tantôt fixée à demeure, mais toujours garnie d'une espèce de bobine, qui sert au retordage pour la passementerie.

COULEUR s. f. (kou-leur — lat. color, même sens). Impression particulière produite sur l'œil par la lumière, suivant sa nature propre ou suivant la manière dont elle est réfléchi par les corps : La couleur du feu. La couleur du soleil. La couleur du ciel. Les couleurs de l'arc-en-ciel. Les couleurs blanches, noires, rouges, vertes, bleues. Des couleurs vives, pâles, claires, sombres, foncées. L'âme voit la couleur par l'organe de l'œil. (La Bruy.) Il y a des couleurs que notre œil préfère, il n'en faut pas douter. (Grimm.) Les dévots s'imaginent que les couleurs sombres sont plus agréables à Dieu que les couleurs vives. (Clément XIV.) La couleur des animaux est, de tous leurs caractères, le plus variable. (Flourens.) Les couleurs du serpent sont aussi peu déterminées que sa marche. (Chateaub.) Le chlore a la propriété de détruire les couleurs végétales. (A. Rion.) La couleur n'est que la lumière elle-même, la lumière primitive décomposée, réduite à quelques-uns de ses éléments séparés des autres. (Lamenn.) L'aveugle peut distinguer les couleurs au toucher. (Baudouin.) Le bleu est la seule couleur que la nature ait refusée à la rose. (A. Karr.)

Adieu, riante aurore ; adieu, riantes fleurs, Où la riche lumière épanche ses couleurs.

ROUCHER.

Du mélange divers des diverses couleurs Naît l'éclat des métaux, le coloris des fleurs, L'or flottant des moissons et le vert des feuillages.

DELLILLE.

■ Coloris, distribution des couleurs dans la nature ou dans un tableau : La couleur des paysages d'Italie. La couleur de Rubens, du Titien, de Claude Lorrain. Le dessin, dans le langage des couleurs, a les mêmes fonctions et la même importance que la consonne dans le langage parlé. (Lamenn.) Le dessin, c'est la mélodie ; la couleur, c'est l'harmonie. (Th. Gaut.) Loin d'absorber les formes, la couleur les fait resplendir et valoir. (Th. Gaut.)

— Dans le langage vulgaire, S'oppose souvent à noir et à blanc, ce qui est sciemment exact, le noir et le blanc n'étant pas proprement des couleurs, mais l'un la réunion et l'autre l'absence de toutes les couleurs : Le linge blanc se salit plus vite que le linge de couleur. Lorsqu'on est en deuil, l'usage défend de porter des habits de couleur, et rend le noir obligatoire.

— Teint, coloration plus ou moins rouge du visage : Perdre sa couleur, ses couleurs. Changer de couleur. Reprendre ses couleurs. Je vous vois sans épée, interdit, sans couleur.

RACINE.

Qu'est devenu ce teint dont la couleur fleurie Semblait d'ortolans seuls et de bisques nourrie?

BOILEAU.

— Nuance relativement foncée : Sans le soleil tout pâlit, le soleil donne la couleur à tout. Ce pain, cette brioche n'a pas assez de couleur. Ce poulet commence à prendre couleur.

— Substance dont on se sert pour donner aux objets une couleur artificielle : Mettre la première couleur. Mettre un carreau en couleur. Étouffe qui n'a pas bien pris la couleur. Le peintre entend bien l'art de fondre, de mélanger les couleurs. (Acad.)

Tes mains savent encore, pour le plaisir des yeux, Préparer des couleurs l'accord harmonieux.

LEMETRE.

— Particulièrement. Marque distinctive de la nationalité, qui consiste dans la coloration des drapeaux, pavillons et enseignes ; drapeau national lui-même : Le blanc était la couleur nationale sous les Bourbons. Les couleurs de la France ont disparu du château Saint-Ange. Les couleurs nationales de France sont le bleu, le blanc et le rouge. A l'époque des guerres d'Edouard III, la couleur nationale française était le rouge, et la couleur nationale anglaise le blanc. (Chateaub.)

J'irai dans les combats vaincre sous vos couleurs.

C. DELAVIGNE.

— Par ext. Opinion politique ; opinion de parti en général : La couleur d'un journal est une livrée que l'on dépose en sortant du bureau. (Raspail.) On peut être député et conserver sa couleur. (Balz.)

— Au pl., Livrée, vêtement d'une couleur spéciale porté par les officiers et les domes-

tiques d'une maison : Les couleurs du roi. Porter les couleurs d'un maître.

Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de la roue, Qu'on verrait, de couleurs bizarrement orné, Conduire le carrosse où l'on le voit traîné.

BOILEAU.

■ Marque distinctive choisie par une personne, particulièrement par une dame, et qu'adoptaient autrefois ceux qui voulaient lui faire la cour :

Je dois vaincre : j'ai de ma belle Et les chiffres et la couleur.

BÉRANGER.

Aucun navire ami ne vient frapper ma vue, Aucun, sur cette mer où ma barque est perdue, Ne porte mes couleurs.

A. DE MUSSET.

— Fig. Apparence extérieure, tournure, ensemble de circonstances qui constituent un caractère spécial : Les affaires prennent une couleur. Aux yeux du mélancolique, tout revêt de sombres couleurs. (Acad.) Le génie naturel aux écrivains allemands est d'une couleur ancienne plutôt qu'antique. (Mme de Staël.) Il faut que la couleur du passé se fonde avec celle du présent. (Mme de Staël.) L'esprit porte les couleurs de l'âme. (Mme Swetchine.) La couleur de notre vie est généralement telle que la font les quatre premières années pendant lesquelles nous sommes nos maîtres. (Ste-Beuve.)

Vois-tu, l'hypocrisie est un vice à la mode, Et quand de ses couleurs le vice est revêtu, Sous l'appui de la mode il passe pour vertu.

TH. CORNEILLE.

■ Prétexte, fausse apparence, motif hypocrite : Attaquer les autres sous couleur de se défendre. Sous couleur de piété, on ne s'aperçoit pas qu'on veut dominer. (Bourdai.) Charlemagne voulait se faire un nouveau droit de l'hérésie prétendue de l'empereur pour lui enlever Rome sous couleur de justice. (Volt.)

J'inventai des couleurs, j'armai la calomnie.

RACINE.

Mais si tu veux trahir, trouve du moins, ingrat, De plus belles couleurs dans les raisons d'Etat.

CORNEILLE.

Par un zèle hypocrite il se popularise, Et c'est une couleur en un mot qu'il a prise.

ETIENNE.

Quiconque ne sait pas dévorer un affront, Ni de fausses couleurs se déguiser le front, Loin de l'aspect des rois qu'il s'écarte, qu'il fuie.

RACINE.

— Fam. Menterie, invention : Ne croyez pas cela, c'est une couleur.

— Couleur changeante, Couleur qui varie suivant l'angle sous lequel on regarde l'objet coloré : Certains scarabées, les colibris, la gorge des pigeons, les taffetas glacés, présentent des couleurs changeantes.

— Haut en couleur, Qui a le visage très-coloré, très-rouge : La femme d'Harley était extrêmement grosse et haute en couleur. (St-Sim.) ■ Fig. Outré de ton, exagéré au point de vue de l'énergie : Le style populaire est naturellement haut en couleur.

— Homme, femme de couleur, Mulâtre, mulâtresse : Un homme de couleur n'a pas la cervelle plus noire que celle d'un homme blanc. (L.-J. Larcher.)

— Loc. prov. Ne pas connaître la couleur de l'argent de quelqu'un ; ne pas savoir de quelle couleur est son argent, N'avoir pas reçu de lui l'argent qu'il doit : Je ne sais pas de quelle couleur est l'argent de monsieur le marquis, et je viens pourtant ici depuis six mois trois fois la semaine. (Le Sage.) ■ Ne pas connaître la couleur des paroles de quelqu'un, Ne l'avoir jamais entendu parler. ■ Parler, juger d'une chose comme les aveugles des couleurs, En parler sans en avoir la moindre connaissance. ■ En faire voir de toutes les couleurs, Faire passer par toutes sortes d'épreuves, et aussi tromper de toutes les façons : Elle en fait voir à son mari de toutes les couleurs. ■ Des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer, Traduction du proverbe latin De gustibus et coloribus non est disputandum.

— Peint. Peindre à pleine couleur, Peindre avec un pinceau très-chargé de couleurs. ■ Couleurs légères ou blanches, Classe de couleurs dont la teinte est naturellement claire et semble mêlée de blanc. ■ Couleurs pesantes, Celles dont la teinte est naturellement sombre, et qui semblent contenir du noir. ■ Couleurs rompues, Couleurs tranchantes, trop vives, qui ont besoin d'être affaiblies par un mélange. ■ Couleurs noyées, Celles qui s'affaiblissent graduellement, comme celles qui forment les nuances. ■ Couleurs amies, Couleurs qui s'accordent bien, dont l'ensemble produit un heureux effet. ■ Couleur générale, Effet d'ensemble des objets colorés qui sont dans un tableau. ■ Couleur locale, Couleur propre à chaque objet ; art de rendre par la couleur les différents détails qui caractérisent les corps.

— Littér. Qualité du style qui donne aux pensées de l'éclat et du mouvement : La recherche de la couleur est le principal caractère de l'école romantique. La langue que nous parlons, par l'abondance et la hardiesse de ses expressions, suffit à toutes nos idées, et sait au besoin les revêtir des couleurs les plus brillantes. (Barthél.) Balzac a le don de la couleur et des fouillis. (Ste-Beuve.)

Mais je ne trouve pas de couleurs assez noires Pour en représenter les tragiques histoires.

CORNEILLE.

Le poète, à son tour, enrichit sa palette, Dispose ses couleurs, les fond, les assortit, S'empare du pinceau des qu'un dieu l'avertit.

MILLEVOYE.

■ Couleur locale, Observation des détails de mise en scène qui caractérisent un pays ou une époque : Ce drame, ce roman se distingue par la couleur locale. Le Robinson anglais pêche sous le rapport de la couleur locale.

— Grav. Procédé qui rend ou au moins qui indique dans une estampe les couleurs du tableau que cette estampe reproduit : Cette gravure a de la couleur.

— Mar. Pavillon : Hisser au grand mât les couleurs de la nation.

— Métall. Couleur d'eau, Brillant d'un fer poli qui a passé au feu. ■ Couleurs de recuit, Couleurs qui indiquent le degré de carburation de l'acier. ■ Fer de couleur, Fer qui est cassant à la température rouge cerise, et ne peut être forgé qu'au-dessus ou au-dessous de cette température. On l'appelle aussi FER ROUGE.

— Techn. Chez les teinturiers, Couleurs matrices, Couleurs dont les autres dérivent. ■ Couleurs simples, Chez les peintres en bâtiments, Celles qui sont extraites des végétaux, et qui ne peuvent souffrir le feu. ■ Chez les tisseurs, Couleur passante, Lat interrompu et passé seulement de temps à autre. ■ Couleur suivie, Lat continu.

— Jeux. Chacun des quatre attributs qui distinguent les cartes, quoiqu'ils ne soient réellement que de deux couleurs, la rouge et la noire : Les couleurs ne sont pas les mêmes chez tous les peuples. Les couleurs françaises se nomment cœur, carreau, pique et trèfle. Avoir de la couleur de l'about, Je ne puis fournir la couleur Jemadée. De quelle couleur tourne-t-il ? ■ Au boston primitif, Belle couleur, Couleur de la carte retournée à la première donne. ■ Petite couleur, Couleur de chacune des cartes retournées aux dames suivantes. ■ Au lansquenét, Prendre couleur, Entrer en jeu et couper. ■ A l'ombre, Nommer la couleur, Faire la triomphe en indiquant la couleur. ■ Jeu des trois couleurs, Sorte de jeu de hasard que l'on joue avec trois dés portant chacun une couleur différente.

— Blas. Nom donné à cinq des émaux : Les couleurs héraldiques sont : l'azur ou bleu, le gueules ou rouge, le sable ou noir, le sinople ou vert, et le pourpre. V. ÉMAIL.

— Physiq. Couleurs primitives, Couleurs, au nombre de sept, qui composent l'arc-en-ciel et le spectre solaire : Les couleurs primitives sont exprimées dans le vers suivant, où leur ordre est conservé :

Violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge.

■ Couleurs simples, Celles qui ne résultent d'aucun mélange connu d'autres couleurs : Le jaune, le rouge et le bleu sont des couleurs simples. ■ Couleurs composées, Celles que l'on obtient par le mélange d'autres couleurs : Le vert et le violet sont des couleurs composées. ■ Couleurs complémentaires, Celles dont le mélange produit le blanc : L'orangé et le bleu sont des couleurs complémentaires.

— Pathol. Pâles couleurs, Nom vulgaire de la chlorose :

Certaine abbesse un certain mal avait, Pâles couleurs nommé parmi les filles.

LA FONTAINE.

La fille qui cause nos pleurs Est morte des pâles couleurs, Au plus bel âge de sa vie. Pauvre fille ! que je te plains De mourir d'une maladie Dont il est tant de médecins.

(Épilogue.)

■ Fig. Défaut d'éclat, de ton, de couleur : Je vous conjure de ne pas tant tourner votre esprit du côté des choses frivoles que vous n'en conserviez pour les solides, autrement votre goût aurait les pâles couleurs. (Mme de Sév.) La grâce de madame de Sévigné est une grâce vive, abondante, pleine de sens et de sel, et qui n'a pas du tout les pâles couleurs. (Ste-Beuve.)

— Adjectif. Couleur de, Qui a la couleur de : Belarpe couleur de feu. Rubans couleur de rose. ■ Cet adjectif est invariable.

— Fam. Voir couleur de rose, Voir en beau : Les uns voient l'avenir en noir, les autres le voient couleur de rose. (Labrousse.)

— Substantif. Etat de ce qui a une couleur particulière déterminée : Être d'un beau couleur de chair. Je vous trouve les lèvres d'un couleur de feu surprenant. (Mol.) Le plumage tire sur le couleur de rose vers la racine. (La Font.) Ce beau couleur de rose, ainsi distribué sur un fond d'un brun verdâtre, produit un agréable effet. (Réaumur.)

— Rem. On a trouvé beaucoup de détours peu ingénieux pour expliquer comment un mot féminin peut arriver à prendre le genre masculin ; le procédé est cependant des plus simples : couleur peut devenir adjectif : Un ruban couleur de feu ; or tout adjectif pris substantivement pour désigner la qualité concrète, comme le bon, le beau, le grand, le vert, le rouge, etc., est toujours du masculin ; l'adjectif couleur est précisément dans ce cas. En d'autres termes : Couleur s. m. est le s. f. couleur devenu adjectif et pris ensuite

substantivement; on dit donc le COULEUR de feu, comme on dirait le rouge de feu.

— **Épithètes.** Simple, composée, naturelle, artificielle, primitive, claire, vive, brillante, éclatante, éblouissante, étincelante, miroitante, chatoyante, riche, splendide, magnifique, admirable, agréable, charmante, fraîche, gaie, riante, fleurie, faible, légère, tendre, délicate, douce, pourprée, purpurine, nuancée, agencée, assortie, mariée, combinée, mêlée, changeante, pâle, terne, ternie, effacée, morte, triste, morne, sombre, lugubre, rembrunie, forte, foncée, heurtée, choquante, désagréable, disgracieuse, grossière, ridicule. — (Teint.) Fraîche, vermeille, vive, animée, belle, jolie, charmante, mauve, pâle, blême, livide, morte, brune, olivâtre. — (Apparence.) Naturelle, plausible, apparente, probable, vraie, vraisemblable, spéculative, fautive, mensongère, trompeuse, perfide.

— **Syn.** Couleur, coloris. V. COLORIS.

— **En cycl.** Phys. Les philosophes de l'antiquité ne firent sur la cause des couleurs que des hypothèses. La plupart d'entre eux rangeaient les couleurs parmi les propriétés spécifiques des corps, au même titre que la dureté, le poids, l'odeur, etc. Quelques-uns les faisaient naître de mélanges d'ombre et de lumière, effectués en proportion variable, sans d'ailleurs approfondir ce qu'ils entendaient par les mots ombre et lumière. Cependant Epicure, ayant remarqué que la coloration des objets varie quelquefois suivant l'intensité de la lumière qui les frappe et suivant la position de la source lumineuse, se hasarda à conjecturer que les couleurs pourraient bien n'être que de la lumière réfléchie et modifiée, et qu'ainsi, par eux-mêmes, les corps n'en possèdent aucune. Au xvi^e siècle, Vossius, Descartes, de Challes, Boyle remirent en vigueur l'hypothèse d'Epicure, en l'appuyant de quelques expériences; mais il lui manquait toujours la consistance d'une théorie complète, capable de rattacher à quelques principes démontrés tous les phénomènes que présentent les couleurs, soit simples, soit composées. C'est à Newton qu'était réservée la gloire d'établir cette théorie; il la baptisa du nom de chromatique (*chroma*, couleur), et en exposa les développements dans cet admirable *Traité d'optique* qui serait peut-être le plus beau monument de la science, si le livre des Principes n'existait pas.

On sait que la réfraction sépare un rayon lumineux émané du soleil en sept rayons principaux, différents par leurs propriétés optiques et chimiques, différents aussi par les impressions qu'ils produisent sur l'œil, c'est-à-dire par leurs couleurs. Entre ces sept rayons que l'on a longtemps cru être les seuls constitutifs de la lumière blanche, l'œil, aidé du microscope, a, dans ces derniers temps, découvert une foule d'autres rayons dont les couleurs forment le passage gradué d'une couleur principale à une autre. L'ensemble de toutes ces couleurs, appelé spectre, est traversé par de minces raies noires qui semblent tenir la place de rayons absents.

Un rayon lumineux, qui provient d'une source autre que le soleil, et que l'on fait passer à travers un prisme, donne également un spectre, mais moins brillant que le spectre solaire, et contenant souvent une ou plusieurs couleurs de moins. A la place des couleurs absentes, on voit des bandes obscures, comme on voit des raies noires dans le spectre solaire.

D'après ce qui vient d'être rappelé, nous pouvons déjà pressentir que la couleur des objets doit être dans beaucoup de cas l'effet de la réfraction. Il suffit que la surface d'un corps ne soit pas absolument dépourvue de pouvoir réfringent, pour que la lumière qui frappe cette surface soit décomposée en un certain nombre de rayons colorés, dont l'impression sur les yeux sera attribuée au corps lui-même.

Mais, en général, nous ne percevons pas tous les rayons dont la lumière est composée; nous n'en percevons qu'une partie, souvent un seul, souvent aucun. Dans le spectre solaire, il y a une multitude de raies noires; Brewster en a compté jusqu'à 2,000. Or on considère aujourd'hui ces raies comme représentant des rayons rendus imperceptibles, parce qu'ils ont été absorbés ou arrêtés par l'air atmosphérique. Si un faisceau lumineux de nature quelconque traverse un gaz avant de rencontrer le prisme qui doit le décomposer, le spectre produit offre plus de raies que s'il n'y avait pas de gaz interposé. Il y a donc des rayons absorbés. Les vapeurs d'acide hypoazotique, par exemple, absorbent beaucoup de rayons, entre autres tous les violets, en sorte que le spectre résultant d'un faisceau de lumière qui a traversé ces vapeurs est remarquable par la quantité et la largeur des raies noires qu'il présente.

Mais la faculté absorbante des corps à l'égard de la lumière varie selon leur nature, leur densité, leur épaisseur, etc. En couche suffisamment mince, l'eau, l'air, le verre pur, la plupart des gaz sont transparents, c'est-à-dire qu'ils n'absorbent pour ainsi dire aucun rayon lumineux, et qu'ils nous transmettent toute la lumière blanche qui les a traversés. En couches épaisses, ces mêmes substances sont colorées. Cela veut dire qu'elles laissent passer seulement les rayons capables de former la couleur qu'elles paraissent avoir et qu'elles absorbent tous les autres. Ainsi l'air, vu dans

sa plus grande profondeur, paraît bleu, parce qu'il laisse passer de préférence les rayons bleus de la lumière solaire. On sait que les corps les plus opaques laissent passer la lumière, quand ils sont suffisamment minces. Newton, ayant réussi à réduire une feuille d'or à 0,001 d'épaisseur, remarqua que la lumière du jour ou celle d'une bougie, vue à travers cette feuille, paraît verte. C'est que la feuille d'or décompose la lumière et n'en laisse passer que les rayons verts.

Ainsi, quand un faisceau de lumière tombe sur la surface d'un corps, il peut arriver de trois choses l'une : 1^o ou bien la lumière est tout entière réfléchie, sans aucune décomposition, et alors la surface du corps paraît blanche; 2^o ou bien toute la lumière incidente est absorbée et le corps paraît noir; 3^o ou enfin une partie du faisceau incident est absorbée, l'autre partie est réfléchie ou réfractée, et la surface de l'objet présente la coloration qui résulte de l'association des couleurs particulières des rayons renvoyés.

Cette théorie repose, comme on voit, sur l'hypothèse de l'absorption de certains rayons par les milieux qu'ils rencontrent, hypothèse qui s'impose à son tour pour expliquer quelques expériences. Si l'on regarde un spectre à travers une lame de verre blanc, on voit toutes les couleurs; si on le regarde à travers une lame de verre rouge suffisamment épaisse, on ne distingue plus que la partie rouge. Les rayons qui n'étaient pas arrêtés par le verre blanc sont donc arrêtés par le verre rouge, sauf le rayon rouge qui passe. Avec un verre bleu azur, on ne voit plus que les rayons rouges et les violets.

On peut modifier la couleur d'un milieu, en augmentant ou en diminuant son épaisseur (v. POLYCHROMISME), c'est-à-dire en entravant ou en facilitant dans sa masse la marche des rayons. Supposons que les différents rayons du spectre viennent frapper simultanément la surface d'une lame de verre suffisamment épaisse. Les intensités particulières des rayons étant inégales, ces rayons pénétreront à des profondeurs inégales et en diminuant d'intensité dans l'intérieur du verre. Si l'on conçoit la lame de verre partagée en tranches perpendiculaires à la direction des rayons, on voit que chaque tranche doit différer de ses deux voisines par l'intensité et peut-être par le nombre des rayons qui la traversent; par suite, la couleur de la lame de verre doit différer suivant l'épaisseur qu'on lui donne. Si la lame est mince, elle sera incolore, parce qu'elle laissera passer sans absorption tous les rayons du spectre. Si elle est assez épaisse pour que tous les rayons soient absorbés, elle sera noire. C'est ainsi qu'on voit la coloration varier avec la quantité dans certains liquides, tels que le vin de Porto, la vieille eau-de-vie, le perchlore de fer, le chlorure d'or, l'infusion de safran, etc. On cite, comme exemple curieux, le vert azur ou bleu de cobalt, qui passe du bleu parfait au rougeâtre, puis au rouge net, à mesure qu'on augmente son épaisseur.

La chaleur, en écartant les unes des autres les molécules des corps, peut très-bien augmenter leur faculté d'absorption à l'égard des rayons lumineux, et par suite modifier leur coloration. C'est ce qui paraît résulter d'un grand nombre d'observations et d'expériences. La chaleur rend généralement plus foncée la teinte des milieux transparents. Quelquefois elle change complètement les couleurs, qui reviennent alors par le refroidissement.

Les rayons qui ne sont ni absorbés ni réfléchis sont réfléchis. Par conséquent, dire que les corps diffèrent par leurs propriétés absorbantes et réfléchives, c'est dire du même coup qu'ils diffèrent par leurs propriétés réfléchives. L'espace des rayons colorés réfléchis dépend donc de la nature des corps, de la infinie variété de couleurs des objets opaques, couleurs qui ne sont autres, pour la plupart, que celles des rayons réfléchis. Cela explique les changements que subit la couleur d'un corps lorsqu'on le soumet à différentes sources de lumière. Un bleu, éclairé la nuit par la flamme d'une bougie, paraît d'un blanc pâle, tandis qu'on sait qu'il est bleu le jour. C'est que le spectre de la lumière solaire et celui de la flamme d'une bougie ne sont pas composés des mêmes rayons, et que les rayons identiques ne sont pas de même intensité; le premier contient plus de rayons bleus que le second. En mêlant de l'alcool avec un quart d'eau saturée de sel marin, on obtient un mélange dont la flamme n'émet que des rayons jaunes. Cette propriété est quelquefois mise à profit dans les séances de physique amusante, pour rendre livides les visages des assistants.

Quand un corps est transparent, les rayons qui le traversent peuvent ne pas être de la même couleur que les rayons réfléchis, et les deux côtés du corps présentent ainsi des couleurs différentes. Par exemple, dans une mince feuille d'or, les rayons réfléchis sont jaunes et les rayons transmis sont verdâtres. Par conséquent, la face directement exposée à la lumière paraît jaune, tandis que la face opposée est teintée de vert. Newton a découvert que l'eau de mer, qui laisse passer presque tous les rayons, réfléchit les rayons violets et les rayons bleus; c'est à cette propriété qu'est due l'éclatante coloration des parois de la célèbre grotte d'azur dans l'île de Capri. La lumière pénètre par l'ouverture de la grotte et est décomposée

par l'eau, qui réfléchit seulement les rayons bleus et violets et absorbe les autres.

— **Couleurs simples, complémentaires, composées.** Newton a appelé simples les couleurs qui distinguent les uns des autres les rayons du spectre solaire; complémentaires, celles dont le mélange produit du blanc; et composées, celles qui résultent d'un mélange de couleurs simples. Les couleurs simples sont indécomposables; c'est ce qui les distingue des couleurs composées analogues. Par exemple, il existe un vert simple; mais il existe aussi un vert produit par le mélange du jaune verdâtre avec le bleu verdâtre du spectre. Ce dernier vert, vu au prisme, se résout dans les deux couleurs élémentaires dont il est formé.

Les couleurs complémentaires peuvent être formées soit de couleurs simples, soit de couleurs composées. Toute couleur simple, à l'exception du vert pur, est complémentaire d'une autre couleur simple. M. Helmholtz groupe ainsi les couleurs simples complémentaires deux à deux :

Violet jaune verdâtre.
Indigo jaune.
Bleu orangé.
Bleu verdâtre . . . rouge.

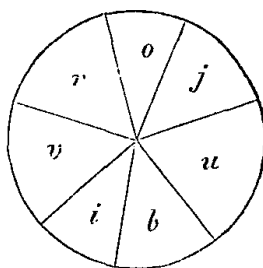
Quant aux couleurs composées, elles forment, soit entre elles, soit avec les couleurs simples, une infinité de groupes complémentaires. En effet, étant données deux couleurs quelconques complémentaires, si l'on ajoute du blanc à l'une d'elles, celle-ci, quoique modifiée, reste encore évidemment complémentaire de l'autre.

— **Mélange des couleurs. Règle de Newton.** Quelle est la teinte qui résulte du mélange de plusieurs couleurs données? Les physiciens ont fait un grand nombre d'expériences pour trouver à cette question une réponse catégorique. Les uns mélangent des poudres fines teintées de différentes couleurs; mais les résultats présentent une coloration terne et indécise, parce que les corps pulvérisés absorbent une grande quantité de lumière. D'autres opèrent directement sur les rayons du spectre. M. Helmholtz, entre autres, en superposant 2, 3, 4, etc., spectres produits par un même prisme, de manière que leurs bandes colorées se croisent, et en prenant de minutieuses précautions pour ne voir que les points de croisement isolés des couleurs environnantes, a pu relever assez exactement les teintes composées de ces points. Voici quels sont les principaux résultats auxquels il est parvenu : 1^o Le vert pur du spectre, non plus que le rouge pur, ne peuvent être obtenus par le mélange de deux couleurs simples. 2^o Chacune des autres couleurs du spectre peut être obtenue par un mélange de deux couleurs simples. 3^o Chose surprenante, si l'on a deux teintes identiques, mais produites l'une par une seule couleur, l'autre par la combinaison de deux couleurs, une couleur simple ajoutée à ces deux teintes donnera deux colorations différentes. Par exemple, le vert et l'indigo donnent un vert bleuâtre. Si au vert bleuâtre ainsi produit on ajoute du rouge, on obtient du blanc; tandis que si au vert bleuâtre simple du spectre on ajoute du rouge, on obtient du jaune. 4^o Il est impossible, avec trois couleurs seulement, de produire toutes les couleurs du spectre. Cette dernière conclusion avait son importance à l'époque où M. Brewster formulait une théorie nouvelle de la lumière et des couleurs, théorie en vertu de laquelle les couleurs simples se réduisaient à trois, le rouge, le jaune et le bleu, dont les mélanges en diverses proportions formaient ensuite toutes les autres nuances. On voit que la théorie de M. Brewster est gravement infirmée par la quatrième conclusion de M. Helmholtz.

Pour déterminer approximativement la couleur qui résulte du mélange de plusieurs autres, Newton a proposé la construction géométrique suivante : Divisez, au moyen de rayons, un cercle en sept parties correspondantes aux sept couleurs du spectre, et inversement aux nombres 9, 16, 10, 9, 16, 10, 9. Ces sept parties auront en degrés les valeurs suivantes :

Rouge = 60° 45' 34"
Orangé = 34° 10' 38"
Jaune = 54° 41' 11"
Vert = 60° 45' 34"
Bleu = 54° 41' 31"
Indigo = 34° 10' 38"
Violet = 60° 45' 34"

Marquez les centres de gravité, o, j, u, b, i, v de chacun de ces arcs. Maintenant, si l'on



veut le résultat du mélange de plusieurs couleurs, supposez appliquées aux centres de gravité des arcs qui correspondent à ces couleurs des forces parallèles entre elles et proportionnelles aux intensités des couleurs con-

sidérées; le point d'application de la résultante desdites forces tombera dans le secteur correspondant à la teinte produite par le mélange. D'après cette règle on voit : 1^o que deux couleurs simples consécutives donnent par leur mélange une nuance intermédiaire, en ayant soin toutefois d'excepter le rouge et le violet, qui ne se suivent pas dans le spectre; 2^o que deux couleurs séparées par une troisième produiront cette dernière; 3^o que si l'on combine les sept couleurs dans les proportions des arcs qui les représentent, on produit du blanc, puisque alors le point d'application de la résultante des forces composées tombe au centre du cercle.

— **Contraste des couleurs. Couleurs accidentelles.** Si l'on attache en même temps les yeux sur deux objets contigus, leurs couleurs s'influencent mutuellement et ne produisent pas les mêmes impressions que si les deux corps étaient éloignés l'un de l'autre. Par exemple, si l'on applique une bande rouge à côté d'une bande jaune on trouve, après la juxtaposition, que la bande rouge tourne légèrement au violet et la bande jaune au vert. Un célèbre chimiste, M. Chevreul, a fait, sur ce qu'il a appelé le contraste simultané des couleurs, un grand nombre d'expériences dont il a consigné la description et les effets dans son bel ouvrage : *De la loi du contraste simultané des couleurs et de l'assortiment des objets colorés, etc.* On y apprend, entre autres résultats, que, quand deux couleurs sont juxtaposées, chacune d'elles produit le même effet que si elle était mêlée avec la couleur complémentaire de l'autre; que, pour faire paraître une couleur plus vive et plus pure, il faut la placer à côté de sa complémentaire; que, si une des deux couleurs est blanche ou noire, l'autre paraît entourée d'une auréole teintée de sa couleur complémentaire. Les mêmes effets peuvent avoir lieu quand les deux couleurs sont placées à une certaine distance l'une de l'autre, mais ils sont moins prononcés.

Si les couleurs sont modifiées par leur contraste simultané, elles le sont encore, et d'une façon non moins surprenante, par leur contraste successif. Si, après avoir regardé pendant quelque temps un corps vivement coloré placé sur un fond noir, on porte rapidement les yeux sur une surface blanche, on y voit le corps, non avec sa couleur naturelle, mais avec sa couleur complémentaire. Cet effet de contraste successif porte le nom de couleurs accidentelles. On en cite de nombreux exemples. Si l'on fixe les yeux sur un livre imprimé en gros caractères très-noirs et vivement éclairés, puis que l'on ferme soudain les paupières, en ayant soin de les recouvrir pour produire une obscurité plus complète, on croit apercevoir des lettres blanches sur une page noire. Quand on regarde une croisée éclairée d'un jour vif, en fermant les yeux on voit une croisée dont les carreaux sont noirs et les barreaux blancs, etc. Jurin, Buffon et le P. Scherffer ont tenté d'expliquer les couleurs accidentelles. La question a été de nos jours reprise par M. Plateau, qui a malheureusement payé de sa vue la gloire d'avoir notablement fait avancer la théorie des couleurs accidentelles. D'après le physicien belge, l'impression des couleurs est purement subjective, c'est-à-dire qu'elle dépend d'un état particulier dans lequel se place la rétine sous la provocation de telle ou telle couleur. Cette hypothèse est naturellement suggérée par la théorie des ondulations, suivant laquelle chaque couleur correspond à un état vibratoire particulier de l'éther. Lorsque la rétine a été impressionnée par une couleur, au lieu de perdre cette impression par un retour brusque à l'état du repos, elle la perd, d'après M. Plateau, par une série d'oscillations de plus en plus affaiblies, qui constituent pour elle une série d'états alternativement opposés, engendrant des impressions alternativement opposées. De même qu'un pendule n'arrive à sa position d'équilibre qu'après un certain nombre d'oscillations, de même la rétine n'arrive à la perte d'une impression qu'après avoir passé par un certain nombre d'impressions alternativement contraires et pareilles à la première. C'est ce qui explique comment M. Plateau et d'autres observateurs ont pu, à l'aide de précautions convenables, voir disparaître et reparaitre alternativement plusieurs fois l'image accidentelle.

— **Nomenclature des couleurs.** Jusqu'en 1839, il a régné dans les appellations des couleurs une confusion analogue à celle qui rendait autrefois si difficile la connaissance des mesures, des poids et des monnaies. M. Chevreul entreprit de débrouiller ce chaos. Il comprit bien vite qu'une nomenclature des couleurs doit être, non imprimée, mais peinte, et il créa son *cercle chromatique*. Il fixa d'abord les sens jusqu'alors si vagues des mots nuance et ton. La nuance est le résultat du mélange de plusieurs couleurs. Le ton est le résultat du mélange d'une nuance avec du noir ou du blanc. Il y a donc une infinité de nuances, et pour chaque nuance une infinité de tons. La proportion du blanc dans une nuance constitue l'abaissement du ton; la proportion du noir dans une nuance constitue la hauteur du ton.

Cela posé, M. Chevreul décrit 21 circonférences concentriques, et il divise le cercle formé par la circonférence extérieure en 72 secteurs égaux. Chaque secteur se trouve de la sorte partagé, par les arcs qui le traversent, en 21 cases, dont une, celle qui touche

au centre, est triangulaire, et les 20 autres sont quadrangulaires. Les cases triangulaires forment par leur ensemble un cercle blanc. En ne tenant pas compte de ce cercle blanc, on voit que, chaque secteur comprenant 20 cases, le disque total, qui comprend 72 secteurs, sera divisé en 1,440 cases quadrangulaires.

Chaque secteur (sauf dans la partie triangulaire qui reste blanche) est peint d'une nuance particulière, ce qui fait 72 nuances; elles sont disposées de façon à passer graduellement des unes aux autres. Dans chaque secteur, et par conséquent dans chaque nuance, la case quadrangulaire qui touche au cercle blanc central est mélangée d'une forte proportion de blanc; la case suivante en contient moins, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on arrive à une case sans mélange de blanc, qui représente par conséquent la nuance pure. A partir de cette dernière case, les autres sont mélangées de noir, dont la proportion va en augmentant jusqu'au bord, qui est entièrement noir. En résumé, le cercle chromatique est partagé en 72 nuances et chaque nuance en 20 tons; il présente, par conséquent, un tableau de 1,440 types de couleurs différentes, nombre amplement suffisant pour les besoins de la peinture et de la teinture. Chaque type se désigne par un numéro d'ordre. Il suffirait qu'un cercle chromatique en porcelaine, dont toutes les cases seraient numérotées, fût entre les mains de tous les marchands et fabricants de couleurs, ou d'objets peints, pour faire disparaître toute ambiguïté sur la désignation et le signalement des couleurs.

— B.-arts. Le mot *couleur* a plusieurs acceptions dans la langue de la peinture. On l'emploie, comme dans le langage ordinaire, pour désigner l'apparence que les rayons lumineux donnent aux objets; ainsi on dit : la couleur de cette draperie est d'un jaune tendre, d'un bleu foncé. Les substances minérales ou autres que les peintres emploient pour imiter cette apparence distinctive des objets reçoivent aussi le nom de *couleurs*. Enfin, dans un sens plus général, ce mot signifie le résultat des procédés employés par l'artiste pour reproduire sur la toile l'aspect des corps diversement colorés par la lumière; c'est ainsi que l'on dit : la couleur de ce tableau est d'une grande vérité; ce peintre a une bonne couleur. Entendue dans ce dernier sens, la couleur forme, avec le dessin, l'essence même de l'art de peindre. C'est le dessin, dit Diderot, qui donne la forme aux êtres; c'est la couleur qui leur donne la vie. Voilà le souffle divin qui les anime.

M. Edmond About a combattu, avec son esprit habituel, l'opinion de ceux qui prétendent que la couleur peut suffire à l'exécution d'un tableau, ou, en d'autres termes, qu'un habile coloriste peut se passer de savoir dessiner : « Tout ce qui s'étale sous le soleil est du domaine de la peinture, mais tous les peintres ne sont pas dieux. Mettez-en quatre devant une figure nue ou habillée sous un beau rayon de soleil, l'un remarquera la quantité et la qualité de la lumière réfléchie par le modèle; le second sera médiocrement frappé de la couleur, mais il attachera son attention aux masses d'ombre et de lumière qui dessinent les formes de l'objet; un troisième, plus complet et mieux doué, saisira d'un seul coup d'œil la forme, la couleur, le mouvement et le caractère de la figure que vous lui avez montrée; le quatrième, excellent homme d'ailleurs et à qui je ne veux aucun mal, s'écartera de la vérité et ne verra pas grand'chose. Le premier est coloriste par tempérament; le second est du bois dont on fait les dessinateurs; le plus complet appartient à la famille des maîtres; le dernier pourra devenir un peintre et obtenir des commandes, si ses parents l'ont mis dans un bon atelier, au lieu de lui faire apprendre les mathématiques. Certains critiques à système vous représenteront le dessin et la couleur comme deux puissances égales et rivales qui se disputent l'empire de la peinture, de même qu'Osiris et Typhon, Ahirman et Oromaze se disputaient autrefois l'empire du monde. Cette théorie manichéenne est en contradiction avec tous les faits connus; elle donne à la couleur cent fois plus d'importance qu'elle n'en peut avoir. La couleur est la joie des yeux, le charme des prunelles; mais le dessin est tout. Le dessin est le corps même de toutes les œuvres d'art, en peinture, en statuaire et en architecture; la couleur est un agrément particulier à la peinture, un charme qui relève le mérite du beau dessin. Le dessin sans couleur existe par lui-même; j'en prends à témoin la gravure, la lithographie et la photographie. Essayez de vous représenter la couleur veuve du dessin! Le dessin d'un objet, c'est sa forme qui ne change pas. La couleur varie à tout instant, au gré des nuages qui traversent le ciel, au caprice de tout ce qui passe en jetant un reflet. Elle est, suivant l'expression de Platon, dans un perpétuel devenir. Chez l'artiste, le dessin est la science, et pour ainsi dire la possession de la nature. C'est le fruit du travail, du temps et de l'expérience; il n'y a point de dessinateurs à vingt ans, mais j'ai connu des coloristes au collège. C'est une affaire d'instinct. Les coloristes trouvent la couleur comme les nègres du Brésil trouvent les diamants de cent carats, ou comme certains animaux, sans aucune étude préalable et en vertu d'un tempérament heureux, dé-

terrent les truffes. Si vous m'accordez que, dans la nature visible, la couleur est un accessoire de la forme, et que, dans l'art, le dessin existe par lui-même, indépendamment du coloris, vous conviendrez sans difficulté qu'il est aussi absurde de diviser les peintres en dessinateurs et en coloristes, que de diviser les hommes en philosophes et en joueurs de quilles. La couleur est donc un luxe, mais un luxe admirable, que presque tous les maîtres se sont donné. Le dessin est l'essence de l'art, la condition *sine qua non* de la peinture. Je dénie formellement la qualité de peintre à l'homme qui ne dessine pas. Quant aux coloristes purs, s'il s'en rencontre, ils prendront rang à la droite des teinturiers.

Tout en proclamant, comme M. About, la supériorité du dessin sur la couleur, M. Charles Blanc ne croit pas que celle-ci soit un don naturel, une affaire d'instinct : « On entend répéter tous les jours, dit-il, que la couleur est un arcane impénétrable à celui qui n'a pas reçu « l'influence secrète; » que l'on devient dessinateur et que l'on nait coloriste : rien de plus faux que ces adages; car non-seulement la couleur, soumise à des règles fixes, se peut enseigner comme la musique, mais il est plus facile de l'apprendre que le dessin dont les principes absolus ne s'enseignent point. Aussi voyons-nous que les grands dessinateurs sont aussi rares et même plus rares que les grands coloristes. De temps immémorial, les Chinois ont connu et fixé les lois de la couleur, et la tradition de ces lois, transmise de génération en génération jusqu'à nos jours, et répandue chez tous les artistes orientaux sont coloristes, et coloristes infatigables, puisqu'on ne trouve jamais une fausse note dans la trame de leurs couleurs. » M. Charles Blanc se trompe : les Chinois, les Persans, les autres Orientaux ne sont pas des coloristes dans le sens artiste; ce ne sont, pour nous servir du mot de M. About, que d'habiles teinturiers.

Le peintre, l'artiste, n'a rien de commun avec ces industriels adroits qui combinent méthodiquement, savamment, patiemment, les diverses nuances de l'arc-en-ciel, et dont l'adresse ressemble à celle des versificateurs émérites qui, connaissant à fond les règles de la poésie, alignent des vers d'une pureté et d'une harmonie irréprochables. Pour être un peintre coloriste, comme pour être poète, il faut véritablement avoir reçu « l'influence secrète. » C'est ce que Diderot a expliqué, avec sa verve accoutumée, dans le chapitre de son *Essai sur la peinture* qu'il a intitulé : *Mes petites idées sur la couleur*. On nous saura gré de lui céder la parole : « On ne manque pas d'excellents dessinateurs; il y a peu de grands coloristes. Il en est de même en littérature : cent froids logiciens pour un grand orateur; dix grands orateurs pour un poète sublime. Un grand intérêt fait éclore subitement un homme éloquent; quel qu'en dise Helvétius, on ne ferait pas dix bons vers même sous peine de mort. Transportez-vous dans un atelier; regardez travailler l'artiste. Si vous le voyez arranger bien symétriquement ses teintes et ses demi-teintes tout autour de sa palette, ou si un quart d'heure de travail n'a pas confondu tout cet ordre, prononcez hardiment que cet artiste est froid et qu'il ne fera rien qui vaille. C'est le pendant d'un lourd et pesant érudit, qui a besoin d'un passage, qui monte à son échelle, prend et ouvre son auteur, vient à son bureau, copie la ligne dont il a besoin, remonte à l'échelle et remet le livre à sa place. Ce n'est pas là l'allure du génie. Celui qui a le sentiment vif de la couleur a les yeux attachés sur sa toile; sa bouche est entr'ouverte, il halète; sa palette est l'image du chaos. C'est dans ce chaos qu'il trempe son pinceau, et il en tire l'œuvre de la création, et les oiseaux et les nuances dont leur plumage est teint, et les fleurs et leur velouté, et les arbres et leurs différentes verdures, et l'azur du ciel et la vapeur des eaux qui le ternit, et les animaux, et les longs poils, et les taches variées de leur peau, et le feu dont leurs yeux étincellent. Il se lève, il s'éloigne, il jette un coup d'œil sur son œuvre. Il se rassied; et vous allez voir naître la chair, le drap, le velours, le damas, le taffetas, la mousseline, la toile, le gros linge, l'étoffe grossière; vous verrez la poire jaune et mûre tomber de l'arbre, et le raisin vert attaché au cep. N'est-ce pas avec cette verve que procède toujours le génie, et ne sent-on pas la différence considérable qui doit séparer une peinture ainsi exécutée, dans le feu de l'inspiration, du tableau froidement et en quelque sorte mathématiquement colorié?

Diderot n'oubliait pas d'ailleurs que la couleur a ses lois qui ne sauraient être transgressées sous peine de discordance ou de monotonie; mais il ne voulait pas d'un code pittoresque qui enchaînerait la verve de l'artiste. « On dit qu'il y a des couleurs amies et des couleurs ennemies; et l'on a raison, si l'on entend qu'il y en a qui s'allient si difficilement, qui tranchent tellement les unes à côté des autres, que l'air et la lumière, ces deux harmonistes universels, peuvent à peine nous en rendre le voisinage immédiat supportable. Je n'ai garde de renverser dans l'art l'ordre de l'arc-en-ciel. L'arc-en-ciel est en peinture ce que la basse fondamentale est en musique; et je doute qu'aucun peintre entende mieux cette partie qu'une femme un peu coquette, ou une bouquetière qui sait son métier. Mais je crains bien que les peintres pusillanimes ne soient

partis de là pour restreindre pauvrement les limites de l'art et se faire une petite technique facile et bornée, ce que nous appelons entre nous un protocole. En effet, il y a tel protocole en peinture, si humble serviteur de l'arc-en-ciel, qu'on peut presque toujours le deviner. S'il a donné telle ou telle couleur à un objet, on peut être sûr que l'objet voisin sera de telle ou telle couleur. Ainsi, la couleur d'un coin de leur toile étant donnée, on sait tout le reste. Toute leur vie, ils ne font plus que transporter ce coin. C'est un point mouvant qui se promène sur une surface, qui s'arrête et se place où il lui plaît, mais qui a toujours le même cortège; il ressemble à un grand seigneur qui n'aurait qu'un habit avec ses valets sous la même livrée. Ce n'est pas ainsi qu'en usent Vernet et Chardin; leur intrépide pinceau se plat à entremêler avec la plus grande hardiesse, la plus grande variété et l'harmonie la plus soutenue, toutes les couleurs de la nature avec toutes leurs nuances.

Quoi qu'il en soit, il est nécessaire que l'artiste, même le mieux doué, fasse une étude attentive des lois du coloris; cette étude, insuffisante pour inculquer le sentiment profond de la couleur, fournira à celui qui la possède naturellement les indications les plus précieuses, de même que l'étude de la versification fournit au poète les moyens de traduire ses inspirations suivant telle ou telle forme usitée. M. Charles Blanc, dans sa belle *Grammaire des arts du dessin*, a exposé ces lois avec une remarquable clarté. Nous ne pouvons mieux faire que de résumer ici ce beau travail.

Il y a trois couleurs génératrices ou primaires, le jaune, le rouge et le bleu, et trois couleurs composites ou binaires, l'orangé, le vert et le violet. Or, la lumière blanche contenant les trois couleurs génératrices, chacune de ces couleurs sert de complément aux deux autres pour former l'équivalent de la lumière blanche. On a donc appelé *complémentaire* chacune des trois couleurs primitives, par rapport à la couleur binaire qui lui correspond. Ainsi le bleu est complémentaire de l'orangé, parce que l'orangé, se composant de jaune et de rouge, contient les éléments nécessaires pour restituer la lumière blanche. Par la même raison, le jaune est complémentaire du violet, et le rouge est complémentaire du vert. Réciproquement, chacune des couleurs mixtes, orangé, vert et violet (produites par le mélange de deux couleurs primitives), est la complémentaire de la couleur primitive non employée dans le mélange : ainsi l'orangé est la complémentaire du bleu, parce que le bleu n'est pas entré dans le mélange qui a formé l'orangé. Cela posé, si l'on combine deux des couleurs primaires, le jaune et le bleu, par exemple, pour en composer une couleur binaire, le vert, cette couleur binaire atteindra son maximum d'intensité si on la rapproche de sa complémentaire qui est le rouge. De même, si l'on combine le jaune et le rouge pour en composer l'orangé, cette couleur binaire sera exaltée par le voisinage du bleu. Enfin, si on combine le rouge et le bleu pour en composer le violet, cette couleur binaire sera exaltée par le voisinage immédiat du jaune. Réciproquement, le rouge mis à côté du vert en paraîtra plus rouge; l'orangé sur-excitera le bleu, et le violet fera briller le jaune. C'est l'exaltation réciproque des couleurs complémentaires juxtaposées que M. Chevreul a nommée « la loi du contraste simultané des couleurs. » Mais un phénomène étrange, c'est que ces mêmes couleurs qui s'exaltent par leur juxtaposition se détruisent par leur mélange. Si vous mettez du vert sur du rouge à quantités égales et à égale intensité, les deux couleurs seront annihilées l'une par l'autre, et il n'en restera qu'un gris absolu incoloré. Il en sera de même si vous mêlez, à l'état d'équilibre, du bleu avec de l'orangé ou du violet avec du jaune. Cet anéantissement des couleurs est ce qu'on appelle *achromatisme*. Il se reproduit également lorsqu'on mêle ensemble, à égale dose, les trois couleurs primaires : jaune, rouge et bleu.

Les couleurs complémentaires ont d'autres vertus, non moins merveilleuses que celles de s'exalter ou de s'entre-détruire. « Mettre une couleur sur une toile, dit M. Chevreul, ce n'est pas seulement teindre de cette couleur tout ce qu'a touché le pinceau, c'est encore colorer de la complémentaire l'espace environnant; ainsi un cercle rouge est entouré d'une légère auréole verte, qui va s'affaiblissant à mesure qu'elle s'éloigne; un cercle orangé est entouré d'une auréole bleue; un cercle jaune est entouré d'une auréole violette, et réciproquement. » Déjà cette belle observation avait été faite par Goethe et par Eugène Delacroix. Erckmann raconte (*Conversations de Goethe*) que, se promenant dans un jardin avec le philosophe, par une belle journée d'avril (1829), comme ils regardaient des crocus jaunes qui étaient en pleine fleur, ils remarquèrent que leurs regards, en se reposant sur le sol, y apercevaient des taches violettes. « A la même époque, dit M. Charles Blanc, Eugène Delacroix, occupé un jour à peindre une draperie jaune, se désespérait de ne pouvoir lui donner l'éclat qu'il aurait voulu, et il se disait : « Comment donc s'y prennent Rubens et Véronèse pour trouver de si beaux jaunes et les obtenir aussi brillants? » Là-dessus il résolut d'aller au musée du Louvre et il envoya chercher une voiture. C'était vers 1830; il y avait alors dans Paris beaucoup de

cubriolets peints en jaune serin : ce fut un de ces cubriolets qu'on lui amena. Au moment d'y monter, Delacroix s'arrêta court, observant à sa grande surprise que le jaune de la voiture produisait du violet dans les ombres. Aussitôt il congédia le cocher, et, rentré chez lui tout ému, il appliqua sur-le-champ la loi qu'il venait de découvrir, à savoir : que l'ombre se colore toujours légèrement de la complémentaire du clair, phénomène qui devient surtout sensible lorsque la lumière du soleil n'est pas trop vive et que nos yeux, comme dit Goethe, portent sur un fond propre à faire bien voir la couleur complémentaire.

Ce n'est pas tout encore : si l'on mêle deux couleurs complémentaires à proportions inégales, elles se détruisent partiellement et l'on aura un ton rompu qui sera une variété du gris. Composez, par exemple, un mélange où il entre 10 de jaune et 8 de violet, il y aura destruction de couleurs ou achromatisme pour les 8 dixièmes; mais les 2 autres dixièmes formeront un gris qui sera nuancé de jaune, parce qu'il y aura eu un excédant de jaune dans le mélange. Ainsi se composent toutes les innombrables variétés de couleurs que l'on appelle *rabattues*, et qui sont des excédants d'achromatisme, comme si la nature employait pour ses colorations ternaires la destruction des couleurs, de même qu'elle se sert de la mort pour entretenir la vie.

« La loi des complémentaires une fois connue, poursuit M. Charles Blanc, avec quelle sûreté va procéder le peintre, soit qu'il veuille pousser à l'éclat des couleurs, soit qu'il veuille tempérer son harmonie, soit qu'il cherche à la rendre mordante et fière par les brusques rapprochements qui conviennent à une scène guerrière ou tragique! Je suppose qu'il faille rabattre dans son tableau un vermillon criard, l'artiste instruit des lois de la couleur, au lieu de salir au hasard ce vermillon pour en adoucir l'âpreté, l'abaissera par une addition de bleu et suivra ainsi, sans tâtonnement, la marche de la nature. Mais, sans même toucher à une couleur, on peut la fortifier, la soutenir, l'apaiser, la neutraliser presque, en opérant sur ce qui l'avoiisine. Si l'on juxtapose deux couleurs semblables à l'état pur, mais à divers degrés d'énergie, comme du rouge foncé et du rouge clair, on obtiendra tout ensemble un contraste par la différence d'intensité et une harmonie par la similitude des teintes. »

Ces lois, ces principes n'avaient pas échappé à Goethe. Dans son *Traité des couleurs*, l'illustre écrivain a émis la théorie suivante, que nous résumons d'après un savant travail publié par M. Fälvre dans la *Revue contemporaine*. « Pour atteindre à la perfection dans l'art du coloris, dit Goethe, l'artiste doit considérer les effets moraux des couleurs, leurs effets physiologiques, leur nature technique, enfin l'influence qu'exercent sur elles les circonstances extérieures. Les couleurs agissent sur l'âme : elles peuvent y exciter des sensations, y éveiller des émotions, des idées qui nous reposent ou nous agitent, et provoquent la tristesse ou la gaieté. Un ciel bleu, des arbres verts, disposent notre âme aux joyeuses pensées et au repos; d'autres couleurs la portent à la mélancolie et aux tristes souvenirs. » Goethe a analysé avec détails ces effets moraux des couleurs. Les teintes claires réjouissent, les teintes sombres disposent à la gravité. Le jaune clair a de l'éclat, de la chaleur, de la noblesse. Le jaune pur est désagréable; c'est une teinte à laquelle s'attache le ridicule. Le rouge jaune est chaud et actif; il rappelle l'éclat resplendissant d'un soleil couchant. Le jaune rouge éblouit et fatigue. Le bleu obscur calme et repose la vue; il s'accompagne d'une sensation de froid, d'ombre, d'éloignement. Nous aimons le bleu, comme nous aimons un objet agréable qui s'éloigne et nous fait. Le violet, plus lumineux, nous réjouit davantage. Le rouge s'associe à une impression de dignité, de gravité et de puissance. Quant au vert, il nous attache avec un irrésistible attrait. Ces effets moraux varient avec l'âge, le sexe, le caractère, l'état social. Les peintres, dans leurs compositions, doivent tenir compte de toutes ces circonstances. « Les couleurs que nous donnent les corps, dit Goethe, ne sont pas, pour l'organe visuel, quelque chose de complètement étranger; l'œil est essentiellement actif et toujours en état de produire lui-même les couleurs; il doit donc éprouver un sentiment agréable lorsque quelque impression, conforme à sa nature intime, lui arrive du dehors. Une couleur isolée fait naître dans l'œil la tendance vers la totalité et l'harmonie. »

Goethe a tiré de ces principes sa théorie sur la loi des couleurs complémentaires dont il a été question ci-dessus. Il a été jusqu'à prétendre que les associations de couleurs sont en harmonie avec les caractères, les âges, les sexes, les nationalités : les couleurs énergiques plaisent aux enfants; les vieillards recherchent de préférence les teintes violettes et sombres; chaque nation adopte plus volontiers une couleur qui soit en rapport avec son caractère. La vivacité française aime les couleurs brillantes; la tranquillité de l'Anglais et de l'Allemand recherche de préférence le jaune foncé et le bleu sombre; le rouge charme davantage les Italiens et les Espagnols. Cette théorie n'est pas absolument exacte : il est certain, par exemple, que les peintres anglais, ceux de ce temps-ci particulièrement, ont une affection très-prononcée pour les couleurs les plus crues, les plus éclatantes. Mais Goethe a

bien raison lorsqu'il dit que, pour atteindre la perfection du coloris, l'artiste doit s'exercer à mettre les *couleurs* en harmonie avec la nature et la position des objets qu'il représente. La coloration d'un objet sera complète, achevée, si elle exprime la nature physique de l'objet, la place qu'il occupe, la disposition de la lumière et de l'ombre, le ton de l'ensemble. Quant à la nature physique de l'objet, le peintre apprendra à la représenter, s'il s'attache au réel; et il ne peindra pas le sapin comme le chêne, le coton comme la laine, les tissus de soie comme les étoffes de velours. La perspective fournira à l'artiste des principes pour l'intelligence de la théorie si délicate du clair-obscur, des règles pour la position absolue ou relative des objets, le groupement suivant les plans rapprochés ou éloignés. A la perspective, l'artiste doit joindre le *coloris caractéristique* et le *coloris harmonique*. Le *coloris caractéristique* exprime les harmonies de l'objet et des sentiments; il peut être puissant, doux ou éclatant. Le *coloris harmonique* consiste dans un ensemble de teintes qui produisent sur la rétine une impression agréable. Le ton, dans le *coloris*, est une teinte générale jetée sur l'image et destinée à en faire ressortir l'unité; le ton se retrouve en musique comme en peinture; il est, soit à la *couleur*, soit au son, ce que le caractère est à l'âme, ce que le tempérament est au corps. Que le peintre, ajoute Goethe en terminant ces considérations, se pénétre bien des règles que nous avons posées; c'est par l'harmonie de la lumière et de l'ombre, l'observation de la perspective, l'emploi de la coloration vraie et caractéristique, qu'un tableau peut être considéré comme achevé au point de vue du *coloris*.

— Symbolisme et iconogr. Tout est symbole au moyen âge. Aussi, à ce point de vue, les *couleurs* ont-elles joué un grand rôle dans l'iconographie chrétienne. Il y avait des règles précises qui indiquaient leur place, leur sens, leur rôle, leur attribut. Ces lois, tout artiste du moyen âge les connaissait, et leur connaissance est nécessaire aujourd'hui pour comprendre leurs œuvres. L'iconographie des *couleurs* a donc son importance. C'est ce qui nous engage à faire un exposé rapide, mais exact, de leurs différentes significations et de leur application.

En iconographie, on distingue quatre *couleurs* mères, qui sont : le blanc, le rouge, le vert et le violet; sans aucun doute, les artistes en employant d'autres, mais celles-là seules ont leur signification bien nette et bien précise. Le blanc est donné à neuf personnages principaux : Dieu le Père, Jésus-Christ sauveur, le Saint-Esprit, les anges, les saints, les prêtres dans leurs fonctions, les catéchumènes, le souverain pontife, Lazare ressuscité. Le blanc est la couleur la plus employée, parce que, selon l'expression de Clément d'Alexandrie, il est la *teinture de la vérité*. Rappelons à ce sujet ce que dit saint Bernard de la vérité : « La vérité, dit-il, est véritablement un lis dont le parfum anime la foi, et dont l'éclat éclaire l'intelligence. » Saint Grégoire de Nyssé avait de même appelé la vérité « le lis du discours. » De plus, la manne, qui était blanche, est considérée par les écrivains ecclésiastiques comme le symbole de la parole de Dieu. Généralement les attributs ou les symboles de Dieu le Père, de Dieu le Fils ou du Saint-Esprit sont de la même couleur. Ainsi la *couleur* de la colombe, symbole du Saint-Esprit, est celle de la neige, qu'elle surpasse en éclat et en blancheur, disent les livres saints.

Le rouge ne se donne, hiérarchiquement et iconographiquement parlant, qu'à Dieu le Père, quand il est figuré remplissant un acte de l'amour divin. Par exemple, quand il donne aux apôtres la mission de porter sa doctrine dans le monde, il est vêtu d'un pallium rouge. Sur le labarum de Constantin, le monogramme était représenté sur un carré rouge. La couleur de certains ornements d'église, à certains jours de fête, est rouge; c'est quand l'Eglise honore un acte d'amour de Dieu le Père ou un acte de sacrifice de Dieu le Fils. C'est ainsi que les vêtements sacrés sont rouges aux fêtes des Martyrs, à la Pentecôte, à la fête et à la bénédiction du Saint-Sacrement, à la fête de la Circoncision. Quelquefois aussi, sur les vitraux notamment, on donne la *couleur* rouge à la croix, comme ayant été couverte du sang de Jésus-Christ : « La croix rougit et se ternit dans le sang du Seigneur, » écrit saint Paulin de Nôle à Salpice Sévère. Dans le *Vexilla regis*, saint Fortunat s'écrit :

*Arbor decora et fulgida,
Ornata regis purpura,
Electa digno stipite
Tam sancta membra tangere.*

Les exemples du bois de la croix teint en rouge sont d'ailleurs fréquents à partir du xiv^e siècle jusqu'à nos jours.

Quant à la couleur verte, signe de la vie, de la jeunesse, elle est répandue à profusion. Saint Jean l'évangéliste et la plupart des saints sont généralement représentés avec une tunique verte. On donne alors à cette *couleur* le sens allégorique de la vie de la justice et de l'amour divin, en s'appuyant sur cette parole du Sauveur : « Si l'on traite ainsi le bois vert, que sera-il fait du bois sec ? » Dante, dans son *Purgatoire*, a donné des vêtements verts et des ailes vertes aux deux anges que Marie envoia pour repousser le serpent infernal de la vallée des Repentants.

*Verdi, come foglietta pur mo nate,
Erano in veste che da verdi penne,
Percosso traen dietro, e venilante.*

« Vertes comme les petites feuilles nouvellement nées, étaient leurs robes, qui, agitées par les plumes vertes de leurs ailes, traînaient par derrière et flottaient au vent. »

La *couleur* violette est un symbole de pénitence. Quelquefois, notamment dans la mosaïque de Saint-Michel de Ravenne, le Christ est représenté avec une robe violette. Quand, dans une miniature et un vitrail, un ange est représenté avec une tunique de cette couleur, on peut être sûr que l'ange ainsi vêtu est chargé d'une mission auprès d'un pécheur pour l'engager à la pénitence. Dans l'antiquité, nous savons que les vierges avaient un voile violet. Saint Jérôme, dans une lettre à Eustachius, parle de ces voiles violets qu'on appelait *mafortes*. Dans les temps consacrés à la pénitence, les ornements d'église sont violets.

Les *couleurs* généralement employées dans les émaux religieux sont au nombre de treize, en y comprenant les nuances : le bleu, avec les trois nuances de bleu noir, bleu de ciel et bleu clair; le rouge, qui comprend le rouge purpurin, le rouge demi-translucide, le rouge vif et le rouge opaque; le vert, avec deux nuances, le vert tirant sur le bleu et le vert tendre; enfin le jaune. Le vert sépare toujours le bleu du jaune.

— Techn. et comm. Les *couleurs* employées dans les arts sont des sels minéraux ou des substances végétales desséchées, que l'on réduit en poussière, et qu'on mélange à une quantité plus ou moins grande d'un liquide destiné à unir toutes les molécules, de manière à former une pâte plus ou moins épaisse et à maintenir l'adhérence de cette poussière aux surfaces sur lesquelles on l'applique. Telles sont les couleurs dites à l'huile, à l'eau, à la colle, au miel, à la gomme, à la cire et à la fresque, suivant le mode de préparation. Les *couleurs* employées dans la teinture en diffèrent essentiellement, en ce qu'ici ce n'est pas une poudre colorante qui est tenue en suspension dans le bain, et qui recouvre les étoffes qu'on y plonge; mais ce sont des sels ou substances solubles qui colorent les liquides dans lesquels s'accomplit leur dissolution. Tandis que les *couleurs* de teinture peuvent se combiner ou agir l'une à l'égard de l'autre comme réactifs, les *couleurs* broyées se mélangent d'une façon toute mécanique. Ce mélange modifie, suivant les proportions, la *couleur* des pâtes colorantes, parce qu'il introduit dans leur masse un certain nombre de molécules différemment colorées; mais chacune de ces molécules a conservé, après le mélange, sa coloration propre. Les *couleurs* dont on se sert dans la peinture en bâtiments sont en nombre très-limité, parce qu'on n'y emploie que des matières à bas prix; mais, grâce au mélange, on obtient avec elles une grande variété de tons. De même la palette des peintres est très-simple, ne se composant que de sept, neuf ou douze *couleurs*, et cependant ils savent produire tous les tons et toutes les nuances imaginables.

Mais, quoiqu'on puisse peindre un tableau avec une palette très-simple, il n'en est pas moins vrai qu'on ne peut, par le mélange, produire certaines *couleurs*, et surtout les *couleurs* intenses, dont l'emploi est nécessaire quand on peint dans une gamme trop colorée ou quand on veut représenter des objets d'une coloration vive, brillante, tels que fleurs, soieries, etc. Aussi faut-il se servir des *couleurs* que produit l'industrie et dont la variété est très-étendue. Mais ces *couleurs*, presque toutes intenses, quelle que soit d'ailleurs leur nuance, ne forment point une gamme naturelle comme celle que forment, en musique, les touches du piano. Il y a des séries de rouges, de jaunes, de verts, de bruns; mais ces séries n'ont souvent qu'un seul rapport entre elles, leur commune intensité. C'est au peintre à produire par un nouveau mélange ces gammes, dont la composition constitue en grande partie la science de l'artiste. Ce n'est que dans la fabrication des *couleurs* en pains ou crayons de pastel que ces gammes sont observées. Là, toutes les séries de *couleurs* différentes sont reliées entre elles par une gradation méthodique.

Toutes les matières colorantes, tous les oxydes qui peuvent facilement être réduits en poudre très-fine et qui n'ont pas la propriété de décomposer l'un des liquides employés pour la peinture, peuvent devenir des *couleurs*. Nous allons indiquer sommairement celles qui sont le plus généralement en usage, et comme un grand nombre d'entre elles sont, ainsi qu'on va le voir, le résultat de combinaisons chimiques, nous renverrons pour plus amples renseignements à chacun des mots qui désignent plus particulièrement les résultats de ces combinaisons.

BLANCS. La *couleur* blanche est faite tantôt avec des craies pulvérisées, tantôt avec des oxydes de plomb ou de zinc. Les craies blanches, connues sous les noms de *blanc de Meudon* et de *blanc d'Espagne*, sont destinées à la peinture en détrempe, à la colle et à la gouache. On pourrait y ajouter le blanc de kaolin, préférable par sa pureté et sa finesse, et dont il n'est encore fait qu'un usage excessivement restreint. Le blanc de plomb ou blanc de céruse est un carbonate de plomb résultant de la décomposition d'un oxyde de plomb par

l'acide carbonique. On l'obtient, en général, en exposant de la litharge mouillée d'acide acétique à l'action d'un courant de gaz acide carbonique obtenu par la simple combustion du charbon. C'est du moins ainsi qu'on procède dans l'industrie; mais on peut produire le carbonate de plomb en plongeant la litharge mouillée d'acide acétique dans le fumier, qui fournit alors l'acide carbonique nécessaire. Le blanc de zinc est un oxyde de zinc qu'on obtient en enflammant la vapeur du zinc métallique volatilisé; le courant d'air qui résulte de cette combustion contient une poussière fine et blanche, qui n'est autre que l'oxyde employé comme *couleur*. Depuis quelques années, on fait usage du blanc de zinc dans la peinture, de préférence au blanc de plomb, dont la fabrication et l'emploi offrent de très-graves dangers. Les *couleurs* à base de plomb ont, en outre, le grave inconvénient de noircir au contact des vapeurs d'hydrogène sulfuré que produisent le gaz d'éclairage, les fosses d'aisances ou la réunion d'un certain nombre de personnes dans une salle. Aussi doit-on éviter de mêler aux huiles siccatives dont on se sert la litharge ou tout autre oxyde de plomb; on peut remplacer la litharge par le bioxyde de manganèse, qui offre les mêmes qualités siccatives. On peut modifier la couleur du blanc de zinc en ajoutant du sulfure d'antimoine aux huiles, si l'on veut une coloration jaune orange; du chromate de zinc, si l'on veut un jaune citron; de l'oxyde de cobalt, si l'on veut une teinte verte.

JAUNES. La série des jaunes est très-nuancée et présente toutes les teintes, depuis les plus pâles, se rapprochant du blanc, quelquefois teinté de vert, jusqu'aux plus foncées, se reliant aux tons-rouges. Un certain nombre, la terre de Sienna naturelle, l'ocre jaune, la terre brune, etc., sont des ocres ou argiles colorées par l'oxyde de fer qu'elles contiennent, et pulvérisées après leur calcination. Le jaune minéral, le jaune de Turner, le jaune de Cassel et le jaune de Naples sont des *couleurs* à base de plomb. Le jaune minéral est fait avec la litharge mêlée à un tiers de son poids de sel ammoniac, puis chauffée et refroidie brusquement. Le jaune de Turner est composé de 7 parties de litharge et 1 partie de sel marin ou chlorure de sodium. Le jaune de Cassel est un oxychlorure de plomb. Le jaune de Naples est le massicot ou oxyde de plomb resté en poudre après la fusion. Le jaune de chrome est un chromate de plomb ou combinaison d'oxyde de chrome et d'oxyde de plomb, qu'on détermine en versant une dissolution d'acétate de plomb dans une dissolution d'acétate de potasse. L'oxyde de chrome uni au plomb donne, suivant la quantité d'oxyde, des jaunes différents, tournant tantôt au vert, tantôt au rouge. On compose divers jaunes avec des produits végétaux, notamment le stil de grain avec une décoction de baies de nerprun mêlée de craie, le jaune safran avec la fleur de carthame et de curcuma ou souchet des Indes. Les *couleurs* jaunes étant, comme on vient de le voir, toutes à base de plomb, sont facilement altérables et tendent toujours à noircir.

ROUGES. De même que les jaunes, une partie des *couleurs* rouges est faite avec des ocres ou argiles colorées par l'oxyde de fer, mais plus fortement, parce que cet oxyde y est contenu en plus grande quantité. Elles sont calcinées et pulvérisées de la même manière que les précédentes. C'est ce qu'on nomme les *terres rouges*, telles que le brun rouge et la terre de Sienna brûlée. On fabrique aussi plusieurs *couleurs* rouges avec le coaltar ou peroxyde de fer, qui se rencontre très-fréquemment dans la terre, tantôt en cristaux noirs, tantôt en masses rouges, ou qui est produit artificiellement par l'oxydation du fer chaud. Les *couleurs* rouges à base de fer sont toujours d'une coloration foncée. Tout au contraire, celles qu'on obtient par l'oxyde de plomb ou par la combinaison du mercure sont vives et intenses. De ce nombre sont le minium, produit par le protoxyde de plomb ou massicot chauffé, en poudre fine, au contact de l'air; le cinabre et le vermillon, qui sont des sulfures de mercure obtenus en mêlant 1 partie de soufre et 3 ou 6 de mercure, et en faisant sublimer le tout; le chrome rouge ou chromate de mercure, et l'orpin rouge, qui est un composé de soufre et d'arsenic. Pour le vermillon, on ajoute ordinairement à ce mélange 4 parties d'eau et 1/2 partie de potasse, et l'on fait chauffer ce mélange à une température de 45 à 50°. On fabrique aussi des *couleurs* rouges avec des substances végétales, telles que le bois de Brésil, le carthame et la garance, qui produisent les belles laques, dont les similaires ne se rencontrent point dans les *couleurs* minérales. Enfin on produit le carmin avec des insectes, tels que la cochenille desséchée et pulvérisée. La fabrication des laques est la plus délicate et la plus difficile. Les plus estimées sont celles de Gobert, tirées de la garance par un procédé qui n'est pas encore du domaine public.

BLEUS. Les *couleurs* bleues fournies par l'industrie sont beaucoup moins nombreuses que les précédentes, et se bornent à cinq ou six variétés : le bleu de Prusse, l'outremer, le bleu de cobalt, la cendre bleue et l'indigo. Le bleu de Prusse est un ferrocyanure de potassium, autrement dit prussiate de potasse combiné avec les sels de peroxyde de fer. On fabrique le prussiate de potasse en brûlant

des matières animales gélatineuses, os, peaux, cornes, vieux souliers, dont la combustion produit un charbon animal, qu'on mêle à du carbonate de potasse fondu. On agite le mélange en fusion avec du fer, qui y laisse des parcelles, lesquelles lavées, filtrées et évaporées donnent des cristaux de ferrocyanure de potassium. L'outremer, qui était autrefois obtenu par la pulvérisation de pierres bleues comme le lapis-lazuli, dont le prix est très-élevé, est aujourd'hui fabriqué en mélangeant 37 parties d'argile en poudre, 15 de sulfate de soude anhydre, 22 de carbonate de soude, 18 de soufre et 8 de charbon, pulvérisant le tout et le chauffant au rouge pendant quarante-huit heures. Il se produit d'abord, pendant cette opération, de l'outremer vert, qu'on fait chauffer de nouveau pour en dégager l'acide sulfureux et le transformer, au contact de l'oxygène de l'air, en outremer bleu. Le bleu de cobalt, de même que le smalt ou bleu d'azur, est un oxyde de cobalt mêlé à des silicates fusibles, vitrifiés et pulvérisés ensuite. La cendre bleue est un carbonate de cuivre hydraté produit par l'action d'un carbonate alcalin sur du sulfate de cuivre. Enfin l'indigo est une *couleur* végétale originaire d'Amérique, aujourd'hui en grande partie remplacée par le pastel, lequel se cultive avec succès en France, et, tout en rendant les mêmes services, a de plus l'avantage d'être d'un prix beaucoup moins élevé.

VERTS. Presque toutes les *couleurs* vertes sont extraites du cuivre, ou du moins ont pour base un oxyde de cuivre. Le vert minéral, le vert de montagne et le vert malachite sont, comme la cendre bleue, des carbonates de fer hydraté. Le vert de Scheele est un arsénite de cuivre obtenu en dissolvant 3 parties de carbonate de potasse et 1 partie d'acide arsénieux joint à environ 7 parties d'eau dans une dissolution bouillante de 3 de sulfate de cuivre et de 20 d'eau. Les verts ainsi obtenus sont plus ou moins colorés, suivant la quantité d'acide arsénieux employée. Le vert-de-gris ou verdet est un acétate de cuivre hydraté produit à peu près de la même manière que le carbonate de cuivre, avec lequel on fabrique la cendre bleue. On fabrique aussi des verts de cobalt par la combinaison d'un oxyde de cobalt et d'un bioxyde de manganèse et des *couleurs* vertes de la même manière que l'outremer, mais en augmentant les proportions du sulfate de soude anhydre, qu'on ne fait pas évaporer. Enfin le vert de vessie est tiré du nerprun, et n'est employé que dans la peinture à l'eau ou à la gouache.

NOIRS. Toutes les *couleurs* noires sont le résultat de la calcination de substances végétales ou animales. Leurs noirs, noir d'ivoire, noir de pêche, noir de vigne, indiquent la nature de la matière calcinée. L'encre de Chine est un autre produit de cette nature, manipulé suivant des procédés spéciaux, et mis en bâton de la même manière que les *couleurs* à l'aquarelle, à l'aide d'une substance sirupeuse, telle qu'une dissolution de gomme arabique.

BRUNS. Les *couleurs* brunes sont des terres colorées comme les ocres, par les oxydes métalliques qu'elles contiennent, ou des minéraux d'une composition chimique particulière, qui sont, comme les ocres aussi, soumis à la calcination et à la pulvérisation.

Toutes les matières colorantes, dont la plupart sont d'ailleurs obtenues à l'état de poudre, sont porphyrisées, c'est-à-dire réduites en poussière impalpable. On les livre ainsi au commerce, et on en fait même usage en cet état dans les travaux les plus grossiers de la peinture en bâtiment. Mais pour l'usage de la peinture plus fine, pour les arts, pour la détrempe, la gouache et l'aquarelle, on leur fait subir un nouveau broyage et de nouvelles manipulations. Ce broyage s'exécute tantôt à l'eau, si les *couleurs* sont destinées à la détrempe ou à l'aquarelle, tantôt à l'huile, si elles doivent être employées à l'huile, tantôt à la cire ou même à l'essence. Le broyeur place sur un des côtés d'une longue table en pierre très-unie, d'un grain serré, un tas de *couleur* en poudre impalpable en forme de pyramide; il mouille la table du liquide qui doit servir au broyage, employant l'huile de pavots pour les *couleurs* claires et l'huile de lin pour les *couleurs* foncées. A l'aide d'un grand couteau à palette, il étend la poudre sur la pierre, la mouille de nouveau assez pour rendre le broyage possible, mais sans que la *couleur* en devienne liquide; car elle doit toujours former une pâte épaisse. Il commence alors le broyage avec une lourde molette en pierre, qu'il promène, par un mouvement circulaire, sur toute la pierre, et ne s'arrête que lorsque le mélange de la poudre et du liquide est complet et forme une pâte régulière épaisse, laiteuse, semblable à un sirop très-consistant. Quand la *couleur* est destinée à la peinture à l'huile, on lui fait subir un autre broyage, après quoi on la met en vessie ou en tubes. Pour l'aquarelle, on la broie de même une seconde fois avec une dissolution de gomme arabique pure, limpide, mais épaisse, et un peu de miel, puis on la met dans des moules qui lui donnent la forme de pains carrés ou de pastilles, sous laquelle elle est livrée au commerce.

Les progrès réalisés par la chimie ont augmenté à la fois le nombre des *couleurs* fabriquées et les procédés de fabrication. Pourtant, malgré ces progrès, les produits se sont

en général peu améliorés; il en est certains qui, obtenus, il est vrai, à beaucoup meilleur marché, sont loin d'atteindre la pureté, la vivacité, l'intensité de ton des couleurs employées autrefois.

Paris est, en France, le principal centre de cette fabrication pour ce qui concerne les couleurs à l'huile et les couleurs pour l'aquarelle de moyenne qualité. L'Angleterre et la Chine ont la spécialité des belles couleurs fines à l'aquarelle; enfin l'Allemagne, qui produit toutes sortes de couleurs de bonne qualité, fabrique surtout celles qui sont employées dans la céramique, et dont on se sert en poudre avec une addition de fondant, dans lequel le borax joue le principal rôle. Le mouvement d'importation et d'exportation en France s'équilibre à peu de chose près.

— Littér. On appelle *couleur*, en littérature, tout ce qui traduit vivement la pensée, la force des images, le choix des expressions, l'animation du style et son heureuse appropriation aux idées qu'il s'agit de rendre. Le rapport étroit qui existe entre tous les arts nous fait volontiers employer les termes de l'un d'eux pour exprimer des choses qui ont trait à un autre; et de même qu'on reconnaît du style à un tableau de maître, on peut bien trouver de la couleur à un livre de génie. De pareilles transpositions, fort communes d'ailleurs, sont simples et naturelles; elles s'expliquent d'autant mieux que la manipulation créatrice procède à peu près partout, sur la toile et sur le papier, de façon identique. Ainsi, prenez l'idée au moment où elle s'annonce sous la plume de l'écrivain ou sous le pinceau du peintre; d'abord elle n'a qu'une forme incertaine et confuse, mais au plan sec et froid succède bientôt le poème dans ses détails, à l'esquisse incohérente succède le tableau achevé; ici et là l'œuvre enfin sort du néant. Que faut-il à cette heure pour qu'elle vive de sa vie propre? La couleur, c'est-à-dire que les pensées, comme les paroles ou les attitudes, soient en harmonie avec le caractère, les passions du personnage, le lieu et le temps où se passe l'action. Toute couleur de style doit être en même temps locale et générale. On s'est beaucoup moqué de ces deux mots *couleur locale*, trouvés ou peu s'en faut par le romantisme, au milieu de cet engouement pour le moyen âge qui n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir. Mais l'expression a tenu bon; elle est désormais acceptée. On entend par *couleur locale* celle qui se manifeste principalement dans les détails de mœurs, d'usages, de costumes, dans certains idiomes de langage sobriement et adroitement intercalés, dans un arrangement judicieux des mots et une résurrection pittoresque d'habitudes disparues ou étrangères à notre civilisation. La couleur locale a pénétré tous les genres; les livres les plus graves sont obligés de lui emprunter un attrait qu'elle ne refuse jamais à qui sait l'employer; mais c'est au théâtre surtout que son rôle est devenu indispensable. Autrefois on s'en souciait peu. L'absence de couleur locale, défaut trop général de nos tragédies, s'aggravait encore par l'incompréhensible emploi des plus étranges accoutrements de fantaisie et le ridicule des accessoires. Une révolution littéraire nous a appris à juger les Grecs et les Romains de convention, qui ont été sur notre scène la passion et la forlanterie espagnole, quand c'était Corneille qui les faisait parler; la sentimentalité française du siècle de Louis XIV, quand c'était Racine. Voltaire lui-même n'osa point s'affranchir des préjugés qui devaient le moins l'asservir; aussi manque-t-il très-souvent de couleur locale, et comme ses illustres devanciers pêche-t-il contre la vérité et la vraisemblance. On retrouvera, parmi toutes les œuvres de notre théâtre tragique, la trace des mœurs de Rome et d'Athènes? On cherchera l'indice de cette civilisation antique à laquelle nous devons notre civilisation?

Les modernes auront cette gloire d'avoir les premiers compris que le langage, les idées, les sentiments, le caractère ont leur vérité historique, et que l'individualité, la nationalité, l'originalité, ne sont pas tout entières dans le costume et dans la mise en scène. Les premiers qui parmi eux usèrent de la couleur locale en abusèrent. Demandant leurs héros à ce moyen âge si dramatique et si négligé qui promettait une ample moisson d'événements, ils prétendirent leur rendre avec la vie le langage dont ils avaient dû se servir en leur temps. Certes on peut leur reprocher bien des puérilités, bien des hardiesses malsaines, bien des bizarreries. On se rappelle le Jeune France avec leurs toques et leurs pourpoints de velours, leurs longs cheveux, leurs dagues et leurs bonnes lames de Toledo. Dans l'étrange effervescence des esprits, dans la confusion féconde des idées romantiques, l'absurde est souvent près du sublime; mais à travers toutes ces bonnes lames, tous ces jurons chevaleresques, tous ces ennemis traités et félons, pourfendus malgré bruyards, ouissards et corselets d'acier; à travers toutes ces hyperboles et toutes ces fantaisies que de méchants imitateurs lançaient sans mesure et sans goût à tout propos, se glissaient les tons chauds et imprévus de la vérité historique reconquis par les maîtres dans son aspect général, sinon dans ses détails. L'excès étant calmé depuis longtemps, tout le monde comprend aujourd'hui ce que vaut la couleur locale, et la tragédie elle-même, quand elle essaye de revivre aux dépens du drame, ne dédaigne pas d'enfumer à son vainqueur la palette prépa-

rée par lui. C'est ainsi que Ponsard a déployé dans *Lucrèce* un luxe de vernis antique dont la recette se trouvait déjà dans le *Caligula* d'Alexandre Dumas.

Notre littérature compte peu d'ouvrages historiques empreints de couleur locale; on n'en trouve aucune dans les *Révolutions romaines* de Vertot, aucune dans l'*Histoire des empereurs romains* de Crévier, presque pas dans le *Charles XII* de Voltaire. M. Michelet a compris toute l'importance de ce complément de la vérité; au lieu de se borner à bannir de simples gravures comme ses devanciers, il a peint d'une pâte vigoureuse de remuants et saisissants tableaux. Chaque volume de son *Histoire de France* semble écrit pour démontrer que la couleur est à la composition et au style ce que la physiognomie est à la ressemblance pour un portrait. M. Michelet a des imitateurs, mais ces derniers n'ont réussi pour la plupart qu'à faire du pittoresque; or le pittoresque est un des moyens de la couleur, mais le moyen le plus facile et le moins intéressant.

La couleur locale est de deux sortes, ou, si l'on aime mieux, s'emploie de deux façons différentes. Tantôt, dit M. Choler, c'est une simple couche de peinture, un badigeonnage appliqué après coup sur une œuvre sans caractère, et c'est sous cette forme que les romanciers et les dramaturges en ont fait un si redoutable abus; tantôt c'est une coloration générale, versée, infusée, pour ainsi dire, dans le poème, et qui s'y incorpore comme les riches nuances qui diaphnent, grâce à un art perdu, les vitraux des vieilles cathédrales, comme le sang qui court à travers les veines, portant partout la vie et la force. Dans le premier cas, l'auteur ne fait que placer un transparent devant ses personnages; dans le second il les transporte eux-mêmes dans le milieu qui leur est propre. Inutile d'ajouter que la seconde méthode est seule digne d'attention; mais, pour y arriver, il faut le secours de la science et l'inspiration du génie.

— Blas. En armoiries, il y a cinq couleurs : le bleu, qu'on nomme *azur*, le rouge ou *gueules*, le noir ou *sable*, le vert ou *sinople*, le violet ou *pourpre*. L'azur se représente en gravure par des lignes horizontales, le gueules par des lignes verticales, le sinople par des lignes diagonales de droite à gauche, le pourpre par des lignes diagonales de gauche à droite, le sable par des lignes horizontales et verticales.

Ce mode de gravure, qui consiste à représenter les couleurs par des lignes verticales, horizontales et diagonales, est appelé *hachures*.

— Hist. Couleurs nationales. Un voile en taffetas bleu de ciel sur lequel se voyait saint Martin, l'un des premiers apôtres de la vieille France, tel fut le premier drapeau de nos pères, connu sous le nom de *chape de saint Martin*. Il parut pour la première fois à la tête de nos armées en l'an 498, par ce fait que nos rois étaient héréditairement abbés de Saint-Martin-des-Champs. Ainsi le bleu, symbole de la constance et de la fidélité, fut notre première couleur nationale. Plus tard, les rois de France étant devenus abbés de Saint-Denis, l'oriflamme rouge donnée à l'abbaye par Dagobert en l'an 630 succéda à la chape de saint Martin, et devint le drapeau de la France. Nos rois adoptèrent enfin le blanc pour distinguer nos drapeaux de ceux des Anglais; car, au temps de Charles VI, les envahisseurs avaient abandonné le blanc, qui était la couleur de saint Georges, leur patron, pour prendre le rouge, qui était la nôtre, afin d'affirmer leur droit de souveraineté sur la France. C'est un fait très-curieux que cet échange de couleurs nationales entre deux peuples rivaux, qui furent plus souvent en guerre qu'en paix. Charles VII fut le premier roi de France qui réunît les trois couleurs, en 1449, à son entrée triomphale dans sa bonne ville de Rouen. En 1789, les couleurs qu'on adopta furent d'abord le bleu et le rouge; La Fayette y ajouta le blanc, ne voulant pas que la nation rompt tout à fait avec la royauté. N'oublions pas que, sous les Bourbons, l'étendard de la maison militaire du roi était incarnat, blanc et azur; le colonel des guides plaçait son écusson sur six drapeaux à trois couleurs, qui rappelaient la chape de saint Martin, l'oriflamme de Saint-Denis et l'étendard blanc, qui avaient été successivement le drapeau national. Notons enfin qu'on a voulu voir dans cette réunion des trois couleurs une image de la fusion des trois ordres : le rouge pour le clergé, le blanc pour la noblesse et le bleu pour le tiers état; mais ce n'est là, croyons-nous, qu'un simple jeu d'esprit.

Pendant les Cent-Jours, il était de mode de porter la cocarde aux couleurs nationales, et tout le monde la portait; mais les partis n'avaient pas abdiqué; les bonapartistes portaient la cocarde bordée de rouge, les orléanistes bordée de bleu, les royalistes bordée de blanc. Un drapeau ne s'improvise pas, dit M. Amédée de Ponthieu dans son intéressant recueil des *Fêtes légendaires*; ce qui le rend national, c'est la longue et solennelle consécration de tout un peuple; ce qui le rend glorieux, c'est son baptême de victoires; c'est qu'il fut, pendant plusieurs siècles, le témoin des plus beaux et des plus grands événements enfantés par le patriotisme. A ce compte, la France a le droit d'être fière de ses trois couleurs, car elles ont fait le tour du monde.

— Pathol. Pâles couleurs. V. CHLOROSE, ANÉMIE.

Couleurs (TRAITÉ DES), par Goethe. L'esprit encyclopédique de Goethe devait toucher à toutes les matières, et, à côté de ses travaux sur l'art plastique, entre ses productions dramatiques et ses inspirations poétiques, l'immortel conseiller du duc de Weimar devait encore trouver le temps de s'occuper de questions scientifiques et d'envisager d'un œil scrutateur les mystères de l'univers. Le poète prend place parmi les philosophes de la nature, et ses *Trattés* sur la botanique, l'anatomie, l'optique, sont des preuves de l'universalité et de l'aptitude extraordinaire de son esprit. Il nourrit longtemps le projet d'écrire un grand poème scientifique sur la nature des choses, à l'instar de Lucrèce; mais d'autres travaux le détournèrent de ce but. En botanique, à l'encontre de Linné, qui ne trouvait partout que diversité et contraste, Goethe ne voyait qu'unité et analogie; sa *Théorie des couleurs*, ainsi que ses *Essais sur les métamorphoses des plantes*, a été adoptée par la science et a produit des conséquences remarquables. Il avait des idées analogues en anatomie, et son opinion que la boîte osseuse de la tête n'est qu'une transformation de la colonne vertébrale a trouvé des approbateurs; il avait pris pour guide, dans toutes ses recherches, son sens plastique, pour trouver la forme primitive d'une organisation naturelle. En géognosie, il demeura fidèle aux disciples du neptunisme, et, dans la seconde partie de *Faust*, il plaçait le diable à la tête des vulcanistes pour pouvoir se moquer à son aise de leur théorie. Son *Tratté des couleurs* lui attirait beaucoup de tracasseries.

L'ouvrage de Goethe est divisé en quatre parties. Nous jugeons inutile d'entrer dans les détails de ce livre, qui n'intéresse que les gens spéciaux, et qui contient du reste de nombreuses erreurs. Cependant on y trouve parfois des théories hardies dont la science a su faire son profit. Le chapitre le plus important est consacré à la réfutation du système de Newton. Goethe attaque le newtonisme avec une réelle puissance et présente des objections que nos savants officiels feraient bien de méditer longuement. Cette œuvre occupe une place honorable parmi les travaux scientifiques de l'époque, et présente sous un jour nouveau l'esprit si fertile de Goethe.

COULEUVRE s. f. [kou-leu-vre — lat. *coluber* et *lubra*. Le latin *coluber* offre avec *columba* une analogie de formation qui ne semble pas fortuite, et qui s'expliquerait singulièrement bien par le sens que nous avons conjecturé avec M. Pictet pour le nom de l'oiseau (v. l'étymologie du mot *colombe*). En effet, sauf le c initial, qui devrait être g, *coluber* répond à l'anglo-saxon *culufre*, pigeon, c'est-à-dire qui aime la vache; car *lufan*, aimer, en sanscrit *lubbh*, désirer, se retrouve dans le latin *lubet*, il plaît; *lubens*, qui agit volontiers; *lubido*, plaisir. Or on sait à quel point est répandue la croyance, fondée ou non, que la couleuvre aime à s'approcher de la vache pour la têter pendant son repos. Cette curieuse coïncidence de forme et de signification peut difficilement être due au hasard, ainsi que le remarque M. Pictet; mais le co latin pour le sanscrit *go*, vache, reste toujours malheureusement comme une pierre d'achoppement. Si *ceva*, vache, était véritablement latin et répondait au thème sanscrit *gava*, on aurait un exemple d'un changement analogue; mais le rapprochement est douteux. En grec cependant le c ou k remplace quelquefois le g, comme dans *kupé* pour *gupé*, caverne, ou *gu* est très-probablement le nom de la vache, *go*, *gu*; *kubernad*, en latin *gubernio*; *kentauros*, dans le sanscrit *gandharva*, suivant Kuhn. Pour le latin, ce serait là, en tout cas, une analogie très-isolée. Erpét. Genre de serpents non venimeux. La couleuvre de haies. La couleuvre d'eau. La couleuvre, malgré son ancien renom de méchanceté, est complètement inoffensive.

La couleuvre, fuyant son antre ténébreux, Fixe l'astre du jour, se ranime à ses feux.

MICHAUD.

— Fig. Personne souple, fausse, rusée. *Ah! quelle petite sournoise! elle a l'esprit retors, et je suis sûr que cette petite couleuvre entortille le colonel.* (Balz.) « Venin secret, trait malicieux lancé en cachette : Il n'avait pas de plus grand plaisir, quand il écrivait dans un journal, que d'y faire passer de ces malices cachées, ce qu'on appelle des couleuvres, et dont on ne s'aperçoit qu'après la publication. » (Ste-Beuve.)

Toute herbe a pour moi sa couleuvre, Et la haine monte à mon œuvre.

V. Hugo.

« Ennuï, dégoût, déboire : Nourrir quelqu'un de couleuvres. Faire avaler des couleuvres à quelqu'un. Mme de Maintenon nourrit longtemps Mme de Montespan des couleuvres les plus cruelles. » (St-Sim.)

Résous-toi, pauvre époux, à vivre de couleuvres. BOILEAU.

La chaque passion enfante sa couleuvre. SOUMET.

Soit ignorance et jugement léger Vous ont jadis, on le voit par vos œuvres, Fait avaler anguilles et couleuvres. J.-B. ROUSSEAU.

— Argot. Femme enceinte.

— Blas. Meuble assez rare qui représentait une couleuvre, et qui est quelquefois nommé *bisse*, *giro* ou *guivre* : *Colbert : D'or, à la couleuvre d'azur posée en pal.*

— Art milit. Evolution qui était autrefois en usage dans l'infanterie.

— Artill. Bouche à feu de calibre très-variable et tirant de plein fouet; elle était très-usitée au xve, au xvie siècle et au commencement du xviie. On l'appelle plus ordinairement COULEVRINE.

— Minér. Couleuvre de pierre, Nom vulgaire donné à l'ammontie, à cause de sa disposition en spirale.

— Moil. Genre détaché des ranelles, mais qui n'a pas été maintenu.

— Epithètes. Azurée, noire, enflée, gonflée, alfreuse, horrible, vile, dégoutante, repoussante, froide, roulée, enroulée, entortillée, dressée, menaçante, sifflante, mordante, dangereuse, venimeuse, mortelle, tortueuse, rampante, onduoyante.

— Encycl. Erpét. Le genre *couleuvre* a pour caractères : tête plate et allongée; crochets de la mâchoire supérieure formant une série longitudinale continue et jamais cannelés; crochets postérieurs généralement plus forts et plus longs à peu près de moitié; corps allongé, cylindrique; écailles dorsales portant une ligne saillante ou une sorte de carène; queue médiocre comparativement à la longueur du corps. Les couleuvres ont été connues de toute antiquité. Elles sont répandues partout et abondent particulièrement dans les contrées chaudes et tempérées, où elles habitent le plus souvent les lieux herbeux et humides, les bords des eaux douces, nageant au besoin avec la plus grande facilité, ce qui les a fait nommer serpents d'eau. Quelquefois elles restent couchées dans les herbes ou sous les pierres, se roulent et se couchent en partie dans le sable ou dans la vase, guettant et cherchant à saisir au passage les petits poissons entraînés par le courant, les vers, les insectes, les crapauds, etc. Leur mâchoire est si dilatable, qu'elles avalent jusqu'à des oiseaux et des petits rongeurs. Elles vivent isolées, et les sexes ne se rapprochent que pour l'accouplement, qui s'opère comme chez les autres ophiidiens. Ce sont en général des animaux timides, dont les principaux moyens de défense sont la fuite et la projection d'excréments demi-liquides, à odeur alliée très-pénétrante. Rarement ils mordent, et leur morsure n'est nullement venimeuse; c'est ce que savent bien les bacheliers, qui en exhibent devant le public ignorant, et certaines personnes qui leur font la chasse pour les manger sous le nom d'anguilles de haies. Les couleuvres dardent avec rapidité une langue fourchée qui effraye, mais cet organe est trop mou pour faire le moindre mal. Les anciens naturalistes ont prétendu que les couleuvres sont tellement friandes de lait qu'on les a vues s'introduire dans les étables et s'attacher aux jambes des vaches et des chèvres pour sucer leur pis; aucun observateur moderne n'a pu vérifier ce fait, dont on doute aujourd'hui, bien qu'il soit encore admis par le peuple. Ces reptiles pondent des œufs ellipsoïdaux en grand nombre, à enveloppe coriace, qui souvent s'aggrinent les uns aux autres, à mesure qu'ils viennent au jour. La femelle les abandonne à l'éclosion spontanée dans le sable, le fumier, les feuilles sèches. La couleuvre change de peau tous les ans. La durée de son existence n'est pas connue, et c'est une erreur de croire que sa vie est bornée à deux ans.

On compte une vingtaine d'espèces, distinguées principalement par le nombre, la forme et les dispositions des écailles céphaliques et dorsales. Quatre sont européennes : la couleuvre commune se rencontre fréquemment dans nos bois; elle se distingue aisément des autres serpents et particulièrement des vipères par les belles couleurs dont elle est revêtue. Les yeux sont bordés, aussi bien que les mâchoires, d'écailles jaunâtres; le dessus du corps est noir ou d'une couleur verdâtre très-foncée, rayée de petites taches jaunes; enfin le dessous du corps a la même coloration que ces taches. Cette jolie couleuvre se tient presque toujours cachée; elle cherche à fuir lorsqu'elle se voit découverte, mais elle devient docile lorsqu'elle est prise et subit une espèce de domesticité. Elle se laisse entortiller autour des bras et du cou, tourner et retourner en divers sens, sans donner aucun signe de mécontentement; elle paraît même avoir du plaisir à jouer ainsi avec son maître. Il y a cependant certains moments de l'année où elle montre le désir de se défendre, qui est naturel à tous les animaux. On l'a vue quelquefois, surprise par l'arrivée d'un promeneur, se redresser avec fierté et faire entendre un sifflement de colère, mais dans ce moment même on n'a rien à craindre d'elle. Elle s'enfonce durant l'hiver dans des trous, où elle s'engourdit plus ou moins complètement; elle sort de sa torpeur au printemps. Elle est revêtue alors d'une peau nouvelle. Le mâle et la femelle se cherchent et font entendre leurs sifflements amoureux; leur ardeur paraît très-vive; il leur arrive de s'élancer contre les importuns qui viennent troubler leurs amours.

La couleuvre à collier a le dessus du tronc et les côtés d'un gris bleu plombé, avec des bandes quadrilatères noires; une sorte de

collier de plaques d'un jaune pâle ou blanchâtre s'élevant sur la nuque est suivi ou bordé en arrière de grandes taches noires. Cette espèce est aussi douce, aussi innocente, aussi familière que la précédente; on la manie également sans danger, et elle ne fait aucun effort pour mordre. Elle s'accoutume si bien à ceux qui la soignent, qu'au moindre signe elle s'entortille autour de leur bras, de leur cou, et les presse mollement comme pour leur témoigner une sorte de tendresse. Elle s'approche avec douceur de la bouche de ceux qui la caressent et suce leur salive. Elle aime à se cacher dans leurs vêtements. En Sardaigne, les jeunes femmes élèvent les *couleuvres* à collier, leur donnent à manger elles-mêmes et prennent même le soin de mettre dans la gueule de ces innocents reptiles la pâture qu'elles ont préparée pour eux. Les habitants de la campagne les regardent comme des animaux du meilleur augure, les laissent entrer librement dans leurs maisons, et ils croiraient avoir chassé la fortune elle-même s'ils avaient fait fuir ces *couleuvres*. La *couleuvre* à collier dépose ses œufs, qui sont gros à peu près comme ceux des pies, sur le bord des eaux croupissantes, et plus communément sur des couches de fumier. Cette dernière circonstance a donné lieu à une fable qui a été longtemps accréditée : on a prétendu que ces œufs étaient pondus par les coqs, et que les œufs de coq renfermaient toujours des serpents. Les œufs de la *couleuvre* à collier sont ordinairement au nombre de dix-huit à vingt; aussi cette espèce serait-elle très-nombreuse si ces reptiles n'étaient dans leur jeunesse à la proie d'un grand nombre d'ennemis. Les pies, les mésanges, les moineaux les dévorent, et les grenouilles même s'en nourrissent.

La *couleuvre d'Esculape*, qui se trouve dans toute l'Europe méridionale, est d'un brun verdâtre en dessus et d'un jaune pâle en dessous. Ce serpent est aussi doux et peut-être même encore plus familier que les précédents. Non-seulement il se laisse caresser et manier, mais il se plat dans les lieux habités; il s'introduit dans les maisons, et même quelquefois se glisse jusque dans les lits. C'est sur la dépouille d'un individu de cette espèce qu'on a pu pour la première fois constater avec précision comment se fait le changement de peau des serpents. Cette dépouille, quoique souvent entière, est toujours tournée à l'envers d'un bout à l'autre. Le reptile doit commencer à s'en débarrasser par la tête, car il n'y a pas d'autre ouverture que celle de la bouche. Lorsqu'il exécute cette opération, les écailles qui recouvrent les mâchoires sont les premières qui se retournent en se détachant du palais, mais en restant unies aux écailles du dessus et du dessous de la tête. Ces dernières se retournent ensuite jusqu'aux coins de la gueule, et on pourrait voir la tête, revêtue d'une peau nouvelle, faisant effort pour achever de se dégager. Le fourreau qui enveloppe la *couleuvre* continue à se retourner comme un gant, de manière que, pendant que la tête s'avance dans un sens, le museau de la vieille peau rebrousse en quelque sorte vers la queue. Les yeux se dépouillent comme le reste du corps, la cornée se détache en entier, ainsi que les paupières, qui sont de nature écailleuse. La *couleuvre*, en se retournant en différents sens, en se frottant contre le terrain et les divers corps qu'elle rencontre, achève de se débarrasser de sa vieille peau. La tête de cette dernière dépasse bientôt l'extrémité de la queue; vers la fin de l'opération, le serpent et la dépouille, tournés en sens contraire, ne tiennent plus l'un à l'autre que par la dernière écaille de l'extrémité de la queue, qui enfin se détache à son tour, mais sans se retourner.

La *couleuvre vipérine* a le corps d'un gris verdâtre ou d'un jaune sale; elle porte au milieu du dos une suite de taches brunes ou noirâtres très-rapprochées, qui forment une ligne sinueuse; les flancs sont marqués de taches isolées, en forme de losange, dont le centre est d'une teinte verdâtre; sa taille est plus petite que celle de la *couleuvre* à collier, qui vit dans les mêmes contrées.

COULEUVRE, bourg et commune de France (Allier), canton de Lucry-Lévy, arrond. et à 44 kilom. N.-O. de Moulins, sur une colline; pop. aggl. 532 hab. — pop. tot. 2,157 hab. Fabrique de porcelaine, tuileries, fours à chaux.

COULEUVREAU s. m. (kou-leu-vrô — dimin. de *couleuvre*). Petit d'une couleuvre.

COULEVRÉE s. f. (kou-leu-vré — rad. *couleuvre*, par allusion à la tige grimpante ou à la couleur de la plante). Bot. Syn. vulgaire de **BRUYÈRE** et de **COULEMLLE**.

COULEVRIN, **INE** adj. (kou-leu-vrain, i-ne — rad. *couleuvre*). Hist. nat. Qui ressemble à une couleuvre.

COULEVRINE s. f. (kou-le-vri-ne — rad. *couleuvre*). Artill. Espèce de canon plus long que les pièces ordinaires et aujourd'hui hors d'usage : *Les Turcs ont encore en batterie des coulevrines de fer pour la défense de la place des Dardanelles*. (Bouillet.) En 1400, Cologne avait fondé la fameuse COULEVRINE de 14 pieds le long. (V. Hugo.) « Petit canon portatif, en usage au moyen âge : La place de Paris était couverte d'une haute épaisse de sergents des onze-vingts et de hacquebutiers, la COULEVRINE au poing. (V. Hugo.) La cou-

LEVRINE du cavalier s'appuyait sur une fourche plantée dans la selle, et faisait feu au moyen d'un chien à longue détente. (De Chesnel.) » On disait aussi COULEVRINE.

— **Encycl.** Le nom de *couleuvre* fut donné à cette arme à feu soit parce que la couleur de son métal ou sa forme allongée lui donnait quelque ressemblance avec la couleuvre, soit parce que ses anses représentaient un reptile. Cette pièce d'artillerie est une des plus anciennes que l'on ait fabriquées en France, et s'il fallait s'en rapporter à la découverte, faite, en 1819, au fond du puits de la grosse tour de l'ancien château de Coucy, d'un fragment d'une *couleuvre* portant le millésime 1258, il y aurait eu des pièces de canon un siècle plus tôt qu'on ne le croit généralement. Ce fragment a 0 m. 60 de longueur. Le tube n'a que 0 m. 03 de calibre; il est brisé à 0 m. 11 des tourillons et comprend la culasse et le renfort; il est en cuivre jaune et porte en exergue les mots : « Fait le 6 mars 1258. Raoul, roy de Coucy. » Ce morceau, caché à 63 m. de profondeur, au fond d'un puits, ne prouve-t-il rien en faveur de l'ancienneté de la poudre? Nous n'oserions point affirmer d'une manière absolue que la vérité fut cachée au fond de ce puits, car la légende pourrait bien être apocryphe; et d'ailleurs ce n'est pas ici le lieu d'examiner quand précisément ont été inventées les armes à feu, ni dans quel pays, ni à quelle occasion, ni même dans quel temps on s'en est d'abord servi. Les premières *coulevrines* dont il soit fait mention sont celles qui servirent à la défense d'Orléans en 1428. Elles différaient des autres pièces en ce qu'elles étaient d'un bien moindre volume, et que leur tube était d'une seule pièce, au lieu d'être à boîte ou à chambre mobile; on les chargeait de balles de plomb au moyen d'une baguette de fer. Leur pesantier n'excédait pas 10 à 12 livres; elles étaient enclouées dans un affût et soutenues sur un chevalet. A ce siège fameux, Salisbury fut blessé à mort d'un coup de *couleuvre*. Philippe de Commines, faisant le dénombrement de l'armée des Suisses qui défrent Charles le Téméraire à la bataille de Morat, dit : « Ils pouvoient bien être trente-un mille hommes de pied choisis et bien armés, c'est à savoir onze mille piques, dix mille hallebardes et dix mille *coulevrines*. » (Commines, l. V, ch. III.) Or il est manifeste que par ce mot de *coulevrines* il n'entendait pas ces longs et gros canons qui portèrent plus tard le même nom, mais des armes assez légères pour être portées à la main ou être mises sur de très-petits affûts que l'on tournait avec facilité; et quand on lit dans nos vieux historiens qu'à tel siège ou dans telle armée il y avait deux ou trois mille *coulevrines*, on doit entendre, non pas de la grosse ni même de la moyenne artillerie, mais seulement de très-petits canons, dont la plupart n'étaient pas d'un plus gros calibre que les mousquets dont on se servit depuis en appuyant sur des fourchettes. On fit d'abord beaucoup de cette petite artillerie. Nous lisons dans un compte que le trésorier du duc de Bretagne rendit en 1461 : « Une grosse *couleuvre* de cuivre pesant 115 livres; six petites *coulevrines* pesant 140 livres. » On voit qu'il y avait à cette époque deux sortes de *coulevrines* : les grandes et les petites. Bientôt ces sortes de bouches à feu, qui avaient été les plus petites de toutes, changèrent complètement de volume, tout en conservant leur forme allongée. Le mot *couleuvre* ne désigna plus que les gros canons. Dès 1479, à la bataille de Guinegate, il y avait une énorme *couleuvre* qu'on appelait la *grosse bouronnaise*. Dans l'expédition de Naples, en 1495, les *coulevrines* étaient plus longues et de moindre calibre que les canons. Louis XII, en 1509, fait tirer sur Venise 500 à 600 volées de ces engins à poudre, comme on disait alors. En 1512, le succès de quelques *coulevrines* qui renversèrent les gendarmes à Novare fut la première cause du discrédit où tomba presque immédiatement la cavalerie. La même année, à la bataille de Ravenna, si l'on en croit l'histoire de Bayard, un boulet de *couleuvre* emporta 33 cavaliers; il est vrai que l'écrivain qui composa l'histoire de Bayard est un contemporain de Rabelais. La *couleuvre* de Louis XI lançait un boulet de 500 livres. Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis le commencement du xvie siècle, cet engin a varié dans ses formes et dans sa grosseur. Sous le règne de Henri II on distinguait trois sortes de *coulevrines* : 1^o la *grande couleuvre*, dont le boulet pesait de 15 livres 2 onces à 15 livres 4 onces; 2^o la *couleuvre bâtarde*, dont le boulet pesait 7 livres; 3^o la *moyenne couleuvre*, dont le boulet pesait 2 livres (1522, système d'artillerie dit des six calibres de France). C'est à cette époque, en 1521, qu'ignace de Loyola, chevalier galant et coquet, fut estropié d'une balle de *couleuvre* en défendant le château de Pampelune contre l'armée de François I^{er}; cette blessure lui laissa une difformité qu'ignace ne put dissimuler qu'en prenant une soutane, et l'ordre des jésuites fut fondé. L'arme qui l'avait blessé, la *couleuvre*, cause première de la fondation de l'ordre, fut achetée par la société et transportée en 1664 dans leur établissement de Buenos-Ayres; elle y devint l'objet d'un culte idolâtre, et annuellement, le 27 septembre, tous les profès des Nouvelles Indes venaient, avant l'extinction de l'ordre, la baiser comme premier canal de la

grâce suffisante. La plus grosse *couleuvre* que l'on ait eue en France est celle de Nancy, que le P. Daniela vint à la citadelle de Dunkerque. Elle avait 21 pieds 11 pouces 6 lignes depuis la bouche jusqu'à la culasse. Elle avait été fondue en 1598 par Jean de Chaligny, sous Charles III, duc de Lorraine. Elle ne portait pas plus loin qu'une autre pièce de même calibre et de longueur ordinaire, et il paraît même qu'elle ne portait pas juste. On ne la conservait que comme curiosité. La volée de cette pièce tant et si longtemps célèbre fut refondue à Douai, en 1765; cette volée pesait 4,162 livres; la culasse refondue en 1776 pesait 7,242 livres, et un troisième tronçon, refondu l'année suivante, 4,302 livres. D'autres pièces énormes et non moins célèbres étaient la *Pimentelle couleuvre* de Milan, et la *Diabesse* de Boisle-Duc, dont la portée était fabuleuse; le *Pistolet d'Elisabeth* était une énorme *couleuvre* que cette reine avait fait fondre. De France, l'usage de cette grosse artillerie passa en Italie. Commynes dit : « La ditte galeace avait grande artillerie et grosses pièces; car elle s'approche si près de terre que l'artillerie déconfit presque l'ennemi, qui jamais n'en avait vu de semblable et étoit chose nouvelle. » On voit par ce passage que l'usage de la grosse *couleuvre* effrayait l'ennemi et était chose nouvelle; d'où l'on doit conclure que les Français furent les premiers qui s'en servirent. Il faut même en attribuer l'introduction à Louis XI, car il est dit qu'il en fit faire une douzaine auxquelles il donna le nom des douze pairs, et qu'il lui en fut pris une à la bataille de Montlhéry. La chronique affirme qu'il en fit faire « autres douze grosses de fonte et métal de moult grand longueur et grosseur. » Henri IV n'en avait que deux; c'était le tiers de tout son parc; mais lorsqu'il fut devenu roi, c'est-à-dire riche, il attacha dix *coulevrines* à son armée de Châlons (1610). Tous les peuples étrangers, imitant notre exemple, voulurent avoir de ces grosses pièces d'artillerie. Les Portugais avaient la *couleuvre de Saint-Giao* à la barre de Lisbonne, longue de 22 pieds, tirant des boulets de 100 livres et portant à 1,600 pas. Charles-Quint en avait fait construire douze à Malaga pour son expédition de Tunis, et leur avait donné les noms des douze apôtres. Les Turcs en eurent d'énormes. En 1717, on leur en prit une qui avait 25 pieds de long et tirait des boulets de 110 livres. Les papes, qui de tout temps ont bû les perfectionnements de l'artillerie, les papes voulurent aussi avoir des *coulevrines*. De nos jours, la *couleuvre* joue un rôle dans les cérémonies sacrées de Rome, où toutes les vieilles habitudes et tous les vieux abus se sont conservés. La grande *couleuvre de Saint-Pierre* donne, au château Saint-Ange, lors de l'élection des papes, le signal d'une décharge de toute l'artillerie. Cette *couleuvre* n'est pas la seule que l'on voie de notre temps en Europe; un autre gouvernement retardataire, le gouvernement turc, en conserve encore en batterie pour la défense des châteaux de l'Hellespont et de la passe des Dardanelles; une, entre autres, a 8 mètres de long. Mais depuis longtemps cette artillerie, condamnée en pratique, est tombée en discrédit dans les armées modernes; au siècle dernier, on la fit presque toute refondre. Vers 1732, il ne restait plus qu'un petit nombre de *coulevrines* que l'on conserva comme curiosités, parmi lesquelles nous citerons la *couleuvre* de Marseille, à laquelle le populaire prêtait une force prodigieuse; elle portait, disait-on, à 4,000 pas des boulets de 80 livres. Bonaparte voulut s'en servir au siège de Toulon. Elle fut amenée à grands frais, mais on ne put en tirer le moindre secours. Une autre pièce bien remarquable, que nos soldats purent voir à Gand pendant les guerres de la République, était une *couleuvre* qu'on supposait espagnole, appartenant au règne de Charles-Quint. On l'appelait le *grand canon*. Son diamètre permettait qu'un homme pût s'y introduire et s'y asseoir. Il était d'entre eux vint s'y placer et y fit mouvoir ses bras en simulacre des travaux de sa profession. Presque tous les savants belges ont cru retrouver dans cette pièce la bombe dont Froissart fait mention, et que, suivant lui, les Gantois avaient fait fabriquer en 1332 pour le siège d'Oudenarde, attaquée par Philippe d'Artevelde. Les Gantois portèrent, dit-on, cette pièce devant Oudenarde et l'y abandonnèrent. Plus tard les Oudenardois y firent ciseler près de la lumière les armoiries du duché de Bourgogne et celles de Flandre. En 1578, les Gantois reconquirent le canon et le ramenèrent dans leur ville, ainsi qu'en témoignent les archives de l'hôtel de ville d'Oudenarde. Il ornait la place du marché de Gand, et fut tour à tour nommé *bombarde*, *couleuvre*, *gros canon*. On lui a aussi donné, à différentes époques, les appellations de *Dulle-griet*, de *Marguerite la furibonde* et de *Diable rouge*, en raison de la couleur dont il était peint. Enfin on conserve encore à Metz la célèbre *couleuvre* appelée le *Griffon*, qui est du calibre de 140. Cet énorme canon a été fondue en 1528, en Allemagne, et enlevé par nos armées à la forteresse d'Ehrenbreistein.

De nos jours, on ne coule plus de *coulevrines*, mais d'énormes canons moins allongés et mieux proportionnés. Les amateurs de grosse artillerie ont pu en admirer tout à leur aise à l'exposition de 1867. D'après ce qui précède, on doit conclure que les écrivains qui parlent de *coulevrines* sans en caracté-

tériser le calibre se servent d'un mot qui ne présente pas de sens à l'esprit, car le calibre de ces pièces a varié suivant les temps et les lieux. Après avoir été à son origine la plus petite des bouches à feu, elle devint dans la suite de proportions monstrueuses; alors on l'appela *basilic*, *bâtarde*, *double couleuvre*, *extraordinaire*, *légitime*, *grosse bombarde*, etc. L'orthographe de son nom a varié comme sa grosseur.

Comme nous l'avons dit déjà, les *coulevrines* à la main, ou *coulevrines à tirer à la main*, étaient des armes portatives. Elles se composaient d'un tube de métal à culasse allongée. Le fantassin ajustait, en l'appuyant sur son épaule, l'arme qui rentrait dans une échancrure fortement entaillée. La *couleuvre* du cavalier était plus courte que celle de l'homme à pied. Elle s'appuyait sur une fourche plantée dans la selle. On mettait le feu à la charge au moyen d'une mèche. Plus tard, vers 1465, ces armes furent munies d'un mécanisme destiné à produire le feu et à le communiquer à la charge.

COULEVRINIER s. m. (kou-le-vri-nié — rad. *couleuvre*). Artill. Soldat employé à la manœuvre d'une couleuvre. On disait aussi COULEVRINIER.

— **Encycl.** Sous le règne de Charles VII, les *coulevriniens* n'étaient pas des hommes enrégimentés, mais des artisans qui, au lieu d'être chargés de la manœuvre du canon, étaient le manient d'une couleuvre. Les *coulevriniens* étaient vêtus d'un haubergeon à manches, d'un gorgerin, d'une salade. Leur arme était, outre la couleuvre, une dague qui leur servait d'arme blanche lorsque l'ennemi se ruait sur leurs armes de jet. Par une ordonnance du duc de Bourgogne, nous voyons qu'il leur allouait 4 fr. de gages par mois. L'usage de ces troupes se conserva jusque vers le milieu des guerres d'Italie. Charles VIII mettait sous les ordres des barons les *coulevriniens* des gardes urbaines, et, dans son expédition au delà des Alpes, les *coulevriniens* marchaient en avant des arbalétriers et de l'artillerie, comme le témoigne M. de Ségur. Le petite couleuvre ayant cessé d'être employée, les soldats qui la manœuvraient n'eurent plus de raison d'être. Ils furent remplacés par les arquebusiers.

COULIAVAN s. m. (kou-lia-van). Ornith. Espèce de loriot.

COULICOU s. m. (kou-li-kou). Ornith. Syn. de coua.

COULIÈRE s. f. (kou-lière — rad. *couler*). Techn. Fer aplati en verge carrée.

COULILAWAN s. m. (kou-li-la-ouan, mot indien). Bot. Arbre de la famille des Laurinées, voisin du cannellier : *On retire de l'écorce du COULILAWAN une huile essentielle*. (V. de Bomare.) Ecorce du même arbre.

— **Encycl.** Le *coulilawan* (*laurus culilawan*) croît aux Moluques, à Java, à Bornéo. C'est un grand arbre dont l'écorce brune, épaisse et compacte, exhale, surtout quand elle est réduite en poudre, une odeur forte, mais agréable, qui rappelle un peu la cannelle et beaucoup de girofle. Les Hollandais l'emploient comme assaisonnement. On s'en sert aussi en médecine, et Valmont de Bomare fait la pompeuse énumération suivante de ses vertus : « On peut présumer que cette écorce, prise intérieurement, chauffe le sang, augmente son mouvement progressif et intestin, dissout la pituite dans l'estomac et dans les intestins, favorise la digestion, arrête les vomissements, chasse les vents, dissipe les douleurs qui dérivent de la pituite, guérit les dévoiements, désopile le mésentère et les autres viscères, amène les évacuations périodiques des femmes, augmente les sécrétions de la salive et de toutes les autres humeurs. » La racine du *coulilawan* ressemble, pour la couleur, la consistance et la saveur, au saffran, qu'elle remplace quelquefois dans la matière médicale des Hollandais. Les Indiens font entrer cette écorce dans la composition de leur bô-bori, sorte d'onguent, composé d'aromates, dont ils se frottent le corps, tant pour se parfumer que pour guérir les douleurs auxquelles les exposent les nuits froides passées en plein air. Les Javanais emploient encore l'écorce de *coulilawan* comme masticatoire, pour donner à l'haleine une odeur agréable. Linné a dit carminative, stimulante, stomachique, tonique. Mais, bien que connue en Europe depuis près de deux siècles, elle y a été jusqu'à ce jour peu employée. On en retire par la distillation une huile essentielle, que l'on confond souvent avec l'huile de girofle. Elle est jaunâtre, claire, transparente, et surnage sur un liquide laiteux, d'une odeur très-aromatique et d'un goût amer. Cette huile est regardée comme un spécifique contre les fluxions; on en frotte les parties affectées. L'extract gomme-résineux possède des propriétés analogues.

COULIN s. m. (kou-lain). Ornith. Nom vulgaire du pigeon ramier.

COULINAGE s. m. (kou-li-na-je). Agric. Flambage, à l'aide d'une torche, de l'écorce des arbres fruitiers, pour brûler les insectes et les lichens.

COULIS adj. (kou-li — rad. *couler*). Qui coule, qui se glisse; ne s'emploie que dans la locution *vent coulis*, vent qui se glisse par des

fentes ou des clôtures mal jointes : *L'employé qui craint les vents coulis se fait un paravent avec des cartons.* (Balz.)

— Pop. *Vent coulis*, Vent incongru qui s'échappe sans bruit ou en faisant peu de bruit : *Lâcher un vent coulis.*

COULIS s. m. (kou-li — rad. couler). Art culin. Jus d'une substance consommée par une cuisson lente, et passée au tamis ou à travers un linge : *COULIS d'écrevisses. COULIS de chapon. COULIS de perdrix. Quand on voit sur les tables des jus de coulis, des pâtes de truffes, on maudit les cuisines et leur art fustie.* (Chamfort.)

... Ces robustes héros.
Qui gouvernaient la Grèce au gré de leurs caprices,
N'auraient point estimé nos coulis d'écrevisses.
Bzacoux.

— Techn. Raclures de briques délayées dans l'eau : *Les briques des fourneaux de verrerie sont liées entre elles par un coulis en consistance de bouillie.* (Bastenaire-d'Audernart.) || Mortier ou plâtre gâché assez clair pour être coulé dans les joints qu'il est destiné à boucher. || Plomb fondu avec lequel on scelle le fer dans la pierre.

— Encycl. Art culin. Le mot *coulis* appartient surtout au vocabulaire de l'art culinaire, bien qu'il ait encore d'autres acceptions. La sauce qu'on désigne sous ce nom est ainsi nommée parce qu'elle est passée au tamis, opération qui, dans la manipulation des boissons et des mets, est désignée souvent par le mot *couler*. Le *coulis* est un jus ou une purée de viande d'une grande consistance et d'une haute saveur. Il en est de plusieurs sortes : les *coulis* de viande, de jambon, de perdrix, d'écrevisses, de crevettes ou de homards, et enfin de poissons. Mais ces divers *coulis* ne diffèrent entre eux que par les éléments qu'on y fait entrer ; quant à la préparation, elle est à peu près la même pour tous. Cette préparation consiste à faire cuire dans leur jus les viandes ou les poissons assaisonnés, à les piler quand ils sont cuits, à passer dans une passoire fine ou un tamis la purée qui en résulte, et à lier cette purée par une dernière cuisson, en y ajoutant un peu de bouillon concentré, une ou plusieurs cuillerées de jus ou sauce veloutée et quelque épice, comme poivre et muscade. Le *coulis* de viande se fait avec du bœuf, du veau, du porc, du mouton, du chevreuil, en choisissant la chair rouge des animaux adultes, la plus tendre et de la meilleure qualité. Il faut donc que le bœuf soit encore jeune, que le veau soit bien nourri et que la chair en soit savoureuse. Il va sans dire qu'on peut joindre à la viande du mouton ou du chevreuil celle d'un gibier, quel qu'il soit. On fait aussi des *coulis* avec le gibier à plumes, mais alors on le nomme *salmis*.

Les Japonais et les Chinois préparent un *coulis* connu sous le nom de *bœuf*, qui est composé de jambon et de chair de perdrix mis en purée, et dont ils font le plus grand cas. Les Hollandais, dans leurs rapports commerciaux avec la Chine, ont appris à connaître ce mets, qui jouit chez eux d'une grande faveur, et qu'ils rapportent de l'Asie, parfaitement conservé et en bouteilles hermétiquement bouchées.

Le *coulis* de crevettes, d'écrevisses ou de homards, se prépare de la même manière que les autres. On nettoie ces crustacés, on enlève les pattes, les queues et la nageoire du milieu, ainsi que le boyau noir qui y est attaché, quand il s'agit d'écrevisses ; puis, après les avoir fait cuire avec un peu d'eau et de sel, on les pile très-menu dans un mortier, en ajoutant du beurre pendant l'opération ; on met ensuite cette purée, à l'état de pâte, dans une casserole avec un peu d'eau ; on fait bouillir, et l'on passe dans une passoire fine ou un tamis. Quand on veut servir en *coulis*, on ajoute une cuillerée de jus velouté, une de bouillon et un peu de beurre ; si l'on veut servir en potage, on fait bouillir avec un peu de bouillon gras ou un bouillon de poisson, avec des croûtons en purée ou de la semoule. Dans ce dernier cas, le *coulis* devient une bisque. Le *coulis* ou bouillon de poisson se fait avec toutes sortes de poissons d'eau douce ou de poissons de mer très-frais, des chairs d'écrevisses, des cuisses de grenouilles, des anguilles, des moules avec leur eau, etc. On le prépare comme le précédent, en joignant pour la première cuisson des carottes et des oignons par tranches, qu'on fait préalablement revenir dans le beurre, et l'on assaisonne la chair du poisson avec sel, poivre, muscade et bouquet garni. Pour le reste, on agit de la façon qui a été indiquée plus haut.

On fait enfin des *coulis* avec des consommés très-succulents, assaisonnés de légumes et d'herbes, qu'on conserve pendant très-longtemps, comme tous les autres *coulis*, par le procédé Appert, c'est-à-dire dans des bouteilles hermétiquement fermées.

Ce rapide aperçu suffit pour faire comprendre que le *coulis* est un suc de viande, un extrait gélatineux représentant, sous un très-petit volume, une grande quantité d'éléments nutritifs, mais dont la haute saveur excite l'appétit et facilite la digestion. Aussi est-il employé dans le traitement de la convalescence des maladies asthéniques. Ses propriétés échauffantes et toniques le font prescrire de même dans la convalescence des gastrites aiguës ou chroniques ; mais, en raison de ces

propriétés mêmes, il n'en faut user qu'avec beaucoup de modération dans le traitement des gastralgies ou autres affections nerveuses de l'estomac.

COULISSE s. f. (kou-li-se — rad. couler). Rainure dans laquelle on fait glisser une pièce mobile : *Les coulissses d'un tiroir. Des métopes ou petits tableaux de marbre à coulissses séparant entre eux les triglyphes.* (Chateaub.) || Planche, volet qui glisse dans cette rainure : *Ouvrez, fermez la coulisse.*

— Fam. *Yeux en coulisse, regards en coulisse*, Regards lancés obliquement pour voir en cachette, coup d'œil d'intelligence lancé à la dérobée : *Faire les yeux en coulisse. Lancer des regards en coulisse.*

... J'ai parfaitement vu vos yeux en coulisse
Chercher effrontément ceux de votre complice.
E. AUGIER.

— Théât. Nom donné aux rainures pratiquées dans les parties latérales du plancher d'un théâtre, et dans lesquelles glissent les décorations verticales qui forment les côtés de la scène. || Partie du théâtre située derrière le rideau d'avant-scène, et plus particulièrement parties latérales où se tiennent les acteurs avant d'entrer en scène, et où se placent le régisseur et les gens de service : *Regarder dans les coulissses ou y pénétrer, c'est le plus sûr moyen de se dégoûter du théâtre.* (Audiard.)

Nous n'irons plus dans les coulissses
Brailleur en chœur à l'Opéra.

BÉRANGER.

|| Par anal. Intervalle quelconque entre deux objets : *Il disparut dans la coulisserie que formait l'écartement des deux plus grosses pierres druidiques.* (G. Sand.) || Par ext. Théâtre considéré dans les relations des acteurs entre eux et avec les auteurs, en dehors de la scène et du public : *Le jargon des coulissses. Une critique de coulissses. Il sait tout ce qui se passe dans les coulissses. Il y a plus de beauté, de grâce, d'esprit et de feu dans les coulissses que partout ailleurs.* (G. Sand.) || Fig. Côté secret, dessous des cartes ; ce qui se passe dans l'isolement, loin du public et à son insu : *Les coulissses d'une comédie politique ne sont pas moins intéressantes que celles de l'Opéra. L'homme en ce monde est semblable à un acteur : pendant sa jeunesse, il s'habille et se prépare au rôle qu'il doit jouer ; dans l'âge mûr, il entre en scène, et peu après il se retire derrière la coulisserie, pour faire place à d'autres acteurs.* (Max. orient.) *La vie littéraire a ses coulissses.* (Balz.) *La vie de Voltaire est une comédie : sa correspondance avec d'Alembert nous en fait voir les coulissses et le fond.* (Ste-Beuve.) || *Pilier de coulisse*, Personne qui fréquente habituellement le théâtre et les artistes dramatiques.

Rarement pilier de coulisse
Est le soutien des bonnes mœurs.

SALLETIN.

— Bourse. Lieu où sont censés se tenir les coulisseries, c'est-à-dire les personnes qui opèrent en dehors du ministère des agents de change, et qui, en réalité, n'ont pas de lieu fixe de réunion ; coulisseries eux-mêmes : *La coulisserie a plusieurs fois été vue et est plusieurs fois décelée.* (Crampon.) *En style de bourse, la coulisserie n'est point un lieu déterminé dans la salle.* (Proudh.) *On dit les opérations de la coulisserie par opposition aux opérations du parquet, pour désigner les transactions qui se font sans le ministère des agents de change.* (Proudh.)

Ainsi chacun de nous exerce son office,
Monsieur à la corbeille et moi j'ai la coulisserie.

PONSARD.

— Blas. Herse placée à la porte d'une tour ou d'un château : *Vieille-Maison : D'azur, à la coulisserie d'or.*

— Mar. Canal en forts bords, disposé le long de la cale, et dans lequel glisse un bâtiment de rang inférieur, lorsqu'il est lancé à coites mortes ou sans ber.

— Mécan. *Coulisse de Stephenson*, Appareil imaginé par Stephenson pour varier la détente et changer la direction de la marche.

— Typogr. Petite planche très-plaie, au moyen de laquelle on fait couler sur le marbre une page trop lourde pour qu'on puisse sans danger l'enlever avec les doigts : *Les coulisseries sont munies de poignées et s'enchâssent dans des galères construites à cet effet. On fait aussi usage de coulisseries isolées pour placer dans des rayons des compositions que l'on conserve et qui ne peuvent, à cause de leurs grandes dimensions, être placées sur des portepages.*

— Techn. Pièce demi-circulaire placée sur la petite platine d'une montre. || Trace laissée par l'eau sur les bords d'un pain de sucre. || Place qui reçoit les charbons d'une chaudière. || Petite porte pratiquée dans la grande porte d'un pôle. || Rempli d'un vêtement ou d'un objet quelconque en étoffe, dans lequel on fait glisser un ruban ou un cordon pour serrer ou desserrer : *Passer un lacet dans la coulisserie de ce tablier.* || Partie du rouet à filer qui comprend le tasseur du chariot et la vis qui le traverse. || Espace libre et en forme d'ovale allongé, que l'ouvrier tisseur ménage dans la formation des maillets pour le passage des fils de chaîne. || *Bouton à coulisserie*, Bouton placé sur le palastre ou sur la cloison

d'une serrure, et qui sert à en ouvrir le demi-tour.

— Anat. Rainure fort lisse, et le plus souvent tapissée d'une membrane synoviale, recevant un tendon qui doit y glisser.

— Agric. Petit fossé couvert, que l'on pratique dans les champs et les prés humides pour favoriser l'écoulement des eaux surabondantes : *On ne peut trop recommander aux cultivateurs de faire des coulisseries dans les lieux où elles sont nécessaires.* (Bosc.)

— Encycl. Théât. Le mot *coulisse* a deux acceptions. Pour le vulgaire, il sert à désigner la partie du théâtre que la toile sépare des spectateurs, l'espace extérieur à la scène et où se meuvent les régisseurs, acteurs, machinistes, gens de service, etc. ; techniquement, il désigne les rainures dans lesquelles glissent les châssis ou décorations qui se dressent aux deux côtés de la scène, et, par suite, les espaces compris entre celles-ci. D'une décoration à la décoration qui directement lui fait face, s'étend une ligne imaginaire qui traverse la scène d'un côté à l'autre et la divise transversalement en plusieurs zones d'égal largeur. Ces zones s'appellent *plans* et offrent un utile secours aux nécessités de la mise en scène. On sait ce que, dans la langue théâtrale, on nomme le manteau d'arlequin ; c'est un petit rideau, draperie d'ornement de l'avant-scène, qui ne se lève et ne se baisse jamais ; eh bien, l'espace compris entre le manteau d'arlequin et la première *coulisse* est le *premier plan* ; l'espace compris entre le premier décor et le second est le *deuxième plan*, et ainsi de suite, jusqu'à la toile du fond, le dernier plan se trouvant de cette façon le plus éloigné du spectateur. Cette distinction des plans sert à indiquer l'endroit où doivent se mettre les accessoires, la place que doivent occuper les acteurs. Au reste, cette division imaginaire du plancher dramatique devient de plus en plus conventionnelle, à mesure que le système des *coulisses* ouvertes disparaît du nouveau répertoire ; la fantaisie des auteurs, les besoins de leurs pièces ont fait prévaloir l'usage des décorations fermées, appuyées sur des *portants* qui en admettent tous les caprices et en reçoivent toutes les formes. La vraisemblance a beaucoup gagné à cette réforme, nécessitée ou au moins conseillée par le trépas douloureux des unités classiques. Autrefois, si la ligne de division dont nous parlons tout à l'heure n'existait pas visiblement, elle avait au moins ses deux bouts, et ses deux points de départ faisaient aisément deviner sa route. Dans le système de décorations fermées, on ne la devine plus, on la suppose. L'ancien répertoire nous montre presque seul aujourd'hui ce qu'était autrefois l'aspect de la scène : là seulement les *coulisses* ouvrent à chaque plan une entrée et une sortie aux acteurs. Ces derniers, réfugiés entre deux châssis, n'échappent pas toujours aux regards du public, qui les voit attendre quelquefois en folâtrant la fin de la tirade qui doit les amener dans le palais d'Auguste ou à l'entrée de la maison de Géronte, et les changer en petit-maitre ou en héros, en servante ou en princesse, en confident ou en laquais.

Au siècle dernier, alors que la scène était couverte de banquettes où venaient s'asseoir, de chaque côté des acteurs, les gens du bel air, les *coulisses* étaient continuellement envahies par des personnages étrangers au théâtre, et l'on a peine à comprendre comment les comédiens pouvaient produire l'illusion au milieu de ces têtes poudrées, de ces canons ou de ces talons rouges, mêlés de près aux héros de la pièce. Il arrivait souvent que l'on confondait l'entrée d'un spectateur des banquettes avec l'entrée d'un acteur, et que l'on prenait un marquis, surgissant d'un châssis, pour le jeune premier de la comédie :

On attendait Auguste, on vit paraître un fat.

Mais nous n'avons pas à énumérer à cette place tous les inconvénients de cette coutume, qui a donné lieu à une foule d'anecdotes bien connues. Elle disparut en 1759 pour ne reparaitre que de loin en loin, à de certaines époques, jusqu'à la Révolution qui balaya tout à fait cet abus en compagnie de beaucoup d'autres. Aujourd'hui, les règlements de police sont sévères à l'endroit des *coulisses*, d'où sont impitoyablement écartées pendant les représentations les personnes étrangères au théâtre. Outre le pompier de service, on n'y rencontre guère que le régisseur, fort attentivement occupé à suivre sur la brochure la pièce qui se joue, et à avertir les acteurs quand vient leur entrée en scène.

Nous l'avons déjà dit, dans la langue vulgaire les *coulisses* embrassent tout cet univers mystérieux qui s'étend de la rampe au foyer des artistes ; des loges de ces derniers aux loges des concierges, du cabinet directoire au magasin des accessoires. Pour les uns, c'est le paradis ; pour les autres, c'est l'enfer. Le provincial s'imaginerait que les *coulisses* recèlent toutes les joies et toutes les voluptés ; qu'elles sont peuplées de houis, d'almées, de bayadères comme un conte des *Mille et une nuits* ; les pères de famille se persuadent que les séductions dangereuses y pousent dru comme l'herbe et que la ruine pend aux branches de cet arbre aux fruits défendus. Ainsi, pendant que d'une part on croit que l'entrée des *coulisses* vous métamorphose instantanément en pacha qui n'a pas assez de

mouchoirs à jeter aux beautés empressées à lui plaire, de l'autre part on suppose que, dès qu'on a posé une fois le pied dans ces lieux de perdition, on n'a plus qu'à se faire indiquer le pont des Arts pour aller à l'Académie ou piquer une tête dans la Seine. Hélas ! il faut le dire, les *coulisses* n'offrent ni les béatitudes rêvées ni les dangers tant de fois signalés. Des deux côtés il y a exagération. Certes les mœurs artistiques se font ordinairement remarquer par un laisser-aller *sui generis* ; mais souvent les femmes de théâtre sont beaucoup moins séduisantes au delà de la rampe qu'en deçà ; puis, outre que la réalité est quelquefois réfrigérante, bon nombre de comédiennes, à l'heure présente, vivent honnêtement dans leur ménage et ont des filles qu'elles élèvent dans l'exercice de toutes les vertus ; quant aux demoiselles émancipées, le temps n'est plus où des fortunes princières fondaient entre leurs jolis doigts roses. En général, rats et souris ne sont plus que de vulgaires courtisanes, et la rue Bréda est peut-être plus pleine de séductions que les *coulisses* des Variétés, par exemple. Celles de l'Opéra ne valent guère mieux. Une soixantaine de personnes environ y peuvent pénétrer ; ce sont des petits et des gros crévés, locataires de loges d'avant-scène, de hauts employés des ministères, des artistes, des journalistes et des diplomates. A ce propos, faisons remarquer que, de temps immémorial et dans toutes les capitales de l'Europe, les ambassadeurs et leurs attachés ont toujours eu de droit le privilège d'être admis aux *coulisses* des théâtres chorégraphiques : nouvelle preuve du rapport mystérieux, mais intime, qui existe entre la pirouette et la science grave et imposante de la diplomatie. Voyons donc ce que sont ces fameuses *coulisses* de l'Opéra, et si elles méritent leur étonnante renommée. Peut-on dire d'elles ce que le poète a dit de Naples ?

« Le public, qui tient souvent plus à ce qu'il ne voit pas qu'à ce qu'il est libre de voir, rêve des *coulisses* de l'Opéra, dit M. de La Bédollière dans son *Histoire du nouveau Paris*. Il lui semble que c'est un paradis terrestre ou plutôt le Genet-al-Coduz du prophète Mahomet. L'entrée du sanctuaire n'est permise qu'aux compositeurs et auteurs dramatiques, et à quelques habitués, riches et influents, qui méritent une faveur spéciale par la fidélité avec laquelle ils soutiennent le théâtre, soit en louant des loges à l'année, soit en mettant leur crédit au service de l'administration. A côté de l'orchestre, à droite, est un escalier qui met la salle en communication avec la scène. L'our consoler les profanes auxquels cette communication est interdite, bâtons-nous de dire que les *coulisses* n'offrent rien d'attrayant. Quand la toile est baissée, il y règne une obscurité presque complète. Les décorations montent, descendent, changent de place, et le visiteur est exposé à recevoir sur la tête un *portant* ou une *ferme*. Les premiers sujets du chant ou de la danse s'habillent dans leurs loges. Le corps de ballet est partagé en chambrières ; les figurants, les figurantes désignées sous le nom de marcheuses ; les petites élèves qu'on nomme les rats d'Opéra, et dont la plupart sont à peine nubiles, apparaissent quelque temps avant le lever de rideau, tandis que les danseuses préludent, dans leur foyer, par des pirouettes et des entrechats, en se soutenant sur des barres d'appui. Au milieu de toute cette agitation préliminaire, le visiteur n'a guère le temps d'échanger un regard avec la femme qu'il convoite ou avec celle qui l'honore de son attention. Quand le rideau tombe, les chanteurs et les chanteuses, hors d'haleine, épuisés même en raison de l'effet qu'ils ont produit, s'empressent de regagner leur gîte. Les danseuses et même les coryphées qu'on a admirées dans le costume de nymphes, de bayadères ou de sylphides, vont s'envelopper dans leur tartan et se remettre de leur fatigue en prenant quelque cordial. Le spectacle intérieur des *coulisses* est bon à voir une fois, mais nous doutons qu'on soit tenté d'y revenir. »

M. Nestor Roqueplan, qui a longtemps gouverné l'Opéra, a tracé un tableau pittoresque des *coulisses*, et donné des explications dont sa position spéciale garantissait l'authenticité ; il nous dépeint le *rat* comme une petite fille de sept à quatorze ans, qui porte des souliers usés par d'autres, des châles déteints, des chapeaux couleur de suie, se chauffe à la fumée des quinquets, a du pain dans sa poche et demande dix sous pour acheter des bonbons. Le rat est élève de l'école de danse, et c'est peut-être parce qu'il est enfant de la maison, parce qu'il y vit, qu'il y grignote, y jabote, y clapote ; parce qu'il ronge et égratigne les décorations, éraille et troue les costumes, cause une foule de dommages inconnus et commet une foule d'actions malveillantes, occultes et nocturnes, qu'il a reçu le surnom de *rat*. Le *rat*, ajoute le spirituel observateur, fait des trous aux décorations pour voir le spectacle, court au grand galop derrière les toiles du fond et joue aux quarts coins dans les corridors ; il est censé gagner vingt sous par soirée ; mais, au moyen des amendes énormes qu'il encourt par ses désordres, il ne touche par mois que 8 à 10 fr. et trente coups de pied de sa mère. Le *rat* reste *rat* jusqu'à l'âge où il prend le nom d'artiste, jusqu'à l'âge où il ne demande plus de bonbons et reçoit des bouquets. La *marcheuse* a

vingt ou vingt-cinq ans : elle est petite ou grande, toujours grosse, agréable à l'œil, n'apprend rien, ne sait rien et ne vit pas du théâtre.

Sous l'ancienne monarchie et sous la Restauration, toute personne étrangère aux coulisses de l'Académie royale de musique devait avoir constamment le chapeau à la main. Aujourd'hui, cette marque de politesse n'est plus de rigueur que dans le foyer de la danse. Ce foyer est orné d'un buste en marbre de la célèbre Mlle Guimard, légué à l'Opéra par une clause expresse de son testament. Tout autour de la salle règne une balustrade dorée sur laquelle s'appuient les danseuses pour exécuter des *pliés*, des *battements*, des *hauts de jambes*, qui ont pour but d'assouplir les membres avant de paraître sur la scène; d'autres répètent leurs pas au milieu du foyer, devant les glaces. Tous ces exercices chorégraphiques n'empêchent pas les sylphides de soutenir la conversation avec les visiteurs. Ces dialogues, mêlés d'entrechats, de pirouettes, de pointes de pieds levés à hauteur de l'épaulé des interlocuteurs, offrent assurément un spectacle étrange, qui ne manque pas de pittoresque.

Les coulisses de chaque théâtre ont ainsi une physionomie qui leur est propre : celles de la Comédie-Française n'ont rien de commun avec celles des Délassements-Comiques, et celles de l'Ambigu ne ressemblent point à celles des Italiens, des Bouffes ou des Fu-

nambules; mais ici et là le bizarre et l'imprévu enfantent à qui mieux mieux l'étonnement et provoquent l'hilarité. Les plus joyeux contrastes y naissent à chaque pas, et Gavarni, en les vulgarisant, ne les a cependant pas tous indiqués : la duègne offrant du tabac au pompier, l'ingénue disant des gaudrioles au père noble, l'auteur faisant des remontrances au jeune premier, la princesse tragique repassant son rôle en riant aux éclats, le traître risquant des calembours, le queue-rouge ruminant tristement dans un coin, la danseuse levant le pied à des hauteurs... vertigineuses, la confidente brochant une tapisserie, le régisseur faisant résonner sa cloche et infligeant aux retardataires des amendes mal accueillies, la mère d'actrice sermonnant sa fille, le machiniste criant : « Lâchez la commande ! » les costumes variés, les visages hideux sous la peinture qui doit les rendre charmants pour le public, etc., etc., voilà l'envers de la pièce dont les spectateurs ne voient fort heureusement que l'endroit. Parlerons-nous de la langue des coulisses, ce mélange de gros mots, de facéties vulgaires, d'axiomes cyniques, de bouffonneries à froid, ce composé des styles et des jargons de toutes les couleurs, « bien assorti, du reste, dit M. Arnould Frémy, avec le péle-mêle des relations et des existences, avec cette camaraderie des planches, illimitée, sans frein ni règle, qui cache sous son écorce de fausse joyeuseté tant de déchirements jaloux, tant de rivalités et de

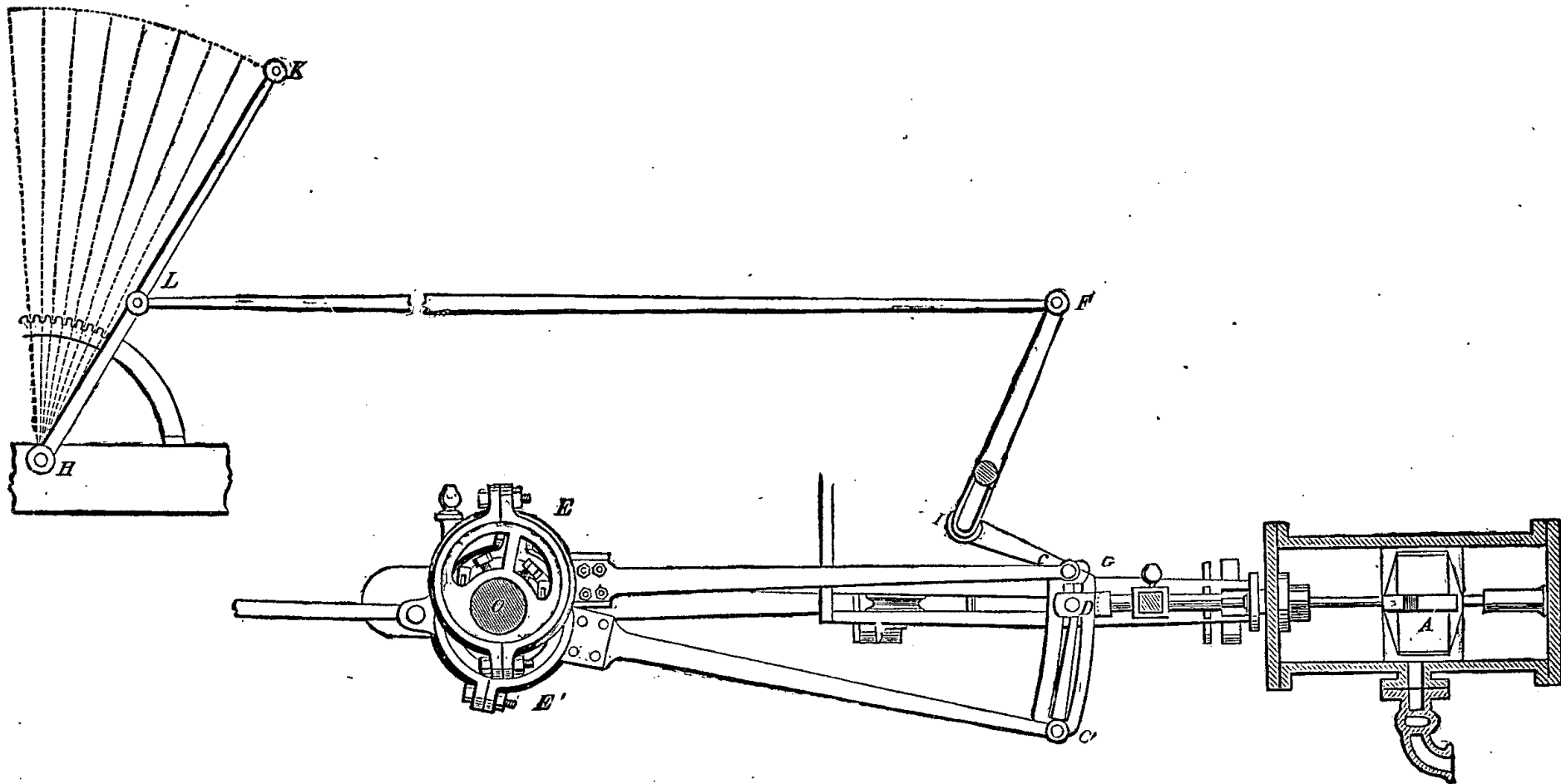
haines ! » Mieux vaut baisser le rideau, en ajoutant toutefois que les artistes consciencieux, et il y en a encore, emploient autrement qu'à se tutoyer et à se galvauder le temps de repos que leur laissent les intermissions de leurs rôles; ils songent à la pièce, au public, aux applaudissements; ils se tiennent dans la dignité qui convient à l'art et ne se croient pas obligés de donner dans la grossièreté, de devenir mal embouchés, d'affecter le ton et l'attitude des goujats de cabarets, de manger dans la main de tout le monde, par cela seul qu'ils foulent les planches d'un théâtre.

— Mécan. La coulisse de Stephenson est l'un des appareils dont on peut se servir pour déterminer le changement de marche d'une machine à vapeur. On l'emploie surtout pour les locomotives. On sait que la manivelle reliée à la bielle qui mène le tiroir doit être calée, par rapport à celle qui fait mouvoir le piston, sous un angle un peu plus grand que 90°, dans le sens du mouvement. (V. TIROIR.) Pour changer le sens du mouvement, il faudrait donc décaler la manivelle du tiroir et la remplacer de l'autre côté de celle du piston, sous la même inclinaison. Un pareil changement ne pourrait s'effectuer ni assez vite ni d'une façon assez précise sur les chemins de fer, où les arrêts doivent être rendus aussi faciles que possible.

La coulisse de Stephenson réunit les extrémités de deux tiges reliées à deux excentri-

ques fixés l'un et l'autre sur l'arbre de couche, et calés comme ils devraient l'être pour produire l'un la marche en avant, l'autre la marche en arrière. La tige du tiroir est terminée par un bouton qui passe dans la coulisse, que le mécanicien peut aisément faire mouvoir à l'aide d'un levier. Lorsque le bouton de la tige du tiroir est engagé dans la coulisse à l'une de ses extrémités, c'est l'excentrique dont la tige se termine à cette extrémité, qui mène le tiroir; lorsque le même bouton se trouve à l'autre extrémité de la coulisse, c'est l'autre excentrique qui mène le tiroir. Un simple mouvement facile à produire à la main change donc complètement les conditions de la marche. Au reste, le déplacement de la coulisse n'entraîne évidemment pas un changement immédiat de marche; mais, dès que ce déplacement s'est produit, le piston reçoit, par exemple, la vapeur sur sa face droite chaque fois qu'il arrive à sa position extrême gauche, et inversement, de sorte qu'il ne marche, en vertu de la force vive du train, qu'à contre-vapeur; le mouvement s'arrête donc bientôt et se produit ensuite en sens contraire.

L'arrêt lent du train, aux stations, s'obtient en amenant la coulisse à une position telle, que le bouton de la tige du tiroir se trouve engagé vers son milieu. Le mouvement du tiroir est alors presque insensible, les lumières restent constamment fermées et la machine s'arrête parce que la vapeur ne trouve plus d'issue au dehors.



La figure ci-jointe donnera une idée suffisante de l'appareil que nous venons de décrire. O est l'arbre que le piston met en mouvement, E et E' sont les deux excentriques, CC' est la coulisse dans laquelle est engagé le bouton D de la tige du tiroir A. Le mécanicien a en face de lui la manette K, reliée au point fixe H; c'est en agissant sur cette manette qu'il déplace la coulisse par l'intermédiaire de la tige LF, du levier FI et de la tige IG.

— Bourse. On désigne sous le nom de coulisse la réunion des intermédiaires qui, sans être investis des fonctions d'agents de change, s'immiscent dans ces fonctions. Ces intermédiaires ont été d'abord appelés courtiers marrons, puis coulissiers. Selon Frémery, le mot coulisse aurait l'origine suivante. Dans un des anciens locaux destinés à la Bourse de Paris se trouvait un couloir séparé par une cloison à hauteur d'appui du lieu où les commerçants étaient assemblés; ce couloir se prolongeait jusqu'au parquet des agents de change; c'était là que se réunissaient les personnes qui faisaient entre elles, sans ministère d'agents de change, des marchés sur les fonds publics. On appela ce lieu coulisse, et ceux qui le fréquentaient coulissiers.

La coulisse, c'est-à-dire l'exercice illégal de la profession d'agent de change, est aussi vieille que le monopole de cette profession. La législation de l'ancien régime contient nombre d'édits et d'arrêtés du conseil rendus à la sollicitation des agents de change, pour défendre leur privilège. L'amende, la prison, voire même des peines corporelles ont été portées par cette législation contre les contrevenants. Mais, à dire vrai, tout cela est resté le plus souvent à l'état de lettre morte.

C'est seulement au lendemain des jours où l'on avait été obligé de demander des sacrifices ou des services au monopole, que le pouvoir édictait cette législation ou la mettait à exécution. Les choses se passèrent ainsi à l'occasion des édits de décembre 1705, d'août 1708, de novembre 1714, et des arrêtés du conseil du 30 août et du 17 octobre 1720, du 11 janvier 1723, du 17 juillet 1736 et du 26 novembre 1781. Dans les temps ordinaires, le pouvoir et ses privilèges laissent la coulisse vivre en paix. Toutes ces sévérités furent du reste à peu près inutiles. Voici ce que nous trouvons à cet égard dans l'ouvrage de M. Bozérien : « On eut beau renouveler les anciennes prohibitions, flétrir au nom de la loi un jeu légitime par l'usage, traquer les joueurs dans les cafés et les bouges qui leur servaient d'asile, obliger les propriétaires des maisons où ils se réfugiaient à les dénoncer, ajouter à la peine de l'amende celle de la restitution du quadruple des sommes reçues par les courtiers clandestins, défendre les marchés à terme qui ne seraient pas précédés de la livraison ou du dépôt des effets vendus, autoriser le commissaire de police de la Bourse à en exclure les contrevenants, sur la simple dénonciation du syndic : rien n'y fit. »

La profession d'agent de change ayant été déclarée libre par décret du 17 mars 1791, la coulisse disparut. Le rétablissement du privilège, en l'an IX, la ressuscita immédiatement. Les agents de change du nouveau régime se montrèrent d'abord jaloux de leur privilège. A leur sollicitation, des amendes assez fortes furent édictées contre les réfractaires. Toutefois le pouvoir ne se souciait pas de prendre l'initiative des poursuites. Un

arrêté du 27 prairial an X chargea les agents de change eux-mêmes du soin de la police, et les institua dénonciateurs. En usant de ce droit, les agents s'exposaient à faire retomber sur des clients communs la responsabilité de leurs querelles avec les coulissiers; aussi n'usèrent-ils que très-peu de ce droit.

En 1809, les plaintes du monopole se produisirent avec une certaine vivacité. On ne réclama pas seulement des poursuites et des condamnations, on alla jusqu'à demander que les coulissiers fussent soumis directement à la surveillance et à la juridiction de la police. Un avis du conseil d'Etat, en date du 17 juin 1809, décida l'empereur à ne pas entrer dans cette voie. Tout ce qu'on fit, ce fut d'engager, par une circulaire ministérielle du 21 juillet, les chambres de commerce à n'avoir aucun rapport avec les maisons de coulisse.

Avec la Restauration commença une nouvelle ère pour les coulisses; les spéculations dont les fonds publics étaient l'objet s'adressaient à elle plus volontiers qu'au parquet. A la longue, agents de change et coulissiers en étaient venus à comprendre que leur intérêt commun était de vivre en aussi bonne intelligence que possible. La coulisse se tenait alors au passage des Panoramas et dans les cafés environnants. On peut même dire que jusqu'en 1859, date de sa suppression par une décision de l'autorité judiciaire, la coulisse eut une existence à peu près officielle, existence un peu troublée, il est vrai. Plusieurs fois des sévérités administratives en interrompirent provisoirement le cours. En pareil cas, c'était toujours à la suite d'une baisse un peu plus forte qu'à l'ordinaire que ces sévérités se produisaient. Assurément ces baisses avaient pour causes premières des événe-

ments politiques dont la coulisse était parfaitement innocente; mais, aux yeux de l'autorité publique, elle eut toujours le tort de trop s'effrayer et d'ébranler ainsi la confiance. En 1819, par exemple, sous le double coup d'une modification importante dans la législation électorale et d'un déficit de 100 millions dans le budget, le 5 pour 100 ayant en quelques jours baissé de 71 fr. 70 à 65 fr. 10, la réunion du passage des Panoramas fut interdite. La coulisse se transporta au boulevard de Gand et au café Tortoni. Près de quatre ans se passèrent sans que l'autorité s'inquiât de cette résurrection; mais, en janvier 1823, à la suite de la publication par le *Moniteur* des notes menaçantes des chancelleries autrichienne, prussienne et russe sur les événements d'Espagne, le 5 pour 100 étant en huit jours, du 15 au 23 janvier, tombé de 87 fr. 65 à 78 fr. 30, la coulisse fut de nouveau rendue responsable, et les réunions du café Tortoni se virent menacées de la sévérité des tribunaux. Le 2 octobre 1840, le *Moniteur* annonça le bombardement de Beyrouth par la flotte anglaise; cet événement pouvait devenir un *casus belli*; il fit baisser le 5 pour 100 de 106 fr. 25 à 101 fr. Le lendemain, la réunion Tortoni est interdite. Quelques jours après, la hausse étant revenue, la coulisse reprit ses opérations sans obstacle. En 1842, l'autorité, si disposée au lendemain des paniques à en attribuer la cause et les conséquences à la coulisse, prenait ouvertement parti pour elle contre le parquet. Le syndic des agents de change ayant signalé au ministre des finances et au préfet de police les réunions du passage de l'Opéra, le ministre garda le silence, et le préfet de police informa la compagnie des agents de change que si elle croyait les pour-

suites utiles, la loi lui en réservait l'initiative et la direction.

En novembre 1850, sur la publication par le journal *la Presse* d'un message apocryphe du président de la République à l'Assemblée législative, la rente ayant baissé de 3 fr. avant la Bourse, la *coulisse* était de nouveau proscrite. Huit jours après, elle renaissait au Casino de la Chaussée-d'Antin. En mars 1853, une baisse de 3 fr. ayant accueilli la première nouvelle du départ de la flotte française pour l'Orient, la *coulisse* perdit son dernier asile. Depuis cette époque jusqu'en 1859, les réunions durent se tenir en plein vent. Pendant cinq ans, Paris en a vu le spectacle, le matin de onze heures à une heure, et le soir de huit heures à dix heures, devant le passage de l'Opéra.

Ces difficultés administratives n'atteignirent jamais que les réunions qui se tenaient en dehors des heures réglementaires de la Bourse; elles furent jusqu'au dernier moment épargnées aux réunions qui se tenaient à la Bourse, dans le local même où fonctionnait le parquet. Tous les jours, les opérations de la *coulisse* s'engageaient et se traitaient sans opposition, comme celles du parquet. Agents de change et coulissiers faisaient leur liquidation à côté les uns des autres, et étaient protégés en cette circonstance par les mêmes sentinelles.

Sans être, comme les agents de change, attachés les uns aux autres par une solidarité de droits et de devoirs réciproques, sans former une compagnie ni une corporation, les membres de l'ancienne *coulisse* observaient entre eux certains usages. L'admission n'était soumise à aucune épreuve ni à aucune condition; il fallait cependant être présenté par quelques anciens. Cette présentation faite, on était tacitement accepté par les autres, qui témoignaient de leur adhésion en faisant des affaires avec le nouveau venu. Bien que très-pénalisés et trop disposés à ouvrir hostilité à la porte au premier venu, la *coulisse* avait à la longue fini par s'élever. Au moment de sa suppression, elle se composait d'environ 200 maisons de banque, toutes très-solides; 60 de ces maisons s'occupaient exclusivement du 3 pour 100, un même nombre environ des valeurs industrielles proprement dites, enfin le surplus s'occupait en même temps des rentes et des valeurs industrielles. La rapidité avec laquelle les maisons de *coulisse* opéraient, le courtage moins élevé qu'elles prenaient leur avaient attiré une nombreuse clientèle. L'importance de leurs affaires était devenue plus considérable que celle des affaires du parquet. En 1859, la compagnie des agents de change, effrayée de cette rivalité, et espérant aussi accaparer toute cette clientèle, se ressouvint des armes que la législation mettait en son pouvoir. La suppression de la *coulisse* fut officiellement demandée et obtenue; mais le résultat ne répondit pas aux espérances qu'on avait conçues. La clientèle qui allait à la *coulisse* ne s'adressa pas au parquet; les charges d'agents de change n'augmentèrent pas de prix, et, au lendemain d'événements politiques de nature inquiétante, les fonds ayant baissé absolument comme du temps de la *coulisse*, celle-ci n'existait plus, on n'a pas eu la consolation de la rendre responsable.

La *coulisse* eut, il faut le reconnaître, le très-grand tort d'être en rapport avec une interminable queue d'agents d'affaires qui, sous les noms de *petits coulissiers* et de *contre-petits coulissiers*, n'étaient trop souvent que de très-malhonêtes gens. Sa négligence à se débarrasser de cet élément impur fut pour beaucoup dans l'appui qu'au dernier moment le gouvernement donna aux intérêts qui sollicitaient sa suppression.

En terminant, disons un dernier mot sur ce qu'était la *coulisse* sérieuse, c'est-à-dire la *coulisse* rivale du parquet, au moment où l'orage qui devait l'emporter éclata. Le passage suivant du réquisitoire de M. Sévérien Dumas est particulièrement topique. « Le marché de la *coulisse*, dit ce magistrat, a reçu du mouvement industriel de ces dernières années un accroissement considérable. La *coulisse* fait à l'heure qu'il est les deux tiers des opérations à terme sur la rente. Elle trafique d'une quantité énorme de valeurs cotées au parquet. Quant à celles qui ne sont pas encore émises et qui existent sous la seule forme de promesses d'actions, c'est sur ce marché usurpateur seulement qu'elles se négocient. Quant à la raison de ce déplacement du marché, une foule de circonstances ont contribué à la produire. D'abord tous les banquiers de Paris s'adressent plutôt à la *coulisse* qu'au parquet, parce que le marché de la *coulisse* est permanent. Le banquier a besoin de pouvoir à tout instant vendre et acheter de la rente. C'est un besoin factice, à coup sûr, mais que la *coulisse* satisfait et encourage. Elle ne se repose en effet ni la nuit ni le jour. On sait où la trouver au matin, où la rencontrer le soir. Puis le coulissier est le plus commode et le plus abordable des hommes. Il est votre homme à la Bourse. Il est à toute heure hors de la Bourse à votre disposition, et pour tout cela il se contente du demi-courtage. A Paris, il y a des banquiers qui payent par mois 80 à 100,000 fr. de courtage, soit 1 million ou 1,200,000 fr. de courtage par an. S'ils les payaient aux agents et non à la *coulisse*, ils y perdraient un bénéfice considérable. »

La *coulisse* a encore la facilité des petites

primes à 0 fr. 25, à 0 fr. 10 même, quand les plus petites qu'exige le parquet sont de 0 fr. 50. Les marchés s'établissent d'une bourse à l'autre; tous les jours, à deux heures, les petites primes se liquident, et un nombre immense de petits joueurs s'engagent chaque jour pour le lendemain. Enfin le coulissier apporte dans les transactions qu'il opère sa garantie personnelle. Tout cela était, ainsi que le disait assez justement M. Dumas, suffisant pour expliquer l'immense développement de la *coulisse* en face du parquet stationnaire et restreint. Mais la permanence du marché de la *coulisse* constituait, aux yeux du ministère public, un péril grave. « Par là, disait-il, la spéculation se trouve à la merci des nouvelles les plus absurdes, des bruits les plus légers, des alertes les plus habilement répandues, que d'une bourse à l'autre on n'a pas eu le temps de contrôler. »

Quoi qu'en ait dit le ministère public, on aurait tort de ne voir dans l'ancienne *coulisse* qu'un parquet extralégal. Tout en étant des intermédiaires sans titres réguliers, les coulissiers étaient en même temps des spéculateurs qui, profitant de ce que la loi permet aux particuliers de faire entre eux des opérations de bourse sans payer ni commission, ni courtage. C'était, en outre, un avantage assez sérieux, de n'avoir à payer que la moitié de ces courtages et commissions, et de pouvoir liquider ses opérations à bref délai. Mais, indépendamment des considérations morales qu'en cette circonstance la compagnie des agents de change ne dédaigna pas de faire invoquer à l'appui de son privilège, il y avait le texte de la loi.

Une fois mise en demeure par le gouvernement et la compagnie des agents de change d'appliquer la loi, l'autorité judiciaire dut se prononcer comme elle le fit. Le jugement du 24 juin 1859, en déclarant les vingt-six coulissiers dénoncés coupables d'immixtion dans les fonctions d'agent de change, mit fin à la *coulisse*.

COULISSÉ, ÉE adj. (kou-li-sé — rad. *coulisse*). Qui est muni d'une coulisse : *Tiroir coulissé*.

— Blas. Se dit d'un château et d'une tour dont la porte est munie d'une coulisse, c'est-à-dire d'une herse : *De Vieux-Châtel : De gueules, au château à trois tours d'argent, coulissés de sable*.

COULISSEAU s. m. (kou-li-sô — rad. *coulisse*). Techn. Petite coulisse. « Bâti pour placer des tiroirs. » Double coulisse de bois sur laquelle repose un lit à roulettes. « Mouvement de tirage monté sur platine, pour sonner les domestiques. »

— Chacune des pièces de bois dont l'ensemble constitue une coulisse.

— Mécan. Nom donné à toute pièce qui se meut dans des coulisses.

— Typog. Syn. de CRAMPON.

— Encycl. Dans les machines à vapeur, on donne le nom de *coulisseaux* aux patins dont on arme la crosse ou coquille du piston et qui frottent sur les glissières. Les métaux employés le plus fréquemment pour la construction de ces *coulisseaux* sont la fonte et le bronze; on ne se sert que très-rarement de l'acier ou du fer trempé, afin de réduire, autant que possible, la perte de travail occasionnée par le frottement de ces pièces contre les glissières, qui sont elles-mêmes en acier. Le *coulisseau* supérieur, dans les machines horizontales, et principalement dans les locomotives, est celui qui s'use le plus vite, car il supporte la pression due à l'obliquité de la bielle.

On donne encore le nom de *coulisseau* à la pièce qui, fixée à l'extrémité de la tige du tiroir, dans les machines locomotives, glisse dans la coulisse de Stephenson pour changer la position du tiroir et produire la détente correspondante à celle qui est indiquée par l'un des crans du secteur de changement de marche. Afin d'éviter les déformations que les mouvements forcés peuvent produire à cette pièce importante de la distribution, on la construit en acier trempé.

En général on donne, en mécanique, le nom de *coulisse* à toute pièce appelée à glisser dans une coulisse ou une rainure. La cinématique utilise les *coulisseaux* pour changer le mouvement rectiligne alternatif en rectiligne continu, le mouvement circulaire continu en rectiligne alternatif, et les mouvements rectilignes continu et circulaire alternatif en circulaire alternatif et en rectiligne alternatif.

COULISSEUR s. m. (kou-li-seur — rad. *coulisse*). Techn. Outil servant à faire des coulisses.

COULISSIER s. m. (kou-li-sié — rad. *coulisse*). Bourse. Sorte d'agent de change marion, individu s'occupant illégalement de faire des transactions de bourse : *Outre les agents officiels, il y a encore les COULISSIERS, les remisiers, qui servent d'intermédiaires dans les opérations de bourse*. (Proudh.)

— Encycl. On a donné le nom de *coulissiers* à des intermédiaires interlopes qui trafiquaient des diverses valeurs financières et s'immisçaient ainsi dans les fonctions des agents de change, soit dans l'intérieur, soit à l'extérieur de la Bourse. Cette industrie a été supprimée en 1859. On lui a substitué celle des commis principaux d'agents de change.

L'article 421 du code pénal punit les paris qui auront été faits sur la hausse ou la baisse des effets publics. Toutefois, il s'était formé une réunion d'individus trafiquant indûment des valeurs, et que l'on désigna sous le nom de *coulissiers*, de *remisiers*. Ces intermédiaires offraient un avantage, celui de donner aux marchés, même les plus considérables, une conclusion immédiate, qu'il est parfois difficile d'obtenir des agents de change. Dès la première année du second empire, une activité singulière se manifesta à la Bourse, et les emprunts de toutes sortes vinrent encore l'augmenter. Le jeu prit des proportions inaccoutumées; la négociation des fonds publics et des actions, les chemins de fer, les sociétés anonymes et en commandite, la Caisse d'escompte, les assurances, le Crédit mobilier, le Crédit foncier, les obligations du Trésor, les mines, les houillères, les hauts fourneaux, les docks, les compagnies de navigation, de canalisation, d'éclairage par le gaz, les caisses et comptoirs divers, attirèrent à la Bourse des spéculateurs recrutés dans toutes les conditions, même parmi les petits industriels, les artisans, les villageois, les domestiques. Les *coulissiers* profitaient d'une façon très-fructueuse du grand nombre de transactions que réalisait cette foule empressée de spéculateurs de bas étage, toujours en proie à l'agitation des folles espérances ou des paniques subites. A la fin de 1856, l'établissement d'un droit d'entrée à la Bourse ralentit ce mouvement en écartant les passants, les curieux, qui jusqu'alors pouvaient y venir à leur gré profiter de la hausse ou de la baisse, dont ils étaient instruits instantanément, et contribuer ainsi à déterminer les cours. Ce ne fut pas la seule entrave apportée aux combinaisons de l'agiotage. Au mois de juillet 1859, les agents de change, se croyant lésés, intentèrent un procès aux *coulissiers*; ils le gagnèrent. Des lors les échos de la Bourse n'entendirent plus le brouhaha du *petit marché* et les formes abréviatives de l'idiome du lieu : « Envoyez trois mille en liquid. — J'ai dont dix pour demain. — Envoyez dont dix pour demain ! » c'est-à-dire : « Je demande à acheter 3,000 francs de rente en liquidation; j'offre une prime de deux sous pour la bourse de demain; j'en demande une pour la même bourse. » Tout ce joli bruit ne tarda pas à renaitre; seulement la coulisse, rentrant au giron de la saine Eglise, régularisa ses excentricités en s'incorporant au parquet. En effet, les agents de change près de la Bourse de Paris, qui avaient vu les affaires se ralentir sensiblement par suite de l'expulsion des *coulissiers*, furent autorisés, par décret du 13 octobre 1859, à s'adjoindre chacun un ou deux commis principaux, lesquels devaient être soumis à un règlement délibéré par la chambre syndicale. Celle-ci, par un règlement exécutoire à partir du 15 novembre, fixa les conditions auxquelles les commis principaux pouvaient être admis. Ils devaient être âgés de vingt-cinq ans accomplis, justifier de leur honorabilité, et fournir un cautionnement dont le minimum était fixé à 100,000 francs. A la suite de ce règlement, qui faisait passer entre les mains des commis principaux tout ce qui concernait le service de la coulisse, entre autres les petites primes de 25 centimes pour fin de mois, et celles de 10 centimes pour le lendemain, la compagnie des agents de change adopta des résolutions qui devinrent, en 1860, la loi de la Bourse, et que l'on peut considérer comme la charte de l'agiotage légal. A la suite des mesures prises pour l'organisation des commis principaux ou assesseurs, la Bourse reprit son essor; mais les négociations nocturnes auxquelles les *coulissiers*, après la fermeture de la Bourse, se livraient autrefois devant le passage de l'Opéra, sur le boulevard des Italiens, sont demeurées sévèrement interdites à leurs successeurs. L'exécution de la rigide, mais très-nécessaire mesure qui a fait cesser enfin l'encombrement boursicotier qui obstruait tous les soirs la plus agréable promenade de Paris, a, dans les premiers jours, donné lieu à des quiproquos assez plaisants. Exemple : deux quidams, bras dessus, bras dessous, se croisent sur le bitume, devant le passage de l'Opéra, à l'heure suspecte. L'un dit à l'autre : « Oui, je vends mon mobilier, je prends le *Lyon-Méditerranée*, etc. » — Halte là ! crie un agent. Je vous y prends; vous faites des affaires, au mépris des ordonnances de police. Vous allez me suivre chez le commissaire ! Protestations, dénégations énergiques, mais en vain; il faut obéir. Le délinquant, conduit devant le magistrat, eut quelque peine à établir qu'il n'avait fait rien d'illégal, mais que, obligé par ses affaires d'aller s'établir à Marseille, il s'était simplement livré à l'opération, fort naturelle en pareil cas, de vendre ses meubles (le *mobilier* en question), en suite de quoi il comptait prendre, non moins licitement, le *Lyon-Méditerranée* pour gagner sa destination. Le magistrat lui souhaita d'arriver à bon port, et l'incident fut terminé. V. COMMIS PRINCIPAUX.

COULISSIER, IÈRE adj. (kou-li-sié, iè-re — rad. *coulisse*). Bourse. Qui a rapport à la coulisse, aux affaires qui s'y traitent : *Jamais la spéculation COULISSIÈRE ne s'est livrée plus tranquillement à ses manœuvres*. (Proudh.)

COULISSOIRE s. f. (kou-li-soi-re — rad. *coulisse*). Techn. Ecrouane de facteur d'instruments pour faire les coulisses.

COUL-KIAHYACI s. n. (kou-li-ki-a-i-ci).

Hist. ottom. Intendant appelé aussi **COUL-KÉYAHACI** ou **COUL-KÉRAVA**.

COULLONS, bourg et commune de France (Loiret), canton, arrond. et à 16 kilom. S.-O. de Gien, sur la Théone, petit affluent de la Loire; pop. aggl. 800 hab. — pop. tot. 2,500 hab. Commerce de bois et de céréales.

COULMIER (le), *Columbarensis Ager*, ancien petit pays de France, dans la ci-devant province de Bourgogne, dont le lieu principal était Coulmier-le-Sec, canton de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or).

COULMOTTE s. f. (koul-mo-te). Bot. Syn. de COULEMEILLE.

COULOIR s. m. (kou-loir — rad. *couler*). Passage étroit, servant de dégagement pour passer d'une pièce dans une autre : *Un couloir obscur. Se rencontrer dans le couloir*. « Se dit particulièrement des passages qui entourent les loges, l'orchestre, le parterre dans un théâtre : *Le couloir des premières loges*. » Se dit aussi des passages qui conduisent à la salle des séances des assemblées législatives : *Les couloirs d'une assemblée valent bien les antichambres d'un palais*. (Montalemb.) — Argot. *Chelinger du couloir*, Avoir l'haine fétide.

— Anc. liturg. V. COULOIRE.

— Mar. Galerie de l'entre-pont.

— Techn. Petit espace pour la circulation de la fumée dans un poêle. « Syn. d'ARQUEST, dans les papeteries. »

— Constr. Appareil dans lequel on fabrique le béton.

— Econ. rur. Ecuelle à fond de toile, dont on se sert pour couler le lait.

— Eaux et for. Plan incliné le long duquel on précipite le bois au bas d'une montagne.

— Anat. Nom donné anciennement aux conduits par où s'écoulent les matières excrémentielles. « *Couloirs naturels*, Canaux qui versent au dehors les produits normaux des fonctions animales, comme les urines, les larmes, etc. « *Couloirs accidentels* ou *artificiels*, Exutoires accidentels, comme les ulcères, etc. »

— Encycl. Constr. La machine dite *coulloir-caisse à béton* se compose d'une caisse rectangulaire en bois, ayant à sa partie inférieure une ouverture latérale par laquelle sort le béton. A la partie supérieure se trouve un plan incliné sur lequel on jette les matières à mélanger, lesquelles tombent ensuite sur une série de planchettes réparties sur toute la hauteur de la caisse, et alternativement inclinées en sens inverses, jusqu'à ce qu'elles arrivent à la base de celle qui correspond à la partie de l'ouverture de sortie. Une telle machine, y compris un léger échafaudage pour élever les matières, coûte environ 150 fr. On estime que par son emploi la fabrication d'un mètre cube de béton demande quatre heures de travail.

Depuis quelques années on a remplacé les machines à coffres et les *couloirs-caisses* avec plans inclinés par un *coulloir* cylindrique imaginé par M. Schlosser. Cet appareil est formé d'un cylindre en tôle, muni intérieurement de croisillons en fer rond, dirigés suivant les diamètres du cylindre, et également espacés sur toute la hauteur de ce dernier. Le cylindre est prolongé inférieurement par un tronçon de cône dont la base est munie d'une porte mobile par laquelle le béton mélangé coule dans les brouettes. Pour préparer le béton avec cet appareil, on verse sur le plancher supérieur qui le surmonte la moitié du dosage de cailloux, sur laquelle on étale la moitié du dosage de mortier; on répand ensuite la seconde partie des cailloux, que l'on recouvre du reste du mortier; puis on jette à la pelle le mélange dans le *coulloir*, que l'on a soin de remplir dans toute sa hauteur. On charge avec de nouvelles matières au fur et à mesure que l'on retire par le bas le béton fabriqué. Cette machine, qui coûte environ 200 fr., donne en trois heures quarante minutes un mètre cube de béton.

COULOIRE s. f. (kou-loi-re — rad. *couler*). Vase servant à égoutter la partie la plus liquide d'une substance qu'on veut en séparer : *Une couloire de pharmacien*.

— Anc. liturg. Sorte de passoire dont on se servait au moyen âge pour passer le vin destiné au sacrifice de la messe. « On a dit aussi COULOIR. »

— Econ. domest. Vase qu'on place sous le robinet d'une cuve, lorsqu'on tire le vin.

— Techn. Filière qui sert à l'épinglier pour réduire le laiton à la grosseur voulue.

COULOMB s. m. (kou-lon). Ancienne forme du mot COLOMBE.

COULOMB (SAINT-), bourg et commune de France (Ille-et-Vilaine), canton de Cancale, arrond. et à 10 kilom. N.-E. de Saint-Malo; pop. aggl. 530 hab. — pop. tot. 2,173 hab. Pêche. Vestiges du château du Plessis-Bertrand construit au XIII^e siècle. Fort du Guesclin, rebâti en 1757 sur l'emplacement d'un château plus ancien.

COULOMB (Charles-Augustin DE), physicien distingué, né à Angoulême en 1736, mort en 1806. Après avoir fini ses études à Paris, il entra dans le génie et fut envoyé à la Martinique, où il bâtit le fort Bourbon. De retour en France, il fit à Rochefort une série d'expériences sur le frottement, la roideur

des cordes, etc., et obtint plusieurs prix de l'Académie des sciences, qui l'admit au nombre de ses membres à l'unanimité, en 1782. Il fit partie de l'Institut lors de sa création, et fut nommé plus tard inspecteur général de l'Université. Coulomb a démontré que les attractions et les répulsions magnétiques varient en raison inverse du carré de la distance, ainsi que les attractions et les répulsions électriques, et que, pour une même distance, celles-ci sont proportionnelles aux produits des deux quantités d'électricité. L'appareil dont il s'est servi pour cela est la balance de torsion, qui est décrite à l'article BALANCE. Le principe sur lequel est fondé cet instrument consiste en ce que le couple, dont le moment peut servir de mesure à la réaction du fil, est proportionnel à l'angle représentatif de la torsion qu'on lui a fait subir. Voici comment Coulomb a constaté l'exactitude de ce principe : en le supposant vrai, le couple moteur, qui agira sur un disque horizontal homogène supporté en son centre par le fil et obligé de tourner avec lui, sera $K\theta$, θ désignant l'angle de torsion et K une constante; l'accélération angulaire du mouvement sera donc

$$-\frac{d^2\theta}{dt^2} = \frac{K}{I},$$

I désignant le moment d'inertie du disque par rapport à son axe, ou

$$\frac{d^2\theta}{dt^2} = -C\theta;$$

or cette équation donne d'abord

$$2 \frac{d\theta}{dt} \frac{d^2\theta}{dt^2} = -2C\theta \frac{d\theta}{dt}$$

et, en intégrant,

$$\left(\frac{d\theta}{dt}\right)^2 = -C\theta^2 + C',$$

Si C' est l'angle dont on avait fait tourner le disque avant de l'abandonner sans vitesse à la réaction du fil, $\frac{d\theta}{dt}$ doit être nul pour $\theta = C'$, par conséquent la valeur de la constante C' doit être $-C\theta^2$; ainsi l'équation précédente se réduit à

$$\left(\frac{d\theta}{dt}\right)^2 = (C' - \theta^2),$$

d'où

$$dt = \frac{1}{\sqrt{C}} \frac{d\theta}{\sqrt{C' - \theta^2}}$$

et, par suite,

$$t = \frac{1}{\sqrt{C}} \arccos \frac{\theta}{C'},$$

Le temps étant compté à partir de la position initiale, cette équation, qu'on peut aussi écrire

$$\frac{\theta}{C'} = \cos(t\sqrt{C}),$$

montre que le mouvement serait périodique, c'est-à-dire que les oscillations seraient isochrones; or l'expérience prouve précisément que c'est ce qui a lieu; on doit donc admettre complètement le principe. La durée d'une double oscillation étant, d'après la formule précédente, donnée par la relation

$$t\sqrt{C} = 2\pi,$$

une expérience propre à déterminer cette durée permettrait de trouver la valeur de C

$$\text{ou } \frac{4\pi^2}{t^2},$$

et, par suite, celle de K , ou IC ,

$$\text{ou } \frac{4\pi^2}{t^2} I,$$

pour chaque fil; il suffisait pour cela de déterminer le moment d'inertie I du disque, moment représenté, comme on sait, par

$$\frac{2}{5} a^2 \frac{P}{g},$$

a représentant le rayon et P le poids du disque. Connaissant la mesure K du couple représentant la réaction du fil pour un angle de torsion égal à 1, on pouvait dès lors se servir de la balance pour obtenir la mesure attractive ou répulsive exercée à l'extrémité du petit levier de cette balance, d'après l'angle dont il était dévié.

Coulomb est aussi très-connu pour ses belles expériences sur le frottement : les géomètres, jusqu'à la fin du siècle dernier, pour faciliter leurs études, s'étaient provisoirement débarrassés de toutes les résistances passives qui viennent entraver les mouvements des solides naturels et dont l'intervention complique singulièrement les lois de tous les phénomènes dynamiques. Celle de ces résistances qui entre pour la plus grande part dans la réduction des effets produits par les moteurs est la résistance due au frottement. Coulomb a constaté que la résistance due au frottement de deux solides en contact est proportionnelle à la pression de l'un de ces solides sur l'autre, et indépendante à la fois de l'étendue des surfaces frottantes et de la vitesse relative des deux corps l'un par rapport à l'autre. Le frottement au départ étant sensiblement plus grand que pendant le mouvement, il est probable que la dernière partie de l'énoncé n'est suffisamment exacte qu'autant que la vitesse a déjà acquis une certaine grandeur.

Les travaux de Coulomb sont consignés dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*,

à partir de l'année 1784. On a de lui, à part : *Recherches sur les moyens d'exécuter sous l'eau toutes sortes de travaux hydrauliques sans employer aucun épaulement* (1779, in-8°, avec figures).

COULOMBE s. f. (kou-lon-be — du lat. *columna*, colonne). Constr. Gros poteau d'une cloison. On dit aussi COLOMBE.

COULOMMIERS, ville de France (Seine-et-Marne), ch.-l. d'arrond. et de canton, sur le Grand-Morin, à 47 kilom. N.-E. de Melun; pop. aggl. 3,434 hab. — pop. tot. 4,445 hab. L'arrondissement comprend 4 cantons, 77 communes et 54,924 hab. Tribunaux de 1^{re} instance et de justice de paix; bibliothèque publique. Briqueterie, tuilerie, tannerie; commerce de fromages de Brie, grains, laines, fourrages, veaux. En fait de monuments remarquables, cette petite ville ne possède que l'église de l'ancien couvent des capucins; commencée en 1617 et achevée en 1630, cette église se compose d'une seule nef et d'une chapelle au N. La grotte, le chœur et les belles croix de consécration qui ornent l'intérieur sont les parties les plus intéressantes de cet édifice. On voit aussi à Coulommiers les ruines du prieuré de Sainte-Foy, renfermant des tombes gallo-romaines.

Ville très-ancienne, Coulommiers fut entourée de murs par Antonin, en 156, démolie au 1^{er} siècle par les Francs, et relevée par Clovis quelque temps après. Sous Philippe-Auguste, la ville fut agrandie; elle fut occupée par les Anglais pendant le règne de Charles VII, prise, de 1556 à 1564, tour à tour par les ligueurs et par les troupes de Henri IV; elle échut plus tard aux marquis de Montesquieu, qui la possédèrent jusqu'à l'abolition des fiefs. L'empereur de Russie, Alexandre 1^{er}, y logea en 1814. La châtellenie de Coulommiers, dépendant du duché de Nemours, en fut distraite en 1507, et donnée par Louis XII à Gaston de Foix, en échange de la vicomté de Narbonne. Par lettres patentes de 1656, non enregistrées au parlement, Louis XIV l'éleva en duché-pairie en faveur de Henri d'Orléans, duc de Longueville, de la branche bâtarde issue du célèbre Dunois.

COULON s. m. (kou-lon — lat. *columbus*, pigeon). Ornith. Ancien nom du pigeon. Nom vulgaire du pigeon de colombier. *Coulon-chaud*, Nom vulgaire du tourne-pierre. *Coulon de mer*, Nom vulgaire de la mouette.

COULON (Louis), géographe et historien français, né à Poitiers en 1605, mort en 1664. Il fit partie de l'ordre des jésuites de 1620 à 1640, puis entra dans le clergé séculier. Ses principaux ouvrages sont : *Lexicon homerium, seu accurata vocabulorum omnium quæ in Homero continentur explanatio* (Paris, 1643, in-8°); *Histoire des juifs* (1643, 3 vol.); *Traité historique des rivières de France* (1644, 2 vol. in-8°). Il a donné diverses traductions, entre autres celles de *l'Ulysse français*, de Goltz (1643); de *l'Histoire du royaume de la Chine*, du P. Alvarès Semedo (1645); de *l'Histoire de la vie des papes*, de Platina (1656), etc.

COULON (Pierre-Antoine), théologien français, né à Salins en 1745, mort à Paris en 1820. Il fut grand vicaire de Sisteron, puis de Nevers, et prédicateur du roi. Il émigra pendant la Révolution, protesta contre le concordat et ne revint en France qu'avec les Bourbons. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Lettres de Cambridge* (Londres, 1802); *Abregé du célèbre ouvrage de Bossuet intitulé : Défense de la déclaration du clergé de France*, etc. (Brentfield, 1813, in-8°).

COULON DE THIÉVENOT, inventeur de la tachygraphie française. V. THIÉVENOT.

COULONGES-SUR-L'AUTISE, bourg de France (Deux-Sèvres), ch.-l. de canton, arrond. et à 22 kilom. N.-O. de Niort; pop. aggl. 1,359 hab. — pop. tot. 2,224 hab. Tanneries, fours à chaux, tissage de toiles. Entrepôt des bois de charpente et de merrain venant de la Gâtine, des vins et des laines de Saintonge. Belle halle aux blés; château construit en 1544, remarquable par son magnifique escalier, de belles sculptures, de vastes caves et une jolie chapelle.

COULOTTE s. f. (kou-lo-te — rad. *coulure*). Techn. Outil de bois avec lequel le plombier enlève la laine du laminoir. Pièce sur laquelle le scieur de long appuie le bois qu'il veut refendre.

— Constr. Espèce d'auge en bois, dont les maçons font usage pour amener le mortier au fond d'une fouille; elle se compose le plus souvent de deux planches clouées à angle droit l'une sur l'autre. Caisse carrée employée dans l'opération du coulage au talus pour descendre sous l'eau le béton qui doit servir à la fondation d'un ouvrage.

COULOUE s. m. (kou-lou-èr). Ancienne forme du mot COULOUR.

COULOGLI s. m. (kou-lou-gli). Syn. de COLOGLI.

COULOURE v. a. ou tr. (kou-lou-ré). Ancienne forme du mot COLORE.

COULPABLE adj. (kou-pa-ble). Ancienne forme du mot COUPABLE.

COULPE s. f. (kou-pe — du lat. *culpa*, faute. Le latin *culpa*, comme *crimen* et *facinus*, semble n'avoir eu d'abord qu'une signification générale, et c'est avec raison que

Pott le rapporte à la racine sanscrite *kalp*, parare, facere, en comparant *sankalpa*, consilium, propositum. La *culpa*, coule, serait ainsi la part que l'on a prise à une détermination, ou, comme *kalpa*, la manière, le procédé, l'exécution. Théol. Tache, souillure que le péché imprime à l'âme; caractère délictueux d'une action : *Jésus-Christ a pris la seule peine du péché, sans en avoir ni la culpabilité, ni aucun des mauvais desirs qui nous y portent*. (Boss.) *Par le baptême, la rémission est complète, rémission de la culpabilité et rémission de la peine*. (Bourdau.) *Les actions ne sont pas d'une malice de culpabilité, quand l'intention est pure*. (Volt.) *Il y a un sentiment qui joue un grand rôle dans l'histoire de l'âme humaine, c'est celui de la culpabilité et le besoin du pardon*. (E. Scherer.) *Un sentiment très-particulier au christianisme, le sentiment de la culpabilité, a joué un grand rôle autour de Jésus*. (A. Réville.)

Je fis hier larcin d'un baiser tendre;
J'en dis ma coupe avec contrition.

LE BAUX.

— A signifié Coupe, vase.

COULPE v. n. ou tr. (kou-lé — lat. *culpare*; de *culpa*, faute). Donner pour coupable, accuser. Vieux mot.

COULSE s. f. (kou-lé-se). Bot. Syn. vulgaire de COULEMELLE.

COULT s. m. (koultt). Techn. Bois pour la marqueterie.

COULTEAU s. m. (kou-tô). Ancienne forme du mot COUTEAU.

COULTÉRIE s. f. (kou-lé-ri — de *Coulter*, botan. angl.). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des sophorées, comprenant six espèces, qui croissent dans l'Amérique du Sud.

COULTRE s. m. (kou-tre — lat. *cultre*, couteau). Couteau; tranchant d'un outil. Vieux mot.

COULTURE s. f. (kou-tu-re — du lat. *cultura*, culture). Agric. Ancien nom donné, dans les environs de Paris, aux terrains consacrés à la grande exploitation : *Plus tard, les coulures furent louées et mises en culture par les maraîchers*. (Courtois-Gérard.)

COULURE s. f. (kou-lu-re — rad. *coulure*). Métall. Action de couler, accident par lequel le métal s'échappe à travers les joints du moule, au moment de la fonte.

— Techn. Amas de glaçure qui se forme quelquefois, pendant la cuisson, au détriment des parties voisines, dans les cavités et les parties déclives des poteries : *Les coulures tiennent à trop de fusibilité, à trop de feu et trop d'épaisseur des glaçures : elles sont souvent le résultat d'une retouche faite après la mise en cuve avec trop peu de soins*. (Salvétat.) Partie plus ou moins décolorée que présente le velours quand le poil est coupé négalement : *La coulure est un défaut qui ne peut se corriger qu'à demi*. (Bezon.)

— Pêch. Nom donné à deux longues cordes de crin qui garnissent le haut et le bas d'une seine, et qui portent en haut des morceaux de liège, en bas des cailloux ou du plomb.

— Agric. Accident qui empêche la fécondation des fleurs, en faisant en quelque sorte couler le pollen : *La pluie est la cause la plus fréquente de la coulure*. (P. Duchartre.) *La vigne souffre au moment de la floraison est peu sujette à la coulure*. (L. Flouquet.)

— Encycl. Agric. Pour que l'ovaire et les ovules d'une fleur se transforment en fruct et en graines, il faut d'abord que ces ovules aient subi le contact du pollen ou de la poussière fécondante des étamines. Si, au moment de l'émission de ce pollen, il survient des pluies qui l'entraînent ou font crever ses grains avant qu'ils aient pu produire leur action, la fécondation n'a pas lieu. C'est ce phénomène ou, si l'on veut, cet accident que l'on désigne sous le nom de coulure. Le fruit avorte ou se fonde, suivant l'expression des praticiens. La pluie est la principale cause de la coulure; mais elle n'est pas la seule. Les vents peuvent aussi emporter le pollen et empêcher ainsi la fécondation. Le froid peut geler les organes sexuels, ou la trop grande chaleur les dessécher. Ces organes eux-mêmes sont souvent atteints d'un vice de conformation qui les rend impropres à remplir leurs fonctions. Des champignons parasites peuvent se développer à la place de l'ovaire et le faire avorter. Enfin un excès de vigueur du végétal, en faisant tourner toute la sève au profit de la formation du bois ou des feuilles, amène quelquefois par contre-coup la débilite de l'appareil reproducteur. Toutes les variétés d'un même végétal ne sont pas également sujettes à la coulure; l'agriculteur devra donc fixer son choix en conséquence, car il n'y a pas de moyens pratiques de remédier à cet accident.

COULVIER-GRAVIER, astronome et météorologiste français, directeur de l'observatoire météorologique du Luxembourg, né à Reims le 28 février 1802, mort à Paris le 11 février 1868. Jadis et jusqu'en 1846, la ville de Reims était entourée de remparts élevés, garnis d'arbres, semés çà et là de quelques bancs, et dont les talus du côté de la ville étaient ornés de broussailles. Ces remparts formaient une ceinture de promenades très-fréquentées la nuit par les amoureux. On allait aussi y voir lever l'aurore pour se persuader et faire

croire aux autres que l'on était vertueux. Lorsqu'un jeune couple s'aventurait sur cette partie de la promenade qui avoisinait la place du Château-de-Mars, il rebroussait vivement chemin et s'enfuyait en se cachant le visage : un homme solitaire venait tout à coup de surgir, comme un diable d'un bûcher à surprises, tantôt de derrière un arbre, tantôt d'une touffe de broussailles.

Ils avaient bien tort d'avoir peur, les jeunes couples d'amoureux qui s'en venaient sur ce chemin désert prendre la lune à témoin de la sincérité de leurs sentiments tendres; ce mystérieux personnage, cet épouvantail n'était ni un employé du bureau des mœurs, ni un père ou quelque autre parent tyrannique; c'était tout simplement un modeste et pacifique météorologiste qui étudiait le cours des astres et la direction des étoiles filantes; c'était Coulvier-Gravier. Fils et petit-fils de riches agriculteurs et commissionnaires de roulage, au sortir du collège il avait embrassé la profession de ses pères, comme d'avant lui laisser plus de temps pour ses études météorologiques; la maison était si bien achalandée qu'elle pouvait marcher toute seule pour ainsi dire. Coulvier-Gravier était fort aimé et estimé des messagers de campagne, qui affectionnaient tout particulièrement son auberge, parce qu'il leur prédisait la pluie ou le beau temps sans jamais se tromper. Dès ses jeunes ans, Coulvier-Gravier avait conçu, pour le phénomène des étoiles filantes, une prédilection qui ne s'est jamais démentie; il s'était juré de pénétrer leur secret, et, s'il ne l'a pas révélé entièrement, c'est qu'il est mort victime de quelque refroidissement gagné pendant ses observations nocturnes.

Encouragé par sa mère, qui partageait ses goûts astronomiques alors qu'il était au lycée de Reims, Coulvier-Gravier passait souvent ses nuits à observer le ciel du haut de l'arc de triomphe de Jules César, enclavé dans les fortifications qui entouraient la ville. Il était d'ailleurs merveilleusement constitué pour la mission qu'il devait remplir : « Astres de tous genres, dit-il, nuages de toute espèce, météores de différente nature, rien n'échappait à mon regard; regard, puis-je ajouter, sans en tirer la moindre vanité, que la Providence semblait avoir fait tout exprès pour ce genre de recherches, puisqu'il m'était permis à toute heure de la journée de considérer fixement le soleil dans toute sa majesté, dans toute sa splendeur, sans qu'il m'en coûtât le moindre effort, sans que nia vie s'en ressentît en rien, et sans que je fusse le moins du monde gêné ensuite dans l'examen des autres objets que je voulais observer. » Toute la famille de Coulvier-Gravier semble d'ailleurs avoir été prédestinée, selon lui, à l'étude des choses célestes; car il dit lui-même, de son petit-fils, non sans quelque superstition : « Ce petit-fils semble désigné pour prendre sa place comme météorologiste ou astronome; car, né au moment où apparaissait la belle comète de 1858, il porte sur le front un signe caractéristique bien accentué : c'est la figure de la lune au premier quartier; et, ce qui est plus curieux, c'est qu'au moment de cette lunaison ce signe paraît encore plus vivant... » Il n'était pas jusqu'au chien de Coulvier-Gravier qui ne participât aux goûts météorologiques de la famille. « Ce chien, par les précieux instincts dont il était doué, me fut toujours d'une grande utilité. Ainsi, sans jamais avoir été dressé, couchant dans ma chambre, il surveillait le temps, et, quand le ciel était clair, il venait auprès de moi lit en agitant sa queue en signe de joie, et me faisait comprendre d'une manière très-plausible qu'il fallait se lever et nous mettre en route pour notre observatoire. Quand je vins à Paris, mon fidèle Lindor (c'est ainsi qu'on le nommait) me suivit, emportant avec lui tous ses goûts astronomiques; mais là, dans la grande ville, devant se terminer sa carrière scientifique; car, victime bien innocente des règlements de police, il avala la fatale boulette et vint expirer le soir même sur la plate-forme où nous faisions nos observations. » Jamais on n'a fait une application plus malheureuse d'une loi nécessaire. Qui peut dire ce que l'avenir réservait au chien savant de Coulvier-Gravier?

L'apparition de la comète de 1811 attira plus particulièrement l'attention de Coulvier-Gravier, alors âgé de neuf ans, sur les étoiles filantes. Tout enfant, l'astronome n'oubliait pas le cultivateur, et il songeait déjà à tirer de l'observation des météores filants le secret de prédire, au moins quelques jours à l'avance, les variations du temps. Ce secret ne lui aurait été dévoilé qu'en 1833; mais il n'en parla qu'en 1839, dans une première note adressée, le 19 octobre, à l'Académie des sciences. Coulvier-Gravier croyait avoir alors coordonné assez d'observations pour en faire la base d'une science; il communiqua à Arago ses calculs, ses déductions et ses conclusions tendant à établir un système de pronostication des phénomènes atmosphériques dont rien jusque-là n'avait pu déterminer le cours. Arago comprit que sur cette branche nouvelle de la science météorologique reposait tout entière la prévision des variations atmosphériques; mais cette science n'était encore qu'à l'état d'embryon; le seul moyen d'en tirer un parti utile était de la laisser entre les mains de son créateur jusqu'à ce qu'il en vint à découvrir des données certaines, basées soit sur la périodicité des phénomènes,

soit sur toute autre cause. A cette condition seulement, cette science pouvait devenir utilement pratique.

Coulvier-Gravier a été conduit par ses observations à diviser l'atmosphère en deux régions superposées : l'une inférieure, ou région des nuages et des vents rasant la terre; l'autre supérieure, ou région des étoiles filantes. Or, il n'est pas de vent à la surface de la terre qui n'ait existé antérieurement dans les nuages, et, antérieurement encore, au-dessus des nuages, dans le ciel des étoiles filantes. Il suffirait donc de relever, dans plusieurs stations convenablement placées, la direction des étoiles filantes, qui est celle des courants supérieurs, pour être en état de prédire les vents qui régneront quelques jours après sur la surface de la terre.

En 1841, Coulvier-Gravier vint s'installer à Paris, malgré les conseils d'Arago, dont il n'a jamais cessé d'être l'ami et l'admirateur. En 1847, il obtint du gouvernement l'autorisation de choisir, dans les monuments ou édifices de l'Etat, le local qui lui semblait le plus propice à son genre d'études. Il opta pour le palais du Luxembourg, et s'installa sur la plate-forme qui termine le pavillon central du côté ouest. C'est là que, depuis plus de vingt ans, l'infatigable observateur continuait encore naguère ses patientes études, exposé aux intempéries de l'air, assis sur un pliant, la tête légèrement penchée en arrière, de manière que l'œil embrassât une moitié de la voûte céleste, et le dos tourné à un autre observateur qui, établi de la même façon, explorait l'autre hémisphère. On le voit, chez Coulvier-Gravier la conviction était ferme, la persévérance louable.

En 1848, l'Assemblée législative vota pour l'Observatoire du Luxembourg une allocation de 5,000 fr. Cette allocation, qui fut plusieurs fois retirée et accordée, était en dernier lieu de 10,000 fr., non compris le logement de Coulvier-Gravier, qui était situé au-dessous de son observatoire.

Malheureusement, aussi bien pour la science météorologique que pour l'astronomie en général, M. Le Verrier succéda à Arago, et il n'est sorte de luttes que Coulvier-Gravier n'ait eu à soutenir contre le mauvais vouloir dont le nouveau directeur de l'Observatoire impérial a donné des preuves peut-être trop nombreuses.

Vers 1857, Coulvier-Gravier associa à ses travaux son gendre, M. Chapelas-Coulvier-Gravier qui, conjointement avec lui ou séparément, donna souvent des mémoires à l'Académie. Outre une grande quantité de notes et de mémoires communiqués à l'Académie des sciences, et roulant tous sur les phénomènes météorologiques, principalement sur les étoiles filantes, Coulvier-Gravier a produit les ouvrages suivants : *Recherches sur les étoiles filantes* (introduction historique), en collaboration avec M. Emile Saigey (1 vol. grand in-8°); *Catalogue des globes filants* (bolidés) observés du 3 septembre 1853 au 10 novembre 1859 (in-4°); *Recherches sur les météores et les lois qui les régissent* (1866, in-8° avec fig. et pl.); *Précis des recherches sur les météores* (1 vol. in-18); *Lettres sur les étoiles filantes*, adressées au directeur du journal *L'Europe* (1868).

Dans ces *Lettres*, Coulvier-Gravier fait l'histoire de son observatoire; il remercie les hommes qui l'ont aidé dans l'accomplissement de sa mission; mais il dénonce hautement et amèrement ceux qui l'ont combattu. Parmi ces derniers figure M. Le Verrier, qui est traité d'esprit malfaisant et envieux, et sur lequel on trouve cette phrase bien malheureuse, car de pareilles allégations ne sauraient être avancées sans preuves : « Il (Le Verrier) commanda une lunette de 25,000 fr. qu'il devait installer à l'Ecole normale, afin de battre en brèche le directeur de l'Observatoire, M. Arago, et le forcer peut-être ainsi à déposer la direction, dont il espérait sans doute s'emparer du vivant de celui qui lui avait mis entre les mains tous les matériaux inédits qui, bien à tort, paraît-il, devaient le faire regarder comme ayant découvert la planète Neptune. » Nous tâcherons d'éclaircir ce point au mot NEPTUNE.

Coulvier-Gravier et son gendre, M. Chapelas, ont fait figurer à l'Exposition universelle de 1867 : un planisphère représentant sur le plan de l'horizon la projection des trajectoires de 377 bolides filants observés sous le ciel de Paris. Le but principal de ce grand travail, qui n'a pas demandé à ses auteurs moins de onze mois d'études, tant pour la vérification des calculs que pour l'exécution matérielle, est de fournir aux personnes qui auraient recueilli des observations d'étoiles filantes un moyen de contrôler leurs opérations, d'établir la parallaxe des bolides et d'arriver, par le calcul, à la connaissance de leur hauteur dans l'atmosphère. Cette représentation, qui n'existe dans aucun observatoire, donne toutes les particularités que les météores filants présentent dans leur parcours, et elle indique en outre la date et l'heure de chaque observation, ainsi que la position de chaque globe signalé, exprimée en azimut et distance zénithale; divers courbes destinées à montrer les relations intimes qui existent entre la direction des étoiles filantes et les divers mouvements de l'atmosphère.

COUMA s. m. (kou-ma). Bot. Genre d'arbres, de la famille des apocynées, tribu des caris-

sées, comprenant une seule espèce, qui croît à la Guyane; *On vend ses fruits sur les marchés sous le nom de poires de couma*. (C. d'Orbigny.) || On dit aussi COUMIER.

— **Encycl.** Le couma ou coumier est un arbre à rameaux anguleux, portant des feuilles ternées, ovales, aiguës, entières, un peu échan-crées à la base, très-glabres sur les deux faces. Ses fleurs roses sont disposées en panicules, et ses fruits roux ont à peu près le volume et la forme d'une prune. Cet arbre croît à la Guyane; il sécrète un suc laiteux jaunâtre. On l'appelle aussi *poirier sauvage de Cayenne* et *bois de savane*. Ses fruits, appelés *poires de couma*, sont d'abord amers; plus tard ils deviennent doux et comestibles; on les mange à Cayenne. Le suc laiteux de l'arbre est employé pour le traitement des dartres.

COUMAILLE s. f. (kou-ma-ille; 11 ml.). Min. Roche des mines où la houille se trouve divisée.

COUMARAMINE s. f. (kou-ma-ra-mi-ne — rad. coumarine). Chim. Alcaloïde qui résulte de l'action de l'acétate ferreux sur la nitrocoumarine.

— **Encycl.** La formule de la coumaramine est $C_9H_7AzO_2 = C_9H_5O_2H_2Az$.

— **I. Préparation.** On place la nitrocoumarine dans un ballon qui renferme des fils de fer et on recouvre le tout avec de l'acide acétique. La réaction doit être continuée pendant vingt heures au moins; au bout de ce temps, on concentre les liqueurs et on les laisse ensuite refroidir. Elles laissent alors la coumaramine se séparer en fines aiguilles jaunâtres qui ont souvent plusieurs centimètres de long.

— **II. Propriétés.** La coumaramine est presque insoluble dans l'eau froide et dans l'éther. L'eau et l'alcool bouillants la dissolvent facilement; une dissolution saturée d'acétate ferreux paraît aussi la dissoudre plus facilement que l'eau froide. Elle fond entre 168° et 170°. Si l'on élève davantage la température avec beaucoup de précautions, elle se sublime, sans se décomposer, en écailles d'un jaune pâle.

— **III. Réactions.** La potasse bouillante décompose rapidement la coumaramine et donne un liquide brun d'où les acides précipitent des flocons de même couleur. La coumaramine est une vraie base, elle se combine aux acides en formant des sels solubles dont l'ammoniaque précipite la base à l'état cristallin. Le chlorhydrate forme de petites lames très-solubles dans l'eau. Le chloroplatinate $(C_9H_7AzO_2HCl)PtCl_4$ est un précipité cristallin jaune et insoluble dans l'eau.

COUMARATE s. m. (kou-ma-ra-te — rad. coumarine). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide coumarique avec une base : COUMARATE d'argent.

— **Encycl.** V. COUMARIQUE.

COUMARINE s. f. (kou-ma-ri-ne — rad. coumarou, nom de l'arbre qui produit la fève tonka). Chim. Sorte de camphre extrait de la fève de tonka et de quelques autres substances végétales : La coumarine existe dans les fèves de tonka, dans la reine des bois, dans les fleurs de mélilot, d'asperule odorante, et dans plusieurs autres fleurs. (Orfila.) On obtient la coumarine en traitant par l'alcool à 36° les fèves de tonka broyées. (Orfila.)

— **Encycl.** La coumarine est une substance neutre que l'on retire des fèves de tonka, et qui a pour formule $C_9H_6O_2$. Cette substance existe en quantité considérable soit dans les amandes, soit dans les enveloppes de cette fève (fruit du *coumaruma odorata* et du *dip-terys odorata*); on l'y trouve même en cristaux. Elle existe aussi dans le bois de fraiser (*asperula odorata*), dans le *mélilotus officinalis*, dans les fleurs de l'*anthoxanthum odoratum*, dans les feuilles d'une orchidée connue en botanique sous le nom de *anagracum fragrans*, dans les feuilles de l'*orchis fusca* et dans les feuilles sèches de l'*hastiris odoratissima*, plante de la famille des composées qui croît dans les parties méridionales de l'Amérique du Nord. Pendant longtemps, dans l'analyse de plusieurs de ces plantes, on a confondu la coumarine avec l'acide benzoïque.

— **I. Préparation.** C'est ordinairement de la fève de tonka que l'on extrait la coumarine. Il suffit de faire digérer les fruits avec de l'alcool concentré et d'évaporer ensuite le liquide. On obtient ainsi un magma de coumarine que l'on peut purifier en la pressant entre des doubles de papier buvard pour la débarrasser d'une huile grasse qui la souille; on fait ensuite redissoudre ce magma dans l'alcool, on décolore la solution au moyen du noir animal, on filtre et l'on abandonne la liqueur filtrée à l'évaporation spontanée. La coumarine se dépose alors en cristaux d'une pureté absolue.

— **II. Propriétés.** La coumarine est incolore; elle cristallise quelquefois en petites plaques rectangulaires, d'autres fois sous la forme de larges prismes qui appartiennent au système trimétrique. Elle fond à 50° et bout à 270° sans s'altérer sensiblement. Son odeur est agréable et aromatique et sa saveur brûlante. Ses vapeurs excitent fortement la membrane pituitaire. La coumarine est presque insoluble dans l'eau froide; l'eau bouillante, au contraire, la dissout abondamment et la dépose, par le refroidissement, en aiguilles très-déliées; les

acides étendus la dissolvent également sans l'altérer.

— **III. Réactions.** L'acide sulfurique concentré charbonne immédiatement la coumarine. L'acide azotique la convertit d'abord en nitrocoumarine $C_9H_5(AzO_2)O_2$, puis en acide picrique si l'on prolonge l'ébullition. Chauffée avec un excès de potasse, elle se convertit en acide coumarique; si se forme en même temps de l'acide salicylique consécutivement à la décomposition de l'acide coumarique préalable-ment formé. Le chlore et le brome donnent avec la coumarine des produits cristallins; l'iode la convertit en une substance cristalline d'un vert bronzé. Enfin, en présence du perchlore d'antimoine, la coumarine donne le composé $C_9H_6O_2SbCl_5$ qui est cristallisable.

— **IV. Constitution de la coumarine.** Pendant longtemps la nature de la coumarine a été mal connue. On ne connaissait en effet aucun autre anhydride acide qui eût la propriété de résister à l'action de l'eau bouillante et qui exigeât l'action des alcalis pour s'hydrater; d'autre part, on ne savait à quelle classe rapporter une substance neutre capable de se transformer par l'hydratation en un acide bien caractérisé. Ces difficultés que présentait la classification de la coumarine ont disparu. On sait, en effet, que bien des anhydrides ont une remarquable stabilité, et rien des lors n'empêche de considérer la coumarine comme l'anhydride coumarique. Comme exemple d'anhydrides très-stables nous citerons la salicylide de Gerhardt, $C_7H_4O_2$, qui exige l'action des solutions alcalines pour se transformer en acide salicylique et qui résiste très-bien à l'action des carbonates alcalins. Nous citerons surtout la thymotide de M. Naquet, $C_{11}H_{12}O_2$, qui non-seulement ne fixe pas de l'eau directement ou sous l'influence des carbonates alcalins pour se convertir en acide thymotique, $C_{11}H_{14}O_3$, mais qui même n'est point attaquée par une dissolution aqueuse ou alcoolique concentrée de potasse chauffée à 200° dans des tubes scellés à la lampe. La thymotide est cependant un véritable anhydride. Sous l'influence de la potasse fondue, elle régénère l'acide thymotique et l'on peut la préparer par déshydratation directe, en traitant l'acide thymotique par l'anhydride phosphorique. Il serait donc nécessaire, aujourd'hui que les fonctions de la coumarine sont bien connues, de changer son nom pour le mettre en harmonie avec la nomenclature des acides diatomiques et monobasiques et de la nommer coumaride; on dit, en effet, lactide, salicylide, thymotide, et non lactine, salicytine et thymotine.

— **V. Nitrocoumarine.** $C_9H_5(AzO_2)O_2$. On obtient ce corps en ajoutant, par petites portions successives, de la coumarine dans de l'acide azotique fumant fortement refroidi et en précipitant ensuite par une grande quantité d'eau. La nitrocoumarine se dépose alors sous la forme de flocons d'un blanc de neige. Elle se dissout dans l'eau bouillante, l'alcool et l'éther, et cristallise de ces diverses solutions en petites aiguilles blanches et soyeuses. Ces aiguilles fondent à 170° et se subliment à une température plus élevée en cristaux nacrés sans subir de décomposition. La potasse caustique dissout la nitrocoumarine en la colorant en rouge franc. L'ammoniaque la dissout également, mais c'est là une simple dissolution qui n'altère pas directement la nitrocoumarine. En effet, par l'ébullition ce dernier corps se dépose en cristaux blancs d'une pureté parfaite, tandis que la totalité de l'ammoniaque se dégage. Soumise à l'action de l'hydrogène naissant, produite à l'aide de la dissolution du fer dans l'acide acétique, la nitrocoumarine se transforme en un alcaloïde qui a reçu le nom de coumaramine.

$C_9H_5(AzO_2)O_2 + 3H_2 = 2H_2O + C_9H_5(AzH_2)O_2$
Nitro- Hydro- Eau. Couma-
coumarine. gene. mine.

La solution ammoniacale de la nitrocoumarine, débarrassée de l'excès d'ammoniaque par l'ébullition et filtrée, précipite en jaune orangé l'acétate neutre de plomb. Le précipité répond à la formule $C_9H_5(AzO_2)O_2 3Pb^{10}O$. Il est soluble dans une grande quantité d'eau, moins soluble dans l'alcool et insoluble dans l'éther; les acides le décomposent. L'azotate d'argent précipite aussi les solutions ammoniacales de nitrocoumarine. Le précipité est d'un jaune orangé magnifique; sa formule est

$C_9H_5(AzO_2)O_2Ag_2O$.

Lorsqu'on le chauffe, il se décompose avec explosion.

COUMARIQUE adj. (kou-ma-ri-ke — rad. coumarine). Chim. Se dit d'un acide produit par l'hydratation de la coumarine.

— **Encycl.** On a donné le nom d'acide coumarique à un acide qui répond à la formule $C_9H_8O_3 = C_9H_7O_2HO$,

et qui résulte de l'hydratation d'une substance neutre nommée coumarine que l'on rencontre toute formée dans les fèves de tonka (v. coumarine). Pour préparer cet acide, on fait bouillir la coumarine avec une lessive concentrée de potasse à laquelle on ajoute des morceaux de potasse solide, si cela est nécessaire. La liqueur, précipitée ensuite par l'acide chlorhydrique, donne l'acide coumarique libre. La réaction qui donne naissance à cet acide est une simple hydratation.

$C_9H_6O_2 + H_2O = C_9H_8O_3$
Coumarine. Eau. Acide
coumarique.

L'acide coumarique cristallise en lames brillantes, incolores, solubles dans l'eau, l'alcool et l'éther. Sa saveur est amère. Il fond à 190°, et à une température plus élevée il se décompose en partie en donnant un sublimate cristallin et un résidu brun. Par la distillation sèche, il fournit une huile qui rougit les papiers de fer et qui paraît faire la double décomposition avec les bases. Cette huile n'a pas été étudiée. Il serait possible que ce fût un phénol répondant à la formule C_9H_8O . S'il en était ainsi, l'acide coumarique, comme les acides salicylique, crésotique, phlorétique et thymotique, perdrait simplement CO_2 par l'action de la chaleur. Lorsqu'il est pur, l'acide coumarique ne communique aucune coloration violette aux sels ferriques. Cette propriété l'éloignerait un peu des acides à hydrogène phénique dont la réaction précédente semble le rapprocher. Il serait donc intéressant de mieux étudier cette réaction, eten même temps de soumettre l'acide coumarique à l'action de l'acide iodhydrique, pour voir si l'on parviendrait ou non à le réduire par ce moyen en acide cinnamique $C_9H_8O_2$. On sait, en effet, depuis longtemps, par les travaux de M. Lautemann, que les acides à hydrogène phénique ne se réduisent pas dans ces conditions, tandis qu'au contraire les acides qui renferment de l'hydrogène alcoolique se réduisent dans ces conditions. Il est infiniment probable que cette réduction n'aurait pas lieu. Sous l'influence de la potasse en fusion, l'acide coumarique dégage, en effet, de l'hydrogène et se transforme en un mélange de salicylate et d'acétate de potasse, conformément à l'équation

$C_9H_8O_3 + 2KHO = C_7H_5KO_3$
Acide Potasse. Salicylate
coumarique. de
potasse.
 $+ C_2H_3KO_2 + H_2$
Acétate Hydrogène.
de
potasse.

Or, l'acide salicylique possédant un atome d'hydrogène typique de nature phénique, il y a lieu de supposer que le même hydrogène existe dans l'acide coumarique qui lui donne naissance. Il n'y a toutefois à rien de certain, et nous le répétons, ce sujet réclame de nouvelles recherches qui seraient fort intéressantes. La décomposition par la potasse fondue que subit l'acide coumarique est calquée sur celle que subit l'acide cinnamique, à cette différence près que, renfermant un atome d'oxygène de moins, l'acide cinnamique donne, au lieu d'acide salicylique, de l'acide benzoïque qui renferme un atome d'oxygène de moins que ce dernier acide.

$C_7H_6O_3$ $C_7H_5O_3$
Acide Acide
salicylique. benzoïque.

V. CINNAMIQUE (acide).

L'acide coumarique décompose les carbonates avec effervescence. C'est un acide diatomique et monobasique. La formule de ses sels neutres à métaux monoatomiques est $C_9H_5.H.MO_3$. Le coumarate ammoniac ne précipite pas les sels solubles de baryte. Le coumarate de plomb est un précipité blanc pulvérulent et insoluble dans l'eau. Le coumarate d'argent est un précipité jaune, léger, ou de couleur orange et sous forme de flocons, s'il a été formé en présence de l'ammoniaque.

COUMAROU s. m. (kou-ma-rou). Bot. Syn. de DIPTERYX.

COUMAROUNA s. m. (kou-ma-rou-na). Bot. Genre d'arbres, de la famille des légumineuses, qui produisent la fève tonka. || On l'appelle aussi DIPTERYX.

— **Encycl.** Le coumarou ou coumarouna est un grand arbre qui dépasse quelquefois la hauteur de 25 mètres. La tige, couverte d'une écorce lisse et blanchâtre, se divise au sommet en rameaux nombreux, couverts de longues feuilles imparipennées. Ses fleurs, violet pourpre, sont disposées en grappes axillaires et terminales; le fruit est une gousse oblongue, cotonneuse, renfermant une seule graine, qui a la forme et le volume d'une amande.

Le coumarouna croît dans les grandes forêts de la Guyane; les créoles emploient son écorce et son bois dans les mêmes cas où l'on se sert du gâic, dont ils lui donnent le nom. La graine, bien connue sous la dénomination de fève tonka, a une odeur forte, aromatique, analogue à celle de l'amande amère, mais plus agréable. Les naturels en font des colliers parfumés; ils en mettent dans leur linge pour lui donner une bonne odeur et le préserver des insectes. En Europe, on s'en sert beaucoup pour parfumer le tabac à priser, en mettant une de ces graines dans les tabatières. La fève tonka nous arrive abondamment de la Guyane; elle est aplatie et longue de 0 m. 02 à 0 m. 04; sous une enveloppe mince, légère, luisante, d'un brun noirâtre et fortement ridée, elle renferme une amande à deux lobes, d'une apparence grasse et onctueuse, d'une saveur piquante et d'une odeur douce et agréable.

COUMASSIE, ville de l'Afrique, dans la Guinée septentrionale, au N. de la côte d'Or, capitale de l'Etat des Achantis, à 152 kilom. N. du cap Coast ou Corse, à 280 kilom. N.-E. du cap des Trois-Pointes, à 800 kilom. O. de Benin, par 6°34' de latit. N. et 4°10' de long. O.; 18,000 hab. Résidence du roi; entrepôt d'un

commerce considérable qui se fait avec l'intérieur de l'Afrique, et rendez-vous d'un grand nombre de commerçants et de voyageurs européens. Cette ville, une des plus considérables de cette partie de l'Afrique, est située dans une vallée boisée et entourée de marais au S. et à l'E. Elle a la forme d'un rectangle dont le périmètre mesure 5 kilom.; ses rues sont larges, droites, propres, et chacune d'elles est sous la surveillance d'un officier de police. Les maisons ressemblent assez aux chaumières des villages européens. Au centre de la ville est le palais du roi, entouré de murs et renfermant les princes de la famille royale et le harem. Le marché est bien pourvu de viande de bœuf, de mouton et même de singe, dont on fait une grande consommation. On y trouve quelques écoles où des maîtres ou docteurs enseignent à lire et à écrire la langue arabe.

COUMBIACARNA, géant, frère de Ravana, l'ennemi de Rama. On lui donne une taille énorme et un appétit si vorace qu'on a pu craindre qu'il ne mangât la terre. Dès sa naissance, il devora cinq cents nymphes ou *apsaras*, femmes de mounis, et un grand nombre de vaches et de brahmes. A cette vue, Brahma le menaça de l'anéantir s'il continuait à dévorer ainsi tout ce qu'il rencontrait. Alors Coumbiacarna se soumit et promit de ne plus rien dévorer pendant dix mille ans; promesse, disent les Indous, qu'il continue toujours à tenir. Une autre tradition rapporte que, par ses pénitences, il avait obtenu le droit de demander un don à Brahma. Les dieux tremblaient d'avance, craignant qu'il ne voulût solliciter un don contraire à leurs intérêts. Saraswati, déesse de l'éloquence, entra en lui, et le porta à demander la faculté de dormir jour et nuit. Ses amis firent changer la décision, et on convint qu'il dormirait six mois sans interruption; que le dernier jour du sixième mois, il s'éveillerait; que pendant la première moitié du jour, il pourrait combattre et vaincre les dieux, et pendant l'autre moitié dévorer ce qu'il voudrait. Il usait largement de cette dernière permission, et se brouilla même à ce sujet avec son frère Ravana. Son lit, était d'une longueur telle, qu'elle excédait de plus de vingt-trois fois la longueur de Lanka, qu'il habitait. Dans la guerre de Rama contre Ravana, disent les poètes, il devorait ses ennemis et jetait l'épouvante parmi ceux qui étaient hors de sa portée; mais Rama lui coupa d'abord les bras, puis les jambes, et finit par lui donner un coup mortel sur le cou.

COUMBINASI, sœur de Ravana. Elle épousa l'assura Madhou, dont elle eut Lavana.

COUMÈNE s. m. (kou-mè-ne). Bot. Nom vulgaire d'une espèce de lycepe.

COUMIE s. f. (kou-mi). Racine du couma : La coumie est odorante, et se brûle souvent en guise d'encens dans les églises. || Fruit du couma.

COUMIER s. m. (kou-mié). Bot. V. COUMA.

COUMON s. m. (kou-mon). Bot. Nom vulgaire d'une espèce de palmier de la Guyane.

COUNIELE s. f. (kou-nié-le). Sorte de paonier qui se porte sur la tête ou sur l'épaule.

COUNOURRET s. m. (kou-nou-ré). Agric. Nom donné, dans le Poitou, aux semailles d'automne, lorsqu'on met du froment pour la seconde fois dans le même champ.

COUNTI, femme de Pandou le Vichnouvite, roi du Couroudesa. La Fable attribue ses enfants à des dieux. Counti fut d'abord une adoratrice fervente de Bhavani, et, par des formules incantatoires qu'elle avait apprises de cette déesse, elle évoqua devant elle Sourya, dieu du soleil. Mais Sourya voulut se payer de sa complaisance, et la rendit mère de Karna. Unie à Pandou, elle renouvela ses incantations du consentement du roi, et eut ainsi trois fils : Joudidichitra, Bhima, Ardjouna, qui furent appelés Pandavas. Counti était fille de Soura, aïeul de Crichna, et de Marousa, et avait été adoptée par Counti-râdja, dont elle avait pris le nom. Elle s'appela Prithâ.

COUNTY-COURT s. f. (kaounn-tè-kôrt). Législ. angl. Cour de comté, tribunal analogue à la justice de paix en France.

COUNTRY-DANCE s. f. (kaounn-tri-dan-se). Chorégr. Sorte de danse rustique d'origine anglaise. V. CONTREDANSE.

COUP s. m. (kou — L'origine de ce mot est obscure. La première chose à faire, pour essayer de la retrouver, c'est de rétablir le mot dans sa forme primitive. La comparaison avec les autres langues néo-latines nous fournit immédiatement cette forme : l'italien *colpo*, l'ancien espagnol *colpe*, l'espagnol moderne et le portugais *golpe*, le provençal *colp*, nous montrent facilement que *coupe* est pour *colp*, et que le *i* s'est liquéfié en voyelle, ce qui arrive fréquemment en français. C'est donc sur cette forme *colp* ainsi restituée que doivent porter les recherches. Trois hypothèses ingénieuses ont été émises. La première consiste à faire dériver cette forme romane de la forme germanique *klop*, *kloppen*. Diez élève contre cette étymologie une objection qui ne manque pas d'une certaine gravité. Il fait remarquer que les langues romanes, loin de rejeter ce groupe initial *kl*, comme elles l'auraient fait dans ce cas, ont plutôt une tendance marquée à l'introduire spontanément là où il n'existe pas. Cependant on pourrait répondre qu'il n'y

a pas eu ici suppression d'un groupe de consonnes, mais bien métathèse de leurs éléments constitutifs, ce qui arrive très-fréquemment dans les langues romanes : au lieu de *klop*, on aurait dit *kolp*. La seconde opinion consiste à faire provenir le radical *colp* de l'ancien allemand *kolpo* et *kolbo*, d'où l'allemand moderne *kolben*, ou du celtique *colb*, qui désignent un instrument servant à frapper. La troisième opinion nous fait sortir complètement du terrain germanique, pour rentrer dans le domaine classique : *colp* viendrait du latin *colaphus*, coup de poing, soufflet. *Colaphus* n'est autre chose que la transcription du mot grec *kolaphos*, qui a le même sens, et qui dérive du verbe *kolaptô*, battre, frapper. Le changement du *ph* en *p* ne présente aucune difficulté; il est conforme à toutes les lois phonétiques. C'est ainsi, en effet, que *Josephus* devient en italien *Giuseppe*; d'ailleurs on trouve dans d'anciens glossaires les formes intermédiaires de *colapus* et de *colopus*. Ce changement du *ph* en *p* est, du reste, très-ancien, puisqu'un grammairien de l'antiquité a dû le signaler à propos des mots *strophæ* et *amphora*, que, dit-il, l'on doit bien se garder de prononcer *stropa*, *ampora*, ce qui tendrait à prouver que c'était une prononciation, vicieuse il est vrai, mais généralement adoptée à une époque assez éloignée. Nous ferons même remarquer que cette particularité se rapporte précisément à des mots d'origine grecque transcrits en latin. Atteinte portée par un corps en mouvement : Coup de pied, de poing. Coup de sabre, d'épée. Coup de cou-deau. Coup de canne, de bâton. Porter, asséner un coup. Recevoir, parer un coup. Frapper à coups redoublés. Au premier coup qu'on lui porte, l'idole se renversa. (Fén.) Il n'y a rien à gagner que des coups avec les gens grossiers et sans éducation. (Boitard.) Le coup une fois reçu est moins douloureux que la crainte perpétuelle de le recevoir. (Lamart.)

Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied, Le loup un coup de dent, le bœuf un coup de corne.

LA FONTAINE.
La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitaient au meurtre et confondaient nos coups.

RACINE.
... Les coups de bâton d'un dieu
Font honneur à qui les endure.

MOLIERE.
|| Atteinte reçue par un corps en mouvement, en se heurtant contre un autre corps : Se donner un coup contre un arbre, contre un mur. En ce sens, on dit souvent CONTRE-COUP, surtout lorsque le corps en mouvement est inanimé.

— Par ext. Blessure; marque faite sur un corps atteint par un autre corps : Etre couvert de coups. Tomber percé de coups. Avoir des coups bleus sur tout le corps. Cette porte est criblée de coups de marteau.

Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé?

RACINE.
— Effet d'une arme à feu que l'on décharge : Un coup de canon. Un coup de fusil, de pistolet. La guerre n'est pas autre chose qu'un échange sanglant d'idées, à coups d'épée et à coups de canon. (V. Cousin.)

Des silos effrontés d'un coup de pistolet
Ebranlent ma fenêtre et percent mon volet.

BOILEAU.
|| Blessure faite par une arme à feu : Avoir un coup de fusil à la cuisse. || Charge d'une arme à feu : J'ai encore deux coups de poudre et un coup de plomb. (Acad.) || Canon d'une arme à feu : Fusil à deux coups. Révolver à six coups. || Détonation, bruit produit par une arme à feu que l'on tire. Deux coups de pistolet se firent entendre. Une salve de cinquante coups de canon annonça la fête.

— Chacun des sons isolés que rendent certains corps quand on les frappe : Coup de cloche. Coup de tambour, de tam-tam. Deux coups de cloche annonçaient l'heure de la prière. (Balz.) || Heure précise indiquée par une horloge qui sonne : Au coup de midi, de minuit, de deux heures. Le jour suivant, sur le coup de midi, une berline attelée de deux chevaux de poste attendait au pied du perron. (J. Sandeau.) Le duc vous fait savoir, messieurs, qu'il compte entrer demain en votre ville, au coup de midi. (Vitet.)

— Chacun des mouvements d'un corps qui doivent se répéter : Un coup de piston dans une pompe. Son cœur battait à chaque coup de pendule.

— Quantité de liquide que l'on boit en une fois : Un coup de vin blanc. Un coup d'eau-de-vie, de rhum. Boire un coup, un petit coup.

Puis-je souffrir qu'à mon âge
Les coups me soient comptés ?

BÉRANGER.
Du vin vieux d'un hôte aimable
Il faut boire à petits coups.

BÉRANGER.
|| En ce sens, ce mot vient par corruption de *cop*, qui vient lui-même de *copa*, vase à boire, coupe de festin.

— Particulièrement. Fois, moment; reprise, action considérée au point de vue de sa reproduction : En un coup. En deux coups. Du premier coup. Moi, je touche au but du premier coup, et je vous apprendis que votre fille est muette. (Mol.) Caligula souhaitait que le peuple romain n'eût qu'une seule tête, pour l'abattre d'un seul coup. (Chateaub.) Un maître

disait à son valet, après lui avoir fait appliquer cinquante coups d'étrivières : « C'est pour te faire comprendre que tu ne dois pas te mêler de ce qui ne te regarde pas. — Eh! monsieur, que ne le disiez-vous plus tôt? je l'aurais compris du premier coup. »

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

CORNEILLE.
Je le donne en six coups au fourbe le plus brave.

MOLIERE.
Elle veut vivre, et moi mourir! Quoi! tu balances!
Quand tu peux d'un seul coup faire deux délivrances!

V. Hugo.
— Mouvement violent, impétueux des éléments : Un coup de vent. Un coup de mer. La pluie et le coup de vent battaient au dehors les bois dépouillés, les cheminées, les créneaux du château gothique. (Chateaub.) L'hiver était si près de nous, qu'il n'avait fallu qu'un coup de vent de quelques minutes pour l'amener après, mordant, dominateur. (De Ségur.) Il y a encore des vagues qui battent le rivage après que le coup de vent a cessé de souffler. (Lamart.)

Du premier coup de vent il me conduisit au port.

CORNEILLE.
— Action faite avec une certaine précipitation, et qui n'a qu'un résultat incomplet : Un coup de balai. Un coup de pinceau. Donner un coup de brosse à son habit.

— Fig. Attaque, atteinte violente et imprévue : Le coup est porté. Frapper un coup décisif. Frapper les grands coups. En temps de révolution, il ne faut pas attendre les coups, il faut les prévenir. (E. de Gir.)

Il faut en venir tard à des coups de vigueur,
Et l'on doit condamner l'exces de la rigueur.

CHÉNIER.
|| Action bonne ou mauvaise, qui a quelque chose de hardi ou de décisif : Faire un bon coup, un mauvais coup. C'est un coup d'éclair. C'était un coup de désespoir. Il a fait là un coup hardi, un coup déterminé. La bataille de Rosbecque fut un coup décisif pour la tranquillité de la France. (Anquet.) Le coup de génie de Molière, dans le Misanthrope, est de l'avoir fait amoureux d'une coquette. (J.-J. Rouss.)

Non, non, Britannicus est mort empoisonné;
Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.

RACINE.
... Comme le voilà fait!
Débrillé, mal peigné, l'œil hagard! A sa mine,
On croirait qu'il viendrait de la forêt voisine
De faire un mauvais coup...

REGNARD.
|| Action que l'on se proposait de faire, résultat que l'on avait en vue : Faire son coup. Manquer son coup. Ayant manqué mon coup, je ne fis point de vains efforts contre un si grand nombre d'ennemis. (Scarron.) || Chance favorable, circonstance heureuse : Un coup de ciel. Un coup de fortune. C'est un coup de la Providence. Pouvoir se passer tout à fait du capital serait un coup de fortune pour le travail. (Vacherot.) || Accident funeste, malheur imprévu : Cette mort, cette nouvelle, lui a porté un coup, un coup terrible. Il faut supporter avec résignation les coups du sort, de la fortune.

Contre les coups du sort le sage est préparé.

MOLIERE.
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois
Qu'ils m'ont la parole et m'étouffent la voix.

RACINE.
Qui sait, lorsque le sort nous frappe de ses coups,
Si le plus grand malheur n'est pas un bien pour nous?

DUCLIS.
Contre les coups du sort songe à te maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.

FRÉVILLE.
Amour est un étrange maître;
Heureux qui peut ne le connaître
Que par récit, lui ni ses coups.

LA FONTAINE.
— Pl. Action de se battre, voies de fait : En venir aux coups. La plupart des ménages en viennent aux coups. (Volt.) || Lutte, combats à main armée : La diplomatie ne se fait que lorsque les coups empêchent qu'on l'entende.

Les Romains, pour l'attendre, ont suspendu leurs coups.

CORNEILLE.
Mais s'il fallait encore que l'on en vint aux coups,
Je combattrais pour elle en soupirant pour vous.

CORNEILLE.
— Coup d'aile, Mouvement brusque de l'aile, par lequel l'oiseau frappe ou s'élève : D'un coup d'aile l'aigle étourdit sa proie. || Fig. Effet destructeur, cause de ruine; se dit particulièrement des ailes du Temps : Les coups d'ailes du Temps emportent les trônes, balayent les constitutions et bouleversent toutes les idées. (E. de Gir.)

Apparaissent, plaisirs de mon bel âge,
Que d'un coup d'aile a fustigé le Temps.

BÉRANGER.
— Coup d'après, Demi-verre de vin pur que l'on boit ordinairement immédiatement après la soupe : Le coup d'après passe à Paris pour tellement salutaire, qu'on y dit proverbialement qu'il ôte un écu de la poche du médecin. (Grimod de la Reynie.)

— Coup d'autorité, Usage extrême et décisif que l'on fait de son autorité : Faire un coup d'autorité. Ce coup d'autorité était nécessaire pour effrayer les rebelles. Un coup

d'autorité n'était pas possible en juin 1789. (Mme de Staël.) Les coups d'autorité des rois sont des coups de la foudre qui ne durent qu'un moment. (Rivarol.) || Fig. Action soudaine, mystérieuse, et qui a quelque chose de violent dans son énergie : La Providence fait quelquefois des coups d'autorité. (Mme de Sév.) La mort a des coups d'autorité bien inattendus, et des secrets que personne ne pénétre ici-bas. (Guizot.)

— Coup d'avant, Verre d'absinthe, de vermouth, ou d'un apéritif quelconque, que l'on offre aux convives avant qu'ils se mettent à table : Le coup d'avant, peu connu à Paris, est fort en usage dans le nord de l'Europe, surtout en Suède et en Russie. (Grimod de la Reynie.)

— Coup de boutoir, Trait d'humeur, parole rude, blessante : Ce vieillard est inabordable; quand on lui parle, il ne vous répond que par des coups de boutoir.

— Coup de canif, Atteinte portée à ses devoirs d'épouse ou d'époux : Donner un coup de canif dans le contrat.

— Coup de chapeau, Action de saluer quelqu'un en ôtant son chapeau : Encore? Que des coups de chapeau! (Mol.)

— Coup de chien, Traîtrise : Tous les coups de chien qu'on nous prépare... (Hébert, 1793.)

— Coup de collier, Effort vigoureux d'un cheval qui tire sur le collier pour mettre le véhicule en mouvement. || Fig. Vigoureux effort pour venir à bout d'une chose, pour la terminer : Encore un coup de collier et notre besogne est achevée.

— Coup de dent, Action de jouer des mâchoires, de manger : Il trouvait moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges. (Le Sage.)

— Coup double, Double résultat obtenu par un seul acte : Le cardinal prit si bien son temps et ses mesures qu'il fit deux coups : le confesseur fut renvoyé, et il en donna un autre auquel il était assuré de faire dire ce qu'il voudrait. (St-Sim.) || Faire d'une pierre deux coups, Exécuter, terminer deux choses par un seul moyen, en profitant de la même occasion; obtenir un double résultat d'un seul acte : Une calomnie anonyme fait d'un seul coup deux coups. (A. d'Houdetot.)

— Coup dans l'eau, coup d'épée dans l'eau, Tentative inutile, sans résultat : C'est ce qu'on appelle un coup d'épée dans l'eau. (Marmontel.)

— Coup d'épingle, Coup porté avec une épingle que l'on enfonce dans la peau. || Fig. Blessure légère de l'amour-propre, malice plus délicate que blessante : Mille coups d'épingle peuvent donner la fièvre aussi bien qu'une profonde blessure. (Prévost-Paradol.)

— Coup d'essai, Première action, premier ouvrage par lequel on se fait remarquer : Les plus difficiles victoires ne sont que les coups d'essai de ceux que Dieu même instruit pour la guerre. (Fléch.)

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

CORNEILLE.
— Coup d'Etat, Mesure violente et illégale prise par le gouvernement pour amener un changement dans l'Etat : Le coup d'Etat du 18 fructidor, tout nécessaire qu'il était, a perdu le Directoire. (Cambacérès.) Il s'est fait bien des coups d'Etat dans le monde; et, ce qui est plus grave, il y en a qui ont réussi. (Guizot.) Par ses ordonnances de juillet 1830, Charles X tenta un coup d'Etat qui entraîna sa ruine. (Bouillet.) Les coups d'Etat sont les séditions du pouvoir. (Dupin.) Rien n'est plus difficile, rien n'est moins certain que le succès d'un coup d'Etat, d'un coup de main. (E. de Gir.)

Et je puis dire enfin que jamais potentat
N'eût à délibérer d'un si grand coup d'Etat.

CORNEILLE.
— Coup de l'étrier, Ce qu'on doit avant de monter à cheval, et en général avant de partir : Les cavaliers sont sur leurs chevaux et boivent le coup de l'étrier. (Dider.)

— Coup de feu, Coup tiré avec une arme à feu : Etre tué d'un coup de feu. || Chez les cuisiniers et dans les arts manufacturiers, Surélévation soudaine de la chaleur du foyer : Donner le coup de feu à un rôti. Manquer son coup de feu. Ce plat est manqué, il a reçu un coup de feu. Toute porcelaine, au moment qu'elle reçoit son dernier coup de feu, se trouve dans un état de fusion commencée. (Raynal.) || Dans les mines, Explosion de grisou : Dans la mine de l'Espérance, près de Liège, un coup de feu, arrivé en juin 1838, coûta la vie à soixante-neuf personnes. (W. Mai gne.) || Fam. Moment de presse : Voici la Noël; les ouvriers sont dans le coup de feu. || Pop. Etat d'ivresse : On ne doit jamais venir à l'atelier avec un coup de feu, avec son coup de feu.

— Coup de filet, Action de jeter le filet dans l'eau pour prendre le poisson; tout le poisson qu'on prend au filet en une seule fois : Acheter un coup de filet. Faire un beau coup de filet. || Fam. Action de prendre, d'arrêter à la fois plusieurs personnes : La gendarmerie vient de faire un beau coup de filet. Toute la bande a été prise d'un seul coup de filet.

— Coup de fouet, Coup appliqué avec un fouet; bruit produit en faisant claquer un fouet : Faire partir un cheval à coups de fouet. Avertir par des coups de fouet bruyants les

passants de se garer. *Fig.* Impulsion que l'on donne à une affaire : *Son entreprise ne marche pas, elle a besoin d'un coup de fouet.* *Donner un coup de fouet.* Se dit d'un acteur qui, en finissant une tirade d'invocation ou d'imprécation, ou un couplet patriotique, rassemble tous ses moyens et achève sa phrase avec une force et une euphonie combinées. On emploie cette expression par allusion au postillon qui, arrivé à la fin de son relais, en annonce la nouvelle en faisant claquer plusieurs fois son fouet.

— *Coup de fusil.* Action de tirer des coups de fusil contre l'ennemi ou contre des animaux que l'on chasse : *Un conscrit qui n'a pas fait encore le coup de fusil.* Le vrai chasseur, tout en observant les règlements, peut faire le coup de fusil à peu près toute l'année. (E. Chapus.)

— *Coup de grâce.* Dernier coup que le bourreau donnait à l'homme roué vif, pour l'achever. *Fig.* Ce qui achève de ruiner, de perdre quelqu'un :

Je lui veux, comme on dit, porter le coup de grâce.

CAMPISTRON.

— On dit dans le même sens *Dernier coup.* Il donna le DERNIER COUP à leur empire. (BOSS.) Il ne restait qu'à donner le DERNIER COUP à cette secte. (Fleisch.)

— *Coup de main.* Expédition, attaque faite à l'improviste, et sans l'emploi des moyens nécessaires pour une attaque en règle : *S'il est permis, sous ce prétexte, de faire des coups de main, quels États sont en sûreté dans la jeunesse des rois?* (BOSS.) Tentative hardie et lestement exécutée : *La disparition du prisonnier est un hardi coup de main de ses amis politiques.* Aide, secours, coopération au travail de quelqu'un : *Donner un coup de main à quelqu'un.* On dit *coup d'épaule* dans le même sens.

— *Coup de maître.* Action, ouvrage qui prouve beaucoup d'habileté : *Un soir, me voyant seul avec lui, je lui demandai ce qu'il avait fait ce jour-là.* Un coup de maître, me répondit-il. (Le Sage.) Se dit ironiquement de l'accident qui produit sur la surface d'une pièce tournée un faux coup du ciseau ou de la gouge qui, pénétrant trop profondément dans le bois ou le métal, y laissent une trace impossible à faire disparaître.

— *Coup de marteau, coup de hache.* Cerveau dérangé, brin de folie : *Avoir un petit coup de hache à la tête.*

— *Coup du milieu.* Verre de vin ou de liqueur que l'on boit quelquefois vers le milieu d'un dîner : *A Paris, comme à Bondy, les dames font un cas particulier du coup du milieu.* (Grinod de la Reynie.)

— *Coup monté.* Projet, événement prémédité, préparé d'avance : *Monter le coup.* Abuser, tromper sous un prétexte spécieux.

— *Coup de la mort.* Blessure ou cause quelconque qui détermine la mort : *Il se jeta à son cou, disant qu'il devinait bien ce qu'il avait à lui dire, que c'était le coup de la mort, qu'il le recevait de la main de Dieu.* (Mme de Sév.)

— *Fig.* Cause d'abaissement complet, de défaite, de ruine irréparable : *Sa réputation a reçu le coup de la mort.* Il y a cent traits qui s'émoussent sur un cœur noble ; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort. (Fonten.)

— *Coup d'œil.* Regard rapide : *Coup d'œil furtif.* Coup d'œil d'intelligence. Voir tout d'un coup d'œil. Commander d'un coup d'œil. Jeter des coups d'œil à droite et à gauche. Un premier coup d'œil ne donne point d'idée des choses qu'on voit. (Condill.) Tant pis pour une fille si, au premier coup d'œil, on ne la distingue pas d'une femme! (Sanial-Dubay.)

Un chef, autorisé d'une juste puissance, Soumet tout d'un coup d'œil à son obéissance.

CRÉBILLON.

Enfin, avant de paraître au parloir, On doit au moins deux coups d'œil au miroir.

GRESSER.

— *Aspect.* Vue d'ensemble, effet produit sur le regard : *Ce paysage, cette assemblée présentait un coup d'œil magnifique.* C'est un triste coup d'œil que des rues alignées au cordeau. Examen rapide ; action de voir, d'observer, de remarquer : *La vertu n'a de triste que le premier coup d'œil.* (Mass.) Un coup d'œil jeté en arrière nous donnera l'explication de l'état actuel des esprits. (Bignan.) Caraccoli, au premier coup d'œil, avait dans la physiognomie l'air épais et massif avec lequel on peindrait la bêtise. (Marmontel.) Rien ne choque au premier coup d'œil comme une malédiction héréditaire. (J. de Maistre.)

— *Surveillance.* Attention momentanée : *Donnez un coup d'œil au dîner, je vous prie.* Aptitude à juger, à comprendre, à saisir : *Avoir le coup d'œil excellent.* Avoir le coup d'œil juste, sûr. Avoir du coup d'œil. Thomson est un descriptif large et un peintre qui a le coup d'œil d'ensemble. (Ste-Beuve.)

— *Coup de bec, coup de dent, coup de langue, coup de patte.* Trait méchant, raillerie, médisance, calomnie : *Il est bien difficile que ceux qui sont désavoués n'en conservent toujours quelque ressentiment, et ne donnent au moins dans la chaleur quelque coup de dent.* (C. de Retz.) Nous trouverions assez de gens qui méritent des coups de patte, sans nous en donner l'un à l'autre. (Bussy-Rab.) On peut guérir d'un coup d'épée, mais très-difficilement d'un coup de langue. (***) Un brigand vous assassine d'un coup de couteau, un calomniateur d'un coup de langue. (Boitard.)

Un coup de patte à son auteur
Parfois attire un coup d'épée.

SALLETIN.

— *Coup de peigne.* Action de se peigner rapidement et sans grand soin. *Fig.* Action de se prendre aux cheveux : *Sans le charbonnier, il allait se donner un coup de peigne avec le maître d'école.* (E. Sue.)

— *Coup de pied.* Coup appliqué avec le pied : *Se battre à coups de pied.* Suite de pas, action de marcher, d'aller quelque part : *Donnons un coup de pied jusque-là. Si vous passez dans mon quartier, donnez un coup de pied jusque chez moi.* Echec, accident funeste, cause de déconsidération : *L'antimoine, duquel on ne parle plus guère ici qu'avec détestation, reçut hier un vilain coup de pied chez un conseiller de la cour, nommé M. de Villemontel, dont la fille mourut, âgée de quatorze ans, d'une double dose de ce remède.* (Guy Patin.)

— *Coup de poing.* Coup appliqué avec la main fermée. *Fig.* Petit pistolet de poche dont la longueur totale ne dépasse pas 0 m. 108. *Fig.* Faire le coup de poing, Se battre à coups de poing. *Fig.* Coup de poing de la fin, Trait final préparé en vue d'un grand effet. *En journaliste expérimenté, M. Paulin Limayrac écrit les longs articles qui fatiguent le lecteur ; mais dans le moindre entre-feuille on remarque sa forme brillante et surtout la recherche du trait final, ce qu'un héros des Mystères de Paris appelait le coup de poing de la fin.* (Les Grands jofraux de France.)

— *Coup de tête.* Action hardie, mais inconsidérée : *Faire un coup de tête.*

Un coup de tête, bien souvent,
Aux jeunes gens devient funeste.

SALLETIN.

— *Coup de tonnerre, coup de foudre.* Bruit soudain du tonnerre, effet de la foudre qui éclate : *Etre assourdi par des coups de tonnerre.* Etre tué par un coup de foudre. *Fig.* Evénement funeste et inattendu, qui étourdit, qui jette dans la stupeur : *Cet ordre fut un coup de foudre pour M. de Boissvilliers, qui ne s'attendait à rien moins.* (St-Sim.) Ces paroles, écrites de la main du roi, furent un coup de tonnerre pour le ministre. (Le Sage.) On dit, dans le même sens, *Coup de masse* : *Une lettre de N... fut pour moi un coup de masse.* (Marmontel.) *Fig.* Passion soudaine et violente : *J'en suis fou depuis hier ; c'est un coup de foudre.*

— *Porter coup.* Atteindre, frapper : *Ce malheur a porté coup à sa santé.* Atteindre le but, arriver au résultat : *Toutes ses paroles ont porté coup.* C'est le premier qui porte coup : *l'attaque du grelot est l'opération capitale.* (E. Augier.)

Ce discours porta coup et fit songer notre homme.

LA FONTAINE.

— *Faire les cent coups, les quatre, les cinq cents coups.* Faire grand tapage ; se livrer à toutes sortes d'excès : *Ce qui est sûr, c'est que maintenant que tu as mis le choucroute sous tes pieds, tu peux faire les quatre cents coups dans la Cité.* (E. Sue.) *Fig.* Etre aux cent coups, Etre dans la plus grande perplexité, dans le plus grand embarras. *Fig.* Mettre quelqu'un aux cent coups, Le jeter dans un cruel embarras, dans un grand désespoir : *Cette nouvelle l'a mis aux cent coups.*

— *N'être pas sujet au coup de cloche, au coup de marteau.* Etre maître de son temps, n'être pas forcé de rentrer à des heures fixes.

— *Sans coup férir.* Sans se battre, sans en venir aux mains : *Prendre une ville, une citadelle, sans coup férir.* Sans contestation, sans obstacle qui compromette le résultat : *Il devint ministre sans coup férir.*

— *Tout coup vaille.* Quelque chose qui arrive.

— *Loc. ironiq.* Etre secret comme un coup de canon, comme un coup de tonnerre, Etre d'une extrême indiscretion. *Fig.* Il a été le plus fort, il a porté les coups. Se dit, en jouant sur le mot porter, d'un homme qui a été battu par un autre, qui a eu le dessous dans une lutte.

— *Argot.* Coup d'arrosoir, Verre de vin bu sur le comptoir. *Fig.* Coup de bouteille ou de chasselas, Rougeur du visage causée par l'ivrognerie. *Fig.* Coup de chasselas ou de soleil, Commencement d'ivresse. *Fig.* Coup de casse-rolle, Dénonciation. *Fig.* Coup de fourchette, Vol subtil à l'aide de deux doigts. *Fig.* Coup de vague, Vol improvisé. *Fig.* Coup de Raguse, Trahison, par allusion à la défection du duc de Raguse. *Fig.* Coup de rifle, Ivresse. *Fig.* Coup de torchon, Baiser. Signifie aussi lutte à coups de poings. *Fig.* Coup de lapin, Coup de trahison que les gens du peuple portent dans leurs batailles, et qui consiste à saisir son adversaire par la gorge et par les parties naturelles.

— *Littér.* Coup de théâtre, Evénement soudain, quoique préparé, qui change tout à coup la situation des personnages d'une pièce de théâtre : *Le dernier coup de théâtre, adroitement ménagé, a entraîné les innocents, les candides, les moutons de Panurge.* (Volt.) *Fig.* Evénement imprévu et frappant : *Son arrivée fut un coup de théâtre.* (Acad.)

— *Peint.* Peindre du premier coup, Peindre de manière à ne pas revenir, ou du moins à ne pas revenir souvent sur l'ouvrage, ce qui indique de la facilité dans l'exécution, une grande justesse dans le choix et l'application des couleurs. *Fig.* Coup de jour, Trait vif de lu-

mière ou de clair : *Des coups de jour bien ménagés.*

— *Musiq.* Coup d'archet, Manière de toucher la corde avec l'archet : *Un coup d'archet à la fois net et moelleux.* *Fig.* Coup de langue, Impulsion particulière donnée à l'air avec la langue, en jouant d'un instrument à vent. *Fig.* Coup de gosier, Manière d'émettre le son en chantant, et aussi Exagération dans l'intensité des sons que l'on émet. Le premier sens a vieilli.

— *Désaugiers,* dans son vaudeville les Coups, s'est amusé à rassembler les différents sens de ce mot. V. plus loin.

— *Art milit.* Tirer à coups perdus, Tirer au hasard ou hors de portée.

— *Mar.* Coup de fouet, Rafale, coup de vent de peu de durée. *Fig.* Coup de talon, Choc que ressent un navire quand il heurte sur le fond par le bas de l'étrambot. *Fig.* Coup de barre, Mouvement brusque imprimé à la barre du gouvernail. *Fig.* Coup de parance, Coup de canon qui fait partir d'un navire comme signal du départ. *Fig.* Signal du départ en général : *Ce sera là le coup de parance et le bout-selle pour venir à Grignen.* (Mme de Sév.)

— *Pêch.* L'endroit où l'on a présenté l'amorce, dans une rivière ou un étang. *Fig.* Pêcher au coup, Pêcher sans préparation, au hasard, un peu partout.

— *Monn.* Coup à faux, Accident qui consiste en ce que les coins frappent l'un sur l'autre et se détériorent mutuellement, lorsqu'un flan n'a pas été interposé à temps entre eux.

— *Techn.* Coup de poing, Outil pour forer les tonneaux.

— *Typogr.* Presse à deux coups, Presse manuelle dont la platine n'a que la grandeur d'une demi-feuille, ce qui oblige à donner deux coups de barreau pour imprimer un côté de feuille. *Fig.* Presse à un coup, Presse manuelle dont la platine est assez grande pour qu'on puisse imprimer tout un côté de la feuille en tirant une seule fois le barreau.

— *Constr.* Faire coup, Se dit d'un mur qui a perdu l'aplomb, et qui est visiblement bombé en dehors.

— *Fauconn.* Prendre coup, Se dit de l'oiseau qui se heurte violemment contre sa proie ou contre un obstacle.

— *Escr.* Coup fourré, Coup que reçoit et que donne en même temps chacun des deux adversaires. *Biscarat et Porthos venaient de faire coup fourré.* (Alex. Dum.) *Fig.* Mauvais office que l'on rend en secret à quelqu'un ; ressource secrète : *On lui a porté un coup fourré.* Non, non, ce n'est pas d'hier que le roi nous prépare ce coup fourré. (Vitet.)

... Contre cet arrêt je sais un coup fourré
Par qui je veux qu'il soit de lui-même enfermé.

MOLIÈRE.

— *Coup droit.* Coup frappé en suivant la voie la plus directe : *Les coups droits sont les coups les plus fréquemment employés en escrime, et ils doivent leur succès à leur rapidité ; ils ont encore cet avantage de ne jamais découvrir le tireur, et de permettre, en cas d'échec, une résistance facile.* *Fig.* Coup de temps, Coup pris d'opposition sur un développement, qui est regardé comme un beau coup sous les armes. *Fig.* Attaque, explosion préparée d'avance et en secret : *Je vis venir le coup de temps et je m'esquivai.* Signifie aussi circonstance rapide qu'il faut saisir : *Profiter du coup de temps.* *Fig.* Coup sur coup, Action de deux tireurs qui se touchent en même temps.

— *Manég.* Coup de hache, Dépression existant au point de jonction de l'encolure avec le garrot. *Fig.* Coup de lance, Cavité à la base de l'encolure, à l'épaule, au bras et à la fesse. *Fig.* Coup de reins, Mouvement par lequel le cheval roidit ses reins.

— *Jeux.* Chacune des actions du joueur qui se sert des moyens que le jeu lui donne : *Un beau coup.* Un mauvais coup. Parer un coup. Perdre son coup. *Fig.* Coup forcé, Celui qu'on ne peut parer. Aux échecs, il n'est presque pas de coups forcés. *Fig.* Coup de repos, Position dans laquelle un joueur a plusieurs fois de suite à prendre, et l'autre autant de fois à jouer librement. *Fig.* Remettre un coup, Permettre à quelqu'un de recommencer un coup mal joué. *Fig.* Coup de partie, Coup qui décide le gain ou la perte de la partie. *Fig.* Ce qui décide le succès d'une affaire.

Ce que je viens de faire est un coup de partie
Qui les sauve tous quatre, et moi-même avec eux.

LA CHAUSSÉE.

— *Coup de dés.* Combinaison que les dés présentent lorsqu'on les jette : *Faire un beau coup de dés.* Mettre un louis sur un coup de dés. *Fig.* Entreprise, affaire dont le résultat est livré au hasard : *Tout est coup de dés dans le monde.* (Volt.) Au trictrac, *Coup et dés*, Signifie que la primauté appartiendra à celui qui amènera le dé le plus fort. *Fig.* Rompre le coup, Empêcher une chance de dés en les arrêtant lorsqu'ils sortent du cornet. *Fig.* Empêcher l'exécution, la réussite d'une affaire. *Fig.* A la paume, Coup de brèche, Coup qui fait entrer la balle dans le dedans, près des encoignures. *Fig.* Coup de casse, Celui où la balle rebondit contre le mur et revient dans le dedans. *Fig.* Au billard, Coup du roi, Se dit lorsque la balle sur laquelle on joue est placée derrière la blouse du milieu, près de la bande,

et qu'on va frapper de sa bille la bande du haut, de manière qu'en revenant elle pousse l'autre bille dans la blouse.

— *Bours.* Coup de pistolet, Opération isolée et qui reste sans influence sur les cours.

— *Pathol.* Coup de sang, Nom vulgaire des attaques d'apoplexie et des congestions momentanées du sang vers la tête. *Fig.* Coup d'air, Fluxion, ou autre douleur causée par un courant d'air : *Les coups d'air tuent plus d'hommes que les coups de canon.* (Prov. espagn.) *Fig.* Coup de soleil, Insolation, impression violente et quelquefois mortelle que produisent les rayons du soleil sur ceux qui s'y exposent ; sorte d'érysipèle causé par l'action du soleil : *C'est un coup de soleil qui fit périr Manassé, mari de Judith.* (Renaudin.)

— *Chir.* Coup de fouet, Rupture de certaines fibres musculaires, qui se produit quelquefois dans la jambe pendant un violent effort, et fait éprouver la sensation d'un coup de fouet.

— *Art vétér.* Coup de fouet, Mouvement brusque observé aux flancs, dans la respiration du cheval poussif, surtout pendant l'expiration. *Fig.* Coup de chateur, Congestion brusque de l'encéphale ou du poulmon, qui se manifeste chez les chevaux de trait pendant le travail. *Fig.* Coup de boutoir, Plaie faite à la sole du cheval, lorsqu'elle a été parée trop profondément avec le boutoir. *Fig.* Propos désagréable, parole dure.

— *Agric.* Coup de charrue, Syn. du mot façon ou labour dans quelques localités.

— *Loc. adv.* Tout à coup, Soudainement et d'une manière inattendue : *Cette étonnante nouvelle retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre.* (Boss.) Tout à coup elle aperçut les débris d'un navire. (Fénel.)

Un bruit confus se lève, et du peuple surpris
Détourne tout à coup les yeux et les esprits.

RACINE.

Quel tumulte partout en voyant cette bombe,
Ce grand nom oublié qui tout à coup retombe!

V. HUGO.

— *Tout d'un coup.* Sans progression, tout d'une fois, tout à la fois : *Personne ne devient scélérat tout d'un coup.* (St-Réal.)

IBUCHE.

Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil tré-

COANSILLE.

Il demande qu'on ouvre, en disant : Foin du loup!

Et croyant entrer tout d'un coup.

LA FONTAINE.

— *S'emploie aussi dans le sens de Tout à coup, soudainement : Tout d'un coup son visage a pâli, ses yeux se sont tournés.* (Moli.) Il arrive quelquefois qu'un écrivain, parlant de quelqu'un, tout d'un coup se met à sa place et joue son personnage. (Boil.) Ce dernier sens paraît avoir vieilli, et cette différence semble acquise entre tout à coup et tout d'un coup, que le premier marque le défaut de préparation, et le second le défaut de succession.

— *A tout coup.* A tout propos, à tout moment :

M'interrompre à tout coup, c'est me chiffonner l'âme.

BOURSAULT.

— *A coup sûr.* D'une manière certaine, infaillible : *Il réussira à coup sûr.* Si jamais la vanité fit quelque heureux sur la terre, à coup sûr cet heureux-là n'était qu'un sot. (J.-J. Rouss.) Beaumarchais est le littérateur qui s'est le plus avisé de choses modernes, bonnes ou mauvaises, mais industrielles, à coup sûr. (Ste-Beuve.) *Fig.* Jouer, parier à coup sûr, Jouer, parier avec la certitude de gagner, sans possibilité de perdre.

— *Coup sur coup.* Sans intervalle, en se succédant rapidement : *Envoyer deux courriers, deux lettres coup sur coup.*

Trois rendez-vous coup sur coup furent pris.

LA FONTAINE.

Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort.

LA FONTAINE.

— *Après coup.* Après l'événement, après le fait principal, trop tard : *S'avisier après coup de ce qu'il aurait fallu faire.* Lucrèce se tua après coup. (Sarrasin.) Certaines parties du quatrième Evangile ont été ajoutées après coup. (Renan.)

— *Pour le coup, à ce coup.* Cette fois-ci : *Pour le coup, pour ce coup, vous ne m'échapperez pas.* A ce coup, le Saint-Esprit se retire. (Boss.) C'est pour le coup que les affaires vont vous faire peur. (Le Sage.) Exprime souvent l'étonnement ou l'impatience : *Pour le coup, c'en est trop!* Pour le coup, je n'aurais jamais deviné.

— *Encore un coup.* De nouveau, encore une fois ; je le répète : *Essayez encore un coup.* Encore un coup, il faut vous taire.

Mettons, encore un coup, toute la Grèce en flamme.

RACINE.

— *Sous le coup.* Par un effet immédiat et complet du coup reçu, sans mouvement ultérieur, sans vie, sans force, sans sentiment : *Demeurer sous le coup.* Il était resté sous le coup, ne pouvant dire ni oui ni non. (Chateaub.)

— *Loc. prépos.* Sous le coup de, Sous l'influence funeste de, sous la menace de : *Etre sous le coup d'un soupçon atroce.* Etre sous le coup d'une saisie mobilière, d'une contrainte par corps.

— *A coups de.* En frappant ou attaquant

avec : A coups de canon. A coups de fusil. A coups de couteaux. Se battre à coups de poings. Chacun de nous, à tour de rôle, va ramener les chèvres à coups de pierres. (Lamart.) Il en se servant de, avec l'aide exclusive de : Traduire un texte à coups de dictionnaire. Faire un ouvrage à coups de citations. Le faire avec des morceaux empruntés à divers livres et plus ou moins bien cousus l'un à l'autre. Casser le nez à quelqu'un à coups d'encensoir. Lui donner en face des louches outrées.

— Homonymes. Cou, coût, coux et couds, coud (du verbe coudre).

— Antonyme. Contre-coup.

— Encycl. Hist. Coups d'Etat. Il ne faut pas confondre les révolutions avec les coups d'Etat; les révolutions proprement dites sont le plus souvent le résultat d'une coalition des partis, et laissent une large part et de grandes chances à l'inconnu. C'est d'une coalition qu'est sortie, en Angleterre, la révolution de 1688; notre révolution de 1830 fut l'œuvre d'une coalition de royalistes modérés, d'anciens bonapartistes et de républicains, tous poussés à bout par la violation de la charte; la révolution de 1848 est sortie par accident d'une coalition du centre gauche et de l'extrême gauche, également irrités par le refus de la réforme. La coalition de plusieurs partis contre un seul est le prélude le plus ordinaire des révolutions, comme l'amorcellement des nuages est le précurseur de la tempête. Quant à la part d'inconnu que les révolutions ainsi opérées recèlent, c'est, si l'on veut, leur faiblesse, mais c'est aussi leur honneur, c'est la preuve de leur spontanéité, de leur nécessité relative; c'est leur part d'innocence, pour ainsi dire, et ce qui les distingue le mieux d'un complot. Tout autre est la marche des coups d'Etat; là il y a un chef, un programme, un but, et, en cas de succès, la rapidité de l'application du plan préconçu donne au nouveau régime, surtout à ses débuts, un grand air de fermeté et de régularité; il n'en a pas moins ses inconvénients et ses embarras. Une vraie révolution débute avec plus de désordre et se consolide avec plus de peine; mais, en revanche, elle ne concentre pas la responsabilité du fait accompli sur une seule tête. Œuvre anonyme de la foule, elle n'a pas l'air d'avoir été effectuée dans un intérêt personnel, et laisse moins de prétextes aux ressentiments et aux représailles. Pour les gouvernements issus des coups d'Etat, le passé contribue toujours à augmenter les embarras du présent, et la disposition d'esprit créée et entretenue par de tels souvenirs doit compter parmi les plus grandes difficultés qu'ils rencontrent. Tantôt cet embarras est immédiat et frappe aussitôt les yeux; tantôt il demeure comme un germe dans l'établissement nouveau, croît avec lui au milieu même de ses prospérités, se trahit au moindre échec et s'aggrave avec le temps.

Parmi les coups d'Etat les plus remarquables dont l'histoire fasse mention, il faut citer celui par lequel Servius Tullius succéda à son beau-père Tarquin l'Ancien. La femme de Tarquin dissimula sa mort pendant plusieurs jours, qui suffirent à Servius pour proscrire les fils d'Ancus, confisquer leurs biens et flétrir leur mémoire. Comme le sénat résistait, Servius s'appuya sur les plébéiens et se fit nommer roi par le peuple dans l'assemblée des curies. La mort des Gracques fut un coup d'Etat des patriciens, et le meurtre de César un coup d'Etat tenté par les derniers républicains. César lui-même avait fait un coup d'Etat en tentant de substituer la forme monarchique à la forme républicaine. L'illégalité commise par Cicéron pour punir les amis de Catilina avait également été un coup d'Etat, que justifiait peut-être le salut commun, et dont l'ambition personnelle n'était certainement pas le motif. Les proscriptions de Sylla furent des coups d'Etat sanglants, ainsi que la chute de Séjan.

Dans notre histoire nationale, les coups d'Etat abondent; les principaux sont : la Saint-Barthélemy, l'assassinat du duc de Guise aux états de Blois, la disgrâce et la mort du maréchal d'Ancre. Les lits de justice, la création du parlement Maupeou, les disgrâces, les exils de cour peuvent également passer pour des coups d'Etat. Mais, à part la Saint-Barthélemy, ces révolutions n'atteignirent qu'un nombre restreint d'individus, et ne portèrent que sur quelques privilèges qui entouraient le trône. Il en fut autrement après 1789, lorsque la nation eut pris elle-même l'administration de ses affaires; les coups d'Etat qui se succédèrent pendant toute la durée de la période révolutionnaire eurent une bien autre importance, et frappèrent sur un bien plus grand nombre de têtes. Ce sont les montagnards qui font périr les girondins; ce sont les thermidoriens qui proscrivent à leur tour les montagnards. Robespierre, après avoir sacrifié Hébert et Danton, tombe lui-même sous les coups d'une autre réaction au 9 thermidor, et les restes de la Montagne sont dispersés le 13 vendémiaire an III. Le Directoire, qui succéda à ces divers pouvoirs, ne se sentit pas la main assez forte pour dominer les partis; il fut obligé de recourir au coup d'Etat du 18 fructidor, dans lequel il proscrivit deux de ses membres et cinquante-trois députés des deux conseils. Cet abus de la force dans les mains de la faiblesse et de l'impuissance ne put assurer la durée de ce gouvernement,

qui succomba bientôt sous le coup d'Etat du 18 brumaire. Le dernier coup d'Etat dont notre histoire fasse mention est celui du 2 décembre 1851; nous n'avons pas à l'apprécier ici. Disons seulement qu'après dix-huit années, les germes dissolvants qu'il contenait commencèrent à se développer et à corroder le pouvoir qui en est issu.

Ce furent des coups d'Etat qui consommèrent en Angleterre la ruine des Stuarts; l'histoire d'Espagne de ces dernières années n'est qu'une suite de coups d'Etat. En 1849, les coups d'Etat se succédèrent sur tous les points de l'Europe. Sous l'influence du mouvement révolutionnaire de 1848, la plupart des souverains, cédant à la nécessité, avaient octroyé à leurs sujets des constitutions plus ou moins libérales. Dès qu'ils se sentirent les plus forts, peu soucieux de tenir leur parole, ils voulurent reprendre les concessions qu'ils avaient accordées et accomplir des coups d'Etat. C'est ainsi que la chambre prussienne séant à Brandebourg fut dissoute; la diète de Francfort, celle de Kremsier eurent le même sort; c'est ainsi que la plupart des constitutions accordées aux peuples d'Italie furent déchirées. 1848 avait été l'année des insurrections, 1849 fut celle de la répression et des coups d'Etat.

A propos des coups d'Etat et de leurs conséquences; Benjamin Constant écrivait : « Sans doute, il y a pour les sociétés politiques des moments de danger que toute prudence humaine a peine à corriger; mais ce n'est point par la violence, par la suppression de la justice que ces dangers s'évitent; c'est au contraire en adhérant plus scrupuleusement que jamais aux lois établies, aux formes tutélaires, aux garanties préservatrices. Tout gouvernement modéré, tout gouvernement qui s'appuie sur la règle et sur la justice, se perd par toute interruption de la règle, et par toute déviation de la régularité. Comme il est dans la nature de s'adonner tôt ou tard, ses ennemis attendent cette époque pour se prévaloir des souvenirs armés contre lui. La violence a paru le sauver un instant, mais il a rendu sa chute plus inévitable; car en le délivrant de quelques adversaires, elle a généralisé la haine que ses adversaires lui portaient. » Lamartine a dit, dans son *Cours familier de littérature* : « Ceci était nécessaire pour expliquer à M. Thiers que si Napoléon, dont il absout l'ambition au 18 brumaire, devait se perdre et nous perdre nous-mêmes plus tard, c'était non par faute de génie, mais par faute d'un droit. Un droit, c'est une inviolabilité; mais un droit, c'est une limite. Il limite une fortune, mais aussi il limite la folie. Nous faisons donc un grand reproche moral et politique à M. Thiers d'avoir jeté au début de son histoire un voile d'amnistie et une pluie de lauriers sur la journée du 18 brumaire. Cette faute historique le poursuivra partout dans le cours de son récit. On a beau ensevelir la conscience dans un drapau de victoire, elle n'est pas tuée, et elle se réveille toujours à toutes les crises de l'existence du soldat qui lui a porté un coup d'épée. »

— Morale. Coup de foudre. Dans le langage de l'amour, ce mot signifie l'impression violente, soudaine, irrésistible, que produit la vue d'une personne aperçue pour la première fois, dont l'aspect vous frappe tellement qu'il est impossible de jamais oublier cette impression, dont une grande passion est ordinairement la suite. Voici en quels termes une Berlinoise, dont les aventures sont devenues historiques, raconte le coup de foudre dont elle fut frappée, et qui fut la cause de tous ses malheurs. Noble, belle et riche, elle avait refusé les hommages les mieux faits pour la toucher et satisfaire à la fois son cœur et son amour-propre. Un soir, elle va au bal chez le prince Ferdinand, elle danse dix minutes avec un jeune capitaine, et c'en est fait de son repos et de son bonheur : « De ce moment, dit-elle, il fut le maître de mon cœur et de moi, et cela à un point qui m'eût remplie de terreur si le bonheur de le voir m'eût laissé le temps de songer au reste de l'existence. Je ne puis par aucune parole peindre d'une manière qui approche de la réalité jusqu'à quel point, seulement à l'apercevoir, allèrent le désordre et le bouleversement de tout mon être. Je rougis de penser avec quelle rapidité et quelle violence j'étais entraînée vers lui. Si sa première parole, quand enfin il me parla, eût été : « M'adorez-vous ? » en vérité, je n'aurais pas eu la force de ne pas lui répondre : « Oui. » J'étais loin de penser que les effets d'un sentiment pussent être à la fois si subits et si peu prévus; ce fut à un tel point qu'un moment je crus être empoisonnée. Peu après que j'eus dansé avec lui, le roi s'en alla; Herman, qui était du détachement de service, fut obligé de le suivre. Avec lui tout disparut pour moi dans la nature. C'est en vain que j'essayerais de peindre l'excès d'ennui dont je me sentis acablée dès que je ne le vis plus; il n'était égalé que par la vacuité du désir que j'avais de me trouver seule avec moi-même. Je pus partir enfin. A peine enfermée à double tour dans mon appartement, je voulus résister à ma passion, je crus y parvenir. Ah ! que je payai cher ce pouvoir me croire de la vertu ! Les femmes étant plus impressionnables que les hommes sont plus sujettes à ces coups de foudre que l'antiquité connaissait aussi et dans lesquels elle voyait quelque chose de si fatal qu'elle

les expliquait par la vengeance des dieux. La passion subite de Phèdre pour Hippolyte fut un coup de foudre :

Je le vis, je rougis, je palis à sa vue.

Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue;

Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler :

Je sentis tout mon corps et transir et brûler.

C'est aussi par un coup de foudre que naît l'amour de Juliette pour Roméo : « Va t'informer de son nom, dit-elle à sa nourrice; si ce jeune homme est marié, mon cercueil sera mon lit nuptial. »

— Littér. Coup de théâtre. Il y a un coup de théâtre quand, par exemple, un secours inattendu se produit au milieu du péril, quand une rencontre subite ouvre une issue à la situation, quand un conflit soudain de caractères ou de passions a lieu et vient jeter violemment le drame dans un abîme. Le poème épique admet ces surprises, qui ajoutent à l'intérêt, et, quoiqu'il y en ait peu dans Homère, on doit dire que le chantre immortel de l'Iliade et de l'Odyssée en comprit les effets, qu'il en donna le premier l'idée aux poètes tragiques. On a cité avec raison l'arrivée de Priam au camp d'Achille, la nouvelle de la mort de Patrocle comme de vrais coups de théâtre, puisque ces situations font naître dans l'âme du héros des mouvements divers et qu'elles y excitent des combats. La simplicité de l'action chez les Grecs ne permettait pas qu'ils fussent aussi fréquents que sur notre théâtre, et la reconnaissance est un de ceux qu'ils emploient le plus ordinairement. On peut en dire autant des Chinois. Les reconnaissances sont une des grandes péripéties de leur théâtre. Le coup de théâtre le plus émouvant de la tragédie grecque se trouve assurément dans le *Cresphonte* d'Euripide, au moment où le vieillard empêche Mérope d'immoler son fils qu'elle croit venger, scène admirable que Voltaire a reproduite dans sa *Mérope*. Voltaire a d'ailleurs conservé la simplicité du sujet. Le périel d'Égisthe occupe seul le théâtre dans sa tragédie débarrassée d'épisodes superflus. L'intérêt croît de scène en scène jusqu'au dénouement, dont la surprise est ménagée, préparée avec beaucoup d'art. Les coups de théâtre ne sont point des situations forcées, dont le merveilleux choque la vraisemblance; ils naissent du sujet; c'est l'événement historique vivement représenté. La double confiance de Jocaste et d'Œdipe dans Sophocle, les pleurs d'Electre sur l'urne de son frère, qu'elle embrasse devant ce frère qu'elle croit mort, sont ce que l'art ancien offre de plus beau en ce genre.

Le génie des modernes a multiplié au théâtre ces effets inopinés qui frappent les spectateurs. Les moyens les plus simples sont ceux que les connaisseurs applaudissent le plus volontiers. Corneille n'en connaît point d'autres. Dans le *Cid*, par exemple, le vieux don Diègue a été outragé; il charge son fils de sa vengeance. Le fils demande le nom de l'offenseur, et don Diègue lui répond : « Le père de Chimène ! » Dans les *Horaces*, c'est un simple messager qui produit un coup de théâtre imposant et terrible, en apprenant à Curia ce que le nom des trois guerriers qu'Albe doit opposer aux Horaces. « Voilà la première scène au théâtre, dit Voltaire, où un simple messager ait produit un effet tragique, en croyant apporter des nouvelles ordinaires. C'est le comble de l'art. » En voici un autre exemple : Cinna vient de rendre compte à Emilie du complot tramé contre Auguste. Evandre arrive et dit à Cinna :

Seigneur, César vous mande et Maxime avec vous.

Un des plus beaux modèles qu'on puisse encore citer se trouve au second acte d'*Andromaque*. Oreste se croit sûr d'enlever Hermione de la cour de Pyrrhus, amoureux d'Andromaque. Pyrrhus, rebuté par les refus de sa captive, se résout à épouser la princesse. Il vient en avertir Oreste :

D'une éternelle paix Hermione est le gage.

Je l'épouse; il semblait qu'un spectacle si doux

N'attendait en ces lieux d'autres témoins que vous.

Allez, dites-lui que demain

J'attends avec la paix son cœur de votre main.

La générosité d'un personnage peut encore donner lieu à des coups de théâtre d'un grand effet. Dans l'*Inès de Castro* de La Motte, l'héroïne est au pouvoir de ses ennemis, qui veulent la faire périr. Don Pedro, à la tête du peuple, force le palais royal et veut la délivrer; mais Inès condamnée sa rébellion, lui rappelle le respect qu'il doit à ses parents et veut rester comme un garant de sa fidélité. La surprise qui naît du retour d'un héros qu'on croyait mort dans un combat, la vue d'un personnage qu'on croyait tué, et dont le meurtrier lui-même venait de raconter la mort; comme dans *Sémiramis* et *Venceslas*; l'apparition d'un spectre qui vient révéler des crimes secrets, comme dans *Hamlet*, *Macbeth*, *Sémiramis* et une pièce chinoise de la dynastie des Youen (XIII^e siècle), *Ho-lang-tan* (la *Chanteuse*); une confidence faite par un personnage à son ennemi, qu'il ne connaît pas pour tel, comme le projet d'assassiner Mélite, confié à Ino, sa propre mère, dans la tragédie de Langrange-Chancel, *Ino et Mélite*; l'aveu que Moume fait à Mithridate de son amour pour Xiphrès et que terminent ces mots fameux : « Seigneur, vous changez de visage ! » enfin une résolution subite, une victoire sur soi-même, un mot sublime, pro-

duisent autant de coups de théâtre. La coupe empoisonnée de Cléopâtre, dans *Rodogune*, le fameux : « Sortez ! » de Roxane, dans *Dajazet*; le : « Zaire, vous pleurez ! » de Voltaire, y touchent de bien près. Souvent une expression familière et naïve tire toute sa force de la seule manière dont elle est amenée; telle parole n'est rien par soi-même, mais le moment où elle est prononcée fait frémir. Un coup de théâtre peut se produire encore lorsqu'un personnage dit à un autre une chose qui opère un effet contraire à ce qu'il attendait : Azéma veut empêcher Arsace de pénétrer dans le tombeau de Ninus, en lui disant qu'Assur l'attend pour l'y sacrifier; Arsace s'écrie avec transport : « Tout est donc éclairci... » et il descend dans la tombe où il va immoler sa mère. Le coup de théâtre se produit aussi lorsque le caractère contraste avec la situation : Brutus ordonne à son fils d'aller combattre Rome qu'il vient de trahir; Zopire offre un asile à Séide qui vient de trahir; Zopire se met à pleurer; Auguste donne Emilie pour épouse à Cinna, qui pour elle a juré de tuer Auguste. Quelquefois un personnage anéantit un coup de théâtre, en apprenant, sans le vouloir, à son interlocuteur une chose qui intéresse ce dernier : ainsi fait Thésée au quatrième acte de *Phèdre*, en parlant d'Hippolyte :

Il soutient qu'Aricie a son cœur et sa foi,

Qu'il l'aime.

PHÈDRE.

Quoi ! seigneur !

THÉSÉE.

Il l'a dit devant moi.

Malgré tous ces exemples, nous devons reconnaître que la tragédie, sévère et mesurée, n'a pas fait un usage fréquent de cette féconde ressource. On n'en peut pas dire autant du drame moderne, qui semble avoir pris à tâche de réparer le temps perdu par sa ma-jestueuse aïeule. De nos jours, en effet, les écrivains dramatiques ont multiplié jusqu'à la satiété les reconnaissances, les réapparitions, les entrées à effet, dont l'intérêt est presque toujours nul parce qu'elles sont prévues. Mais les maîtres du genre ont fourni de beaux et saisissants exemples : ainsi, dans le théâtre de Victor Hugo, Hernani, entendant, au milieu du silence de sa nuit nuptiale, le cor funèbre qui lui ordonne la mort; ainsi les convives du troisième acte de *Lucrèce Borgia*, voyant défiler devant leurs yeux alourdis par l'ivresse les pénitents blancs et noirs et dona Lucrezia, s'écriant tout à coup : « Vous êtes chez moi ! » ainsi Triboulet croyant tenir sous son pied le roi tué par lui, et entendant à ce moment la voix de François I^{er} qui s'éloigne en chantant; ainsi Ruy-Blas, saisissant l'épée pendue au côté de don Salluste, et se changeant subitement de victime en vengeur. Tout est étrange et terrible, tout est d'une inexorable complication dans les romantiques à la suite de Victor Hugo, qui ont prodigué les coups de théâtre, variant à l'infini les effets, puisant l'attrait le plus puissant de leurs œuvres dans ces sentiers tortueux du drame à outrance, où les coups fréquents multiplient les chocs imprévus. Pourquoi faut-il que de pitoyables imitateurs aient abusé si grossièrement des ressources nouvelles créées par des esprits ardents et féconds, doués de qualités éminemment dramatiques ! Parmi ceux qui donnèrent le plus de mouvement au théâtre actuel et le firent sortir de ce cercle qu'on appelle la convention, cercle dans lequel il tournait invariablement, il faut citer M. Alexandre Dumas : *Herni*, *Christine*, *Antony*, et le fameux cri : « Elle me résistait, je l'ai assassinée ! » *Charles VII*, *Richard d'Arington*, *Thérèse*, la *Tour de Nesle*, etc., présentent les coups de théâtre les plus divers, préparés avec une habileté, une fougue, une passion que notre littérature ne connaissait pas auparavant. Parmi les coups de théâtre dont le souvenir est resté, nous citerons, dans un ordre artistique moins élevé, celui qu'on appelle volontiers dans la langue des coulisses le coup du muet. Lazare le pâtre est muet depuis quinze ans; il a été éprouvé de toutes les manières et l'auteur, M. Bouchardy, ne lui a ménagé aucune de ces tortures réservées aux héros de l'Ambigu-Comique; prisonnier, on lui a offert sa liberté; affamé, on lui a offert du pain, s'il voulait parler ou écrire; il n'a pas dit un mot. Il est donc considéré comme réellement condamné au silence par la nature. On compte devant lui la mort d'un innocent; cette catastrophe s'accomplira si, à un moment convenu, le signal habituel que les soldats en faction se transmettent d'une extrémité de la ville à l'autre ne va pas des fenêtres de la chambre où le crime se décide à la prison où il doit se commettre. L'heure sonne, et Lazare, le muet, est seul dans la chambre. Alors il va aux portes toujours lent et silencieux; puis il ouvre la fenêtre, s'avance sur le balcon et s'écrie d'une voix décidée : « Archers du palais, veillez ! » Le signal se répète en s'éloignant; celui qui devait mourir est sauvé. L'effet est puissant, et le coup de théâtre est là avec toutes ses qualités. Hélas ! il est loin d'être toujours aussi nouveau, aussi délicat, et les ingrédients qui entrent généralement dans les sauces dramatiques débitées jadis au boulevard du Crime sont tellement connus, que le spectateur les prévoit dès la première scène, et finit par se moquer du labyrinthe de terreur et de pitié où on essaye du le plon-

ger avec de grands mots aussi vides que retenant. Ce n'est donc pas en entassant événements sur événements qu'on arrive aux meilleurs coups de théâtre. Nous en avons une preuve dans la comédie qui, elle aussi, emploie ce genre d'effet. Quand une rencontre inattendue, un rapprochement singulier, un conflit soudain de caractères bien dessinés ou de passions prises sous le côté trivial arrachent inopinément le rire aux spectateurs, il y a coup de théâtre. Il faut rappeler en ce genre l'admirable scène où le fils d'Harpaçon reconnaît son père dans l'usurier qui le vole, et celle où l'artifice, se couvrant la tête devant Orgon qui veut le chasser de sa maison, lui répond : « C'est à vous d'en sortir ! »

Dans la comédie on doit, selon Riccoboni, distinguer deux espèces de coups de théâtre ou de surprise, l'une d'action et l'autre de pensée. Toutes les deux, dit-il, font également leur effet. Il est vrai cependant que la surprise d'action a plus de force, et se fait plus sentir que la surprise de pensée. Il cite avec raison, comme un modèle, la quatorzième scène du second acte de l'École des maris, dans laquelle Sganarelle amène lui-même sa pupille à Valère. Isabelle, feignant d'embrasser Sganarelle, profite de cette situation pour donner sa main à baiser à Valère, et lui jurer une fidélité inviolable, par les tendres expressions qu'elle semble adresser à son jaloux. Rien n'approche de l'art avec lequel le poète a ménagé cette surprise; aucun dialogue, aucun aparté ne l'annonce au spectateur, et son effet n'est senti qu'au moment où Isabelle embrasse Sganarelle. Tel est encore, mais avec un mérite inférieur, le coup de théâtre du quatrième acte de Georges Dandin, quand Angélique ferme la porte au nez de son mari qui, un instant auparavant, refusait de la lui ouvrir. Molière est plein d'effets de cette espèce. L'exemple du coup de théâtre de pensée, cité par Riccoboni comme le plus beau qui se trouve sur aucun théâtre, est tiré de la Princesse d'Élide. La princesse, qui dédaigne l'amour, a une conversation avec le prince, dont elle veut connaître les sentiments, et l'on sait qu'elle ne veut les découvrir que pour le traiter comme ses autres soupçons. Le prince, au contraire, n'a d'autre intention que de la toucher et de lui montrer sa passion. Dans cette situation, la princesse fait au prince une fausse confidence de l'état de son cœur; elle feint d'être sensible à l'attention que lui témoigne un de ses rivaux. Le prince, revenu de l'étonnement où l'a jeté le discours de la princesse, lui répond qu'il admire la conformité de leurs sentiments, puisqu'il vient d'éprouver un changement tout semblable; qu'autorisé par son exemple il va lui rendre confidence pour confidence, et qu'une des princesses ses cousines, la belle Aglante, a triomphé de son cœur. Il implore l'appui de celle qui n'est plus que son amie, pour obtenir la main de celle qu'il aime. Voilà un coup de théâtre auquel le spectateur ne s'attendait pas, mais qu'il aurait certainement souhaité, pour venger le prince qui l'intéresse, et jeter la princesse dans la confusion, en la punissant de sa dureté et de sa coquetterie. La réponse du prince a fait passer le spectateur de l'inquiétude à la satisfaction, et par là cette situation devient intéressante et comique tout à la fois. Or, c'est de ces deux points essentiels si rarement réunis que naît la difficulté de parvenir à trouver de vrais coups de théâtre, soit d'action, soit de pensée.

— Mus. Le mot *coup* indique une manière particulière de lancer le son, pour les voix ou les instruments, manière d'où dépendent parfois les plus grandes qualités d'exécution musicale. En ce qui concerne les instruments à cordes, le coup d'archet doit être tout à fait net, précis, distinct, ferme et moelleux, et la qualité du son dépend entièrement de la façon dont il est donné. Outre ce qu'on appelle en général le coup d'archet, il y a aussi les coups d'archet particuliers, qui indiquent les différentes manières de diviser l'archet sur les cordes dans tel ou tel trait, tel ou tel passage plus ou moins brillant, et qui servent à varier à la fois le jeu et le style : il y a ainsi le détaché, le martelé, le coulé, le spiccato, le staccato, etc.

Dans les instruments à vent, le coup de langue a besoin de netteté, de rapidité, de solidité, de vigueur. Certains virtuoses ont acquis une véritable célébrité par la perfection et les qualités particulières de leur coup de langue. Le flûtiste Demersmann avait un triple coup de langue d'une précision et d'une vélocité étonnantes; M. Arban, le piston, possède la même faculté.

Le coup de gosier appartient naturellement aux chanteurs; mais cette expression n'est plus guère d'usage aujourd'hui, ou du moins on en a changé la signification : on dit d'un chanteur qu'il a un bon coup de gosier lorsqu'il crie outre mesure, et se soucie plus de donner une grande quantité de son que de le donner bon. Quant à l'émission du son vocal, on se sert pour la qualifier de l'expression *port de voix*.

— Monn. L'expression : *Coup à faux*, en terme de monnaies, indique l'accident qui se produit, lors du frappeage des espèces, quand les coins, ne rencontrant pas entre eux le flan destiné à recevoir leurs empreintes, s'imprimant l'un sur l'autre. Lorsqu'on faisait usage du balancier pour le monnayage, cet accident

était très-grave, en ce qu'il amenait habituellement la perte complète des coins; on obligeait alors le monnayeur de se servir du *para-faux*, sorte de tige plate en cuivre qu'il posait sur le coin inférieur, aussitôt que la pièce frappée était enlevée, et qu'il y laissait jusqu'à ce qu'il l'eût remplacée par un autre flan. De la sorte, le para-faux recevait le coup de balancier, si les hommes tenant les cordons faisaient descendre la boîte coulante avant que le monnayeur eût placé un flan entre les coins. Depuis l'adoption de la presse monétaire de Thonnelier, les accidents de cette nature sont devenus très-rare; ils ne devraient même jamais avoir lieu, car le mécanisme est réglé de telle sorte que, lorsque le flan ne se présente pas sous les coins avant la pression, le débrayage s'opère immédiatement et la machine s'arrête. Il peut arriver cependant que le débrayage soit mal réglé, que la main-poser qui a apporté le flan le remporte dans sa lunette, et que le coin fixé à la boîte coulante descende sur le coin inférieur; mais alors, comme la course de la boîte coulante est réglée et ne peut dépasser la limite exacte mesurée pour exercer la pression sur la pièce, d'après l'épaisseur de celle-ci, on comprend que la rencontre des coins ne s'opère que très-faiblement et seulement sur leurs parties les plus saillantes. Avec une lime douce et un peu d'éméri très-fin délayé dans de l'huile, on peut facilement faire disparaître les trous de ce coup à faux, qui se reproduiraient sur les pièces et en altéreraient les empreintes.

— Chirur. et pathol. V. BLESSURE, BLESSÉ, CONTUSION. II. Coup de feu. V. ARMES À FEU. II. Coup de sang. V. APOPLEXIE, CERVEAU, CONGESTION. II. Coup de soleil. V. ERYTHÈME, ÉRYSIPELE.

— Allus. littér. Coup de Jarnac, Coup décisif et imprévu, porté un jour truitreusement à un adversaire. V. JARNAC.

— Le coup de pied de l'âne, Allusion à une fable de La Fontaine. V. PIÈD.

— Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître, Et pour leur coup d'essai veulent des coups de maître. Allusion à deux vers de la scène de la provocation dans la tragédie du Cid, acte II^e, scène 1^{re}.

LE COMTE.

Te mesurer à moi ! Qui t'a rendu si vain, Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître, Et pour leur coup d'essai veulent des coups de maître. Dans l'application, ces vers caractérisent une personne ou une chose qui se révèle subitement par un coup d'éclat.

« Je vous conjure, ma fille, d'être entièrement hors d'inquiétude. Comme j'aime à être drolotée, je ne suis pas fâchée que vous me plaigniez un peu, et que vous soyez persuadée qu'un rhumatisme, comme celui que j'ai eu, est le plus cruel des maux qu'on puisse avoir. J'ai été malade de bonne foi pour la première fois de ma vie, et pour mon coup d'essai j'ai fait un coup de maître. »

Mme DE SÉVIGNÉ.

« Que font donc nos astronomes ? A leur défaut, les passants de la ville ont observé hier une magnifique comète, qui est apparue, comme tant d'autres, sans avoir été annoncée. Cette comète n'est pas de celles qui ont des commencements modestes. Ses pareilles à deux fois ne se font pas connaître, et pour leur coup d'essai mesurent dans l'espace une immense étendue. »

(Le Siècle.)

« A merveille ! s'écria M. de Sougères en souriant. Une nièce de curé ! Malpeste, comme vous y allez ! Vos pareils à deux fois ne se font pas connaître. Qui diable, en vous voyant, aurait pu se douter de cela ? Vous commencez mieux que don Juan. »

J. SANDEAU.

Coups d'Etat (CONSIDÉRATIONS POLITIQUES SUR LES), ouvrage de Gabriel Naudé, imprimé à Rome en 1639. Il fut composé pour le cardinal de Bagni. C'est le seul livre de Naudé qu'on lise encore et qu'on cite à l'occasion. Il a été attaché à la mémoire de l'auteur son renom de machiavélisme. « Nous n'essayerons pas, dit M. Sainte-Beuve dans ses *Portraits littéraires*, de le justifier plus qu'il ne convient. Naudé n'appartient en rien à cette école de publicistes déjà émanée au XVI^e siècle, et qui deviendra l'école philosophique et libérale dans les siècles suivants. Sa politique, à lui, garde son arrière-pensée méfiante à travers tous les temps. A son arrivée en Italie, il était déjà foncièrement de l'avis de Louis XI, et il admettait cet article unique du symbole des gouvernants : *Qui nascit dissimulare nescit regnare*. » Naudé laisse à Balzac et autres théoriciens la rhétorique des conventions et des hypocrisies politiques sur la religion, la justice, la clémence et la libéralité du prince.

« Il n'est plus, dit encore M. Sainte-Beuve, que de la religion de Louis XI, de Philippe de Macédoine ou du vieil et perfide Ulysse; il cite à propos Tibère. Il donne la recette de ce qu'il croit permis au besoin, assassinat, empoisonnement, massacre; il divise et subdivise le tout avec un sang-froid inimaginable. Les conseils de modération qu'il y mêle

ne font que mieux ressortir l'immoral du fond; on croirait par moments qu'il se joue; c'est comme un chirurgien curieux qui assemble des exemples de tous les jolis cas, ou comme un chimiste amateur qui étiquette avec complaisance tous ses poisons, en inscrivant sur chacun la dose indispensable et suffisante. Ce qui se dirait à peine dans quelque hardi colloque à voix basse et dans quelque débauche de cabinet entre un Borgia et son conclaviste, il le rédige et l'écrit. » L'apologie de la Saint-Barthélemy (ch. III) peut donner une idée de tout le reste. Un sceptique et un croyant, Naudé et de Maistre, se rencontrent en ce point. Mais le savant du XVII^e siècle se calomniait : l'apologiste des *Coups d'Etat* prit à Rome même la défense de la science et de la philosophie persécutées dans la personne du novateur Campanella.

L'ouvrage si singulier de Naudé ne manque ni de paradoxes ni de bizarreries. Ainsi son traité commence par *mais*, en dépit de la rhétorique. On y apprend, entre autres choses nouvelles, que la venue de la Pucelle d'Orléans fut une invention politique, et que ladite Pucelle ne fut brûlée qu'en effigie. Cette assertion est le propos d'un mystificateur. Imprimé d'abord à petit nombre (cent exemplaires et non *douze*, comme l'affirme la préface), le livre de Naudé fut réimprimé en Hollande (1667 ou 1679). Une autre édition avec notes (lesquelles réfutent des assertions paradoxales de l'auteur) a été donnée par Dumay, sous le titre de *Science des princes*. Un plagiaire, moins consciencieux que L. Dumay, s'est approprié l'ouvrage de G. Naudé, en remplaçant le titre par un autre, retranchant la préface et la conclusion, rajoutant le style et le débarrassant de quelques longueurs (Leyde, 1839). Les *Considérations sur les coups d'Etat* ont été traduites en latin et ajoutées à la *Bibliographia politica* (Halle, 1712).

Coup d'œil sur l'immoralité du théâtre anglais, par Jérémie Collier. La licence du théâtre, provoquée et encouragée par la restauration des Stuarts, durait encore dix années après l'avènement du roi Guillaume (1693). Cependant une révolte sourde contre cette débauche morale se fomentait dans les esprits; Collier s'empara de la situation, attaqua le théâtre, attribua les malheurs de la nation et la subversion du trône à la licence des écrivains (peut-être eût-il mieux fait de retourner la proposition), et il parvint, à force de talent, à se faire écouter. Un puritain qui aurait tenu le même langage aurait produit peu d'impression; mais lui, tory déterminé, royaliste incontesté, défenseur fougueux du droit héréditaire, lorsqu'il prenait ainsi, avec une énergie habileté, le parti de la morale publique, vers laquelle toute la nation se retournait d'un commun accord, il était sûr du succès. Il l'obtint, et son livre détermina une révolution radicale. La vive sagacité de Collier ne s'était point méprise sur le succès d'une telle attaque. Il y avait à la fois dans le parti qu'il prenait une grande habileté et une honnêteté courageuse. Son livre n'est pas exempt de défauts; on y trouve du pédantisme, de l'exagération, souvent de la puerilité; l'érudition dont il fait parade à propos de la comédie latine et de la comédie grecque est faible et incomplète. A de justes accusations il mêle trop souvent des reproches hasarvés et des critiques peu fondées dans lesquelles il manque de discernement; il confond à tort des légèretés fort innocentes, ou du moins pardonnables, avec des taches réelles et de véritables fautes contre la décence et la pudeur publique. Il nuit à sa propre cause, lorsqu'il fait tonner ses foudres contre un écrivain dramatique qui a employé le mot *martire* ou le mot *inspiration* dans un sens profane, qui s'est moqué des prêtres de l'Égypte et de leur bœuf Apis, et qui a manqué de respect pour le sacerdoce de l'antiquité. Mais, dans cette exagération même, il puisait une des grandes ressources de son succès contemporain. Il appelait à lui tous les puritains mécontents, et s'assurait la sympathie de tous ceux qui, dans cette époque théologique, voyaient avec indignation l'insulte et le dédain lancés contre les choses sacrées. Athlète puissant et d'un caractère héroïque, frappé lui-même d'ostracisme, mis au ban de la société par le pouvoir régnant, il se constitue ainsi le chef de l'opinion morale, de celle que l'on peut avouer avec honneur, et que le bon sens comme les bonnes mœurs reconnaissent. Il marche résolument à son but, dirigeant ses traits contre les hommes les plus célèbres et les plus spirituels de l'époque, oubliant toute querelle de parti, frondant les écrivains royalistes et légitimistes comme les écrivains whigs et puritains; frappant sans pitié Congreve, Wicherley, Dryden lui-même, et foulant aux pieds l'obscurité de ce Dufrey qui fit longtemps les délices de la cour. La sincère indignation que lui inspirent les ouvrages qu'il censure éclate tantôt en déclamations véhémentes et éloquentes, tantôt en puissante ironie, et il est peu de livres de la même époque dont le style soit aussi vigoureux, où l'on admire une alliance aussi vigoureuse de la satire ardente, du raisonnement dialectique, de l'épigramme acérée, de la gravité solennelle et de la vive gaieté. Sous ce dernier rapport, on en vient à songer aux *Lettres provinciales*, et, sans comparer Jérémie Collier au grand Pascal, il faut avouer que quelques-unes des qualités qui distinguaient l'homme

de génie que nous venons de nommer apparaissent, bien que sous une forme moins complète et moins raffinée, chez le controversiste anglais de 1698.

Coups de plume sincères (LES), recueil d'articles littéraires et politiques publiés dans la *Presse* par M. Paulin Limayrac de 1853 à 1858. L'auteur a eu l'idée originale de les dédier à la mémoire de Vauvenargues, pour le remercier d'avoir trouvé ces deux belles sentences : « Les grandes pensées viennent du cœur. — Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût, » pensées que M. Limayrac commente ainsi : « L'esprit qui a de l'âme et du cœur est un ange porté sur un char aux roues de flammes, tandis que l'esprit qui n'est que de l'esprit, si brillant qu'il paraisse, n'est jamais qu'un bouffon triste ou amusant, dans une tribune, dans une chaire, sur des tréteaux, qu'il appartienne à la bohème ou à l'Institut. » Aussi, compatissant pour ceux qui se trompent, s'ils ont dans le cœur l'amour de l'humanité, se montre-t-il très-dur pour ceux qui ont raison, s'ils ne pratiquent que l'amour d'eux-mêmes. On voit que M. Limayrac s'érige en censeur : il veut maintenir l'ordre dans ce pays de l'imagination où les troubles pénètrent si facilement et où, pour un grand et véritable révolutionnaire qui apparaît de loin en loin, on rencontre à chaque coin de rue des centaines d'émoultiers. Il est une race contre laquelle il lance des sarcasmes plus amers encore; c'est celle des plagiaires. Au lieu de marauder sur le domaine d'autrui, lorsque la disette et la pauvreté pèsent sur la littérature, comme de nos jours, il convient de faire une levée de bras; M. Limayrac se charge d'indiquer les terrains fertiles et d'encourager les travailleurs. Que l'on ne se figure pas qu'il choisisse la tâche la moins rude. Pour comprendre les lois de l'art, les restreindre ou les agrandir à propos, il faut avoir l'esprit philosophique; pour bien juger, il faut être profond moraliste, érudit; pour comparer, il faut être doué d'un goût sûr et posséder tous les secrets de l'écriture à la plume. Ces qualités que l'auteur exige des autres, il les possède, et sa véritable voie est dans le champ d'une critique indépendante et incisive. Il a su s'y faire une place, grâce à une valeur réelle. Presque toujours il se montre mordant, et il taille dans la vif à la façon de Gustave Flaubert, le roi du genre. Comme lui il s'empara d'un ouvrage et le dissèque avec l'impassibilité d'un chirurgien. Il distribue ses coups de plume sincères avec esprit et verve, évitant avec tact les longs articles, qui fatiguent le lecteur, faisant toujours admirer sa forme brillante et se distinguant par la recherche du trait final; ce que l'un des héros des *Mystères de Paris* appelait « les coups de poing de la fin. » Un article sur M. de Salvandy se termine par ces mots : « C'est un paon honnête homme. » La chute d'une philippique contre M. Guizot est assez réussie : « M. Guizot est la glorification personnelle de soi au milieu d'erreurs énormes et de contradictions non moins énormes. Il s'est montré grand orateur dans une cause médiocre; c'était Talma dans le *Sylla* de M. de Jouy, ou plutôt, comme il était un des auteurs de la pièce, définissons-le : un grand acteur, un petit auteur. » A propos de la réception d'Alfred de Musset à l'Académie, M. Limayrac lance ce coup de plume en pleine poitrine aux quarante immortels : « A quels travaux se livre depuis un demi-siècle l'Académie ? D'abord elle remplit les vides qui se font dans ses rangs, soin assurément très-pieux ! puis elle couronne tous les ans et tour à tour un morceau de prose élégante ou une centaine de vers corrects; elle dore sur tranche quelques bons petits ouvrages de morale et décerne des prix de vertu (chose fort louable sans doute) à de braves gens qui ont montré du dévouement et du courage, quoique pauvres; enfin, pour compléter sa tâche, elle fait ou plutôt ne fait pas son dictionnaire. Voilà tout. C'est l'hôtel des invalides des classiques, la maison de refuge des romantiques convertis, et, pour les hommes d'Etat hors de service, pour les orateurs sans emploi, un salon de mécontents. » Telle est, en effet, l'opinion publique sur l'Académie; mais il faut avouer qu'elle gagne à être mise aussi spirituellement en relief.

S'il s'écarte du respect officiel pour les immortels, M. Limayrac fouette d'un trait sanglant nos grands hommes d'un jour, mettant bien des vanités à leur place, et tenant surtout compte de la personnalité de l'individu comme homme, quel que soit son talent. Jamais il n'oublie que le critique doit être doublé d'un moraliste, et qu'en gratifiant légèrement sous La Harpe on doit retrouver Vauvenargues; aussi son coup de plume sincère va-t-il frapper au cœur MM. Guizot, Cousin, Dupin, Salvandy, Montalembert, Ponsard (nous en passons, et des meilleurs), comme la voix de l'esclave qui murmure au triomphateur antique : « Souviens-toi que tu n'es qu'un homme. » En revanche, il n'est pas moins sincère dans l'éloge que dans le blâme, et c'est de tout cœur qu'il crie : « Vive Pelletan ! vive Lamartine ! vive Musset ! vive Victor Hugo ! vive Théophile Gautier ! »

Peut-être a-t-on le droit de reprocher à M. Paulin Limayrac de s'être posé en critique inflexible, de s'être montré souvent trop hautain, d'avoir jugé les ouvrages d'une façon acerbe et tranchante. « On pourrait éga-

lement, disait M. Emile Chevalet, quand parut le livre de M. Limayrac, désirer voir plus de naturel dans sa manière d'écrire; mais il faut lui tenir compte de la correction et de l'élégance de son style, de son esprit, de son indépendance dans ses jugements, de la netteté de la plupart de ses déductions et surtout de sa tolérance en matière d'opinion. »

Depuis que cette analyse a été rédigée, M. Limayrac est mort; mais qu'était devenue la plume sincère? Si nous ne savions qu'elle s'est brisée entre les mains d'un préfet du second empire, nous conseillerions aux antiquaires de la chercher dans quelque vieux musée de curiosités, où l'histoire l'aurait certainement cataloguée entre un drapeau du roi et un autre de la Ligue, avec cette maxime de Vauvenargues pour devise : « Les apostasies sincères viennent du cœur. »

Coup d'Etat du 2 décembre. V. PARIS EN 1851, et la PROVINCE EN 1851.

Coups du sort (LES), comédie polonaise de A. Mowinsky. Cette pièce, en cinq actes et en prose, fut composée et jouée en 1781. Nous ne ferons pas l'analyse de cette comédie, dont l'intrigue est fort compliquée. Il s'agit d'une bienheureuse cassette qui contient 500,000 florins, et que son propriétaire avait par mégarde oubliée dans une forêt. La morale de cette pièce est excellente : le vice est puni, la vertu récompensée.

Le style est vif, et le comique des situations vient souvent s'ajouter à l'intérêt. Cette comédie, assez remarquable d'ailleurs, fait partie des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*.

Coup de Jarnac (LE), drame en cinq actes, par MM. Mestepès et Couturier, représenté sur le théâtre de la Galté en février 1866. Cette pièce appartient au genre historique inauguré avec tant de succès par M. A. Dumas. C'est un cours d'histoire de France où l'histoire est dénaturée et outragée à chaque page. Il nous semble inutile de donner l'analyse de cette pièce, dont le sujet est trop connu. Les auteurs ont une idée heureuse en créant un rôle nouveau, celui d'un maître d'armes italien qui enseigne à Jarnac ce fameux coup qui doit être mortel à La Châtel-gnerale. Ajoutons qu'ils ont cru devoir réhabiliter Jarnac, qui se vantait d'utiliser au profit de sa fortune l'affection quelque peu tendre que lui portait la seconde femme de son père. La pièce, remarquablement jouée d'ailleurs par Berton et Perrin, n'a eu qu'un médiocre succès, et nous n'en dirions rien ici si elle ne nous donnait l'occasion de soulever une question importante. Nous voulons parler de ce sans-gêne par trop cavalier avec lequel nos auteurs dramatiques traitent l'histoire. La scène devient un lit de Procuste où l'infortunée est étendue et torturée à merci. Tel fait embarrasse-t-il nos auteurs, on le passe sous silence; tel autre est interprété d'une façon toute nouvelle. Il n'y aurait sans doute pas grand mal à cela, si le peuple ne se formait à l'ambigu, à la Galté et à la Porte-Saint-Martin un genre d'histoire absolument fantaisiste. Il est interdit de falsifier la nourriture du corps, sera-t-il éternellement loisible d'empoisonner celle de l'esprit? Nous avons eu des Catherine de Médicis victimisées, des Charles IX honorés. Il ne suffit pas d'ailleurs à nos auteurs de porter des jugements au moins téméraires, ils vont plus loin encore et ne dédaignent pas de travestir les faits. Pour ne parler que de Henri IV, nous pourrions citer, d'après MM. Maquet, Dumas, Fournier et autres, plusieurs centaines de versions différentes qui n'ont d'autre résultat que de flusser les idées du public. En présence de cet abus, le *Figaro* émettait, il y a quelques années, un avis fort original : « Les marchands, disait-il, qui vendent à faux poids sont condamnés à l'amende; nous demandons que les auteurs qui livrent l'histoire à faux poids, qui mêlent non de l'eau, mais de la fantaisie souvent dangereuse à des événements réels, soient tenus de payer une certaine somme destinée soit à la caisse des auteurs dramatiques, soit, ce qui nous semble plus logique, à la propagation de l'instruction. » Cette idée nous a semblé digne d'être rappelée.

Coup de pistolet (LE), tableau de Philippe Wouwerman; au palais Buckingham (Londres). Cinq cavaliers sont arrêtés devant la tente d'une vivandière et se font servir à boire. L'un parle à la vivandière, qui tient un petit garçon par la main; un autre, vu de dos, agace une fille montée en croupe derrière lui; le troisième, de profil, sonne de la trompette; le quatrième, monté sur un cheval blanc, élève en l'air un verre de vin; c'est la figure la plus délicieuse du tableau; le cinquième enfin tire un coup de pistolet, d'où vient le titre de la composition. Dans l'intérieur de la tente, on aperçoit un homme qui tire du vin. A gauche sont deux mendiants. Ce tableau, que M. Waagen déclare être « l'un des plus beaux ouvrages du maître au point de vue de l'idée et de la délicatesse de l'exécution », a été gravé par Visscher et par Le Bas. Il a été payé 4,201 livres à la vente Nogaret, en 1780, et a passé depuis dans les collections Quenet, Tolozan et J. Humble. Il a été exposé à la British Institution en 1826 et 1827, et à l'Exposition de Manchester en 1857. Ses dimensions sont de 0 m. 485 sur 0 m. 43.

Coup de soleil (LE), tableau de Ruysdaël; musée du Louvre (n° 473). Ce tableau repré-

sente un vaste paysage que traverse une rivière aux eaux rapides. Sur cette rivière est jeté un pont dont on aperçoit quatre arches, et à l'extrémité duquel s'élève une tour carrée, à demi détruite, percée d'une porte. A gauche, au premier plan, près des ruines d'un château, un cavalier qui débouche du pont s'arrête pour faire l'aumône à des paysans. A droite des hommes se baignent. De l'autre côté de la rivière s'étendent des coteaux verdoyants que domine une haute montagne; des moulins à vent, des églises rustiques et des habitations s'élèvent çà et là. Le ciel est chargé de nuages que perce un rayon de soleil. Il y a beaucoup d'air et d'espace dans ce tableau. « Le ton gris verdâtre de la couleur est en rapport, dit M. Waagen, avec la grandeur poétique de la composition. » Ce chef-d'œuvre, signé d'un J et d'un R entrelacés, a été gravé par Laurent dans le *Musée français*; par de Saulx et Dequevauvillier dans le *Musée Filhol*. Les figurines sont de la main de Wouwerman.

Le *Coup de soleil* a été gravé récemment, pour la chalcographie du Louvre, par M. Ch. Daubigny, un des artistes de ce temps les mieux doués pour comprendre les beautés de Ruysdaël.

Coup de vent (LE), tableau de Backhuysen; musée du Louvre (n° 7). Cette peinture, une des plus réussies de l'auteur, représente une vaste rade dont les eaux sont agitées par un de ces coups de vent subits auxquels les marins donnent le nom de grains; plusieurs barques sont chassées par le tourbillon vers des routes opposées; au premier plan, sur le rivage, un homme debout, une femme assise et un enfant sont groupés au pied d'un vieux arbre presque entièrement dépouillé de ses branches et de son écorce. A l'horizon on distingue les tours d'une ville qui paraît s'élever au milieu des eaux. Malgré sa simplicité, ce tableau charme les regards. « Le Jeu du clair-obscur supplée à ce qui pourrait manquer de variété dans la direction des lignes principales, dit Emeric David, et la composition semble s'agrandir de toute l'étendue des mers, que l'imagination se retrace dans un fond sans bornes peint avec une extrême habileté. La lumière et les ombres partagent en longues bandes la surface des eaux et celle des terrains. Dans la terrasse du premier plan, les ombres dominent; à droite et à gauche, le soleil frappe sur les ondes écumeuses. Ce contraste, qui échauffe les masses, fait valoir aussi tous les détails... Les reflets des nuages amoncelés ont dû répandre sur divers points du tableau des teintes un peu grisâtres; mais ces teintes mêmes relèvent les tons dorés des parties éclairées par des rayons directs. L'ensemble est un chef-d'œuvre de vérité et d'harmonie; l'œil satisfait retrouve partout la touche délicate et vive qui caractérise l'auteur. » Ce tableau, payé 4,300 livres à la vente du comte de Vaudreuil (1784), a été acquis de M. Baudelaire (1816) pour le compte de Louis XVIII, moyennant le prix de 2,500 fr. Il est inscrit au catalogue du Louvre sous le titre de *Marine*; il a été gravé sous celui de *Coup de vent* par Daudet, dans le *Musée français*.

Coup de vent (LE), tableau d'Aart van der Neer. Au milieu de vastes prairies couvertes de neige serpente un canal glacé qui va se perdre à l'horizon. Une foule de personnes, parmi lesquelles plusieurs patineurs, luttent contre le vent qui soulève des tourbillons de neige et fait plier les arbres. A droite, au second plan, s'élève une chaumière; à gauche, dans le fond, on voit un moulin à vent et un village. Ce paysage d'hiver, animé par des figurines spirituellement touchées, est éclairé par la pâle clarté de la lune que voient à demi d'épais nuages. Le *Coup de vent* est rendu avec une grande habileté. Ce tableau, un des meilleurs qu'ait peints le maître habile qui avait fait sa spécialité des *Clairs de lune* et des *Effets d'hiver*, a été payé 8,000 fr. à la vente de M. Hermann de Ket, de Dordrecht, en 1866; il est signé du monogramme formé des lettres A. V. D. N.

Coup de vent du 7 janvier 1831 dans la rade d'Alger (LE), tableau de M. Théodore Gudin, musée du Luxembourg. Le 7 janvier 1831, à neuf heures du matin, la *Sirène*, frégate de 60 canons, mouillée dans la rade d'Alger entre les batteries du Môle et le cap Matifoux, se disposait à faire voile pour la France; vers elle étaient remorqués deux chebecs chargés de troupes; soudain, un vent terrible se déchaîne sur la rade; les chaloupes de remorque sont menacées d'être entraînées à la côte; les rameurs font des efforts inutiles pour résister à l'impétuosité du courant; la fureur de la mer va toujours croissant. Le commandant de la *Sirène*, M. Charmasson, réussit enfin à faire parvenir des amarres aux chebecs, qui peuvent ainsi se haler jusque près de la frégate; mais telle est la violence de la tempête que plusieurs chaloupes se brisent en approchant de la *Sirène*. Le canon d'alarme se fait entendre par intervalles, mais en vain : aucun secours ne peut venir du port. L'espoir d'un prochain naufrage attire vers le fort Matifoux des hordes de Bédouins; le général Clausel, gouverneur d'Alger, envoie des troupes d'infanterie et de cavalerie pour garder la côte et recueillir les naufragés au besoin. Cette horrible tempête dura trois jours et deux nuits : la *Sirène*, déjà endommagée par une bourrasque essuyée sous

Mahon, chassa sur ses ancres, brisa sa grande vergue, perdit son gouvernail, et sans sa chaîne-câble qui tint bon jusqu'au bout, eût été infailliblement jetée à la côte. Pendant ces longues heures d'angoisses, le commandant Charmasson resta sur sa dunette, veillant au salut des deux chebecs, qu'il parvint à pourvoir de vivres à plusieurs reprises. Tout l'équipage fut, du reste, admirable de zèle et de dévouement. Sur la fin du troisième jour la mer se calma : tous les passagers furent reçus à bord de la *Sirène*, qui mit à la voile pour Toulon où elle arriva après une heureuse traversée.

Ce tableau, dans lequel M. Gudin a essayé de retracer ce spectacle de terreur et de désolation, a obtenu un grand et légitime succès au Salon de 1835, où il a été exposé pour la première fois; malgré quelques duretés de coloris, il doit être compté au nombre des meilleurs ouvrages de l'auteur. Voici comment il fut jugé, lors de son apparition, par le critique d'art du *Moniteur universel* : « Ce qu'il faut voir avant tout dans cette peinture, c'est l'aspect du terrible ouragan, c'est l'infatigable activité des marins et des passagers, c'est la hardiesse des manœuvres, c'est le mouvement tumultueux des flots... On a souvent dit qu'aucun peintre ne rendait plus habilement que M. Gudin la forme des vagues, leurs couleurs variables et leur transparence. Jamais, je crois, il n'avait mieux mérité cet éloge; jamais non plus il n'avait mis plus d'action et plus de chaleur dans ses compositions... » Le *Coup de vent* fut exposé de nouveau au palais de l'Industrie en 1855.

Coups (LES), de Désaugiers. C'est réellement un tour de force que cette nomenclature du *Coup*. Elle est complète, trop complète peut-être. Mais la chanson est si facilement faite, si exactement et si largement détaillée, que nous la donnons tout entière.

Andante.

Tout homme i - ci - bas a

sa part Des coups qui me - na-cent la

vi - e. Le jou-eur craint ceux du ha-

-sard, Le ri-che craint ceux de l'en -

-vi - e, L'en-ne-mi craint ceux du ca-

-non, Le poltron craint les coups de

can-ne, Et l'homme à ta - lent est, dit -

-on, Su-jet aux coups de pied de l'a -

-ne. Et l'homme à ta - lent est, dit -

-on, Su-jet aux coups de pied de l'a - ne.

DEUXIÈME COUPLET.

Un coup de tête, bien souvent,
Aux jeunes gens devient funeste.
Un coup de langue est du méchant.
L'arme qu'à bon droit on déteste.
L'espérance du labourneur
Par un coup de vent est trompée;
Un coup de patte à son auteur
Parfois attire un coup d'épée.

TROISIÈME COUPLET.

Un coup de théâtre mal fait
Indispose tout un parterre,
Et l'auteur, au coup de sifflet,
Est frappé d'un coup de tonnerre.
Les coups fourrés ont des attraites
Pour la beauté la moins friponne;
Mais, chez elle, on sait que jamais
Un coup manqué ne se pardonne.

QUATRIÈME COUPLET.

Tout fiers de leurs nouveaux succès
Nos riches, étonnés de l'être,
Se vantent que leurs coups d'essai
Ont été de vrais coups de maître.
Mais de la fange étant sortis,
Malgré l'état de leurs carcasses,
La poussière de leurs habits
Résiste à tous les coups de brosse.

CINQUIÈME COUPLET.

Il est des coups que ne craint pas
L'ami bien épris de sa belle;
Un seul coup d'œil lui dit tout bas :
« Au coup de minuit sois fidèle. »
Minuit sonne, au coup de marteau,
S'ouvre la porte clandestine,
Et, ceints de l'amoureux bandeau,
Ils font leurs coups à la sourdine.

SIXIÈME COUPLET.

Chers amis, comme en vous chantant
Coup sur coup six couplets je tremble
D'avoir perdu des coups de dent,
Buons au moins un coup ensemble.
Si de ma chanson sur les coups
L'assommoir longeur vous lasse,
Je consens, par pitié pour vous,
A vous donner le coup de grâce!

COUPABLE adj. (kou-pa-ble — lat. *culpabilis*; de *culpa*, faute). Qui a commis un crime, un délit, une faute : Être COUPABLE d'un assassinat. Être COUPABLE de vol. Être COUPABLE d'étourderie. S'excuser COUPABLE. Être COUPABLE, c'est un intolérable supplice. (Sénèque.) Il ne faut pas condamner notre prochain, sans s'assurer qu'il est COUPABLE. (Pascal.) Quel innocent ne passera pour COUPABLE, s'il suffit d'être accusé? (D'Aguess.) Il y a des gens qui s'imaginent n'être pas COUPABLES, parce qu'ils ont pu sauver les apparences. (J.-J. Rousseau.) Une femme est au-dessous de son amant, quand il l'a rendue COUPABLE. (Mme de Staël.) Plus l'intelligence connaît, et plus elle peut être COUPABLE. (J. de Maistre.) L'homme coupable fuit la solitude et craint même temps la société. (La Rochefoucauld.) Les peuples ne sont jamais COUPABLES. (Louis-Philippe.) On est COUPABLE de punir ce que l'on aurait pu prévenir. (Raspail.) L'homme le plus COUPABLE est celui qui peut se reprocher les fautes des autres. (A. d'Houdetot.) Un fils ne doit jamais accuser son père, même s'il est COUPABLE. (St.-Marc Girard.) La femme COUPABLE est une fleur sur laquelle on a marché. (Balzac.) On n'est jamais si complètement malheureux que lorsqu'on se sent un peu COUPABLE. (Mme C. Bachel.)

... On doit souhaiter, selon toute justice,

Que le plus coupable périsse.

LA FONTAINE.

Plaignez, n'outragez pas le mortel misérable
Qu'un oubli d'un moment a pu rendre coupable.

VOLTAIRE.

Croyez que c'est un sort cent fois moins déplorable
De mourir innocent que de vivre coupable.

ROTOU.

Il n'est réellement qu'un malheur véritable,
C'est le malheur affreux de se sentir coupable.

MAUGER.

« Qui est, par sa faute, la cause d'un mal : Être seul COUPABLE de son propre malheur. Les peuples sont presque toujours COUPABLES des maux qu'ils souffrent. (De Ségur.) Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable. »

RACINE.

« Répréhensible, criminel, en parlant des choses : Un acte COUPABLE. Une pensée COUPABLE. C'est sa COUPABLE débauche qui le rend malheureux. (J.-J. Rousseau.) La réformation fut introduite en Angleterre par les amours COUPABLES de Henri VIII. (Mme de Staël.) Et je ne prétends pas que sa coupable audace Une seconde fois lui promette ma place. »

RACINE.

— Qui est accusé d'un acte indifférent ou même louable, mais considéré par d'autres comme une faute : N'être COUPABLE que de bonté.

Quand sous le crime heureux tout languit abattu,
Malheur au citoyen coupable de vertu!

M.-J. CHÉNIER.

— Ascète. Se rendre coupable du corps et du sang de Jésus-Christ. Recevoir la communion lorsqu'on en est indigne.

— Substantif. Personne qui a commis un crime, une faute, un délit : Epargner les COUPABLES. Punir un COUPABLE. Un COUPABLE puni est un exemple pour la canaille; un innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens. (La Bruyère.) Il vaut mieux hasarder de sauver un COUPABLE que de condamner un innocent. (Voltaire.) L'inquisition ne connaissait point d'accusés; elle ne voyait que des COUPABLES. (De Custine.) Le COUPABLE est un malade que la société doit soigner et guérir, dès qu'elle n'a plus rien à craindre. (Raspail.) Il faut laisser au COUPABLE la possibilité de réparer son crime. (V. Cousin.) Si vous voulez découvrir les COUPABLES, cherchez d'abord celui à qui le crime peut être utile. (Alex. Dumas.) Dans un pays despotique, l'accusé est un COUPABLE dès que la main de la police l'a saisi. (E. Laboulaye.) La loi ne frappe pas toujours les vrais COUPABLES. (J. Simon.)

Il n'est point ici-bas de coupable en repos.

BOILEAU.

Une coupable aimée est bientôt innocente.

MOLIÈRE.

Triomphant ou puni, le coupable est infâme.

J.-M. CHÉNIER.

Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable.

RACINE.

Ainsi que l'innocent le coupable a ses droits,
Et tous les accusés appartiennent aux lois.

L. LATA.

... Coupables, approchez :
De la chaîne des ans les jours de la démenche
Sont enfin retranchés...

GILBERT.

Le coupable, et c'est là son premier châtiment,
Quoi qu'il fasse, à ses yeux n'est jamais innocent.

...

— Fam. Personne qui a fait une espièglerie : Qui a pris mon chapeau? Ah! je devine; voilà le COUPABLE.

— Antonyme. Innocent.

Coupable honorable (Lé) [*El delincuente honrado*], comédie en cinq actes de l'écrivain espagnol D. Melchior de Jovellanos. Elle fut jouée pour la première fois à Aranjuez, avec un grand succès, en 1744. L'auteur, qui jouit à juste titre d'un certain renom comme écrivain, avait gardé l'anonyme, ce qui autorisa un bel esprit de Madrid à mettre la pièce en vers, et elle fut représentée sous cette forme à Madrid et à Grenade. Cependant Jovellanos n'en désavoua jamais la paternité, et il autorisa même un certain abbé de Valchretien à la traduire en français. C'est donc avec raison que cette pièce figure dans les *Obras publicadas y inéditas de Jovellanos*, recueillies par D. Cándido Nocedal, dans la *Bibliothèque des auteurs espagnols* de Rivadeneira (Madrid, 1858, 2 vol. in-4°).

Jovellanos, comme les poètes dramatiques français du XVIII^e siècle, s'est surtout proposé une thèse philosophique, l'abolition des lois barbares qui, en Espagne, assimilaient le duel à l'assassinat. L'épigraphie, prise dans Beccaria, qu'il a placée en tête de la pièce imprimée, indique son but : « Heureux si j'ai pu réussir à inspirer cette douce horreur par laquelle les âmes sensibles répondent à celui qui défend les droits de l'humanité. » L'auteur a su présenter ses idées dans un cadre très-dramatique, trop dramatique peut-être, car la pièce touche un peu au mélodrame, avec cet attirail de meurtrier inconnu, de supposition d'enfant, d'amis emprisonnés l'un pour l'autre, sans compter la grâce imprévue qui tombe du ciel au dénouement un peu comme M. Loyal dans *Tartuffe*. — Un gentilhomme, de parents inconnus, D. Torcuato Ramirez, insulté par le marquis de Montilla, l'a tué en duel et depuis s'est marié à la jeune veuve de son adversaire, laquelle ignore entièrement cette particularité. Mais des poursuites dirigées contre lui forcent Ramirez à fuir et à faire à sa femme, en partant, l'aveu du duel. Doña Laura est précisément la fille du corrégidor de Ségovie, celui qui dirige les poursuites. Le corrégidor, mis vaguement sur les traces du coupable, arrête un certain Anselmo, ami de son gendre, Ramirez, de cette nouvelle, vient se constituer prisonnier. De plus, dans les interrogatoires qu'il lui fait subir, l'alcade, D. Justo de Lara, découvre que Ramirez est son fils. Et voilà le père désespéré, placé dans l'alternative de faire périr son enfant ou de faillir à ses devoirs de magistrat. L'honneur du juge a le dessus, la sentence capitale va être exécutée et l'on assiste à une scène fort belle où la jeune femme, emportée par son amour, maudit ce père, meurtrier de son fils, qui va la rendre veuve de nouveau, lorsque le galop d'un cheval se fait entendre. Anselmo apporte la grâce de son ami. Tout cela n'est pas très-nouveau comme invention, mais il y a, d'un bout à l'autre de cette pièce, un souffle d'idées généreuses qui suffit à la soutenir. Au XVIII^e siècle, on n'en demandait pas davantage au théâtre.

Coupables (Lés), comédie de Goethe. Cette comédie ne se recommande pas par sa valeur intrinsèque; elle emprunte tout son mérite à la date de son apparition. C'est la première conception dramatique de Goethe, et à ce titre elle est curieuse. Elle présente un mélange de situations comiques et dramatiques qui produisent un certain effet; le style est chaud, le dialogue vif et les scènes sont habilement amenées. — Voici en deux mots le sujet de la pièce. Un aubergiste marie sa fille Sophie à un joueur ivrogne qui, après avoir dissipé la dot de sa femme, ruine encore son beau-père, puis est réduit à voler son voisin pour payer la perte faite dans la nuit. Ce voisin est Alceste, un jeune homme pour lequel Sophie avait eu autrefois un tendre penchant; il était parti avant le mariage, et son retour éveille chez les deux jeunes gens la passion un moment oubliée. Ils se donnent rendez-vous pendant que le mari doit être au bal, mais celui-ci revient pour voler la cassette d'Alceste qu'il suppose remplie d'argent; l'aubergiste, de son côté, poussé par une curiosité coupable, cherche à dérober les papiers d'Alceste, qui par ses allures mystérieuses l'a fortement intrigué. Tous ces personnages se retrouvent la nuit dans le même appartement, et leurs fautes communes ne leur permettent pas de s'accuser. Personne ne sera pendu, dit finalement l'aubergiste.

COUPABLEMENT adv. (kou-pa-ble-man — rad. coupable). D'une manière coupable, reprehensible : *Tous les Israélites ne sont pas aussi coupablement croyants.* (Raspail.) ■ Peu usité.

COUPAGE s. m. (kou-pa-je — rad. couper). Action de couper : *Le nettoyage et le coupage des betteraves.*

— Techn. Opération qui a pour objet de rendre plus parfaite l'homogénéité des pâtes fines de poterie, et qui consiste à les diviser en fragments que l'on ressoude ensuite sur eux-mêmes, en ayant soin de ne pas faire la réunion par les points de division.

— Monn. Opération qui consiste à découper les flans destinés à être frappés en monnaies ou en médailles.

— Econ. rur. Action de mélanger les alcools et les vins avec de l'eau, d'autres vins ou des alcools moins capiteux : *Le vin que l'on boit à Paris est horriblement frelaté par les coupages.* (Journ.) *Dans l'intérieur des murs d'écrot, les coupages des gros vins et des liqueurs alcooliques ont toujours lieu avec de*

l'eau de puits. (L. Figuiér.) ■ Mélange d'effluves de seigle ou de froment, de vesces et de paille, qu'on donne à manger aux bestiaux.

— Encycl. Monn. L'opération du *coupage* exigeait beaucoup de soin et une grande habitude, lorsqu'il se faisait à la main; il fallait que l'ouvrier, en faisant rapidement passer la lame sous le piston, maintint toujours le plus petit intervalle possible entre chacun des flans, afin d'en obtenir le plus grand nombre que la lame pouvait fournir, sans que le piston mordît à vide dans une des parties de sa circonférence, ce qui aurait produit des flans incomplets. Aujourd'hui les coupages sont mus par la vapeur, à l'aide d'un petit volant dont la rotation, imprimée par une cuirasse montée sur l'arbre de transmission, fait mouvoir un excentrique qui abaisse et relève le piston sur la lame par un mouvement très-rapide. La course de la lame est réglée par un doigt qui l'arrête, à chaque coup, à la limite voulue pour que le *coupage* soit très-régulier. L'ouvrier n'a donc plus qu'à pousser droit en avant la lame sous ce piston. Lorsque cette lame ne présente aucune imperfection, aucune solution de matière, on est sûr d'en obtenir tous les flans qu'elle peut donner, et de les avoir d'une régularité parfaite.

— Econ. rur. Le *coupage* des vins n'est autre chose qu'un mélange. Pratiqué de temps immémorial par le commerce, il doit avoir pour résultat de fournir un liquide dont les différents éléments s'harmonisent aussi bien que possible par la combinaison des propriétés particulières à chacun d'eux. Ainsi considéré, comme moyen d'améliorer les vins faibles, de remédier au manque de certains principes, le *coupage* est une opération utile tout à la fois au producteur et au consommateur; mais combien les commerçants en vins des grands centres de population, ceux de Paris entre autres, sont loin de s'en tenir à cette innocente manipulation ! Leur vin dit de *coupage*, que l'on trouve si détestable et à bon droit, est fort souvent plus qu'un mélange; il devient une très-réelle fabrication par des additions de sucre, de raisin ou de vin muté. Ces additions, destinées à amener une nouvelle et anormale fermentation, ont pour but de faire disparaître les traces d'une première opération. A l'état naturel, les vins de *coupage* sont faits le plus souvent avec des vins de Marseille, de Narbonne ou du Roussillon, mélangés avec les produits du Cher et de la Touraine. Rien de plus inoffensif. Mais qui ne sait aujourd'hui que les matières les plus étrangères aux produits vinicoles sont vendues audacieusement sous le nom de *vins de coupage* ? Ces producteurs d'un nouveau genre savent parfaitement du reste dorer la pillule en affublant de noms pompeux les produits de leur industrie. Ce n'est pas tout; non contents d'imposer leurs clients, les fabricants en sont venus à se moquer de nous : c'est ainsi qu'ils baptisent du nom de *vin de Graves* l'eau qu'ils mêlent à notre boisson. Voici par quel procédé malhonnête ils arrivent à nous vendre bien cher l'eau de la Seine. A Paris et dans les grands centres de consommation, les vins peuvent contenir jusqu'à 15 degrés d'alcool; c'est une tolérance de l'administration. Mais, hélas ! elle ne profite qu'à messieurs de Bercy et d'ailleurs; quant au consommateur, elle lui est au contraire bien funeste. Certains petits vins du Loiret ne contiennent que 7 à 8 degrés; avant de les faire entrer en ville, on leur ajoute de l'alcool jusqu'à concurrence de 15 degrés; puis, dès qu'ils sont dans la cave du débitant, celui-ci s'empresse de les débarrasser de cet excédant en les étendant d'eau jusqu'à ce que les 7 ou 8 degrés primitifs soient retrouvés. Notons que ces fraudes coupables ne sont pas seulement des vols, et que la sophistication décorée du nom de *coupage* prend quelquefois les proportions d'un homicide par empoisonnement. Nous avons goûté, dans certains quartiers populaires de l'ancienne banlieue de Paris, des vins rouges additionnés d'acide sulfurique !

COUPANG s. m. (kou-pangh). Métrol. Monnaie de compte du royaume d'Achem, valant environ 13 centimes.

COUPANG, ville de l'Océanie (Malaisie), dans l'île de Timor, port franc sur la côte S.-O., par 10° 9' de latitude S., et 121° 15' de longitude E.; 5,000 hab. Cette ville, chef-lieu des possessions anglaises dans l'archipel de la Sonde, bâtie sur un plan régulier, est divisée en deux parties par une rivière; les rues, ombragées par des arbres, sont bordées de maisons construites en bois ou en bambous. La rade de Coupang est défendue par le fort Concordia qui est naturellement fortifié du côté de la mer par des rochers inaccessibles.

COUPANT (kou-pant) part. prés. du v. Couper : *Un couteau coupant parfaitement.*

COUPANT, ANTE adj. (kou-pant, an-te — rad. couper). Qui coupe, qui tranche : *Des instruments coupants. Une lame qui n'est pas assez coupante.*

— Peint. *Netteté coupante*. Se dit d'un tableau peint avec une extrême netteté, et où les lignes et les tons sont finis et arrêtés avec fermeté et précision : *Tout cela est peint avec une netteté coupante, une imperturbable assurance de main.* (Th. Gaut.)

— Géom. Qui coupe, qui divise en deux parties un corps ou une figure : *Un plan coupant. Une ligne coupante.* ■ On dit plus ordinairement *SECANT*.

— s. m. Tranchant : *Le coupant d'un sabre.*

— Vénér. *Coupant de l'ongle du sanglier*, Bord de cet ongle.

— Antonymes. Contondant, perforant, piquant.

COUPANT ou **COUPANS** s. m. (kou-pant). Métrol. Nom donné par corruption, dans le commerce, au *kobang*, monnaie d'or du Japon. V. KOBANG.

COUPARA s. m. (kou-pa-ra). Comm. Espèce de laque.

COUPART (Antoine-Marie), vaudevilliste français, régisseur général au théâtre du Palais-Royal, né à Paris le 13 juin 1780, mort au même lieu en octobre 1864. Il entra à seize ans dans l'administration des transports militaires, puis, en 1799, dans la section des journaux et des théâtres, au ministère de la police générale. Mis à la retraite en 1829, il devint, en 1831, régisseur général au théâtre du Palais-Royal, fonctions qu'il n'a jamais voulu quitter jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. On lui doit un *Almanach des spectacles* (1825 à 1830) dont la collection est fort recherchée des bibliophiles, et où l'on trouve des renseignements très-curieux sur l'histoire des théâtres. Il a laissé aussi une foule de pièces, de vers et de chansons de circonstance (1812 à 1826), et un grand nombre de vaudevilles, parmi lesquels on peut citer : *Honneur et richesse* (1799); *la Bossomanie*; *l'Amant comédien*; *le Prêtre sur gages*; *les Deux Bastringues* (1799-1800); *l'Homme qui boit ou Qui a bu boira* (1802); *Lise bonne* (1804), parodie; *le Passe-Partout* (1819); *Levez la toile* (1820); *l'Aubergiste malgré lui* (1823); *le Fils de l'invalide* (1826), toutes ces pièces en collaboration avec Servières, Moreau, Brazier et Varin. Coupart, le dernier membre de l'ancien Caveau, avait fourni au *Chansonnier français*, à l'*Almanach poétique*, au *Momus moderne* et à plusieurs recueils du même genre des poésies et des chansons, dont les meilleures ont été publiées, en 1829, sous le titre de *Chansons d'un employé mis à la retraite*.

COUPAULE adj. (kou-pô-le). Ancienne forme du mot COUPABLE.

COUPAYA s. m. (kou-pa-ia). Bot. Grand arbre qui croît à la Guyane, et que l'on confond quelquefois avec le *sinarouba*.

COUPE s. f. (kou-pe — rad. couper). Action de couper : *La coupe des foins. La coupe des cheveux. Rien n'est plus efficace pour redresser les arbres que la coupe faite au pied.* (Bull.) *Vers le temps de la coupe des blés on entendait, au lever de l'aurore, les petites sonneries de nos hameaux.* (Chateaub.) *La coupe du grain à la faucille est la plus coûteuse de toutes.* (Math. de Dombasle.)

— Action ou manière de tailler une étoffe pour en faire des vêtements : *La coupe d'un paletot, d'une robe. Une coupe élégante. Un tailleur renommé pour sa coupe.*

— Tranche, endroit où une chose a été coupée : *La coupe d'un tronc d'arbre. Ce drap est beau à la coupe.*

— Par ext. Formes, contours extérieurs : *La coupe du corps. La coupe de cette figure est désagréable. Des montagnes aux belles coupes jettent leur ombre jusque sur les bords de la mer Morte.* (Lamart.)

— Division, distribution : *La coupe d'un ouvrage, d'un poème.* ■ Peu usité.

— A la coupe, A la condition de couper pour essayer : *J'ai acheté ce melon à la coupe.*

— *Etre souple, dur à la coupe*. Se dit d'une étoffe qui est facile ou dure à couper.

— Littér. Disposition des repos dans le vers, dans la phrase : *La coupe de ses vers est heureuse. Le verset est une coupe à peu près arbitraire dans une série de propositions séparées par des virgules.* (Renan.)

— Mus. Distribution des parties dont la suite constitue un morceau. *La coupe binaire, ternaire*. Division du morceau en deux, trois parties : *La coupe binaire est applicable surtout aux grandes pièces de musique instrumentale.* (Bachelet.)

— Grav. Action, manière d'entamer le bois : *La coupe entame le bois obliquement, le recoupe, l'entame en sens inverse et fait sauter un petit copeau.* ■ Ce sens a vieilli.

— Géom. descript. Représentation graphique d'un objet dont on veut montrer l'intérieur, et que pour cela on suppose avoir été coupé suivant un plan, dans un sens déterminé : *Coupe en long, en travers. Coupe d'un fruit. Coupe d'un édifice, d'un escalier. Coupe d'un terrain. Les coupes horizontales des édifices reçoivent le nom de plans. La coupe des pierres*. Art de déterminer et de tracer les lignes suivant lesquelles les pierres doivent être taillées, d'après la place qu'elles doivent occuper dans l'édifice. V. STÉRÉOTOMIE. ■ *Fausse coupe*. Assemblage qui se trace avec la sautoir, sans le secours de l'équerre ni de l'onglet; direction d'un joint de tête oblique à la douelle d'une voûte.

— Mar. *Fausse coupe*. Coupe manquée d'une pièce de bois ou d'une voile. ■ *Maitre de coupe*, Ouvrier chargé de couper les manœuvres.

— Comm. *Fausse coupe*. Restant d'une pièce d'étoffe débitée, insuffisant pour faire un vêtement.

— Maçon. Petit canal pratiqué sous les appuis des croisées pour faciliter l'écoulement des eaux.

— Techn. Sens dans lequel le diamant du vitrier tranche bien le verre : *Hors de coupe le diamant, si bon qu'il soit, ne fait qu'une mauvaise rayure ou n'attaque même pas le verre.* ■ Action de couper le verre avec le diamant. ■ Quantité de verre en fusion qu'on prend pour faire une glace soufflée. ■ Partie abattue d'une masse d'ardoise. ■ Nombre de feuilles ou de pétales que le fleuriste artificiel découpe à la fois, à l'aide d'un seul coup de l'emporte-pièce. ■ *Coupes carrées*, Coupes qui se font dans une pièce de bois perpendiculairement à sa longueur.

— Jeux. Action du joueur qui divise en deux paquets les cartes mêlées par un autre, afin de faire placer dessus les cartes qui étaient dessous, et de déranger les combinaisons qu'on aurait pu faire en mêlant : *La coupe est une sorte de garantie de moralité que l'on se donne entre honnêtes gens parfaits.* (R. Houdin.) ■ *Faire sauter la coupe*, Rétablir avec dextérité les deux paquets de cartes dans l'état où ils étaient avant la coupe. ■ Ironiq. *Cet homme est heureux à la coupe*, Il triche au jeu. ■ *Etre sous la coupe de quelqu'un*, Jouer immédiatement après lui. Fig. Etre dans sa dépendance : *Chamillard et Tassé ne purent se résoudre à retomber une autre fois sous la coupe de Calatin.* (St-Sim.) ■ *Ne tombez jamais sous notre coupe.* (E. Sue.)

— Natat. Manière de nager, en portant alternativement chaque bras en avant hors de l'eau, et en le ramenant vivement le long du corps : *Nager à la coupe. Faire la coupe. La coupe est une nage fatigante.*

— Econ. rur. Chaque tonte qu'on fait subir aux étolles de laine.

— Sylvic. Abatage des arbres forestiers : *La coupe des futaies et baliveaux ne peut se faire qu'en vertu de permissions supérieures.* (Dict. forestier.) ■ Partie d'un bois dont les arbres ont été ou doivent être abattus dans une année. ■ *Coupe usée*, Celle qui est déjà faite et vidée. ■ *Coupe en usance*, Celle qui est en exploitation. ■ *Coupe réglée*, Aménagement suivant lequel on coupe chaque année une portion de bois déterminée, de façon à reprendre chaque section au bout d'un nombre d'années déterminé : *On a des bois en coupe réglés autant qu'on en peut consommer.* (J.-J. Rouss.) Fig. Prélèvement régulier; suppression périodique d'un certain nombre de choses ou de personnes : *Sous le premier Empire, la France était mise en coupe réglée par la conscription. Robespierre a mis la Convention en coupe réglée.* (C. Desmoulins.) ■ *Coupe sombre*, Opération qui consiste à enlever une partie des arbres qui composent un massif, afin que le sol déblayé s'ensemence au moyen des graines qui se disséminent naturellement. ■ *Coupe claire*, Opération qui consiste à abattre une partie des arbres restés après la coupe sombre, afin de donner aux jeunes pousses de l'air et de la lumière. ■ *Coupe à tire et à aire*, Celle qui se fait sans rien laisser, en dégageant complètement le sol. ■ *Coupe à blanc étoc*, Celle qu'on exploite entièrement, sans y laisser aucun arbre de réserve.

— Encycl. Littér. On entend par *coupe*, en littérature, une certaine manière d'arrêter, de suspendre, par un repos plus ou moins sensible, soit dans les vers, soit dans la prose, la marche d'une période, de telle sorte que l'attention du lecteur se trouve fixée sur un détail intéressant, sur la peinture d'un sentiment de l'âme ou d'un phénomène matériel. Ainsi, outre la césure qui est obligatoire, le vers peut, par d'intelligentes coupures ménagées à d'autres endroits, produire un effet poétique. Les coupes, habilement amenées, font naître d'heureux effets d'harmonie imitative; toutefois il ne faut en user que discrètement et de façon qu'on ne leur puisse pas reprocher d'être affectées. Beaucoup de poètes, pour avoir à cet égard manqué de mesure, sont d'une lecture monotone et fatigante. La poésie nous offre une assez grande variété de coupes, presque toujours d'un effet plus saisissant que dans le langage oratoire. Le vers alexandrin ou de douze syllabes est susceptible de sept coupes différentes :

1° Après le premier pied :
Ce royaume effrayant, fait d'un amas d'empires,
[Quintil]
Penche... Il nous faut ton bras ! au secours, Charles-
V. Hugo, *Ruy Blas*, III, II.

2° Après deux syllabes :
J'aime! — voilà le mot que la nature entière
Crie au vent qui l'emporte, à l'oiseau qui le suit!
A. DE MUSSET, *Rolla*.

Répondez franchement et sans lâche détour :
Qu'étais-je avant pour vous, et que suis-je en ce jour ?
Parlez !
PONSARD, *Lucrèce*.

3° Après trois syllabes :
Arrêtez... Cette coupe était empoisonnée.
DELBRIEU.

4° Après le deuxième pied :
Laissez-moi me livrer aux transports les plus fous !...
Pierrot est mort !... vivat !...
TH. GAUTIER, *Pierrot posthume*.

5° Après le quatrième pied :
Tant pis, mon cher monsieur ! tant pis ! — C'est une
[honte]
Dont je ne serai pas complice, pour mon compte.
PONSARD, *l'Honneur et l'Argent*, I, I.

60 Après la neuvième syllabe :

Mes poisons ont atteint le More. — Les soupçons, A les analyser, sont vraiment des poisons.

A. DE VIONY, le More de Venise, III, VIII.

Tout s'use, tout périt, tout passe; mais, hélas!

Excepté les mortels, rien ne change ici-bas.

LAMARTINE, Tristesse.

70 Après le cinquième pied :

Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos... — Chi-

Le fossyeur m'a pris et Canille et ma mère. [mère]

HÉLÉSIPE MOREAU, la Voulzie.

Ne va pas te fâcher, mon cher Bruis : écoute.

ETIENNE, Bruis et Palaprat, III.

Floridore s'avance,

Estelle l'accompagne, observons tout : silence!

C. DELAVIGNE, les Comédiens, II, v.

La versification grecque et la versification latine étaient susceptibles d'un beaucoup plus grand nombre d'effets de ce genre. Le vers héroïque, le vers d'Homère et de Virgile, se prête à une douzaine de coupes variées, sans y comprendre les césures proprement dites, qui étaient de cinq sortes en grec et que les Latins réduisirent à trois, du moins dans les genres très-élevés, comme l'épopée et la poésie didactique. (V. CÉSURE.) La différence de coupe dans les vers sert non-seulement à rompre la monotonie de la versification et de la rime, mais encore à exprimer avec plus de force une passion ou un mouvement de l'âme. Dans *Ariane*, cette princesse vient d'ordonner à Thésée de la quitter; Thésée sort, et Ariane dit à sa confidente :

As-tu vu quelle joie a brillé dans ses yeux?

Combien il a paru satisfait de ma haine!

Que de mépris!

Ce vers, dit Voltaire, interrompu au second pied, c'est-à-dire au bout de quatre syllabes, produit un effet charmant sur l'oreille et sur le cœur. Ces finesses de l'art furent introduites par Racine et ne sont senties que par les connaisseurs. Lorsque, dans *Britannicus*, Agrippine rappelle à Néron tous ses bienfaits, le choix qu'elle a fait de ses gouverneurs :

J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,

Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,

Qui, depuis... Rome alors admirait leurs vertus.

Cette coupe après trois syllabes, c'est-à-dire au milieu du second pied, donne plus de force à l'indignation d'Agrippine contre Burrhus et Sénèque, que si elle ne se fût interrompue qu'à l'hémistiche. Vous savez la joie sauvage de Triboulet mettant le pied sur le sac qu'il croit contenir le cadavre de François I^{er}, au cinquième acte du *Roi s'amuse* :

... Dans cette lutte entre nous suscitée,

Lutte du faible au fort, le faible est le vainqueur.

Lui qui léchait les pieds, il te rongea le cœur!

Je te tiens!

Ce *je te tiens!* éclate comme un cri de bête fauve. Cette coupe de vers rend mieux que toute autre la haine du bouffon, sa vengeance satisfaite. De même dans *Zaïre*, lorsqu'Orosmane refuse Zaïre à Nérestan et le congédie, il le fait par trois mots jetés rapidement, et qui peignent mieux qu'un lent hémistiche sa fierté et son impatience :

Pour Zaïre, crois-moi, sans que ton cœur s'offense,

Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance :

Tes chevaliers français et tous leurs souverains

S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains.

Tu peux partir.

De même aussi, dans le *Roméo et Juliette* de M. Emile Deschamps, une coupe après deux syllabes produit une chute qui impressionne fortement. Roméo banni écarte dont Laurence, sa philosophie et « ses tristes secours : »

A moins, reprend-il,

Qu'elle n'ait la faculté secrète,

Le pouvoir de former une autre Juliette,

Où de changer l'arrêt dont je suis abattu,

Elle n'est d'aucun prix ni d'aucune vertu.

Tais-toi.

Ce sont ces nuances qui donnent la vie au style. Les vers qui s'enchaînent les uns aux autres avec trop de symétrie sont à la longue froids et insipides. L'art des grands écrivains est de savoir mélanger heureusement les repos et les périodes. Des traits rapides, semés dans les endroits les plus majestueux de leurs ouvrages, donnent beaucoup de mouvement aux vers de nos grands poètes, ainsi qu'à la prose de nos meilleurs écrivains. Les phrases courtes et détachées les unes des autres se rencontent à chaque pas dans Montesquieu, dans Voltaire, dans La Bruyère. Ces exemples se retrouvent fréquemment dans les contemporains, Thiers, Michelet, Jules Janin, Paul-Louis Courier, etc. Chez Chateaubriand, Charles Nodier, Victor Hugo, les tours concis et périodiques alternent avec variété et facilité. Les coupes sont moins variées dans le style relevé et plus emphatique d'auteurs de Bossuet, de Massillon, de Buffon, de Jean-Jacques Rousseau, de Mirabeau, de Guizot, de Villemain, de Sainte-Beuve, de Louis Blanc, de Lamartine. Aussi y règne-t-il un certain apprêt, un certain effort, qui éloignent souvent le naturel et font croire à l'affectation. Un peu plus de vivacité, résultat de coupes habilement disposées, rendrait moins uniforme la lecture ou l'audition de tels et tels chefs-d'œuvre qui, comme le grand roi, semblent ne vouloir jamais quitter, même dans l'intimité, la perruque officielle et la froide majesté des statues de marbre.

— Mus. La coupe d'un morceau de musique

est sans contredit la plus grande difficulté que le compositeur rencontre dans l'expression de ses idées. Trouver des idées mélodiques, connaître à fond les ressources de l'orchestration, de l'harmonie et du contre-point, sont, il est vrai, des choses de la plus grande importance; mais la coordination de ces idées, leur arrangement, leur exposition, sont au moins aussi indispensables, et c'est ce qui constitue la coupe musicale. La connaissance de la fugue est l'élément le plus nécessaire pour arriver à ce résultat, à cause de toutes les ressources que ce genre de composition présente. En effet, cet enchaînement admirable de sujets, contre-sujets, réponses, pédales, etc., fournira au compositeur une quantité infinie de manières de développer sa pensée, de trouver des coupes nouvelles, et lui évitera des peines inutiles. Qui n'a admiré le premier morceau de la symphonie en ut mineur de Beethoven, dans lequel l'idée première n'étant que d'une seule-mesure lui a pourtant fourni le texte d'un chef-d'œuvre; c'est à la science, et surtout à la coupe heureuse et toujours nouvelle dont ses compositions offrent l'exemple que cet homme de génie doit ses plus grands succès.

Un morceau quelconque se compose généralement de trois parties : 1^o l'exposition; 2^o les développements et l'intrigue musicale; 3^o le dénouement. Cette division adoptée par les plus grands maîtres n'est pas arbitraire; on a reconnu que les meilleurs morceaux ont été conçus de cette manière, et celui qui aujourd'hui voudrait s'écarter de cette règle ne produirait souvent qu'un amas confus d'idées mélodiques inutiles, et qui, bien que charmantes en elles-mêmes, ne produiraient pas l'effet qu'on en attend. Pourtant quelques hommes de génie, ne suivant que leur seule inspiration, ont produit des œuvres sublimes dont la coupe est tout à fait libre, mais toujours parfaitement régulière. Les renseignements que nous allons donner sur les coupes les plus usitées sont indispensables à quiconque veut écrire régulièrement. L'expérience de plusieurs siècles a consacré ces principes, qui désormais paraissent immuables. Faisons d'abord remarquer que, dans la musique dramatique, la coupe des morceaux peut n'être pas très-régulière. Les exigences de la scène et la marche de l'action contraignent parfois le compositeur à ne pas développer ses idées aussi complètement qu'il l'aurait fait dans la musique symphonique. Cette dernière étant le genre par excellence, nous nous en occuperons exclusivement, et tout ce que nous en dirons pourra s'appliquer avec quelques modifications à tous les autres genres de composition musicale.

Nous allons d'abord parler de la coupe la plus simple. L'exposition contient toutes les idées premières; elle les dessine, les indique, sauf à les développer plus tard. Supposons un morceau en ut majeur, composé de deux motifs principaux; l'exposition contient d'abord le premier dans le ton d'ut, ensuite vient un conduit pour aller à la dominante, puis le second motif dans le ton de la dominante, et enfin une conclusion à la dominante, le tout présenté simplement, de façon à réserver les effets pour la troisième partie. La deuxième partie ou intrigue a plus d'éclat, sans pourtant déployer toutes les ressources de l'orchestration, qui sont toujours réservées pour la troisième partie. On y développe les deux idées contenues dans l'exposition, on les entremêle, on les enchaîne au moyen de modulations variées, on peut aussi les traiter en style fugué, toujours en modérant ses effets. Enfin, dans la troisième partie, on reprend dans le ton de la tonique le sujet exposé d'abord dans le ton de la dominante. C'est alors que toutes les ressources de l'instrumentation, de la fugue et du contre-point doivent être employées pour arriver à une conclusion brillante, qui dépasse par son effet tout ce qu'on avait entendu précédemment. Il faut faire ici une remarque importante : ce que l'on doit entendre par effet, ce n'est pas un vain bruit, mais bien une combinaison heureuse des sujets et contre-sujets, ou bien encore des différents timbres des instruments de l'orchestre. On voit tel morceau d'une symphonie de Beethoven finir par un *pianissimo* exécuté par des cors seuls, et qui néanmoins produit le plus grand effet. En général, dans la coupe d'un morceau, les effets doivent s'enchaîner de façon à faire croître de plus en plus l'intérêt musical; la première et la seconde partie ne doivent pas effacer les autres. Ce que nous venons de dire suffit pour se rendre compte des règles à observer pour la coupe musicale d'un morceau; toute autre disposition des idées pouvant se rapporter plus ou moins directement à celle-ci, nous nous abstenons d'en parler plus longuement.

La coupe des ouvertures est beaucoup plus libre que celle des morceaux de symphonie. Les ouvertures de Lulli ont longtemps servi de modèle aux compositeurs français et même italiens. Ce qu'il y a de remarquable dans ces morceaux, c'est qu'ils se rapportent presque tous à la coupe en trois parties dont nous avons parlé tout à l'heure. Les anciennes ouvertures italiennes se composaient de deux allégros séparés par un andante. Les ouvertures françaises, au contraire, contenaient le plus souvent deux andantes séparés par un allégo, ou bien encore un andante suivi d'un allégo. Les ouvertures modernes ne sont le

plus ordinairement qu'un résumé de tout l'opéra, c'est-à-dire qu'elles sont composées des motifs les plus saillants de tout l'ouvrage, enchaînés les plus souvent sans suite. Dans ce genre d'ouvertures, il y a forcément des pots-pourris, mais il y a aussi des chefs-d'œuvre : l'ouverture de *Freischütz*, par exemple, est un modèle, et, bien que composée des principaux morceaux de l'ouvrage, elle est écrite avec un tel art, et les idées s'enchaînent si naturellement, qu'elle produit toujours le plus grand effet.

— Géom. descript. On nomme coupe d'un bâtiment, d'une machine, etc., la figure de la section du bâtiment, de la machine à représenter, par un plan habituellement vertical. Outre la section, on représente dans la coupe la projection sur le plan de coupe des parties de l'ensemble, situées de l'un des côtés de ce plan, qui peuvent être visibles pour un observateur placé à l'infini, de l'autre côté du plan de coupe, par rapport à cet ensemble.

Dans la figure d'une coupe de bâtiment, on teint en rouge les coupes des murs, en indigo les coupes des ferrures, en jaune les coupes des cuivres; on couvre de hachures les coupes des bois, et ces hachures sont d'autant plus serrées que la coupe est plus près d'être normale aux fibres du bois.

— Sylvic. Le mot coupe, dans le langage forestier, se prend dans plusieurs acceptions assez diverses. Tantôt il signifie l'action même de couper ou d'abattre le bois, et c'est ainsi qu'on dit dans un sens général la coupe des bois; tantôt il s'applique aux diverses opérations successives qui constituent l'exploitation (coupe d'ensemencement, coupe définitive); tantôt encore aux différents modes opératoires (coupe à blanc étoc, coupe à tire et aire). Enfin, le mot coupe s'applique aussi à la partie de la forêt actuellement exploitée : la coupe de telle année.

Pour peu qu'un massif forestier ait de l'étendue, l'intérêt même du propriétaire et du consommateur, non moins que les lois naturelles de la végétation, prescrivent de répartir l'exploitation de ce massif en plusieurs années, de telle sorte que tous les ans on retire du bois un revenu aussi égal que possible, sans diminuer la valeur du fonds. Pour cela on divise la forêt en autant de parties égales, ou mieux, équivalentes sous le rapport du produit, qu'il y a d'années dans la révolution; on appelle ainsi le laps de temps au bout duquel on revient à la première coupe. On a soit du bien déterminer, sur le terrain, et sur le plan de la forêt, les limites et la contenance de ces exploitations annuelles; c'est ce qui constitue l'assiette des coupes, qui doit comprendre aussi l'ordre dans lequel elles seront exploitées. On dit dans un sens plus spécial : assier une coupe, c'est-à-dire déterminer son emplacement et ses limites. Cette assiette des coupes n'est pas arbitraire; elle est soumise à des lois physiologiques et économiques, et se résume en cinq règles, qu'il n'est pas toujours possible d'observer toutes à la fois. Voici ces règles, telles qu'elles ont été formulées par l'école de Nancy : 1^o dans une même série d'exploitation, les coupes doivent être assises de manière à se succéder de proche en proche, et recevoir la forme la plus régulière possible; 2^o les coupes doivent être disposées de manière que les bois d'une coupe en exploitation ne soient pas dans le cas d'être transportés à travers d'autres coupes précédemment exploitées; 3^o dans toute forêt ou série d'exploitation, les coupes doivent être assises de manière que celles qui sont à exploiter au commencement de la révolution se trouvent placées du côté du nord ou de l'ouest; 4^o en montagne, il faut couper d'abord les parties inférieures, et conserver les supérieures pour les dernières exploitations; 5^o dans tous les cas, les coupes en montagne, autant que les localités le permettront, devront être longues et étroites, et présenter leur moindre largeur aux vents dangereux. Nous disons qu'il n'est pas toujours possible d'observer toutes ces règles; ainsi, pour ne citer qu'un exemple, les coupes, dans les forêts d'épicéas, se font quelquefois, non de proche en proche, mais par bandes alternes. Une coupe est dite usée quand elle est exploitée et vidée. Par vidange, on entend le transport des bois hors d'une coupe. Il importe que cette opération soit terminée le plus tôt possible, pour ne pas nuire au repeuplement de la coupe.

La saison des coupes varie suivant le climat, le sol, les circonstances économiques, et aussi suivant la nature de la forêt. Pour les futaies, la saison la plus favorable paraît être la fin de l'automne et l'hiver; toutefois on devra suspendre les travaux pendant les grands froids, les bois étant alors sujets à éclater et à se rompre facilement dans leur chute. En général, il faut commencer l'abatage le plus tôt possible, afin de pouvoir opérer la vidange avant le retour de la sève. Pour les taillis, au contraire, les mois de février et de mars, et quelquefois le commencement d'avril, sont l'époque la plus convenable. On évite de couper par les grands froids et au moment de la sève. Dans les exploitations de futaie, il y a souvent avantage à arracher les arbres au lieu de les couper. Dans les taillis, où le repeuplement doit se faire par les rejets des souches, on coupe tantôt en pivot, c'est-à-dire de manière à former un

creux dans le milieu de la souche; tantôt en talus, c'est-à-dire en donnant à la souche une inclinaison qui favorise l'écoulement des eaux pluviales. L'abatage doit se faire avec des instruments bien tranchants, afin de ne pas faire éclater la souche et l'écorce qui la recouvre. En général, on coupe le plus près possible de terre, et les souches qui ont été laissées trop hautes dans les exploitations précédentes sont ravalées au niveau du sol. Les souches trop vieilles sont coupées entre deux terres, c'est-à-dire au-dessous du collet. L'abatage se fait ordinairement à la cognée; on a quelquefois employé la scie dans les futaies; mais ce dernier mode est peu suivi. En général, il y a avantage, avant d'abattre les grands arbres, à les ébranler à la serpe, en opérant de bas en haut. La coupe, dit M. Delbet, si elle n'est pas une contenance de terrain boisé, est un atelier dans lequel on façonne les bois; c'est le point de réunion des ouvriers, c'est le lieu de chargement des voitures. Nous dirons enfin qu'on appelle coupes de transformation ou de conversion celles qui ont pour objet de transformer ou de convertir un taillis simple en taillis sous futaie, une futaie jardinée en futaie régulière, une futaie en taillis, etc., et nous renverrons, pour compléter cet article, au mot AMÉNAGEMENT.

— Prestidig. Coupe des cartes. C'est ici que les prestidigitateurs se sont donné beau jeu, sans calembour ou avec calembour, au choix du lecteur. Nous voulons parler de la coupe des cartes, qui tient une si large place dans les arrêts du destin, surtout quand on sait habilement les manœuvrer à son profit. Dussions-nous faire dresser les rares cheveux encore épars sur la tête chauve de dame Morale, nous allons exposer ici les principes (11) sur lesquels repose cette science, au moyen de laquelle on sait toujours faire rendre à un jeu de cartes un arrêt favorable, ce que, par un heureux euphémisme, on appelle corriger les torts de la fortune. Mais que les consciences timorées ne s'effrayent pas outre mesure; que les honnêtes gens ne se hâtent point de porter la main sur leurs poches et d'y adapter des chaînes de sûreté : à côté du mal nous placerons le remède, et si, après avoir lu cet article, quelque mauvais plaisant voulait mystifier une société, il s'exposerait à se faire mettre, comme on le dit vulgairement, au pied du mur, et, qui pis est, à y rester. Mal prend aux voléreaux de faire les voleurs, a dit La Fontaine; mal en prend aussi quelquefois aux prestidigitateurs novices de singer les Bosco et les Robert Houdin. Et puis, que ce dernier nom vient si naturellement sous notre plume, disons tout de suite que c'est à ce docteur en sorcellerie, qui a si bien percé à jour l'armoire de M^m. Davenport, que nous devons les renseignements qui vont suivre; renseignements faciles à comprendre, mais malaisés à mettre en pratique. On devine escamoteur, mais on nait prestidigitateur. C'est Brillat-Savarin qui l'a dit, ou à peu près, et c'est M. Robert Houdin qui le prouve très-clairement.

Ces préliminaires bien établis, abordons la question de la coupe des cartes, opération si importante à cette sorte de jeu, car un paquet de cartes coupé un millimètre plus haut ou plus bas peut modifier complètement les chances d'une partie. On sait que, dans tous les jeux de cartes, si variés cependant, celui qui est chargé d'en faire la distribution présente d'abord le paquet à couper à son adversaire. C'est une sorte de garantie, ou plutôt d'habitude qui se pratique dans les meilleures sociétés. Voici comment d'ordinaire s'exécute cette coupe : le donneur, après avoir mêlé les cartes, dépose le jeu à portée de la main de son adversaire. Celui-ci divise à son gré les cartes en deux parties plus ou moins égales, et en forme deux paquets sur la table. Le donneur rassemble les deux paquets en mettant dessus celui qui était dessous. Alors les deux paquets n'en forment plus qu'un, et toute disposition de cartes, naturelle ou artificielle, qui eût pu se faire dans le jeu se trouve intervertie. On présente la coupe, autrement dit on donne à couper à droite, à gauche ou en face de soi, selon que l'on a un ou plusieurs adversaires. Dans ce dernier cas, on présente toujours la coupe à l'opposé du côté par où l'on doit commencer la distribution.

Comme le succès de la partie dépend, pour ainsi dire, uniquement de la coupe, il s'est trouvé des gens qui, tenant absolument à gagner, ont imaginé d'habiles manipulations afin que la coupe ne leur fit perdre aucune des chances qu'ils s'étaient créées, en battant les cartes d'une certaine façon. Pour atteindre ce beau résultat, ils n'ont rien trouvé de mieux que de faire sauter la coupe.

Faire sauter la coupe, c'est glisser subtilement le paquet inférieur d'un jeu de cartes sur le paquet supérieur. En d'autres termes, c'est replacer aussi adroitement que possible le jeu dans l'ordre qu'il occupait avant d'avoir été coupé. Le saut de coupe est un des artifices les plus importants de la prestidigitacion; c'est le pivot sur lequel tournent le plus grand nombre des tours de cartes; mais c'est aussi une arme redoutable entre les mains des gens qui la font servir au succès de leurs friponneries au jeu de cartes. Voici comment s'exécute le saut de coupe :

Préparation. 1^o Tenir le jeu de cartes de la main gauche et le diviser, avec la petite

doigt, en deux parties à peu près égales, comme dans la figure 1.

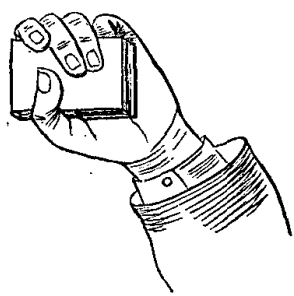


Fig. 1.

2° Couvrir le jeu de la main droite et serrer entre le médius et le pouce de cette main les extrémités du paquet inférieur, comme dans la figure 2.

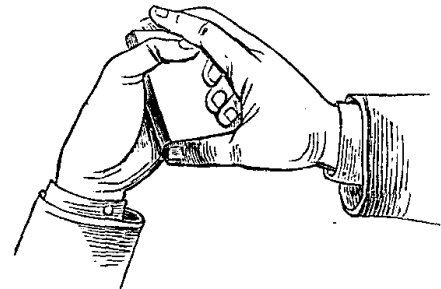


Fig. 2.

Saut de coupe. A l'aide du petit doigt qui est au milieu du jeu et des trois autres doigts qui sont sur le dessus, entraînez le paquet supérieur pour le faire passer lestement et sans bruit sous le paquet inférieur. Pour faciliter cette transposition, on appuie le bord du paquet inférieur à la naissance du pouce, et, à l'aide des deux doigts qui le tiennent, on lui imprime, à cet endroit, un mouvement de charnière qui le fait soulever pour que l'autre paquet puisse passer dessous. Afin d'être plus facilement compris, ôtons la main droite, qui sert à masquer l'opération, et l'on voit alors facilement la position que doivent occuper les paquets au moment de leur transposition (figure 3).

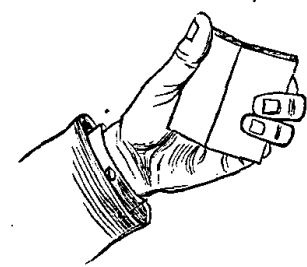


Fig. 3.

Le *saut de coupe* une fois terminé, la main droite quitte la main gauche, et celle-ci apparaît comme dans la figure 1.

Ces divers mouvements, scindés pour en faciliter l'explication, doivent être exécutés avec une promptitude telle qu'ils n'en forment plus qu'un. L'escamoteur habile fait sauter la coupe invisiblement en moins d'une seconde. Le lecteur qui prendra un jeu de cartes afin d'essayer, pour la première fois, cette manipulation, la regardera peut-être comme impraticable. N'en serait-il pas de même si l'on voulait tout d'abord jouer d'un instrument d'après les instructions d'une méthode ?

Pour montrer une application du *saut de coupe* dans les tours de carte, supposons qu'après avoir prié quelqu'un de sortir une carte d'un jeu et l'y avoir fait remettre, on désire la retrouver facilement. Voici le procédé à suivre : Une fois la carte sortie du jeu, séparez les cartes en deux paquets que vous tenez très-peu éloignés l'un de l'autre (figure 4).

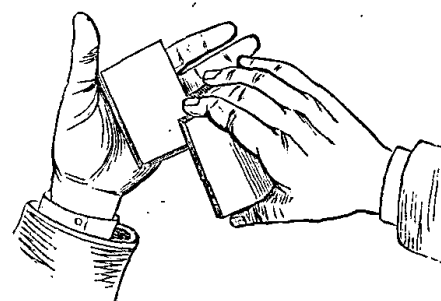


Fig. 4.

Faites mettre la carte sur le paquet de la main gauche et couvrez-le aussitôt du paquet de la main droite ; mais, en même temps, vous avez eu soin d'introduire furtivement le petit doigt entre les deux paquets, ce qui, divisant légèrement le jeu en deux, lui donne l'apparence de la figure 1. Pour le spectateur, la carte est perdue dans le jeu. Si maintenant vous faites sauter la coupe en vous conformant à l'instruction précédente, la carte choisie se trouvera sur le dessus du jeu.

Faire sauter la coupe d'une seule main. Cet

exercice sert rarement dans les tours de cartes ; il n'a d'autre but que de montrer la dextérité des doigts. C'est le coup de maître des prestidigitateurs ; ils le regardent comme la pierre de touche ; ils doivent constater leur plus ou moins de dextérité dans la manipulation des cartes. Il y a plusieurs procédés pour faire sauter la coupe d'une seule main ; on en trouve la description dans les traités modernes de prestidigitations.

La coupe faussée. C'est, en grecquerie (nous créons le mot d'après Robert Houdin), une adroite manipulation de cartes ayant pour but d'éluder la désorganisation opérée par la coupe dans les jeux de cartes. Cette tricherie s'appuie sur les procédés suivants : 1° le *saut de coupe* ; 2° le *passé-coupe* ; 3° l'*enjambage* ; 4° la *carte large* ; 5° le *pont*.

Le *saut de coupe* des grecs, bien que produisant le même résultat que celui de l'escamoteur, ne se pratique pas de la même façon : après que son adversaire a coupé le jeu en deux parties, le grec relève, comme d'ordinaire, le paquet de dessous pour le mettre sur le paquet de dessus. Mais, dans ce fait, au lieu d'égaliser les deux paquets pour n'en faire qu'un seul, il pose le paquet supérieur un peu en arrière du paquet inférieur, de manière qu'ils se débordent d'un centimètre environ. A la faveur de cette saillie des cartes, le grec, lorsqu'il a le jeu entre les mains, glisse le petit doigt de la main gauche entre les deux paquets et se tient prêt à faire sauter la coupe en temps opportun. Nous disons en temps opportun, parce qu'il n'y a que les débutants en tricherie qui se hâtent pour exécuter cette délicate opération. Le grec expérimenté prend son temps, et à l'aide de quelques gestes de bonne compagnie et d'une conversation pleine d'à-propos, il parvient à dissimuler la manipulation du *saut de coupe*. Ainsi, par exemple, il dira, en portant la main du côté des enjeux : « Les jeux sont-ils faits ? » Ou bien, encore, avec le même geste vers la marque, il s'informera du nombre de points de son adversaire, simulant ainsi la distraction ou l'indifférence.

La *passé-coupe*. Cette tricherie remplit le même but que la précédente. En voici la description : Lorsque le jeu a été coupé, le grec, au lieu de mettre le paquet inférieur sur le paquet supérieur, le fait subtilement glisser dessous, ce qui fausse complètement la coupe.

L'*enjambage* est une coupe faussée dont l'artifice est des plus simples. Et c'est peut-être pour cette raison qu'on y est facilement pris. Le grec, en relevant le paquet de dessous pour le mettre sur l'autre, au lieu de s'y arrêter, passe par-dessus et dépose simplement ce paquet dans la main gauche, après quoi il place l'autre paquet sur celui-ci. Le jeu est ainsi remis dans sa disposition première.

La *carte large*. C'est une carte plus large que celle des jeux en usage. Introduite dans un jeu, la carte large, grâce à ses parties saillantes, force à couper à l'endroit même où elle se trouve placée. Si le grec a préparé dans le jeu des dispositions pour se rendre la partie favorable, la coupe ainsi faite ne change rien à cette préparation, puisqu'elle a lieu à l'endroit où se trouve le commencement de sa distribution.

Le *pont*. Lorsque les grecs veulent faire couper à certain endroit du jeu, ils se servent encore du pont. Voici comment ils exécutent cette tricherie : Le jeu étant placé dans la main gauche et tenu de la main droite par ses extrémités, ils le font d'abord bomber en le pliant sur l'index de cette première main ; puis, divisant le jeu en deux parties, ils impriment à la partie supérieure une forme cambrée dans le sens inverse. Ceci fait, ils passent le paquet supérieur sous l'autre comme pour mêler le jeu. Les parties courbes se rencontrent alors et déterminent, au milieu du jeu, une ouverture légèrement béante qui fixe naturellement les doigts à cet endroit lorsqu'il s'agit de couper.

Les fourberies dont il vient d'être question sont généralement exécutées d'une manière invisible par ceux qui en font usage dans les tripiots et les tabagies, pour lesquels, du reste, elles sont exclusivement réservées. Elles seraient difficilement praticables dans la bonne société. Là, le donneur doit être sobre de mouvements ; tout geste en dehors de ce qui est strictement nécessaire pour mêler le jeu et donner les cartes éveillerait bientôt les soupçons.

Toutefois, que les honnêtes gens ne s'y fient pas trop et se tiennent sagement sur leurs gardes : la passion du jeu a pour compagnon l'amour du gain. On veut gagner, soit par amour-propre, soit pour en retirer un bénéfice. Partout où il y a des cartes et un tapis vert, on est exposé à trouver des joueurs qui mettent le hasard en coupe réglée ; il y a des grecs dans toutes les classes de la société. Plus les classes sont élevées, plus les tricheurs sont habiles, et, partant, plus ils sont dangereux. On sait que les nobles habitués de la cour de Louis XIV et de Louis XV ne considéraient pas la friponnerie au jeu comme intéressant le moins du monde la conscience et la morale. De nos jours encore, les histoires scandaleuses de ce genre défrayaient de temps en temps les journaux. Heureusement il existe un moyen fort simple, non pas d'annuler les effets de la fausse coupe, mais, mieux encore, de la prévenir, de la supprimer ; c'est de faire opérer la coupe en entier par le coupeur, c'est-à-dire d'exiger qu'après avoir

coupé, celui-ci remplace les deux paquets l'un sur l'autre, dans l'ordre où ils doivent l'être pour la distribution qui va être faite. Il est évident que, de cette façon, le donneur, si habile qu'il soit, ne pourra plus faire sauter la coupe.

Mais, direz-vous peut-être, agir ainsi, c'est témoigner une défiance blessante, dont les suites pourraient être quelquefois plus désagréables même que la perte qu'on a voulu éviter. Oui, répondrons-nous ; c'est là une alternative fatale qu'il est très-difficile d'éviter. Dans ce cas, le parti le plus simple à prendre est de ne pas jouer du tout, surtout avec des gens qu'on ne connaît pas, ou que l'on connaît trop bien. Mais, m'objecterez-vous encore, j'aime à jouer, c'est mon seul plaisir, ma seule distraction. — Eh bien ! résignez-vous de bonne grâce à être plumé, et ne vous en prenez qu'à vous-même si vous ne voyez que du bleu aux manipulations d'un grec à gants jaunes.

Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet au mot GREC.

COUPE s. f. (kou-pe — lat. *cupa*). Ce mot latin n'est pas isolé, et se rattache à un assez grand nombre de termes similaires et congénères de plusieurs langues indo-européennes. D'abord à côté de *cupa*, d'où est venu d'autre part le mot français *cave*, nous trouvons le grec *kupé*, cavité, caverne, et le diminutif *kupellon*, qui a exactement le même sens que le mot latin. Evidemment ces deux termes, grec et latin, sont intimement liés au sanscrit *kūpa*, fontaine, puits, creux, fosse, d'une part, et d'autre part, à *kūpt*, petite fontaine, burette, bouteille. A cette famille étymologique appartiennent encore de nombreux dérivés avec des significations plus ou moins divergentes, mais avec des formes toujours analogues ; tels sont : le lithuanien et le polonais *kupka* et *kubek*, coupe ; l'arménien *kup*, puits, citerne ; le persan *kōp*, grande cruche à eau ; l'ossète *koph*, baquet ; — comparez à ce dernier mot, pour l'altération du sens, le français *cave*, dérivant du latin *cupa* ; — l'irlandais *cupa* et *cupan* ; le cymrique *cupan* ; l'armoricain *kōp* ; le scandinave *kupa*, coupe, qui ont évidemment tous la même origine. Quelle est maintenant l'étymologie primitive de tous ces mots et le radical dont ils proviennent ? Beethlingk pense que le sanscrit *kūpa* doit se décomposer phonétiquement en *kū* et *ap*, ce qui donnerait un mot composé voulant dire quelque chose comme *qui a un peu d'eau*. M. Pictet ne semble pas partager cette opinion, et admet la possibilité d'une étymologie donnant comme signification primitive celle de *creux*, de *cavité*, de *vase*. Suivant cette hypothèse, ce serait la notion du contenant et non celle du contenu qui aurait été choisie comme caractéristique du réceptif, ce qui semble en effet plus rationnel. Vase à boire porté sur un pied, et qui est ordinairement plus large que profond ; s'emploie surtout en poésie : COUPE d'or, d'argent, de cristal. Boire dans une coupe. Vider les coupes. Hérodote parle de six coupes d'or qui pesaient trente talents, ce qui montait à près d'un million. (Rollin.)

César prend le premier une coupe à la main.

RACINE.

C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe.

CORNEILLE.

Tu peux jeter ta coupe, orgueilleux Diogène.

DELLILLE.

Le soir, au bord riant d'une source ignorée,

J'aurais offert la coupe à ta bouche altérée.

CHATEAUBRIAND.

Les rêves sont au fond des coupes parfumées ;

L'indigent se croit prince et défait des armées.

PONSARD.

Partie d'un vase à boire dans laquelle on

verse le liquide : LA COUPE et le pied d'un

calice.

Par ext. Liquide contenu dans le même vase : Répandre une coupe de vin. Boire une coupe d'eau pure. La vie ressemble à une coupe d'eau limpide qui se trouble à mesure qu'on la boit. (Mme d'Epinay.)

Fig. Source de biens ou de maux ; ce dont on s'abreuve, ce que l'on goûte, ce que l'on épuise : La coupe du plaisir. La coupe du malheur. La coupe d'amertume. Boire la coupe jusqu'à la lie. Epuiser la coupe des passions. La coupe de la vie serait douce jusqu'à la fadeur, s'il n'y tombait quelques larmes amères. (Pythagore.) La liberté était antipathique à Napoléon depuis qu'il avait bu à la coupe du pouvoir. (Chateaub.) Ceux-là seuls peuvent bien compatir au malheur qui ont bu à sa coupe amère. (Cesce de Blessington.) La coupe de l'ambition enivre la conscience et fait chanceler la droiture. (Petit-Senne.) L'art est la coupe d'or où nous buvons la vérité. (Ch. Dollfus.) Le Voltairre du paganisme, Lucien, avait épuisé la coupe de l'incrédulité et versé sur les religions antiques sa verve corrosive. (Ph. Chasles.)

J'épuiserai la coupe des supplices.

LAMARTINE.

... D'enfants à sa table une riante troupe

Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

RACINE.

Le sort surtout, le sort offre avec ironie

La coupe des tourments aux lèvres du génie.

SOUMET.

La coupe où nous buvons a toujours une lie ;

N'épuisons donc jamais sa liqueur qu'à demi.

LAMARTINE.

Au banquet de la vie à peine commencé,

Un instant seulement mes lèvres ont pressé

La coupe en mes mains encor pleine.

A. CHÉNIER.

Longtemps avec effort, levant mes mains tremblantes

J'ai porté tour à tour sur mes lèvres brûlantes

Toutes les coupes du bonheur.

A. GUIBAUD.

Pourquoi vivre, après tout, lorsque la coupe est vide,

Quand est venu le soir après un jour trop court,

Quand le chemin n'est plus qu'un sentier trop aride

Que, las et désolé, le voyageur parcourt ?

Ch. VARIN.

— Prov. gr. Il y a loin de la coupe aux lèvres, ou *Beaucoup de choses tombent entre la coupe et les lèvres*. Il peut arriver bien des événements entre un désir et sa réalisation, entre la conception d'un projet et son exécution. Ce proverbe, qui est assurément un des plus expressifs de notre langue, est fort ancien, puisqu'on le retrouve littéralement en grec sous cette forme : Πoλλὰ μεταξὺ πίλλου καὶ χιλιος ἀκρον, « Il y a bien de l'espace entre la coupe et les lèvres. » Aulu-Gelle, qui nous a conservé ce proverbe dans ses *Nuits attiques*, en cite un autre usité chez les Romains, qui exprimait à peu près la même idée, mais avec une légère variante. « Il existe, dit-il, un discours de Caton le Censeur, sur les édiles nommés irrégulièrement, où on lit ces mots : « On dit aujourd'hui qu'une moisson encore en herbe renferme d'excellents froments. Gardez-vous d'y croire trop facilement : j'ai souvent entendu dire qu'en tre la bouche et le gâtéau il peut survenir bien des choses (inter as atque offam multa intervenire posse) ; mais, certes, entre l'herbe et le gâtéau bien long est l'intervalle. » Par allus. au proverbe précédent : Tant qu'un mariage n'est pas fait, il peut se défaire, et nul ne peut dire ce qui se rencontre entre la coupe et les lèvres. (J. Janin.)

— Argot. Etat de misère.

— Blas. Meuble de l'écu figurant une coupe

à boire : Godet : De gueules, à trois coupes

d'argent. — Ravalet d'Amby : D'azur, à la

coupe d'or. — Kermadec de Monstour : D'azur, à la coupe d'or, accompagnée en chef d'un

trèfle du même. — Rousseau de Villersien : D'azur, à trois coupes d'or, posées deux et une.

— Gerbouville : Fascé d'argent et d'azur de six pièces, à six coupes de gueules sur argent, posées trois, deux et une. 1 Coupe couverte, Celle qui est figurée avec un couvercle : Daniel : D'azur, à deux coupes couvertes d'or. — Saint-Fuscien : De gueules, semé de trèfles d'or, à trois coupes couvertes du même. — Berruyer : D'azur, à trois coupes couvertes d'or.

— Antiq. gr. Fête des coupes, Fête athénienne pendant laquelle, au repas sacré qui se donnait publiquement, chaque convive avait sa coupe, contrairement à l'usage ; car, à cette époque, une seule coupe servait à tout le monde dans les repas ordinaires.

— Théol. Communion sous l'espèce du vin : Le jour du sacre d'un roi, on lui accorde la coupe. La revendication de la coupe a causé de grands maux à l'Eglise. (P. Leroux.)

— Métrol. Mesure de capacité usitée dans

plusieurs pays, notamment à Genève, où la

coupe de blé vaut 77 lit. 653. 1 Ancienne mesure de capacité usitée en Auvergne, et valant un trente-deuxième de setier.

— Archit. Partie concave d'une voûte

ronde, souvent désignée aussi par son nom

italien de coupole. 1 Inclinaison plus ou

moins forte des joints des voussours : Ces

voussours ont trop de coupe. 1 Coupe de fontaine, Petit bassin de pierre ou de marbre

qui reçoit l'eau d'un jet.

— Techn. Chez les orfèvres, Fausse coupe,

Partie d'un calice en forme de cupule, dans

laquelle est retenue la coupe proprement

dite.

— Astron. Constellation méridionale, située

sous le Lion, entre le Corbeau et le Sextant,

et contenant dans le catalogue de Flamsteed

trente et une étoiles, dont la principale n'est

que de quatrième grandeur : Le voisinage de

l'Hydre, du Corbeau et de la Coupe, est exprimé dans ce vers d'Ovide :

Anguis, Avis, Crater, sidera juncta, micant.

— Coupe de Tantale, Instrument de physique amusante, composé de deux coupes placées l'une dans l'autre, et d'un siphon caché entre les deux, de façon que la coupe intérieure se vide dans le pied lorsqu'on porte l'appareil aux lèvres.

— Epithètes. Belle, jolie, travaillée, ciselée, charmante, admirable, magnifique, pleine, remplie, débordante, vide, épuisée, tarie, desséchée, large, profonde, rouge, empourprée, vermeille. — Fig. Aimable, agréable, douce, charmante, délicate, suave, enivrante, séduisante, enchanteresse, enchantée, inépuisable, céleste, divine, joyeuse, folle, grossière, amère, affreuse, odieuse, redoutable, terrible, sanglante, ensanglantée, mortelle, funeste, fatale, empoisonnée, infernale.

— Encycl. Hist. Chez presque tous les peuples, les cornes de certains animaux ont d'abord tenu lieu de coupes et de vases à boire.

Jules César nous apprend que les Germains buvaient dans les cornes de bœuf. Les livres saints attestent le même usage chez le peuple

juif. Des cornes d'honneur en argent et enivoire, richement sculptées, que nous avons eu l'occasion de voir à l'exposition universelle de 1867, prouvent que cet usage existait, il n'y a pas encore longtemps, en Suisse et dans le Tyrol.

On sait que certains peuples avaient l'habitude de se fabriquer des coupes avec les crânes de leurs ennemis vaincus. « Quant aux crânes des ennemis qu'ils ont tués, dit Aristote parlant des habitants de la Tauride, ils les conservent après les avoir nettoyés, pour s'en servir comme de coupes à boire dans leurs festins guerriers. Les plus riches ornent ces coupes d'un cercle d'or ou y enchâssent quelques pierres précieuses. Chaque chef donne tous les ans à sa tribu un festin public dans lequel il présente à boire dans sa propre coupe aux plus braves de sa nation; mais il faut avoir tué plusieurs ennemis de sa main pour participer à cet honneur. » L'usage de boire dans des crânes existe encore chez certaines peuplades sauvages. Le luxe des coupes fut un des premiers auxquels l'antiquité s'attacha. Dès les temps les plus reculés on trouve des coupes travaillées avec soin: Homère parle de celle que Vulcain présente aux dieux pour les réconcilier, et en met une d'une grande beauté dans les mains de Nestor; elle était piquée de clous d'or, et avait quatre anses accompagnées chacune de deux colomnes. Cette coupe était à deux fonds et fort pesante lorsqu'elle était remplie; tout autre que Nestor, un jeune homme même, l'eût à peine levée de dessus la table; mais le vieillard la levait et même la vidait sans peine. Achille avait aussi une coupe d'un travail admirable; aucun autre que lui n'y buvait, et il ne s'en servait pour faire des libations à aucune autre divinité que Jupiter. Quand il vint racher le corps de son fils Hector, Priam donna à Achille une coupe d'une rare beauté, et ce fut également une coupe que Jupiter offrit à Alcène quand il se présenta à elle sous la figure d'Amphitryon. Après la défaite de Darius, l'Arménien manda à Alexandre que, parmi les dépouilles du roi de Perse, on avait trouvé pour 73 talents (plus de 400,000 fr.) de coupes d'or, et pour 56 talents (plus de 300,000 fr.) de coupes enrichies de pierres. Anacréon nous dit que, de son temps, l'on faisait représenter tout ce qu'on voulait sur les coupes des festins, et qu'un grand luxe régnait dans ce genre de vases. Cicéron, dans son vie discours contre Verrès, dit qu'un des fils d'Antiochus, dixième roi de Syrie, ayant abordé en Sicile, Verrès, qui en était préteur, trouva moyen de lui dérober plusieurs coupes d'or enrichies de pierres précieuses. Une de ces coupes était faite d'une seule pierre et avait une anse d'or.

Plinius parle d'une coupe conservée au temple de Minerve à Rhodes, coupe qui passait pour avoir été donnée par Hélène. Théodore de Samos avait ciselé une grande coupe d'argent qui contenait 600 mesures, et qui fut envoyée en présent à Delphes par Crésus, roi de Lydie. Les Spartiates avaient envoyé au même roi une coupe qui contenait 300 mesures. Pompée avait trouvé dans le trésor de Mithridate 2,000 coupes en pierres précieuses. Ptolémée tint une table de 1,000 couverts, où chaque convive buvait dans une coupe d'or, et où l'on changeait de coupes et de plats à chaque service. Il ne faut pas oublier les deux coupes en bois de hêtre dont Virgile parle dans sa II^e élogie, prix proposé pour celui des deux bergers qui chantera le mieux; elles sont l'œuvre du célèbre Alcimédon: « On voit en relief sur ces vases, dit le poète, un cep de vigne chargé de raisins, entrelacé d'un lierre orné de feuilles. Coton est représenté dans le fond d'une de ces coupes, et dans l'autre un astronome dont le berger a oublié le nom... — J'ai aussi deux coupes du même Alcimédon, répond Damète; leurs anses sont enlacées de branches d'acanthe; on voit dans le fond un Orphée entraînant les arbres par le son mélodieux de sa lyre. »

Après que Pompée eut dédié dans les temples les vases murrhins qui avaient servi à son triomphe, tout le monde voulut avoir des coupes de la même matière, et l'une d'elles se vendit 70 talents (200,000 fr.). Titus Petronius, avant de mourir, brisa son plus beau vase murrhin, pour que Néron n'en pût jouir. Ce prince en acheta un 300 talents (800,000 fr.). Un personnage consulaire, qui buvait dans une de ces coupes, se passionna tellement pour elle, qu'il en rongea le bord, ce qui lui donna encore plus de valeur. Il y avait aussi des coupes en cristal. Suétone rapporte que Néron renversa la table sur laquelle il mangeait, lorsqu'il apprit la révolte de ses armées, et qu'il brisa deux belles coupes en cristal sur lesquelles on avait gravé des vers d'Homère.

La forme des coupes variait à l'infini. Les unes étaient montées sur un pied et avaient quelquefois des anses; les autres étaient de simples soucoupes et servaient surtout pour les sacrifices et les libations. On a retrouvé plusieurs de ces dernières, aussi précieuses par la matière que par les ornements dont elles sont chargées. Quelques-unes étaient encore en forme de corne. Avec les coupes de ce genre, les convives se trouvaient dans la nécessité de boire tout ce qu'on leur avait servi, puisqu'ils étaient dans l'impossibilité de les poser avant de les avoir complètement vidés. Enfin il y avait même des vases de

forme obscène; on en a retrouvé plusieurs à Pompéi.

Il ne faut pas confondre la coupe avec le cratère. Le cratère était un grand vase dans lequel on mêlait sur la table le vin avec l'eau, et où l'on puisait ensuite pour remplir la coupe des convives.

Chez nos aïeux, l'usage des cornes subsista longtemps; mais, chez les princes et les grands, la coupe fut de bonne heure en usage pour les festins d'apparat. Elle était ordinairement en argent, et celles qu'on fabriquait à Tours jouissaient d'une grande réputation. Le hanap est la coupe du moyen âge. Il était monté sur un pied assez élevé, comme celui des calices. Il y en avait de toute sorte de matières, terre, faïence, or, argent; mais les plus prisées de tous étaient en cristal. Un historien fait la description d'un de ces hanaps que possédait l'abbaye de la Madeleine à Châteaudun, et que la tradition assurait avoir été un des présents envoyés par le calife Haroun-al-Raschid à Charlemagne. Il était d'une grandeur considérable et monté sur un pied d'argent enrichi de filets d'or et d'émaux. Les artistes de la Renaissance déploieront beaucoup de goût et d'habileté dans la ciselure des coupes, comme dans celle des autres objets d'orfèvrerie, et l'on peut en voir dans nos musées qui sont de véritables chefs-d'œuvre. L'usage des coupes, comme celui de la vaisselle d'argent, alla peu à peu se perdant; et les coupes ne furent plus qu'un objet de luxe et de curiosité.

En Angleterre, la coupe d'art a de nos jours une destination spéciale qui mérite d'être signalée: elle est devenue le prix des courses, sans qu'il soit bien facile de distinguer le rapport qu'on a pu voir entre un étalon et cet élégant vase à boire. Pendant longtemps, les courses n'eurent d'autre mobile que le plaisir ou la gloire. Sous le règne de la reine Anne, les turfistes commencèrent à se passionner pour les récompenses et les paris. Mais les prix étaient alors d'une importance bien minime. Outre certains prix de quelques livres sterling, on disputait des coupes d'une valeur de 50 livres. Le prix des coupes courues aujourd'hui est cinq ou six fois plus considérable.

Voici les principales coupes distribuées dans les courses anglaises, simultanément avec les prix en argent, aux propriétaires des chevaux vainqueurs. Citons d'abord la coupe d'or à Ascot. On sait que les courses d'Ascot sont le rendez-vous favori de l'aristocratie, et que le souverain a l'habitude de s'y rendre avec tout le pompeux appareil de la cour. La réunion d'Ascot a lieu le 2 juin. Outre le golden cup, il s'y courait, avant la guerre de Crimée, une autre coupe d'un grand prix; cette coupe d'or, donnée en 1844 par l'empereur Nicolas, portait le nom de coupe de l'empereur. Les courses de Goodwood offrent aussi des prix considérables, notamment une coupe d'or. La coupe de Chesterfield est également célèbre. La fondation de ce prix est due à lord Chesterfield, grand amateur de courses. Il faut citer encore la coupe de Doncaster, qui se court sur l'hippodrome du même nom, dans le comté d'York.

Cet usage de distribuer des coupes aux vainqueurs commence à s'introduire dans nos mœurs hippiques. Le grand prix de Paris, de 100,000 fr., qui est couru au bois de Boulogne dans la saison d'été, est accompagné d'un objet d'art offert par l'empereur, et cet objet d'art est généralement une coupe.

— Antiq. gr. La fête des coupes se célébrait à Athènes en souvenir d'un incident que nous allons rapporter. Quand Oreste revint à Athènes après avoir tué sa mère Clytemnestre, comme il était sous le coup d'une double accusation de meurtre et de parricide, qu'il n'était ni purifié de l'un, ni acquitté de l'autre, Démophon, alors roi, ne voulut ni l'admettre à sa table, ni lui en refuser l'accès. Pour se tirer d'embarras, il le fit servir séparément, et, pour pallier la chose autant que possible, il fit présenter à chaque convive une coupe particulière, contrairement à l'usage de ce temps, qui voulait que la même coupe circulât à la ronde, et que tous les convives y bussent. En souvenir de cet événement, les Athéniens établirent une fête où le même usage se pratiquait durant le repas.

Coupe enchantée (La), comédie en un acte et en prose, de La Fontaine, représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la Comédie-Française, le 16 juillet 1688. En voici l'analyse: Anselme, gentilhomme campagnard, s'est retiré du monde après son veuvage, et vit à la campagne avec son fils Lélie, à qui il a donné M. Josselin pour gouverneur. Anselme a été trompé par sa femme, et il veut, s'il est possible, que son fils ne se marie point et qu'il ignore même qu'il existe des femmes. Josselin seconde les projets du père, mais ils sont bientôt traversés par l'arrivée de Lucinde, fille de M. Tobie, dont les terres sont voisines de celles d'Anselme. Lucinde fuit la maison paternelle parce qu'on veut la marier, malgré elle, au fils de M. Griffon, frère de sa mère, qu'elle n'aime point; et, suivie de Perrette, femme de Thibaut, fermier de Tobie, elle demande un asile à Bertrand, fermier d'Anselme. Bertrand refuse d'abord de le leur accorder, par la crainte de déplaire à son maître. Mais enfin il se laisse toucher par les présents de Lucinde, et consent à la cacher

dans sa maison, ainsi que Perrette. Lélie les rencontre par hasard, et, en admirant Lucinde, il se sent subitement agité d'un trouble jusqu'alors inconnu. Il prend Perrette et Lucinde pour de jeunes gargonnes; pourtant la différence de leurs habits avec les siens l'intrigue beaucoup. Lélie est surpris avec elles par Josselin, qui veut d'abord les chasser; mais, éprouvant subitement du penchant pour les belles fugitives et croyant pouvoir tirer parti de la situation, il écarte Lélie et les fait passer dans sa chambre, où il leur dit qu'elles seront plus en sûreté que chez le fermier Bertrand. Lélie va faire part de sa découverte à son père, qui en est aussi surpris que désolé. De leur côté, Tobie et Griffon, son beau-frère, sont avec Thibaut à la recherche de Lucinde et de Perrette; ils s'en prennent l'un à l'autre de la fuite de ces femmes, et les deux beaux-frères se reprochent mutuellement leurs torts. Josselin, pour les mettre d'accord et leur faire connaître quel est celui d'entre eux qui a le plus à se plaindre de sa femme, leur propose de faire l'essai d'une coupe enchantée, dont Anselme est possesseur, et qui a la vertu de répandre la liqueur qu'on y a mise, lorsque la femme de celui qui y boit ne lui a pas toujours été fidèle. Leur querelle cesse bien vite, car la coupe se vide entre les mains des deux maris. On veut en faire faire aussi l'essai à Thibaut; mais celui-ci refuse, et sa femme, qui assiste en cachette à l'épreuve, remercie son mari. Lélie, n'entendant rien à tout cela, tourmente son père pour qu'il ne renvoie pas Lucinde, avec laquelle il désire rester sans cesse. Anselme, voyant bien qu'il ne réussirait pas à tenir son fils dans une plus longue ignorance, demande lui-même Lucinde à Tobie, qui l'accorde avec plaisir à Lélie, et, pour n'être jamais tenté de faire l'essai de la coupe indiscrette sur qui que ce soit, Anselme la brise en morceaux, à la prière de Perrette, femme de Thibaut.

Sans être un chef-d'œuvre, cette pièce peut être regardée comme une des meilleures dans un genre qui répugne à la comédie. La féerie constitue actuellement un genre à part, où l'imagination est la seule qualité que l'on exige de l'auteur. En tant que comédies, ou études de mœurs et de caractères, les pièces dont le fond est puisé soit dans la magie, soit dans quelque effet surnaturel, ont toujours été considérées comme d'un ordre inférieur. Le merveilleux peut, jusqu'à un certain point, entrer dans la tragédie; les situations tragiques, la grandeur des idées, la pompe des vers, acceptent et appuient l'illusion. Mais on est plus difficile sur la vraisemblance des moyens que l'art dramatique emploie pour faire rire le spectateur. Ses ressorts doivent être tirés de quelques combinaisons de circonstances ou de caractères dont on ait vu des exemples.

La pièce de La Fontaine n'est qu'un agréable badinage, qui ne passe point les bornes de la décence convenue au théâtre; les plaisanteries sont vives et piquantes, et leur légèreté effleure agréablement ce que le sujet peut avoir de scabreux pour des oreilles délicates. Grâce à la naïveté charmante du fabuliste et à l'innocente malice du conteur, cette petite comédie revêt une certaine originalité. Le rôle de Thibaut, le fermier, est vraiment comique: la prudence qui le porte à ne pas toucher à la coupe, les raisons qu'il donne pour motiver son défaut de curiosité, l'inquiétude de Perrette lorsqu'on engage son mari à faire cette épreuve délicate, sa reconnaissance lorsqu'il refuse de la tenter, donnent lieu à deux scènes très-piquantes. Lélie, le fils du gentilhomme campagnard, est tel qu'il doit être; on sent ce qu'un jeune homme, séparé de toute société, doit éprouver lorsqu'il voit une femme pour la première fois. Ce n'est point un personnage de mélodrame, exagéré et faux, transi et incompris. La Fontaine, qui observait les gens en faisant parler les bêtes, n'a donné à Lélie qu'un empressément très-naturel dans un jeune homme; ce cœur novice s'exprime avec candeur et simplicité, et ne prend point au tragique une rencontre qui ne peut être que très-agréable pour lui. Son éducation, déjà commencée par la vue d'une belle et fraîche jeune fille, sera achevée par le mariage auquel son père consent.

La Fontaine avait tiré son conte et sa comédie de l'Arioste, qui lui-même en avait puisé l'idée dans nos vieux conteurs. Le fabliau du *Court mantel*, origine première de tous ces récits, ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs: en voici en quelques mots l'analyse. A la Pentecôte, le gentil roi Artus voulait tenir la plus haute et riche cour qu'on eût jamais vue; il manda en conséquence tous les rois, comtes et barons qui relevaient de lui, et, comme il devait y avoir grandes joutes et tournois, il voulut que chacun y amenât sa femme. Ce qui fut fait, et il vint tant de nobles dames et de preux chevaliers que jamais on n'avait vu assemblée si brillante. Chacun se disposait à mener joyeuse vie, et ainsi eût été fait sans la fée Morgane, qui n'avait pas été invitée et qui, pour se venger de la reine, lui joua un tour de sa façon. Déjà les tables étaient mises et le roi devisait avec un de ses chevaliers en attendant l'heure du dîner, quand voici venir un gentilhomme avec une grosse valise de fin velours cramoisi. Il s'avance au milieu de l'assemblée, et, mettant un genou devant le roi: « Sire, dit-il, je suis envoyé à vous par une très-haute dame qui moulte vous aime, et vous supplie de lui ac-

corder un don; elle vous assure d'avance que par ce don vous ne pouvez avoir ni reproches ni dommages. — Ami, mit le roi, je vous octroie le don que vous m'avez demandé. » Lors le gentilhomme se lève, et en présence de toute la cour attentive délace sa valise. Il en tire le plus beau et riche manteau qui jamais ait été vu au royaume d'Angleterre. C'était un manteau enchanté fait par la main d'une fée; il avait une vertu telle qu'il découvrait l'infidélité des dames et des demoiselles; nulle ne pouvait le vêtir qu'il ne lui devint trop court ou trop long si elle avait été déloyale envers son mari. Le messager le présenta au roi, lui indiqua sa vertu cachée, et ajouta: « Sire, le don que ma dame demande et que vous lui avez octroyé, c'est qu'il n'y aura ici dame ni demoiselle qui n'essaye ce manteau; et celle à qui il sera de mesure, ni trop long ni trop court, ma dame lui en fait présent, afin que toute sa vie elle en soit honorée. » Le roi était bien marri d'avoir ainsi donné sa parole, mais, ne pouvant s'en dédire, il envoya messire Gauvain chercher la reine et ses demoiselles. Celui-ci les amena toutes, sans toutefois leur révéler la vertu du manteau, car aucune n'eût voulu venir. La reine, avec sa noble compagnie, vient donc devant le roi qui, dépliant le manteau, lui dit: « Madame, je donne ce beau présent que vous voyez à celle de la compagnie à qui il sera le mieux séant. » La reine, qui voit la grande beauté du manteau, le désire et le convoite de tout son cœur; elle le fait mettre sur ses épaules, mais il lui fut un petit peu trop court par devant, quoiqu'il fût d'une bonne longueur par derrière. Messire Yvain, qui la voit changer de visage, parce qu'elle s'aperçoit bien, à la risée des gens, qu'il y a quelque chose, lui dit: « Madame, il m'est avis que ce manteau n'est pas assez long pour vous; faites-le essayer à cette damoiselle qui est après de vous. » La damoiselle le prend volontiers et le met incontinent, mais il lui fut trop court d'un grand demi-pied. Messire Queux (l'intendant des cuisines), qui était le plaisant de la cour, dit à la reine: « Madame, vous êtes plus loyale qu'elle. — Qu'entendez-vous par là? dit alors celle-ci; je veux le savoir. » Alors messire Queux lui va tout contant de point en point, et la vertu du manteau et la promesse que le roi avait faite. La reine vit bien qu'elle n'avancerait à rien en se fâchant; aussi, avec un visage joyeux, elle dit à ses dames: « Or çà, mesdames, qu'allez-vous attendant, puisque j'ai commencé la première? » Et messire Queux, qui était tout joyeux de voir ces pauvres dames si entreprises, leur disait: « Mesdemoiselles, avancez-vous, aujourd'hui sera connue la foi que vous tenez à ces pauvres chevaliers qui tant souffrent de peine pour votre amour. » Alors il n'y eut dame ni damoiselle qui ne sût d'angoisses et ne changeât de couleur. Chacune veut faire honneur à sa compagne de le lui faire essayer la première. La reine, voyant messire Queux qui ne fait que railler, l'appelle et lui dit: « Messire Queux, essayez-le à votre femme sans tant caqueter, nous verrons comment il lui fera. » Or il était marié à une très-belle damoiselle, et il lui semblait bien qu'aucune n'était loyale si celle-là ne l'était pas. Venez avant, ma mie, lui dit-il, aujourd'hui sera connue votre grande valeur et serez nommée la fleur des dames. En vain celle-ci refuse, disant qu'il faut laisser l'honneur de le vêtir les premières aux dames plus qualifiées, messire Queux insiste et le lui jette sur les épaules. Mais ce vilain manteau s'en alla si fort raccourcir par derrière, qu'il ne couvrait pas le jarret et par devant ne venait que jusqu'au genou. Messire Queux ne sut quelle contenance tenir, et chacun en fut joyeux; quant à sa femme, elle alla se cacher honteuse et dépitée. Ce fut ensuite le tour de chacune des dames de la cour; mais le malheureux manteau était toujours ou trop long ou trop court; et à chaque mésaventure messire Queux, consolé de sa disgrâce, allait prendre par la main celle qui avait essayé le manteau, et, la menant près de sa femme, lui disait: « Mademoiselle, tenez-vous bien près de ma femme, car je crois que vous êtes aussi femme de bien qu'elle. » Le messager, voyant que son manteau ne voulait se donner à personne, dit au roi: « Sire, je vous supplie, afin que je me sois bien acquitté de mon devoir, d'envoyer par toutes les chambres chercher s'il n'y a plus personne. » Le roi commande à Gifflet qu'il y aille; celui-ci y va vite, et après avoir bien cherché ne trouve qu'une demoiselle malade sur un lit. Il la fait lever et l'amène en la salle. Or son ami, chevalier brave et hardi, était tout joyeux qu'elle ne se fût pas trouvée là. Quand il la voit venir, il tremble pour son amour. « Ma mie, lui dit-il, je vous prie, si vous doutez de rien, de ne pas vêtir ce manteau; car pour chose au monde je ne voudrais voir votre honte et vous aimer moins. J'aime beaucoup mieux être en doute que de savoir la vérité et de vous voir assise à côté de la femme de messire Queux. » Mais celle-ci, sans se troubler, prend et affuble le manteau qui lui allait si bien, que tous les tailleurs du monde n'eussent pu le faire plus séant. « Damoiselle, dit alors le messager, c'est à cette heure que votre ami doit être bien heureux; je vous livre le manteau, car il est à vous. » Le roi confirme le don ainsi que les dames et les chevaliers, malgré l'envie qui les ronge. « Or, dit le poète en terminant, vous ai-je achevé mon conte, sinon que

j'ai oublié de vous dire le nom de celle qui, par sa fidélité, gagna le dangereux manteau. Sachez qu'elle s'appelait... » Et le fabliau se termine par cette réticence, qui n'est ni moins maligne ni moins ingénieuse que le reste du récit. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, pas même les satires contre la vertu des femmes, et Hérodote parle d'une fontaine merveilleuse qui de son temps avait la même propriété que la coupe de La Fontaine et le manteau du fabliau.

Coupe et les lèvres (LA), drame en cinq actes, d'Alfred de Musset. Il fait partie du *Spectacle dans un fauteuil*, et appartient au recueil des premières poésies de l'auteur, c'est-à-dire des œuvres qui ont été publiées de 1829 à 1835. La dédicace est une sorte d'exposé des croyances ou plutôt de l'indifférence et des doutes d'Alfred de Musset sur les grandes questions de l'humanité. L'invocation est un éloge du Tyrol, pays si admirable et si peu connu. Le poème est divisé en cinq actes; les scènes se passent en différents lieux. Franck est rempli d'ambition, et, comme rien ne lui a souri, il est devenu envieux; il a oublié Deidamia, sa compagne d'enfance, douce créature qu'il aimait. Deidamia, elle, aime toujours le chasseur du Tyrol. Franck remplace au près de Belcolor un amant qu'il a tué dans un combat singulier. Mais Belcolor n'est qu'une riche prostituée, qu'il ne tarde pas à prendre en dégoût. Il se fait soldat, conquiert ses grades à la pointe de son épée, et, n'ayant plus aucune illusion, se fait passer pour mort. Il est là, revêtu de l'habit d'un moine, devant la bière qui est censé le renfermer. Les soldats, qui ont célébré d'abord ses vertus guerrières, déclarent ensuite que Franck est un misérable. Bientôt ils voient que la bière est vide. Franck se démasque et dit :

La bière est vide ? alors c'est que Franck est vivant ! Ce jeu de scène se répète devant l'infâme Belcolor, que Franck mort chasse honteusement. Enfin, au moment où il revoit Deidamia et lui déclare son amour; au moment où, revenu aux rêves dorés de son enfance, il lui dérobe un baiser, la pauvre jeune fille tombe frappée d'un coup de stylet. C'est Belcolor qui, dans l'ombre, a assassiné sa jeune rivale. Ainsi, le proverbe ancien a raison une fois de plus : « Entre la coupe et les lèvres, il reste encore de la place pour un malheur. » Franck n'arrive à la réalisation d'aucune de ses espérances. Deidamia est morte sans lui avoir même rendu le baiser qu'il lui avait donné. Tel est le sujet de ce poème à la fois philosophique, fantastique et byronien. Au milieu d'étranges fantaisies, on y rencontre de beaux vers et des digressions pleines d'humour. Les chœurs disent de poétiques choses, et Franck explique parfois admirablement la maladie qui travaille son âme, écho de l'âme d'Alfred de Musset. La *Coupe et les lèvres* eut un grand succès à l'époque où l'école romantique faisait fureur. Aujourd'hui, ce poème dramatique est un peu moins goûté; on y retrouve cependant la force originale de Musset, son habituel sentiment de raillerie, ses aspirations vers l'amour, vers l'inconnu; beaucoup d'esprit, des crudités, du lyrisme, la débauche étalée en face de l'idéal, un souffle fort et puissant qui prouve que le démon a passé par là.

Franck, le héros du poème, est de la famille de Mansfeld, de Conrad et de don Juan. A lui le plaisir en cette vie, le néant dans l'autre. La volupté et l'orgueil l'égarèrent.

Quelle est la moralité de l'œuvre ? Doit-on approuver ce Franck dont le cœur se demande avec douleur :

De quel sang es-tu fait, pour marcher dans la vie
Comme un homme de bronze et pour que l'amitié,
L'amour, la confiance et la douce pitié
Viennent toujours glisser sur ton être insensible,

Comme des gouttes d'eau sur un marbre poli ?

Non ! bien que le poète semble abandonner le dénouement au caprice du hasard, quoique la morale s'arrête pour ainsi dire sur le seuil avec le chœur, qui se tait trop tôt, elle reparait plus loin et devient visible à qui sait la dégager du paysage fantastique qui l'entoure. On l'écoute, et elle s'écrit dans un moment de sombre inspiration :

Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche !
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond,
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passera sans laver la saoulerie,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond !

Voilà certes une belle morale, et exprimée en beaux vers, vers qui se trouvent et ne s'élaborent pas. Combien plus humains elle nous apparaît que cette triste philosophie de Franck :
La gloire, comme une ombre, au ciel est remontée;
L'amour n'existe plus; la vie est dévastée,
Et l'homme resté seul ne croit plus qu'à la mort.
C'est un blasphème. La citation précédente prouve que l'auteur croit pourtant encore à la vertu.

« Un air vif des montagnes, remarque M. Sainte-Beuve, circule partout dans ce poème. On entend l'hallali des chasseurs qui fait bondir. On croit boire à pleine main la saveur glacée des neiges dont la fraîche acréte répare un sang affadi. » Quant au style, il est toujours précis, élégant, original, spirituel, malgré des négligences, des incorrections, des obscurités par manque de liaison, comme dans ces vers, lorsque Franck dépeint à Bel-

color le cadavre hideux de son amant qu'il a tué. Elle répond :

— Et ce que je te dis ne te le lève pas ?

reprand Franck. La tournure est mauvaise. A côté de ces taches brillent des vers énergiques et pleins d'originalité, sinon de délicatesse, comme dans ce portrait de Belcolor :

Voilà bien ce beau corps, cette épaule charnue,
Cette gorge superbe et toujours demi-nue,
Sous ses cheveux plaqués ce front stupide et fier,
Avec ces deux grands yeux qui sont d'un noir d'enfer;
Voilà bien la sirène et la prostituée,
Le type de l'égout, la machine inventée
Pour désopiler l'homme et pour boire son sang,
La meule du pressoir de l'abrutissement.

Comme on reconnaît bien la courtisane qu'on verra prête à se prostituer pour de l'or sur le tombeau de celui qu'elle prétend aimer, dans une scène dont la sauvagerie crudité fait frissonner le lecteur !

La pièce est mal construite, invraisemblable, mais pleine de force et surtout ne ressemblant à rien de connu. Alfred de Musset avait raison de dire :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

C'est bien en lui, en effet, qu'il a trouvé ces vers sceptiques de sa dédicace, qui sont comme une profession de foi railleuse :

Vous me demanderez si j'aime ma patrie.
Où j'aime fort aussi l'Espagne et la Turquie.

Vous me demanderez si je suis catholique...
Mais je hais les cagots, les robins et leur clique

Vous me demanderez si j'aime la sagesse.
Où j'aime fort aussi le tabac à fumer.

Mais je hais les cafards et la race hypocrite
Des tartufes du jour, comédiens insolents [blancs.
Qui mettent leurs vertus en mettant leurs gants

Sous ses railleries on sent en lui le besoin d'aimer, besoin qui éclate dans ces deux vers :
Doutez si vous voulez de l'être qui vous aime, [même.
D'une femme ou d'un chien... mais non de l'amour

COUPÉ, **ÉE** (kou-pé) part. passé du v. Couper. Tranché, séparé ou divisé par une incision : *Pain coupé*. *Cheveux coupés ras*. *Barbe artistement coupée*. *Arbre coupé au pied*. *Les personnes qui n'ont pas de langue, ou à qui elle a été coupée, ont encore bien la sensation du goût*. (Brill.-Sav.)

Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile;
Une tête coupée en fait renaitre mille.

CORNÉILLE.

— Qui a une certaine coupe : *Proposez à une jolie obèse de monter à cheval, elle y consentira avec joie, mais à condition qu'elle aura un habit d'amazone frais et coupé dans le dernier goût*. (Brill.-Sav.)

— Traversé ou interrompu : *Figure coupée par des lignes parallèles*. *Ville coupée par une route*. *Rivière coupée par un pont*. *Plaine coupée de bois, de marais*. *La terre est travaillée par l'homme, les montagnes sont coupées par des routes, les rivières se resserrent en canaux pour porter les marchandises*. (Mme de Staël.)

— Séparé en deux ou en plusieurs parties : *L'armée française était coupée en deux, une moitié confinée à Alexandrie, une moitié au Caire*. (Thiers.)

— Fendu, ouvert : *Sa bouche, pure et bien coupée, était embellie par un sourire*. (Balz.) *La comtesse ? dit Eugène, une grande brune l'œil vif et bien coupé, joli pied, taille souple ?* (Balz.)

— Châtré : *Chat coupé*. *Les sangliers coupés grossissent beaucoup plus que les autres, et leur chair est meilleure que celle des cochons domestiques*. (Buff.) *L'Angleterre ne permet pas la sortie de ses chevaux s'ils ne sont coupés*. (Montesq.)

— Mélangé, rendu moins fort : *Lait, vin coupé avec de l'eau*. *On ordonne du bouillon coupé aux malades*. « Qui a subi le mélange connu sous le nom de coupage : *Les vins coupés ne sont pas toujours des vins frelatés*.

— Arrêté, empêché : *Voix coupée par l'émotion, par les larmes*.

Peut-être, si la voix ne m'eût été coupée,
L'affreuse vérité me serait échappée.

RACINE.

« Interrompu, suspendu; sans suite, sans liaison : *Les récits coupés et rapides, en entraînant le lecteur, le cahotent*. (J. Joubert.) *Les véritables travailleurs, qui savent que la mise en train est beaucoup, souvent presque tout, savent aussi qu'un travail coupé fréquemment donne peu de résultat*. (Michelet.)

Des entretiens coupés de quelque heure d'étude
Nous font de notre grotte une douce habitude.

LAMARTINE.

— *Pan coupé*, Surface qui remplace l'angle à la jonction de deux parois : *Salon carré à PANS COUPÉS*. *Coffret à PANS COUPÉS*.

— *Avoir le cou coupé, la tête coupée*, Mourir sur l'échafaud par la hache ou la guillotine : *Il se conduisit de manière à AVOIR un jour LE COU COUPÉ*.

— Blas. Se dit de l'écu divisé en deux parties égales par une ligne horizontale : *Houtteville : coupé de sable et d'or*. — *Sacco : coupé d'argent et de sable*. — *Boide : coupé*

d'or et d'azur. — **Ferras** : parti, au 1 d'argent coupé sur sinople, au 2 de gueules. — **Solear** : coupé d'argent et de gueules. « Se dit des pièces meublant l'écu, particulièrement des animaux dont la première moitié est d'un émail, et la seconde d'un autre : **Schoenberg** : d'argent, au lion coupé de gueules et de sinople. — **Avvergne**, ancien : d'or, au griffon coupé de gueules et de sinople. — **Alchinger**, en Pologne : d'or, à un écureuil assis coupé de gueules et d'argent. — **Heringen** : d'argent, au lion coupé de sable et de gueules. — **De la Touvière** : d'argent, au griffon d'or, coupé de sable, armé et lampassé de gueules. — **Reignac** : d'or, au lion d'azur coupé de gueules. — **De Molan** : d'or, coupé d'argent, au lion brochant sur le tout, coupé de gueules sur or, et d'azur sur argent. — **Fevrer**, en Allemagne : de gueules, à la licorne saillante coupée d'argent et de sable. « Se dit aussi des têtes ou des autres membres d'animaux qui figurent seuls sur l'écu, lorsque la section est figurée par un trait net : **De Saint-Amador** : de gueules, à trois têtes de loups coupées d'argent. — **De Vignerot** : d'or, à trois hures de sanglier coupées de sable. — **Tandorf**, en Allemagne : d'or, à la tête et le col de griffon coupé de sable. — **Hoheneck**, en Autriche : d'argent à une tête et au col de bœuf coupés de sable, la tête accornée de gueules. — **Proeckendorf**, en Bavière : d'or, à deux pattes d'ours coupées et posées en sautoir de sable. — **Lemeyen** : d'or, à une tête et au col d'aigle coupés de sable, le col percé d'une flèche d'argent en fasces. — **Abeschat** : d'argent, à la tête et au col de daim coupés de sable. — **Kotulinsky** : d'azur, à la cuisse d'aigle coupée d'or. — **Mont**, en Suisse : d'azur, à une licorne naissante coupée d'or. — **Hell-dorf** : d'argent, à l'âne naissant coupé de sable. — **Mosheim** : d'argent, à une chèvre naissante coupée de sable, accornée d'or. — **Peyrer von Hagenweil** : d'or, à l'ours naissant coupé de sable. « *Coupé de l'un en l'autre*. Se dit quand, sur l'écu coupé, se trouve une pièce brochant sur le tout dont la partie supérieure est de l'émail de la partie inférieure de l'écu, et la partie inférieure, de l'émail de la partie supérieure du même écu : **La Voy-Pierre** : coupé d'azur et d'or, au lion dragonné sur le tout coupé de l'un en l'autre. — **Dulci**, à Rome : d'or, coupé d'azur, au lion brochant sur le tout coupé de l'un en l'autre. — **Bazoilles** : d'or, coupé de gueules, à deux pals sur le tout coupés de l'un en l'autre. — **Castel** : de gueules, coupé d'hermine, au lion sur le tout coupé de l'un en l'autre. — **Vaux-Bois-du-Pin** : d'argent, coupé de sable, au lion sur le tout coupé de l'un en l'autre. — **Salemard** : d'argent, coupé de sable, à une bande brochant sur le tout coupé de l'un en l'autre. — **Gabriano** : d'or, coupé de sable, au lion brochant sur le tout coupé de l'un en l'autre. — **Horitzer** : d'or, coupé d'azur, au chien accolé et bouclé coupé de l'un en l'autre.

— Littér. Dont les repos sont disposés, ménagés d'une certaine façon : *Les strophes de ce morceau sont bien coupées*. *Nos vers modernes ont un peu de coupe et articulés à la manière des insectes, mais comme eux ils ont des ailes*. (Ste-Beuve.) « *Style coupé*. Style dans lequel on évite les longues périodes, et qui n'admet que des phrases courtes et détachées.

— Peint. *Contour coupé*, Contour tranché, net, qui ne tourne pas, ce qui le fait paraître dur.

— Mar. *Pont coupé*, Légère élévation qui se trouve à l'arrière du pont, sur certains bâtiments de commerce. « On dit aussi *coupé s. m.*

— Techn. *Point coupé*, Sorte de dentelle faite avec des feuilles pointues.

— Jeux. *Chat coupé*. Jeu d'enfants qui se joue en plein air, et entre un nombre quelconque de joueurs. Les joueurs étant réunis en groupe, l'un d'eux frappe sur l'épaule d'un camarade, en lui disant : *Poursuite*, et se met à courir. Le camarade frappé ou le *chat* poursuit aussitôt son adversaire, et cherche à l'atteindre; mais si un autre joueur, s'élançant sur leurs pas ou courant dans un autre sens, vient à les couper, c'est-à-dire à passer entre eux deux, le poursuivant est obligé d'abandonner le premier joueur et de se mettre à la poursuite du second. S'il n'atteint pas ce dernier, et qu'un troisième joueur vienne encore couper, il est de nouveau tenu de changer de direction, et de courir après celui-ci. Le jeu continue de la même manière jusqu'à ce que le *chat* ait réussi à toucher un des joueurs.

Celui qui l'a atteint prend alors le rôle de *chat*. « On ne saurait croire, dit M. Bézèze, quel est l'entraînement de ce jeu, quel coup d'œil animé il présente, lorsque huit ou dix joueurs, rapides à la course, habiles à éviter le danger, se croisent, se coupent, s'enchevêtrent les uns dans les autres sans embarras et sans confusion, vont, viennent, s'arrêtent un moment, s'élançant de nouveau et décrivent mille détours dans toutes les directions sans jamais se perdre de vue. »

COUPÉ s. m. (kou-pé — rad. *couper*). Voiture bourgeoise à quatre roues, qui ressemble à peu près à la moitié d'une calèche fermée : *Un coupé de voyage*. *Un élégant coupé*. Il y a de grands coupés de luxe fort élevés et à deux chevaux, et de petits coupés fort bas, le plus souvent à un seul cheval. (Bouillet.) « Adjectif. *Un carrosse coupé*. Peu usité.

— Par ext. Compartiment de diligence ou de wagon renfermant une seule banquette : *L'absence de vis-à-vis et la vue de la campagne rendent les coupés de diligences assez commodes*. *Rien n'est maussade comme un coupé de chemin de fer, où l'on a pour vis-à-vis le derrière d'un wagon*.

— **Coupé-lit**, Coupé de wagon dont la banquette est disposée de façon à pouvoir servir de lit : *Les coupés-lits sont taxés aux prix de quatre places de coupé ordinaire*. (Journ.)

— **Coupé-break**, Char à bancs qui a un siège transversal devant et deux banquettes longitudinales.

— Chorégr. Pas de danse, mouvement que fait un danseur en se jetant sur un pied et passant l'autre devant ou derrière : *Le coupé est composé de deux pas, un demi-coupé et un pas glissé*. (Rameau.)

... Ces coupés courant après la belle,
Dos à dos, face à face, en se pressant sur elle.

MOLIÈRE.

— Escrime. Dégagé qui se porte en levant rapidement l'épée par-dessus le fer de l'adversaire.

— Mus. Mot qui, écrit au-dessus d'une note, indique qu'on doit l'abandonner aussitôt après l'avoir touchée, sans avoir égard à sa valeur.

— Blas. Une des quatre partitions de l'écu, qui consiste en ce que l'écu est de deux émaux séparés par une ligne horizontale.

— Mar. Élévation de quelques centimètres qui se trouvait autrefois à l'arrière sur le pont d'un bâtiment. « On disait aussi *pont coupé*.

— **Encycl.** Escrime. Le *coupé* est un dégagé qui, au lieu de se faire en passant la pointe de l'épée sous le fer ennemi, se porte au contraire en enlevant rapidement l'épée par-dessus le fer. On comprend sans peine que ce coup, d'ailleurs très-usuel dans la salle d'armes, ne puisse être que rarement employé sur le terrain, car il nécessite un mouvement du fer plus important que pour le dégagé ordinaire, et découvre par conséquent beaucoup plus, exposant ainsi le tireur à une riposte prompte et facile en cas de parade.

Le *coupé dégagé* se compose d'un *coupé*, suivi d'un dégagé. C'est là un coup très-brillant, mais un peu fantaisiste, qui n'est bon à tenter que la poitrine garnie d'une veste d'armes. Le *coupé dégagé* n'est généralement pas conçu tout d'abord dans l'esprit du tireur; le dégagé ne se fait que parce qu'il semble probable que le *coupé* sera paré : on pourrait prolonger ce coup à l'infini en portant un second dégagement, puis un troisième en cas d'insuccès; mais ce n'est plus là, à vrai dire, tirer, c'est ferrailer.

COUPÉ (Daniel), théologien protestant du xvi^e siècle, a donné un *Traité des miracles*, contre Bellarmin (Rotterdam, 1645, in-12). On ne sait rien de sa vie.

COUPÉ (Jean-Marie-Louis), littérateur français, né à Péronne en 1732, mort à Paris en 1818. Il étudia à Paris, se fit conférer la prêtrise, devint professeur de rhétorique au collège de Navarre, puis précepteur du prince de Vaudemont, et voyagea avec lui en Europe; il fut nommé enfin censeur et conservateur des titres généalogiques de la Bibliothèque royale (1778), puis il se retira à Fontainebleau en 1792. Sous la Restauration, il redevint censeur, mais seulement honoraire. Il a écrit : *Essai de traduction de quelques épitres et autres poésies latines de Michel de l'Hôpital* (Paris, 1772 et 1778, 2 vol. in-8°); *Manuel de morale* (Paris, in-12), ouvrage dédié au comte d'Artois, depuis Charles X.; *Dictionnaire des mœurs* (Paris, 1773, in-8°); *Variétés littéraires et historiques* (Paris, 1786-1788, 8 vol. in-8°), ouvrage qui renferme le traité *Sur les merveilles vertus du vin*; *Théâtre de Sénèque* (Paris, 1795, 2 vol. in-8°); *Soirées littéraires* (Paris, 1795-1801, 20 vol. in-8°); *Opuscules d'Homère* (Paris, 1796, 2 vol. in-8°); *Œuvres d'Hésiode* (Paris, 1796, in-18); *Eloge de l'âne*, traduit du latin d'Heinsius (Paris, 1796, 2 vol. in-8°); *Spicilège de littérature ancienne et moderne* (Paris, 1802, 2 vol. in-8°); *Physique ou morale des anciens expliquée* (Paris, 1808, in-12), etc.

COUPÉ DE SAINT-DONAT (Alexandre-Auguste-Donat-Magloire CHEVALIER), littérateur français, né à Péronne en 1779. Élève de l'école d'artillerie de La Fère, sous-lieutenant d'artillerie, attaché à l'état-major du général Belair, il fut incarcéré avec sa mère comme aristocrate et délivré par le 9 thermidor. Il fournit ensuite une brillante carrière comme soldat. Il fut ingénieur à l'armée de Sambre-et-Meuse sous Lefèvre, Championnet et Bernadotte, fut employé dans l'expédition d'Égypte, devint chef de bataillon en 1810, commandant de Varsovie en 1812, fut blessé à Moscou en 1814, et tomba aux mains des Bavares. Rentré en France, il se rallia aux Bourbons, mais ne fut point employé par eux. Il était membre de plusieurs Académies. Il a publié : *Fables* (Paris, 1808 et 1824, in-12), recueil suivi d'une petite galerie des fabulistes anciens et modernes, qui a été traduit en italien par Camillo Ugoni (Florence); *Mémoires pour servir à l'histoire de Charles XI V Jean, roi de Suède et de Norvège* (Paris, 1820, 2 vol. in-8°), ouvrage annoté par B. de Roquefort; *l'Ingrat*, comédie en 5 actes et

en vers. Saint-Donat a composé beaucoup de chansons, de vaudevilles, d'articles de journaux, etc. Il fut un des propriétaires-rédacteurs du *Mercur*.

COUPEAU s. m. (kou-pé — dimin. de l'anc. franç. *coupe*, sommet; picard *coupet*, *couplet*, fante, *coupinette*, cime d'un arbre; normand *coupet*, cime; wallon *copète*, sommet; espagnol *copa*, coupe et sommet; *copete* cime; kymri *cope* et *copa*; flamand *kop*; haut allemand *kuppe*, cime. Tous ces mots paraissent provenir d'une certaine assimilation avec la forme d'une coupe renversée). Sommet d'une montagne, d'un coteau :

Pour grimper au coupeau du Parnasse français...
RÉONIER.

Voyez-vous au-dessous de ce petit coupeau
Le berger Alcindor qui mène son troupeau?
RACAN.

■ Vieux mot.

— Forme pop. altérée du mot *COPEAU*.

— A signifié Cocu et pouvait se prendre adjectivement : Un coupeau. Un mari coupeau.

— Bias. Cime, sommet d'une montagne ou d'une colline, meuble peu usité en France, mais beaucoup en Allemagne : *Höheberg* : coupé, le chef d'argent, à une colline, à trois coupeaux d'azur, inouvent du coupé échiqueté du premier et de gueules. — *Freyberg* : d'or, au lion naissant difflamé de sable, tenant un chicot d'argent et supporté d'une colline à trois coupeaux du même, mouvante de la pointe. — *Grœntaler* : d'argent, à un demi-homme sans barbe, en profil habillé de gueules, tenant une cuisse d'aigle coupée d'or, supportée d'un coupeau de trois pièces du même inouvent de la pointe. — *Neidhart* : d'argent, à un tréfle de sable supporté d'un coupeau de trois pièces mouvante de la pointe du même. — *Altmanne* : d'argent, à un demi-homme vieillard de front, un bonnet rebrassé habillé de gueules, tenant de chaque main une hallebarde du même, supporté et posé sur une colline à trois coupeaux mouvante de la pointe. — *Goyt au Vultdeck* : d'azur, à une aigle essorante d'or sur une colline à trois coupeaux mouvante de la pointe du même. — *Roland* : d'azur, à une pyramide sommée d'un besant d'or supportée d'un coupeau de trois pièces, mouvante de la pointe du même. — *Rabenstein* : d'or, au corbeau de sable, sur une colline à trois coupeaux du même.

— Techn. Bande de carton contenant cinq cartes sur sa largeur. ■ On dit aussi *COUPON*.

— Bot. Nom vulgaire de la tête de la bardane.

COUPE - BOURGEON ou **COUPE - BOURGEONS** s. m. *Eutou*. Nom vulgaire de plusieurs insectes qui causent de grands ravages en coupant les bourgeons naissants. ■ Pl. *COUPE-BOURGEON* ou *COUPE-BOURGEONS*.

COUPE-BOURSE ou **COUPE-BOURSES** s. m. Non donné autrefois aux voleurs à la tire, aux filous qui enlevaient la bourse et les objets précieux que l'on portait sur soi, parce que, les bourses se portant ostensiblement, les filous en coupaient les cordons pour les voler. ■ Pl. *COUPE-BOURSE* ou *COUPE-BOURSES*. On disait aussi *COUPEUR* de bourse.

COUPE-CERCLE s. m. Techn. Sorte de compas qui a une branche tranchante et qui sert à couper circulairement le papier ou le carton. ■ Sorte de vilebrequin armé d'une couronne tranchante, qui sert à enlever des disques de bois circulaires. ■ Pl. *COUPE-CERCLE* ou *COUPE-CERCLES*.

COUPE-CHOUX s. m. Nom donné au frère qui, dans un couvent, était chargé du potager, puis à tout religieux sans considération, et même aux moines en général :

Ah! préfères à leur audace
L'esprit d'un frère coupe-choux.

BÉRANGER.

■ Pl. *COUPE-CHOUX*.

— Par ext. Homme qui ne jouit d'aucune estime : *Le duc de Béthune, son mari, n'était qu'un frère coupe-choux qu'on tolérât à cause d'elle.* (St-Sim.)

— Pop. Sabre - poignard, sabre très-court que portent les fantassins : *Le voyageur à commission ne saurait pas plus abandonner la bache de l'impériale que le vétéran sa guérite et son coupe-choux.* (Perrin.)

Deux fantassins se battaient en duel.
Pour satisfaire au préjugé cruel,
Ils se servaient du coupe-choux flexible.

Le nez de l'un, frappé d'un coup terrible,
Vola dans l'air et sur le sol tomba :

« C'est rien, dit-il, car je n'ai pris pas d'habac, »
C. DALIN.

COUPE-CIGARES s. m. Instrument de forme variable, qui sert à couper le bout des cigares. ■ Pl. *COUPE-CIGARES*.

COUPE-CORS s. m. Instrument dont on se sert pour couper les cors et les durillons. ■ Pl. *COUPE-CORS*.

COUPE-CUL s. m. Jeux. Ancien nom du hasard appelé aujourd'hui *COUPE-GORGE*. ■ Partie sans revanche : *Jouons un coupe-cul.*

COUPÉE s. f. (kou-pé). Mar. Interruption d'un pont vers l'arrière d'un bâtiment, pour avoir en dessous des cabines ou une seule chambre plus élevée.

— Géom. S'est dit autrefois pour *ABSCISSE*.

COUPE-FAUCILLE s. m. Bot. Nom vulgaire

de quelques muflers ou linaires, faisant allusion à la dureté de leur tige. ■ Pl. *COUPE-FAUCILLE*.

COUPE-FEUILLES s. m. Agric. Instrument employé dans les magnaneries pour couper la feuille de mûrier que l'on donne aux vers à soie. ■ Pl. *COUPE-FEUILLES*.

COUPE-FICELLE s. m. Nom que les artisans donnent par dérision aux artificiers. ■ Pl. *COUPE-FICELLE*.

COUPE-FOIN s. m. Agric. Instrument de forme variée qui sert à entamer les meules de foin par tranches verticales, afin de les livrer au fur et à mesure à la consommation. ■ Pl. *COUPE-FOIN*.

COUPE-GAZON s. m. Hortic. Instrument employé pour couper et aviver le bord des gazons, le long des allées : *Le coupe-gazon consiste ordinairement en un disque de fer à bord acéré et tranchant, roulant sur un petit essieu qui en traverse l'axe, et fixé à l'extrémité d'un manche de bêche terminé par une béquille.* (Maigne.) On dit aussi *TRANCHE-GAZON*. ■ Pl. *COUPE-GAZON*.

COUPE-GORGE s. m. Lieu écarté, endroit suspect où l'on court risque d'être assassiné : *Autrefois, toutes les jorêts étaient de vrais coupe-gorge. Babylone est un grand coupe-gorge.* (Voit.) ■ J.-B. Rousseau a employé ce mot dans le sens de brigand, d'assassin, homme capable de couper la gorge; l'usage, sinon l'étymologie, s'oppose à cet emploi du mot : *Les journalistes sont les coupe-gorge des bois et des grands chemins du Parnasse.* (J.-B. Rouss.)

— Par ext. Endroit où il se commet ordinairement quelque injustice criante, quelque friponnerie : *Une maison de jeu est un vrai coupe-gorge. Le monde est un coupe-gorge, il n'y a que fraude et trahison.* (St-Evremond.)

Allons voir mon notaire, et sortons, si je puis,
Du coupe-gorge affreux et du bois où je suis.

REGNARD.

Ah! je suis perdu! Bourse infâme! entre! repaire!
Coupe-gorge en plein jour! tripot! Maudit sois-tu,
Foyer des passions! tombeau de la vertu!

POISSARD.

Puisqu'entre humains ainsi vous vivez en vrais loupes,
Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.
Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous
Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge. [forge,
MOLIERE.

— Cause de ruine, de désastre : *Le brelan, c'est un coupe-gorge qu'on a banni de ce pays-ci.* (Mme de Sév.) *La vie politique est un affreux coupe-gorge.* (Balz.)

— Mar. Courbe de charpente qui forme la gorge d'un vaisseau, et se courbe insensiblement en arc vers l'étrave et sous l'épéron.

— Jeux. Hasard du lansquenet et de quelques autres jeux de cartes, consistant en ce que, du premier coup, le banquier amène une carte favorable aux pontes, ce qui lui fait tout perdre immédiatement :

Il a fait trente fois coupe-gorge aujourd'hui.

REGNARD.

Quel soudain désespoir saisit ce malheureux
Que vient d'assassiner un coupe-gorge affreux!

REGNARD.

■ On disait autrefois *COUPE-CUL*.

COUPEILLON s. m. (cou-pè-lon; il mil.). Pèche. Petite truble ou filet pour retirer le poisson des poches d'une bougirdue.

COUPE-JARRET s. m. Brigand, assassin, meurtrier de profession : *Dans la population parisienne se mêlait, en 1792, une population étrangère de coupe-jarrets.* (Chateaub.)

... Tout seigneur à ses gages
A cent coupe-jarrets qui parlent cent longues.

V. Hugo.

— Fam. Homme qui ne recule devant aucun moyen pour arriver à ses fins : *La duchesse pria le marquis d'Ajuda de lui amener le roi des coupe-jarrets.* (Balz.)

COUPE-JULIENNE s. m. Art culin. Instrument qui sert à découper les légumes destinés à la confection des juliennes. Dans sa forme la plus simple, il se compose d'une planchette de bois, percée d'une fente, dans laquelle sont logées une ou plusieurs lames de couteaux; en passant un légume quelconque sur ces lames, il se divise en filaments qui, passant par la fente, tombent dans un vase placé en dessous. ■ Pl. *COUPE-JULIENNE*.

COUPE-LANDE s. m. Agric. Sorte de houe en fer qui sert à couper les ajoncs, les genêts, les bruyères qui couvrent les terres incultes. ■ Pl. *COUPE-LANDE*. On dit aussi *ÉTRÉPE*.

COUPELARD s. m. (kou-pe-lard — de *couper* et *lard*). Argot. Couteau, dans le langage des prisonniers.

COUPE-LÉGUMES s. m. Art culin. Instrument pour couper les légumes en menus morceaux ou en morceaux imitant divers dessins. ■ Pl. *COUPE-LÉGUMES*.

COUPÉ-LIT s. m. V. *COUPÉ*.

COUPELLION s. f. (kou-pè-la-sion — rad. *coupe*). Chim. Opération qui a pour but de séparer les métaux précieux, particulièrement l'argent, des autres métaux avec lesquels ils se trouvent alliés.

— Encycl. Chim. et monnaie. On désigne

sous le nom de *coupellation* le travail des essayeurs qui consiste à déterminer, à l'aide de la *coupelle*, le titre des alliages d'or et d'argent. Cette opération, dont l'usage remonte au règne de Philippe le Bel, vers l'an 1300, a été substituée à l'essai par la pierre de touche, comme donnant des résultats plus exacts. Elle consiste à mettre dans un petit vase poreux, en phosphate de chaux, désigné sous le nom de *coupelle*, à cause de sa forme qui est celle d'une coupe, une quantité déterminée de l'alliage à analyser, en y ajoutant une proportion de plomb fixée suivant le titre présumé de la matière. Voici les proportions de plomb ordinairement employées pour une partie de matière :

| Parties. | Titre. |
|-----------------------------|--------|
| 2 de 1,000 à 950 millièmes. | |
| 5 — 950 à 900 — | |
| 7 — 900 à 850 — | |
| 9 — 850 à 800 — | |
| 12 — 800 à 750 — | |
| 15 — 750 à 700 — | |
| 18 — 700 à 650 — | |
| 20 — 650 à 600 — | |

On voit que, pour opérer dans de bonnes conditions, il est nécessaire de connaître d'avance le titre approximatif du métal à analyser. On peut souvent être renseigné à cet égard par l'origine de ce métal; suivant qu'il provient de monnaies, de médailles ou de pièces d'orfèvrerie, on peut évaluer sans grande erreur la quantité de métal précieux qu'il renferme. Quand on n'a aucun renseignement, on fait un essai préalable sur une très-petite quantité. Ensuite on pèse un certain poids d'alliage à analyser, un gramme environ, et on l'enveloppe dans un cornet de papier; on place alors sur une coupelle de grandeur convenable un poids de plomb correspondant, et on porte le tout à l'ouverture du moufle d'un fourneau de *coupelle* chauffé au rouge vif. Ce fourneau de *coupelle* est un fourneau à réverbère surmonté d'un tuyau d'appel en tôle, au moyen duquel on peut activer la combustion; le moufle est un petit vaisseau de terre, mince, en forme de voûte allongée, ouvert à une de ses extrémités et fermé à l'autre; il pénètre jusqu'à son ouverture dans l'intérieur du fourneau après lequel il est fixé, se trouve ainsi entouré par le feu et chauffé fortement; vers le fond, il porte des fentes étroites qui le mettent en communication avec le foyer, dont le tirage détermine dans son intérieur un courant d'air. La température du moufle va en croissant depuis l'ouverture jusqu'au fond. On place donc, comme nous l'avons dit, la coupelle garnie de plomb à l'entrée du moufle; le plomb fond et se découpe, c'est-à-dire que sa surface devient brillante, l'oxyde pénétrant dans la coupelle; on ajoute alors l'alliage enveloppé de papier ou roulé dans une feuille de plomb; le papier brûle ou le plomb fond, et l'alliage lui-même ne tarde pas à entrer en fusion. A ce moment on enfonce la coupelle dans le moufle et on la chauffe ainsi plus fortement; l'oxydation du métal s'opère rapidement, des fumées s'élèvent de la surface du bain liquide et la litharge s'absorbe rapidement. Quand les deux tiers environ du plomb ont disparu, la masse est agitée de mouvements rapides, l'œuvre s'arrondit et des bandes irisées apparaissent à la surface du métal; il faut aussitôt rapprocher la coupelle de l'ouverture, et tous les métaux étrangers ne tardent pas à s'oxyder entièrement avec le reste du plomb. Ce résultat atteint, on laisse refroidir, on recueille le bouton métallique, le *bouton de retour*, on le nettoie et on le pèse; son poids, comparé à celui de l'alliage employé, permet de calculer le titre du métal essayé.

Telle est, d'une manière générale, l'opération de la *coupellation*. Mais il est nécessaire d'ajouter quelques détails particuliers à chacun des métaux pour le dosage desquels elle est usitée.

La *coupellation* des alliages d'argent exige diverses précautions spéciales. Lorsque les bandes irisées apparaissent à la surface du métal, il est indispensable d'amener la coupelle à l'ouverture du moufle, une température élevée étant nuisible à ce moment. Le bouton devient alors *terne*, les mouvements qui l'agitaient s'arrêtent; enfin, à un moment donné, il jette un vif éclat, il produit l'*éclair*, comme on dit (v. ce mot), et il se solidifie. Le refroidissement du bouton ne doit pas être trop rapide, sans quoi sa surface deviendrait granuleuse, irrégulière, il éprouverait le *rochage*. (V. ce mot.) La température du moufle ne doit jamais être trop élevée, sinon le bouton serait adhérent à la coupelle; un défaut de plomb produirait le même inconvénient. La *coupellation* de l'argent exige, pour être exacte, une grande habitude de la part de l'opérateur. De nombreux chimistes, et des plus habiles, se sont occupés de déterminer les conditions dans lesquelles elle se fait le mieux, des erreurs relativement faibles pouvant entraîner dans le commerce des métaux précieux des pertes considérables. D'une manière générale, on obtient un poids d'argent un peu inférieur de quelques millièmes au poids réel, tant à cause de la volatilisation de l'argent que de son imbibition dans la coupelle. Une autre cause d'erreur, mais en sens inverse, est due aux traces de cuivre et de plomb que retient le bouton de retour; en général, il reste de 2 à 4 millièmes de métaux étrangers. On a établi, pour corriger ces er-

reurs, des tables de compensation; mais elles ne conduisent pas encore à une exactitude rigoureuse. Les analyses d'argent par *coupellation* tendent à être remplacées par les analyses par voie humide, qui peuvent conduire à des résultats plus certains.

La *coupellation* des alliages d'or est plus facile que celle des alliages d'argent; elle ne conduit pas cependant à des chiffres tout à fait exacts. Si, d'une part, l'or n'est pas volatil comme l'argent, s'il pénètre moins facilement que ce métal dans la coupelle et s'il est moins sujet au rochage, d'autre part il est très-difficile de lui enlever les dernières traces de cuivre et de plomb qu'il renferme. On doit opérer au rouge vif; lorsque la température est trop élevée, l'or pénètre dans la coupelle; lorsqu'elle ne l'est pas assez, il reste une trop forte proportion de plomb. La moyenne des erreurs est de 2 à 3 millièmes. Dans la plupart des cas, cette approximation est suffisante, surtout si l'on corrige le résultat au moyen de tables de compensation, comme pour l'argent. Lorsqu'on veut plus d'exactitude, il faut recourir à l'opération du *départ*. Si l'alliage renferme à la fois de l'or et de l'argent, il faut encore avoir recours à la même méthode.

La *coupellation* des alliages qui renferment du platine ne conduit pas souvent à des résultats satisfaisants. Presque toujours il y a une surcharge dans les boutons d'essai, le platine préservant de l'oxydation les métaux qui l'accompagnent. Parfois cette erreur dépasse 15 à 20 millièmes. On peut cependant coupler les alliages d'or, d'argent et de platine; on commence par les inquerter (v. *INQUARTATION*); si la proportion d'argent est insuffisante, on lamine le bouton et on le traite par l'acide sulfurique bouillant, qui dissout l'argent et laisse l'or et le platine, que l'on pèse. On ajoute à ces métaux une nouvelle quantité d'argent, on fond le tout, on lamine le bouton et on le traite par l'acide azotique bouillant, qui dissout le platine à cause de la présence de l'argent. Il reste l'or, que l'on pèse. On peut connaître ainsi le poids des trois métaux.

— Métallurg. C'est aussi par la *coupellation* qu'on extrait l'argent du plomb argentifère. Lorsque le plomb que l'on veut traiter est *pauvre*, on lui fait d'abord subir une opération préalable nommée *pattinsonage* et consistant à produire un enrichissement très-notable de l'alliage en en séparant par cristallisation une grande proportion de plomb pur.

La *coupellation* se pratique par deux méthodes différentes, la méthode anglaise et la méthode allemande.

La *coupellation* dite à l'anglaise, parce qu'elle est surtout pratiquée en Angleterre, s'opère dans un four à sole elliptique et concave, construite avec de la poudre de fer calcinée, et maintenue par des cerceaux de fer; cette sole, qui constitue la coupelle, a 1 mètre de largeur et 1 m.50 de longueur environ. Lorsqu'on a amené ce four à une température convenable, on y introduit une quantité de métal telle, que, lorsque celui-ci est fondu, le niveau du bain métallique vient effleurer au bord d'une rigole pratiquée sur les côtés de la coupelle. Dans ces conditions, au moyen d'une tuyère et d'une machine soufflante, on dirige à la surface du métal convenablement chauffé un courant d'air très-vif. Le plomb s'oxyde rapidement en produisant de la litharge, qui entre en fusion, déborde dans la rigole et s'écoule au dehors par une canalisation disposée à cet effet. On ajoute de temps en temps une nouvelle quantité de plomb, afin de maintenir constant le niveau du métal; sans cette précaution, la hauteur de la rainure étant invivable, la litharge cesserait de s'écouler, séjournerait sur le métal et préserverait celui-ci de l'oxydation.

Dans le plus grand nombre des fabrications, on divise la *coupellation* en deux parties. On commence dans un premier four par amener le plomb à contenir de 8 à 10 pour 100 d'argent; par un second traitement dans un second four, on coupe cet alliage riche jusqu'à disparition aussi parfaite que possible de tout le plomb, jusqu'à production de l'*éclair*. En opérant ainsi, on a l'avantage de séparer plus facilement les litharges qui proviennent d'un alliage pauvre de celles qui proviennent d'un alliage riche, et entraînent toujours une petite proportion de métal précieux. Toutes ces litharges sont revivifiées, c'est-à-dire réduites à l'état de plomb métallique; le métal qui provient des dernières est soumis de nouveau au pattinsonage.

La *coupellation* allemande se fait dans des fours à réverbère à sole circulaire et concave, ayant de 2 m.50 à 4 mètres de diamètre. La voûte de ces fours est constituée par un couvercle de tôle garni de briques, que l'on peut soulever au moyen d'une grue. Sur un des côtés de la sole se trouve un foyer destiné au chauffage, du côté opposé est l'ouverture de sortie des gaz de la combustion, de telle façon que la flamme traverse le four; enfin, en avant, est la porte de travail, et les parois latérales sont traversées par des tuyères destinées à introduire l'air nécessaire à l'oxydation. La sole du four est construite avec de la marne humectée d'eau que l'on tasse sur un fond de briques et que l'on façonne convenablement. La dessiccation doit être lente, pour éviter la production de gerçures par lesquelles des parcelles de litharge ou de métal

fondou pourraient s'écouler. Pour opérer, on introduit le plomb à traiter sur cette sole faiblement chauffée; celui-ci, si la température n'est pas trop élevée, entre lentement en fusion, tandis que les métaux étrangers montent à sa surface; on enlève avec un ringard la crasse qu'ils produisent; on élève alors un peu plus la température, et la litharge se produit en abondance, puis s'écoule par la porte du four disposée à cet effet. Les premières portions sont les moins pures, elles entraînent le reste des impuretés que contenait le plomb. On ne donne le vent et on n'élève la température au rouge vif que lorsque la litharge produite est d'une pureté parfaite. A mesure que le plomb disparaît, le niveau du bain métallique s'abaissant, il faut, pour faciliter la sortie de l'oxyde, creuser de plus en plus la rainure par laquelle il s'écoule. Comme dans le procédé anglais, on sépare les dernières portions de litharge qui entraînent une certaine quantité d'argent. Mais ici on mène l'opération jusqu'au bout dans le même four, et on ne l'arrête qu'après la production de l'éclair. On opère sur des masses de plomb qui varient avec les dimensions du four, depuis 5,000 jusqu'à 10,000 kilogrammes; le travail dure un temps qui varie d'après les quantités sur lesquelles on opère.

La méthode allemande s'applique surtout aux plombs riches non soumis préalablement au patissonage.

La coupellation produite de l'argent brut dont le titre varie de 900 à 980 millièmes. On purifie ce métal par une nouvelle coupellation dans une coupelle en poudre d'os, qui absorbe par imbibition la litharge à mesure qu'elle se produit, ou bien par une fusion dans un creuset de plombagine, en mettant à sa surface une certaine quantité de sable quartzeux, qui se combine à l'oxyde de plomb.

Les litharges impures qui se produisent en premier lieu sont révivifiées. Il en est de même des litharges argentifères qui se forment à la fin; on les fait rentrer dans la fabrication. Quant aux litharges pures, elles changent de destination suivant les besoins du commerce : on les vend comme litharge, si cela est possible; sinon on les transforme en plomb métallique, en les fondant avec du charbon; le métal qu'elles fournissent alors est d'une grande pureté.

COUPELLE s. f. (kou-pè-le — dimin. de coupe). Chim. et métal. Petit creuset en os calcinés, dans lequel on soumet les alliages d'or ou d'argent à la coupellation : Les **COUPELLES** sont faites avec des os calcinés au contact de l'air et réduits en poudre fine; cette cendre est mêlée avec de l'eau; on en fait une pâte molle, qu'on comprime dans un moule et qu'on fait ensuite dessécher. Les **COUPELLES**, qu'on appelle aussi cendrées ou casses d'affinage, sont blanches, légères, poreuses et très-friables; elles peuvent absorber facilement leur propre poids de litharge. || Or, argent de coupelle, Or, argent très-fin obtenu par coupellation.

— Fig. Epreuve, par allusion à l'usage que les essayeurs font de la coupelle : *Mon cœur s'est purifié de la coupelle de l'adversité.* (J.-J. Rouss.) *C'est à la coupelle de l'adversité que la plupart des amitiés s'en vont en fumée; il reste peu d'or, mais il est pur.* (J.-J. Rouss.)

— Artill. Pèle de fer-blanc ou de cuivre, avec laquelle les canonniers prennent la poudre dont ils remplissent les gargousses.

COUPELLE, ÊE (kou-pè-lé) part. passé du v. Couppeller. Or, argent COUPELLE.

COUPELLER v. a. ou tr. (kou-pè-lé — rad. coupelle). Chim. et métal. Passer à la coupelle; essayer par coupellation : *Couppeller l'or de l'argent.* || *Couppeller l'or de la bonté d'un or, il faut le COUPELLER.* (V. de Bonare.)

COUPE-MARIAGE s. m. Techn. Mécanisme adapté au tour à tirer la soie, pour faire disparaître le défaut appelé *mariage* : Certains coupe-mariage sont disposés de manière à couper les mariages aussitôt qu'ils se forment, sans que la coopération de l'ouvrière soit nécessaire, tandis que les autres annoncent simplement la production des mariages, qui sont ensuite enlevés par la fileuse. (Maigne.) || On dit aussi BRISE-MARIAGE et PURGE-MARIAGE.

COUPEMENT s. m. (kou-pe-man — rad. couper). Techn. Action de couper avec la scie : Un **COUPEMENT** oblique. Le tracé d'un **COUPEMENT**.

— Chem. de fer. Intersection de deux voies sous un angle plus ou moins aigu : Les **COUPEMENTS** de voie ne diffèrent des traversées de voie qu'en ce que dans celles-ci les voies se coupent à angle droit. || Disposition donnée aux rails à l'endroit où se trouve un coupement de voie, pour que les trains lancés sur une des deux voies puissent continuer leur marche dans la direction qu'ils ont reçue.

COUPE-NET s. m. Techn. Espèce de pince qui sert à couper les fils métalliques : Il y a deux sortes de **COUPE-NET** : les uns ont les couteaux droits, les autres ont les couteaux tournés de côté.

COUPE-PAILLE s. m. Agric. Instrument avec lequel on coupe la paille en menus brins. || Pl. **COUPE-PAILLE**. || On dit plus ordinairement HACHE-PAILLE.

COUPE-PAPIER s. m. Instrument de relier pour rogner le papier. || Couteau à deux

tranchants mousses, dont on se sert pour couper le papier après l'avoir plié. On dit plus ordinairement *COUTEAU À PAPIER*; quant au mot **PLIOIR**, qui se trouve seul dans l'Académie, il n'est usité que chez les plieuses.

COUPE-PÂTE s. m. Techn. Instrument de boulanger qui sert à diviser la pâte, et aussi à enlever celle qui adhère aux parois du pétrin et aux mains de l'ouvrier. || Pl. **COUPE-PÂTE**.

COUPE-QUEUE s. m. Art vétér. Instrument dont on se sert pour couper la queue aux chevaux.

— Techn. Instrument avec lequel on coupe les queues des peaux avant de les passer en mégie. || Platine de cuivre que l'on chauffe pour aplanir dessus l'extrémité des chandelles à la baguette.

COUPER v. a. ou tr. (kou-pé — rad. coup). Séparer, diviser en deux ou plusieurs parties : **COUPER** du pain, de la viande. **COUPER** un bras, une jambe, la tête, la gorge, le nez, les oreilles. **COUPER** du blé, des roseaux. **COUPER** les ailes à un oiseau. **COUPER** avec un couteau, avec un rasoir, avec un sabre, avec un canif, avec des ciseaux. Avant 1830, on **COUPAIT** le jarret à l'esclave pour qu'il ne se sauvât pas une seconde fois. (Dupuis.) Trembley **COUPE** un polype par morceaux, et chaque morceau redonne un polype entier. (Flourens.) Chaque tête que **COUPE** le bourreau coûte 6,000 francs à abattre. (E. de Gir.) || Entamer, faire une incision dans : Ce couteau lui a **COUPÉ** le doigt. Je n'avais point oublié mon sac, dont les bretelles me **COUPAIENT** les épaules. (Chateaub.)

— Particulièrement. Châtrer : **COUPER** un porc, un chien. Il n'y a pas longtemps qu'on lisait encore sur la boîte d'un dévot du Pont-Neuf : « N. fond les chiens, coupe les chats et va-t-en ville. »

— Par exagér. Heurter violemment, impressionner fortement et désagréablement : **COUPER** la figure à quelqu'un d'un coup de fouet. Il faisait une bise à **COUPER** le visage.

— Tailler sur un patron ou d'après certaines règles : **COUPER** un habit, un gilet. **COUPER** une robe, un corsage, un mantelet. **COUPER** une pierre de taille.

— Rompre, entamer, produire une solution de continuité dans : **COUPER** un pont pour arrêter l'ennemi. **COUPER** une route de plusieurs tranchées. || Traverser, diviser, partager : Un canal **COUPE** le village en deux. A force d'énergie, le peloton **COUPE** la ligne ennemie. Un paravent **COUPE** la chambre dans toute sa longueur. On appelle corde la droite qui **COUPE** un cercle. Le pont du Diable **COUPE** aujourd'hui l'arcade du nouveau pont plus élevé, bâti derrière. (Chateaub.)

Un ravin de ces monts coupe la noire crête.

V. Hugo.

|| S'avancer au travers de : Au moment où nous **COUIONS** la voie, un train parut.

— Passer devant, croiser en avant le chemin de : **COUPER** quelqu'un. **COUPER** une diligence.

— Intercepter, empêcher d'arriver : **COUPER** les eaux, les communications à une place assiégée, les vivres à une armée.

— Fendre en nageant ou en naviguant : **COUPER** l'eau. **COUPER** le courant.

— Tempérer, modifier par l'addition d'un autre liquide : **COUPER** un bouillon avec du lait. **COUPER** le lait et le vin est une habitude générale chez les débitants de Paris. Notre vin est si tiquoreux que quelques marchands le **COUPENT** avec les vins des environs de Paris. (Balz.)

— Fig. Interrompre, suspendre; empêcher : **COUPER** la fièvre à un malade. **COUPER** l'appétit. **COUPER** la joie de quelqu'un. **COUPER** la parole à quelqu'un. L'émotion m'a **COUPÉ** la voix. Tant de visites me **COUPENT** mes journées et me les font perdre. Rien ne **COUPE** la monotonie de cette existence. **COUPER** la parole à nombre d'orateurs, c'est **COUPER** une sottise en deux. (Petit-Senn.)

Ses pleurs précipités ont **COUPÉ** mes discours.

RACINE.

Ce n'est que la douleur qui lui **COUPE** la voix.

CORNEILLE.

— **Couper** dans le vif, Inciser les chairs mortifiées en pénétrant jusque dans les chairs vives. || Fig. Faire des sacrifices décisifs, prendre des mesures énergiques : Je cesserais de le voir, je partirais s'il le faut, je **COUPERAI** dans le vif.

— **Couper** à ou dans la racine, **couper** la racine, Extirper radicalement, complètement : **COUPER** le mal dans LA **RACINE**.

..... On s'imagine

Guerir un si grand mal sans **couper** la racine.

CORNEILLE.

— **Couper** le nez, les oreilles, **couper** bras et jambes à quelqu'un. Se dit par menace, pour exprimer une vengeance terrible qu'on veut tirer de quelqu'un : *M. de Sainte-Forix a déclaré plusieurs fois qu'il COUPERAIT* les oreilles à celui des journalistes qui oserait l'attaquer. (Grimm.)

Moi, je lui **couperais** sur-le-champ les oreilles.

MOLÈRE.

Laissez-moi lui **couper** le nez. — Laissez-le aller; Que feriez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier?

REGNARD.

|| Fig. **Couper** les bras, **couper** bras et jambes

à quelqu'un, Lui ôter tout moyen d'agir, lui causer une stupeur profonde : *Cet événement m'a COUPÉ* bras et jambes.

Je m'en consolerais quand je verrai Phocas Croire affermir son trône en se **coupant** le bras.

CORNEILLE.

— **Couper** la gorge à quelqu'un, L'égorger, le tuer : On m'a **viendra** **COUPER** LA GORGE dans la pensée que je suis tout **cousu** de pistolets. (Mol.) || Fig. Lui faire perdre sa position, lui causer un dommage irréparable : A force de calomnier, il m'a **COUPÉ** positivement LA GORGE, en me jetant sans ressources sur le pavé.

— Pop. **Couper** le sifflet à quelqu'un, Lui couper la gorge, le tuer, || Fig. L'interdire, le mettre dans l'impossibilité de parler ou de répondre : *Eh bien! voilà qui TE COUPE* LE SIFFLET, *hein!* || On dit plus familièrement encore la **couper** à quelqu'un : *Voilà qui TE LA COUPE.* Le maréchal Lefèvre, n'étant encore que sergent, avait épousé une cantinière qui avait des sentiments élevés, mais point d'éducation. Un jour qu'elle se trouvait dans un salon des Tuileries, un des valets de chambre parlait bas à l'un de ses camarades en la regardant d'un air moqueur. Au même instant, l'empereur parut, et tendant la main à la maréchale, il lui dit d'un air gracieux : « Bonjour, madame la duchesse de Lantzig. » Alors celle-ci, se tournant vers le valet, lui cria : « Hein! ça TE LA COUPE, cadet. »

— **Couper** les ongles, Ôter tout moyen de défense, affaiblir, par allusion au lion amoureux de La Fontaine, qu'on tua facilement quand on lui eut coupé les griffes : Les orateurs du droit divin reprochent aux députés du tiers état de diminuer l'autorité du roi, de lui **couper** LES ONGLES jusqu'à la chair. (Proudh.)

— **Couper** la bourse à quelqu'un, Lui ôter adroitement sa bourse ou d'autres objets qu'il a sur lui.

— **Couper** l'herbe sous le pied à quelqu'un, Le supplier : Je ne serais pas le premier **laquais** qui s'ôt **COUPÉ** L'HERBE SOUS LE PIED à son maître. (Danc.)

— **Couper** les vivres à quelqu'un, Lui refuser l'argent qu'on était dans l'habitude de lui donner, cesser de subvenir à ses dépenses, le priver des aliments ordinaires : Si vous n'êtes pas plus raisonnable, je vous **COUPERAI** LES VIVRES. || Fig. Lui supprimer un aliment moral ou intellectuel : On ne sait plus comment faire, on **COUPE** LES VIVRES à l'âme comme on **COUPE** les bourses. (Volt.)

— **Couper** chemin, le chemin à quelqu'un, L'empêcher de passer en se mettant au devant de lui sur son chemin : Ils **AVAIENT** **COUPÉ** CHEMIN AUX **Madianites**. (Boss.) Il fait signe aux siens, qui étaient de l'autre côté de l'arbre, de **COUPER** LE CHEMIN AU **perfid** Adrasle. (Fén.)

Son fils et deux valets me **coupent** le chemin.

CORNEILLE.

|| **Couper** chemin à quelque chose, En arrêter, en empêcher le cours, le progrès : **COUPER** CHEMIN à un incendie. **COUPER** CHEMIN à la fièvre.

A tous nos démentis **coupons** chemin, de grâce.

MOLÈRE.

— A **couper** au couteau, à **couper** par tranches, Extrêmement épais : Brouillard à **COUPER** AU **COUTEAU**. Quelques verres d'un gros vin à **COUPER** PAR **TRANCHES**. (J.-J. Rouss.)

— Littér. Ménager des repos, les multiplier : Il ne faut pas trop **COUPER** son style. Il faut **COUPER** vos phrases à propos; mais il y a une manière de les **COUPER** qui, bien loin d'interrompre l'harmonie, sert à la continuer. (D'Olivet.) || Distribuer les parties, les isoler, les séparer : Trois ou cinq actes, c'est la manière la plus usitée de **COUPER** les œuvres dramatiques. Il est nécessaire de **COUPER** en chapitres ou autrement un ouvrage de longue haleine. Grâce à cette habitude de **COUPER** l'opéra par un ballet, les entr'actes sont très-courts en Italie. (Alex. Dum.)

— **Couper** un cheveu en quatre, Etre extrêmement subtil ou méticuleux : D'Aguesseau était le père des difficultés; il **COUPAIT** UN CHEVEU EN QUATRE. (St-Sim.)

— Mar. **Couper** la terre à un navire, Se glisser entre la terre et lui pour l'empêcher d'aborder.

— Mus. **Couper** les sons, Marquer un temps, observer un silence entre chaque note.

— Grav. Entamer d'une certaine façon avec le burin : Le graveur doit s'attacher à **COUPER** nettement le cuivre.

— Sculpt. **Couper** le plâtre, Faire à la main divers ornements ou moulures en plâtre.

— Archit. **Couper** du trait, Faire en petit le modèle d'une voûte ou d'une pièce de trait.

— Maçon. **Couper** une pierre, En ôter un trop gros morceau, de façon qu'elle ne peut s'adapter à la place qui lui était destinée.

— Anc. monn. **Couper** carreaux. Au temps du monnayage au marteau, Couper en morceaux carrés, de la dimension approximative des pièces, des lames d'or, d'argent ou de cuivre, après qu'elles avaient été réduites à l'épaisseur convenable.

— Techn. **Couper** l'or, Partager une feuille d'or en quatre parties, dont chacune doit être

amenée sous le marteau à la grandeur de la feuille divisée. || **Couper** la pâte, Soumettre la pâte à poterie à l'opération du coupage.

— Manég. **Couper** la volte ou le rond, Changer de main en faisant des voltes.

— Escrime. **Couper** la mesure, La dégager.

— Jeux. Prendre une carte de son adversaire avec un atout : **COUPER** un pique. **COUPER** son adversaire. On ne peut **COUPER** que les couleurs dont on manque.

Le jeu rassemble tout; il unit à la fois Le turbulent marquis, le paisible bourgeois; La femme du banquier, dorée et triomphante, Coupe orgueilleusement la duchesse indigente.

REGNARD.

|| Au krabs, Se dit du tenant quand il renverse le cornet sur la table sans lancer les dés, et du servant quand il sert seulement un ou deux dés, ou bien qu'il les arrête au sortir du cornet en mettant la main dessus, de manière qu'on ne puisse les lire. || A la paume, **Couper** le coup, Pousser la balle de manière qu'elle ne fasse aucun bond. || **Couper** la balle, La frapper avec la raquette tenue en dedans et presque horizontale. || **Couper** cul, Se retirer sans donner de revanche, après avoir gagné :

..... Qu'ils se gouvernent comme au jeu; Quand on leur **coupe** cul, qu'ils modèrent leur feu. (Mercure de France.)

— Sylvic. **Couper** à blanc écor, à tire et aire, en jardinant, en furetant, etc. V. **COUPE**, JARDINAGE, FURETAGE, etc.

— Hortie. Tailler, émonder : **COUPER** des arbres à l'épaisseur d'un écu, en talus, en pied de biche, en moignon; les **COUPER** carrément.

— v. n. ou intr. Trancher, être apte à **couper** : Ce couteau **coupe** bien. Voilà des ciseaux qui ne **COUVENT** pas du tout.

— Aller directement au lieu de suivre un détour : **COUPONS** par cette rue. **COUPEZ** par le plus court chemin. Nous nous sommes perdus dans les champs en voulant **COUPER** au court. (E. Sue.)

— Par ext. **Couper** court, Mettre un terme : Nos seules lois sur l'exercice illégal de la médecine eussent suffi pour **COUPER** COURT à la carrière de Jésus. (Renan.)

..... Coupons court

Aux erreurs de la jeunesse.

BÉRANGER.

|| Abrégé son discours : Le régent insista, **COUPE** COURT et me donna son heure. (St-Sim.)

— **Couper** court à quelqu'un, Le quitter brusquement, en lui faisant une réponse brève et décisive.

— Peint. Se dit d'une couleur qui tranche avec les autres, parce qu'elle n'est pas assez fondue.

— Vénér. Se dit d'un chien qui veut gagner la tête de la meute, qui manque de force ou qui perd la voie.

— Mar. Passer entre deux vaisseaux : Je voyais l'arrière-garde ennemie dans nos eaux, qui pouvait, en revirant, **couper** entre notre corps de bataille et la division de M. Gabaret. (A. Jal.) || **Couper** à terre, Mettre directement le cap sur la terre.

— Comm. Passer la raclaire sur une mesure de grains qui est remplie.

— Escrime. Exécuter le dégagement appelé **coupé**. || **Couper** sous le poignet, Dégager par-dessous le poignet de l'adversaire. || **Couper** sur pointe, Porter une pointe en dégageant par-dessus la pointe de l'épée de son adversaire.

— Chorégr. Faire le pas qu'on nomme **coupé**.

— Jeux. Séparer un jeu de cartes en deux, après qu'elles ont été mêlées par l'adversaire : On **coupe** pour dérangé les combinaisons que l'adversaire aurait pu faire pour tricher. || Au lansquenet, Prendre carte et se mettre de la partie. || **Couper** dans le pont, Couper le jeu de cartes à l'endroit où, pour se réserver les cartes mâtresses, un croc lui a donné une courbure imperceptible. || Pop. Tomber dans un piège.

Se **couper** v. pr. Etre, devoir être **coupé** : Ce bois se **coupe** malaisément. Le tréte doit se **COUPER** lorsque les plantes sont en pleine floraison. (Math. de Dombasle.)

Et dans le roc qui cède et se **coupe** aisément, Chacun sait de sa main creuser son logement.

BOILEAU.

|| S'user aux endroits des plis : Ces étoffes ont le défaut de se **COUPER** très-rapidement.

— Couper à soi-même, pour soi-même : Se

COUPER du pain. Se **COUPER** les cheveux.

— Se faire une coupure : Il s'est **COUPÉ** à la main. Mon enfant, tu vas TE **COUPER**. Les Tartares punissaient l'adultère en prenant un membre du coupable dans une pièce de bois, et lui laissant un couteau pour se le **COUPER**. (Balz.) || Se dit particulièrement des enfants et des personnes grasses, dont la chair se fend dans certaines parties où elle fait des plis : Ses petites cuisses se **COUPENT**. Elle est si grasse qu'elle ne saurait marcher sans se **COUPER**.

— Fam. Se contredire : Un menteur se **COUPE** sans cesse. Ces deux réponses se **COUPENT**. (Boss.) La comtesse de Soissons, craignant toujours qu'on ne lui eût fait quelque

finesse, tourna tant de Vardes qu'il se coupa sur deux ou trois choses. (M^{me} de La Fayette.)

— *Se couper la gorge*, S'inciser le cou pour se tuer : *Se couper la gorge avec un rasoir.* *Se couper la gorge avec quelqu'un*, Se battre en duel avec lui : *Mon ami, lui dit le chevalier, j'ai autant d'envie que vous de me couper la gorge, car je suis outré de dépit; mais ce ne sera pas avec vous, s'il vous plaît.* (Marmontel.)

— Art vétér. Se dit du cheval qui s'entre-taille avec les pieds en marchant.

— Réciproq. Se croiser : *Ces deux rues se coupent à angle droit. Lorsque deux angles se coupent, la somme de deux angles adjacents est égale à deux angles droits.*

— **Encycl.** Art vétér. On dit qu'un cheval se coupe lorsque, dans les allures, l'un des membres d'un bipède effleure, atteint plus ou moins profondément, par le heurt de son sabot, le membre correspondant du même bipède qui est à l'appui. On dit que le cheval se frise lorsque le membre qui se meut ne fait qu'effleurer la peau du membre qui est à l'appui; on dit qu'il s'atteint ou qu'il se taille lorsque le heurt du membre en action est assez intense pour faire plaie, et enfin il s'entre-taille lorsque chaque membre du même bipède donne et reçoit alternativement un coup dans la progression. Les causes de ce défaut sont : la faiblesse des sujets, leur conformation défectueuse, les mauvais aplombs, le jeu irrégulier des articulations, l'engorgement des membres à leur extrémité inférieure, la tuméfaction circonscrite dans des régions déclives, enfin la ferrure, parce que, lorsque les fers du cheval sont polis par le frottement, ses pieds ne peuvent plus être aussi solides sur le sol; alors, pour rétablir l'équilibre, il ramène, par une adduction brusque, ses membres que les glissades font dévier, et ainsi se multiplient les chances des atteintes. Les symptômes de ce défaut varient suivant les degrés de son intensité et de son ancienneté. Si le cheval ne fait que se friser, on ne trouve qu'une légère déviation du poil sur la région effleurée et une empreinte de poussière ou de boue; si le défaut est plus accusé, la région du membre atteint devient le siège d'une infiltration œdémateuse, chaude et un peu douloureuse; enfin, si ce défaut est encore plus grand, la peau devient le siège de plaies qui varient en étendue et en profondeur, suivant l'intensité de l'action contondante. Suivant le siège que ces lésions occupent, l'organisation dissimilable des parties atteintes leur imprime des caractères différents. Quand l'action contondante est peu énergique, les lésions chroniques qui en résultent sont ordinairement des tumeurs osseuses à la couronne et au paturon; au boulet et au genou, des kystes et des indurations; enfin au canon, des kystes et des suros ou exostoses. Lorsque le défaut résulte du jeune âge ou d'une faiblesse passagère, il disparaît à mesure que les animaux prennent des forces sous l'influence d'une bonne hygiène; mais s'il est la conséquence d'une mauvaise conformation, sa gravité est beaucoup plus grande. Pour prévenir, faire disparaître ou atténuer ce défaut, il faut surtout s'inspirer de la connaissance des causes qui le produisent. Si les animaux ne se coupent que par suite d'un défaut de forces, il faut n'exiger d'eux que peu de travail, et les soumettre à un régime alimentaire réconfortant. Lorsque le défaut est l'expression d'une conformation défectueuse du tronc ou des membres, il faut trouver le moyen de les maintenir suffisamment écartés pour qu'ils puissent accomplir leurs actions respectives sans se rencontrer. C'est par la ferrure que l'on obtient ces résultats. Les moyens à prendre à cet égard consistent : d'une part, à réduire les diamètres des sabots du côté de leur circonférence antérieure; d'autre part, à rendre oblique leur assiette sur le sol, en dehors ou en dedans, de manière que les pieds soient de travers dans un sens ou dans l'autre, et donnent ainsi aux rayons qui les dominent une direction qui maintienne les membres plus écartés au moment de l'appui, ou les sollicitent en dehors quand ils entrent en action. Cette méthode de ferrure comporte le procédé dit à la turque et le procédé à la turque renversé.

— **Prov. hist. et litt.** *Couper la queue du chien d'Alcibiade.* V. QUEUX.

— **Allus. hist.** *Coupons le câble, il est temps!* parole fameuse de l'abbé Sieyès, adressée au tiers état dans sa séance du 10 juin 1789.

Le 5 mai avait eu lieu dans la salle des Menus, à Versailles, l'ouverture des états généraux. Le roi, le garde des sceaux et le ministre des finances avaient pris successivement la parole, le premier pour blâmer le *désir exagéré d'innovations* qui s'était emparé des esprits, le deuxième pour rejeter avec indignation ces *innovations dangereuses*, le troisième pour signaler un déficit annuel de 56,150,000 francs dans les finances. Devant cette assemblée, dont la convocation imposée par l'opinion publique, consentie en haut lieu après de longs débats, s'était faite sous l'empire de nécessités pressantes, la vieille monarchie prouva dès le premier jour qu'elle n'était plus qu'une ruine; incapable — alors cependant que les privilèges ne veulent point payer, et que le peuple ne le peut plus — incapable de voir que les états généraux n'avaient plus qu'à décréter une révolution déjà faite, elle se montra toute préoccupée de besoins d'ar-

gent et agitée de puériles questions d'étiquette. Aveugle, arrogante et insensée, elle ne se borna pas à exalter avec emphase le *désintéressement* et le *patriotisme* de la noblesse et du clergé, qui semblaient disposés à accorder au tiers, à titre d'aumône, l'égalité de l'impôt; à payer — sacrifice admirable! — leur part des charges publiques; elle alla jusqu'à faire sentir, par de ridicules détails de costume, aux députés des communes, l'infériorité de leur situation, regrettant l'usage avilissant auquel ceux-ci ne voulaient pas se soumettre, de haranguer à genoux. Le lendemain le tiers état avait attendu vainement la noblesse et le clergé pour délibérer en commun. Dès le début, une question s'était posée : Votera-t-on par ordre ou par tête? Le tiers veut que l'on vote par tête, et, soutenu par l'opinion publique, il l'emporte. Après de vains efforts faits par lui pour amener la réunion des trois ordres, il se décide à agir : le 10 juin, Sieyès s'écrie : « *Coupons le câble, il est temps!* » c'est-à-dire « franchissons l'obstacle que nous n'avons pas le temps de lever, élançons-nous en avant, allons seuls. » Il propose cependant de sommer une dernière fois le clergé et la noblesse, de les avertir qu'il y aura appel et que défaut sera donné contre les *non-comparus*; enfin il fait décréter que le tiers se constituera sous le titre d'*assemblée nationale* (17 juin).

Cette énergique expression : *Coupons le câble!* est passée dans la littérature, où elle est d'une application heureuse dans les cas où l'on veut dire : « *Allons! finissons-en!* » rompons une bonne fois avec tout ce qui embarrasse nos efforts. Elle rappelle cette autre expression : *Brûler ses vaisseaux*, qui est aussi passée en proverbe. Dans l'un comme dans l'autre cas, *couper le câble* ou *brûler ses vaisseaux*, on s'interdit, on s'enlève, par une initiative hardie, les moyens de revenir sur une résolution, de renoncer à une entreprise; on se met dans l'impossibilité de reculer. *Couper le câble*, c'est se lancer en pleine mer, abandonnant l'ancre comme un poids gênant et inutile, c'est se mettre à la merci des flots et se fier aux hasards de la traversée.

COUPER (Thomas), prélat anglais. V. COOPER.

COUPE-RACINES s. m. Agric. Machine qui sert à diviser les racines ou les tubercules destinés à la nourriture des animaux ou à la distillation : *Quelques coupe-racines à disque sont à double effet.* (F. de Guaita.) *On emploie depuis longtemps en Ecosse le coupe-racines à levier.* (F. de Guaita.) Pl. COUPE-RACINES.

— **Encycl.** Les racines, telles que les betteraves, les carottes, les navets, etc., qui servent à la nourriture des animaux domestiques, étant plus ou moins volumineuses, il est nécessaire de les découper en petits fragments, avant de les donner à ces animaux. On a imaginé pour cela des instruments appelés *coupe-racines*. Le plus simple de ces appareils est le *coupe-racines* à main; il se compose de lames de diverses formes, fixées comme le fer d'une bêche à l'extrémité d'un manche. Il peut être avantageux dans les petites exploitations qui n'ont que deux ou trois vaches à nourrir; mais il a l'inconvénient de donner un travail très-imparfait.

Le *coupe-racines* employé dans les grandes exploitations se compose d'un disque en bois placé verticalement et garni de deux ou quatre couteaux qui détachent des tranches des racines placées dans une trémie disposée contre la surface du disque. Cet instrument est très-expéditif; mais, avant de s'en servir, il faut que les racines soient lavées; sans cela on s'exposerait à détériorer les lames. Quelques *coupe-racines* sont à double effet, c'est-à-dire qu'ils portent deux jeux de lames fixés dos à dos, de telle façon qu'en tournant la manivelle dans un sens on coupe les betteraves en tranches, et qu'en renversant le mouvement on les débite en copeaux.

COUPERAS s. m. (kou-pe-rà). Pêch. Sorte de filet ou de poche dont on se sert pour prendre les poissons dans les bas parcs appelés courtines.

COUPERET s. m. (kou-pe-rè — rad. *couper*). Sorte de couteau large et court, dont on se sert dans les boucheries et les cuisines pour couper la viande : *Se blesser avec un couperet.* *Samuel prend un saint couperet, et il hache en morceaux le roi Agag.* (Volt.)

— Par ext. Grosse lame tranchante, et particulièrement, Couteau de la guillotine : *Il n'est pas bon au peuple de voir le condamné badiner avec le couperet, narguer le bourreau et souffler en ricanant sur la divine étincelle que le Créateur a mise en nous.* (E. Sue.)

— Fig. Th. Gautier a donné le nom pittoresque de *coup de couperet* à la césure du vers alexandrin : *Nous aimons mieux, quoique poète de notre état, de la prose toute simple, sans le coup de couperet du milieu et le tintement de la fin.* (Th. Gaut.)

— Techn. Outil d'acier qui sert aux émailleurs pour couper les fils d'émail. Un Gros outil à deux tranchants mousses, qui sert pour fendre les pavés : *Le couperet pèse 25 kilogrammes; un ouvrier débite par jour, avec cet outil, de 350 à 400 gros pavés de 0 m. 22 de côté.*

COUPERIE s. f. (kou-pe-ri — rad. *couper*). Techn. Atelier où l'on coupe les poils destinés à la fabrication des chapeaux.

COUPERIN, nom d'une famille d'où sont

sortis, pendant près de deux siècles, des musiciens célèbres. Le premier est COUPERIN (Louis), né à Chaumes (en Briot) en 1630, mort en 1665. Organiste de Saint-Gervais et de la chapelle du roi, il a laissé en manuscrit trois suites de pièces pour clavecin. L'emploi de dessus de viole avait été créé pour lui dans la musique du roi Louis XIII. — Son frère, COUPERIN (François), né à Chaumes en 1631, mort en 1701, était aussi organiste de Saint-Gervais et élève, pour le clavecin, de Chambonnières. Il composa divers morceaux pour l'orgue et le clavecin, et enseigna ces deux instruments. On a de lui : *Pièces d'orgue consistant en deux messes, l'une à l'usage ordinaire des paroisses pour les fêtes solennelles, l'autre propre pour les couvents de religieux et religieuses.* — COUPERIN (Louise), fille du précédent, née en 1674, morte en 1728, chantait avec goût et jouait habilement du clavecin. Elle fut attachée pendant trente ans à la musique du roi. — Son frère, COUPERIN (Nicolas), né à Paris en 1680, mort en 1748, fut attaché au service du comte de Toulouse comme musicien de chambre, et exerça longtemps les fonctions d'organiste à Saint-Gervais. — COUPERIN (Charles), frère de Louis et de François, né à Chaumes en 1632, mort en 1669, succéda à son frère aîné comme organiste à Saint-Gervais, et déploya dans ses fonctions un talent de premier ordre pour son époque. — COUPERIN (François), fils du précédent, fut surnommé *le Grand*, soit à cause de sa supériorité sur tous les organistes de son temps, soit parce qu'il fut le musicien le plus éminent de sa famille. Il naquit en 1668 à Paris, où il mourut en 1733. En 1696, il fut nommé organiste à Saint-Gervais, place héréditaire chez les Couperin, et, en 1701, il reçut le titre de claveciniste du roi et d'organiste de la chapelle royale. « De tous les organistes français, dit M. Fétis, François Couperin est celui qui paraît avoir réuni les qualités les plus remarquables. Disons plus : c'est le seul dont les compositions méritent l'estime des artistes. Il s'est même élevé à une hauteur qui tient du prodige, au milieu du mauvais goût et de l'ignorance qui l'environnaient. » François Couperin a laissé quatre livres de pièces de clavecin : les *Goûts réunis* ou *Nouveaux concerts suivis de l'apothéose de Corelli en trio*; l'*Apothéose de l'incomparable Lulli*, trios pour deux dessus de violon, basse d'archet et basse chiffrée; les *sons des Ténébres* à une et deux voix; l'*Art de toucher du clavecin*, par M. Couperin, organiste du roi; *Recueil de chansons mises en musique, avec basse continue.* — COUPERIN (Armand-Louis), fils de Nicolas, né en 1721, mort en 1789, devint organiste du roi, de Saint-Gervais, de la Sainte-Chapelle, de Sainte-Marguerite, de Saint-Barthélemy, et l'un des quatre organistes de Notre-Dame. Personne, dit-on, ne la surpassa comme exécutant sur l'orgue; mais ses compositions manquent de chaleur. Il a laissé deux recueils de sonates, un recueil de trios pour le clavecin, des motets et des morceaux d'église. — COUPERIN (Antoinette-Victoire), fille du précédent, touchait l'orgue de Saint-Gervais à treize ans. Elle possédait en outre un talent remarquable sur la harpe, et sa belle voix était fort recherchée pour les concerts et les solennités religieuses. Les dates de sa naissance et de sa mort ne nous sont point connues. — COUPERIN (Pierre-Louis), son frère, mort en 1789, fut un virtuose excellent sur le clavecin, l'orgue et la harpe. Malgré le déplorable état de sa santé, qui l'empêchait de se livrer assiduellement à la composition, il a écrit et fait exécuter des motets qui ont eu du succès. Son seul ouvrage gravé est la romance de *Nina*, variée pour piano. Pierre-Louis partageait avec son père les fonctions d'organiste du roi, de Notre-Dame, de Saint-Gervais, de Saint-Jean et des Carmes-Billettes. — COUPERIN (Gervais-François), second fils d'Armand-Louis, dernier membre de la famille des Couperin, ne soutint point la gloire du nom, car il ne dépassa pas la médiocrité, soit comme organiste, soit comme compositeur. Son nom seul lui fit obtenir, après la mort de son père et celle de son frère, toutes les places d'organiste qu'occupaient ces deux artistes. On possède de Gervais-François, en fait de compositions gravées, des romances, des sonates, des airs variés et des pots-pourris. Il vivait encore en 1825.

COUPEPOSE s. f. (kou-pe-ro-ze — espagn. *caparrosa*; italien *copparosa*; anglais *copperas*). La forme anglaise paraît indiquer que ce mot, d'origine allemande, représente *kupfer-asche*, cendre de cuivre, chaux de cuivre, de *kupfer*, cuivre, et *asche*, cendre. Bien qu'on ne trouve pas dans les dictionnaires *kupferasche*, comme on y trouve *bietasche*, chaux de plomb, le mot a pu venir en France d'un dialecte allemand des pays limitrophes. L'allemand *kupfer* se relie sans doute pour sa part au latin *cuper*, cuivre. Quant à *asche*, on peut probablement le rapporter à la racine sanscrite *ac*, dévorer, au futur participe *ashât*, et *apât*, d'où *apira*, *apilar*, *apara*, le feu qui dévore. A la même racine se rapportent le sanscrit védique *ashtri*, foyer, cuisine; le persan *ash*, cuit et aliment cuit, *ashin*, cuisinier, boulanger, *ash kardan*, cuire. Rapprochez du beloutchi *as*, feu. Pictet compare, comme se liant à la même origine, l'anglo-saxon *ast*, four, *essian*, de *estian*, consumer, allemand *essa*, de *esta*, foyer

de forge, et l'irlandais *asaim*, c'est-à-dire *as-saim*, allumer, *asadh*, inflammation. Le latin *asso*, je rôti, *assus*, rôti, semble provenir d'une assimilation analogie. Mais la maladie appelée *couperose* est caractérisée surtout par des pustules entourées d'une aréole rosée. Littre se demande comment elle a pris son nom de la *couperose* minérale, qui est bleue ou verte. Est-ce par une corruption en *couperose*, de *goutte-roze*, ancien nom de cette maladie? *Couperose*, au sens médical, tient-il à *coprose*, nom vulgaire du coquelicot dont l'origène est inconnue, ou bien est-ce *coprose* qui se tire de *couperose*? Ces questions attendent encore une solution. Minér. Nom vulgaire de plusieurs minéraux de nature différente, que l'on distingue les uns des autres en indiquant la couleur qui leur est propre. *Couperose blanche*, Sulfate de zinc naturel et sulfate neutre de peroxyde de fer hydraté. *Couperose bleue*, Sulfate de cuivre naturel. *Couperose jaune*, Sulfate de peroxyde basique de fer hydraté. *Couperose verte*, Sulfate de fer d'un bleu verdâtre.

— **Pathol.** Inflammation chronique des glandes cutanées de la face, avec production de pustules peu étendues, isolées, entourées d'une aréole rosée; nom des pustules elles-mêmes : *Avoir la couperose. Avoir des couperoses. La couperose attaque surtout les individus adonnés à la bonne chère et aux liqueurs spiritueuses.* (Bouillet.) *La couperose, lorsqu'elle est ancienne, est difficile à guérir.* (Focillon.)

— **Encycl. Minér.** 1^o *Couperose blanche.* Le sulfate naturel de zinc connu sous ce nom est formé par la combinaison de 1 équivalent d'acide sulfurique avec 1 équivalent d'oxyde de zinc et 7 équivalents d'eau. C'est un minéral blanc, limpide et soluble, d'une saveur styptique assez forte, se boursouffant au feu et s'y changeant en une scorie grise. Il provient évidemment d'une altération du sulfate de zinc; aussi le trouve-t-on en coquilles blanches ou en concrétions à structure fibreuse dans les mines où l'on exploite la blende. Il existe aussi en petite quantité dans les eaux qui circulent dans ces mines. Ses cristaux appartiennent au système orthorhombique. C'est principalement à Rumelsberg près de Goslar, en Prusse, à Idria en Carniole, à Schemnitz en Hongrie, qu'on recueille ou qu'on prépare ce sel. Celui de Schemnitz est en stalactites. D'après Brongniart, on en aurait trouvé en Cornouailles à l'état de petits cristaux d'un aspect brillant et jaunâtre à la surface.

2^o *Couperose bleue.* Le sulfate naturel de cuivre hydraté est formé, sur 100 parties, de 32 d'acide sulfurique, 32 d'oxyde de cuivre et 36 d'eau. C'est un sel d'un bleu céleste, fort soluble dans l'eau et possédant une saveur très-styptique et une cassure vitreuse. Il est très-fusible dans son eau de cristallisation, et laisse sur le fer, quand il est mouillé, des traces très-visibles de cuivre rouge. Il cristallise dans des formes appartenant au système clinorhombique. La *couperose bleue* se trouve très-rarement dans la nature, et provient évidemment d'une oxydation des sulfures de cuivre. Les eaux qui coulent dans les galeries des mines de cuivre sulfuré en tiennent ordinairement en dissolution, et, lorsqu'elles filtrent à travers les terres, elles déposent quelquefois sur les parois des galeries une couche peu épaisse et peu étendue de *couperose bleue*. On a signalé ce minéral à Saint-Bel, dans le département du Rhône, à Oravitz et à Schemnitz, en Hongrie, ainsi qu'à Goslar, dans le Harz.

3^o *Couperose verte.* C'est un sulfate naturel de protoxyde de fer, résultant de la combinaison de 1 équivalent d'acide sulfurique avec 1 équivalent de protoxyde de fer et 7 équivalents d'eau, ou en poids de 29 d'acide sulfurique avec 25 de protoxyde de fer et 45 d'eau. Ce minéral, peu abondant dans la nature, ne se rencontre que sous la forme d'efflorescences blanches, verdâtres ou jaunes, et en croûtes plus ou moins épaisses, à texture fibreuse et d'un éclat soyeux. Il se trouve ainsi à la surface des schistes argileux qui renferment des sulfures de fer. La *couperose verte*, rarement pure, est souvent mélangée de sulfate d'alumine et de sulfates de zinc et de cuivre. Ses formes cristallines, obtenues seulement artificiellement, appartiennent au système clinorhombique. On la trouve à peu près dans toutes les mines de fer pyriteux.

— **Méd.** La *couperose*, appelée encore *acne rosacea*, est une affection de la peau souvent héréditaire, fréquente chez les femmes au moment où elles cessent d'être réglées. Elle s'observe aussi chez les hommes adultes adonnés à l'abus des boissons spiritueuses; c'est elle qui colore si vivement le nez des ivrognes. Par contre, la *couperose* se développe aussi chez les hommes qui s'adonnent aux travaux excessifs de l'esprit.

De petites pustules rouges disséminées ou réunies par plaques, se montrant à la face et donnant au visage une coloration plus ou moins rosée, caractérisent la *couperose*. Ces pustules s'enlèvent et se dessèchent rapidement, mais se reproduisent au bout de peu de temps; à la longue, la peau devient rugueuse et conserve une teinte violacée, qui augmente sous l'influence de toute excitation vive. Quelquefois l'irritation envahit la minceuse et entretient une inflammation chro-

nique de la conjonctive, des lèvres ou des gencives. Chez les ivrognes, la *couperose* peut se borner à l'extrémité du nez, et y provoquer le développement de tubercules bourgeonnants, d'un rouge livide, tout à fait caractéristiques.

Le *couperose* est généralement rebelle à tout traitement lorsqu'elle est invétérée; mais on peut essayer d'en prévenir les progrès et d'en diminuer l'intensité par un régime doux, des lotions d'eau aromatique ou simplement d'eau très-chaude, ou encore de solutions de deutoclaurure de mercure.

COUPEROSÉ, ÊE (kou-pe-ro-zé) part. passé du v. Couperoser. Atteint, marqué de couperose: *Visage couperosé. Je suis toujours couperosé, ma pauvre petite, et je fais toujours des remèdes.* (Mme de Sév.)

COUPEROSER v. a. ou tr. (kou-pe-ro-zé — rad. *couperose*). Donner la couperose, des couperoses à: *La parcimonie du feu, quelques traces d'un rougeur qui couperosait la figure des deux femmes, lui dénotèrent l'indigence du petit ménage.* (Balz.)

Se couperoser v. pr. Devenir couperosé: *En province, une femme a des rides à vingt-neuf ans; elle se couperose aussi très-prompement et jaunît comme un coing; nous en connaissons qui verdissent.* (Balz.)

COUPERU s. m. (kou-pe-ru). Pêch. Petit filet pour prendre le poisson dans les écluses dont l'eau ne s'est pas retirée entièrement.

COUPÉ-SÈVE s. m. Arboric. Outil analogue au sécateur, et qui sert à faire autour d'un rameau une incision annulaire pour arrêter la sève: *Le coupe-sève est destiné à enlever un anneau d'écorce sur les rameaux.* (A. Du Breuil.) Pl. coupe-sève.

COUPÉ-SIFFLET s. m. Argot. Couteau, instrument dont les assassins se servent pour couper le sifflet, c'est-à-dire la gorge. Pl. coupe-sifflet.

COUPET s. m. (kou-pè). Moll. Espèce de coquille du genre cône.

COUPÉTÉE s. f. (kou-pe-té). Autre forme du mot *CORTÈE*; volée de coups de cloche que l'on produit en agitant le battant: *Le royal carillon de Paris jette sans relâche de tous côtés des trilles resplendissantes, sur lesquelles tombent à temps égaux les lourdes coupétées du beffroi de Notre-Dame.* (V. Hugo.)

COUPÉ-TÊTE s. m. Ancien nom du bourreau: *Par la foi de mon âme! il faudra bien que le jour vienne où il n'y aura en France qu'un roi, qu'un seigneur, qu'un juge, qu'un coupe-tête, comme il n'y a au paradis qu'un Dieu.* (V. Hugo.)

Je sais: on a changé la tête; Le cardinal ne va qu'avec son coupe-tête. Il faut bien l'employer, la hache rouillait.

V. Hugo.

Pl. **COUPÉ-TÊTE**.

— Jeux. Sorte d'amusement dans lequel, les joueurs étant espacés sur une seule ligne et se tenant courbés, chacun d'eux franchit à son tour tous les autres. Comme à ce jeu on pourrait être blessé à la tête si on la tenait élevée, celui qui va sauter avertit fréquemment les autres de la tenir baissée en criant: *Coupe-tête!* Fig. *Jouer à coupe-tête*. Se disait autrefois quand, après quelque sédition, l'autorité avait fait trancher la tête à plusieurs insurgés.

— Adjectiv. Qui fait couper des têtes: *Jourdan coupe-tête.* (V. Jourdan.) *Qu'y a-t-il à chercher, si on nous persuade que tout est au mieux, que l'assujettissement de six cents millions d'hommes à des pachas coupe-tête est la perfectibilité parfaite?* (Fourier.)

COUPÉ-TIGE s. m. Instrument à deux branches, qui sert particulièrement à couper les tiges de dahia au-dessus des tubercules. Pl. coupe-tige.

COUPEUR, EUSE s. (kou-peur, eu-se — rad. *couper*). Celui, celle qui coupe; se dit principalement, dans les ateliers, de celui ou de celle qui coupe les étoffes ou les cuirs: *Il laissait un fils et une fille, l'un et l'autre dignes du nom qu'ils étaient appelés à porter: le fils, coupeur intrépide et exact comme une équerre; la fille, brodeuse et dessinateur d'ornements.* (Alex. Dum.)

— *Coupeur de poils*, Ouvrier chapelier qui coupe sur les peaux le poil destiné à la fabrication des chapeaux.

— *Coupeur de bourses*, Filou qui dérobe sur les personnes mêmes la bourse ou autres menus objets: *Être dévalisé par un coupeur de bourses.*

— Fam. *Coupeur d'oreilles*, Querelleur, spadassin: *Cette fois les clercs n'eurent aucune envie de rire, tant Porthos avait l'air d'un coupeur d'oreilles.* (Alex. Dum.)

— Monn. Ouvrier chargé de découper les flans destinés à être frappés en monnaies ou médailles. On dit aussi *bâcoupeur*.

— Jeux. Joueur au lansquenet: *M. de Vendôme, qui était un des coupeurs, eut dispute avec un autre sur un mécompte de sept pistoles.* (St-Sim.)

— Vénér. Chien qui quitte la voie et prend les devants pour couper la bête au passage: *Je monte donc dessus, et ma joie était pleine de voir filer de loin les coupeurs dans la plaine.*

Molière.

— Agric. Celui, celle qui coupe les grappes de raisin en vendange; dans les colonies, Celui qui coupe le bois: *Il prit à gages pour le temps des vendanges un certain nombre de coupeurs et de hôteurs. Les coupeurs livraient le fruit de leurs peines aux Jamaïcains, qui leur portaient du vin de Madère, des liqueurs fortes, des toiles, des habits.* (Raynal.)

— Ornith. *Coupeur-d'eau*, Nom vulgaire du bec-en-ciseaux: *L'air retentissait des cris des frégates, des coupeurs-d'eau et d'une multitude d'oiseaux de marine.* (B. de St-P.)

— Entom. *Coupeuse ou coupeuse-de-feuilles*, Nom d'une abeille: *C'est aussi sous terre qu'il faut aller chercher le nid d'une autre abeille solitaire, dont l'industrie ne le cède qu'à celle de la coupeuse de feuilles, et qui travaille à peu près sur le même modèle.* (Bonnet.)

— Encycl. Le mot *coupeur de bourses* qui, aujourd'hui, est pris au figuré, était autrefois d'une rigoureuse exactitude et d'une fidélité scrupuleuse. On sait que, jadis, hommes et femmes portaient suspendue à la ceinture leur bourse qui avait la forme d'un sac; de là sont venus les sacs et les aumôniers que les dames portaient à leurs bras, il y a une vingtaine d'années. Rien n'était plus facile, au milieu des embarras d'une foule, que de couper les cordons qui retenaient la bourse et de l'enlever subtilement. Cette industrie était assez bonne, puisque la corporation des *coupeurs de bourses* était la plus importante de toutes celles qui habitaient la cour des Miracles, et qu'on ne pouvait se livrer à ce genre de vol sans avoir été reçu maître. Voici à ce propos de curieux détails donnés par Sauval: « Il n'est pas permis à tout le monde d'être *coupeur de bourses*. Pour le devenir, il faut, entre autres choses, faire deux chefs-d'œuvre en présence des maîtres. Le jour pris pour le premier, on attache au plancher et aux solives d'une chambre une corde bien bandée, où il y a des grelots avec une bourse, et il faut que celui qui veut être passé maître, ayant le pied droit sur une assiette posée au bas de la corde, et tournant à l'entour le pied gauche, et le corps en l'air, coupe la bourse sans balancer le corps et sans faire sonner les grelots; s'il y manque en la moindre chose, on le route de coups; s'il n'y manque pas, on le reçoit maître. Les jours suivants, on le bat autant que s'il avait manqué, afin de l'endurcir aux coups, et on continue de le battre jusqu'à ce qu'il soit devenu insensible. Alors, pour faire son second chef-d'œuvre, ses compagnons le conduisent en un lieu grand et public, comme par exemple le cimetière Saint-Innocent; s'ils voient une femme à genoux devant la Vierge, ayant sa bourse pendue au côté, ou une autre personne avec une bourse facile à couper, ou quelque autre chose semblable facile à dérober, ils lui commandent d'aller faire ce vol, en présence de tout le monde. A peine est-il parti qu'ils disent aux passants en le montrant du doigt: « Voilà un coupe-bourse qui va voler telle personne. » A cet avis chacun s'arrête et le regarde sans faire démonstration de rien. A peine a-t-il fait le vol que les passants et les délateurs le prennent, le battent, l'injurient, l'assomment sans qu'il ose ni déclarer ses compagnons ni faire semblant qu'il les connaît. Cependant force gens s'assemblent ou s'avancent pour voir ce qui se passe. Ce malheureux et ses camarades les pressent, les fouillent, coupent leur bourse, vidant leurs poches, et, faisant plus de bruit et plus les mauvais que tous les passants ensemble, tirent subtilement de leurs mains leur nouveau maître, et se sauvent avec lui et avec leurs vols, durant que chacun se plaint de sa perte sans savoir à qui s'en prendre. Après que ce gueux a fait la dernière épreuve, appelée la perfection du chef-d'œuvre, les maîtres lui donnent leur attache et l'enrôlent dans une compagnie; ils lui permettent de couper les bourses partout où son capitaine le dépêchera. Et si auparavant il a été bien frotté pour devenir maître, en revanche il frotte bien, il aime même à bien frotter ceux qui veulent le devenir, et tâche de se venger avec usure sur eux des coups qu'il a reçus. Sans parler de leurs autres coutumes, l'une des principales de leur corps, ou peut-être la fondamentale, c'est qu'ils ne sont jamais seuls; ils marchent toujours de compagnie ou suivis ordinairement d'un ou quelquefois de deux de leurs compagnons. Et ce n'est pas pour avoir des amis qui les puissent défendre quand on les surprend sur le fait, mais pour avoir des recéleurs à qui ils puissent fier leurs vols, de peur qu'on ne les surprenne en leurs mains. De crainte qu'ils ne se nuisent les uns les autres aux halles, à l'église et semblables lieux publics, ils savent combien ils doivent être pour ne pas se gêner mutuellement. Dans un endroit fort caché et connu seulement d'eux, le premier qui s'y rend met un dé qu'il tourne à son arrivée sur le côté marqué d'un point; celui qui vient après le retourne sur le deux, l'autre sur le trois, et ainsi jusqu'à ce que le sixième gueux l'ait mis sur le six. Alors, s'ils doivent être plus, le septième gueux apporte un autre dé qu'il met sur le un, le huitième sur le deux, et ainsi de suite jusqu'à ce que le nombre des *coupeurs de bourses* qui doivent venir en ce lieu soit complet. Pendant qu'un de mes amis était encore page de Henri IV, il découvrit ce mystère et le trouva où il se passait aux halles les jours de

marché. Pour l'éviter par un tour de galant homme, et éviter qu'il n'y eût en ce lieu tant de *coupeurs de bourses* qu'il devait y en avoir, il m'a assuré que plusieurs fois il avait mis ces dés sur le six, encore qu'ils ne fussent que sur le un, et que par ce moyen il avait souvent retranché le nombre que ces coquins devaient être aux halles et sauvé quantité de bourses. Malgré la ruse et l'habileté des hôtes de la cour des Miracles, il faut avouer qu'ils étaient bien inférieurs aux voleurs indous, qui s'y prennent d'une façon vraiment ingénieuse pour dérober les barques richement chargées qui descendent chaque jour le Gange. Ils se plongent dans le fleuve, en ayant soin de se couvrir la tête de pots en terre noire, auxquels ils ont fait deux trous pour les yeux, et ainsi accoutrés suivent les barques. Les bateliers sont trompés par cette apparence; croyant que ce sont de vieux débris entraînés par le courant de l'eau, ne voyant d'ailleurs rien qui puisse les inquiéter, ils se laissent aller au sommeil ou à la rêverie. Pendant ce temps, les filous escaladent lestement les bateaux, enlèvent les riches chargements qu'ils contiennent et s'en retournent de la même façon.

Coupeur de nappe (LE), tableau d'Ary Scheffer. Le sujet de ce tableau est tiré d'une ballade d'Ulrich. — Ulrich, fils du comte Eberhard de Wurtemberg, avait perdu la bataille de Reutlingen, où périt une grande partie de la noblesse et où il fut lui-même grièvement blessé. « Lorsqu'il fut guéri de ses blessures, dit le poète, il chevaucha vers Stuttgart sans trop se hâter toutefois. Il trouva son vieux père tout seul, prenant son repas. Une réception glaciale!... Pas une parole ne retentit dans la salle. Ulrich se place en face de son père; il baisse les yeux. On lui apporte le vin et le poisson. Alors le vieillard saisit un couteau et, sans prononcer une parole, coupe la nappe entre eux deux. » Cette scène étrange a été rendue par Ary Scheffer d'une façon très-dramatique: le vieux père, vu de face, assis à gauche, de l'autre côté de la table, a une expression de sévérité farouche qui n'exclut pas la noblesse; bien que son action ait en soi quelque chose de bizarre et de trivial, il y apporte une majesté sombre qui la rend très-pathétique. Ulrich, debout à droite, baisse les regards sans douleur et son humiliation. Au fond, deux serviteurs. « Il y a du Shakspeare dans le *Coupeur de nappe*, a dit M. Vitet... L'aveugle colère d'un père qui flétrit injustement son fils et ne voit pas que ses insultes le poussent à la mort, n'est-ce pas ce qui touche le plus? Mais la fierté muette et immobile de ce fils qu'on sent rugir comme enchaîné par le respect d'un père, c'est quelque chose qui émeut et ébranle plus fortement que les larmes. » Ulrich, désespéré de l'affront que lui avait fait son père, se précipita à corps perdu dans la première mêlée, gagna la bataille de Döflinghem et s'y fit tuer. Le soir même du combat, le vieil Eberhard, agenouillé devant le cadavre de son fils, pleura longtemps dans le silence de la nuit. C'est cette dernière scène que Scheffer a représentée dans son tableau du *Larmoyeur*, qui possède le Luxembourg. Une répétition de cet ouvrage et le *Coupeur de nappe* ont été payés ensemble 40,500 fr. à la vente de M. Hermann de Kat, de Dordrecht, en 1866: ce sont deux pendants de 2 m. 10 de largeur sur 1 m. 66 de hauteur.

COUPOLITHES s. f. (kou-fou-li-te — du gr. *kouphos*, léger; *lithos*, pierre). Minér. Variété de prehnite qui se présente en petites tables ou lamelles rhomboïdales, de couleur jaunâtre ou blanc sale, et qu'on trouve à Dunbarton, en Ecosse, et à Barèges, dans les Pyrénées.

COUPOI ou **COUPY** s. m. (kou-pi). Bot. Syn. d'ACROA.

COUPI, petite rivière de la Guyane française, qui prend sa source dans les montagnes de Plomb.

COUPIER adj. m. (kou-pié — rad. *couper*). Arboric. Ne s'emploie que dans cette locution: *Arbre coupier*, Arbre que l'on a coutume de couper.

COUPIGNY (André-François DE), poète chansonnier, né à Paris en 1766, mort en 1835. Il fut d'abord employé dans l'administration de la marine, et ensuite chargé d'une mission importante à Saint-Domingue. A son retour, il entra au ministère des cultes comme chef de division. Coupigny se fit surtout connaître par des romances sentimentales et dramatiques qui jouirent d'une grande vogue dans les salons de l'Empire; la reine Hortense se plaisait particulièrement à les chanter. Il a composé, entre autres, la romance si aimée de nos mères:

Il est trop tard pour qu'amour nous engage,

le plus considérable de ses ouvrages, celui dont Lemontey disait plaisamment: « C'est l'*Iliade* de Coupigny. » Dans les derniers temps de sa vie, on l'avait surnommé le *Chansonnier-pêcheur*, à cause de sa passion pour la pêche à la ligne. De mine spirituelle et très-aimable conteur, Coupigny était recherché par les plus brillantes sociétés de l'époque, vers lesquelles l'entraînait d'ailleurs sa nature quelque peu parasite. Mais il ne dit pas chez le premier venu, et il savait au besoin se faire respecter par les plus fiers amphitryons; un duc de l'Empire, dont les

parchemins étaient tout fraîchement estampillés, l'apprit à ses dépens. Il avait invité Coupigny à sa table, et, pendant tout le dîner, il le cribla de railleries qui dépassaient la mesure des convenances. Le chansonnier en montra de l'humeur. « Eh quoi! dit le duc, vous vous fâchez, je crois, mon cher Coupigny! » Puis, empruntant brusquement une citation à *Figaro*: « Allons, ajoutez-là, souffrez la vérité, faquin, puisque tu n'as pas le moyen de payer un flatteur. » Cette brutale incartade, qui frappa d'étonnement toutes les personnes qui étaient à table, n'intimida point Coupigny, qui répondit avec le plus grand sang-froid: « Vous avez raison, monsieur le duc; j'avais pensé à vous, mais vous êtes trop cher. » Le trait était vif, mais mérité; tout le monde restait interdit. « Allons, allons, c'est juste, » dit le duc, et il eut le bon esprit de tourner la chose en plaisanterie.

Coupigny, du reste, était persuadé

Qu'à la table d'un sot

Un homme d'esprit paye amplement son écot. Il croyait faire honneur à ceux dont il acceptait les invitations, et c'était la marque d'une certaine noblesse de sentiment; mais il allait peut-être un peu loin avec ses amis en prétendant qu'ils lui devaient avoir obligation de ses assiduités. Malgré tout son esprit, il ne manquait pas d'une certaine naïveté. Il avait été longtemps le commensal de Talma; à la mort du grand tragédien, il s'attendait à figurer dans son testament. Talma l'avait oublié. « Quelle ingratitude! s'écria Coupigny; un homme chez qui je dinai depuis plus de vingt ans tous les mercredis! »

Quelque jours avant sa mort, il appela un menuisier et lui commanda lui-même sa bière en demandant le prix de ce funèbre objet: « Dame, monsieur, lui répondit l'ouvrier, que voulez-vous que je vous dise? Vous devez connaître ces choses-là. — Eh! comment diantre veux-tu que je le sache? Il me semble que c'est bien la première fois que je me fais enterrer. » Il n'y avait rien à répondre à cela.

COUPLI s. m. (kou-pi — rad. *couper*). Mar. Surélévation ménagée sur le pont d'un bâtiment, pour donner plus de hauteur à une chambre située dans l'entre-pont. On dit aussi *COUPIS*.

COUPLLE s. f. (kou-pi-lle; // mll. dimin. de *coupe*). Arboric. Nom donné, dans quelques endroits, aux branches des arbres qu'on élague régulièrement pour faire des fagots.

— Techn. Autre forme du mot *COUPILLE*. Il Peu usité.

COUPIS s. m. (kou-pi). Comm. Toile de coton des Indes.

— Mar. V. *COUPLI*.

COUPLAGE s. m. (kou-pla-je — rad. *coupler*). Méc. Assemblage.

— Navig. fluv. Bateaux qui descendent un fleuve, une rivière, attachés latéralement deux par deux. Chacune des seize parties dont se compose un train de bois. *En couplage*. Se dit de deux bateaux ou de deux trains de bois qui sont liés bord à bord et marchent ensemble: *Dans Paris, il est défendu de lâcher les trains en couplage.*

COUPLAN (gave de), petit cours d'eau de France (Hautes-Pyrénées), un des principaux torrents qui forment la Neste-d'Aure. Il descend du mont Néouvielle et reçoit les eaux des petits lacs d'Aumar, d'Aubert, de Doredon, de Combe-Longue et le ruisseau de l'Oule qui vient du Port-Viel et forme la magnifique cascade de Couplan ou Pisse-Vernaud, une des plus belles des Pyrénées (100 mètres de hauteur).

COUPLE s. f. (kou-ple — lat. *copula*, de la racine sanscrite *ap*, lier, attacher, et aussi obtenir, avoir, posséder. En latin, cette racine prend la forme *op*, qui a la même signification. La racine *op* conserve la signification de son archétype sanscrit *ap*, lier, attacher, dans *copula*, lien, attache, couple, couplet, d'où *couplet*, diminutif de *couple*. Le primitif *copula* est un des nombreux exemples du passage continu des mots du sens actif au sens passif. Il signifie d'abord le lien, l'attache, la *copule* au sens actif; puis ce qui est lié, uni, le *couple* au sens passif.) Réunion de deux personnes ou de deux choses mises ou considérées ensemble, unies accidentellement, non d'une façon habituelle ou nécessaire: *Une couple de serviettes. Une couple de bécasasses. Au bout d'une couple d'années de pénitence, madame de Valentinois obtint son retour.* (St-Sim.) *Un boucher achète une couple de bœufs, un laboureur en achète une paire.* (Rivarol.)

— Mar. *Couple de haubans*, Paire de haubans faite d'un même cordage plié en deux vers son milieu.

— Chass. Lien avec lequel on attache ensemble deux chiens de chasse: *La couple de ces chiens est rompue.*

— Blas. *Couple de chien*, Meuble qui représente le petit bâton muni de deux liens, dont on se sert pour coupler les chiens de chasse: *Beaupoil de Saint-Aulaire: De gueules, à trois couples de chien d'argent en pals, les liens d'azur tournés en fasces. — Buville de Saint-Lucien: D'argent à trois états de gueules, surmontés de deux couples de chien de sable.*

— s. m. Homme et femme unis par les liens du mariage ou de l'amour; réunion de deux personnes animées d'un même sentiment,

d'une même volonté : Un couple bien uni. Un heureux couple. Un couple d'amants. Un couple d'amis. Vous êtes un couple de fripons qui me jouez d'intelligence. (J.-J. Rouss.) Tout le genre humain vient d'un couple. (J. de Maistre.)

Vous, serments et regards, transports, ravissements, Tout par ce couple heureux fut lors mis en usage.

LA FONTAINE.

Dans leurs lits les époux sont arrangés par couples ; Leurs têtes font ployer les coussins doux et souples.

TH. GAUTIER.

Ma sœur ! oh ! quel doux temps ce doux nom me rappelle !

Tendre couple, buvant à la même mamelle, Que notre jeune mère, en se penchant sur nous, Asseyait et berçait sur les mêmes genoux.

LAMARTINE.

« Se dit des animaux réunis deux à deux, mâle et femelle, ou appareillés pour un même travail : Un couple de pigeons. Un couple de chevaux attelés à la même voiture. Un couple de pigeons est suffisant pour peupler une volière. (Guizot.)

Les oiseaux dans les bois, par couples réunis, Suspendent aux rameaux la mousse de leurs nids.

LEMIERRE.

Le laboureur répond au taureau qui l'appelle ; L'aurore les ramène au sillon commencé ; Il conduit en chantant le couple qu'il attelle.

LAMARTINE.

— Mécan. Système de deux forces égales, dirigées en sens contraire. « Couple élastique, Système de couple dont les éléments sont sollicités par des forces contraires permanentes, qui les ramènent au point de départ, lorsque les forces temporaires cessent leur action : Le couple élastique, inventé par M. Taurines, a reçu en pratique de nombreuses applications qui, la plupart, se rattachent à deux genres principaux, les dynamomètres et les instruments de pesage.

— Mar. Ensemble de deux pièces courbes d'un navire, qui, opposées symétriquement l'une à l'autre, s'élèvent d'un même point de la quille et font partie de la même membrure. « Maître-couple, Couple central, celui qui offre le plus grand écart. « Couple simple, Non impropre de chacune des deux pièces qui composent un couple. « Navire en couple, Navire qui en touche un autre de long en long ou qui, n'étant qu'à une petite distance, se tient exactement par son travers.

— Navig. Avirons à couple, Avirons qui sont montés deux à deux, un de chaque bord.

— Pêch. Fil de fer un peu recourbé, qui porte au milieu un petit poids, et à chacun des deux bouts une pile garnie d'hameçons, et qui s'attache à une longue ligne amarrée à la barque : Pêcher au couple.

— Gramm. Couple est masculin quand il se dit de deux êtres animés, unis par la volonté, par un sentiment, par une cause quelconque, qui les rend propres à agir de concert : Un couple d'amis ; un beau couple de chiens, s'ils doivent chasser ensemble. Il est féminin quand il ne suppose aucun concert : Une couple d'aufs ; une couple d'heures. On le remplace par paire quand on parle de choses qui vont toujours deux par deux : Une paire de gants, de mitaines, de lunettes. Du reste, ces distinctions subtiles sont insuffisantes pour motiver une différence de genre qui cause souvent de l'embarras dans la pratique ; il est à présumer que l'un des deux genres disparaîtra, et tout porte à croire que, contrairement à l'étymologie, ce sera le masculin qui prévaudra.

— Syn. Couple, paire. Si l'on compare paire avec couple au masculin, il s'agit toujours de deux êtres qui vivent ensemble ou qui font ensemble quelque action particulière ; alors couple fait surtout considérer le concert des deux êtres comme tendant à la génération ou comme s'étendant aux sentiments les plus intimes ; paire n'attire l'attention que sur l'égalité, la ressemblance, la familiarité : un couple d'aigles, c'est un mâle et une femelle couvant leurs œufs, élevant leurs petits ; une paire d'aigles, c'est le même mâle et la même femelle vivant dans les mêmes lieux, attaquant les mêmes animaux ; un couple d'amis désigne deux amis intimes ; une paire d'amis marque plutôt deux hommes vivant en camarades. Si l'on compare ensuite paire avec couple au féminin, le premier désigne toujours deux choses qui vont ensemble, dont l'une serait incomplète sans l'autre, comme une paire de gants, de bas, ou bien une chose qui est nécessairement composée de deux parties, comme une paire de pincettes, une paire de lunettes ; tandis que couple désigne simplement le nombre deux sans marquer aucun autre rapport : Manger une couple d'aufs.

— Encycl. Mécan. M. Poinsoy a nommé couple un système de deux forces égales parallèles et de sens contraires ; il ne peut évidemment y avoir utilité à étudier un pareil système de forces, qu'autant que le mobile est un corps invariable de figure ou considéré comme tel, par une abstraction fréquemment employée, même dans les cas où il s'agit d'un ensemble de points matériels plus ou moins indépendants les uns des autres.

Le progrès dans les sciences s'obtient par les méthodes qui permettent de réduire les composés à des objets simples ; mais la condition de succès est que ces composés se reproduisent par combinaisons, et l'utilité pratique

exige que, considérés comme causes compliquées, ces mêmes composés aient des effets distincts de ceux de la cause simple.

Les couples remplissent complètement ces deux conditions ; ils jouissent en conséquence de toutes les propriétés de véritables éléments, et c'est à ce titre qu'ils ont dû être admis dans la science.

Les théories de la transformation et de la composition des couples ont été établies directement par M. Poinsoy, qui en avait fait la base essentielle d'une nouvelle méthode pour réduire les forces appliquées à un solide et arriver ainsi aux six conditions générales de l'équilibre.

Nous indiquerons seulement ici la méthode inverse que l'on suit aujourd'hui.

En supposant établies les six équations dont il vient d'être parlé (v. COMPOSITION DES FORCES, ÉQUILIBRE), on en déduit aisément toute la théorie des couples.

Ces équations expriment que les sommes des projections des forces appliquées au système, sur trois axes (que l'on peut supposer rectangulaires), sont séparément nulles ; et que les sommes des moments de ces forces par rapport aux mêmes axes sont nulles aussi séparément.

Or on peut appeler équivalents (ils le seraient effectivement si le mobile était rigoureusement invariable de figure) deux systèmes de forces qui, par rapport aux trois axes considérés, donneraient respectivement les mêmes sommes de projections et les mêmes sommes de moments.

Cela posé, toutes les transformations de forces n'ont d'autre objet que de changer le système des propositions en un autre équivalent (au point de vue caractérisé plus haut), et par conséquent la théorie de ces transformations est virtuellement comprise dans les six équations générales de l'équilibre ; il ne s'agit donc que de l'en extraire. C'est ce que nous allons faire pour les couples.

On voit d'abord immédiatement que tant de couples que l'on voudra se réduiront toujours à un seul couple, car les forces appliquées à un solide peuvent toujours se réduire à deux ; or ces deux réduites, si les forces proposées prises deux à deux formaient des couples, devaient nécessairement en former un, sans que les sommes de leurs projections sur les trois axes ne pourraient pas être nulles, comme cela doit être, puisque les sommes des projections des forces composées étaient elles-mêmes nulles.

Cela posé, appelons moment d'un couple le produit de l'une des forces qui le composent par le bras de levier ou la distance des deux forces (ce moment est représenté par l'aire du parallélogramme dont les côtés opposés seraient les lignes qui représentent les deux forces) : on trouvera aisément que la somme des moments des deux forces d'un couple, par rapport à un point quelconque de son plan, est le moment même de ce couple.

Il en résulte que la somme des moments des forces d'un couple par rapport à un axe quelconque est égal au moment de la projection de ce couple, sur un plan perpendiculaire à l'axe, et que, par conséquent, on peut substituer à un couple donné tout autre couple de même moment, dont le plan serait parallèle au plan du proposé.

Cela posé, imaginons tous les couples proposés transportés de manière que l'une des extrémités du bras de levier de chacun d'eux se trouve à l'origine des coordonnées : les sommes des moments, par rapport aux axes, des forces de ces couples, se réduiront à celles des moments des forces non appliquées à l'origine ; les moments de ces forces, par rapport à l'origine, seront les moments mêmes des couples ; en représentant donc les moments des couples par leurs axes, on trouvera le moment résultant, par rapport à l'origine, des moments des forces des couples, en composant les axes de ces couples par la règle du parallélogramme. Or ce moment résultant sera le moment du couple résultant.

On voit donc que la composition des couples se réduit à celle de leurs axes transportés en un même point de l'espace et considérés alors comme des forces.

Ainsi, comme nous l'avions annoncé, des couples, en nombre quelconque, composés de toutes les manières imaginables, ne reproduisent jamais que d'autres couples.

L'effet d'un couple sur un solide, comparé à l'effet d'une force, présente une différence caractéristique : la force produit une translation du centre de gravité et une rotation autour d'un axe passant par ce centre de gravité ; le couple au contraire ne produit qu'une rotation autour de ce centre, puisque les deux forces qui le composent, transportées en ce point, s'y détruisent. L'effet d'un couple est donc plus simple que celui d'une force simple. Aussi M. Poinsoy avait-il été amené à considérer en quelque sorte la force comme composée de cette force transportée parallèlement à elle-même au centre de gravité et du couple qui naîtrait de ce transport.

— Pêch. Le couple, dit aussi grand couple, se compose d'un fort fil de cuivre long de 1 mètre, dont on aplatit au marteau les deux extrémités pour les rendre semblables à la palette d'un hameçon. Vers le milieu de cet arc, renforcé par deux petites échisses de bois assujetties au moyen de ligatures, on attache, en dessous, une plombée de 250 gr.,

et en dessus une anse de corde. On passe une palangre assez longue pour arriver à fleur d'eau et faire flotter une petite bouée. A chaque extrémité de l'arc on attache une empile de 1 à 2 mètres de long munie d'un ou de plusieurs hameçons amorcés, puis l'on porte le tout à la mer.

On fait quelquefois usage du grand couple en bateau, en marchant avec assez peu de voile pour que les empiles s'étendent en éventail ; car dans ce cas on en attache plusieurs de différentes longueurs à chaque extrémité du couple. Le plomb ne doit pas toucher le fond.

Couple constant (L'E), comédie anglaise, de Farquhar. Cette comédie, qui parut en 1700, est une des meilleures de l'auteur, bien qu'un imbroglio de circonstances accessoires en rende l'analyse impossible. C'est une pièce essentiellement anglaise et qui ne pourrait être adaptée à notre scène. Le principal caractère, celui de lady Lurewell, est en dehors de toutes les convenances. Séduite à l'âge de douze ans, et ne se souvenant même plus du visage de son séducteur, elle a juré une haine implacable à la moins belle moitié du genre humain, et, comme la Phénice de Lope de Vega, elle fait de ses charmes une singulière amorce pour attirer et dépouiller tous ceux qui passent à sa portée. Le colonel Standard, brave militaire, son séducteur, qui ne la reconnaît pas plus qu'elle ne le reconnaît, sir Harry Wildair, un charmant cavalier très-débauché, un alderman et quelques autres encore sont les dupes de cette sirène. Farquhar la met aux prises, comme Célimène, avec des lettres qu'elle écrit aux uns et aux autres, mais il y a entre elle et la maîtresse d'Alceste la différence de la coquetterie à la dépravation. L'auteur ne s'est pas arrêté là : une jeune fille, nommée Angelica a refusé les hommages d'un débauché nommé Vizard, et celui-ci, pour se venger, envoie chez elle sir Harry Wildair, comme chez une femme dont on peut acheter les faveurs. La manière dont sir Harry se comporte dans cette tranquille et honorable maison, qu'il prend pour un lieu de débauche, dépasse les hardiesses de la comédie antique. Elle amène une scène remarquable, il est vrai, et pleine de verve, mais qui blesse le sens moral par l'ardeur et le cynisme des propositions. Elle paraissait si naturelle à Farquhar et au monde dans lequel il vivait, qu'Angelica, un instant après, consent à épouser celui qui vient de l'insulter si grossièrement. Une autre scène, qu'on a retranchée au théâtre, et qu'Hazlitt a reproduite dans ses *Essais*, n'est pas moins singulièrement conduite. Lady Lurewell veut inspirer à sir Harry des soupçons sur la vertu de sa femme : elle est invitée du ravissant et poétique éloge qu'il en fait. Cette méchante créature, bien qu'il se moque d'elle, insiste, et sir Harry, pour ne pas l'entendre, se bouche les oreilles, se livre à toutes sortes de bouffonneries, et finit par s'écrier qu'il voit une souris courir dans l'appartement, ce qui termine la scène d'une manière très-plaisante. Ajoutons, pour compléter ce que nous avons à dire sur cette étrange comédie, que lady Lurewell, grâce à un anneau qu'elle avait donné autrefois à son séducteur, arrive enfin à une reconnaissance dont ils paraissent l'un et l'autre fort satisfaits. C'est sans doute pour cette raison que Farquhar a ironiquement intitulé sa pièce le *Couple constant*.

COUPLE, ÊE (kou-plé) part. passé du v. Coupler. Attaché deux par deux ; mis deux à deux : Chiens de chasse couplés. Forçats couplés. Nous fîmes nos sollicitations ensemble, couplés deux dans un carrosse. (St-Sim.) Nous fîmes envoyés au bagne, couplés comme des chiens de chasse. (J.-J. Rouss.)

Je vois qu'ils se soucient D'avoir chevaux à leur char attelés, De même taille, et même chiens couplés.

LA FONTAINE.

— Mar. Flammes couplées, Flammes dont l'extrémité se dédouble, et qui sert à donner des signaux.

— Mécan. Machines couplées, Machines agissant sur un même arbre, mais disposées de telle manière que, lorsque la bielle de l'une rencontre l'axe de l'arbre, celle de l'autre en est alors à sa distance maximum. Cette disposition est employée pour éviter les points morts. Elle devient indispensable toutes les fois que le mouvement doit être arrêté de temps à autre, parce que, si l'arbre n'était mû que par une seule machine et que l'arrêt eût eu lieu à un point mort, le départ deviendrait ensuite impossible ; la manœuvre de mise en marche pourrait être suivie d'une rupture. Une locomotive est l'ensemble de deux machines couplées.

— Chem. de fer. Roues couplées, Roues réunies deux à deux au moyen de bielles : Dans les locomotives destinées aux transports à petite vitesse, les roues portantes sont couplées aux roues motrices, ce qui les rend elles-mêmes motrices, et diminue les chances de glissement sur les rails.

— Blas. Se dit des chiens, des fruits et des fleurs qui sont attachés deux à deux : De Billy : D'argent au chevron de gueules, accompagné de trois glands et de trois olives de sinople, un gland et une olive passés en sautoir, courlés et liés de gueules, les liens ondes et étendus en fasces.

COUPLEMENT s. m. (kou-ple-man — rad. coupler). Action d'accoupler deux roues ; état de deux roues accouplées : Le couplement des roues n'est possible que pour des roues égales ; il double l'adhérence sur les rails.

COUPLER v. a. ou tr. (kou-pler — rad. couple). Attacher par couple ; mettre deux par deux : COUPLER les chiens.

— Loger dans un même appartement : On pouvait, pour honorer les princes du sang, COUPLER M. le Duc avec M. le duc d'Orléans. (St-Sim.)

— Vener. Couvrir, en parlant de la louve : On dit que le loup a couplé la louve, c'est-à-dire qu'il l'a couverte ou lignée. (E. Chapus.) « Coupler un train de bois. En rassembler les parties ou couples, et aussi les lier deux à deux sur le même front.

— Econ. domest. Coupler du linge, Coudre ensemble les pièces qui doivent aller ensemble, avant de le donner à blanchir.

— Antonyme. Découpler.

COUPLET s. m. (kou-plé — rad. couple). Littér. Certain nombre de vers, sorte de stance faisant partie d'une chanson, et qui quelquefois forme la chanson entière : Chanson de dix, vingt couplets. Tourner très-bien un couplet. Chanter des couplets gaillards. Bussy se croit poète quand il a fait un méchant couplet de sarabande. (Ste-Beuve.)

Denys, sur moi fais donc vite un couplet.

BÉRANGER.

Mais souvent on a vu le vin ou le hasard Inspirer quelquefois une muse grossière, Et fournir sans génie un couplet à Linère.

BOILEAU.

« Se dit particulièrement des vers destinés à être chantés, qu'on intercale dans les scènes en prose d'un vaudeville. « Couplet carré, couplet composé de huit vers dont chacun a huit syllabes.

— Théât. Tirade, morceau d'une certaine étendue, après lequel il y a un repos : Il y a des comédiens qui croient se montrer tragiques en accompagnant la fin de chaque couplet d'un coup de talon de botte sur le plancher.

Et votre grand couplet, le savez-vous par cœur ?

C. DELAVIGNE.

— Techn. Se dit de deux pattes de fer jointes ensemble avec des charnières et des rivures. « Nom donné par les armuriers aux fusils dont le canon est composé de deux pièces liées l'une à l'autre au moyen d'une vis.

— Typogr. Nom donné à des espèces de pattes en fer qui s'assemblent deux à deux, au moyen d'une brochette mobile, et qui servent à fixer certaines pièces. « Couplets de la frisure, Ceux qui lient la frisure au tympan. « Couplets du tympan, ceux qui lient le grand tympan au collier.

— Epithètes. Joli, léger, facile, élégant, agréable, charmant, spirituel, fin, ingénieux, badin, malin, satirique, mordant, amer, libre, gaillard, grivois, licencieux, obscène, libertin, cynique, grossier, plat, fade, prétentieux, recherché, ridicule.

— Encycl. Littér. Les personnes graves ou soi-disant telles, qui assistent par hasard à l'audition d'un vaudeville ou d'un opéra-comique, se demandent d'ordinaire, avec un étonnement facile à concevoir, en vertu de quel principe nos auteurs ont adopté la coutume, attaquable en plus d'un point, d'intercaler des vers plus ou moins mauvais. On pourrait leur répondre que les comédiens de l'ancienne foire Saint-Laurent, de Paris, dont le spectacle est devenu l'Opéra-Comique, recherchaient les chants dialogués, qui plaisaient fort à nos excellents aïeux ; on pourrait leur dire encore, avec maître Boileau, que le Français est né malin... ; mais la question n'en serait guère plus éclaircie qu'auparavant, et il nous semble plus raisonnable d'avouer qu'en émaillant leurs dialogues de couplets faciles à retenir, nos modernes Désaugiers répondent à un goût national, ce qui ne veut pas toujours dire au bon goût.

A examiner la chose à froid, rien ne paraît plus dénué de sens et de vraisemblance que de voir sur la scène un monsieur ou une dame cesser tout à coup de parler comme vous et moi, pour entonner un air de bravoure ou mettre des peines de cœur en chansons. Le bizarre spectacle, en vérité, que celui qui nous est offert chaque soir sur les théâtres de la première ville du monde, depuis que, par la grâce du Très-Haut, nous sommes devenus le peuple le plus spirituel de la terre ! Allez, s'il vous plaît, aux Variétés, au Palais-Royal, au Vaudeville ; allez-y ce soir ou demain, ou dans six mois, et ne soyez point surpris de voir au début d'une déclaration passionnée ou après un tendre et naïf aveu, au beau milieu d'un lazzi ou à la suite d'une exhortation bien sentie, l' amoureux poser la main sur son cœur, l'ingénue ballonner sa jupe et lever les yeux au plafond, le comique s'arrêter court, le père noble reprendre haleine ; puis, l'orchestre ayant pincé sa ritournelle, tout ce beau monde partit tout à coup en mesure, chanter un couplet fait pour la circonstance, à moins que la circonstance ne soit faite pour lui, après quoi, les violons s'étant tus, rentrer dans le ton ordinaire du dialogue et reprendre l'allure habituelle de la conversation. Quand ce ma-

nège aura été répété devant vous vingt ou trente fois, vous pourrez vous flatter d'avoir assisté à l'exécution d'un vaudeville irréprochable.

Cette bizarre manie de mêler ainsi, souvent avec aussi peu de rime que de raison, les vers chantés à la prose parlée, naquit au temps aimable où les troupes foraines de la capitale allaient de quartier en quartier agiter les grelots de la folle satire mêlés à de bachiques flonflons. Le Sage, Fuzelier, Piron, Favart, Autreau et bien d'autres encore, furent les maîtres applaudis de ce genre léger, frondeur, éminemment français, que nous appelons le vaudeville. La Muse court vêtue de ces gais esprits fit la joie de nos grands-pères, qui, moins profonds que nous sans doute, mais peut-être plus sages, ne s'inquiétaient point de savoir si le genre qui les amusait était ou n'était pas absurde. Un trait malin, une saillie heureuse, une pointe de sentiment terminant un couplet lestement troussé, suffisait alors au succès d'une comédie mêlée d'ariettes, et l'on ne demandait point à ces badinages d'une heure de se montrer logiques comme Condillac, mais seulement d'être gais, fins et spirituels comme Panard et Collé. Panard, qui s'intitulait « passable couplet » et que Marmontel a surnommé le *La Fontaine du vaudeville*, est regardé comme un des propagateurs de la chanson en France. Il n'a pas peu contribué, on le pense bien, à la vogue de ces théâtres de la Foire, qui, sous prétexte de corriger les mœurs en riant, transportaient sur la scène cette facile poésie ornée d'airs connus, qui, depuis si longtemps, avait le privilège de déterminer irrésistiblement l'hilarité d'un peuple prompt à saisir le côté drôle des hommes et des choses. « Plus tard, dit un de nos vaudevillistes d'aujourd'hui, M. Saint-Agnan Cholier, on voulut joindre parfois à l'attrait des paroles chantées l'attrait d'une musique composée exprès pour elles; et alors les chants intercalés dans le dialogue constituèrent deux espèces distinctes d'ouvrages dramatiques. L'opéra-comique négligea les paroles et soigna la musique; le vaudeville se contenta des vieux airs faits pour d'autres circonstances, et y adapta des paroles qu'il chercha à faire aussi spirituelles et aussi piquantes que possible. D'abord ce furent de véritables chansons en plusieurs stances ou couplets, avec un refrain revenant à temps égaux, et qui restaient souvent dans les mémoires longtemps après que les pièces elles-mêmes ou elles se trouvaient étaient mortes et oubliées. Les vaudevilles de Désaugiers, qu'on joue encore de temps en temps, en offrent de charmants exemples. Plus tard, le chant se réduisit à de plus modestes proportions; la chanson disparut et fut remplacée par le simple couplet. L'une, mise là uniquement comme ornement, était une sorte de hors-d'œuvre; l'autre est intimement liée à l'ouvrage: il en fait partie intégrante, et aide à la marche du dialogue au lieu de l'arrêter. Toutes les fois que l'auteur sent une pensée fine, un mot spirituel, une bouffonnerie plaisante, un sentiment touchant prêt à sortir de son cerveau, il abandonne la vile prose et double, du moins l'expérience des vaudevillistes en juge ainsi, la valeur de son idée par la forme soi-disant poétique qu'il lui donne. Aussi le mot de Beaumarchais se trouve, à cette heure, étrangement retourné. L'auteur du *Mariage de Figaro* prétendait que ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante; on ne dit aujourd'hui que ce qui ne vaut pas la peine d'être chanté. » C'est pour cela sans doute que nos vaudevilles sont peu à peu devenus de véritables opéras-comiques. Tout s'y fait sur des airs connus, et le dialogue lui-même se débite volontiers avec accompagnement de l'orchestre. Si bien que le couplet est devenu pour les habiles la partie de leur œuvre à laquelle ils consacrent le plus de soin. Amener huit vers à propos, leur donner un tour piquant, les faire servir à mettre en relief quelque pensée ingénieuse, quelque sentiment vif ou touchant, les terminer par un trait, ou plutôt par une pointe, — c'est le mot consacré, — par une pointe qui doit être aiguësée avec d'autant plus de talent et de finesse qu'elle constitue souvent tout le mérite du couplet, voilà une des grandes préoccupations du vaudevilliste. Quelques couplets réussis suffisent à assurer la fortune d'un vaudeville. Mais il faut reconnaître qu'un résultat satisfaisant n'est pas sans offrir certaines difficultés; et s'il y a un bon nombre de couplets qui possèdent à eux seuls les qualités que Boileau exige dans le sonnet, s'il y en a un bon nombre qu'on écoute avec plaisir et qui déterminent une explosion de rires ou de larmes, il y en a bien plus encore qui écoeurent par leur prétentieuse insignifiance ou leur naïveté ridicule. Scribe, parmi le nombre incalculable de couplets dont il a semé ses innombrables comédies-vaudevilles, fournit de singuliers exemples pour le blâme, largement compensés, il est vrai, par ceux qu'il offre pour la louange; tout le monde connaît la magnifique niaiserie qui a rendu fameux un des couplets de *Michel et Christine*, vaudeville de ce fécond auteur :

Un vieux soldat sait souffrir et se taire
Sans murmurer;

et cette autre que nous trouvons dans le même ouvrage :

Du haut des cieus, ta demeure dernière,
Mon colonel, tu dois être content.

Scribe, d'ailleurs, avec son habileté terre à terre, qui ne dédaignait pas la vulgarité quand elle était un élément de succès, Scribe a exploité plus que tout autre dans ses couplets cette enluminure guerrière qui, à une époque, n'avait nullement besoin de signifier quelque chose pour être applaudie. C'était le temps où deux vaudevillistes obtenaient les honneurs du *bis* en terminant un couplet *chauvin*, par ce quatrain épique :

La lâcheté ne vaut pas la vaillance,
Mille revers ne font pas un succès;
La France, amis, sera toujours la France,
Et les Français seront toujours Français.

Une autre fin de couplet ayant une origine analogue mérite encore d'être rappelée ici :

En vous voyant sous l'habit militaire,
J'ai deviné que vous étiez soldat.

Les couplets de vaudeville se chantent, la plupart du temps, sur des airs connus, que l'on nomme *ponts-neufs*. Parfois il arrive qu'un auteur, épris de quelque air nouveau de romance en vogue, d'opéra ou d'opéra-comique, ou jaloux de faire briller les talents vocaux d'un artiste, adapte à son couplet cette musique inusitée. Si sa tentative est couronnée de succès, elle a des imitateurs, et pourvu que l'air soit facile à chanter, agréable à entendre, il passe vite à l'état de *pont-neuf*. On indique un air soit par le premier vers de la chanson pour laquelle il a été composé, soit par le titre de cette chanson, soit par le titre du vaudeville où il a été primitivement employé, soit par celui d'un ouvrage subséquent où il a été remarqué d'une façon plus éclatante. La désignation adoptée s'appelle le *timbre*. Un couplet dont le timbre est un des plus connus dans le répertoire musical du vaudeville : *Vive la lithographie* appartient à une pièce d'Armand Durtiois et Gabriel, jouée en 1819 aux Variétés, les *Bolivars et les Morillos*. Un autre timbre beaucoup plus ancien, et non moins fréquemment employé, est celui de la *Camargo*, contredanse dansée pendant quatre-vingts ans, et qui prête encore sa mélodie sautillante aux malices du vaudeville. Que de chansons ont été moulées sur cet air ! On en citerait mille; il en est une de Favart, bien connue des érudits en matière théâtrale et qui critique les opéras du temps. L'air de la *Camargo*, d'un rythme régulier et d'une mélodie agréable, est emprunté au duo chanté par des Égyptiens à la fin du premier acte de *Pyrame et Thisbé*, opéra de La Serre, mis en musique par Rebel et Francœur (1726). Mlle de Camargo dansait sur l'ensemble de ce duo; ce fut une raison pour qu'il devint une contredanse à laquelle on donna le nom de la ballerine. La *Camargo* est le premier air d'opéra que l'on ait mis en contredanse, et c'est aussi la première contredanse à laquelle on ait adapté ces longs couplets en récits, en détails de critique ou de description, que nos paroliers du vaudeville ont nommés *couplets de facture*. Parmi les timbres les plus usités, nous citerons encore ceux : du *Philire*; de *Joseph*, de la *Sauteuse*; de la *Fiancée*; de l'*Antiquaire*; de *Bonjour*, mon ami Vincent; du *Bouffe* et du *tailleur*; de *J'étais bon chasseur autrefois*; de *Rantanplan tirelire*; de la *Corde sensible*; du *Grand Turenne*; de *Bon voyage, cher Dumolet*; de la *Catacoua*; de *Préville et Tacconet*; de *Jons un curé patriote*; de *Contentons-nous d'une simple bouteille*; de *Dis-moi, soldat, dis-moi, l'en souviens-tu?* du *Trompette de Marengo*; de la *Monaco*; de *Léocadie*; du rondeau des *Deux maîtresses*; du quadrille du *Petit-Poucet*; de *Ne vaille pas la garde citoyenne*; du *Bénéficiaire*, etc. Il existe un recueil fort utile, intitulé la *Clef du caveau*, et dans lequel se trouvent réunis tous les airs, avec leurs timbres, et des couplets de chansons connues auxquelles ils s'appliquent. Certains auteurs, acteurs, chefs d'orchestre, musiciens, possèdent à cet égard une science particulière, et l'on cite tel vaudevilliste qui fournit uniquement pour sa part de collaboration dans une pièce son expérience en cette matière. Les jeunes auteurs, privés de ce précieux secours ou qui ne jouissent pas encore d'une connaissance suffisante des airs, se contentent de prendre des couplets tout faits, et de modeler les leurs, pour le nombre et la mesure des vers, sur ceux qui leur paraissent employés déjà dans une situation à peu près analogue. Dans le langage des coulistes, le modèle ainsi imité s'appelle un *monstre*.

La forme et la place que l'auteur donne à ses couplets les rangent dans l'une des catégories suivantes :

Le couplet de situation est de tous le plus étroitement lié à l'action; il résume d'ordinaire les intentions d'une scène à effet, et porte le dernier coup aux esprits ébranlés par le pathétique de la situation : de là son nom. Les auteurs apportent tous leurs soins à le confectionner; les acteurs le chantent avec toute leur âme et tout leur esprit. Voici comme exemples deux couplets de situation d'un genre opposé l'un à l'autre. Dans le premier, emprunté à un vaudeville patriotique de 1793, *Au retour*, un jeune volontaire, dont on raille la taille exigüe, réplique avec feu :

Ami, mets ta main sur mon cœur,
Tu sentiras que j'ai la taille;
Tout comme toi, rempli d'ardeur,
J'grandirai l'jour de la bataille.

Les plus p'tits comme les plus grands
Savent combattre les despotes;
C'est à leur hain pour les tyrans
Qu'on doit murer les patriotes.

Dans le second, tiré de *Napoléon en paradis*, vaudeville joué en 1830, l'ange Gabriel dit à propos de la création du monde :

Le Dieu qu'il l'on rêvé,
En six jours, sans trop chercher,
A fait le ciel et la terre;
Certes c'est se dépêcher;
C'était trop se dépêcher.
En six jours la machine ronde...
Ah! vraiment, si le Créateur
Avait mis, se piquant d'honneur,
Plus longtemps à faire le monde,
Sans doute il l'aurait fait meilleur.

A l'imitation de quelques acteurs de talent, les comédiens parlent bien plutôt qu'ils ne chantent les couplets de situation; le trait final, comique ou pathétique, prend ainsi parfois plus de force; mais cette méthode n'est favorablement accueillie que si elle s'applique avec talent et mesure.

Le couplet de circonstance est dans beaucoup de cas un hors-d'œuvre. Composé en vue d'une allusion à quelque événement du jour, allusion que les spectateurs accueillent volontiers, sans s'inquiéter si les convenances de l'art sont respectées, il est, sauf de rares exceptions, d'une banalité désespérante. Qu'un roi monte sur le trône ou qu'il en descende, qu'un nouveau chapeau soit à la mode ou qu'un fusil à aiguille étouffe le monde guerrier, qu'il s'agisse de tremblement de terre, d'incendie ou d'inondation, le vaudeville s'empare du fait et, si le temps lui manque pour conter en plusieurs actes tel ou tel désastre, il en fait au moins un couplet qui, bon gré mal gré, entrera toujours bien quelque part : à quelque chose malheur est bon.

Le couplet de facture est un interminable morceau, sorte de récit ou de description chantée, qui se dit sur des airs sans commencement ni fin, et que l'auteur peut allonger ou raccourcir à sa volonté. Cette sorte de couplet, fort en usage dans les revues de fin d'année, fait accepter sans difficulté au public des explications qui l'ennuieraient si elles lui étaient données en langage ordinaire. Nous avons déjà cité plus haut la *Camargo* comme un des couplets de facture le plus souvent employés.

Le couplet d'ensemble est celui que les personnages chantent en chœur aux entrées, aux sorties, aux endroits qui ont besoin d'être animés et *chauffés*. C'est là que les auteurs, sous le prétexte que le public n'entend jamais ce qui se dit en pareille occasion, déploient une négligence sans pareille. Souvent, entre l'air d'ensemble et sa reprise, un des acteurs chante quelques vers qui sont comme le couplet d'une chanson dont l'ensemble est le refrain; ce couplet et la partie de l'air qui s'y rapporte s'appellent le *mineur*. Exemple emprunté à la *Manie des places*, de Scribe et Bayard (1830) : la scène est dans l'antichambre d'un ministre, où se pressent, au lever du rideau, les solliciteurs armés de leurs demandes et de leurs titres :

Qu'on nous place (*bis*)
Et que justice se fasse.
Qu'on nous place
Tous en masse!
Que les placés
Soient chassés.

PREMIER SOLICITEUR.

Je dois être des élus :
Je suis l'ami de la femme
D'un libéral qui réclame
L'héritage des ventrus.

DEUXIÈME SOLICITEUR.

Je suis fils d'un doctrinaire.

TROISIÈME SOLICITEUR.

Moi, favori d'un banquier.

QUATRIÈME SOLICITEUR.

Un monsieur du ministère
Est parrain de mon dernier.

ENSEMBLE.

Qu'on nous place, etc.

Le couplet final est celui qui termine la pièce; il répond à l'*épilogue* des comédies latines; mais la formule en est beaucoup plus variée. Dans les anciens vaudevilles, chaque acteur chantait un couplet final, et c'était l'ensemble de ces couplets que l'on appelait proprement *vaudeville*. La comédie elle-même adoptait cet usage, qui s'est conservé dans les revues de fin d'année, et à la fin du *Mariage de Figaro* on chantait jadis un vaudeville dont, nous ignorons pourquoi, on n'a conservé qu'un couplet, et le plus insignifiant. Aujourd'hui on se contente d'invoquer l'indulgence des spectateurs par un couplet, le plus original et le plus spirituel possible, et c'est là ce qu'on appelle le couplet final.

On appelle encore couplet, au théâtre, ce qu'un personnage dit, entre deux répliques, de suite et sans interruption. Cette dénomination s'emploie dans toute espèce d'œuvre dramatique, qu'elle soit en vers ou en prose, qu'il s'agisse d'une tragédie ou d'un vaudeville, d'une comédie ou d'un drame. Ici couplet signifie morceau.

Dans la chanson proprement dite, les couplets sont ordinairement égaux entre eux et

finissent par un refrain. Il en est autrement dans les *pots-pourris*, où les couplets sont sur des airs différents. Qu'il nous suffise de rappeler la *Tentation de saint Antoine*, de Sédaine, et le *Cadet Buteux à l'opéra de la Vestale*, de Désaugiers. Une chanson entière est quelquefois désignée par le nom de couplets, tels sont : les *Couplets improvisés au Veau qui tette*, de Brazier; les *Couplets chantés pour la réception de l'auteur à la Société dite des Bêtes*, de Désaugiers; les *Couplets à ma filleule*, de Béranger. Il y a des couplets pour toutes les circonstances de la vie, mariage, baptême, etc. S'agit-il pour tel bel esprit de sous-préfecture de fêter une mère, une grand'mère ou une tante, vite il tire d'un volume quelconque des couplets faits dans le principe par un amant pour sa maîtresse; il substitue le mot de *bonté* à celui de *beauté*, la *sensibilité* à la *volepté*; il amène à la fin la *joie* et la *reconnaissance*, au lieu de l'*amour* et la *jouissance*, et les *Couplets à ma mère pour le jour de sa fête* sont ainsi en état de produire le plus grand effet parmi les amis et connaissances du *poète amateur*, qui ne se vante pas de son larcin.

Les couplets des odes modernes, cantates, hymnes patriotiques ou guerrières, portent plus particulièrement le nom de *stances*; ceux des odes anciennes s'appellent *strophes*. Dans les pièces dramatiques de l'antiquité, lorsque le chœur prend part au dialogue, on désigne sous le nom de couplet ce qui est dit alternativement par les choristes et par les acteurs. Enfin, le mot couplet s'applique aussi aux chants d'église; on dit : « le premier couplet du *Lauda*, *Sion*. »

Couplets de Rousseau (LES). Au commencement du XVIII^e siècle, il y avait à Paris, rue Dauphine, au coin de la rue Christine, un café qui était comme une succursale du café Procope et qui s'appelait le café de la veuve Laurent. Le grand pontife du lieu était Houdard de Lamotte, qui était aussi un des membres les plus influents de la réunion littéraire installée chez Gradot, prédécesseur de Manoury. La veuve Laurent comptait, parmi ses autres habitués, le géomètre Saurin, qui, ministre protestant en Suisse, était venu en France troquer sa religion contre une pension de 1,500 livres; l'ex-capitaine Lafaye, qui avait quitté le service parce qu'une jambe l'y avait quitté, et qui cultivait le genre de poésie particulier aux militaires en retraite; Boindin, qui, avec le titre d'athée, cumulait celui de procureur général des trésoriers de France; les poètes Rousseau, Roy et Danchet; l'abbé Alary; Rochebrune, un agréable chansonnier, et Pécor, le maître de ballet. Ce cercle acquit de la notoriété, grâce à la ténébreuse affaire qui a été le grand scandale de l'époque. Puisque le nom de Rousseau y est resté accolé, parlons d'abord de lui. On sait qu'il rougissait de son père, le cordonnier, ce qui lui valut cette épigramme de Boindin :

Le Dieu, dans sa juste colère,
Ordonna qu'au bas du coupleau
On fit écorcher le faux frère,
Et que l'on envoyât sa peau
Pour servir de cuir à son père.

Rousseau n'était pas-seulement un mauvais fils. Sa *Franciade* est dirigée contre Francine, directeur de l'Opéra, qui lui avait ouvert son théâtre et qui l'avait libéralement indemnisé de deux chutes, dont ses propres intérêts avaient dû souffrir. En même temps qu'il commettait cette action coupable, il s'écimait contre ses amis du café de la veuve Laurent. Il s'était mêlé de la guerre des anciens et des modernes, et avait appelé ces derniers des Achille et des Hector de café. Il en voulait à Lamotte du succès obtenu par le ballet de *L'Europe galante*; à Boindin, à Saurin et à Lafaye, des applaudissements qu'ils avaient prodigués à Lamotte, et qui étaient autant de coups de sifflet à l'adresse de ses deux pièces tombées, *Jason* ou la *Toison d'or* et *Vénus et Adonis*. Il commença par déchirer les fables de Lamotte et par dénigrer à la Sorbonne

... Cet athée au teint blême, à l'œil triste,
Qui de Servet s'est fait évangéliste.

Il se vengeait par ce trait de l'épigramme de Boindin. Danchet, qui avait eu le tort de réussir à l'Opéra avec son *Hésione*, fut lardé à son tour, ainsi que Campra, l'auteur de la musique, et l'écour, l'ordonnateur du ballet. Le premier riposta par une prophétie comminatoire. Pécor se servit d'un autre langage : il leva sa canne sur le coupable, qui s'échappa à la bastonnade qu'en demandant pardon et qui, le péril passé, se remit à rimer des impertinences et des ordures. Le très-patient Lamotte finit par se lasser des injures dont il était sans cesse éclaboussé. De là son *Ode sur le mérite personnel* :

Que j'aime à voir le sage Horace
Satisfait, content de sa race,
Quoique du sang des affranchis !
Mais je ne vois qu'avec colère
Ce fils tremblant au nom d'un père
Qui n'a de tache que son fils.

Autreau, peintre médiocre, qui avait eu sa part d'outrages, fit de son côté une complainte qui commençait ainsi :

Or, écoutez, petits et grands,
L'histoire d'un ingrat enfant...

La vie de Rousseau s'y trouvait tout entière. On avait complété de faire chanter ces couplets à la porte même de Rousseau par les aveugles du Pont-Neuf. Lamotte eut la générosité de s'y opposer et de consentir à une réconciliation qui fut tentée par le vieux Boileau, mais qui ne pouvait être qu'une courte trêve. En effet, une élection s'étant présentée et l'Académie ayant préféré Lamotte à Rousseau, celui-ci, ivre de rage, vomit d'infâmes couplets contre son heureux concurrent et son entourage. Cette fois il ne put se soustraire au bâton : le capitaine Lafaye, un des plus maltraités, « exerça contre lui, selon les termes de d'Alembert, toute la rigueur d'une vengeance militaire. » La correction fut appliquée en plein Palais-Royal. Ecrasé sous le poids du mépris public, Rousseau essaya de se réhabiliter en accusant de ses méfaits un homme qui avait déjà sur la conscience son apostasie intéressée. Il suborna un garçon savetier, qui promit de déposer que Saurin l'avait chargé de porter les couplets au domicile des gens qui y étaient diffamés, puis il alla tout en larmes invoquer l'appui de Mme Voisin, femme du ministre de la guerre, qu'il parvint à gagner à sa cause, et qui décida le lieutenant criminel Le Comte à décréter Saurin de prise de corps. Arrêté le même jour (24 septembre 1710), celui-ci fut enfermé au Châtelet et interrogé sur l'heure. On passa ensuite à la confrontation. L'affaire fut menée avec une précipitation qui attira au lieutenant criminel une vigoureuse semonce du chancelier Pontchartrain. Averti de la pression exercée par Mme Voisin, Saurin lui adressa, le 8 octobre, une supplique très-chaleureuse : « Quoique j'aie le malheur, y disait-il, de n'être connu à la cour que par les idées affreuses qu'y a données de moi un cruel ennemi, j'ose me jeter à vos pieds et implorer votre justice contre la protection même que vous avez accordée à mon accusateur. Il en fait ici contre moi un abus violent ; elle prévient les juges... Ehl quel regret n'auriez-vous pas, madame, si vous reconnaissiez dans la suite que cette puissante protection aura servi à opprimer un innocent ? Il ne s'agit pas de justifier et de sauver le sieur Rousseau ; il s'agit de me rendre coupable et de me perdre. Je laisse, madame, à votre sagesse et à votre pitié à juger si vous me connaissez assez pour ne pas douter que je ne sois un scélérat que vous pouvez sans scrupule écraser sous le poids des plus vives sollicitations. » Rousseau avait à l'avance retourné l'argument principal de Saurin, qui avait opposé, à sa décharge, les outrages dont il était l'objet dans la pièce incriminée : « Mais, avait-il dit, un homme fait-il des vers effroyables contre lui-même ? A la vérité, cela n'est pas ordinaire ; mais c'est une malheureuse nécessité pour celui qui veut diffamer, sans se commettre, une société dont il est membre, et en rejeter le soupçon et la peine sur un ennemi qu'il veut rendre odieux à toute la terre. Aurait-on jamais cru Rousseau l'auteur de cette horrible satire si Saurin y eût été épargné ? Non, sans doute. Mais, comme l'amour-propre trahit toujours les hommes, l'auteur n'a pu s'empêcher d'y exalter d'abord son zèle contre les frondeurs et ses airs grondeurs contre la morale corrompue. Il se donne, de sa grâce, les qualités de bon sujet et de bon chrétien : après quoi il faut qu'il se dise quelques injures pour se faire plaindre... »

« J'avoue, avait répliqué de son côté Saurin, que ce n'est point la l'essai d'un scélérat, et qu'il faut être bien habité à la perdition pour la pouvoir pousser jusqu'à ces excès ; mais qui en croirait-on plus capable qu'un homme qui a désavoué son père dès son enfance, qui l'a fait mourir de chagrin par ses ingratitude, qui lui a refusé les derniers devoirs, qui a calomnié ses mœurs, ses amis, ses bienfaiteurs, qui fait trophée de satires, d'impudence et d'impiété, et qui pousse enflé l'audace jusqu'à me faire demander par mon juge comment je ne l'ai pas fait les couplets en question, moi qui conserve des épigrammes infâmes ? Et ces épigrammes qu'il me reproche de conserver, ce sont les siennes ! »

Saurin fut mis en liberté le 12 décembre, c'est-à-dire après soixante-dix-neuf jours de prison : une trentaine de personnes l'attendaient à la porte et le reconduisirent triomphalement chez lui, avec les marques de la sympathie la plus grande. Le lendemain, il allait avec Lamotte dîner chez le premier président de Mesmes, et, sur sa requête, on informait contre son accusateur, qui se déroba aux poursuites en se cachant successivement chez Mme de Ferriol et au noviciat des jésuites, puis en se sauvant en Suisse.

L'instruction fut menée avec une prudente circonspection ; le procès dura environ quatorze mois : il se dénoua enfin, le 7 avril 1712, par un verdict qui déclarait Rousseau atteint et convaincu d'avoir composé des vers impurs, satiriques et diffamatoires, et fait de mauvaises pratiques pour faire réussir l'accusation calomnieuse intentée contre Joseph Saurin... Le bannissement perpétuel était la peine infligée. Trois juges avaient opiné pour la corde. Comme on vient de le voir, le dispositif de l'arrêt s'est abstenu de mentionner les couplets. Il s'est servi de ces expressions vagues vers impurs, satiriques et diffamatoires, comme s'il eût entendu englober dans la même condamnation toutes les productions de ce genre sorties de la plume de Rousseau.

Celui-ci avait été recueilli à Soleure par l'ambassadeur de France, le comte du Luc, pour qui Mme de Ferriol lui avait donné une lettre de recommandation. Il se rendit après à Vienne, à la suite de ce même comte du Luc qui y était envoyé. Là, il gagna les bonnes grâces du prince Eugène, qui, nommé gouverneur des Pays-Bas, le dépêcha à Bruxelles avec le titre de conseiller historiographe et 2,000 écus d'appointements. Mais il ne tarda pas à mordre son protecteur lui-même et s'enfuit en Hollande, où sa méchante nature lui fit rapidement de nombreux ennemis. Le Pays-Bas flamand étant passé entre les mains de l'archiduchesse, il retourna à Bruxelles. Accueilli avec bonté par le duc d'Arenberg ; il resta dans son hôtel jusqu'à ce que de nouvelles aventures le fissent mettre dehors. Il avait compromis le duc dans une querelle qu'il avait eue avec Voltaire à la table de son hôte. Cette querelle devint une guerre sans merci. Voltaire écrivait à Thérèse, le 14 février 1737 : « C'était un scélérat qui avait le vernis de l'esprit : le vernis s'en est allé et le coquin est demeuré... Il est réduit à un juif nommé Medina, condamné en Hollande au dernier supplice. Il passe chez lui la journée au sortir de la messe. Il communique, il calomnie, il ennuie. » Et, quatre jours après, Voltaire écrivait à Cideville : « C'est un homme que je méprise infiniment comme homme, et que je n'ai jamais beaucoup estimé comme poète. Il n'a rien de grand ni de tendre, il n'a qu'un talent de détail ; c'est un ouvrier, et je veux un génie. »

Quoi de plus juste en effet, dirons-nous à notre tour ? Rousseau le lyrique avait fait place à un ciseleur de rimes, fort habile sans doute, mais qui ne mettait plus dans ses vers que des insolences ou des obscénités. Lorsqu'il repartit en France, à la fin de 1738, les haïnes qui s'étaient assoupies pendant son absence se rallumèrent et le forcèrent à s'expatrier de nouveau au bout de deux mois. Il mourut à Bruxelles le 17 mars 1741, en protestant de son innocence.

Voltaire, le sceptique Voltaire, fut très-touché de cette affirmation in extremis. Il répondit le 29 septembre de la même année à l'exécuteur testamentaire de Rousseau, qui lui demandait de souscrire à l'édition posthume de ses œuvres : « Je me mets très-volontiers au rang des souscripteurs, quoique j'aie été malheureusement au rang de ses ennemis les plus déclarés. Je vous avoue que cette inimitié pesait beaucoup à mon cœur. J'ai toujours pensé, j'ai dit, j'ai écrit que les gens de lettres devaient être tous frères... Ses talents, ses malheurs et sa mort ont banni de mon cœur tout ressentiment et n'ont laissé mes yeux ouverts qu'à ce qu'il avait de mérite. » Voltaire revient encore sur ce point délicat dans une lettre adressée, en 1757, au fils de Saurin, le poète dramatique : « J'entre dans vos peines, monsieur, et je les partage d'autant plus que je les ai malheureusement renouvelées en cherchant la vérité. Le doute par lequel je finis l'article de Lamotte n'est point une accusation contre feu monsieur votre père ; au contraire, je dis expressément qu'il ne fut jamais soupçonné de la plus légère satire pendant plus de trente années écoulées depuis ce funeste procès. J'aurais dû dire qu'il n'en fut jamais soupçonné dans le public ; car je vous avouerai avec cette franchise qui règne dans mon Histoire (Siècle de Louis XIV), et je vous confierai à vous seul, qu'il me récitait des couplets contre Lamotte... Vous devez sentir que mon doute est sincère, puisque je l'expose à vous-même. Vous devez sentir encore de quel poids est le testament de mort du malheureux Rousseau. Il faut vous ouvrir mon cœur ; je ne voudrais pas, moi, à ma mort, avoir à me reprocher d'avoir accusé un innocent... Parlez-moi avec la même liberté que je vous parle. Si vous avez quelque chose de particulier à me faire connaître sur l'affaire des couplets, instruisez-moi, éclairez-moi et mettez mon cœur à son aise. »

L'auteur de Spartacus avait été contristé de ce passage du Siècle de Louis XIV : « Il se pourrait que Saurin eût été l'auteur des derniers couplets attribués à Rousseau. » Voici comment, ébranlé par les dernières paroles du satiriste, Voltaire s'était engagé de plus en plus dans cette voie.

Un des anciens adversaires de Rousseau, Boindin, avait laissé en mourant (1751) un mémoire qui tendait à faire casser par l'opinion publique l'arrêt du parlement, et à substituer comme coupable Lamotte à Rousseau. Or, sur quoi se fonde cette accusation qui remonte à plus de quarante ans ? D'abord c'est une conjuration formée entre Saurin, Lamotte et le bijoutier Malafer, pour empêcher Rousseau d'obtenir la survivance de Boileau. Mais, en 1710, Boileau était encore de ce monde, et, fût-il mort, Rousseau n'était pas en situation de le remplacer dans la faveur du roi. D'un autre côté, Lamotte et Saurin ne prétendaient pas plus à cette pension que le bijoutier Malafer. Autre preuve : c'est Lamotte qui apporta et lut les couplets chez de Villiers, sorte d'annexe du café de la veuve Laurent. En cela, fit-il autre chose que prévenir ceux qui, comme lui, avaient reçu un exemplaire des couplets ? Toutes les allégations contenues dans ce mémoire sont de la même valeur. C'est l'œuvre maladroite d'une basse rancune qui a primé une vieille inimitié : Boindin n'a pu pardonner à Lamotte de ne l'avoir pas aidé à entrer à l'Académie. En résumé, le

doute de Voltaire ne pèse pas plus que l'affirmation de Boindin. Les couplets qui ont fait bâtonner Rousseau par le capitaine Lafaye sont évidemment de la même main que ceux qui ont fait lever sur lui la canne de Pécour, le maître de ballet. Nul ne pouvait comme Rousseau entasser autant d'injures en aussi peu de mots. Nous n'avons pas besoin d'opposer l'incontestable honnêteté de Lamotte, et l'on objecterait vainement le mauvais renom de Saurin. Ce qui les innocente par-dessus tout, c'est leur incapacité manifeste.

Ajoutons encore de nouvelles preuves à cet acte d'accusation.

La musique de Campra avait donné une grande vogue à quelques couplets du prologue d'Hésione, opéra de Danchet. Celui qui avait le plus de succès commençait ainsi :

Que l'ament qui devient heureux
En devienne encor plus fidèle :
Que toujours dans les mêmes nœuds
Il trouve une douceur nouvelle...

Rousseau le parodia de cette façon :

Que jamais de son chant glacé
Colasse ne nous refroidisse ;
Que Campra soit bientôt chassé ;
Qu'il retourne à son bénéfice.
Que le bourreau, par son valet,
Fasse un jour serrer le sifflet
De Berin et de sa séquelle ;
Que Pécour, qui fait le ballet,
Ait le fouet au pied de l'échelle.

Colasse avait fait la musique de Jason, et Campra était maître de chapelle de l'église de Paris. Boindin se chargea de répondre :

Tu le prends sur un ton nouveau ;
Ta façon d'écrire est fort belle !
Tu nous viens parler de bourreau,
De valet, de fouet et d'échelle :
La Grève est ton sacré vaillon ;
Maitre André te sert d'Apollon,
Pour rimer avec tant de grâce ;
Mais je crains qu'un jour Montfaucon
Ne te tienne lieu de Parnasse.

Maitre André n'était autre que le Sanson d'alors. Tout cela était signé et avoué ; c'est alors que vinrent les fameux couplets anonymes, où toute la troupe, tout le cénacle était passé en revue et sanglé d'importance :

Que de mille sots réunis
A jamais le café s'épure ;
Que l'insipide Dionis
Porte ailleurs sa plate figure ;
Que dans son sale cabinet
Le pesant abbé Maumenet
Laisse pourrir ses vers maussades ;
Que jamais l'enflé Grimaret
N'y produise ses œuvres fades.

Que le réchappé des prisons,
Qui toujours réforme et critique,
Soit mis aux Petites-Maisons
Pour professer sa politique.
Que l'édenté petit vieillard,
Quart de savant, grand babillard,
Importun citeur d'Hérodote,
De ses vieux contes de paillard
Aille ailleurs divertir Lamotte.

Que l'insensé, qui, de poison,
Ose accuser sa belle-mère,
Qui trouble toute sa maison
Et flétrit l'honneur de son père,
Soit enchaîné, soit enragé,
Comme on engage un enragé
Qui s'arme contre la nature,
Et qu'un chirurgien soit gagé
Pour le saigner outre mesure.

Que du pédant grammairien
Enflé de mots, Dieu nous délivre !
De l'abbé grand diseur de rien
Et du peintre Hautreau toujours ivre ;
Que l'auteur, moins défrôqué,
Qui, par maint opéra croqué,
Croiyot s'enrichir au Parnasse,
Par l'escroc Frissane escroqué,
Soit réduit à porter besace.

Que Boindin de son haut caquet
Désormais ne nous étourdisse ;
Que Lagrange de son fausset
En ces lieux jamais ne glapisse ;
Que par quelque jeune plumet
Le café soit bientôt défilé
De Saurin et de sa séquelle ;
Qu'à mentir Villiers si sujet
Aille ailleurs porter sa nouvelle.

Que bientôt le fantôme hideux
A cheveux plats, à longue face,
Qui grommelle un par un font deux,
Aux enfers reprenne sa place.
Malin esprit, plus noir que six,
Je te conjure par X, X,
Va-t'en chez l'Infernale race
Taxer le prix de l'eau du Styx
A tant la pinte, à tant la tasse.

Fripou, procureur des fripons,
Pexe, que le ciel t'extermine ;
Que Berlise, manquant de fonds,
Puisse un jour crever de famine.
Petit avocat Ragotin,
Préchant comme prêchait Cotin,
Moins souvent et plus mal encore,
Ton ami soit grec et latin,
Mais toi, tu n'es qu'une pécore.

Fade plaisant, dangereux fat,
Affectant humble contenance,
Que par fréquent échec et mat,
Le ciel nous ôte ta présence.

Longue préface à tout propos,
De grands mots suivis de grands mots.
Un air rempli de suffisance,
Feront deviner aux plus sots
Le Ragotin à qui je pense.

Si les deux frères Lemeris,
L'un ignorant et l'autre bête,
Dans mes vers ne sont que fétis,
Qu'ils ne s'en fassent point de fête.
Ce sont morveux à coups de fouet,
Dont on montre la mère au doigt,
Dont le père, assassin chimiste,
Fait que de morts Pluton repoit
Tous les ans une double liste.

De la maîtresse de cdans
Que le ciel nous fasse justice ;
Qu'elle ait sans cesse mal aux dents,
Et quelquefois la ch...
De l'égyptienne beauté
Qu'on voit sans cesse à son côté,
Que le marchand à grosse lèvre
Soit autant ou plus entêté
Qu'un Italien d'une chèvre.

Adieux, messieurs les favoris
De la g... plus noire qu'encre,
Au cœur faux au malin souris.
.....

(Le reste manque.)

Que d'abondance à la fois poétique et fétide ! On dirait une sangsue qui dégorge du venin. Mais ce n'est pas tout, la poche du reptile s'emplit au fur et à mesure qu'elle se vide, et voici les Nouveaux couplets qui s'abattirent sur les victimes quand celles-ci eurent pris la résolution de ne plus aller au café, et de s'assembler chez de Villiers :

Fats assemblés chez de Villiers,
Parmi les fats troupe d'élite,
D'un vil café dignes piliers,
Craignez la fureur qui m'irrite !
Je vais vous poursuivre en tous lieux,
Vous noircir, vous rendre odieux.
Je veux que partout on vous chante.
Vous percer et rire à vos yeux
Est une douceur qui m'enchant.

Vainement vous me menacez,
Ce n'est qu'impuissante menace.
Tous vos outrages entassés
Ne font qu'accroître mon audace.
Pour vous un mépris souverain
Fait que je n'aurai plus de frein,
Et si quelqu'un m'irrite encore
Il verra graver sur l'airain
Le noir trait qui le déshonore.

Saurin, à découvrir si prompt,
Voici la grandeur inconnue ;
Tes x la découvriront ;
Vite au calcul, travaille et sue ;
Mais crains plutôt que de tes mœurs,
En examinant les rumeurs,
Je ne résolve le problème.
Toutefois le plus noir des cœurs
C'est Vassaint, au visage blême.

Ces derniers vers ne sont pas forts
Et même ressemblent à d'autres ;
Muse, redouble tes efforts
Contre ce déserteur d'apôtres.
Dévillons donc ce cœur gâté,
Qui de sœur et nièce a tâté.
.....

(Ici trois vers abominables.)

Mais qui se présente à mes yeux ?
C'est le chevalier de Manchette ;
B....., tu ferois beaucoup mieux
D'aller chercher une retraite.
Dans le monde on est convaincu
Que tu fais ton neveu cocu,
Voire si c'est cocu le faire
Que de.
Je vous laisse à juger l'affaire.

Peut-être au précédent couplet
L'on outre un peu trop la matière.
.....

(Ici sept vers qui ne sont pas imprimables, et où l'auteur, sous prétexte d'euphémisme, remplace une tache par un trou.)

Ne craignes point, vous, Grimaret,
Vous, abbés à triple tonsure,
Vous, peintres, à boire toujours prêt,
Ne craignez rien, je vous rassure.
J'oublierai que l'un est cocu.
.....

(Ici quatre vers encore plus forts.)

Quel spectacle frappe mes yeux !
Vengeur de forfaits, je vous loue,
Je reconnais ce furieux !
C'est Boindin qu'on mène à la roue.
Voilà donc un des trois roud,
Dont le ciel soit encor loué !
Reste Grimaret et Lamotte.
L'un m..... bien avoué,
L'autre grand flaireur de culotte.

Ce faux cœur, aux yeux déployé,
Ferait horreur aux plus infâmes.
Qu'au funeste poteau lié
Il expire au milieu des flammes.
B... réchappé du couvent,
Que ta cendre, jetée au vent,
Réjouisse les saintes âmes.

(De plus fort en plus fort.)

Terminons cet acte d'accusation pénible en
revenant un peu en arrière, et donnons les
couplets qui ont causé le fameux procès contre
Saurin, à qui Rousseau les attribuait :

Quelle fureur trouble mes sens ?
Quel feu dans mes veines s'allume ?
Démon des couplets, je te sens :
Le ciel va couler de ma plume.
Livrons-nous à l'esprit pervers !
Quelle foule d'objets divers
Vient ici s'offrir à ma vue !
Quello matière pour mes vers !
De nouveaux faits quelle recrue !
Je vois Lafaye le cadet
Qui se croit monté sur Pégase :
Mais son cheval n'est qu'un baudet,
Et son frère qu'un vieillard.
Beaux compliments, discours polis,
Courage ! Muse, tu mollis !
Laisse leur fausse politesse :
De leurs cœurs montre les replis
Et les noirs tours de leur souplesse.

Dis que le jeune, adroit escroc,
Qui cherche à duper mainte grue,
A les mains plus faites en croc
Que ceux qui volent dans la rue.
Mais que ne dis-tu de l'âne
Qu'à son visage boutoné
On reconnaît le mal immonde,
Mal qu'à sa femme il a donné,
Et qu'elle rend à tout le monde ?

(Quel rythme et quelle richesse de rimes
dans ce quatrain qui est souvent cité, et qui
dissimule sous une forme presque décente
l'idée la plus atroce qui puisse jamais être
exprimée !)

A son retour du Dauphiné,
Nouvelle province de Suède,
Où, dans un réduit confiné,
Il éprouva le grand remède,
Il vint à nous d'un air humain,
Canne de Grenoble à la main.
Pour faire croire son voyage,
Canne à Saurin le lendemain,
Qui ne le crut pas davantage.
Au nom qui vient de me frapper,
Ma fureur s'irrite et redouble,
Comment se laisse-t-on duper
Par ce faux cœur, cette âme double ?
Son zèle contre les frondeurs,
Contre nos mœurs ses airs grondeurs,
Dont il veut se faire un mérite,
Cachent les noirs profondeurs
Du plus scélérat hypocrite.

Je le vois, ce perfide cœur,
Qu'aucune religion ne touche,
Rire au dedans, d'un ris moqueur,
Du Dieu qu'il confesse de bouche.
C'est par lui que s'est égaré
L'impie au visage effaré,
Condamné par nous à la roue,
Boindin, cet athée (?) déclaré,
Que l'hypocrite dévotisme.

Par l'un et l'autre est débauché
Le jeune abbé de Bellesonne,
Petit philosophe ébauché,
Au nez fait en bec de cigogne.
Quand je dis qu'il est débauché,
J'entends aussi le gros péché.
Le vrai péché philosophique
Aux jésuites tant reproché,
Dont Houdart fait leçon publique.

Quel Houdart ! Le poète Houdart,
Ce moine vomi de la Trappe,
Qui sera brûlé tôt ou tard,
Malgré le succès qui nous frappe.
Etrange spectacle à nos yeux !
Quel exemple plus odieux
Des tours de l'aveugle fortune !
Lamotte a le front dans les cieux,
Panchet rampe avec Rochebrune.

Je te vois, innocent Danchet,
Grands yeux ouverts, bouche béante,
Comme un sot pris au trébuchet.
Ecouter les vers que je chante.
J'en mettrais bien mieux mon bonnet,
Si je voyais le café net
De ce niais, plus niais que Jocrisse,
Et du fada Rochebrune.

Plus doux que le plus doux réglisse.
O mon cher abbé Maumenet,
Digne d'aillures de mon estime,
Si je reviens au cabinet,
J'y suis entraîné par la rime.
Qu'il est sale, ce cabinet !
Que tu pèses, cher Maumenet.
Ta seule présence m'assomme.
Quand les vers platront, Perrinet
Quittera Genève pour Rome.

Qu'entends-je ? c'est le Roitelet.
Il fait plus de bruit qu'une pie ;
Mais plus il force son sifflet,
Plus il semble avoir la pépie.
Éviterais-tu le couplet,
Petit juge du Châtelet,
Et fils d'un procureur avide,
Qui se laisse assez rondelet,
Mais bourse pleine et tête vide ?

Où va cet icare nouveau ?
Et jusqu'où sa raison s'égare !
Il prend un transport au cerveau
Pour le feu du divin Pindare.
Qu'incessamment il soit baigné,
Qu'après le bain il soit saigné,
Et saigné jusqu'à défaillance.
Des humeurs, s'il est bien soigné,
On rétablira l'alliance.

(Ici un vers qu'il est impossible de citer.)
Il faut qu'enfin l'orage crève :
Dans le funeste tombereau
Je te vois traîner à la Grève.

Ainsi finit l'auteur secret.
Ennemis irréconciliables,
Puissiez-vous crever de regret,
Puissiez-vous être à tous les diables !
Puisse le démon Couplegor,
S'il se peut, embraser encore
Le noir sang qui bout dans mes veines,
Bien pour moi plus précieuse que l'or,
Si je puis augmenter vos peines.

AU REVOIR.

Allons ! résumons-nous. Nous n'avons donné
qu'une faible partie de ces couplets infâmes,
encore avons-nous été obligé de recourir aux
points suspensifs. C'est bien là la facilité et la
richesse de rimes de l'auteur des *Odes*, et avec
cet homme qui n'était rien moins que d'un ca-
ractère honorable, on est forcé de convenir
que Voltaire y a mis de la bonne volonté quand
il s'est senti touché par le serment in *extremis*.

COUPLET (Philippe), jésuite et missionnaire
belge, né à Malines en 1628, mort en 1692. Il
parut en 1659 pour la Chine, afin de se livrer
à l'œuvre des missions. Il acquit une connais-
sance profonde de la littérature et de l'indus-
trie de ce pays, amassa des documents pré-
cieux, et retourna en Europe en 1780. Le
P. Couplet publia plusieurs ouvrages, puis
repartit pour la Chine en 1692 ; mais à peine
s'était-il embarqué que son navire fut assailli
par une tempête ; un coffre mal assujéti tomba
sur le P. Couplet, qui fut écrasé contre une
paroi du bâtiment. Ses principaux ouvrages
sont : *Confucius, Sinarum philosophus, sive
scientia sinica latine exposita* (Paris, 1687,
in-fol.), où l'on trouve un précis de la théo-
logie, de l'histoire et des mœurs des Chinois,
avec une traduction des ouvrages de Confu-
cius, une table des anciens caractères chi-
nois, etc. ; *Tabula genealogica trium familia-
rum imperialium monarchia sinica* (Paris,
1686, in-fol.).

COUPLET (Claude-Antoine), ingénieur, né
à Paris en 1646, mort en 1722. Il quitta le
barreau pour se livrer à son goût pour les
mathématiques, s'occupa surtout d'hydrau-
lique, et devint membre de l'Académie des
sciences. Couplet fit surtout preuve de grande
habileté en amenant, à peu de frais et malgré
de grandes difficultés, des eaux abondantes à
la ville de Coulanges-la-Vineuse, qui en était
entièrement privée (1705). — Son fils, Pierre
COUPLET DES TORTREUX, mort en 1744, fut
également ingénieur et membre de l'Académie
des sciences. Il a composé plusieurs mémoi-
res : sur la *Poussée des terres* ; sur la *Poussée
des vents*, etc.

COUPLETÉ, ÉE (kou-ple-té) part. passé du
v. Coupletter. Mis en couplets, chansonné : *Il
fut coupleté par quelques rimailleurs*.

— Substantif : *Quelques coupletés, per-
dant patience, chansonnèrent à leur tour.*
(Anti-Rousseau.)

COUPLETER v. a. ou tr. (kou-ple-té — rad.
couplet). Ne double pas le t devant une syllabe
muette, mais le t qui précède la consonne t
prend un accent grave : *Je couplete, nous cou-
pletons*. Chansonner, faire des couplets contre :
Coupleter quelqu'un. « Ce mot a vieilli.

COUPLETIER s. m. (kou-ple-tié — rad. *cou-
plet*). Fauteur de couplets, chansonnier dé-
pourvu de talent. « Peu usité ; on a dit aussi
COUPLETEUR, qui l'est moins encore :

Peu vif dans l'entretien, craintif, distrait, rêveur,
Chansonnier sans chanter, passable coupleteux,
Jamais dans mes chansons on n'a rien vu d'immonde.

PANARD.

COUPLIÈRE s. f. (kou-pli-è-re — rad. *cou-
ple*). Techn. Pièce d'un train de bois qui sert
à retenir les branches.

COUPOIR s. m. (kou-poir — rad. *couper*).
Techn. Nom donné à divers instruments qui
servent à couper ou à rogner : *Coupoir du
chandelier, du boursier, du cartier, du fondeur
de caractères*.

— Monn. Instrument qui sert à couper, dans
les lames d'or, d'argent ou de cuivre, les flans
destinés à la fabrication des monnaies ou mé-
dailles. « On l'appelle aussi *découpoir*.

— Encycl. Monn. Le *coupoir* est une sorte
de petite presse à main, garnie, comme le ba-
lancier, d'une barre transversale, terminée à
l'un des bouts par une poignée, et à l'autre par
une boule de plomb, dont le poids augmente
la force du coup donné par l'ouvrier pour dé-
tacher le flan de la lame. L'extrémité de la
vis maîtresse est armée d'un piston taillé en
biseau, du diamètre de la pièce à découper,
qui s'abaisse sur une semelle ou partie infé-
rieure, percée d'une lunette. La lame se place

entre le piston et la semelle ; par un mouve-
ment de torsion, l'ouvrier fait descendre vive-
ment la vis dans la boîte coulante sur la lame ;
le piston fait l'office d'emporte-pièce et dé-
coupe un flan qui tombe, par la lunette de la
semelle, dans un panier. On se sert encore de
cet instrument pour découper ou déformer,
avant de les refondre, les pièces rebutées.
Pour le découpage des flans, on a adopté de-
puis une dizaine d'années le *coupoir* à vapeur,
dont le premier emploi a été fait à la monnaie
de Strasbourg en 1854, pour la déformation
des anciens sous démonétisés. V. **COUPAGE**.

COUPOLE s. f. (kou-po-le — dimin. de *coupe*).
Archit. Intérieur, partie concave d'un dôme ;
dôme lui-même : *La coupole du Panthéon,
des Invalides. On ne connaît pas d'exemple de
coupole dans l'architecture hellénique.* (Ba-
tissier.) *La coupole la plus hardie et la plus
magnifique qui ait été construite est la cou-
pole de Saint-Pierre de Rome.* (Duchesne.)
*Il existait autrefois à la Halle au blé de Paris
une coupole en petites planches de sapin, con-
struite d'après un procédé inventé par Phil-
bert Delorme.* (Chéruel.)

Sonnez, cloches, sonnez sur la sainte coupole.
C. DELAVIGNE.

C'est ainsi que du sein des vastes métropoles,
On voit un riche amas d'édifices épars
S'élever en clochers, s'arrondir en coupoles.
MASSON.

Sur les coupoles de Venise
Deux ramiers blancs aux pieds rosés,
Au nid où l'amour s'éternise,
Un soir de mai se sont posés.
TH. GAUTIER.

— Par anal. Objet arrondi en forme de cou-
pole : *On ne peut pas douter que les pôles ne
soient couverts d'une coupole de glaces.* (B. de
St-P.) *Les premiers objets qui s'offrirent à sa
vue furent la vaste coupole d'un ciel bleu.*
(Chateaub.)

— Encycl. Archit. Ce mot vient de l'italien
cupola et exprime comme lui une voûte en
forme de coupe renversée ; il signifie une voûte
fermée, construite sur un plan circulaire ovale
ou polygone. Les Italiens, par une figure de
rétorique qui leur est assez familière, pren-
nent souvent la partie pour le tout, et par le
mot *coupole* entendent non-seulement la voûte
qui termine un édifice, mais encore l'édifice
lui-même tout entier. C'est ainsi qu'ils appel-
lent également *dôme* leurs principales églises,
confondant aussi le dôme avec la *coupole*, qui
sont deux choses bien différentes. La *coupole*
est la voûte intérieure de l'édifice, tandis que
le dôme en est la partie extérieure ; ces deux
parties n'ont pas la même forme et le plus
souvent ce sont deux constructions bien dis-
tinctes, comme à Saint-Pierre de Rome, qui a
deux calottes entre lesquelles on circule. Il peut
même exister un dôme sans que pour cela il y
ait *coupole*, comme on le voit au palais des
Tuileries et à l'Ecole-Militaire. Pour qu'il y ait
dôme, il faut que la *coupole*, isolée des pen-
dents, s'élève sur un plan différent de celui
qui les porte, et que surtout la voûte de la
coupole ne pose pas immédiatement sur les
pendents, mais se trouve exhaussée par une
construction cylindrique en forme de tour cir-
culaire que l'on appelle *tambour*. Dans le cas
contraire, la *coupole* prend simplement le nom
de *rotonde*, comme, par exemple, au Panthéon
de Rome. « La solidité des voûtes en *coupole*,
dit Quatremère de Quincy, vient de ce que
toutes leurs parties tendent avec un effort
égal à un centre commun, de manière cepen-
dant qu'aucun ne peut ni s'en approcher ni
s'en éloigner. Lorsque ces voûtes sont con-
struites par rangs horizontaux, chaque assise
forme une espèce de couronne ; toutes les
pierres ou briques qui les forment sont dis-
posées de manière qu'elles ne peuvent s'ap-
procher du centre à cause de leur figure, ni
s'en éloigner sans être obligées de remonter,
à cause du lit incliné sur lequel elles sont
posées ; il en résulte qu'elles se soutiennent mu-
tuellement, indépendamment de tout cintre.
De plus, comme chaque couronne de voussoirs
diminue de volume à mesure que le lit sur
lequel elle pose est plus incliné, il arrive que
l'effort contre les murs ou pieds-droits qui
soutiennent les voûtes est presque nul, c'est-à-
dire qu'il n'y a point de poussée. Cette
propriété des voûtes en *coupole* fait qu'elles
peuvent s'exécuter d'une manière incomplète,
ou par parties, sans rien changer à l'arrange-
ment des pierres qui les composent ni dimi-
nuer leur solidité. Ainsi on peut pratiquer au
milieu d'une *coupole* une grande ouverture
circulaire, comme au Panthéon de Rome, à la
première *coupole* des Invalides et à celle de
Sainte-Genève. On peut n'exécuter qu'une
moitié de *coupole*, comme aux grandes niches
qui terminaient les basiliques des anciens et
quelquefois leurs temples. On peut même n'en
exécuter qu'un quart en forme de trompe,
pour soutenir en l'air l'angle d'un édifice. »
C'est chez les Etrusques que l'on retrouve les
plus anciens monuments de cette espèce ; leur
manière de bâtir en mortier et en petites
pierres rendait l'exécution des ouvrages ronds
plus facile. C'est pour cela que les Grecs et
les Egyptiens, qui bâtissaient avec de gros
blocs de pierre taillée, préférèrent la forme
carrée pour leurs temples. Dans les ruines de
la Grèce, on ne trouve qu'un seul édifice rond
qui est à Athènes, et encore cet édifice, auquel
on donne le nom de Lanterne de Démosthène,
n'a que 5 pieds et demi de diamètre à l'intérieur.
Ce sont surtout les Romains qui firent usage

des voûtes en *coupole*, appelées par eux *tholus*.
Ils adoptèrent cette forme pour la plupart de
leurs édifices, et on voit encore à Rome les
ruines d'une infinité de temples ronds. Les
principaux sont les temples de Bacchus, de
Faune, de Vesta, de Romulus, d'Hercule, de
Cybèle, de Neptune, de Vénus, mais surtout
le Panthéon, un des plus beaux et des plus
complets monuments que l'antiquité nous ait
laissés, et sans contredit la plus magnifique
coupole qui existe. Son diamètre intérieur est
de 134 pieds ; elle est ouverte au milieu par
un oeil de 29 pieds ; l'élévation de la voûte est
de 66 pieds, depuis le dessus de la corniche
de l'attique jusqu'à l'arête de l'œil de la voûte.
Elle est construite partie en briques, partie en
blocage ; elle a 16 pieds d'épaisseur à l'endroit
où elle se détache du mur d'enceinte qui la
supporte, 4 pieds 10 pouces au-dessus du der-
nier gradin, et 4 pieds 4 pouces joignant la
plate-forme qui règne autour de l'œil. C'est
par cet oeil que la lumière entre dans ce tem-
ple qui n'a pas d'autre ouverture, et auquel on
monte par un escalier de 190 marches. En 1586,
Charles-Quint, étant à Rome, se fit conduire
à cette ouverture. Un jeune gentilhomme ro-
main, qui l'accompagnait, avoua à son père
qu'il avait eu la pensée de précipiter l'empe-
reur dans l'intérieur, afin de venger sa patrie
du sac de 1527. « Mon fils, lui répondit le vieux
patriote italien, ce sont là des choses que l'on
fait et qu'on ne dit point. »

L'antiquité connut aussi les *coupoles* sur
pendentsifs ; on en a retrouvé à Catane, de
Rome, les *coupoles* passèrent à Byzance ;
les architectes modifièrent l'arrangement in-
térieur des temples, selon l'esprit et les né-
cessités du culte catholique, et l'on vit naître
la *coupole* de Sainte-Sophie à Constantinople,
œuvre remarquable, mais qui n'égale ni
celle de Florence ni celle de Rome : son
diamètre est de 105 pieds. L'usage des *cou-
poles* revint d'Orient en Occident ; on vit s'é-
lever successivement Saint-Vital à Ravenne,
la cathédrale de Nevers et Saint-Marc à Ve-
nise. Mais il était réservé à deux artistes
italiens de surpasser tout ce qui avait été fait
jusqu'alors et de donner des rivales à la *cou-
pole* du Panthéon. Quand un concours s'ouvrit
à Florence pour la construction de Sainte-
Marie-des-Fleurs, Brunelleschi, nourri dans
l'étude des monuments antiques, montra le
plan de la fameuse *coupole* quidécora aujour-
d'hui cette église. Quand on l'entendit pro-
poser d'élever à 300 pieds, sans arcs-boutants
et se soutenant par elle-même, une *coupole* de
130 pieds de diamètre composée de deux *cou-
poles* inscrites l'une dans l'autre ; quand il
annonça qu'il n'emploierait ni armature de
fer ni même d'échafaudage en charpente pour
cintre ses voûtes, on le crut fou, on l'injur-
ia et on le mit dehors. A force de patience et
d'énergie, Brunelleschi arriva à réaliser ce
qui avait semblé chimérique. Pour élever
davantage sa *coupole*, qui devait annoncer de
loin la ville, il lui donna pour soubassement un
tambour de 24 pieds de haut, percé de grandes
ouvertures destinées tout à la fois à en dimi-
nuer le poids et à éclairer l'intérieur. Au lieu
d'une seule *coupole* il en superposa deux,
l'une extérieure, l'autre intérieure, soit pour
donner à l'extérieur un galbe différent de celui
de l'intérieur, soit pour protéger les peintures
intérieures de la voûte, exemple qui depuis
fut généralement suivi. Le diamètre extérieur
du dôme pris à sa naissance est de 160 pieds ;
la hauteur du sommet de la croix au-dessus
du sol de l'église est de 330 ; l'épaisseur du
tambour, de 14 ; celle de la *coupole* intérieure
à sa naissance, de 7 ; de la *coupole* extérieure
à sa naissance, de 2. Brunelleschi a précédé
Michel-Ange de plus d'un siècle, et c'est à lui
que revient l'honneur de l'avoir inspiré ; de tou-
tes les *coupoles* modernes, c'est la sienne qui est
restée la plus grande. Elle a 131 pieds de dia-
mètre intérieur, 1 pied de plus que celle de
Saint-Pierre, 3 de moins que celle du Pan-
théon de Rome. La *coupole* du Panthéon de
Paris n'a que 62 pieds, celle des Invalides 75.
Michel-Ange lui-même dit de la *coupole* de
Brunelleschi : « Il est difficile de faire aussi
bien, il est impossible de faire mieux. » L'in-
térieur de cette *coupole* est décoré de pein-
tures de Vasari et de Zucheri ; c'est une grande
machine, dont il n'y a rien à dire, sinon qu'elle
contient plusieurs centaines de figures de
50 pieds de hauteur. De toutes les *coupoles*,
la plus connue, la plus célèbre, est celle que
Michel-Ange éleva au-dessus de Saint-Pierre
de Rome. Sans doute Brunelleschi lui avait
donné l'exemple ; toutefois ce qu'on ne saurait
trop admirer dans son œuvre, c'est non-seu-
lement la grandeur et la hardiesse, mais en-
core la beauté des proportions, l'unité, la
simplicité de l'ensemble, alliées à la richesse
de la décoration. Cette *coupole* est supportée
par quatre énormes piliers, qui ont chacun
206 pieds de circonférence. L'église San-Carlo-
alle-quattro-Fontane occupe exactement l'es-
pace d'un de ces piliers et ne paraît pas petite.
La *coupole* a 130 pieds de diamètre ; elle com-
mence à 163 pieds du pavé, et sa hauteur,
prise depuis sa base jusqu'à l'ouverture de sa
lanterne, est de 155 pieds. La petite lanterne
qui est au-dessus a 55 pieds de haut, la hau-
teur d'une maison ordinaire. Ainsi la *coupole*
de Michel-Ange enlève de dessus les piliers
et placée par terre, aurait 260 pieds de haut.
La *coupole* est double, comme celle de Bru-
nelleschi, et c'est entre les deux calottes que
passe l'escalier qui conduit au sommet. Au-
dessus de la lanterne est le piédestal de la

boule qui ne compte pas moins de 29 pieds, la boule en a 7 et demi, la croix 15, ce qui porte la hauteur totale de l'édifice à 426 pieds. (La flèche des Invalides, à Paris, n'en a que 324.) La voûte de la coupole est divisée en seize compartiments ornés de stucs dorés et de tableaux en mosaïque. Toutes les principales villes d'Europe ont des coupoules plus ou moins élevées, mais il n'en est aucune qui approche des trois dont nous venons de parler. Au mot même nous compléterons ce qu'il y a à dire sur ce sujet.

COUPON s. m. (kou-pon — rad. *couper*). Petit reste d'une pièce d'étoffe : *Un coupon de dentelle, de velours, de toile, de drap, de satin.*

— **Théât.** *Coupon de loge*, Billet que donne l'administration d'un théâtre en échange de la somme déposée pour la location d'une loge.

— **Banq.** *Coupon d'action*, Chacune des portions d'une action divisée entre deux ou plusieurs personnes. *Coupon d'intérêt*, Titre d'intérêt joint à une action ou à une obligation et que l'on en détache à l'échéance dont il porte l'indication : *Payer le coupon. Détacher le coupon.*

— **Navig.** *fluv.* Portion d'un train de bois à brûler, qui a ordinairement 1m,50 de longueur et autant de largeur.

— **Encycl.** **Banq.** Le coupon est un bulletin annexe aux titres fiduciaires au porteur, pour indiquer l'époque du paiement des arrérages. Chaque lettre fiduciaire au porteur est généralement munie de coupons pour au moins dix ans. Les coupons sont placés entre le titre et le registre à souche dont celui-ci est détaché. Toutes les indications mentionnées sur le titre, telles que dénomination, numéro d'ordre, taux et chiffre des intérêts, époque du service de ces intérêts, doivent s'y trouver répétées. A l'époque de l'échéance des intérêts, il suffit de détacher le coupon et de le présenter pour être payé; on n'a pas besoin, comme pour les titres nominatifs, de présenter ses titres, et de faire des justifications de propriété et d'identité. Les compagnies de finance par actions ont été les premières à faire usage de titres au porteur, et par conséquent de coupons. Les Etats n'ont négocié les titres de leur dette sous cette forme que longtemps après. En France, il n'y a de rentes au porteur que depuis 1831. Ces rentes, inscrites sous un simple numéro d'ordre, se transmettent sans aucune justification de propriété ni d'identité; leurs arrérages sont payés sur la simple remise d'un coupon détaché du titre. Cette forme de titre a ses avantages et ses inconvénients. En cas de perte de son titre, le propriétaire ne peut le revendiquer entre les mains d'autrui; le détenteur d'un titre au porteur en est réputé légitime propriétaire, et ne peut être empêché de disposer de titres frauduleusement acquis. Néanmoins cette forme de titre présente de tels avantages qu'elle a été adoptée par presque toutes les entreprises par actions, compagnies de chemins de fer et autres, tant pour leurs actions que pour leurs obligations. En 1864, le nombre des inscriptions de la rente française ayant cette forme s'élevait à plus de 200,000. On a vu là l'indice d'un besoin satisfait; on s'est demandé jusqu'à quel point il conviendrait de donner aux rentes nominatives les mêmes facultés qu'aux rentes au porteur, tout en leur maintenant les sécurités et les garanties que les gens prudents et les pères de famille doivent désirer conserver. Les garanties qu'exige le Trésor pouvaient seules mettre obstacle à la réalisation d'une mesure de ce genre. Mais sur ce point, on avait l'expérience des compagnies financières, qui démontraient que, loin de présenter pour elles aucun danger, aucun inconvénient, la forme des titres au porteur simplifiait leur dépense. Aussi le décret impérial du 18 juin 1864 est-il venu réaliser cette amélioration, en décidant que, pour les propriétaires de rentes 3 pour 100 qui en feraient la demande, il serait créé des titres nominatifs de sommes fixes, et munis de coupons d'arrérages payables au porteur. Afin de réserver les droits des tiers, les titres de ce genre ne sont délivrés qu'aux rentiers ayant la pleine disposition de leurs inscriptions. Le Trésor en opère la délivrance par voie de transfert ou de mutation, sur les justifications de droit, ou par voie d'échange, sur la déclaration du rentier inscrit, certifiée par un agent de change ou un notaire.

Les inscriptions au porteur sont, sur la simple remise des titres, échangées contre des inscriptions nominatives pourvues de coupons. Un arrêté du ministre des finances, en date du 6 juillet 1864, a fixé les quotités de ces nouvelles inscriptions aux chiffres suivants : 5 fr., 10 fr., 20 fr., 30 fr., 50 fr., 100 fr., 200 fr., 300 fr., 500 fr., 1,000 fr., 1,500 fr. et 3,000 fr. de rente. Les extraits de ces inscriptions sont munis de quarante coupons d'arrérages trimestriels. Le talon dont les coupons sont séparés reste déposé au Trésor public. Au bout de dix ans, le rentier inscrit obtient un nouveau titre, sur la justification de son existence; la délivrance de ces titres se fait sans frais.

La faculté donnée par les coupons d'être payé sur simple présentation a partout décidé les changeurs et les banquiers à accomplir ces titres, moyennant une commission insignifiante. Dans les grandes villes, c'est par l'intermédiaire des changeurs que les déten-

teurs de titres au porteur touchent leurs arrérages, les bureaux des changeurs, et des banquiers étant plus facilement accessibles que ceux du Trésor.

COUPONNÉ, **ÉE** adj. (kou-po-né — rad. *coupon*). Blas. Partage : *Bannière de broderie à trois lambeaux couponnés d'argent.* (J. de Saintré.)

COUPOU s. m. (kou-pou-i). Bot. Genre d'arbres, de la famille des myrtacées, tribu des barringtoniées, renfermant une seule espèce, qui croît à la Guyane. On dit aussi COUPÉ.

COUPPÉ (Gabriel-Hyacinthe), homme politique français, né en 1767, mort près de Lannion en 1832. Député aux états généraux, puis élu membre de la Convention par le département des Côtes-du-Nord, il vota pour la réclusion dans le procès de Louis XVI, suivit la ligne politique des girondins, devint membre du conseil des Cinq-Cents en 1795, puis fut successivement président du tribunal criminel des Côtes-du-Nord (1800), membre du Corps législatif (1803-1815), et conseiller à la cour de Rennes.

COUPPÉ DE L'OISE (Jean-Marie), conventionnel, né en 1723, mort en 1818. Il était curé de Sermoise (Picardie) au moment de la Révolution. Elu par le département de l'Oise à l'Assemblée législative (1791), puis à la Convention, il vota la mort de Louis XVI, remplit une mission dans les Ardennes (1793), présida les Jacobins à son retour, mais fut chassé de ce club pour s'être prononcé contre le mariage des prêtres, bien qu'il eût renoncé lui-même aux fonctions ecclésiastiques. Membre du comité d'instruction publique après le 9 thermidor, il contribua avec Grégoire à la conservation des monuments des arts et des sciences et à l'organisation des écoles. Il siégea au conseil des Cinq-Cents, de 1795 à 1797, et fit voter des fonds pour l'encouragement de l'agriculture et de l'industrie.

COUPPEY (Joseph-Laurent), écrivain, antiquaire et philologue français, né à Nègrevalle (Manche) en 1786, mort dans le même lieu en 1852. Il remplit pendant plus de trente-six ans les modestes fonctions de juge au tribunal civil de Cherbourg (1816-1852), s'occupant sans relâche de travaux philologiques, historiques et littéraires, ainsi que de nombreuses publications qui l'ont rendu populaire en Normandie. Parmi les ouvrages de cet écrivain, nous citerons : *Récit des guerres entre les catholiques et les protestants, en ce qui concerne le territoire des anciens diocèses de Coutances et d'Avranches* (1833); *Du jury en Normandie, dans le moyen âge, appliqué tant aux affaires civiles qu'aux affaires criminelles* (Cherbourg, 1837, in-8°); une *Chronique*, et plusieurs dissertations sur le département de la Manche.

COUPPEY (Félix L.), pianiste-compositeur, né à Paris le 14 avril 1814. Il était destiné par sa famille à l'enseignement universitaire; mais une vocation irrésistible pour la musique en décida autrement. Entré en 1824 au Conservatoire, M. Le Couppéy remporta, en 1828, le premier prix de piano et le premier prix d'harmonie. Il n'avait encore que dix-sept ans quand Cherubini, alors directeur du Conservatoire, le désigna pour tenir une classe d'harmonie préparatoire au cours de Doulen. Ces fonctions lui furent continuées jusqu'en 1837, époque à laquelle il reçut le titre de professeur de solfège, en remplacement de M. Leborne. En 1843, à la retraite de Doulen, M. Le Couppéy fut appelé au professorat d'harmonie et d'accompagnement pratique.

Après avoir remplacé M. Henri Herz, alors professeur de piano au Conservatoire (1847), pendant son voyage en Amérique, M. Le Couppéy reçut, en 1854, la direction d'une nouvelle classe de piano pour les femmes, créée tout exprès pour lui. Depuis cette époque, ses élèves ont obtenu de nombreuses nominations dans les concours publics.

Parmi les œuvres que M. Le Couppéy a composées pour le piano, on cite particulièrement douze *Etudes expressives* d'un style très-châtié. M. Le Couppéy a aussi publié, sous le titre général de *Cours de piano*, une série d'ouvrages qui ont été approuvés par l'Institut et adoptés par le Comité des études musicales pour servir à l'enseignement dans les classes du Conservatoire. Un de ces ouvrages, *l'Ecole du mécanisme*, est précédé d'une préface, dans laquelle l'auteur expose avec une rare lucidité les principes très-solides qu'il applique lui-même à son enseignement, et donne aux jeunes élèves des conseils très-précieux. On en jugera par l'extrait qui suit, concernant la qualité du son qu'un pianiste doit tirer de son instrument :

« La pureté, dit M. Le Couppéy, la plénitude, le caractère vocal du son, si l'on peut s'exprimer ainsi, dépendent de trois principes fondamentaux : 1° maintenir l'avant-bras dans un état de souplesse absolue; 2° attaquer les notes de fort près; 3° enfoncer complètement les touches. Quelques développements deviennent ici indispensables.

« La roideur des doigts n'existe pas par elle-même. Quand ils sont roides, la cause en est ailleurs. Voilà ce qu'il est important de bien comprendre. Les muscles qui font mouvoir les doigts se groupent à la naissance de l'avant-bras, où se trouve en quelque sorte leur centre d'action. Si une contraction générale s'établit à leur point de réunion, on cou-

poit facilement qu'il devient impossible d'en assouplir les extrémités. Sauf de rares exceptions, l'avant-bras, dans son ensemble avec la main, doit donc former un tout constamment élastique et flexible.

« La recommandation d'attaquer les notes de fort près n'a pas moins d'importance. Quand on lève les doigts trop haut, ils produisent, en retombant sur les touches, un bruit, un claquement qui altère la pureté du son, et donne au jeu quelque chose de sec, de clapotant, importun pour l'oreille et du plus mauvais goût. En levant les doigts moins haut et, pour employer une expression consacrée, en conservant au contraire le clavier sous la main, les notes, de cette manière, ont entre elles plus de cohésion; elles se lient davantage, coulent mieux de l'une à l'autre; l'exécutant, vocalisant pour ainsi dire avec ses doigts, obtient de son instrument des effets remplis de charme et de suavité.

« Ce que nous venons d'établir est inséparable d'un autre principe non moins essentiel. Sur un bon instrument, le son se produit à l'instant où la touche se trouve entièrement abaissée. Si on l'enfoncé d'une manière incomplète, il en résulte dans le jeu du marteau un mouvement oscillatoire qui rend l'émission de la note douteuse, incertaine. On l'obtient au contraire avec une précision et une netteté parfaites si le doigt conduit la touche directement au fond du clavier.

« Je le répète : enfoncer complètement les touches, les attaquer de fort près en conservant toujours la souplesse de l'avant-bras, là se trouve la cause première d'une belle sonorité. Si, à cette rare qualité, on réunit l'ampleur, l'élégance et la simplicité du style, simplicité qui n'exclut ni la chaleur ni le sentiment, on sera dans la vrai; on possèdera la belle école dont quelques grands artistes ont offert de si parfaits modèles.

On conçoit qu'un maître qui pose des principes avec cette netteté, qui les explique avec une telle clarté, une telle précision, doit se faire remarquer par l'excellence et la solidité de son enseignement. C'est le cas pour M. Le Couppéy, qui d'ailleurs a exposé toutes ses idées sur le professorat dans un petit volume intitulé : *De l'enseignement du piano. Conseils aux jeunes professeurs* (Hachette, 1868, in-18, 2e éd.). Profondément instruit du style et des transformations de toutes les écoles, depuis Frescobaldi jusqu'à Chopin, M. Le Couppéy, dans cet ouvrage, inculque aux élèves, avec les saines traditions de l'art, le respect et l'étude constante des grands modèles.

En dehors de son enseignement officiel, M. Le Couppéy a organisé, depuis une quinzaine d'années, dans la maison des cours pour les jeunes filles dirigée par M. et Mme Feillet, avec la collaboration de professeurs du Conservatoire, ses collègues, et de lauréats, ses élèves, un ensemble d'études musicales, que l'on pourrait appeler le « Conservatoire des gens du monde, » et qui a le plus grand succès.

COUPPEY (Gaston L.), fils du précédent, né le 6 avril 1840. Sorti de l'Ecole polytechnique en 1859, il est entré dans l'administration des finances et a publié (1867) un volume intitulé : *De l'impôt foncier et des garanties de la propriété territoriale.*

COUPTRAIN, bourg de France (Mayenne), ch.-l. de canton, arrond. et à 33 kilom. N.-E. de Mayenne, sur la rive gauche de la Mayenne; 417 hab. Moulins à blé, à huile et à tan.

COUPURE s. f. (kou-pure — rad. *couper*). Séparation, division produite par un instrument tranchant : *Se faire une coupure à la main. Il se trouve une coupure au beau milieu de ce té de satin.* Les coupures se guérissent d'autant plus facilement qu'elles ont été faites avec des instruments qui coupent mieux. (Focillon.)

— **Par anal.** Fente qui se produit dans les plis de la peau de certaines parties du corps, chez les enfants et chez les personnes grasses.

— **Excavation**, solution de continuité qui coupe transversalement une surface : *Faire une coupure dans une route, dans une digue. Pratiquer des coupures à travers un marais. La crête de cette montagne est interrompue brusquement par une profonde coupure. Charles XII faisait faire des coupures et des retranchements derrière les murailles.* (Volt.)

— **Par ext.** Suppression faite dans une composition littéraire ou musicale, et principalement dans une pièce de théâtre : *Les coupures de la censure n'ont pas l'habitude d'être intelligentes au point de vue de l'art dramatique. Scribe, quand il faisait une coupure dans ses pièces de théâtre, disait : « Tout ce qu'on coupe, il n'y a pas de danger qu'on le siffle. »* (Ste-Beuve.)

— **Argot** des théâtres. Suppression de quelques salves d'applaudissements, faite par le chef de clique, soit qu'il ait lieu de se plaindre de la générosité de l'auteur, soit qu'il s'aperçoive qu'un trop vif enthousiasme indispose le public.

— **Fortif.** Ouvrage ouvert, composé d'un simple retranchement en ligne droite.

— **Techn.** En termes de fondeur en caractères, opération qui consiste à faire, au moyen d'instruments appropriés, la gouttière, les talus et le cran des lettres. *Il s'écrit de barrage, défaut de fabrication que présentent parfois les étoffes, et qui provient soit de*

l'inégalité de grosseur des matières employées, soit d'un changement survenu dans la couleur de ces matières.

— **Banq.** Monnaie divisionnaire; fraction d'un titre formant un tout, mais dont les diverses parties peuvent être acquises séparément; billet de banque moindre que le billet de 1,000 fr., qui sert de titre : *Une coupure d'action. Suivant l'état de la société, elle a besoin d'une plus ou moins grande quantité de coupures.* (J.-B. Say.)

— **Art vétér.** Plaie que se fait un cheval qui se coupe.

— **Encycl.** **Théât.** On appelle *coupure* toute suppression introduite par une main quelconque, dans le texte d'une œuvre dramatique avant d'en autoriser la représentation. Au théâtre, il faut tenir compte non-seulement de la valeur artistique, littéraire et morale de l'œuvre soumise au jugement du public, mais encore de certaines conditions pratiques tellement délicates pour la plupart, que l'auteur le mieux avisé, le plus expérimenté, ne peut envisager sainement certains détails dans le silence du cabinet et lors de l'élaboration de cette œuvre. Il faut pour cela l'optique de la scène, et ce n'est qu'au moment des répétitions, souvent même après la première représentation, que l'on en vient à reconnaître la nécessité de certaines suppressions, de certaines coupures devenues indispensables. Il est à coup sûr sans exemple qu'une production dramatique quelconque, tragédie, opéra, comédie, drame ou vaudeville, ait été représentée exactement, scrupuleusement, telle que l'auteur l'avait conçue et écrite tout d'abord, et cela en raison des conditions pratiques dont nous venons de parler et dont, nous le répétons, on ne peut se rendre un compte exact qu'à la scène. Une entrée mal placée, une sortie fâcheuse, un dialogue languissant, un monologue trop allongé, une scène nîce avec art, mais rendue dangereuse par ses développements, un mot placé mal à propos, tout cela donne lieu à des coupures que généralement l'auteur n'hésite pas à faire même avant la représentation. Souvent aussi, et lorsqu'une pièce a été très-bien accueillie à sa première apparition, l'auteur, ayant secrètement interrogé le sentiment du public et l'effet produit sur lui, se décide à faire quelques coupures qui ne peuvent que resserrer l'action, rendre la marche de cette pièce plus rapide, et la faire mieux accueillir encore. Dans ce cas, et dès le lendemain de la première représentation, il fait rassembler les comédiens pour un *raccord*, et convient avec eux des coupures qu'il veut faire dans le texte et qui devront être observées dès le soir même.

Au point de vue pratique, rien de plus facile à opérer que les coupures dans une pièce en prose; pour cela, il ne faut que se pénétrer du sens du dialogue et de la marche de l'action. Dans une pièce en vers, il est besoin d'un peu plus de délicatesse, puisqu'une coupure nécessite presque toujours, quant à l'alliance des rimes, un petit raccourcissement entre les vers qui la précèdent et ceux qui la suivent. Dans un opéra, et en ce qui concerne la musique, la chose est plus difficile encore : ici la moindre coupure interrompt le discours musical, et nécessite soit une modulation, soit un enchaînement nouveau d'accords, soit un remaniement plus ou moins considérable dans l'instrumentation.

Mais les coupures qui désespèrent le plus les auteurs, les directeurs et les comédiens, sont celles, généralement absurdes et inintelligentes, qui sont opérées par la censure. Très-chatoilleuse de sa nature, celle-ci voit partout matière à allusions, interprète la morale à sa guise et est toujours prête à trouver un sens politique dans l'expression la plus pâle et la plus inoffensive. Aussi les coupures qu'elle réclame donnent-elles, la plupart du temps, la preuve de son ineptie. Il faut ajouter que plus une œuvre est élevée et a de valeur, plus la censure devient difficile et exigeante dans ses restrictions. Quelques-unes des œuvres les plus remarquables du théâtre contemporain n'auraient pas vu le jour, grâce aux coupures qu'elle avait ordonnées, s'il n'avait tenu qu'à elle : le *Mercadet* de Balzac, les *Effrontés* de M. Emile Augier, le *Lion amoureux* de Ponsard, sont là pour fournir la preuve de ce que nous avançons, et il n'a fallu rien moins que des influences supérieures à dame Censure pour rendre possible la représentation de ces ouvrages. Mais la coupure la plus complète et la plus mémorable faite par elle est celle de la pièce entière du *Not s'amuse*, de Victor Hugo, défendue, comme chacun sait, le lendemain de sa première représentation.

COUQUARIL s. m. (kou-ka-ri). Agric. Nom donné, dans le haut Languedoc, à la rafle ou axe de l'épi de maïs dépouillé de son grain et destiné au chauffage.

COUQUE-BAQUE s. f. (kou-ke-ba-ke) — de l'all. *kuchen gebacken*, sorte de pâtisserie). Patois. Nom donné dans le nord de la France, dans les Flandres, et spécialement à Lille, à une espèce de crêpe faite avec de la farine de sarrasin et du beurre : *Allons manger des couques-baques et boire de la bière blanche à la cave des Quatre-Marteaux.*

COUR s. f. (kour. — L'étymologie directe de ce mot est d'une évidence qui nous épargnera de longues explications. Il vient du latin *clars*, *clortis*, qui a le même sens, on

jeune fille qu'on doit bientôt épouser; on courtise les grands pour en obtenir des faveurs.

— **Homonymes.** Courre, cours, court, et cours, court, cours, courres, courrent (du verbe courir).

— **Encycl.** Archit. Nous avons fait connaître, au mot ATRIUM, l'importance qu'avait dans les maisons romaines la cour intérieure, *area, impluvium*. Cette cour, enveloppée des portiques de l'atrium, était ordinairement pavée de dalles de marbre ou de mosaïques. Au centre était un bassin, *compluvium*, où se réunissaient les eaux tombant des toits des portiques et qui servait de citerne. Au-dessus de ce bassin était quelquefois disposé un petit toit, *testudo*. L'usage des cours bordées de portiques fut adopté par les premiers architectes chrétiens de l'Orient. V. AREA.

Dans l'Occident, au moyen âge, les habitations des chefs francs, formées d'une agglomération de bâtiments destinés à l'exploitation agricole et aux logements des maîtres et des colons, présentaient d'ordinaire une cour centrale, *aula*, à ciel ouvert ou couverte, dans laquelle avaient lieu les réunions et les festins, et qu'accompagnaient parfois des portiques, de vastes écuries, des bains, des cuisines. Par la suite, lorsqu'on eut entouré de retranchements et de remparts la demeure seigneuriale et ses dépendances, la partie de l'enceinte non occupée par les constructions, et qui formait une ou plusieurs cours (*curia*), avait un plan très-irrégulier. Souvent dans les châteaux élevés sur le sommet d'une colline, lorsque l'assiette n'était pas assez vaste pour contenir toutes les dépendances de l'habitation du maître, on élevait le long des remparts de la colline une première enceinte en palissades ou en pierres sèches, protégée par des fossés et au milieu de laquelle on construisait les logements propres à renfermer la garnison, les magasins, les écuries, etc. Cette première enceinte, que dominait et défendait ordinairement le donjon, était désignée sous le nom de *basse-cour*. Dans les châteaux situés en plaine, les bâtiments réservés à la garnison, aux familiers, aux colons, étaient généralement adossés aux remparts et entouraient par conséquent la cour, au centre ou sur un des côtés de laquelle s'élevait le donjon qui commandait toute l'enceinte. Plus tard, lorsque l'invention de l'artillerie eut déterminé une transformation complète dans le système de défense, les cours des résidences seigneuriales devinrent moins irrégulières, moins étroites, moins sombres; elles se bordèrent de constructions élégantes, symétriques, décorées parfois de portiques, de pilastres, de colonnes. La cour principale, au fond de laquelle s'élevait l'habitation du maître, et dans laquelle on introduisait tout d'abord les hôtes de distinction, prit le nom de cour d'honneur : cette cour était tantôt fermée sur toutes ses faces, tantôt comprise entre le principal corps de logis et les ailes formant avant-corps. Dans les châteaux qui avaient conservé l'usage des fossés et des ponts-levis, cet avant-corps était quelquefois précédé d'une avant-cour. Quant à la cour, située ordinairement sur les derrières du château et autour de laquelle s'élevaient les écuries, les magasins, les communs, on lui conserva le nom de *basse-cour*. Ces diverses dispositions, qui subsistèrent dans un grand nombre de châteaux élevés du xvi^e au xviii^e siècle, ont été encore adoptées, sauf quelques modifications, dans les habitations rurales de quelque importance. Quelquefois la cour d'entrée ou cour d'honneur, au fond de laquelle se développe le perron qui conduit aux salons, est ornée de portiques, de pelouses, de rocailleries et de fontaines; mais le plus souvent elle est simplement sablée ou pavée et débarrassée de tout obstacle, pour que les équipages qui amènent les visiteurs puissent y circuler librement.

Dans l'architecture moderne, on donne le nom de cour (en italien *cortile*), non-seulement à l'aire comprise entre les bâtiments d'un palais ou d'un château, mais encore à l'ensemble des façades qui se développent autour de cette aire. A Paris, les plus belles cours sont : la cour du Luxembourg, la cour des Tuileries, la cour des Invalides, et entre toutes, la cour du Louvre, où les sculptures de Jean Goujon font si heureusement valoir les conceptions architectoniques de Pierre Lescot. Mais c'est surtout en Italie que l'on voit des cours remarquables par l'ampleur de leurs proportions et la magnificence de leur décoration. Il nous suffira de citer : à Rome, la cour du palais du Quirinal, longue de 442 palmes et large de 240, bordée sur trois de ses faces par des portiques ornés de pilastres, et sur la quatrième d'une façade d'ordre ionique; la cour du palais Borghèse, entourée de deux étages de portiques, que soutiennent 96 colonnes de portiques, doriques au rez-de-chaussée et corinthiennes à l'étage supérieur; la cour du palais Farnèse, entourée de trois ordres superposés, dont les deux premiers, l'un dorique et l'autre ionique, décorent des portiques, et dont le troisième est de style corinthien; la cour du palais de la Chancellerie, ornée par le Bramante de deux portiques superposés, soutenus par 44 colonnes de granit, qui proviennent, dit-on, de l'ancien portique de Pompéi; la cour du Belvédère, au Vatican, que le même architecte dut, à cause des irrégularités du terrain, diviser en deux

sections, de niveau différent, reliées entre elles par un escalier à double rampe, etc.

La cour des Lions, à l'Alhambra, mérite une mention spéciale. C'est incontestablement la plus belle partie de ce palais, et, on peut le dire, le chef-d'œuvre de l'art arabe. Cette cour n'est pas grande; elle a environ 100 pieds de long sur 50 de large, mais c'est une merveille d'élégance. Un portique de 128 colonnes l'entoure. Aux deux extrémités, deux pavillons carrés se détachent en avant-corps, portant sur des colonnes accouplées des arcades à jour d'une incroyable légèreté. Rien ne se peut imaginer de plus délicat, de plus aérien que ces galeries fouillées et découpées comme à l'emporte-pièce, portant sur de sveltes colonnes aux chapiteaux élancés. « Je ne crois pas que la grâce soit jamais allée au delà en architecture, dit M. Eugène Poitou (*Voyage en Espagne*), à qui nous empruntons cette description. Le temps a mieux respecté que les hommes ces admirables ouvrages. A la place des faïences vernies et dorées qui les couvraient autrefois, la dédaigneuse incurie des Espagnols a mis une ignoble toiture de tuiles grossières, dont le poids a fait en quelques endroits fléchir les arceaux et se déchirer leurs fines dentelles de pierre. Mais à part quelques lézardes, le monument est, grâce à la beauté du climat, dans un état de conservation merveilleux. Le marbre et le stuc ont gardé leur blancheur immaculée : tout au plus une teinte de rose pâle ou de jaune doré est-elle venue adoucir leur éclat primitif et les rendre encore plus harmonieux de ton. Quand le soleil commence à s'abaisser, ses rayons, frappant les colonnes minces et légères, leur donne presque la transparence de l'albâtre. Les jeux de la lumière et de l'ombre parmi leurs groupes élégants, à travers les galeries découpées à jour, ajoutent encore à la magie des formes architecturales. On se sent comme jeté hors du monde réel; on se croirait volontiers dans un de ces palais bâtis par les génies, dont les poètes arabes nous ont fait de si merveilleuses descriptions; et derrière les fenêtres treillagées il semble toujours qu'on va voir briller les yeux noirs des houis qui les habitaient. »

Sur la cour des Lions s'ouvrent diverses salles de médiocre grandeur : la salle des Deux-Sœurs, la salle des Abencerrages, qui étaient des lieux de repos dépendant des appartements privés du calife.

— Hist. Le mot qui rappelle l'endroit où le souverain fait sa résidence, entouré des grands de son royaume, est le même pour tous les pays et toutes les époques, malgré les différences radicales qui séparent les cours de Sémiramis, de Constantin, de Charlemagne et de Louis XIV. Dans les Etats despotiques, c'est-à-dire dans presque tout l'Orient, la cour a un aspect particulier; là point de hiérarchie, de mérites personnels, d'individualités, mais seulement un maître devant qui tous sont égaux, depuis le plus grand seigneur jusqu'au dernier eunuque chargé de la garde des portes, puisque le souverain peut à son gré les faire changer tous les deux de rang et par conséquent de mérite. Cet éclat qui environne le souverain, cette magnificence répandue autour de tout ce qui l'approche est faite pour éblouir les regards des peuples et leur donner une haute idée de sa puissance. Aussi reste-t-il ordinairement renfermé invisible au fond de son palais, se montrant même rarement aux grands de sa cour, pour ne rien perdre du prestige surnaturel dont il cherche à s'environner. Telles étaient les cours des rois de Perse et d'Egypte, telles sont encore celles de presque tous les rois asiatiques. A Rome, lorsque la république eut été détruite, les empereurs n'eurent aucune peine à trouver une cour; depuis longtemps chacun des citoyens considérables en avait une formée de ses amis et de ses clients, cour nombreuse, surtout dans les derniers temps de la république. On sait que César alla un jour visiter Cicéron à sa maison de campagne accompagné de quelques amis; or ces quelques amis étaient au nombre de 2,000, ce qui fut cause que le grand orateur trouva cette visite assez onéreuse et se garda bien d'en désirer le retour. Quand un seul se fut emparé des rênes de l'Etat, les salutations et les suffrages ne se partagèrent plus entre plusieurs, mais se tournèrent du côté du Palatin. Les amis particuliers formèrent la cour des empereurs, c'est-à-dire s'assirent à sa table, l'accompagnaient dans ses voyages, à la guerre, tandis que la tourbe des clients ordinaires se contenta de venir chaque matin le saluer et défiler devant lui. Quoique le pouvoir des césars fût complet et sans bornes, la composition de leur cour conservait encore un souvenir de l'ancienne organisation républicaine, qu'elle ne tarda pas à perdre par l'introduction chaque jour plus nombreuse d'eunuques et d'esclaves assyriens; le jour vint où ils exigèrent l'adoration de tous ceux qui les approchaient, et dès lors fut adopté le cérémonial du despotisme oriental. On sait ce que fut la cour de Constantin et de ses successeurs; la faiblesse, la lâcheté, abrités sous ces lambris dorés, arrivèrent à un tel point que les Turcs, s'emparant de Constantinople, purent passer pour des bienfaiteurs malgré leur cruauté et leur sauvage fanatisme. Les premiers rois francs étaient trop grossiers, trop barbares pour avoir

une cour. Leurs expéditions guerrières finies, ils se retiraient dans leurs fermes, vivaient du revenu de leurs terres et passaient leurs journées à la chasse. Charlemagne le premier eut l'idée de réunir autour de lui ses pairs, ses barons, ses comtes et ses ducs, et d'ajouter à l'éclat de son entourage par la présence des rois ses tributaires et ses obligés. Dans son palais d'Aix-la-Chapelle, orné des marbres précieux enlevés à l'Italie et des présents que lui envoyait l'impératrice de Constantinople et les califes de Grenade, il tenait parfois des cours plénières d'une magnificence incomparable. Mais le lendemain il lui fallait ceindre son épée et partir contre les Saxons ou contre les Lombards, et ce premier noyau de société polie était détruit aussitôt que formé. Ses successeurs furent trop occupés à se maintenir contre les envahissements de la féodalité pour songer à rassembler une cour autour d'eux. Quelquefois pourtant ils tenaient cours plénières, donnaient des fêtes et des tournois, appelaient à eux la fleur de la noblesse et de la beauté; mais ils ne pouvaient longtemps supporter des frais si considérables, et, après quelques jours de fêtes, la brillante assemblée se dispersait. Ces premiers germes de société polie et élégante ne trouvèrent à éclore que sous François I^{er}, qui appela les dames auprès de lui et commença le premier cette cour qui devait avoir une si grande influence sur la société française. Les femmes des seigneurs et des gentilshommes, qui s'enuyaient au fond de leurs manoirs, répondirent avec empressement à l'invitation du roi chevalier et se pressèrent dans ce séjour, où des pièges nombreux étaient tendus sous leurs pas, mais où la beauté était toute-puissante. Dès ce moment la cour fut le but de toutes les ambitions, la source de toutes les faveurs, le rendez-vous de tout ce que la nation comptait de noblesse ou de talent. Le passage suivant de la relation d'un ambassadeur vénitien nous dira ce qu'était la cour et quelle extension elle avait déjà prise sous Charles IX : « Les princes, les ducs, les barons, les prélats qui suivent la cour, les uns par devoir, les autres par ambition, sont si nombreux qu'à chaque grand voyage le cortège est de 8,000 chevaux et d'autant de personnes. Pour trouver ses logements il faut qu'un prince se tienne à trois ou quatre lieues de distance de l'autre. Les villes mêmes ne peuvent pas toujours loger la cour tout entière, qui s'arrange dans les villages environnants. Quand même il y aurait assez de place pour la cour, il n'y en aurait pas assez pour les bêtes. C'est en cela plus qu'en toute autre chose que je trouve la ville de Paris étonnante; cette cour, si nombreuse qu'elle puisse être, n'y cause pas de changement apparent. » Avec cette société était venu le goût des arts, des lettres, du luxe; les deux Marguerite de Navarre avaient appris à protéger les savants et les poètes, et donné le goût des fines et spirituelles causeries; tout ce siècle avait pour ainsi dire préparé la cour de Louis XIV, la cour par excellence, qui marque une des périodes les plus brillantes de l'esprit humain. Saint-Simon et les autres historiens du xvii^e siècle en ont fait des peintures qui sont connues de tous; nous citerons seulement le passage suivant de La Bruyère, qui en offre une description assez exacte.

« L'on parle d'une région où les vieillards sont galants, polis et civils; les jeunes gens au contraire durs, féroces, sans mœurs ni politesse; ils se trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir; ils leur préfèrent des repas, des viandes et des amours ridicules. Celui-là chez eux est sobre et modéré qui ne s'enivre que de vin; l'usage trop fréquent qu'ils en font le leur a rendu insipide. Ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par les eaux-de-vie et les liqueurs les plus violentes; un peu plus et ils boiraient de l'eau-forte. Les femmes de ce pays précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu'elles croient servir à les rendre belles; leur coutume est de peindre leurs lèvres, leurs joues, leurs sourcils et leurs épaules, qu'elles entraînent avec leur gorge, comme si elles craignaient de cacher l'endroit par où elles pourraient plaire et de ne pas se montrer assez. Ces peuples ont leur dieu et leur roi; les grands de la nation s'assemblent tous les jours, à une certaine heure, dans un temple qu'ils appellent église. Il y a au fond de ce temple un autel consacré à leur dieu, où un prêtre célèbre les mystères qu'ils appellent saints, sacrés, redoutables. Les grands forment un vaste cercle autour de cet autel et paraissent debout, le dos tourné directement au prêtre et aux saints mystères, et la face élevée vers leur roi, que l'on voit agenouillé sur une tribune, et à qui ils semblent avoir tout l'esprit et le cœur occupé. On ne laisse pas de voir dans cet usage une espèce de subordination; car ce peuple paraît adorer le prince, et le prince adorer Dieu. Les gens du pays le nomment Versailles; il est à quarante-huit degrés d'élévation du pôle, et à plus de onze cents lieues de mer des Iroquois et des Hurons. » Cette obéissance passive, cette dévotion du souverain, de ses passions et de ses caprices, l'abaissement des caractères, la corruption des mœurs, tels étaient les funestes résultats de la vie de cour, et qui atténuaient bien l'heureuse influence qu'elle avait eue au point de vue social. Paul-Louis

Courier a laissé sur la cour une page restée célèbre, et qui malheureusement n'a rien d'exagéré. On sait la vie que menaient les plus grandes dames du royaume à la cour de François I^{er} et de ses successeurs; Brantôme s'est chargé de nous l'apprendre; sans doute nos rois ne faisaient pas comme Auguste, qui envoyait sa litère aux matrones qui lui plaisaient; mais ils avaient des courtisans complaisants pour marchander les défaites, et les lettres de cachet pour exiler les époux incommodes comme M. de Montespan. S'ils ne faisaient pas noyer les favorites disgraciées comme sur les bords du Bosphore, ou massacrer comme sur les bords du Nil, c'est que les mœurs s'y opposaient; mais ils les renvoyaient à jamais déshonorées, n'ayant d'autres abris que l'exil ou le cloître. Le caractère des hommes n'y avait pas moins perdu que la vertu des femmes; l'adresse, l'intrigue, la bassesse tenaient lieu de mérite et de talents. Si les honneurs, les charges n'étaient pas distribués par des eunuques, ils l'étaient par des femmes, ni moins frivoles ni moins intéressées; les Bonnavet, les Villeroy étaient placés à la tête des armées, et les inspirations diplomatiques partaient du boudoir de la marquise de Pompadour. Dans les antichambres de Versailles étaient venues mourir les dernières prétentions de la féodalité; mais, en consolidant son unité, la royauté avait transformé les nobles et les gentilshommes en vils mendiants, en plats courtisans. L'avidité des seigneurs était telle que Henri IV, voyant un jour un de ces éternels quémandeurs accourir vers lui, le prévint par ces paroles : « Il est déjà donné ! » se doutant bien qu'il s'agissait d'un bénéfice vacant qu'on venait lui demander. Quant à la platitude du caractère, on suit ce mot de Duclos : « Toutes les fois que je dîne à Versailles, je me crois dans un office de valets, je n'entends que des gens parler de leur maître. » Les lignes suivantes de La Bruyère achèveront de peindre la cour et ceux qui allaient s'y inspirer. « Le brodeur et le confiseur seraient superflus et ne seraient qu'une montre inutile, si l'on était modeste et sobre; les cours seraient désertes et les rois presque seuls, si l'on était guéri de la vanité et de l'intérêt. Les hommes veulent être esclaves quelque part et puiser là de quoi dominer ailleurs. Il semble qu'un livre en gros aux premiers de la cour l'air de hauteur, de fierté et de commandement, afin qu'ils le distribuent en détail dans les provinces : ils font précisément comme on leur fait, vrais singes de la royauté. » C'est cette pensée que Voltaire traduit par ces deux vers énergiques : *« Ils vont en poste à Versailles essayer des mépris, Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris. »*

La Révolution fit disparaître pour jamais cette cour qui avait eu des jours d'éclat incomparable, qui avait aidé à l'unification de la monarchie française, qui avait un moment exercé une heureuse influence sur la société, mais qui était devenue un foyer de corruption et une lourde charge pour la nation. En vain Napoléon et Charles X essayèrent de la reconstituer; il n'était pas plus possible de la faire revivre que de ressusciter les éléments qui la composaient jadis. Il n'existe plus aujourd'hui de cours, dans la véritable acception de ce mot, que dans les monarchies despotiques de l'Afrique et de l'Asie, pays aussi arriérés au point de vue moral qu'au point de vue social et économique.

— **Cours plénières.** On ne doit pas entendre seulement par ce mot les assemblées brillantes dans lesquelles nos rois se signalaient par leur magnificence, par des festins et par leurs largesses; il s'applique aussi aux réunions solennelles dans lesquelles on réglait tout ce qui avait trait à la police et à l'administration du royaume. Ces assemblées, appelées d'abord *mallus* et *placitum*, prirent ensuite le nom de *curia* et *parlamentum*, expressions que ceux qui ont écrit notre histoire en langue nationale ont traduites par les mots *généralux, parlements* et *cours plénières*. Lorsque le nom de parlement fut réservé à des cours judiciaires, celui de *cours plénières* désigna seul les assemblées et réunions solennelles des grands. Ces réunions ayant jeté leur plus grand éclat à l'époque de la chevalerie, le mot de *cour plénière* fut employé depuis pour désigner les grandes fêtes données par les princes et les souverains.

Comme, à cette époque, la société était essentiellement religieuse, les *cours plénières* se tenaient aux deux grandes fêtes de l'année, Pâques et Noël. Ces solennités consistaient en cérémonies religieuses, en parties de chasse, en exercices militaires, qui furent remplacés ensuite par des tournois, et enfin par des repas magnifiques. Princes, seigneurs, chevaliers, prélats y étaient admis, et de là sans doute l'origine du nom de *plénières*. Tous les assistants étaient richement vêtus, et Charlemagne lui-même, ordinairement si simple dans sa mise, s'y montrait revêtu de costumes magnifiques, et se plaisait à faire remarquer aux ambassadeurs la richesse déployée autour de lui. Ces jours-là, le roi portait sur sa tête la couronne d'or, qu'il recevait la main d'un des évêques présents. Des hérauts allaient annoncer ces fêtes dans les villes et les châteaux, et y invitaient non-seulement les barons et les seigneurs relevant du prince, mais encore les étrangers. Outre les festins et les danses, ces fêtes se célébraient encore par tous les amusements con-

nus alors ; il y venait de toutes parts des jongleurs, des joueurs de gobelets, des ours dansants, etc. Mais les festins formaient la partie la plus curieuse de ces divertissements. Des tables dressées en plein air permettaient au public de voir le roi prendre ses repas avec les évêques et les principaux seigneurs de la cour. Devant chaque service qu'on portait sur la table royale, un peu plus élevée que les autres, marchaient des joueurs de flûte et de hautbois, et un grand nombre d'officiers. A l'entre-mets, vingt hérauts, rangés au fond devant la table du roi, et tenant à la main une coupe remplie de pièces de monnaies, criaient trois fois : « Largesse du plus puissant des rois. » Puis ils jetaient l'or et l'argent au peuple, qui se ruait et se battait pour ramasser cette ridicule aumône. Ce fut en imitation de cette coutume que, sous la Restauration et pendant les premières années du règne de Louis-Philippe, le jour de la fête du monarque, on jetait au peuple des victuailles qu'il happait au passage. Pendant toute la durée des fêtes anciennes régnaient une liberté ou plutôt une profusion incroyable ; les seigneurs recevaient des habits de la main du roi, et c'est même de là qu'est venue le mot *livrée*. On sait que ce fut dans une de ces distributions que, par une supercherie pieuse, saint Louis engagea plusieurs seigneurs à se croiser avec lui. Les livrées leur furent fournies dans l'obscurité ; lorsque le jour parut, tous se trouvèrent avoir sur l'épaule une croix cousue ; et ils se crurent liés comme s'ils l'eussent prise de leur propre choix. Ce n'était pas seulement en France que subsistait cet usage de distribuer des livrées : Edouard III, roi d'Angleterre, ayant à sa cour, vers les fêtes de Noël, quelques gentilshommes français faits prisonniers, voulut, par courtoisie, les faire comprendre dans la distribution des livrées qu'il devait faire pour la fête.

L'historien de l'abbaye de Saint-Denis, après avoir fait la description des fêtes et divertissements que donna Charles VI en 1389, lorsqu'il tint *cour plénière* pour la chevalerie de Louis II, roi de Sicile, et du comte du Maine, son frère, s'exprime ainsi : « Voilà en peu de mots le récit de toute la fête que le roi acheva de solenniser par mille sortes de présents, tant pour les chevaliers et les écuyers qui s'y signalèrent que pour les dames et les damoiselles ; leur donna des pendants d'oreilles et des diamants, plusieurs sortes de joyaux et de riches étoffes, prenant congé des principaux qu'il baisa et licencia. »

A l'exemple des rois, les grands vassaux et les simples seigneurs tenaient des *cours plénières*, auxquelles ils invitaient les nobles et les chevaliers des environs, et l'on cite entre autres la cour magnifique que tint, en 1244, le comte de Toulouse, et dans laquelle il reçut plus de douze cents chevaliers.

Comme les *cours plénières* étaient des fêtes qui plisaient par le luxe qui y était déployé, on arriva bientôt à les multiplier, à en tenir pour toutes les occasions tant soit peu solennelles, telles qu'un baptême, un mariage, une création de chevalier. Malgré le subside spécial que, dans ce cas, le seigneur demandait à ses vassaux, les fêtes n'en étaient pas moins ruineuses pour lui. Charles VII fut le premier à s'en dispenser, parce que les guerres contre l'Angleterre avaient épuisé son trésor, et depuis cette époque elles ont disparu.

— *Cours prévôtales*. Dans l'ancien régime, c'étaient des tribunaux spéciaux chargés de juger sans appel certains crimes et délits. Bonaparte restaura ces juridictions exceptionnelles commodes au despotisme, et s'en servit parfois contre les réfractaires et certains prévenus politiques.

Les *cours prévôtales* de la Restauration sont surtout demeurées tristement fameuses. Elles furent établies à la fin de 1815, dans le délire de cette réaction royaliste qu'on a si justement nommée la *Terreur blanche*. La France, ruinée par l'occupation étrangère, écrasée sous le poids d'une contribution de guerre de plus d'un milliard, était en outre livrée au système de l'épuration, saignée aux quatre veines, abandonnée aux vengeances de la faction cléricale et monarchique, aux bandes d'assassins et de pillards qui la dévastaient au nom de la religion et du roi. Au milieu de ces scènes du moyen âge, toutes les nobles conquêtes de la Révolution, déjà fort entamées par Napoléon, étaient remises en question, et la chambre *introuvable* s'associait, par ses saturnales législatives, aux fureurs des ultras et à la rage des égorgeurs.

Déjà les lois les plus iniques avaient été votées pour la répression des prétendus délits politiques ; des peines énormes, la mort, les travaux forcés, etc., avaient été édictées ; les conseils de guerre, les cours d'assises, les tribunaux de tout ordre, décimaient chaque jour les familles et sacrifiaient des milliers d'innocents ; cela ne parut pas suffisant encore. Le 17 novembre 1815, le duc de Feltre présenta à la chambre un projet de loi pour le rétablissement des *cours prévôtales*. Ce projet portait en substance qu'il serait établi dans le chef-lieu de chaque département une *cour prévôtale*, composée d'un prévôt ayant rang de colonel au moins, puis d'un président et de quatre juges choisis parmi les membres du tribunal de première instance du siège ; que ces *cours* procéderaient contre tout individu dénoncé comme rebelle ou séditieux, ou accusé d'avoir fait partie d'une bande armée, arboré

un signe de ralliement autre que le drapeau blanc, publié des écrits, prononcé des discours contre l'autorité royale, excité les citoyens à la désobéissance, etc. L'instruction des affaires était remise au prévôt ; les sentences étaient sans recours ni appel, et exécutoires dans les vingt-quatre heures.

Le 3 décembre, la discussion commença ; le 4, la loi était votée pour ainsi dire par acclamation.

Cette loi de sang fut soutenue à la Chambre par un conseiller d'Etat qui était en même temps un savant illustre : Georges Cuvier !

Pendant la discussion, la Chambre des pairs procédait au jugement et à la condamnation du maréchal Ney.

Armées de pouvoirs exorbitants et de tout un arsenal de lois odieuses improvisées par l'esprit de vengeance, les *cours prévôtales* entrèrent en exercice, concurremment avec les conseils de guerre et les tribunaux civils. La besogne ne pouvait leur manquer, car les prisons regorgaient ; près de quatre-vingt mille personnes avaient été mises en arrestation de la fin de 1815 à la fin de 1816, toutes signalées comme *ennemies de l'Etat*. M. Decazes, dans une circulaire adressée à tous les fonctionnaires du royaume, le 28 mars 1816, avait ainsi défini ce genre de suspects : « Vous pouvez reconnaître l'ennemi de l'Etat dans tout homme qui se réjouit des embarras du gouvernement ou de l'administration ; qui par ses discours ou des insinuations perfides... par ses propos, ses gestes ou son attitude, décèle sa haine ou son mépris, etc. »

Avec de pareilles instructions, on eût pu arrêter la moitié de la France.

Et, qu'on ne l'oublie pas ! M. Decazes était cependant un modéré, et, malgré son intimité avec Louis XVIII, les *solidés* du royalisme n'étaient pas éloignés de le regarder comme un complice des jacobins.

Les *cours prévôtales* envoyèrent à l'échafaud un grand nombre de citoyens, d'autres aux galères à temps ou à perpétuité. Notre cadre ne nous permettant pas d'entrer dans les détails, nous devons nous borner à mentionner quelques faits.

Outre la boucherie qui suivit la conspiration avortée de Didier, à Grenoble, nous rappellerons les immolations suivantes.

Le 27 mai 1816, la petite ville du Lude (Sarthe) vit condamner 23 malheureux convaincus d'avoir désarmé un royaliste l'année précédente, lors des mouvements de la Vendée pendant les Cent-Jours : 7 à la peine de mort, les autres aux travaux forcés ou à la détention.

Le 22 juillet, la *cour prévôtale* de Montpelier, jugeant 14 gardes nationaux accusés d'avoir, au lendemain de Waterloo, dispersé (sans effusion de sang) des royalistes qui se réjouissaient publiquement de ce désastre, en condamna 5 à mort et 9 autres à diverses peines.

Une foule de jugements du même genre furent également rendus par les autres tribunaux, pour des faits insignifiants, et qui d'ailleurs appartenaient à la période des Cent-Jours et étaient couverts par trois amnisties (déclaration de Cambrai, ordonnance du 24 juillet 1815, loi du 12 janvier 1816).

La *cour prévôtale* de Carcassonne condamna à mort, le 20 juillet, 3 citoyens emprisonnés sans motif, et qu'on soupçonnait d'avoir voulu se soustraire à la justice du roi par une évasion.

Le 22 mai 1817, à Alençon, exécution de deux malheureux qui avaient fait partie d'un rassemblement.

Vers la même époque, à Villefranche (Rhône), un capitaine de cavalerie en demisoldé, nommé Vélz, est arrêté pour avoir appelé son cheval *cosaque*. Le magistrat qui l'interrogeait lui dit avec indignation : « Comment avez-vous pu donner à votre cheval un nom cher à tous les bons Français ?... Vous deviez cependant savoir que c'était outrager un peuple au courage duquel la France doit en partie le rétablissement de l'autorité légitime. » Vélz fut renvoyé pour ce fait devant la *cour prévôtale*. Mais il mourut dans sa prison avant le jugement.

Dans cette année 1817 eut lieu à Lyon cette prétendue conspiration, œuvre de la police, et dans laquelle le général Canuel joua un rôle si odieux. Trompées par des agents provocateurs, quelques communes environnantes s'agitèrent (5 juin) ; mais tout rentra bientôt dans l'ordre sans que la force armée eût eu un seul coup de fusil à tirer. Plus de 500 personnes n'en furent pas moins arrêtées. La *cour prévôtale* de Lyon prononça 28 condamnations à mort, 26 à la déportation, 6 aux travaux forcés et 48 à plusieurs années d'emprisonnement. Parmi les exécutés se trouvait un enfant de seize ans, Pierre Dumont, apprenti maréchal. Le maire de sa commune (Saint-Genis-Laval), dont nous voudrions connaître le nom pour le flétrir à jamais, força la mère de cet infortuné, la veuve Dumont, à payer une partie des frais occasionnés par le supplice de son enfant, exécuté sous les fenêtres de sa demeure, le 18 juillet.

Dans chaque ville, d'ailleurs, la police, militaire, civile ou cléricale, ainsi que les comités royalistes, inventaient chaque jour de nouveaux complots pour se donner le prétexte de frapper de nouvelles victimes. On peut lire le récit de toutes ces persécutions

dans les histoires de la Restauration, notamment dans celle de Vaulabelle, qui entre dans de grands détails sur ce lamentable sujet, et à qui nous empruntons, en manière de conclusion, les paroles suivantes :

« Raconter toutes les fureurs de 1815 et 1816, dire toutes les sentences absurdes ou atroces rendues, après Waterloo, par les tribunaux correctionnels, par les conseils de guerre, les cours d'assises et les *cours prévôtales*, serait une tâche impossible à remplir. On serait effrayé de la lâche cruauté des sentences et du nombre des victimes, si l'on pouvait relever toutes les condamnations prononcées durant cette époque sanglante, condamnations motivées, presque toujours, non sur une offense quelconque au gouvernement existant, mais sur des faits accomplis sous un autre gouvernement, durant les Cent-Jours, et mis solennellement en oubli par trois amnisties successives, mensonges indignes qui livrèrent au bourreau nombre de braves gens confiants dans la parole royale, et que la fuite du moins aurait pu sauver. »

La loi d'institution des *cours prévôtales* en avait limité la durée au 1^{er} janvier 1818, à moins d'une prorogation législative. A cette date, le ministère n'osa braver le sentiment d'horreur que ces tribunaux avaient partout soulevé. Mais si la juridiction disparut, si les 85 prévôts rentrèrent dans l'armée, les 510 magistrats qui composaient le reste du personnel retournèrent à leurs sièges, dans les tribunaux ordinaires, et continuèrent à poursuivre et à frapper.

— *Jurisp. Cours féodales*. Chaque seigneur avait le droit de tenir une *cour de justice* pour les vassaux et fiefs mouvants de lui. Les juges qui la composaient avaient le titre de *pairs de la cour féodale*. Ces *cours* connaissaient des questions de droit féodal basées sur la coutume locale. Lorsqu'un vassal avait une contestation avec son seigneur, c'était devant la *cour féodale* qu'il intentait son action, de même que s'il y avait contestation entre un vassal reconnu et un vassal prétendu, c'était encore devant cette même *cour* que le débat avait lieu. Toutefois cette juridiction n'était pas commune à toute la France ; venue d'Allemagne, elle s'était établie particulièrement en Alsace et en Lorraine.

— *Cour de l'échiquier*. Cette *cour* de justice anglaise réunissait la double qualité de tribunal civil et de *cour* d'équité ; sa principale destination est de faire rentrer les revenus de la couronne dans les coffres du souverain, et son nom vient d'un tapis en échiquier qui couvre la table sur laquelle se réglaient les comptes de la trésorerie. Cette *cour* a deux divisions : l'une manie les revenus de l'Etat, l'autre se subdivise en *cour* d'équité et en tribunal civil. La *cour* d'équité est composée du trésorier, du chancelier de l'équité, d'un chef baron et de trois autres barons. Il y a quatre chambres qui appartiennent à l'échiquier : celle de la recette, celle de l'équité, celle de la loi coutumière et celle de l'échiquier, où l'on appelle des trois autres.

— *Cour de chancellerie*. C'est la *cour* de justice la plus importante de l'Angleterre en matière civile. Sa juridiction est ordinaire comme tribunal civil, et extraordinaire comme tribunal criminel. Elle supplée à l'incapacité des enfants, des femmes mariées, et, à défaut de lois, elle poursuit certaines fraudes, fait rompre un engagement déraisonnable, oblige les créanciers d'un débiteur malheureux à composer avec lui, etc. Si quelqu'un, mandé devant elle, refuse d'y paraître, elle peut, en vertu d'une commission de rébellion, le faire appréhender au corps. On appelle de ses jugements à la chambre des lords, qui prononce le jugement d'appel.

— *Cour des monnaies*. Nous avons dit ailleurs qu'en 1358, pendant la captivité du roi Jean, son fils Charles, régent du royaume, prononça la séparation des généraux maîtres des monnaies d'avec les maîtres des comptes et les trésoriers des finances, et leur érection en chambre, composée de généraux maîtres, dont le nombre, qui n'avait été que de trois jusqu'alors, fut porté à quatre, puis successivement à cinq, à six, à huit, à dix. Sous le règne de François I^{er}, on y adjoignit deux conseillers et un président de robe longue, pour diriger les jugements en matière de délits sur le fait des monnaies. Cette chambre avait en outre un procureur du roi, un avocat du roi, un greffier et un huissier. Par édit du mois de janvier 1551, Henri II érigea la chambre des monnaies en « *cour* et juridiction souveraine et supérieure, comme étaient les *cours* des parlements et autres, pour y être jugées, décidées et déterminées par arrêt et en dernier ressort toutes matières, tant civiles que criminelles, desquelles les généraux des monnaies avaient connu auparavant ou dû connaître suivant les ordonnances, soit en première instance, soit par appel des premiers juges. » A ces attributions judiciaires, la *cour des monnaies* joignait la haute administration et la surveillance de la fabrication des espèces, aussi bien que de tout ce qui se rattachait à l'emploi des matières d'or et d'argent. Au moment de son érection en *cour* souveraine, la chambre des monnaies ne se composait que d'un président et de dix conseillers généraux, dont une partie était souvent en mission pour inspecter les monnaies des provinces et leurs officiers. Ceux qui restaient à Paris n'étaient plus en nombre pour

juger souverainement, Henri II créa, par l'édit même d'érection de la *cour*, un second président et trois conseillers généraux de robe longue. Par un second édit du même mois de janvier 1551, le roi fixa à dix (neuf conseillers et le président) le nombre nécessaire des magistrats de la *cour des monnaies*, pour la validité de leurs jugements et arrêts. Sous le règne de Charles IX, la *cour des monnaies* se composait de deux présidents et de quinze conseillers, qui devaient, aux termes de l'édit de septembre 1570, être divisés et départis en deux services alternatifs, dont l'un exerçait ses fonctions pendant une année, et l'autre pendant l'année suivante, sans vacations. Quant à ceux qui n'étaient point de service, la *cour* choisissait parmi eux six des plus expérimentés, pour les envoyer dans les principales villes et provinces du royaume, avec mission spéciale d'y remplir toutes les fonctions relatives à la surveillance confiée à la *cour* elle-même. Le nombre des conseillers généraux fut encore augmenté de six par édit du mois de janvier 1588.

Louis XIII, par édit du mois de juin 1635, confirma de nouveau la souveraineté de la *cour des monnaies*, et décida qu'à l'avenir l'édit de janvier 1551, rendu par Henri II, serait gardé et observé selon sa forme et teneur. Les justiciables de la *cour des monnaies* étaient les maîtres et gardes des monnaies, prévôts, essayeurs, contre-gardes, tailleurs, ouvriers, monnayeurs, changeurs, affineurs, départeurs, batteurs, tireurs d'or et d'argent, mineurs, cueilleurs d'or de paille, orfèvres, joailliers, graveurs, balanciers et autres s'en faisant faire des monnoies et trafic d'or et d'argent, en ce qui concerne leurs charges, états et métiers, visitations et rapports que les maîtres jurés et gardes de ces métiers sont tenus de faire. Les jugements étaient rendus souverainement, en dernier ressort, soit en première instance, soit sur appel des décisions des députés généraux, provinciaux, gardes des monnaies, conservateurs des privilèges des mines ressortissant en la *cour des monnaies*. Par le même édit de 1635, Louis XIII créa et érigea en titre d'office formé un président de robe longue et dix conseillers généraux, et un substitut de l'avocat et procureur général de plus, pour faciliter l'exécution des édits et règlements sur le fait des monnaies et prêter main-forte aux députés généraux de la *cour*, tant à Paris que dans les provinces, le roi créa, en titre d'office formé et héréditaire un prévôt général des monnaies, un lieutenant, trois exempts, un greffier, quarante archers, un archer trompette et dix huissiers héréditaires pour le service de ladite *cour*.

Par édit de décembre 1638, sept offices de conseiller, tant de robe longue que de robe courte, furent supprimés, et les gages des officiers restants furent augmentés. Au mois de juillet 1639, Louis XIII institua un second avocat général et créa un conseiller assesseur en la prévôté des monnaies, un procureur du roi, trois receveurs-payeurs et trois contrôleurs. En juillet 1640, il fut créé un office de conseiller et général de robe courte pour demeurer au comptoir de la *cour des monnaies* ; mais, dès 1641, cet office fut supprimé et remplacé par deux offices de conseiller de robe longue, aux gages de 1,000 livres chacun par an.

Louis XIV, par édit du mois de mars 1645, confirma la *cour des monnaies* dans ses souverainetés et privilèges, et créa quatre présidents et quinze conseillers, plus un substitut du procureur général ; il institua également trois greffiers criminels, qui étaient à la fois greffiers des présentations, gardes-subs et receveurs des consignations. Le substitut du procureur général, créé par cet édit, devait faire fonctions de conseiller et assesseur du prévôt général des monnaies, dont l'office, créé en 1639, était éteint et incorporé à celui de substitut, de même que celui de procureur du roi en la prévôté des monnaies. Le même édit stipule que les conseillers et présidents résidant dans les principales monnaies de province s'appelleront désormais présidents et conseillers des monnaies. C'est à cette époque que cessa la dénomination de généraux maîtres, qui fut remplacée par celle de président et conseiller en la *cour des monnaies*.

Les officiers des monnaies jouirent, en vertu de cet édit, des mêmes honneurs, pouvoirs, autorité, préséances, prérogatives, privilèges, franchises, immunités, exemptions, droits, fruits, revenus, épices, gages et taxations, franc-salé, droits de jetons, livrées, entrées, étrennes, profits et émoluments, qui étaient attribués aux officiers des parlements, *cours* des aides et autres *cours* souveraines. Ils étaient convoqués à toutes les processions, cérémonies, mariages, pompes funèbres et assemblées publiques, comme les autres *cours* souveraines, pour y avoir rang et présence conformément aux édits de 1551, 1557 et 1638 ; les présidents, en robes de velours noir, et les conseillers, en robes de satin noir, avaient droit de préséance, dans toutes les assemblées publiques et particulières, sur les trésoriers de France, baillis, sénéchaux, présidiaux et autres officiers de même rang. En cas de contestation, les questions de préséance devaient être portées devant le grand conseil.

Les conseillers députés par la *cour des monnaies* près des ateliers du royaume étaient

libres de tenir leurs séances dans les hôtels des monnaies ou à l'hôtel de ville, ou dans les sièges et chambres des présidiaux, baillis et sénéchaux, aux jours où la justice n'y était pas exercée, ou dans tout autre lieu plus commode, à leur choix. Il était enjoint à tous les officiers et magistrats de leur fournir prisons et autres lieux pour rendre la justice, de leur prêter main-forte et assistance pour l'exécution de leurs jugements, à peine de désobéissance, suspension de leurs charges et autres peines prononcées par les arrêts de la cour des monnaies et les jugements de ses commissaires.

Par édit du mois de juin 1646, deux offices de président et huit offices de conseiller furent supprimés, de sorte qu'il ne resta de la création de 1645 que deux présidents et sept conseillers; le même édit supprimait dix offices d'huissier en la cour des monnaies. Au mois d'octobre 1647, le roi porta le nombre des présidents à quatre et celui des conseillers à trente-quatre; le service, au lieu d'être réparti entre eux par moitié pour un an, comme précédemment, le fut par semestre, du 1^{er} janvier au 30 juin et du 1^{er} juillet au 31 décembre. Le premier président et le procureur général, le greffier en chef, les avocats généraux, substitués du procureur général, devaient siéger dans l'un et l'autre de ces semestres, de sorte que l'année fût partagée entre eux du 1^{er} octobre au 31 mars et du 1^{er} avril au 30 septembre. Les conseillers et présidents pourvus de commissions pour exercer leurs fonctions en province ne pouvaient s'y rendre qu'après l'expiration de leur semestre de service à la cour des monnaies. L'élection du conseiller au comptoir se faisait au commencement de décembre, les deux semestres assemblés, de même que celle des conseillers commis aux mandements; les deux semestres étaient aussi réunis pour les édits, déclarations du roi, réceptions d'officiers du corps de la cour et toutes affaires communes. Il fut décidé que les conseillers pourraient, avec l'agrément du roi, changer leurs semestres, suivant convention entre eux, d'après leurs convenances mutuelles.

En 1653 fut créé l'office de conseiller intendant et contrôleur général des monnaies de France et économie d'icelle: mais il fut éteint et supprimé par la déclaration du roi du mois de mars 1657, qui créa en son lieu et place et érigea en titre d'office formé deux conseillers contrôleurs généraux du comptoir et bureau des monnaies de France, ayant voix délibérative en toute affaire civile et criminelle, entrée en séance dans les deux semestres, prenant rang immédiatement après le doyen dans toutes les séances, assemblées et cérémonies. Ces conseillers contrôleurs devaient assister à l'ouverture des boîtes de deniers (échantillons), à leur vérification et jugement; ils devaient aussi rechercher les deniers courants et s'assurer de leur aloi en les faisant peser et essayer. Ils adressaient leurs rapports à la cour au sujet de ces opérations, pour qu'il fût pris telle mesure qui serait nécessaire. Enfin, par édit du mois de juin 1716, le roi éteignit les offices de receveur et de contrôleur des amendes de la cour, et en confia le recouvrement au receveur des épices et vacations.

A cette époque, le nombre des charges de conseiller à la cour des monnaies était de trente-six: il y avait quatre présidents et un premier président; la cour semble être restée constituée ainsi jusqu'à sa suppression en 1791 et son remplacement par une commission administrative. Elle avait une compagnie de gardes archers, créée pour son service, et siégeait au grand pavillon du palais, au-dessus de l'escalier aboutissant à la cour Dauphine, où elle avait été transférée par lettres patentes du mois de septembre 1686. Elle s'assemblait tous les jours depuis neuf heures jusqu'à midi, lorsque les affaires le commandaient; les jours d'audiences étaient le mercredi et le samedi. Elle avait des prisons à la Conciergerie du palais et faisait exécuter ses jugements à la croix du Trahoir.

La cour des monnaies de Paris a été longtemps la seule du royaume; en 1594, Henri IV en créa trois autres, une à Lyon, une à Toulouse et la troisième à Poitiers; mais elles furent aussitôt supprimées. En 1645, Louis XIV, par édit du mois de mars, créa deux cours des monnaies, une à Lyon, l'autre à Libourne; l'établissement de ces deux cours fut considéré comme tellement préjudiciable au bien de l'Etat, que l'édit fut révoqué et les cours supprimées pendant le courant du mois même de leur création. Mais, en 1704, le roi créa et érigea par un édit du mois de juin, en la ville de Lyon, une cour des monnaies semblable à celle de Paris, dont la juridiction s'étendait sur les monnaies établies dans les villes de Lyon, Bayonne, Toulouse, Montpellier, Riom, Grenoble, Aix, et qui comprenait dans son ressort les provinces et généralités de Lyon, Dauphiné, Provence, haut et bas Languedoc, Montauban, ville et gouvernement de Bayonne, les provinces et pays de Bresse, Bugey, Valromey et Gex.

Les officiers composant la cour des monnaies de Lyon étaient: un premier président; quatre présidents, dont les offices étaient réunis à ceux de lieutenant criminel, lieutenant particulier, assesseur criminel; deux autres présidents, en tout six; deux chevaliers d'honneur; deux conseillers d'honneur; vingt-neuf conseillers; un procureur général;

deux avocats généraux; quatre substitués; un greffier en chef, un greffier plumeux; trois huissiers audienciers; trois greffiers commis; dix huissiers.

La chancellerie près de ladite cour comprenait: un garde des sceaux; quatre audenciers; quatre contrôleurs; quatorze secrétaires; deux référendaires; un receveur des émoluments des sceaux; un chauffe-cire, porte-coffre; un greffier, garde-minute expéditionnaire des lettres de la chancellerie; deux huissiers.

La prévôté générale se composait du prévôt général, d'un lieutenant, de quatre exempts, de trente archers, d'un archer trompette, d'un assesseur, d'un procureur du roi et d'un greffier.

La cour des monnaies connaissait, antérieurement à toutes autres cours, savoir: de l'enregistrement des édits, déclarations et règlements sur le fait des monnaies et de leur exécution; de la fabrication, du poids et du titre de toutes les monnaies qui se fabriquaient dans les hôtels des monnaies de son ressort; des adjudications, des baux des monnaies, quand elles étaient affermées, et des contestations auxquelles ces baux pouvaient donner lieu; des abus et malversations qui se commettaient par les maîtres des monnaies, ou leurs commis, par les juges-gardes, les contre-gardes, les essayeurs, les tailleurs, les ajusteurs, les monnayeurs et autres officiers des monnaies; des larcins qui pouvaient être imputés à toutes personnes dans ces hôtels des monnaies; des fautes et malversations commises par les changeurs, affineurs et dépeureurs, batteurs et tireurs d'or et d'argent, mineurs, cueilleurs d'or de paille, orfèvres, joelliers, lapidaires, graveurs, fondeurs, mouleurs en selle, horlogers, doreurs, argentiers, damasqueurs, tissutiers, rubaniers, crieurs de passements d'or et d'argent, merciers, balanciers, chimistes, distillateurs d'eau-de-vie et d'eau-forte, alchimistes, fabricants de creusets et de fourneaux, fourbisseurs, couteillers, etc., en ce qui concernait leur profession par rapport au titre des matières d'or et d'argent par eux employées; de toute contravention aux ordonnances et règlements sur le fait des monnaies, et généralement de tout ce qui était dans les attributions de la cour, conformément aux édits, déclarations, lettres patentes, tant pour les privilèges, statuts, règlements, réceptions et jurandes de ces justiciables, que pour les saisies faites par leurs gardes ou jurés, et les contestations qui pouvaient naître entre eux et lesdits marchands et artisans en raison de leurs fonctions et de l'exercice de leur art et métier dans l'emploi des matières d'or et d'argent; des marques et contre-marques sur les ouvrages et les matières d'or et d'argent, avec les poinçons insculptés au greffe de la cour et aux greffes des hôtels des monnaies de son ressort; enfin, des appels des jugements rendus, en matière civile ou criminelle, par les commissaires de la cour, les généraux provinciaux, le prévôt général des monnaies, les juges-gardes, les juges des mines et minières, et par les juges ordinaires commis par la cour en l'absence de présidents et de conseillers de la cour dans les provinces.

La cour des monnaies avait le droit (arrêté du conseil du 17 janvier 1696) de déléguer des commissaires pour faire des visites dans les boutiques des orfèvres, merciers et autres de ses justiciables, et en dresser des procès-verbaux, qui étaient déferés à la cour, pour statuer ce qu'il appartiendrait. Dans les villes des provinces, les commissaires députés et les juges-gardes des monnaies pouvaient faire concurremment de semblables visites et juger les contestations, sauf appel en la cour.

La juridiction concurrente et cumulative de la cour des monnaies était de connaître, par concurrence avec les baillis, sénéchaux et autres juges, des larcins de matières d'or et d'argent commis chez les orfèvres et autres justiciables de la cour, par leurs compagnons et apprentis, et des crimes de fabrication et d'exposition de fausse monnaie, de rognure et altération d'espèces; de fabrication, vente et commerce d'outils, machines, poudres, ingrédients servant à faire de la fausse monnaie ou à altérer la bonne; de billonnement et exportation des espèces; de transgressions et infractions aux ordonnances rendues sur le cours des monnaies, tant de France que des autres pays, dont la valeur était fixée par les tarifs de la cour.

Après avoir érigé la cour des monnaies en cour souveraine, Henri II régla le rang et la préséance qu'elle devait avoir aux cérémonies publiques. Par ordonnance datée de Villers-Cotterets au mois de septembre 1552, il fixa le rang de la cour des monnaies immédiatement après la cour des aides et avant le prévôt de Paris et les officiers du Châtelet. Cette préséance lui fut toujours conservée.

Le premier président a toujours tenu à la cour la première place, même lorsque les princes, les conseillers d'Etat et autres personnages notables assistaient aux séances (lettres patentes données à Chantilly, le 25 avril 1636). Ce magistrat jouissait en outre des mêmes attributions, droits et privilèges dépendant des charges des premiers présidents de toutes les compagnies souveraines, particulièrement du droit de distribution de toutes les requêtes, réceptions d'officiers, procès et généralement de tout ce qui devait être distribué aux conseillers.

Indépendamment de leurs gages, droits et taxations, les officiers de la cour des monnaies eurent, comme les officiers des autres cours souveraines, leurs droits de cierges, bougies, roses, jetons, plumes, écritures, papier et argent. Le droit de jetons, roses et bougies, leur fut confirmé par lettres patentes de l'année 1613 et par édit du mois de mars 1645.

Le fonds établi pour les buvettes des officiers de la cour des monnaies fut porté à la somme de 600 livres tournois, non compris les gages du buvetier, par lettres patentes de Charles IX du 21 octobre 1570, et porté à 800 livres par lettres patentes données à Paris le 25 juillet 1575; il subit dans la suite une augmentation proportionnée à celle du nombre des officiers.

Louis XIII confirma aux présidents, conseillers et autres officiers de la cour des monnaies l'ancien droit de sel ou franc-salé, qui leur avait été accordé par Charles VII au mois de novembre 1443, et par François 1^{er} le 22 janvier 1520. Par lettres patentes données à Paris en février 1613, les présidents, conseillers, avocats et procureurs généraux, greffiers, receveurs et contrôleurs généraux, receveurs des amendes, eurent droit à deux minots de sel chacun; les essayeurs, tailleurs généraux et huissiers de la cour, à un minot seulement, et tous les autres huissiers à deux minots à se partager entre eux.

Tous les droits ci-dessus énoncés furent confirmés par lettres patentes du 14 décembre 1614, et par édits du mois de mars 1645 et 1646; pour le paiement de ces droits, le roi affecta, par l'édit de 1645, une somme de 1,650 livres.

Les présidents, conseillers et autres officiers de la cour des monnaies jouissaient en outre du droit de pied-fort, qui leur était dû à chaque changement de pied ou mutation de monnaie du faible au fort. Ce droit leur venait de ce que, de tout temps, ces officiers ont donné leurs avis aux rois sur la fabrication de leurs monnaies, leur facilitant les moyens de les tenir en proportion les unes avec les autres et avec celles des pays voisins. C'est de là qu'est venue la forme du serment particulier que prêtait les présidents et conseillers de cette cour lors de leur réception, et qui consistait à jurer de ne jamais conseiller ni consentir à l'empirance des monnaies. Cet usage se pratiquait depuis que le roi Charles V, ayant juré de n'empirer jamais sa monnaie, avait ordonné que tous les officiers des monnaies feraient à l'avenir le serment de ne jamais consentir ni conseiller l'empirance, sous peine de privation de leurs charges. Les anciens maîtres généraux des monnaies eurent alors un droit de robe de la valeur de 50 livres tournois chacun, toutes les fois que la monnaie du royaume était ramenée du faible au fort; c'est ce droit qui fut remplacé par des deniers d'or ou d'argent de poids fort, appelés *pieds-forts*, pour leur rappeler que leur mission était de tenir toujours fort le pied de la monnaie.

Les prérogatives, privilèges, droits, honneurs, franchises, immunités, rang, préséance, attribués aux officiers de la cour des monnaies, leur furent de nouveau confirmés par Louis XV, qui y ajouta la noblesse avec toutes ses prérogatives, pour les officiers qui avaient servi vingt ans et pour la descendance de ceux qui étaient décédés revêtus de leurs charges.

La cour des monnaies était seule dépositaire, ainsi que le furent les généraux des monnaies et, après eux, la chambre des monnaies, du poids original de France établi du temps de Charlemagne, et qui servait à étalonner et à vérifier très-exactement tous les poids dont on se servait dans le royaume. V. ÉTALON ET POIDS DE MARC.

Voici, par ordre alphabétique, les monnaies du ressort de la cour de Paris: Amiens, Angers, Besançon, Bordeaux, Bourges, Caen, Dijon, La Rochelle, Lille, Limoges, Metz, Nantes, Orléans, Paris, Poitiers, Reims, Rennes, Rouen, Strasbourg, Tours, Troyes. De tous ces ateliers monétaires, il ne reste plus aujourd'hui que ceux de Paris, Strasbourg et Bordeaux; tous ceux du ressort de l'ancienne cour de Lyon, que nous avons fait connaître plus haut, ont été successivement fermés.

— *Cour des poisons.* Cette chambre royale fut établie à l'Arsenal par lettres patentes du 7 avril 1679, pour connaître et juger les accusés prévenus de poisons, maléfices, impiétés, sacrilèges, profanations et fausse monnaie, circonstances et dépendances, tant dans la ville de Paris qu'en divers autres lieux du royaume. Elle se composait de huit conseillers d'Etat, de six maîtres des requêtes et de deux rapporteurs. Ce tribunal, dont la création fut motivée par les nombreux crimes commis à Paris par la marquise de Brinvilliers, la Voisin, le chevalier de Sainte-Croix et autres empoisonneurs célèbres, était proprement une commission extraordinaire chargée spécialement de la recherche et du jugement de crimes spéciaux; mais le public la désigna sous le nom de *cour des poisons*, que l'histoire lui a conservé. Aucun membre du parlement ne fit partie de cette commission, ce qui démontra clairement qu'elle avait été instituée bien plus pour soustraire à l'action de la justice certains criminels haut placés, que pour leur infliger le châtiment qu'ils avaient mérité. Une lettre du comte de Bussy-Rabutin,

adressée le 27 janvier 1680 au sieur de la Rivière, donne de curieux détails sur cette cour: « Elle a, écrit-il, donné décret de prise de corps contre M. de Luxembourg, contre la comtesse de Soissons, contre la marquise d'Alluye et contre Mme de Polignac. Aussitôt que M. de Luxembourg l'eut appris, il partit de Paris et s'en alla à Saint-Germain, où il ne vit pas le roi, mais il lui fit demander une lettre de cachet pour entrer à la Bastille, laquelle Sa Majesté lui accorda... Le roi envoya mardi M. de Bouillon dire à la comtesse de Soissons que si elle se sentait innocente, elle entrât à la Bastille, et qu'il la servirait comme son ami; mais que, si elle était coupable, elle se retirât où elle voudrait... On a envoyé en Auvergne ordre d'arrêter Mme de Polignac. On a donné ajournement personnel à Mme de Bouillon, à la princesse de Tingri, à la marquise de la Ferté et à Mme de Roure. La comtesse de Soissons était accusée d'avoir empoisonné son mari; la marquise d'Alluye, d'avoir empoisonné son beau-frère; la princesse de Tingri, d'avoir empoisonné des enfants dont elle était accouchée; Mme de Polignac était accusée d'avoir empoisonné un valet de chambre qui servait ses commerces amoureux. Le roi a rendu un billet à la duchesse de Foix qu'elle avait écrit à la Voisin, par lequel elle lui mandait ces mots entre autres: « Plus je frotte, moins ils poussent. » Sa Majesté lui en demandant l'explication, elle lui répondit qu'elle avait demandé à la Voisin une recette pour se faire venir de la gorge, et que ce qu'elle lui avait donné ne lui faisant rien, elle lui avait écrit ce billet. » Dans une autre lettre de Bussy datée du 17 février 1680, il est dit: « On continue le procès de M. de Luxembourg. On a arrêté ces jours-ci une Mme de Rouville, maîtresse de M. Lescoc, beau-frère de Penautie, et deux cuisinières. On a exilé Mme de Bouillon à Nevers. » L'exil, ou plutôt l'éloignement temporaire de la cour, tel était la peine qu'encourraient les nobles empoisonneurs; mais, par contre, cette cour partielle et vendue se montrait d'une extrême sévérité envers leurs complices obscurs et les instruments passifs de leurs vengeances ou de leurs passions. C'est ainsi qu'elle condamna Étienne de Bray, berger à Vincennes, convaincu du crime de lèse-majesté divine, de sacrilège, d'impunité, de maléfice et de plusieurs empoisonnements, comme complice de Jacques Dechaux et de Jeanne Chaufrain, à être étranglé en place de Grève, son corps jeté au feu et ses cendres au vent. Plusieurs Italiens, Paul, Victorina et André Trovato, soupçonnés de composer des drogues et poudres suspectes de poison, furent jetés à la Bastille. Dulaure rapporte que cette cour poursuivait avec la même ardeur les empoisonneurs, les sorciers, les noueurs d'aiguillettes, les vendeurs de secrets propres à empêcher les ravages de l'incontinence, etc. Des crimes réels étaient confondus, dit-il, par les juriconsultes de ce temps avec des crimes chimériques. On croyait généralement à la vertu des opérations magiques, parce que de graves magistrats semblaient y croire en les condamnant. Les épizooties étaient considérées comme des sortilèges opérés par certains bergers contre des troupeaux, et on faisait brûler comme sorciers les prétendus auteurs de la mortalité. Une jeune fille était-elle atteinte d'affections hystériques, on la regardait comme possédée du diable, et, au lieu de lui donner un mari, on lui faisait subir un exorcisme, etc. » Toutefois, cette grande rigueur de la cour des poisons déployée contre des imposteurs finit par devenir suspecte à tous; des remontrances furent adressées à ce sujet aux commissaires qui la composaient, et une ordonnance du mois de juillet 1682 vint enfin limiter considérablement la puissance infernale. Le métier de la divination était ruiné. On qualifiait cet art de vaine profession, et ceux qui l'exerçaient en qualité de devins, de magiciens, de sorciers, y furent traités de corrompueurs de l'esprit des peuples, d'impies, de sacrilèges, qui, sous prétexte d'opérations de prétendue magie, profanaient ce qu'il y avait de plus saint et de plus sacré. Cette ordonnance diminua sensiblement le pouvoir de la cour des poisons, qui finit par disparaître aux environs de 1686; car, en 1688, on voit plusieurs bergers de la Brie, accusés par les justices inférieures d'employer des sortilèges pour faire périr des troupeaux, être traduits pour ce fait devant le parlement de Paris. La cour des poisons n'existait plus.

— *Cours de circuit.* En Angleterre, de véritables assises sont tenues périodiquement dans chaque comté, par les juges des trois cours de Westminster. Dans les intervalles des sessions ordinaires de ces cours, quatorze de leurs juges font des tournées (*circuits*) dans les comtés. Il y a deux circuits composés d'un seul juge pour le pays de Galles et six composés de deux juges pour l'Angleterre. Les juges de circuit doivent se rendre deux fois au moins par an dans chaque comté. Un ordre de la reine en conseil règle leur itinéraire et désigne les lieux où ils doivent siéger. Les cours civiles et criminelles sont tenues en même temps, chacune avec jury. L'un des tribunaux siège au civil, l'autre au criminel. Dans le pays de Galles, les deux cours sont présidées par le même juge successivement. Chaque juge est assisté de deux secrétaires qui l'accompagnent dans ses tournées.

— *Cours de comté (county court).* On ap-

pelle ainsi en Angleterre les cours de judicature chargées de statuer sur les affaires civiles distraites, dans ces dernières années, de la compétence des juges de paix. Ces *cours*, qui sont d'institution récente, ont été substituées aux anciennes *cours* comtales (*shire-mote*) présidées par les shérifs et autres juridictions civiles. Depuis 1861, elles remplacent également les *cours* spéciales qui connaissaient des affaires de faillite (*bankruptcy and insolvency courts*). Il y a une *cour de comté* par district formant un comté ou une fraction de comté avec les bourgs et cités qui s'y trouvent. La circonscription des districts est réglée par le lord chancelier. La loi limite à soixante le nombre des juges des *cours de comté* pour l'Angleterre et le pays de Galles, et la nomination de ces magistrats appartient au lord chancelier. Chaque juge dessert un ressort (*circuit*), composé généralement de plusieurs districts, où il va siéger alternativement : il est assisté d'un greffier (*registrar*) par chaque district, et d'un ou plusieurs trésoriers, selon l'importance de son ressort. Les *cours de comté* connaissent de toutes les affaires civiles dont l'objet n'excède pas 50 liv. sterl. Elles jugent aussi les affaires plus importantes qui sont de la compétence des *cours* supérieures, lorsque les parties le demandent de commun accord. Les jugements sont rendus avec le concours d'un jury, à moins que les intéressés ne déclarent s'en rapporter à la seule décision du juge.

Les juges, greffiers et trésoriers des *cours de comté* jouissent de traitements à la charge de l'Etat. Toutes les autres dépenses, telles que celles du matériel et du logement, incombent aussi à l'Etat; mais, en compensation, la loi impose certains droits et honoraires aux plaideurs. L'appel sur les décisions des *cours de comté* est dévolu aux *cours* d'assises.

Ces *cours* ont été constituées en 1847 par l'acte du parlement intitulé : Ch. 95 du statut 9 et 10 de la reine Victoria. A cet effet, l'Angleterre et le pays de Galles ont été divisés en 509 districts, pour chacun desquels il y a une *cour de comté*. Ces districts sont eux-mêmes groupés en 59 ressorts. Le juge doit siéger au moins une fois par mois au chef-lieu de son district. Ce fonctionnaire peut cependant modifier cet intervalle, qui ne doit, en aucun cas, dépasser deux mois. Les juges des *cours de comté* sont nommés par le lord grand chancelier ou par le chancelier du duché de Lancastre pour le Lancashire. Ils sont choisis parmi les avocats ayant au moins sept ans d'exercice, sont amovibles et ne peuvent pas exercer d'autres fonctions. Outre leurs frais de voyage, ils reçoivent 1,000 livres par an. Ces juges ont le droit de se choisir un suppléant (*deputy*) parmi les avocats remplissant les conditions requises pour être juge. Ces choix doivent être soumis à l'approbation du lord chancelier. Les juges peuvent se faire remplacer pendant deux mois chaque année par leurs suppléants, qui président également en cas de maladie. Ces *cours* ne peuvent connaître des questions de propriété territoriale, de marchés, de franchises, de bornage ou d'actions en diffamation, en séduction ou en rupture de promesse de mariage. Dans les questions de succession, elles sont compétentes lorsque la valeur des biens contestés est inférieure à 5,000 fr., s'il s'agit de biens mobiliers, ou à 7,500 fr., s'il s'agit d'immubles. Leur compétence s'arrête également à ce chiffre dans les affaires de banqueroute. En matière de douanes, elles valident en dernier ressort les saisies portant sur des valeurs de moins de 2,500 fr. Elles ont le droit de prendre des mesures pour empêcher les débiteurs de s'enfuir, lorsqu'il s'agit d'une créance de plus de 500 fr. Elles statuent également sur les gages dus aux mineurs. Ces *cours* jugent en moyenne un million d'affaires par an, et quoiqu'on puisse faire appel de la plupart de leurs décisions, on n'use que très-peu de cette faculté. Il y a en moyenne un appel sur 28,000 jugements.

— **Démonol. Cour infernale.** Cette *cour*, dans le système des démonologies, constitue le gouvernement intérieur des Etats infernaux. Elle est ainsi composée : princes et grands dignitaires : Belzébut, chef suprême de l'empire infernal; Satan, prince déchu, rival de Belzébut; Eurynome, prince de la mort; Moloch, prince du pays des larmes; Pluton, prince du feu, gouverneur général des pays enflammés; Pan, prince des incubes; Lilith, prince des succubes; Léonard, grand maître des sabbats; Baalberith, grand pontife, maître des alliances; Proserpine, souveraine princesse des esprits malins. Ministres : Adramelek, grand chancelier; Astaroth, grand trésorier; Nergal, chef de la police secrète; Baal, général en chef des armées infernales; Leviathan, grand amiral. Ambassadeurs : Belphegor, ambassadeur en France; Mammon, ambassadeur en Angleterre; Bélial, ambassadeur en Italie; Rimmon, ambassadeur en Russie; Thamuz, ambassadeur en Espagne; Hutgin, ambassadeur en Turquie; Martinet, ambassadeur en Suisse. Justice : Lucifer, grand justicier; Alastor, exécuteur des hautes œuvres. Maison des princes : Verdelet, maître des cérémonies; Succor Benoth, chef des eunuques; Chamoos, grand chambellan; Melchom, trésorier payeur; Nisroch, chef de la cuisine; Behemoth, grand échanton; Dagon, grand panetier; Mullin, premier valet de chambre. Me-

nus plaisirs : Robal, directeur des spectacles; Asmodée, surintendant des maisons de jeu; Nybbas, grand parodiste; Antechrist, escamoteur.

Cette ridicule parodie des *cours* terrestres fut sans doute primitivement une simple plaisanterie, que des écrivains spéciaux acceptèrent avec le plus grand sérieux. L'auteur des *Farfadets*, Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, s'imagina de prouver l'existence de cette *cour*, et lui trouva des représentants directs parmi les habitants de Paris.

Cour Batave. On désignait sous ce nom, dont une enseigne rappelle seule aujourd'hui le souvenir, une double cour assez vaste entourée de bâtiments élevés sur l'emplacement de l'ancienne église du Saint-Sépulcre et de ses dépendances, et dont l'entrée portait, sur la rue Saint-Denis, le n° 124. En 1791, une compagnie de Hollandais ou Bataves acquit le terrain et les bâtiments de cette église devenue propriété nationale, et elle y fit élever, quelques années après, les constructions dont nous venons de parler, et qui regrent, à cause de la nationalité des acquéreurs, le nom de *cour Batave*. La façade des bâtiments sur la rue Saint-Denis mesurait 28 toises de longueur, et la profondeur de l'édifice était de 68 toises. Cette construction, due aux architectes Sobre et La Happe, ne manquait pas de goût, ni même d'un certain luxe. Sur le sommet d'un petit campanile élevé sur le corps de bâtiment du fond, on voyait une petite statue de Mercure, emblème du commerce. La principale cour, dont le plan était un parallélogramme, était entourée de portiques et d'une galerie couverte, bordée de boutiques. De cette cour et sur la même ligne, à travers un espace ménagé entre deux corps de bâtiment et au fond d'une seconde cour, on apercevait dans une vaste niche un bassin d'où s'élevait sur un piédestal une figure de bronze dans le goût égyptien, tenant de chaque main une corne d'abondance. Cette décoration contribuait à donner à l'édifice un caractère monumental. Ce bassin fut cependant supprimé dans la suite et une boutique vint en occuper l'emplacement. L'édifice n'était d'ailleurs pas entièrement terminé, surtout dans sa partie décorative, quand la compagnie hollandaise fut forcée de liquider et dut mettre en vente à son tour son acquisition. La propriété fut vendue à la banque territoriale. Outre les deux cours dont nous venons de parler, il en existait une troisième à la droite de la niche mentionnée plus haut : cette cour, comme les deux autres, était entourée de bâtiments réguliers, construits avec goût. Elle devait, suivant le plan auquel il ne fut pas donné suite, communiquer avec la rue Aubry-le-Boucher. La cour Batave a entièrement disparu sous le marteau des démolisseurs, lors de l'expropriation nécessaire par le percement du boulevard de Sébastopol et le dégauchement des abords des Halles. Son souvenir n'est plus rappelé, comme nous l'avons dit, que par l'enseigne d'une boutique située à l'angle de la nouvelle rue Aubry-le-Boucher et de la rue Saint-Denis, et qui en marque assez exactement l'emplacement.

Cour des Miracles. Les lecteurs de *Notre-Dame de Paris* n'ont pas oublié l'énergique peinture que Victor Hugo a faite de ce lieu étrange, qu'on aurait peine à reconnaître aujourd'hui dans la paisible impasse qui en a conservé le nom. Sauval, dans son livre des *Antiquités de Paris*, en donne la description suivante : « Elle consiste en une place d'une grandeur très-considérable et en un très-grand cul-de-sac, puant, boueux, irrégulier, qui n'est point pavé. Autrefois il confinait aux dernières extrémités de Paris; à présent, il est situé dans l'un des quartiers les plus mal bâtis, les plus sales et les plus reculés de la ville, entre la rue Montorgueil, le couvent des Filles-Dieu et la rue Neuve-Saint-Sauveur, comme dans un autre monde. Pour y venir, il se faut souvent égarer dans de petites rues vilaines, puantes, détournées; pour y entrer, il faut descendre une assez longue pente tortueuse, raboteuse, inégale. J'y ai vu une maison à demi enterrée dans la boue, toute chancelante de vieillesse et de pourriture, qui n'a pas quatre toises en carré, et où logent néanmoins plus de cinquante ménages chargés d'une infinité de petits enfants légitimes, naturels ou dérobés. On m'a assuré que dans ce petit logis et dans les autres habitaient plus de cinq cents grosses familles entassées les unes sur les autres. Quelque grande que soit cette cour, elle l'était autrefois beaucoup davantage. De toutes parts, elle était envahie de logis bas, enfoncés, obscurs, difformes, faits de terre et de boue, et tous pleins de mauvais pauvres. » La cour des Miracles de Sauval, on le voit, est une sorte de transition entre la cour actuelle et l'ancienne et primitive cour des Miracles, repaire des truands, et pour laquelle nous renvoyons le lecteur à *Notre-Dame de Paris*. La cour des Miracles jouissait du droit d'asile; ce droit provenait-il de privilèges spéciaux accordés jadis à la corporation de l'argot, ou seulement de la tolérance des prévôts de Paris? C'est ce que l'on ne saurait décider. Ce qui est certain, c'est que dans les rares circonstances où les soldats du guet étaient forcés d'y pénétrer, ils ne le faisaient qu'avec une répugnance très-marquée. En pareil cas, en effet, que la tentative d'invasion des gens du roi eût lieu le jour ou la nuit, le cri d'un truand veilleur, répercuté par tous les échos,

donnait toujours l'alerte. Que faire alors? S'enfoncer dans ce dédale, s'y prendre comme dans une toile d'araignée gigantesque? Le guet, fidèle à sa réputation pacifique, préférait rentrer paisiblement chez lui. D'ailleurs l'aspect de la cour des Miracles durant le jour n'était pas le même que pendant la nuit. Le jour, silencé profond, la nuit, vacarme infernal. La cour des Miracles était le repaire de tout ce que Paris recélait de gueux, et Dieu sait si cette vermine était nombreuse alors! Faux aveugles, faux boiteux, lépreux parfaitement sains, mais horribles à voir, batteurs, etc., etc., tout ce monde, le jour venu, se répandait par la ville et ne rentrait que le soir. Alors c'était une ripaille effrénée, le principe fondamental du code de ces gueux étant de ne rien garder pour le lendemain. A côté de ces orgies sans nom, nous avons à signaler des contradictions étranges : les argotiers ou truands avaient volé à l'église Saint-Pierre-aux-Boeufs une statue de pierre représentant le Père Eternel, et l'avaient érigée dans une niche, sur leur place principale. Elle était fort vénérée. En outre, ils reconnaissaient une véritable hiérarchie; on distinguait dans les truands trois catégories principales : les *capons* ou voleurs, les *francs-mitoux* ou mendiants, et les *rifodés* ou vagabonds. Un roi électif les gouvernait; il avait sa bannière et ses armoiries, savoir : un chien mort porté au bout d'une perche. Après du roi était la cour, qui ressemblait assez à celle de Lucifer : ducs d'Egypte, archisuppôts, dignitaires de l'empire de Galilée. Telle était cette « redoutable cour des Miracles où jamais honnête homme n'a pénétré, cercle magique où les officiers du Châtelet et les sergents de la prévôté qui s'y aventureraient disparaissaient en miettes; cité des voleurs, hideuse vermine à la face de Paris, égout d'où s'échappait chaque matin et où revenait croupir chaque nuit ce ruisseau de vices, de mendicité, de vagabondage, toujours débordé dans les rues des capitales, ruche monstrueuse où rentraient le soir avec leur butin tous les félons de l'ordre social; hôpital menteur où le bohémien, le moine détroqué, l'écolier perdu, les vauriens de toutes les nations, Espagnols, Italiens, Allemands; de toutes les religions, juifs, chrétiens, mahométans, idolâtres, couverts de plaies fardées, mendiant le jour, se transfiguraient la nuit en brigands; immense vestiaire en un mot, où s'habillaient et se déshabillaient à cette époque tous les acteurs de cette comédie éternelle que le vol, la prostitution et le meurtre jouent sur le pavé de Paris. C'était une vaste place irrégulière et mal pavée, comme toutes les places de Paris alors. Des feux autour desquels fourmillaient des groupes étranges y brillaient çà et là. Tout cela allait, venait, criait. On entendait des rires aigus, des vagissements d'enfants, des voix de femmes. Les mains, les têtes de cette foule, noires sur le fond lumineux, y découpaient mille gestes bizarres. Par moments, sur le sol où tremblait la clarté des feux mêlée à de grandes ombres indéfinies, on pouvait voir passer un chien qui ressemblait à un homme, un homme qui ressemblait à un chien. Les limites des races et des espèces semblaient s'effacer dans cette cité comme dans un pandémonium. Hommes, femmes, bêtes, âge, sexe, santé, maladies, tout semblait être en commun parmi ce peuple, tout allait ensemble mêlé, confondu, superposé. Chacun y participait de tout. »

A cette merveilleuse page de Victor Hugo, que nous n'avons pu résister à mettre sous les yeux de nos lecteurs, nous n'ajouterons, nous, que quelques mots. Nous rappellerons d'abord l'hypothèse avancée par un certain nombre d'historiens mécréants, qui expliquent le grand nombre de miracles du moyen âge par l'existence de cette cour. Faut-il rechercher là l'origine du mot? Toujours est-il qu'il n'était pas rare alors de voir dans une procession de moines portant sur leurs épaules la chasse de leur bienheureux patron, tantôt un lépreux, tantôt un boiteux, tantôt un épileptique se traîner dévotement sur les genoux, toucher la chasse et se relever immédiatement guéri. Le miracle était évident : lépreux, boiteux, épileptiques étaient connus du peuple depuis de longues années comme incurables, et malheur à qui eût mis en doute leur guérison miraculeuse. Ajoutons que plus d'une fois on avait vu des moines pénétrer impunément dans la cour des Miracles, privilégiés dont, on l'a vu, ils étaient à peu près seuls à jouir.

Cependant les siècles marchèrent, et Sauval nous a dit ce qu'était devenue de son temps la cour des Miracles. A cette époque déjà, elle était bien déchue; sa dernière heure allait sonner. En 1656, une armée véritable d'archers et de commissaires envahit la rue Saint-Sauveur : on voulut résister, on n'en eut pas le temps; on voulut fuir, le quartier était cerné. Il était réservé à Louis XIV de briser cette royauté du roi de Thune qui avait, elle aussi, ses lettres d'ancienneté. Mendiants, infirmes vrais ou faux, voleurs, vagabonds, tout fut trié, examiné, envoyé soit en prison, soit à l'hôpital. La cour des Miracles avait vécu. Elle eut son oraison funèbre. Le poète Benserade composa immédiatement un ballet, ou, sous le titre de la *Nuit*, il essaya de mettre en scène les mœurs et les bizarreries de la cour des Miracles. Ce ballet fut dansé devant Louis XIV, qui s'en divertit beaucoup.

En terminant, nous citerons l'opinion de

Dulaure, qui prétend que le nom de cour des Miracles ne s'appliquait pas jadis uniquement à l'impasse qui porte ce nom. Suivant lui, Paris renfermait plus d'un asile de ce genre. Nous indiquerons, d'après cet historien : la cour du Roi-François; la cour Sainte-Catherine, rue Saint-Denis; la cour de la Justienne; les cours des Miracles des rues du Bac et de la rue de Reuilly. On pourrait y ajouter les rues de la Grande et de la Petite-Truanderie, des Mauvais-Garçons et des Francs-Bourgeois, dont les noms disent assez le caractère des habitants primitifs. Mais la véritable et célèbre cour des Miracles n'en demeure pas moins celle dont nous avons ébauché l'histoire.

Cour de Worms, poème allemand du xiii^e siècle. Il est tiré des traditions burgondes et gothiques et fait partie de la seconde série du *Heldenbuch* (*Livre des héros*). C'est un roman chevaleresque et féérique où l'enjouement et la grâce tempèrent sans cesse l'horreur des armes. L'impression générale est moins la crainte que le plaisir. — La belle et puissante Brünhilde, reine des Burgondes, a invité à un brillant tournoi, dans un parc émaillé de roses, les rois Attila et Theudéric, qui combattront ses plus braves chevaliers. La fête a lieu, mais les hôtes étrangers en recueillent seuls toute la gloire. En présence du séduisant cortège de beautés accourues pour les voir, les douze Amelungen, guerriers goths, triomphent des douze Niebelungen, guerriers burgondes, et Sigfrid lui-même est vaincu par le noble et heureux Theudéric, qui reçoit le prix de sa valeur.

Cour d'Attila (LA), vieux poème allemand, du cycle des *Niebelungen*; il a été remanié au xve siècle par Gaspard von der Roen. En voici l'analyse : Durant un joyeux festin, dans le palais d'Attila, une jeune fille, revêtue d'une robe éblouissante d'or et de pierreries, s'élance tout à coup dans la salle et se jette aux genoux du roi, implorant sa protection contre le terrible géant Wunderer qui la poursuit. Theudoric de Vérone promet de la défendre. Tout à coup les portes qu'on a fait barricader volent en éclats, et le géant entre dans la salle, précédé de sa meute. Les chiens hurlent et se jettent sur la belle inconnue, mais le prince de Vérone les saisit l'un à près l'autre et les écrase contre le mur.

Le géant le somme de livrer la jeune fille; Theudoric refuse et le défie; mais, avant de combattre, il lui demande la cause de sa haine pour elle. Wunderer raconte alors qu'ils avaient été fiancés l'un à l'autre par leurs parents dans le pays des Maures, et que la jeune fille avait ensuite dédaigné son amour et refusé ses hommages. « J'ai juré de la dévorer, conclut le géant, afin qu'elle n'appartienne jamais à un autre qu'à moi. »

Le combat s'engage aussitôt; Theudoric tue le géant, lui tranche la tête et la soulève par les cheveux : « Dévore maintenant cette jeune fille, si tu peux ! » s'écrie-t-il avec un rire féroce. — La jeune fille le remercie, le serre tendrement dans ses bras, puis se glisse hors de la salle et onques on ne la revit.

Cour de Paradis (LA), poème allégorique d'un moine du xiii^e siècle. C'est le tableau d'une fête que Dieu le Père donne à tous les saints, le jour même où les fêtes toutes ensemble sur la terre. Ce poème naïf est très-précieux à cause de la peinture qu'il fait des mœurs et des usages de cette époque. La fête donnée par Dieu le Père est calquée sur les cours plénières tenues de temps à autre par les rois et les principaux seigneurs.

Dieu eut un jour l'idée de réunir tous ses saints, et de tenir cour plénière. Ayant donc appelé Simon et Jude, il les chargea d'aller par toutes les chambres et dortoirs de son paradis, pour annoncer la fête et y inviter de sa part les élus des deux sexes. Le lendemain matin, dès que le soleil parut, les deux envoyés se mirent en route, avec une clochette en main, pour s'acquitter de cette commission. Le premier logement qu'ils rencontrèrent fut celui des anges; ces esprits, tous beaux à merveille, s'amusaient à jouer et à folâtrer dans leur chambre. Simon, pour se faire entendre, sonna sa clochette à la porte; aussitôt tout le monde se tut, et les archanges Gabriel et Michel, qui luttaient ensemble, vinrent lui demander ce qu'il y avait pour son service. L'apôtre les invita, eux et leur compagnie, à la fête que le sire Dieu devait donner le jour de la Toussaint. Gabriel remercia au nom de la troupe, et assura que tous y seraient. Les apôtres continuèrent leur voyage, frappant successivement à la porte des patriarches, des martyrs, des confesseurs et des innocents. Ils arrivèrent ensuite au côté où étaient les femmes, et commencèrent leurs visites par la chambre de virginité. Là il n'y avait que des pucelles, toutes parfaitement belles, et la tête parée d'un chapel magnifique. Plus loin logeaient des dames qui n'étaient inférieures aux pucelles ni par leur beauté ni par leur parure; c'étaient les veuves qui, pour l'amour de Jésus, avaient renoncé à de secondes noces, et n'avaient voulu avoir que lui pour époux.

Au jour indiqué, Gabriel parut à la tête des chérubins, des sérapius, des anges et des archanges; tous entrèrent en voltigeant, en caracolant et en chantant un *Te Deum*; ils saluèrent Jésus, qui était assis aux pieds de sa Mère, et, comme les plus légers, ils allèrent se placer au plus haut étage de la salle. Après

eux vinrent les patriarches, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, qui entrèrent en ré-tendant des chansons d'amour populaires au temps où l'auteur écrivait. On vit ensuite s'avancer Catherine, Agnès, Cécile, Marguerite, et toute la troupe des pucelles; puis les veuves, ornées d'un riche manteau et la tête couverte d'un voile; enfin les femmes mariées, qui tenaient leurs époux par la main. Toutes arrivaient en fredonnant des vers assez lestes; elles faisaient une révérence à la Vierge, qui es bénissait, et s'inclinaient devant son fils, qui les exhortait toutes à être gaies et à se bien divertir.

Quand tout le monde fut entré, Jésus appela Pierre et lui ordonna de fermer les portes et de n'ouvrir qu'aux gens bien connus. L'apôtre répondit que tout était fermé, et commença la cérémonie en chantant : « Vous qui aimez, venez ici; vous qui n'aimez pas, sortez de ce lieu. » Ensuite Jésus se leva, et pria sa Mère de faire les honneurs à toute cette belle compagnie, pour laquelle il était mort, et qui l'avait si bien servi sur la terre. « Volontiers, beau fils, » répondit celle-ci qui, se levant à son tour, alla prendre Madeleine; puis, toutes deux s'avancant dans la salle se mirent à chanter : « Que tous ceux qui sont amoureux viennent danser, les autres non. » Aussitôt anges, pucelles, dames, martyrs, veuves et patriarches se mêlèrent et commencèrent une danse générale, pendant que quelques anges voltigeaient autour de l'assemblée, soufflant de toute part de la vapeur d'encens, et que les quatre évangélistes, placés aux quatre coins de la salle, jouaient des rondes et des airs de danse. A son tour, Jésus vient prendre sa Mère; celle-ci retroussa sa cotte, et tous deux se mettent à danser. Puis, le divin danseur embrasse sa danseuse en chantant :

Embracez-vous, de par amour,
Embracez-vous.

et tous de l'imiter.

Mais, pendant qu'on se réjouissait au ciel, on souffrait dans le purgatoire, et le cri des âmes implorant miséricorde parvint jusque dans la salle de bal, malgré le bruit de la fête. Tous les saints se mirent à implorer Jésus, qui serait resté inexorable, si sa Mère ne s'en fût mêlée. Celle-ci se borna à demander que le supplice des patients fût suspendu seulement pendant deux jours. « Mère, répondit Jésus, que ce que vous désirez soit fait. D'accorde non-seulement deux jours, mais trois; car je veux que tout mon paradis sache que je vous aime. » Ainsi disant, il lui baisa les yeux et la bouche, qu'elle avait plus vermeille et plus douce qu'une rose épanouie. A l'instant, les flammes du purgatoire s'éteignirent, et devinrent pour les patients aussi douces que le lait. Il y eut grande joie au ciel.

Depuis cette époque, tous les ans, à pareil jour, les feux du purgatoire sont éteints. Cette croyance sur la suspension des tourments infligés aux âmes du purgatoire a été longtemps et universellement admise. En France, on a même cru que semblable privilège était accordé au jour de Pâques. « Quant aux damnés, ajoute l'auteur en finissant, jamais ils n'auront un seul moment de répit et de consolation. » Triste conclusion d'un joyeux récit! Nous disons joyeux, non pas pour faire entendre qu'il y ait dans le fabliau que nous avons analysé la moindre intention railleuse; tout y trahit, au contraire, de la part de l'auteur, la volonté bien expressée d'édifier ses lecteurs et une évidente naïveté.

Cour (LES HONNEURS DE LA), ouvrage de la vicomtesse de FURNES, publié pour la première fois par Lacurne de Sainte-Palaye, à la fin de ses *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*. Ce livre nous fait connaître dans le plus grand détail les vieux usages des cours de France et de Bourgogne; il n'omet aucune des distinctions établies alors pour marquer la différence des rangs. On y voit combien, dans ces anciens temps, on était ferme sur l'étiquette et attentif à relever les moindres irrégularités en ce genre. Cependant cette rigueur commençait à se relâcher dès la fin du xve siècle; la vicomtesse de FURNES s'en plaint comme d'un abus dont les conséquences lui paraissent fort graves.

Aliénor de Poitiers, vicomtesse de FURNES, était une dame de la cour de Bourgogne; elle ne parle dans son ouvrage que des choses qu'elle a vues elle-même, ou qu'elle a apprises d'Isabelle de Souze, sa mère. Zélée pour le maintien de l'ancienne cérémonie, elle en discute les particularités avec une précision scrupuleuse. Elle ne borne point ses observations aux prérogatives particulières aux rois et aux princes, elle y fait entrer les moindres privilèges des seigneurs et des simples gentilshommes. C'est un tableau où le cérémonial politique du xve siècle se trouve représenté avec ordre et bonne foi. Voici, par exemple, le cérémonial usité pour les repas : « J'y ay ouy dire à madame ma mère qu'en sept semaines que madame la duchesse Isabeau de Portugal fut devers le roy et la royne de France, onques elle ne dîna ne soupa avecq aucun des deux; mais madame la Dauphine venait bien vers madame la Duchesse, et là estoient elles quelques fois deux ou trois jours sans se partir. Et vit madame ma mère que l'on servit madame la Dauphine à couvert (les plats couverts comme marque d'honneur), et madame la Duchesse de Bourgogne point; et quand madame la Dauphine avoit lavé avec deux bassins, l'on

apportoit à laver à madame avec un bassin et un aiguier, sans faire essay; et pareillement à la table quand elles lavioient. Mais quand madame la Duchesse avoit lavé à la table, on lui baillait la serviette et elle la prenoit par dessous, et quand elle avoit essuyé, elle la baillait de costé à son écuyer tranchant, ou à un autre qui la prenoit; et puis au lever de la table elle s'agenouilloit jusque en terre, et en toutes choses madame la Duchesse faisoit aussi grand honneur à madame la Dauphine qu'elle en faisoit à la royne. » Voici une manière de porter le deuil, qui, je le crois, plairait médiocrement à nos contemporaines : « J'ay ouy dire que la royne de France doit demeurer un an entier sans partir de sa chambre là où on lui dit la mort du roy son mary. Madame de Charolois, fille du ducq de Bourbon, son père estant trépassé, incontinent qu'elle sceut sa mort, elle demeura en sa chambre six semaines, et estoit tousjours couchée sur un lit couvert de drap blanc de toile, et appuyée d'oreillers. La chambre estoit toute tendue de drap noir, et en bas un grand drap noir, en lieu de tapis velu. »

Cour et de la ville (JOURNAL DE LA) [1789-92], feuille ultra-royaliste, qui poursuivait de ses attaques grossières et diffamatoires, même les royalistes les plus dévoués quand ils faisaient la plus légère concession. Pour en donner une preuve, reproduisons un article publié dans son numéro du 6 décembre 1791 sous le titre de *Compte rendu des livres nouveaux : Histoire naturelle des serpents*, par M. de Lacépède, ci-devant comte de Lacépède, et actuellement *serpent à sonnette du Manège* (il était alors président de l'Assemblée, qui siégeait au Manège), avec cette épigraphe : *Homo sum, etc.*, dont voici la traduction libre : « Serpent je suis, tout serpent m'intéresse. » Suivant ce fameux naturaliste, on distingue deux classes de serpents (allusion aux deux Assemblées constituante et législative). *Première classe.* Le serpent Necker, qui se voit à Coppet. C'est le plus ardent et le plus dangereux de tous. Le serpent Pétion, dégénération du serpent python. Le serpent Riquetti (Mirabeau), qui fait encore du mal même après sa mort. Le serpent Barnave, qui ne se repait que de sang (allusion cruelle à la malheureuse phrase : *Le sang qui coule est-il donc si pur?* V. BARNAVE). Le serpent Talleyrand. Il n'est rien que ne dévore son insatiable avidité. Le serpent Montesquieu à quelque affinité avec le caméléon. Le serpent La Fayette, naturellement timide et craintif, va rarement seul; est très-dangereux, même pendant son sommeil (allusion à ce fameux sommeil de quelques heures pendant la nuit du 5 au 6 octobre). Jadis on ne le voyait que dans l'Amérique septentrionale; on assure qu'on le rencontre à présent dans les montagnes de l'Auvergne. *Seconde classe.* Le serpent Fouché, cruel et lascif. On dit qu'il a sur la tête une espèce de tonsure. Le serpent Brissot. On le voit tantôt ramper, tantôt voler (autre diffamation. V. BRIS-SOT, BRISSOTIER). Le serpent Condorcet. Il porte des cornes sur la tête (allusion grossière et calomnieuse à laquelle se complaisaient les insulteurs royalistes), etc., etc.

Cour de Célimène (LA), opéra-comique en deux actes, paroles de M. Rosier, musique de M. Ambroise Thomas, représenté à l'Opéra-Comique le 11 avril 1855. M. Rosier n'a pas donné moins de quatorze soupirlants à la comquette Célimène. Un commandeur et un jeune officier se disputent sa main; ce dernier se révolte contre les caprices de la comtesse Célimène, et finit par épouser la baronne sa sœur. Quoique plusieurs incidents dramatiques dissimulent la trop grande simplicité du fond, la donnée de la pièce est peu musicale; une étude psychologique ne convient pas à une œuvre lyrique. La partition est cependant pleine de morceaux intéressants. L'ouverture a une sonorité délicieuse, et son dessin est des plus ingénieux. Les chœurs des prétendants, au commencement et à la fin du premier acte, sont traités avec esprit et habileté. On a applaudi les airs destinés à faire valoir le talent des interprètes et expressément écrits pour eux, c'est-à-dire pour Mmes Miolan-Carvalho, Colson et M. Bataille. Jourdan a joué le rôle du chevalier.

— **Allus. hist.** C'est la cour du roi Pétard. Autrefois, en France, toutes les communautés se nommaient un chef qu'on appelait roi. Les mendiants mêmes en avaient un, et on l'appelait par plaisanterie le roi Pétard, du mot latin *peto*, je demande. On juge bien qu'un pareil roi n'avait pas beaucoup d'autorité sur ses sujets.

Cette locution : *C'est la cour du roi Pétard*, est devenue proverbiale pour désigner un lieu, une maison où chacun veut commander et où il n'y a que de la confusion; se dit encore d'une réunion où tout le monde veut parler à la fois.

Oui, je sors de chez vous fort mal édifié :
Dans toutes mes leçons je suis contrarié;
On n'y respecte rien, chacun y parle haut,
Et c'est tout justement la cour du roi Pétard.

MOLIÈRE.

Cour du roi Pétard (LA), comédie représentée à Paris, en 1829, au théâtre du Vaudeville. La pièce eut un succès de fou rire, ce qui est un succès après tout. « Rien de plus déceus, rien de plus trivial, » disaient les critiques du temps. Mais il faut prendre la pièce comme elle se donne : c'est une pa-

rodie, et rien de plus. On venait de jouer le *Henri III* d'Alexandre Dumas; le succès de cette pièce avait piqué au vif les classiques; les La Harpe et les Campistron du temps n'avaient point assez d'anathèmes. Les attaques sérieuses n'ayant point réussi, on essaya de la parodie. La *Cour du roi Pétard* fit plus pour le parti des classiques que tous les feuilletons des critiques. Le roi Pétard (c'est le roi Dagobert) est entouré de sa mère, de sa femme, du duc et de la duchesse de Childebrand, du comte de Saint-Flandrin, de M. de La Palisse, de saint Eloi, de son fils Oculi et de Nostradamus. Deux partis divisent la cour et le royaume : l'un veut que le roi porte les culottes à l'envers, l'autre qu'il les porte à l'endroit. La reine mère intrigue pour qu'il n'en porte pas du tout, et elle s'en charge. Toutes les situations du drame de M. Dumas étaient ainsi grotesquement parodiées. Mais tout l'entrain que les auteurs malicieux de la *Cour du roi Pétard* avaient mis dans leur pièce ne put empêcher le public d'applaudir encore le *Henri III* d'Alexandre Dumas. Il consentit à rire au Vaudeville, mais il ne siffla point pour cela à la Porte-Saint-Martin, et il eut deux fois raison.

Le Théâtre des Variétés a joué en 1869, une *Cour du roi Pétard*, ineptie qui n'a pu longtemps tenir l'aîliche.

COURABLE adj. (kou-ra-ble — rad. *courir*). Léger à la course. Il Vieux mot.

— Vénér. Bon à courir, à chasser à course : *Le cerf est la plus grande de nos bêtes COURABLES. La taille du lièvre et celle du cerf sont les plus éloignées de la proportion des bêtes COURABLES.* (Salvo.) *Nous n'avons rencontré que la voie d'une biche; ce n'est point une bête COURABLE.* (J. Lavallée.)

COURADE s. f. (kou-ra-de). Pêch. Espèce de sardine du Croisic.

COURADOUX s. m. (kou-ra-dou — mot provenç. qui signif. *corridor*, et qui est formé du lat. *currere*, courir). Anc. mar. Espace compris entre les deux ponts d'un navire. Il On dit aussi *COURADOUX*.

COURAGE s. m. (kou-ra-je — du lat. *cor*, cœur). Force d'âme, énergie morale qui fait braver le danger ou supporter le mal avec constance : *Un grand COURAGE. COURAGE mâle, viril. COURAGE guerrier. COURAGE civil. Perdre, reprendre COURAGE. Manquer de COURAGE. Faire preuve de COURAGE. Le COURAGE qui affronte le péril doit s'appeler audace plutôt que force, s'il est poussé par une ambition personnelle et non par l'intérêt public.* (Pluton.) *Le COURAGE n'est pas un instinct aveugle; ce n'est pas l'amour du danger, ce n'est pas une manie qui fait chercher ce que tout le monde redoute, c'est la science de distinguer ce qui est mal d'avec ce qui ne l'est pas; le COURAGE s'occupe très-sérieusement de sa propre conservation, mais il sait souffrir ce qui n'a que l'apparence du mal.* (Sénèque.) *La raison supporte les disgrâces, le COURAGE les combat; la patience et la religion les surmontent.* (Mme de Sév.) *Il en est du COURAGE comme de la naissance : ceux qui se parent sans cesse de l'un ou de l'autre se laissent soupçonner de n'avoir ni l'un ni l'autre.* (Mme de Sév.) *Le COURAGE humain est faux; ce n'est qu'un effet de la vanité : on cache son trouble et sa faiblesse.* (Fén.) *Le vrai COURAGE consiste à envisager tous les périls, et à les mépriser quand ils sont nécessaires.* (Fén.) *Le véritable COURAGE est très-opposé à la témérité qui n'examine rien.* (Fonten.) *La plupart des animaux ont plus d'agilité, plus de vitesse, plus de force, et même plus de COURAGE que l'homme.* (Fén.) *Rien n'est plus capable d'inspirer du COURAGE à une femme que l'impudence d'un homme qu'elle aime.* (L'abbé Prévost.) *Les actes de COURAGE sont des chimères pour les âmes faibles.* (J.-J. Rousseau.) *Le COURAGE qui nous jette dans la mort n'est que le COURAGE d'un instant; la patience est le COURAGE de la vertu.* (B. de St-P.) *Les hommes ne languissent dans la misère que parce qu'ils manquent de COURAGE.* (Dumarsais.) *Le COURAGE est à peine le commencement de la gloire, les autres vertus font le héros.* (Mme de Lambert.) *Dans les États despotiques, l'éducation est toute employée à briser les COURAGES.* (Turgot.) *Le vrai COURAGE est la première des vertus; il donne le pouvoir de les pratiquer toutes.* (De Ségur.) *Le vrai COURAGE est avant tout le sang-froid et la possession de soi-même dans le danger.* (V. Cousin.) *Ce qui fait le COURAGE de l'homme, c'est d'avoir en lui-même un motif suffisant pour braver le danger.* (Mme Guizot.) *Le COURAGE de l'Italien est un accès de colère; le COURAGE de l'Allemand, un moment d'ivresse; le COURAGE de l'Espagnol, un trait d'orgueil.* (H. Beyle.) *La société ne manquera jamais de défenseurs, pour peu qu'elle sache distinguer le talent et honorer le COURAGE.* (E. de Gir.) *C'est un COURAGE de mauvais aloi que celui qui se puise au fond d'un verre de vin.* (V. Cherbuliez.)

[courage.

C'est dans les grands dangers qu'on voit les grands COURAGES.

Le courage est souvent un effet de la peur.

CORNEILLE.

La vraie épreuve du courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt.

LA FONTAINE.

Rien ne plaît tant aux yeux des belles
Que le courage des guerriers.

(Vaudville.)

Un courage indompté, dans le cœur des mortels,
Fit ou les grands héros ou les grands criminels.

VOLTAIRE.

Le courage du cœur, c'est la philosophie
Qui nous ramène à Dieu.

Mme L. COLET.

... Quand le ciel en colère
De ceux qu'il persécute a comblé la misère,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.

VOLTAIRE.

— Résolution, énergie de caractère qui porte à avouer et à soutenir ce que l'on pense ou ce que l'on croit : *Avoir le COURAGE de ses opinions, de sa foi.*

— Zèle, énergie, ardeur persévérante : *Travailler avec COURAGE. Comptes que je vous servirai avec COURAGE. Ceux-là ne sont pas dignes d'être aidés qui n'ont pas le COURAGE de s'aider.* (Corbon.)

— Passion, colère : *Si j'en croyais mon COURAGE, je lui torerais le cou.*

— Hardiesse de conception : *Ces sortes d'idées hardies, pourvu qu'elles le soient dans de certaines bornes, partent d'un COURAGE d'esprit rare même parmi ceux qui ont le COURAGE du cœur.* (Fonten.) *C'est le COURAGE d'esprit qui fait perdre ou conserve les États, qui les élève ou qui les abaisse.* (Volt.)

— A signifié Desein, résolution, conduite.

Elle qui n'eust, avant que plore son délit,
Autre ciel pour objet que le ciel de son lit,
A changé de courage, et confie en destresse,
Imite avec des pleurs la sainte pécheresse.

RÉGNIER.

— En mauv. part. Dureté de cœur, insensibilité, audace blâmable : *Il eut le COURAGE de résister à nos larmes. Comment y a-t-il des hommes qui ont le COURAGE d'aller dépenser leur salaire au cabaret, quand leurs enfants manquent de pain? Bien des personnes très-courageuses n'auraient pas le COURAGE de saigner un poulet.*

— Par ext. Personne considérée au point de vue de son courage : *C'était une femme forte, un COURAGE viril. Ces COURAGES si fiers, accoutumés dans les armées à un pouvoir absolu, rapportaient avec la victoire un esprit de hauteur toujours à craindre dans un État libre.* (Vertot.)

La fortune ennemie a peur des grands courages.

CORNEILLE.

La parole suffit entre les grands courages.

CORNEILLE.

O la lâche personne! ô le faible courage!

MOLIÈRE.

Homère aux grands exploits anima les courages.

BOILEAU.

Quels courages Vénus n'a-t-elle point domptés?

RACINE.

— Elliptiq. *Courage.* Prenez courage, allez, n'hésitez pas, ne vous arrêtez pas : *COURAGE, Molière! voilà le bon comique.* (Ménage.)

Mais courage, il s'émeut, je vois couler ses larmes

CORNEILLE.

— *Prendre son courage à deux mains.* Faire effort sur soi-même pour prendre et exécuter une résolution : *Allons, PRENDS TON COURAGE À DEUX MAINS et va faire cette visite.*

— Bot. Ancien nom de la bourrache.

— *Épithètes.* Ardent, bouillant, brûlant, enflammé, surexcité, martial, belliqueux, indompté, intrépide, invincible, extraordinaire, surhumain, ferme, mâle, noble, généreux, héroïque, obstiné, opiniâtre, acharné, indomptable, infatigable, aveugle, farouche, cruel, féroce, fier, orgueilleux, superbe, rebelle, sourd, imprudent, téméraire, audacieux, prudent, tranquille, paisible, calme, réfléchi, oisif, inutile, malheureux, stérile, faible, incertain, douteux, chancelant, flottant, ébranlé, étonné, énérvé, affaibli, abattu, altéré, amolli, engourdi, ramolli, relevé, affirmé, raffermi, endurci, éprouvé, inébranlable.

— *Syn.* *Courage, bravoure, cœur,* etc. V. BRAVOURE.

— *Antonymes.* Couardise, faiblesse, lâcheté, poltronnerie, pusillanimité, timidité.

— *Allus. littér.* Et dans de faibles corps
s'allume un grand courage, Allusion à un vers de Racine le fils, dans son poème de la *Religion*. Le poète parle des nids et des soins que les oiseaux apportent à élever leur couvée :

Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!
Sur le plus doux cofon que de lits étendus!
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Echauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de faibles corps s'allume un grand courage.

Dans sa traduction des *Géorgiques* de Virgile, Delille a trouvé ce vers si bien frappé et s'adaptant si naturellement à la nature de son sujet, qu'il l'a fait entrer de toutes pièces dans sa description du combat des abeilles :

L'air au loin retentit du choc des bataillons;
Le globe ailé s'agit et roule en tourbillons;
Précipité des cieus, plus d'un héros succombe :
Ainsi pleuvent les glands, ainsi la grêle tombe :
A leur riche parure, à leurs brillants exploits
Au fort de la mêlée on distingue les rois;
Ils pressent le soldat, ils échauffent sa rage,
Et dans un faible corps s'allume un grand courage.

• Oui, l'homme a la force; mais cette constance dont il se vante en sus, il la tient surtout de la femme. Constance, patience, longue espérance, sont surtout la vertu des faibles; c'est leur force. L'homme, dans l'adversité, d'abord s'irrite, bientôt se rebute; la femme pleure, et dans ces pleurs de la femme il retrempe son courage. Par elle, il dure et apprend le véritable héroïsme. A l'occasion, elle saura lui donner l'exemple: alors elle sera plus sublime que lui, l'amazone l'emportera sur le héros, car elle est la force dans la faiblesse:

Et dans un faible corps s'allume un grand courage. — PROUDHON.

— Prov. hist. *Honneur au courage malheureux!* V. VICTIS HONOR.

COURAGEUSEMENT adv. (kou-ra-jeu-zé-man — rad. *courageux*). Avec courage; avec zèle, constance, fermeté: *Le chrétien s'occupe courageusement de son devoir.* (Boss.) *Chacun doit suivre courageusement sa destinée; il est inutile de s'affliger.* (Fén.)

— Ironiq. Avec une ardeur sans danger; avec une patience qui n'offre aucune difficulté: *Ils ravagent tout ce qui est entre la Somme et l'Oise, et tant que personne ne leur résiste, ils tiennent courageusement la campagne.* (Volt.) *Bossuet endure courageusement, pour le service de Dieu, le martyre des autres dans les Cévennes.* (Vacquerie.)

COURAGEUX, EUSE adj. (kou-ra-jeu, eu-zé — rad. *courage*). Qui a du courage, de la fermeté: *Ceux qui sont nés nobles ou courageux n'en parlent point, et laissent aux autres le soin d'en parler.* (Mme de Sév.) *Apprenez à être courageux dans l'adversité pour n'être jamais misérables.* (J.-J. Rouss.) *Beaucoup de gens confondent l'audace avec le courage; cependant ils diffèrent: Catilina était audacieux, et César courageux.* (Mme de Blesington.) *Qui a du zèle, qui montre une ardeur persévérante: Être courageux au travail.*

— Qui se fait avec courage; qui dénote du courage: *Entreprise courageuse. Patience courageuse. Acte courageux. La pénitence doit être véritable, constante et courageuse.* (Pasc.) *On opina par toutes sur la punition que l'abbé de Saint-Pierre avait encourue; toutes ces boules, à l'exception d'une seule, furent pour l'exécution de nos séances; cette boule courageuse fut donnée par Fontenelle.* (D'Alemb.)

— Substantif. Personne qui a du courage: *Le courageux est assuré contre les périls dans les entreprises considérables, mais le magnanime va plus loin encore.* (Boss.)

— s. f. pl. Entom. Famille d'araneïdes de New-York.

— Antonymes. Capon, coïfon, couard, faible, lâche, peureux, poltron, pusillanime, timide.

COURAI ou **COURAY** s. m. (kou-ré — rad. *corroi*). Mar. Composition appliquée sur la carène des bâtiments pour la garantir de la piqure des vers. *Il V. COURÉE.* On dit aussi *courot*.

COURAILLER v. n. ou intr. (kou-ra-llé; *ll* mil. — fréquent. de *courir*). Fam. Ne faire que courir, aller sans cesse de côté et d'autre: *On les laissa courailler dans les cours, écuries et dépendances de l'auberge, ou trotter par la ville.* (Balz.)

— Pop. Faire le coureur, donner dans la galanterie facile, et aussi Changer très-fréquemment dans ses amours: *Une liaison, pas positivement, je couraillerai...* — Vous courtisez la brune et la blonde. (Labiche.)

COURAILLEUR s. m. (kou-ra-lléur; *ll* mil. — rad. *courailler*). Fam. Homme qui court de çà de là, qui est continuellement en course.

— Pop. Coureur de femmes, homme qui cherche les amours faciles.

COURALIN s. m. (kou-ra-lin). Mar. Petite pirogue de plusieurs pièces et à fond plat, en usage dans les colonies occidentales.

COURALTAI s. m. (kou-ral-tai-i). Hist. Assemblée générale des hordes tartares, qui avait lieu, chaque année, au printemps.

COURAMMENT adv. (kou-ra-man — rad. *courant*). D'une manière courante, rapide, facile: *Lire, écrire couramment. Lire couramment dans les astres. Lire couramment dans les yeux, dans la pensée de quelqu'un. Qui sait couramment bien son Sirey ou son Dalloz est un jurisconsulte suffisant, un Bayard encapuchonné, un avocat sans peur et sans reproche.* (Cormen.)

COURAND (Jean), général français, né à Ajaccio (Corse) en 1795, mort en 1856. Il entra au service en 1809, se distingua pendant la campagne de Saxe, reçut en 1814 le grade de lieutenant, et fut mis en disponibilité en 1819, à cause de ses opinions bonapartistes. M. Courand fit alors ses études de droit et devint avocat à Marseille; mais, après 1830, il reprit, avec le grade de capitaine, sa carrière interrompue, fit la campagne de Belgique (1832), se battit en Afrique en 1841-1842, devint colonel en 1848, prit part à la répression de l'insurrection de Lyon en 1849, et enfin fut nommé, en 1851, général de brigade et commandant de la place de Paris.

COURANT (kou-ran) part. prés. du v. Cou-

rir: *Des cavaliers courrant dans la plaine. Des chasseurs courrant un cerf. S'enfuir en courrant. En courrant après le plaisir, on attrape la douleur.* (Montesq.) *En courrant une chose, on en rencontre une autre.* (Beaumarch.)

L'ignorance en courrant fait sa ronde homicide. DEUILLE.

La victoire en courrant renouvelle les rois. C. DELAVIGNE.

C'est en courrant qu'on vit dans le siècle ou nous [sommes]. C. DELAVIGNE.

Des êtres par milliers suivent l'instinct fatale En courrant après l'or par le bien et le mal. A. BARBIER.

— Loc. adv. *Tout-courant* ou *Tout courrant*, Très-vite, en toute hâte: *On vint m'avertir qu'il était chez moi, je m'y rendis tout-courrant.* (Acad.) *Elle envoya tout courrant savoir de Mme du Châtelet si Sa Majesté passerait.* (Mme de Sév.) *Vitray, dit-il, vous allez partir tout-courrant pour Londres.* (Alex. Dum.) *Il Sans hésiter, sans s'arrêter, couramment: Il recite ces vers tout-courrant.* *Il Cette locution vieillit.*

COURANT, ANTE adj. (kou-ran, an-te — rad. *courir*). Qui court; ne s'emploie dans ce sens propre que pour désigner les chiens dont on se sert pour prendre le gibier à la course: *Un chien courrant. Une chienne courante.*

— Se dit des eaux vives qui coulent continuellement: *Un ruisseau d'eau courante. C'est un acte très-méritoire aux Indes, de prier Dieu dans l'eau courante.* (Montesq.) *La politesse est comme l'eau courante, qui rend unis et lisses les plus durs cailloux.* (Boiste.)

En ces lieux puis ruisseaux courants N'augmentent le tribut dont s'arrosent les plaines. LA FONTAINE.

— Qui est en cours, en parlant des divisions du temps: *Mois courrant. Terme courrant. Année courante.* *Il* Qui a cours, qui a une application continue et actuelle, en parlant d'un droit ou d'une obligation: *Les intérêts courants.*

Si mieux n'aime la mère en créer une rente Des le décès du mort courante. LA FONTAINE.

— Qui a un cours légal: *Monnaie courante. Le crédit est l'ensemble de combinaisons qui fait du travail et des valeurs oscillantes une sorte de monnaie courante et productive.* (Proudh.)

— Fig. Usuel, général, ordinaire, vulgaire, facile: *Affaires courantes. Modes courantes. N'aimer que la musique courante. L'italien était une langue courante du temps de l'Arioste et du Tasse.* (Volt.) *Il y a une sorte d'industrie courante, qui attire toutes les facultés et entraîne tous les esprits.* (Balz.) *La richesse, c'est la puissance sous sa forme la plus courante, la plus commode, la plus incontestée.* (E. Scherer.)

— Calligr. *Écriture courante*, ou substantif. *Courante*, Écriture usuelle, rapide, facile de forme. *Il* On dit aussi *EXPÉDITE* et *CURSIVE*.

— Banq. et Comm. *Compte courant*, Etab. indiquant le débit et le crédit respectifs de deux négociants qui sont en relation d'affaires: *Des différentes méthodes de tenir les comptes courants portant intérêts, on en distingue surtout deux: l'ancienne ou la directe, et la nouvelle ou l'indirecte.* (J. Schneider.) *Il* *Main courante*, Registre dans lequel on inscrit toutes les opérations autres que celles des recettes et des paiements d'espèces, à mesure qu'elles se font, et sans autre ordre que celui de leur succession. On dit aussi *BROUILLARD*. *Il* *Prix courant*, Prix qui est à peu près le même chez tous les marchands, et aussi Bulletin sur lequel un marchand détaille les prix de ses diverses marchandises: *Acheter au prix courant. Consulter le prix courant d'un marchand de vin. La concurrence fait baisser le prix courant au niveau des frais de production.* (J.-B. Say.)

— Métrol. Se dit d'une mesure servant à évaluer la longueur d'un objet, sans tenir compte de sa largeur ni de son épaisseur: *Aune courante. Toise courante. Mètre courant. Cent mètres courants de papier sans fin.*

— Mar. *Pièces courantes*, Pièces qui glissent, qui obéissent aisément. *Il* *Manœuvres courantes*, Cordages mobiles qui servent à tout moment à la manœuvre. *Il* *Cape courante*, Cape dans laquelle on a laissé assez de voiles pour pouvoir gouverner.

— Typogr. *Titre courant*, Titre en petites capitales, qui se répète au haut de chaque page de tout un livre ou d'une des divisions de ce livre.

— Bot. *Feuille courante*, Feuille qui s'allonge sur la tige en l'embrassant.

COURANT s. m. (kou-ran — rad. *courir*). Cours, fil, mouvement et direction d'une eau vive: *Suivre le courant de l'eau. Suivre le courant du fleuve. Remonter le courant.*

Un torrent n'a jamais causé plus de ravage Que lorsqu'à son courant on ferme le passage. VOLTAIRE.

Un agneau se désaltérait Dans le courant d'une onde pure, Un loup survint à jeun qui cherchait aventure. LA FONTAINE.

Il Masse d'eau vive, d'eau en mouvement: *Les plus grands courants d'eau: cieux qu'il*

y ait au monde sortent tous des montagnes de glace. (J.-J. Rouss.) On dit plus ordinairement COURS.

— Par anal. Se dit des gaz, et particulièrement de l'air en mouvement suivant une direction déterminée: *Courant d'air. Courant de gaz hydrogène. Courant atmosphérique. Un courant d'air augmente de vitesse comme un courant d'eau, lorsque l'espace de son passage se rétrécit.* (Buff.) *L'exposition à un courant d'air très-rapide est une cause très-active de l'augmentation de la soif.* (Brill.-Sav.)

— Par ext. Mouvement continu de personnes ou de choses tendant vers un même lieu, suivant une même direction: *Des courants et des contre-courants d'hommes armés d'armes de rencontre se choquaient et se mêlaient dans les escaliers, dans les galeries et dans les cours.* (D. Stern.)

— Succession du temps; cours de la période de temps où l'on est: *Le courant des âges, des siècles. Dans le courant de l'année, du mois, de la semaine. Dans le courant de l'hiver. Les générations ne sont qu'usufruitières des trésors que le courant des âges dépose temporairement dans leurs mains.* (Toussenel.)

— Fig. Cours, série d'objets ou de faits qui se succèdent sans interruption; marche progressive; charme, entraînement: *Le courant des idées. Le courant de la civilisation. Le courant des passions. Lorsqu'on est entraîné dans un courant de crimes, on ne s'arrête pas quand on veut.* (V. Hugo.) *Les idées ont un courant irrésistible qui entraîne même les populations les plus stagnantes.* (Lamart.) *La vie a pour tous le même courant, les mêmes rêves, les mêmes écueils, le même port.* (A. Karr.) *Il est des courants de pensée qu'on ne peut établir qu'en combattant nettement les courants contraires.* (Ste-Beuve.) *Il y a dans l'abîme du cœur humain des courants qui le traversent à diverses profondeurs, et que l'expérience a bien de la peine à suivre.* (L. Bérso.) *Il se dégage des grandes agglomérations d'êtres qui composent l'humanité un courant vivifiant de traditions éternelles.* (Mme L. Colet.) *Le niveau des idées, chez nous, n'est pas toujours fort élevé, mais il s'y produit un courant rapide.* (E. Scherer.) *La politique sans courants et sans idées, la politique stagnante est mortelle.* (E. de Gir.) *La logique des choses est un courant qui ne tarde pas à entraîner les téméraires qui tentent de le remonter.* (E. de Gir.) *Il y a un courant de l'opinion qui égare presque toujours.* (J. Simon.) *Il* Cours ordinaire, manière d'être habituelle: *Le courant des affaires. Notre malade va mieux; il a repris son courant, son petit courant. Suivez le courant ordinaire de la maison pour la pauvreté.* (Boss.)

— Au courant, Dans l'état que comporte et que demande la succession du temps et des choses: *Mes écritures ne sont pas au courant. Un bon teneur de livres doit toujours être au courant.* *Il* Au courant de, Renseigné sur: *Être au courant de ce qui se passe. Se mettre au courant des progrès de la science. Je vous tiendrai au courant de ce qu'on aura décidé.* *Un bon journal est un ami qui nous met au courant des affaires.* (Boiste.) *Il* Au courant de la plume, En écrivant sans effort, sans calcul, d'une façon rapide et facile: *Ecrire un chapitre au courant de la plume.*

— Argot. Truc, secret de l'affaire, fin mot: *Savoir le courant. Montrer le courant à quelqu'un.*

— Mar. Endroit de la mer où les eaux ont un mouvement propre indépendant de l'action des vents: *Le grand courant équatorial paraît dû à des causes analogues à celles qui donnent naissance aux moussons.* (A. Maury.)

La rame est impuissante, et la mer nous emporte Au gré de ses courants. A. BARDIER.

Il Partie d'une manœuvre qui passe dans les poules.

— Archit. *Courant de comble*, Comble considéré seulement dans sa longueur.

— Bours. et Comm. Mois actuel, mois qui court: *J'irai vous voir le dix du courant. Je vous payerai cette somme fin du courant, ou elliptiq. fin courant.* *Il* Terme qui court, en parlant des intérêts: *Il fallait payer l'arriéré d'abord, puis le courant, et le tout en numéraire.* (Thiers.) *Il* *Courant du marché*, Prix actuel des denrées.

— Théât. *Mettre une pièce au courant du répertoire*, La mettre parmi les pièces qui se jouent habituellement: *La Dame blanche restera toujours au courant du répertoire de l'Opéra-Comique.*

— Phys. Déplacement continu de fluide dans un conducteur mis en contact avec une source d'électricité: *Le courant d'une pile. Toute cause qui produit de l'électricité peut donner lieu à des courants électriques.* (Focillon.)

— Syn. *Courant, cours*. Le courant, c'est l'eau en mouvement et acquérant une force plus difficile à vaincre par l'effet de ce mouvement même; dans un fleuve où la vitesse de l'eau n'est pas la même partout, le courant n'est que la partie où cette vitesse est la plus rapide. Le cours, c'est la marche de l'eau dans telle ou telle direction, ou depuis tel point jusqu'à tel autre; cependant on dit bien que le cours d'un fleuve est rapide, impétueux; mais on ne voit alors que le mouvement seul

sans fixer son attention sur l'eau elle-même; si l'on se représentait un bateau luttant contre l'eau devenue plus puissante par le mouvement, on dirait qu'il remonte le courant plutôt que le cours.

— Antonyme. Stagnant (en parlant de l'eau).

— Encycl. Phys. — I. COURANTS ÉLECTRIQUES (électro-dynamique). Si à chacun des pôles d'une pile électrique on attache un fil de métal, et que l'on rapproche l'une contre l'autre les extrémités libres des deux fils, il se fait aussitôt, dans le corps de la pile et dans les fils, un mouvement d'électricité auquel on a donné le nom de *courant*.

Ces fils, qu'on pourrait d'ailleurs remplacer par tout autre corps conducteur, sont les électrodes ou réophores de la pile. Quand ils se touchent, le circuit parcouru par le courant est dit fermé; quand ils ne se touchent pas, si l'électricité ne peut franchir l'intervalle qui les sépare, le circuit est ouvert.

Le mot *courant*, dont la signification ordinaire implique l'idée d'une direction déterminée et unique, n'a peut-être pas été très-heureusement choisi, puis qu'il doit exprimer le conflit qui a lieu dans le conducteur par la rencontre des deux électricités que fournit la pile. En effet, le fluide positif et le fluide négatif, s'écoulant chacun par un pôle distinct, vont l'un vers l'autre dans toute l'étendue du circuit et se traversent en quelque sorte mutuellement. Ils forment ainsi deux courants contraires, et nous verrons tout à l'heure comment M. de la Rive les conçoit. Mais, pour la commodité du langage et des représentations graphiques, on est convenu de ne parler que du courant d'électricité positive, et cette convention admise, on appelle sens du courant la direction suivie par l'électricité positive, direction qui est du pôle positif au pôle négatif.

Amperé a proposé et fait accepter une personification encore plus complète du courant. Il suppose un observateur couché le long du fil qui traverse le courant, de manière que l'électricité positive entre par les pieds et sorte par la tête, et il appelle *gauche, droite, face et dos du courant*, la gauche, la droite, la face, le dos de l'observateur ainsi placé. Il suffit, pour donner ensuite des sens nets à ces expressions, de dire quel point regarde l'observateur.

— *Hypothèse de M. de la Rive sur la constitution du courant*. On conçoit aujourd'hui le courant électrique comme résultant d'une série de décharges intermoléculaires, dont on peut se faire une idée assez exacte par l'expérience du courant magique. Supposons le fil conjonctif de la pile décomposé en sections moléculaires A, B, C (fig. 1), allant du pôle

positif M au pôle négatif N. Sous l'influence de l'électricité positive du pôle M, l'électricité naturelle de la molécule A est décomposée; la négative se porte vers le pôle M, et la positive vers la molécule B, sur l'électricité de laquelle elle opère une décomposition pareille. Le pôle négatif N agit, de son côté, sur la molécule voisine L, en attirant son électricité positive et en repoussant sa négative. Chaque molécule est donc, pour ainsi dire, transformée en une pile, dont le pôle positif est tourné vers N, et le pôle négatif vers M. On exprime cet état des molécules en disant qu'elles sont polarisées. Quand les fluides opposés ont acquis une tension suffisante pour vaincre la résistance des espaces intermoléculaires, ils se combinent, rentrent à l'état naturel, puis se décomposent de nouveau, si la pile continue de fonctionner. Ainsi il ne faut pas se représenter le courant sous la figure de deux ruisseaux d'électricité, marchant l'un à travers l'autre en sens opposés; il est formé, dans l'hypothèse de M. de la Rive, par une série de décompositions électriques instantanées, en sorte qu'il n'y a *courant* d'électricité que parce qu'il y a *courant* de décompositions. V. ÉLECTRICITÉ.

— *Courants hydro-électriques et courants thermo-électriques*. Ørsted distingue deux sortes de courants: le courant hydro-électrique, fourni par les piles ordinaires, dans lesquelles l'électricité résulte de l'action d'un liquide sur un métal, et le courant thermo-électrique, produit par l'électricité que la chaleur développe dans les métaux soudés ensemble. Cette dernière espèce de courants a été découverte en 1821 par Seebeck, de Berlin, qui, ayant formé un circuit métallique en soudant un barreau de bismuth à une lame de cuivre et chauffé l'une des deux soudures, remarqua que le circuit était parcouru par un courant capable de dévier notablement l'aiguille aimantée. Le courant allait de la soudure chaude à la froide, en passant d'abord par le cuivre. Deux métaux, quels qu'ils soient, soudés ensemble donnent un courant thermo-électrique, dont l'intensité et le sens dépendent des métaux associés. Le courant le plus intense est produit par l'antimoine et le bismuth. V. PILE THERMO-ÉLECTRIQUE et THERMO-MULTIPLIQUATEUR.

— *Intensité des courants*. Ørsted, ayant par hasard, en 1819, disposé, parallèlement à une aiguille aimantée mobile sur un pivot, un fil

Fig. 1.

positif M au pôle négatif N. Sous l'influence de l'électricité positive du pôle M, l'électricité naturelle de la molécule A est décomposée; la négative se porte vers le pôle M, et la positive vers la molécule B, sur l'électricité de laquelle elle opère une décomposition pareille. Le pôle négatif N agit, de son côté, sur la molécule voisine L, en attirant son électricité positive et en repoussant sa négative. Chaque molécule est donc, pour ainsi dire, transformée en une pile, dont le pôle positif est tourné vers N, et le pôle négatif vers M. On exprime cet état des molécules en disant qu'elles sont polarisées. Quand les fluides opposés ont acquis une tension suffisante pour vaincre la résistance des espaces intermoléculaires, ils se combinent, rentrent à l'état naturel, puis se décomposent de nouveau, si la pile continue de fonctionner. Ainsi il ne faut pas se représenter le courant sous la figure de deux ruisseaux d'électricité, marchant l'un à travers l'autre en sens opposés; il est formé, dans l'hypothèse de M. de la Rive, par une série de décompositions électriques instantanées, en sorte qu'il n'y a *courant* d'électricité que parce qu'il y a *courant* de décompositions. V. ÉLECTRICITÉ.

— *Courants hydro-électriques et courants thermo-électriques*. Ørsted distingue deux sortes de courants: le courant hydro-électrique, fourni par les piles ordinaires, dans lesquelles l'électricité résulte de l'action d'un liquide sur un métal, et le courant thermo-électrique, produit par l'électricité que la chaleur développe dans les métaux soudés ensemble. Cette dernière espèce de courants a été découverte en 1821 par Seebeck, de Berlin, qui, ayant formé un circuit métallique en soudant un barreau de bismuth à une lame de cuivre et chauffé l'une des deux soudures, remarqua que le circuit était parcouru par un courant capable de dévier notablement l'aiguille aimantée. Le courant allait de la soudure chaude à la froide, en passant d'abord par le cuivre. Deux métaux, quels qu'ils soient, soudés ensemble donnent un courant thermo-électrique, dont l'intensité et le sens dépendent des métaux associés. Le courant le plus intense est produit par l'antimoine et le bismuth. V. PILE THERMO-ÉLECTRIQUE et THERMO-MULTIPLIQUATEUR.

— *Intensité des courants*. Ørsted, ayant par hasard, en 1819, disposé, parallèlement à une aiguille aimantée mobile sur un pivot, un fil

de métal traversé par un courant électrique, remarqua que l'aiguille quittait le méridien magnétique, et formait avec lui un angle d'autant plus grand que le courant était plus intense. C'est sur ce phénomène que l'on s'est appuyé pour comparer les intensités des courants et pour construire un certain nombre d'appareils propres à mesurer ces intensités. (V. BOUSSOLE DES SINUS, BOUSSOLE DES TANGENTES, MULTIPLICATEUR, RÉOMÈTRE.) Variables de formes et d'usages, ces appareils concourent tous au même but : constater la déviation qu'un courant est capable d'imprimer à une aiguille aimantée mobile.

De prime abord, on est porté à croire que les intensités des courants doivent être proportionnelles aux déviations de l'aiguille, en sorte que, si celles-ci étaient évaluées au moyen d'un limbe circulaire horizontal, on aurait par là même la mesure de celles-là. Mais une considération géométrique très-élémentaire va faire ressortir l'inexactitude dont ce mode de mesure serait entaché. Soit (fig. 2)

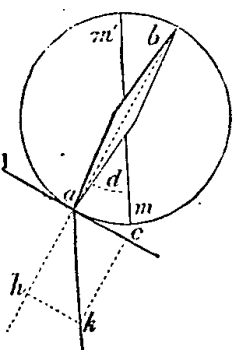


Fig. 2.

mm' la direction que prend l'aiguille aimantée sous la seule action du magnétisme terrestre. Si l'on fait passer parallèlement à cette direction un courant d'intensité I, il dévie l'aiguille d'un angle δ , et, quand elle est dans cette position, il fait équilibre à l'action terrestre; il peut être, par conséquent, mesuré par la force représentative de cette action. Figurons la direction et l'intensité de cette force par la droite ak, qui est parallèle à mm'; cette force résulte des deux composantes ak et ac, dont la première est annulée par la résistance même de l'aiguille. C'est donc à la composante efficace ac que l'intensité du courant fait équilibre, en sorte que l'on peut écrire $I = ac$.

Maintenant, supposons que, l'intensité du courant étant augmentée, l'angle δ soit doublé : dans le triangle rectangle ack, dont l'hypoténuse est invariable, l'angle ack, qui est égal à δ , sera doublé également, mais le côté opposé à cet angle ne sera pas doublé de ac. Donc l'intensité du courant ne sera pas non plus doublée de ce qu'elle était d'abord.

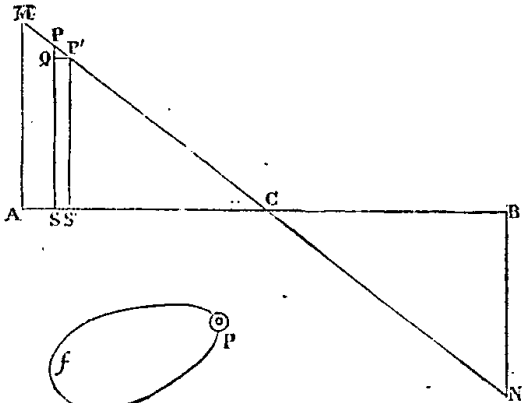


Fig. 3.

et développons ce fil suivant une ligne droite AB. Les tensions égales et contraires qui existent aux deux pôles pourront être représentées au moyen de deux perpendiculaires égales AM et BN élevées en sens opposés aux extrémités de la droite AB. Cela posé, Ohm dit que, de A en C et de B en C, les tensions électriques vont en diminuant suivant une progression arithmétique décroissante, en sorte que, si l'on représente la tension de chaque molécule par une ordonnée parallèle aux deux premières, les extrémités de toutes les ordonnées formeront la droite MN. On voit qu'au point C, situé à égale distance des deux pôles, la tension est nulle.

Maintenant considérons la différence de tension de deux tranches SS' situées à une distance infiniment petite l'une de l'autre. Les ordonnées étant représentées par les deux droites SP, S'P', leur différence se trouve figurée par la droite PQ, que Ohm appelle la chute électrique, lorsque SS' = 1. Alors, bien que les tensions varient, la chute électrique est constante. Il s'agit de la calculer.

Les deux triangles semblables PQP' et MAC donnent

$$\frac{PQ}{QP'} = \frac{AM}{AC}$$

v.

Cependant la proportionnalité est admise lorsque les déviations ne dépassent pas 20°. Au delà de cet écart, il faudrait recourir à des tables dans lesquelles on a consigné empiriquement les déviations correspondantes aux différentes intensités. Mais comme les indications d'un même appareil varient avec les circonstances de sa construction, il faudrait autant de tables que d'instruments, et encore ces tables deviendraient sans utilité à la moindre modification survenue dans le magnétisme de l'aiguille. Heureusement on a des appareils qui donnent directement les intensités des courants. Pour ces appareils et pour l'exposition des principes sur lesquels ils reposent, nous renvoyons aux mots cités plus haut, en y ajoutant BALANCE ÉLECTRIQUE et MAGNÉTOMÈTRE.

La recherche des lois de l'intensité des courants date de 1821. Elle fut tentée par Davy, qui le premier donna la formule de conductibilité des fils métalliques, formule que Becquerel confirma en 1825. Mais la question n'était encore qu'ébauchée lorsqu'elle fut reprise par M. Martin Ohm, d'Erlangen, qui, par le seul emploi de l'analyse, en donna une solution complète en 1827, dans un bel ouvrage intitulé : *Théorie mathématique de la pile galvanique*, dont M. Gauguain a publié la traduction il y a quelques années. Les lois de Ohm furent vérifiées par Fechner en 1831. Mais les travaux de Ohm et ceux de Fechner, quoique déjà répandus en Allemagne, étaient complètement ignorés en France lorsqu'en 1838 M. Pouillet, aidé seulement de la méthode expérimentale, retrouva à peu près tous les résultats annoncés par le mathématicien allemand.

— *Formule de Ohm.* Ohm a appliqué à la propagation de l'électricité l'hypothèse sur laquelle Fourier avait fondé ses beaux calculs relatifs à la transmission de la chaleur. De même que la chaleur est supposée passer d'une molécule à une autre par l'excès des températures dont sont douées les deux molécules, de même l'électricité se propagerait dans un courant par un excès de tension entre deux molécules contiguës. On peut se faire une idée de cette hypothèse en se rappelant la condition d'où dépend la rapidité d'un cours d'eau. La rapidité d'une masse d'eau courante dépend de la différence des niveaux de toutes les stations consécutives parcourues, en considérant ces stations comme très-rapprochées les unes des autres. Cette différence de niveau produit en chaque point une chute d'eau qui lui est proportionnelle et qui constitue, proprement parler, la vitesse de l'eau en ce point-là. D'après Fourier, la chaleur se propage par des différences de température, et, d'après Ohm, l'électricité se transmet par des différences de tension. Enfin l'hypothèse de Ohm a été vérifiée directement en 1853 par M. Kohlrausch, qui a mesuré les tensions électriques, de point en point, sur toute la longueur d'un fil conjonctif.

Considérons un circuit composé d'un couple P (fig. 3) et d'un fil cylindrique homogène f,

Mais lorsque $QP' = 1$, PQ représente la chute électrique, et l'on a

$$\text{chute électrique} = \frac{AM}{AC}$$

Or la chute électrique est proportionnelle, par hypothèse, à l'intensité I du courant. Donc

$$(1) \quad I = SC \frac{AM}{AC}$$

le produit SC étant une constante qui dépend de la section et de la conductibilité du fil.

L'expression (1) peut s'écrire

$$I = SC \frac{2AM}{2AC} \quad \text{ou} \quad I = SC \frac{AM + BN}{AB}$$

AM + BN représente la force électromotrice E qui produit les tensions aux pôles. AB est la longueur L du fil. Donc

$$(2) \quad I = SC \frac{E}{L}$$

Si l'on appelle R la résistance que le fil conjonctif oppose au passage de l'électricité, on sait que cette résistance est en raison directe de la longueur L du fil, et en raison inverse

de sa section S et de sa conductibilité C; c'est-à-dire que l'on a

$$R = \frac{L}{SC}$$

Donc

$$I = \frac{E}{R}$$

Telle est, d'après Ohm, la formule de la loi fondamentale de la pile.

Pour faire entrer dans la formule tous les éléments du conducteur, longueur, section, conductibilité, prenons-la sous sa forme (2), et nous allons en déduire toutes les lois de l'intensité des courants que l'expérience a plus tard confirmées. Soit donc

$$I = SC \frac{E}{L}$$

Supposons que l'on fasse varier seulement la longueur du circuit, on aura

$$I' = SC \frac{E}{L'}$$

Donc

$$\frac{I}{I'} = \frac{L'}{L}$$

Par conséquent, toutes choses égales d'ailleurs, les intensités des courants sont en raison inverse des longueurs qu'ils parcourent.

On trouverait de même qu'en faisant varier seulement les sections les intensités sont proportionnelles aux sections des conducteurs parcourus.

Enfin si les conducteurs sont formés de fils égaux en longueur et en section, mais composés de matières différentes, et, par conséquent, doués de conductibilités inégales, les intensités sont proportionnelles aux coefficients de conductibilité.

Si à ces trois énoncés on ajoute celui-ci : *L'intensité du courant est la même dans toute l'étendue d'un circuit homogène*, on a les quatre lois relatives à l'intensité des courants.

Lorsque deux fils, différents par leur longueur, leur section et leur conductibilité, sont joints aux deux extrémités d'un même couple, les intensités sont

$$I = E \frac{SC}{L}, \quad I' = E \frac{S'C'}{L'}$$

Mais si les deux fils sont tels que l'on ait

$$\frac{SC}{L} = \frac{S'C'}{L'}$$

les intensités I et I' sont égales, et alors les conducteurs sont dits équivalents.

Si dans l'égalité

$$\frac{SC}{L} = \frac{S'C'}{L'}$$

on pose $S' = 1$, $C' = 1$, $L' = R$, il vient

$$\frac{SC}{L} = \frac{1}{R}$$

Cela veut dire qu'on peut toujours remplacer un fil quelconque, déterminé de conductibilité, de longueur et de section, par un autre dont la conductibilité et la section seraient égales à l'unité, mais dont la longueur R serait égale à $\frac{L}{SC}$. R se nomme alors la

longueur réduite du conducteur et représente la résistance du fil métallique. Mais à cette résistance il faut, dans les piles hydro-électriques, ajouter la résistance r du liquide. Dans ce cas, la résistance du circuit total est $R + r$, et la formule de Ohm devient

$$I = \frac{E}{R + r}$$

Ce sont toutes ces mêmes formules que M. Pouillet, sans les connaître, a trouvées par de nombreuses expériences, au moyen de piles thermo-électriques et de piles hydro-électriques, dans lesquelles il faisait varier successivement la longueur, la section et la nature du métal conducteur, ainsi que le liquide.

Dans la formule $I = \frac{E}{R + r}$, E représente la

force électromotrice, et r la résistance d'un seul couple de la pile. Mais considérons, par exemple, le cas d'une pile formée de n couples à action constante. Ohm admet que chaque couple produit un courant qui traverse la pile, comme s'il était seul. Le premier couple possède une force électromotrice E_1 et une résistance r_1 ; le second couple possède une force électromotrice E_2 et une résistance r_2 , etc.; de sorte que la résistance totale de tout le circuit est égale à la résistance R du conducteur, augmentée de la somme des résistances des éléments. Ainsi l'intensité du courant engendré par le premier couple sera

$$I_1 = \frac{E_1}{R + r_1 + r_2 + r_3 + \dots}$$

Le courant engendré par le deuxième couple traversera le même circuit, et donnera de même

$$I_2 = \frac{E_2}{R + r_1 + r_2 + r_3 + \dots}$$

Ainsi de chaque courant. La somme de ces n courants, dirigés dans le même sens, sera donc

$$I = \frac{E_1 + E_2 + E_3 + \dots + E_n}{R + r_1 + r_2 + r_3 + \dots + r_n} = \frac{nE}{R + nr}$$

Cette formule, qui représente la solution

générale de l'intensité d'un courant fourni par une pile quelconque, exprime que l'intensité du courant est proportionnelle à la somme des forces électromotrices des couples, et en raison inverse de la résistance totale du circuit, en y comprenant la pile. Elle a encore été directement vérifiée par M. Pouillet, avec une pile de Daniell à six éléments.

Cette formule peut s'écrire

$$I = \frac{E}{R + r}$$

et l'on voit que :

1° L'intensité du courant augmente avec le nombre n des couples.

2° Si $R = 0$, auquel cas la résistance du circuit extérieur est nulle, la formule devient

$$I = \frac{E}{r}$$

et n'exprime plus alors que l'intensité d'un seul couple.

3° I diminue à mesure que R augmente, à moins que n n'augmente aussi en même temps. Par conséquent, plus la résistance à vaincre est grande, plus il faut employer de couples, etc.

— *Courants complexes.* Les pôles d'un couple sont réunis par plusieurs fils successifs, de nature, de section et de longueur différentes; le courant qui traverse un tel conducteur est dit complexe. Pour en calculer l'intensité, on remplace chaque fil par sa longueur réduite (v. plus haut), après quoi le circuit est considéré comme composé d'une suite de conducteurs ayant même section, même conductibilité, et pour longueur totale la somme des longueurs réduites. On a ainsi

$$I = \frac{E}{\frac{L}{CS} + \frac{L'}{C'S'} + \frac{L''}{C''S''} + \dots}$$

— *Courants dérivés.* Etant donné un fil métallique parcouru par un courant, si l'on joint deux points de ce fil par un autre conducteur, la partie du courant qui circule dans ce conducteur est dite courant dérivé.

— *Courant propre de la grenouille.* On a appelé ainsi le courant fourni par l'électricité qui se dégage lorsqu'on met en contact les muscles d'une grenouille dépouillée avec ses nerfs. (V. GALVANISME.) On sait que ce courant a été découvert, en 1780, par Galvani, qui en plaçant la source dans les nerfs d'un animal, mais qu'il fut autrement expliqué par Volta, qui l'attribuait au contact de deux métaux, communiquant ensemble par l'intermédiaire de la grenouille dépouillée. La théorie de Galvani était donc abandonnée, lorsqu'elle fut reprise, en 1827, par Nobili, et plus tard par Matteucci. Ces deux physiiciens, par des expériences nombreuses et délicates, mirent hors de doute l'existence du courant propre de la grenouille; mais ils auraient dû le baptiser d'un autre nom, car ce courant n'est propre à la grenouille; on le retrouve en répétant sur d'autres animaux les expériences de Galvani.

— *Courant musculaire.* Mais Matteucci a fait voir qu'il peut y avoir courant électrique sans l'intervention des nerfs. Un muscle suffit. L'intérieur du muscle donne de l'électricité positive; l'extérieur donne de l'électricité négative. Dans ce cas, l'intérieur du muscle joue le même rôle que les nerfs, qui, eux aussi, donnent du fluide positif. Le courant musculaire a été constaté dans plusieurs animaux : oiseaux, lapins, brebis, etc. Il a été l'objet d'expériences nombreuses et d'études variées de la part de M. du Bois-Reymond, qui a, en outre, reconnu que les nerfs, pendant leur vitalité, peuvent donner un courant dirigé, dans le réomètre, d'un point de la surface latérale à un point de la surface incisée transversalement.

On trouvera exposées au mot ÉLECTRICITÉ (sources d') les diverses explications de ces courants, dont le plus singulier est celui qui est produit par la seule contraction du bras humain. Il est probable que, sous la seule influence des phénomènes calorifiques et chimiques qui s'accomplissent dans la masse des organes vivants, il se produit des courants d'électricité allant des nerfs aux muscles, et, dans chaque muscle ou dans chaque nerf, allant de l'intérieur à l'extérieur; et qu'ainsi la théorie de Galvani mérite d'être restaurée à côté de celle de Volta, devant laquelle elle avait pendant longtemps disparu.

— *Effets des courants.* Les courants voltaïques peuvent produire, suivant les substances qu'ils traversent, des effets variés que l'on a rangés sous quatre titres : *Effets physiologiques, Effets physiques, Effets chimiques, Effets magnétiques.* Nous allons en résumer les phénomènes essentiels, nous réservant d'offrir plus de détails théoriques au mot ÉLECTRICITÉ DYNAMIQUE.

1° *Effets physiologiques.* Le récit de la fameuse expérience de Galvani, en excitant une vive curiosité, suggéra l'idée de soumettre à l'action du courant électrique d'autres corps morts que des cadavres de grenouilles. De Humboldt prit une linotte qui était sur le point d'expirer. Il lui plaça dans le bec une petite lame de zinc, et dans le rectum un petit tuyau d'argent; puis il fit communiquer les deux métaux par un fil de fer. Au moment du contact, l'oiseau rouvrit

les yeux, bondit sur ses pattes et se mit à battre des ailes. Il put vivre encore pendant six à huit minutes.

Le passage d'un courant dans un membre mort, dans un cadavre qui n'est pas encore entré en décomposition, produit des contractions, des mouvements, des gestes analogues à ceux qu'on observe pendant la vie, mais désordonnés et plus violents. Aldini, de Bologne, se rendit célèbre en promenant en Italie, en France et en Angleterre, ses hideuses expériences sur des corps de suppliciés. Ne pouvant les rapporter toutes, nous en exposerons une qui les résume : c'est le spectacle offert, le 4 novembre 1818, par le docteur Andrew Ure, aux savants et aux curieux de Glasgow. Le principal sujet était le corps de l'assassin Clydsdale, homme d'environ trente ans, de moyenne taille, mais trapu, musclé et d'une vigueur athlétique. Après être resté une heure attaché au gibet, il fut apporté encore chaud à l'amphithéâtre anatomique. Par deux incisions pratiquées l'une au-dessous de l'occiput, l'autre à la hanche gauche, on découvrit la vertèbre *atlas* et le nerf sciatique, qui furent alors mis en communication, au moyen de tiges métalliques, avec les deux pôles d'une forte pile. Le courant passait, et aussitôt tous les muscles du corps étaient saisis de mouvements convulsifs, semblables à un frisson violent.

On faisait ensuite entrer le courant par la moelle épinière et on le faisait sortir par le tendon d'Achille, situé au talon. La jambe avait alors des contractions et des extensions si énergiques, qu'elle renversait presque ceux qui voulaient la maintenir.

Par une incision faite dans la région du cou et une autre sur le cartilage de la cinquième côte, on fit communiquer le nerf diaphragmatique gauche avec le diaphragme, et l'on vit aussitôt une chose prodigieuse : le cadavre respirait ! La poitrine et le ventre s'élevaient et s'abaissaient ; une bougie allumée, placée devant la bouche, fut éteinte par l'expulsion de l'air. Dans le compte rendu de son expérience, le docteur Ure n'hésite point à affirmer que si, sans blesser la moelle épinière et sans ouvrir les vaisseaux sanguins du cou, on se fût borné à mettre en jeu les organes pulmonaires et les muscles, il y a quelques probabilités qu'on aurait pu restaurer la vie ; il conclut ainsi : « Cet événement, sans doute peu désirable dans le cas d'un assassin, et peut-être contraire à la loi, aurait été cependant bien pardonnable dans une circonstance où il aurait été infiniment honorable et utile à la science. » Il paraît, ajoute facilement un historien de cette séance, qu'on tenait prêt un projet d'établissement et de mariage, terme obligé de toutes les pièces morales, pour le ressuscité de la science.

On mit aussi en jeu les muscles de la face. On produisit, avec une rapidité et une énergie effrayantes, tous les mouvements et toutes les grimaces possibles, roulements d'yeux, rires, contractions, etc. Les spectateurs furent épouvantés ; quelques-uns s'évanouirent, d'autres quittèrent l'amphithéâtre. Enfin, pour terminer, on fit passer le fluide électrique par les articulations des doigts de la main. Les doigts s'ouvraient et se fermaient avec une agilité inimitable. Quand le poing était fermé, il s'ouvrait malgré les plus puissantes étreintes employées à le contenir.

Tous ces phénomènes ont été depuis répétés sur des corps d'animaux, et toujours avec succès, quand les animaux étaient morts récemment et de mort violente.

Sur les êtres vivants, les courants provoquent des sensations et des commotions, dont la vivacité, proportionnelle à l'intensité du courant, peut aller jusqu'à produire la mort. La commotion se fait sentir au moment où s'établit la communication qui détermine le courant, et au moment où cette communication est interrompue. Pendant le passage continu du fluide, on n'éprouve qu'une sorte d'agacement nerveux et un léger frémissement des muscles. Cependant, si le courant continu est prolongé, il peut opérer des transports de fluides à travers les tissus organiques et rétablir ou modifier certaines fonctions vitales. Des poulets, soumis à l'action continue d'un courant intense, s'affaiblirent peu à peu et moururent. L'autopsie montra que les intestins avaient été refoulés vers le bassin et que le sang avait quitté certaines parties pour s'accumuler dans d'autres.

Une demi-heure après qu'ils ne donnaient plus aucun signe de vie, des cochons d'Inde, qu'on avait asphyxiés, furent placés dans un courant continu et furent peu à peu complètement ranimés. Sur d'autres animaux, on a pu, par le passage d'un courant, rétablir les fonctions de l'estomac, des intestins, des glandes, etc. De pareils résultats ont naturellement suggéré l'idée d'appliquer l'électricité à la médecine, et nous verrons aux mots ÉLECTROTHERAPIE et CHAINES GALVANIQUES le parti qu'on en a tiré et l'espoir qu'on en peut attendre.

Les courants électriques agissent aussi sur la vie végétale ; ils peuvent diminuer la contractilité des vaisseaux lactifères et ralentir le mouvement circulaire de certaines plantes. Enfin, tantôt ils entravent, tantôt ils favorisent la germination, mais cela par un effet de décomposition de l'eau dans laquelle plongent les racines ou la graine. Les éléments acides, transportés au pôle positif, nui-

sent à la végétation ; tandis que les éléments alcalins, transportés au pôle négatif, la favorisent.

20 Effets physiques. Le principal effet physique des courants consiste dans l'échauffement des substances qu'ils traversent. Un fil métallique placé dans un courant peut être porté au rouge, au rouge blanc, peut être fondu et même volatilisé. Quand le fil est homogène, l'échauffement augmente avec l'étendue des couples de la pile ; et ce fil est d'autant plus facile à échauffer qu'il est plus fin, plus court et plus mauvais conducteur. C'est ce que Joule exprime par la loi suivante : *Lorsqu'un courant traverse un fil métallique homogène, la quantité de chaleur dégagée dans l'unité de temps est proportionnelle : 1° à la résistance que le fil oppose au passage du courant ; 2° au carré de l'intensité de ce courant.*

Si le fil est composé de plusieurs autres fils soudés les uns au bout des autres, le passage du courant présente diverses particularités fort curieuses. D'abord la température change dans les soudures, suivant le sens du courant, c'est-à-dire suivant l'ordre des métaux parcourus. Par exemple, si le courant passe d'un fil de cuivre dans un fil de fer, la température, au point de jonction, est moins élevée que lorsqu'il marche en sens contraire. En outre, s'il y a plus de deux fils, et par suite, plusieurs soudures, elles s'échauffent irrégulièrement, et même quelques-unes peuvent se refroidir. Peltier soudait une lame de bismuth entre deux lames de cuivre : sous l'action d'un faible courant, l'une des soudures s'échauffait, l'autre se refroidissait.

Les liquides traversés par des courants subissent sans doute aussi des effets thermiques ; mais il est difficile d'en saisir la manifestation, à cause des actions chimiques provoquées par l'électricité.

Un courant peut aussi parcourir et échauffer des gaz. Lorsqu'on laisse une petite solution de continuité dans le fil réophore d'une pile en activité, l'intervalle qu'elle forme est traversé par une bande lumineuse, d'une chaleur et d'un éclat incomparables, à laquelle on a donné le nom d'arc voltaïque. V. ARC, ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE, LUMIÈRE ÉLECTRIQUE.

Le passage d'un courant enlève à certains fils, notamment à ceux de cuivre, une partie de leur élasticité. Souvent la diminution d'élasticité n'a lieu que pendant le passage du courant et cesse aussitôt après. Mais l'effet mécanique le plus singulier des courants est le transport des liquides à travers une membrane ou une cloison poreuse. On a un vase de verre divisé en deux compartiments verticaux au moyen d'une membrane de vessie ; l'un des compartiments est plein d'eau, et l'on y plonge l'électrode positif d'une forte pile ; l'autre compartiment ne contient qu'un peu d'eau, dans laquelle plonge l'électrode négatif. On voit l'eau baisser dans le compartiment plein et monter dans l'autre, si bien que le niveau, dans celui-ci, devient bientôt le plus élevé. De plus, la quantité de liquide transportée dans des temps égaux est proportionnelle à l'intensité du courant et paraît dépendre de l'épaisseur et de la surface de la membrane. Ce phénomène pourrait être rattaché à ceux que le courant produit, dans les animaux, sur le sang, et dans les végétaux sur la sève.

30 Effets chimiques. Ils sont si nombreux et si importants qu'on en a fait l'objet d'une branche distincte de la science, sous le nom d'électro-chimie. Nous renvoyons le lecteur à l'article consacré à cette science, ainsi qu'aux mots GALVANOPLASTIE et OZONE.

40 Effets magnétiques. Si un fil métallique, traversé par un courant, est disposé parallèlement à une aiguille aimantée librement suspendue, l'aiguille quitte le méridien magnétique et se met en croix avec le courant, son pôle austral tourné à la gauche de ce dernier, si l'observateur qui le personifie regarde l'aiguille. De cette simple observation, faite en 1820 par Ørsted, est sortie l'une des plus belles et des plus fécondes sciences modernes, l'électro-magnétisme.

— **Action des courants sur les aimants.** La cause inconnue de l'action qui s'exerce entre le courant et l'aiguille s'appelle *force électro-magnétique*. Elle opère dans tous les sens et à travers toutes les substances, excepté au travers des substances magnétiques. Son intensité diminue à mesure qu'augmente la distance entre l'aiguille et le courant.

Mais le courant ne dévie pas seulement l'aiguille de sa position ; il peut encore, lorsqu'elle est convenablement placée, lui imprimer un mouvement de rotation continu. Pour faire l'expérience, on fait passer le courant dans un cylindre rempli de mercure, au milieu duquel se tient debout, lesté par un contre-poids de platine, un aimant de forme cylindrique. Dès que le courant passe, l'aimant tourne sur lui-même avec d'autant plus de rapidité que la pile est plus puissante. Nous verrons, au mot SOLÉNOÏDE, comment Ampère explique cette rotation.

Laplace a démontré que l'intensité de l'action exercée par un élément du courant est en raison inverse du carré de la distance, comme toutes les forces connues, et proportionnelle au sinus de l'angle formé par la direction du courant et par la ligne menée du milieu de l'élément considéré au milieu de

l'aimant. En évaluant d'après ce principe la somme des actions élémentaires exercées sur une petite aiguille aimantée par un courant rectiligne indéfini, on trouve que l'intensité de l'action du courant est en raison inverse de la simple distance.

Cette loi fondamentale a été démontrée expérimentalement par Biot et Savart au moyen de l'appareil représenté fig. 4. AB est une aiguille

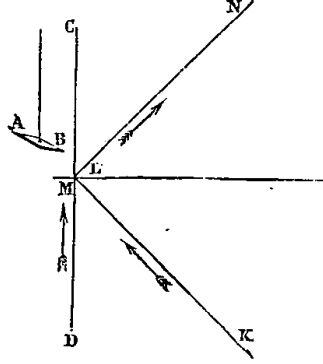


Fig. 4.

aimantée de 0 m. 015 à 0 m. 020 de longueur, suspendue à un fil de cocon, et garantie contre l'agitation de l'air par une cloche de verre. L'action magnétique de la terre est neutralisée par un barreau convenablement placé. CD représente la direction d'un gros fil de cuivre de 2 à 3 m. de longueur, traversé par un courant. Ce fil, maintenu toujours verticalement, est porté successivement à diverses distances de l'aiguille ; celle-ci se met en croix avec lui, ayant son pôle austral à gauche du courant. Si on l'écarte alors un peu de cette position, elle y revient par une série d'oscillations isochrones, dont le nombre dépend de l'énergie électro-magnétique. (V. MAGNÉTISME ET BALANCE DE COULOMB.) Soient, dans une première expérience, d la distance du courant au milieu de l'aiguille, n le nombre d'oscillations exécutées dans un temps donné, et f la force qui les a provoquées ; dans une deuxième expérience, d' , n' , f' les quantités analogues. On a

$$\frac{f}{f'} = \frac{n^2}{n'^2}$$

Ainsi, après avoir observé n et n' , et mesuré d et d' , il est facile de comparer les intensités des courants. Or on trouve que

$$\frac{n^2}{n'^2} = \frac{d}{d'}, \text{ d'où } \frac{f}{f'} = \frac{d'}{d}$$

Si, au lieu d'être rectiligne, le courant est, comme KMN, composé de deux branches également inclinées par rapport au plan horizontal qui contient l'aimant, l'intensité de son action sur cet aimant varie toujours en raison inverse de la distance ; mais, de plus, elle est proportionnelle à la tangente trigonométrique de la moitié de l'angle formé par les deux branches du fil. Cela revient à dire que l'intensité décroît avec l'angle ; elle est maximum quand l'angle est de 180 degrés, auquel cas le courant est rectiligne, comme CD. Elle est minimum quand l'angle est nul, parce qu'alors les deux parties du courant sont superposées, et, par conséquent, s'entre-détruissent.

On pourrait, d'après les principes précédents, déterminer l'action mutuelle d'un aimant et d'un courant pour toutes les positions relatives qu'ils sont susceptibles d'occuper, pour toutes les formes qu'un courant peut revêtir, et pour les différents modes de suspension qu'on peut donner à l'aiguille aimantée. Et, d'un autre côté, on pourrait chercher à vérifier les résultats du calcul en faisant passer les courants à travers des conducteurs mobiles construits en fils flexibles. C'est ce qu'a fait l'illustre Ampère, et ce qui l'a conduit successivement à la découverte de toutes les lois de l'électro-magnétisme, et à proclamer l'identité des deux causes jusqu'alors distinctes qui produisent les phénomènes magnétiques et les phénomènes électro-dynamiques. Mais cette marche nous entraînerait dans des développements qui excéderaient les limites d'un article de dictionnaire. Nous nous bornerons à énumérer les principales conclusions de la théorie.

— **Aimantation par les courants.** En septembre 1820, Arago, ayant plongé dans la limaille de fer une portion du fil conjonctif de la pile, vit la limaille s'attacher autour du fil comme autour d'un aimant, et y adhérer tant que le courant passait ; mais elle se détachait et tombait dès que le circuit était rompu. D'un autre côté, les courants étant sans action sur les substances non magnétiques, il faut bien reconnaître que l'attraction qu'ils exercent n'est point due à l'électricité statique, mais à un principe analogue au magnétisme. Ne se pourrait-il pas dès lors que le courant aimantât les substances magnétiques, comme ferait un aimant ? C'est ce que reconnut Arago, en plaçant de petites aiguilles d'acier sur le fil réophore. Elles s'attachaient au fil et se mettaient en croix avec lui, comme dans l'expérience d'Ørsted, le pôle nord à gauche. On séparait alors les aiguilles du fil, et elles restaient aimantées. Ainsi l'électricité peut engendrer le magné-

tisme. Pour produire une aimantation plus énergique, on fait passer le courant dans une spirale qui entoure la substance à aimanter. Par exemple, on place le barreau d'acier dans un tube de verre, autour duquel on enroule en hélice le fil réophore de la pile, et l'on fait passer le courant. Le barreau d'acier est aimanté au bout de très-peu de temps.

Si, au lieu d'acier, le tube contient un barreau de fer doux, l'aimantation est encore prompt ; mais elle cesse dès que le courant est interrompu. V. ÉLECTRO-AIMANT.—V. aussi *Annales de chimie et de physique*, 3^e série, t. 1^{er}, un travail étendu de M. Abria sur toutes les circonstances de l'aimantation par les courants.

En aimantant les substances magnétiques, le courant développe dans leur masse des mouvements moléculaires encore peu connus et mal déterminés, qui se traduisent par des changements de forme, des vibrations sonores, des oscillations ; d'où l'on serait induit à conclure que l'aimantation résulte d'un arrangement spécial des particules de la matière. Si cet arrangement persiste, on a un aimant permanent ; s'il est passager, si les molécules reviennent à leur premier état d'équilibre, les effets magnétiques se montrent aussi passagers. Les molécules des corps, ou au moins de certains corps, seraient donc susceptibles de prendre et de garder une disposition magnétique, qui en ferait des aimants ; de sorte que toute action mécanique capable de provoquer cette disposition devrait provoquer en même temps l'aimantation. C'est en effet ce qui semble résulter de quelques observations : on a vu du fer, de l'acier, etc., s'aimanter par la rupture, par l'échauffement, par la torsion, etc. De même on a vu des aimants perdre leur magnétisme par le choc ou la rupture, probablement parce qu'alors les molécules perdaient leur orientation magnétique.

— **Action des courants sur les courants.** L'expérience d'Ørsted révélait entre l'électricité et le magnétisme une relation qu'on n'avait point jusque-là soupçonnée, et qui parut être à Ampère assez intime pour lui faire supposer que les causes de ces deux genres de phénomènes, jusqu'alors considérées comme indépendantes, pourraient bien être les mêmes. Mais, pour que cette intuition fût légitime, il fallait de toute nécessité que deux courants quelconques exerçassent des actions mécaniques réciproques, et Ampère fut conduit ainsi à rechercher si, en réalité, ces actions existent. L'expérience confirma les vues de cet illustre physicien ; il détermina les lois des attractions et des répulsions de deux éléments de courant, et il parvint ensuite à composer des conducteurs de forme telle, qu'étant traversés par un courant ils possèdent toutes les propriétés des aimants, dont ils expliquent rationnellement la constitution. C'est ainsi qu'Ampère interpréta le magnétisme par l'électricité, dans une théorie qui est une des plus fécondes de la physique. (J. Jamin.)

Les actions réciproques des courants sont très-variées ; elles dépendent du sens des courants, de leur distance, de leur intensité, de leur longueur : de là des calculs, souvent longs et pénibles, dont nous exposerons les principes essentiels au mot ÉLECTRO-DYNAMIQUE. Ici nous nous bornerons à faire connaître les faits.

Tout l'artifice des expériences consiste à rendre mobiles les conducteurs parcourus par les courants, pour les mettre en état de manifester librement les influences qu'ils subissent. On peut les rendre mobiles de plusieurs manières. Une des plus simples est celle qui a été réalisée par M. G. de La Rive dans l'appareil suivant (fig. 5). Un flotteur en liège,

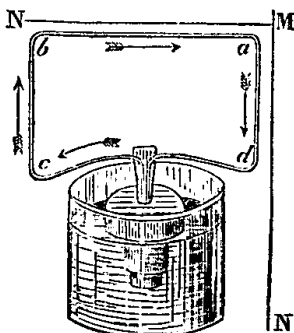


Fig. 5.

plongé dans de l'eau acidulée, porte, adhérent à sa surface inférieure, un couple zinc et cuivre, ou mieux un couple à charbon, destiné à produire un courant électrique. Les pôles de ce couple sont mis en communication, à travers la masse de liège, avec un fil de cuivre qui constitue un conducteur mobile. On peut augmenter l'intensité du courant en faisant faire à ce fil plusieurs circuits parallèles et isolés, comme dans le multiplicateur. Pour constater les diverses influences que ce courant peut recevoir d'un autre courant, on en approche un fil métallique MN, qui joint les deux pôles d'une pile en activité. Si le fil MN est présenté parallèlement au fil ad ou au fil ab, les déplacements du flotteur sur le liquide accusent des attrac-

tions ou des répulsions, suivant le sens des courants. Il y a attraction si les courants marchent dans le même sens, et répulsion s'ils marchent en sens contraires. Donc :

1° Deux courants parallèles s'attirent quand ils sont de même sens, et se repoussent quand ils sont de sens contraires.

2° Au moyen du même appareil, en croisant le fil MN avec *ab* ou *ad*, on reconnaît que : Deux courants croisés s'attirent quand ils marchent dans le même sens par rapport au point de croisement, et se repoussent quand ils marchent en sens contraires. Par point de croisement on entend un point quelconque de la perpendiculaire commune aux deux conducteurs.

3° Les parties consécutives d'un même courant se repoussent. Une des plus élégantes démonstrations de ce principe est la suivante (fig. 6). Plusieurs billes de fer, placées en

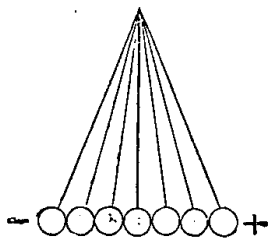


Fig. 6.

ligne droite, sont suspendues à des fils rattachés au même point d'appui; elles se touchent. Aux deux boules extrêmes sont soudés deux fils, communiquant chacun avec un des pôles d'une même pile. Pendant le passage du courant, on voit les boules extrêmes s'écarter, et des étincelles qui partent entre les autres boules indiquent qu'elles ne sont pas toujours en contact.

4° Deux courants contraires de même longueur, faisant partie d'un même circuit, s'annulent mutuellement. On démontre ce principe en présentant au conducteur flottant de la fig. 5 un fil de cuivre replié sur lui-même et parcouru par un courant : le flotteur reste immobile.

5° L'action d'un courant rectiligne est la même que celle d'un courant sinusoïdal. On dispose, près d'un courant mobile, un fil de cuivre recourbé, dont une branche est rectiligne et l'autre sinusoïdale, et l'on y fait passer un courant : le courant mobile ne bouge pas.

L'équivalence entre l'action d'un courant sinusoïdal et celle d'un courant linéaire, qui en est la projection, permet de remplacer un courant curviligne (pourvu qu'il soit peu étendu) par sa corde ou par ses deux projections faisant entre elles un angle quelconque.

Réciproquement, une petite portion de courant rectiligne AB (fig. 7) peut être rempla-

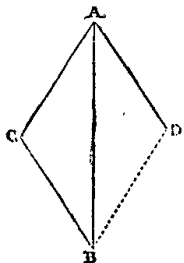


Fig. 7.

cée par une partie sinusoïdale ou polygonale ACB. On peut donc composer et décomposer les courants en leur appliquant la règle du parallélogramme des forces, et par ce moyen prévoir, comme l'a fait Ampère, tous les phénomènes qui doivent se produire lorsque deux courants sont mis en présence l'un de l'autre, dans des conditions données.

— Rotation d'un courant par l'action d'un courant. Concevons un courant fixe indéfini PQ et un courant fini mobile MN, perpendiculaire à la direction du premier (fig. 8). Soit

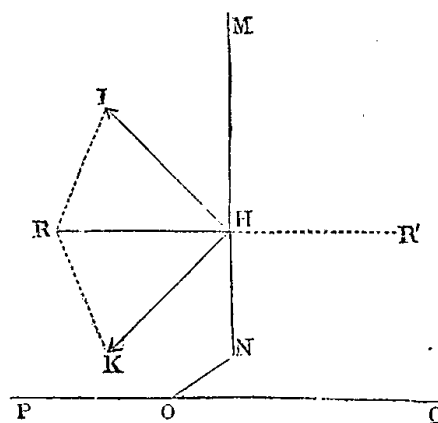


Fig. 8.

ON la perpendiculaire commune aux deux courants. Le point de croisement étant sur cette perpendiculaire, il y aura attraction

entre les parties MN et PQ, qui marchent vers le point de croisement. Cette attraction pourra être représentée par la droite HK. Au contraire, il y aura répulsion entre les parties MN et OQ, qui s'éloignent du point de croisement, et cette répulsion pourra être représentée par la droite HI. Par raison de symétrie, les deux forces HI, HK seront égales et également inclinées par rapport à MN. Leur résultante HR sera donc perpendiculaire au courant MN, et elle l'entraînera parallèlement au courant PQ, de Q vers P.

Si le courant MN marchait de N en M, il est aisé de voir que la résultante HR l'entraînerait en HR', parallèlement au courant PQ, et dans le même sens que ce courant.

Supposons maintenant que le courant MN ne puisse pas se déplacer tout d'une pièce, mais qu'il soit mobile seulement autour du point M (fig. 9). Qu'arrivera-t-il? Le courant

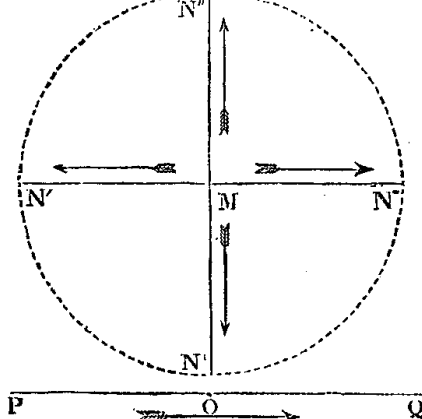


Fig. 9.

MN sera à la fois repoussé par la partie OQ, et attiré par la partie PQ. S'il était libre, il se dirigerait, en restant parallèle à lui-même, dans la direction MN'. Mais, comme il est fixé au point M, il tournera autour de ce point et viendra prendre la position MN'', parallèle à PQ. Mais les deux courants PQ et MN' étant de sens contraires, ils se repousseront, et le courant MN' continuera de tourner de la seule manière qui lui soit permise, en s'éloignant de PQ; il viendra alors occuper la position MN'''. Dans cette position, le courant MN' est attiré par la partie OQ et repoussé par la partie PQ. S'il était libre, il se dirigerait parallèlement à lui-même, suivant la direction MN'''; mais il ne peut que tourner autour du point M; il viendra donc occuper la position MN'', parallèle à PQ. Il sera alors attiré et par suite reviendra à son point de départ, pour recommencer sa course, tant que les piles resteront en activité.

Le même effet serait produit, si le courant fixe PQ était tangent en un point quelconque de la circonférence horizontale qui a MN pour rayon, ou s'il était remplacé par cette circonférence elle-même. C'est ce qu'on vérifie par l'expérience.

— Courants terrestres. Nous avons étudié plus haut l'action des courants sur les aimants. Le principe de l'égalité entre l'action et la réaction conduit à admettre que les aimants doivent aussi agir sur les courants, et, de fait, ils agissent d'une manière qui a été prévue par le calcul, puis vérifiée par l'expérience. (V. AIMANT, ÉLECTRO-MAGNÉTISME, MAGNÉTISME.) Parmi ces actions, il en est une où la terre semble jouer le rôle du courant indéfini fixe dans la rotation d'un courant horizontal mobile. Prenez un conducteur quelconque, mobile autour d'un axe vertical, et faites-y passer un courant. Il tournera de lui-même et prendra une direction déterminée, comme s'il était sous l'influence d'un aimant, soit d'un courant. Il se placera perpendiculairement au méridien magnétique, de manière que, dans la partie inférieure du circuit, le courant marche de l'est à l'ouest. Tout se passe comme s'il y avait, dans l'équateur magnétique de la terre, un courant indéfini allant de l'est à l'ouest. L'hypothèse de ce courant terrestre, expliquant ainsi les mouvements spontanés des courants mobiles, a été introduite par Ampère. Ce physicien considérait le globe terrestre comme sillonné par des courants intérieurs parallèles à l'équateur magnétique. Pour faciliter les calculs, on peut ramener l'ensemble des actions de tous ces courants à l'action d'un seul courant hypothétique, auquel on attribue une intensité et une position convenables pour rendre compte des effets. C'est ce courant qui a été appelé *courant moyen de la terre*. Nous exposons, dans l'article consacré au magnétisme, les hypothèses par lesquelles on a prétendu expliquer l'origine des courants terrestres.

— Courants astatiques. Deux courants, dont les effets réciproques contre-balaient l'action qu'un troisième courant exercerait sur chacun d'eux isolément, sont dits *astatiques*. Il importe, dans les expériences d'électro-dynamique, de pouvoir annuler l'intervention de la terre, qui empêcherait de rapporter les mouvements produits à leurs véritables causes. Pour cela, chaque expérience devrait être répétée une seconde fois, mais en renversant le courant fixe, de manière à changer le sens

de l'action sur le courant mobile. Le courant mobile subirait ainsi successivement deux déviations contraires qui, si la terre n'agissait, seraient égales, et dont la différence représenterait précisément l'action de la terre, de façon qu'on pourrait en tenir compte.

L'emploi des courants astatiques permet d'éviter la répétition des expériences. Les circuits sont repliés de manière à former deux figures (rectangles, circonférences, etc.) que le courant parcourt en sens inverses : l'action de la terre sur l'une des moitiés est ainsi contre-balancée par son action contraire sur l'autre.

— Courants d'induction. V. INDUCTION.

— II. COURANTS ATMOSPHÉRIQUES. Quand on examine l'atmosphère dans son ensemble, on reconnaît bientôt que le caprice proverbial de ses mouvements n'est qu'apparent et en quelque sorte localisé accidentellement; il disparaît presque totalement pour faire place à une immense circulation régulière et continue, donnant naissance à des courants dont la rapidité, la longueur et la direction ont pu être déterminées depuis quelques années.

La région la plus chaude du globe terrestre forme une zone qui devrait coïncider avec l'équateur géographique; mais, à cause de l'inégale répartition des terres et des mers entre les deux hémisphères, elle se développe un peu au nord de la ligne équatoriale, suivant une ligne sinusoïdale appelée *équateur thermique*. Sur cette zone, l'air fortement échauffé s'élève en masse vers les hautes régions de l'atmosphère, comme on le voit s'élever dans l'intérieur d'une cheminée en activité. Pour remplacer l'air ainsi pompé, de nouvelles masses d'air, rasant la surface du sol, arrivent des deux pôles, et constituent déjà deux courants inférieurs, allant, dans notre hémisphère, du nord au sud, et, dans l'hémisphère austral, du sud au nord. Par leur rencontre sous l'équateur thermique, et par l'effet du tirage équatorial, ces deux courants perdent leur vitesse et produisent l'état particulier dont jouit la région des calmes.

Cependant, quand l'air ainsi arrêté et aspiré est parvenu à une certaine hauteur qui nous est inconnue, il se partage en deux nappes qui, en vertu de leur propre poids, refluent et s'étalent dans la direction des pôles. De là, deux courants supérieurs, allant en sens contraire des courants inférieurs.

Les deux courants inférieurs, qui vont des pôles à l'équateur, sont ordinairement appelés *vents alizés*. Les deux courants supérieurs, qui vont de l'équateur aux pôles, sont les *contre-alizés*. Examinons de plus près ces derniers. Le *contre-alizé* supérieur part des hauteurs de l'atmosphère dans la région équatoriale; à mesure qu'il s'éloigne de son point de départ, et qu'il avance vers les pôles, il se rapproche graduellement de la terre par l'effet du refroidissement. Un moment vient, à peu près vers le tropique, où il en est assez près pour contrarier la marche de l'alizé inférieur qui rase la terre. Aussi, à partir des tropiques jusqu'aux pôles, l'existence des deux courants est-elle difficile à constater, non-seulement à cause de leur rencontre, mais encore à cause des continents étendus et accidentés qui remplissent ces intervalles. Ce n'est guère qu'entre les tropiques qu'on peut reconnaître la régularité des courants atmosphériques.

Jusqu'ici nous n'avons pas tenu compte du mouvement de rotation de la terre sur elle-même. La terre tourne avec son atmosphère, dont la hauteur est estimée à environ 70 ou 80 lieues. Ce mouvement de rotation s'effectue de l'ouest à l'est, dans un intervalle de 24 heures, mais avec des vitesses très-inégales pour les différents points de la surface de la terre. Par exemple, tandis que la vitesse d'un point pris à l'équateur est de 416 lieues par heure, celle d'un point pris à la latitude de Paris n'est plus que de 273 lieues dans le même temps; au pôle même cette vitesse est nulle. Imaginons un instant que l'air, qui sous le 55° degré de latitude parcourt 238 lieues par heure, soit transporté, en conservant sa vitesse, sous le 49° degré, où est Paris. On voit ce qui va arriver. Tandis que chaque point terrestre du 49° degré fait 273 lieues à l'heure, chaque molécule d'air ne fait que 238 lieues. Le sol gagnera donc sur l'air une avance de 35 lieues par heure dans le sens de l'est, ou, ce qui revient au même, l'air sera en retard sur le sol de 35 lieues par heure; et, comme le sol paraît toujours en repos, les habitants du 49° degré attribueront à l'air une vitesse vers l'ouest de 35 lieues par heure, ce qui constitue un véritable ouragan.

Appliquons cet exemple au cas des courants alizés de l'hémisphère boréal. En marchant vers l'équateur, le courant atteint successivement des parallèles dont les diamètres, et par conséquent les vitesses, vont en croissant. Il sera donc de plus en plus en retard sur la marche des régions qu'il traverse; et, tout en progressant vers le sud, il semblera tendre vers l'ouest. Sa route apparente sera donc du nord-est au sud-ouest; et telle est, en effet, la direction des alizés de notre hémisphère. Par des considérations pareilles, on verrait aisément que les alizés du sud marchent du sud-est au nord-ouest.

Nous avons dit plus haut que l'équateur thermique est ordinairement, et surtout en

été, situé au nord de l'équateur géographique. Cette circonstance fait un peu dévier la marche ordinaire des alizés de l'hémisphère austral. Quand l'alizé austral a franchi l'équateur géographique, il rencontre des parallèles dont la vitesse est graduellement décroissante, et son retard, au lieu d'augmenter, doit faiblir. Le courant, qui jusqu'alors marchait vers le nord-est, se redresse un peu vers le nord; il en est de même de l'alizé boréal en hiver.

Il est aisé de voir que les courants supérieurs, ou contre-alizés, doivent se diriger, comme ils le font en effet, du sud-ouest vers le nord-est dans notre hémisphère, et du nord vers le sud-est dans l'hémisphère austral; car ces courants, à mesure qu'ils s'éloignent de l'équateur, traversent des parallèles dont la vitesse est graduellement décroissante, et prennent par conséquent de l'avance vers l'est sur ces parallèles.

Si la terre était parfaitement ronde et sans aspérités, si l'atmosphère était sans nuages, il n'y aurait probablement sur la surface du globe pas d'autres vents que les alizés et les contre-alizés. Mais ces courants, dans leur marche, se heurtent à des élévations de terrain, à des montagnes qui les divisent, les font refluer, et, en les détournant de leur route, les poussent sur d'autres masses d'air dont, par cela même, la marche est troublée. Les nuages produisent, quoique à un degré moindre, un effet pareil. De plus, ils font baisser la température de la masse d'air à laquelle ils cachent le soleil, et produisent ainsi dans cette masse des courants de sens compliqués, allant des parties froides vers les plus chaudes. On voit que les courants perturbés sont exposés à de nombreuses perturbations.

Nous avons dit plus haut que les contre-alizés, qui viennent de l'équateur, et les alizés, qui y vont, se rencontrent à peu près sous les tropiques. C'est pourquoi les météorologistes considèrent la ligne des tropiques comme coupant en deux circuits la circulation générale de l'atmosphère. Le circuit direct est limité aux régions intertropicales; le circuit dérivé s'étend des tropiques à une distance variable des pôles, peut-être jusqu'aux pôles mêmes. Ces deux circuits, séparés par des courants verticaux, sont reliés entre eux par une partie de leurs nappes supérieures et inférieures. On a appelé *courant équatorial* la branche du contre-alizé supérieur prolongée dans le circuit dérivé; et *courant polaire*, le courant de retour qui passe du même circuit dans le circuit direct, pour s'y joindre à l'alizé inférieur.

Considérons le courant équatorial dans notre hémisphère. Il va du sud-ouest au nord-est, comme le contre-alizé supérieur dont il est le prolongement. A mesure qu'il pénètre à de plus hautes latitudes, les parallèles qu'il traverse décroissent rapidement. Le courant prend donc une vitesse relative de plus en plus grande vers l'est, et sa direction finit par devenir franchement de l'ouest à l'est. Pareil effet se produit dans l'hémisphère sud. Ainsi, tandis que, sous l'équateur, les vents courent généralement de l'est à l'ouest, au contraire, à une certaine distance des pôles, ils courent de l'ouest à l'est.

Dès que le courant équatorial, dit M. Marié-Davy, a pris la direction de l'ouest à l'est, il cesse de descendre vers le pôle. Par le seul fait de sa vitesse acquise, et grâce à la forme arrondie de la terre, il tend à se rapprocher de l'équateur. Dans ce mouvement rétrograde, il repasse par des parallèles de plus en plus grands, dont la vitesse est croissante. Sa vitesse vers l'est semble donc faiblir graduellement, et se transformer peu à peu en une vitesse relative vers l'ouest. Le courant polaire, comme l'alizé, souffle finalement du nord-est.

En appliquant à chaque région les considérations théoriques que nous venons de développer, et en rassemblant une multitude d'observations, on est parvenu à construire des cartes qui indiquent la direction des courants de l'atmosphère sous toutes les latitudes aux différentes époques de l'année.

Lorsqu'un courant rencontre sur sa route une bourrasque, un tourbillon, une tempête, etc., il les transporte sur toutes les contrées par où il passe, tant que le météore n'est pas épuisé. Aujourd'hui, grâce au télégraphe, une tempête atmosphérique sévissant en une région déterminée de l'Europe peut être annoncée, plusieurs heures à l'avance, aux villes et aux côtes qu'elle visitera. C'est le service que rend, tous les jours, à tous les ports de l'Europe l'office météorologique établi à l'Observatoire sous la direction de M. Marié-Davy.

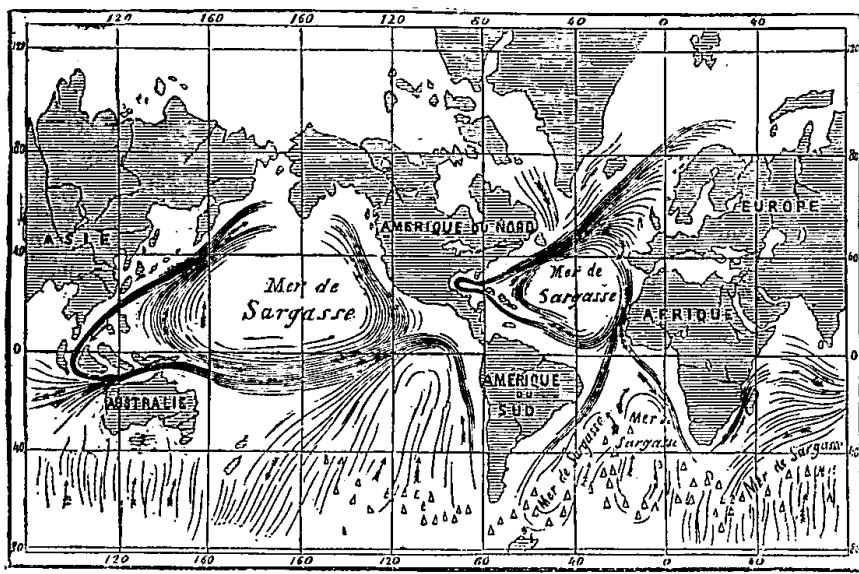
Les courants marins jouent aussi un rôle important dans la production des courants atmosphériques. Il y a notamment un courant d'eau chaude, le *Gulf-Stream*, qui sort du golfe du Mexique, longe les côtes orientales de l'Amérique du Nord, traverse ensuite l'Atlantique de l'ouest à l'est, et vient réchauffer les côtes occidentales et septentrionales de l'Europe. La chaleur des eaux se communique à la nappe d'air située au-dessus. Il y a donc entre cette nappe d'air et l'air environnant une différence de température d'autant plus prononcée que la saison est plus froide. La nappe chaude tend à s'élever; l'air froid qui l'entoure se précipite alors de chaque côté pour en remplir la place. De là des appels d'air qui sont une des causes des per-

turbations et des tempêtes si fréquentes sur notre Océan pendant l'hiver.

— III. COURANTS MARINS. 1^o *Courants superficiels*. Les eaux de la mer ne sont pas plus en repos que l'air atmosphérique. La chaleur qui règne entre les tropiques, la formation et la fonte alternatives des glaces, la rotation de la terre, sont trois causes qui, par leurs actions combinées, produisent dans la masse des eaux les mêmes effets que dans l'air, sauf la différence des deux fluides et de leur emplacement. Ainsi les eaux froides des régions polaires tendent plus obliquement vers l'ouest, à mesure qu'elles approchent de l'équateur; et les eaux chaudes qui, de la zone torride, s'épanchent sans cesse vers les pôles, doivent tendre, au contraire, davantage vers l'est, en se maintenant à la surface des mers, en vertu de leur légèreté spécifique. C'est pourquoi les eaux tièdes des régions équatoriales viennent chaque année porter sur les côtes occidentales de l'Europe, et jusqu'en Norvège, les productions de ces mêmes régions, qu'on s'étonnerait de voir ainsi dans le nord, si l'on ne connaissait la cause de leur voyage lointain.

Les courants marins sont beaucoup moins rapides que les courants atmosphériques, qui peuvent, par conséquent, les contraindre ou les accélérer beaucoup. D'autre part, les obstacles apportés par les îles, par les côtes des continents, par les bancs sous-marins (celui de Terre-Neuve, par exemple), peuvent singulièrement modifier les courants, les faire dévier, les diviser, ou les changer en des remous, comme celui qu'on observe aux environs des Canaries, et dans lequel l'accumulation des algues flottantes a été remarquée par les premiers navigateurs espagnols et portugais, qui donnèrent à ces parages le nom de *Mare di Sargasso* (mer de varech).

Par toutes ces causes de perturbations, auxquelles il faudrait encore ajouter les inégalités de salure des différentes mers, l'action des



On détermine les courants en lançant à la mer, sur la surface de laquelle elles flottent, des bouteilles portant, sur un papier qu'on y a introduit, la date du jour et la position géographique du lieu où on les a jetées par-dessus bord. Si chaque navire, dit M. Marié-Davy, jetait ainsi une bouteille à la mer à l'heure où il prend son point, et si, de plus, il relevait toutes les bouteilles qu'il rencontre pour prendre note de leur contenu et y ajouter l'heure et le lieu de la rencontre, la question des courants marcherait d'un pas rapide; mais cette mesure est encore appliquée trop rarement.

En l'absence de documents directs, continue le même auteur, Maury s'est servi des observations thermométriques pour déterminer dans quel sens se meuvent les courants marins. Si, en un point des mers, la température dépasse d'une manière sensible la température moyenne de la latitude du lieu où l'on se trouve, on est en droit d'en conclure que les eaux dans lesquelles on a plongé le thermomètre n'appartiennent pas à cette latitude, qu'elles viennent de régions plus chaudes. Si la température observée est, au contraire, plus basse, on se trouve entre deux hypothèses : ou bien les eaux viennent des latitudes plus froides, ou bien elles viennent de couches plus profondes ramenées à la surface. On adopte l'hypothèse qui concorde avec l'ensemble des autres observations.

On a remarqué que les courants les plus actifs circulent au-dessus des régions les plus profondes de la mer. Comme, dans ces endroits, la profondeur des courants n'est guère que le dixième de celle de l'eau, on ne peut admettre que les courants aient pu creuser leur lit. Il est donc probable que la rapidité des courants, en dispersant et transportant les nombreuses matières solides qu'ils rencontrent, empêche ces matières de former des dépôts sur le fond du lit, et qu'ainsi elles sont rejetées et vont s'accumuler dans des régions plus calmes.

On rencontre des courants réguliers au sein de quelques mers intérieures. Au détroit de Gibraltar, par exemple, il existe un courant

pluies, celle des vents, l'apport des fleuves, etc., il est aisé de voir combien est difficile l'exacte détermination des courants marins dans les divers océans. Les courants sous-marins sont presque entièrement ignorés. On commence à connaître les courants de surface, qui intéressent, il est vrai, plus directement la navigation. Pour aider à leur connaissance, une réunion de géographes, de marins et de météorologistes, réunie à Bruxelles en 1853, sur l'initiative des Etats-Unis, décida qu'on engagerait et encouragerait les marins de toutes les nations à tenir un *journal de bord*, divisé en 15 colonnes, et que les colonnes 5, 7 et 8 seraient consacrées à l'observation des courants, tant marins qu'atmosphériques. D'après les instructions qui leur sont données, les officiers doivent : mentionner les remous de courants, particulièrement entre les tropiques, en notant l'âge de la lune lors de ces observations; décrire les taches blanches ou roses qui parsèment souvent la surface de la mer, comme on le voit dans l'océan Pacifique, et en recueillir des échantillons dans des flacons bouchés à l'émeri; noter les apparences des glaces et les directions qu'elles suivent; relever avec soin les apparitions de poissons, d'algues marines, de bois flottants, etc.

Au moyen des nombreuses données fournies déjà par toutes les marines du monde, l'observatoire de Washington, sous la direction de l'illustre Maury, a pu construire des cartes de courants marins dont les hommes du métier apprécient toute l'utilité. Depuis l'année 1859, et par ordre de l'amiral Hamelin, alors ministre, tous les bâtiments de l'Etat reçoivent ces cartes, ainsi que les *Instructions nautiques* de Maury. Nos bâtiments de commerce peuvent les obtenir à des conditions très-avantageuses qui ont été fixées par le ministère de la marine, afin d'en répandre l'usage. Nous donnons la carte des principaux courants marins constatés dans les deux hémisphères.

dirigé de l'Atlantique sur la Méditerranée. Comment expliquer ce courant? Le niveau de la Méditerranée serait-il inférieur à celui de l'Atlantique, par l'effet d'une évaporation qui lui enlèverait plus d'eau que ne lui en rendent les pluies et les fleuves? ou bien le courant de Gibraltar serait-il compensé par un courant sous-marin, allant de la Méditerranée à l'Océan et résultant à celui-ci l'eau gagnée par celle-là? On incline pour cette dernière supposition, qui s'accorderait avec d'autres exemples pareils bien constatés et qui serait du reste vérifiée par quelques faits. Le docteur Huidson cite un navire qui, ayant été coulé dans un combat près de Tanger, revint sur l'eau quelques jours après, à cinq lieues à l'ouest du point où il avait disparu. Ce transport vers l'ouest n'est explicable que par l'existence d'un courant sous-marin dirigé contrairement au courant superficiel qui, lui, aurait porté le navire vers l'est.

Nous allons maintenant aborder la description successive des principaux courants. Parlons d'abord du plus considérable et du plus célèbre, le Gulf-Stream. Maury, le Humboldt de l'Océan, s'étend longuement sur ce courant colossal. Voici en résumé ce qu'il dit à ce sujet. Le Gulf-Stream a son origine dans le golfe du Mexique, d'où il sort par la passe de la Floride, semblable à une majestueuse rivière dont le courant dépasse en rapidité celui du Mississippi et celui de l'Amazonie; de là il se dirige d'abord au N.-O., se sépare bientôt en deux branches, dont l'une, tournant vers l'E. et le S.-E., va atteindre Madère tandis que l'autre, conservant la direction primitive, dépasse Terre-Neuve, traverse tout l'Atlantique, court vers l'Islande et les Iles Britanniques, et va réchauffer les côtes de la Norvège et du Spitzberg. A partir des Etats-Unis, son lit se déplace avec les saisons; le mouvement du soleil dans l'écliptique lui imprime un mouvement d'oscillation annuel; sur le méridien du cap Race, par exemple, sa limite nord, en hiver, est par 40° ou 41° de latitude nord; elle atteint le 46° degré en septembre, alors que l'eau de la mer dans l'Atlantique du nord est

à sa température maximum. Les eaux du Gulf-Stream diffèrent des eaux voisines par leur couleur, leur transparence, leur température, leur densité, leur degré de salure, et peut-être leurs propriétés chimiques. La distinction, sur les côtes des Etats-Unis, est assez nettement tranchée pour que l'œil puisse saisir la ligne de démarcation. Cela est vrai surtout de son bord N.-O. ou de sa rive gauche. La température du courant y est maintes fois supérieure de 10° à 15° à celle des eaux voisines. On voit souvent la moitié d'un navire dans le courant, tandis que l'autre moitié est dehors. Jusqu'aux côtes de la Caroline, sa couleur est d'un bleu indigo. Cette teinte plus foncée est due probablement à ce que les eaux, ayant subi une évaporation considérable, sont plus salées. M. Thomassy, qui a étudié avec un soin tout particulier la densité de l'eau de mer, a trouvé dans les eaux du golfe de Gascogne 3,5 pour 100 de sel; 4,4 pour 100 dans la région des vents alizés; 4 pour 100 vis-à-vis de Charleston, dans le Gulf-Stream, qui a pourtant reçu les eaux du Mississippi et les pluies équatoriales. Il résulte des travaux de la Commission hydrographique des Etats-Unis que, si l'on traverse le Gulf-Stream perpendiculairement à sa direction, on traversera des bandes alternativement froides et chaudes. Si nous descendons maintenant dans les profondeurs du courant, nous trouverons les eaux les plus chaudes à la surface ou très-près de la surface. Cela se conçoit facilement : l'eau la plus chaude est aussi la plus légère; si elle se refroidit par le rayonnement et le contact avec l'air ambiant, elle redescend pour être remplacée par une couche inférieure plus chaude. Dans ce mouvement de va-et-vient vertical, les eaux qui descendent auront, par suite du mouvement de la terre, une légère tendance vers l'est; celles, au contraire, qui montent à la surface tendront vers l'ouest; les eaux les plus chaudes à la surface doivent donc se trouver sur la rive gauche du courant. C'est ce que prouve l'observation. Quand on étudie la température des diverses couches superposées, on voit qu'elle diminue de plus en plus à mesure qu'on descend dans le courant, jusqu'à ce qu'on l'ait dépassé. Ainsi, pendant l'hiver, par le travers du cap Hatteras, on a observé à la surface une température de 26° ou 27°, tandis qu'à une profondeur de 900 mètres le thermomètre marquait 14°. Par le travers des caps de la Virginie, 120 milles plus loin, la température de la surface n'avait diminué que de 1°; mais la couche chaude de 14° s'était rapprochée de la surface de 180 mètres. Les couches inférieures s'étaient refroidies, ou plutôt le courant, se développant en largeur, avait dû perdre de sa profondeur; il avait gravi une pente de 10,4 à 10,5 par mille. La température maximum du Gulf-Stream est d'environ 30°, c'est-à-dire qu'elle est supérieure de 5° à la température de l'Océan, à latitude égale. Un changement de 10° en latitude n'y produit guère qu'un abaissement de température de 1°, de sorte que, même après avoir fait 3,000 milles dans le nord, ce courant conserve encore en hiver la chaleur de l'été. C'est ainsi qu'après avoir franchi le 40° parallèle nord on le voit recouvrir les eaux froides de ces régions sur une surface de plusieurs milliers de lieues carrées, et étendre de la sorte sur l'Océan un véritable manteau de chaleur qui adoucit les rigueurs de l'hiver. Son allure est alors plus lente, mais aussi la quantité de chaleur qu'il dégage est plus considérable. Lorsque les Iles Britanniques le divisent en deux branches, dont l'une se dirige vers le bassin polaire du Spitzberg, tandis que l'autre pénètre dans le golfe de Gascogne, ces deux branches conservent une température notablement supérieure à celle des mers qu'elles traversent. L'influence bienfaisante de cette température réagit sur les climats des pays que rencontrent les courants. Tous les vents d'ouest qui soufflent vers l'Europe passent sur ce courant et lui empruntent une partie de sa chaleur. C'est à eux que l'Angleterre doit sa riche végétation et l'Irlande son nom poétique d'Émeraude de l'Océan, alors que sous la même latitude les côtes du Labrador sont emprisonnées par une barrière de glaces. En même temps qu'il adoucit nos climats par la chaleur qu'il leur apporte, le Gulf-Stream produit un effet inverse, mais également bienfaisant, sur le golfe du Mexique et la mer des Antilles, en leur enlevant une immense quantité de chaleur. Il y permet de plus l'afflux de courants froids qui doivent absorber une partie de la chaleur qu'y concentrent les rayons solaires et les eaux chaudes du courant équatorial. Aussi, dans la mer des Antilles, les observations de M. Dunsterville donnent, pour la température de la mer à la surface, de 23° à 30°; à 440 mètres, 6°; à 820 mètres, 5°; à 910 mètres, 6°. La Commission hydrographique des Etats-Unis a trouvé 39,3 dans les couches inférieures du Gulf-Stream, pendant qu'à la surface le thermomètre marquait 26°. Il est probable que cette eau si froide, qui semble passer sous le Gulf-Stream, vient du nord pour remplacer celle que le courant envoie au Spitzberg; près de cette île, en effet, à une profondeur égale, la température n'est inférieure que d'un demi-degré à ce qu'elle est dans la mer des Antilles, tandis que, sur la côte du Labrador, la température de l'eau sous la glace est de 20,22. Il serait très-intéressant de connaître le trajet de ces courants

sous-marins qui vont refroidir l'eau des régions tropicales; on en a trouvé un, par exemple, à l'équateur, dont la largeur était de 200 milles et dont la température présentait une différence de près de 13° avec celle des eaux de la surface. Les courants froids et les courants chauds sont aussi signalés par les animaux qui y vivent. L'existence du Gulf-Stream fut d'abord révélée par ce fait, que la baleine franche évite constamment les eaux chaudes. Les courants froids ont une influence marquée sur la saveur des poissons qu'on y pêche. La renommée des poissons des côtes de la Virginie et de la Floride est bien connue. Cet immense volume d'eau chaude entraîné par le Gulf-Stream doit exercer une influence considérable sur les phénomènes atmosphériques. L'Atlantique du Nord est une mer où les coups de vent sont fréquents et terribles. Il y a quelques années, l'amirauté anglaise fit faire des recherches sur l'origine de ces coups de vent si redoutables aux navigateurs; on ne put les attribuer qu'à la différence de température, tant pour l'air que pour l'eau, entre le Gulf-Stream et les régions voisines. Les coups de vent les plus violents suivent le parcours du Gulf-Stream, et les brumes de Terre-Neuve sont évidemment dues aux immenses volumes d'eau chaude qu'il porte dans ces froides régions. Ce qui rend ces courants du Gulf-Stream, particulièrement redoutables, c'est l'épouvantable mer qui résulte de l'action du vent et du courant lorsqu'ils marchent dans des directions opposées. Pendant trois siècles, les navigateurs traversèrent le Gulf-Stream sans qu'il vint à l'idée d'aucun d'eux de se servir des indications de ce courant pour rectifier sa longitude. Franklin y songea le premier, et, dans sa *Navigation thermométrique*, il indique comment, à l'aide du thermomètre, on peut rectifier sa position et estimer la distance à laquelle on se trouve de la côte des Etats-Unis, moyen précieux pour des régions où les atterrages sont rendus si difficiles, surtout en hiver, par les brumes épaisses et les coups de vent terribles qu'on a si souvent occasion d'y observer. Les eaux chaudes du Gulf-Stream, malgré leur salure plus considérable, sont encore plus légères que les eaux qui bordent le courant. Leur niveau doit donc être plus élevé, et la surface supérieure du courant doit figurer deux plans inclinés adossés l'un à l'autre, le long desquels l'eau s'écoule comme sur les deux faces du toit d'une maison. En effet, lorsqu'un navire amène un canot pour expérimenter le courant de surface, le navire continue à dériver dans la direction du Gulf-Stream pendant que le canot dérive à l'est ou à l'ouest, suivant qu'on se trouve à droite ou à gauche de l'axe du courant, car le canot obéit au mouvement descendant de la surface vers le bord du courant, mouvement trop superficiel pour agir sur le navire. Un autre fait vient encore à l'appui de notre assertion, c'est que toutes les plantes marines, tous les bois de dérive venant de l'Amérique, que l'on rencontre abondamment sur le bord extérieur du Gulf-Stream, ne se trouvent jamais sur son bord intérieur; ils ne pourraient, en effet, y arriver, à moins de remonter à contre-courant le plan incliné situé de leur côté. Le courant augmente sans cesse de largeur et diminue de profondeur; à mesure que l'eau s'écoule par-dessus le courant, elle est remplacée par une égale quantité d'eau froide, qui vient se placer en quelque sorte au-dessous, et élève la couche inférieure qui lui sert de lit; de sorte que son épaisseur au-dessus de cette couche diminue à mesure qu'on avance vers le nord. La déviation du Gulf-Stream vers l'est doit elle être attribuée à la configuration de la côte d'Amérique? Nous savons que, par le seul fait du mouvement de rotation de la terre, les courants qui portent au nord doivent dévier vers l'est, à mesure qu'ils atteignent des latitudes plus élevées, où la vitesse de rotation est moins considérable. C'est là qu'il faut chercher la raison de la direction du Gulf-Stream. De Tesson a parfaitement démontré qu'au cap Hatteras, par exemple, la côte d'Amérique n'avait aucune action sur la direction de ce courant : premièrement, parce que ce cap, comme le cap Lookout, comme le cap Fear, se termine par des bancs de sable qui s'étendent dans le sens perpendiculaire au Gulf-Stream, et tendent à s'accroître, au lieu d'être rongés par le choc de ses eaux; secondement, parce que la température de la mer est beaucoup plus basse que celle des eaux du Gulf-Stream. Du reste, un contre-courant froid descend des régions polaires et passe entre les Etats-Unis et le Gulf-Stream, déviant ainsi de sa direction nord et sud vers l'ouest, sans y être forcé par le voisinage d'aucune terre. Il faudrait, au contraire, supposer qu'il est attiré par la côte d'Amérique. Arrivé aux bancs de Terre-Neuve, le Gulf-Stream court franchement à l'est. On a voulu attribuer à ces bancs ce changement de direction. Peut-être la dérive des courants polaires y est-elle pour quelque chose; mais Maury pense que les bancs sont plutôt un effet qu'une cause; c'est là que les ice-bergs viennent se fondre au contact des eaux tièdes du Gulf-Stream, opération qui entraîne tout naturellement le dépôt des terres, des pierres et du gravier qu'ils renferment. La face méridionale de ces bancs est complètement accore, tandis qu'au nord le fond va en diminuant graduellement, indiquant avec évidence que c'est du nord que sont venus les dépôts de formation. Le chan-

gement en profondeur est considérable, et l'on ne peut admettre que cette différence provienne de ce que les bancs dans cette partie sont rongés par le courant. Avant de quitter le Gulf-Stream, parlons d'un phénomène qui a longtemps intrigué les navigateurs. A l'est du courant, dans la partie occidentale de l'Atlantique nord, entre l'équateur et le Gulf-Stream, on observe une dérive d'eaux chaudes vers le nord; dans la partie orientale, les eaux dérivent vers le sud. Au milieu, dans l'espace triangulaire formé par les Açores, les Canaries et les îles du Cap-Vert, se trouve la mer de Sargasso (mer de varech), sur une étendue de plusieurs milliers de milles carrés, l'Océan est couvert d'une végétation abondante d'herbes flottantes, de raisins des tropiques, en si grande quantité, que la marche des bâtiments peut en être parfois retardée. Quand les compagnons de Colomb virent cette mer, ils crurent être arrivés aux limites de la mer navigable. Depuis Colomb, cette mer de Sargasso n'a pas changé de place. L'eau qui dérive au nord, dit Maury, est forcée de tourner à l'est quand le Gulf-Stream prend cette direction. Les courants venant de l'équateur entraînent en outre vers les pôles des masses d'eau de plus en plus considérables relativement aux parallèles qu'ils traversent; une partie de ces eaux doit revenir sur elle-même. Il y a donc là un mouvement pour ainsi dire circulaire des eaux; au centre de ce mouvement, elles doivent être en repos, et tous les objets viennent s'amasser en cet endroit. S'il en est ainsi, il doit y avoir une mer de Sargasso au centre des courants analogues de tous les océans. Cette mer de Sargasso doit être à droite du courant dans l'hémisphère nord, à gauche dans l'hémisphère sud; Maury signale, en effet, l'existence de pareilles régions dans toutes les mers. Nous parlerons plus loin de la mer de Sargasso du Pacifique nord. Il y en a une dans l'océan Indien, entre le courant chaud du Mozambique et le courant qui remonte au nord la côte occidentale d'Australie. Le lieutenant Varley en a trouvé une dans le Pacifique sud, entre les parallèles de 50° et 60° sud et les méridiens de 142° et 180° ouest. Dans l'Atlantique sud, Maury cite deux parages abondants en végétaux, l'un au nord des Malouines, l'autre à l'ouest du cap de Bonne-Espérance, entre les méridiens de 20° et 150° ouest.

Abordons maintenant les autres courants de l'Atlantique. Le long de la côte occidentale d'Afrique, au nord de l'équateur, le courant descend vers le sud, suivant la configuration de la côte, tournant à l'est au cap Mesurade, et formant alors ce qu'on appelle le courant de la côte de Guinée, ou plutôt contribuant à sa formation; les observations montrent en effet qu'un courant portant à l'est, comme celui de Guinée et sur son prolongement, existe au milieu de l'Atlantique. Le courant équatorial du golfe de Guinée. Il a déjà plus de 300 milles de largeur au cap de Palmes. Sur le méridien de 22° ouest, une branche s'en détache et court au nord-ouest. Le courant principal continue jusqu'à une certaine distance de la côte d'Amérique, où il se sépare en deux : une partie se dirige parallèlement à la côte au nord, sous le nom de courant de la Guyane, reçoit les eaux de l'Amazone et de l'Orénoque, pénètre dans la mer des Antilles, entre la Trinité et la Martinique, et va alimenter le Gulf-Stream. L'autre branche se dirige au sud, parallèlement à la côte du Brésil, dont elle prend le nom : son lit est éloigné de la côte de 250 à 300 milles; il a 6° à 7° de largeur. Dans l'Atlantique sud, nous trouvons encore le courant du cap Horn, courant froid dont nous parlerons à propos des courants du Pacifique, qui se dirige au nord-est, arrondit les Malouines et atteint quelquefois les parallèles de 40° et 48° sud. Là il tourne à l'est, probablement avec une partie des eaux chaudes du courant du Brésil. Sur la côte occidentale d'Afrique, dans l'hémisphère sud, les courants sont plus faibles. Remontent-ils au nord ou descendent-ils au sud? C'est ce qu'on ne saurait encore préciser. Nous avons dit qu'un courant froid descendait le long des côtes de l'Amérique du Nord, entre ce continent et le Gulf-Stream. Ce courant descend du pôle par le détroit de Davis. D'un autre côté, nous avons vu le Gulf-Stream se diriger au nord-est et aller réchauffer les côtes du Spitzberg. Il y a probablement autour du pôle nord une circulation complète allant de l'ouest à l'est. Les eaux du Gulf-Stream continuent leur chemin parallèlement aux côtes de l'Asie septentrionale. Elles rencontrent par le travers du détroit de Behring le courant d'eaux chaudes qui vient du Gulf-Stream du Pacifique et pénètre par ce détroit dans les mers polaires. Au nord de l'Amérique septentrionale, les glaces dérivent au sud-ouest, et le courant va redescendre par le détroit de Davis. Pendant l'été, les glaces qui abandonnent les rivages de la Sibirie interceptent complètement le passage au nord de l'Europe; les eaux chaudes qui se dirigent vers les pôles se reportent au nord-ouest et doivent se frayer un passage par des conduits sous-marins pour aller remplacer la masse énorme des eaux qui dérivent vers des latitudes plus basses, soit à l'état liquide, soit à l'état de glaces. C'est un phénomène analogue à celui que nous avons signalé dans la Méditerranée. L'observation, du reste, indique bien ces courants sous-marins. Les bâtiments que le courant de surface

du détroit de Davis entraîne vers le sud ont vu souvent avec étonnement d'immenses icebergs, dont la base plonge plus profondément dans l'eau, remonter au nord en sens contraire de ce courant et dans une direction opposée au vent. En voici peut-être l'explication. Les eaux chaudes qui viennent des zones tropicales, plus légères en raison de leur température, sont en même temps plus salées que les eaux des bassins polaires. A mesure qu'elles avancent vers le pôle, leur température diminue, leur densité augmente et devient supérieure à celle des eaux de ces régions. Dans le détroit de Behring, par 77°2' de latitude et 174°37' de longitude, Rodgers, en août 1855, trouvait l'eau de la surface à 69,5, d'une densité égale à 1,0264. A 36 m. de profondeur, l'eau était à 0°,8, et sa densité était de 1,0266; à 72 m., l'eau était à 40,7, et avait la même densité. Par 71°21' et 175°22', voici quel était le résultat de ses expériences : à la surface, température = 59,8, densité = 1,0258; à 32 m., $t = 40,2$, $d = 1,0264$; à 45 m., $t = 40,6$, $d = 1,0264$, près du fond. La température des eaux qui s'écoulent en courants sous-marins varie peu. Ainsi, sous le Gulf-Stream, par 25° nord, on a trouvé la température de l'eau égale à 19,11; dans les mers antarctiques, Ross a trouvé à 720 m. la température de l'eau à 39,8, et à 1,100 m. à 40,2, quand la surface était à 0°. Le courant de surface, qui recouvre comme d'un manteau les eaux chaudes inférieures, arrête donc les progrès de leur refroidissement, et ces eaux doivent arriver dans les régions polaires avec une température supérieure à celle de la surface. Le mouvement continu des courants océaniques exige que ces eaux plus chaudes viennent déboucher quelque part au milieu de la vaste surface glacée qui entoure le pôle. On doit trouver, en quelque point de ces régions désolées, la mer libre de glaces et un climat moins rigoureux. Sans qu'il soit besoin d'insister sur toutes les raisons que Maury donne en faveur de cette opinion, il nous suffira de dire qu'aujourd'hui les faits sont venus justifier cette hypothèse. De Haven, Penny, Kane ont vu cette mer libre. Le docteur Kane l'a trouvée au nord de 28°, après avoir parcouru 80 ou 100 milles sur la glace; elle était d'une étendue telle, que l'œil n'en apercevait pas les limites. On observe encore un courant qui descend à l'ouest du Spitzberg et vient longer les côtes est du Groenland. Arrivé au cap Farewell, ce courant cesse de suivre la même direction et ne descend pas vers Terre-Neuve, comme on le croyait autrefois. Il contourne ce cap et remonte au nord-ouest le long de la côte sud-ouest du Groenland, jusque par 64° ou 65° latitude nord, quelquefois jusqu'à Holsteinburg (par 67° nord), et se réunit probablement ensuite au courant qui vient des baies de Baffin et d'Hudson, et qui court au sud dans la partie occidentale du détroit de Davis, le long des côtes du Labrador. Les recherches du commandant Irving, de la marine danoise, semblent avoir mis ce fait hors de doute. C'est ce courant qui, entrant avec lui les glaces des parages plus septentrionaux, vient accumuler ces glaces le long de la côte sud-ouest du Groenland, et tient les ports de ces parages si longtemps fermés à la navigation. Les navires venant de l'est et se rendant à Frederikshaab ou à Godthaab doivent s'efforcer de ne pas passer près du cap Farewell, et faire de l'ouest avant de remonter au nord-ouest la latitude de leur point de destination. En sortant du port il leur faut, au contraire, piquer au large et ensuite faire du sud pour trouver une mer libre de glaces, ou au moins des icebergs moins volumineux. Passons maintenant à l'océan Pacifique. Nous y remarquons, aux environs de l'équateur, comme dans l'Atlantique, un mouvement des eaux dirigé de l'est à l'ouest, et c'est dans les parties occidentales de la zone tropicale que la température est la plus élevée. De ces régions part un courant d'eaux chaudes, qui remonte vers le nord, tout à fait analogue au Gulf-Stream. Il passe entre les Philippines et la côte d'Asie, se dirigeant vers les îles Aléoutiennes, se refroidissant peu à peu dans sa course, jusqu'à ce qu'il vienne se perdre au milieu des eaux qui baignent la côte nord-ouest d'Amérique. Le trajet de ce courant chaud est remarquable par ses brouillards et ses éclaircies; les parages des îles Aléoutiennes sont aussi brumeux que ceux de Terre-Neuve. Voici le résumé des observations faites par les Américains au sujet de ce courant : il prend son origine dans le courant équatorial du Pacifique (peut-être aussi reçoit-il les eaux de quelques courants chauds qui proviennent de l'océan Indien); il s'en sépare à l'extrémité sud de Formose, par 22° nord et 120° est, s'infléchit vers le nord, suit la côte orientale de Formose, et, arrivé par 30° nord, il s'arrondit vers le nord-est et va baigner les côtes sud-est et est du Japon, jusqu'à la hauteur du détroit de Sangar. Etroit près de son origine, compris entre Formose et Majicosima, il a alors 100 milles environ de largeur. Il se développe au nord de cette dernière île, atteint Loutchou et Bonin, point au nord duquel il a bientôt 500 milles de largeur. Ses limites au nord-ouest sont parfaitement marquées; un changement de 50 à 100 dans la température de l'eau les accuse nettement. Ses limites au sud-est et à l'est sont loin de pouvoir être aussi bien déterminées. Le long de ses bords, et aussi dans sa partie centrale, où des tour-

nants d'eau et des contre-courants se produisent près des îles, on observe des ras de marée violents qui ressemblent souvent à des brisants. Les Japonais connaissent très-bien ce courant, dont l'effet est d'adoucir singulièrement le climat de la partie sud du Japon; ils lui donnent le nom de Kuro-Siwo ou courant noir, à cause de la couleur foncée de ses eaux, analogue à celle du Gulf-Stream. Au nord du détroit de Sangar, le courant s'éloigne de la côte, et on observe le contre-courant froid venant du nord entre lui et la côte d'Yesso. Ce courant froid continue le long de la côte d'Asie, entre la Chine et le Japon, et plus au sud; mais les Américains ne l'ont pas observé à l'est de Nippon. C'est dans ce courant frais que se trouvent les fameuses pêcheries de la Chine et du Japon, que l'on peut comparer à celles de l'Amérique septentrionale. Par le travers du Japon, le Gulf-Stream du Pacifique se sépare en deux branches : l'une remonte au nord, longe les côtes du Kamtschatka, passe à l'ouest des Aléoutiennes et pénètre dans le détroit de Behring; l'autre va se briser entre la côte nord-ouest d'Amérique, et prend une direction parallèle à cette côte, jusqu'à ce que ses eaux soient complètement confondues avec celles des parages qu'elle traverse. Nous voyons ici le courant du Pacifique ne plus suivre la même route que le Gulf-Stream. Le courant de surface du Pacifique se rend dans la mer Arctique par le détroit de Behring, tandis que dans l'Atlantique le courant de surface descend, et celui qui remonte au nord est sous-marin. Mais le détroit de Behring est trop peu profond pour admettre un courant sous-marin important ou pour permettre l'introduction dans le Pacifique des volumineux icebergs du bassin polaire. Ainsi les courants chargés des glaces de l'Atlantique nord ne se retrouvent pas sur les mêmes parallèles dans le Pacifique nord, et les glaces que l'on rencontre dans ce dernier proviennent non des mers arctiques, mais des mers d'Okhotsk et du Kamtschatka. Le long de la côte de Californie le courant descend; ce courant est froid et analogue à celui qui se dirige vers les îles du Cap-Vert, le long de la côte occidentale d'Afrique. Il continue à descendre le long des côtes du Mexique pendant une moitié de l'année. Pendant l'autre moitié, le courant remonte sur ces dernières côtes, et les eaux vont se rejeter dans l'ouest. C'est à l'ouest du courant des îles du Cap-Vert que l'on trouve, dans l'Atlantique, la mer de Sargasso. Il y a également dans le Pacifique nord une étendue de mer assez considérable servant de réceptacle aux bois de dérive et aux herbes flottantes de cet océan. Sur les rivages des îles Johnston (par 17° nord et 171° 50' ouest), qui sont sur sa limite, on rencontre des bois de la Colombie et le cèdre rouge de Californie. Les arbres immenses que l'on trouve sur ces îles de guano ont sans doute été entraînés par le courant le long de la côte de Californie; puis les alizés les ont fait dériver vers l'ouest, en sorte que les courants du Pacifique nord semblent former une sorte de cercle borné par le Japon, les Aléoutiennes et la côte nord-ouest d'Amérique. Nous avons parlé du contre-courant froid qui coule vers le sud, à l'ouest du Kuro-Siwo, qu'on appelle aussi courant d'Okhotsk. Il est trop faible pour exercer sur la navigation une influence sensible. Le Pacifique a aussi ses courants équatoriaux. Seulement, au lieu d'un seul courant, comme dans l'Atlantique, dirigé de l'est à l'ouest le long de l'équateur, il semble qu'ici il y en ait deux marchant parallèlement, l'un au nord, l'autre au sud de l'équateur, sur la limite des alizés. Le courant équatorial du nord se trouve jusque par le parallèle de 20° et même quelquefois au delà; les eaux chaudes qu'il envoie vers l'ouest servent probablement à alimenter le Gulf-Stream du Pacifique. Le courant équatorial du sud se divise en deux branches, dont l'une paraît aller se déverser dans le détroit de Torres, pendant que l'autre tourne vers le sud et va former le courant chaud qui descend parallèlement aux côtes orientales de la Nouvelle-Hollande et se perd dans les latitudes plus élevées. Entre les deux courants équatoriaux, un contre-courant allant de l'ouest à l'est existe probablement. Des courants est ont souvent été observés dans certaines parties, et le capitaine Hunter dit qu'on peut traverser le Pacifique de l'est à l'ouest en se tenant dans les régions équatoriales, entre les alizés du nord et du sud. Suivant Krusenstern, ce contre-courant se trouve entre l'équateur et 6° nord. Dans toute la moitié occidentale du Pacifique sud, la masse des eaux chaudes est emportée par un mouvement de dérive vers des latitudes plus élevées. C'est à cet écoulement d'eau chaude, suivant Maury, que le capitaine Ross a dû de pouvoir pénétrer aussi loin dans les mers antarctiques. Les eaux chaudes du Pacifique ne trouvent d'issue d'ailleurs que par le sud, car le détroit de Behring ne doit pas en laisser passer beaucoup. Les eaux des régions polaires ont ici comme partout ailleurs un mouvement de dérive qui les entraîne vers l'équateur, et le mouvement de rotation de la terre les dirige vers l'est. En approchant de la pointe sud de l'Amérique, ces eaux froides constituent deux courants, dont le plus considérable, connu sous le nom de courant de Humboldt, longe la côte d'Amérique et remonte jusqu'au nord de l'équateur, rafraîchissant les climats du

Pérou et du Chili, tandis que l'autre, se séparant du premier aux environs du parallèle de 50° sud, retourne en arrière et contourne le cap Horn auquel il emprunte son nom. Le courant de Humboldt, suivant en cela la règle générale, est plus rapide le long de la terre qu'au large. Entre ce dernier et la grande dérive des eaux chaudes équatoriales est une région qui a été désignée sous le nom de région Désolée. Rarement la baleine se rencontre dans ces parages. Dans l'air et dans la mer, aucun symptôme de vie ne se révèle. Dans l'océan Pacifique surtout, au milieu de cette immense étendue liquide, des oiseaux de mer accompagnent souvent les navires aussi bien pendant les tempêtes que dans les jours de calme. L'albatros et le pigeon du Cap, qui se plaisent dans les régions tempétueuses du cap Horn et les climats inhospitaliers des régions antarctiques, suivent les bâtiments jusque dans l'éternel des tropiques. Ces oiseaux de mer, de même que ceux qui se montrent sitôt qu'on approche des côtes de l'Australie, disparaissent tout à coup quand on atteint les parages dont nous parlons; on cesse même d'entendre le cri du pétrel, et la vie semble également absente au sein des eaux. A propos de l'océan Indien, Maury fait cette supposition, que le centre de cette mer est le point de départ de courants chauds considérables, qui entraînent hors de cette masse d'eau un volume liquide bien supérieur à celui du Gulf-Stream. Les mers de l'Inde ne se prolongent pas dans le nord comme l'océan Arctique; elles sont bornées de ce côté par des terres tropicales; leurs eaux sont plus chaudes que celles de la mer des Antilles; l'évaporation y est bien plus considérable. C'est dans le golfe Arabe que que l'on observe les eaux les plus chaudes; c'est de là sans doute que sort le principal courant chaud de l'océan Indien, le courant de Mozambique. Il longe la côte est d'Afrique, passe dans le canal de Mozambique, où il atteint sa vitesse maximum, et va jusqu'au cap de Bonne-Espérance, où il prend le nom de courant des Aiguilles ou de Lagulhas. La température de ce courant, qui est de 300,5 par le travers du cap Guardafui, diminue à mesure qu'il descend vers le sud dans le canal de Mozambique. Elle augmente un peu après avoir dépassé Madagascar, parce qu'un nouvel afflux d'eaux chaudes vient l'alimenter. On a cru longtemps que le courant des Aiguilles, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, remontait au nord dans l'Atlantique pour aller rejoindre le grand courant équatorial de cet océan; cette opinion n'était guère d'accord avec les principes que nous avons émis sur la circulation des mers. De nouvelles recherches et principalement les études faites par l'Institut d'Utrecht ont montré que le courant des Aiguilles continue sa course au sud-ouest du Cap, où le thermomètre accuse des températures beaucoup trop élevées pour ces latitudes. Ici, comme dans les autres océans, il existe un courant équatorial ou plutôt un courant dirigé de l'est à l'ouest, car on l'observe entre les parallèles de 10° et 20° sud. Il s'élargit à mesure qu'il avance vers l'ouest, et se divise en deux branches qui vont rejoindre le courant de Mozambique, l'une en contournant au nord l'île de Madagascar, l'autre en la prolongeant au sud. Les observations thermométriques semblent encore indiquer un mouvement de dérive des eaux chaudes vers le sud, à mi-distance entre l'Afrique et l'Australie. Ce mouvement paraît s'arrêter autour d'une région couverte de plantes marines, située environ par 46° de latitude sud et 70° de longitude est. Dans la partie nord de l'océan Indien, les courants sont variables et changent peut-être avec les moussons. Une masse d'eaux chaudes sort par le détroit de Malacca et va contribuer à alimenter le Gulf-Stream de l'océan Pacifique. Ainsi, en même temps qu'une évaporation active enlève à la surface de l'océan Indien septentrional une immense masse d'eau, des courants nombreux en entraînent encore vers le sud des quantités plus considérables. Ces pertes doivent être compensées par un afflux des eaux des régions polaires. On observe, en effet, dans les régions méridionales, un mouvement des eaux polaires vers l'équateur; elles viennent se briser d'abord contre le courant des Aiguilles, puis contre les masses d'eaux chaudes qui sortent du courant équatorial dont nous avons parlé plus haut. Elles entraînent avec elles des glaces que l'on rencontre jusque par la latitude de 40°. C'est sans doute ce mouvement général des eaux polaires vers le nord-est qui constitue ce qu'on appelle le courant traversier de l'océan Indien. Ce courant, arrivé près des côtes d'Australie, se sépare en deux branches, dont l'une remonte au nord et longe la côte occidentale de l'Australie, l'autre suit la côte méridionale.

Nous arrêtons ici notre énumération, que nous pourrions étendre encore si nous voulions décrire les petits courants auxquels ceux que nous venons de décrire servent de tronc, et entre autres ceux de la Méditerranée, etc., mais ces rameaux ne sauraient offrir d'intérêt qu'au navigateur.

20 Courants de marées. L'ondulation de marée est un mouvement d'oscillation verticale qui se transmet de proche en proche dans la masse liquide sans qu'il y ait déplacement sensible des molécules aqueuses. Telle est, du moins en pleine mer, la marche de la ma-

rée; près des côtes et dans les endroits peu profonds, il n'en est pas tout à fait de même; outre le mouvement oscillatoire vertical qui subsiste et atteint même, probablement aux dépens de la longueur de l'onde, de bien plus grandes proportions qu'au large, il se produit un mouvement de translation qui donne lieu à des *courants* alternatifs comme la marée. Bontoux, dans le *Guide du marin*, leur donne le nom de *courants* de flot quand ils ont lieu avec la mer montante, et *courants* de jusant quand ils coïncident avec la mer baissante; mais il faut bien se garder, dit cet ingénieur, de confondre les mots *flot* et *jusant* avec les expressions *courants* de flot et *courants* de jusant; « on serait entraîné ainsi à de graves erreurs, ajoute-t-il, car le reversement des *courants* ne coïncide pas toujours avec l'étale de haute et basse marée. Ainsi, dans une rivière, il peut y avoir encore *courant* de l'aval, alors que les eaux ont déjà commencé à monter; sur plusieurs points de la Manche, le reversement des *courants* a lieu au milieu du flot et au milieu du jusant. A la côte, l'étale des *courants* de flot coïncide généralement avec la haute mer; mais, à partir d'une distance de 5 à 6 milles du rivage, en avançant vers le large, le moment de l'étale du *courant* de flot retarde progressivement, et ce retard varie entre une heure vingt minutes et six heures trente minutes. Il existe également dans la Manche une partie où, sur la côte même, les états des *courants* ne coïncident pas avec les états des marées. Le détroit de Gibraltar et celui de Bab-el-Mandeb, qui font communiquer l'Océan avec la Méditerranée et avec la mer Rouge, présentent même, sous le rapport des *courants*, une singulière anomalie : lorsque la mer monte dans ces deux détroits, le *courant* se dirige de l'intérieur de ces mers vers l'Océan; il entre, au contraire, de l'Océan dans ces mers lorsque la mer descend sur les rives de ces détroits. » En général, les *courants* de marée marchent dans le même sens que l'ondulation qui leur a donné naissance. Ainsi, sur les côtes de France, le *courant* de flot se dirige du sud-est au nord-ouest, comme l'ondulation de la marée, et le *courant* de jusant va en sens inverse. Lorsque la mer pénètre pour faire le plein dans un bassin présentant une seule ouverture, les eaux affluentes courent dans le même sens jusqu'à ce qu'elles cessent d'élever leur niveau sur les rives de ce bassin. Dans ce cas, le reversement des *courants* de marée en chaque lieu coïncide avec le moment de la haute ou de la basse mer pour ce lieu, et leur maximum de vitesse correspond au moment de chaque demi-marée. Alors, pour connaître la direction des *courants* de marée au point où l'on est placé, il suffit de le rapporter à la marée du lieu le plus voisin dont on connaît l'établissement. On sera porté vers ce point tant que la mer y montera; on en sera éloigné par le *courant* tant que la mer y descendra. Dans les canaux à deux ouvertures, où l'ondulation de marée peut pénétrer à la fois par les deux extrémités du canal, les faits se passent tout autrement. Le phénomène des marées résulte alors de l'interférence des deux ondes; or, ces deux ondes pouvant être égales ou inégales, il en résulte, dans chaque cas, un régime particulier pour les *courants* de marées. Dans la mer d'Irlande, les deux ondes opposées sont égales; au point où elles se superposent, les deux flots et les deux jusants se détruisent, ce qui produit une étale générale; il y a donc en ce point absence de tout *courant*, tandis que l'amplitude de la marée y est plus grande que partout ailleurs. Beechey a appelé cet endroit le point normal de la marée. Il existe donc simultanément dans la mer d'Irlande deux *courants* de flot ayant des directions opposées, s'avancant des extrémités du canal vers le centre ou vers le point normal de la marée, tant que la mer monte à ce point. La ligne de rencontre de ces deux *courants* est à peu près celle qui joindrait l'île de Man à la baie de Morecombe, et sur cette ligne prolongée à l'ouest de l'île de Man les *courants* sont nuls ou insensibles, tandis que le mouvement vertical de la marée est considérable, car c'est dans cette partie que les sommets des deux ondes de marée se superposent. De même pendant le jusant, à partir de ce point normal de la marée, il se produit dans la mer d'Irlande deux *courants* qui se dirigent en sens inverse et qui se séparent à peu près sur la ligne qui joindrait l'île de Man à la baie de Morecombe, pour se porter du centre du canal vers ses extrémités. A l'endroit où le creux et le sommet des deux ondes se rencontrent, le mouvement vertical de la marée est nul, tandis que les *courants* ont leur maximum de vitesse. Ce fait existe à Courtown, à 50 milles au sud de Dublin. Dans les canaux analogues à la mer d'Irlande, les *courants* de flot et de jusant renversent au moment de la haute et de la basse mer au point normal de la marée, et leur maximum de vitesse correspond à la demi-marée de ce même point. Il est donc facile de déterminer, pour tout point du canal où l'on se trouve la direction, la durée et la vitesse des *courants* de marée, pourvu qu'on connaisse l'établissement du port au point normal; tant que la mer montera à ce point, le *courant* en rapprochera le navire, tandis qu'il l'en éloignera au contraire pendant toute la durée du jusant à ce même point. Dans le canal formé d'une part par la Manche et de l'autre par la mer

du Nord ou d'Allemagne, l'ondulation venant de l'Océan pénètre également par deux ouvertures, mais les phénomènes des marées et des *courants* qui en dérivent sont très-variés et très-différents suivant les localités, parce qu'ils résultent de l'interférence de deux ondes inégales. Ainsi l'ondulation venant de l'ouest par la Manche est beaucoup plus forte que celle qui vient du nord par la mer d'Allemagne. Dans ce cas, il est impossible de donner une loi simple et générale comme les précédentes pour trouver en un point quelconque du canal l'heure des reversements des *courants*, leurs directions et leur maximum de vitesse. Il faut donc suivre le phénomène des marées dans tout son développement, dans ses particularités et ses diverses phases, afin d'en déduire les faits dont on a besoin dans la navigation, soit qu'on passe au milieu du canal, soit qu'on en prolonge les côtes. M. Keller a fait une étude approfondie de toutes ces questions dans son ouvrage intitulé : *Exposé du régime des courants dans la Manche et dans la mer d'Allemagne*, auquel nous renvoyons le lecteur.

30 *Courants sous-marins*. Indépendamment des *courants* dont nous venons de parler, *courants* relativement faciles à étudier, puisqu'ils se produisent à la surface des mers, il en est d'autres au plus profond des océans, également dus à des différences de température et aussi à l'influence des inégalités de salure produites par l'évaporation qui a lieu sur les diverses parties de la surface des mers. Les eaux superficielles concentrées par l'active évaporation qui se produit dans les régions équatoriales, et surtout vers les zones où soufflent les vents alizés, tombent au fond de la mer en vertu de leur densité; on suppose qu'en même temps elles prennent un mouvement latéral du côté où sont situées les eaux moins denses, c'est-à-dire vers les pôles, où une évaporation moins active ne donne pas lieu à la même concentration que dans les contrées chaudes, et où les eaux sont encore allégées par la présence d'immenses glaciers. Le désir de se rendre compte de la direction de ces *courants* sous-marins a donné naissance à plusieurs procédés dont le plus simple consiste à maintenir à diverses profondeurs un corps flottant d'une grande dimension et chargé de poids convenables, au moyen d'une ligne fixée à une petite bouée d'un volume strictement nécessaire pour soutenir le corps immergé. M. de La Roche-Poncet, ingénieur hydrographe, a eu l'idée d'employer l'aiguille aimantée dans le même but. Il l'a placée dans un cylindre de cuivre et fixée de telle sorte qu'elle oscille librement sur un pivot. A ce cylindre est adaptée une girouette qui se maintient dans la direction du *courant*; on laisse à l'aiguille le temps de se fixer dans le plan du méridien magnétique, et alors un mécanisme l'arrête dans cette position, de sorte que par l'angle qu'elle fait avec la girouette on obtient la direction du *courant*. Une roue mue par le *courant* et un compteur placé sous l'instrument servent à donner la vitesse aux diverses profondeurs. M. Aimé a également construit un instrument d'après les mêmes principes; mais l'un et l'autre laissent à désirer; ce que l'on s'expliquera aisément si l'on se rend compte des difficultés que présente naturellement le genre d'observations auquel ils sont destinés.

40 *Courants d'eau*. V. COURS D'EAU et CANAL.

COURANTE s. f. (kou-ran-te — rad. *courir*). Pop. Diarrhée : Avoir la courante.

De parler elle s'effraya;
Dont il eut bien fort la courante.

SCARRON.

— Calligr. Sorte d'écriture cursive : *Il a une courante très-lisible*. On dit aussi *écriture courante* et *expéditive*.

— Chorégr. Ancienne danse qui s'exécutait sur un mouvement à trois temps, et ainsi nommée à cause des fréquentes allées et venues dont elle se composait : La *courante* est une danse grave, qui inspire un air de noblesse plus que les autres danses. (Rameau.) On dansa tous les passe-pieds, tous les menuets, toutes les courantes de village, tous les jeux des gars du pays. (Mme de Sév.)

Pécourt tous les matins lui montre la courante.

RÉGNIER.

... Baptiste, le très-cher,
N'a point vu ma courante, et je vais le chercher.

MOÏSSE.

Il Air sur lequel on exécutait cette danse : Comme à de mes amis il faut que je te chante Certain air que j'ai fait de petite courante.

MOÏSSE.

— Techn. Meule supérieure d'un moulin à mouture. Il On dit aussi *TOURNANTE*.

— Encycl. Chorégr. L'air sur lequel on dansait la *courante* se notait à mesure triple ou à mouvement ternaire, en blanches triples, avec deux reprises qu'on recommençait deux fois chacune. La *courante* se dessinait ordinairement avec un temps, un pas, un balancé et un coupé. Compan, dans son *Dictionnaire de danse*, la divise ainsi qu'il suit : un temps, un pas, un balancé et un coupé. Parfois on en sautait le pas, suppression qui marquait la différence entre la *courante* et les basses danses et pavanées.

Il y avait les *courantes simples* et les *courantes figurées*, c'est-à-dire avec figures, va-

riantes, telles que celles qu'on introduit de nos jours dans la danse appelée *cotillon*. Mais, simples ou figurées, les *courantes* se dansaient toujours à deux personnages.

La *courante* paraît dater de la même époque que la pavane. C'est, avec la *sarabande*, la danse qui a eu le plus longtemps la vogue en France. Malgré son allure rapide, elle avait un caractère noble et grave; elle était réservée pour les salons, les réceptions de la cour et du grand monde, et ne figurait point dans la chorégraphie des ballets. Louis XIV la préférait à toutes les autres danses et s'y montrait cavalier accompli. Dans son livre intitulé *La danse ancienne et moderne* (La Haye, 1754), Cahuzac cite, avec force éloges, la *courante* exécutée par Sa Majesté le roi Soleil aux noces de la duchesse de Bourgogne; et pour affirmer l'importance de cette danse, il ajoute : « Elle a toujours été regardée comme très-nécessaire à savoir pour bien danser; et ses mouvements sont si essentiels qu'ils donnent une grande facilité pour exécuter les autres danses. »

Rameau, Sébastien Bach, n'ont point dédaigné d'écrire des *courantes*, et les clavecinistes de la même époque ont laissé sous ce nom de nombreuses pièces remarquables.

COURANTILLE s. f. (kou-ran-ti-le; Il mil. — rad. *courant*). Pêch. Sorte de filet que l'on abandonne au mouvement des eaux, et qui sert pour la pêche du thon.

COURANTIN, **INE** s. (kou-ran-tain, i-ne — rad. *courir*). Fam. Personne qui aime à courir, à vagabonder :

A qui bon se lever matin
Pour faire le courantin ?

(Vieille chanson.)

Il Personne que l'on emploie à des courses, à des commissions : *Chaque étude avait autrefois son courantin*. Elle est courantine chez une modiste. Il Vieux en ce sens.

— s. m. Pyrotechn. Pièce d'artifice servant à communiquer le feu d'un endroit éloigné à une autre pièce, et qui consiste en une fusée simple chargée de la composition des feux communs, salpêtre, charbon, soufre, poussier de poudre, accolée à un cartouche vide et débouchée par les deux bouts : On enfila dans le cartouche du courantin une ficelle ou un fil de fer tendu de l'endroit d'où l'on veut mettre le feu à celui où se trouve la pièce à faire jouer; quand on allume le courantin, celui-ci s'élance le long du fil et va porter le feu.

COURANTS (cap des) ou **CORRIENTES**, sur la côte orientale d'Afrique, à l'entrée du canal de Mozambique, par 24° 7' de lat. S. et 33° 10' de long. E. Ce cap doit son nom à un courant qui, de la côte de Madagascar, se porte en cet endroit avec une impétuosité extraordinaire.

COURAP ou **COWRAP** s. m. (kou-rapp). Pathol. Sorte de lèpre à laquelle sont sujets les habitants des Molouques.

COURAQUET s. m. (kou-ra-ké). Bot. Nom vulgaire de la plante appelée aussi *ROUSSE-ROLLE*.

COURASSANI, cours d'eau de la Guyane française.

COURATARI s. m. (kou-ra-ta-ri). Bot. Genre d'arbres, de la famille des myrtacées, tribu des lécythidées, comprenant une seule espèce, qui croît à la Guyane : *Le bois de couratari est placé au premier rang parmi les bois de charpente*. (C. d'Orbigny.) Il On dit aussi *COURATARA*.

— Encycl. Ce bel arbre, qui croît à la Guyane, porte de grandes feuilles et de larges fleurs d'un blanc lavé de pourpre, groupées en épis axillaires. Son fruit est une capsule ligneuse, oblongue, évasée, presque en forme de cloche, recouverte par un opercule qui se prolonge en un axe central jusqu'au fond de la capsule. Son bois est très-estimé et regardé comme supérieur à tout autre pour la charpente. Les indigènes coupent son écorce en longues bandes et s'en servent, tant elle est tenace, en guise de cordes pour grimper sur les arbres dont ils veulent avoir les fruits. On a trouvé au Brésil une seconde espèce de ce genre.

COURATIER s. m. (kou-ra-tié — rad. *courir*). Ancienne forme du mot *COURTIER*, usitée encore dans quelques provinces.

COURAU s. m. (kou-rô). Pêch. Petit bateau pour la pêche; allège.

COURAYÉ, **ÉE** (kou-ré-é) part. passé du v. Courayer : Navire *COURAYÉ*.

COURAYER v. a. ou tr. (kou-ré-jé — rad. *courir*). Mar. Enduire de courai : *COURAYER la carène d'un navire*.

COURAYER (Pierre-François LE), théologien. V. LE COURAYER.

COURBABLE adj. (kou-ba-ble — rad. *courber*). Qui peut être courbé : *Une tige courbale*.

COURBAG s. m. (kou-bagh). En Orient, Instrument de supplice avec lequel l'exécuteur frappe le condamné sur la plante des pieds. Il On écrit aussi *COURBACH* : *Un eunuque noir agile, pour faire ouvrir la foute, le courbach de cuir d'hippopotame, marque distinctive de son autorité*. (Th. Gaut.) Il Supplice infligé à l'aide du même instrument : *Condamner quelqu'un au courbag*.

COURBAGE s. m. (kou-ba-je — rad. *courber*). Action de courber : *Le courbage des tiges d'osier*.

COURBAN s. m. (kou-ban — ar. *kourbân*, sacrifice). Fête des mahométans, qui se célèbre tous les ans le 10 du mois consacré au pèlerinage, et dans laquelle chaque famille offre un sacrifice proportionné à sa fortune. Il On dit aussi *COURBAN-BEIRAM*.

COURBANT (kou-ban) part. prés. du v. Courber : *Marcher en courbant le dos*. Souvent ses beaux cheveux, pour un plus noble usage, *Courbant* en arc ou l'if ou le cormier sauvage, De leur tresse tendue envoyaient le roseau Dont la pointe dans l'air allait frapper l'oiseau.

DELLILE.

COURBANT, **ANTE** adj. (kou-ban, an-te — rad. *courber*). Qui est susceptible de se courber. Il Peu usité.

— Mar. *Bois courbant*, Bois dont les fibres suivent une certaine courbure. Il On dit aussi substantiv. : *Un courbant*.

COURBARIL s. m. (kou-ba-ri-l). Bot. Nom vulgaire de quelques arbres du genre *hyménée* et de leur bois : *Le courbaril est d'un beau rouge*.

— Encycl. Les *courbarils*, de la famille des légumineuses, constituent un petit nombre d'espèces, qui croissent dans l'Amérique du Sud, en Afrique sur les bords de la Gambie et à l'île Maurice. Ce sont des arbres à fleurs disposées en panicules ou en corymbes terminaux; le fruit est une gousse grande, ligneuse, oblongue, un peu comprimée vers le centre, d'un roux foncé, à une seule loge, renfermant une pulpe sèche, farineuse, dense, un peu fibreuse, jaunâtre, dans laquelle se trouvent quelques graines ovoïdes, grosses et dures.

L'espèce la plus connue et la plus intéressante est le *courbaril* proprement dit (*hyménée courbaril*), grand et bel arbre qui croît dans les régions tropicales. Son bois est dur, solide, rougeâtre, d'un grain fin; il sert pour l'ébénisterie, la charpente, les constructions maritimes et les ouvrages de tour. Le tronc est recouvert d'une écorce épaisse, raboteuse, roux noirâtre. Il laisse écouler, par les incisions qu'on y pratique, une résine abondante, jaunâtre, d'une odeur agréable, difficile à fondre; elle est connue sous le nom de *résine animée occidentale*. Quelques créoles la mâchent pour se parfumer la bouche et se préserver ainsi, à ce qu'ils croient, de coliques à certaines époques. On lui attribuait autrefois de grandes vertus contre les maux de tête, les douleurs causées par le froid, la goutte, les maladies nerveuses, etc. Aujourd'hui elle est très-peu employée en médecine. On s'en sert, dans les arts industriels, pour préparer un vernis transparent très-estimé. L'écorce et les feuilles, longtemps vantées, la première comme un excellent purgatif, les autres comme vermifuges, ont également bien perdu de leur réputation. La pulpe farineuse que renferme la gousse a une odeur aromatique et une saveur qui rappelle celle du pain d'épice; elle sert à l'alimentation. Le *courbaril venin* (*hyménée venosa*) habite aussi la Guyane, et le *courbaril verrucosus* (*hyménée verrucosa*) l'île Maurice. Ces arbres se plaisent sur des plages inondées. Leur fruit est très-recherché par les singes. Les *courbarils* se voient rarement dans nos serres, à cause des difficultés que présente leur culture.

COURBARINE s. f. (kou-ba-ri-ne). Chim. Résine extraite de l'hyménée courbaril.

COURBATON s. m. (kou-ba-ton). Mar. Nom donné à des pièces de bois fortement courbées, qui servent de contre-forts : *Courbatons de fourrière des galères*. *Courbaton de bite*. *Courbaton de beaupré*. Il *Courbatons de hune*, Pièces de bois qui lient les diverses parties de la hune.

COURBATU, **UE** adj. (kou-ba-tu — paraît venir de *court* et de *battu*, battu à court, à bras raccourci; ce qui justifierait l'orthographe *courbattu*, admise par quelques écrivains). Manég. Se dit d'un cheval qui, par suite d'un excès de fatigue ou pour d'autres causes, n'a de libres ni la respiration ni le mouvement des jambes :

Comme un vieux cheval de renvoi,
Maigre, harassé, courbatu,
Venait la débile monture
Aux funérailles de Voiture.

SARAZIN.

— Par ext. En parlant des personnes, Qui a une courbature : *Aussi bien, je ne saurais revoir mes parents d'aujourd'hui, tant je me sens pressé d'appétit et courbatu de la fatigue du voyage*. (Ch. Nod.) Il On dit plus ordinairement *COURBATURE*.

COURBATURE s. f. (kou-ba-tu-re — rad. *courbatu*). Manég. Malaise d'un cheval courbatu. Il *Vieille courbature*, Phthisie pulmonaire du cheval.

— Par ext. En parlant des personnes, Indisposition caractérisée par une grande lassitude accompagnée de douleurs dans les membres : *La courbature provient souvent d'un chaud et froid*.

— Encycl. La *courbature* n'est qu'une indisposition passagère. Elle se manifeste d'abord par un sentiment de lassitude, de brisement dans les membres, des douleurs musculaires siégeant particulièrement dans la région des reins; quelquefois un peu de cé-

phalagie. Il y a prostration des forces, paresse de l'esprit, somnolence; l'embarras gastrique et une fièvre légère accompagnent encore cet état, ainsi qu'une augmentation de chaleur de la peau et de la sueur. La courbature reconnaît pour cause, soit une fatigue excessive, un exercice violent, une attitude fatigante longtemps soutenue, soit l'action du froid humide, un refroidissement subit, etc. La durée de cette indisposition ne dépasse pas trois jours; le repos, les grands bains, les boissons délayantes, une diète peu sévère, les sudorifiques, et quelquefois un purgatif seront employés avec avantage.

COURBATURE, ÉE (kour-ba-tu-ré) part. passé du v. Courbaturer : Cheval COURBATURE. Personne COURBATURE. Je me sens horriblement COURBATURE. (Balz.) On dit courbaturé plus ordinairement pour le cheval, et moins souvent pour l'homme.

COURBATUREUR v. a. ou tr. (kour-ba-tu-ré — rad. courbature). Donner une courbature à : Cette longue promenade m'a tout COURBATURE. Vous allez COURBATUREUR votre cheval. Courbature, qui est usité en quelques endroits, serait bien préférable si l'on pouvait donner le double t à courbatu et à courbature.

Se courbaturer v. pr. Se donner, gagner une courbature : Être exposé à SE COURBATUREUR.

COURBE adj. (kour-be — lat. *curvus*, même sens). Dont la direction change progressivement, sans former aucun angle : Ligne COURBE. Surface COURBE. Le même bâton qui me paraît droit dans l'air me paraît COURBE dans l'eau. (Boss.)

— Fig. Détourné, indirect, dépourvu de franchise : Les ambitieux doivent aller en ligne COURBE; c'est le chemin le plus court en politique. (Balz.)

— Syn. Courbe, courbé, recourbé. Ce qui est courbe paraît tel par lui-même; rien n'annonce qu'il ait pu commencer par être droit. Ce qui est courbé a été mis dans cet état, on pense à l'effort qu'il a fallu faire pour le fléchir. Ce qui est recourbé est plusieurs fois courbé, ou est courbé de manière à rentrer, à revenir sur lui-même.

— Antonymes. Direct, droit.

COURBE s. f. (kour-be — adj. courbe pris substantif). Géom. Ligne courbe : Décrire une courbe. La théorie des courbes. Nous ne sommes point nés pour mesurer des courbes. (Volt.) Les comètes décrivent des courbes qui échappent au calcul. (Chateaub.)

Il est des plus heureux, des courbes naturelles dont les champs quelquefois nous offrent des modèles. DEUILLE.

... Ces mille soleils tournent sous l'œil de Dieu, Rayons étincelants de son céleste essieu, Lequel dort au milieu de sa courbe enflammée. LAMARTINE.

Il Courbes algébriques. Celles dont l'équation ne contient que des fonctions algébriques. Il Courbes mécaniques ou transcendentes. Celles qui ne peuvent être mises en équation algébrique. Il Courbes à double courbure. Celles qui ne sont pas contenues dans un seul plan : L'hélice est une courbe à double courbure.

— Fig. Série, suite, marche, direction qui s'écarte de la voie directe : L'existence des nations et des individus est tracée dans une courbe infranchissable. (Proudh.) La pensée des grands hommes est une courbe que l'on n'embrasse bien qu'après qu'elle est décrite. (Steuve.)

— Topogr. Courbe de niveau. Ligne ordinairement courbe, qui contient l'ensemble des points de même cote sur un plan donné, et qui peut être considérée comme l'intersection d'un plan horizontal avec le terrain : Dans la belle carte de France dressée à l'échelle $\frac{1}{100000}$ par les officiers de l'état-major, pendant la première moitié de ce siècle, la topographie a été établie à l'aide de courbes horizontales espacées de 10 en 10 mètres et tracées sur la carte minute faite à une échelle double par les opérateurs mêmes. (E. Clément.)

— Argot. Epaupe. Il Courbe de moine, Epaupe de mouton.

— Chem. de fer et P. et chauss. Direction courbe d'une voie : Les trains articulés permettent de parcourir, à grande vitesse, des courbes de très-petit rayon. (L.-J. Larcher.)

— Archit. Courbe rampante. Limon courbe d'un escalier. Il Courbe des pressions. Courbe formée par la réunion des points de chacun des joints d'une voûte, où sont appliquées les résultantes de la pression et de la poussée horizontale : La courbe des pressions que l'on calcule en projetant un pont sert à déterminer la stabilité des voûtes. (J. Claudel.)

— Charpent. Pièce de bois coupée en forme d'arc.

— Mar. Forte pièce de bois courbée, qui sert à étayer une pièce ou à relier deux pièces : COURBES d'arceaux, de bossoir, d'écurier. Il Courbe de copucine. Courbe qui lie en partie l'étrave avec l'éperon.

— Navig. fluv. Pièce de bois de forme courbe qui unit les bas-culs auxquels sont attachés les chevaux, dans les opérations de halage. Il Attelage de deux chevaux de halage unis par cette pièce de bois.

— Techn. Courbe d'une pendule à équation. Pièce en forme d'ellipse, qui rentre deux fois sur elle-même.

— Art vétér. Tumeur calleuse en dedans du jarret de l'animal, sur l'extrémité inférieure et interne du tibia : La courbe a pour cause des coups sur la face interne de la jambe, ou des efforts violents pour tirer. (Focillon.)

— Vitic. Crossette de la vigne. Il Nom de l'aire qui sert dans le Médoc à chauffer la vigne.

— Encycl. Géom. Au point de vue physique, une courbe est une ligne qui n'est ni droite ni composée de lignes droites; mais, pour les géomètres, une courbe est une suite de points jouissant tous d'une même propriété, qui lui sert de définition. Par exemple, la circonférence est la ligne dont tous les points sont également distants d'un même point fixe; l'ellipse est la ligne dont tous les points sont tels, que la somme des distances de chacun d'eux à deux points fixes est constante, etc.

Quel que soit le système de coordonnées auquel on rapporte une courbe, elle sera représentée par une équation si elle est plane, par deux équations si elle est gauche. Supposons la plane, l'équation qui la représentera pourra être simple ou compliquée, algébrique ou transcendente; elle changera avec le système de coordonnées adopté.

Mais pour distinguer ou classer les courbes qu'ils étudient, les géomètres ont été naturellement conduits à les rapporter toutes au système de coordonnées le plus en usage, c'est le système de coordonnées rectilignes de Descartes.

C'est en supposant la courbe rapportée à un pareil système de coordonnées qu'on peut dire qu'elle est algébrique ou transcendente.

Les courbes algébriques se distinguent les unes des autres par leur degré, c'est-à-dire par le degré de leurs équations; les formules de transformation de coordonnées rectilignes en d'autres coordonnées rectilignes étant en effet linéaires, c'est-à-dire ne contenant qu'au premier degré les anciennes et les nouvelles coordonnées, il en résulte que le degré de l'équation d'une courbe ne change jamais, quel que soit le système de coordonnées rectilignes auquel on la rapporte.

La définition concrète d'une courbe peut être telle qu'elle ne s'applique qu'à une portion d'une courbe qu'une autre définition aurait fournie plus complète. Par exemple, si l'on demandait la ligne dont tous les points seraient tels qu'en joignant l'un d'eux à deux points fixes on obtiendrait un triangle dans lequel l'angle opposé au côté fixe fût égal à un angle donné, cette définition ne conviendrait qu'à un certain arc de cercle et non pas à la circonférence entière de ce cercle.

On voit par cet exemple qu'il peut se rencontrer des difficultés dans la fixation de l'étendue d'une courbe. Ainsi les modernes regardent les deux branches d'une hyperbole comme ne formant qu'une seule courbe, tandis que les Grecs y voyaient deux courbes distinctes.

C'est encore dans le système de coordination de Descartes que les géomètres ont recherché le critérium relatif à cette difficulté : une courbe algébrique est le lieu de tous les points dont les coordonnées rectilignes satisfont à une même équation algébrique entière, c'est-à-dire débarrassée de radicaux et de dénominateurs.

Mais, pour compléter cet énoncé, il est nécessaire d'ajouter que l'on doit aussi bien construire les solutions négatives de l'équation que ses solutions positives.

Il est du reste aisé de voir que le mode de représentation adopté pour les solutions négatives ne présente rien d'arbitraire, et que la continuité la plus complète régit entre les quatre parties de la courbe qui se trouvent dans les quatre angles des axes.

Si en effet on reculait indéfiniment l'origine des coordonnées du côté des x et des y négatifs, de manière à comprendre dans le premier angle des axes une portion de plus en plus considérable de la courbe étudiée, l'équation nouvelle de cette courbe restant toujours algébrique et entière, les branches réunies dans le premier angle feraient bien rigoureusement suite les unes aux autres. Non-seulement l'ordonnée, en passant de l'une à l'autre de deux branches apparemment séparées par l'un des axes, varierait d'une manière continue, mais toutes les dérivées à l'infini de cette fonction de l'abscisse varieraient aussi d'une manière continue.

La comparaison des deux systèmes de coordonnées rectilignes et polaires montre de même que les valeurs négatives du rayon vecteur doivent être admises aussi bien que les valeurs positives et reproduites sur le dessin en sens contraire du sens correspondant à la valeur attribuée à l'ordonnée angulaire.

— Géom. descript. Courbes de niveau. Pour représenter les ondulations du sol sur un plan ou sur une carte, on suppose le terrain coupé par une série de plans horizontaux équidistants. Chacun de ces plans, par son intersection avec le terrain, produit une courbe, dont la position est caractérisée par une cote; l'ensemble de ces sections de niveau équidistantes donne naissance à un système de cour-

bes de niveau, qui représente parfaitement le relief. Dans ce mode de représentation, plus la distance entre deux courbes est faible, plus la pente est forte. Dans les reliefs, toute courbe fermée appartient à des points de niveau plus élevés que ceux d'une autre courbe fermée qui l'enveloppe la première. L'inverse a lieu pour les creux, et, pour qu'on ne confonde pas les saillies avec les excavations, on inscrit en général sur le plan les cotes de hauteur des courbes extrêmes. Le relief est d'autant plus rigoureusement et fidèlement accusé que les courbes sont plus multipliées; la distance entre deux courbes varie suivant l'échelle du plan, et surtout en raison des formes du terrain; on la fait habituellement égale à 2 m. 50 pour une échelle de $\frac{1}{10000}$, et à 5 m. pour une échelle de $\frac{1}{100000}$.

Pour déterminer ces courbes de niveau, on emploie plusieurs méthodes : la première, qui les donne avec plus ou moins d'approximation, consiste à calculer la hauteur de tous les sommets de la triangulation générale ou secondaire, et à prendre les angles de hauteur ou de dépression d'un très-grand nombre de points du terrain autour de chacun de ces sommets; la distance horizontale de chacun de ces points au sommet étant donnée sur le plan, on calcule avec ces éléments la cote de chacun d'eux, on joint ensuite par une même courbe les points peu éloignés entre eux et qui ont des cotes égales. La deuxième méthode consiste à faire le nivellement suivant une série de plans sécants et verticaux, soit parallèles entre eux, soit passant tous par une même verticale, ce qui fournit autant de profils que l'on a considéré de plans sécants. Les projections sur le plan des intersections des profils et des horizontales équidistantes sont jointes par une courbe dont tous les points sont à la même hauteur. Si l'on a besoin d'un relief très-exact, on trace sur le terrain, à l'aide de piquets, de véritables polygones de niveau, dont les plans superposés doivent être d'autant plus rapprochés que les pentes sont plus variables.

— P. et chauss. La courbure des routes a une très-grande influence sur le tirage; elle tend à diminuer l'effet d'une manière d'autant plus sensible que le rayon des courbes est plus petit et que la chaussée est plus étroite et plus bombée. La difficulté d'opérer le tirage suivant l'axe de la route, et les inclinaisons que l'on est obligé de faire prendre aux chevaux, peuvent, dans certains cas, donner lieu à des accidents. Pour remédier à ces inconvénients, les ingénieurs ont été amenés à s'imposer la condition de ne pas admettre de courbes d'un rayon moindre que 25 ou 30 mètres en rase campagne et 50 ou 100 mètres pour les routes très-fréquentées. Les courbes prononcées étant défavorables à l'action du moteur, il est préférable de leur donner la forme d'arcs de cercle. On emploie la parabole concurremment avec l'arc de cercle dans les cas où les angles des alignements ne sont pas très-petits, car alors la variabilité de la courbure devient sans importance.

— Chem. de fer. Sur les chemins de fer, la résistance qu'opposent les courbes au roulement des trains est très-considérable. Cette force, qui croît avec la vitesse, est aussi d'autant plus grande que le rayon est plus petit. Elle est produite par la force centrifuge, qui sollicite le véhicule à sortir du chemin et le pousse constamment contre le rail extérieur. La résistance totale résultant du passage des trains dans les courbes se compose de trois frottements de glissement : le premier, qui est dû à la fixité des roues sur l'essieu, provient de ce que les distances parcourues par les deux roues d'un même essieu, dans un même temps, sont entre elles comme les rayons des deux files de rails, c'est-à-dire qu'elles doivent glisser de façon que la roue intérieure retarde son mouvement, tandis que l'autre accélère le sien. Le deuxième frottement provient de ce que le parallélisme des essieux oblige le wagon à glisser sur les rails en tournant sur son centre de gravité pour changer de direction. Le troisième est dû à la force centrifuge, qui fait frotter les rebords des roues contre les rails. Le travail résistant, qu'il faudra ajouter à celui qui est produit par les résistances normales, est, pour le passage d'un convoi dans une courbe, par unité de parcours,

$$T_r = f''(P + p) \frac{\sqrt{a^2 + b^2}}{r_1} + f''' \left(\frac{P + p}{gr_1 R} \right) \frac{V^2 \sqrt{2} (lh + h^2)}{R}$$

et le travail total que le moteur exerce sur le convoi pendant l'unité de parcours dans une courbe, pour que ce convoi conserve la vitesse qu'il possédait avant l'instant considéré, est exprimé par

$$T = f \frac{P}{R} + f'(P + p) + 0.4AV^2 + f''(P + p) \left(d + \frac{\sqrt{a^2 + b^2}}{r_1} \right) + f''' \left(\frac{P + p}{gr_1 R} \right) \frac{V^2 \sqrt{2} R(h + h^2)}{R}$$

Dans ces formules, f est le coefficient de

frottement des essieux dans leurs boîtes — le graissage se faisant très-bien et d'une manière continue, on peut le considérer égal à 0,05; — P , la pression exercée par les coussinets sur les fusées, ou autrement dit le poids du wagon et de sa charge, moins celui des roues et des essieux; r , le rayon des fusées; R , le rayon des roues; f' , le coefficient de roulement des roues sur les rails, variable suivant que les roues sont plus ou moins grandes; — pour le diamètre généralement adopté 0 m. 90, on fait $f' = 0,001$; — p , le poids des roues et des essieux; b , un coefficient constant égal à 0,0025; a , un coefficient qui dépend du rapport de la longueur du prisme au côté de sa base. Si la longueur du prisme est égale à trois fois le côté de la base, $a = 1,10$; si le solide est un cube, $a = 1,17$; pour plaque mince, $a = 1,43$ (on prend généralement pour les wagons ordinaires des chemins de fer $a = 1,15$). A est la projection de la surface antérieure du wagon traversant l'air suivant une direction normale; V , la vitesse du wagon en mètres par secondes; f'' , le coefficient de frottement du fer sur le fer, à l'état où se trouvent les jantes des roues et les rails; il varie de 0,12 à 0,40 selon l'état des rails, et il est ordinairement compris entre 0,20 et 0,30; a , la demi-largeur de la voie ou la demi-longueur de l'essieu; b , la demi-distance des essieux; r_1 , le rayon de l'arc suivi par le centre de gravité du wagon; f''' , le coefficient de frottement du rebord de la roue contre le rail, frottement qui n'a pas encore été déterminé par des expériences directes, mais qu'on peut approximativement supposer compris entre 0,30 et 0,40; h , la hauteur du rebord des roues; g , l'accélération de vitesse due à la pesanteur, égale à 9,8088. Dans cette équation du travail, le

terme $f \frac{P}{R}$ représente la résistance due au frottement des fusées sur leurs coussinets; $f''(P + p)$ est la résistance qui résulte du frottement qui s'exerce au pourtour des roues; $0.4AV^2$ donne la résistance que l'air oppose au mouvement des wagons; les autres termes expriment le travail nuisible qu'engendre le passage dans les courbes. Si au lieu d'être tracées en plaine, comme le supposent les équations ci-dessus, les courbes se trouvent placées dans une rampe ou dans une pente, il faut tenir compte des augmentations ou des diminutions de résistance qui résultent de ces nouvelles conditions; à cet effet, on ajoute ou l'on retranche de T la composante, parallèle à la rampe ou à la pente, du poids total $P + p$, soit $\pm (P + p) \sin \alpha$, α étant l'angle que fait le plan incliné avec l'horizon.

Les résistances qui naissent au passage des courbes sont considérablement diminuées dans la pratique par deux dispositions particulières : la forme conique des jantes de roues et l'inclinaison transversale de la voie. Cette dernière disposition donne lieu à une inclinaison semblable du wagon, qui tend dès lors à se rapprocher du centre de la courbe et à détruire tout ou partie de la force centrifuge. Celle-ci étant fonction de la vitesse, on peut anéantir totalement son effet en donnant au rail extérieur, par rapport au rail intérieur, une surélévation telle que les composantes de la gravité et de la force centrifuge, opposées suivant la direction de l'inclinaison transversale de la voie, soient exactement égales. La formule qui sert à calculer le surhaussement est

$$e = \frac{aV^2}{Rg},$$

dans laquelle a représente la largeur de la voie, R le rayon de la courbe et V la vitesse de marche du train. Cette équation montre que la surélévation est d'autant plus considérable que la vitesse normale est plus grande et le rayon de la courbe plus petit.

Les courbes, sur les chemins de fer à grande vitesse les mieux exécutés, ont en général 800 à 1,000 m. de rayon au moins; cependant sur quelques lignes on en rencontre de beaucoup plus prononcées. En France, le minimum des rayons des courbes est : sur la ligne du Nord, de 425 m. à Saint-Omer, et de 215 à la sortie d'Amiens vers Boulogne; sur le chemin de fer de l'Est, de 700 m. à l'approche des gares et stations; sur le chemin de fer de Lyon, de 500 m. aux gares de Dijon et de Châlons; sur la ligne d'Orléans, de 395 m. à la sortie d'Orléans vers le Centre, et de 500 sur les quais de Nantes; sur les lignes de la Méditerranée, de 200 m. sur la ligne d'Alais à la Grand-Combe, et de 300 m. sur celle de Montpellier à Cette; sur le chemin de fer de l'Ouest, de 280 m. et de 300 m. dans les gares, de 750 m. sur la ligne de Paris au Havre, et de 600 m. sur celle de Dieppe; sur le Bourbonnais, de 100 m. entre Roanne et Saint-Etienne, et de 480 m. de Saint-Etienne à Lyon; sur le chemin de fer d'Orsay, l'exploitation se faisant au moyen de machines articulées, les courbes descendent jusqu'à 25 m. de rayon. Lors des expériences faites à Saint-Mandé, elles étaient de 18 m. de rayon. En Angleterre, ce minimum est : sur le chemin de fer de Leven, de 260 m. sur la ligne, et de 100 m. aux stations; sur le chemin de Banff, de 540 à 720 m. sur la ligne, de 360 à 400 m. près des villes, de 80 m. aux stations; sur le chemin de fer de Port-Patrick, de 594 m. sur la ligne, et de 100 m. aux stations; sur le chemin de Poebles, de 400 m.; sur le chemin de Forth-and-Clyde, de 300 m. En Allemagne, le minimum des rayons des

courbes est : sur le chemin Grand-Ducal badois, de 230 m. ; sur le Royal de Wurtemberg, de 270 m. ; sur le Royal de Bavière, de 183 m. ; sur l'Ouest autrichien, de 284 m. ; sur le Sud autrichien, de 188 m. ; sur l'Autrichien de l'Etat, de 284 m. ; sur le Nord autrichien, de 180 m. ; sur le Guillaume-Silésien, de 263 m. ; sur le Magdebourg-Wittemberg, de 188 m. ; sur le Cologne-Minden, de 150 m. ; sur le Rhénan, de 158 m. En général, on admet que les rayons des *courbes* ne doivent pas descendre au-dessous de 1,128 m. dans les plaines, 627 m. dans les terrains ondulés, 376 m. dans les régions montagneuses, et que le minimum des rayons à adopter est de 376 m. dans les deux premiers cas, et 188 m. dans le troisième. Les *courbes* de faible rayon sont le plus souvent isolées et placées dans le voisinage des points d'arrêt forcé, de telle sorte qu'elles ne peuvent apporter aucune entrave à la vitesse, ni compromettre la marche des trains. On évite avec soin de placer les *courbes* de petit rayon sur des rampes très-inclinées, où les trains descendants ont souvent une grande vitesse, et où les trains montants éprouvent un surcroît de résistance. Quand deux *courbes* de sens contraire se succèdent immédiatement, il convient de les séparer par une partie droite d'une longueur au moins égale à celle d'un train ; les cahiers des charges imposées aux compagnies prescrivent un alignement de 100 m. dans ce cas. Pour faciliter le passage dans les *courbes*, on règle le jeu de la voie de manière à permettre aux roues de prendre des rayons proportionnels aux développements des rails, ainsi que l'écartement des essieux extrêmes des machines et des véhicules. Ce jeu varie entre 0 m. 003 et 0 m. 005. Le plus souvent, on adopte une largeur uniforme pour les parties *courbes* et les parties rectilignes, de façon à ne faire usage que d'un seul gabarit lors de l'établissement de la voie.

Outre le système de la surélévation du rail extérieur dans les *courbes*, M. Laignel a proposé un autre moyen, qui consiste à faire marcher les roues extérieures sur le rebord, au lieu de les faire rouler sur la jante comme dans les parties rectilignes. Les roues extérieures ayant en réalité un rayon plus grand peuvent faire alors, sans frottement de glissement, plus de chemin que les roues intérieures. Toutes les *courbes*, dans ce système, doivent avoir un rayon constant de 50 m., en sorte que, dans le cas des tracés à grandes *courbes*, les portions circulaires sont remplacées par un nombre suffisant de parties droites, dont le raccordement a lieu au moyen d'arcs ayant un rayon constant de 50 m. Des expériences ont prouvé que la résistance était ainsi sensiblement diminuée, et que le frottement dû à la force centrifuge se trouvait évité, dans de certaines limites de vitesse ; aussi a-t-on employé ce système avec un avantage marqué sur des chemins où l'on marche à de petites vitesses avec des chevaux. On a encore essayé, pour faciliter le passage dans les *courbes*, différents wagons avec essieux et roues mobiles ; le système de M. Arnoux est le seul qui ait obtenu quelque succès. On a encore, pour supprimer le frottement de glissement occasionné par le parallélisme des essieux, employé des wagons tricycles, dont l'une des roues était placée au milieu de la voie sur une troisième file de rails.

Pour compléter cet aperçu, on peut consulter les ouvrages suivants : M. Dupuit, *Sur la théorie du mouvement des wagons dans les courbes* (1838) ; M. Regnard, *sur le même sujet* (1843) ; M. Perdonnet, *Traité des chemins de fer*, et les expériences de MM. Wood, Le Chatelier, Gouin, Morin, Sauvage et Poiret.

— Art vétér. Chez quelques sujets la *courbe* est presque entièrement effacée, tandis que chez d'autres elle atteint des proportions telles qu'elle peut être considérée comme une défectuosité, principalement pour l'œil. La *courbe* n'est que le développement anormal de la tubérosité interne de l'extrémité inférieure de l'os de la jambe. Dans quelques cas, elle est à peine sensible et ne gêne en rien les mouvements du jarret ; d'autres fois elle envahit la tubérosité, s'étend plus ou moins autour de ce point d'insertion ligamenteuse, et peut rendre la flexion du jarret difficile, et déterminer une claudication plus ou moins intense. La *courbe* est le résultat de coups et de contusions légères, mais assez souvent répétées, d'efforts violents dans les exercices longs et fatigants. Elle débute par un engorgement inflammatoire qui peut être facilement combattu par le repos, les lotions froides, des frictions d'eau-de-vie camphrée. Au début, la tuméfaction n'est, pour ainsi dire, déterminée que par l'inflammation de la peau et du tissu cellulaire sous-cutané ; mais, petit à petit, l'inflammation s'établit dans le périoste, dans l'intérieur duquel et sous lequel se forme cette tumeur. Si la cause déterminante a cessé d'agir, il peut arriver que l'exostose s'arrête dans son développement ; mais le plus souvent elle prend un accroissement plus considérable, et s'étend sous l'insertion des ligaments latéraux et sous le tendon du muscle péronéo-phalangien. Ces organes, gênés dans leur action, produisent une boiterie qui devient permanente et rend l'animal incapable de faire un service même passable. La *courbe* peut encore se prolonger et envahir quelques os du tarse ; alors les suites sont encore bien

plus graves, car la boiterie est très-forte, et le service de l'animal à peu près nul. Enfin, il peut arriver que la *courbe*, après avoir garni de ses productions osseuses anormales presque toute la face interne et supérieure de l'articulation tibio-tarsienne, détermine une arthrite qui amène la destruction des cartilages d'encroûtement, et fait que le cheval est plus ou moins susceptible de harper. L'ankylose enfin vient quelquefois mettre l'animal tout à fait hors de service.

COURBÉ, ÉE (kour-bé) part. passé du v. Courber. Qui est rendu courbe : *Baguette courbée. Homme courbé par l'âge.*

Vulcain, noir et crasseux, courbé sur son enclume, Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.

VOLTAIRE.

L'ambitieux, courbé sous le fardeau des ans, De la fortune encore écoute les promesses.

Mme DESHOULIÈRES.

Un pauvre bûcheron tout couvert de ramée, Sous le faix du fagot aussi bien que des ans, Gémissant et courbé, marchait à pas pesants.

LA FONTAINE.

Ennui, fatal Ennui ! monstre au pâle visage A la taille voûtée et courbée avant l'âge, Comment se dérober à ta puissante main ?

A. BARRIER.

— Fig. Accablé, écrasé, qui cède, qui plie sous une force morale : *Voyez ces mous habitants des plaines fertiles, rivaux au service de la glèbe, courbés sous la main de fer de la tyrannie.* (Virey.) *Nous devons plaindre, mais nous ne pouvons estimer une nature courbée sous le faix de la superstition et de l'ignorance.* (B. Const.) *L'homme est du bois dont on fait les arcs : plus on le tient courbé, plus il se redresse.* (D'Houdetot.)

Courbés sous nos tyrans, nous attendons leurs coups.

VOLTAIRE.

— Blas. Se dit des dauphins, bars et barbeaux employés comme meubles de l'écu, lorsqu'ils sont pliés en arc. || Se dit des fasces qui sont un peu voûtées en arc.

— Syn. *Courbé, courbe, recourbé. V. COURBÉ.*

COURBELINE adj. f. (kour-be-li-ne — rad. *courbe*). Econ. rur. Mot proposé pour désigner les vaches chez qui la nappe est surmontée d'une courbure qui n'arrive pas jusqu'à la vulve : *Vaches COURBELINES.*

COURBEMENT s. m. (kour-be-man — rad. *courber*). Action de courber ; résultat de cette action : *Le COURBEMENT des bois de construction.*

COURBEMENT adv. (kour-bé-man — rad. *courbe*). D'une manière courbe : *Marcher COURBEMENT.* || Peu usité.

COURBER v. a. ou tr. (kour-bé — lat. *curvare* ; de *curvus*, courbe). Rendre courbe : *COURBER un bâton. L'âge a COURBÉ sa taille. Le chène, au tronc roide, ne COURBE que ses branches.* (B. de St-P.) || Incliner, faire pincer :

L'âge a courbé mon front et blanchi mes cheveux.

C. DELAVIGNE.

Puis l'infirme vieillesse, arrivant tristement, Presse d'un malheureux la tête chancelante, Courbe sur un bâton sa démarche tremblante.

A. CUVIÈRE.

|| S'emploie improprement dans le sens de couder, plier : *COURBER une barre de fer à angle droit.*

— Par anal. Faire paraître courbe ou coude :

Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse.

LA FONTAINE.

— Fig. Abaisser, humilier, soumettre, assujettir : *Quand des maîtres d'erreurs ont plié notre âme dans notre jeunesse, nous ne faisons pas même d'efforts pour la redresser, nous en faisons au contraire pour la COURBER encore.* (Volt.) *Il existe dans toutes les sociétés un pouvoir régulateur invisible, qui courbe tout sous sa règle.* (T.-N. Benard.) *Notre intelligence doit COURBER son orgueil devant les nécessités sociales.* (Mich. Chev.)

L'usage impérieux courbe le genre humain.

LEMIERRE.

Malheur ! si ce drapeau, symbole de nos droits, Vous le courbez encore à la face des rois.

RIBESTOLLES.

|| A souvent pour régime le nom de quelque partie du corps, que l'on a l'habitude d'incliner en signe d'acquiescement ou de soumission : *COURBER LA TÊTE, LE FRONT, LES ÉPAULES, LE DOS.*

Las de courber mon front sous un injuste empire.

C. DELAVIGNE.

Est-ce donc un besoin de la nature humaine Que de toujours courber le dos ?

A. BARRIER.

Travail, pesante loi, dure nécessité, Sous ta verge de fer, sous ton bras indompté Tu peux courber les fronts des enfants de ce monde.

A. BARRIER.

— v. n. ou intr. Etre courbé, plier, céder : *COURBER sous le faix. Les arbres COURBENT sous le poids des fruits.*

CORNEILLE.

Se courber v. pr. Etre courbé, plié : *Ce trône était ombragé de tilas qui se courbaient en voûte.* (Marmontel.) || Se baisser, s'incliner vers le sol, en parlant des personnes : *N'é-*

tant que cardinal, je cherchais les clefs du paradis, et je me courbaïs pour les ramasser ; à présent que je les ai, je ne dois plus regarder que le ciel. (Sixte-Quint.)

— Fig. S'abaisser, s'humilier ; faire acte de condescendance : *Se COURBER sous la tyrannie. La véritable grandeur se courbe par bonté vers ses inférieurs et revient sans effort dans son naturel.* (La Bruy.) *Lorsque les courtisans se COURBENT, c'est pour tendre la main.* (Mme Campan.) *La religion est le seul pouvoir devant lequel on peut se COURBER sans s'avilir.* (Chateaub.) *L'homme ne peut se comparer ; il est trop grand pour se courber vers la terre.* (J. Simon.) *Il faut se COURBER bien bas pour entrer dans le palais de la fortune.* (J. Janin.)

Toujours devant les lois de mort et d'épouvante Les peuples étonnés se sont courbés plus bas.

LEMIERRE.

Sérapius, prophètes, archanges, *Courbez-vous, c'est un roi ; chantez, c'est un mar-*

[tyr !

V. HUGO.

... Ton peuple fidèle, autour des noirs arceux, Se courben murmurent sous le vent des cantiques, Comme au souffle du nord un peuple de rosesaux.

A. DE MUSSAT.

Ma tête ne s'est point courbée ; Mais la main du sort ennemi Est plus lourdement retombée Sur mon front toujours raffermi.

V. HUGO.

|| Plier, céder, être dompté :

Enfant, tu t'es courbé sous le poids de la vie.

V. HUGO.

— Antonymes. Dresser et redresser.

— Allus. hist. *Courbe la tête, ser Sicambre, adore ce que tu as brisé, brule ce que tu as adoré,* l'aroles de saint Remi baptisant Clovis, auxquelles on fait souvent allusion.

V. ADORER.

COURBET s. m. (kourbé — dimin. de *courbe*).

Agric. Grande serpe avec laquelle on coupe les taillis, on abat les branches.

— Techn. Partie élevée d'un bât de mulet, courbée en forme d'arc.

COURBET (Gustave), peintre français contemporain, le chef de l'école dite réaliste, né à Ornans (Doubs) le 10 juin 1819, mort en Suisse le 31 décembre 1877. Il fit ses études au petit séminaire de sa ville natale, prit quelques leçons de peinture à Besançon sous la direction d'un artiste obscur nommé Flageoulot, et vint à Paris, vers 1839, avec l'intention de suivre les cours de l'école de droit ; mais il ne tarda pas à s'abandonner exclusivement à son goût pour la peinture. Il fit une courte apparition dans l'atelier de Steuben et dans celui d'Aug. Hesse, et il se forma surtout par l'étude des tableaux flamands, hollandais, espagnols et vénitiens du musée du Louvre. Il exécuta aussi quelques copies d'après Delacroix, Robert-Fleury, Schnetz, Géricault. On cite parmi ses premières œuvres originales une composition biblique, *Loth et ses filles*, une *Odalisque* inspirée par une poésie de Victor Hugo, une *Létia* inspirée par George Sand, une allégorie, *L'Homme délivré de l'Amour par la Mort*, peintures des plus médiocres qui, aussi bien sous le rapport du sujet que sous celui de la facture, étaient loin de faire présager le terrible novateur qui devait soulever tant de colères et tant d'enthousiasmes. Il débuta au Salon de 1844 en exposant son propre portrait accompagné de celui de son chien. Le jury de ce même Salon lui refusa *L'Homme blessé* et les *Amants dans la campagne*, deux tableaux qui ont figuré aux Expositions particulières organisées par l'auteur en 1855 et en 1867. Au Salon de 1845, il fit recevoir un *Guittarero*, et à celui de 1846 un portrait d'homme. En même temps que ce dernier ouvrage, il avait présenté son portrait, désigné depuis sous le nom de *L'Homme à la pipe*, et qui fait partie de la riche collection donnée par M. Bruyas au musée de Montpellier : ce portrait, une des plus énergiques productions du peintre d'Ornans, fut repoussé par le jury. M. Courbet se vit refuser aussi au Salon de 1847 le portrait qu'il avait fait d'un de ses compatriotes, M. Urbain Cuenot ; il l'envoya au Salon libre de 1848, avec cinq autres peintures, — une *Jeune fille dormant*, un *Violoncelliste*, trois paysages, — et trois dessins. Ces divers ouvrages qui annonçaient, déjà un artiste indépendant, doué d'une rare vigueur d'exécution, commencèrent à éveiller l'attention de la critique. Le Salon de 1849 comptait sept tableaux de M. Courbet : une *Après-dînée à Ornans*, réunion de types provinciaux reproduits avec une sincérité et une vigueur surprenantes ; la *Vendange à Ornans*, le portrait de l'auteur, celui de M. Mare Trapadoux, et trois paysages, la *Vue du château de Saint-Denis*, les *Communaux de Chassagne* et la *Vallée de la Loue*. Le jury décerna à M. Courbet une médaille de 2^e classe, et le gouvernement acheta l'*Après-dînée* pour le musée de Lille.

Mais ce fut au Salon de 1850-1851 que M. Courbet se posa véritablement en champion d'un art nouveau, et produisit sur le public un effet violent, profond, extraordinaire. Il n'y exposa pas moins de neuf tableaux, dont trois comptent parmi ses œuvres les

plus caractéristiques : *L'Enterrement à Ornans*, les *Casseurs de pierres*, et les *Paysans de Flagey revenant de la foire* ; les cinq autres étaient le portrait de l'auteur (*L'Homme à la pipe*), celui de l'apôtre Jean Jarmet, celui de Berlioz (exécuté en 1848), celui de M. Francis Wey, les *Bords de la Loue*, et une *Vue du château de Scey-en-Vaux*. La presse s'occupa beaucoup de ces ouvrages ; la violence des critiques égala l'exaltation des louanges. On alla jusqu'à prétendre (on était alors en république) que M. Courbet, en peignant ses *Casseurs de pierres*, ses bédouins et ses paysans francs-comtois, avait entendu faire œuvre de socialiste. Les critiques les plus modérés classèrent le jeune maître d'Ornans parmi les glorificateurs du laid. Voici comment s'exprimait, dans la *Revue des Deux-Mondes*, M. Louis Geoffroy : « Evidemment M. Courbet est un homme qui se figure avoir tenté une grande rénovation, et ne s'aperçoit pas qu'il ramène l'art tout simplement à son point de départ, à la grossière industrie des maîtres imagiers... M. Courbet s'est dit : A quoi bon se fatiguer à rechercher des types de beauté qui ne sont que des accidents dans la nature, et à les reproduire suivant un arrangement qui ne se rencontre pas dans l'habitude de la vie ? L'art, étant fait pour tout le monde, doit représenter ce que tout le monde voit ; la seule qualité à lui demander, c'est une parfaite exactitude. Là-dessus notre penseur plante son chevalet au bord d'une grande route où des cantonniers cassent des pierres : voilà un tableau tout trouvé, et il copie les deux manœuvres dans toute leur grossièreté et de grandeur naturelle ; de peur qu'un seul détail échappe... C'est grande pitié qu'en 1851 on soit réduit à faire la démonstration des principes les plus élémentaires, à répéter que l'art n'est pas la reproduction indifférente de l'objet le premier passant, mais le choix délicat d'une intelligence raffinée par l'étude, et que sa mission est, au contraire, de hausser sans cesse au-dessus d'elle-même notre nature infirme et disgraciée. Ils se sont donc trompés, tous les nobles esprits qui, de siècle en siècle, ont entretenu dans l'âme de l'humanité le sentiment d'une destinée supérieure, et nous aussi qui, devant leurs chefs-d'œuvre, nous sentions allégés, heureux de dérober quelques heures à la pesante réalité ! Voici venir les coryphées de l'ère nouvelle, qui nous rejettent brutalement la face contre cette terre fangeuse d'où nous enlevait l'aile de la poésie. Ils nous ramènent à la glèbe, ces prétendus libérateurs, et, pour ma part, je n'imaginais pas de contrée si barbare dont le séjour ne fût préférable à celui d'un pays où ces sauvages bêtes viendraient à paraître. » Un jeune écrivain qui aspirait à faire en littérature la révolution que M. Courbet paraissait en train d'opérer en peinture, M. Champfleury, se chargea de riposter aux critiques qui, au nom de la dignité de l'art, criblaient de sarcasmes les œuvres du maître d'Ornans. Il écrivit, dans le *Messager de l'Assemblée* (25 et 26 février 1851), un véritable plaidoyer en faveur du réalisme : « J'ai écouté les propos de la foule devant le tableau d'un *Enterrement à Ornans*, j'ai eu le courage de lire les inepties qu'on a imprimées à propos de cette peinture, j'ai écrit ce feuilleton. De même qu'en politique on voit d'étranges associations de partis opposés se réunissant pour combattre un ennemi commun, de même les critiques réputés les plus audacieux sont entrés dans les rangs des demi-sots et ont tiré sur le réalisme... On veut que M. Courbet soit un sauvage qui a étudié la peinture en gardant les cochons. Quelques-uns affirment que le peintre est un chef de bandes socialistes... Ils s'écrient que M. Courbet est le fils de la république démocratique de 1848 ; ils voudraient mettre un crêpe sur l'Apollon du Belvédère. Si on les écoutait, les membres de l'Institut devraient s'asseoir sur leurs fauteuils, comme autrefois les sénateurs sur leurs chaises curules, et mourir fièrement, frappés par les sabots boueux des sauvages réalistes... » Suit une description du tableau, où l'écrivain ne le cède point en réalisme à son ami M. Courbet, et où il s'attache à faire ressortir la sincérité apportée par ce dernier dans la reproduction des types qu'il a eus sous les yeux : « Est-ce la faute du peintre si les intérêts matériels, si la vie de petite ville, si des égoïsmes sordides, si la mesquinerie de province clouent leurs griffes sur la figure, éteignent les yeux, plissent le front, hébètent la bouche. Les bourgeois sont ainsi ; M. Courbet a peint des bourgeois. » Et M. Champfleury ajoute, avec l'orgueil d'un novateur qui a foi dans le triomphe de ses idées : « Heureusement le temps est passé de ces panthéistes qui ont fait jouer à la nature des comédies sinistres : le réalisme apparaît sérieux et convaincu, ironique et brutal, sincère et plein de poésie. » M. Champfleury ne méconnaît pas d'ailleurs les défauts de la peinture de M. Courbet : selon lui, elle est molle et robuste à la fois. Il est certain que, dans l'*Enterrement à Ornans*, l'artiste a poussé jusqu'à l'excès son dédain des règles établies et sa recherche de la réalité : ce tableau pouvait passer pour une provocation brutale autant à l'adresse des simples spectateurs dont il s'agissait de forcer l'attention qu'à l'adresse des promoteurs d'idéal. Les *Casseurs de pierres* étaient beaucoup moins violents et surtout moins excentriques : ils sont restés, à notre avis, le meilleur tableau de genre de

M. Courbet. Au mot CASSEUR, nous avons analysé cette œuvre remarquable.

Bien décidé à jouer le rôle de révolutionnaire, et comprenant qu'une des conditions du succès serait d'obtenir la popularité, M. Courbet alla promener ses tableaux en province et à l'étranger; il organisa des exhibitions à Dijon, à Besançon, à Munich, à Francfort. Ses œuvres ne causèrent pas moins de scandale en Allemagne qu'en France. Il reparut au Salon de 1852 avec trois tableaux : un portrait, un paysage et une composition passablement originale, les *Demoiselles de village*, de qui Gustave Planche a dit : « Les *Demoiselles de village* n'ont rien à démêler avec la peinture prise dans son acception la plus élevée. C'est une habileté tout au plus suffisante pour l'exécution d'une enseigne, et si le mot paraît dur, je ne crois pourtant pas manquer à la vérité. » Et le farouche critique ajoute : « Je crois donc sincèrement que l'école réaliste qu'a voulu fonder l'auteur des *Demoiselles de village* ne ralliera pas des disciples nombreux. Non-seulement ces jeunes filles sont laides, mais elles sont dessinées sans précision. Les vêtements, mal choisis, ne laissent pas deviner assez clairement la forme du corps... L'engouement que M. Courbet a excité l'année dernière s'est éteint heureusement cette année; le bon sens et le bon goût reprennent le dessus. Pour ma part, je m'en réjouis, car les éloges prodigués à M. Courbet pouvaient, à bon droit, passer pour une injure adressée à tous les esprits laborieux qui n'ont jamais séparé l'imitation de la nature de la beauté idéale. Du moment que l'imitation littérale, prosaïque, vulgaire, était acceptée comme le dernier mot de l'art, du moment que l'imitation était proscrite comme un hors-d'œuvre, comme un luxe futile, les hommes qui se rattachent sinon par leurs œuvres, du moins par leurs doctrines et leurs efforts, aux traditions de la Renaissance, devaient se croire méconnus et bafoués. L'heure de la réparation me semble aujourd'hui arrivée. M. Courbet reprend la place qu'il n'aurait pas dû quitter; il est rangé parmi les imitateurs qui n'ont jamais entrevu la vraie mission de l'art. Quant à ceux qui rêvent et poursuivent la beauté, ils le dominent de toute la hauteur qui sépare l'idéal de la réalité. Que M. Courbet profite de cet avertissement, et peut-être sera-t-il un jour admis parmi les peintres ? M. Courbet avait trop de confiance dans ses forces et était trop excité par ses amis pour songer un instant à faire l'amende honorable qu'exigeaient de lui les partisans des doctrines classiques. Il envoyait au Salon de 1853 trois morceaux ultra-réalistes, les *Baigneuses*, les *Luteurs* et la *Fileuse*; ce dernier ouvrage, le plus sage des trois, a été donné par M. Bruyas au musée de Montpellier. Les *Baigneuses* provoquèrent un déluge de plaisanteries et de caricatures. On rapporte une piquante exclamation échappée à l'impératrice Eugénie à la vue de ce tableau : la jeune et belle souveraine venait de voir le *Marché aux chevaux*, de Mlle Rosa Bonheur, et on avait eu soin de lui faire observer que ces chevaux, de formes épaisses, appartenaient à la race percheronne. Arrivée devant la composition où M. Courbet a représenté une de ses *Baigneuses* entièrement nue, tournant au spectateur un dos large, gras et dodu, l'impératrice ne put retenir un cri de surprise : « Est-ce aussi une Percheronne ? » fit-elle.

« Si j'avais été présent, dit Proudhon, j'aurais pris la liberté de répondre à Sa Majesté, en ôtant mon chapeau : Non, madame; celle-ci est une simple bourgeoise, comme nous en avons beaucoup, et dont le mari, libéral sous Louis-Philippe, réactionnaire sous la République, est actuellement l'un des sujets les plus dévoués de l'empereur... Oui, la voilà bien cette bourgeoisie charnue et cossue, déformée par la graisse et le luxe, en qui la mollesse et la masse étouffent l'idéal, et prédestinée à mourir de poltronnerie, quand ce n'est pas de gras fondu; la voilà telle que sa sottise, son égoïsme et sa cuisine nous la font. Quelle ampleur ! quelle opulence ! » Cette *Baigneuse* est, sans contredit, un des morceaux de chair les plus vigoureusement peints que nous ayons jamais vus. Proudhon assure qu'un zélateur de l'idéal, fasciné par l'incomparable énergie de ce tableau, eût l'étrange curiosité de faire connaissance, comme dit la Bible, *cognoscere*, avec le modèle. « Que trouva-t-il ? C'est ce que j'ai oublié de lui demander, et qui ne nous importe guère. Comme un homme qui, n'ayant pas l'œil montagnard, regarde du haut d'un rocher à pic au fond d'un abîme, cet idéaliste avait été pris de vertige et s'était bravement précipité. Je souhaite aux peintres de l'Académie et aux partisans de l'art pour l'art beaucoup de triomphes comme celui-là. » Ce zélateur de l'idéal, ce curieux est un des biographes de M. Courbet; il a avoué lui-même, par écrit, qu'il avait succombé aux provocations de l'œuvre du maître d'Ornans; je pourrais donc le nommer, mais son nom ne nous importe guère. « Quantité de critiques restèrent insensibles aux charmes de cette *Baigneuse* et accablèrent l'auteur de railleries et de diatribes. Mais les encouragements et les éloges ne firent pas défaut non plus au maître d'Ornans, que nous avons déjà eu l'occasion de citer, M. Bruyas, fit l'acquisition de ses *Baigneuses*, de sa *Fileuse*, et de plusieurs autres de ses tableaux, l'appela au

près de lui et lui témoigna une admiration enthousiaste. L'artiste prouva sa gratitude par un tableau où il s'est représenté arrivant le sac au dos, le bâton ferré à la main, dans la campagne poudreuse de Montpellier, où il est accueilli par M. Bruyas, venu au-devant de lui avec son serviteur et son chien. Ce tableau, que les journalistes ont baptisé : *Bonjour, maître Courbet !* a figuré à l'Exposition universelle de 1855 sous ce titre : la *Rencontre*. A cette même exposition, M. Courbet fit admettre ses *Casseurs de pierres*, ses *Demoiselles de village*, achetées par M. de Morny; sa *Fileuse*, l'*Homme à la pipe*, et six nouveaux ouvrages : un autre portrait de lui-même, celui d'une *Dame espagnole*, les *Cribeuses de blé*, la *Roche de Dix-Heures dans la vallée de la Loue*, le *Ruisseau du Puits-Noir* et le *Château d'Ornans*.

Outre les ouvrages que nous venons de citer, M. Courbet avait présenté à l'Exposition universelle celles de ses œuvres qui, comme l'*Enterrement à Ornans* et les *Baigneuses*, avaient fait le plus de bruit; le jury refusa de les admettre. Irrité de cette proscription, le maître d'Ornans résolut de frapper un grand coup; il fit construire à ses frais dans le voisinage même du palais de l'Industrie, avenue Montaigne, un bâtiment surmonté de cette enseigne : LE RÉALISME — G. COURBET — Exposition de 40 tableaux de son œuvre. A cette exposition particulière reparurent la plupart des peintures que nous avons déjà citées et plusieurs nouvelles, entre autres les portraits de MM. Champfleury, Baudelaire, Laurier, Grangier; l'*Atelier de Courbet*, un *Pirafe*, *Génisse et Taureau au pâturage*, un *Salaire à Bougival*, le *Quartier de Franchard à Fontainebleau*, les *Rochers d'Ornans*, un *Bois en hiver*, un *Soleil couchant*, les *Ombres du soir*, le *Suicide* (paysage), des têtes d'étude et des dessins. En tête du catalogue de cette exhibition, M. Courbet plaça cette profession de foi adroitement rédigée par une main amie : « Le titre de réaliste m'a été imposé comme on a imposé aux hommes de 1830 le titre de romantiques. Les titres, en aucun temps, n'ont donné une idée juste des choses; s'il en était autrement, les œuvres seraient superflues. Sans m'expliquer sur la justesse plus ou moins grande d'une qualification que nul, il faut l'espérer, n'est tenu de bien comprendre, je me bornerai à quelques mots de développement pour couper court aux malentendus. J'ai étudié, en dehors de tout esprit de système et sans parti pris, l'art des anciens et l'art des modernes. Je n'ai pas plus voulu imiter les uns que copier les autres; ma pensée n'a pas été davantage d'arriver au but oiseux de l'art pour l'art. Non ! j'ai voulu tout simplement puiser dans l'entière connaissance de la tradition le sentiment raisonné et indépendant de ma propre individualité. Savoir pour pouvoir, telle fut ma pensée. Être à même de traduire les mœurs, les idées, l'aspect de mon époque, selon mon appréciation; être non-seulement peintre, mais encore un homme; en un mot, faire de l'art vivant, tel est mon but. » Ainsi, suivant M. Courbet, le réaliste est un artiste initié aux procédés des maîtres anciens, mais ne relevant cependant que de lui-même, au point de vue de la forme comme au point de vue du sentiment, et reproduisant sincèrement, naïvement, les mœurs, les passions, les types de l'humanité vivante. Ainsi compris, le réalisme n'est autre chose que l'interprétation fidèle de la nature animée, pittoresque; il se confond avec le naturalisme, et fait de M. Courbet un successeur, un continuateur des Caravage, des Valentin, de Ribera, de Rembrandt, de Velasquez. Mais ce n'est pas ainsi que la critique raffinée a compris le système du maître d'Ornans; elle n'y a vu qu'une intention formelle de choisir les faces les plus triviales, les plus laides, les plus repoussantes de la réalité, un parti pris de copier servilement les objets visibles et palpables sans jamais rien imaginer, et pour tout dire, une brutalité et une grossièreté volontaires de sentiment et d'exécution. Il n'est sorte de railleries auxquelles M. Courbet n'ait été en butte à ce sujet. Dans une parade intitulée le *Feuilleton d'Aristophane*, il a été personifié par un certain *Realista* qui s'avance en scène et dit :

Faire vrai, ce n'est rien pour être réaliste : C'est faire laid qu'il faut ! or, monsieur, s'il vous plaît, Tout ce que je dessine est horriblement laid. Ma peinture est affreuse, et pour qu'elle soit vraie, J'en arrache le beau comme on fait de l'ivraie, J'aime les teints terreux et les nez de carton, Les fignettes avec de la barbe au menton, Les trognons de tarasques et de coquecigrues, Les durillons, les cors aux pieds et les verrues. Voilà le vrai !

L'exposition privée organisée par M. Courbet, et les annonces dont elle fut l'objet dans les journaux, servirent de prétextes à plusieurs critiques pour accuser l'artiste de chercher, au moyen de la réclame, un succès de mauvais aloi. « Nous aimons les artistes qui portent haut, » nous aimons les artistes qui portent haut, et nous dédaignons absolument ceux qui l'affichent au coin des rues, écrivit M. Maxime Du Camp. Le bruit qu'on parvient à faire par ces moyens, que je ne vous pas qualifier, n'est pas toujours de la réputation, c'est souvent du scandale. M. Courbet a choisi lui-même, de son plein gré, la place qu'il désirait avoir dans la presse; il a mis son nom et son *boutiment* à la quatrième page des journaux. Ceci n'est plus de notre

ressort. » M. Th. Gautier se montra moins dédaigneux, mais presque aussi sévère : « Au lieu d'installer le réalisme dans une baraque, à côté de l'Exposition, M. Courbet ferait mieux de cultiver le grand paysagiste qui est en lui. (Ici un éloge du paysage intitulé la *Roche de Dix-Heures*.) Nous ne discuterons pas les doctrines de M. Courbet; nous ne regardons que les résultats, et nous trouvons qu'il gâte systématiquement un vrai talent de peintre... Nous persistons à croire que, sous prétexte de réalisme, il calomnie affreusement la nature. La nature, même la moins choisie, n'est pas si laide, ni si disgracieuse, ni si barbouillée. Et pourtant M. Courbet a parfois de belles localités bien simples, bien larges, bien soutenues d'un bout à l'autre. Malheureusement il annihile ses qualités par un parti pris funeste. » Ainsi les critiques jurés commençaient à reconnaître eux-mêmes, malgré toute leur horreur pour le réalisme, que M. Courbet était un praticien de première force, et aussi un grand paysagiste. Quelques zélateurs de l'idéal, pour nous servir du mot de Proudhon, déclaraient même que, le jour où il le voudrait, le maître d'Ornans prendrait place parmi les peintres les plus en renom dans l'école. M. About écrivait, avec sa malice accoutumée, dans son *Voyage à travers l'Exposition universelle* : « Aujourd'hui M. Courbet aurait beau jeu s'il voulait rentrer en grâce avec le bon goût. Il n'y aurait pas assez de veaux gras pour fêter le retour de cet enfant prodigue : on lui saurait un gré infini chaque fois qu'il peindrait un visage propre; tout nez qui ne serait pas en carton lui attirerait des actions de grâces; toute jambe sans varice serait proclamée une jambe louable, bienfaisante, utile au peuple et chère aux gens de bien. Que n'eût-on pas dit dans Athènes si Alcibiade, ce Courbet de la politique, avait fait remettre une queue à son chien ? » Sans songer à faire la moindre concession à l'idéalisme, M. Courbet comprit que, pour se faire définitivement accepter comme un maître peintre par ceux mêmes qui avaient jusqu'alors fermé les yeux sur son talent de praticien, il devait choisir des sujets n'exigeant qu'une traduction fidèle de la nature. Il exposa au Salon de 1857 deux tableaux d'animaux, — la *Curée du chevreuil* et une *Biche forcée à la neige*, — un paysage, — les *Bords de la Loue*, — deux portraits, celui de *Guyemard* dans le rôle de *Robert le Diable*, et celui de *M. A. Promayet*, et un tableau de genre, les *Demoiselles de la Seine*, où l'importance donnée au paysage dissimulait assez bien le bout de l'oreille que le réalisme laissait percer dans les figures. Le spirituel écrivain que nous citions tout à l'heure, M. About, déclara que ces divers ouvrages « n'offraient rien qui pût agacer les nerfs de la critique, » et fit, à leur occasion, une étude sur l'auteur, à laquelle nous emprunterons les passages suivants : « L'originalité de M. Courbet consiste dans l'originalité de sa facture... Son *faire* est admirable autant que son dessin est médiocre. Aucun peintre vivant ne sait rendre mieux que lui le tissu résistant qui enveloppe les corps. Les tas de cailloux qui bordent les routes attendaient depuis longtemps leur Raphaël : ils l'ont trouvé dans la personne de M. Courbet. Le fer, le bois, la pierre, l'écorce, le poil et la peau, lorsqu'elle ressemble à une écorce, appartiennent en propre à M. Courbet. Il peint solidement les choses solides : ses procédés d'exécution sont ceux des maîtres... Il aborde directement les valeurs, sans tâtonnements, sans transitions. Il rend du premier coup l'apparence la plus saisissante de tous les objets de la nature; il met la main sur les *localités*, il les pose en présence les unes des autres; il établit les premières bases d'un aspect, il en prend les quatre ou cinq côtés saillants, comme M. Ingres prend au vol les quatre ou cinq lignes mères d'une figure. Les moyens qu'il emploie sont toujours les plus simples. Quoiqu'il sache son métier comme pas un, il ne cherche pas à éblouir les spectateurs. Il sait tirer parti du grain de sa toile, déchirer sa pâte à propos pour accrocher la lumière au bon endroit, mais il n'abuse pas des tons; il ne fait pas ressortir une couleur par une autre : il pourrait être brillant, et il s'abstient. C'est une coquetterie de paysan du Danube... Au reste, M. Courbet a la prétention de satisfaire à toutes les exigences de l'art sans faire aucun choix dans la nature. Sa théorie pourrait se formuler ainsi : tous les objets sont égaux devant la peinture. En vertu de ce principe, il fait des tableaux, non des études. Il offre à ceux qui seront tentés de l'imiter, non une méthode, mais des exemples. Ce genre d'enseignement ne comporte ni enseignement ni école; c'est une brèche ouverte à la liberté absolue, un congé illimité offert à ceux qui repoussent la discipline. Il semble dire aux jeunes gens : copiez ce que vous voudrez, dessinez comme vous pourrez; tout sera bien, pourvu que le ciel vous ait faits aussi excellents peintres que moi... Franc, local, puissant, solide, M. Courbet est entré plus avant qu'aucun de ses contemporains dans l'énergie de l'énoncé; ses bons tableaux sont le sublime du trompe-l'œil, mais comme il reste, malgré tout son talent, un dessinateur fort ordinaire, il passe à son insu à côté de toutes les délicatesses et de toutes les suavités de l'art. » Le jury du Salon de 1857 accorda à M. Courbet une médaille de seconde classe; ses scrupules académiques l'empêchèrent sans doute de décerner une première

médaille. Les admirations chaleureuses qui saluèrent M. Courbet le dédommèrent un peu de sympathie que lui témoignaient les académiciens. Certains critiques, jeunes et ardents, le portaient jusqu'aux nues. « M. Courbet n'est qu'un grand peintre, écrivait M. As-truc; il voit, il est ému, il reproduit avec l'immense sentiment de nature qui est en lui. Il ne laisse rien au hasard du pinceau et donne complet l'aspect de sa vision, n'ignorant pas la faiblesse relative d'une improvisation, même heureuse, que le génie n'aurait pas guidée. Ses toiles vivent prodigieusement par ce côté viril que l'on pourrait définir en peinture : le caractère. Elles ont toutes la signification juste de leur naturelle beauté, de leur esprit, de leur grâce et de leur excentricité. Dans une galerie, elles appellent ou saisissent le regard par une individualité puissante qui frappe. Rien ne les domine comme intérêt d'effet. La couleur, toujours grave, ne recherche ni l'accident ni l'éclat; elle est belle, d'une harmonie qui vous caresse, juste, profonde, admirablement intéressante. Comme facture, comme maniement de pinceau, il est l'égal des plus habiles; il a la sûreté, la facilité, l'opulence; il attaque de verve les plus grandes toiles et les établit avec une sûreté de coup d'œil magistrale. Il a tous les tons, il est supérieur en tout : il a la grâce, — oui, la grâce, si vous ne la confondez pas avec la mièvrerie; la distinction, si elle ne procède pas de la roideur. Il peut se reposer demain s'il lui plaît : son œuvre appartient à l'avenir et compose une galerie où nos idées modernes s'enchaînent dans une imposante physiognomie plastique. Portraitiste, il est le seul qui jette sur le type un magnifique reflet d'art; animalier, il rivalise avec Potter; paysagiste, il domine l'école contemporaine avec Corot; peintre de grand genre, il n'a qu'un rival, Delacroix, pour établir ses grands personnages avec la même intrépidité. Il est tout à la fois le plus curieux spécialiste et le plus abondant généralisateur. C'est la grande et féconde personification du peintre dans ce qu'il a de plus multiple et de plus individuel. Il n'est l'homme d'aucun système, il n'a aucune fausse idée d'art, aucune pauvreté de vision. Jeune, vaillant de main et de tête, il enfante sans faiblesse ou grimace, avec l'ardente volonté d'un esprit inépuisable. Il lui faut dix ans pour dominer la peinture française. Dans cent ans, son nom prononcé fera lever les chapeaux de la critique; ses toiles se vendront à des prix fous. L'abandon et la rage idiote qui pèsent sur lui en ce moment sont des crimes d'art, de raison, d'intelligence. »

M. Th. Silvestre a porté sur Courbet un jugement moins emphatique dans la piquante étude biographique qu'il a consacrée à ce maître (les *Artistes vivants*) : « L'exécution de Courbet, dit-il, est d'une rare solidité; ce siècle n'a pas vu deux praticiens de cette trempe; il va bravement d'un bout à l'autre de son œuvre. Après avoir préparé sa toile, selon le caractère du tableau, il dessine *grasso modo* les personnages et les objets au crayon blanc, les construit et les reconstruit jusqu'à trois fois, de pied en cap. Il fait grand usage du couteau à palette qui dépose la couleur sur la toile avec une franchise éclatante et brutale, tandis que les poils du pinceau creusent de petits sillons où la lumière vient s'émousser et s'éteindre. Il poursuit l'harmonie en marchant par degrés, de l'ombre la plus forte à la lumière la plus vive, et il appelle sa dernière touche : *ma dominante*. Il empâte également toutes les parties de ses compositions : les premiers plans, les horizons, les ombres, les lumières. Ce n'est que par la qualité du ton et par la précision du modelé qu'il fait avancer ou reculer les objets dans la perspective, au lieu d'employer les frottis et les glacis, moyens factices et impuissants... Et néanmoins l'indépendant Courbet devient, à force d'exactitude, l'esclave du modèle. Le compas qu'il a dans l'œil l'empêche de voir les hommes et les choses en grand. L'invincible effroi que lui inspirent les désordres poétiques le tient rivé aux plus étroits calculs, et lui fait des monstres de ces heureuses licences qui sont pour ainsi dire les coups de foudre du génie. S'il ne connaît pas un homme depuis fort longtemps, il éprouve la plus grande répugnance à le peindre; s'il n'a pas vécu des années dans une contrée, il craint d'y manquer ses paysages... Mais il faut tout dire : cette rigueur de naturalisme est tout simplement, de la part du maître franc-comtois, une violente réaction poussée contre ces artistes qui font des portraits de souvenir, et qui nous donnent à tout hasard mille points de vue de contrées où ils n'ont jamais mis les pieds... Les paysages de Courbet sont très-vrais, mais d'une vérité matérielle; ils ne rendent pas le côté vaste et mystérieux de la nature, sans compter que les sites qu'il choisit ordinairement n'intéressent pas le monde entier... Courbet s'attache à ses partis pris avec une incurable petitesse. L'action manque à ses figures, parce qu'il s'amoit lui-même; elles n'ont pas d'élévation, parce que son esprit ne veut pas quitter la terre; elles ne sont pas distinguées à cause de ses mœurs vulgaires. Le patriotisme du clocher, le provincialisme, sentiment vif et touchant, mais qui rétrécit la vue quand on n'a pas assez d'énergie intellectuelle pour le modérer ou l'agrandir, est empreint dans tous ses ouvrages. A ce provincialisme, Courbet ajoute le goût naturel du burlesque et l'amour

politique du scandale... Il flâtie avec une rare tendresse les plus mauvais côtés de sa peinture, arrose comme des fleurs les vices de son esprit, et engraisse son ignorance dans l'oubli du respect humain. Ses goûts sont obstinés, mais il manque de goût. Loin de moi l'idée de reprocher à Courbet l'humilité de ses sujets pris pour réagir contre ces académiciens têtus et bornés qui, pour sauver la noblesse de l'art, méprisent l'humanité vivante et adorent les vieux mannequins. Ceux-là, nous le savons bien, affubleraient leur concierge d'une chlamyde grecque ou d'une toge romaine, si la risée publique ne les arrêtait pas. Mais il ne faut point pour cela se jeter dans l'excès contraire, ériger en nouvelle aristocratie les types les plus grossiers de nos jours, ni peindre, suivant le mot d'un homme d'esprit, les décroisseurs à fresque et les grands hommes en miniature.

Le maître d'Ornans n'exposa rien au Salon de 1859. A celui de 1861, il envoya cinq tableaux : le *Rut du printemps* (combat de cerfs), le *Cerf à l'eau* (musée de Marseille), le *Renard dans la neige*, le *Piqueur* et un paysage, la *Roche nageon*, toutes peintures excellentes de qui M. Th. Gautier a dit qu'elles étaient « d'une grande vérité et d'une exécution magistrale », et qui pourtant n'obtinrent encore qu'une médaille de seconde classe. Mais M. Courbet, placé désormais par l'opinion publique parmi les chefs de l'école contemporaine, se souciait médiocrement des récompenses officielles. Décidé plus que jamais à casser les vitres de l'Académie, il peignit pour le Salon de 1863 un tableau destiné à soulever les plus violentes tempêtes. Dans cet ouvrage, intitulé le *Retour de la conférence*, il représente des curés de campagne qui s'en reviennent, joyeux et titubants, d'un banquet confraternel où ils ont noyé au fond de leurs verres les ardeurs de la controverse théologique. Le jury refusa ce tableau, « pour cause d'outrage à la morale religieuse », et n'admit au Salon que deux peintures, deux esquisses peu propres à faire valoir le talent du maître, un portrait de femme et une *Chasse au renard*. A cette même exposition figura le *Petit pêcheur de chabots*, dont il a été fait une reproduction en bronze qui orne aujourd'hui une des places d'Ornans.

M. Courbet n'envoya rien au Salon de 1864 ; mais, si nous en croyons une lettre qu'il écrivit d'Ornans, le 16 janvier de cette année, à son ami M. Castagnary, et qui a été publiée dans la *Nouvelle Revue de Paris*, il avait préparé pour cette exposition une étrange peinture, qui fut détruite par accident. Mais laissons-le nous raconter lui-même sa mésaventure et nous décrire sa composition ; sa lettre vaut la peine d'être lue : « Mon cher ami, ma vie est un tissu d'accidents. J'avais entrepris pour l'exposition prochaine un tableau *épique*, c'est-à-dire une satire de ma façon. J'étais aux deux tiers de mon œuvre, quand hier, moi absent, quelqu'un entre dans mon atelier par une porte contre laquelle s'appuyait mon chevalet, et que je croyais avoir condamnée. Cette porte en s'ouvrant repoussa le pied du chevalet, la toile perdit son équilibre et tomba sur ma chaise, qui passe au beau milieu. Adieu le tableau, je n'ai plus le temps de le recommencer... Ce tableau était une allusion à l'état de la poésie contemporaine, critique sérieuse d'ailleurs, quoique comique. J'avais rassemblé les poètes dans le sacré vallon, arrosé par les eaux de Castalie et du Parnasse, et j'étais en train de leur faire d'hippocrène. Adieu Apollon ! adieu les Muses ! adieu le superbe vallon que j'avais déjà fait ! adieu Lamartine, avec sa besace et sa lyre ! adieu Baudelaire, avec ses notes à la main ; Pierre Dupont qui buvait, Gustave Mathieu avec sa guitare et son chapeau de marin, Monselet qui les accompagnait et gardait son air sceptique ! La *Source*, invisible pour la moderne armée d'Apollon, était visible au premier plan pour le public. C'était une bien jolie femme toute nue, comme les *Sources* de M. Ingres : un beau modèle venant de Paris. Couchée sur son rocher couvert de mousse, elle crachait dans l'onde qui empoisonnait tous les malheureux buveurs. Déjà les uns étaient pendus, les autres étaient noyés. Théophile Gautier fumait un chibouk, assisté par une almée. Je ne puis tout vous dire ; car si on pouvait expliquer les tableaux, les traduire en paroles, il n'y aurait pas besoin de les peindre. Que de choses je perds d'un seul coup ! Adieu les récriminations des amis, adieu les invectives de la critique ! adieu les fureurs des poètes contre l'odieuse réalité ! L'exposition prochaine manquera encore une fois de gaieté. Mais on m'accordera ceci : c'est que si j'enlève une belle occasion à mes détracteurs, ce n'est pas de ma faute, la bonne volonté y était. Pourtant je ne renonce pas à l'exposition. Si le temps me manque pour faire un tableau de figures, je veux avoir quelque grand paysage. Nos monts sont couverts de neige, l'hiver est charmant et je me sens plein d'ardeur au travail... » Si cette satire réaliste n'est pas seulement éclose dans l'imagination du maître d'Ornans, si une composition aussi compliquée a été fixée sur la toile et exécutée aux deux tiers, on ne saurait assez déplorer l'accident qui nous en a privés et admirer assez la facilité avec laquelle l'artiste s'est consolé de la perte d'une œuvre qui aurait eu assurément un succès énorme de curiosité.

Au Salon de 1861, M. Courbet exposa un paysage qui n'est pas de ses meilleurs, l'*Entrée de la vallée du Puits-Noir*, et un grand tableau exécuté en 1853 et représentant *Proudhon avec sa famille*. Ce dernier portrait qui, de l'aveu même des admirateurs de M. Courbet, est une œuvre manquée, parut dans le même temps que le livre posthume de Proudhon intitulé : *Du principe de l'art et de sa destination sociale*. Il semble que le célèbre philosophe n'ait écrit ce livre que pour venger le réaliste Courbet des dédains de la critique officielle et assermentée ; pour montrer qu'en s'attachant à reproduire franchement, crûment, les types et les mœurs de la société contemporaine, il s'est élevé au-dessus de tous ses concurrents. Il a décrit et commenté longuement ses principaux ouvrages, et en a dégagé bien des idées philosophiques ou autres que l'artiste n'avait certainement pas eu l'intention d'y exprimer. Proudhon ne se dissimule pas d'ailleurs qu'il exagère l'importance de M. Courbet comme penseur, et il a porté sur son talent, sur son caractère, sur ses tendances, des jugements d'une grande impartialité et parfois d'une sévérité inattendue. Ecoutez plutôt : « Courbet est un véritable artiste, de génie, de mœurs, de tempérament, et, comme tel, il a ses prétentions, ses préjugés, ses erreurs. Tout d'abord il se croit, à l'exemple de ses confrères, un homme universel. Il faut en rabattre. Doué d'une vigoureuse et compréhensive intelligence, il a de l'esprit autant qu'homme du monde ; malgré cela, il n'est que peintre ; il ne sait ni parler ni écrire ; les études classiques ont laissé peu de traces chez lui. Taillé en hercule, la plume pèse à sa main comme une barre de fer à celle d'un enfant. Quoiqu'il parle beaucoup de série, il ne pense que par pensées détachées ; il a des intuitions isolées, plus ou moins vraies, quelquefois heureuses, souvent sophistiquées. Il paraît incapable de construire ses pensées : en cela encore il est purement artiste. Dans ses généralisations irréfléchies, il croit que tout est changeant, la morale comme l'art ; que la justice, le droit, les principes sociaux sont arbitraires comme ceux de la peinture, et que lui, libre de peindre ce qu'il veut, l'est également de suivre les coutumes, de s'affranchir des institutions : en quoi il se montre aussi peu avancé que le dernier des artistes... On peut définir Courbet : une grande intelligence dont toutes les facultés sont concentrées en une seule. S'il avait pu se catégoriser, il serait plus logicien qu'artiste. Rien d'étonnant qu'à l'heure qu'il est il se cherche encore lui-même et ne se connaisse qu'à moitié. Aussi aurais-je force réserves à faire sur ses maximes en fait d'art... Sans condamner formellement le passé de l'art, Courbet veut qu'on le mette de côté et qu'on ne s'en occupe plus. Le passé, dit-il, ne peut servir que comme éducation ; on ne doit s'inspirer que du présent dans ses œuvres. Je n'accepte pas cette conclusion, moyen commode de se poser soi-même en principe de l'art et artiste unique. L'humanité ne doit rien perdre de ses idées et de ses créations ; elle accumule ses richesses et se sert de tout. Il faut marcher, mais tout en conservant... Courbet se dit le plus personnel et le plus indépendant des artistes. Oui, indépendant de tempérament, de caractère, de volonté, comme les enfants gâtés qui ne font que ce qu'ils veulent. Oui, personnel en ce sens qu'il est trop souvent occupé de lui-même et quelque peu fanfaron de vanité... Tout en reconnaissant à Courbet les caractères d'un initiateur, je ne puis admettre sa prétention d'avoir révélé à l'art des horizons complètement inconnus jusque-là... Courbet n'a inventé ni réalisme ni idéalisme, pas plus que la nature. Ce qu'il a fait a été fait avant lui ; il est aujourd'hui par d'autres que lui, souvent ses rivaux, quelquefois ses vainqueurs. Tout ce qu'on a dit à son occasion et qu'il a débité lui-même est dépourvu de bon sens... La vérité est que, dans son réalisme, il est un des plus puissants idéalistes que nous ayons, un peintre de la plus vive imagination... En résumé, Courbet, peintre critique, analytique, synthétique, humanitaire, est une expression du temps... Il a mis la main sur une pensée haute et féconde ; il n'a pas encore su la dominer, l'énoncer, bien qu'il l'ait servie avec éclat. Cette pensée, on le voit, l'a rempli ; elle lui a donné dans les commencements une vanité folle, dont tout le monde a parlé, mais qui, aussi joyeuse que naïve, a fait douter de l'homme et de son idée, et empêché presque de les prendre au sérieux. Puis la contradiction et une ardente polémique sont venues ; elles ont poussé Courbet jusque dans les voies de l'excentricité et du paradoxe. Trop exalté par des gens qui ne l'ont pas compris, trop abaissé par d'autres qui ne le comprennent pas du tout, il a eu le malheur de n'être pas, dès le premier jour, classé et ramené à sa phalange ; cela l'aurait calmé, et il eût fait, avec un juste sentiment de lui-même, moins exagéré, quelques chefs-d'œuvre de plus en évitant de graves reproches.

Il nous sera permis de ne pas être, sur ce dernier point, de l'avis de Proudhon : nous pensons que, loin d'avoir nu à son progrès de M. Courbet, les critiques passionnées et violentes qui ont été faites de ses œuvres ont eu pour effet de stimuler son ardeur et de l'affermir dans la voie où il s'était lancé. Au reste, il y aurait fort à redire à la thèse esthétique déroulée par Proudhon à l'occasion de Courbet.

Comme l'a dit un des maîtres de la critique d'art, W. Bürger : « Avec ses hautes facultés de logicien et sa conscience profonde, Proudhon manquait cependant du premier instinct de l'art, du sentiment de la beauté et de la poésie. Ce qui est l'amour et la passion sous toutes leurs formes était absolument étranger à ce puissant chercheur des conditions juridiques d'une société nouvelle, en harmonie avec le droit et la liberté. » Le même critique a dit (*Salon de 1866*) : « Le talent de Courbet et celui de Proudhon ne manquent pas d'analogie : ils ont un singulier caractère de force et une audacieuse sincérité ; à ce point qu'ils ont l'air de chercher expressément ce qui peut irriter la délicatesse du goût. Par horreur des banalités, ils semblent se précipiter à plaisir dans des étrangetés grossières. Mais tous deux ont des finesse exquises. Il y a des pages de Proudhon qui sont légères, fluides, spirituelles, avec cette flamme qu'on trouve seulement dans Voltaire et Diderot. Il y a de Courbet des peintures avec une qualité de ton qui rappelle Velazquez, Metsu, Watteau, Reynolds, et les coloristes les plus raffinés. » William Bürger ajoute : « Ce que Courbet représente dans l'école contemporaine, c'est un franc naturalisme, absolument antipodique aux manières prétentieuses et fausses des peintres récemment adoptés par un monde frivole. Il a déjà peint mille tableaux peut-être, et je ne crois pas qu'il ait jamais fait une hérésie contre son idée, qui est d'exprimer la vie vivante, la nature naturante, » ce qu'il peut saisir de visu. Aussi peint-il vite et juste. » Ces lignes ont été écrites à l'occasion de la *Remise du chevreuil* et de la *Femme au perroquet*, deux toiles capitales exposées au Salon de 1866, et pour lesquelles il a été question un instant de décerner la grande médaille d'honneur à M. Courbet. Le premier de ces tableaux fait partie de la collection de M. Lépaul-Cointel ; le second, exécuté pour M. le comte de Nieuwerkerke, fut refusé par lui au moment de la livraison.

En 1867, M. Courbet ne fut représenté à l'Exposition universelle que par quatre toiles peu importantes : le *Lièvre forcé*, la *Voyante*, un portrait d'homme et un paysage, le *Ruisseau couvert*, appartenant à l'impératrice Eugénie ; mais, comme en 1855, il organisa une exposition particulière de ses œuvres (au rond-point de l'Alma), où reparurent la plupart de ses tableaux les plus connus et un grand nombre d'ouvrages nouveaux, parmi lesquels nous citerons : l'*Hallali du cerf*, vaste toile d'une fermeté et d'une puissance d'exécution extraordinaires (v. CHASSE AU CERF), la *Sieste pendant la saison des foins*, la *Dormeuse*, la *Villageoise au chevreau* ; les portraits de Proudhon, de Mme Proudhon, de M. Amand Gautier, de M. Bruyas, de Mlle Zélie Courbet, sœur du peintre ; les *Bracconniers*, la *Pauvresse de village*, le *Navfrage dans la neige*, le *Départ pour la chasse*, la *Vache perdue* (collection de M. Gaudy), le *Rendez-vous de chasse* (collection de M. Gaudy), le *Chêne de Flagey*, la *Vallée de Fond-Couverte en Saintonge*, la *Source de la Loue*, l'*Ecluse de la Loue*, la *Filleuse bretonne*, la *Jo, femme d'Irlande*, une *Vue de la Méditerranée*, les *Dunes de Deauville* (collection du duc de Choiseul), une *Vue de Trouville*, le *Départ pour la pêche*, la *Barque de pêcheurs*, les *Roches Noires à Trouville*, un *Soleil couchant aux Roches*, la *Trombe*, l'*Orage*, diverses autres marines ou paysages de mer, suivant le mot du peintre, remarquables par la finesse et la justesse de l'expression, quelques tableaux de fleurs, de nombreuses esquisses, des dessins, etc.

M. Courbet exposa au Salon de 1868 un paysage plein de franchise, le *Chevreuil chassé aux écoules*, et une grande toile, l'*Automne d'un mendiant*, dans laquelle il avait cherché à exprimer, avec une brutalité toute réaliste, une idée philosophique qui aurait charmé Proudhon. Ce tableau offrait un superbe paysage bien fait pour désarmer la critique. « Jamais M. Courbet n'a tenu un tableau de cette dimension dans une gamme aussi claire, aussi harmonieuse, a dit M. Marius Chaumelin ; jamais il n'a donné plus de vivacité aux lumières, plus de transparence aux ombres, plus de profondeur aux lointains. Vu à une certaine distance, ce tableau fait l'effet d'une fenêtre ouverte sur la campagne. »

Le Salon de 1869 contenait deux toiles de M. Courbet : l'*Hallali du cerf* et la *Sieste*, qui avaient figuré à l'exhibition privée de 1867. Le premier de ces tableaux a obtenu des éloges à peu près unanimes. « Tout est beau dans cette œuvre, a dit M. Castagnary ; Courbet y a déployé ses meilleures qualités de coloriste et de dessinateur. On peut rester devant des heures entières et y revenir ; c'est un spectacle qui ne lasse pas. Le public se rendra-t-il cette fois ? Sera-t-il convaincu que Courbet est un peintre de grande race ? J'ose l'espérer. Il n'y a ici rien qui choque, point de ces partis pris de laideur ou de trivialité, comme on a pu lui en reprocher quelquefois. Tout est noble au contraire, élégant, distingué. » Le public — le public intelligent — s'est rendu depuis longtemps déjà : il a salué dans l'auteur des *Casseurs de pierres* un peintre naturaliste digne de donner la main au Caravage, à Velazquez ; dans l'auteur du *Cerf à l'eau*, de l'*Hallali du cerf*, de la *Curée de chevreuil*, un animalier qui n'a rien à en-

vier à Snyders ; dans l'auteur de la *Remise de chevreuil*, de la *Roche de Dix-Heures*, des *Bords de la Loue*, de tant d'effets de neige si exacts et de marines si fines, si harmonieuses, un paysagiste qui peut prendre rang parmi les maîtres les plus énergiques, les plus sincères, les plus poétiques de toutes les écoles.

Ce maître peintre n'a jamais pu obtenir aux Salons de récompense plus haute qu'une deuxième médaille ; il n'est pas décoré, il n'est rien — pas même académicien.

Nous ne pouvons mieux terminer cette biographie qu'en reproduisant le piquant portrait que M. T. Silvestre a fait de M. Courbet en 1855 :

« Courbet est un très-beau et très-grand jeune homme. Sa remarquable figure semble choisie et moulée sur un bas-relief assyrien. Ses yeux noirs, brillants, mollement fendus et bordés de cils longs et soyeux, ont le rayonnement tranquille et doux des regards de l'antilope. La moustache, à peine indiquée sous le nez aquilin, insensiblement arqué, rejoint avec légèreté la barbe déployée en éventail, et laisse voir des lèvres épaisses, sensuelles, d'un dessin vague, froissé, et des dents maladroites ; la peau est délicate, fine comme le satin et d'un ton brun olivâtre, changeant et nerveux ; le crâne, de forme conique, et les pommettes saillantes marquent l'obstination ; les narines, vivement agitées, semblent trahir la passion ; Courbet est pourtant une nature tiède, incrédule, à l'abri des folies morales et des grands chocs de l'imagination. Il n'a de violent que l'amour-propre : l'âme de Narcisse s'est arrêtée en lui dans sa dernière migration à travers les âges ; mais bien qu'il se soit toujours peint dans ses tableaux avec volupté, il ne se pâmait réellement que devant son talent. Personne n'est capable de lui faire le dixième des compliments qu'il s'adresse à lui-même, du matin au soir, d'un cœur religieux et naïf... Sa vanité, dont on a voulu lui faire un crime, est du moins naïve et courageuse ; celle de beaucoup d'autres est dissimulée, pleine de venin, de rancunes et d'intrigues. »

COURBETTE s. f. (kour-bè-te — rad. courber). Manège. Air relevé, mouvement que fait le cheval en levant également les deux pieds de devant qu'il fléchit aussitôt, pendant qu'il tient les hanches basses : *Faire faire des courbettes à un cheval. Commencer par une petite courbette.*

Déjà Phébus, voisin de ces moites retraites, Ne semble plus mener ses chevaux qu'à courbettes. LA FONTAINE.

Il Battre la poudre à courbettes, Hâter trop les courbettes, les faire trop basses. Il Faire la croix à courbettes, Faire tout d'une haleine un bond qui affecte la forme d'une croix.

— Fam. Révérence obséquieuse, salut exagéré ; politesses basses, intéressées :

Ce fade personnage en ses façons discrètes, Me donne la colique à force de courbettes.

DESTOUCHES. A quoi servent, monsieur, les façons que vous faites ? Parlez donc, je suis las de toutes ces courbettes. REGNARD.

Il Basses soumissions, marques serviles de déférence : *Tout en me faisant de grandes courbettes, il travailla tellement à la sourdine, que, ne pouvant porter l'ambassadeur à me donner mon congé, il me mit dans la nécessité de le prendre.* (J.-J. Rouss.)

— Faire aller quelqu'un à courbettes, Avoir plein pouvoir sur lui.

COURBETTER v. n. ou intr. (kour-bè-té — rad. courbette). Man. Faire des courbettes : *Ce cheval COURBETTE toutement.*

COURBEVILLE (Joseph-François DE), jésuite et littérateur français du XVIII^e siècle. Il s'est surtout fait connaître par des traductions, du reste assez médiocres, parmi lesquelles nous citerons : *De la critique du théâtre anglais*, par Collier (1715) ; l'*Homme universel* (1723) et le *Héros* (1725), du P. Gracian ; *Maximes de Balthazar Gracian* (1730) ; *Politique de Ferdinand le Catholique*, du même (1732), etc.

COURBEVOIE, ville de France (Seine), chef-lieu de canton, arrond. et à 10 kilom. S.-O. de Saint-Denis, à 9 kilom. N.-O. de Paris, sur la rive gauche de la Seine ; pop. aggl. 8,339 hab. — pop. tot. 9,862 hab. Ecole normale d'instituteurs protestants. Blanchisserie ; fabrique de mastic ; serrurerie ; construction de wagons ; fabrique de blanc de céruse. Commerce de bois, vins, eaux-de-vie, vinaigre. Belles casernes construites par Louis XV ; jolies promenades ; les avenues du Rond-Point sont ornées de la statue de Napoléon I^{er}, que l'on a vue si longtemps sur la colonne Vendôme.

COURBEVOISIEN, IENNE s. et adj. (kour-be-voï-zien, iè-ne). Géogr. Habitant de Courbevoie ; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les COURBEVOISIENS. Les voitures COURBEVOISIENNES.*

COURBIÈRE (Guillaume-René, baron DE HOMME DE), général prussien, né à Gromingue en 1733, mort en 1811. Il appartenait à une famille d'origine française émigrée lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il embrassa fort jeune la carrière des armes, entra, en 1758, au service de la Prusse, comme capitaine-ingénieur, se signala par sa valeur au siège de Schweidnitz, à celui de Dresde (1760),

à Colberg, à Torgau, puis, lors de la guerre avec la République française, à Pirmasens. Nommé général en 1797, gouverneur de Granddenz l'année suivante, il mit le sceau à sa réputation en défendant cette place contre les Français en 1806 et 1807, et en conservant au roi de Prusse la partie occidentale de son royaume. Il en reçut le gouvernement, avec le titre de feld-maréchal, après la paix de Tilsitt (1807).

COURBINE s. f. (kour-bi-ne). Ornith. Syn. de CORBINE.

COURBON (le marquis DE), aventurier et militaire français, dont le véritable nom était *Bornas*, né à Châteauneuf-du-Rhône, en Dauphiné, vers 1550, mort, en 1688, à Nègrepont. Ses parents, dit M. Rochas, l'avaient mis au collège; mais bientôt fatigué de l'étude et des livres, et entraîné vers l'état militaire par une vocation irrésistible, il prit la résolution de s'enfuir. Dans ce but, il contrefit une lettre de son père avec laquelle il soutira de l'argent à un riche marchand, vola un cheval, puis, un beau matin, partit sans rien dire pour courir le monde. Après une infinité d'aventures de grand chemin et d'espégleries dignes du héros de Le Sage, il obtint, par la protection d'une comtesse dont il avait été le cavalier servant, une lieutenance dans le régiment de Fürstenberg. Au bout de quelques années, ayant tué son capitaine en duel, il fut obligé de se sauver en Allemagne, et alla prendre du service en qualité de cornette dans un régiment de l'évêque de Munster, alors en guerre avec les Provinces-Unies (vers 1665). De là, notre marquis ne se fit aucun scrupule de porter les armes contre la France, en passant dans les troupes de l'empereur d'Allemagne; il y guerroya jusqu'à la paix avec le grade de lieutenant, et se signala en mainte occurrence, notamment à la bataille de Zeintzeim, en 1674. Il servit encore ce prince contre les Turcs avec le grade de capitaine (1683); puis, ayant obtenu l'autorisation de lever un régiment, il alla se battre en Morée pour le compte des Vénitiens (1684). Pendant cette dernière expédition, il donna tant de preuves de courage, il rendit tant de services aux sièges de Coron, de Navarin et de Nauplie, qu'il fut élevé au grade de lieutenant général. C'était un homme intelligent, aventureux et hardi, qui ne se ménageait pas dans les combats. Peut-être serait-il arrivé à de plus hautes dignités encore, mais la mort vint mettre un terme à ses succès. En 1688, au siège de Nègrepont, il fut emporté par un boulet de canon à l'âge de trente-huit ans. Il avait épousé en Allemagne, vers 1683, la veuve du comte de Reinbourg, Mme d'Etat, qui lui apporta des biens immenses... Certes, voilà qui n'est pas d'un homme ordinaire. Le biographe, pourtant, paraît estimer assez peu son personnage, et il termine ainsi l'article, sans prendre garde à l'inconséquence de la conclusion : « Peu de temps avant son mariage, il était venu avec un nombreux équipage et un train magnifique faire le beau à Pierrelatte, où sa famille demeurait. Il raconta alors ses aventures, depuis sa fuite du collège, et ce fut d'après ses récits, et ceux d'un certain baron de Colombiers qui l'accompagna ensuite en Allemagne, qu'Aymar, juge de Pierrelatte écrivit sa vie en 1692. Le brave homme y narre avec la plus robuste crédulité tous les contes que Courbon lui avait débités; il le nomme sérieusement un grand homme, et ce fut probablement pour donner un digne pendant à son histoire, qu'il écrivit, quelques années après, celle du chevalier Bayard. » Cette *Histoire du marquis de Courbon* est fort amusante du reste, et rappelle en plusieurs endroits les aventures de Gil Blas et de Guzman d'Alfarache.

COURBOTTE s. f. (kour-bote). Techn. Balancier auquel on attache les chaînes des soufflets de forge.

COURBOUILLONNÉ, ÉE (kour-bou-llo-né) part. passé du v. Courbouillonner. Cuit au court-bouillon : *Les ailes de perdrix furent servies en papillotes, et les écrevisses gris courbouillonnées au vin de Madère.* (Brill.-Sav.)

COURBOUILLONNER v. a. ou tr. (kour-bou-llo-né — rad. court-bouillon). Art culin. Faire cuire, apprêter au court-bouillon. « Peu usité.

COURBOUZON (Claude-Antoine BOQUET, baron DE), jurisconsulte français, né à Lons-le-Saunier en 1682, mort à Besançon en 1762. Il fut conseiller, puis président du parlement de Besançon, et l'un des fondateurs de l'Académie de cette ville. Il composa plusieurs dissertations curieuses : *Sur l'origine des fiefs de la Franche-Comté*; *Sur la forme de ses anciens Etats*; *Sur le commerce, l'agriculture et les papeteries de Franche-Comté*, etc., insérées dans les *Mémoires de l'Académie de Besançon*.

COURBU s. m. (kour-bu). Vitic. Variété de raisin.

COURBURE s. f. (kour-bu-re — rad. courber). Inflexion, état, forme d'une chose courbée : *COURBURE d'une jante de roue. Les feuilles du banian forment par leurs COURBURES un berceau charmant, impénétrable au soleil et à la pluie.* (B. de St-P.) *La beauté, chez les femmes, consiste surtout dans la rondeur des formes et la COURBURE gracieuse des lignes.* (Brill.-Sav.)

Son lit, en longs courants, des vallons sinueux
Suivra les doux contours et la molle courbure.

DELILLE.

— Fig. Action ou habitude de plier, de soumettre sa volonté : *N'ayant encore pris ni l'habitude de la discipline militaire, ni la courbure servile qu'elle donne aux esprits en redressant les corps...* (Linguet.) « Peu usité.

— Géom. Rayon de courbure, Rayon du cercle osculateur en un point donné d'une courbe. || *Courbure à double courbure*. V. COURBE.

— Archit. Revers des feuilles de chapiteaux. — Arboric. Inflexion donnée à une branche droite : *La COURBURE est un des meilleurs moyens pour mettre une branche à fruit.* (Rozier.)

— Encycl. Géom. On nomme courbure moyenne d'une courbe d'un point à un autre le quotient de l'angle des tangentes menées en ces deux points par l'arc de la courbe qui les sépare. La limite vers laquelle tend la courbure moyenne, lorsque l'arc considéré tend vers zéro, est la courbure de la courbe au point où se réunissent les extrémités de cet arc.

Dans le cercle, l'angle de deux tangentes croît proportionnellement à l'arc; par conséquent, la courbure moyenne est constante et ne diffère pas de la courbure proprement dite. Or, l'angle des tangentes menées aux extrémités d'un quadrant est $\frac{\pi}{2}$; d'un autre côté,

l'arc d'un quadrant est $\frac{\pi R}{2}$; la courbure, dans

le cercle, est donc exprimée par $\frac{1}{R}$.

Pour une courbe quelconque, la courbure est exprimée par $\frac{d\alpha}{ds}$, α désignant l'angle que

$$\left[\frac{1-n^2}{(C+n)^2+n^2(C-n)^2} \right]^{\frac{1}{2}} r \frac{(-n^2-3Cn^2+3C^2n+C^3)+r'(-n^2+3n^2C+3nC^2-C^3)}{r^2+r'^2}$$

où n désigne la tangente divisée par $\sqrt{-1}$ de la partie imaginaire de l'angle dont la tangente est $\frac{dy}{dx}$.

— *Courbure des courbes à double courbure*. Les courbes gauches ont naturellement une seconde courbure : c'est la limite du quotient

$$d\omega = \frac{dx(d^2y dx - d^2x dy) + dy(d^2x dx - d^2x dx) + dz(d^2x dy - d^2y dx)}{(dy dx - dx dy)^2 + (dx dx - dx dx)^2 + (dx dy - dy dx)^2} ds;$$

la seconde courbure est $\frac{d\omega}{ds}$.

— *Courbure des surfaces*. Pour connaître la courbure d'une surface en un de ses points, il suffit de déterminer les courbures des sections planes de la surface qui passent en ce point.

Les courbures de toutes les sections planes que l'on peut imaginer dans une surface en un de ses points sont liées entre elles par des relations d'une extrême simplicité; elles ne dépendent toutes que de deux d'entre elles.

Considérons d'abord les sections normales ou faites par des plans normaux. Supposons la surface rapportée à la normale au point considéré, prise pour axe des z , et à deux autres axes rectangulaires menés dans le plan tangent; un cercle situé dans un plan passant par l'axe des z et tangent, à l'origine, à la section faite dans la surface par ce plan, aura pour équations

$$y = mx \quad \text{et} \quad x^2 + y^2 + z^2 - 2Rz = 0;$$

d'où il résulte

$$x^2(1+m^2) + z^2 - 2Rz = 0.$$

Pour que ce cercle soit osculateur à la section faite dans la surface par son plan, il faut que $\frac{d^2x}{dz^2}$ ait la même valeur sur les deux courbes. Or la dernière équation donne

$$1+m^2 - R \frac{d^2x}{dz^2} = 0;$$

d'un autre côté, l'équation de la surface étant supposée

$$z = f(x, y),$$

il en résulte pour un point de la section

$$z = f(x, mx);$$

d'où

$$\frac{dx}{dz} = \frac{df}{dz} + \frac{df}{dy} m$$

et

$$\frac{d^2x}{dz^2} = \frac{d^2f}{dz^2} + 2 \frac{d^2f}{dx dy} m + \frac{d^2f}{dy^2} m^2;$$

c'est-à-dire

$$\frac{d^2x}{dz^2} = r + 2sm + tm^2,$$

si, pour abréger, on désigne par r, s, t les dérivées partielles

$$\frac{d^2z}{dx^2}, \quad \frac{d^2z}{dx dy}, \quad \frac{d^2z}{dy^2}$$

de z , tirées de l'équation de la surface.

L'équation des deux valeurs de $\frac{d^2x}{dz^2}$ donne

$$R = \frac{1+m^2}{r+2sm+tm^2}.$$

Telle est l'expression du rayon de courbure d'une section normale quelconque.

On voit d'abord par là que la courbure ne changera jamais de sens si $s^2 - rt$ est négatif, et que dans le cas contraire le rayon de cour-

la tangente à la courbe fait avec une direction fixe, et par suite de l'angle de contingence, s un arc de la courbe, et par suite ds sa différentielle.

La courbure, en supposant les coordonnées rectangulaires, a donc pour expression

$$\frac{d^2y}{dx^2} \left[1 + \left(\frac{dy}{dx} \right)^2 \right]^{\frac{3}{2}}.$$

(V. CONTINGENCE et DIFFÉRENTIELLE.) Le rayon de courbure est l'inverse de la courbure.

— *Courbure d'une conjuguée*. La courbure de l'hyperbole équilatère conjuguée du cercle, au point de contact des deux courbes, est la même que celle du cercle; on en conclut immédiatement qu'une conjuguée d'une courbe quelconque au point où elle touche cette courbe a même courbure qu'elle en ce point.

Si $r+r'\sqrt{-1}$ est la valeur de l'expression

$$\left[1 + \left(\frac{dy}{dx} \right)^2 \right]^{\frac{3}{2}} \frac{d^2y}{dx^2}$$

en un point imaginaire $[x, y]$ d'une conjuguée, ayant pour caractéristique C (v. CONJUGUÉS), la courbure de cette conjuguée au point xy est donnée par la formule

$$\frac{1}{r^2+r'^2} \left[\frac{1-n^2}{(C+n)^2+n^2(C-n)^2} \right]^{\frac{1}{2}} r \frac{(-n^2-3Cn^2+3C^2n+C^3)+r'(-n^2+3n^2C+3nC^2-C^3)}{r^2+r'^2}$$

de l'angle de deux plans osculateurs à la courbe infiniment voisins par l'arc de la courbe qui sépare les deux points d'osculation.

L'angle de deux plans osculateurs infiniment voisins est l'analogue de l'angle de contingence; il prend le nom d'angle de torsion (v. TORSION). Cet angle est exprimé par

$$d\omega = \frac{dx(d^2y dx - d^2x dy) + dy(d^2x dx - d^2x dx) + dz(d^2x dy - d^2y dx)}{(dy dx - dx dy)^2 + (dx dx - dx dx)^2 + (dx dy - dy dx)^2} ds;$$

la seconde courbure est $\frac{d\omega}{ds}$.

— *Courbure des surfaces*. Pour connaître la courbure d'une surface en un de ses points, il suffit de déterminer les courbures des sections planes de la surface qui passent en ce point.

Les courbures de toutes les sections planes que l'on peut imaginer dans une surface en un de ses points sont liées entre elles par des relations d'une extrême simplicité; elles ne dépendent toutes que de deux d'entre elles.

Considérons d'abord les sections normales ou faites par des plans normaux. Supposons la surface rapportée à la normale au point considéré, prise pour axe des z , et à deux autres axes rectangulaires menés dans le plan tangent; un cercle situé dans un plan passant par l'axe des z et tangent, à l'origine, à la section faite dans la surface par ce plan, aura pour équations

$$R = \frac{1+m^2}{r+tm^2}.$$

Si l'on désigne par ρ et ρ' les rayons maximum et minimum, on trouve aisément

$$\rho = \frac{1}{r} \quad \text{et} \quad \rho' = \frac{1}{t}.$$

On peut donc écrire

$$\frac{1}{R} = \frac{1}{1+m^2} \left(\frac{1}{\rho} + \frac{m^2}{\rho'} \right).$$

On constate aisément à l'aide de cette formule que, si l'on mène deux plans également inclinés sur le plan d'une des sections principales, les courbures des deux sections seront égales, et que si l'on considère deux plans à angle droit, la somme des courbures des sections correspondantes sera égale à celle des courbures principales. V. INDICATRICE.

La courbure d'une section oblique est liée par une relation remarquable à celle de la section faite par le plan normal qui coupe le plan tangent suivant la même droite. Le rayon de courbure de la section oblique est la projection sur son plan du rayon de courbure de la section normale. Ce théorème est dû à Meunier, et porte le nom de ce géomètre. V. MEUNIER.

COURCAILLET s. m. (kour-ka-lè; il mil. — onomatop.). Cri de la caille.

— Oisell. Petit sifflet qui imite le cri de la caille et dont on se sert pour appeler ce gibier : Et des courcaillets pour des caillies.

SCARRON.

— Cost. En courcaillet. Se disait autrefois de certains vêtements plissés à la manière des appeaux appelés courcaillets : *Chausses EN COURCAILLET.*

— Encycl. Oisell. Le courcaillet est un petit sifflet en os ou en ivoire, muni d'un petit soufflet en cuir ou en maroquin en forme de losange, plissé d'une façon régulière, et qui imite le cri de la caille lorsqu'on appuie dessus. Attendu que l'appeau ou courcaillet est une espèce de sifflet qui sert, en imitant le cri de la femelle, à attirer le mâle et à le faire entrer dans les filets, haliers ou pièges, ou à le faire tomber sous le fusil du chasseur à l'époque de l'appariement, mais qu'il ne peut servir seul

à prendre du gibier, il ne saurait être compris dans la liste des engins prohibés.

COURCE s. m. (kour-se). Vitic. Bois qu'un vigneron laisse en taillant la vigne : *Laissez trop de cources.*

COURCELLE s. f. (kour-sè-le — dimin. de cour). Petite cour dépendant d'un édifice. « Peu usité.

COURCELLES-LE-COMTE, village et commune de France (Pas-de-Calais), canton de Croisilles, arrond. et à 16 kilom. S.-E. d'Arras; 832 hab. Victoire d'Edouard I^{er}, roi d'Angleterre, sur Philippe le Bel, roi de France, en 1288.

COURCELLES-SOUS-MOYENCOURT, village et commune de France (Somme), arrond. et à 25 kilom. d'Amiens; 400 hab. Superbe château bâti sous le règne de Louis XV, par les ordres du directeur général des postes, Langlois de Septenville-Courcelles. Ce qu'on admire le plus dans ce superbe spécimen des habitations des gentilshommes au XVIII^e siècle, ce sont de très-vastes serres. Le château est construit en brique et en pierre. Un parc superbe, une vue admirable sont les principaux charmes de cette résidence. Courcelles ne sortit de la famille Langlois de Septenville que pour entrer, par suite d'alliances, dans celle du comte de Gomer.

COURCELLES (Pierre DE), littérateur français, né à Candes (Touraine) au XVI^e siècle. Il avait acquis une connaissance approfondie des langues anciennes, particulièrement de l'hébreu. Il a publié : *la Rhétorique française* (Paris, 1557, in-4^o), qui donne une idée de l'état de l'éloquence dans son temps, et une traduction du *Cantique des cantiques de Salomon*, suivi des *Lamentations de Jérémie* (1564, in-4^o).

COURCELLES (Etienne DE), théologien arminien, né à Genève le 2 mai 1586, d'une famille originaire d'Amiens que les persécutions avaient chassé de France, mort en 1659. Calvin et Th. de Bèze furent ses maîtres en théologie; mais il abandonna leurs opinions. Leur doctrine de la prédestination absolue révoltait son esprit, quoiqu'il n'osât pas encore manifester ses répugnances. Ayant refusé une église en Suisse, pour être plus libre de penser à son gré, il partit en 1609 visiter les universités de Zurich et d'Heidelberg, et vint en 1614 en France, où il accepta la place de pasteur dans l'église de Fontainebleau. Son séjour dans cette ville se prolongea jusqu'en 1621, époque où il alla s'établir à Amiens. Bientôt, sur son refus d'adhérer aux décisions du synode de Charenton sur la prédestination, Courcelles fut déposé. Il en appela au prochain synode national, qui s'assembla à Charenton. Par une faiblesse inexplicable, Courcelles déclara se soumettre aux décisions du synode de Dordrecht et répudier les doctrines arminiennes. Cette lâcheté lui causa des remords si vifs qu'il quitta la France peu après et se retira en Hollande, où il vécut plusieurs années dans l'indigence. Enfin, Simon Episcopius étant mort, les arminiens donnèrent à Courcelles sa chaire de théologie dans le collège d'Amsterdam. Alors il formula ses doctrines avec une extrême précision, et témoigna d'une immense érudition par les ouvrages qu'il composa : *Advis d'un personnage désintéressé relativement à la dispute d'Amirault et de Dumoulin sur la prédestination* (1638, in-8^o); *Ἡ κατὰ διὰ θεῶν, Novum Testamentum, editio nova* (Amsterdam, 1638, 2 vol. in-12). De plus, Courcelles revit et corrigea la version grecque de la *Janua linguarum de Comenius* (Amsterdam, 1665, in-12), et publia : *Opera theologica* (Amsterdam, 1675, in-fol.). A ces ouvrages il faut ajouter, d'après Senebier, une traduction latine des *Principes de la philosophie de Descartes*; un *Traité sur la question de la prédestination*, et *Astronomia et geographia encomium*.

COURCELLES (Sidonia DE LENONCOURT, marquise DE), célèbre par son incomparable beauté, par son esprit, surtout par ses aventures galantes, née en 1651, morte en 1685. Paul-Louis Courier l'a remarqué avec raison : « Au XVIII^e siècle tout le monde écrit et écrit bien, la moindre femmelette de la cour de Louis XIV en eût remontré à nos académiciens. » En effet, notre histoire littéraire n'a aucun nom à opposer, dans la conversation écrite surtout, genre littéraire alors tout nouvellement éclos, aux noms de Mme de Sévigné, de Mme de Maintenon, de Mlle de La Fayette. A côté de ces femmes, les plus distinguées à coup sûr du grand siècle, il en est d'autres qui seraient célèbres et avec justice, sans le redoutable voisinage de celles que nous venons de nommer; étoiles de seconde grandeur à côté de rayonnants soleils, mais non sans éclat elles-mêmes, et méritant d'arrêter un instant l'attention des critiques; ce sont, pour en citer quelques-unes entre cent, Mme de Montespan, Mme de Coulanges, Mme de La Sablière. C'est encore Ninon de Lenclos; c'est enfin celle dont nous avons à crayonner la toute gracieuse et piquante figure, la marquise de Courcelles.

Sidonia de Lenoncourt, née, avons-nous dit, en 1651, d'une ancienne et noble famille de Lorraine, devint orpheline tout enfant encore et grandit auprès d'une de ses tantes, abbesse d'un couvent d'Orléans. Son éducation n'était point terminée (elle avait à peine quatorze ans), lorsque, par ordre de l'omni-

potent Louis XIV, elle dut venir à la cour pour épouser un frère de Colbert, Maulevrier, auquel plaisait, non la grâce naissante et la séduisante beauté de Sidonia, mais une dot considérable. Louis XIV qui d'un regard tuait Racine, qui d'un froncement de sourcils, comme Jupiter, faisait trembler Versailles, cet autre Olympe, fut cette fois tenu en échec par une petite fille : Mlle de Lenoncourt refusa nettement de lui obéir. Sans attendre que la colère du roi fût calmée, elle acceptait la main d'un neveu du maréchal de Villeroi, le marquis de Courcelles.

Ce marquis de Courcelles ne valait pas plus que Maulevrier, moins peut-être ; il avait de la grossièreté dans l'esprit et dans les manières ; il était bas, il était vil ; la jeune marquise s'en aperçut le soir de son mariage ; elle se contentait cependant, elle se contentait huit jours (en vérité n'est-ce point beaucoup, en ce temps de galanterie, de désordre, en cette cour où la prostitution, l'inceste étaient choses permises, pourvu que le tout fût recouvert, gazé par une certaine élégance ?) Huit jours donc, la marquise de Courcelles garda au fond de son cœur sa haine et son mépris, puis elle éclata. « Je crus, dit-elle, qu'il y allait de ma gloire de ne point paraître entêtée d'un homme que personne n'estimait, et je donnai un si libre cours à mon aversion pour lui, qu'en un mois toute la France en fut informée. Je ne savais pas encore que haïr son mari et pouvoir en aimer un autre n'est presque que la même chose. Dans cette erreur beaucoup de gens prirent le soin de me le dire. » Nous le croyons sans peine, nous croyons à ces nombreux indiscrets, et le lecteur y croira comme nous, lorsqu'il aura vu le portrait de la jeune marquise, portrait tracé par elle-même. Voici cette page, un bijou, à notre avis, un médaillon ciselé par Benvenuto Cellini, un émail de Petitot, un chef-d'œuvre, de grâce aisée, de finesse, de délicatesse, de légèreté. Nous la transcrivons tout entière, pour donner un exemple de la façon d'écrire de Mme de Courcelles :

« Pour mon portrait, écrivait-elle à un de ses amants, je voudrais bien le faire sur l'idée que vous en avez conçue et qu'on voudrait s'en rapporter à vos descriptions ; mais il faut dire naïvement ce qui en est. J'avouerai que, sans être une grande beauté, je suis pourtant une des plus aimables créatures qui se voient ; que je n'ai rien dans le visage ni dans les manières qui ne plaise et qui ne touche ; que, jusqu'au son de ma voix, tout en moi donne de l'amour, et que les gens du monde les plus opposés d'inclination et de tempérament sont du même avis là-dessus, et conviennent qu'on ne me peut voir sans me vouloir du bien.

« Je suis grande, j'ai la taille admirable et le meilleur air que l'on puisse avoir ; j'ai de beaux cheveux bruns faits comme ils doivent être pour parer mon visage et recevoir le plus beau teint du monde, quoiqu'il soit marqué de petite vérole en beaucoup d'endroits. J'ai les yeux assez grands ; je ne les ai ni bleus ni bruns ; mais, entre ces deux couleurs, ils en ont une agréable et particulière ; je ne les ouvre jamais tout entiers, et, quoique dans cette manière de les tenir un peu fermés il n'y ait aucune affectation, il est pourtant vrai que ce m'est un charme qui me rend le regard le plus doux et le plus tendre du monde. J'ai le nez d'une régularité parfaite. Je n'ai point la bouche la plus petite du monde, je ne l'ai point aussi fort grande.

« Quelques censeurs ont voulu dire que, dans les justes proportions de la beauté, on pouvait me trouver la lèvre du dessous un peu trop avancée. Mais je crois que c'est un défaut qu'on m'impute pour ne m'en avoir pu trouver d'autres, et que je dois pardonner à ceux qui disent que je n'ai point la bouche tout à fait régulière, quand ils conviennent en même temps que ce défaut est d'un agrément infini et me donne un air très-spirituel dans le rire et dans les mouvements de mon visage. J'ai enfin la bouche bien taillée, les lèvres admirables, les dents de couleur de perle, le front, les joues, le tour du visage beaux, la gorge bien taillée, les mains divines, les bras passables, c'est-à-dire un peu maigres ; mais je trouve de la consolation à ce malheur, par le plaisir d'avoir les plus belles jambes du monde. Je chante bien sans beaucoup de méthode ; j'ai même assez de musique pour me tirer d'affaire avec les connaisseurs. Mais le plus grand charme de ma voix est dans sa douceur et la tendresse qu'elle inspire ; et j'ai enfin des armes de toute espèce pour plaire, et jusqu'ici je ne m'en suis jamais servie sans succès.

« Pour de l'esprit, j'en ai plus que personne ; je l'ai naturel, plaisant, badin, capable aussi des grandes choses, si je voulais m'y appliquer. J'ai des lumières et connais mieux que personne ce que je devrais faire, quoique je ne le fasse quasi jamais. » On peut rêver, devant un tel portrait, s'écrie M. Sainte-Beuve, toute une destinée de plaisir, de folie et de malheur. La jeune Sidonia était née un peu tard ou un peu tôt. Elle aurait dû naître à temps pour être à la Fronde ; elle y aurait pris place régulièrement après Mme de Chevreuse, Mme de Longueville et la Palatine, à côté de Mmes de Montbazou, de Châtillon, de Lesdiguières. Elle aurait pu naître un peu plus tard et être tout simplement Manon Lescaut. La destinée se joua d'elle en la jetant au début de la grande époque de Louis XIV, de ce règne où disions-nous tout à l'heure, tant de choses galantes étaient permises,

mais où il fallait jusque dans le désordre une certaine régularité. Elle commença par le plus scabreux de l'intrigue...

Rapprochement curieux ; elle s'était mortellement brouillée avec les Colbert par son refus d'épouser Maulevrier, et c'est au rival de ce ministre, c'est à Louvois que d'abord elle inspira un grand amour, une grande passion. Un jour il entra à l'arsenal, où elle logeait alors avec son mari, au moment où elle sortait pour aller à la messe. « Il me reconnut, dit-elle, à ma livrée, mit pied à terre et me mena à la messe et l'entendit avec moi. Quoique je ne me connusse guère aux marques d'une passion naissante, je ne laissai pas de comprendre que cette démarche d'un homme aussi brusque et aussi accablé d'affaires me voulait dire quelque chose. » Les Louvois ne furent pas plus heureux que les Colbert. La fille de quinze ans leurra le ministre tout - puisant, comme elle avait leurré Maulevrier et Louis XIV lui-même ; cependant toute la famille de la jeune marquise, son hideux mari lui-même, conspirait contre elle avec Louvois, espérant de lui de hautes faveurs. Mais elle n'était point femme à se laisser mener ainsi ; trop jeune et partant trop peu ambitieuse encore pour se vendre, elle voulait se donner et se donner à celui qu'elle aimait ; car elle aimait déjà, et l'objet de son amour était un cousin de son mari, le brillant marquis de Villeroi, qu'elle enleva à la princesse de Monaco.

Mme de Monaco fit grand bruit et ameutait la cour contre la marquise, qui fut mise au ban de l'opinion. La rancune de Louvois aidant, elle fut enfermée dans le couvent des Filles-Sainte-Marie, où était détenue Mme de Mazarin. Elle ne laissa pas sa belle humeur à la porte. « Comme elle étoit fort aimable et fort réjouissante de sa personne, dit la duchesse dans ses *Mémoires*, j'eus la complaisance d'entrer pour elle dans quelques plaisanteries qu'elle fit aux religieuses. On en fit cent contes ridicules au roi : que nous mettions de l'encre dans le bénitier pour faire barbouiller ces bonnes dames ; que nous allions courir par le dortoir pendant leur premier somme, avec beaucoup de petits chiens, en criant *tayaut*, et plusieurs choses semblables ou absolument inventées ou exagérées avec excès. Par exemple, ayant demandé à nous laver les pieds, les religieuses s'avisèrent de le trouver mauvais et de nous refuser ce qu'il fallait, comme si nous eussions été là pour observer leur règle. Il est vrai que nous remplîmes d'eau deux grands coffres qui étoient sur le dortoir, et parce qu'ils ne tenoient pas et que les ais du plancher joignoient fort mal, nous ne primes pas garde que ce qui se répandait, perçant ce mauvais plancher, alla mouiller le lit de ces bonnes sœurs. » Lorsque les deux pénitentes eurent recouvré leur liberté, elles cessèrent d'être amies. Elles s'éprouvèrent en même temps de Cavo, qui s'éprit, lui, de la marquise. Courcelles se fâcha et un duel s'ensuivit. Les deux combattants, après une lutte de quelques instants, tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Le marquis donna ensuite à sa femme l'ordre de se rendre dans son château du Maine. Mme de Courcelles partit avec une surveillance, sa belle-mère, qui était chargée de veiller sur l'honneur de son fils. La belle-mère était toujours en éveil ; mais sa bru trompa sa vigilance et noua une intrigue avec un page de l'évêque de Chartres, qui semblait envoyé tout exprès pour la désennuyer, et qui la désennuya au point de l'incommoder. L'accident connu, le marquis déposa une plainte en adultère dans l'unique dessein de ravir la fortune de sa femme. C'est alors que commence pour Mme de Courcelles cette existence besogneuse et brillante, galante et romanesque dont les péripéties, souvent tristes, n'émoussent en rien la jovialité de son naturel. Elle se joue des juges et des geôliers. Après s'être évadée, elle rentre en prison pour s'évader encore ; puis la voici qui court de nouveau, et avec plus d'entrain que jamais, les aventures amoureuses.

M. de Courcelles est mort (1678) ; elle est à Genève et elle tourne, à la lettre, toutes les têtes graves de la cité de Calvin. Un gentilhomme surtout, capitaine au régiment d'Orléans, est amoureux fou ; bientôt il est heureux, mais bientôt aussi il est trompé ; et alors tournant ou à peu près contre la marquise le raisonnement que nous avons entendu faire à celle-ci contre son mari, il réunit et fait lire à quelques amis les lettres et les papiers de son infidèle amante. « J'avais à me justifier, dit-il, d'avoir aimé trop fidèlement et trop fortement la plus charmante créature de l'univers, à la vérité, mais la plus perfide et la plus légère et que je reconnais pour telle. Je me défiais trop de mon éloquence pour m'en rapporter à elle seule de cette justification, et les discours que je faisais tous les jours pour bien représenter les charmes de son esprit (et c'était le fort de ma défense) me satisfaisaient si peu moi-même, que je voyais bien qu'ils ne persuaderaient personne. Dans cet embarras dont je ne savais par où sortir, je m'avisai un jour heureusement que j'avais des moyens sûrs pour cette persuasion, et que ce qu'elle m'avait écrit étoit si beau et si parfait, qu'il ne fallait que le montrer pour persuader mieux que ce que je pouvais dire. » Voilà comment ont été conservées la correspondance et la confession de la trop brillante et trop fragile marquise de Courcelles. Chardon

de la Rochette, ayant retrouvé ces manuscrits dans les papiers du président Bouhier de Dijon, les imprima en 1808. Paul Pouglin les a publiés en 1855 dans la bibliothèque élzévirienne de Jannet, sous le titre de *Mémoires et Correspondance de la marquise de Courcelles*.

Elle mourut en 1685, à peine âgée de trente-quatre ans. M. Sainte-Beuve, dans une étude consacrée à Mme de Sévigné, vient à parler de la marquise de Courcelles et fait un parallèle entre elle et la duchesse de Mazarin. Nous terminerons par ce parallèle l'esquisse incomplète peut-être sous quelques rapports, mais exacte et ressemblante, croyons-nous, que nous avons essayé de crayonner. « Une comparaison, dit l'éminent critique, s'établit entre Mme de Courcelles et la duchesse de Mazarin, cette nièce du cardinal avec laquelle elle avait été fort liée, qu'elle avait eue un moment pour compagne de reclusion, pour rivale ensuite, et qui est si connue elle-même par ses aventures conjugales, ses procès, sa fuite et ses pérégrinations galantes. Il y aurait à faire entre ces deux femmes (deux démons sous forme d'anges) un parallèle suivi qui serait curieux pour les mœurs du grand siècle. Mais, sur un point important, je voudrais qu'on marquât bien la conclusion à l'avantage de la duchesse de Mazarin. Celle-ci, en effet, au milieu de tout ce qui pouvait la faire déchoir, sut toujours tenir son rang et se concilier ce qu'il faut bien appeler (je ne sais pas un autre mot) de la considération. Elle la devait sans doute en partie à la mémoire de son oncle, à ses richesses, à ses grandes relations, mais aussi à son caractère et à son attitude. » Mme de Mazarin n'est pas plus tôt arrivée en quelque lieu, dit Saint-Evremond, qu'elle y établit une maison qui fait abandonner toutes les autres. On y trouve la plus grande liberté du monde ; on y vit avec une égale discrétion. Chacun y est plus commodément que chez soi et plus respectueusement qu'à la cour. » Voilà le mérite principal, l'art de vivre et de régner qui a immortalisé la duchesse de Mazarin et sauvé son renom. Elle eut, après tout, de la justice et de l'économie jusque dans la prodigalité de ses qualités et de ses dons ; elle ne se contenta pas d'avoir de l'esprit, elle l'aima chez les autres ; elle rechercha les lumières, chose alors nouvelle, et sut partout s'entourer d'un cercle d'hommes distingués ; elle eût enfin et mourut comme une grande dame, tandis que la pauvre Sidonia, avec tout son esprit et ses grâces, a fini comme une aventurière. Encore une fois, son nom est tout trouvé : c'est la Manon Lescaut du XVII^e siècle. »

COURCELLES (Etienne CHARDON DE), médecin français né à Reims en 1705, mort à Brest en 1775, fut médecin de la marine et professeur de chirurgie à Brest, membre correspondant de l'Académie des sciences. Parmi ses ouvrages, écrits avec clarté et méthode, nous citerons : *Manuel de la saignée* (Paris, 1746) ; *Abbrégé d'anatomie pour l'instruction des élèves chirurgiens* (1752) ; *Manuel des opérations de chirurgie* (1756) ; *Mémoire sur le régime végétal des gens de mer* (1761). On lui attribue, mais vraisemblablement à tort, l'*Élixir américain* ou le *Salut des dames par rapport à leurs maladies particulières* (1771).

COURCELLES (Jean-Baptiste JULIEN, dit *chevalier* DE), laborieux généalogiste français, né à Orléans en 1759, mort en 1834. Il acheta, en 1820, le cabinet généalogique de Saint-Alais, et continua ses publications avec succès, à une époque où beaucoup de familles attachaient le plus grand prix à rétablir leurs titres de noblesse ou à s'en faire fabriquer. Les ouvrages du chevalier de Courcelles, composés le plus souvent avec des matériaux fournis par les intéressés, ne doivent pas inspirer une confiance sans borne. Nous citerons les suivants : *Dictionnaire universel de la noblesse de France* (1820, 5 vol. in-8) ; *Dictionnaire historique des généraux français depuis le XI^e siècle* (1820-1823, 9 vol. in-8) ; *Histoire généalogique et héraldique des pairs de France, des grands dignitaires de la couronne*, etc. (1820-1830, 12 vol. in-4) ; *Nobiliaire universel de France* (1820-1821, in-8).

COURCER v. a. ou tr. (kour-sé). S'est dit autrefois pour COURNOUCER.

COURCET s. m. (kour-sé — rad. *course*). Grande serpe pour la taille des arbres. || Syn. de COURBET.

COURCHAMPS (le prétendu comte DE), plagiaire célèbre, qui n'était ni comte, ni de Courchamps. V. COUSEN.

COURCHETET D'ESNANS (Luc), diplomate français, né à Besançon en 1695, mort en 1770. Il suivit d'abord avec distinction la carrière du barreau, puis se rendit à Paris, où, grâce à la protection du garde des sceaux Chauvelin, il reçut un emploi à la direction de la librairie. Depuis lors il devint successivement censeur royal, intendant de la maison de la reine et agent des villes hanséatiques près de la cour de France. Courchetet était très-versé dans la diplomatie, dans la politique et dans l'histoire. Outre des ouvrages manuscrits, on a de lui : *Histoire du traité de paix des Pyrénées* (Paris, 1750) ; *du Traité de paix de Nimègue* (1754, 2 vol. in-12) ; *Histoire du cardinal de Granvelle* (1761).

COURCHEVERNY, bourg et commune de France (Loir-et-Cher), canton de Contres,

arrond. et à 13 kilom. S.-E. de Blois ; pop. aggl. 1,101 hab. — pop. tot. 2,423 hab. Commerce de vins.

COURCHOT s. m. (kour-cho). Econ. rur. Ver à soie malade.

COURCIER (Pierre), mathématicien et jésuite français, né à Troyes en 1604, mort à Auxerre en 1692, professa la théologie et les mathématiques dans différentes maisons de son ordre, puis devint provincial pour la Champagne. On a de lui : *Astronomia practica* (Nancy, 1653) ; *Negotium sæculorum Maria, sive rerum ad Matrem Dei spectantium chronologica epitome* (Dijon, 1662, in-fol.), ouvrage dans lequel il a recueilli tout ce qui a quelque rapport à la mère de Jésus-Christ, et *Opusculum de sectione superficiei sphaerica per superficiem sphaericam, cylindricam atque conicam*, etc. (1663, in-4°). Dans cet ouvrage, le seul qui puisse préserver son nom de l'oubli, et qui, selon M. Chasles, mériterait d'être plus connu qu'il ne l'est, le P. Courcier étudie les courbes à double courbure formées des intersections entre elles de la sphère, du cylindre et des cônes de révolution. Il s'occupe aussi de la quadrature des polygones sphériques limités par des arcs de grands ou de petits cercles.

COURCIVE s. f. (kour-si-ve). Mar. Autre orthographe du mot COURSIVE.

COURÇON s. m. (kour-son — rad. *court*). Art milit. Pieu caché dans l'eau.

— Techn. Bois qui n'a pas la longueur voulue. || Sorte de fer en barres très-courtes. || Pièce de fer avec laquelle on serre les moules d'une pièce de fonte.

COURÇON, bourg de France (Charente-Inférieure), chef-lieu de canton, arrond. et à 29 kilom. N.-E. de La Rochelle, sur des canaux de dessèchement ; pop. aggl. 753 hab. — pop. tot. 1,265 hab. L'église paroissiale possède une remarquable copie de la *Sainte Famille* de Raphaël ; aux environs, tombelles de l'époque celtique.

COURCY, village et commune de France (Calvados), canton de Mortéaux-Coulbœuf, arrond. et à 6 kilom., N.-E. de Falaise ; 287 hab. Ancienne baronnie ; débris importants d'une vieille forteresse féodale. Le château de Courcy était considérable ; il n'en reste que l'enceinte centrale, appartenant à la période ogivale, et quelques tronçons de la seconde enceinte. Un ruisseau et une belle fontaine alimentent encore une partie des fossés.

COURCY ou **COURCEY** (Jean, sire DE), aventurier anglais, mort vers 1199. Il se rendit en Irlande auprès de Dermot, roi de Lagénie, qui avait demandé des services aux Anglais pour l'aider à recouvrer son royaume, comblé quelque temps pour ce prince, puis se mit à la tête de quelques centaines d'hommes, entra dans l'Ulster, s'empara de Down, qu'il livra au pillage, et battit le fils de Dunlee, prince de ce pays. La même année, il ravagea les contrées de Tirone et d'Alreida ; mais, l'année suivante (1178), il essuya deux défaites, l'une près d'Uric, l'autre près de Fernia. Bien qu'il ne possédât encore qu'une partie de l'Ulster, il reçut de Henri II d'Angleterre le titre de comte d'Ultonie, se maria en 1180 avec la fille du roi de l'Ile du Man, augmenta son pouvoir et ses possessions, et fut nommé vice-roi d'Irlande en 1186. Ayant été destitué en 1189, Courcy se déclara prince indépendant dans l'Ulster, résista aux troupes du vice-roi, son successeur, fut déclaré coupable du crime de lèse-majesté, et finit par être livré par ses serviteurs. Envoyé en Angleterre, il recouvra la liberté sous le roi Jean ; il voulut retourner alors en Irlande, mais il fut jeté par une tempête sur les côtes de France, et mourut dans ce dernier pays.

COURCY (Jean), historien français, né à Falaise. Il appartenait à une famille noble de Normandie et écrivait dans la première moitié du XVI^e siècle. On a de lui deux ouvrages manuscrits : le *Chemin de vaillance*, pour l'instruction des jeunes nobles, et une *Chronique universelle*, qu'il commença à écrire en 1416, et dont la Bibliothèque impériale possède deux manuscrits.

COURCY (Frédéric DE), auteur dramatique français, né en 1795, mort à Paris en 1862. Il débuta au théâtre vers 1822, et fit jouer sur les différentes scènes parisiennes, pendant plus de trente ans, un nombre assez considérable de pièces appartenant pour la plupart au genre vaudeville et qu'il a signées seul ou en collaboration avec Brazier, Bayard, Carmouche, Ferdinand Langlé, Scribe, Saint-Georges, etc. Quelques-uns de ses ouvrages sont restés au répertoire. Nous citerons : le *Duel par procuration* (1822), avec Rousseau ; l'*Amour et l'Appétit* (1823), avec Saint-Elme ; les *Emprunts à la mode*, ou le *Négociant sans patente*, en un acte (1824) ; le *Roman par lettres* ou le *Chapitre XVIII*, en un acte (1826) ; l'*Ecrivain public*, en un acte (1827) ; *Simple histoire*, en un acte (1838) ; *Olivier Basselin*, vaudeville, avec Brazier (1838) ; la *Chaste Suzanne*, opéra-comique en quatre actes, avec M. Carmouche (Renais-sance, 1839) ; les *Philanthropes*, comédie en vers, avec M. Théod. Muret (Odéon, 1842) ; les *Chiffonniers*, vaudeville inspiré par la vogue du *Chiffonnier* de M. Félix Pyat, avec Bayard et Sauvage (1847), etc. On lui doit en outre une cantate, *Mazagan*, *Bulletin*

d'Afrique (1840); un roman, les *Gueux de Bruges*, ou le *Roi d'un jour*, *Chronique de 1573* (1842, in-8°), en collaboration avec M. Ferdinand Langlé; un *Éternel et terrible souvenir*, ou les *Inondations de Lyon*, en vers (1856). — COURCY (Charles de), fils du précédent, né vers 1824. Il a collaboré à quelques journaux, particulièrement à l'*Illustration*. Outre quelques pièces représentées sur des scènes secondaires, il a donné à l'Odéon : un drame en cinq actes, *Daniel Lambert* (1860), qui a eu du succès; un autre drame également en cinq actes, *Diane de Valneuil* (1862), qui a moins bien réussi. On lui doit encore, entre autres vaudevilles, *On fera des crêpes*, en un acte, avec M. Siraudin (Variétés, 1863).

COURDOUAN (Vincent-Joseph-François), peintre de marine français, né à Toulon en 1816. Homme d'esprit surtout et d'érudition artistique, M. Courdouan remplit avec distinction, depuis 1848, les fonctions honorables et difficiles de professeur de dessin à l'Ecole navale de Toulon. Ses nombreux tableaux, qui sont, pour la plupart, restés dans les musées du Midi, ont souvent figuré dans les expositions de Paris. Ainsi le *Navfrage de la Marne à Istora* fut remarqué au Salon de 1853. En 1855, nous avons vu l'*Embarquement des zouaves partant d'Alger pour la Crimée*; en 1857, la *Rade de Toulon*; les *Coteaux de Balagnier* et la *Vue de Bordighiera*; en 1859, les *Gorges d'Olioules*, etc., etc. En 1864, les *Environs de Ners* et la *Vallée du Broussan*, deux études fort remarquables, nous ont rappelé l'infatigable activité du peintre de marine qui trouve des heures pour la contemplation des belles choses de la nature, sans négliger les travaux exigés par ses fonctions importantes. Son talent, depuis longtemps apprécié dans les régions gouvernementales, était récompensé pour la première fois en 1838 par une troisième médaille, par une deuxième en 1847, enfin par la croix de la Légion d'honneur en 1852.

COUREAU s. m. (kou-rô). Mar. Sinuosité entre des bas-fonds et des rochers que l'eau recouvre. || Petite barque de pêche employée à Bordeaux.

COURÉE s. f. (kou-ré — forme féminine du mot *corroi*). Mar. Induit composé de suif, de résine, de soufre, de céruse, d'huile de poisson ou autres matières, qu'on applique sur la carène des navires, afin de les préserver de la piqure des vers et de l'humidité. || On dit aussi *COURAI* et *CORROI*.

— Boucher. Pommou ou fressure, dans quelques provinces : *Sais-tu bien que je fais cuisine d'hommes? Qu'autant que j'en prends je les écorche comme beaux petits lapins, les déosse, les fricasse, n'épargnant foie ni courée?* (P.-L. Cour.)

COUREOTIS adj. f. (kou-ré-o-tiss). Antiqu. Se disait, chez les Athéniens, de la fête qu'on célébrait le troisième jour des Apaturies, et pendant laquelle on inscrivait les citoyens sur les contrôles : *La fête coureotis*. || Substantif. La *COUREOTIS*. || On écrit aussi *COUREOTIDE*.

COURESE s. f. (kou-ré-se — rad. *courir*). Frépét. Espèce de couleuvre.

COURET s. m. (kou-ré). Mar. Syn. de *COURAI* ou *COURÉE*. V. ce dernier mot.

COURRET DE VILLENEUVE (Martin), imprimeur et littérateur français, né à Orléans en 1719, mort en 1780. Il donna tous ses soins à améliorer les procédés typographiques, et publia divers ouvrages : *Ecole des franc-maçons, suivie des Chants maçonniques* (Jerusalem, 1748-1765, in-8°); le *Trésor du Parvase* ou le *Plus joli des recueils* (1762-1770, 6 vol. in-12); les *Affiches orléanaises*, feuille périodique qui parut de 1764 à 1770. On lui doit aussi une charmante édition d'Horace (1767, in-12).

COURRET DE VILLENEUVE (Louis-Pierre), imprimeur et littérateur français, né à Orléans en 1749, mort à Gand en 1806. Il était fils du précédent, dont il suivit les traces et dont il perfectionna les procédés typographiques. Forcé de quitter Orléans à la suite de mauvaises spéculations, il se rendit à Paris, obtint un emploi dans un ministère; puis, après la création des écoles centrales, il fut appelé à occuper une chaire de grammaire générale à Gand, et acquit dans cette ville une haute considération. Il tomba un soir dans la Lys et s'y noya. Courret de Villeneuve a publié un assez grand nombre d'ouvrages, soit comme auteur, soit comme éditeur. Parmi ses écrits nous citerons : *Calendrier historique de l'Orléanais* (1771-1790, 20 vol. in-8°); l'*Ami de la jeunesse* ou *Choix de lectures* (Orléans, 1798); *Instructions familiales et républicaines sur le Manuel social de morale et de politique* (1798); *Déclaration des droits de l'homme* (1798); *Programme d'un cours de grammaire générale* (Paris, 1802); l'*Anacréon français, Choix des meilleures chansons* (2 vol. in-8°); le *Petit Magasin économique* ou l'*Utilité à tout le monde*, etc. Parmi les éditions qu'il a données, nous mentionnerons : la *Bibliothèque des poètes latins* (21 vol. in-8°); le *Recueil amusant des voyages* (1783-1787, 9 vol. in-12), etc.

COURTIER s. m. (kou-re-tié). Ancienne forme du mot *COURTIER*.

COURTTE s. f. (kou-ré-te — diminut. de *cour*). Petite cour : *C'est une série d'îlots sé-*

parés par des ruelles sombres et étroites, aboutissant à de petites cours connues sous le nom de COURTETTES, servant tout à la fois d'égouts et de dépôts d'immondices. (Blanqui.) *A mesure qu'on pénétre dans l'enceinte des COURTETTES, une population étrange d'enfants étouffés, bossus, contrefaits, d'un aspect pâle et terreux, se presse autour des visiteurs et demande l'aumône.* (Blanqui.)

COUREUR, EUSE s. (kou-reur, eu-ze — rad. *courir*). Personne exercée, rapide à la course : *C'est le plus habile COUREUR qu'on puisse voir.* On évite le féminin *coureuse*, à cause du sens défavorable qu'on trouvera plus bas. || Concurrent, athlète qui lutte de vitesse à la course : *La trompette donna le signal, et les COUREURS partirent.* (Barthé.)

— Courrier à pied, Homme employé à porter des dépêches ou à faire des commissions lointaines et pressées : *Les rois de Perse employaient des COUREURS qui faisaient de 80 à 100 kilomètres par jour, et se relayaient de distance en distance.* (Bouillet.) || Domestique que les grandes maisons employaient autrefois à faire leurs commissions de ville, ou même à précéder à pied leur voiture : *J'ai donné ordre à mon COUREUR, qui vous porte cette lettre, de vous chercher où que vous soyez et de ne point revenir sans votre réponse.* (J.-J. Rousseau.)

... A quinze ans, j'étais des plus ingambes; Mais devenir coureur quand on n'a plus de jambes! C. DELAVIGNE.

— Fam. Personne qui aime à courir, à vagabonder, à faire des courses de côté et d'autre, qui s'absente souvent de son domicile : *Quel coureur vous faites! Bites-moi au moins à quelle heure on peut vous voir.* Un coureur de nuit ne saurait être un travailleur de jour. || Personne qui a certaines fréquentations, certaines habitudes; en ce sens, le mot est toujours suivi d'un complément qui exprime la nature des habitudes, des fréquentations : *Un COUREUR de filles. Un coureur de bals. Un COUREUR de sermons.* || Personne qui poursuit certains objets, qui les ambitionne; le complément est aussi de rigueur : *Un COUREUR de places, de dots, de testaments. Un COUREUR d'aventures.*

C'était un Florentin; jeune, il avait été Ce qu'on appelle à Rome un coureur d'aventures. A. DE MUSSSET.

— Homme inconstant en amour : *Quelle femme peut aimer un COUREUR?*

— Femme de mauvaise vie :

... Monsieur, c'est une gueuse Qui gagne ses habits au métier de coureuse. TH. CORNÉILLE.

— Fig. Objet mobile, changeant, fugitif : *La vie et la mort sont deux COUREURS qui courent fort l'un contre l'autre, lesquels tantôt se trouvent et se rencontrent.* (Pasc.)

Le temps, ce grand coureur, ce vieillard sans pitié. A. BARBIER.

— Argot. *Coureuse*, Plume à écrire. — Hist. *Coureur de vin*, Officier de la maison d'un souverain, qui avait soin de porter le vin et la collation partout où allait son maître : *Le COUREUR de vin avait le droit de présenter la collation au roi, et en jouissait dans toutes les maisons royales ou autres où le roi allait en promenade sans intention d'y coucher.*

— Art milit. Nom que l'on donnait à des éclaireurs, à des cavaliers détachés d'un corps de troupe et envoyés à la découverte ou en embuscade : *Les Moscovites se portèrent en avant, mais s'arrêtèrent aussitôt à la vue des COUREURS qui engagèrent l'escarmouche.* (Mérimée.) *Pendant ces événements, Davoust, au sud de Vilna, avait entrepris quelques COUREURS de Bagration.* (De Ségur.) || Fam. Compère qui prépare la voie : *Je mets toujours en avant un COUREUR, un compère; il y en a en finances comme en toute autre chose.* (Scribe.)

— Manég. Cheval, jument de selle que sa taille et sa légèreté rendent propre à la course : *Du moment qu'ils ne peuvent plus faire le tour du Champ-de-Mars en moins de trois minutes, les meilleurs COUREURS deviennent des rosses.* (P. Soulié.)

— Comm. *Coureur de bois*, Habitant du Canada qui trafique de pelleteries avec les tribus indigènes.

— Jeux. *Coureur de bague, coureur de tête*, Celui qui faisait partie d'une course à la bague ou à la tête.

— Minér. *Coureur de jour*, Filon de charbon de terre qui est à découvert.

— s. m. pl. Mamm. Famille de rongeurs qui, comme le lièvre, sont organisés pour une course rapide.

— Ornith. Ordre d'oiseaux qui volent peu ou point, comme l'autruche, mais qui courent très-vite.

— Entom. Groupe d'insectes orthoptères qui, comme les blattes et les mantes, sont extrêmement agiles.

— Crust. Famille de crustacés dont les pieds sont surtout ou même exclusivement organisés pour la course.

— s. f. pl. Entom. Groupe d'araignées qui poursuivent leur proie au lieu de tendre des toiles pour la prendre.

— Adjectif. Qui court bien, qui est apte à la course : *Jument COURUSE. Oiseaux COUREURS. L'ordre des oiseaux COUREURS occupe,*

dans la volatilité, la même place que celui des ruminants dans la mammiférie. (Toussenel.)

— Vener. *Chevaux coureurs*, Chevaux de relais qui courent la chasse : *Les chevaux COUREURS ont la queue coupée.* (Complém. de l'Acad.)

— Encycl. Hist. L'antiquité a connu des coureurs restés justement célèbres. A cette époque, l'agilité était nécessaire au triple point de vue de l'art militaire, de l'hygiène et des jeux publics. Dans les jeux, c'était la course qui tenait le rang le plus honorable et amusait le plus longtemps les spectateurs. Le premier divertissement d'un peuple à peine civilisé, comme l'étaient les contemporains de Nestor ou de Romulus, fut la course à pied, avant celle des chars ou des chevaux; aussi, même aux époques les plus raffinées, resta-t-elle le fondement même des jeux et des fêtes publiques. C'est par elle que commençaient les jeux Olympiques, les plus fameux et les plus anciens de la Grèce; les jeux que décrit Homère dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne débutent pas autrement; et c'est surtout des athlètes vainqueurs à la course que Pindare fait le plus long et le plus magnifique éloge. Aussi ceux qui se préparaient à disputer ce prix ne se contentaient-ils pas du régime sévère imposé aux autres athlètes, ils y joignaient des précautions particulières. Persuadés que la rate les alourdissait et retardait leurs pas, ils prenaient des breuvages destinés à en diminuer le volume; suivant le témoignage de plusieurs historiens, quelques-uns même allaient jusqu'à se la faire enlever soit par le fer, soit par le feu. Cette croyance a été longtemps partagée, et, au xvie siècle de notre ère, on cite un coureur de Tilly à qui l'on fit la même opération avec succès. C'est de là, pour le dire en passant, qu'est venu le proverbe : *Courir comme un déraillé.*

Pour le guerrier antique, être un agile coureur constituait une des premières qualités principales. C'est à cette condition seulement que, dans des marches précipitées, on pouvait franchir une longue distance en quelques heures, poursuivre l'ennemi, échapper soi-même à sa poursuite, à la captivité et à une mort inutile à la patrie. De là vient qu'Homère et les autres poètes grecs, qui n'ignoraient pas combien cette qualité importait à un guerrier, n'oubliaient pas de rappeler, parmi les épithètes élogieuses qu'ils prodiguent à leurs héros, celles qui désignent la légèreté des pieds, la rapidité de la course. C'est ainsi que, dans l'*Iliade*, Achille est appelé si souvent *ῥάβδ' ἄγχι*, aux pieds légers, épithète que le poète n'a certainement pas employée pour déshonorer son héros, en lui attribuant une qualité qui aurait pu le faire soupçonner d'un penchant naturel à fuir les dangers; il a voulu, au contraire, caractériser par là un guerrier toujours prêt à fondre sur l'ennemi, et à mettre en œuvre l'agilité de ses jambes afin de se porter sur tous les points où il pouvait signaler sa valeur. Tel était aussi l'avis de Platon, qui reconnaissait que, de toutes les aptitudes guerrières, la plus importante était la vitesse des pieds et la prestesse des mains. Aussi, énumérant les combats gymniques qui devaient être conservés dans sa *République*, place-t-il en première ligne la lutte à la course, comme offrant un rapport essentiel avec l'art militaire. Alors on voyait les guerriers de tout âge descendre dans l'arène pour conserver l'agilité de leur corps, et Epaminondas, tout couvert de lauriers, mettre son étude à se maintenir excellent coureur pour rester vaillant guerrier. Le récit des anciens historiens vient confirmer l'exactitude de ces détails; en plus d'un endroit on voit une armée prendre son élan, et faire huit stades au pas de course avant d'atteindre l'ennemi. Une chose contribuait encore à former chez les anciens d'excellents coureurs, c'est l'importance que cet exercice avait chez eux au point de vue hygiénique. Leurs médecins l'ordonnaient pour une foule d'affections particulières, et on trouve chez eux des détails très-circonstanciés sur les différentes courses et les effets qu'elles produisaient. Hippocrate, dans le second livre du *Régime*, attribue divers effets pour la santé aux différentes sortes de courses dont il fait mention. Il prétend que celle qui se pratique en ligne droite dans un long espace, et dont on augmente peu à peu la vitesse, contribue, en échauffant la chair, à la distribution et à la coction du suc nourricier qui s'y trouve, mais qu'elle diminue moins la pesanteur et l'embonpoint du corps que ne le fait la course circulaire, qui convient mieux aux grands mangeurs et qui est plus utile l'hiver que l'été.

Pendant longtemps, en Grèce, l'office de courrier fut rempli par des coureurs qui se relayaient de distance en distance. C'est aux Perses que les Grecs empruntèrent l'usage des messagers à cheval, que Cyrus le premier avait établis dans l'étendue de son empire. Il en fut de même à Rome pendant toute la durée de la république, et c'est sous Auguste seulement que les messagers à cheval remplacèrent les coureurs.

Le nom de plusieurs coureurs est resté célèbre. Parmi ceux dont l'histoire a gardé le souvenir, il faut citer Ladas, qui compte parmi les plus fameux. Solin n'a pas cru trop exagérer sa légèreté en disant que ses pieds ne laissaient nul vestige sur le sable. On lui éleva une statue, ouvrage du sculpteur Myron. On accorda le même honneur à un jeune

chevrier de Milet, nommé Polymnestor, qui, ayant attrapé un lièvre à la course, fut produit par son maître aux jeux Olympiques et y remporta le prix. On regardait comme quelque chose de merveilleux, dit Pline, que Philippe eût parcouru en deux jours les 1,140 stades qui séparent Athènes de Lucédémone; jusqu'à ce que l'on vit Anystis, de cette dernière ville, et Philonide, coureur d'Alexandre le Grand, faire en un jour 1,200 stades en allant de Siccyone à Elis. Pline fait observer en un autre endroit que ce même Philonide n'employait à ce trajet que neuf heures du jour; mais que, lorsqu'il revenait d'Elis à Siccyone, il n'y arrivait qu'à trois heures de la nuit, quoique le chemin fût en pente, et par conséquent plus facile à parcourir. « Et aujourd'hui, ajoute-il, on voit dans le cirque des hommes fournir une course de 160 milles. Tout récemment, sous le consulat de Ponceus et Vipsanius, un enfant de huit ans a parcouru, depuis midi jusqu'à la nuit, un espace de 75 milles. On sent tout ce qu'une telle course a de prodigieux quand on pense que tout en faisant la plus grande diligence, et changeant trois fois de relais, Tibère employa, pour se rendre auprès de Drusus, son frère, malade en Germanie, un jour et une nuit; la route était de 200 milles. » Au moyen âge, dans cette Europe privée de routes et de voies de communication, on se contenta longtemps de coureurs. La ville de Fribourg, en Suisse, garde encore un monument historique de cette sorte de courriers. Le jour de la bataille de Morat, un jeune Fribourgeois, qui avait contribué à la victoire, désirant en apporter la nouvelle à ses concitoyens, courut tout d'une traite de Morat jusqu'à Fribourg. Il arriva sur la place publique encore tout couvert de sang et tellement épuisé de fatigue, qu'il tomba à terre en arrivant, et avant d'expirer n'eut que le temps de crier : « Victoire ! » Une branche de tilleul qu'il tenait à la main fut immédiatement plantée à côté de son cadavre, et devint l'arbre énorme que l'on voit encore aujourd'hui, et qui est une des curiosités de cette ville. Vingt siècles auparavant, le même fait s'était passé à Athènes, dans des circonstances identiques. Le xviie siècle vit reparaitre une autre espèce de coureurs; nous voulons parler des laquais galonnés, pomponnés, qui précédaient la voiture des grands seigneurs et allaient porter leurs messages. Les matrones romaines avaient connu cette espèce de coureurs, qui marchaient devant leurs chars ou leurs litiers, pour leur faire faire place : ces coureurs étaient ordinairement de noirs Ethiopiens presque nus. Avec la Révolution, les coureurs ont disparu; mais ils ont été remplacés par les chasseurs, qui remplissent à peu près le même office; tant il est vrai que la nature est toujours la même, et que les noms seuls changent tandis que les choses restent identiques.

— Ornithol. La plupart des ornithologistes ont réuni sous le nom de *coureurs* plusieurs genres primitivement rangés parmi les échassiers. Les caractères de l'ordre des *coureurs* sont : bec médiocre ou court; yeux grands; ailes peu ou point aptes au vol; tarses longs, nus jusqu'au-dessus du genou; point de pouce, et seulement deux ou trois doigts devant. Ces oiseaux recherchent surtout les endroits sablonneux et les landes désertes, et se nourrissent d'herbes, de graines et d'insectes. D'un naturel farouche, ils ne s'approchent jamais des habitations. Ils voyagent souvent par troupes, rasant le sol, ou même se contentent de courir. Cet ordre comprend les genres autruche, cascar, mandou, outarde et court-vite.

Coureur (Lb), poème satirique de Hugo de Trimberg. Après le mouvement sensueliste produit par les *minnesinger* devait se produire, vers la fin du xiiie siècle, le mouvement didactique. Les poètes devenaient pédagogues, et la raison remplaçait l'inspiration. Le seigneur n'accordait plus sa lyre, mais les bourgeois se réunissaient en corporations et formaient les *meistersanger*. Quelquefois la poésie s'élevait encore jusqu'au ton satirique, et alors elle peignait les misères de l'époque, l'ignorance du peuple, la dureté des grands. Un homme qui vécut dans cette époque de transition, un homme qui n'appartient plus au groupe des *minnesinger*, mais qui a encore plus de mérite que les maîtres chanteurs, Hugo de Trimberg, entreprit une œuvre analogue. Son *Coureur* (*der Renner*), ou si l'on veut son *Vagabond*, est une série de jugements satiriques et de portraits qui ne manquent souvent ni d'agrément ni de finesse. Il explique son titre et caractérise son œuvre en disant qu'il est semblable à un cavalier dont la monture a pris le mors aux dents : il interrompait souvent le cours logique de son livre, et se laisse entraîner par l'inspiration ou la fantaisie dans des digressions sans fin. On remarque, en effet, que les transitions ne sont pas toujours ménagées avec art; une idée très-simple sert de base à l'ouvrage, mais l'édifice tout entier est d'une irrégularité presque burlesque. Le poème se compose de deux parties, l'une appartenant en propre à l'auteur, l'autre toute gnomique, composée de sentences, de maximes et de proverbes, empruntés pour la plupart à la Bible, que Hugo déclare être un trésor inépuisable. Les sermons de l'époque (1300) ont dû certainement influencer l'esprit du poète, car sa thèse est développée d'après les règles qui régissent l'éloquence sacrée. Chaque proposition est soutenue par une série

d'anecdotes, d'historiettes, d'exemples, de paraboles qui rappellent la manière de Hans Sachs. Une parabole générale forme d'ailleurs la base du poème. Il est question dès l'abord d'un poirier dont le tronc est formé par Adam et Ève, et dont les fruits sont les hommes. Tant que l'arbre est en fleurs, tout va bien; l'homme dans son enfance est innocent; mais quand les fruits mûrissent, ils tombent; et alors il y a lieu de distinguer entre eux : les uns tombent dans les épinées, les autres dans le puits, les troisièmes dans la boue. Ceux qui tombent dans les épinées sont les orgueilleux, et l'orgueil, dit le poète, est la perte de l'homme; ceux qui tombent dans le puits sont les envieux et les avarés; le vice de l'époque, c'est de ne pas savoir se contenter de sa position et de vouloir toujours aspirer à des destinées plus élevées; ceux enfin qui tombent dans la boue sont les ivrognes, les débauchés et les goinfres. L'auteur passe alors en revue toutes les classes de la société, et démontre que partout, à tous les degrés de l'échelle sociale, se trouvent les mêmes vices. Il ne peut s'empêcher de louer le temps passé et de vanter les vertus de ses ancêtres. Sébastien Brandt reprit le même sujet, qui devint le thème favori de tous les poètes du xiv^e et du xv^e siècle. Le peuple se jetait avec avidité sur ces tableaux de la misère et de la corruption générales, et se préparait ainsi aux grandes luttes de la Réforme. L'œuvre de Hugo de Trimberg est écrite en vers; mais le poète ne s'est inquiété ni de la rime ni de la césure; il s'est contenté de compter les syllabes. Le style est celui d'un homme du peuple qui veut parler au peuple.

Cœur des grèves (LE), roman flamand, par Henri Conscience. Cet ouvrage ne ressemble guère aux romans que l'on publie en France. C'est une étude de mœurs de pêcheurs dans toute leur naïveté. Bella, la perle des pêcheuses, a recueilli dans son humble cabane un émigré français, blessé, M. de Milval. Insensiblement et sans s'en douter, elle s'éprend de celui à qui elle a sauvé la vie, et dès lors une pensée unique occupe son esprit et dirige ses actions : le bonheur de celui qu'elle aime. Une vie de dévouement et d'abnégation commence pour elle, d'autant plus sublime que l'humble fille n'entrevoit même pas la possibilité de jamais voir combler la distance qui la sépare du gentilhomme français. Elle ignore, la naïve enfant à qui noblesse de cœur vaut mieux que noblesse de nom. Dans la vie, la douleur marche toujours côte à côte avec la joie. Entre M. de Milval et Bella, son ange gardien, se dresse le mauvais ange, le génie du mal, sous la figure de Jacob Snel, le coureur des grèves. Furieux de voir son amour dédaigné par la jeune fille, Snel va dénoncer le comte aux autorités républicaines, en même temps qu'il excite contre lui la jalousie de Joseph, un franc cœur de marin, qui aime Bella. M. de Milval est perdu, à moins qu'il n'échappe pendant la nuit à la poursuite des soldats de la république. Bella n'hésite point, elle promet sa main à Joseph pour prix du salut du comte, et, pendant une nuit d'orage, tous deux exposent leur vie pour sauver celle de l'émigré : M. de Milval rejoint les siens. Ce dernier sacrifice est au-dessus des forces de la jeune fille; elle tiendra sa parole, mais elle en mourra. Alors commence une lutte de générosité entre Bella, qui veut rester fidèle à son serment, et Joseph, qui a le cœur trop haut placé pour accepter une abnégation si grande; il renonce à elle volontairement. Pendant ce temps, le comte, poursuivi par la fatalité, est tombé au pouvoir de ses ennemis après une lutte acharnée. Le conseil de guerre a prononcé son arrêt; il va périr. Bella et Joseph accourent, se jettent aux genoux du général républicain. Une seconde fois M. de Milval leur doit la vie. Tant d'héroïsme ne devait point rester sans récompense. Le premier consul rend à l'émigré les biens de sa famille, et Bella, devenue comtesse de Milval, voit le bon Joseph faire sauter sur ses genoux les petits enfants qui naissent de cette heureux mariage. Dans l'ombre de ce tableau, on aperçoit le châtimement du vice; le coureur des grèves, condamné pour ses méfaits, a perdu la raison aux galères. Dieu est juste.

Tel est le fond de ce drame intime, chef-d'œuvre de naturel et de sentiment. Rien de plus pur, de plus simple et cependant de plus élevé que le caractère de Bella. Cet enfant de la nature atteint au sublime en n'écoulant que la voix de son cœur. Lorsque M. de Milval veut la quitter pour rejoindre l'armée de Condé, elle étouffe les battements de son cœur, et la noblesse instinctive de ses sentiments lui donne la force de conseiller elle-même au comte de partir. Elle a senti que M. de Milval ne pouvait se conduire lâchement. Lorsqu'elle immole le bonheur de sa vie en s'offrant, victime résignée, à Joseph pour prix de la vie du comte, elle n'hésite pas; elle sent qu'elle en mourra, qu'importe? pourvu que le comte vive. Et ce qui fait le mérite de son dévouement, c'est qu'il est simple, sans affectation; elle semble ignorer son héroïsme, tant il lui paraît naturel. Avec de tels sentiments, Bella, devenue comtesse, sera aussi bien à sa place que Bella, la pêcheuse, dans la cabane de son père, le vieux Stock. Un mot suffira pour faire connaître celui-ci; il est digne d'être le père de Bella, comme M. de Milval est digne du dévouement qu'il leur inspire à tous les deux. La figure de Joseph, nature rude et

bonne, prête, selon la disposition du moment, à vous tuer ou à se faire tuer pour vous, est vraie dans son originalité. Snel, le coureur des grèves, est un type achevé de bassesse, de méchanceté et de lâcheté. L'homme qui aime mieux dépouiller les morts jetés sur le rivage par les vagues en courroux, que de travailler, finira par devenir lui-même le pourvoyeur de la mort. On se sent des envies furieuses d'écraser ce reptile, et on éprouve un sentiment de satisfaction lorsqu'on le voit subir le châtimement de ses crimes. L'auteur du *Cœur des grèves* possède une connaissance profonde des passions humaines et une sensibilité très-développée, à laquelle prête un nouveau charme le naturel plein de simplicité et d'élégance de son style. Sa Bella d'ailleurs n'est pas une inconnue pour nous; c'est une sœur de Graziella.

COURE-VITE s. m. Ornith. V. COURT-VITE.
COURFEU s. m. (kour-feu). Ancienne forme du mot COUVRE-FEU.

COURGE s. f. (kour-je — *courge* et *gourde* sont deux mots de même origine, et dérivent tous deux du latin *cucurbita*, par l'intermédiaire d'une ancienne forme *gougourde* ayant conservé la reduplication, et de la forme provençale moderne *cougourde*. Dans le patois du Jura, on trouve un dérivé particulier *coudre*. L'italien s'éloigne plus que le français du type latin primitif avec son *cucuzza*. V. pour plus de détails le mot CUCURBITACÉE). Bot. Genre de plantes, type de la famille des cucurbitacées et de la tribu des cucurbitées, comprenant une vingtaine d'espèces et un nombre considérable de variétés : La *courge de Barbarie* est d'un goût délicat. (F. Gérard.) La culture des COURGES n'est pas difficile. (F. Gérard.) Les COURGES sont ordinairement abandonnées à leur développement naturel. (A. Hardy.) Les COURGES, originaires des contrées chaudes du globe, sont aujourd'hui répandues partout. (Bouillet.) Fruit de la même plante : Huile de courge. Plat de courges.

Tête de courge, ou simplement *courge*. Expression par laquelle les Latins désignaient les têtes vides et sans cervelle, les sots.

— Techn. Bâton un peu recourbé, à l'aide duquel les porteurs d'eau portent leurs seaux.

— Archit. Corbeau de pierre ou de fer, sur lequel repose le manteau d'une cheminée sans chambranle.

— Encycl. Bot. Le genre *courge* (*cucurbita*), type de la famille des cucurbitacées, renferme plusieurs espèces, dont la détermination scientifique laisse beaucoup à désirer. La facilité avec laquelle elles se fécondent entre elles et produisent des hybrides fertiles, le nombre considérable de variétés issues du type ou des types primitifs, contribuent à augmenter la confusion. En attendant que des observations sérieuses viennent mettre de l'ordre et répandre de la lumière dans ce chaos, nous nous rangerons à la manière de voir de M. Vilmorin, la plus rationnelle, à notre avis. D'après ce savant botaniste-horticulteur, toutes les variétés confondues dans le langage ordinaire sous le nom collectif de *courge* ne sont que des variétés, des races plus ou moins permanentes d'un même type spécifique primitif, que nous nous contenterons de désigner par son nom générique (*cucurbita*).

La *courge*, en prenant ce terme dans le sens le plus large, est une plante annuelle, à tiges anguleuses, rudes ou épineuses, creuses, rampantes, très-longues dans la plupart des variétés; les feuilles sont alternes, longuement pétioles, rudes au toucher, ordinairement très-grandes; les fleurs, monoïques, campanulées, jaunes de diverses nuances; les fruits plus ou moins volumineux, ordinairement creux, offrant de trois à cinq loges qui renferment de nombreuses graines ovales, aplaties, munies d'un bourrelet.

On ignore la vraie patrie de la *courge*; on pense néanmoins avec quelque raison que cette plante est originaire de l'Inde; soumise depuis longtemps à la culture, elle a produit de nombreuses variétés, réparties en plusieurs groupes secondaires : *courge proprement dite*, *citrouille*, *potiron*, *giraumon*, *patisson*, *colombine*, *gourde* ou *calebasse*, etc. Nous ne parlerons ici que des *courges* proprement dites, et nous renverrons, pour les autres groupes, aux articles spéciaux.

La *courge à la moelle* donne un fruit ovoïde, d'environ 0 m. 27 de longueur sur 0 m. 11 de diamètre, à côtes légèrement arquées, renfermant, sous une écorce d'un jaune brillant, une chair d'un blanc jaunâtre, épaisse de 0 m. 02 à 0 m. 03. Quand le fruit est complètement formé, la chair en est dure et sèche; aussi n'attend-on pas qu'il soit arrivé à cet état; on le consomme quand il est à demi en maturité; alors il est tendre et moelleux, et se mange farci ou en sauce blanche. La *courge sucrière du Brésil* a un fruit plus arrondi, à écorce jaune orange lisse, à chair de même couleur et très-sucrée à sa complète maturité, de bonne qualité et se conservant bien. La *courge de Virginie* ou *courge blanche non creuse* se distingue par ses tiges à rameaux courts et non traînantes comme dans les autres variétés; chaque plante ne porte ordinairement que deux fruits, à chair blanc jaunâtre, épaisse, de bonne qualité dans le jeune âge, dure et coriace à complète maturité. La *courge d'Italie* ou *coucourselle* ressemble beaucoup, sous tous les rapports, à la précédente. La *courge de Barbarie* porte aussi les noms de

concombre de Barbarie ou de *Malte*, de *citrouille troyenne*, *giraumon à bandes*, etc.; son fruit, long de 0 m. 45, a une chair jaune pâle, de qualité médiocre. La *courge des Patagons* en diffère peu. La *courge pleine de Naples*, appelée aussi *courge valise* ou *porte-manteau*, doit ces derniers noms à la forme de son fruit, renflé vers ses extrémités et courbé comme un porte-manteau sur le dos d'un cheval; sa chair, qui remplit toute la cavité, est d'un jaune vif et de bonne qualité. La *courge de l'Ohio*, à chair jaune orange foncé, très-féculente, est une des meilleures; aussi est-elle très-répandue et fort estimée aux Etats-Unis. La *courge de Valparaiso* est aussi une excellente variété, à chair jaune orange, très-sucrée et délicate. La *courge de Chypre* n'a rien de bien remarquable. La *courge marron* ressemble beaucoup, à tous égards, à celle de l'Ohio. La *courge melonnée*, *courge musquée de Marseille* ou à la *violette*, présente beaucoup de diversité dans la couleur extérieure de son fruit; la chair en est épaisse, d'un jaune verdâtre. Cette *courge* ne peut être recommandée que dans le Midi; elle est trop tardive dans les climats du Nord. La *courge crochue* ou *coutours* est estimée aux Etats-Unis; mais on doit la manger avant qu'elle ait atteint toute sa grosseur; on en distingue deux sous-variétés, l'une à tiges coureuses, l'autre à tiges non coureuses. Nous citerons encore la *courge de Genève* ou *courgeron*, la *courge de Castille* et la *courge de Lima*.

La culture des *courges* est fort ancienne; on la trouve répandue chez les Egyptiens, puis chez les Juifs, et c'est sans doute par eux qu'elle s'est propagée dans nos contrées. Elle se fait dans les jardins et dans les champs, pour la nourriture de l'homme et des animaux domestiques; c'est surtout dans la Touraine, le Maine et l'Anjou qu'elle est bien entendue. Les *courges* se mangent ordinairement cuites et assaisonnées de diverses manières; elles s'allient surtout très-bien avec le lait. On en fait des confitures et des marmelades. En les traitant comme les choux d'Alsace, on prépare une conserve analogue à la choucroute, qui peut se garder longtemps et fournir de bonnes provisions d'hiver. On les hache pour les donner, crues ou cuites, aux bestiaux, notamment aux vaches, chez lesquelles elles augmentent la sécrétion du lait, et aux cochons, qu'elles engraisent. On peut utiliser de la même manière les feuilles de la plante. On obtient des pepins des *courges* une huile de qualité diverse, suivant qu'elle a été extraite à froid ou à chaud. Dans le premier cas, elle a une couleur verdâtre, mais une saveur très-supportable; aussi l'emploie-t-on dans les usages culinaires. On pourrait l'obtenir très-blanche, en enlevant le tégument vert intérieur de l'armade; mais ce procédé fort lent ne pourrait s'appliquer à de grandes quantités. Dans le second cas, elle n'est bonne que pour l'éclairage; elle brûle bien, dure longtemps, répand une lumière vive et peu de fumée. On tire partie des tourteaux en les donnant aux bêtes bovines ou porcines. Enfin les fanes servent à faire de la litière, ou bien elles sont brûlées sur place, et fournissent ainsi au sol un bon amendement.

COURGÉE s. f. (kour-jé — lat. *corrigitum*, même sens). Courroie, sangle, fouet. || Vieux mot.

— Vitic. Sarment de vigne qu'on sépare d'un cep pour le lier à un échelas plus éloigné.

COURGE s. f. (kour-jé — rad. *courge*, dans le sens de bâton). Quantité d'eau que l'on porte en une fois à l'aide de la courge : Une COURGÉE d'eau.

COURGER v. n. ou intr. (kour-jé). Couler. || Courir. || Vieux mot.

COURHAUT (J.-F.), chirurgien français, né à Nolay en 1777. Il a publié quelques ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Traité de l'ergot du seigle* (1827, in-8°); *Cours d'une doctrine médico-chirurgicale pratique basée sur la fermentation et ses quatre phases* (1827, in-8°); *Prospectus de la doctrine universelle des lois et phénomènes de la nature appliquée à l'art de guérir* (1841), etc.

COURIANDE s. f. (kour-ri-an-de). Agric. Variété de châtaigne des environs de Périgueux, appelée aussi MARRON SAUVAGE.

COURICAGA ou **CURICACA** s. m. (kour-ika-ka). Ornith. Nom indigène d'une espèce du genre tantale.

— Encycl. Le *couricaca*, échassier du genre tantale, voisin des ibis, est de la taille de la cigogne. Il a le bec robuste, très-gros à la base, courbé à l'extrémité; la tête et le cou chauves, couverts d'une peau bleuâtre et ridée; presque tout le plumage blanc, avec les penes des ailes et de la queue noires. Il vit en troupes dans les lieux inondés de l'Australie et de l'Amérique du Sud; pendant l'été, on le trouve même dans la Caroline. Il se nourrit de poissons, surtout d'anguilles. Sa démarche est lente, son naturel stupide. Il se perche souvent sur les arbres les plus élevés. Bien que cet oiseau soit fort abondant, on ne lui fait pas la chasse, parce que la chair en est un mauvais aliment.

COURIER (Paul-Louis), officier d'artillerie, helléniste et pamphlétaire français, né à Paris le 4 janvier 1772, mort assassiné le 10 avril 1825. Son père, riche bourgeois, poursuivi

par la vengeance du duc d'O... dont il avait, disait-on, séduit la femme, mais qui, par contre, lui devait beaucoup d'argent, alla se cacher en Touraine émanant le tout jeune Paul-Louis, dont il va légitimer la naissance; car, il faudra peut-être s'en souvenir en analysant ses écrits, Courier est enfant naturel.

Ce fut donc en ce beau pays de Vézère, qu'il doit illustrer un jour, sous les yeux et par les soins de celui qui venait de lui donner son nom, et qui était un homme d'esprit et un lettré; que le futur pamphlétaire reçut son éducation première. A quinze ans, il vient à Paris où il a pour maîtres Callet et Labbey, mathématiciens distingués. Depuis longtemps, en effet, son père avait manifesté le désir qu'il entrât un jour dans une arme savante. Mais Paul-Louis avait goûté aux livres des antiquités, si souvent aigres aux lèvres des enfants, mais que lui avait trouvés doux et pleins de saveur, parce qu'ils les avait cueillis aux arbres mêmes, sans y être contraint, en se jouant. Si longtemps il s'en était nourri, qu'il ne pouvait plus s'en passer; et, outre les deux professeurs que nous venons de nommer, il lui en fallut un troisième, M. de Vauvilliers, professeur de grec au Collège de France.

Et, en vérité, le jeune Paul-Louis, le futur artilleur, qui avait souvent des distractions presque volontaires, ouvrait, pour un volume d'algèbre ou de trigonométrie, les *Dialoques* de Lucien ou l'*Iliade* d'Homère; il l'avoue lui-même : « J'aurais donné, disait-il, toutes les vérités d'Euclide pour une page d'Isocrate. »

Cependant M. Labbey avait été nommé professeur à l'école d'artillerie de Châlons, le jeune amoureux de l'antiquité, ce jeune descendant en ligne directe des Grecs, fut obligé de le suivre, sacrifiant ses goûts aux desirs de son père. C'était au lendemain du 10 août, au moment de l'invasion prussienne; Paul-Louis est placé en sentinelle aux portes de la ville, il est soldat durant quelques jours. Mais Dumouriez a défait l'ennemi. Les élèves de Châlons reprennent leurs études pacifiques, et, au mois de juin 1793, Paul-Louis Courier, nommé lieutenant d'artillerie, est envoyé en garnison à Thionville.

Le voilà donc lancé dans la carrière militaire, de toutes les carrières celle qui lui convenait le moins; bientôt, la voyant de plus près, il la prendra en horreur, en mépris. Deux mois après qu'il a été nommé lieutenant, lorsqu'il devrait avoir été un peu grisé de son bel uniforme et du bruit que faisaient sabre traînant derrière lui, — il a vingt ans — le 10 septembre 1793, il écrit à sa mère pour lui demander deux tomes de Démosthène, et il ajoute : « Mes livres font ma joie, et presque ma seule société. Je ne m'ennuie que quand on me force à les quitter, et je les retrouve toujours avec plaisir. J'aime surtout à relire ceux que j'ai déjà lus nombre de fois, et par là j'acquiers une érudition moins étendue, mais plus solide. A la vérité je n'aurai jamais une grande connaissance de l'histoire, qui exige bien plus de lectures, mais je gagnerai autre chose qui vaut autant selon moi... »

Ainsi restera Paul-Louis Courier tout le long de sa vie militaire, s'éloignant du bruit des camps, du tapage de la soldatesque, ou plutôt s'isolant, même lorsqu'il est au plus fort de la mêlée, pour vivre dans un monde idéal, converser avec Isocrate, Lucien, Sapho, Longus, avec tous les génies de l'antiquité qui lui ont souri dans sa jeunesse.

Il songe si peu qu'il est soldat, quoiqu'il ait fait preuve de bravoure en maintes circonstances, que parfois dans une vieille abbaye, à la recherche de bouquins, devant un monument qu'il étudie, une inscription qu'il s'applique à déchiffrer, il oublie les exigences de la discipline militaire. Un jour (il était alors capitaine d'artillerie à l'armée de Mayence), il apprend que sa mère était gravement malade, et, sans congé, sans même prévenir ses chefs, il part, il vole à la Véronique, près de Luynes, en Touraine. Il s'exposait à être poursuivi comme déserteur, et, sans la protection de quelques amis puissants, ce coup de tête eût pu avoir des conséquences fâcheuses.

Envoyé à Albi pour y recevoir livraison d'une certaine quantité de boulets et d'affûts, ce qui était une disgrâce, Paul-Louis Courier, indifférent à tout, excepté à ce qui touche aux anciens, se met à traduire le *Pro Ligario* de Cicéron.

En 1796, nous le retrouvons en garnison à Toulouse, ayant un peu, ce semble, oublié ses chers livres et se livrant tout entier aux plaisirs du monde et même du demi-monde; il court les bals et les spectacles, il joue, et, afin de danser avec grâce, il prend des leçons; Mlle Simonette, une danseuse, est sa maîtresse; une grande dame, restée à peu près inconnue, son amante... Et ici peut-être il conviendrait de donner le portrait physique de Paul-Louis Courier. S'il faut en croire un de ses amis, notre héros était grand, mince et maigre, avec une bouche largement fendue, de grosses lèvres, un visage marqué de la petite vérole, fort laid en un mot, mais d'une laideur animée et embellie pour ainsi dire par la gaieté et l'esprit de la physionomie. Il se piquait même de bonnes fortunes... du moins au dire de ses camarades.

N'avez crainte cependant, il n'a pas fait d'infidélité aux Muses qu'il aimait depuis l'enfance, et sortant de Toulouse, un peu comme son père avait fui de Paris, il oublie bien vite

et Mlle Simonette et la grande dame incon nue, pour ne se souvenir que de M. Chlewa leski, un savant polonais dont il a fait con naissance entre deux quadrilles. C'est à lui qu'est adressée la première lettre qui révèle Paul-Louis Courier, lettre qui est un chef d'œuvre de pureté et de grâce exquise, de verve à la fois et d'émotion vraie. Il était à Rome où il avait été envoyé pour prendre le commandement d'une compagnie d'artillerie. Témoin du pillage effréné, sacrilège auquel est livrée la cité antique, occupée par une sol datesque ignorante et qui se croit tout permis (c'était au lendemain du départ de Bonaparte, en janvier 1799), il écrit à son ami de Tou louse :

« Dites à ceux qui veulent voir Rome qu'ils se hâtent, car chaque jour le fer du soldat et la serre des agents français flétrissent ses beautés naturelles et la dépouillent de sa pa rure. Permis à vous, monsieur, qui êtes ac coutumé au langage naturel et noble de l'an tiquité, de trouver ces expressions trop fleu ries, ou même trop fardées ; mais je n'en sais point d'assez tristes pour vous peindre l'état de délabrement, de misère et d'opprobre où est tombée cette pauvre Rome que vous avez vue si pompeuse, et de laquelle à présent on détruit jusqu'aux ruines. On s'y rendait autre fois, comme vous savez, de tous les pays du monde. Combien d'étrangers, qui n'y étaient venus que pour un hiver, y ont passé toute leur vie ? Maintenant il n'y reste plus que ceux qui n'ont pu fuir, ou qui, le poignard à la main, cherchent encore dans les haillons d'un peuple mourant de faim quelque pièce échappée à tant d'extorsions et de rapines... Les monuments de Rome ne sont guère mieux traités que le peuple... Je pleure encore un joli Hernès enfant, que j'avais vu dans son entier, vêtu et encapuchonné d'une peau de lion, et portant sur son épaule une petite massue. C'était, comme vous voyez, un Cu pidon débordant les armes d'Hercule ; morceau d'un travail exquis, et grec, si je ne me trompe. Il n'en reste que la base, sur laquelle j'ai écrit avec un crayon : *Lugete, Veneres Cupi dinesque*, et les morceaux dispersés, qui fe raient mourir de douleur Mengs et Winkel mann, s'ils avaient eu le malheur de vivre assez longtemps pour voir ce spectacle. Tout ce qui était aux Chartreux, à la villa Albani, chez les Farnèse, les Honesti, au muséum Clementi, au Capitole, est emporté, pillé, perdu ou vendu. Des soldats, qui sont entrés dans la bibliothèque du Vatican, ont détruit, entre autres raretés, le fameux *Térénce* de Bembo, manuscrit des plus estimés, pour avoir quelques dorures dont il était orné. Vé nus de la villa Borghèse a été blessée à la main par quelque descendant de Diomède, et l'Hermaphrodite, *immane nefas* ! a un pied brisé... »

Tout en blâmant le vandalisme des soldats, Courier se comportait vaillamment ; il se dis tingua au siège de Civita-Vecchia, et revint au Vatican où son amour pour l'étude faillit lui coûter la vie. Le 29 septembre 1799, lors que les Français abandonnant Rome aux Na politains se retirèrent au château Saint-Ange, notre guerrier-littérateur, s'oubliant à la bi bliothèque, n'en sortit que le soir. Reconnu par la populace, il fut poursuivi des cris *un giacobino*, vit tomber une vieille femme atteinte d'un coup de fusil qui lui était des tiné et s'échappa aux assassins que grâce à la protection de son hôtelier Chiaramonte. Il dut alors revenir en France, et, ayant débar qué à Marseille, il se vit dépouillé par des Marseillais qui, moins lettrés ou moins ga lants que les officiers de Wurmsen en paroi lle occasion, se gardèrent bien de lui renvoyer son bagage. Il partit ensuite pour Paris, où il arriva malade, et le docteur Bosquillon, helléniste distingué, tout en le traitant pour un crachement de sang, lui lisait Hérodote pour lui faire prendre patience. Dès que son malade alla mieux, il l'introduisit dans la mai son de l'érudit Clavier, dont plus tard Courier épousa la fille. Chargé d'un poste dans l'artil lerie de Paris, il passait les heures de loisir que lui laissait cette fonction à traduire les *Philippiques* de Cicéron. Mais comme le cra chement de sang se déclara de nouveau, il obtint un congé, qu'il alla passer près de sa mère, dont il eut la douleur de fermer les yeux. Il alla ensuite tenir garnison à Stras bourg, et là comme partout il s'occupa beau coup moins d'artillerie que de ses chères étu des sur les auteurs anciens. *L'Athénée* de Schweighæuser lui suggéra l'idée d'un travail sur cet historien ; travail qui parut en 1802 dans le *Magasin encyclopédique*. Courier était prédestiné aux maculatures de manuscrits ; c'est ainsi qu'il gâta un magnifique exemplaire de l'*Athénée* appartenant à la bibliothèque de Strasbourg. Un nouveau congé lui permit de venir passer quelque temps dans la solitude de la Véronique, où il s'occupa à composer un *Récit du voyage entrepris par Ménélas pour redemander Hélène*, qu'il laissa inachevé ; puis à retoucher l'*Éloge d'Hélène*, dédié à la princesse de Salm-Dick et imprimé en 1803.

Après s'être rendu à Douai, où le rappelait son service, il fut nommé chef d'escadron au 1^{er} d'artillerie, le 27 octobre 1803, et dirigé sur Plaisance. A son arrivée dans cette ville, il dut voter sur la question de l'établissement de l'Empire :

D'Anthouard, écrit-il le 2 mai 1804, nous dit à brûle-pourpoint : Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre

goût ? Comme on dit : Rôti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous ? Messieurs, ré pondis-je, n'adressant à mes camarades, il me semble, sauf correction, que cela ne nous re garde pas : la nation veut un empereur, est-ce à nous d'en délibérer ? Je le croyais, ajoute un lieutenant, fait pour quelque chose de mieux. Que signifie, dis-moi... Un homme comme lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle Majesté ! Être Bonaparte et se faire sire ! Il aspire à descendre. Il aime mieux un titre qu'un nom. César l'entendait mieux ; il ne prit point de titres usés, mais il fit de son nom même un titre supérieur à celui de roi.

Cette boutade n'empêcha pas le nouveau chef d'escadron de recevoir la croix d'hon neur des mains mêmes du maréchal Jourdan, distinction qu'il reconnut en se faisant remar quer à Campo-Tenese sous le général Reynier, lequel, vainqueur des Napolitains, venait oc cuper Cosenza et rentrer à Reggio. Il eût désiré, plutôt comme antiquaire que comme guerrier, pousser jusqu'en Sicile : « S'il ne nous fallait que du vent pour y passer, écri vait-il, nous ferions comme Agamemnon, nous sacrifierions une fille ; Dieu merci, nous n'en avons de reste. »

Détaché à Tarente par le général Reynier pour se procurer de l'artillerie, il réussit dans sa mission et s'embarqua la nuit du 10 au 11 juin, avec le capitaine Monval et deux canonnières, sur une polaque chargée de 12 piè ces de canon et d'autant d'affûts. Attaqués par un brick anglais, ils se sauvent en se jetant dans la chaloupe, et n'abordent à l'em bouchure du Crati que pour se voir dépouiller et menacer de mort par les Calabrais. Délivré par une ruse du syndic de Carigliano, Courier retourne auprès du général Reynier, qui le charge d'une seconde mission à laquelle met obstacle le débarquement des Anglais à Malda. Courier combat les Calabrais insurgés, les pousse l'épée dans les reins jusqu'à Scigliano, rencontre bientôt une autre bande plus nom breuse, et s'échappe à grand-peine laissant son portemanteau entre les mains des bri gands : « Je ne regrette que mon *Homère*, disait-il, et pour le ravoir je donnerais la seule chemise qui me reste. » Pressant une estime médiocre pour ces scènes de guerre et de carnage qui remplissent la vie des grands capitaines, il écrivait à Sainte-Croix, le 12 septembre 1806 : « Pour moi, m'est avis que cet enchaînement de sottises et d'atrocités qu'on appelle *histoire* ne mérite guère l'attention d'un homme sensé. Plutar que, avec

L'air d'un homme sage

Et cette longue barbe au milieu du visage, me fait pitié de nous venir prôner tous ces donneurs de batailles dont le mérite est d'a voir joint leurs noms aux événements qu'amen nait le cours des choses. — C'est, dit-il, dans un autre endroit, un plaisant historien bien peu connu de ceux qui ne le lisent pas en sa langue ; son mérite est tout dans le style ; il se moque des fautes et n'en prend que ce qui lui plaît, n'ayant souci que de paraître habile écri vain. Il ferait gagner à Pompée la bataille de Pharsale, si cela pouvait arrondir tant soit peu sa phrase. » Ce jugement est injuste, et Plutarque n'était pas homme à dire, comme l'abbé de Vertot : « Tant pis ! mon siège est fait ! » Comme chez Hérodote, sa naïveté même témoigne en faveur de sa sincérité.

Courier, après un séjour de deux mois à Naples, est envoyé en remonte à Foggia où le marquis Tacconi met sa riche bibliothèque à son service. Mis aux arrêts par le général Dedon, il lui écrit une lettre, répandue à vingt exemplaires dans le corps d'occupation, et dans laquelle il le traite de lâche ; il ter mine un billet à son colonel par cette iro nie sanglante : « Si le général Dedon con sent à lever mes arrêts, je signerai qu'il est brave, qu'il l'a fait voir à Gaste et que tous ceux qui ont dit le contraire en ont menti, moi tout le premier. Un démenti de plus à l'armée, que voulez-vous de plus, mon colonel ? » Le général Dedon leva les arrêts ; il eut peur de la plume de Courier, comme il avait eu peur des bulles de l'ennemi. Mais ce militaire indiscipliné, qui refusait d'obéir à ses chefs, obéissait ponctuellement aux pres criptions des généraux de l'antiquité, car, s'occupant alors de la traduction du traité de Xénophon sur l'équitation, il appliquait à la lettre les préceptes du maître, courant sur les dalles de Naples avec un cheval non ferré, bridé, équipé à la grecque et sans étriers.

En punition de sa mauvaise tête, il reçut l'ordre de quitter l'armée et de rejoindre son régiment à Vérone. Au lieu d'obéir, il courut s'enfermer à Resina, près de Portici, pendant deux mois pour terminer sa traduction, fit une excursion à Rome et à Florence, et arriva enfin à Vérone, en retard de six mois, inexac titude qu'il paya par des arrêts et la retenue d'une partie de sa solde. Ses affaires ayant nécessité sa présence à Paris, comme on lui refusait un congé, il donna sa démission en 1809. Il profita alors de ses loisirs pour veiller à l'impression de sa traduction de Xénophon ; puis tout à coup, comme s'il eût voulu es sayer encore une fois de comprendre ce génie de la guerre, auquel il ne croyait pas, il réso lut de l'étudier, non pas sous des généraux médiocres, mais sous le grand maître en per sonne, et sollicita sa réintégration dans l'ar mée et la faveur de faire une campagne sous

Napoléon. Sa demande fut bien accueillie et il reçut, le 7 mai 1809, l'ordre de se rendre en Allemagne. Fidèle à ses habitudes d'indé pendance, il commença par aller à Luynes, puis à Strasbourg et de là à Vienne. Le 15 juin, attaché au 4^e corps d'armée, il fut employé dans l'île de Lobau aux batteries chargées de protéger le passage du Danube. Après quar rante-huit heures de travail et de danger, il tomba d'épuisement et on le transporta à Vienne, saisi d'horreur pour ces scènes de carnage, qu'il comprit moins que jamais. Il quitta Vienne incognito, se regardant comme parfaitement libre, parce que les formalités de sa réintégration n'avaient pas encore été remplies. Un mois après, nous le retrouvons à Strasbourg, d'où il se rend en Suisse, à Zurich. Comme le bon La Fontaine, avec lequel il a plus d'un point de conformité, il divise son temps en trois parts : l'une pour manger et dormir, l'autre pour le bain et la promenade, et la troisième pour l'étude. Là il est le héros d'une de ces aventures qu'il sait si bien raconter et que Sainte-Beuve qualifie de petites scènes parlantes, achevées, faites pour être ciselées sur une coupe antique, sur une de ces coupes que Théocrite proposait en prix à ses bergers. Un jour qu'il se baignait dans le lac, il est surpris par des Lucernoises, qui, voyant un homme dans le costume d'A dam avant le péché, se sauvent où elles peu vent, tandis que lui-même s'enfuit sous les ondes comme les grenouilles de La Fontaine. « Je fus, dit-il, prier les nymphes de me ca cher dans leurs grottes profondes, mais en vain ; bref, les Lucernoises me connaissent, et c'est peut-être ce qui m'empêche de leur faire ma cour. » Bientôt il quitta Lucerne pour Altorf, franchit le Saint-Gothard à pied, arriva à Milan le 3 octobre, et le 11, il adressa à Strasbourg, à M. Thomassin, une jolie idylle où il raconte une conversation par signes, sur les bords du lac de Lucerne, avec une des jolies naturelles du pays. Tout y est fratcheur, simplicité, grâce naïve, et fait déjà pres sentir le traducteur de Longus.

Parti de Milan le 27 octobre, Courier arriva à Florence le 4 novembre. Il passait ses jour nées à la bibliothèque de San-Lorenzo, où il découvrit dix pages ignorées de *Daphnis* et *Chloé* dans un manuscrit de Longus. En les copiant, il donna une seconde édition de sa ma ladresse de Strasbourg à propos de Schweighæuser et couvrit d'encre une vingtaine de mots du précieux texte. Grande colère du bibliothécaire Furia, plus irrité dans le fond d'avoir ignoré le prix du trésor qu'il avait entre les mains que de la bêtise de Courier ; il exigea que celui-ci donnât, par écrit, un certificat de sa maladresse, et qui fut ainsi conçu : « Ce morceau de papier posé par mégarde dans le manuscrit pour servir de mar que s'est trouvé taché d'encre, la faute en est à moi qui ai fait cette étourderie ; en foi de quoi j'ai signé — COURIER, — ce 10 novembre 1809. » Pour réparer autant que possible sa faute involontaire, Courier offrit de donner une copie exacte prise sur la sienne ; sa proposition fut repoussée. Le lendemain, lors qu'on voulut l'exiger, il refusa péremptoi rement toute copie. Puccini, chambellan de la grande-duchesse de Toscane, Elisa, sœur de Bonaparte, voulut forcer Courier à commu niquer le fragment dont il se trouvait seul possesseur ; Paul-Louis fut intraitable. Alors Furia écrivit un libelle contre l'helléniste et M. Renouard, les accusant d'avoir volonta irement maculé le manuscrit de Longus ; ce dernier se répondit. Mais la princesse Elisa, gardant rancune à Courier qui avait refusé de lui dédier son livre, se plaignit à Paris. Le ministre de l'intérieur, non content de faire saisir vingt-sept exemplaires restant des cinquante que l'auteur avait distribués gra tuitement aux hellénistes d'Europe, voulut le faire arrêter. Paul-Louis, ne pouvant obtenir du préfet de Rome la permission de publier un mémoire justificatif, abusa, en se servant du nom du préfet, un éditeur qui, ne sachant pas le français, imprima cette justification sous le titre de *Lettre à M. Renouard*.

On avait voulu rendre Courier odieux et par le fait on avait réussi, car le public ne le désignait plus que sous le nom de *Voleur de grec* ; il n'exagéra pas les droits de la défense en rendant ses agissements ridicules. Il les accabla sous ses sarcasmes, prouvant que l'origine de la colère de Furia était, non la tache d'encre, mais le dépit de voir que l'Euro pe entière connaissait son ignorance à l'en droit d'un trésor sur lequel il avait composé un ouvrage.

« Sans ce fragment fatal au repos de ma vie

Mes jours dans le loisir couleraient sans envie,

écrivait Courier à M. Renouard qu'il accusait de s'être défendu trop mollement. Je ne souf frirai pas, ajoutait-il ironiquement, qu'on vous pende pour moi et suis toujours prêt à crier : *Me, me, adsum qui feci*. Je déclarerai donc, quand vous voudrez, que moi seul j'ai fait la tache et n'ai point eu de complice. »

Pour faire encore plus de bruit autour de ce débat, Courier insinua dans son factum que tous ses désagréments lui provenaient de sa qualité de Français. L'émotion fut vive et Napoléon ordonna de laisser l'auteur tran quille.

Telle est l'histoire de la tache d'encre faite sur le manuscrit de Longus. Furia ne se re leva pas des coups qui tombèrent sur lui pres sés comme la grêle ; quant à Puccini, il mou

rut d'apoplexie à la suite d'une discussion où il maltraita en paroles Courier absent.

Les pages de la lettre à M. Renouard sont remplies de ce sel satirique, de cette verve de raillerie méprisante et cruelle dont on n'avait plus de modèle depuis les réponses de Vol taire à l'érudit et à Desfontaines : c'est tout le style des *Provinciales*.

En mai 1811, Courier visita successivement Naples, Rome, Albano, Frascati et Rocca-di-Papa. En février 1812 eut lieu sa célèbre conversation avec la comtesse d'Albani et le peintre Fabre sur le mérite comparé des artistes et des guerriers ; dont la conclusion, amenée dans la forme socratique, n'est rien moins que flatteuse pour les guerriers. Le martyr du grec retourna à Paris le 3 juillet 1812. En route, son obstination à vouloir s'af franchir de toute contrainte, même légale, lui fit passer quatre jours en prison à Blois pour défaut de passe-port. C'était au moment de la conspiration du général Mallet. Il dut sa liberté à l'intervention du préfet de police Réal, qui répondit que notre voyageur n'était redoutable que la plume en main. Ce service fut reconnu par l'envoi d'un exemplaire de Longus. Paul-Louis passa l'hiver et le printemps de 1813 à étudier et à jouer à la paume, sa distraction favorite. Il s'établit au mois de juillet de la même année à Saint-Prix, dans la vallée de Montmorency, pour travailler à une nouvelle édition de *Daphnis et Chloé*, qui parut sous le nom d'Anyot, mais qui est bien supérieure à celle du tra ducteur de Plutarque sous le double rapport de la grâce et de l'exactitude.

Si Courier était mauvaise tête, il justifiait le proverbe : il avait bon cœur. Affecté des désastres de 1814, il allait quitter Paris lors qu'il épousa, à l'âge de quarante-deux ans, Mlle Clavier, qui n'en comptait que dix-huit. Le nouveau marié se mit bientôt en hostilité avec la discipline conjugale, comme il n'avait cessé de l'être avec la discipline militaire, et, toujours à l'imitation du bon La Fontaine, avant la fin de la lune de miel, il s'échappa en Touraine, visita la Normandie et se dis posait à s'embarquer pour le Portugal, lors qu'une lettre de sa femme lui rappela qu'il n'était plus libre. Il reprit la route de Paris, où il finit par s'acclimater à la vie matri moniale.

Voici venir un autre Paul-Louis Courier, un Paul-Louis Courier que nous n'avions pas soupçonné jusqu'ici, toujours amoureux du beau, habile en l'art de bien dire, artiste en fait de style, mais devenu homme de parti, homme politique, pamphlétaire. Comment le devint-il ? Certes, en obéissant à ses senti ments d'honnête homme indigné devant les persécutions, les vexations, les abus de cette époque restaurée ; beaucoup aussi pour obéir à son humeur, à son instinct un peu railleur, tra cassin, censeur. Il devait être, par nature, de l'opposition, et il en fut.

Au mois de décembre 1816, après s'être tenu à l'écart pendant la première Restaura tion, Courier adressa aux chambres, pour les habitants de Luynes, la fameuse pétition commençant par ces mots : « Messieurs, je suis Tourangeau, j'habite Luynes, sur la rive droite de la Loire, lieu autrefois considérable que la révocation de l'édit de Nantes a réduit à 1,000 habitants, et que l'on va réduire à rien par de nouvelles persécutions, si votre prudence n'y met ordre... » Et continuant, Paul-Louis Courier faisait en six pages, écrites d'un style net, incisif, quelquefois même pathétique, gai le plus souvent, le ta bleau des vexations auxquelles, non pas seu lement son village, mais la France entière, était soumise à cette époque de réaction ou trée.

La sensation fut telle, que le ministre de la police, M. Decazes, se servit de ce pamphlet contre ceux qui se montraient peu royalistes que le roi, et tenta de s'attacher Courier. Paul-Louis en profita ; il se montra une fois dans le salon ministériel pour arrêter par la peur les tracasseries intéressées des gens du pays, et n'y reparut pas.

En 1820, Clavier venait de mourir ; Courier se présenta pour succéder à son beau-père, comme membre de l'Institut ; il échoua. Il se consola de cet échec par une lettre à messieurs de l'Académie des inscriptions et belles-let tres. Leur compagnie, d'après lui, n'était bonne qu'à remplir le programme de sa fonda tion, c'est-à-dire à composer des devises pour les tapisseries du roi et, au besoin, pour les bonbons de la reine. Pourquoi donc avait-il ambitionné l'honneur d'être admis dans son sein ? Telle fut la réponse facile qu'on lui fit. La rancune est mauvaise inspiratrice ; car Courier, si riche de son propre fonds, alla chercher des épigrammes jusque dans Piron, dont il gâta un mot spirituel en le délayant : « Mon père, écrit-il, me l'avait bien dit : Tu ne seras jamais rien ; tu ne seras jamais rien, c'est-à-dire tu ne seras ni gendarme, ni rat de cave, ni espion, ni duc, ni laquais, ni acadé micien ! »

Courier adressa vers le même temps une série de lettres au journal le *Censeur* pour développer sa pensée politique. Dans ces let tres, il reconnaît les progrès accomplis ; mais il fronde les abus et veut le moins de gouver nement possible. Il en arrivera même à dire que le gouvernement ne doit être qu'un bon cocher à qui la nation a le droit de dire : mène-moi là. Cette théorie est exposée d'une façon concise avec une bourgeoisie bouhoniè

qui frappait les esprits plus que n'aurait pu le faire une plume en apparence plus éloquente.

Le *Simple discours*, qui fut publié en 1821 à l'occasion du projet de donner Chambord au duc de Bordeaux, fit une grande impression sur le public et rendit le nom de Courier tout à fait populaire. Après avoir énuméré toutes les choses utiles dont l'exécution devait précéder cette acquisition, Courier ajoute que, lors même que les fonds seraient en abondance, il ne faudrait pas la faire; et, l'histoire à la main (il s'en sert, quand il trouve en elle un auxiliaire commode), il développe la thèse que tous ces apanages n'ont guère d'effet que d'enrichir les courtisans et d'encourager les mauvaises passions, trop fréquentes à la cour. « Imaginez ce que c'est que la cour, disait-il; il n'y a ici ni femmes, ni enfants; écoutez: La cour est un lieu honnête, si l'on veut, cependant bien étrange. De celles d'aujourd'hui j'en sais peu de nouvelles, mais je connais, et qui ne connaît celle du grand roi Louis XIV, le modèle de toutes, la cour par excellence dont il nous reste tant de mémoires? » Puis il rapporte les turpitudes que l'histoire nous a fidèlement transmises. Le *Simple discours* fut poursuivi, et l'auteur condamné à deux mois de prison et 200 fr. d'amende. La brochure dans laquelle il rendit compte de son procès est un nouveau pamphlet aussi mordant que le précédent, et le plaideur qui le termine un morceau achevé; il a immortalisé par le ridicule le pauvre M. de Broë, comme Beaumarchais, dans ses mémoires, le conseiller Goetzman. Il subit sa peine à Sainte-Pélagie en compagnie de Béranger, dont la célébrité n'était encore qu'un germe, et qu'il appelle *l'homme qui fait de joies chansons*.

La *Pétition pour des villages qu'on empêche de danser* lui valut un nouveau procès. L'interdiction avait été prononcée par un jeune curé élevé au séminaire de Tours par un frère Picpus. « Dieu nous livre au Picpus: que ta volonté soit faite, Seigneur, en toute chose; mais qui l'eût dit à Austerlitz? Au zèle outré de ce néophyte, il oppose la conduite d'un bon vieux curé plus tolérant, « qui s'était fait une famille de tous ses paroissiens, partageant leurs joies, leurs chagrins, leurs peines, comme leurs amusements, où de fait on n'eût su que reprendre, voyant très-volontiers danser filles et garçons, et principalement sur la place, car il l'approuvait là bien plus qu'en quelque autre lieu, et disait que le mal rarement se fait en public. » Le pamphlétaire en fut quitte cette fois pour une réprimande; mais, comprenant que la lutte ouverte avec un gouvernement ombrageux devenait trop dangereuse, il résolut de recourir à la presse clandestine. Dans l'un des nouveaux pamphlets qu'il publia ainsi sans nom d'imprimeur, il est question d'un procureur du roi qui avait accusé l'auteur de cynisme: « Sait-il bien ce que c'est, demande Courier, et entend-il le grec? *Kwés*, signifie chien; *cynisme*, acte de chien. M'insulter en grec, moi, helléniste juré! J'en veux avoir raison. Lui rendant grec pour grec, si je l'accusais d'*onisme*, que répondrait-il? — Mot! — Il serait étonné. »

Le dernier écrit politique de Courier fut le *Pamphlet des pamphlets*, que Armand Carrel appelle son *Chant du cygne*. L'écrivain y venge le pamphlet des mépris d'un certain monde, et évoque avec un orgueil, nous dirons légitime, bien que M. Sainte-Beuve le trouve exagéré, ses glorieux ancêtres: Pascal, Cicéron, Démosthène, saint Paul et Franklin.

Courier s'était fait dire dans un de ses ouvrages: « Prends garde, Paul-Louis, prends garde, les cogots te feront assassiner. » A peine son *Essai sur Hérodoté*, qu'il avait l'intention de traduire, eut-il paru, qu'un dimanche, avant le coucher du soleil, il tomba frappé d'un coup de fusil dans son bois de Larçay. On accusa d'abord des innocents, croyant à une vengeance politique que la victime avait prophétisée; mais la bourse du fusil ayant été retrouvée, fut reconnue faite avec un des journaux de Courier; le coupable était donc un de ses gens, et sa veuve accusa sans hésiter le garde-chasse Frémont, qui, mis en jugement, fut acquitté faute de preuves, par la cour d'assises de Tours, le 3 septembre 1825. Mais la culpabilité de cet homme fut reconnue plus tard, et nous croyons ici ne pouvoir mieux faire que d'emprunter le récit suivant aux *Causeries du lundi*, de M. Sainte-Beuve:

« Ce ne fut qu'au mois de juillet 1830 que le mystère cessa, et qu'il dut être clair pour tous que cette mort n'était point un coup de parti ni une vengeance politique, mais quelque chose de plus simple et de plus commun, le guet-apens et le complot de domestiques grossiers, irrités et cupides, voulant en finir avec un maître dur et de caractère difficile... Le meurtre de Courier, exécuté par son propre garde Frémont, assisté, encouragé et peut-être contraint par deux ou trois autres domestiques ou charretiers de Courier, par deux surtout, lesquels avaient plus d'intérêt à sa mort que le garde, avait eu un témoin innocent et resté inconnu. Une bergère du lieu, la fille Grivault, revenant avec un jeune homme d'une assemblée de dimanche (fête de village), s'était trouvée dans le bois, sous la feuillée, au moment du coup; elle avait tout vu et n'avait rien dit. Mais, cinq années après, comme elle passait à cheval près du lieu funeste qu'elle évitait d'ordinaire, et où

un monument avait été élevé, le cheval eut peur, fit un écart et faillit la renverser. En rentrant chez son maître, elle dit: « Mon cheval a eu grand-peur; il a eu aussi grand-peur que moi quand on a tué M. Courier. » Ce premier mot, échappé sans dessein, en amena d'autres, et la justice obtint de cette fille une révélation entière. L'embarras était que le jeune homme qu'elle désignait pour avoir été avec elle dans le bois et qui avait tout vu, comme elle, marié depuis, niait tout et ne voulait reconnaître en rien sa bergère de ce temps-là. Pourtant, la déposition de la fille Grivault était trop nette, trop circonstanciée, trop naïve pour qu'on pût en douter. Le garde Frémont alors fut rappelé, non plus comme accusé (il était couvert par sa précédente absolution), mais comme témoin. Il avait vieilli en peu d'années; il avait remords d'avoir tué un maître qui avait plus de confiance en lui qu'en tout autre, et d'avoir cédé à des suggestions, peut-être à des menaces, dans l'exécution du meurtre. Il comparut devant la justice; il s'y traîna, n'avouant d'abord qu'à demi; mais bientôt, pressé par les magistrats et par sa conscience, sa déposition se rapprocha de plus en plus de celle de la fille Grivault, au point de n'en plus différer que sur des circonstances très-secondaires. Frémont chargeait alors directement les deux frères Dubois, anciens charretiers de M. Courier, et dont l'un était déjà mort au moment de ce second procès; il les accusait de l'avoir poussé à l'acte, de l'y avoir conduit et d'avoir fait de lui leur instrument, eux présents sur les lieux et lui forçant la main. Il prétendait prouver qu'ils avaient à cette mort plus d'intérêt que lui. Cette dernière partie de la déposition de Frémont, devenu à son tour accusateur, ne fut point admise, et celui des frères Dubois qui survivait fut acquitté par le jury à égalité de voix (1830). Frémont, épuisé par une si longue lutte et assiégé de terreurs, sortit de l'audience en chancelant. Quatre jours après, il mourait d'apoplexie sous le coup de son effroi et de ses remords. »

Telle fut la fin tragique de cet homme si singulier dans sa conduite et dans son style. Il sut être original en imitant, ce qui est le comble de l'art. Un seul écrivain, duquel il tient beaucoup, La Fontaine, avait atteint la même perfection, moins difficilement peut-être, car c'était le fond même de ses ouvrages qu'il empruntait, tandis que Courier sut se créer un style à lui du mélange de la belle langue du XVIII^e siècle avec le parler naïf des auteurs du XVI^e.

Soldat par devoir, paysan par goût, écrivain par passe-temps, tel il se donnait, tel il fut. Caractère indépendant, il ne souffrait qu'un seul joug, celui du beau; aussi disait-il qu'il écrivait en conscience. Son influence fut immense et sa réputation capricieuse comme lui. En 1812, dans un certain public, il passait pour voleur de grec et mauvais militaire, érudit égoïste et officier têt, savant irritabile, misanthrope atrabilaire et presque méchant homme. Quand il parla, non plus à l'Académie, mais à la France, non plus de grec, mais des faits et gestes de l'administration, le succès de son éloquence si vive, si serrée, si incisive, fut immense, et, comme les peuples défient aisément ceux qui les servent, le prétendu voleur de grec de 1811, le méchant homme de 1818 devint tout à coup une espèce de Franklin militaire, de paysan du Danube, naïf, éloquent, malin, mais ami de la liberté par excellence. En 1823 enfin, lorsqu'il prit à Courier fantaisie de rallier leurs excellences les ministres de notre libérale opposition et de fronder les règlements de la chambre Lafitte, ce n'était plus une mauvaise tête, un brouillon, un mauvais camarade, mais un homme nécessaire, quelque chose comme l'enfant terrible du parti libéral.

Laissant toutes ces appréciations exagérées par la passion, nous dirons que si Paul-Louis Courier était un cœur excellent par une humeur difficile, il était voué sincèrement aux idées de progrès. Comme écrivain, il a été parfait dans son genre en remplissant merveilleusement bien son programme. Peu de matière et beaucoup d'art. Il a eu la bonne fortune littéraire d'être apprécié par un homme digne de lui et qui lui ressemble sous bien des rapports, Armand Carrel.

Enfin, puisque sous avons déjà fait un emprunt à M. Sainte-Beuve, nous citerons encore de lui le jugement qu'il a porté sur le pamphlétaire: « Courier, dit M. Sainte-Beuve, restera dans la littérature française comme un type d'écrivain unique et rare. Il était de ces individus distingués à qui il a été donné d'arriver à la perfection dans leur genre et de mettre le fini à leur nature: ils ont fait peu, mais ce peu est parfait et terminé. Les vrais amateurs, je le pense, aimeront mieux Courier dans ses lettres que dans ses pamphlets; je le goûte plus, pour mon compte, quand il est de la famille de Brunck ou d'Horace, que quand il veut se rattacher à celle de Swift ou de Franklin. N'oublions jamais, toutefois, que c'est par ce dernier côté qu'il a eu prise sur son temps, qu'il a fait son service public à certain jour, et qu'il est entré en pleine possession de lui-même. On ne connaît pas que son talent, et non point son caractère, si on ne l'avait vu façonner à plaisir et limer ses aiguillons. Les traits de raillerie s'échappaient d'eux-mêmes de ses lèvres, comme par un ressort irrésistible; mais il n'était content que quand il les avait polis à

loisir et serrés les uns contre les autres en faisceau. Il appellerait par plus d'un endroit la comparaison avec Béranger, qui, jusque dans la polémique, n'a pas moins de curiosité, d'arrangement et d'art. »

Nous donnerons en terminant la liste des travaux de Courier, et pour que cette liste soit complète, nous ne craignons pas de répéter des titres que nous avons déjà énoncés. Ses travaux sont, par ordre chronologique: *Sur une nouvelle édition d'Athènes*, par M. Schweighäuser, dans le *Magasin encyclopédique de Millin* (1802); *Eloge d'Hélène par Isocrate* (1803); *Conseils à un colonel* (1803); *Lettre à M. Renouard sur une tache faite à un manuscrit* (1810); les *Pastorales de Longus*, ou *Daphnis et Chloé* (Florence, 1810, puis Paris, 1813, 1821, 1823, etc.); *Du commandement de la cavalerie et de l'équitation*, deux livres de Xénophon, traduits par un officier d'artillerie à cheval (1813); la *Luciade*, ou l'*Ane de Lucius de Patras* (1818); *Paul-Louis Courier*, ancien chef d'escadron, à Messieurs les juges du tribunal de Tours (1818); *Procès de Pierre Clavier, dit Blondeau, pour prétendus outrages faits à M. le maire de Vézetz* (1819); *Lettre à Messieurs de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, Lettre particulière signée de Tours* (1819); *Seconde lettre particulière*; *A Messieurs du conseil de préfecture de Tours*, Paul-Louis Courier, cultivateur; *Lettres au rédacteur du Censeur* (1820); *Simple discours de Paul-Louis, vigneron de la Chaumière, aux membres du conseil de la paroisse de Vézetz, à l'occasion d'une souscription proposée par Son Excellence le ministre de l'Intérieur pour l'acquisition de Chambord*; *Aux âmes dévotes de la paroisse de Vézetz*; *Procès de Paul-Louis Courier, vigneron* (1821); *Pétition à la chambre des députés pour des villages*, etc.; *Réponses aux anonymes qui ont envoyé des lettres à Paul-Louis Courier, vigneron*; *Prospectus d'une traduction nouvelle d'Hérodote*, contenant un fragment du livre III et la préface du traducteur; *Notes sur les amours de Théogène et Chariclée* (1822); *Livret de Paul-Louis, vigneron, pendant un séjour à Paris en mars 1823*; *Gazette de village*; *Pièce diplomatique extraite des journaux anglais* (1823); *Pamphlet des pamphlets* (1824).

Diverses collections des écrits de Courier ont été publiées en 1824, 1825, 1828. Armand Carrel en a donné trois éditions: la première en 1834, avec un *Essai sur la vie de l'auteur*; la seconde en 1837, et la troisième en 1838.

Dans les pages si originales de sa correspondance, moins connue que ses autres écrits, bien qu'aussi intéressante, Paul-Louis Courier se montre écrivain beaucoup plus moderne et beaucoup moins curieux des formes anciennes que dans ses pamphlets. Nous n'en citerons pour preuve que la lettre suivante, satire confidentielle d'une grande comédie politique, et à laquelle nous avons déjà fait allusion dans le cours de la biographie:

A M. N...

Plaisance, mai 1803.

« Nous venons de faire un empereur, et, pour ma part, je n'y ai pas nu. Voici l'histoire: Ce matin d'Anthonard nous assemblé et nous dit de quoi il s'agissait; mais bonnement, sans préambule ni péroraison. — Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût? Comme on dit: Rôti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous? Sa harangue finie, nous voilà tous à nous regarder, assis en rond. — Messieurs, qu'opinez-vous? Pas le mot. Personne n'ouvre la bouche. Cela dura un quart d'heure au plus, et devenait embarrassant pour d'Anthonard; et pour tout le monde, quand Maire, un jeune homme, un lieutenant que tu as pu voir, se lève et dit: S'il veut être empereur, qu'il le soit; mais, pour en dire mon avis, je ne le trouve pas bon du tout. — Expliquez-vous, dit le colonel; voulez-vous, ne voulez-vous pas? — Je ne le veux pas! répondit Maire. Nouveau silence. On recommence à s'observer les uns les autres, comme des gens qui se voient pour la première fois. Nous y serions encore si je n'eusse pris la parole. « Messieurs, dis-je, il me semble, sauf correction, que ceci ne nous regarde pas: la nation veut un empereur, est-ce à nous d'indélibérer? » Ce raisonnement parut si fort, si lumineux, si *ad rem*... que veux-tu? j'entraînai l'assemblée. Jamais orateur n'eut un succès si complet. On se lève, on signe, on s'en va jouer au billard. Maire me disait: « Ma foi, commandant, vous parlez comme Cicéron; mais pourquoi voulez-vous tant qu'il soit empereur, je vous prie? — Pour en finir et faire notre partie de billard. Fallait-il rester là tout le jour? Pourquoi ne le voulez-vous pas? — Je ne sais, me dit-il, mais je le croyais fait pour quelque chose de mieux. » Voilà le propos du lieutenant, que je ne trouve point tant sot. En effet, que signifie, dis-moi?... un homme comme lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle majesté! Être Bonaparte et se faire sire! Il aspire à descendre... Mais non, il croit monter en s'égalant aux rois. Pauvre homme, ses idées sont au-dessous de sa fortune. Je m'en doutai quand je le vis donner sa petite sœur à Borghèse, et croire que Borghèse lui faisait trop d'honneur.

« La tentation est faible: on ne sait pas bien encore ce que cela veut dire; on ne s'en soucie guère, et nous en parlons peu. Mais les Italiens!... Tu connais Mandelli, l'hôte de

Demaneli... *Questi son salti! questi son volti! un alfiere, un capraio di Corsica che balza imperatore! Poffariddio! che cosa! Sicche dunque, comandante, per quel che vedo un Corso ha castrato i Francesi.*

« Demaneli, je crois (c'était un colonel d'un régiment d'artillerie à pied), ne fera pas d'assemblée. Il envoie les signatures avec l'enthousiasme, le dévouement à la personne, etc. « Voilà nos nouvelles. Mande-moi celles du pays où tu es, et comment la farce s'est jouée chez vous: à peu près de même sans doute.

Chacun baise en tremblant la main qui nous en chatne.

Avec la permission du poète, cela est faux. On ne tremble point, on veut de l'argent, et on ne baise que la main qui paye.

« Ce César l'entendait bien mieux, et aussi c'était un autre homme. Il ne prit point de titres usés, mais fit de son nom même un titre supérieur à celui de roi.

« Adieu, nous l'attendons ici. »

Terminons par cette appréciation du style de Courier, empruntée à M. de Saint-Marc Girardin.

« Comme peintre des mœurs politiques de notre siècle, ce misanthrope satirique aura sa place dans nos souvenirs; il y a de ses lettres, il y a de ses pamphlets qui resteront dans la mémoire. Ce ne sera pourtant pas, quoi qu'on en dise, un nom populaire. Son style est trop laborieux et trop savant dans sa prétendue simplicité, pour plaire à d'autres qu'aux gens du monde. Pour goûter la bonhomie villageoise du vigneron de Vézetz, il faut une finesse de goût et de littérature qui ne sera jamais la qualité du peuple. Courier, tout factieux, tout pamphlétaire qu'il se glorifiait d'être, sera une réputation de bibliothèque, connue des hommes de goût qui liront avec curiosité ses peintures du sort des jeunes prêtres, ses lettres sur Bonaparte et l'Italie, sa correspondance avec le *Censeur*, et la défense qu'il devait prononcer à la cour d'assises. Ce sont là les titres qui garderont son nom de l'oubli et feront qu'il aura sa place dans notre littérature politique. »

Courier [Lettres et Pamphlets de Paul-Louis] (1818-1828). Toutes les lettres de Courier ne sont pas des pamphlets, mais presque tous ses pamphlets sont des lettres; celles-ci ne sont pas inférieures à ceux-là; d'ailleurs, en ces divers écrits, on voit toujours le même homme, le même caractère, le même talent. Il est donc impossible d'établir une distinction. Les lettres proprement dites appartiennent à toute la carrière de P.-L. Courier, artiller, helléniste et pamphlétaire; les pamphlets datent de la seconde Restauration, de 1818 à 1824. C'est là presque l'unique démarcation que l'on puisse faire: l'écrivain reste invariable; jamais il ne perd le souci du style, cette simplicité savante et rustique, cette coquetterie d'élégance naïve, qui caractérise sa manière. — Les lettres écrites de France et d'Italie (1787-1812), ainsi que la correspondance ultérieure (1815-1824), ont été évidemment retouchées et polies après coup; l'auteur a pressenti ou préparé une publication de ses épitres familières. Cette extrême sollicitude littéraire est peut-être un défaut; elle ne suppose pas du moins ce naturel, cet abandon, qui fait le charme des lettres de Mme de Sévigné. La correspondance de Courier nous montre une vie inquiète et pleine de mouvement; un esprit fantastique, indépendant; un composé d'artiste bourgeois, observant tout par le côté étroit, poursuivant toujours ses études, et prenant part aux événements publics, mais de mauvaise grâce et à son corps défendant. Dès 1798, Courier est un écrivain déjà parfait. Ses premières lettres d'Italie ont toute la verve, toute l'originalité qu'on trouve dans les plus célèbres écrits de son âge mûr. « Elles sont avec cela d'un goût irréprochable, dit Armand Carrel; nulle affectation, nulle manière ne s'y fait sentir; chacune d'elles est un petit chef-d'œuvre d'élégance et de pureté de langage, de convenance de ton, d'éloquence même, toutes les fois que la matière le comporte, comme lorsqu'elles peignent l'avilissement du caractère italien, et sondent si énergiquement, dix ans avant que personne y pensât, la plaie de notre révolution, l'esprit d'envahissement et de destruction, plus noblement appelé l'esprit militaire. » L'Empire avec ses cordons, ses titres, ses hautes dignités, ses noblesses de mameluks, son étiquette, ses conquêtes féodales, ses distributions de royaumes, parait à Courier, officier érudit, mais volontairement obscur, une farce parfois odieuse, presque toujours bouffonne à l'excès. Il prend l'époque par le côté ridicule; la perspective historique lui manque: il ne voit qu'un côté de la vérité. Dans ses lettres écrites de 1803 à 1809, il épuise les traits de la plus amère satire contre les généraux transformés en monarques, contre les états-majors jouant à la petite cour, contre le triste moral des armées envahies par une ambition servile, contre la brigade des patentes, le sot orgueil des parvenus, l'adoration des noms anciens et des illustrations nouvelles. Militaire, il ne qu'il y ait un art de la guerre; il ne peut croire qu'une pensée, une intention quelconque aient jamais présidé à ce désordre sanglant qu'on appelle une bataille.

Entre la correspondance et les pamphlets

politiques se placent les pamphlets littéraires, la *Lettre à M. Renouard* et la *Lettre à messieurs de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. La première, qui contient l'histoire d'un pâtre d'encore sur un manuscrit de Longus, attirera l'attention du gouvernement sur l'état des esprits en Italie. Ces pages, remplies de verve railleuse, rappellent le style des *Provinciales*. La seconde est une vengeance de candidat refusé par un corps savant dont les membres avaient engagé en particulier leur parole. Nulle part, Courier n'a répandu avec plus de bonheur les traits d'une satire à la fois bouffonne et sérieuse. A l'en croire, l'Académie aurait été fondée dans l'unique but de composer des devises pour les tapisseries du roi, et, au besoin, pour les bons de la reine. Mais alors, pourquoi tenait-il tant à en faire partie? Les pamphlets politiques commencent par la *Fameuse pétition aux deux chambres* (1816), qui débute ainsi : *Messieurs, je suis Tourangeau*. Ce n'est que le tableau de la réaction royaliste dans un village de Touraine, mais reproduisant la situation de la France entière. En quelques pages, Courier a su tout dire. Les *Lettres au Censeur* (qui parurent en 1820) révèlent de plus en plus ce talent de rendre la vérité accessible à tous; l'écrivain, qui semble ne chercher que le bon sens, s'exprime avec une pureté et une élégance de langage que nul académicien ne possédait. Le *Simple discours* à propos de la souscription pour Chambord est, sous une apparence toute naïve, une diatribe éloquente contre l'esprit et les mœurs des courtisans. La brochure dans laquelle Courier rend compte de son procès (procès suivi de prison) est elle-même un délicieux pamphlet. On compte encore au nombre de ses meilleures écrits satiriques la *Pétition pour des villageois qu'on empêche de danser*. D'autres croquis charmants, le *Livret de Paul-Louis*, la *Gazette de village*, la *Pièce diplomatique*, où Courier se montre plus tôt homme d'esprit que factieux, précèdent le *Pamphlet des pamphlets*, le chant du cygne. Cet ouvrage est la justification de tous les autres; c'est l'apologie, l'apothéose du libelle, du petit livre, de l'esprit populaire. L'auteur soutient sa thèse d'une façon pittoresque et dramatique. Dans ce magnifique discours, le talent a atteint sa complète maturité; la vigueur s'y allie à la grâce, et l'originalité la plus âpre au naturel le plus parfait. C'est un morceau d'un entraînement irrésistible; l'inspiration la plus capricieuse et la plus hardie y est en harmonie avec l'art le plus accompli.

Les écrits de Courier, parmi lesquels certains critiques tiennent en plus haute estime les *Lettres particulières*, signalent dans sa manière un assouplissement graduel. L'allure devient plus dégagée, plus libre; Courier s'affranchit de ses affinités d'esprit, de l'imitation inconsciente ou réfléchie, à mesure qu'il ose davantage. On a remarqué que sa diction amène le retour fréquent des mêmes formes, et qu'elle contient même des vers tout faits, sauf la rime. Son art, si raffiné, montre parfois ses efforts dans la recherche des expressions archaïques; dans cette naïveté maniérée, trop ingénieuse, trop faussement bonhomme; dans cet industrieux langage, composé de celui des auteurs grecs, de la langue du xvi^e siècle et du franc parler du peuple. Quelles que soient la pureté du trait et la simplicité des couleurs chez Courier, son style, il faut bien le reconnaître, est trop souvent une combinaison savante qui n'obéit pas assez à l'émotion spontanée de l'auteur. On y trouve quelquefois la pire des affectations, celle de la naïveté.

La doctrine politique de Courier, s'il en eut jamais d'autre que celle de l'indépendance personnelle, est le libéralisme dans ce qu'il a de plus étroit et de plus bourgeois; un libéralisme également hostile, indifférent ou dédaigneux à l'égard de la République, de l'Empire et de la Restauration. Son talent est bien supérieur à sa philosophie.

« Si l'affranchissement complet du joug des conventions d'une époque peut être regardé comme le principal caractère du talent, Paul-Louis Courier, dit Armand Carrel, a été l'écrivain distingué de ce temps; car il n'est pas une page sortie de sa plume qui puisse être attribuée à un autre que lui. Idées, préjugés, vues, sentiments, tour, expression, dans ce qu'il a produit, tout lui est propre. Vivant avec un passé que seul il eut le secret de reproduire, et devenu lui-même la tentation et le désespoir des imitateurs, il a toujours été, pour ainsi parler, seul de son bord, allant à sa fantaisie, tenant peu de compte des réputation, même des gloires contemporaines, et marchant droit au peuple des lecteurs, parce qu'il était plus assuré d'être senti par le grand nombre illettré qu'approuvé par les académiciens et les docteurs de bonne compagnie. Trop savant pour n'avoir pas vu que nul ne l'égalait en connaissance des ressources générales du langage et du génie particulier de notre littérature, convaincu que ses vagues études lui avaient appris ce que les livres n'avaient pu enseigner à aucun autre, il n'écoula ni critiques ni conseils. » L'apparition d'un écrivain tel que Courier était un symptôme de révolution littéraire; au nom des vrais classiques, il détestait leurs prétendus imitateurs.

Courier, quelle que soit l'idée qu'on se fasse de sa personne morale et de ses qualités sociales, restera dans la littérature française comme un type d'écrivain unique et rare, dit

V.

M. Sainte-Beuve... Les vrais amateurs, aujourd'hui et désormais, je le pense, aimeront mieux Courier dans ses *Lettres* que dans ses *Pamphlets*; je le goûte plus, pour mon compte, quand il est de la famille de Bruck ou d'Horace, que quand il veut se rattacher à celle de Swift ou de Franklin. N'oublions jamais, toutefois, que c'est par ce dernier côté qu'il a eu prise sur son temps, qu'il a fait son service public à certain jour, et qu'il est entré dans la pleine possession de lui-même. On ne connaît pas son talent, et non point tout son caractère, si on ne l'avait vu façonner à plaisir et limer ses aiguillons. Les traits de raillerie échappaient d'eux-mêmes de ses lèvres comme par un ressort irrésistible, mais il n'était content que quand il les avait polis à loisir et serrés les uns contre les autres en faisceau.

COURIL s. m. (kou-ri-l). Nom que l'on donne en Bretagne à de petits démons qui attentent à la pudeur des jeunes filles, et qu'on rencontre au clair de lune sautant autour des pierres consacrées et des monuments druidiques : *Les COURILS ont perdu une partie de leur puissance depuis que la Bretagne est devenue catholique.*

COURILES, îles de la mer d'Okhotsk.

V. CURILES.

COURIMARI s. m. (kou-ri-ma-ri). Bot. Grand arbre peu connu qui croît à la Guyane : *Le liber du COURIMARI sert à envelopper le tabac à fumer.*

COURINGIE s. f. (kou-rain-ji). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères.

COURIR v. n. ou intr. (kou-ri) — lat. *currere*, même sens. *Je cours, tu cours, il court, nous courons, vous courez, ils courent; je courrais, nous courrions; je courus, nous courûmes; je courrai, nous courrons; je courrais, nous courrions; cours, courons, courez; que je coure, que nous courions; que je courusse, que nous courussions; courant; cours, ne.* Aller vite, et de façon que les pieds, retombant alternativement, on cesse de toucher terre à chaque nouvel élan : *COURIR lourdement. COURIR comme un cerf. Les femmes ne sont pas faites pour COURIR, quand elles fuient, c'est pour être atteintes.* (J.-J. Rouss.) *Henri IV courait avec les petits paysans; pieds et tête nus, sur les montagnes du Béarn.* (Chateaub.) *L'animal qui jouit de sa liberté court se désaltérer dans les eaux qui ne viendraient pas à lui.* (Rivarol.) *Les chevaux attelés au char, pour peu qu'ils soient généreux, se rongent le frein, s'ils ne courent point.* (Ste-Beuve.)

J'ai vu dans la forêt l'hôte le plus sauvage
Courir de son asile au centre du village.

SAINT-LAMBERT.
Elle eût, des jeunes blés rasant les verts tapis,
Sans piler leur sommet couru sur les épis.

DELLILLE.
Il court plus rapide
Qu'un cheval sans frein.

V. HUGO.
J'ai vu les citoyens s'égorgés avec zèle,
Et, la flamme à la main, courir dans les combats
Pour de vains arguments qu'ils ne comprennent pas.

VOLTAIRE.
« Etre emporté rapidement : *Nous COURIONS sur la route de Paris, de toute la vitesse de nos quatre chevaux.*

Faire assaut de vitesse; disputer le prix de la course : *Ceux qui COURAIENT dans les jeux Olympiques étaient souvent chargés d'armes pesantes. Les chevaux ne peuvent COURIR sans que le propriétaire ait présenté un certificat qui constate leur âge.* (L. Chapuis.)

Aller de çà et de là, faire des courses; errer sans but : *J'ai couru toute la matinée pour vous rencontrer. Les gens inquiets courent de tous côtés, et cependant ne viennent d'aucun endroit, et ne vont nulle part.* (La Bruy.) *C'est si amusant de courir dans la campagne par une belle matinée de printemps!* (Scribe.)

Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu.

BOILEAU.
Quand on est candidat, on court plus qu'on ne pense.

C. DELAVIGNE.
« Voyager : *C'est un homme qui a bien COURU, qui a COURU par toute l'Europe.*

— Fam. Mener une vie dissolue : *Quelle femme voudra de lui quand elle saura qu'il a COURU comme il l'a fait?*

— Par exagération. Presser le pas, aller plus vite que d'habitude : *Vous ne marchez pas, vous courez. Allons, me dit mon père, et ne nous fais pas COURIR; j'ai de vieilles jambes qui ne plaisaient plus.* (F. Soulié.)

Où courez-vous ainsi tout pâle et hors d'haleine?

RACINE.
— Faire une chose avec précipitation; se hâter beaucoup : *Lisez doucement, ne courez pas. Il COURT toujours en écrivant. Que sert-il de COURIR quand on n'est pas dans le droit chemin?* (Th. Leclercq.)

Pour se faire payer peut-on courir trop vite?

DELAUNAY.
Rien ne sert de courir, il faut partir à point.

LA FONTAINE.
Eh bien! ce stratagème? — Ah! comme vous courez!
Ma cervelle toujours marche à pas mesurés.

MOÏSÈS.
« Se porter avec empressement; affluer : *La grande douleur qui court au cloître est déjà consolée.* (L. Veuillot.)

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivaige.
CORNEILLE.
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
BOILEAU.
Et partout où coula le nectar enchanté
Coururent le plaisir, l'audace et la gaîté.

DELLILLE.
Allez, je fais bien de mourir;
C'est le plus sûr repos où je puisse courir.

E. AUGIER.
— Par anal. En parlant des choses, Marcher, se déplacer très-vite : *Le vent COURT à travers le feuillage. Le seul bruit qui s'élevait était celui des plumes qui COURAIENT rapidement sur le papier.* (A. de Vigny.) *Les rues étroites d'Alger ressemblent à des fissures où COURT capricieusement la brise.* (E. Feydeau.)

Les brises du midi courent dans les feuillées.

J. AUTRAN.
Du pieux carillon les légères volées
Couraient en bondissant à travers les vallées.

LAMARTINE.
La lune entre les ifs faisait luire sa corne;
De grands nuages noirs couraient sur le ciel morne.

TH. GAUTIER.
« Glisser, se mouvoir avec facilité : *Cette corde COURT bien dans la poutie. Cette lame COURT dans son fourreau.*

— S'étendre, se prolonger dans une certaine direction le long de quelque chose : *Cette chaîne de montagnes COURT du nord au sud. Une vigné COURAIT en dehors, le long des fenêtres, que les pampres bordaient de toutes parts.* (Balz.) *Le chemin COURT entre des vignes au bord du lac.* (V. Hugo.)

— Couler : *Les fleuves COURENT à la mer. Le sang COURT dans les veines.*

Cette affreuse sueur qui court sur son visage...

CORNEILLE.
La source court au fleuve, et la fange à l'égout.

DE BANVILLE.
« Se glisser progressivement : *Un vague pressentiment de malheur COURAIT dans les veines du spoliateur.* (Balz.) *Des frissons COURAIENT sur tous ses membres et faisaient claquer ses dents.* (Lamart.) *Le duc sentit un frisson de glace COURIR par tout son corps.* (Alex. Dum.)

— Circuler, se communiquer, se propager : *Le contraire des bruits qui COURENT sur les personnes et sur les affaires est souvent la vérité.* (La Bruy.)

La courante à la ronde et les propos joyeux,
Et la vieille romance, et les aimables jeux.

DELLILLE.
Vient-il de la province une satire fade,
D'un plaisant du pays insipide boutade,
Pour la faire courir, on dit qu'elle est de moi.

BOILEAU.
« Etre en vogue : *Il faut bien suivre la mode qui COURT. Cette romance a longtemps COURU par la ville.*

— Passer, en parlant du temps : *Le temps COURT sans qu'on y pense. A la fin de la semaine qui COURT. Quand chaque année on est sûr de la suivante, qui peut troubler la paix de celle qui COURT?* (J.-J. Rouss.)

Ils se repentiront de s'être fait la guerre,
Mais avant cette paix il courra bien des mois.

MATNARD.
La Parque sur nos pas fait courir devant elle
Mid, le soir, la nuit, et la nuit éternelle.

A. CHÉNIER.
« Avoir son cours actuel, être en compte : *Les intérêts COURENT depuis un mois. Tu es à moi, et tes gages COURENT dès aujourd'hui.* (Le Sage.)

« Continuer, aller son train : *On voyait qu'il était pressé de finir le psaume pour venir se mêler à l'entretien qui COURAIT sans lui.* (Lamart.)

— Courir à, Se porter rapidement vers; être entraîné vers, menacé prochainement de; tendre rapidement vers : *COURIR à sa perte. COURIR au secours de quelqu'un. COURIR au trépas. L'année COURT à sa fin. Une poignée de Lacédémoniens COURT avec son roi à une mort assurée.* (Boss.) *La mort COURT à la vie, et la destruction se précipite dans la durée.* (J. Joubert.) *Tel COURT au danger qui n'oserait l'attendre.* (Lévis.) *Les idées COURENT AUX tribunes, les passions COURENT AUX barricades.* (E. de Gir.)

Misérable! tu cours à ta perte infaillible.

RACINE.
Chaque vers, chaque mot court à l'événement.

BOILEAU.
Cette mer où tu cours est fertile en naufrages.

BOILEAU.
Qu'est-ce à aimer, si ce n'est, quand l'aimé le réclame,
A son propre malheur courir aveuglément?

A. BARDIER.
« Etre en passe de parvenir à : *COURIR à l'évêché, au cardinalat, au bâton de maréchal.*

— Courir aux armes, Prendre les armes en toute hâte : *Le poste COURT AUX ARMES.* « Fig. Recourir avec promptitude aux moyens violents : *La colère est une maladie foudroyante, qui COURT AUX ARMES sans attendre le consentement de la raison.* (La Rochef.)

— Courir au plus pressé, Faire d'abord et en hâte ce qui paraît le plus urgent.

— Courir après, S'efforcer d'atteindre en hâtant le pas : *COURIR APRÈS l'omnibus. Vous étiez trop loin pour que l'on courût après vous.* « Rechercher avec empressement; aspirer ardemment à : *COURIR APRÈS la fortune, la gloire, les plaisirs. COURIR APRÈS des chi-*

mères. COURIR APRÈS l'esprit. Quand on COURT APRÈS l'esprit, on attrape la sottise. (Montesq.) *Une femme se sent avilie par la jalousie; elle a l'air de COURIR APRÈS un homme.* (H. Beyle.) *Quand deux ouvriers COURENT APRÈS un maître, les salaires baissent.* (F. Bastiat.) *La fortune est une donzelle qui, depuis six mille ans, COURT APRÈS les jeunes gens.* (Laboulaye.)

Mon esprit ne court pas après si peu de chose.

MOÏSÈS.
..... Je ne veux plus courir
Qu'après le doux repos ou l'enivrant plaisir.

A. BARDIER.
Voyez le beau Damis trancher du personnage,
Voyez-le distiller l'ennui!

Il court après l'esprit, tant qu'il peut; c'est dommage
Que l'esprit court plus fort que lui.

« Ci-gît Jean de Sainte-Opportune,
Mort de lassitude et d'ennui
De courir après la fortune,
Qui courait toujours devant lui.

(Épigramme.)

« Courir après son argent, Tâcher de regagner au jeu ce qu'on y a perdu; poursuivre la rentrée d'une somme que l'on a gagnée ou que l'on a prêtée : *Il n'est pas agréable de COURIR APRÈS son argent, lorsqu'on l'a si péniblement gagné.* « Ironiq. *Courez après.* Se dit pour faire entendre à quelqu'un que tous ses efforts seraient inutiles pour obtenir ce qu'il poursuit : *Vous attendez de l'argent de lui! COUREZ APRÈS. Une place au ministère! COUREZ APRÈS.*

— Courir sus à, Se porter contre, tâcher de saisir ou de frapper : *COURIR SUS à un voleur.* « Fig. Attaquer, tomber sur : *Du haut de la religion, on est à l'aise pour COURIR SUS à toutes les opinions et à tous les partis.* (Ste-Beuve.)

— Courir sur le marché de quelqu'un, Encherir sur ses offres. « Fig. Faire des démarches pour obtenir ce qu'un autre sollicite. « Courir sur les pas, sur les brisées de quelqu'un. Se mettre en concurrence avec lui, lui disputer quelque avantage : *De COURIR SUR LES PAS d'un maître, c'est été à lui une perfidie trop grande.* (La Font.)

— Courir sur l'ouvrage, Travailler vite et sans soin.

— Courir comme un Basque, Courir beaucoup ou très-vite. V. BASQUE.

— Courir à bride abattue, Courir très-fort.

V. ABATTU.

— Courir encore, Expression hyperbolique consacrée pour exprimer l'empressement que l'on met à fuir quelque chose de désagréable : *Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encore.*

LA FONTAINE.

— Faire courir, Forcer ou exciter à courir; chasser de quelque endroit : *FAIRE COURIR un cheval. FAITES COURIR ces chiens, cette manivelle.* « Engager dans les courses, pour en disputer le prix : *FAIRE COURIR ses chevaux au bois de Boulogne. FAIRE COURIR à Epsom :*

..... De plus, il est grand dépensier;
Il joue un jeu d'enfer, il mène un train princier,
Il fait courir.

PONSARD.

« Attirer, entraîner vers soi en piquant la curiosité : *Cette actrice a FAIT COURIR tout Paris.* « Faire aller pour rien, attraper, tromper : *Un fils, riche, lancé, ayant des chevaux qui courent... et des maîtresses qui le FONT COURIR.* (L. Laya.) « Répandre, propager, mettre en circulation : *FAIRE COURIR de fausses nouvelles. Il est temps de FAIRE COURIR le bruit de mon mariage avec elle.* (Balz.)

— Par où dans le temps qui court, Dans les circonstances actuelles, d'après ce que se passe : *On est bien malheureux PAR LE TEMPS qui COURT.* (Dider.)

— Mar. Faire route : *COURIR au nord. COURIR au sud. Il COURT terre à terre.* Longer la côte. « Courir à contre-bord ou à l'autre bord, Faire route en sens opposé, en parlant de deux navires. « Courir au plus près, Aller à la bouline contre le vent, le plus près possible. « Courir en latitude, Aller du nord au sud ou du sud au nord, parcourant ainsi le plus de latitude possible pour la même vitesse. « Courir en longitude, Naviguer de l'est à l'ouest, ou de l'ouest à l'est, parcourant ainsi le plus de longitude possible pour la même vitesse et la même latitude. « Courir sur son ancre, Etre porté par le vent ou le courant du côté où l'ancre est mouillée.

— Comm. Courir sur la place, Etre déconsidéré, en parlant des effets : *Les billets de ce commerçant COURENT SUR LA PLACE.* « Courir franc, Ne rien payer pour le salaire d'une négociation.

— Techn. Ce fil court, Il fournit beaucoup d'ouvrage.

— Eserim. Avancer rapidement sur son adversaire : *Rompre avec habileté, COURIR à propos et avec prudence, ce sont deux grands points.*

— Impers. Circuler, se propager : *Il a COURU cette année de mauvaises fièvres. Il COURT de vilains bruits sur votre compte.*

Il court parmi le monde un livre abominable.

MOÏSÈS.

— s. m. Action de courir : *Nier, écrire et douter, sont à l'homme ce que le COURIR est au cheval.* (Pasc.)

— v. a. ou tr. Poursuivre, chercher à sai-

sir à la course; ne se dit que des animaux que l'on poursuit à la chasse : *COURIR un cerf, un lièvre, un chevreuil.*

Nous étions une troupe assez bien assortie, Qui pour courir un cerf avions hier fait partie. *MOLIÈRE.*

■ Corneille l'a cependant appliqué aux personnes :

... Les petits enfants, sitôt qu'on m'aperçoit, Me courent dans la rue, et me montrent au doigt. *CORNEILLE.*

— Parcourir, errer dans : *COURIR le monde. COURIR le pays. COURIR les rues. COURIR la ville. La race tartare n'a couru le monde que pour détruire.* (Renan.)

J'ai couru les deux mers qui séparent Corinthe.

J'ai couru le pays, j'ai vu bien des soubrettes.

Rarement à courir le monde.

Devient-on plus homme de bien.

Dans maint auteur de science profonde,

J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde.

J'ai, comme tu le sais, couru tous les pays,

Et ne me suis jamais amusé qu'à Paris.

Pour moi, sur cette mer qu'ici-bas nous courons,

A régler mes desirs, à prévenir l'orage,

Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.

Des chevaliers errants courageuses compagnes,

Jadis, raconte maint auteur,

Les dames couraient les campagnes,

Et gardaient leur honneur;

Mais nos modes nouvelles

Ont bien changé l'usage de ce temps,

Puisqu'aujourd'hui, dames restant chez elles,

C'est leur honneur qui court les champs.

— Examiner successivement :

Il faut, pour le trouver, courir toute l'histoire.

On dit ordinairement *parcourir* ; toutefois

l'expression de Boileau nous paraît excellente en poésie, mais un peu hardie pour la prose.

Fréquenter habituellement : *COURIR les bals, les spectacles, les fêtes* :

De l'habit dont jadis elle courait le bal,

Elle s'est mise en homme en cet acte fatal.

Crois-tu qu'un juge n'ait qu'à faire bonne chère ?

Qu'à battre le pavé comme un tas de galants,

Courir le bal le nuit, et le jour les brelangs ?

— Etre dans, en parlant du temps : *Le mois que nous courons. Je cours aujourd'hui ma soixante et dix-huitième année.* (Volt.)

■ Expression très-heureuse dans sa concision, mais inusitée.

— Fig. Poursuivre, rechercher avec ardeur, se porter avec empressement vers : *COURIR une place. COURIR une charge, un bénéfice. COURIR les femmes.*

A courir les fillettes,

Il s'est couvert de dettes.

■ S'exposer ou être exposé à : *COURIR de grands risques. COURIR la chance. COURIR le risque de se tromper. Instruit des dangers qu'il avait courus, Œdipe consulta les dieux et fut entraîné dans le malheur qu'il voulait éviter.* (F. Barthé.) *Le plaisir est un luxe; pour en jouir, il faut que le nécessaire ne coure aucun risque.* (H. Beyle.) *Je ne cours pas risque d'oublier que Napoléon était un despote; car je n'ai point eu à l'apprendre: je le pensais quand il était là.* (Guizot.) *Il en est des bonheurs comme des perdrix: quand on les vise de trop loin, on court grand risque de ne pas les atteindre.* (A. Karr.)

— Courir une poste, des postes, Les parcourir à cheval : *COURIR vingt postes sans débotter. Courir la poste, Voyager par la poste, avec des chevaux de poste; et fig., Se hâter beaucoup, agir ou parler avec précipitation : COURIR la poste en lisant.* ■ On dit dans le même sens *Courir le grand galop.*

Il dit fort posément ce dont on n'a que faire,

Et court le grand galop quand il est à son fait.

— Courir le cachet, Donner des leçons en ville : *Combien d'artistes, célèbres aujourd'hui, ont commencé par COURIR LE CACHET !*

— Courir les rues, Se rencontrer communément, être très-répandu : *En Italie, la musique est populaire et court les rues.* (Mme Monmarçon.) *Un des malheurs du pouvoir, en France, est de n'apprendre que le dernier des vérités qui courent les rues.* (Balz.) *L'esprit ne court pas les rues, comme le disent les sots.* (Boitard.) *A Bordeaux, l'esprit court les rues.* (Mich. Chev.)

— Courir les ruelles, Se disait autrefois pour Fréquenter les dames.

— Courir les champs, Errer à travers champs, et fig. Etre détruit, ne plus exister : *On couronne souvent des rosiers dont la vertu court les champs depuis de longues années.* (L.-J. Larcher.)

— Courir la pretantaine, Aller de côté et d'autre, sans but déterminé; et aussi, surtout en parlant d'une femme, Faire des démarches équivoques et contraires à la bienséance.

— Courir le guillemot, Hanter les mauvais lieux, surtout pendant la nuit.

— Courir le même lièvre, Se dit de deux personnes qui poursuivent le même but. ■ *Courir deux lièvres à la fois, Poursuivre un double but :*

Oh dame ! on ne court pas deux lièvres à la fois.

— Mar. Courir la bouline. V. BOULINE. ■

Courir les coutures, Presser les étoupes qui remplissent les joints des bordages. ■ *Courir des bordées, des bords, Louvoyer, aller tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour avancer malgré le vent contraire.* ■ Fam. *Courir une bordée, Dans le langage des marins, des soldats et des ouvriers, S'absenter sans permission de son bord, de son corps, de son atelier.*

— Jeux. Courir la bague, la quintaine, le faquin, les têtes, les taureaux. V. BAGUE, QUINTAINE, FAQUIN, TÊTE, TAUREAU. ■ *Courir la poule, REMPLACER le perdant, lorsque les joueurs sont trop nombreux pour jouer tous ensemble.*

Se courir v. pr. Etre couru, en parlant d'un prix de course : *Ce prix se court le dernier.*

— S'en courir, Courir, s'enfuir, se sauver, s'en aller avec hâte :

... A la fin, le pauvre homme

S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus.

— Cette expression n'est plus usitée que dans quelques provinces.

— Gramm. Comme verbe neutre, courir prend toujours l'auxiliaire avoir. Quand le participe couru est employé avec l'auxiliaire être, il est pris dans un sens passif : *Les sermons de ce prédicateur sont fort courus.*

— Syn. Courir, fréquenter, hanter. Courir marque le goût, l'empressement, la vogue; on court les bals, les spectacles, quand on y prend un vif plaisir; un prédicateur est couru quand son éloquence est goûtée du public et quand il attire la foule. Fréquenter, c'est aller souvent dans un lieu, se trouver souvent dans la compagnie d'une personne; le mot n'a rien de familier, et il n'exprime rien de plus que la fréquence des rencontres. Hanter est plus familier; de plus, il suppose que l'on est influencé par les lieux ou par les personnes; celui qui hante les cabarets est un dissipateur; dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

Allus. litt. Rarement à courir le monde On devient plus homme de bien, Allusion à une charmante strophe de Régnier-Desmarests dans son *Voyage à Munich*. Le poète, parlant du Danube, qui voit autant de religions qu'il parcourt de contrées, s'exprime ainsi :

Déjà nous avons vu le Danube inconstant, Qui, tantôt catholique et tantôt protestant, Sert Rome et Luther de son onde, Et qui comptant après pour rien Le romain, le luthérien, Finit sa course vagabonde Par n'être pas même chrétien. Rarement à courir le monde On devient plus homme de bien.

Gresset s'est évidemment inspiré de ce distique dans le chant 1^{er} de son spirituel poème de *Vert-Vert*, où le malin perroquet, après avoir édifié les visitandines de Nevers, scandalise celles de Nantes en leur répétant le vocabulaire de gros mots qu'il avait appris dans la compagnie des bateliers de la Loire :

... Son air trop effronté Fut un scandale à la communauté. En second lieu, quand la mère prieure, D'un air auguste, en fille intérieure, Voulut parler à l'oiseau ibérien, Pour premiers mots, et pour toute réponse, Nonchalamment et d'un air de dédain, Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce, Mon gars répond avec un ton faquin : Par la corbleu ! que les nonnes sont folles ! L'histoire dit qu'il avait, en chemin, D'un de la troupe entendu ces paroles. A ce début, la sœur Saint-Augustin, D'un air sucré voulant le faire taire, Et lui disant : Fi donc, mon très-cher frère ! Le très-cher frère, indocile et mutin, Vous la rima très-richement en tin. Vive Jésus ! Il est sorcier, ma mère, Reprend la sœur; juste Dieu ! quel coquin ! Quoi ! c'est donc là ce perroquet divin ! Ici VERT-VERT, en vrai gibier de Grève, L'apostropha d'un La peste te crève !

Ce style, appris en voyageant, a formé à Gresset, comme nous l'avons dit plus haut, la réflexion suivante, qui n'est qu'un commentaire des vers de Desmarests :

Dans maint auteur de science profonde J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde, Très-rarement en devient-on meilleur; Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.

« Ne point voler, ne point tuer, ne convoiter la femme ni l'âne, honorer père et mère, nous pratiquons tout cela mieux que n'ont fait nos pères, et mieux que ne font actuellement, non tous nos prêtres, mais quelques-uns revenus de lointains pays. Rarement à courir le monde devient-on plus homme de bien; mais un ecclésiastique, dans la vie vagabonde, prend d'étranges habitudes. »

P.-L. COURIER.

COURIS s. m. (kou-ri). Métrol. Syn. de CAURI.

COURLAN s. m. (kou-lan). Ornith. Genre d'échassiers d'Amérique, voisin des grues : *Le courlan a la taille, l'aspect et les mœurs des hérons.* (Focillon.) *Les formes générales du courlan le rapprochent des grues.* (Gérard.) ■ On dit aussi COURLIRI et COURLIER.

— Encycl. Le courlan ou courliri a pour caractères : bec très-fendu, comprimé latéralement; mandibule supérieure un peu sillonnée, courbée vers le bout, l'inférieure un peu anguleuse en dessous; fosse nasale linéaire; narines percées de part en part; doigts totalement séparés; ongle intermédiaire dilaté, entier; ailes médiocres; troisième rémige plus longue que les autres. Ce genre appartient à l'Amérique. L'espèce unique qu'il renferme est le courlan ou courliri bécassin, oiseau qui a les mœurs et les formes des hérons. Son cou est brun roux, flammé de blanc, et le reste du corps fuligineux. Le bec est rosé à sa base et plombé à l'extrémité; les tarses sont bleuâtres. Cette espèce a été décrite par les auteurs sous plusieurs noms, et entre autres sous ceux de *rallus giganteus* (Ch. Bonaparte), *aramus scolopaceus* (Vieillot), *scolopaz guarana*, *rallus guarana* (Illiger), *aramus carau* (Vieillot).

COURLANDE, gouvernement de la Russie d'Europe, appelé en allemand *Kurland*, en latin *Curonia*, compris entre la Livonie et le golfe de Riga au N., les gouvernements de Witebsk à l'E., de Kowno au S., et la mer Baltique à l'O. Superficie, 264 myriamètres carrés; 512,000 hab., parmi lesquels 14,700 seulement appartiennent à l'Eglise russe, 436,000 au culte protestant, 45,500 à l'Eglise catholique, et 15,300 suivent le culte israélite. Le clergé comprend 1,100 individus, la noblesse 4,060, et la bourgeoisie plus de 51,000. Capitale, Mittau; villes principales : Libau, Pilten, Jacobstadt et Tukum ou Toucoum.

Ce gouvernement, qui forme une partie du gouvernement général de Livonie, Esthonie et Courlande, comprend un pays plat, n'offrant d'ondulations de terrain que sur un petit nombre de points, où, comme dans les autres provinces de la Baltique, on voit beaucoup de forêts, de marais, de lacs et de dunes sablonneuses alterner avec le sol le plus fertile. Son extrémité septentrionale est formée par le cap Domesnes, qui s'avance au loin dans le golfe de Riga, et sur lequel, comme dans l'île d'Osels, qui lui fait face, on a élevé deux phares pour la sûreté de la navigation. Le Huningsberg, haut de 233 mètres à peine, est le point le plus élevé de l'intérieur du pays. L'An, la Dwina et la Windau sont les cours d'eau les plus importants qui arrosent la Courlande; parmi ses 390 lacs, les plus remarquables sont ceux d'Usmaiten, de Libau, d'Anger et celui de Sancken, près de Jacobstadt, qui doit son origine à un tremblement de terre. Le climat de la Courlande, plus tempéré que celui de la Livonie, est néanmoins d'une rigueur extrême. L'agriculture, la pêche, la chasse et l'élevage du bétail sont les principales occupations des habitants, qui se livrent aussi à l'éducation des abeilles sur une large échelle. Parmi les produits agricoles les plus abondants, sont le seigle, l'orge et l'avoine; on y cultive aussi beaucoup de lin, du chanvre et du tabac. La Courlande possède des mines de fer, des sources minérales, des carrières de plâtre, et l'on trouve sur les côtes une grande quantité d'ambre qu'on façonne dans l'intérieur du pays. L'industrie y est peu développée; elle consiste dans la fabrication de poteries de terre et de cuivre, la distillerie, la papeterie. Le commerce d'exportation est assez considérable; les objets exportés sont principalement les céréales, le lin, l'huile de chanvre et de lin, le bois de construction. Les habitants de la Courlande sont Allemands, Lettons, Livoniens, et pratiquent en général le luthéranisme.

La Courlande, unie autrefois à la Livonie, formait avec cette province un duché qui resta indépendant jusqu'au XIII^e siècle. En 1243, ces deux provinces tombèrent entre les mains des chevaliers de l'ordre Teutonique, qui les possédèrent jusqu'en 1561. A cette époque, la puissance de la Russie devenant de plus en plus redoutable à ses voisins, le dernier grand-maître de l'ordre, Gothard Kettler, céda la Livonie au roi de Pologne, et obtint pour lui et pour ses descendants l'investiture des provinces de Courlande et de Semigallie, avec le titre de duché. Gothard Kettler, premier duc de Courlande, mort en 1587, eut pour successeur un de ses fils, Guillaume, qui fut momentanément dépossédé par la Pologne, puis réintégré en 1610. Il mourut en 1643, laissant Jacques, duc de Courlande, prisonnier des Suédois pendant la guerre contre la Pologne en 1656, père de Frédéric-Casimir et de Ferdinand-Frédéric-Casimir, marié en secondes noces, en 1691, à Elisabeth-Sophie, fille de l'électeur de Brandebourg, dont il eut Frédéric-Guillaume, duc de Courlande, qui épousa, en 1710, Anne, fille du czar Ivan, et qui mourut l'année suivante sans laisser de postérité. Sa veuve parvint à se faire maintenir au gouvernement de la Courlande.

En 1730, à la mort de Pierre II, la duchesse Anne étant montée sur le trône de Russie, défendit avec autant d'énergie que de succès les droits de son oncle et successeur en Courlande, le duc Ferdinand, qu'elle sut constamment protéger contre les intrigues du parti

polonais. A la mort de Ferdinand, arrivée en 1737, Anne fit élire duc de Courlande son favori et grand chambellan, le comte Ernest-Jean de Biren, lequel, toutefois, ne sut pas plus se concilier l'affection du parti russe que celle du parti courlandais, et qui en 1740, après la mort de l'impératrice Anne, fut exilé en Sibérie par le successeur de cette princesse, Ivan V. Après diverses élections duciales faites tantôt sous l'influence de la Russie, tantôt sous celle de la Pologne, mais demeurées toujours inutiles, Biren fut rappelé de Sibérie par Pierre III et rétabli, en 1763, dans ses droits de souveraineté par Catherine II, de sorte qu'en 1769 il put léguer paisiblement le pouvoir à son fils Pierre. Mais la fermentation des esprits, comprimée jusqu'alors, éclata sous le règne de ce prince. La diète de Courlande résolut, le 18 mars 1795, de placer le pays sous le sceptre russe, et envoya une députation sommer le duc, qui résidait à Saint-Petersbourg, de résigner son autorité souveraine. Celui-ci consentit en effet, moyennant une rente annuelle, à signer son acte d'abdication. La Courlande devint alors une province russe, tout en conservant cependant quelques débris de sa constitution primitive.

COURLAY, bourg et commune de France (Deux-Sèvres), canton de Cerizay, arrond. et à 11 kilom. S.-O. de Brissac; pop. aggl. 302 hab. — pop. tot. 2,820 hab. On y remarque le château du Pont-Courlay.

COURLIERI s. m. (kou-le-ri). Ornith. V. COURLAN.

COURLEROLE s. f. (kou-le-ro-le). Entom. Nom vulgaire de la courtilière.

COURLI s. m. (kou-li). Conchyl. Nom marchand de deux espèces du genre rocher. ■ *Courli épineux*, Nom marchand d'une massue.

COURLIRI s. m. (kou-li-ri). Ornith. V. COURLAN.

COURLIS s. m. (kou-li — patois du Berry, *querlu, kertu*; picard, *corlu, corlu, corlieu, turlui*; milanais, *caroli*, d'après Belon. Ces mots paraissent être des onomatopées représentant le cri de l'oiseau. Toutefois, M. Littré inclinerait à voir dans *courlis* ou *courlieu* l'ancien français *corlieu*, provençal *corlieu* et *corrieu*, courrier, qui vient de *courir*, et dont on trouve des exemples dans nos vieux auteurs. Le provençal moderne dit *courli* ou *cour-li*, en français *cours-y*, qui peut être considéré comme une allusion très-exacte au cri de l'oiseau. Le courlis, en effet, fait entendre la nuit ces syllabes à de grandes distances, et semble ainsi porter un défi de le saisir à la course, et il court de fait très-rapidement. Il y a là, dans les mots et dans les choses, de singuliers hasards. Rien n'empêche donc de croire que le mot en question vient du verbe *courir*, par une double allusion au cri et à l'agilité de l'oiseau). Ornith. Genre d'échassiers longirostres : *Au laboureur, l'alouette et le rossignol; au matelot, le courlis et l'alcyon, leurs prophètes.* (Chateaub.) Les courlis ne diffèrent des ibis que par leur face emplumée et aussi par des doigts plus courts et plus robustes. ■ On dit aussi COURLIS, COURLIEU, CORLIEU, COURLERET, COURLEREU et COURLIERE s. f.

— Par ext. Nom donné à quelques oiseaux qui n'appartiennent pas au genre courlis. ■ *Courlis vert* ou *d'Italie*, Ibis vert. ■ *Courlis à tête nue*, Ibis chauve. ■ *Courlis de terre*, Edicnème. ■ *Le plus petit des courlis*, l'Alouette de mer.

— Encycl. Les courlis ont pour caractères génériques : bec très-long, un peu grêle, un peu arrondi, fléchi en arc, presque obtus; mandibule supérieure sillonnée sur les côtés, le sillon n'occupant qu'une très-petite partie du bec; pointe de la même mandibule lisse et dilatée, plus longue que l'inférieure; doigts antérieurs unis à la base par une membrane; pouce n'appuyant que sur le bout. Leur nom latin, *numenius*, vient de *néoménie*, nouvelle lune, à cause de la figure d'un croissant que présente leur bec. ■ Par le caractère de leur bec ils pourraient, dit Buffon, être placés à la tête de la nombreuse tribu d'oiseaux à long bec effilé, tels que les bécasses, les barges, les chevaliers, qui, n'étant point armés d'un bec propre à saisir ou à percer les poissons, sont obligés de s'en tenir aux vers et aux insectes, qu'ils se procurent en fouillant la vase ou les terres humides et limoneuses. Le bout de leur bec est d'ailleurs muni, comme celui de la bécasse, de nerfs déliés, qui permettent à l'oiseau de sentir sa nourriture sous terre. ■ Les courlis vivent en effet, dans les marais, de vers et d'insectes aquatiques. Ils sont répandus sur tout le globe. Ils vivent isolés par couples à l'époque de la ponte, muent une seule fois par an, émigrent en grandes troupes. Leurs mœurs sont craintives et sauvages. Les jeunes diffèrent peu du père et de la mère, qui ont le même plumage. L'Europe possède une grande espèce, le *courlis cendré*, qui atteint et dépasse 0m,60 de longueur. Son plumage est brun; chaque plume est flammée de blanchâtre; le croupion est d'un blanc pur; sa queue est rayée de blanc et de brun. Lorsqu'il vole ou même lorsqu'il stationne dans les prairies, il pousse un cri triste et lent, que rend parfaitement le mot *cour-li*, en prononçant la dernière syllabe sur un ton très-aigu. Cette dernière espèce habite l'Asie aussi bien que l'Europe; elle est assez commune en

France, surtout dans les provinces de l'Ouest; elle niche dans les lieux secs, le plus souvent, dit Temminck, dans les herbes et dans les dunes. La femelle pond quatre ou cinq œufs olivâtres, tachés et ondes de noirâtre et de brun. Le *courlis cortieu* est moins répandu que le précédent, du moins en Europe. Il est plus petit et porte au-dessus de la tête deux bandes longitudinales brunes. Cuvier en avait fait son genre *phaeopus*. Ses œufs sont d'un olivâtre sombre, tachetés de brun et de noirâtre. Les jeunes *cortieux* sont montés sur de longues jambes, lourds du haut du corps, et, lorsqu'on les poursuit, ils se pressent, se culbutent, cherchant à fourrer leur tête dans tous les trous qu'ils rencontrent. J'en pris un, dit un chasseur, et, tandis que je le tenais dans ma main, il me regardait de son grand œil noir saillant, avec une telle expression de confiance et de curiosité, qu'eussé-je été le plus déterminé collectionneur d'oiseaux je n'aurais pu m'empêcher de le remettre doucement à terre. » Le *courlis demi-bec* est généralement d'un gris passant au brun sur la tête, et plus clair en dessous; une calotte brune revêt la tête; les plumes des parties supérieures sont bordées de blanchâtre, et celles du cou et du devant du corps sont linéolées et marquées de chevrons bruns roux foncé; les rémiges sont noires, bordées ou terminées de blanc; la queue est rayée de brun en dessous; le bec est jaunâtre sur la moitié de la mandibule inférieure, noir partout ailleurs; les pieds sont bruns. Cette espèce peut avoir de 0m,30 à 0m,33 de longueur. C'est un oiseau de passage du Paraguay et qui voyage par troupes de dix à douze individus. Il pousse, en prenant sa volée, un cri qu'on peut rendre par les syllabes *bibi*. Il se tient dans les plaines découvertes, sèches ou humides, et jamais sur les bords des rivières et des étangs.

Cuvier place après son genre *phaeopus* (corlieu) le genre *falcinella*, qui a pour caractères un bec déprimé et sillonné sur les côtés de la mandibule supérieure, comme chez les corlieux, et point de ponce. Ce sont des sanderlings à bec arqué, dit Cuvier. Le type de ce genre était un petit oiseau littoral, à peine gros comme une alouette, et nommé *scolopax pygmaea*. On a reconnu depuis que ce genre doit être supprimé, comme ne reposant que sur un individu de l'espèce du *courlis cendré*, dont le pouce avait été accidentellement détruit.

COURMA VATARAM. C'est le nom sous lequel Vichnou est adoré lorsqu'il prend la forme d'une tortue, à sa seconde incarnation.

COURMAYEUR, bourg du royaume d'Italie, province et à 28 kilom. N.-O. d'Aoste, sur la rive gauche de la Dora Baltea, à l'E. du mont Blanc, 2,580 hab. Eaux minérales, froides, carbonatées, calcaires, ferrugineuses et gazeuses, connues depuis la fin du XVII^e siècle. Elles émergent par deux sources d'anciennes moraines remaniées par les eaux, et où dominent le calcaire et les schistes argileux. Leur température varie de 13,1 à 18,75.

COURMI s. m. (kour-mi). Sorte de bière faite avec de l'orge fermenté.

COURNAND (Antoine de), littérateur français, né à Grasse en 1747, mort en 1814, embrassa l'état ecclésiastique, professa pendant douze ans la rhétorique en province, et fut nommé, en 1784, professeur de littérature française au Collège de France. Il accueillit la Révolution avec joie, se maria en 1791, et fut nommé, après le 10 août, membre de la commission administrative pour Paris. D'une instruction fort médiocre, il essaya de lutter contre Delille pour la traduction des poètes latins, et ne réussit qu'à se couvrir de ridicule. On a de lui des poèmes didactiques, tels que les *Styles* (1781, in-8°); les *Quatre âges de l'homme* (1785, in-12); l'*Achilleide*, poème (1800); et une traduction en vers des *Georgiques* (1805, in-8°); une autre de l'épithalame de *Thétis et Pelée*, de Catulle (1808), etc.

COURNET (Frédéric), officier de marine, né à Lorient le 21 février 1808, mort à Londres en 1852. Il fit partie, en 1831, de l'expédition de Portugal, commandée par l'amiral Roussin, fut blessé sous les murs de Lisbonne et décoré de la Légion d'honneur. Malgré ses talents remarquables et un courage à toute épreuve, Frédéric Cournet, un peu par suite de quelques fâcheux entraînements, mais principalement à cause de l'inimitié persistante et implacable d'un officier supérieur, ne put dépasser le grade de lieutenant de vaisseau. Il était d'ailleurs signalé pour ses opinions républicaines, et fut mis à la retraite par ordonnance royale du 2 juin 1847. Après la révolution de 1848, Frédéric Cournet se mêla très-activement à la politique. Il fut arrêté après le 2 décembre 1851, mais il échappa aux agents qui le conduisaient en prison et se réfugia à Londres. Dans cette ville, il se trouva en contact avec un certain Barthélemy, réfugié politique d'un caractère très-suspect, et qui fut pendu à Londres, en 1854, pour un double assassinat. Barthélemy provoqua Cournet en duel. On convint d'échanger deux balles et de continuer le combat à l'épée, si les coups de feu n'étaient pas suivis d'effet. On loua les pistolets d'un tir public, situé dans Leicester square. Le lendemain, les deux adversaires et leurs témoins se rendirent dans le parc de Windsor. Les deux témoins de chaque combattant chargèrent séparément

l'arme qui devait servir à celui qu'ils représentaient. En ce moment, Barthélemy cria à ses témoins : « Suivez bien mes instructions. » Les combattants furent placés à une distance de quarante pas, avec faculté, pour chacun, de faire dix pas et de tirer à volonté. Barthélemy ne bougea pas. Cournet l'interpella vainement, et, voyant qu'il restait immobile, il avança de dix pas, fit feu et manqua son adversaire, qui fit alors ses dix pas et tira à son tour. Son pistolet rata. Malgré la règle toujours observée dans les duels au pistolet, *coup raté coup tiré*, on remit une capsule à l'arme de Barthélemy, qui tira de nouveau. Le pistolet rata encore une fois. Barthélemy jeta son pistolet en s'écriant : « Cette arme ne vaut rien. » Cournet voulut qu'on donnât son pistolet à son adversaire. Les témoins le chargèrent, et Barthélemy faisant feu une troisième fois atteignit Cournet au côté droit. La balle le traversa de part en part. Il tourna sur lui-même, s'assit, et, transporté dans un hôtel du voisinage, il mourut trois heures après le combat. Lorsqu'on rendit les pistolets au tir, on trouva dans celui dont Barthélemy s'était d'abord servi un morceau de linges. Par qui et pourquoi y avait-il été introduit? On ne saurait soupçonner les témoins de Cournet, ni deviner l'intention de ceux de Barthélemy, si c'est à ceux-ci qu'il faut attribuer cette fraude. Les témoins de Cournet, Barthélemy et un de ses témoins furent arrêtés, et comparurent devant un jury qui les acquitta. Une vive polémique s'engagea dans les journaux anglais, entre les amis de Barthélemy et ceux de Cournet. Ce dernier fut enterré dans le cimetière de Windsor, où ses amis lui ont élevé un tombeau très-modeste, sur lequel ils ont fait graver ces mots : « La démocratie française à Frédéric Cournet. »

COURNON, bourg et commune de France (Puy-de-Dôme), canton de Pont-du-Château, arrond. et à 11 kilom. S.-E. de Clermont; pop. aggl. 2,432 hab. — pop. tot. 2,522 hab. Belle église romane; château de Sarlière, converti en usine à sucre.

COURNOT (Antoine-Augustin), mathématicien français, né à Gray (Haute-Saône) en 1801, étudia les mathématiques spéciales au lycée de Besançon, et fut reçu à l'Ecole normale en 1821. Cette école ayant été licenciée l'année suivante, M. Cournot resta sans fonctions jusqu'à la fin de la Restauration. En 1831, il devint inspecteur adjoint de l'académie de Paris, puis fut nommé successivement professeur de mathématiques à la Faculté des sciences de Lyon (1834), recteur de l'académie de Grenoble (1835), inspecteur général des études (1838) et recteur de l'académie de Dijon (1854). M. Cournot a pris sa retraite en 1852. Il était, depuis l'année précédente, commandeur de la Légion d'honneur. Ce savant mathématicien a donné une édition des *Mémoires* du maréchal Gouvion-Saint-Cyr (1831, 4 vol. in-8°), une édition des *Lettres d'Euler à une princesse d'Allemagne*, avec notes (1842, 2 vol. in-8°). Il a traduit le *Traité d'astronomie* de John Herschel (1834) et les *Eléments de mécanique* de Kater et Lardner (1834); a publié dans divers recueils des mémoires sur les mathématiques, et enfin a fait paraître plusieurs ouvrages extrêmement remarquables, dans lesquels il joint au savoir du mathématicien des vues philosophiques profondes. Nous citerons : *Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses* (1838, in-8°); *Traité élémentaire de la théorie des fonctions et du calcul infinitésimal* (1841, 2 vol. in-8°); *Exposition de la théorie des chances et des probabilités* (1843, in-8°); *De l'origine et des limites de la correspondance entre l'algèbre et la géométrie* (1847, in-8°); *Essai sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique* (1851, 2 vol. in-8°), ouvrage dans lequel se trouve sa doctrine philosophique fondée sur le probabilisme; *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire* (1861, 2 vol. in-8°), où il recherche les méthodes à suivre dans l'étude des sciences; *Principes de la théorie des richesses* (1863, in-8°); *Des institutions d'instruction publique* (1864, in-8°).

COUROI s. m. (kou-roi). Mar. Syn. de COURE.

COUROIR s. m. (kou-roi — forme provenant du mot *couloir*). Mar. Passage étroit entre les chambres d'un navire.

COUROL ou **COUROLL** s. m. (kou-rol — abrégé de *coucou* et *rollier*). Ornith. Genre d'oiseaux, de la famille des cuculées : Le courol pouroudriou est un oiseau des grandes forêts de la Cafrerie et de Madagascar. (Focillon.) Les courols sont des oiseaux à tête massive, à corps épais et sans grâce, ayant un air lourd et stupide. (Gérard.)

— Encycl. Le courol a le bec gros, pointu, droit, comprimé, un peu triangulaire, rétréci en dessus, échancre et crochu à la pointe; les narines obliques; la queue composée de douze pennes. Levallant a formé ce nom par la contraction des mots coucou et rolle, pour exprimer les rapports que l'espèce unique du genre courol présente avec les oiseaux qu'on vient de nommer; c'est le courol pouroudriou de Madagascar. Il habite le pays des Cafres et la côte de Zanzibar, et vit d'insectes et de fruits dans les forêts.

COURON s. m. (kou-ron). Métrol. Monnaie

de compte de l'Inde, qui vaut 100 lacks. || On dit aussi CRORE.

COURONDI s. m. (kou-ron-di). Bot. Grand arbre qui croît dans les régions montagneuses du Malabar.

COURONNADE s. f. (kou-ro-na-de — rad. couronner). Art milit. Opération par laquelle un corps d'armées enveloppe un point avant de l'attaquer.

COURONNANT (kou-ro-nan) part. prés. du v. Couronner : Steyès voulait la monarchie, mais il la voulait restreinte, couronnant et ne supportant pas l'édifice. (Mignot.)

Qu'il de nos ennemis couronnant l'insolence, J'irais attendre ailleurs une lente vengeance ! RACINE.

COURONNANT, ANTE adj. (kou-ro-nan, ante — rad. couronner). Qui couronne, qui entoure.

— Bot. *Bractées couronnantes*, celles qui forment une couronne au-dessus de la fleur, comme dans la fritillaire, l'ananas, etc.

COURONNE s. f. (kou-ro-ne — lat. *corona*, du gr. *korônê*, chose courbe). Ornement de tête de forme circulaire, qui se porte comme parure ou comme signe de distinction : COURONNE de roses, d'immortelles, de myrte, de lierre, de laurier, de chêne. COURONNE d'or. COURONNE royale, impériale. COURONNE ducal. COURONNE de marquis. La COURONNE des rois est faite en cercle, pour les avertir des bornes du pouvoir humain. (Ant. Perez.) Une COURONNE d'or très-mince, et le plus souvent une COURONNE de feuilles de chêne ou de laurier, devenait inestimable parmi les soldats. (Boss.) Il reste encore aux meilleurs bourgeois une certaine pudeur qui les empêche de se parer d'une COURONNE de marquis. (La Bruy.) La reine Anne buvait comme la femme d'un matelot de sa flotte; sa COURONNE, qu'elle ne jeta jamais par-dessus les moulins, lui penchait parfois sur l'oreille. (P. de St-Victor.) La COURONNE déposée sur la tombe du proscrit est une cruelle accusation contre ses juges. (Bignon.) La COURONNE impériale de Charlemagne était semblable à celle des empereurs d'Orient. (Bouillet.)

S'il faut que je succombe En chantant nos malheurs, Déposez sur ma tombe Vos couronnes de fleurs. BÉRANGER.

Napoléon n'est plus, ce voleur de couronne, Cet usurpateur effronté, Qui serra sans pitié, sous les coussins du trône, La gorge de la Liberté. A. BARBIER.

— Par ext. Puissance, dignité souveraine : Aspirer à la COURONNE. Perdre une COURONNE. Offrir, donner la COURONNE à quelqu'un. Dans la seconde race, la COURONNE se trouvait à certains égards élective, et à d'autres égards héréditaire. (Montesq.) Les COURONNES attiraient maintenant la foudre révolutionnaire et ne la détournent plus. (E. de Gir.) Ces rois sont accablés du faix de leur couronne. BOILEAU.

Oh quoi! pour être heureux, faut-il une couronne? DUCHÉ.

... L'art et le pouvoir d'affermir des couronnes Sont des dons que le ciel fait à peu de personnes. CORNEILLE.

... La plus belle couronne N'a que de faux brillants dont l'éclat s'envoie. CORNEILLE.

Les couronnes des rois, vainement adorées, Ne sont faites souvent que d'épines dorées. DU RYER.

La fortune soutient et brise une couronne; Un moment la ravit comme un moment la donne. CHEVREAU.

Qu'un monarque est heureux, quand parmi ses sujets Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles objets; Qu'au-dessus de sa gloire il n'y connaît personne, Et qu'il est le plus digne enfin de sa couronne! CORNEILLE.

Personne du souverain; dynastie souveraine; gouvernement d'un prince souverain : Les droits de la COURONNE. Le discours de la COURONNE. Les diamants de la COURONNE. Saint Grégoire a donné cet éloge singulier à la COURONNE de France, qu'elle est au-dessus des autres COURONNES du monde. (Boss.) Nous ne sommes plus au temps où les ministres couvraient la COURONNE; aujourd'hui ils la découvrent. (J. Favre.)

— Par anal. Objet de forme circulaire : Une ville entourée d'une COURONNE de montagnes. On voit quelquefois une COURONNE lumineuse autour du soleil et de la lune. La plus belle COURONNE d'un vieillard, ce sont ses cheveux blancs et les souvenirs d'une vie honorable. (Chateaub.) Les poètes et les comédiennes portent mal la COURONNE de cheveux blancs. (A. Houssaye.)

Nous avons tous les deux au front une couronne, Ou nul ne doit lever des regards insolents : Vous de fleurs de lis d'or, et moi de cheveux blancs. V. HUGO.

— Poétiq. Série, suite d'objets qui se succèdent et se renouvellent : L'année est une COURONNE qui se compose de fleurs, d'épis, de fruits et d'herbes sèches. (J. Joubert.) || Ornaments, richesses :

La nature aime l'homme et chaque jour lui donne Les fleurs et les fruits d'or de sa verte couronne. A. BARBIER.

— Fig. Prix, récompense : COURONNES académiques. COURONNE du martyre. Rempporter beaucoup de COURONNES dans ses classes. Il y a de fausses vaillances qui ont leur COURONNE. (Boss.) La gloire est la couronne, non le fondement de la vertu. (V. Cousin.) L'aveu désintéressé et honnête aura une double COURONNE dans le ciel. (Toussenel.)

... Ta mère était et si belle et si bonne, Qu'un jour il envoya ses anges la chercher Pour lui donner au ciel une noble couronne. A. VAN HASSELT.

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner, Doit être à plus haut-prix que celui de régner : Tous deux également nous portons des couronnes; Mais, roi, je les reçois; poète, tu les donnes. CHARLES IX, d'Orléans.

Mon Dieu n'exige rien de plus : On est admis dans son empire, Pourvu qu'on ait séché des pleurs, Sous la couronne du martyre, Ou sous des couronnes de fleurs. BÉRANGER.

|| Gloire, honneur, ornement, parure : Ne faut-il pas que l'éducation inculque les idées que la nature inspire aux grands hommes, à qui la nature a mis une COURONNE au front avant que leur mère y ait mis un baiser? (Balz.) La seule COURONNE vraiment royale que Dieu mette au front de ses élus, c'est celle de l'amour. (Alex. Dum.)

Belles, vous portez à quinze ans La couronne de l'innocence; Bientôt viennent les courtisanes, Comme les rois on vous encense; Comme eux, de pièges séducteurs L'artifice vous environne; Vous n'écoutez que les flatteurs Et vous perdez votre couronne. BÉRANGER.

— Couronne d'épines, Celle qui fut mise sur la tête du Christ : La COURONNE d'ÉPINES du Christ a été plus utile au monde que toutes les couronnes des rois. (Grimm.) || Fig. Sujet de grande douleur : Ma destinée était d'être je ne sais quel homme pauvre, coiffé de trois ou quatre petits bonnets de lauriers, et d'une trentaine de COURONNES d'ÉPINES. (Volt.) La véritable couronne du génie a toujours été une COURONNE d'ÉPINES. (A. Kart.)

L'homme va d'un pied lent de ruine en ruine; Autour de lui tout meurt; la vie à chaque pas Rend plus lourde à son front la couronne d'épine. H. CANTEL.

— Fleuron d'une couronne, Bien ou avantage précieux : Ajouter un FLEURON à sa COURONNE. Cette province est le plus beau FLEURON DE LA COURONNE DE France. Une fille vertueuse est le plus beau FLEURON DE LA COURONNE d'un vieillard. Athalie est le plus beau FLEURON DE LA COURONNE poétique de Racine. Toute pensée coupable fait tomber un FLEURON DE LA COURONNE d'une jeune fille.

— Hist. Triple couronne, Ornement de tête du pape, formé de trois couronnes superposées. On l'appelle aussi TIARE. || Couronne de fer, Celle des anciens rois lombards en Italie : Napoléon reprit la COURONNE DE FER, lorsqu'il se fit couronner roi d'Italie. (Bouillet.) || Couronne matrimoniale, Droit donné par le parlement d'Ecosse au mari de la reine, de partager avec elle toutes les prérogatives de la puissance royale.

— Blas. Couronne fermée, Couronne impériale ou royale, portant des ornements qui se ferment au-dessus de la tête. || Couronne ouverte, Couronne d'un prince qui n'est ni roi ni empereur, laquelle est dépourvue des ornements qui décoraient la précédente. || Couronne ducal, Couronne ouverte à fleurons. || Couronne de marquis, Cercle garni de quatre feuilles et de douze pointes ornées de perles. || Couronne de comte, Cercle garni de pointes et de perles. || Couronne de vicomte, Cercle garni de quatre doubles pointes surmontées chacune d'une perle. || Couronne de baron, Cercle sans pointes, garni de cordons de perles. || Couronne antique, Couronne formée d'une feuille pliée en cercle, que portaient, au moyen âge, les seigneurs possédant une principauté.

— Antiq. rom. Couronne civique, Couronne de chêne que l'on offrait à celui qui avait sauvé un citoyen : Le proconsul Apronius refusa de donner la COURONNE CIVIQUE à un soldat qui l'avait méritée. (B. de St-P.) || Couronne murale, Couronne d'or, avec des fleurons en forme de créneaux, que l'on décernait à celui qui était monté le premier à l'assaut. || Couronne navale ou rostrale, Couronne d'or dont les fleurons figuraient des proues de navire, et qui se donnait à celui qui, le premier, avait sauté à bord d'un navire ennemi. || Couronne obsidionale, Couronne de gazon ou d'épis, offerte au général qui avait fait lever un siège. || Couronne d'olivier, Celle que l'on offrait à celui qui avait fait conclure une paix glorieuse. || Couronne ovale ou de l'ovation, Couronne de myrte que l'on offrait aux généraux à qui l'on décernait l'ovation ou petit triomphe. || Couronne radiale, radée ou rayonnante, Couronne à rayons d'or que l'on donnait aux empereurs déifiés : Néron est le premier empereur qui ait pris lui-même la COURONNE RADIALE. (Complén. de l'Acad.) || Couronne triomphale, Celle qu'on décernait aux généraux honorés du triomphe, et qui fut d'abord de laurier, puis d'or massif. || Couronne vallaire, Cercle d'or avec des or-

nements en forme de pieux, que l'on accordait à celui qui pénétrait le premier dans un camp ennemi.

— Relig. Tonsure que l'on fait sur le haut de la tête des gens d'église et des moines, et dont la grandeur est, en raison de l'ordre reçu : *La couronne cléricale*. *La tonsure est une couronne qui donne droit à de royaux hommages*. (E. Souvestre.) *La Couronne*, Titre que l'on donnait aux évêques du vie siècle. *La Couronne*, Nom que l'on donne aux chapelets dans les livres de liturgie : *Couronne de Notre-Seigneur*. *Couronne du précieux sang*. *Couronne du sacré-cœur*. *La Couronne de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs*, Chapelet que l'on récite en l'honneur des sept douleurs de la Vierge. Les servites de Marie, dont l'ordre fut fondé en Italie au xiii^e siècle, furent les premiers qui adoptèrent et propagèrent en Italie, puis en France, cette pratique de dévotion. Ce chapelet se compose de sept divisions comprenant chacune un *Pater* et sept *Ave*, et se termine par trois *Ave*. A la seule possession d'une de ces couronnes bënite ou indulgenciée par un religieux servite est attaché un nombre considérable d'indulgences. *La Couronne de la Vierge*, Sorte de chapelet qui n'a qu'une dizaine. *La Couronne de lumière*, Sorte de lustre qui était formé d'un cercle de métal portant des lampes et des bougies, que l'on allumait dans les grandes solennités : *La cathédrale de Reims possédait une couronne de lumière qui n'avait pas moins de 18 mètres de circonférence*. (Lévy.)

— Mar. Cercle en fer creux fixé au cabestan, et qui sert à virer les câbles-chaînes.

— Fortif. *Ouvrage à couronne*, Ouvrage en forme de couronne, qui s'avance dans la campagne pour défendre les abords d'une place de guerre. *On dit aussi simplement couronne*.

— Archit. Partie de la corniche, que l'on nomme aussi LARMIER.

— Peint. Auréole que les peintres mettent sur la tête de la Vierge et des saints.

— Mus. Trait en forme de demi-cercle que l'on met au-dessus du point d'orgue et du point de repos.

— Techn. Voûte d'un fourneau : *Dans les fourneaux de verrerie, on recouvre la couronne d'une maçonnerie en briques ordinaires, et on l'enduit d'une couche de terre mêlée de sable, de 0 m. 025 à 0 m. 030 d'épaisseur*. (Bastenaire d'Audenart.) *La Sommité d'un diamant rose partagé en deux parties égales*. *Partie d'une lampe sur laquelle repose le verre*. *Le Cercle de fer dont on garnit la tête d'un pieu, pour empêcher qu'il se fende quand on l'enfoncé*. *Ornement qui se trouve à chacun des coins d'une couverture de laine*. *Ornement de falence au haut d'une colonne de poêle*. *Sorte de forme circulaire évidée à l'intérieur*. *Sorte de papier qui porte la marque d'une couronne dans son filigrane*. *On dit aussi adjectiv. : Papier couronné*.

— Métrol. Nom donné à diverses monnaies d'or ou d'argent, de valeur variable suivant les pays. *Unité de poids usitée en Allemagne, et valant à Francfort 3 gr. 3648, à Bâle 3 gr. 371*. *Écu à la couronne*, Ancienne monnaie de France appelée aussi ÉCU COURONNÉ.

— Géom. *Couronne circulaire*, Espace compris entre deux circonférences concentriques : *L'aire de la couronne circulaire est égale à la différence des carrés des rayons, multipliée par le rapport de la circonférence au diamètre*.

— Géol. Cratère de volcan portant une sorte de couronnement ou de renipart circulaire.

— Astron. Nom commun à deux constellations, l'une de l'hémisphère austral, l'autre de l'hémisphère boréal : *Couronne australe*. *Couronne boréale*.

— Météorol. Foyer d'une aurore boréale vers lequel s'élancent les gerbes de feu. *Nom donné à des cercles concentriques que l'on aperçoit quelquefois autour du soleil et de la lune*. *La Couronne de saint Bernard*, Nom donné à l'arc-en-ciel dans le patois lorrain.

— Vénér. Chacune des protubérances qui se montrent sur l'os frontal du faon, à l'endroit où doit naître le bois. *Bois du cerf consistant en une simple empaumure directement implantée sur le front*.

— Fauconn. Duvet qui entoure la base du bec d'un oiseau de proie.

— Anat. Partie de la dent qui sort de la gencive. *Bourrelet qui entoure la base du gland de la verge*. *La Couronne radiante*, Épanouissement des fibres médullaires des pédoncules, dans les lobes des hémisphères du cerveau. *La Couronne ciliaire*. V. CILIAIRE.

— Chir. Scie du trépan.

— Méd. *Couronne de Vénus*, Suite de pustules que l'on voit sur le front de beaucoup d'individus atteints d'une syphilis invétérée. *On dit aussi CHAPELET*.

— Art vétér. Région du membre des animaux, située, chez les solipèdes, entre le paturon et le sabot : *La couronne est sujette à des plaies contuses nommées atteintes, et à des tumeurs osseuses appelées formes*. (Focill.) *Blessure d'un cheval couronné*.

— Moll. *Couronne d'Éthiopie*, Espèce de volute. *La Couronne impériale*, Espèce de cône.

— s. f. pl. Famille proposée pour celles

des volutes qui ont une coquille ample et très-mince.

— Agric. *Grefte en couronne*, Grefte qui consiste à scier le sujet et à mettre plusieurs greffes autour de la coupe, entre le bois et l'écorce.

— Bot. Sorte de cercle vert formé par l'épave médullaire de certains végétaux, tels que le marronnier d'Inde. *La Réunion des appendices libres ou soudés qui surmontent la gorge de la corolle ou du périanthe, comme dans les narcisses, les passiflores*. *Ensemble des fleurs occupant la circonférence d'un capitule, quand elles diffèrent de celles du disque, comme dans la plupart des corymbifères ou radiées*. *Limbe persistant du calice dans les fruits des poiriers, des pommiers, des néfliers, des grenadiers, etc.* *Partie supérieure de la gaine des graminées*. *Touffe de feuilles dont est surmonté l'ananas*. *La Couronne royale*, Nom vulgaire de la basilée à épi couronné. *La Couronne impériale*, Nom vulgaire de la fritillaire impériale. *La Couronne d'Ariane*, Espèce d'apocynée. *La Couronne de terre*, Lierre terrestre.

— Épithètes. Riche, belle, magnifique, splendide, noble, brillante, royale, ducale, impériale, civique, pesante, chancelante, ébranlée, déposée, perdue, renversée, brisée, arrachée, ravie, affermie, raffermie. — Honorable, précieuse, glorieuse, triomphale, poétique, immortelle, éternelle, céleste, divine, impérissable.

— Encycl. Suivant Athénée, les anciens regardaient Janus Bifrons comme l'inventeur des couronnes; mais il en est certainement de cette tradition comme de tant d'autres, c'est-à-dire qu'elle ne repose sur aucun fondement sérieux, et n'a d'autre origine que l'usage adopté par la plupart des peuples de l'antiquité d'attribuer l'invention de chaque chose à un individu déterminé. L'usage de la couronne est vieux comme le monde, et cela s'explique tout naturellement, lorsqu'on songe que la parure est d'instinct innée chez la femme, et que les fleurs furent les premiers ornements dont elle se plut à se parer. Disposées en couronne, elles seyaient à toutes les têtes; cependant ce ne fut pas, même aux époques primordiales, un unique sentiment de coquetterie qui fit de la couronne la plus gracieuse des coiffures; son emploi répondit aussi à un besoin : lorsque, au milieu des travaux pénibles des champs, les premiers pasteurs s'asseyaient pour prendre leur nourriture, ils se couvraient une partie de la tête pour se procurer quelque rafraîchissement et se préserver des rayons du soleil, et ils le faisaient à l'aide d'une poignée d'herbes arrachées et tressées ou entrelacées; de là vinrent les couronnes de gazon, *corona graminea*; puis les couronnes de feuilles de vigne, *corona pampinea*, les couronnes d'épines, et tant d'autres couronnes, d'ache, de feuilles de chêne, de laurier, de myrte, d'olivier, de peuplier, etc., dont on se servit plus tard en leur donnant une signification et un attribut particuliers. Les couronnes inventées de la sorte, dans ces repas rustiques, devinrent bientôt le symbole du repos, du contentement et de la joie; aussi ne tarda-t-on pas à en orner la tête des dieux mythologiques du paganisme. La couronne de Jupiter, le maître des dieux, était composée de toute sorte de fleurs, pour marquer sa suprématie, et chacune des autres divinités eut une couronne spéciale et relative aux fonctions qu'elle exerçait dans le département des choses terrestres auxquelles on supposait qu'elle présidait. Ce fut ainsi que Cérès fut couronnée d'épis, Bacchus de pampres et de raisins, et de branches de lierre chargées de fleurs et de fruits. Palès eut une couronne de gazon ornée de fleurs champêtres; Pan, une de pin ou d'hélie; Apollon, une de roseaux ou de laurier; Minerve, une d'olivier; Morphée, une de pavots; Vénus, la plus belle fut couronnée de roses; Junon, de feuilles de vigne; Saturne, de figues nouvelles; Hercule, de feuilles de peuplier; Lucine, de dictame; les Grâces, de branches d'olivier; les Heures, de fruits propres à chaque saison; Isis, d'épis; les Lares, de feuilles de noyer et de romarin; Castor et Pollux, ainsi que les Fleuves, de roseaux, etc. Tout l'Olympe, en un mot, était couronné; mais la reconnaissance des hommes envers leurs dieux, et le désir qu'ils avaient de se les rendre favorables, firent qu'on ne se borna pas à offrir des couronnes de fleurs aux idoles, et qu'on leur consacra des couronnes faites de métaux précieux; des couronnes d'or et d'argent étaient envoyées dans les temples par les rois et les puissants du monde. Ce fut ainsi qu'Attale, roi de Pergame, fit porter au Capitole des couronnes d'or destinées aux dieux, et que Philippe, roi de Syrie, l'imita, en chargeant ses ambassadeurs d'y porter de sa part une couronne d'un prix inestimable. Des dieux, les couronnes passèrent à ceux qui les servaient, et les prêtres et les sacrificateurs se couronnaient pendant les cérémonies sacrées. Bientôt les couronnes ornèrent les autels, les vases et tout ce qui servait au culte. A leur tour, les particuliers s'en emparèrent, et la couronne de fleurs, née, comme nous l'avons vu, dans les champs, fut transportée dans les palais et dans les maisons, où elle devint d'un usage immodéré; il ne se donna plus de festins sans couronnes; on les y employait avec une profusion extraordinaire, chaque convive devait avoir au moins trois couronnes de fleurs : une sur le haut de la tête, la seconde sur le front, et la troi-

sième sur le cou, de manière à descendre sur les épaules et à retomber sur la poitrine. Plinius rapporte que ce fut la bouquettière Glycère, aimée du peintre Pausanias, qui inventa les nuances et l'assemblage raisonné des fleurs, de manière à augmenter leur parfum et leur beauté par cette réunion de couleurs et d'odeurs. L'emploi dans les festins de couronnes de fleurs, d'herbes et de branches avait pour effet de rafraîchir ou de fortifier le cerveau, selon la vertu que l'on attribuait aux roses, au pouliot, aux quinte-feuilles, au lierre, à l'if, aux feuilles d'olivier, etc. La fabrication des couronnes était devenue un art, l'art de la stéphanopocie, et le talent d'y mélanger les fleurs, de varier, d'assortir les couleurs, de composer les couronnes, les guirlandes, était poussé au plus haut degré de perfection. Menestius et Callimaque, tous deux médecins, écrivirent contre l'usage des couronnes dans les festins, prétendant avec raison qu'elles servaient plutôt à troubler les humeurs du cerveau qu'à les rafraîchir; mais que pouvaient-ils faire ou dire contre la mode? D'ailleurs, comme c'est la coutume en pareil cas, deux autres savants, Typhon et Ariston le Péripatéticien, soutenaient le contraire, disant que les fleurs peuvent ouvrir les pores du cerveau et donner par ce moyen un libre passage aux fumées des viandes et du vin.

Les victimes destinées aux sacrifices étaient aussi couronnées de cyprès ou de pin, et dans les cérémonies des funérailles les couronnes jouaient un grand rôle; il est à remarquer que cette coutume de décerner des couronnes aux morts s'est perpétuée jusqu'à nos jours, puisqu'il n'est guère de convoi où l'on ne voie au moins un des parents ou des amis du trépassé placer une modeste couronne d'immortelles sur sa tombe, comme un témoignage dernier de son affection ou de son estime.

Les couronnes de fleurs et de feuillages étaient, chez les Israélites, la marque de la joie (III, *Machabées*, vii, 16). Lorsqu'un prince ou un général faisait son entrée dans la ville, on le recevait avec des couronnes qu'on jetait à ses pieds (*Judith*, iii, 8). Dans les festins, les convives se couronnaient la tête, ainsi que dans les repas de noces, comme chez les Grecs et les Romains (III, *Machabées*, iv, 8). On suspendait des couronnes à l'extérieur des maisons, lors d'une grande fête ou d'une cérémonie religieuse importante (I, *Machabées*, iv, 57; *Baruch*, vi, 9). Comme dans l'antiquité païenne, les animaux destinés aux sacrifices portaient des couronnes et des guirlandes; les sacrificateurs eux-mêmes avaient la tête couronnée (II, *Machabées*, vi, 7; *Actes des apôtres*, xiv, 13).

P. Claudius Pulcher, consul romain, introduisit la coutume de dorer le cercle des couronnes, en couvrant de feuilles d'or la branche de tilleul ou le jonc auquel on attachait les fleurs; plus tard on y ajouta des rubans pendants sur les épaules. Enfin, dans la cérémonie des noces, l'époux portait une couronne, et l'épouse deux, une de fleurs naturelles lorsqu'on la conduisait dans la maison de son mari, l'autre de fleurs artificielles, représentées en or et enrichies de pierres précieuses. Il était naturel qu'en raison du goût que les anciens avaient pour les couronnes, ils attachassent un grand prix à celles qu'ils recevaient publiquement comme une récompense de leur adresse, de leur mérite et de leur courage. C'était pour eux le comble de l'honneur de gagner une couronne d'olivier sauve aux jeux olympiques, une de laurier aux jeux Pythiques, une d'ache verte aux jeux Néméens, et une d'ache sèche aux jeux Isthmiques.

Ce furent les Grecs qui introduisirent à Rome l'usage des couronnes; mais, tant que le luxe et la mollesse de l'Asie et de la Grèce n'eurent pas pénétré dans la république, elles y servirent à peu près spécialement au culte des dieux et à la récompense des vertus militaires; Polybe, Plinius, Aulu-Gelle, Zonaras, Alexandre le Napolitain, Pierre Valérien et nombre d'autres, ont parlé longuement de ces couronnes militaires qui étaient données aux généraux d'armée, aux capitaines et aux gens d'armes, en récompense de leurs mérites guerriers ou de leurs actions héroïques.

Ces couronnes, de formes et de matières différentes, avaient chacune une dénomination et une destination particulières. On en distinguait huit espèces :

1^o *Couronne castrale ou vallaire (corona castrensis ou vallaris)*. On la décernait au soldat qui, le premier, avait pénétré dans le camp ennemi en franchissant le retranchement. Elle était d'or, et se composait d'un cercle surmonté d'ornements en forme de palissades (*valli*).

2^o *Couronne civique (corona civica)*. Elle était la récompense de celui qui avait sauvé un citoyen romain dans un combat. Pour l'obtenir, il fallait non-seulement avoir sauvé le légionnaire en danger, mais encore avoir tué son agresseur et conservé le terrain où l'action avait eu lieu. Dans le principe, on la fit d'yeuse; plus tard, on adopta le marronnier d'Inde et enfin le chêne.

3^o *Couronne murale (corona muralis)*. Elle était décernée au soldat qui escaladait le premier les murs d'une ville assiégée. Elle était d'or et ornée de créneaux.

4^o *Couronne obsidionale (corona obsidionalis)*. Elle s'accordait encore moins facilement que la couronne civique : pour la mériter, il

fallait sauver, non un seul citoyen romain, mais une armée entière, que l'ennemi tenait assiégée dans son camp et menaçait d'une destruction complète. « Scinius Dentatus, dit M. Steenackers dans l'*Histoire des ordres de chevalerie*, qui gagna quatorze couronnes civiques, ne reçut qu'une fois la couronne obsidionale. Le consul Minutius la donna à Cincinnatus. Elle était presque aussi rare que les *dépouilles opimes*, puisque le nombre de ceux qui l'ont obtenue depuis les premiers siècles ne s'élève pas à plus de huit. Le divin Auguste, auquel tous les genres de fâteries furent prodigués, est le dernier qui l'ait reçue. Le sénat l'avait précédemment placée sur la tête de Fabius Cunctator, qui rétablit la puissance de Rome en ne combattant pas le terrible Annibal, mais en usant par d'habiles temporisations les forces du vainqueur du Tessin, de la Trébie, de Trasimène et de Cannes. » Récompense des généraux, la couronne obsidionale était décernée à son libérateur par l'armée délivrée. Faite de gazon, ou d'autres herbes à défaut de gazon, mais toujours de verdure, arrachée du lieu même où l'armée en péril avait été sauvée, elle avait reçu, pour cette raison, le nom de *graminale (graminea corona)*. C'était la plus honorable de toutes les récompenses militaires, parce qu'elle était le prix d'un service rendu à un grand nombre de personnes.

5^o *Couronne navale ou rostrale (corona navalis ou rostralis)*. On la donnait au soldat qui avait pénétré le premier sur un vaisseau ennemi. Elle était d'or et ornée d'éperons de navire (*rostra*). Une autre couronne navale, appelée *corona classica*, était décernée au général qui avait battu une flotte entière (*classis*) : elle différait de la précédente en ce que les éperons étaient remplacés par des piques tout entières.

6^o *Couronne d'olivier (corona oleaginea)*. Elle était accordée au général sous les auspices duquel une victoire avait été remportée, bien qu'il ne fût pas présent à l'armée. On la donnait aussi aux soldats dans certaines circonstances. Comme son nom l'indique, elle était faite de branches d'olivier.

7^o *Couronne d'ovation (corona ovalis)*. On la décernait au général qui n'avait mérité que le petit triomphe appelé *ovatio*. Elle était de myrte.

8^o Enfin couronne triomphale (*corona triumphalis*). Elle était réservée au général qui avait été jugé digne du grand triomphe ou triomphe proprement dit. On en distinguait trois espèces. L'une, nommée par les auteurs *insignis corona triumphalis*, était de laurier : le général la portait sur la tête, pendant la cérémonie du triomphe. La seconde était d'or et souvent enrichie de pierreries : un officier la tenait au-dessus du triomphateur pendant la marche du cortège. Ces deux couronnes étaient offertes par les soldats. La troisième couronne était également d'or, mais c'était un simple présent envoyé par les provinces : de là le nom de *corona provinciale (corona provincialis)*, sous lequel on la désignait. Du reste, chaque triomphateur recevait toujours un certain nombre de couronnes de ce genre. Dans l'origine, elles constituaient de simples dons volontaires, mais par la suite ces dons devinrent un véritable tribut que l'on appelait *or coronaire (aurum coronarium)*.

Rome avait encore d'autres couronnes de diverses valeurs, qu'on désignait sous le terme générique de *coronae donatiquae*; les lois des Douze-Tables permettaient à celui qui les recevait d'en être couronné après la mort, tant pendant les sept jours que le cadavre restait au logis que pendant le temps des funérailles.

Les couronnes décernées aux soldats qui s'étaient signalés par leur valeur étaient considérées comme une récompense beaucoup plus honorable que les présents d'or ou d'argent.

Les diverses autres couronnes dont les historiens grecs ou romains font mention sont : les couronnes funébres; les couronnes magiques de laine ou de cire; les couronnes de plumes, que les soldats portaient sur leur casque; les couronnes nuptiales, dont on se servait dans les noces et dont nos couronnes de mariées ne sont qu'une reminiscence ou plutôt une continuation; les couronnes à rayons, dont on ornait les simulacres des dieux de la première classe, et que portèrent les empereurs qui eurent la sottise vanité de vouloir se faire adorer. Les médailles antiques nous montrent quatre sortes de couronnes particulières aux empereurs romains : la couronne de laurier, la couronne rayonnée, la couronne perlée et la couronne dite *camelancium*, que Justinien inventa.

Jules César obtint du sénat la permission de porter la couronne de laurier en raison de sa calvitie, qu'il tenait essentiellement à dissimuler, et elle fut adoptée par tous les empereurs membres de sa famille. Le diadème perlé fut une innovation d'Héliogabale, et, après lui, la plupart des empereurs romains portèrent cette couronne jusqu'à ce que la dignité impériale eût passé au chef des nations du Nord.

Les couronnes furent réprouvées par les premiers chrétiens, qui voyaient en elles un souvenir du paganisme et une distinction qui détruisait l'égalité évangélique. Elles n'étaient à leurs yeux que des symboles d'orgueil et de tyrannie. Il faut voir comme Tertullien les

traite dans son écrit *De corona militis*. On ne saurait être chrétien, selon Tertullien, et porter une couronne. Depuis on a vu les chrétiens s'affubler de couronnes comme les païens, et rois très-chrétiens ou rois catholiques attacher un grand prix à cet attribut qui avait d'abord paru antichrétien; enfin le *serviteur des serviteurs de Dieu*, comme pour donner l'exemple, dans certaines solennités, ne se coiffe pas seulement d'une simple couronne, mais d'une triple couronne.

Les empereurs d'Occident adoptèrent la couronne en usage à Constantinople. Cette couronne était un cercle d'or entouré par le bas d'un rang de perles, et par le haut d'un autre rang de perles, au-dessus duquel se trouvait une mitre semblable à celle des évêques, moins haute cependant, plus large et moins pointue; c'était cette couronne que les papes donnaient aux empereurs, et dont on disait : la couronne impériale est le cercle de la terre, elle désigne la puissance universelle. C'était afin de symboliser cette puissance que les premiers empereurs d'Occident portaient trois couronnes : une d'or comme empereurs, une d'argent comme rois d'Allemagne, et une de fer comme rois des Lombards. Il était tout naturel que les rois de France empruntassent aux premiers dignitaires laïques de l'Europe la forme primordiale de leurs emblèmes souverains; aussi voyons-nous les monnaies ou médailles des rois de France de la première race nous les représenter généralement avec le diadème d'un seul rang de perles; et ce qui prouve surabondamment que la couronne française n'existait qu'à l'état de dérivatif, c'est que l'on compte quatre formes de couronnes différentes sous les rois de la première race seulement : la première est le diadème perlé en forme de bandeau, dont nous venons de parler; elle était fermée par des bandelettes qui pendaient derrière la tête; la seconde est la couronne rayonnante, qu'on est convenu d'appeler couronne à l'antique; la troisième est le mortier, à peu près semblable à celui que les premiers présidents des parlements portaient par la suite. Cette couronne était bien empruntée à celle des empereurs de l'ancienne Rome, puisqu'elle est de même forme; c'est exactement la couronne de Justinien; cette espèce de diadème passa aux rois de la seconde et de la troisième race. La quatrième était plutôt un couvre-chef qu'une couronne; elle a la forme d'un chapeau pyramidal qui finit en une pointe surmontée d'une grosse perle; c'est d'ailleurs aussi le bonnet royal, dont la tête du roi d'Italie, Théodora, fut converti, si l'on en juge par la représentation qui en est faite sur les monnaies de cuivre du temps. La couronne faisait alors partie intégrante du costume, et c'est pourquoi ce chapeau rappelle l'ombelle des derniers empereurs de Constantinople, faite pour protéger le visage contre les ardeurs du soleil et pour le garantir de la pluie. Nicéas prétendit que cette sorte de chapeau avait été empruntée des barbares, c'est-à-dire des étrangers, par les Grecs. Les vieilles peintures et les vignettes, qui sont aux impressions des historiens byzantins du Louvre, représentent, dit l'auteur de la *Science du blason*, la forme de ces sciades, qui ne diffèrent qu'au bord d'avec ceux de nos rois de la première race, où il ne paraît pas, ce bord faisant une espèce de bec. Ce qui me fait croire que le chapeau que Charles V, roi de France, avait sur la tête lorsqu'il alla au-devant de l'empereur Charles IV qui venait à Paris, était de la même forme que les sciades des empereurs de Constantinople.

Enfin le dernier affaiblissement de tête observé par M. de Magny sur les monnaies des rois de France de la première race est l'aumusse, qui se plaçait sous le chapeau, ainsi que nous l'apprend la *Chronique de France*, et soutenait une couronne. Le comte d'Estienne de La Fontaine, argentier du roi en 1351, porte, au chapitre de l'orfèvrerie, « quatre-vingt-dix-neuf grossus perles rondes, baillées à Guillaume de Vaudelar, pour mettre en l'aumusse qui soutint la couronne du roy à la fête de l'Estoire. »

Un double rang de perles ceint la tête des rois de la seconde race, et sur leurs sceaux, la tête, vue de profil, est ornée d'une couronne de laurier; Charles le Chauve, après s'être fait couronner empereur, quitta tout à coup la couronne et les habits ordinaires des rois de France pour adopter les modes grecques; aussi ce fut lui qui mit en usage le diadème grec. L'abbé Suger rapporte que celui de l'empereur Lothaire était composé d'une mitre et environné par le haut d'un cercle d'or en guise de casque, de sorte que ce cercle d'or prenait du front et finissait au derrière de la tête.

Les rois de la troisième race n'ont qu'une couronne composée d'un cercle d'or enrichi de pierres et de fleurs de lis.

On croit communément que ce fut François I^{er} qui, le premier, porta la couronne fermée, à l'effet de montrer à Charles-Quint, qui venait d'être élu empereur, qu'il était roi d'un royaume ne relevant que de Dieu; toutefois cette opinion est très-contestable, et le *Cérémonial de France* semble indiquer le contraire lorsque, racontant l'entrée du roi Louis XII à Paris, en 1498, il dit : « Le grand escuyer porta son heaume et tymbre sur lequel il y avait une couronne de fines pierres précieuses, et au-dessus du heaume, au milieu de ladite couronne, y avait une fleur de

lys d'or. » Aux joutes qui furent données à l'occasion de cette entrée, il est dit qu'il fut planté un écu au milieu des lices de la rue Saint-Antoine, « par-dessus lequel était une riche couronne timbrée en forme d'empereur. » Il est aussi fort possible que François I^{er} ait adopté l'usage de la couronne fermée pour se distinguer des princes non souverains et des seigneurs titrés qui avaient également le droit de porter une couronne et qui la faisaient représenter sur leurs monnaies. Au commencement de notre siècle, ce fut Napoléon I^{er} qui créa la couronne destinée à symboliser la dignité impériale; elle consiste en un cercle surmonté de diadèmes en forme de panaches, qui sont soutenus alternativement par un fleuron et par un aigle et qui aboutissent à un globe crucifère; des diamants et des pierres précieuses enrichissent le cercle inférieur. Cette couronne, qui fut laissée de côté par Louis XVIII et par Charles X lors de leur rentrée en France, est celle de l'empereur Napoléon III.

Ce ne fut guère que vers la fin du IX^e siècle qu'on vit les ducs et les comtes français ceindre des couronnes, qui consistaient en un simple cercle d'or. Ce fut Charles le Chauve qui accorda ce privilège aux ducs, mais ils ne devaient s'en parer que dans les grandes cérémonies, et particulièrement lors de la tenue des cours plénières. Mais, au fur et à mesure que la féodalité croissait en puissance, les couronnes se multiplièrent, et bientôt il n'y eut si petit seigneur qui ne se crût en droit de poser une couronne sur sa tête. Au sacre de Charles VIII, les pairs séculiers étaient vêtus de manteaux renversés sur les épaules comme un épigeon ou chape de docteur et fourrés d'hermine, ayant sur leurs têtes des cercles d'or, les ducs à deux fleurons et les comtes tout simples.

Depuis plusieurs siècles, les couronnes ont cessé d'être portées par d'autres que par les ducs ou princes souverains, cet ornement ne s'accordant guère avec les costumes qui succédèrent à ceux du moyen âge et de la Renaissance, et les couronnes ne servent plus qu'à surmonter les armoiries; elles sont aujourd'hui considérées comme des marques héraldiques et, comme telles, comprises dans le blason; elles servent à indiquer le titre de chaque possesseur d'armoiries, et rien de plus.

Sous le nom de *droit de couronnes*, il existait jadis à Rome une sorte de contribution dont le chiffre variait à la volonté des empereurs, qui la prélevaient lorsqu'ils avaient remporté quelque éclatante victoire. Caracalla, entre autres, exigea de grosses sommes à titre de couronnes, ainsi que le rapportent les historiens, et Alexandre Sévère, au contraire, exempta la ville de Rome de cette contribution prétendue volontaire.

De nos jours, les couronnes ont perdu le caractère distinctif qu'elles avaient dans l'antiquité; cependant elles sont encore d'un usage journalier; c'est d'abord la couronne d'orange, vulgairement appelée couronne de mariée, en raison de sa destination spéciale; c'est l'emblème de l'innocence, et seule la vierge qui marche à l'autel a droit de porter cette blanche couronne, qui ne peut servir qu'une fois dans la vie à orner son front chaste et pudique.

De même que les anciens décoraient des couronnes au mérite, c'est aussi par des couronnes que l'Université récompense les écoliers studieux, et, dans chaque lycée, dans chaque pension, dans chaque école, de vertes couronnes accompagnent les prix. Le public, parfois encore, à l'imitation des anciens, manifeste le plaisir que lui fait éprouver au théâtre le chant d'un grand artiste, et témoigne de l'estime qu'il fait de son talent en lui offrant des couronnes; c'est surtout dans la province que cet usage est répandu. Lorsqu'un artiste en vogue a quitté Paris pour aller donner un échantillon de son talent dans quelques villes de premier ordre, il arrive souvent que les membres d'un cercle, ou même ceux de la municipalité, se concertent pour lui donner une marque de leur satisfaction, et font fabriquer une couronne d'or ou d'argent sur les feuilles de laquelle on inscrit les noms du destinataire et ceux des donateurs, ainsi que l'indication des rôles qui ont valu au chanteur ou au comédien cette brillante récompense. Quelquefois ce sont de simples couronnes de fleurs qui tombent sur la scène aux pieds de l'artiste. Ceux qui obtiennent ces trophées glorieux les conservent religieusement, et il n'est pas rare de voir, dans la pièce d'apparat du logis d'un acteur, quelques couronnes séchées suspendues à un clou. Ce sont les drapeaux qu'il a conquis sur le champ de bataille, il est juste qu'il s'en montre fier.

— *Couronnes funéraires*. La coutume d'orner les tombeaux de couronnes remonte à l'antiquité; c'est un usage qui nous a été transmis par les anciens sans que rien, pour ainsi dire, l'ait altéré. La tombe la plus modeste est parée de couronnes, et il faut que celui qui va prendre sa dernière place dans un des cimetières de Paris ait vécu bien isolé, pour qu'une main amie ne prenne pas le soin pieux d'attacher à la croix, qui indique le lieu de la sépulture, une petite couronne d'immortelles. Il était tout naturel qu'on choisît la fleur dont les écailles, qui constituent les involucre de ses capitules, conservent si longtemps leur éclat, grâce à leur consistance analogue à celle de la paille sèche. Pendant des siècles,

les couronnes funéraires ne se firent qu'en fleurs immortelles; mais, la mode aidant, on leur adjoint des couronnes d'if et de laurier, dans lesquelles on entremêla seulement quelques fleurs d'immortelles, et même, depuis une vingtaine d'années, des couronnes de papier, de feutre et surtout de perles, tendant à se substituer aux premières; de toutes ces couronnes, c'est celle de perles blanches et noires qui est devenue d'un usage plus général, et il ne faut pas s'en étonner, car ce n'est pas seulement une question de mode qui la fait préférer, c'est un sentiment infiniment plus respectable; la couronne d'immortelles s'achète toute faite chez le marchand, moyennant quelques centimes, c'est donc un présent banal offert au mort; d'ordinaire, la couronne de perles est un ouvrage de patience pieusement exécuté dans ses moments de loisir par la jeune fille qui pleure sa mère ou par la femme qui regrette son époux. On voit, en examinant de près ces couronnes, avec quel soif elles ont été faites; la pensée, fleur du souvenir, s'y trouve dessinée par une main malhabile, mais guidée par une touchante inspiration. Sur d'autres on lit un nom, des initiales, de courtes légendes, que leur brièveté ne rend que plus expressives : *À mon père cheri*, *À ma bien-aimée mère* ! Entrez dans un cimetière, voyez sur chaque tombe ce devincylindre supporté par deux pieds de fer, c'est le porte-couronnes, destiné à protéger contre les injures du temps ces cadeaux faits, par les vivants qui se souviennent, aux morts qui les attendent sans doute. Sur une tringle de fer sont enfilées toutes les couronnes, pressées les unes contre les autres, et attestant, par leur nombre, les regrets qu'a laissés celui qui repose là; et il faut bien le dire, c'est surtout sur la tombe du pauvre que les couronnes sont nombreuses. Que voulez-vous ? il n'a pas sur sa tombe de fastueux monuments sur lesquels sont détaillés en caractères d'or ses vertus et ses titres; il n'a qu'une croix de bois noir, et c'est sur les branches de cette croix que viennent s'amorcer les couronnes de sa famille et de ses amis. Mais vienne la reprise des terrains, ou la transformation de ce qui fut la fosse commune, et sur la terre fraîchement remuée on verra tous ces débris de couronnes pêle-mêle, confondus ! triste effet de l'indigence, qui se fait sentir même au delà de la tombe ! La fortune seule permet la possession perpétuelle d'un caveau ou d'un coin de terre !

Le commerce des couronnes forme une branche importante dans le commerce général des fleurs; les marbriers établis à proximité des cimetières ont à peu près le monopole de la vente au détail, et le jour de la Toussaint, ainsi que le lendemain, jour des Morts, les rues qui conduisent aux divers cimetières de Paris sont occupées par des étalagistes qui offrent en vente des piles de couronnes d'une hauteur prodigieuse. Près d'un demi-million de couronnes sont ainsi vendues dans ces deux jours, et donnent un produit de plus de 100,000 fr.

— *Couronne d'épines*. Entre toutes les reliques, la couronne d'épines qui avait ensanglanté la tête du Sauveur passe pour une des plus précieuses; aussi ne doit-on pas s'étonner si plusieurs couronnes d'épines furent signalées comme étant la véritable; l'église cathédrale de Notre-Dame de Paris prétend posséder la véritable, et appuie son dire sur une tradition qui paraît en effet très-respectable; toutefois, lorsque l'auteur de la *Vie de saint Louis* voulut prouver l'authenticité de la précieuse couronne en soutenant que ses épines demeuraient toujours vertes, il avançait un fait dont il est bon de lui laisser toute la responsabilité. Les uns prétendent que cette fameuse couronne avait été engagée par Baudouin, empereur de Constantinople, pour une somme considérable, et dévolue par le pieux roi saint Louis, qui l'apporta en France en 1239; d'autres soutiennent qu'en 1191 elle reposait dans le trésor des moines de l'abbaye de Saint-Denis. Or ces deux assertions se contredisant l'une l'autre, il est assez difficile de ne point admettre que l'une d'elles au moins est fautive. Quoi qu'il en soit, les couronnes d'épines tiennent une place importante dans l'histoire des miracles; le *Recueil des historiens de France* mentionne que, en 1191, un fils de Philippe-Auguste ayant été soudainement atteint d'une violente dysenterie, les moines de Saint-Denis quittèrent cette ville nu-pieds et se rendirent au palais où se tenait le roi et l'enfant royal; ils portaient le bras de saint Siméon, le saint clou et la couronne d'épines. Introduits aussitôt auprès du jeune malade, ils lui firent baiser l'une après l'autre toutes ces saintes reliques, puis les lui appliquèrent sur diverses parties du corps, après quoi le prince fut guéri. Quinze ans après, c'est-à-dire en 1206, au dire des mêmes historiens, la Seine ayant débordé et causé de grands ravages dans Paris, l'abbé de Saint-Denis apporta derechef le saint clou et la couronne d'épines sur le bord du fleuve, ce qui eut pour résultat de faire immédiatement retirer les eaux. Que l'on attribue ce miracle à la présence du saint clou, rien de mieux, car la foi explique tout; mais ce qu'elle ne saurait expliquer, c'est l'intervention de la couronne d'épines dans la guérison du fils de Philippe-Auguste, comme dans la cessation du débordement de la Seine, puisque cette fameuse couronne n'arriva en France qu'en

1239. Elle était contenue dans trois cassettes, qui furent ouvertes aux yeux du public émerveillé et en présence du roi et de toute la cour. La première cassette, qui était de bois, en renfermait une autre d'argent, qui en contenait une dernière d'or, où se trouvait enfin la précieuse relique, qui fut portée de Villeneuve-l'Archevêque à Paris par le roi, le comte d'Artois et plusieurs seigneurs qui marchaient nu-pieds. On s'arrêta à l'abbaye de Saint-Antoine-des-Champs, où fut dressé un échafaud sur lequel l'archevêque exposa la couronne d'épines aux regards ravies des Parisiens, qui pensèrent n'avoir plus rien à craindre pour l'avenir, la possession d'une telle relique devant suffire pour éloigner tout danger. Le roi lui-même se dépouilla de ses habits royaux, et vêtu d'une simple tunique, les pieds nus, il se chargea avec Robert de France, son frère, de porter sur ses épaules la sainte relique, qui, dit Dulaure, était précédée dans cette pompe religieuse par plusieurs prélats et seigneurs marchant la tête et les pieds nus, et suivie d'une longue procession. Le cortège se rendit d'abord à l'église cathédrale de Notre-Dame, et de cette église à la Sainte-Chapelle, fondée par le roi Robert. Ce fut sur son emplacement, et pour loger dignement la couronne d'épines, que Louis IX fit construire la nouvelle Sainte-Chapelle. On avait convié à cette cérémonie tous les chapitres et monastères de Paris, y compris celui de Saint-Denis, et les moines y vinrent sans apporter la prétendue vraie couronne qu'ils possédaient, et dont on n'entendit plus parler désormais. Cependant quelques historiens affirment que celle-là seule était la vraie. On soupçonnait l'empereur Baudouin d'avoir spéculé sur les sentiments religieux de Louis IX pour lui vendre près de 100,000 livres une couronne apocryphe. Quoi qu'il en soit, cette couronne fut enfermée dans un vase de cristal disposé dans une chaise d'or derrière l'autel. On ne la montrait que dans des cas tout à fait exceptionnels. Louis XI la fit transporter à Plessis-lès-Tours, dans la croyance qu'étant auprès de lui elle l'empêcherait de mourir. Elle revint ensuite à la Sainte-Chapelle, où elle resta jusqu'en 1791, époque à laquelle elle fut extraite de la chaise et remise à l'évêque Gobel pour être transportée à Notre-Dame, où elle est restée depuis dans ce qu'on appelle le trésor.

Une troisième couronne, ou plutôt une portion d'une troisième couronne d'épines, existait à Paris dans l'église Saint-Germain-des-Près, et c'était saint Germain lui-même, disait-on, qui l'avait donnée à son église. On l'y voyait encore en 1269; mais depuis elle a disparu sans qu'on sache ce qu'elle est devenue.

— *Couronne de fer*. Théodelinde, devenue veuve d'Autharis, roi des Lombards, se maria avec Agilulph, duc de Turin, et fit fabriquer, en 594, cette couronne célèbre, pour en faire présent à son nouvel époux. Elle était composée d'un cercle de fer recouvert de lames d'or; car c'est bien à tort que beaucoup d'historiens ont prétendu qu'elle était d'or pur; les auteurs contemporains qui ont laissé des écrits sur cette question affirment qu'elle était ainsi faite de fer et d'or dans le but de faire comprendre à celui qui la portait que la couronne est un poids dont l'incommodité est cachée sous un éclat trompeur. La tradition veut, en outre, que le fer intérieur soit celui d'un des longs clous ayant servi à crucifier Jésus-Christ. Après la mort d'Agilulph, cette couronne fut déposée dans le trésor du monastère de Monza, près de Milan; elle passa ensuite sur la tête de Charlemagne lorsqu'il fut sacré roi des Lombards en 774. En 1452, cette couronne fut portée à Rome pour le couronnement de Frédéric IV, et, en 1530, à Bologne pour celui de Charles-Quint; enfin, le 26 mai 1805, l'empereur Napoléon I^{er} réunie à Milan, en présence de tous les corps de l'État, des envoyés des puissances alliées et des nombreux dignitaires de la cour de France, la couronne de fer à la couronne de France, et à cette occasion il répéta la phrase dite par le premier qui reçut cette couronne : « Dieu me l'a donnée, gare à qui y touchera ! »

La Lombardie étant retombée sous le joug de l'Autriche par suite des événements politiques, la couronne de fer fut rapportée à Milan, pour tomber enfin au pouvoir du roi d'Italie.

— *Couronne de saint Etienne de Hongrie*. Cette sainte couronne, car c'est toujours ainsi qu'elle a été désignée, est demeurée pendant des siècles, et jusqu'à nos jours, le véritable palladium de la nation magyare. Rien de plus curieux que l'histoire de ce joyau vénéré. Dans les légendes nationales, il se rattache au souvenir d'Attila, regardé avec plus ou moins de raison par les Hongrois comme un de leurs ancêtres. Au moment où le terrible roi des Huns se préparait à dévaster Rome, un ange, envoyé pour l'arrêter dans sa marche, avait promis qu'un jour ses descendants recevraient du successeur des apôtres une couronne d'une durée infinie. Quoi qu'il en soit de ces traditions naïves, la couronne de Hongrie fut donnée avec le titre de roi au saint duc Etienne, l'apôtre armé de sa nation, par le pape Sylvestre II au commencement du XI^e siècle. C'était un ouvrage d'une rare perfection, en or fin, incrusté d'une multitude de pierres et de perles présentant la forme d'un hémisphère ou calotte, surmonté d'une croix laïque, et orné d'émaux et de figures représentant la Vierge, le Christ, les apôtres, des mar-

tyrs, des anges, etc. En 1072, l'empereur d'Orient Michel Ducas fit présent au roi de Hongrie Géza II d'une *couronne* ouverte, très-riche également, mais d'un travail moins beau et dans le style byzantin. Vingt ans plus tard environ, les deux diadèmes furent soudés ensemble de manière à former une coiffure unique d'une grande richesse, mais d'un aspect assez bizarre. C'est à peu près en cet état qu'elle est arrivée jusqu'à nous, à travers une multitude d'aventures dont le récit serait plus curieux et plus intéressant que l'histoire d'une foule de rois qui l'ont portée. Aux yeux des Hongrois, la sainte *couronne* n'était pas seulement l'emblème de la royauté, c'était en quelque sorte la royauté elle-même. La profaner, s'en emparer, aurait été non-seulement un crime de lèse-majesté, mais un sacrilège. Les rois n'étaient véritablement rois qu'après en avoir été couronnés; leurs actes ne devenaient légitimes et définitifs que lorsque le diadème sacré avait touché leur front. Si un roi mourait entre son élection et son couronnement, même en combattant pour la patrie, ses actes étaient annulés et son nom rayé du catalogue des rois. Les épouses des rois n'étaient couronnées que sur l'épaule droite; les reines régnaient l'étaient sur le front, et alors elles prenaient le titre de roi. On connaît le serment des fidèles de Marie-Thérèse : *Mortem pro rege nostro Maria-Theresa*.

On aura une idée de la vénération superstitieuse des Hongrois pour leur *couronne* quand on saura qu'elle était traitée comme une personne réelle, comme une puissance; elle avait sa juridiction, ses officiers, ses propriétés, ses palais, sa garde. Son palais était tantôt le château de Bude, tantôt les forteresses de Vise-grad ou de Posonie, suivant les nécessités des temps. Serrée dans un triple coffre cuirassé de fer, derrière des murailles et des grilles, sous la garde d'une milice nombreuse et bien armée, elle était en outre sous la surveillance de deux préfets, qui passaient la nuit à tour de rôle devant la porte du sanctuaire, et de deux hauts dignitaires, les *duumvirs* de la sainte *couronne*, qui en étaient les conservateurs responsables. Tant de précautions furent impuissantes à écarter les périls qu'on voulait conjurer, et la sainte *couronne* subit bien des vicissitudes au milieu des convulsions politiques et sociales, des guerres civiles et des guerres étrangères. Les compétiteurs au trône se disputaient avec acharnement la possession du précieux talisman, dont l'attouchement marquait un front du signe indélébile de la royauté. Souvent arrachée de son sanctuaire, dérobée ou livrée par trahison, emportée hors du royaume, vendue, rachetée, perdue ou reconquise, elle eut de romanesques aventures, comme les héroïnes des poèmes de chevalerie; des poètes l'ont chantée; de graves légistes ont composé des traités sur sa juridiction et ses droits. Une fois, elle fut perdue sur les grands chemins par un candidat nomade qui l'avait emportée dans sa fuite et cachée dans un baril. Une autre fois, en 1440, Elisabeth, mère de Ladislas le Posthume, la mit en gage entre les mains de l'empereur Frédéric III, pour la somme de 2,800 ducats. L'empereur délivra en échange, comme les monts-de-piété modernes, une reconnaissance qu'on possède encore aujourd'hui. Mathias Corvin dégagea le précieux fétiche national et le rapporta de Vienne. Les Hongrois accoururent au-devant de fleurs et de rubans, à travers des flots de paysans accourus des cantons les plus éloignés et qui se prosternaient comme devant une divinité. Chaque fois que, par un événement quelconque, la sainte *couronne* disparaît, la vie politique parut suspendue chez la nation hongroise. Aujourd'hui encore, malgré tant de révolutions et de si grands changements dans les mœurs, son prestige n'est pas évanoui. Lors de la révolution de 1848-1849, au milieu d'un peuple en effervescence organisé de fait en république, le diadème de saint Etienne, qui avait consacré tant de rois, demeura toujours entouré de la même vénération; et dans les périls d'une crise suprême, aucun de ces révolutionnaires n'eut la pensée sceptique et patriotique d'utiliser, comme l'auraient fait nos pères de 1789, ce palladium improductif, qui n'a jamais sauvé le pays, en employant le prix aux dépenses de la guerre et aux besoins publics. Quand la cause nationale fut vaincue, Kossuth et les autres chefs de la république, avant de s'exiler de la patrie, enterrèrent pieusement la *couronne* au pied d'un arbre, dans une solitude inconnue, pour en dérober la possession à l'Autriche. Mais un traître la livra à prix d'or, et le gouvernement autrichien la fit solennellement réintégrer au château de Bude, avec tout l'appareil d'un roi restauré. « De ce jour seulement, disait à ce sujet un homme d'Etat de Vienne, nous recommençons à régner en Hongrie. »

— *Ordres civils et militaires de la couronne.* Plusieurs ordres de la *couronne* ont été fondés à diverses époques :

Ordre de la Couronne, en France. Enguerand de Coucy, comte de Soissons, institua cet ordre à sa cour en 1390. Il disparut presque aussitôt. La décoration était une *couronne* brodée sur le bras droit de l'habit.

Ordre de la Couronne d'amour, en Ecosse. Un roi d'Ecosse établit, vers la fin du xve siècle, un ordre de ce nom, confirmé plus tard par le roi Jacques, mais sur lequel on ne possède aucun détail.

Ordre civil de la Couronne de Bavière. Immédiatement après avoir fondé l'ordre du mérite militaire qui porte son nom, le roi Maximilien-Joseph institua un ordre pour récompenser le mérite civil et les services administratifs rendus au pays. Les statuts, publiés en 1808, furent révisés en 1817. Le nombre des grands-croix a été porté de 12 à 24, celui des commandeurs de 24 à 40, et celui des chevaliers de 100 à 160. Les chevaliers de Saint-Hubert sont de droit grands-croix dans l'ordre de la *Couronne de Bavière*. Ceux qui sont décorés des trois premières classes ont le droit de porter un titre de noblesse et des armoiries désignées par le souverain. Les insignes de l'ordre sont une croix à huit rayons d'inégale grandeur émaillée blanc, entourée d'une *couronne* de chêne, surmontée d'une *couronne* royale. Au milieu de la croix est un écusson rond, divisé en losanges bleus et blancs, ayant au centre une *couronne* royale d'or et entourée d'un cercle sur lequel est l'inscription *Virtus et honor*; au revers on voit le buste du fondateur entouré de cette inscription : *Max. Joseph rex Bavariorum*. Cette croix est attachée à un ruban de soie bleu moiré, ayant de chaque côté un large liséré blanc, et passé en écharpe de droite à gauche pour les grands-croix, en sautoir pour les commandeurs, et à la boutonnière pour les chevaliers. Les grands-croix portent en outre une plaque, qui consiste en une étoile d'argent à huit rayons. Sur le médaillon rond qui occupe le milieu se détache une *couronne* royale, entourée de l'inscription *Virtus et honor*. Ces mots se trouvent sur un cercle couleur poncé, et sont entourés d'une *couronne* de chêne. Le collier est formé de chaînons représentant des *couronnes* et des ovales d'or alternés, et dont le pourtour est bordé de lauriers verts. Le conseil de l'ordre est composé d'un grand chancelier, de quatre grands-croix et de quatre commandeurs. Il s'assemble le jour anniversaire de la fondation, pour présenter au roi les candidats jugés dignes d'être admis dans l'ordre.

Ordre de la Couronne de chêne, dans les Pays-Bas. Cet ordre a été créé, en décembre 1841, par le roi Guillaume de Hollande, pour récompenser les services civils ou militaires des sujets de la province de Luxembourg, ainsi que le mérite des artistes éminents. Il peut, dans des cas particuliers, être accordé à des étrangers. Le roi est grand maître de l'ordre, et la grande maîtrise est inséparable de la *couronne* grand-ducale. L'ordre se compose de quatre classes : les grands-croix, les chevaliers de l'étoile, les commandeurs et les simples chevaliers. La plaque est une croix composée de quatre branches d'argent et de huit pointes avec un centre d'émail vert, au milieu duquel est placé un W d'or, surmonté de la *couronne* grand-ducale avec cette devise : *Je maintiendrai*. Autour de la légende se trouve la *couronne* de chêne qui donne son nom à l'ordre. La croix reproduit la même forme, seulement elle est émaillée de blanc. Le ruban est jaune orange moiré, avec trois raies en vert foncé. Les grands-croix portent la plaque sur le côté gauche, et la croix suspendue à un ruban en écharpe passant de droite à gauche. Les chevaliers de l'étoile ont également la plaque, avec le ruban en sautoir. Les simples chevaliers portent la croix à la boutonnière.

Ordre de la Couronne de fer, en Autriche. Le 5 juin 1805, Napoléon fonda l'ordre de la *couronne de fer*, pour récompenser les services civils et militaires. La *couronne* lombarde figurait dans la décoration, avec cette inscription : *Dieu me l'a donnée, gare à qui y touchera!* A cette époque, l'ordre se composait de 20 dignitaires, de 100 commandeurs et de 500 chevaliers. En 1807, le nombre des membres fut porté à 35 dignitaires, 150 commandeurs et 800 chevaliers. La chute de l'empereur fit un moment disparaître cet ordre; mais l'empereur d'Autriche, François II, déclara le 12 février 1816, jour anniversaire de sa naissance, que l'ordre de la *couronne de fer* ferait à l'avenir partie des ordres de sa maison, que la grande maîtrise serait inséparable de la *couronne* d'Autriche, et que la nomination des chevaliers dépendrait du grand maître. Il donna de nouveaux statuts qui divisaient les membres de l'ordre en chevaliers de trois classes : 20 pour la première classe, 30 pour la seconde et 50 pour la troisième. Dans les lettres patentes, le grand maître appelle le chevalier de première classe *notre cousin*. Ceux-ci portent la décoration à un large ruban jaune d'or, ayant un liséré étroit, de couleur bleu foncé, passé de droite à gauche; ils ont, en outre, sur la gauche de la poitrine, une plaque à quatre rayons d'argent, au milieu de laquelle se trouve, sur un champ d'or, la *couronne* de fer, entourée d'une bordure émaillée bleu foncé, avec cette inscription : *Avita et aucta* (ancienne et augmentée). Pour les grandes cérémonies, ils ont en outre un collier d'or. Le bijou de la décoration est composé de la *couronne* de fer surmontée du double lion ailé, couronné, glaive et globe en mains. Au milieu, un écusson porte l'initiale *F*. Les chevaliers de la deuxième classe mettent la décoration au cou, et ceux de la troisième à la boutonnière gauche. L'habit de cérémonie est jaune, bleu et blanc; les bordures et les galons sont d'argent. Les soldats qui avaient été décorés de cet ordre par Napoléon reçurent à la place une médaille d'or.

Ordre de la Couronne royale V. FRISE (ordre de la).

Ordre de la Couronne de rue ou de la Couronne de Saxe. Cet ordre fut fondé le 20 juillet 1807, par le roi Frédéric-Auguste, en mémoire de l'érection de la Saxe en royaume par Napoléon. Il fut destiné à récompenser les services rendus au pays. Il est composé d'une seule classe, et il faut avoir au moins le rang de général pour y être admis. Le roi est grand maître de l'ordre, et les princes du sang en sont chevaliers. La croix à quatre branches est anglée de *couronnes* et porte sur son médaillon, d'un côté, le chiffre *F.-A.* surmonté d'une *couronne* royale, et de l'autre, la devise : *Providentia memor*. Elle est suspendue à un ruban moiré vert, que l'on passe en écharpe de droite à gauche. La même devise, en lettres romaines brodées en argent, et entourée d'une guirlande de fleurs et de feuilles de rue, se trouve sur une plaque octogone d'argent, qui se porte sur la gauche de la poitrine.

Ordre de la Couronne de Wurtemberg. Le roi Guillaume 1er institua cet ordre, le 23 septembre 1818, pour fonder ensemble les anciens ordres de l'Aigle d'or et du Mérite civil. Il est destiné à récompenser les services rendus à l'Etat, les actions éclatantes et le mérite. Le roi est chef souverain et grand maître de cet ordre, qui est divisé en trois classes : grands-croix, commandeurs et chevaliers. La décoration, de différentes grandeurs suivant le grade, consiste en une croix émaillée de blanc, à quatre branches et huit pointes; aux quatre angles sont les lions léopardés d'or des armes royales de Wurtemberg. Dans un médaillon de face se trouve le chiffre du roi Frédéric, surmonté d'une *couronne*, et entouré d'un filet cramois dans lequel on lit en lettres d'or la légende : *Furchtlos and true* (sans peur et fidèle). Au revers, sur champ émaillé de blanc, est la *couronne* royale d'or avec la même inscription. Une *couronne* royale d'or surmonte aussi la croix. Le ruban est moiré, rouge cramois, avec un liséré noir de chaque côté. Les grands-croix portent une plaque d'argent étoilée, à huit rayons, au milieu de laquelle sont reproduites la *couronne* royale et l'inscription. Le ruban, chez les grands-croix, se porte en écharpe de droite à gauche; chez les commandeurs, en sautoir, et chez les chevaliers, à la boutonnière.

Ordre de la Couronne d'Italie, créé en Italie par le roi Victor-Emmanuel II, par décret du 20 février 1868, à l'occasion du mariage du prince royal Humbert avec la princesse Marguerite de Gènes. Il est destiné à récompenser le mérite civil et militaire, les belles actions, les services rendus au gouvernement italien, etc. Les membres se divisent en cinq classes : chevaliers en nombre illimité, officiers, dont le nombre est fixé à 2,000; commandeurs, au nombre de 500; grands officiers, au nombre de 150, et grands cordons, limités à 60. Le roi d'Italie est chef souverain et grand maître de cet ordre, où les étrangers ne peuvent être admis que sur la présentation du ministre des affaires étrangères. La croix, en émail, à quatre branches reliées entre elles par des lacs d'or et portant au centre la *couronne* de fer, est suspendue à un ruban rouge avec une large bande blanche au milieu.

— Blas. En blason, les *couronnes* peuvent être employées comme ornements ou comme meubles de l'écu.

Selon le P. Ménestrier, les *couronnes* sont entrées dans les armoiries de quatre manières : ou pour composer le corps, ou comme figure accessoire, ou pour couronner le casque, ou pour être mises sur l'écu comme marque de souveraineté ou de dignité.

Pour le premier et le second usage, on en verra plus bas un grand nombre d'exemples.

Les *couronnes* sont de plus ancien usage sur les casques que sur les écussons des armoiries, parce que le casque est un ornement de la tête aussi bien que les *couronnes*. On en portait de cette sorte dans les anciens tournois, particulièrement en Allemagne, où la *couronne* sur le casque était marquée de chevalerie. Froissart (ch. xxix, 1er vol.) dit en parlant des seigneurs d'Allemagne et des Pays-Bas qui se ligèrent avec le roi d'Angleterre contre le roi de France : « Si bien espioient par devers eux, moyennant grande somme de florins que chacun devoit avoir pour lui et pour ses gens, qu'ils eurent convenant de défer le roy de France, et d'aller avec le roy d'Angleterre quand il luy plairoit, et que chacun le servirait à un certain nombre de gens d'armes à heaumes et à timbres couronnez. »

C'est ce qui fait qu'un grand nombre d'armoiries allemandes sont couronnées sur le timbre et en cimier de *couronnes* toutes semblables.

Cet usage de mettre la *couronne* sur le casque était commun aux gentilshommes de nom et d'armes vers le xve siècle. On lit dans un fragment manuscrit d'un livre sur le blason, que composa Olivier de la Marche : « Nul ne doit porter *couronne* d'or sur son timbre qu'il ne soit gentilhomme de nom, d'armes et de cry; et selon l'avis de Montjoye, du roy d'armes de Toison d'or. » De là vient, sans nul doute, que l'on trouve tant de sceaux où les armoiries des chevaliers bannerets et des anciens seigneurs ont des *couronnes* sur leurs casques.

L'usage de couronner les écussons s'est in-

troduit par les monnaies. On commença sous Philippe VII à faire des *grands* dont le revers était une *couronne*, sous laquelle figuraient trois fleurs de lis sans écusson. Plus tard, sous Charles VII, on mit la *couronne* sur l'écusson de trois fleurs de lis dans les *écus* d'or.

Il n'y avait alors que les rois qui missent des *couronnes* sur l'écu de leurs armoiries, et ces *couronnes* étaient ouvertes et à bas fleurons; puis les ducs, les marquis et les comtes, qui se regardaient dans leurs terres comme maîtres et comme seigneurs, quoique dépendants des rois leurs souverains, commencèrent non-seulement à les placer sur leurs armoiries, mais en firent en même temps les marques de leurs dignités par les différences qu'ils y apportaient : les uns les portant à fleurons; les autres ornées de perles et de fleurons.

Toutes les *couronnes* des souverains étaient à peu près semblables. C'étaient des *couronnes* ouvertes à feuilles d'ache, comme les *couronnes* duciales d'aujourd'hui.

On distingue sept *couronnes* différentes pour les souverains :

1° Celle de l'empereur d'Allemagne est une espèce de bonnet ou *tiare* ayant un demi-cercle d'or sur le milieu, sur lequel figure le monde cintré et sommé d'une croix. La *tiare* est entr'ouverte sur les deux côtés de ce centre, et en bas se trouve une *couronne* pour cercle, d'où sortent deux pendans ou fanons comme ceux des mitres d'évêques.

2° Celle des rois de France est un cercle de huit fleurs de lis, fermé d'autant de quarts de cercle qui soutiennent une double fleur de lis, cimier de France.

3° La *couronne* du roi d'Angleterre a sur son cercle quatre croix pattées et quatre fleurs de lis alternativement; derrière ces croix naissent quatre quarts de cercle qui soutiennent un petit globe terminé par une croix.

4° La *couronne* du roi d'Espagne est un cercle surmonté de huit fleurons, fermé d'autant de quarts de cercle qui soutiennent un petit globe terminé par une croix.

Remarquons à cet égard qu'on a longtemps regardé la *couronne* fermée comme la marque de l'empire; on a dit que, parmi les rois de France, Charles VIII avait été le premier qui eût porté la *couronne* fermée, et qu'il l'avait prise en même temps que le titre d'empereur d'Orient, ainsi que le mentionnent quelques médailles où il est représenté à cheval, la *couronne* fermée en tête, avec cette légende : *Carolo imp. Orientis victori semper Augusto*. Cependant on a des *écus* d'or et d'autres monnaies de Louis XII, successeur de Charles VIII, et la *couronne* n'y est pas fermée. D'autres supposent que l'on peut rapporter cet usage à François 1er, qui, pour ne céder en rien à Charles-Quint, son rival, auquel il avait disputé la *couronne* impériale, et à Henri VIII, roi d'Angleterre, qui peut-être par la même raison portait la *couronne* fermée, introduisit l'usage de fermer la *couronne* de France. Pourtant on rencontre des monnaies et d'autres monuments de son époque où la *couronne* figure ouverte.

Le Père Ménestrier, lui, soutient que c'est Henri II qui a le plus constamment porté la *couronne* fermée, que tous ses successeurs ont retenue depuis.

Philippe II, à titre de fils d'empereur, fut le premier roi d'Espagne qui porta la *couronne* fermée.

5° La *couronne* des ducs de Savoie, rois de Chypre, est fermée de cintres et de fleurons ordinaires sur le cercle, et sur le bouton du sommet figure la croix tréflée de Saint-Maurice.

6° La *couronne* du grand-duc de Toscane est ouverte. C'est un cercle sur lequel se trouve à chaque face une fleur de lis épanouie; les intervalles sont remplis par des rayons aigus.

Le pape Pie V donna cette *couronne* au grand Cosme de Médicis, avec le titre de grand-duc de Toscane, le 5 mars 1570. Il avait fait graver au dedans du cercle principal cette inscription : *Pius V, pontifex maximus. Ob eximiam dilectionem, ac catholicæ religionis zelum, præcipuumque justitiæ studium donavit.*

7° La *couronne* du pape est nommée *tiare* : c'est une espèce de mitre environnée de trois *couronnes* à fleurons l'une sur l'autre; sur la dernière se trouve un globe terminé par une croix; au bas de la *tiare*, il y a deux pendans ou fanons frangés et semés de croissettes d'or.

Boniface VIII, mort en 1303, est le premier pape, dit-on, qui ait porté trois *couronnes* sur sa *tiare*.

Comme on n'est d'accord sur rien, parce qu'on ne sait rien ou peu de chose, certains auteurs, du nombre desquels est l'abbé de Choisy, disent que Boniface VIII n'ajouta que la seconde *couronne*, à l'occasion de ses démêlés avec Philippe le Bel et pour montrer la réunion des deux pouvoirs dans sa personne, et que le pape Jean XXII ajouta la troisième à l'occasion de démêlés avec l'empereur Louis de Bavière. D'autres nomment Benoît XII au lieu de Jean XXII.

La *couronne* du Dauphin est un cercle de huit fleurs de lis, mais sur lequel se trouvent,

au lieu de huit quarts de cercle, quatre dauphins, dont les queues soutiennent la double fleur de lis du cimier.

Les Dauphins de France ne portèrent leur couronne ainsi fermée par des dauphins que depuis l'année 1660, que le roi l'ordonna ainsi : auparavant ils la portaient ouverte.

Les enfants de France et les princes du sang portent la même couronne que le roi et le Dauphin, c'est-à-dire un cercle de huit fleurs de lis, excepté qu'elle est ouverte.

La couronne ducal est un cercle à huit grands fleurons refendus. Plusieurs maisons y joignent un bonnet de gueules, terminé par une perle, soit comme titre de principauté, soit comme monument de la prétention de descendre de maisons souveraines.

La couronne de marquis est de quatre fleurons et de trois perles entre chaque fleuron. La couronne de comte est un cercle surmonté de seize perles.

La couronne de vicomte est un cercle avec quatre grosses perles.

Celle de baron, un cercle autour duquel se trouvent, à égales distances, de petites perles trois à trois ou en barre.

Celle de vicomte est un cercle surmonté de quatre croix pattées, pour désigner qu'ils ont été établis afin de soutenir les droits de l'Eglise.

Aucune couronne de baron, comte ou marquis ne pouvait être mise sur les armes sans une autorisation par lettres patentes, sous peine de 1,500 fr. d'amende (arrêt du parlement en date du mois d'août 1663).

La couronne de l'archiduc est un cercle à huit fleurons autour d'une toque d'écarlate et un demi-cercle dessus, de dextre à sénestre, garni de perles, qui porte un globe cintré surmonté d'une croix.

Les couronnes des électeurs de l'empire sont en manière de toque écarlate, rebrassée d'hermine, diadémée d'un demi-cercle couvert de perles, et surmontée d'un globe terminé par une croix.

Le doge de Venise portait sur ses armes et sur sa tête, les jours de cérémonie, une toque ducal d'étoffe d'or, avec quelques rangs de perles. On la nommait la corne.

En France, tous les prélats qui avaient titre de duc, de prince ou de comte mettaient la couronne sur leurs armoiries.

Les trois pairs ecclésiastiques ducs (Reims, Langres et Laon) mettaient la couronne ducal; les trois comtes pairs (Noyon, Châlons et Beauvais), celle de comte.

Les archevêques d'Embrun, d'Arles et de Tarentaise, et les évêques de Grenoble, de Genève et de Viviers, prenaient le titre de prince et mettaient la couronne ducal.

Les archevêques de Lyon, de Vienne, et les évêques de Valence, de Die, de Gap, de Chalon, du Puy, d'Alais, de Lisieux, de Mende, de Dol, de Cahors, qui avaient titre de comte, portaient la couronne de comte.

Du reste les prélats, en France, même les princes, n'ont commencé à mettre des couronnes sur leurs armoiries qu'à la fin du XVI^e siècle.

Les chanoines de l'église cathédrale de Lyon et de Saint-Julien-de-Brioude avaient titre de comte et en portaient la couronne sur leurs armoiries.

Maintenant que les couronnes, au point de vue héraldique, sont complètement définies dans leurs formes, dans leurs diversités et dans leur emploi, nous allons nous occuper spécialement des couronnes des rois de France des trois premières races et, par occasion, de celles des ducs et comtes de France, et des grands seigneurs de l'empire de Constantinople.

Cette question, intéressante à tous égards, a été traitée avec un rare savoir par Du Cange dans sa *xxvii^e Dissertation*. D'autres auteurs, tels que Rouault de Rouen, La Selve de Nîmes, Germain de Caen, l'ont aussi traitée; mais il est évident qu'ils se sont tous inspirés de leur prédécesseur, et d'ailleurs ils n'offrent aucune idée nouvelle. Benneton de Perrins, dans la *Continuation des mémoires de littérature* (t. X, p. 357), a donné sur ce sujet un travail qui, sans être dénué d'intérêt, porte encore trop la trace des emprunts faits à Du Cange. C'est donc à ce dernier seul qu'il faut s'en référer.

La *Dissertation* de Du Cange, insérée dans l'édition des *Mémoires du sire de Joinville*, qu'il donna en 1878, se distingue par une érudition profonde et variée, jointe à une remarquable puissance d'induction, trait caractéristique de ce savant. Elle est fort longue, mais nous l'abrégons, en ayant soin de lui conserver toute la saveur de son vieux style.

Pour commencer, dit-il, je parlerai des couronnes dont nos rois de la première race ornaient leurs testaments sacrés; j'en trouve particulièrement de quatre sortes. La première est le diadème de perles fait en forme de bandeau avec les lambeaux qui pendent au derrière de la teste : ce diadème est semblable à celui qui se rencontre dans la plupart des médailles des empereurs romains, d'où nos rois l'ont emprunté. Jules César refusa de porter le diadème. Caligula fit le même refus par le conseil de ses courtisans. Ce fut Héliogabale qui porta le premier un rang de perles sur la teste pour diadème. Mais il ne le porta que dans son palais. Aurélian parut ensuite dans le public avec le diadème. Depuis le temps du grand Constantin, celui de perles a été fort en usage, et les monnoyes de nos

rois de la première race nous les représentent pour l'ordinaire avec le diadème d'un seul rang de perles.

• Quelquefois ces mêmes monnoyes les font voir avec la couronne de rayons.

• Les rois de la plus grande antiquité ont orné leurs testes de cette couronne pour se rendre plus augustes et pour paroître aux yeux de leurs peuples, ainsi que le soleil, pleins d'éclat et de lumière. Les historiens romains remarquent qu'on présentait en plein théâtre à Jules César une couronne toute éclatante de rayons, et que celle que Caligula prit, lorsqu'il voulut s'arroger la divinité, étoit semblable.

• Le diadème dont la teste de Théodébert est couverte est le même que celui dont les empereurs de Constantinople de son temps se servoient. Cette espèce de couronne, dont Constantin introduisit l'usage, n'étoit pas tant une couronne qu'une espèce de couvre-chef ou de bonnet, appelé *camelauque* par les Grecs de son temps, dont il se servoit ordinairement, lequel ayant été enrichi dans la suite des temps de perles et de pierreries, passa pour le principal diadème des empereurs. Cette couronne est composée du diadème de perles d'un ou de deux rangs qui ceint le front, et est lié par derrière de deux lambeaux aussi de perles qui y pendent. De ce diadème part une espèce de bonnet enrichi de pierreries, au-dessus duquel il paroît un cercle de perles rehaussé encore d'un autre ornement en forme de plumes, ce cercle commençant au derrière de la teste et finissant à l'endroit du front, en forme de creste de casque, d'où ces couronnes sont appelées *cristatæ*. Cet ornement qui paroît au-dessus de ces diadèmes est une espèce de houppe, d'aigrette ou de bouquet de plumes, dont les casques des soldats étoient ornés pour l'ordinaire. Dans la suite les empereurs, voulant donner des marques extérieures de leur piété, firent mettre au-dessus de ces diadèmes une croix, au lieu de ces étoffes ou houpes. Je ne doute pas que la couronne que l'empereur Anastase envoya à Clovis avec le brevet de consul n'ait été de la forme des camelauques, c'est-à-dire des couronnes fermées.

• La troisième sorte de couronne dont les rois de la première race ont usé est le mortier, tel que les grands présidents du Parlement le portent à présent. M. Bouteroué nous représente deux monnoyes de ces rois avec cet affublement. Il est constant que nos rois l'ont encore emprunté des empereurs de Constantinople, qui en avoient un semblable, et que l'on recueille d'une vieille peinture à la mosaïque, qui se voit en la ville de Ravenne, et que le docte Alaman a représentée en ses *Observations sur l'histoire cachée de Procope*, où l'empereur Justinien paroît avec ce mortier qui est couronné par le bas, à l'endroit du front, d'un rang de perles, et par le haut d'un pareil rang de perles. A l'endroit des oreilles pendent de chaque côté deux lambeaux, en bas desquels sont de grosses perles. Cette espèce de diadème a passé dans la seconde et dans la troisième race de nos rois. M. Pétau nous a représenté une vieille peinture qu'il dit avoir tirée d'un ancien manuscrit où Charlemagne est figuré avec le mortier. Aux vitres de la Sainte-Chapelle de Paris, saint Louys y paroît aussi avec le même ornement. Et Chifflet écrit que dans les vieux tableaux où les comtes de Flandre et de Hainault sont représentés avec leurs pairs, ils y paroissent avec le mortier. L'on tient même par une tradition que nos rois ayant abandonné le palais de Paris pour en dresser un temple à la Justice, communiquèrent en même temps leurs ornemens royaux à ceux qui y devoient présider, afin que les jugemens qui sortiroient de leurs bouches eussent plus de poids et d'autorité, et fussent reçus des peuples comme s'ils étoient émanés de la bouche même du prince. C'est donc à ces occasions qu'il faut rapporter les mortiers, les écarlates, les hermines des chanceliers de France, des présidents du parlement, dont les manteaux ou les épitoges sont encore à présent faits à l'antique, estans troussés sur le bras gauche et attachés à l'épaule avec une agraffe d'or, tels que furent les manteaux de nos rois. Le mortier du chancelier est de drap d'or, et celui des présidents de velours noir, à un bord de drap d'or par en haut. Le nom de mortier est donné à ce diadème parce qu'il est fait comme des mortiers qui servent à piler quelque chose, qui sont plus larges en haut qu'en bas.

• La quatrième sorte de diadème ou plutôt de couvre-chef que j'observe dans les monnoyes de nos rois est en forme de chapeau pyramidal, qui finit en une pointe surmontée d'une grosse perle. En d'autres, le diadème et le rang de perles se rencontrent sur le front avec les lambeaux. Ce qui peut faire présumer qu'en ceux-ci, ce qui couvre la teste est pour un second ornement ou pour la commodité du prince qui desiroit avoir la teste couverte. Le bonnet royal dont la teste de Théodabat, roy d'Italie, est ornée dans une de ses monnoyes de cuivre a quelque rapport pour la forme à celui de nos rois. On peut dire encore que dans ce chapeau pyramidal étoit l'affublement de teste ordinaire de nos premiers rois, étant fait à guise d'une ombelle pour se défendre du soleil et de la pluie, tels que furent les chapeaux des derniers empereurs de Constantinople, qu'ils appelloient *ombelles* parce qu'ils étoient faits

pour donner de l'ombre au visage et pour le garantir des ardeurs du soleil.

• L'ombelle ou sciade a été en usage chez les empereurs de Constantinople, comme j'ai avancé : de sorte qu'il est incertain si nos rois l'ont empruntée d'eux ou les empereurs de nos rois, ce qui est probable; car Nicéas dit en termes exprès que cette sorte de chapeau avoit été empruntée des barbares, c'est-à-dire des étrangers, par les Grecs. Les vieilles peintures et les vignettes qui sont aux impressions des historiens byzantins du Louvre représentent la forme de ces sciades qui ne diffèrent qu'au bord d'avec ceux de nos rois de la première race, où il ne paroît pas, ce bord faisant une espèce de bec. Ce qui me fait croire que le chapeau que Charles V, roy de France, avoit sur la teste lorsqu'il alla au-devant de l'empereur Charles IV qui venoit à Paris, étoit de la même forme que les sciades des empereurs de Constantinople, comme on peut recueillir des termes de l'auteur qui a écrit l'histoire de cette entrevue : « Et avoit sur la teste un chapeau à bec, de la guise ancienne, brodé et couvert de perles très-richement. » Car les sciades étoient faits et ornés de cette manière.

• Enfin le dernier affublement de teste que j'ai observé dans les monnoyes des rois de France de la première race est l'aumuce; c'est ainsi que j'appelle ce que M. Bouteroué nomme chaperon. Les aumuces ne se portoient pas comme à présent sur le bras; elles servoient à couvrir la teste et n'étoient pas particulières aux chanoines; mais tous les hommes les portoient indifféremment. La *Chronique de Flandres* nous apprend que le chapeau se mettoit sur l'aumuce, lorsqu'elle parle de Charles V qui alla au-devant de Charles IV qui venoit en France : « Or issirent-ils hors de Paris, et rencontra le roy l'empereur, son oncle, assez près de La Chapelle, entre Saint-Denis et Paris; à leur assemblée l'empereur osta aumuce et chaperon tout jus; et le roy osta son chapel tant seulement. » Le continuateur de Nangis dit que « l'empereur osta sa barrette et son chaperon, et aussi le roy. » De sorte qu'une barrette, qui est le *barreto* des Italiens, est la même chose que l'aumuce. Nos roys même mettoient l'aumuce avant que de mettre la couronne, ce que nous apprenons du compte Estienne de La Fontaine, argentier du roy, de l'an 1351, que m'a communiqué M. d'Hérault qui, au chapitre de l'*Orfèverie*, met ces mots : « 99 grosses perles rondes baillées à Guillaume de Vaudelar pour mettre en l'aumuce qui soutient la couronne du roy à la feste de l'Estaille. »

• Les premiers rois et les premiers empereurs de la seconde race paroissent dans leurs monnoyes la teste ceinte d'un double rang de perles. Dans leurs sceaux, leurs testes y sont de profil, couronnées d'une couronne de laurier. Le P. Chifflet nous a représenté de cette sorte celui de Louys le Débonnaire : à l'entour duquel sont ces mots : *ΧΡΕ. ΠΡΟΤΕΓΕ. ΗΛΥΟΝΙΟΝ ΙΜΠΕΡΑΤΟΡΕΜ*. Les *Annales de France*, tirées du monastère de Fulde, nous apprennent que Charles le Chauve, après s'être fait couronner empereur, quitta les couronnes et les habits des roys de France ses prédécesseurs, et prit les diadèmes et les vestemens des empereurs grecs, s'estant couvert d'habits qui lui baïoient jusques aux talons, et par-dessus d'un grand baudrier qui venoit jusques aux pieds, se couvrant la teste d'un affublement de soye, sur lequel il mettoit sa couronne.

• Les médailles ou monnoyes des empereurs des siècles voisins du temps de Charles le Chauve représentent leurs diadèmes composés d'un double rang de perles et d'une espèce de bonnet qui est sommé d'une croix et non d'une couronne d'or massif, si ce n'est que ces perles et ces pierreries n'ayent été enclâssées dans de l'or, ce qui est malaisé de distinguer, les figures des empereurs estans de toute leur hauteur, et par conséquent les traits n'y paroissent presque point.

• Anne Comnène, en son *Alexiade*, nous a donné la description du diadème impérial, qui n'est pas beaucoup différente de celui de Charles le Chauve, écrivant qu'il étoit fait comme la moitié d'une sphère arrondie qui environnoit la teste de tous costez, qu'il étoit parsemé de perles et de pierreries, les unes relevées et en bosse, les autres enfoncées dans la broderie, et qu'aux costez pendoient des lambeaux de perles.

• Il ne faut pas douter que les autres empereurs d'Occident qui ont succédé aux empereurs français n'ayent continué de porter le même diadème que Charles le Chauve, et d'autant plus qu'Adam de Brème écrit qu'ils ont toujours affecté d'imiter les Grecs dans leurs habits et dans leurs ornemens impériaux. Suger dit que celui de l'empereur Lothaire étoit composé d'une mitre et environné par le haut d'un cercle d'or, qui donnoit la forme d'un casque à ce diadème, prenoit du front et finissoit au derrière de la teste.

• Dans la troisième race de nos roys je n'observe qu'une même sorte de couronne dans leurs monnoyes et dans leurs sceaux, savoir un cercle d'or enrichi de pierreries et rehaussé de fleurs de lys, à laquelle les écrivains byzantins donnent le nom de *crinones*. Ce qui me fait croire que les derniers empereurs de Constantinople empruntèrent ces

espèces de couronnes de nos François. Dominicy nous a représenté les sceaux de Robert et de Henry 1^{er}, roys de France, avec cette espèce de couronne, où les fleurs de lys sont assez mal figurées. Les monnoyes de Philippe le Bel et des roys qui luy ont succédé ont la figure de ces princes avec cette même couronne. Quelques auteurs ont avancé que ce fut François 1^{er} qui commença à la porter fermée, pour contrecarrer, à ce qu'ils disent, Charles V, roy d'Espagne, qui avoit esté élu empereur, et pour montrer qu'il estoit roy d'un royaume qui ne relevoit que de Dieu.

• Quoique cette opinion ait quelque fondement, néanmoins nous lisons qu'à l'entrée de Louys XII dans Paris, l'an 1498, le grand écuyer porta « son heaume et tymbre sur lequel il y avoit une couronne de fines pierres précieuses, et au-dessus du heaume, au milieu de ladite couronne, il y avoit une fleur de lys d'or, comme empereur. » Ce sont les termes du *Cérémonial de France*, qui semblent marquer que cette couronne étoit fermée, ayant au sommet une fleur de lys. Il faut néanmoins demeurer d'accord que dans les monnoyes de ce prince la couronne n'est qu'un cercle rehaussé de fleurs de lys, comme la monnoye d'or qu'il fit battre au sujet du pape Jules II, qui a pour inscription, du costé de la figure du roy : *LYDO. FRANC. REGNI NEAP. R.*, et de l'autre, où est un écu de France couronné : *PERDAM BABILONIS NOMEN*. Le même roy, dans les testons qu'il fit forger à Milan, est représenté avec un bonnet retroussé et une couronne de fleurs de lys sur le retroussis. François 1^{er} est pareillement figuré dans quelques testons avec ce même bonnet; mais il y a cette différence que la couronne de fleurs de lys est au-dessus du retroussis.

• Il est constant que les roys n'ont porté la couronne fermée que pendant les derniers siècles; ce qui a donné sujet à l'auteur de l'ancienne *Chronique de Flandres* de dire qu'entre les couronnes des roys, celle de l'empereur est seule couverte par-dessus. Mais je ne sçay si l'on doit ajouter créance à ceux qui ont écrit que François 1^{er} prit la couronne fermée pour contrecarrer Charles V; car j'estimerois plutôt que ce qu'il en fit fut parce qu'il s'aperçut que les roys d'Angleterre, qui lui étoient inférieurs en dignité, la portoient de la sorte il y avoit longtemps.

• Il peut se faire encore que François 1^{er} prit la couronne fermée pour se distinguer des princes non souverains, des ducs et des comtes, qui avoient aussi le droit de porter la couronne, et qui la faisoient empreindre dans leurs monnoyes. Le sçavant Selven, en ses *Titres d'honneur*, a avoué que cette espèce de couronne est d'une invention nouvelle, et qu'en l'an 1200, les ducs et les comtes n'en avoient point. Ce qu'il prouve par un passage de l'histoire de Geoffroy de Ville-Hardouin, qui fait parler ainsi le duc de Venise aux députés des marquis de Montferrat, des comtes de Flandres, de Blois, de Saint-Paul, de Brienne et autres : « Bien avons quenu que vostre seignors sont li plus hauts homes, que soient sans couronne. » Ce discours semble estre formel pour induire que le marquis de Montferrat et les autres comtes ne portoient pas alors de couronnes.

• Je ne doute pas que les ducs et les comtes de notre France n'ayent paru avec leurs couronnes dans les occasions de cérémonies et particulièrement dans les cours plénières ou solennelles de nos roys : du moins il est constant qu'à leurs sacres les ducs et comtes, qui avoient la qualité de pairs de France, ou ceux qui les ont représentés, s'y sont trouvés avec la couronne sur la teste. Le *Cérémonial françois* dit qu'au sacre de Charles VIII les pairs séculiers y étoient « vestus de manteaux » ou socques de pairie, renversés sur leurs épaules, comme un épitoge ou chappe de docteur, et fourrez d'hermines, ayant sur leurs testes des cercles d'or, les ducs à deux fleurons et les comtes tout simples. Il semble même que non-seulement les ducs et les comtes avoient le privilège d'en porter, mais encore les simples gentilshommes. Ce qui le pourroit faire présumer est que, parmy un grand nombre de sceaux que j'ay vus attachés à des lettres originales, il s'en rencontre plusieurs qui représentent les armoiries des gentilshommes qui n'avoient aucune dignité de duc ou de comte, avec le casque couronné d'une couronne ducal de laquelle sort un cimier. Ce qui sert à justifier que c'est sans raison que quelques gentilshommes ont cru avoir le droit de porter la couronne sur leurs armes, parce qu'ils les ont veues empreintes et figurées dans les tombeaux de leurs ancêtres; ce que j'ay ouy autrefois remarquer au sujet de la maison de Halluin originaire de Flandres; d'autant que les couronnes étoient alors usurpées indifféremment par des gentilshommes qui n'avoient aucune dignité qui leur en donnast le privilège, et ce par un abus de ces siècles-là qui a passé jusqu'à nous, où la plupart de la noblesse s'est arrogé des titres imaginaires de comtes et de marquis, et des couronnes sur leurs armes sans autre droit que celui que la licence des minoritez de nos princes leur a souffert.

• Il est probable que Charles le Chauve a esté le premier de nos roys qui a accordé la couronne aux ducs, et même j'ose avancer que comme il se conforma aux coutumes des empereurs grecs, dont il prit les habits et les ornemens, il suivit aussi en cela leur exemple. D'autant que les empereurs d'Orient ac-

cordoient ordinairement la couronne aux césars et aux principales dignités de l'empire, ce qui a eu lieu avant le grand Constantin : car Constantin Chlorus, son père, n'étant revêtu que du titre de *nobilissimus Cæsar*, paraît avec la couronne de rayons dans une médaille de cuivre qui a pour inscription : *CONSTANTINVS NOB. C.*, et à l'autre revers : *VIRTVS AVGG.*

C'est été encore à l'exemple des princes et des dignités de Constantinople que les Dauphins, fils aînés de nos rois, portent de semblables couronnes, ayant remarqué dans le *Cérémonial de France* qu'à l'enterrement de François, dauphin de Viennois, fils aîné de François I^{er}, l'effigie de ce prince a voit par-dessus le bonnet de velours cramoisy une couronne d'or, plus éminente que celle d'un duc, comme déjà préparé à succéder au royaume, et porter la fleur de lys entière. Ces termes ont peut-être donné sujet à quelques auteurs de former une couronne à ce Dauphin rehaussée de fleurs de lys, et fermée de deux cercles ou branches en croix, avec une fleur de lys au sommet, n'ayant pas mis plus de cercles, parce que *e numero talium absidum diademati dignitas accedit*, ainsi qu'écrivit Paschal, celles des rois en ayant un plus grand nombre.

Familles qui portent des couronnes sur leurs écus :

Schaffenberg, en Allemagne : d'azur, à une couronne d'or. — **De la Griffonnière** : d'argent, à trois couronnes de sinople. — **Valencey** : d'azur, à deux pointes d'or posées en chevron, au chef d'argent chargé de trois couronnes de gueules. — **La Cépède** : d'or, parti de gueules à deux couronnes de l'une en l'autre. — Les anciens comtes de Milan : d'azur, à sept couronnes posées une, deux, une, deux et une de gueules. — **Le Prestre** : d'azur, au chevron d'or, accompagné en chef de deux besants, et en pointe d'une couronne du même. — **Remefort-la-Grille** : d'azur, à trois couronnes antiques d'or. — **Mandel**, à Nuremberg : d'azur, parti d'argent, à une couronne partie de l'un en l'autre. — **Chapuis** : de gueules, à la fasce d'or, chargée d'une merlette de sable, et accompagnée de trois couronnes du second. — **Atlandy** : d'azur, à la tour d'or, chargée de trois couronnes l'une sur l'autre de gueules. — **Saxon**, comte de Winchester, en Angleterre : de gueules, à six couronnes d'or. — **Legensdorf**, en Bavière : de gueules à trois couronnes d'or. — **Favre**, en Dauphiné : d'argent, à une bande d'azur, passée au travers de trois couronnes d'or. — **De Mauroy** : d'azur, au chevron d'or, accompagné de trois couronnes royales ou fermées du même. — **Sigebert**, fondateur de l'université de Cambridge : de gueules à trois couronnes royales d'or. — **De Cusson**, en Velay : d'azur, à une couronne fermée d'or. — **Pramer**, en Styrie : d'argent coupé parti de gueules et de sable, à une couronne d'or sur le tout. — **De Langhan**, en Angleterre : d'azur à la croix pattée alaisée d'or, accompagnée de trois couronnes à l'antique du même. — **Charles de La Blandinière** : d'argent, à la fasce d'or, chargée de trois couronnes d'or. — **De Meaux-Bois-Boudran** : d'argent à cinq couronnes d'épines de sable. Cette maison portait anciennement : d'argent, à une fasce de gueules, ainsi que le rapporte Favyn, à propos de Gauthier, vicomte de Meaux. — **Horben**, en Suède : d'azur, à trois fleches d'argent rangées en barre, écartelée d'azur, à une couronne d'épines d'or. — **Malbosc**, en Languedoc : d'azur, à trois couronnes d'argent. — **Champredonde**, en Auvergne : d'azur, à trois couronnes d'or. — **Basin**, en l'île-de-France : d'azur, à trois couronnes duciales d'or. — **Lacour**, en Gâtinais : d'argent, à trois couronnes duciales d'or. — **Buronne**, en Guyenne et Gascogne : écartelée, aux 1 et 4 d'or, à une couronne d'épines de sable, aux 2 et 3 d'azur, à trois besants d'or.

Villes et royaumes qui portent des couronnes sur leurs écus :

Suède : d'azur, à trois couronnes d'or. — **Tolède** (le royaume de) : de gueules à une couronne fermée d'or. — **Cologne** : de gueules, à trois couronnes d'or, posées en fasce, coupé, bordé et diapré d'argent. — **Murcio** (le royaume de) : de gueules à six couronnes posées une, deux, une, deux, avec la bordure de Castille et de Léon.

— **Iconogr. chrétienne**. L'usage de déposer des couronnes de fleurs sur la tombe des martyrs fut d'abord adopté, puis rejeté par les premiers chrétiens. Dans un dialogue de Minucius Félix, Octavius répond à Cécilius, qui s'étonne qu'on ne couronne pas les martyrs : « Si nous ne couronnons pas nos têtes de fleurs, excusez-nous ; notre odorat n'est point dans nos cheveux. Nous ne mettons pas de couronnes sur les morts. A quoi leur serviraient les fleurs, s'ils n'ont point le sentiment ? Et s'ils l'ont, pourquoi les livrez-vous aux flammes ? Et d'ailleurs, qu'ils soient heureux ou malheureux, les fleurs leur sont également inutiles. Nous ne couronnons pas les morts de fleurs qui sont bientôt fanées, mais nous attendons de Dieu même une couronne incorruptible. » Cette couronne incorruptible, nous la voyons fréquemment représentée sur les monuments. C'est toujours la main de Dieu le Père qui la tient et la donne. On en a nombre d'exemples sur les mosaïques de Rome et de Ravenne. Bosio a fait graver une partie d'une mosaïque qu'on voit dans l'église

de Sainte-Marie-la-Neuve, et qui date de 848. La partie reproduite par Bosio dans ses *Vetera monumenta* (2^e partie, pl. 53) représente Dieu tendant de chaque main une couronne à deux saints. Dans le *Manuscrit* d'Herrade est figurée une échelle symbolique qui va de la terre au ciel ; au dernier échelon, la main divine, qui est dans les nuages, tend une couronne triomphale à la Vertu et à la Charité. Quelquefois l'épigraphie d'un martyr est gravée dans une couronne ; d'autres fois, comme au cimetière de Priscille, la voûte d'une crypte offre quatre couronnes, au centre desquelles est une colombe tenant dans son bec une branche d'olivier.

Au moyen âge, quand on commençait à donner à Dieu une figure humaine, on le représentait avec les attributs du souverain de l'Etat. En Allemagne, on le costumait en empereur ; en France, il était vêtu comme le roi ; en Italie, on le mettait en pape. Dans tous les cas on l'affublait d'une couronne. Quelquefois en France on lui donnait les attributs du pape, notamment la triple couronne, quelquefois même on le représentait avec quatre et même cinq couronnes. Les vitraux de Saint-Martin-ès-Vignes, à Troyes, offrent un exemple de ce fait. Dieu le Père y figure vêtu d'une aube, d'une tunique, d'une chape et d'une tiare ; mais sur cette coiffure s'étageant, non plus trois couronnes seulement, mais cinq, toutes décorées de fleurons et de fleurs de lis comme celles des rois de France. Mais il est une autre sorte de couronne que l'on donne toujours au Père, au Fils et au Saint-Esprit ; cette couronne a une grande importance en archéologie, et elle a une histoire à part, c'est le nimbe.

— **Métrol.** Les couronnes sont des monnaies d'or ou d'argent usitées en plusieurs pays, notamment en Angleterre, en Belgique, en Danemark, dans le Hanovre, dans le duché de Nassau et en Portugal. Il y a eu aussi en France une monnaie dite *écu de la couronne*. V. ÉCU.

10 **ANGLETERRE**. Les plus anciennes couronnes étaient au titre de 11 deniers 2 grains (924 millièmes) et du poids de 34 gr. 418 ; elles valaient 5 fr. 72. Il y avait des demi-couronnes et des quarts de couronne. Les 4 couronnes ou *crowns*, valaient 1 liv. sterl., qui valait 23 livres 3 sous 8 deniers de France, environ 24 fr. La couronne ou *crown* est depuis longtemps à 925 millièmes et du poids de 27 gr. 80 ; elle vaut 5 schellings (6 fr. 25) ; les essais faits à la Monnaie de Paris n'ont constaté que 923 millièmes, et ces pièces ne sont admises au change des monnaies que pour 5 fr. 60. Il y a des demi-couronnes.

20 **BELGIQUE**. Avant la réunion de ce pays à la France sous l'Empire, il y circulait des couronnes d'argent du poids de 29 gr. 50, au titre de 870 millièmes, dont la valeur réelle était, au change des monnaies de France, de 5 fr. 71. Ces pièces, qui ont disparu depuis l'adoption du système monétaire français, avaient pour type l'effigie de l'empereur d'Allemagne, et au revers deux bâtons fleuronnés, posés en croix, de Bourgoigne et cantonnés de trois couronnes. Plusieurs, au lieu de l'effigie, portaient l'aigle impériale ; la désignation des titres du souverain composait la légende des deux côtés de la pièce. Sur la tranche des moins anciennes, on lisait la devise : *FIDE ET LEGE*, et sur la tranche de celles des fabrications précédentes, la devise : *PIETATE CONCORDIA*, ou cette autre : *VIRTUTE ET EXEMPLO*. Les plus anciennes portaient la devise : *CLEMENTIA ET JUSTITIA*. Les demi-couronnes et les quarts de couronne étaient aux mêmes empreintes.

30 **DANEMARK**. Les couronnes sont d'anciennes pièces de monnaie d'argent qui ont disparu du système monétaire de ce pays ; elles étaient du poids de 18 gr. 40, au titre de 830 millièmes, et valaient, en argent de France, 3 fr. 40 environ. Elles avaient pour empreinte l'effigie du souverain, et au revers une couronne royale avec la devise : *PRUDENTIA ET CONSTANTIA*.

40 **HANOVRE**. Les couronnes de ce pays sont des monnaies d'or qui, depuis le 24 janvier 1857, sont au titre de 900 millièmes et du poids de 11 gr. 12. Leur valeur courante est de 35 fr. ; elles sont reçues au change des monnaies de France pour 34 fr. 39. Il y a des demi-couronnes. Avant 1857, le titre de ces pièces ne ressortait qu'à 897 millièmes ; leur poids était le même, et leur valeur au change était de 34 fr. 29.

50 **NASSAU**. La couronne du duché de Nassau est une pièce d'argent qu'on rencontre fort peu dans la circulation. Elle est au titre de 873 millièmes, pèse 29 gr. 50, et a une valeur courante de 5 fr. 67 ; sa valeur réelle, au tarif français, est de 5 fr. 64.

60 **PORTUGAL**. La couronne ou *coroa* portugaise est une monnaie d'or valant 10,000 reis (loi du 29 juillet 1854). Elle est au titre de 917 millièmes d'or fin, pèse 17 gr. 783, et sur le pied de 3,151 fr. 72 le kilogramme, vaut au change 55 fr. 88 ; sa valeur courante est de 56 fr. Il y a des demi-couronnes, des cinquièmes et des dixièmes de couronne, au même titre.

— **Astron.** On a donné le nom de *Couronne* à deux constellations, situées l'une dans l'hémisphère austral, l'autre dans l'hémisphère boréal. La *Couronne australe*, qui paraît à peine sur notre horizon au commencement du

mois de juillet, est située au-dessous du Sagittaire. Elle comprend douze étoiles, dont la plus grande n'est que de cinquième grandeur. La *Couronne boréale*, située entre le Bouvier, le Serpent et Hercule, renferme vingt-deux étoiles, dont la plus belle, *Margarita* ou la *Perle*, est de deuxième grandeur. L'étoile α , voisine de la Perle, est changeante ; l'étoile γ , opposée à la Perle, est double.

Le 13 mai 1866, à dix heures du soir, M. Courbebaisse, ingénieur à Rochefort, aperçut dans la constellation de la *Couronne* une nouvelle étoile aussi brillante que la Perle, dont l'annonce fit sensation dans le monde des astronomes. Sa position, déterminée par M. Leverrier, donnait :

Ascension droite 15 h. 53 m. 53 s.
Distance polaire 63° 41' 50"

Suivant MM. Wolf et Rayet, le spectre chimique de cette étoile nouvelle est complet, très-pâle, et montre comme caractère distinctif quelques raies brillantes sur fond uni. Cette particularité ne s'est rencontrée jusqu'ici que dans la lumière des nébuleuses et de l'atmosphère des comètes. L'éclat du nouvel astre s'est rapidement affaibli ; deux jours après son apparition, il n'était plus que de quatrième grandeur, et aujourd'hui il faut une bonne lunette pour le distinguer.

— **Météorol.** La couronne est, comme le halo, un cercle coloré concentrique au soleil et à la lune. Il en diffère par la grandeur du rayon, qui n'est, que de 10 à 40, par l'arrangement ainsi que par l'éclat des couleurs. Celles-ci sont beaucoup plus vives dans les couronnes que dans les halos, et se présentent dans l'ordre inverse, c'est-à-dire avec le rouge en dehors et le violet en dedans. On sait que les halos se forment sur des nuages composés de particules neigeuses, tels que les cirrus et les cirro-stratus ; ce sont des nuages de vapeur vésiculaire, des cirro-cumulus et des lambeaux légers de cumulus qui donnent naissance aux couronnes. Ce phénomène est produit par la même cause que les changements de couleur dans la scintillation des étoiles. Les ondulations des rayons lumineux, dans leur passage entre les vésicules des nuages, éprouvent, en rasant leurs bords, des modifications qui produisent des interférences, dont le résultat est la disparition de certaines couleurs, tandis que d'autres deviennent plus éclatantes. On produit artificiellement des couronnes en regardant le soleil et la lune, ou même la flamme d'une bougie à travers une vitre ternie par de la vapeur d'eau. La théorie indique que, pour la production des couronnes, il est nécessaire qu'un grand nombre de vésicules soient d'égales dimensions. Le diamètre des couronnes varie avec celui des vésicules, et on a pu déduire de ce rapport la grandeur du diamètre des vésicules qui composent les nuages. Kaemtz a trouvé par cette méthode des nombres qui varient entre 0mm,02752 et 0mm,03490.

— **Art vétér.** On donne le nom de couronne à la région du membre du cheval qui est placée entre le paturon et le sabot. Elle a pour base la deuxième phalange, la partie supérieure des cartilages de prolongement de la troisième et les bulbes du coussinet plantaire. Cette région, qui est assez régulièrement cylindrique à sa partie supérieure, où elle se continue avec le paturon, s'élargit à mesure qu'elle se rapproche du sabot, par suite du relief que forment à sa surface le bourrelet et les renflements des cartilages latéraux qui se projettent en arrière de l'os coronaire. La face antérieure de la couronne est arrondie d'un côté à l'autre ; elle présente en haut, de chaque côté, un petit renflement correspondant à une tubérosité de l'os. En bas de la face postérieure, qui est aplatie vers le haut, on remarque une excavation formée par la projection du sabot et des bulbes renfés du coussinet plantaire en arrière de la face postérieure de la seconde phalange. La longueur de la couronne est toujours très-limitée relativement à celle du membre ; mais elle présente d'assez grandes variations selon les races. Dans les chevaux de pur sang anglais, la couronne est très-longue, et ces chevaux sont ce que l'on appelle *long-jointés* ; tandis que chez les chevaux de race commune, elle est très-courte. Les conditions de la belle conformation de cette région résident dans sa largeur, qui indique le développement des phalanges, et dans la netteté de ses contours. La peau de cette région doit être très-exactement appliquée sur les parties qui la supportent. La couronne ne doit déborder que très-peu le bord supérieur du pied, sur lequel les poils qui la recouvrent doivent être régulièrement rabattus. Lorsque ces poils sont redressés, rassemblés en mèches, sans qu'on aperçoive de suintement, on peut être certain que la maladie dite *eaux aux jambes* a existé. On appelle *peigne* cette disposition des poils de la couronne. On peut rencontrer au pourtour de la couronne des tumeurs dures, qui proviennent d'une exostose de la deuxième phalange, ou de l'ossification des cartilages latéraux du pied. Ces exostoses, appelées *formes*, sont toujours graves, car elles gênent les mouvements de l'articulation et déterminent une boiterie le plus souvent incurable. On appelle *atteintes* les plaies contuses de la couronne, qui résultent des

coups que l'animal se donne lui-même. Lorsque ces plaies sont profondes, elles peuvent dégénérer en javarts cartilagineux, maladie grave. On donne le nom de *crapaudine* à un ulcère de la face antérieure de la couronne, qui nuit à la régularité du développement du sabot.

Chez le bœuf, la couronne est divisée en deux parties par le sillon qui sépare les deux doigts. Quelquefois cette région est le siège d'un furoncle, dont le bourbillon s'étend entre les deux doigts, au-dessus du ligament interdigital, jusque vers les talons.

Chez le mouton, cette région, de même forme que celle du bœuf, présente au-dessus du sillon interdigital un orifice rond, qui laisse suinter une matière sébacée entremêlée de poils. Cet orifice est celui d'un petit cul-de-sac qui porte le nom de *canal bifurqué*. Il est rare qu'on le trouve chez la chèvre. C'est l'inflammation de ce sinus qui est désignée sous le nom de *fourchet* ; il ne faut pas la confondre avec le piétin.

Couronne (SUR LA) ou Pour Ctésiphon, discours judiciaire de Démosthène. Ce discours, chef-d'œuvre de l'orateur athénien, fut prononcé par lui l'an 330 av. J.-C., pour sa défense personnelle, sous prétexte de défendre Ctésiphon, dans les circonstances suivantes. Il était d'usage, à Athènes, que le peuple décernât des couronnes aux citoyens qui avaient bien mérité de la patrie ; mais une loi défendait de proposer au peuple de couronner un citoyen en charge qui n'aurait pas rendu ses comptes ; en second lieu, aux termes d'une autre loi, les couronnes décernées par le peuple ne pouvaient être données que dans l'assemblée du peuple, et les couronnes décernées par le sénat ne pouvaient l'être que dans la salle des séances. Démosthène, chargé avec neuf autres citoyens de réparer les murs d'Athènes, détruits par Philippe, roi de Macédoine, après la bataille de Chéronée, l'avait fait à ses frais. Avant la reddition de ses comptes, l'Athénien Ctésiphon, son ami, proposa de lui décerner une couronne d'or sur le théâtre, quoique ce ne fût pas le lieu fixé par la loi pour cette cérémonie, et de faire proclamer que *Démosthène recevait cette récompense à cause de sa vertu et de ses bienfaits envers le peuple athénien*. L'orateur Eschine, rival et ennemi de Démosthène, accusa Ctésiphon d'avoir voulu, contre la teneur des lois, décerner une couronne à un comptable, en plein théâtre, et d'avoir faussement exalté sa vertu et son patriotisme, puisque, selon lui, Démosthène n'était ni un honnête, ni un zélé citoyen. C'est pour répondre à cette accusation que Démosthène prononça devant le peuple athénien le *Discours sur la couronne*, qui a été regardé par les critiques anciens et modernes comme le type le plus achevé de l'éloquence. Le succès de l'orateur fut complet ; Eschine vaincu s'exila à Rhodes, où il ouvrit un cours d'éloquence par la lecture des deux harangues qui avaient amené son bannissement. De vifs applaudissements accueillirent surtout celle de Démosthène : « Eh ! que serait-ce donc, s'écria l'exilé, si vous eussiez entendu le monstre rugir ? »

Comme cette harangue passe, et avec raison, pour le plus beau monument de l'éloquence antique, pour le chef-d'œuvre de l'orateur dont le nom est devenu le synonyme d'éloquence, nous l'étudierons avec un soin tout particulier.

L'exorde est remarquable de simplicité : l'orateur se contente d'invoquer les dieux et de prier les juges de prêter à la défense la même attention qu'ils ont accordée à l'accusation, puis il détruit en quelques mots les mauvaises impressions laissées dans les esprits par les invectives d'Eschine ; il lui suffit d'en appeler à son caractère, à sa vie de citoyen, à l'estime de ses juges. Il annonce qu'il réfutera, avant tout, les calomnies dirigées contre son administration. Il passe, en effet, successivement en revue tous les actes de son ministère. Le discours est si fortement charpenté qu'il se réduit en somme à cet exposé juridique ; l'article de la proclamation et de la reddition des comptes en est un élément intrinsèque ; les sorties violentes contre l'accusateur elles-mêmes et les réflexions soit générales, soit particulières, rentrent dans le tissu de l'apologie, dont on ne saurait les détacher sans détruire l'harmonie de la harangue.

L'objection principale de Démosthène, l'argument qu'il reproduit sans cesse, mais toujours sous une nouvelle face, est écrasant pour Eschine : pourquoi n'a-t-il pas déposé sa plainte alors que les faits étaient récents et qu'il pouvait empêcher son rival de nuire à la république ? Pourquoi venir, après coup, accuser Ctésiphon et chercher dans ce moyen détourné la satisfaction de sa haine contre Démosthène, sans aucun profit pour l'Etat, et même à son préjudice ; car il veut le priver de son plus ferme soutien ?

En faisant l'histoire de son administration, Démosthène choisit pour point de départ la paix proposée par Philocrate. Ce n'est pas lui qui a déterminé les Athéniens à la paix, c'est Philocrate et ses complices qui ont tout perdu à ce sujet. Démosthène a vainement tenté de porter remède aux maux causés par leurs perfidies ; Eschine a paralysé tous ses efforts, et, par ses faux rapports, au retour de son ambassade, a été la cause du

la ruine des Rhocéens et des alarmes d'Athènes. Quand Philippe faisait la guerre aux Grecs, et même dans la paix, quand son or achetait les magistrats et les orateurs, pour quoi les perdus conseils des trahisons, tels qu'Eschine, l'ont-ils emporté sur ses avis ?

L'orateur interromp le récit de ses actes politiques pour faire lire l'acte d'accusation, qui suivait un tout autre ordre que sa réfutation. « Il se garde bien d'adopter le plan de défense que lui avait tracé d'avance l'artificieux Eschine, qui prétendait l'obliger à répondre d'abord sur l'infraction aux formes légales. Démosthène était trop habile pour donner dans ce piège, comme le remarque judicieusement La Harpe. »

Démosthène reprend l'histoire de son administration, de son opposition aux intrigues de Philippe, des mesures préventives qu'il a fait adopter par les Athéniens, des services qu'il a rendus à la cause de l'indépendance commune. Il glisse ensuite sur la partie de l'accusation relative à la proclamation de la couronne et à la reddition des comptes qu'il embarrassait assez. Il oppose aux arguments d'Eschine du mépris, des lieux communs et des injures, qui le dispensent d'une réfutation catégorique. C'est la partie la plus faible du discours. L'irrégularité de la proposition de Ctésiphon était flagrante.

Après avoir spécialement justifié le décret, l'orateur attaque son adversaire, le tourne en ridicule, rappelle ses commencements, la bassesse de son origine et les hontes de sa famille. Il dénonce sa vénalité, son indifférence pour le bien de l'Etat, son penchant au mal, dont il a donné de tristes preuves dans l'affaire des Locriens d'Amphisse. Démosthène appuie sur cet incident pour rejeter sur Eschine toutes les conséquences fâcheuses de cette guerre, qui a perdu la Grèce. Heureusement que la prépondérance de Philippe a été contre-balancée par l'alliance conclue avec les Thébains, grâce aux soins de Démosthène. Il insiste sur ce point qui met en relief le génie politique du roi de Macédoine et le zèle patriotique de l'orateur d'Athènes, qui valait à lui seul une armée.

Suspendant sa narration, Démosthène foudroie des éclats de son éloquence cet Eschine, qui gardait le silence au moment des événements, et qui vient l'attaquer si longtemps après. La défaite des Athéniens est glorieuse; même en la prévoyant, leur devoir eût été encore de combattre pour rester fidèles aux principes de leurs ancêtres. Et Eschine ose lui reprocher comme un sujet de honte son plus beau titre de gloire ! Inspiré subitement comme d'un dieu, dit Longin, et ravi, pour ainsi dire, par l'hébus même, Démosthène prononce ce serment, où il atteste les héros de la Grèce : « Non ! vous n'avez pas failli, non ! j'en jure par les mânes de ceux qui sont morts pour la patrie et la liberté à Salamine et à Marathon ! Non ! vous n'avez pas failli, je le jure ! Quel sublime élan d'enthousiasme patriotique, et que dans ce moment Eschine paraît petit en face de Démosthène ! » C'est là, dit La Harpe, et si souvent appelé de nos jours. Quand on l'entend, il semble que toutes les ombres évoquées par Eschine, ces grands morts : Solon, Aristide, Themistocle et ceux de Marathon et de Platée, viennent se ranger autour de la tribune, du haut de laquelle tonne Démosthène, pour le prendre sous leur protection. « Cette magnifique sortie dut rendre les Athéniens aussi fiers de leur défaite à Chéronée que des victoires de Marathon et de Salamine. Démosthène continue d'un ton plus calme; il raconte son ambassade à Thèbes, l'alliance qu'il a conclue et ses excellents résultats. Il oppose les services qu'il n'a cessé de rendre à la république au manège d'Eschine, qui vient donner des conseils après coup, comme un médecin qui viendrait offrir des avis après la mort du malade. « J'ai rendu bien des services, s'écrie-t-il avec une mâle fierté. J'ai fait plus encore : en ne me laissant pas corrompre à prix d'argent, j'ai vaincu Philippe; car, de même que l'acheteur triomphe de celui qui se vend et qui reçoit le prix de sa vénalité, de même l'homme resté pur et incorruptible triomphe de celui qui veut acheter sa conscience. Par conséquent Athènes, dans ma personne, est invaincue ! »

Eschine l'accuse d'avoir communiqué sa mauvaise fortune à d'autres peuples. Le grand orateur fait ressortir la ridicule d'un pareil reproche et rappelle victorieusement les honneurs dont on l'a comblé dans toute la Grèce. Ses concitoyens, s'ils n'avaient reconnu en Démosthène les qualités et la conduite d'un orateur digne d'estime, l'auraient-ils choisi pour prononcer l'éloge des guerriers morts à Chéronée ? Et dans ces temps de malheur quel était le rôle d'Eschine ? Lui, qui n'a jamais parlé pour la patrie, triomphait, lorsque tout le monde était dans l'affliction. Il lui sied bien de parler de corruption ! Au lieu de comparer son ennemi aux grands hommes défunts, qu'il le compare à ses contemporains et surtout à lui-même. Une prière adressée aux dieux, prière simple et sublime, comme l'invocation de l'exorde, termine la harangue, dont les deux plus beaux passages sont le serment que nous avons rapporté, et le récit de la prière d'Elatée, toujours proposé comme modèle de narration oratoire.

« N'est-ce pas là, dit La Harpe, le chef-d'œuvre de l'argumentation oratoire ? N'en-

v.

tendez-vous pas d'ici les acclamations qui ont dû suivre un si beau morceau ? Et ne concevez-vous pas que rien n'a dû résister à un génie de cette force ? Remarquez que, pour employer des moyens de ce genre, il faut les trouver dans son âme; elle seule peut les donner. L'art peut apprendre à les disposer, à les orner, mais il ne saurait les fournir. C'est à l'orateur surtout que s'applique ce mot heureux et si souvent cité de Vauvenargues : « Les grandes pensées viennent du cœur. » Outre l'intérêt de cette lutte personnelle, ce choc de deux adversaires, comme l'a bien remarqué M. Villemain, est ennobli par la grandeur des souvenirs publics; tous les effets oratoires de la tribune et du barreau sont à la fois réunis. Athènes paraît toujours entre l'accusateur et l'accusé, et la patrie est le sujet du combat. C'est l'éloquente narration de la lutte d'Athènes contre Philippe. Voilà le trait de génie qui donne à cette harangue tant de véhémence et de majesté; c'est une réfutation accablante, une apologie sublime et en même temps une philippique, un discours national. Après l'avoir entendu, les Athéniens ne pouvaient pas hésiter à confesser eux-mêmes que Démosthène avait eu raison de conseiller la guerre dans laquelle ils avaient été vaincus, et c'est à leur inspiration cette conviction que tendait tout le discours sur la couronne.

Dans cette harangue, la dialectique paraît le talent naturel de l'orateur, avec une brièveté qui n'ôte rien aux développements, aux tableaux, aux effets de l'éloquence; mais la première qualité de son style, c'est le mouvement : il faut suivre Démosthène et marcher avec lui; aujourd'hui encore ses paroles, pleines de chaleur, entraînent. Jamais il ne déclame dans ce sujet où la déclamation aurait pu paraître éloquent. La précision du langage et la plénitude de sens appartiennent à un véritable homme d'Etat; le grand orateur a l'art d'y joindre la clarté et la popularité du langage. Il manie avec une puissance invincible l'arme terrible du ridicule, et son ironie est comme un poignard qu'il tourne et retourne, avec un rire infernal, dans la poitrine de son ennemi. Puis tout à coup, ce même homme, que la colère entraîne, après avoir dévoilé les turpitudes d'Eschine et de sa famille, s'élève sans effort, sans secousse, du sein de cette fange qu'il a remuée, jusque dans les régions idéales, jusqu'à ces pensées surhumaines qui ravissent l'âme de l'orateur hors d'elle-même et hors du monde, et qui sont le sublime, où aspirent si vainement même de nobles natures. Aussi Longin lui en a-t-il emprunté de nombreux exemples.

Après avoir lu le discours sur la couronne, on ne peut se rappeler sans émotion cette réflexion de M. Geruzez : « Eschine vaincu devient rhéteur, et la défaite conduit Démosthène au martyre. La destinée les paye tous deux selon leur mérite. Le mercenaire continue de vivre en vendant ses paroles; le citoyen meurt avec la liberté qu'il n'a pu faire triompher. »

Couronne navale (SUR LA). Discours de Démosthène. Athènes, ayant eu besoin de vaisseaux pour une expédition, publia une ordonnance qui condamnait à la prison ceux qui n'auraient pas fourni leur vaisseau dans un délai fixé, et promettait une couronne au citoyen qui aurait le plus tôt et le mieux équipé son navire. Apollodore, ayant obtenu cette récompense, fut cité en justice par ses concurrents. Démosthène, son défenseur, prouve qu'il avait droit à cette distinction par son zèle et sa promptitude, et que ses accusateurs jaloux n'ayant pas rempli les conditions exigées méritaient un châtimement, et non une récompense. Il reproche aux Athéniens leur faiblesse, et les exhorte à ne pas décourager les bons citoyens qui servent l'Etat avec zèle, en favorisant l'intrigue et la cabale, parce qu'elles sont impuissantes. En intéressant l'auditoire au succès de sa cause, il assurait habilement le triomphe de son éloquence.

Couronne méritée (LA) [La Corona merceda], drame en trois journées, en vers, de Lope de Vega. Il y a dans ce drame un effet théâtral à satisfaire les plus réalistes; nulle part l'axiome shakspearien : « Le beau est horrible, l'horrible est beau, » surtout dans sa seconde partie, n'a été plus complètement réalisé. Notre scène française, si habituée qu'elle soit à l'horrible, depuis les cinq cerueils de *Lucrèce Borgia*, ne supporterait certainement pas une scène pareille. Le nœud de la pièce, en lui-même, est assez vulgaire; c'est une longue tentative de séduction du roi don Pedro sur la femme d'un de ses sujets, don Alvar. Désespérant de venir à bout de l'épouse, fidèle à son mari, il fait supposer une trahison de don Alvar et le jette en prison. La vie du mari ne pourra être rachetée que par le déshonneur de la femme. Soit. Don Alvar accepte, et voici la scène du rendez-vous :

DONA SOL. Que Votre Majesté soit la bienvenue !

LE ROI. Comment puis-je être mieux reçu que par cette parole ? Pardonne les inventions et les ruses de l'amour. La sincérité ne suffisant pas, il a fallu la trahison pour vaincre.

DONA SOL. Seigneur, remplie d'affection et d'amour pour vous, je n'aurais pas résisté si

longtemps à votre invincible valeur si j'avais pu y répondre, car j'ai toujours apprécié la faveur que vous me faisiez. Mais je ne l'ai pas accueillie à cause des défauts que j'ai dans ma personne. Puisque aujourd'hui je n'y vois contrainte, je vous donne, telle que je suis, pleine possession de mon corps, comme si vous étiez mon époux. Et plaise à Dieu que je ne sois pas la cause du mal que je soupçonne ! Je veux donc, avant tout, que vous voyiez mes bras, mon col et ma poitrine; je fus, il y a un an déjà, frappée d'une affreuse maladie qui éloigne de moi mon époux. Hélas ! bien que vous me voyiez belle au dehors et bien vêtue, je suis un fruit peint, dont le dedans est pourri. Seigneur, voyez ces plaies pleines de sang !

En disant ces mots, elle se découvre les bras et la poitrine, marbrés de tumeurs horribles. Pour sauver sa vertu, elle s'était promené un fer rouge sur tout le corps. La conclusion se devine. Le roi, après avoir reculé, apprend que c'est doña Sol elle-même qui s'est indignée ce supplice; il oublie son amour, rend la liberté à don Alvar, et, au dernier tableau, la reine Elisabeth vient elle-même poser sur la tête de celle qu'elle a prise pour une rivale la couronne méritée par son action héroïque.

Ce drame figure dans le *Choix de pièces de Lope de Vega*, collection de Rivadeneyra (4 vol. in-4°, 1856). Il n'a jamais été traduit en français. M. Ernest Lafont en a seulement donné une analyse et des fragments de traduction dans son *Etude sur Lope de Vega* (Paris, 1857, in-12).

Couronne tragique (LA) [la Corona tragica], poème en cinq chants de Lope de Vega, dont l'héroïne est Marie Stuart. Cette composition assez faible est la première qui ait été écrite en l'honneur de cette reine infortunée; le succès en fut prodigieux en Espagne, parce que c'était une protestation catholique contre l'Angleterre, une revanche de l'insuccès de l'*Armada*. Aussi un critique anglais est-il assez mal placé pour la juger. Suivant Tikhon, la *Corona tragica* n'est qu'un fade poème, un modèle d'intolérable controverse; Marie Stuart y est représentée comme une pure et glorieuse martyre de la foi; Elisabeth est une Jézabel et une Athalie, que Philippe II eut le tort d'épargner lorsque, en qualité de roi consort de la reine d'Angleterre, il tenait sa vie en son pouvoir. Si le savant critique de la littérature espagnole constate que cette œuvre respire d'un bout à l'autre l'enthousiasme religieux du poète et du pays pour lequel il écrivait, il a soin d'ajouter que c'est cet enthousiasme religieux qui fit l'inquisition ce qu'elle a été. Mais l'intolérance protestante est ici tout aussi étroite que l'intolérance catholique; ce jugement manque d'impartialité. Pour être juste, l'œuvre de Lope de Vega, comme celle de Calderon, comme toute la littérature espagnole, dont le fond est le catholicisme ardent, demande que l'on se place un peu au point de vue du poète, de son temps et de son pays; que l'on tienne compte de ses croyances, que l'on ne juge pas le croyant en voulant apprécier le littérateur.

La *Corona tragica* ne se trouve pas dans la collection des *Œuvres non dramatiques* de Lope de Vega; don Guetano Rosell, son éditeur, n'a réuni dans ce volume qu'un choix d'œuvres, *obras escogidas*, du fécond poète. Pour la trouver, il faut avoir recours aux collections complètes, malheureusement presque introuvables, où elle porte tantôt le titre de *Corona tragica*, tantôt celui de *Maria Estuarda*.

Couronne gothique (LA) [Corona gotica], de Diego Saavedra-Fajardo, historien et diplomate espagnol du XVII^e siècle. C'est l'histoire de l'empire visigoth en Espagne, depuis Alarie jusqu'à l'invasion des Arabes. Elle parut pour la première fois à Munster (1648, in-4°), où Diego Saavedra la composa, pendant les lenteurs du congrès dont il faisait partie. C'est une œuvre plus littéraire qu'historique; au dire des critiques espagnols, on peut en admirer l'habileté d'exposition, le style toujours élégant et facile, mais la critique fait absolument défaut à Saavedra. Il écrit surtout en philosophe, en diplomate; il connaissait admirablement tous les replis du cœur humain, et sème ses écrits de fines ironies, de pensées délicates. On rend aussi justice à sa vaste érudition. Cependant il n'est pas sans avoir quelques-uns des défauts des *cultoristas*: un laconisme exagéré, des tournures épigrammatiques obscures, une affectation à ne présenter l'idée que par un côté brillant et singulier. Malgré tout, c'est un maître du style, et, suivant l'opinion d'un critique qui fait autorité en Espagne, M. Gil y Zarate, « un de ceux qu'il convient le plus d'étudier pour connaître toutes les ressources de la langue. »

La *Corona gotica*, telle qu'elle parut en 1648, était inachevée, et s'arrêtait à l'an 716. Après la mort de l'auteur, don Alonzo Nuñez de Castro la termina, mais non pas avec le même talent. Cette nouvelle édition, avec la suite, fut imprimée à Madrid (1670, 3 vol. in-4°), et à Anvers (1681 et 1708, 2 vol. in-fol.). L'éditeur y a joint les *Entreprises politiques* et la *République littéraire*, deux autres ouvrages de Saavedra.

Couronne (LA), revue littéraire de la province, fondée en 1856 par M. A. de Melheurat, avec le concours de MM. Philaret Chas-

les, Ch. de Besselièvre, Gourdon de Genouillac, Latour Saint-Ybars, de Pongerville, Thé de Banville, le comte de Marcellus, le comte de Montlaur, etc. Cette revue, fondée sans le secours de capitaux nécessaires, n'eut que peu de durée; il n'en parut que quelques numéros, bien qu'elle ait fait une certaine sensation lors de son apparition.

COURONNE (Jean-Baptiste-Guillaume HAILLET DE), écrivain français, né à Rouen en 1728, mort à Paris en 1810, fut lieutenant criminel au bailliage de Rouen, et secrétaire perpétuel de l'Académie de cette ville. Il a fourni une grande quantité de notes à Desessarts pour sa *Bibliothèque d'un homme de goût* et ses *Siècles littéraires*, beaucoup d'articles à Prudhomme pour sa nouvelle édition du *Dictionnaire historique*. Il a publié plusieurs éloges d'académiciens rouennais. Ses ouvrages les plus importants sont restés inédits.

COURONNE (LA), bourg et commune de France (Charente), canton, arrondissement et à 7 kilom. S.-O. d'Angoulême, sur la Boême et la Charrau; pop. aggl. 1,379 hab. — pop. tot. 2,882. Fabriques de toiles métalliques, papeteries, colle végétale, tuyaux de drainage; commerce de bestiaux. On y remarque les belles ruines de l'église d'une ancienne abbaye fondée en 1171; l'église paroissiale, d'architecture romane, et le château de l'Oisellerie, bâti au XVI^e siècle.

COURONNE (GRAND-), bourg de France (Seine-Inférieure), chef-lieu de canton, arrondissement et à 12 kilom. S.-E. de Rouen, près de la rive gauche de la Seine; pop. aggl. 1,032 hab. — pop. tot. 1,537 hab. Pêche; fabriques de tulle.

COURONNÉ, ÊE (kou-ro-né) part. passé du v. Couronner. Qui est paré d'une couronne, qui a le front ceint d'une couronne : Un roi couronné. Une statue couronnée. Des convives couronnés de roses.

La victime était prête et de fleurs couronnée. VOLTAIRE.
Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneçon
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
BÉRANGER.

— Qui jouit des honneurs souverains, qui a le titre de roi ou d'empereur : Un sot couronné n'est qu'un sot. Le nom d'un savant a bien du chemin à faire pour aller jusqu'aux oreilles des TÊTES COURONNÉES. (Fonten.)

Le ciel doit un enfer aux vices couronnés. DE BERNIS.
J'ai préféré Pompée errant, abandonné,
A César tout-puissant, à César couronné.
CORNÉILLE.

Il reçoit de grands honneurs, qui est traité comme un roi :
Il brave du méchant le faste couronné.
J.-B. ROUSSEAU.

— Qui a obtenu une couronne pour récompense; qui a gagné un prix dans un concours : Un élève dix fois couronné. Un mémoire couronné par l'Académie. Le Tasse ne méritait point à sa destinée; il ne fut jamais couronné, pas même après sa mort. (Chateaub.)

— Par anal. Paré, orné, surmonté, entouré d'une couronne : Un arbre couronné de verdure. Une montagne couronnée de nuages. Une tête couronnée de cheveux blancs. Jamais plante ne fut cultivée avec plus de soin, ni ne se vit plus tôt couronnée de fleurs et de fruits, que la princesse Anne. (Boss.) Les papillons n'ont pas de queue comme les oiseaux, mais la plupart sont couronnés d'antennes qui dirigent leur vol. (B. de St-P.)

Une langue en ragot, de perail couronnée. BOILEAU.
Salut, bois couronnés d'un reste de verdure. LAMARTINE.

Il Décoré, embelli, honoré :
Tu le vois, tous les jours devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné.
RACINE.

Sombre quatre-vingt-treize, épouvantable année,
De laurier et de sang grande ombre couronnée,
Du fond des temps passés ne te relève pas.
A. BARBIER.

— Fig. Qui a reçu satisfaction, qui est accompli, terminé : Des efforts couronnés de succès. Je ne m'étonne plus qu'une vie si religieuse ait été couronnée d'une mort si sainte. (Fléch.) Ces savantes manœuvres furent couronnées par un plein succès. (Balz.)

Vos vœux sont couronnés et Cécile est à vous. MOLIERE.

— Anc. littér. Rime couronnée. Rime répétée pour former un petit vers à la suite d'un vers plus long. En voici des exemples :

L'on voit des comités
Més
Comme des princes,
Qui jadis sont venus
Nus
De leur province.
FANARD.

Ma blanche colombe
Belle,
Souvent je vais priant
Criaient ;
Mais dessous la cordelle
Belle
Me jette un œil friant
Riant.

CL. MAROT.

— Art milit. *Ouvrage couronné*, Ouvrage à couronner.

— Blas. Surmonté d'une couronne ou portant une couronne : *Armoiries couronnées*. Il se dit des animaux qui ont sur la tête une couronne, tantôt du même émail que l'animal, tantôt d'un émail différent, et qui est généralement radiée ou à pointes : *De Costanges : D'argent, au lion de gueules, armé et lampassé d'or, couronné d'azur, accompagné de cinq étoiles du même, deux, deux et un.*

— Métrol. *Ecu couronné*, Ancienne monnaie de France appelée aussi *écru* à la couronne.

— Art vétér. *Cheval couronné*, Cheval qui a un ou deux genoux marqués d'une sorte de cicatrice dénudée de poils, et provenant d'une chute : *Quant à Assuérus, il est devenu cheval de race, et Miss-Esther est couronnée.* (Th. de Banville.) *Un cheval couronné est toujours dangereux, surtout pour le cavalier.* (Focillon.)

— Sylvic. Se dit d'un arbre où les branches de la cime sont mortes, ce qui est dans tous les cas un indice de caducité : *Un arbre couronné ne croît plus en hauteur.* (Bosc.) *Nos arbres au front chauve, ou, comme on dit, couronnés, attirent la première corneille qui vient prophétiser l'hiver.* (De Latouche.)

— Conchyl. *Spire couronnée*, Spire de coquille univalve munie extérieurement d'un bord dentelé qui imite certaines couronnes.

— Mamm. *Dauphin couronné*, Dauphin dont le front est marqué de deux cercles jaunes. Il *Cerf couronné*, Cerf dont le bois consiste en une simple empaumure implantée directement sur l'os du front.

— Ornith. *Grue couronnée*, Espèce de grue appelée aussi *oiseau royal*, qui a sur la tête une aigrette couleur d'or. Il *Outarde couronnée*, Outarde qui a une bande jaune sur la tête.

— Encycl. Blas. Nous donnons ici la liste des familles qui portent des animaux couronnés sur leurs écus :

Halvin : d'argent à trois lions de sable couronnés, armés et lampassés d'or. — **Dorço** : d'argent au lion de sable, couronné d'or, armé et lampassé de gueules. — **Boismenard** : d'or, à l'aigle de sable couronnée de pourpre, becquée et membrée de gueules. — **Rasses de Gave**, en Flandre : de gueules, à trois lions d'argent couronnés d'or. — **Catien le Boche** : d'or, au léopard lionné de gueules, couronné d'azur. — **Colligay** : de gueules, à l'aigle d'argent, couronné, becquée et membrée d'azur. — **Grassey** : d'or, au lion couronné d'azur. — **Gallen von Gallenstein**, en Styrie : de gueules à la licorne saillante d'argent, couronnée et accornée d'or. — **Bolagré**, en Nivernais : de sinople, au lion d'argent, couronné, armé et lampassé de gueules. — **Du Plessis de Chivray** : d'argent, au lion de sable, couronné d'or. — **Chastelus** : de gueules, au lion d'argent, couronné, armé et lampassé d'or. — **Aspremont**, en Poitou : de gueules, au lion d'or, couronné d'azur. — **Cocheflet** : d'argent, à deux lions léopardés l'un sur l'autre de gueules, couronnés, armés et lampassés d'or. — **Beauvau** : d'argent, à quatre lionceaux, cantonnés de gueules, couronnés, armés et lampassés d'or. — **Savigny** : de gueules, à trois lionceaux d'argent, couronnés, lampassés et armés d'or. — **Selavie** : de gueules, au dragon couronné d'or. — **Briquebech**, en Normandie : d'or, au lion de sinople, couronné, armé et lampassé d'azur. — **Boullehart** : de gueules, au lion d'or, couronné, armé et lampassé de sable. — **Cigala**, à Gênes : de gueules, à l'aigle d'argent, couronnée d'or. — **Liedekerke** : de gueules, à trois lions d'or, couronnés, armés et lampassés d'azur. — **Danthon**, en Poitou : de gueules, à l'aigle d'or, couronnée, becquée et membrée d'argent. — **Boré**, en Normandie : d'argent, à trois têtes de léopard d'azur, couronnés et lampassés de gueules. — **Aigria** : d'azur, à trois lions d'argent, couronnés d'or, armés et lampassés de gueules. — **Beauverant la Layère**, en Bourgogne : d'azur, au bœuf couronné de gueules. — **Chambin**, en Bresse : d'argent, au lion de sable, couronné d'or. — **Firmagnon** : d'argent, au lion de gueules, couronné, armé et lampassé de sable. — **Rassenghien** : d'azur, au lion couronné de gueules. — **Vavasseur** : de gueules, à un lion d'argent, couronné et armé d'azur. — **Postol** : d'argent, au lion de sable, couronné et lampassé d'or. — **Bonay** : d'azur, au chef d'or, à un lion de gueules, couronné, lampassé et armé d'argent, brochant sur le tout. — **La Cauchie** : d'or, au lion d'azur, couronné, armé et lampassé de gueules. — **De Lor**, en Champagne : de sable, au lion d'argent, couronné, armé et lampassé de gueules. — **Grassy** : d'or, au lion d'azur, couronné de gueules. — **Verny-Favorolle** : d'azur, au lion d'or, couronné de gueules. — **Bussou**, en Bretagne : d'argent, au lion de sable, couronné, armé et lampassé d'or. — **Saint-Rimault**, en Picardie : de sable, au lion d'argent, couronné d'or. — **Karadrenx-Neufville** : d'argent, à trois lions d'azur, couronnés, armés et lam-

passés de gueules. — **Interiorana**, à Gênes : de sable, au lion d'argent, couronné, armé et lampassé de gueules. — **Bouvière** : d'or, à trois rencontres de bœuf, couronnés d'azur. — **Soyay** : d'argent, à deux lions léopardés de sable, couronnés, armés et lampassés de gueules. — **Cocsmes-Montauban** : d'or, au lion d'azur, couronné de gueules. — **Gorre**, en Picardie : de gueules, à trois lions d'argent, couronnés d'or. — **Aleman**, en Bugey : de sable, au lion d'argent, couronné et armé de gueules. — **Lancan-Bolseigneur** : de sable, au léopard d'argent, couronné, armé et lampassé d'or. — **La Brodamière**, en Bretagne : d'azur, à un lion d'argent, couronné et armé d'or. — **Saint-Amour**, en France-Comté : d'argent, au lion de sable, couronné et armé d'or. — **La Barre la Tuffière** : d'argent, à trois lions de sable, couronnés, armés et lampassés d'or.

— Art vétér. Lorsqu'on abandonne trop un cheval, qu'on ne le soutient pas de manière qu'il sente toujours la main, soit qu'il porte un cavalier, soit qu'il tire une voiture, ou qu'il suive son conducteur, il finit par s'oublier, il fait un faux pas ; on dit alors qu'il bronche ou qu'il butte. Les chevaux fatigués par une longue marche, ceux qui rasent le tapis, sont très-sujets à faire des faux pas au sortir de l'écurie ou à la fin du travail. Il faut donc être très-attentif avec ces chevaux, comme avec tous du reste, car il n'est si bon cheval qui ne bronche, dit le proverbe. Lorsque la marche est lente, le faux pas n'a aucune suite fâcheuse ; il avertit à la fois le cheval et le conducteur ; mais dans les allures rapides il entraîne souvent la chute et occasionne des lésions plus ou moins graves, qui parfois déprécient considérablement l'animal. C'est aux genoux que se produisent ces lésions, sous forme d'excoriations, de cicatrices. Quelquefois elles se trahissent simplement par l'absence des poils, emportés dans la chute par le frottement du genou contre le sol. Dans ce cas, on dit que le cheval est couronné. Cette sorte de couronne ôte au cheval qui la porte une grande partie de sa valeur, car on la considère comme la conséquence d'une faiblesse générale ou d'une mauvaise constitution des membres antérieurs. Cette opinion est surtout fondée lorsque les deux genoux sont atteints et que leur surface est recouverte de callosités qui indiquent l'ancienneté et la répétition de l'accident. Mais le cheval peut aussi se couronner par cas fortuit ; il est des animaux qui s'excorient les genoux à l'écurie contre la mangeoire. Un cheval très-solide peut faire une chute dans une marche rapide, sur un chemin difficile, et se couronner.

La vitesse des allures, l'état glissant du sol, la poussée de la voiture, la répartition mauvaise du poids du véhicule ou de celui du cavalier, les obstacles quelquefois légers que peuvent rencontrer les pieds en mouvement, etc., sont autant de causes qui peuvent déterminer la chute du cheval. Certaines conformations irrégulières, comme la trop grande longueur des membres, la disposition *bas du devant*, l'action de forger et de s'atteler, les vices d'aplomb des membres antérieurs, le défaut d'être *sous lui* du devant, prédisposent l'animal à tomber. L'excès de fatigue, l' inanition, les boiteries, les maladies des tendons des ligaments, le redressement de la région digitée sur le canon prédisposent aussi le cheval à s'abattre.

Les chevaux tombent parfois sur la tête ou sur le côté et se renversent sur les hanches ; mais leur chute a lieu le plus souvent sur les genoux. L'animal monté se relève ordinairement sans aide, à moins qu'il ne soit vieux, très-fatigué, ou qu'il ne soit tombé sur un sol très-glissant. Pour se relever, il commence par soulever la tête, puis il dégage les membres antérieurs repliés sous le corps, et par un second effort tout le train antérieur est relevé, et bientôt l'animal se retrouve sur ses pieds. Si le cheval ne peut se relever, on cherche à ramener en avant les membres antérieurs engagés sous le corps, puis, se plaçant du côté opposé à celui par où se présentent ces membres, on soulève la tête, en saisissant d'une main les rênes tout près de la bouche, tandis que de l'autre main, appliquée au garrot ou à l'épaule, on pousse le cheval devant soi, comme pour le tourner sur ses jambes.

Le cheval attelé qui tombe est dans de moins bonnes conditions pour se relever, empêché qu'il est par les brancards du véhicule et les liens qui l'y attachent. Dans les rues des villes, il ne manque pas de gens qui accourent autour d'un cheval tombé, et le nombré est grand des officieux qui donnent des conseils intempestifs, ou commettent quelque maladresse. La première précaution à prendre n'est pas de couper les harnais à tort et à travers, comme on le fait trop souvent, ce qui met ensuite le conducteur dans un réel embarras ; il faut faire tenir la tête de l'animal de façon à prévenir de sa part toute tentative prématurée pour se relever, et tout mouvement brusque qui déterminerait des blessures. On détache ensuite toute la partie du harnachement qui soutient la charge de la voiture. Si le cheval est accablé, on déboucle la courroie qui fixe le collier et les traits à la flèche, on recule la voiture de quelques pas. On donne à l'animal l'espace nécessaire pour se relever, et on l'aide comme nous l'avons dit ci-dessus. Une fois relevé, on carresse le cheval pour le rassurer, on lui laisse

le temps de se calmer, on examine ses blessures, et on ne lui fait reprendre sa tâche interrompue qu'autant que ces blessures ne sont point graves.

COURONNEL s. m. (kou-ro-nèl — rad. *couronne*). Forme ancienne du mot colonel.

COURONNEMENT s. m. (kou-ro-ne-man — rad. *couronner*). Action de couronner, de mettre solennellement une couronne sur la tête de quelqu'un ; se dit particulièrement de la cérémonie dans laquelle on couronne un souverain : *Le couronnement d'un roi, d'un empereur. Le couronnement d'un lauréat, d'une rosière. Pour le couronnement on se servait de la couronne de Jeanne d'Evreux, troisième femme de Charles le Bel. (Sainte-Foix.) Après le 10 août, République et Empire furent faits synonymes, et cette synonymie s'est maintenue officiellement jusqu'après le couronnement de Napoléon.* (Proudh.)

Elle ne doute point de son couronnement.

CORNEILLE.

Essayer un habit pour le couronnement, C'est grave.

C. DELAVIGNE.

— Partie supérieure d'un objet, particulièrement d'un meuble ou d'un édifice. *Le couronnement d'une tour. Le couronnement d'un balust.*

— Fig. Accomplissement, terminaison, perfection : *La mort est le couronnement de la beatitude de l'âme.* (Pasc.) *La vie de l'homme avec tous ses projets s'élève comme une petite tour dont la mort est le couronnement.* (B. de St-P.) *Le couronnement de la société moderne doit être l'amélioration morale, matérielle et intellectuelle du sort des classes laborieuses.* (Wolowski.) *Le christianisme fut le produit, l'expression et le couronnement du premier âge de la civilisation.* (Jouffroy.) *L'idée de Dieu a sa base dans la conscience et son couronnement dans la raison.* (Gérusez.) *La mort est le couronnement de la vie.* (Proudh.)

Il ne lui manque plus que de mourir enfin.

Pour le couronnement de toutes ses sottises.

MOLIÈRE.

— Blas. Ornement qui se met en tête d'un écusson.

— Mar. *Couronnement d'un vaisseau*, Partie arrondie et souvent ornée, qui est au-dessus de la poupe : *C'était au couronnement que se plaçait l'écu royal, dominé par la couronne fermée ; cette couronne avait nommé l'endroit où elle figurait au milieu de riches sculptures et de peintures éclatantes ; quelquefois l'écusson couronné ornait une des galeries extérieures ; la couronne royale restait cependant au sommet de la poupe.* (Jal.)

— Fortif. Retranchement que forme l'assiégeant pour s'abriter et pouvoir continuer ses travaux en avant, quand il s'est emparé de quelque ouvrage de l'assiégé. — **COURONNEMENT DU CHEMIN COUVERT**. Le couronnement de la demi-lune se nomme aussi nid de pie.

— Chir. Dans le langage des accoucheurs, Position de la tête de l'enfant lorsque, ayant rompu les membranes, elle commence à s'engager dans l'orifice de l'utérus, qui lui forme une sorte de couronne.

— Art vétér. Lésion du cheval qui est couronné.

— Arboric. Maladie d'un arbre dont les feuilles jaunissent au sur les branches les plus élevées. *Certains arbres, comme le chêne, sont particulièrement sujets au couronnement.* (Focillon.) Il faut de tailler un arbre en forme de couronne.

— Encycl. *Couronnement des rois*. V. SACRE.

— Fortif. Couronner le chemin couvert, c'est établir sur ce chemin un logement dans lequel on se fortifie. L'ennemi couronne le chemin couvert, quand il est maître des glacis, et quand il a refoulé l'assiégé dans l'enceinte de la place. C'est après le couronnement du chemin couvert qu'on trace les batteries de brèche. Il peut se faire pied à pied, de vive force, ou par surprise.

Couronnement (LE) [*Incoronazione*], satire que Giusti écrivit, en 1838, à l'occasion du couronnement de l'empereur d'Autriche Ferdinand, qui était venu à Milan prendre la couronne de fer. On sait que les petits souverains de la Péninsule s'attirèrent, dans cette circonstance, la haine et le mépris de leurs sujets, en allant se prosterner, comme de véritables vassaux, devant l'Autrichien. Giusti, qui, comme notre Béranger, fustigea dans son pays les abus de la Restauration et les abus du pouvoir, fit cette satire, dans laquelle il attaqua violemment le pape, les rois et le grand-duc de Toscane en personne : « Le Morphée toscan vient lentement, lentement, ceint de pavots et de laitue, et, par la manie de s'immortaliser, il dessèche les goussets et les marmesses. Il tripote avec les tribunaux et les gabelles, il énerve ses peuples en les endormant, et pourtant, quand il rêve d'imiter son aïeul (Léopold I^{er}), il fait encore quelque bonne chose. » Le poète ne se contente pas de crayonner l'endormeur, Léopold de Toscane ; il passe en revue les autres souverains italiens : Ferdinand II, de Naples, qui fut ferme à la façon de Tibère ; les honteux passe-temps de la duchesse de Parme (Marie-Louise) et du duc de Lucques ; François IV de Modène, type remarquable d'entêtement rétrograde ; l'abjection nécessaire du pontificat temporel devant les batonnets autrichiens.

qui le protègent en l'avilissant. Un seul souverain, Charles-Albert, s'était montré Italien dans cette circonstance.

Couronnement d'épines (REPRÉSENTATIONS DIVERSES DU). Une des plus anciennes représentations que nous connaissions du couronnement d'épines est une verrière du XIII^e siècle, de la cathédrale de Bourges, que M. A. Martin et Cahier ont publiée dans leur grand ouvrage sur cette église. A partir du XVI^e siècle, cette scène inspira une foule de tableaux, de bas-reliefs, d'estampes. Il nous suffira de citer les peintures du Titien (au Louvre), du Tintoret (à la *Scuola di San Rocco*, à Venise), d'Albert Dürer (collection de M. de Quéderville, grav. dans les *Arts au moyen âge*), du Guerchin (musée de Munich), de Louis Carache (pinacothèque de Bologne), de Jacques Bassan (au palais Spinola, à Gênes, à l'Académie des beaux-arts de Venise et au musée de Lille), de Domenico Robusti (Académie des beaux-arts de Venise), du Caravage et de Manfredi (pinacothèque de Munich), de Leonello Spada (ancienne collection du prince de Salerne, à Naples), de Joachim Assereto (palais Spinola, à Gênes), de Van Dyck (musée de Madrid), de Lambert van Noort (musée d'Anvers), de Michel Coxcie (musée de Bruxelles), de Lucas Cranach, de Schaufelein et d'Adrien van der Werff (musée de Munich, etc.). Citons encore : un grand médaillon en émail de Léonard Limosin et un bas-relief en albâtre, du XVI^e siècle, au musée de Cluny ; diverses estampes d'Alb. Dürer, Altdorfer, Jérôme Wierix (d'après Gilles Mostaert), Jacob van Assen, Luca Bartelli, etc. Dans la plupart de ces ouvrages, le Christ est représenté tantôt assis, tantôt debout, les poignets liés, les épaules couvertes d'un manteau de pourpre, tenant à la main un roseau en guise de sceptre, entouré de soldats et de bourreaux qui lui enfoncent la couronne d'épines sur la tête, tandis que d'autres se prosternent par dérision devant lui ou l'accablent de toutes sortes d'outrages.

Couronnement d'épines (LE), tableau de van Dyck ; musée de Madrid. Le Christ, les mains liées derrière le dos, la tête inclinée vers l'épaule gauche, les yeux à demi fermés, souffre avec une patience divine les outrages de ses bourreaux. L'expression de sa physiognomie est belle et touchante ; son corps, aux formes vigoureuses, a des chairs d'un ton de couleur très-animé. Les bourreaux sont peints et éclairés d'une façon magistrale. Celui du milieu surtout, avec son visage maigre, énergique, et son front bas que couvre un casque enfoncé jusqu'aux sourcils, paraît vivant. Cette magnifique toile, qui provient de l'Escurial, a 8 pieds de haut sur 7 pieds de large.

Couronnement de la Vierge. Iconog. Le *Couronnement de la Vierge* est un des sujets que les artistes des derniers siècles du moyen âge et de l'époque de la Renaissance ont représentés le plus fréquemment. Un grand nombre de cathédrales, élevées au XIII^e et au XIV^e siècle et placées sous le vocable de Notre-Dame, offrent des bas-reliefs retraçant cette scène mystique. C'est ainsi, par exemple, que le *Couronnement de la Vierge* est sculpté sur le tympan de la porte centrale de la cathédrale de Laon (commencement du XIII^e siècle), sur le tympan de la porte de gauche de la façade occidentale de Notre-Dame de Paris (vers 1215), au-dessus du linteau de la petite porte rouge de la façade nord de la même église (vers 1260), sur la façade principale de la cathédrale de Senlis (fin du XIII^e siècle), sur le gâble de la porte centrale de la cathédrale de Reims, au sommet du pignon du portail de la colonnade à la cathédrale de Rouen (XIV^e siècle), sur la porte de droite de la façade de la cathédrale de Sens (XIV^e siècle), etc. Dans ces diverses représentations, dit M. Viollet-le-Duc, la Vierge est assise à la droite du Christ et presque toujours sur le même siège ; elle joint les mains et incline légèrement la tête ; le Christ pose lui-même la couronne sur la tête de sa mère, ou la bénit pendant qu'un ange, sortant d'une nuée, apporte cette couronne ; deux anges debout ou à genoux, tenant des flambeaux, assistent à la scène divine. A la porte rouge de Notre-Dame de Paris, ces deux anges sont remplacés par un roi et une reine, probablement saint Louis et son épouse, dans l'attitude de l'adoration. A Rouen, il y a deux anges et deux séraphins. A Laon, le Christ bénit sa mère de la main droite et tient, de la main gauche, le livre des Évangiles. Une belle clef de voûte de l'église de Semur en Auxois (vers 1235) représente le *Couronnement de la Vierge* au milieu de feuillages. Le Christ assis appuie sa main gauche sur le livre saint et bénit sa mère. Un ange, descendant du ciel, pose la couronne divine sur la tête de Marie, qui tient un livre et s'incline dévotement. Deux autres anges, sortant à mi-corps des branchages, portent chacun un cierge. Ce bas-relief circulaire, qui a près d'un mètre de diamètre, est entièrement peint. Le musée de Cluny possède deux plaques de diptyque en ivoire, du XIV^e siècle, et deux bas-reliefs en albâtre, de la même époque, représentant le *Couronnement de la Vierge* : dans l'un de ces bas-reliefs (n^o 129), Marie, debout sur les ailes d'un chérubin et entourée de chœurs d'anges, est couronnée par le Christ et par Dieu le Père.

Le *Couronnement de la Vierge*, peint par Giotto dans l'église souterraine de Saint-

François d'Assise, a été célébré comme un des chefs-d'œuvre de ce maître; mais il a eu beaucoup à souffrir des outrages du temps. Deux petits tableaux de cet artiste sur le même sujet sont conservés, l'un dans la galerie Falletti di Bartolo à Turin, l'autre dans la collection de M. W. Davenport-Bronley, en Angleterre. Celui-ci représente la Vierge vêtue de blanc, le Christ en robe rose et manteau bleu foncé; deux anges sont agenouillés de chaque côté; dans un petit médaillon placé au-dessus de la scène principale, figure le Père Éternel. Un tableau du musée Napoléon III (n° 13), peint dans la manière de Giotto, montre le Christ et sa mère assis sur un trône au bas duquel sont debout saint Antoine, sainte Lucie, saint Augustin, saint Jacques, sainte Dorothee et saint Laurent; chacun de ces saints porte son nom inscrit en relief dans son nimbe. On voit au même musée (n° 56) un tableau de l'école de Sienne (xiv^e siècle) représentant le Christ et Marie entourés de saints en adoration, d'anges chantant et sonnant de la trompette. Beaucoup d'autres artistes de la même époque ont introduit des saints, des anges, et même de simples particuliers, des donateurs, dans la scène du couronnement de la Vierge; le tableau de Fra Angelico, que nous décrivons ci-après, est l'une des compositions les plus importantes que nous connaissions en ce genre. Nous citerons encore : un beau tableau de la collection Cambis-Alais (Avignon), daté de 1394 et que M. Chaumelin (*Trésors d'art de la Provence*) a cru pouvoir attribuer à Taddeo di Bartolo, de Sienne; une peinture de Taddeo Gaddi, faisant partie de la collection Fuller-Russell (Angleterre), et qui a été exposée à Manchester en 1857; le sujet central d'un triptyque de Semitecolo, à l'Académie des beaux-arts de Venise; un tableau analogue de Justus de Padoue, daté de 1367, œuvre d'une exécution très-fine qui se trouve au palais de Kensington en Angleterre; une peinture italienne du musée du Louvre (n° 507), qui a été attribuée à Simone di Martino; une peinture de Serafino de Serafini, datée de 1385, à la cathédrale de Modène; un tableau byzantin du musée de Naples, où figurent saint Michel, saint Gabriel, saint Basile et saint Athanase; un tableau du musée Napoléon III (n° 70), signé du nom de l'auteur, Jacopo di Paolo, et où l'on voit six anges soutenant un dais sous lequel le Christ et sa mère sont assis; un tableau du Moretto dans l'église des Saints-Celse-et-Nazaire, à Brescia; une peinture de Giovanni et Antonio Vivarini de Murano, que possède l'Académie des beaux-arts de Venise, et qui a été gravée par A. Viviani; une fresque d'Anbrogio Borgognone, dans l'église de Saint-Simplicien, à Milan; une composition de Girolamo Marchesi da Cotignola, au musée de Berlin. Dans ce dernier tableau, le Christ assis couronne sa mère, qui est agenouillée; derrière eux, et de chaque côté, des anges sonnent de la trompette; plus bas, un autre ange joue du luth, entre saint Jean-Baptiste et saint Vincent; dans le haut de la composition, on voit le Père Éternel assis sur les nuées, et le Saint-Esprit sous la forme de la colombe.

Le Louvre possède des *Couronnements de la Vierge* de Piero di Cosimo Rosselli (n° 291), de Zenobio de' Machiavelli (n° 245), de Ridolfo Ghirlandajo (n° 205), de R. del Garbo (n° 200). Dans le tableau de Piero, Dieu le Père, assis dans les cieux et la tête ceinte d'une tiare, couronne la Vierge, au milieu du chœur des anges, et en présence de saint Jérôme, de saint François d'Assise, de saint Bonaventure et de saint Louis, évêque; dans le tableau de Zenobio, qui est daté de 1473, les témoins du triomphe de Marie sont saint Jean-Baptiste, saint François, la Madeleine et saint Pierre, apôtre; dans celui de Ridolfo, qui porte la date de 1503, les assistants sont les mêmes, à l'exception de l'apôtre qui est remplacé par saint Pierre, le dominicain, et on voit en plus saint Dominique; ces cinq personnages sont à genoux. Vasari nous apprend que ce dernier ouvrage fut exécuté pour le couvent des religieuses de Rupoli. Nous donnons ci-après une description spéciale du tableau de R. del Garbo, ainsi que de la célèbre fresque dont le Corrège a couvert la coupole de la cathédrale de Parme, et de deux autres *Couronnements de la Vierge*, l'un de Raphaël, l'autre du Pinturicchio, qui sont tous deux à la pinacothèque du Vatican. La même scène a été peinte par Girolamo da Santa-Croce (musée de Berlin), Palmeggiano (musée Brera, à Milan), Jules Romain et le Fattore (pinacothèque du Vatican), Girolamo d'Udine (à l'hôpital d'Udine), Giulio Clovio (miniature de l'*Office de la Vierge*, qui est au musée de Naples), G. da Santa-Fede (église de Santa-Maria de Nuova, à Naples), le Tintoret (église de Saint-Georges Majeur, à Venise), Paul Véronèse (Académie des beaux-arts de Venise et galerie de Schleissheim), Anselmi (église de la Madone della Steccata, à Parme), Annibal Carrache (collection du duc de Newcastle), Lanfranc (au Louvre, gravé par Et. Baudet), le Padouan (Académie des beaux-arts de Venise), Ch.-F. Nuvolone (église de la Passion, à Milan), Velazquez (v. ci-après), Juan de Juanes (musée de Madrid), le Maître à la navette (collection Abel, à Stuttgart), le Maître de la Passion de Lyversberg (église de Linz, sur le Rhin, et musée de Munich), Pacher von Bruckeck (à Saint-Wolfgang, près d'Ischl), Memling (médaillon de la fameuse chasse de

sainte Ursule), Hans Holbein le père (galerie d'Augsbourg), Hans von Culmbach (musée de Munich), Hans Schaufelein (même musée), Hans Baldung Grien (œuvre importante, à la cathédrale de Fribourg), Rubens (v. ci-après), Van der Werff (musée de Munich). Citons enfin deux bas-reliefs en bois du xvi^e siècle, au musée de Cluny (nos 283 et 284); un grand vitrail de la même époque, peint dans le style de Frans Floris, à l'église Saint-Paul de Liège; un bas-relief de Giuseppe Vismara, à la cathédrale de Milan; des estampes de Maso Finiguerra, de Martin Schongauer, d'Aldorfer, du Maître au Dé, de Cherubino Alberti (d'après F. Zuccaro), de Simone Cantarini; et, parmi les productions plus récentes, un grand vitrail de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, d'après un carton de P. de Cornélius; un bas-relief, en albâtre, des frères Eberhardt de Munich, exposé à Paris, au Salon de 1836, et appartenant à M. de Montalembert; les peintures murales d'H. Flandrin, à l'église Saint-Paul de Nîmes (gravées par Schneider), de M. Cl. Jacquand, à Saint-Philippe-du-Roul (Paris), de M. Romain Cazes, à l'église de Bagères-de-Luchon; de M. J.-E. Delaunay, à la chapelle de la Visitation de Nantes, etc.

Couronnement de la Vierge (Lb), tableau de Raphaël, au Vatican (Rome). Ce tableau se divise en deux parties : dans le haut on voit la Vierge qui, les mains jointes, les yeux baissés, s'apprête à recevoir la couronne que son divin Fils va lui poser sur la tête. Autour de ce groupe, quatre petits anges jouent de la harpe, du violon et du tambourin. D'autres anges et des chérubins contemplent du haut du ciel la divine cérémonie. Dans la partie inférieure du tableau, les apôtres entourent le tombeau de la Vierge, dans lequel, après l'assomption, il a poussé des lis et d'autres fleurs. « Ce tableau est, encore traité dans la manière du Pérugin, dit M. Passavant, mais le génie de Raphaël éclate déjà partout : ses figures sont plus animées que celles de son maître; on le reconnaît aussi au caractère gracieux de ses anges. » Le Sanzio exécuta cette peinture pour l'église Saint-François de Pérouse, à la demande de Maddalena degli Oddi, probablement en 1503, avant que la famille de ce nom eût été bannie de Pérouse. Cette date de 1503 est d'ailleurs confirmée par le témoignage de Cesare Crispolti, qui, dans son ouvrage *Perugia Augusta descritta* (1648), rapporte, d'après une tradition locale, que Raphaël s'est peint lui-même à l'âge de dix-neuf ans, dans la figure d'apôtre placée la dernière au côté gauche du tableau. Or, Raphaël avait en effet dix-neuf ans à la fin de l'année 1502. Quant à la tradition concernant le portrait, elle est assez douteuse, suivant M. Passavant, « car rien n'indique une ressemblance caractérisée dans cette tête, et d'ailleurs les anciens peintres n'étaient pas dans l'usage de reproduire des portraits contemporains en peignant des figures d'apôtres. » En 1797, ce tableau, exécuté primitivement sur deux panneaux de bois réunis, fut envoyé à Paris; là, il fallut transporter sur une seule toile la peinture qui menaçait de se perdre en restant sur les panneaux ver-
de quelques retouches maladroites, l'ouvrage a eu beaucoup à souffrir. Il n'en est pas moins considéré comme une des œuvres les plus précieuses du divin Sanzio. Restitué au gouvernement pontifical en 1815, il a pris place à cette époque dans la pinacothèque du Vatican. Il a été gravé au burin par E. Stolz, au trait par Graffonara et par Couché fils. Il en existe une copie datée de 1518, dans l'église de Civitella Bernazzone, près de Pérouse. Cette copie présente quelques changements peu importants. Des dessins provenant d'études faites par Raphaël pour le tableau de Pérouse se voient au Louvre, au musée de Lille, au British Museum, dans la collection de l'Académie des beaux-arts de Venise, dans les collections Esterhazy (Vienne), Leembrugge (Amsterdam), etc.

La pinacothèque du Vatican possède un autre *Couronnement de la Vierge* de Raphaël, dont nous avons donné la description au mot ASSOMPTION, titre sous lequel on désigne ordinairement ce tableau. Cette peinture avait été commandée à Raphaël par les religieux du couvent de Monte-Luce; mais l'artiste, surchargé de travaux, mourut n'ayant fait que l'esquisse de sa composition; ses élèves, Jules Romain, et le Fattore, furent chargés d'achever son œuvre. Ce second *Couronnement*, qui, comme le premier, figura au Louvre sous le premier Empire, a été gravé par J. Cappelli. C'est au Vatican, comme nous l'avons dit par erreur au mot ASSOMPTION, qu'il a été donné en 1815.

Une troisième composition sur le même sujet a été exécutée par Raphaël pour servir de modèle à une tapisserie (*arazzo*) destinée à orner l'autel de la chapelle Sixtine. Cette tapisserie a disparu, mais la composition nous est connue par deux estampes, l'une du Maître au Dé, l'autre d'un artiste inconnu travaillant dans la manière d'Agostino Veneziano. Sur un trône élevé en forme de niche, la Vierge est assise, les mains jointes, dans l'attitude de l'adoration, à côté du Christ, qui s'apprête à la couronner. Au-dessus de ce groupe, la céleste colombe plane, entourée de rayons d'or, et le Père éternel bénit, envi-

ronné d'une gloire d'anges. Sur les côtés du trône, deux anges soulèvent un rideau, et, plus bas, se tiennent, à gauche saint Jean-Baptiste montrant le Christ, à droite saint Jérôme en adoration avec le lion à ses pieds. Devant les marches du trône, deux petits anges chantent le *Gloria in excelsis*, écrit sur une bande de parchemin. « Dans l'ensemble des sujets composés par Raphaël pour la chapelle Sixtine, celui-ci, dit Passavant, doit être considéré en quelque sorte comme le dernier chant d'un poème mystique, qui se termine par la glorification de la sainte Trinité. »

Couronnement de la Vierge (Lb), chef-d'œuvre de Fra Giovanni Angelico de Fiesole, au Louvre. Le Christ, revêtu d'habits royaux, est assis sur un trône décoré de colonnettes et exhaussé de neuf marches de marbre de différentes couleurs, probablement symboliques. A sa droite est une place réservée pour sa mère, sur la tête de laquelle il va poser une couronne. Marie, agenouillée, croise les mains sur sa poitrine; elle tient à peine à la marche du trône par la frange de sa robe diaphane; son profil délicat semble éclairé par une lumière intérieure; tout en elle exprime l'adoration muette, recueillie. De chaque côté du trône douze anges, aux grandes ailes de pourpre, aux robes flottantes, célèbrent par leur concert le triomphe de la Vierge; les uns soufflent dans de longues trompettes d'or perpendiculaires, dont l'imagination croit entendre les sons purs, fins, clairs, prolongés de sphère en sphère; les autres jouent de la viole, du psaltérion, de la cithare ou d'autres instruments. Audessus des chœurs angéliques se groupent les patriarches, les apôtres, les docteurs, les vierges, les martyrs, dix-huit à gauche et vingt-deux à droite. Pour désigner les élus représentés, l'artiste a écrit le nom des uns autour de l'aurole ou sur le bord du vêtement, et a donné à d'autres des symboles qui les font reconnaître. Ainsi, à gauche, on lit les noms de Moïse, de saint Jean-Baptiste, des apôtres saint André, saint Pierre, saint Barthélemy, saint Jacques le Mineur, saint Simon. Les évangélistes saint Jean et saint Marc ont un livre à la main. Saint Augustin tient une plume. Les chefs d'ordre, saint Benoît, saint Antoine, saint François d'Assise, ont des manteaux parsemés d'étoiles d'or. Saint Dominique porte une tige de lis et un livre. Un soleil sert d'agrafe au manteau de saint Thomas d'Aquin. L'empereur Charlemagne a sa couronne décorée de fleurs de lis. Enfin saint Nicolas de Myre a pour symbole trois boules d'or, faisant allusion aux trois bourses d'or qu'il donna à un gentilhomme pauvre pour établir ses filles, près d'être abandonnées à la séduction. A droite on lit autour des auroles les noms du roi David, des apôtres saint Mathias, saint Paul, saint Thadée, saint Jacques le Majeur, saint Philippe et de l'évangéliste saint Matthieu. On reconnaît saint Pierre le Dominicain à la blessure qu'il reçut à la tête, saint Laurent au gril, saint Etienne à la palme du martyr et à la dalmatique du diacre, saint Georges à son armure, la Madeleine à son vase de parfums; sainte Cécile est couronnée de roses, sainte Claire a son voile parsemé de croix et d'étoiles d'or, sainte Catherine d'Alexandrie s'appuie sur la roue, instrument de son martyre; sainte Agnès, enfin, vêtue d'une robe rose, tient un agneau dans ses bras. Au-dessous de cette grande composition, sur le gradin, sont peints, en sept petits compartiments, les miracles de saint Dominique. V. DOMINIQUE.

Fra Angelico peignit ce magnifique tableau pour l'église Saint-Dominique de Fiesole. « Il s'y surpassa lui-même, suivant Vasari, et y montra une grande habileté et une haute intelligence de l'art. Ses saints et ses anges ont des attitudes et des airs de tête si variés que l'on éprouve un plaisir d'une douceur incroyable à les regarder. Il semble que les esprits des bienheureux ne peuvent être autrement dans le ciel, ou, pour mieux dire, qu'ils seraient ainsi s'ils avaient un corps; car non-seulement les saints et saintes qui sont ici paraissent vivants et ont les traits délicats et doux, mais le coloris entier de ce tableau semble l'ouvrage de la main d'un saint ou d'un ange; aussi est-ce avec toute justice que ce bon religieux a toujours été appelé frère Jean l'Angélique (Fra Giovanni Angelico). Dans le gradin, les sujets de l'histoire de la Vierge et de saint Dominique sont également divins dans leur genre. Aussi, quant à moi, je puis affirmer avec vérité que je ne vois jamais cet ouvrage sans qu'il me paraisse nouveau, et lorsque je le quitte, il me semble que je ne l'ai pas encore assez vu (*né me ne parlo mai sazio*). » Un pareil éloge est d'autant plus digne d'attention, suivant la remarque du P. Marchese, qu'à l'époque où écrivait Vasari on n'appréciait que la peinture du nu et l'imitation de l'antique; mais qui donc ne serait pas émerveillé de cette œuvre suave, d'un sentiment si pur et d'une exécution si délicate? Pour traduire l'enthousiasme que ce tableau lui a inspiré, M. Paul de Saint-Victor a entassé les images les plus hardies et les néologismes les plus risqués. « La première impression de ce tableau sera, dit-il, est toute de douceur et de séduction. L'œil respire délicieusement la pureté de ces figures si surnaturellement aimables.

bles. Il lui arrive comme le parfum des palmiers et des lis d'une flore inconnue; mais fixez-en l'ensemble par les yeux de l'âme, et bientôt le charme tout-puissant de foi qu'il recèle produira sur vous l'effet d'une révélation intérieure. Les dogmes et les doctrines catholiques se dégagent de ces têtes théologiques de prêtres et de docteurs, frappées du reflet de la vérité qu'elles reçoivent avec des éblouissements d'évidence; les spiritualités religieuses exprimées par ces formes psychiques d'anges et de saintes, veilles transparentes des feux invisibles, vous pénètrent de leurs suaves influences; les rayonnements inouïs de ces tiaras, de ces mitres, de ces couronnes, de ces auroles, de ces ors merveilles et vagues qui jonchent ces vêtements sublimes, convergeront sous vos regards à un holocauste d'enthousiasme; le *sursum corda* de l'Eglise triomphante éclatera dans votre cœur soulevé, et vous vous sentirez emporté, par cercles d'ascensions insensibles, à travers l'air irrespirable du septième ciel, jusqu'à cette région de souffles, de battements d'ailes, de splendeurs dansantes, de lueurs vocales, de phosphorescences mélodieuses, d'apparitions et de disparitions enflammées, où Dante, ce condor du mysticisme, a pu seul ravir et exalter la parole. « Voilà pourquoi votre fille est muette! Le chef-d'œuvre du doux Angelico a inspiré à Schlegel une publication des plus intéressantes : le *Couronnement de la sainte Vierge et les miracles de saint Dominique, tableau de Jean de Fiesole* (Paris, 1817, in-fol., 15 planches). Enlevé à Fiesole par le gouvernement français en 1812, ce trésor d'art a été placé au Louvre. M. Kellenhoven en a publié (vers 1855) une fort belle reproduction chromolithographique, et M. Alphonse François une gravure d'une grande délicatesse d'exécution (1867). Une remarquable copie à l'aquarelle a été exposée par M. J. Tournay au Salon de 1861. Un autre tableau de Fra Giovanni Angelico, sur le même sujet, se voit au musée des Offices à Florence.

Couronnement de la Vierge (Lb), ou l'Assomption, célèbre fresque du Corrège, à la cathédrale de Parme (coupole). Cette magnifique peinture représente la Vierge reçue dans le ciel et couronnée par son fils. Au sommet de la coupole, dans une lumière paradisiaque, Jésus-Christ, le sceptre en main, tient de l'autre une couronne d'or au-dessus de la tête de Marie, qui, les yeux baissés, la bouche entrouverte, les bras croisés sur la poitrine, un genou sur les nuages, s'incline pieusement. Un manteau bleu, jeté sur les épaules nues de l'Homme-Dieu et fixé par devant au moyen d'une riche agrafe, s'ouvre à la poitrine, vient couvrir la ceinture, puis descend de façon à ne laisser voir que le pied droit et le bout de la jambe gauche. Marie porte aussi un manteau bleu qui couvre en partie sa robe rouge et descend du côté droit, tandis que le voile posé sur sa tête vient tomber sur l'épaule gauche. Ces deux figures principales sont d'une beauté extraordinaire. « Le regard que le Christ dirige vers sa mère, dit M. Lavie (*Musées d'Italie*), et le léger sourire qui l'accompagne, sont empreints de tendresse et de bonté. Sa grande chevelure tombant par derrière, sa barbe juvénile, et jusqu'à deux petites mèches de cheveux faisant saillie sur le front, où elles semblent agitées par le vent, tout cela est d'un naturel et d'une vérité extrêmes. Mais la Vierge est plus intéressante encore. Peu de figures m'ont impressionné autant que celle-ci. Sa pose, tout à fait originale, et son léger raccourci, supérieurement traité, sont ses moindres qualités. Les traits sont fort beaux, sans s'écarter de la nature. Le menton est éminemment énergique, et cependant une douceur ineffable, une tendre mélancolie nous charment et nous attirent. Pour ceux qui n'ont pas vu ce délicieux visage, les descriptions, les gravures, les copies (même celles d'Annibal Carrache), ne peuvent en donner qu'une idée décolorée. La Vierge du Louvre, dans le *Mariage de sainte Catherine*, en rappelle le type; mais pour le mouvement et l'expression du regard, quelle différence! Ici, ses yeux baissés, tandis que la tête se relève vers le ciel, et sa bouche s'ouvrant à demi, annoncent un dernier soupir donné aux tristes souvenirs de la terre; mais l'on devine qu'en se relevant pour se fixer sur son Fils, tout resplendissant de gloire et de lumière, son regard va briller d'une joie immense, inaltérable. » Des myriades d'anges grands et petits entourent le groupe divin : les uns, légers et diaphanes comme les nuées, soutiennent la Mère de Dieu et l'enlèvent sans effort; d'autres embouchent la trompette, agitent des cymbales retentissantes et des tambours de basque. Dans le nombre il en est un, enveloppé dans un manteau rose, la tête un peu penchée, la bouche fermée, l'air sérieux; il nous regarde de face et fixement, comme pour lire au fond de notre âme : l'illusion qu'il produit est réellement surprenante; sa gravité fait une heureuse diversion à l'allégresse générale. Dans la partie inférieure de la composition sont groupés, de la façon la plus heureuse et la plus variée, les apôtres, les évangélistes et d'autres bienheureux, qui chantent des cantiques et célèbrent le triomphe de la Vierge. Tout en bas et en dehors du paradis, une femme, vue à mi-corps, tient un enfant sur son épaule et ne nous montre

que le derrière de sa tête dans l'ombre, en silhouette; ses pieds posent on ne sait où; évidemment elle appartient à notre globe et voit la scène céleste comme dans un songe. « Cette fresque, magnifiquement conservée, dit encore M. Lavie, est exécutée avec une telle perfection et une telle entente des raccourcis et de la perspective, que, malgré la distance considérable existant entre les personnages et le spectateur, celui-ci distingue facilement toutes les physionomies paraissant de grandeur naturelle et vivantes. Je ne pense pas qu'en peinture on puisse citer une page plus grandiose et d'un plus bel effet. » Suivant la remarque de M. Richery (*Histoire des peintres de toutes les écoles*), « aucun sujet ne pouvait mieux convenir que celui-là au pinceau gracieux, riant et poétique du Corrège. Dans cette dernière œuvre de sa vie, toutes les parties de l'art où il n'a point de rival sont poussées à la perfection : distribution savante des lumières, raccourcis audacieux, expression céleste des physionomies, mouvement merveilleux de l'ensemble qui paraît monter vers le ciel. » Cette fresque, qui, développée sur une surface plane, serait plus vaste que le *Jugement dernier* de la chapelle Sixtine, fut commencée en 1525. Le prix convenu avait été de 1,200 écus : Corrège n'en reçut que 1,000. En 1530, le maître, qui devait mourir quatre ans après, abandonna, dit-on, son œuvre encore inachevée; il ne put supporter plus longtemps la grossière ignorance des fabriciens qui lui payaient son travail; l'un d'eux s'était avisé de lui dire, en regardant le groupe de la Vierge et des bienheureux : « Vous nous avez fait là un plat de grenouilles (*Voici avete fatto un guazzetto di rane*). » Quelque temps après, ces mêmes fabriciens voulaient faire couvrir de plâtre toute la coupole, et peut-être auraient-ils accompli cette profanation sans le Titien, qui se trouvait à Parme à cette époque, et qui leur dit en colère qu'alors même qu'ils la couvriraient d'or, ils ne pourraient pas la payer.

Avant d'entreprendre cette œuvre glorieuse, le Corrège fit de longues et laborieuses études. Le marquis Aldrovandi, de Bologne, conserve six esquisses de quelques figures de la coupole, dans lesquelles on découvre d'importants changements tendant tous à obtenir l'unité d'effet. Le P. Resta assure qu'avant de peindre les apôtres et les prophètes l'artiste changea trois fois de pensée. Mariette rapporte que le cabinet de Crozat contenait dix dessins de la Vierge et douze du saint Jean-Baptiste. Croisons-nous après cela, sur le témoignage de Védriani, que le Corrège peignit la coupole d'après des figures modelées par Begarelli? Cette assertion se fonde sur ce qu'il serait impossible d'arriver au degré de vérité où le Corrège est parvenu dans les effets de clair-obscur et dans le dessin des raccourcis, sans avoir étudié les phénomènes de la lumière et le jeu des lignes sur des modèles en plâtre. « Je crois bien, dit M. Richery, à qui nous empruntons ces détails, que le Corrège sut modeler des figures, et qu'il se servit de ce moyen lorsque le souvenir de la nature venait à lui manquer; je croirai bien encore, si l'on veut, que le Begarelli ait modelé, pour la coupole, quelques groupes d'après les dessins du Corrège; mais cette fable absurde, qui ferait d'Allegri le metteur en œuvre de la pensée d'autrui, excitera toujours la pitié d'un homme de goût. » Avant de peindre à la cathédrale de Parme ce *Triomphe de la Vierge*, le Corrège avait retracé la scène du *Couronnement* sur le mur de la tribune de l'église de San-Giovanni, dans la même ville; cette tribune ayant été démolie lorsqu'on voulut agrandir le chœur, on demanda à Annibal Carrache de faire une copie de la peinture, mais il refusa cette tâche comme étant au-dessus de ses forces. César Aretusi, moins modeste, consentit à s'en charger et s'en acquitta, du reste, avec beaucoup de talent. Des fragments de la fresque du Corrège, détachés des murs, furent transportés, les uns au palais Farnèse, les autres au palais Rondanini; quelques-uns de ces fragments, représentant des têtes d'anges plus grandes que nature, font partie aujourd'hui de la collection de lord Ward.

Couronnement de la Vierge (LX), tableau de Rubens, au musée de Bruxelles. Dieu le Père, le sceptre à la main, le pied posé sur le globe du monde, et Dieu le Fils, debout sur les nuages, couronnent la Vierge agenouillée sur un croissant de la lune, et qui, par un geste d'adoration, tient les mains posées sur sa poitrine. Plus haut, le Saint-Esprit plane dans la lumière incréée. Des anges se jouent dans les nuages au milieu desquels l'action se passe. Les figures de ce tableau sont de grandeur naturelle. « On dirait, à voir la fraîcheur de cette toile, suivant M. Th. Silvestre, que Rubens vient de la finir et d'essuyer ses pinceaux. On sent qu'il s'est quelques jours retiré du monde pour la peindre avec amour, sans interruptions, sans reprises. La noblesse de la forme, la richesse de l'effet, le triomphe de la touche, semblent préciser un des moments les plus heureux de l'heureuse vie de l'artiste. Murillo, si suave, si vaporeux dans de tels sujets, même dans sa *Conception* tant ravagée du Louvre, qu'est-il devant Rubens? un enfant révolté. Les anges de Reynolds, exposés à Marlborough-House, et grandement vantés pour leur fraîcheur, restent des vignettes lavées par la pluie, en

comparaison de ces deux têtes de chérubins tombées de la palette de Rubens, semblables à deux roses échappées de la corbeille de Flore. Et quelles transitions charmantes se succèdent, depuis le haut du tableau, d'un jaune vif, jusqu'au bas, qui est couleur de plomb ou d'ardoise! Le ciel, la tunique blanche, la robe orange pâle, aux revers rosâtres, de Dieu le Père; la robe violette de la Vierge, son manteau bleu, les teintes changeantes du globe, les nuages gris, les nuages noirs, tout est uni et fondu par enchantement. L'harmonie serait parfaite, mais sourde : la rouge draperie du Christ vient la faire ressortir; c'est un coup de canon tiré dans le brouillard. Que dire de la vie de tant de personnages, frais et liés comme des raisins en grappes, dans ces compositions? Ils semblent nés dans les profondeurs de la toile; Rubens les souffle dans les airs ainsi que des bulles de savon. « Ce tableau fut peint pour l'église des Récollets d'Anvers, où il surmontait l'autel de la Vierge. Transporté à Paris, en 1794, il fut donné au musée de Bruxelles en 1802. Il a été gravé par P. Pontius et par un anonyme. Rubens a exécuté plusieurs peintures sur le même sujet : l'une d'elles périt dans l'incendie de l'église des Jésuites, à Anvers, en 1718; on en voit une autre au musée de Berlin; d'autres ont été gravées par Bolswert, Jegher, C. Faucci.

Couronnement de la Vierge (LX), tableau de Velazquez, au musée de Madrid. Le Père éternel et le Christ posent la couronne sur la tête de Marie, qui baisse les yeux et appuie une main sur sa poitrine. Le Saint-Esprit, planant entre le Père et le Fils, illumine la Vierge, qui fait face aux spectateurs. De petits anges voltigent dans l'empyrée; l'un d'eux soulève le bas du manteau de la Reine des cieux. M. W. Bürger pense que Velazquez peignit ce tableau à l'époque où il subissait l'influence du Greco; les nuages, d'une couleur argentine, sont très-fantastiques; la composition ne manque pas d'originalité, mais les figures sont un peu vulgaires, surtout celles du Christ et de Dieu le Père. Le *Couronnement de la Vierge* a été lithographié dans la *Collection* publiée par M. Madrazo.

Couronnement de la Vierge (LX), tableau du Pinturicchio, au Musée du Vatican (Rome). Le Christ reçoit sa mère au ciel et la couronne. Au-dessous sont groupés les douze apôtres, debout, dans l'attitude de l'admiration; plus bas encore sont agenouillés cinq saints, parmi lesquels on distingue saint François. Quelques auteurs avaient supposé que ce tableau était un de ceux que le Pérugin exécuta dans sa jeunesse pour l'église de la Frutta de Pérouse; mais on y a reconnu depuis la manière du Pérugin. « Cette toile, dit M. Lavie, est une des plus belles de ce peintre : les figures sont bien dessinées et le coloris est excellent; les physionomies sont variées et ne manquent ni de vérité ni d'expression. »

Couronnement de la Vierge (LX), peinture murale de M. Claudius Jacquand, dans la chapelle de la Vierge, à Saint-Philippe-du-Roule (Paris). Le Christ, assis sur un trône, au centre de la composition, dépose le diadème sur le front de Marie, qui incline doucement la tête et croise les mains sur sa poitrine. A droite et à gauche, deux anges, d'une beauté sévère, sont à genoux et portent, l'un le lis de l'Annonciation, l'autre le suaire et la couronne d'épines du Calvaire. Plus loin, saint Jacques et saint Philippe, les patrons de l'église, contemplent en priant la cérémonie céleste. Ces diverses figures se détachent sur un fond d'or mat quadrillé. Cette composition, peinte dans une gamme calme et sobre, a quelque chose de simple, de recueilli, de vraiment religieux. Elle a été gravée par M. Baudran.

Couronnement de Napoléon (LX), chef-d'œuvre de David, au musée de Versailles. Le moment choisi par le peintre est celui où l'Empereur, après s'être couronné de ses mains, va poser la couronne sur la tête de Joséphine, en présence du pape, des cardinaux, des prélats, des princes, des princesses et des grands dignitaires de l'empire. On ne compte pas moins de cent cinquante portraits dans cette composition, et ces portraits, peints avec conscience, sont la plupart fort ressemblants. Les deux figures principales occupent le centre du tableau. Napoléon est debout sur une des marches de l'autel; il est revêtu d'une longue tunique de satin blanc et d'un grand manteau de velours cramoisi, parsemé d'abeilles d'or. Il a les bras élevés et tient la couronne qu'il va placer sur la tête de l'impératrice. Celle-ci est à genoux sur un carreau de velours violet, vêtue de blanc et ayant aussi un manteau cramoisi et parsemé d'abeilles, que soutiennent mesdames de La Rochefoucauld et de La Valette, toutes deux vêtues de blanc. Derrière l'empereur est le pape, en soutane rouge et camail doublé d'hermine, assis dans un fauteuil et levant la main droite en signe de bénédiction. On dit que David avait d'abord représenté Pie VII posant ses deux mains sur ses genoux et ne jouant ainsi aucun rôle actif dans cette scène solennelle, mais que Napoléon voulut que le peintre lui donnât l'attitude dont nous avons parlé. « Je ne l'ai pas fait venir de si loin pour ne rien faire, » aurait dit le despote. Près du pontife se tiennent les cardinaux

Caprara et Braschi, un évêque grec et un prêtre tenant une croix d'or. Du même côté que l'évêque grec sont l'amiral Gravina, l'ambassadeur des États-Unis, M. de Marescalchi, l'ambassadeur turc, coiffé d'un turban, et M. de Cobentzel, ambassadeur d'Autriche. A la gauche du pape sont placés l'architrésorier Lebrun, l'archichancelier Cambacérès et le prince de Neuchâtel, tous trois coiffés à la Henri IV et vêtus d'un manteau violet brodé d'or, tenant, l'un un bâton surmonté de l'aigle impérial, le second la main de justice et le troisième un coussin sur lequel est posé un globe surmonté d'une croix. Du même côté on voit le prince de Bénévent, coiffé d'un chapeau à la Henri IV, le vice-roi d'Italie appuyé sur son sabre, le grand écuyer Caulaincourt, portant une plume blanche à sa coiffure, le prince de Pontecorvo, et le cardinal Fesch entouré de prêtres italiens. Au milieu du tableau, un évêque, coiffé d'une mitre et revêtu d'une chape, porte la croix; à sa droite est le grand-duc de Berg, tenant un coussin de velours sur lequel était la couronne que Napoléon s'approprie à poser sur la tête de Joséphine; puis viennent le maréchal Serrurier, le maréchal Moncey, le maréchal Bessières, le général d'Harville, le grand maître des cérémonies et le trésorier général de la maison de l'empereur. Plus à gauche on remarque l'archevêque de Paris et ses deux vicaires généraux, le général Junot appuyé sur son sabre, la reine de Naples, la reine de Hollande tenant son fils par la main, la princesse Baciocchi, la princesse Borghèse, la grande-duchesse de Berg, le roi de Naples, le roi de Hollande, les maréchaux Lefebvre, Kellermann, Pérignon, les chambellans, le grand maréchal du palais (Duroc) et le préfet du palais. Au fond s'élèvent trois tribunes, dont la première est occupée par Mme Lætitia, mère de Napoléon, ayant à sa droite la marquise Soult et à sa gauche Mme de Fontanges; derrière ces trois dames se tiennent MM. de Cossé-Brissac, de La Ville et de Beaumont. Dans la seconde tribune sont divers hommes célèbres dans les arts, les lettres et les sciences, parmi lesquels David s'est représenté lui-même, dessinant sur des tablettes. Dans la troisième et dans une autre qui est au-dessus de l'autel, sont placées diverses personnes invitées à la cérémonie.

« Dans ce tableau du *Couronnement*, dit M. A. Houssaye, David, enlevé par l'enthousiasme public, est monté jusqu'aux sommets inaccessibles de l'idéal; son Napoléon est radieux de jeunesse, de force et de génie; la tête de Joséphine brille de tendresse conjugale et de grâce exquise. Le groupe formé par le pape et le clergé est d'une grande beauté. » La tête de Pie VII et ses deux mains sont un véritable chef-d'œuvre, dit M. Delcèluz, et bien que David ait presque également réussi dans le portrait isolé de ce pontife placé au musée du Louvre, cependant il régnait dans celui du *Couronnement* quelque chose de grand, d'auguste et de candide qui forme un ensemble d'expression élevée que l'artiste n'avait jamais eu l'occasion de rendre aussi heureusement. L'ampleur avec laquelle sont dessinés et peints les grands dignitaires de l'empire placés à la droite du tableau rappelle tout ce qu'il y a d'énergique dans le talent de David; mais quant aux princes, aux princesses et aux personnes de la cour qui occupent la gauche, ainsi que les personnages placés comme spectateurs dans les tribunes de l'église, ils furent jugés faibles sous le double rapport du dessin et du coloris. On fut frappé surtout de l'immensité du champ du tableau, comparé à la petitesse relative des figures, dispartie qui semblait détruire l'importance qu'il eût été si à propos de conserver aux personnages. Malgré les imperfections qu'une critique sévère peut découvrir dans cet ouvrage, la plus grande partie des figures placées sur les marches et près de l'autel peuvent être considérées comme ce que David a peint avec le plus de simplicité et de puissance tout à la fois. Cet ouvrage, dont le dessin est si vrai et si pur, a pris, avec les années, une solidité de ton et une harmonie — même dans les parties qui ont le plus justement excité la critique — qui achèvent de lui donner toutes les qualités d'un chef-d'œuvre. « Il y a sans doute quelque peu à rabattre de ces éloges. Voici, en tout cas, une appréciation beaucoup moins flatteuse, portée par M. Chesneau : « La composition est intelligente et claire; d'un seul regard, on embrasse la scène principale; le groupe de l'autel est justement célèbre; mais il restera dit que rien de complet et de tout à fait satisfaisant ne sera sorti des mains du peintre. Si l'on excepte l'impératrice, l'empereur et le clergé, dont les gestes sont justes et bien en situation, rien ne se peut comparer à la rigidité gonflée et guindée des assistants. Les officiers de la couronne, porteurs des attributs de la majesté impériale, luttent entre eux d'affectation solennelle; les dames d'honneur sont vraiment plus roides et plus laides l'une que l'autre; ces graves personnages sont embarrassés de leurs bras, de leurs jambes, de leurs manteaux, de leurs plumes; et, pour employer une expression vulgaire qui rend exactement l'effet qu'ils produisent, ils paraissent *endimanchés*. Les femmes n'ont aucune grâce, les hommes aucune élégance, et, dans leur gravité de parade, ils ont l'attitude

de parvenus; ils restent sans noblesse, je dirai presque sans dignité. » Le peintre doit-il être rendu responsable de ce manque d'élégance des dignitaires de l'empire? Qu'auraient dit les contemporains s'il eût idéalisé tous ces grands seigneurs, nés pour la plupart dans la roture? M. Chesneau ajoute : « Si l'on n'a pas étudié attentivement ce tableau, on ne peut se faire une idée de la nullité avec laquelle sont peints les derniers plans : la mère de l'empereur, la marquise Soult, Mme de Fontanges et la foule des tribunes. Le peintre a fait effort cependant pour arriver au clair-obscur, pour donner leur valeur lumineuse à ces plans éloignés; il n'a réussi qu'à les dissimuler sous un voile de plomb. C'est que David avait pu dans son obstination apprendre à voir la ligne, mais il n'avait pas l'œil conformé pour voir la lumière, c'est-à-dire la couleur. »

David employa près de quatre années à l'exécution de ce tableau. Il fut assisté dans ce long travail par Rouget, son élève, qui, à la qualité d'être un excellent praticien, joignait celle d'entrer facilement dans toutes les idées du maître. Lorsque l'œuvre fut achevée, Napoléon, accompagné de Joséphine, des princes et princesses de la famille impériale, des ministres et d'une suite nombreuse d'officiers du palais, se rendit à l'église de Cluny, près de la Sorbonne, qu'il avait fait mettre à la disposition de David pour y travailler plus à l'aise à son tableau du *Couronnement*. Voici comment M. Delcèluz rend compte de cette visite. « Depuis quelque temps, dit-il, il avait été fort question, dans les salons de Paris, de la manière dont David avait disposé la scène principale. Les personnes de la cour, surtout, critiquaient l'attitude de l'empereur, et reprochaient au peintre d'avoir fait l'impératrice l'héroïne du tableau, en représentant plutôt son couronnement que celui de Napoléon. L'objection n'était certainement pas sans fondement, et tous les gens jaloux de la gloire et de la faveur de David espéraient que Napoléon, en critiquant cette disposition, déprécierait par cela seul toute l'économie de l'œuvre du peintre. Lorsque tout la cour fut rangée devant le tableau, l'empereur, la tête couverte, se promena pendant plus d'une demi-heure devant cette toile large de trente pieds, en examina tous les détails avec la plus scrupuleuse attention, tandis que David et tous les assistants demeuraient dans l'immobilité et le silence. La solennité de cette visite et la curiosité extrême que chacun éprouvait de savoir le jugement que l'empereur allait porter de cette œuvre, produisirent, à ce qu'on rapporte ceux qui étaient présents, une émotion profonde. Enfin, portant encore les yeux sur le tableau, Napoléon prit la parole et dit : « C'est bien, très-bien, David. Vous avez deviné toute ma pensée, vous m'avez fait chevalier français. Je vous suis gré d'avoir transmis aux siècles à venir la preuve d'affection que j'ai voulu donner à celle qui partage avec moi les peines du gouvernement. » En ce moment, l'impératrice Joséphine s'approcha de la droite de l'empereur, tandis que David écoutait à sa gauche. Bientôt Napoléon, faisant deux pas vers David, leva son chapeau, et faisant une légère inclination de tête, lui dit d'une voix très-élevée : « David, je vous salue. — Sire, répondit le peintre, qui se sentit ému, je reçois votre salut au nom de tous les artistes, heureux d'être celui auquel vous daigniez l'adresser. » Pendant que Napoléon remontait en voiture, tous les courtisans s'empressèrent de féliciter le peintre sur son ouvrage, et chacun se retira bien persuadé que le *Couronnement de Napoléon* ne pouvait être représenté autrement que comme on venait de le voir... On raconte que, lors de l'exposition du tableau au Salon de 1808, un personnage de la cour fit observer à David qu'il avait peint Joséphine plus jeune et plus jolie qu'elle l'était. « Allez le lui dire, » répondit brusquement l'artiste.

David reçut 180,000 fr. pour ce tableau et pour celui de la *Distribution des aigles*. Ces deux ouvrages avaient été commandés par Napoléon pour la décoration de la salle du Trône, aux Tuileries. Une étude pour le tableau du *Couronnement*, comprenant les figures de Pie VII et du cardinal Caprara, parut au Salon de 1804 : elle passa depuis dans la galerie de J. Lafitte, à la vente de laquelle elle fut adjugée, en 1834, pour 6,300 fr. au comte de Pourtales; à la vente de la galerie de ce dernier, en 1868, elle atteignit le prix de 17,800 fr. Une répétition du *Couronnement*, exécutée par David exilé, quand Napoléon était à Sainte-Hélène, fut exposée successivement en Angleterre et aux États-Unis; payée d'abord 75,000 fr. par M. Lajard, de Montpellier, cette toile, venue à Paris en 1842 et mise à cette époque en vente publique, n'a pas dépassé le prix de 15,000 fr.

Le *Couronnement de Napoléon* a été gravé à l'aqua-tinta par Jazet, au trait par Réveil, etc.

Couronnement de Charlemagne, de Charles-Quint, d'Esther, de Marie de Médicis, etc., tableaux de différents maîtres. V. CHARLEMAGNE, CHARLES-QUINT, ESTHER, MARIE DE MÉDICIS, etc.

Couronnement de l'édifice. L'esprit humain est sujet à bien des faiblesses, qui trouvent leur explication dans l'ignorance grossière où il a croulé pendant une longue suite de

siècles. La science n'existait pas dans les temps antéhistoriques, et depuis, ses progrès furent d'une lenteur extrême; il n'est donc pas étonnant que les fantômes créés par une imagination à laquelle la connaissance de la vérité ne pouvait imposer aucune limite se soient avec le temps transformés en réalités, que la plupart des hommes admettent encore sans oser même douter de leur existence. C'est ainsi que s'est établie la croyance à une foule de dieux qu'on adorait en tremblant, parce qu'on se les représentait comme les dispensateurs des biens et des maux, comme les maîtres suprêmes de toutes choses. Et le besoin d'adoration devint si grand que bientôt il ne suffit plus à l'homme d'adorer des dieux, il voulut aussi poursuivre de son culte des êtres semblables à lui-même, quand il crut reconnaître en eux quelques signes d'une supériorité qu'il ne pouvait s'expliquer qu'en y supposant quelque chose de mystérieux et de divin; il voulut se donner des chefs qu'il appela rois, et ces rois furent pour lui des êtres supérieurs, presque égaux à des dieux, et dont il ne devait s'approcher qu'en leur prodiguant les marques les plus humbles du respect le plus profond, de la soumission la plus absolue. Puisque les rois étaient des dieux, il fallut orner ces nouvelles idoles, comme on ornait celles de Jupiter, de Mars, d'Apollon et de tous les autres habitants de l'Olympe. On les revêtit de pourpre, on mit dans leurs mains un sceptre d'or, et surtout on posa sur leur tête une couronne où l'or artistement travaillé était encore relevé par l'éclat des plus riches pierreries: cette couronne qui, placée sur le point le plus élevé de l'idole, attirait de loin tous les regards, fut regardée comme l'ornement principal, le signe distinctif de la royauté, celui qui lui donnait un caractère sacré, presque divin. Dès lors, couronner devint synonyme de mettre la dernière main à tout ce qui peut rendre une chose quelconque parfaite et digne de l'admiration générale: une colonne eut pour couronnement son chapiteau, un temple fut couronné par son dôme, une église par son clocher, un arc de triomphe par le char et les chevaux sculptés que l'artiste dressa au sommet; et, dans un autre ordre d'idées, une mort glorieuse fut le couronnement d'une belle vie; le succès fut le couronnement d'une longue suite d'efforts.

C'est dans ce dernier sens qu'il faut entendre l'expression couronnement de l'édifice, qui, depuis l'établissement en France du second empire, a eu tant de retentissement dans la politique. La République de 1848 avait fondé la liberté la plus complète, mais malheureusement le temps lui avait manqué pour établir d'une manière bien stable l'ordre, qui, dans la pensée des républicains d'alors, devait être le véritable couronnement de l'édifice social renouvelé. Le coup d'Etat du 2 décembre vint arrêter violemment le cours des choses, et, non content de détruire ce qui avait été fait, il prétendit le reconstruire en sens inverse, c'est-à-dire en mettant à la base ce qu'il appelait l'ordre et réservant à la liberté pour le couronnement, qui ne devait être posé sur l'édifice que lorsque toutes les passions politiques contraires au nouvel ordre de choses auraient eu le temps de se calmer. Il paraît, hélas! que ces passions sont bien vivaces, car bien des années déjà se sont écoulées et l'édifice reste toujours sans couronne, à moins qu'on ne veuille attribuer à l'édifice même la couronne qui n'a été posée que sur la tête de l'édificateur. Il est vrai que, par deux fois déjà (décret du 24 novembre 1860, lettre du 19 janvier 1867) on a paru faire quelques concessions, bien mesquines, aux aspirations libérales du pays, et si l'on en croyait certaines paroles officielles qu'il ne faut pas sans doute prendre trop à la lettre, ces concessions auraient été, au moment où elles furent faites, tout ce que la solidité du monument permettait de poser à son sommet pour en compléter l'ornementation architecturale (la lettre du 19 janvier 1867 se terminait ainsi: « Je n'ébranle pas le sol, je l'affermis davantage... en achevant enfin le couronnement de l'édifice élevé par la volonté nationale). Mais nous répéterons ici une observation qui, dans le temps, nous a frappé par son évidente justesse: mettre si peu de liberté sur une si lourde masse d'autorité, c'est comme si, pour couronner l'arc de triomphe de l'Etoile, on le surmontait d'un moineau de bronze; et, si nous voulions être méchant, nous pourrions dire même un moineau en cage, car les libertés accordées dans les deux circonstances que nous avons relatées sont tellement chargées d'entraves, qu'il leur a été à peu près aussi impossible de prendre leur essor qu'à un oiseau captif de s'envoler.

Si la France veut que la liberté, la vraie liberté couronne un jour l'édifice politique qu'on lui a dressé, il faudra peut-être qu'elle pose elle-même ce couronnement, sans pour cela rien démolir, si la chose est possible. Il ne serait pas étonnant que l'architecte, qui, dans son premier travail, a tourné toutes ses vues vers la solidité du monument, où il a eu soin de se ménager pour lui-même un logement si confortable, manquant du talent nécessaire pour lui donner toute l'élegance que réclament l'honneur et les besoins du pays. S'il en était ainsi, nous ne désespérerions pas pour cela de l'avenir de notre pays, convaincu que, quoi qu'il arrive, il ne

voudra pas toujours rester en arrière de plusieurs peuples auxquels il a longtemps servi de modèle.

Depuis que ces lignes ont été écrites, la France a parlé dans ses comices électoraux, et à sa puissante voix nous avons vu répondre un *Message* dont nous ne pouvons encore prévoir quels seront les résultats, puisqu'il a été bientôt suivi d'un décret renvoyant brusquement chez eux les élus du pays, qu'il eût été si naturel de consulter quand il s'agissait, disait-on, de donner satisfaction aux vœux des électeurs. Un avenir prochain nous apprendra si le véritable couronnement de l'édifice doit se réaliser dans cette nouvelle phase politique dont les élections de 1869 sont la brillante aurore.

COURONNER v. a. ou tr. (kou-ro-né — rad. couronne). Mettre une couronne sur la tête: *On couronna Jésus-Christ d'épines. C'était la dame de beauté qui couronnait les vainqueurs des tournois. Qu'on vous couronne de fleurs, qu'on vous compose des guirlandes, ces fleurs ne seront bonnès qu'à sécher sur votre tombeau.* (Fléchi.) *Les anciens couronnaient de fleurs les sources où ils avaient puisé.* (Sainte-Beuve.)

Le peuple
Va partout de laurier couronner vos statues.
RACINE.

Il se dit particulièrement de la cérémonie dans laquelle on pose solennellement la couronne sur la tête d'un souverain: *Charlemagne se fit couronner roi d'Italie.* (Boss.)

— Par ext. Donner le titre de souverain à quelqu'un, l'appeler au trône:

Le fer Assurénus couronne sa captive,
Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive.
RACINE.

Il récompenser en donnant une couronne, un prix dans un concours: *Couronner un poète. Couronner un ouvrage, une pièce de vers. On couronne souvent des rosiers dont la vertu court les champs.* (L.-J. Larcher.) *Honorez, récompensez; parer, orner, embellir: Dieu couronne la vertu.* (Boss.) *L'éloge doit non seulement couronner le mérite, mais le faire germer.* (Buff.)

Pourquoi du saint bonheur sitôt me couronne ?
V. HUGO.

Méleage le presse, il attaque son flanc,
L'achève, et par sa mort couronne sa victoire.
DESAMOURS.

Un rapide succès couronne ses travaux,
Et ses maîtres chez lui trouveront des rivaux.
ANDRIEU.

Sa femme et ses enfants couronnent sa vieillesse,
Comme de ses fruits mûrs un arbre est couronné.
LAMARTINE.

— Par anal. Entourer; surmonter; dominer: *Les cheveux blancs qui couronnent votre tête. L'immense chaîne des Alpes couronne le paysage.* (J.-J. Rouss.) *Un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couronnait l'île d'Ambré et son canal.* (B. de St-P.) *Deux sourcils hardiment dessinés couronnaient ses yeux étincelants.* (Marmontel.) *Le château du comte de Saverney est gracieusement bâti sur les hauteurs qui couronnent Grenade et l'entourent comme d'une corbeille de verdure.* (Méry.)

— Fig. Comblir, accomplir, terminer, mettre le sceau à: *Couronner l'œuvre, l'édifice. Couronner les vœux de quelqu'un. La grandeur morale est la seule véritable; la mort, qui détruit tout, la conserve et la couronne.* (Young.) *L'homme intelligent couronne le règne animal.* (Gruaulet.)

Oui, dès ce soir, je couronne vos vœux.
MALFILATRE.

... Tu me dois dix mille francs en compte.
— Fort bien; cela manquera pour couronner la honte.
PONSARD.

— Prov. *La fin couronne l'œuvre.* C'est la conclusion qui détermine la vraie valeur, la vraie signification des actes et des faits: *Ne comptez pas trop sur un avenir serein; c'est la fin qui couronnera l'œuvre.* (Scribe.)

— Art milit. Dans l'attaque des places. Se retrancher, s'établir dans un ouvrage ou une portion d'ouvrage dont on s'est emparé. *Il couronner un saillant du chemin couvert.* Creuser une tranchée à 5 ou 6 mètres de la crête du glacis, et en jeter le déblai en avant.

— Hortie. *Couronner un arbre.* En tailler toutes les branches au même niveau, de telle sorte que l'arbre présente en dessus une surface égale.

Se couronner v. pr. Se mettre une couronne sur la tête; se faire roi ou empereur: *SE COURONNER de fleurs. SE COURONNER de ses propres mains.*

— Par ext. S'orner, s'embellir, se couvrir; être surmonté: *Les montagnes se couronnent de neige. L'aubépine parfumée se couronne de nombreux bouquets.* (B. de St-P.)

La le cep obéit au fer qui le façonne;
loi de grappes d'or la vigne se couronne.
DELLILLE.

Avril se couronnait de ses fleurs les plus belles,
Quand ma mère me mit au jour.
GIRAUD.

L'été féconde à la fois se couronne
D'épis dorés, des fruits mûrs de l'automne,
Et de l'émail dont brille le printemps.
MALFILATRE.

— Fig. S'illustrer, se parer: *SE COURONNER de gloire.*

Voilà par quels exploits il sut se couronner.
RACINE.

— Art vétér. Se dit d'un cheval qui se blesse au genou.

— Sylvic. Se dit d'un arbre qui ne croît plus par la cime, dont les branches supérieures se dessèchent.

— Antonyme. Découronner.

COURONNURE s. f. (kou-ro-nu-re — rad. couronner). Vêner. Sorte de couronne formée par la disposition des menus cors d'un cerf, vers le sommet du bois.

COUROU, prince de la dynastie lunaire, qui a pu vivre quatorze cents ans avant notre ère. Son royaume était dans le nord-ouest de l'Inde. C'était la contrée qui environne Dehli et qui de son nom a été appelée Coroukhétra ou Couroudéga. Quoiqu'il soit l'ancêtre commun des fils de Pandou et de Dhritarashtra, les fils de ce dernier portent spécialement le nom de *Côravas*.

COUROUCOU s. m. (kou-rou-kou). Ornith. Genre d'oiseaux, de l'ordre des grimpeurs et de la famille des barbus, qui habitent les régions intertropicales des deux continents: *Les couroucoucs sont des oiseaux tristes et solitaires.* (Girard.)

— Encycl. Le couroucou a pour caractères: bec plus court que la tête, gros, voûté, convexe, plus large que haut, courbé à la pointe, dentelé sur les bords; base garnie de longs poils; narines couvertes; pieds courts, faibles; tarses plus courts que le doigt externe, en partie couvert de plumes; pouce versatile; ailes médiocres; quatrième et cinquième rémiges plus longues. Ce sont des oiseaux de l'Amérique méridionale, sauf une espèce, qui appartient à l'Afrique. La nature a répandu à profusion sur les couroucoucs des plumes dont les vives couleurs et les brillants reflets rivalisent d'éclat avec ceux des colibris, mais elle semble avoir borné là ses dons; la riche parure dont ils sont revêtus est le seul avantage qui distingue les espèces dont ce genre est formé. Leur cou gros et court, la brièveté de leurs pattes leur donnent un aspect disgracieux. D'un naturel sombre et taciturne, ils vivent isolément ou par couples, et recherchent les endroits les plus retirés des forêts. Perché sur les branches inférieures des arbres, ils restent toute la journée silencieux et dans une immobilité telle qu'on les prend parfois, au dire des voyageurs, pour des amas de feuilles desséchées. C'est à peine si l'arrivée d'un chasseur parvient à les tirer de leur apathie; la plupart se laissent approcher sans témoigner aucune crainte, et sans chercher même à prendre la fuite. La saison des amours, qui se renouvelle plusieurs fois par an, vient arracher les couroucoucs à leur inertie. Rompant alors leur silence habituel, ils font entendre des cris mélancoliques dont, selon quelques auteurs, leur nom générique n'est que la reproduction. Sonnin, au contraire, les compare aux gémissements d'un enfant abandonné. Le mâle et la femelle creusent ou forment de concert, mais assez négligemment, dans le tronc vermoulu de quelque vieux arbre, un nid destiné à recevoir trois ou quatre œufs. Cependant, d'après d'Azara, ce mode de nidification ne serait pas général. Selon lui, une espèce de couroucou, qu'il nomme *suruca* et qu'il a eu occasion d'observer au Paraguay, creuse son nid à coups de bec dans les excroissances que forment sur les troncs de certains arbres les habitations d'une colonie de kermès. Mais il est probable que d'Azara s'est mépris sur les intentions du suruca qu'il a vu accroché à la manière des pics contre ces nids, les attaquant à coups de bec pour en faire sortir les kermès et les dévorer. Les petits couroucoucs naissent entièrement nus, mais ils sont bientôt couverts de duvet, et aussitôt qu'ils peuvent pourvoir à leur nourriture, ils se séparent de leurs parents, déterminés sans doute par cet amour de la solitude qui caractérise l'espèce. Les chasseurs se livrent avec beaucoup d'ardeur à la poursuite de ces oiseaux, qui forment une proie doublement précieuse, et par la beauté du plumage, qui donne un prix élevé à leurs dépouilles, et par la délicatesse de la chair, qui est d'un goût excellent.

Le couroucou pavonin est un oiseau magnifique qu'on ne connaît longtemps que par un individu mâle non adulte, conservé à Londres. Il est devenu l'ornement indispensable de toutes les galeries d'histoire naturelle. Les anciens Mexicains, séduits sans doute par sa beauté, l'avaient placé au rang de leurs divinités. Une teinte de bronze doré couvre toute la tête et la gorge de cet oiseau; le cou, la poitrine, le dos, le manteau, les couvertures alaires et caudales, et les deux plumes du milieu, un peu plus longues que les pennes, réfléchent un vert doré excessivement brillant. Ces teintes éclatantes sont encore rehaussées par la nature du plumage, qui est très-velouté, et des barbes qui forment la bordure. Les plus grandes des couvertures s'étendent sur le noir profond de toute l'aile en lames brillantes, et les grandes couvertures de la queue, dont les deux du milieu sont allongées en larges filets frangés sur les bords, ajoutent à la parure très-riche de ce plumage, relevé par le carmin pur dont sont colorés tout le ventre et les couvertures infé-

rieures. La queue est noire, mais les deux pennes extérieures ont les extrémités blanches. Les plumes des tarses sont noires. Le bec est jaunâtre chez l'animal empaillé, mais rougâtre chez l'animal vivant. Les pieds sont bruns. Les sauvages de l'intérieur du Brésil se servent de la peau de ce couroucou comme d'ornement, et les dames brésiliennes portent en panache les deux longues rectrices du milieu.

COUROUCOU s. m. (kou-rou-kou-kou). Ornith. Espèce douteuse de coucou du Brésil.

COUROUDJI s. m. (kou-rou-dji). Hist. otom. Vétéran retraité.

COU-ROUGE s. m. Oraith. Nom vulgaire du rouge-gorge.

COUROUMOU s. m. (kou-rou-mou). Ornith. Espèce de vautour.

COUROUPITA s. m. (kou-rou-pi-ta). Bot. Genre d'arbres, de la famille des myrtacées, tribu des lécythidées, renfermant une seule espèce qui croît à la Guyane: *Le fruit du couroupita porte le nom de boulet de canon.* (C. d'Orbigny.)

— Encycl. Le couroupita est un grand arbre qui croît à la Guyane. Ses feuilles alternes, ovales, aiguës, atteignent 1 pied de longueur. Ses grandes fleurs roses, groupées en longs épis, répandent une odeur suave. Son fruit est une capsule ligneuse, sphérique, de la grosseur d'un melon, fermé au sommet par un opercule, et contenant des graines arrondies; on l'appelle vulgairement *boulet de canon, calebasse-bois, calebasse à Colin*. La pulpe qui entoure ces graines a une saveur acide assez agréable. Les naturels l'aiment beaucoup; les blancs n'en font guère usage que dans les maladies de poitrine. L'écorce grisâtre de cet arbre s'enlève par longues lanières, qui servent à faire de très-bons cordages.

COUROUTANE adj. f. (kou-rou-ta-ne). Linguist. V. WENDE.

COUROYER v. a. ou tr. (kou-roi-é). Mar. Syn. de COURAYER.

COURPATE s. m. (kour-pa-te). Ichthyol. Nom vulgaire du tétragonure de Cuvier.

COURPIÈRE, ville de France (Puy-de-Dôme), ch.-l. de cant., arrond. et à 15 kilom. S. de Thiers, sur la rive gauche de la Dore; pop. aggl. 1,359 hab. — pop. tot. 3,690 hab. Citeries, fabriques de pâtes alimentaires, de passementerie, de rubans de laine, de creusets et de poteries de grès. Eaux minérales froides dites du Salé, ferrugineuses, bicarbonatées, s'échappant du pied d'un monticule voisin de la ville. Restes de fortifications; ruines du château de Courte-Serre; constructions civiles du moyen âge.

COURPONTIÈRE s. f. (kour-pont-tiè-re — autre forme du mot *courte-pointe*). Anc. art milit. Double matelassée d'une cuirasse.

COURRATIER s. m. (kou-ra-ti-é). Ancienne forme du mot COURTIER.

COURRE v. n. ou intr. (kou-re). Ancien infinitif du v. Courir: *Comme le gentilhomme s'aperçut de son ignorance, il s'enfuit; le cardinal fit courre après, et fut ainsi cette terrible mort.* (Mme de Sév.) *L'abbé Dubois, averti, fit courre après eux, et ils furent arrêtés.* (St-Sim.)

— Activ. Poursuivre, chercher à atteindre, à se procurer:

Nous venons, mon enfant, de courre un bédécie.
REGNARD.

De ces jeunes guerriers la flotte vagabonde
Allait courre fortune aux flots du monde.
MOLIÈRE.

— Vêner. Poursuivre à la course en chassant: *Chasse à COURRE. Monseigneur alla courre le loup dans la forêt de Liury.* (Dangeau.)

En chasse! allons courre les cerfs.
V. HUGO.

A-t-on jamais parlé de pistolets, bon Dieu!
Pour courre un cerf!
MOLIÈRE.

Il s'était pris pour moi d'une belle tendresse;
J'étais son compagnon à table, à courre, au jeu.
PONSARD.

Il *laisser courre les chiens* ou *laisser courre*, Découpler les chiens avant de les lancer sur la bête. Substantif. *Laisser-courre*, Lieu où l'on découple les chiens; fanfare que l'on joue lorsqu'on les découple: *Se trouver au LAISSER-COURRE. Sonner le LAISSER-COURRE.*

— Manég. *Courre un cheval*, Faire courir son cheval à bride abattue.

COURRE s. m. (kou-re — verbe courre pris substantif.). Vêner. Endroit où l'on place les chiens lorsqu'on chasse le sanglier, le loup, le renard. Il Endroit propre à la chasse à courre: *Ce canton est un beau COURRE.*

— Homonymes. Cour, cours, court, et cours, court, courent, coure, coures (du v. courir).

COURRETTE s. f. (kou-rè-te). Erpét. Espèce de couleuvre de la Martinique.

COURRIAU s. m. (kou-ri-ô). Min. Petit chariot à trois roues, dont on se sert en Provence pour le transport des houilles.

COURRIER s. m. (kou-ri-ô — rad. courir). Homme qui porte des dépêches à cheval ou par d'autres moyens rapides: *COURRIER ordi-*

naire. COURRIER extraordinaire. Le départ, l'arrivée du COURRIER. Dévaliser le COURRIER.

Et depuis jusqu'ici chaque jour ses courriers M'apportent en tribut ses vœux et ses lauriers.

CORNEILLE.

« Homme dépêché par des moyens rapides : Envoyer un COURRIER à son correspondant. Un de nos fameux financiers avait des COURRIERS qui lui apportaient chaque jour cent écus de marée à Paris. (Volt.)

Par votre ordre en courrier j'ai précédé la chaise.

G. DELAVIGNE.

« Valet de pied, coureur. V. Ce dernier mot. COURRIER n'est plus usité aujourd'hui en ce sens.

— Employé qui précédait le parlement et la chambre des comptes dans les cérémonies.

— Par anal. Moyen de transport de dépêches : *Le télégraphe est le plus diligent de tous les COURRIERS.*

Tu viens, comme autrefois les blanches tourterelles, Discrets courriers, Portant un peu d'amour suspendu sous leurs ailes Aux prisonniers.

M. St-AUGUST.

— Par ext. Voiture qui porte les dépêches : Autrefois on prenait le COURRIER lorsqu'on voulait voyager rapidement.

— Ensemble des lettres envoyées, reçues, portées par le même ordinaire : *Ecrire, expédier son COURRIER. Le COURRIER des Indes est attendu.*

— *Courrier par courrier*, par le retour du courrier, par le départ du plus prochain courrier, par le courrier qui part le premier après le courrier qui est arrivé : *Répondez COURRIER PAR COURRIER.*

— Hist. ecclési. Cellerier, procureur ou intendant d'une communauté, d'un évêque, d'une église. « Religieuse qui faisait les commissions hors du monastère. » Nom donné autrefois au second magistrat de la ville de Vienne en Dauphiné, lequel était nommé par l'évêque, et était chargé des affaires ecclésiastiques.

— *Courrier apostolique*, Envoyé qui, à l'époque des persécutions, était chargé de porter aux fidèles les ordres des évêques, et aujourd'hui, Officier que le pape envoie aux cardinaux pour les prévenir des réunions qu'il doit tenir en consistoire ou en chapelle.

— Administr. *Courrier de cabinet*, Agent que le souverain ou le ministre charge de porter les dépêches qu'il envoie aux ambassadeurs.

— Littér. Nom donné à un grand nombre de journaux français et étrangers : *Le COURRIER français. Le COURRIER des théâtres.*

— *Courrier de Paris*, Nom donné à certains articles de journaux qui, chaque semaine ou chaque jour, donnent la chronique de Paris : *Qui ne se souvient des COURRIERS DE PARIS du vicomte de Lamoignon?*

— Mar. Petit bâtiment armé.

— Pêch. Nom de l'un des deux piquets de la pantière.

— Artill. *Courrier volant*, Projectile creux dans lequel une missive est renfermée. « On dit aussi BOULET MESSAGEUR.

— Ornith. Nom vulgaire du chevalier à pieds rouges.

— Encycl. Antiq. On appelait un *courrier* public ou privé, chez les Romains, *angarius* ou *angarus*. Ce nom leur venait des Grecs, mais il était d'origine barbare. Bochart le dit arabe; d'autres le croient persan. Les relations qui s'établirent par la guerre et le commerce entre les Grecs et les Perses firent adopter aux premiers les meilleurs usages des seconds, entre autres ce que nous appelons la poste. Les Grecs, en instituant des *courriers* publics à l'imitation des Perses, transportèrent dans leur langue un terme dont ils avaient besoin, et reçurent ainsi de la Perse le nom et la chose. Ce fut de la Grèce que ce nom passa aux Latins, quand ils adoptèrent l'usage des *courriers* à l'imitation des Grecs. La politique des rois de Perse leur avait fait imaginer ces sortes d'officiers à cheval, messagers de leurs ordres, par lesquels ils étaient promptement informés de ce qui se passait dans les provinces les plus éloignées de leur vaste empire. Le besoin de communiquer entre eux à naturellement suggéré aux hommes des moyens de transmission très-divers. Cyrus, ou Xerxès, selon Hérodote, établit des *courriers* et des chevaux de distance en distance, et fut le premier instituteur de ce mode de communication. Ce serait donc au plus tôt vers l'an 536, et au plus tard vers l'an 485 avant notre ère, qu'on aurait commencé à avoir des *courriers* régulièrement établis, seulement toutefois pour le service particulier des rois. L'usage était de faire courir ces messagers à cheval durant toute une journée; le premier *courrier* remettait ses dépêches à un autre, qui courait le jour suivant, et ainsi de suite jusqu'à destination. C'est ce qui leur fit aussi donner par les Grecs le nom d'*hémodromes*, coureurs d'un jour. Suidas dit qu'ils parcouraient d'un trait 1,500 stades. On voit là, à l'état rudimentaire, l'origine et la première idée des postes.

La difficulté de charger un homme et un cheval de tablettes quelquefois assez lourdes suggéra aux Romains l'idée d'atteler le cheval à un léger véhicule. Les *courriers* du temps de l'empire avaient le droit de forcer les particuliers ou les villes à leur fournir des

chevaux ou des bêtes de somme, quelquefois des voitures, comme on l'apprend par le jurisconsulte Paulus, au mot *Angaria*. Cette obligation excita des plaintes répétées de la part des provinces, et l'on dut à l'empereur Adrien l'abolition de cette servitude. La poste, si l'on peut ainsi parler, fut dès lors entretenue aux frais de l'Etat. Louis XI est le premier, dans les temps modernes, qui ait établi, par un édit de 1464, l'usage des postes, jusqu'alors inconnu en France. Il y ordonna le changement des chevaux de deux en deux lieues, à la différence des anciens qui n'en plaçaient qu'un bout de l'espace de chemin qu'un cheval pouvait faire par jour, et il fut ainsi le véritable inventeur des relais à court intervalle.

— Admin. *Courriers de cabinet*. Les *courriers de cabinet* sont des employés chargés de faire le service des dépêches diplomatiques. Ils reçoivent directement la dépêche de l'ambassadeur ou du ministre plénipotentiaire, et la remettent personnellement au ministre des affaires étrangères auquel elle est destinée, et réciproquement. Ils sont distingués d'ordinaire par un costume, ou du moins par un écusson qu'ils portent sur la poitrine. On emploie aussi au même usage d'autres fonctionnaires publics, militaires ou civils, et même des personnes qui ne sont pas au service de l'Etat. Partout en Europe les *courriers* qui font connaître leur qualité et la prouvent jouissent, dans leurs voyages officiels, même hors du territoire national, non-seulement de l'avantage d'une prompte expédition par les postes et même de la préférence, mais aussi du plus haut degré d'inviolabilité. Des stipulations en ce sens sont insérées dans un très-grand nombre de traités de paix. Le bagage de ces *courriers* n'est que rarement soumis à la visite des douanes, et dans quelques pays ils sont exempts des impôts de péage, passage de pont et droits de barrière. La violation de leur sûreté est regardée comme une véritable infraction au droit des gens. Le fameux meurtre commis en Silésie, près du village de Zoucha, le 17 juin 1739, sur la personne du major suédois Sinclair, envoyé en *courrier* de Constantinople à Stockholm, fut allégué comme une des raisons de la déclaration de guerre, dans le manifeste publié en 1742 par la Suède contre la Russie. Des usages plus conformes à la civilisation moderne ont amené de nos jours les puissances, même en état de guerre, à respecter scrupuleusement l'inviolabilité des *courriers* qu'elles s'envoient réciproquement, ainsi que ceux qui sont députés pour un congrès ou qui en viennent. Lorsque les *courriers* traversent un pays occupé par des troupes, le respect que le droit des gens veut qu'on leur accorde est le plus souvent assuré par une escorte.

Courrier (Lé). Outre les feuilles qui ont dans ce Dictionnaire un article spécial (v. s.), après, une infinité de journaux et de recueils ont été publiés sous ce titre. Comme la liste en serait fort longue et n'aurait pas un grand intérêt, nous nous bornerons à indiquer sommairement les suivants : le *Courrier* (Amsterdam, 1723-1724, in-8°); le *Courrier véridique* (1743, in-8°), fondé pour réfuter le *Mercurio historique et politique*; le *Courrier véritable des Pays-Bas* (Bruxelles, 1649-1791), grande publication qui a souvent changé de titre durant sa longue existence, et dont nous possédons plusieurs années dans nos grandes bibliothèques; le *Courrier d'Avignon* (1733-1794), par Morénas, feuille écrite sous l'inspiration des jésuites, fort influente dans le Midi et en Italie; à l'époque de la Révolution, les patriotes en continuèrent la publication; *Courrier de la mode* (1768), curieux pour l'histoire du costume et des futilités du luxe; le *Courrier national* (1789); *Courrier de Madon* (1789-1791, 19 vol. in-8°); cette feuille politique, qui eut une certaine vogue, était rédigée par Dinocbeau, député de Loir-et-Cher; Madon est une commune de ce pays dont le cahier, en 1789, avait eu une certaine célébrité; *Courrier français* (1789-an V), par Poncelet, avec des interruptions et des changements de titre (*Courrier républicain*, *Courrier des Français*, etc.). Poncelet fut proscrit comme royaliste au 18 fructidor et son journal fut supprimé. On sait que ce titre a été souvent repris depuis; *Courrier de Strasbourg* (1791-1793), par Ch. Laveaux, feuille assez intéressante pour les nouvelles des frontières; *Courrier universel* (1792-an VIII), par Husson; a souvent changé de titre; *Courrier de Paris* (an III-an V), par Imbert, Labatut et La Platrière; *Courrier de l'armée d'Italie* (Milan, an V-an VII), fondé et rédigé sous l'inspiration de Bonaparte; *Courrier de Londres* (1802, 36 nos), par le comte de Montlausier; le *Courrier de l'Europe* (1831-1833), fondé par M. Laurentie, journal légitimiste; *Courrier de la Chambre* (1848); *Courrier de Paris* (1848, 1851, 1857), rédacteur en chef, Félix Morand, etc., etc.

Courrier de la Nouvelle-Angleterre (L'E), journal américain, qui tire sa principale importance de la longue collaboration de Franklin. Ce fut le 17 juillet 1721 que parut le premier numéro de ce journal. Dès le premier jour, la nouvelle feuille différa sensiblement de ses devancières. Celles-ci ne contenaient que des nouvelles locales, des extraits des lettres d'outre-mer, les prix des marchés et quelques annonces, jamais aucun article de fonds. Le *Courrier*, au contraire, fut exclusivement composé d'articles originaux, de courtes

dissertations de morale et de littérature. L'Angleterre avait vu fleurir le *Babillard*, le *Spéculateur*, le *Tuteur*, etc.; ce fut un journal du même genre que voulurent faire Franklin, son frère et son oncle. Le jeune Benjamin contribua sans doute à faire donner au *Courrier* ce caractère didactique. Il devint bientôt, en effet, un des principaux rédacteurs du *Courrier*. Cependant rien ne permet aujourd'hui de distinguer la part qui revient à Franklin dans les essais sous forme d'articles ou de lettres et dans les courts paragraphes qui remplissent les premiers numéros du *Courrier*. Cette égalité de ton tourne à l'éloge du journal autant qu'à celui du jeune auteur : ni l'esprit, ni même le talent d'écrire ne manquaient aux collaborateurs de Franklin. Le *Courrier* contient, sur les poètes du temps, des appréciations où un jugement sévère est assaisonné de gaieté; ce sont de bons articles de critique anglaise; mais la morale y tient beaucoup plus de place que la littérature; les vices du temps sont censurés avec verve, quelquefois avec brutalité, et le ton est le plus habituellement celui de la satire. Ni le gouvernement ni le clergé puritain ne sont ménagés; toutefois on évitait avec quelque soin les personnalités, et il est rare de rencontrer un nom propre dans le *Courrier*; la critique demeure presque toujours générale, mais elle arrive parfois à la rudesse et à la violence et même ne hait pas les gros mots. Nous citerons, entre autres polémiques, celle qui eut lieu avec la *Gazette de Boston*, à propos de la pratique de l'incubation. Cette querelle dégénéra en une affaire politique et valut un mois de prison à James Franklin. Durant cet intervalle le *Courrier* fut dirigé par Benjamin, dont la vivacité mit en émoi toute la ville de Boston et souleva la colère de la législature du Massachusetts. Une nouvelle peine vint frapper James Franklin, comme propriétaire du journal : il lui fut défendu d'imprimer le *Courrier* ni aucun pamphlet, avant de l'avoir soumis à la révision du secrétaire de la province. C'était un essai de censure préventive. James Franklin sortit d'embarras en mettant son journal sous le nom de son frère, qui en resta l'éditeur nominal tant que le journal vécut, c'est-à-dire jusqu'à la fin de 1727, époque à laquelle James Franklin, qui faisait de médiocres affaires à Boston, émigra dans la colonie de Rhode-Island.

Courrier de l'Europe, gazette anglo-française, par Serre de Latour, Morande, Brissot, le comte de Montlausier (Londres et Boulogne, 1776-1792, 32 vol. in-4°). C'est un des recueils les plus importants du siècle dernier. Il fut fondé par Serre de Latour, avec les fonds d'un spéculateur anglais, Swinton. Il donnait le résumé des innombrables gazettes de l'Angleterre, les nouvelles politiques de ce pays et tout particulièrement des colonies anglaises de l'Amérique, alors en lutte contre la métropole. Il eut un succès considérable, quoique souvent troublé par des interdictions et des saisies en France, car on en faisait une édition pour ce pays, réimprimée à Boulogne.

Courrier de Provence, par Mirabeau. Quelques jours avant la réunion des états généraux, Mirabeau, sautant par-dessus les lois restrictives de la presse, lança le prospectus d'un journal, dont il fit paraître en effet le premier numéro le 2 mai 1789, sous le titre d'*Etats généraux*. Le numéro 2, portant la date du 5 mai, qui contient une critique amère du discours de Necker à l'ouverture des états généraux, amena la suppression du journal, par arrêt du conseil. Mais l'assemblée des électeurs de Paris protesta, l'opinion publique se prononça fortement dans le sens de la liberté de la presse, et l'audacieux tribun put continuer son journal, en se couvrant en quelque sorte de l'inviolabilité parlementaire et en donnant à sa feuille le titre de *Lettres du comte de Mirabeau à ses commettants* (10 mai-25 juillet, 19 nos in-8°), publication qui, après la prise de la Bastille, devint un journal régulier sous le titre de *Courrier de Provence*. Ces *Lettres*, dont l'autorité n'osa entraver la publication et qui affranchirent la presse de fait, offraient le compte rendu des séances de l'Assemblée, accompagné de réflexions et de critiques. Chacune se composait de 16, de 24, de 40 et même de 50 pages. Cette série, qui présente un grand intérêt, a été plusieurs fois réimprimée.

Le *Courrier*, qui se publia jusqu'au 30 septembre 1791 (350 nos. 17 vol. in-8°), embrasse toute la durée de l'Assemblée constituante, ayant survécu six mois à son fondateur. Il contient également les séances de l'Assemblée, ainsi que des dissertations sur les questions politiques à l'ordre du jour. Naturellement il est plein de Mirabeau. On y trouve ses discours et ses motions, souvent avec des développements nouveaux. Aussi le nombre des pages de chaque numéro était-il souvent triple et quadruple de celui que promettait le prospectus. A part ses discours, Mirabeau écrivait peu pour le *Courrier*, mais il inspirait, il dirigeait un grand nombre de collaborateurs, Duroveray, Clavière, Dumont, Chamfort, Cazaux, Méjan, Lamourette, etc. A partir du 103^e numéro, il cessa même à peu près complètement d'y écrire, mais sans cesser de le patronner de son nom. Ce journal était fort répandu, mais il n'exerça jamais une grande influence sur la marche des événements. C'était l'organe d'une personnalité bien plutôt que le drapeau d'une opinion. Des

résultats semblables se sont produits de nos jours : l'auteur d'un livre doit être un, l'auteur d'un journal doit être mille.

Il y a beaucoup de ressemblance entre le style de Mirabeau journaliste et le style de Mirabeau orateur. Donnons un extrait, tiré d'un article où il reprend son discours sur le veto du roi. L'écrivain y prévoit, faute de frein et d'équilibre dans les pouvoirs publics, l'avènement d'un despotisme niveleur, fils adultérin ou bâtard de l'anarchie. « Quand le pouvoir exécutif, dit-il, livré à ses propres excès, sans frein et sans règle, en est à son dernier terme, il se dissout de lui-même; il retourne à la nation qui l'a départi. Tous repèrent alors les fautes d'un seul, la machine politique se recompose et la liberté naît soudain ou se rallie dans cette crise. Nous n'irons pas loin en chercher l'exemple. Mais si la Révolution était inversée, si le Corps législatif, avec de grands moyens de devenir ambitieux et oppresseur, le devenait en effet, des factions terribles naîtraient de ce grand corps décomposé; les chefs les plus puissants seraient le centre de divers partis, qui chercheraient à se subjuguer les uns les autres; l'anarchie anéantirait tout gouvernement. Et si la puissance royale, après des années de division et de malheurs triomphait enfin, ce serait en mettant tout de niveau, c'est-à-dire en écrasant tout. La liberté publique resterait ensevelie sous les ruines. On n'aurait qu'un maître absolu sous le nom de roi, et le peuple vivrait tranquillement dans le mépris, sous un despotisme presque nécessaire. » Mirabeau, on le voit, fut prophète à un mot près.

Courrier de Versailles à Paris et de Paris à Versailles, par Gorsas, journal dont le titre fut plusieurs fois modifié : *Courrier de Paris dans les provinces et des provinces à Paris; Courrier de Paris dans les 83 départements; Courrier des 83 départements*, etc. Commencé le 5 juillet 1789, il fut continué jusqu'à la chute des girondins (31 mai-2 juin 1793); il forme 48 volumes in-8°. Il paraissait tous les jours. Rien n'égale au début l'insignifiance et la platitude de cette feuille, qui ne commence à présenter un peu d'intérêt qu'à partir de 1791, et qui devint un des organes les plus violents du parti girondin, auquel s'était rallié Gorsas.

Courrier de l'Egypte, journal publié au Caire et qui fut comme le moniteur de l'expédition française. Il vécut du 12 fructidor an VI (29 août 1798) au 20 prairial an IX (9 juin 1801). Dans l'origine, il paraissait tous les quatre ou cinq jours; mais ensuite les numéros se succédèrent à des intervalles de plus en plus irréguliers, en sorte que la collection ne se compose que de 116 numéros. Les exemplaires complets sont rares et recherchés, ce qui s'explique doublement et par le lien de la publication et par le caractère officiel de cette feuille. Cependant, suivant M. Hatin (*Histoire de la presse et Bibliographie de la presse française*), bien qu'on ne puisse nier l'importance du *Courrier de l'Egypte* au point de vue des faits de l'expédition, ce journal est moins curieux qu'on ne serait porté à l'imaginer. « C'est, dit-il, une petite gazette donnant d'une façon assez sèche, avec les actes officiels, les nouvelles locales et quelques nouvelles étrangères; mais on n'y trouve point de ces articles de fond, de ces sortes de manifestes qu'on pourrait chercher la pensée de Bonaparte. »

Toutefois c'est une source que l'historien ne saurait négliger. Il y a, notamment dans les premiers numéros, un récit détaillé de la prise de Malte, et l'on y trouve de petits faits intéressants, comme l'arrêt de Bonaparte qui impose la cocarde tricolore à tous les habitants de l'Egypte.

Courrier français (Lé), ancien journal quotidien, et l'un des principaux organes du parti libéral sous la Restauration et le gouvernement de Juillet. Fondée le 21 juin 1819 avec les débris des *Annales politiques, morales et littéraires* de MM. Willenave, Depping et J. Pierrot, cette feuille parut jusqu'au 1^{er} février 1820 sous le simple titre de *Courrier*; elle était l'organe du parti appelé *doctrinaire*, et avait pour principaux rédacteurs MM. de Broglie et Kératry. En décembre 1819, elle se fusionna avec la *Renommée*, que rédigeaient Benjamin Constant, Jouy, Fagès, etc., et elle eut alors pour rédacteurs tous les publicistes distingués. Le 1^{er} février 1820, le *Courrier français* (c'est désormais ainsi qu'il se nomme) subit une transformation complète : titre, rédaction, abonnés, tout se trouve renouvelé. Laffitte, Casimir Périer, Valentin de La Foulon, Benjamin Constant, Fagès (de l'Ariège), Aignan, de Jouy, Lebrun, Gohier, ex-directeur; Bavoux, Labbey de Pompière, etc., en devinrent bientôt les principaux actionnaires. L'administration en avait été confiée dans le principe à Willenave sous la surveillance des rédacteurs qui se relayaient de semaine en semaine. Châtelain et Guyet remplacèrent Ferdinand Flocon. Les autres écrivains qui prirent part, dans les premiers temps, à la rédaction du journal furent Augustin Thierry, Paganel, Mahul, de Villemarest, Bory de Saint-Vincent, Moreau, Ulpian, Le Hodey. Le 22 juin 1820, le *Courrier français* recueillit la succession du journal le *Censeur*, feuille très-influente, dirigée par MM. Comte et Dunoier, et que le rétablissement de la censure faisait disparaître. Le 4 avril 1821, l'administration du *Courrier français* fut changée,

et les actionnaires se formèrent en société commanditaire sur la proposition de Casimir Périer, qui rédigea le nouvel acte social. L'administrateur n'ayant pas voulu devenir gérant, M. de La Pelouze accepta cette fonction, qu'il a remplie depuis avec tant de succès, et M. Châtelain devint rédacteur en chef. A partir de cette époque, le *Courrier français* prit cette attitude ferme et franche qui lui donna une si grande influence sur l'opinion publique jusqu'à la fin de la Restauration et pendant les premières années qui suivirent 1830. Il rendit d'incontestables services au pays comme tribune de l'opposition. Il fit courageusement tout le bien que peut produire l'expression constante et forte des opinions les plus saines, la défense permanente des intérêts publics. Le *Courrier* lutta corps à corps avec le pouvoir, et démasqua sans relâche la fraude, l'hypocrisie et l'arbitraire. La vigueur et la persistance de ses efforts lui méritèrent avec justice la réputation d'être l'organe le plus courageux et le plus éloquent des réclamations publiques.

Le *Courrier* dut passer par de rudes épreuves. Il eut à subir le premier essai de la loi de tendance au commencement de 1823. La loi de tendance était ce décret de la réaction royaliste qui armait le ministère du droit d'interpréter, d'éplucher, de noter, pendant trois mois, six mois, un an, les passages des journaux libéraux qui, pris en masse, *tendaient* à exprimer un blâme ou une critique sur les actes du gouvernement et de ses agents, à déconsidérer l'autorité royale ou la religion. En vertu de la loi de tendance, un journal était suspendu, et, en cas de récidive, supprimé. Le *Courrier* eut à répondre d'une longue suite d'articles relatifs à la guerre d'Espagne. Malgré les efforts de M. Mérilhou, son défenseur, il fut suspendu pour quinze jours, comme ayant porté atteinte à la paix publique. Le ministère avait à cœur de se débarrasser du *Courrier*; le premier coup était porté; il s'agissait de frapper le second. La suppression dépendait d'une seconde condamnation : aussi, dès le mois de juin 1824, le ministère fit tenter à cette feuille un nouveau procès qui portait sur cent quatre-vingt-deux articles répartis dans une rédaction de quatorze mois, et ayant trait à la guerre d'Espagne, aux manœuvres électorales, à différentes affaires particulières, telles que la détention du journaliste Magallon, l'éloge de Carnot, où l'on voulait voir celui du républicain; le refus fait par le curé de La Ferté-sous-Jouarre de recevoir Manuel comme parain, etc., etc. La cour, par l'organe du premier président Séguier, ayant déclaré qu'il y avait partage, cet arrêt fut interprété en faveur du journal, et M. de Villèle abandonna la poursuite. Mais le comte de Montlausier ayant dénoncé indirectement, par des lettres adressées au *Drapeau blanc*, l'existence d'une société mystérieuse désignée sous le nom de *Congrégation*, etc., les libéraux tirèrent grand parti de ces révélations. Un double procès de tendance fut intenté au *Constitutionnel* et au *Courrier*. La cour, statuant sur les plaidoiries de MM. Dupin et Mérilhou, rejeta les conclusions du ministère public, et établit en fait l'existence d'une corporation religieuse défendue par les lois. Ces deux procès eurent un grand éclat. Tandis que le *Constitutionnel* s'était fait de plus en plus le journal des *intérêts* et des *besoins*, du bonnet de coton et du pain de sucre, pour parler le langage de la caricature, le *Courrier*, alors dirigé par Châtelain, homme de talent et homme de cœur, s'était placé au premier rang entre toutes les feuilles de cette époque. Aussi, comme nous l'avons dit, exerça-t-il une grande influence sur l'opinion publique jusqu'à la fin de la Restauration et pendant les premières années du gouvernement de Juillet. En dix ans, il subit plus de vingt procès et paya plus de 100,000 fr. d'amende. Pendant cette brillante période de 1820 à 1842, il compta successivement parmi ses rédacteurs Benjamin Constant, Casimir Périer, Gohier, ancien membre du Directoire exécutif; Châtelain, Cormenin, Mignet, l'abbé de Pradt, Chamboille, Léon Faucher, etc., etc. Les articles de M. Mignet sur la politique extérieure furent remarqués du prince de Talleyrand. On doit une mention des plus honorables à l'administrateur du journal, M. Valentin de La Pelouze, homme d'intelligence et de dévouement politique, qui proposa Châtelain pour la rédaction en chef, au un temps où le journalisme demandait tant de tact, d'énergie et de talent.

M. Valentin de La Pelouze avait pris en 1821 la direction du *Courrier*. S'il montra, durant tout le cours de son administration, une indépendance de caractère et d'opinions contre laquelle vinrent échouer les persécutions et les séductions, d'autre part il enrichit le journal d'articles sur les finances, matières qu'il avait l'art de mettre à la portée des lecteurs étrangers à cet ordre de questions. Léon Faucher était entré en 1835 au *Courrier français*, dont il était devenu le rédacteur en chef, en 1839, à la mort de Châtelain. Contrairement à l'usage établi, il signait ses articles. Il défendit la *coalition* avec ardeur. Son talent incontesté ne put préserver la feuille qu'il dirigeait du coup qui lui était porté par l'établissement de la presse à bon marché. En 1842, le *Courrier français* changea de main, et les nouveaux propriétaires en modifièrent la couleur. En 1845, M. de Rivière l'ayant acheté, Xavier Durrieu en prit la direction et s'associa à la lutte du

journal la *Réforme* contre le *National*. Après février, il y eut interruption dans sa publication. Il reparut avec le même rédacteur en chef, devenu représentant du peuple dans l'Ariège, le 1^{er} juillet 1848. Sa résurrection fut de courte durée : au bout de quelques mois il cessait de vivre.

Au mois de décembre 1863, ce titre, si plein d'engagements, fut pris par un journal financier non politique qui n'avait avec son devancier rien de commun que le nom. Ce journal se transforma bientôt; il devint politique deux ans plus tard tout en restant feuille hebdomadaire; mais l'administration, dès le début, lui refusa l'autorisation de se vendre sur la voie publique. En outre, le ministre de l'intérieur appelé, aux termes de la loi du 17 février 1852, à donner à une société en commandite, formée par note du 31 décembre 1865, sous la raison sociale Weiss et compagnie, l'autorisation pour l'exploitation du *Courrier français*, refusait d'agréer une combinaison qui transférerait la gérance du journal à MM. Weiss et Hervé. Ce nouveau *Courrier français* végétait obscurément lorsqu'en 1866 un jeune et énergique publiciste, M. Vermorel, essaya de le relever avec l'aide d'un ancien collaborateur de Proudhon, M. Georges Duchêne, autrefois gérant du *Peuple*, et de quelques amis pleins d'ardeur, entre autres M. Jules Vallès. Saisi les 10 et 17 juin et frappé de condamnations diverses, il n'en voulut pas moins rester résolument placé en dehors de tous les partis officiellement reconnus et en dehors de toutes les influences qui dominaient à peu près exclusivement la presse et le monde politique depuis 1852.

Le 18 juin 1867, le *Courrier français* devint quotidien, se donnant la mission d'affirmer les grands principes socialistes qui depuis la suppression du *Peuple* n'avaient pas eu d'organe avoué. Tout en donnant une large place dans ses colonnes à l'étude des questions sociales, il entama avec une famille devenue fameuse une vogue inespérée et fit en quelques jours monter son tirage au delà de 22,000 exemplaires. Malheureusement les procès pleuvaient de toutes parts sur la jeune feuille vengeresse, et en quelques mois les amendes encourues par elle s'élevaient à plus de 15,000 fr.; nous ne parlons pas des condamnations à la prison distribuées avec trop de générosité à la plupart de ses rédacteurs. Le *Courrier français*, sans cesse menacé dans son existence, vit s'accroître ses embarras financiers; la division se mit au camp des actionnaires, et des menées dont la source fut diversement indiquée entraînèrent en mars 1868 la dissolution de la société. On le frappait ainsi à mort en pleine réussite, au moment où son succès était établi. Le journal passa alors, jusqu'à sa mise en adjudication, entre les mains d'un capitaliste, qui s'en saisit à titre de garantie d'un prêt fait à la société dans un moment critique et qui le laissa à peu près périr en moins d'un mois. Adjudgé le 3 avril 1868 à M. de Schryver, le *Courrier français*, auquel la vente sur la voie publique était interdite, reparut après une courte suspension de dix jours. M. Alfred Deberle, qui s'était créé dans l'ancienne rédaction du journal une place distinguée par ses articles satiriques publiés chaque semaine sous le titre : la *Comédie politique*, devint alors de fait, mais sans en vouloir prendre le titre, rédacteur en chef du *Courrier français*. Deux nouvelles poursuites fondèrent presque aussitôt sur la nouvelle direction et atteignirent à leur tour MM. Alfred Deberle et Schryver, par l'amende et par la prison. Enfin, le 30 juin, un jugement de la sixième chambre du tribunal correctionnel de la Seine ordonna la suppression de ce vaillant organe, dont la trop courte existence laissera cependant dans l'histoire de la presse contemporaine une trace durable. C'était courir au-devant d'une mort certaine que de prendre à notre époque l'attitude qu'il avait osé prendre; aussi doit-on savoir gré à ses rédacteurs d'avoir eu ce courage. Constitué en dehors de tout calcul pécuniaire, il a été réellement ce qu'il avait voulu être, c'est-à-dire un journal du peuple, auquel le peuple coopérait chaque jour par ses communications, ses observations et ses réclamations. Les travailleurs avaient en lui un défenseur zélé, un soutien plein de hardiesse et d'énergie. Il a laissé, en disparaissant, un vide véritable dans la lutte quotidienne des intérêts sociaux, et peut-être, vules lois existantes, ne sera-t-il pas de si tôt remplacé. Les amis de la discussion doivent le regretter.

Courrier du dimanche (Ls), journal hebdomadaire politique. Le 5 juillet 1857, un journaliste gouvernemental, de ceux qu'on appelle, par un néologisme adopté depuis quel que temps, journalistes *officiels*, M. Amédée de Césena, fonda la *Semaine politique*, à l'imitation de ces feuilles hebdomadaires qui ont tant de succès en Angleterre et en Amérique. L'ancien directeur du *Constitutionnel*, nourri dans le sérail, connaissait tous les détours de la presse parisienne. Il avait eu la pensée, disait-il, de doter la France d'un genre de publicité qui lui manque. La *Semaine politique* devait réaliser cette idée d'un journal hebdomadaire universel pouvant convenir à toutes les classes de lecteurs, réunissant dans son cadre les diverses spécialités disséminées séparément dans les autres publications hebdomadaires, ayant le double

attrait de la politique et de la littérature, joignant les nouvelles religieuses aux causes judiciaires, et tous les faits curieux ou dramatiques aux faits commerciaux, industriels et financiers, ainsi qu'à des notions pratiques en agriculture, en science et en hygiène. Cette réclame industrielle était accompagnée d'un programme politique et d'une profession de foi dans lesquels on lisait : « Ils sont passés, ces jours de fête de la Révolution où l'esprit de parti avait le don de passionner les esprits, à propos de tout et à propos de rien. C'est une vraie métamorphose de la France, opérée par cette fée qu'on appelle la constitution de 1852, et avec cette baguette magique qu'on nomme le suffrage universel... Il faut proclamer l'indissoluble alliance de l'autorité et de la liberté. » A côté des articles de M. de Césena, on trouve des travaux de M. Paulin Limayrac, un roman de M. Louis Enault et des articles sur les beaux-arts de M. Louis Leroy; mais les ciseaux avaient une plus large part dans la confection du journal que la plume, et les huit pages in-folio étaient remplies par des emprunts faits aux journaux qui avaient paru pendant la semaine.

Le 2 mai 1858, une note insérée en tête du numéro apprend au public que la similitude de titre qui existe entre la *Semaine politique* et la *Semaine financière*, première en date, fait souvent confondre ces deux publications, de caractère et de but tout différents, et que, pour éviter à l'avenir cette confusion également contraire à l'intérêt des deux entreprises, on a dû se décider à remplacer le titre de *Semaine politique* par celui de *Courrier du dimanche*. La métamorphose devait bientôt être complète, et le 1^{er} août 1858, un avis très-moderne annonce qu'à partir de ce jour le *Courrier du dimanche* change de mains, et que M. A. Leymarie en prend la gérance avec la rédaction en chef. La note ajoute que « d'importants travaux politiques et littéraires, qui doivent absorber tout le temps de M. de Césena, ne lui permettent plus de prendre part à la rédaction du journal. » Dès le premier numéro, l'aspect du journal change; au lieu de faits divers insignifiants cueillis à grands coups de ciseaux dans les autres journaux, ce sont des correspondances très-intéressantes, datées des différentes capitales de l'Europe, et résumant la situation politique; ce sont encore d'excellents articles de fonds, les uns signés Leymarie, les autres Grégory Ganesco, d'autres enfin Poujade. La nuance du journal, un peu indécise d'abord, s'accroît de plus en plus. M. Leymarie était un journaliste qui avait fait ses preuves en province. Talent sérieux, il méritait mieux que la modeste réputation dont il jouissait; il avait une grande défiance de lui-même, et son instruction, qui était solide, ne lui semblait pas remplacer assez avantageusement l'école du style et le brillant de la forme, qui lui manquaient. La fortune ne lui avait pas souri dans toutes ces luttes quotidiennes où l'esprit s'use et où le cœur se dessèche; aussi malade, misanthrope, dégoûté de la vie et des hommes, il est mort il y a quelques années, n'ayant cessé de combattre jusqu'au dernier jour pour les principes de liberté qu'il avait défendus durant sa vie. Pendant les quinze mois qu'il passa au *Courrier du dimanche*, comme directeur et gérant de cette feuille, ce journal se signala, modestement il est vrai, par une opposition qui lui attira même un premier avertissement. C'était la première page de cette longue histoire de condamnations et de rigueurs administratives que le *Courrier* vit se dérouler et qui occupe une si large place dans le *Martyrologe de la presse* de M. A. Germain. M. A. Leymarie, qui tantôt sous son vrai nom, tantôt sous les pseudonymes de Chapsal ou d'Ariste, signait la causerie, avait provoqué cette sévérité en cherchant, disait le texte de l'avertissement, à dénoncer une des gloires les plus pures de l'empire. Il avait, à propos de la mort du général Espinasse, donné un aperçu biographique de cette illustration. M. le comte d'Haussonville, M. de Broglie, M. Villemain, M. de Montalembert publiaient les uns des articles, les autres des extraits d'ouvrages inédits dans le *Courrier* et ce mélange de noms avec ceux de MM. Lanfrey et Elias Regnault attirait au journal, de la part de la presse officieuse, cette épigramme, de servir d'hôtel des Invalides ou d'hôpital à tous les vieux partis sans distinction de nuances, réunis par un mot d'ordre commun.

Nous allons, pour l'édification des historiens futurs, rappeler succinctement les principaux incidents de la brillante, mais difficile et trop courte carrière de ce journal. Rien n'est plus intéressant et ne saurait mieux donner la mesure du régime fait aux journaux par les rigoureuses dispositions du décret du 17 février 1852, ainsi conçu : « Un journal peut être supprimé, soit après une suspension judiciaire ou administrative, soit par mesure de sûreté générale, mais par un décret spécial du président de la République, publié au *Bulletin des lois*. » Nous enregistrons :

20 novembre 1859. Premier avertissement, vu l'article signé de M. le comte d'Haussonville et commençant par ces mots : « En politique comme en toute chose. » (*Lettres aux bûlonniers de l'ordre des avocats*.)

29 janvier 1861. Premier avertissement, vu l'article intitulé : « *Semaine politique*, » et signé Ganesco.

Le même jour. Ordre est donné par M. de Persigny, ministre de l'intérieur, d'expulser M. Ganesco du territoire français. Cet ordre fait grand bruit dans le public.

21 novembre 1861. M. Lapp, gérant du journal, est condamné à 500 fr. d'amende pour insertion d'un article politique non signé par son auteur.

20 décembre 1861. M. Eugène Pelletan est condamné à trois mois de prison et 2,000 fr. d'amende; M. Lapp, gérant, à deux mois de prison et 1,000 fr. d'amende; M. Dubuisson, imprimeur, à un mois de prison et 500 fr. d'amende, pour avoir excité à la haine et au mépris du gouvernement, par la publication d'un article intitulé : « *La liberté comme en Autriche*. »

16 février 1862. Arrêt confirmatif du jugement du 21 novembre 1861.

22 février. Arrêt confirmatif du jugement du 20 novembre.

2 mars. M. Ganesco est arrêté. Ce publiciste est, on le sait, d'origine étrangère.

12 avril. M. Ganesco donne sa démission des fonctions de rédacteur en chef.

9 mai. Lettres des propriétaires du journal proposant à l'agrément du ministre un nouveau rédacteur en chef, M. Feuilhade de Chauvin.

10 mai. Lettre de M. de Persigny, portant refus formel.

20 mai. Lettre qui confirme la précédente.

27 août. Jugement qui déclare résiliée la vente faite par M. Ganesco de sa part de propriété à ses cosociétaires, et qui ordonne que le *Courrier du dimanche* sera vendu aux enchères publiques.

9 octobre. Deuxième avertissement, vu l'article de M. Prévost-Paradol, commençant par ces mots : « Monsieur, je ne crois pouvoir mieux faire... » et finissant par ceux-ci : « Ainsi se termina cet entretien. »

11 octobre. Arrêté ministériel autorisant M. Edouard Villetard en qualité de rédacteur en chef. M. Villetard, petit-fils d'un sénateur du premier empire, est l'un des deux auteurs du *Testament de César Girodot*, comédie jouée avec grand succès à l'Odéon.

8 janvier 1863. Troisième avertissement, vu l'article intitulé : « *Lettre au rédacteur*, » et signé Prévost-Paradol.

6 mars 1864. Arrêté qui suspend le *Courrier du dimanche* pour deux mois, vu l'article intitulé : « *Lettre au rédacteur*, » signé Prévost-Paradol, et commençant par ces mots : « C'est une excellente habitude... » et finissant par ceux-ci : « savoir la vérité. »

24 août suivant. Nouvelle suspension de deux mois, vu la *Causerie* signée Alfred Assolant, commençant par ces mots : « Oui, ce règne est un grand règne, » et finissant par ceux-ci : « ... peuvent le désirer. » Cette suspension était motivée sur les avertissements qui avaient déjà donné lieu à la précédente, l'arrêt fut immédiatement déféré au conseil d'Etat, comme illégalement rendu, en ce qu'il n'avait pas été précédé des deux avertissements exigés par le décret de 1852.

17 mars 1865. Premier avertissement, vu l'article signé Alfred Assolant, et intitulé : « *Tout va bien*, » commençant par ces mots : « Il a été trouvé, avant-hier, » et finissant par ceux-ci : « Vive l'empereur ! »

4 août 1865. Arrêt du conseil d'Etat portant annulation, pour excès de pouvoir, de l'arrêt de suspension en date du 24 août 1864.

26 novembre 1865. Premier avertissement, vu l'article intitulé : « *Lettre au rédacteur*, » commençant par ces mots : « Monsieur, je regrette... » et finissant par ceux-ci : « ... des jugements et des arrêts, » et signé Prévost-Paradol.

14 mai 1866. Deuxième avertissement, vu l'article intitulé : « *Lettre au rédacteur*, » signé Prévost-Paradol, commençant par ces mots : « Tous les voiles sont enfin tombés, » et finissant par ceux-ci : « De plus nobles funérailles. »

2 août 1866. Décret de l'empereur, daté de Vichy, rendu sur le rapport du ministre de l'intérieur, M. de La Valette, supprimant le *Courrier du dimanche* « par mesure de sûreté générale, » vu le numéro du 29 juillet 1866, contenant un article intitulé : « *Lettre au rédacteur*, » signé Prévost-Paradol, commençant par ces mots : « Que dire, » et finissant par ceux-ci : « sera le plus fort. » Considérant que l'article précité « par une comparaison injurieuse et un tableau mensonger, représente la France comme « dépeuplée, battue, » abétie un peu plus tous les jours, » et comme impuissante et dégradée, » le rapport du ministre appelle l'attention de l'empereur sur les passages suivants de la *Lettre au rédacteur* : « La France est une dame de la cour, très-belle, aimée par les plus galants hommes, qui s'enfuit pour aller vivre avec un palefrenier. Elle est dépeuplée, battue, abétie un peu plus tous les jours; mais c'en est fait, elle y a pris goût et ne peut être arrachée à cet indigne amant. »

« Noble et chère nation, qui donc plaidera ta cause comme il convient auprès de la postérité trop sévère? Qui expliquera, comme il est juste, ton découragement par tes échecs, ta lassitude par tes chutes, ton dégoût par tant de sublimes et stériles efforts? Comme cet homme à la main malheureuse, dont on raconte l'histoire aux enfants, qui ne pouvait

marcher sans faire un faux pas, ni toucher un meuble sans le briser, ni tendre la main sans renverser quelqu'un ou quelque chose, et qui finit par rester cloué sur sa chaise, de peur de faire crouler la maison, tu demeures immobile et sans voix, pleine de défiance contre toi-même et aussi de surprise, déconcertée par le sentiment même de ta force et par cette impuissance de la faire tourner à bien. Mais ce mauvais sort n'est pas éternel, et cette contradiction doit cesser un jour. »

La suppression du *Courrier du dimanche* causa une vive sensation dans le public, peu habitué à voir la politique traitée en aussi bon français, et les journaux de toutes les couleurs exprimèrent leurs regrets. Aucun d'eux, même parmi les plus anciens, n'avait eu tant de luttres à soutenir, et on le croira aisément si nous ajoutons qu'au tableau ci-dessus ne figurent point les *communiqués*, qui furent nombreux, ni les procès intentés à la requête de parties civiles, terrain brûlant sur lequel les diverses oppositions rompirent des lances. Le *Courrier du dimanche*, auquel on a prêté plus d'une fois des tendances orléanistes, a compté parmi ses principaux rédacteurs, à diverses époques, MM. Leymarie, Grégory Ganesco, Alfred Assolant, d'Haussonville, Eugène Pelletan, Charles-Louis Chassin, John Lemoine, Saint-Marc Girardin, J.-J. Weiss, J.-E. Horn, Eugène Fournier, P. Lanfrey, Mme Clémence Leymarie; MM. Louis Ulbach, Frédéric Morin, Elias Regnault, Prévost-Paradol, Feuilhade Chauvin, Félix Normand, Hauréau, Castagnary, Edmond Viletard, Gustave Lumbert, Jules Labbé, Habeneck, Edouard Hervé, Pessard, Lavertu-jon, Lambert Sainte-Croix, etc. En feuilletant la collection, on trouve encore les noms de MM. Albert de Broglie, Laurent Pichat, Alphonse Karr, J. de Lasteyrie, Duvergier de Hauranne, etc. Dans les derniers temps, les fameuses *lettres au rédacteur*, de M. Prévost-Paradol, étaient lues avec avidité, et on en admirait le style net, incisif. Abstraction faite des idées exprimées par l'auteur et que chacun reste libre d'interpréter à sa guise, ces lettres offrent un modèle achevé d'un genre que *Courrier* a illustré : le pamphlet politique. M. Alfred Assolant a eu aussi d'assez bonnes fortunes dans ses *Causeries* ironiques, payées plus d'une fois d'un avertissement ou d'un communiqué, disons mieux, de suspension. En somme, vu l'état d'abaissement où était tombé le journalisme politique, il y avait lieu de regretter la mort d'un organe que les gens de goût liaient avec un véritable plaisir, et qui n'a guère, littérairement parlant, que deux ou trois équivalents aujourd'hui dans ce qu'on est convenu d'appeler la grande presse.

Courrier des spectacles (LS), un des premiers journaux de théâtre à publication quotidienne, et qui donnait chaque matin le programme détaillé des spectacles du soir. Nous disons « un des premiers », parce que, bien que la fondation de ce journal remonte à l'an V de la République (1796), il avait été précédé dans cette voie par deux autres feuilles; mais ces feuilles, il faut le dire, n'avaient eu qu'une existence éphémère, ce qui ne doit pas étonner, attendu qu'elles étaient nées en 1793, au beau milieu des troubles de la Révolution. L'une, intitulée *le Journal des spectacles*, était rédigée par Pascal Boyer, pauvre diable qui ne l'abandonna, au bout de peu de mois, que pour monter sur l'échafaud; l'autre, le *Journal des théâtres*, appartenait à Duchosal, continuait la publication précédente, et ne vécut guère plus longtemps qu'elle.

Vers le commencement de l'an V, le journaliste Le Pan eut l'idée de créer un nouveau journal sur le modèle des deux que nous venons de citer, et il lança dans le monde le *Courrier des spectacles*, recueil assez négligé, mais extrêmement précieux aujourd'hui pour tout ce qui concerne l'histoire du théâtre pendant la période révolutionnaire, en ce sens qu'il contient une foule de faits intéressants, et que son existence se prolongea jusqu'en 1807. Le Pan avait pour collaborateurs le poète Vierge, le mélancolique Legouvé, auteur du *Mérite des femmes*; l'énigmatique, cocasse et ultra-fecond Cousin Jacques (Befroy de Reigny), et un écrivain aujourd'hui oublié, Grainville, homme de talent et d'imagination cependant, auteur d'un livre bien curieux, le *Dernier homme*; enfin J.-B. Clément.

Le *Courrier des spectacles* rendait compte, dès le lendemain, des premières représentations; il publiait des articles de critique et d'histoire littéraire, musicale et dramatique, quelquefois des fantaisies, et insérait aussi des vers : fables, énigmes, charades, logogripes, etc. Tout cela sans doute n'était pas très-bon, mais aujourd'hui, à distance, les documents contenus dans ce journal ont acquis une véritable valeur.

Nous devons constater que le *Courrier des spectacles* était divisé en deux parties bien distinctes, chacune de quatre pages in-4°. La première était spécialement consacrée au théâtre et aux questions littéraires; la seconde, était uniquement politique, et l'on y trouvait un résumé des nouvelles intérieures, un bulletin de l'extérieur, et des résumés des débats législatifs. Au point de vue politique, les allures du journal étaient très-réactionnaires, et Le Pan, on peut le dire, baisait aveuglément les pieds du premier consul, et il en chérissait encore sur ces sentiments lorsque celui-ci eut revêtu la pourpre impériale. Au

reste, il est à croire que l'influence du *Courrier des spectacles* était absolument nulle sous ce rapport. Quoi qu'il en soit, la lecture de ce journal est très-intéressante aujourd'hui, au point de vue du théâtre, et on peut le consulter avec fruit.

Courrier des théâtres (LS), nom sous lequel devint presque fameux un journal à peu près exclusivement consacré au théâtre, et qui avait été fondé en 1818 sous ce titre : le *Camp volant*. Cette feuille, qui se fit surtout remarquer par ses allures agressives, souvent même insolentes, fut créée en 1818 par M. Charles Maurice, et vécut plus de quinze ans. Intitulée d'abord le *Camp volant*, ainsi que nous venons de le dire, elle changea de titre ensuite et prit successivement ceux de *Journal des théâtres*, de *Courrier des théâtres* et de *Nouvelles des théâtres*. Elle paraissait tous les jours, dans le format de quatre pages in-4°, donnait sur sa première page le programme complet des spectacles, sur la seconde et la troisième page, les comptes rendus des pièces nouvelles, quelque article littéraire ou de discussion artistique, puis, à la quatrième page, des nouvelles ou échos des théâtres.

On peut dire qu'à cette époque le journalisme n'existait point encore en France. On comprend donc qu'un petit journal quotidien, étant seul à donner le programme des spectacles du jour, était appelé d'avance à quelque succès. Mais son rédacteur, M. Charles Maurice, qui connaissait bien le public et qui le savait toujours friand de scandale, n'épargnait rien pour le servir à souhait sous ce rapport. Aussi le *Courrier des théâtres* était-il bien plutôt une sorte de pamphlet qu'un véritable journal, et il faut voir de quelle façon il traitait les artistes les plus estimés, on peut dire les plus illustres, et jusqu'aux auteurs les plus en renom. Très-adroit d'ailleurs, expert en ses matières spéciales, M. Charles Maurice savait merveilleusement découvrir le défaut de la cuirasse chez ceux dont il faisait l'objet de sa critique, et il tirait on ne peut mieux parti des qualités négatives de ses adversaires; c'est ce qui fait qu'avec un talent de quatrième ordre, un langage qui était loin de briller par l'élégance et la pureté, un manque absolu (et volontaire d'ailleurs) de goût et de politesse, le *Courrier des théâtres* devint en quelque sorte, et rapidement, une feuille à la mode, qui se fit redouter de toute la gent théâtrale. On retrouve, en un mot, dans ce journal, en ce qui concerne les choses artistiques et littéraires, les procédés si bien mis en pratique, dans l'ordre politique, par certaines feuilles de l'époque, entre autres le *Drapeau blanc*. Il y avait, du reste, plus d'une affinité de caractère entre le directeur de ce dernier journal, Martainville, et M. Charles Maurice, qui faisait montre aussi d'un royalisme à outrance.

Malheureusement, on accusait le fondateur du *Courrier des théâtres* de ne se servir de son journal que pour intimider les artistes, toujours sensibles à l'excès aux coups de la critique, et pour les amener à lui offrir ce qu'il voulait obtenir d'eux. On a cité, à ce sujet, nombre de faits qui seraient loin d'être à l'éloge du journaliste, et qui finiraient par le déprécier complètement dans l'estime publique. Nous n'avons pas à nous faire ici l'écho de ces bruits fâcheux, qui, à cette époque, émuient autant l'opinion que le fit plus tard la conduite d'un journaliste du même calibre, Pier-Angelo Fiorentino, dont le talent cependant, il faut le constater, était incomparablement supérieur à celui de Charles Maurice. Mais nous pouvons dire que les procédés de ce dernier, une fois mis à jour, lui aliénèrent tous ses partisans et firent un tort considérable au journal qu'il avait créé. La notoriété de l'écrivain, notoriété basée non sur son talent, qui, nous l'avons dit, était plus que modeste, mais sur son amour du scandale et sur ses allures agressives, tomba un beau jour, et de ce moment la vie de son journal fut menacée. Le *Courrier des théâtres* finit par disparaître obscurément, sans que personne s'en aperçût, pour ainsi dire, après avoir parcouru, pendant plusieurs années, une carrière pleine de bruit et d'éclat.

Courrier de Lyon (LS), drame en cinq actes et huit tableaux, par MM. Moreau, Siraudin et Delacour, représenté pour la première fois à Paris sur le théâtre de la Galté, le 16 mars 1850. Ce fut le 10 mars 1797 que Lesurques subit la peine capitale. Quelques années après, sous l'empire, un mélodrame de Caigniez, sous le titre de *l'Ouvrier de Messine*, fut représenté à l'Ambigu. Lesurques était déjà le héros de cette pièce sous un nom d'emprunt. Mais en 1850, un demi-siècle s'était écoulé depuis ce fatal événement, et les auteurs n'ont pas balancé à mettre en scène Lesurques lui-même. Ce nom est aujourd'hui devenu célèbre dans les annales judiciaires, et de nombreuses demandes de réhabilitation ont été adressées successivement aux divers gouvernements qui se sont succédé chez nous, en faveur d'un infortuné que la justice condamnait, et que l'opinion publique absolvait. Bref, il n'est guère de personnes qui ne sachent que Lesurques était un honnête homme innocent, fatalement compromis par sa ressemblance avec un scélérat. Du reste, l'histoire de cette affaire se trouvant tout au long à sa place alphabétique, nous nous contenterons de parler du drame qu'en ont tiré les auteurs.

Sans dérouler un à un tous les faits de cette déplorable erreur judiciaire, ils en ont présentés les péripéties les plus émouvantes et les plus propres à faire ressortir la vérité de ces complications inextricables par lesquelles la justice se trouva fatalement aveuglée. L'action est poignante, rapide et habilement menée; l'intérêt, doublé par la véracité des principaux épisodes présentés, ne se ralentit pas un seul instant. Mais n'y a-t-il pas à regretter qu'au lieu de respecter la dramatique simplicité des événements, les auteurs aient eu recours aux ficelles usées du vieux répertoire? Pourquoi cette complication d'événements, quand les faits tels qu'ils sont consignés dans les annales judiciaires sont si naturellement et si puissamment émouvants? Faut-il le dire? c'est que la pièce avait pour visée, en couvant ses scènes les unes aux autres, de frapper les yeux bien plus que l'esprit du spectateur; c'est qu'elle ne se proposait pas un but idéal ou philosophique, et qu'elle n'avait pas en vue le développement du haut enseignement moral qui surgit de certains actes; c'est, en un mot, qu'elle voulait être un mélodrame dans le fond et dans la forme, et non une thèse. Mais ne soyons pas trop exigeants. Tel qu'il est présenté, et malgré ses lugubres ornements çà et là violentes et forcées, le drame a son côté utile. C'est presque une réhabilitation d'ailleurs. Il est assez près de la vérité, en outre, pour rappeler à la justice trop prompt à condamner qu'elle n'est pas infallible. Lesurques et Calas, la servante de Palaiseau et le boulanger de Venise ne sont malheureusement pas les seules victimes d'erreurs qu'on eût pu éviter. Bien d'autres pourraient être évoquées, bien d'autres spectres sanglants pourraient défiler sur la scène, torturés et meurtris, pour rappeler les nations au respect trop longtemps oublié de la vie humaine.

Tout le monde sait avec quel empressement la foule, toujours avide du juste, accueillait cet essai de réhabilitation publique d'un homme que depuis longtemps elle avait absous dans sa conscience. Le *Courrier de Lyon*, objet de fréquentes reprises, a toujours obtenu le même succès. De hautes considérations s'opposent, il paraît, à ce que la justice française rende aux descendants de Lesurques l'honneur et la fortune dont elle les a injustement dépouillés. Il faut, en effet, que ces considérations soient bien puissantes pour s'opposer à un acte de si haute moralité, mais n'apportent-elles pas aussi un argument irréfutable en faveur de l'abolition de la peine de mort?

Acteurs qui ont créé le *Courrier de Lyon*: MM. Matis, *Lesurques père*; Lacressonnière, *Joseph Lesurques fils* et *Dubosc*; Gouget, *Didier*; Francisque, *Joliquet*; Paulin Ménier, *Choppard*; Alexandre, *Fournier*; Baron, *Courriot*; Mme Fernand, *Jeanne*, etc.

Le *Courrier de Lyon* est souvent repris avec le plus grand succès, grâce à Paulin Ménier, qui a tiré un si grand parti du rôle de Pierre Choppard dit l'Amable. Depuis plusieurs années le nom de Lesurques a été remplacé par celui de Lechêze. Pourquoi cette modification?

COURRIÈRE s. f. (kou-riè-re — fém. de *courrier*). Personne qui porte des nouvelles. — N'est guère usité dans le sens propre.

— Poétiq. Objet, de nom féminin, servant d'annonce : *La lune, COURRIÈRE des nuits. L'aurore, COURRIÈRE du jour. La philosophie, aventureuse COURRIÈRE, travaille avec ardeur, de découverte en découverte, de système en système, à expliquer et à gouverner le monde.* (Lerménier.)

La Renommée enfin, cette prompte courrière...

BOILEAU.

Et toi, sœur d'Apollon, vagabonde courrière...

DESPORTES.

Des mois l'inégale courrière...

MALHERBE.

Des nuits la blanche courrière...

VOITURE.

... La nocturne courrière

Sur son char inconstant poursuivait sa carrière.

DELLILL.

L'ombre s'enfuit; la courrière du jour

Va de ses feux colorer le nuage.

MILLEVOYE.

COURRIÈRES, bourg et commune de France (Pas-de-Calais), canton de Curvin, arrond. et à 3 kilom. S.-E. de Béthune; 3,062 hab. Fabriques de sucre, distilleries, broserie, exploitation de mines de houille. L'église de Courrières, construction du xvi^e siècle, renferme le magnifique tombeau de marbre blanc de Jean de Montmorency, mort en 1563. Sur le mur de la tour de l'église, on lit l'inscription suivante : *L'an MDLVIII, le 11 mai, le roi Philippe a désigné à Courrière, au logis de messire Jean de Montmorency, chevalier de l'Ordre.*

COURRIÈRISTE s. m. (kou-rié-ri-ste — rad. *courrier*). Néol. Nom donné au rédacteur qui, dans les journaux, écrit le courrier de Paris : *M. Edouard Fournier est l'un des plus spirituels COURRIÈRISTES, et à coup sûr le plus savant des chroniqueurs.* (J. Noriac.) Un COURRIÈRISTE qui se respecte doit toujours rencontrer dans le monde un homme célèbre, et en parler comme il convient. (J. Noriac.)

COURRIOL, un des personnages du *Courrier de Lyon*. V. COURRIER.

COURROI s. m. (kou-roi — autre forme du mot *corroi*). Techn. Rouleau sur lequel on étend les étoffes de laine lorsqu'elles sortent de la teinture. — Apprêt donné au sable par le fondeur.

COURROIE s. f. (kou-roi — lat. *corrigia*, de *corriger*, corriger). Etroite bande de cuir : *Nouer une COURROIE, la serrer, la boucler, la lâcher. Les COURROIES d'une selle, d'une cuirasse, d'une valise. On regardait chez les Romains comme un mauvais présage de rompre la COURROIE de ses souliers; c'en était assez pour interrompre une affaire commencée, ou pour remettre à un autre jour celle qu'on se proposait d'entreprendre.*

— Fam. *Etendre, allonger la courroie*. Apporter une grande économie dans ses dépenses, afin de tirer un meilleur parti d'un faible revenu, et aussi étendre les profits d'une charge, d'un emploi au delà de ce qui est permis. — *Serrer la courroie à quelqu'un*, Ménager, diminuer les ressources qu'on lui procure : *Mon oncle me serrait tellement la courroie que je pus à peine vivre.* — *Lâcher la courroie*, Laisser toute liberté d'action, accorder toutes facilités : *Le régent se gardait bien de lâcher à l'empereur la courroie assez longue pour que sa puissance pût s'augmenter.* (St-Sim.)

— Mécan. *Courroie sans fin*. Longue bande de cuir dont les deux bouts sont cousus ensemble, et qui sert à communiquer à de grandes distances un mouvement circulaire.

— Techn. *Courroie de guidage*. Sorte de poignée de cuir qui sert au conducteur d'une voiture pour se hisser sur son siège.

— Encycl. On se sert souvent de *courroies*, dans l'industrie, pour établir une transmission de mouvement entre deux arbres. On arme les deux arbres, qui peuvent être parallèles ou faire entre eux un angle renfermé dans certaines limites, de poulies dont les plans leur soient perpendiculaires, et on tend une *courroie* sur les jantes de ces poulies.

Si les arbres doivent tourner dans le même sens, la portion de la *courroie* qui va d'une circonférence à l'autre les laisse d'un même côté; dans le cas contraire, elle passe entre deux poulies. Dans ce dernier cas, la *courroie* peut s'appuyer par une même face sur les contours des deux poulies; alors les deux brins, au point où ils se rencontrent, se présentent la tranche et tendent à se couper; ou bien elle est retournée vers son milieu et les brins se touchent par le plat dans un plan perpendiculaire aux axes de rotation, supposés à peu près parallèles; quand on adopte cette dernière disposition, qui est préférable, on en profite pour mettre la partie rugueuse de la *courroie* en contact avec les contours des deux poulies, de manière à augmenter l'adhérence et par là empêcher le glissement.

La transmission par *courroies* présente de nombreux avantages sur celle qu'on pourrait établir par engrenages : elle peut être obtenue à toutes les distances, elle coûte moins cher, elle laisse une grande latitude dans le choix des directions des arbres, enfin elle fonctionne avec une grande douceur, sans bruit, sans vibrations et par conséquent avec une perte moindre de travail moteur : mais la régularité de la transmission est moindre, parce qu'on ne peut jamais éviter un petit glissement, d'où résulte une altération dans le rapport prévu des vitesses. Cet inconvénient est très-minime dans la grosse industrie; il se trouve d'ailleurs compensé, et au delà, par un avantage considérable : c'est que, dans tous les cas où, soit la puissance, soit la résistance viendrait à éprouver brusquement des modifications sensibles, la flexibilité des *courroies*, leur extensibilité, enfin la possibilité de glisser sur les surfaces des poulies qu'elles contournent préviennent toute rupture, ainsi que les graves accidents qui en seraient la conséquence presque inévitable.

Les poulies sur lesquelles on fait passer des cordes cylindriques présentent sur leur contour une gorge creuse, dont les rebords s'opposent à l'échappement de la corde; les poulies destinées à recevoir des *courroies* sont au contraire bombées. Cette disposition étonne au premier abord, il est facile cependant de se rendre compte des avantages qu'elle présente. Lorsque la *courroie* ne repose plus exactement au milieu de la jante de la poulie, le bord qui est plus rapproché du milieu tourne moins vite que l'autre; par suite la *courroie* tend à se placer obliquement et elle remonte d'elle-même.

Les *courroies* sont le plus ordinairement de cuir corroyé et plat; leur largeur varie, avec l'effort à transmettre, depuis 0m,02 jusqu'à 0m,44; on en fait en caoutchouc tissé avec différentes substances fibreuses, en déchets, de laine ou de coton, en aloès goudronné, en chanvre goudronné; en fils de fer, d'acier et en manganèse.

L'effort que les *courroies* de cuir peuvent transmettre est, d'après les expériences de M. Morin, de 0 kilogr. 25 par millimètre carré de leur section transversale. Le frottement des *courroies* sur un cylindre fixe a été trouvé égal à

$$(1) \quad T = Q e^{\pm \frac{f}{r}}$$

équation dans laquelle T est la force qui produit le mouvement; Q celle qui s'oppose

au mouvement; $e = 2,71828$, la base des logarithmes népériens; f le coefficient de frottement; s la longueur en mètres de l'arc embrassé par la corde ou la courroie sur le rouleau, r le rayon du rouleau; le signe — correspond au cas où T serait entraîné par Q . Le coefficient de frottement f dépend de la nature du tambour et de l'état de la courroie. M. Morin a déduit les moyennes suivantes d'une série de vingt expériences:

| | |
|--|------|
| Pour courroies à l'état ordinaire | k. |
| d'ontuosité sur tambours en bois | 0,47 |
| Pour courroies neuves sur tambours en bois | 0,50 |
| Pour courroies à l'état ordinaire d'ontuosité sur poulies en fonte | 0,28 |
| Pour courroies humides sur poulies en fonte | 0,38 |
| Pour cordes de chanvre sur poulies ou tambours en bois | 0,50 |

La formule fait voir que le rapport de la résistance à la pression est indépendant de la largeur de la courroie, de la longueur de l'arc enveloppé, et du diamètre des tambours; mais qu'il est proportionnel à l'arc sous-tendu par la courroie à la surface du tambour, et au logarithme hyperbolique du rapport de tension des deux brins.

On appelle tension naturelle d'une courroie sans fin celle qui reçoit chacun de ses brins pendant le repos; elle est indépendante de l'action des forces et des résistances au mouvement.

Dans une transmission au moyen d'une courroie sans fin, la tension naturelle des deux brins en repos est égale à la demi-tension du brin conducteur et du brin conduit; si T représente la première, T la seconde et t la troisième, on a

$$(2) \quad T_1 = \frac{T + t}{2}.$$

D'un autre côté, pour que la courroie ne glisse pas sur la poulie, à l'extrémité de laquelle agit une résistance Q , qui s'oppose au mouvement, il faut que son frottement soit au moins égal à cette résistance, et que l'on ait

$$(3) \quad T - t = Q;$$

mais ayant $T = Qe^{\frac{fs}{r}}$, on conclut des équations (2) et (3) pour la tension du brin conduit

$$(4) \quad t = \frac{Q_1}{e^{\frac{fs}{r}} - 1}.$$

La valeur (4), augmentée de $1/10$ pour la pratique, est mise dans l'équation (3) pour déterminer T , et les valeurs (3 et 4) transportées dans l'équation (2) donnent la tension naturelle T .

M. Laborde, dans le mémoire qu'il a présenté à la Société industrielle de Mulhouse, a fait les observations suivantes, avant de poser le principe sur lequel il a basé le calcul des largeurs à donner aux courroies: « 1° La résistance à vaincre doit être moindre que la force qui ferait glisser la courroie sur la poulie; 2° la tension ne doit pas aller au point d'étendre le cuir; 3° la tension ne doit pas non plus augmenter inutilement le frottement sur les pivots ou les coussinets; 4° une courroie doit être flexible, c'est-à-dire qu'elle doit se plier facilement dans toutes ses parties. » Après ces considérations, cet ingénieur pose les principes suivants: « 1° Les largeurs des courroies doivent être en raison directe des puissances à transmettre, la vitesse restant la même; 2° les largeurs des courroies sont en raison inverse des vitesses avec lesquelles elles se meuvent, pour un même travail transmis. »

Pour régler convenablement la tension des courroies sans fin, on fait usage d'un rouleau de tension dont la pression sur la courroie est donnée par la formule

$$p = 24, \cos \frac{1}{2} \alpha.$$

p est la pression du rouleau sur la courroie, suivant la bissectrice de l'angle α que font entre elles les deux parties du brin sur lequel il agit; t , tension des deux parties du brin sur lequel appuie le rouleau.

Depuis quelques années on transmet le mouvement à de très-grandes distances au moyen de lames d'acier ou de câbles en fil de fer; ces transmissions ont été appliquées pour la première fois en Alsace; un ruban d'acier donnait le mouvement, à 85 mètres de distance, à des poulies de 2 mètres de diamètre; cette lame légère soulevée par le vent a été remplacée par un câble en fil de fer, que l'on enduit tous les mois d'huile et de goudron. Cette nouvelle disposition, qui permet d'éloigner le moteur des outils, a donné d'excellents résultats. Les dimensions que l'on donne aux poulies sont de 150 à 200 fois le diamètre du câble, sans jamais descendre au-dessous de 1 mètre; les câbles ont 0 m. 008, 0 m. 009, 0 m. 012, 0 m. 015 de diamètre; on les fait travailler à 4 ou 5 kilogr. par millimètre carré. La plus courte distance à admettre entre les poulies est d'environ 40 à 50 mètres; quant au maximum de distance, on ne l'a jamais rencontré, les plus longues transmissions exécutées jusqu'à ce jour n'ayant que jusqu'à 250 et 300 mètres. Au delà de 80 à 100 mètres, il faut avoir

v.

recours à un moyen de soutien du câble, pour ne pas trop augmenter la tension résultant de son poids, et éviter par suite une augmentation de frottement sur les tourillons de la poulie motrice. Ce genre de transmission se prête à de grandes variations de vitesse; on peut leur imprimer une vitesse de 15 à 16 mètres par seconde.

Pour compléter ces renseignements, qui ne donnent qu'un faible aperçu de cette question importante des transmissions par courroies, on peut consulter les cours de mécanique de MM. Poncelet, Morin, Moseley, Willis, le mémoire de M. Laborde, et les expériences diverses que relatent les bulletins de la Société industrielle de Mulhouse.

COURROUCANT (kou-rou-san) part. prés. du v. Courroucer :

Un astre funeste, Déchaînant la tempête et courrouçant les eaux, Parmi d'affreux rochers a jeté nos vaisseaux. DELILLE.

COURROUCÉ, ÉE (kou-rou-sé) part. passé du v. Courroucer. Plein de courroux: Un père courroucé contre son fils.

Les dieux, courroucés contre la race humaine, Ont mis avec les biens la sueur et la peine. RÉGNIER.

Qui marque le courroux, qui est inspiré par le courroux: Des regards courroucés. Une voix courroucée. Des paroles courroucées. Ses yeux, auparavant si fiers, si courroucés, Mélaient des pleurs de joie aux pleurs que j'ai versés. VOLTAIRE.

Poétiq. Violentement agité: Les flots courroucés. Les vents courroucés.

Le flot choque le flot, les vagues courroucées Rejaillissent au loin par les vagues poussées. LAMARTINE.

COURROUCER v. a. ou tr. (kou-rou-sé) — rad. courroux. Prend une cécille sous le c devant les voyelles a, o : Il courrouça, nous courrouçons. Irriter, mettre en courroux: COURROUCER son maître. Il ne fait pas bon courroucer un tigre.

Poétiq. Déchaîner, agiter violemment: COURROUCER les flots.

Se courroucer v. pr. Se mettre en courroux, s'irriter: Il n'y a que les faux dévots qui trouvent de la satisfaction à se courroucer. (Clément XIV.) Le lion et la lionne ne se courroucent pas d'un moucheron. (V. Hugo.)

C'est ainsi qu'un chrétien se venge et se courrouce. CORNEILLE.

C'est contre le péché que son cœur se courrouce, Et l'intérêt du ciel est tout ce qui le pousse. MOLIERE.

Poétiq. Se mettre, être mis dans un état de grande agitation: Les pêcheurs n'étaient pas encore revenus et les flots commençaient à se courroucer.

Antonymes. Apaiser, calmer.

COURROUCÉUX, EUSE adj. (kou-rou-seu, eu-ze — rad. courroux). Porté à la colère, prompt à se courroucer. Il Vieux mot.

COURROUX s. m. (kou-rou — Etyim. inconnue. On a allégué sans probabilité le lat. *cholera*, bile, colère; *coruscare*, lancer des éclairs; *corruptus*, corrompu, d'où vigri au figuré, etc.). Se dit pour colère en poésie et dans le style soutenu: Un violent courroux. Le courroux du ciel. Le courroux de Dieu est d'un moment; la miséricorde divine est éternelle. (J. Joubert.) Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux! RACINE.

Da courroux à l'amour si le retour est doux, On repasse aisément de l'amour au courroux. CORNEILLE.

De ses enfants un père est le meilleur ami, Dans son plus grand courroux il ne hait qu'à demi. FÉVILLÉ.

Je ne sais qui me tient, infâme, Que je ne l'arrache les yeux, Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme. MOLIERE.

Des douceurs de la paix, des fureurs de la guerre, Un ordre indépendant détermine le choix, C'est le courroux des rois qui fait armer la terre, C'est le courroux des dieux qui fait armer les rois. MALHERBE.

Poétiq. Violente agitation: Le courroux des vents et des flots. Neptune, de son trident, apaise les flots en courroux. (Fén.)

Ma fortune va prendre une face nouvelle, Et déjà son courroux semble s'être adouci. RACINE.

Ils marchent tout le jour dans les plaines fécondes, Où le Tigre en courroux précipite ses ondes. FLORIAN.

Les poètes employaient autrefois ce mot au pluriel, et l'on ne voit pas bien la raison qui empêche aujourd'hui de l'employer sous cette forme:

Plus les courroux sont grands, plus ils sont légitimes. RACIN.

Nos crimes Vous donnent quelquefois des courroux légitimes. MALHERBE.

Je n'ai rien de fragile en moi, Que mes courroux, qui sont de verre. DESPORTES.

Epithètes. Ardent, éclatant, enflammé, surexcité, aveugle, affreux, terrible,

menaçant, redoutable, épouvantable, sévère, rigoureux, cruel, implacable, inexorable, inflexible, impitoyable, noir, sombre, impétueux, contenu, dissimulé, simulé, feint, léger, incertain, passager, vain, faible, stérile, impuisant, apaisé, calmé, éteint, juste, légitime, noble, généreux, superbe, dédaigneux, céleste, divin.

Syn. Courroux, colère, dépit, etc. V. COLÈRE.

Antonymes. Accalmie ou accalmée, calme, placidité, quiétude, sang-froid.

COURROYÉ, ÉE (kou-roi-é ou kou-ro-é) part. passé du v. Courroyer: Laine courroyée. Sable courroyé.

COURROYER v. a. ou tr. (kou-roi-é ou kou-ro-é) — rad. courroi. Change y en i devant un e muet: Je courroye, tu courroyeras, prend un i après l' y aux deux prem. pers. du pl. de l'imp. de l'ind. et du prés. du subj.: Nous courroyons, que vous courroyiez. Mètre, étendre sur le courroi: COURROYER des étoffes. Pétrir, préparer, mêler, en parlant du sable destiné aux moules. On dit plus ordinairement COURROYER.

COURROYEUR s. m. (kou-roi-é ou kou-ro-é) — rad. courroyer. Techn. Ouvrier qui courroye les étoffes.

COURS s. m. (kour — lat. *cursus*, proprement course; de *currere*, courir). Mouvement; direction d'un liquide qui s'écoule: Le cours des eaux. Détourner le cours d'une rivière. Les paroles de Mentor étaient semblables à ces paroles enchantées qui calment la mer irritée, font taire les vents et les flots et suspendent le cours des fleuves. (Fén.)

Que j'aime ce ruisseau qui d'un cours sinueux Roule en paix son cristal dans la verte prairie! DE BRIDEL.

Parcours d'un fleuve, d'une rivière: Le Meschacébé, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée. (Chateaub.)

Par ext. Mouvement intérieur ou d'exercitation des liquides qui existent dans le corps de l'homme et des animaux: Le cours du sang, des humeurs. Le cours des larmes, des urines. Donner un libre cours à ses pleurs.

Je voudrais que du ciel le barbare secours De mon sang dans mon cœur eût arrêté le cours. VOLTAIRE.

Par anal. Action de produire à l'extérieur, de manifester: Donner un libre cours à ses soupçons. Donner cours à sa colère.

Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes, A nos sanglots donnons un libre cours. RACINE.

Course, marche rapide: D'un cours précipité sur la brèche ils s'élançant. VOLTAIRE.

C'est pour vous qu'on l'a vu, vainqueur de tant de princes, D'un cours impétueux traverser nos provinces. RACINE.

Nom que l'on donne à des promenades publiques dans certaines villes: Le cours la Reine à Paris. Le cours Delzunce à Marseille. Aller se promener au cours. Hyde-Park, comme on sait, est le cours de Londres. (Hamilton.)

Mouvement réel ou apparent du soleil et des autres astres: La bonne compagnie languit dans un lit oisif jusqu'à ce que le soleil ait fait la moitié de son cours. (Volt.) La lune est attirée non-seulement par la terre, mais encore par le soleil, et c'est à cette dernière attraction qu'on doit attribuer les irrégularités de son cours. (D'Alemb.)

Je n'entends point le cours du ciel ni des planètes. RÉGNIER.

Succession du temps et des choses qui se composent d'une série d'instant: Le cours des siècles. Le cours des années. Le cours de la vie. Tout est vain en l'homme, si nous regardons le cours de sa vie mortelle. (Boss.) La succession des jours et des nuits n'a jamais été interrompue et a toujours eu un cours égal et majestueux. (Mass.) Le temps nous engloutit et continue tranquillement son cours. (Chateaub.)

Le temps d'un insensible cours Nous porte à la fin de nos jours. MALHERBE.

Aucun lâche dessein, aucune ingrate envie N'attaquera le cours d'une si belle vie. CORNEILLE.

Voyons enfin ces événements rares, Ce long tissu d'aventures bizarres, Qui de nos ans ont illustré le cours. MALFILATRE.

Fig. Marche, progression, cheminement, développement: Le cours des idées modernes. Un projet en cours d'exécution. Suivre le cours de la conversation. Interrompre le cours de ses études. Quand on est au cours des plus grandes affaires, rarement tombe-t-on dans certaines petites. (Vauven.) Quand nos idées ont pris un certain cours, elles changent difficilement. (J.-J. Rouss.) Le cours des idées, depuis un siècle, a été tout à fait dirigé par la conversation. (Mme de Staël.) Les révolutions ne brisent les digues que parce que les idées n'ont pas trouvé leur cours. (E. de Gir.) Caution, inébranlable comme un roc, se flétrit de résister à lui seul au cours irrésistible qui emportait la vieille société romaine. (Na-

pol. III.) Quel plaisir de se laisser aller au cours de sa pensée, comme un oiseau à la portée de son vol! (Balz.) Il ne faut rien interdire à un talent qui est en plein cours, en plein torrent. (Ste-Beuve.)

Prête sans te troubler l'oreille à mon discours; D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours. CORNEILLE.

J'observe, comme vous, cent choses tous les jours Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours. MOLIERE.

Un trouble importun vient, depuis quelques jours, De nos prospérités interrompre le cours. RACINE.

Enfin bornant le cours de tes galanteries, Alcippe, il est donc vrai, dans peu tu te maries? BOILEAU.

De nos désirs errants rien n'arrête le cours, Ce qui plaît aujourd'hui déplaît en peu de jours. SAINT-EVREMOND.

Tout est prévention, Cabale, entêtement: point ou peu de justice; C'est un torrent: qu'y faire? Il faut qu'il aille son cours; Cela fut et sera toujours. LA FONTAINE.

Vogue, considération publique, appréciation généralement favorable, qui fait qu'un objet est universellement accepté ou approuvé: Les monnaies qui ont cours dans le pays. La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité. (La Rochef.) Les manières polies donnent cours au mérite. (La Bruy.) Une monnaie qui n'a plus de valeur devrait cesser d'avoir cours. (Duclos.) L'esprit faux, comme la fausse monnaie, n'a cours que parmi ceux qui ne possèdent aucun moyen de comparaison. (Mme de Blessington.) Le caractère d'un siècle peut se déterminer par les idées qui ont cours dans ce siècle. (Le P. Félix.)

Liturg. Cours ecclésiastique, Bréviaire, heures canonicales.

Enseign. Série de leçons données par un professeur sur une même matière: Suivre un cours d'histoire naturelle. Les cours publics ne sont utiles qu'à ceux qui les font. (Beauchêne.) Traité renfermant une série de leçons sur la même matière: L'auteur d'un cours de botanique. Série de faits ou de discours tenant lieu d'un enseignement spécial: L'histoire est un excellent cours de politique. Le théâtre est un cours de morale facile. Pour les jeunes seigneurs, les ambassadeurs sont des cours de diplomatie et de gastronomie. (Carême.) Plur. Ensemble des études que l'on fait dans une science quelconque, et principalement dans celles qui comportent plusieurs degrés: Il n'a pas encore terminé ses cours.

Mar. Long cours, Contrées lointaines, et où l'on ne peut conduire un navire qu'avec des connaissances spéciales: Voyage au long cours. Capitaine au long cours. Faire le cours, Se dit quelquefois pour faire la course. V. COURSE.

Bourse. Prix auquel se sont élevées dans une séance donnée les valeurs cotées à la Bourse: Le cours de la rente, des actions d'un chemin de fer.

Par malheur, sa gâté suit le cours de la rente. C. DELAVIGNE.

Premier cours ou cours d'ouverture, Prix auquel une valeur est cotée à l'ouverture d'une Bourse. Dernier cours ou cours de clôture, Prix auquel une valeur est cotée en dernier lieu, dans une séance de Bourse. Cours moyen, Moyenne des cours d'une valeur dans une séance de Bourse. Cours de compensation, Cours conventionnel auquel tous les acheteurs et tous les vendeurs de la même valeur, pendant le mois précédent, restent acheteurs ou vendeurs de cette valeur pendant le mois suivant. Cours de la réponse des primes, Cours coté à une heure et demie, le dernier jour du mois, parce que c'est d'après ce cours que s'exécutent les marchés à prime. V. PRIME.

Banque. Cours de place ou cours de change, Taux de la commission ou droit de change que prennent les banquiers pour faire tenir de l'argent d'un lieu à un autre.

Comin. Prix actuel des marchandises: Acheter 500 balles de café au cours du jour. Confiance, valeur morale accordée au papier d'un négociant, d'un banquier: Sa signature a cours sur la place de Paris.

Archit. Cours d'assise, Rang de pierres de même hauteur posées sans interruption dans toute la longueur d'un mur. Cours de plinthe, Plinthe continue, qui marque un étage dans les murs de face. Cours de pannes, Suite complète des pannes qui forment la longueur d'un comble.

Techn. En termes de tissure, Passage de toutes les navettes formant un seul coup sur la carte, dans la fabrication des étoffes lancées. On dit aussi PASSÉE.

Pathol. Cours de ventre, Dévoiement. On dit aussi FLUX DE VENTRE.

Epithètes. Egal, constant, uniforme, monotone, calme, paisible, tranquille, réglé, soutenu, mesuré, suivi, régulier, invariable, inaltérable, irrévocable, forcé, libre, léger, insensible, muet, silencieux, passager, inconstant, capricieux, inégal, interrompu, ralenti, arrêté, borné, limité, précipité, accéléré, rapide, effréné, bruyant, impétueux, irrésistible, vaste, immense, impérieux, orgueilleux, audacieux, noble, glorieux, triomphant, victo-

rieux, invincible, majestueux, impie, sacrilège.

— **Syn. Cours, courrant.** V. COURANT.

— **Homonymes.** Cour, course, court; et cours, court, coure, coures, courent (du verbe courir).

— **Encycl. Administr.** La langue politique et administrative désigne sous le nom de *cours d'eau navigables* les voies fluviales de communication et de transport mises par la nature à la disposition de l'homme. On considère le caractère et la destination de ces *cours d'eau* comme excluant toute idée de propriété privée. Dans tous pays, la libre jouissance du *cours* des fleuves et des rivières navigables est considérée comme étant de nécessité sociale, et constituant un droit éternel et imprescriptible; aussi voit-on le principe de l'inaliénabilité de ces *cours d'eau* traverser toutes les législations, et rester inamuable comme la nécessité dont il découle. Ecrit dans le droit romain, reconnu en France par le droit de l'ancienne monarchie, ce principe a été consacré de nouveau par la législation moderne: *Flumina omnia publica sunt*, disent les *Institutes*; et le *Digeste* ajoute: *Fluminum publicorum communis est usus, sicuti viarum publicarum et littorum*.

En France, pendant le moyen âge, tant que prédomina le système féodal, ce principe fut moins solennellement reconnu et proclamé. On le vit grandir avec la royauté. Dès le xiii^e siècle, les ordonnances constatent que les fleuves et rivières flottables de leur propre fonds font partie du domaine du roi, non pour que le souverain en dispose à titre de propriété, mais pour qu'il les conserve et les gère à titre de gardien des droits de tous, et leur fasse mieux remplir, dans l'intérêt public, leur destination providentielle. La confusion qui s'établit à cette époque entre les attributs de la souveraineté et les droits de la propriété engendra, il est vrai, de nombreux abus, tant de la part du souverain que de la part de ceux qui exerçaient ses droits régaliens; mais, dès 1566, l'édit connu sous le nom d'*édit de Moulins* consolida à tout jamais le principe, en décrétant l'inaliénabilité de ces voies de communication. Un siècle plus tard, l'ordonnance de 1669 sur les eaux et forêts proclame de nouveau que tous les fleuves et rivières portant bateaux de leur fonds, sans artifice et ouvrages d'art, font partie du domaine de la couronne, nonobstant tous titres et dispositions contraires, sauf les droits de pêche, moulins, bacs et usages, que les particuliers peuvent y avoir par titres et possessions valables. Les lois du 22 novembre 1790 et du 6 octobre 1791 ont consacré les mêmes principes, en déclarant que tous les fleuves et rivières navigables de leur propre fonds, et en général toutes les parties du territoire national qui ne sont pas susceptibles d'une propriété privée, doivent être considérées comme des dépendances du domaine public. La seconde de ces lois porte que nul ne peut se prétendre propriétaire exclusif des eaux d'un fleuve ou d'une rivière navigable. L'article 538 du Code civil a résumé toute cette législation, et a été plus loin en considérant comme dépendances du domaine public tous les fleuves et rivières navigables et flottables, sans ajouter, comme les anciens règlements, de leur propre fonds. Il s'ensuit que cet article comprend tous les *cours d'eau* où la navigation, où le flottage ont lieu naturellement ou artificiellement, c'est-à-dire à l'aide de travaux d'art, tels que pertuis, barrages et écluses. Le flottage a été de tout temps et en tout pays assimilé à la navigation. C'est en effet un mode de navigation véritable, dans lequel on emploie le halage, la rame et le gouvernail. Plusieurs rivières, bien que non navigables, peuvent cependant être pratiquées par le flottage, qui exige un moindre tirant d'eau. Le flottage étant un moyen de transport, la flottabilité d'un *cours d'eau* doit entraîner sa domanialité.

Certains *cours d'eau* ne sont navigables ou flottables que dans une partie de leur étendue. La partie non navigable ni flottable n'est pas considérée comme dépendant du domaine public, mais elle n'est pas davantage susceptible de propriété privée. Elle garde le caractère des choses du domaine commun, comme les rivières qui ne sont ni navigables ni flottables. Dès lors le droit de pêche appartient aux riverains, qui ne sont grevés d'aucune servitude de halage. Au contraire, les bras secondaires des parties navigables, bien qu'inaccessibles à la navigation et au flottage, sont considérés comme dépendances du domaine public, et comme tels assujettis à toutes les prescriptions des règlements sur la pêche et la voirie.

La navigabilité d'un *cours d'eau* résulte soit du fait matériel constaté par l'administration, soit de déclaration émanée de l'autorité souveraine. L'administration classe les *cours d'eau* comme elle classe les chemins. Lorsqu'une rivière considérée jusqu'alors comme non navigable est déclarée navigable, une indemnité est due aux riverains pour la perte du droit de pêche et pour l'établissement de la servitude de halage. Il est dû également des indemnités lorsque, par suite d'une réduction dans la force motrice des eaux, causée par des mesures administratives, on est obligé de supprimer des usines.

Le lit des rivières navigables étant, comme

les eaux, une dépendance du domaine public, il a fallu déterminer l'importante question de savoir ce qu'on entend par le lit d'un *cours d'eau*, et jusqu'où s'étend ce lit. Après avoir longtemps divisé la jurisprudence administrative, ces questions sont aujourd'hui à peu près résolues, bien qu'elles ne soient encore l'objet d'aucune définition légale. On a pris successivement pour limite les plus grandes eaux, les eaux moyennes (sans indiquer ce qu'on devait entendre par eaux moyennes), les eaux les plus basses, et l'on est arrivé enfin à reconnaître que le fleuve est un, quelle que soit la hauteur variable de ses eaux, et que rien n'autorise à choisir tel ou tel de ses divers états pour le considérer comme constituant le fleuve. Aussi, lorsque l'intérêt public exige soit la rectification d'une rivière, soit l'ouverture d'un nouveau lit, circonstances qui se présentent fréquemment, l'administration acquiert des propriétaires riverains toute la portion de terrain qui doit s'étendre jusqu'à l'endroit désigné pour le sommet de la nouvelle berge: la cuvette tout entière du nouveau lit devient ainsi propriété publique. Ce que fait l'administration pour la portion de rivière qu'elle crée en quelque sorte de toutes pièces, la nature le fait tous les jours dans son action incessante pour les *cours d'eau* naturels. Aussi la délimitation du lit est-elle une attribution de l'administration. En délimitant le lit des fleuves, l'Etat n'agit nullement comme propriétaire, mais seulement comme conservateur des choses communes et représentant des intérêts généraux. Mais aussitôt que l'intérêt public disparaît, les questions de délimitation rentrent dans la compétence exclusive des tribunaux.

Les atterrissements qui viennent à se former dans le lit ou sur les bords des *cours d'eau* navigables peuvent être susceptibles de propriété privée. Le Code civil en attribue en principe la propriété à l'Etat, lorsqu'il s'agit d'une île se formant naturellement; mais lorsqu'il s'agit d'une île violemment formée par l'ouverture d'un bras nouveau à travers un héritage riverain, le propriétaire, aux termes de l'article 562 du Code civil, conserve la propriété de son champ. Les riverains sont soumis à diverses charges, compensées, il est vrai, par des avantages particuliers. La plus forte de ces charges est la servitude de halage, servitude aussi ancienne que la navigation, et qui en est une conséquence presque nécessaire. L'article de la navigation des rivières, dit Domat, demande l'usage libre de leurs bords, de sorte que, dans la largeur et l'étendue nécessaire pour les passages et le trait des chevaux tirant les bateaux, il n'y ait ni arbres plantés ni obstacles. Depuis l'ordonnance de 1669, cette largeur sur l'un et l'autre bord a été fixée entre 7 m. 80 et 9 m. 75. Cependant, toutes les fois que le service n'en souffre pas, l'administration permet de restreindre cette largeur, notamment lorsqu'il faut détruire des clôtures en haies vives, des murailles, des travaux d'art ou des maisons. En pareil cas, les riverains ont droit à une indemnité. D'abord réglée par les tribunaux ordinaires, cette indemnité est fixée aujourd'hui par le conseil de préfecture. La servitude est également due sur les parties des fleuves où la marée se fait sentir. Lors même que la navigation ne s'effectue qu'à l'aide du flux et du reflux, l'espace voulu par les règlements doit être laissé libre sur les rives. Lorsque l'administration croit devoir, dans l'intérêt du service, reporter le chemin de halage sur l'autre rive, de telle sorte que le riverain, qui jusque-là n'a été assujéti qu'à la servitude du marche-pied, voit son fonds grevé de la servitude du halage, cette substitution ne donne lieu à aucune indemnité. Le long des *cours d'eau* flottables seulement à bûches perdues, les riverains sont tenus de laisser un chemin de 1 m. 20 de largeur pour le passage des ouvriers chargés de diriger les bûches flottantes, et de repêcher les bûches submergées. En compensation de ces charges, les riverains ont droit aux alluvions, c'est-à-dire aux atterrissements et accroissements qui se forment insensiblement aux fonds riverains. Lorsque ces alluvions sont le résultat des travaux de l'Etat, il a le droit de réclamer aux riverains une partie de la plus-value que ses travaux procurent à leurs propriétés.

La police des *cours d'eau* est l'objet d'un grand nombre de règlements, dont quelques-uns remontent même à Philippe IV et à Louis IX. Tous sont conçus dans le but d'assurer le service et la sûreté de la navigation. L'une de leurs principales dispositions est celle qui interdit de détourner l'eau des rivières navigables et flottables, ou d'en affaiblir ou altérer le cours par des fossés, tranchées et canaux. Le principe qui domine toute cette matière étant la sûreté et la liberté de la navigation, tout fait de nature à porter obstacle, soit à cette sûreté, soit à cette liberté, prévu ou non par ces règlements, constitue une contravention qui tombe sous le coup des règlements généraux.

Au point de vue économique, la direction d'un *cours d'eau* navigable a une grande importance. Un fleuve dont le cours se dirige de l'est à l'ouest ou de l'ouest à l'est ne peut fournir de variété dans les produits qui affluent vers ses rives que celle qui provient des transformations diverses que peuvent leur faire subir les différentes populations riveraines; les contrées qu'il parcourt étant tou-

tes soumises aux mêmes conditions climatiques, il est évident qu'elles produiront généralement les mêmes denrées. Au contraire, si le cours d'un fleuve s'étend longitudinalement, c'est-à-dire du nord au sud ou *vice versa*, une variété infinie de productions vient à chaque instant apporter à sa navigation commerciale les éléments du trafic le plus avantageux, soit par le système du collectionnement successif pour une même destination finale avec paiement en espèces, soit par voie d'échanges entre les produits des différentes contrées. Le Mississippi est dans ce cas.

La propriété des *cours d'eau* non navigables a donné lieu à deux théories: l'une en attribue la propriété au riverain, l'autre les déclare domaine public et chose commune. La législation, sans trancher théoriquement la question, s'est en pratique prononcée pour la domanialité. La propriété étant le droit de jouir et de disposer des choses de la manière la plus absolue, on ne peut dire que ces *cours d'eau* soient la propriété des riverains, le code et les règlements administratifs leur faisant une obligation de les rendre à leur cours ordinaire à la sortie de leur fonds. La police de ces *cours d'eau* appartient aux préfets.

— **Enseignement. Cours publics.** On dit que le temps ne consacre rien de ce qu'on a fait sans lui; à ce titre, il y a toute chance de voir l'instruction publique s'étendre indéfiniment et prendre racine, après la longue gestation et les entraves qu'elle a subies depuis 1789. Les *cours publics*, cet efficace moyen de vulgarisation de la science, sont un des puissants leviers au moyen desquels la civilisation progresse, en rompant avec la routine, en accoutumant à se passer des dogmes, en éclairant les consciences, en aplanissant la route de l'avenir, en dirigeant les aptitudes; c'est le *fiat lux* moderne.

Il ne s'agit pas ici des *cours* qui ont lieu à la Bibliothèque de la rue Richelieu, où des professeurs enseignent à trois ou quatre élèves (quelquefois moins encore) le *sanscrit*, le *japonais*, l'*arabe*, le *persan*, le *turc*, l'*arménien*, le *grec moderne*, l'*hindoustani*, le *chinois*, le *malais*, le *javanais*, etc., que souvent ils ne savent pas eux-mêmes. Il ne s'agit pas non plus des *cours* qui se font à la Sorbonne: *philosophie, littérature grecque, éloquence latine, poésie latine, éloquence grecque, littérature étrangère, grammaire comparée, histoire ancienne, histoire moderne, géographie*, etc.; non plus des dix *cours* que l'on professe au palais des Archives sur les *médailleries*, les *seaux*, les *poils* et *mesures*, etc.; pas davantage des *cours* du Conservatoire des arts et métiers, des Gobelins, du Jardin des plantes, etc.

Tous ces *cours* et d'autres encore, catalogués, périodiques, sont publics ou ne le sont pas. Ils sont spéciaux et ne s'adressent pas aux masses; et d'ailleurs la plupart sont soumis à certaines formalités d'inscription qui en éloignent les auditeurs, sans compter qu'ils ont lieu à des heures impossibles pour les personnes qui travaillent d'un état.

Les véritables *cours publics* sont ceux qui, accessibles à tous venants, font appel aux classes laborieuses pauvres, mais avides d'instruction, organisent leurs séances à des heures commodes pour les ouvriers, savent développer l'intelligence des travailleurs en éveillant leur attention par des expériences, en la fixant par la parole, le raisonnement, et forcent ainsi le peuple à désapprendre le chemin du cabaret.

Les *cours publics*, encore en petit nombre, ne datent que de l'hiver 1863-1864. Deux hommes en ont été les premiers instigateurs: M. Victor Duruy, ministre de l'instruction publique, et M. Perdonnet, directeur de l'Ecole centrale des arts et manufactures.

Jusqu'alors, à la sortie de leurs ateliers, les ouvriers n'avaient pour toute distraction que le cabaret où ils s'empoisonnaient, les cafés chantants où ils n'apprenaient que des refrains grotesques, les cirques où pendant deux heures ils voyaient tourner dans le même cercle les mêmes chevaux surmontés des mêmes histrions; ils avaient encore les théâtres à bas prix où, pendant quatre heures, ils absorbaient les miasmes antilittéraires provenant de certaines officines, retenaient les calembredaines idiotes, les stupides jeux de mots d'auteurs crétins patronnés par des directeurs d'un crétinisme au moins égal, sinon pire. On était le profit, le bien? Était-il possible que ce peuple en devint meilleur, plus rangé, plus économe, plus vertueux?

Les premiers *cours publics* eurent lieu le dimanche dans le grand amphithéâtre de l'Ecole de médecine. Là, pas de démarches à faire, pas d'inscriptions à prendre, pas de cartes à retirer; et il n'y eut pas d'exemple que le *vox clamantis in deserto* pût s'appliquer à une seule de ces réunions. Les inconvénients étaient ceux-ci: l'amphithéâtre ne contenant que 1,500 places et le public affluant au nombre de plus de 3,000 personnes, une foule considérable, avide de la parole des maîtres, ne pouvait y être admise; et puis ces *cours* étaient intermittents.

L'empressement du public à se rendre à ces séances témoigne de son ardent désir de connaître, de s'instruire. Dès cinq heures du matin, des hommes de tout âge, de tout rang accouraient et, cinq heures durant, stationnaient devant les portes, qui ne s'ouvraient

qu'à dix heures. Là pas de passe-droit, pas d'admissions par les couloirs secrets. L'amphithéâtre s'emplit, s'emplit avec ordre et sans l'intervention de la police; puis l'excédant des auditeurs se retirait sans cris, sans tapage, quand il lui était matériellement démontré que l'amphithéâtre contenait déjà un tiers de plus de personnes qu'il n'y avait de places.

Depuis quelque temps surtout, les *cours publics* ont pris une extension, un développement dignes des plus grandes sympathies. Plusieurs mairies des quartiers populeux ont organisé des *cours* hebdomadaires, faits le soir par d'excellents professeurs rétribués par l'arrondissement, *cours* dans lesquels on initie les ouvriers aux arcanes de la science. La mécanique, la physique, la chimie y sont développées, selon les centres, à grand renfort d'expériences et d'appareils manipulés par des hommes experts. Les questions des machines à vapeur, des télégraphes électriques, des procédés de teinture, etc., y sont traitées avec des démonstrations fort claires et toujours parfaitement comprises du public d'ouvriers qui se presse très-exactement à ces cours.

Le peuple a soif et faim d'instruction, le peuple veut apprendre quand même, c'est incontestable. A défaut de ces *cours publics*, trop peu répandus encore, il se rejette sur la lecture des petits journaux de romans, il s'empare dans les cafés-concerts, il farcit sa mémoire de littérature malsaine et de chansons idiotes. Cependant les goûts du beau dans l'art et de l'utile dans la science sont innés chez le Français. Suivant les circonstances et suivant la direction qu'on leur imprime, ces goûts se développent ou s'oblitèrent.

Un jour (il y a de cela quatre ans), un savant s'avisait de venir professer gratuitement à Saint-Denis. Ses *cours* attirèrent tant de monde que les cafés et les cabarets en étaient dans la désolation. Le moka grailonnait en séjournant dans les bouilloires, la bière s'agrippait, l'absinthe s'éventait, le vin bleu se décomposait et menaçait de tourner au vinaigre... A l'horizon pas le moindre consommateur... Les soldats de la garnison eux-mêmes avaient déserté le caboulot pour aller s'entasser dans ces *cours publics*! Consternation sur toute la ligne des cafetiers, cabaretiers, caboulotiers! Que firent ces individus? Ne pouvant se consoler de l'abandon de leurs pratiques, ils se réunirent et, guidés par un intérêt commun, ils rédigèrent une pétition qu'ils adressèrent au ministre de l'instruction publique, et dont la teneur était: « Qu'il était urgent de faire cesser des cours qui *dérangeaient l'équilibre du pays*, distraient les consommateurs de leurs habitudes, et devaient inmanquablement *forcer d'honnêtes négociants à fermer boutique*, etc. »

Cette étrange pétition existe dans les archives du ministère de l'instruction publique. Pour donner une idée de la manière dont sont suivis les *cours* classiques, plaçons ici deux anecdotes:

Au *cours* de mathématiques de M. Biot, l'amphithéâtre était toujours trop grand de beaucoup. Rarement le nombre des auditeurs excédait le chiffre quatre. Un jour, M. Biot en comptait huit! Étonné de ce surcroît, le professeur, s'adressant aux quatre ou cinq étrangers qui s'étaient fourvoyés à son cours, leur dit: « Bien certainement, messieurs, vous vous êtes trompés, vous croyez être chez le voisin, vous n'aviez pas l'intention de venir chez moi; ne vous gênez pas, allez-vous-en, vous ne comprendriez rien ici. »

Une autre fois, M. Bequerel fils dissertait sur je ne sais plus trop quelle partie de l'organisme humain, lorsqu'une bande de dames anglaises envahit tout à coup l'amphithéâtre. M. Bequerel fils, un moment interloqué, hésite, s'arrête et suspend son explication; puis, s'adressant aux filles d'Albion (M. Bequerel fils bégayait), il dit: « Mesdames... mes, vous ne pouvez...vez pas rester ici. » Et comme les ladies ne bougeaient pas, il ajouta: « Vous n'êtes pas des sa...ages-femmes, n'est-ce pas? Eh bien! je vous a...vertis que je vais dire des coco-chonneries. » Et la bande des Anglaises s'envola en poussant des *shoking*, comme une bande d'oies au milieu desquelles un chien viendrait fondre.

— Bourse. 1^o *Cours moyen.* Les *cours* des fonds publics et valeurs de Bourse sont constatés et établis par les agents de change. Il y a les *cours au comptant* et les *cours à terme*. Les *cours* des opérations au comptant sont indiqués isolément et dans l'ordre exact où ils se produisent. Ainsi un *cours* fait deux ou trois fois au comptant doit être relaté autant de fois. Exemple: Rente française 3 pour 100: 71, 30, 25, 35, 25, 20, 25. Le *cours* de 71 fr. 25, ayant été fait trois fois, est relaté trois fois. On peut suivre, avec ces désignations successives des prix, la physionomie du marché. La plupart des ordres de Bourse donnés au comptant le sont au *cours moyen*, c'est-à-dire au *cours* également distant du plus bas et du plus haut *cours*. Ainsi, dans l'exemple ci-dessus, le plus haut *cours* étant de 71, 35 et le plus bas de 71, 20, le *cours moyen* sera de 71, 27 1/2.

Le *cours moyen* qui, pour le petit public, semble le meilleur moyen d'échapper au danger de voir exécuter ses ordres au plus haut *cours* quand il achète et au plus bas quand il

vend, donne lieu à plus d'un abus. Si un agent de change a reçu d'un client un gros ordre d'achat au *cours moyen*, et qu'il ait reçu en même temps, d'un autre client qu'il désire favoriser, un ordre de vente correspondant à un *cours* quelconque de la même valeur, il lui suffit de demander deux ou trois titres de la valeur à 5 fr., 10 fr. ou 15 fr. plus haut que le prix précédemment coté; le niveau du *cours moyen* se trouve ainsi surélevé. Réciproquement, en exagérant le plus bas *cours* par une offre de quelques titres au-dessous des prix cotés, on peut faire descendre le niveau du *cours moyen*. Malgré ces abus, qui sont plutôt l'œuvre des commis d'agents que des agents eux-mêmes, le *cours moyen* est encore, pour les ordres d'achat et de vente au comptant, le procédé le plus sûr pour ne pas payer trop cher et ne pas vendre trop bon marché. Les opérations à terme au *cours moyen* sont absolument impossibles, parce que ces opérations sont trop nombreuses et portent sur des quantités de valeurs trop importantes. Sur le marché au comptant même, un ordre au *cours moyen* ne peut être exécuté qu'à la condition qu'il y ait un ordre en sens inverse à ce même *cours*.

20 *Cours à terme*. Pour ces *cours*, on cote : 1° le *cours* d'ouverture; 2° le plus haut *cours* de la journée; 3° le plus bas *cours*; 4° le *cours* de clôture. Exemple : Rente française 3 pour 100 :

| Premier cours. | Plus haut. | Plus bas. | Dernier cours. |
|----------------|------------|-----------|----------------|
| 71,30 | 71,35 | 71,20 | 71,25 |

Il en est ainsi pour toutes les valeurs. Dans une seule colonne sont portés les *cours* au comptant, et dans quatre petites colonnes les *cours à terme*. Quand une valeur se fait à terme fin courant ou à terme fin prochain, ainsi que cela a lieu pendant les liquidations, les *cours* sont indiqués isolément. Exemple : Rente française 3 pour 100 :

| Premier cours. | Plus haut. | Plus bas. | Dernier cours. |
|-----------------------|------------|-----------|----------------|
| Fin courant. | 71,30 | 71,35 | 71,20 |
| Fin prochain. | 71,55 | 71,55 | 71,40 |

Ces divers *cours* sont, ainsi que nous l'avons dit au mot *cote*, officiellement constatés après la clôture de chaque Bourse. Les *cours* au comptant sont moins discutés que les autres, parce qu'ils sont tous consignés sur le registre du crieur public. Mais comme il n'y a pas de crieur public sur le marché du terme, les *cours* donnent souvent lieu à des débats animés, surtout dans les Bourses orageuses, lorsqu'il s'agit d'en déterminer les prix extrêmes, le plus haut et le plus bas, ainsi que le *cours* d'ouverture. Ce qui donne au *cours* d'ouverture de l'importance, c'est l'habitude prise par certains clients de donner des ordres d'achat et de vente au premier *cours*. A Paris, le *cours* de clôture a moins d'importance pratique, aucune vente et aucun achat ne se faisant à ce *cours*. Il s'agit uniquement, dans la fixation de ce *cours*, de ne pas impressionner l'opinion publique outre mesure par une cote exagérée soit en hausse, soit en baisse. Toutefois, pour les Bourses de province, ce *cours* a une réelle importance, attendu qu'il s'y fait beaucoup d'affaires.

— *Fin. Cours forcés*. Dans les crises financières, il arrive quelquefois qu'un gouvernement ait aboli le *cours forcé* des valeurs en papier émises par lui ou par les banques privilégiées. Obligation imposée aux particuliers de recevoir ces billets en paiement pour leur valeur nominale, et dispense de remboursement à présentation accordée à ceux qui les ont émis, telle est la double disposition qui constitue le *cours forcé*. Si la première de ces dispositions existait seule, ce serait ce qu'on appelle le *cours légal*. En Angleterre, par exemple, les billets de la Banque de Londres ont un *cours légal*, en vertu d'une loi de 1833, c'est-à-dire qu'ils doivent être reçus en paiement, exactement comme la monnaie effective; mais ils n'ont pas *cours forcé*, attendu que la banque est tenue de les rembourser à bureau ouvert.

Le *cours forcé* fut décrété en France pour les billets de la banque de Law en 1720; mais cette mesure, loin d'empêcher la ruine de cette banque, l'accéléra au contraire. C'est, du reste, l'effet que produisent généralement ces sortes de décrets, qui veulent suppléer à la confiance par la rigueur; ils ne servent qu'à discréditer et à perdre définitivement ce qu'on a voulu protéger et sauver. Cela se vit encore en 1793, lorsque la Convention pour arrêter la dépréciation croissante des assignats, contraignit les particuliers à les recevoir à un taux déterminé; le discrédit de ce papier ne fit que progresser de plus en plus, si bien qu'en 1794 les assignats ne représentaient plus que la neuvième partie de leur valeur nominale. Le *cours forcé* avait eu pour unique résultat d'enlever la circulation, de ruiner le commerce et d'empirer effroyablement la détresse publique. En 1795, le gouvernement, dans l'emprunt forcé auquel il eut recours, ne reçut les assignats que pour un centième de leur valeur nominale : c'était une banqueroute pure et simple; les assignats tombèrent bientôt à zéro.

Le *cours forcé* a été décrété en Angleterre, pour les billets de la Banque de Londres, en 1797, et s'est maintenu jusqu'en 1819. Au jugement de tous les économistes, cette loi tyrannique a été la source de crises affreuses, et a eu, au point de vue du commerce et du

pays en général, les effets les plus désastreux. Les billets de la Banque de France reçurent *cours forcé* en 1848; mais cette situation ne dura que peu de temps et n'eut pas de très-graves conséquences. Au reste, la suspension de paiement n'était pas complète; la banque continuait de recevoir à l'escompte un certain nombre de ses billets, les petites coupures notamment, et les titres les plus anciens.

— *Hydraul.* Sous le nom de *cours d'eau*, on peut classer toutes les eaux courant à découvert, les fleuves, les rivières et les canaux. Leur étude complexe, tant au point de vue scientifique qu'au point de vue du commerce et de l'industrie, comprend : le flottage, la remonte, le halage, les crues, l'étiage, la vitesse, la pente, la résistance du lit, la recherche du mouvement, la considération des sections, les effets de la vitesse sur les parois du lit; les chutes, le débit des courants, le jaugeage des *cours d'eau*, les barrages, les effets des obstacles et des sinuosités, la force que l'on peut en tirer, soit en utilisant leur courant, soit en créant des chutes; la conservation et la défense des rives, et la législation qui les régit. Comme on le voit, l'étude des *cours d'eau* forme à elle seule toute une science. Cette science, qui n'est, à vrai dire, qu'une partie de l'hydrostatique et de l'hydrodynamique, est basée sur des hypothèses que les expériences viennent contredire malheureusement assez souvent. Si certaines lois peuvent être traduites ou exprimées par des équations algébriques, il en est d'autres que le calcul se refuse à représenter, quant à présent du moins, malgré nos nombreuses méthodes d'intégration. Les *cours d'eau* ont occupé de tout temps les ingénieurs et les savants; un grand nombre d'entre eux ont laissé des ouvrages très-précieux, tant comme recherches scientifiques que comme recherches expérimentales; parmi ces hommes distingués, il faut nommer Galilée, Torricelli, Venturi, Prony, Bellanger, Lesbros, Poncelet, Morin, Boileau, Castel, Duperrey, Bresse, etc. Sans vouloir développer toutes les nombreuses questions que renferme l'étude des *cours d'eau*, et pour lesquelles il faudrait remplir des volumes, nous allons passer en revue les principales d'entre elles, en nous tenant dans les limites imposées au *Grand Dictionnaire du XIX^e siècle*.

— *Flottage*. Il y a deux espèces de flottages pratiqués sur les rivières : le flottage sur trains ou radeaux, et le flottage à bûches perdues. Pour être flottable à trains, un *cours d'eau* doit avoir au moins 0m,65 de profondeur, et 5 à 6 mètres de largeur, la largeur des trains étant environ de 4 mètres. Les *cours d'eau* flottables à bûches perdues ont de petites dimensions, tant en profondeur qu'en largeur; ils ne sont pas considérés comme rivières navigables, et les propriétaires riverains ne sont assujettis qu'à livrer passage, dans le temps du flot, aux ouvriers du commerce du bois chargés de diriger les bûches flottantes et de repêcher celles qui sont submergées. — Par *cours d'eau* navigables, on entend ceux sur lesquels on peut faire marcher les bateaux; il faut qu'ils aient au moins 1 mètre de profondeur, le tirant d'eau des plus petits bateaux employés dans la navigation fluviale étant, au minimum, de 0m,60. M. E. Grangez, dans un ouvrage qu'il a publié, en 1856, sur les voies navigables de la France et d'une partie de la Belgique, porte le développement total des fleuves, des rivières et des canaux actuellement navigables, ou du moins classés comme tels dans les statistiques officielles, à 13,245 kilomètres. Dans ce chiffre ne figurent pas les longueurs des rivières dont on a entrepris la canalisation au delà du point où commence la navigation, ainsi que des canaux en cours d'exécution ou dont l'exécution se trouve momentanément suspendue ou définitivement ajournée. Ces *cours d'eau* forment ensemble un développement de plus de 305 kilomètres ainsi partagés :

| | kilom. |
|--|---------|
| Canaux en cours d'exécution. | 164,111 |
| Parties dont l'exécution est momentanément suspendue | 60,917 |
| Parties dont l'exécution paraît indéfiniment ajournée. | 80,210 |
| TOTAL. | 305,238 |

Depuis l'apparition de cet ouvrage, un grand nombre de ces derniers ont été exécutés, et la longueur totale navigable peut être portée à environ 15,000 kilomètres. Sur les 13,245 kilomètres classés comme navigables ou considérés comme tels, on en compte environ 130 tout à fait impraticables à la navigation. Sur les 13,115 kilomètres restant, il y en a 900 où elle n'a lieu qu'à la descente; sur d'assez grandes longueurs, cette dernière ne présente qu'une importance commerciale très-faible. Sur ce développement total de 13,115 kilomètres de voies navigables, il y a 1,509 kilomètres de rivières et canaux concédés. Enfin, il existe 72 kilom.,660 qui appartiennent en propre aux particuliers qui les ont fait construire pour différents usages. Le développement qui reste à entretenir par l'Etat et exploité à son profit est de 11,613 kilomètres. Les sommes dépensées pendant la période des travaux d'amélioration et de canalisation, c'est-à-dire de 1821 à 1853, s'élève à 535,448,759 francs. D'un autre côté, pendant

la même période, les compagnies concessionnaires n'ont pas dépensé moins de 90 millions en travaux neufs, et de 10,560,000 francs environ en travaux d'entretien. Ces sommes diverses réunies forment un total de dépense de 636,008,759 francs. Ces chiffres font ressortir le prix du kilomètre à 48,127 fr. 79. Le revenu que l'Etat retire des lignes qu'il exploite s'élevait, en 1853, à 10,683 fr. 407, soit environ 919 fr. 95 par kilomètre.

— *Remonte*. On ne peut remonter avec le secours de la voile seule les *cours d'eau* dont la pente excède 1/2000, soit 1/2 millimètre par mètre, et l'on ne remonte habituellement ainsi que les rivières dont la pente n'excède pas 1/3300; le halage est alors nécessaire. D'après Gauthier, on ne remonte pas les rivières dont la pente excède 1/500 ou 2 millimètres par mètre, et en général la navigation n'est aisée que sous une pente moyenne de 1/5 de millimètre par mètre.

— *Halage*. Le halage, le remorquage et le touage sont employés sur les *cours d'eau* pour faire marcher les bateaux contre le courant. Le halage s'opère par des hommes ou par des chevaux, soit qu'ils marchent sur la berge en traînant le bateau à l'aide d'une cordelle, soit que le bateau soit attaché à un point fixe par une corde que l'on enroule sur un treuil placé sur le bateau lui-même. On opère encore le halage par l'action du courant, en employant le radeau plongeur de M. Thilorier, qui se compose d'un radeau ou plan attaché à l'extrémité d'une corde passant sur une poulie fixe et dont l'autre extrémité est attachée au bateau qu'il s'agit de faire remonter; le halage s'opère en faisant plonger le radeau dans une position verticale ou un peu inclinée du côté d'aval. On a essayé aussi les bateaux aquamoteurs, qui consistent dans l'emploi de roues à aubes placées sur le bateau qu'il s'agit de faire remonter. L'action du courant fait tourner un arbre sur lequel s'enroule une corde attachée en avant du bateau à un point fixe. Sur la Seine, de Rouen à Paris, un cheval suffit pour le transport de 32 tonnes. Sur le Rhône, d'Avignon à Lyon, le poids traîné par un cheval n'excède pas 7 tonnes et demie. La pente entre Lyon et Valence est de 0m,0004 par mètre, et entre Valence et Avignon de près du double; mais, à cause du grand nombre d'îles et d'obstacles qui ralentissent le courant, la vitesse n'est pas en rapport avec la pente. On admet, en général, les résultats suivants : effort du tirage exercé par un fort cheval, 80 kilog.; par un cheval de force moyenne, 60 kilog.; vitesse des chevaux, 0m,50 par seconde; durée du travail journalier, 10 heures; effort exercé par un homme, 12 kilog.; vitesse, 0m,60 par seconde; durée du travail journalier, 8 heures. Dans des limites peu étendues, on peut regarder l'effort comme variant en raison inverse de la vitesse, et réciproquement. Le remorquage s'opère à l'aide de bateaux munis de roues à aubes ou d'hélices mues par la vapeur; ces bateaux, sur lesquels sont installées des machines à vapeur puissantes, de 60 à 150 chevaux de force, prennent le nom de *remorqueurs*, et peuvent faire remonter un grand nombre de bateaux à la fois, suivant leur charge et la forme de leur proue. Le touage consiste à haler les bateaux au moyen d'une chaîne longitudinale qui repose sur le fond du lit et qui passe entre deux cylindres cannelés placés sur un bateau spécial nommé *toueur*, lequel est mis en mouvement par une machine à vapeur. Ce système prend le nom de touage à chaîne noyée. La chaîne est fixée aux deux extrémités du parcours, et lorsqu'on fait marcher les cylindres cannelés, elle se dévide et met le bateau en mouvement, soit dans un sens, soit dans un autre.

— *Crues*. Les crues sont les accroissements subits du volume des *cours d'eau*. Pour les rivières qui coulent en plaine, des crues périodiques se manifestent au printemps et en automne, à la saison des pluies; les rivières qui descendent des hautes montagnes éprouvent une nouvelle crue à l'époque de la fonte des neiges, vers le solstice d'été. On a cru pendant longtemps que le débatement des montagnes augmentait la brusquerie des crues, en attribuant aux forêts une influence modératrice considérable dans le phénomène de l'écoulement des eaux pluviales à la surface du sol. Dans ces dernières années, M. Belgrand, ingénieur des ponts et chaussées, s'est beaucoup occupé de cette importante question d'hydrologie, et a pu constater par des observations régulières que le reboisement n'aurait pas pour résultat la régularisation du régime des rivières. Ces observations, représentées par des courbes, montrent pour tous les grands *cours d'eau* de la France qui ne sont pas alimentés par des glaciers, que le régime des grandes eaux a toujours lieu l'hiver, et celui des plus basses eaux l'été; que pour chaque année la plus grande crue et la plus grande tenue d'eau moyenne ont toujours lieu du 15 octobre au 15 mai, et les plus basses eaux et la plus faible tenue d'eau, du 15 mai au 15 octobre. Les exceptions à ces règles sont extrêmement rares.

De 1777 à 1853, la Seine, qui à Paris a éprouvé des crues de 7 m. et plus en hiver, n'a jamais atteint la cote de 3 m. dans les mois de juin, juillet, août, septembre et octobre, si ce n'est en 1817 et 1836, où elle s'éleva à 3 m. 60. La tenue d'eau d'hiver est toujours incomparablement plus grande que celle d'été. De 1831 à 1850, la Loire, qui à

Saumur, en hiver, a atteint la cote de 6 m. 70 et dépassé très-souvent la cote de 4 m., n'a du 15 mai au 15 octobre dépassé la cote 3 m. 80 que deux fois, le 5 juin 1835, où elle atteignit 4 m. 80, et le 24 juin 1845, où elle monta à 4 m. 90. La plus grande crue et la plus grande tenue d'eau moyenne ont toujours eu lieu du 15 octobre au 15 mai; les plus basses eaux et la plus faible tenue d'eau moyenne, du 15 mai au 15 octobre. De 1844 à 1851, point d'exception à cette règle pour la Meuse à Sedan, et pour la Saône à Châlon et à Lyon. Pour cette dernière rivière, la plus grande crue de chaque hiver atteint toujours la cote de 5 m. et dépasse souvent celle de 6 m. La plus grande crue d'été n'atteint jamais 5 m. Partant de ces données, M. Belgrand a conclu que, pour régulariser le régime d'un *cours d'eau*, il faut : 1° avant tout augmenter la tenue d'eau moyenne d'été ou diminuer celle d'hiver, ou en d'autres termes égaliser entre l'hiver et l'été le tribut que les eaux pluviales donnent aux thalwegs et aux sources; 2° dans chacune des deux saisons, diminuer la hauteur des crues, et augmenter celle des basses eaux, ou retarder le ruissellement de la partie des eaux pluviales qui doit atteindre les thalwegs. Ces considérations étant admises, M. Belgrand a cherché à reconnaître si les bois peuvent permettre la solution de ces deux problèmes, et si, dans les terrains boisés, il se passe quelque chose d'analogue à ce qui se passe dans les terrains déboisés, où, comme l'a si bien dit M. Dausse, l'eau du ciel, en été surtout, est reprise à la terre presque aussitôt qu'elle est donnée. Après des observations faites sur l'influence des bois sur les rivières torrentielles et sur le régime des sources, M. Belgrand déduit les conclusions suivantes, au moins pour les régions tempérées de la France : « 1° Le reboisement par les arbres feuillus n'est pas propre à retarder l'écoulement des eaux pluviales à la surface du sol des formations imperméables, et n'égale pas, entre l'hiver et l'été, le tribut que ces eaux apportent aux thalwegs. » 2° Dans les terrains boisés comme dans les terrains déboisés, les *cours d'eau* torrentiels ont un régime d'hiver très-différent de celui d'été; dans les terrains boisés, le passage d'un régime à l'autre est même plus marqué que dans ceux qui ne le sont pas, parce qu'il correspond toujours à la pousse et à la chute des feuilles. » 3° Dans les terrains imperméables boisés, les crues des torrents sont de courte durée aussi bien l'hiver que l'été. Seulement dans cette dernière saison elles sont très-faibles, attendu que le tribut que les eaux pluviales apportent alors aux thalwegs est presque nul, tandis qu'il est très-considérable en hiver. Les bois ne retardent pas en réalité le ruissellement des eaux pluviales. » 4° Dans les terrains perméables boisés, le volume des sources augmente très-notablement l'hiver par les temps pluvieux et va presque toujours en décroissant du commencement à la fin de l'été, quoique cette saison soit plus pluvieuse que l'hiver. » 5° On ne doit donc pas attendre du reboisement une régularisation quelconque du régime des *cours d'eau*. » 6° Les bois défendent très-bien les terrains en pente contre les ravages des eaux pluviales. 7° Les ravages que les eaux pluviales exercent dans les terrains déboisés, peu accidentés, ne doivent être considérés que comme des calamités privées; ce n'est que dans les hautes montagnes que les désastres causés par les torrents sur les sols déboisés deviennent de véritables calamités publiques. » 8° On ne comprend donc pas les entraves dont la législation entoure la propriété des forêts; il semble que cette propriété devrait être libre comme les autres. Dans les cas assez rares où les bois protègent réellement le sol d'une grande contrée et où l'Etat croirait devoir s'opposer à leur défrichement, cette opposition devrait être précédée d'une enquête et d'une déclaration d'utilité publique. » 9° Dans la plupart des cas, le reboisement n'est qu'une opération d'utilité privée, bonne ou mauvaise, suivant les résultats financiers qu'elle doit donner, et qui, pas plus que les autres cultures, ne doit être encouragée, soit par des primes, soit par des exemptions d'impôts. » D'une autre observation, M. Belgrand conclut : « Que l'écart du débit des sources, de l'été à l'hiver, est plus considérable dans les terrains boisés que dans ceux qui ne le sont pas, ou, en d'autres termes, que leur régime est moins régulier dans les premiers terrains que dans les seconds; enfin qu'en été les feuilles qui couvrent les bois forment une vaste surface évaporante qui absorbe à peu près la totalité des eaux pluviales, comme le réseau des petites fissures qui couvrent le sol des terrains déboisés; les crues, dans cette saison, sont extrêmement faibles. En hiver, les obstacles n'existent plus et les crues sont considérables et presque également élevées dans les deux sortes de terrains. » Les crues produisent à la fois augmentation de profondeur d'eau, de vitesse et souvent de section. Presque toujours elles accroissent les corrosions commencent, et, en attaquant des terrains jusque-là intacts, les eaux se chargent d'une grande quantité de matières en suspension, qu'elles déposent ensuite et progressivement, à peu près suivant l'ordre de leurs poids spécifiques, à mesure que l'intensité de la crue diminue. Il en résulte que le fond tend sans cesse à se relever dans les parties inférieures du *cours d'eau*, et que, la section y diminuant par cette cause, le *cours d'eau* tend lui-même à s'élargir à la crue suivante, si les parois résistent

moins que le fond. Lorsque les rivières sont torrentielles à fond de gravier, il paraîtrait qu'après l'écoulement des plus grandes eaux des crues les graviers du fond cesseraient de marcher, et il s'établirait un état d'équilibre tel, que, dans toute l'étendue de son cours, la rivière se trouverait partagée en biefs plus ou moins profonds, séparés par des bancs de gravier, et dont les crues suivantes déplaceraient fort peu, et dont elles diminueraient rarement le nombre. On appelle en général *raclés* ou *mouilles* ces biefs successifs où la vitesse de l'eau est ordinairement très-faible, et l'on nomme *maigres, barres, tremates, hauts-fonds*, les exhaussements du fond sur lesquels la profondeur est faible et où la vitesse est, au contraire, considérable. Les crues s'élèvent moins haut et durent plus longtemps, toutes choses égales d'ailleurs, dans les parties inférieures d'un cours d'eau que vers sa source.

— *Etiage*. L'étiage est la hauteur que conservent les eaux à l'époque où elles sont le plus basses; cette époque, en France, a lieu de juin en septembre.

— *Vitesse*. Le mouvement des molécules liquides d'un cours d'eau est produit par la pente de sa superficie; cette pente ne peut donc croître, toutes choses égales d'ailleurs, sans que la vitesse croisse en même temps. Toutefois, si l'on fait d'abord abstraction des résistances du lit, on comprend que la réciproque n'a pas lieu, et que la vitesse doit augmenter sans qu'il y ait accroissement de pente, comme cela arrive quand un corps descend sans frottement le long d'un plan incliné.

Cependant l'observation et quelques expériences semblent prouver que, jusque dans les cours d'eau dont la pente est très-forte, l'accélération des molécules liquides devient insensible, au bout d'un temps assez court, dans les parties du lit dont la section et le débit sont constants, et que la vitesse moyenne de la masse liquide y devient bientôt uniforme. On en a conclu : 1° que la somme des résistances de tout genre qui s'opposaient à l'accroissement de la vitesse moyenne, acquise au bout d'un certain temps, était égale à la composante du poids des molécules parallèles à la pente; 2° que cette vitesse moyenne ne pouvait croître, en général, sans que la pente de superficie augmentât en même temps et réciproquement. Pour déterminer la vitesse de superficie d'une rivière ou d'un cours d'eau, on emploie divers moyens. Dubuat se servait d'une petite roue à palettes, très-mobilité sur son axe, qu'il disposait au-dessus du courant, de manière que l'eau vint choquer les palettes à l'instant où celles-ci passaient au-dessous de l'arbre. La résistance à la rotation de la roue étant sensiblement nulle, la vitesse de l'eau est égale à celle des aubes, au centre de la surface frappée par le courant, vitesse que l'on déduit facilement du nombre de tours. Un moyen plus usuel consiste dans l'emploi de flotteurs. On cherche, à l'aide de quelques flotteurs en bois d'une densité à peu près égale à celle de l'eau, le filet le plus fort courant. La situation de ce filet reconnue, on fait placer deux repères fixes à une certaine distance l'un de l'autre, on lâche un flotteur en amont et à une certaine distance du premier repère; à l'aide d'une montre à secondes, on remarque l'instant précis où le flotteur passe au droit du premier repère, puis celui où, emporté par le courant, il atteint le second repère d'aval; la vitesse V est alors le quotient de la longueur développée de l'axe du cours d'eau compris entre le premier et le second repère, divisée par le nombre de secondes écoulées entre les deux passages. Pour mesurer la vitesse d'un cours d'eau en un point quelconque de sa profondeur, on fait usage des divers appareils qui donnent cette vitesse avec plus ou moins d'exactitude. Ces appareils sont :

1° *Le tube de Pitot*, ainsi appelé du nom de son inventeur, qui consiste en un simple tube recourbé, ouvert par les deux bouts, dont la plus grande branche est placée verticalement pendant que l'autre est directement exposée à l'action du courant liquide dont on veut mesurer la vitesse en un point quelconque. Le liquide entre par l'ouverture de la branche horizontale et s'élève dans le tube vertical à une certaine hauteur au-dessus du niveau de l'eau du cours d'eau. La hauteur h du liquide dans le tube vertical au-dessus du niveau extérieur étant mesurée sur le tube, on en conclut pour la vitesse du courant

$$V = \sqrt{\frac{2gh}{M''}},$$

formule dans laquelle V est la vitesse cherchée, g l'accélération de vitesse due à la pesanteur, et M'' un coefficient numérique dont les expériences de Dubuat semblent fixer la valeur à 1,19. Pour rendre l'instrument plus sensible, Dubuat a donné à la branche horizontale la forme d'un entonnoir; avec un tube ainsi construit, il a trouvé que le coefficient M'' est égal à 1,50, et par suite que la vitesse était

$$V = 2 \sqrt{\frac{gh}{3}}.$$

2° *Le tube de Pitot, perfectionné par MM. Darcy et Baumgarten*, qui se compose essentiellement de deux tubes analogues à celui de Pitot; les deux branches verticales, faites en verre, s'élèvent dans un plan parallèle au fil du courant; les deux branches ho-

izontales sont en cuivre, et l'une d'elles est toujours dirigée dans le fil du courant, en sens opposé, pendant que l'autre peut recevoir des ajutages de diverses formes. Ces ajutages sont orientés dans le courant, de manière qu'il se produise sur leur entrée une non-pression. L'appareil étant placé dans le courant, l'eau s'élève dans le tube d'amont à une hauteur h au-dessus du niveau extérieur, tandis que le niveau H dans le tube d'aval marque une dépression, c'est-à-dire se maintient au-dessous du niveau extérieur. Si M' et M'' sont deux coefficients dépendants de la construction de l'appareil, et que l'on détermine une fois pour toutes, la valeur de la vitesse est exprimée par la relation

$$V = \sqrt{\frac{2g(h+H)}{M''+M'}}.$$

Des robinets placés sur les branches permettent d'empêcher le liquide d'en sortir, et de lire à loisir sur la graduation la distance $h+H$.

3° *Le pendule hydrométrique*, qui consiste en une boule d'ivoire ou de métal creux, soutenue par un fil dont l'extrémité est attachée au centre d'un quart de cercle gradué. Le fil est vertical lorsque la boule n'est sollicitée que par son poids; mais si une force horizontale vient à agir, le fil s'incline de manière à prendre la direction de la résultante des forces verticale et horizontale. Soient P le poids de la boule, Q l'action d'un courant horizontal dans lequel la boule est plongée, et c un coefficient constant, on a pour la vitesse

$$V = \sqrt{\frac{P}{c} \tan \alpha},$$

α étant l'angle que le fil fait avec la verticale lorsque la boule est en équilibre dans le courant.

4° *Le tachymètre de Brünings*, qui est fondé sur le même principe que le pendule hydrométrique, se compose d'une petite plaque exposée directement à l'action d'un courant qui produit sur elle une force représentée par cV^2 ; cette force se transmet à l'extrémité d'une romaine par une tige horizontale qui fait corps avec la petite plaque, traverse la pièce verticale qui sert de support à la romaine, et tend une corde fixée après le fléau de cette dernière. La force cV^2 est équilibrée au moyen d'un poids mobile sur le fléau. Si l'on nomme x la distance de ce poids P à la verticale du point d'appui de la romaine, a la distance de ce même poids à la verticale de la corde, on aura pour la vitesse

$$V = \sqrt{\frac{Px}{ac}};$$

c'est-à-dire que la vitesse sera proportionnelle à la racine carrée de x .

5° *Le moulinet de Woltmann*, qui se compose d'un arbre tournant sur des appuis fixes et portant deux ou quatre bras, au bout desquels sont des ailettes plates ou hélicoïdales. L'arbre engrène à volonté avec un système de roues dentées qui communiquent avec un compteur sur lequel on lit le nombre de tours dans un temps déterminé. Pour mesurer la vitesse d'un courant, l'instrument, dont les dimensions sont assez petites, est plongé dans le courant, au point où on veut connaître la vitesse, et disposé de manière que l'arbre soit parallèle au fil de l'eau et dans le même sens. On le maintient dans cette position à un piquet fixe, le long duquel on peut le faire glisser, si l'on veut mesurer la vitesse en différents points de la profondeur du cours d'eau. Les ailettes, ayant leurs plans obliques à l'axe, reçoivent du courant une force dont la composante perpendiculaire oblige l'appareil à tourner. Un système d'embrayage permet de mettre le compteur en marche à l'instant où l'on veut, ce que l'on fait lorsque, tous les préparatifs étant terminés, on peut suivre des yeux l'aiguille d'une montre à secondes. Lorsqu'un certain nombre de secondes s'est écoulé, on arrête le compteur, on retire l'instrument de l'eau et on constate le nombre de tours N qu'il a faits dans le temps qu'on a mesuré. De cette donnée on déduit la vitesse du courant

$$V = N \left(\beta + \sqrt{\epsilon + \frac{\delta}{N}} \right).$$

β , δ , ϵ désignent trois coefficients qui ne varient pas pour un moulinet donné, et qui se déterminent au moyen d'un certain nombre d'expériences, dans lesquelles on connaît V et N . Ces expériences peuvent se faire, par exemple, en déplaçant l'instrument avec une vitesse connue dans une eau tranquille. On peut aussi exposer l'appareil à l'action de courants dont la vitesse en certains points aurait été déterminée préalablement à l'aide de flotteurs.

6° *L'anémomètre de M. Combes*, qui est un moulinet analogue à celui de Woltmann.

7° *Le velocimètre de MM. Overduyn et Dronet*; le principe de cet instrument repose sur la contraction de la veine liquide, dont l'effet, constaté il y a un siècle, par Daniel Bernoulli, a été appliqué par Venturi, au moyen du tube à double cône qui porte le nom de ce savant. C'est la pression négative ou plutôt l'aspiration à laquelle elle donne lieu dans la

section rétrécie, à l'intersection des deux coudes dont le tube de Venturi est formé, que M. Overduyn, professeur à l'Académie royale de Delft, a utilisée pour créer le velocimètre. Pour déterminer la vitesse d'un courant dans un fleuve ou une rivière, il suffit de plonger le tube dans l'eau : la pression indiquée fait connaître la vitesse du liquide. Depuis longtemps l'expérience a fait connaître que les vitesses aux différents points d'une même section d'un cours d'eau ne sont pas les mêmes. La vitesse maximum V a lieu à la surface, vers le point qui répond à la plus grande profondeur; la vitesse minimum W a lieu en un point situé au fond sur la même verticale que V . On appelle vitesse moyenne celle qui, multipliée par l'axe de la section, donne le débit ou la dépense d'un cours d'eau, c'est-à-dire le volume qui traverse la section pendant l'unité de temps; soit U cette vitesse, on a

$$U = \frac{Q}{S},$$

Q étant le débit par seconde, S la section du cours d'eau. Dubuat a proposé la relation empirique suivante pour lier ensemble les vitesses de superficie, de fond et moyenne :

$$U = \frac{1}{2}(V+W).$$

D'un autre côté, Prony a cherché le rapport entre U et V , et l'a trouvé variable avec V ; les expériences de divers hydrauliciens l'ont conduit à poser

$$U = V \times \frac{V+2,37}{V+3,15}.$$

Le rapport de $\frac{U}{V}$ ne s'écartant pas beaucoup de 0,80 en attribuant diverses valeurs à V , beaucoup d'hydrauliciens se contentent de la relation simple

$$U = 0,80 V.$$

Ces formules ne tenant aucun compte de toutes les circonstances par lesquelles un cours d'eau peut différer d'un autre, tant par la forme que par la grandeur des sections, il ne faut pas les considérer comme générales; d'ailleurs les expériences de Dubuat, qui ont contribué à l'établissement de ces formules, ont été faites dans des canaux en bois de petites dimensions qui ne pouvaient guère être assimilés aux cours d'eau naturels. M. Defontaine, ancien inspecteur général des ponts et chaussées, a observé les vitesses du Rhin en divers points, tous situés sur une même verticale. Dans l'une de ces expériences, il a trouvé des vitesses qui pouvaient être assez bien représentées par la formule

$$V = 1,226 - 0,175 y^2,$$

dans laquelle V désigne la vitesse répondant à la profondeur y au-dessous de la surface libre. Lorsque la profondeur d'un cours d'eau est assez régulière, on peut déterminer approximativement la vitesse moyenne sur une même verticale, en abandonnant au fil de l'eau un flotteur de forme prismatique, lesté à sa partie inférieure de manière à occuper toute la profondeur du cours d'eau et à se tenir dans le plan vertical où l'on veut mesurer la vitesse moyenne des filets. Au bout de peu de temps, le mouvement du flotteur étant une translation rectiligne et uniforme, toutes les forces qui le sollicitent doivent se faire équilibre. Les pressions hydrostatiques et la pesanteur ne donnant en somme qu'un couple de forces verticales, il faut que les pressions spécialement dues aux vitesses des filets, ou mieux que les pressions vives motrices et résistantes donnent une somme nulle, sans quoi la résultante totale ne pourrait pas s'annuler. Il faut pour cela que les filets supérieurs, qui sont les plus rapides, exercent une pression vive dans le sens de la translation du flotteur, et par conséquent qu'ils aient une vitesse supérieure à la vitesse moyenne de celui-ci, tandis que le contraire a lieu pour les filets inférieurs. De ces considérations, sur lesquelles repose l'emploi du flotteur occupant toute la profondeur des cours d'eau, on conclut que l'axe autour duquel les moments des pressions vives supérieures et des pressions vives inférieures se feront équilibre sera aussi celui de la direction des filets dont la vitesse est moyenne; la position de cet axe par rapport au niveau de l'eau sera donnée par le rapport qui existera entre le bras de levier supérieur et la longueur du flotteur. La science arrive à déterminer la loi théorique des vitesses dans une section dont la ligne de fond est supposée horizontale et de largeur indéfinie; cette loi est représentée pour la vitesse moyenne par la formule suivante :

$$U = V - \left(\frac{\pi i}{\epsilon L} \right)^{\frac{1}{m}} \frac{\pi}{m+1} y, \frac{m+1}{m},$$

dans laquelle V est la vitesse à la surface, ϵ le poids du mètre cube d'eau, i la pente totale entre deux sections transversales séparées par une distance L , m un exposant numérique égal à 1 suivant Navier et à 2 suivant M. Darcy, π une constante pour un même cours d'eau, représentant le coefficient de viscosité, qui est, pour le cas d'une largeur indéfinie, proportionnel au carré de la profondeur H , ou égal à $\frac{1}{3,2}$ d'après l'hypothèse de

M. Sonnet; y , la profondeur du filet qui possède la vitesse moyenne et égale à

$$H \left(\frac{m}{2m+1} \right)^{\frac{m}{m+1}}.$$

En donnant à m , dans cette valeur de y , des valeurs comprises entre 1 et l'infini, le rapport de y , à H s'écarte peu de 0,55, c'est-à-dire que le filet possédant la vitesse moyenne se trouve environ aux 0,55 de la profondeur totale, à partir de la surface libre. On parvient de même à déterminer la loi théorique des vitesses dans une section de forme quelconque. Dans un mémoire approuvé par l'Académie des sciences, M. Sonnet a montré que si le courant a une section rectangulaire, la vitesse peut être représentée par l'expression du second degré

$$(a) \quad v = V - \alpha x^2 - \beta y^2,$$

dans laquelle on suppose que l'axe des x passe par le milieu du lit, et que V , α et β sont des constantes; il faut d'ailleurs que l'on ait

$$(b) \quad \frac{\pi i}{L} - 2\alpha' - 2\beta' = 0,$$

α' et β' étant les coefficients de viscosité dans le cas de la section rectangulaire proportionnels, à au carré de la demi-largeur, et α' au carré de la profondeur. Pour déterminer les coefficients α et β , on cherche la vitesse W au fond en fonction de la profondeur; on a

$$W = V - \beta H^2;$$

$$\beta = \frac{V-W}{H^2}.$$

L'équation (b) donne alors la valeur de α en remplaçant β par la valeur précédente; soit

$$\alpha = \frac{\pi i}{2\epsilon L} - 2\epsilon \left(\frac{V-W}{2iH^2} \right).$$

Ces valeurs mises dans l'équation (a) permettent de trouver v en fonction des vitesses à la superficie et au fond, ainsi que des quantités $\frac{\pi i}{L}$, ϵ , ϵ' .

— *Résistance du lit*. Quoique le frottement de la paroi, rapporté en chaque point à l'unité de surface, doive être une fonction du liquide immédiatement en contact, on a trouvé plus commode de le rapporter à la vitesse moyenne. On a regardé la somme des résistances R , qui, à chaque section S , s'oppose à l'accélération de la vitesse moyenne U , comme proportionnelle : 1° à la masse $\frac{\pi}{g}$ du poids π du mètre cube de liquide; 2° au développement c de la partie du contour de cette section s qui est en contact avec le liquide et qu'on appelle le périmètre mouillé; 3° à une fraction α de la vitesse moyenne U ; 4° à une autre fraction β du carré U^2 de cette vitesse, laissant à l'expérience le soin de déterminer des valeurs numériques de α et de β qui corrigeraient ce que l'hypothèse pouvait avoir de faux et d'incomplet. Il en résulte que si la section s et le périmètre mouillé c sont constants sur toute la longueur L d'un cours d'eau, la résistance ou le frottement qu'exercent les parois et le fond du cours d'eau devient proportionnel à l'étendue cL de la surface mouillée, et l'on a

$$R = \frac{\pi}{g} cL (\alpha U + \beta U^2).$$

Suivant M. de Prony,

$$\alpha = 0,000436 \quad \text{et} \quad \beta = 0,003034;$$

d'où

$$\frac{\alpha}{g} = 0,00004445 \quad \text{et} \quad \frac{\beta}{g} = 0,00030931.$$

Suivant Eytelwein,

$$\frac{\alpha}{g} = 0,0000243 \quad \text{et} \quad \frac{\beta}{g} = 0,00036554.$$

M. de Saint-Venant a proposé l'expression monôme $R = \pi c U^m$, dans laquelle il fait l'exposant m égal à $\frac{1}{n}$, et le coefficient $\epsilon = 0,000401$.

Tadini et plusieurs ingénieurs italiens adoptent la valeur plus simple

$$R = \pi c U^3.$$

D'après les expériences de M. Darcy, la résistance R pourrait être représentée par le monôme $\epsilon b U^3$, b étant une quantité constante pour un même cours d'eau, mais variable avec la forme et la dimension du lit; cette quantité b , paraît être celle (0,0004) des ingénieurs italiens.

— *Relation entre la pente, la vitesse moyenne et les dimensions de la section*. Nous supposons, pour plus de généralité, un courant qui coule d'un mouvement uniforme dans un lit dont la section ne soit pas constante et de forme géométrique. Soient alors : Q la dépense du cours d'eau en une seconde, exprimée en mètres cubes; l la longueur que ce volume occupe dans le cours d'eau; i l'inclinaison du fond, qui est ici sensiblement parallèle à la surface; h la différence de niveau des sections amont et aval, passant par les extrémités de l ; L la longueur totale du

cours d'eau; H la différence de niveau de ses extrémités; p la pente par mètre courant; U la vitesse moyenne acquise, c'est-à-dire celle qui, multipliée par la section s , reproduirait le volume Q ; on a

$$Q = sU = st, \quad p = \frac{h}{l} = \sin i = \frac{H}{L};$$

la force qui tend à faire couler le volume Q est la composante de son poids parallèle à la surface; on a donc pour l'équation du mouvement

$$\pi st \frac{h}{l} = \pi sh = \frac{\pi cl}{g} (aU + \beta U^2)$$

ou

$$h = \frac{c}{s} \left(U + \frac{\beta}{g} U^2 \right) l, \\ H = \frac{c}{s} \left(aU + \frac{\beta}{g} U^2 \right) L.$$

On a nommé *rayon moyen* le quotient $\frac{s}{c} = r$ de la section divisée par le périmètre mouillé. Si l'on remplace les coefficients a et β par les valeurs données par de Prony, que l'on fasse $\frac{s}{c} = r$ et $\frac{H}{L} = p$, comme l'indiquent les équations ci-dessus, on a pour la vitesse moyenne U

$$U = -0,07185 + \sqrt{2333,428 p + 0,005163},$$

et par approximation

$$U = -0,07185 + 56,86 \sqrt{p}.$$

Si l'on adopte les coefficients d'Eytelwein, on a

$$U = -0,0332 + \sqrt{2736 p + 0,0011},$$

et, avec une exactitude qui suffit aux calculs de la pratique,

$$Q = s \left[\sqrt{2736 p} - 0,0332 \right],$$

$$p = 0,00036554 \frac{Q^2}{s^3} + 0,0664 \frac{Q^2}{s^3}.$$

En reprenant la formule de Tadini, on obtient une expression plus simple de la vitesse moyenne; on a

$$U = 50 \sqrt{p}.$$

Comme nous l'avons dit plus haut, l'expression du frottement du lit en fonction de la vitesse moyenne n'est pas complètement rationnelle; en effet, si le lit est très-accidenté, les filets contigus à la paroi pourront avoir des vitesses très-différentes entre elles, et le frottement par mètre carré ne sera pas le même partout, comme le suppose cette expression. D'autres causes d'incertitude existent encore lorsque les rivières renferment des herbes abondantes, qui occupent quelquefois une portion notable de leur section et produisent une élévation de l'eau malgré la diminution de dépense. L'influence de ces herbes peut difficilement être appréciée. Dans ce qui précède, on a admis que chaque molécule possède une vitesse constante, et que toutes les sections présentent des phénomènes identiques; mais cette manière de considérer le mouvement des filets ne se réalise que très-rarement dans les *cours d'eau*; le plus souvent, les sections transversales du lit sont très-variables d'un point à un autre; de même pour une section constante les pentes sont variables. Le mouvement uniforme ne se produirait même pas dans un lit cylindrique à génératrices rectilignes, si l'eau s'élevait dans une section au-dessus de la hauteur correspondante au régime uniforme. Le mouvement, quoique n'étant pas uniforme, peut être permanent; c'est ce que l'on peut admettre pour un *cours d'eau* de forme et de pente variables, dont les changements dans la section transversale du courant ne sont pas brusques et s'opèrent avec une certaine lenteur. Si l'on considère une très-petite partie Δl de la longueur développée de l'axe hydraulique comprise entre deux sections, s étant la section en ce lieu, c le périmètre mouillé, U la vitesse moyenne, h' la hauteur due à cette vitesse, Δh la pente absolue du petit axe Δl , la variation du mouvement vers la section s est représentée par l'équation suivante, due à M. Bellanger, ingénieur des ponts et chaussées :

$$\Delta h = \frac{c}{s} \left(\frac{a}{g} U + \frac{\beta}{g} U^2 \right) \Delta l \pm \Delta h'.$$

Telle est, en général, la forme sous laquelle

$$A = \frac{1}{2g} \left(\frac{1}{s^3} - \frac{1}{s_0^3} \right) + \frac{\beta}{2g} \left[l_{11} \left(\frac{c_1}{s_1^3} + \frac{c_2}{s_1^3} \right) + l_{12} \left(\frac{c_1}{s_1^3} + \frac{c_2}{s_1^3} \right) \dots + l_{mn} \left(\frac{c_m}{s_m^3} + \frac{c_n}{s_n^3} \right) \right]$$

et

$$B = \frac{a}{2g} \left[l_{11} \left(\frac{c_1}{s_1^3} + \frac{c_2}{s_1^3} \right) + l_{12} \left(\frac{c_1}{s_1^3} + \frac{c_2}{s_1^3} \right) \dots + l_{mn} \left(\frac{c_m}{s_m^3} + \frac{c_n}{s_n^3} \right) \right].$$

Dans ces formules, tirées de l'équation du mouvement permanent, l'indice m indique l'amont, n l'aval, l_{mn} la longueur de l'axe développé de l'amont à l'aval.

Nous croyons devoir faire suivre les considérations purement scientifiques qui précèdent, et auxquelles les initiés seuls peuvent prendre intérêt, d'un tableau résumant en partie. Nous avons essayé de les rendre ainsi plus facilement intelligibles aux lecteurs qui ne se sont pas adonnés d'une façon spéciale à l'étude de l'algèbre. On comprend qu'il ne nous était pas possible d'embrasser dans ce

on représente l'équation du mouvement permanent, qui permet de résoudre avec plus ou moins d'approximation une foule de questions importantes relatives aux *cours d'eau*. Cette équation montre que la pression varie suivant la loi hydrostatique d'un point à un autre, situé dans la même section, de telle sorte qu'il y a un seul et même niveau piézométrique pour tous les points appartenant à une section donnée. Lorsque le volume débité reste seul constant et que les sections varient d'un point à l'autre, les vitesses et par conséquent les pentes varient en même temps. Pour déterminer ces dernières quantités, on partage le *cours d'eau* par un grand nombre de sections verticales comprenant entre elles des biefs successifs. Considérant isolément l'un de ces biefs, dans lequel on suppose que la vitesse n'est plus celle qui avait lieu dans le bief précédent, on admet que la pente absolue y est la somme algébrique de deux pentes, l'une égale à celle que le courant devrait avoir pour que la vitesse ne s'accélérait pas, l'autre qui doit être telle qu'elle produise l'accélération ou la diminution de vitesse observée. On prend enfin pour la mesure de cette dernière la différence des hauteurs théoriques dues aux vitesses d'écoulement qui ont lieu aux sections extrêmes du bief. Soient donc s_m, s_n les sections en amont et en aval du bief; c_m, c_n leurs périmètres mouillés; l_{mn} la longueur développée de l'axe hydraulique comprise entre les sections; U_m, U_n les vitesses moyennes au passage de ces sections; h'_m, h'_n les hauteurs théoriques dues à ces vitesses; h_{mn} la pente absolue de l'axe l_{mn} ; on a

$$h_{mn} = \frac{1}{2} l_{mn} \left[\frac{c_m}{s_m} \left(\frac{a}{g} U_m + \frac{\beta}{g} U_m^2 \right) + \frac{c_n}{s_n} \left(\frac{a}{g} U_n + \frac{\beta}{g} U_n^2 \right) \right] + (h'_n - h'_m).$$

Le dernier terme devient négatif lorsque h'_m est plus grand que h'_n . Le volume d'eau débité Q étant constant, on a d'ailleurs

$$Q = s_m U_m = s_n U_n;$$

d'où

$$U_m = \frac{Q}{s_m} \quad \text{et} \quad U_n = \frac{Q}{s_n},$$

et dès lors

$$h'_n = \frac{U_n^2}{2g} = \frac{Q^2}{2g} \times \frac{1}{s_n^3}$$

et

$$h'_m = \frac{U_m^2}{2g} = \frac{Q^2}{2g} \times \frac{1}{s_m^3}.$$

Le cas du volume Q constant se rencontre dans les portions de *cours d'eau* qui ne reçoivent pas d'affluents et n'alimentent pas de dérivations. La théorie du mouvement permanent varié suppose essentiellement que les filets sont à peu près parallèles dans chaque section; elle ne peut donc s'appliquer à des lits de section ou de pente variable que si les variations sont suffisamment lentes.

— *Jaugeage*. Le jaugeage ou le débit d'un *cours d'eau* est la recherche de la quantité d'eau qui passe dans chaque unité de temps par une section transversale. Nous renvoyons au mot JAUGEAGE pour l'étude des procédés employés pour déterminer le débit; nous nous contenterons d'indiquer la méthode à suivre et les calculs à faire pour les *cours d'eau* dont les pentes et les sections sont variables et dont le volume débité Q entre deux affluents est constant. On prendra entre ces deux affluents un assez grand nombre de sections $s_1, s_2, s_3, \dots, s_n$, distantes entre elles de $l_{11}, l_{12}, l_{13}, \dots, l_{mn}$, et dont les périmètres mouillés seront respectivement

$$c_1, c_2, c_3, \dots, c_m, c_n.$$

On fera un nivellement entre s_1 et s_n , et la différence de niveau

$$h_{1n} \pm h_{12} \pm h_{23} \dots \pm h_{mn} = H_{1n}$$

étant ainsi connue, on appliquera la formule du mouvement permanent

$$Q = -\frac{1}{2} \frac{B}{A} + \sqrt{\frac{1}{4} \frac{B^2}{A^2} + \frac{H_{1n}}{A}},$$

dans laquelle

$$A = \frac{1}{2g} \left(\frac{1}{s^3} - \frac{1}{s_0^3} \right) + \frac{\beta}{2g} \left[l_{11} \left(\frac{c_1}{s_1^3} + \frac{c_2}{s_1^3} \right) + l_{12} \left(\frac{c_1}{s_1^3} + \frac{c_2}{s_1^3} \right) \dots + l_{mn} \left(\frac{c_m}{s_m^3} + \frac{c_n}{s_n^3} \right) \right]$$

et

$$B = \frac{a}{2g} \left[l_{11} \left(\frac{c_1}{s_1^3} + \frac{c_2}{s_1^3} \right) + l_{12} \left(\frac{c_1}{s_1^3} + \frac{c_2}{s_1^3} \right) \dots + l_{mn} \left(\frac{c_m}{s_m^3} + \frac{c_n}{s_n^3} \right) \right].$$

tableau tous les *cours d'eau* connus. Nous avons réuni les renseignements sur les plus importants de la France et sur quelques-uns des pays étrangers: le Rhin qui, dans la première partie de son cours, est un fleuve géographiquement, physiquement et politiquement français, et qui, espérons-le du moins, deviendra plus tard complètement français; le Danube, cette puissante artère fluviale qui traverse l'Europe de l'ouest à l'est; la Tamise et le Tibre.

Notre tableau comprend les mesures suivantes: longueurs, différences de niveau, pentes moyennes par mètre et vitesses observées.

LONGUEURS, DIFFÉRENCES DE NIVEAU, PENTE MOYENNE PAR MÈTRE ET VITESSES OBSERVÉES DE QUELQUES COURS D'EAU.

| DÉNOMINATIONS. | LONGUEURS. | DIFFÉRENCES DE NIVEAU. | PENTE MOYENNE PAR MÈTRE. | VITESSES OBSERVÉES. |
|--|------------|------------------------|--------------------------|---------------------|
| Aisne, depuis l'embouchure du canal des Ardennes jusqu'à l'Oise. | 120,000 | 25,92 | 0,00026 | " |
| Danube à Ebersdorf, dans les basses eaux. | " | " | " | 1,05 |
| — Dans les grandes eaux, elle varie de. | " | " | " | 2,21 |
| à. | " | " | " | 3,79 |
| Dordogne, en amont du confluent de la Vézère. | 29,540 | 28,70 | 0,000972 | " |
| Durance, depuis Sisteron jusqu'à son embouchure, la hauteur des eaux sur l'étiage ne dépassant pas 3 m. | " | " | " | 2,66 |
| Garonne, à l'aval de Toulouse, jusqu'à la limite du département de la Haute-Garonne. | 30,523 | 29,90 | 0,000851 | " |
| — De cette limite au confluent du Tarn. | 51,517 | 37,67 | 0,000728 | " |
| — De ce confluent à la limite du dép. de Tarn-et-Garonne. | 28,900 | 15,30 | 0,000520 | " |
| — De cette limite à Agen. | 20,119 | 8,33 | 0,000414 | " |
| — D'Agen au confluent du Lot. | 33,374 | 13,31 | 0,000399 | " |
| — De ce confluent à la limite du Lot-et-Garonne. | 51,527 | 14,10 | 0,000274 | " |
| — De cette limite à Langon. | 25,401 | 5,77 | 0,000227 | " |
| — De Langon à Bordeaux. | 45,109 | 5,21 | 0,00011 | " |
| — A Toulouse, rouie 50 m. cubes à l'étiage et 150 m. c. dans les eaux moyennes. | | | | |
| Totaux et moyennes. | 286,470 | 125,05 | 0,000442 | " |
| Loire, de Digoin à Nevers. | 103,010 | 59,30 | 0,00057 | " |
| De Nevers à Tours. | 312,000 | 124,00 | 0,000399 | " |
| — De Tours à Nantes. | 220,000 | 70,00 | 0,000318 | " |
| Marne, de Saint-Dizier à Vitry. | 154,000 | 71,00 | 0,00081 | " |
| — De Vitry à Châlons. | | | 0,00035 | " |
| — De Châlons à. | | | 0,00023 | " |
| Meuse, pente en aval de Sedan jusqu'à l'embouchure du canal des Ardennes. | 17,323 | 4,66 | 0,000257 | " |
| — De cette embouchure à celle de la Semoy. | 50,800 | 11,98 | 0,00028 | " |
| — De l'embouchure de la Semoy à la frontière belge. | 72,921 | 36,51 | 0,00050 | " |
| Moselle, à Metz, mène 18 à 20 m. cubes à l'étiage, avec une vitesse moyenne de. | " | " | " | 0,60 |
| à. | " | " | " | 0,65 |
| — Dans les grandes eaux, 350 à 400 m. cubes, avec une vitesse qui s'élève à. | " | " | " | 1,80 |
| Rhin, de Reichenau (Suisse) à la frontière de France. | 420,000 | 941,71 | 0,002242 | " |
| — Le long du littoral français. | 222,460 | 145,00 | 0,000655 | " |
| — De là à la mer. | 700,540 | 40,00 | 0,000057 | " |
| Total. | 1,343,000 | 1,127,00 | 0,00084 | " |
| Rhin. Pendant les plus basses eaux, la plus grande vitesse est. | " | " | " | 2,67 |
| et en amont de Vieux-Brisach, le volume d'eau étant 340 m. cubes par seconde et la pente. | " | " | 0,000908 | " |
| la plus petite vitesse est. | " | " | " | 0,97 |
| — A la limite du terrain bavarois, où le volume d'eau par seconde était alors de 435 m. cubes et la pente. | " | " | 0,00032 | " |
| — Pendant les eaux moyennes, la plus grande vitesse est. | " | " | " | 2,87 |
| Au-dessus de Vieux-Brisach, où la dépense est alors de 885 m. cubes et la pente. | " | " | 0,000749 | " |
| La plus petite vitesse est, près de la frontière bavaroise. | " | " | " | 1,50 |
| La dépense d'eau étant alors de 1,106 m. cubes et la pente. | " | " | 0,000395 | " |
| — Pendant les grandes eaux, la plus grande vitesse est de. | " | " | " | 4,16 |
| A Bâle, lorsque le volume d'eau s'élève à 4,624 m. cubes et la pente à. | " | " | 0,001175 | " |
| — La plus petite vitesse est d'environ. | " | " | " | 2,85 |
| La dépense d'eau étant alors de 5,010 m. cubes et la pente. | " | " | 0,000260 | " |
| Rhône, de Lyon à Beaucaire. | 265,000 | 150,80 | 0,000560 | " |
| — Vitesse à Beaucaire dans les basses eaux. | " | " | " | 2,60 |
| — Vitesse à Arles dans les basses eaux. | " | " | " | 1,46 |
| — Vitesse moyenne dans les crues, de. | " | " | " | 3,00 |
| à. | " | " | " | 4,00 |
| Petites rivières des environs de Paris. | " | " | 0,00018 | 0,28 |
| Saône (grande), de Verdun à Lyon. | 166,000 | 11,62 | 0,00007 | " |
| — (petite), de l'amont de Verdun à Gray. | 116,000 | 15,08 | 0,00013 | " |
| Seine, de l'embouchure du canal de St-Denis à son extrémité aval. | 30,000 | 50,23 | 0,00087 | " |
| — De Paris à Rouen. | 243,000 | 24,12 | 0,00010 | " |
| — Entre Suresnes et Neuilly, la hauteur sur les basses eaux étant 1,26. | " | " | 0,000125 | 0,73 |
| — Dans l'intérieur de Paris, l'eau étant à 0,60 sur l'étiage. | " | " | 0,00055 | 1,00 |
| — L'eau étant à 6 m. sur l'étiage. | " | " | 0,0006 | 1,90 |
| Tamise, plus grande vitesse à Londres pendant le flux. | " | " | " | 0,90 |
| pendant le reflux. | " | " | " | 0,76 |
| Tibre, à Rome, dans les basses eaux. | " | " | " | 1,00 |
| Torrent provenant d'une fonte de neige causée par l'éruption d'un volcan en Amérique (d'après Bouguer). | " | " | " | 7,80 |

— Force d'un cours d'eau. Rechercher la force d'un cours d'eau, c'est mesurer la quantité de travail disponible, abstraction faite des frottements, que le volume qu'il débite par seconde permet d'obtenir; en d'autres termes, c'est la puissance vivante de son courant. Cette force est représentée algébriquement par $T_m = \frac{MV^2}{2}$, M étant la masse en mouvement égale au rapport de son poids à l'accélération de la pesanteur, soit à $\frac{P}{g}$, et V la vitesse du courant par seconde. Ce travail s'exprime en kilogrammètres, et par suite en chevaux. Si l'on recherche, par exemple, la force que le Rhin, pendant les eaux moyennes, peut procurer, on trouve en consultant le tableau précédent: 1° que pour la plus grande vitesse, qui est de 2 m. 87 au-dessus de Vieux-Brisach, et où le débit est 885 m. cubes par seconde, le travail serait

$$\frac{885,000 \text{ k.} \times 2,87^2}{2 \times 9,81} = 361,542 \text{ kilogrammètres,}$$

soit $\frac{361,542}{75} = 4753,9$ chevaux; 2° que pour la plus petite vitesse, qui est de 1 m. 50 par seconde près de la frontière bavaroise, et où la dépense d'eau est de 1,106 m. cubes, le travail serait

$$\frac{1,106,000 \text{ k.} \times 1,50^2}{2 \times 9,81} = 126,834 \text{ kilogrammètres,}$$

soit 1691,10 chevaux. La force vive d'un cours d'eau est utilisée de cette manière pour faire marcher les roues pendant sur bateau; le travail ainsi obtenu est bien le travail moteur, mais n'est pas le travail réellement utile et récolté sur l'arbre de ces roues; pour l'obtenir, il faut en retrancher le travail résistant, qui se représente aussi par l'expression de la puissance vive $\frac{mv^2}{2}$. On utilise en-

core les cours d'eau en créant des chutes, afin d'augmenter le travail moteur; à l'aval et le plus près possible de ces chutes, on place des récepteurs hydrauliques dont on utilise la force pour faire marcher des moulins ou les appareils des usines. Dans ces conditions, le travail développé par la chute est fonction de la hauteur H de la chute, c'est-à-dire que l'on a $T = 1,000 \text{ QH}$ ou $= PH$, P étant le poids d'eau écoulé par seconde. Si dans les exemples précédents on suppose que l'eau tombe d'une chute de 3 m., on aura pour la force: 1° pour le premier cas, $T = 885,000 \text{ k.} \times 3 = 2,655,000$ kilogrammètres, soit 35,400 chevaux; 2° pour le deuxième cas, $T = 1,106,000 \times 3 = 3,318,000$ kilogrammètres, soit 44,240 chevaux.

Ces produits s'appellent le travail absolu fourni par le cours d'eau et constituent sa valeur vénale. Le parti, l'effet utile que l'on tire d'un cours d'eau à l'aide des récepteurs hydrauliques dépendant de leur construction, de leur disposition plus ou moins parfaite, il ne serait pas juste de prendre cet effet pour base de la valeur du cours d'eau; c'est le travail absolu qu'il fournit qui doit servir à le fixer.

Cours d'études, par Condillac. V. ÉTUDES.

Cours de rhétorique et de littérature, par Blair, excellent ouvrage publié en 1789 sous le titre: *Lectures on Rhetoric and Belles-Lettres*, et trois fois traduit en français (1797, 1801, 1808). V. RHÉTORIQUE.

Cours de littérature, par La Harpe. V. LYCEE.

Cours analytique de littérature générale, par Nép. Lemerrier. V. LITTÉRATURE.

Cours de littérature dramatique, ou Recueil par ordre de matières des feuilletons de Geoffroy. V. LITTÉRATURE.

Cours de littérature, par Fréd. Schlegel. V. LITTÉRATURE.

Cours de littérature dramatique, par A. W. de Schlegel. V. LITTÉRATURE.

Cours de littérature dramatique, par M. Saint-Marc-Girardin. V. LITTÉRATURE.

Cours de littérature, par M. Villemain. V. LITTÉRATURE.

Cours familial de littérature, par Lamar-tine. V. LITTÉRATURE.

Cours de politique constitutionnelle, par Benjamin Constant. V. POLITIQUE.

Cours d'économie politique, par Rossi. V. ÉCONOMIE.

Cours d'histoire et de législation comparées, par Lerminier. V. HISTOIRE.

Cours complet de l'histoire de la philosophie, par V. Cousin. V. PHILOSOPHIE.

Cours élémentaire de droit romain, par Ch. Demangeat. V. DROIT.

Cours de droit français suivant le Code civil, par Alex. Duranton. V. DROIT.

Cours de droit naturel, par Th. Jouffroy. V. DROIT.

Cours de droit civil français de Zacharie, par MM. Aubry et Rau. V. DROIT.

Cours la Reine. On désigne encore aujourd'hui sous ce nom une avenue bordée d'arbres et de trottoirs, parallèle au quai de la Conférence, et qui, partant de la place de la Concorde, aboutit au pont de l'Alma. En 1616,

Marie de Médicis fit tracer et planter pour elle et ses courtisans cette allée, qui prit de sa créatrice le nom de Cours la Reine. Elle se composait de quatre rangées d'ornes formant trois allées de mille pas de long, et était close à ses extrémités par d'élégantes portes de fer. Un chroniqueur nous a laissé cette nomenclature des habitués du Cours la Reine:

Les merveilleux, les petits-maitres
Exhalant l'ambre le plus doux;
Les abbés, armés de jorgnettes;
Les robins aux cheveux flottants;
Les aimables impertinents,
Et la foule de ces coquettes
En lévite, en chapeaux galants,
Ombagés de riches aigrettes,
Qui cueillaient dans ces courts instants
Le fruit de leurs longues toilettes.

Ces vers se rapportent au Cours la Reine du XVIII^e siècle, mais sa splendeur, date de sa création. C'était le rendez-vous, la promenade favorite de la cour et de la noblesse. La Marie de Médicis apparaissait dans un coche à forme ronde; ce fut là aussi que parut le premier carrosse fermé de glaces: il appartenait au comte de Bassompierre. L'entrée du Cours la Reine était interdite aux habits de tiretaine, aux bas de laine noire et aux chaperons de drap. C'était en un mot la promenade aristocratique. Ce n'est plus guère aujourd'hui qu'une route, celle de Passy, Boulogne et Saint-Cloud.

COURS, bourg et commune de France (Rhône), canton de Thizy, arrond. et à 38 kilom. N.-O. de Villefranche, sur la Trambouze; pop. aggl. 3,093 hab. — pop. tot. 4,872 hab. Importante fabrication de toiles de fil et coton, dites beaujolaises.

COURSAN, bourg de France (Aude), chef-lieu de canton, arrond. et à 8 kilom. N.-E. de Narbonne, sur la rive droite de l'Aude et sur des canaux de dessèchement; pop. aggl. 2,250 hab. — pop. tot. 2,477. Distilleries d'eau-de-vie. Aux environs, château de Celyron.

COURSE s. f. (kour-se — lat. *cursor*; grec *choros*; sanscrit *cdras*, marche, mouvement, du verbe *car*, se mouvoir, avancer). Action de courir, mode rapide de progression, dans lequel, les pieds retombant alternativement, on cesse de toucher terre à chaque nouvel élan: COURSE rapide. *Être léger à la course*. Prendre un lièvre à la course. La course est un exercice excellent pour les personnes robustes et qui ont la poitrine forte. (Bouillet.)
1° Lutte de vitesse: COURSE à pied. COURSE de chevaux. COURSE en char. Les chevaux de course sont des chevaux qu'il faut préparer pendant quarante jours pour les faire courir pendant quatre minutes, et qui mourraient à la sixième. (A. Karr.) Les courses anglaises sont le résultat d'une sorte de plethore de guinées. (E. Texier.) 2° Prix obtenu par le vainqueur de la course: Il a gagné la course du Jockey-Club.

— Par anal. Marche, progression d'un objet en mouvement: La course des astres. La course d'un vaisseau. La course d'un fleuve. Le soleil recommence chaque jour sa course majestueuse. (Mass.) Ma navigation de Jaffa à Alexandrie ne dura que quatre jours, et jamais je n'ai fait sur les flots une course plus agréable et plus rapide. (Chateaub.)
Eh! qui guide les cieus en leur course rapide?
LA FONTAINE.
De nos vaisseaux oisifs la course est suspendue.
DELLILLE.

3° Succession, progression du temps ou de ce qui se compose d'une série d'instant: La course rapide du temps. La course de nos jours. Le temps s'enfuit d'une course précipitée, irrévocable. (Boss.) N'y aura-t-il dans toute ma course de sérieux que le dernier moment qui la terminera? (Mass.) Les pesantes années que nous jetons dans les flots du temps ne sont pas des ancrées; elles n'arrêtent pas notre course. (Chateaub.)

La course de nos jours est plus qu'à demi faite.
RACAN.

Il faut régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs, Mettre un but à sa course, un terme à ses desirs.
VOLTAIRE.

Ah! de nos jours mortels trop rapide est la course;
On regrette la vie avant d'avoir vécu.
LAMARTINE.

Dans la rapidité d'une course bornée,
Sommes-nous assez sûrs de notre destinée
Pour la remettre au lendemain?
J.-B. ROUSSEAU.

4° Carrière, série des actes: Plus notre course est rapide, plus le naufrage est inévitable. Au milieu de ma course on m'arrête le bras.
CORNEILLE.

Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,
Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites.
BOILEAU.

Qui ne croirait enfin que de ma destinée
Rien ne peut égaler la course fortunée?
PERRAULT.

— Fam. Excursion en ville: Envoyer un domestique en course. Monsieur est sorti, il est en course. Une Romaine ne fait pas en toute l'année les courses d'une jeune miss en une semaine. (H. Bayle.) 5° Prix, rémunération d'une excursion de ce genre faite pour le service d'autrui: Payer la course d'un commissionnaire. 6° Excursion en général, voyage, promenade:

Voici le mois d'août, en course, camarades,
La chasse le matin et le soir les baignades.
BRIZEUX.

Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
Fleure de joie et dit: Heureux qui vit chez soi.
LA FONTAINE.

— Distance d'un lieu à un autre parcourue sans arrêt intermédiaire: Il y a une bonne course de Paris à Saint-Denis. 1° Trajet fait par une voiture de place, d'un lieu à un autre, sans s'arrêter en chemin: Allons-nous à l'heure ou à la course? C'est par des règlements de police qu'est fixé le prix de la course.

2° Pas de course, Sorte de pas gymnastique plus rapide que le pas accéléré: Le bataillon s'élança au pas de course. Les barbares, poussés comme les flots de la mer, se précipitent au pas de course. (Chateaub.)

3° Dr. canon. Course ambitieuse, Action d'un postulant qui envoyait un courrier à Rome, pour demander la succession d'un bénéfice qui n'était pas encore vacant.

4° Tarif. Course de vitesse ou de race, Course au galop. 1° Course d'épreuve ou de production, Course dans laquelle on éprouve les chevaux présentés pour les haras. 2° Course plate, Celle qui a lieu sur un terrain uni. 3° Course de haies, de barrières, Celle où la piste a été coupée d'obstacles qu'il s'agit de franchir. 4° Course au clocher, Celle qui se fait en prenant pour but un point éloigné, vers lequel on se dirige en ligne droite malgré les obstacles qui peuvent se présenter: La course au clocher est pour le cheval l'épreuve suprême de la vitesse et de la force combinées. (E. Chapus.) 5° Par-ext. Course dont le champ est semé d'obstacles.

— Chevalier. Passe dans un tournoi: Rompre une lance à chaque course.

— Jeux. Course de tête, Exercice dans lequel on s'efforce de frapper une tête en courant.

— Chorégr. Parcours de l'aire de la danse: COURSE en rond. COURSE en carré. 1° Nom d'une figure du cotillon qui consiste en ceci: un couple exécute quelques tours de valse, puis le cavalier va choisir deux autres dames dans le cercle, tandis que la dame va, de son côté, choisir deux autres cavaliers. Les dames et les cavaliers, se plaçant alors en face l'un de l'autre, chaque cavalier prend la dame qui lui fait vis-à-vis, et valse ou polke quelques instants avec elle.

— Art milit. Incursion hostile, déprédations que l'on commet en entrant momentanément sur le pays ennemi: Les Scythes ont fait des courses plutôt que des conquêtes. (Boss.)

Pourquoi tenter si loin des courses inutiles?
RACINE.

— Mar. Excursion des bâtiments corsaires, et de ceux qui sont armés pour courir sur les navires marchands de l'ennemi: Armer en course. Faire la course. L'abolition de la course est une des grandes questions internationales que notre siècle aura eu l'honneur de poser. (Journ.)

— Mécan. Quantité dont un organe assujéti à un mouvement de va-et-vient s'avance dans chacun de ces mouvements: La course du piston dans une pompe, dans une machine à vapeur. La course d'un pêne de serrure. Ce piston, ce pêne n'a pas assez de course.

— Techn. Va-et-vient de la navette dans les fabriques de soie. On dit aussi COURS. 2° Suite de cinq opérations à peu près semblables, dans les fabriques de velours. 1° Course à rame, Certain nombre de rames, quelquefois cinquante, passées dans les hautes lisses, chez les rubaniers. 2° Tirer à la course, Tirer l'émail en longs filets, après qu'il a été passé liquide dans la cuiller.

— Epithètes. Diligente, hâtée, légère, prompte, rapide, agile, accélérée, impétueuse, furieuse, irrésistible, déréglée, désordonnée, immense, incroyable, impatiente, violente, soudaine, subite, précipitée, timide, réglée, modérée, suivie, régulière, ralentie, suspendue, pénible, lente, incertaine, passagère, fugitive, vagabonde, errante, calme, tranquille, paisible, muette, silencieuse, bruyante, retentissante, tumultueuse, lointaine, éloignée, heureuse, fortunée, féconde, savante, radieuse, brillante, lumineuse.

— Encycl. Hist. L'origine des courses remonte aux anciens, qui se faisaient un honneur d'exceller dans cet exercice, un des principaux en usage dans les jeux du stade chez les Grecs, et dans ceux du cirque chez les Romains. Les courses étaient de trois sortes: la course à pied, la course à cheval et la course des chars.

La course à pied se faisait de trois manières: la première consistait dans le simple parcours du stade, où il ne s'agissait que de franchir une seule fois l'étendue de la carrière, à l'extrémité de laquelle était le prix destiné à celui qui parvenait le premier à l'atteindre. Dans la seconde, qui s'appelait *diapla*, les coureurs parcouraient deux fois la longueur du stade. Enfin la troisième course, qu'on nommait *dolique*, était la plus longue de toutes, car elle se composait de plusieurs diaples.

L'agilité et la légèreté étaient les conditions indispensables que devaient posséder ceux qui se livraient à cet exercice, fort en honneur en Grèce comme à Rome, mais qui cependant ne venait qu'après la course à cheval, à laquelle ne dédaignait pas de prendre

part les plus grands personnages, en en disputant le prix dans les jeux Olympiques. Il n'y avait pas de fêtes, de réjouissances publiques, où les courses ne fussent introduites avec un grand appareil. Ce genre d'exercice n'avait pas seulement pour but d'amuser le peuple et d'ajouter à l'éclat des fêtes, il servait encore à rendre la jeunesse plus agile, et par conséquent plus propre au service militaire, en la rendant habile à fondre impétueusement sur l'ennemi et à s'emparer avec vitesse d'un poste avantageux, à prévenir les entreprises, à reconnaître les ennemis et à les poursuivre quand ils étaient en fuite. Les Romains connaissaient si bien les avantages de la course que, dans les moments d'inactivité, ils y exerçaient le soldat tout chargé du poids de ses armes. Ces motifs firent regarder la course, dit Ruggieri, comme l'exercice le plus noble. Les coureurs à Rome étaient nus, à l'exception d'une large ceinture qui leur couvrait le milieu du corps; quelquefois ils étaient armés d'un casque, d'un bouclier et d'un javelot. Dans la course à cheval, les cavaliers étaient vêtus, et ils s'embarassaient rarement d'armes et de choses gênantes. La course en char était circulaire. On tirait au sort la place que les chars devaient occuper. Lorsque tout était disposé, au signal donné pour le départ, les chars partaient et couraient vers la droite, faisant le tour du cirque pour revenir ensuite par la gauche. Celui qui le premier avait parcouru la lice le nombre de fois convenu (sept fois généralement) était proclamé vainqueur. Chez les Grecs, les rois et les guerriers venaient disputer le prix et combattre en personne. Plus tard cependant, ils se contentèrent d'envoyer leurs chars et leurs écuers à leur place. Les courses de chars passèrent d'Olympie à Rome, où elles furent un des plus brillants spectacles du cirque; cependant elles ne se faisaient pas sans danger, et il arrivait souvent qu'un char était mis en pièces et que celui qui le conduisait se trouvait flangéusement blessé, en tombant du char au moment où il se heurtait contre la borne élevée au milieu du stade et autour de laquelle il fallait que le char tournât plusieurs fois, afin de gagner le prix.

Les courses équestres, qui avaient lieu à Rome dans le cirque, étaient de cinq espèces: c'était d'abord celle des cavaliers, qui couraient à poil et sans étriers, et qui tenaient quelquefois par la bride un autre cheval que celui qu'ils montaient; ils sautaient même en courant de l'un sur l'autre avec une adresse merveilleuse; la course des chars; la course appelée cavalcade, qui se faisait autour d'un bûcher; la course des jeux sénatoriaux, dans laquelle figurait une décurie de cavaliers commandés par un chef, et enfin la course en l'honneur de Neptune, à qui le cheval était spécialement consacré.

Les Romains avaient des jockeys qu'ils appelaient *cursores*, et des entraîneurs qui portaient le nom d'*agitatores*. On les récompensait largement lorsqu'ils remportaient la victoire. Caligula donna 2,000 sesterces (369,000 fr.) au célèbre Eutychus. Les jockeys se distinguaient comme aujourd'hui par des vêtements de diverses couleurs. Le blanc, le bleu, le rouge et le vert furent d'abord les seules couleurs autorisées; Domitien en permit deux autres, l'or et le pourpre. Les jockeys furent en premier lieu des esclaves; mais bientôt les plus grands personnages tirèrent à honneur d'en remplir les fonctions, et Rome eut ses gentlemen-riders. Les Romains avaient comme nous leur société d'encouragement, leur jockey-club, dont le président (*editio spectulorum*) organisait les courses et avait sa tribune au cirque en face de celle de César. Ils avaient aussi un président des courses chargé de donner le signal et appelé pour cette raison *designator*. Les prix consistaient en sommes d'argent, en médailles ou en coupes, auxquelles on ajoutait des palmes et des couronnes à la manière des Grecs. Les paris étaient nombreux et non moins extravagants que de nos jours. Sous le règne de Néron, on organisa des courses pour chevaux sans cavaliers. Afin d'exciter ces animaux on leur attachait sur les flancs des boules de bois garnies de pointes d'acier. Pour le départ, les chevaux se rangeaient en ligne devant une corde blanche à la craie. Quand le président donnait le signal, la corde tombait et les courses commençaient. Comme on le voit, cette organisation est, à peu de chose près, la même que celle de nos courses modernes, et on serait tenté de croire que nos hommes de cheval n'ont fait que copier les contemporains de Néron et de Caligula.

Chez les Gallo-Romains, les courses de chars et de chevaux avaient lieu dans des hippodromes présentant à une de leurs extrémités une borne qu'il fallait atteindre.

Parmi les courses pédestres qui furent en usage à Athènes, les plus renommées étaient celles qui avaient lieu lors des Lampadophories, fêtes célébrées en l'honneur de Minerve, de Vulcain et de Prométhée. Ces courses se nommaient *lampadédromies*, du nom des fêtes qui les ramenaient habituellement; elles consistaient à placer sur une même ligne un certain nombre de coureurs tenant à la main un flambeau allumé, et à un signal donné ils s'élançaient tous vers un but déterminé. Celui qui l'atteignait le premier sans que son flambeau se fût éteint pendant le trajet gagnait le prix, et il fallait pour cette course joindre à l'agilité l'art de tenir le flambeau d'un certaine façon pour éviter les atteintes du vent.

Quelquefois, mais beaucoup plus rarement, on donnait des lampadédromies à cheval. C'était la même course, avec cette différence que les concurrents étaient à cheval au lieu d'être à pied; mais elle était moins du goût des Athéniens, qui lui préféraient la course pedestre. Cette course, qu'on appela plus tard la course aux flambeaux, fut en usage au siècle dernier dans le midi de la France.

Fort en honneur dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, les courses commencèrent à disparaître sous les mérovingiens, et ce spectacle cessa de passionner les masses, dont les goûts exigeaient des émotions plus fortes : les combats d'ours et de taureaux succédèrent aux courses pedestres et équestres. Cependant on vit encore les courses subsister chez quelques nations, puisqu'en 804 les Polonais, embarrassés pour le choix d'un maître, proposèrent la couronne comme prix de la course; un jeune homme d'une condition obscure la gagna.

Avant de passer aux modernes courses de chevaux, disons quelques mots de la course à pied, considérée comme exercice corporel, et dont l'usage est prescrit dans les gymnases.

La course, considérée comme gymnastique, est un exercice extrêmement salutaire, aussi la fait-on pratiquer aux enfants avec avantage. Le pas de course peut être exécuté sur place; pour cela il ne faut que fermer les mains et porter les poignets un peu en avant, puis lever le pied gauche de façon que la cuisse soit inclinée en avant et la jambe inclinée en arrière, et en ne restant dans cette position que le temps nécessaire pour la prendre; on replace immédiatement le pied sur le sol sans le frapper, et on repart de la même façon du pied droit pour continuer à sautiller de la sorte, en place, sur la pointe des pieds, en accélérant les mouvements, qui peuvent être d'environ deux cents par minute. C'est ainsi que la course se fait au gymnase, concurremment avec la course naturelle, qui s'exécute d'après les mêmes principes. On y recommande d'avoir le soin de porter les avant-bras et plus encore les poignets alternativement en avant, de manière que le bras gauche accomplisse avec ensemble son mouvement avec le pied droit, et le bras droit avec le pied gauche.

La course, dit M. Bèze, est un des exercices les plus difficiles à soutenir lorsqu'il s'agit de franchir rapidement une assez grande distance. Ce qui fatigue le plus, ce n'est pas précisément le mouvement des jambes; une fois qu'on est lancé, le corps se trouvant porté en avant en vertu de la force acquise, les jambes n'ont autre chose à faire qu'à maintenir l'équilibre du corps de manière à prévenir les chutes, qui sont toujours d'autant plus graves que la course est plus rapide. Le difficile, c'est d'habituer la poitrine à supporter l'exercice violent auquel elle est soumise. Quand on court, un air toujours nouveau afflue dans les poulmons, le sang circule plus vite, la respiration devient plus fréquente, la chaleur augmente rapidement, la sueur ne tarde pas à couvrir le corps et annonce la fatigue et l'épuisement. La course en sautillant, dont les pas ne sont pas plus grands que dans la course ordinaire, mais sont plus rapides et plus nombreux dans un temps donné, est beaucoup moins fatigante que la course en fauchant, dans laquelle on lance en avant les jambes en les ouvrant excessivement. On pratique aussi dans certaines contrées de la France une course pedestre dite à cloche-pied; elle est exécutée généralement par un grand nombre de coureurs, qui cherchent à se dépasser en sautillant constamment sur un pied. Mais ce genre de course, bon à reléguer parmi les jeux d'enfants, mérite à peine d'être signalé.

— Courses de chevaux. On ne saurait préciser à quelle époque remontent en France les courses de chevaux. Les tournois du moyen âge et les carrousels qui leur succédèrent ressemblaient jusqu'à un certain point aux courses; mais ces luites avaient plutôt pour but de comparer la force des cavaliers que celle des chevaux. Le plus ancien document où il soit fait mention de véritables courses est un chant populaire de la vieille Armorique. Ici le prix de la course n'était pas une somme d'argent ni une couronne ou un vase de prix, mais bien Lindor, la fille du roi. D'après M. de la Villemarqué, cette Lindor devait être Aliénor, fille de Badick, chef des Bretons d'Armorique, qui mourut en 509. On lit dans l'histoire du Berry, de Raynal, qu'Archambaud de Bourbon, beau-frère du roi Louis le Gros, et sa femme Agnès de Savoie, édifièrent, en 1136, dans leurs domaines, une franchise ou ville franche qui porte encore ce nom, et y établirent, entre autres concessions féodales, une course de chevaux, s'engageant à donner un marc d'argent au vainqueur et 5 sols à celui qui le suivait de plus près. Dès 1370, il existait aussi des courses dans le département de la Côte-d'Or et à Semur. Mais il faut aller jusqu'au règne de Louis XV pour trouver les courses établies en France d'une manière sérieuse. Encore ne cite-t-on à cette époque que des paris entre gentilshommes. L'un d'eux est resté célèbre. M. de Saillant paria 10,000 livres qu'il ferait deux fois le trajet de la porte Saint-Denis au château de Chantilly en six heures; il gagna de vingt-sept minutes son pari en montant vingt-sept chevaux pour fournir cette course. M. d'Entraignes paya les 10,000 livres et célébra la victoire de son ami

par un festin de Balthazar. Un pari non moins célèbre eut lieu quelque temps après, en novembre 1754. Un Anglais, lord Pascool, paria avec un gentilhomme français 500 livres sterling qu'il franchirait en deux heures les 55 kilomètres qui séparent Fontainebleau de Paris sans changer de cheval. Lord Pascool gagna son pari de douze minutes. Déjà, en 1770, les courses devaient avoir fait de notables progrès, puisque Bourgelat écrivait à cette date : « Par les courses la race des chevaux a été totalement changée, et la race vile et méprisable qui avait précédé celle-ci s'est entièrement évanouie. » Nous ne pourrions peut-être pas maintenant en dire autant. En 1776, des courses fameuses eurent lieu dans la plaine des Sablons. L'année d'après, plusieurs gentilshommes firent à Fontainebleau une poule dans laquelle figurèrent quarante chevaux. Elle fut suivie d'une course à ânes qui eut un grand succès. Quarante de ces animaux y disputèrent le prix, qui consistait en un magnifique chardon d'or et 100 écus d'argent. Ce n'étaient là que des essais, imitation plus ou moins heureuse des courses anglaises.

Ce goût naissant devint bientôt néanmoins une fureur; pendant toute la durée du règne de Louis XV, les Français anglomanes s'adonnèrent avec passion au goût des chevaux, et les gentilshommes de la cour se montrèrent si grands partisans de ce divertissement qu'ils y consacraient des sommes folles, en pariant à l'instar des Anglais avec tant de prodigalité que, lorsque vint le règne de Louis XVI, ce prince s'en émut et fut contraint de prendre des mesures pour empêcher que la noblesse se ruinât avec les courses. Le moyen qu'il employa fut assez original; il se méla parmi les parieurs et leur donna l'exemple d'une sage modération en ne pariant que de très-petites sommes, espérant bien que la manie d'imitation, innée chez les courtisans, les amènerait à faire de même. « A la dernière course de chevaux, dit M. de Genlis, M. de X... a perdu 7,000 louis, M. le comte de X... en a gagné 6,000; le roi a parlé 1 petit écu; c'est une leçon bien douce et de bien bon goût sur l'extravagance des paris. » M. de Genlis avait raison de parler de la sorte, mais il paraît que la leçon fut donnée en pure perte, car les gros paris continuèrent, et il ne fallut rien moins que la Révolution pour abolir les courses. Cependant Napoléon, songeant à l'utilité influence que les courses pouvaient avoir sur l'amélioration du cheval, rétablit les courses et les organisa d'une façon définitive en France.

Le 13 fructidor an XII (31 août 1805), Napoléon rendit au camp de Boulogne le décret suivant :

« Art. 1er. Il sera successivement établi des courses de chevaux dans les départements de l'Empire les plus remarquables par la bonté des chevaux qu'on y élève, et des prix seront accordés aux chevaux les plus vite.

Art. 2. A dater de l'an XIV, des courses auront lieu dans les départements de l'Orne, de la Corrèze, de la Seine, du Morbihan ou des Côtes-du-Nord, de la Sarre et des Hautes-Pyrénées.

Art. 3. Le ministre de l'intérieur fera tous les règlements nécessaires, et il est chargé de l'exécution du présent décret.

Mais le potentiel qui commandait à l'Europe avait bien d'autres préoccupations; les guerres incessantes et les malheurs qui en furent la suite rendirent les progrès des courses fort lents, sinon tout à fait nuls. Ce ne fut qu'en 1827 que cette institution prit un large développement. Longtemps avant l'établissement des courses en France, on les trouve florissantes en Angleterre. Leur institution chez nos voisins remonte à une époque fort reculée. Déjà du temps des Romains, les chevaux anglais étaient recherchés. Toutefois, les premières courses régulières n'eurent lieu que sous le règne de Jacques Ier. Le prix consistait en une sonnette d'argent ou d'or; de là l'expression de gagnear de cloche (bearing away the bell), encore usitée de nos jours en Angleterre pour désigner celui qui a gagné le prix. Cromwell devenu Protecteur eut lui-même des haras, et l'histoire hippique de l'Angleterre nous a conservé le nom d'un de ses chevaux (Place's White-Turk) d'origine arabe, auquel s'arrêtent les plus anciennes généalogies.

En 1711 furent fondées les plates d'York. A cette époque, la passion du jeu prit sur le turf des proportions considérables. Nous ne raconterons pas les fraudes et les filouteries qui, alors comme aujourd'hui, en furent trop souvent la suite. Mais nous citerons un trait de cruauté qui mérite d'être flétri. Un riche notaire nommé Frampton s'était signalé autant par ses paris insensés que par ses succès hippiques. Son meilleur cheval, connu sous le nom de Dragon, avait été mis au haras pour faire le service d'étalon, après avoir fourni une brillante carrière. Il s'y trouvait depuis deux ou trois ans lorsqu'un jument vint par ses victoires nombreuses piquer au vif l'orgueil de Frampton. Un pari de 1,000 livres fut engagé. Dragon fut vainqueur; mais le propriétaire de la jument ne se tint pas pour battu. Il défia tout cheval hongre de courir le second jour contre elle et proposa un pari de 2,000 livres. Le notaire ne voulut point en démordre et tint le pari. Le malheureux Dragon fut castré quelques instants avant la course; il fut encore vainqueur, mais au prix de sa vie.

Sous George Ier, successeur de la reine Anne, les courses anglaises devinrent de plus en plus florissantes. Alors parurent ces chevaux fumeux, la gloire du turf britannique, qui furent les vrais créateurs de la race. Les plus célèbres furent Flying-Childers et Eclipse. Flying-Childers, appelé aussi Devonshire, passa ses premières années à chasser et ne commença à courir qu'à l'âge de six ans. On le regarda encore aujourd'hui comme le meilleur coureur qui ait paru sur les hippodromes de la Grande-Bretagne et du monde entier. Après plusieurs courses très-brillantes, aucun concurrent ne voulut se mesurer avec lui. Sa descendance fut malheureusement peu nombreuse, parce que le duc de Devonshire, son propriétaire, le réserva pour le service de ses haras. Eclipse est considéré comme l'expression la plus élevée de la perfection chevaline, et le type le plus accompli des chevaux de pur sang. Il naquit le 5 avril 1764 dans les écuries du duc de Cumberland, de Spiletta, fille de Regulus, et de Marske. A la mort du duc de Cumberland, il ne fut vendu que 75 guinées. Il avait cinq ans lorsqu'il parut pour la première fois sur le turf à Epsom. Sa victoire fut si complète qu'à la seconde épreuve le capitaine O'Kelly, l'un de ses propriétaires, proposa de placer d'avance tous les concurrents. Personne n'osa relever le défi. Il paria alors 100 guinées contre 50 qu'Eclipse arriverait le premier et qu'aucun des autres ne serait placé, et l'événement justifia cette confiance. A partir de ce jour la carrière du fils de Marske ne fut qu'une suite non interrompue de triomphes. Le 17 avril 1770, il avait à lutter contre Bucephalus, qui, lui aussi, n'avait encore jamais été vaincu. Laissons M. Chapus raconter cette lutte mémorable : « Newmarket était resplendissant ce jour-là; une atmosphère tiède, un ciel légèrement nuageux, jetaient des fées d'ombre sur l'hippodrome et ses immenses amphithéâtres. Chacun était à son poste, le signal se donna; mais malheureusement la lutte ne pouvait entraîner avec elle aucune émotion. Eclipse, avec son écrasante supériorité, rendait toute périépie impossible, il n'y avait que bien peu de crainte et d'espérance en mouvement. Eclipse parcourut l'espace avant que la vue en ait embrassé les limites; sa vitesse est un vol. Les arbres, les haies, les spectateurs, n'ont point pour lui de solution de continuité; ce sont des lignes embrumées; lui est une pensée; il ne court pas, il arrive! Un admirer, on est étonné; mais on est calme. Un moment, cependant, l'assemblée bat des mains avec transport, un hurra général est poussé par cent mille spectateurs. Que se passait-il? Bucephalus a-t-il repris l'avantage et Eclipse serait-il vaincu?... Voici. Le soleil était tantôt couvert et tantôt apparent; car le vent qui s'était élevé charriait les nuages avec vitesse. Tout à coup un de ces nuages arrive, et, couvrant le disque du soleil, forme une alternative d'ombre et de lumière qui glisse sur l'hippodrome. A quelque distance du but, un rayon lumineux se trouve de front avec Eclipse; on dirait un défi; ils s'élancent et tous deux ont atteint le but en même temps. Eclipse parut ensuite tour à tour sur les hippodromes de Guildford, de Nottingham, de Lincoln, d'York; partout il remporta facilement la victoire. Bientôt même aucun turfman ne voulut engager de chevaux contre l'invincible coureur. Il termina sa brillante carrière en parcourant seul et au pas l'hippodrome de Newmarket; tous ses concurrents s'étaient retirés. Le capitaine O'Kelly, qui peu de temps auparavant en était devenu le seul propriétaire, le retira alors du turf pour en faire un reproducteur, ne demandant pas moins de 1,500 livres tournois pour chaque saillie. Eclipse a laissé après lui une illustre descendance, dans laquelle on remarque Chaunter, Don-Quixotte, Meteor, Pot-8-0s, etc. Ses produits, dont le nombre ne s'élève pas à moins de 340, ont gagné plus de 4 millions de francs, sans compter les objets d'art, les coupes, etc. Eclipse mourut chez O'Kelly à l'âge de vingt-cinq ans, ayant rapporté à son heureux propriétaire 625,000 fr. de prix de courses et plus de 4 millions comme étalon. « Ce cheval, dit M. Eugène Gayot dans sa France chevaline, n'a jamais été frappé; il n'avait pas même été menacé d'un coup de cravache; jamais il n'a senti le chatouillement de l'éperon, jamais la vitesse ou l'ardeur d'un rival n'a précipité son allure; toujours on le vit s'allonger, dépasser ou résister avec plus d'énergie et de constance que tous les chevaux qui lui furent opposés. Jamais aucun cheval, dit-on, n'avait montré une aussi complète symétrie dans sa conformation. Cette régularité des formes n'était que l'indice de l'harmonie qui existait entre les fonctions vitales et chacun des instruments de ces fonctions. Les proportions générales du corps étaient bonnes; toutes les régions en étaient parfaitement liées. La ligne supérieure était droite et rigide; les grandes cavités se montraient amplement dessinées et logeaient à l'aise les principaux viscères. L'avant-main était gracieuse et belle; les épaules offraient de la hauteur, elles étaient larges et fortement inclinées en arrière; le membre inférieur était puissant dans toutes ses divisions; l'encolure avait de la souplesse; la tête, bien placée et bien faite, offrait tous

les caractères de la noblesse et de l'intelligence; l'œil était beau, vif, plein d'expression dans le regard; les naseaux s'ouvraient comme chez le cheval de race. L'arrière-main était musculeuse et puissamment accusée par l'écartement des hanches; les quartiers présentaient l'image de la force, le jarret était large, net, évidé, plein de ressort; les pieds étaient admirablement conformés; les allures étaient fermes et la démarche élastique; celle-ci répondait de tout point aux bonnes proportions des rayons articulaires entre eux. La robe était d'un bel alezan vif, relevée en tête par une lisse prolongée, et sur les membres par une balzane postérieure, haut chaussée, enveloppant l'extrémité gauche. Ses crins étaient d'une grande finesse; le réseau veineux, l'expression musculaire se lisaient facilement sous la transparence soyeuse de la peau; tout dénotait la grâce et la haute vitalité; on sentait l'énergie sous ces traits mâles et fortement accentués; on voyait un athlète puissant, une machine bien organisée dans cet animal extraordinaire; on lui discernait par avance la victoire. Une minutieuse attention s'était attachée à l'existence de ce cheval; sa mort excita une certaine curiosité scientifique. Le capitaine O'Kelly, dans l'intérêt de l'art hippique, laissa faire l'autopsie du cadavre. On trouva que son cœur pesait treize livres. On constata à nouveau que dans le cheval de pur sang les os offraient la résistance, la condensation, la finesse du grain de l'acier le plus fin. « A l'époque où vivait ce coureur incomparable, le cheval de sang était arrivé à son apogée. C'est au point que l'on se demande, et non sans raison assurément, s'il eût porté d'Eclipse, tel que l'a tracé Eugène Gayot et tel qu'on le trouve dans les auteurs anglais du temps, n'est pas plutôt une œuvre d'imagination représentant un type de perfection idéale, que la description exacte d'un individu ayant réellement existé.

George IV ne se montra pas moins favorable aux courses que ses prédécesseurs. Il fut lui-même un sportsman distingué; ses haras étaient nombreux et ses écuries renfermaient des chevaux renommés. De 1784 à 1792, n'étaient encore que prince de Galles, il gagna 185 prix, et le derby en 1788. A partir de l'année 1792 jusqu'en 1800, ce prince disparut du turf à cause d'une affaire des plus désagréables qui eut lieu à Newmarket, à la suite de deux courses dans lesquelles son fameux cheval Escape fut vaincu le premier jour, au grand étonnement de son maître et à la satisfaction des parieurs, puis vainqueur le lendemain. Cette défaite et cette victoire donnèrent lieu aux accusations les plus malveillantes. George IV en fut si profondément blessé qu'il quitta sur-le-champ Newmarket, après avoir donné à son intendant des ordres pour que la conduite de son jockey fût rigoureusement examinée. Les membres du jockey-club de Newmarket rendirent une sentence qui excluait le prince des courses de cette localité. Ce jugement fut une grande injustice commise par des hommes sincères, mais prévenus; on acquit plus tard, dans la preuve matérielle, du moins la presque assurance que ni le prince ni son jockey n'étaient coupables de la mauvaise action qu'on leur imputait, et qu'on ne devait s'en prendre qu'au cheval, qui fut un coureur très-inégal. George IV reparut sur le turf en 1800; mais il s'abstint de se présenter à Newmarket; il n'y revint qu'en 1803, à la sollicitation pressante des juges qui l'avaient condamné et qui le suppliaient d'oublier le passé. Guillaume IV, son successeur, prit peu d'intérêt aux courses; il ne favorisait guère que celles d'Ascot.

Nous avons fait plus haut l'histoire des courses en France, nous dirons maintenant quelques mots des principales sociétés établies dans le but de favoriser cette institution.

La Société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France, plus connue sous le nom de Jockey-Club, fut fondée, à l'imitation du jockey-club de Newmarket, par les principaux adeptes du turf en France, le comte Max Caccia, le comte de Cambis, Henri Delamarre, le comte Demidoff, Pasquel de Courteuil, Charles Lafitte, Ernest Leroy, le chevalier de Machado, le prince de la Moskowa, le duc de Normandie, Rieussec, marchand de bois, colonel de la garde nationale à cheval, tué par la machine Fieschi, lord Henri Seymour. Au mois de décembre 1833, la nouvelle société lança un manifeste dans lequel son esprit et son but se trouvaient clairement exprimés, esprit et but qu'on peut résumer ainsi : développer par tous les moyens possibles, et particulièrement par la fondation de prix, la production du cheval de pur sang en France, afin d'améliorer les races. A cette époque, les hippodromes étaient fort peu rétribués et en très-petit nombre. La Société se mit courageusement à l'œuvre : l'hippodrome de Chantilly fut créé. On établit un règlement qui fut par la suite, non-seulement suivi par la généralité des sociétés de course, mais adopté par le gouvernement lui-même à partir de l'année 1862.

Abordons maintenant la question des courses proprement dites. La course est une épreuve par laquelle les chevaux sont admis à lutter entre eux de vitesse. On distingue plusieurs sortes de courses : la course plate, la course d'obstacles, appelée aussi steeple-chase ou course au clocher. On trouvera plus loin les détails relatifs à ces différentes sortes de courses.

En France, on compte plus de soixante hippodromes, où des *courses* sont instituées pour l'amélioration de la race chevaline, et depuis quelques années les associations hippiques se sont multipliées dans ce but. La plus importante est la Société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France; cette Société dirige les *courses*, et il ne se passe pas une année sans qu'une nouvelle amélioration vienne affirmer son administration. En 1866, le comité des *courses* vota une somme de 10,000 fr. pour l'acquisition d'un objet d'art devant être donné en prix, à Paris, au printemps de 1867.

De nombreux prix sont en outre affectés aux *courses* de chevaux; ce sont des sommes d'argent ou des objets d'art. Les principaux prix donnés par la Société d'encouragement sont: *Courses* du printemps au bois de Boulogne: prix de Lutèce, 10,000 fr. pour chevaux de trois ans et au-dessus; prix du Cadran, 10,000 fr.; prix de Longchamp (poule des produits), 3,000 fr. pour chevaux de trois ans; prix de la Seine, 10,000 fr. pour tous chevaux de trois ans et au-dessus; grand prix de l'Impératrice, 15,000 fr. pour chevaux de quatre ans et au-dessus n'ayant jamais gagné le même prix; poule d'essai, 5,000 fr. ajoutés à une poule de 1,000 fr. pour chaque poulain et pouliche de trois ans; prix des produits, 4,000 fr. ajoutés à une poule de 500 fr. pour poulains et pouliches de trois ans; prix du Printemps, 10,000 fr. pour chevaux de trois ans et au-dessus; prix de l'Empereur (poule des produits), 10,000 fr. donnés par l'empereur, ajoutés à une poule de 1,000 fr. par chaque cheval, pour produits nés en 1863 de juments saillies en 1862; distance, 2,100 mètres; prix du Lac (handicap).

Réunion du printemps à Chantilly: prix des Ecuries (handicap), 6,000 fr. pour chevaux de trois ans et au-dessus; prix de Diane, 10,000 fr. pour poulains de trois ans; prix du Jockey-Club (Derby), 25,000 fr. pour poulains et pouliches de trois ans; entrée, 1,000 fr.; distance, 2,400 mètres.

Réunion d'été au bois de Boulogne: prix du Cèdre, 10,000 fr. pour chevaux nés en 1861; prix d'Ibos (handicap), 6,000 fr.; prix de la ville de Paris (handicap), 6,000 fr. offerts par le conseil municipal de Paris pour chevaux entiers, hongres et juments de trois ans et au-dessus, de toute espèce et de tous pays. En 1861 a été fondé le *grand prix de Paris* pour poulains entiers et pouliches de trois ans, de toute espèce et de tous pays. Ce prix, couru pour la première fois en 1863, se compose d'un objet d'art offert par l'empereur et de 100,000 fr. donnés moitié par la ville de Paris, moitié par les compagnies de l'Est, de l'Ouest, de la Méditerranée, du Nord, d'Orléans et de l'Yonne. Le grand prix a été gagné: en 1863, par *The-Ranger*, à M. Saville; en 1864, par *Vermout*, à M. Delamarre; en 1865, par *Gladiateur*, au comte de Lagrange; en 1866, par *Ceylon*, au duc de Beaufort; en 1867, par *Fervacques*, au comte de Montgomery; en 1868, par *The-Earl*, au marquis de Hastings; en 1869, par *Glaner*, à M. Lupin. Entrée, 1,000 fr.; forfait, 600 fr.; et 500 fr. seulement s'il est déclaré la veille des *courses*. Le second reçoit 10,000 fr., et le troisième, 5,000 fr. sur les entrées.

Réunion d'automne à Chantilly: premier criterium, 2,000 fr. pour poulains de deux ans, et second criterium, 2,000 fr. pour pouliches de deux ans; prix de Chantilly, 10,000 fr. pour chevaux de trois ans et au-dessus.

Réunion d'automne au bois de Boulogne: grand prix du Prince impérial, 10,000 fr. pour chevaux de trois ans et au-dessus; grand criterium, 5,000 fr. pour poulains et pouliches de deux ans; omnium (handicap), 6,000 fr. pour chevaux de trois ans et au-dessus; grand prix de l'Empereur, 20,000 fr. pour chevaux de quatre ans et au-dessus n'ayant jamais gagné ce prix; prix de Saint-Cloud (handicap), 10,000 fr. pour chevaux de trois ans et au-dessus. Les prix des *courses* de la Marche, qui sont courus aux réunions du printemps, de l'été et de l'automne, se montent environ à 35,000 fr.

Les réunions du printemps ont surtout le privilège d'attirer la foule élégante, et, depuis une dizaine d'années, le goût des *courses* s'est tellement vulgarisé, qu'aujourd'hui, à l'imitation des mœurs anglaises, il n'est personne, petit ou grand, qui ne tranche du sportsman; mais disons bien vite que ce n'est pas précisément l'amour des chevaux qui pousse vers les champs de *courses* tant de spectateurs; la mode ayant adopté les *courses* et le beau monde s'y portant, la foule le suit, toujours empressée de se rendre là où elle sait qu'elle rencontrera les représentants de la haute société, les femmes les plus élégantes et les toilettes les plus extravagantes; car sous ce rapport les *courses* sont le véritable Longchamp de l'époque, et c'est là que les courisanes en vogue affectent de se montrer dans toute la splendeur de leurs costumes éblouissants. Gentilshommes de bon aloi, duchesses et comtesses orthodoxes, gens du meilleur monde, hauts barons de la finance, aristocrates de nom, de fortune et de talent, y conduisent les célébrités de boudoir, la haute bohème, la cohue profane et douteuse de ces gens à existence problématique qui mènent la vie à grandes guides, sont de toutes les fêtes, prennent part à tous les plaisirs et n'ont d'autre patrinoin

que les grâces de leur personne ou les ressources de leurs talents occultes. C'est d'ailleurs un assez curieux spectacle que celui d'une *course*. Des tribunes, des gradins découverts et l'enceinte du pesage sont destinés aux spectateurs, mais à des titres différents; il y a plusieurs sortes de tribunes: l'empereur a une tribune à salon; les membres du Jockey-Club, de l'administration des haras, le préfet de la Seine, les autorités, ont des tribunes spéciales et séparées de celles qui sont affectées au public. Il y a aussi une tribune pour les cartes de pesage. La tribune de la personne qui juge l'arrivée est placée en face du poteau gagnant ou but, surmonté du disque et divisé par une ligne qui sert de point de mire au juge pour reconnaître et désigner le gagnant. Les gradins découverts sont occupés par le public, qui a payé à cet effet, et l'enceinte du pesage est spécialement l'endroit réservé aux porteurs de cartes; c'est là que circulent tous les membres du Jockey-Club, les propriétaires des chevaux de *course*, les parieurs; c'est là aussi que se font tous les préparatifs de la *course* et que l'on voit promener et peser les chevaux. Des tableaux indicateurs désignent le numéro du cheval que chaque jockey doit monter, et tout autour du champ de *courses* se presse une multitude de spectateurs gratuits qui ne sont pas les moins attentifs à tout ce qui se passe sur le turf, où chaque écurie est représentée par la couleur du costume des jockeys. Voici celles des plus connues: Casaque bleue, manches rouges, toque rouge, sont les couleurs de M. le comte de Lagrange; casaque marron, manches rouges, toque noire, M. Delamarre; casaque blanche, manches cerise, toque cerise, M. A. Schickler; casaque bleue, écharpe jaune, toque jaune, M. Carter; casaque jaune pâle, toque noire, M. Frasier; casaque écossaise, manches jaunes, toque jaune, M. de Montgomery; casaque rayée lilas et blanc, toque noire, M. A. Fould; casaque orange, toque rouge, M. L. André; casaque bleue, manches blanches, M. E. Porte; casaque bleue, toque rouge, M. A. Vaillant; casaque bleue, toque noire, le vicomte Talon; casaque rayée rouge et blanc, toque noire, M. E. Bournet; casaque verte, toque rouge, M. Lavignée; casaque violette, coutures jaunes, toque jaune, M. Desvignes; casaque grenat, toque orange, M. Verry; casaque marron, toque rouge, baron Finot; casaque grise, coutures cerise, toque cerise, comte de la Bigne; casaque marron, manches bleues, toque jaune, baron de Hérisssem; casaque grise et magenta, duc de Hamilton; casaque rayée rouge et noir, toque noire, M. J. Robin; casaque bleu violet, manches rayées violet et jaune, comte d'Evry; casaque gris perle, manches cerise, toque cerise, M. G. Flersheim; casaque blanche, toque verte, M. P. Aumont; casaque orange, toque noire, M. Jennings.

Un frémissement d'impatience générale anime tout ce monde, où les yeux fixés sur les chevaux placés sous de front sur une même ligne en attendant le signal du départ, et dès qu'ils se sont élancés en avant les regards anxieux des parieurs les suivent dans l'espace avec tout l'intérêt que représente la somme engagée sur la tête de tel ou tel cheval, tandis que le populaire, se passionnant gratuitement pour l'un ou pour l'autre des concurrents, bat des mains et manifeste bruyamment sa joie au fur et à mesure qu'un coureur distance l'autre.

La réunion des *courses* de la Marche a remplacé les anciens *steeple-chases* de la Croix-de-Berny; la charmante disposition du parc; les riants aspects des paysages de la vallée, la beauté des routes qui desservent le pays et les faciles moyens de transport y attirent une affluence considérable. Mais, dit l'auteur de *Paris illustré*, «s'il est très-facile de se rendre à la Marche soit à pied, soit à cheval, soit en chemin de fer, soit en voiture de place, équipe ou remise, le suprême genre consiste à paraître dans cette assemblée conduit par des chevaux de poste. Les faux riches se colisent, boursillent au besoin pour se passer cette satisfaction de vanité. Ajoutons que, dans ce cas, il est une loi d'extrême élégance qui prescrit de ne se montrer qu'en nombre très-limité dans ces équipages de faste. La solide élégance ne veut que deux personnes dans une calèche, jamais plus de quatre; au delà de ce chiffre, les prétentions au bel air s'évanouissent pour faire place au ridicule des frais.»

Des sommes considérables se trouvent parfois engagées par les sportsmen, et il s'est créé une agence spéciale des poulains ayant pour but de donner aux parieurs les moyens d'avoir des intérêts dans toutes les *courses*, sans qu'ils soient exposés à la fraude ou à tout autre inconvénient.

On se rappelle le bruit qui se fit autour du nom de *Gladiateur*, lorsque ce célèbre cheval gagna le grand prix aux *courses* d'Epson; cette victoire sur le turf anglais prit toutes les proportions d'un événement. On publia le portrait du cheval, les élégants adoptèrent pour certaines parties de leur costume les couleurs du fameux cheval, et c'est une curieuse étude à faire que celle de l'importance qui s'attache de nos jours aux *courses*, d'un vocabulaire spécial, emprunté à l'Angleterre, et fini par prendre place au milieu de la langue française, à laquelle il se substitue.

Chaque société de *courses* a son règlement,

mais celui de la Société d'encouragement est de tous le plus autorisé. Le comité est composé de trente membres, et de plus trois commissaires s'occupent indistinctement de tout ce qui a rapport aux *courses* et aux paris nombreux qu'elles occasionnent. Les sommes qui sont engagées sur une *course*, soit à égalité, soit à des proportions, sont des paris qui se font au *betting* ou salon des *courses*, à la Bourse, sur le turf, sur le boulevard, dans les cafés, dans les cercles, etc. Le seul livre qui fasse foi et qui soit accepté au salon des *courses* s'appelle le *betting-book*; il est parafé par le directeur du salon. Tout pari fait après l'affichage au poteau des numéros des chevaux partants est nul si le cheval contre lequel on a parié n'y est pas inscrit. Les paris faits sur deux chevaux sont annulés si, après qu'ils ont été conclus, les deux chevaux passent entre les mains d'un seul propriétaire. Si un pari est fait sur un signal ou une indication après que la *course* est terminée, il est considéré comme frauduleux et nul; les paris faits sur des chevaux désignés sont nuls si aucun d'eux ne gagne. Ceux qui parient au *betting*, et qui inscrivent leurs paris sur le book, sont des parieurs, et dans la langue du sport on nomme *defaulter* le parieur qui n'a pas payé ses paris, ou celui qui commet une fraude.

La connaissance des divers usages et lois qui régissent le monde des *courses* exige une étude toute particulière, et, à l'égard de la Société d'encouragement, il est admis que toute personne qui engage son cheval pour ses *courses* doit se soumettre sans réserve aux dispositions du règlement. Ne sont admis à courir que les chevaux entiers et juments nés ou élevés en France jusqu'à l'âge de deux ans, dont la généalogie est inscrite soit au stud-book anglais, soit au stud-book français, ou qui ne sont issus que d'ancêtres dont les noms s'y trouvent insérés.

Tout individu qui veut faire courir doit avant toutes choses justifier du lieu de naissance du cheval, de la localité qu'il habite et de celles qu'il a habitées, au moyen de certificats émanant tant du propriétaire du cheval que de ceux chez qui il a résidé; ces certificats sont soumis au contrôle du directeur du dépôt d'étalons dans la circonscription duquel se trouvent situés les lieux de naissance et de résidence. D'après l'article 16 du règlement des *courses* de la Société d'encouragement pour l'amélioration de la race chevaline en France, les chevaux prennent leur âge à partir du 1^{er} janvier de l'année de leur naissance. Pour engager son cheval, le propriétaire est obligé de payer un droit d'entrée, dont le chiffre varie selon l'importance du prix que le cheval doit disputer, et lorsque le propriétaire retire son cheval après l'avoir engagé, il est tenu de payer une certaine somme comme indemnité; c'est ce qu'on appelle *déclarer forfait*, c'est-à-dire annoncer que l'on est dans l'intention de rompre l'engagement contracté précédemment et qu'on est prêt à payer l'indemnité fixée.

Disons maintenant quelques mots des principales *courses* en Angleterre.

Le fameux Derby, dont nous parlerons plus loin, fondé en Angleterre en 1780, n'a été importé en France qu'en 1835, grâce à l'initiative des ducs d'Orléans et de Nemours; il fut couru pour la première fois à Chantilly sous le nom de prix du Jockey-Club. Le prix du Derby n'est couru en Angleterre que par les poulains et pouliches de trois ans. En France, il se court au mois de mai, et, à voir l'engouement croissant des Parisiens pour cette course, il est permis de supposer que bientôt le jour du Derby sera chez nous comme chez nos voisins d'outre-Manche une fête nationale. «Après la fête du Derby, dit l'auteur de *l'Anglais à Paris*, a lieu la même semaine à Epson la *course* des juments, appelée *course des Oaks* (chênes), parce que la première de ces *courses* eut lieu en 1780 sur un domaine de ce nom appartenant au comte de Derby. A la *course des Oaks*, ce sont les dames qui parient le plus, non des milliers de guinées comme leurs maris, mais des douzaines de gants de Paris.» Les *courses* d'Ascot, selon M. Aurèle Kervigan, sont le rendez-vous favori de l'aristocratie; la royauté elle-même y assiste et en accroît le prestige. C'est à George IV que ces *courses* doivent l'origine de leur splendeur. Les dames de la cour s'y promenaient en grand costume. En 1852, la reine s'y rendit avec tout le pompeux appareil de sa cour. La police de cette *course* fashionable est faite par des serviteurs de la maison royale en livrée rouge. En 1844, le czar Nicolas y fonda un prix qui portait son nom, mais qui n'existe plus depuis la guerre de Crimée; c'était une coupe d'or d'un grand prix et d'un travail merveilleux. On l'appelait *The Emperor's Cup* (la Coupe de l'Empereur).

Les *courses* de Goodwood sont, comme celles d'Ascot, exclusivement fréquentées par l'aristocratie. Le prix de cette *course* est considérable; il consiste en une coupe d'or et en diverses sommes d'une valeur de 100 à 120,000 francs.

Le plus célèbre prix de *courses*, après celui d'Epson ou Derby, est celui de Saint-Léger, fondé par le comte de Saint-Léger à Dun-caster dans le comté d'York. Ne sont admis à cette *course* que les chevaux et juments de trois ans.

Mais de tous les champs de *course* de l'Angleterre, le plus ancien est celui de Newmarket, petite ville des comtés de Suffolk et

de Cambridge. Ces *courses*, qui sont au nombre de sept annuellement, datent du règne de Charles II.

Le terrain des *courses* est là, pour ainsi dire, élastique, et, grâce aux travaux souterrains des insectes, le sabot du cheval y rebondit comme la balle sur la raquette du joueur. Le génie des sportsmen a trouvé moyen de l'améliorer encore. Sur une colline escarpée se déroule la carrière réservée aux chevaux vigoureux. Il y a des pentes descendantes pour les animaux plus faibles, mais dont le galop a de la prestesse; puis on laisse les surfaces planes aux bêtes refaites et fatiguées. On peut compter dix-huit carrières de nature et de dimensions variées selon le poids, l'âge ou la qualité des chevaux qu'on veut lancer.

On distingue en Angleterre plusieurs espèces de *courses*: le *trial-stake*, *course* d'essai pour les chevaux de trois ans engagés avant même leur naissance; ils doivent courir une distance de 1,000 mètres; le *triennial-stake*, *course* dans laquelle les chevaux sont engagés à courir sur le même champ de *course* pendant trois années consécutives: ce genre de *course*, récemment adopté par les sportsmen, a pour objet de mettre à l'épreuve les qualités des chevaux à divers âges; aussi voit-on parfois le vaincu de la première année devenir le vainqueur de la seconde ou de la troisième; le *selling-stake*, *course* à la suite de laquelle les chevaux sont vendus; le *closing-stake* ou *course* de clôture; c'est la dernière *course* d'une saison ou d'une série de *courses*.

Le *steeple-chase* est toujours la *course* préférée, et, comme en France, les sportsmen, qu'on nomme aussi *gentlemen-riders* (gentilshommes cavaliers), ne dédaignent pas d'y prendre la place des jockeys en courant eux-mêmes. Les *courses* sont le plaisir favori des Anglais, et de nombreuses associations chevalines y existent.

Tout en reconnaissant le but sérieux et utile des sociétés fondées pour le perfectionnement et l'amélioration des races chevalines, il faut signaler le côté dangereux des *courses* elles-mêmes. «Elles sont, dit M. Kervigan, en Angleterre, aussi désastreuses pour toutes les classes de la population que les jeux de Bourse en France pour les capitalistes grands et petits, et que le jeu de la roulette à Bade et à Hombourg. Le Tattersall de Londres attire dans son gouffre les joueurs ou parieurs, ce qui est la même chose, de toute condition: ducs et riches gentlemen, marchands, commis, épiciers, fonctionnaires publics, maîtres d'hôtel, commissionnaires, bouchers, domestiques des deux sexes, ouvriers, palefreniers, apprentis. Après cette foule, qui est la nation même, viennent les bohèmes du turf, gens sans feu ni lieu, oiseaux de proie s'abattant sur les champs de *courses* comme sur un champ de bataille, où des milliers de dupes laissent leur fortune et quelquefois leur honneur. L'escroquerie, la coquinerie se glissent même dans les rangs dorés des riches turfistes et des nobles sportsmen, ce qui est inévitable quand il s'agit de centaines de mille francs à gagner ou à perdre dans les spéculations aléatoires fondées sur la vitesse d'un cheval qui a vingt-cinq concurrents. Quelquefois c'est un jockey qui, pour une forte somme, se vend aux adversaires de son maître et fait perdre la victoire au cheval le meilleur et le plus renommé. C'est souvent le propriétaire d'un cheval fameux qui parie de petites sommes pour ce cheval et des sommes considérables contre, puis qui, donnant ordre à son jockey de se laisser battre, réalise par cette friponnerie d'énormes bénéfices. Ou bien c'est un très-bon coureur qu'on fait passer pour une rosse et qui, ayant été plusieurs fois vaincu dans les *courses*, a tous les parieurs contre lui. Le propriétaire parie un beau jour pour ce cheval, et tous les paris sont tenus dans la proportion de dix contre un. Le cheval, habilement conduit par un jockey qui est dans le secret de la fraude, bat tous ses concurrents et gagne à son maître un demi-million. D'autres fois, c'est un cheval que l'on drogoue pour lui ôter sa vigueur. Il n'est pas rare que des chevaux soient empoisonnés par des parieurs ou par des propriétaires rivaux. Tel cheval de prix est gardé à vue, la veille d'une *course*, par deux jockeys et deux policemen pour le protéger contre ce danger ou quelque blessure qui le rende invalide. Une autre fraude, la plus fréquente et la plus difficile à découvrir, c'est la substitution d'un cheval à un autre, et encore les fausses déclarations d'âge et de nom. Les paris du turf, qui sont un jeu de hasard, se compliquent en outre, on le voit, de fraudes, de piperies et même de crimes de plus d'un genre dont sont dupes la plupart de ceux qui y vont risquer leur argent.»

Nous allons maintenant apprécier, en nous appuyant sur des autorités indiscutables, le rôle que les *courses*, telles qu'elles sont établies aujourd'hui, doivent jouer dans la production du cheval. «Le but des *courses*, écrit Huzarri père en l'an X, dans son *Instruction pour l'amélioration des chevaux en France*, étant de faire connaître le cheval le plus vite, le plus vigoureux, celui qui a le plus d'haieine et de fond, le meilleur par conséquent, l'emploi de ce cheval dans les haras doit nécessairement donner naissance à des produits qui lui ressemblent et même qui le surpassent, s'il est uni avec une jument qui, soumise aux mêmes épreuves, aura également été reconnue la meilleure. C'est ainsi que les *courses* sont

utiles à la régénération et à l'amélioration des races. • Aujourd'hui, faut-il le dire? les choses ne sont plus organisées pour qu'il en soit ainsi. L'institution, si l'on peut s'exprimer ainsi, a déraillé. Il est bien entendu que ceci ne doit pas s'appliquer aux courses au trot, dont l'utilité n'est pas contestable, mais seulement aux courses de vitesse, qui, par leur importance et leur organisation spéciale, s'imposent fatalement à la plupart des hippodromes, tant en France qu'en Angleterre. Considérées théoriquement, au point de vue de la doctrine du pur-sang, comme des épreuves ayant pour but de constater la valeur des reproducteurs, ces courses ont leur raison d'être et peuvent rendre de grands services; mais, dans la pratique, qu'arrive-t-il? Au lieu de songer à éprouver largement et impartialement les sujets destinés à la reproduction, on a fait des courses un véritable spectacle qui doit avant tout être amusant, fût-ce même par les accidents qu'il entraîne; on les a transformées en un moyen de spéculation, en un jeu dont les chevaux sont les dés. Les conséquences de ce système ne se sont pas fait longtemps attendre. • Que sont aujourd'hui nos chevaux de course? dit M. William Youatt. Ils sont plus rapides, ce serait folie de le nier; ils sont plus longs, plus légers, encore bien musclés, quoiqu'à cet égard ils aient beaucoup perdu de leurs qualités d'autrefois. Ce sont des animaux aussi beaux qu'il soit possible de l'imaginer, mais la plupart sont rendus avant que la moitié de la course soit achevée, et sur ceux qui restent en pleine possession de leur énergie. Puis que deviennent-ils, une fois la course achevée? Dans ces rudes luttes des premiers temps, le cheval se représentait dans l'arène sans qu'aucune de ses facultés eût souffert la moindre atteinte, et, dans une longue série d'années, il était prêt à entrer en lutte avec ses rivaux. Aujourd'hui, une seule course comme celle du Derby rend le gagnant incapable de courir jamais; l'animal est emmené hors de l'hippodrome les flancs déchirés par l'éperon, les côtes ruisselant de sueur, les tendons forcés; c'est une chance rare si jamais plus on entend parler de lui ou si l'on y pense : il a rempli le but pour lequel on l'avait élevé, tout est dit. Et par quelle aberration tout cela s'est-il accompli? Comment se fait-il que des hommes honorables et pleins d'habileté aient conspiré ensemble pour altérer le caractère du cheval de course et, par son influence, celui des races anglaises en général? Ce n'est pas le fait d'une conspiration; c'est la conséquence de la marche naturelle des choses. Le cheval de course du commencement et même du milieu du dernier siècle était un puissant animal, aux formes élégantes, qui avait autant de vitesse qu'on en peut désirer, et qui joignait à cela une puissance d'action inépuisable. Celui qui élevait des chevaux pour le turf, à cette époque, pouvait avoir la conviction bien satisfaisante que l'animal avec lequel il espérait accomplir ses desseins rendrait en même temps d'utiles services à son pays; mais en se proposant de faire des chevaux capables de gagner des prix, il fut naturellement conduit à ajouter un peu plus de vitesse à la puissance d'action. On obtint ainsi des animaux qui avaient perdu un peu de la compacité de leurs formes, qui étaient débarrassés d'une partie de leur étoffe, mais sans avoir perdu de la capacité de leur poitrine, de la musculature développée et puissante de leurs membres. Il n'appartient pas à la nature humaine d'être satisfaite, même de la perfection. On essaya si l'on ne pourrait pas obtenir encore plus de vitesse. On réussit, mais cette fois ce ne fut pas sans amoindrir dans un certain degré la puissance d'action. Il est facile de se figurer maintenant quelle a été la conséquence dernière de ce système. Le grand principe étant d'obtenir de la vitesse, c'est aux conditions de la vitesse qu'on s'est principalement attaché dans le choix des reproducteurs, celles d'où dépend la force étant placées en seconde ligne. On a ainsi créé un cheval aux formes allongées, aussi beau que ses prédécesseurs, sinon plus, mais laissant voir aux yeux du véritable connaisseur des muscles moins développés, des tendons moins saillants, un garrot plus tranchant, mais recouvert de muscles moins puissants. La vitesse fut portée au degré le plus extrême qui puisse jamais être rêvé; mais le fond, la force de résistance à la fatigue, l'endurance fut incroyablement diminuée. On ne tarda pas à en avoir la preuve. Ces chevaux de nouvelle création ne purent parcourir la distance que leurs prédécesseurs franchissaient avec tant de facilité. Les épreuves tombèrent de mode; on les qualifia, avec trop de vérité, hélas! de dures et de cruelles, et force fut bien de raccourcir de moitié les distances consacrées aux épreuves ordinaires. Un tel résultat ne devait-il pas être suffisant pour convaincre les éleveurs de la marche vicieuse qu'ils avaient suivie? Sans doute, pour peu qu'ils voulassent prendre la peine de réfléchir. Mais l'impulsion était donnée. Et puis les courses de peu de longueur étaient devenues de mode; en deux ou trois minutes l'affaire était terminée; on échappait à ces longues heures d'incertitude qu'exigeaient nécessairement les sept ou huit épreuves de seconde main dans les luttes contestées. Il y a une conséquence particulière des courses de peu de longueur qui n'a peut-être pas été suffisamment prise en con-

v.

sideration. Dans l'ancien système, les qualités réelles et la force assuraient presque constamment le prix au cheval qui le méritait le mieux; mais, avec les chevaux d'aujourd'hui et les courtes épreuves auxquelles on les soumet, le jockey joue le rôle principal dans la lutte. Si les animaux sont à peu près d'égale force, tout dépend de lui. Pour peu qu'il ait confiance dans la force de son cheval, il peut distancer tous ses compétiteurs; ou bien, ménageant sa monture rapide, mais sans fond, jusqu'au dernier moment, il peut atteindre le poteau avec la vitesse d'une flèche avant que son rival ait eu le temps de rassembler son cheval pour lui faire faire le dernier effort. On ne saurait nier que la conscience qu'a le jockey de son pouvoir et le compte qu'il sait être appelé à rendre de la manière dont il en aura fait usage ont conduit à l'emploi de pratiques plus cruelles dans les courses de nos jours que dans celles des anciens temps. L'habitude développait dans le cheval d'autrefois le sentiment de l'émulation et celui de l'obéissance. Une fois la course commencée, il comprenait ce que lui demandait son cavalier, et il n'était pas nécessaire de recourir à l'usage du fouet ou de l'éperon pour le porter en avant s'il était capable de gagner. *Forester* est une preuve suffisante de ce que nous avançons. Il avait gagné plusieurs courses rudement contestées; mais un jour malheureux il entra en lice avec un cheval extraordinaire, *Elephant*, appartenant à sir Jennisson Shaftor. La distance à parcourir était de 4 milles en ligne droite. Ils avaient franchi la partie plate du terrain et se trouvaient sur le même niveau à la montée. A peu de distance du poteau, *Elephant* ayant un peu gagné sur *Forester*, ce dernier fit tous les efforts possibles pour recouvrer le terrain perdu; mais voyant qu'ils étaient sans résultat, d'un bond désespéré il se rapprocha de son antagoniste et le saisit par la mâchoire pour le maintenir en arrière; on eut beaucoup de peine à lui faire lâcher prise. Les chevaux de nos jours ne sont pas animés de ce sentiment d'émulation et disposés à épuiser toutes leurs forces dans un suprême effort, et il faut, pour que leurs propriétaires puissent gagner le prix de la course, qu'ils soient cruellement excités par leurs cavaliers, jusqu'à extinction de leurs forces; aussi arrive-t-il souvent qu'ils sortent de l'hippodrome estropiés pour la vie. • (*Histoire du cheval anglais*, par W. Youatt, trad. par M. H. Bouley.) Depuis la publication de ce livre (1846), la situation n'a fait qu'empirer. Les courses ne sont plus qu'un amusement pour les désœuvrés de toutes les classes, une sorte de tapis vert où, comme au trente et quarante, pour un qui s'enrichit cent autres trouvent la ruine. La soif de jouir est telle, que les propriétaires n'hésitent pas à lancer sur le turf des poulains de dix-huit mois et de deux ans, qui ne sont pas encore formés et pour lesquels les fatigues de l'entraînement sont le plus souvent une cause de ruine. Ce système atteint la race tout entière, et, si on le laisse se perpétuer, le pur-sang aura bientôt cessé d'exister ou ne sera plus que l'ombre de lui-même. Au lieu de ce bel animal tout nerf et tous muscles dont le célèbre *Eclipse* peut être considéré comme le plus beau type, nous n'aurons qu'un corps disloqué, sans harmonie et sans force, qui sera au noble coursier dont nous venons de parler ce qu'est à l'homme le *petit-croû*. Sans doute il ne faut pas aller trop loin; nous ne sommes pas d'avis, comme le voudraient quelques hippologues, de ne mettre en course que les chevaux ayant atteint l'âge de cinq ans. Les poulains nés de bonne heure, bien élevés, bien venants, sont en état de courir à trois ans. En résumé, si l'on veut faire des courses de vitesse ce qu'elles doivent être en effet, des épreuves sérieuses destinées à mettre en évidence les mérites des reproducteurs, il faut renoncer bien vite aux errements que nous suivons depuis trop longtemps. La Société d'encouragement, à qui le gouvernement a tant accordé, trop accordé peut-être, et à qui nous sommes certainement redevables du bien et du mal produits par les courses, doit être la première à prendre l'initiative d'une réforme radicale que tout le monde souhaite, mais que personne n'ose ou ne peut accomplir. Qu'elle le fasse, et le pays tout entier lui sera redevable d'un grand bienfait, et les éleveurs sérieux, qui aujourd'hui lui jettent la pierre, n'auront qu'une voix pour applaudir à sa prospérité. L'attention des réformateurs doit se porter sur trois points, l'âge, le poids, la distance, autour desquels gravitent toutes les conditions relatives à une course quelle qu'elle soit. Tout excès est nuisible. Cet axiome du vulgaire bon sens semble avoir été complètement mis en oubli par les sportsmen de nos jours. Les épreuves sont trop courtes, les poids trop légers et souvent les animaux trop jeunes. Aujourd'hui la vitesse est tout. Sans l'amoindrir par trop, accordons plus d'attention au fond, à l'endurance, comme disent les Anglais. Pour que les courses soient une épreuve concluante, le cheval doit y déployer dans une distance donnée toute sa force physique et toute sa valeur morale; mais pour quoi exagérer sa vitesse au point de lui faire dépasser les limites de sa puissance physiologique?

Comme corollaire de ce qui précède, nous dirons un mot des courses au trot. On les a trop négligées jusqu'ici. On les avait supprimées en 1853; on y revient aujourd'hui, et nous devons encourager ce mouvement de

toutes nos forces. Au pur-sang les courses de vitesse, les seules dans lesquelles il puisse déployer largement ses facultés; les courses au trot sous l'homme ou à la guide conviennent aux races intermédiaires destinées aux services de la selle et du trait léger. Ce serait nuire à la bonne production que de n'exiger aucune preuve des individus qui sont destinés à les multiplier. La course au trot est éminemment utile pour constater chez les animaux déjà reconnus comme doués d'une constitution solide les qualités inhérentes à l'origine et développées à la faveur d'une bonne éducation. Elle seule ou presque seule fournit le moyen de reconnaître d'une manière sûre les sujets les plus aptes à la conservation d'une race d'élite ou à l'amélioration des races secondaires. Les courses au trot sont sujettes aux mêmes vices que les courses de vitesse. Les moyens de les en préserver sont identiques. Ce qui a été dit des unes peut être également appliqué aux autres. Nous n'insisterons pas davantage là-dessus. Les courses au trot ne doivent pas être considérées seulement comme épreuve, elles sont aussi un moyen de bon élevage et de judicieuse éducation. Sous ce triple rapport, leur utilité est de premier ordre. Les courses de vitesse ne s'appliquent qu'à une portion relativement très-minime de la population chevaline. Sur trois millions de chevaux que possède la France, on ne compte pas plus de deux mille individus de pur sang. La force étonnante employée au renouvellement annuel de cette population est de douze mille têtes environ; les races pures réunies en fournissent à peine trois cent cinquante. Les courses de vitesse puisent leur raison d'être dans la nécessité où l'on est de maintenir un niveau supérieur accessible seulement aux individualités d'élite. Le rôle des courses au trot est tout autre; leur but exclusivement pratique intéresse la grande majorité des éleveurs, et à ce titre elles méritent la plus sérieuse attention.

Comme la chasse, les courses tendent à devenir chaque jour de plus en plus un domaine à part, exclusivement réservé aux initiés. Elles ont leurs lois, leurs coutumes et leur langage, sorte d'idiome hybride où le français et l'anglais se montrent confondus de la plus étrange façon. Ce n'est certes pas un progrès; mais enfin le fait existe, le mode le protège, et sans l'approuver nous sommes bien forcés de nous y soumettre. Jusqu'à ce jour, ces lois, ces coutumes et ce langage n'étaient connus que d'un assez petit nombre d'initiés qui forment ce qu'on appelle la catégorie des hommes de cheval, sportsmen ou turfistes. La nécessité d'un *Manuel des courses*, sorte de guide pratique à l'usage de tous, se faisait donc vivement sentir. Cette lacune vient d'être heureusement comblée par M. le vicomte H. de Mirabal. Son livre peut être utile à tous. Les indications qu'il fournit sur les différents hippodromes de France, sur la nature et les conditions des prix qui y sont attachés, sont d'une utilité incontestable pour les éleveurs, tandis que le simple curieux peut s'y rendre compte en peu de temps de l'organisation des courses et en suivre pas à pas les développements.

— *Courses de Barberi*. En Italie, on désigne ainsi la course des chevaux libres, sans selle, sans bride et sans frein. Les chevaux ainsi débarrassés de tout harnachement s'élancent les uns à côté des autres dans une grande arène, et cette course, qui est presque sans but, n'a que le mérite de faire voir le cheval dans toute sa spontanéité et de prouver ce dont il est capable en liberté. Mme de Staël a d'ailleurs tracé une description fidèle de ce genre de course très-goûté à Rome. • De petits chevaux, dit-elle, courent tout seuls, sans cavaliers, les uns contre les autres. Ce spectacle attire singulièrement l'attention des Romains. Au moment où il va commencer, toute la foule se range des deux côtés de la rue. La place du Peuple, qui est couverte de monde, est vide en un instant. Chacun monte sur les amphithéâtres qui entourent les obélisques, et des multitudes innombrables de têtes et d'yeux noirs sont tournés vers la barrière d'où les chevaux doivent s'élaner. Ils arrivent sans selle et sans bride, seulement le dos couvert d'une étoffe brillante et conduits par des palefreniers très-bien vêtus, qui mettent à leur succès un intérêt passionné. On place les chevaux derrière la barrière, et leur ardeur pour la franchir est extrême. A chaque instant on les retient, ils se cabrent, ils hennissent, ils trépiguent, comme s'ils étaient impatients d'une gloire qu'ils vont obtenir à eux seuls, sans que l'homme les dirige. Cette impatience des chevaux, ces cris des palefreniers font du moment où la barrière tombe un véritable coup de théâtre. Les chevaux partent; les palefreniers crient : « Place! place! » avec un transport inexprimable; ils accompagnent leurs chevaux du geste et de la voix aussi longtemps qu'ils peuvent les apercevoir. Les chevaux sont jaloux l'un de l'autre comme les hommes. Le parré étincelle sous leurs pas; leur crinière vole, et leur désir de gagner le prix, ainsi abandonnés à eux-mêmes, est tel, qu'il en est qui en arrivant sont morts de la rapidité de leur course... La foule rompt les rangs quand les chevaux sont passés et les suit en tumulte. Il faut entendre les exclamations des palefreniers dont les chevaux sont vainqueurs! Souvent on a vu celui qui a ga-

gné le prix se jeter à genoux devant son cheval, le remercier et le recommander à saint Antoine, patron des animaux. • Dans les dernières années de la Restauration, on essaya d'offrir ce spectacle aux Parisiens, mais il n'obtint aucun succès.

— *Course en sac*. Ce genre de course est d'un usage assez fréquent dans les fêtes patronales des environs de Paris. On a pour ce jeu de grands sacs de forte toile, de la grandeur d'une personne; le coureur se met dans le sac, les pieds les premiers, le corps et les bras jusqu'au cou, où le sac est lié; on le laisse assez large dans le fond pour que celui qui est enfermé dedans puisse faire agir ses pieds. Lorsqu'un certain nombre de concurrents sont ainsi en sacs, on les aligne dans une allée ou sur une pelouse, et au signal donné ils partent, et généralement, à peine ont-ils fait quelques pas, que le plus grand nombre trébuche et tombe, à la grande satisfaction des spectateurs. Cependant il est des coureurs habiles et exercés qui, calculant avec soin leurs mouvements, se contentent de sautiller doucement et arrivent ainsi au but. Cette course est un prétexte d'amusement pour le public, une occasion pour le vainqueur de gagner un prix, mais elle est peu propre à améliorer quoi que ce soit dans l'homme, puisqu'elle n'a rien qui puisse aider au développement des muscles.

— *Courses nautiques*. De même que les courses de chevaux sont encouragées, patronnées et réglementées par la Société d'encouragement, les courses nautiques sont organisées chaque saison à Paris par la Société des régates parisiennes, et dans les départements par diverses sociétés fondées dans le même but. Le yachting est en grande faveur, et le gouvernement facilite le développement des courses nautiques en instituant des prix qui sont décernés aux patrons des embarcations arrivées premières dans les régates.

Les courses nautiques sont de plusieurs espèces; il y a des courses à la voile avec ou sans allégeance; l'allégeance entre bateaux est habituellement de 30 secondes par mètre et par heure, en prenant pour fraction indivisible le demi-mètre et la demi-heure. D'après ces dispositions, la petite et la moyenne série, comme la grande, se trouvent dans des conditions de course équitables.

Les courses à aviron donnent lieu à engagements à un, à deux, à trois ou à quatre rameurs, soit en couple, soit en pointe. Il y a encore les courses d'ensemble, les courses de pirogues, de podoscaphes, à la pagaie, courses en baches et à la gaffe, courses de gigs, de skiffs, de périssoires, de canots, de yachts, etc., etc.

Les courses nautiques sont fort en faveur en Angleterre, et elles ont produit plus d'un officier supérieur de la marine royale, en devenant pour beaucoup de jeunes hommes une passion qui les conduisait peu à peu à se faire marins. En France, elles sont nées du canotage; ce n'était, il y a une vingtaine d'années, que des courses de vitesse improvisées entre plusieurs embarcations d'amateurs; peu à peu elles se sont réglementées; le *Sailing*, club des régates, s'est formé; des commissaires ont prescrit l'observation de certains règlements approuvés par l'autorité, et aujourd'hui, lorsqu'une course est annoncée soit aux environs d'Argenteuil, soit à tout autre endroit de la Seine, une foule nombreuse de spectateurs se porte sur la berge, et les paris s'ouvrent, les visages s'animent, les mains applaudissent, tout comme un jour de Derby ou de steeple-chase. V. CANOTAGE et RÉGATY.

— *Course de quintaine*. Cette course était pratiquée dans les carrousels, et on peut la considérer comme analogue à la course de la bague et du faquin; elle se faisait de même au galop, et elle consistait à frapper certains trous figurés ou pratiqués sur un poteau, appelé quintaine, avec la pointe d'une lance, ou à enfler avec la même arme des anneaux suspendus à une sorte de potence.

— *Courses de taureaux*. Il faut remonter aux Romains pour trouver l'origine des courses de taureaux, qui faisaient partie des jeux du cirque. Les cirques de la Péninsule ne s'ouvriraient pas spécialement aux taureaux; mais, à l'imitation de ceux de Rome, gladiateurs et animaux divers s'y combattaient. Tout le temps que dura l'occupation arabe, les combats de bêtes disparurent; les Sarrasins, qui apportaient à l'Espagne le goût des arts et le germe des sciences, se montraient ennemis de ces jeux cruels et sanguinaires. Ce fut alors que les soldats de Pélagie, retranchés derrière leurs rochers abrupts, conservant avec la rudesse de leurs mœurs tous les goûts d'une vie sauvage, peu à peu prirent plaisir aux chasses des taureaux sauvages, et plus tard les adversaires des Maures occupaient les rares loisirs que leur laissaient leurs continuelles attaques contre les envahisseurs de l'Espagne à lutter corps à corps contre les taureaux, se glorifiant du titre de *torreadores* que les Espagnols devaient continuer à tenir en haute estime. Après la délivrance de l'Espagne, les courses ou combats de taureaux devinrent le plaisir par excellence du peuple espagnol, et aujourd'hui encore, pendant que l'Europe civilisée insère chaque jour dans ses codes quelque nouvelle loi d'humanité, l'Espagne tout entière se précipite aux courses de taureaux avec la même furie que jadis Rome patienne aux jeux sanglants du cirque; et

L'Espagnol se passera plus volontiers de dîner que d'assister au seul spectacle qu'il comprenne et qu'il affectionne au delà de toute expression.

Le cirque destiné à cette représentation est vaste, et l'arène est entourée d'une forte palissade en planches surmontée d'une balustrade derrière laquelle sont les gradins et les loges. Les jours de combat, tout l'espace réservé au public est occupé par une foule empressée, parée, que la vue du sang met en joyeuse humeur et qui ne cesse de battre des mains que pour manger des limons ou des pâtisseries et rouler des cigarettes.

Les taureaux destinés à combattre sont pris dans les bois à l'aide d'autres taureaux dressés à attirer à eux ceux qui sont à l'état sauvage. Un seul est ordinairement lâché dans la lice; il est rendu furieux par les attaques des *picadores*, qui, brillamment costumés, saluant l'assistance avec grâce, ont pour mission spéciale de harceler le taureau au moyen de petits dards à flamme rouge qu'ils lui lancent dans le flanc, tandis que de l'autre main ils agitent un drapeau rouge destiné à augmenter encore la fureur de l'animal. Celui-ci se lance contre le drapeau, et malheur à l'homme s'il n'est pas assez lesté pour se jeter de côté; un second picador vient alors au secours du premier et lance à son tour un nouveau dard destiné à appeler sur lui la colère du taureau. Quelquefois trois, quatre picadors se liguient contre le taureau; mais alors il arrive que l'animal, voyant l'inutilité d'une poursuite dirigée tantôt contre un de ses ennemis, tantôt contre un autre, s'attache à un seul et méprise les traits qui lui sont lancés de toutes parts pour s'acharner uniquement à sa poursuite. C'est lorsque le taureau est parvenu à ce haut degré de colère et de rage que paraît dans la lice le toréador, dont l'épée doit terminer la lutte. De la main droite il tient son arme, et vient se placer au-devant du taureau, qui se précipite sur ce nouvel adversaire. Celui-ci évite le choc et présente la pointe de son épée au défaut de l'épaule de l'animal, pour montrer au public attentif qu'il ne dépendrait que de lui d'en finir tout de suite; mais soudain il relève son arme aux acclamations de la multitude et attend qu'une seconde fois le taureau furieux l'attaque; alors, s'il veut faire preuve de valeur et d'adresse, il ne se sert pas encore de son épée, mais posant le pied gauche entre les cornes de l'animal, il prend son élan en même temps que le taureau relève la tête, lui pose le pied droit sur le garrot, et d'un bond s'élançant à cinq ou six pas derrière lui, puis, quand il a suffisamment montré son savoir-faire, il se décide à tuer le taureau en lui plongeant son épée dans la gorge.

A cette première partie du spectacle succède une autre lutte : plusieurs cavaliers entrent dans le cirque et viennent se placer, armés d'une lance, sur une seule ligne, à quelques mètres de distance respective; on ouvre alors la loge d'un taureau furieux, qui se jette impétueusement sur le premier cavalier; celui-ci, s'efforçant d'éviter son atteinte, fait faire volte-face à son cheval et brise, s'il peut, sa lance dans le cou du malheureux taureau, qui, exaspéré par sa blessure, court sur les autres cavaliers, et tous exécutent la même manœuvre jusqu'à ce que le taureau tombe mort ou qu'il parvienne à faire sauter d'un coup de cornes cheval et cavalier en l'air, auquel cas le public enthousiasmé ne manque jamais de crier : « Bravo, taureau ! » tout comme il crie : « Bravo, toréador ! » Mais il est parfois des incidents imprévus, celui, par exemple, où le taureau d'humeur débonnaire, méprisant les provocations et les dards, tourne le dos aux picadors et ne songe qu'à regagner la porte du cirque; mais ceci ne fait pas le compte de cette foule impatientée de voir le sang couler, qui n'est venue là que pour assister à une mort quelconque, fût-ce celle d'un homme, et à qui il faut absolument une victime. La foule donc témoigne son mécontentement en accablant le taureau d'injures et en demandant impérieusement sa mort, voue que se hâte de satisfaire le toréador, qui plonge son épée dans le cou du trop paisible animal. Il est encore quelques épisodes qui varient le spectacle, tels que la *course en tonneau* exécutée par un toréador qui, armé d'une petite épée, n'a d'autre moyen de se soustraire aux coups de cornes de son adversaire que de se jeter dans un tonneau que l'animal roule avec violence; puis le combat sans armes, où il faut que les toréadors saisissent le taureau par les cornes et le renversent; mais le jeu finit toujours par la mort de la bête ou celle de l'homme, et on a peine à comprendre qu'un pareil spectacle soit si goûté d'un peuple civilisé.

Il était tout naturel que les Espagnols, conquérants de l'Amérique du Sud, y portassent les goûts des combats de taureaux; au Mexique, ils furent établis et ne tardèrent pas à y joindre une grande vogue, et l'éclat qu'on donna à cette sorte de divertissement dépassait encore celui des combats donnés à Madrid. Dans les divers gouvernements de l'Amérique du Sud, les entrepreneurs payent un droit considérable pour chaque représentation, mais en revanche ils ont à leur disposition une compagnie de soldats qui jouent une espèce de pantomime destinée à servir de prologue au combat de taureaux. Ces soldats exécutent des marches et contre-marches qui forment, par la façon dont ils se placent, des croix, des étoiles, des figures; il en est même qui décrivent de la

sorte des phrases patriotiques, des sentences, puis ils forment un cercle, font volte-face au dehors et s'avancent en sautant vers les loges, aux sons du tambour et de la musique, et le combat commence.

En Espagne, l'état de toréador n'a rien d'avilissant, et des personnages d'un certain rang l'ont exercé. Au Pérou, les premiers toréadors sont des criminels graciés qui reçoivent une forte somme par chaque taureau qu'ils tuent. Le plus habile reste bien longtemps en grande faveur, et les Indiens éprouvent un très-vif plaisir à se mesurer avec des taureaux sauvages. A Lima, l'annonce d'une *course de taureaux* excite une joie universelle, et les habitants des pays voisins viennent en habits de fête se joindre à ceux de la ville. Bien que, comme en Espagne, il s'agisse de mettre le taureau à mort après l'avoir rendu furieux, les choses se passent différemment et les moyens de harceler le taureau ne sont pas les mêmes. C'est à l'aide de mannequins en cuir gonflés de vent ou bien d'hommes de paille pleins d'artifices que l'on arrive à ce résultat; d'autres fois ce sont les chevaux qu'on lance sur le taureau et qu'on fait éventrer; plus encore peut-être qu'en Espagne ce spectacle est sanguinaire, mais il est le plaisir suprême de la population.

Plusieurs fois on a tenté d'introduire en France ce genre d'amusement, mais l'autorité a toujours sagement refusé d'autoriser autre chose que des simulacres de combat, et en 1865 un semblant de combat de taureaux a été donné à l'hippodrome de Paris, mais aucun danger n'était à craindre ni pour le public, ni pour le taureau, doux et paisible animal que des picadors pour rire avaient toutes les peines du monde à décider à faire au pas le tour de l'hippodrome. Il est juste d'ajouter que, eussent-ils été autorisés, les combats de taureaux n'eussent produit à Paris chez les spectateurs qu'un sentiment répulsif, les mœurs françaises ne s'accommodant pas de pareilles distractions.

— Administ. Revenons un peu sur nos pas, et parlons des *courses de chevaux* sous le rapport des règlements qui y président. Les *courses de chevaux* sont un des moyens d'action les plus puissants pour stimuler le zèle des éleveurs. Elles sont régies par l'arrêté ministériel du 17 février 1853, qui a exclu toutes les *courses* autres que les *courses au galop*, et divisé les prix des *courses* en deux catégories, prix classés au règlement, prix non classés. Les prix classés sont répartis et réglés comme il suit : 1^{re} classe : grand prix impérial pour chevaux n'ayant jamais gagné ce même prix. 2^e classe : prix impériaux pour chevaux n'ayant jamais gagné de prix de première classe; le gagnant d'un prix de première classe doit porter 2 kilogr. de surcharge; le gagnant de plusieurs de ces mêmes prix doit porter 4 kilogr. 3^e classe : prix principaux pour chevaux n'ayant jamais gagné de prix de première ou de deuxième classe, et ayant un an de résidence dans la division (haras). Le gagnant d'un prix de 3^e classe porte 3 kilogr. de surcharge; le gagnant de plusieurs prix, 4 kilogr. 4^e classe, prix spéciaux : pour chevaux de toute espèce, ayant résidé deux ans sans interruption dans la division, et n'ayant jamais gagné de prix de 1^{re}, 2^e ou 3^e classe. Le gagnant d'un prix de 4^e classe doit porter 3 kilogr. de surcharge; de plusieurs de ces prix, 4 kilogr. Pour les prix de 3^e et de 4^e classe, la France est partagée en deux divisions, la division du Nord et la division du Midi. Le terrain des courses de Paris, bien que compris dans la division du Nord, est considéré comme terrain neutre. Les prix spéciaux et principaux peuvent y être disputés par des chevaux appartenant aux deux divisions. Les *courses* ont lieu à Bordeaux, Limoges, Pau, Saint-Brieuc, Toulouse, Caen, Angers, Nantes, Rennes, Boulogne-sur-Mer, Le Pin, Tarbes, Moulins, Tours, Autun, Pompadour et Paris; en avril, mai, juin, juillet, août, septembre et octobre. Le grand prix impérial est de 14,000 fr. : les prix impériaux varient de 4,000 à 6,000 fr. ; les prix principaux, de 2,500 à 5,000 fr. les prix spéciaux, de 1,000 à 3,000 fr.

Le minimum de l'âge des chevaux qui concourent pour prix spéciaux est de trois ans. Ce minimum est de quatre ans pour les chevaux qui concourent pour prix impériaux et principaux. Les distances à parcourir sont de 2 kilomètres en épreuve simple, ou de 2 kilomètres en partie liée, pour prix spéciaux; elles varient de 3 à 4 kilomètres en partie simple, ou de ces mêmes distances en partie liée pour les prix principaux et impériaux. Les chevaux doivent avoir un minimum de poids. Ce minimum varie, suivant les distances à parcourir, de 49 à 54 kilogrammes pour les chevaux de trois ans, de 54 à 60 kilogrammes pour les chevaux de quatre ans; de 58 1/2 à 63 1/2 kilogrammes pour les chevaux de cinq ans; de 60 à 64 1/2 kilogrammes pour les chevaux de six ans. En dehors de ces prix, l'administration en distribue encore pour plus de 1,500,000 fr. dans les hippodromes non classés de Laon, d'Amiens, de Chantilly, du Mans, de Mézières, d'Orléans, de Mont-de-Marsan et de Périgueux. A ces fonds viennent s'ajouter les ressources votées par les départements et les sociétés locales.

En dehors de ces *courses* et de ces prix, il existe encore dans les départements de l'Ouest un arrondissement spécial de *courses*, qui,

outre ses propres prix et ceux des circonscriptions, a un grand prix de 8,000 fr., connu sous le nom de grand prix du Derby de l'Ouest; ce prix s'augmente d'une cotisation de 200 fr., fournie par chacune des sociétés de l'arrondissement qui veut faire courir ce prix sur son hippodrome. Dans ces dernières années, les prix de Paris ont été augmentés d'un nouveau grand prix de 100,000 fr. C'est le prix de l'empereur. Les chevaux étrangers sont autorisés à y concourir.

Dans les *courses* du gouvernement, la présidence d'honneur appartient de droit aux préfets. Les divers inspecteurs et directeurs d'établissements de la circonscription y assistent et remplissent les fonctions de commissaires du gouvernement; le ministre désigne en outre, dans chaque localité, trois commissaires des *courses*; il délègue parfois cette nomination aux sociétés locales. Toutes les réclamations et contestations élevées au sujet des *courses* sont jugées par les commissaires. Leurs décisions sont sans appel, excepté dans un cas, lorsque l'identité ou la qualification d'un cheval est l'objet d'une réclamation fondée sur une fausse désignation de l'animal. Les commissaires ont le droit de statuer eux-mêmes ou de déléguer la question à la commission centrale des *courses*, composée de sept membres et instituée par le ministre.

Le lecteur aura pu jusqu'ici remarquer quelques lacunes dans ces lignes consacrées à l'histoire des *courses de chevaux*; nous allons les combler au moyen d'un excellent article de M. Louis Enault, qui a paru dans la *Revue française*. On y reconnaîtra un écrivain compétent, qui a de plus le mérite de manier supérieurement la plume, et l'on nous pardonnera quelques répétitions inévitables; du reste, *répétition* et *course* sont deux mots à peu près synonymes, puisque, dans les *courses*, il est impossible de ne pas revenir de temps en temps sur ses pas.

« Je ne sais qui a dit que le cheval était le piédestal des princes : en tout cas, c'était bien dit. Aujourd'hui beaucoup de gens, sans être princes, aspirent à se donner au moins le piédestal. Ceux même qui n'ont pas de chevaux à eux se passionnent pour les chevaux d'autrui. Il suffit, pour s'en convaincre, d'aller un jour de *courses* à la Marche, à Longchamp, à Vincennes ou à Chantilly. Nous savons la part qu'il faut faire, ici comme en toutes choses, à l'engouement et à la mode; mais nous savons aussi celle qui revient au bon sens, à la raison et à la vérité. Que les frivolités mondaines, ou les mœurs tapageuses du demi-monde, aient vu là l'occasion, toujours si avidement recherchée par elles, de s'affirmer au grand jour, c'est un simple détail, dont il n'y a point à se préoccuper. N'est-ce point aux sermons du curé que les belles dévotes essayent le premier effet de leurs toilettes printanières? On n'a jamais songé pour cela à supprimer les sermons. L'abus est partout à côté de l'usage. Il faut garder l'un et se résigner à l'autre.

« Il y a un rapport évident, incontestable, perpétuel, entre l'extension donnée aux *courses*, les encouragements accordés aux vainqueurs, la faveur dont on entoure tout ce qui les touche, et l'accroissement et l'amélioration de l'espèce chevaline. C'est un enchaînement d'une logique rigoureuse. Si vous n'avez pas de *courses*, vous n'aurez pas de chevaux de pur sang; sans chevaux de pur sang vous n'aurez pas de régénération possible pour vos races appauvries. C'est là, du reste, un principe admis aujourd'hui dans toute l'Europe. Nous n'en voulons d'autre preuve que l'importance, exagérée peut-être, mais à coup sûr incontestable, accordée aux *courses de chevaux*, en Allemagne, en Belgique, en Italie, en France, en Angleterre.

« Les *courses de chevaux*, considérées comme institution sociale et politique, remontent à la plus haute antiquité. Les premiers hommes divisèrent le cheval, comme toutes les grandes forces de la nature, utiles ou redoutables. Salomon institua des *courses* chez les Juifs : il montait sur son trône pour voir courir ses favoris. On sait quel éclat les jeux olympiques jetèrent sur la Grèce antique. On s'y disputait les prix de vitesse en des *courses* attelées ou montées.

« Dès les premières années de la fondation de la ville qui porta son nom, Romulus institua des *courses de chevaux* qui durèrent autant que l'empire. On sait la passion des Byzantins pour les chevaux et ces violentes rivalités de toute une ville, partagée entre les *bleus* et les *verts*, qui menaçaient chaque jour d'ensanglanter l'arène. Mais le génie trop cosmopolite de Byzance ne cherchait que le spectacle et le plaisir des yeux dans ces *courses*, et, au lieu d'améliorer les races indigènes, les entrepreneurs des jeux de l'hippodrome se contentaient de faire acheter dans le monde entier, soumis au sceptre de leurs empereurs, les chevaux les plus beaux et les plus vaillants, qui venaient courir sous leurs yeux.

« Les chroniques équestres de la France ont aussi leurs lettres de noblesse. On connaît les exploits, dans cette branche du sport, du cycle de Charlemagne. On sait que ce grand monarque, aussi habile dans les exercices du corps que puissant par les conceptions de son génie, dressait lui-même ses chevaux. Un

peu plus tard, cette fois en plein moyen âge, nous voyons des *courses de chevaux* en Bretagne. Il y a bien des siècles que la réputation des Normands est faite dans l'art de courir la bague. L'origine des *courses* parmi les races intelligentes qui habitent les régions pyrénéennes se perd dans la nuit des temps.

« Quoi qu'il en soit, ces diverses épreuves étaient loin d'offrir les garanties et d'avoir la correction et la sévérité des *courses* contemporaines. Nous ne les avons indiquées que pour mémoire, comme filiation lointaine et en guise d'histoire des origines. C'est à l'Angleterre qu'il est juste de reporter la fondation des *courses de chevaux*, telles qu'elles se pratiquent aujourd'hui dans toute l'Europe.

« L'Angleterre a toujours été pour les chevaux un sol privilégié. Les qualités de la pâture et les conditions climatiques semblent leur avoir également convenu dans tous les temps. Jules César parle avec une sorte d'admiration de l'adresse avec laquelle les Bretons conduisaient des chariots armés de faux, attelés de chevaux vigoureux et rapides. Il en exporta une assez grande quantité sur le continent, et les répandit à travers le monde. Un peu plus tard, quand les Romains furent les maîtres absolus de la Grande-Bretagne, ils croisèrent les races du pays avec les chevaux de diverses origines que montait leur cavalerie. Ce fut comme une première dégénérescence : elle fut suivie de beaucoup d'autres. A l'époque de la conquête, le cheval d'Espagne, le *genet*, comme on l'appelle, beau, brave, noble, élégant, tenta la première régénération d'une race que les Romains avaient abâtardie. — Ce ne fut là, du reste, qu'un essai aristocratique, sans influence sérieuse et nationale. Le premier cheval arabe fut introduit en Angleterre sous Henri I^{er}.

« Les premières courses datent de Henri II. Elles avaient lieu hors les portes de la ville, dans un champ connu sous le nom de *Smithfield*. Tous les vendredis, on y amenait un certain nombre de chevaux destinés à la vente, et que l'on essayait au milieu d'un grand concours de comtes, de barons, de chevaliers et de bourgeois, accourus pour voir ou pour acheter. On faisait marcher les chevaux au pas; on les faisait trotter et galoper. Dans l'après-midi de tous les dimanches de carême il y avait une sorte de tournoi et de passe d'armes, où chevaux et cavaliers faisaient assaut de souplesse et de dextérité. Le tout se terminait par une *course* à toute vitesse. Mais il s'en fallait de beaucoup qu'à cette époque les Anglais fussent satisfaits de leurs races. Ils avaient un idéal qu'ils n'atteignaient point.

« Le roi Jean fit acheter dans les Flandres cent étalons choisis. Un an plus tard, Edouard II tira de la Lombardie trente chevaux de guerre et douze chevaux de trait. Edouard III sacrifia des sommes considérables pour se procurer cinquante beaux chevaux espagnols. Il eut, lui, des chevaux de *course* proprement dits, et dans lesquels on recherchait beaucoup la vitesse, aux dépens même de la force. Henri VIII eut dans ses écuries des chevaux de renom, et il accrût notablement la taille du cheval anglais en s'opposant à toute reproduction par un étalon n'atteignant pas le niveau fixé par lui. Les *courses* de Chester et de Hamford furent établies sous son règne. Mais les hippodromes n'étaient pas comme aujourd'hui tracés à l'avance. On lançait à travers la campagne les cavaliers intrépides. Il n'était pas alors question du cheval de pur sang, ni de la foudroyante vitesse obtenue par lui depuis lors. La vitesse que l'on voulait en ce temps, c'était celle du cheval de guerre et de fatigue, obligé de porter le lourd poids de l'homme d'armes. Le prix de ces *courses* primitives consistait dans une clochette de bois, ornée de fleurs. Dans la suite, une clochette d'argent remplaça la clochette de bois. Sous Jacques I^{er}, les *courses* se multiplièrent singulièrement en Angleterre. Il y en eut à Garterley, à Croydon, à Enfield-Chase. Les paris entre propriétaires devinrent très-fréquents : presque toujours le propriétaire montait lui-même son cheval. C'est à cette époque que l'on posa les premières règles de cet art de l'entraînement, qui devint plus tard si savant et si compliqué. Cavalier brillant, Charles I^{er} fit fleurir Newmarket et créa un hippodrome dans Hyde-Park. Après le temps d'arrêt nécessairement imposé aux *courses*, comme à tous les débauchés aristocratiques, par les guerres civiles, il y eut, à la restauration de Charles II, une reprise éclatante. Charles II fonda le premier prix en argent qui eût jamais été gagné sur un hippodrome anglais. Ce prix fut de 100 livres. Les chevaux du roi coururent sous son nom, donnant ainsi au turf ses lettres de noblesse. La valeur des prix ne tarda point à s'accroître : on se disputa des plats royaux, des coupes d'or et d'argent de 200 guinées. Le parcours était alors de 6 à 7 kilom.; la charge de 60 à 75 kilogr. Charles II envoya son écuyer, Christophe Wervick, en Orient, pour lui acheter des étalons et des juments des races les plus célèbres. Guillaume III suivit son exemple, et augmenta la valeur des prix. La reine Anne en fonda de nouveaux dans différentes villes du royaume.

« La race anglaise doit à trois chevaux son éclatante transformation. Ces chevaux sont connus dans l'histoire du turf comme les au-

teurs de cette brillante régénération, et on leur a donné le nom de leurs propriétaires, qu'ils immortaliseront peut-être. L'un s'appelait *Beyerley* : c'était un cheval turc; les deux autres, *Darley* et *Godolphin* : c'étaient deux arabes. A partir du premier moment où ces nobles chevaux furent introduits dans la reproduction anglaise, on inscrivit sur un registre destiné à cet effet, et nommé *Stud-Book*, toutes les naissances dont ils avaient été les auteurs. Le *Stud-Book* est donc le livre d'or des chevaux, et l'on peut, grâce à lui, remonter tous les degrés d'une généalogie équestre, avec la même sûreté que l'on établirait la filiation et l'état civil de la famille la plus aristocratique. Il se rencontre même des personnes pour croire que, rigoureusement parlant, ce n'est pas du côté de l'homme que se trouve la plus grande somme d'authenticité. Quoi qu'il en soit, cette origine, une fois acceptée, ne laisse plus subsister la moindre équivoque sur la portée d'une expression dont beaucoup de gens se servent tous les jours sans l'avoir jamais comprise, *cheval de pur sang*. Le cheval de pur sang n'est autre chose que le cheval anglais, régénéré par l'infusion du sang arabe.

■ L'Angleterre, à l'aide de ce croisement, dont elle n'a plus aujourd'hui la spécialité, est parvenue, grâce à un système d'alimentation parfaitement entendu, grâce également à des influences locales, qui sans doute ne se retrouveraient point ailleurs au même degré, à produire un cheval qui, sous le rapport de la vigueur et de la rapidité, est aujourd'hui considéré par tous les connaisseurs comme le premier cheval du monde. Sous toutes les latitudes, dans tous les climats, dans l'Asie brûlante, dans la Russie glacée, le cheval anglais de pur sang bat les rivaux qu'on lui oppose, — même ceux qui arrivent directement de l'Arabie. L'art et l'industrie de l'homme, en s'ajoutant ainsi aux qualités de la nature, arrivent donc à un résultat supérieur à celui que pourrait donner la nature seule. Nous avons monté, autour de Jéricho, dans les plaines de la mer Morte, et dans les déserts de l'Asie Mineure, entre Damas et Palmyre, des chevaux des grandes races orientales, et nous nous sommes donné la joie « de boire l'air » avec eux, selon la belle expression arabe. Dans leurs plus grands élans ils ne couvraient guère que de 14 à 16 pieds de terrain. Le cheval anglais en couvre jusqu'à 28, franchissant, par conséquent, plus de 100 pieds en quatre bonds. La course, ainsi, devient un vol; le cheval se fait oiseau et dévore l'espace.

■ Efforçons-nous, maintenant que ces prémisses sont posées, de déterminer en quelques mots les caractères qui différencient le cheval arabe primitif du cheval de pur sang proprement dit, tel que les Anglais l'ont inventé et créé, tel qu'ils le produisent tous les jours, et que nous le produisons nous-mêmes d'après eux.

■ Aucun cheval au monde ne possède une plus belle tête que le cheval arabe. Son front est large et carré; son oeil saillant et brillant; sa bouche petite et fine; ses naseaux larges et bien ouverts, sa mâchoire inférieure mince et tenant dans la main : la tête tout entière est comme enlancée dans le réseau des veines larges et gonflées. Peut-être pourrait-on reprocher un peu de légèreté à son corps, un peu d'étroitesse à sa poitrine. Mais, derrière le bras, le coffre s'élargit et livre ainsi un espace suffisant pour le jeu des poumons. Son cou est long, naturellement arqué, et attaché par une jointure irréprochable. Aucun cheval ne peut rivaliser avec lui pour la structure vraiment supérieure de l'épaulé. Le garrot est élevé, l'omoplate convenablement inclinée, la musculature puissante sans pesanteur. La jambe est fine et le paturon à une obliquité considérable. Les éléments constitutifs de cette jambe sont d'une essence supérieure : l'os d'une densité sans égale; les tendons très-nettement détachés des os, et les muscles de la cuisse et de l'avant-bras aussi remarquables par leur force que par leur disposition.

■ La tête du cheval anglais se rapproche beaucoup de celle du cheval arabe. Son cou est mince, effilé, très-fin d'attache; son épaulement immense et d'une obliquité qui frappe; sa poitrine plus profonde et plus large que celle du cheval arabe; l'arrière-main, c'est-à-dire la partie de l'animal qui le chasse et le projette en avant, d'un développement supérieur; ses jambes plates, plutôt courtes, à partir du genou jusqu'au sabot, pas toujours assez larges; c'est là un de ses défauts; le paturon moins oblique que celui du cheval arabe, mais suffisamment long et d'une élasticité parfaite. La charpente solide offre aux muscles des points d'insertion capables de tous les efforts et de toutes les résistances; aussi peu de ventre que possible, pour ne point surcharger d'un poids inutile les agents de la locomotion.

■ En un mot, une machine parfaite pour atteindre le but que l'on s'est proposé : la force et la vitesse... Une machine! puis-je ainsi parler en face de cette ardeur, de ce courage, de cette énergie indomptable, de cette passion de bien faire qui, jusqu'à la dernière pulsation de sa poitrine, anime le cheval de pur sang? Ajoutons, comme détails particuliers, moins importants sans doute, mais cependant caractéristiques, que le cheval de pur sang est presque toujours bai, bai brun ou alezan; quelques-uns noirs, fort peu gris ou blancs,

et ce ne sont pas les meilleurs. Aucun cheval blanc n'est arrivé à la gloire olympique sur nos hippodromes.

■ Maintenant que nous connaissons le cheval de pur sang dans son origine et sa filiation; que nous avons étudié les particularités de son organisation, et que nous nous sommes rendu compte de ses qualités physiques et morales, nous allons le voir à l'œuvre et le suivre sur le terrain des courses.

■ Les courses correspondaient trop bien au goût, aux besoins, j'allais dire au génie de la race anglaise, si avide de locomotion rapide, pour que leur institution ne se soit point promptement développée en Angleterre. Il y a aujourd'hui des courses dans toutes les villes importantes des Trois-Royaumes. Les principales ont lieu à Epsom, où se court le Derby, fondé par lord Derby, grand-père du chef actuel des tories, pour les poulains de trois ans, et le prix des Oaks, pour les pouliches; viennent ensuite celles de Newmarket, de Liverpool et de Doncaster, où se dispute le grand Saint-Léger; celles d'York, de Goodwood, d'Ascot et de Chester. Nous pouvons citer encore Newcastle, Warwick, Manchester, Cheltenham, Bath, Wolverhampton et Brighton, cette belle station marine, dans une position exquise, sur le plus beau rivage de la blanche Albion, en face des côtes de France, si chère à la fashion et à l'aristocratie anglaises. Nous n'indiquons que les sommets; mais il y a peut-être aujourd'hui plus de cent cinquante lieux de réunion pour les courses. Tantôt la mode les prend sous son patronage, et tantôt elle leur retire sa mobile faveur. Ce ne sont là, après tout, que des fluctuations particulières dans le grand mouvement général. Les courses importantes, comme celles d'Epsom, de Newmarket et de Doncaster, attirent à elles tous les sportsmen de l'Angleterre. Les autres ne sont, à proprement parler, que des attractions locales, solennités des comités environnants.

■ La France, qui, sur le terrain du sport, comme sur beaucoup d'autres, se pose aujourd'hui en antagoniste et en rival de l'Angleterre, n'organisa ses courses d'une façon un peu sérieuse que beaucoup plus tard. Les courses françaises ne datent véritablement chez nous que du dernier quart du XVIII^e siècle. Ces premières courses, pas plus que les premières courses de l'Angleterre, n'avaient point pour but l'amélioration de la race chevaline; c'était passe-temps de gentilshommes, distraction de vie élégante, plaisir de haute existence, affaire de mode patronnée par les princes du sang royal, et notamment par le comte d'Artois, qui était à ce moment la plus haute expression de l'aristocratie française.

■ Ces premières courses eurent lieu du 5 au 10 novembre 1776, dans la plaine des Sablons. Elles se transportèrent de là à Fontainebleau, mais accidentellement, et seulement à l'occasion d'une poule, restée célèbre, qui fut disputée par des chevaux de tout âge. Mais le terrain avait paru bon, et, l'année suivante, Fontainebleau vit une course superbe, dans laquelle parurent quarante chevaux. Une piste nouvelle fut alors créée au bois de Vincennes, et les courses eurent lieu alternativement à Fontainebleau, à Vincennes et dans la plaine des Sablons.

■ Les révolutions se ressemblent partout. La nôtre eut sur nos courses naissances la même influence que la révolution anglaise sur les courses d'Angleterre. Il est, je pense, inutile d'ajouter que ce fut une influence désastreuse. Plus tard, Napoléon trouva cette ruine et il voulut la relever comme il en avait relevé tant d'autres. Il assigna aux courses des époques fixes et des localités déterminées. Nous pouvons citer entre autres les courses de Paris, du haras du Pin et de Saint-Brieuc, en Bretagne.

■ Mais ces courses étaient frappées dans leur germe même. Napoléon, dont sa lutte avec l'Angleterre avait en quelque sorte développé outre mesure le patriotisme français, adopta des règlements qui eurent le tort grave de prendre plus d'une fois le contre-pied absolu et systématique des idées anglaises, c'est-à-dire de l'expérience confirmée par le succès, et du bon sens pratique.

■ Il faut le dire avec une entière franchise, les courses du premier empire ne réussirent point.

■ La Restauration fut assez avisée pour adopter d'autres errements. Elle se rapprocha de l'Angleterre, qu'elle n'avait du reste aucune raison de haïr. Louis XVIII régularisa les courses. Plusieurs établissements furent fondés sous son règne pour l'élevage du cheval de pur sang. Qu'il nous suffise de nommer le haras de Meudon, placé sous la direction du duc de Guiche, et celui de Viroflay, créé par M. Rieussec. C'est à ce moment que lord Seymour commença de briller sur le turf français, à côté du comte d'Orsay, et de MM. de Kergarion, de Laroque et de Labastide.

■ La révolution de 1830 fut un temps d'arrêt dans les améliorations tentées par Louis XVIII et poursuivies après lui par son frère le comte d'Artois, ce brillant cavalier des dernières fêtes de l'ancien régime, devenu Charles X, chef d'une monarchie constitutionnelle qu'il n'avait pas rêvée.

■ Après cette halte d'un moment, il y eut une reprise dans la marche ascensionnelle des institutions hippiques. Le roi Louis-Phi-

lippe rendit, le 3 mars 1833, l'ordonnance qui créait le registre matricule destiné à noter les naissances des chevaux de pur sang et à recueillir l'histoire des courses. C'est le *Stud-Book* de la France. Les idées anglaises ou matière de courses triomphaient en ce moment sur toute la ligne. Elles règnent encore aujourd'hui sur nous. Mais des épreuves trop récentes pour qu'elles soient oubliées, trop éclatantes pour qu'il soit nécessaire d'en parler, ont montré à tous que nous savons nous servir, pour les battre, des armes empruntées à nos rivaux.

■ C'est également à cette époque du règne de Louis-Philippe (1833) qu'il convient de reporter la fondation d'une société qui devait avoir la plus sérieuse et la plus réelle importance sur l'amélioration de la race chevaline en France. Nous voulons parler de la *Société d'encouragement*, placée sous le patronage et l'influence si directe du Jockey-Club qu'on l'a souvent confondue avec lui. Le Jockey-Club, par son intermédiaire, se donna pour mission de populariser les idées anglaises de ce côté du détroit, et de favoriser le développement du pur sang. Composée, au début, de quatorze membres fondateurs, appartenant, par la naissance, le mérite ou la fortune, à la plus haute notoriété de la société parisienne, le Jockey-Club vit bientôt se grouper autour de lui toute une pléiade d'existences brillantes. Propagateur ardent et libéral, il a contribué dans une large mesure, par l'importance et la sage distribution de ses prix, au goût des courses, si généralement répandu parmi nous aujourd'hui, et par conséquent à l'élevage, à l'entretien, et, pour ainsi parler, à la vulgarisation du cheval de pur sang, élément essentiel et indispensable de toute course sérieuse en Europe, de toute course ayant pour but d'indiquer les reproducteurs vraiment capables d'améliorer la race.

■ Le président du comité des courses de la Société d'encouragement est M. le vicomte Paul Daru. Les commissaires de ces courses sont M. le baron de la Rochette, chargé des départs, M. le comte de Noailles, juge à l'arrivée, M. le comte de Greffulhe, qui préside aux opérations du pesage. M. Mackensie-Grievens, un des hommes de cheval les plus accomplis de notre époque, est chargé de la surveillance du terrain de la piste de Paris; M. le comte d'Hédouville remplit les mêmes fonctions à Chantilly.

■ A quelques exceptions près, et qui n'ont lieu que sur les hippodromes des provinces, les courses au galop sont disputées aujourd'hui par les chevaux de pur sang exclusivement. La société des courses n'en connaît point d'autres.

■ Ceci ne veut pas dire que tous les produits du pur sang soient aptes à paraître sur les hippodromes. C'est à peine si le tiers des poulains se trouve, à l'âge de trois ans, dans des conditions de vigueur et d'entraînement qui lui permettent d'affronter cette redoutable épreuve. Les deux tiers de ce premier tiers ne s'élèvent point au-dessus d'une ligne moyenne assez indifférente. Neuf sur cent sont de bons chevaux de troisième ordre, le centième brille parmi les célébrités du turf. Quant aux héros, à ces grands courages, à ces nerfs d'acier, à ces poitrines vaillantes qui s'appellent *Eclipse*, *Monarque* ou *Gladiateur*, on n'en trouve pas un sur dix mille. La proportion n'a, comme on le voit, rien d'encourageant.

■ Les jeunes chevaux apparaissent quelquefois sur le turf à la fin de leur deuxième année (aux courses d'automne de Longchamp et de Chantilly). C'est une reconnaissance qu'ils poussent sur le champ de bataille; mais c'est seulement à trois ans que commencent les épreuves sérieuses et décisives. Leur début a lieu au mois d'avril dans la poule d'essai, qui fournit un premier placement. C'est une course de 1,500 mètres, pour laquelle la Société reçoit environ trente ou quarante engagements. Dix ou quinze concurrents seulement se présentent au poteau de départ.

■ Après l'épreuve de la poule d'essai, vient celle de la poule des produits, courue au commencement du mois de mai (distance 1,900 mètres). Puis arrive, à la fin de mai, la grande épreuve du *Stud-Book* français, connue sous le nom de *prix du Jockey-Club*, couru à Chantilly, sur une piste de 2,400 mètres, et dont la valeur s'élève à 20,000 fr. sans les entrées. Tous les chevaux de trois ans, sur lesquels leurs propriétaires peuvent fonder de légitimes espérances, sont engagés pour cette course. Soixante environ sont annuellement inscrits au secrétariat du Jockey-Club; quinze à vingt partent. Une suprême épreuve est réservée aux chevaux de trois ans de tous les pays, sous le nom de *Grand prix de la ville de Paris*, prix de la valeur exceptionnelle de 100,000 fr., sans les entrées, qui est disputé sur l'hippodrome de Longchamp. Le nombre des inscriptions s'élève parfois à plus de cent; mais les épreuves préliminaires, des deux côtés du détroit, ont donné un classement tellement certain, que c'est à peine si quatre ou cinq concurrents sont jugés en état d'aborder cette grande lutte, dont le vainqueur est souvent désigné à l'avance avec une certitude qui fait honneur à la justesse de coup d'œil des turfistes expérimentés.

■ Une disposition particulière du règlement des courses admet à disputer le prix du gou-

vernement et du Jockey-Club les chevaux nés en France et qui n'en sont pas sortis avant l'âge de deux ans. A partir de cette époque, on leur permet le voyage en pays étranger. Un certain nombre profitent de cette latitude pour aller en Angleterre jouir d'influences climatiques que l'on croit supérieures à celles de la France, et des bénéfices d'un entraînement dans la science et la pratique duquel personne jusqu'ici n'a surpassé les Anglais. C'est M. Lupin qui donna le premier exemple de cette émigration du cheval de deux ans, qui a, du reste, été plus d'une fois imité depuis lors. *Gladiateur*, auquel, cette année, il faut toujours en revenir, quand on parle de chevaux de course, a été entraîné à Newmarket.

■ Nous n'avons montré aux lecteurs de la *Revue Française* les héros du turf que sous le rayon de la victoire et dans l'ardeur éclatante de la lutte. Qu'ils nous permettent à présent de les faire pénétrer dans le mystérieux travail de leur éducation.

■ Le poulain destiné à la vie glorieuse mais sévère du cheval de course mène, dès sa plus tendre enfance, une existence particulière. Jusqu'à l'âge de dix-huit mois, il erre en liberté dans la prairie, avec de jeunes compagnons, ne rentrant que le soir dans le box où il passe la nuit. Il tette encore sa mère, que déjà on le met peu à peu au régime de l'avoine, qui augmentera sa force et sa vigueur; car, il ne faut pas s'y tromper, c'est le grain qui fait le cheval!

■ A dix-huit mois, on envoie le poulain au collége (je veux dire à l'entraînement). Les principaux établissements d'entraînement sont, pour l'Angleterre à Newmarket, et pour la France à Chantilly. L'entraînement, pour être bien fait, exige de vastes espaces, et une nature spéciale de sol, qui ne soit ni trop mou, le cheval enfoncerait, ni trop dur, parce que dans la chaleur de l'action et la violence du plein galop, il offenserait contre lui ses pieds encore délicats. Le turf élastique, qui fait le fond même de la forêt de Chantilly, et ses longues allées droites, si admirablement coupées, offrent aux entraîneurs la réunion des conditions les plus souhaitables. Ajoutez, point si important pour la santé et l'économie générale du jeune poulain, la pureté de l'air, sans cesse entretenue et renouvelée par les bienfaisantes émanations de la végétation forestière.

■ Les chevaux soumis à l'entraînement sont logés dans des box, où on les laisse en liberté. Ces box, où ils ont toujours une épaisse litière de paille, sont garnis pour tout mobilier d'un râtelier, d'une mangeoire et d'un bassin, où parfois passe un filet d'eau courante. Ces espèces de cellules sont tenues avec une propreté qui va souvent jusqu'au luxe. Chaque poulain à l'entraînement a son valet de chambre, connu sous le nom de *lad*, ou de *stable-boy*, qui couche dans le box de son cheval, j'allais dire de son maître, et qui est chargé de satisfaire à tous ses desirs, de prévenir tous ses besoins, et même de lui accorder ses petites fantaisies. On assure que le *lad* de l'illustre *Gladiateur* passe une partie de son temps à lui gratter le bout du nez, opération qui est, pour le cheval vainqueur, la source de joissances infinies.

■ Ces jeunes gens, ou, pour mieux dire, ces enfants sont chargés, sous la surveillance de l'entraîneur, de la nourriture et du pansage des chevaux. La susceptibilité nerveuse de la bête rend cette dernière opération si délicate que l'on ne peut la faire qu'avec la brosse ou l'éponge. L'étrille écorcherait cette peau mince et fine, ou, tout au moins, produirait une irritation qui deviendrait bientôt insupportable.

■ L'entraînement, dont l'objet est d'habituer lentement et de préparer peu à peu le cheval aux dures épreuves qui l'attendent, repose sur le principe de la gradation des exercices. Il exige, de la part de celui qui le pratique, beaucoup de tact, de patience et de circonspection. Il faut échelonner habilement les épreuves, en exigeant chaque jour un peu plus que la veille. Si l'on voulait aller trop vite, on s'exposerait à donner au cheval soit une toux chronique, soit une inflammation des articulations. Autrefois (il y a de cela une centaine d'années), quand les Anglais commencèrent à s'occuper d'entraînement, il leur suffisait d'un mois, de deux tout au plus, pour mettre un cheval à son point. Aujourd'hui, la condition que réclament des épreuves de plus en plus sévères est rarement atteinte en moins d'un an, et il faut souvent davantage.

■ L'entraînement se compose, à vrai dire, de deux parties, l'une médicale, l'autre gymnastique. Il ne suffit pas d'augmenter la puissance des moyens d'action du coureur; il faut encore faire disparaître toute chair inutile, toute graisse superflue, en un mot, enlever à l'animal tout ce qui augmente son poids, en lui laissant tout ce qui accroît sa force. Pour arriver à ce double but, on ne se contente pas de l'exercice quotidien et de l'alimentation spéciale; on a aussi recours aux potions pharmaceutiques, qui purifient toute l'économie de l'organisme. Les quinze premiers jours de l'entraînement ne vont point au delà de quatre heures de marche au pas. On assouplit ainsi le système musculaire du poulain et l'on affermit ses jambes. La troisième semaine, on commence les suées qui durcissent les membres, tout en faisant fondre les parties grais-

seuses. Pour en arriver là, on revêt le cheval d'un drap et d'un camail de laine, qui le recouvrent presque tout entier. Si l'on veut réduire davantage certaines parties trop chargées, on augmente les couvertures sur ce point. Le cheval ainsi accouré est mis au galop de chasse, tout d'abord; puis au plein galop, sans atteindre jusqu'à l'extrême vitesse de son train. Il court ainsi l'espace de 6 ou 8 kilom., après quoi on le ramène au pas à l'écurie, où de nouvelles couvertures se surajoutent aux premières. Quand la sueur commence à couler avec une certaine abondance, on enlève les couvertures, et l'on commence à frictionner avec des tampons de drap, jusqu'à ce que l'animal soit complètement sec. On lui fait faire alors une petite promenade hygiénique, au pas, puis on le ramène à l'écurie, où on le laisse en repos jusqu'au lendemain.

La deuxième période de l'entraînement ne commence qu'au moment où l'excès de graisse a disparu. Pendant cette seconde période, on donne au cheval toute sa vitesse, et en même temps on s'applique à lui ouvrir progressivement les voies respiratoires, de façon que l'air puisse entrer et circuler librement dans sa poitrine. Le poulain ne joue pas un rôle moins important que les jockeys et les reines dans ces locomotions rapides. On a soin, dans cette deuxième période, de donner au cheval des suées plus fréquentes, et d'exiger de chaque galop un maximum supérieur de vitesse. Le système alimentaire est plus tonique et plus généreux.

Ici se terminent, on peut le dire, les exercices de l'entraînement général. Le cheval, à proprement parler, se trouve en état. Ce que l'on fera en plus ne sera autre chose qu'une préparation particulière pour le mettre dans la condition et la forme spéciales qu'exige telle ou telle course. C'est ici surtout que l'entraîneur a besoin de son tact, de son coup d'œil, de sa connaissance exacte de tous les sujets qui lui sont confiés, pour atteindre le but et ne point le dépasser. Trop peu de travail rend l'animal incapable de lutter contre des concurrents plus agueris; un excès de fatigue le surmène; un excès de nourriture l'engorge. Rien de plus difficile que de toucher le point juste. On conçoit qu'un métier exigeant une telle réunion de qualités, poussées à un si haut degré, doit rapporter à ceux qui peuvent y réussir des avantages sérieux. Les entraîneurs sont largement payés; souvent même on les intéresse pour une part dans le succès de leurs élèves. Les uns s'occupent exclusivement de l'écurie d'un coureur; d'autres, au contraire, sont chez eux, et prennent à forfait les chevaux que l'on veut bien leur confier.

Nous voici au poteau de départ. Le cheval est dans sa forme la plus heureuse, et chacun loue et admire sa merveilleuse condition. Le rôle de l'entraîneur est fini, celui du jockey commence.

Le développement extraordinaire, presque exagéré, des courses, l'importance des prix, et celle bien plus considérable des paris dont chaque épreuve est l'occasion, ont fait du jockey un véritable personnage : c'est le héros de la course (après le cheval, bien entendu). A lui le rôle brillant, l'applaudissement public, les hourras de la foule et tout le prestige de la gloire extérieure. Aimé et considéré par les uns comme l'instrument de leur fortune, détesté par les autres comme la cause de leur ruine, il mène une existence à part, exceptionnelle et bizarre. Son métier lucratif n'exige pas seulement des qualités spéciales, qu'après tout le travail et l'étude pourraient lui donner; il lui faut encore des aptitudes physiques et morales auxquelles rien ne saurait suppléer. La création factice, artificielle d'une nouvelle race de chevaux a eu pour conséquence la création d'une nouvelle race d'hommes; reste à savoir si son apparition devra jamais compter parmi les perfectionnements de l'espèce. Une intelligence vive dans un corps rabougri, exigü, entassé, mais doué d'une puissance nerveuse supérieure, voilà le type idéal du jockey. Si la race des Pygmées existait encore, il faudrait tâcher de la naturaliser en Angleterre et en France; ce serait elle qui nous fournirait nos meilleurs jockeys. Il faut la légèreté de la plume pour monter des chevaux de deux ans. Cette légèreté, ceux qui ne l'ont point naturellement essayent de l'acquiescer par un entraînement analogue à celui que l'on fait subir aux chevaux eux-mêmes. C'est la même suite et la même sévérité d'épreuves. L'abstinence joue un grand rôle dans ce régime. Le carême des jockeys ne dure pas moins de neuf grands mois. Il commence quelques semaines avant les premières courses du printemps, et se prolonge jusqu'à la fin d'octobre. Quand l'entraînement s'opère dans des conditions rigoureuses, le jockey peut arriver à perdre 1 kilom. par jour de son poids normal. Voici le régime ordinaire de ceux que nous avons pu étudier sur place à Chantilly. Le déjeuner se compose de pain, de beurre et de thé, pris à très-petites doses; le dîner d'une bouchée de pain, de quelques onces de viande, remplacée parfois par un peu de poisson et suivie d'une imperceptible tranche de pudding; peu de boisson et jamais de bière ni de cidre; un peu de vin trempé de deux tiers d'eau. Jamais de souper; seulement une tasse de thé le soir, avec peu de sucre, et pas de lait.

Chaque jour, après le déjeuner, les jockeys

font une course au pas accéléré, d'une longueur de 6 à 8 kilom., couverts d'habits lourds et chauds : trois pantalons, cinq ou six gilets et plusieurs pardessus. Au terme de leur trajet se trouve une taverne, où un grand feu les attend. Ils se couchent devant la flamme, qui augmente ainsi leur transpiration. Ils rentrent alors au logis, à peu près du même train qu'ils sont venus, et reprennent leurs vêtements ordinaires. Le jockey dort assez, sans doute en vertu de l'axiome : « Qui dort dîne ! »

La légèreté du corps, pour ne point surcharger sa monture; la fixité de l'assiette, pour ne pas être déplacé par ses défenses, souvent énergiques; la puissance musculaire des bras, pour soutenir et porter en quelque sorte son cheval, dans les moments de faiblesse, d'hésitation et d'énervement, telles sont les qualités physiques du jockey. Ajoutez-y le sang-froid, qui lui permet de juger la position vraie des choses, au milieu des péripéties changeantes de l'épreuve, et le tact qui le met à même d'employer les moyens les plus propres et dans la mesure la plus juste pour arriver au but. Chaque cheval a sa façon particulière d'être conduit. Celui-ci veut être brusquement enlevé : il faut qu'il entame le terrain par un élan vigoureux, et qu'il mène toujours la course; s'il est dépassé un seul instant, il est perdu. Tel autre, au contraire, doit être sagement maintenu; on ne lui laissera faire son effort qu'aux deux tiers de la course. Il y en a d'impétueux et de violents, que l'on ne saurait trop retenir; il y en a de lents et de froids, que l'on ne saurait trop exciter; ils n'arrivent au but que roulés; à tel autre, au contraire, il suffit de rendre la main pour le voir bondir par-dessus ses rivaux et voler dans le libre espace. Mais la tactique serait vraiment trop simple si elle ne s'appliquait qu'au cheval monté par le jockey lui-même. Dans ce cas-là, un peu d'expérience et d'habileté vulgaire suffiraient pleinement. Mais il faut savoir deviner la tactique des autres, et opposer la finesse à la ruse. C'est ici que l'intelligence pratique et l'expérience acquise de chaque jockey se donnent une libre carrière. La lutte se combine souvent de l'accord, ou plutôt de la complicité d'un compagnon d'écurie. La course devient alors un véritable *rubber* de whist, avec partenaire. Le cheval sacrifié fait le jeu, c'est-à-dire qu'il part d'abord d'un train que lui-même ne pourra soutenir, mais qui aura du moins pour résultat d'essouffler des adversaires qui ont voulu imprudemment le suivre, tandis que le cheval destiné au triomphe ménage ses forces et se réserve tout entier, non pour la dernière heure, mais pour les dernières secondes. Parfois aussi il arrive que le cheval, ainsi lancé en avant par la plus grande gloire de l'autre, prend son rôle au sérieux, mène la course pour lui-même, et, se voyant sur ses adversaires une avance considérable, touche le premier la ligne noire et blanche du poteau d'arrivée. C'est ce qui advint l'année dernière à *Vermout*, que M. De Lamarre avait engagé seulement pour faire le jeu de *Bois-Roussel*, son frère et son compagnon. *Vermout* s'exalta, les applaudissements troublèrent son cerveau : il respira l'air envahissant de la piste; la contagion du vertige gagna le jockey lui-même; malgré les instructions qu'on lui avait données, il rendit la main, et *Fille-de-l'Air*, victorieuse des Oaks, et *Bois-Roussel*, vainqueur dans le prix du Jockey-Club, et *Blair-Atoll*, conquérant du Derby, furent battus par ce parvenu du turf, par cet inconnu de la veille, illustre le lendemain.

Les grandes écuries ont leurs jockeys à elles, qui ne montent que leurs chevaux. D'autres, posées sur un moins grand pied, louent un jockey à la saison, au mois, ou même pour une course déterminée. Du reste, l'influence du jockey habile sur une course est telle, qu'il est arrivé plusieurs fois que, dans deux épreuves successives, le même cheval ait été tour à tour vainqueur ou vaincu en luttant contre les mêmes rivaux, suivant qu'il était monté par tel ou tel jockey. On conçoit donc qu'aujourd'hui, lorsque des sommes si considérables tant en prix qu'en paris sont engagées sur le résultat d'une course et sur la tête d'un cheval, on ne marchande point quelques milliers de francs de plus ou de moins pour s'assurer le concours d'une capacité reconnue, comme Pratt, Flatman ou Grimshaw. Ces gens-là ont un traitement fixe supérieur à celui d'un préfet de première classe. Outre ce traitement fixe, beaucoup, parmi les coureurs, accordent un tant pour cent à leurs jockeys sur le montant de chaque prix. On met à ces avantages une seule condition : c'est que le jockey ne pariera point pour son propre compte. Ceux qui sont honnêtes et probes obéissent à cette prescription essentielle;... mais sont-ils tous probes et honnêtes? la question est là. On comprend, du reste, à quelle tentation les pauvres diables peuvent être exposés par des parieurs indécis qui ne demanderaient pas mieux, au besoin, que de perdre 100 louis pour gagner 100,000 fr. Un coup de cravache mal appliqué, un cheval retenu ou poussé mal à propos, par suite d'une manœuvre qui échappera à l'œil le plus clairvoyant, et le tour est fait! Un mauvais tour, en vérité, car des millions peuvent ainsi passer d'une poche loyale dans une main malhonnête. Disons toutefois qu'aujourd'hui la grande majorité

des jockeys est intègre et vise à se faire des rentes, ce qui est la manie de tout le monde, mais par des moyens légitimes, ce qui devrait être la loi et la règle de tout le monde.

Nous venons d'écrire un mot qui dit plus de choses qu'il n'est gros, le mot de *pari*. Les paris sont la plaie des courses, et, si ces grandes et belles épreuves de l'hippodrome ne se proposaient véritablement qu'un but utile et sérieux, les paris en seraient bannis de la façon la plus absolue. Il est peut-être absolument impossible qu'il en soit ainsi. Pour beaucoup de gens, en effet, les paris sont l'âme de la course, et le grand mouvement de capitaux (on compte aujourd'hui par millions) auquel donne lieu chaque épreuve est, aux yeux de beaucoup de gens, la raison la plus vraie de l'intérêt passionné que les diverses catégories sociales composant le grand tout qui s'appelle le monde portent à l'institution, devenue nationale, des courses de chevaux. Plus de paris, plus de courses! nous disent des turfistes qui semblent avoir pour eux tous les privilèges de l'expérience.

Il faut donc se résigner aux paris comme on se résigne au choléra, à la peste, à la petite vérole, en un mot à toutes les calamités.

C'est seulement depuis quelques années que la spéculation s'est emparée du turf avec cette violence. Dans l'origine, elle ne s'attaquait qu'aux membres du Jockey-Club et aux représentants de l'opulence aristocratique, c'est-à-dire à ceux qui, par leurs connaissances, étaient le plus capables d'éviter la perte, de même que, par leur position, ils étaient le plus capables de la supporter. Mais on sait quelle est la portée de l'exemple qui part d'en haut, et combien les gens d'en bas sont enclins à l'imitation. Le mal gagna de proche en proche, et insensiblement le cercle des parieurs s'agrandit. Tout le monde parie aujourd'hui. Un salon du *Grand-Hôtel*, au beau milieu de la ville, en plein boulevard des Capucines, s'ouvre avant les courses pour enregistrer des demandes et des offres qui ont absolument la régularité des opérations de bourse. Il n'y manque que des agents de change, et encore y manquent-ils? Après les courses, le même salon s'ouvre également pour la liquidation.

Sur le turf, en face de la tribune du Jockey-Club, une grande voiture à caisse jaune, attelée de quatre chevaux, indique aux novices les représentants officiels de l'Agence des poulies. Il y en a, comme on voit, pour tous les goûts et pour toutes les bourses. Il ne faut point, du reste, confondre la poule avec le pari. La poule est une opération de hasard, un véritable *alea* inventé pour les gens qui ne connaissent rien aux choses du turf, elle n'a d'autre but que de favoriser ce penchant à tenter la fortune et à courir la chance, qui est un des traits caractéristiques de la nature humaine. On donne 5 fr., 10 fr., 20 fr., peu importe; puis on tire un numéro, et, si le cheval dont le numéro correspond au vôtre est vainqueur, on gagne; s'il n'arrive pas premier, on perd. Le hasard, rien que le hasard et encore le hasard! La chose est si simple qu'elle en devient bête.

Le pari, au contraire, se présente sous un tout autre aspect. Il exige des connaissances spéciales, étendues et approfondies sur la généalogie de chaque cheval, sur la valeur de ses concurrents, sur ses performances antérieures, aussi bien que sur sa condition présente. Mais comme, au bout d'un certain nombre d'épreuves, le classement des chevaux se trouve nécessairement fait avec une certaine justice, il en résulterait que les chevaux d'un certain ordre ne trouveraient véritablement plus d'adversaires. C'est un inconvénient auquel on obvie au moyen d'un certain calcul de proportion qui, en raison des avantages qu'on lui reconnaît, substitue au principe d'égalité, le premier qui se présente à l'esprit, le système de la compensation, qui fait accorder tel ou tel avantage à tel ou tel cheval. Les combinaisons se présentent alors avec une variété presque infinie. Si les uns procèdent encore par routine, avec une témérité inconsciente d'elle-même, et en véritables enfants perdus du sport, d'autres, au contraire, déploient dans la formation de leur betting-book (prononcez : livre de paris) une véritable science pour laquelle ils font appel aux ressources de l'algèbre et du calcul infinitésimal. Nous connaissons des jeunes gens qui mettent plusieurs semaines à composer leur book pour le Derby, le prix du Jockey-Club, ou le grand prix de Paris. Autant vaudrait, en vérité, se préparer à l'Ecole polytechnique. A côté du pari, il y a le contre-pari, sur un ou plusieurs chevaux, ayant pour but d'atténuer la perte qui serait trop grande dans le cas d'une défaite du favori. Cette science des combinaisons est, du reste, poussée quelquefois si loin que l'on arrive, par une suite habile de marches et de contre-marches, à se couvrir absolument contre toutes chances de perte. Mais on ne parvient à ces hauteurs qu'à la suite de longues études et de profonds calculs, et il serait tout aussi simple d'employer son intelligence à autre chose. Le salon des paris, ou, comme on l'appelle, le *betting-room* du Grand-Hôtel est ouvert pour tout le monde. Chacun peut aller y faire ses offres ou accepter celles d'autrui. Les aristocrates parieurs du Jockey-Club ont dans leurs archives un registre sur lequel sont inscrits les paris qu'ils font entr'eux. Les conditions du pari sont arrêtées, s'agissant

par les contractants, et le règlement s'en fait toujours dans la première semaine qui suit la course.

Il est une expression que beaucoup de gens entendent et dont quelques-uns se servent sur le turf, sans en comprendre la valeur. C'est celle du mot *champ*. « Parier contre le *champ*, prendre un cheval à égalité contre le *champ*, » ces expressions techniques ont ici une acception particulière. Le mot *champ*, par rapport à un cheval, signifie tous les autres chevaux qui lui sont opposés; ainsi parier pour *Gladiator*, par exemple, à égalité contre le *champ*, cela veut dire que l'on borne sa chance à celle de *Gladiator*, et que l'on perdra si un seul des autres chevaux qui courent contre lui et qui forment le *champ* le devance. Ces paris contre le *champ*, dont la proportion varie au gré des parieurs, tendent beaucoup à se généraliser partout où il y a un cheval en possession assez sérieuse de la faveur publique pour que l'on ne puisse lui opposer de concurrence assez alléchante au moyen d'une seule unité, si brillante qu'elle puisse être d'ailleurs. Ce n'est pas trop que les chances de tous pour combattre sa valeur et sa fortune.

Lorsque diverses courses ont produit par leurs résultats connus et confirmés un classement tel, entre les chevaux, que la valeur des uns et des autres se trouve assez nettement établie pour ne plus laisser de place au doute et à l'incertitude, sans lesquels la lutte perd son intérêt, on rétablit un équilibre factice au moyen d'une opération que l'on appelle le *handicap*, et qui consiste à imposer aux chevaux des surcharges en rapport avec leur âge et les succès qu'ils ont remportés. Cette surcharge, dans les courses ordinaires, est déterminée par les règlements du Jockey-Club. Un handicap parfait aurait pour résultat de mettre tous les chevaux à même d'arriver au but tous ensemble, absolument en même temps. Il est inutile d'ajouter que cette perfection est rarement atteinte. La provision du handicap donne lieu à des fraudes d'une nature particulière, et qui consistent à paralyser volontairement les moyens d'un cheval et à le faire battre dans une course, de façon à tromper sur sa valeur et à obtenir ainsi une diminution de poids qui lui permettrait de remporter une victoire plus facile — et plus fructueuse — dans la course *handicapée*. (Pardon pour le mot nouveau, il est exigé par la chose nouvelle.)

Tout change en ce monde, même la forme, la taille, la puissance et la vitesse des chevaux. On peut dire que, depuis un demi-siècle, le train des courses a sensiblement augmenté en Angleterre, et par conséquent dans le reste du monde hippique, auquel l'Angleterre sert encore de règle et de modèle. Les chevaux actuels sont plus longs, plus grands, plus légers aussi, que les chevaux d'autrefois. Mais il faut bien avouer qu'ils sont doués d'une moins grande puissance musculaire. Ce sont de nobles créatures, faites pour le plaisir des yeux qui savent voir et regarder. Mais sur un champ de vingt chevaux combien en est-il qui fournissent une carrière sérieuse pendant toute la durée du parcours? deux ou trois peut-être. Combien de vainqueurs n'ont pas été mis à bas par l'épreuve sévère du Derby ou du prix du Jockey-Club? Le Saint-Léger de Doncaster est peut-être plus destructeur encore, quoique la distance soit moindre de deux milles anglais. Ces vainqueurs sont en quelque sorte ensevelis dans leur victoire. La distance est devenue généralement moins longue; le cheval a paru beaucoup plus jeune sur le turf, il a été plus rapide; mais il a perdu en même temps sa force de résistance. On sent maintenant les chevaux qui nous offriront une durée, et, pour ainsi parler, une perpétuité dans le succès, comparables à ces héros des anciens hippodromes qui s'appelaient *Coloneus*, *Eclipse*, *Black-Chance* ou *Flying-Children*? On les voyait figurer pendant des périodes de dix ou douze années sur les pistes des Trois-Royaumes, et ils remportaient autant de victoires à la fin de leur carrière qu'à leur début même. La plupart de ces chevaux n'avaient fait qu'à cinq ans leur apparition sur les hippodromes, et hier même, à Longchamp, nous avons vu le *starter* abaisser la flamme aux trois coureurs devant vingt jeunes poulains de deux ans! Que vaudront-ils dans douze mois, après avoir couru la poule d'essai, la poule des produits, le prix du Jockey-Club, le grand prix de Paris et l'Omnium d'octobre?

Le passé de leurs devanciers ne répond que trop bien à cette question : il fait l'histoire de leur avenir. Même pour les chevaux qui résistent, l'entraînement a parfois des conséquences fâcheuses; il en reste souvent dans l'organisme du cheval des traces que rien ne parvient plus tard à faire disparaître. Que sera-ce donc si, à ces désavantages incontestables, se joint encore celui d'une épreuve prématurée, que l'on aura obtenue grâce au système de l'avoine forcée? Il n'en est point de la nature comme du royaume des cieux, qui souffre violence. La nature, au contraire, demande à se développer suivant ses lois éternelles, auxquelles on ne saurait déroger impunément. Qu'on le sache bien : la précocité ne s'obtient qu'aux dépens de la durée.

Une autre cause de ruine pour les chevaux de course, c'est, le croirait-on? les facilités de voyage dues à la vapeur, sous toutes les formes qu'elle a reçues pour s'ap-

pliquer à leur locomotion et à leur transport. On expédie les coureurs comme des colis d'un bout à l'autre du royaume. On voit ainsi des chevaux de trois ans fournir vingt, trente ou quarante *courses* dans une année. Or il est à peu près matériellement impossible à ces chevaux de se maintenir assez longtemps dans une forme suffisante et dans une condition absolument satisfaisante. Ce surcroît de fatigue, souvent inutile, n'a d'autre résultat, que de ruiner plus promptement les forces d'un champion. Rien ne sera bientôt plus rare en France qu'un vieux cheval de course. Nous savons créer, nous ne savons pas conserver. Et remarquons que ce que nous disons ici de la France s'applique fort exactement à l'Angleterre. Le mal est venu de l'autre côté du détroit. S'entendra-t-on pour y porter remède? en vérité, nous ne le croyons pas. Trop de gens aujourd'hui font du cheval un moyen, et non un but. Voilà, certes, la grande, la véritable cause du mal.

• A côté des *courses plates*, les seules, du reste que protège la Société d'encouragement, et qui, par l'importance des prix qu'on y dispute, et le nombre des chevaux appelés à y prendre part, sont de beaucoup supérieures à toutes les autres, il y a des *courses* à obstacles, que l'on peut subdiviser en trois catégories.

• La première comprend les *courses* au clocher proprement dites, qui sont le prototype de toutes les autres. Tels furent les premiers steeple-chases de l'Angleterre et de l'Irlande.

• Au loin, à la ligne flottante de l'horizon, on apercevait la flèche d'une église s'élançant vers le ciel du sein d'un massif de verdure qui cachait sa base. Ce clocher devenait le but plus ou moins périlleux de cette *course* improvisée. Il fallait l'atteindre à travers les mille obstacles, inattendus et inconnus, d'un terrain coupé de ravins, barré de haies, obstrué de palissades, hérissé de buissons, sans compter les halliers inextricables, les murs en pierres sèches ou bâtis à chaux et à ciment, et les rivières aux berges escarpées et glissantes, et les collines âpres, et les fondrières aux éboulements perfides.

• Cette *course* au clocher aventureuse, qui n'eût qu'une durée éphémère même en Angleterre et en Irlande, ne s'est jamais complètement naturalisée en France, où cependant quelques essais brillants attestèrent l'intrépidité de nos gentlemen-riders. La Croix-de-Berny (1^{er} avril 1834), le steeple-chase de la plaine de Coulanges, près de Blois, le 22 mars de la même année, celui de Garanjour, entre Moulins et Sauvigny, le 20 septembre suivant, ceux de Saint-Lô et d'Avranches, sont encore présents au souvenir de tous les hommes qui s'occupent d'équitation en France.

• Depuis lors pourtant, le steeple-chase a perdu son caractère indiscipliné; on l'a régulé, civilisé en quelque sorte; on en a fait l'application classique, régulière, déterminée à l'avance, et soumise à des règles presque fixes, des forces, des qualités et des moyens du cheval de chasse, poussés à peu près jusqu'à ses dernières limites. Ces obstacles sont réunis et groupés dans l'enceinte d'un hippodrome ou d'un parc, de manière à former coup d'œil et point de vue pour les spectateurs; haie simple et simple fossé, double fossé et double haie, rivière coulant à pleins bords, douve sèche, murs en terre et en pierre, barrière fixe, banquette irlandaise, tel est l'ensemble des épreuves que l'on impose au cheval et au cavalier qui veulent remporter la palme difficile du steeple-chase.

• La *course* des haies proprement dites, avec ses obstacles uniformes et généralement peu sérieux, n'est autre chose qu'un pâle diminutif du steeple-chase, une variante anodine de la *course* ordinaire, sur la piste de laquelle elle a presque toujours lieu. Les gentlemen-riders ont disparu à peu près complètement des *courses plates*. C'est à peine si, de temps en temps, on les voit apparaître sur quelque turf départemental, pour y disputer une coupe d'argent ou une cravache à pomme d'or, « en l'honneur des dames. »

• Quant aux steeple-chases, ils ont gardé le glorieux privilège d'être disputés par des coureurs aristocratiques, vraie fleur des pois des gentilshommes, jaloux de prouver qu'eux aussi, comme les aïeux, savent bien faire à l'heure de l'épreuve et du péril. Parfois ils y laissent des morceaux d'eux-mêmes; parfois leur vie, comme ce pauvre Léonce de Saint-Germain, deuil récent du sport français. Mais ils n'en ont pas moins donné l'exemple d'une noble intrépidité, et d'une jeunesse qui, au sein des loisirs dorés de l'opulence, ne craint pas de retremper sa veine dans la noble poésie du danger.

• Si les héros à quatre pieds de la *course* plate, en démontrant la puissance de leur ossature, la solidité de leurs muscles, la fermeté de leurs nerfs, le jeu régulier de leurs poumons, et la circulation libre et facile du sang dans le réseau des larges veines, indiquent ainsi les pères et les restaurateurs de la race future, on ne peut pas dire qu'il en soit absolument ainsi pour les vainqueurs du steeple-chase, dont les qualités naturelles reçoivent un développement tout particulier, et non transmissible de l'éducation qu'on leur donne.

• Le cheval qui convient au steeple-chase diffère, du reste, de celui que l'on destine aux *courses plates* en des points assez importants, qu'il n'est peut-être point hors de propos de caractériser.

• J'ai, pour mon compte, au sujet du cheval de pur sang, des théories particulières qui ne sont pas chez moi le résultat d'idées préconçues, mais que l'expérience m'a données, et que, par conséquent, je crois pouvoir soutenir envers et contre tous.

• Cette théorie, c'est l'excellence et la supériorité absolue du cheval de pur sang sur tous les autres, et pour tous les usages possibles. La vitesse et la force, voilà les qualités qu'il faut rechercher dans cet auxiliaire de l'homme, qui doit porter le poids sous lequel ploierait son maître, et atteindre en deux bonds le but qu'il s'est fixé. Eh bien! cette vitesse et cette force, aucun élément ne saurait les produire plus sûrement que le pur sang, principe presque absolu de la régénération des espèces. Si, par suite d'exagération et de faux calculs, on est arrivé à donner au cheval de pur sang, tel que nous le voyons aujourd'hui sur le turf des grands hippodromes, une vitesse excessive, qu'il n'a pu obtenir qu'aux dépens de la force, rien ne serait plus facile, par suite de sélections intelligentes dans les reproducteurs, que de rencontrer ce juste équilibre qui rétablirait l'accord nécessaire entre la force et la vitesse. De même que l'on a pu faire prédominer l'une, on pourrait également faire prédominer l'autre, et arriver ainsi à produire, avec le pur sang, le cheval apte aux divers services que l'on voudrait lui demander. Donnez, dans une juste mesure, la puissance nécessaire au cheval de *course* pour résister à la fatigue plus dure de la *course* d'obstacles, et vous aurez le type accompli du cheval de chasse et du cheval de steeple-chase.

• Mais, en attendant que l'on arrive à cette sûreté dans les accouplements, il faudra longtemps encore reconnaître que les chevaux de demi-sang ou de trois quarts de sang seront souvent supérieurs au pur sang dans la *course* d'obstacles.

• Ce qu'il faudra surtout rechercher dans le cheval de steeple-chase, ce sera la légèreté de l'avant-main, la petitesse de la tête et la finesse du cou. Son épaule, aussi longue et aussi oblique que celle du cheval de *course*, sera plus développée et plus saillante. Sa poitrine sera plus large encore, son coffre plus vaste, pour laisser plus de place aux battements du cœur, à la circulation du sang et au jeu de l'air dans les poumons; il aura la jambe plus large, principalement à partir du genou; cette jambe sera plus courte, et par conséquent le cheval sera plus près de terre; plus court aussi le paturon, bien que conservant encore une certaine obliquité. Le long paturon est nécessaire au cheval de *course* plate, parce que seul il donne à sa jambe l'élasticité dont il a besoin pour amortir le choc qui suit ses formidables bonds, couvrant jusqu'à 33 pieds de terrain. Mais cette élasticité même a pour conséquence inévitable une certaine faiblesse. Aussi n'est-il pas rare de voir le cheval de *course* tomber boiteux (*break down*) sur le turf même. L'élan du cheval de steeple-chase est moins grand, mais sa fatigue est plus considérable: il aura donc besoin de plus de force; sa forme générale sera plus compacte et plus ramassée.

• C'est l'Irlande qui jusqu'ici a eu le privilège de fournir le plus grand nombre de chevaux de steeple-chase se rapprochant du type idéal. Il faut peut-être en attribuer la cause à la nature des terrains au milieu desquels il est élevé; il vit au milieu des haies, des murs et des fossés, sur la colline, au bord des ruisseaux; c'est pour lui passe-temps de jeunesse que de lutter avec ces obstacles, et de les vaincre. Il ne fera plus tard, sous l'impulsion de son cavalier, que ce qu'il faisait tout seul.

• Il suffit d'avoir vu sauter une fois le cheval d'Angleterre et le cheval d'Irlande pour se rendre compte de la différence de leurs procédés et de la supériorité de celui-ci sur celui-là. Cette double opération mécanique a été parfaitement décrite par M. Eugène Chapus dans son livre sur le *Turf*.

• Il y a une différence très-saisissable entre la manière dont le cheval anglais et le cheval irlandais prennent leur élan. L'anglais s'appuie sur ses jarrets, et s'élanche de telle sorte que déjà il a franchi la moitié de la barrière lorsque le corps s'est seulement allongé pour rendre son élan complet. Quand il a quitté terre, il porte ses hanches sous lui comme au galop, descend ensuite sur les jambes de devant, et, quand elles touchent le sol, c'est alors seulement qu'il attire ses jambes de derrière, en sorte que l'avant-main est seul à supporter le poids tout entier.

• Le cheval irlandais, au contraire, part de ses quatre jambes à la fois; quand il est parvenu à l'extrémité de l'objet à franchir, ses jambes sont entièrement retroussées sous lui; il descend, et les quatre jambes se posent sur le sol en même temps.

• Les *courses* protégées par la Société d'encouragement sont, nous l'avons déjà dit, les *courses plates* par les chevaux de pur sang. La Société d'encouragement laisse à une autre initiative les *courses* de haies et de steeple-chases dont nous venons de parler, ainsi que les *courses* au trot, chères à certaines provinces, plus particulièrement à la Normandie, renommée pour la production de ses trotteurs excellents.

• Nous comprenons et nous approuvons de la façon la plus absolue le principe de la So-

ciété d'encouragement. Le galop seul donnera la mesure des qualités que l'on doit chercher dans les améliorateurs de la race. Le trot n'est autre chose que l'application de certaines qualités spéciales, individuelles, et par cela même généralement peu transmissibles. Ces *courses* au trot ont d'ailleurs, à mon sens, un singulier inconvénient... c'est qu'elles ne sont point, à proprement parler, des *courses* au trot! Rien n'est plus rare que de voir un cheval accomplir son trajet sans prendre cinq ou six fois le galop. Que devient alors la sincérité de l'épreuve? Et alors même que le cheval ne galope pas, que de fois, pour arriver à ce nécessaire accroissement de vitesse, il a sacrifié la régularité, la pureté, la beauté de mouvement des bipèdes diagonaux, et détruit dans le cheval toute l'harmonie du mouvement!

• Nous ne devons point passer sous silence une objection très-sérieuse qui a été faite à l'introduction du pur sang dans la production chevaline. On lui a reproché d'avoir détruit les anciennes races françaises, telles que celles de la Normandie, du Limousin, du Morvan et de la Navarre, souvent remarquables par des qualités particulières. L'objection est sérieuse; mais on peut lui faire des réponses de plus d'une sorte.

• D'abord, ces races étaient singulièrement abâtardies lorsqu'on a commencé à introduire d'une façon un peu régulière le pur sang dans la production française. Ces races provinciales, dont le mérite n'a jamais été à la hauteur de leur réputation, et que l'on n'a jamais tant vantées que depuis qu'elles n'existent plus, devaient nécessairement, fatalement subir des modifications profondes du moment où l'état social auquel elles correspondaient se modifiait lui-même. Dans ces temps de communication difficile, où chaque province, isolée des autres, vivait de sa vie propre, elle avait, et elle devait avoir, des chevaux en rapport avec ses besoins, et, jusqu'à un certain point, avec la nature même du sol et les accidents du terrain. On avait sa race de chevaux absolument comme on avait ses mœurs et ses coutumes et ses costumes originaires. Aujourd'hui cependant, l'irrésistible mouvement du siècle emporte tout vers une certaine moyenne d'unité, à laquelle n'échappent pas plus que le reste les races animales, sur lesquelles l'homme a plus d'emprise que l'on ne serait tenté de le croire tout d'abord. Tout contribuera à nous amener ainsi à la création de types équestres de moins en moins nombreux, et pouvant par conséquent demander aux mêmes éléments le principe de leur amélioration. Je citerai en première ligne parmi ces causes: la parité de plus en plus grande de la vie dans nos diverses provinces; l'amélioration sensible et si heureuse des voies de communication, qui n'exigeront plus des chevaux le même effort; la création des chemins de fer, qui les dispensera des lourdes et longues tractions; l'introduction de la vapeur comme agent de travail et de locomotion dans l'agriculture, qui, peu à peu, les relèvera de l'abrutissante monotonie du labourage, que, même en l'état actuel des choses, on ne devrait faire opérer que par des bœufs, « au pas tranquille et lent. »

• Enfin la substitution, recommandée par les circulaires officielles, des chariots légers à quatre roues, et rendant toujours possibles les allures rapides, pour lesquelles le cheval est fait, à ces écrasantes charvettes à deux roues, qui alourdissaient l'animal, et qui le taient quelquefois. Encore un progrès dans cette voie heureuse, et tous nos chevaux pourront être réduits à deux seuls types, avec quelques modifications de détail, selon leurs destinations particulières: le cheval de selle pour la *course*, la chasse, la promenade ou la guerre; le cheval de trait pour les voitures de toutes les classes. Et, l'un comme l'autre, ces deux types ne pourront que gagner à recevoir dans leurs veines la généreuse infusion du pur sang.

• Ces études, que nous eussions voulu faire moins rapides, sur les *courses* en Angleterre et en France, seraient trop incomplètes si nous ne présentions point au lecteur quelques détails sur les plus fameux hippodromes où se déroulent les brillantes péripéties de ces grandes épreuves que nous avons essayé de faire connaître.

• De tous ces champs de *courses*, il n'en est point de plus célèbre, j'allais dire de plus illustre, un sportsman dirait, lui, hardiment, de plus glorieux, que le turf d'*Epsom*, sur lequel se dispute le Derby, le plus important de tous les prix remportés par les chevaux, jusqu'au moment de la fondation du *Grand Prix de Paris*.

• Les livres ont leur destin, dit le poète; il en est de même des localités. Voici une bourgade inconnue et qui a tout ce qu'il faut pour l'être; elle ne possède ni beautés naturelles, ni ruines remarquables; elle n'a point pour elle la magie du site ou le prestige des souvenirs, et cependant, durant toute une semaine, une semaine qui revient tous les ans, on en parle plus qu'on ne fit jamais de Londres, de Paris, de Rome, d'Athènes ou de Babylone! Cette ville, avons-nous besoin de la nommer après la victoire de *Gladiateur*, et le lecteur n'a-t-il point deviné avant nous qu'il s'agissait du théâtre de ces luttes hippiques qui passionnent aujourd'hui

les fies et les continents, comme les *Verts* et les *Bleus* passionnaient jadis Constantinople et les Byzantins, — de la petite bourgade d'Epsom?

• Epsom n'est guère qu'un gros village, qui a 3 ou 4,000 habitants toute l'année, et 500,000 le 31 mai; dont presque toutes les maisons sont des cottages, comme les aiment tant nos amis d'outre-Manche, à demi cachés dans les vergers et dans les bois. On y découvrit, en 1618, ces sources alcalines dont on extrait le sel connu sous le nom de sel d'Epsom. En 1779, lord Stanley, comte de Derby, y créa les *courses* qui portent encore son nom. Le terrain de la *course*, qui ne ressemble en rien aux hippodromes français, est une lande immense que le défrichement entame cependant d'un côté. Les parties défrichées se couvrent par places d'une moisson chétive encore. Le terrain est généralement accidenté, creusé de ravins, soulevé en collines basses et légèrement onduleuses. Là pas un pouce de cette terre végétale, si abondante et si féconde en d'autres contrées de l'Angleterre; mais un sol crayeux, blanchâtre, couvert d'une sorte de gazon nain, dru, serré, élastique, sur lequel rebondit le pied des chevaux. C'est là certes un des meilleurs terrains de *course* qu'un sportsman puisse rêver, et, pour notre compte, nous n'en connaissons point qui l'égalent.

• La piste du champ de *course* n'occupe qu'une insignifiante portion de cette vaste lande: elle n'est ni ovale ni fermée, comme chez nous; mais elle affecte la forme d'un fer à cheval, et, par conséquent, reste ouverte d'un côté. Elle mesure une longueur de 2,400 mètres, comme celle de Chantilly et de tous les hippodromes sur lesquels ont lieu des épreuves analogues à celles du Derby.

• Une fois arrivés sur le terrain, les amateurs qui n'ont pas d'équipages à eux se dirigent vers le *Stand*, énorme construction dont l'unique destination est d'offrir aux spectateurs le plus de place possible, d'où il leur soit permis de dominer l'ensemble de la *course*. On a étagé sur le toit de nombreux gradins, qui déjà reçoivent des milliers de curieux. L'intérieur est divisé en une foule de salles à manger. N'oublions point que nous sommes en Angleterre et qu'il faut faire! Les fenêtres qui regardent la piste sont disposées en façon de loges, et reçoivent une certaine quantité de locataires, par-dessus la tête desquels regardent les hôtes de la salle à manger.

• Devant la façade du *Stand*, le terrain s'incline par une pente roide vers la piste, et permet à des milliers de spectateurs d'y trouver des places excellentes, au nombre d'environ trente mille.

• On paye une guinée la carte bleue découpée à l'emporte-pièce qui vous assure votre entrée pour les quatre jours de *course*.

• A droite de la grande construction informelle que nous avons nommée le *Stand*, on remarque une petite tribune basse et étroite, capable de recevoir environ cinquante personnes. Cette tribune appartient à la Société des *courses* d'Epsom, présidée par un amiral, l'amiral Rous. Presque tous les membres de cette société font partie du Jockey-Club de Londres. Cette institution célèbre diffère essentiellement de celle qui chez nous porte le même nom. Le Jockey-Club de Londres n'a même pas de local particulier, et tous ses membres sont répartis dans d'autres cercles. Il est, je pense, inutile d'ajouter que ce sont ou de très-grands seigneurs, ou des amateurs célèbres par leurs succès sur le turf. Un étage couvert domine la tribune de la Société; mais cet étage ne lui appartient pas. C'est une propriété particulière.

• La langue de terre qui s'étend devant la tribune de la Société des *courses* d'Epsom, et sur laquelle on ne pénètre qu'avec un jeton vert nominatif, est occupée par les habituels du Tattersall et de Newmarket, c'est-à-dire les grands parieurs des Trois-Royaumes, dont la réunion compose ce que l'on appelle le *Ring*. Entre la tribune et le *Ring* règne une sorte de conloir naturel, dans lequel descendent, quand il leur plaît, les hôtes de la tribune, que les paris mettent à chaque instant en communication nécessaire avec les membres du *Ring*.

• A droite de la tribune de la Société, et à gauche du *Stand*, on a disposé une grande quantité de tribunes, les unes particulières et réservées, les autres publiques et appartenant à qui les paye. Dans l'enceinte même, circonscrite par le fer à cheval de la piste, sont placées les voitures de toutes formes et de toutes dimensions mises en réquisition forcée par les habitants de Londres pour ce jour solennel, pendant lequel il y a vacance du Parlement.

• Au delà de cette piste, sur la lande sans bornes, on aperçoit des milliers de tentes multicolores. On sait que, lorsqu'il s'agit d'appliquer l'arc-en-ciel aux usages de la vie, on peut s'en rapporter à nos voisins. A l'endroit des gammes éclatantes, ils en sont encore à l'état sauvage et n'aiment que ce qui brille.

• Ajoutez des baraques de sautimbanques, des jeux de toutes sortes où l'habileté s'efforce de corriger la fortune, des faiseurs de tours et des montreurs de singes, d'ours et de chiens savants, et vous aurez une idée à peu près exacte d'un des mélanges les plus animés, les plus hybrides, et en même temps les plus pittoresques, qui puissent égarer l'œil d'un observateur. On n'a pas d'exemple qu'un

Anglais ait en le spleen ou se soit suicidé la semaine du Derby.

En face de l'ouverture du fer à cheval, un grand espace, désigné sous le nom de *Paddock*, a été ménagé pour les concurrents : c'est là que les *lads* promènent les chevaux avant de les livrer aux jockeys. Le pesage a lieu près de la tribune du juge. Une carte spéciale, coûtant 10 schellings, vous donne entrée dans l'enceinte des *Paddocks*.

Au lieu d'être plate comme chez nous, la piste est accidentée d'une montée au départ, et d'une descente à l'arrivée. Un fonctionnaire, un personnage officiel, est chargé de la difficile mission de *starter*, c'est-à-dire donne les départs; un autre fonctionnaire est juge au *winning-post*, nous dirions en France au poteau d'arrivée.

Le *starter* officiel est bien loin d'avoir l'habileté, le coup d'œil et le sang-froid du *starter* français, M. le baron de La Rochette. Dans le dernier Derby, celui du 31 mai 1865, il n'y a pas eu moins de quatorze faux départs, et ces malencontreuses opérations n'ont pas duré moins de quarante-cinq minutes. La *furie française* eût trouvé l'épreuve au-dessus de ses forces : la patience anglaise n'a même pas murmuré. Autant cette foule est bruyante et tumultueuse avant la course, autant, au contraire, elle se montre, pendant l'épreuve, calme, attentive, recueillie. Je ne dirai pas trop en disant que son attention a quelque chose de religieux. Les hourras retentiront après la victoire.

Signalons ici une différence caractéristique. En France, on n'affiche que les numéros des chevaux; en Angleterre, on affiche également le nom des jockeys, et, après la course, au lieu de mettre en évidence comme chez nous le seul numéro du vainqueur, on fait voir ceux de tous les chevaux que le juge a placés.

Si, pendant la course, le public ne trahit ses émotions ardentes et profondes que par son silence, sa passion, après la victoire, éclate avec toute la spontanéité et toute l'énergie du sentiment populaire. On crie, on vocifère, on trépigne, on bat des mains, on se plaint, on se félicite, on calcule sa perte ou son gain, car tout le monde a parié. Les bureaux de l'office télégraphique sont assés par tous les correspondants des journaux et des clubs européens; les pigeons voyageurs, tenus en réserve pour la circonstance, sont lâchés par leurs maîtres, prennent l'essor, se guident, et, arrivés à une certaine hauteur, s'arrêtent, et bientôt, guidés par leur infailible instinct, se dispersent dans toutes les directions, et vont porter à tous les coins du royaume, et même sur le continent, la nouvelle attendue. Le résultat du Derby sera connu le soir même de tout le monde équestre. Mais tant d'émotions affaiblissent et altèrent. Il faut manger, il faut boire : l'heure du lunch a sonné. On improvise des tables sur la plate-forme des voitures et sur le gazon de la lande; toutes les baraques, converties en restaurants et en buffets, sont assiégées par la foule des piétons.

A côté des agapes populaires, l'aristocratie, la fashion, la fleur des pois de l'élégance, les lions de la mode, les héros du sport et les rois du turf déploient pour eux-mêmes et pour leurs invités des magnificences princières. Je n'en veux citer qu'un seul exemple, et je l'emprunte à la chronique de la journée du dernier Derby.

Le major Heatley, de l'armée des Indes, avait fait dresser deux tentes décorées avec une magnificence et un luxe dont, sans doute, il avait trouvé l'exemple dans l'hospitalité fastueuse des rajahs alliés de l'Angleterre. Sous ces tentes superbes, il a offert à goûter à plus de deux mille personnes. Tout ce qui avait un nom en Angleterre, dans le livre d'or du *peerage* ou dans les annales de l'élégance et du *high life* avait été convié par le major, et, comme il possédait toutes les traditions de la grande hospitalité, il reconnaissait à chacun de ses invités le droit de lui présenter ce jour-là ses amis. Au milieu de la première tente, le regard était tout d'abord attiré par une tonne de cristal au robinet d'argent, laissant voir, à travers ses parois transparentes, les flots captifs du vin français par excellence, du vin de Champagne, endormis dans la glace. Les tables étaient couvertes de mets exquis et rares; il n'y avait plus, depuis vingt-quatre heures, de coquillages ni de poissons à Haymarket : tout était venu à Epsom; après la soupe à la tortue et le karry pimenté, on trouvait une saveur plus grande aux œufs de pluvier, cette délicate friandise si recherchée de nos voisins. Je ne cite les fruits que pour mémoire : il y avait des pyramides de fraises et des montagnes de cerises; des pêches comme au mois d'août, et des brugnons jaunes et violets, ridés et mûrs, qui s'étaient d'eux-mêmes détachés de l'arbre, comme en septembre.

Si l'on boit le champagne sous la tente des majors, ailleurs on sable le claret et le burgundy-wine. Aux degrés inférieurs de la hiérarchie sociale et de l'opulence, on se contente de la bière nationale, à laquelle on ajoute toutes ces distillations fermentées que les Anglais reconnaissent avec délectation de toutes sortes de noms pompeux, et dont le wiskey nous semble le type le plus caractéristique, boisson vraiment énergique, étrangère à nos habitudes, qui répugne à nos instincts, mais

nécessaire peut-être pour secouer la torpeur de nos voisins engourdis dans leurs brumes. Je laisse à penser ce que doit être le retour après ces excitations de toute nature : il est ultra-joyeux, mais, toutefois, sans désordres graves, et presque toujours sans accidents sérieux. L'uniforme respecté de quelques policemen, à pied ou à cheval, suffit pour maintenir, et au besoin régenter cette foule immense, qui rentre dans ses foyers, gaie au moins une fois par an, et emportant le souvenir d'une des plus grandes joies qu'il lui soit donné d'éprouver, celle d'avoir vu courir des chevaux ! Ce ne sont point là des passe-temps et des émotions qu'il faille reprocher : bien au contraire, il serait à souhaiter que le peuple de tous les pays ne connût point de plus dangereuses distractions. Qu'il soit donné par des hommes ou par des chevaux, le spectacle de l'énergie à l'entraine, de l'effort poussé jusqu'à la dernière limite du possible, est bon à mettre sous les yeux de la foule. Il n'y a là rien qui affadisse ni qui corrompe.

Paris, la première ville du monde, n'eût pendant longtemps qu'un hippodrome indigne de lui.

Tout le monde connaît ce triste et misérable emplacement du Champ-de-Mars, aride, nu, presque désolé, terrain inégal, sablonneux, déshonoré par de hideuses baraques, aussi incommodes qu'insuffisantes. On se demande comment le choix d'hommes de goût et véritablement compétents a jamais pu se porter sur un tel terrain, et comment on fit pour se résigner si longtemps à de tels inconvénients.

Ce fut seulement en 1856 que l'on songea à ces belles prairies de Longchamp, si admirablement situées entre l'extrémité occidentale du bois de Boulogne et la rive droite de la Seine. Il eût été véritablement difficile de rencontrer mieux. Tout semble réuni pour faire de ces prairies de Longchamp, si admirablement favorisées des plus belles hippiques : une distance modérée de la ville, sans toutefois un voisinage trop immédiat et qui pourrait devenir gênant; l'accès facile, par la voie ferrée, par la rivière et par le bois de Boulogne, c'est-à-dire par la route la plus aimable et la plus charmante du monde. Ajoutez, tout à l'entour, le paysage le plus exquis et les perspectives les plus enchanteuses, la cime ondoyante des derniers arbres du Bois, les jolis horizons de Boulogne et de Saint-Cloud, et, au-dessus de tout cela, la grande et fière silhouette du mont Valérien. Je ne parle ici que de l'accessoire. Il ne faut point cependant négliger le principal. Je veux dire un terrain de bonne qualité et d'une contenance de 66 hectares, permettant d'accroître assez la superficie de la piste pour éviter des tournants, ou trop fréquents ou trop brusques, et permettre ainsi aux chevaux de développer, sur un espace assez considérable, le maximum de leur vitesse. La piste, sans être comparable à celle d'Epsom, s'améliore cependant de jour en jour, grâce aux soins intelligents dont elle est l'objet. Elle est déjà entièrement gazonnée. L'hippodrome de Longchamp a une double piste : l'une oblongue, de 1,900 mètres, tracée dans le sens même de la rivière; l'autre, d'environ 3,000 mètres, est prolongée sur les grands côtés de la première.

L'orientation de l'hippodrome commandait la disposition des tribunes. Elles sont adossées à la rivière, et se développent sur une longueur totale de 240 mètres. Elles sont divisées en cinq bâtiments distincts, pouvant contenir environ 5,000 spectateurs. La tribune de l'Empereur, qui occupe le centre de ces petits édifices, est construite dans ce genre chalet que le bois de Boulogne vient d'adopter pour toutes ses constructions, et qui s'harmonise d'une façon charmante avec les arbres et le paysage environnants. A droite et à gauche de la tribune de l'Empereur s'en élèvent deux autres, correspondant avec l'enceinte du pesage. Les éléments qui entrent dans la construction de celles-ci sont le bois, la pierre et la fonte. On les a couronnées de plates-formes, garnies de degrés, sur lesquels de nombreux spectateurs peuvent encore trouver place. Ces deux tribunes correspondent avec l'enceinte du pesage, véritable concours de toutes les élégances européennes, où les femmes ne pénètrent que munies d'une carte personnelle, ce qui exclut toutes celles qui n'ont point une garantie masculine à leur service. Les deux grandes tribunes extérieures, sans communication avec l'enceinte du pesage, sont bâties dans le même style, mais sans gradins sur la plate-forme. C'est par centaines de mille que l'on pourrait admettre les spectateurs dans l'enceinte de l'hippodrome. Des dégagements habilement ménagés permettent à la foule de se disperser en quelques minutes. Aussi est-il rare que le défilé, si nombreux qu'il soit, donne lieu au moindre accident.

Le succès de l'hippodrome de Longchamp et la renommée sans égale que lui assurent les rivalités internationales mises en jeu par l'importance du grand prix de la ville de Paris et l'éclat qui s'attache aussitôt à celui qui le remporte n'ont rien fait perdre à Chantilly de son prestige. Chantilly est toujours le turf favori du Jockey-Club, et ce patronage illustre lui garantit sa gloire hippique et sa fortune. Le Derby français qui s'y dispute et qui est, nous l'avons déjà dit, le grand crité-

rium de la vitesse pour les poulains de trois ans de premier ordre, nés et élevés en France, lui assure un attrait dont rien ne saura le dépouiller.

Sous les jeunes princes de la maison d'Orléans, les réunions de Chantilly jouirent en quelques années d'une vogue à laquelle rien ne saurait se comparer en France.

En ce temps-là, les facilités exceptionnelles du chemin de fer n'avaient pas encore mis sa pelouse aux portes de Paris. On y allait en chaise de poste et l'on y restait quatre jours, pendant lesquels l'héritier présomptif de la couronne, qui se faisait déjà remarquer par l'irréprochable correction et le bon goût de ses écuries et de ses équipages, tenait une sorte de cour plénière. Tout ce qui était alors jeune, élégant, vivant de la vie du plaisir, se groupa autour de lui pour faire de Chantilly une des réunions les plus brillantes et les plus bruyantes de la jeune France. On y courrait le matin; on y jouait le soir. L'or roulait à flots également abondants sur le gazon vert de l'hippodrome et sur le drap vert des tables de lansquenet. Une chambre dans un hôtel de Chantilly, pendant ces quatre jours, coûtait le prix d'un appartement à Paris pendant toute l'année. Le faubourg Saint-Germain rallié dansait en face du faubourg Saint-Germain pur; le demi-monde, qui n'était pas encore nommé, mais qui déjà préluait au rôle tapageur qu'il a joué depuis dans la société parisienne, avait aussi ses hôtels, où plus d'un fils de famille eut le malheur de trouver une trompeuse hospitalité.

La mort du duc d'Orléans, la révolution de Février, le chemin de fer du Nord, trois causes bien diverses, ont concouru au même but : une modification profonde dans l'existence sportive de Chantilly. Plus de nuits passées dans l'enfer du jeu; plus de festins homériques à l'hôtel du *Grand-Cerf*; plus de ces défilés de véhicules de toute sorte volturant des touristes de toute espèce. On part maintenant de Paris après déjeuner; on y rentre pour dîner, comme s'il s'agissait de la Marche, de Vincennes, de Versailles ou du bois de Boulogne.

Mais ce que Chantilly a perdu en animation facile et en faux éclat, il l'a regagné en sérieuse importance. Débarrassé de ses joueurs et de ses soupeurs, Chantilly a gardé, toujours fidèle, l'élite des sportsmen et la brillante pléiade d'amateurs qui gravitent autour d'elle.

L'origine des courses de Chantilly remonte à 1833, la même année qui vit aussi la fondation du Jockey-Club. Comme beaucoup d'autres choses excellentes, elle fut due au hasard.

Un matin, le prince Labanoff, hôte passager de Chantilly, traversant au galop la magnifique pelouse qui s'étend devant les écuries de ce Versailles des Condé, sentit rebondir sous les pieds de son cheval le sol élastique et souple; sur-le-champ il proposa une poule aux amis qui l'accompagnaient.

Elle fut gagnée par M. de Normandie, un des plus brillants cavaliers que possédât la France à ce moment. Ces gentlemen-riders furent si satisfaits de leur essai qu'ils réglèrent, le jour même, les conditions d'une réunion pour le printemps suivant. Les courses de Chantilly étaient fondées. Cependant le prix connu sous le nom de *prix du Jockey-Club* ne fut établi qu'en 1835. Il ne fut cette année-là que de 5,000 fr. L'allocation fut portée à 7,000 fr. en 1840; à 10,000 fr. en 1847; à 15,000 fr. en 1854; depuis 1855 l'importance du Derby français est de 20,000 fr., donnés par le Jockey-Club : le montant des entrées double la somme.

Le terrain de course de Chantilly serait le meilleur de France si l'hippodrome de Boulogne n'existait pas. Il occupe du moins le second rang, qu'aucune localité intermédiaire ne saurait lui disputer chez nous. C'est un vrai turf (lisse gazon) élastique et résistant, que la pluie ne détrempe point en boue, que le soleil et la sécheresse n'effritent point en poussière. Moins accessible qu'aucune autre piste aux influences de la température, il permet la course en toutes les saisons.

La piste de Chantilly décrit un ovale à peu près régulier; elle est parfaitement plane sur les trois quarts de son parcours, s'incline légèrement à partir des écuries, et se relève ensuite, par une rampe modérée, jusqu'à la tribune du juge, présentant ainsi cette particularité de mettre les chevaux dans la nécessité de faire leur effort sur une montée.

La position de l'hippodrome de Chantilly est une des plus heureuses que nous connaissions. Le spectateur placé dans les tribunes aperçoit devant lui les écuries monumentales, célèbres dans le monde entier, noble point de vue pour une fête hippique; un peu à gauche, une ligne de jolies maisons, bordant une longue terrasse, constructions plus voisines du cottage anglais que du chalet suisse, comme si les chevaux de pur sang devaient apporter naturellement avec eux l'influence britannique sous toutes ses formes. A droite commence le vert rideau de la forêt, dont la ligne s'étend au loin, comme la barrière flottante de l'horizon. Trois tribunes : celle du centre pour le souverain et les membres de la famille impériale; à droite et à gauche, tribune publique; le Jockey-Club, *quoiqu'il* soit chez lui, ou *parce qu'il* est chez lui, est le plus mal logé : il n'a qu'une simple estrade, de l'autre côté de la piste, exposée à la pluie et au soleil. Les règlements de Chan-

tilly n'ont pas la même sévérité que ceux de Longchamp, et ils ne frappent point du même ostracisme les belles personnes qui ont le tort ou le malheur de se présenter toutes seules à la barrière de l'enceinte du pesage. On les laisse entrer moyennant finance; mais, comme si elles voulaient se rendre justice à elles-mêmes, elles se placent invariablement dans la tribune de gauche, laissant la droite aux personnes accompagnées. Nous notons ce trait de mœurs en passant, pour ne rien laisser échapper de ce qui constitue le tableau vivant et animé des courses, et du monde qui s'en occupe.

Bade, ce Paris d'été, cette seconde capitale de l'Europe, était depuis quelques années entraîné dans une trop haute sphère d'élégance pour ne point avoir aussi ses courses de chevaux. Il complète aujourd'hui la grande trilogie hippique européenne, dont Epsom et Chantilly sont les deux premiers termes.

Les courses de Bade sont une création récente, due à l'activité de M. Edouard Benazet, dont le coup d'œil pratique saisit tout de suite l'importance qu'une pareille institution pouvait avoir pour cette patrie de son choix, à laquelle le rattachent tant d'intérêts.

C'est au mois de janvier 1855 que fut arrêté le principe de cette création. L'exécution marcha avec cette rapidité féérique que l'on obtient à force d'or et de volonté...

L'hippodrome de Bade est situé dans une prairie dépendant du petit village d'Ifzeheim, à deux lieues de la ville et au centre de convergence des lignes ferrées de plusieurs chemins de France et d'Allemagne. Ces prairies présentent une configuration élégante et d'un ovale presque parfait, dessiné par une ligne de collines formant un amphithéâtre qui, pour être naturel, n'en est pas moins pittoresque.

Le cours de la petite rivière (la Muhlbach) indiquait la direction en quelque sorte forcée de la piste. C'est près de ce cours d'eau que s'élèvent les constructions, accessoires obligés de tout champ de course. Ces constructions, qui ne manquent point de style, sont l'œuvre de MM. Bealzer frères, architectes badois, dont les plans furent contrôlés par des hommes d'une compétence spéciale incontestée, MM. Reiset, Mackensie-Grievens, le baron de Gensau, et M. Grandhomme, secrétaire de notre Jockey-Club.

Nous ne retrouvons point ici les cinq tribunes de Paris, mais seulement trois : la tribune publique, la tribune du Jockey-Club et la tribune des Princes. La tribune des Princes, destinée au grand-duc de Bade, à sa cour et à ses hôtes, a une estrade couverte, des colonnettes élégantes, des salles de gardes et une croisée avec des meurtrières, ni plus ni moins qu'un château féodal. Elle est surmontée d'un belvédère. Les deux autres tribunes, de grandeurs inégales, sont également surmontées de belvédères; elles ont aussi des gradins en terrasse sur leur toit, d'où l'œil découvre toute l'étendue de la piste. Tout cela n'a peut-être pas la sévérité de lignes ni la correction d'aspect que nous retrouvons à Longchamp; ce n'est pas français, mais c'est allemand, c'est-à-dire empreint d'une sorte de bonhomie gaie et d'élégance rustique qui ne sont pas sans charme. Les peintures extérieures ont des nuances vives et tendres qui sont dans une harmonie aimable avec tout le paysage environnant.

La ligne droite, ou ligne d'arrivée, sur laquelle les chevaux font leur dernier effort, qui décide souvent le succès, est longue d'environ 800 mètres. C'est, au point de vue de la course, le meilleur terrain d'Ifzeheim; il est élastique et souple comme le turf de Chantilly. Le reste de l'hippodrome est d'une nature marécageuse, et a exigé d'importants travaux pour arriver à l'état satisfaisant dans lequel nous le voyons aujourd'hui.

Le champ de course de Bade a été inauguré le 5 septembre 1858, devant un public composé des représentants de toutes les aristocraties européennes. Ses réunions d'automne, excessivement suivies, sont les dernières qui, chaque année, aient le privilège de réunir les sommités du grand monde et les notabilités du turf, avant cette grande dispersion dans les châteaux, dont l'hiver seul ramènera dans les capitales les hôtes trop longtemps attardés.

Physiol. et hyg. Lorsqu'un individu marche lentement, entre chaque pas simple il pose à terre les deux pieds; quand il marche précipitamment, le corps n'est plus soutenu que par un seul pied à la fois, celui qui supportait le corps se détachant du sol au moment où l'autre s'y pose. Le corps ne quitte donc jamais complètement la terre pendant la marche. Dans la course au contraire, à certains moments, le corps se sépare complètement du sol. C'est en cela surtout, bien plutôt que par la vitesse de la progression, que la course diffère de la marche précipitée, car on peut courir moins vite qu'on ne marche. Pendant la course, le corps touche alternativement le sol par chaque pied, et, à chaque fois qu'un pied quitte le sol, le corps est projeté en haut et flotte librement dans l'air. La projection du corps dans l'espace s'opère dans la course comme dans le saut; la course est une marche précipitée, entrecoupée de sauts.

La vitesse de la course, c'est-à-dire la grandeur du déplacement, suivant l'horizon-

tales, du centre de gravité du corps, dépend de la longueur des sauts de la *course* et de leur durée; la longueur du saut étant généralement plus considérable que celle du pas, il en résulte que la *course* a une allure plus vive que la marche. Mais c'est surtout parce que les jambes oscillent ensemble que les sauts de la *course* sont plus précipités que les pas de la marche. Dans la marche la plus vive, l'intervalle qui sépare l'application sur le sol de chaque pied pris en particulier se compose en effet, au minimum, de la durée nécessaire à deux transports successifs des membres inférieurs. Dans la *course*, ces transports s'opèrent simultanément dans les deux membres. D'où il résulte que, dans un même intervalle de temps, l'homme peut exécuter un plus grand nombre de sauts qu'il n'aurait exécuté de pas. La vitesse maximum du déplacement horizontal en une seconde peut être portée à 7 m. 60, suivant MM. Weber. Si une pareille vitesse pouvait être soutenue pendant longtemps, l'homme parcourrait 27 kilom. en une heure. Mais une *course* aussi précipitée n'est possible que pendant quelques secondes ou quelques minutes. Lorsque l'homme veut courir longtemps ou soutenir, comme on dit, une *course* de longue haleine, il règle la vitesse du déplacement de manière à parcourir dans l'intervalle d'une heure environ 12 kilom. de distance. La *course* réglée ou *course* de résistance est celle des coureurs de profession, celle des pompiers qui vont à l'incendie, etc. On la désigne souvent sous le nom de *course* gymnastique.

La *course* amène une accélération du cours du sang qui, n'étant pas portée au delà de certaines limites, n'a aucun inconvénient; mais lorsque la *course* est trop rapide ou trop prolongée, elle amène l'engorgement du poulmon, l'anhélation, l'essoufflement, la suffocation, et peut même occasionner une apoplexie pulmonaire.

La *course*, excellent exercice pour les individus bien constitués et vigoureux, doit être formellement interdite aux gens atteints d'affections des organes thoraciques.

— Mar. La *course* est née au moyen âge, à l'occasion des dépredations des Sarrasins dans la Méditerranée et des Normands dans les mers du Nord. Les commerçants, sans cesse exposés aux plus grands dangers de la part de ces brigands qui, sans être autorisés par leurs gouvernements, étaient cependant assurés de la plus complète impunité, commencent par armer leurs navires, et forment des associations pour naviguer de conserve et se prêter un mutuel secours. Mais bientôt ces navires ne se bornèrent pas à repousser les attaques des pirates; ils osèrent les poursuivre, les combattre et leur arracher les richesses dont ils s'étaient emparés. Peu à peu ces navires armés pour leur défense se servirent de leurs armes soit pour venger des insultes reçues, soit pour écarter des concurrents plus faibles. La partie lésée armait pour reprendre ce qu'elle avait perdu; elle attaquait les bâtiments de l'oppressé, souvent même ceux de ses compatriotes, et s'en emparait jusqu'à concurrence de la perte esuyée et des frais faits pour arriver à la réparation. Mais l'autre partie ne se tenait pas toujours pour battue; elle armait à son tour pour exercer des représailles. De là d'interminables querelles, de véritables guerres privées entre les citoyens dont les souverains étaient en paix. Ces faits étranges, que notre siècle ne comprend plus, sont prouvés par les traités internationaux qui avaient pour but beaucoup plus de régler ces guerres privées, de les rendre plus rares, de leur enlever leur caractère d'atrocité, que d'en détruire le germe. D'un autre côté, en cas de guerre, les États appelaient tous leurs sujets à prendre part aux hostilités sur terre comme sur mer. Par le fait même des hostilités, tous les navires d'une nation étaient autorisés à courir sus à l'ennemi sans aucune permission spéciale du souverain. Dans les auteurs, ces deux sortes de *courses* s'appellent *course de représailles* et *course de guerre*.

La *course* de représailles, qui rendait illusoires les traités et bravait l'autorité des souverains eux-mêmes, fut réglementée la première par l'institution du tribunal des conservateurs de la paix, composé d'un nombre égal de juges pris parmi les sujets des deux nations contractantes. Dès le xiii^e siècle, il fut défendu de recourir aux voies de fait avant de s'être adressé à ce tribunal. Mais si les griefs dénoncés n'étaient redressés dans un délai ordinairement fixé à deux mois, les plaignants restaient dans leurs droits et pouvaient user de la force. Les traités de 1228 et de 1235 passés entre la France et l'Angleterre contiennent des stipulations de ce genre. Au xiv^e siècle, lorsque la sentence rendue par les conservateurs de la paix restait sans exécution, on délivrait au plaignant une autorisation spéciale d'armer contre son adversaire et de se faire justice à lui-même; cette autorisation était appelée *marcha*, d'où l'on fit plus tard le mot, encore employé de nos jours, *lettres de marque*. La limite des sommes jusqu'à concurrence desquelles les représailles devaient s'exercer y était indiquée. Le xiv^e siècle vit restreindre, puis abolir la *course* de représailles.

La France, la première, en 1400, assujettit les armements en *course* à la formalité de l'autorisation préalable. Les Anglais n'imitè-

rent pas tout d'abord ce généreux exemple, et se contentèrent de frapper la *course* de représailles en déclarant, de 1414 à 1416, passible de la peine de mort quiconque, rompant la paix au mépris d'une trêve conclue, courait sus aux bâtiments d'une autre nation. Peu à peu cependant l'initiative de la France fut imitée, et, vers la fin du xve siècle, toutes les nations européennes avaient adopté le principe qu'elle avait proclamé. Tout capitaine faisant la *course* sans commission de guerre était traité comme pirate. Le complément naturel et indispensable de cette réglementation nouvelle fut le cautionnement pour garantir les intérêts des neutres, et l'obligation de faire déclarer la validité de la prise par le tribunal des conservateurs de la paix. La *course* dès lors fut limitée aux opérations d'une guerre régulière. On ne délivra plus de lettre de marque pour *course* de représailles. La réclamation du plaignant, présentée à son souverain légitime, était renvoyée par ce dernier au souverain de l'offenseur, et le différend était vidé par voie diplomatique. Si la *course* de représailles était abolie, la *course* de guerre se développa d'autant.

La guerre des Provinces-Unies revendiquant leur indépendance contre l'Espagne y contribua puissamment. Ces provinces, ne pouvant mettre à la mer des flottes capables de lutter contre celles de l'Espagne, entreprirent de ruiner son commerce. L'Espagne, dont le commerce souffrait énormément de ce mode de guerre, chercha dans le mal même un remède au mal; elle délivra un grand nombre de lettres de marque. L'Angleterre, entraînée dans cette voie, encouragea également la *course*. Ses corsaires entreprirent des expéditions lointaines et sérieuses. Le plus célèbre d'entre eux, Francis Drake, fit souvent trembler les vice-rois espagnols de l'Amérique. La plupart des corsaires de cette époque, ne prenant les armes que dans l'espérance du butin, préféraient de beaucoup des proies désarmées à celles pour lesquelles il fallait affronter les chances d'un combat. Aussi la *course* favorisait-elle trop souvent d'odieuses actes de piraterie. Les traités internationaux s'attachèrent à réprimer et à prévenir ces abus.

Tous les traités du xvi^e et du xvii^e siècle sont unanimes dans les conditions qu'ils imposent à la légitimité de la *course*. Le corsaire doit être muni de l'autorisation expresse de son gouvernement; cet acte seul lui délègue le droit souverain de commettre des actes d'hostilité. L'armateur doit fournir caution, indispensable garantie contre l'avidité de ces écumeurs de mer, plus avides de butin que de gloire. A cette époque, les corsaires, les vrais corsaires, ceux qui ont illustré la marine, commencent à paraître et s'emparent immédiatement de la faveur publique. On les considère comme indispensables: les hommes les plus sérieux, les esprits les plus élevés défendent cette institution et l'élèvent en la réglementant d'une manière sérieuse. « Il faut, disait Vauban, dans un mémoire sur cette question, de toutes les manières faciliter la *course* tant que durera la guerre. » Il est certain qu'aucune nation ne tira autant de profit que la France de ses corsaires, surtout pendant les guerres de Louis XIV. La *course*, à cette époque, anéantit le commerce de nos ennemis, et on peut affirmer sans exagération qu'elle fit infiniment plus de mal aux marines européennes que les batailles navales livrées par nos flottes de ligne. De tous les points de notre littoral surgissaient ces hommes hardis, dont les exploits fabuleux portaient la terreur dans toute l'Europe. Bretons, Basques, Gascons, Normands, tous s'élançaient à l'envi. On dirait qu'une sorte de vertige s'est emparé de notre population maritime et la lance à travers l'Océan, insouciant du danger. Ces audacieux aventuriers, montés sur de légers navires, affrontent les plus gros bâtiments de guerre, sautent à l'abordage, les prennent, les brûlent; ils traversent des flottes entières avec un bonheur inouï; on dirait qu'une divinité inconnue les protège; ils se jouent avec la même intrépidité et le même succès du vent, des flots; ils narguent la tempête comme ils se rient des canons ennemis. A leur tête ils ont des hommes dont le nom est devenu légendaire: les Jean Bart, les Duguay-Trouin, les Ducasse, les Forbin, les Saint-Pol, les Cassard, pléiade illustre, dont la bravoure, l'habileté n'ont jamais été surpassées par les plus célèbres des hommes de mer d'aucune nation. Ils ruinaient le commerce de nos ennemis, et, du même coup, secouraient la malheureuse France, désolée par cette famine horrible qui décimait nos provinces.

On comprend que les bornes de cet article ne nous permettent pas d'entrer ici dans de longs détails; mais qui de nous ne s'est senti ému en lisant le récit de ces glorieux combats? N'était-il pas admirable, cet indomptable héros qui avait nom Duguay-Trouin, lorsque, avec un vaisseau et une frégate, il attaquait un convoi anglais de quatorze voiles, escorté de trois gros vaisseaux de guerre? L'équipage de l'*Intrépide* est couché à plat pont; debout sur son banc de quart, Duguay-Trouin, impassible, commande la manœuvre; un silence de mort règne à bord de son vaisseau, qui s'avance majestueusement sans daigner répondre un seul coup aux bordées répétées des Anglais. Arrivé à portée de pistolet, sur un signe, les canonniers se relèvent sou-

dain; un véritable ouragan de feu, vomé par les sabords de l'*Intrépide*, broie le vaisseau anglais le plus rapproché; le second est pris à l'abordage; le troisième, démâté et ne gouvernant plus, amène son pavillon, pendant que le quatrième épouvanté fuit à toutes voiles. La frégate, pendant que le vaisseau combattait, amarrait les riches galions anglais. C'est invraisemblable, impossible, et cependant c'est vrai. Mais passons, il faudrait tout citer.

Raynal a consigné dans son *Histoire philosophique* les services immenses que la *course* a rendus à la France pendant les guerres de Louis XIV. Il a constaté que, seulement dans le cours de la guerre de 1689, les Anglais ne perdirent pas moins de 4,200 navires par le fait de nos corsaires. « Les flottes anglaises, dit-il, employées à combattre les escadres de France, ne pouvaient protéger leurs bâtiments marchands contre nos armateurs. Les compagnies d'assurance, criaient-on aux portes du parlement anglais, sont ruinées, les maisons les plus respectables tombent en banqueroute ouverte, les ouvriers demeurent sans travail et l'argent disparaît de la circulation y rentre à peine au taux de 10 pour 100. Et pendant que la misère était à Londres, Bayonne, Dieppe, le Havre, Dunkerque et Saint-Malo se remplissaient des dépouilles ennemies, leurs maisons de commerce faisaient des fortunes colossales, équipaient des divisions entières, et quand, plus tard, après une succession de revers, la France sembla s'incliner vers sa ruine, nous verrons ces mêmes commerçants offrir leurs millions à Louis XIV, et contribuer ainsi au salut de la patrie. Ce fut surtout au moment où la France épuisée n'avait plus d'armée navale régulière à opposer aux ennemis, et se trouvait hors d'état de subvenir aux frais de grands armements, que l'on put recueillir les bienfaits des armements particuliers; ce fut alors que l'Etat, pour favoriser les expéditions isolées, céda les bâtiments de la marine royale, moyennant la remise d'un cinquième sur les prises et profits, et ce fut alors qu'on vit le seul port de Dunkerque armer pendant une seule guerre jusqu'à sept cent quatre-vingt-douze bâtiments.

Voici quelques détails précis sur l'organisation de la guerre de *course* à l'époque de Louis XIV, la véritable époque des corsaires. Le capitaine d'un bâtiment armé en *course* ne pouvait être confondu avec le pirate, car il recevait une *lettre de marque* ou *commission* signée du ministre; il armait lui-même son vaisseau et combattait en volontaire à ses risques et périls, mais il n'en était pas moins au service de l'Etat, et soumis au code maritime, tandis que le pirate courait les mers sans commission et ne relevait que de son audace et de son activité. Cette commission, qu'on appelait communément commission en guerre ou commission pour aller en *course*, devait contenir le nom et le port ou capacité du vaisseau, le lieu d'où il partait, le nom de son capitaine, le nombre de ses canons et de son équipage. Les sujets du roi qui prenaient une commission d'un roi ou d'un Etat étranger pour armer en guerre, sans permission expresse, ou ceux qui se trouvaient saisis de deux commissions de gouvernements différents, étaient traités comme les pirates qui n'avaient de commission d'aucun prince ou Etat souverain, c'est-à-dire qu'ils étaient punis de mort. Les capitaines corsaires pouvaient avoir à bord plusieurs pavillons, afin de déguiser leur nationalité, et s'approcher ainsi plus facilement des vaisseaux dont ils voulaient se rendre maîtres; toutefois ils étaient obligés d'arborer le drapeau de leur nation avant d'engager le combat et de tirer un seul coup de canon, sous peine d'être punis. Les bâtiments qu'il était permis aux corsaires de prendre, et qu'on appelait communément de bonne prise, étaient: 1^o les vaisseaux qui refusaient d'arborer leur pavillon, amis ou ennemis; 2^o les vaisseaux que l'on reconnaissait par leurs papiers appartenir aux ennemis de l'Etat; 3^o les vaisseaux qui n'avaient aucun papier qui pût faire connaître à qui ils appartenaient; 4^o les vaisseaux mêmes des alliés et des amis qui se trouvaient chargés d'effets appartenant aux ennemis. Aussitôt qu'un vaisseau était pris, le capitaine corsaire devait commencer par se saisir de tous les papiers qu'il portait, afin de faire constater plus tard que le tout était de bonne prise. Puis le capitaine devait fermer les armoires, les coffres, ainsi que les chambres et autres lieux où étaient les marchandises, et empêcher le pillage, car il n'avait aucun droit sur la prise avant qu'elle eût été déclarée bonne par les juges, et ne devait disposer de rien qu'en présence des intéressés. Puis il devait amarrer la prise, c'est-à-dire faire passer des gens de son propre équipage en nombre suffisant pour la conduire au port. En même temps il devait faire passer à son bord le maître ou capitaine et les principaux matelots de la prise, afin de diminuer les forces de celle-ci, et de lui ôter le moyen de se sauver en se révoltant contre ceux qui avaient été chargés de la conduire, comme cela arrivait quelquefois. Dès que la prise était arrivée au port, celui qui l'avait faite ou qui l'avait conduite allait faire son rapport ou sa déclaration, c'est-à-dire qu'il allait déclarer devant les juges de l'amirauté où, quand et de quelle manière la prise avait été faite. En même temps, il remettait au juge tous les papiers trouvés à bord; après quoi,

les juges se transportaient sur la prise, où ils faisaient un procès-verbal de tout ce qu'ils y trouvaient; ils scellaient avec le sceau de l'amirauté tous les lieux qui renfermaient les marchandises, et commettaient un gardien pour en avoir soin et en répondre jusqu'après le jugement. Puis le juge, assisté d'un greffier et d'un interprète, faisait subir au maître ou capitaine du bâtiment pris un interrogatoire complet, à savoir quels étaient son nom, son âge, son pays, sa religion, à qui appartenaient le vaisseau et les marchandises, d'où il venait et où il allait quand il avait été pris. Le greffier prenait acte des réponses et les faisait signer audit capitaine. Cet interrogatoire, le rapport ou la déclaration du capitaine preneur, le procès-verbal fait à bord de la prise par le juge et enfin la traduction des papiers trouvés à bord constituaient l'instruction, d'après laquelle on jugeait si la prise était bonne ou non. Si le juge trouvait qu'il n'y avait pas lieu de déclarer la prise bonne, il ordonnait mainlevée. Le bâtiment était rendu à son légitime possesseur, et le corsaire, selon les cas, pouvait être condamné à payer des dommages-intérêts, tant pour le retard subi par le navire indûment amarré que pour les dégâts et avaries éprouvés par les marchandises. Le cautionnement du corsaire répondait du paiement de ces indemnités; il était fixé à cette époque à la somme de 15,000 livres. Si le bâtiment était déclaré de bonne prise, il était vendu par-devant le juge, et le prix de la vente était partagé entre les intéressés. Un tiers revenait à l'armateur propriétaire, qui avait fourni le navire « bien étanche, avec agrès, appareux, canons et autres armes; » un tiers était dévolu à l'avitaillleur, qui avait approvisionné le corsaire de vivres, de poudres, d'ustensiles de tout genre; le troisième tiers appartenait à l'équipage, et le partage en était fait entre les matelots, les officiers marins, les officiers commissionnés et le capitaine, à chacun selon son rang. Avant cette distribution, et sur la masse totale, le juge avait dû prélever les frais de justice et de garde, et le dixième, qui appartenait au grand amiral de France.

Telle était l'organisation de la *course* sous Louis XIV. Les prises faites par les corsaires, en détruisant le commerce des nations ennemies, étaient d'une utilité incontestable pour l'Etat; elles avaient encore un avantage plus direct pour les particuliers qui faisaient les frais de l'armement de bâtiments armés en *course*, et qui encaissaient une bonne part des bénéfices. Aussi voyons-nous Seignelay et Louvois s'imaginer de faire faire la *course* pour leur compte et à leur profit, et confier à Jean Bart et à Forbin le soin de mener à bien leurs petites spéculations; ils n'eurent pas lieu de s'en repentir, car nous lisons dans le journal de Dangeau, en date du 17 avril 1689: « Les prises que nos vaisseaux ont faites sur les Hollandais montent déjà à plus de 4 millions depuis la déclaration de la guerre. M. de Seignelay est très-content; il nous a dit aujourd'hui qu'il avait eu plus de 20,000 pistoles (près de 1 million de nos jours) pour sa part. » Aussi Jean Bart ayant fait à ce ministre un rapport dans lequel il lui proposait d'ordonner la création d'une escadre de frégates légères, bien armées et bien équipées, et destinées exclusivement à donner la chasse aux nombreux bâtiments marchands ennemis qui sillonnaient incessamment la mer du Nord, la mer Baltique et la Manche, et à ruiner, avec cette escadre, le commerce des Hollandais et des Anglais, Seignelay, faisant passer son intérêt particulier avant celui de l'Etat, préféra exploiter à son bénéfice exclusif la valeur du marin qui lui rapportait de si belles parts de prises, et repoussa la grande et féconde pensée de Jean Bart, cette pensée par laquelle, pour nous servir des expressions d'un de ses plus célèbres historiens, Eugène Sue, il se place à côté des plus belles et des plus mâles intelligences de son temps. Cent vingt ans plus tard, en 1807, un des plus dignes successeurs de Jean-Bart, Robert Surcouf, le célèbre corsaire de Saint-Malo, faisait une proposition analogue à l'empereur Napoléon: « Sire, lui disait-il, à votre place, je brûlerais tous mes vaisseaux de ligne, je ne livrerais jamais de combat aux flottes et aux escadres britanniques, mais je lancerais sur toutes les mers une multitude de frégates et de bâtiments légers, qui auraient bientôt anéanti le commerce de notre rivale et la mettraient ainsi à notre discrétion. »

Mais, avant l'empire, la guerre de *course* avait été supprimée un instant sous la Révolution. En effet, l'illustre Franklin ayant formulé un anathème éloquent contre cette sorte de navigation, et demandé pourquoi l'on ne proscrirait pas pour jamais cet acte odieux des corsaires, reste de l'ancienne piraterie, qui enrichit quelques armateurs avides et peu scrupuleux, mais qui profite peu aux nations elles-mêmes qui les autorisent, Kersaint proposa, le 3 mai 1792, à l'Assemblée législative la suppression de la *course* au nom des comités diplomatique, de la marine et du commerce réunis. Un député, Lasource, combattit cette proposition, appuyée par Armand, Journu-Auber, Guadet; l'Assemblée, sur la motion de Vergniaud, décréta l'ajournement du projet. A la fin de janvier 1793, la rupture avec l'Angleterre fit oublier la proposition de Kersaint, et la *course* fut de nouveau complètement rétablie. Divers décrets vinrent ré-

glementer la *course* peu après. Les capitaines furent appelés à commander des navires de l'Etat; puis la *course*, interdite d'abord à l'égard des villes hanséatiques par la Convention, fut ensuite totalement prohibée, pour être de nouveau permise le 23 thermidor an III. Lors de la descente ou plutôt des projets de descente en Angleterre, le Directoire mit l'embargo sur les corsaires. Les succès obtenus par ceux-ci firent de tels ravages dans le commerce de l'Angleterre qu'elle s'en alarma comme d'une calamité publique. Malheureusement le Directoire laissa ralentir les armements en *course*, et bientôt la marine en arriva à un degré d'anéantissement tel que Leborgne, au nom de la commission de marine, présenta au Directoire un rapport sur la création d'un nouveau de la marine de *course*, à titre de marine auxiliaire. C'est alors que l'on institua le conseil des prises. Toutefois, ce ne fut qu'en prairial an XI (juin 1803) que l'organisation des corsaires fut définitivement établie, et la guerre de *course* lancée dans une voie de prospérité qui devait rappeler sa belle époque du siècle de Louis XIV. Au camp de Boulogne se réunirent bientôt une flottille qui tint désormais l'Angleterre sous la menace d'un débarquement incessant. Le premier consul comprit quelle importance allait avoir encore une fois la *course*, et combien les armateurs pouvaient simplifier la tâche de la marine de la République en harcelant sur toutes les mers le pavillon anglais. Aussi son premier soin fut-il de donner aux corsaires une constitution complète, à la date du 2 prairial an XI.

De 1793 à 1815, les succès de nos corsaires purent consoler la France des revers de ses escadres. A dater de 1815, leur rôle s'efface peu à peu, et la *course* est enfin définitivement abolie le 16 avril 1856 par une déclaration additionnelle au traité de Paris, déclaration qui consacre des principes de justice qu'il était temps de proclamer bien haut. Voici la teneur de cet acte, qui marquera dans l'histoire :

« Les plénipotentiaires qui ont signé le traité de Paris du 30 mars 1856, réunis en conférence, considérant que le droit maritime en temps de guerre a été, pendant longtemps, l'objet de contestations regrettables; que l'incertitude du droit et du devoir en pareille matière donne lieu, entre les neutres et les belligérants, à des divergences d'opinion qui peuvent faire naître des difficultés sérieuses et même des conflits; qu'il y a avantage par conséquent à établir une doctrine uniforme sur un point aussi important; que les plénipotentiaires assemblés au congrès de Paris ne sauraient mieux répondre aux intentions dont leurs gouvernements sont animés qu'en cherchant à introduire dans les rapports internationaux des principes fixes à cet égard, et, dument autorisés, les susdits plénipotentiaires sont convenus de se concerter sur les moyens d'atteindre ce but, et, étant tombés d'accord, ont arrêté la déclaration solennelle ci-après :

- 1° La *course* est et demeure abolie;
 - 2° Le pavillon neutre couvre la marchandise ennemie, à l'exception de la contrebande de guerre;
 - 3° La marchandise neutre, à l'exception de la contrebande de guerre, n'est pas saisissable sous pavillon ennemi;
 - 4° Les blocus, pour être obligatoires, doivent être effectifs, c'est-à-dire maintenus par une force suffisante pour interdire réellement l'accès du littoral à l'ennemi.
- « Les gouvernements des plénipotentiaires soussignés s'engagent à porter cette déclaration à la connaissance des Etats qui n'ont pas été appelés à participer au congrès de Paris, et à les inviter à y accéder. Convaincus que les maximes qu'ils viennent de proclamer ne sauraient être accueillies qu'avec gratitude par le monde entier, les plénipotentiaires soussignés ne doutent pas que les efforts de leurs gouvernements pour en généraliser l'adoption ne soient couronnés d'un plein succès. »

Ceci est un pas réel fait dans la voie du progrès et de la justice, mais ce n'est pas assez. Pour arriver à détruire complètement, à anéantir ce fléau qu'on nomme guerre, qui décime l'élite des populations, ruine les nations modernes, il faut autant que possible, et dès aujourd'hui, en restreindre les effets désastreux, il faut circonscrire son action, comme dans un incendie on isole le foyer. Il reste de la *course* la faculté laissée aux bâtiments de guerre de saisir les navires de commerce de l'ennemi chargés de marchandises appartenant à l'ennemi. C'est une injustice, une inhumanité criante. Dans une lutte de deux nations, les particuliers ne doivent entrer chacun que pour leur part dans les frais généraux. Comme la vérité, la justice est immortelle; à mesure que le jour se fait, les civilisations répudient les restes de barbarie qui entravent leur marche, et le jour n'est pas loin où la propriété particulière, sauf la contrebande de guerre, deviendra sacrée pour les belligérants, sur mer comme sur terre. La déclaration du 16 avril a été acceptée par la presque totalité des puissances; trois nations maritimes, l'Espagne, le Mexique et les Etats-Unis, ont refusé leur adhésion. Les Etats-Unis ont fait connaître les motifs de leur refus dans un document diplomatique célèbre. La dépêche adressée le 28 juillet 1856 par le

secrétaire d'Etat Marcy aux agents du gouvernement fédéral à l'étranger se fonde, pour refuser l'adhésion demandée, sur ce que cette abolition de la *course* est exclusivement proposée dans l'intérêt des nations qui entretiennent d'une manière permanente des forces navales considérables, et sur ce qu'elle ne peut être que fatale aux puissances secondaires qui, en cas de guerre avec l'une des autres nations, verraient leurs flottes paralysées par une partie de celles de l'ennemi, tandis que l'autre partie pourrait balayer leur commerce de l'Océan. Dans l'opinion du gouvernement américain, la nation qui a une supériorité réelle serait de fait maîtresse de l'Océan, et, par l'abolition de la *course*, cette domination serait plus fortement assurée. Les Etats-Unis, disait M. Marcy, ne refuseraient pas d'adhérer à la déclaration du congrès de Paris, si l'usage qui s'était peu à peu introduit dans les guerres terrestres de respecter les personnes et les propriétés privées, et de ne pas rendre les particuliers et leurs biens responsables des luttes politiques des Etats, était étendu aux bâtiments marchands des sujets ennemis et aux envois de marchandises qu'ils font sur mer. Les puissances maritimes ayant refusé d'adhérer à ce principe, les Etats-Unis ont conservé la *course* dans leur droit public. L'abolition de la *course* est surtout destinée à profiter à l'Angleterre; lord Clarendon, en communiquant la déclaration du 16 avril 1856 à la Chambre des lords, le 23 mai suivant, en a fait l'aveu en ces termes : « Lorsque le bâtiment marchand et le corsaire attendaient tous deux leur force motrice du vent, ils étaient comparativement sur le pied d'égalité, et c'était le plus fin volier qui prenait l'avance; mais la majeure partie de notre commerce, se faisant actuellement sur des bâtiments à voiles, serait à la merci d'un corsaire, quelque petit qu'il fût, faisant la *course* à la vapeur; aussi je regarde l'abolition de la *course* comme étant du plus grand avantage pour un peuple aussi commerçant que le peuple anglais. » — « C'est nous, disait à son tour lord Palmerston à la Chambre des communes, qui avons le plus gagné à ce changement. » Reste maintenant à savoir, en cas de guerre avec une grande puissance du continent, ce que serait en réalité cet avantage. Quant à la France, elle n'a rien à craindre des concessions qu'elle peut faire à la justice; elle est assez forte, assez puissante pour sacrifier aux vrais principes un avantage momentané.

Courses de Tempé (LES), pastorale en un acte et en vers, de Piron, avec un divertissement mis en musique par Rameau, représentée sur le théâtre de la Comédie-Française le 30 août 1734. Le berger Sylvandre, arrivé depuis peu dans la vallée de Tempé, y est devenu amoureux de la bergère Thémire, qui le paye d'un tendre retour; mais un vieux berger de la vallée, nommé Hylas, riche et présomptueux, demande la main de Thémire à son père Polémon et en est favorablement accueilli. Sylvandre se désole en apprenant cette nouvelle; mais Thémire, loin d'en être effrayée, se félicite de ce que son amant n'a pour rival déclaré que le vieux Hylas, parce qu'un usage de la vallée est qu'une bergère qui refuse le berger qu'on lui propose pour époux peut le délier à la course, en souvenir de la nymphe Daphné, qui, dans ce même lieu, évita par ce moyen la poursuite d'Apollon. Si le berger ne peut atteindre la bergère, il perd ses droits sur elle. Aussi toutes les jeunes filles de ce canton s'exercent-elles de bonne heure à l'agilité, qui pourra leur être si nécessaire un jour. Thémire est une des plus agiles et ne redoute guère le vieux Hylas. Mais Célémanie, amante de Doris, sœur de Thémire, et ami de Sylvandre, se met aussi sur les rangs pour obtenir Thémire et détermine Polémon à lui donner la préférence sur Hylas. Nouveau sujet de désespoir pour Sylvandre, et même pour Thémire, qui ne croit plus pouvoir échapper à ce jeune rival de son amant. Doris de son côté pleure en silence l'infidélité de son berger. Enfin la course a lieu et Célémanie est vainqueur; mais il ne s'est assuré la victoire que pour la ravir à tout autre rival de son ami Sylvandre et pour lui en remettre aussitôt le prix. En effet il annonce à Polémon son intention à cet égard, fait accorder la main de Thémire à Sylvandre et obtient pour lui-même celle de Doris.

Cette pastorale, qui a le mérite d'être une des pièces les mieux versifiées de toutes celles de Piron, obtint dix représentations consécutives. Elle fut plus heureuse que l'*Amant mystérieux*, comédie en trois actes et en vers du même auteur, qui, représentée aussi le 30 août 1734, disparut de l'affiche après une épreuve désastreuse. « Piron alla le soir même, dit M. Rigoley de Juvigny, trouver ses amis du Caveau et leur apprit la nouvelle du différent succès de ses deux pièces, en leur disant : « Le public m'a baisé sur l'au- » tre. »

Course du hareng (LA), tableau de Philippe Wouwerman; collection Holford (Angleterre). La scène représentée par cette peinture est un amusement hollandais qui consiste à attraper un hareng pendu à une corde. Il y a en France un jeu analogue, mais où le hareng est remplacé par une oie. Le tableau de Wouwerman est un chef-d'œuvre de déli-

catasse et d'esprit. Sur une place de village, en avant d'une auberge, une cinquantaine de paysans, les uns à pied, les autres à cheval, s'apprêtent à tenter le sort. Parmi les cavaliers on en distingue un qui monte un cheval blanc et qui a en croupe une femme en jupon rouge : ce groupe est d'une finesse exquise. Ce tableau, qui n'a pas plus de 0 m. 62 de haut sur 0 m. 80 de large, a été payé 12,000 fr. en 1777, à la vente Randon de Boisset. Il figurait auparavant dans le cabinet Lubbeling, et il est passé depuis dans ceux de Tolozan et de la duchesse de Berry. Il a été exposé à Manchester en 1857.

Un autre tableau de Philippe Wouwerman, qui a été gravé par Moyreau et par P.-F. de Beaumont, sous ce titre : la *Course de la bague* ou le *Jeu de la souricière*, représente une dizaine de paysans à cheval, qui tiennent des lances avec lesquelles ils se disposent à enfler un anneau; l'un d'eux, lancé au galop, paraît avoir atteint le but. Cette peinture, exécutée sur un panneau de 0 m. 40 environ de hauteur sur 0 m. 51 de largeur, a été payée 5,901 livres à la vente Blondel de Gagny, en 1776; 5,800 fr. à la vente du comte Merle, en 1784; et 210 guinées à la vente de M. de Calonne, en 1795.

COURSEGOULES, bourg de France (Alpes-Maritimes), chef-lieu de canton, arrond. et à 27 kilom. N.-E. de Grasse, près de la source de la Cagne; pop. aggl. 456 hab. — pop. tot. 505 hab. Mines de plomb et de fer; beaux pâturages nourrissant de nombreux troupeaux; importantes glaciers fournissant de la glace à tous les pays des environs, même à Marseille.

COURSEROT s. m. (kour-se-ro). Anc. art milit. Coursier.

COURSÉTIE s. f. (kour-sé-ti — de *Dumont de Courset*, bot. fr.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, comprenant trois ou quatre espèces, qui croissent au Pérou.

COURSEULLES-SUR-MER, bourg et commune de France (Calvados), canton de Creully, arrond. et à 18 kilom. N.-O. de Caen, à l'embouchure de la Seulle, petit port; 1,687 hab. Commerce de beurre et bestiaux, bois du nord, charbon de terre, dentelles. Nombreux parcs d'huîtres, pêche en grand du hareng, du maquereau, de la morue; entrepôt de sel. Mouvement de la navigation en 1861, entrée et sortie réunies, 59 navires jaugeant ensemble 4,181 tonneaux. Bains de mer fréquentés. On remarque à Courseulles des vestiges gallo-romains et un château assez vaste dominant la partie haute de la ville. Les annales de ce château remontent jusqu'au xve siècle; c'était alors un manoir avec lequel il fallait compter, et on le trouve mentionné dans la plupart des rôles normands de 1418 à 1419. Il appartenait alors à la famille de Meullent, et comme toutes les résidences féodales il eut des assauts et des sièges à soutenir, jusqu'à ce que, démantelé, percé à jour, il s'effondrât. Mais sous Louis XIII il fut rétabli, et on le retrouve cité dans l'histoire comme ayant servi de retraite à de hauts et puissants personnages. C'est un des châteaux importants de la Normandie, qui en possède un si grand nombre.

COURSIE s. f. (kour-si). Mar. Passage que l'on établissait dans le pont d'une galère, entre le rang des bancs de droite et celui des bancs de gauche : *C'est dans la coursie que se tenait le comite, c'est-à-dire l'officier chargé de surveiller les rameurs.* « Canon de coursie, ou simplement *Coursie*, Bouche à feu de gros calibre que l'on plaçait à l'extrémité de la coursie, du côté de l'avant.

— **Encycl.** « La *coursie*, dit Jal, consistait en un couloir large de 2 pieds environ, composé de planches fixées entre les deux rangs des bancs du navire à rames, et de planches verticales qui faisaient de chaque côté une muraille haute d'environ 2 pieds. » — « La entre autres, rapporte le P. René François, dans ses *Merveilles de la nature*, se pourmène le comite quand on vogue, pour fouetter à coups de nerfs de bœuf ceux qui ne manient l'aviron comme de raison, et la nuit les visite, afin qu'ils ne se *manopolent* et deschaînent et brassent quelque révolte. » On voit que l'institution des comites avait son côté moral.

COURSIER, IÈRE s. (kour-siè, iè-re — rad. *course*). Nom poétique du cheval, de la jument; ne se dit guère que d'une monture de luxe, particulièrement d'un cheval de bataille ou de tournoi : *Les Arabes sont parvenus à faire de leurs chevaux les premiers coursiers de l'univers.* (B. de St-P.) *L'Arabe arrive monté sur sa belle coursier.* (B. de St-P.) *Il faut se servir de l'imagination comme d'un coursier que l'on monte, mais en le bridant.* (De Gérando.)

De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs.
VOLTAIRE.
Le vieux coursier hennit aux escadrons fumants.
SAINT-BEUVE.
On vous voit moins souvent, orgueilleux et sauvage,
Rendre docile au frein un coursier indompté.
RACINE.
Le coursier, retenu par un frein impuissant,
Sur ses jarrets pliés s'arrête en gémissant.
LAMARTINE.

De ses larges naseaux qu'il présente aux zéphyrs
Le coursier, arrêté sur les monts de la Thrace,
De son épouse errante interroge la trace.

ROUGEBA.
Autant qu'un homme, assis au rivage des mers,
Voit, d'un roc élevé, d'espace dans les airs,
Autant des immortels les coursiers intrépides
En franchissent d'un saut...

BOILEAU.
Ces superbes coursiers, qu'on voyait autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
RACINE.

« Le féminin est très-peu usité.
— Par ext. Homme noble et distingué par sa valeur ou ses talents :

Vous qui briguez ou donnez des lauriers,
Distinguez bien les ânes des coursiers.
VOLTAIRE.
Le sang remonte à son front qui grisonne;
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.

BÉRANGER.
— Fig. Cause de progrès, de changement rapide : *La liberté est le coursier qui nous emporte vers l'avenir.* (B. de Gir.)

— Poét. et fam. *Coursier aux grandes oreilles*, Nom que La Fontaine a donné à l'âne, à cause de la longueur des oreilles de cet animal :

Un ânier, son sceptre à la main,
Menait en empereur romain
Deux coursiers aux longues oreilles.

LA FONTAINE.
— Hydraul. Canal ou conduit qui amène l'eau du biez sur la roue ou sous la roue d'un moulin, selon la manière dont celle-ci fonctionne.

— Mar. Passage pratiqué sur une galère, entre les bancs des forçats, de la poupe à la proue. « Canon qui se plaçait dans le coursier et faisait feu par l'avant de la galère. On disait aussi *coursis* dans les deux sens. » Actuellement, Canon de chasse qui bat par l'avant.

— Mar. anc. Pont mobile qui, durant un combat, mettait en communication directe le gaillard et le château de proue.

— s. f. Terme en usage dans certaines parties du sud-est de la France, pour désigner un sentier qui coupe à travers champs ou le long des flancs d'une montagne, et raccourcit ainsi les courses qu'on serait obligé de faire par le grand chemin. En ce sens l'étymologie de ce mot est court.

— Min. *Galerie de coursier*, Dans les mines de houille de Saint-Etienne, Galeries d'essai que poussent à droite et à gauche les ouvriers pour reconnaître la couche de charbon et distinguer le sens suivant lequel il se détache le plus aisément.

— **Epithètes.** Jeune, vig, ardent, fougueux, rapide, écumanant, furieux, emporté, impétueux, hâletant, fier, orgueilleux, superbe, noble, généreux, courageux, belliqueux, intrépide. V. CHEVAL.

— **Syn.** Coursier, cheval. V. CHEVAL.

— **Encycl.** Hydraul. Si l'eau doit être employée à mettre en mouvement une roue en dessous à palettes ou à aubes courbes, le *coursier* a la forme circulaire, il est concentrique à la roue et en contourne la circonférence avec un petit jeu de 0 m. 1 à 0 m. 2. Le *coursier* est d'ailleurs encaissé entre deux murs parallèles à la roue et qui ne laissent non plus qu'un très-petit espace libre des deux côtés de la roue. De cette façon, presque toute l'eau qui s'écoule de la vanne se trouve utilisée.

Coursier (LE) [der Renner], par Hugo de Trimberg, maître d'école à Bamberg au xiii^e siècle. Cet ouvrage est un recueil de contes et d'apologues dans le genre des fables de Rutebeuf; l'auteur l'a intitulé ainsi « parce que, dit-il, il doit courir et se répandre dans le monde entier. » Ces contes sont remarquables par l'audace de leurs attaques contre la noblesse et surtout contre le clergé. Hugo de Trimberg ne respecte ni la pourpre ni la tiare; il fait comparaître tour à tour devant lui les grands et les petits, les puissants et les faibles, moines, évêques, papes, cardinaux : il n'oublie et n'épargne personne.

« Dieu, dit-il, donna sa bénédiction à saint Pierre et lui ordonna de pâtre ses brebis, en lui recommandant de ne pas les conduire de trop près; mais les moines les tendent volontiers et le pape travaille à se faire une bonne provision de laine... »

« Les premiers fondateurs de Rome étaient des voleurs et des assassins; tels sont aujourd'hui les chanceliers, les secrétaires, les chambellans et ceux qui délivrent les bulles du pape. A Rome, les indulgences, les évêchés, les abbayes se vendent à l'enchère : vous pouvez y acheter saint Pierre et l'on vous donnera encore saint Paul par-dessus le marché. Une feuille de parchemin et un morceau de plomb ont le privilège de rappeler le calme et le bonheur dans l'âme d'un meurtrier : ce plomb est la monnaie de Rome; elle l'échange contre l'or et l'argent (allusion aux bulles). »

Le *Coursier* contient des scènes et des apologues assez plaisants et bien tournés.

COURSION s. m. (kour-si-on). Arboric. Syn. de COURSON.

COURSIVE s. f. (kour-si-ve — rad. *cour-sier*). Mar. Nom donné à une ou deux planches qui, dans certains bâtiments non pontés, servent de communication entre l'avant et l'arrière. *Le Passage étroit dans le sens de la longueur : La coursive doit être établie dans un bâtiment couvert de forme ronde, percé de fenêtres, pour laisser échapper la vapeur.* (L. Figuière.) *Il Cloison de la cale et de l'entre-pont.*

COURSORE s. f. (kour-soi-re). Econ. rur. Autrefois, Cour ou basse-cour d'une ferme.

COURSOLRE s. m. (kour-sol-re — du nom du pays d'où l'on extrait ce marbre). Marbre peu estimé, à cause des matières terreuses qu'il contient, et qui est d'un fond gris fouetté de gris clair.

COURSON, ONNE adj. (kour-son, o-né — rad. *court*). Agric. Se dit d'une branche placée directement sur la branche mère, et portant la branche à fruits de l'année : *Branches coursonnes*.

— s. m. ou f. Branche de cinq ou six pouces seulement : *Un courson. Une coursonne*.

— s. m. Partie du sarment qu'on laisse chaque année sur la branche mère de la vigne : *Certains cépages exigent impérieusement la taille à coursons, autrement dite à court bois.* (Dupuits de Maconel.)

— Pêch. Endroit d'une rivière où il reste des pieux ou des vestiges de quelque ancienne construction.

— Minér. Fer très-doux du Berry.

COURSON, bourg de France (Yonne), chef-lieu de canton, arrondiss. et à 22 kilom. S. d'Auxerre, sur l'Yonne; pop. aggl. 1,094 hab. — pop. tot. 1,371 hab. Carrières de pierres de taille. Eglise du xvi^e siècle; ancien château reconstruit à la même époque, et servant aujourd'hui d'hôtel de ville.

COURSON (Aurélien DE), historien français, né à Port-Louis (Ile de France) en 1811. Il est fils du comte de Courson, qui, à l'époque de la naissance d'Aurélien, était capitaine d'infanterie dans cette ile, et qui devint maréchal de camp sous la Restauration. M. Aurélien de Courson fit ses études à Paris, et se prépara à suivre la carrière militaire, mais se vit forcé d'y renoncer à la suite d'un cruel accident. En 1836, il se rendit à Rennes pour y étudier le droit, fut attaché par M. Guizot aux travaux historiques relatifs à l'histoire du tiers état, et devint bientôt après archiviste du Ministère. Depuis lors, M. A. de Courson, après avoir été bibliothécaire de Sainte-Geneviève, est devenu conservateur de la bibliothèque du Louvre. On a de lui : *Essai sur l'histoire, la langue et les institutions de la Bretagne armoricaine* (1840, in-8°); *Histoire des origines et des institutions des peuples de la Gaule armoricaine et de la Bretagne insulaire, depuis les temps les plus reculés jusqu'au vi^e siècle* (Paris, 1843, in-8°); *Histoire des peuples bretons dans la Gaule et dans les Îles Britanniques* (1846, 2 vol. in-4°), qui lui fit décerner le prix Gobert par l'Académie des inscriptions; *Mémoire sur l'origine des institutions féodales chez les Bretons et les Germains* (1847, in-8°), avec M. Valléry Raudot. M. de Courson a fait paraître le cartulaire de l'abbaye de Saint-Sauveur de Redon en Bretagne, en l'accompagnant de *Prolegomènes* (1863, 1 vol. in-4°) qui lui ont fait décerner la même année le grand prix Gobert de 9,000 fr. Enfin M. de Courson a fondé la *Revue de l'Armorique* (1843) et la *Bretagne*, journal périodique (1848); il a collaboré à l'*Ami de la religion*, au *Correspondant*, à la *Revue de législation*, etc.

COURT, COURTE adj. (kour, kour-te — lat. *curtus*, même sens; du sanscr. *kar*, couper). Qui a peu ou trop peu de longueur : *Un bâton court. Une robe courte. Des cheveux courts. De l'herbe courte. Une échelle courte. Un chemin court. Une épée courte. Le cochon de Guinée n'est pas couvert de soies longues, mais d'un poil court.* (Buff.)

Ses cheveux courts, laineux, et son teint basané, Sous le ciel africain attestent qu'il est né.

ANDRIEUX.

Il Dont la taille est peu élevée : *Vous êtes trop court pour atteindre jusque-là. C'est un homme gros et court.*

La trop courte beauté monta sur des patins.

BOILEAU.

Maintes courts beautés s'en plaignent, gronde et tempête, Et pour se rallonger consultant les devins, Apprend d'eux qu'on retrouve, en haussant ses patins, La taille que l'on perd en abaissant la tête.

CHAUVEAU.

— Peu étendu d'eau, peu liquide : *Une sauce courte. De la pâte courte. Cette porcelaine diffère essentiellement des autres, en ce qu'elle est faite d'une pâte plus courte, qu'elle est très-dure et très-solide.* (Raynal.)

— Insuffisant, peu abondant : *On allonge un bouillon trop court en y mettant de l'eau. Vos plats sont un peu courts. Depuis lors mes finances ont souvent été fort courtes, mais j'ai mais assez pour être obligé de jeûner.* (J.-J. Rouss.)

Ru diras qu'aux coffres du roi L'argent est court comme chez moi.

BOISROBERT.

Il Borné, incomplet : *Avoir l'esprit court. Dieu connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit.* (Boss.) *L'esprit*

v.

le plus court et le plus borné s'étend et s'ouvre à proportion de sa bonne volonté pour toutes les choses qu'il a besoin de connaître. (Fén.) *Voilà ce qu'un marchand appellerait le nécessaire; mais le nécessaire est bien court entre ceux qui trafiquent d'esprit.* (Dider.) *L'intelligence courte croit tout voir, parce qu'elle reste les yeux ouverts.* (Chateaub.) *Grangeneuve était Girondin, homme d'idées courtes, mais inflexible.* (Lamart.) *Le monde est jeune, je le reconnais; des faits nouveaux peuvent s'y produire, et donner à notre courtie pensée de grands démentis.* (Guizot.)

— Qui a peu de durée : *La vie n'est courte que par le mauvais usage que l'on en fait.* (Sénèque.) *La prospérité des méchants est courte.* (Fén.) *La vie est courte et ennuyeuse; elle se passe toute à désirer.* (La Bruy.) *L'instinct de la mort a beau être éloigné de celui de la naissance, la vie est toujours trop courte quand cet espace est mal rempli.* (J.-J. Rouss.) *Rien n'est plus court que le règne de la beauté.* (M^{me} de Lambert.) *La vie est courte, la mémoire l'est encore plus.* (Montalemb.) *La mémoire des rois est courte.* (Alex. Dum.) *Bravoure et beauté font les prompts mariages et les courts ménages.* (Vacquerie.)

Que le chemin est court d'un palais au tombeau!

ROTROU.

Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.

LA FONTAINE.

Ces jours, si longs pour moi, lui sembleront trop courts.

RACINE.

Vous tomberez ainsi, courtes fleurs de la vie, Jeunesse, amour, plaisir, fugitive beauté!

LAMARTINE.

Les plus courts plaisirs de ce monde

Souvent font les meilleurs amours.

A. DE MUSSET.

Il Peu ancien :

Mais ce Corneille-là, c'est de courte noblesse!

V. HUGO.

— Qui contient peu de paroles : *Les maximes doivent être courtes et concises.* (La Bruy.) *Tout ce qui est court doit être nerveux, mâle et concis.* (Ste-Beuve.) *L'amour avant l'hymen ressemble à une préface trop courte, en tête d'un livre sans fin.* (Petit-Senn.) *Il Qui prononce ou écrit peu de paroles : Il y a tant de choses à dire, qu'il faut être court sur chacun de ses sujets.* (Pasc.) *Les avocats ont ce rapport avec les chemins, que les plus courts sont les meilleurs.* (Petit-Senn.)

Les auteurs seraient neufs, s'ils savaient être courts.

FR. DE NEUFCHÂTEAU.

— Fig. Prompt, expéditif, atteignant rapidement le but : *Le moyen le plus court. Il est souvent plus court et plus utile de cadrer aux autres que de faire que les autres s'ajustent à nous.* (La Bruy.)

— Vue courte, Vue de myope, vue qui porte moins loin que les vues ordinaires : *Sa vue était si courte qu'il ne voyait pas à dix pas.* (Fonten.) *Fig. Défaut de sagacité, de pénétration : Il n'a pas deviné cela? Il a la vue si courte! Toutes les vues étaient si courtes en ce temps-là, qu'il se peut dire qu'on ne voyait presque rien de ce qu'on doit voir.* (Ramé.) Signifie aussi Défaut de largeur dans la manière de voir ou dans les intentions : *Il n'a que des vues courtes et mesquines. Le grand danger de nos sociétés, ce sont les courtes vues.* (Renan.)

— *Courte haleine, haleine courte*, Défaut d'espace, de durée entre les actes successifs de la respiration : *Il a l'haleine courte et la respiration gênée.* On donnait autrefois ce nom à l'asthme. *Fig. Incapacité de persévérer longtemps ou de donner à une œuvre d'art, à une pensée, les développements nécessaires : C'est un esprit de courtie haleine. J'ai l'haleine trop courte pour cette œuvre-là.* *Il On écrit aussi COURTE-HALEINE.*

— *Monnaie courte*, Monnaie qui n'a pas le poids légal.

— *Courte honte*, Confusion causée par une tentative qui n'a pas réussi; proprement honte promptement essuyée, ou honte qui fait demeurer court; l'étym. est douteuse :

Il serait pris ainsi qu'au trebuchet,

Et s'enfuirait avec sa courte honte.

LA FONTAINE.

— *Juge de robe courte*, Juge qui, n'étant pas gradué, portait l'habit court ou l'habit civil, et jugeait particulièrement les voleurs et les vagabonds. *Il Juge de robe courte*, Laïque agrégé à l'ordre des jésuites, sans faire de vœux ni porter la robe : *Je ne sais quel malentendu l'avait empêché d'être jésuite de robe courte.* (H. Beyle.)

— *Etre court*, Avoir peu de portée dans l'esprit ou dans les vues : *C'était un homme fort court, mais pénétré d'honneur et de valeur.* (St-Simon.) Peu usité. *Il Etre court de*, Manquer de, n'avoir pas : *Etre court d'argent, d'esprit, de ressources.*

— *Faire court*, Dire en peu de mots :

Pour faire court, elle l'obtint.

LA FONTAINE.

... Il le prit en homme de courage,

En galant homme, et pour le faire court,

En véritable homme de cour.

LA FONTAINE.

— *Faire la courte échelle à quelqu'un*, Le faire monter sur son dos, pour lui permettre d'atteindre à un objet trop élevé pour sa taille. *Il Fig. L'aider à réussir dans une entreprise, favoriser son élévation.*

— *Faire courte messe et long dîner*, Mener joyeuse vie et être peu dévot.

— *Tirer à la courte paille*, Décider, en tirant chacun une paille dont on ne montre que l'un des bouts, à qui doit échoir un objet qu'on ne veut ou ne peut partager, une obligation qui doit incomber à un seul :

Maint d'entre vous juge au hasard,

Sans que pour ce tire à la courte paille.

LA FONTAINE.

Il On écrit aussi COURTE-PAILLE.

— *Son épée est trop courte*, Il n'est pas assez puissant, assez influent. *Il On dit dans le même sens Il a les bras trop courts ou le bras trop court.*

— Loc. prov. *L'herbe sera bien courte s'il n'y trouve à brouter*. Se dit d'un homme industrieux et qui se tire d'affaire dans les positions les plus difficiles. *Il Le chemin le plus long est souvent le plus court*, La voie directe offre souvent des obstacles qui la rendent plus longue à parcourir. Se prend aussi au figuré avec le même sens. *Il Les plus courtes folies sont les meilleures*, Il faut, si l'on fait de folles entreprises, s'efforcer de s'en tirer au plus vite. *Il Court prière pénètre les cieux*, L'efficacité de la prière ne dépend pas de sa longueur. *Il A vaillant homme courte épée*, Un homme courageux n'a pas besoin d'être bien armé, ou un général, un homme habile réussit sans employer des moyens extraordinaires.

— Mar. *Vent court*, Vent qui ne permet d'atteindre que difficilement un point vers lequel on se dirige en luvoyant.

— Comm. *Effet à courts jours*, Effet dont l'échéance est peu éloignée du jour où il a été créé. *Il On écrit aussi COURT-JOUR.*

— Manég. *Cheval court*, Celui qui a peu de longueur de la croupe au garrot.

— Jeux. *Courte boule, courte paume*, Jeu de boules ou de paume de peu d'étendue, et dans lequel on a à déployer son adresse plutôt que sa vigueur. *Il On écrit aussi COURTE-BOULE et COURTE-PAUME.*

— Anat. *Valisaeux courts*, Artères et veines qui s'étendent de la rate à l'estomac.

— Substantif. Personne dont la taille est peu élevée : *C'était une grosse courte de soixante-cinq ans, voix rauque, poing sur la hanche.* (F. Soulié.)

— Ce qui est court : *Toutes choses égales, le court vaut mieux que le long en littérature. De deux sermons, choisis le court, s'il faut choisir.*

— *Le plus court*, Le chemin le plus court : *Passes à droite, par le plus court.* *Il Fig.* Le moyen le plus court pour réussir; le meilleur parti : *Notre plus court sera d'aller nous coucher.*

Votre plus court sera, madame la mutine,

D'accepter sans façon l'époux qu'on vous destine.

MOLÈRE.

— Fam. *Savoir le court et le long d'une affaire*, La connaître sous toutes ses faces, dans tous ses détails.

— s. f. pl. Entom. Race d'araignées à abdomen court, n'égalant pas deux fois la longueur du corselet.

— Adv. D'une manière courte : *Des cheveux coupés court. Des arbres taillés court.*

— Brusquement, subitement : *Il s'arrêta court.*

... Il est bon que j'imite

Phébus, qui, sur la fin du jour,

Tombe soudainement si court

Qu'on dirait qu'il se précipite.

LA FONTAINE.

— *Court vêtu ou Court-vêtu*, Vêtu d'habits courts : *La véritable reine reprenait un bon teint frats et vermeil, mais elle était crasseuse, court vêtue.* (Fén.)

Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,

Ayant mis, ce jour-là, pour être plus agile,

Cotillon simple et souliers plats.

LA FONTAINE.

Il Fig. Libre, peu décent : *De bruyants éclats de rire accueillirent au passage toute équivoque court vêtue.* (X. de Montépin.)

— *Tourner court*, Changer brusquement de direction : *Le cheval tourna court et s'abattit.* *Il Fig.* Changer brusquement le sens de sa conduite ou de ses paroles : *Ils tournent si court, quand ils changent de sentiment, qu'ils ne mesurent plus leurs allures.* (C. de Retz.) *Pour relever sa maison, il tourna court et se donna aux ennemis.* (Michelet.) *Il Signifie aussi Cesser, finir brusquement : Ceux qui mènent un grand train tournent souvent court.* (L.-J. Larcher.)

— *Couper court, trancher court*, Cesser promptement, brusquement, finir en peu de mots : *Voilà deux heures que vous parlez; voyons, coupez court.*

... Et pour vous trancher court,

Nous vîmes que son fait était papalardie.

LA FONTAINE.

Il *Couper court à, trancher, arrêter court*, Mettre fin, interrompre, faire cesser brusquement : *L'autorité du roi coupait court à toutes les difficultés.* (M^{me} de Staël.) *Huit heures sonnèrent; la voix du baron de Damas coupa court à notre conversation.* (Chateaub.) *L'attention publique s'en préoccupe; des interprétations fâcheuses se feront bientôt, se font déjà sans doute; il faut les arrêter court.* (A. Karr.)

Voulez-vous couper court à toute procédure?

E. AUGIER.

Coupons, morbleu, coupons court

Aux erreurs de la jeunesse.

BÉRANGER.

— *Couper court à quelqu'un*, Le quitter brusquement : *Je lui coupai court et partis.*

— *Se trouver, demeurer, rester court*, Manquer d'expédients, de ressource, de paroles : *Elle demeura court et se tut. Le prédicateur resta court. N'as-tu point honte, toi, de demeurer court à si peu de chose?* (Mol.) *C'est le plus petit inconvénient du monde, que de demeurer court dans un sermon ou dans une harangue.* (La Bruy.)

Que d'autres, à ma place, auraient pu rester court!

C. DELAVIGNE.

Si j'avais mis nos gens à bord,

Sans argent et sans pierreries,

Seraient-ils pas demeurés court?

LA FONTAINE.

— *Etre pendu haut et court*, Etre suspendu par le cou tout au haut de la potence, ce qui place le corps haut et rend la corde courte; être pendu :

Je vous demande encore un don : [saire.

C'est qu'on pend aux créneaux, haut et court, le cor-

LA FONTAINE.

On le menace, on lui dit que, sous peine

D'être pendu, d'être mis haut et court

En un gibet, il faut que sa puissance

Se manifeste avant la fin du jour.

LA FONTAINE.

Il *Etre étranglé court et net*, Etre étouffé au moyen d'une corde fort serrée et qui étrangle net; être pendu :

Sinon, il consentait d'être, en place publique,

Guindé la hant au col, étranglé court et net.

LA FONTAINE.

— Loc. adv. *Tout court*, Tout à fait court, d'une manière tout à fait courte : *Il a les cheveux coupés tout court. Il tourna tout court. Il s'arrêta tout court.* *Il Sans rien ajouter : Je suis un tel tout court. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeler les gens par leur nom, et qu'à ceux qui sont au-dessus de nous, il faut dire monsieur, tout court.* — *Eh bien! M. Tout-court, et non plus M. de Sottenville.* (Mol.) *Pourquoi dites-vous toujours ma faculté pensante? Que ne dites-vous mon dme tout court?* (Volt.)

Il ne fut plus que messire tout court.

LA FONTAINE.

— *De court*, Avec un lien court, et qui laisse peu de liberté dans les mouvements : *Attacher un chien des court. Un cheval attaché des trop court.*

— *Tenir, prendre de court*, Tenir de près, ne laisser que peu de longueur à l'objet par l'intermédiaire duquel on en tient un autre : *Vous donnez trop de manche à votre outil, tenez-le de court. Ce cheval a trop de guides; tenez-le de court.* *Il Fig.* Ne laisser que peu de liberté ou de ressources : *Si je ne tenais mes enfants de court, ils m'auraient déjà ruiné. Elles ne répondent pas à notre amour, mais cela viendra, on les tient de court.* (Dancourt.)

— Gramm. Cet adjectif est pris adverbialement quand il est joint par un trait d'union ou par le sens à un participe ou à un adjectif dont il modifie la signification : *Des cheveux courts-joints; une jeune fille court-vêtue.*

— Syn. *Court, bref, concis*, etc. V. *BREF*.

— Antonymes. Allongé, long. — Durable, éternel, interminable, perpétuel, prolongé, sempiternel.

— Prov. hist. *Courte et bonne*, Allusion à une phrase attribuée à la duchesse de Berry, fille aînée du Régent, fameuse par ses déportements. Si l'on en croit la tradition, cette princesse, morte à vingt-quatre ans, aurait fait cette réponse aux observations qu'on lui adressait sur le danger d'abréger sa vie par ses excès :

La devise du sage, ami, c'est courte et bonne.

E. AUGIER.

COURT s. f. (kour). Orthographe ancienne et régulière du mot COUR.

— *Court de la mer*, Ancien tribunal qui jugeait les différends survenus entre les marins et les marchands embarqués.

— Encycl. *Court de la mer*. Ce tribunal était surtout appelé à juger des contestations qui s'élevaient entre les marchands embarqués et les marins, à propos du jet fait à la mer pendant les mauvais temps ou pour d'autres causes dont les patrons et les matelots se faisaient les juges sur le moment. La loi déférait ces causes à la *Court de la mer*, parce que ce tribunal ne pouvait permettre le duel judiciaire, que la court des bourgeois ordonnait quand l'intérêt débattu avait une importance mesurée numériquement par la valeur d'un marc d'argent. « La Court de la mer, dit M. Jal, ne connaissait ni du vol, ni du meurtre, ni de la trahison, à moins que les parties ne fussent d'accord pour se faire juger par elle dans un de ces cas. » La Court de la mer jugeait par jurés; la Court des bourgeois était composée de magistrats qui jugeaient sans l'aide du jury.

— Homonymes. Cour, courre, cours, et cours, court, coure, coures, courent (du verbe Courir).

COURT (Jehan), dit Vigier, émailleur cé-

lèbre. Il exerçait son art à Limoges au xiv^e siècle. La rareté de ses œuvres, toutes datées de 1556, l'a fait confondre avec les Courtois, ses contemporains. On signale de lui, dans la collection Pourtalès, une coupe aux armes de Marie Stuart. Le Louvre possède, sous les nos 415 et 416, deux assiettes de Court, où sont représentés allégoriquement le mois d'avril et le mois d'octobre. Presque tous les émaux connus de Jehan Court sont peints en grisaille sur fond noir, avec chairs teintées et rehauts d'or. — Jehan Court, fils du précédent, émailleur comme son père, vivait encore en 1602. — Un Jehan Court exerçait aussi l'art d'émailleur à Limoges vers la même époque. Quelques émaux qu'on lui attribue portent les initiales J. D. C. — Sa fille, Suzanne Court, a laissé des émaux appréciés. Nous citerons notamment, dans la collection de Mme de La Sayette, à Poitiers, un magnifique coffret représentant le combat des Muses. Le Louvre a de cette artiste quelques émaux d'une exécution très-soignée, mais faibles comme composition.

COURT ou DU COURTIL (Benôit), juriconsulte français, né à Saint-Symphorien-le-Château (Rhône), vivait au xiv^e siècle. On a de lui : *Enchiridion juris utriusque terminorum* (1543), et *Hororum libri XXX* (1560); mais il s'est surtout fait connaître par un commentaire sur les *Arrêts d'amour* de Martial d'Auvergne. Ce grave commentateur latin, dans lequel Court s'efforce de jeter la lumière au milieu des controverses galantes et facétieuses, à l'aide de citations tirées du *Digeste*, de l'*Infortiat*, d'Accurse et de Barthole, est de l'effet le plus singulier. « On sourit, dit Prost de Royer, en voyant ce mélange de la religion avec la galanterie et des naïvetés amoureuses avec les formes et les expressions consacrées au barreau; on s'étonne de voir chaque question, chaque mot chargé de commentaires et de glosses savantes tirées du droit canon, du droit romain, des coutumes et des ordonnances. »

COURT (Charles-Caton DE), historien français, né à Pont-de-Vaux (Ain) en 1654, mort en 1694. Il acquit de solides connaissances à Paris, puis à Rome, devint secrétaire des commandements du duc du Maine, accompagna ce prince en Hollande, et mourut de la fièvre au camp de Vignamont. Il a composé une *Relation de la bataille de Fleurus, gagnée par le prince de Luxembourg sur le prince de Waldeck* (Paris, 1690).

COURT (LA BRUYÈRE DE), vice-amiral français, né en 1665, mort à Gournay-en-Bray (Seine-Inférieure) en 1752. Il entra dans la marine en 1684, comme garde, assista au bombardement de Gènes, et fut du nombre de ceux qui opérèrent la descente à Saint-Pierre-d'Arena. L'année suivante, il prit part au bombardement de Tripoli. Il fut nommé enseigne en 1686, et lieutenant de vaisseau en 1689. Il s'embarqua en cette dernière qualité sur le *Parfait*, dans l'escadre de Tourville, et commanda une chaloupe à la bataille de Béziers; la même année, il contribua à la descente de Teignmouth. En 1693, au coup de main du cap Saint-Vincent, il montait l'*Agarée*; en 1694, il passa sur le *Maure*, et fit la campagne sous Jean Bart. L'année suivante, au bombardement de Dunkerque, il commandait le *Melfort*, et se distingua en abordant une bombarde ennemie tout en feu, pour la faire échouer loin de la ville. Il fut nommé capitaine de vaisseau cette même année, et fit encore avec Jean Bart la campagne de la mer du Nord. Il accompagna également le vaillant corsaire à Dantzig, pour aller conduire le prince de Conti, prétendant au trône de Pologne. En 1704, à Malaga, le capitaine la Bruyère de Court commandait l'*Amiral*; puis il prit part au siège de Gibraltar, à la tête d'une brigade de 3,000 hommes. Il reçut le brevet de chevalier de Saint-Louis en 1705, et la même année il ralliait, avec le *Parfait*, la flotte qui mettait le siège devant Barcelone. L'année suivante, au siège de Toulon, il contribua grandement à repousser l'ennemi. De 1708 à 1710, il commanda la marine à Boulogne. Chef d'escadre en 1715, lieutenant général en 1726, commandeur de Saint-Louis en 1729, il dirigea, de 1741 à 1744, l'escadre de Toulon dans la Méditerranée. Mis à la tête de la flotte franco-espagnole, et chargé d'attaquer l'amiral Matthews, il sortit de rade avec 27 vaisseaux, dont 15 français, et qu'on que les Anglais eussent 30 vaisseaux, dont 5 trois-ponts, il leur livra, à cinq lieues S.-O. du cap Sicie, une bataille que l'on peut considérer comme indécise. Les alliés, il est vrai, cédèrent le champ de bataille pour aller se ravitailler dans les ports d'Espagne, mais ils ne perdirent pas un seul bâtiment, et coulerent le *Marlborough*. Tel fut le résultat du combat naval de Toulon ou de la Ciotat, livré le 22 février 1744. En Angleterre, Matthews fut cassé pour n'avoir pas approché assez l'ennemi; en France, l'énergique octogénaire de Court, également accusé d'indécision, fut exilé dans ses terres. Au reste, cette disgrâce dura peu, car, en 1750, il fut fait vice-amiral et grand-croix de Saint-Louis. Il mourut peu après dans sa terre de Gournay-en-Bray.

COURT (dom Pierre), théologien français, né à Provins en 1665, mort vers 1730. Il entra dans l'ordre des bénédictins de Saint-Vanne. Il a publié, entre autres écrits, un *Abregé du commentaire littéral de dom Calmet sur l'E-*

criture sainte (7 vol. in-8°), et un *Recueil de séquences, proses anciennes ou cantiques* (in-4°).

COURT (Antoine), ministre protestant français, né à la Tour-d'Aigues ou à Villeneuve-de-Berg, en Vivarais, en 1696, mort à Lausanne en 1760. Il ne reçut pas une éducation soignée; mais il y suppléa par son travail personnel. Dès l'âge de dix-sept ans, il conçut le projet périlleux de reconstituer les Églises réformées de France, presque anéanties par les persécutions, et consacra sa vie à cette œuvre avec une activité et un courage peu communs. Il fut appelé à Nîmes en 1715, comme pasteur. Ce qu'il y vit l'affermir encore dans ses projets. Il convoqua des assemblées dans le Vivarais et dans le Languedoc. Tous les débris des persécutions récentes s'animent, et l'ordre se rétablit à la voix de ce jeune et intrépide prédicateur, condamnant les excès des prédicateurs inspirés. Les populations des Cévennes et du bas Languedoc reprennent courage; les Églises renaissent. En 1715, Court assemble un synode. Il y est décidé que désormais les anciens veilleront avec exactitude sur la conduite de leurs frères et des pasteurs eux-mêmes; ils recevront pour mission d'organiser les réunions, de choisir les lieux favorables au culte et de secourir les pauvres. On défend aux femmes de prêcher. Quant aux inspirés, on leur enjoit de prendre l'Écriture pour règle invariable et unique de leurs prédications. Les assemblées religieuses se multiplient. Nous voyons par une lettre d'Antoine Court, datée de juillet 1728, et rapportée dans l'*Histoire des Églises du désert* par M. Coquerel, que dans l'espace de trois mois le zèle missionnaire présida tour à tour de nombreuses réunions dans diverses villes. Les pasteurs manquaient aux Églises; Court lui-même, qui travaillait à rétablir l'ancienne discipline, n'était pas régulièrement consacré; il voulut l'être, et à cet effet il envoya en Suisse son ami Cortois, pour y recevoir l'imposition des mains, et lui-même la reçut de cet ami, à son retour, dans un synode tenu en 1718. Un séminaire était nécessaire pour préparer les ministres à la carrière évangélique; Court alla se fixer à Lausanne en 1759, et fonda une maison de ce genre, grâce aux libéralités de la Suisse, de l'Angleterre et des autres puissances protestantes. Il dirigea lui-même, jusqu'à la fin de sa vie, cette école, avec le titre de député général des Églises. Le séminaire de Lausanne fut la pépinière des Églises de France jusqu'à nos jours.

M. Ch. Coquerel a tracé de Court le portrait suivant : « A. Court était doué d'un sens droit et ferme, d'un courage intrépide, joint à une prudence consommée; il avait une vigueur surprenante, qui lui donnait la force de supporter les plus grandes fatigues sans en être abattu. Chez lui, l'âme participait de la vigueur du corps; il s'exprimait par écrit ou par la parole avec une extrême facilité; cette force d'entendement n'excluait pas une agilité aménité de commerce; il joignait à beaucoup de tact et de connaissance des affaires une persévérance, une pureté de vues et une intégrité de mœurs qui le faisaient apprécier et chérir. » Court raconte lui-même comment, à ses débuts, il fut accueilli dans le Vivarais : « Je passai, comme un autre Elie, pour être le *fléau des prophètes*... Il fait la guerre à Dieu, disaient au commencement tous ceux qui croyaient à l'inspiration. » Les malheurs des protestants s'accroissent; les populations irritées devenaient sourdes à la voix de leurs pasteurs, qui leur recommandaient la soumission aux lois. Le danger d'une révolte devenait de plus en plus imminent. Consulté, Antoine Court, fit une réponse pleine de sagesse, et montra en termes énergiques les dangers d'une résistance à main armée.

Les ouvrages laissés par Antoine Court sont les suivants : *Relation historique des horribles cruautés qu'on a exercées envers quelques protestants en France, pour avoir assisté à une assemblée tenue dans le désert près de Nîmes, en Languedoc*, etc. (in-12); le *Patriote français et impartial*, ou *Réponse à la lettre de M. l'évêque d'Agén à M. le contrôleur général contre la tolérance des huguenots* (Villefranche-Genève, 1751 et 1753, 2 vol. in-12); *Mémoire historique de ce qui s'est passé de plus remarquable au sujet de la religion réformée en plusieurs provinces de France, depuis 1744 jusqu'aux années 1751 et 1752*; *Lettre d'un patriote sur la tolérance civile des protestants de France* (1756, in-8°); *Histoire des troubles des Cévennes ou de la guerre des Camisards sous le règne de Louis le Grand* (Villefranche-Genève, 1760, 2 vol. in-12).

Pour compléter cette notice bibliographique, nous empruntons à la *France protestante* les renseignements suivants : « On conserve à la bibliothèque de Genève, sous le nom de *Collection Court*, 116 volumes manuscrits et quelques liasses de papiers provenant de la succession d'Antoine Court et de son fils. Cette volumineuse collection contient : une *Histoire des Églises réformées* (2 vol.), faisant suite à l'ouvrage de Benôit, mais n'embrassant qu'environ cinq années; une traduction des *Mémoires de Cavalier*; le *Journal de Calvin*; les *Mémoires de Boyer* et la relation du *Voyage fait par Court* au sujet de ce pasteur, en 1744; une *Histoire des martyrs*; une *Histoire des ministres de France*; des *Listes des galériens protestants*; des *Mémoires* sur les démolés de deux ministres du Poitou avec

quelques séminaristes; une *Morale* en latin et en français; *Prælectiones de auctoribus latinis*; un *Tratado sur les assemblées*; des *Sermmons*; des *Commentaires*; un *Cours de théologie*; des *Controverses*; des *Traductions*; une partie de la vaste correspondance que Court entretenait jusque vers l'époque de sa mort, surtout avec les pasteurs du désert, etc., etc.

COURT (Louis DE), littérateur français, né à Pont-de-Vaux, mort à Angers en 1732; frère du précédent. Il fut successivement abbé des bénédictins de Saint-Serge d'Angers et des augustins de Saint-Georges-sur-Loire. Il a publié : l'*Heureux infortuné*, suivi d'un *Recueil de pièces diverses en vers et en prose* (Paris, 1722); *Variétés ingénieuses ou recueil et mélange de pièces curieuses et amusantes* (Paris, 1725).

COURT (Joseph-Désiré), peintre français, né à Rouen en 1797, mort en 1865. Encore célèbre il y a vingt ans, cet artiste ne jouit plus maintenant de la même notoriété. Indifférent à ce nom qu'il a plus d'une fois acclamé, le public semble l'oublier de plus en plus. Trop enthousiaste jadis, ce public capricieux est injuste aujourd'hui. M. Court est un maître, un maître sérieux. Son talent solide tient une trop grande place dans l'histoire de l'art contemporain pour que le *Grand Dictionnaire* ne lui rende pas la justice qu'il mérite.

Elève de Gros, et l'un des meilleurs, M. Court était premier grand prix de Rome à vingt-quatre ans, en 1821. Son concours, *Samson livré aux Philistins*, est l'un des plus intéressants de la galerie des Beaux-Arts, et ferait honneur, même aujourd'hui, à n'importe quel talent. Doué de facultés puissantes, il montrait déjà à ses premiers débuts une compréhension vaste et grandiose, servie par une science qui s'accroissait de jour en jour par des études incessantes. Cette belle médaille avait un revers. Cet esprit éminent était sujet aux défaillances les plus inexplicables, les plus bizarres. A côté d'une idée vraiment grande, largement développée, il exécutait avec la même conviction, la même religion, une charge renversante, sans rire, sans même s'en apercevoir. Les premiers symptômes de cette étrange aberration se manifestèrent au Salon de 1827, où l'on put voir, à côté de cette belle page qui doit nous arrêter un instant, la *Mort de César*, cette triste peinture qui s'appelle : *Une scène du déluge*! Circonstance plus bizarre encore, ce pauvre *Déluge* avait été, si nous avons bonne mémoire, exécuté à Rome, en face des chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de Raphaël, et cela en même temps que l'auteur peignait un charmant tableau : *Faune au bain, attirant à lui une jeune nymphe*. Cette simultanéité d'impressions si différentes, si opposées, se produisant avec une égale intensité, est tout au moins fort singulière. Mais le *Déluge* fut noyé dans le torrent de bravos qui accueillit la *Mort de César*. On ne songea plus à ce barbouillage, on n'eut d'attention que pour le tableau superbe. « Il fit sensation », disent les journaux du temps. Ce n'est point un chef-d'œuvre cependant, car il n'est pas complet. Mais il a des qualités éminentes tout à fait hors ligne, qui le placent au rang des plus belles œuvres de l'art contemporain. M. Court a senti profondément l'horreur et la solennité du drame antique. Ses groupes, serrés dans leur silhouette sévère, sont saisissants de passion et de vie; mouvementés sobrement, avec prudence, ils sont d'un dramatique palpitant, de ce dramatique majestueux et poignant du grand Corneille. C'était là l'écueil de cette page difficile. Il fallait dire la *Mort de César*, sans toucher le moins du monde à l'assassinat vulgaire; il fallait éviter aussi de tomber dans le tableau du cinquième acte de telle ou telle tragédie. C'était un thème presque inabordable. Le maître l'a dominé avec autant de bonheur que de talent, et il n'a rien négligé des moindres détails qui pouvaient ajouter à l'idée principale. Voyez ces types; on les reconnaît, on les nomme tous, ces héros du Forum. Ils sont vrais comme nous, mais ils sont grands comme l'antique. La proportion même des figures n'est pas si arbitraire qu'on pourrait le supposer. La grandeur morale du sujet exigeait la grandeur colossale des personnages. Il est des scènes qui ne peuvent se traduire qu'avec des figures de la Meissonnier; il en est d'autres qui doivent être interprétées par des géants. Les peintres ne l'ignorent pas; ils savent qu'avoir trouvé la proportion du tableau à faire, c'est avoir déjà presque l'assurance de le faire bon.

Nous avons dit les beaux côtés de cette admirable composition; elle a aussi des côtés faibles. La scène manque d'air. Les groupes, amoncelés sur les groupes, semblent ne pouvoir se remuer. Le premier plan n'est pas assez éloigné du second; le second, du troisième, etc. : il y a confusion. Au point de vue de la couleur, il faut remarquer aussi que l'ensemble manque d'harmonie; qu'il n'y a même pas de parti pris dans le ton général, dans la gamme du tableau. On n'y voit que des morceaux d'une couleur froide, brutale, et par conséquent très-désagréable d'aspect; mais ces défauts s'effacent devant les beautés de l'œuvre. Aussi la *Mort de César*, qu'on admire au musée du Luxembourg, vaut-elle à elle seule toutes les autres productions remarquables qui ont mérité à l'auteur sa notoriété. Le Boissy d'Anglas saluant la tête de

Féraud, qui parut au Salon de 1833, est une peinture de grand mérite, où se retrouvent, à un degré moindre cependant, les hautes qualités de la *Mort de César*. Un peintre n'a-t-il pas bien mérité de son temps, quand il compte dans son œuvre deux morceaux de cette valeur? Or M. Court peut offrir encore plus d'une page à notre admiration; nous n'avons pas oublié le *Saint Pierre, prisonnier des Romains, s'embarquant pour Jérusalem* (1835). Il est vrai que la *Fuite de Ben-Atssa* (Salon de 1839) porta une rude atteinte à la réputation de l'artiste. Comment le peintre de *César* put-il ne pas brûler cette incroyable élucubration? *Saint Louis à la Sainte-Chapelle* vint heureusement, en 1841, éteindre la souris qui avait accueilli le tableau précédent. Cette peinture, sage et savante, est d'un bon sentiment, d'une couleur presque remarquable. Nous passons sous silence plusieurs autres compositions historiques, commandées par le gouvernement, et dont le mérite, quoique réel, n'ajoute rien à la valeur de l'artiste. En revanche, il faut signaler particulièrement les excellents portraits que M. Court peignit à cette époque; celui du cardinal de Croy, du duc Decazes, de monseigneur Sibour, archevêque de Paris; du roi et de la reine de Danemark; celui de madame Adélaïde, celui du prince de Joinville, réunis en tableau dans la même toile, etc. L'Hôtel de ville de Paris doit aussi à M. Court quelques panneaux décoratifs, mais peu intéressants.

L'auteur de la *Mort de César* n'a pas été accablé de récompenses; ce n'est pas sans difficulté qu'il obtint la première médaille à l'occasion de cette œuvre hors ligne. Il est vrai qu'on lui confia plus tard les fonctions, assez lucratives, de directeur du musée de Rouen. Toutefois il nous semble qu'un talent comme celui de M. Court méritait mieux que cela.

COURT DE GÉBELIN, érudit français, fils d'Antoine Court, né à Nîmes en 1728, mort à Paris en 1784. Destinée à la carrière ecclésiastique, il étudia la théologie à Lausanne sous la direction même de son père. A la mort de celui-ci, il vint se fixer à Paris, en 1763. La littérature absorba une grande partie de son temps. Cependant, s'il abandonna la théologie, il resta protestant zélé et s'employa très-activement en faveur de ses coreligionnaires, au moyen d'un bureau d'agence et de correspondance dont il eut l'idée. Il rendit ainsi de véritables et importants services aux Églises réformées, qui lui accordèrent, avec le titre de député, une pension annuelle de 450 livres, laquelle, il faut bien le dire, fut très-irrégulièrement payée. Cette position lui fit des jaloux. On alla même jusqu'à le calomnier, parce qu'il entretenait des relations suivies avec des catholiques influents, entre autres le comte de Saint-Florentin, chargé spécialement de tout ce qui concernait les protestants. Les bigots se scandalisaient de déclarations comme celle-ci : « Quoique, disait-il, protégera la vertu dans quelque communion que ce soit, qui portera les hommes de toute secte à s'aimer, qui fournira à chacun les moyens de remplir ses devoirs à sa façon, cet être, fût-il mahométan ou chinois, sera à mes yeux un être admirable et de l'amitié duquel je serai jaloux. » Les bigots eux-mêmes ne devaient-ils pas se montrer reconnaissants envers lui des services quotidiens qu'il rendait au protestantisme? Qui se dévoua plus que lui dans la révision des procès de Calas et de Sirven?

Le comte de Lanjuinais a tracé de lui le portrait suivant : « Sa vie fut laborieuse et modeste, son caractère doux, expansif, sa conduite respectable, son esprit hardi et sa plume féconde. Il était doué de la mémoire la plus heureuse, d'une imagination vive qu'il ne savait pas toujours captiver, d'un style facile, brillant et animé, quoique diffus. Souvent la modicité de sa fortune l'obligea de travailler avec trop de rapidité, le priva du loisir nécessaire pour mettre la dernière main à ses ouvrages. La justesse de sa critique ne répondait pas à l'étendue de ses connaissances, et celles-ci avaient encore plus de superficie que de profondeur. Comme historien et comme philosophe, il n'a jamais perdu de vue le bien-être des hommes; comme grammairien et comme interprète de l'antiquité, il a eu des vues heureuses, mais on regrette qu'il ne montre si fréquemment ami du paradoxe. » Court de Gébelin s'occupa de vastes recherches sur l'antiquité et sur l'ensemble des connaissances humaines, des mythologies et des civilisations. Après vingt ans de travaux, il commença l'exposé de ses idées et de son système dans un ouvrage intitulé : le *Monde primitif, analysé et comparé avec le monde moderne*, dont il parut 9 vol. de 1775 à 1784, et qui resta inachevé. Le plan était immense, et d'Alembert doutait que quarante savants pussent l'exécuter. Interprétation des mythologies, mécanisme de la parole, filiation des langues, existence d'une langue primitive, recherche des étymologies, etc., tels sont les nombreux objets dont l'exposition et la discussion devaient composer cet immense ouvrage, qui ne répondit pas d'ailleurs à l'attente universelle. L'auteur interprétait les mythes anciens dans le sens de l'allégorie. La partie la plus remarquable de son travail est l'*Histoire naturelle de la parole*, qui a été publiée à part par Lanjuinais. Court de Gébelin fut un partisan zélé des économistes, de la

liberté de conscience et même de la liberté civile et politique. Rabaud Saint-Etienne avait été son élève.

Court de Gêbelin, couronné deux fois par l'Académie française, nommé censeur royal malgré sa religion, et choisi pour président du musée fondé par les gens de lettres, n'en fut pas moins malheureux et tourmenté pendant toute sa vie. Les protestants furent ingrats à son égard. Des chagrins domestiques se mêlèrent à ses embarras financiers, et il mourut dans le dénuement. Le comte d'Albon le fit enterrer dans sa terre de Franconville, au milieu de la vallée de Montmorency. Il laissa sa famille dans la plus affreuse misère. Le 4 août 1784, l'abbé de Beaulieu, son ami et son confident intime, adressa une circulaire à messieurs les confrères, amis et souscripteurs de feu Court de Gêbelin, pour les engager à donner des fonds destinés à soutenir sa malheureuse famille, et à publier le *Monde primitif*. Il y a, dans cette circulaire, des détails navrants sur les derniers jours de la vie de Gêbelin. « Tourmenté, depuis un an surtout, par des créanciers qu'il ne connaissait pas et qui étaient secrètement excités à l'inquiéter, il a sacrifié, pour les apaiser, tout ce qu'il avait économisé pour sa famille, tout le fruit de ses travaux, il leur a payé 20,000 livres; enfin il est mort n'ayant depuis un mois plus rien pour vivre, ni pour faire vivre sa sœur et ses deux nièces, qui depuis ce temps subsistent du produit de la bienfaisance. Telle a été la fin de votre frère, de votre avocat, de votre ami, du génie le plus vaste que la France ait produit, et tel est le sort de sa malheureuse famille; il reste 38,000 livres de dettes à payer, et point de succession. » A part l'éloge hyperbolique donné par l'abbé de Beaulieu à son ami, tout cela n'est malheureusement que trop vrai.

Les ouvrages que nous a laissés Court de Gêbelin et qui lui assurent, même après sa mort, une certaine réputation, sont : les *Touloisaines* ou *Lettres historiques et apologétiques en faveur de la religion réformée et de divers protestants condamnés dans ces derniers temps par le parlement de Toulouse ou dans le haut Languedoc* (Edimbourg, Lausanne, 1763, in-12), trente lettres où l'on trouve beaucoup de détails sur les procès de Calas et de Rochette; *Plan général et raisonné des divers objets des découvertes qui composent le monde primitif* (Paris, 1772, in-4°); *Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne, considéré dans l'histoire civile, religieuse et allégorique du calendrier ou almanach* (Paris, 1773-1784, 9 vol. in-4°). L'auteur fit lui-même un résumé des tomes II et III sous le titre de : *Histoire naturelle de la parole ou Précis de la langue et de la grammaire universelles* (Paris, 1776, in-8°; nouvelle édition par Lanjumeau, 1816). « Il admettait, disent MM. Haag, l'existence d'une langue unique, fondée sur des principes immuables découlant de l'organisation même de l'homme, et dont les divers dialectes n'étaient que des modifications accidentelles. Il espérait donc retrouver les éléments de cette langue mère en remontant d'idiole en idiole. Dans cette langue primitive, selon lui, les voyelles représentaient les sensations, les consonnes les idées, et l'écriture en fut purement hiéroglyphique. Une fois en possession de ces hiéroglyphes, il croyait arriver facilement à dévoiler les mystères de l'ancien monde, à le faire connaître dans sa mythologie, son calendrier, son culte, son histoire. » *Affaires de l'Angleterre et de l'Amérique* (Paris, 1776 et suiv., 15 vol. in-8°), écrit périodique rédigé en collaboration avec Franklin et d'autres écrivains; *Lettre sur le magnétisme animal* (Paris, 1784, in-4°), c'est une apologie du mesmerisme.

COURTAGE s. m. (kour-ta-je — rad. *courtier*). Profession de courtier; exercice de cette profession : *Les Juifs commencèrent à exercer le commerce, le courtage et l'usure.* (Volt.) *Les chambres de commerce réclament la liberté du courtage.* (C.-N. Bédard.)

— *Droit de courtage*, ou simplement *courtage*, Prime à laquelle a droit le courtier pour les affaires qu'il engage, lorsqu'elles se terminent : *Sans autres frais qu'un courtage payé à un agent de change, on peut acheter des rentes, les revendre et disposer ainsi de son capital.* (J.-B. Say.) *Le courtage pour le papier de Paris n'est payable que par le vendeur.* (Proudh.)

— **Encycl.** En matière de fonds publics et de valeurs fiduciaires, le moindre courtage est de 1 fr., dès que l'opération exige un bordereau isolé. Dans les opérations dont le courtage dépasse 1 fr., il est de 4 centimes par 3 fr. de rente française, c'est-à-dire de 20 fr. pour 1,500 fr. de rente 3 pour 100; de 5 centimes pour 5 fr. de rente 5 pour 100, c'est-à-dire de 25 fr. pour 2,500 fr. de rente 5 pour 100 à terme, qu'il s'agisse d'emprunt russe ou d'emprunt italien; 4 cent. 05, par 4 fr. 50 de rente 4 1/2 pour 100, c'est-à-dire de 22 fr. 50 pour 2,250 fr. de rente 4 1/2 pour 100 à terme; de 1/8 pour 100 du capital sur la plupart des fonds étrangers, espagnols, italiens, russes; sur les actions de chemins de fer, d'institutions de crédit et d'un grand nombre de valeurs industrielles. Pour une action de 800 fr., il est de 1 fr. exactement, soit de 25 fr. pour 25 actions à terme. Si une valeur est cotée à 980 fr., le courtage sera de 1 fr. 22, soit 30 fr. 63 pour 25 actions. Les valeurs industrielles dont

la négociation n'a lieu qu'à de rares intervalles payent un courtage de 1/4 pour 100. Ces chiffres exceptionnels sont déterminés par la chambre syndicale, affichés dans chaque charge et portés ainsi à la connaissance du public. Sur les fonds étrangers admis seulement à la cote du comptant, le courtage se perçoit à raison de 1/4 pour 100 du capital, et varie ainsi selon la hausse ou la baisse de ces fonds, pour une même quantité, au lieu d'être fixe, comme pour les fonds français et les 5 pour 100 italiens et russes. En 1862, les fonds espagnols, malgré l'importance des opérations dont ils sont l'objet, étaient dans la catégorie du courtage de 1/4 pour 100; aujourd'hui ceux de ces fonds qui sont négociés à terme ne payent qu'un courtage de 1/8 pour 100. Sur les obligations prises ou vendues en très-grand nombre, le courtage est de 25 centimes par unité; prises en petit nombre, elles payent 50 centimes, quelquefois on prélève 1/8 pour 100 sur la totalité du capital de l'opération. Une opération d'achat suivie dans la même bourse d'une opération de vente ne paye qu'un courtage au lieu de deux, quand l'achat et la vente ont porté sur la même valeur. Si l'achat et la vente ont porté sur des valeurs différentes et qu'ils aient eu lieu au comptant, il est dû deux courtages; si l'achat et la vente ont eu lieu à terme, le plus élevé des deux courtages est seul dû. Le courtage d'une action sur laquelle il n'y a que 200 fr. de versés est le même que le courtage d'une action sur laquelle les 300 fr. sont versés. L'agent bénéficie en outre du droit de courtage de 1/8 pour 100 sur la plus-value de bourse du titre, ce qui est tout à la fois une anomalie et un abus. Les courtages des opérations d'achat à prime et de vente à prime sont un peu plus élevés que les courtages ordinaires, par la raison qu'une valeur coûte plus cher quand on l'achète à prime. Dans les opérations au comptant, le prix du courtage s'ajoute sur les bordereaux, ainsi que le prix du timbre, au prix de vente et d'achat; sur les comptes de liquidation, à chaque ligne consacrée à une transaction est porté le chiffre de son courtage. Tous les courtages sont ainsi placés dans une même colonne pour les ventes, et dans une même colonne pour les achats. Le total d'une des deux colonnes s'ajoute au total de l'autre, et vient grossir le solde débiteur, ou diminuer le solde créditeur. La vérification, sur un compte de liquidation, de l'exactitude des courtages est très-facile s'il s'agit de rente 3 pour 100 : il y a exactement autant de fois 20 fr. que l'on a négocié de fois 1,500 fr. de rente, sans qu'on ait à s'occuper du capital de cette rente. S'il s'agit d'actions, on divise par 8 la somme de ces actions, et l'on retranche au quotient les deux derniers chiffres. En liquidation, lorsqu'un agent compense avec un autre agent, c'est-à-dire lève des titres contre des espèces, ou fait livraison de titres contre espèces chez un autre agent, il ne lui est dû qu'un courtage. En liquidation encore, lorsqu'on charge un agent de revendre ce qu'on avait acheté, ou de racheter ce qu'on avait vendu, il n'est dû également qu'un courtage. Lorsqu'on a besoin de faire légaliser sa signature par un agent de change, pour un dépôt de valeurs à la Banque ou pour tout autre motif, il est dû à l'agent le même courtage que s'il s'agissait d'une transaction de bourse portant sur les mêmes valeurs.

COURTAILLE s. f. (kour-taille, ll. ml. — rad. *court*). Techn. Epingle qui a été manquée.

COURTAIN s. m. (kour-tain). Nom de l'épée d'Ogier le Danois, dans le geste du cycle carlovingien.

COURTAIS (Amable-Gaspard-Henri, vicomte de), homme politique, né à Moulins en 1790. Elève de l'école de Fontainebleau, il servit sous l'Empire, fut décoré en 1813, et prit sa retraite sous la Restauration avec le grade de colonel. Ce ne fut qu'en 1842 qu'il fut envoyé à la Chambre par les électeurs de Montluçon. Il prit place sur les bancs les plus élevés de la gauche, entre Arago et Ledru-Rollin. Cependant il est douteux qu'alors il fût républicain. Toutefois il se prononça pour la réforme électorale et en général pour toutes les réformes radicales proposées par l'extrême gauche, signa le 22 février 1848 la demande de mise en accusation du ministre Guizot, et fut nommé, par le gouvernement provisoire de la République, général commandant la garde nationale de Paris. Sincèrement rallié à la révolution, honnête et patriote, le nouveau général, dont les cheveux blancs et le goût pour la popularité rappelaient, disait-on, La Fayette, fut bien accueilli du peuple, qui entraînait en foule dans la nouvelle garde nationale. Lors de la manifestation dite des *bonnets à poils*, au 16 mars, première tentative de la réaction, le général Courtais essaya de haranguer les gardes nationales égarés, qui l'accablèrent d'insultes et même de lâches voies de fait, jusqu'à ce qu'un flot du peuple vint le secourir et le dégager. Nommé représentant à la Constituante, il siégea quelques jours seulement. Au 15 mai, il reçut de la Commission exécutive le commandement des forces qui entouraient l'Assemblée, garde nationale et garde mobile. Enivré par les acclamations populaires, il fit mettre les baïonnettes au fourreau et laissa passer la manifestation. Quand il voulut ensuite s'opposer à l'envahissement de l'Assemblée, il était trop tard. Après la dispersion de

l'émeute, le malheureux vieillard, qui n'était coupable que de n'avoir pas voulu verser le sang de ses concitoyens, fut assailli par la deuxième légion et eût peut-être été mis en pièces sans l'intervention de Flocon et de quelques autres représentants. Néanmoins, malgré les protestations de Ledru-Rollin, il fut mis en arrestation et enfermé à Vincennes, enfin traduit, en mars de l'année suivante, devant la haute cour nationale rassemblée à Bourges. Il avait, comme on le sait, pour coaccusés, Raspail, Blanqui, Barbès, etc. Son attitude fut calme et digne. Défendu par Bethmont, l'ancien ministre du gouvernement provisoire, il fut acquitté. L'Assemblée constituante achevait alors sa carrière. Le général Courtais y vint reprendre sa place. Attristé sans doute par la marche des événements, il ne se présenta pas aux élections de la Législative et reentra définitivement dans la vie privée.

COURTALIN, bourg et commune de France (Eure-et-Loir), canton de Cloyes, arrond. et à 14 kilom. S. de Châteaudun, sur l'Yères; 821 hab. Commerce de chevaux et de poulains. On y voit un magnifique château du xve siècle, classé au nombre des monuments historiques. Ce château gothique fut bâti en 1442 par Guillaume d'Avaugour. Son nom lui vient de la famille qui possédait, au xixe siècle, la terre sur laquelle il fut construit. L'arrière-petit-fils de Marie d'Avaugour le transmit à la famille de Montmorency-Fosseux, qui le garda jusqu'à l'époque de la Révolution, où il devint bien national. Racheté et restauré par le duc de Montmorency, pair de France, à son retour de l'émigration, le château de Courtalin prit un aspect nouveau, en conservant toutefois le style du temps dans lequel il avait été bâti.

COURTALLIERU (château de), ancienne demeure historique dont les ruines s'élèvent aujourd'hui à 1 kilom. et demi du bourg et sur le territoire de la commune de Vimarcé (Mayenne). Courtallieru (*Court-Hall-Hierru* en breton, *Courtierru* en abrégé vulgaire) est placé à l'extrémité N.-E. sur le point culminant d'un mamelon dont la plate-forme ovale s'étend de l'E. à l'O., dans l'espace compris entre les chemins de la gare et du moulin de Bastel, chemins qui jadis servaient au château de fossés d'enceinte. Cette résidence dut faire partie des nombreuses forteresses que l'on construisit au moyen âge dans le bas Maine, sur le bord des étangs et des marais, pour en défendre l'entrée et en protéger le passage. La tradition en attribue la fondation aux Anglo-Normands, vers le xie siècle. C'est un immense bâtiment à murailles granitiques, ayant encore environ 15 m. de hauteur. En voici la description d'après une savante notice lue en 1842 à la séance de la Société des sciences et arts de la Sarthe : « Sorte de parallélogramme d'une superficie de 4 ares 40 centiares, le bâtiment est divisé en cinq appartements au rez-de-chaussée; la partie la mieux conservée est celle à l'O., ayant environ 12 m. de longueur sur 8 m. de largeur; l'épaisseur des murailles est d'à peu près 2 m.; cette partie avait trois étages, y compris le rez-de-chaussée; l'appartement du bas, servant de salle d'armes, était éclairé au N. par deux fenêtres en plein cintre, et à l'O. par deux longues et étroites meurtrières, également à plein cintre. Les murs intérieurs de cet appartement sont construits en feuilles de fougère, dont les tiges, c'est-à-dire les pierres posées verticalement, sont formées par une pierre de calcaire-marbre, et les feuilles par des pierres de granit échantillonnées; le second étage, où devait être la chapelle, et où se trouvait une chambre à coucher, était éclairé par de larges et basses fenêtres à plein cintre, dont une des baies existe encore en entier; on voit dans ce dernier appartement, et dans un autre au rez-de-chaussée à l'O., où était la véritable entrée du château, les restes de deux vastes cheminées, dont l'âtre et le tuyau en granit bleu sont de forme cylindrique. Le troisième étage enfin paraît avoir été crénelé, à en juger par les déchirements pratiqués au sommet des murailles; sur ce sommet, garni d'une mousse fine et verte dans les crevasses, croissent aujourd'hui les gentianes et les ravenelles. On communiquait du château, à l'aide d'un pont-levis, avec une terrasse placée à l'E. et défendue au N. par une forte muraille bastionnée, et pour le surplus par de larges fossés; la partie du château donnant à l'O., au S. et à l'E., sur le surplus du mamelon, était défendue par un fossé de 5 à 6 m. de largeur et de 4 m. de profondeur, taillé dans le roc, et protégé extérieurement par une redoute ou parapet. Autour des murs de la forteresse et du château, du côté de la vallée, se trouve un espace de 2 m. de largeur servant de chemin de ronde, puis le versant du mamelon, lequel, presque à pic, forme un glacis naturel d'un dangereux abord. La distance du chemin de ronde au fond du vallon est de 20 m. Le château de Courtallieru est environné de trois côtés par la chaîne porphyrique des Coëvrons et par les bois de Grillemont ou des Chalanges, qui forment son horizon à l'E., au S. et à l'O. A l'intérieur du château se trouve un puits et des souterrains qui communiquaient, dit-on, avec le château de Folletorte, situé à plus de 1 kilom., et avec le château de Grillemont. » Bien que la construction de Courtallieru remonte certainement à l'époque

que nous avons indiquée, on n'en trouve pas trace dans l'histoire officielle avant le xvie siècle. Il eut cependant, à n'en pas douter, sa place et sa part de célébrité dans les guerres désastreuses qui, de 1417 à 1449, ensanglantèrent la province, alors que le Maine défendait pied à pied l'indépendance de son territoire contre les Anglais. Comment fut détruit ce vieux manoir? c'est ce que des documents positifs nous permettent de raconter. A la suite d'un traité conclu entre Olivier Boucher, écuyer breton, commandant du château d'Orthe, et le comte d'Arundel, lieutenant du roi Henri VI d'Angleterre (1402), la démolition non-seulement de cette place, mais de tous les châteaux forts de la contrée, fut exigée par le vainqueur. Mais la province, par un effort héroïque, se souleva et repoussa l'étranger en quelques années (1444). Seul, le château de Courtallieru tenait encore pour les Anglais : afin d'obtenir l'expulsion complète de leurs ennemis, les Français mirent le siège devant la place, résolus ensuite à la détruire par le feu. « Pour parvenir au but proposé, dit la tradition locale, ils gagnèrent un domestique du château, qui promit de leur indiquer l'endroit et le moment favorables pour l'attaque, pendant que les Anglais feraient une sortie de nuit, en plaçant une lumière à l'une des fenêtres du côté de l'O. Le moment favorable arriva, et par une belle nuit d'automne, pendant que les Anglais étaient partis et marchaient sur Sillé-le-Guillaume, laissant une faible garnison à Courtallieru, les Français, qui, des hauteurs environnantes, apercevaient enfin le signal convenu, avancèrent rapidement au pied du mamelon, et de là, les uns tirèrent quelques coups de canon, et les autres jetèrent des brandons enflammés sur le château. En un instant, le feu prit aux toitures, et alimenté par un vent impétueux l'incendie devint total : pendant un moment de confusion, occasionné par le sinistre, quelques soldats français pénétrèrent dans l'intérieur et y mirent le feu. » Ainsi fut détruit le château de Courtallieru, dont la flamme ne laissa debout que les murailles invincibles. L'action de l'incendie fut d'une telle violence, que le granit des ouvertures et le parement des murs, à l'intérieur, furent calcinés et réduits à l'état de carbonisation, et encore aujourd'hui on voit, dans le fond des fossés de la place et le long des glacis en regard de la vallée, des quartiers considérables de murailles, détachés du principal bâtiment après l'extinction de l'incendie, se soutenant debout par leur propre poids. Comment, après un incendie aussi terrible, Courtallieru passa-t-il, en conservant son titre de châtellenie, aux mains de la famille de Vassé? C'est ce sur quoi l'histoire ne nous fournit aucun document. Quoi qu'il en soit, de 1585 au xviii^e siècle, les seigneurs de Vassé continuèrent à mentionner Courtallieru parmi leurs possessions. Le vieux château anglais ne devait recevoir le coup suprême que de la *bande noire*. C'est la bande noire qui, il y a trente ans à peine, en a fait la ruine actuelle, sans respect pour sa tradition et ses souvenirs, qu'il était au moins équitable de fixer ici.

COURTALON-DELAISTRE (Jean-Charles), né à Dienville (Aube) en 1735, mort en 1786. Il fut curé de Saint-Savin de Troyes. Il composa différents écrits, entre autres : *Almanach de la ville et du diocèse de Troyes* (1776 à 1787, 12 vol. in-16), et *Topographie historique de la ville et du diocèse de Troyes* (Troyes, 1783-1786, 3 vol. in-8°).

COURTANELLE s. f. (kour-ta-nè-le). Agric. Variété de raisin.

COURTANVAUX (François-César LE TEL-LIER, marquis de), duc DE DOUDEAUVILLE, homme de guerre et savant, né à Paris en 1718, mort en 1781. Il entra fort jeune dans l'armée, fit les campagnes de Bavière et de Bohême, devint capitaine-colonel des cent-suisse, grand d'Espagne de première classe, puis abandonna en 1745 le service pour des raisons de santé, et se livra alors entièrement à des études scientifiques. Nommé membre de l'Académie des sciences en 1764, le marquis de Courtanvaux fit insérer divers mémoires dans le recueil de cette compagnie, et fut choisi par elle, avec Pingré et Moissier, en 1767, pour faire un voyage dans le Nord, afin de constater la régularité et les divers degrés de perfection de différents systèmes de montres marines. Courtanvaux fournit aux dépenses de cette expédition scientifique, fit exécuter à ses frais plusieurs instruments qui, sans lui, seraient restés inconnus, en inventa lui-même un certain nombre, et établit un observatoire à Colombes. Outre ses mémoires, on a du marquis de Courtanvaux : *Précis d'un voyage entrepris pour la vérification de quelques instruments destinés à la détermination des longitudes sur mer* (Paris, 1768, in-4°).

COURTAUD, AUDE (kour-tô, ô-de — rad. *court*). Fam. Personne grosse et courte : *Un gros COURTAUD. Une vilaine COURTAUDE.*

— Cheval ou chien à qui l'on a coupé la queue et les oreilles :

Fait crever les courtauds en chassant aux forêts.

REONIER.

J'étais parti du Mans, monté sur un courtaud.

LA FONTAINE.

— *Courtaud de boutique* ou simplement *Courtaud*, Garçon de boutique, et quelque-

fois marchand au détail : *J'aimerais mieux un matelot ou un COURTAUD DE BOUTIQUE que tous ces fendeurs de naseaux, qui ont plutôt la main à l'épée qu'à la bourse.* (D'Ablanc.) *Le pauvre petit tabellion, en faveur du voyage, avait arboré le plumet et l'épée, pour imposer aux clercs et aux COURTAUDS.* (Dancourt.)

... Il n'est crocheteur, ni courtaud de boutique Qui n'estime à vertu l'art où sa main s'applique. RÉGNIER.

Au dernier courtaud de boutique Nos filles vendent leur honneur.

P. DUPONT.

Et aucun rit de voir les courtauds de boutique, Grossissant à l'envi leur chienne de musique, Se rompre le gosier dans cette belle humeur. CORNÉILLE.

— Cette locution, *courtaud de boutique*, paraît venir de ce qu'autrefois les garçons de boutique, de même que les artisans, portaient des habits à taille courte, tandis que les personnes de condition n'en portaient qu'à longue taille.

— Argot. *Courtaud de boutanche*, Nom d'une classe de mendiants voleurs qui parcouraient autrefois les villes et les campagnes, et qui se faisaient passer pour des ouvriers sans travail, mais en se disant d'un métier qu'ils savaient ne pas exister dans le lieu où ils se trouvaient. Domesticque ou commis qui n'entre dans une maison ou un magasin que pour y voler.

— Mus. Sorte de basson gros et court, qui servait de basse à la musette.

— Anc. art milit. Gros cheval de selle dont se servait un chevalier : *Un gros COURTAUD, un double COURTAUD.* On trouve aussi COURTAUT.

— Anc. artill. Canon beaucoup plus court que la coulevrine. On disait aussi COURTAUDS s. f.

— s. f. Petite pièce d'artillerie.

— Adjectiv. : *Une grosse fille COURTAUDS.* Un chien COURTAUD. Un cheval COURTAUD.

COURTAUD-DIVERNESSE (Jean-Jacques), philologue français, né à Felletin (Creuse) vers 1795. Il entra dans l'enseignement, se fit recevoir agrégé, puis docteur ès lettres, fut nommé en 1848 censeur au collège Bourbon, et fut mis, dès l'année suivante, à la retraite. Il a publié : *Cours élémentaire de rhétorique appliquée aux trois langues française, grecque et latine* (1822); *Grammaire grecque ou Méthode nouvelle et complète pour étudier la langue grecque* (1828, in-8°), qui a eu de nombreuses éditions; *Procès universitaires sous le ministère de M. de Falloux* (1849); *Dictionnaire français-grec* (1847-1857). M. Courtaud a publié, en outre, les traductions de Perse, de Juvénal, de Lucain, etc., dans la bibliothèque Panckoucke, et des brochures diverses.

COURTAUDÉ, ÉE (kour-tô-dé) part passé du v. Courtauder. A qui l'on a coupé la queue et les oreilles : *Un chien COURTAUDÉ. Une jument COURTAUDÉE.*

— Par ext. Maltraité : *Si Timandre est aussi méchant et aussi brutal que son valet, nous serons tous deux COURTAUDÉS.* (Campistron.)

COURTAUDER v. a. ou tr. (kour-tô-dé — rad. *courtaud*). Priver de sa queue et de ses oreilles : *COURTAUDER un chien, un cheval.*

— Par ext. Maltraiter : *On l'a COURTAUDÉ dans cette maison.*

COURT-BANDAGE s. m. Techn. Sorte de bande de fer. || Pl. COURTS-BANDAGES.

COURT-BÂTON s. m. Anc. art milit. Sorte de demi-pique ou d'épieu. || Pl. COURTS-BÂTONS.

— Mar. Courbe qui soutient les bouts des bancs et des barrots.

COURT-BOUILLON s. m. Art culin. Sorte de bouillon préparé avec divers ingrédients, et qui sert à la préparation du poisson : *Carpe au COURT-BOUILLON. Le saumon nous en eût dit davantage, mais il était au COURT-BOUILLON, et cela était cause qu'il parlait avec beaucoup de difficulté.* (Vol.) *Le saumon se sert ordinairement au COURT-BOUILLON.* (Grimod.)

Ces nobles filles si vantées,
Qui, d'un pareil espoir flattées,
Mirent leur père en court-bouillon,
Pour lui rendre son vermillon,
Se trouvèrent bien attrapées.

DU CERCLEAU.

|| Plat préparé au court-bouillon : *Un COURT-BOUILLON de saumon.* || Pl. COURTS-BOUILLONS.

— **Encycl.** Le *court-bouillon* est un assaisonnement dans lequel on fait cuire le poisson d'eau douce, et qui se compose d'eau et de vinaigre ou de vin blanc avec addition de condiments : ail, clous de girofle, carottes coupées en rouelles, thym, oignons, persil, épices, sel et poivre. On fait bouillir dans cette sorte de marinade, pendant un espace de temps proportionné à la grosseur de l'animal, le poisson roulé dans une serviette afin qu'il ne se mette point en lambeaux; et, quand l'assaisonnement est réduit aux trois quarts, on retire le poisson, qu'on sert soit avec une sauce blanche relevée de câpres, soit simplement à l'huile et au vinaigre. La perche et le brochet se font généralement cuire ainsi. La carpe se met au bleu, c'est-à-dire

qu'on la cuit dans un bain de vin rouge. Le brochet est souvent aussi mis au bleu.

Quant au poisson de mer, on le fait cuire à l'eau de sel pour lui conserver son goût naturel. Quelques personnes emploient aussi le *court-bouillon à la nantaise*, composé de moitié eau, moitié lait, avec addition d'un peu de sel et de poivre blanc. Soumise à cet assaisonnement, la chair du poisson est très-blanche et très-ferme, mais elle perd tout son sel, et il faut en relever le goût par une sauce fortement relevée.

Les gourmets préfèrent à la sauce blanche qui accompagne le poisson cuit soit au blanc, soit au bleu, le *court-bouillon* dans lequel a cuit le poisson, et qui, une fois refroidi, forme une gelée très-transparente et très-parfumée.

COURT-BOUILLONNÉ, ÉE adj. Art culin. Préparé au court-bouillon : *Saumon COURT-BOUILLONNÉ.*

COURT-BOUTON. Econ. rur. Pièce d'un attelage de bœufs. || Pl. COURTS-BOUTONS.

COURTCAILLÉ s. m. (kour-ka-llé; || m.). Bot. Nom vulgaire du brome stérile.

COURT-CÔTÉ s. m. Techn. Chacune des parties du harnais placées au porte-mors et au-dessus de la tête. || Pl. COURTS-CÔTÉS.

COURT-COU s. m. Hortic. Variété de poire très-estimée pour la fabrication du poiré. || Pl. COURTS-COUS.

COURT-CUREAU s. m. Techn. Partie de l'équipage d'un gros marteau de forge. || Pl. COURTS-CUREAUX.

COURT-D'ALEAUME s. m. Agric. Variété de pomme à cidre. || Pl. COURTS-D'ALEAUME.

COURTÉ, ÉE (kour-té) part. passé du v. Courter : *Des articles longtemps COURTÉS et enfin vendus.*

COURTE-BARBE, poète français, qui vécut à une époque incertaine, vraisemblablement au xiii^e siècle. Il est l'auteur d'un fabliau intitulé *les Trois aveugles*, dont la Bibliothèque impériale possède le manuscrit. Ce conte parlant a été imprimé dans la collection de Barbezieux et traduit dans le recueil de Legrand d'Aussy.

COURTE-BOTTE s. m. Pop. Homme très-petit de taille : *Voyez donc ces COURTES-BOTTES!*

COURTE-BOULE s. f. V. COURT. || Pl. COURTS-BOULES.

COURTE-CUISSE (Jean DE), en latin *Johannes de Brevecissa* ou de *Curtacissa*, prêtre et théologien français, né dans le Maine vers le milieu du xiv^e siècle, mort à Genève en 1422. Il se fit recevoir docteur, et joua un assez grand rôle pendant le schisme d'Occident. Il fut envoyé, en 1395, par Charles VI, vers les deux papes qui se disputaient alors le pouvoir, afin de les amener à la conciliation; mais il échoua dans sa tentative. Chargé à plusieurs reprises de porter la parole au nom de l'Université, il remplit notamment ce rôle d'orateur lorsque Benoît XIII eut excommunié par une bulle Charles VI et l'Université en 1408. Dans un long discours, il attaqua vivement le pape, prouva par douze raisons qu'il était hérétique et schismatique, et démontra qu'on ne devait ni lui accorder le titre de pontife, ni lui obéir. Son avis fut pleinement partagé par le roi et par l'Université; la bulle de Benoît XIII fut lacérée, ses partisans furent incarcérés, et Courte-Cuisse reçut le titre de grand aumônier du roi. Successeur de Gerson comme chancelier de l'Université de Paris, en 1418, Courte-Cuisse se vit appelé, deux ans plus tard, au siège épiscopal de la même ville; mais comme en ce moment Henri V, roi d'Angleterre, était maître de la capitale de la France, le nouvel évêque ne fut point intronisé et dut même s'enfuir. Courte-Cuisse se rendit alors à Genève, dont il devint évêque, et où il termina sa vie. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages qui, presque tous, sont restés manuscrits. Parmi ceux qui ont paru, nous citerons : son traité latin *De la foi et de l'Eglise, du souverain pontife et du concile*, que Elies Dupin a publié dans le recueil des *Œuvres de Gerson*; une traduction française des *Quatre vertus*, traité attribué à Sénèque, et qui a été souvent imprimé sans nom d'auteur.

COURTE-ÉPÉE s. f. Art milit. anc. Arme blanche, formée d'une poignée et d'une lame, se tenant à la main, et ayant peu de longueur, comme le poignard, la misericorde, etc. || Pl. COURTES-ÉPÉES.

COURTE-ÉPINE s. f. Ichthyol. Nom vulgaire du diodon atinga. || Pl. COURTES-ÉPINES.

COURTE-GRAISSE s. m. Agric. En Flandre, engrais formé par les fosses d'aisances. || Pl. COURTES-GRAISSIS.

COURTE-HAINE s. f. V. COURT.

COURTEILLES, village de France (Eure), canton de Verneuil, arrond. d'Evreux; pop. 320 hab. Courteilles eut, au moyen âge, pour seigneurs divers personnages qui en portaient le nom : Geoffroy de Courteilles, entre 1124 et 1143, puis Richard de Courteilles, et, en 1255, Guillaume de Courteilles. Cette localité avait un château fort à la fin du xii^e siècle. La terre de Courteilles, qui avait le titre de marquisat, appartenait au comte de Lorge, à Michel Barbeyrie de Saint-Contest, conseiller d'Etat, ambassadeur et l'un des six intendants des finances. Courteilles possédait

un magnifique château, construit par l'architecte Matthieu Carpentier. En 1849, ce château fut acheté par des spéculateurs, et entièrement détruit, ainsi que les magnifiques jardins qui l'entouraient.

COURTE-LETRE s. f. Techn. Lettre dont le corps doit être coupé sur les côtés, pour laisser l'œil isolé. || Pl. COURTES-LETTRES.

COURTEMENT adv. (kour-te-man — rad. *court*). Brièvement, en peu de paroles : *Thermosiris racontait si bien les choses passées, qu'on croyait les voir; mais il les racontait COURTEMENT, et jamais ses histoires ne m'ont lassé.* (Fén.) || Peu usité.

COURTEN, nom d'une famille de négociants anglais, dont le chef, Guillaume COURTEN, était fils d'un tailleur des Pays-Bas qui était venu se réfugier à Londres en 1568, pour fuir la tyrannie du duc d'Albe. Guillaume se livra à la fabrication des chapeaux français, et y fit une grande fortune, qui s'accrut encore entre les mains de ses descendants, grâce à leurs spéculations dans l'industrie des laines, des soies, etc. — Son fils, Guillaume COURTEN, né en 1570, mort en 1636, fréta des navires, dont l'un découvrit l'île Barbade, établit des facteurs à Amboine et dans d'autres lieux, fit un grand commerce avec la Chine. Sous Jacques I^{er} et Charles I^{er}, il prêta des sommes considérables à la couronne, fut nommé chevalier, ainsi que son frère, et finit par être frappé par de nombreux revers. — Le dernier descendant mâle de cette famille, Guillaume COURTEN, né à Londres en 1642, mort en 1702, parvint à recouvrer une partie de la fortune de sa famille. Il voyagea beaucoup, se livra avec ardeur à l'étude des sciences naturelles, habita Montpellier pendant vingt-cinq ans, et se forma une collection considérable d'antiquités, de monnaies, etc., laquelle fait actuellement partie du British Museum.

COURTENAY, en latin *Cortiniacum*, bourg de France (Loiret), ch.-l. de canton, arrond. et à 25 kilom. N.-E. de Montargis, sur le Bied, petit affluent du Loing; pop. aggl. 2,004 hab. — pop. tot. 2,887 hab. Commerce de bois et de charbon. Ancien château, qui fut le berceau de la maison de Courtenay, dont l'un des ancêtres fut un des fils de Louis le Gros.

COURTENAY (maison de), illustre famille française, qui fut appelée aux plus hautes destinées historiques en Orient, et qui tira son nom de Courtenay, petite ville située dans le Gâtinais. Elle se divisa en trois branches, dont la première paraît avoir eu pour chef Alton ou Alton, sire DE COURTENAY, contemporain de Hugues Capet. Trois de ses descendants, du nom de Josselin, occupèrent successivement la principauté d'Edesse, conquise par les croisés. Une autre branche des Courtenay alla s'établir en Angleterre, à la suite de Guillaume le Conquérant. Un de ses membres devint dans la suite la tige des comtes de Devon. La troisième, qui est la plus illustre, eut pour chef Pierre de France, dernier fils de Louis le Gros, qui épousa ISABELLE, fille de Renaud DE COURTENAY, et hérita ainsi des domaines de cette maison. Il prit part à deux croisades. Son fils et ses deux petits-fils furent empereurs de Constantinople (v. PIERRE, ROBERT et BAUDOUIN II). Philippe DE COURTENAY, fils de Baudouin, essaya vainement de faire valoir les droits qu'il s'attribuait sur Constantinople. Il mourut en 1285, ne laissant qu'une fille, CATHERINE, qui épousa son cousin Charles de Valois, prince du sang, et fit entrer la terre de Courtenay dans les domaines de la maison de France. Diverses autres branches collatérales de cette illustre famille ont eu quelque importance, entre autres celles de Bléneau, dont sortait ce Gaspard DE COURTENAY qui plaça dix ans sous Henri IV pour être reconnu prince du sang; celles de Champignelles, de Chevillon, de Tanlay, etc.

COURTENAY (Jean), homme politique irlandais, né vers 1741, mort en 1816. Il fut d'abord secrétaire du marquis de Townshend, lord lieutenant d'Irlande, puis devint membre du Parlement (1780), se rangea dans le parti des whigs, occupa le poste d'inspecteur de l'artillerie, remplit plus tard (1806) les fonctions de commissaire de la trésorerie et cessa de siéger à la Chambre des communes en 1812. Esprit libéral, Jean Courtenay s'était prononcé pour la suppression de la traite des noirs (1791), contre la suspension de l'*habeas corpus* (1793) et contre les mesures employées par Pitt pour faire à la France une guerre ruineuse. Nous citerons parmi ses écrits : *Reflexions philosophiques sur la dernière révolution en France* (1790, in-8°); *Revue pratique et philosophique de la Révolution française* (1793, in-8°); *Etat actuel des mœurs, des arts, etc., en France et en Italie* (1794, in-8°).

COURTE-PAILLE s. f. V. COURT.

COURTE-PAUME s. f. V. COURT.

COURTÉPÉE (Claude), historien français, né à Saulieu en 1721, mort à Dijon en 1781. L'histoire et la géographie de la Bourgogne furent l'objet principal et presque exclusif de ses études, comme le prouvent les titres des ouvrages suivants : *Description générale et particulière du duché de Bourgogne* (Dijon, 1774 à 1785, 7 vol. in-8°), en collaboration avec Beguillet, ouvrage qui était devenu assez rare, mais qui a été réimprimé à Dijon

dans ces derniers temps; *Histoire abrégée du duché de Bourgogne* (Dijon, 1777, in-12); *Relation du grand prix de Beaune, précédée d'une notice sur les jeux des anciens et sur l'origine des compagnies de l'arc, de l'arbalète et de l'arquebuse* (Dijon, 1776, in-8°). Courtépée, prêtre et professeur, devint sous-principal du collège de Dijon. Il a fourni un très-grand nombre d'articles au *Dictionnaire géographique de Vosgien* et à l'*Encyclopédie*. C'était un homme d'une instruction très-variée et très-étendue.

COURTE-POINTE s. f. (Les éléments de ce mot ne sont ni *courte* ni *pointe*, comme il semblerait à la première apparence. *Courte-pointe* est une fausse prononciation pour *coulte-pointe*, ou *coute-pointe*, c'est-à-dire une coute pointe ou piquée, du latin *culcita puncta*. — V. COUETTE et POINTE). Couverture de parade pour un lit : *COURTE-POINTE piquée. Un lit de quatre pieds, à bandes à points de Hongrie appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises et la COURTE-POINTE de même.* (Mol.) *Ce froid mais calme visage était encadré par un petit béguin d'indienne brune, piqué comme une COURTE-POINTE.* (Balz.) *Le marquis de Bièvre, l'homme de la cour pour les bons mots, étant entré un jour d'été chez le roi, le prince lui dit : « Margitis de Bièvre, faites-nous une pointe qui soit bonne et courte. » Le marquis répondit : « Sire, il fait trop chaud pour se charger de COURTES-POINTE.* (Bievriana.) Il s'est dit autrefois de toute espèce de housse ou couverture piquée dont on couvrait un meuble. || Pl. COURTES-POINTE.

COURTE-POINTIER s. m. Ouvrier qui fait des courtes-pointes, marchand qui en vend : *La corporation des COURTE-POINTIERS reçut en 1290 ses premiers règlements.* (Bachelet.) || Pl. COURTE-POINTIERS.

COURTE-QUEUE adj. Qui a la queue courte : *Ma tante m'avait prêté un cheval COURT-QUEUE, dont le trot était encore plus court que la queue.* (L.-J. Larcher.)

— s. f. Erpét. Nom vulgaire de la cistude caroline, tortue à queue courte.

— Hortic. Variété de cerise à queue courte.

COURTER v. n. ou intr. (kour-té — rad. *courtier*). Faire le courtage : *COURTER malgré la loi.*

— v. a. ou tr. Chercher à vendre : *COURTER une marchandise, un immeuble.*

COURTEROLLE s. f. (kour-te-ro-le). Entom. Nom vulgaire de la larve du hanneton et de la courtille.

COURTES-CORNES s. m. Nom d'une race de bœufs à cornes courtes : *On croise aujourd'hui nos fortes races de bœufs avec les COURTES-CORNES anglaises.* (L.-J. Larcher.)

COURTE-SOIE s. m. Comm. Variété de coton à brins courts : *Le coton de la Cochinchine est de l'espèce appelée dans le commerce COURTE-SOIE.* (L.-J. Larcher.)

COURTET (Jean-Jacques DE), poète gascon du xviii^e siècle, a composé deux pastorales en cinq actes dans le patois agénais : *Ramounet ou le paysan agénais tourné de la guerre* (Agen, 1683), et la *Miramonde* (Agen, 1685).

COURTET (Jules), écrivain français, né à l'Isle (Vaucluse) en 1812. Il a rempli pendant quelque temps les fonctions de sous-préfet de Nyons. On a de lui : *Vaucluse historique, pittoresque et monumental* (Carpentras, 1854); *Notice historique et archéologique sur Avignon* (Paris, 1855); *Dictionnaire des communes de Vaucluse* (Avignon, 1858).

COURTET (Alexandre-Victor), littérateur et économiste français, né à l'Isle (Vaucluse) en 1813. Il quitta la carrière commerciale pour embrasser celle des lettres. Il se rendit à Paris, devint un des adeptes de l'école saint-simonienne, et prit part à la rédaction de divers journaux et publications, particulièrement au *Globe* et au *Dictionnaire de la conversation*. Ses principaux ouvrages sont : *la Science politique fondée sur la science de l'homme* (1838, in-8°); *Tableau ethnographique du genre humain* (1850, in-8°), etc.

COURTET (Xavier-Marie-Benoît-Auguste), statuaire français, né à Lyon en 1821. Il a étudié dans les ateliers de Pradier et de M. Dumont. M. Courtet se fit remarquer pour la première fois aux Salons de 1847 et de 1848. Parmi les morceaux les mieux exécutés et qui furent le plus remarqués en ces deux occasions, il faut citer un *buste de jeune fille*, dont le modèle est souple et les lignes gracieuses. A l'une des expositions suivantes, le groupe du *Faune* eut un certain succès. Le même Salon offrait des portraits bien supérieurs, à notre avis, à ce morceau; c'étaient les bustes de MM. Barroche, de Kontski, Ricord, etc. Ces marbres, bien réussis, mirent l'auteur en vogue. Aussi, pendant les dix années qui suivirent, ne fit-il guère autre chose que des portraits sous la forme de *statuettes* ou de *bustes*. Citons parmi les meilleurs : *Mme la princesse de Solms*, le *Comte de Castellane* (au musée de Lyon), et *Adrienne Lecouvreur*, que l'on voit au Théâtre-Français. Ce dernier avait, qui présentait d'assez grandes difficultés, fait véritablement honneur à M. Courtet; il a pour ainsi dire ressuscité la célèbre actrice. Les *Danseurs d'Herculanum*, du Salon de 1857, et la *Nymphe*, de 1859, ne sont pas, à beaucoup près, d'un mérite aussi incontestable, bien qu'on

doive leur reconnaître d'ailleurs des qualités estimables. Si M. Courtet a la conscience de sa valeur, fût-elle bien légitime, assurément il doit rendre à ses contemporains cette justice, qu'ils ne l'ont pas laissé à l'écart parmi les inconnus, car les commandes lui sont toujours venues, nombreuses, lucratives, et les récompenses ne lui ont pas fait défaut non plus. On doit encore à M. Courtet un *Gabriel Coustou* et un *Nicolas Coustou*, rondes bosses qui figurent parmi les immortels du Nouveau Louvre, et dont le mérite a été fort contesté par les critiques.

COURTHEZON, bourg et commune de France (Vaucluse), canton de Bédarrides, arrond. et à 20 kilom. N.-E. d'Avignon, sur l'Ouvèze; pop. aggl. 2,698 hab. — pop. tot. 3,635 hab. Importantes fabriques de corderie; commerce de cocons et de garance; marais salant. Enceinte de remparts flanqués de tours; portes sarrasines.

COURTI s. m. (kour-ti). Blas. Tête de maure avec un collier d'argent : *De Biset : D'argent, à trois croissants de gueules rangés en chef, et un courti de sable en pointe.*

— **Homonymie**. Courtil.

COURTIAL (Jean-Joseph), médecin français, qui vivait dans la première moitié du XVIII^e siècle. Il fut professeur d'anatomie à Toulouse et conseiller médecin ordinaire du roi. Son principal ouvrage, dans lequel se trouve une explication exacte de la formation des sutures, a pour titre *Nouvelles observations anatomiques sur les os, sur leurs maladies extra-durales, etc.* (Paris, 1705, in-12).

COURTIBAUT s. m. (kour-ti-bô). Anc. liturg. Sorte de tunique courte pour le diacre et le sous-diacre.

COURTIER, **IERE** s. (kour-tié, iè-re — du lat. *curtilare*, courir çà et là, ou *curare*, soigner. Étym. douteux). Comm. Personne qui s'entretient entre l'offre et la demande pour les aboucher et les amener à s'accorder : *Courtier de marchandises*. *Courtier d'immobilier*. *Courtier d'assurances*. *Courtier interprète et d'affrètement*. *Les corporations de courtiers remontent à une époque fort ancienne*. (Chéruel.) *A quoi sert le monopole des courtiers? ce n'est pas au commerce, qui s'en plaint; ce n'est pas au public, qui en paye inutilement les frais.* (Ed. Laboulaye.) *L'antiquité a connu les courtiers sous le nom de proxénètes.* (Lévy.) *Parce qu'elle est courtière de diamants et qu'elle en a quelquefois pour 50,000 francs dans son cabas, elle n'en est pas plus riche.* (E. Sue.) *La courtière en pierres fausses pour qui il travaille lui a prêté quelques écus.* (E. Sue.) *Courtier marron*, Courtier exerçant sans autorisation légale :

Mais on n'est pas droguiste à notre époque! On est Marchand d'onguent, portier, courtier marron, lam-piste; On est tout ce qu'on peut, mais on n'est pas droguiste.

ROLLAND et DU BOIS.

— Par ext. Entremetteur : *Courtier de mariages*. *Courtier électoral*. *Les racleurs étaient des courtiers de chair humaine. Les journaux sont des espèces de courtiers ou de maquignons, qui s'interposent entre les artistes et le public, entre le roi et le peuple.* (Th. Gautier.) *L'externe est le courtier, le commissionnaire, le pourvoyeur, et, pour ainsi dire, le proxénète de l'intérieur.* (Ourlac.)

Un revenu! Monsieur sait bien quels sont mes gages. — Oui, mais je ne sais pas quels sont vos tripotages; Vous seriez, m'a-t-on dit, un courtier de laquais.

PONSARD.

De tout Cythère
Sois le courtier,
On paiera bien ton ministère.

BÉRANGER.

— Fig. Agent de transmission, de propagation : *Les Phéniciens ne sont, en général, que des courtiers d'une civilisation qui a son centre à Babylone.* (Renan.)

— s. f. Techn. Espace dans lequel tourne la roue d'un moulin à eau.

— *Courtiers de change*, Agents sans caractère public, qui exercent le courtage du papier de commerce et de banque délaissés par les agents de change.

— **Encycl.** La profession de *courtier* a existé de tout temps. Dès qu'une société a été assise, on a vu surgir des intermédiaires pour mettre en relation l'offre et la demande. L'antiquité et le monde romain connurent les *proxénètes* commerciaux; le moyen âge, les *courriers* ou *courretiers*. A partir du XII^e siècle, le régime légal du courtage en matière de commerce fut le même que celui du courtage en matière de change. Il s'ensuivit un cumul d'attributions au profit de ceux qui faisaient le courtage, et bien qu'au commencement du XVIII^e siècle on ait vu apparaître certains *courtiers* en titre spécial, les agents de change restèrent chargés du courtage commercial jusqu'à la veille de la révolution de 1789. A partir du Consulat, époque de réorganisation de l'ancienne société, la loi reconnut quatre sortes de *courtiers* : les *courtiers de marchandises*, les *courtiers d'assurances*, les *courtiers interprètes et conducteurs de navires*, enfin les *courtiers de transport par terre et par eau*. En ce qui concerne ces derniers, la loi resta à l'état de lettre morte. Sous le premier empire, on en créa deux à Nantes. Ces *courtiers* n'ont pas été remplacés, et la loi a négligé de régle-

menter leur profession. Il n'existe donc en réalité que trois sortes de *courtiers*.

Les *courtiers* relèvent du ministère des travaux publics et du commerce. Leur cautionnement varie suivant l'importance des places de commerce où ils exercent leur profession. Tous payent la même patente, et leurs émoluments sont réglés par l'autorité supérieure d'après un tarif officiel dressé avec le concours des tribunaux et des chambres de commerce.

— **Courtiers de marchandises**. Leurs attributions consistent à constater le cours légal des marchandises. L'intervention de leur ministère, là où il est institué, est en outre obligatoire dans les ventes aux enchères des marchandises en gros. Leur ministère est facultatif dans les parties du domaine industriel et commercial où le gouvernement n'a point nommé de *courtiers*. En pareil cas, les *courtiers* interviennent sans cependant toucher en rien au droit que les commerçants ont de s'aboucher et de traiter leurs affaires sans intermédiaires. Là où il n'y a pas d'agents de change, c'est par leur intermédiaire que doit se faire l'achat et la vente des matières métalliques. Ils concourent avec les huissiers et les commissaires-priseurs, 1^o à la vente des marchandises et effets des faillis; 2^o à la vente des marchandises avariées par suite d'événements de mer; 3^o à celle des marchandises neuves après cessation de commerce et suivant autorisation des tribunaux de commerce. A Lyon, il existe une catégorie de *courtiers* toute spéciale, celle des *courtiers de soie*.

— **Courtiers d'assurances**. Ces *courtiers* n'existent qu'à Marseille. D'après le décret du 22 janvier 1813, ils sont tenus de justifier de leur aptitude professionnelle par la production d'un certificat, qui leur est délivré par un jury composé du président de la chambre de commerce, de deux négociants armateurs et de deux négociants assureurs nommés par le préfet. Ils ont dans leurs attributions exclusives de certifier le taux des primes pour tous les voyages de mer ou de rivière; ils peuvent, de concurrence avec les notaires, procéder à la rédaction des contrats et polices d'assurances maritimes.

— **Courtiers interprètes de navires**. Ces *courtiers* sont aussi tenus de produire un certificat d'aptitude consistant en une déclaration assermentée de quatre négociants faisant le commerce avec l'étranger et désignés par le tribunal de commerce, qui affirment qu'à leur connaissance le candidat sait telle ou telle langue et est capable de l'interpréter. Ces *courtiers* ont le droit exclusif de constater le cours légal des frets et nois; ils sont privilégiés pour le courtage des affrètements, la traduction des déclarations, chartes parties, connaissements, contrats et actes de commerce, dont la production est nécessaire en justice, et pour servir de truchemens dans les affaires contentieuses de commerce et pour le service des douanes. Ces *courtiers* ne peuvent interpréter que les langues pour lesquelles ils sont commissionnés.

— **Courtiers gourmets piqueurs de vin**. Ces *courtiers*, créés par la loi du 11 décembre 1813, n'existent qu'à l'entrepôt des vins de Paris. Ils sont institués : 1^o pour y servir exclusivement d'intermédiaires, lorsqu'ils en sont requis, entre les vendeurs et les acheteurs; 2^o pour déguster les boissons, en indiquer le cru et la qualité; 3^o pour servir d'experts en cas de contestation sur la qualité des vins et lorsque les voituriers et les bateliers arrivant sur les ports et à l'entrepôt sont accusés d'avoir altéré ou falsifié les vins. Ces *courtiers* sont nommés par le ministre du commerce, sur la présentation du préfet de police et la production d'un certificat d'aptitude délivré par les syndics des marchands de vin de Paris. Ils fournissent un cautionnement. Le *courtier piqueur de vin* évite les mets épicés, et garde de tout accident son palais avec autant de sollicitude qu'un ténor qui redoute une maladie du larynx.

COURTIGÉ s. f. (kour-ti-je — rad. *court*). Comm. A Marseille et dans le Levant, Défaut de longueur dans une étoffe.

COURTIL s. m. (kour-ti — v. l'étym. de *cour*). Petit jardin attenant à une habitation de paysans :

Cette fleur a vécu dans l'air seul du courtil.

BRIZEX.

■ Enclos semé de chanvre. ■ Vieux mot.

— **Homonymie**. Courtil.

COURTILIERE s. f. (kour-ti-liè-re — rad. *courtil*). Entom. Genre d'orthoptères, de la tribu des grillons, qui vivent sous la terre et causent de grands ravages dans les jardins : *Les courtilières mâles font entendre la nuit un chant doux et faible.* (Focillon.) *Les courtilières sont des espèces de sauterelles fouisseuses, qui coupent les racines des plantes.* (Raspail.) ■ On l'appelle aussi **TAUPE-GRILLON** et **TEYS** dans certains départements.

— **Encycl.** Les *courtilières* ont pour caractères : élytres et ailes horizontales, les dernières formant dans le repos des espèces de lanières ou de filets qui se prolongent au delà des élytres; tarses de trois articles, ceux des deux pieds antérieurs, ainsi que la jambe, larges, plats, dentés, en forme de mains; les autres tarses de forme ordinaire et terminés par deux crochets; antennes allongées, sétacées, composées d'un grand nombre d'articles.

On a nommé aussi ces insectes *taupes-grillons*, à cause de la forme de leurs pattes antérieures, qui sont élargies en manière de pelles, comme celles des taupes, et de leur aspect général, qui les rapproche des grillons. Leurs membres antérieurs ont la même destination que ceux des taupes; les *courtilières* s'en servent pour creuser des galeries souterraines. Ces membres sont doués d'une puissance si considérable que, sur un plan uni, ils peuvent vaincre une résistance de plus de 1 kilogr. 500. L'abdomen porte à son extrémité deux longs filets qui, selon quelques observateurs, sont des espèces de tentacules avertissant l'insecte des dangers qui le menacent par derrière pendant ses travaux; selon d'autres, ce seraient de simples palpes destinées à guider les *courtilières* lorsqu'elles marchent à reculons dans leurs galeries. Ces insectes habitent les quatre parties du monde. Ils sont nocturnes. Le tort qu'ils font aux jardins potagers est considérable, non pas, quoi qu'en disent la plupart des ouvrages d'agriculture, parce qu'ils dévorent les végétaux, puisqu'ils ne sont pas herbivores, mais parce qu'ils coupent pour les besoins de leurs travaux toutes les racines qu'ils rencontrent. Aussi la direction de leurs galeries se reconnaît-elle aisément à l'état de longueur des plantes sous lesquelles passent les *courtilières*. M. Febrouis, de Versailles, qui a étudié ces orthoptères, a reconnu qu'ils sont carnassiers et se nourrissent d'insectes. Lorsque vient le moment de la ponte, ils creusent dans le sol, à 0 m. 15 ou 0 m. 20 de profondeur, une excavation ovoïde de 0 m. 04 environ de diamètre. Ils y déposent trois ou quatre cents œufs qui éclosent un mois après. Au moment de la naissance, qui a lieu en été, les petits sont blancs; ils sont adultes au printemps suivant. Quelques amis du merveilleux ont surchargé de détails inexacts l'histoire de ces animaux. C'est ainsi qu'on lit dans Goddard et quelques autres auteurs que les mères creusent un fossé autour de leur nid, et qu'elles y pratiquent des ouvertures par où peuvent pénétrer les rayons solaires. On a prétendu tout aussi fausement qu'elles transportent du blé et d'autres provisions dans leurs souterrains, en prévision des temps de disette. C'est une erreur. En Allemagne, l'effroi que les *courtilières* inspirent est tel que, selon un dicton populaire, le voiturier qui rencontre un de ces insectes doit arrêter sa voiture chargée, fût-ce à la rampe d'une montagne, tuer la taupe-grillon, et ne poursuivre sa route qu'après avoir rempli ce devoir.

La *courtilière* commune est longue de 0 m. 03 à 0 m. 05; elle a pour caractères : couleur fauve; épine basilaire de forme conique, recourbée, aiguë; élytres de la moitié de la longueur de l'abdomen. Elle passe l'hiver, engourdie, à une assez grande profondeur dans le sol. Aux approches du printemps, elle sort de sa retraite par un trou vertical qu'elle pratique, et qui sera toute l'année la principale route de son domicile. Au temps des amours, le mâle se posant en sentinelle à l'orifice de ce trou, fait entendre un bruissement dû à l'excitation des petites ailes plissées dont il est pourvu, et la femelle accourt bientôt à cet appel. La *courtilière didactyle* a les jambes antérieures bidentées, et les élytres plus longues que la moitié de l'abdomen. Elle habite Cayenne.

La *courtilière* est, d'après Olivier de Serres, « le plus dangereux ennemi qu'ayent les jardins ». Le père de l'agriculture française avait raison. Il aurait pu ajouter que cet insecte ne fait pas de moindres ravages dans les forêts et les luzernières. Les cultivateurs ont tellement à souffrir de cette meschante beste, qu'ils se sont toujours ingénies à lui faire la guerre la plus acharnée. Leurs efforts ont abouti à la découverte de plusieurs procédés très-efficaces pour « en désengancer » leurs terres. Les uns versent dans l'orifice de la galerie que s'est pratiquée la *courtilière* une dizaine de gouttes d'une huile quelconque, mélangée à une certaine quantité d'eau. Quelques moments après, la *courtilière* se montre; mais elle ne sort de sa galerie que pour mourir presque à l'ouverture. Aucune ne résiste à ce moyen, que les agriculteurs les plus expérimentés déclarent infaillible. Seulement, si les frais d'huile ne sont pas élevés, il en est tout différemment du temps qu'il faut consacrer à ce genre de destruction de l'insecte. Nous ferons la même observation à l'égard du goudron frais employé par les fermiers qui sont à proximité d'une usine à gaz. En versant le matin dans les galeries la quantité d'un verre à liqueur de goudron, les entrées des nids infectés par ce liquide suintent toute la journée, et lorsque l'insecte veut sortir le soir, il meurt étouffé sur le bord de sa demeure; car en essayant de passer, il s'est enroulé de goudron et bouché l'appareil respiratoire.

La *courtilière* a des ennemis acharnés dans le carabe doré, autrement dit *jardinier*, *cheval du bon Dieu*, qui pourchasse avec fruit les jeunes *teys*; dans les taupes, les corbeaux et les pies-grièches, et surtout les hérissons. Mais aucun procédé de destruction de cette engeance n'est plus efficace, plus expéditif et moins dispendieux que le suivant, exécuté avec plein succès par un inspecteur des forêts. Il consiste tout simplement, après une journée chaude, et de préférence en temps de sécheresse, à arroser, après le coucher du soleil, les places les plus infectées et à les recouvrir de paillassons

ou de toute autre couverture qui remplisse le même rôle. Retournez le lendemain sur les lieux aux heures les plus chaudes de la journée, vous surprendrez la *courtilière*, par la fraîcheur alléchée, s'allongeant et se prêtant à l'ombre de l'engin traitreusement disposé. Comme c'est pendant le mois de mai que cet hôte dévastateur des propriétés fait sa ponte, il est avantageux de choisir ce mois ou celui d'avril pour le combattre. Du même coup, on détruit l'insecte et la génération à laquelle il était sur le point de donner le jour. Or sa nichée ne comprend pas moins de trois à quatre cents jeunes *teys*.

Quoique ce moyen nous semble le plus efficace, nous en indiquerons deux encore. Le premier est préconisé par Olivier de Serres en ces termes : « Semez au jardin du chanvre duquel recueillerez le rapport en saison, laissant au fonds sa naturelle odeur qui est forte, et tant contraire aux sterps (c'est le nom qu'avait alors la *courtilière* dans le Languedoc), qu'elle les bannit du jardin pour quelques années. Pour commodément employer iceluy remède, seront faites trois ou quatre portions égales du jardin, afin d'en servir une en chènevière chaque année : dont par tel ordre, sans importunité, le jardin se maintiendra en bon état. » L'autre est recommandé par nos bons praticiens. Mais ce qu'ils ignorent, c'est qu'il n'était pas non plus inconnu du temps de notre vieil auteur agronomique, qui le déclare « très-efficace » pour mettre fin aux « dégâts du groin fourchu de la meschante beste ». Il suffit de creuser, au commencement de la saison hivernale, plusieurs petites fosses et de les remplir de fumier chaud. Les *courtilières* se réfugieront dans ces fosses et y chercheront la chaleur et « se sauver des froidures de la saison qu'elles craignent fort. » — « Ainsi assemblées ces bestes, à l'approche du printemps les irez prendre, et en trouverez les nids avec leurs œufs, ou ceux de nouveau osolos avec nombre infini de bestioles dont facilement vous desferrez de celle tempeste. »

COURTILLAGE s. m. (kour-ti-la-je; 11 mil. — rad. *courtill*). Produits des jardins ou courtils. ■ Vieux mot.

— Pratiq. Espace de terrain non clos, mais entouré d'une rangée de pierres plates lui servant de limites, qui dépend des constructions rurales et les précède sur le bord des chemins.

COURTILLE s. f. (kour-ti-lla-je; 11 mil. — rad. *courtill*). Autrefois, Enclos ou jardin.

COURTILLE (la), quartier de Paris, qui faisait partie de l'ancienne commune de Belleville. Avant que la Courtille devint un lieu de plaisirs, ce fut, comme toutes les courtilles, une culture qui appartenait aux religieux desservant l'hôpital Saint-Gervais. Un ruisseau creusé par eux descendait de la hauteur, et entretenait dans ce lieu une fraîche verdure; mais, vers la fin du XVIII^e siècle, l'exploitation agricole avait cessé, et comme ce site champêtre était ombragé par de beaux arbres et tout coupé de bosquets et de réduits charmants, les cabarets s'y installèrent et appelèrent les promeneurs, qui, au commencement de la Régence, s'accoutumèrent à prendre le chemin de Belleville. Bientôt les grands seigneurs prirent goût aux plaisirs de la Courtille, et l'on vit Mme de Parabère, Mme de Prie et beaucoup d'autres dames de la cour venir faire des conquêtes au cabaret des *Marronniers*. Un incident vint encore ajouter à la renommée naissante du quartier : ce fut la qu'en 1731 fut arrêté Cartouche. Des lors sa vogue ne connut plus de bornes; les poètes s'en mêlèrent, et Grandval, l'un d'eux, a chanté la Courtille en ces termes :

Dans le nombre infini de ces réduits charmants,
Lieux où finit la ville, où commencent les champs,
Il est une guinguette, au bord d'une onde pure,
Où l'art a joint ses soins à ceux de la nature.

Dans ces lieux fortunés où règne l'allégresse,
Les vins les plus exquis font naître la tendresse,
Et, mêlant les plaisirs, on entend dans les airs
Les sons harmonieux des bachiques concerts.
La mille amants couchés aux pieds de leur maîtresse,
Trouvent un prompt remède à l'ardeur qui les presse;
Ici le désirable et charmant appétit
A l'autel de Comus par la main les conduit.
C'est le charmant réduit qu'on nomme la Courtille,
Lieu fatal à l'honneur de mainte et mainte fille.

Vadé, moins hyperbolique et plus familier,
a dit à son tour :

Voir Paris, sans voir la Courtille,
Où le peuple joyeux fourmille,
Sans fréquenter les Porcherons,
Le rendez-vous des bons lurons,
C'est voir Rome sans voir le pape!

Vers le milieu du règne de Louis XV, l'Etat acheta la Courtille; on y bâtit une caserne qui existe encore. Le cabaret des *Marronniers* subsista cependant; les arbres grandirent; les jeux de bagues, d'escarpolettes, et surtout une devineresse en renom firent de ce lieu le rendez-vous des amants.

Mais la Courtille dut principalement sa grande réputation au fameux Ramponneau, qui y fit fortune en y débitant du vin à 3 sous 6 deniers la pinte. « Il y a quatre-vingts ans à peine, dit l'auteur du *Nouveau Paris*, Belleville et la Courtille étaient encore séparés par des carrières, des terrains vagues, etc. L'un ne comprenait alors que des habitations

rustiques et bourgeoises campées sur la montagne, aux environs de l'église, et l'autre se composait de guinguettes pressées aux abords de la capitale, de sorte que le calme des champs régnait sur la hauteur, tandis qu'au bas les cabarets du *Bœuf-Rouge*, du *Cog-Hardi*, du *Sauvage*, de l'*Epée-de-Bois*, etc., attiraient en foule les promeneurs du dimanche, du lundi et des jours de fête. Alors cette voie était interdite aux voitures; la foule compacte se pressait dans les rues; le tapage des orchestres et des batteries de cuisine, les cris des buveurs et des danseurs, les exhalaisons des laboratoires culinaires, les âcres parfums échappés des jupes de mainte harangère en train de faire griller sa marchandise, tout concourait à irriter les yeux, les oreilles et l'odorat; et pourtant, pas de plaisir possible pour certaines catégories d'ouvriers de ce temps-là sans les joies orangeuses de la Courtille. La Courtille résista aux révolutions, aux changements de gouvernement, à l'invasion, aux épidémies; et, sous la Restauration, elle était dans toute son efflorescence. Le tableau qui suit, extrait de la *Vie publique et privée des Français*, date de 1826 : « Nous voici arrivés à la Courtille, par laquelle, entre cent guinguettes, on arrive sur la hauteur de Belleville. Dans cette large et longue rue, empire éternel de la joie, on distingue la grande guinguette de l'immortel Desnoyers, et quelques autres dont les salles immenses se remplissent, l'hiver, de milliers de familles, et les jardins, en été, de danseurs et de danseuses qui n'ont pas reçu les leçons des professeurs du Conservatoire... C'est un spectacle vraiment curieux, dans la soirée d'un dimanche du printemps ou de l'été. Tout est confondu dans la rue de Paris, depuis la barrière jusqu'au-delà de l'entrée du bourg; Ouvriers, bourgeois, militaires, hommes décorés, femmes en bonnet, femmes en chapeau, marchandes de fruits, de petits pains, tout circule, tout monte ou descend confusément, sans se presser, sans se heurter; et chacun cherche, sans être troublé, l'enseigne de la guinguette où l'on vend de bon petit vin à 10 ou 12 sous le litre, ou 15 sous la bouteille; de bon veau, de l'excellente gibelotte de lapin, de l'oie, soit en daube, soit rôtie, etc. En entrant dans les grandes guinguettes, on est d'abord frappé de la quantité de ragouts et de rôtis qui garnissent un long et large comptoir, et de l'activité prodigieuse de plusieurs femmes de service et de deux ou trois cuisiniers. Sous une vaste cheminée, trois ou quatre broches les unes sur les autres, chargées de dindons, de poulets, de longues de veau, de gigots de mouton, tournent incessamment devant un grand feu, dont la chaleur se fait sentir au loin. A quelque distance de là, le vin coule à grands flots des brocs dans les bouteilles, dont une n'est pas plus tôt remplie qu'elle est remplacée par une autre. Au milieu de cette affluence d'acheteurs, les personnes qui débilitent les comestibles et le vin conservent un sérieux imperturbable, une présence d'esprit comparable à celle d'un bon général d'armée. C'est à la Courtille que se donnent presque tous les repas de noces de la petite bourgeoisie, des petits marchands et des ouvriers des quartiers de la capitale qui avoisinent cette barrière, et même de ceux qui s'étendent jusqu'à la rive droite de la Seine. » Oui, tout cela était vrai avant 1826; mais depuis, la Courtille a bien changé d'allures; le cabaret de Desnoyers a disparu comme avait disparu celui de Ramponneau, et maintenant que les chemins de fer emportent au loin les promeneurs du dimanche, bon nombre de ceux qui fréquentaient assidûment la Courtille l'ont délaissée. C'était surtout en carnaval qu'il fallait, jusque vers 1840, étudier l'aspect de la Courtille. La descente de la Courtille... Mais ceci vaut la peine que nous nous arrêtons un instant, et mérite les honneurs d'une étude à part.

Courtille (LA DESCENTE DE LA). Le carnaval se meurt, le carnaval est mort. Non pas le carnaval de Paris seulement, mais le fameux carnaval de Venise, mais le célèbre carnaval de Rome. La mascarade agonise. Quelques polissons, affublés de sales oripeaux, osent seuls encore se promener dans les rues le jour du mardi gras.

La scène la plus curieuse du carnaval défunt était sans contredit la descente de la Courtille. Ce n'est plus pour nous qu'une tradition; pour quelques-uns, c'est un souvenir. Nous ne regrettons pas cette bacchanale, qui était plus ordurière que joyeuse, et nous nous féliciterions même de sa disparition, s'il fallait y voir l'indice d'une réelle amélioration des mœurs.

La descente de la Courtille florissait vers 1840-1845, si l'idée de fleur peut se mêler à cette boueuse procession. Le mercredi des Cendres, après que tous les bals de Paris avaient vomi leurs hôtes nocturnes sur le pavé, vers six heures du matin, commençait à descendre des hauteurs de Belleville, en suivant la rue de Paris jusqu'aux boulevards, une horde de masques avinés, pâles de fatigue et d'excès de toute sorte, en costumes fanés, souillés, déchiquetés. Et pierrots livides, débardeurs chancelants, marquis dépenaillés, laitières prises de vin, bergères titubantes, arlequins éreintés, toute cette foule brulolée, sale, hideuse, roulait en désordre, avec des cris rauques, des gestes cyniques, emplissant la rue du tapage de leurs voix.

Bien des badauds qui avaient passé la nuit dans leur lit se levaient de grand matin pour aller voir passer ces pitres qui ne s'étaient pas couchés et leur faire cortège. Des gens du monde, qui venaient de danser un cotillon au faubourg Saint-Germain, se faisaient conduire au faubourg du Temple pour assister au défilé des comtesses du ruisseau. La cohue était si grande que la descente ne durait pas moins de six heures. Six heures! Et il faut croire que le spectacle était vraiment curieux, puisqu'il a laissé chez tous les contemporains une impression ineffaçable, et qu'un homme grave, le vicomte de Beaumont-Vassy, a consacré à ce souvenir un chapitre de ses *Salons de Paris sous Louis-Philippe*.

L'avalanche se formait aux environs du Grand-Saint-Martin, le bal le plus en renom de la Courtille. De chaque côté de la rue des voitures de toute espèce, depuis la tapissière jusqu'à la calèche à quatre roues, stationnaient, remplies de curieux et de masques qui lançaient à la foule des dragées, de la farine et des pièces de monnaie. A mesure que l'on avançait, le flot grossissait. Mais devant le restaurant des *Vendanges de Bourgogne*, le grouillement et les hurlements devenaient plus intenses. C'était là en effet que se réunissaient les viveurs élégants, dont le roi, par droit de faste et d'excentricité, était le fameux lord Seymour. Donnons un instant la parole au vicomte de Beaumont-Vassy, ne fût-ce que pour lui laisser la responsabilité de certains détails.

« Nous montâmes dans les salons, encombrés d'une foule généralement masquée et costumée, mais au milieu de laquelle apparaissaient pourtant quelques curieux en habit de ville. On faisait grand bruit dans les cabinets, et dans les escaliers il y avait un va-et-vient continu de gens du meilleur monde. La voiture de lord Seymour, arrêtée devant la porte, annonçait la présence de son noble propriétaire. J'entrevis deux jeunes pairs de France, le comte Germain, à cette époque l'un des plus élégants représentants de la jeunesse parisienne, et M. d'Alton-Shée, dont les débuts oratoires au Luxembourg donnaient tant d'espérance, et qui un instant, en 1848, a voulu jouer un rôle républicain; puis, soit insouciance, soit dégoût, soit fatigue, a tout à coup disparu de la scène politique — pour n'y faire qu'une courte et inutile réapparition en 1869. — M. Gilbert de Voisins, le mari de Mlle Taglioni, se trouvait là également avec un homme d'infiniment de verve et d'esprit, M. Romieu. »

Ajoutons que lord Seymour, que ses familiarités avec les titis des théâtres avaient fait surnommer *milord l'Arsoille*, jetait à la foule des pièces d'or frites, et que cette plaisanterie était fort goûtée. Après un temps d'arrêt devant les fenêtres du restaurant d'où tombait cette singulière friture, la descente reprenait plus bruyante, et les *lot évohé* des égyptiens et des ménades de l'Athènes moderne prenaient des accents plus sauvages. On arrivait ainsi au coin du faubourg du Temple et du boulevard : là commençait la débânde. Les deux côtés de la grande artère et les rues voisines absorbaient peu à peu cette masse compacte. Chacun s'en allait la tête vide et l'estomac plein, heureux si une fluxion de poitrine ne venait pas le punir de son imprudence et l'avertir que transporter les bacchanales antiques sous le ciel parisien constituait à tout le moins un contre-sens.

COURTILLIER s. m. (kour-ti-llé; Il mll. — rad. *courtille*). Jardinier. || Vieux mot.

COURTILS (Jean DES), historien français du XVIII^e siècle, qui devint historiographe du roi. Il a composé la *Mer des histoires ou Chroniques de France, extrait en partie de tous les chroniqueurs qui ont écrit depuis la création du monde* (Paris, 1514-1516, 2 vol. in-fol.).

COURTILZ DE SANDRAS (Gatien DE), polygraphe français, né à Paris en 1644, mort dans la même ville en 1712. Cet écrivain, d'une imagination féconde, vive, mais peu réglée, qui savait conter avec une aisance gracieuse, fut d'abord capitaine dans le régiment de Champagne. Comme sa plume hardie ne connaissait aucun frein, il jugea bon d'aller en Hollande (1683) pour y faire imprimer ses ouvrages. La précaution ne lui paraissant pas suffisante, il se cacha prudemment sous le pseudonyme de *Montfort*. Sandras n'avait pas à un très-haut degré l'amour de la patrie, et il le prouva en écrivant le livre intitulé : *la Conduite de la France depuis la paix de Nimègue* (1683, in-12). Bientôt une réponse à ce livre parut sous le titre de : *Réponse au livre intitulé : la Conduite de la France depuis la paix de Nimègue* (Cologne, 1683-1684, in-12). Courtilz se réfutait lui-même, et ces manœuvres, si elles lui faisaient perdre un peu de sa dignité, lui faisaient, paraît-il, gagner beaucoup d'argent. L'écrivain indisposa à bon droit les Hollandais, et Courtilz revint en France; mais il retourna dans les Pays-Bas en 1694 et y resta jusqu'en 1702. A peine eut-il posé le pied sur le sol de France, qu'il fut mis à la Bastille par ordre du roi. Il y resta neuf ans. Cet emprisonnement fut le résultat d'une publication scandaleuse intitulée : *Annales de Paris*. Courtilz profita de ces loisirs forcés que lui faisait la justice du roi pour composer de nouveaux ouvrages. Voici la liste de ceux qu'il a écrits : *Mémoire contenant divers événements*

remarquables arrivés sous le règne de Louis le Grand, l'état où étoit la France lors de la mort de Louis XIII, et celui où elle est à présent (Cologne, 1683, in-12); *Histoire des promesses illusoires depuis la paix des Pyrénées* (1684, in-12); *les Intrigues amoureuses de la France* (1684, in-12); *la Conduite de Mars, nécessaire à tous ceux qui ont dessein de s'y engager, autorisée d'exemples arrivés dans ces derniers temps, avec des mémoires contenant divers événements remarquables arrivés pendant la guerre d'Hollande* (La Haye, 1685, in-12); *les Conquêtes amoureuses du grand Alcandre dans les Pays-Bas avec les intrigues de la cour* (1684, in-12); *Nouveaux intérêts des princes* (Cologne, in-12, 1685, 1686, et 1688); *la Vie du vicomte de Turenne, par du Buisson, capitaine du régiment de Verdelin* (Cologne, 1685; La Haye, 1695, in-12); ce du Buisson est un personnage imaginaire; *les Conquêtes du marquis de Grana dans les Pays-Bas* (1680, in-12); *Vie de l'amiral de Coligny* (Cologne, 1686 et 1691, in-12); *le Mercure historique et politique* (La Haye, 1686, 1688); *Mémoires de M. le C. de R. (comte de Rochefort) concernant ce qui s'est passé de plus particulier sous le ministère du cardinal Richelieu et du cardinal Mazarin, avec plusieurs particularités du règne de Louis le Grand* (1687, in-12); *Histoire de la guerre de Hollande, où l'on voit ce qui est arrivé de plus remarquable depuis l'an 1672 jusqu'en 1677* (La Haye, 1659, in-12); *Testament politique de Jean-Baptiste Colbert, ministre d'Etat, où l'on voit ce qui s'est passé sous le règne de Louis le Grand jusqu'en 1633, avec des remarques sur le gouvernement du royaume de France* (La Haye, 1694, in-12); *le Grand Alcandre frustré ou les Derniers efforts de l'amour et de la vertu, histoire galante* (1696, in-12); *l'Ételle des nouvelles des cours de l'Europe*, journal commencé et continué pendant quatre mois en 1698; le reste fut supprimé, et le libraire condamné au bannissement; *Mémoires de Jean-Baptiste de La Fontaine, chevalier, seigneur de Savoye et de Fontenay, brigadier et inspecteur général des armées du roi, contenant ses aventures depuis 1636 jusqu'en 1697* (Cologne, 1698, in-12); *Mémoires de M. d'Artagnan, capitaine-lieutenant de la 1^{re} compagnie des mousquetaires du roi, contenant plusieurs choses secrètes et particulières, arrivées sous le règne de Louis le Grand jusqu'au siège de Maëstricht* (Cologne, La Haye, 1700, 3 vol. in-12); c'est à cet ouvrage peu connu que le romancier Alexandre Dumas a emprunté le sujet et beaucoup de détails de son roman si connu des *Mousquetaires*; *Mémoires du marquis de Montbrun, où l'on voit quelques événements particuliers, faits et anecdotes arrivés depuis le commencement du XVII^e siècle jusqu'en 1632 ou environ* (Amsterdam, 1702, in-12); *Mémoires de la marquise de Fresne* (Amsterdam, 1601, in-12); cet ouvrage, aussi peu véridique que les précédents, eut cependant beaucoup de succès; *Entretiens de Colbert et de Bayin sur la succession d'Espagne et autres affaires curieuses* (Cologne, 1701); *Annales de Paris et de la cour pour les années 1697 et 1698* (1701, in-12); *Mémoires du comte de Vordac, général des armées de l'empereur, où l'on voit ce qui s'est passé en Flandres depuis l'an 1661 jusqu'au siège de Namur* (Paris, 1701, in-12); *Mémoires de M. de B., secrétaire de M. le C. de R., dans lesquels l'on découvre la plus fine politique et les affaires les plus secrètes qui se sont passées au règne de Louis le Juste, sous le ministère de ce grand cardinal, et l'on y voit quelques autres choses curieuses et singulières sous le règne de Louis le Grand* [Amsterdam (Rouen), 1711, 2 vol. in-12]; *Histoire du maréchal de La Feuillade* (1713, in-12); *Vie du chevalier de Rohan qui eut la tête tranchée en 1674; Aventures de la comtesse de Strasbourg et de sa fille*, par l'auteur des *Mémoires du C. de R.* (La Haye, 1716, in-12). Quelques exemplaires portent le titre d'*Histoire*. Ces trois derniers ouvrages sont posthumes. Sandras de Courtilz, qu'on appelle aussi Courtilz de Sandras, a laissé en outre plus de 40 volumes manuscrits, inestimable bonne fortune pour les romanciers.

COURTIN (Germain DE), médecin, né à Paris, mort vers 1597. Il passa son doctorat devant la Faculté de cette ville en 1576, puis se livra à l'enseignement de la chirurgie jusqu'en 1587, et forma, dit Riolan, les premiers chirurgiens de son temps. Etienne Binet a recueilli et publié les *Leçons anatomiques et chirurgicales de feu M. Germain Courtin* (Paris, 1612, in-fol.).

COURTIN (Antoine), diplomate et écrivain français, né à Riom en 1622, mort à Paris en 1685. Il était fils d'un greffier en chef du bureau des finances de la généralité d'Auvergne. En 1645, il accompagna un ami de son père en Suède, Pierre Chanu, envoyé dans ce pays en qualité de résident, puis d'ambassadeur; gagna les bonnes grâces de la reine Christine, devint secrétaire de ses commandements (1651) et obtint des lettres de noblesse. Courtin revint quelque temps après en France; mais lorsque Charles-Gustave monta sur le trône de Suède, il appela auprès de lui Courtin, dont il avait apprécié le mérite, l'emmena dans ses expéditions de Pologne, puis lui donna le poste d'envoyé extraordinaire en France. Après la mort de Charles-Gustave (1660), Courtin fut employé par Colbert dans diverses négociations importantes et représenta la France comme ré-

sident auprès des puissances du Nord. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Traité de la jalousie* (1674); *Traité de la paresse*, ou l'*Art de bien employer le temps dans toutes sortes de conditions* (1674, in-12); *Traité du point d'honneur* (1675); *Nouveau traité de la civilité* (1675). Il a donné une traduction du *Traité du droit de la guerre et de la paix* de Grotius (Paris, 1687, 2 vol. in-8°).

COURTIN (Nicolas), poète français du XVIII^e siècle, qui professa les humanités à Paris. Il a composé plusieurs poèmes extrêmement médiocres : *Charlemagne ou le Rétablissement de l'empire romain* (Paris, 1666); *Charlemagne pénitent*, suivi des *Quatre fins de l'homme* (Paris, 1687); *Nouvelle conquête de la France-Comté* (Paris, 1694). Mauvais poète, Courtin était un savant estimable. Il travailla à la collection des auteurs classiques *ad usum Delphini*, dans laquelle il donna une bonne édition de *Cornelius Nepos* (1675).

COURTIN (l'abbé François), poète français, né en 1659, mort à Passy, près de Paris, en 1739. Il était fils d'un conseiller d'Etat. Il entra dans les ordres, devint abbé du Mont-Saint-Quentin, en Picardie, et vécut à Paris, partageant son temps entre les plaisirs et la culture des lettres. Il fit partie de la société épiciurienne du Temple, dont il pratiqua largement les maximes, se lia avec les philosophes et les beaux esprits de son temps, fit sa société habituelle du duc et du grand prieur de Vendôme, de La Fare, de Chaulieu, de Voltaire, de J.-J. Rousseau, etc., et conquit partout des amis par son commerce facile et par sa joyeuse humeur. Traçant le portrait de Courtin dans sa lettre au grand prieur de Vendôme, Voltaire a dit de lui (1715) :

... L'un gros, gras, rond, séjourné,
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de prédestiné
Avec la croupe rebondie.

Le commerce de tant d'hommes distingués, et surtout les vers que lui adressèrent les poètes de son temps, entre autres Rousseau, ont infiniment plus contribué à la réputation du joyeux abbé que ses propres élucubrations poétiques, fort médiocres du reste. Courtin, il est vrai, ne se faisait point illusion sur son peu de talent dans l'art des vers, comme on peut le voir dans une de ses épitres à Chaulieu :

Entre deux fameux poètes
Tels que La Fare et Rousseau,
Faut-il mettre les sonnettes
Qui partent de mon cerveau ?

On a de l'abbé Courtin cinq *Épîtres* qui ont été recueillies avec les *Œuvres* de Chaulieu.

COURTIN (Eustache-Marie-Pierre-Marc-Antoine), magistrat et littérateur français, né à Lisieux en 1768, mort à Garches, près de Saint-Cloud, en 1839. Il fut d'abord avocat au parlement de Rouen. Il sollicita de défendre Louis XVI devant la Convention, devint secrétaire de cette assemblée après le 9 thermidor, chef du secrétariat général du Directoire, puis entra dans la magistrature, fut nommé avocat général à la cour de Paris en 1811, et remplit les fonctions de préfet de police pendant les Cent-Jours. Forcé de sortir de France après la chute de l'Empire, il y retourna en 1818, et publia, de 1824 à 1832, l'*Encyclopédie moderne* (24 vol. in-8° et 2 vol. de planches), ouvrage qui a contribué beaucoup à vulgariser les notions élémentaires des sciences et des arts. Une nouvelle édition, mise au niveau des connaissances actuelles, en a été donnée par MM. Didot, sous la direction de M. Léon Renier (1844-1858, avec le supplément, 37 vol. in-8°, avec planches).

COURTIN DE CISSÉ (Jacques), poète français, né en 1560, mort en 1584. Il était fils d'un avocat au parlement. Il montra pour la poésie des dispositions précoces, et à vingt ans il avait déjà de la réputation. En 1579, il assista aux *grands jours* de Poitiers, et comme tant d'autres il composa une pièce de vers sur la puce de Mme Desroches. En 1581, il publia ses *Œuvres poétiques, contenant les amours de Rosine en deux livres, diverses odes et les hymnes de Synèse, évêque de Ptolémaïde, traduites du grec en vers français* (Paris, in-12). Courtin, qui donnait de brillantes espérances, et dont plusieurs de ses contemporains, J. Scaliger, Claude Binet, etc., ont fait l'éloge, mourut âgé seulement de vingt-quatre ans.

COURTINE s. f. [kour-ti-ne — du lat. *cortina*, petite cour, mur entre bastions, rideau autour d'un autre, en somme quelque chose qui protège. *Cortina*, dans Isidore, signifie tapisserie, tenture de peaux. Le latin classique *cortina* signifie simplement chose ronde, espace circulaire, chaudron. Comme *curtis* (v. COUR), *cortina* se lie à la racine sanscrite *hvar*, être courbe, dont le participe *hrita*, courbé, par inversion pour *hrita*, de *hvarita*, représente fort bien le grec *chorios*, pour *chortos*, avec digamma, latin *curtis* et *cortina*. On sait que le *ch* du grec répond exactement à l'*h* du sanscrit]. Rideau de lit; ne se dit plus guère qu'en poésie :

... Les noirs sous agitent quelquefois
Les courtines de pourpre où sommeillent les rois.
CHANDOLLÉ.

Où, seule j'ai revu le logis déserté,
Le lit enveloppé de ses courtines grises.
ALEX. DUMAS.

— Par anal. Rideau, sorte de voile formé par un objet quelconque ; *Des lianes de divers feuillages forment ici des arcades de fleurs, là de longues COURTINES de verdure.* (B. de St-P.)

— Fortif. Mur établi entre deux bastions dont il unit les flancs :

Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Philisbourg,
Par cinquante mille Alexandres
Payés à quatre sous par jour.

VOLTAIRE.

Partie de retranchement comprise entre deux saillants quelconques. *Brisure de la courtine.* Prolongement de la ligne de défense qui sert à former le flanc couvert.

— Archit. Façade terminée par deux pavillons. *Bus côté.* Peu usité dans ce dernier sens.

— Pêch. Enceinte fermée par des filets tendus sur des piquets.

— Agric. Nom donné au tas de fumier de la basse-cour dans quelques localités.

— Bot. Nom vulgaire du plantain corne-de-cerf.

— s. f. pl. Blas. Parties du pavillon royal formant le manteau.

— Encycl. Fortif. On désigne sous le nom de *courtine* la partie rentrante d'un parapet qui relie deux ouvrages saillants consécutifs, tels que redans, lunettes, bastions, etc.

La longueur de la *courtine* d'un front bastionné est intimement liée à celle du côté extérieur et à celle des lignes de défenses. Plus le côté extérieur est grand, moins la *courtine* doit être ; plus les lignes de défenses sont longues, plus la *courtine* peut être allongée. Ces relations de croissance et de décroissance résultent du tracé, mais elles ne sont pas les seules qui doivent servir à déterminer la *courtine*, dont la longueur dépend aussi du relief et augmente avec lui.

Il faut en effet que les feux tirés de la crête intérieure des flancs, sous la plus grande inclinaison possible (1/6), viennent se croiser à peu de hauteur au-dessus du fond du fossé de la *courtine* ; soit 1 m. 50 pour les fossés secs, 1 mètre au-dessus du niveau de l'eau, dans le cas de fossés pleins d'eau. Cette condition conduit à un minimum de la *courtine*, appelé *courtine minimum*.

La *courtine* est le point le plus sûr d'un front bastionné, comme étant le plus rentrant et le plus couvert par les ouvrages extérieurs ; aussi son fossé est-il généralement un peu moins profond que celui qui précède les bastions ; la même raison justifie l'établissement, sous la *courtine*, d'une poterne conduisant dans les fossés du corps de place, et derrière son escarpe, d'abris voûtés pouvant servir, soit de casernement de repos pour les troupes de la défense, soit de magasins aux vivres.

Le débouché de la poterne et l'escarpe tout entière sont couverts par la tenaille.

COURTINE (LA), bourg de France (Creuse), chef-lieu de canton, arrond. et à 35 kilom. S. d'Abusson ; pop. aggl. 469 hab. — pop. tot. 1,034 hab. Commerce de bestiaux et de céréales.

COURTIS s. m. (kour-ti — V. l'étym. du mot cour). En Bretagne, Sorte de jardin ou d'enclos dépendant de l'habitation des paysans.

COURTISAN, ANE s. (kour-ti-zan, a-ne — rad. cour, qui autrefois s'écrivait *court*). Individu qui fait partie de la cour d'un prince, qui fréquente habituellement la cour : *LES COURTISANS ressemblent à des chiens qui aiment mieux les os qu'on leur jette à ronger que celui qui les leur jette.* (Max. orient.) *Un bon COURTISAN et un bon juge sont deux choses incompatibles.* (François I^{er}.) *Parmi les COURTISANS, je découvre beaucoup d'intrigants et peu d'amis.* (Louis XIV.) *La flatterie, la perfidie, l'abandon de tout engagement, sont le caractère de la plupart des COURTISANS.* (Montesquieu.) *Qui est plus esclave qu'un COURTISAN assidu, si ce n'est un COURTISAN plus assidu ?* (La Bruy.) *La vie des COURTISANS est une hypocrisie continuelle.* (Fleisch.) *Un COURTISAN doit être sans humeur et sans honneur.* (Le régent Ph. d'Orléans.) *LES COURTISANS sont des pauvres enrichis par la mendicité.* (Chamfort.) *Certains COURTISANS se font une étude d'allumer le vice et d'éteindre la vertu.* (Chateaub.) *Le laboureur, l'artisan, qui, chaque soir, prend son somme et répare, la nuit, les fatigues du jour, voilà de vrais paresseux ; le COURTISAN jamais ne dort.* (P.-L. Courier.) *LES COURTISANS sont tout simplement des êtres faibles, corrompus et corrupteurs.* (De Custine.) *Louis XIV parlait devant un COURTISAN de Racine, qui s'était fait enterrer à Port-Royal. — Ah ! sire, il n'eût jamais fait cela de son vivant.*

Le *courtisan* n'a plus de sentiment à soi.

BOILEAU.

Le prince est enrhumé, le *courtisan* veut l'être.

LAMOTTE.

Toujours on voit partout que l'art des *courtisans*

Ne tend qu'à profiter des faiblesses des grands.

MOLIÈRE.

... Pourvu qu'un sous but un *courtisan* arrive,

On l'applaudit toujours, quelque route qu'il suive.

BOURSAULT.

De vos *courtisans* hypocrites

Mes chats me rappellent les ours.

VOLTAIRE.

Voilà les *courtisans*, dans les malheurs amis, Ingrats dans la fortune et bientôt ennemis.

DU RYER.

Le *courtisan*, qu'ateur de faveurs et d'écous, Des rois aux turecarts promène ses saluts.

VIENNET.

Le ciel ne m'a point fait une étoffe assez fine Pour être *courtisan* ; je n'en ai ni la mine Ni le jeu : je ne sais ni mentir ni ruser.

J.-B. ROUSSEAU.

Courtisans de malheur, engeance diabolique, Quand un roi, par hasard, veut faire son devoir, Ne couvrez pas de fleurs l'infortune publique.

LACHAMBEAUDIE.

Les *courtisans* sont des jetons : Leur valeur dépend de leur place ; Dans la faveur des millions, Et des zéros dans la disgrâce.

BRÉVET.

... On voit partout que l'art des *courtisans* Ne tend qu'à profiter des faiblesses des grands, A nourrir leurs erreurs, et jamais dans leur âme Ne porter les avis des choses qu'on y blâme.

MOLIÈRE.

— Par ext. Personne qui flatte par hypocrisie ou par bassesse : *Un peuple, aussi bien qu'un roi, peut avoir ses COURTISANS.* (Mich. Chev.) *COURTISANS de la multitude, c'est vous qui êtes les embarrassés de la révolution.* (Proudh.)

— En bonne part, Partisan, personne qui cherche à plaire, à être agréable : *LES COURTISANS du malheur sont peu nombreux.* (Balz.)

— Particulièrement. Individu qui courtise une femme : *La beauté n'a jamais manqué de COURTISANS.*

— Adjectivement. Qui flatte, qui a l'habitude de flatter par hypocrisie, par bassesse ou pour un intérêt quelconque : *Elle comprima ses larmes, la fièvre amincit ses traits ; elle se promit d'être bien COURTISANE, la pauvre et noble créature !* (Balz.) *Les deux amis s'aperçurent bientôt de la difficulté de vivre dans une ville aussi COURTISANE que Paris.* (Balz.)

... La vertu se profane, Se déguise, se masque et devient *courtisane*.

RÉGNIER.

De *courtisan*, qui est propre aux *courtisans* : *Les manières COURTISANNES. La souplesse COURTISANE. Madame de Sévigné avait l'esprit COURTISAN, mais elle n'avait pas le cœur servile.* (Lamart.)

— Moll. *Vénus courtisane*, Espèce de Vénus.

— Epithètes. Officieux, poli, prévenant, empressé, souriant, habile, adroit, fin, ingénieux, flatteur, hypocrite, faux, menteur, masqué, perfide, traître, vil, lâche, infâme, rampant, intéressé, mercenaire, avide, rapace, ambiteux, éhonté, effronté, insatiable, insensible, impassible, odieux, ingrat, cruel, aimable, spirituel, galant, prudent, avisé, sage, vertueux, disgracié.

— Encycl. De tout temps les princes ont eu des *courtisans*, les gens en place des complaisants, et les riches des flatteurs. A toutes les époques on a vu des hommes, cédant aux mauvais instincts de la nature humaine, abjurant tout respect d'eux-mêmes, tout sentiment de pudeur, demandant à l'intrigue, à de basses et viles complaisances une fortune et des honneurs qui ne devraient être le prix que du talent ou du mérite, et prendre pour règle de conduite ces paroles du vieux maréchal Villeroi : « Il faut tenir le pot de chambre aux ministres tant qu'ils sont en place et le leur verser sur la tête dès qu'ils n'y sont plus. » C'est à l'histoire à nous dire à quel oubli d'eux-mêmes arrivaient ces hommes qui, renonçant à toute individualité, s'étaient volontairement donné un maître, et essayaient de lui plaire non-seulement en se prêtant à ses caprices, mais en adoptant ses vices et en feignant même ses défauts corporels, pour atteindre à une plus grande ressemblance.

Denys le Jeune était myope, ses flatteurs faisaient semblant de ne voir que de près lorsqu'ils étaient à table, et palpaient même les mets qu'on leur servait comme s'ils les voyaient à peine. Philippe, roi de Macédoine, ayant perdu un œil, Clisophus, le plus bas et le plus rampant de ses *courtisans*, parut devant lui avec un emplâtre sur le même œil. Dans une autre circonstance, Philippe fut blessé à une jambe, aussitôt Clisophus l'accompagna faisant le boiteux devant lui. Si Philippe goûtait de quelque aliment d'une saveur âcre, ce flatteur faisait des grimaces comme s'il en eût pris sa part.

Les *courtisans* de son fils Alexandre portaient la tête penchée comme ce prince, qui dès sa plus tendre jeunesse avait cette légère infirmité. On sait que François I^{er} ayant reçu une blessure à la tête, en faisant un jour d'hiver le simulacre d'une attaque dans un de ses châteaux, fut forcé de se faire couper les cheveux ; les *courtisans* l'imitèrent aussitôt, et c'est de ce jour que les rois de France cessèrent de porter la longue chevelure qui les avait distingués jusqu'alors.

Un des astrologues de Charles IX, qui était en même temps son médecin, lui ayant assuré qu'il vivrait autant de jours qu'il pourrait tourner de fois sur son talon dans l'espace d'une heure, le roi se livrait tous les matins à cet exercice pendant l'intervalle qu'on lui avait prescrit. Ce que voyant les *courtisans*, non-

seulement les jeunes seigneurs, mais encore les vieux généraux et les graves magistrats se mirent à imiter le prince, pour mieux lui faire leur cour. Le comte de Saxe, qui était affligé d'un embonpoint énorme, et qui était obligé de faire pratiquer une entaille dans la table pour y placer son ventre, voyait ses *courtisans* se bourrer l'abdomen de fourrures pour lutter avec lui de grosseur.

Passons au premier Empire, Capelle, qui était préfet de la Méditerranée, voyant la duchesse Elisa dans des trances mortelles pour une dent qu'on allait lui arracher, appela le chirurgien dans un coin du salon, se fit extraire la même dent et vint se présenter devant la princesse, la rassurant sur la douleur qu'elle redoutait. Capelle, il est vrai, était amoureux d'Elisa ; mais, à défaut d'autre sentiment, son tempérament de *courtisan* eût suffi à lui seul pour lui inspirer cette action. L'antiquité nous a laissé plusieurs exemples qui prouvent à quel point les *courtisans* peuvent porter l'oubli, non-seulement de leur dignité, mais de leur personnalité même. Hérodote raconte que lorsque Xerxès repassa le Pont-Euxin après sa défaite en Grèce, une violente tempête s'éleva tout à coup, et que le pilote dit qu'il ne répondait pas de la vie du roi si le navire n'était allégé d'une partie de son chargement. On vit alors tous les grands seigneurs de la Perse venir s'agenouiller tour à tour devant Xerxès, puis se précipiter dans la mer. Les *courtisans* de la reine Stratonice firent quelque chose de non moins extraordinaire. Combalus, chargé d'accompagner cette reine jeune et belle dans un long voyage, prévoyant les périls et les dangers d'une mission si délicate, se fit eunuque avant de partir, et en remit les preuves au roi lui-même pour prévenir toute accusation qu'on pourrait formuler contre lui. Ce qu'il avait prévu arriva ; comme il était fort bel homme, la reine devint amoureuse de lui et alla jusqu'à lui déclarer sa passion. Combalus lui avoua alors l'état dans lequel il s'était mis pour ne pas succomber à la tentation. Les *courtisans* de cette reine voyant qu'elle continuait à combler Combalus de ses faveurs, s'empressèrent d'imiter celui-ci et se firent eunuques, espérant plaire de cette façon à leur souveraine. Lucien, qui raconte le fait, ne nous dit pas si Stratonice fut flattée d'un semblable sacrifice, dont elle ne pouvait manquer de sentir tout le prix pour peu qu'elle ressemblât à cette princesse de la cour de France qui, entendant un aveugle crier à côté de sa voiture : « Ayez pitié d'un malheureux aveugle qui a perdu la joie de la vie, » demandait naïvement : « Le pauvre homme ! est-ce qu'il serait eunuque ? »

Si l'on savait combien l'amour-propre est insatiable, comme il est facile à s'aveugler, on serait surpris de voir de grands princes, des héros même, prendre plaisir à respirer un encens si grossier. Anaxarque, le philosophe, voyageant avec Alexandre, on entendit subitement un coup de tonnerre des plus violents qui effraya tout le monde. Aussitôt le philosophe de s'écrier : « Alexandre, fils de Jupiter, n'est-ce pas toi qui as tonné ? » Louis XIV demanda un jour au duc d'Uzès quand sa femme accoucherait : « Sire, quand vous voudrez, » répondit le parfait *courtisan*. C'est du même personnage que la reine, demandant un jour l'heure qu'il était, reçut cette réponse : « L'heure qu'il plaira à Votre Majesté. » Aucune cour ne compta jamais d'aussi nombreux et d'aussi habiles *courtisans* que celle de Louis XIV. C'était alors que le duc de La Feuillade lui élevait une statue sur la place de la Victoire et entretenait à ses pieds des lampes qui brûlaient jour et nuit comme au pied d'un autel. De là à l'apothéose des empereurs romains, il n'y avait qu'un pas. L'habitude de flatter, de se faire petit, était dans l'air ; il suffisait d'être né à la cour, ou seulement d'en approcher, pour exceller aussitôt dans cet art difficile.

Le jeune Créquy, âgé de treize ou quatorze ans, traitait au blanc avec monseigneur le duc de la Rochefoucauld, le prince mét à un pied du but ; Créquy, qui traitait fort bien, lâche son coup et met à six pieds du but : « Ah ! petit serpent, s'écria le duc de Montausier qui était présent et qui avait deviné l'intention du jeune homme, il faudrait vous étouffer. » Chamillard n'avait pas été moins habile ; admis dans l'intimité du roi à cause de son adresse au jeu de billard, il avait laissé gagner ce prince, et c'est de cette façon qu'il était devenu ministre. Ce premier principe de l'art du *courtisan* était connu de toute antiquité : « Mon fils, fais-toi petit devant Alexandre, disait Parménion à Philotas ; ménage-lui quelquefois le plaisir de le reprendre, et souviens-toi que c'est à ton infériorité apparente que tu devras son amitié. » Si les héros sont ainsi, que doivent donc être les princes vulgaires et ignorants, et à quel degré faut-il descendre pour leur plaire ? Aussi que de raison dans le portrait suivant que Epictète traçait du *courtisan* et dans l'examen de conscience qu'il lui faisait faire chaque soir : « Dès qu'il est levé, il pense comment il pourra faire sa cour à un domestique du prince et à un baladin qui en est aimé ; il rampe devant eux, il les flatte et leur fait des présents ; dans ses prières et dans ses sacrifices, il ne demande à Dieu que de leur plaire. Tous les soirs il fait son examen de conscience : « En quoi ai-je manqué ? Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je omis de ce que je devais faire ? » Ai-je manqué de dire à mon seigneur telle flatteuse qui lui aurait bien plu ? Ai-je laissé échapper imprudemment quelque vérité qui

ait pu lui déplaire ? Ai-je omis d'applaudir à ses défauts, et de louer telle injustice, telle mauvaise action qu'il a faite ? Si par hasard il lui a échappé une parole digne d'un homme de bien et d'un homme libre, il se gronde, il en fait pénitence et se croit perdu. »

Ceux qui oublient ces préceptes, qui ne se souvenaient pas que la flatterie la plus insensée est le premier devoir de ceux qui approchent des princes, en recevaient quelquefois des preuves qui n'étaient rien moins qu'agréables. Caligula ressentait la plus grande affection pour le pantomime Pâris ; il l'avait sans cesse auprès de lui et le comblait de ses faveurs. Un jour, comme il lui demandait qui chantait le mieux ou de lui Caligula, ou de Jupiter, et que le comédien avait hésité un moment avant de répondre, l'empereur le fit battre cruellement de verges en sa présence, se moquant de ses cris, et lui disant ironiquement qu'il avait une très-belle voix lorsqu'il geignait.

Tout n'est pas, en effet, agréable et commodité dans la vie du *courtisan* ; sans parler des disgrâces, des rivalités, des ambitions, des soucis qui doivent sans cesse renulter pour ceux dont la fortune dépend de l'humeur ou du caprice d'un maître, l'existence qu'il faut mener, les sacrifices qu'il faut faire sans cesse sont une dure servitude, plus pénible mille fois que le travail le plus ingrat. Lisez dans Saint-Simon le métier que devenait faire ceux qui aspiraient aux faveurs du grand roi, et voyez s'il en est de plus rude. Attendez le roi à son lever, ne le quitter qu'après son coucher, n'avoir d'autre soleil que sa majestueuse perruque, le suivre partout, tel était le programme de chaque journée ; et telle est la disposition de ces âmes basses et viles, qu'ils n'aiment que les princes qui exigent beaucoup d'eux, semblables aux *courtisanes* qui ne prennent d'affection que pour ceux qui les battent. Marc-Aurèle n'exigeait pas de ses *courtisans* qu'ils assistassent à tous ses repas ni qu'ils l'accompagnassent dans tous ses voyages ; cette condescendance fut traitée par eux d'orgueil et d'avarice. Sans humeur, sans honneur, telles sont les qualités du vrai *courtisan* : sans honneur surtout ; sous ce rapport, les rois ont toujours été bien servis. L'histoire est là pour dire que c'est parmi les plus grands noms qu'ils ont trouvé de faciles entremetteurs ; que c'était à lui qu'offrait sa femme ou sa fille aux passions déréglées du monarque ; que la prostitution a été la source des plus grandes fortunes ; et que si la noblesse fut choquée de l'avènement de Mme Du Barry, c'est parce qu'elle regardait comme un de ses privilèges de fournir des maîtresses aux rois. A côté de cela, il est vrai, se trouve le chapitre des compensations ; les *courtisans* couvrent toutes leurs oppressions du nom du prince ; ils peuvent même faire accepter leurs sottises et leur incapacité à l'aide d'une flatterie, témoin l'anecdote suivante.

Denys avait envoyé un de ses *courtisans*, Damoclès, en députation avec plusieurs autres sur une même galère. Au retour, les compagnons de Damoclès l'accusèrent d'avoir été séducteur, et d'avoir nui aux intérêts du prince. Mais le *courtisan* s'en tira fort aisément : « Denys, lui dit-il, voici le différend qui s'est élevé entre les autres députés et moi après le souper. Ils chantaient des vers de Phrynicus, de Stésichore ou même de Pindare, mais moi je chantais ceux que vous avez composés. » On comprend qu'une excuse semblable calma sur-le-champ la colère de Denys, surtout quand l'adroit *courtisan* lui demanda de lui apprendre les derniers vers faits en son absence.

Mais d'autres fois ils sont pris à leurs propres pièges et convaincus par leurs propres paroles. Un jour que Charles I^{er}, roi d'Angleterre, recevait une nombreuse cour de seigneurs et d'évêques, il les consulta à propos des démêlés qui existaient entre lui et le parlement. S'adressant à l'évêque de Winchester, il lui demanda si véritablement il avait besoin de l'assentiment de ce corps pour lever un impôt dont il avait besoin. L'évêque, devant le Père Le Tellier, qui affirmait à Louis XIV que tous les biens de ses sujets lui appartenaient, rassura la conscience du roi et lui dit qu'il pouvait sans crainte s'emparer de tout ce qui était dans le royaume. Le monarque interrogea alors l'évêque de Durham, qui lui répondit : « Sire, je n'entends rien à ces questions ; mais je ne vois pas pourquoi vous ne prendriez pas les biens de mon collègue de Winchester, qui vous les abandonne avec tant de libéralité. »

Le *courtisan pur sang* tend à disparaître avec les monarchies de droit divin, mais la détestable race n'en est pas perdue. Elle vivra autant que la bassesse dans le cœur des ambitieux, et l'orgueil dans l'esprit des riches et des puissants. Ceux qui reçoivent ces flatteuses abscondites savent à quoi s'en tenir ; semblables à Antigone, qui répondait au poète Hermodorus, dans les vers duquel il était appelé fils du Soleil : « Celui qui vide ma chaise percée sait à quoi s'en tenir, » ils connaissent l'inanité de semblables louanges, mais s'y laissent toujours prendre. Nos modernes parvenus ne sont ni moins ridicules ni moins entourés de *courtisans* et de flatteurs. Henri Heine parle d'un solliciteur qui, chez le baron de Rothschild, se découvrit en voyant passer un laquais qui portait le vase de nuit de l'illustre financier. Des faits de ce genre se reproduisent sans cesse dans notre société démocratique, où les *courtisans* de l'argent ne sont ni moins vils ni moins bas que ne l'étaient

ceux des honneurs et des faveurs monarchiques.

Nous venons de dire que la race du *courtisan* pur sang n'est pas perdue. On peut croire en effet que si Louis XIV a possédé une si riche collection en ce genre, Napoléon Ier n'a pas dû en être dépourvu. C'est même de son règne que date la plus vraie, la plus naïve, la plus complète monographie du *courtisan*. Et l'on peut en croire l'auteur, car il étudie sur le vif, il expérimente sur lui-même, sans s'en rendre compte, bien entendu, ce qui donne à son récit un adorable ton de franchise et d'ingénuité. Nous voulons parler des *Mémoires anecdotiques sur l'intérieur du palais et sur quelques événements de l'empire, pour servir à l'histoire de Napoléon*, par M. de Bausset, ancien préfet du palais impérial, et neveu, s'il vous plaît, du célèbre auteur de la *Vie de Fénelon*. Cet ouvrage, publié en 1827 (2 vol. in-8°), nous donne une assez triste idée de la cour du puissant empereur.

On connaît ce début d'un des plus jolis proverbes de Théodore Leclercq : « Voici l'heure où M. le marquis prenait son chocolat. — Eh que t'importe ? prends le tien, puisque maintenant tu n'as plus M. le marquis et que tu es ton maître. — Ça fait pitié de voir des gens qui ne conçoivent pas le plaisir d'appartenir à un grand seigneur, d'être à sa sonnette, d'annoncer de grands noms, de vivre au milieu de tout cela. Sachez qu'il est arrivé cent fois à mes maîtres de me dire : François, a-t-il gelé, cette nuit ? croyez-vous que la journée d'aujourd'hui soit belle ? toutes choses dans ce genre-là. J'avais soin de répondre comme je croyais que cela leur ferait plaisir. Eh bien ! ils ne le trouvaient pas mauvais, il n'y a rien de bon comme les gens comme il faut. »

Ce début de l'*Esprit de servitude* pourrait servir d'épigraphie aux *Mémoires anecdotiques* de l'ancien préfet du palais impérial. M. François et M. de Bausset ont le même esprit. Comme le marquis le demandait à M. François, à la grande satisfaction de celui-ci, M. de Bausset rapporte avec une noble fierté que l'empereur lui demandait aussi très-souvent : Quel temps fait-il ? Et il a grand soin de faire remarquer que les fonctions du préfet du palais consistaient en un service d'honneur : le déjeuner servi, aller prévenir Napoléon, le précéder dans la salle à manger, et se tenir, le chapeau sous le bras, debout auprès de la table de Sa Majesté. Au lieu du chapeau, M. François avait la serviette sous le bras : c'est une grande différence, il faut en convenir pour être juste. On respire dans tout cela un air de gens comme il faut qui donne une furieuse envie d'en être ; il n'y avait, du reste, que des gens comme il faut parmi les officiers du palais impérial ; on n'en saurait douter, car le récit de leurs vertus remplit au moins un volume de ces *Mémoires*. L'auteur promettait dans sa préface « une franchise qui ne serait hostile pour personne, » et il tient parole ; il loue tout le monde, en *courtisan* universel. Depuis le ministre de la police, « qui n'usa jamais de son immense crédit que pour faire des heureux, » jusqu'aux chambellans et aux maréchaux des logis, tous les officiers de la couronne, grands et petits, reçoivent leur coup d'encensoir. Il a des mots flatteurs même pour les comparses ; tant cette cour lui paraît adorable. C'est un spectacle curieux de voir avec quel art M. de Bausset varie les formules de la louange, en un français douteux toutefois qui n'eût pas fait envie à Saint-Simon, ni même au marquis de Dangeau. Pour lui, tout est matière à compliments ; il faut voir comme il glisse une flatterie entre deux phrases. Que le nom de la ville de Montpellier, par exemple, se rencontre au milieu d'une anecdote, comme Montpellier a un siège épiscopal, voilà une occasion de louer Monseigneur l'évêque ; et l'éloge de l'évêque amène l'éloge du préfet, des habitants du département de l'Hérault et des cinquante-deux hommes célèbres qu'il a produits depuis 1787, parmi lesquels on remarque : MM. Chrétien, Gouan, Martin et de Ratte. Cependant, à la longue, sa veine s'épuise. Ici, par exemple, la variété lui fait défaut ; il dit de l'évêque que c'est un prélat vertueux. Beau mérite, puis-que tout le monde est vertueux dans ces *Mémoires*. L'embarras du style trahit là un panégyriste aux abois. M. l'évêque de Montpellier est religieux, dit-il pour varier la formule, comme un homme qui a étudié avec fruit toutes les études relatives à la religion. On parlait un autre français à la cour de Louis XIV. Mais M. de Bausset a une bien autre richesse d'expression quand il est en verve. Il s'agit de l'impératrice, la nouvelle impératrice, la fille des Césars, non plus de l'impératrice répudiée ; celle-là est embaumée à la Malmaison, elle était bonne et vertueuse aussi ; mais la nouvelle *Paula majora canamus*. Écoutons le bon *courtisan*, le vrai *courtisan*, le *courtisan* comme M. François regrette de ne plus servir M. le marquis : « A son arrivée sur notre territoire, l'impératrice fut saluée comme l'aurore des plus belles destinées d'un nouvel âge d'or... »

M. de Bausset fait naturellement profession du plus grand respect pour le pouvoir suprême ; tout ce qui tient aux Césars ne saurait être que beau, et il pousse ce respect jusqu'à citer « comme un modèle de sentiment et de grâce » ce mot de Marie-Louise au clergé de Strasbourg : *Je me recommande*

à vos prières. Le clergé, dit M. de Bausset, fut charmé de ces paroles. Elles sont si charmantes, en effet, qu'on voit bien que M. de Bausset doute qu'en pareille occasion une autre que la fille des Césars les eût trouvées. Ce qu'on n'aurait jamais cru, jamais imaginé aussi sans ce véridique *courtisan*, c'est qu'un nombre des grandes qualités de Napoléon il fallût compter la modération, la franchise politique et « une bonhomie qui s'infiltrait dans tous les cœurs. »

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

A cette bonhomie, le héros cependant n'y croyait pas lui-même, puisque, suivant l'auteur de ces merveilleux mémoires, il répétait souvent, avec raison, dit M. de Bausset : « Je ne sais que gagner des batailles, et l'impératrice gagne tous les cœurs. » Cela contredit un peu la « bonhomie qui s'infiltrait. » La modération dans les affaires d'Espagne ne nous paraît pas mieux démontrée ; mais quoi ! après tout, c'est peut-être nous qui avons tort, et Napoléon fut peut-être en cette occasion très-modéré. En effet, l'auteur nous apprend que c'est le cabinet de Madrid qui commença l'agression et que, dans les affaires de Bayonne, il n'y eut aucune préméditation de la part de l'empereur ; ce qui n'empêche pas l'auteur de se donner un démenti à lui-même un peu plus loin en racontant que Napoléon parlait depuis longtemps d'une course en Espagne, et disait qu'il ne lui convenait pas de laisser ce royaume entre les mains d'un vieux roi dominé par son favori, ni de permettre que la couronne passât sur la tête d'un jeune prince trop cher à la nation. Concilie cela qui pourra ; mais enfin il nous semble que nous n'aurons pas tort d'admettre la dernière des assertions, qui échappe pour ainsi dire à l'impartialité involontaire du bon *courtisan*, et l'on peut continuer à croire que si, dans les conférences de Bayonne, il y eut de la bonhomie, ce fut du côté de Ferdinand et de Charles IV. Ce bon roi, ou ce roi débonnaire, si l'on veut, admis aux dîners de l'empereur, se plaisait à exposer sa manière de gouverner. « Tous les jours, disait-il, quelque temps qu'il fût, hiver et été, après avoir entendu la messe, je partais pour la chasse. Le soir, Manuel (Godoy, le prince de la Paix) avait le soin de me dire que les affaires allaient bien ou mal ; et je me couchais pour recommencer le lendemain. » Debout, auprès de la table, le chapeau sous le bras, M. le préfet du palais entendait ces aveux naïfs ; et il en conclut que Charles IV était un roi bourgeois. Bourgeois tant que vous voudrez ; mais, sauf le respect qu'on doit à M. le comte de Bausset, préfet du palais impérial, détrôner un Bourbon parce qu'il est bourgeois, c'est par trop aristocratique. D'ailleurs, si Charles IV était un roi bourgeois, Joseph Bonaparte était un bourgeois roi : il faut donc chercher d'autres causes à la guerre d'Espagne ; mais, en tout cas, M. de Bausset ne veut pas qu'on l'attribue à l'ambition de Napoléon : « S'il eût été ambitieux, serait-il tombé sur l'homme riche de Sainte-Hélène ? » Voilà certes un beau raisonnement. Ne dirait-on pas que Napoléon s'était retiré volontairement à Sainte-Hélène, comme un marchand de la rue Saint-Denis se retire à Pontoise ou à Saint-Germain ? M. le préfet du palais se montre meilleur logicien quand, dans la question du gouvernement de fait et du gouvernement de droit, il tire de sa bourse une pièce de 5 francs et demande si l'homme dont cet écu porte l'effigie était notre souverain légitime. « Oui, répond-il avec une conviction profonde, car si l'opinion contraire pouvait prévaloir, il s'ensuivrait qu'un chambellan n'aurait été qu'un valet de chambre, un écuyer qu'un piqueur, le préfet du palais (l'auteur lui-même, morbleu !) qu'un chef de cuisine. » Il n'y a rien à répliquer. C'était pourtant un peu là son office, car les repas jouent un grand rôle dans ces *Mémoires* ; et, sans parler d'un dîner qui attendit si longtemps l'empereur qu'on fut obligé de renoueler vingt fois les boules d'eau bouillante et de mettre successivement, par les ordres du préfet du palais, vingt-trois poulets à la broche, il donne dans son livre, par jour et par date, la nomenclature d'un assez bon nombre de festins, avec le détail du menu.

Et voilà ce que c'était qu'un préfet du palais, voilà le type des *courtisans* sous l'empire de Napoléon Ier.

Un dernier mot. Voyons ce que fut encore le *courtisan* sous la Restauration ; c'est P.-L. Courier qui va nous l'apprendre : « Mendier n'est pas honte à la cour ; c'est toute la vie d'un *courtisan*. Actif, infatigable, le *courtisan* ne s'endort jamais ; il veille la nuit et le jour, guette le temps de demander, comme vous celui de semer, et mieux. Aucun refus, aucun mauvais succès ne lui fait perdre courage. Si nous mettions dans nos travaux la moitié de cette constance, nos greniers chaque année rompraient. Il n'est affront, dédain, outrage qui puisse le rebuter. Econdit, il insiste ; repoussé, il tient bon ; qu'on le chasse, il revient ; qu'on le batte, il se couche à terre ; Frappe, mais écoute... et donne. »

Arrêtons-nous ici, sur l'air du *Chalet* ; ce sera agir prudemment. Aussi bien les oreilles du lièvre nous reviennent à la mémoire, et les *inquisiteurs* ne se sont jamais si bien portés.

— Anecdotes. Louis XIV venait de gagner une bataille. Le duc du Maine, son fils natu-

rel, lui dit : « Sire, je ne serai jamais qu'un ignorant ; mon précepteur me donne congé chaque fois que vous remportez une victoire. »

« Ne me trouvez-vous pas vieilli ? disait Louis XIV à Lebrun, qui faisait son portrait pour la neuvième fois. — Il est vrai, sire, répondit l'artiste *courtisan*, que j'aperçois quelques campagnes de plus sur le front de Votre Majesté. »

On demandait à un *courtisan* : « Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu M. Turgot ? — Oui. — Depuis sa disgrâce peut-être ? — Précisément : j'ai peur que ma présence ne lui rappelle l'heureux temps où nous nous rencontrons tous les jours chez le roi. »

Louis XIII demandait un jour son âge à Bassompierre, qui ne se donna que cinquante ans. Le roi paraissait surpris : « Sire, lui répondit-il, je retranche dix années passées à la Bastille, parce que je ne les ai pas employées à votre service. »

Le cardinal d'Estrées dînait à la table de Louis XIV qui, lui adressant la parole, se plaignait de l'incommodité de n'avoir plus de dents : « Des dents ! sire, répliqua le cardinal en découvrant un superbe râtelier ; eh ! qui est-ce qui a des dents ? »

Toute la cour glissait sur la Seine. Henri IV voulait glisser aussi, Bassompierre l'en empêcha, sous prétexte que la glace ne pourrait le porter. « Les autres ont bien glissé, dit le roi. — Oh ! sire, répliqua Bassompierre, vous pesez plus que les autres. »

Un jour que Louis XV causait familièrement avec le duc de Bouillon, il lui dit qu'on l'accusait de ne pas réciter exactement ses prières : « On me calomnie, sire, répondit le *courtisan* ingénieux ; je ne passe jamais un seul jour sans répéter plusieurs fois : *Domine, saluum fac regem.* »

Auguste contait des douceurs à la femme de Mécène, son favori. L'adroit *courtisan* fit semblant de dormir. Un esclave, croyant son sommeil véritable, voulut en profiter et se mit à boire au buffet : « Coquin ! lui dit son maître, ne vois-tu pas que je ne dors que pour l'empereur ? »

« Mon père et mon grand-père se sont bien contents de telle chose, disait un jour Louis XIV, pourquoi ne m'en contenterais-je pas ? — Ah ! sire, répondit un homme de cour, auprès de Votre Majesté, c'étaient de piètres rois que Henri IV et Louis XIII ! Et loin d'être blessé, le monarque sourit d'orgueil à l'impudence du *courtisan*. »

Un vieux *courtisan*, ayant obtenu de Henri IV une faveur qu'il avait sollicitée, s'habilla fort à la mode, en jeune homme, se fit teindre la barbe et alla remercier le roi. Ce prince lui dit qu'il ne pensait pas lui avoir fait aucun don, que c'était à son frère aîné. Le *courtisan* repartit que la grâce avait été faite à lui-même, et que s'il était si changé depuis, c'est que la faveur de son roi l'avait rajeuni.

« Monsieur de Talleyrand, disait un jour Napoléon Ier à ce diplomate, on dit que vous êtes fort riche. — Oui, sire. — Mais extrêmement riche. — Oui, sire. — Comment donc avez-vous fait ? vous étiez loin de l'être à votre retour d'Amérique. — Il est vrai, sire ; mais j'ai acheté, la veille du 18 brumaire, tous les fonds publics que j'ai trouvés sur la place, et je les ai revendus le lendemain. »

Le mot *gros* était tellement à la mode au XVIII^e siècle, qu'on le plaçait partout, et qu'on le confondait avec *grand*. Le roi en parla un jour à Boileau, en témoignant son désir que l'Académie déterminât la véritable signification des termes de la langue : « Votre Majesté n'a rien à craindre, lui répondit Boileau ; la postérité distinguera toujours Louis le *Grand* de Louis le *Gros*. »

Un prince indien, voulant un jour s'assurer de la sincérité de ses *courtisans*, leur fit servir une infusion de tabac, au lieu de café. A peine en eurent-ils goûté qu'ils se regardèrent entre eux d'un air assez embarrassé, puis ils levèrent un œil timide sur le maître, qui prenait tranquillement son brouillage, et en faisait l'éloge sans affectation. « Excellent ! répondirent-ils tous à la fois ; excellent ! Et ils burent la coupe jusqu'à la lie. »

Un *courtisan*, presque lassé de solliciter en vain le cardinal Mazarin, lui demanda une grâce qui ne lui coûterait rien. « Je supplie, dit-il, Votre Eminence de me frapper sur l'épaule avec un air de familiarité, en présence de ceux qui vous font la cour. » Le cardinal eut pour lui cette complaisance : on crut ce *courtisan* au comble de la faveur. Il trouva une forte somme à emprunter, et

acheta une charge à la cour, où il fit une fortune considérable.

Un jour, Louis XIV jouant au trictrac, il y eut un coup singulier, sur lequel les *courtisans* n'osaient se prononcer. Le comte de Grammont entra en ce moment : « Jugez-nous, lui dit le roi. — Sire, c'est vous qui avez perdu. — Comment pouvez-vous décider contre moi, avant de savoir ce dont il s'agit ? — Eh ! sire, ne voyez-vous pas que, pour peu que la chose eût été seulement douteuse, tous ces messieurs se seraient hâtés de vous donner gain de cause ? »

Dans la campagne de 1677, Louis XIV n'eut pour ainsi dire qu'à se montrer pour voir tomber sous sa puissance toutes les places qu'il assiégeait. Racine et Despréaux, ses historiographes, ne suivirent pas le roi dans ses expéditions. A son retour, il leur témoigna sa surprise sur le peu de curiosité qu'ils avaient montrée. « Comment, leur dit-il, n'avez-vous pas eu envie de voir un siège ? Le voyage n'était pas long. — Sire, lui répondirent-ils, nos tailleurs furent trop lents. Nous leur avions commandé des habits de campagne ; lorsqu'ils nous les apportèrent, les villes que Votre Majesté assiégeait étaient prises. »

Un roi de Perse, qui a été surnommé le *Juste* et qui méritait ce glorieux surnom, voulut, un jour qu'il était à la chasse, manger du gibier qu'il avait tué. Comme il n'avait point de sel, il envoya un esclave pour en chercher au village voisin, et lui recommanda de le payer très-exactement. Les *courtisans* du prince trouvaient que leur maître attachait beaucoup d'importance à une bien petite chose. « Un roi, leur répondit-il, doit ne donner que de bons exemples. Qu'il prenne un fruit dans un jardin, ses vassaux voudront arracher l'arbre ; qu'il se permette de prendre un œuf sans payer, ses soldats tueront toutes les poules. »

M. le duc d'Antin, surintendant des bâtiments sous le règne de Louis XIV, était celui de tous les *courtisans* qui savait le plus adroitement flatter les goûts comme l'amour-propre de son maître. Ce seigneur faisait mettre quelquefois des cales entre les statues et les socles dans les jardins de Versailles et des autres maisons royales, afin que, quand le roi irait s'y promener, il s'aperçût que les statues n'étaient pas droites, et qu'il eût le mérite du coup d'œil. Le roi trouvait en effet le défaut. Le surintendant contestait un peu, se rendait ensuite, et faisait redresser la statue, en avouant avec une surprise affectée que Sa Majesté se connaissait à tout, et que rien n'échappait à son coup d'œil juste et vigilant.

Dans une de ses résidences, Louis XIV s'était plaint à différentes reprises qu'un certain bois masquait la vue. Ce même duc d'Antin fit scier tous les arbres près de la racine, de façon qu'ils ne tenaient presque plus. Des cordes pendaient du haut de chaque arbre, et plus de douze cents hommes étaient dispersés dans le bois, attentifs au signal convenu. Le monarque ayant de nouveau laissé voir que cette partie de la forêt lui déplaisait : « Sire, lui dit le duc *courtisan*, ce bois sera abattu dès que Votre Majesté le voudra. — Vraiment ! reprit le roi en souriant d'un air d'incrédulité, je voudrais que cela fût en ce moment. » Au même instant le surintendant donne un coup de sifflet, et la forêt tombe comme par enchantement. « Ah ! mesdames, s'écria la duchesse de Bourgogne qui était présente, je crois que si le roi demandait qu'on fit tomber nos têtes, M. d'Antin les ferait tomber de même. »

Les mémoires du temps rapportent sur Courcillon, fils du marquis de Dangeau, une anecdote qui peint à la fois l'esprit de la cour de Louis XIV et la manière d'agir d'un véritable *courtisan*. Ce jeune homme, ayant été blessé à la bataille de Malplaquet, attendait le chirurgien qui devait lui couper la cuisse ; ses parents, qui étaient très-pieux, le pressaient de se confesser avant l'opération. Pour se débarrasser de leurs instances, Courcillon demanda la Père Latour, général de l'Oratoire, cité comme un grand janséniste. Le marquis de Dangeau et sa femme étaient fort dévots, mais ils étaient avant tout *courtisans* ; aussi aimèrent-ils mieux ne pas donner de confesseur à leur fils, et hasarder son salut éternel, que de déplaire au roi en lui donnant un confesseur janséniste.

— Rem. Les anecdotes que nous venons de rappeler se divisent en deux groupes bien distincts : celles qui n'expriment que la courtoisie plate et presque naïve, où l'homme fait en quelque sorte litière de sa dignité, et celles où l'esprit, le sel, la finesse se mêlent à la louange. Nous laissons au lecteur le soin d'en faire la distinction ; nous aurions établi nous-même si notre plan ne consistait pas à ranger ces anecdotes d'après leur étendue.

Courtisan (LE), ouvrage de philosophie morale de Balthazar Castiglione (Venise, 1518, édit. Aldine). Ce livre célèbre, plusieurs fois réimprimé, avait pour objet, dans la pensée

de l'auteur, d'apprendre l'art de vivre à la cour ; c'était le code du courtois. Les petites cours italiennes, qui n'étaient ni puissantes ni riches, rivalisaient entre elles d'élégance, de politesse et de galanterie au milieu des luttes de la guerre et de l'ambition. Les jeunes patriciens des deux sexes sollicitaient l'honneur d'y être admis, et les beaux esprits, les écrivains, y échangeaient leur indépendance pour de modiques pensions. Castiglione n'a pas fait œuvre de courtois, mais bien de moraliste, en traitant son sujet avec méthode. Le livre du *Courtisan*, divisé en quatre parties, est sous forme d'entretiens ou de conversations. Ces dialogues ont lieu à la cour d'Urbino, que l'auteur érige en modèle d'urbanité. Il était d'usage à cette cour de se réunir tous les soirs, et de passer agréablement quelques heures à des amusements d'esprit ou à des jeux qui favorisent la galanterie. Un cercle choisi était présidé par la duchesse et deux autres dames d'un haut rang. Un soir, on vient à dissertar sur l'état de courtois. La parole est accordée à Louis de Canossa, qui entre aussitôt en matière, en laissant à chacun le droit de l'interrompre et de le reprendre.

Ce premier interlocuteur exige en principe du courtois une qualité indispensable, la noblesse ; il réclame ensuite des avantages extérieurs, la bonne grâce, une réputation intacte, une bravoure modeste ; il le veut habile à tous les exercices du corps, simple et naturel en ses manières ; il le veut lettré, cultivé, orné quant à l'esprit ; il l'exige même de lui le goût des arts. Sa thèse amène naturellement l'éloge des belles-lettres, de la musique et de la peinture.

Dans la seconde soirée, Frédéric Frégose s'applique à montrer l'application des qualités imposées à l'homme de cour. Ses observations peuvent se mettre en pratique en tout lieu ; la société prescrit les mêmes lois de bienséance et de bon ton, de politesse et de goût, que les cours du xvi^e siècle. Il conseille au courtois d'être doté des qualités requises d'éviter tout ce qui éveillé l'envie, blesse les prétentions, excite les rivalités. La convenance dans ses actions, la réserve dans ses paroles, la décence et non la recherche dans ses vêtements, la prudence dans ses plaisanteries, tels sont les correctifs qui font pardonner les grands succès. Quant aux relations du courtois avec le prince, le dévouement, l'obéissance absolue, mais réfléchie et honorable, l'empressement et l'attention à lui plaire et à le servir, forment le code complet de ses devoirs. L'amitié est pour le courtois un besoin aussi impérieux que pour les autres hommes ; il faut même que ce sentiment soit élevé à sa suprême puissance, et dans ce cas un seul ami suffit.

Dans le troisième livre, on disserte sur les qualités d'une dame de cour ou d'une dame du palais ; sur les connaissances et les talents qu'elle doit cultiver, et, dans ses relations avec la princesse, sur les petits soins et les attentions qu'elle doit continuellement avoir. C'est Julien le Magnifique qui enseigne aux dames ce que des femmes savent mieux que lui. A cette conférence philosophique succède un entretien où l'on traite des questions d'amour et de galanterie. La décence est observée dans cette conversation, toujours près cependant de dépasser les limites d'une juste liberté. Tous les interlocuteurs concourent, l'un après l'autre, à faire l'éloge des femmes les plus illustres des temps anciens et modernes. Cette conversation paraît être le calque de ce qui se passait dans les cours galantes du xvi^e siècle.

Le quatrième livre indique l'intention morale de l'auteur. « Pourquoi tant de qualités aimables et solides chez le courtois ? — Pour s'acquiescer la confiance et l'estime du prince. — Pourquoi cette faveur et ce crédit ? — Pour corriger le prince de ses vices et le porter à la vertu. » L'auteur exige d'une manière absolue que le courtois dise au prince la vérité. On est surpris de voir la liberté avec laquelle s'exprime Castiglione, qui tenait un rang à la cour. Il blâme l'excessive présomption, l'impudence de tout frein, les abus inutiles d'autorité qui gâtent les meilleurs caractères. Il tourne en ridicule les grands airs que se donnent certains courtois et les riches ornements dont ils sont chamarrés. Il condamne en termes vigoureux la tyrannie et les mœurs dissolues. Les princes parvenus à ce degré de honte et d'erreur ne méritent que l'abandon. Comme contraste, l'auteur trace le modèle d'un prince qui diffère sensiblement du type représenté par Machiavel. Ce quatrième livre se termine par une dissertation sur l'amour, placé dans la bouche de Bembo, qui était poète et homme à bonnes fortunes ; il est à observer que les divers interlocuteurs sont des personnages historiques. Il ne s'agit nullement ici de l'amour vulgaire ; le Bembo reproduit les idées de Platon, et, dans une apostrophe élogieuse, son âme finit par s'élever jusqu'à l'extase.

A part quelques défauts qui tiennent à des minuties et à des redites, le *Cortigiano* est digne de sa réputation. Le quatrième livre suffirait à lui maintenir un rang honorable parmi les ouvrages de philosophie morale ; il offre une peinture historique de la petite cour d'Urbino, à une époque où la culture de l'esprit n'était qu'une espérance dans le reste de l'Europe. On n'attendrait pas en un sujet pareil l'enchaînement d'idées, la noblesse de

sentiments, le ton d'indépendance et la saine morale que Castiglione a mis dans ses dialogues, c'est-à-dire dans ses conversations. Un autre mérite dont il faut tenir grand compte, c'est la grâce, l'élégance et l'originalité d'un style toujours facile et naturel. L'auteur est un homme supérieur qui n'obéit qu'à son génie, et qui, puisant dans tous les dialectes italiens de son temps, est devenu pour les Toscans un modèle et une autorité.

COURTISANE s. f. (kour-ti-za-ne — fém. de courtois). Femme qui met à prix ses faveurs, mais qui se distingue des autres femmes de mauvaise vie par son esprit ou par la distinction de ses manières : *Corinthe érige un temple à Vénus, où plus de mille courtisanes furent consacrées ; c'est de ce séminaire que sortirent la plupart de ces beautés célèbres, dont Athènes a osé écrire l'histoire.* (Montesquieu.) Les particuliers qui veulent assurer le succès de leurs entreprises promettent d'offrir à Vénus un certain nombre de courtisanes, qu'ils font venir de divers endroits. (Barthélemy.) Si je m'étais prostitué aux courtisanes de Paris, je ne me croirais pas obligé d'en instruire la postérité. (Chateaub.) Les courtisanes grecques ne dépendaient que d'elles-mêmes. (St-Marc Girard.) Femme de mauvaise vie en général : *On est, en quelque sorte, excusable d'aimer la plus vile courtisane du ruisseau, si elle possède la beauté.* (Th. Gaut.)

Pauvreté, pauvreté, c'est toi la courtisane, C'est toi qui dans ce lit as poussé cet enfant Que la Grèce eût jeté sur l'autel de Diane.

A. DE MUSSET.

— Fig. Ce qui se vend ou se donne à tout le monde, sans honte, sans pudeur : *La gloire n'est qu'une courtisane.* (J. Simon.) L'opinion publique est une courtisane : on cherche à lui plaire sans l'estimer. (Petit-Senn.)

— **Épithète.** Libre, vive, hardie, éhontée, effrontée, amoureuse, lascive, lubrique, cynique, impudente, luxurieuse, effrénée, vile, infâme, dangereuse, infidèle, inconstante, volage, parjure, perfide, célèbre, fameuse, jolie, aimable, folâtre, spirituelle, agaçante, provocante.

— **Encycl.** Les courtisanes ne furent nulle part plus franchement acceptées que dans la Grèce antique. Elles réalisaient en dehors du gynécée ce que nous appelons dans la société moderne la vie de salon, la vie du monde ; mais elles n'entraient pas dans ce monde, qu'elles étaient appelées à dominer, sans une longue initiation, une éducation première aussi sérieuse que celle par laquelle on prépare de nos jours les jeunes hommes à l'exercice des professions libérales. Certains pays de la Grèce s'étaient fait un renom en fournissant des courtisanes célèbres, et, en vérité, on parlait de Corinthe, de Ténédos, d'Abdys, de Naucratis, de Milet, de Lesbos, comme de telle université d'Allemagne ou d'Angleterre. L'éducation donnée aux courtisanes était si complète que Démétrios ne craignait pas de dire dans son plaidoyer contre Nééra : « Nous avons des amies pour la volupté de l'âme. »

Toutes ces choses peuvent aujourd'hui paraître étranges, mais les Grecs n'immolaient pas, comme l'ont fait depuis les générations chrétiennes, le corps à l'âme, en vue d'une existence future. Ils cherchaient sur la terre, partout où ils espéraient les rencontrer, les dons que les dieux avaient faits aux hommes, et parmi ces dons nul n'était plus éclatant, à leur avis, nul n'était plus semblable à la divinité même que la beauté.

Il y avait, à Athènes, un temple dédié à Vénus populaire, un autre à Vénus céleste. A Thèbes, à Mégaloполиς, à Elis, à Abydos, des temples semblables existaient. Corinthe en possédait un desservi par 15,000 héraclides ou prêtresses. Or ces prêtresses n'étaient autres que des courtisanes.

La classe des courtisanes et des hétaires se forme donc par nécessité dans la société grecque. Puis nous la voyons étendant son influence, nous la voyons grandir et bientôt dominer, dominer non-seulement les artistes et les poètes, mais aussi les hommes politiques, même les philosophes. Écoutons à ce sujet M. Jules Janin, qui nous contera le fait de Socrate et de la belle Théodote.

« Un jour qu'on parlait au maître de la beauté de Théodote et de l'art merveilleux avec lequel elle gardait tous ses amis : « Voilà », dit-il à ses élèves, un grand maître de philosophie, et je ne sais ce qui me retient que nous n'allions sur-le-champ lui demander son secret, et comment elle fait pour conduire sa barque à travers tant d'écueils. — Allons-y, dirent aussitôt les disciples de Socrate. — Eh bien, reprit Socrate, allons-y. Et les voilà qui se rendent chez la belle à l'heure de midi. Justement Théodote était en grande parure ; un peintre habile avait entrepris de reproduire cette image de la beauté souveraine, et elle s'y prêtait de la meilleure grâce du monde. Une de ses esclaves voyant cette foule accourir : « Par Vénus ! s'écria-t-elle, on dirait que Socrate vient chez vous, madame, avec tous ses disciples. — Eh bien, dit la dame, ouvrez-lui les portes et faisons-lui bon visage : Socrate est un sculpteur, un grand artiste ; il se connaît en jeunesse, il se connaît en beauté ; il a souvent représenté les Grâces et les Muses, et Junon et Vénus Aphrodite. Au reste, nous saurons bientôt ce qu'il nous veut... »

« Socrate et ses disciples, parmi lesquels brillait Alcibiade, le plus beau des Grecs, furent reçus, on peut le dire, à bras ouverts. Et le maître : « On nous a dit, Théodote, que vous étiez un grand esprit, très-habile à rencontrer toute sorte d'arguments auxquels on ne savait pas résister, et je viens, en ma qualité de rhéteur, pour que vous nous enseigniez quelques-unes de ces formules qui deviendraient l'ornement de notre école. » A quoi la dame répondit par un sourire, et de tous ses arguments c'était le plus fort. « Ah ! dit Socrate, je comprends maintenant : votre logique est dans vos yeux, et vous ne pouvez pas nous enseigner grand-chose ; apprenez-nous cependant d'où vous vient cette belle maison ; vos esclaves sans doute l'ont bâtie ? — Hélas ! dit Théodote, ils ne travaillent guère plus que moi, mes esclaves ; ils servent à ma parure, et c'est tout. — Au moins, dit Socrate, avez-vous autour de la ville une terre chargée d'oliviers et d'un revenu certain ? — Je n'ai pas ça de terre et d'oliviers ; et cependant, vous voyez, cela marche... C'est qu'en effet on a mieux que de la terre, et mieux que des esclaves que vous nourrissez : on a des amis qui vous aiment ; on a des oisifs à qui vous plaisez, on a des amis qui vous plaisent, on a même des philosophes qui vous admirent ; on est belle, on est bien faite, on est aimée, on a vingt ans... et voilà. »

Socrate alors, comme il ne voulait pas être venu pour rien, se met à expliquer à la dame par quels moyens légitimes elle peut tirer le meilleur parti possible de ses vingt ans, de sa beauté divine, de ses grâces, de ses splendeurs. Par ce grand art que savait Socrate, — il les savait tous, — Aspasia et Phryné et Laïs ont joué leur grand rôle sous le ciel athénien entre Périclès et Phidias. Ces modèles de l'art d'aimer, elles avaient écouté Socrate, elles avaient suivi ses conseils, elles avaient inventé, grâce à ses leçons, le refus, le refus qui promet tant, le refus plein d'espérance, le doux nonni, avec un doux sourire, disait un vieux poète français, un argument irrésistible. « Ainsi, ma belle, disait Socrate à Théodote, il faut savoir parfois refuser ce qu'on brûle d'accorder : tel est le sage conseil que je vous laisse en vous quittant. »

Puis, comme il prenait congé de cette belle, et qu'elle le reconduisait sur le seuil de sa maison : « Quand reviendrez-vous, lui dit-elle, ô mon maître ? — A présent, lui dit Socrate, il me semble que c'est à vous de venir chez moi, si vous voulez que nous soyons quittes, car s'il est vrai que moi et mes disciples nous vous devons quelque chose pour avoir contemplé tout à l'aise le beau visage de Théodote, il est vrai de dire aussi que Théodote nous devra beaucoup tout à l'heure, pour les récits que nous allons faire de sa beauté. »

Mais bien d'autres que Socrate écoutaient, honoraient — et à juste titre — les femmes semblables à Théodote. Beaucoup de courtisanes influèrent sur les affaires publiques par leurs fils, qu'elles avaient élevés dans l'amour de la liberté et la haine de l'étranger. Timothée, général célèbre, le rhéteur Aristophane, l'orateur Demade, l'un des philosophes, étaient fils de courtisanes.

Il était fils aussi de courtisane, le grand Thémistocle, qui organisa la plus magnifique défense nationale dont parle l'histoire.

Laïs (la seconde) fut aimée de Diogène et de Démétrios ; ce dernier dépensa avec elle, en une nuit de fête, le fruit d'une année de travail.

Les élèves des écoles de Lesbos et de Milet dominaient, elles aussi, les écrivains et les philosophes : Isocrate aimait Lagisque ; Aristote causa de la nature avec Herpyllis, qui lui donna son fils Nicomaque ; le divin Platon lui-même, de ses lèvres d'où découlaient la sagesse, laissa s'échapper des paroles de tendresse pour Archeanana déjà vieille, et ne dédaigna pas de lutiner avec les amours « qui nichaient encore dans ses rides. »

On n'en finirait pas s'il fallait nommer toutes les courtisanes célèbres de la Grèce. Peitho (persuasion) épousa Hiéronyme, tyran de Syracuse, et partagea son lit et son trône ; Theoria est la maîtresse de Sophocle et sa muse ; Miméa se fait peindre ayant Alcibiade sur ses genoux ; Nais fait composer son éloge par le rhéteur Alcidas d'Elée ; Pythionice est aimée à ce point de Harpale, un Macédonien réfugié à Athènes, que celui-ci lui élève un tombeau dominant toute la ville, près de la route sacrée d'Eleusis ; Glycère — avec bien d'autres — obtient, après sa mort, les honneurs d'une statue d'airain dans la ville de Rome ; elle avait été aimée de deux poètes comiques, Ménandre et Philémon ; Callixena fut choisie par le prévoyant Philippe de Macédoine pour être la première maîtresse d'Alexandre ; Léontion fut aimée d'Epicure et de son disciple Métrodore ; elle eut une fille, qui fut courtisane comme sa mère.

Quand la Grèce fut asservie, elle domina encore ses vainqueurs par les courtisanes ; mais il semble que cette domination ait dès lors revêtu un caractère sinistre, en rapport avec le deuil de la patrie. Thais s'empara de l'esprit d'Alexandre et le poussa dans ses orgies asiatiques qui l'emportent au milieu de sa puissance. Une nuit, au sortir d'un souper, elle lui fit incendier Persépolis. Thais donna

une reine aux Cypriotes, deux enfants à un roi d'Égypte.

Agathoclès fit son esclave de Ptolémée Philopator, ruina son trésor, bouleversa son royaume.

Enfin Lamia s'empara de Démétrios le Preneur de villes, qu'elle obligeait, tandis qu'il écrivait les villes par ses contributions, à venir, diadème en tête, s'humilier à sa porte.

Si, après ces considérations sur le rôle politique des courtisanes dans la Grèce, nous pouvions étudier l'histoire de ces mêmes femmes au point de vue des lettres, des arts et de ces mille riens charmants qui sont la marque distinctive des véritables civilisations, que de choses nous aurions à raconter ! A Athènes, l'élégance se retrouvait même dans la débauche vulgaire, même chez les joueuses de flûte, hétaires dégénérées, même chez les pallasques, sortes de filles publiques que Solon avait introduites au nom de la morale.

On comprend qu'avec de telles mœurs, et dans un pays où les courtisanes, appartenant à tous, réalisaient l'idéal de la communauté des femmes de Platon, on comprend, disons-nous, que, sous le rapport de la galanterie, les Grecs fussent généralement très-philosophes et ne se piquassent pas de jalousie vis-à-vis de leurs maîtresses, comme le font nos modernes débauchés. Aristippe venait tous les ans passer quelques jours avec Laïs à Egine. L'esclave de ce philosophe lui reprochant de donner une grosse somme à cette courtisane, tandis qu'elle se donnait gratis à Diogène, Aristippe lui répondit : « Je donne beaucoup à Laïs pour en jouir, et non pas pour qu'un autre n'en jouisse pas. » Diogène dit un jour à ce philosophe : « Quoi ! Aristippe, tu couches avec Laïs ! cesse donc de le faire ou sois cynique comme moi. — Mais, répondit Aristippe, crois-tu donc qu'on ne doive pas habiter une maison parce que d'autres y ont habité auparavant ? — Non, dit Diogène. — N'en est-il pas de même d'un navire où d'autres ont navigué ? — Oui certes. — Eh bien ! ajouta Aristippe, il en est de même aussi d'une femme dont d'autres ont joui. S'il n'y a pas d'absurdité dans les deux autres cas, il n'y en a pas dans celui-ci. » A un autre philosophe on faisait remarquer que la courtisane qu'il payait bien cher ne l'aimait pas, il répondit : « Le pain, le poisson que je mange ne m'aiment pas non plus, ce qui ne m'empêche pas de les trouver excellents. »

Les courtisanes de Grèce se divisaient en deux catégories, les hétaires déchaînées et les dyctériades, qui formaient elles-mêmes une seconde classe de pallasques ; mais toutes ces appellations : hétaires, dyctériades ou pallasques se sont fondues et confondues dans celle de courtisane, qui est devenue le nom générique des femmes se donnant volontairement, soit par plaisir, soit par calcul. Nous ne parlerons ici ni d'Aspasie, ni de Sapho, ni de Laïs, ni de toutes ces grandes physionomies de l'antiquité auxquelles il était tout naturel que le *Grand Dictionnaire* consacrait un article spécial ; mais nous allons envisager la courtisane à un point de vue très-général et esquisser les diverses phases de l'existence de ces femmes qui passèrent souvent la moitié de leur vie dans un palais et l'autre moitié à la recherche d'un asile pour reposer leur tête, et qui, tour à tour adorées et bafouées, ont vécu éternellement en butte aux justes récriminations des femmes légitimes dont elles furent toujours les ennemies nées et souvent les heureuses rivales. Prenons donc la courtisane grecque comme type de la traquante d'amour, et entrons dans son intérieur, que va nous ouvrir l'auteur des *Nuits corinthiennes*.

« La seule occupation d'une riche courtisane, dit-il, est le travail de sa toilette, travail long et minutieux qui absorbe la plus grande partie de la journée. A son lever, quatre esclaves la frictionnent de la tête aux pieds, afin d'exciter les papilles de la peau, et la placent dans un bain parfumé. Après un quart d'heure d'immersion, les esclaves, armées de strigiles en ivoire, recommencent les frictions pour enlever toutes les impuretés épidermiques. La friction terminée, on procède au travail de l'épilation, d'autant plus délicat qu'il faut arracher sans douleur les poils disgracieux. On passe ensuite aux onctions d'huile parfumée et aux fumigations aromatiques, puis la courtisane est enveloppée dans un drap et transportée sur un lit de repos. Là, voluptueusement étendue, elle pense aux vêtements et aux parures qu'elle doit prendre, elle se demande à quel genre de coiffure et de chaussure elle donnera le choix. Elle songe à l'emploi de sa journée, calcule tous les moyens de séduction qu'elle mettra en jeu. Une esclave lui tient son miroir : elle s'exerce aux doux sourires, aux regards tendres et voluptueux ; elle essaye des poses, des gestes, des mouvements gracieux ; enfin, elle indique à l'esclave habilleuse le vêtement du jour. »

Nous n'entreprendrions pas d'énumérer ici tout ce qui entrait dans la composition de cette toilette dont les détails sont innombrables ; nous voyons d'abord deux esclaves enlever le drap qui l'enveloppait, tandis que deux autres la fomentent doucement avec les plumeaux en duvet de cygne, afin de sécher les parties restées humides ; puis vient le nettoyage des cheveux, qu'on parfume, pommade et dispose avec une profusion de nattes, de tresses étroites, arrondies, autour desquelles on en-

roule des cordonnets de filigrane, des bandes lamées d'or et d'argent, tout un attirail d'objets propres à attirer le regard. La coiffure achevée, on donne une couche de noir aux sourcils, on promène sur le bord des paupières un léger pinceau trempé dans du noir d'encens pour agrandir les yeux et velouter le regard; les dents sont nettoyées avec des brosses chargées d'une poudre aromatique; la langue est râlée avec une lame d'ivoire, et dans la bouche on conserve pendant quelque temps une liqueur odorante qui doit rafraîchir et parfumer l'haleine; des éponges imbibées d'eau astringente sont promenées sur diverses parties du corps pour effacer les rides précoces et resserrer les tissus relâchés. Cela fait, on étend le blanc et le rouge sur les joues, sur le cou, sur la poitrine et sur les épaules, afin de cacher les imperfections de la peau et de reconquérir une fraîcheur perdue. La toilette des pieds, des mains et des ongles arrive ensuite, et, tous ces menus détails de la coquetterie terminés, on procède à la pose des vêtements et des parures, robes, ceinture, fichu, colliers, bracelets, agrafes, camées, etc.

Ainsi parée et vêtue, la courtisane s'installe sur de moelleux coussins, fait ouvrir la porte de sa maison et attend la visite des amoureux qui forment sa cour; ou, visant à de nouvelles conquêtes, elle monte en litière et se rend sur les promenades publiques.

Il existait à Athènes, dans des faubourgs de la ville, un quartier nommé Céramique, où Corèbus avait le premier travaillé l'argile, et qui était agréablement orné de bosquets d'arbres verts et de portiques. Là se promenaient les courtisanes désireuses d'être remarquées, et lorsqu'un jeune Athénien, épris de l'une d'elles, désirait obtenir ses faveurs, il écrivait le nom de cette belle sur un mur, et le lendemain, si elle acceptait ce nouvel amant, elle venait se placer au-dessous de l'inscription de son nom.

A Corinthe, les riches courtisanes dirigeaient leurs promenades vers le bois sacré d'Aphrodite, sur la route de Sicyone; c'est aussi là qu'elles donnaient leurs rendez-vous et excitaient les desirs des Corinthiens par l'élégance de leur mise.

L'inclination dominante des courtisanes étant de s'enrichir, elles usaient de tous les moyens les plus propres à les faire arriver à ce but. Tout autre soin leur paraissait de peu d'importance; aussi s'ingéniaient-elles à se rendre attrayantes aux yeux des hommes et à s'entourer de tout ce qui pouvait exciter leurs desirs. Une taille trop petite se rehaussait par des chaussures à talons élevés; la taille trop haute se raccourcissait par des chaussures très-minces et en penchant légèrement la tête sur l'épaule; on corrigeait la maigreur en s'arrangeant de façon à offrir aux amateurs de reliefs arrondis des formes luxuriantes, et le poète comique Alexis a tracé, dans sa comédie la *Balance*, un tableau très-exact des ruses qu'employaient les courtisanes de son temps pour s'embellir et masquer leurs imperfections.

Devait-on les blâmer de ces soins excessifs? Ovide n'a-t-il pas dit: « Les femmes ne sauraient apporter trop de soin à leur beauté, doux présent des dieux; la plupart, il est vrai, sont privées de cette faveur? » Or cette privation était plus nuisible aux courtisanes qu'à toutes autres; aussi Alexis le constate: « La majorité des courtisanes laissent à découvert les beautés que leur accorde la nature et cachent les défauts dont elles sont affligées; celles qui ont de belles dents rient sans cesse, celles, au contraire, dont les dents sont jaunes ou mal rangées tiennent toujours entre les lèvres une petite branche de myrte qui cache leurs dents lorsqu'elles sont forcées d'ouvrir la bouche ou de sourire. »

Il était tout naturel que des femmes ainsi parées de toutes les séductions extérieures, désireuses d'exercer un empire puissant sur les hommes les plus considérables de la Grèce, tinssent à orner leur esprit aussi bien que leur personne; aussi, comme nous l'avons déjà dit, l'histoire nous en montre-t-elle un grand nombre qui se distinguaient par le tour vif de leur conversation et le piquant de leurs saillies; telles furent Mélite, Gnathène, Cléonice, Lamia, Thargélie, et tant d'autres qui unissaient les charmes de l'esprit à ceux de la beauté. Elles avaient reçu l'instruction la plus soignée, avaient été formées par des maîtres comme Socrate ou Phidias et possédaient toute sorte de talents. Les hommes les plus remarquables ne rougissaient pas de se montrer chez elles, voire même d'y amener leurs femmes pour y prendre des leçons de savoir-vivre; les auteurs comiques donnaient leurs noms à leurs pièces; les historiens racontaient leur vie, citaient leurs bons mots, et il n'en est pas moins de cent trente-cinq dont les écrivains de cette époque nous ont conservé le souvenir. Donnons ici quelques échantillons de leur esprit.

L'auteur tragique Diphile, soupant un soir chez Gnathène, buvait avec plaisir du vin qu'on avait rafraîchi au moyen de neige: « Par ma foi, lui dit-il, tu as un puits dont l'eau est singulièrement froide. — C'est, répondit la courtisane, depuis que nous y jetons tous les proluges de tes drames. »

La même Gnathène soupant un jour chez son amie Dexitheé, et celle-ci enlevant de la table presque tout le poisson pour sa mère, Gnathène lui dit: « Si j'avais su cela, ma

bonne, je serais allée souper chez ta mère, au lieu de venir chez toi. »

Un homme vit en entrant chez elle des œufs dans un vase: « Gnathène, lui dit-il, sont-ils crus ou cuits? — Non, mon fils, ils sont d'argent, » c'est-à-dire payés, si tu en veux.

Stilpon reprochait un jour à Glycère de corrompre la jeunesse; elle lui répondit: « Mon cher Stilpon, nous sommes l'un et l'autre également coupables, toi et moi, car on dit que tu gâtes l'esprit de tes disciples en leur apprenant mille questions inutiles qui ne sont que de purs sophismes. »

Des jeunes gens ayant eu querelle à table à son sujet: « Va, dit-elle à celui qui avait été battu, ne te désespère pas; car ce n'est pas une lutte où l'on gagne des couronnes, mais où l'on perd son argent. »

Phryné se trouvant dans un repas avec plusieurs courtisanes athéniennes, et jouant à un jeu dans lequel toutes étaient obligées de faire ce que l'une d'elles faisait, trempa sa main dans un bassin d'eau fraîche et s'en frotta par deux fois le visage, ce qui la fit paraître encore plus jeune et plus fraîche. Les autres, qui étaient fardées, ayant été obligées de l'imiter, perdirent leurs couleurs factices et apparurent vieilles et ridées.

Quelques courtisanes de la Grèce ont été citées pour leur désintéressement; mais c'est là l'exception; la plupart des courtisanes des temps antiques, comme celles des temps modernes, visaient plus à la bourse qu'au cœur. Myrrhine, l'une d'elles, fut citée par l'adresse qu'elle déployait pour se faire combler de cadeaux et d'argent par ses nombreux adorateurs, et son amant Dinnias était sans cesse en butte aux pièges qu'elle lui tendait pour se faire donner. Tantôt c'était une profonde indifférence qu'elle feignait pour lui et qu'il s'efforçait de vaincre en la comblant de présents de toute nature; tantôt, au contraire, c'étaient des protestations d'amour si chaudement exprimées que Dinnias les récompensait à prix d'or; on était encore une mèche de ses cheveux qu'elle coupait à son intention, sacrifice que les courtisanes savaient employer à propos, les Grecs se passionnant facilement pour les beaux cheveux. « Doris, avec un cheveu qu'elle a tiré de sa belle chevelure blonde, m'a étroitement enchaîné. Malheureux que je suis! je ne suis retenu que par un cheveu, et pourtant Doris fait de moi ce qu'il lui plaît de faire. »

Si nous avons vu les courtisanes, brillantes de jeunesse et de beauté, faire usage de leurs charmes pour attirer et retenir les galants, lorsqu'elles arrivaient au déclin de l'âge et que le nombre de leurs adorateurs diminuait en même temps que l'éclat de leurs attraits, c'était à la prétendue puissance des philtres qu'elles avaient recours pour en retenir quelques-uns. Ce fut dans ce but que Mélisse demanda à Bacchus de lui faire connaître une de ces vieilles magiciennes de Thessalie qui avaient le secret de rendre les femmes aimables et de ramener les galants refroidis. Mais, à Athènes comme à Paris, nul philtre ne savait égaler le pouvoir des deux beaux yeux d'une jolie fille de vingt ans!

Les courtisanes en renom jouèrent un rôle important dans les affaires publiques, et il se passa peu de grands événements où elles ne fussent mêlées; on en trouve la preuve dans les comédies grecques: ce fut une courtisane qui contribua à établir la tyrannie de Pisistrate en l'accompagnant à la conquête d'Athènes, vêtue en Minerve; la courtisane Leana conspira avec Harmodius et Aristogiton contre les Pisistratides, et, plutôt que de trahir le secret de la conspiration, se coupa la langue avec les dents et la cracha au visage du juge qui l'interrogeait.

Pendant les guerres médiques, les courtisanes de Corinthe se rendirent au temple de Vénus, et là, les cheveux épars, elles implorèrent la déesse et lui consacrèrent leur chevelure en lui demandant la victoire pour les Grecs. La Grèce triompha, et l'image des courtisanes fut reproduite par le pinceau, au nom de la patrie.

Rome considérait beaucoup moins ses courtisanes qu'Athènes; toutefois Tite-Live nous apprend que ce fut une courtisane qui révéla au sénat les infâmes mystères des Bacchantes et qu'elle fut richement récompensée pour cette délation. Ce qui différencie complètement la courtisane grecque d'avec celle de Rome, c'est que la première, fuyant le gynécée, arborait franchement la pratique d'une vie libre, tandis qu'à Rome on voyait les plus nobles patriciennes se livrer honteusement au métier de courtisane, dans le seul but de satisfaire leur goût pour le libertinage. Que d'impératrices romaines furent de véritables courtisanes! Faut-il citer Messaline, Théodora? Mais laissons de côté ces lubriques héroïnes; ce sera bien assez de rappeler leurs turpitudes quand nous arriverons à leur nom. La Rome moderne a été un séjour privilégié pour les courtisanes, comme on peut le voir par les auteurs qui parlent de cette ville au xve, au xvie et au xviii^e siècle. Il suffira de nommer la fameuse Impéria, chez qui toute la société élégante de la cour de Léon X se réunissait; on sait qu'elle fut enterrée dans l'église de Saint-Grégoire.

Occupons-nous maintenant des courtisanes de profession qu'on trouve établies en France dès les premiers siècles et qui n'ont cessé d'y pulluler, bien qu'au dire de certains écrivains

du xviii^e siècle Venise fut le lieu du monde où se trouvaient alors le plus de courtisanes. « On dit même, lisons-nous dans le *Dictionnaire de Trévoux*, qu'il y a deux cent cinquante ans le sénat, qui les avait chassées, fut obligé de les faire revenir, afin de pourvoir à la sûreté des femmes d'honneur et d'occuper la noblesse, de peur qu'elle ne méditât des nouveautés contre l'Etat. » Il nous semble que c'était là une singulière occupation que le sénat offrait à la noblesse; mais il est probable qu'il connaissait ses goûts et qu'il savait ce qui pouvait lui convenir.

Donc, en France, les courtisanes, qu'on a désignées sous des noms bien différents aux diverses époques de notre histoire, étaient aussi protégées par les grands; les premiers rois ne dédaignèrent pas d'en entretenir auprès d'eux; non contents, comme Charibert, roi de Paris, d'avoir trois ou quatre épouses légitimes, une certaine quantité de courtisanes partageaient leur couche, et Grégoire de Tours nous apprend que les évêques eux-mêmes, dans ces temps d'ignorance et de barbarie, en entraînaient dans les palais épiscopaux.

On ne saurait s'empêcher de mettre au rang des courtisanes les plus dissolues cette fameuse Jeanne de Bourgogne qui, selon Brantôme, se tenait à l'hôtel de Nesle à Paris, laquelle faisait le guet aux passants, et ceux qui lui revenaient et agréaient le plus, de quelque sorte de gens qu'ils fussent, les faisait appeler et venir à soy et, après en avoir tiré ce qu'elle en voulait, les faisait précipiter du haut de la tour qui parolt encore, en bas, en l'eau, et les faisait noyer. »

Au reste, ce que nous aurions à dire des courtisanes au moyen âge rentre plutôt dans le domaine de la prostitution, et c'est à ce mot que nous renvoyons les lecteurs pour les détails qu'il ne trouvera pas ici.

Sous François I^{er}, la cour devint la véritable demeure des courtisanes, et c'est même à partir de cette époque que ces sortes de femmes furent désignées sous ce nom, féminin de celui de courtisan, par allusion à leur présence à la cour. Ce fut le roi qui, de son autorité, introduisit des dames galantes auprès de lui, et Brantôme le justifie de cette innovation en disant que ces dames ne ressemblaient en rien à celles qu'Héliogabale réunissait dans son palais à Rome.

François I^{er}, en encourageant le libertinage des femmes, fit de sa cour un véritable lieu de débauches. L'auteur de l'ouvrage intitulé *la Fortune de la cour* s'exprime ainsi: « François I^{er}, en s'approprisant avec les dames, les fit devenir plus hardies, et par son exemple rendit la cour premièrement desordonnée; puis, par une manière de contagion, faisant couler ce venin dans les villes, et le respendant jusque dans les maisons particulières, gasta et corrompit les mœurs publiques. » La position qu'occupait auprès du roi Mlle d'Heilly, devenue duchesse d'Etampes, et l'habitude qu'avait celui-ci « de ne pas se faire faute de femmes d'amour » et d'en prendre « quand il en avait à faire », avaient fait naître chez beaucoup de femmes jusque-là honnêtes le désir de plaire au monarque pour arriver ainsi à la fortune. Catherine de Médicis fit plus: elle réglementa en quelque sorte la débauche, et, dans la crainte qu'elle ne manquât d'aliment, ce qui cependant n'était guère à redouter, elle amena d'Italie une troupe de belles filles destinées à renforcer les honnêtes dames et demoiselles dont nous parlions tout à l'heure, et leur nombre s'augmenta considérablement lorsque Catherine eut créé les filles d'honneur, titre qui fut tout souvent une antithèse, car, en 1577, nous voyons Henri III présider un festin dans lequel ces jeunes dames parurent à moitié nues et les cheveux épars.

Charles IX s'était montré insensible aux provocations de ces belles courtisanes, dont Brantôme est l'admirateur passionné. Un jour ce roi, accompagné de sa sœur, se promenant sur les rives de la Seine, aperçut une jeune femme d'une grande beauté qui folâtrait dans les eaux. Il s'arrêta pour la considérer; mais au moment où ses yeux devaient se fixer sur elle, elle plongea et disparut, puis un instant après elle reparut à ses regards, sortit de l'eau et tordit ses cheveux après avoir pris terre, et les courtisanes de louer hautement sa beauté; mais le roi garda le silence, et cet essai de la mode des sirènes jouant sur les eaux ne se renouvela pas. La cour donnant de tels exemples, il est facile de juger l'influence qu'ils avaient sur les mœurs des bourgeois et des femmes du peuple.

Henri IV n'était pas précisément l'homme qu'il eût fallu pour arrêter ce débordement, et ce n'était pas non plus Gabrielle d'Estrées qui pouvait l'aider dans cette tâche. Sous Louis XIV, nous trouvons de nombreux noms à inscrire sur la liste des courtisanes, qui, à l'exemple de la duchesse d'Etampes, de la belle Fosseuse, de Gabrielle d'Estrées, de Marion Delorme, de Ninon de Lenclos, auxquelles le *Grand Dictionnaire* consacre des articles spéciaux, se firent une réputation de galanterie qui leur donna largement droit de figurer parmi les plus célèbres. Les Montespans, les Fontanges et les autres maîtresses du grand roi furent des courtisanes, et rien de plus, et elles furent imitées dans leurs dévergondages par Mme de Parabère, Mme de Phalaris, Mme de Châteauroux, la marquise de

Pompadour, Mme Dubarry, etc., royales prostituées qu'une bien faible ligne de démarcation sépare des Langeac, des Champmeslé, des Camargo, des Clairon, des Duthé, des Raucourt, des Sophie Arnould, des Gausin et de tant d'autres actrices dont les traditions se sont fidèlement conservées jusqu'à nos jours.

Comme on le voit, le type de la courtisane a singulièrement dégénéré depuis les temps de la Grèce; les femmes galantes modernes ont même perdu ce nom. Sous Louis XIV, nous voyons les comédiennes et les maîtresses des grands seigneurs s'appeler des créatures, et nous les voyons devenir des impures sous le règne de Louis XV, des phryniés sous le Directoire, et des lorettes sous Louis-Philippe. Les lorettes ont fait leur temps, les cocottes les ont remplacées, et les biches, les crevettes sont en ce moment en vogue. Mais quelle que soit l'étiquette, la marchandise est la même; la biche comme la lorette n'a qu'un désir, celui de capter les regards et d'allumer les desirs d'un riche libertin qui paye le plus cher possible le plaisir qu'elle est toujours prête à donner. Balzac a tracé un admirable portrait de la courtisane: « L'insouciance et la prodigalité de ces femmes les empêchent de songer à l'avenir. Dans ce monde exceptionnel, beaucoup plus comique et plus spirituel qu'on ne le pense, les femmes qui ne sont pas belles de cette beauté positive, presque inaltérable et facile à reconnaître, les femmes qui ne peuvent être aimées enfin que par caprice, pensent seules à la vieillesse et se font une fortune: plus elles sont belles, plus imprévoyantes elles sont. — Tu as donc pour de devenir laide que tu te fais des rentes? — Dans le cas d'un spéculateur qui se tue, d'un prodigue à bout de ses sacs, ces femmes tombent donc, avec une effroyable rapidité, d'une opulence effrontée à une profonde misère. Elles se jettent alors dans les bras de la marchande à la toilette, elles vendent à vil prix des bijoux exquis, elles font des dettes, surtout pour rester dans un luxe apparent qui leur permette de retrouver ce qu'elles viennent de perdre: une caisse où pulser. Aussi ceux qui connaissent bien leur Paris savent-ils parfaitement à quoi s'en tenir en retrouvant aux Champs-Élysées, ce bazar mouvant et tumultueux, telle femme en voiture de louage, après l'avoir vue un an, six mois auparavant, dans un équipage étourdissant de luxe et de la plus belle tenue. » Quand on tombe à Sainte-Pélagie, il faut savoir rebondir au bois de Boulogne, disait Florine en riant, avec Blondet, du vicomte de Portendure. Elles restent ensevelies en d'affreux hôtels garnis, où elles expient leurs profusions par des privations comme en souffrent les voyageurs égarés dans un Sahara quelconque, mais elles ne conçoivent pas pour cela la moindre velléité d'économie. Elles se hasardent aux bals masqués, elles entreprennent un voyage en province, elles se montrent bien mises sur les boulevards par les belles journées, elles trouvent d'ailleurs entre elles le dévouement que se témoignent les classes proscries. Les secours à donner coûtent peu de chose à la femme heureuse qui se dit en elle-même: « Je serai comme ça dimanche. » Ce qu'écrivait Balzac il y a vingt ans est encore, et nous pourrions dire, sera toujours de l'actualité. La vie de la courtisane est une chasse perpétuelle au billet de banque, au louis, à la pièce de cent sous. Selon les rangs et au fur et à mesure qu'elle reçoit, elle dépense, et c'est là ce que ne peuvent pas comprendre les femmes honnêtes et les gens qui ne voient qu'un manque absolu d'esprit d'ordre, d'économie et de prévision chez ces sortes de femmes, ce qui est, selon nous, une erreur qu'il importe de relever. Certes, la courtisane dépense pour satisfaire tous ses goûts et ses appétits, mais elle a encore une autre raison pour dépenser ainsi, et il ne faut pas croire que, si elle aime à s'entourer de toutes les recherches du luxe et de l'élégance, ce soit uniquement pour contenter un besoin; non, la courtisane qui a domestiques, voiture, ne peut être que la maîtresse d'un homme riche, habitué à toutes les exigences du luxe et qui veut trouver chez elle où il vient dépenser ses heures de loisir tout ce qui est de nature à répondre à sa manière de vivre, et la courtisane sait qu'elle a besoin d'une mise en scène qui la rapproche de celui qui la paye; en d'autres termes, c'est une joueuse qui double constamment sa mise; elle reçoit mille francs par mois d'un entrepreneur; en dépensant ces mille francs en frais de représentation et de toilette, il est rare qu'elle ne puisse attirer les regards d'un prodigue qui se hâte de lui en offrir trois ou quatre mille, supposant bien qu'une telle femme ne saurait coûter moins. En somme, la dépense excessive, sans proportion, est une nécessité pour elles, surtout à notre époque où les hommes qu'on est convenu d'appeler des viveurs prennent à leur solde des courtisanes, non pour le plaisir qu'ils trouvent avec elles, mais par un sentiment de ridicule vanité; chez quelques-uns, c'est une spéculation d'amour-propre; pour flatter un homme de cette trempe, il faut que le monde sache que c'est lui qui entretient telle beauté à la mode devant sa réputation à son habitude de ne jamais mettre qu'une fois une robe, de porter chaque jour un bijou nouveau et de changer chaque mois son équipage. Quelle gloire pour l'heureux mortel qui a le privilège de payer tout cela!

Inutile d'ajouter que le gentilhomme de race, le financier millionnaire, l'homme du monde, qui prend à tâche de satisfaire les moindres caprices de cette dame, est indignement trompé par la drôlesse, qui lui donne pour rival un palefrenier dont elle a remarqué la forte encolure, ou un garçon coiffeur qui lui chante en la coiffant des chansons décolletées.

Quelques-unes de ces filles ont de l'esprit, un esprit naturel, primesautier, qu'elles ne tardent pas à perdre au contact des inévitables avec lesquels elles vivent; peu à peu elles perdent le pittoresque de leur langage en adoptant toutes les expressions de l'argot banal qui se parle dans le monde interlope; aussi, quand la *courtisane* a par hasard une saillie, chacun crie au miracle et elle est colportée avec les épithètes les plus admiratives; mais le plus souvent c'est la bêtise même de ces filles qui fait leur principal mérite; les élégants et les gandins s'extasient devant des naïvetés qui échappent à leurs belles et qui démontrent leur complète ignorance. Celles-ci se nomment généralement des *grues*. Souper avec des grues est tout à fait un amusement de gentleman. Quelques-unes possèdent encore un talent fort prisé de la jeunesse élégante, celui de casser la vaisselle après dîner. Certaines grues sont très-recherchées à cause de cela; à un moment donné, elles montent sur la table et brisent tout à la grande satisfaction des convives qui crient : « Bravo, Rigolboche ! » L'une d'elles allait plus loin, elle cassait les glaces, mais avec un bruit, un éclat qui faisaient qu'il était impossible, dans une réunion de soupeurs bien élevés, de se passer de cet agréable divertissement, qui augmentait de huit ou dix louis la dépense — une bagatelle.

Les bals publics furent de tout temps l'asile par excellence de ces femmes qui, selon l'expression subtile de Gavarni, gagnent à être connues. Arrivé au rond-point des Champs-Élysées, dit un écrivain, prenez l'allée des Veuves; au bout de trente pas vous apercevrez à votre droite un bal public où se glissent comme des ombres des femmes sans cavalier; elles reviennent pour la plupart mieux accompagnées. Mogador, Pomaré, Clara Fontaine, Rigolboche, Molécule, furent des *courtisanes* qui commencèrent leur réputation au bal.

Mais le lieu et le moment où l'on est toujours certain de rencontrer les *courtisanes* en vogue, c'est le théâtre, le soir d'une première représentation. C'est là qu'en possession des avant-scènes et des premières loges, ces dames font assaut de diamants et de riches toilettes offerts par les obligants cavaliers qui sont assis auprès d'elles, ou par ceux qui les ont précédés dans leurs bonnes grâces, et, il faut bien le dire, le spectacle que donnent ces drôlesses, au visage frotté de plâtre et de fard, aux cheveux d'emprunt tout parsemés de bijoux, aux robes excentriques de couleurs rutilantes, n'est pas moins curieux que celui qui se passe sur la scène. Depuis qu'un auteur de talent, M. Alexandre Dumas fils, a réhabilité les *courtisanes* dans la *Dame aux camellias*, elles ont été cependant bien des fois prises à partie dans les pièces qu'elles viennent applaudir. Mais que leur importe un trait satirique ? Il y a longtemps qu'elles ont toutes fait bon marché de tout sentiment de pudeur et d'honnêteté, et ce sont elles qui applaudissent le plus fort les passages de l'ouvrage dans lesquels elles sont le plus maltraitées; mais la mode n'est pas nouvelle, et la correspondance de Grimm nous apprend qu'en 1782, lorsque Polissot, voulant frapper le luxe insolent des *impures*, donna la première représentation de la *Courtisane* ou *l'École des mœurs*, M^{lle} Arnould, Raucourt, d'Hervieu, Duthé, affectèrent de se placer en grande toilette au balcon et d'applaudir aux traits les plus vifs. Donc nos modernes *biches* ne font que suivre l'exemple des *impures*. Qui se ressemble s'imité, pourrait-on dire en modifiant le proverbe; celle d'hier vaut celle d'aujourd'hui, avec cette différence toutefois que certaines *impures* ont laissé une réputation d'esprit que nulle de nos *cocottes* ne serait en état d'acquiescer. Terminons cette esquisse par quelques vers d'un jeune poète, M. E. Berthoud, qui peint les *courtisanes* au vif :

Car Paris a sa courtisane,
Vampire toujours altéré,
Monstre qui bave et qui ricane
Sur ce que l'âme a de sacré;
Démon qui, sa rage assouvie,
Livra sa victime au remords,
Et la rejette dans la vie,
Le corps épuisé, le cœur mort.

— Anecdotes. Une jeune *courtisane* disait qu'elle connaissait les livres de morale : « Oui, dit un plaisant, comme les voleurs connaissent la maréchaussée. »

Une *courtisane* ayant dit à Aristippe qu'elle était en ceinte de ses œuvres : « Qu'en savez-vous ? lui répondit-il : si vous marchiez au travers d'un buisson d'épines, pourriez-vous savoir si telle épine en particulier vous aurait piquée ? »

Socrate voulait de la prudence et de la retenue, même jusque dans l'inclination bienfaisante. Voyant un homme qui prodiguait

les bienfaits sans distinction et à tout venant : « Que les dieux te confondent, s'écria-t-il, les Grâces sont vierges et tu en fais des *courtisanes*. »

Une dame galante, pour faire preuve d'instruction, avait la manie de donner à ses animaux, et même à ses meubles, des noms pris dans l'antiquité ou dans les romans. Quelqu'un lui conseilla d'appeler ses bijoux les *filles et une nuit*.

Démosthène étant allé chez une *courtisane* de Corinthe qui était fort belle, celle-ci mit ses faveurs à un si haut prix qu'il n'y eut pas moyen de conclure. Il la quitta en lui disant : « Qu'à moins d'être fou on n'achetait pas si cher un repentir. »

Phryné, la plus célèbre *courtisane* de la Grèce, et la plus riche qu'il y ait eu dans cette profession, tant chez les anciens que chez les modernes, proposa aux Thébains de rebâtir leur ville à ses frais, pourvu qu'on y mit cette inscription : « Alexandre a détruit Thèbes, et la *courtisane* Phryné l'a rebâtie. »

Le maréchal de Bonicaud, étant à Gênes, rencontra deux *courtisanes* vêtues à la mode du pays, qui lui firent la révérence; il la leur rendit avec la plus respectueuse civilité. Un gentilhomme lui dit ensuite : « Monseigneur, savez-vous quelles sont ces deux dames qui vous ont salué ? — Non, répondit le maréchal. — Ce sont des filles de mauvaise vie, reprit le gentilhomme. — Tant pis pour elles, répartit Bonicaud : quant à moi, j'aime mieux avoir fait la révérence à ces filles perdues, que d'avoir manqué à saluer une femme de bien. »

Le masque a beau mentir, Diogène femme.
On sait ce que promet ton manteau de satin,
Et quelle affaire ici te fait, jusqu'au matin,
En guise de lanterne allumer la prunelle ?

Une Laïs perdit l'amant le plus fidèle.
On la disait en pleurs; un ami court chez elle :
Il la trouve riant en face d'un miroir.
• Vous me surprenez fort, dit-il à la donzelle,
Je vous croyais au désespoir.
— Ah ! lui répond soudain la belle,
C'est hier qu'il fallait me voir !

LECOUVRE PÈRE.

COURTISANES (SÉMINAIRE DE). V. SÉMINAIRE.

Courtisanes grecques (LES), étude publiée en 1847 par M. Émile Deschanel. L'île de Lemnos était fertile en bons vins et en belles femmes. Il s'y faisait un grand commerce de l'une et de l'autre denrée. Tout y contribuait au développement de la vie sensuelle, qui amène la corruption. Aussi cette île devint-elle promptement un foyer de débauches, et, pour parler comme les anciens, un séminaire de courtisanes. C'est ce séminaire qu'en sa qualité d'ancien professeur M. Deschanel examine devant le public qu'il convie à le suivre sans prudence dans l'étude de cette petite page de l'histoire ancienne, en dehors de la direction de M. Duruy. Il est vrai qu'il ne parle des lesbiennes que pour expliquer les admirables poésies de Sapho, et des autres courtisanes grecques que comme élèves des lesbiennes dans leur art. Les courtisanes grecques étaient admirables, mais leur beauté n'était rien; c'était l'éducation (tant la moralité et l'immoralité se mêlent chez les Grecs, peuple artiste et voluptueux) qui donnait aux courtisanes tout leur prix. Cette éducation était remarquable à beaucoup d'égards; complète, elle se divisait en deux branches, la gymnastique et la musique, dont la première comprenait tout ce qui regarde le corps, la seconde, tout ce qui regarde l'esprit : la poésie, l'éloquence, la philosophie et même la politique. On les formait par tous les arts à l'art unique de l'amour, et par tous les procédés et les raffinements imaginables on les aiguillait pour la volupté. Ainsi armées de toutes pièces pour la séduction, elles partageaient non-seulement la vie privée, mais encore la vie publique de leurs amants, et devenaient leur poète, leur musicienne, leur danseuse, leur orateur même. Plus d'une fois, comme le fit Aspasie pour Périclès, elles préparèrent les discours qu'ils débitaient à la tribune.

Les courtisanes seules, dans la société antique, pouvaient jouer le rôle de ce qu'on nomme les femmes du monde dans la société moderne; elles seules pouvaient avoir quelques lumières, quelques talents; se trouver mêlées à la vie des hommes, produire par leur commerce des entretiens agréables, analogues à ceux que nous appelons la conversation dans un salon. Les femmes légitimes, au contraire, élevées dans une ignorance presque complète, vivaient à l'écart dans le gynécée, remplissant à peu près les fonctions d'intendantes. On les tenait dans une perpétuelle reclusion intellectuelle et morale. Elles n'avaient même pas le droit d'aller à la comédie. Elles étaient regardées par l'homme comme étant presque d'une espèce inférieure, et Simonide d'Amorgos ne faisait guère que traduire les sentiments de l'antiquité à leur égard lorsqu'il disait : « Il y a dix espèces de femmes : la première tient de la truie fangeuse; la seconde, du renard rusé; la troisième, de la chienne hargneuse; la quatrième,

de la terre brute; la cinquième, de la mer capricieuse; la sixième, de l'âne entêté et coureur; la septième, de la belette maigre et voleuse; la huitième, du cheval à la belle crinière; la neuvième, de la guenon laide et méchante; la dixième enfin, de l'industrielle abeille. »

Ainsi donc les courtisanes seules pouvaient être musiciennes, lettrées, philosophes et avoir un salon. Aussi le mot si connu du duc de Grammont-Caderousse aurait-il été fort juste dans l'antiquité : « Je préfère des courtisanes aux autres femmes, parce que j'aime mieux m'amuser que m'ennuyer. » Elles seules pouvaient devenir fameuses et faire parler d'elles soit en mal, soit en bien, et l'un et l'autre, Périclès le déclara solennellement dans une fameuse oraison funèbre, est également à redouter pour les femmes vertueuses.

Après ces détails curieux qui prouvent que chez les Grecs n'était pas courtisane qui voulait, et que les anciens étaient beaucoup plus délicats que nous dans le choix de leurs maîtresses, M. Deschanel consacre une petite étude à chacune des courtisanes célèbres de la Grèce. Il termine par un chapitre fort sérieux sur Sapho, cette muse qui puisa son talent dans l'amour, et sur ses poésies.

L'ouvrage de M. Deschanel est plein de recherches sérieuses, de détails piquants et de mots spirituels. Le style est coulant, trop coulant même, car un pareil sujet aurait demandé un peu plus de variété, nous allions dire de désordre, dans la composition et la couleur.

Courtisane (LA) [*la Cortigiana*], comédie de l'Arétin. Au lieu d'une action fort simple, qui est le caractère distinctif des autres comédies de l'Arétin, cette pièce en renferme deux, qui ont si peu de rapport l'une avec l'autre, qu'elles se font tort mutuellement et qu'elles s'arrivent qu'avec beaucoup de peine à un dénouement commun. On est d'abord trompé par le titre. On croit que l'héroïne de la pièce est une courtisane, et l'on s'attend à tout ce qu'un esprit tel que celui de l'Arétin a dû mettre de gaillardise dans un tel sujet; mais ce n'est rien moins que cela. Messer Macco, Siennois, vient à Rome pour accomplir un vœu que son père avait formé de le faire cardinal. Pour devenir cardinal, il faut d'abord être courtisan; et ce métier de courtisan, que Messer Macco ne sait pas, maître André se charge de le lui apprendre. C'est, on le voit, un cadre où peuvent entrer les satires les plus piquantes et les plus vives; l'Arétin ne les épargne pas; quelquefois ses traits sont fins et détournés, quelquefois aussi ils ont une franchise presque brutale. Maître André, dans sa première leçon, dit franchement à son élève qu'il faut, pour être courtisan, savoir mentir et blasphémer, être joueur, envieux, flatteur, hérétique, hâbleur, médisant, ingrat, ignorant, débauché dans tous les sens et dans tous les genres; puis il reprend chacune de ces qualités, et explique en quoi elle consiste et comment on s'y prend pour l'acquiescer. On peut juger par un seul mot des libertés qu'il se donne : « Comment d'rient-on hâbleur, » demande Macco. (*Come si frappa?*) Et maître André répond : « *Contando miracoli*. » En racontant des miracles. Il met ailleurs en scène le sacristain de Saint-Pierre, et plus loin le gardien d'*Ara-Cali*, tous deux avec des traits qui étonnent ceux mêmes qu'ils ne scandalisent pas. On met ce pauvre Macco dans les mains d'un seigneur Mercure, médecin qui, pour le disposer au cardinalat, lui fait prendre des pilules et le plonge dans une étuve qu'il nomme le *moule des cardinaux*. Toute cette partie de la pièce est composée de tours qu'on joue au candidat, et de scènes épisodiques très-décousues, mais toujours gaies et pleines de sel. L'autre partie n'a pas le moindre rapport avec le sujet : c'est un signor Parabolano, Napolitain, petit-maître ridicule, amoureux emphatique d'une jeune fille, que l'on présente à une vieille courtisane. Des tours d'une autre espèce fournissent des détails différents, mais tout aussi légers que les premiers. Les deux dupes s'aperçoivent enfin que l'on s'est moqué d'eux, et s'en consolent. La pièce n'a pas d'autre dénouement. D'après ce qu'on en voit ici, on sera peut-être surpris qu'elle ait été représentée publiquement. Elle le fut pourtant à Bologne en 1537, et, pour qu'il n'y manquât rien, ce fut pendant le carême.

La *Cortigiana* est la seconde des cinq comédies de l'Arétin qui sont généralement regardées comme ses meilleurs ouvrages, malgré les détails scabreux dont elles sont remplies; en outre, le génie indépendant de l'Arétin n'ayant pu se soumettre à aucune régularité, cette pièce perd presque tout son mérite à être analysée.

Courtisane honnête (LA), comédie anglaise en deux parties, de Dekker. Cette comédie, que Hazlitt place avec raison parmi les meilleures du théâtre anglais, renferme en effet des scènes très-belles et très-émouvantes, et, malgré son titre de comédie, il y a peu de pièces plus attachantes et plus pathétiques. C'est le sujet de la *Courtisane amoureuse*, de *Marion Delorme*, de la *Dame aux Camellias*, l'histoire d'une courtisane purifiée par l'amour. Hippolyte, gentilhomme milanais, qui croit que sa maîtresse vient de mourir, est conduit par ses amis chez la courtisane Bellafront. Il a le cœur triste; il reste plongé, au milieu des distractions qu'on lui procure, dans

une méditation douloureuse. Bellafront essaye de dissiper son chagrin. Mais le jeune homme, las de ses importunités et rempli d'horreur pour les voluptés qu'elle lui propose, répond à la courtisane avec mépris; il s'anime en parlant, il s'indigne à la pensée de l'existence misérable à laquelle s'est condamnée par sa faute une femme jeune et belle, et il lui représente avec force les douleurs cachées de sa vie présente que le plaisir et la richesse ne dissimulent pas, les amertumes inévitables que lui garde l'avenir et la punition qui l'attend au delà du tombeau. Ce langage sévère, inspiré par un sentiment généreux, cette apologie de la vertu et cette condamnation du vice, dans la bouche d'un homme jeune et affligé, troublent le cœur de la courtisane. Elle écoute en pleurant. L'émotion qu'elle éprouve la livre sans défense à un sentiment nouveau pour elle; elle aime et elle se jure à elle-même de redevenir honnête, pour mériter l'estime d'Hippolyte. En effet, elle tient la parole qu'elle s'est donnée, elle rompt avec tous les souvenirs du passé, elle reprend dans le monde le rang d'une honnête femme, elle pousse la vertu jusqu'à étouffer la passion qu'elle avait conquis et elle épouse, en dernier lieu, un gentilhomme auquel elle reste fidèle, malgré ses mauvais traitements, malgré les conseils peu honorables qu'il lui donne, malgré les tentations de la pauvreté et les séductions de son ancien amant qui, après l'avoir convertie, voudrait la corrompre à son profit. Cette donnée a fait trouver au poète des situations dramatiques et de beaux vers marqués au coin du génie. La première partie de la pièce a pour sujet la conversion de la courtisane. Dans la seconde, le poète nous la montre redevenue honnête, mariée, remplissant avec dévouement ses devoirs de femme et luttant contre la misère et les mauvais traitements. Là encore il y a des situations et des vers heureux. La mort d'Infelice, maîtresse d'Hippolyte, qu'on a feint d'enterrer, dans la première pièce, et qu'il a tant pleurée, n'était qu'apparente. Son père, afin de la séparer de son amant, lui avait fait boire une potion soporifique qui l'avait plongée dans une léthargie dont il profite pour l'emmener à Bergame. Malgré cette ruse, elle parvient à rejoindre celui qu'elle aime, l'épouse et le réconcilie avec son père. Mais Hippolyte, qui lui a été fidèle tant qu'il l'a crue morte, oublie ses devoirs depuis qu'il est marié. Il a revu Bellafront, comme lui engagée sous les lois de l'hymen, et par un caprice étrange, il cherche maintenant à séduire la courtisane, dont il a repoussé l'amour, et dont son mépris a fait autrefois une honnête femme. Infelice l'apprend, et dans une scène ingénieuse, elle inflige à son mari une cruelle mortification. Elle arrive auprès de lui les vêtements en désordre, l'œil égaré : « Je suis coupable, s'écrie-t-elle, je vous ai trahi, » et elle implore à genoux son pardon. Hippolyte accueille cette confidence avec une colère qu'il ne peut dissimuler. « Point de pardon, dit-il, pour la femme adultère ! elle n'entrera plus dans ma couche, » et il veut la chasser. Mais Infelice se relève tranquillement : « Je suis bien aise, reprend-elle, de savoir ce que je viens d'apprendre. Votre conduite dictera la mienne. Ce n'est pas moi qui vous ai trompé, c'est vous qui m'avez trahie. J'en ai la preuve. Vous ne vouliez pas m'accorder de pardon. Eh bien ! vous vous êtes jugé vous-même, vous n'en obtiendrez pas. » Et elle le laisse tout étourdi du tour qu'elle vient de lui jouer. Tout naturellement la pièce se termine par la réconciliation des deux époux. « Le rôle de Bellafront, dit M. A. Mézières dans son intéressant volume sur les *Contemporains et successeurs de Shakespeare*, est le plus intéressant et le mieux traité des deux pièces. La courtisane, dans les situations dramatiques où la place le poète, a quelquefois des accents sincères qui nous émeuvent. Le souvenir humiliant de ses fautes passées, et les efforts qu'elle a faits pour se réhabiliter dans le présent, la rendent touchante... Ce qu'il y a de plus remarquable dans la *Courtisane honnête*, ce sont des fragments, des scènes détachées. La pièce renferme tous les éléments d'un beau drame. Il n'y manque que l'harmonie et la mise en œuvre. Si Shakespeare s'était servi des mêmes matériaux que Dekker, il en aurait tiré un ensemble admirable. »

Courtisanes (LES), comédie de Polissot. V. ÉCOLE DES MŒURS (L') ou LES COURTISANES.

Courtisane (LA), tableau de van der Meer de Delft; musée de Dresde. La scène se passe sur une espèce de terrasse ou de balcon, à la tombée de la nuit. Contre la balustrade, au premier plan, est disposée une table recouverte d'un tapis de laine à dessins rouges et jaunes sur fond gris. En arrière de cette table, à droite, est assise la courtisane, charmante jeune femme, au délicieux visage, coiffée d'une grande cornette blanche et vêtue d'un corsage jaune citron avec un petit col blanc rabattu et un peu entr'ouvert. De la main gauche elle tient une coupe de forme antique, appuyée sur la table, près d'un pot de grès. Sa main droite s'ouvre nonchalamment pour recevoir une pièce d'or que lui présente un homme debout derrière elle et qui lui prend les seins. Ce galant intrépide a la tournure et le costume des raffinés hollandais du XVII^e siècle : pourpoint rouge camellia, chapeau de feutre gris, à larges

bords, avec des plumes vertes et jaunes. A gauche un autre homme, assis et vu presque de dos, retourne sa tête souriante, ombragée par un grand chapeau noir; de la main gauche il tient un hanap, de la droite une guitare. Son costume se compose d'un pourpoint noir, avec manches à crevés, et d'une riche colerette de guipure. Son manteau est jeté négligemment derrière lui sur la balustrade. Entre les deux hommes, une vieille femme encapuchonnée se penche en souriant avec une curiosité avide, pour voir si la belle courtisane accepte l'offrande du cavalier au pourpoint rouge.

Ce tableau passait autrefois pour être l'œuvre de Jacob van der Meer d'Utrecht; il a été restitué depuis peu à Jean van der Meer de Delft par M. W. Bürger, qui a fait sur ce dernier maître une étude des plus intéressantes et qui a relevé sa signature et la date 1656 sur la toile dont nous venons de donner la description. Suivant cet éminent critique, la *Courtisane* du musée de Dresde a dû être peinte à Amsterdam, à une époque où van der Meer de Delft travaillait chez Rembrandt: « Le naturel des attitudes, la sincérité profonde des expressions, la force et l'harmonie de la couleur, l'audace des tons francs et des dégradations prodigieuses de clair-obscur, la pose de la pâte ferme dans les lumières, les trottis transparents dans les ombres, la puissance et la bizarrerie de l'effet, c'était Rembrandt qui enseignait ces secrets-là. » On ne connaît pas d'autres tableaux de Jean van der Meer qui renferment, comme celui-ci, des figures de grandeur naturelle.

Courtisane (LA VIE D'UNE), nom donné à six compositions d'Hogarth, où l'artiste, aussi original que l'auteur de *Robinson Crusoe*, qui avait traité le même sujet, voulait démontrer la terrible logique de l'inconduite et les degrés souterrains qui font descendre l'âme de l'impudence à l'abrutissement. C'est aussi la donnée du meilleur roman de Restif de la Bretonne: la *Paysanne pervertie*. L'artiste divisa cette épopée du vice en six compositions: la jeune paysanne débarque de la campagne; une vieille infâme la livre au vice élégant; la vie opulente s'ouvre pour elle; viennent des alternatives de misère et de désordre; puis l'ivresse, la prison, la maladie et le cercueil, ce cercueil à peine cloué sur lequel viennent rire et boire ses compagnes et ses rivales. « Les *Harlots progress*, c'est le titre commun à ces diverses scènes, produisirent, dit M. Philarrète Chasles, une grande sensation. La vérité des types était incontestable; on reconnaissait jusqu'à l'ignoble vieille qui faisait tous les matins les antichambres de la noblesse débauchée. La foule s'attroupait devant les gravures et nommait les personnages. Le peintre populaire, le vrai peintre de l'école anglaise était trouvé. Il était courageux, il était brutal et fin, passionné et sévère, ce pinceau trop appuyé peut-être, mais profondément significatif, ne laissant de doute ni sur ses intentions, ni sur son but, ni sur sa race. » Bientôt les exemplaires du *Harlots progress* ne suffirent plus à la demande des amateurs, et, en 1782, ils se vendaient chez sa veuve au prix de 26 schellings pièce.

Courtisane (LA JEUNE), tableau de Sigalon; musée du Louvre. Cette courtisane est une belle et robuste jeune fille, aux épaules et aux bras nus, à la désinvolture élégante et hardie, au minois gracieux et fripon, au sourire voluptueux et au regard effronté. Une toque de velours noir, ornée d'une plume blanche, est posée avec coquetterie sur sa chevelure; une légère écharpe flotte autour de son sein et laisse à découvert le haut de sa poitrine. D'une main, elle prend les bijoux que lui présente dans un coffret un gentilhomme d'une quarantaine d'années, assis à sa gauche et qui la regarde tendrement. De l'autre main posée sur sa hanche, elle reçoit un billet doux sur lequel on lit: *All'idolo del mio cuore* (à l'idole de mon cœur), billet que lui glisse un adolescent placé derrière elle. Celui-ci, appuyé sur une table recouverte d'un tapis, se dissimule de son mieux: c'est l'amant de cœur; une négresse, à la mine éveillée, se penche vers lui et, un doigt sur les lèvres, lui recommande la discrétion. Ce tableau est l'un des premiers et des meilleurs ouvrages de Sigalon. « Les divers sentiments de la joie, de la perfidie, de l'amour ou plutôt du désir, dit M. Ch. Blanc, y sont exprimés avec l'éloquence qui est le privilège du vrai peintre, éloquence muette, mais bien plus forte et brève que celle du langage parlé ou écrit. Il y a de la vérité dans la couleur autant que dans le jeu des physiognomies et des pantomimes, et le tableau, adroitement réduit aux dimensions de la demi-figure, concentre son effet, se pondère plus facilement, se remplit et s'harmonise. Les peintres y relèveront les qualités qu'ils font passer naturellement avant toutes les autres, celles de la peinture. Ils en aiment la force accentuée, souple et fière, et ces généreux empâtements qui rappellent l'école de Venise, et qui était alors une nouveauté, surtout chez un artiste sorti récemment de chez Guérin. Enfin le critique peut y voir une sorte de Titien à la française, et, sous le rapport de la composition et des airs de tête, un Caravage humanisé, tempéré, adouci. » Chose singulière! Sigalon n'était pas satisfait de cette peinture; la jugeant trop faible pour être envoyée au Salon, il la fit offrir, pour 600 fr., à la municipalité d'U-

zés, sa ville natale, qui n'en voulut point! Il la relégua de dépit dans un coin de son atelier, mais, quelque temps après, pressé par ses amis, il l'exposa au Salon de 1832, où elle obtint un grand succès. Le gouvernement l'acheta 2,000 fr. et la fit placer au Luxembourg, d'où elle est venue au Louvre. La *Jeune courtisane* a été gravée par Reynolds, par M. J. Guillaume (sur bois, dans l'*Histoire des peintres*), etc.

COURTISANERIE s. f. (kour-ti-za-ne-ri — rad. *courtisan*). Art, habitude de faire sa cour aux princes; *Bossuet fonda la COURTISANERIE sur l'autorité de la religion*. (A. Peyrat.)

— Par ext. Adulation, flatterie: *Je m'étudiais à lui plaire et il se prêtait à toutes mes COURTISANERIES*. (Balz.)

COURTISANESQUE adj. (kour-ti-za-nè-ske — rad. *courtisan*). Propre aux courtisans, qui convient aux courtisanes: *Il faut se donner de garde du venin qui est caché sous le miel de vos beaux conseils COURTISANESQUES*. (Villeroi.) *J'emploie non la langue COURTISANESQUE, mais celle des gens avec qui je travaille à mes champs*. (P.-L. Courier.) *Sans doute la langue COURTISANESQUE du grand siècle, quoiqu'elle soit assez fière dans Pascal, dans Corneille et dans Bossuet, n'est pas très-conforme aux mœurs du moyen âge de la Grèce*. (Villem.)

COURTISANESQUEMENT adv. (kour-ti-za-nè-ske-man — rad. *courtisanesque*). Néol. D'une façon courtisanesque; comme une courtisane: *C'était une fort belle dame, COURTISANESQUEMENT vêtue*. (Michelet.)

COURTISANT (kour-ti-zan) part. prés. du v. *Courtiser*: *Un homme COURTISANT toutes les femmes et les faisant servir à ses vœux de fortune...* (Fourier.)

COURTISÉ, ÈE (kour-ti-zé) part. passé du v. *Courtiser*. Que l'on courtise, que l'on cajole, à qui l'on fait la cour: *Un prince bassement COURTISÉ. Une femme COURTISÉE pour sa dot*.

COURTISEMENT s. m. (kour-ti-se-man — rad. *courtiser*). Action de courtiser. Il Vieux mot.

COURTISER v. a. ou tr. (kour-ti-zé — de cour, en passant par la forme *cortioier*, fréquentier la cour). Faire sa cour à: *Que de gens COURTISENT les vieux rentiers! Mme de Forcalquier s'approprisoit terriblement; elle a été excessivement fêtée à la noce de M. de Lamballe: le prince de Conti l'a extrêmement COURTISÉE*. (Mme de Deffand.) *L'impératrice Catherine COURTISAIT Voltaire*. (Mme de Staël.) *Je ne COURTISSE ni la puissance royale ni la faveur populaire*. (Scribe.)

On l'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime. CORNEILLE.

J.-B. Rousseau a dit, en parlant de la vertu:

Quel espoir de bonheur lui peut être permis,
Si, pour avoir la paix, il faut qu'elle s'abaisse
A toujours se contraindre, à courtiser sans cesse
Jusqu'à ses ennemis?

— Faire sa cour à une femme pour gagner son cœur ou obtenir ses faveurs: *Un mari est toujours le dernier à savoir qu'on COURTISE sa femme*. (Balz.)

Quel sot démon vous force à courtiser
Une baronne, afin de l'abuser? VOLTAIRE.

Heureux qui peut toujours tromper des infidèles!
C'est votre lot, vous courtisez des belles,
Et moi des rois: j'ai bien plus tort que vous. VOLTAIRE.

— Fig. Caresser, aduler, se montrer chaud partisan de: *COURTISER la gloire, la fortune. COURTISER les Muses. COURTISER le malheur. Alexandre semblait inquiet de n'être pas tout à fait Grec, et COURTISAIT l'ombre d'Athènes*. (Michelet.)

Juge si, toujours triste, interrompu, troublé,
Lamoignon, j'ai le temps de courtiser les Muses! BOILEAU.

L'agile papillon de son aile brillante
Courtise chaque fleur, caresse chaque plante. MICHAUD.

Se courtiser v. pr. Se faire la cour l'un à l'autre: *On ne se marie pas au village avant de s'ÊTRE longtemps COURTISÉS*.

— Syn. *Courtiser, faire la cour*. V. *COUR*.

COURTISIEN, IENNE adj. (kour-ti-zain, iè-ne). Géogr. Qui appartient au village de Courtisols: *Le singulier patois COURTISIEN a beaucoup occupé les linguistes*.

COURTISOLS, bourg et comm. de France (Marne), cant. de Marson, arrond. et à 13 kilom. E. de Châlons-sur-Marne, sur la Vesle; 1,740 hab. Education d'abeilles; commerce de bestiaux et de céréales. Belle église dédiée à saint Martin. Ce bourg fut fondé à la fin du XVII^e siècle par une colonie de Suisses; ses habitants ont conservé des coutumes et un langage particuliers. Mais il a été écrit des choses si étranges sur le langage des habitants de Courtisols, que ce pays est devenu célèbre dans les fastes de la linguistique. D'un simple patois on a voulu faire un dialecte allemand ou tout au moins helvétien. En comparant le vocabulaire usité à Courtisols avec les vocabulaires des autres patois voisins on n'y trouve pas une différence assez grande pour justifier une pareille assertion. Bien plus, ce vocabulaire a été comparé avec le dialecte de la Suisse romande,

et là encore le résultat a été la preuve que le patois de Courtisols a un fond gallo-romain ou roman, avec quelques termes d'origine tudesque, comme il y en a beaucoup dans tous les patois de la Champagne.

COURTIVRON (Gaspard Le COMPASSEUR DE CRÉQUI-MONTFORT, marquis DE), homme de guerre et savant français, né au château de Courtivron (Bourgogne) en 1715, mort en 1785. Il entra fort jeune dans l'armée, servit avec distinction sous les ordres du marquis de Clermont-Tonnerre, puis du maréchal de Broglie, dans la campagne de Bohême (1741), et enfin du maréchal de Saxe, à qui il sauva la vie pendant la campagne de Bavière. Les blessures qu'il avait reçues le forcèrent à abandonner la carrière des armes, avec le grade de mestre de camp. Le marquis de Courtivron se livra entièrement alors à l'étude, et devint membre de l'Académie des sciences. Outre un assez grand nombre de mémoires publiés dans le recueil de cette Académie, et dont le plus remarquable est celui qui a pour titre: *Sûre manière de résoudre par approximation les équations de tous les degrés*, on a de lui: *Traité d'optique* (1753, in-40), et *l'Art des forges et fourneaux à fer* (Paris, 1761, 4 parties in-fol.), écrit en collaboration avec Bouchu et Duhamel.

COURTIVRON (Antoine-Nicolas-Philippe-Tanneguy-Gaspard Le COMPASSEUR DE CRÉQUI-MONTFORT, marquis DE), écrivain français, né à Dijon en 1753, mort en 1832, fils du précédent. Lieutenant-colonel de carabiniers au commencement de la Révolution, il se montra partisan des réformes, sauva au péril de sa vie le chevalier de Malseigne, lors de la révolte de la garnison de Nancy (1790), et quitta la France en 1792. Il se retira à Munich, où il consacra son temps à l'étude. Il donna une traduction remarquable des *Essais* de Rumfort. De retour en France, il fut nommé maire de Bussy-le-Parle par Napoléon, puis devint maire de Dijon sous la Restauration. Outre sa traduction des *Essais politiques, économiques et philosophiques*, de Rumfort (Genève, 1799, 2 vol. in-80), on a de lui: *Moyens faciles de détruire les loups et les renards* (1809), et des manuscrits au nombre desquels se trouve une traduction de la *Jeanne d'Arc* de Schiller.

COURT-JOINTÉ, ÈE adj. Manég. Qui a les articulations inférieures trop courtes: *Cheval COURT-JOINTÉ. Jument COURT-JOINTÉE*.

— Fauconn. Qui a les jambes médiocrement longues, en parlant de l'oiseau: *Faucon COURT-JOINTÉ*.

— Gramm. Dans cet adjectif composé, *court* est pris adverbialement pour modifier *jointé*, et doit conséquemment rester invariable: *Une jument COURT-JOINTÉE*.

COURTLAND, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat d'Alabama, sur le chemin de fer de Memphis à Charleston; 3,100 hab. Le 28 juillet 1862, le général confédéré Armstrong y battit les fédéraux, leur fit 100 prisonniers, et s'empara de six wagons chargés d'armes, de munitions et d'approvisionnements.

COURTMAILLE s. f. (kour-ma-ille, il mll. — de court et maille, oeil). Vitic. Sarment sur lequel les yeux se trouvent très-rapprochés.

COURT-MANCHÉ, ÈE part. passé du v. *Court-mancher*: *Epaule COURT-MANCHÉE*.

COURT-MANCHER v. a. ou tr. Art culin. En parlant d'une épaule, en traverser le manche d'une broche de bois pour le rapprocher du gros de l'épaule: *COURT-MANCHER une épaule de mouton*.

COURT-MONTÉ, ÈE adj. Manég. Qui est bas de reins, en parlant du cheval: *Une jument COURT-MONTÉE*.

COURTOIS, OISE adj. (kour-toi, oi-ze — rad. *cour*, qui autrefois s'écrivait *court*). Honnête et gracieux: *Un chevalier COURTOIS. Des manières COURTOISES. Les Anglais excellent à témoigner la faveur avec réserve, à se montrer particulièrement COURTOIS sans être empressés*. (Guizot.)

— Un âne accompagnait un cheval peu *courtois*. LA FONTAINE.

Ce monstre, si cruel sous un front si *courtois*,
N'a-t-il pas de l'accès en la maison des rois? ROTROU.

— *Armes courtoises*, Armes qu'on employait dans les tournois, et dont la pointe et le tranchant étaient émoussés: *Combattre à ARMES COURTOISES*. 1 Fig. Moyens honnêtes et loyaux pour attaquer et pour se défendre: *L'injure n'est jamais une ARME COURTOISE*.

— Rem. Les mots *courtois* et *courtoisie*, dont nous nous servons fréquemment aujourd'hui, paraissent être pres de mourir de vieillesse en 1675. Le Père Bouhours en était convaincu. « Ces mots, dit-il, commencent à vieillir et ne sont plus du bel usage. Nous disons *civil*, *honnête*, *civilité*, *honnêteté*. » *Courtois* et *courtoisie* ont survécu à cet arrêt et sont aussi vivants dans la langue qu'ils l'étaient il y a près de deux cents ans.

— Syn. *Courtois, affable, civil, gracieux, honnête, poli*. V. *AFFABLE*.

— Antonymes. *Discourtois, grossier*.

COURTOIS (Hilaire), poète français, né à Evreux au commencement du XVII^e siècle. Il exerça la profession d'avocat à Mantes, puis au Châtelet de Paris, et composa des poésies

latines et françaises des plus médiocres. On a de lui *Volantilla* (Paris, 1538, in-80), recueil d'épigrammes latines; *Distiques latins*, tirés de Diogène Laërce (1541); *Epitaphes sur la mort de l'amiral C. d'Annebaut* (1553), etc.

COURTOIS (Jean), peintre émailleur du XVI^e siècle, fils de Robert Courtois, peintre verrier du Mans. Il quitta la peinture pour l'émaillure, en 1540, après avoir travaillé dans les églises de la Ferté-Gaucher, et alla se fixer à Limoges. Le musée du Louvre possède de ce peintre plusieurs émaux signés J. C. et représentant des chasses et des sujets bibliques. Ils sont exécutés avec beaucoup de soin et de finesse, mais ils sont faibles de dessin et de coloris. — Pierre Courtois, parent du précédent, vivait à la même époque. C'était un peintre émailleur fort remarquable, qui travailla de 1550 à 1568, et dont le musée du Louvre possède quelques émaux fort estimés, entre autres les *Enfants de Niobé percés de flèches* et le *Répas des noces de Psyché*. — Un autre artiste du même nom, et vraisemblablement de la même famille, Martial Courtois, était peintre et orfèvre vers 1579. On lui attribue les émaux signés M. C.

COURTOIS (Jacques), dit le *Bourguignon*, peintre célèbre de l'école française, né à Saint-Hippolyte (Doubs) en 1631, mort à Rome en 1676. Il était fils d'un peintre amateur. Son père, lui trouvant des dispositions pour la peinture, le fit travailler de très-bonne heure, puis l'envoya en Italie continuer ses études. Jacques fit à Milan la connaissance d'un officier français qui devint son ami. Pour ne pas le quitter, il suivit l'armée qui entra en campagne, et, pendant trois ans, il dessina les scènes de la vie militaire, les camps, les combats, les escarmouches, les marches, les sièges, en même temps que les paysages qui passaient sous ses yeux. De retour à Milan, il entra dans l'atelier d'un peintre nommé Jérôme, qui avait dans la ville une certaine réputation. D'Argenville nous apprend que le Guide, ayant vu chez cet artiste une étude de Courtois d'après nature, voulut en connaître l'auteur et l'amena à Bologne. Ce fut là que Jacques se lia d'amitié avec l'Albane. Quelques essais qui furent remarqués lui firent donner par le public le surnom de *Borgognone*, qui lui est resté.

Sous l'influence du milieu dans lequel il vivait à Bologne, le peintre français négligea d'abord les batailles pour se lancer dans les sujets religieux et la mythologie. Aussi se crut-il obligé de visiter les galeries de Florence et d'aller ensuite étudier les chefs-d'œuvre de Rome. Dans la ville des papes, les pères de Cîteaux lui demandèrent son premier tableau religieux pour leur couvent de Santa-Croce-in-Giulianella. Cette composition eut du succès, parut-il, car Pietro di Cortone se mit à la prôner comme un chef-d'œuvre. Mais là n'était point l'avenir de Jacques, et il ne tarda pas à revenir à ses instincts naturels. « Muni de quelque argent qu'il avait amassé, dit d'Argenville, il peignit de caprice quelques batailles, sans savoir précisément à quel genre de peinture il s'attachait. La seule vue de la bataille de Concherait, peinte par Jules Romain dans le Vatican, le détermina entièrement. Le comte Carpegna lui en commanda plusieurs sur le rapport de Michel-Ange-des-Batailles (Cerquozzi), qui, étant venu voir Courtois sans se faire connaître, publia partout son mérite. » Le style original de Jacques dut produire, en effet, une certaine sensation. Ses figures n'avaient plus rien d'antique ni d'idéal; c'étaient les cavaliers qu'il avait étudiés dans l'armée du Milanais. En outre, il peignait du premier jet, et arrivait ainsi à donner à ses toiles un judicieux mouvement, une véritable furia. Ces petites compositions eurent le plus grand succès. « Le prince Mathias de Médicis, gouverneur de Sienne, pour lequel, dit Cochin, il a beaucoup travaillé dans sa belle maison de Lappoggio, le fit venir à Florence et à Sienne; il se maria en ce pays avec la fille d'Horace Vajani, peintre florentin, et devint extrêmement jaloux de sa femme. Il passa ensuite par les cantons suisses, vint dans sa patrie et s'en retourna par Venise, où la peste qui affligeait la ville de Rome le retint pendant un an. » Ce fut alors qu'il peignit, pour le procureur Sagredo, une série des batailles de l'Ecriture. « Ces tableaux, peints en grand, dit encore Cochin, sont exécutés sur des cuirs dorés, laissant en plusieurs endroits ce fond d'or pour le luisant des cuirasses. Comme ces peintures, malgré nombre d'incorrections, étincellent du plus beau feu et présentent les effets les plus piquants et le faire le plus hardi, elles enflammèrent le génie de Parrocel. »

Certains biographes parlent du caractère de Courtois en termes peu flatteurs. Sa femme étant morte après sept ans de mariage, ils laissent croire qu'il l'avait empoisonnée. Jacques, devenu veuf, se retira du monde. Il alla chercher un asile chez les jésuites, qui le reçurent fort bien. Peu après son entrée dans la compagnie de Jésus, il se mit à décorer l'intérieur de la maison de Venise. De là il fut appelé à Rome pour peindre, dans la tribune de l'église du Jésus, *Josué arrêtant le soleil*. Mais au moment de commencer l'exécution de l'esquisse qu'il venait d'achever, il tomba malade, et il mourut d'une apoplexie lente à l'âge de cinquante-cinq ans.

Labbé Lanzi, entre autres compliments

qu'il adresse à Courtois, dit, en parlant des batailles du prince Mathias, que le peintre avait mis autant d'exactitude qu'en pourrait mettre un historien. Cette appréciation nous paraît erronée; Jacques n'avait pas ce soin de l'exactitude qui distingue Van der Meulen. Au lieu de suivre une donnée quelconque, il improvisait tout au contraire; il ne cherchait absolument que des masses pittoresques, des effets imprévus, des oppositions énergiques, parfois bizarres, souvent heureuses; mais rien de précis dans l'ensemble, ni dans le détail. «Rarement, dit d'Argenville, Courtois faisait-il des esquisses et des dessins: la hampe de son pinceau, qu'il aiguillait, lui servait à tracer sa pensée sur la toile, et il peignait ensuite son tableau sans le quitter.» On ne connaît en effet, de Jacques Courtois, qu'un assez petit nombre de dessins. A sa mort, on en trouva soixante-douze, que Bellori acheta pour soixante-dix écus. «Ils formaient un livre, dit Mariette, dans lequel le Bourguignon déposait les premières pensées de ses tableaux avec un esprit et une intelligence dont il n'y a guère que lui qui fût capable.» Courtois est surtout remarquable dans ses eaux-fortes; presque toutes sont excellentes. Cependant les petites valent mieux que les grandes. Brillant, hardi, nerveux dans les cadres étroits, il est mal à l'aise et tout embarrassé dans les vastes proportions, qu'il laisse toujours vides.

En dépit des nombreux enthousiastes qui l'ont vanté beaucoup trop, Jacques Courtois n'est peut-être qu'un peintre de genre. Ses chevaux, lourds, sans allure, sans race, sont communs et ne se meuvent pas facilement. Le peintre, d'ailleurs, n'avait que faire d'élégance et de légèreté dans ses mêlées imposantes, dans ses compositions monotones et confuses, comme dit fort bien M. Charles Blanc, uniquement faites pour réveiller et amuser l'attention par quelques lumières vives et répétées, semblables à des coups de pistolet dans le brouillard.

Les tableaux les plus remarquables de Courtois, dit Bourguignon, sont *Motse en prière pendant le combat des Amalécites* et la *Bataille d'Arbelles*, au Louvre.

— Son frère, Guillaume COURTOIS, né en 1628, mort à Rome en 1679, fut un peintre de mérite. Il parcourut l'Italie, et finit par se fixer à Rome, où il jouit d'une grande faveur auprès d'Alexandre VII. Son meilleur tableau est un *Josué arrêtant le soleil*, dans la galerie de Montefalcone. On a aussi de lui quelques eaux-fortes estimées.

COURTOIS (Jean-Louis), écrivain et jésuite français, né à Charleville en 1712, mort en 1773. Il professa la rhétorique, puis fut envoyé à Rome pour y recueillir les matériaux nécessaires à la continuation de la *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu*, et ruina sa santé par un excès de travail. On a de lui un petit poème latin sur l'eau de goudron : *Aqua picea*, inséré dans les *Poemata didascalica* (Paris, 1749).

COURTOIS (Edme-Bonaventure), conventionnel, connu surtout par son fameux rapport sur les *papiers trouvés chez Robespierre*, né à Arcis-sur-Aube en 1750, mort à Bruxelles en 1816. Il siégea obscurément à la Législative, puis à la Convention, où il vota la mort du roi. Chargé d'une mission en Belgique, il fut accusé de dilapidations et mandé devant le comité de Salut public. Les faits ne s'étant pas trouvés suffisamment établis, il ne fut pas donné suite à la plainte. Il prit une part active à la journée du 9 thermidor et à la réaction qui s'ensuivit. Chargé de l'examen des papiers de Robespierre, de Couthon et de Saint-Just, il s'acquitta de sa tâche en homme de parti et même avec une déloyauté aujourd'hui notoire. Il fit deux rapports, qu'il faut se garder de confondre : l'un est relatif aux *papiers trouvés chez Robespierre*, l'autre aux événements du 9 thermidor, également imprimés par ordre de la Convention (juillet 1795). Le premier est le plus célèbre et le plus souvent cité. Présenté à la Convention le 16 novembre an III (5 janvier 1795), il fut imprimé en un in-8° de 408 pages. Il se compose de deux parties bien distinctes : le rapport proprement dit, pièce déclamatoire et violemment réactionnaire, et les pièces à l'appui, lettres, notes et documents de toute nature. Dans l'immense quantité de lettres et papiers de toute nature saisis chez Robespierre, Courtois, aidé par Guiffroy, autre thermidorien des plus furieux, tria et mit en œuvre tout ce qui pouvait répondre à la passion du moment et être défavorable à Robespierre. Le reste fut éliminé. Ainsi disparurent beaucoup de lettres des girondins, celles du général Hoche, la correspondance échangée entre les deux Robespierre, ainsi qu'une foule d'autres pièces qui semblent à jamais perdues pour l'histoire. Le député Rovère, un réacteur cependant, se plaignit vivement qu'on eût *escamoté* beaucoup de pièces (séance du 20 frimaire an III, *Moniteur* du 22). Courtois s'en appropriait la plus grande partie; Portiez (de l'Oise) et d'autres encore en requèrent un bon nombre. Enfin beaucoup ont été rendues aux intéressés, dont les thermidoriens payèrent ainsi l'appui. A plusieurs reprises, il y eut à ce sujet des réclamations, notamment dans la séance du 29 pluviôse an III (17 février 1795), où Montmayou demanda l'impression générale de toutes les pièces, afin que tout fût connu du peuple et de la Convention. Cette demande

resta sans effet. On ne pouvait d'ailleurs tout imprimer, cela eût formé une collection trop considérable; mais du moins on aurait pu faire un choix intelligent de toutes les pièces intéressantes pour l'histoire, et n'éliminer que le fatras, les choses oiseuses et sans intérêt. Mais qui pouvait alors faire un pareil choix? Bien évidemment, ce n'était pas une œuvre historique que le rapporteur était chargé d'accomplir, mais une exécution.

Un certain nombre des pièces ainsi mises au pillage ont été vendues dans la suite et figurent maintenant dans des collections particulières. En 1816, lors de l'application des mesures de bannissement contre les régicides, le domicile de Courtois fut envahi par les ordres du ministre de la police Decazes, et tous ceux de ses papiers qui n'avaient pas été vendus ou cédés se trouvèrent saisis. Parmi ces pièces se trouvaient, paraît-il, des papiers de la plus haute importance sur la famille royale, Louis XVIII, les intrigues des royalistes, etc. Après 1830, Casimir Périer fit rendre à la famille ceux de ces documents qui restaient.

Courtois, dans les pièces annexées à son rapport, a poussé la puerilité haineuse jusqu'à insérer des lettres anonymes, mystifications aussi plates que niaisées, dans lesquelles on engageait Robespierre à fuir en emportant les trésors qu'il avait amassés. Il existait alors une fabrique de ces lettres anonymes, dont il n'est que trop facile de deviner le but. Il y a aussi des fraudes manifestes. C'est ainsi qu'au lieu d'une *couronne civique* on fait offrir au membre du comité de Salut public une *couronne*. M. Hamel, dans son *Histoire de Robespierre*, a signalé plusieurs de ces faux.

En 1824, un collectionneur émérite, M. Alex. Martin, a rassemblé ce qu'il a pu de fameux papiers de Robespierre, envoyés à tous les vents, et il les a insérés dans une nouvelle édition du *Rapport* de Courtois (3 vol. in-8°). Cette édition est beaucoup plus recherchée que la première, et elle est plus rare aujourd'hui.

Entré au Comité de sûreté générale, Courtois participa à toutes les mesures de réaction, fut nommé membre du conseil des Anciens lors de la mise en vigueur de la constitution de l'an III, se prononça avec énergie en faveur du coup d'Etat du 18 brumaire et dénonça même Aréna comme ayant voulu tuer Bonaparte. Appelé au Tribunal, il fut accusé de concussions à propos de spéculations sur les grains, se défendit assez mal, et fut éliminé de l'Assemblée. Devenu assez riche, il acheta une propriété en Lorraine et vécut dans la retraite jusqu'au moment où il fut banni comme régicide (1816).

COURTOIS (Alexandre-Nicolas), juriconsulte et littérateur français, né à Longuyon (Moselle) en 1758, mort en 1794. Il débuta, en 1783, dans la carrière du barreau à Nancy, tout en consacrant ses loisirs aux lettres. Il se fit connaître par divers essais poétiques, entra en correspondance avec Bernardin de Saint-Pierre, François de Neufchâteau, etc., se lia d'amitié avec le célèbre abbé Grégoire, Palissot, Lacroix, Pilâtre de Rozier, et finit par s'adonner entièrement à ses goûts littéraires. Il prit successivement part à la rédaction du *Journal des Deux-Ponts*, du *Journal général de l'Europe*, des *Mélanges de littérature et de politique*, etc. Lorsque éclata la Révolution, Courtois fut nommé membre du district de Longwy, puis de l'administration départementale de la Moselle; il fut chargé, en 1792, par le ministre Lebrun, d'une mission dans la Flandre orientale, et appelé l'année suivante au poste d'accusateur public près le tribunal militaire de la Moselle. Dénoncé comme modéré, il se démit de ses fonctions pour occuper celles de juge au tribunal civil de Longuyon; mais, malgré son patriotisme éprouvé, il fut bientôt après traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort. Courtois monta sur l'échafaud en chantant la *Marseillaise*, le jour même où deux de ses frères étaient blessés en combattant pour la République. Outre un assez grand nombre de pièces de vers faciles et un conte gascon, la *Grille*, on a de lui : *Observations pour la ville de Longuyon* (Paris, an II); *Idees sur l'estime du marc d'argent, nouvelle mesure de la valeur des hommes* (in-12), etc.

COURTOIS (Bernard), chimiste français, né à Dijon en 1777, mort à Paris en 1838. Il fut quelque temps aide de Fourcroy à l'Ecole polytechnique. Il découvrit, avec Séguin, l'alcaloïde de l'opium, puis, en 1811, un nouveau corps appelé *iodé*. Voici comment eut lieu cette dernière et importante découverte : Courtois, ayant chauffé par hasard avec un peu d'acide sulfurique la lessive de la soude de varech, qui refusait de donner de nouveaux cristaux, remarqua qu'il s'en dégageait des vapeurs d'une superbe couleur violette, qui, par leur refroidissement, déposaient des lames grisâtres très-brillantes et comme métalliques. Il ne signala toutefois ce phénomène aux savants que dans les derniers jours de 1813. Aussitôt plusieurs chimistes célèbres, entre autres M. Gay-Lussac et sir H. Davy, s'empressèrent d'examiner la nouvelle substance. Un mois s'était à peine écoulé depuis la communication de Courtois à l'Institut, que la science possédait une histoire complète d'un nouveau corps simple, grâce à l'habileté peu commune de M. Gay-Lussac. Le chimiste français, après avoir signalé les grands points de ressemblance du nouveau corps avec le chlorure, lui donna le nom d'*iodé*, tiré d'un

mot grec qui signifie violet. La découverte de l'*iodé* a été, pour la science chimique, un fait de la plus haute portée; elle en a éclairé les théories, et est chaque jour le point de départ des travaux les plus intéressants, des applications les plus heureuses. Et cependant le père de cette magnifique découverte, Bernard Courtois, est mort pauvre et ignoré, laissant une veuve sans aucune ressource, et réduite à vivre du travail de ses mains! Disons toutefois qu'en 1832 Courtois obtint un prix de 6,000 fr. de l'Académie des sciences, en récompense de ses utiles travaux.

COURTOIS (Richard-Joseph), médecin et botaniste belge, né à Verviers en 1806, mort en 1835. Il se livra de bonne heure à l'étude des sciences naturelles, composa à dix-sept ans, sur une question de botanique, un mémoire qui remporta le prix à l'université de Gand, passa son doctorat en médecine à dix-neuf ans, et devint sous-directeur du jardin de botanique de Liège. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Choix des plantes de la Belgique* (Liège, 1826); *Recherches sur la statistique physique, agricole et médicale de la province de Liège* (1828, 2 vol. in-8°); *Mémoire sur les tilleuls de l'Europe* (1834), etc.

COURTOISEMENT adv. (kour-toi-ze-man — rad. *courtois*). D'une façon courtoise : *Saluer courtoisement. Ancien mousquetaire, il savait se présenter courtoisement, se souvenait des manières polies d'autrefois.* (Balz.)

COURTOISIE s. f. (kour-toi-zi — rad. *courtois*). Politesse gracieuse : *J'ai vu souvent des hommes incivils par trop de civilité, et importuns de courtoisie.* (Montaigne.) *Malgré la courtoisie prescrite aux chevaliers, il régnait parmi les grands de la grossièreté et de la rudesse.* (Raynal.)

On vit la courtoisie habiter les châteaux.

SAINT-LAMBERT.

On n'est pas plus que vous riche de courtoisie.

A. DUMAS.

« Bon office rendu courtoisement : *Il a plu à Messieurs les intendants des postes de se départir des courtoisies qu'ils avaient ci-devant pour moi.* (Volt.)

... Votre courtoisie, ô vainqueur généreux, Fait un miracle en moi qui n'est pas ordinaire.

MAIRET.

— Votre courtoisie, Titre qu'on donnait autrefois par politesse :

A. DE MUSSET.

— Fauconn. *Faire courtoisie aux autours*, Leur laisser plumer le gibier.

— Vitic. Variété de raisin noir.

— Antonymes. Discourtoisie, grossièreté.

COURTOISIE s. f. (kour-toi-zi — de *Courtois*, n. pr.). Bot. Syn. douteux de GILLIE.

COURTOMER, bourg de France (Orne); chef-lieu de canton, arrond. et à 35 kilom. N.-E. d'Alençon; pop. aggl. 405 hab. — pop. tot. 1,200 hab. Eaux minérales ferrugineuses, froides. Commerce de grains, cidre, laine, chevaux, bestiaux. On y voit un beau château construit peu de temps avant la Révolution sur le plan de l'hôtel des Monnaies, de Paris.

COURTON s. m. (kour-ton — rad. *court*). Comm. et agric. Troisième qualité de matière textile fournie par le chanvre, les deux premières s'appelant chanvre et filasse, la quatrième étoupe.

COURTONNE (Jean), architecte, né à Paris vers 1670, mort vers 1740. Il a construit les beaux hôtels de Noirmoutier, rue de Grenelle, et de Matignon, rue de Varennes. Il fut professeur à l'Académie d'architecture et architecte du roi. On a de lui un bon *Traité de perspective pratique* (1725).

COURTOT (Jean), théologien français, né à Arnay-le-Duc, mort en 1665. Il entra dans l'ordre de l'Oratoire où il se fit remarquer bientôt par son esprit vif et bouillant et par ses attaques contre les jésuites. Le P. Bourgoing, général de l'Oratoire, le fit exclure de l'ordre. On a de lui plusieurs ouvrages, dans la plupart desquels il signe du pseudonyme de *Jean Cordier* ou de celui d'*Alytophile*. Les principaux sont : *Manuale catholicum* (1651, in-18), qui fut condamné en 1684 à être brûlé par la main du bourreau; *Proxima gigantomachia spiritualis eversio* (Paris, 1652, in-8°), contre les jésuites et sur la ruine prochaine de leur ordre; *Remonstrance chrétienne aux pères de l'Oratoire de la maison de Paris, sur leur prétendue réconciliation, touchant les doctrines, avec les jésuites* (Paris, 1653, in-8°); *Factum contre le P. Bourgoing* (1653); *Apologie de Jansénisme* (1657), etc.

COURTOT (François), écrivain français, né à Vézelay (Yonne), mort à Auxerre vers 1705. Il entra dans l'ordre des cordeliers, dont il devint définitif général. Il a laissé divers ouvrages théologiques et biographiques, et la *Science des mœurs* (Paris, 1694, in-12).

COURT-PENDU s. m. Hortic. Variété rouge de pomme à courte queue, appelée aussi **CAPENDU**. || Pl. COURT-PENDUS.

— Ornith. Nom vulgaire du loriot commun.

COURT-POUCE s. m. Mamm. Nom vulgaire du brachyoté. || Pl. COURTS-POUCHES.

COURTRAI, autrefois *Cartoriacum*, ville de Belgique, dans la province de Flandre occidentale, chef-lieu d'arrondissement, à 120 kilom. S.-O. de Bruxelles, à 28 kilom. N.-O. de

Lille, sur les deux rives de la Lys; 21,000 hab. Fabriques de toiles fines damassées et de linge de table renommé dans le monde entier; filatures de lin et de coton; fabriques de dentelles, blondes, percale et flanelle; teintureries, savonneries, huileries, distilleries, raffineries de sel, etc. Centre d'un commerce important en étoffes de laine et autres produits manufacturiers. Aux environs, récolte du lin le plus fin et le plus estimé de toute la Belgique.

Ville forte et bien bâtie, Courtrai, au milieu de ses rues larges, propres et bien percées, possède plusieurs édifices dignes d'attention.

L'*Hôtel de ville*, construit en 1527, a été défiguré par des restaurations maladroites. « L'attention des curieux est attirée, dit M. J.-A. Du Pays, par deux cheminées sculptées, restes de la riche ornementation de l'ancienne maison échevinale. Les sculptures de la cheminée qui est au rez-de-chaussée sont lourdes et sans style. La cheminée du premier étage est la plus curieuse, tant pour l'exécution que pour le dévergondage grotesque de l'invention. Les sujets sont disposés au-dessus de la cheminée dans trois rangées de niches superposées : à celle du haut, sont les figures symboliques des différentes vertus; au-dessous, celles des péchés capitaux : la Fausseté (un homme monté sur un âne); la Gourmandise (une femme tenant un broc et montée sur un porc); la Luxure (un homme et une femme montés sur un bouc). La rangée inférieure contient des diableries dont le sens échappe. »

L'église *Saint-Martin*, commencée en 1300, offre un beau porche ogival, un triptyque de Porbus le Vieux et un beau tabernacle du xve siècle. L'église *Notre-Dame* possède un tableau de Van Dyck, *L'Élévation de la croix*. Signalons aussi le beffroi; la chapelle Sainte-Catherine ornée de bas-reliefs représentant les sept péchés capitaux, et deux tours du xve siècle.

A l'époque gallo-romaine, Courtrai était une des principales villes des Centrons; elle fut évangélisée par saint Eloi vers 650. Charles le Chauve y battit monnaie. La situation de cette ville près des frontières de France et de Belgique l'a rendue le théâtre de plusieurs combats mémorables : le 11 juillet 1302, se livra, sous les murs de Courtrai, la fameuse bataille de Courtrai, connue sous le nom de *journée des Eperons* [v. COURTRAI (bataille de)]; en 1643, les Français prirent cette ville sur les Espagnols, qui la reprirent en 1645. Le traité d'Aix-la-Chapelle (1668) donna Courtrai à la France, mais celui de Nimègue la rendit à l'Espagne. Les Français s'en emparèrent encore plusieurs fois en 1744, en 1792 et en 1794. A partir de cette dernière date jusqu'en 1814, Courtrai appartint à la France, et fut le chef-lieu du département de la Lys. Les traités de 1815 en ont fait une ville belge.

Courtrai (BATAILLE DE). Après avoir réuni la Flandre à ses Etats, Philippe le Bel, qui sut déployer tant d'habileté pendant tout le cours d'un règne orageux, manqua totalement de sagesse politique dans l'administration de sa nouvelle conquête. Au lieu de chercher à gagner l'affection de ces puissantes et ombrageuses cités en protégeant leur commerce et en respectant leurs privilèges, il les plaça sous le gouvernement de Jacques de Châtillon Saint-Pol, grand seigneur insolent et avide, qui alarma leurs intérêts légitimes par ses exactions, et exalta outre mesure leur antique sentiment national par ses vexations tyranniques. Les gens de Bruges ayant eu la hardiesse de faire entendre des plaintes, Châtillon fit emprisonner trente chefs des métiers et corporations parmi lesquels se trouvaient le syndic des bouchers et Peter Koning, syndic des tisserands. La mesure alors se trouva comble : le peuple de Bruges se souleva, pénétra de vive force dans le château et en arracha les prisonniers, qu'il remit en liberté. Jacques de Châtillon ne tarda pas à entrer dans Bruges, à la tête de quinze cents hommes d'armes et d'une foule de sergents, menaçant les Brugeois des châtimens les plus terribles. La funèbre perspective du gibet, qu'on leur laissait entrevoir, poussa les habitants à bout : dans la nuit même qui suivit l'entrée du gouverneur, ils renouvelèrent les *Vêpres siciliennes* de sanglante mémoire, sur ses troupes dispersées dans les maisons et plongées dans le sommeil : le lendemain matin, les cadavres de 1,200 hommes et de 2,000 sergents encombraient les rues et les marchés de Bruges (21 mars 1302). Châtillon, cause de cet épouvantable massacre, avait réussi à s'échapper avec quelques hommes seulement.

Après un tel acte, il n'y avait pas de merci à attendre de Philippe, et il fallut soutenir au grand jour, sur le champ de bataille, l'œuvre sanglante commencée par surprise dans l'obscurité de la nuit. Les Brugeois cherchèrent donc à entraîner le reste des Flamands dans leur rébellion, et choisirent pour chef Guillaume de Juliers, petit-fils, par sa mère, de ce malheureux comte de Flandre que Philippe avait laissé mourir au fond d'une prison. Gand repoussa les propositions de ceux de Bruges, mais un grand nombre d'autres villes chassèrent leurs garnisons et grossirent les rangs des révoltés. La ville de Courtrai fut emportée, et Guillaume de Juliers commença le siège de Cassel, lorsqu'il apprit que le comte Robert d'Artois s'avancait vers Courtrai à la tête d'une armée formidable, comptant

7,500 hommes d'armes, 10,000 archers et 30,000 fantassins des milices communales. Presque tous les grands barons du royaume étaient accourus au cri de guerre de Philippe, attirés par l'appât du riche butin qu'ils espéraient faire en Flandre. Guillaume de Juliers se replia aussitôt sur Courtrai; il y rejoignit son oncle Gui de Namur, et tous deux concertèrent alors leur plan de campagne. Ils n'avaient pas plus de 20,000 Flamands autour d'eux, bourgeois et artisans, et, avec des forces si disproportionnées, il ne fallait pas espérer tenir tête en rase campagne à la formidable gendarmerie française. Mais résolu à vaincre ou à mourir, ils s'établirent en avant de Courtrai dans une position habilement choisie, protégés sur leur front par un étroit canal communiquant avec la Lys. Le matin même de la bataille (11 juillet 1302), ils se confessèrent, mais, au lieu de recevoir la communion, ils s'inclinèrent, et chacun de ces patriotes artisans porta à sa bouche un peu de terre, annonçant ainsi qu'il était prêt à franchir cette terre natale ou à chercher un refuge dans son sein. Tous coururent ensuite prendre leur rang de bataille.

Cependant, du fond de la campagne, s'avancait l'armée française sur dix profondes colonnes. En ce moment, Gui de Namur et Guillaume de Juliers descendirent de cheval avec tous leurs hommes d'armes, et, par une magnanime protestation contre les maximes féodales, conférèrent l'ordre de chevalerie à Peter Koning et à quarante autres chefs des bourgeois ou syndics des corporations. Cette touchante cérémonie était à peine terminée, que l'armée française arrivait à portée de trait. L'impétueux comte d'Artois, trop fier pour temporiser ou pour manœuvrer, afin d'attirer les Flamands sur un champ de bataille qui lui fût plus favorable, avait résolu de les forcer dans leurs retranchements. Le connétable de France, Raoul de Nesle, vaillant capitaine et homme de guerre expérimenté, lui avait cependant proposé de différer le combat, trouvant l'attaque difficile et dangereuse. Il conseillait d'isoler les rebelles de Courtrai, et de les tourner au lieu de les charger de front.

« Connétable, lui répondit outrageusement le comte d'Artois, avez-vous donc peur de ces lapins, ou bien par hasard auriez-vous de leur poil ? » allusion offensante au mariage de Raoul avec une fille du comte de Flandre. « Sire comte, répliqua de Nesle rouge de colère, vous n'avez qu'à me suivre; je vous mènerai si loin que vous n'en reviendrez jamais, » et il lança son cheval au galop du côté des Flamands. Ce furent les archers et les fantassins des communes françaises qui engagèrent l'action; mais à peine étaient-ils aux prises, que les chevaliers, se précipitant au milieu d'eux comme un torrent de fer, les rejetaient violemment sur les côtés, et s'élançaient sur le front de l'attaque. L'orgueilleuse chevalerie ne voulut pas laisser dire qu'elle devait la victoire à ces vains, et elle préférait ainsi aux désastres qui depuis immortalisèrent sa témérité, son indiscipline, sa ridicule fierté et son impuissance. Toute la gendarmerie se confondit en une seule masse qui se lança comme un épais tourbillon sur les Flamands. Ces imprudents guerriers n'avaient pas vu le canal de la Lys, au milieu des flots de poussière que soulevait leur course effrénée, les premiers rangs ne s'aperçurent qu'en roulant au fond avec leurs chevaux; bientôt le lit étroit du canal fut encombré jusqu'aux bords. La tête de la colonne voulut alors s'arrêter; mais elle fut renversée, broyée par ceux qui venaient à la suite, lancés avec une irrésistible impétuosité. Ce fut un effroyable pêle-mêle d'hommes et de chevaux se débattant, luttant les uns contre les autres. L'occasion était favorable pour les Flamands, et ils avaient des chefs trop habiles pour ne pas en profiter. Franchissant le canal sur deux points opposés, Guillaume de Juliers et Gui de Namur se ruèrent sur les deux flancs de cette masse confuse et déjà vaincue par son propre désordre. Presque pas un chevalier de l'avant-garde n'échappa.

« A l'aspect de leur ruine et de leur chute si promptes, le noble comte d'Artois, qui on ne l'avait accoutumé de fuir, avec sa compagnie de forts et vaillants gentilshommes, se plongea aussi au milieu des Flamands comme un lion enragé; mais, pour la grande multitude de lances que les Flamands tenaient serrées les uns contre les autres, ne put le comte *très-forcer* ni transpercer leurs batailles... Ceux de Bruges n'épargnèrent nulle âme, ni grand, ni petit; mais, de leurs lances aiguës et bien trempées, ils faisaient trébucher et choir chevalier après chevalier et les tuaient à terre. » Quant à ceux dont l'armure résistait à la pointe de leurs lances, ils les assommaient à coups de maillet de fer ou de plomb. Si la queue de la colonne, où se trouvaient plus de 2,000 gentilshommes commandés par le duc de Bourgogne et le comte de Saint-Pol, eût été un secours vigoureux au corps de bataille, peut-être eût-elle changé la face du combat; mais, saisis d'une terreur panique, ceux-ci prirent honteusement la fuite, abandonnant à eux-mêmes leurs malheureux compagnons d'armes. Les Flamands, après leur victoire, se précipitèrent aux tentes des chevaliers et y mirent tout au pillage; puis ils revinrent sur le champ de bataille, où ils dépouillèrent les morts de leurs riches armures. Là étaient étendus, criblés de blessures, Robert d'Artois, qui avait mieux aimé mourir

que de se rendre aux vilains; le connétable de France, dont la parole se trouvait trop bien justifiée; Godefroi, duc de Brabant, et son fils; Pierre Flotte, chancelier de France; Jean, fils du comte de Hainaut; Gui, frère de Raoul de Nesle et maréchal de l'armée; le comte de Tancarville, chambellan; Jacques de Saint-Pol, gouverneur de Flandre; les comtes d'Eu, d'Aumale, de Dreux, de Dammartin, de Soissons, de Vienne, etc., et une foule de gentilshommes appartenant aux premières familles du royaume. « Jamais, dit M. Henri Martin, pareil désastre n'avait frappé la noblesse française, pas même dans la déplorable expédition de saint Louis en Egypte. »

COURTS-JOURS (A) loc. adv. V. COURT.

COURT-TOUR s. m. Techn. Petit écheveau de soie préparé avant la cuite et la teinture. || Pl. COURTS-TOURS.

COURT-VÊTU, UE adj. Vêtu d'habits courts : Les deux femmes, moins court-vêtues, étaient coiffées d'un chaperon. (V. Hugo.) || On écrit aussi COURT VÊTU. V. COURT.

— Gramm. Dans cet adjectif composé, *court* est pris adverbialement et reste toujours invariable.

COURT-VITE s. m. Ornith. Genre d'échassiers très-agiles à la course : Les court-vites ont à peu près l'aspect des outardes. (Focillon.) || On dit moins bien COURE-VITE.

— Encycl. Bien que les affinités de ce genre ne soient pas encore bien déterminées, on s'accorde à le ranger, parmi les échassiers ou les coureurs, à côté des outardes. Ses caractères sont : bec court, aigu, déprimé à la base, légèrement courbé, un peu voûté à la pointe; narines ovales; ailes allongées, médiocres; queue courte, rectiligne; jambes à moitié nues; tarses très-longs, grêles; trois doigts très-courts, presque entièrement libres, terminés par des ongles faibles et pointus. Leur plumage est en général peu éclatant, et il paraît que les jeunes diffèrent peu des adultes. Ils doivent leur nom vulgaire à la rapidité de leur course, qui leur permet d'échapper presque toujours aux armes à feu. Leurs mœurs sont peu connues; la plupart des auteurs les font vivre dans les lieux secs et loin des eaux, tandis que, d'après d'autres, ils habiteraient les rivages de la mer. Ce genre ne comprend que cinq ou six espèces qui habitent les régions chaudes de l'Afrique et de l'Asie. Il en est une qui s'égare quelquefois dans le midi de l'Europe, et qui, par conséquent, a été mieux étudiée. Le *court-vite isabelle*, qui doit son nom à la couleur générale de son plumage, atteint une longueur totale d'environ 0 m. 25. Il est assez commun sur les côtes septentrionales de l'Afrique, où il séjourne depuis le commencement de juin jusqu'en septembre. Il fréquente les bords de la mer, et court avec rapidité sur les plages sablonneuses; on le voit même voler par petites troupes, en rasant la terre de très-près. On n'a pu encore savoir comment niche la femelle. Cet oiseau ne visite l'Europe qu'accidentellement. On le prend quelquefois, sur nos côtes méridionales, dans les filets destinés à la chasse aux vanneaux. M. P. Gervais dit qu'on l'a pris quelquefois en Angleterre, et qu'il se tient dans les lieux secs, sablonneux et éloignés des eaux, ce qui serait en désaccord avec les observations précédentes. Le *court-vite de Temminck* se distingue par sa calotte rouge. Le *court-vite à ailes cuirées*, qui habite le Sénégal, a les ailes à rémiges noires, terminées en lames violettes, encadrées de vert et chatoyantes. C'est l'une des plus belles espèces du genre. Elle forme le passage entre les espèces les plus agiles à la course et celles dont le vol est le plus rapide.

COURU, UE (kou-ru) part. passé du v. COURIR. Poursuivi à la course : Un cerf long-temps couru.

— Disputé à la course : Un prix couru avant tous les autres.

— Recherché avec empressement : Une place courue par tout le monde. Une dame courue des galants. C'est le spectacle de Paris le plus couru. Il suffisait à Balhille d'être pantomime pour être couru des dames romaines. (La Bruy.) On ne souhaite les fonctions que pour les rétributions qui y sont attachées; les mieux payées sont les plus courues. (Mass.)

Les maris aujourd'hui, monsieur, sont si courus! Et que peut-on avoir, hélas! pour vingt écus? REGNARD.

— Parcouru en divers sens : Tout le pays était couru par les hommes d'armes des deux partis. (Michelet.)

COURUE s. f. (kou-rû — rad. *courir*). Techn. Durée de l'écoulement des eaux du réservoir, dans le canal sur lequel on flotte les bois.

COURVAISIER DE COURTEILLES, écrivain du XVII^e siècle. Il fut lieutenant criminel au Mans, et publia, entre autres ouvrages, une *Histoire des évêques du Mans* (Paris, 1648, in-4°).

COURVAL (Amélie, comtesse de), femme de lettres française contemporaine, a écrit un assez grand nombre de romans, qui, pour la plupart, ont été composés pour la jeunesse. Nous citerons : *Almaida* ou les *Tombeaux* (Paris, 1824); *Balthilde* ou le *Revenant* (1824); les *Cadeaux de la Vieille tante* (1825); les

Vacances ou l'Application récompensée (1828); le *Vieux fauteuil de la grand-mère* (1830); la *Mère de famille* (1833); les *Enfants aimables* (1834), etc. Mme de Courval a traduit de l'anglais la *Petite Encyclopédie des enfants*.

COURVAL-SONNET, poète satirique et médecin français, né en Normandie en 1577, mort vers 1635. On ne connaît aucun détail de la vie de ce personnage à l'humeur caustique qui, dans un style trivial, mais avec beaucoup de verve et d'entrain, parfois même avec un certain cynisme, à l'exemple de Rénier, son modèle, attaqua les abus du temps, la simonie et la corruption du clergé, la vénalité des juges, les malversations des financiers, la dilapidation des finances de l'Etat, etc., et fit une charge à fond contre les femmes et contre le mariage, qu'il qualifia

D'horrible enfer, de gouffre de misères,
De déluge d'ennuis, de foudre de colères,
De torrent de malheurs, ou d'océan de maux,
D'arsenal de chagrins, magasin de travaux.

Toutefois dans ses satires, qui contiennent de curieux détails sur les mœurs et les usages de son temps, Courval-Sonnet s'attaque aux vices et aux abus en général, mais se garde de toute personnalité; et lorsqu'il s'adresse aux grands, à Marie de Médicis, par exemple, à qui il dédie ses écrits, le poète satirique ne trouve sous sa plume que les hyperboles les plus adalutrices. On a de lui : *Contre les charlatans et pseudo-médecins empiriques* (Paris, 1610, in-8°); la *Satire Ménippée sur les poignantes traverses et incommodités du mariage* (1609). Ses autres satires, intitulées *Exercices du temps*, etc., ont paru en 1621. La meilleure édition, la plus complète de ses œuvres est celle de 1627.

COURVÉE s. f. (kour-vé). Ancienne forme du mot CORVÉE.

COURVÉE (Jean-Claude DE LA), médecin français, né à Vesoul vers 1615, mort en Pologne vers 1664. Il s'établit à Argenteuil, et se fit bientôt connaître en combattant l'usage fréquent de la saignée, et en recommandant l'emploi de l'émétique. Ces idées, contraires à celles qui régnaient alors chez les médecins, lui valurent de violentes attaques, notamment de la part de Gui Patin; pour échapper aux tracasseries auxquelles il était en butte, il se rendit en Pologne, où la reine le nomma son médecin. On a de lui quelques écrits : *Frequentis phlebotomie usus et cautio in abusus* (Paris, 1617, in-8°); *Discours sur la sortie des dents aux petits enfants* (1651), etc.

COUR-VELCHE s. m. (kour-vél-che). Linguist. Ancien idiome parlé encore dans le canton des Grisons. || On l'appelle aussi RHÉTO-ROMAIN.

— Encycl. Cet idiome, qui est le provençal de l'Italie, s'est maintenu dans le canton suisse des Grisons. Il se divise en deux dialectes : le roumouque, parlé aux bords du Rhin, et le ladinique, aux bords de l'Inn. Des influences allemandes lui ont ôté deux signes caractéristiques du type général des langues romanes : il n'a plus la composition du futur avec *habere*, ni le parfait devenu temps historique. Le futur rhéto-romain s'exprime par *venire*; ainsi j'aimerai se traduit par *venio ad amare* ou *je viens à aimer*. Le passé aussi se fait avec *venire* : *venio amatus*, je suis aimé. Cette singularité s'explique facilement quand on met en présence les trois verbes *venire*, latin, *devenir*, français, et *werden*, allemand, qui ont le même sens. On dit au allemand *ich werde lieben*, j'aimerai, et *ich werde geliebt*, je suis aimé, tandis que le français j'aimerai se compose de *aimer* et de *ai*, du verbe *avoir*.

COURVILLE, bourg de France (Eure-et-Loir), ch.-lieu de canton, arrond. et à 19 kilom. O. de Chartres, sur l'Eure et le chemin de fer de Paris au Mans; pop. aggl. 1,526 hab. — pop. tot. 1,718 hab. Fabrique de clous, d'épingles; tannerie, mégisserie, tileries et fours à chaux et à plâtre. Commerce de chevaux, volaille, draps, mercerie. Ruines d'un ancien château fort. Aux environs, château de Villebon, où mourut Sully en 1641.

COURVILLE, général français, né vers 1590 près de Reims, au village de Courville dont il prit le nom, mort en 1634. Il entra au service, se conduisit avec distinction à la prise de l'île de Ré et à celle de La Rochelle, fut envoyé par Richelieu avec d'autres officiers de mérite à Gustave-Adolphe, roi de Suède, près duquel il combattit à Leipzig (1631), et reçut de ce prince le grade de général. Après la mort de Gustave-Adolphe, Courville combattit sous les ordres du duc de Saxe-Weimar, en qualité de général-major. Il ne cessa de prendre jusqu'à sa mort une part brillante à la guerre de Trente ans, battit le fameux Jean de Werth, empêcha, par son intrépidité, le duc de Saxe d'être fait prisonnier, et périt d'un coup de fauconneau au moment où, rompant les lignes de l'ennemi, il pénétrait dans la ville de Ratisbonne.

COURVOISIER (Jean-Baptiste), juriconsulte français, né à Arbois en 1749, mort à Besançon en 1803. Il exerça avec distinction la profession d'avocat, puis devint professeur de droit à Besançon. Il émigra pendant la Révolution, et vécut dans la retraite après son retour en France. Ses principaux écrits sont : *Éléments du droit politique* (1792, in-8°); *Essai sur la constitution du royaume de France* (1792, in-8°).

COURVOISIER (Jean-Joseph-Antoine), magistrat et homme d'Etat français, né à Besançon en 1775, mort en 1835; fils du précédent. Il embrassa d'abord la carrière des armes, émigra en 1792 et servit dans l'armée de Condé. De retour en France en 1803, il étudia la jurisprudence et fut nommé en 1815 avocat général à la cour royale de Besançon, où il était conseiller auditeur depuis 1808. Elu député, en 1816, par le département du Doubs, il siégea à la chambre jusqu'en 1824. En 1818, il avait été nommé procureur général près la cour royale de Lyon. Comme député, il se fit remarquer par son talent oratoire, et défendit avec constance le ministère Decazes dans ses errements, comme dans ses résistances courageuses aux entreprises des ultra-royalistes. Après l'assassinat du duc de Berry, il passa dans les rangs de l'opposition, luttant contre les fureurs d'un parti qui profitait de cet événement pour anéantir les libertés publiques. En 1824, il ne fut point réélu; mais sa réputation d'intégrité dans ses fonctions de magistrat comme à la Chambre, les gages qu'il avait donnés aux libéraux, le firent choisir par Charles X pour le cabinet Polignac, afin d'atténuer le mauvais effet produit sur l'opinion par l'avènement de la plupart de ses collègues (8 août 1829). Mais dès qu'il eut la certitude qu'on s'engageait dans une voie qui devait être fatale au trône ou à nos institutions, il donna courageusement sa démission (19 mai 1830), et eut pour successeur M. de Chantelauze. La révolution de Juillet le condamna à la retraite; il entra alors dans sa famille et refusa la députation et les hauts emplois qui lui furent offerts dans la suite. Comme magistrat, il sut relever ses fonctions par une grande rigidité d'honneur et de principes. Il a laissé quelques ouvrages de jurisprudence, entre autres un *Traité sur les obligations divisibles et indivisibles selon l'ancienne et la nouvelle loi* (Besançon, 1807, in-12).

COUS s. m. (kous — lat. *cos*, même sens). Techn. Sorte de pierre à aiguiser. || On dit plus ordinairement QUEUX ou QUEUX.

— Ichtyol. Poisson du genre silure.

COUSA, fils de Râma-Tchandra et frère jumeau de Lava, dans la mythologie indoue. Ils partagèrent entre eux le royaume d'Ayodhya, après la mort de Râma. Une tribu guerrière existe encore qui prétend descendre de Couse. — Couse est aussi le nom d'un ancien prince de la dynastie lunaire, père de Couseika et ancêtre de Visvâmitra.

COUSAILLER v. n. ou intr. (kou-za-llé; || mll. — rad. *coudre*). Patois. Coudre des objets de peu d'importance; raccommoder du linge, des habits.

COUSAMBI s. m. (kou-zan-bi). Sorte de grasse végétale, dont on fait des chandelles à Timor.

COUSANS ou **COUZAN** (le), ancien petit pays de France dans le Forez; les lieux principaux étaient Saint-Georges-en-Cousans, Coste-en-Cousans, deux petites localités qui font actuellement partie du département de la Loire.

COUSANT (kou-zan) part. prés. du v. Cou-dre :

J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
Y couant en chemin quelque trait seulement.
LA FONTAINE.

COUSAPIER s. m. (kou-za-pié). Bot. Syn. de COUSSAPOA.

COUSCÉA, ville d'Afrique, dans la Guinée Supérieure, près de la source de la Monte, capitale d'un petit royaume, au N.-O. de la Côte du Vent. La population est évaluée de 15,000 à 20,000 hab.

COUSCH, fils de Cham. V. CHUS.

COUSCHITES, descendants de Cousch ou Chus. Les mots Cousch et Couschites sont employés dans la Bible pour désigner non-seulement les habitants de l'Ethiopie proprement dite, mais aussi les habitants de l'Arabie méridionale (*Himyarites*), et en général les peuples de l'extrême sud; c'est à peu près dans ce sens qu'Homère se sert du mot Ethiopiens. Au ve siècle après J.-C., les écrivains syriens désignent encore les Himyarites sous le nom de Couschites. La Bible nous représente ces peuples comme étant noirs et de haute stature. Un certain nombre de critiques prétendent que les Couschites ont occupé primitivement les pays qui furent peuplés plus tard par la race sémitique. C'est là une hypothèse qui peut rendre compte de quelques faits, mais qui ne s'appuie sur aucune donnée réellement historique.

COUSCOU s. m. (kou-skou). Graine de pénicillaire à épis ou de maïs mondé, dans les colonies américaines. || On trouve aussi couz-cuz : *Le riz, le maïs, le couz-cuz, le mil, la cassave*. (J.-J. Rouss.)

COUSCOUILLE s. f. (kou-skou-ille; || mll.). Bot. Nom vulgaire de la livèche dans le Roussillon.

COUSCOUS s. m. (kou-skous — ar. *kouskous*, même sens). Art culin. Plat de viande et de farine dont les Arabes font des boulettes qu'ils font frire dans l'huile : *Les Arabes, en voyage, dans les moments de pénurie, font simplement avec le couscous une espèce de pâte pétrie dans le creux de leur main et arrosée d'eau*. (Focillon.) || On dit plus ordinairement coussoussou

et quelquefois couscoussoo, bien que ces formes soient barbares : *Les Arabes se nourrissent de couscoussoo*. (Buff.) Le couscoussoo est fort en usage parmi les indigènes de l'Algérie, de la Gambie et d'une grande partie de l'intérieur de l'Afrique. (Bouillet.)

— Mamm. Nom indigène du phalanger.

— **Encycl.** Chaque contrée, pays ou province a, dans son alimentation, un mets favori, national, constitutionnel, qui a traversé, traverse ou traversera les siècles sans que sa composition alimentaire soit sensiblement altérée. Nâplés a le *macaroni*; l'Allemagne a la *choucroute* et la *soupe à la bière*; Rome a les *fegetelli*; le Piémont, la *polenta* et les *ravioli*; l'Angleterre, le *roast*; les Etats-Unis, la *soupe à la tortue*; l'Espagne, l'*olla podrida*; Marseille, la *bouillabaisse*; la France en général, la *soupe et le bouilli*; au village, c'est la *soupe aux choux*, etc., etc. En Afrique (Maroc, Algérie, Tunisie, Tripoli), le mets par excellence est le *kuskus*, que nous appelons *couscoussoo*.

Le *couscoussoo* consiste en un morceau de mouton et une pâte qui ressemble à de la semoule; on y ajoute, suivant la saison, de petits chardons, de gros pois, des haricots, des fèves, des choux, en un mot toutes les espèces d'herbes potagères ou de légumes verts et secs. La perfection pour ce plat exige la chair desséchée de quelques poulets, et quelques douzaines d'œufs durs.

Voici, d'après M. Hardy, comment se prépare le *couscoussoo* : « Dès que la récolte du blé dur (*tritium durum*) est rentrée dans les silos, les femmes arabes réunissent dans un lieu commode, bien aéré et exposé au soleil, la quantité de blé destinée à cette préparation, ce qui a lieu ordinairement à la fin d'août. On mouille bien ce blé, on le ramasse en un tas en plein soleil, et on le recouvre encore de pièces d'étoffe mouillée, dans le but de le faire fermenter et renfler plus vite. Lorsque le grain est suffisamment gonflé, sans attendre que la germination commence, on l'étend en couche bien mince sur une aire ou sur des toiles, toujours au soleil, pour le faire sécher. Lorsque le grain ne contient plus d'eau, on le passe entre deux moules légers en calcaire dur, dont la supérieure est mise en mouvement par le bras d'une femme. Le grain ne se réduit pas en farine, comme dans l'état ordinaire, mais se casse en grumeaux un peu plus gros que du millet à grappes; ces grumeaux sont de nouveau exposés au soleil, puis on les vane pour les séparer de l'écorce ou de l'endocarpe du blé, qui s'est détaché. Quand le *couscoussoo* est suffisamment sec, on le renferme dans des peaux de mouton et de chèvre, et on le conserve ainsi indéfiniment au sec sous la tente. Pour manger cette substance, on la fait bouillir dans de l'eau; on l'assaisonne avec du beurre, du sel et du poivre; quelquefois on y ajoute des morceaux de viande de mouton, mais les grumeaux restent toujours durs et en font une nourriture assez pénible pour le gosier européen. »

Nous ne sommes pas de cet avis. Ce singulier mélange, cuit très-lentement et au bain-marie, a une saveur agréable, mais surtout il est extrêmement nourrissant. Quelques bouchées de *couscoussoo* suffisent à un Européen pour son repas, mais l'Arabe, malgré sa réputation de sobriété (l'Arabe n'est sobre que quand il ne peut pas faire autrement), en engloutit des quantités inimaginables.

La préparation du *couscoussoo* n'a guère subi de modification depuis six siècles, et tout fait supposer que lors de son importation sur la terre d'Afrique, six siècles encore antérieurement, le procédé culinaire était exactement le même.

Nous trouvons dans les *Œuvres de Rabelais* (édition d'Amsterdam, 1711, note 9 du chapitre xxxvii du livre [er]) la description de ce mets rapportée par un sieur Mouette, captif dans les royaumes de Fez et de Maroc, à l'époque de la dernière croisade :

« On prend une grande jatte de bois, ou bien une terrine, qu'on met devant soi avec une écuelle pleine de farine et une autre remplie d'eau nette, un crible et une cuiller. On prend ensuite deux ou trois poignées de cette farine avec les doigts, puis on l'arrose de temps en temps jusqu'à ce que l'on voie qu'elle vienne toute comme de petits pois; et c'est ce qui s'appelle le *couscoussoo*. A mesure qu'il se forme, on le tire de la jatte pour le mettre dans le crible afin d'en séparer la farine qui pourrait être restée sans être arrondie. Il y a des femmes qui sont si adroites à le faire qu'il ne vient pas plus gros que du menu plomb; il en est de beaucoup meilleur. Pendant cela, on fait cuire une quantité de bonne viande, comme poules, bœuf et mouton, dans un pot qui n'est large que d'une palme à l'entrée. On a un autre vaisseau de cuivre, fait exprès, fort large par le haut, et assez étroit par le bas pour entrer de deux doigts dans la bouche du premier, et dont le fond est percé comme une poêle à châtagnes. C'est dans ce dernier vaisseau que l'on met le *couscoussoo*, sur le pot où bout la viande, quand elle est presque cuite. On l'y laisse l'espace de trois quarts d'heure couvert d'une serviette, et après avoir mis à l'entour de la bouche du pot où est la viande un linge mouillé, avec un peu de farine détrempée, afin qu'il empêche la vapeur ou fumée de sortir par cet endroit, et qu'elle pénètre le *couscoussoo* pour le faire cuire. On le tire ensuite pour verser

dans quelque plat, et on le remue afin de l'égoutter; puis on y met du beurre autant qu'il en faut, et, par-dessus, du bouillon du pot avec toute la viande. »

La différence qui existe entre l'ancien *couscoussoo* et le *couscoussoo* actuel consiste en ceci : moins de soins peut-être pour égrener la pâte, et adjonction de légumes et d'œufs durs. On ne pouvait d'ailleurs décrire d'une manière plus claire et plus compréhensible la préparation de cet aliment que ne l'a fait l'ancien prisonnier des corsaires turcs.

COUSEAU s. m. (kou-zô). Agric. Botte de paille de froment et de paille de seigle.

COUSEL s. m. (kou-zêl). Anc. cout. Association de cultivateurs.

COUSEN, véritable nom du prétendu *comte de Courchamps*, révélé seulement en 1846 à M. Beuchot par un vieil émigré breton, qui avait connu notre personnage en Allemagne, où il était attaché comme intendant ou factotum à une noble maison de Bretagne. Cet émigré avait été fort surpris de le rencontrer à Paris, quelques jours avant la date que nous venons de rappeler, affublé d'un nom et d'un titre qui ne lui appartenaient en aucune manière. Dès les premières années de la Restauration, ce soi-disant comte de Courchamps n'en avait pas moins eu le talent de se faire accepter comme gentilhomme de bon aloi dans les salons de l'aristocratie faubourg Saint-Germain et dans les bureaux des journaux légitimistes, lui, fils d'un simple caboteur de Saint-Servan, près de Saint-Malo. Partout on l'avait accueilli comme un homme de beaucoup d'esprit. Ce singulier écrivain débuta dans les lettres assez tard; il le fit avec une sorte de mystère et un art merveilleux, en taisant son nom d'emprunt. Chose curieuse, en gardant l'anonyme comme éditeur d'un livre attribué par lui à une femme d'un grand nom, morte depuis longtemps, il s'acquiesça une réputation personnelle assez considérable.

Pour composer ces fameux *Souvenirs de la marquise de Créquy* (v. ce nom), il aura sans doute, tout en pillant un peu d'ici, un peu de là dans les mémoires du temps, mis à profit quelques notes plus précises, venues à lui on ne sait comment, et ces lueurs de vérité auront servi à prolonger la mystification. Si l'on juge de la vie privée de Cousen par ses actes littéraires, on le tiendra pour capable de tout, et il sera permis d'en conclure que ce ne fut pas seulement par vanité qu'il s'affubla d'un nom et d'un titre d'emprunt. Mais les *Souvenirs de la marquise de Créquy*, qui ne sont autre chose que les *Souvenirs* de Cousen, ne constituent pas le plus effronté méfait littéraire de ce dernier. En 1841, il osa publier en feuilletons dans la *Presse*, et signer de ce nom féodal de *comte de Courchamps*, un roman intitulé *le Val funeste*, et copié textuellement d'un roman publié en 1810 par le comte J. Potocki sous ce titre : *Dix journées de la vie d'Alphonse van Worden*. Cet impudent plagiat ne tarda pas à recevoir sa récompense : M. Génin le signalait spirituellement, mais impitoyablement, dans le *National* du 13 octobre 1841; il terminait ainsi son article : « Nous demanderons, non pas à M. le comte de Courchamps, qui est sans doute un personnage en l'air, mais à la *Presse*, si elle prétend réimprimer jusqu'au bout, en se les appropriant, les romans du comte Potocki; si le pillage de la Pologne n'est pas encore terminé et doit s'étendre aux choses intellectuelles; enfin nous prions la *Presse* de nous dire quel euphémisme on peut employer pour désigner une piraterie si impudente. »

De *Val funeste* à *Vol funeste* il n'y a que l'épaisseur d'une voyelle, et le rapprochement était trop naturel pour qu'un journaliste français, né trois fois malin, ne le trouvât pas aussitôt, afin de répondre à la dernière question de M. Génin. Ce *Vol funeste* termina la carrière littéraire de M. le comte de Courchamps.

COUSÉRANITE s. f. (kou-zé-ra-ni-te — de *Couserans*, nom propre de pays). Minér. Silicate alcalin de magnésie et de chaux, ainsi appelé parce qu'il a été trouvé pour la première fois dans l'ancien pays de Couserans.

— **Encycl.** La *couséranite* appartient au groupe des wernérites. C'est une substance généralement colorée en noir grisâtre ou en bleu, ayant quelquefois des parties blanches. Elle se présente en cristaux, dont la forme primitive est un prisme octogonal symétrique. Son éclat est vitreux. Sa cassure, lamelleuse parallèlement à la petite diagonale, est conchoïde et inégale dans les autres sens. Elle est rayée par le quartz, mais elle raye le verre. Sa densité est représentée par le nombre 2,69. Soumise à l'action du chalumeau, elle se décolore et fond en un verre blanc bulleux. D'après Dufrenoy, la *couséranite* renferme 52,37 de silice; 24,02 d'alumine; 11,85 de chaux; 1,40 de magnésie; 5,52 de potasse et 3,96 de soude. On ne l'a encore trouvée que dans les Pyrénées.

COUSERANS ou **CONSERANS**, ancien pays de France, dans la ci-devant province du Languedoc, compris entre le pays de Comminges au N. et à l'O., l'Espagne au S. et le comté de Foix à l'E. Le chef-lieu était Saint-Lizier. Habité primitivement par les *Conserani*, ce pays fut compris par les Romains dans la Novempopulanie, et forma, au ^xe siècle, un comté indépendant. Il fait actuelle-

ment partie du département de l'Ariège. Le pays de Couserans autrefois compris dans le Comminges appartenait, dans le ^xe siècle, aux comtes de Carcassonne. Roger II, comte de Carcassonne, le donna, vers 990, à Bernard, son fils puîné, avec le titre de vicomte. Vers le milieu du ^{xix}e siècle, il tomba dans la maison de Bigorre, d'où il passa à la maison de Navarre, dans laquelle il est resté.

COUSEUSE s. f. (kou-zeu-ze — rad. *coudre*). Ouvrière qui coud des étoffes : *Les coupeurs et les couseuses*. Avant peu, le nombre des couseuses sera réduit des deux tiers par les machines à coudre. (J. Sim.) Femme qui coud des livres à brocher.

— Machine à coudre. Il Peu usité aujourd'hui; l'expression *machine à coudre* a prévalu.

Couseuse (I.A.), tableau de Gerard Dow; musée de Munich. La couseuse est une gracieuse jeune femme, assise près d'une fenêtre, coiffée d'un petit bonnet blanc et ayant sur le cou un fichu de la même couleur. Tout en se livrant à son travail de couture, elle semble fredonner un refrain pour endormir son enfant couché près d'elle dans un berceau d'osier. Le bébé regarde sa mère en souriant et ne semble guère disposé à s'occuper. Sur une chaise est un chapeau d'homme qui se détache vigoureusement sur la fenêtre ouverte d'où vient la lumière. À la muraille sont accrochés les portraits de deux autres enfants; au plafond est suspendue une lanterne. Dans une deuxième chambre, qui s'ouvre au fond, on voit une servante occupée à balayer. Cet intérieur hollandais respire le calme, l'honnêteté, le bonheur. Le tableau, d'une exécution délicate et précieuse, a été lithographié par Jos. Selb.

Sous ce titre : la *Couseuse*, nous citerons encore un tableau de Schalcken (effet de chandelle) qui est au musée des Offices, à Florence, et un tableau de Freudweiler, gravé par F. H. Une petite toile de M. Edouard Frère, intitulée : les *Couseuses*, a figuré au Salon de 1868.

Couseuses (LES), tableau du Guide, musée de Saint-Petersbourg. Ce tableau représente l'intérieur d'un atelier de couture où sont réunies neuf charmantes jeunes femmes. Sept sont assises sur des escabeaux de bois ou des chaises et forment un demi-cercle; celle qui est au milieu raconte quelque historiette que ses compagnes écoutent attentivement, sans cesser pour cela de tirer l'aiguille et d'avoir les yeux fixés sur leur ouvrage; une seule regarde la couseuse qui fait un récit. Debout, à chaque coin de la composition, derrière les sept ouvrières assises, se tiennent deux autres jeunes femmes, dont l'une plie une étoffe, tandis que l'autre tient à la main un jeu de fuseaux qu'elle fait mouvoir. On a reproché à cette composition une trop grande symétrie dans l'ordonnance et trop d'uniformité dans la pose des têtes; mais on ne saurait méconnaître la grâce exquise de la plupart des couseuses, la vérité de leurs attitudes et de leurs expressions, le charme de leurs physionomies. Ce tableau, qui a été acheté par l'impératrice Catherine II, figurait précédemment dans le cabinet du baron de Thiers; il a été gravé au burin par Beauvarlet et au trait par Réveil (*Galerie des arts*, VIII, pl. 84).

COUSIKA, dans la mythologie indoue, nom d'un prince de la race lunaire, fils de Cousa et père de Gâdhi, dont naquit Viswâmîtra. De là l'épithète de Côsika qu'on donne à ce dernier. Indra s'était incarné pour devenir fils de Côsika. On lui donne aussi l'épithète de Côsika.

COUSIN, **INE** s. (kou-zain, i-ne — bas lat. *cossofrenus*, dans un glossaire du ^{viii}e siècle, du latin *consobrinus*; de *cum*, avec, et *sobrinus*, cousin. C'est ce que montrent les formes *cusrin*, *cusrin*, du pays de Coire, formes où le *r* est conservé. Le latin *sobrinus* se rattache sans doute au sanscrit *sabhd*, assemblée de la famille, mot dont l'étude est si importante pour l'histoire de la famille primitive. *Sobrinus* signifie donc proprement membre de la famille, celui qui est de l'assemblée, de la communauté, primitivement appelée la *sabhd*. Et en effet les fils, en se mariant, devenaient à leur tour des chefs de famille indépendants, mais naturellement liés, soit entre eux, soit avec leur père, par la force du sang et la communauté des intérêts; car aux temps primitifs de la vie pastorale, les descendants restaient réunis autour du patriarcat. A la troisième ou quatrième génération, toutefois, les rapports de parenté s'étendaient et se compliquaient en se multipliant, et l'unité collective de la famille ne pouvait se maintenir qu'en se rattachant à quelque centre nouveau. De là la nécessité d'une représentation des divers éléments de la communauté, d'une assemblée composée de ses principaux membres, en un mot, d'un conseil de famille. Et ceci n'est pas une simple hypothèse. La philologie comparée nous permet de reconnaître que les choses se sont passées en réalité comme elles devaient se passer rationnellement. Le sanscrit *sabhd*, de *sa*, avec, et de *bhd*, apparaitre, être vu, signifie proprement une assemblée, puis, secondairement, une maison comme lieu de réunion de la famille, une salle, un tribunal comme lieux d'assemblée. De là *sabhya*, digne de figurer dans une assemblée, et, en général, digne de confiance, fidèle, sûr; *sabhyatâ*, distinction de manières, politesse; *sabhyatama*, superlatif qui signifie personne distin-

guée faisant l'ornement de la société. Les termes opposés sont *asabhya*, vulgaire, bas; *avasabha*, rejeté de la société; *prasadha*, violence, littéralement ce qui se met au-dessus de la *sabhd*, c'est-à-dire de la coutume reçue. On trouve encore les composés *sabhdastarâ*, *sabhdasad*, membre d'une assemblée; *sabhdacita*, de *sabhd* et *ucita*, propre à un savant, un pandit; *sabhdapati*, un président. Kuhn, à qui l'on doit d'avoir signalé le premier l'importance de ces termes pour l'histoire primitive, a recherché avec soin l'emploi de *sabhd* et de *sabhya* dans le *Rig-Vêda*. Il y a joint de plus le védique *sabhêya*, comme épithète d'un fils distingué dans la *sabhd*, et qui fait la gloire de son père ou du prêtre, qui connaît bien les coutumes de la famille. Cela indique, suivant lui, que la *sabhd* ne comprenait pas toute la communauté, mais seulement les hommes parvenus à l'âge de raison. Et poursuivant son intéressante recherche, ce savant retrouve le sanscrit *sabhya* fidèlement conservé au féminin dans le gothique *sibja*, parenté; anglosaxon *sib*, consanguinité, *adoptio*, *pax*, paix; *gesib*, parent, etc.; scandinave *sift*, parent, ami; ancien allemand *sibba*, *stippa*; allemand moderne *stippe*, *stippschaft*, parenté, etc., etc., dont les acceptations se rattachent parfaitement à celles de *sabhya* et de la *sabhd*, en tant que réunion des parents à tous les degrés. Mais il y a plus, et le gothique *unsibis*, illégal, criminel, *unsibja*, illégalité, rapprochés du sanscrit *sabhd*, tribunal, *sabhya*, membre d'un tribunal, indiquent qu'à la *sabhd* se liaient déjà, du temps des Aryas primitifs, des idées de droit et de justice. Le président de l'assemblée, le *sabhdapati*, entouré des principaux membres de la communauté, remplissait l'office de magistrat et de juge. Le droit et la coutume s'appelaient *sabhyâ*, en gothique *sibja*; la transgression du droit était *asabhya*, gothique *unsibja*, et le titre de *sabhdapati* était sans doute celui du chef de la communauté. Il faut ajouter qu'un corrélatif de ce titre antique semble s'être conservé dans l'islamique moyen *sabb*, *sab*, chef, probablement le *sibbe*, chef, général, que donne le dictionnaire d'O'Keilly. Personne née ou descendant de l'oncle ou de la tante d'une autre : COUSINS *issus de germains*. COUSIN au troisième, au quatrième degré. Bon jour et bon an, mon cher cousin, et bon jour et bon an, ma chère nièce. (Mme de Sév.) Vois-tu cet autre avec ce visage farouche? C'est Ajax, fils de Télamon et cousin d'Achille. (Fen.)

... On se fait cousins, chez nous, sans s'être vus; Mais au premier faux bond on ne se connaît plus; N. LEMERCIER.

Vos plus proches cousins, si vous n'y prenez garde, Pourront à l'échafaud vous servir d'avant-garde. C. DELAVIGNE.

Un cousin, abusant d'un fâcheux parentage, Veut qu'encore tout poudreau, et sans me débattre, Chez vingt juges pour lui j'allie solliciter. BOILEAU.

— Par ext. Ami intime : *Faites cela et nous serons cousins. Je ne suis pas cousin avec lui. Les peuples n'ont pas de cousins, et quand on leur doit, il faut les payer.* (Dupin.) Ces animaux vivaient entre eux comme cousins. LA FONTAINE.

— Personne ou chose qui a de grands rapports avec une autre, qui n'en diffère que peu : *Tout philosophe est cousin d'un athée.* (A. de Muss.)

— *Cousin germain* ou *cousin-germain*, *cousine germaine* ou *cousine-germaine*, Cousin, cousine immédiatement issus de l'oncle ou de la tante : *A Rome, le mariage entre cousins germains était permis.* (Chateaub.) Personne ou chose qui ressemble extrêmement à une autre, qui en est presque l'équivalent : *Je n'eus pas de peine à lui faire entendre que, quand bien même son expulsion ne serait pas résolue, l'intrusion d'Harcourt en était le cousin germain.* (St-Sim.) COUSINS GERMAINS *de l'aigle, presque aussi grands que lui, les milans ont le courage et l'intelligence.* (G. Sand.) Quant à l'ibitin, c'est autre chose; c'est un reptile d'une trentaine de pieds de long, cousin germain du boa. (Alex. Dum.) Cette représentation, malgré les incontestables beautés dont la partition est semée, n'a causé aux spectateurs qu'un plaisir grave, cousin germain de l'ennui. (Th. Gaut.)

— *Mon cousin*, Titre que le roi de France donnait aux princes du sang, aux pairs, aux cardinaux, aux maréchaux, aux grands d'Espagne dans certaines circonstances : *Le roi répondit aux grands d'Espagne, et leur donna à tous le cousin qu'ils ont aussi des rois d'Espagne.* (St-Sim.)

— Fam. *Le roi n'est pas son cousin*. Il est si fier ou si heureux, que le roi ne lui semble pas un parent digne de lui : *Quand il se vit de 4,000 écus, il croyait, tant il était aise, que le roi n'était pas son cousin.* (T. des Réaux.) Cette fille était si accrétée qu'elle n'eût point voulu traiter le roi de cousin. (G. Sand.)

— Coutume. Chantéon de pâtisserie plus délicate réservé aux parents et amis, dans la distribution du pain bénit.

— s. f. Argot. Homme qui a pour d'autres des complaisances honteuses.

Cousin Pons (LE), roman par H. de Balzac. V. SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE.

Cousine Bette (LA), roman par H. de Balzac. V. SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE.

Cousin de tout le monde (LE), comédie en un acte et en vers de Picard, représentée pour la première fois sur le théâtre de la Cité le 22 juillet 1793. Une anecdote bien connue a fourni le sujet de cette pièce. Un amateur de fêtes et de festins guettait les noces dans les paroisses, chez les notaires, les traiteurs, se mêlait aux deux familles, passant dans chacune pour un parent de l'autre, se mettait à table, découpait, faisait admirer son esprit et son appétit, chantait en l'honneur des mariés, et, après s'être montré aussi infatigable à la danse qu'au repas, sortait sans être reconnu, et emportait l'estime des vieilles tantes et des jeunes cousines. La pièce n'est qu'une esquisse, observe Picard lui-même; mais elle ne paraît assez complète. Le dialogue est naturel et les mœurs ont de la vérité. La scène dans laquelle le jeune homme déclare son amour à sa cousine devant son aïeule rappelle une situation bien usée au théâtre depuis la scène charmante de *Malade imaginaire*, où Cléante et Angélique se parlent d'amour en présence d'Argan et de Diafoirus. L'usurier, qui reconnaît un cousin véritable dans le prétendu cousin des deux familles, offre une rencontre plus heureuse que vraisemblable; mais elle est comique à la représentation. Picard avait tiré un excellent parti de l'anecdote que nous avons rapportée. Sa pièce ne languit pas un seul instant; les situations et le dialogue sont d'une grande gaieté; rien n'est outré ni de mauvais goût, et le rire est décent comme l'esprit de l'auteur. Le succès fut très-grand, et se renouvela plus tard au théâtre Louvois. Le *Cousin de tout le monde* a été repris au Gymnase le 13 janvier 1821.

Cousin du roi (LE), comédie en un acte et en vers de MM. Philoxène Boyer et Théodore de Banville, représentée à Paris, sur le théâtre de l'Odéon, le 4 avril 1857. Ce cousin du roi n'est autre que le poète Dufresny, qui, quoique descendant de Henri IV par cette belle jardinière d'Anet qui fut une des nombreuses conquêtes du roi vert-galant, eut dans sa vie des heures de détresse dignes des plus belles époques de la bohème française. Excepté les curieux, personne ne lit plus aujourd'hui les spirituelles comédies de Dufresny; mais tout le monde sait que ce fils de la Muse, dont Louis XIV ne put jamais parvenir à faire la fortune, épousa un beau jour sa blanchisseuse, pour acquitter un mémoire qu'il était incapable de payer pécuniairement. Sur ce trait anecdotique, que tous les ans ont scrupuleusement enregistré, les deux auteurs ont artistiquement construit le fragile édifice d'une bluette vive, alerte, assez joliment trébuchée, et qui a plu quelques soirs durant par le cliquetis de vers bien cadencés, bien ciselés, richement rimés. D'intrigue, n'en parlons point non plus que d'intérêt. Nos poètes ont donné le champ libre à leur fantaisie sans viser d'autre but sans doute que de captiver pendant quelques instants quelques oreilles de lettrés et de délicats. Jean-Marie Deschamps avait déjà traité le même sujet dans une comédie mêlée de couplets : *Charles-Rivière Dufresny* ou le *Mariage imprévu*, jouée au Vaudeville en 1798.

Cousins (LES DEUX), tragédie anglaise de Beaumont et Fletcher. V. DEUX.

Cousins (LES TROIS), comédie de Dancourt. V. TROIS.

Cousin de Denise (LE), opéra-comique en un acte, paroles de M. Lubize, musique de M. Paris, représenté sur le théâtre Beaumarchais le 21 juin 1849. Il s'agit dans le livret d'une promesse de mariage et d'un dragon du 9^e régiment se substituant à un autre dragon du 6^e, dont il prend la place et le nom. Ce canevas est léger. La musique de M. Paris, ancien prix de Rome, n'est pas dépourvue de mérite.

Cousin Babyline (LE), opérette en un acte, paroles de M. Emile Caspers, musique de M. Henri Caspers, représentée au Théâtre-Lyrique le 8 décembre 1864. C'est encore un docteur grotesque qu'on a mis en scène. Il a essayé son traitement sur le cousin Babyline, et lui a fait perdre tous ses agréments physiques; aussi la fille du docteur lui préfère-t-elle un faux client, Pédriche, de joyeuse humeur. Le docteur veut aussi en faire une victime de son abominable médecine, et il est sur le point de lui ouvrir le crâne par amour de la science, lorsque Isabelle accourt et empêche l'opération fatale. Un dénouement aussi brusque que banal vient mettre un terme à l'ennui des spectateurs. La musique n'est guère plus intéressante que l'action. La déclamation offre des fautes de prosodie choquantes, particulièrement dans le duo : *Nous danserons*, dans lequel Pédriche vante à Isabelle les plaisirs du mariage. Cette opérette a été jouée avec grâce par Mlle Albrecht, et convenablement chantée par War-tel, Fromont et Gerpre.

Cousins (LES DEUX), chanson de Béranger. Cette fiction était bien audacieuse pour l'époque à laquelle le poète écrivit son œuvre, et le rapprochement faisait jaillir un sinistre éclair. Cependant on ne peut refuser à Béranger, dans ses allusions (toutes générales et de tout temps, puisqu'elles frappent principalement sur la race immortelle des courtisans de soutane et d'épée), une modération et un calme qu'il n'a pas toujours gardés dans ses productions du même genre. Il n'y a donc

qu'à louer le sentiment qui a dicté cette composition, le haut enseignement qui ressort de chaque vers et la forme sobre et incisive si heureusement employée par l'auteur.



DEUXIÈME COUPLET.

Je fus bercé par les faiseurs
De vers, de chansons, de poèmes;
Ils sont, comme les confiseurs,
Partisans de tous les baptêmes.
Les eaux d'un fleuve bien mondain
Vont laver ton âme chrétienne.
On m'offrit de l'eau du Jourdain!
Et cependant je suis à Vienne!

TROISIÈME COUPLET.

Ces juges, ces pairs avilis
Qui te prédisent des merveilles,
De mon temps jurèrent que les lis
Seraient le butin des abeilles.
Parmi les nobles détracteurs
De toute vertu plébéienne,
Ma nourrice avait des flatteurs
Et cependant je suis à Vienne!

QUATRIÈME COUPLET.

Sur des lauriers je me couchais;
La pourpre seule l'environne.
Des sceptres étaient mes hochets,
Mon bouquet fut une couronne!
Méchant bouquet, puisqu'un faux pas
Même au saint-père ôta la sienne!
Moi, j'avais pour moi nos prélats!
Et cependant je suis à Vienne!

CINQUIÈME COUPLET.

Quant aux maréchaux, je crois peu
Que du monde ils s'ouvrent l'entrée;
Ils préfèrent au cordon bleu
De l'honneur l'étoile sacrée.
Mon père, à leur beau dévoilement
Livra sa fortune et la mienne!
Ils auront tenu leur serment!
Et cependant je suis à Vienne!

SIXIÈME COUPLET.

Près du trône, si tu grandis,
Si je végète sans puissance,
Confonds ces courtisans maudits
En leur rappelant ma naissance.
Dis-leur : « Je puis avoir mon tour!
De mon cousin qu'il vous souviennent!
Vous lui promettiez votre amour!
Et cependant il est à Vienne!

COUSIN s. m. (kou-zain — du lat. hypothétique *culicinus*, diminutif de *culex*, cousin, qui se rattache sans doute au sanscrit *kula*, *kulaka*, essaim d'insectes, troupe, multitude, de la racine *kul*, accumuler, rassembler, multiplier. Les langues celtiques ont pour la mouche un nom particulier qui se rapporte probablement à la même racine, savoir : en irlandais *cuil* et *cuiteog*, en gaélique *cymric* *cylion* et *cylionyn*, cornique *kelionen*, armoricain *kelien*). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des culicidés, dont les larves vivent dans les eaux, et qui sont fort incommodes par leurs piqûres : *Les hiron-dettes nous délivrent des cousins*. (Buff.) *Le cousin, qui voltige dans l'air, a d'abord été habitant de l'eau; c'est aussi sur l'eau qu'il va déposer ses œufs*. (Bonnet.)

— Fam. et en jouant sur les mots : *Chasser les cousins*, Eloigner les parasites qui s'installent dans la maison, sous prétexte de parenté. *Être mangé des cousins*, Être en proie aux parasites qui nous fréquentent sous prétexte de parenté.

— Encycl. Ce genre a pour caractères : palpes filiformes, velues, de la longueur de la trompe; antennes en filets, de la longueur du corselet; à quatorze articles hérissés de poils; trompe longue, filiforme, renfermant un suçoir piquant, et composée de plusieurs soies. C'est un insecte connu de tout le monde par son bruit incommode qui trouble souvent le repos de la nuit, et plus encore par ses piqûres cruelles. Les nôtres sont presque inoffensifs cependant, si on les compare à ceux de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique; tous les voyageurs sont unanimes sur ce point. On les nomme dans ces pays *maringouins*. Leurs piqûres mettent le corps tout en feu; leurs aiguillons pénètrent à travers les étoffes les plus serrées. Les habitants sont souvent obligés, pour s'en garantir, de s'envelopper dans des nuages de fumée dont ils remplissent leurs cases; d'autres y parviennent en se renfermant dans des tentes faites de lin et d'écorce d'arbre. Les Lapons ne se mettent à l'abri de leurs atteintes qu'en s'enduisant le corps de matières grasses, et en restant plongés dans la fumée. Le *cousin* habite de préférence le long des eaux courantes et des marais. On le confond quelquefois avec les tipules, mais il en diffère en ce qu'il est plus grand et monté sur des jambes très-hautes, proportionnées à la longueur de son corps effilé. Son aiguillon est composé d'un grand nombre de parties d'une délicatesse infinie. On ne voit à l'œil nu que le fourreau qui contient le dard. Ce fourreau est fendu, afin de pouvoir s'écarter du dard et se plier plus ou moins, à mesure que celui-ci entre dans la plaie. L'aiguillon est composé de cinq petites lames, dont les unes sont dentelées avec l'extrémité en forme de fer de flèche, et les autres simplement tranchantes. Ce sont autant de lancettes appliquées les unes contre les autres. Lorsque le faisceau qu'elles forment s'introduit dans la veine, le sang s'élève entre elles comme dans des tubes capillaires; ce n'est pas tout : l'insecte laisse écouler dans la plaie quelques gouttes d'une liqueur excessivement irritante, qui peut-être a pour fonction de rendre le sang plus fluide; si cela est, nous payons cher l'avantage que l'insecte en retire. Il y a des personnes que ces piqûres réduisent à un état cruel. Réaumur dit en avoir vu une que de nombreuses piqûres aux bras et aux jambes avaient mise dans un état tel qu'on craignait d'être obligé de recourir à l'amputation. M. Pouchet affirme avoir vu, en pareille circonstance, la fièvre et le délire se manifester chez une dame. Les *cousins* semblent avoir de la prédilection pour la peau de certaines personnes, et ce n'est sans doute pas sa finesse qui les détermine, puisqu'on voit des dames dont la peau est très-délicate être exemptes de leurs morsures. Réaumur pense qu'on pourrait trouver quelque moyen de rendre notre peau désagréable aux *cousins*, en la frottant de l'infusion de quelque plante. On remarque à ce sujet que la recherche de cette plante pourrait être abrégée, si l'on en observait quelque une que les *cousins* semblaient fuir. L'ammoniaque est le meilleur remède qu'on puisse appliquer en cas de piqûres. Du reste, nous devons faire remarquer que les effets de ces piqûres sont loin d'être généralement aussi redoutables que ceux que nous avons signalés plus haut. Une démangeaison assez vive, une éruption qui ne produit presque jamais de suppuration et qui disparaît au bout de quelques heures, tel est le résultat général de la piqûre du *cousin*. Plus d'une fois nous avons vu en Provence, où les *cousins* pullulent, des enfants s'amuser à se faire piquer par eux. Il est vrai que le spectacle est assez curieux pour qu'on se le donne au prix de quelque souffrance. L'insecte, après avoir voltigé de place en place pour choisir un endroit propice, finit par se fixer, se campe sur ses longues pattes. Bientôt on voit sa trompe ou plutôt le fourreau de son dard se courber en arc, à mesure que l'aiguillon s'enfonce dans les chairs. En même temps, à travers son corps diaphane, on voit une légère ligne noire, son intestin, rougir peu à peu, s'enfler, occuper toute la cavité de l'abdomen, gonfler ce dernier outre mesure; c'est votre sang qui s'y accumule. Déjà l'aiguillon est complètement enfoncé dans la plaie. En ce moment, l'insecte alourdi ne peut vous échapper; si vous l'écrasez, une large tache de sang vous convaincra que ce cruel insecte avait absorbé une énorme quantité de ce liquide, relativement à la petitesse de son corps.

Sous leurs deux premiers états, ces insectes vivent dans l'eau, et on ne les en voit sortir qu'au moment où ils subissent leur dernière métamorphose. Leurs larves sont très-aisées à reconnaître, parce qu'on les voit presque toujours suspendues par la partie postérieure de leur corps à la surface de l'eau. De cette extrémité part un petit tube qui s'évase à la surface du liquide; c'est l'ouverture de l'organe respiratoire. Dès qu'on agite l'eau, on voit ces larves se précipiter au fond avec la plus grande promptitude; mais l'instant d'après elles remontent pour respirer. L'extrémité du tube respiratoire offre un mécanisme remarquable, destiné à empêcher l'eau de se précipiter dans les trachées quand la larve est au fond du marais, et à rendre leur orifice béant quand elle est à la surface; ce mécanisme consiste en petites plaques mobiles qui se serrent les unes contre les autres quand l'insecte plonge, et qui s'écartent quand sa

queue est en contact avec l'air. M. Pouchet a découvert que ces larves possèdent huit estomacs ovoïdes disposés circulairement autour de l'intestin, qui est droit. Il s'est assuré du fait en plaçant l'insecte dans de l'eau colorée avec du carmin, où bientôt toutes les cavités se teignent en rouge.

Les *cousins* restent dans l'état de larve durant quinze jours ou trois semaines, selon que la saison est plus ou moins chaude, et pendant ce temps ils changent trois fois de peau. La larve se transforme ensuite en nymphe. Celle-ci se distingue de la première en ce qu'elle est recourbée en disque, et parce que son extrémité antérieure, contenant les sacs qui renferment les ailes et les pattes de l'insecte parfait, s'est considérablement développée. En passant sous cette nouvelle forme, les *cousins* changent aussi leur mode de respiration. Celle-ci s'opère alors par deux espèces de cornets saillants, situés à la partie dorsale du thorax. La nymphe se tient, comme la larve, à la surface de l'eau, mais roulée sur elle-même. Au moindre mouvement, elle s'enfonce avec une extrême agilité. Il est facile, dans les jours chauds de l'été, d'assister à la dernière transformation de l'insecte. La nymphe se déroule; elle élève une partie de son corps hors de l'eau, se gonfle et fait crever son enveloppe. On voit alors la tête du *cousin* paraître hors de l'eau. L'insecte continue à sortir de son enveloppe, et ce qui lui servait de robe il n'y a qu'un instant change d'usage et lui tient présentement lieu de bateau. Il vogue au gré des vents; l'insecte est lui-même la voile et le mât du navire. Le danger est grand, car le moindre souffle de vent fait entrer l'eau dans la nacelle, la fait couler et l'insecte se noie.

Le *cousin* n'a pas plus tôt acquis des ailes qu'il cherche sa nourriture dans le sang des animaux, et aussi, à ce que l'on pense, dans le suc des feuilles sur lesquelles il se tient pendant la chaleur du jour. Il habite les lieux humides et surtout les environs des eaux stagnantes, et c'est surtout vers le soir qu'il voltige, formant parfois de véritables nuées. Le mâle se distingue aisément de la femelle par la beauté de ses panaches, par sa taille plus allongée et par deux crochets qui lui servent à retenir sa femelle au moment de l'accouplement. A la place de ces crochets, celle-ci a deux palettes au moyen desquelles elle arrange ses œufs au moment de la ponte. L'accouplement avait échappé à Réaumur et à d'autres laborieux observateurs; c'est que, comme l'a démontré M. Godheu, la scène se passe au milieu des airs. Lorsque la femelle est fécondée, elle va déposer ses œufs sur la surface de l'eau. Pour cela, elle s'attache à une feuille ou à quelque autre corps flottant, croise ses jambes de derrière et place son premier œuf dans l'angle qu'elles forment. Elle y dépose successivement les autres œufs, qui se collent les uns aux autres; puis, écartant ses pattes, elle donne à cet assemblage une forme de bateau. Ce frêle navire, on le comprend, est plus d'une fois englouti par la tempête. La ponte est de deux cents à trois cent cinquante œufs, d'où les larves sortent au bout de deux ou trois jours. Comme il ne faut qu'environ un mois d'une génération à l'autre, on en peut compter six ou sept par an; en sorte que nous serions certainement ensevelis dans des nuages de *cousins*, s'ils ne devenaient la proie des oiseaux, surtout de l'hironde et d'une multitude d'insectes carnassiers. Les *cousins* déposent leurs œufs dans une eau stagnante et corrompue; leurs larves se nourrissent de cette corruption même; on peut s'en assurer par l'expérience suivante : On remplit deux vases d'une eau corrompue, et on laisse dans l'un tous les petits *cousins* qui s'y trouvent, tandis qu'on en purge l'autre; le premier se purifiera en peu de temps, tandis que l'autre continuera de répandre une mauvaise odeur. Donc le *cousin*, cet animal sanguinaire, remplit dans la nature un rôle utile, celui de l'assainissement des eaux.

Le *cousin commun* est cendré; son abdomen est annelé de brun; ses ailes sans taches, transparentes, sont ombrées d'une teinte obscure; les antennes du mâle sont plumeuses. On le trouve aux environs de Paris. — Le *cousin pulicaire* a le corps mince, allongé, de couleur brune; les antennes plumeuses et fourchues, les ailes blanches, marquées de trois taches obscures et de bandes transversales moins foncées. Il habite la France. — Le *cousin annelé* est cendré, à la tête noire, les ailes un peu ferrugineuses à la côte, les pattes annelées de blanc et de noir. On le trouve aux environs de Paris. — Chez le *cousin bifurqué*, les antennes du mâle sont moins plumeuses que chez le *cousin commun*; la trompe est avancée, tout le corps est cendré, les ailes sont transparentes et sans taches. C'est une espèce européenne. — Le *cousin des chevaux* est petit et noir; il a l'abdomen brun, la tête noire avec le front blanc, les antennes filiformes, les côtés du corselet blanchâtres. Il vit dans le nord de l'Europe. — Le *cousin morio* est de la grandeur du *cousin pulicaire*; il est noir luisant, a les antennes fasciculées, les cuisses antérieures pâles à la base, les postérieures allongées, renflées, dentées en scie. Il vit en Allemagne. — Le *cousin trifurqué* est brun, a le corselet un peu lisse. Il habite l'Europe. — Le *cousin jaundre*, qui vit en Europe, est jaune et a les ailes transparentes à côtes jaunâtres. — Le

cousin rampant habite le nord de l'Allemagne. Il est noir, et les ailes transparentes, les pattes noires annelées de blanc.

COUSIN (le), petite rivière de France formée de deux petits cours d'eau, dans le canton de Saulieu (Côte-d'Or), coule au N., entre dans le département de l'Yonne, passe à Avallon, Domercy, prend le nom de *Voisin* et se jette dans la Cure, près de Givry, après un cours total de 60 kilom.

COUSIN (Germaine), vierge chrétienne et bergère de Pibrac, canonisée en 1867 par Pie IX et dont un jésuite, le P. Bojer, a écrit la vie et les miracles. « Il résulte de la vie de sainte Germaine Cousin, dit M. Asseline dans la *Pensée nouvelle*, qu'elle naquit à Pibrac en 1579 et mourut à vingt-deux ans, en 1601; que manchote, scrofuleuse et à peu près idiote, elle passa sa vie à garder les brebis dans la montagne, éloignée par une belle-mère qui craignait le contact des plaies toujours vives et purulentes de la future sainte. Le biographe raconte comme quoi cette bergère peu ragoutante garda jusqu'à la fin de sa vie son innocence baptismale, passa tous les jours à réciter le saint rosaire, accepta les injures et les mauvais traitements de la part des siens et des étrangers avec cette passivité qui est le sublime de la morale catholique, et fut trouvée morte un beau matin dans l'étable où elle couchait. « Voici quels sont les miracles qui ont motivé sa canonisation. Germaine laissait son troupeau abandonné pour aller ouïr la messe; mais ses brebis se pressaient autour de sa quenouille, plantée dans le champ, et ne s'en écartaient pas jusqu'à son retour. Un torrent barrait le chemin de l'église; les eaux se séparaient à l'aspect de Germaine et lui offraient un passage à sec. La belle-mère secoua le tablier de la jeune bergère pour voir si elle n'y avait pas caché du pain; « mais voici la merveille, dit le biographe: au lieu de pain, il tomba du tablier une pluie de très-belles et très-fraîches fleurs qui n'avaient jamais été connues dans le pays, et qui ne pouvaient venir d'ailleurs puisqu'on était en plein hiver. « Enfin, le jour de sa mort, on vit des cortèges de vierges emmenant la jeune bergère au paradis. Quarante-trois ans après la mort de Germaine, un hasard fit qu'on ouvrit sa tombe; on trouva son corps absolument frais, avec chair vermeille et sang rouge, plus une couronne de fleurs et d'épis desséchés qu'on n'y avait jamais mise. Le corps fut exposé; une dame de Pibrac le fit enlever, mais en fut punie par un horrible ulcère que guérit Germaine elle-même, descendue du ciel exprès pour opérer ce miracle. Qu'un biographe ait écrit de semblables enfantillages, la chose se comprend aisément; mais que la cour de Rome ait donné à ces fables une sanction solennelle, et cela en plein XIX^e siècle, on a peine à le comprendre. Si le besoin de nouveaux saints se faisait si impérieusement sentir, pourquoi ne pas canoniser l'abbé de l'Épée, qui lui du moins a des titres sérieux à la reconnaissance des peuples? »

Cousin (VIE DE GERMAINE), bergère, d'après des documents authentiques, par M. Louis Veillot (1854). L'auteur ne s'arme pas toujours de la plume qui a écrit *Cà et là* et les *Odeurs de Paris*; parfois son orthodoxie fougueuse éprouve le besoin de se rafraîchir le sang, et alors il va faire une excursion dans les bergeries. C'est là qu'il a rencontré la sainte dont il écrit la vie miraculeuse. Durant les vingt dernières années du XVI^e siècle, vivait près de Toulouse une fille des champs pauvre et infirme, une petite bergère, dont les habitants mêmes du village où elle résidait connaissaient à peine la figure et le nom. Elle resta sur la terre environ vingt-deux ans, mourut et parut être oubliée. Au bout de quarante ans, au moment où allait disparaître la génération qui l'avait vue, un miracle fit revivre sa mémoire, et depuis lors les années, qui emportent tant de souvenirs, n'ont fait qu'affermir et consacrer le sien. Il ne lui manquait plus qu'une gloire, celle d'être chantée par M. Louis Veillot; heureuse Germaine Cousin! elle l'a eue.

Le livre de M. Veillot se divise en deux parties; la première est le récit de l'existence de la pieuse fille; la seconde renferme l'histoire de ses miracles posthumes. La première est bien composée, sensée, convenable, à peine y découvre-t-on çà et là quelques gros mots à l'adresse des libres penseurs; mais quant à la seconde, en dépit de nos sentiments religieux, nous ne saurions l'admettre sérieusement lorsqu'elle nous raconte de pareilles inventions: « Un petit enfant de quinze jours avait sur l'épaule gauche une plaie qui bientôt fut gangrenée et lui dévora les chairs de telle sorte que les os étaient nus et dépourillés. Bernard Fouré, sa pieuse mère, y appliqua des linges qui avaient touché le corps de Germaine. C'était le matin; le soir les chairs étaient revenues, la plaie était fermée, la peau était fraîche et l'enfant depuis a toujours joui d'une bonne santé. « Loin de nous l'idée de vouloir rabaisser la mémoire d'une sainte canonisée; mais, en présence de la sainte extase de M. Louis Veillot devant Germaine Cousin, nous sommes prêt à nous écrier: »

« Défense de par le bon sens de croire aux miracles racontés en ce livre. »

Nous serions plus disposé à ajouter foi aux récits de M. Veillot s'il ne semblait

avoir puisé dans cette oasis littéraire de nouvelles forces pour la lutte souvent peu courtoise contre ses adversaires. Il est vrai que Germaine Cousin n'eût jamais opéré miracle plus grand que celui d'enseigner la modération à son biographe.

COUSIN (Jean), navigateur français, né à Dieppe vers le milieu du XVI^e siècle. Il entra fort jeune dans la marine et se distingua en plusieurs affaires, notamment dans un combat livré en 1487 à plusieurs vaisseaux anglais. Ayant acquis la confiance des Dieppois, Cousin, muni des instructions du savant hydrographe Descaliers, son compatriote, partit de Dieppe sur un navire marchand comme capitaine chef d'expédition vers 1488. Après deux mois de navigation, il découvrit l'embouchure d'un grand fleuve qu'il nomma *Maragnon*, et qui plus tard fut appelé le *fleuve des Amazones*. Il fit encore la découverte du cap d'Afrique auquel il donna le nom de *pointe des Aiguilles* et que les Portugais appelèrent *cap de Bonne-Espérance*. De retour à Dieppe en 1489, Cousin en repartit de nouveau l'année suivante pour aller aux Indes orientales. Cette fois, il avait trois bâtiments sous ses ordres. Il doubla cette fameuse *pointe des Aiguilles*, qu'il n'avait fait que reconnaître à son précédent voyage, et aborda dans l'Inde en 1491, quelques années avant la célèbre expédition de Vasco de Gama. Revenu à Dieppe avec d'importantes cargaisons, il cessa de naviguer, et remplaça après leur mort Descaliers et Prestot dans l'enseignement de l'hydrographie. Il mourut à Dieppe dans un âge très-avancé.

COUSIN (Jean), célèbre peintre, sculpteur, architecte et graveur français, né vers la fin du XVI^e siècle, mort en 1560. On n'a malheureusement que peu de détails sur la vie et les œuvres de ce maître, le plus illustre, avec Jean Goujon et Palissy, de tous ceux qui, à l'aurore du XVII^e siècle, ont renouvelé l'art français. Comme il ne signait presque jamais ses œuvres, la plupart sont restées ignorées. Des recherches assidues pourront seules exhumer de la poussière des archives la mention des travaux qu'il exécuta pour les grands personnages du temps, les communautés religieuses ou de riches particuliers, travaux qui avaient excité parmi ses contemporains une vive admiration. De rares papiers de famille conservés par l'un de ses descendants, M. Bouvier, receveur des contributions à Agen, et les recherches partielles de quelques érudits d'art, parmi lesquels MM. Léo de Laborde, de Montaiglon, Duplessis et Quantin, seront les éléments principaux de la biographie, aussi complète que possible, que nous entreprenons aujourd'hui.

Les papiers de famille dont il vient d'être question furent mis au jour en 1861, par M. E. Deligand, avocat à Sens. Il en résulterait qu'à une époque indéterminée Cousin naquit à Soucy, aux portes de Sens, de parents pauvres. Comme ces papiers n'ont jamais été publiés, force nous est, pour le moment, d'admettre les commentaires qu'on en a donnés et d'après lesquels sa naissance devrait être fixée vers l'an 1499 ou 1500, contrairement à l'opinion ancienne, qui le faisait naître en 1492. Sur le lieu et la date de sa mort les mêmes doutes subsistent. Un manuscrit du temps, que nous avons eu sous les yeux, l'*Histoire de Sens*, par Balthazar Taveau, que possède M. Quantin, archiviste de l'Yonne, contient cette seule indication: « *Il mourut à le jour de M.D.L.X., plus riche de nom que de biens, etc.* »

Si, comme on l'assure, Cousin eut sa maison à Sens et y vécut dans une certaine position de fortune, il nous paraît impossible qu'un homme comme Taveau, avocat célèbre et procureur au bailliage du présidial de Sens en 1572, ait laissé sur son manuscrit ces espaces en blanc, signes visibles de ses incertitudes sur un point obscur que bien des écrivains de nos jours ont la prétention de trancher. Après lui Maulmirey, son neveu, qui a transcrit et complété le manuscrit dont il s'agit, ignore encore le lieu de la mort de Cousin, mais il en donne l'époque, cette fois en chiffres arabes, soit 1560, et un moment nous avons pu croire définitive cette date que plusieurs faits dont nous parlerons ci-après laissent encore, à notre avis, bien incertaine. Le goût de l'époque nous entraîne vers les biographies de nos vieux maîtres méconnus de leur vivant et fort négligés depuis. Rien de mieux assurément. Encore faudrait-il que l'imagination des écrivains vint se substituer aux faits que l'on ignore. Le doute, on l'a dit souvent, est parfois le premier degré de la science.

Quoi qu'en dise la notice, généralement exacte, que le catalogue du Louvre consacre à Jean Cousin, on ignore quel fut son maître et s'il fit le voyage de Rome, comme beaucoup l'assurent. On sait seulement qu'à l'époque où il pouvait commencer à manier le crayon, et sans doute aussi le pinceau, l'école de Troyes, si célèbre au moyen âge, était encore dans toute sa fleur. La fabrication des vitraux surtout y créait des merveilles qui font encore de beaucoup d'églises de la Champagne, dont Sens dépendait alors, la joie des archéologues. La comparaison attentive de ces vitraux avec ceux de Jean Cousin attesterait sans doute la filiation artistique que nous nous hasardons à indiquer comme probable.

Vainement nous objectera-t-on qu'il fut bien moins, et ses principales œuvres le montrent en effet, le représentant des traditions françaises qu'un disciple de l'Italie. C'est qu'elle était loin déjà notre grande école nationale du XII^e et du XIII^e siècle, au cours de laquelle notre pays dépassa, et de beaucoup, l'Italie dans toutes les directions de l'art. L'influence néerlandaise d'abord, puis l'influence italienne s'étaient infusées dans notre goût national, si bien que l'élève présumé de l'école de Troyes eut peu de chemin à faire pour s'italianiser tout à fait. Toutefois plusieurs de ses œuvres, remontant probablement aux temps de sa jeunesse, la *Pandore* de Sens notamment, se rattachent à la manière un peu minutieuse, mais profondément sincère, de nos vieux maîtres imagiers. Et lorsque plus tard le goût du jour, autant que sa vocation propre peut-être, le pousse à imiter les Italiens de son temps, il se montre tout d'abord leur égal; il les surpasse même sur un point: la clarté, la simplicité, le naturel, ces dons précieux du terroir national dont les soi-disant apôtres venus d'Italie en France, les Rosso, les Nicolo et les Primaticcio, étaient si complètement dépourvus.

La notice de M. Deligand assure, d'après les papiers de famille dont nous avons parlé, que Cousin s'est marié trois fois, « unions, ajoute-t-il, qui le rattachaient aux plus grandes familles du pays sénonais. Il avait épousé en premières nocces Marie Richer, fille de Christophe Richer, de Thoirigny, qui fut secrétaire de François I^{er} et son ambassadeur en Danemark et en Turquie. Aucun enfant ne naquit de cette union, et Jean Cousin, devenu veuf, épousa en secondes nocces Christine Nicole Rousseau, fille de Lubin Rousseau, lieutenant au bailliage; c'est de ce second mariage qu'est issue, en 1535, Marie Cousin. En 1537, il épousa Marie Bouvyer, fille de Henri Bouvyer, propriétaire du domaine de Monthard. » (*Notice hist. sur J. Cousin*, Sens, 1868.) Rectifions en passant le nom de *Bouvyer*, corruption évidente du vieux mot français *Bouvier*, que Félibien lui-même écrivait *Bouvier*, et que portent encore aujourd'hui les descendants de Cousin. Ensuite la logique des dates soulève un doute à l'endroit de Christophe Richer, né seulement en 1512, d'après son épitaphe transcrite par Taveau sur le monument funéraire de l'ambassadeur en Danemark, qui existait à Paris dans l'ancienne église de Saint-Sulpice. Ne semble-t-il pas, nous ne dirons point impossible, mais assez extraordinaire que Cousin ait pu être le gendre d'un personnage plus jeune que lui de vingt ans, ou de douze, pour le moins, selon qu'on reporte sa naissance à 1492 ou à l'an 1500? S'il s'agit seulement, comme on peut le supposer, de l'une des nièces dudit Christophe Richer, le fait viendrait contredire la version si accréditée des riches alliances contractées par l'artiste, car Richer était, par sa famille, d'une humble condition, d'autant plus que, alors comme aujourd'hui, le talent passait pour un assez maigre patrimoine. Nous avons d'ailleurs la preuve, par un acte du 12 août 1545, que le présidial de Sens le nommait expert, comme un simple artisan, dans une affaire litigieuse fort peu importante.

Le *Cinquième entretien* d'Adré Félibien nous donne sur la vie de Cousin ces indications utiles à recueillir:

« Comme en ce temps-là on peignoit beaucoup sur verre, il s'adonna particulièrement à cette sorte de travail et vint s'établir à Paris. Après y avoir fait plusieurs ouvrages et s'être mis en réputation, il fit un voyage à Sens, où il épousa la fille du sieur Rousseau, qui en étoit lieutenant général. L'ayant amenée à Paris, il continua les ouvrages qu'il avait commencés et en fit quantité d'autres. Un des plus beaux qu'on voyoit de luy est un tableau du *Jugement universel*, qui est dans la sacristie des Minimes du bois de Vincennes, et qui a été gravé par Pierre de Iode, Flamand, excellent dessinateur. Par ce seul tableau, on voit combien il étoit sçavant dans le dessin et abondant en belles pensées et en nobles expressions; aussi est-il malaisé de s'imaginer la grande quantité d'ouvrages qu'il a faits, principalement pour des vitres, comme l'on en voit à Paris dans plusieurs églises, lesquels sont de luy ou d'après ses dessins. Dans celle de Saint-Gervais, il a peint sur les vitres du chœur la *Martyre de saint Laurent*, la *Samaritaine* et l'*Histoire du Paralytique*. »

« Son bien étant scitué aux environs de Sens, il passoit dans cette ville-là une grande partie de l'année, et c'est pourquoi l'on y voit plusieurs peintures de sa façon. Il y a une vitre dans l'église de Saint-Romain, où il a représenté le *Jugement universel*; et dans l'église des Cordeliers il a peint aussi sur une vitre *Jésus-Christ en croix*, et l'histoire du *Serpent d'airain*, et sur une autre un *Miracle* arrivé par l'intercession de la Vierge. »

« Dans la chapelle du chateau de Fleurygny, qui n'est qu'à trois lieues de Sens, il a représenté la *Sibylle*, qui montre à Auguste la Vierge qui tient entre ses bras son fils environné de lumière, et cet empereur prosterné qui l'adore. On voit encore dans la ville de Sens plusieurs tableaux de sa main, et quantité de portraits, entre autres celui de *Marie Cousin*, fille de cet excellent peintre, et celui d'un chanoine nommé *Jean Bouvier*. »

Il y a chez un conseiller au présidial de Sens, M. Le Fèvre, un tableau où est représentée une femme nue et couchée de son long.

Elle a un bras appuyé sur une teste de mort et l'autre allongé sur un vase entouré d'un serpent. Cette figure est dans une grotte percée en deux endroits différents. Par l'une des ouvertures, on voit une mer, et par l'autre une forest. Au-dessus du tableau est écrit *Eva Prima Pandora*. Tous ces différents ouvrages sont assez considérables pour faire juger que Jean Cousin estoit un des sçavans peintres qui ayent esté... »

Nous avons donné en entier ce passage du savant historien, parce qu'il est la source première, unique, à laquelle ont puisé depuis deux siècles tous les biographes de Cousin, et que le manuscrit de Taveau, dont nous avons parlé, mentionne seulement parmi ses œuvres le tombeau de l'amiral Chabot. On voit que Cousin s'adonna particulièrement à la peinture sur verre, et qu'en ce genre ses productions furent assez nombreuses. La plupart malheureusement ont péri, notamment celles des églises Saint-Romain et des Cordeliers à Sens, détruites pendant la Révolution, ainsi que celles de Saint-Gervais à Paris. Des témoignages plus récents, et moins authentiques que celui de Félibien lui en attribuent d'autres qui furent recueillis par Albert Lenoir dans son *Musée des monuments français*, et que nous allons mentionner rapidement.

Du chateau d'Anet, cette création toute française de Diane de Poitiers, dont Philibert Delorme fut l'architecte, Jean Goujon le sculpteur et Cousin le décorateur, plusieurs verrières de la chapelle lui sont attribuées et sont surveues. Elles représentent *Abraham et Agar*, *Moïse vainqueur des Amalécites* et *Jésus-Christ prêchant dans le désert*. Nous croyons savoir qu'elles sont reléguées dans les magasins surnommés les *Catacombes du Louvre*. Lors de la dispersion inépte du *Musée national*, fondé par Alex. Lenoir, la Sainte-Chapelle de Vincennes a repris et montre encore dans le chœur trois grandes verrières représentant le *Jugement dernier* d'après l'Apocalypse, l'*Annunciation de la Vierge* et les rois *François I^{er} et Henri II agenouillés*. Les deux vitraux de l'extrémité de la nef reproduisant les *Quatre Saisons* lui sont attribués par quelques auteurs. Le même musée mentionnait en outre, mais sans indication de provenance, trois autres vitraux: une *Descente de croix* et deux *Sujets de l'Ancien Testament* « peints en grisaille légère et de la manière la plus suave, » dit le Catalogue. On ignore ce qu'ils sont devenus.

La tradition locale attribue encore à Cousin deux vitraux de la cathédrale de Sens: la *Légende de saint Eutrope* et la *Sibylle Tiburtine*, qui ne rappelle en rien, comme on l'a écrit, la splendide vitrail de Fleurygny, cité par Félibien. Mais les comptes de cette église ne mentionnent, parmi les auteurs des verrières peintes à cette époque, d'autres noms que Jehan Hympo père et fils et Tassin Grasso, verriers à Sens, qu'on a supposés gratuitement et très-légalement, à notre avis, maîtres de Cousin. Le vitrail de Saint-Eutrope lui est contesté d'ailleurs par Henri Gêrente, l'éminent peintre verrier qui vient de le restaurer, et par M. Viollet-le-Duc. Le *Jugement dernier*, de Villeneuve-le-Roi, lui serait d'un demi-siècle antérieur d'après le sentiment de M. de Caumont. Restent les vitraux de l'église de Moret et ceux de Saint-Patrice et de Saint-Godard à Rouen, qu'on lui attribue également par tradition. Si bien que le vitrail de Fleurygny reste très-probablement, avec ceux de Vincennes, ses seules verrières bien authentiques. « Belle, grande et large, la manière de Jean Cousin dans ses vitraux rappelle, dit Alex. Lenoir, les cartons des grands maîtres. Les nus y sont traités par grandes hachures, aussi simples que celles dont on pourrait se servir pour l'exécution d'un dessin sur papier. Le trait et l'expression des figures sont admirables, et ces peintures savantes ont plutôt l'air d'être peintes sur toile que sur verre. Cependant Cousin donnait à ses draperies les couleurs les plus éclatantes; il les formait avec des chaux métalliques d'or, d'argent et de cuivre, qu'il rendait transparentes en les faisant pénétrer dans le verre par l'action du feu. Il revenait une seconde fois pour les ombres, qu'il composait avec des oxydes de fer, et fondait le tout ensemble au fourneau. » (A. Lenoir, *Histoire des arts par les monuments*, Paris, 1810.) Après Jean Cousin, la peinture sur verre déclina visiblement. Comme un flambeau qui jette avant de s'éteindre ses plus vives lueurs, l'art si national que l'Italie nous emprunta sans avoir pu jamais se l'approprier disparut avec l'artiste qui venait de lui faire jeter un si vif éclat!

Le burin élégant d'Etienne Delaune nous a conservé, parmi ses vitraux, le *Serpent d'airain* détruit avec l'église des Cordeliers à Sens. Millin (*Antiquités nationales*) a gravé divers fragments de ceux de Vincennes. M. de Laborde (*Voyage dans le midi de la France*) a publié, mais peu fidèlement, la *Légende de saint Eutrope*; enfin, M. Châlard, jeune artiste sénonais plein de zèle et d'avenir, vient de dessiner et d'envoyer au Salon de 1869 une charmante aquarelle, reproduction très-fidèle de la *Sibylle Tiburtine*, dont s'enorgueillit encore le chateau de Fleurygny.

Jean Cousin a-t-il été sculpteur? Cette question étonne au premier abord, mais l'absence jusqu'ici absolue de témoignages contemporains autorisait à la poser. Elle l'a été, en effet, et à plusieurs reprises, l'abord par un érudit angevin, M. Beclard (Angers,

1858, br. in-20), puis avec plus de force encore par M. Anatole de Montaiglon dans les *Archives de l'art français*. Voici les arguments essentiels de ces deux savants. D'abord les *privileges* obtenus par Cousin le qualifient uniquement de « maître peintre » ; ensuite, sur huit ouvrages importants de sculpture qui lui étaient attribués, six l'ont été par Al. Lenoir à une époque où l'art était moins connu encore qu'aujourd'hui, où il l'est pourtant si peu, un autre par M. de Clarac et le huitième par Félibien, qui écrivit en 1668 : « Comme il excellait aussi dans la sculpture, il fit en marbre le tombeau de l'amiral Chabot. » Or l'ouvrage de Sauval dit de ce tombeau : « Perlan l'attribue à maître Ponce; Sarrazin n'est pas de cet avis; tous avouent que le goût en est fort et superbe... » Mais Sauval mourut en laissant inachevé son ouvrage, qui parut longtemps après, en 1727, avec une foule d'additions assez médiocres faites par Rousseau, l'éditeur. Si donc l'appréciation qu'on vient de lire est de ce dernier, et ce point est à éclaircir, elle est peu digne d'attention et ne peut contre-balancer l'assertion formelle d'un érudit comme Félibien, ordinairement si exact.

Toutefois rien n'était venu la confirmer, lorsque, feuilletant tout récemment le manuscrit de Taveau, bien connu de tous les érudits bourguignons, nous acquiescâmes la preuve que, même de son temps, Jean Cousin passait pour avoir sculpté l'œuvre puissante qu'on lui conteste. Nous y avons lu, en effet, ce passage :

« Jehan Cousin, natif du village nommé Soucy, en la banlieue de Sens... » a fait de beaux tableaux de peinture très-ingénieuse et artiste, qui sont admirés par tous les ouvriers experts en cet art pour la perfection de l'ouvrage auquel rien ne défaut.

Outre ce, il estoit entendu à la sculpture de marbre, comme le témoigne assez le monument du feu amiral Chabot en la chapelle d'Orléans, au monastère des Célestins de Paris, qu'il a faite et dressée, et montre l'ouvrage l'excellence de l'ouvrier.

Informé de cette trouvaille, M. de Montaiglon, qui en reconnut tout l'intérêt, répondit : « Votre passage est très-curieux. C'est la première fois qu'il se produit un texte antérieur à Félibien, et cela est très-important. » Nonobstant, le savant professeur de l'Ecole des chartes maintint son dire : « Le cadre de l'ancien tombeau des Célestins, dit-il, peut avoir été composé par Jean Cousin, mais la statue, la seule chose qui soit un chef-d'œuvre, ne peut être de lui; elle est d'un goût bien antérieur et contemporain de François Ier... Cousin l'a-t-il faite sous François Ier? La grosse question est là! L'objection serait concluante peut-être, si la date à laquelle naquit Cousin était connue. Mais en admettant, et aucun texte formel ne s'y oppose, celle de 1492, Cousin devient contemporain de François Ier, et même son aîné de deux ans! Si donc la grosse question est là, on peut la croire définitivement tranchée. D'autant plus que la preuve tirée du manuscrit de M. de la Vernade n'est pas la seule. » Les comptes de la cathédrale de Sens, transcrits par M. Quantin, allouent à Cousin une somme pour « raccourcir » une statue de la sainte Vierge (1520); ceux de Fontainebleau, relevés par M. Léo de Laborde, mentionnent la vente par lui faite en 1563 d'une « pierre de marbre », ainsi que le nom de Cousin, imagier (1540 à 1550), payé quatorze livres par mois, soit 210 fr. d'après la valeur actuelle de l'argent selon Leber. *Jean Cousin a donc été sculpteur.*

Ces détails peuvent sembler un peu minutieux, mais ils complètent un article antérieur du *Grand Dictionnaire* (v. CHABOT); ensuite ils peuvent aider à maintenir au maître de Soucy son principal titre de gloire, cette admirable statue de Chabot, l'orgueil du Louvre et de l'art français et l'égale, ou peu s'en faut, des plus belles productions de Michel-Ange. Ses autres sculptures, celles qu'on lui attribue ou qu'on lui attribuait naguère encore, nous arrêteront moins longtemps.

Elles proviennent également du *Musée des monuments français* et existent encore pour la plupart au Louvre. Ce sont : la *Fortune*, statuette en albâtre avec *Deux Génies funéraires*, le tout encadrant autrefois le tombeau de Chabot aux Célestins, et *François de La Rochefoucauld*, bas-relief en marbre blanc, dont on n'indique point la provenance. Le catalogue du Louvre n'attribue plus à Cousin le portrait en bronze à l'accent caricatural de *François Ier*, ni le médaillon de *Charles-Quint*, ni le bas-relief que lui attribuait M. de Clarac comme représentant un *Ancteur de Chabot et sa femme*. A Versailles, un buste en marbre de Charles-Quint porta longtemps son nom, sur cette simple indication d'Albert Lenoir : « L'auteur de ce buste est inconnu : on pourrait l'attribuer à Jean Cousin. » Divers biographes, plutôt doués de bonne volonté que de science, lui donnent encore le *Tombeau de Philippe de Commines*, du Louvre, qui lui est antérieur d'un bon demi-siècle, et celui de *Diane de Poitiers*, morte six ans après Cousin. Un groupe en marbre, assez mutilé et peu digne de lui, *Vénus et l'Amour*, porte son nom sur le catalogue du musée de Cluny. Enfin Al. Lenoir a cru reconnaître son style dans les sculptures du *Mausolée de Louis de Brézé*, dans la cathé-

drale de Rouen, qu'un érudit normand, M. Deville, attribue à Jean Goujon. Nous ne hâsardons point notre sentiment sur ces œuvres, contestées pour la plupart. Aucune d'elles d'ailleurs n'est comparable à la statue de Chabot, qui reste ainsi l'inspiration la plus élevée du génie de Cousin.

Comme graveur, Jean Cousin n'a laissé qu'un petit nombre de pièces à l'eau-forte et d'une insigne rareté. Deux seulement, d'après M. Duplessis, l'*Annonciation* et le *Christ descendu de la croix*, sont parfaitement authentiques. Cette dernière est même signée : J. COUSIN. Elle a été reproduite dans la notice sur Cousin de l'*Histoire des peintres*, et son allure gothique permet de l'envisager comme une œuvre de sa jeunesse. On lui attribue en outre une *Conversion de saint Paul* et un *Homme assis*. « Traitées en esquisses », dit M. G. Duplessis, ces estampes n'ont pas la perfection que peuvent offrir des œuvres exécutées à loisir et mûries lentement; mais elles donnent déjà (?) la mesure réelle du talent de ce maître, qui possédait à un degré fort élevé la science de la forme, le sentiment de l'élégance et de la beauté. » (*Le Peintre graveur*, t. IX.)

Ses dessins sont plus rares encore. La Bibliothèque impériale en possède un seulement, et le musée du Louvre deux. Celui de la Bibliothèque, que nous avons pu voir, est arrêté à la plume et lavé au bistre avec quelques hachures à la plume. Il représente *Jésus-Christ descendu de la croix*. Le dessin de la collection Atget, à Montpellier, ne passe point pour authentique. Les estampes gravées d'après ses dessins sont moins rares, beaucoup plus rares toutefois que ne voudraient le faire croire des biographes moins préoccupés de la vérité, ou même de la vraisemblance, que désireux de rattacher à un nom illustre une foule d'œuvres anonymes qui courent le monde à la recherche d'une paternité quelconque. Le savant M. Renouvier, dans ses *Types des maîtres graveurs du XVI^e siècle* (p. 160), n'accorde à Cousin que les dessins des deux livres de *Perspective* et de *Pourtraicture*; il tient pour peu authentiques les estampes qu'on lui attribue du *Songe de Polyphile* et de l'*Entrée de Henri II à Paris*, deux des plus beaux livres ornés de vignettes qui aient été publiés en France pendant le XVI^e siècle. Mais M. Duplessis, qui a donné la mesure de son talent d'iconographe, M. de La Fizelière, bien d'autres connaisseurs encore, les croient de Jean Cousin. M. de Montaiglon en a retrouvé un troisième à la bibliothèque de l'Arsenal : le *Livre de la lingerie*, contenant trois dessins de lui. Quant aux autres ouvrages du même genre, M. Duplessis croit prudent de regarder comme uniquement exécutées d'après ses dessins : « un assez grand nombre de planches de la *Bible de Jean Leclerc*, et celle d'un livre fort beau, trop peu connu à cause de sa rareté, intitulé : *Henrici II Galliarum regis elogium* (Paris, 1560). » Toutefois, dans l'opinion d'un bon juge, M. Léon Lagrange, on augmenterait de beaucoup cette bibliographie si l'on examinait avec soin la plupart des ouvrages sortis des presses sénonaises de l'époque. Du reste, un fervent admirateur de Jean Goujon, M. Firmin-Ambroise Didot, va permettre à la critique d'art de formuler bientôt sur ce point un jugement définitif. Cet amateur éminent, auquel l'histoire de l'art doit déjà d'intéressants travaux, parmi lesquels une remarquable étude sur Holbein, possède dans son riche cabinet une vingtaine de gravures rarissimes d'après Cousin, dont il va publier très-prochainement les fac-simile.

Mais l'un des plus beaux titres de gloire du maître de Soucy, et celui-là incontestable et incontesté, c'est la publication de son *Livre de la perspective* (Paris, 1560, chez Jean Le Royer). Les proportions du corps humain qu'il y donne et les moyens géométriques d'en dessiner les figures en raccourci dans tous les sens font encore autorité dans le monde des arts, comme le rappelle M. Ch. Blanc dans son excellente *Grammaire des arts du dessin* (Paris, 1867, V^e Renouard). « Ouvrage excellent, dit de son côté M. Adhémar, mais malheureusement inconnu ou inconnu de la plupart des peintres modernes. » Un livre non moins précieux du maître est : la *Vraye science de la pourtraicture* (Paris, 1571), réimprimé plusieurs fois sous ce titre : l'*Art de dessiner*.

Nous dirons peu de chose des œuvres d'architecture qu'on lui attribue, afin d'arriver plus promptement aux productions de son pinceau. D'après notre citation du manuscrit de Taveau, à propos de Chabot, on peut le croire l'architecte de la chapelle d'Orléans aux Célestins, « qu'il a faite et dressée », dit le vieil auteur sénonais. Le passage est formel et méritait d'être signalé. On montre à Sens, dans une rue à laquelle il a donné son nom, une maison qu'il habita et fit construire, dit-on, sur ses dessins. M. de La Vernade en a donné une charmante description dans son *Histoire de la ville de Sens*. De cette maison il ne reste guère d'intact que l'escalier extérieur. « La légèreté, l'élégance de sa cage svelte et élancée, la cambrure pleine de grâce des volutes, des détails de sculpture frais et de bon goût, dit M. de La Vernade, rendent ce morceau d'architecture digne du plus haut intérêt. » On lui attribue également plusieurs parties du château de Fleurygny, voisins de Soucy, terminé en 1532

par François Le Clercq, conseiller et chambellan de François Ier. On peut tenir pour probable, jusqu'à preuve du contraire, qu'il donna les dessins des arabesques et des ravissantes fantaisies entourant la porte d'entrée, ceux des principales fenêtres, ainsi que de la décoration intérieure de la chapelle, et peut-être aussi ceux de la cheminée monumentale de la salle du Prévôt. Mais il faudrait faire remonter ces œuvres au temps de sa jeunesse, car elles caractérisent cette époque intéressante de transition où le vieil art français se montre à côté des efforts de l'imitation antique qu'on a décorés du nom de Renaissance. Un excellent critique d'art, mort prématurément, M. Léon Lagrange, appréciait ainsi la décoration intérieure de la chapelle de Fleurygny : « La fantaisie d'un peintre a pu seule imaginer ces choréées impossibles, suspendues par un fil, ces choux violemment détachés du mur, ces feuillages à jour, ces pseudo-chapiteaux qui n'ont d'un chapiteau que le tailloir, découpés en fines arabesques, où se jouent des génies et des animaux chimériques. C'est un luxe d'inventions que le goût ne justifie pas toujours; mais c'est aussi l'originalité sans frein, la liberté en débauche, la jeunesse dans sa fleur, je dirai presque l'enfantilage du génie. On croirait voir le gothique fleuri donnant la main au rococo par-dessus la tête de la Renaissance (*Gazette des Beaux-Arts*, t. XIX, p. 487). Ce vaste ensemble décoratif justifierait donc l'assertion d'A. Lenoir, que Jean Cousin excellait à composer des figures fantastiques, des mascarons et des chimères. Il aurait encore, d'après M. Quantin, donné le plan de plusieurs chapelles du voisinage. Nous savons, par des actes authentiques déposés aux archives d'Auxerre, que l'abbé de Vaultuisant lui commanda un plan de fortifications pour Courgenay, village dépendant alors de cette puissante abbaye.

Les productions architecturales de Cousin sont donc aussi rares que ses dessins; mais les œuvres incontestables de son pinceau sont plus rares encore. Pourtant

Il en est jusqu'à trois que l'on pourrait citer,

n'en déplaise à l'imagination fantaisiste de M. Théophile Gautier, qui n'en connaît qu'une seule (*v. Paris-Guide*, p. 393). L'une est le *Jugement dernier*, au Louvre; l'autre est la *Pandore*, à Sens, et la troisième l'*Artémise*, à Auxerre, celle-ci certifiée par les principaux connaisseurs de Paris, par MM. Reiset et de Montaiglon notamment. A notre avis, il en existe d'autres encore; mais ces mêmes juges, à la suite d'un malentendu que nous expliquerons, les tiennent maintenant pour des copies. Nous voulons parler des cinq portraits de la famille de Jean Cousin, que possède son descendant, M. Bouvier, receveur des contributions à Agen. Du *Jugement dernier*, l'un des plus célèbres tableaux de l'école française, et auquel le *Grand Dictionnaire* consacra un article spécial, nous ne dirons rien, sinon que c'est l'œuvre d'un Franco-Florentin de Fontainebleau, qui songe à Michel-Ange et laisse dominer, malgré tout, son tempérament français. On n'en peut dire autant de la *Pandore*, dont le faire presque gothique rappelle celui des Clouet, et aussi pour la composition cette étrange *Vénus*, le n° 169 du musée Napoléon III, que M. Reiset attribue à Sandro Botticelli. La *Pandore*, évidemment, est de la jeunesse du maître, de sa première manière, peut-on dire, alors que confiné dans sa province il parlait encore le langage ingénu de nos vieux maîtres. Le troisième tableau authentique de Cousin vient d'être gravé par la *Gazette des Beaux-Arts*, qui doit l'offrir prochainement à ses lecteurs. C'est l'*Artémise*, ci-dessus mentionnée, et l'un des joyaux du cabinet d'un amateur auxerrois, M. Poncelet. L'inconsolable veuve de Mausole, légèrement vêtue, tient des deux mains et presse sur son cœur une urne élégante et finement ciselée. Le voile, retombant avec coquetterie sur les épaules, fait voir une blonde chevelure, soyeuse et abondante, qui couvre une partie du torse. Le dessin en est sec, maniéré, mais la couleur est fine, exacte et légère; tout y est en pleine lumière, l'ombre étant pour ainsi dire absente. La touche rappelle les portraits des Clouet. L'*Artémise*, elle aussi, par ses minuties et le soin des détails, a tous les caractères d'un portrait (celui probablement d'une belle dame que vient d'atteindre un veuvage anticipé), mais idéalisé et empreint d'une élégance convenue, d'une désinvolture toute florentine. A tout prendre, ce petit panneau — il mesure 0 m. 46 sur 0 m. 31 — est très-curieux, et la conservation en est parfaite. Comme la *Pandore*, il serait digne du Louvre, où il aiderait, comme elle, à faire connaître une nouvelle forme du talent souple et varié du maître.

Arrivons maintenant aux fameux portraits d'Agen, qui nous furent révélés par une lettre de leur possesseur, M. Bouvier, descendant de Cousin, adressée le 31 mai 1825 à un érudit sénonais, M. Tarbé. Félibien les signale en ces termes : « On voit encore dans la ville de Sens plusieurs tableaux de sa main et quantité de portraits, entre autres celui de *Marie Cousin*, fille de cet excellent peintre, et celui d'un chanoine nommé *Jean Bouvier*. » Indépendamment de ces deux personnalités, les portraits représentent : *Etienne Bouvier*, maître apothicaire et époux de Marie Cousin; *Jehan Bouvier*, leur fils, et *Savi-*

niennne de Bornes, femme de ce dernier. Le portrait de Jehan Bouvier, petit-fils de Jean Cousin, porte la date de 1532! Il faut donc en conclure ceci : ou cette œuvre n'est pas du maître, ou la date de sa mort, fixée par Maulmirey à l'année 1560, est inexacte. Un de ses neveux, peintre également, mais peintre assez médiocre, en serait-il l'auteur? et l'imagier Jean Cousin, dont M. de Laborde a retrouvé le nom en 1563 sur les comptes de Fontainebleau, serait-il ce même artiste qui n'a attaché son nom à aucune œuvre connue? Autant de questions qui s'imposent aux recherches de nos érudits.

Quoi qu'il en soit, à en juger par leur photographie, que nous avons eue sous les yeux, ces portraits, les trois premiers du moins, nous révèlent les qualités de l'ancien art français. « Fermes, naïfs et vrais comme ceux de Clouet, ils nous montrent, avons-nous dit ailleurs, Jean Cousin correct et scrupuleux copiste de la nature, ennemi de toute convention et fort éloigné de ce sentiment noble et élevé, mais devenu banal, qui caractérise l'art ultramontain. » (*Chronique de la Gazette des Beaux-Arts*, déc. 1866.)

Un malentendu s'est produit, écrivions-nous plus haut, à l'endroit des portraits d'Agen. Un professeur de dessin, qui ne sait pas dessiner, avait entrepris de les reproduire. Le malheur voulut qu'un photographe naïf publiât ces dessins au lieu et place des épreuves photographiques prises sur les tableaux eux-mêmes. Tous les connaisseurs furent amenés ainsi à suspecter la véracité des originaux, bien que leur possesseur actuel, dont l'honorabilité est entière, atteste que depuis Jean Cousin, son aïeul, la famille Bouvier les a toujours considérés comme son plus glorieux patrimoine. M. Tarbé (*Almanach de Sens*, 1799) dit, à propos de la quantité de portraits dont parle Félibien et que l'on disait passés en Angleterre : « Nous en connaissons trois qui sont chez la citoyenne Bouvier (Bouvier) : le portrait de *Jean Cousin*, exécuté par lui-même; celui du chanoine *Charles Bouvier*, et enfin celui de *Marie Cousin*, sa fille unique. » Ces portraits ont disparu. Enfin une note déjà ancienne, prise par nous sans indication d'origine, contient cette mention : « Au commencement du XVI^e siècle, l'abbé de Vaultuisant (Pierre-Antoine) fit décorer l'église abbatiale de peintures dues au pinceau de Jean Cousin. » Le domaine de Vaultuisant, transformé par M. Léopold Javal en une vaste exploitation agricole, n'a plus son église, démolie à la fin du siècle dernier.

Plusieurs de nos musées de province, parmi lesquels ceux de Rennes et de Valenciennes, et à l'étranger les musées de Mayence et de Saint-Petersbourg, ont tenu à honneur d'avoir le nom de Cousin sur leurs catalogues. Le tableau de Rennes, *Jésus aux noces de Cana*, décorait, sans nom d'auteur, le maître-autel de l'église de Saint-Gervais; il n'a pas moins de 3 m. de hauteur. C'est, dit M. Clément de Ris, une grande composition traitée dans le goût de l'école de Fontainebleau plutôt que dans celui de la *Pandore* de Sens. Toutefois il se pourrait qu'elle fût de Jean Cousin. Le tableau de Mayence, une *Descente de croix*, datée de 1523, était désigné sur l'inventaire du Louvre par cette simple mention : « Ancien maître français. » Le musée de l'Hermitage montre l'esquisse terminée du *Jugement dernier* du Louvre. M. Arsène Houssaye possède une *Diane de Poitiers* attribuée à Jean Cousin, et qui, par l'arrangement des personnalités, la sévérité élégante des lignes, sa touche un peu sèche, mais posée franchement, pourrait bien être de lui, sinon de Nicolo del Abbate. On n'en peut dire autant du *Jugement dernier* de Saint-Etienne-du-Mont, qui ne rappelle en rien sa manière et que lui attribuent arbitrairement tous les *Guides* ou soi-disant tels du *voyageur à Paris*.

La miniature, cet art merveilleux où se retrouvent les germes de la vieille école française et que la photographie vient de faire disparaître, exerça également le génie de Cousin. Ses portraits de *Marguerite de la Hache*, femme de Henri Bouvier, et de *Marie Bouvier*, sa femme, sont restés dans la famille.

Jean Cousin fut aussi graveur sur bois; on lui attribue du moins les bois des deux livres où il enseigne, avec l'autorité d'un maître, la géométrie et la perspective. Fut-il aussi graveur en médailles et émailleur, comme l'assure Al. Lenoir? nous l'ignorons. Sculpta-t-il l'ivoire? on peut en douter, car en travaux de ce genre on ne cite de lui qu'un *Saint Sébastien*, conservé au trésor de la cathédrale de Sens, et qui est évidemment l'œuvre d'un petit maître du XVIII^e siècle.

Les écrivains protestants font de Jean Cousin un des leurs, sur ce seul indice que dans son vitrail de Saint-Romain, à Sens, représentant le *Jugement dernier*, il avait placé un pape en enfer. La chose en elle-même, du moins en dehors de l'esprit de secte, est sans aucun intérêt; on s'étonne de la voir discutée par des hommes de talent, tels que MM. L. Dussieux, Haagete, etc. Ils ne peuvent ignorer cependant la grande légende égalitaire de la Bible, cette prédiction qu'au jour du jugement « les premiers seront les derniers, et les derniers les premiers. » Est-ce que, bien avant Luther et Calvin, la verve gauloise de nos vieux imagiers n'avait pas usé largement de la liberté du ciseau pour nous montrer Satan étreignant sans respect dans les anneaux de

sa chaîne les plus hauts personnages de l'Eglise et de l'Etat, ou l'ange vengeur menaçant de la divine justice le riche insensible, l'évêque prévaricateur, le roi oppresseur de ses sujets? La pierre, les vitraux, les miniatures, pendant tout le moyen âge, traduisent cette même idée, qui a eu tout simplement dans Jean Cousin son dernier interprète.

Ici se termine notre tâche. Nous croyons l'avoir remplie consciencieusement et dans la mesure de ce qui est possible, eu égard à l'obscurité profonde qui entoure l'histoire de Jean Cousin. Il est profondément regrettable que nos vieux historiens, si prolifiques à l'endroit des moindres faits de la vie des rois et des grands, aient à peine accordé l'honneur d'une mention à Jehan Perréal, à Fouquet, à Jean Juste, à Michel Colombe, à Jean Cousin et à tant d'autres hommes de génie qui sont la véritable force et la gloire de notre pays.

COUSIN (Gilbert), plus connu sous le nom de **COGNATUS**, écrivain français, né à Nozeroy (Franche-Comté) en 1506, mort à Besançon en 1567. Il entra dans les ordres, puis fut, de 1530 à 1535, secrétaire d'Erasme, se lia avec un grand nombre de savants, et revint, en 1535, dans sa ville natale, où il reçut un canonicat et fonda une école qui devint bientôt célèbre. Il se rendit en Italie avec l'archevêque de Besançon en 1558, embrassa les idées de la réforme après son retour en France, et mourut en prison. Cousin, qui avait autant de goût que d'érudition, contribua puissamment à la renaissance des lettres, et fut un des premiers qui firent fleurir dans la Bourgogne. Il composa soixante-quatre ouvrages dont Nicéron donne les titres. Ses œuvres, intitulées *Opera multifarii argumenti*, etc., ont été publiées à Bâle (1562, in-fol.).

COUSIN (Jean), en latin *Cognatus*, écrivain belge, né à Tournai, mort en 1821. Il fut chanoine de sa ville natale. Ses principaux écrits sont : *De Fundamentis religionis orationes* (Douai, 1597, in-8°), et *Histoire de Tournai* (1619-1620, 2 vol. in-4°).

COUSIN (Louis), nommé communément le **président Cousin**, traducteur et érudit, membre de l'Académie française, né à Paris en 1627, mort en 1707. Il débuta dans la carrière du barreau, qu'il suivit jusqu'en 1659, époque à laquelle il accepta une charge de président à la cour des monnaies. Il consacra tous ses loisirs à la traduction des historiens ecclésiastiques et des historiens byzantins. C'était un helléniste médiocre, mais un infatigable travailleur. On a de lui : *l'Histoire de Constantinople, depuis le règne de l'ancien Justin jusqu'à la fin de l'empire*, traduite sur les originaux grecs. Les principaux auteurs de cette collection sont Procope, Agathias, Ménandre, Théophylacte, Nicéphore, Léon le Grammairien, Anne Comnène, Cantacuzène, etc., que d'Alembert appelle une *populace d'historiens* sans philosophie, sans critique, sans génie et sans goût, mais dont il était cependant utile de faire connaître les compilations; *l'Histoire de l'Eglise*, traduite d'Eusèbe de Césarée, Socrate, Sozomène, Théodoret, Evagre, etc.; *l'Histoire romaine*, traduite du Xiphilin, Zonare et Zosime; *l'Histoire de l'empire d'Occident*, qui devait avoir de grands développements, mais qui s'est arrêtée au deuxième volume : elle contient la *Vie de Charlemagne*, par Eginhard, la *Vie de Louis le Débonnaire*, par Thegan, etc., différents passages de l'Astronomie, de Nithard, de Luitprand, etc. Ces traductions sont, au jugement du P. Nicéron, nettes, élégantes et fidèles. On a reproché cependant au traducteur l'omission de quelques passages importants. Tous ces ouvrages remplissent une vingtaine de volumes. De plus, de 1687 à 1702, le président Cousin a rédigé le *Journal des Savants*. Au milieu de ses nombreux travaux et à l'âge de soixante-dix ans, il apprit l'hébreu, dans le but d'approfondir plus sûrement les livres saints. Barbier, dans ses *Anonymes*, incline à lui attribuer encore la *Morale de Confucius*.

Le président Cousin fut en butte à beaucoup de railleries, quelque peu gauloises, au sujet de son mariage. Ménage lui fait dire dans une épigramme :

... On me diffame
Pour n'avoir pas eu le pouvoir
De traduire une fille en femme.

Un autre lui reproche de ne pas imiter André Tiraqueau, que Rabelais appelle le *bon, le sage, le tout humain*. Nous lisons ce propos dans un *ana* : « Bien des médecins ont regardé l'usage de l'eau comme un remède universel. C'est en ne buvant que de l'eau que le *célèbre* Tiraqueau mit un livre au jour et sa femme un enfant au monde, tous les ans pendant trente années. » On nargua aussi Cousin sur ses fonctions de censeur royal. Un mauvais plaisant lui prêta l'ineptie d'avoir approuvé le *Télémaque* comme *fidèlement traduit du grec*. Or le *Télémaque* ne put obtenir l'approbation officielle pendant tout le règne de Louis XIV.

D'un autre côté, Nicéron a dit du président que c'était un homme d'une probité sans égale, d'une justesse d'esprit admirable, d'un jugement droit et fin, ce qui ne s'accorde guère avec la bêtise qu'il aurait commise à l'endroit du *Télémaque*. Nous ajoutons que l'infatigable traducteur avait plus que de la probité. « Le temps qu'il déroba au travail,

dit l'historien des bibliothèques de Paris, M. Alfred Franklin, il le partageait entre l'exercice éclairé de la bienfaisance et le soin de sa riche bibliothèque, dont il avait de bonne heure entrepris la formation. Son testament fut le fidèle reflet de toute sa vie. Il fonda au collège de Beauvais six bourses en faveur de pauvres écoliers, et légua à l'abbaye de Saint-Victor sa bibliothèque, avec une rente de 1,000 livres destinée à l'entretenir. »

COUSIN (Hardouin), graveur français, né à Aix (Provence) vers 1680. Il a produit, soit au burin, soit à la manière noire, quelques portraits médiocres, ainsi que des planches d'après Rembrandt. Ses gravures à l'eau-forte des *marines* du Puget sont fort estimées.

COUSIN (Charles-Guillaume), sculpteur français, né à Pont-Audemer (Eure) en 1707, mort dans cette ville en 1785, élève de J. Coustou et de Pigalle. Il fut appelé en Suède et chargé de décorer le palais de Stockholm. Le roi de Suède, satisfait de son travail, l'en récompensa en lui faisant une pension. De retour en France, Cousin y produisit quelques œuvres, parmi lesquelles on cite un *Christ* en marbre blanc d'une admirable exécution et un buste de Louis XVI brisé en 1793. — Son frère aîné, Jean COUSIN, né à Pont-Audemer en 1687, mort en 1748, fut également sculpteur.

COUSIN (Jacques-Antoine-Joseph), mathématicien et homme politique, né à Paris en 1739, mort en 1800. Il fut nommé professeur de physique au Collège de France en 1766, professeur de mathématiques à l'Ecole militaire en 1769, puis devint, à l'époque de la Révolution, membre de la municipalité de Paris (1791), président de l'administration du département en 1795 et membre de l'Institut la même année. En 1796, Cousin entra au conseil des Anciens, et fut appelé à siéger au Sénat en 1799. On a de lui, outre des traités élémentaires : *Leçons de calcul différentiel et de calcul intégral* (1777, 2 vol. in-8°), et *Introduction à l'étude de l'astronomie physique* (Paris, 1787, in-8°).

COUSIN (Charles-Yves), surnommé *d'Avallon*, compilateur français, né à Avallon (Yonne) en 1769, mort vers 1840. Il se rendit en 1789 à Paris, où il travailla chez un procureur, puis chez un banquier. Ayant perdu sa place, il chercha à se procurer des ressources par des travaux littéraires. Sans vocation réelle, mais travailleur infatigable, il s'occupa indistinctement d'histoire, de romans, d'économie domestique, de facéties, etc., publia un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux consistent en *anas* ou recueils d'anecdotes, et passa les dernières années de sa vie dans la misère. Nous citerons parmi ses compilations : *Bonapartiana* (1801, 2 vol.); *Comediana* (1801); *Fontenelliana* (1801); *Gascantiana* (1801); *Vallpagoniana* (1801); *Scartorianiana* (1801); *Vollatriniana* (1801); *Scantoliana* (1801); *Pironiana* (1801), qui obtint un grand succès et eut de nombreuses éditions; *Literotiana* (1810); *Malherbiana* (1811); *Rivaroliana* (1812); *Beaumarchaisiana* (1812); *Staeliana* (1820); *Genistiana* (1820), etc., etc. Parmi ses autres ouvrages, nous mentionnons : *Histoire de Toussaint Louverture* (1802); *Histoire du général Pichegru* (1802); *les Châteaux de cartes* (1804); *Mémorial du sage ou Petit dictionnaire philosophique* (1807); *le Parfait agriculteur ou Dictionnaire d'agriculture* (1809); *Vie de l'empereur Alexandre Ier* (1826), etc.

COUSIN (Victor), philosophe français, chef de l'école éclectique, ancien ministre de l'instruction publique et historien estimé, né à Paris le 28 novembre 1792, mort à Cannes (Var) le 2 janvier 1867. Son père était horloger, ce qui a fait dire de lui, comme de M. Thiers, qu'il n'avait pas été bercé sur les genoux d'une duchesse. Le biographe des grandes dames du XVIII^e siècle n'était pas fier de son origine plébéienne, défaut de caractère chez ceux que la fortune a gâtés de ses faveurs. Ses dispositions précoces engagèrent sa famille à lui donner une éducation conforme aux espérances qu'il laissait entrevoir. Il fit ses études au lycée Charlemagne avec un succès qui attira sur lui, dès 1811, l'attention de M. de Fontanes, grand maître de l'Université naissante. Placé à l'Ecole normale sous les auspices du ministre, il y eut pour maîtres Laromiguière et Royer-Collard, qui décidèrent de sa vocation philosophique. Royer-Collard était en relation intime avec Maine de Biran, qui venait de quitter la carrière administrative, de s'établir à Paris et d'ouvrir un salon où affluèrent immédiatement une foule d'hommes qui devaient bientôt se distinguer dans les lettres et dans la politique. Royer-Collard y introduisit son élève, et la liaison qui ne tarda point à naître entre Maine de Biran et le futur chef de l'école éclectique ne fut pas étrangère à la direction d'esprit de ce dernier. Il avait été nommé dès 1812 répétiteur de langue grecque à l'Ecole normale, et en 1814 maître de conférences de philosophie en remplacement de Royer-Collard, devenu un homme politique. Le jeune maître de conférences professait en même temps la troisième au lycée Napoléon. Royer-Collard et Maine de Biran avaient réussi à faire de lui un royaliste ardent. Aussi, durant les Cent-Jours, le voit-on s'enrôler avec enthousiasme parmi les volontaires royaux. La deuxième Restauration

le rendit à l'enseignement. Sa réputation de professeur était dès lors à moitié faite. Elle avait commencé à l'Ecole normale. « Tous les élèves de la troisième année suivaient mon cours, dit-il dans ses *Fragments philosophiques* de 1826, mais il était particulièrement destiné au petit nombre de ceux qui se vouaient à la carrière philosophique; c'étaient ceux-là qui portaient le poids des travaux de la conférence; c'étaient aussi eux qui en faisaient tout l'intérêt. Ils assistaient à mes leçons de la Faculté des lettres, où ils pouvaient recueillir des idées plus générales, respirer le grand air de la publicité et y puiser le mouvement et la vie. Dans l'intérieur de l'école, l'enseignement était plus didactique et plus serré; le cours portait le nom de conférence et le méritait; car chaque leçon donnait matière à une rédaction, sur laquelle s'ouvrait une polémique à laquelle tout le monde prenait part. Formés à la méthode philosophique, les élèves s'en servaient avec le professeur comme avec eux-mêmes; ils doutaient, résistaient, argumentaient avec une entière liberté, et par là s'exerçaient à cet esprit d'indépendance et de critique qui, j'espère, portera ses fruits. Une confiance vraiment fraternelle unissait le professeur et les élèves. Si les élèves se permettaient de discuter l'enseignement qu'ils recevaient, le professeur aussi s'autorisait de ses devoirs, de ses intentions et de son amitié pour être sévère. » L'Ecole normale tout entière subissait l'influence et la direction de M. Cousin. Il en avait fait un séminaire ecclésiastique; rêvant déjà l'autorité de chef d'une nouvelle école philosophique, il prêchait pour ainsi dire à des apôtres destinés à aller répandre au loin la bonne semence de son Evangile. A vrai dire, cet Evangile n'avait guère d'originalité que dans la forme; car si la langue de M. Cousin était excellente, ses idées étaient un peu celles d'autrui. Son cours de 1817 fut consacré à l'exposition des principes de l'école écossaise, jusque-là inconnue chez nous, et dont Royer-Collard avait fait la découverte quelque temps auparavant, en trouvant par hasard sur les quais un ouvrage de Reid. Cette circonstance suffit à donner une idée de l'incurie où l'on végétait en France, sous l'Empire, en ce qui concernait les études philosophiques. Depuis un demi-siècle, l'école écossaise fleurissait en Angleterre; de même, il y avait plus de trente ans que Kant renuait les intelligences en Allemagne, et personne en France ne s'était avisé de savoir qu'il y eût en Allemagne et en Angleterre des systèmes philosophiques qui allaient empiéter le monde de leur influence et marquer une étape dans l'histoire de l'esprit humain.

M. Cousin avait réformé, dès 1816, le sensualisme de Condillac, transformé en idéologie par Destutt de Tracy. L'exposé des principes de la philosophie écossaise, en 1817, était la continuation de la campagne entreprise contre les idées de Condillac. Après avoir fait connaître à la jeunesse des écoles les principaux noms de l'école écossaise, le professeur entreprit de faire de même pour Kant et pour les opinions nées à l'ombre de son nom. Ces opinions empiétaient alors l'Allemagne d'une émotion intellectuelle difficile à comprendre aujourd'hui. M. Cousin voulut aller étudier le mouvement sur les lieux. « L'Allemagne, dit à ce propos M. Damiron, était un pays nouveau à voir. Pour le bien voir, il fallait peut-être imiter ces voyageurs qui, en visitant des terres étrangères, oublient en quelque sorte les mœurs de leur patrie pour prendre celles des peuples qu'ils viennent étudier. M. Cousin se fit kantiste pour se rendre plus familier un système qu'il voulait connaître, et grâce à cette heureuse flexibilité d'esprit qui, prenant une habitude aussi vite qu'elle en quitte une autre, se prête à tout, même à l'étrangeté, il eut bientôt du philosophe allemand les opinions et le langage. » En effet, il se vanta quelque part d'avoir passé deux ans dans les souterrains de la doctrine kantienne où, d'après lui, il ne fait pas très-clair. Suivant l'habitude tout à fait éclectique de se retrancher le droit d'avoir des convictions personnelles, et de ne considérer les systèmes que comme des thèses à développer, M. Cousin fit un choix dans les doctrines de Kant, et mit son savoir-faire, qui était grand, à les débarrasser des formes abruptes sans lesquelles les Allemands ne conçoivent rien. Il consacra deux ans (1819-1821) à développer les idées de Kant devant son auditoire de l'Ecole normale. Les événements politiques l'empêchèrent de continuer. L'assassinat du duc de Berry avait entraîné le gouvernement de la Restauration à une série de mesures réactionnaires. M. Cousin n'était point un ultraroyaliste, à beaucoup près : il a toujours estimé qu'une opposition modérée était aussi salutaire à la renommée d'un homme public qu'une température modérée était favorable à la santé. Aussi son cours de la Sorbonne fut suspendu (1821), et l'année suivante, sa chaire à l'Ecole normale supprimée en même temps que l'Ecole. Provisoirement, le fait était désagréable, bien que l'avenir dût indemniser largement le professeur de cette déconvenue. En attendant, il accepta les fonctions de précepteur des enfants du maréchal Lannes. Son édition des œuvres de Proclus était commencée depuis plusieurs années déjà : il eut le loisir de l'achever. On le voit en même temps entreprendre une édition de Descartes, ainsi qu'une traduction de

Platon, une des grandes œuvres de sa vie d'écrivain et de savant. Les arguments, malheureusement restés inachevés, que M. Cousin a mis en tête de chacun des *Dialogues* de Platon, ont acquis une juste célébrité, et resteront un des titres philosophiques de l'auteur devant la postérité.

Il sortit de sa retraite en 1824 pour retourner en Allemagne, avec l'intention d'étudier le côté panthéiste de la nouvelle philosophie allemande, c'est-à-dire celle de Fichte et de Hegel. Mais, depuis la suspension de son cours à la Faculté des lettres et la suppression de sa chaire à l'Ecole normale, il avait accentué son attitude vis-à-vis du pouvoir. La diplomatie française, à l'instigation de quelques Pères jésuites, dit-on, le fit arrêter à Dresde et conduire à Berlin, où il resta pendant six mois entre les mains de la police prussienne. « Sous la Restauration, dit-il en parlant de cette aventure (*Sur la renaissance de la domination ecclésiastique*, discours prononcé à la Chambre des pairs le 26 décembre 1838), inquiet, destitué, persécuté, jusque sur une terre étrangère, par une déplorable influence, peut-être n'a-t-on pas oublié comment, en 1830, je me suis souvenu de mes injures personnelles. » Nous verrons tout à l'heure. En attendant, il employa le temps de sa détention à étudier Hegel, Fichte et Schelling, dont les principes firent sur lui une impression profonde. On finit par le relâcher. Il revint en France plus hostile qu'auparavant, comme on le pense bien, à la politique du gouvernement de la Restauration et aux idées qui avaient cours dans le monde officiel. Cependant les progrès de l'opinion libérale, ayant appelé au pouvoir M. de Martignac et ses amis (1827), il fallut composer avec M. Cousin. On lui rendit sa chaire de la Faculté des lettres, et il y remonta avec éclat. Ce fut sans contredit le plus beau moment de sa vie publique. MM. Villemain et Guizot inauguraient en même temps que lui ces trois années d'éloquence où la Sorbonne fut une arène ouverte à toutes les idées, et qui restèrent comme un monument ineffaçable dans les annales de notre littérature. La première leçon de M. Cousin fut solennelle : « Messieurs, dit-il à son auditoire, je ne puis me défendre d'une émotion profonde en me retrouvant à cette chaire à laquelle m'appelaient en 1815 le choix de mon illustre maître et ami, M. Royer-Collard. Les premiers coups d'un pouvoir qui n'est plus m'en écartèrent; je suis heureux et fier d'y repaître aujourd'hui, au retour des espérances constitutionnelles de la France... En jetant les yeux autour de moi, je me rendrai à moi-même ce témoignage qu'au milieu des agitations de notre époque, parmi les chances diverses des événements politiques auxquels j'ai pu être mêlé, mes vœux n'ont jamais dépassé cette enceinte (il n'a pas toujours été si modeste). Dévoué tout entier à la philosophie, après avoir eu l'honneur de souffrir un peu pour elle, je viens lui consacrer sans retour et sans réserve tout ce qui me reste de force et de vie. » Jusque-là il n'avait vécu que pour la pensée, et son existence laborieuse avait été consacrée exclusivement à l'étude de la philosophie. Il était, pour faire impression sur l'opinion publique, dans une situation excellente. L'éclat inattendu de sa parole produisit un effet sans précédent. Durant trois années entières, il tint sous la fascination de son talent l'élite de la jeunesse française, parmi laquelle venait se confondre l'élite de la société, tous ceux qui distinguaient leur caractère, leur rang ou leur intelligence. Le milieu fait l'homme. A une autre époque et parmi des circonstances différentes, l'éloquence du professeur eût peut-être été la même, mais elle n'aurait pas eu la même efficacité. La politique était la grande question du moment. M. Cousin, qui aspirait à se faire un piédestal, ne manquait, à aucune de ses leçons, d'y faire allusion. L'auditoire applaudissait d'une manière frénétique. Et puis, avec un grand fonds d'érudition et des théories positives, son enseignement se distinguait par une sorte de poésie, de cette poésie qui fait le charme de Platon et de Malebranche, et qu'on aime à voir se répandre sur les pensées philosophiques pour leur prêter la lumière.... Comme il n'était pas un simple démonstrateur, un froid témoin des choses, mais un observateur animé et un maître enthousiaste, philosophe, orateur dans sa chaire, hors de sa chaire...., il prêchait la science avec ce mouvement de cœur, cette gravité passionnée, cette élévation de vues qui remuent et entraînent les esprits. En définitive, il était moins un professeur de philosophie enfermé dans ses attributions légales qu'un tribun ayant fait une longue étude de l'art de la parole, et sachant s'en servir à merveille au point de vue des idées du jour. Sous prétexte d'introduction à l'histoire de la philosophie, son cours était une théorie historique des destinées du genre humain. Ces destinées n'avaient pas encore été l'objet d'un examen aussi inquiet qu'à cette époque de notre histoire contemporaine, où les lettres, les sciences, les arts, la politique, les intérêts en conflit se croyaient à la veille d'une révolution immense. M. Cousin avait conscience de l'état anormal de l'opinion et savait exploiter la situation. Le spectacle émouvant des philosophies, des religions, des idées, des événements, en un mot des civilisations du passé, caractérisées par lui dans

un langage splendide, laissait ses auditeurs haletants. Il savait tirer des exemples qu'il citait des inductions applicables au présent et capables de laisser pressentir l'avenir. A travers ces espérances libérales, intervenaient des protestations de fidélité au roi et à la charta. De cette manière, il n'y avait pas moyen de l'inquiéter, et, d'autre part, il était difficile de se méprendre sur le sens général de sa polémique. Il ne prit aucune part à la révolution de Juillet : il en attendait l'issue. Ses amis du *Globe* lui reprochèrent amèrement cette attitude équivoque. Ils avaient tort : M. Cousin était simplement circonspect. Mais du moment que le résultat du mouvement insurrectionnel fut acquis, le professeur de Sorbonne s'empressa de lui rendre hommage dans l'éloge funèbre de Farcy, jeune élève de l'Ecole normale tué sur la place du Carrousel dans les rangs du peuple insurgé. Plus tard, il dédia même à la mémoire du mort un de ses *Dialogues* de Platon, et le gouvernement se méprit si peu sur le compte de M. Cousin qu'il eut hâte de le nommer conseiller d'Etat, puis membre du conseil supérieur de l'Université, officier de la Légion d'honneur et enfin titulaire de la chaire de philosophie qu'il n'avait occupée jusqu'alors qu'à titre de suppléant de M. Royer-Collard. Sa bonne fortune le fit admettre bientôt après à l'Académie française, où il remplaça le baron Fourier, et en 1832, lors de la création de l'Académie des sciences morales et politiques, il y entra en vertu d'une ordonnance royale. Là ne se bornèrent point les faveurs dont le nouveau régime devait l'honorer : on ne tarda pas à le nommer directeur de l'Ecole normale, puis pair de France. Son chemin était donc fait. Mais sa position n'était pas sans inconvénient. D'une part, il représentait la philosophie officielle. Il suffisait qu'il personnifiât le pouvoir, même au point de vue des idées, pour être en butte aux attaques de deux sortes d'ennemis. C'était d'abord l'Eglise. La chute de la branche aînée de la maison de Bourbon était pour elle un échec, et cela à deux points de vue. En premier lieu, la dynastie nouvelle était libérale, ce qui était une hérésie. En philosophie, elle n'avait pas de doctrine, mais elle était la protectrice née des doctrines qui l'avaient mise au pouvoir. M. Cousin était un écho de ces doctrines. Le clergé l'accusait de préconiser un système mixte. Or il est de l'essence du catholicisme de n'admettre aucun compromis ; de sorte que l'éclectisme était pour lui un adversaire dangereux. D'autre part, la démocratie et le saint-simonisme avaient contre lui d'autres griefs à faire valoir. Pour l'une, il était pourvu de trop d'emplois ; pour l'autre, son spiritualisme était contraire aux principes humanitaires et aux intérêts industriels dont Saint-Simon était le prophète. Pris entre deux feux, M. Cousin, provisoirement, jugea utile de se taire. A part le catéchisme ecclésiastique qu'il essaya d'introduire dans les écoles de l'Etat, et qu'il ne parvint pas à acclimater dans l'enseignement public, il se borna, durant les premières années du régime de Juillet, à administrer l'Ecole normale et à remplir ses autres fonctions administratives. De temps en temps néanmoins, il élevait une voix discrète en faveur des principes ecclésiastiques qui dominaient dans les régions officielles. Son discours de réception à l'Académie française eut quelque retentissement. Il y célébrait l'alliance des lettres et de la philosophie. « Il y a, dit-il, des liens étroits entre la littérature et la philosophie. Toutes deux travaillent sur le même fond, la nature humaine ; l'une la peint, l'autre essaye d'en rendre compte. Souvent elles ont échangé d'heureux services ; plus d'une fois les lettres ont prêté leur voix à la philosophie ; elles ont accredité, répandu, popularisé la vérité parmi les hommes, et quelquefois aussi la philosophie reconnaissante a apporté à la littérature des beautés inconnues. » Une des prétentions de la philosophie ecclésiastique était de vouloir pénétrer dans les institutions religieuses. Il a été question plus haut de l'ouvrage intitulé : *Livre d'instruction morale et religieuse à l'usage des écoles primaires catholiques élémentaires et supérieures* (1833). C'est un petit in-12 que l'administration fit imprimer à vingt mille exemplaires et qu'elle se proposait d'adopter pour les écoles de l'Etat. Les évêques prirent le fait de si haut qu'il fallut y renoncer et détruire l'édition tout entière, dont il n'a pas survécu dix exemplaires. M. Cousin fit réimprimer son ouvrage l'année suivante ; mais il n'en entra point dans les écoles. L'auteur se consola de cet échec en allant étudier l'instruction secondaire en Hollande et en Allemagne. (Voir plus bas.)

En 1840, quoique conservateur, il fit partie comme ministre de l'instruction publique du cabinet du 1^{er} mars présidé par M. Thiers. Il visait à transformer l'Université : « L'Université de France, écrivait-il en entrant au ministère, telle qu'elle est sortie de l'esprit de son fondateur, forme un système simple et puissant qu'il faut défendre contre les attaques de la passion et de l'ignorance en le développant sans le transformer, en l'enrichissant d'un certain nombre d'institutions empruntées à l'expérience générale et que nous pouvons perfectionner encore en les transportant parmi nous. Ce que j'ai dit, je le ferai ; ce que j'ai conseillé, je l'exécuterai moi-même, et j'espère que je n'oublierai jamais que je suis arrivé au poste où le roi m'a appelé, non pour

ma satisfaction personnelle, mais pour le progrès de la plus grande cause du XIX^e siècle, celle de l'instruction publique. » Il ne fit rien du tout. Son élévation au ministère l'avait trop infatué de lui-même. Pendant trois mois, il n'y eut pas moyen de l'ordonner. Ses amis ne le reconnaissaient plus : on eût dit qu'il avait le monde à gouverner. Il se borna néanmoins à écrire des programmes et à vouloir chercher noise au catholicisme. Il était persuadé de la nécessité de maintenir « les barrières salutaires que la sagesse du grand législateur impérial avait opposées à l'invasion du clergé dans l'enseignement public.... Non, s'écrie-t-il, l'Université n'est point l'ennemie de l'Eglise. Elle en est l'amie, elle en est l'alliée, mais enfin elle n'est point l'Eglise..... ; elle n'a jamais été, elle ne sera jamais jésuitique..... ; elle est de son siècle. » En résumé, sa tâche, pendant les huit mois qu'il resta au ministère, se borna à faire des phrases. Il rentra dans la vie privée un peu désappointé : l'ambition politique ne lui avait pas réussi. En entrant au ministère, il avait dû renoncer à sa chaire de la Faculté des lettres, ainsi qu'à la direction de l'Ecole normale. La mort de Jouffroy, son suppléant à la Sorbonne (1849), lui permit de reprendre sa chaire, mais il ne put rentrer à l'Ecole normale. Les temps devenaient durs : la chambre des députés ayant supprimé les émoluments de conseiller d'Etat en service extraordinaire, il résigna des fonctions inutiles. De fait, l'avènement au pouvoir de M. Guizot, qui ne l'aimait point, équivalait pour M. Cousin à une mise à la retraite. Il se contenta, durant le restant du règne, de siéger à la chambre des pairs. Aussi vit-il avec une sorte de satisfaction tomber la monarchie de Juillet. La république ne lui en fut pas gré et le mit à l'écart. Cela ne l'empêcha point d'offrir sa plume au général Cavaignac, quand l'Académie des sciences morales entreprit de publier une série de petits traités destinés à réagir dans l'esprit des masses contre les principes accredités par la presse socialiste. On a de lui, à cette époque, une édition du *Vicaire savoyard* de J.-J. Rousseau, ornée d'une préface républicaine qui fit sourire ses amis de l'Université ; puis un opuscule ayant pour titre : *Justice et charité*, dans lequel il s'efforçait de réfuter le droit au travail. Il avait été nommé député à la Constituante. Le peu d'influence exercée par lui dans les assemblées l'avait peu à peu dégoûté de la vie publique. Cependant M. de Falloux le maintint au conseil supérieur de l'instruction publique ; mais il s'y trouva dans un isolement qui ne lui permit de participer ni de près ni de loin à la fameuse loi du 15 mars 1850. C'était une leçon amère. M. Cousin jugea qu'il était inutile de lutter contre le nouvel état de choses, et il résolut de se rapprocher de l'Eglise. Le gage de ce rapprochement fut le livre intitulé : *Du vrai, du beau et du bien* (Paris, 1853, 1 vol. in-8° et in-12). Ce n'était pas un homme implacable. On le comprenait de reste dans les rangs du clergé. Dans son nouvel ouvrage, sans renoncer absolument au libre penser auquel il devait sa renommée et sa carrière politique, il faisait appel à la conciliation, révoquant l'union des idées religieuses avec la liberté. D'ailleurs il émettait des regrets de nature à calmer bien des animosités, au sujet des aberrations de sa vie passée. On fut sensible à sa conversion, et un jour (en 1852) il put s'entendre dire, du haut de la chaire de Sainte-Geneviève, qu'il « était le plus grand philosophe des temps modernes. » Il aurait préféré un ministère ; mais ce fut le contraire qui arriva ; en d'autres termes, il acheva de perdre sa situation administrative. Depuis vingt ans il se faisait suppléer dans sa chaire de la Faculté des lettres et n'en touchait pas moins son traitement de professeur, quand un arrêté de M. Fortoul (1852) le rangea, avec MM. Villemain et Guizot, dans la catégorie des professeurs honoraires. Cela signifiait en même temps et qu'il n'aurait plus de traitement, et que son rôle universitaire était terminé.

Il avait ce qu'on appelle vulgairement « du foin dans ses bottes », et il ne s'en émut pas outre mesure.

Cette dernière période de la vie de M. Cousin n'est pas la moins féconde. Il la consacra d'un côté à parfaire ses éditions, depuis longtemps en voie de publication, de *Proclus* et d'*Abailard*, et de l'autre il profita de son loisir pour étudier à fond les hommes et les choses du XVIII^e siècle, travaux qui l'attiraient depuis sa jeunesse, et dans lesquels il déploya des qualités d'écrivain tout à fait inattendues. Son œuvre restera. « La rénovation introduite par M. Cousin dans la critique littéraire, dit à ce propos M. Sainte-Beuve, consiste précisément à traiter la période du XVIII^e siècle comme si elle était déjà une antiquité, à en étudier et au besoin à en restaurer les monuments, comme on ferait en matière d'archéologie..... Nul mieux que lui n'avait mission pour reprendre de la langue du grand siècle et pour la revendiquer comme sienne. Il est certainement de tous les écrivains de nos jours celui qui en renouvelle le mieux les formes, et qui semble sous sa plume en ressusciter le plus naturellement la grandeur. M. Cousin eut de bonne heure un double instinct, une double passion presque contradictoire. Il est homme à s'occuper des textes, à rechercher des manuscrits, à s'intéresser à des scolies et à des commentaires,

à les transcrire jusqu'au dernier mot, à ne faire grâce ni à lui ni aux autres d'aucune variante ni d'aucune leçon, et, tout à travers cela, il s'élève, il embrasse, il généralise, il a des conceptions d'artiste et des verbes d'orateur. Nous avions affaire à un texte poudreux et subtil, à quelque obscur parchemin qu'il fallait déchiffrer, et tout à coup nous voyons se dresser une statue. Tant qu'il ne se donnait pour sujet que Proclus ou même Platon, cela nous touchait moins ; mais la méthode nous est devenue très-sensible depuis que nous l'avons vue appliquée à Pascal, à la sœur de Pascal, à J.-J. Rousseau, à Mme de Longueville. Il avait l'air d'abord de ne vouloir donner que des textes plus corrects, quelques lettres ou papiers retrouvés au fond des bibliothèques, et voilà qu'il a fait apparaître dans toute leur hauteur de grandes figures ou qu'il a ramené avec feu des physionomies charmantes. »

M. Cousin avait une bibliothèque très-riche, qu'il a léguée en mourant à l'Université. Entre autres ouvrages, la plupart d'un grand prix, il avait réuni les moindres opuscules des femmes célèbres du XVIII^e siècle, dont il aspirait à faire une galerie complète : « Accomplirai-je jamais, dit-il, cette idée d'une galerie des femmes illustres du XVIII^e siècle ? C'est du moins un rêve qui sert de délassément à mes travaux, de charme à ma solitude. Je rassemble sur les rayons de ma bibliothèque ce qui nous reste de quelques-unes de ces femmes ; je recueille des lambeaux de leurs correspondances inédites ou de mémoires manuscrits qui éclairent à mes yeux et marquent plus distinctement les traits de telle figure qui m'est chère. »

Les quinze dernières années de son existence laborieuse ont été consacrées à cette œuvre dont on a tant mérité, et qui restera cependant un des monuments littéraires du XIX^e siècle.

Comme philosophe, il est loin d'avoir conservé le prestige qu'il avait obtenu sous la Restauration. Si l'on peut apprendre dans ses livres l'histoire de toutes les doctrines philosophiques du passé, il serait difficile de préciser celles qui lui sont propres. Il a été successivement le disciple de Royer-Collard, de Maine de Biran, des Ecossais Thomas Reid et Dugald Stewart. Il a fondé une école dans laquelle Aristote, Platon, Locke, Kant et beaucoup d'autres sont l'objet d'un culte païen. Un moment, il a voulu réduire la philosophie à l'étude pure et simple de la psychologie. Son tempérament ne se prêtant qu'avec peine à l'étude approfondie de l'âme humaine considérée d'une manière exclusivement expérimentale, il s'est rejeté sur l'histoire critique des systèmes, et c'est précisément dans cette critique historique qu'il a fait consister l'éclectisme. L'éclectisme n'est point une philosophie. C'en est au contraire l'absence ; il exclut les convictions personnelles, et ne produit que le scepticisme systématique, donné pour le dernier mot de la science philosophique.

Après avoir erré pendant quarante ans sur tous les grands chemins de la pensée, comme il lui était difficile de dresser sa tente quelque part, il a fini, de guerre lasse, par renoncer à la philosophie pour l'érudition. A ses anciens disciples qui lui demandaient, dans les dernières années de sa vie, à quoi il fallait s'en tenir, il répondait naïvement que la philosophie se réduisait après tout à la morale. Or, d'après le commentaire qu'il ajoutait à cette déclaration, la morale ne diffère pas de la religion. Quelle religion ? dira-t-on. Le christianisme évidemment. On lui objecte que le christianisme est une codification de la morale, comme le code civil est une codification de la justice. Il n'en disconvient pas. Alors on lui demande d'expliquer pourquoi il a consumé sa jeunesse et son âge mûr à établir une distinction radicale entre la philosophie et la religion. Il a fini par ne pas répondre. En résumé, il reste le père de l'école ecclésiastique, où l'on ne peut voir qu'une sorte de gymnastique intellectuelle qui ne mène à rien, mais qui a l'avantage de laisser chacun libre de se créer à lui-même une religion intellectuelle.

Si M. Cousin, dit un critique éminent, n'avait voulu que rétablir, contrairement au résultat du XVIII^e siècle, une philosophie où l'on prouvât par diverses sortes de raisonnements plus ou moins rigoureux l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, son immortalité, la liberté morale de l'homme dans une certaine mesure, il y aurait eu peu à redire, puis-que cette philosophie a été celle des Socrate, des Platon, des Descartes, des Bossuet, des Fénelon, des D'Aguesseau. Mais M. Cousin, a voulu davantage : il a affecté la rigueur et l'invention dans la méthode ; il a prétendu serrer les choses de plus près que ses devanciers ; il a tenu à donner à sa philosophie une solidité indépendante de toute tradition révélée ; il a aspiré, en un mot, à fonder une école de philosophie intermédiaire, qui ne choquât point la religion, qui existât à côté, qui en fût indépendante, souvent auxiliaire en apparence, mais encore plus protectrice, et par instant dominatrice, en attendant peut-être qu'elle en devint héritière. C'est dans cette prétention secrète ou affichée qu'a paru le danger, et c'est de ce côté qu'a paru le fort de l'attaque. D'une autre part, les rigoureux observateurs de la nature humaine lui ont reproché de maintenir orgueilleusement cer-

tains dogmes qu'une philosophie plus positive et plus hardie se croyait en droit de contester, de ne tenir aucun compte de l'homme physique et naturel dans les opérations de l'esprit, de se soucier moins d'être un vrai philosophe, ce qui n'est donné qu'à peu d'hommes, que de vouloir fonder une grande école de philosophie (ce qui est bien différent), et d'aller jusqu'à faire ensuite de cette philosophie une doctrine d'Etat, ayant cours et influence. Il en est résulté que sa grande et ambitieuse tentative, qui mécontentait et inquiétait les hommes religieux, ne satisfaisait point d'ailleurs les savants ni le petit nombre des libres philosophes ; elle avait contre elle les croyants, et n'avait pas pour elle les physiologistes..... Le clergé est redevenu important, son rôle considérable, et il est naturel que l'on compte avec lui. La raison en est claire et socialement manifeste. Bien des gens se souciaient médiocrement de l'Eglise quand ils ne la voyaient que comme un obstacle qui les gênait dans leurs idées de progrès et d'élargissement de la voie publique ; mais du jour où la société a été en danger d'être envahie, on s'est aperçu que l'Eglise faisait partie des fortifications et des remparts de la place, et c'est alors que bien des indifférents, qui la veille encore auraient voulu la diminuer, sinon la détruire, ont compris l'importance de la défendre. Dans un tel état politique de défense et de siège, il n'y avait plus de place pour l'espèce de philosophie intermédiaire de M. Cousin, et le maître lui-même semble l'avoir compris en se réfugiant dans la littérature proprement dite. »

En définitive, l'éclectisme de M. Cousin est mort et n'a plus qu'une existence verbale dans les écoles et dans les programmes universitaires, où on ne le tolère que parce qu'on n'a rien à mettre à la place.

Le style de M. Cousin est presque toujours plein d'éclat et d'éloquence ; nous disons presque toujours, car on y rencontre quelquefois des phrases comme celle-ci : « En tout et partout Dieu revient en quelque sorte à lui-même dans la conscience de l'homme, dont il constitue indirectement le mécanisme par le reflet de son mouvement propre et de la triplicité essentielle dont il est l'identité absolue. » (*Fragments philosophiques*, p. 40 de la préface.) Quand il a écrit cette phrase presque incroyable, il avait sans doute l'esprit plongé dans l'étude des parties les plus obscures de la philosophie allemande, et s'il crut alors se comprendre, il est probable que plus tard, sorti d'un tel milieu, il se serait trouvé lui-même complètement inintelligible. Mais ceci n'est qu'une exception, une tache presque imperceptible dans un soleil brillant, et il reste vrai que, comme écrivain et comme intelligence, le chef de l'école ecclésiastique laissera une trace durable dans l'histoire des lettres et de l'esprit.

Il fut moins recommandable comme caractère. Son avarice et sa cupidité passèrent en proverbes. On raconte qu'il faisait porter à son père ses vieux habits ; que, ministre de l'instruction publique, il avait un garçon de bureau qui tenait un restaurant, d'où M. Cousin se faisait apporter à déjeuner, et qu'il imputait la dépense sur le matériel de son ministère. Les exemples de cette parcimonie poussée à l'excès abondent d'ailleurs. Nous en citerons quelques-uns recueillis par M. Gustave Moreau : « Jamais depuis vingt-cinq ans, dit le spirituel chroniqueur, il n'eut de terme à payer. Il logeait à la Sorbonne, quoiqu'il ne fût pas recteur, et aucun des gouvernements qui se sont succédés depuis qu'il y avait établi sa demeure n'a jamais songé à lui donner congé. La République et l'Empire ont ratifié le bail de Louis-Philippe. Quand il fut question de démolir la vieille Sorbonne, M. Cousin entra, dit-on, en instance pour obtenir une indemnité. »

Une fois Victor Cousin paya le théâtre à son secrétaire. E. Augier était venu lui faire sa visite pour entrer à l'Académie. Après un entretien *ad hoc*, E. Augier dit qu'il avait prévu le cas où M. Cousin, *philosophe*, ne serait pas familiarisé avec ses œuvres dramatiques ; en conséquence, il lui avait apporté une loge pour aller voir le *Marriage d'Olympe*. Victor Cousin accepta.

« Je vous emmène au théâtre, dit-il le soir à son secrétaire. — Pas possible ! — Ah ! vous me trouvez généreux aujourd'hui. Venez. » Ils partirent ensemble à pied.

Au contrôle, Victor Cousin s'aperçut en se fouillant qu'il avait oublié les billets. « Peste ! fit-il en se retournant vers son secrétaire, allons-nous-en. Je ne tiens guère à donner 20 fr. pour voir marier Olympe. »

Ils s'en retournèrent donc ensemble et toujours à pied. Mais la pluie survint ; il fallut prendre une voiture. « A la Sorbonne, dit Victor Cousin. — A la Sorbonne ! » riposta le cocher, et il fouetta ses bêtes.

Une demi-heure après, le flacre s'arrêtait devant une filature de coton. « Bourgeois, demanda l'Auvergnin, si par un effet de votre complaisance vous pouviez me dire si c'est ici la Sorbonne. » Victor Cousin mit la tête à la portière et aperçut la filature de coton.

Sa mauvaise humeur éclata. Si bien qu'il descendit de voiture et refusa de payer. Et il s'éloigna en laissant son secrétaire en pourparler avec le cocher.

Ceci ressemble à de la charge, et nous ne voudrions pas en affirmer la réalité ; mais nous avons cru pouvoir le rapporter ici

comme témoignage de l'opinion qu'on s'était faite des habitudes et du caractère du philosophe qui est mort avec 70,000 livres de rentes.

M. Cousin est un des écrivains les plus féconds et les plus laborieux du XIX^e siècle. Comme il a publié dans les journaux et les recueils périodiques un grand nombre d'articles qu'il serait fort long d'énumérer, nous n'indiquerons ici que les ouvrages de longue haleine. On a de lui : *Cours de philosophie professé à la Faculté des lettres pendant l'année 1818 sur le fondement des idées absolues du vrai, du beau et du bien* (1836, in-8°); M. Garnier l'a publié, amendé et corrigé; l'ouvrage publié en 1853 et intitulé : *Du vrai, du beau et du bien*, n'est que le cours de 1818 refondu par M. Cousin lui-même; *Cours d'histoire de la philosophie*, publié par livraisons à partir de 1827, et réédité en 1840 en 3 vol. in-8°; *Cours d'histoire de la philosophie moderne professé à la Sorbonne pendant les années 1816 et 1817* (1841, 1 vol. in-8°); *Cours d'histoire de la philosophie morale au XVIII^e siècle*, cours de 1818 à 1820 (1840-1841, 5 vol. in-8°), publié par MM. Vacherot et Danton; *Œuvres inédites d'Abélard pour servir à l'histoire de la philosophie scolastique en France* (1836, 1 vol. in-4°); cet ouvrage fait partie de la collection des documents inédits sur l'histoire de France; *Introduction aux ouvrages inédits d'Abélard* (1 vol. in-4°, sans lieu ni date, mais de la même époque); *Mémoire sur le sic et non d'Abélard* (1835, 1 vol. in-4°); *Libre d'instruction morale et religieuse à l'usage des écoles primaires catholiques élémentaires et supérieures*, anonyme (1833, 1 vol. in-12; il y en a eu une 2^e édition en 1834); *État de l'instruction primaire dans le royaume de Prusse* en 1831 (1833, 1 vol. in-8°); *De l'instruction publique en Hollande* (Paris, 1837, 1 vol. in-8°; Bruxelles, 1838, 2 vol. in-18); *De l'instruction publique dans quelques pays de l'Allemagne et particulièrement en Prusse* (1840, 2 vol. in-8°); *D'un commentaire inédit d'Olympiodore sur le Phédon* (1834, 1 vol. in-4°); *D'un second commentaire inédit sur le même sujet* (1835, 1 vol. in-8°); *De la métaphysique d'Aristote* (1835, 1 vol. in-8°; 1838, 2^e éd.); *Rapport à l'Académie des sciences morales sur un concours, suivi d'un essai de traduction des deux premiers livres de la Métaphysique d'Aristote* (1839, 1 vol. in-8°); *Traduction du Manuel de la philosophie de Tennemann* (1839, 2 vol. in-8°), avec la collaboration de M. Viguier, qui serait l'auteur de la plus grande partie de la traduction; *Fragments philosophiques* (1826, 1 vol. in-8°); *Nouveaux fragments philosophiques* (1829, 1 vol. in-8°); l'auteur a publié plusieurs autres volumes de *Fragments* composés de mémoires et d'articles insérés pour la plupart dans le *Journal des savants* et la *Revue des Deux-Mondes*. Les principaux sont : les *Fragments de philosophie cartésienne*, de philosophie scolastique, de philosophie ancienne, moderne; *Fragments littéraires* (1843, 1 vol. in-8°); ce volume contient, entre autres : le *Discours de réception à l'Académie française*, le *Discours sur la renaissance de la domination ecclésiastique* et plusieurs oraisons funèbres; *Leçons de philosophie sur Kant* (1842, 1 vol. in-8°); *Des pensées de Pascal* (1842, 1 vol. in-8°); *Jacqueline Pascal* (1844, 1 vol. in-18); *Études sur les femmes et la société du XVIII^e siècle* : 1^{re} *Madame de Longueville* (1853, 1 vol. in-8°); 2^e *Madame de Sablé* (1854, 1 vol. in-8°); 3^e *Mesdames de Chevreuse et de Hautefort* (1856, 2 vol. in-8°); 4^e la *Société française au XVIII^e siècle*, d'après le Grand Cyrus de Mlle de Scudéry (1858, 2 vol. in-8°); *Philosophie populaire* (Vicaire Savoyard), avec un appendice sur le style de Rousseau (1849, 1 vol. in-18); *Justice et charité* (1849, 1 vol. in-18).

Les premières *Œuvres complètes* de M. Cousin ont été publiées en 1846-1847 chez Lardange (22 vol. in-18). Il a été question plus haut de sa traduction des *Œuvres* de Platon, et de ses éditions de Proclus et d'Abailard. On lui doit, en outre, une édition des *Pensées* de Pascal, faite à l'aide de documents originaux.

COUSIN DE CONTAMINE, écrivain français, né à Grenoble. Il a publié sous le voile de l'anonyme : *Éloge historique de M. Cousinot l'atné* (Paris, 1737, in-12); un *Traité critique du plain-chant usité aujourd'hui dans l'Eglise* (Paris, 1749, in-12); un *Mémoire pour servir à la vie de M. l'abbé de Saint-Étienne* (Paris, 1753, in-12).

COUSIN-DESPRÉAUX (Louis), érudit français, né à Dieppe en 1743, mort en 1818. Il a publié une *Histoire générale et particulière de la Grèce* (Rouen, 1788-1789, 16 vol. in-12), et les *Leçons de la nature ou l'Histoire naturelle, la physique et la chimie présentées à l'esprit et au cœur* (Paris, 1802, 4 vol. in-12).

COUSIN JACQUES, nom sous lequel on désigne quelquefois Beffroi de Reigny. C'est de ce pseudonyme qu'il a signé la plupart de ses œuvres musicales et littéraires.

COUSIN-MONTAUBAN (Charles-Guillaume-Marie-Apollinaire-Antoine), comte de PALIKAO, général français, né en 1796. Il entra dans la cavalerie, se conduisit avec distinction dans plusieurs campagnes en Afrique, et devint successivement chef d'escadron de spahis (1830), colonel de chasseurs (1845), général de brigade (1851) et général de division (1855). Rappelé d'Algérie après avoir

commandé quelque temps à Constantine, M. Cousin-Montauban reçut le commandement de la 21^e division militaire. Lorsque, en 1860, le gouvernement français, de concert avec l'Angleterre, résolut de porter la guerre en Chine, M. Cousin-Montauban fut mis à la tête de notre corps expéditionnaire, puis il prit la direction suprême des forces anglo-françaises. Au mois d'août, la petite armée, qui venait attaquer le plus grand et le plus peuplé des empires de l'Asie, arriva à l'embouchure du Pei-Ho. Le général Montauban s'empara des forts de Ta-Kou (20 août), rencontra le 21 septembre, à Pa-li-Kao, l'armée chinoise, commandée par Saug-Ko-lin-sin, le battit complètement, malgré une énorme disproportion de forces, marcha sur Pékin, la capitale de l'empire, et s'en empara le 12 octobre. Le 25 du même mois, le gouvernement chinois, effrayé des prodigieux succès de cette poignée d'Européens, souscrivait aux conditions qui lui étaient imposées par les alliés, et signait la paix. Lorsque M. Cousin-Montauban revint en France, au mois de juillet 1861, l'empereur l'avait nommé grand-croix de la Légion d'honneur depuis l'année précédente et sénateur depuis quelques mois. Pour récompenser d'une façon éclatante ses services, le chef de l'Etat lui donna en outre le titre de comte de Palikao (22 janvier 1862), et fit présenter au Corps législatif un projet de dotation. Ce projet, accueilli plus que froidement par la majorité, fut repoussé par la commission chargée de l'examiner, et dut être retiré. Depuis 1865, le général Cousin-Montauban a pris le commandement du 4^e corps d'armée, en remplacement du maréchal Canrobert.

COUSINAGE s. m. (kou-zi-na-je — rad. *cousiner*). Parenté, relations entre cousins, entre parents : *Quand le despotisme bourgeois fait une victime, elle est si bien entortillée et bâillonnée, qu'elle n'ose se plaindre*. Balz.)

Sous le nom de *cousinage*
Se fait certain tripotage.

MAINARD.

Il Les cousins, la parenté : *Tout le COUSINAGE y était.*

— Fig. Analogie : *Il y a grand voisinage et cousinage entre l'homme et les autres animaux.* (Charron.)

COUSINAILE s. f. (kou-zi-na-ille; il mll. — rad. *cousin*). Très-fam. Parenté nombreuse et fugitive : *Le menuier était retourné à la danse, espérant y retrouver Rose débarrassée de ce qu'il appelait dédaigneusement sa cousinaile.* (G. Sand.)

COUSINANT (kou-zi-nan) part. prés. du v. *Cousiner* : *J'ai avec l'abbé à Bourbilly, Guizot me reconduira en COUSINANT jusqu'à une journée de Nevers.* (Mme de Sév.)

COUSINÉ, **ÉE** (kou-zi-né) part. passé du v. *Cousiner* : *Il était COUSINÉ de tous ceux qui le savaient riche.*

COUSINEAU (Pierre-Joseph), luthier et compositeur, né à Paris en 1753, mort en 1824. Il apporta un perfectionnement à la fabrication des harpes, en leur donnant un double rang de pédales (1782), et devint luthier de la reine (1788), puis harpiste de l'Académie royale de musique. Comme compositeur, il a écrit des sonates, des airs variés pour la harpe, et on lui doit une méthode pour cet instrument.

COUSINER v. a. ou tr. (kou-zi-né — rad. *cousin*). Traiter en cousin ou traiter de cousin :

Un homme de fortune évite un parent mince,
Qui vient le *cousiner* du fond de la province.

DESBATIS.

— v. n. ou intr. Vivre dans l'intimité; agir familièrement : *Il COUSINE avec tout le monde. La grande Mademoiselle COUSINAIT, et s'intéressait fort en ceux qui avaient l'honneur de lui appartenir.* (St-Sim.)

— Vivre en parasite chez les autres : *Il COUSINE; il n'a pas d'autres ressources pour vivre.*

— *Ne pas cousinier*. Etre antipathiques l'un à l'autre : *Nous ne COUSINONS PAS ensemble.*

Se cousinier v. pr. Se traiter de cousins, s'appeler cousins : *Ils se COUSINERENT la première fois qu'ils se virent.*

COUSINET s. m. (kou-zi-né). Bot. Nom vulgaire du fruit de l'airelle myrtille et de la canneberge. Il On dit aussi COUSINETTE.

COUSINETTE s. f. (kou-zi-né-te). Agric. Variété de pomme. Il On dit aussi COUSINETTE et PASSE-POMME.

COUSINERY (Esprit-Marie), savant numismate français, correspondant de l'Institut, né à Marseille en 1747, mort en 1835. Il fut tour à tour consul de France à Smyrne, à Rosette et à Salonique (1773-1819), et acquit, pendant son long séjour dans le Levant, une profonde connaissance des médailles grecques et du Bas-Empire. Il vendit successivement quatre collections importantes, qu'il était parvenu à réunir : la première à la Bavière, en 1811, pour 136,000 fr., au refus du gouvernement français, qui n'offrit que la moitié de cette somme; la deuxième aussi à la Bavière, en 1816, composée de 4,500 médailles, pour 75,000 fr.; la troisième à l'Autriche, en 1817, de 5,000 médailles, pour 35,000 fr.; la quatrième à la France, en 1820, de 4,500 mé-

dailles, pour 60,000 fr. Les collections numismatiques de Cousinery ont fourni de précieux renseignements à Michaud pour son *Histoire des croisades*. On a de lui, entre autres écrits : *Catalogue raisonné des médailles qui ont été frappées par les princes croisés* (1822, in-8°); *Essai historique et critique sur les monnaies d'argent de la ligue achemenne* (1825, in-4°); *Voyage dans la Macédoine* (1831, 2 vol. in-8°, avec 22 planches).

COUSINERY, ingénieur des ponts et chaussées et mathématicien français contemporain, sur la vie duquel nous ne possédons aucun détail. On a de lui une *Géométrie perspective* (1828, in-4°), où il ne fait usage que d'une seule projection ou perspective plane. Dans le système qu'il propose, un plan est déterminé par sa trace sur le plan de projection et celle d'un plan parallèle mené par l'œil de l'observateur, ou point central; une droite est définie de même par sa trace et celle d'une parallèle menée du même point central, etc. Les épreuves auxquelles conduit ce mode de représentation ne sont pas plus compliquées que celles de la géométrie descriptive de Monge; on pourrait donc en faire usage soit dans la pratique, soit dans la théorie.

COUSINIE s. f. (kou-zi-ni — de *Cousin*, ministre français). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des carduacées, formé aux dépens des chardons, et renfermant une seule espèce, qui croît dans le Caucase.

COUSINIÈRE s. f. (kou-zi-niè-re — rad. *cousin*). Fam. Fourmière de cousins, de parents :

Je n'ai fait de Paris ici presque qu'un saut,
Et n'y croyais jamais arriver assez tôt.

J'arrive, et n'y suis pas une journée entière,
Qu'abîmé tout d'un coup dans une *cousinière*,

Je pense, tant je souffre et d'esprit et de corps,
Que jamais aussi tôt je n'en serai dehors.

DU CERCLEAU.

Il On dit moins bien COUSINRIE.

— Rideau de gaze dont on enveloppe son lit pour se garantir de la piqure des cousins.

COUSINOT, COUSINET ou COSINOT, nom d'une famille de magistrats de Paris, dont le chef fut Pierre COUSINOT, procureur du roi à Auxerre, qui reçut des lettres de noblesse en 1411. Ses principaux membres sont : Pierre COUSINOT, fils du précédent, né vers 1380, mort après 1450. Il était avocat au parlement, lorsqu'il fut chargé par Valentine de Milan de défendre, dans une assemblée convoquée au Louvre en 1408, la mémoire de son mari, le duc d'Orléans, contre les attaques de Jean Petit, et de signaler ses assassins. Cousinot devint procureur général au parlement de Paris, puis fut transféré à Poitiers, où il se constitua le défenseur des libertés gallicanes, et s'opposa à l'enregistrement de l'ordonnance de 1425. — Son frère, Guillaume COUSINOT, mort après 1442, fut successivement avocat au parlement de Paris, conseiller, chancelier du duc d'Orléans et président à mortier (1438). On possède, sous le titre de *les Gestes des François descendus du roy Priam jusques à Charles, fils de Charles sixième, et Jehanne la Pucelle*, le manuscrit d'un ouvrage désigné par Jean Le Féron sous le nom de *Chronique de Guillaume Cousinot*, et dont la première partie paraît être du personnage qui fait l'objet de cette biographie. — Guillaume COUSINOT, fils de Pierre et neveu du précédent, né vers 1400, mort vers 1484, fut à la fois magistrat, ambassadeur, écrivain et l'un des hommes les plus distingués de son temps. D'abord conseiller, puis premier président du conseil du dauphin, Cousinot remplit, de 1438 à 1444, diverses missions administratives et judiciaires, puis, de 1444 à 1449, devint l'agent diplomatique le plus actif entre l'Angleterre et la France. Homme de guerre aussi bien qu'homme de cabinet, il se conduisit avec distinction dans l'expédition qui remit la Normandie sous le pouvoir du roi de France (1449), fut nommé bailli de Rouen, arrêta en cette qualité le duc d'Alençon en 1456, puis se rendit, en 1459, au congrès de Mantoue comme ambassadeur. Sous Louis XI, Cousinot jouit de la même faveur que sous Charles VII. Il rendit les plus grands services au nouveau roi, qui le nomma son chambellan (1463), en fit son conseiller, lui donna une pension de 3,000 livres, et l'appela aux postes de capitaine de Cabrières en Languedoc, de capitaine de Saux, près de Perpignan, de gouverneur de Montpellier, etc., tout en le gardant auprès de lui pour l'aider de ses conseils. Sous Charles VIII, Cousinot assista aux états de Tours et mourut bientôt après. Il était seigneur de Montreuil, près de Vincennes, et châtelain de Latès-les-Montpellier. Nous possédons de Cousinot plusieurs écrits dont on trouve les manuscrits à la Bibliothèque impériale. Nous citerons entre autres : *Relation d'ambassade et autres documents relatifs aux négociations entre la France et l'Angleterre; Instructions diplomatiques relatives à une mission auprès de Marguerite d'Anjou; Relation d'une ambassade à Rome au sujet de l'affaire du cardinal La Balue*, dont on trouve des extraits dans les *Précis justificatifs de l'histoire de Louis XI de Duclos; Lettres aux chanceliers et seigneurs du grand conseil sur les droits du roi*, insérées dans l'édition de Comines de Mlle Dupont. On croit que la *Chronique de la Pucelle*, publiée par Denis

Godefroy dans son *Recueil des historiens de Charles VII*, est de Guillaume Cousinot.

COUSINOT (Jacques), médecin, né à Paris vers 1585, mort en 1645, gendre de Bouvard, premier médecin de Louis XIII. Il fut professeur au Collège de France, et devint médecin du roi. On a de lui un *Discours touchant la nature et les vertus des eaux minérales de Forges* (1631). — Son fils, Jacques COUSINOT, également médecin, a publié : *Guillelmi Puteani de oculis pharmacorum purgantium facultatibus* (Lyon, 1658, in-4°); *Delphinus galicus* (1662, in-fol.), poème.

COUSOIR s. m. (kou-zoir — rad. *coudre*). Techn. Métier sur lequel on opère la couture des volumes. Il Etait qui sert aux gantiers pour la couture et le montage des gants.

COUSSA s. m. (kou-sa). Philol. Idiome cafre parlé par le peuple du même nom : *Dans le COUSSA, tous les verbes se terminent en a.* (Bachelet.)

— Bot. Nom vulgaire du houx dans le Poutou.

COUSSAC-BONNEVAL, bourg et commune de France (Haute-Vienne), canton, arr. et à 11 kilom. E. de Saint-Yrieix; pop. aggl., 675 h. — pop. tot., 3,273 hab. Commerce de grains et de bestiaux. Manufactures de porcelaine; carrières de kaolin. Près de là se trouve un ancien château, parfaitement conservé, composé de vastes bâtiments que flanquent cinq tours à mâchicoulis, de forme et de grandeur différentes.

COUSSAPOA s. m. (kou-sa-po-a). Bot. Genre d'arbres, de la famille des artocarpees, comprenant environ quatre espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale. Il On dit aussi COUSSAPIER ou COUSAPIER.

COUSSARÉE s. f. (kou-sa-ré). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rubiacées, tribu des coffeacées, renfermant environ quatre espèces, qui croissent à la Guyane et aux Antilles.

— Encycl. Le genre *coussarée* appartient à la famille des rubiacées et à la tribu des psychotriées; il renferme quatre ou cinq espèces, qui croissent à la Guyane et aux Antilles. Ce sont des arbrisseaux à feuilles opposées, coriaces, presque sessiles, munies de stipules; à fleurs blanches, petites, brièvement pédonculées, groupées en fascicules terminaux; le fruit est une petite baie uniloculaire, renfermant un noyau ou coque, qui contient une seule graine à légume coriace. L'écorce des *coussarées* passe, dans le pays où croissent ces végétaux, pour un des meilleurs succédanés du quinquina; les naturels la regardent comme un excellent spécifique contre les fièvres intermittentes.

COUSSE s. m. (kou-se — on a fait venir ce mot de l'ital. *conco*, parfumé, par antiphrase). Argot. Usité dans la locution *Cousse de castu*, infirmier d'hôpital. Il On disait autrefois *CONCE DE CASTUS*.

COUSSECAILLE s. f. (kou-se-ka-ille; il mll.) Ragout à l'usage de certains créoles. Il On dit aussi COUSSECAVE.

COUSSECOUCHE s. f. (kou-se-kou-che). Bot. Plante potagère, qui croît aux Antilles, et dont la racine, qui est comestible, ressemble au navet; racine de cette plante : *La chair de la coussécouche a la consistance de celle d'une châtaigne bouillie.* (V. de Bormarc.) Il On dit aussi COUCHECOUCHE.

— Encycl. La *coussecouche* ou *couchecouche* est une racine potagère, qui croît aux Antilles. Elle a ordinairement le volume et la forme d'un gros navet. L'écorce extérieure en est brun grisâtre, rude au toucher et garnie de fibres; la chair est blanche ou violette (ce qui ferait croire que l'on confond sous ce nom plusieurs espèces); elle a une consistance analogue à celle de la châtaigne bouillie, mais elle est un peu plus cassante. C'est un aliment assez estimé des créoles, bien qu'il soit un peu venteux. On le fait cuire dans l'eau avec un peu de sel, et on le mange avec le poisson et les viandes salées.

COUSSEMAKER (Charles-Edmond-Henri DE), compositeur et musicographe français, né à Bailleul (Nord) en 1805. Il vint faire son droit à Paris, où, en même temps, il cultiva la musique et prit des leçons de composition de Reicha. Il se rendit ensuite à Douai, y fit son stage d'avocat, puis fut nommé juge de paix à Bergues, juge à Dunkerque, et finit par se fixer à Lille. M. Coussemaker s'est livré à d'importants travaux sur l'archéologie musicale, a donné comme compositeur des ouvertures, des chœurs, des messes, etc., et est devenu membre de la Société d'archéologie de Paris, de l'Académie royale de Belgique, ainsi que de plusieurs autres sociétés savantes, président du comité de la langue flamande, correspondant du ministère de l'intérieur pour les travaux historiques, etc. Il est en outre membre du conseil général du département du Nord. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoire sur Huchald et ses traités de musique*, suivi de *recherches sur la notation et sur les instruments de musique* (Paris, 1841, in-4°); *Notice sur les collections musicales de la bibliothèque de Cambrai et des autres villes du département du Nord* (1843, in-8°); *Histoire de l'harmonie au moyen âge* (1852, in-4°), ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Chants populaires des*

Flamands de France, avec les mélodies originales (Gand, 1856, in-8°).

COUSSEY, bourg de France (Vosges), chef-lieu de canton, arrond. et à 6 kilom. N. de Neufchâteau; pop. aggl. 708 hab. — pop. tot. 715 hab. Huileries, tuileries. Commerce de bestiaux, de grains et de vin.

COUSSI-COUSSI adv. V. couci-couci.

COUSSIER s. m. (kou-sié — rad. *coudre*). Tailleur. || Vieux mot.

COUSSIN s. m. (kou-sain — du lat. *culcita*, traversin). Sorte de sac rembourré dont on se sert pour appuyer quelque partie du corps : *Un coussin de canapé. Un coussin de voiture. Les coussins sur lesquels se couchait Héliogabale étaient enflés d'un duvet cueilli sous les ailes des perdrix.* (Chateaub.)

Dans leurs lits les époux sont arrangés par couples; leurs têtes font plier les coussins doux et souples.

TH. GAUTIER.
Son menton sur son sein descend à triple étage,
Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

BOILEAU.
C'est la fièvre qui s'emmaillotte
Et grelotte,
Sous un drap sale et trois coussins
Très-malsains.

A. DE MUSSET.

— Par anal. Nom donné à divers objets ressemblant par la forme, non par l'usage, à des coussins : *COUSSINS ou coussinets de machine électrique. COUSSIN des colliers de chevaux.*

La coussin chauffée par le verre qui roule,
Du matériel étherisé en longs ruisseaux s'écoule.

DELLUE.

— Moyen de repos ou d'adoucissement : *Une grande fortune et une situation faite sont un excellent coussin dans la chute, pour parer aux contre-coups.* (Ste-Beuve.)

— Mar. Pièce de bois tendre allant d'un traversin à l'autre, et qui empêche les haubans de se porter sur les barres. || Tissu de bitord que l'on place en divers endroits pour adoucir les frottements : *Coussin d'amure.*

— Artill. Gros billot de bois qui sert à supporter la culasse d'une bouche à feu.

— Techn. Plancher rembourré et couvert de peau, sur laquelle le relieur coupe l'or. || Sac plein de sable sur lequel l'orfèvre fixe les pièces qu'il veut ciseler.

— Chir. Sac rembourré, de dimensions et de forme variables, qu'on emploie pour adoucir la compression de certains appareils. || On dit aussi COUSSINET.

— Encycl. Econ. domest. C'est de l'Orient, ce pays de la mollesse et du luxe, que nous vient l'usage des *coussins* de siège; c'est là que les hommes de la classe opulente ont leur existence étendue sur de moelleux coussins, sur des tapis plus doux que le sommeil, pour emprunter l'expression de Théophraste. Les voluptueuses habitantes des mystérieux harems n'ont d'autre couche que des canapés recouverts de riches coussins. C'est l'Orient qui importa en Europe ces usages efféminés; les rudes Macédoniens, compagnons de la fortune d'Alexandre, murmuraient contre lui quand ils le virent adopter les mœurs relâchées des peuples qu'il avait vaincus. A Rome, les mœurs furent d'abord sévères et frugales, mais avec la victoire arriva la mollesse, qui devait avoir raison à son tour des vainqueurs du monde et venger les nations soumises. Quand les descendants de Cincinnatus se couchèrent pour prendre leurs repas, ce ne fut pas sur un simple triclinium de bois qu'ils étendirent leurs membres, mais bien sur de moelleux coussins et des tapis précieux. Les monuments antiques en font foi, et les sièges qui sont représentés, soit dans les peintures, soit sur les bas-reliefs, sont tous recouverts de tapis. Le banc nu était le partage de l'esclave et du pauvre. Dans certaines maisons de Pompéi, on trouve encore des lits de marbre scellés au mur, et sur lesquels on étendait des matelas et des coussins. Chez nos aïeux, les mœurs furent longtemps rudes et primitives; plus d'une de nos élégantes regarda avec stupeur ces magnifiques fauteuils de bois sculptés qui servaient aux châtelines, et dont la dureté égale la perfection du travail. Ce n'est guère qu'au xvi^e siècle que l'on voit chez nous les coussins sur les meubles figurer dans les miniatures; auparavant on s'asseyait sur des sièges de bois ou simplement garnis de tapis. Les rares exemples qu'on en trouve auparavant sont des exceptions et n'ont rien de concluant. Dans un repas dont parle le moine de Saint-Gall, historien de Charlemagne, les convives sont assis sur des sièges garnis de coussins de plume; mais c'était un luxe tout à fait inaccoutumé. Les chevaliers rapportèrent d'Orient l'usage de s'asseoir par terre sur un morceau de natte ou carreau. Dans plusieurs romans, on voit que l'usage des gentilshommes était quelquefois de plier leurs manteaux et de s'asseoir dessus. Il arriva un jour que plusieurs seigneurs, venus en ambassade auprès d'un souverain, agirent de cette façon, et comme, après avoir pris congé du roi, ils oublièrent d'emporter leurs manteaux, qui étaient magnifiquement brodés de perles et de pierres précieuses, le chambellan courut après eux pour leur faire remarquer leur distraction; mais ceux-ci répondirent, sans même se retourner : « Nous n'a-

vons pas l'habitude d'emporter nos sièges. » Magnificence qui fut admirée de toute la cour. Depuis deux siècles, le luxe et le confort ont fait de grands progrès, en France surtout. Aujourd'hui le plus petit bourgeois ne voudrait pas échanger son intérieur contre les appartements occupés alors par les plus grands seigneurs au château de Versailles, et sous plus d'un point de vue il aurait raison.

— Chir. La forme et le volume des coussins employés en chirurgie varient selon l'usage auquel on les destine; ils sont tantôt carrés, tantôt rectangulaires et très-allongés. Dans ce dernier cas, ils n'ont ordinairement que 0 m. 08 ou 0 m. 10 de largeur, sur 0 m. 50 ou 0 m. 60 de longueur, et on leur donne plus particulièrement le nom de *coussinets*. L'enveloppe formant le coussin est un tissu de lin ou de toile ordinaire, ou bien une peau de mouton ou de chamois, ou bien une peau avec une substance molle et pouvant être facilement déplacée, de manière à produire à volonté des saillies ou des dépressions, selon le besoin. La plume, le crin, le coton, la laine, peuvent servir à la fabrication de ces coussins; mais il est souvent difficile de les déplacer. Le son serait préférable, s'il n'était promptement altéré par l'humidité. La balle d'ivoire, qui chauffe peu les malades, se déplace avec une grande facilité, de sorte qu'elle permet de donner au coussin une forme convenable, c'est-à-dire de le rendre plus épais dans les points déprimés et plus mince dans les endroits saillants. De cette façon, lorsqu'on se sert de coussinets pour appliquer des attelles le long d'un membre, celles-ci ne blessent jamais le malade et portent cependant sur toute la longueur du membre. Dans les cas d'amputation, on place un coussin plus ou moins volumineux sous le moignon, pour le maintenir dans une position commode pour le malade. Si l'on manque de coussins, on peut les remplacer par des linges pliés en plusieurs doubles. Dans ces dernières années on a imaginé de fabriquer des coussins en caoutchouc vulcanisé, munis d'un robinet qui permet de les remplir d'air à volonté. Ces coussins sont parfaitement souples, ne s'échauffent pas et ne sont point altérés par l'humidité; de plus, on peut les laver et s'en servir aussitôt après. Le robinet permet de les gonfler ou de les distendre plus ou moins selon les besoins; ils remplissent donc toutes les indications. Gabriel a fait construire différentes sortes de coussins de caoutchouc, dont les uns sont fixés à une planchette qui fait l'office d'attelle, d'autres sont munis sur une de leurs faces d'anneaux de caoutchouc destinés à maintenir une attelle mobile, dans d'autres enfin, les planchettes qui portent les coussins sont réunies entre elles par des charnières, de manière que la réunion de trois de ces coussins forme une espèce de boîte, ouverte à ses deux extrémités et à sa partie supérieure. Pour se servir de cet appareil, on y place le membre après l'avoir préalablement entouré de bandelettes, puis on insuffle les coussins jusqu'à ce qu'ils produisent une compression suffisante. Au lieu d'un seul coussin pour reposer un membre, on peut en employer plusieurs ayant de plus petites dimensions, et placés à la suite l'un de l'autre sur un même plan. On peut, à l'aide de cet appareil, en insuffleant inégalement les coussins, obtenir des saillies et des dépressions qui s'accommodent exactement à la forme du membre.

Quelquefois on construit, à l'aide de plusieurs coussins de différentes dimensions, un double plan incliné, destiné à maintenir le membre inférieur dans la demi-flexion. Cet appareil, exclusivement employé dans les fractures de la cuisse, se compose de sept ou huit coussins, superposés de manière que la jambe et la cuisse étant dans la demi-flexion, le coussin le plus bas remplit tout l'espace qui sépare le talon de la fesse, et le plus élevé, celui qui forme le sommet du plan, s'adapte exactement au creux poplité. Deux ou trois tours de bande passant sur la jambe et sur la cuisse fixent l'appareil sur le membre. Dupuytren a modifié le double plan incliné en disposant les coussins de telle manière que le siège ne porte qu'incomplètement sur le lit, afin que le poids du corps produise l'extension continue sur le fragment supérieur de la fracture.

COUSSIN (J.-A.), architecte, né à Paris, mort vers 1846, remporta le grand prix d'architecture. Il prit part à la construction de l'abbatoy Montmartre, éleva le monument funéraire de la famille Daru dans le cimetière du Nord, restaura l'hôtel de Bouillon à Paris, l'hôtel d'Arenberg à Bruxelles, et publia un ouvrage intitulé *le Génie de l'architecture* (2^e édit., 1836, in-4°). — Son fils, Louis-Ambroise COUSSIN, né à Paris en 1798, suivit la carrière paternelle. Il dessina les planches du *Génie de l'architecture*, donna une nouvelle édition de Vitruve, construisit diverses maisons de ville et de campagne, etc.

COUSSINÉ, ÉE (kou-si-né) part. passé du v. Coussiner. *Calèche bien coussinée.*

COUSSINEMENT s. m. (kou-si-ne-man — rad. *coussiner*). Néol. Action de coussiner : *Le coussinement des meubles.*

COUSSINER v. a. ou tr. (kou-si-né — rad. *coussin*). Néol. Garnir de coussins : *COUSSINER une voiture.*

Se coussiner v. pr. **Se mettre des cou-**

sins sur le corps pour se donner meilleure tournure.

COUSSINET s. m. (kou-si-né; — dimin. de *coussin*). Petit coussin. *Entre le joug et le front des bœufs, il y a un petit coussinet de cuir brodé de fleurs rouges et d'arabesques éclatantes.* (V. Hugo.)

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.

LA FONTAINE.

— Artill. Coin de bois qui sert à varier l'inclinaison d'un mortier.

— Anc. art milit. Coussin dont on rembourrait la cuirasse pour empêcher qu'elle ne blessât celui qui la portait. || Petit coussin que les mousquetaires attachaient à la culasse de leur arme, pour en amortir le recul.

— Archit. Partie latérale de la volute ionique. || Pierres triangulaires sur lesquelles s'appuient les assises hélicoïdes d'un pont biais. Elles font généralement corps avec la partie supérieure des pieds-droits. || Premier claveau, pierre reposant à plat sur un pied-droit, et dont la face supérieure est taillée obliquement pour recevoir le second claveau.

— Mécan. Nom donné à un organe cylindrique, formé souvent de deux pièces mobiles creusées en demi-cercle, dans lequel se meut un tourillon.

— Monn. Lame d'acier assez épaisse, sur laquelle était gravé le cordon à imprimer sur la tranche des monnaies, et qui sert aujourd'hui à cordonner à blanc les flans de monnaies. V. CORDON.

— Chem. de fer. Support de fonte qui se place sur les traverses pour recevoir les rails : *Chaque COUSSINET se compose d'une large semelle qui se fixe sur la traverse, dans une entaille peu profonde, où elle est retenue par des chevilles ou des clous, et de deux espèces de pinces ou joues qui servent à maintenir latéralement le rail. Plusieurs espèces de rails, comme le rail à patin, le rail Brunel et le rail Barlow, n'ont pas besoin de COUSSINETS.* || *Coussinets de joint.* Ceux qui sont placés à l'endroit où le bout de deux rails se joignent. || *Coussinets intermédiaires.* Ceux qui sont posés vers le milieu des rails.

— Physiq. Nom que l'on donne à de petits coussins de cuir de buffle, qui frottent sur le globe ou le disque à électriser.

— Techn. Petit coussin fixé sur le collier d'un cheval de voiture, pour préserver le garrot de l'animal. || Petit coussin sur lequel le graveur applique la planche à graver. || Rouleau de paille que les couvresseurs attachent à leur échelle. || Petit coussin dont on garnit les genouillères des boîtes.

— Art vétér. *Coussinet oculaire*, Amas de graisse qui entoure la face postérieure de l'œil chez le cheval. || *Coussinet plantaire*, Partie du dessous du pied qui compose la fourchette molle, chez le même animal.

— Bot. Sorte de bourrelet ou d'excroissance sur laquelle repose le pétiole de la feuille. || Fruit de l'airelle myrtille et de la canneberge. || On dit aussi COUSSINET.

— Agric. Javelle de paille coupée en deux.

— Encycl. Mécan. *Coussinet*, partie creuse et arrondie en demi-cercle d'un support d'arbre tournant (v. COLLIER); pièces de fonte fixées à des traverses de bois sur lesquelles reposent les rails d'un chemin de fer. V. CHEMINS DE FER.

Lorsqu'un arbre veut assujettir un arbre horizontal, on le fait habituellement reposer, à ses deux extrémités, sur deux coussinets, par deux tourillons. Les tourillons, en glissant sur les coussinets, éprouvent, de la part de ces derniers, une certaine résistance due au frottement; le calcul de cette résistance est indispensable pour connaître le rendement ou le rapport du travail utile au travail moteur dépensé.

Supposons que les forces qui sollicitent l'arbre soient dirigées perpendiculairement à son axe, ce qui est le cas le plus général, soient P la puissance, Q la résistance et V l'angle qu'elles font entre elles, on pourra transporter ces forces parallèlement à elles-mêmes sur l'axe, au pied de leurs plus courtes distances à cet axe, en y joignant les couples formés de leurs opposées et des forces primitives. Les couples n'exerceront aucune pression sur l'axe, si l'arbre est bien centré et doit tourner autour d'un de ses axes principaux d'inertie, conditions que l'on doit supposer remplies.

Les points d'application des forces P et Q, transportées sur l'axe, diviseront la longueur de cet axe en parties a et b, a' et b', et si on décompose ces forces chacune en deux parallèles à sa direction appliquées aux axes des tourillons, les composantes seront

$$\frac{Pb}{a+b} = mP \quad \text{et} \quad \frac{Qb'}{a'+b'} = m'Q$$

à l'une des extrémités,

$$\frac{Pa}{a+b} = nP \quad \text{et} \quad \frac{Qa}{a'+b'} = n'Q$$

à l'autre extrémité.

Les résultantes des actions exercées aux deux extrémités seront données par les formules

$$R^2 = m^2P^2 + m'^2Q^2 + 2mPm'Q \cos V$$

et

$$R'^2 = n^2P^2 + n'^2Q^2 + 2nPn'Q \cos V.$$

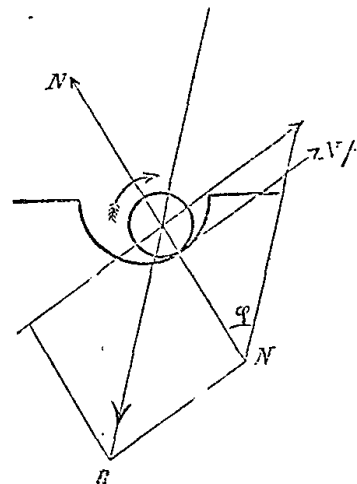
Chaque tourillon sera, en outre, soumis à l'action de deux forces appliquées sur l'arête suivant laquelle il touchera le coussinet avec lequel il est en contact; l'une de ces forces, la force normale, sera dirigée vers l'axe, l'autre, la force tangentielle, pourra être remplacée par elle-même, transportée sur l'axe et le couple qui naîtra de ce transport.

L'effet de ce dernier couple s'ajoutera à celui qui est né du transport de Q pour neutraliser l'effet du couple provenant de P.

Pour l'équilibre de l'un des tourillons, il faudra que la résultante des forces qui y sont appliquées passe par le point d'appui, sans quoi il y aurait immédiatement déplacement de l'arête de contact.

Les forces de frottement, transportées sur l'axe, et les forces R et R' devront donc avoir des résultantes dirigées vers les arêtes de contact, c'est-à-dire normales, ou bien la composante de la force R, parallèlement au plan tangent commun, devra être égale et de sens contraire à la force de frottement.

Soient N la réaction normale du coussinet et f le coefficient de frottement, Nf sera la force de frottement; comme la composante normale de R devra être N, la force R devra faire avec la normale l'angle x, dont la



tangente est f; par conséquent Nf sera égal

$$\text{à } R \sin x \text{ ou à } R \frac{f}{\sqrt{1+f^2}}$$

En supposant que l'arbre doit rester parallèle à lui-même et que le poli des surfaces frottantes fût le même aux deux extrémités, on voit qu'il faudrait, pour l'équilibre, que les résultantes R et R' fussent parallèles, et pour cela que mP et m'Q fussent proportionnels à nP et n'Q, ou encore que les rapports $\frac{m}{n}$ et $\frac{m'}{n'}$ fussent égaux, c'est-à-dire que les forces P et Q fussent appliquées au même point de l'axe, ce qui n'arrive généralement pas.

Il en résulte que l'arbre, en se soulevant sur les coussinets, dévie toujours un peu de sa direction primitive. Toutefois si les rapports $\frac{m}{n}$ et $\frac{m'}{n'}$ restent à peu près constants, ce qui est le cas général, les coussinets prennent bientôt, par suite de l'usure, la forme convenable pour que les appuis se fassent le long d'une arête.

Les moments, par rapport à l'axe des forces de frottement sont, en désignant par p le rayon commun des tourillons

$$Rp \frac{f}{\sqrt{1+f^2}} \quad \text{et} \quad R'p \frac{f}{\sqrt{1+f'^2}};$$

la dernière condition d'équilibre est donc, en désignant par p et q les plus courtes distances des forces P et Q à l'axe

$$Pp = Qq + (R + R')p \frac{f}{\sqrt{1+f^2}}.$$

Quant au travail perdu, il est pour chaque tour

$$2\pi p \frac{f}{\sqrt{1+f^2}} (R + R').$$

Si l'on voulait calculer la puissance P par rapport à la résistance Q, il faudrait dans l'équation

$$Pp = Qq + (R + R')p \frac{f}{\sqrt{1+f^2}}$$

remplacer R et R' par leurs valeurs, ce qui conduirait à une équation en P du quatrième degré.

Dans la pratique, pour évaluer P, on suppose à R et à R' les valeurs que ces forces devraient avoir si le frottement n'intervenait pas, c'est-à-dire qu'on substitue à P dans les formules de R et de R' sa valeur tirée de l'équation

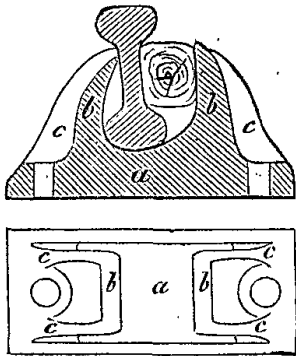
$$Pp = Qq.$$

Il en résulte pour

$$P = Q \frac{q}{p} + (R + R') \frac{f}{p \sqrt{1+f^2}}$$

une première valeur approchée qu'on substitue de nouveau dans les formules de R et de R' pour obtenir ensuite P avec une plus grande approximation.

— Chem. de fer. Dans les chemins de fer on fixe les rails à champignons aux traverses au moyen de pièces de fonte appelées *cousinets*, qui ont le plus généralement la forme indiquée sur la figure; ils se composent d'une



semelle *a*, sur laquelle porté le rail, et dont les dimensions moyennes sont : 0,29 de longueur, 0,033 d'épaisseur en dehors des joues, et 0,059 au milieu; de deux joues *b*, qui maintiennent le rail latéralement, et dont l'extrémité s'élève à 0,162 au-dessus de la face inférieure de la semelle, tandis que l'intérieure n'a que 0,140; et de nervures *c*, destinées à consolider les joues.

Les *cousinets* sont ordinairement fixés sur la traverse par des chevilletes de fer, et les rails sont retenus entre leurs joues par des coins de bois placés à l'extérieur de la voie, afin que la pression des bourrelets des roues sur les rails soit transmise à la joue du *cousinet* par l'intermédiaire d'un corps compressible.

Les *cousinets* se font en fonte grise, à grain serré et tenace; la surface inférieure de leur semelle est parfaitement plane, et celles qui doivent être en contact avec le rail et le coin sont lisses et régulières.

Les *cousinets* doivent pouvoir résister au choc et à la pression. On les essaye, sous le premier rapport, en y laissant tomber, de hauteurs variables, un mouton du poids de 30 kilogrammes, terminé inférieurement en demi-sphère; quant au second, la pression à laquelle on les soumet ne doit pas être inférieure à 3,000 kilogrammes.

On distingue : les *cousinets intermédiaires*, que l'on place entre les bouts des rails et dont le poids varie de 9 à 10 kilogr.; les *cousinets de joints*, qui reçoivent les bouts des rails et pèsent de 11 à 12 kilogr.; les *cousinets de croisement*, qui, suivant qu'ils sont placés à la pointe ou à une certaine distance de celle-ci, sont à deux ou trois joues, et ont un poids de 9 à 27 kilogr.; les *cousinets de talon d'aiguille* pour changements à deux ou trois voies, de 26 à 31 kilogr.; les *cousinets d'aiguilles*, qui, dans les mêmes circonstances que les précédentes, pèsent de 14 à 19 kilogr.; ils n'ont qu'une joue, l'extérieure; l'autre, remplacée par une surface plane, est rabotée pour faciliter le glissement de l'aiguille, et assez longue pour contenir la course de cette dernière; les *cousinets de contre-raile* à deux ou trois joues et d'un poids de 16 à 17 kilogr.; les *cousinets de passages à niveau*, de 16 à 23 kilogr.; les *cousinets de traversée de voie*, de 18 à 37 kilogr.

On a essayé, sur certains chemins de fer, différents types de *cousinets*, dans le but de remplacer les traverses. On remarque : les *cousinets-plateaux*, qui se composent des joues des *cousinets* ordinaires et d'une semelle d'une largeur suffisante pour ne pas écraser le ballast sur lequel ils reposent directement; les *cousinets à cloche*, employés sur le chemin d'Alexandrie au Caire, dans lesquels le plateau précédent est remplacé par une cloche que l'on bourre de ballast; les *cousinets-longrines* de M. Samuel, qui reçoivent les rails sur une longueur de 1 mètre; les *cousinets* de M. Hoby, placés à cheval sur une traverse méplate, et dans lesquels le rail est maintenu au moyen de trois paires de coins; la *selle du rail Barlow*, qui sert à fixer les bouts des rails et à former les joints; le *cousinet Barberot*, dans lequel le rail est pincé par deux coins de bois debout, arc-boutés d'un côté contre celui-ci, suivant un angle très-faible, et de l'autre contre la face d'une entaille inclinée faite dans la traverse; les *cousinets-éclisses*, employés pour former le joint des rails; ils sont à éclisse fixe ou à éclisse mobile; les *cousinets de tôle*, dont les variétés, très-nombreuses, ont été tour à tour essayées sur les chemins français, anglais et allemands.

Dans l'établissement de la voie, on compte qu'il faut en moyenne 2,332 *cousinets* par kilomètre de simple voie, et la dépense qui en résulte varie entre le 1/8 et le 1/10 de la dépense totale.

— Chir. V. COUSSIN.

COUSSINETTE s. f. (kou-si-nè-te). Hortie. Variété de pomme appelée aussi COUSINETTE et PASSIF-POMME.

— Bot. *Nom vulgaire de l'airèle canneberge.

COUSSO s. m. (kou-so). Bot. Espèce de bruyère voisine des aigremaines, dans la famille des rosacées.

— Encycl. Le *cousso* est caractérisé par un

limbe double, des pétales très-petits et des stigmates élargis. Il a été dédié par Kunth au docteur Alexandre Brayer, qui a découvert cette plante en Orient. Voici comment Thiebaut de Bernaud rapporte cette intéressante découverte. « Brayer se trouvant, en 1820, dans un café à Constantinople, fut frappé d'entendre un Arménien promettre à l'un des garçons du café de le guérir radicalement du ténia, qui l'amaigrissait à vue d'œil et le menaçait incessamment des plus cruelles douleurs, s'il consentait à prendre une forte infusion des fleurs du *kotz*. L'odeur et le goût désagréable de ce médicament occasionnèrent, disait-il, de fortes nausées, puis des déchirements d'entrailles; mais elles débarrassèrent à l'instant du ténia, et même elles sont un moyen certain de prévenir sa réapparition. Le garçon consentit, et après de nombreuses déjections, il eut la certitude que son ennemi n'existait plus; son extrémité la plus grosse était sortie la dernière. Brayer, qui avait vu la santé de ce jeune homme s'améliorer de jour en jour, et qui, six mois après, l'avait trouvé parfaitement guéri, voulut connaître la plante qui opérait de semblables guérisons; il parvint à en obtenir quelques débris, et à son passage à Paris, il les remit à Kunth pour tâcher d'en déterminer la famille et le genre. » Le *cousso* est une plante vivace dont le port rappelle assez celui des spirées. Elle mériterait d'être cultivée comme plante d'ornement sur la lisière des bosquets. Mais ce qui la recommande surtout, ce sont ses puissantes propriétés vermifuges, qui lui ont valu le nom scientifique de *brayera anthelmintica*. Elle est originaire de l'Abyssinie, d'où elle est apportée par les Arabes au Caire, et de là à Alexandrie, sous le nom de *kotz*, diminutif de celui de *kobotsz*, que lui donnent les Abyssiniens, et dont nous avons fait *cousso*, *cusso*, *koussou*, *kussa*, etc. Ce médicament héroïque et très-efficace commence à s'introduire dans la matière médicale européenne.

COUSSON s. m. (kou-son — altér. de *couson*). Vitic. Nom des bourgeons de la vigne dans quelques pays. « Vent chaud qui brûle les bourgeons de la vigne.

— Cost. Gousset de chemise. « Vieux mot.

COUST s. m. (kousti). Ancienne forme du mot *coûtr*.

COUSTANCE s. f. (kou-stan-se — rad *custer*). Cout; dépense, frais. « Vieux mot. On a dit aussi COUSTANGE et COUSTEMENT s. m.

COUSTANT (dom Pierre), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Compiègne en 1654, mort en 1721. Il fut prieur de Nogent-sous-Coucy, et devint doyen de l'abbaye Saint-Germain-des-Près à Paris. Il fut employé à l'édition de saint Augustin, et donna seul les *Œuvres de saint Hilaire* (Paris, 1696, in-fol.). On a aussi de lui *Vindicia manuscriptorum codicum a R. P. Barthol. Gernon impugnatorum* (Paris, 1706, in-8°); *Vindicia manuscriptorum codicum confirmata* (1715, in-8°). Ce sont des réfutations du P. Gernon, qui avait attaqué la diplomatie de Mabillon.

COUSTARD DE MASSY (Anne-Pierre), conventionnel girondin, né à Léogane (Saint-Domingue) en 1741, décapité à Paris le 7 novembre 1793. Il entra dans les mousquetaires, devint lieutenant des marseillais de France, et vivait retiré à Nantes au moment de la Révolution. Il embrassa les principes avec chaleur, fut nommé commandant de la garde nationale nantaise, président de l'administration de la Loire-Inférieure et député de ce département à l'Assemblée législative (1791). L'un des organisateurs du club de Nantes, membre de celui des Jacobins de Paris, il proposa la détention des prêtres réfractaires, la formation d'un camp de 20,000 hommes sous Paris, et se vit en butte aux attaques passionnées des royalistes. Peu avant le 10 août 1792, l'*Ami du Roi* alla jusqu'à l'accuser de s'être rendu en Allemagne dans le dessein d'y assassiner l'empereur. Rédu à la Convention après cette journée, Coustard se lia au parti de la Gironde, vota la détention de Louis XVI, et, envoyé en mission à Nantes, y prit une part active au mouvement fédéraliste qui suivit les événements du 31 mai 1793. Décreté d'accusation, il parvint d'abord à se soustraire aux recherches, mais ensuite fut arrêté, traduit au tribunal révolutionnaire et envoyé à l'échafaud avec le duc d'Orléans. On a de lui un drame satirique, la *Foire Saint-Ovide* (1758, in-8°).

COUSTEL s. m. (kou-stèl). Ancienne forme du mot *cousteau*.

— *Couste* à plates, Epée légère, à lame mince et très-pointue, dont on se servait au moyen âge pour percer dans les défauts de l'armure.

COUSTEL (Pierre), écrivain français, né à Beauvais en 1821, mort dans la même ville en 1704. Il professa les humanités à Beauvais, puis à Port-Royal, où il compta Racine au nombre de ses élèves. Vers 1660, il voyagea en Italie, devint précepteur du neveu du cardinal de Furstemberg, et finit ses jours dans la retraite et l'étude. Ses principaux ouvrages sont : les *Règles de l'éducation des enfants* (Paris, 1687, 2 vol. in-12); *Sentiments de l'Eglise et des saints Pères pour servir de décision sur la comédie et les comédiens* (1694, in-12).

COUSTEL (Jean), peintre d'histoire, né à

Rouen dans la seconde moitié du xviii^e siècle, mort vers 1750. Il fut reçu dans cette ville *maître du métier de peinture* le 29 octobre 1694. Il avait si bien saisi la manière de Francisque Milé, peintre flamand qui vint à Paris sous Louis XIV, que beaucoup de ses tableaux ont passé pour être l'œuvre de ce maître. On cite de lui une grande toile, le *Débarquement de saint Louis en terre sainte*, au moment où il est reçu par les religieux du Mont-Carmel.

COUSTELAS s. m. (kou-ste-la). Ancienne forme du mot *coustel*. « On disait aussi COUSTELASSE s. f.

COUSTELET s. m. (kou-ste-lé — dimin. de *coustel*). Petit couteau. « Vieux mot.

COUSTELIER (Antoine-Urbain), imprimeur et libraire français, mort à Paris en 1724. Il a laissé son nom à une jolie collection d'anciens poètes français, comprenant la *Farce de maître Pathelin*, Villon, Marot, G. Crétin, G. Coquillart, *Légende de maître Pierre Faifeu*, Martial de Paris et Racan. On lui doit aussi des éditions exactes et élégantes des classiques latins. Coustelier est l'auteur de divers romans et écrits complètement oubliés, entre autres : *L'Heureuse faiblesse* (1736); *Lettres d'une demoiselle entretenue* (1749); *Lettres de Montmartre* (1750); la *Rapsodie galante* (1750), etc.

COUSTER v. n. ou intr. (kou-sté). Ancienne forme du mot *coûtrer*.

COUSTIÈRE s. f. (kou-stiè-re). Mar. Gros cordage qui servait à soutenir le mât d'une galère.

COUSTIL, COUSTILLADE, COUSTILLE, COUSTILLER, formes plus anciennes des vieux mots *COUTIL*, *COUSTILLADE*, *COUSTILLE*, *COUSTILLER*.

COUSTON s. m. (kou-ston — rad. *côte*, anciennement *coste*). Tech. Filaments courts qu'on recueille après que le chanvre écu a été passé à l'échanviroir.

COUSTOU (Nicolas), statuaire français, né à Lyon en 1658, mort à Paris en 1733. C'est à l'excellent travail de Cousin de Contamine, *Eloge historique de Nicolas Coustou* (Paris, 1837), que nous empruntons les détails qui suivent sur le plus ancien des trois Coustou.

Fils d'un pauvre sculpteur sur bois qui n'avait pas grand talent, le jeune Nicolas n'eût fait que des progrès insensibles s'il était resté trop longtemps près de lui. Heureusement, Coysevox était frère de sa mère. Le maître, alors à l'apogée de sa brillante carrière, prit son neveu en grande affection et ne négligea rien pour développer son tempérament d'artiste et ses instincts de sculpteur. Voilà donc le jeune élève au comble de ses vœux, installé chez l'illustre statuaire. Ardent au travail et doué d'une étonnante facilité, il ne tarda pas à se faire remarquer. A vingt-trois ans, il fut couronné premier grand prix de Rome. Dans la ville éternelle, il eut encore un autre bonheur, celui de savoir admirer sagement les splendeurs qu'elle renferme, de les étudier avec calme, au lieu de se laisser aller à cette manie de contemplation excessive et stérile qui n'apprend rien et éloigne du travail. Il se mit donc à produire. Quelques biographes s'étonnent de voir que ce rude labeur, au milieu des chefs-d'œuvre de l'antique et de la Renaissance, n'ait pas modifié le talent du jeune Coustou, n'en ait pas élevé le niveau, ne l'ait pas dépouillé complètement de cette emphase, de cette pompe, de ce style *Louis XIV*, qui était déjà le caractère de ses productions et le défaut même du temps. L'étonnement diminue si l'on songe que l'éducation première a des assises d'autant plus larges, plus profondes, plus solides, qu'elle a été plus intime et plus longue. Or Nicolas avait longtemps vécu dans l'atmosphère de Coysevox; il y était né en quelque sorte, il y avait grandi; et là, par des impressions successives, s'était formé tout son tempérament d'artiste et de statuaire. Un homme ainsi trempé n'a plus guère, dans l'avenir, de modifications sensibles à subir. Aussi Coustou fut-il toujours le même.

Comme tous ceux qui ont la création facile, Coustou a trop abusé de la prestesse de son ciseau. Certes, sa fameuse *Descente de croix* de Notre-Dame est un groupe superbe, d'une grande valeur; mais le mérite en est presque tout entier dans le charme de l'aspect, dans la première impression que l'on éprouve de cet ensemble harmonieux dont les silhouettes, doucement onduleuses, s'enroulent caressantes, gracieuses à l'œil. Mais si l'on regarde froidement et qu'on étudie ces attaches, ces mouvements, ces nus, ces draperies, cette musculature, ce geste, on cherche en vain la correction, la justesse, l'élégance, la grandeur, l'austère sérénité, indispensables à la traduction d'un thème aussi grandiose. On éprouve un sentiment qui ressemble à de la déception, quand on voit qu'il n'y a que des modelés creux, des draperies de *chic*, des mouvements mal motivés, un groupe Louis XIV pur, une réminiscence de Coysevox.

Nicolas Coustou est toujours, nous l'avons dit, Nicolas Coustou. Ainsi nos observations sur son chef-d'œuvre s'adressent à tout ce qu'il a fait. Ses *Tritons* de Versailles, ses *Vénus*, son *Berger chasseur*, son *Vœu de Louis XIII*, etc., etc., sont des morceaux d'un charme infini; mais l'arrangement ingénieux, singulièrement habile, n'offre aux yeux que

les côtés pittoresques et agréables. Et les faiblesses de la ligne et du modelé n'y sont que déguisées avec art sous des draperies merveilleusement fouillées. C'est toujours l'œuvre d'un homme qui se joue des plus grandes difficultés, mais qui fait souvent de l'esprit alors qu'il faudrait faire de l'art.

Ses contemporains, charmés, lui firent aussi belle que possible la longue carrière qu'il parcourut. Il était chancelier et recteur de l'Académie de peinture et de sculpture; la cour, les princes, les rois l'avaient comblé en outre des faveurs les plus précieuses, les plus enviées. « C'est que ses ouvrages, dit un admirateur de Coustou, sont peut-être les traditions les plus exactes de son siècle; c'est que, dans leur allure, dans leur air, dans leur aspect de grandeur et de nonchalance, on lit mieux que partout ailleurs les mœurs et le caractère d'une cour qui offrait un si singulier mélange de bon et de mauvais goût, de grandeur et de servilité, de force et d'indolence. »

Nous avons énuméré plus haut les œuvres les plus saillantes du maître; mais il est encore des morceaux d'un grand intérêt et qu'il faut signaler comme modèles de ce genre céramonieux dont Nicolas Coustou est vraiment le prototype. La *Seine et la Marne*, par exemple, d'un jet facile, presque magistral, forment un groupe pittoresque et décoratif assez léger d'aspect, malgré ses proportions colossales. Il ne faut pas oublier qu'étant destiné aux jardins de Marly, ce morceau devait offrir, avant tout, de l'ampleur, de l'effet, du mouvement. Il est assez réussi à ce triple point de vue. Les *Nymphes de la chasse* (jardin des Tuileries) sont traitées avec finesse et simplicité. Le *Chasseur au sanglier* et le *Chasseur au cerf*, de Marly, ont certes des qualités, mais ils sont drapés d'une façon bizarre. Dans une donnée diamétralement opposée, la figure de marbre de *Saint Denis*, à Notre-Dame de Paris, est bien supérieure : austère et simple, elle est vraiment grande, malgré la recherche des draperies. Le *Marchal solé du prince de Conti* et celui du *maréchal de Créquy*, avec des parties très-remarquables au point de vue de l'exécution et de l'idée, rentrent malheureusement dans le genre exclusivement décoratif, qui est non-seulement la faculté dominante de Nicolas Coustou, mais aussi le premier besoin de son époque. Il en est de même de la *Saône*, bronze colossal faisant partie du piédestal de la statue de Louis XIV, pour la ville de Lyon. Le *Passage du Rhin* (au Louvre maintenant) est de beaucoup préférable. Ce bas-relief, d'un arrangement distingué, plein de goût, nous offre des figures excellentes. La mort ne permit pas à l'auteur de l'achever. Il avait soixante-seize ans quand il cessa de vivre. Il faut donc admirer cette œuvre dernière, où Coustou semble avoir fait pressentir combien de qualités sérieuses se fussent développées en lui si le hasard l'eût fait maître et vivre dans un milieu plus favorable à la grande statuaire.

COUSTOU (Guillaume), statuaire français, frère du précédent, né à Lyon en 1678, mort à Paris en 1746. Il fut un des hommes les mieux doués de son temps, et un des artistes dont s'honore le plus l'art français. Il montra de bonne heure une indomptable indépendance de caractère, que ni son maître Coysevox ni son frère Nicolas ne parvinrent à assouplir. Ignorant l'art de flatter, il n'eut qu'une existence presque continuellement malheureuse. Il obtint le prix de Rome; mais, dans la ville éternelle, il dédaigna de plaire aux monsignori, protecteurs patentés des pensionnaires du roi. On essaya bien de modifier cette rude sauvagerie. On voulut faire de l'austère sculpteur un élégant artiste aux manières exquises. En échange de cette transformation on lui offrait de riches commandes, des travaux importants qui eussent promptement développé ses facultés brillantes. Mais il demeura rebelle à toutes ces tentatives et il s'enfuit de Rome pour aller chercher, libre, ce grand art qu'il aimait, et qu'il interpréta si magnifiquement plus tard dans ses *Chevaux de Marly*.

Voilà donc Coustou seul à Paris. Il eut faim, et c'est dans un de ces moments de poignante détresse qu'il voulut partir pour Constantinople, avec un armateur qui recrutait des matelots parmi les mendiants engueulés qui dormaient à l'ombre des palais. Il était un de ceux-là et il allait s'engager afin de manger, quand Legros, sculpteur en vogue, le surprit concluant cet étrange marché. Il l'emmena chez lui, et le traitait comme son enfant, lui rendit avec l'espérance le courage de travailler. Il en fit d'abord son collaborateur : il lui donnait à exécuter ses esquisses. Mais bientôt Guillaume trouva l'occasion, grâce au dévouement discret de son bienfaiteur, de voler de ses propres ailes. Ses premiers essais furent bien vendus; ils firent même sensation. Nicolas Coustou s'en émut, appela son frère auprès de lui et lui énuméra des commandes importantes.

L'ombrageuse fierté du statuaire n'avait pas regu la moindre atteinte : il avait conquis son succès. Il accepta donc sans scrupule le nouvel avenir qui s'ouvrait devant lui. L'amour s'en mêla d'ailleurs, puis le mariage. Enfin plusieurs enfants vinrent compléter la transformation de l'artiste; mais il n'en perdit pas pour cela l'indépendance absolue qu'il avait toujours montrée dans les choses de son art. La cour et la ville, comme on disait alors,

s'unissaient dans le même enthousiasme, à chaque œuvre qui sortait de l'atelier de Guillaume Coustou. L'Académie lui adressa aussi son petit compliment, en lui ouvrant à deux battants les portes de la section de sculpture. Quelques biographes voudraient insinuer ici que ces faveurs ne vinrent chercher le maître que parce qu'il avait consenti à recevoir humblement encore les dessins du peintre de Louis XIV. Cela nous semble difficile à croire. L'artiste qui disait un jour à un prince de la finance lui demandant un magot : « Je veux bien sculpter pour vous un magot ; mais vous allez vous mettre là et me servir de modèle ; » qui, dans une autre circonstance, répondait à un très-grand seigneur lui objectant, devant ses *Chevaux de Marly*, que les rênes n'étaient pas assez tendues : « Si vous étiez venu un peu plus tôt, monsieur, vous auriez vu les brides comme vous les désirez ; mais ces chevaux-là, voyez-vous, ont la bouche si tendre que cela n'a duré qu'un clin d'œil ; » cet artiste-là, nous le répétons, même alors qu'il avait femme et enfants, ne devait pas être souvent d'humeur à recevoir des ordres.

L'œuvre du maître est immense... Citons les morceaux presque populaires qu'on admire encore, qui seront toujours admirés et dont le Louvre, galerie des maîtres français, possède les marbres originaux ou les meilleurs moulages : l'*Océan et la Méditerranée*, groupe immense exécuté pour le tapis vert de Marly dont l'arrangement fier, original et grandiose peut passer pour le dernier mot de la sculpture décorative. Mais l'auteur ne s'est pas contenté des effets d'ensemble à tous les points de vue ; il s'est plu également à satisfaire à toutes les exigences de la forme. Aussi peut-on s'approcher de cette vaste création, l'étudier morceau par morceau ; l'on y trouvera les souplesses fines du modèle comme l'entendait Michel-Ange ; des bouts de doigt, des mains, des pieds d'une élégance et d'une correction qui font songer à Jean Goujon. Ses grandes figures : *Bacchus*, *Pallas*, *Minerve*, *Hercule*, etc., etc., comprises aussi au point de vue de la décoration, n'en sont pas moins des œuvres fortes, profondément étudiées et qui révèlent une science incontestable, un grand amour de la nature, de l'art antique et un grand respect des saines traditions de la Renaissance. Quant aux *Chevaux de Marly*, le monde entier les admire depuis si longtemps, ils sont si célèbres, qu'il est à peine utile de les nommer. Ils sont consacrés chefs-d'œuvre inimitables, complets, et l'on dit : les *Chevaux de Marly* de Guillaume Coustou, comme on dit l'*Esclave* de Michel-Ange, le *Chant du départ* de Rude, etc. Le maître était déjà vieux quand il exécuta ces deux groupes merveilleux ; mais l'esquisse était de sa jeunesse. Il avait conçu ces deux poèmes de la force et de la grandeur dans les fiévreuses insomnies de sa misère à Rome. Et ce n'est qu'après toute une existence de travail et d'observation, qu'il s'est senti assez fort pour traduire cette grande idée. Il a bien fait d'attendre, puisqu'il la patience, c'est le génie.

COUSTOU (Guillaume), sculpteur français, fils du précédent, né à Paris en 1716, mort dans la même ville en 1777. Nature molle, sans ressort, sans énergie, il n'a fait que végéter dans une médiocrité indigne du nom que son père avait fait si grand. Mais tout vient à point à ces hommes heureux. D'abord, le grand prix de sculpture lui permit de se rendre à Rome, à l'heure où il est bon qu'un jeune homme voyage. Un travail modéré et quelques succès faciles lui créèrent la d'agréables loisirs. Il savait déjà se draper avec art dans le manteau paternel ; il le jetait habilement sur ses jongleries de faiseur, qu'on prenait pour un reflet du génie de son père dont on le croyait héritier. Peu de gens d'ailleurs, à cette époque de décadence, comprenaient la grande statuaire. L'instinct du beau s'était fort amoindri. L'affaissement moral qui pesait sur les masses et contre lequel réagissaient vainement Voltaire et Rousseau était si profond, qu'il avait engourdi même la curiosité de l'inconnu, le besoin des choses neuves. Pourvu qu'on eût des soupers et des filles, on ne demandait plus rien. Il faut tenir grand compte de l'indifférence de cette génération blasée si l'on veut s'expliquer la profonde indifférence de Coustou pour son art, qu'il eût aimé peut-être s'il eût vécu dans un autre milieu. Il était si peu soucieux de l'avenir de son travail, de ses résultats, qu'il confiait l'exécution des œuvres commandées à de jeunes sculpteurs qu'il entretenait chez lui dans l'obscurité la plus complète. Son atelier n'était à vrai dire qu'une fabrique, un entrepôt de sculpture ; il pratiquait même l'*exportation*. Exportation, c'est le mot ; car il expédiait des articles au grand Frédéric, qui avait foi en son nom. Il était aussi le fournisseur attitré de la marquise de Pompadour. C'est sur sa commande qu'il fit la *livraison* d'un *Apollon* pour le parc de Bellevue. Il se trouvait cependant de véritables statuaire parmi les ouvriers de la maison Coustou, et dans les morceaux qui sortaient alors de ses ateliers il y en eut de réellement remarquables. C'est ainsi que le *Fronton de Sainte-Geneviève* lui valut un beau succès, tandis qu'il avait été conçu et exécuté par un certain Dupré, resté inconnu. La grande figure de *Saint Roch*, dans l'église

de ce nom ; la *Visitation*, bas-relief de bronze, au château de Versailles ; le *Mars*, la *Vénus* du musée de Berlin ; le *Mausolée du dauphin*, père de Louis XVI, etc., etc., n'ont pas eu probablement une origine différente. Triste spectacle, de voir voler ainsi à main armée d'argent le talent de pauvres artistes qui n'avaient pas de quoi manger ! Mais si Guillaume ne daignait pas pétrir la terre et manier le ciseau, il s'occupait en revanche avec activité de faire bien valoir sa marchandise : les journaux du temps célébraient son talent sur tous les tons. Louis XV lui-même, qui pourtant n'avait pas la manie des grands hommes, se crut obligé de ne pas laisser celui-là sans distinction ; il lui fit porter un beau jour le cordon de Saint-Michel. Un peu plus tard, l'empereur Joseph II alla faire une visite à Guillaume Coustou, l'auteur admiré de tant de belles choses, et quand il mourut, après une carrière si bien remplie, il était depuis fort longtemps membre, professeur, recteur et trésorier de l'Académie des beaux-arts, section de sculpture.

COUSTRE s. m. (kou-stre — du lat. *custos*, gardien). Sacristain. || Vieux mot.

COUSTURIER s. m. (kou-stu-rié — rad. *cousture*, qui s'écrivait pour *couture*). Tailleur. || Vieux mot. On disait aussi COUSSIER.

COUSTURIER (Pierre), théologien français. V. COUTURIER.

COUSU, UE (kou-zu) part. passé du v. Coudre. Assemblé, uni par des coutures : *Un habit bien cousu*. Des boîtes mal cousues. J'ai des lous cousus dans mon jupon de dessous, il faut que je te le donne. (Balz.)

— Par ext. Joint, uni, lié inséparablement : *Oui, ma chère et bonne amie, nous sommes cousues ensemble ; la mort seule nous sépara*. (M^{me} Campan.)

On ne voit point d'écrits comparables aux vôtres : Que d'éloges charmants *cousus* les uns aux autres !

BOURSAULT.

— Fam. Excessivement maigre, comme si la peau était cousue sur les os : *Cette dame a les joues cousues*. Ce cheval a les flancs cousus.

— Bariolé, comme un habit formé de petites pièces de diverses couleurs, cousues ensemble : *Un habit cousu d'or*. Un visage coué de coups, de blessures, de petite vérole, ou simplement un visage coué.

Aux pieds des prélats *cousus* d'or, Charles dit son *Confiteor*.

BÉRANGER.

— Fig. *Cousu de*, possédant en abondance : *Un homme cousu d'or, de pistoles*. Un livre coué de citations. *Où, de pareils discours et les dépenses que vous faites seront cause qu'un de ces jours on me viendra couper la gorge, dans la pensée que je suis tout coué de pistoles*. (Mol.)

Son voisin, au contraire, étant tout *cousu* d'or, Chantait peu, dormait moins encor.

LA FONTAINE.

Ce vieux Crésus, en sablant du champagne, Gémait des maux que souffre la campagne, Et, *cousu* d'or, dans le luxe plongé, Plaint le pays de tailles surchargé.

VOLTAIRE.

— *Cousu à la selle*, Si solide en selle qu'on l'y dirait coué : *Ce cavalier est coué à la selle*.

— *Avoir, tenir la bouche cousue*, Garder le silence ou le secret.

Lisette, quelque temps tiens la bouche cousue, Si tu peux.

REGNARD.

|| Ellipt. *Bouche cousue* ! Ayez la bouche coué, gardez le secret :

Encore un coup, motus,

Bouche coué ! ouvrez les yeux sans plus.

LA FONTAINE.

— *Finesses cousues de fil blanc*, Finesses qui laissent percer l'intention, dans lesquelles l'intention se voit aussi bien que du fil blanc sur une étoffe noire : Les *finesses cousues de fil blanc* de sa tactique matrimoniale étaient de ne pas gêner l'entretien, tout en ayant l'air de le surveiller. (A. Paul.)

— Blas. Se dit des pièces honorables quand elles sont de métal posées sur un champ de métal, ou de couleur posées sur un champ de couleur. *De Nogaret* : *Palé, coué d'azur et de gueules, semé de roses d'argent, et sur le tout d'argent, à un noyer arraché de sinople*.

— *Encycl*. En blason, où c'est une règle générale de ne jamais mettre métal sur métal ni couleur sur couleur, les héralds d'armes ont créé le mot *cousu*, qui s'applique particulièrement au chef, pour signifier que l'on a feint de rogner l'écu dans sa partie supérieure, et qu'on y a *cousu* un chef de couleur sur champ de couleur, ou de métal sur champ de métal. Le mot *cousu*, dans des cas fort rares, s'applique encore aux pièces secondaires ; alors les armes portant un meuble *cousu* rentrent dans la catégorie de celles dont il faut *enquerre*.

Nous donnons ici les armes des familles qui portent une pièce *cousue* sur leurs écus : **De Brie** (Bresse) : d'azur, à une hallebarde d'argent emmanchée d'or, au chef *cousu* de gueules. — **Plumé-Guerville** : d'argent à trois têtes de paon, arrachées de sable, au chef *cousu* d'or chargé de quatre losanges de gueu-

les. — **Fermineau** (Languedoc) : d'azur, au lion d'or, au chef *cousu* de gueules, chargé d'un cœur du second accosté de deux étoiles du même. — **Les chevaliers de la Bande** (Etrurie) : de sinople à la bande *cousue* de gueules. — **Antoine le Wiste**, seigneur de Fresno : d'azur, à une bande *cousue* de gueules, chargée de trois croissants d'argent. — **Frayn** : de gueules, au chevron *cousu* d'azur, chargé de trois étoiles d'argent. — **Barfoue** : de gueules à la fasce *cousue* de sinople, chargée de trois pieds humains d'argent. — **Hari** (Angleterre) : de gueules mantelet *cousu* d'azur, à trois cerfs d'or, deux sur azur et un sur gueules. — **Pentinger** (Allemagne) : d'azur, à la bande *cousue* de gueules, chargée de trois coquilles d'argent. — **Boudrac** (Dauphiné) : d'azur, à la tour d'argent, maçonnée de sable sur un rocher d'or, au chef *cousu* de gueules, chargé de trois étoiles d'or. — **Garnier-Montauron** : d'argent, à trois chevrons de gueules, au chef *cousu* d'or. — **Spada** (Lombardie) : de gueules, à trois épées d'argent rangées en bande les gardes en haut d'or, au chef *cousu* d'azur, chargé de trois fleurs de lis d'or. — **Bersaïres** : d'azur, à la fasce *cousue* de gueules, chargée de trois croissants d'or, accompagnée en chef d'une étoile du même, et en pointe d'un lion naissant de sable. Ces armes sont à *enquerre*, le lion se trouvant de sable sur un champ d'azur.

COUSU (Jean), musicien français, qui vivait dans la première moitié du xviii^e siècle. Il fut chantre de la Sainte-Chapelle à Paris, puis chanoine de Saint-Quentin. Il composa un ouvrage fort remarquable dont il n'existe que la première partie, et qui a pour titre : la *Musique universelle, contenant toute la pratique et toute la théorie*. On ne possède que deux exemplaires de cet écrit.

COUSURE s. f. (kou-zu-re). Ancienne forme du mot COTURE.

COÛT s. m. (kou — lat. *constare*, coûter, proprement être avec). Prix d'une chose ; dépense : *Le coût d'un exploit, d'un acte, d'un jugement*. Un gentilhomme fera son devoir à mes coûts et dépens. (Volt.)

Monsieur le mort, j'aurai de vous Tant en argent, et tant en cire, Et tant en autres menus coûts.

LA FONTAINE.

— Prov. *Le coût fait perdre le goût*, Le prix trop élevé fait perdre l'envie d'acheter.

— **Homonymes**. Cou, coup, coux, et coués, coud (du verbe coudre).

COUTADIS s. m. (kou-ta-di). Arboric. Nom donné aux têtards dans le Médoc.

COÛTAGE s. m. (kou-ta-je). Féod. Droit personnel levé sur les vassaux.

COUTAL s. m. (kou-tal — forme ancienne du mot *couteau*). Art milit. Sabre que l'on ajustait autrefois aux carabines en guise de battonnette, pratique qui a été de nouveau introduite dans certains bataillons de l'armée française.

COUTAN (Amable-Paul), peintre français, né à Paris en 1792, mort en 1837. Il étudia sous la direction de Gros, et remporta en 1827 le grand prix de peinture. On a de ce peintre des tableaux remarquables par le style et la largeur de l'exécution. Nous citerons entre autres : *Alycène et Céix* ; le *Génie des arts*, figure allégorique, dans une salle du Louvre, la *Visitation* ; les *Funérailles d'Hippolyte* ; *Jésus portant sa croix*, à l'église Saint-Nicolas-des-Champs à Paris, etc.

COUTANCES, en latin *Constantia*, ville de France (Manche), ch.-l. d'arrond. et de cant., à 28 kilom. S.-O. de Saint-Lô, à 290 kilom. N.-O. de Paris, près de la Soule canalisée, à 10 kilom. de la mer ; pop. aggl. 7,345 hab. — pop. tot. 8,159 hab. L'arrond. comprend 10 cantons, 138 communes et 120,428 hab. Evêché suffragant de Rouen ; grand séminaire ; lycée impérial ; bibliothèque publique ; jardin botanique. Fabriques de siamoises, de coutils, de rubans de fil et de coton ; parcheminerie ; mégisseries. Commerce de bestiaux, chevaux, beurre, volailles, marbres, dentelles noires, parchemin, graines d'ajonc, trèfle, colza, lin, cire jaune.

Coutances, bâtie sur une colline qui s'étend du N. au S., au milieu d'un paysage des plus pittoresques, s'embellit chaque jour et redresse ses rues, jadis étroites et mal percées ; elle montre avec orgueil sa belle cathédrale, du style de transition, surmontée d'une tour élevée qui sert de point de reconnaissance aux pêcheurs. Les autres monuments remarquables sont : l'église Saint-Pierre, avec de jolis clochers du xvi^e siècle ; l'église Saint-Nicolas ; l'hôtel-Dieu ; le collège ; le grand séminaire ; le palais de justice ; l'aqueduc des Piliers, monument historique dont la tradition reporte l'origine à la domination romaine, mais qui, d'après quelques archéologues, ne daterait que du xiii^e siècle. Les environs de la ville offrent de nombreuses traces de l'époque gallo-romaine ; la plus importante est la voie romaine qui se dirige sur Alençon.

L'origine ou tout au moins l'agrandissement et les premières fortifications de Coutances sont attribuées à Constance Chlore ; au temps d'Honorius, cette ville fut nommée *Constantia*, d'où vint plus tard le nom de Coutentin donné au pays qui environnait cette cité. L'évêché de Coutances fut fondé au ve siècle ; plus tard cette ville échut à Charles

le Mauvais, fut occupée en 1418 par les Anglais et se prononça contre Louis XI, qui lui retira ses privilèges et rasa ses fortifications. Les protestants s'emparèrent de cette ville en 1562 et en furent chassés en 1575. Pendant la Révolution, l'Assemblée constituante en fit le chef-lieu du département de la Manche ; mais le premier consul transféra le chef-lieu à Saint-Lô. Patrie de l'écrivain Saint-Evremond et de Lebrun, une des nullités politiques dont s'entoura le premier consul pour masquer ses projets.

La cathédrale, monument historique, domine tout le pays environnant et sert de point de reconnaissance aux navigateurs. Ce bel édifice date en grande partie du xii^e siècle ou du commencement du xiii^e. Plusieurs chapelles portent le caractère du xiv^e siècle. La cathédrale a la forme d'une croix latine ; elle se compose d'une nef principale, de bas côtés, d'un transept et d'un chœur. Les portes latérales sont surmontées de deux tours quadrangulaires à la base, mais terminées par une pyramide de forme octogone. Une autre tour, nommée le *Plomb*, se dresse au-dessus de la croisée. « On est vraiment saisi d'admiration, dit M. Renault, à la vue de cette belle tour, qui, majestueuse et grandiose, s'élève comme le plus fier ornement de cette église. Aussi Vauban, juge si compétent s'écria-t-il à la vue de ce dôme aérien : « Quel est le sublime monument ? » Ce dôme se compose de deux étages. Au premier, il y a sur chaque face de l'octogone deux ogives : chaque ogive se subdivise en deux arcades étroites que partage une colonnette. Les arceaux de la voûte tombent, au second étage, sur de petites colonnes qui tapissent le pourtour du dôme. A l'extérieur, les cannelures qui ornent cette tour ainsi que ses parois sont garnies de crochets qui ont la forme d'une fleur épanouie. Une galerie règne autour du chœur, de la nef principale, de la nef transversale et des deux étages du dôme. Dans le chœur et dans la nef, de belles colonnes s'élancent d'un seul jet jusqu'au haut des murs, où elles reçoivent les arceaux des voûtes. On admire la légèreté de ces voûtes, qui ont à peine quelques pouces d'épaisseur. Le point où s'opère le croisement des arceaux est orné de fleurons. Les piédestaux des piliers de la nef sont octogones. La base des colonnes, qui repose dessus, se compose de deux tores dont l'un est fort épanoui et l'autre très-peu... Les treize arcades qui, autour du chœur, forment un collatéral secondaire, reposent sur des colonnes monocylintriques garnies de chapiteaux. Le chœur, comparativement plus long que la nef, présente un rang de quinze arcades ogivales. Les principales curiosités de la cathédrale de Coutances sont : de beaux vitraux du xiv^e, du xve et du xvi^e siècle, dont les plus remarquables représentent des faits de la vie de saint Lô et de saint Marcouf ; un tombeau monumental de pierre, orné d'un bas-relief figurant un évêque ; une fresque très-ancienne et fort bien conservée ; le tombeau de l'évêque Daniel, mort en 1862 ; les boiseries de l'orgue, etc. Une fontaine monumentale s'élève devant la cathédrale.

L'église Saint-Pierre, classée parmi les monuments historiques, a été réédifiée au xve, au xvi^e et au xvii^e siècle ; elle a la forme d'une croix latine et appartient en grande partie au style ogival tertiaire. Une élégante tour bâtie en 1550 domine la porte occidentale. Un bel escalier en spirale conduit dans le dôme, qu'éclairaient deux rangs de fenêtres superposées, dont les vitres sont ornées d'écussons. « Les colonnes qui s'élèvent à chaque étage pour recevoir les arceaux de la voûte sont ornées, ajoute M. Renault, de chapiteaux travaillés avec soin et présentant des figures allégoriques, les unes grotesques, les autres sérieuses. On remarque à l'intérieur de l'édifice : les arcades de la nef, que supportent des colonnes monocylintriques ; les arcades et les fenêtres du chœur ; une belle grille de fonte ; des stalles du xvi^e siècle, délicatement sculptées ; la chaire provenant de l'abbaye de la Luzerne, et d'intéressants vitraux du xvi^e siècle.

L'église Saint-Nicolas date en grande partie du xiv^e siècle, mais elle a subi de nombreuses restaurations qui ont un peu modifié sa physionomie primitive. Le dôme qui surmonte le transept est une construction du xviii^e siècle. Les arcades ogivales du chœur, dont les chapiteaux sont délicatement sculptés, et une belle statue de la Vierge, qui doit remonter au xiv^e siècle, attirent surtout l'attention à l'intérieur de l'édifice.

L'aqueduc de Coutances, monument historique, fut construit vers 1250, sur l'emplacement d'un aqueduc bâti par les Romains. Des seize arches dont se composait cette imposante construction, cinq sont encore debout et présentent un ensemble pittoresque.

Nous signalerons aussi : le palais de justice ; le grand séminaire ; le lycée ; le palais épiscopal ; la halle aux grains ; le jardin public ; la place de la sous-préfecture, au centre de laquelle s'élève la statue de bronze de Lebrun, duc de Plaisance, grand maître de l'Université sous la Restauration ; l'hospice ; une belle promenade plantée de grands arbres. De nombreuses antiquités gallo-romaines ont été découvertes aux environs de Coutances.

COÛTANT (kou-tan) part. prés. du v. Coûter : Des denrées *coûtant* fort cher.

COUTANT adj. m. (kou-tan — rad. *couler*). Usité seulement dans l'expression : *prix coutant*, prix de revient, prix qu'une chose a coûté : *Je vous vends cela au PRIX COUTANT; je n'y gagne rien.*

Lola, au bout d'un revenu trop mince, se vit réduite à revendre au comptant. Manteaux bijoux qu'elle avait obtenus d'un grand prince, Et payés, en plaisirs, s'entend. Combien ceci, dit s'approchant Hortense ? — Deux mille écus. — Fi ! c'est exorbitant ; Je ne saurais le prendre, en conscience. Quelqu'un répond : Madame, je le pense, L'aimerais mieux au prix coutant.

COUTARD (Louis-François, comte), général français, né à Balon (Sarthe) en 1769, mort en 1852. Il entra au service en 1787, se distingua à l'armée d'Italie lors de la bataille de la Trebbia, au siège de Gènes (1800), etc., puis à l'armée des Grisons. Il reçut le grade de colonel en 1803, fit les campagnes d'Espagne et de Portugal, et devint général de brigade en 1811, puis fut créé baron. Coutard était depuis un an en disponibilité lorsque les Bourbons rentrèrent en France. Louis XVIII le nomma lieutenant général (1814), commandant des gardes nationales de Lille (1815), comte (1816), commandant de Paris (1822-1830). Après 1830, le général Coutard fut mis à la retraite.

COUTARDE s. f. (kou-tar-de). Art culin. Sorte de pâtisserie au lait, au miel et aux œufs.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des hydroclacées, qui croissent à la Guyane : *La Coutarde épineuse se fait remarquer par la belle couleur bleue de ses fleurs.* (V. de Bonmare.)

COUTARÉE s. f. (kou-ta-ré). Bot. Genre d'arbres, de la famille des rubiacées, tribu des cinchonées, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

COUTAUDER v. a. ou tr. (kou-tô-dé). Syn. de *COUTAIDER*.

COUTE s. (kou-te). Lit de plume. *■ Vieux mot.* V. *COUETTE*.

COUTÉ, **ÉE** (kou-té) part. passé du v. *Couler*. Ne s'emploie qu'avec l'auxiliaire *avoir*, dans les temps composés du v. *Couler*.

— Gramm. D'après l'Académie, *couler* est un verbe neutre dans toutes ses acceptions, et comme il prend l'auxiliaire *avoir*, on doit toujours laisser le participe *coulé* invariable. Selon plusieurs grammairiens, au contraire, *couler* est neutre quand il éveille l'idée de prix, de valeur numéraire, d'une dépense quelconque ; mais il devient actif quand il signifie *causer, occasionner* ; ils écriraient donc, en laissant *coulé* invariable : *Les vingt mille francs que cette maison m'a coûtés*, et ils feraient varier ce participe dans : *Les efforts que ce travail m'a coûtés*. On trouve dans Fénelon : « Vous n'avez pas oublié les soins que vous m'avez coûtés depuis votre enfance. » Racine a dit :

Après tous les ennuis que ce jour m'a coûtés.

On voit donc que l'opinion des grammairiens s'appuie sur des autorités assez respectables.

COUTEAU s. m. (kou-to — lat. *cultus*, *cultellus*; en sanscrit *kartari*, *kartirika*, couteau et ciseaux; en zend *kareta*; en persan *kard*, couteau, et *kardā*, ciseaux à tondre; en kourde *kardī*; en ossète *kard*, couteau. Le sanscrit *kartari*, *kartirika* dérive de la racine *krt*, *krnt*, couper, d'où le principal nom oriental de la charrie, *krntatra*, l'instrument qui coupe, et *kuntala*, par altération de *krntala*. Comme la racine *krt* est devenue plus tard *kut*, *kut*, il faut y rapporter aussi *kuta*, *kutaka*, corps de la charrie et soc, ainsi que *kotica*, herse, etc. Et c'est sans doute à cette forme secondaire que se lient : le kourde *kotan*; l'ossète *guton*, charrie; l'arménien *kuthan*, attelage de bœufs de la bœuf pour charrie. Cette racine *krt*, *krt*, se retrouve dans plusieurs langues européennes avec son sens général de couper, trancher : latin *certo*, je combats, c'est-à-dire je frappe, je taille; cymrique *certhoin*, même sens; lithuanien *kirsti*, couper; ancien slave *kratiti*, trancher, et *cratiti*, couper, etc., etc. On en remarque aussi plus d'une application au labour et à ses instruments : ainsi le lithuanien *kartoti*, labourer une seconde fois à la charrie, d'où *karto jimas*, second labour, par opposition à *rekti*, défricher; ainsi encore le latin *cultus*, coudre, et *cultellus*, couteau, etc. Le mot latin a passé à l'anglo-saxon *cultor*; à l'anglais *coulter*, comme probablement aussi à l'irlandais *colltar*, *cultar*; au cymrique *cultir*, *culltyr*, *cylltawr*; à l'ancien cornouillais *collter*; à l'armoricain *koultr*. Comparez le cymrique *cylltel*, couteau, pour *cylltel*, de *cultellus*, d'où également sans doute l'armoricain *koultel*, *koultel*, couteau, arrivé par une voie toute différente à la même forme que le sanscrit *kuntala*, charrie, et *kuntalika*, espèce de couteau. Arme ou instrument de petite dimension, formé d'un manche et d'une lame tranchante : *UN COUTEAU DE POCHÉ. UN COUTEAU DE TABLE. UN COUTEAU DE CUISINE. UN COUTEAU DE BOUCHER. Donner un coup de couteau. Dans tous les cabarets, à Rome, les coups de couteau vont trotant comme en France les coups de poing.* (B. About.) *L'école du couteau, fondée à Rome, établit des succursales à l'étranger.* (B. About.) Anciennement, dans les réfectoires des couvents, on se servait de couteaux sur la lame desquels étaient notés d'un côté le chant du Benedicite, et de l'autre

celui des Grâces ; il y avait le couteau des soprani, celui des altos, celui des tailles et celui des basses-tailles. (Bachelet.)

— Poétiq. Poignard :

Du perfide couteau comme eux il fut frappé.

RACINE.

■ Hache ou tout autre instrument tranchant, qui sert à abattre la tête des condamnés à mort : L'abandonnez-vous à l'infâme couteau [reau ? Qui fait choir les méchants sous la main du bour.

CORNÉILLE.

■ Couperet de la guillotine : *Sa tête est tombée sous le couteau. La route de la courti-sane Dubarry à l'échafaud ne fut qu'un cri; sous le couteau, elle cria encore.* (Lamart.)

— *Couteau de chasse*. Sorte de grand couteau dont les chasseurs se servent soit pour achever la bête, soit pour couper les branches qui les arrêtent, quand ils brossent à travers les bois.

— *Couteau de tripière*, Couteau à deux tranchants dont se servent les tripières. ■ Fam. Personne qui sait faire entendre du mal en disant du bien, ou qui dit tantôt du bien, tantôt du mal d'une même personne.

— *Couteau à papier*, Instrument à tranchant émoussé, souvent de bois, d'ivoire, dont on se sert pour couper le papier. ■ L'Académie l'appelle aussi *plioir*, à cause d'un autre usage auquel il est également destiné, mais ce mot n'est guère usité que dans les ateliers de brochage.

— Loc. fam. *Visage en lame de couteau*, Visage aplati sur les joues, et dont le profil est comme tranchant : *Ce visage pâle, livide et en lame de couteau, s'il est permis d'emprunter cette expression vulgaire, semblait mort.* (Balz.)

— *Le pain et le couteau*, Tout ce qu'il faut, toutes les commodités désirables : *Vous avez le pain et le couteau; profitez de l'occasion.*

— *Jouer du couteau ou des couteaux*, Se servir du couteau ou de l'épée, pour se défendre ou pour attaquer : *Je me contente de savoir danser, jouer de la flûte et quelquefois du couteau.* (D'Ablanc.)

J'en suis, et j'y joindrai comme il faut des couteaux.

SCARRON.

■ *Être à couteau tiré*, Être en guerre ouverte, en inimitié déclarée. ■ On disait autrefois *En être aux couteaux tirés, En être aux couteaux*. Il était avec lui ouvertement aux épées et aux couteaux. (Mme de Sév.) *M. de Mailly, mon ami, l'archevêque d'Arles, s'était brouillé et aux couteaux tirés avec le cardinal de Noailles, à une assemblée du clergé.* (St-Sim.)

— *Porter le couteau à ou sur*, Retrancher impitoyablement dans : *Il veut porter le couteau jusqu'aux inclinations des plus naturelles.* (Boss.)

— *Enfoncer le couteau dans le sein de quelqu'un*, Lui causer un amer déplaisir : *Comment mettre le couteau dans le cœur de ses parents ?* (Vol.)

Le cruel repentir est le premier bourreau

Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.

L. RACINE.

■ *Mettre le couteau sous la gorge à quelqu'un*, Le réduire à une cruelle extrémité, le contraindre à agir contre sa volonté : *Je n'étais pas libre, vous m'avez mis le couteau sous la gorge. ■ Avoir le couteau sur la gorge, Être sous le couteau, Être sous le coup d'une menace perpétuelle qui ôte la liberté d'agir : Quel avantage pouvaient-ils se promettre, tandis qu'ils étaient sous le couteau de la persécution ?* (Gousset.)

Rien n'est changé, je suis encore sous le couteau.

VOLTAIRE.

— Loc. prov. *Aller en Flandre sans couteau*, S'embarquer dans une entreprise sans avoir les ressources nécessaires. ■ *On vous en donnera de petits couteaux pour les perdre*, Se dit aux enfants à qui l'on ne veut pas donner ce qu'ils demandent. ■ *C'est comme le couteau de Janot*, Se dit d'une chose complètement remplacée par une autre et gardant son ancien nom, comme le couteau dont Janot avait remplacé plusieurs fois le manche et la lame alternativement. ■ *Les mauvais couteaux coupent les doigts et laissent le bois*, Les faux moyens amènent les résultats contraires à ceux qu'on en attend. ■ *Amours qui commencent par les anneaux finissent par les couteaux*, Les mariages d'inclination amènent souvent une grande désunion. ■ *Tel couteau, tel fourreau*, Ce qui va ensemble doit être proportionné.

— Mar. Partie fixe et saillante du faux étambot; mèche du gouvernail qui lui est opposée.

— Art milit. anc. Epée très-courte. ■ En général, Arme de taille et d'estoc. ■ *Couteau de brèche*, Sorte de grand couteau emmanché au bout d'une hampe, dont on se servait anciennement, dans l'attaque des places, pour la défense des brèches, et à bord des navires pour repousser les abordages. Pour rendre cette arme plus dangereuse, on ajoutait souvent une pointe ou un crochet sur la partie de la lame opposée au tranchant.

— Fauconn. Premières penes de l'oiseau de chasse.

— Chir. Nom donné à divers instruments à lame fixe, qui servent à diviser les parties molles. ■ *Couteau à cataracte*, Couteau spécial pour la section de la cornée transparente, dans l'opération de la cataracte. ■ *Cou-*

teau de Cheselden, Couteau lithotome, Instruments employés dans l'opération de la taille. ■ *Couteau interosseux ou à deux tranchants*, Couteau servant à diviser les chairs dans les espaces interosseux de la jambe ou de l'avant-bras. ■ *Couteau lenticulaire*, Couteau qui sert à réduire les irrégularités laissées dans les os du crâne par le trépan.

— Art vétér. *Couteau de chaleur*, Latte de bois dont on frotte un cheval couvert de sueur. ■ *Couteau de feu*, Instrument qu'on emploie chaud pour cautériser une partie malade. ■ *Couteau anglais*, Instrument dont on se sert en Angleterre, en guise de boutoir, pour rogner le sabot du cheval.

— Arquebus. Extrémité de la gâchette qui entre dans les enfoncements ou crans de la noix. ■ On l'appelle aussi *bec* ou *tenon*.

— Techn. Nom donné à divers instruments servant à divers usages. ■ Partie tranchante des coupe-net, des cisailles et autres outils ou instruments analogues. ■ *Couteau sourd*, Outil de corroyeur à tranchant émoussé. ■ *Couteau ramasseur*, Sorte de palette qui ramène le cacao sous la meule du chocolatier. ■ *Couteau à rogner ou Rognoir*, Outil avec lequel le relieur rogne la tranche des volumes. ■ *Couteau à rabaisser*, Espèce de grattoir fixé au bout d'un long manche, avec lequel on coupe le carton. ■ *Couteau à parer ou Paroir*, Outil de relieur à lame plate, terminée en arc de cercle du côté du tranchant, et servant à diminuer l'épaisseur des peaux.

— Mécan. Prisme triangulaire en acier, dont l'arête la plus vive supporte le fléau d'une balance.

— Jeux. Nom d'un jeu d'attrape, qui a lieu de la manière suivante : un des joueurs parie avec un compère que, par un mouvement imprimé à sa mâchoire, il fera sauter dans un vase placé sur sa tête un couteau qu'il tiendra entre les dents. Le pari accepté, il monte sur une chaise et se fait apporter un vase que l'on a préalablement rempli d'eau, de sciure de bois ou d'une poudre quelconque. Il prend alors un couteau ; mais, au moment où il va le mettre entre les dents, il le laisse adroitement tomber près de la personne aux dépens de laquelle il est contenu de faire rire, et comme celle-ci se baisse pour le ramasser, il verse sur elle le contenu du vase.

— Ichtyol. Nom vulgaire de l'espadon. ■ Nom vulgaire d'une espèce d'able.

— Moll. *Manche de couteau, Couteau polonais*, Noms vulgaires de deux coquilles du genre *solen*, qui offrent une ressemblance frappante avec un manche de couteau.

— Épithètes. Aiguisé, affilé, taillant, tranchant, fatal, sanglant, ensanglanté, cruel, homicide, sacré.

— Encycl. Hist. Les premiers instruments tranchants dont l'homme se servit furent fabriqués avec de la pierre dure. Les fouilles entreprises dans ces derniers temps ont mis à découvert des dépôts entiers de haches et de couteaux en silex, remontant incontestablement aux premiers âges de l'humanité, comme l'attestent, d'une part, leur forme grossière, et, d'autre part, l'âge géologique des terrains dans lesquels ils sont enfouis. Ces découvertes de la science moderne sont complétées d'accord avec les renseignements que nous ont transmis les différents historiens de l'antiquité. Les couteaux dont les chirurgiens égyptiens se servaient étaient en pierre (Hérodote, II, 86), ainsi que ceux au moyen desquels les prêtres de Cybèle se privaient de leur virilité. Les anciens Hébreux employaient également des couteaux de pierre (*Exode*, IV, 25; Josué, V, 2).

Les Romains se servaient, dans les sacrifices, de couteaux de diverses formes : on nommait *secepsita* celui qu'on plongeait dans la gorge des animaux, et qui avait à peu près la forme d'un poignard; *excoriatorius* celui qui servait à les écorcher, et enfin *dolabra* un couteau en forme de couperet, servant à partager les membres de la victime. Ces divers couteaux étaient en bronze et troués au manche; les victimes les portaient pendants à la ceinture, exactement comme nos garçons bouchers.

Après avoir servi aux sacrifices, on voit plus tard le couteau devenir une arme de chasse. Le couteau de chasse s'est même conservé jusqu'à nos jours, bien qu'il soit actuellement une arme de luxe et de parade plutôt que d'utilité. Il fait partie de l'équipement du garde-chasse, et son manche, élégamment sculpté, sort d'une riche gaine. On le voit, le rôle du couteau s'est successivement amoindri : après avoir servi aux sacrifices et au noble plaisir de la chasse, il a été relégué sur la table de la salle à manger et sur celle de la cuisine.

À part la table des grands, où il est plus ancien, le couteau ne commença à faire partie du couvert qu'au XIX^e siècle. Avant cette époque, chaque convive apportait son couteau renfermé dans une gaine. Les couteaux fermants n'étaient pas encore bien communs dans les campagnes au commencement du siècle dernier; les plus répandus alors étaient les *eustaches*, couteaux à manches de bois d'une seule pièce. Ce sont les premiers couteaux fermants qui aient paru; leur lame se nommait *alumelle*, parce qu'elle servait de briquet. Le paysan ne s'en séparait jamais. Peu à peu la simplicité du couteau disparut. L'Italie introduisit en France la mode des sty-

lets et des poignards; on fabriqua des couteaux qui tenaient de ces deux armes, et il parait qu'on en fit mauvais usage, car une ordonnance du roi, de 1700, en défendit la fabrication, le commerce, la vente, le débit, l'achat, le port et l'usage, enjoignant à tous marchands ou fabricants de se défaire de tous ceux qu'ils pouvaient avoir chez eux, en les envoyant hors du royaume, à moins qu'ils ne préférassent en arrondir la pointe. Une seconde prohibition, plus sévère encore que la précédente, fut faite en 1728; une amende de 100 livres était encourue par tout coutelier qui fabriquerait des couteaux de poche, et, à l'égard des garçons qui travaillaient en chambre, ils étaient fustigés et flétris pour la première fois, et la seconde envoyés aux galères. Quant aux porteurs de couteaux, l'ordonnance prononçait contre eux six mois de prison et 500 livres d'amende. Le couteau-poignard a reparu sous le règne de Louis-Philippe, et, bien qu'il ait toujours été considéré comme arme prohibée, les couteliers n'ont jamais cessé d'en vendre; trop souvent, on le vit apparaître dans des rixes de cabaret, où il jouait un grand rôle. Le couteau figure dans la plupart des assassinats, non pas qu'il soit recherché de préférence à d'autres armes, mais en raison de la facilité qu'il offre de pouvoir se dissimuler, soit dans la poche, soit dans la manche du vêtement. Mais si en France certains malfaiteurs jouent facilement du couteau, ils sont loin cependant d'avoir l'habitude de cette arme du traitre comme l'ont presque tous les Espagnols, qui ne discutent guère que le couteau à la main. C'est surtout dans le jet de cette arme, art inconnu des Français, que les Espagnols excellent. Le duel au couteau, ou plutôt le jeu du couteau, comme on l'appelle en Espagne, est excessivement fréquent. Les deux adversaires tiennent leur arme (*navaja*) de la main droite, et de l'autre ils se forment un bouclier à l'aide du manteau qui ne les quitte jamais; et c'est ainsi, pied contre pied, les yeux dans les yeux, qu'ils s'attaquent et se défendent avec une dextérité, une habileté qui leur est toute particulière. Les Chinois jouent aussi du couteau avec une rare adresse, et nous avons vu, dans des théâtres parisiens, des habitants de l'empire du Milieu faire preuve d'une habileté merveilleuse.

L'usage du couteau comme arme de guerre est antérieur à la bataille de Bouvines; les Allemands s'en servaient déjà pour trouver le défaut de la cuirasse. Les couteaux furent ensuite une arme double, que certains chevaliers adoptèrent, et qu'ils portaient, comme le braquemart, pendant à la ceinture, le long de la cuisse gauche. Les bidaux, les cotereaux, les coutilliers, les enfants perdus, portaient une sorte de couteau de chasse dont la coutille a été un perfectionnement. Au temps de la féodalité, le couteau était réservé aux roturiers, qui ne pouvaient combattre avec d'autres armes. Du X^e au XV^e siècle, on se servit, en France et en Espagne, du couteau de brèche : c'était une arme dont on frappait d'estoc et de taille, en la tenant à deux mains. Une arme de ce genre est encore en usage en Chine et dans l'Inde, où l'on s'en sert avec une grande habileté.

— Chir. Le couteau chirurgical diffère du bistouri par ses dimensions beaucoup plus considérables et par la fixité du manche, dans lequel la lame est solidement implantée. Les couteaux à amputation n'ont pas tous la même grandeur; celle-ci varie selon le volume du membre à amputer. La lame présente également une longueur variable de 0 m. 12 à 0 m. 25. Le manche est taillé à pans pour qu'il ne glisse point dans la main du chirurgien. La plupart des couteaux à amputation ont la lame droite et tranchante sur un seul côté; ceux qui sont à double tranchant portent le nom de *couteaux interosseux*, parce qu'ils servent particulièrement, dans les amputations de la jambe et de l'avant-bras, à pratiquer la section des parties molles situées entre les deux os qui forment le squelette de ces régions. Les couteaux interosseux ont la lame droite, longue, très-effilée, présentant sur le milieu des deux faces une arête longitudinale, d'où partent deux plans inclinés qui vont former les deux tranchants.

Larrey a imaginé, pour ouvrir les articulations, un couteau spécial à deux tranchants, comme les couteaux interosseux, mais offrant de moindres dimensions. Sa longueur ne dépasse pas 0 m. 08, et, à cause même de cette brièveté, le chirurgien qui s'en sert pénètre beaucoup plus sûrement dans les cavités articulaires pour pratiquer la section des ligaments.

La lame des couteaux à cataracte présente la forme d'un triangle isocèle, dont les deux côtés latéraux sont tranchants, tandis que la base s'articule avec le manche de l'instrument. On peut le comparer encore à l'extrémité libre d'une lancette qui serait coupée brusquement à 0 m. 015 environ en arrière de la pointe. La lame et le manche forment quelquefois une ligne droite; mais le plus souvent la base de la lame est repliée de manière à former un angle obtus. Cette disposition est plus commode pour inciser la cornée du côté de l'angle externe de l'œil.

La lame du couteau de Cheselden est convexe sur le tranchant, concave sur le côté opposé. Cheselden s'en servait pour inciser le périmètre dans l'opération de la taille.

Le *couteau lenticulaire* est ainsi appelé à cause d'un bouton arrondi qui termine l'extrémité de la lame. Ce couteau sert dans la trépanation pour enlever les aspérités laissées par la couronne de trépan autour de l'ouverture pratiquée dans l'os.

Le *couteau lithotome* a la lame étroite, longue de 0 m. 12, tranchante dans toute sa longueur, faisant un angle obtus avec le manche. Ce couteau servait autrefois à pratiquer la taille latérale.

Le *couteau en serpette* a une lame très-forte, recourbée en forme de serpette. De saut se servait de cet instrument pour ouvrir les parois du sinus maxillaire.

COUTEL s. m. (kou-tèl). Ancienne forme du mot **COUTEAU**.

— Agric. Serpe avec laquelle on coupe les roseaux.

COUTEL (Antoine), seigneur de Montceaux, poète, né à Paris en 1627, mort à Blois en 1692. Il a publié vers 1661, à Blois, sous le titre de *Promenades*, un recueil de sonnets, stances, élégies et autres poésies, toutes de la plus grande médiocrité. Une pièce de lui, l'*Indolence*, a empêché son nom de tomber dans un oubli profond, non point pour la beauté des vers, mais à cause de son extrême ressemblance avec la célèbre idylle les *Moutons*, de Mme Deshoulières. Il s'est élevé une longue controverse sur la question de savoir quel était celui des deux poètes qui avait pillé l'autre; mais rien jusqu'ici n'a apporté sur ce petit problème une solution satisfaisante.

COUTELAS s. m. (kou-te-la — augment. de l'anc. fr. *coutel*, couteau). Gros couteau : *Un couteLAS de cuisine*.

Laissons-les s'attendrir sur la brebis bêlante, Qui livre au couteLAS sa tête caressante.

BERCHOUX.

Furieuse, elle approche, avec un couteLAS, De ce fils innocent qui lui tégait les bras.

VOLTAIRE.

Il Large et courte épée tranchante d'un seul côté, dont le dos était souvent taillé en scie : *Un couteLAS à poignée ciselée lui battait la hanche*. (V. Hugo.)

Point de tambours, force bons couteLAS.

LA FONTAINE.

— Poétiq. Battonnette : *Au mousquet réuni, le sanglant couteLAS Dans les rangs ennemis porte un double trépas*.

VOLTAIRE.

— Blas. Meuble d'armoiries figurant un couteLAS : *Du Bois de la Freslonnière, en Bretagne : De gueules, à trois couteLAS d'argent en pal, la pointe en bas*.

— Techn. Outil de papetier pour rogner le papier.

— Mar. Petite voile appelée aussi **BONNETTE EN ÉTAL**.

— Ichthyol. Nom vulgaire de l'espadon.

— **Épithètes**. Large, tranchant, menaçant, redoutable, terrible, affreux, horrible, sanglant, ensanglanté, cruel, meurtrier, homicide.

— **Encycl.** La monture du couteLAS a pris, suivant les temps, des formes différentes. Il y en a eu à manche simple, et d'autres à coquilles ou à lunettes pour garantir la main. En général, le couteLAS était une arme de taille comparable au cimeterre par sa lame courbe, mais plus large et moins longue. Quelquefois cette lame se terminait en une pointe entre deux échancrures. A Rome, pendant l'empire et la décadence, les bourreaux tranchaient la tête avec un couteLAS. Au moyen âge, le couteLAS fut souvent appelé *coustel*, *couteau d'armes*, *coustiau*, *couste-lasse*, etc. Rigord dit qu'à la bataille de Bouvines quelques-uns des ennemis étaient armés de *couteLAS* très-longs et tranchants. Il ajoute qu'on n'en avait jamais vu de cette sorte : *Genere armorum admirabili et hactenus inaudito*. Les Français se servirent peu de cette arme. Cependant, les *coustilliers* du temps de Montluc, les gens d'armes s'en servaient pour achever les blessés sur les champs de bataille ou pour exécuter les prisonniers :

Plusieurs piétons français ala
Qui pour prisonniers n'ont pas cordes,
Mais *coustiaux* et miséricordes
Dont on doit servir en tiex fêtes.

GUILLAUME GUIART.

Les couteLAS étaient donc des sortes de *miséricordes* que l'on employait après le combat :

Fauchons, trenchans, épées clères
Godendas, lames émolues
Coustiaux, miséricordes nues.

GUILLAUME GUIART.

Il paraît que sous le règne de Henri II les compagnies d'ordonnance et les archers à cheval étaient armés d'un couteLAS. La différence qui existe entre cette arme, le couteau d'armes et la miséricorde n'a jamais été bien établie. Cependant, d'après quelques auteurs, on peut représenter le couteLAS comme une arme ayant une large lame droite, mais tout le monde n'est pas d'accord sur ce sujet.

COUTELASSE s. f. (kou-te-la-se — de *couteL*, ancienne forme du mot couteau). Techn. Nom donné par les ouvriers qui travaillent le cuir aux coupures plus ou moins profondes que les bouchers font aux peaux, du côté de la chair, quand ils déshabillent les animaux avec maladresse ou avec peu de soin : *Ce cuir est rempli de COUTELASSES*. Quand les COUTELASSES ne sont pas trop profondes, on peut les

faire disparaître, mais on s'expose alors à altérer le nerf du cuir.

COUTELASSÉ, **ÉE** (kou-te-la-sé) part. passé du v. *Coutelasser* : *Peau COUTELASSÉE*. || On dit aussi **COUTELÉ**.

COUTELASSER v. a. ou tr. (kou-te-la-sé — rad. *couteLASSE*). Techn. Faire des couteLASSES sur : *COUTELASSER une peau*. || On dit aussi **COUTELER**.

COUTELET s. m. (kou-te-lè). Pêch. Entrée d'une bourdigue.

COUTELIER, **ÈRE** s. (kou-te-lié, iè-re — de l'anc. fr. *couteL*, couteau). Personne qui vend, fabrique ou fait fabriquer des couteaux et autres instruments en acier de petite dimension, servant à couper ou à percer : *Le père de Démosthène était COUTELIER*. Le COUTELIER doit être à la fois forgeron, serrurier et mécanicien. (Bouillet.) || Adjectiv. : *Ouvrier COUTELIER*. *Marchand COUTELIER*.

— Moll. Nom vulgaire d'un solen, mieux appelé **MANCHE** de couteau : *Le COUTELIER ne rampe point ; il perce le sable perpendiculairement, il s'y creuse un trou ou une sorte de cellule qui a quelquefois deux pieds de longueur, et dans laquelle il monte et descend à son gré*. (Bonnet.)

— s. f. Sorte d'étui à compartiments, dans lequel on serrait les couteaux de table, et qui est généralement remplacé aujourd'hui par les boîtes à couteaux.

— **Encycl.** V. **COUTELLERIE**.

COUTELINE s. f. (kou-te-li-ne). Comm. Grosse toile de coton qui nous vient des Indes.

COUTELLE (Jean-Marie-Joseph), ingénieur français, né au Mans en 1748, mort dans la même ville en 1835. Il se livra de bonne heure à l'étude de la physique et de l'électricité, plaça sur la maison de son père le premier paratonnerre qui ait été établi au Mans, puis s'occupa de la découverte de Montgolfier, et chercha à perfectionner la locomotion aérostatique. Lorsque le comité de Salut public créa une compagnie d'aérostatiers qu'il attacha à l'état-major de l'armée de Sambre-et-Meuse, CouteLLE fut mis à sa tête. Il dirigea les ascensions qui eurent lieu notamment à la bataille de Fleurus. Il accompagna Bonaparte en Egypte, mais tout son matériel fut détruit à la bataille d'Aboukir. De retour en France, CouteLLE reçut le grade de colonel, puis devint inspecteur aux revues. On a de lui : *Sur l'emploi des aérostats aux armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin* (1794) ; *Observations météorologiques faites au Caire en 1799, 1800, 1801, etc.*

COUTELLERIE s. f. (kou-tè-le-ri — de l'anc. fr. *couteL*, couteau). Art du couteLier : *Il a appris la COUTELLERIE à Langres*. || Fabrique du couteLier : *Il y a à Birmingham de très-nombreuses COUTELLERIES*. || Produits qui font l'objet du commerce du couteLier : *La COUTELLERIE de Langres est estimée*. *La morale anglaise, cher enfant, est aussi supérieure à celle de l'arabe, que notre coutellerie, notre argenterie et nos chevaux le sont à vos couteaux et à vos bêtes*. (Balz.) *La COUTELLERIE anglaise de Birmingham passe pour être la meilleure*. (Bouillet.)

— **Encycl.** En France, la fabrication de la *couteLterie* est à peu près concentrée dans quatre localités : à Thiers, à Châtelleraul, à Nogent et à Langres. Les principales matières qu'elle emploie sont : le fer en barre ou en tôle ; l'acier puddlé, laminé ou fondu ; le maillechort ; le cuivre-laiton ; la corne de France et d'Amérique ; l'ébène du Gabon ou de Maurice ; les os de France ou d'Amérique ; l'étain ; le plomb, et, comme combustible, la houille. A Langres et à Nogent, on emploie un peu le bois. Les moteurs employés sont presque exclusivement des moteurs hydrauliques ; les rares essais de moteurs à vapeur qu'on a faits ont été peu profitables à cause du prix du charbon. Les meules sont une des grandes charges de cette industrie ; la Haute-Saône les fournit à peu près toutes. Le prix de cet article, qui est de 10 à 12 fr. sur le lieu de production, est à peu près triplé et même quadruplé par les frais de transport. L'industrie de la *couteLterie* n'emploie de machines que pour estamper les métaux, scier et presser les manches de couteau. Les conditions de la fabrication sont différentes selon les localités : à Thiers, les ouvriers, qui font chacun une partie du couteau, travaillent chez eux, au milieu de leur famille ; à Châtelleraul, ils travaillent en manufacture.

Avant le traité de commerce de 1860, les procédés de la fabrication anglaise étaient complètement inconnus en France. Le mécanisme de cette fabrication est, du reste, peu compliqué. Comme dans la fabrication française, presque tout s'y fait à la main. Les manufacturiers français entendus dans l'enquête de 1866 ont tous reconnu la supériorité de la main-d'œuvre anglaise. Cette supériorité tient à la fois à la différence de milieu où chacune des deux industries française et anglaise recrute ses ouvriers, et au mode de travail de ces ouvriers. En Angleterre, ce sont les villes qui fournissent le personnel ; en France, les campagnes en fournissent la plus grande partie. D'un autre côté, à Thiers notamment, par sa manière de procéder, l'ouvrier reste à peu près libre sur la quantité de travail qu'il peut faire et sur la manière dont il doit le faire. L'un forge la lame, l'autre fait le ressort, celui-ci la platine, celui-là le man-

che, et d'autres montent la pièce. En Angleterre, la fabrication s'opère par des ouvriers réunis, et le maître suit ainsi d'une manière plus complète la marche et les détails du travail ; aussi obtient-il des ouvrages plus réguliers. A Châtelleraul, où le travail se fait comme en Angleterre, en manufacture, les ouvriers, appelés des campagnes, sont beaucoup moins adroits, beaucoup plus lents que les ouvriers anglais. Le salaire de ceux-ci est presque double du salaire des ouvriers français, mais ils font trois fois plus d'ouvrage.

Ce qui se passe à Châtelleraul arrive aussi à Nogent et à Thiers. Les représentants de ces localités ont reconnu que les ouvriers anglais sont infiniment plus sérieux, plus tranquilles et plus persévérants que les leurs, et font plus de travail dans le même temps. La fabrication anglaise, et même la fabrication allemande, ont aussi des procédés plus rapides et plus expéditifs ; elles ont supprimé beaucoup de mouvements inutiles qui se font en France. Ainsi, en Angleterre, le forgeron de lames de rasoirs forge, trempe, lime, perce, et sa lame va immédiatement à l'aiguiser ; tandis qu'en France le forgeron passe sa lame au limeur, celui-ci au trempier, le trempier au perceur, et ce dernier à l'aiguiser. Tout ce surplus de mouvements augmente les frais de revient. Il en est de même à Solingen en Prusse pour les ciseaux. En France, dix ouvriers sont employés à cette fabrication ; à Solingen, on en emploie seulement cinq ; peut-être en faudrait-il six. Les efforts tentés à Thiers par les fabricants français pour faire adopter le système de Solingen n'ont pas abouti. En France, à Thiers notamment, les obstacles que rencontrent les progrès de la fabrication sont de plus d'un genre. Le prix du charbon ne permet pas d'aborder les moteurs à vapeur, et quant aux moteurs hydrauliques, ils consistent dans des prises d'eau dont l'étiage est très-irrégulier. Pendant six mois, on n'a pas un courant suffisant pour faire marcher les usines, et l'on reste forcément sans rien faire. Cela a pour conséquence forcée d'empêcher les fabricants de prendre des commissions avec obligation de livrer à époque fixe. Il faut aussi compter avec certaines habitudes enracinées de la population ouvrière, qui ne veut pas s'imposer au delà d'une certaine somme de travail. Qu'il y ait de l'eau ou qu'il n'y en ait pas, l'ouvrier ne veut pas travailler plus d'un certain nombre d'heures par jour et plus d'un certain nombre de jours par semaine. L'introduction des machines rencontre chez eux les mêmes hostilités que partout ailleurs. Un industriel voulant monter une fabrique avec un moteur à vapeur annonça aux ouvriers, qui fournissent eux-mêmes la meule et le moteur, que tout cela et ce qu'il faut pour aiguiser leur serait fourni, et qu'on les payerait au même prix : « Nous ne voulons pas être esclaves », lui fut-il répondu.

La *couteLterie* anglaise est presque entièrement centralisée à Sheffield. Comme toutes les industries métallurgiques de la Grande-Bretagne, celle-ci a les matières premières à meilleur marché que la fabrication française. Les fabricants de Sheffield sont en outre très-riches ; les énormes capitaux dont ils disposent leur permettent de supporter facilement les moments de stagnation commerciale. Ce sont d'ailleurs des fabricants établis de père en fils depuis longtemps ; chaque génération hérite des idées conquises dans une même maison depuis qu'elle existe ; de là la nature très-supérieure des produits.

Devant ces considérations, on conçoit l'effroi que la *couteLterie* française éprouva à la nouvelle du traité de commerce. Elle demanda à être protégée par des droits *ad valorem* d'au moins 30 pour 100. Le gouvernement s'arrêta à 20 pour 100 et en 1865, le droit a été réduit à 15 pour 100. Jusqu'à présent l'expérience a démontré que c'était là un régime suffisamment protecteur ; la production française est restée presque exclusivement maîtresse du marché intérieur. Pendant les quatre années écoulées de 1862 à 1866, les importations des produits étrangers ont en moyenne représenté une valeur de 250,000 fr. Pendant le même temps, l'exportation a oscillé entre 2 et 3 millions. Cette exportation, selon les chefs d'industrie, représente le douzième de la production totale. Pendant longtemps l'exportation française a surtout consisté en objets de bas prix à l'usage des classes inférieures ; l'Espagne et l'Italie en étaient et en sont encore les deux grands débouchés ; c'est à Thiers que se faisait la plus grande partie de ces couteaux catalans de forme si barbare et d'aspect si sauvage. Aujourd'hui, dans ces deux pays, le goût public se modifie sensiblement, et les articles généralement en usage en France y prennent peu à peu faveur. En Angleterre, les exportations de la *couteLterie* proprement dite, qui est, dans les tableaux de douane, confondue avec les instruments de chirurgie et la quincaillerie, s'élèvent, année moyenne, à 10 millions de francs, c'est-à-dire à environ le quadruple des exportations françaises.

COUTELURE s. f. (kou-te-lu-re — rad. *couteL*). Techn. Défaut d'un parchemin couteLassé, entamé par le couteau.

COUTER v. n. ou intr. (kou-té — lat. *constare*, même sens, proprement être ensemble). Être acheté au prix de ; occasionner une dépense de : *Ce cheval me coûte huit cents francs*. Les prêtres **COUTENT** à l'Etat trente

millions. (Napol. Ier.) Une guerre heureuse **COUTE** infailliblement plus qu'elle ne rapporte. (B. Const.) La guerre **COUTE** plus que ses frais ; elle **COUTE** tout ce qu'elle empêche de gagner. (J.-B. Say.) Tout produit vaut ce qu'il **COUTE**. (J.-B. Say.)

Le porc s'engraisser **COÛTERA** peu de son.

LA FONTAINE.

Je voudrais inventer quelque petit cadeau Qui **COÛTÉ** peu d'argent et qui parût nouveau.

REGNARD.

— Fig. Occasionner des peines, des pertes, des souffrances : « Mes vers me **COÛTENT** peu, disait l'abbé de Marolles à Linière. — Ils vous **COÛTENT** ce qu'ils valent, » lui répondit celui-ci. Pourquoi veut-on que les prodiges **COÛTENT** tant à Dieu ? (Boss.) L'ignorance est un état qui ne **COÛTE** aucune peine. (La Bruy.) Je **COÛTÉ** la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs. (J.-J. Rouss.) Tout grand succès qui n'a pas **COÛTÉ** un grand effort se paye par un grand sacrifice. (E. de Gir.) Dès que le culte a un cérémonial et des rites, il **COÛTE** quelque chose à la liberté. (J. Simon.) L'ordre ne **COÛTE** que des soins, le désordre **COÛTE** des labeurs. (L. Lachapelle.) L'enfer est une prison qui ne **COÛTE** pas d'entretien. (E. About.) De tous les produits du travail, aucun peut-être n'a **COÛTÉ** de plus longs, de plus patients efforts que le calendrier. (Proudh.) La conquête de la vérité **COÛTE** toujours du sang, des larmes et des luites. (A. Guépin.) Une connaissance qui **COÛTE** la vie **COÛTE** trop cher. (Casanova.)

La place à l'emporter **COÛTERA** bien des têtes.

CORNÉILLE.

Que de soins m'eût **COÛTÉS** cette tête charmante !

RACINE.

Touché de votre appui, souffrez que je désarme Un zèle qui pourrait lui **COÛTER** une larme.

POISSARD.

J'emportais en pleurant cet argent, trop payé S'il devait me **COÛTER** ma dernière amitié !

C. DOUCET.

Eh ! que ce rude et dur guerrier Nous a **COÛTÉ** de sang, et de pleurs et d'outrage,

Pour quelques rameaux de laurier !

A. BARBIER.

Je l'avotrai, Philis, vos charmes M'ont déjà **COÛTÉ** bien des larmes ; Mais, Philis, vous le savez bien, Les larmes ne me **COÛTENT** rien.

Il Etre fait ou donné avec difficulté ou à regret : Les promesses ne **COÛTENT** rien à personne. L'argent ne **COÛTE** rien à un dissipateur. Cela ne vous **COÛTE** rien à dire. Il n'y a rien qui **COÛTE** davantage à approuver et à louer que ce qui est le plus digne d'approbation et de louange. (Boss.) L'aveu des fautes ne **COÛTE** guère à ceux qui sentent en eux de quoi les réparer. (Mme de Lambert.) On ne sait pas ce que le triomphe d'une doctrine **COÛTE** au cœur des hommes qui la lègent à la postérité. (Danton.) Il n'y a point de vertu proprement dite sans victoire sur nous-même, et tout ce qui ne **COÛTE** rien ne vaut rien. (J. de Maistre.) Ce qui **COÛTE** le moins aux personnes timides, c'est de penser. (De Cuzine.) Rien ne **COÛTE** tant aux enfants que la réflexion. (J. Joubert.)

Madame, ce qu'on fait sans honte et sans remords Ne **COÛTE** rien à dire.

CORNÉILLE.

— Absol. Occasionner des dépenses ou des sacrifices : Les voyages **COÛTENT**. Cette paresse de cœur ne nous **DÉFEND** que des crimes qui **COÛTENT**. (Mass.)

— **COÛTER** cher, Occasionner une forte dépense ou un grand sacrifice : L'expérience tient une école où les leçons **COÛTENT** cher ; mais c'est la seule où les insensés peuvent s'instruire. (Franklin.) L'agiotage, en tant que commerce sur nos innombrables emprunts, **COÛTE** bien cher au peuple. (Alrab.) Un vice **COÛTE** plus cher à satisfaire qu'une famille à nourrir. (Balz.) Un vice, aussi léger qu'il soit, **COÛTE** un peu plus cher que deux enfants. (J. Janin.) Les femmes qui se donnent **COÛTENT** souvent plus cher que celles qui se vendent. (L.-J. Larcher.)

O mon fils, que tes jours **COÛTENT** cher à ta mère !

RACINE.

Il **COÛTER** bon, **COÛTER** cher, occasionner une forte dépense : Cette maison me **COÛTE** bon.

— Rien ne lui **COÛTE**, Il fait sans peine ou sans hésitation tout ce qu'il entreprend, et aussi il n'épargne rien, il ne regarde à rien :

O cieux ! que de grandeur et que de majesté ! J'y reconnais un maître d qui rien n'a **COÛTÉ**.

L. RACINE.

Il Tout lui **COÛTE**, Il trouve pénible tout ce qu'il entreprend.

— **COÛTE** que **COÛTE**, Quoi qu'il en **COÛTE**, quel que dépense ou quelque sacrifice qui en résulte : Il lui fallut un cheval, **COÛTE** que **COÛTE**. Il faut s'acquitter de son devoir, **COÛTE** que **COÛTE**. (La reine Christine.) Je ne demande pas mieux qu'on soit philosophe, messieurs, mais soyons-le sérieusement et tout de bon, et **COÛTE** que **COÛTE**. (Ste-Beuve.)

— Fam. **COÛTER** les yeux de la tête, Occasionner des dépenses excessives : Cette petite fille va nous **COÛTER** LES YEUX DE LA TÊTE, disait Sylvie à son frère. (Balz.)

— Prov. Il n'y a que le premier pas qui **COÛTE**, Pour certains actes déterminés, un pre-

mier essai fait disparaître toutes les répu- gnances que ces actes inspiraient : *Une légende rapporte que saint Denis, ayant eu la tête cou- pée au lieu qui porte aujourd'hui le nom de Montmartre (mont des Martyrs), la prit entre ses mains et chemina ainsi l'espace de deux lieues. Une dame racontait ce fait miraculeux dans une compagnie où se trouvait un incré- dule. « Parbleu ! dit celui-ci ; la chose est croyable : dans ces sortes de circonstances, il n'y a jamais que le PREMIER PAS qui COÛTE. »*

— Impers. *Il coûte ou il en coûte*, il en ré- sulte une dépense : *IL M'EN A COÛTÉ deux cents francs. Un homme bien élevé aime encore mieux qu'il EN COÛTE à sa bourse qu'à son amour-propre.* (B. de St-P.)

• Ce sont vingt mille francs qu'il pourra m'en coûter.

Il en coûte bien cher pour mourir à Paris.

En vain nous appelons mille gens à notre aide ; Plus ils sont, plus il coûte, et je ne les tiens bons Qu'à manger leur part du mouton.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui, Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles, Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui, Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

Fig. Il est difficile, il est pénible, il y a des inconvénients : *IL EN COÛTE bien moins de remporter des victoires sur ses ennemis que de se vaincre soi-même.* (Mass.) *IL COÛTE moins de s'enrichir de mille vertus que de se corriger d'un seul défaut.* (La Bruy.) *Le plus difficile est de donner ; que coûte-t-il d'ajouter un sourire ?* (La Bruy.) *IL EN COÛTE moins à un homme fier de quitter la vie, que de baisser la main à un tyran qui lui fait grâce.* (Volney.) *IL nous coûte bien de convenir que nous ne sa- vons pas les choses que nous ignorons.* (Grimm.) *Partout où l'on reconnaît la civilisation et les faits qui l'ont enrichie, on est tenté d'oublier le prix qu'il EN A COÛTÉ.* (Guizot.) *IL EN COÛTE moins de prêter à ses amis des qualités que des cuirs.* (Pétil-Senn.)

D'être si beau garçon quelquefois il en coûte.

Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.

Je ne ris plus de rien ; je sais ce qu'il en coûte.

A qui veut se venger trop souvent il en coûte.

Je puis t'avaler cru sans qu'il m'en coûte rien.

Je te digérerai sans faute en moins d'une heure.

Tu n'imagines pas, pour les plus minces charmes, Ce qu'il m'en a coûté de soupirs et de larmes.

Quoi qu'il puisse en coûter, chacun veut à son gré Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

Se renfler, s'agrandir, s'enrichir un plus vite.

posait, dès les premières séances, d'abolir comme humiliant l'ancien cérémonial pour les réceptions du roi dans l'Assemblée, c'est-à-dire de laisser aux députés la faculté de s'asseoir quand le monarque serait assis, de supprimer les appellations de sire et de majesté, et de ne lui donner d'autre titre que celui de roi des Français, etc. Sa motion fut décrétée, mais le décret fut révoqué le lendemain par les efforts du parti constitutionnel. Quelques jours plus tard, le 7 octobre, il s'éleva contre les prêtres réfractaires, qui troublaient le pays, proposa ensuite de déclarer Monsieur, qui était émigré, déchu de ses droits à la régence, signala le rassemblement royaliste du camp de Jales, provoqua l'admission à la barre des Suisses de Châteaueux, délivrés, par décret, des galères, où ils avaient été envoyés à la suite de l'affaire de Nancy, parla avec force contre le veto, et le 29 mai 1792 proposa avec Basire la suppression de la garde constitutionnelle du roi.

Réélu à la Convention nationale, il fut un des premiers à provoquer la mise en jugement de Louis XVI, dont il vota la mort sans appel ni sursis. Montagnard, et spécialement de la fraction jacobine, il s'attacha irrévocablement à Robespierre et forma avec lui et Saint-Just ce triumvirat d'amitié qu'on accusa plus tard de tendre à la dictature. Sa gravité, sa physionomie pleine de douceur, qui contrastait avec ses principes énergiques (parfois même implacables), ses talents incontestables, ses infirmités mêmes et l'intérêt qu'inspirait le tableau de cette âme forte dans un corps épuisé par la souffrance, avaient augmenté de jour en jour son influence et lui donnaient une grande autorité dans la Convention. Il contribua à la chute des girondins, fit partie de la commission qui rédigea la constitution de 1793, et entra au comité de Salut public en même temps que Saint-Just, le 10 juillet de cette même année. Il y fit d'abord partie d'une section importante, celle qui donnait le manège des affaires, la correspondance générale. Quand Robespierre fut entré lui-même dans le grand comité, le fameux triumvirat fut au complet et eut dès lors une influence marquée sur la marche des affaires. On les nommait tous trois les gens de la haute main.

En septembre, Couthon fut envoyé avec Maignet pour presser le siège de Lyon, qui durait depuis le 8 août. Il avait dit au départ qu'il allait « prendre les rochers de l'Auvergne pour aller les précipiter dans le faubourg de Vaise. » Ces missions militaires données à un homme presque impotent n'étonnaient nullement à cette grande époque, où l'héroïsme de l'âme dominait tout. Couthon et son collègue soulevèrent en effet le Puy-de-Dôme et amenèrent 30,000 paysans devant Lyon. Dubois-Grancé avait d'ailleurs fort avancé le siège. Le 9 octobre, les troupes de la Convention entrèrent dans la ville. On connaît le décret terrible qui fut rendu par l'Assemblée : Lyon devait être détruit à l'exception des maisons des patriotes et de celles des pauvres, et des édifices consacrés à l'humanité, à l'industrie et à l'instruction publique. Mais il était évident que ce décret comminatoire, œuvre de colère, ne pouvait être appliqué. Quelle que fût son opinion à ce sujet, Couthon écrivit à la Convention : « La lecture de votre décret nous a pénétrés d'admiration. Il faut que Lyon perde son nom... De toutes les mesures grandes et vigoureuses que la Convention nationale vient de prendre, une seule nous avait échappé, celle de la destruction totale. »

Ce langage officiel ne répondait certainement pas à la pensée secrète de son parti, et la preuve, c'est qu'il n'y conforma nullement sa conduite. Robespierre, en effet, dans la politique de bascule qu'il suivait alors, et tout en se servant de la Terreur pour éliminer tous les partis, n'entendait nullement compromettre sa haute autorité morale en de semblables exécutions, qui l'eussent rendu impossible pour l'avenir. Cependant lui-même avait signé le projet de décret comme membre du Comité.

Ce fut le 26 octobre seulement que Couthon se décida à faire le simulacre d'appliquer la grande mesure. Porté dans un fauteuil, il frappa d'un petit marteau un des édifices de la place Bellecour, en prononçant ces paroles : *La loi te frappe !*

Il ne s'en tint pas, il est vrai, à cette destruction symbolique, et il établit un comité de démolition ; mais ce comité n'agit lui-même que pour la forme et enrôla parmi les travailleurs des femmes et des enfants.

Couthon avait également, de concert avec ses collègues, institué une commission de justice pour juger les chefs de la révolte et les contre-révolutionnaires, dont les excès avaient ensanglanté Lyon et dont les mains dégouttaient du sang des patriotes. Mais les poursuites ne furent pas bien sévères, car des milliers de révoltés, émigrés et autres, purent s'échapper de Lyon, comme s'était échappé Précis, le chef militaire de la révolte.

Peu de jours après d'ailleurs, habile à éviter une responsabilité terrible, Couthon se fit rappeler et fut remplacé à Lyon par deux hommes implacables, Collot d'Herbois et Fou- ché.

Rentré au sein du comité de Salut public, il seconda activement Robespierre dans tous

ses actes et ses projets, dans sa guerre à mort contre les hébertistes et les dantonistes, etc. Ce fut lui qui proposa l'établissement de la commission populaire d'Orange, justifié d'ailleurs en quelque sorte par les excès sanguinaires des royalistes du Midi. Enfin ce fut lui qui présenta à la Convention cette af- freuse loi du 22 prairial, œuvre spéciale de Robespierre, soumise à l'Assemblée sans avoir été préalablement communiquée au comité de Salut public. Cette loi trop fameuse, rela- tive à la réorganisation du tribunal révolutionnaire, supprimait les défenseurs, les té- moins, l'interrogatoire préalable, les dépo- sitions écrites, semblait attribuer au Comité le droit de traduire directement les repré- sentants au tribunal, et rangeait parmi les crimes contre le peuple des délits horriblement vagues, comme de semer le découragement, de repandre de fausses nouvelles, d'égarer l'opinion, etc.

On était alors au plus fort de la terreur robespierriste ; la loi passa, malgré quelques protestations. Entraîné ainsi par l'esprit de faction, ce grand citoyen, comme ses mal- heureux et coupables amis, fatalement empor- tés par leur fièvre d'épuration sur la route de la dictature, fut enveloppé dans leur chute au 9 thermidor. A l'article ROBESPIERRE, nous examinerons avec indépendance et impar- tialité quel fut le rôle de ce parti dans la Ré- volution, quels services il a pu rendre, quelles fautes il a commises, et quelles ont été les causes déterminantes de sa chute. Ici nous devons nous abstenir de toute appréciation et nous borner à ajouter quelques détails tou- chant la fin de Couthon. Décreté d'accusa- tion dans la séance tragique du 9 thermidor, en même temps que Robespierre, Saint-Just, etc., il reçut avec un sourire de dédain la ridicule apostrophe de Fréron, qui lui reprochait d'avoir voulu monter au trône sur les cadavres des représentants : « Moi ! monter au trône ! » dit-il en montrant ses jambes pa- ralytiques. Il fut conduit à la prison de Por- t-Libre (la Bourbe), pendant que Robespierre était mené au Luxembourg, son frère à la Force, etc. On sait que les prisonniers furent délivrés et entraînés à la Commune, qui se dé- clara en insurrection. Couthon, se jugeant sans doute, vu ses infirmités, peu utile en un tel moment, s'était retiré chez lui. Dans la nuit, Robespierre et Saint-Just le mandèrent par un billet à l'Hôtel de ville ; fidèle à l'amitié jusqu'à la dernière heure, il s'arracha des bras de sa femme et de son enfant et se fit porter à la Commune : c'était aller au-devant de la mort, puisqu'en effet la Commune et les accusés avaient été par un décret mis hors la loi, à cause de leur révolte contre la Convention, et que l'Hôtel de ville fut enlevé sans résistance à deux heures du matin. Couthon avait été dans le tumulte emporté par un ami, on le retrouva blessé et gisant sur le quai Le Pelletier. Quelques furieux voulaient le jeter à la Seine ; l'infortuné leur dit d'une voix douce : « Citoyens, je ne suis pas encore mort. »

Son exécution offrit cette particularité hor- rible et peu connue, que le bourreau ne put parvenir, à cause de ses infirmités, à l'éten- dre sur la planche à la manière ordinaire ; après lui avoir fait subir inutilement les plus douloureuses contractions, il fut obligé de l'attacher tourné sur le côté pour lui donner le coup fatal.

Couthon laissa un fils qui devint plus tard pharmacien à Riom ou à Clermont.

COUTIAU s. m. (kou-tié). Ancienne forme du mot COUTEAU. Il On disait aussi COUTIEL.

COUTICHES, bourg et comm. de France (Nord), cant. d'Orches, arrond. et à 14 ki- lom. N.-E. de Douai ; pop. aggl. 304 hab. — pop. tot. 2,119 hab. Brasseries, moulins à blé.

COUTIER s. m. (kou-tié — rad. *coutil*). Techn. Ouvrier qui fait du coutil ; fabricant qui en produit ; marchand qui en vend.

— Anciennement, fabricant de lits de pla- miers : *Les statuts de la corporation des cou- tiers ne remontaient pas plus haut que le xiv^e siècle.* (Bachelet.)

COUTIÈRE s. f. (kou-tiè-re). Mar. Nom que l'on donnait aux grosses manœuvres qui maintenaient les mâts des galères et leur servaient de haubans.

COUTIL s. m. (kou-ti — rad. *couette*, ou du lat. *culeita*, traversin). Comm. Toile de chanvre ou de lin, qui, étant d'un tissu très- serré, est très-propre à faire des tentes et à servir d'enveloppe aux objets qui contiennent des plumes, comme les matelas ou les oreil- lers : *COUTIL rayé. COUTIL de Bruxelles, de Muthouse. Un pantalon de COUTIL.*

— Encycl. Le *coutil* diffère de la toile ordi- naire en ce que son tissu est toujours croisé. Il en est qui sont à plusieurs lisses et à armures, comme les draps et les soieries. Aussi le *coutil* est-il une étoffe très-solide et qui, à cause de cela, est employée surtout dans la literie et pour les vêtements, notamment pour corsets et pantalons. Le véritable *coutil* est fait tout en- tier, chaîne et trame, avec du fil de chanvre ; mais presque toujours celui qu'on trouve dans le commerce est fait de fil et de coton. Il en est même qui ne contiennent que du coton seul ; c'est le *coutil* à bon marché, dont le bas prix ne présente en réalité aucune économie réelle, puisque le bon marché n'est obtenu que par l'infériorité de la matière première,

et que la main-d'œuvre reste à peu près la même. On avait imaginé, il y a quelques an- nées, de fabriquer des étoffes pour robes en *coutil* mélangé de laine ; mais cette étoffe était trop épaisse, et le prix en était forcé- ment assez élevé. Cette tentative n'obtint au- cun succès, et n'a pas été renouvelée.

L'industrie des *coutils* fut importée en France par la famille d'un tisserand nommé Bourlet, qui s'établit à Evreux vers 1773. Cette famille, abandonnée à ses seules res- sources, eut tout d'abord à lutter énergique- ment contre la concurrence flamande, dont le centre le plus important était à Bruxelles. L'industrie du *coutil* fut enfin protégée par les primes et les tarifs douaniers, et put se consoli- der. Avant 1789, sous le régime des corpora- tions, elle était soumise, de même que la fabri- cation des draps, à des règles très-sévères, que d'ailleurs les primes de protection légiti- maient dans une certaine mesure. Aux termes du règlement corporatif, les *coutils* « doivent être composés de même nature de fils, sans aucune altération ni mélange, sans que les ouvriers puissent employer au chef ou à la queue, ni au milieu, ni à la lisière, ni à la trame, du fil plus gros ou gâté, de moindre qualité ou valeur. » Les tissus qui n'étaient pas conformes à ces règlements devaient être détruits. La fabrication d'Evreux qui, en 1789, se trouvait en pleine prospérité, fut très- fortement compromise par la Révolution. De même que la plupart des industries, elle ne se maintint qu'assez difficilement sous l'Em- pire, qui avait fermé tous les débouchés à la production nationale. Mais quand, à la Res- tauración, la Belgique fut séparée de la France, et que le système des droits protecteurs fut établi, la fabrication d'Evreux se releva et s'étendit. Laval devint à son tour un centre très-important de la production des *coutils*, et depuis lors cette industrie n'a cessé de se développer. Aujourd'hui, elle n'a plus rien à craindre de la concurrence étrangère, limitée d'ailleurs à la Belgique et à l'Angleterre, quoi- que, pour les *coutils* de coton à bon marché, la fabrication anglaise rivalise d'une façon sé- rieuse avec la production française. Elle livre aussi au commerce des *coutils* pour pantalons tissés avec les beaux fils d'Irlande, et par conséquent de qualité supérieure ; mais cette production est nécessairement bornée. D'ail- leurs, les fabriques françaises qui, primiti- vement, n'employaient que le lin du pays, re- çoivent aujourd'hui leurs fils des filatures anglaises.

Un des principaux centres de cette industrie est Evreux, qui occupe de 1,500 à 1,800 ou- vriers, et livre annuellement au commerce de 25 à 30,000 pièces de *coutil*, dont le prin- cipal écoulement est le marché de Paris. La Mayenne, dont le marché est à Laval, pro- duit des *coutils* de toutes sortes en fil de chan- vre, et n'a pas moins de 4 à 5,000 ouvriers. Nantes et ses environs fabriquent des *coutils* unis, croisés et à grains de mil, de toutes lar- geurs. Puis viennent Flers et Troyes, qui fournissent à la consommation, le premier des *coutils* à guêtre, le second des *coutils* pour vêtements de chasse. Lille et Roubaix produi- sent des *coutils* de nouveauté ; mais cette in- dustrie n'y a encore atteint qu'un assez faible développement. La production française ar- rive à un total de 12 millions de francs.

On a essayé, mais vainement, de centrali- ser cette industrie, et de créer de grands at- liers. Les tisserands de la Normandie ont, jusqu'à ce jour, résisté énergiquement à ces tentatives d'exploitation et de centralisation ; ils ont voulu conserver leurs métiers chez eux, et ont refusé de se rendre dans les at- liers communs qu'on voulait leur ouvrir. Cet esprit d'indépendance est d'autant plus singulier, que les ouvriers en *coutil* ne reçoivent qu'un salaire excessivement modeste. Ce n'est point dans les villes d'Evreux et de La- val que se fabriquent les *coutils* désignés sous ces noms dans le commerce, mais dans les communes rurales des environs. Le métier le plus communément employé pour le tissage des *coutils* est le métier à quatre marches ; cependant les *coutils* treillis ou façonnés né- cessitent l'emploi du métier à huit marches.

COUTILLADE s. f. (kou-ti-lla-de ; *ll* mil. — rad. *coutille*). Blessure faite par une arme tranchante. Il Vieux mot.

COUTILLE s. f. (kou-ti-llé ; *ll* mil. — rad. *couteau*). Epée à lame plate ou triangulaire, pointue et un peu moins longue que l'estoc, qui servait à percer, comme ce dernier, mais qui pouvait se manœuvrer avec une seule main : *La COUTILLE était surtout employée au xve et au xvie siècle.* Il On écrivait aussi COUTILLE et COUTIL s. m.

— Bot. Nom vulgaire de la fétuque dorée, dans les montagnes du Dauphiné.

COUTILLÉ, ÉE (kou-ti-llé ; *ll* mil.) part. passé du v. *Coutiller* : *Être COUTILLÉ dans un combat.*

COUTILLER v. a. ou tr. (kou-ti-llé ; *ll* mil. — rad. *coutille*). Blessier, frapper avec la cou- tillle. Il Vieux mot.

COUTILLER ou COUTILLIER s. m. (kou- ti-llé ; *ll* mil. — rad. *coutille*). Soldat qui était armé d'une coustille : *Chaque lance ou homme d'armes des compagnies d'ordonnance, qu'éta- blit Charles VII, devait être payé pour six personnes, dont trois archers, un COUTILLER, un page et l'homme d'armes.* Il On trouve aussi COUTILLER.

— Hist. Officier de la maison du duc de Bourgogne.

COUTINHO (Alvarez-Gonzalez), chevalier portugais, surnommé *Magrão* (le Décharné), né à Villa de Penedono (province de Beira) dans la seconde moitié du xiv^e siècle, fils de Gonzalo Vasques Coutinho, maréchal du royaume sous le roi Jean. D'après une tradition qui paraît tenir beaucoup de la légende, il se rendit en 1390 à Londres avec onze chevaliers portugais pour combattre en champ clos douze chevaliers anglais qui avaient outragé des dames de la cour, lesquelles n'avaient pas trouvé dans leur pays de défenseurs. Camoens a fait de cette lutte le sujet d'un admirable épisode de sa *Lusiade*. D'après son romanque et poétique récit, les Portugais sortirent vainqueurs d'un combat acharné, et reçurent des dames anglaises les plus vifs témoignages de reconnaissance.

COUTINHO (don Francisco), comte de Rodondo, vice-roi des Indes portugaises, mort en 1564. Il succéda en 1561 à Constantin de Bragança dans la vice-royauté des Indes. Pour forcer à la paix le sultan indou de Calicut, qui faisait des préparatifs de guerre, il fit voile vers Teruval avec une flotte de 140 bâtiments, en obtint la soumission, pourvut ensuite aux affaires des Moluques et de l'île d'Amboine, et se fit remarquer par sa douceur et par son amour de la justice. Malheureusement Coutinho confia le gouvernement du pays de Cambaye au cruel Mesquita, dont la conduite odieuse envers les indigènes amena bientôt une réaction sanglante contre les Portugais. Coutinho protégea le poète Camoens, qui avait été persécuté par son prédécesseur, et qui célébra dans ses vers sa justice et son humanité. — Son fils, don Joao Coutinho, devint vice-roi des Indes en 1617, et mourut à Goa en 1619. Pendant sa courte administration, il eut à soutenir une guerre difficile dans le Cananos, et 400 Portugais, surpris dans la forteresse de Mangalor, furent massacrés par les indigènes.

COUTINHO (don Gonzalo), historien portugais, mort en 1634. Il fut successivement capitaine général de Mazagran en Afrique, gouverneur des Algarves et conseiller d'État sous Philippe III. Il cultiva les lettres et se lia intimement avec Camoens, dont il composa la simple et touchante épitaphe. Outre des poésies et des ouvrages manuscrits, on a de lui : *Jornada de D. Gonçalo Coutinho a villa de Masagão e seu governo nella* (Lisboa, 1629, in-4°).

COUTISSÉ, *ÉE* adj. (kou-ti-sé — rad. *coutir*). Techn. Garni de coutil.

— s. f. pl. Ensemble garni de grosse toile, pour fixer la pièce à broder.

COUTO (Diego do), historien portugais, né à Lisbonne en 1542, mort à Goa en 1616. Il partit à quatorze ans pour les Indes, accompagna Camoens dans plusieurs expéditions militaires, se fixa à Goa et fut nommé par Philippe II historiographe des États de l'Inde. Continuateur de l'*Asie portugaise* de Barros, il a donné des décades qui embrassent un cycle historique de quatre-vingts ans, et qui ont été plusieurs fois réimprimées. On a aussi de lui une *Vie de dom Paulo de Lima Pereira* (1765, in-8°) et des *Observations sur les causes de la décadence des Portugais dans l'Inde* (1790, in-8°).

COUTO (Félix-Luiz do), littérateur portugais, né à Lisbonne en 1642, mort en 1713. Il reçut une éducation brillante, prit à dix-huit ans son diplôme de docteur en droit à Coimbra, joignit à la connaissance des langues classiques anciennes celle de l'hébreu, du français, de l'italien et de l'espagnol, devint un habile généraliste, et fut nommé, en 1703, garde général des archives de la Torre do Tombo. Couto est surtout connu par sa traduction de *Tacite* (1715, in-4°), dans laquelle il renchérit encore sur la concision de son modèle. Il a laissé des poésies et un poème écrit en espagnol, sous le titre de *Afectos y discursos del arrendimiento* (1717, in-4°).

COUTO-PESTANA (Joze), poète portugais, né en 1678 à Lisbonne, mort en 1735. Il fut chef de la comptabilité générale de la guerre, et membre de l'Académie que le comte d'Ercira avait établie dans son palais. Couto-Pestana partagea son temps entre ses fonctions administratives et la culture des lettres. Son principal ouvrage est un poème estimé, intitulé *Quiteria santa* (Lisbonne, 1715, in-8°).

COUTOIR s. m. (kou-toir). Moll. Nom vulgaire de la vénéus clonisse.

COUTON s. m. (kou-ton). Art culin. Partie rudimentaire des plumes non encore développées, qui se trouve dans les chairs des volailles : *Oter le couton d'un canard, d'un poulet*.

COU-TORS s. m. Ornith. Syn. de *TORCOL*.

COUTOUBÉA s. m. (kou-tou-bé-a). Bot. Genre de plantes, de la famille des gentianées, tribu des chroniées, comprenant environ huit espèces qui croissent dans l'Amérique tropicale.

COUTOUILLE s. f. (kou-tou-ille; II mil.). Ornith. Nom vulgaire du *TORCOL*.

COUTRAS, ville de France (Gironde), chef-lieu de canton, arrond. et à 17 kilom. N.-E. de Libourne, sur la rive gauche de la Dronne, à 1,500 mètres de son embouchure dans l'Isle ;

pop. aggl. 2,049 hab. — pop. tot. 3,789 hab. Moulins, usines métallurgiques, papeterie, transports par eau, construction de bateaux pour la navigation de l'Isle. Commerce de céréales, vins, eaux-de-vie, engrais. Coutras, ville historique dont l'origine se perd dans la nuit des temps et où les Romains avaient établi une station nommée *Corterate*, possède un ancien château fort célèbre, dont il ne reste plus aujourd'hui que des débris de murailles, un portail et un beau puits hexagone recouvert d'une petite lanterne couronnée d'une calotte en écailles, sur laquelle repose un dauphin. Aux environs, sur les bords de l'Isle, on voit le château de Laubardemont, dont un des seigneurs joua un si triste rôle dans l'affaire des Ursulines de Loudun et d'Urbain Grandier. Cette ville est surtout célèbre par la fameuse bataille qui fut livrée sous ses murs en octobre 1587, entre les troupes de Henri de Navarre et celles du duc de Joyeuse, qui trouva la mort dans la mêlée.

COUTRAS (BATAILLE DE). Le roi de Navarre, Henri de Bourbon, réuni au prince de Condé et au vicomte de Turenne, venait d'enlever rapidement six ou sept places du Poitou (1587). Il attendait une armée d'Allemands et de Suisses qui devait déboucher par l'est pour se porter à son secours, lorsqu'il apprit l'arrivée du duc de Joyeuse, nommé par Henri III général en chef de l'armée catholique. Henri se replia aussitôt sur La Rochelle et sur Saint-Jean-d'Angély. Là il fut rejoint par le comte de Soissons, son cousin et le frère du prince de Condé, qui lui amenait un renfort de 300 gentilshommes et d'un millier d'arquebusiers huguenots. On touchait à la fin de septembre, et cependant, depuis le mois de juillet, Henri était sans nouvelles de l'armée auxiliaire, ignorant si elle marchait vers la Bourgogne et le Nivernais, conformément à ses instructions. Les chefs protestants prirent alors le parti de se porter à sa rencontre, non par le Loire, ce qui les eût infailliblement exposés à se heurter contre la masse des troupes catholiques, mais en poussant vers l'Allier et la basse Loire, en remontant la vallée de la Dordogne jusqu'en Auvergne. Joyeuse comprit l'intention des huguenots, et manœuvra de manière à les enfermer entre ses troupes et celles du maréchal de Matignon, qui occupait le Bordelais avec 4,000 soldats d'élite. Le point capital, pour les deux armées, mais plus encore pour les protestants, était de s'établir dans la forte position de Coutras, que commandait le château bâti par Lautrec au confluent de la Dronne et de l'Isle, rivières qui se jettent six lieues plus loin dans la Dordogne, auprès de Libourne. Henri de Navarre, qui avait marché l'espace de cinquante lieues parallèlement au duc de Joyeuse, le prévint d'une heure et s'établit, le 19 octobre au soir, dans le bourg de Coutras. Joyeuse prit aussitôt ses dispositions pour l'attaquer, craignant qu'il ne lui échappât s'il attendait l'arrivée de Matignon. Toute la jeune noblesse de cour dont il était entouré partageait sa présomption : ils avaient juré de s'accorder de quartier à personne. Dès le lendemain matin, avant le jour, Joyeuse se porta en avant. Le roi de Navarre, qui eût à peine le temps de sortir de Coutras pour le recevoir, rangea ses troupes en bataille dans l'angle de terre formé par les deux rivières de Dronne et d'Isle. Les catholiques étaient au nombre d'environ 5,000 fantassins et 2,500 cavaliers; les protestants avaient moitié moins de cavaliers; leur infanterie était égale. Mais c'est surtout dans leur aspect général que les deux troupes présentaient un contraste frappant.

« L'armée de M. de Joyeuse, dit Péréfixe, était toute brillante d'or, de clinquant, d'armes damasquinées, de plumes à gros bouillons, d'écharpes en broderie, de casques de velours, dont chaque seigneur, suivant la mode de ce temps-là, avait paré sa compagnie. Celle du roi de Navarre était toute couverte de fer, n'ayant que des armes grises et sans aucun ornement, de grands collets de buffle et des habits de fatigue. » De plus, les officiers de Joyeuse n'étaient que les mignons de Henri III; les soldats du roi de Navarre étaient les vieux débris de Jarnac et de Montcontour, commandés par un homme de génie et des capitaines rompus au métier de la guerre. L'historien que nous venons de citer rapporte qu'au moment où Henri allait faire sonner la charge, un des ministres l'arrêta en lui disant publiquement que Dieu ne bénirait point ses armes s'il n'effaçait auparavant le scandale qu'il avait donné à La Rochelle en débauchant une jeune personne de condition, et s'il ne rendait à cette famille distinguée l'honneur qu'il lui avait ravi. On voit qu'en tout temps cet intrépide galant mena de front l'amour et la guerre. Malgré l'inopportunité d'une telle remontrance, Henri sentit qu'il devait obéir; il se mit donc à genoux, demanda pardon à Dieu de sa faute, et jura de faire toutes les réparations convenables s'il échappait aux dangers qu'il allait courir. Cette soumission, encore plus politique que chrétienne, fut aussitôt suivie de la prière générale en usage chez les protestants dans ces circonstances solennelles; les ministres Chaudieu et d'Amours entonnèrent le verset 12 du psaume 118 :

La voici, l'heureuse journée
Qui répond à notre désir.

A la vue de cette armée prosternée, la folle jeunesse qui entourait Joyeuse éclata en rires moqueurs. « Par la mort ! ils sont à nous ;

les voilà qui tremblent, ils se confessent. — Vous vous trompez, leur dit de Vaux, vieux capitaine expérimenté, quand les huguenots font cette mine, ils sont résolus de vaincre ou de mourir. » L'affaire s'engagea aussitôt par quelques volées de canon. Le roi de Navarre se tourna alors vers les princes de Condé et de Soissons : « Souvenez-vous, leur dit-il, que vous êtes du sang des Bourbons, et, ventre-saint-gris ! je vous ferai voir que je suis votre aîné. — Et nous, répondirent-ils, nous vous montrerons que nous sommes de bons cadets. » Les catholiques eurent d'abord l'avantage; un gros de cavalerie de leur aile gauche, conduit par le marquis de Lavardin, aborda impétueusement les Gascons de La Trémouille et de Harambures et les enfonga; cet échec entraîna la déroute de tout l'escadron commandé par le vicomte de Turenne. Les catholiques crièrent victoire, et cette aile poussa droit au bagage pour piller, sans se mettre en peine de ce qui se passait ailleurs. Cependant l'artillerie du roi de Navarre, superbement dirigée, arrêta bientôt ce succès, et faisait de profonds ravages parmi les catholiques. En ce moment, les capitaines huguenots Montgommery et Belsunce, croyant la bataille perdue, et transportés d'un désespoir héroïque, s'élançèrent à la tête d'un bataillon de 300 hommes : « Enfants, crient-ils aux soldats, il faut périr; mais que ce soit au milieu des ennemis. Allez ! l'épée à la main, il n'est plus question d'arquebuses ! » Tous alors, comme des lions déchaînés, se précipitèrent sur un corps d'infanterie catholique composé de 3,000 hommes, et y creusèrent une trouée sanglante, où pénétrèrent impétueusement le reste de l'infanterie protestante. A l'autre aile, les fantassins de Joyeuse sont également enfoncés par les fantassins huguenots, qui repèrent ainsi la déroute de leur cavalerie. Mais c'est à l'endroit même où combattent les chefs des deux armées que va se décider le succès de la bataille. Joyeuse, ayant formé sa gendarmerie sur une seule ligne, la lance au galop sur les trois Bourbons, qui attendaient de pied ferme à la tête de leurs escadrons, disposés sur six lignes de profondeur, et dans l'intervalle desquels on avait posté des arquebusiers qui fusillaient les catholiques d'une main sûre. Le choc des deux cavaleries fut terrible, et il s'ensuivit une courte et sanglante mêlée, où le roi de Navarre et ses deux cousins, se tenant mutuellement parole, déployèrent la valeur et l'audace des anciens paladins. Henri, après avoir fait plusieurs prisonniers de sa main, se lança contre le vaillant château-Rognard, cornette de gendarmes, et le saisissant par le bras, il lui cria de ce ton qui n'était qu'à lui : *Rends-toi, Philistin !* En ce moment même, un gendarme déchargea plusieurs coups du tronc de sa lance sur le casque du roi de Navarre, qui courut les plus grands dangers. Mais un capitaine huguenot, se précipitant aussitôt sur le gendarme, le perça de son épée. Bientôt la déroute de l'armée royale fut complète : à neuf heures, les premiers escadrons en étaient venus aux mains; à dix, « il ne se trouvait plus un homme de l'armée de M. de Joyeuse qui ne fût par terre ou en fuite. » Les protestants firent un épouvantable massacre des catholiques, malgré les efforts du roi de Navarre pour arrêter le carnage. « Plus de 400 gentilshommes et de 2,000 soldats, dit M. Henri Martin, furent passés au fil de l'épée. Les vainqueurs n'avaient pas perdu 40 hommes. » Saint-Luc, un des principaux officiers de l'armée royale, rencontrant Condé qui excitait la fureur de ses soldats, déjà ivres de sang, comprit qu'il était perdu; car le prince le haïssait mortellement. Il piqua aussitôt droit à lui et lui porta dans la cuirasse un coup de lance si terrible qu'il le jeta à bas de son cheval. Mettant en même temps pied à terre, il lui présenta la main pour l'aider à se relever, en disant : *Monseigneur, je me rends votre prisonnier*. Condé était né généreux, et la présence d'esprit de Saint-Luc le charma; il ne lui répondit qu'en l'embrassant, et depuis il le combla de marques d'amitié. Joyeuse ne fut pas aussi heureux : voyant la bataille perdue, il se retirait presque seul vers son artillerie, quand il fut rencontré par deux capitaines huguenots auxquels il se rendit en leur promettant une rançon de 100,000 écus. Tandis qu'il marchait ainsi sa vie, survint un autre capitaine, Lamotte-Saint-Héraye, qui lui cassa la tête d'un coup de pistolet. Presque tous les seigneurs et les gentilshommes qui l'avaient suivi furent tués ou faits prisonniers (20 octobre 1587).

Cette victoire fut d'autant plus glorieuse pour le roi de Navarre, que c'était la première bataille rangée gagnée par un parti qui avait été constamment battu sous les plus habiles capitaines. Au reste, Henri se montra digne de cet éclatant triomphe par sa modération et son humanité envers les vaincus. Comme on venait lui présenter, le soir pendant qu'il était à table, les bijoux et les autres magnifiques bagatelles provenant de la dépouille des mignons : *Qu'on remporte ces colifichets, dit-il, bons pour des comédiens. Le véritable ornement d'un général est le courage et la présence d'esprit dans une bataille, et la clémence après la victoire.*

COUTRAU s. m. (kou-trô) Hortie. Variété de poire.

COUTRE s. m. (kou-tre — du lat. *cultus*,

couteau). Agric. Sorte de lame de couteau fort épaisse, placée dans l'âge ou axe de la charrue, un peu en avant du soc : *Le coutre est destiné à couper la terre et à faciliter l'opération du labourage*. (Bosc.) *Le coutre est une pièce de fer en forme de couteau, que l'on fixe par son manche un peu en avant du corps de la charrue*. (Math. de Dombasle.)

[champs, J'ai des maisons au bourg, j'ai des troupeaux aux champs, J'ai des fens à la terre à vingt coutres tranchants.

QUINAULT.
« Fer tranchant pour fendre le bois à échalas. « *Coutre circulaire*, Plateau tournant, en fer mince, que l'on emploie au lieu de coutre dans certains terrains tourbeux. « Nom donné quelquefois au merlin, qui sert aussi à fendre le bois.

— Hist. ecclésiastique. Sacristain qui était chargé de faire sonner les cloches, de garder les clefs de l'église et de prendre soin du luminaire.

— Encycl. Agric. Le *coutre* est formé d'un manche et d'une lame. Le manche s'adapte sur l'âge, et la lame sert à couper verticalement la bande de terre. Le *coutre* agit dans la direction même des bandes du labour, par l'action d'une partie de la traction motrice, ordinairement dirigée suivant une certaine inclinaison par rapport à l'horizon. Si l'on considère de prime abord quelle doit être la position du *coutre* par rapport à un plan horizontal, il semble que le tranchant devrait marcher dans la direction même de l'axe de la pièce; autrement dit, le *coutre* devrait avancer le tranchant placé en avant, de telle sorte que chacune des faces latérales éprouvât une pression égale. Théoriquement parlant, le coin ne tendrait alors à aller ni à droite ni à gauche; mais il est à peu près démontré que la résistance du côté du guéret est plus grande que du côté de la bande qu'on retourne; de telle sorte que, dans la pratique, cette position du *coutre* donne à la charrue une tendance à sortir de raie. Pour obvier à cet inconvénient, on tourne le tranchant du *coutre* un peu en dehors du côté du guéret. Mais il faut éviter d'exagérer cette obliquité, car alors l'effort nécessaire à la traction serait sensiblement augmenté. Si le tranchant du *coutre* est rectiligne, il peut être placé de trois manières différentes dans le plan vertical du mouvement : 1° verticalement; 2° incliné la pointe en avant; 3° incliné la pointe en arrière. Dans le premier cas, si on ne tient pas compte de l'inclinaison de la ligne de traction, ou si cette inclinaison ne dépasse pas l'angle d'équilibre, il n'y a de la part du *coutre* ni tendance à faire sortir la charrue hors de terre, ni tendance à l'entraine. Lorsque le *coutre* est incliné la pointe en avant, il y a une légère tendance à l'entraine, qui se manifeste surtout lorsqu'un obstacle accidentel force l'attelage à exercer un plus grand effort. Dans le troisième cas, le *coutre* tend à faire sortir la charrue hors de terre. Les tranchants courbes, pouvant être décomposés en parties droites, réunissent les avantages et les inconvénients des trois formes primitives dont nous venons de parler. Le *coutre* incliné la pointe en avant donne souvent lieu à des amas d'herbes et de racines qui augmentent considérablement la traction. Pour empêcher cette accumulation, on peut recourir aux dispositions suivantes : 1° on donne au tranchant du *coutre* une forme verticale dans la partie qui est hors de terre, et, dans la partie inférieure, une inclinaison convenable, en ayant soin de raccorder ces deux directions par une partie courbe; 2° on courbe l'âge au point où il s'assemble avec le *coutre*, de manière à laisser entre eux un espace considérable difficile à encombrer; 3° on emploie un *coutre* adhérent au soc. On dispose quelquefois les *coutres* en forme de faucilles. Cette disposition présente plusieurs avantages. La partie inférieure est excellente pour débarrasser la charrue des racines, des herbes et des autres obstacles qu'elle peut rencontrer; la partie supérieure, soit verticale, soit même en contre-pente, agit à la façon d'un coupe-paille et sert à éviter l'engorgement. Malheureusement ces *coutres*, comme toutes les pièces courbes, sont d'une exécution difficile et, par conséquent, d'un prix élevé. Souvent le *coutre* est sensiblement en avant du soc. Cette position augmente la stabilité, mais rend aussi la traction plus difficile. Quant à l'écartement vertical des deux pointes, il peut présenter, si on l'exagère, des inconvénients dans les sols tenaces; mais, dans les terres légères et pierreuses, il n'a aucune importance; parfois même il y a avantage réel à supprimer le *coutre* dans ce dernier cas. Le *coutre* peut être adapté au soc au lieu d'être fixé sur l'âge. Ce changement a l'avantage de simplifier la charrue en supprimant la coutrière, et de rendre presque impossible l'engorgement sous l'âge. Le genre de *coutre* serait bien préférable à tous les autres, s'il était possible de le fixer simplement et solidement d'une manière amovible sur le soc. Ordinairement on le place dans une rainure en queue d'hirondelle, où il est retenu par une vis; mais ce mode de fixation laisse beaucoup à désirer.

On fait aussi des *coutres* circulaires. Ceux-ci consistent en un plateau de fer mince, acéré sur les bords et tournant autour de son axe. Ils agissent comme un couteau ou une scie circulaire, et servent surtout à couper les racines et les herbes dans les terrains tourbeux qu'on

vaut défricher. L'agencement du *coudre* avec l'âge se fait de différentes manières. On peut le fixer soit dans une mortaise percée au travers de l'âge, soit dans une coulisse ou demimortaise ménagée sur la face gauche de l'âge ou du prolongement de l'étaillon antérieur. On le place aussi dans une pièce mortaisée et boulonnée sur l'âge, qui porte vulgairement le nom de coutelière. Enfin, on se sert assez souvent, depuis quelques années surtout, de l'étrier américain et de coutrières complètes à rotation. Nous allons passer rapidement en revue ces différentes méthodes; mais auparavant nous devons énumérer les conditions auxquelles doit satisfaire une bonne coutrière.

Cette pièce, quelle que soit d'ailleurs sa forme, doit permettre au *coudre* de changer de position : 1° en tournant horizontalement; 2° verticalement; 3° en avançant ou reculant; 4° en s'élevant ou s'abaissant. « La rotation horizontale, dit M. Grandvoinet, a pour but de tourner le tranchant plus ou moins contre le plan de la muraille, suivant que la charrie a besoin de plus ou moins de tendance à prendre de la largeur. La rotation verticale est destinée à donner au tranchant du *coudre* une inclinaison plus ou moins grande par rapport à l'horizon, suivant l'état du sol, pierreuse ou enherbé, etc. L'avancement du *coudre* par rapport à la pointe du soc augmente la stabilité de la charrie, et donne une coupe plus nette. La pointe du *coudre* doit être d'autant plus près de celle du soc, que le sol est plus compact sans être dur, et d'autant plus loin que la terre est plus pierreuse ou plus durcie. La pointe doit aussi être abaissée au fur et à mesure de l'usage du tranchant. Quelques constructeurs croient même devoir laisser le moyen de faire varier l'inclinaison du *coudre* tout entier par rapport au plan vertical. » Parmi les moyens employés pour fixer le *coudre* à l'âge, bien peu satisfont exactement à toutes ces conditions. L'assemblage par une mortaise pratiquée dans l'âge, que l'on rencontre dans la plupart des anciennes charries en bois et dans quelques charries actuelles en bois ou en fer, se fait remarquer par une grande simplicité, mais ne peut servir qu'à donner au *coudre* plus ou moins d'élevation. Cependant ce système a reçu dans ces derniers temps des améliorations importantes, qui n'ont qu'un défaut, celui d'être trop compliquées. Ajoutons d'ailleurs que l'assemblage à mortaise aura toujours le défaut de diminuer notablement la force de l'âge; c'est pourquoi on le remplace assez généralement aujourd'hui par l'assemblage à coulisse. Cette coulisse se fixe sur le côté gauche de l'âge au moyen de boulons, ou, ce qui est mieux, à l'aide de deux bandelettes en fer serrées par des écrous, sans faire subir à l'âge aucune perforation. Il y a là un progrès réel; cependant cette disposition est loin de satisfaire à toutes les conditions de règlement du *coudre* énumérées plus haut.

L'étrier américain se compose essentiellement d'un cadre d'une seule pièce, pouvant glisser facilement sur l'âge. Ce cadre est formé d'un morceau de fer coulé à angles droits, et dont les extrémités libres portent un pas de vis, et reçoivent une plaque de fer large de 0m.02 à 0m.03 et épaisse de 0m.002 à 0m.004. Deux écrous adaptés aux pas de vis servent à maintenir la plaque qui relie les deux branches. Deux autres plaques de fonte, s'appliquant l'une à la face supérieure de l'âge, l'autre à la face inférieure, complètent l'appareil. Chacune d'elles est plane du côté qui s'adapte sur l'âge et cannelée sur la face libre. L'étrier américain présente les mêmes inconvénients que les systèmes précédents, mais il a sur eux l'avantage de coûter bien moins cher et d'être moins compliqué. Les coutrières complètes à double rotation sont réellement le seul moyen d'assemblage qui ne laisse rien à désirer. Les meilleures, sans contredit, sont celles de Howard et de MM. Ransomes et Sims.

COUTRIAU s. m. (kou-triô — rad. *coudre*). Agric. Bande de fer qui lie le soc au corps de la charrie.

COUTRIE s. f. (kou-tri). Hist. ecclési. Office du sacristain qu'on appelait *coutrie*. « On disait aussi *COUTRIER* ».

COUTRIER s. m. (kou-trié — rad. *coudre*). Agric. Sorte de charrie à plusieurs coutres, qui sert à défricher les prés. « On dit aussi *COUTRIÈRE* s. f. ».

COUTTOUB-OU-L-DIEN-AIBECK ou **KAT-TIB-UL-DIN**, sultan de Delhi, né dans le Turkestan, mort en 1210. Il fut vendu dans sa jeunesse à un maître qui lui fit donner de l'éducation, puis il gagna la faveur de Mohammed Abik. Celui-ci, devenu souverain d'une partie de la Perse et de l'Afghanistan, entreprit la conquête de l'Inde, fut activement secondé dans cette entreprise par Couttoub, qu'il éleva aux premiers grades de l'armée et qu'il nomma, en 1191, vice-roi de Coram. Rempila d'activité et de courage, Couttoub s'empara de Delhi en 1193, rejoignit son bienfaiteur, l'aïda à battre le rajah de Bénarès, puis, après la mort de Mohammed (1206), qui était retourné à Gazna, sa capitale, il se fit proclamer sultan de Lahore et de Delhi. Il accrut encore ses Etats et mourut d'une chute de cheval, après avoir établi dans son royaume des réformes utiles, fondé des établissements littéraires, et administré avec sagesse.

COUTUMAT s. m. (kou-tu-ma — rad. *coutume*). Bureau où l'on payait, dans la Guyenne, les droits de coutume. Il Pays de droit coutumier.

COUTUME s. f. (kou-tu-me — du lat. *consuetudo, consuetudinem*, d'où *coustume* et *coutume*). Pratique ancienne et générale : *Il y a du bon à se mettre quelquefois au-dessus des coutumes*. (Mme de Sév.) *Montagne a vu qu'on s'offense d'un esprit boiteux, et que la coutume fait tout; mais il n'a pas vu la raison de cet effet*. (Pasc.) *La tyrannie de la coutume tient les esprits dans la servitude*. (Rollin.) *Les coutumes d'un peuple esclavé sont une partie de sa servitude; celles d'un peuple libre sont une partie de sa liberté*. (Montesq.) *Il a toujours été plus aisé, dans tous les pays, d'abolir des coutumes invétérées que de les restreindre*. (Volt.) *Les hommes sont des machines que la coutume pousse, comme le vent fait tourner les ailes d'un moulin*. (Volt.) *La coutume est la raison des sots*. (Fréd. II.) *Il n'y a pas de coutume nouvelle qui ne soit ancienne*. (Chaucer.) *Ce qui est coutume n'est pas règle*. (E. de Gir.)

Que dangereuse est la surprise
D'une erreur que le monde suit,
Et que malaisément on fuit
Ce que la coutume autorise!

« Habitude individuelle : *Chacun a sa coutume. Il y est allé, selon sa coutume, à sa coutume. Il a coutume d'y aller tous les ans. Il s'est tu contre sa coutume. Il n'agit que par coutume. Dieu a coutume de tirer le bien du mal*. (Lacordaire.)

Vous savez sa coutume, et sous quelles tendresses
Sa haine sait cacher ses trompeuses adresses.

D'un habit de camelot
Il avait pris la coutume,
Prétendant que le costume
Ne prouve pas ce qu'on veut.

— Par anal. Manière d'agir, en parlant des choses : *Le vent a coutume de souffler dans cette saison*.

— De coutume, D'ordinaire, ordinairement : *J'irai chez vous comme de coutume*.

« Quelque ombre d'amertume
Vous fit trouver les jours plus longs que de coutume.

— Avoir de coutume, Avoir l'habitude de : *Pour vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits, comme vous avez de coutume*. (Mol.) « Vieille locution.

— Us et coutumes, Règles, pratique qu'on observe dans certains pays, certaines circonstances, à l'égard de certaines choses, etc. : *Observer les us et coutumes d'un lieu*.

— Prov. Une fois n'est pas coutume, On peut fermer les yeux sur un acte isolé. *C'est la coutume de Lorrain, les battus payent l'amende*, Celui qui a raison se voit condamné.

— Jurispr. Usage ancien et général, ayant force de loi : *Les coutumes du Poitou. La coutume fait toute l'équité par cela seul qu'elle est reçue*. (Pasc.) *Bientôt les coutumes détruisirent les lois*. (Montesq.) *La France a été gouvernée par des coutumes, souvent par des caprices, et jamais par des lois*. (Mme de Staël.) *Une vieille coutume est plus respectée qu'une nouvelle loi*. (De Segur.) *L'Angleterre conserve avec un respect religieux des lois absurdes et des coutumes barbares*. (De Bonald.) *La coutume juive exigeait que l'homme vout aux travaux intellectuels apprit un état*. (Renan.) « Lois écrites, mais rédigées par une province et sanctionnées par le roi. « Recueil des coutumes d'un pays : *Faire une coutume générale de toutes les coutumes particulières serait une chose inconsidérée*. (Montesq.)

Sans cesse feuilletant les lois et les coutumes.

« Coutume souchère, Celle qui établissait que pour succéder à un immeuble il fallait qu'on descendît en ligne directe de celui qui avait acquis l'héritage. « Coutume d'estoc et de ligne, Celle qui, dans le même cas, n'exigeait qu'une simple parenté. « Coutume muette, Celle qui se taisait sur certaines matières décidées par d'autres coutumes.

— Pratiq. *Certificat de coutume*, Attestation d'un magistrat ou d'un juriconsulte, qui établit l'existence d'un point de jurisprudence locale ou étrangère.

— Féod. *Droit de coutume*. V. **DROIT**.

— Fin. Impôt autrefois établi par la coutume : *Payer les droits et coutumes*. « *Petite coutume*, Droit d'un denier par bœuf. « *Grande coutume*, Droit de quatre deniers par bœuf.

— Hist. ecclési. *Coutume épiscopale*, Droit que l'évêque percevait sur ses clercs à son avènement et dans quelques autres circonstances. « *Louables coutumes*, Droits que le clergé levait sur les gens d'église.

— Comm. Droit que les marchands étrangers payent aux princes de l'Inde, de l'Afrique et du Levant.

— Péch. *Poisson de coutume*, Redevance en nature qu'on prélève pour le propriétaire du bateau et le maître pêcheur.

— Syn. *Coutume, accoutumance, habitude*.

« V. ACCOUTUMANCE.

— Antonyme. Désuétude.

— Encycl. Hist. Les coutumes constituaient

une sorte de droit fondé sur la tradition et qui a précédé chez tous les peuples le droit écrit. On a ensuite étendu ce nom à des lois écrites particulières à chaque localité, et qui n'étaient en réalité que la rédaction des vieilles coutumes avec additions ou modifications. Avant la Révolution, on comptait environ soixante coutumes générales, c'est-à-dire qui étaient observées dans une province entière, et près de trois cents coutumes locales, qui n'étaient observées que dans une seule ville ou seigneurie. Il arrivait même que certaines villes, jadis divisées en plusieurs fiefs, avaient plusieurs coutumes et même des juridictions différentes. La France était divisée en pays de droit coutumier et pays de droit écrit. La Flandre, le Hainaut, l'Artois, la Picardie, l'Île-de-France, le Vermandois, la Champagne, l'Orléanais, le Berry, l'Anjou, le Maine, la Normandie, la Bretagne, le Poitou, la Touraine, l'Angoumois, la Saintonge, la Marche, l'Auvergne, le Bourbonnais, le Nivernais, les deux Bourgognes, la Lorraine, étaient régies par des coutumes nées avec la féodalité ou qui se généralisèrent avec elle, lorsque tout devint local, lois, puissance politique, administration, et que les lois générales des carolingiens tombèrent en désuétude. La Guyenne, le Languedoc, la Provence et diverses autres contrées du Midi suivaient le droit romain, ou le droit écrit, suivant l'expression adoptée à cette époque. Malgré cette différence de nom, les pays de droit écrit comme ceux de droit coutumier étaient en réalité gouvernés par des coutumes; mais dans les uns le droit romain avait une étendue d'autorité qu'il n'avait pas dans les autres; et cependant, même dans les pays de coutumes, le droit romain avait été reçu, surtout à partir du XIII^e siècle, comme la source de règlements considérables. De bonne heure, on comprit l'utilité de recueillir et de publier les coutumes. La coutume de Paris et quelques autres furent rédigées sous saint Louis. Mais ce ne fut que sous Charles VIII qu'on commença à s'en occuper avec suite. Sous Louis XII, ces travaux prirent un rapide développement. De 1505 à 1515, vingt coutumes furent recueillies, améliorées et publiées; mais la rédaction de toutes les coutumes ne fut terminée que sous Henri III. Avant que les coutumes fussent consacrées par un texte officiel, les questions contestées se résolvait au parloir aux bourgeois, où s'assemblaient le prévôt des marchands, les officiers municipaux et les principaux bourgeois. On recourait aussi à l'enquête par tourbe ou turba (turba, foule), c'est-à-dire qu'on assemblait une sorte de tribunal composé des notables de la localité, qui venaient attester que telle était ou n'était pas la coutume.

En 1789, les cahiers de la noblesse et du clergé demandaient simplement une coutume spéciale pour chaque province ou pour chaque ressort de parlement; ceux du tiers état réclamaient une seule coutume, ou, en d'autres termes, un seul code pour toute la France. On sait que c'est ce dernier vœu qui a définitivement prévalu. Les dispositions abrogées des coutumes font encore loi pour les actes qui ont été passés sous leur empire.

— Jurispr. Au mot *code*, le *Grand Dictionnaire* a signalé les coutumes comme l'une des principales sources du droit moderne. C'est en effet au droit coutumier, aussi bien qu'aux édits, ordonnances, etc., et au droit romain, que nos législateurs empruntèrent une grande partie des prescriptions qui forment notre législation. Les coutumes n'étaient pas, à proprement parler, des lois. C'étaient de simples usages qui s'étaient établis peu à peu, du consentement tacite et formel des habitants, et que le temps avait consacrés. Nées des besoins immédiats, et créées pour la défense et la sauvegarde des intérêts les plus chers, ces coutumes portaient l'empreinte de leur origine, c'est-à-dire de ce côté pratique et utile que n'ont pas les lois; elles obtenaient facilement obéissance et respect, grâce aux services qu'elles rendaient au pays. Aussi continuèrent-elles à régir la France jusqu'en 1789. Les modifications qui s'introduisirent dans quelques-unes étaient commandées par le développement des forces vives de la nation, par les progrès de l'industrie, de l'agriculture, par l'établissement de la propriété, par les relations devenues plus fréquentes entre les diverses contrées de la France, enfin, disons-le, par l'accroissement du pouvoir royal. Cependant, cette loi patriarcale, suffisante pour une réunion de citoyens qui la connaissaient tous, et que pouvaient facilement connaître les magistrats habitués à la commenter et surtout à l'appliquer qu'elle, devint fort embarrassante le jour où le pouvoir judiciaire fut centralisé entre les mains du roi, quand les appels (*appellations*) des sentences rendues par les juges particuliers à chaque pays ou commune durent être portés devant les magistrats nommés par le roi. Ces magistrats ne pouvaient connaître les nombreuses coutumes qui régissaient la France; ils ne pouvaient surtout savoir au juste laquelle était applicable dans l'espèce qui leur était soumise. On avait créé pour ces cas nombreux et embarrassants une sorte de certificat de notoriété, sur lequel l'abbé Fleury, dans son *Précis historique du droit français*, donne d'intéressants détails : « Cette diversité des coutumes devint fort embarrassante lorsque les provinces furent réunies sous l'obéissance du roi, et que les appellations devinrent fré-

quentes. Comme les juges d'appel ne pouvaient savoir toutes les coutumes particulières, qui n'étaient point écrites en forme authentique, il fallait que les parties en convinssent ou qu'elles en fissent preuve par témoins. Il arrivait ainsi que toutes les questions de droit se réduisaient en fait sur lesquels il fallait des enquêtes par turbe, qui demandaient beaucoup de temps et de dépenses; encore ces enquêtes n'étaient-elles pas un moyen sûr de savoir la véritable coutume, puisqu'elles dépendaient du pouvoir ou de la diligence des parties, de l'expérience et de la bonne foi des témoins. D'ailleurs, il se trouvait quelquefois la preuve légale de deux coutumes directement opposées, dans un même lieu, sur un même sujet. On peut juger combien cette commodité de se faire un droit tel qu'on en avait besoin faisait entretenir de faux témoins, et combien l'étude de la jurisprudence était ingrate! »

Disons encore une fois que l'on nommait *enquêtes par turbe* les enquêtes faites par témoins, parce que des masses ou turbes (du latin *turba*, foule) de dix témoins, pris au hasard, étaient interrogées sur ce qu'elles croyaient être en usage. Nous renvoyons, pour de plus amples renseignements, au remarquable ouvrage de M. Bonnier, *Traité théorique et pratique des preuves en droit civil et en droit criminel* (1862, 3^e édition, t. I^{er}, n^o 96).

C'est à ce caractère purement traditionnel des coutumes que l'on doit la division de la France en pays de *droit écrit* (droit romain, dont les prescriptions existaient manuscrites en assez grand nombre), et en pays de *droit coutumier*, division qu'on eut soin de conserver les grands juriconsultes, tels que Barnabé Brisson, et, plus tard, Molé, d'Aguesseau, du Moulin, Pothier; les historiens Henri Martin, Augustin Thierry, Michelet, etc.

La difficulté si vivement signalée par l'abbé Fleury avait été comprise par les magistrats chargés d'appliquer ces prescriptions coutumières. Aussi une ordonnance de Charles VII obligea chaque fraction du territoire obéissant à une coutume de rédiger cette coutume par écrit, d'en fixer d'une manière définitive les prescriptions, dont les termes étaient parfois un peu élastiques, et d'en envoyer au roi une rédaction qui devait rester le droit positif de chaque fraction du pays coutumier. L'histoire nous apprend que ce travail fut lent. Sous Louis XII, le nombre des coutumes ainsi recueillies s'élevait à peine à seize, et il faut attribuer à ses successeurs Henri II, Henri IV, Louis XIII, ou plutôt Richelieu, le terme d'un travail qui fixait d'une façon certaine la législation civile de la France. C'est, en effet, le droit civil que les coutumes ont eu spécialement en vue. Les questions de droit public, à peu près nulles dans les premiers temps de notre monarchie, naissent sous Louis le Gros, c'est-à-dire au moment où l'affranchissement des communes élève en face du seigneur une communauté, une commune, pour mieux dire, qui pose, d'accord avec le suzerain, les bases du contrat qui lie les deux parties. Dans certaines coutumes, il est question des privilèges accordés à quelques communes; mais ces exemples sont rares, et pour étudier le droit politique de l'époque, il faut remonter aux monuments du droit féodal. Nous devons renvoyer, pour cette partie importante de notre législation, au mot *droit féodal*, où cette matière sera traitée avec les développements qu'elle exige. Les coutumes ne réglaient donc, à proprement parler, que les différends particuliers. Un juriconsulte éminent de ce siècle, M. Laferrère (*Histoire du droit français*, 1858, t. V, p. 3), fait admirablement ressortir ce caractère de nos coutumes.

« Le droit coutumier, en France, a divers éléments, et le présent livre exposera cette immense variété; mais quand on voudra résumer le caractère essentiel et dominant des coutumes du pays, on arrivera toujours à ce résultat qui nous avait frappé dans nos premiers essais d'histoire du droit, il y a vingt ans : les coutumes, prises dans le sens le plus général, sont le droit civil de la féodalité. »

Il nous suffit de dire ici dans quelle proportion la France était soumise au droit coutumier : le Midi, envahi successivement par les Romains d'abord, par les Visigoths ensuite, avait conservé toutes les traditions d'une législation sans rivale à cette époque. Les colonies romaines et barbares y avaient laissé cet admirable droit romain, qui, après avoir fait le tour du vieux monde romain, devait servir de base, par la puissance de sa logique et de son utilité, au droit des nations modernes. Le midi de la France avait donc accueilli franchement le droit romain, et ne reconnaissait la coutume que pour les cas, assez rares, que n'avait pas prévus et réglés ce que les juriconsultes nomment le *droit écrit*, par opposition au droit coutumier, qui, nous l'avons dit, ne fut recueilli et manuscrit qu'à partir de Charles VII. Le nord de la France, au contraire, ne reconnaissait comme droit positif que la coutume. C'est avant tout le droit commun. Si quelque cas se présente qu'elle n'ait pas réglé, on consulte la coutume voisine ou les tendances et l'esprit général du droit coutumier. Si le cas se trouve en dehors de ces prescriptions diverses, c'est au droit naturel qu'on a recours. Le droit naturel, il faut le reconnaître, avait, grâce au droit pré-torien, une place importante dans le *jus romanum* dans le droit romain. C'était donc à

cette source que recouraient les juges, mais en tant seulement qu'elle se rapproche de l'équité naturelle, car c'est à l'équité que, dans le nord, la loi romaine doit son pouvoir. Ainsi la France est bien divisée. Au nord, droit coutumier, qui règne sans conteste, et n'admet le droit romain qu'à titre d'exception. Au midi, le droit romain règle tout, et la *coutume* n'apparaît que pour les questions nouvelles soulevées par la marche incessante de la civilisation. Il semble incroyable aujourd'hui, pour les hommes qui connaissent l'unité législative, judiciaire et politique de la France, que ce grand pays, après avoir été aussi profondément divisé, ait pu devenir ce qu'il est. Mais quand l'esprit se reporte aux terribles luttes qu'eut à subir la royauté, quand l'histoire lui laisse entrevoir les immenses travaux des Louis XI, des Henri IV, des Sully, des Richelieu, des Colbert, il comprend la tâche énorme que la Providence avait imposée à ces hommes d'élite, le bien qu'ils ont produit, les réformes heureuses qu'ils ont amenées, et il reste plein d'admiration, de respect, d'enthousiasme, devant cette grande Révolution, qui, s'oubliant elle-même et se sacrifiant à l'avenir, envoyait au nord comme au midi, à l'ouest comme à l'est de la France, ce droit nouveau, ce catéchisme d'un peuple libre, cette parole féconde, qui, se faisant l'écho du passé, pour ce qu'il avait de bon et d'utile, créait le droit moderne, que nous ne pouvons appeler le droit français, car, porté par le progrès, porté par la liberté, il va s'imposer aux nations de l'Europe, à l'Italie, à la Belgique, au Portugal, à l'Allemagne, qui l'accueillent avec transport, et, traversant les mers, il voit son esprit et son influence pénétrer dans les conseils de l'Amérique et dicter la loi aux enfants de Washington, de Franklin et de La Fayette. Ce n'est donc plus le droit français, c'est le droit du monde entier. Et le jour ne tardera pas à se lever où tout peuple libre ne reconnaitra d'autre droit politique et civil que celui que nos pères ont signé de leur sang dans l'immortelle Révolution de 1789.

Nous ne devons pas terminer ce rapide coup d'œil sur les *coutumes* sans citer deux écrivains dont l'avis a un certain poids, Furetière et Voltaire.

Voici la définition d'Antoine Furetière, abbé de Chalivoy, de l'Académie française :

« *Coutume* signifie aussi le droit particulier ou municipal établi par l'usage en certaines provinces, qui a force de loi depuis qu'il a été rédigé par écrit. Les *coutumes* générales de France sont comprises en deux volumes. Guénou a fait un beau travail pour la conférence des *coutumes*. Dans le siècle passé, on a envoyé des commissaires pour réformer la plus part des *coutumes*. Bartole dit que les *coutumes* ont été introduites pour ajouter ou pour déroger au droit commun ; et, partant, il suppose qu'il est plus ancien. Il y a aussi des *coutumes* locales, qui sont en usage dans des lieux ou seigneuries particulières. La *coutume* de Normandie est appelée la *sage coutume*. La *coutume* de Paris sert de règle pour toutes les autres *coutumes*, quand elles n'ont point de dispositions contraires. Dumoulin, Tournet, ont commenté la *coutume* de Paris ; Buridan, celle de Rheims ; d'Argentré, celle de Bretagne ; Labbé et Ragueau, celle de Berry ; Chausseau, celle de Bourgogne, etc. On appelle aussi un pays de *coutume*, par opposition au pays de *droit écrit*, celui qui est régi par une *coutume* particulière. C'est un point de *coutume*, un article, une question de *coutume*. »

Voici maintenant les quelques lignes assez ironiques que Voltaire consacre, dans son *Dictionnaire philosophique*, au mot *coutume* :

« *Coutumes*. — Il y a, dit-on, cent quarante-cinq *coutumes* en France, qui ont force de loi ; ces lois sont presque toutes différentes. Un homme qui voyage dans ce pays change de loi presque autant de fois qu'il change de chevaux de poste. La plupart de ces *coutumes* ne commenceront à être rédigées par écrit que du temps de Charles VII ; la grande raison, c'est qu'au paravant très-peu de gens savaient écrire. On écrivit donc une partie de la *coutume* de Ponthieu ; mais ce grand ouvrage ne fut achevé par les Picards que sous Charles VIII. Il n'y en eut que seize de rédigées du temps de Louis XII. Enfin, aujourd'hui, la jurisprudence s'est tellement perfectionnée, qu'il n'y a guère de *coutume* qui n'ait plusieurs commentateurs, et tous, comme on croit bien, d'un avis différent. Il y en a déjà vingt-six sur la *coutume* de Paris. Les juges ne savent auquel entendre ; mais, pour les mettre à leur aise, on vient de faire la *coutume* de Paris en vers. C'est ainsi qu'autrefois la prêtresse de Delphes rendait ses oracles.

« Les mesures sont aussi différentes que les *coutumes*, de sorte que ce qui est vrai dans le faubourg de Montmartre devient faux dans l'abbaye de Saint-Denis. Dieu ait pitié de nous ! »

Dans cette ironique boutade, Voltaire fait allusion à un ouvrage fort rare aujourd'hui, et curieux à consulter : *La coutume de Paris, en vers français*, par Garnier de Chesnes, ancien notaire (1769).

Il faut voir, dans cette spirituelle attaque de Voltaire, le désir qu'exprimaient alors tous les hommes intelligents de voir le gouvernement joindre à l'unité d'administration, qui fut le but des hommes politiques de ce temps,

l'unité de législation, qui en était, le *Grand Dictionnaire* l'a déjà dit (v. code), la condition *sine qua non*.

De nombreux proverbes ont été empruntés aux *coutumes* et sont même passés dans notre langage moderne. La concision, la netteté de leurs prescriptions prêtent à cette transformation. Furetière cite, à propos d'une des plus anciennes *coutumes* de France, la *coutume* de Lorris, un quiproquo assez singulier, une sorte de calembour qui aurait donné naissance au proverbe assez commun aujourd'hui : « Le battu paye l'amende. » Voici ce qu'en dit Furetière :

« *Coutume* se dit proverbialement en ces phrases : C'est la *coutume* de Lorris, où le battu paye l'amende ; ce qui se dit quand un homme qui a sujet de se plaindre est encore condamné. Cet article ne se trouve point dans la *coutume* de Lorris, mais bien dans un vieux titre de l'an 1448, qui est une confirmation des privilèges de Lorris faite par le roi Philippe, où il est dit que quand quelqu'un des combattants en gage de bataille étoit vaincu, le pleige étoit obligé de payer cent douze sols d'amende ; ce qui ne se faisait point dans tous les autres lieux en de semblables combats. C'est une remarque qu'a fait (sic) Pasquier. Mais d'autres ajoutent que cela avoit aussi lieu en d'autres endroits, comme on voit dans la vie des évêques de Metz, en un temps où tous les différends se vuidoient en champ de bataille et à coups de main ; et alors les battus payoient l'amende. Mais quelques-uns disent que c'est la mauvaise intelligence de ce proverbe qui cause de l'estonnement ; car la loi voulant que ceux qui battent les autres soient punis, elle s'est expliquée en ces termes, qui tiennent de l'apostrophe : *LE BATTU ? PAYE L'AMENDE*. »

Les *coutumes* se divisaient en *coutumes* générales et *coutumes* particulières. Les *coutumes* générales avaient force de loi dans la province dont elles portaient le nom. Mais tout n'avait pas été prévu dans ces recueils. Beaucoup de villes, tout en obéissant à la *coutume* de la province, avaient des *coutumes* particulières qui n'obligeaient que leurs habitants. Ainsi, la *coutume* d'Orléans avait force obligatoire dans l'Orléanais tout entier ; néanmoins il y avait dans cette province plusieurs *coutumes* particulières, celle de Lorris, entre autres, que nous citons plus haut, et qui se confondit plus tard avec celle de Montargis, celle de Saint-Fargeau, etc., etc. Les habitants de Lorris n'étaient nullement soumis à la *coutume* de Saint-Fargeau. Le nombre de ces *coutumes* particulières est considérable. Il nous en est parvenu un assez grand nombre. D'autres cependant ont disparu. On les trouve citées dans quelques ouvrages, mais aucune édition n'en est restée. On pense même que quelques-unes n'ont jamais été imprimées.

Le cadre du *Grand Dictionnaire* ne nous permet pas une étude développée de chacune de ces *coutumes*. Nous devons nous borner à citer les plus importantes. Nous les classons par ordre alphabétique de ville ou de province ; nous citons le texte le plus ancien, et, sous la rubrique *Editions*, nous donnons la date des ouvrages postérieurs qui contiennent le texte commenté ou annoté de ces *coutumes*. L'indication des titres de ces ouvrages nous eût entraîné beaucoup trop loin.

ACQS ou DAX. — Les *coutumes générales ou particulières de la ville d'Acqs*, lesquelles ont été approuvées par écrit perpétuel, décrétées et autorisées par la cour du parlement de Bordeaux (Bordeaux, 1760, in-8°).

AGEN. — Les *anciennes coutumes de la ville d'AGEN* (Bordeaux, 1760, in-8°). — *Ancien style et règlement de la cour présidiale et sénéchaussée d'Agenois* (Agen, 1638, in-4°). — *Réflexions singulières sur l'ancienne coutume de la ville d'AGEN*, par Jacques Ducros (Agen, 1666, in-8°).

ALSACE. — *Droit et règlement pour l'instruction des procès, des châtellenies, prévôtés, bailliages, présidiaux et conseil présidial d'Alsace, au ressort de la cour du parlement de Metz ; ensemble les taxes et salaires des juges et officiers* (Metz, 1666, in-4°). — *Ancien statutaire d'Alsace*, ou Recueil des actes de notoriété fournis en 1738-1739, à M. de Corberon, sur les statuts, us et *coutumes* locales de cette province, suivi d'une notice sur les emphytéoses, publié par M. d'Agou de la Conterie, avocat (Colmar, 1825, in-12).

AMIENS. — *Coutume locale du bailliage d'Amiens*, rédigée en 1507, publiée d'après les manuscrits originaux, par M. A. Bouthors (Amiens, 1843-1852, 2 vol. in-4°). — V. les comptes rendus de MM. le président Troplong et le procureur général Dupin (*Académie des sciences morales et politiques*, t. IX). — *Coutume d'Amiens*, par Adrien Hou (Paris, 1653, in-fol.). — La même, par Picard (Paris, 1661, in-12 ; Abbeville, 1781, in-12). — La même, par J. Dufresne, 1666-1671, in-fol.). — *Observations et jugements sur les coutumes d'Amiens, d'Artois, de Boulogne et de Ponthieu*, par de Calonne (Paris, 1784, in-4°). C'est le même de Calonne qui administra si singulièrement les finances sous Louis XVI.

ANGELY (SAINT-JEAN-D'). Jac. Vignei, *Paraphrasés ad consuetudinem santangelicam* (Santonis, 1638, in-4°). — *Coutume du siège royal de Saint-Jean-d'Angely*, par Cosme Bechet (Saintes, 1683-1689, in-4°). — *Commentaires sur la coutume de Saint-Jean-d'Angely*, par

Armand Machin (Saint-Jean-d'Angely, 1650, in-4° ; Saintes, 1708, in-4°).

ANGERS. — *Recueil des privilèges de la ville d'Angers*, par René Robert (1748, in-4°).

ANGOUMOIS. — *Exposition sommaire sur les coutumes d'Angoumois*, Gandillaud (Paris, 1598, in-12 ; 1614, in-8°). — Le même, avec un *Traité des criées* et notes de Ch. Dumoulin, etc. (Angoulême, 1653, in-4°). — *Coutume du pays et duché d'Angoumois*, Aunis et La Rochelle, avec le commentaire de J. Vigier (Paris, 1650, in-fol. ; Angoulême, 1720 ; Paris, 1738, in-fol.). — *Coutume d'Angoumois, commentée, etc.*, par Souchet (Paris, 1780, 2 vol. in-4°). — *Privileges, franchises et libertés de la ville d'Angoulême* (1697, in-4°).

ANJOU. — *Cy commencent les coutumes des pays d'Anjou et du Maine*, contenant seize parties (s. l. n. d.). Ce volume très-précieux est antérieur à l'année 1480, et peut-être même à 1476. (V. au surplus Brunet, t. II, p. 347.) La Bibliothèque impériale en possède un exemplaire. C'est la plus ancienne coutume imprimée. — *Editions* : Paris, Pierre Lenet, l'an mil quatre cés octale vj (1486), petit in-8° gothique ; Angers, 1503, 1544, 1588 ; Poitiers, 1565. — *Commentaria in consuetudines ducatus andegavensis*, Fr. Myngon (Parisii, 1530, in-folio). — *Commentaire sur la coutume d'Anjou*, traduit du latin de René Choppin (1581-1611), par J. Tournet (Paris, 1635, in-fol.).

ARLES. — *Privileges et libertés* (Lyon, 1582, in-4°). Boniface et Anzio ont donné des commentaires sur ces privilèges. (V. Giraud, *Histoire du droit français*, t. II.)

ARRAS. — *Coutumes locales, tant anciennes que nouvelles, de la banlieue et échevinage de la ville d'Arras, Bapaume, du pays de Laleu et de la ville de Lens* (Paris, 1746, in-4°). — *Coutumes générales du comté d'Artois*, avec plusieurs édits (Anvers, 1547 ; Arras, 1547 ; Douai, 1735, in-8° ; Paris, 1746, in-4°). — *Ad consuetudines atrebatenses commentatio* Nicolai Gossonis (Antuerpiæ, 1582, in-4°). Nicolas Gosson, accusé d'avoir fomenté des séditions dans Arras, fut condamné à être décapité le 24 octobre 1578. — *Coutumes d'Artois*, avec des notes par Adrien Maillard (Paris, 1704, in-4° ; 1739, in-fol. ; 1756, in-fol.). — *Coutumes générales d'Artois*, avec des notes, par Roussel de Borel (Paris, 1771, 2 vol. in-12). — *Notice de l'état ancien et moderne de la province et comté d'Artois*, par Ruttel (Paris, 1748, in-12).

AUVERGNE. — Les *coutumes du haut et bas pays d'Auvergne* (Paris, Jehan Petit, 1511, in-8°). Cette édition en ancienne bâtarde, sans réclames, avec signatures, chiffres, titres courants à longues lignes, au nombre de vingt-six sur les pages entières, avec la marque de J. Petit, sur le titre se recommande aux bibliophiles. La Bibliothèque impériale en possède un exemplaire sur vélin. — *Arvernorum consuetudines* Joanni Bessiani (Lugduni, 1548, in-8° ; 1661, in-8°). — *Coutume d'Auvergne*, avec les notes de Charles Dumoulin, Tousaint Chauvelin, Julien Brodeau et Jean-Marie Ricard ; des observations sur cette coutume, etc., éditée par Chabrol (Riom, 1784-1785, 4 vol. in-4°).

AUXERRE. — *Coutume du comté et bailliage d'Auxerre* (Paris, 1534, petit in-8° gothique). Ce texte est dans les *Coutumiers généraux*. — *Editions* : Paris, 1563, in-8° ; Auxerre, 1598, in-8° ; Paris, 1694, in-4° ; 1749, in-4°.

AVIGNON. — *Statuta inclytæ civitatis Avenionensis nuper facta et reformatâ de anno 1720*, édition Bonerius (Avenione, 1570, in-4° ; Lugduni, 1612, in-4°). — *Statuts de la cité d'Avignon*, avec la convention d'icelle, latin-français (Avignon, 1613-1698, in-4°).

BAR. — *Coutume de Bar*, rédigée en 1579 (Nancy, 1580 ; 1599, in-4° ; Saint-Mihiel, 1614 ; 1623, in-4°). — *Coutumes du bailliage de Bar*, avec un commentaire tiré du *Droit romain*, par Jean Le Paige (Paris, 1698, in-12 ; 1712, in-8° ; Toul, 1783, 2 vol. in-12).

BARÈGES. — La *coutume de Barèges*, conférée avec les usages et *coutumes* non écrites du pays de Lavedan, de La Selle de Lourdes, par Mme G. Noguez (Toulouse, 1760, in-8° ; 1766, in-12).

BASSIGNY. — *Coutumes générales du bailliage de Bassigny*, avec le style commun, etc. (Pont-à-Mousson, 1607, in-4°).

BEARN. — *Fors de Béarn*, législation inédite du XI^e au XIII^e siècle, traduction en regard, notes et introduction, par MM. A. Mazure et J. Hatoulet (Pau, 1841 ; 1845, in-4°). — *Les fors et costumas de Béarn* (Pau, Jehan de Vingles, 1552 ; Lascar, 1602, in-4° ; Pau, 1682, in-4° ; 1715, in-4°). La Bibliothèque impériale possède un exemplaire de 1552, provenant du duc de la Vallière. La ville de Pau possède dans ses archives deux volumes précieux : le premier contient les *Fors de Béarn*, tels qu'ils ont été réformés par Henri II ; le deuxième contient l'ancien *For de Béarn*, in-fol. sur papier, écriture du XVI^e siècle. — *Styl de la justice deu pais de Béarn, publicat en la 1564* (Orthez, 1663 ; Pau, 1716, in-4°).

BEAUVOISIS. — La *coutume de Beauvoisis*, par Beaumanoir ; dans le même volume, *Assises et bons ouvrages du royaume de Jérusalem*, tirés d'un manuscrit de la Bibliothèque vaticane, avec les notes et observations de Thaumais de la Thaumassière (Bourges et Paris, 1690, in-fol.). Ces *coutumes*, dit Beaumanoir, ont été rédigées selonc ce qui il couroit en l'an de l'incarnation de Nostre-Sei-

gneur, 1283. — *Coutumes de divers bailliages, observées en Beauvoisis*, savoir : de Senlis, Amiens, Clermont et Montdidier, conférées l'une à l'autre et à celle de Paris, avec notes, par Pierre Louvet (Beauvais, 1615 ; 1618, in-4°).

BERGERAC. — *Les statuts et coutumes de la ville de Bergerac*, en latin et en français (Bergerac, 1598, 1627, in-8°).

BERRY. — *Consuetudines generales bituricensis, turonensis et aurelianensis præsidatum* (Parisii, 1529, gr. in-4° goth.). — *Editions* : Lyon, 1508, in-8° ; 1529, in-12 ; Paris, 1531, in-8° gothique ; traductions : Paris, 1543, in-4° ; Francfort, 1575, in-fol. ; 1598, 1611, in-fol. ; Paris, 1552, in-18 ; Bourges, 1579, in-8° ; Paris, 1607, in-4° ; Paris, 1615, in-fol. ; 1624, in-8° ; 1640, in-8° ; Bourges, 1658 ; Paris, 1672, in-12 ; Paris, 1673, in-12 ; Bourges, 1691, in-4°, etc., etc. La dernière édition, due à la Thaumassière, qui en avait déjà donné trois, 1691, 1693, 1701, est de Bourges, 1750.

BESANÇON. — *Observations sur les juridictions ancienne et moderne de la ville de Besançon*, par Auxiron, (1777, in-8°). On cite un commentaire de Dorival sur la coutume de Besançon. Ce commentaire fut imprimé en 1721, in-4°. Quant à un autre, attribué à Dancier, il est indiqué dans la *Bibliothèque* du P. Le Long (nouv. édit., t. IV, p. 444).

BINCH. — *Chartes et coutumes de la ville de Binch* (Mons, 1686, in-4°).

BLOIS. — *Coutumes générales du comté de Blois* (Paris, 1547, in-8° gothique ; Orléans, 1622, in-12). — Annoté par Ch. Dumoulin et Denis Dupont (Blois, 1629, in-12). — *Editions* : Paris, 1677, in-fol. ; 1777, 2 vol. in-4°.

BORDEAUX. — *Las costumaz de la villa de Borden* (1173). — *Editions* : Lyon, 1540, 1546, in-4° ; 1565, 1585, in-fol. ; Bordeaux, 1612, in-4° ; 1631, in-4° ; 1666, in-4° ; 1768-1769, 2 vol. in-8°, etc., etc.

BOULONNAIS. — *Coutumes générales de la sénéchaussée et comté de Boulonnais* (Boulogne, 1695, in-8°). — *Editions* : Paris, 1726, in-fol. ; Paris, Didot l'aîné, 1777, 2 vol. in-4°, etc., etc.

BOURBONNAIS. — *Joannis Paponis Crozetti, in borbonias consuetudines* (Lugduni, 1550, 1563, in-fol. — *Editions* : (Ch. Dumoulin) Lyon, 1572, 1673, 1693, in-12 ; (Duret), Lyon, 1585, in-fol. ; (J. Potier), Moulins, 1701, in-4° ; (Mathieu Auroux des Pommiers) Paris, 1780, in-fol., etc., etc.

BOURGES. — *Le stille de court laye auctorisé par le roy nostre sire, tenu, gardé et observé par-devant messires les baillifs du Berry et prevost de Bourges avec les coutumes dudit lieu auquel est adjoûsté la chartre des grands iours dudit Bourges* (Paris, Jehan Petit, 1511, in-8° gothique). — *Privileges de la ville de Bourges*, avec la liste chronologique des maires et échevins, depuis 1429 jusqu'en 1661, avec le blason de leurs armes (Bourges, 1662, in-4°).

BOURGOGNE (comté de). — *Pratique et style judiciaire du comté de Bourgogne*, par Prudent de Saint-Maurice, avocat au parlement de Dôle (Dôle, 1577, in-4°). — *Editions* : Lugduni, 1684, in-4° ; Vesuntione, 1725, in-4° ; Vesulii, 1667, in-8°.

BOURGOGNE (duché de). — *Coutumes du pays de Bourgogne*, avec les ordonnances publiées en 1489 (Dijon, 1555, in-16). — *Editions* : (Hughes Descousus) 1513, in-4° ; Lyon, 1516, in-8° ; 1523, 1535, 1543 ; Paris, 1547 ; Lyon, 1574, 1582 ; Francfort, 1590, 1609 ; Genève, 1616, 1636, 1647, in-fol., etc. La *coutume* de Bourgogne a été l'objet de très-nombreux commentaires, dont il serait trop long d'indiquer même les époques ; les derniers sont de 1788-1789. — *Ancien coutumier de Bourgogne*, publié par A.-J. Marmier (Paris, 1858, br. in-8°).

BRESSE. — *Style, ordonnances et règlements sur le fait de la justice du pays de Bresse, Bugey, Valromey et Gex* (Paris, 1604, in-8°). — *Editions* : Lyon, 1698, in-fol. ; Mâcon, 1665, in-4° ; Bourg-en-Bresse, 1729, in-4° ; 1775, 2 vol. in-fol. ; Dijon, 1771-1783, 2 vol. in-4° ; Paris, 1751, in-8°.

BRETAGNE. — *Coutume de Bretagne* (Paris, 1480, in-4° gothique). — *Editions* : Rennes, 1484, in-12 gothique ; Brehant-Lodéac, 1485, in-4° ; Paris, 1531, in-8° ; Roney, 1538, in-8° ; Rennes, 1551, in-8°. — *Les louables coutumes du pays et duché de Bretagne ; Item, les coutumes de la mer, avec les constitutions, élablissemens et ordonnances faites en parlement général* (Rennes, 1521, in-8° gothique). Il existe peu d'exemplaires de cette édition de la *trés-ancienne coutume*, qui fut rédigée en 1330. Les commentaires sur la *coutume* de Bretagne, plus nombreux encore que ceux que nous avons indiqués sur la *coutume* de Bourgogne, se succèdent pendant le XVI^e, le XVII^e et le XVIII^e siècle, jusqu'en 1789. Plusieurs sont dus au célèbre Poullain Du Parc, professeur à Rennes, et, selon quelques personnes, l'émule de Pothier. Presque tous les traités, commentaires et recueils ont été édités à Rennes.

BRIANÇONNAIS. — *Lois et privilèges du comté de Briançon* (Grenoble, 1634). — *Les transactions d'Imbert, dauphin de Viennois, prince du Briançonnais*, avec les syndics du Briançonnais, contenant leurs lois et privilèges (Grenoble, 1644, in-fol.).

BUEIL. — *Statuts et anciennes coutumes de la comté et baronnie de Bueil*, traduits d'ita-

lien en français, par Louis Martin (Aix, 1608, in-4°).

CAMBRAI. — *Coutume de Cambrai*, avec une explication, par Mathieu Pinault, sieur des Jaunaux (Douay, 1691, in-4°).

CHÂLONS. — *Coutume de Chaalons*, commentée par Godet (Châlons, 1615, in-12). — *Éditions*: Paris, 1676, in-4°; Châlons, 1677, in-12.

CHARTRES. — *Coutume du duché et bailliage de Chartres*, avec le style observé en la conduite des procès, et le jour des assises du bailliage de Chartres (Chartres, 1587-1588, in-12; 1669, in-24; 1686, in-24). — *Éditions*: Paris, 1660, in-4°; Paris, 1604, in-4°; Chartres, 1630, 1687, 1710, in-8°; Paris, 1714, in-4°.

CHÂTEAUNEUF. — *Les trois coutumes voisines de Châteauneuf, Chartres et Dreux*, avec les notes de Charles Dumoulin et les annotations de la Lorens (Chartres, 1645, 1679, in-4°). — *Édition avec commentaires* (Paris, 1779, Cailleau, in-16).

CHAULNY. — *Coutumes réformées de Chaunly*, avec le commentaire de Louis Vrevin (Paris, 1641, in-4°; 1656, in-4°). — *Coutumes du gouvernement, bailliage et prévôté de Chaunly*, avec des notes et observations les plus conformes au dernier état de la jurisprudence, par Asselin, avocat (Ham, Noyon, Paris, 1780, in-12).

CHAUMONT. — *Coutumes générales du bailliage de Bassigny*, homologuées par le prince Charles, au mois de novembre 1580, avec le style contenu au cahier (Pont-à-Mousson, 1607, in-4°). — *Éditions*: Paris, 1578, in-4°; Epinal, 1623, in-4°; Paris et Chaumont, 1722, in-8°; Paris, Beugnié, 1723, in-4°; Bouillon, 1778, in-16.

CHIMAY. — *Coutumes des droits et juridictions appartenant aux mayeur et échevins de Chimay, à cause de leur chef-lieu et des applications de leurs sentences* (Mons, 1663, in-4°).

CLERMONT-SOUDERAIN. — *Les coutumes et établissements du château de Clermont-Souderein* (Agen, 1596, in-8°).

COUCY. — *Coutumes de Coucy*, avec les notes de J.-B. Buridan (Reims, 1630, in-4°).

DAUPHINÉ. — *Statuta delphinalia, hoc est, libertates per principes delphinos viennenses delphinatibus subditis concessas* (Gratianop., Fr. Pichartus, 1496, in-4° gothique; Genevve et Gratianop., 1619, in-4°; Gratianop., 1623, in-4°). — *Éditions*: Lugduni, 1658, in-4°; Genevve, 1654, in-fol.; Lyon, De Tournes, 1583, in-4°; Paris, 1651, in-fol.

DOUAY. — *Coutumes de la ville et échevinage de Douay* (Douay, 1631, in-4°; Mons, 1663, in-4°).

EPINAL. — *Coutumes du bailliage d'Espinal*, avec le style et les formalités (Nancy, 1607, in-4°; Epinal, 1746, in-16).

ETAMPES. — *Coutumes du duché d'Etampes*, avec les commentaires d'Ant. Lancy (Paris, 1720, in-8°).

EU. — *Mémoires concernant le comté-pairie d'Eu et ses usages prétendus locaux*, avec les arrêts du parlement de Paris qui les ont condamnés, par Louis Froland (Paris, 1722, in-4°).

FLANDRES. — *Nic. Burgundus ad consuetudines Flandriae* (Antwerp, 1621, in-8°; Lugduni-Batav., 1635, in-12; Amst., 1616, 1670; Antwerp, 1666, in-12). — *Costumen van het graefschap Vlaenderen*, collectore Michiel Knoofaert (Antwerpen, 1674, in-fol.). — *Generale costumen van den lande ende Herthoghdom van Brabant*, door J.-B. Chrystin (Antwerpen, Knobbaert, 1682, 2 vol. in-fol.). — *Éditions*: Bruxelles, 1689, in-fol.; Bruxelles, 1770, in-fol.; Cambray, Douilliez, 1719, 3 vol. in-fol.

HAIGNAUT. — *Lois, chartes et coutumes de Haignaut* (Anvers, 1553, in-12; Mons, 1598, in-12). — *Éditions*: Mons, 1612, in-8°; Mons, 1633, in-4°; Mons, 1666, in-4°; Douay, 1750, in-4°; Douay, Boulé, 1783, 2 vol. in-4°.

LILLE. — *Coutumes et usages de la ville de Lille*, avec les commentaires de J. Le Bouck, juriconsulte lillois (Douay, 1626, 1665, 1673, 1687, in-4°). — *Éditions*: Lille, 1770, in-12; Lille, 1771, in-4°; Lille, Henri, 1774; Lille, Paton, 1788 à 1790, 3 vol. in-fol. Ce dernier ouvrage fut publié trente ans après la mort de son auteur, juriconsulte distingué, qui mourut le 24 septembre 1758. Le moment était peut-être mal choisi (1788-1790) pour publier un *Commentaire sur les coutumes de Lille*.

LORRAINE. — *Les coutumes générales du duché de Lorraine, ses bailliages de Nancy, Vosges et Allemagne*, interprétations et éclaircissements d'auteurs articles d'icelles (Nancy, 1596, in-4°; 1602, 1614, in-4°; avec le style, etc., 1631, in-16; Epinal, 1633, in-4°). — *Éditions*: Epinal, Pierre Canon, 1634, in-4°; Metz, Abraham Fabert, 1657, in-fol.; Metz, Fr. Bouchard, 1682, in-12; Nancy, Beugé, 1725, in-12; Nancy, 1744, in-12; Nancy, 1748, in-16.

LORRIS. — *La pratique d'Antoine Coillard, où il cite les articles de la coutume de Lorris avec des formules qui en marquent l'usage* (Paris, 1574, in-16). — *Éditions*: Bourges, Charles Dumoulin, 1597, in-4°; 1629, in-16; Orléans, Henri Fournier, 1609, in-12; Montargis, E. Durand, 1676, in-24; Paris, Anth. Lhoste, 1629, in-4°; Montargis, Lhoste, Dumoulin, Lepage, Durand, 1578; 1771, 2 vol. in-12; Bourges, Galland, 1670, in-fol.

LOUDUN. — *Coutume de Loudun et du pays de Loudunois*, avec les commentaires de P. Le Proust (Saumur, 1612, in-4°).

LUXEMBOURG. — *Coutumes des pays, duché de Luxembourg et comté de Chiny* (Luxembourg, 1623, in-4°; 1687, in-12; 1688, in-16; 1692, in-12). — *Coutumes de la ville de Thionville et des autres villes et lieux du Luxembourg français* (Metz et Paris, 1677, in-12).

LYONNAIS. — *Style ordinaire de la sénéchaussée et siège présidial de Lyon*, par André Verney (Lyon, 1599, in-8°).

MAINE. — *Le grand coutumier du pays et comté du Maine*, par Guillaume Le Rouille (Paris, 1535, in-fol. gothique). — *Éditions*: Le Mans, Martin Amelliers, 1623, in-16; Le Mans, Mathurin-Louis des Malicottes, 1658, in-fol.; Le Mans, Julien Brodeau, 1656, in-12; 1658, 2 vol. in-16; Paris, 1645, in-fol.; 1675, in-fol.; Paris, Michel Rippert, 1704, in-4°; Alençon, Louis Olivier de Saint-Vast, 1778, 1779, 4 vol. in-8°; Le Mans, Duplessis, 1636, in-8°.

MANTES. — *Coutumes de Mantes et Meulan*, avec les notes de Dumoulin et les observations d'Antoine Guyot (Paris, 1558, 1625, in-4°; 1739, in-12).

MARCHE (LA). — *Callaus commentarii in leges Marchiae municipales* (Parisii, 1573, in-4°). — *Éditions*: Moulins, 1643, in-8°; Paris, 1695, in-12; 1774, in-12; Clermont-Ferrand, 1744, in-8°.

MARSEILLE. — *Les statuts municipaux et coutumes anciennes de la ville de Marseille, etc.*, par Fr. d'Aix (Marseille, 1656, in-4°). — *Le règlement du sort*, contenant la forme de l'élection des officiers de la ville de Marseille (Marseille, 1654, in-fol.).

MEAUX. — *Conférence du droit civil avec le droit municipal et coutumier du bailliage de Meaux*, par Pierre-Martin de Sevoie (Paris, 1609, in-12). On trouve le nom de ce juriconsulte écrit : Pierre-Martin de Servie, dans quelques ouvrages, entre autres dans le *Catalogue de l'ancienne bibliothèque des avocats*. — *Éditions*: Paris, 1658, in-12; 1682, in-12; 1683, in-4°.

MELUN. — *Coutumes de Melun*, par Christophe de Thou, Barthélemy Faye et Jacques Viole (Paris, 1584, 1628, in-4°). — *Éditions*: Paris, 1640, in-12; 1687, in-12; Sens, 1768, in-4°.

METZ. — *Ordonnances de la ville et cité de Metz pour la justice et police, les rentes et les pauvres* (Metz, 1665, in-4°). — *Coutumes générales de la ville de Metz et pays messin*, rédigées ensuite du résultat de l'état tenu le 12 novembre 1602, et imprimées de l'ordonnance de messieurs du grand conseil, par A. Fabert (1613, petit-in-4°). Fabert était affectivement fils d'imprimeur. Mais malgré l'enthousiasme des habitants de Metz pour cette édition, qu'ils attribuent à leur compatriote, il est peu supposable que l'illustre maréchal de France, né à Metz en 1599, ait été en 1613 le chef d'une imprimerie considérable. C'est, au reste, cette même année 1613 — il avait quatorze ans — qu'il entra au service. — *Éditions*: Metz, 1677, in-12; Metz, 1677, in-12; Metz, 1730, in-4°; 1732, in-8°; La Haye, 1772, in-8°; Metz, 1708, in-12; 1678, in-24; 1698, in-8°; Nancy, 1731, in-16.

MONTARGIS. — *Privileges, franchises et libertés de Montargis-le-Franc* (Paris, 1608, in-8°; 1643, in-8°).

NAMUR. — *Coutumes du pays et comté de Namur* (1692, in-4°; La Haye, 1736, in-4°).

NAVARRIE. — *Fors et coutumes deu royaume de Navarre, e stil de la chancellerie, avec l'avanzel* (Orthez, 1545, in-8°).

NIVERNAIS. — *Le coutumier des pays de Nivernais et Donzions* (texte des anciennes coutumes) (Paris, 1518, in-8° gothique). — *Coutumes du pays et duché de Nivernais, avec les annotations et commentaires de Gui Coquille* (Paris, 1605, in-4°; Paris, L'Angelier, 1610, in-4°; 1625, 1635, 2 vol. in-4°). Cette coutume se retrouve avec annotations et commentaires dans l'édition des œuvres de Gui Coquille (Bordeaux, 1703, 2 vol. in-fol.). Cette édition est postérieure de cent ans à la mort du célèbre juriconsulte, qui mourut en 1603, à l'âge de quatre-vingts ans. On lit en tête du deuxième volume de ses œuvres, dans une notice sur sa vie : « Il ne laissoit pas pour tant d'occupations de caresser les muses grecques, latines et françoises, et de dérober des heures pour lire les bons livres ou pour en ébaucher lui-même de pareils ou meilleurs. » Pothier, dont l'opinion a une si grande valeur, l'appelait « le judicieux Coquille. »

NORMANDIE. — *Le grand coutumier du pays et duché de Normandie, la charte aux Normands, etc.* (Caen, 1510, in-4° gothique; Rouen, 1515, in-fol.; Rouen, sans date, petit in-fol. gothique; Rouen, 1578, in-8°). — *Éditions*: Il nous est impossible de donner ici toutes les éditions qui ont été publiées de cette célèbre coutume. Les notes, commentaires, explications, etc., abondent sur cet important monument législatif. Qu'il nous suffise de dire que de 1510 à 1782 on ne compte pas moins de quatre-vingts ouvrages écrits spécialement sur la coutume de Normandie. Les plus importants sont dus à Basnage (Henri), né en 1615, près de Carentan, avocat au parlement de Rouen. Un biographe a dit de lui : « Quoiqu'il fût de la religion réformée, on avait pour lui la plus grande estime, ce qui est à remarquer pour le temps où il vi-

vait. » Il mourut à Rouen en 1695. Il a donné deux éditions : la première de 1678-1681, 2 vol. in-fol., qui présente cette particularité que le deuxième volume parut trois ans avant le premier; la deuxième de 1694, qui est plus complète que la première. On cite encore les trois éditions (1769, 1771, 1778) du *Nouveau commentaire*, de Le Royer de la Tournerie, procureur du roi au bailliage de Doufront; l'*Explication* (Rouen, 1781, 2 vol. in-fol.), de J.-B. Flaust, avocat au parlement de Rouen, qui réunit tout ce qui se trouvait épars dans les commentaires antérieurs, et qui consacra, disent ses biographes, cinquante ans à ce travail.

ORLÉANS. — *Coutumes d'Orléans, avec le procès-verbal* (Orléans, 1583, in-4°; Orléans, 1601, in-8°; Orléans, 1625, in-24). — *Coutumes générales et prévôté d'Orléans, avec annotations*, par Léon Tripault (Orléans, 1570, in-8°). Léon Tripault était conseiller au présidial d'Orléans. Presque inconnu aujourd'hui, il jouissait de son temps d'une réputation méritée d'érudition et de talent. On trouve dans les œuvres de Théodore de Bèze (épigr., fol. 43), ces vers que l'illustre protestant lui adressait :

Doctum illum et leptidum tuum libellum
Quo mysteria juris explicasti,
Fertur Mercurius tulisse nuper
Ima ad Tartaia, protinusque doctis
Illis manibus, Papinianus,
Paulo, Saevola, et Ulpiano, et illi
Juris quem merito vocant lucernam
Legendum exhibuisse : deinde lecto
Sic capisse loqui tuo libello :
Ecquid ceditis ? At Papinianus,
Cuncti cedimus, inquit, haud gravate.

Et qui se rappelle aujourd'hui, en dehors des juriconsultes penchés sur l'étude des coutumes de France, le nom de Léon Tripault ? N'est-ce pas le cas de répéter :

Sic transit gloria mundi !

Nous passons sur les nombreux commentaires qui ont été publiés pendant le xvie, le xvii^e et le xviii^e siècle, pour arriver aux ouvrages principaux. — *La coutume d'Orléans*, avec les notes de Prévôt de La Jannès, Jousse et Pothier (Orléans, 1740, 2 vol. in-12). La réunion de trois esprits aussi remarquables donne à cette édition une valeur considérable. Une note manuscrite, remise par Jousse à M. Poirier, nous indique la part de chacun de ces trois juriconsultes dans ce beau travail. M. Poirier était allié de la famille de Prévôt de La Jannès. « Voici la note de ceux qui ont travaillé sur la coutume d'Orléans, édition de 1740 : M. de La Jannès est auteur des notes sur les titres IX, XIII, XIV, XV et XVI; M. Pothier est auteur de celles sur les titres I, II, III, X, XI, XII, XVII, XVIII, XXI et XXII. Et j'ai (Jousse) travaillé à celles sur les titres IV, V, VI, VII, VIII, XIX, XX et XXIII. » — *Coutumes du duché, bailliage et prévôté d'Orléans et ressorts d'iceux*, avec une introduction générale auxdites coutumes et des introductions particulières à la tête de chaque titre, dans lesquelles les principes des matières contenues dans le titre sont exposés et développés, le texte accompagné de tables, par Pothier (Orléans, 1776, 2 vol. in-12). L'ouvrage de Pothier renferme : 1° la *Coutume d'Orléans*, textes avec notes et commentaires; 2° des *Traités sur les diverses matières du droit*, dont les solutions sont empruntées aux *Coutumes d'Orléans* et de Paris. M. Bugnet, professeur de code Napoléon à la Faculté de Paris, a établi une concordance entre les textes de Pothier et nos codes, dont certaines prescriptions sont empruntées presque textuellement au livre de l'éminent juriconsulte. (V. entre autres le titre *Des obligations*.) La dernière édition de M. Bugnet remonte à 1862. Elle est accompagnée d'une excellente table analytique, dont il faut remercier l'auteur, M. J. Sirey, le petit-fils du célèbre juriconsulte.

PARIS. — *Coutume de la prévôté et vicomté de Paris, avec le procès-verbal* (Paris, 1512 et 1513, in-24 gothique). Il est inutile d'énumérer tous les ouvrages qui ont reproduit, annoté ou commenté la coutume de Paris. On sait quelle fut son importance, et le dessein qu'avaient conçu de bons esprits de la généraliser et de l'étendre à toute la France. C'est surtout à ce point de vue qu'ils avaient pris soin d'en atténuer le caractère trop spécial, et d'y développer ces grands principes de droit naturel qui devaient la rendre applicable aux populations du Nord aussi bien qu'aux provinces du Midi. Mais la Révolution vint, qui rendit inutile ce projet. En créant un droit commun pour toute la France, la République s'inspira néanmoins des monuments législatifs existants. Et quand Bigot-Préaumeau, Malleville, Portalis, Tronchet, commencèrent cet admirable travail qui s'appelle le Code civil, ils eurent recours encore aux coutumes de Paris et d'Orléans.

PICARDIE. — *Coutumes de Picardie, contenant les coutumiers... sur les coutumes d'Amiens, de Ponthieu, de Péronne, de Montreuil-sur-Mer, de Boulogne* (Paris, 1726, 2 vol. in-fol.).

POITOU. — *Le coutumier de Poitou, avecques les ordonnances royales* (1482, in-4° gothique; Paris, 1500, in-4° gothique). — *Éditions*: Paris, 1517, in-4° gothique; Poitiers, 1547, in-8°; Paris et Poitiers, 1560, in-4°; Poitiers, 1605, in-4°; Poitiers, 1561, in-4°; 1565, in-4°; 1583, in-4°;

1696, in-4°; Paris, 1524, in-4°; 1546, in-fol.; Lyon, 1554, in-fol.; 1569, 1581, 1586, in-fol.; Poitiers, 1766, in-12; Poitiers, 1605, in-4°; 1625, in-4°; 1695, in-4°; Poitiers et Paris, 1727, 2 vol. in-fol.; Poitiers, 1764, in-12.

PROVENCE. — *Statuta Provinciae et Forcalquerii, cum commentariis Lud. Massæ et notis Andini et Fortini* (Aix, 1598, in-4°).

ROCHELLE (LA). — *Coutumier général de La Rochelle* (La Rochelle, 1587, in-8°; 1613, in-8°; 1662, in-12, etc.). — *Nouveau commentaire sur la coutume de La Rochelle et du pays d'Aunis*, par René-Josué Valin, ancien avocat au présidial de La Rochelle (La Rochelle, 1756, 3 vol. in-4°; 1768, 3 vol. in-4°). C'est l'ouvrage le plus complet, le plus exact et le plus autorisé sur cette célèbre coutume.

TOULOUSE. — *Practica sive stylus domini Senescalli Tolosa* (Toulouse, 1505, in-4° gothique). — *Éditions*: Toulouse, 1544, in-4°; Lyon, 1615, in-4°; Toulouse, 1770, in-4°.

TOURS. — *Le Coutumier de Touraine* (Paris; 1507, in-8°). — *Éditions*: Tours, 1636, in-12; 1662, in-4°, etc.

TROYES. — *Les coutumes du bailliage de Troyes en Champagne* [Troyes, s. d. (1509), in-4° goth.]. *Éditions*: Troyes, 1609, in-4°; 1628, in-4°; Paris, 1661, 1681, 1715 et 1737, in-fol.

VALENCIENNES. — *Coutumes et usages de la ville, eschevinage, baillieu et chef-lieu de Valenciennes* (Mons, 1545, pet. in-4° goth.). *Éditions*: Valenciennes, 1621, in-12; Mons, 1776, in-8°.

VENAISIN (COMTAT). — *Statuta comitatus Venayssi* (Avignone, 1511, in-4° goth.). — *Les statuts de la comté du Venaisin...*, mis de latin en français (Avignon, 1558, pet. in-4°).

VERMANDOIS. — *Coutumes générales et particulières du bailliage de Vermandois* (Paris, 1851, pet. in-8° goth.). — *Éditions*: Reims, 1557, in-fol.; Paris, 1783, in-fol.

VITRY. — *Les coutumes générales gardées et observées au bailliage de Vitry-en-Paroisse* (Paris, 1535, pet. in-8° goth.).

YSSOUDUN. — *C'est le stiltle et coutumier de la ville, chastellenie et ressort d'Yssoudun* [Paris, 1521 (?), pet. in-8° goth.].

Nous terminons ici cette nomenclature des principales coutumes de France. Les limites d'une encyclopédie, bien qu'étendues, ne pourraient embrasser une étude complète de ces origines de notre droit. Il doit nous suffire de renvoyer aux traités spéciaux. On peut consulter avec fruit, comme ouvrages généraux dans l'ancien droit :

Les *Maximes générales du droit français*, divisées en trois livres, par Pierre de l'Honnou, sieur du Verger (Rouen, 1614, in-8°; Rouen, 1616, in-8°). — *Édition revue par Paul Challines* (Paris, 1657, in-4°). — *Institutes coutumières*, par Loisel, avec notes par Chalignes (Paris, 1646, in-8°; 1665, in-8°). — *Revue par Cl. Joly* (Paris, 1679, in-12); par François de Launai (Paris, 1688, in-8°). — *Institutes coutumières*, par Loisel, avec notes par de Laurière (Paris, 1710, 1758, 1774, 2 vol. in-12; 1783, 2 vol. in-12). — *Nouvelle institution coutumière* qui contient les règles du droit coutumier fondées sur les dispositions des coutumes de France et sur l'usage établi par les arrêts, par Cl. de Ferrière (Paris, 1692, 2 vol. in-12; 1702, 3 vol. in-12). — *Les Coutumes considérées comme lois de la nation dans son origine et dans son état naturel*, par P.-G. M. (Michaux) (Paris, 1783, in-8°). — *Anciennes lois des Français conservées dans les coutumes anglaises*, recueillis par Littleton, avec des observations historiques et critiques, etc., par Houard (avec un portrait de Louis XVI) (Rouen, 1776, 2 vol. in-4°). — *Traité sur les coutumes anglo-normandes*, par Houard (Paris, Dieppe, 1776, 4 vol. in-4°). — *Assises de Jérusalem*, publiées par la Thaumassière (Bourges, 1690, in-fol.). — *Les Établissements de saint Louis*, suivant le texte original, et rendus dans le langage actuel avec des notes, par l'abbé de Saint-Martin (Paris, 1786, in-8°). — *Les Établissements de saint Louis*, roi de France, selon l'usage de Paris et d'Orléans, et de cour de baronnie, avec des notes et observations, par Ch. du Cange. — *Le Livre de justice et du plet ou Ancien droit de France comparé avec le droit romain*. A la tête sont les *Établissements de saint Louis* (in-fol.). — Ce manuscrit date de la fin du xiii^e siècle et se trouve à la Bibliothèque impériale. — *Le Grand coutumier de France*, publié par Charondas le Caron (Paris, 1593, 1 vol. in-4°). — *Somme rurale ou le Grand coutumier général de pratique civile et canonique*, composé par J. Bouteillier (Bruges, 1479, in-fol.; Abbeville, 1486, in-fol. [C'est le premier livre imprimé à Abbeville]; Paris, 1491, pet. in-fol.; Lyon, 1494, in-fol.; Paris, 1537, in-fol. gothique [annoté par Charondas le Caron]; Paris, 1603, 1611, 1612, 1621, in-4°). — *Bibliothèque des coutumes*, contenant la préface d'un *Nouveau coutumier général*, une liste historique des coutumiers généraux, une liste alphabétique des textes et commentaires des coutumes, usances, etc., avec quelques observations historiques; le texte des anciennes coutumes de Bourbonnais, corrigé sur l'original, avec les apostilles de Dumoulin, et son commentaire posthume; quatre consultations du même auteur, par Barroyer et de Laurière (Paris, 1696, in-4°; Paris, Rollin, 1754, in-4°). — *Tableau des commentateurs*

des coutumes et des arrestographes, avec des remarques historiques et curieuses, par Bru-neau, dans son *Traité des criées* (Paris, 1688, 1 vol. in-12). — *Coutumier général* (Paris, 1517, 1519, 1540, 1548, in-fol.). — *Coutumes générales et particulières du royaume de France et des Gaules* (Paris, 1567, 1581, 1604, 1635, 1664, 2 vol. in-fol.). — *Coutumier général*, par Bourdot de Richebourg (Paris, 1724, 8 tom. in-fol.). Ordinairement les tomes sont réunis deux à deux, et l'ouvrage se compose alors de quatre volumes. — *Conférence des coutumes de France*, par P. Guenoys (Paris, Chaudière, 1596, in-fol.). — *Notes sur les coutumes*, par Dumoulin (Paris, Pissot, 1715, in-4°). — *Méthode générale pour l'intelligence des coutumes de France*, suivant l'autorité des arrêts et la doctrine de Dumoulin, de Choppin, de d'Argentré et de plusieurs autres célèbres jurisconsultes, par Paul Challines (Paris, 1666, in-8°).

Dans la bibliographie contemporaine, nous devons citer :

Essai sur les institutions de saint Louis, par Beugnot fils (Paris, 1821, in-8°). — *De la féodalité, des institutions de saint Louis et de la législation de ce prince*, par F.-A. Mignet (Paris, 1822, in-8°). — *Assises et arrêts de l'échiquier de la Normandie au xiii^e siècle* (1207 à 1245), publiés d'après le manuscrit de la bibliothèque Sainte-Geneviève, par Marnier (Paris, 1839, 1 vol. in-8°). — *Ancien coutumier inédit de Picardie*, contenant les coutumes notoires, arrêts et ordonnances de Picardie au commencement du xiv^e siècle, publié par Marnier (Paris, 1840, 1 vol. in-8°). — *Assises de Jérusalem ou Recueil des ouvrages de jurisprudence composés pendant le xiii^e siècle dans les royaumes de Jérusalem et de Chypre*, publiés par le comte Beugnot (Paris, 1841-1843, 2 vol. in-fol.). — *Conseils de Pierre de Fontaines*, publiés par Marnier (Paris, 1846, 1 vol. gr. in-8°). — *Institutes coutumières de Loisel, avec des notes de de Laurière*, nouvelle édition augmentée par MM. Dupin et E. Laboulaye (Paris, 1846, 2 vol. in-12). — *Études sur les coutumes*, par Klimrath (Paris, 1847, 1 vol. in-8°). — *Les Coutumes du Beauvoisis, par Philippe de Beaumanoir, jurisconsulte du xiii^e siècle*, nouvelle édition, publiée d'après les manuscrits de la Bibliothèque royale, par le comte Beugnot (Paris, 1847, 2 vol. in-8°). — *Études sur les coutumes du Beauvoisis, par Philippe de Beaumanoir*, publiées par A. Morel (Paris, 1851, 1 vol. in-8°). — *Précis de l'histoire de l'ancien droit coutumier*, par Giraud, professeur à la Faculté de droit de Paris (Paris, 1852, 1 vol. in-8°). — *Assises de Jérusalem*, conférences avec les lois des Francs, les *Capitulaires, les Etablissements de saint Louis* et le droit romain, par Victor Foucher (Paris, 1863, 3 vol. in-8°). — *La Coutume du Nivernais, par Guy Coquille*, nouvelle édition, par Dupin (Paris, 1864, 1 vol. in-8°). — *Les Coutumes du val d'Orbey*, publiées par Bonvalot (Paris, 1865, 1 vol. in-8°). V. plus loin.

— Droit marit. Tandis que les diverses branches du droit conservent dans chaque Etat une physionomie locale plus ou moins tranchée, nous voyons, dès l'antiquité, les usages commerciaux de la mer fondus en une sorte de coutume ou loi universelle, à la confection de laquelle tous contribuent, mais qui ne porte le cachet d'aucune époque ni d'aucune nationalité. C'est que, sur l'océan, il n'y a pas de frontières; un port de commerce appartient de fait au monde entier. Les contrats qui s'y passent, corine l'a fort bien dit Cauchy, n'ont aucun trait à ces matières du droit civil sur lesquelles déteint, pour ainsi dire, le caractère original de chaque peuple, et qui se modifient suivant les différences des institutions politiques ou religieuses, comme il arrive pour l'état des personnes, pour le règlement et la transmission des propriétés immobilières. De là ce caractère de simplicité et d'uniformité qui distingue les règles destinées à régir des conventions dont l'essence est partout la même, depuis que les diverses contrées de la terre échan-gent entre elles leurs produits. Cette loi maritime, cette loi marchande, *lex mercatoria*, ou plutôt ces coutumes, cette jurisprudence de la mer, s'appelaient dans l'antiquité la *loi rhodienne*. Au moyen âge, on les appela les *rooles d'Oléron*, les *jugements de Damme*, le *consulat de la mer*. On peut ajouter que ce sont elles qui ont pris, au xvi^e siècle, le nom d'*ordonnance de Louis XIV touchant la marine*, et qui composent aujourd'hui les titres maritimes de notre *Code de commerce*. Le fond de ce droit privé de la mer s'est donc transmis de siècle en siècle, en se perfectionnant et en s'étendant. Il s'est surtout enrichi, depuis l'ère chrétienne, de dispositions importantes, pour l'application de deux inventions merveilleuses : les lettres de change et les assurances maritimes. Dans les sociétés parvenues à leur développement normal, l'autorité souveraine est la source unique de la loi; la loi est, à son tour, la source de toute juridiction et la règle suprême de tout jugement; la jurisprudence n'est qu'une sorte d'élément complémentaire, qui vient suppléer aux lacunes de la loi, jusqu'à ce que le législateur ait eu le temps ou l'occasion d'y pourvoir lui-même. Mais, pour ce qui concerne le droit maritime, c'est dans l'ordre inverse que les choses se sont passées au moyen âge : presque partout, la jurisprudence a précédé la loi; l'œuvre

écrite du législateur n'a été, pour la plupart des cas, qu'une émanation et un résumé des usages et des précédents introduits ou consacrés par les sentences des magistrats, bien plus arbitres que juges. Ce n'est pas que nous ne trouvions dans chaque pays des lois maritimes. Dans le x^e siècle, on voit apparaître une ordonnance maritime de Trani (1063) et un fragment de loi de Guillaume le Conquérant. Au xiii^e siècle, les *Assises de Jérusalem* et le vieux code d'Islande, connu sous le nom de *Grágás*, nous offrent quelques documents écrits sur les matières maritimes. Au xiii^e siècle, le roi de Castille, Alphonse le Sage, consacre à ce droit plusieurs chapitres de ses célèbres *partidas* (1266). Les villes les plus considérables de la ligue hanséatique, Lubeck, Hambourg, Berghen, préludent, par la promulgation de leurs codes ou statuts maritimes, à la législation générale dont cette grande association devait s'occuper plus tard. Au xiv^e siècle, la ligue, au plus fort de sa puissance, publie sur ces matières quelques *recès*, mais sans suite et sans importance, tandis que Gênes fonde, pour ses établissements de la mer Noire, le célèbre *office de Gazarie*, et l'organise par des statuts. Au xve siècle enfin, les recès de la ligue hanséatique se multiplient à mesure que sa grandeur décline. Barcelone, en 1435, et Venise, en 1468, promulguent les premières lois où il soit question d'assurances. Mais ces textes ne constituaient pas un corps de droit public ou même privé. Les recueils d'ensemble de lois traitant d'une façon plus générale et plus complète des intérêts maritimes sont ceux dont nous avons parlé plus haut. Ces recueils se sont-ils formés par les soins de l'autorité publique ou bien ont-ils été d'abord l'ouvrage de simples particuliers ? Il est à croire que, parmi les hommes dont se composaient les tribunaux maritimes, il s'en trouva plusieurs qui prirent intérêt à classer les travaux auxquels ils avaient consacré leur vie. Soit que ces juges fussent constitués pour chaque port, dit Cauchy, et désignés par le nom de *consuls, alcaides de la mer, jurés, anciens*, ou *prud'hommes de la mer*, soit qu'ils fussent rattachés à une juridiction centrale comme l'amirauté de France, de Naples ou d'Angleterre, leur mission était distincte de celle des tribunaux du droit commun. Chez eux, la connaissance pratique de la navigation et du commerce était plus recherchée que la science théorique des lois. Le règlement de Valence sur la procédure consulaire, en 1343, portait expressément qu'on élirait pour juge « un homme dudit art de la mer et non d'un autre art, industrie ou science. » C'étaient plutôt des marchands, hommes de bien, de conscience et d'équité, ce qu'exprimait le mot *prud'hommes ou bons hommes*, dans la naïveté de notre ancien langage, que des légistes. S'il se présentait à résoudre quelque question de théorie, s'il y avait quelque recherche à faire dans les livres, les jurés de la mer consultaient des hommes de loi comme on consulte des experts, mais sans leur déléguer la décision des procès qu'ils jugeaient eux-mêmes en conscience et en équité. Aussi l'autorité des jugements se confondait-elle, dans l'esprit des peuples, avec la majesté de la loi. On disait indistinctement la *loi d'Oléron* ou les *jugements d'Oléron*. Par suite de ce respect, on recueillait par tradition, là où l'écriture n'était pas encore assez répandue, les décisions des juges de la mer; on les classait par ordre de matières, on y ajoutait quelquefois, comme annexes, ces motifs que les tribunaux rédigeaient maintenant en *considérants* de leurs sentences. Il en est résulté, nous l'avons dit, sur la date et l'origine de ces recueils, des controverses assez vives. Pour ce qui concerne les *Rooles d'Oléron* (ainsi nommés de l'ancien usage de rouler les parchemins sur lesquels étaient écrites les sentences des juges), on peut revendiquer pour la France l'honneur d'avoir produit, dit Pardessus, le premier monument du droit maritime qui ait paru, comme un rayon de lumière à travers d'épaisses ténèbres, et la base sur laquelle s'est fondée, au moyen âge, la jurisprudence maritime des ports de l'Océan. En retrouvant les articles originaux de cet ouvrage, traduit dans presque toutes les langues du Nord, et entourés partout, sous des titres divers, d'une estime qui ne s'est jamais démentie, on comprend mieux comment, dans l'époque suivante, Louis XIV a pu mériter l'admiration de l'Europe, lorsqu'il fit rédiger par écrit ce droit maritime dont les traditions s'étaient si fidèlement conservées chez nous. La priorité des *Rooles d'Oléron* ainsi admise, il ne nous en coûtera pas de reconnaître que les titres de Barcelone à s'attribuer le célèbre ouvrage du *Consulat de la mer* l'emportent sur ceux de Marseille. Les deux siècles au moins d'intervalle qui s'écoulent entre la rédaction de ces deux documents ont permis aux auteurs du *Consulat de donner à leur œuvre un développement auquel les *Rooles d'Oléron* n'avaient pu atteindre. Dans le *Consulat*, ce ne sont plus seulement quelques cas particuliers dont la solution est donnée par des arbitres. Les bonnes coutumes de la mer, comme se nomme lui-même le *Consulat*, contiennent dans un cadre méthodiquement étendu des décisions raisonnées, applicables à presque toutes les matières du droit maritime; et ce qui doit frapper surtout l'attention, c'est qu'on y trouve*

aussi les principes qui régissaient, à cette époque, le droit international de la mer; c'est par là que des maximes inconnues à l'antiquité ont fait, pour ainsi dire, leur entrée dans le monde comme étant l'expression du droit commun de l'Europe maritime.

Coutumes du val d'Orbey (LES), par Ed. Bonvalot, conseiller à la cour impériale de Colmar. Sous ce titre, M. Bonvalot a publié en 1865 une très-curieuse et très-attachante étude du droit féodal dans une partie de l'Alsace. Les coutumes locales ont, sur les coutumes provinciales, l'avantage de nous donner une idée plus juste et plus vraie de la législation de l'époque. Soumises à des influences étrangères, et réglant des intérêts généraux, les coutumes provinciales ne nous retracent pas aussi fidèlement les vrais usages des communes urbaines ou rurales, et leurs relations avec leurs seigneurs. Il existe trois rédactions des *Coutumes du val d'Orbey*, publiées la première en 1513, la seconde en 1536, la troisième en 1564. Les deux premières sont en allemand, la dernière en français. M. Bonvalot a réuni les trois textes. Il a mis en regard la traduction du texte de 1513 et le texte de 1564. Il a de plus fait ressortir les différences entre les textes de 1536 et de 1564. En comparant ces trois textes, on suit la marche progressive du pouvoir seigneurial, grandissant chaque jour, au détriment de la puissance des communes, qui, à chaque empiétement, perdent un de leurs privilèges, un de leurs droits, une part de leur existence. Ainsi, de 1513 à 1564, le droit des communes s'est singulièrement amoindri. Les amendes, qui, en 1513, appartenaient presque entièrement à la commune, sont attribuées à peu près en totalité au seigneur en 1564. La pêche, qui, en 1513, était permise à tous les habitants de la commune, est exclusivement réservée au seigneur en 1564. Cette étude de l'amoindrissement de la commune au profit du seigneur prouve bien que les droits des communes reconnus par les auteurs du xvi^e et du xviii^e siècle remontaient à une époque antérieure à l'établissement du droit seigneurial, et n'étaient pas, au moins comme principe et en général, dus à des concessions des grands vassaux. Il peut se faire que dans certaines contrées quelques seigneurs aient octroyé certains privilèges, mais ils ne faisaient que développer un état préexistant. Ce retour à d'anciens usages, cette réaction contre l'œuvre de Louis le Gros, devaient trouver dans Richelieu un adversaire redoutable, et une ruine complète dans la Révolution de 1789. On remarque, dans la rédaction de 1564, une influence sensible du droit romain. C'est qu'en effet, parti du midi, où, sous le nom de *Lex Wisigothorum*, etc., il avait régné depuis la chute de l'empire d'Occident, le droit romain, fruit d'une civilisation avancée, avait peu à peu envahi la France, et pénétré dans le droit coutumier, plein de lacunes et d'usages vieillissants. L'honorable auteur a enrichi les textes de notes intéressantes et qui attestent un esprit plein de perspicacité, en même temps qu'une connaissance approfondie du sujet. L'une de ces notes a trait à un usage digne de remarque. C'est le droit dit de *fuainquerie* ou *maineté*, et qui, par opposition au droit d'innesse, attribue la propriété de la maison du père de famille au plus jeune des descendants mâles. Il faut ajouter que ce droit ne s'appliquait qu'aux successions roturières. M. Bonvalot a trouvé l'explication de cette coutume dans la vie des peuples pasteurs. En effet, à mesure que chaque fils atteint l'âge de se suffire à lui-même, il reçoit un troussseau, et, quittant la famille, il va créer à son tour une nouvelle famille. Le dernier reste auprès du père, dont il soutient la vieillesse, et, à la mort du patriarche, il se trouve resté seul, et la maison lui tient lieu de la dot reçue par ses frères. Cette explication est fort ingénieuse et tout à fait vraisemblable. L'ouvrage de M. Bonvalot contient beaucoup de renseignements de ce genre, et vient rendre un service réel à la science historique du droit.

COUTUMIER, IÈRE adj. (kou-tu-mié, ière — rad. *coutume*). Qui a coutume, qui a l'habitude : *Il est coutumier de mentir. Il n'est pas coutumier d'exactitude.*

Je suis coutumière
De payer toute la première.
LA FONTAINE.
Le plus vieil ami doit arriver le premier.
Bien que d'exactitude il soit peu coutumier.
E. AUGIER.
Habituel, ordinaire. *Je n'ai que mes indispositions coutumières un peu rengrégées par l'hiver, comme tous les ans.* (J.-J. Rousseau.) *Chose étrange ! sa visite m'était si coutumière que je ne fus pas surpris.* (Ch. Nod.)
... Mes yeux, éclairés de célestes lumières,
Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières.
CORNEILLE.

Viellir.
— *Coutumier du fait*, Qui a coutume d'accomplir un acte; ne se prend guère qu'en mauvaise part : *Encore une ! — Oh ! il est coutumier du fait.*

— Jurispr. Etabli par la coutume, réglé par la coutume : *Le droit coutumier. Les réserves coutumières. Un impôt coutumier. Un pays de droit coutumier. Le droit coutumier a fait place au droit écrit, et la justice y a gagné.* (E. de Gir.) *L'homme a tiré beaucoup de choses du code animal, pour en faire son droit cou-*

tumier. (De Bréhan.) *Il Régi par le droit coutumier : Pays coutumier. La distinction de la France coutumière et de la France régie par le droit écrit était déjà établie.* (Montesquieu.)

— Féod. Roturier, par opposition à noble : *Les personnes coutumières. Bourse coutumière. Achat d'un héritage par un roturier.*

— Substantif. Personne coutumière, roturier : *Les coutumiers. Epouser une coutumière.*

— Eaux et for. Usager dont le droit est réglé par la coutume.

— s. m. Recueil des règles fixées par le droit coutumier : *Consulter le coutumier. Grand coutumier, Recueil général des coutumes particulières d'un pays.*

— Antonyme. Ecrit (en parlant du droit).

COUTUMIÈREMENT adv. (kou-tu-mière-man — rad. *coutumier*). De coutume, ordinairement : *Otanès fit demander à sa fille près de qui elle couchait coutumièrement.* (P.-L. Courier.)

— Féod. Selon la règle, la coutume roturière.

COUTURASSE s. f. (kou-tu-ra-se — rad. *couture*). Argot. Couturière.

COUTURE s. f. (kou-tu-re — du lat. *consuo, consutum*, je couds). Action ou art de coudre : *Voire fille s'applique trop à la couture, elle se fatiguera. Cette enfant connaît déjà la couture.* *Manière dont un objet est cousu; suite de points résultant du travail d'une personne qui coud. Une couture solide. Les points de cette couture sont trop serrés. Une couture ronde, plate, en surjet. Ma mère avait mandé son ouvrière, qui, suivant l'usage de province, savait faire toute espèce de coutures.* (Balz.)

— Atelier où l'on coud : *Passer à la couture. Monter à la couture.*

— Par anal. Cicatrice très-apparente sur le visage : *Il ne voyait plus les trous et les coutures qu'une affreuse petite vérole avait laissés sur ce visage plat et sec.* (Balz.) *Dégradation initiale une cicatrice : Les murs avaient un aspect lépreux; ils étaient couverts de coutures et de cicatrices.* (V. Hugo.)

— Fig. *Mariage est un sage marché, un lien, et une couture sainte et inviolable.* (Montaigne.)

— *Fouiller ou rabattre les coutures*, Les aplâtrir pour les rendre moins saillantes. *Le fain. Rabattre les coutures à quelqu'un. Le battre*, en supposant plaisamment que c'est une façon de rabattre les coutures de son habit, et fig. Humilier son orgueil, rabaisser ses prétentions : *On lui rabattait ses coutures.*

— *A plate couture*, En rabattant les coutures au point d'en faire disparaître la saillie : *Rabattre un habit à plates coutures.* *Fig.* Complètement, de fond en comble : *Il a été battu à plate couture. Il accourt tout hors d'haleine, et après avoir respiré un peu : Voilà, s'écrie-t-il, une grande nouvelle : ils sont de faits à plate couture.* (La Bruy.) *Ce Gaudisart revient de Belgique ruiné à plate couture.* (Th. Gaut.)

— *Brodé, galonné sur toutes les coutures*, Couvert de broderies ou de galons sur toutes les coutures apparentes : *Ce chasseur avait un habit galonné sur toutes les coutures.* (Scribe.) *Fig.* Très-visible, très-apparent : *L'aspic porte, brodé sur toutes les coutures, le cachet de la laideur suprême.* (Toussaint.) *Se broder sur toutes les coutures*, Prendre toutes sortes de moyens pour se faire valoir, pour en imposer : *Il y a des gens qui aiment à se faire valoir en toute démarche, à se broder sur toutes les coutures.* (Ste-Beuve.)

— Archit. Assemblage de deux tables de métal, obtenue en pliant et rabattant les bords de chacune.

— Mar. Intervalle entre les joints des bordages : *Cette couture est ouverte. Cette barque aux coutures mal étouppées, barque des ombres.* (Th. Gaut.) *Etoupe* qui sert à fermer les coutures : *Il faut de la couture ici.*

— Techn. Saillie qu'on fait sur une botte pour imiter une couture. *Fig.* Fil de fer tortillé pour assujettir les pièces d'un treillage. *Fig.* Bavure laissée par le moule sur une figure coulée.

— Agric. Nom donné dans quelques endroits aux terres médiocres; dans d'autres, syn. de *SOL* ou de *SAISON*. *Fig.* Ancien nom des terrains consacrés à la grande culture, conservé à Paris dans le nom de la *rue des Coutures-Saint-Gervais*.

— Encycl. Agric. On désignait autrefois sous le nom de *coutures* des champs étendus, faisant ordinairement partie du domaine non fleffé des seigneuries. Ce nom venait de ce que ces champs étaient consacrés à la culture des céréales. Le grand cartulaire de Jumièges nous fournit un exemple de l'emploi de ce mot à propos de la confirmation d'une donation faite aux moines de Jumièges par l'archevêque Rotrou : *Apud Macerias similiter de terra rusticorum et de culturis que sumptis sunt de vilanagio.* En 1220, l'abbé de Préaux donna à bail, pour douze ans, à divers particuliers, plusieurs pièces de terres situées dans sa grande couture : *In cultura nostra que vocatur Magna cultura.* M. Le Prevost, dans un article sur Beaumont-le-Roger, cite également un texte où il est question de cou-

tures : de omnibus meis culturis. On pourrait citer bien d'autres exemples établissant l'origine de ce mot et en indiquant l'existence à une époque fort ancienne. Il est aujourd'hui encore très-répandu dans les campagnes, en Normandie surtout, et désigne comme nom propre, auquel vient s'ajouter ordinairement un nom d'ancien propriétaire, certaines étendues de terres. Ce mot ne s'applique plus comme autrefois à titre de nom commun, il n'existe plus que pour déterminer les champs auxquels on l'avait donné.

— *Allus. hist. Tunique sans couture de Jésus-Christ.* V. TUNIQUE.

COUTURE, village et commune de France (Loir-et-Cher), canton de Montoire, arrond. et à 32 kilom. S.-O. de Vendôme, sur le Loir, près de son confluent avec la Braye; 906 hab. A 1 kilom. du village, on voit le château de la Poissonnière, où le poète Ronsard vint au monde, le 11 septembre 1524. On y montre la chambre où il naquit et vécut, et les inscriptions qu'on lui attribue. Le château offre des traces de fortifications et quelques grandes salles à plusieurs cheminées, dont quelques-unes sont ornées d'arabesques.

COUTURE (LA), bourg et commune de France (Pas-de-Calais), canton, arrond. et à 9 kilom. N.-E. de Béthune; pop. aggl. 264 hab. — pop. tot. 2,232 hab. Fabriques de sucre; préparation du lin; brasseries; tanneries. Dans l'église, défigurée par de nombreuses restaurations, on voit quelques beaux vitraux, dont le plus remarquable représente le jugement dernier.

COUTURE (Jean-Baptiste), littérateur français, né à Saint-Aubin (Calvados) en 1651, mort à Paris en 1728. Il professa d'abord en province, puis fut appelé à Paris, où il devint successivement professeur d'éloquence au collège de la Marche, professeur au Collège de France (1697), recteur de l'Université, censeur royal et membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1701). On a de lui : une traduction en latin du *Traité des automates* de Héron d'Alexandrie, insérée dans les *Mathematici veteres*; *Abrégé de l'histoire de la monarchie des Assyriens, des Perses, des Macédoniens et des Romains* (1699, in-12). Il a laissé, en outre, des vers latins et des dissertations intéressantes publiées dans les mémoires de l'Académie.

COUTURE (Guillaume), architecte français, né à Rouen en 1732, mort en 1799. Il commença à se faire connaître par de belles constructions, telles que les hôtels de Saxe et de Coislin, le pavillon de Bellevue, à Sévres, qui lui méritèrent, en 1775, une place à l'Académie d'architecture. Au retour d'un voyage en Italie, il fut associé à Contant d'Ivry, chargé d'élever l'église de la Madeleine, et continua seuls les travaux après la mort de cet architecte en 1777. Il changea alors les plans de l'édifice et imagina la colonnade qui la décore aujourd'hui; mais il mourut avant d'avoir pu achever son œuvre, et les plans de la Madeleine furent encore une fois modifiés.

COUTURE (Louis-Jean-Baptiste-Matthieu), juriconsulte et écrivain français, né à Amiens en 1769, mort vers 1848. Il fut conseiller à la cour royale de Paris. Ses principaux écrits sont : *Souvenirs du Théâtre-Français* (1841, in-80); *Du système parlementaire en France* (1844, in-80).

COUTURE (Thomas), peintre français, né à Senlis en 1815. Jeune encore, il se fit remarquer à l'atelier de Gros par les rares aptitudes d'un véritable tempérament de peintre. La verve grandiose des *Pestiférés de Jaffa* devait être sympathique à l'imagination bouillante de l'élève; aussi la mort prématurée de son maître fut-elle, à notre avis, un malheur pour lui. Paul Delaroche, esprit froid et réfléchi, en prenant la direction de l'atelier, dut en modifier la tradition, et M. Couture fut sans doute plus d'une fois contrarié dans ses aspirations instinctives, que Gros eût mieux comprises et mieux développées. De cette lutte entre l'éducation et le tempérament viennent, croyons-nous, le désordre relatif, les défaillances qu'on observe dans l'œuvre de cet artiste, qui n'est pas monté au premier rang, bien qu'il eût les qualités nécessaires pour y briller.

Le second grand prix de Rome, au concours de 1837, l'envoya à Rome durant quelques années. En 1840 parut au Salon le *Jeune Vénitien après une orgie*; c'était son premier tableau. Il y avait de belles promesses dans cette peinture vigoureuse et brillante, où se distinguaient déjà ces tendances contradictoires du dessinateur qui cherche la couleur, du coloriste qui cherche la forme, au lieu d'obéir naïvement à ses sensations. En 1841, le *Retour des champs*, la *Veuve* et *l'Enfant prodigue* captivèrent vraiment l'attention du monde intelligent. On crut voir la griffe du lion dans ces toiles qui luttaient de verve, de jeunesse, de vigueur et d'entrain. Aussi lorsque, après plusieurs morceaux de moindre importance, parut le célèbre *Amour de l'or*, qui est maintenant au musée de Toulouse, le succès prit-il les proportions de l'enthousiasme. Le jury seul sembla craindre de s'associer à cette vogue soudaine; car il accorda seulement la médaille de 3^e classe. Cela se passait en 1845. Deux ans plus tard, en 1847, les *Romains de la décadence* firent grand bruit à l'exposition et

valurent à l'auteur une médaille de 1^{re} classe et la croix de la Légion d'honneur.

Or ce tableau est un tableau médiocre : c'est le moindre de ceux que nous devons au beau talent de M. Couture. Sans entrer dans une discussion descriptive dont ce n'est pas ici la place, nous allons essayer de prouver que nous avons raison. Voici les vers de Juvénal, sujet de cette vaste composition :

*Nunc patimur longæ pacis mala : savior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.*

« Nous souffrons maintenant les maux produits par une paix trop longue. Plus désastreux que la guerre, le goût du luxe et de la mollesse nous a envahis et s'est chargé de venger l'univers vaincu par nous. »

Rien dans cette énorme peinture ne dit la pensée de Juvénal; elle développe son sujet comme les décors de la Porte-Saint-Martin ou du Châtelet développent les scènes à effet; c'est un vrai tableau de cinquième acte, un décor réussi. Mais ce mérite est la négation absolue des qualités que doit renfermer le tableau, cette œuvre du peintre qui est toute une étude, tout un livre, tout un poème, toute une histoire de la pensée, qui la produit, de l'idée qu'il montre une et complète dans un ensemble complet, et qu'il déroule multiple et variée en des détails multiples et variés.

Rien de cela dans les *Romains de la décadence*. Des hommes, des femmes, ou mieux des *figurants*, des *modèles*, posent immobiles dans les mouvements qu'ils ont appris par cœur après les avoir vingt fois répétés. Et encore, s'ils formaient ainsi un groupe fortement conçu où l'on pût découvrir les Romains déchus, pourris de luxure, comme dit Juvénal, ce serait quelque chose; mais non! ils sont posés l'un près de l'autre en cet arrangement distendu qui convient à la frise décorative. Et l'auteur lui-même l'a si bien senti, qu'il a essayé de rétablir les proportions qui constituent le tableau en faisant monter d'immenses colonnes qui n'en peuvent mais. Il est vrai que la plupart de ces figures, qui ne signifient rien, sont d'un ton superbe et fièrement campées. C'est l'œuvre d'un homme fort, nous sommes loin de le nier; mais ce n'est pas le chef-d'œuvre de cet homme fort. Voilà ce qu'il fallait dire pour ne pas mentir à notre conscience, pour ne pas faillir à notre devoir.

D'ailleurs M. Couture s'est bien relevé de cet échec en 1855, quand parut son magnifique *Fauconnier*. Voilà de la belle et noble peinture. C'est, à notre avis, ce qu'il a fait de mieux jusqu'à présent. Et nous avons autant de plaisir à le dire bien haut que nous avons eu de regret à signaler tout à l'heure la faiblesse de ses *Romains*. Certes, la postérité fera bonne justice de la plupart des tableaux qui ont brillé plus ou moins depuis trente ans; de tous ces appels, peu seront élus; mais parmi ceux qui resteront, le *Fauconnier* sera l'un des meilleurs. D'une forme originale et savante, il est magistralement rendu avec tous les charmes d'une palette qui rappelle les splendeurs de Titien.

Il a tenté depuis, pour obéir sans doute à de hautes sollicitations, quelques essais dans la *peinture officielle*; il a peint le *Retour des troupes de Crimée* et le *Baptême du prince impérial*. A-t-il réussi? Hélas non! et c'est heureux d'ailleurs. Cela prouve que M. Couture a la personnalité trop robuste, trop primesautière pour se plier docile, passif, à l'imprévu des idées d'autrui, à l'étrangeté des inspirations étrangères.

Pourquoi semble-t-il maintenant s'éloigner de l'arène? pourquoi laisse-t-il le silence se faire autour de lui? Il est jeune encore, et nous espérons qu'une belle page viendra bientôt nous faire oublier la *Décadence* et nous rappeler le beau *Fauconnier*.

COUTURÉ, EE (kou-tu-ré) part. passé du v. Couturer. Couvert de coutures, de cicatrices : *La belle conduite comme capitaine de pavillon de l'amiral Kergarouët était écrite en caractères visibles sur son visage couturé de blessures.* (Balz.) *Elle ne put retenir une exclamation d'effroi à la vue de cette tête pâle, couturée, mutilée, horrible.* (E. Sue.)

— Par anal. Marqué çà et là, parsemé : *Le papier couturé de ratures, brouillon d'un sonnet inachevé, était toujours à la même place.* (Th. Gaut.) *Le velours constellé de diamants, la soie chatoyante couturée de perles n'approchent pas de cette teinte profonde.* (H. Taine.)

COUTURER v. a. ou tr. (kou-tu-ré — rad. *couture*). Couvrir de coutures, de cicatrices, en parlant du visage : *La petite vérole lui a couturé le visage. D'innombrables cicatrices coutraient son pauvre visage.* (E. Sue.)

— Par anal. Laisser des marques, des traces éparses : *L'humidité a couturé ce mur. Cet auteur couture ses manuscrits d'une multitude de ratures.*

COUTURERIE s. f. (kou-tu-re-ri — rad. *couture*). Atelier de couture.

COUTURES (Jacques-Parrain, baron des), philosophe français, né à Avanches, mort en 1702. Il entra dans la carrière militaire, qu'il abandonna pour se livrer à son goût pour les lettres. Ses créanciers ayant obtenu contre lui un jugement de saisie, il fit enlever ses

meubles, et les huissiers ne trouvèrent en entrant dans son appartement que ce quatrain crayonné sur le mur :

Créanciers, maudite canaille,
Commissaire, huissiers et recors,
Vous aurez bien le diable au corps
Si vous emportez la muraille.

Parmi ses ouvrages, assez nombreux, nous citerons : *Morale d'Epicure, avec des réflexions* (Paris, 1685); *l'Esprit de l'Ecriture sainte* (1686); la *Morale universelle* (1687), et des traductions du poème de la *Nature des choses* de Lucrèce, de la *Genèse*, de *l'Esprit familier* de Socrate par Apulée, etc.

COUTURIER, IÈRE s. (kou-tu-rié, iè-re — rad. *couture*). Personne dont l'état est de coudre du linge ou des habits : *Les tailleurs, les couturiers et les brodeurs ne furent pas sans occupation.* (Hamilton.) *Là il n'y avait point de ravaudeurs ni de couturiers.* (Baron des Perriers.) *La toilette la plus recherchée, la couturière la plus subtile ne peuvent masquer certaines absences ni dissimuler certains angles.* (Brill.-Sav.) *Les métiers qui appartiennent de toute éternité aux femmes leur ont été enlevés par la spéculation des hommes : levez les yeux; que voyez-vous de toutes parts? des marchands de modes, des couturiers, voire même des chemisiers.* (J. Janin.) « Le masculin a vieilli; on dit aujourd'hui *TAILLEUR*; mais l'acception n'est pas rigoureusement la même. »

— s. m. Anat. Muscle antérieur de la cuisse qui ramène la jambe en dedans et plie la cuisse en dehors sur le bassin, ce qui donne au membre la position qu'il a chez les tailleurs, lorsqu'ils sont assis sur leur établi. « Adjectif : *Le muscle couturier.* »

— s. f. Ornith. Nom vulgaire d'une espèce de fauvette.

— Entom. Nom vulgaire de l'attélabé de la vigne : *Elle vit ses enfants occupés à regarder de ces insectes à ailes vertes, luisantes et tachetées d'or, vulgairement appelés des couturiers.* (Balz.)

— *Encycl.* Après avoir lutté longtemps contre les maîtrises des tailleurs, qui prétendaient avoir seuls le privilège de faire des vêtements de femmes, les *couturières* obtinrent gain de cause, et leur profession fut, l'année 1675, érigée par Louis XIV en titre de maîtrise jurée. « considérant, dit l'édit royal, qu'il étoit dans la bienséance et convenable à la pudeur et à la modestie des femmes et filles de leur permettre de se faire habilier par des personnes de leur sexe. » Malgré ce considérant qui invoquait la bienséance, la pudeur et la modestie pour autoriser les *couturières* à se constituer en corporation et à pouvoir habilier les personnes de leur sexe, il leur fut interdit de confectionner les corps de robes, pour lesquels les tailleurs conservèrent le privilège jusqu'en 1781. A cette époque seulement, les *couturières* obtinrent l'autorisation exclusive d'entreprendre, tailler, coudre, garnir et vendre toutes sortes de robes et d'habillements neufs de femmes, de filles et d'enfants. Mais cette autorisation ou, si on l'aime mieux, ce nouveau privilège ne s'accorda pas aux *couturières* d'une manière générale et sans restriction. Comme on doit bien le penser, l'antique, puissante et ombrageuse corporation des tailleurs résistait et avait encore beau jeu pour triompher; car, sous prétexte que ses membres souffraient de certains empêchements imposés à leur industrie, par exemple d'avoir chez eux plus de 5 aunes d'étoffe de la même nature, ils exigèrent que les *couturières* fussent frappées des mêmes interdictions, et obtinrent l'insertion, dans les statuts de la maîtrise des *couturières*, de l'article 4, qui défendait à celles-ci de tenir dans leur boutique aucune étoffe en pièce aussi bien que d'en faire le commerce. Les *couturières* essayèrent de protester, mais ce fut en vain. « Il nous est permis, disaient-elles, comme à toute personne, soit de faire venir en droiture, soit d'acheter chez les marchands toutes sortes d'étoffes en pièces, puisque sans cela nous ne pouvons user du droit d'entreprendre et de vendre des robes neuves; c'est même l'avantage du public, en ce que cela nous met à même de procurer et de donner à meilleur marché les vêtements tout faits. »

Ainsi, il y a deux siècles, les *couturières*, voulant faire ce que nous appelons aujourd'hui de la *confection*, s'élevaient de toutes leurs forces contre les injustes entraves apportées à leur profession, et leurs récriminations restaient sans résultat. Lasses de se heurter vainement contre les privilèges dont jouissaient leurs rivaux, elles durent se résigner à travailler à façon, mais elles n'en maintinrent pas moins haut les modes françaises, et elles imposèrent leur goût au monde entier. Les conséquences des réglementations furent, comme le faisait observer dans son rapport le jury international de la 35^e classe (vêtements) à l'Exposition universelle de 1867, de paralyser longtemps l'essor de l'industrie nouvelle, en la privant du débouché extérieur qu'elle eût trouvé si elle eût été protégée. Pour répandre à l'étranger les modes françaises, on fut obligé de recourir à un expédient et de prendre des binis. On eut l'idée d'habiller des poupées et de les envoyer par les voies les plus diverses dans tous les pays. C'est de cette façon seulement que la France parvint à imposer aux autres

nations ses lois en matière de costume féminin. Toutefois les barrières imposées par les édits royaux au commerce international étaient si nombreuses, si infranchissables, si vexatoires, que l'on fut presque obligé de renoncer à ce moyen déguisé de faire du négoce; nous en avons pour preuve les pourparlers qui, au moment de la guerre d'Espagne, eurent lieu entre les cabinets de Versailles et de Saint-James, lesquels échangèrent notes sur notes fort gravement, l'un pour obtenir, l'autre pour accorder un sauf-conduit à une poupée qui portait de l'autre côté de la Manche les dernières frivolités de la cour de France. « Chose singulière! s'écrie M. Du-sautoy, lorsque la Révolution de 1789 eut émancipé l'industrie, les *couturières* n'usèrent pas de cette liberté du travail, si chèrement acquise et depuis si longtemps poursuivie. Aucune entrave n'étant plus apportée à leur commerce, elles purent, il est vrai, fournir les étoffes à leur gré, mais elles ne songèrent plus à faire d'avance des habillements confectionnés. Elles restèrent donc *couturières*, travaillant à façon ou fournissant quelquefois les étoffes, abandonnant la confection pour femmes à une autre industrie qui créa cette spécialité, devenue depuis si prospère. »

Il semble que la profession dont nous nous occupons tende aujourd'hui à se déplacer et à redevenir le privilège des hommes. Lorsqu'en 1875 on eut reconnu « qu'il était bienséant et conforme à la pudeur » que les femmes fussent habillées par des femmes, on n'hésita pas à retirer aux tailleurs, qui en jouissaient depuis longtemps, le droit de composer la garde-robe du « beau sexe. » Maintenant que les professions sont libres, il semblerait naturel que les femmes se fissent tailler leurs ajustements par des femmes. Or voilà que sous le second Empire il nous est donné de revoir cette inqualifiable singularité d'hommes (sont-ce bien des hommes?) présidant aux toilettes de certaines femmes, des femmes du plus grand monde, chiffonnant de la gaze sur le sein des princesses, plaçant des rubans et des fleurs sur le corsage des duchesses et devenant arbitres de la forme d'une robe ou du choix d'une étoffe. C'est là une mode qui, nous l'espérons bien, ne deviendra pas un usage et ne s'étendra pas aux femmes simples et honnêtes. Laissons aux mains féminines le privilège d'échafauder les toilettes de nos mères, de nos femmes et de nos sœurs; à elles les soins délicats d'une industrie qui exige, on le sait, des doigts de fée, et non la carrure d'un athlète, pour être exercée convenablement, décentement surtout.

Si l'on prend à différentes époques le nombre des *couturières* pour en établir la progression, on remarque qu'il n'a pas augmenté dans la même proportion que dans les autres métiers. Ainsi on comptait :

| | |
|--|-------|
| En 1754, maîtresses <i>couturières</i> , | 1,500 |
| En 1780, — | 2,000 |
| En 1849, — | 2,500 |
| En 1860, — | 3,000 |
| En 1866-1867, — | 4,000 |

Le rapport du jury international, auquel nous empruntons ces détails, ne croit pas que le nombre de *couturières* travaillant seules ait sensiblement augmenté depuis 1860; mais le chiffre d'affaires, qui était, pour cette année, estimé à 19 millions de francs, avait plus que doublé en 1867. Cela tiendrait à ce que l'on rencontre maintenant un très-petit nombre de *couturières* travaillant à façon, et qu'il existe des maisons d'une grande importance dont les affaires sont évaluées à 1, 2 et même 3 millions par année. « Nous estimons donc, ajoute le rapport, qu'en 1866, le nombre de *couturières* travaillant pour leur compte peut être porté à 4,000, employant environ 14,000 ouvrières qui, en moyenne, reçoivent un salaire de 2 fr. 50 à 3 fr., et faisant un chiffre d'affaires de 40 millions. En réunissant à ce chiffre de 40 millions celui de 55 millions, auquel sont évaluées les affaires faites par les confectionneurs et confectionneuses pour femmes, nous trouvons la somme ronde de 95 millions applicable à l'industrie du vêtement féminin dans la ville de Paris. »

On sait de quelle importance est le chapitre de la *couturière* dans le budget du ménage. N'y insistons pas, de crainte de rouvrir de cruelles blessures dans le cœur de plus d'un mari. La *couturière* a trop de *mémoire*, c'est là son moindre défaut; on peut s'en convaincre en feuilletant la *Gazette des Tribunaux* de ces dernières années. On y verra ce qu'il en coûte à certaines dames du monde et du demi-monde pour être belles un soir durant, ou pour le paraître. Il est telle princesse qui, citée en justice pour le paiement de ses robes, a offert à la malignité publique un épisode curieux des mœurs d'une certaine classe.

COUTURIER ou **COUSTURIER** (Pierre), en latin *Petrus Sutor*, théologien français, né à Chéméré-le-Roy, près de Laval, mort en 1537. Il se fit recevoir docteur en Sorbonne, professa quelque temps la philosophie à Sainte-Barbe, puis entra dans l'ordre des charréux et devint visiteur de la province de France. Couturier attaqua surtout dans ses écrits les protestants. Il eut une violente controverse avec Erasme, qui l'accusa de ne rien entendre aux questions qu'il soulevait, et, faisant allusion à son nom, conclut par cette classique iro-

nie: *Ne sutor ultra crepidam*. Les principaux écrits de Couturier sont : *De vita carthusiana* (1522, in-4°), défense des chartreux; *De translatione Bibliæ et novarum interpretationum reprobatione* (1525, in-fol.), écrit dans lequel il attaque Erasme; *Apologeticum in novis anticomaritis* (1526); *Apologia P. Sutoris in damnatione Lutheri hæresim de votis monasticis* (1531, in-8°), un de ses meilleurs ouvrages.

COUTURIER (Jean), théologien français, né à Minot (Côte-d'Or) en 1730, mort en 1799. Il entra chez les jésuites, se livra à l'enseignement, puis, après la suppression de l'ordre, fut nommé curé de Lery, près de Dijon. Incarcéré pendant la Révolution, il recouvra la liberté; mais, comme il avait refusé de prêter serment à la constitution civile, il ne put reprendre ses fonctions qu'en se cachant. Ses écrits les plus estimés sont : *Catéchisme dogmatique et moral* (Dijon, 1821, 4 vol. in-12); *Abrégé pratique de la doctrine chrétienne*. — Son frère, Jacob COUTURIER, mort à Salives (Bourgogne) en 1805; était curé de cette commune lorsqu'il fut élu député aux états généraux. Il se rangea dans la parti de la résistance à toute réforme, émigra, puis reprit la direction de sa paroisse. Il a laissé : *Histoire de l'Ancien Testament* (Dijon, 1825, 4 vol. in-12). — Jean COUTURIER, neveu des précédents, né à Dijon en 1768, mort dans la même ville en 1824. Il ouvrit un établissement privé d'éducation, puis entra dans l'Université, professa les humanités et la rhétorique, et fut quelque temps principal du collège de Dijon (1815). Outre des *Poésies* et des *Discours* insérés dans les *Mémoires de l'Académie de Dijon*, dont il était membre, il a publié des *Mémoires sur l'instruction publique* (Paris, 1818, in-8°).

COUTURIER (Jean-Pierre), homme politique français, mort à Issy en 1818. Il était, avant la Révolution, lieutenant civil et criminel au bailliage de Bouzonville. Elu par le département de la Moselle député à la Législative, puis à la Convention, Couturier s'y fit remarquer par l'exaltation de ses idées, et proposa d'amnistier Jourdan Coupe-Tête, chef des égorgeurs d'Avignon. Il se trouvait en mission lors du procès de Louis XVI, ce qui l'empêcha de voter. Il fit plus tard partie du conseil des Cinq-Cents, puis du Corps législatif, et devint, en 1803, directeur de l'enregistrement à Montbrison.

COUTURIER DE FOURNOUE (Abdon-René), juriste français, procureur du roi au présidial de Guéret au xviii^e siècle. Il a publié un *Commentaire des coutumes de la province et comté-pairie de la Marche* (Clermont-Ferrand, 1744, in-8°), qui a longtemps été recherché et suivi. En 1748, il donna un supplément à son ouvrage. — Joseph COUTURIER DE FOURNOUE, fils ou neveu du précédent, né à Guéret en 1740, mort à Angoulême en 1800. Il entra de bonne heure dans la marine. A dix-sept ans, il eut le bras droit emporté par un boulet et fut fait prisonnier par les Anglais. Sa conduite dans cette affaire lui valut la croix de Saint-Louis. Le 13 octobre 1779, il soutint un combat naval contre l'amiral Hyde Parker, couvrit le vaisseau de La Motte-Piquet, qui allait tomber au pouvoir des ennemis, lutta seul pendant vingt-quatre heures contre les forces anglaises et sauva un convoi marchand de 28 voiles. La galerie de Versailles renferme un tableau gravé par ordre du roi pour rappeler le souvenir de ce glorieux combat. En 1788, Couturier, élevé au grade de chef de division, fut chargé du commandement de l'escadre que la France envoyait au secours de Tippou-Saïb. A son retour, en 1790, il fut nommé chef d'escadre et obtint le cordon rouge.

COUTZOVLAQUES, race de Roumains qui habitent le territoire turc sur la rive droite du Danube, dans une partie de la Macédoine et de la Thessalie; ils ont un dialecte particulier, qui diffère assez sensiblement de celui des Roumains du Nord.

COUVAGE s. m. (kou-va-je — rad. couver). Syn. de COUVAISON.

COUVAIN s. m. (kou-vain — rad. couver). Œufs d'insectes : *Du couvain d'abeilles, de fourmis, de punaises. Les fourmis cherchent avec avidité le couvain des punaises.* (Acad.)

— Econ. rur. Rayon de cire qui contient des œufs ou des larves d'abeilles : *Il faudrait s'assurer si un essaim qui a du couvain et qu'on prive de sa mère ne continue pas à travailler.* (Bonnet.) *Il faut couvain, Couvain* dont les larves sont mortes.

COUVAISON s. f. (kou-vé-zon — rad. couver). Action de couvrir : *L'époque de la couvaïson.* *On dit aussi COUVAGE et quelquefois COUVERIE : La pièce destinée à la couverie doit être saine et placée dans un endroit isolé et tranquille.* (E. Chapus.)

COUVANT (kou-van) part. prés. du verbe Couver :

Gaillard corbeau disait en le couvant des yeux :
Je ne sais qui fut ta nourrice.

LA FONTAINE.

— Homonyme. Couvent.

COUVAY (Jean), graveur français, né à Arles en 1622. Il a gravé avec beaucoup de finesse et de goût d'après les maîtres italiens et les artistes de l'école française. Il se distinguait surtout par sa flexibilité à s'appro-

prier le style du maître dont il reproduisait les œuvres. Ses plus beaux morceaux sont le *Saint Jean-Baptiste dans le désert* d'après Raphaël, et le *Martyre de saint Barthélemy* d'après Poussin.

COUVAY (Louis), médecin et écrivain français du xviii^e siècle, frère du précédent. Il a publié : *Méthode nouvelle et très-exacte pour enseigner et apprendre la première partie de Despautère, dans laquelle tout ce qui appartient aux genres des noms est clairement expliqué par figures en taille-douce* (Paris, 1649, in-8°), ouvrage curieux et longtemps recherché; les *Quantités divisées par tables et par figures en taille-douce* (1672, in-8°).

COUVE s. f. (kou-ve). Bot. Nom vulgaire du pin cembro.

COUVÉ, ÉE (kou-vé) part. passé du v. Couver. Soumis à la chaleur de la mère, en parlant des œufs : *Des œufs de cane couvés par une poule.*

— Par ext. Elevé, nourri, soigné : *Nous ne nous sommes bien connus que depuis que je suis sorti du nid où j'ai été couvé si longtemps et avec tant d'amour.* (G. Sand.) *Mon enfance n'a pas été couvée par une mère.* (E. Augier.)

— Fig. Préparé : *La journée du 27 s'était écoulée ainsi, sans que rien révélât aux ministres les événements couvés par la nuit.* (Lamart.) *Il fécondé, mûri :*

La main de l'oiseleur dans l'ombre s'est glissée
Partout où chante un nid couvé par la pensée.

V. HUGO.

COUVÉE s. f. (kou-vé — rad. couver). Œufs couvés ensemble : *Il suffit d'un œuf cassé, dans tout le cours de l'incubation, pour vicier le reste de la couvée.* (E. Chapus.) *Il Oiseaux nés d'une même couvée : L'oiseau, environné son nid d'un duvet délicat avant de connaître la délicatesse de sa couvée.* (A. Martin.) *La perdrix attire sur elle-même l'attention du chasseur, pour préserver du péril sa précieuse couvée.* (X. Marmier.)

Notre alouette, de retour,
Trouve en alarme sa couvée.

LA FONTAINE.

Un rossignol, sur la branche élevée,
Enchanté, au bord des eaux, sa flottante couvée.

SOUMET.

— Poétiq. ou fam. Famille : *Et vous souhâte toute sorte de bonheur, et à cette fois couvée qui est sous votre aile.* (Mme de Sév.) *Nous primes la route de Paris, douce association des trois plus jeunes oiseaux de la couvée.* (Chateaub.)

La voilà, pauvre mère, à Paris arrivée,
Avec ses deux enfants, sa fidèle couvée.

SAINT-BEUVE.

J'approuve fort qu'on ait l'âme élevée;
Mais si l'on veut assurer sa couvée,
Il ne faut pas nicher trop haut.

VERVOIS.

Il Race, engeance, collection de gens : *Ne vous souvient-il point de la couvée de Foulénel, et comme nous tirions agréablement le jour et le moment de leur bienheureuse sortie?* (Mme de Sév.)

— Fig. Objet que l'on a médité, préparé : *La réverte réchauffe de son aile mystique sa couvée d'amour.* (C. Dollfus.)

— Econ. rur. Action de faire couvrir un oiseau de basse-cour : *Faire une couvée. Ma couvée n'a pas réussi.*

Notre laitière.
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée.

LA FONTAINE.

COUVENT s. m. (kou-van — du lat. *convetus*, assemblée, d'où *convient*, puis *couvent*). Maison de religieux ou de religieuses; ensemble des religieux ou religieuses qui l'habitent : *Un couvent d'hommes. Un couvent de filles. Entrer au couvent. Mettre sa fille au couvent. Bâtir un couvent. Assembler le couvent. Une bonne femme qui nourrit deux enfants et qui file ne rend-elle pas plus de services à la patrie que tous les couvents n'en peuvent rendre?* (Vol.) *Qui dit couvent dit marais; la putrescibilité des couvents est évidente, leur stagnation est malsaine.* (V. Hugo.) *Un couvent, en France, au plein midi du xix^e siècle, est un collège de hiboux faisant face au jour.* (V. Hugo.) *Dans une société bruyante, grossière, bataillonne, en proie à la violence comme celle du moyen âge, le couvent était l'asile naturel.* (T. Delord.)

Un couvent est un port qui tient trop à la terre.

TH. GAUTIER.

... La discordie en tout temps,
Pour son séjour a choisi les couvents.

VOLTAIRE.

Ah! quel plaisir que de vivre au couvent!
Un bon couvent est un port assuré.

VOLTAIRE.

Eh! croyez-moi : le quart des filles de votre âge
Qui, du jeune imposteur séduites bien souvent,
Ont choisi par dépit l'asile du couvent,
Enragent d'avoir pris trop promptement leurs bis-

DESTOUCHES.

— Par anal. Réunion de personnes astreintes à des règles et vivant en commun : *Les régiments sont des couvents d'hommes, mais des couvents nomades.* (A. de Vigny.)

— Par ext. Pensionnat de jeunes filles tenu par des religieuses : *Être élevée au couvent.*

— Pop. Maison de tolérance.

— Jeux. *Portier du couvent*, Pénitence d'action qui s'impose quelquefois dans les jeux à gages. *Il V. PORTIER.*

— Syn. Couvent, cloître, monastère. V. CLOÎTRE.

— Encycl. C'est en Orient, personne ne l'ignore, que les moines ont pris naissance. Dès les premiers temps du christianisme, quelques hommes plus exaltés que d'autres s'imposaient des sacrifices, des rigueurs extraordinaires. Ce n'était point là une innovation chrétienne; elle se rattachait non-seulement à un penchant général de la nature humaine, mais aux mœurs religieuses de tout l'Orient et à certaines traditions judaïques. Les ascètes sont au premier degré de la vie monastique; ils ne se séparaient pas encore de la société civile; ils ne fuyaient point dans les déserts; ils se condamnaient seulement au jeûne, au silence, à toutes sortes d'austérités, surtout au célibat. Bientôt ils se retirèrent du monde, ils allèrent vivre loin des hommes, absolument seuls, au milieu des bois, au fond de la Thébaïde. Les ascètes devinrent des ermites, des anachorètes; c'est le second degré de la vie monastique. Au bout de quelque temps, lassés d'un complet isolement, les ermites se rapprochèrent, bâtirent leurs huttes les unes à côté des autres, et, continuant de vivre chacun dans la sienne, se livrèrent cependant ensemble aux exercices religieux, et commencèrent à former une véritable communauté. Ce fut alors qu'ils reçurent le nom de moines. C'est le troisième degré. Ils firent un pas de plus : au lieu de rester dans des huttes séparées, ils se rassemblèrent sous le même toit, l'association fut plus étroite, la vie commune plus complète. Ils devinrent des cénobites. C'est le quatrième degré de la vie monastique, qui atteignit alors sa forme définitive, celle à laquelle devaient s'adapter tous ses nouveaux développements. Ce fut vers la fin du iv^e siècle de notre ère que l'institut cénobitique fut importé en Occident. Saint Athanasie, chassé de son siège et retiré à Rome, y amena avec lui quelques moines. Ce premier essai de couvent fut mal accueilli par l'Europe, qui devait bientôt en être couverte; les moines y furent, à leur début, un objet de mépris et de colère. Saint Jérôme raconte qu'aux funérailles de Blésilla, jeune religieuse romaine morte par excès de jeûne, le peuple criait : « Quand donc chassera-t-on de la ville cette détestable race de moines? Pourquoi ne les lapide-t-on pas? Pourquoi ne les jette-t-on pas dans la rivière? » Cet éloignement pour la vie monastique fit bientôt place au plus grand enthousiasme, et un siècle plus tard l'Occident avait déjà dépassé l'Orient. « Ce n'est à aucune combinaison ecclésiastique, ni même au mouvement et à la direction particulière que le christianisme pouvait imprimer à l'imagination des hommes, que la vie monastique dut son origine, dit M. Guizot. L'état général de la société à cette époque en fut la véritable source. Elle était atteinte de trois vices : l'oisiveté, la corruption et le malheur. Les hommes étaient inoccupés, pervers et en proie à toutes sortes de misères, voilà pourquoi il s'en trouva tant qui se firent moines. Un peuple laborieux, honnête ou heureux ne serait jamais entré dans cette voie. Quand la nature humaine ne peut se déployer pleinement et avec harmonie; quand l'homme ne peut poursuivre le vrai but de sa destinée, c'est alors que son développement devient excentrique, et que, plutôt que d'accepter sa propre ruine, il se jette à tout risque dans les plus étranges situations. Pour vivre et agir d'une manière régulière, raisonnable, l'humanité a besoin que les faits au milieu desquels elle vit et agit soient dans une certaine mesure raisonnables, réguliers; que ses facultés trouvent à s'employer; que sa condition ne soit pas trop dure; que le spectacle de la corruption, de l'abaissement général ne révolte pas, ne désolent pas les âmes fortes, en qui la moralité ne saurait s'engourdir. L'enfer, le dégoût d'une morale perversité et le besoin de fuir les misères publiques, c'est là ce qui fit les moines d'Orient, bien plutôt que le caractère particulier du christianisme et les accès de l'exaltation religieuse. Ces mêmes circonstances existaient en Occident; la société italienne, gauloise, africaine, au milieu de la chute de l'empire et des dévastations des barbares, était tout aussi malheureuse, tout aussi dépravée, tout aussi oisive que celle de l'Asie Mineure et de l'Egypte. »

Telles sont en effet les raisons qui favorisèrent l'extension de la vie monastique en Occident, et surtout en France. L'absence de sécurité, de commerce, d'industrie, jeta dans les monastères, les couvents, les abbayes, tous ceux qui, n'étant pas nobles, voulaient échapper à la misère, à l'oppression ou au servage. De leur côté, les princes, les seigneurs favorisaient ce mouvement et fondaient de nombreux monastères, tantôt en expiation de leurs péchés, tantôt par politique, abandonnant à des religieux des terres incultes, des forêts sauvages que ceux-ci défrichaient. Certes, il serait aussi injuste qu'historiquement faux de méconnaître l'influence bienfaisante des couvents pendant tout le moyen âge. Ils furent, comme le catholicisme, un fait social d'une portée immense; c'est à eux qu'est dû le défrichement d'une partie du sol de l'Europe; c'est à eux que les lettres sont redevables de la conservation d'une foule de manuscrits anciens que les moines em-

ployaient leurs jours à copier. Pour leurs contemporains, ils n'étaient pas moins utiles; c'était le couvent qui était l'école du peuple aux jours ordinaires, l'asile aux époques de guerre et de tourmente, le distributeur de secours dans les nombreuses famines. Le seul reproche à leur faire durant cette brillante période de leur existence, c'est d'avoir favorisé l'immixtion du pouvoir royal dans les affaires spirituelles et l'influence du pape dans le royaume de France. Voici comment. A l'origine, les communautés religieuses étaient purement laïques et se régissaient elles-mêmes. Voyant l'influence énorme de l'Eglise, elles voulurent entrer dans son sein, en faire partie. Pour se soustraire à la juridiction des évêques, sous laquelle elles étaient tombées, elles recoururent au roi et au pape, qui profitèrent de l'occasion offerte. Le souverain pontife décida que les principales communautés religieuses étaient soustraites à la juridiction ordinaire et ne relevaient que de lui seul. Depuis ce jour, il eut des serviteurs aveuglément dévoués dans les moines et dans les religieuses, qui, ne connaissant d'autre patrie que Rome, d'autre mot d'ordre que ce qui en vient, ont exercé la plus fâcheuse influence dans tous les Etats catholiques.

Chose qu'on aurait peine à comprendre si on ne connaissait la nature humaine, et combien elle est disposée à se précipiter dans tous les excès, ce fut au moment où l'ordre social devenait plus stable, où la barbarie commençait à disparaître des institutions et des mœurs, et au moment par conséquent où les couvents devenaient moins utiles, qu'on vit leur nombre s'accroître dans des proportions exagérées. Aux mots MOINES et ORDRES RELIGIEUX, nous parlerons de tous ceux qu'on vit surgir à cette époque; nous dirons comment la papauté, dont ils étaient pourtant les plus fermes et les plus aveugles soutiens, se vit forcée d'en supprimer une partie, effrayée par ce flot envahissant qui dans son cours tumultueux ébranlait jusqu'au trône du Vatican. Contentons-nous ici de dire que le couvent fut à la mode et qu'on vit des reines descendre de leur trône pour s'y renfermer. « La jeunesse conduite aux excès les plus opposés, dit Jean de Meung, poète du xiii^e siècle; tantôt elle entraîne ses victimes dans de honteuses débauches, tantôt elle leur inspire la pensée de sacrifier leur liberté et de se retirer au couvent, où d'ordinaire le repentir ne tarde pas à les suivre. » Il fallait que cet abus fût bien frappant pour qu'un poète de cette époque osât le comparer aux excès de la débauche. Les détails de statistique suivants, qu'on trouve dans les *Mystères des couvents de Naples*, donneront une idée de la proportion acquise par ces établissements.

« Un fait incontestable, c'est que, eu égard à la superficie du territoire et à la population, l'Italie est de tous les Etats catholiques celui qui possède le plus grand nombre de sièges épiscopaux, de prêtres séculiers, d'églises, de monastères, de moines et de religieuses. L'Italie, qui a le triste privilège de pouvoir être appelée, parmi les nations civilisées de l'Europe, l'Etat clérical par excellence, présentait, jusqu'à la fin du siècle dernier, l'aspect d'une vaste congrégation monastique. Néanmoins, malgré la réaction du clergé et le despotisme, tous deux également opposés à l'émancipation de la conscience et de la raison, les idées modernes ne laissent pas d'y pénétrer et d'y exercer leur influence. Mais, malgré les révolutions tacites des principes et des mœurs, qui provoquent dans les deux siècles précédents l'extinction de quelques ordres et la fusion de plusieurs établissements ecclésiastiques en un seul, malgré la sollicitude active avec laquelle le gouvernement français, à l'époque de la Révolution, restreignit dans les plus faibles limites possibles la monstrueuse superfluité du clergé séculier et supprima, tant dans le Piémont que dans le royaume de Naples, de nombreux monastères (environ deux cents dans la seule péninsule méridionale); malgré les mesures plus récentes du gouvernement italien relatives à la suppression successive des couvents, l'Italie continue d'être encore le pays clérical par excellence, et elle est chargée d'un nombre immense de prêtres, qui dépasse de beaucoup les besoins du service religieux. En 1789, il y avait en France 1,081 abbayes, dont 800 d'hommes, 281 de femmes, et 619 chapitres, dont 24 composés de jeunes filles nobles. L'Italie, avec un peu plus de 24 millions d'habitants, c'est-à-dire 13 millions de moins que la France, est couverte de 82 ordres religieux et de 2,382 monastères; elle continue donc à posséder en 1864 le double du nombre des couvents qui existaient en France en 1789. Le chiffre formidable de ces 2,382 couvents se répartit ainsi : 15,500 religieux profès, 18,193 religieuses professes; 4,478 frères convers, et 7,671 sœurs converses; en tout 45,843 religieux, soit la population entière d'un petit Etat de la confédération germanique. En comparant, d'après le *Journal des Débats*, les biens du clergé français en 1789 et ceux du clergé italien en 1864, on trouve qu'en Italie les évêchés, les corporations, les fabriques, les prébendes, jouissent d'un revenu évalué officiellement à 75,266,916 livres italiennes, tandis qu'en France le clergé percevait 133 millions de francs, et que ses revenus pouvaient s'élever sans exagération à un quart de ceux de la France entière. En effet, lorsque le décret du 2 novembre 1789 déclara ses biens propriétés

nationales, ils furent estimés à 1 milliard et 100 millions. Eh bien! ceux du clergé d'Italie montent presque à 2 milliards, c'est-à-dire presque le double de ce que possédait avant la Révolution celui d'une des nations les plus riches et les plus peuplées de la terre. Des chiffres généraux passons maintenant au détail. Ce qui suit est tiré de documents statistiques publiés récemment par le *Journal officiel de Naples* : « Le clergé séculier et régulier de toute l'Italie se composait en 1857-1858 de 189,800 membres, c'est-à-dire 1 religieux sur 142 laïques; ce nombre se divise de la manière suivante : 82,000 dans le royaume de Naples et de Sicile; 40,000 dans les Etats pontificaux; 31,900 dans l'Italie centrale; 16,500 dans les anciens Etats sardes; 10,700 en Lombardie; 8,700 en Vénétie, soit les deux tiers du nombre que contenait Rome, qui en comptait 12,000 à elle seule. Dans un certain moment, il y avait à Naples à peu près 6,270 personnes vouées ou sur le point de se vouer au célibat par suite de vœux religieux, et elles se répartissaient de la façon suivante : prêtres, 3,057; moines et novices, 1,767; nonnes, 1,494; pensionnaires, 352. En y ajoutant les sœurs converses éparses dans les différents refuges, vouées également au célibat par profession, sinon par vœu, et s'élevant approximativement à 2,000, on obtient le chiffre de 9,000, formant plus de la cinquième partie de la population de Naples. Un sur cinq! Quel fléau destructeur a jamais décimé un peuple dans de pareilles proportions? Trois villes d'Italie, Rome, Naples et Palerme, contiennent à elles seules 30,000 individus des deux sexes étrangers au passé, ennemis du présent et inutiles à l'avenir de leur patrie. »

Encore, si les *couvants* n'eussent servi que de refuge aux âmes faibles reculant devant les labeurs de la vie, aux natures paresseuses amies de l'oisiveté et du calme! mais ils servaient aussi de prison aux victimes d'un ordre social inique et imparfait. On sait que la plupart des jeunes filles nobles n'avaient d'autre perspective que de passer leur vie au *couvent*; l'intérêt du nom exigeait que tous les biens passassent à l'ainé de la famille; par conséquent il n'y avait pas d'argent pour les doter; d'autre part, l'orgueil nobiliaire les empêchait d'accepter la main d'un roturier, quelque riche et quelque honorable qu'il fût. Ils étaient plus doux, les peuples anciens qui condamnaient à mort l'enfant mal conformé. On comprend quelle sorte de religieuses devaient faire celles qui s'y voyaient réduites par force, et combien peu de raison on avait de leur reprocher leur inconduite et leurs désordres. Aussi est-ce en partie par ces vocations forcées que les abus les plus effrénés, les moins cachés s'introduisirent peu à peu dans les *couvants*, transformant l'asile de la prière et de la méditation en théâtre de plaisir et de débauche. Ce n'est pas en France seulement, c'est dans tous les pays qu'on peut recueillir des témoignages de ce que nous avançons.

« Cette pratique actuelle des dames vénitiennes, dit le président de Brosses, a beaucoup diminué les profits des religieuses qui jadis étaient en possession de la galanterie. Cependant il y en a encore bon nombre qui s'en tirent avec distinction, je pourrais dire avec émulation; puisque, actuellement que je vous parle, il y a une furieuse brigue entre trois *couvants* de la ville, pour savoir lequel aura l'avantage de donner une maîtresse au nouveau nonce qui vient d'arriver. En vérité ce serait du côté des religieuses que je me tournerais le plus volontiers si j'avais un long séjour à faire ici. Toutes celles que j'ai vues à la messe à travers la grille, causer tant qu'elle durait et rire ensemble, m'ont paru jolies au possible et mises de manière à faire valoir leur beauté. Elles ont une petite coiffure charmante, un habit simple, mais bien entendu, presque toujours blanc, qui leur découvre les épaules et la gorge, ni plus ni moins que les habits à la romaine de nos comédiennes. » On peut voir dans Casanova la confirmation plus explicite de ce qu'avance de Brosses, et les agréables heures que cet aventurier passait, ainsi que l'ambassadeur de France, en compagnie des religieuses du *couvent* de Murano. Tallemant raconte que de son temps il en était de même en Espagne, et que c'était dans les *couvants* que les Espagnols choisissaient ou cachaient leurs maîtresses. Quant à la France, il suffit de rappeler le souvenir de l'abbaye de Chelles, dont la fille du Régent fut abbesse.

Quand on parle d'un semblable sujet et qu'on cherche la vérité de bonne foi, entre tant de documents authentiques laissés par l'histoire, il en est trois qu'on ne saurait passer sous silence : le premier est le procès de *Virginie de Leyva*, religieuse au *couvent* de Mons; le second la *Chronique du couvent de Bajano*; et le troisième les *Mystères des couvents de Naples*, ouvrage publié tout récemment. C'est une sombre histoire que celle de cette orgueilleuse Virginie de Leyva, que la vanité paternelle a, dès le premier jour, condamnée à l'éternelle claustration du *couvent*. Un jour, elle aperçoit Osio, jeune gentilhomme bien tourné, et elle reste interdite à la vue de sa beauté, ne pouvant proférer d'autres paroles que celles-ci : « Ah! quelle belle chose! » C'est la surprise de l'amour, le coup de foudre de la passion, qui renverse les plus forts comme les plus faibles. Les Perses ont une

jolie légende pour exprimer ce phénomène psychologique. « Joseph, dit cette tradition, était le plus beau des mortels; les suivantes de la femme de Putiphar reprochaient à celle-ci de s'être laissé séduire par lui, quand tout à coup il vint à entrer. Elles furent si frappées de sa beauté, que, continuant de couper un citron, elles se coupèrent les mains sans y faire attention. » C'est à une surprise de ce genre que succomba Virginie de Leyva. En vain son habit lui rappelait qu'elle était religieuse, une voix plus forte lui criait qu'elle était femme. « J'ajouterais que malgré les prières de toute sorte que je fis, dit-elle dans son interrogatoire, et les coups de discipline que je me donnai jusqu'à faire jaillir le sang, pour rompre toute relation avec Osio, il me paraissait que j'étais entraînée par le diable. Je sentais que mon cœur était tellement tourmenté que je ne pouvais pas me défendre de le voir et de me rendre partout où il se trouvait. De sorte que lorsqu'il m'écrivait et me supplia de nouveau de nous voir, je retournai vers cette porte et je retombai dans le péché. Je fus prise d'une telle tristesse, que j'en fis une maladie qui m'obligea de garder le lit pendant trois mois. » Virginie de Leyva est la sœur de cette Italiennne qui, désespérée d'avoir cédé à son amour, le tue et se tue avec lui, toutefois après avoir eu bien soin de se confesser auparavant. Une fausse interprétation de la religion a amené chez toutes les deux des résultats également criminels.

Ce commerce dura sept ans; deux enfants en résultèrent. La prieure savait tout; mais elle n'osait contrarier les amours d'une religieuse si puissante, qui avait mille moyens de se venger. Une servante menaça de parler si on ne lui donnait une bonne somme; on l'assassina. Tous ces faits arrivèrent à la connaissance de saint Charles Borromée, qui fit une enquête et condamna Virginie de Leyva à être murée dans une étroite prison, où elle passa le reste de ses jours.

Non moins curieuse est l'histoire du *couvent* de Bajano, *couvent* napolitain destiné à servir de refuge aux filles nobles que la vanité et l'ambition condamnent à une reclusion perpétuelle. Là aussi ce sont les mœurs du xvi^e siècle, époque violente qui emprunte à la domination espagnole quelque chose de barbarement féroce. Giulia Carracciolo et Agnese Arcanotte, religieuses de ce *couvent*, ont à se venger de deux de leurs compagnes qui ont tenu sur leur compte des propos inconsidérés. Une nuit que les amants de ces deux religieuses doivent venir les voir, elles les font assassiner par leurs frères, qui vengent ainsi leur honneur outragé. Les infortunées n'ont que la force de se traîner dans le jardin du *couvent* pour y mourir. Malgré leur douleur et leur effroi, les deux religieuses ont assez de présence d'esprit pour faire enlever et enterrer ces cadavres, qui eussent pu compromettre l'honneur du *couvent*. On parla, durant quelques jours, de ces deux jeunes seigneurs; mais la chose n'étant pas rare à cette époque, l'affaire fut bientôt oubliée. L'abbesse, qui avait été témoin de cette sanglante tragédie, devenant importune et dangereuse; on résolut de s'en débarrasser. Les religieuses lui firent donner du poison par sa servante, qu'elles corrompirent en lui facilitant les moyens de faire entrer dans le *couvent* son beau-frère, dont elle était amoureuse. Un dernier crime vint mettre la curie épiscopale sur la trace des abominations qui se passaient chaque jour au *couvent* : la religieuse Candida, ayant fait place à son amant dans la caisse d'un piano pour l'introduire dans le cloître, le trouva étouffé quand elle vint le délivrer de sa prison. On fit disparaître non-seulement le piano et le cadavre qu'il renfermait, mais encore l'homme qui l'avait apporté. L'archevêque ayant découvert ce tissu de crimes jura, non point de réformer le *couvent*, mais de le détruire entièrement. Son vicaire instruisit la procédure, recueillit les témoignages, et, selon ce qui se pratiquait alors aussi bien dans la justice civile que dans la justice ecclésiastique, la sentence fut prononcée sans qu'aucune des religieuses accusées eût été entendue ni interrogée. Alors commença l'acte le plus tragique de ce drame sanglant; le vicaire, accompagné de deux évêques, vint lire aux religieuses le jugement et assister à son exécution. Clara et Eufasia, qui avaient empoisonné l'abbesse, devaient mourir par le poison; les autres, dépouillées de l'habit religieux, devaient être enfermées pour le reste de leurs jours. A peine cette lecture fut-elle terminée qu'une religieuse nommée Zenobia, se précipitant sur sa tante Helena, qui l'avait livrée au duc Nardo pour se faire nommer abbesse, la frappa d'un coup de couteau. Une seconde, Camilla, s'élançant par une fenêtre dans le jardin; une troisième enfin, Laura, se perça le sein d'un stylet. Malgré cet assassinat et ces suicides, le vicaire ne poursuivit pas moins l'exécution de la sentence. Se tournant vers les deux sœurs condamnées à mort :

« Vous devez quitter cette vie, leur dit-il, pour apaiser le courroux du ciel, si toutefois Dieu daigne vous pardonner. Vos supérieurs et vos juges, en considération de la noblesse de vos familles, ont bien voulu vous dispenser de toute la rigueur de la justice ecclésiastique, en éloignant de vous l'ignominie d'une sentence exécutée en public; ils ont donc résolu, d'après les préceptes de la charité de Jésus-Christ, de vous faire terminer vos jours dans l'enceinte de ce lieu sacré et au moyen du

poison. » C'était un souvenir de saint Bernard, qui savait que l'Eglise a horreur du sang, et qui recommandait de laisser mourir de faim les moines rebelles. Clara, prenant alors des mains d'un satellite le vase qui contenait le poison, dit à Eufasia : « Portons cette santé de mort à ce salimbanque des âmes. » Et comme elle voyait sa compagne hésiter, elle lui reprocha son attachement à une vie aussi malheureuse, et cette lâcheté qui, disait-elle, « égalait celle de ces prêtres qui n'ont pas honte d'assassiner des femmes abandonnées du monde entier. » L'agonie fut longue et douloureuse, et Clara, trouvant la mort trop lente à venir, s'empara d'un poignard déposé sur la table et se l'enfonça dans le cœur jusqu'à la garde. Le chroniqueur termine ainsi son récit : « Cet acte de courage, pour ne pas dire ce dernier forfait, terrifia les juges restés impassibles jusqu'à ce moment. Ils se précipitèrent en désordre hors de cette enceinte, qu'ils venaient d'ensanglanter par une procédure dans laquelle toutes les lois de la justice et de l'humanité avaient été indignement violées. » Le *couvent* de Bajano fut rasé, et aujourd'hui encore le Napolitain n'entend pas prononcer son nom sans terreur.

Mme Enrichetta Carracciolo, qui est notre contemporaine, nous a raconté son histoire dans un livre intitulé : les *Mystères des couvents de Naples*, écrit aussitôt que l'arrivée de Garibaldi lui eut permis de quitter un séjour qui lui était odieux et où si longtemps elle avait été retenue par force. Elle aussi avait été faite religieuse malgré elle; on l'avait amenée au *couvent* par ruse, et depuis elle y était restée. Quand elle laissait voir l'espérance de quitter un séjour odieux, ses compagnes lui répondaient : « Saint Benoît ne vous laissera pas partir, il ne lâche plus ceux qu'il tient une fois. » Dans ce livre, elle fait une peinture vraie et terrible de l'intérieur d'un *couvent*; elle décrit cette espèce d'atrophie morale où arrivent ces femmes qui n'ont d'autre aliment à donner aux facultés du cœur et de l'esprit que l'amour d'un confesseur, de petites querelles, de mesquines intrigues. Les unes, et ce sont les plus heureuses, arrivent à l'abâtissement le plus complet; d'autres, l'âme desséchée par cette vie factice, arrivent à posséder au suprême degré tous les défauts de la femme, sans conserver aucune de ses qualités; chez quelques-unes enfin, sous l'empire de cette solitude, l'imagination s'exalte de plus en plus et les conduit au suicide ou à la folie.

Dans ces trois récits de nature et d'époques diverses, on voit ressortir un seul fait pour expliquer, sinon justifier ces erreurs, ces désordres, ces intrigues : la volonté forcée, la liberté violée. Ce sont ces deux causes qui ont détourné les passions humaines de leur cours naturel et ont transformé en héroïnes de vices, de crimes et d'impudicité, celles que la nature avait créées pour être de chastes épouses, de bonnes mères de famille. Aussi le même cri sort de la bouche des victimes dont nous venons de parler, comme une protestation unanime, avec un accent de douleur et de vérité auquel il n'est pas possible de se méprendre. C'est Giulia Carracciolo qui, oubliant toute mesure en entendant l'anathème prononcé contre elle, répond au vicaire : « Qu'elle a juré au pied de l'autel un je ne sais quoi, mais qu'elle savait bien qu'il était au-dessus de son pouvoir de rien promettre qui pût tourner contre elle-même. Vous, ministre du ciel, venez-vous ici pour rencherir sur la cruauté de ma famille, et pour me rappeler à cet âge où, incapables que nous sommes des choses du monde, on sait, en nous trompant, nous y faire renoncer? » C'est Virginie de Leyva, disant à l'archevêque Borromée : « Vous m'avez miso malgré moi en religion, vous m'avez fait prononcer mes vœux avant l'âge, je ne suis pas vouée aux autels par ma volonté, mais par la contrainte. Aussi ma profession religieuse est nulle. Il faut me marier; j'ai fait mon choix, unissez-moi à l'homme que j'ai choisi. » C'est Enrichetta Carracciolo disant au cardinal Riario : « Avec ce costume abhorré de tous, j'aurais honte de me montrer et de prendre part à une fête. Je ne réclame ma délivrance que pour reconquérir un bien suprême auquel j'ai renoncé par inexpérience, par faiblesse, par la force des choses. »

Si, depuis quelques années, le nombre des *couvants* s'est considérablement accru chez nous, il ne faut pas s'en effrayer; c'est une recrudescence passagère, et l'opinion publique s'est parfaitement rendu compte que cette institution, bonne et utile autrefois, ne peut être que nuisible dans notre organisation moderne. Quelques-uns ont invoqué en faveur des *couvants* le bien qu'ils faisaient, les aumônes qu'ils répandaient; notre siècle n'a pas montré moins de sollicitude pour les malheureux, et il s'est montré plus éclairé dans les secours qu'il leur a portés. Les *couvants* encourageaient la mendicité, l'ignorance, et en croyant faire du bien ils produisaient au contraire un mal incalculable. La société moderne a glorifié le travail, elle arrivera à supprimer la pauvreté, elle relèvera la nature humaine, donnera le sentiment de sa dignité au dernier de ses membres; l'oisiveté, la paresse et le vice seront seuls privés d'une pitié qu'ils ne méritent point.

Terminons par l'énumération des *couvants* qui existaient à Paris seulement, avant 1789 : *Couvants d'hommes*. Augustins du grand

couvent, petits augustins, augustins de la place des Victoires, barnabites, bénédictins de Saint-Germain-des-Près, bénédictins anglais, blancs-manteaux, capucins de Saint-Honoré, capucins du Marais, capucins de la Chaussée-d'Antin, carmes, carmes billets, carmes deschaux, frères de la charité, chartreux, Cluny, cordeliers, Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, Saint-Devis-de-la-Châtre, doctrinaires, doctrinaires de Saint-Julien-des-Ménétiers, doctrinaires du faubourg Saint-Antoine, feuillants, feuillants Saint-Honoré, jacobins de Saint-Dominique, jacobins de Saint-Honoré, jacobins de Saint-Jacques, mathurins, minimes, oratoriens, oratoriens de Saint-Honoré, pères de Nazareth, pères de Saint-Lazare, Picpus, prémontrés réformés, récollets, religieux de Saint-Martin-des-Champs, théatins, Saint-Victor.

Couvants de femmes. Abbaye-au-Bois, Sainte-Agnès, religieuses anglaises, annonciades, Saint-Antoine, augustines anglaises, religieuses de l'Assomption, Sainte-Aure, Ave-Maria, ursulines de Sainte-Avoye, chanoinesses de Belle-Chasse, filles pénitentes du Bon-Pasteur, prieuré de Bon-Secours, religieuses du Calvaire, religieuses du Calvaire de Vaugirard, capucines, carmélites, carmélites du faubourg Saint-Jacques, carmélites de la rue de Grenelle, filles de Saint-Chaumont, religieuses du Cherche-Midi, religieuses de la Conception, cordelières, cordelières de la Croix, filles de la Croix, filles de la Croix de Charonne, filles de la Croix de la rue Saint-Antoine, filles de la Croix du faubourg Saint-Marceau, Sainte-Elisabeth, filles de l'Enfant-Jésus, feuillantes, filles-Dieu, hospitalières, hospitalières de la place Royale, hospitalières de la Roquette, filles de l'Institution, filles de Saint-Joseph, filles de la Madeleine, madeleines du Trensail, Saint-Margloire, Sainte-Marguerite, religieuses de Saint-Michel, miramionnes, religieuses de la Miséricorde.

A ceux qui trouveraient un peu rembruni cette photographie des *couvants*, nous répondons que ceci n'est plus heureusement la peinture des mœurs actuelles; on y est en plein moyen âge, à cette époque où les plus grandes familles se débarrassaient d'une jeune fille en la plongeant dans un *couvent*. Aujourd'hui que les vœux perpétuels sont sagement interdits par nos lois, et qu'une véritable vocation ou l'exaltation religieuse a remplacé la contrainte, le tableau serait beaucoup moins sombre que celui que nous avons présenté. On ne voit plus de ces grandes dames se retirer dans un *couvent* pour y opérer leur salut avec éclat, et mêler à la galanterie une dévotion hypocrite. Parmi celles qui vont chercher une retraite dans ces asiles, quelques-unes s'y consacrent au soin des malades et à l'éducation, et, pour celles-ci, nous ne faisons nulle difficulté de reconnaître le dévouement dont elles donnent des preuves multipliées.

Couvent (LE) ou les Fruits du caractère et de l'éducation, comédie en un acte et en prose, de Laujon, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Nation (Théâtre-Français), le 16 janvier 1790. La marquise de Sincère, dont le fils doit épouser Mlle de Pierville, pensionnaire dans un couvent, prend le nom d'une maîtresse de musique et de dessin, et vient, sans être connue de sa bru, étudier son caractère. Dès la première conversation, elle s'aperçoit que cette jeune personne est un assez mauvais sujet. Dans la même visite, elle a occasion de voir la sœur Saint-Ange, qui avait été aimée de son fils, mais dont le défaut de fortune lui avait fait refuser l'alliance. Un entretien de quelques instants avec la sœur Saint-Ange lui fait découvrir en elle tant de douceur et d'honnêteté, tant de qualités essentielles enfin, que la marquise lui offre la main de son fils. Une jolie scène a été remarquée dans cet ouvrage, celle où la sœur Saint-Ange, montrant ses dessins, s'aperçoit que les têtes qu'elle a voulu dessiner d'imagination se ressemblent toutes, et qu'elle a toujours fait, sans le savoir, le portrait du fils de Mme de Sincère. Le parloir d'un couvent, les grilles, le tour et l'intérieur d'un cloître, le costume des religieuses, tout cela parut singulier au théâtre. Une telle nouveauté excita la surprise et les applaudissements, à cette époque où toutes les corporations religieuses étaient supprimées. A l'Ambigu, un ballet-pantomime venait de mettre pour la première fois, de notre temps, l'habit monacal sur la scène. Ce ballet s'appelait *Dorothée*; mais jamais encore on n'y avait reproduit le caquetage du couvent. Cette idée, renouvelée des premiers âges de notre théâtre, fit réussir l'ouvrage, qui renferme au surplus quelques détails intéressants. Mlle Constat y remplissait le rôle de la sœur Saint-Ange. Le *Couvent* était loin encore, pour les tendances et la forme, de ces pièces qui se multiplièrent ensuite, et dont la plupart étaient assez grossières, où les moines et les religieuses jouaient le plus ordinairement des rôles fort peu exemplaires. Laujon se montrait assez inoffensif; la petite action qu'il avait déroulée avec beaucoup de finesse pouvait se passer sans le moindre inconvénient dans un pensionnat laïque, et la guimpe n'y figurait que pour y apporter une nouveauté piquante, sans aller plus loin que l'innocente plaisanterie de Vert-Vert. M. Théodore Muret, qui a

commis une erreur de date en citant le *Couvert*, prétend qu'il s'en fallait de beaucoup que Laujon, l'ex-commensal et poète intime de la maison de Condé, fût un révolutionnaire. On sait comment, raconte-t-il dans son *Histoire par le théâtre*, on sait comment, sous la Terreur et pressé par ses amis, cet aimable épicurien se décida bon gré mal gré à sauvegarder sa liberté, son existence peut-être, par quelques couplets patriotiques, et comment il les signa : *LAUJON, sans-culotte POUR LA VIE*. Cette discrète et fine réserve satisfaisait sa conscience, et l'on n'entendit pas, ou peut-être ne voulut-on pas entendre malice à l'équivoque.

Couvert (LE) ou le **Cloître**, tableau de Philippe Wouwerman, musée de Dresde. Dans la cour d'un couvent dont les murailles sont festonnées de touffes de parietaires, des capucins distribuent des secours à des pèlerins et à des mendiants. Un des moines, placé à gauche sur le perron du monastère, verse du bouillon dans une écuelle que lui présente un pèlerin; un cul-de-jatte, accroupi au bas de l'escalier, tend un pot pour être servi à son tour. Plus près de nous, un enfant montre joyeusement à son père et à sa mère la ration qu'il vient de recevoir; le père a une hotte et une paire de souliers attachées sur le dos; la mère tient un enfant dans ses bras. D'autres pauvres sont groupés dans le fond de la cour, à droite, près de la porte par laquelle entre un âne chargé, suivi de deux capucins. A droite, un autre capucin dépose à terre des barils que vient d'apporter un cheval blanc; celui-ci profite d'un moment de répit pour tondre l'herbe qui pousse entre les pavés de la cour. Ce tableau a été payé 700 livres à la vente Le Noir à Paris, en 1749; il a été lithographié par Hanfstängl sous le titre que nous lui donnons, et par Moyreau sous celui de *l'Aumône des capucins*.

Couvert (LE) ou le **Cloître**, tableau de Ruysdaël, galerie de Dresde. Au fond d'une vallée qui s'ouvre devant nous, de gauche à droite coule une petite rivière dont l'eau limpide rebondit et écume contre de grosses pierres, au premier plan. Un peintre assis au milieu des roseaux, près de cette cascade, esquisse le paysage; il tourne le dos au spectateur. Plus à droite, un chasseur, le fusil à la main, se dirige vers un bouquet de grands arbres, parmi lesquels on distingue un bouleau desséché. Sur la rive opposée, à gauche, s'élève le couvent (les Allemands disent le cloître, *kloster*), vieil édifice à demi ruiné, que dominent de hautes collines boisées et qu'éclaire de la façon la plus heureuse la lumière venant du fond. Sur le devant du tableau, toujours à droite, deux pêcheurs munis de carreaux sont entrés jusqu'à mi-jambe dans la rivière; un peu plus loin, un paysan, monté sur un âne, fait abreuver ses vaches. On aperçoit à l'extrémité de la vallée quelques habitations rustiques. Ce beau paysage a été lithographié par Hanfstängl.

Couvert sous les armes (LE), tableau de M. Vibert, Salon de 1868. La scène se passe en Espagne, à l'époque de la guerre d'indépendance, en 1811. Vingt moines en frocs bruns, affublés de gibernes énormes et armés de mousquets rouillés, sont alignés sous les arcades d'un cloître. Un officier à grosse bedaine, vêtu d'un habit vert et faisant plier son épée comme une badine, commande l'exercice; un caporal exécute les mouvements, que les moines répètent avec une maladresse comique. Trois autres moines sont en sentinelle à la porte du cloître. Ce petit tableau, exécuté avec beaucoup de finesse, a été très-remarqué au Salon de 1868 et a valu une médaille à son auteur. La gaucherie de ces moines improvisés soldats, leur harnachement grotesque, donnent à la scène une apparence de caricature; mais la sérieuse énergie des têtes, dit M. Paul de Saint-Victor, l'enthousiasme ardent qu'elles expriment, arrêtent le rire prêt à éclater. On sent qu'il y a une croisade derrière cette capucinade, et des héros sous ces oripeaux. — Ces gens défendent leur pays indignement envahi, dit à son tour M. H. Fouquier, et, par une ironie du sort, ces capucins sordides, ignorants et fanatiques, représentent la liberté de l'Europe menacée, hélas! par la France, cela au lendemain de la Révolution!

COUVER v. a. ou tr. (kou-vé — du lat. *cu-bare*, être couché, qui se rattache à la racine sanscrite *ct*, être étendu, reposer, dormir, d'où un grand nombre de mots, dans les langues aryennes, qui se rapportent au lit, au sommeil, à la chambre à coucher, etc.). Se tenir dessus pour échauffer et faire éclore, en parlant des œufs d'un oiseau : *Les poules couvent assez volontiers des œufs de cane. Les Egyptiens savaient, par une fécondité artificielle, faire éclore des poulets, sans faire couvrir les œufs par des poules.* (Rollin.)

— Par ext. Faire naître :

D'un roi toujours la matière se trouve,
C'est Jean, c'est Paul, c'est mon voisin, c'est moi.
Tout œuf royal éclôt sans qu'on le couve;
Faites un roi, morbleu, faites un roi!

BÉLANGER.

— Avoir en soi à l'état latent : *Je crains qu'il ne couve une longue maladie. L'air calme couve une pluie.* (Desc.)

... Ces grands mouvements
Couvrent en leurs fureurs de piteux changements.

RÉGNIER.

— Fig. Nourrir, entretenir, préparer, développer secrètement : *Vous avez couvé le feu profane dans votre cœur.* (Mass.) *Il y a longtemps que je couve ce feu dans le fond de mon cœur; voilà ma bile purgée.* (Volt.) *Il ne faut pas fatiguer la femme de choses nouvelles, mais la laisser doucement repasser, rêver, couvrir celles qu'elle a déjà reçues.* (Michelet.) *La réflexion couve les idées, les seconde et les multiplie.* (Alibert.)

Quel que soit le destin que couve l'avenir,
Terre, enveloppe-toi de ton grand souvenir.

LA MARTINIÈRE.

— Couvrir des yeux, du regard, ou simplement Couvrir, Regarder passionnément : *Plus la mort approche, plus il couvrait des yeux son misérable trésor.* (Mass.) *L'œuvre couvait sa fille, comme si elle eût été d'or.* (Balz.)

Messire Jean Chouart couvait des yeux son mort,
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor.

LA FONTAINE.

— Absol. Se tenir sur des œufs pour les chauffer et les faire éclore : *Il donne pouvoir à un homme, qui n'a d'autre ministère que de siffler des serins au flageolet, et de faire couvrir des canaris.* (La Bruy.) *Diphile retrouve ses oiseaux dans son sommeil; lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche, il rêve, la nuit, qu'il mue ou qu'il couve.* (La Bruy.) *Les femelles ne demandent à couvrir que quand leurs puissances pour la génération se trouvent amorties et presque épuisées.* (Buff.)

Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore
A la hâte.

LA FONTAINE.

— v. n. ou tr. Être entretenu, nourri, préparé sourdement : *Le feu couve sous la cendre.*

Tant qu'aucun souffle ne l'éveille,
L'humble foyer couve et sommeille.

LA MARTINIÈRE.

Être préparé, mûri, se développer sourdement; exister en secret : *Laissez couvrir ce projet; il grandira bien vite. En Russie, un esprit de révolte couve dans l'armée.* (De Custine.) *Le besoin de l'égalité couve toujours, quoique souvent inaperçu, dans le fond des peuples.* (Ballanche.) *Les grandes idées couvent longtemps dans les esprits avant de s'y préciser.* (Jouffroy.) *Les haines et les vengeances couvent sous l'orgueil mécontent.* (Lacordaire.)

Amie, il faut aimer quand le feu couve encore.
SAINTE-BEUVE.

— Feu qui couve sous la cendre, Passions qui ne se montrent pas encore, mais qui se développent sourdement et finiront par éclater : *Le feu terrible, qui paraissait presque éteint, couvait sous la cendre, pour éclater bientôt avec plus de fureur que jamais.* (J.-J. Rouss.)

C'est le feu de l'Etna qui couvait sous la cendre.

VOLTAIRE.

Se couvrir v. pr. Être couvé : *Ces œufs se couvent en peu de jours.*

— Fig. Être préparé en secret, sourdement : *Soyez fidèle à Dieu, et ne mettez point d'obstacle, par vos péchés, aux choses qui se couvent.* (Boss.) *Tous les gens un peu pénétrants vivent bien qu'il se couvrait, au sujet de mon livre et de moi, quelque complot qui ne tarderait pas d'éclater.* (J.-J. Rouss.)

COUVERA, le dieu des richesses, fils du mouni Visravas, dans la mythologie indoue. Il obtint de Brahma, par sa piété, la possession de l'île de Lanka (Ceylan), où les chemins, dit-on, sont couverts de poudre d'or. Il en fut chassé par son frère Râvassa, et se retira sur le mont Kelasa, où est sa capitale nommée Alakâ. Comme le Plutus des Grecs, ce dieu est difforme; il est lépreux, il a trois jambes et huit dents; à la place d'un de ses yeux, il a une tache jaune; dans sa main, il tient un marteau. Du reste, sa cour est brillante; elle est fréquentée par les nymphes et les musiciens du ciel. Il a un ordre de demi-dieux, appelés yakchas, attachés à son service et chargés de la garde de ses jardins et de ses trésors. Ces trésors divins sont personnifiés et au nombre de huit. On les représente avec un vase d'où ils répandent la richesse particulière dont ils sont les gardiens. Le dieu est porté sur un char magnétique appelé Pouchpaka, et qui se meut de lui-même, au gré de celui qui le monte; il est habillé de couleur rose, sa tête est ceinte d'une couronne et sa main porte le sceptre.

COUVERCLE s. m. (kou-vèr-kle — lat. *cooperculum*, de *cooperire*, couvrir). Appareil complètement mobile ou mobile autour d'un centre, pour couvrir une ouverture d'une dimension plus ou moins large : *Le couvercle d'une marmite, d'un pot, d'une boîte. Polyphème referme la porte sur nous avec cet horrible rocher, qu'il remue avec la même aisance que si c'eût été le couvercle d'un carquois.* (Fén.)

Ensuite sont brossés, d'un zèle intelligent,
Les blagues de velours, les couvercles d'argent.

BARTHELEMY.

... Je vais moi-même sur ma tête
Faire choir du tombeau le couvercle pesant.

V. HUGO.

— Prov. obsc. *Il n'est si méchant pot qui ne trouve son couvercle.* Il n'est si laide fille qui ne trouve à se marier. Régénier a donné à ce proverbe une forme plus libre encore :

... Il n'est si décrépité
Qui ne trouve, en dormant, couvercle à sa marmite.

RÉGNIER.

COUVERIE s. f. (kou-ve-ri). V. COUVERSON.

COUVERO s. m. (kou-ve-ro). Ichtyol. Nom vulgaire de l'aloise.

COUVERSEAU s. m. (kou-vèr-sô — rad. *couver*). Tapisserie dont on couvrait autrefois les meubles.

— Techn. Planche mince qui sert de couvercle à une meule de moulin.

COUVERSEL s. m. (kou-vèr-sèl). Ancienne forme du mot COUVERCLE.

COUVERT, **ERTE** (kou-vèr, èr-te — rad. *courir*) part. passé du v. Couvrir. Caché ou garanti par quelque chose qui est placé dessus : *Un pot couvert. Une maison couverte en ardoises.*

— Vêtu : *Pourquoi les femmes sont-elles moins couvertes que les hommes? Les oiseaux sont chaudement couverts.*

Dans ce désordre affreux, à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante.

RACINE.

Il qui a son chapeau sur la tête : *Restez couverts.*

— Qui a sur soi; qui est souillé, barbouillé : *Terrain couvert de pierres. Visage couvert de sang. Corps couvert de plaies. L'Égypte était, tous les ans, couverte par le débordement du Nil.* (Boss.)

Tu gémiss, et tes yeux de larmes sont couverts.

VOLTAIRE.

Je les vois, haletants et couverts de poussière,
Braver, dans ces travaux chaque jour répétés,
Et le froid des hivers et le feu des étés.

VOLTAIRE.

Il qui est atteint de, souillé par : *Une famille couverte de honte. Un tyran couvert du sang de ses sujets.*

... Bientôt nos amis
Viendront couverts du sang que je vous ai promis.

RACINE.

— Dominé, étouffé, en parlant d'un bruit : *Une voix couverte par des éclats de rire.*

— Comblé : *Être couvert d'applaudissements. Revenir couvert de lauriers.*

— Compensé, balancé : *Des frais couverts par les recettes.*

— Caché, dérobé à la vue : *Maison couverte par des bosquets.* Il Voilé de nuages : *Ciel couvert. Temps couvert.* Il Déguisé, secret : *La nature est couverte d'un voile impénétrable.* (Pasc.) *Le feu, tantôt couvert, tantôt soufflé avec violence, désoilait ces beaux climats.* (Volt.)

Mais tenons, s'il se peut, notre douleur couverte.

MOLIÈRE.

Votre empire n'est plein que d'ennemis couverts.

RACINE.

Ecoute-t-il Jason, quand sa haine couverte
L'envoya sur nos bords se livrer à sa perte?

CORNEILLE.

Un perfide est à craindre en sa marche couverte;
Même au sein des succès, il trame votre perte.

FR. DE NEUFCHÂTEAU.

Il qui dissimule, qui tient ses sentiments secrets : *Un homme, c'est un caractère couvert. Je savais par mes amis le dessous des cartes; ils me m'avaient pas en aucune façon du monde.* (C. de Retz.)

— Protégé par un obstacle interposé : *La France est couverte à l'ouest, au sud et à l'est.* Il Défendu, sauvegardé, protégé :

Que l'accusé, couvert de votre autorité,
Sorte de son palais et parle en liberté.

M.-J. CHÉNIER.

— Particulièrement. Accouplée à son mâle : *Une brebis couverte par un bélier.*

— Allée couverte. Allée dont les arbres unissent leurs branches au-dessus de la tête des promeneurs.

— Pays couvert, Pays boisé.

— Mots, termes couverts, Paroles cachant un sens réel sous un sens apparent : *Parler à mots couverts.*

... Sa semonce, [nonce
Quoique en termes couverts, très-clairement m'annonce
Que j'ai trop de défauts pour mériter ses vœux.

DESMARIS.

Il Paroles qui cachent un sens obscène sous une apparence innocente.

— Clos et couvert, Logé dans une habitation qui a des portes et un toit : *Le locataire a droit d'être clos et couvert.* Il Se tenir, demeurer clos et couvert, Rester tranquille chez soi :

Je n'ai point encore eu de passion pour elle,
Et si je n'avais eu celle de voir le roi,
Je serais demeuré clos et couvert chez moi.

POISSON.

— Servir quelqu'un à plats couverts, Lui faire, des demi-confidences, le plus souvent dans l'intention de le tromper.

— Mar. Batterie couverte, Batterie de l'entre-pont.

— Art milit. Chemin couvert, Chemin protégé par un parapet contre les projectiles ennemis : *C'est une forteresse gothique, avec des cours intérieures, des fossés, des chemins couverts.* (Chateaub.)

— Bours. Créancier couvert, Celui à qui l'on a fourni une couverture, une garantie de paiement : *Le parterre, qui a été plus ou moins syndié, sait que tout syndic est un créancier couvert.* (Balz.)

— Comm. Vin couvert, Vin rouge haut en couleur : *Il y pleut du vin couvert quand le temps est chargé.* (Fén.) Il Drap couvert, Drap dont le poil a été laissé trop long.

— Blas. Se dit d'un château ou d'une tour qui a un toit pointu : *De Leydet : De gueules, à la tour ronde couverte d'or.* Il On dit aussi PAVILLONNÉ.

— Jeux. Carte couverte, Carte sur laquelle on a mis de l'argent. Il Dame couverte, Dame doublée. Il De ou domino couvert, Domino qui est le dernier de sa série, et du côté duquel on ne peut plus jouer.

— Mus. Dans les parties de cymbales, ce mot indique les passages où ces instruments doivent être couverts d'un drap, pour que le son en soit voilé. Il Intervalle couvert, Intervalle caché. V. CACHÉ.

— Entom. Ailes couvertes, Ailes de coléoptères qui se cachent entièrement sous les élytres.

— Bot. Fruit couvert, Celui qui est complètement enveloppé par le calice.

— Antonyme. Découvert.

COUVERT s. m. (kou-vèr — rad. *courir*). Abri, logement : *On donne le couvert à des passants embarrassés de leur gîte.* (J.-J. Rouss.) *J'avais, au bord du ruisseau, une maison américaine; j'en traitai demander le vire et le couvert, et fus bien reçu.* (Chateaub.) *Capituler, c'est préparer le vire, le couvert, le loier, l'instruction, la dignité aux générations futures.* (F. Bastiat.)

Point d'autre couvert que ces rocs.

LA FONTAINE.

Il Ombre, abri fourni par les branches et les feuilles des arbres : *Il espère qu'en moins de vingt années le jeune bois lui donnera un beau couvert.* (La Bruy.) *Le sombre couvert des sapins offre à la gémotte un asile inviolable.* (Toussenel.)

— Enveloppe dont on entoure un paquet ou une dépêche. Il Adresse écrite sur le couvert d'une dépêche ou d'un paquet : *On m'a déjà adressé quelques volumes sous le couvert du général Miollis.* (P.-L. Courier.)

— Nappe et divers objets qu'on place sur la table, immédiatement avant le repas : *Mettez le couvert. Otez le couvert. Que la salle à manger soit éclairée avec luxe, et le couvert d'une propreté remarquable.* (Brill-Sav.)

Le couvert était mis en ce lieu de plaisance.

BOILEAU.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.

LA FONTAINE.

Il Table servie :
Puissons-nous dans cent ans, aussi vieux que Nestor,
A ce même couvert nous réunir encore!

BERCHOUX.

Il Serviette et divers ustensiles de table à l'usage de chaque convive : *Mettez le couvert de monsieur. Une table de trente couverts.*

Quel éclat! quel fracas! quelle diable de viet!

Quoi! quarante couverts et la table remplie!

DESTOUCHES.

Il Cuiller et fourchette assortis : *Avec ça qu'on vit de l'air du temps! Il a fallu mettre hier deux couverts au mont-de-piété.* (L. Reybaud.) Il Etui contenant une cuiller, une fourchette et un couteau : *Il porte toujours son couvert en voyage.*

— Grand couvert, petit couvert, Repas solennel, repas sans cérémonie. Il Se dit particulièrement des repas des rois et des princes : *Elles mangèrent à leur petit couvert.* (Volt.)

Avec pompe on le couche, on l'habille, on le sert,
Et Mondor, au village, est à son grand couvert.

DESTILLE.

— Avoir son couvert mis chez quelqu'un, Être toujours reçu à dîner chez lui : *Il eut son couvert mis dans les maisons les plus distinguées de la ville.* (Balz.)

— Fortif. Glacis qui couvre un chemin de ronde : *Le corps de troupe sorti de ce couvert manœuvrait pour nous prendre en flanc.* (Chateaub.)

— Blas. Edifice couvert d'une toiture.

— Loc. adv. A couvert, A l'abri des injures du temps : *Se mettre à couvert sous un arbre. Les troupeaux ne pouvaient trouver d'étables pour y être mis à couvert.* (Fén.) Il Hors de toute atteinte, de tout danger : *Mettez sa fortune, son honneur, sa réputation à couvert. Que ceux qui ont peur se mettent à couvert derrière moi.* (Louis XII.) *Je ne m'oppose à rien de ce que vous pourrez juger à propos pour nous mettre à couvert.* (J.-J. Rouss.) *Moins on tient de place, plus on est à couvert.* (B. de St-P.) *Le langage parlementaire a pour but de mettre la brutalité à couvert derrière des périphrases entortillées.* (A. Karr.)

Il n'est pas de ces rois qui, loin du bruit des armes,
Sous des lambris dorés donnent ordre aux armées,
Et, traçant en repos d'ambitieux projets,
Prodiguent à couvert le sang de leurs sujets.

CORNEILLE.

Il On lit souvent dans les auteurs du xiv^e et du xv^e siècle que l'on servit à couvert. Cette

expression fait allusion à l'usage où l'on était de couvrir les mets que l'on mettait devant les personnes à qui l'on voulait rendre des honneurs particuliers. On couvrait les plats et les épicés placés près d'eux. Si on leur offrait des dragées, le drageoir était couvert d'une serviette. C'est ainsi qu'en usait le vassal recevant son suzerain, le comte recevant un duc ou un prince du sang, etc. Ce n'était pas seulement un honneur qu'on rendait aux grands, c'était aussi une assurance de plus qu'on leur donnait contre la crainte du poison, ce qui n'empêchait pas l'essai que faisait de chaque mets un écuyer spécial.

— Bours. *Vendre à couvert*, Vendre des valeurs qu'on a en sa possession au moment même du marché. *Être à couvert*, Avoir des garanties assurées pour le solde d'une créance.

— Loc. prépos. *A couvert de*, A l'abri de : *Se mettre à couvert de la pluie, du feu, de la bise. Être à couvert du canon, de la fusillade, de la bombe.* *À l'abri, sous la protection de : Ils se mirent à couvert d'un bois.* Vieilli en ce sens. *Fig.* En sûreté contre : *Je ne me vante pas d'être à couvert des surprises de la vanité.* (Lamotte.) *Qu'il est doux de vivre dans un pays où les lois nous mettent à couvert de la volonté des hommes!* (St-Evrein.)

Evvard seul, en un coin prudemment retiré,
Se croyait à couvert de l'insulte sacré.

BOILEAU.

... Il entre, et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire.

LA FONTAINE.

— Sous le couvert de, En prenant prétexte de : *Sous le couvert de la loi, il s'accomplit d'horribles injustices. Il déchire ses amis sous le couvert de la franchise et de l'impartialité.*

— Syn. Couverts (a), à l'abri. V. ABRI (A L').

— Encycl. L'antiquité ne connaissait pas nos longues et énormes tables, entourées de nombreux convives, surchargées de cristaux, de vaisselle plate et de candélabres. A quelques exceptions près, les repas avaient toujours lieu en petit comité; le nombre des convives n'était ordinairement que de trois, le nombre des Grâces, ou de neuf, le nombre des Muses. On apportait souvent la table toute servie, et on la remportait pour la remplacer par une autre qui contenait le second service; de là les expressions de *mensa prima*, *mensa secunda*, qu'on retrouve à chaque instant dans les auteurs anciens. D'autres fois, on apportait sur la table le repas tout servi sur un plateau appelé *ferculum*, qu'on enlevait ensuite pour faire place à un autre. Le seul luxe était celui des coupes, ordinairement de riche matière travaillée. Les instruments dont on se servait étaient les mêmes que les nôtres. La cuiller, au lieu d'être oblongue, était ronde, et servait à manger les œufs à la coque. Sur la voie Appienne et dans un tombeau de Pæstum on a retrouvé une fourchette à deux branches et une autre à cinq. Cet ustensile n'était pourtant pas aussi fréquemment employé que chez nous, comme on peut en juger par les fréquentes ablutions dont les convives avaient besoin, bien que chacun d'eux apportât sa serviette, dans laquelle il remportait la plupart du temps une portion du repas, comme cela se pratique encore en Italie. Les Celtes, dit Possidonius, mangent fort malproprement, saisissant avec les mains, comme les lions, des morceaux entiers de viande, et les déchirant à belles dents. S'il se trouve un morceau qui résiste davantage, ils le coupent avec un petit couteau à gaine qu'ils portent toujours à leur côté. Il n'est pas la question de fourchettes, et on ne voit pas qu'il en soit fait mention avant Charles V. Bien plus, dans la description du cérémonial observé à la cour de Philippe le Hardy, on voit que lorsque l'écuyer tranchant servait au duc quelques morceaux découpés, il les lui présentait avec un couteau. Il est probable qu'on portait les morceaux à la bouche avec le même couteau, usage auquel les Anglais n'ont renoncé que depuis peu de temps. Quant aux cuillers, nous avons dit qu'elles étaient fort anciennes. L'usage s'en était conservé, et Fortunat nous montre sainte Radegonde donnant à manger avec une cuiller aux pauvres et aux infirmes.

L'usage des nappes ne s'est introduit que plus tard. Nous le trouvons cependant généralement établi au *vii^e* siècle. Fortunat dit en décrivant un repas voluptueux : « La table, qui ordinairement est couverte par une nappe, l'était par des roses. Les mets y reposaient sur des fleurs. Au lieu d'un tissu de lin, on avait préféré ce qui flatte l'odorat et ce qui couvre de même. » Les nappes étaient peluchées et velues, et on les mettait en double sur la table, sans doute par motif d'économie, et pour que, lorsqu'elles seraient maculées d'un côté, on pût les retourner de l'autre. Quel que soit d'ailleurs le motif de cet usage, il est certain qu'au *xiii^e* et au *xiii^e* siècle les nappes se nommaient *doubliers*; les poètes du temps ne les appellent pas autrement. Bientôt néanmoins on changea quelque chose à cet usage. Au lieu d'une nappe pliée en double, on en mit une autre par-dessus la première, mais plus courte et qu'on enlevait au dernier service. Henri III voulut qu'à sa table cette seconde nappe fût plissée avec art, comme les fraises qu'on portait

alors autour du cou, et qu'elle offrit des dessins agréables aux yeux. D'ailleurs l'art de plier artistement les serviettes et les nappes ne date pas d'aujourd'hui, et on trouve au *xvi^e* et au *xvii^e* siècle plusieurs ouvrages sur cette matière.

Si les nappes sont assez anciennes, il n'est pas de même des serviettes; les écrivains ne parlent que de celles qu'on employait à s'essuyer les mains quand on les avait lavées après le repas, ou de celles qui servaient à couvrir le pain et le couteau avant qu'on se mit à table, serviettes parfois brochées d'or, et qui ne pouvaient être d'aucune utilité pour la bouche et pour les mains. Aussi s'essuyait-on à la nappe, comme on le faisait, il n'y a pas encore longtemps, dans une grande partie de l'Angleterre. Cette utilité de la nappe pour chacun des convives avait donné lieu à une singulière coutume pendant les siècles de la chevalerie. Lorsqu'on voulait faire affront à quelqu'un, on envoyait un héraut ou un roi d'armes couper la nappe devant lui, et mettre son pain à l'envers; cela s'appela trancher la nappe, et se pratiquait contre ceux qui avaient commis quelque bassesse ou quelque lâcheté. Ce linge de table était magnifiquement damassé et ouvré; Reims en possédait des fabriques très-riches, auxquelles la concurrence des Flandres et la révocation de l'édit de Nantes portèrent des coups mortels.

Depuis quelques siècles à peine les salles de festin sont éclairées par des candélabres ou des bougies posées sur la table; l'usage, sous les rois de la première race, était d'éclairer les convives avec des torches que des valets tenaient à la main. Grégoire de Tours parle d'un seigneur français d'une cruauté atroce, qui, pendant ses repas, tandis que son valet tenait devant lui le flambeau, prenait plaisir à faire dégoutter de la cire brûlante sur ses jambes nues. Ce mode d'éclairage, qui permettait aux grands de faire étalage de leur nombreux domestique, fut longtemps en usage. Aux fêtes fameuses que Louis XIV donna à Versailles en 1664, le lieu de l'assemblée était éclairé par un nombre infini de lustres et de girandoles, et en outre par deux cents valets de pied qui tenaient des torches.

Les vases à boire, dans les premiers siècles du moyen âge, étaient des cornes ornées d'or et d'argent, des coupes et des hanaps de terre, de faïence, d'or, d'argent, et surtout de cristal. Cette dernière matière était la plus recherchée, et de là sont venus les verres dont nous nous servons aujourd'hui. Comme il n'y avait alors ni carafes ni bouteilles, on avait imaginé différents vases qui, selon leur forme ou leur capacité, s'appelaient pots, aiguières, hydres, barils, justes, pintes, quartes, etc. On donnait souvent à ces vases toutes sortes de formes d'hommes, d'animaux et même de monstres. Le roi Robert en possédait un qui représentait un cerf, et dont il fit cadeau à une église. Parmi les vases bizarres qui surchargeaient alors les tables on remarquait ce qu'on appelait la nef, dont l'usage était fort ancien. Cette nef, qui représentait un navire, était destinée à contenir la salière, la serviette du prince, et n'était attribuée qu'aux souverains et aux très-grands seigneurs. Pour lui donner une assiette fixe, on la faisait supporter par des sirènes, par des lions, ou simplement on y mettait des pieds; mais toujours on y ajoutait quelques ornements particuliers. Ceux à qui leur rang ou leur qualité permettait d'avoir de la vaisselle d'or et d'argent en étaient les différentes pièces sur un buffet ou crédence, qui avait pris le nom de dressoir. Chez les souverains qui affectaient beaucoup de magnificence, ces dressoirs étaient de métal; il y en avait trois : un pour l'argenterie, un pour la vaisselle dorée, un troisième pour la vaisselle d'or, comme on le vit dans le repas que Charles V donna dans la grande salle du palais à l'empereur Charles IV, son oncle. Cette vaisselle d'or et d'argent avait été très-commune dans les Gaules, et malgré les pillages exercés par les Romains et les barbares, il en restait encore une assez grande quantité, puisqu'à la cour des rois des deux premières races on voit des tables et des trônes d'or massif. Elle était même si commune à cette époque que l'historien de saint Sulpice remarque comme un fait exceptionnel que le saint n'employait jamais d'argenterie sur sa table. Les ravages des Normands et les croisades amoindrirent un peu ces trésors, mais ne purent faire disparaître ce luxe, qui était si grand que les rois furent plusieurs fois obligés de faire des lois pour le modérer. Les officiers à l'armée, les moines dans les couvents étaient servis dans de la vaisselle d'argent. En 1457 le comte de Foix donna à Tours un banquet somptueux aux ambassadeurs du duc d'Autriche, venus pour demander la fille de Charles VI en mariage. Or, à ce repas, il y eut douze tables de sept services chacune, et à chaque table cent quarante plats d'argent. Toute cette argenterie disparut peu à peu; une partie fut donnée aux églises, qui en gardent encore quelques spécimens dans leurs trésors; l'autre alla à la monnaie dans les temps de détresse publique.

Au *xiv^e* siècle les souverains et les grands seigneurs avaient quelquefois à leurs repas des fontaines jaillissantes; elles fournissaient le vin, l'hypocras et les autres liqueurs qu'on y buvait. D'ordinaire il en découlait en même temps de l'eau de rose ou quelque autre eau odorante pour parfumer la salle. Voici la

description de celle que fit un orfèvre parisien pour le kan des Tartares. Elle consistait en un grand arbre d'argent, au pied duquel étaient quatre lions du même métal, qui vomissaient chacun une liqueur différente : l'un du vin, l'autre du lait de jument, le troisième de l'hydromel et le quatrième de l'eau-de-vie de riz. Ces liqueurs arrivaient à la gueule des lions par des tuyaux cachés dans le tronc de l'arbre, lesquels aboutissaient par les branches à une chambre voisine où on les remplissait. Au sommet de l'arbre était un ange qui tenait en main une trompette, et qui, par le moyen d'un ressort, l'approchait de sa bouche pour en jouer. Lorsque le kan donnait un festin, et qu'un des convives demandait à boire, le sommelier criait à l'ange de donner le signal; alors l'ange approchait la trompette de sa bouche, un homme caché sous l'arbre la faisait sonner, de la chambre extérieure on remplissait les tuyaux, et les quatre liqueurs étaient reçues dans des vases d'argent que le sommelier allait porter sur la table. Sur la table de Philippe le Bel on voyait une fontaine d'où jaillissait du vin; elle était gardée par des léopards et par des lions, et la liqueur qui en découlait alimentait un bassin où nageaient des cygnes et des sirènes. Sur celle de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, il y avait des tours du haut desquelles tombait une pluie d'orangeade; une statue de femme dont les manches fournissaient de l'hypocras, et une d'enfant qui pissait de l'eau de rose, selon le langage du vieux chroniqueur. Le roman de *Tirant-le-Blanc* décrit une fontaine jaillissante qui représentait une jeune fille faite d'or émaillé : « Elle était nue et tenait ses mains baissées et serrées contre son corps, comme pour s'en couvrir; de dessous ses mains il sortait une fontaine de vin délicieux, qui était reçu dans un vase transparent. » Ce détail ne doit pas étonner; on sait que sur les tables de nos pères on servait des pâtisseries de la forme la plus indécente.

— Grand et petit couvert. V. CÉRÉMONIAL.

— Allus. litt. Le verre et le couvert : que faut-il davantage? Allusion à un vers de la fable de La Fontaine le Rat qui s'est retiré du monde. Un rat, dégouté de la société, se réfugia dans un fromage de Hollande :

Notre ermite nouveau subsistait là-dedans.

Il fit tant, de pieds et de dents,

Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage

Le verre et le couvert : que faut-il davantage?

Dans l'application, ce vers exprime le contentement de celui qui est assuré du nécessaire :

« La Fontaine (chez Mme de La Sablière) n'a plus à chercher de nouveaux protecteurs; sa destinée est assurée : comme le rat de la fable, il a

Le verre et le couvert : que faut-il davantage?

Il lui fallait bien quelque chose encore, et il le trouvait sans trop de difficulté. »

GÉRURZ.

« Je suis gueux comme un rat; ma maison rue d'Enfer n'est pas payée. Je vis péle-mêle avec les pauvres de Mme de Chateaubriand. Quand je passe par une ville, je m'informe d'abord s'il y a un hôpital; s'il y en a un, je dors sur mes deux oreilles : Le verre et le couvert : en faut-il davantage? »

CHATEAUBRIAND.

COUVERTE s. f. (kou-vèr-te — rad. couvrir). Objet qui sert à couvrir, à mettre à l'abri. *On voit ensuite des alciès profondes, des couvertures agréables.* (La Font.) *Vieux en ce sens.*

— Couverture de lit : Une COUVERTE de laine.

Un garde-robe gras servait de pavillon,
De couverture un rideau.

RÉONIER.

« Ne se dit plus en ce sens que des couvertures militaires.

— Mar. Toiture dont on couvre un bâtiment désarmé. *Le Pont ou tillac.*

— Comm. Toile dans laquelle on emballe certaines marchandises du Levant.

— Techn. Cadre de bois et à jour, que l'on pose sur la forme, dans la fabrication du papier à la main, et dont l'épaisseur détermine celle de la feuille. On l'appelle aussi *frisquette*. *Le Courrois sans fin de cuir ou de caoutchouc, qui, dans la fabrication mécanique du papier, marche avec la toile métallique et sert à émerger la pâte humide dans son trajet sur les rouleaux de la forme.* *Matière vitrifiable dont on couvre la faïence et la porcelaine, et sur laquelle on exécute les peintures, s'il y a lieu :*

. La pâte blanchissante

Forme d'un riche enduit leur couverture brillante.

DELLIE.

— Fauconn. L'une des grandes pennes du milieu de la queue de l'oiseau. *Vol à la couverture*, Chasse dans laquelle on approche le gibier en se tenant à couvert pour n'être pas vu.

— Ichthyol. Espace d'aloise que l'on pêche dans les rivières de France.

— Encycl. Techn. Les pâtes qu'on emploie pour la confection des poteries sont plus ou

moins argileuses et deviennent dures lorsqu'elles sont cuites au feu; mais elles restent très-poreuses et acquièrent une perméabilité plus ou moins grande. C'est pour remédier à cet inconvénient qu'on les recouvre de vernis nommé *couverte*, lequel est diversement composé suivant la nature des matières qui ont servi à former la pâte céramique. Cette *couverte* est tantôt un vernis transparent et tantôt un émail; dans le premier cas, elle n'est employée que pour rendre le vase imperméable et donner du poli aux surfaces unies et blanches; dans le second, elle rend les mêmes services, et de plus elle recouvre d'un enduit blanc l'argile teintée par les oxydes de fer qu'elle contient. Le vernis est un mélange de sable et d'oxyde de plomb, et l'émail est composé de silice combinée avec l'oxyde de plomb ou d'étain. On pulvérise ces mélanges, auxquels on a joint de la poussière feldspathique et du quartz pour la porcelaine dure; on délaye cette poudre dans l'eau, de façon à former une bouillie; on l'agite constamment pour maintenir la poudre en suspension dans le liquide; on plonge ensuite la poterie déjà cuite, très-poreuse, très-absorbante par conséquent, dans cette bouillie, l'eau pénètre dans les pores et la poussière de verre ou d'émail demeure à la surface. Après cette opération, qu'on nomme glaçure, les poteries sont remises au four, où la poussière déposée sur la surface se fond et se vitrifie. La *couverte* de la porcelaine tendre et du vieux Sèvres est très-plombeuse et très-fusible; celle de la faïence est quelquefois colorée en bleu par une addition de deux parties de smalt ou verre coloré en bleu par l'oxyde de cobalt. Les poteries communes qui sont destinées à la cuisson des aliments ou à leur conservation, comme marmites, poêlons, terrines, etc., reçoivent une *couverte* composée de cinq parties d'argile et de sept de litharge, qu'on applique par arrosement. Celles qui n'ont pas reçu cette *couverte* laissent, en raison de leur porosité, suinter les liquides qu'elles contiennent : par exemple, les tuyaux de drainage et les vases nommés alcarazas, qui doivent à cette propriété de conserver l'eau qu'ils contiennent constamment fraîche par l'évaporation du liquide.

Les hasards de la cuisson produisent dans la *couverte* différents défauts qui ordinairement déprécient la porcelaine, et quelquefois au contraire lui donnent un plus grand prix aux yeux des amateurs. Les principaux défauts qui se produisent dans la cuisson de la *couverte* sont : les *bouillons* ou *bulles*, la *coque d'œuf*, le *coulage*, l'*écailage*, les *ondulations*, le *punctage*, la *ressuie*, le *retirement*, le *sucé*, les *tressailures*, les *trous*.

L'Égypte connaissait la *couverte* et lui donnait une teinte grise, violette, verte ou bleue. En Grèce, on appliquait la *couverte* aux vases après les avoir fait légèrement cuire, et on obtenait ainsi ce qu'on appelle encore aujourd'hui le *biscuit*. Cette *couverte* était faite avec le manganèse, dont nous nous servons pour la fabrication de la faïence. Cette matière, réduite à l'état liquide, était étendue avec un pinceau sur le vase, auquel on avait soin de donner une couleur rougeâtre qui ménageait aux dessinateurs les effets de lumière. Lorsque cette *couverte* rouge ou noire était entièrement sèche, l'artiste commençait son travail. C'est à la *couverte* que l'on reconnaît aussi bien les vases antiques de l'Égypte et de la Grèce que les porcelaines de la Chine ou du Japon. La porcelaine dite *truite*, qui est la plus ancienne de la Chine, se distingue par sa *couverte* gercée en mille manières et par sa pâte grise. La *couverte* de la porcelaine japonaise est plus blanche et moins bleutée; c'est par là qu'elle se fait distinguer, ainsi que par le choix des ornements, qui sont moins bizarres et de meilleur goût. La porcelaine de Chine moderne se reconnaît à sa *couverte* glacée et très-blanche. Ce qu'on appelle le japon chiné a une *couverte* d'émail blanc.

COUVERTEMENT adj. (kou-vèr-te-man — rad. couvrir). A couvert, secrètement : *Si c'est un art employé pour appuyer COUVERTEMENT l'imposture, c'est un art infernal.* (J.-J. Rouss.)

On corrompt mes sujets, on conspire ma perte,
Tantôt couverte, tantôt à force ouverte.

DESMARETS.

« Vieux mot.

COUVERTOIR s. m. (kou-vèr-toir — rad. couvrir). Ancienne forme du mot couverture. *Prétexte.* *Vieux mot.*

COUVERTURE s. f. (kou-vèr-tu-re — rad. couvrir). Linge, étoffe ou papier qu'on place sur un objet pour le couvrir : *Une couverture de fauteuil, de canapé. Les chevaux de prix doivent être fréquemment enveloppés d'une couverture. Les capuchons sont les plus anciennes couvertures de tête que les ecclésiastiques aient portées à l'église.* (J.-B. Thiers.)

— Reliure d'un livre : *On voit à la basilique de Monza un évangélaire qui porte une couverture en pierres de diverses couleurs.* (Lévi.) *Enveloppe mobile de papier, de cuir ou d'étoffe, dont on recouvre la reliure elle-même.* *Le Papier ordinairement de couleur, qui forme les deux feuillets extérieurs d'un livre broché : Une couverture rose. Une couverture imprimée.*

— Partie la plus extérieure d'une toiture : *Une couverture de tuiles, de chaume, d'ar-*

doise. La COUVERTURE en chaume des fenils est préférable, pour conserver le foin, à la toiture en tuiles. (Math. de Dombasle.)

— Fig. Prétexle, moyen de déguisement : La malice prend quelquefois d'autres COUVERTURES; elle fait la simple et la sincère. (Boss.) M. le Prince, sensible à la gloire d'une couronne pour un gendre qu'il estimait, cachait sous cette COUVERTURE la joie du repos de sa famille. (St-Sim.) Armateur et commerçant patenté, il possédait à ce titre trois navires consacrés au commerce légal, et qui servaient de COUVERTURE à la portion illégale de son trafic. (Ph. Chasles.)

— Particulièrement. Pièce d'étoffe qu'on place sur un lit au-dessus des draps : Il y a des familles dont les membres sont réduits à s'entortiller ensemble pendant la nuit, faute de COUVERTURE pour se réchauffer. (Chateaub.)

— Faire la couverture. Relever ensemble le drap et les couvertures d'un lit, après qu'il est fait, pour qu'on puisse s'y glisser aisément : La chambre était dans ce désordre qui annonce l'heure du repos; la COUVERTURE ÉTAIT FAITE; deux oreillers dormaient sur le traversin. (Fr. Soulié.)

— Fam. Tirer la couverture à soi. Prendre la meilleure part, par comparaison avec une personne qui, couchant avec une autre, ne lui laisse pas de couverture.

— Hist. Droit réservé à certains personnages de rester couverts devant le roi d'Espagne; cérémonie par laquelle ce droit est conféré : La COUVERTURE de mon second fils se fit le 1^{er} février, jour pour jour, précisément quatre-vingt-sept ans depuis la réception de mon père au parlement comme duc et pair de France. (St-Sim.)

— Techn. Pièce de gros acier dont on recouvre un morceau d'acier fin. Il Plaque de tôle qui est parallèle au palastre et cache tout l'intérieur de la serrure. Il Sorte de toiture de planches qu'on fait à une pile de bois pour la préserver. Il Qualité d'une étoffe qui est bien fournie et sur laquelle on n'aperçoit aucune trace des dents du peigne à tisser.

— Agric. Couche de paille, de feuilles sèches, de fumier, etc., qu'on étend sur les semis ou au pied des arbres, pour maintenir dans le sol la chaleur ou l'humidité nécessaires : Fumer en COUVERTURE. Les COUVERTURES sont réservées pour les terrains légers. (A. Du Breuil.)

— Bours. Garantie fournie par le vendeur, et qui est destinée à couvrir la différence qui pourrait exister, à l'époque stipulée pour la livraison, entre le prix convenu et le cours du jour. Il Dépôt de titres destinés à couvrir le courtier ou l'agent de change : L'usage de la bourse est de fournir des COUVERTURES. (L.-J. Larcher.)

... La couverture ? Attendez quelques jours. — Impossible; j'ai vu mon courtier qui l'exige. — Faites-moi cette avance. — Impossible, vous dis-je. Demain la couverture, ou bien exécuté.

PONSARD.

— s. f. pl. Ornith. Plumes qui recouvrent une partie des pennes : L'ortolan a le croupion et les COUVERTURES supérieures de la queue d'un marron brun et noirâtre. (Buff.)

— Encycl. Constr. Les couvertures que l'on applique sur les combles des édifices ont pour but de préserver les parties intérieures des intempéries des saisons; elles doivent présenter les qualités suivantes : ne pas laisser passer l'humidité qui pourrait les charpentes en bois; ne pas se déranger par l'action du vent ou par les dilatations et les contractions qui accompagnent les variations de température; ne point charger trop les fermes; être à l'abri de l'incendie; n'exiger que des frais de premier établissement en rapport avec la destination du bâtiment, et ne demander que peu d'entretien. Les couvertures qui satisfont plus ou moins à ces conditions sont celles de chaume, de joncs, de roseaux, de planches, de bardeaux, de tuiles plates ou creuses, d'ardoise, de zinc ordinaire ou cannelé, de tôle galvanisée, plane ou ondulée, de fonte de fer, de plomb, de cuivre, de papier goudronné, de carton bitumé et de verre. On peut faire cette remarque générale que plus les matériaux d'une couverture sont minces, moins leurs rebords offrent de prise au vent, qui tend à les relever; plus la pente est forte, plus elle exige de matériaux, et moins est grande la composante des vents horizontaux qui tend à la relever et à chasser les eaux pluviales entre les lames qui la composent. D'un autre côté, plus la gravité combat l'action capillaire de ces lames, plus la quantité dont celles-ci chevauchent peut être diminuée; plus les matériaux sont légers, plus on peut en général réduire les pentes des toits et diminuer la charpente des combles.

— I. COUVERTURES RUSTIQUES. 1^o Couverture de chaume. La meilleure paille qu'on puisse employer à ces sortes de couvertures est celle de seigle. Les bottes dites javelles, réunies deux à deux par un lien commun de paille ou d'osier qui les entoure en s'entrelaçant de l'une à l'autre, sont fixées sur des perches, lattes ou perches rondes, espacées de 0 m. 15 à 0 m. 20, et attachées horizontalement sur les chevrons par des harts d'osier ou de coudrier. On commence la pose par le bas du toit, en disposant la première rangée

de javelles sur une couche de paille enlacée d'osier, et dont les brins sont très-serrés les uns contre les autres, pour déterminer la contre-pente de la couverture; on continue en remontant successivement par rangées horizontales dites orgnes, de manière que les javelles supérieures soient placées sur les joints des javelles inférieures. Les orgnes se recouvrent, dans le sens de la pente, de la moitié au moins de la partie pendante des javelles, l'épaisseur du chaume atteint environ 0 m. 30. Le lattage est formé de javelles faîtières posées à cheval sur les deux pentes et retenues en place par une charge de terre. Lorsque le tassement s'est effectué, on peigne le chaume et on coupe les brins qui s'élèvent au-dessus de la surface générale. On donne à ces toits une inclinaison de 45 degrés et une saillie de 0 m. 50 sur le nu du mur pour former l'égoût. Ce genre de couvertures, qui a le défaut de prendre feu facilement et d'entretenir l'humidité, convient très-bien aux glaciers.

2^o Couvertures de joncs et de roseaux. Dans les pays marécageux on emploie, à défaut de paille, les joncs et les roseaux qui croissent dans les marais; la pose est la même que pour le chaume, seulement, pour éviter le glissement de ces matériaux lisses, on augmente le nombre des liens et on diminue l'espacement des perchettes.

— II. COUVERTURES DE BOIS. 1^o Couvertures de planches. Sur les chevrons coupés en forme de crémaillère à leur partie supérieure, on applique les planches de pin ou de sapin qui doivent faire la couverture, de façon qu'elles se recouvrent d'environ un cinquième de leur hauteur. Les joints montants, toujours disposés sur le milieu d'un chevron, sont cachés par une forte tringle de bois taillée inférieurement en crémaillère pour prendre la forme que présente la toiture. Pour éviter la main-d'œuvre que demande la confection des crémaillères, on pose généralement les planches directement sur le plat supérieur des chevrons, en conservant dans le sens de la pente le recouvrement indiqué plus haut. Le vide qui résulte de cette disposition entre les planches et les chevrons fait porter les premières en porte-à-faux et facilite la tendance au voilement. Quelquefois les planches sont posées à plat, suivant le plan incliné, sur des pannes très-rapprochées. Elles peuvent être jointives ou à claire-voie; dans le premier cas, on recouvre les joints avec de petites bandes de bois très-étroites, et dans le second, c'est généralement une planche de la dimension de celles formant la toiture qui comble le vide. Ces couvertures peuvent avoir des inclinaisons variables avec la destination du bâtiment; mais celle qui convient le mieux est un angle de 45 degrés avec l'horizon.

2^o Couvertures de bardeaux. Les bardeaux sont de bois de chêne, quelquefois de hêtre, de châtaignier, de sapin. Ils ont généralement 0 m. 406 de longueur, 0 m. 135 de largeur et 0 m. 011 d'épaisseur. Il en faut 55 de cette dimension pour couvrir un mètre carré de toit, avec une inclinaison de 45 degrés, qui est nécessaire pour que l'eau ne séjourne pas. Les bardeaux sont ordinairement rectangulaires; mais souvent on arrondit leurs angles inférieurs ou bien on les taille en pointe. Ils sont percés de deux trous à leur partie supérieure pour livrer passage à la pointe qui doit les fixer sur les lattes. L'espacement de ces lattes sur les chevrons, dans le sens de la pente du toit, est d'un tiers du bardeau. Chaque rangée supérieure de bardeaux recouvre la rangée inférieure des deux tiers de sa hauteur, et à chaque joint correspond un plein. Le poids de cette couverture est de 44 kilogr. par mètre carré pour le chêne, et de 21 kilogr. seulement pour le sapin; elle résiste bien aux vents.

— III. COUVERTURES DE TUILES. On distingue les tuiles creuses et les tuiles plates.

1^o Couvertures de tuiles creuses. Les tuiles creuses sont de plusieurs formes, mais on réserve principalement ce nom à celles qui sont courbées en arc de cercle. Elles se posent sur un plancher jointif dont l'inclinaison, qui peut varier de 21 à 27 degrés, ne dépasse pas ce dernier angle. Ces tuiles ont, dans le midi de la France, 0 m. 40 de longueur, 0 m. 013 d'épaisseur, 0 m. 20 de diamètre à un bout et 0 m. 15 à l'autre, ce qui les rend coniques. On les dispose par rangs verticaux espacés de 0 m. 004. Les tuiles inférieures sont posées tangentiellement au plancher et sont calées avec des fragments d'autres tuiles, quand on ne les maçonne pas toutes. Le bout du grand diamètre est tourné du côté du faite. Les vides laissés par les tuiles inférieures sont recouverts par d'autres tuiles appelées chapeaux. Celles-ci sont disposées de telle sorte que leur convexité soit tournée en dehors, et que leur petit bout regarde le lattage. Ces tuiles se recouvrent en longueur de 0 m. 05 à 0 m. 06, et il est bon de garnir les joints avec du mortier pour empêcher l'eau de remonter par l'effet des vents et de la capillarité. Le mètre carré de cette espèce de couverture pèse de 75 à 90 kilogr. lorsque ces tuiles sont posées à sec, et 136 kilogr. lorsqu'elles sont maçonnées. Dans le midi de la France on pose les tuiles creuses inférieures en les maçonnant entre des chevrons triangulaires convenablement espacés. Quelquefois ce sont des briques portées par des chevrons de sapin qui rempla-

cent le plancher jointif. Parmi les tuiles creuses, on distingue les tuiles à dos d'âne, dont le plat des chapeaux s'applique en entier sur celui des chéneaux ou chanées; elles pèsent environ 60 kilogr. le mètre carré, et il en entre 40 dans cette surface. Les tuiles creuses à rebords plats ou circulaires se posent sur un plancher jointif et s'y maintiennent beaucoup mieux que les tuiles creuses en arc de cercle. Lorsque les rebords sont plats, les tuiles supérieures sont en tout semblables aux inférieures; mais lorsqu'ils sont circulaires, les rebords se touchant, le joint est couvert par un contre-joint spécial. Ces systèmes sont fort employés en Italie. Les tuiles triangulaires et les tuiles flamandes, dites tuiles-pannes, s'agrafent latéralement et se posent sur de grosses lattes. Les couvertures de tuiles romaines, qui sont encore en usage en Italie, se composent de chevrons qui supportent des briques dites planelle, sur lesquelles reposent à bain de mortier les tuiles plates ou tegole, dans lesquelles viennent retomber les tuiles creuses ou canali, qui recouvrent les espaces laissés entre les tegole.

2^o Couvertures de tuiles plates. Les tuiles plates que l'on emploie pour couvrir les combles sont de plusieurs formes; la plus ordinaire est celle d'un rectangle dont le grand côté se place parallèlement à la pente du toit. L'un des petits côtés est muni en son milieu d'un crochet ou talon en saillie sur le plan inférieur de la tuile, qui sert à la retenir aux lattes. Quelquefois la tuile est percée de deux trous livrant passage à des clous qui la fixent aux lattes. Lorsque les tuiles plates doivent être placées sur un plancher jointif, on supprime le talon et on les retient par deux clous. A Paris on fait usage de tuiles plates, dites de Bourgogne, dont les dimensions sont variables. Celles du grand modèle ont 0 m. 31 de longueur et 0 m. 0157 d'épaisseur; il en faut 42 par mètre carré de surface de toiture. Celles du petit modèle ont 0 m. 257 de longueur sur 0 m. 183 de largeur et 0 m. 014 d'épaisseur; il en faut 64 par mètre carré de toiture. On pose les tuiles sur des lattes de 1 m. 30 de longueur et de 0 m. 0067 d'épaisseur, en les accrochant par leur talon, qui doit toujours avoir plus de longueur que la latte n'a d'épaisseur. On commence le travail par le bas du toit, et on remonte vers le faite par rangées horizontales de tuiles jointives, en recouvrant toujours les inférieures des deux tiers de la longueur des tuiles, suivant la pente, et en faisant correspondre un plein à un joint. Il en résulte que chaque latte est recouverte par trois épaisseurs de tuile. Le rang inférieur se pose sur mortier, et il fait une saillie de 0 m. 10 sur la corniche. Le second rang s'appelle doublis. Quelquefois on dispose les tuiles à mi-voie, en les écartant de la moitié de leur largeur. Il convient en ce cas, à mesure qu'on met les tuiles en place, de maçonner les joints avec un filet de mortier. Dans ces couvertures, le faite, les arêtes et les noues se font avec des tuiles creuses. L'inclinaison des toits de tuiles plates à crochet ne doit pas être inférieure à 27 degrés; on la porte souvent à 45 degrés, et quelquefois bien au delà. Toutefois une inclinaison de 33 degrés paraît être une moyenne convenable. Ce genre de couverture pèse, avec un tiers de pureau, de 83 à 85 kilogr. par mètre carré; en réduisant l'épaisseur, on peut descendre à 60 kilogr. Parmi les tuiles plates on en distingue de plusieurs formes. Les tuiles Goullier, qui s'agrafent sur deux arêtes et se posent de manière qu'une de leurs diagonales soit horizontale et l'autre dirigée suivant la pente du toit. Elles pèsent 45 kilogr. le mètre carré. Les tuiles Jolibois, avec de faibles surfaces de contact, n'entretiennent pas l'humidité, et par suite ne sont pas sujettes à la végétation mousseuse qui entraîne promptement la ruine des couvertures. La légèreté des tuiles à emboîtement de M. Emile Muller permet de réaliser des économies dans la construction des charpentes. Une nervure faisant suite aux crochets isole la tuile de la latte, pour la préserver de l'humidité; des agrafes, dans le sens de la longueur, relient les tuiles entre elles avec assez de force pour que la couverture résiste aux orages les plus violents. Il faut 15 de ces tuiles pour couvrir un mètre carré, qui pèse 38 kilogr. environ. Les tuiles Jossou à doubles rebords articulés ne laissent passer ni la pluie ni la neige. Il faut par mètre carré 22 tuiles et demie pesant 40 kilogr. Les couvertures de tuiles de Ch. Avril, de Montchanin (Saône-et-Loire), demandent par mètre carré 13 tuiles d'un poids de 40 kilogr. Les couvertures mosaïques sont faites avec des tuiles rouges, blanches et noires. Les couvertures de tuiles vernissées présentent toujours une surface unie et propre, la matière qui les recouvre ne permettant pas à l'humidité d'attaquer la terre et par suite empêchant toute espèce de végétation mousseuse.

— IV. COUVERTURES D'ARDOISE. Les ardoises s'emploient absolument comme les tuiles plates; mais, au lieu d'être retenues par un crochet, elles sont clouées sur un plancher de bois blanc non jointif, et disposées de telle sorte que toutes les supérieures soient dans un même plan. Les ardoises que l'on emploie sont de trois modèles. Le grand modèle d'Angers a 0 m. 298 sur 0 m. 217; le moyen modèle de Charleville a 0 m. 271 sur 0 m. 189, et le petit modèle, ou cartelle d'Angers,

0 m. 217 sur 0 m. 162. L'épaisseur commune à toutes les ardoises est de 0 m. 0033, sauf les cartelles, qui n'ont que 0 m. 0028. La capillarité tendant toujours à faire monter l'eau entre les ardoises, on les recouvre des deux tiers de leur longueur. La pente des toits varie entre 33 et 45 degrés. Cette dernière inclinaison est habituellement employée. Avec une pente moindre, l'ardoise, qui est spongieuse, ne s'égoutte pas assez promptement, l'eau qu'elle absorbe la décompose bientôt et tend à pourrir les voliges qui la supportent. Pour ce genre de couverture, on emploie par mètre carré 46 ardoises du grand modèle, pesant 28 kilogr., 59 du moyen, pesant 20 kilogr., et 85 du petit, dont le poids est de 24 kilogr. Le faite et les parties saillantes du toit se recouvrent le plus souvent avec des tuiles creuses maçonnées; quelquefois on fait usage de feuilles métalliques. Celles-ci sont spécialement employées pour les noues et les parties rentrantes. On les fait pénétrer sous les ardoises voisines. On fait encore usage pour couvrir les combles d'ardoises dites anglaises, dont les dimensions sont très-grandes : n^o 1, longueur 0 m. 64, largeur 0 m. 35, pureau, 0 m. 28; n^o 2, longueur 0 m. 60, largeur 0 m. 35, pureau, 0 m. 26; n^o 3, longueur 0 m. 60, largeur 0 m. 31, pureau 0 m. 21.

— V. COUVERTURES MÉTALLIQUES. Ces couvertures sont à grandes ou à petites feuilles; elles sont planes, cannelées ou ondulées. Le premier système a pour avantage de diminuer les joints. Quel que soit le métal employé, les feuilles doivent être assemblées à dilatation libre, et leur recouvrement dans le sens de la pente doit être d'autant plus grand que cette pente est plus petite. Les modes d'assemblage des feuilles de métal sont nombreux. On les assemble notamment dans le sens de la pente et dans le sens horizontal. Dans le premier procédé, on forme des agrafures simples en enroulant les feuilles l'une dans l'autre, ou, pour plus de solidité, on comprend dans cet enroulement, de distance en distance, des lames de métal dont une extrémité, formant une main d'attache, va se clouer sur le lattis ou le plancher. On fait encore des agrafures doubles, formées de deux boudins recouverts par un chapeau; ou bien on place entre les abouts des feuilles enroulées en boudin une tringle de chêne, dont le dessus, légèrement arrondi, porte le chapeau. Dans le deuxième procédé, lorsque le lattis est de bois, chaque feuille est fixée par le haut avec des vis placées sous le recouvrement de la feuille supérieure. Elle porte en dessous et par le bas des agrafes soudées à 0 m. 10 du bord et passant sous la feuille inférieure. De cette façon, tout en laissant libre l'effet de la dilatation, on évite le soulèvement produit par le vent. Si le lattis est de fer, les grandes feuilles s'attachent par le bas aux tringles à l'aide d'un repli fait à la feuille même. Les noues se couvrent, comme dans les couvertures d'ardoise, avec des feuilles solidement fixées et recouvertes latéralement par celles des longs pans. Les arêtières et le lattage sont couverts par des bandes métalliques recourbées suivant l'angle des deux pentes. Le long des murs et contre les cheminées, on relève les bords des feuilles de la couverture d'environ 0 m. 10, et on couvre les joints, dans ces parties, à l'aide de bandes métalliques engagées dans la maçonnerie, afin de rejeter les eaux sur le toit.

1^o Couvertures de zinc. Les feuilles employées pour ce genre de couverture ont 2 m. de longueur, 0 m. 50, 0 m. 65 ou 0 m. 80 de largeur, et une épaisseur de 0 m. 00037. Elles présentent une surface de 1 m., 1 m. 30 ou 1 m. 60 au carré. Leurs poids sont respectivement de 5 kilogr. 95, 7 kilogr. 70, 9 kilogr. 50. La durée de ces couvertures est au moins de vingt à vingt-cinq ans. Depuis quelques années, on a fait usage d'ardoises de zinc qui ont 0 m. 35 à 0 m. 40 sur 0 m. 30 à 0 m. 35 de largeur. Elles ont la forme des tuiles-pannes, se clouent sur les voliges et s'agrafent par le bas aux ardoises inférieures à l'aide de deux crochets. On a encore appliqué le zinc cannelé à la confection des couvertures. L'avantage que l'on en retire est la réduction du lattis ou du voligeage. On emploie ces matériaux avec avantage dans les charpentes courbes. L'inclinaison que l'on donne aux combles couverts de zinc peut varier entre 18 et 21 degrés, et le poids par mètre carré est d'environ 8 kilogr. 50.

2^o Couvertures de tôle. En Russie et en Suède, on emploie beaucoup ce mode de couverture. On donne aux feuilles une épaisseur de 0 m. 00035, une longueur de 0 m. 70 et une largeur de 0 m. 50. Le mètre carré pèse environ 8 kilogr. 80, et l'inclinaison varie, comme pour le zinc, de 18 à 21 degrés. On peint la tôle à l'huile tous les huit ou dix ans et on présume qu'ainsi sa durée peut atteindre cinquante ans. Depuis quelques années, on a fait en France des applications de la tôle galvanisée, soit en grandes feuilles, soit en ardoises. Ces couvertures, très-économiques, sont convenables pour les usines; toutes les agrafes et tous les liens ou attaches se font avec du fer galvanisé. On utilise aussi, pour couvrir les bâtiments, la tôle ondulée à grandes ou à petites sondes. Son emploi permet de supprimer un grand nombre des pièces qui constituent l'ossature de la charpente; il y a même eu des cas où l'on a pu se dispenser de toute construction de ce genre,

la résistance des ondes étant comparable à celle d'un fer à double T qui aurait pour parois horizontales la demi-largeur de la tôle, et pour parois verticales la somme des parties verticales des ondulations. On tire un grand parti de ces tôles ondulées dans les charpentes courbes, où elles remplissent l'office des fermes et de la couverture.

39 *Couvertures de fonte de fer.* Ces couvertures, peu répandues, se font en ardoises de petites dimensions. On peut citer comme application de ce système les toitures des deux pavillons adjacents à la grille de l'Observatoire de Paris.

40 *Couvertures de plomb.* Les tables de plomb employées pour couvertures ont 3 m. 90 de longueur sur 1 m. 95 de largeur, et 0 m. 00338 à 0 m. 0045 d'épaisseur. Le mètre carré pèse, selon l'épaisseur, 40 ou 53 kilogr. Le recouvrement des feuilles dans le sens de la longueur varie de 0 m. 081 à 0 m. 160. Latéralement on les relie entre elles en les repliant de manière à former un ourlet. On donne à ces couvertures une inclinaison de 18 à 21 degrés. L'église Notre-Dame de Paris offre un exemple de ce genre de couverture.

50 *Couvertures de cuivre.* Les feuilles ordinairement employées ont 1 m. 407 sur 1 m. 137 et de 0 m. 00068 à 0 m. 00075 d'épaisseur. Le poids du mètre carré est, avec les premières, de 6 kilogr. 11, et avec les secondes de 7 kilogr. 64. La Chambre des députés, la Halle au blé et la Bourse de Paris sont couvertes en cuivre.

— VI. COUVERTURES DE PAPIER Goudronné, DE CARTON BITUMÉ, DE FEUTRE Goudronné. Ces genres de couvertures, en usage depuis quelques années seulement, s'emploient exclusivement pour couvrir des hangars ou des ateliers de peu d'importance. Le papier ou le carton préparé à l'avance se vend en rouleau et se pose sur un plancher jointif dans le sens de la pente; les joints sont recouverts par des languettes de bois, et quelquefois, pour empêcher le soulèvement que pourrait occasionner le vent, on pose dans la longueur des feuilles plusieurs de ces languettes. Ces couvertures, très-légères, peuvent être aussi plates que l'on veut. Les solutions de continuité étant peu répétées, si ce n'est dans le sens de l'écoulement, on obtient avec ces matériaux une couverture parfaitement étanche, et dont les corps gras qui l'enduisent ne laissent pas pénétrer l'humidité sur le voligeage.

— VII. COUVERTURES DE VERRE. Ce système de couvertures s'est généralement répandu depuis les grandes applications que l'on en a faites aux palais des expositions françaises, anglaises et américaines. Cette matière est utilisée avec avantage pour couvrir les hangars, les ateliers, les magasins et les passages publics, dans lesquels on veut faire arriver la lumière. Le verre s'emploie par bandes de différentes longueurs. Cette longueur est généralement de 0 m. 50 et l'épaisseur de 2 à 3 millimètres. Malgré le grand recouvrement que l'on donne aux feuilles, l'eau arrive à remonter entre elles; on obvie à cet inconvénient en donnant à ces couvertures une pente convenable et en faisant reposer les feuilles supérieures sur des tringles d'étain ou de plomb, dites Fincken. L'inclinaison peut varier entre 18 et 21 degrés, et le poids du mètre carré est de 8 kilogr. pour des feuilles de 3 millimètres d'épaisseur.

Pour avoir des renseignements plus complets sur les matériaux employés dans les couvertures, on peut consulter : le *Mémoire sur les couvertures* de M. le colonel Belmas; les *Traité de charpente* de MM. Emy, Krafft et Cabané; Parmi les nombreuses publications sur l'architecture et les travaux publics, tant en France qu'à l'étranger, on peut citer : le *Mémoire du génie*; les *Annales des ponts et chaussées*; les ouvrages de M. César Daly et de M. C. A. Oppermann, *The civil Engineer and Architect's Journal*, *The Artizan Club*, *Zeitschrift für Bauwesen*, *Allgemeine Bauzeitung*, etc.

— Techn. et Comm. L'usage des couvertures de lit remonte à la plus haute antiquité, et l'origine en est sans doute plus ancienne que celle de la literie elle-même. Avant que l'homme eût trouvé le moyen de construire un bâti ou échafaudage de branches ou de bois scié ou fendu pour se reposer la nuit sans avoir à craindre l'humidité du sol, il savait déjà se couvrir pendant son sommeil de peaux de bêtes, qui le garantissaient contre le froid. Les Égyptiens, les Perses, les Hébreux et les Grecs se servaient déjà de couvertures d'étoffe. Strabon dit que de son temps on fabriquait à Padoue, pour des couvertures de lit, de grosses étoffes velues des deux côtés. Les peuplades même qui vivent sous la tente, et dont la literie, très-rudimentaire, se compose seulement de nattes, de peaux ou de tapis superposés, font usage de la couverture, qui se compose tantôt de peau de chèvre ou de mouton, tantôt d'étoffe faite avec du poil de chèvre ou de la laine. Chez les peuples civilisés de l'Orient, ces couvertures étaient naturellement assez légères, et faites de laine très-fine, de poils de chèvre soyeux, quelquefois de soie ou de lin. Au moyen âge, on n'employait déjà plus en France, dans les châteaux et les maisons de riches bourgeois, les peaux pour couvertures; elles étaient laissées au menu peuple; et quoique la chasse fût une occupation seigneuriale, quoique l'art de confectionner les pelletteries eût atteint une grande perfection, on préférait les couvertures d'étoffe,

comme étant presque aussi chaudes et beaucoup plus légères. A cette époque déjà, la couverture, dans les lits d'apparat, était recouverte elle-même d'un couvre-pied, tantôt de tapisserie, tantôt de soie brodée. Quelquefois la tapisserie servait de couverture, et n'était point recouverte. Parmi les dessins recueillis par M. Viollet-le-Duc, il en est un qui représente un lit ordinaire, usuel, tel qu'en devaient avoir la plupart des bourgeois, des clercs et des principaux serviteurs du château, vers le xiv^e siècle : c'est un ouvrage de bois, qui ressemble fort à nos lits de fer; il est garni d'un seul matelas, probablement rempli de cosses de pois, suivant la coutume du temps, et l'on peut distinguer très-nettement le linge qui servait de drap et l'étoffe employée comme couverture.

Aujourd'hui que l'usage de cette partie de la literie s'est considérablement accru, la fabrication des couvertures de lit a acquis une très-grande importance. Les pays où cette fabrication est la plus étendue sont la France, la Belgique et la Hollande. Il s'en fabrique également dans l'Allemagne du Sud et en Autriche; mais les produits de ces pays ne sont point l'objet d'un commerce extérieur. L'exportation française en Amérique était autrefois relativement considérable, et comprenait les couvertures de qualité très-moyenne destinées aux nègres; mais le développement qu'a pris l'industrie du tissage en Amérique, et les événements survenus dans cette partie du monde depuis plusieurs années, ont modifié d'une manière notable les relations du commerce français en ce qui concerne ce genre de produits.

Les couvertures de lit sont de laine, de coton, de soie, de flanelle ou de poil. Celles de laine et celles de coton donnent lieu à la fabrication la plus importante et aux transactions les plus étendues. On a tenté de fabriquer des couvertures de laine et de coton mélangés, mais elles présentaient peu de solidité et ne possédaient point les qualités d'usage qui font la valeur de cet objet; aussi a-t-on dû renoncer à peu près complètement à cette production. Les couvertures de laine sont traitées de la même façon que les draps, ourdies et tissées comme eux, passées ensuite au foulon, puis cardées pour en faire sortir le poil, qui doit être le plus long possible, et qu'on laisse entier sans le tondre ni l'égaliser. Le cardage est dans cette fabrication une des opérations les plus importantes, celle à laquelle on doit apporter le plus de soin, puisque c'est elle qui donne la plus grande valeur au produit. Les couvertures cardées sont envoyées au blanchiment; après quoi elles peuvent être livrées au commerce. Toutes ces couvertures sont unies et blanches, bordées seulement d'une raie de couleur. La blancheur du tissu dépend de la qualité et de la finesse de la laine, qui conserve presque toujours une nuance jaunâtre. Pour satisfaire au goût du public, on affaiblit cette nuance, et on amène même la laine au blanc en soumettant le tissu à des vapeurs de chlore; mais cette opération, en donnant au produit une plus belle apparence, en altère les qualités d'usage.

Depuis un certain nombre d'années, à la fabrication des couvertures de lit s'est jointe celle des couvertures pour cheval et des couvertures de voyage, dont la consommation s'est notablement accrue. Celles-ci sont généralement rayées, à bandes brunes, vertes et rouges, tachetées ou tigrées, ou bien encore ornées de sujets qui, presque toujours, représentent des têtes d'animaux, des lions, des tigres, des chevaux ou des chiens. Les unes et les autres sont tissées, comme les draps façonnés et les tapis, avec les armures nécessaires à l'exécution des dessins. Les deux principaux centres de production de ces sortes de tissus sont Amboise et Alençon. La fabrication la plus importante de couvertures de lit est à Paris, qui en est le marché principal. Orléans, Montpellier, Lodève, Lyon, Reims et Beauvais viennent en seconde ligne, et fabriquent également les molletons et les flanelles dont les tissus diffèrent peu de celui des couvertures. Troyes et Vienne (Isère) se livrent aussi à la production de cet article, mais dans une proportion assez minime. Vernon et Darnétal étaient autrefois deux centres très-importants; ce dernier surtout; car il possédait, avant 1789, vingt manufactures suffisant à peine aux demandes. La plus grande partie de ses produits manufacturés était expédiée aux colonies françaises, et notamment au Canada, d'où venait le nom donné au genre et à la qualité de ces couvertures, appelées *Canada*. Mais après la Révolution, la perte de cette importante colonie et les difficultés d'expédition durant les guerres qui suivirent jusqu'en 1815 ruinèrent presque complètement l'industrie de cette ville. D'un autre côté, Vernon et Darnétal employaient la laine de pays mêlée à la laine d'Angleterre, et, sous l'Empire, l'emploi d'une matière première ayant semblable origine était devenu à peu près impossible.

La fabrication française des couvertures de laine est d'environ 10 millions; celle des couvertures de coton, de soie, de flanelle et de poils, atteint à peine la moitié de ce chiffre. La France suffit seule à sa consommation, et l'importation s'élève à peine au chiffre de 100,000 fr. En 1834, l'exportation était de 1,764,938 fr. pour ces différents articles; en 1856, elle était parvenue à 2,149,258 fr.; depuis cette époque,

elle est restée à peu près stationnaire, ne s'abaissant jamais au-dessous de 2 millions. Cette exportation a pour débouchés principaux les anciennes colonies françaises des États-Unis, l'Amérique du Sud, le Brésil, le Chili et la Californie. Les couvertures de coton sont expédiées dans le midi de la France, et exportées en Turquie, au Brésil, à Rio-de-la-Plata et en Algérie.

La plus grande difficulté que rencontre aujourd'hui cette industrie, en France, est l'approvisionnement de laine moyenne. La production de la laine fine s'étant accrue au détriment des autres sortes, il faut avoir recours aux laines étrangères, qui ne sont livrées à l'industrie que grevées d'un droit de douane; ce qui ne permet guère de lutter avec la concurrence étrangère, du moins quant au bon marché.

On peut comprendre parmi les couvertures de lit une espèce très-différente de couverture, nommée généralement *couvre-pied*. Connus dès la Renaissance, les couvre-pieds ne furent confectionnés tels qu'ils sont aujourd'hui que vers la fin du xviii^e siècle. Ces couvertures sont faites de deux morceaux d'étoffes de soie, de percaline, de toile de coton damassée, etc. On place une couche de ouate entre ces deux étoffes, et l'on réunit le tout par des piqures formant des dessins quelconques. On fait aussi un autre genre de couvre-pied qui n'est autre chose qu'un grand coussin ou oreiller de soie, de percaline ou toute autre étoffe, rempli d'un duvet très-chaud et très-léger. Le duvet qu'on employa d'abord donna naissance au mot *édredon*, sous lequel on désigne ces couvre-pieds.

— Bourse. On appelle *couverture* le dépôt de titres ou d'espèces que les agents de change exigent de ceux de leurs clients qui font des opérations à terme. Ces opérations servent uniquement à dissimuler des jeux de bourse qui se résolvent au jour du terme par la réception ou le paiement d'une différence; les agents de change ont à se garantir contre l'éventualité du non-paiement de cette différence, lorsque la chance est défavorable à leurs clients. A cet effet, avant d'exécuter les ordres d'achat ou de vente à terme, l'agent de change fait déposer entre ses mains du numéraire, des effets, des papiers ou des titres d'une valeur à peu près égale à la somme à laquelle, d'après ses prévisions, pourra s'élever la différence. Ce dépôt se nomme *couverture*. Si le client ne paie pas, l'agent de change se paye jusqu'à due concurrence avec la somme ou la valeur déposée. Cette garantie et celle de la caisse commune sont les préservatifs employés contre les dangers que courent les agents de change en prêtant leur ministère aux spéculateurs et aux joueurs, qui forment la plus grande partie de leur clientèle.

La plupart des marchés à terme ne se concluant pas sans *couverture*, les agents peuvent refuser leur ministère aux clients qui ne veulent pas leur remettre de garantie. Les rois de la finance se dispensent cependant d'en fournir; la *couverture* n'est pas faite pour eux; leur crédit suffit, et les agents s'en contentent. Lorsque la *couverture* est déposée entre les mains d'un agent de change, plusieurs causes peuvent en faire varier la valeur. La plus ordinaire de ces causes est la hausse ou la baisse des effets remis. Il peut arriver aussi que ce soit la valeur du client lui-même qui varie : tel individu est bon pour un chiffre d'affaires et ne l'est plus lorsque ce chiffre est dépassé. Le crédit d'un spéculateur peut en outre, d'un moment à l'autre, subir de profondes atteintes, et il peut se voir menacé de la perspective d'une déconfiture ou d'une faillite, avant que ses opérations soient liquidées. En pareilles circonstances, les agents de change exigent des suppléments de *couverture*, et en cas de refus, ils exécutent leurs clients. Du temps de la coulisserie, des couvertures étaient également exigées au parquet et à la coulisserie. Afin d'éviter les contestations, il est d'usage de ne point donner de reçus des valeurs remises comme *couverture*.

— Hortie. Il est des plantes qui, sans exiger pendant l'hiver le séjour de la serre ou de l'orangerie, ne peuvent passer cette saison en plein air sans un abri, surtout dans leur jeune âge; car alors, elles sont encore souvent sensibles aux rayons d'un soleil trop ardent, contre lesquels il faut les protéger. Tous les objets employés pour garantir les semis et les plantations sont désignés par les jardiniers sous le nom de *couvertures*. Bien des substances différentes peuvent être employées dans ce but, telles que la fougère, les feuilles sèches, la litière, les paillassons, les caisses de bois, les pots renversés, les cloches obscures, etc. Les feuilles sèches constituent la *couverture* la plus naturelle; c'est par elles que les graines des arbres des forêts sont protégées pendant la première période de leur développement. Dans les jardins, elles présentent le grand avantage de former une *couverture* assez légère, et qu'on peut facilement introduire entre les tiges des plantes. Mais on ne doit pas les employer indistinctement; les unes, telles que les feuilles du chêne, sont assez astringentes pour nuire aux jeunes plants; les autres, comme celles du peuplier, se décomposent trop vite. La fougère est une *couverture* généralement facile à se procurer; on emploie surtout la grande fougère (*Pteris aquilina*); on la coupe dans le courant du mois d'août, on la fait sécher à

l'ombre, et on la conserve sous un hangar. Elle peut servir pendant deux ans. La paille ou la litière a le double inconvénient de retenir l'eau et de ne pas protéger suffisamment les plantes contre le froid; elle est donc d'un emploi désavantageux comme *couverture* d'hiver; mais on peut l'employer pour préserver les jeunes semis de la chaleur et de la sécheresse. On s'en sert aussi pour couvrir les arbres plus ou moins élevés, ce qui constitue alors un empaillage. On doit placer les couvertures d'hiver le plus tard possible et de manière à ne pas endommager les végétaux. Quand ceux-ci sont très-petits et d'un tempérament délicat, il faut quelquefois (à moins que l'on n'emploie les feuilles) poser la *couverture* à une certaine hauteur sur une claie soutenue par des piquets, et bien garnir les côtés, à cause du froid. L'épaisseur des couvertures varie suivant la matière dont elles sont faites, le tempérament de la plante, l'intensité du froid, etc. Quand le temps est doux, on éparpille un peu les couvertures ou même on les enlève toutes les fois qu'on peut le faire économiquement. On les supprime tout à fait lorsque les gelées ne sont plus à craindre; mais il faut pour cela choisir un temps sombre et humide, car les plantes, qui sont toujours un peu étiolées, souffriraient d'être exposées brusquement au vent ou au soleil. On peut ensuite continuer à employer comme couvertures les claies, les paillassons, les toiles, etc. On se sert aussi de couvertures pour abriter les fleurs des arbres fruitiers contre les gelées printanières.

COUVERTURIER, IÈRE s. f. (kou-ver-tu-rié — rad. *couver*). Personne qui vend ou fabrique des couvertures; ouvrier, ouvrière qui les confectionne.

— Adjectiv. : *Ouvrier* COUVERTURIER.

COUVET s. m. (kou-vé — rad. *couver*). Pot dans lequel les marchandes en plein air tiennent de la braise pour se réchauffer et sur lequel elles sont accroupies comme une poule sur les œufs qu'elle couve.

— Homonymes. Couvais, couvait et couvaient (du verbe *couver*).

COUVEUSE s. f. (kou-veu-ze — rad. *couver*). Poule ou autre femelle d'oiseau de basse-cour qui couve ou est propre à couver : La couveuse est sur les œufs. Voilà une bonne couveuse.

— Par ext. Four pour l'éclosion artificielle des œufs et des graines de vers à soie.

— Fam. Femme qui met des enfants au monde : Les femmes les plus nobles ne sont plus que d'estimables couveuses. (Balz.)

— Bot. Nom vulgaire d'un champignon, le polypore à bouquets (*Polyporus frondosus*).

— Adject. : *Poule* COUVEUSE.

— Encycl. Econ. rur. 1^o *Poules couveuses*. Les petites poules naines, surtout celles de Bantam, sont excellentes *couveuses*; la plupart des races communes le sont également, mais il faut excepter les poules dites espagnoles. Les poules de Dorking, de Houdan, de La Flèche, de Crèvecoeur, de Bruges, sont des *couveuses* médiocres. Les meilleures *couveuses* appartiennent à la race cochinoise.

Les poules auxquelles on laisse leurs œufs les couvent dès qu'elles en ont pondu quinze ou vingt, quelquefois moins. Mais le plus ordinairement on ne laisse pas les poules faire leur propre couvée, ce qui exigerait trop de temps. On préfère choisir de beaux œufs frais appartenant à des poules de deux ans et de bonne race. Les plus pesants sont les meilleurs. Il est d'usage de les mirer à la lumière, afin de découvrir le germe, mais ce mirage n'indique absolument rien. On ne peut savoir si les œufs ont été réellement fécondés qu'au bout de cinq ou six jours d'incubation; alors ils deviennent ternes si la fécondation a eu lieu; dans le cas contraire, ils restent clairs. On a souvent cherché à distinguer les œufs qui donnent des femelles de ceux qui donnent des mâles; mais on n'y a jamais réussi. Ce n'est cependant pas faute de recettes à cet égard. Ainsi, on a dit que les œufs longs contenaient des coqs et les œufs ronds des poules; on a dit encore que si, en examinant les œufs à la lueur d'une lampe, on remarque à l'un des bouts un petit vide sous la coquille, justement au bout de l'œuf, on peut être certain d'avoir un mâle; que si, au contraire, le vide est un peu sur le côté, c'est une femelle qu'on obtiendra. L'auteur de la *Bonne Fermière*, qui rapporte cette dernière recette, l'appuie de l'anecdote suivante : « Un curé, dit-il, avait de beaux œufs, et son magister de belles poules. Ils firent ensemble ce marché : le curé s'obligea de fournir les œufs aux pondeuses, à condition que les petits coqs seraient à lui et les poulettes au magister. Il mira ses œufs, n'en donna que de ceux qui devaient produire des coqs, et quand ils furent éclos, le magister le crut sorcier. Le pauvre homme ne savait pas qu'il n'y a non plus de sorciers que de revenants. A l'égard du curé, il ne s'était point du tout conduit en honnête homme dans cette petite affaire; on ne doit se permettre de manquer en rien à la probité. » Ce petit récit est plus moral que véridique.

Après avoir bien choisi les œufs, l'important est d'avoir de bonnes *couveuses*. On donnera la préférence aux poules franches, c'est-à-dire à celles qui sont de mœurs douces et

ne s'effarouchent pas aisément, qui n'ont peur ni des gens ni des bêtes, qui entrent dans les maisons, ramassent les miettes aux heures des repas. Dans tous les cas, on ne doit jamais prendre pour couveuses des poules âgées de moins de deux ans. On reconnaît qu'une poule demande à couvrir lorsqu'elle glousse, tourne dans tous les sens, et se tient de temps à autre le ventre à terre. Certaines poules éprouvent trop fréquemment le besoin de couvrir; les ménagères emploient différents moyens pour les guérir de ce défaut: elles leur passent une petite plume au travers des narines, ou bien elles les plongent dans l'eau froide à plusieurs reprises, en ayant soin de diminuer pendant quelque temps leur ration de vivres; d'autres fois elles les tiennent enfermées, pendant deux jours, sous un cuvier disposé de telle sorte que l'air ne puisse leur manquer, et ne leur donnent ni à boire ni à manger pendant ce temps. Souvent, au contraire, surtout lorsqu'elles ne jouissent pas de leur liberté, les poules ne sont pas disposées à couvrir; pour les y provoquer, on leur donne de la graine de moutarde, des trempées au vin, des feuilles et de la graine d'ortie desséchées et pulvérisées. Dans quelques localités, les ménagères vont même jusqu'à leur arracher les plumes du ventre et à leur fouetter la peau nue avec des orties vertes. Nous n'avons pas besoin d'insister pour faire sentir la barbarie d'un pareil procédé. A défaut de poules couveuses, on peut employer des chapons ou des dindes.

Dès que la couveuse a pris possession de son nid, on ne doit plus toucher aux œufs. L'incubation dure ordinairement vingt et un jours. Beaucoup de ménagères ne mettent les œufs qu'en nombre impair, et placent un petit morceau de fer dans le nid pour préserver les œufs des effets de l'électricité en temps d'orage. La première de ces précautions doit être évidemment rangée parmi les pratiques superstitieuses dont nos campagnes nous offrent encore de si fréquents exemples; quant à la seconde, bien que plus savante, elle ne nous paraît guère mieux fondée. Quand les poussins sont éclos, il faut les laisser un ou deux jours sous leur mère avant de leur donner à manger.

20 Couveuses artificielles. La poule qui couve cesse de pondre, et il en est de même pendant tout le temps qu'elle élève ses petits. Il y a là une perte réelle. Pour l'éviter, on a imaginé de remplacer l'aile maternelle par des couveuses artificielles. Cette invention singulière ne date pas d'hier: il y a bien des siècles qu'en Egypte on fait éclore des poussins au four. Les Chinois ont des procédés analogues et tout aussi anciens. Les modernes n'ont pas voulu rester en arrière. Réaumur, le premier en France, a fait des essais qui sont devenus célèbres. Après lui, Bonnemain et Cautelo se sont occupés du même sujet avec un certain succès. De nos jours, on dit beaucoup de bien du procédé d'incubation de M. Charbuigne et de la couveuse de M. Carbonnier. Le principal inconvénient de la plupart des appareils de ce genre est de coûter fort cher. Quelques-uns reviennent à environ 500 fr. par 100 œufs. Aussi est-il peu probable qu'ils soient jamais communément employés. Ils pourront avoir quelque succès dans les établissements zoologiques et chez des amateurs, mais jamais, croyons-nous, chez des cultivateurs de profession. Cependant, comme dans un livre de la nature de celui-ci nous devons donner un aperçu de tout ce qui, à un titre quelconque, peut intéresser le public, nous allons décrire un de ces petits appareils. C'est au plus simple et au moins coûteux que nous donnerons, bien entendu, la préférence. La couveuse de M. Carbonnier nous semble, mieux que toute autre, remplir ces conditions. Imaginez une boîte de bois blanc, de dimensions assez restreintes, à la partie supérieure de laquelle est une caisse de zinc reposant sur une toile métallique galvanisée, et contenant une certaine quantité d'eau. Un retrait ménagé sous cette caisse, dans l'intérieur de la boîte, contient une lampe à deux becs, alimentée avec de l'huile ordinaire bien épurée. Cette lampe sert à chauffer l'eau, dont la température doit marquer 50° centigrades environ. En hiver, les deux becs doivent être allumés; mais, pendant les chaleurs, un seul peut suffire. Immédiatement au-dessous de la toile métallique, s'ouvre un tiroir qui contient les œufs. Ceux-ci, au nombre de quarante, sont disposés sur une légère couche de foin très-menu. Le degré de chaleur communiqué par l'eau est de 40° à 41° centigrades. Les soins se bornent à changer ces œufs de place une ou deux fois par jour, et à les laisser quelquefois exposés à l'air pendant un quart d'heure. Au bout de vingt et un jours, l'incubation est parfaite; mais les petits sortis de l'œuf doivent encore rester dans le tiroir au moins vingt-quatre heures. Après ce temps, on les place dans un second appareil aussi simple de construction que le premier. C'est une sorte de cage à l'une des extrémités de laquelle se trouve un bassin de zinc, où l'on met une fois par jour, mais seulement pendant les temps froids, de l'eau chauffée à 70° ou 80° environ. Dans l'intérieur de la cage, et au-dessous du bassin, on adapte une peau d'agneau destinée à servir d'abri aux petits poussins. Au bout de huit jours de reclusion, ces derniers sont assez forts pour être exposés au grand air dans la basse-cour; mais il faut avoir soin de tenir à leur portée la poussinière

toujours ouverte, afin qu'ils puissent s'y retirer à volonté. L'appareil tout entier est facile à construire, et le prix n'en doit pas être très-élevé. On dit même qu'il réalise une certaine économie sur l'incubation naturelle. Il est vrai aussi que, dans ce système, le travail de la nature a été imité avec une réelle perfection, comme on peut s'en convaincre par une comparaison facile à faire. Cependant nous craignons toujours, tant nous avons foi en la nature, qu'il n'y ait entre les poulets éclos artificiellement et ceux qui sont nés sous l'aile de leur mère quelque différence analogue à celle qu'on remarque entre les enfants nourris au biberon et ceux qui ont tété le lait de leur mère.

COUVI adj. m. (kou-vi — rad. couvrir). En parlant d'œufs impropres à être mangés, soit parce qu'ils ont été couvés quelque temps, soit parce qu'ils sont corrompus, on dit: *Des œufs couvis*.

— **Antonyme.** Frais (en parlant des œufs).

COUVIN, ville de Belgique, province de Namur, arrond. et à 17 kilom. S. de Philippeville, à 16 kilom. N. de Rocroy, près de la frontière de France, chef-lieu de canton, 2,890 hab. Fabriques de draps; riches mines de fer dans les environs; forges et usines très-importantes; fabrication d'ouvrages de fonte, de câbles de fer et de machines à vapeur.

COUVINE s. f. (kou-vi-ne — rad. queue, qui s'écrit *coule*). Cost. Queue de robe. *Le Vieux niot*.

COUVOIR s. m. (kou-voir — rad. couvrir). Appareil destiné à l'éclosion artificielle des œufs.

COUVRAILLE s. f. (kou-vra-ille — ll. m. — rad. couvrir). Agric. Syn. de **SEMAILLE** dans quelques départements.

COUVRANT (kou-vran) part. prés. du v. **COUVRIR**: *Le camp des gardes nationaux, en couvrant la place, l'eût-il défendue?* (Michelet.)

COUVRE-CHEF s. m. Nom générique des objets servant à couvrir la tête, comme chapeau, casquette, bonnet, etc.: *Les couvreurs-chef orientaux. Probablement refusait de rendre justice aux Romains, il rendrait la Perse aussi nue d'arbres et d'épaves que sa tête l'était de cheveux; et il ôta son COUVRE-CHEF.* (Chateaub.) *Le paysan qui date d'après la Révolution est remarquable par l'adhérence de son COUVRE-CHEF à sa chevelure.* (G. Sand.)

Jupiter fit à Typhon, leur grand chef,
D'une montagne un couvre-chef.

SCARRON.

Le voilà donc de grêges affublé,
Ayant sur soi ce nouveau couvre-chef.

LA FONTAINE.

On n'emploie plus ce mot qu'en plaisantant ou lorsque, comme dans l'exemple de Chateaubriand, il est impossible de déterminer l'objet par un mot plus précis.

— Chir. Bandage qui enveloppe la tête: *On se sert de COUVRE-CHEF pour maintenir un appareil appliqué sur la voûte du crâne.* (Focillon.)

COUVRE-COLBACK s. m. Art. milit. Enveloppe de toile cirée que l'on place sur le colback les jours de mauvais temps.

COUVRE-CUISSE s. m. Anc. art. milit. Pièce d'armure qui couvrait la cuisse, et que l'on portait seulement lorsqu'on était à cheval.

COUVRE-FACES s. f. Art. milit. Ouvrage de fortification en forme de redan, que l'on place en avant du saillant d'un bastion ou d'une demi-lune pour en dérober les faces aux feux des batteries de l'ennemi. On appelle plus ordinairement cet ouvrage une **CONTREGARDE**.

COUVRE-FEU s. m. Pot dont on couvre le feu pour l'empêcher de se consumer ou de causer un incendie: *Le COUVRE-FEU de terre.*

— Signal par lequel on ordonne de couvrir les feux et d'éteindre les lumières: *Sonner le COUVRE-FEU. L'heure du COUVRE-FEU. Mes bourgeois, dit le maître du cabaret, voilà le COUVRE-FEU qui sonne, et il me faut fermer mon cabaret.* (E. Sue.) Le sens de ce signal a été successivement modifié et même a fini par ne plus indiquer que le moment de fermer les portes d'une ville ou d'une forteresse: *Chaque piéton marchait avec son falot après l'heure du COUVRE-FEU.* (G. Sand.) *Heure à laquelle on sonnait le COUVRE-FEU: Vous viendrez au COUVRE-FEU.* *Cloche qui servait à le sonner.*

— Fam. *Sonner le COUVRE-FEU*, Dépasser l'âge des passions:

A soixante ans passés! Je vous demande un peu!

— Oh! vous devez avoir sonné le COUVRE-FEU.

E. AVOIER.

— S'opposer aux progrès des lumières: *A la fin de chaque grande époque, on entend quelque voix dolente... qui SONNE LE COUVRE-FEU.* (Chateaub.) Ces deux sens sont également iustes, mais peu usités.

— **Encycl.** Hist. On désignait, au moyen âge, sous le nom de *couvre-feu*, une sonnerie de cloche annonçant la nuit close aux habitants d'une ville, et les invitant au sommeil. Le but de cette sonnerie ne paraît pas avoir été d'ordonner, comme on l'a prétendu souvent à tort, l'extinction des lumières, après une certaine heure, mais une simple invita-

tion de prendre des mesures de prudence pour éviter les incendies nocturnes. Un extrait des statuts du collège de Justice (1358) nous apprend qu'à la nuit tombée la porte devait être close à la clef, et la cloche mise en branle de manière à être entendue de tout Paris. C'était le *couvre-feu*. Au xiv^e et au xve siècle, de fréquentes ordonnances du Châtelet de Paris assignèrent le moment du *couvre-feu* comme celui où devaient être exécutées nombre de mesures municipales ou d'ordre public. Par exemple, aux premiers sons de la cloche, les femmes publiques devaient fermer leur porte, éteindre leur lampe et disparaître; mais elles étaient habiles à éluder cette ordonnance.

En 1424, le *couvre-feu* était sonné à Saint-Séverin, et l'histoire, muette sur tant de noms glorieux, nous a conservé celui de l'obscur sonneur du *couvre-feu* de Saint-Séverin: il s'appelait Benoit Sezède, et logeait non loin de ses cloches. Vers 1550, le *couvre-feu* était sonné à Saint-Germain-des-Prés à huit heures du soir. Au xviii^e siècle, Notre-Dame sonnait le sien à sept heures, et la Sorbonne en sonnait un autre de neuf heures à neuf heures et demie. Le *couvre-feu* est depuis longtemps passé à l'état de simple souvenir; il a été remplacé, à Paris et dans les villes qui ont une garnison militaire, par la retraite, sonnée à sept heures en hiver, à huit heures en été, et que les vieillards, fidèles aux souvenirs, désignent encore sous le nom de *couvre-feu*.

Couvre-feu (Lé), extrait des *Huguenots*, poème de Scribe, musique de Meyerbeer. Meyerbeer seul pouvait faire revivre cette mélodie du moyen âge, si simple et si profondément réaliste. Donnez cette idée à Rossini ou à M. Auber, le premier fera un joli chœur aux parties savamment combinées et ingénieusement embottées; il ne serait pas extraordinaire qu'il y intercalât même quelque brillante cavatine. M. Auber eût écrit en souriant de gais couplets, quelque petite ballade guillerette avec chœurs en écho. Meyerbeer, lui, plonge son bras créateur dans les ténébres du passé, et nous apporte tout vivant sur la scène le veilleur de nuit du vieux Paris.

Allegretto molto moderato.

Ren - trez, ha - bi - tants de Pa -

- ris, Te-nez-vous clos en vos lo -

- gis, Que tout bruit meu-re.

Quit - tez ces lieux, Car voi - ci l'heure

L'heu - re du cou - vre feu!

COUVRE-GIBERNE s. m. Etui de la giberne des soldats: *Des couvre-giberne de toile crue, de toile vernie.*

COUVRE-JOINT s. m. Constr. Ciment dont on remplit les joints des dalles: *Des COUVRE-JOINTS solides.*

— Techn. Planche mince et étroite qu'on cloue sur les joints des autres planches.

COUVRE-LIT s. m. Sorte de couverture légère dont on enveloppe le lit: *Des COUVRE-LITS de tapisserie, de guipure.*

COUVRE-LUMIÈRE s. m. Mar. Pièce de cuivre ou de plomb dont on couvre la lumière des canons: *Des COUVRE-LUMIÈRE de cuivre.*

COUVRE-NUQUE s. m. Art. milit. Partie évasée au bas du casque, qui couvre la nuque. Bande de basane cousue à la partie inférieure et postérieure du shako. *PI. COUVRE-NUQUE.*

COUVRE-OREILLE s. m. Méd. Enveloppe de caoutchouc dont on couvre le pavillon de l'oreille, pour le protéger, dans certaines affections. *PI. COUVRE-OREILLES.*

— **Encycl.** L'invention du *couvre-oreille* est toute récente, et elle est due à M. Marville, de Reims. C'est une espèce de fourreau de caoutchouc coulé de chair, et dont la forme est moulée exactement sur celle de l'oreille externe. Le but que s'est proposé l'inventeur est de garantir les oreilles du contact de l'air toutes les fois que des lésions d'une nature quelconque rendent ce contact dangereux ou pourraient en être la conséquence, par exemple: quand la rigueur de la température peut faire craindre des engelures, souvent très-douleuruses dans ces parties délicates; quand on est exposé à entendre des bruits foudroyants comme les décharges d'une nombreuse artillerie, et dans une foule d'autres circonstances où il y aurait impossibilité de s'entourer la tête de bandes comme le font les malades.

COUVRE-PIED s. m. Petite couverture de lit, spécialement destinée à couvrir les pieds: *Des COUVRE-PIEDS piqués.* *Il sortit de couvrir-lit d'apparat: Elle lui envoya un charmant COUVRE-PIED tricoté par ses belles mains.* (G. Sand.) *Le COUVRE-PIED de son lit est en dentelle de point d'Angleterre; il vaut 10,000 fr.* (Balz.)

— Rem. Si, dans l'orthographe du substantif composé *couvre-pied*, on observait les règles de la décomposition, il faudrait mettre le signe du pluriel dans tous les cas, même quand ce substantif est au singulier, et écrire: *Un COUVRE-PIEDS, des COUVRE-PIEDS.* Il n'y aurait donc pas, à proprement dire, de faute à écrire le mot ainsi, puisque cette orthographe serait logique. Mais aujourd'hui qu'il y a une tendance à soumettre les substantifs composés à la règle générale du pluriel dans les noms, nous préférons écrire un *couvre-pied*, des *couvre-pieds*. L'Académie ne donne aucun exemple du pluriel, mais elle écrit sans *s* ce mot au singulier. D'autre part, elle dit un *cure-dent*, des *cure-dents*; prenons donc cet exemple pour type, et écrivons un *couvre-pied*, des *couvre-pieds*.

COUVRE-PLAT s. m. Couvercle de plat: *Des COUVRE-PLATS de fer battu.*

COUVRE-PLATINE s. m. Art. milit. Morceau de cuir dont on couvrait autrefois la platine d'un fusil. *PI. COUVRE-PLATINE.*

— Mar. Rondelle de plomb dont on couvre la batterie-platine d'un canon.

COUVRE-SHAKO s. m. Etui de toile cirée dont les militaires couvrent leur shako. *PI. des COUVRE-SHAKOS.*

COUVREUR s. m. (kou-vreur — rad. couvrir). Ouvrier ou entrepreneur qui s'occupe de couvrir les maisons ou d'en réparer les toitures: *Un homme de cœur pense à remplir ses devoirs à peu près comme le COUVREUR pense à couvrir.* (La Bruy.) *La tête ne tourne point aux COUVREURS sur les toits.* (J.-J. Rouss.)

... Des couvreurs, grimpés au toit d'une maison, En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à maison.

BOILEAU.

— Adjectif. : *Ouvrier COUVREUR.*

— Fr. - maçon. *Frère couvreur*, maçon chargé de veiller, l'épée à la main, à ce que la loge soit exactement fermée pendant tout le temps des travaux. La garde intérieure de la porte lui est confiée, et il ne peut laisser entrer ni sortir personne, sans en rendre compte, ou sans recevoir l'ordre du président de la loge. En Angleterre, il y a deux gardiens des travaux, l'un à la porte extérieure, remplissant les fonctions du *frère couvreur*; l'autre, placé à l'intérieur, est un simple introducteur (le second diacre), chargé de transmettre les avis du dehors au dedans, par l'intermédiaire du garde extérieur. Celui-ci ne participe pas aux travaux, et est ordinairement le frère servant de la loge.

COUVREUR (Adrienne Lé), célèbre comédienne. V. **LECOUVREUR**.

Couvreur (ADRIENNE LÉ), drame de Scribe et de M. Legouvé. V. **ADRIENNE LÉCOUVREUR**.

COUVREUSE s. f. (kou-vreu-ze — rad. couvrir). Rempailleuse de chaises. V. **Vieux mot**.

COUVRI v. a. ou tr. (kou-vrir — lat. cooperire; de cum avec, et operire, couvrir). *Je couvre, nous couvrons; je couvrais, nous couvrons; je couvris, nous couvris; je couvrirai, nous couvrirons; je couvrirais, nous couvririons; couvre, couvrons, couvrez; que je couvre, que nous couvrons; que je couvrisse, que nous couvrissons; couvrait, couvrait, couverte.* Cacher ou protéger quelque chose au moyen d'un objet que l'on met dessus: *COUVRI son visage de ses mains. COUVRI ses yeux d'un bandeau. COUVRI ses épaules. Il COUVRI sa tête d'un bonnet. Il faut COUVRI ce lit. COUVRI le feu, pour le conserver. COUVRI la marmite. COUVRI bien le malade; il aurait froid. Le cultivateur, après AVOIR COUVRI sa semence, regarde sa tâche comme accomplie.* (Math. de Dombasle.)

D'un des pans de sa robe il couvrit son visage.

CORNEILLE.

Être placé dessus, de façon à cacher ou à envelopper: *Tous les hommes portent à peu près le même masque, mais il y a des visages plus beaux que le masque qui les couvre.* (J.-J. Rouss.) *Aucun penseur ne doute aujourd'hui que la mer n'ait COUVRI une grande partie de la terre habitée.* (D'Alemb.)

Mille maux à la fois te déclarant la guerre; Mortel, la vie est courte et bientôt finira:

Aujourd'hui tu couvres la terre,

Demain elle te couvrira.

LA BRUN.

— Envelopper dans des vêtements, habiller; envelopper, en parlant des vêtements: *Les habits qui nous COUVRIENT. Le voleur qui dépouille les passants COUVRI encore la nudité du pauvre.* (J.-J. Rouss.) *Combien de femmes n'ont pas de linge pour COUVRI le nouveau-né, pas de lait pour le nourrir.* (Legouvé.) *Donner des vêtements à: COUVRI les pauvres.*

— Munir d'un toit: *On va COUVRI cette maison.*

— Répandre, étaler, être répandu, étalé en grande quantité sur: *COUVRI de sang. COUVRI de boue. COUVRI de fleurs. La neige COUVRI la terre. Le sang qui COUVRI vos*

maïns. Les larmes qui COUVRENT votre visage. La pâleur COUVRE son visage. Les constructions qui COUVRENT ce terrain. L'Angleterre COUVRE les mers de ses vaisseaux. L'idolâtrie COUVRE toute la face de la terre. (Boss.) Le christianisme a COUVRE la terre de chefs-d'œuvre. (Laurentie.) Une verdure éternelle COUVRE les branches des fougères, des lycopodes et des prêles qui composaient la végétation de l'ancien monde. (L. Figuier.)

Où peuvent se cacher les saints ?
Les pêcheurs couvrent la terre.

RACINE.
Suspendu sur sa tête, un glaive redoutable
Rend fâdes tous les mets dont on couvre sa table.

L. RACINE.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage !

LA FONTAINE.
Le mal corrompt le sang, infecte les humeurs,
Couvre les corps détreints de livides tumeurs.

DELILLE.
Heureux, trois fois heureux ceux que la terre couvre !
Heureux les morts tombés sur les gazons du Louvre !

BARTHÉLEMY.
— S'interposer, être interposé comme obstacle ou comme moyen de défense et de protection : Ce général nous COUVRE de son aile droite. Il COUVRE de son corps celui de son colonel. Les montagnes de Norvège sont des boulevards admirables qui COUVRENT de ce vent les pays du Nord. (Montesq.) Nous devions être soutenus du Royal-Allemand, des escadrons de mousquetaires et de différents corps de dragons qui COUVAIENT notre gauche. (Chateaub.)

— Cacher, dérober à la vue : Ce bouquet d'arbres nous COUVRE une partie de la perspective. Un nuage a COUVRE tout à coup le soleil.

— Empêcher de percevoir, dominer, étouffer, en parlant d'un bruit : Sa voix COUVRE le bruit de la cascade. Les cris des vainqueurs COUVRENT les plaintes des blessés. (J.-J. Rouss.)

Il n'a qu'à dire un mot pour couvrir nos vult grâces.
Comme un char, en passant, couvre le bruit des ailes
De mille moucheron.

V. HUGO.

— Fig. Cacher, déguiser, empêcher d'être saisi, connu, perçu par l'intelligence : L'homme met toute son application à COUVRE ses défauts et aux autres et à soi-même. (Pasc.) Platon dit que le comble de la malice, c'est de la couvrir si artificieusement qu'elle paraisse juste. (Boss.) Les injustices sont d'autant plus dangereuses, qu'on sait mieux les couvrir du prétexte spécieux de l'équité. (Boss.) Un mystérieux nuage couvrait toujours les affaires des jésuites. (Chateaub.) Souvent la modestie n'est qu'un voile dont on couvre adroitement son amour-propre. (Alibert.)

Lui pourrions-nous longtemps couvrir ce mauvais tour ?

ROTROU.

Et d'un œil innocent il couvrait sa pensée.

REUNARD.

Je me suis tu cinq ans, et jusques à ce jour
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.

RACINE.

. . . Les grâces en elle, étant femme et jolie,
Couvrent l'ambition d'un masque de folie.

LEMERCIER

g Pallier, réparer, effacer, excuser, amnistier : Je coupe, j'abats, je fauche tout, et puis je COUVRE tout de ma grande soutane rouge. (Richelieu.) COUVRE un mal n'est pas le guérir. (Esquiro.) Louis XI COUVRE ses crimes de son manteau royal, Richelieu de sa soutane rouge. (Bignon.) Dans l'esprit de l'ambitieux, le succès COUVRE la honte des moyens. (Mass.) Les succès COUVRENT les fautes, les revers les rappellent. (Lévis.) L'indignité des uns ne COUVRE pas celle des autres. (Proudh.) Henri IV demandant un jour à l'ambassadeur d'Espagne si son maître n'avait pas de maîtresses, l'ambassadeur répondit : « Philippe est un prince religieux qui n'aime que la reine. — Est-ce que votre roi, repartit Henri, n'a pas assez de vertus pour COUVRE un vice ? »

Non, vous voulez en vain couvrir son attentat.

RACINE.

L'agrément couvre tout, il rend tout légitime ;
Aujourd'hui dans le monde on ne connaît qu'un
C'est l'ennui.

CRIME.

g Protéger, défendre, garantir : COUVRE quelq'un de son bras, de son autorité. COUVRE l'innocence du bouclier des lois. Nous ne sommes plus au temps où les ministres COUVAIENT la couronne ; aujourd'hui ils la découvrent. (J. Favre.) g Receler, contenir en soi : Toutes choses COUVRENT quelque mystère ; toutes choses sont des voiles qui COUVRENT Dieu. (Pasc.) Avant tout, le respect de la loi, couvrir-elle une erreur, une violence, une injustice. (E. de Gir.)

— Comblir, en bonne ou en mauvaise part : COUVRE de honte, de confusion, d'infamie. COUVRE de gloire. COUVRE d'applaudissements. COUVRE d'éloges. Son infâme Antinous, dont il fit un dieu, COUVRE de honte toute sa vie. (Boss.) La guerre de Crimée a COUVRE de gloire l'armée française. (E. de Gir.)

Nous pourrions tous les deux, épressés à lui plaie,
Couvrir de nos respects la vieillesse d'un père.

DUCIS.

V.

— Particulièrement. S'accoupler à, en parlant d'un mâle : Le lévrier qui a COUVRE votre chienne.

— Pop. Couvrir la joue, la face, le visage de quelq'un, Le souffleter : Je lui réponds en lui COUVRENT LA FACE de mes cinq doigts. (Volt.)

— Couvrir les yeux, Aveugler moralement, empêcher de voir la vérité : Combien de fois essayai-je, d'une main impuissante, d'arracher le bandeau fatal qui lui COUVRENT LES YEUX ! (Fléch.)

— Couvrir de ténèbres, Obscurcir, assombrir, attrister : La mort COUVRE de TÉNÈBRES nos plus beaux jours. (Boss.) Une grande gloire COUVRE de TÉNÈBRES tout ce qui la suit. (Chateaub.)

— Couvrir d'or, Acheter à un prix exorbitant : Il AURAIT COUVRE D'OR cette toile, plutôt qu'il n'en renoncer. Je ne donnerais pas ce papier, quand on le COUVRENT de pièces d'or. (Alex. Dum.)

— Couvrir de boue, de fange, Salir la réputation de : Quoi ! toute une génération s'accorde à calomnier un innocent, à le COUVRE de fange, à le suffoquer, pour ainsi dire, dans le bourbier de la diffamation. (J.-J. Rouss.) Est-ce que cette boue dont on me COUVRE ne vous éclabousse pas ? (V. Hugo.)

— Couvrir de ses ailes, Protéger, par allusion à l'instinct de quelques oiseaux qui les fait couvrir leurs petits de leurs ailes, pour les protéger : Je prie Dieu qu'il vous COUVRE de ses ailes. (Boss.) COUVREZ, COUVREZ DE VOTRE AILE cette troupe illustre. (Mass.)

— Jurispr. Couvrir la prescription, L'interrompre. g Couvrir un crime, Empêcher qu'on ne puisse l'imputer. Cette dernière expression est rarement employée. g Couvrir une enchère, Surenchérir.

— Dr. des gens. Le pavillon couvre la marchandise. Axiome de droit international, d'après lequel un navire sous pavillon neutre ne peut être visité par les belligérants, sous prétexte de contrebande de guerre. g Fig. Le nom, le titre d'un objet, de son auteur ou de son propriétaire, fait accepter l'objet lui-même sans réclamation : Tel mauvais livre de tel illustre auteur a bien réussi ; le PAVILLON a COUVRE LA MARCHANDISE.

— Féod. Couvrir un fief, un arrière-fief, Prêter, offrir de prêter foi et hommage pour l'ouverture et la mutation d'un fief, afin d'en empêcher ou d'en prévenir la saisie. g Couvrir le feu de son tenancier, Le mettre au ban parce qu'il ne paye pas les droits seigneuriaux.

— Art milit. Couvrir sa marche, En dérober la connaissance à l'ennemi.

— Peint. Couvrir des toiles, Les peindre : Ah ! ah ! vous n'y êtes pas, mes braves compagnons ; il vous faudra user bien des crayons, COUVRE bien DES TOILES avant d'arriver. (Balz.)

— Techn. Couvrir les bougies, Y appliquer la dernière couche de matière. g Couvrir les perles, Enduire les perles fausses d'essence d'Orient.

— Comm. Compenser, balancer : La recette COUVRE à peine la dépense.

— Bours. Fournir une couverture à : Je n'accepte rien si vous ne me COUVREZ.

— Jeux. Couvrir une carte, Mettre une autre carte ou de l'argent dessus. g Couvrir une dame, Au jeu de dames, La doubler, mettre une autre dame dessus, et, Au trécart, Lui joindre une autre dame sur la même fleche. g Couvrir un dé, Au domino, Le fermer par un autre dé, de façon à empêcher l'adversaire de jouer. g Couvrir un momon, Accepter le défi d'un momon. g Couvrir l'échec, Le faire cesser en interposant une pièce entre la pièce attaquée et celle qui l'attaque : On ne peut COUVRE L'ÉCHEC du cavalier. g Couvrir son jeu, Tenir ses cartes ou ses dés de façon que l'adversaire ne les voie point, et fig. Déguiser ses desseins, ses intentions, empêcher qu'on ne les pénétre : Il faut avouer que M. le cardinal de Mazarin joua et couvrit bien son jeu en cette rencontre. (De Retz.)

— Franc-maçon. Couvrir le temple, Sortir de la loge pendant la durée des travaux. Lorsque les travaux sont terminés au grade d'apprenti et doivent s'ouvrir ensuite au grade de compagnon, le vénérable prie les apprentis de couvrir le temple. Un frère qui ne peut attendre la fin de la tenue pour se retirer doit demander au vénérable à couvrir le temple, et déposer, avant de sortir, son offrande dans le tronc de bienfaisance.

Se couvrir v. pr. Devenir couvert : La terre se COUVRE de verdure. Le ciel se COUVRE de nuages. Son visage se COUVRE d'un rouge subite. Chassez la vanité de la terre, elle se COUVRE de paresseux. (Alibert.) Son teint, hâlé naturellement, s'ÉTAIT COUVRE d'une nouvelle couche de bistre. (Alex. Dum.) g En parlant du ciel, S'obscurcir : Allons, rentrons ici ; j'ai changé de pensée, et puis le temps se COUVRE un peu. (Mol.)

— Par ext. S'assombrir : L'horizon politique se COUVRE. Lorsque je vois les yeux de mes amis se COUVRE et leurs visages s'allonger, il n'y a répugnance qui tienne, et l'on fait de moi ce qu'on veut. (Dider.)

— Couvrir à soi, en parlant de quelque partie du corps : Se couvrir les épaules. Se

COUVRE les yeux de ses deux mains. C'est sous Charles VIII qu'on a commencé à se COUVRE habituellement la tête. (Maquet.)

— Couvrir soi-même, avec les divers sens dans lesquels le verbe couvrir a pour régime direct un nom de personne : Se COUVRE d'un manteau. Se COUVRE de dentelles et de diamants. Se COUVRE de sang. Se COUVRE de honte, de gloire. Se COUVRE d'un bois contre les attaques de l'ennemi. Se COUVRE de l'autorité d'autrui. Il prétend ainsi se COUVRE de la doctrine des docteurs approuvés. (Boss.) Celui qui se sert de finesse pour se COUVRE en un endroit se découvre dans un autre. (La Rochef.) Une âme belle et sans tache, qui veut conserver toute sa pureté, cherche moins à paraître qu'à se COUVRE du voile de la modestie. (Buff.) Quiconque enfreint les règles cherche à entraîner les faibles avec soi, et à se COUVRE de la multitude. (Chateaub.) Dans toutes les faillites, pour les maisons les plus honorables, se COUVRE est regardé comme le plus saint des devoirs. (Balz.)

En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères.

BOILEAU.

Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis.

RACINE.

J'ai froid, le vent se lève et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir.

A. GUIRAUD.

— Mettre son chapeau sur sa tête : Je ne me COUVRE point, si vous ne vous COUVREZ. (Mol.)

— Se couvrir de, Se mettre à l'abri de : Il leur laissait à peine, au bout de dix années, Pour se couvrir de nous, l'ombre des Pyrénées.

CORNEILLE.

— Se couvrir de sang, Commettre des meurtres : Il s'EST COUVRE DU SANG de ses frères.

— Pop. Se couvrir d'un sac mouillé, Chercher à excuser sa faute par des raisons qui l'aggravent, comme une personne qui, pour ne pas être inouïlée par la pluie, se couvrirait d'un sac trempé d'eau.

— Escrime. Ecarter l'épée de son adversaire de la ligne de son propre corps :

. . . J'attaque en quart haute,
Monsieur tient votre basse au lieu de se couvrir :

Est-ce ainsi que l'on pare ? . . .

E. AUGIER.

— Jeux. Au crabs, Se dit du tenant, lorsque, le servant ayant sa chance, il se donne la sienne. g Au trécart, Couvrir une de ses dames, en en plaçant une seconde sur la même fleche.

— Syn. Couvrir, cacher, celer, etc. V. CACHER.

— Allus. littér. Couvrir ce sels que je ne saurais voir, Allusion à un vers de Molière dans Tartufe. V. SEIN.

— Antonyme. Découvrir.

COUVROSE s. f. (kou-vrô-ze). Bot. Nom vulgaire d'un champignon, l'agaric en conque (agaricus ostreatus).

COUX adj. et s. m. (kou). Ancienne forme du mot couci.

— Homonymes. Cou, coup, coût, et couds, coud (du verbe couler).

COUXIO s. m. (kou-ksi-o). Mamm. Nom vulgaire d'une espèce de saki.

COUYON, COUYONNADE, COUYONNER, COUYONNERIE, Autre orthographe des mots COÛON, COÛONNAGE, COÛONNER, COÛONNERIE.

COUYONCE s. f. (kou-ion-se). Bot. Nom vulgaire de la folle-avoine.

COUZA (Alexandre-Jean), prince de Moldavie et de Valachie sous le nom d'Alexandre-Jean 1^{er}, né à Galatz (Moldavie) en 1820, appartenait à une famille honorable de ce pays. Il fut envoyé à Paris, où il fit ses études de 1834 à 1839 ; puis, de retour dans les principautés, il entra dans les troupes moldaves et conquit rapidement le grade de colonel. Son intelligence ouverte, les connaissances qu'il devait à son éducation soignée, attirèrent sur lui l'attention. Nommé vice-président du tribunal de Galatz, il fut appelé, vers 1850, au poste de préfet de cette ville (percalab), et s'attira d'universelles sympathies par ses formes conciliantes et son habileté administrative. Couza se démit de ces fonctions sous le gouvernement de Vogodoria, et depuis ce moment se montra l'ennemi déclaré des influences étrangères dans les principautés, et un des plus chers partisans de l'union de la Moldavie et de la Valachie. Devenu en peu de temps un des hommes les plus considérables de son pays, élu député de Galatz en 1858, chargé bientôt après du portefeuille de la guerre dans le cabinet des caïmans provisoires, Alexandre Couza fut élu au mois de janvier 1859 prince de la Moldavie à Jassy, et, peu de jours après, prince de la Valachie à Bucharest. Cette double élection, qui eut un grand retentissement en Europe, amenait de fait l'union des principautés, que la diplomatie n'avait pas voulu admettre en principe au congrès de Paris. Couza, devenu prince Alexandre-Jean, jouit d'abord d'une grande popularité. Ayant pour point d'appui le parti national, il parut vouloir gouverner de façon à donner satisfaction aux idées de liberté et de progrès, et à faire entrer le peuple roumain dans une ère de paix intérieure

et de prospérité. Par son attitude sage, habile et modérée, il vit sa double élection reconnue comme valable, mais exceptionnellement toutefois, dans les conférences de Paris, et ratifiée par la Porte. Ayant obtenu du gouvernement ottoman un firman autorisant la réunion en une seule chambre des deux chambres de chaque principauté, et par suite la constitution d'un ministère unique, le prince Alexandre-Jean fit, le 5 février 1862, l'ouverture de la première assemblée roumaine. Cet acte, qui complétait l'union de la Moldavie et de la Valachie, devint un seul peuple sous le nom de Roumanie, ne fut pas, comme on était en droit de l'espérer, le début d'une ère de régénération pour le pays. Depuis son arrivée au pouvoir, le prince Alexandre-Jean s'était presque constamment trouvé en conflit avec la majorité des députés ; les crises ministérielles se succédaient avec une extrême rapidité et rendaient presque impossible tout esprit de suite dans le gouvernement. Quelques mois après la réunion de la première assemblée roumaine, le président du ministère, Barbu Catardji, fut assassiné. Le vote du budget et de la loi électorale donnèrent lieu, cette même année 1862, à de nouveaux dissentiments entre les deux pouvoirs. Malgré cet antagonisme, Alexandre-Jean parvint à faire restituer à la nation les biens monastiques, qui comprenaient un cinquième de la propriété territoriale.

En 1863, Couza prit en main le commandement de l'armée, et annonça à la chambre roumaine une série de mesures qui, dans sa pensée, devaient mettre un terme au véritable état d'anarchie gouvernementale dans lequel se trouvait le pays, mais qui le firent accuser d'aspirer à la dictature, et de songer à un coup d'État. Au mois de mai 1864, le prince Alexandre-Jean promulgua une nouvelle loi électorale, et appela les Roumains à voter, par le suffrage universel, sur des modifications à apporter à la constitution. Il proposa notamment l'établissement d'un sénat pondérateur, la réforme de la loi électorale et l'octroi aux paysans d'une certaine partie des terres dont ils étaient les fermiers. Ce plébiscite fut voté par 611,094 voix sur 682,631 votants. Mais le trouble et l'anarchie n'en continuèrent pas moins à agiter le pays. Par un décret du 2 mai, le gouvernement s'arrogea le droit de supprimer les journaux sans avis préalable ni poursuites judiciaires. Cette mesure accrut le mécontentement et les appréhensions des libéraux. Des arrestations arbitraires eurent lieu, sous prétexte de complots contre le pouvoir ; la sécurité fut menacée dans les villes et dans les campagnes ; l'ancienne popularité du prince Couza s'évanouit. Vainement prit-il quelques bonnes mesures, telles que celles de l'institution d'un conseil d'État et d'une cour des comptes ; vainement chercha-t-il à se concilier les paysans en promulguant, sous forme de décret, la loi du 2-14 juillet 1864, qui supprimait la corvée, et donnait aux paysans la propriété des terres qu'ils occupaient, sauf une indemnité à payer aux seigneurs propriétaires ; il vit le nombre de ses partisans devenir de plus en plus petit. Enfin l'année 1865, à la suite d'intempéries extraordinaires, fut marquée par une grande misère et par des désordres qui portèrent le dernier coup au prestige du prince Alexandre-Jean. Dans la nuit du 22 au 23 février 1866, Couza fut renversé du pouvoir par une conjuration militaire. Arrêté dans son palais par les conjurés, il signa son abdication le 23 ; les deux chambres proclamèrent sa déchéance, et désignèrent en même temps pour prince de Roumanie le comte de Flandre, sous le nom de Philippe 1^{er}. Ce jeune prince n'ayant pas accepté, la couronne fut offerte au prince Charles de Hohenzollern, qui se rendit secrètement en Roumanie, et fut sur-le-champ proclamé. Couza obtint de quitter la Roumanie sans être inquiété. N'ayant pas d'enfants, il avait solennellement adopté, en mai 1865, le fils d'une princesse Obrenovitch.

COUZE, petite rivière de France (Puy-de-Dôme), descend du Puy de Chambourget, situé au S.-E. du Puy de Sancy, coule de l'O. à l'E., passe à Besse, Saint-Flour, Issoire, et se jette dans l'Allier à 3 kilom. au-dessous de cette ville, après un cours de 50 kilom. Il y a en France plusieurs autres petites rivières qui portent le même nom : une dans la Haute-Vienne ; une autre dans le département de la Dordogne ; une troisième dans celui de la Corrèze, etc.

COUZÉRANITE s. f. Minér. Fausse orthographe du mot COUSÉRANITE.

COUZIÈRES (château de), l'un des plus beaux de la Touraine, dont les seigneurs de Montbazou firent leur résidence habituelle, et qui, depuis le xvi^e siècle, occupe une place importante dans l'histoire. C'est dans ce château qu'eut lieu, le 5 septembre 1619, l'entrevue de Marie de Médicis et de son fils Louis XIII ; ce fut là aussi que se déroula la romanesque aventure à la suite de laquelle l'abbé de Rancé aurait, dit-on, embrassé la vie monastique. Mme de Montbazou avait inspiré à l'abbé une violente passion. Obligé d'aller à Rome, à son retour il se hâta de se rendre au château de Couzières et se précipita dans l'appartement de la duchesse par un escalier secret ; le premier objet qui frappa ses regards fut la tête de Mme de Montbazou séparée du corps. Cette dame était morte subitement, et, son cercueil

s'étant trouvé trop court, les ensevelisseurs n'avaient trouvé d'autre expédient que de supprimer la tête du cadavre. L'un de temps après cette visite au château de Couzières, l'abbé désempéré entra à la Trappe.

Le château de Couzières appartint ensuite au prince de Rohan, qui fit construire un chenil tout en marbre. Un jour qu'il faisait visiter le château à la marquise de Contades, celle-ci, arrivée au chenil, ne put s'empêcher de dire au prince : « Vos chiens sont logés comme des princes, mais vous êtes, vous, logé comme un chien. » Après la Révolution de 1789, le château de Couzières passa à la famille de Fresnes, qui y fit de nouveaux embellissements. Le style du château rappelle celui du commencement du XVIII^e siècle ; le principal corps de logis est flanqué, à sa façade nord, de deux pavillons carrés, et, à sa façade sud, du côté des jardins, de deux tourelles rondes, reliées entre elles par une terrasse bordée d'une galerie de pierre travaillée à jour. Des douves profondes l'entouraient et ont été comblées, excepté devant l'entrée principale. Un pont de pierre jeté sur ces douves, qu'alimentent des eaux vives, remplace l'ancien pont-levis. Les jardins, agrandis et embellis par le propriétaire actuel, renferment de frais bosquets, des labyrinthes, des quinconces, des accidents de terrain du plus ravissant effet, des jets d'eau, des cascades, des fontaines, des grottes, une source incrustante, une pièce d'eau cachée sous les aunes, les saules pleureurs, les chèvrefeuilles et les sureaux.

COUZOURI s. m. (kou-zou-ri). Philol. Ancien caractère géorgien.

COVADO s. m. (ko-va-do). Métrol. Mesure de longueur pour les étoffes, usitée en Portugal, où elle vaut de 0 m. 66 à 0 m. 68, et dans les États barbaresques, où sa valeur est à peu près de 0 m. 50.

COVADONGA ou **COBADONGA**, nom d'une caverne des Asturies, célèbre dans l'histoire d'Espagne par la première victoire remportée par les Espagnols sur les Arabes conquérants de la Péninsule, et qui fut l'origine du royaume des Asturies, dit aussi royaume d'Oviedo.

Les Espagnols de cette contrée avaient choisi Pélage pour chef, dans la prévision d'un prochain conflit avec les Arabes, maîtres du reste de la presqu'île. Ceux-ci ne tardèrent pas à être instruits de ce mouvement de la population asturienne, et un de leurs chefs, Alkhamah, reçut l'ordre d'aller le réprimer à la tête de quelques milliers de combattants. Nous empruntons les détails qui suivent au tome troisième de l'excellente *Histoire d'Espagne* de M. Ch. Romyer : « Averti de l'approche de l'armée d'Alkhamah, Pélage n'essaya point de tenir tête inutilement dans le bourg de Canicas et se retira, avec tout le peuple de ce canton, vieillards, femmes, enfants, vers un mont appelé Auséba, éloigné de deux lieues de Canicas, à l'extrémité orientale des Asturies, à l'endroit où cette région confinait avec la partie de l'ancienne Cantabrie qu'on nomme aujourd'hui Asturie de Santillane. Les femmes, les vieillards, les enfants gagnèrent les lieux les plus secrets de ces montagnes et s'y abritèrent comme ils purent. Tous les hommes armés soit de massues, soit de glaives, les archers et les frondeurs, restèrent avec Pélage pour les défendre dans les moyennes hauteurs, où il était possible aux Arabes de pénétrer.

« On a quelques détails assez précis sur le théâtre des premiers exploits de Pélage. A l'E. du mont Auséba, un énorme rocher, au pied duquel prend sa source la petite rivière appelée Deva, s'élève au fond de la vallée étroite et sombre qui y mène et en ferme tout à coup l'issue. Dans ce rocher il y a une caverne assez profonde, qui, alors comme aujourd'hui, s'appelait Covadonga, avec une ouverture naturelle à quelques pieds du sol, laquelle pouvait contenir à peu près deux cents hommes. C'est là que se retira Pélage avec ceux qui le suivaient. Il mit dans la caverne tout ce qu'elle put tenir de soldats et s'y enferma avec eux, fit placer le reste en embuscade dans les bois qui couvraient le revers escarpé des deux monts qui se dressent et se resserrent de plus en plus des deux côtés de la vallée à mesure qu'on avance vers la source de la Deva ; et, ainsi retranché, il attendit bravement les ennemis.

« La troupe d'Alkhamah, instruite de la retraite de Pélage, n'hésita pas à se laisser entraîner sur ses traces et à s'engager dans cette gorge, où un petit nombre d'hommes pouvaient suffire à mettre en déroute toute une armée. Arrivés près de la caverne où Pélage et les siens se tenaient cachés, les musulmans commencent le combat ; mais leurs flèches rebondissent du rocher, et, mêlées aux traits des ennemis, retombent sur eux-mêmes et portent la mort dans leurs rangs. Les flancs des deux montagnes semblent s'ébranler et combattre contre eux. Les rocs et les arbres se détachent et roulent sur eux de toutes parts. Saisis d'épouvante, ils reculent ; mais la vallée étroite embarrasse leur fuite. Une tempête survient pendant la lutte, dans ces montagnes où le moindre orage suffit à grossir les torrents d'une façon extraordinaire. Les chrétiens redoublent d'efforts et les accablent. Quelques-uns réussissent à gagner le penchant du mont Auséba et courent dans la direction du territoire de Liébane ; mais il était écrit que, de toute l'armée musulmane, pas un sol-

dat ne devait échapper. Comme ils descendaient de ce côté par un sentier rapide, la pente qui domine le lit de la Deva, près de Casignade, s'éboula tout à coup sous leurs pieds, et tous roulèrent et furent engloutis dans les eaux débordées du torrent. »

Un auteur arabe, Abdallah ben Abdel Kahman, rend compte comme il suit de cet événement : « Le gouverneur de la Péninsule pour le calife, dit-il, ayant appris que les chrétiens avaient assemblé une armée dans les montagnes du septentrion ; envoya contre eux Alkhamah. Pélage, fort de sa position et de son audace, tomba sur les musulmans, dont il fut tué près de trois mille. Une tempête éclata, et l'armée fut submergée. Pélage survint qui fit d'eux un grand carnage. Alkhamah et ses compagnons demeurèrent parmi les morts. »

La victoire de Covadonga eut pour résultat immédiat de livrer à Pélage, qui avait été proclamé roi au milieu de l'enivrement excité par ce fait d'armes, toute la région comprise entre l'Eo, la Deva, les montagnes et la mer, région qui fut à jamais affranchie de la domination musulmane et devint le berceau de l'indépendance espagnole. V. PÉLAGE.

COVAINQUEUR s. m. (ko-vain-keur — du préf. *co*, et de *vainqueur*). Néol. Vainqueur avec un autre : *Il espère que ses covainqueurs ne s'en souviendront pas.* (Cormen.)

COVARRUBIAS ou **COVARRUBIAS Y LEYVA** (Diego), jurisconsulte, surnommé le *Barthole espagnol*, né à Tolède en 1512, mort à Madrid en 1577. Il enseigna le droit canon à Salamanque et à Oviedo, fut nommé par Philippe II archevêque de Ciudad-Rodrigo et chargé de réformer l'université de Salamanque, figura au concile de Trente et entra au conseil d'État en 1574. Ses ouvrages, dans lesquels la science du droit se trouve éclairée par celle des langues, de la théologie, de l'histoire et des lettres, ont été plusieurs fois réimprimés ; la meilleure édition est celle de Genève, 1762.

— Son frère, Antonio COVARRUBIAS, né en 1514, mort à Tolède en 1602, professa avec une grande distinction le droit à Salamanque, assista au concile de Trente, devint membre du conseil royal de Castille, et enfin chanoine de Tolède. Il acquit la réputation d'un des plus remarquables savants de son temps. On n'a de lui que des ouvrages manuscrits, entre autres *De jure regni Lusitanici*. — Juan COVARRUBIAS y HOROZCO, neveu des précédents, né à Tolède, mort en 1608, devint évêque de Girgenti (Sicile), où il établit une imprimerie, fut dénoncé au pape pour la publication de divers ouvrages, et parvint, non sans peine, à se justifier. Parmi ses ouvrages nous citerons : *De la veradera y falsa profecia* (Ségovie, 1588, in-3°) ; *Paradojas christianas contra las falsas opiniones del mundo* (1692), etc. — Son frère, Sébastien COVARRUBIAS, fut chapelain du saint-office. Il a publié un ouvrage intitulé : *Tesoro de la lingua castellana o española* (Madrid, 1611, in-fol.).

COVE, ville d'Irlande, comté et à 17 kilom. S.-O. de Cork, sur l'île Great-Island, que forme sur la côte S. de l'Irlande le petit golfe nommé par les Anglais Cork-Harbour ; 7,000 hab. Port vaste, commode et sûr, servant de station navale permanente, que défendent plusieurs forts. Service régulier de bateaux à vapeur pour Dublin, Londres et Bristol. Bains de mer très-fréquentés. Vue du port, la ville de Cove, qui s'élève en amphithéâtre du bord de la mer à une très-grande hauteur, offre un tableau pittoresque ; les maisons sont en général bien bâties, et la salubrité de son climat y attire beaucoup de vacatinnaires. On y remarque une belle église, une chapelle catholique romaine, plusieurs écoles et un hôpital de fiévreux.

COVELIE s. f. (ko-vè-li). Bot. Syn. de SPERMACOCÉ, genre de rubiacées.

COVELLI (Nicolas), chimiste italien, né à Cajazzo (Terre de Labour) en 1790, mort en 1829. Ses remarquables aptitudes scientifiques lui valurent d'être envoyé à Paris aux frais du gouvernement napolitain, pour y compléter ses études. De retour dans sa patrie, il devint professeur de chimie, directeur des ponts et chaussées et membre de l'Académie des sciences de Naples. Covelli s'est surtout fait connaître par ses remarquables travaux sur les phénomènes et les produits des éruptions volcaniques du Vésuve. Grâce à l'analyse chimique et à des observations multipliées, ce savant découvrit que les roches volcaniques en fusion ne renferment aucune particule charbonneuse ; il trouva dans les produits des éruptions du soufre et de l'acide sulfureux, donna la composition de la lave, etc. Parmi ses écrits nous citerons : *Observations et expériences faites au Vésuve pendant les années 1821-1822*, et *Prodrome de la minéralogie du Vésuve* (Naples, 1825, 1 vol. in-18). On a de lui plusieurs mémoires dans divers recueils, entre autres dans le journal le *Pontano*.

COVELLITE s. f. (ko-vèl-li-te — de *Covelli*, qui lui a donné son nom). Minér. Bisulfure de cuivre trouvé dans les laves du Vésuve. Il On dit aussi COVELLINE.

— *Encycl.* La *covellite* contient, sur 100 parties, 32 de soufre et 68 de cuivre. Ce minéral, remarquable par sa magnifique couleur bleu indigo, a été découvert par M. Covelli dans les fumerolles du Vésuve. On le trouve tantôt en enduits qui tapissent l'intérieur des cel-

lules ou la surface des laves, tantôt en petites lamelles hexagonales si minces qu'on peut les détacher de la roche par le soufflé, d'autres fois en petits cristaux résultant de la combinaison de deux pyramides hexagonales avec un prisme hexaèdre régulier. La dureté de la *covellite* varie de 1,5 à 2. Sa densité est égale à 46. Covelli explique la présence du minéral qui nous occupe dans le cratère du Vésuve en admettant que, dans des conditions convenables, l'hydrogène sulfuré a pu réagir sur le chlorure de cuivre. Mais cette explication ne s'applique peut-être pas avec autant de facilité aux autres gisements de la *covellite*, et ceux-ci sont nombreux. Par exemple, on a retrouvé le sulfure de cuivre bleu au milieu d'un schiste marno-bitumineux du terrain pennéen, dans le district de Sangerhausen en Saxe, et dans quelques parties du Mansfeld et de la Thuringe. Il existe en outre dans le pays de Bade, à Baden-Weiler, avec la chalcosine et la chalcopyrite ; à Leogang, à Salzbourg, avec le calcaire spathique, dans un schiste argileux ; dans la forêt Noire, dans le Harz, en Pologne et au Chili.

COVENANT s. m. (ko-ve-nan — mot anglais emprunté à l'ancien français, et qui a signifié *convention*). Hist. relig. Ligue formée entre les Ecossais pour la conservation de leur culte, tel qu'ils le pratiquaient en 1580.

— *Encycl.* Ce pacte solennel fut conclu entre les presbytériens d'Ecosse pour défendre l'Eglise nationale contre l'anglicanisme et le papisme. Le premier engagement de ce genre fut signé par les Ecossais de toutes les classes, en 1588, lorsque Philippe II menaçait l'Angleterre et la Réforme par sa fameuse *Armada*. Il contenait une profession de foi protestante, une réprobation de l'Eglise romaine et un serment de défense mutuelle et d'union. La destruction de la flotte espagnole rendit cette confédération sans objet. Au siècle suivant, lorsque Charles I^{er}, par un édit de *conformité*, voulut imposer aux Ecossais le rit anglican et la hiérarchie ecclésiastique, un parlement rassemblé à Edimbourg renouvella, au milieu de l'enthousiasme universel, le *covenant* de 1588, et une armée nationale alla battre les troupes royales à Newborn. Lors des luttes entre le Parlement et Charles I^{er}, les Ecossais conclurent un nouveau *covenant* avec l'Assemblée anglaise, armèrent contre le roi qui, attaqué de tous côtés et réduit à la dernière extrémité, finit par se réfugier au milieu de l'armée covenantaire d'Ecosse, dont les chefs le livrèrent aux Anglais. Les covenantaires, cependant, étaient royalistes, et de plus ils s'alarmèrent de la puissance des indépendants anglais jusqu'à prendre assez inutilement les armes en faveur de ce roi qu'ils avaient trahi. Après l'exécution de Charles, ils proclamèrent son fils Charles II, qu'ils reçurent en Ecosse en 1650, toutefois après lui avoir fait signer le fameux *covenant*, que ce même prince fit solennellement abolir en 1661. En 1679, les derniers covenantaires firent une tentative inutile pour rétablir l'acte de confédération et furent écrasés à la bataille du pont de Bothwell.

COVENANTAIRE s. m. (ko-ve-nan-ta-re — rad. *covenant*). Hist. relig. Adhèrent du *covenant*. Il On les appelle aussi PRESBYTÉRIENS et PURITAINS.

COVENDEUR s. m. (ko-van-deur — du préf. *co*, et de *vendeur*). Individu qui vend avec un autre un objet qui leur est commun.

Covent-Garden (THÉÂTRE DE), un des plus anciens et peut-être le plus fameux de Londres, en même temps qu'il est un des plus vastes, des plus magnifiques de tout l'univers. Célèbre depuis près de deux siècles dans l'univers entier, le théâtre de Covent-Garden a dû d'abord son immense renommée au talent de premier ordre des grands artistes qui y interprétaient les œuvres sublimes de Shakespeare, et en tête desquels il faut placer l'incomparable Garrick, qui, malgré l'inspiration et les facultés exceptionnelles de quelques-uns de ceux qui sont venus après lui, Charles Kemble, Edmund et Charles Kean, Macready, etc., n'a, dit-on, jamais eu d'égal dans son pays, plus heureux en cela que Lekain, qui, chez nous, vit sa gloire égalée par celle de Talma ; mais ensuite, et depuis vingt-cinq ans environ, le théâtre de Covent-Garden a changé complètement de genre : abandonnant le drame national pour l'opéra italien, il s'est acquis dans cette nouvelle voie une vogue qui renouvella sa renommée en la transformant ; non-seulement il marche, on peut le dire, l'égal de l'Opéra de Paris, mais il est souvent supérieur à notre Théâtre-Italien, de même qu'à ceux de la Scala, de Milan ; de San-Carlo, de Naples ; de la Fenice, de Venise, et de l'Orient, de Madrid ; un seul théâtre peut-être serait en état de soutenir avec lui une comparaison, c'est celui de Saint-Pétersbourg, pour lequel le gouvernement russe fait des sacrifices si considérables.

Le théâtre royal de Covent-Garden, élevé dans Bow-Street, quartier de Westminster, sur l'emplacement d'un ancien monastère, date des premières années du XVIII^e siècle. « C'était autrefois un monastère catholique, dit l'auteur anonyme du livre intitulé : *Garrick, ou les Acteurs anglais* (Paris, 1769) : les moines, les prêtres, les évêques, les liturgies y paraissent sur la scène : les Anglais ont mis le théâtre dans l'église, et l'église sur le théâtre. » Comme beaucoup d'autres, il devint plus

d'une fois la proie des incendies. Brûlé d'abord en 1808, la première pierre de sa seconde salle fut posée le 31 décembre de la même année par le jeune prince de Galles, et dix mois après, le 18 septembre 1809, il était de nouveau ouvert au public ; c'est à l'architecte R. Smirke jeune qu'on devait le nouveau monument, dont l'aspect extérieur était des plus remarquables. La façade, présentant une imitation du temple de Minerve à l'Acropole d'Athènes, était formée d'un beau portique d'ordre dorique, où l'on distinguait deux belles statues dues au ciseau puissant de Flaxman, personnifiant la Tragédie et la Comédie, et deux bas-reliefs représentant le Drame ancien et le Drame moderne. Lorsque l'on installa à Covent-Garden une troupe chantante italienne, tout l'intérieur de ce théâtre fut entièrement reconstruit sur les dessins de l'architecte Albano, et agencé avec un luxe inouï. Malheureusement la salle, ainsi modifiée, ne devait pas vivre longtemps, et, vers 1855, elle était de nouveau détruite par un terrible incendie. Cette fois, les travaux furent longs, et elle ne put être livrée de nouveau au public qu'après un intervalle de quelques années, mais plus belle, plus splendide, plus magnifique, à l'intérieur comme à l'extérieur, qu'elle ne l'avait jamais été. L'aspect de l'édifice est tout à fait monumental, et c'est certainement l'un des plus remarquables et des plus complets qui soient à Londres. Quant à l'intérieur, il est impossible de rien concevoir de plus grandiose, de plus réussi, de plus parfait que cette salle immense, avec ses six rangs de loges garnies de rideaux, comme dans les théâtres de l'Italie, où chaque spectateur a pour lui seul autant de place qu'il en faudrait à deux personnes, où la circulation est facile, commode et agréable. Cette salle, cela va sans dire, est décorée avec une somptuosité sans pareille, les foyers d'entr'acte sont d'une richesse incomparable, et enfin les abords de toutes les places, les couloirs, les corridors, les escaliers, sont conçus dans des proportions gigantesques et véritablement exceptionnelles. Aussi les Anglais se montrent-ils fiers de leur Théâtre-Italien, et on doit convenir qu'ils n'ont pas tout à fait tort.

Mais avant d'être voué à l'opéra, le théâtre de Covent-Garden avait été, pendant plus d'un siècle, l'asile favori de la tragédie et du drame anglais, et les œuvres sublimes de Shakespeare n'avaient cessé d'y être représentées. Dès sa naissance, il possédait une troupe dramatique et tragique des plus remarquables, et, parmi les artistes qui y firent apprécier leur talent dans les premières années du XIX^e siècle, il convient surtout de citer Yates, premier rôle d'un grand mérite ; sa femme, connue d'abord sous le nom de miss Brunton, et qui ne le lui cédaient au rien ; Young, tragédien qui acquit une haute renommée dans les grands rôles de Shakespeare, et que ses facultés multiples et variées plaçaient aussi en première ligne dans l'emploi comique ; Chapman, qui remplissait avec un grand naturel les rôles de vieillard à sentiment et qui possédait assez bien notre langue pour avoir pu jouer plusieurs fois certaines pièces françaises, entre autres le *Menteur*, de Corneille ; Abbott, qui se fit une grande réputation dans le drame et recueillait aussi des applaudissements comme auteur en faisant jouer à Covent-Garden quelques ouvrages de sa façon : *The Youthful days of Frederick the great* (la *Jeunesse du grand Frédéric*), *Swedish Patriotism, or the Signal fire, etc.* ; Cooke, acteur très-singulier, qui se fit surtout une grande renommée comme mime, et qui, vers 1825, vint remplir à Paris le rôle principal du *Monstre*, drame dans lequel il obtint un immense succès sous ce rapport ; Egerton, comédien estimable, qui fut plus tard directeur du théâtre de Sadler's-Well's ; Liston, qui était particulièrement excellent dans les bas comiques ; Terry, qui jouait aussi les comiques, mais d'une façon plus distinguée et très-variée ; miss Foote, qui était principalement goûtée dans le mélodrame, quoiqu'elle déployât aussi un véritable talent dans la comédie et dans la tragédie ; John Kemble, qui fut pendant plusieurs années directeur de ce théâtre de Covent-Garden, où il s'était fait applaudir ; Macready père, etc. Mais les trois grands artistes qui se sont surtout rendus fameux à ce théâtre sont Charles Kemble, le frère de celui que nous venons de citer ; Macready fils et Edmund Kean. Sur ceux-là, nous n'avons pas à nous étendre, leur nom suffisant à rappeler leur talent. Disons seulement que Charles Kemble joignit à ses triomphes comme comédien quelques prétentions aux succès de l'auteur dramatique, et fit représenter quelques pièces à Covent-Garden : *The Wanderer, or the Rights of hospitality* (l'*Homme errant, ou les Droits de l'hospitalité*) ; *Kamtchatka, or the Slave's Tribute* (l'*Kamtchatka, ou le Tribut de l'esclave*) ; *the Child of chance* (l'*Enfant du hasard*) ; *the Brazen bust* (la *Tête de bronze*) ; mais, excepté la première qui fut assez bien accueillie, les autres furent jouées seulement trois ou quatre fois.

Lorsque le théâtre de Covent-Garden se transforma pour devenir, sous la direction de M. Lumley, le *Royal Italian Opera* et se convertit en scène lyrique, il devint du premier coup l'un des premiers de toute l'Europe, et n'a jamais cessé depuis lors de conserver ce rang distingué. Digne rival du *Majesty's Theatre*, il sut toujours réunir des troupes admirables, composées des premiers chan-

teurs de tous les pays, et l'on y entendit successivement MM. Mario, Rubini, Tamberlick, Fraschini, Lablache, Delle Sedie, Faure, Gardoni, Nicolini, Zucchini, et Mmes Giulia Grisi, Alboni, Penco, Erminia Frezzolini, Adeline Patti, Nilsson, Miolan-Carvalho, etc., etc. On ne joue pas seulement à Covent-Garden le répertoire purement italien, mais bien aussi des traductions italiennes des opéras français : le *Prophète*, *Guillaume Tell*, *Robert le Diable*, les *Huguenots*, *Faust*, *Zampa*, *Fra Diavolo*, le *Domino noir* et beaucoup d'autres encore.

Les prix des places sont extrêmement élevés au théâtre de Covent-Garden : une loge y coûte de 2 livres 2 shillings (52 fr. 50) à 6 livres 6 shillings (environ 160 fr.) ; quant aux autres places, elles sont cotées ainsi : stalles d'orchestre, 1 livre 1 shilling ; stalles des loges, de 12 shillings 6 pence ; à 15 shillings (de 19 à 23 fr. environ) ; parterre, 8 shillings ; stalles d'amphithéâtre, 5 shillings ; amphithéâtre proprement dit, 2 shillings 6 pence. Nous ne devons pas oublier de faire remarquer qu'on ne peut avoir accès dans la salle du théâtre de Covent-Garden que si l'on est en tenue de cérémonie, c'est-à-dire frac noir ainsi que le pantalon, cravate et gants blancs. Les Anglais sont assez sans gêne hors de leur patrie, mais ils tiennent à ce que l'on soit soumis chez eux à l'étiquette la plus sévère.

COVENTRY, ville d'Angleterre, dans le comté et à 16 kilom. de Warwick, à 146 kilom. N.-O. de Londres, à l'origine du canal de son nom qui communique avec celui d'Oxford, et sur la grande voie ferrée de Londres à Birmingham ; 34,000 hab. Cette ville forme, depuis Henri VI, un comté indépendant (*City-County*) ; siège des assises et des sessions trimestrielles. Horlogerie très-renommée ; fabriques de draps, lainages, soieries ; bonneterie. Commerce important. Cette ville ancienne, aux rues étroites et tortueuses, dont plusieurs maisons offrent de l'intérêt à l'antiquaire, apparaît déjà dans l'histoire sous Edouard le Confesseur. En 1459, pendant la guerre des Deux-Roses, on y tint, contre les chefs de la faction d'York, un parlement connu sous le nom de *Parliamentum diabolicum*. Marie Stuart y fut quelque temps prisonnière. On y voyait jadis une vaste abbaye, dont il ne reste que quelques ruines informes ; mais on y admire encore l'église Saint-Michel, d'architecture ogivale, que surmonte un des plus élevés clochers qui soient en Europe ; l'église de la Trinité, également ornée d'un clocher fort élevé ; l'église Saint-Jean, beau bâtiment gothique ; la salle Sainte-Marie, resté imposant des anciens temps, construite sous Henri VI pour les réunions de la confrérie de la Trinité, et qui est ornée de vitraux peints et de belles tapisseries. Le Bourg des Etats-Unis d'Amérique, Etat de Rhode-Island, à 24 kilom. S.-O. de Providence ; 4,500 hab. Importantes manufactures de coton. L'autre bourg des Etats-Unis, dans le Connecticut, à 25 kilom. E. d'Artford ; 3,745 hab. Fabrication de machines et mécaniques ; manufactures de cotons et de lainages.

Une particularité assez curieuse se rattache à la ville d'Angleterre qui porte ce nom. En Angleterre, envoyer quelqu'un à Coventry, c'est en quelque sorte le rayer du nombre des vivants, montrer qu'on ne fait plus attention à lui et que, dans les sociétés où il se trouve, on le regarde comme absent. Parle-t-il, personne ne lui répond ; se fâche-t-il, chacune des personnes de la compagnie paraît ne pas même l'entendre. Ces sortes de petites exécutions ont lieu à l'égard de quelqu'un qui s'est mal comporté dans une compagnie, et l'on sait qu'à Londres les clubs sont très-nombreux. Cette punition s'impose souvent aux caractères mécontents et querelleurs, et cela continue jusqu'à ce que notre homme, fatigué de sa situation, ce qui lui arrive ordinairement au bout de quelques semaines et souvent au bout de quelques jours, manifeste humblement le désir de *revenir de Coventry*, de n'être plus mis hors la loi. Quand toutes les réparations exigées ont été faites, les gens de la société s'apprennent réciproquement la nouvelle de son retour et le félicitent de son bon voyage. Alors tout ce qui s'est passé est oublié à l'instant. Voilà vraiment qui est charmant, et quoi qu'on dise de la taciturnité de nos voisins d'outre-Manche, ils montrent encore de temps en temps qu'ils sont les dignes descendants de Sterne et de Swift.

COVER v. a. ou tr. (ko-vé). Ancienne forme du mot COUVRIR.

COVERDALE (Miles), théologien protestant anglais, né en 1487, mort en 1568. Il étudia aux universités de Cambridge et de Tubingue, entra ensuite dans la carrière ecclésiastique, et fut ordonné prêtre en 1514. Mais, dès que les premières semences du protestantisme commencèrent à se répandre en Angleterre, il abandonna la religion catholique et s'occupa aussitôt de faire une traduction de la Bible, qui fut publiée en 1535 à Zurich, avec une dédicace au roi Henri VIII ; c'était la première qui eût été autorisée par le gouvernement, et c'était aussi la première fois que la Bible tout entière était traduite en anglais. En 1538, Coverdale fut envoyé en France pour y préparer une nouvelle édition de la Bible, François I^{er} ayant permis, sur la demande du roi Henri VIII lui-même, qu'elle fût imprimée à Paris. Malgré l'autorisation royale, l'impri-

meur français qui avait été chargé de ce travail, ses employés anglais et Coverdale lui-même furent cités devant la Sorbonne, et 2,500 exemplaires de l'ouvrage, qui avaient déjà été tirés, furent saisis et condamnés aux flammes ; mais l'officier chargé de surveiller l'exécution de l'arrêt vendit, par avarice, un certain nombre de ces exemplaires à un mercier, pour envelopper ses marchandises, et l'éditeur anglais put en recouvrer quelques-uns, qui servirent à imprimer, en 1539, sous la direction de Coverdale, la Bible dite de *Cranmer* ou *Grande Bible*. Coverdale devint plus tard aumônier de Catherine Parr, dernière femme de Henri VIII, puis en 1551 évêque d'Exeter. La reine Marie ayant, à son avènement, rétabli la religion catholique, il fut déposé de son siège épiscopal et emprisonné. Il recouvra cependant sa liberté, et se réfugia d'abord en Danemark, puis en Suisse, où il collabora à la traduction de la Bible dite de *Genève*, qui fut publiée de 1557 à 1560. En 1558, à la mort de Marie, il put rentrer dans sa patrie, mais ne fut pas rétabli dans son évêché, parce qu'il fut soupçonné de partager les doctrines des réformés genevois, relatives au costume et au cérémonial ecclésiastiques.

COVERTE (Robert), navigateur anglais de la première moitié du XVII^e siècle. Il se rendit en 1607 aux Indes orientales. Le navire qu'il commandait fut assailli par une tempête sur la côte de Cambaye, et il parvint à se sauver du naufrage avec cinquante-quatre de ses compagnons (1609). Il gagna Surate, traversa l'Indoustan, la Perse, l'Arabie, atteignit Alep, et arriva enfin en Angleterre en 1611. Il a publié, sous le titre de : *Voyages à travers la plus grande partie des Indes orientales, etc.* (Londres, 1612, in-4^o), une relation intéressante et exacte, dans laquelle on trouve notés avec soin l'état des pays, les mœurs des peuples, les distances des lieux, etc.

COVET s. m. (ko-vè). Moll. Espèce de buccin.

COVETTE s. f. (ko-vè-te). Bot. Nom vulgaire de la crétonelle hérissée, plante de la famille des graminées : *La farine de covettes contient peu de parties nutritives.* (V. de Bomare.)

COVID s. m. (ko-vidd). Métrol. Mesure de longueur, valant en Chine, 0 m. 3564 ; à Pondichéry, 0 m. 4573 ; à Bombay, 0 m. 4602 ; à Madras, 0 m. 4737.

COVIELLE. Ce nom bizarre d'un personnage de théâtre, dont il ne paraît pas qu'un auteur français se soit jamais servi avant et depuis le *Bourgeois gentilhomme*, a sans doute été tiré par Molière du *Malmantile* de Lippi. Ce poème italien, rempli de scènes facétieuses, de proverbes, de plaisanteries, de locutions populaires, de mots du meilleur comique, était au premier rang de ces livres qui, selon l'expression d'un contemporain, ne pouvaient se sauver des mains de Molière. Voici le passage du *Malmantile* où il est question de Covielle :

*In abito Scarnecchia da Coviello,
Tinta di brace l'una et l'altra guancia,
Et per sua spada sfodera un fusello,
Ch'ho 'l pomo d'una bella melancania.*

« Scarnecchia, en costume de Covielle, les deux joues ornées d'une moustache de charbon et dégalnant pour épée une brochette dont le pommeau est une belle et grosse orange. »

Coviello, dit Minucci, l'annotateur de Lippi, nom abrégé de *Jacoviello*, est un masque napolitain. Il représente un brave imbécile qui porte des moustaches à l'espagnole, tracées avec du charbon, et une brette à laquelle sert de pommeau une pomme, une orange ou quelque autre fruit semblable.

Il est bon de remarquer que dans le *Bourgeois gentilhomme*, dont la scène est à Paris, tous les personnages sont des Français, sauf précisément le valet de Cléante, ce Covielle, qui est Napolitain.

COVILHAM ou **COVILHAO** (Pedro de), célèbre navigateur et aventurier portugais, né à Covilhao, mort après 1545. Il débuta fort jeune dans les armées de terre, et fit les guerres de la Castille ; puis, la paix conclue, il s'occupa d'entreprises commerciales, à l'exemple de la plupart des nobles de cette époque. Pendant un séjour qu'il fit en Afrique, son souverain le chargea de négocier quelques traités avec les rois maures, et son instruction et son habileté lui valurent bientôt une grande réputation. Aussi le roi Jean, qui l'avait déjà créé officier de sa maison, le choisit-il comme l'un des hommes les plus capables de chercher et de trouver le fabuleux roi Ogani, ou Prêtre-Jean, dont les Portugais croyaient les domaines situés en Abyssinie. Covilhao reçut aussi l'ordre de s'informer, dans tous les pays qu'il visiterait, s'il était possible d'aller par mer aux Indes, depuis le cap de Bonne-Espérance. Alphonse de Payva fut désigné par le roi pour accompagner Covilhao, et nos deux voyageurs, ayant emprunté à Calsadilla, évêque de Visco, une carte sur laquelle l'Afrique était bornée au midi par une mer navigable, partirent de Lisbonne au mois de mai 1487, avec l'intention de traverser l'Egypte. Comme il parlait l'arabe assez couramment, Covilhao se joignit à une caravane de marchands arabes de Fèz et de Tremisem, qui les conduisirent, lui et son compagnon, à Tor, au pied du mont Sinaï, dans l'Arabie Pétrée. Là ils recueillirent quelques renseignements précieux concernant le commerce

de Calicut, mais ils se séparèrent au port arabe d'Aden. Payva alla visiter l'Abyssinie, et Covilhao se rendit dans l'Inde, pour s'assurer de la vérité des récits que lui avaient faits les marchands arabes. Il fut le premier Portugais qui explora les mers de l'Inde avant les grandes révolutions commerciales. Après avoir visité Calicut, Cananor et Goa, il alla à Sofala, sur la côte d'Afrique, afin d'examiner par lui-même les célèbres mines d'or de ce pays, et il y recueillit les premiers renseignements précis que les Européens aient eus sur l'île de la Lune ou Madagascar. Satisfait du résultat de son voyage, il se préparait à retourner en Portugal, lorsqu'il apprit au Caire la mort de Payva, qui avait été assassiné. Il résolut aussitôt d'aller lui-même à la recherche du Prêtre-Jean. Dans cette intention, il envoya un juif nommé Joseph porter à son souverain les notes et l'itinéraire de son voyage, avec une carte qu'un Maure lui avait donnée, et accompagné d'un autre juif, Rabbi Abraham, il se dirigea vers l'Abyssinie. Le négus ou roi de ce pays lui fit la réception la plus bienveillante, et retira de tels avantages de ses connaissances et de son intelligence supérieure qu'il le contraignit ou le décida, on ne sait, à passer le reste de ses jours dans l'Abyssinie. Covilhao se maria, amassa une grande fortune et parvint aux plus hautes dignités de l'Etat. En 1545, lorsque Rodriguez de Lima fut envoyé en qualité d'ambassadeur en Abyssinie, Covilhao vivait encore, bien qu'il dût être alors très-âgé, car trente-trois années s'étaient écoulées depuis son établissement définitif dans le pays. Le vieux Portugais versa des larmes d'attendrissement et de joie à la vue de ses compatriotes, qui, à leur départ, demandèrent en vain la permission de l'emmener avec eux. Pendant ce long séjour à la cour d'Abyssinie, Covilhao écrivit souvent au roi de Portugal, charmé d'entretenir une correspondance si instructive et si précieuse. Dans quelques-unes de ses lettres, il informait son ancien maître qu'il était possible d'aller aux Indes par mer depuis le cap de Bonne-Espérance, et il affirmait que les navigateurs indiens et arabes connaissaient parfaitement bien ce remarquable promontoire. Si le mérite de la découverte pratique du passage du cap appartient à Vasco de Gama, sa découverte théorique peut être justement attribuée à Covilhao.

COVILHAO, ville de Portugal, province du Bas-Beira, à 80 kilom. N. de Castello-Branco, à 24 kil. S.-O. de Guarda, sur un petit affluent du Tage ; 6,700 hab. Cette ville, située près du versant de la sierra da Estrella, possède des fabriques de draps, de lainages et de chapeaux ; aux environs, sources thermales.

COVILLARD ou **COUILLARD** (Joseph), chirurgien français, né à Montélimar (Dauphiné), vivait au XVII^e siècle. Il s'acquit une grande réputation par son habileté à pratiquer la taille par l'appareil latéral. Il opérait un peu différemment des autres lithotomistes de son temps, plaçant l'incision plus bas et entamant le col de la vessie. On a de lui : le *Chirurgien opérateur* (Lyon, 1633, in-8^o), et *Observations chirurgicales pleines de remarques curieuses et d'événements singuliers* (Lyon, 1636, in-8^o).

COVIN s. m. (ko-vain). Anc. art milit. Char de guerre armé de faux, en usage chez les Bretons et les Belges.

— Antiq. rom. Voiture de voyage à peu près semblable au char de guerre des Bretons.

COVINAIRE s. m. (ko-vi-nè-re). Art milit. Guerrier qui combattait sur un covin.

COVINGTON, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans le Kentucky, au confluent de l'Ohio et du Licking, en face de Cincinnati, dont elle semble un faubourg ou plutôt une dépendance ; 16,450 hab. Fabrication active de cotons et d'articles en fer. L'autre ville des Etats-Unis, dans l'Etat d'Indiana, à 90 kilom. N.-O. d'Indianapolis, sur le canal qui fait communiquer le lac Erie et l'Ohio ; 8,500 hab. Aux environs, mines de fer et de charbon de terre.

COVIVEUR s. m. (ko-vi-veur — du préf. co, et de viveur). Néol. Celui qui fait le viveur avec un autre : *Il se croirait perdu de réputation s'il était rencontré par le valet d'un de ses coviveurs du boulevard de Gand.* (Charivari.)

COVOR s. m. (ko-vor). Comm. Tapis moldo-valaque. V. LATCHEUR.

COVOYAGEUR s. m. (ko-voi-ia-jeur — du préf. co, et de voyageur). Homme qui voyage avec un autre.

COVRETURE s. f. (ko-vre-tu-re). Ancienne forme du mot COUVERTURE. Il signifiait aussi Feinte, prétexte.

COWALAM ou **COWALLAM** s. m. (kou-allan). Bot. Grand arbre qui croît au Malabar et dans l'île de Ceylan, et auquel on attribue de merveilleuses propriétés médicales.

COWANIE s. f. (kou-ant — de Cowan, botan. angl.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rosacées, tribu des dryadées, renfermant une seule espèce, qui croît au Mexique.

COWARD (William), médecin et philosophe anglais, né à Winchester en 1656, mort en 1725. Il fit ses études à l'université d'Oxford et alla, quand il eut obtenu le grade de docteur, exercer la médecine à Northampton, puis à Lon-

dres. Ses opinions matérialistes firent supprimer un ouvrage publié par lui en 1702, sous le titre de : *Pensées sur l'âme humaine démontrant que sa spiritualité et son immortalité sont une invention du paganisme, et contraires aux principes de la saine philosophie et de la vraie religion* (*Thoughts concerning human soul, demonstrating, etc.* ; Londres, 1702, 1 vol. in-8^o). Ses idées ayant trouvé un adversaire décidé dans John Broughton (*Psychologie ou Traité de l'âme raisonnable*), Coward lui répliqua dans un second ouvrage, intitulé : *le Grand essai ou Défense de la raison et de la religion contre les impostures de la philosophie, prouvant : 1^o que l'existence de toute substance immatérielle est une erreur philosophique et absolument inconcevable ; 2^o que toute matière a originellement en elle un principe de mouvement propre intérieur ; 3^o que la matière et le mouvement doivent être la base ou l'organe de la pensée chez l'homme et chez les brutes, avec une réponse à la Psychologie de Broughton* (Londres, 1704, 1 vol. in-8^o). Deux ans plus tard, un nouvel ouvrage de controverse : *Enquête sérieuse sur les notions modernes relativement à l'âme humaine* (*The just scrutiny or a serious enquiry in to the modern notions of soul* ; Londres, 1706, 1 vol. in-8^o) fut également supprimé avec le volume précédent. Coward a en outre écrit quelques livres de médecine. Ce sont : *De fermento volatili nutritivo conjectura rationalis* (Londres, 1695, 1 vol. in-8^o) ; *Ophthalmia sine oculorum medela* (Londres, 1706, 1 vol. in-8^o).

COW-CATCHER s. m. (kaou-ka-tcheur — de l'angl. cow, vache ; catcher, attrapeur). Instrument adapté aux machines à vapeur américaines, pour enlever les vaches et autres animaux qui, se trouvant par hasard sur la voie ferrée, pourraient causer des accidents : *Les chemins de fer aux Etats-Unis n'étant pas protégés par des palissades, les animaux y pourraient facilement pénétrer et causer des sinistres, sans l'usage du cow-catcher.* (Perdonnet.)

COWELL (Jean), jurisconsulte anglais, né à Ernsborough (comté de Devon) en 1554, mort en 1611. Il fut professeur de jurisprudence à Cambridge. On a de lui : *The Institutes of the law of England* (1605), et une sorte de dictionnaire de législation, intitulé : *The Interpreter* (*l'Interprète*), publié en 1607, et brûlé comme contenant des doctrines jugées anticonstitutionnelles.

COWES (WEST-), ville d'Angleterre, comté de Hampshire, à 19 kilom. S.-E. de Southampton, sur la côte N. de l'île de Wight ; 4,500 hab. Bon port de relâche, l'un des meilleurs et des plus fréquentés de la Manche ; chantiers de construction pour navires de commerce et yachts de plaisance. Bains de mer fréquentés ; ruines d'un vieux château. En face de West-Cowes, sur l'autre versant de la côte, se trouve le bourg de East-Cowes, qui renferme la douane et quelques autres établissements administratifs de la ville.

COWLEY (Robert), poète et théologien anglais, mort en 1588. Il s'établit imprimeur et libraire à Londres du temps d'Edouard VI, s'expatria pendant le règne de la reine Marie, puis revint en Angleterre après l'avènement d'Elisabeth, et fut pourvu de bénéfices ecclésiastiques. Nous citerons parmi ses écrits en vers : la *Voix de la dernière trompette* (1549) ; *Plaisirs et peines* (1550, in-8^o) ; *Epigrammes* (1550, in-8^o).

COWLEY (Abraham), poète anglais, né à Londres en 1618, fils d'un épicière de cette ville, mort en 1667. Il apprit à lire dans la *Reine des fées* de Spencer, entra comme pensionnaire du roi à l'école de Westminster, puis aux universités d'Oxford et de Cambridge, et publia à l'âge de quinze ans un recueil de poésie (*Fleurs poétiques*) qui commença sa réputation. Pendant la révolution, il se rangea parmi les royalistes et suivit la route à Paris, où il fut employé à la correspondance chiffrée, et devint secrétaire de lord Jermyn, plus tard comte de Saint-Albans. Il resta dix ans absent d'Angleterre, et pendant cette période accomplit de nombreux et très-hasardeux voyages politiques à Jersey, en Ecosse, dans les Flandres, dans les Pays-Bas et ailleurs. En 1656, il se rendit secrètement en Angleterre, fut arrêté et ne fut mis en liberté qu'en fournissant une caution de 1,000 liv. sterl. (25,000 fr.). Cette même année (1656), il publia ses *Poèmes*, et dans la préface de cette édition il intercala un passage supprimé dans les éditions suivantes, qui semblait indiquer une modification dans ses opinions royalistes, et dans lequel il manifestait le désir de se retirer dans les colonies d'Amérique et d'abandonner l'ancien monde pour toujours. A la mort d'Olivier Cromwell, il revint en France et reprit ses fonctions de secrétaire, qu'il conserva jusqu'à la restauration des Stuarts. En 1657, il avait été reçu docteur en médecine ; mais rien ne fait supposer qu'il ait jamais pratiqué. A cette époque, il composa un poème latin en six chants sur les plantes. Après la Restauration, Cowley était en droit d'espérer qu'il lui serait tenu compte de son dévouement. Ni Charles I^{er} ni son fils Charles II n'avaient été envers lui avares de promesses ; mais, au moment de la distribution des faveurs, Cowley fut totalement oublié. On dit que, pour se venger, il alterna une de ses comédies, intitulée : le *Tuteur*, et la fit jouer sous le nouveau titre de : le *Coureur de*

Coleman-Street; c'était une piquante satire contre le parti royaliste. Quelque temps après, il raconta tous ses mécomptes dans une ode intitulée : *Complainte*, et dans laquelle il se désignait lui-même sous le nom de « mélancolique Cowley. » Ensuite il quitta Londres et se retira à Chertsey, dans le comté de Surrey. Il y vécut d'abord fort misérablement; mais plus tard, le comte de Saint-Albans lui fit accorder, sur la cassette de la reine, une pension qui le mit à l'abri du besoin. Il fut enterré à Westminster, à côté de Chaucer et de Spenser. Quoique fort estimé comme auteur par Johnson, quoique placé par Milton sur le même rang que Shakespeare et Spenser, il n'y a peut-être pas, de nos jours, de poète anglais qui soit moins lu que Cowley. Avec beaucoup d'esprit, d'indépendance et d'originalité, il s'est trop souvent laissé entraîner dans le genre précieux et affecté mis en vogue par Donne et commun alors à la France et à l'Angleterre. Dans ses poésies diverses, on cite surtout son ode sur l'*Esprit*, son *Épître sur Henri Wootton*, ainsi qu'une composition pleine de gaieté, de grâce et de finesse, intitulée : la *Chronique*. Ses *Odes anacréontiques* sont des imitations plus agréables que fidèles. Ses *Odes pindariques* reproduisent encore moins heureusement le modèle. La *Davidéide*, ébauchée d'épopée, ne supporte plus la lecture. La *Maitresse*, recueil de poésies amoureuses qu'il ne composa que pour se conformer au goût du temps, renferme plus d'ardeur simulée que de sentiment. On a aussi de lui quelques comédies spirituelles, un poème latin sur les plantes et quelques autres écrits. Ses œuvres ont eu un grand nombre d'éditions, dont les plus estimées sont celles de 1700, 1777 et 1802.

COWLEY (Ambroise), navigateur et historien maritime anglais. Il prit part en 1683 à l'expédition des boucaniers qui partit de l'Atlantique pour les mers du Sud, sous le commandement du capitaine John Cook. Soixante-dix aventuriers, parmi lesquels se trouvaient, avec Ambroise Cowley, William Dampier, Edward Davis, Lionel Wafer, faisaient partie de cette expédition, qui partit du Chesapeake dans les premiers jours du mois d'avril 1683, sur un vaisseau de 18 canons, capturé quelque temps auparavant. Cowley était le savant et fut l'historien de l'expédition; ce fut lui qui se chargea de faire tourner au profit de la science et de la géographie cette audacieuse entreprise, dont la cupidité était le principal, sinon l'unique but. En arrivant au détroit de Magellan, les boucaniers, passés à bord d'un bâtiment danois de 36 canons qu'ils avaient surpris et enlevé, aperçurent une île, à laquelle Cowley donna le nom de *Pepi's island* (île de Pépy). Non loin de là, Cowley en vit une seconde, ce qui ne fit penser, dit-il, que c'était celle de *Sibble Duauz*. Cette conjecture n'empêcha pas toutefois Cowley de donner un nouveau nom à ce groupe, déjà baptisé tant de fois. En doublant le cap Horn, le navire capturé le *Bachelor's Delight* fut, au dire de Cowley, « ballotté comme une coquille d'œuf. » Puis il joignit le *Nicolas* de Londres, commandé par John Eaton, qu'on avait équipé dans la Tamise sous prétexte de le destiner au commerce, mais en réalité pour des expéditions de piraterie; et les deux bâtiments, naviguant de conserve, arrivèrent à l'île de Juan-Fernandez, où ils recueillirent un Indien Mosquito nommé William, qui y avait été abandonné trois ans auparavant par la première expédition des boucaniers, et qui avait réussi à y subsister à force d'énergie et d'industrielle patience. De l'île Juan-Fernandez, le *Nicolas* et le *Bachelor's Delight* gouvernèrent sur les îles Galapagos, où les boucaniers trouvèrent en abondance les grandes tortues vertes, d'où ces îles tirent leur nom. Pendant qu'ils y bâillaient des magasins pour y mettre en dépôt une grande quantité de farines qu'ils avaient prises sur les Espagnols et qu'ils destinaient à leur subsistance future, Cowley s'occupa de dresser la carte des îles Galapagos, et cette carte est encore actuellement estimée des navigateurs. Bientôt après, John Cook étant mort, le commandement du *Bachelor's Delight* passa à Edward Davis. Ce bâtiment reprenant sa route, toujours avec le *Nicolas*, fut rejoint par le *Cyguet*, capitaine Sivan, vaisseau marchand qui avait une commission du duc d'York, lord grand amiral d'Angleterre, mais qui, n'ayant pu se défaire avantageusement de ses marchandises et ayant bon nombre de boucaniers à bord, se décida à se joindre à l'expédition.

Peu après John Eaton, qui commandait le *Nicolas*, s'étant séparé d'Edward Davis et du capitaine Sivan pour faire voile vers les Indes occidentales, Ambroise Cowley partit avec lui pour ce nouveau voyage, dont il devait écrire l'histoire. A leur arrivée dans les îles des Larrons, ils se prirent immédiatement de querelle avec les habitants et en tuèrent un grand nombre. Cowley, qui écrit comme un vrai boucanier, ajoute en propres termes : « Nous fîmes alors ouvertement la guerre à ces païens, et chaque jour nous descendions à terre, rassemblant des provisions et faisant feu sur tous ceux que nous apercevions; aussi la plus grande partie d'entre eux quitta l'île; c'est cependant un beau jardin d'un bout à l'autre. » Il raconte, avec la même verve de plaisanterie brutale, la conduite de ses compagnons à l'égard des Indiens qui s'assemblaient sur le rivage. « Ceux de nos gens qui

étaient dans la barque laissèrent arriver au plus épais de la foule et tuèrent un grand nombre de ces coquins. Les autres voyant tomber leurs camarades prirent la fuite; mais le reste de nos hommes qui étaient à terre, venant à leur rencontre, les salua de manière à leur laisser des trous dans la peau. »

Le *Nicolas* remit à la voile à la suite de cette honteuse campagne, et revint sans aucun accident en Angleterre. La *Relation des voyages* de Cowley a été traduite en français, sous le titre de *Voyages aux terres magellaniques* (1711).

COWLEY (Anne), auteur dramatique anglaise, née à Tiverton (Devonshire) en 1743, morte en 1809. Elle descendait par sa mère du poète Gay. Un jour qu'elle assistait à une représentation théâtrale, elle se prit à dire : « J'en ferais bien autant, » et, comme on paraissait en douter, elle composa en quelques jours une comédie, le *Déserteur*, qui eut un immense succès (1776). A partir de cette époque, elle écrivit une dizaine d'œuvres pour le théâtre et quelques médiocres essais de poèmes épiques. On a d'elle, entre autres jolies pièces : le *Stratagème de la belle* et l'*École des vieillards* (1786), titre sous lequel Casimir Delavigne a fait plus tard un chef-d'œuvre.

COWLEY (Henri Wellesley, lord), homme d'Etat anglais, frère de Wellington, né en 1773, mort en 1847. Il négocia la cession de l'important territoire d'Oude à la compagnie des Indes (1801), fut secrétaire de la trésorerie dans le cabinet Portland, ambassadeur en Espagne (1809-1822), en Autriche (1823-1828) et en France (1841-1846).

COWLEY (Henry-Richard-Charles Wellesley, comte), diplomate anglais, né à Londres en 1804, fils du précédent. Il entra dans la carrière diplomatique en 1824, fut successivement attaché d'ambassade à Vienne et à La Haye, secrétaire à Stuttgart et à Constantinople (1833), succéda aux titres de son père en 1847, et devint, l'année suivante, ministre plénipotentiaire en Suisse. En 1851, lord Cowley fut accrédité avec le même titre près la diète de Francfort; mais, dès la fin de l'année 1852, lors de l'avènement de Napoléon III, lord Derby désigna lord Cowley, bien qu'appartenant au parti des whigs et des libéraux, pour succéder à lord Normanby comme ambassadeur à Paris. Dans ce poste considérable, lord Cowley rendit d'importants services, en contribuant de tous ses efforts à établir sur des bases durables l'alliance de son pays avec la France. En 1856, il fit partie avec lord Clarendon du célèbre congrès de Paris, et reçut, l'année suivante, le titre de comte. — Son fils, William-Henry, vicomte Dangan, né en 1834, a été successivement secrétaire du gouverneur de Bombay et lieutenant-colonel des *coldstream guards* (1860-1863).

COWPENS, petit village des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de la Caroline du Sud, près de la frontière de la Caroline du Nord, dans le voisinage duquel une victoire signalée fut remportée par les forces américaines, commandées par le général Daniel Morgan, sur une division britannique, commandée par le colonel Tarleton, le 17 janvier 1781. Le général Morgan, chargé par le général Green d'occuper le district compris entre les rivières Broad et Pacolet, et sachant que lord Cornwallis envoyait des forces pour l'en déloger, s'était établi en deux lignes sur deux petites collines, avec sa cavalerie sur ses derrières. Le colonel Tarleton, arrivé sur les lieux après une marche forcée de nuit, sans considérer la fatigue de ses soldats, ordonna l'attaque, qui fut conduite avec un entrain extrême. La première ligne américaine, enfoncée du premier choc, à la baïonnette, se replia en désordre sur la seconde. A ce moment, Morgan ordonna à ses troupes de se retirer derrière la cavalerie qui occupait la seconde éminence. Les Anglais, sûrs de la victoire, s'avançaient en désordre, lorsqu'ils furent arrêtés par une charge vigoureuse des dragons du colonel Washington, parent du général en chef. Au même instant, les troupes américaines firent une décharge meurtrière, puis s'élancèrent à la baïonnette avec un si irrésistible élan, qu'en quelques minutes les Anglais, infanterie, cavalerie et artillerie, étaient en pleine déroute. Tarleton essaya en vain d'arrêter cette panique; il fut entraîné par les fuyards, et quitta le champ de bataille à toutes brides, vivement poursuivi par les dragons américains. Les Anglais perdirent dans cette journée 300 tués et blessés, 5 à 600 prisonniers, 2 canons, 800 fusils, 100 chevaux et leurs bagages. Quant aux Américains, ils eurent en tout 12 tués et 60 blessés.

COWPER (William), anatomiste anglais, né en 1666 à Alvesford (Hampshire), mort en 1709. Il a donné une bonne description des follicules muqueuses de l'urètre, déjà signalées par Méry; et qui ont reçu depuis le nom de *glandes de Cowper*. Il s'est fait un nom surtout par la publication de grands ouvrages d'anatomie : *Myotomia reformat* (1694, in-8°), *The anatomy of human bodies* (1697, in-fol.), avec des planches magnifiques qu'il publia sous son nom, mais qui étaient pour la plupart l'œuvre du médecin hollandais Bidloo. Cet ouvrage a été traduit en latin par G. Dundas.

COWPER (William, comte), grand chancelier d'Angleterre, mort en 1723. Il commença

par acquérir la réputation d'un avocat distingué, devint ensuite recorder à Colchester, conseiller du roi, membre du Parlement (1695), fut chargé de la garde du grand sceau par la reine Anne en 1705, et nommé, l'année suivante, grand chancelier, pair d'Angleterre et lord Fordwich. Cowper figura au nombre des commissaires nommés pour la réunion de l'Angleterre et de l'Ecosse, qu'il avait provoquée par ses conseils. Il prit une part active aux débats de la chambre haute, ne se signala pas moins par son habileté dans les affaires que par son éloquence, protesta hautement contre la condamnation de lord Atterbury, et se prononça contre le bill qui frappait les catholiques d'un impôt extraordinaire. Cowper se montra constamment attaché au parti des whigs, et se démit, en 1716, de sa charge de grand chancelier.

COWPER (William), poète anglais, né à Great-Berkhamstead (comté de Hertford) le 15 novembre 1731, mort à East-Dereham (comté de Norfolk) le 25 avril 1800. Son père, le révérend John Cowper, était l'un des chapelains du roi George II, et le neveu du lord chancelier Cowper. Sa mère mourut quand il n'avait encore que six ans; et les vers touchants que le poète a consacrés à sa mémoire prouvent l'impression profonde que ce fatal événement avait faite sur son cœur. Il fit ses études à Westminster, et, au milieu des habitudes turbulentes de la vie écolière, ne put jamais se guérir de son excessive timidité, défaut qui dégénérait chez lui en véritable infirmité, et dont les suites devaient le conduire à la folie. Ses études de droit terminées, il fut admis au barreau en 1753, se lia avec divers littérateurs et fournit des pièces de vers à diverses revues, entre autres au *Connoisseur*. C'est ainsi qu'il passa dix années dans l'indolence et au milieu des plaisirs de toutes sortes. En 1762, son oncle, le major Cowper, le fit nommer lecteur aux comités de la Chambre des lords; mais sa timidité naturelle et son caractère impressionnable excitèrent chez lui une telle surexcitation quand il lui fallut paraître devant les lords, qu'il perdit subitement l'esprit et chercha à se suicider. Après un court séjour dans une maison d'aliénés, à Saint-Albans, sa raison revint; mais jusqu'à sa mort il ressentit de fréquentes attaques du mal qui l'avait frappé. En 1767, il se retira dans le comté de Buckingham, à Olney, lieu devenu célèbre comme ayant été la résidence d'élection du poète. C'est là que Cowper passa, en effet, de nombreuses années de sa vie, livré aux exercices d'une austère piété et remplissant les devoirs de la charité dans la plus large acception du mot. C'est également là qu'il écrivit les poèmes qui contribuèrent à adoucir ses souffrances intellectuelles, sans pouvoir jamais les étouffer complètement. A l'âge de cinquante ans (1782), il publia son premier volume de poésies, lequel fut accueilli avec assez de faveur.

La fameuse ballade de *John Gilpin* le plaça, d'un seul coup, au premier rang des écrivains de son époque. Ce petit poème, où l'*humour* britannique brille dans tout son éclat, mérite que nous en disions quelques mots.

John Gilpin, honnête négociant de Londres, se sent pris du désir de célébrer à la campagne un des anniversaires de son mariage. Il entasse sa famille dans un coche, lui fait prendre les devants; puis, enfourchant un cheval que lui a prêté un de ses confrères, calandreur de son état, il part tout glorieux. A peine hors de la capitale, le cheval prend le mors aux dents, détalé avec une rapidité vertigineuse, passe comme une flèche devant Edmonton, où la famille du négociant attend son chef, et va déposer Gilpin, qui, dans cette course furibonde, a perdu sa perruque et son chapeau, juste à la porte de son confrère le calandreur. Celui-ci veut garder Gilpin à dîner; mais le brave homme songeant à sa famille, qui doit se trouver dans la plus vive anxiété, se contente d'emprunter à son ami une perruque et un chapeau. Il remonte sur la bête en jurant que cette fois elle n'agira qu'à sa fantaisie, à lui. Par malheur, un âne se met à braire. Le coursier ombrageux part à fond de train. La même course au clocher recommence, et le cheval ne s'arrête qu'à la porte du magasin d'où il est parti le matin.

C'est dans l'original qu'il faut lire ce curieux poème pour en apprécier toutes les beautés. Jamais une traduction, quelque consciencieuse qu'elle soit, n'en pourra donner une idée même approximative. C'est un tourbillon dans lequel le lecteur se sent entraîné malgré lui, et, quand il arrive au dernier vers, il se surprend à respirer comme s'il avait lui-même accompli cette course fantastique. Ce poème produisit une immense sensation; il fut lu à Londres devant d'innombrables auditeurs par l'acteur Henderson, et un éditeur seul en vendit 6,000 exemplaires. Cowper publia ensuite, en 1784, la *Tâche* (*the Task*), œuvre qui obtint une grande popularité. A la suite de ce poème, on trouve le *Tirocinium* ou *Revue des écoles*, où il exhale contre les établissements d'instruction publique les haines indélébiles qu'il lui avaient autrefois inspirées. En 1791, Cowper publia une traduction d'Homère en vers libres. Il traduisit ensuite en anglais les poèmes écrits en latin par Milton. En 1795, il quitta Olney pour East-Dereham. A cette époque, ses accès de folie se multiplièrent de plus en plus. Une intermittence lui permit néanmoins de reviser

sa traduction d'Homère et d'écrire son dernier ouvrage, le *Proscrit* (*the Castaway*), en 1799. Il mourut d'hydropisie dans le printemps de l'année suivante. Le plus grand mérite des œuvres de Cowper est l'originalité. En poésie, il fut l'un des premiers auteurs anglais qui s'affranchirent du despotisme de Pope, et il inventa un système original. Amateur passionné des fleurs, des animaux et de la vie des champs, il a peint la nature avec des couleurs saisissantes. Sa traduction d'Homère est infiniment supérieure à celle de Pope, quoique ses vers libres manquent, et cela se comprend du reste, d'harmonie et de grâce. Comme prosateur, il n'est surpassé par aucun écrivain anglais, et ses lettres sont de véritables chefs-d'œuvre de style. La biographie de Cowper a été écrite aussi souvent que ses œuvres ont été publiées; d'abord, par William Hayley, pour une édition de ses œuvres posthumes (Chichester, 1803-1806); puis par Thomas Taylor (Londres, 1835); par le révérend T.-S. Grimsdew, pour une édition de ses œuvres et de sa correspondance (Londres, 1836); par H.-F. Cary, pour une édition de ses poèmes, y compris les traductions de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* (Londres, 1839); par sir Harris Nicolas, pour une édition adonnée de ses poèmes (Londres, 1843), et par Robert Southey, pour une édition complète de ses œuvres (Londres, 1833-1837). La dernière et la meilleure édition des œuvres de Cowper, avec biographie, est celle qui a été publiée par Bohn (1857, 8 vol. in-8°). Cette multitude d'éditions successives prouve surabondamment à quel point Cowper est populaire parmi ses concitoyens.

COWPER (William-Francis), homme politique anglais, né à Brockel-Hall (comté de Herts) en 1811. Il entra dans la carrière des armes et obtint, en 1852, le grade de major d'infanterie. En même temps, Francis Cowper débutait dans la vie politique et devenait membre du Parlement (1835), où il se rangea dans le parti des whigs. Successivement aide de camp du lord lieutenant d'Irlande, commissaire de l'hôpital de Greenwich, lord de la trésorerie (1837), membre du conseil de l'amirauté (1846-1852) et sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur, il fut mis par son beau-père, lord Palmerston, à la tête du bureau de santé en 1855, puis de 1857 à 1858. Depuis lors il a occupé les postes de vice-président du conseil de commerce (1859) et de premier commissaire des travaux publics. M. Francis Cowper est membre du conseil privé. — Son frère, Charles-Spencer Cowper, né en 1816, a été, de 1839 à 1843, secrétaire de légation à Stockholm.

COW-POX ou **COWPOX** s. m. (kaou-pokss — de l'angl. *cow*, vache; *pox*, vérole). Pathol. Eruption sur le pis des vaches, d'où l'on tire le vaccin.

— Encycl. Le *cowpox* est proprement une maladie éruptive, développée sur le trayon des vaches, et dont la transmission à l'homme lui communique la faculté de résister à la petite vérole. Le principe antivariolique, le virus vaccin, est le contenu des pustules du *cowpox*. Cette éruption a été observée, pour la première fois, par l'immortel Jenner, dans le comté de Gloucester. On a contesté à Jenner la découverte du *cowpox*, en se fondant sur ce qu'en Irlande on désignait avant lui, sous le nom de *shinach*, une maladie particulière aux vaches, et que chez les Celtes le mot *sinne* signifiait pis, et *agh*, vache. Ces vagues indications ont suffi pour faire conclure que l'origine de cette éruption se perdait dans la nuit des temps et remontait jusqu'aux Celtes. Ce qui est plus certain, c'est que le *cowpox* ne se développe pas exclusivement en Angleterre, qu'on le trouve dans les différentes contrées de l'Allemagne, de la France et de l'Espagne. Les personnes qui, en trayant les vaches atteintes de cette affection, crèvent les pustules sous leurs doigts, contractent la même maladie, et la communiquent aux vaches qui ne l'ont pas encore, en pressant leurs trayons. C'est ainsi que l'on voit le *cowpox* se propager et envahir toute une étable. L'affection étant fort légère en elle-même, il n'en résulte jamais de graves inconvénients; mais on a remarqué, et les faits à ce sujet sont incontestables, que les personnes qui avaient été ainsi infectées n'étaient jamais atteintes de la petite vérole. Les vaches elles-mêmes, après avoir été affectées une première fois, sont désormais à l'abri du *cowpox*.

Les causes sous l'influence desquelles se développe l'éruption sont encore peu connues. La saison humide, les prés bas et frais paraissent être des circonstances favorables à la manifestation de la maladie. Quelquefois elle se produit spontanément. Selon Jenner, la véritable cause serait la transmission aux trayons des vaches de la matière séro-purulente qui suinte des *eaux aux jambes* chez les chevaux (*grease*); mais, comme on a vu l'affection se développer dans des étables n'ayant eu aucun rapport avec des chevaux, on doit en conclure qu'il existe d'autres causes que l'inoculation du liquide des eaux aux jambes. Un fait bien établi, c'est qu'on peut à volonté développer le *cowpox* en inoculant à la vache la matière de la vaccine prise sur l'homme. De même, si l'on prend ensuite le liquide contenu dans les pustules des trayons, et qu'on le transmette aux enfants à l'aide d'une lancette, on opère la vaccine. Ce transport de la vaccine de l'homme à la vache est un

moyen que quelques médecins préférèrent pour les enfants, dans l'hypothèse que, si le virus vaccinal puisé sur d'autres enfants est entaché de quelque vice constitutionnel, il sera épuré par son retour sur la vache, d'où il sortira sans nul mélange délétère. V. vaccin pour plus de détails à ce sujet.

Le *cowpox*, étudié sur la vache, présente, comme toutes les maladies éruptives, plusieurs périodes qui se succèdent sans se confondre. La première, celle d'infection, est marquée par une perte plus ou moins complète d'appétit, par une diminution de la sécrétion du lait et par l'abattement des forces. Les vaches ruminent, mais les aliments ne reviennent pas dans la bouche, et ces animaux exécutent avec leurs lèvres un mouvement particulier, semblable à celui que font avec la bouche les hommes qui chassent la fumée du tabac, ce qui fait dire vulgairement que les vaches *jument*. La fièvre se déclare et s'accompagne, trois ou quatre jours après, de l'éruption, qui constitue la deuxième période. Quelques pustules se montrent alors sur les mamelles, particulièrement autour des pis, et quelquefois aussi sur les naseaux et les paupières. Elles sont, dit M. Husson (*Dictionnaire des sciences médicales*), plates, circulaires, creusées dans le centre, et entourées à leur base d'une bande étroite et rouge, dont l'étendue augmente graduellement. L'éruption se termine le quatrième ou le cinquième jour de sa première apparition. Alors tous les symptômes d'infection générale diminuent, et la période de maturation commence. Cependant la vache devient toujours plus inquiète à mesure que les pustules grossissent et avancent vers leur maturité, ce qui arrive ordinairement entre le septième et le huitième jour de la maladie, ou bien le troisième ou le quatrième de l'éruption. Si l'on comprime les pustules, l'animal donne les signes de la plus vive douleur; ces pustules deviennent beaucoup plus grosses, et conservent toujours dans leur milieu un enfoncement ombilical qui est propre à cette éruption. Bientôt elles deviennent diaphanes prennent une couleur plombée tirant sur l'argent. Dans la quatrième période ou période de dessiccation, le cercle rouge observé dans la seconde période prend une couleur livide, la mamelle s'endurcit profondément aux endroits sur lesquels les pustules sont placées, et en même temps l'inquiétude de l'animal augmente; le liquide contenu dans les pustules devient limpide, reste inodore, et quelquefois se colore légèrement; il demeure dans les pustules, s'y épaissit insensiblement, et se dessèche ensuite vers le onzième ou le douzième jour. Alors les pustules commencent à brunir dans le centre, et graduellement vers les bords; puis elles se réduisent en une croûte de couleur rouge obscure, unie et épaisse, qui incommodé l'animal et lui cause des douleurs lorsqu'on le traite. Il faut à ces croûtes dix et même douze jours pour parvenir à leur entière dessiccation et se détacher; elles laissent ensuite tout autant de cicatrices rondes sur les mamelles.

COWRIE s. m. (kaou-ri). Bot. Nom que porte, dans la Nouvelle-Zélande, le dammara austral, arbre d'une taille gigantesque.

COX (Richard), théologien anglais, né à Waddon (comté de Buckingham) en 1499, mort en 1581. Il fit ses études au collège d'Oxford; mais son penchant pour les doctrines de Luther lui attira des tracasseries, des inimitiés, et enfin la prison. Remis en liberté, il se fit maître d'école, puis devint, grâce à la protection de Cranmer, précepteur du jeune prince Edouard, depuis Edouard VI, qui, à son avènement, le récompensa en le nommant conseiller privé, chanoine de Windsor et doyen de Westminster. Il profita de sa nouvelle et magnifique position pour répandre les opinions religieuses pour lesquelles il avait souffert. Chargé d'inspecter l'Université d'Oxford, il fit détruire les livres de théologie écrits par des catholiques, et même, assure-t-on, des ouvrages de mathématiques. Sous le règne de la reine Marie, il fut dépouillé de ses places et banni. Il fit persécuter à Francfort des Anglais qui avaient abandonné la liturgie anglicane, et fonda dans cette ville une espèce d'université anglaise, avec un professeur de grec, un d'hébreu et un de théologie, plus un trésorier chargé de recevoir les dons envoyés d'Angleterre pour la prospérité de l'établissement. Revenu en Angleterre en 1558, après l'avènement au trône d'Elisabeth, Cox fut nommé évêque d'Ely (1559) et s'occupa entièrement à faire disparaître les vestiges du catholicisme de son église. La *Biographie universelle* dit de lui : « C'était un homme instruit, de bonne foi et de mœurs pures, mais fanatique entêté, soupçonné d'avarice et peu disposé à pardonner. » Cox a contribué à la composition et à la révision de la première liturgie anglicane. Il a laissé des lettres et des traités théologiques. Dans la traduction de la *Bible des évêques*, il a donné les *Quatre Évangiles*, les *Actes des apôtres* et l'*Épître aux Romains*.

COX (sir Richard), historien irlandais, né à Bandon (comté de Cork) en 1650, mort en 1733. D'abord avocat, il devint, après l'avènement du prince d'Orange, qu'il avait chaudement appuyé dans un écrit, gouverneur du comté de Cork, lord chancelier d'Irlande et lord président du banc de la reine, dignité qu'il perdit à l'avènement de George I^{er}. Son

ouvrage le plus important est une *Histoire d'Irlande* (1689-1700) encore estimée pour les consciencieuses recherches qu'elle contient.

COX (Lætitia), centenaire américaine, morte à Bybrook (Jamaïque) en 1838. Elle est un des exemples de longévité les plus remarquables dans les temps modernes. D'après sa propre assertion, elle avait passé l'âge d'être mariée lorsque la ville de Port-Royal fut détruite par un tremblement de terre (1690), ce qui porterait à plus de cent soixante ans l'âge qu'elle avait à l'époque de sa mort. Une chose remarquable, et qui intéresse surtout les promoteurs de la tempérance, c'est qu'elle déclara que pendant tout le cours d'une aussi longue carrière, elle n'avait jamais bu que de l'eau.

COXAGRE s. f. (ko-ksa-gre — du lat. *coxa*, hanche, et du gr. *agra*, proie, prise). Pathol. Goutte de la hanche. || On dit aussi ISCHIAGRE.

COXAL, **ALE** adj. (ko-ksal, a-le — du lat. *coxa*, hanche). Anat. Qui appartient à la hanche : *Muscles COXAUX*. || *Os coxal*, Syn. d'OS ILIAQUE.

COXALGIE s. f. (ko-ksal-ji — du lat. *coxa*, hanche, et du gr. *algos*, douleur). Pathol. Affection de la hanche, produite par une altération des tissus de l'articulation coxale.

— *Encycl.* Le mot *coxalgie* est impropre et inexact; on a proposé de le remplacer par ceux de *coxarthrocace* et de *luxation spontanée du fémur*, mais il a prévalu, la première de ces expressions ayant une physiologie par trop barbare, et la seconde n'indiquant qu'un des symptômes particuliers de l'affection à laquelle il s'applique.

La *coxalgie* est un état morbide de la région coxo-fémorale offrant tous les caractères anatomiques et physiologiques des tumeurs blanches des articulations. Cette maladie, que connaissent Hippocrate, Galien, Oribase, a été surtout étudiée avec soin par J.-L. Petit, Sabatier, Boyer, et, de nos jours, par Bonnet (de Lyon). MM. Bouvier, Malgaigne, Nélaton, Parisse ont publié sur le même sujet des travaux remarquables. Fréquente de deux à douze ans, très-rare avant cet âge, la *coxalgie* peut également atteindre les adultes. Le tempérament lymphatique et scrofuleux, le rhumatisme articulaire, les chutes, les contusions de la hanche en sont considérées comme les causes les plus ordinaires. La douleur est généralement le premier symptôme que l'on observe; elle existe tantôt autour de l'articulation, tantôt à la partie interne du membre, le plus souvent à la région antérieure et interne du genou. D'abord intermittente, elle ne tarde pas à devenir fixe et fort vive, et bientôt le malade se plaint de gêne dans les mouvements de la jambe affectée et d'incertitude dans la démarche. Si, à cette époque, on compare les extrémités inférieures, on trouve le membre malade plus long que son congénère. Quand l'affection est plus avancée, le patient a, étant au lit, une attitude des plus remarquables : le genou malade, porté dans l'adduction et dans la rotation en dedans, croise et dépasse quelquefois de beaucoup le membre sain. Ce symptôme est très-important, car si l'on guérit un coxalgique en lui laissant cette position fâcheuse, la marche lui sera impossible, même avec des béquilles. Plus tard, l'allongement dont nous venons de parler est remplacé par un raccourcissement. Le premier de ces phénomènes résulte de l'altération avec épaississement des surfaces articulaires; mais quand cette altération est arrivée au point que la cavité cotyloïde ne peut plus recevoir la tête du fémur, cet os se déplace et va se loger en haut de la cavité. Cette luxation, qui peut également produire la sécrétion intra-articulaire de pus ou de sérosité, présente du reste toutes les variétés observées dans les luxations traumatiques.

Lorsque la *coxalgie* devient plus grave, il se forme dans la région de la hanche des abcès dont l'étendue est très-variables. Ces abcès, siégeant ordinairement au début dans les parties molles, ne tardent pas à se propager jusqu'à l'articulation. Quand ils sont encore extra-articulaires, la liberté des mouvements est conservée; mais cette liberté cesse dès que le pus a pénétré dans l'articulation. Souvent ces abcès s'ouvrent au dehors; quelquefois ils fusent le long des muscles, décollent la peau et descendent plus ou moins bas le long des faces externes ou postérieures du fémur. Ils proviennent de la suppuration synoviale, ou de la cavité cotyloïde, ou bien de la carie de l'os.

La marche de la *coxalgie* a été divisée en plusieurs périodes, mais ces distinctions nous paraissent difficiles à établir; car si cette maladie met ordinairement plusieurs années à parcourir toutes ses phases, souvent aussi les accidents se succèdent avec une rapidité vraiment effrayante, et toujours au-dessus des ressources de l'art. La *coxalgie* est une affection des plus graves; quelquefois, à la première période, elle semble s'arrêter et même disparaître, mais elle ne tarde pas à revenir avec une intensité encore plus grande.

M. Nélaton ramène le traitement de la *coxalgie* aux cinq principales indications suivantes : 1^o Combattre l'arthrite. La *coxalgie* étant toujours, comme les autres tumeurs blanches, liée à une affection générale, le plus ordinairement de nature scrofuleuse, on devra chercher avant tout à modifier la constitution du malade par des agents thérapeu-

tiques, tels que l'huile de foie de morue, le quinquina, le fer, les sels iodiques, etc. Parmi les topiques, les vésicatoires, le cautère actuel, la teinture d'iode, dont on badigeonne la hanche malade, sont les seuls qui donnent de bons résultats. Les émissions sanguines, sangsues ou ventouses scarifiées, en affaiblissant le malade, sont plutôt nuisibles qu'utiles. Les pommades sont sans efficacité. 2^o S'opposer aux déviations et aux déplacements en immobilisant le membre malade. De tous les appareils employés pour obtenir ce résultat, les meilleurs sont, sans contredit, ceux de MM. Guersant et Marjolin, et surtout la gouttière de Bonnet (de Lyon). 3^o Corriger les déviations ou les déplacements en exerçant des tractions et des pressions énergiques sur la jambe affectée, afin de la ramener à sa position normale, et, en cas de non-réussite, en incisant, par la méthode sous-cutanée, les muscles rétractés. Cette opération est dangereuse et réussit rarement. Quelques chirurgiens conseillent, dans les cas d'ankylose consécutive à une *coxalgie*, de fracturer de vive force le col du fémur, afin de créer une fausse articulation qui permette des mouvements au membre redressé. Cette méthode a été plusieurs fois couronnée de succès entre les mains de MM. Nélaton et Maisonneuve. Mais quel que soit le moyen employé pour redresser le membre, il faut avoir soin, après l'avoir placé dans une bonne position, de l'y laisser longtemps, si l'on veut éviter une rechute. La luxation pathologique du fémur peut être réduite et maintenue avec des appareils spéciaux, mais cette réduction ne doit être tentée que quand la luxation est récente et qu'elle s'est produite très-rapidement. Lorsqu'elle est ancienne, et que la *coxalgie* continue sa marche, il y aurait danger à chercher à remettre en place le fémur luxé. 4^o Combattre certaines complications. Le meilleur moyen pour calmer la douleur est l'immobilité; cependant on est quelquefois obligé d'administrer les préparations opiacées. Les abcès sont une des complications les plus fréquentes de la *coxalgie*. On doit les ouvrir promptement, et après avoir lavé l'intérieur du foyer purulent avec des injections simples, on peut pratiquer dans cette cavité des injections de teinture d'iode. La suppuration étant le plus souvent déterminée par une carie de l'os, on a tenté la résection de la hanche, opération qui a donné lieu, il y a trois ans, à une très-vive discussion au sein de l'Académie de médecine. Les heureux résultats qu'en ont obtenus différents chirurgiens, et notamment MM. Lefort et Dolbeau, font espérer que dorénavant on y aura recours en France, comme on le fait depuis longtemps en Angleterre et en Allemagne. Néanmoins cette opération doit être réservée à des cas spéciaux, et ne pas être regardée comme un des moyens ordinaires du traitement de la *coxalgie*. 5^o Rétablir les mouvements. L'immobilité, obtenue au moyen des appareils dont nous venons de parler, peut, comme on l'a vu, causer l'ankylose. On évitera cet accident en imprimant, aussitôt que la hanche ne sera plus le siège d'aucune douleur, des mouvements lents et progressifs au membre malade. Ces mouvements seront suspendus aussitôt qu'ils détermineront la moindre souffrance, ou qu'on aura à craindre le retour de l'inflammation articulaire. Les douches, les bains sulfureux, le massage, sont des moyens qui aident beaucoup au rétablissement des mouvements.

COXALGIQUE adj. (ko-ksal-ji-ke — rad. *coxalgie*). Pathol. Qui a rapport à la coxalgie : *Douleur COXALGIQUE*.

COXARTHROCACE s. f. (ko-ksar-tro-ka-se — du lat. *coxa*, hanche, et du gr. *arthron*, articulation; *kakia*, vice). Pathol. Maladie de l'articulation de la hanche. Se dit quelquefois pour COXALGIE.

COXCIE (Michel van), peintre flamand. V. COXIE.

COXE (William), voyageur et historien anglais, né à Londres en 1747, mort en 1828. Il fut curé de Denham, chapelain de la Tour, et successivement gouverneur du duc de Marlborough, du comte de Pembroke et de M. de Whitebread, qu'il accompagna dans ses divers voyages en Europe. Il a publié d'intéressantes relations de ces voyages sous les titres suivants : *Esquisse sur l'état naturel, civil et politique de la Suisse* (1779), traduite en français; *Voyage en Pologne, en Russie, en Suède et en Danemark* (1784, 3 vol. in-4°), traduit par Mallet; *Voyage en Suisse* (1789, 3 vol. in-8°), traduit par Ramond; *Voyage historique dans le comté de Montmouth* (1801, 2 vol. in-4°). Parmi ses ouvrages historiques on remarque : *Mémoires sur la vie de Robert Walpole* (1798, 3 vol. in-4°); *Mémoires d'Horace Walpole* (1802, in-4°); *Histoire de la maison d'Autriche* (1807, 3 vol. in-8°), traduite par Henri; *Mémoires des rois d'Espagne de la maison de Bourbon* (1813, 3 vol. in-8°), traduits par Muriel; *Vie de Marlborough* (1817-1819, 3 vol. in-4°).

COXELE s. m. (ko-ksé-le — du lat. *coxa*, hanche). Entom. Genre de coléoptères taxicornes, qui comprend deux espèces.

COXETER (Thomas), critique anglais, né à Lechlade, comté de Gloucester, en 1689, mort en 1747. Il fut quelque temps avocat à Londres, puis se livra entièrement à des travaux d'érudition. Il a édité plusieurs ouvrages, et

publié des *Réflexions critiques sur les anciens écrivains dramatiques de l'Angleterre* (1761, in-8°).

COXIE s. f. (ko-ksé — de *Cox*, n. pr.). Genre de plantes, de la famille des primulacées, tribu des primulées, formé aux dépens des lysimachies, et renfermant une seule espèce, qui croît au cap de Bonne-Espérance.

COXIE ou **COXCIE** ou **COEXYEN** (Michel van), peintre flamand, né à Malines en 1497, mort dans la même ville en 1592. Il reçut d'abord les leçons de son père, puis entra dans l'atelier de Bernard van Orley. Il se rendit ensuite en Italie et s'enthousiasma pour Raphaël. Il le copia avec passion, et parvint à l'imiter si bien qu'on le surnomma le *Raphaël flamand*. Vasari, qui le connut à Rome en 1532, constate qu'il jouissait déjà à cette époque d'une brillante réputation, à laquelle il mit le sceau par sa *Résurrection du Sauveur*, fresque immense qu'il acheva dans l'église Saint-Pierre quelques mois avant de regagner son pays. De retour à Malines avec sa femme, qu'il avait épousée à Rome, il peignit pour la corporation de Saint-Luc, dans laquelle il avait été admis, le beau triptyque de l'autel Saint-Luc. En 1542, Coxie exécuta à l'église Sainte-Gudule, à Bruxelles, le vitrail qui a pour motif Catherine d'Autriche et le roi Jean III de Portugal; en 1547, celui qui représente Marie, régente des Pays-Bas, et son époux, Louis II, roi de Hongrie; en 1556 enfin, celui où l'on voit l'archiduc Maximilien d'Autriche (depuis empereur sous le nom de Maximilien II) et sa femme Marie, fille de Charles-Quint. Le premier de ces vitraux a disparu, mais les autres subsistent encore. Un *Jugement dernier* que Coxie peignit en 1552 pour l'hôtel de ville de Bruxelles, et un *Christ en croix*, exécuté pour l'église d'Alsembergh et signalé par van Mander comme un chef-d'œuvre, ont été perdus.

François I^{er} fit des offres brillantes à Coxie pour l'attirer en France, mais notre artiste refusa courtoisement, ne voulant point quitter son pays. Philippe II récompensa ce refus en le nommant son peintre en titre dans les Pays-Bas. Aussi la plupart des tableaux de ce célèbre artiste ont-ils passé en Espagne. Coxie put jouir longtemps de sa gloire et d'une fortune noblement amassée. Le vaste hôtel qu'il habitait à Malines, dans la rue du Bruel, ressemblait à un splendide musée, rempli de tableaux signés des plus grands noms. C'est là qu'il recevait tous les personnages marquants de cette époque, et qu'il faisait briller son esprit dans une causerie vive et enjouée. Pour répondre à ses envieux, qui l'accusaient de mettre au pillage les anciens maîtres et de manquer d'originalité, il imagina de retracer l'*Histoire de Psyché*, sans réminiscences, sans imitations, en ne faisant appel qu'à sa propre inspiration. Cette série, qui comprenait trente-deux tableaux, lui donna-t-elle raison? C'est ce qu'on ne saurait décider, car elle ne nous est point parvenue.

La Belgique, qui avait possédé presque en entier l'œuvre de ce maître, perdit peu à peu la plupart de ses tableaux. Charles-Quint, en allant s'enfermer au monastère de Saint-Just, y avait fait transporter quatre compositions : *Jésus-Christ portant sa croix* et *Jésus-Christ montant au Calvaire*; *Jésus crucifié*, et la *Vierge et Jésus*. Trois autres toiles aussi importantes prirent la route d'Espagne, dans la riche collection de Marie de Hongrie : *Tantale*, le *Christ au jardin des Oliviers*, et *David tuant Goliath*. Ce dernier tableau est encore à l'Escurial.

Coxie mourut à quatre-vingt-quinze ans, et encore ce fut à la suite d'un accident; il tomba d'un échafaudage et expira quelques jours après. Malgré la réputation dont jouit cet artiste parmi ses contemporains, il fut loin de montrer un talent de premier ordre, et ceux qui lui reprochaient son manque d'originalité n'avaient pas tout à fait tort. Mais sa composition est intéressante, son dessin correct, son coloris brillant et agréable, sa touche nette et soignée.

Parmi les autres productions de Coxie, nous mentionnerons un *Martyre de saint Sébastien* (musée d'Anvers); la *Mort de la Vierge*, triptyque (musée de Bruxelles); une *Cène*, et deux vastes triptyques à Sainte-Gudule, etc. — Son fils, Raphaël van COXIE, s'adonna aussi à la peinture; mais il n'a laissé aucune œuvre digne d'être mentionnée. Son seul titre de gloire, et il est réel, c'est d'avoir été le maître de Gaspard de Crayer.

COXITE s. f. (ko-ksi-te — du lat. *coxa*, hanche). Pathol. Inflammation de la hanche.

COXODYNIE s. f. (ko-ksody-ni — du lat. *coxa*, hanche, et du gr. *odyné*, douleur). Pathol. Douleur à la hanche.

COXO-FÉMORAL, **ALE** adj. (ko-ksô-fémoral, a-le — du lat. *coxa*, hanche, et de *fémoral*). Anat. Qui appartient à la fois à la hanche et au fémur : *Muscles COXO-FÉMORAUX*.

COXSACKIE, bourg des États-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-York, à 40 kilom. S. d'Albany, sur l'Hudson; 3,560 hab. Commerce de bois et de cuirs.

COY s. m. (ko-i). Mamm. Lièvre du Chili.

COYA, village d'Espagne, à 36 kilom. d'Oviedo, sur la rive gauche de la Sella; 1,100 hab.

En 1050, il se tint un concile dans cette petite localité. Neuf évêques, plusieurs abbés et

tous les grands du royaume y assistèrent, en même temps que le roi Ferdinand I^{er} et la reine Sanche. Les évêques étaient ceux d'Oviedo, de Léon, d'Astorga, de Palencia, de Viséu, de Calahorra, de Pampelune, de Lugo et de Compostelle. On y fit treize canons, dans lesquels on ordonne aux évêques de résider dans leurs églises, aux abbés et aux abbeses de faire observer dans leurs monastères la règle de Saint-Benoît. On défend aux clercs de porter des armes ou des habits indécents, et de loger avec des femmes. On recommande aux archidiacres et aux prêtres d'inviter à la pénitence les adultères, les homicides et les autres pécheurs, et, s'ils ne se soumettent, de les séparer de l'Eglise. On ordonne d'observer le dimanche, en commençant aux vêpres du samedi, et en assistant le dimanche à la messe et à toutes les heures. Défense est faite aux chrétiens de loger ou de manger avec les juifs. Les comtes et les grands gouverneront le peuple avec justice, et ne recevront en jugement que le témoignage de ceux qui ont vu ou entendu. Ils puniront sévèrement les faux témoins. Tous les chrétiens jeûneront le vendredi. Il est encore défendu d'enlever de force ceux qui se sont réfugiés dans les églises, et même à trente pas de l'église, si on ne promet préalablement de ne point les outrager.

COYAN ou **COYANG** s. m. (ko-ian). Métrol. Unité malaise de capacité ou de poids usitée dans l'Indo-Chine, et valant : chez les Malais, 35 hectol. 60; à Singapour, de 3,024 à 3,144 kilogr.; à Poulo-Pinang, 2,160 kilogr. pour le sel, 2,721 kilogr. pour le riz; à Macassar, 2,419 kilogr.; à Palembang, 2,903 kilogr., etc.

COYAU s. m. (ko-iô). Techn. et constr. V. COYER.

— Charp. Petit chevron qui prolonge le chevron véritable jusqu'à la paroi extérieure du mur.

— Agric. Pièce de bois d'une charrière en forme de fourche, qui est fixée à la douille du soc, et concourt au même travail que le versoir.

— Ichthyol. Espèce de spore peu estimée pour la table.

COYER s. m. (ko-ïé — du lat. *cotarius*, qui est relatif à la pierre à aiguiser ou *queux*, latin *cos*, *cotis*, pierre à aiguiser. Ce dernier mot se rapporte sans doute au sanscrit *kātha*, pierre, rocher. Si l'on compare le sanscrit *kāthara*, *kāthōra*, *kāthōla*, *kāthina*, dur, rigide, ferme, sévère, et *kāthina*, *kāthināla*, dureté, on ne saurait douter du sens primitif de ce nom de la pierre. La racine *kāth*, mener une vie dure, d'où *kāthēra*, homme dans la misère, doit avoir significé plus généralement être dur ou, comme la racine alliée *cath*, blesser et faire souffrir. De cette dernière forme dérive *catha*, mauvais, méchant, qui désigne aussi le fer, ce qui nous ramène à la notion de dureté. Cette signification se retrouve, en effet, dans le lithuanien *kietas* ou *kētas*, dur; *kētybe*, *kētymmas*, dureté, etc., et l'irlandais *caid*, rocher, correspond peut-être au sanscrit *kātha*. Il est probable aussi que le lithuanien *katas*, ancien slave et russe *kotva*, polonais *kotwica*, bohémien *kotew*, ancre, a désigné dans l'origine la grosse pierre qui en tenait lieu). Agric. Petit vaisseau de forme presque conique dans lequel les faucheurs mettent leur pierre à aiguiser.

— Techn. Pièce de bois entaillée, qu'on établit sur la roue d'un moulin à eau, et qui sert à soutenir les aubes. || On l'appelle aussi **COYAU**.

— Constr. Pièce de bois placée horizontalement sous l'arête d'un comble, pour servir d'entrait. || On dit quelquefois **COYAU**.

COYER (Gabriel-François), littérateur français, né à Baume-les-Dames (Franche-Comté), en 1707, mort en 1782. Il fut, pendant quelque temps, membre de l'ordre des jésuites, qu'il quitta en 1736, puis devint précepteur du prince de Turenne, qui fut plus tard duc de Bouillon (1741), et fut appelé en 1743 au poste d'aumônier général de la cavalerie. L'abbé Coyer entra en relation avec les gens de lettres les plus célèbres de son temps. Dans une visite qu'il fit à Voltaire, il lui dit qu'il avait l'intention de venir passer chaque année trois mois à Ferney. « Savez-vous, lui répondit le malin vieillard, la différence qu'il y a entre don Quichotte et vous? C'est que don Quichotte prenait les auberges pour des châteaux, et que vous, vous prenez les châteaux pour des auberges. » La leçon ne fut pas perdue, et dès le lendemain matin Coyer quittait Ferney. Cet écrivain avait de l'esprit, un style agréable et facile, et l'art d'amuser ses lecteurs. Parmi ses écrits, nous citerons : les *Bagatelles morales* (Paris, 1754, in-12); *Développement et défense du système de la noblesse commerçante* (1756, in-12); *Histoire de Jean Sobieski* (1761); *Chituki, histoire cochinchinoise* (1768), ouvrage dans lequel il attaque les maîtrises et les jurandes; *Plan d'éducation publique* (1770); *Voyage d'Italie et de Hollande* (1775, 2 vol. in-12).

COYET (Pierre-Jules), homme d'Etat et diplomate suédois, né en 1618, mort en 1687. Après un long séjour en Hollande, pendant lequel il étudia le droit aux universités de Leyde, de Franeker et d'Utrecht, et fut temporairement attaché à la chancellerie du prince d'Orange, il revint à Stockholm, et ne tarda pas à être distingué par le roi Charles-Gustave. Nommé référendaire à la chancel-

lerie royale, assesseur au collège du commerce, et anobli, il fut envoyé en 1654 et 1655 en Angleterre pour y négocier une alliance plus intime entre cette puissance et la Suède. En 1658, il prit part aux préliminaires de la paix de Roeskilde, et partit ensuite pour Copenhague avec les pleins pouvoirs nécessaires pour mettre la dernière main au traité. Toutefois, des dissentiments ayant éclaté entre lui et Bjelke, son collègue, la négociation échoua, et les hostilités recommencèrent. A cette occasion Coyet publia, par ordre du roi, un mémoire latin intitulé : *Expositio casarum quibus S. R. majestas Suecia bellum a rege regnoque Danica sibi illatum etiam post pacem Roeschildiæ initam continuare coacta fuit*. La Hollande ayant pris en 1659 une attitude hostile envers la Suède, Coyet fut député auprès des états généraux pour les détourner d'accorder leur concours au Danemark. Il réussit complètement dans cette mission. Quelques années plus tard, en 1666, il retourna de nouveau en Hollande pour prendre part aux négociations de paix ouvertes à Bréda, sous la médiation de cette puissance. La mort lui laissa à peine le temps d'assister à la signature du traité.

Un petit-fils de Coyet, le général Gustave-Wilhelm Coyet, né en 1678, mort en 1730, représenta la Suède en 1719 au congrès d'Amsterdam, et fut nommé en 1721 président de la commission suédoise pour la délimitation des frontières entre la Suède et le Danemark. S'étant rendu en 1723 à Copenhague sans autorisation de son gouvernement, il y fut arrêté sous prévention de complicité dans un complot ayant pour but de détacher la Norvège du Danemark, au profit de la maison de Holstein. Condamné à la prison perpétuelle, il resta enfermé dans la forteresse de Copenhague jusqu'à sa mort.

COYNE (Joseph-Sterling), auteur dramatique anglais, né en 1805, à Birr, dans le comté du Roi (Irlande), mort en 1888. Il fut élevé à l'école de Dungannon et s'adonna d'abord à l'étude du droit, mais il y renonça bientôt pour s'occuper exclusivement de littérature dramatique, et débuta en 1835 par une comédie, le *Phœnologiste*, qui fut représentée au théâtre royal de Dublin, au bénéfice de l'acteur populaire James Browne. Après avoir encore donné, en 1836, à la scène de Dublin deux autres pièces, les *Fourbes honnêtes* et les *Quatre amours*, il alla se fixer, en 1837, à Londres, où il fit jouer sur le théâtre d'Adelphi la *Reine sujette*, dont le succès remarquable décida l'auteur à persévérer dans la voie littéraire où il s'était engagé. Parmi les nombreuses pièces qu'il écrivit depuis cette époque pour les théâtres de Londres et de la province, nous mentionnerons : *Hélène Oakleigh*; le *Marchand et ses commis*; la *Reine des Abruzzes*; le *Signal*; *Présenté à la cour*; l'*Espoir de la famille*; l'*Homme à beaucoup d'amis*; la *Pille de ma femme*; le *Nœud d'amour*; le *Mouton noir*, etc. Sa comédie populaire, *Comment régler son compte avec sa blanchisseuse*, représentée en 1847 sur la scène d'Haymarket, fut traduite en français sous ce titre : *Une femme dans ma fontaine*, et jouée sur l'un des théâtres de Paris; elle a également été traduite en allemand. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans la longue liste des œuvres de Coyne on ne trouve guère qu'une pièce dont le sujet soit emprunté aux mœurs irlandaises; c'est celle qui est intitulée le *Legs de Tipperary* (représentée en 1847 au théâtre d'Adelphi). Coyne, qui depuis 1856 était secrétaire de la Société des auteurs dramatiques de Londres, fut longtemps chargé des comptes rendus du théâtre au *Sunday Times*. On lui doit encore plusieurs petits poèmes et un ouvrage intitulé : *Paysages et antiquités d'Irlande*. Enfin il fut, avec Marc Lemon et Henry Mayhew, le fondateur du *Punch*, et il est demeuré jusqu'à la fin l'un des collaborateurs de cette feuille satirique, qui jouit en Angleterre de la même popularité que le *Charivari* en France.

COYOLCOS s. m. (ko-iol-koss). Ornith. Espèce de caille du Mexique.

COYON, **COYONNADE**, **COYONNER**, **COYONNERIE**, autre orthographe des mots COYON, COYONNADE, COYONNER, COYONNERIE.

COYOTÉ s. m. (ko-iô-té). Comm. Variété de coton des Philippines. || Tissu fabriqué avec ce coton.

— Mamm. Chien sauvage qui habite l'Amérique du Nord.

— Encycl. Comm. On appelle *coyoté* une espèce particulière de coton laineux à longue soie, d'une couleur cannelle très-prononcée, et qui semble originaire des Philippines. Suivant l'opinion de l'auteur de la *Flora des Philippines*, le Révérend Père Blanc, il serait une des variétés du *gossypium religiosum* de Candolle. Il appartient presque exclusivement aux îles Philippines; on le tire de l'île de Luçon, qui fait partie de cet archipel, et notamment des provinces d'Ilocos nord, d'Ilocos sud et de Batagas. Sa couleur brune lui est naturelle, de même que la couleur jaunâtre au coton nankin ou *tse-roa* de la Chine. Mais cette couleur est la plus foncée qu'on connaisse parmi les variétés de coton coloré; le coton nankin du Loung-Kiang-Fou, qui est le plus brun que cultivent et récoltent les Chinois, est encore d'une couleur moins brune et moins chaude que celle du *coyoté*. Cette couleur semble appartenir moins en-

core à la plante qu'à la nature du sol, comme tendent à le prouver certaines expériences et observations faites à ce sujet. Un botaniste espagnol, J.-G. de Azuola, songeant à propager le *coyoté* à cause de la beauté de sa soie et de sa couleur, planta à Manille de la graine de cotonnier à soie brune, provenant de la province d'Ilocos. Mais les cotonniers, arrivés à maturité, produisirent un coton blanc sans aucune coloration. On pouvait croire que la culture avait modifié la nature de la plante, ce qui eût été déjà assez curieux. Mais il n'en était rien. On recueillit de la graine des plants qui avaient produit du coton blanc, et on la sema dans la province d'Ilocos, dont la plante était originaire, et où les plants qui en résultèrent donnèrent de nouveau du coton à soie brune. Dans un voyage fait en Chine à la fin du siècle dernier, sir George Stauton eut occasion de renouveler la même observation. Mais ce qui est plus curieux encore, c'est que, dans les champs enssemencés avec les graines d'une même espèce de *coyoté*, il n'est pas rare de rencontrer certains arbustes qui donnent du coton blanc, tandis que tous les autres produisent du coton de couleur. Aussi peut-on voir dans la coloration de la soie de cette espèce de cotonnier une conséquence de la composition chimique du sol, dont la plante absorbe certains éléments d'une manière plus ou moins régulière et énergique.

La couleur cannelle du *coyoté* est, de même que celle du nankin, relativement solide, mais non point telle cependant qu'on ne puisse l'altérer ou la faire disparaître entièrement. Il va sans dire que le *coyoté*, soit en fil, soit en éche, soumis à l'action des acides colorants deviendrait blanc comme le coton ordinaire. Aussi son blanchissage exige-t-il certains soins particuliers. On se sert à cet effet de l'eau de son, de l'eau de *bimblis*, de l'écorce savonneuse de l'*eulada purshata* ou bien encore de l'écorce d'une petite orange très-acide. Les habitants des provinces d'Ilocos emploient sur place le *coyoté*, qu'ils filent au rouet et dont ils font des toiles qui portent le même nom que la plante cotonnière. C'est là une des principales industries du pays. Le *coyoté* est un tissu uni, croisé, semblable à la circassienne, et dont l'armure est celle du sergé deux le trois; il est donc plus solide que les toiles ordinaires, et, par cette qualité, se rapproche du coutil; sa finesse est habituellement de huit à neuf croisures par 0 m. 005. Outre ce tissu uni, on fabrique dans l'Ilocos, avec le *coyoté*, des tissus croisés rayés, nommés *coyotong*, dont les raies sont faites avec de la soie de Chine ou du coton blanc de Bretagne, et qui n'est pas sans analogie avec les étoffes connues dans le commerce sous le nom d'*algériennes*. Pendant longtemps les tissus de *coyoté* furent en faveur à Manille et en Espagne, pays qui formaient presque seuls les débouchés de l'île de Luçon; mais aujourd'hui, quoique ces tissus soient encore très-estimés dans ces deux pays, ils n'y jouissent pourtant plus de la même vogue, et les débouchés de cette espèce de produits sont très-limités. Le principal marché est à Manille, où se fournit l'Espagne. Les pièces de *coyoté* sont de largeur et de longueur irrégulières, mais pourtant leurs dimensions se rapprochent de celles des étoffes de coton fabriquées en Europe, ces dimensions résultant de la nature même du travail. Ainsi plusieurs pièces mesurées à Manille avaient environ 0 m. 65 de large sur 10 m. 25 de long. C'est dans ces conditions qu'elles sont vendues sur le marché, quoiqu'il n'y ait rien de très-fixe à cet égard. Le *coyoté*, en tissu, est vendu à Manille 1 fr. 50 le mètre, et de 15 à 16 fr. la pièce, et le *coyotong* à raies de coton blanc au prix de 18 fr.; le *coyotong* à raies de soie de Chine, 24 fr. la pièce. Ces prix, relativement élevés, expliquent le peu de débouchés que ce genre de tissus trouve en Europe, où les droits de douane en augmenteraient encore la valeur.

— Mamm. Le *coyoté* est un chien sauvage fort commun dans la partie centrale de l'Amérique du Nord. On le trouve du Colorado à l'Orouoko, et peut-être plus loin vers le sud. Sa forme varie considérablement suivant la latitude qu'il habite; mais, en général, il est vêtu d'une épaisse et rude fourrure de couleur blanche ou fauve. Il a le museau effilé, les yeux gros et saillants, les oreilles larges, longues et pointues. A l'état ordinaire, ces oreilles sont tombantes, comme celles du chien courant; mais, à l'inverse de ces dernières, elles ont une faculté d'érection qui donne à cet animal, lorsqu'il les porte ainsi toutes droites, l'aspect le plus étrange. Le *coyoté* passe pour descendre des chiens amenés d'Espagne par les conquérants du nouveau monde; mais cette opinion, qui n'est guère fondée que sur les traditions des Indiens, ne s'appuie d'ailleurs sur aucune donnée scientifique. Elle paraît néanmoins probable, bien que le mot *coyoté* soit de pure origine aztèque; seulement l'i final a été changé en é. Le *coyoté* diffère sur certains points de la race de nos limiers d'Europe. Il n'a boie jamais. Ses mâchoires sont aiguës et tranchantes comme celles du lévrier, et sa queue est beaucoup plus touffue que celle de tout autre chien. Dans ses mœurs, le *coyoté* s'éloigne encore plus de son type supposé : il est impossible de le priver et de l'employer à rien d'utile; il n'a aucune idée de gratitude et d'affection; la ruse et la couardise sont les

principaux traits de son caractère. Il est doué toutefois d'un instinct merveilleux pour mener en toute liberté une chasse, mieux que la meute la mieux dressée et dirigée par les plus habiles piqueurs. On le voit ramener la bête relancée à son point de départ, envoyer une partie de ses compagnons de chasse à l'endroit où elle doit déboucher, pour la faire rentrer dans la forêt où elle ne pourra déployer sa vigueur, et même exécuter cette manœuvre à plusieurs reprises.

COYPEL (Noël), peintre français, né à Paris en 1628, mort dans la même ville en 1707. Son père, Guyon-Coytel, après avoir longtemps habité la capitale, alla se fixer à Orléans, où, ayant remarqué les rares dispositions de Noël pour la peinture, il le fit entrer dans l'atelier d'un certain Poncet, ancien élève de Vouet. Poncet, goutteux et impotent, fit de son jeune élève une sorte de factotum, de saute-ruisseau, de domestique à tout faire. Coypel n'osa d'abord résister; mais ensuite il prit un beau matin la route de Paris, et jamais le sieur Poncet ne le revit. Le fugitif n'avait que quatorze ans. Arrivé à Paris, il se mit à errer le long des rues. « Le hasard, dit d'Argenville, le fit entrer dans l'église des Jacobins de la rue Saint-Honoré, au moment où Quillier y peignait la chapelle de Saint-Hyacinthe. L'attention du jeune homme à regarder cet ouvrage fut remarquée par le peintre, qui le questionna et lui présenta le pinceau. Noël le prit, fit connaître son habileté naissante, et Quillier l'occupa pendant quelque temps. »

A cette même époque, Ch. Errard dirigeait les travaux d'ornementation ordonnés par Mazarin pour l'opéra italien d'*Orphée* et d'*Euridice*; Noël, par l'entremise de Quillier, y fut employé, malgré sa jeunesse, à la *journée du roi*.

Ce fut donc sans maître, on peut le dire, que Coypel fit ses premières études et réalisa ses premiers progrès. Les seules leçons qu'il reçut, il les puisa lui-même dans la contemplation et l'analyse des tableaux de Poussin et de Lesueur. Mais il étudiait sérieusement ces deux maîtres, avant, à cet âge, le rare bon sens, l'instinct merveilleux de les trouver supérieurs à tous les peintres qu'il voyait autour de lui, même aux plus renommés. Aussi, et longtemps après, quand la mort eut enlevé Lesueur, quand Poussin eut à jamais quitté la France, ne se trouva-t-il qu'un seul homme pour représenter les traditions de la saine et bonne peinture : c'était Coypel. Lui seul était simple et vrai; seul il fuyait avec soin les poses, les attitudes d'une désinvolture impossible, les boursofflures qui faisaient fureur en Italie, et dont la France était déjà fort engouée. Et cependant, comme le vrai talent, en dépit des caprices du goût et de la mode, conserve toujours sa valeur auprès des amateurs éclairés, Coypel obtint des commandes nombreuses et considérables.

En 1655, l'année même de la mort de Lesueur, on lui confia la décoration de l'Oratoire et de la chambre du roi, au Louvre. Puis il exécuta des peintures pour les appartements du cardinal Mazarin. Au mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne, ce fut encore Coypel qu'on désigna pour peindre les boiseries du grand cabinet, dit *Cabinet de Louis XV*, aux Tuileries, c'est-à-dire le salon qui sépare la galerie de Diane de l'ancienne chambre à coucher de parade, devenue depuis la salle du Trône. Ces peintures existent encore aujourd'hui. Il en exécuta d'autres, avec François Millet, le paysagiste, dans la chambre à coucher d'hiver. Cette chambre, où mourut Louis XVIII, a été la chambre à coucher de tous les rois, jusqu'en 1848. Louis-Philippe la nommait quelquefois le *Salon de famille*. Mais ces dernières décorations ne sont pas venues jusqu'à nous. On les trouva, sous l'Empire, en si mauvais état qu'on les fit remplacer par des grisailles de M. Hersent.

L'Académie royale de peinture, établie depuis 1648, ouvrit ses portes à Coypel en 1663; son tableau de réception avait pour sujet le *Meurtre d'Abel par Cain*, toile qui fut accueillie avec la plus grande faveur.

En 1661, la corporation des orfèvres désira offrir à Notre-Dame, pour la cérémonie du 1^{er} mai, un tableau tiré des *Actes des apôtres*, le demanda à Coypel. L'artiste choisit le touchant épisode de saint Jacques le Majeur convertissant son accusateur qui le conduisit au supplice. C'est le moment où il l'embrasse en lui adressant ces paroles d'indulgence et de pardon : « La paix soit avec vous ! » — « Ce tableau, dit Gilbert, est d'une belle exécution; les têtes principales et les mains sont parfaitement rendues, ainsi que certains détails. » Un autre biographe, d'Argenville, partage la même opinion : « Ce tableau fort estimé, dit-il, fit regarder Coypel comme un des premiers peintres de France. » Quant à nous, nous avons le regret de n'en pouvoir parler sciennement, puisqu'il nous est complètement inconnu. Nous l'avons cherché vainement à Notre-Dame, où les gens de l'église ne l'ont jamais vu. La gravure — si elle existe — n'est pas plus facile à découvrir. En 1821 cependant, Gilbert, dans sa *Description de Notre-Dame*, mentionne ce tableau comme étant dans la seconde chapelle à droite.

En 1672, Louis XIV nomma Coypel directeur de l'Académie française à Rome; ce fut pendant son séjour dans cette ville qu'il peignit quatre tableaux qui ornent longtemps

la salle des gardes de la reine à Versailles. Les deux premiers, *Solom* et *Trajan*, sont aujourd'hui au musée de Versailles; les deux autres, *Alexandre Sévère* et *Ptolémée Philadelph*, font partie des galeries du Louvre. Ces ouvrages mirent le comble à la réputation de Coytel : ils ont un double mérite : comme exécution d'abord, puis comme protestation contre le mauvais goût qui commençait à envahir la France. A son retour en France, en 1767, l'artiste fut installé au Louvre, dans un appartement que le roi lui avait accordé.

Coytel fut marié deux fois, la première avec Madeleine Héralut, dont il eut un fils, Antoine Coytel, qui fait l'objet de l'article suivant; la seconde avec Anne-Françoise Perrin, alliée à la famille des Bouloungne, qu'il épousa à l'âge de cinquante-sept ans, et dont il eut trois filles et un fils, qui fut aussi un peintre distingué.

A la mort de Pierre Mignard, le roi nomma Coytel directeur de l'Académie de peinture et le gratifia d'une pension de 1,000 écus. Le peintre, doué d'une forte constitution, d'une vitalité robuste, travailla activement jusque dans une vieillesse avancée. Nous voyons, en effet, dans la grande galerie du Louvre, et datés de 1699, dix-huit tableaux de lui, parmi lesquels son portrait au milieu de toute sa famille.

Cet artiste, dans sa longue et brillante carrière, eut le bonheur de refaire le puissant génie de Poussin, ce qui le fit surnommer *Coytel le Poussin*.

Ce fut là tout son talent, toute sa personnalité et la force réelle qui le fit se tenir simple et vrai relativement, entre le style tourmenté de l'école de Fontainebleau et le parti pris théâtral, la manière pompeuse inaugurés par son propre fils, Antoine Coytel.

COYTEL (Antoine), fils du précédent, né à Paris en 1661, mort dans la même ville en 1722, et le plus célèbre des peintres de sa famille, quoique inférieur à son père. Sa vie a été écrite par Charles Coytel, son fils, avec mesure et simplicité, et c'est dans cet ouvrage que nous avons puisé les détails biographiques qui suivent, en les soumettant au contrôle des appréciations critiques les plus impartiales et les plus compétentes.

Lorsque Noël Coytel fut nommé directeur de l'Académie française à Rome, en 1672, il emmena avec lui son fils Antoine, âgé alors de onze ans seulement. Les dispositions de ce dernier pour la peinture étaient déjà si remarquables, qu'à treize ans il obtenait un prix à l'Académie. Une distinction si hâtive attira sur lui l'attention du célèbre cavalier Bernin, qui lui témoigna le plus vif intérêt. Ce fut un malheur pour Coytel, qui s'engoua de cet artiste maniéré, prétentieux et impuisant, mais néanmoins considéré alors comme l'oracle de l'art. Rien ne put détruire les effets de cette détestable influence, pas même la contemplation des chefs-d'œuvre des grands maîtres, pour lesquels le jeune peintre devint complètement indifférent. Revenu en France en 1676, gâté par les conseils et les exemples du Bernin, il le fut peut-être davantage encore par les succès prématurés, absurdes, qu'on se plut à lui faire. Ainsi, à dix-neuf ans, il obtint la commande du tableau classique que les orfèvres offraient tous les ans à Notre-Dame au 1er mai. Coytel peignit une *Assomption de la Vierge*. L'année suivante, il fut reçu à l'Académie de peinture pour son tableau représentant *Louis XIV au sein de la gloire*.

Coytel, homme d'esprit et fort lettré, fut mêlé de bonne heure à la société de Racine, de Boileau, de Molière et de La Fontaine. En 1688, il épousa Marie-Jeanne Bideau, femme aimable et charmante, et de plus riche héritière. Après la fortune vinrent les honneurs. De même que Louis XIV avait son peintre ordinaire — c'était Charles Lebrun — le duc d'Orléans voulut avoir le sien; il fit choix d'Antoine Coytel. Cette faveur ne lui fut accordée cependant qu'à la vive sollicitation de son ami le duc de Chartres, qui depuis fut le Régent. C'est encore ce prince qui détournait le peintre d'aller en Angleterre, où on lui faisait des offres splendides, bien au-dessus de tout ce qu'il pouvait rêver en France, malgré la vogue insensée dont il jouissait, et qui ne prouvait, hélas ! que la profonde décadence du goût public.

Antoine Coytel fut ensuite chargé de dessiner les médailles que le roi se proposait de faire frapper pour chacun des événements de son règne. L'Académie des inscriptions et belles-lettres s'empressa aussitôt de lui offrir une place parmi ses associés; elle décida, en outre, qu'il aurait part à la distribution des jetons. L'artiste, s'étant aperçu aux premières séances, que la salle était dépourvue de peintures, exécuta cinq tableaux pour la décorer. « L'un d'eux, dit son fils, mérite d'être mis au rang de ses plus beaux ouvrages; un pinceau fier, brillant et rapide y exprime une idée aussi noble qu'ingénieuse : Mercure apporte à Clio le portrait de Louis XIV. Clio l'admire et s'apprête à décrire les hauts faits du héros dans un livre immortel qui est posé sur les ailes du Temps. »

Lorsque le dauphin voulut faire achever les décorations du château de Meudon, Mansard lui dit qu'il serait bon de demander à plusieurs peintres des projets pour les peintures de la

chapelle. « Faites-en faire autant qu'il vous plaira, répondit le prince; mais je vous prie de me choisir ceux de Coytel. » C'est lui, en effet, qui exécuta pour le maître-autel deux grandes pages; la première, une *Résurrection*, qui fut depuis gravée par Audran; la seconde, une *Annonciation*, gravée par Pierre Drévet. Peu de temps après, Coytel eut occasion de déployer son talent en de plus vastes proportions. Le duc de Chartres, que la mort de son père venait de faire duc d'Orléans, songea à décorer magnifiquement le Palais-Royal. Il fit part de ce projet à son peintre favori, et ils décidèrent ensemble que la grande galerie représenterait les divers épisodes de l'histoire d'Enée. Antoine se mit à l'œuvre avec ardeur. Pour l'*Assemblée des dieux*, qui devait être la plus étendue de toutes ces compositions, il eut l'idée bizarre de prendre pour modèles de ses déesses les plus jolies dames de la cour. Ces marquises pimpantes, ces duchesses à labouret, trouvèrent l'idée charmante, et pas une ne refusa son bienveillant concours. Aussi, quand le peintre découvrit, en 1703, cette fameuse *Assemblée des dieux*, on put reconnaître, dans ce nouvel Olympe, les déesses de la cour de Versailles. Et quelques-unes, dit-on, ne perdaient rien à se montrer ainsi, court vêtues, dans la tenue légère des régions olympiques.

Le succès de l'auteur fut immense, accru encore par les bruits qui circulaient tout bas dans les groupes enthousiasmés : on répétait que le duc d'Orléans — le prince faisait de la peinture — avait mis la main en quelques endroits de cette décoration, et on cherchait à les deviner, à les reconnaître. Le noble collaborateur s'en défendait modestement, de façon à le laisser croire davantage. Il paya d'ailleurs, et largement, sa part du triomphe, en offrant à Coytel un superbe carrosse à deux chevaux, avec une pension de 1,500 livres pour l'entretien de ce brillant équipage.

Boileau, en quelques vers de son *Art poétique*, et sans le vouloir, avait jugé la peinture de son ami Antoine, et particulièrement ces décorations dernières, en disant :

Gardez-vous de donner, ainsi que dans Clélie,
L'air et l'esprit français à l'antique Italie
Et, sous des noms romains, peignant notre portrait,
Peindre Caton galant et Brutus dameret.

Cette galerie a été détruite; mais l'art ne paraît pas avoir fait une perte bien sensible, si l'on en juge par ce nom d'*Enée travestie* dont la baptême plaisait du temps.

Vers 1707, à l'époque où il perdit son père, Antoine Coytel fit une grave maladie, dont il fut guéri par le célèbre Helvétius, préconisateur de l'ipécacuanha, et grand-père du philosophe. En 1710, Antoine fut nommé directeur des tableaux et des dessins du cabinet du roi, et en 1714, directeur de l'Académie. Deux ans plus tard, sous la Régence, le duc d'Orléans lui conféra le titre de premier peintre du roi; enfin, l'année suivante, il reçut des lettres de noblesse. Coytel ne jouit pas longtemps de cet amas de distinctions, de privilèges et d'honneurs dont on l'accablait depuis vingt ans. Sa santé, fortement ébranlée par sa dernière maladie, allait s'affaiblissant de jour en jour. C'est en ce triste état qu'il essaya une suite de peintures dont les sujets, tirés de l'*Illiade*, avaient servi de modèles pour les tapisseries royales. Les personnages avaient un air tout à fait français et les belles manières de l'ancienne cour. C'est devant ces toiles qu'un Italien caustique se découvrit un jour en disant : « Bonjour, monsieur Achille ! Salut, monsieur Agamemnon ! » Toutefois, il serait injuste de juger cet artiste d'après ces fruits avortés d'une vieillesse anticipée, malade; pauvres compositions qui la gravure n'a que trop reproduites. La mort de sa femme, pour laquelle il nourrissait une affection profonde, porta le dernier coup à Coytel, et il la suivit l'année d'après au tombeau.

Comme on vient de le voir, la célébrité d'Antoine Coytel fut immense de son temps, et son talent, qui ne se trouvait pas à cette hauteur, en demeure aujourd'hui comme écrasé. Ainsi qu'il arrive souvent à l'égard des réputations surfaîtes, une réaction s'est produite contre cet artiste, et on le juge avec une sévérité qui touche à l'injustice. Sans doute il a largement contribué à la décadence de l'école française par la vogue immense que ses productions obtinrent dans la haute société d'alors, incapable d'apprécier ses qualités réelles, mais éprise de sa grâce maniérée, de la façon théâtrale dont il savait agencer une grande machine, des traits de bel esprit qu'il répandait dans ses tableaux et des attitudes pleines d'afféterie qu'il donnait à ses figures; cependant on ne saurait lui contester l'instinct des vastes mises en scène, qu'il arrange souvent avec talent, malgré l'allure emphatique de ses figures de premier plan. Ces taches disparaissent presque complètement dans ses tableaux de chevalet; là il est vraiment peintre et coloriste brillant. Mais ce mérite ne rachète pas ses défauts nombreux, défauts qui sont encore plus ceux de son temps.

L'œuvre d'Antoine Coytel est considérable et atteste une étonnante facilité. Nous ne citerons que son *Jugement de Salomon* et son *Athalie*, qui sont au musée de Versailles; le catalogue seul de ses productions les plus connues tiendrait trop de place ici. D'ailleurs on le trouvera dans un grand nombre d'ou-

vrages, entre autres dans l'excellente *Histoire des peintres* de M. Charles Blanc.

Antoine Coytel fut en outre un remarquable graveur à l'eau-forte, et l'on cite avec éloges plusieurs reproductions de ses propres tableaux, telles que le *Démocrate* et l'*Ecce-Homo*. Ajoutons que cet artiste fut écrivain à ses heures; on a de lui : *Épître* (en vers) *d'un père à son fils sur la peinture*, et vingt dissertations sur le même sujet, lues à l'Académie en séance générale. Ces divers opuscules, dédiés au duc d'Orléans, n'ont guère pu obtenir, lors de leur apparition, qu'un succès d'estime.

COYTEL (Noël-Nicolas), frère du précédent et deuxième fils de Noël Coytel, né à Paris en 1691, mort dans la même ville en 1734. Il avait à peine seize ans lorsque son père mourut, et ne possédait encore que les éléments du dessin. Il reçut ses premières leçons de peinture de sa mère, Françoise Perrin, qui peignait, dit-on, de fort bon goût. A vingt et un ans, il reçut sa première commande et exécuta pour l'église Saint-Nicolas-du-Charbonnet, à Paris, deux compositions qu'on voit encore aujourd'hui dans la chapelle de la communion. L'une, devenue si noire qu'on n'en peut rien distinguer, représente *Moïse qui frappe le rocher*; l'autre, la *Manne dans le désert*. Cette vaste composition, dont les figures sont plus grandes que nature, rappelle la froide correction de la Hire, avec de lointaines reminiscences de Poussin. Mais l'infériorité relative de ces productions s'explique naturellement, car de tels sujets s'éloignent trop des goûts et des instincts de l'artiste. Nicolas, en effet, n'avait pas la moindre aptitude pour les thèmes religieux; son véritable domaine était la mythologie. Ainsi son *Triomphe de Galatée* est un excellent tableau, d'un arrangement pittoresque, d'un coloris fin et brillant. En 1720, Nicolas Coytel fut admis à l'Académie de peinture, dont son frère Antoine était recteur. Son tableau de réception, l'*Enlèvement d'Amymoné*, n'est pas venu jusqu'à nous, et nous n'en connaissons aucune gravure. Mais les *Saisons*, les *Plaisirs de la chasse*, le *Bain de Diane* et la *Charité romaine* ont été reproduits très-souvent. Beaumont, Lebas, Trochon et Danzel en ont fait d'excellentes gravures, fort recherchées maintenant, honneur bien dû à ces compositions gracieuses d'un ton fin, harmonieux, plein de charme, disposées avec goût et dessinées avec le plus grand soin. On cite encore avec éloges un *Triomphe d'Amphitrite* et *Vénus et l'Amour*, deux dessus de porte exécutés au château de Passy, qui appartenaient alors au prévôt de Paris, le marquis de Boulainguiers.

Ces petits travaux ne constituaient que de petits succès. Nicolas n'avait pas encore une grande réputation, bien qu'il fût de l'Académie. « Un des tableaux qui servirent à le faire connaître, dit Mariette, fut le *Triomphe de Galatée* ou la *Naissance de Vénus*, qu'il exposa au Louvre en 1727, à l'occasion d'un concours proposé aux principaux peintres de l'Académie. MM. Le Moine et de Troy eurent le prix, et l'on ne peut disconvenir qu'ils en étaient très-dignes. M. Charles Coytel reçut aussi une marque de distinction : le roi prit son tableau. Mais y avait-il de la justice à laisser, comme on fit, sans aucune récompense l'ouvrage de M. Noël-Nicolas Coytel? Le public sut l'apprécier à sa juste valeur. N'y ayant là-dessus qu'une seule voix, tout le monde le regarda avec une admiration mêlée d'étonnement, et l'on plaignit l'auteur en secret de n'avoir personne auprès du ministre qui fût sentir la force de ses talents. »

Il ne savait pas intriguer, le pauvre artiste, il ne savait pas se faire valoir; aussi fut-il malheureux toute sa vie.

Les marguilliers de l'église Saint-Sauveur, à Paris, désiraient faire décorer la coupole de la chapelle de la Vierge, s'adressèrent à Nicolas Coytel, dont le travail obtint des applaudissements unanimes. L'artiste avait représenté le ciel ouvert et toute la cour céleste s'empressant d'accueillir la Vierge. L'église ayant été démolie en 1778, il ne reste plus rien de cette splendide peinture. Quand vint le quart d'heure de Rabelais pour messieurs les marguilliers, ils refusèrent de payer, sous prétexte que le mémoire des frais présenté par l'artiste s'élevait trop haut; et cependant il avait été convenu que le simple remboursement de ces frais constituerait tous les honoraires de Coytel.

Il fallut plaider : le pauvre peintre gagna sa cause, mais il perdit un temps précieux. Et les contrariétés sans nombre d'un procès venant s'ajouter à la tristesse de sa situation précaire influèrent beaucoup sur son esprit; il devint tout à coup sombre et taciturne. C'est qu'il n'avait pas non plus, pour se reposer et se distraire des ennuis du dehors, le bienfait d'un foyer paisible, d'un doux intérieur. Marié à vingt-trois ans à une veuve ayant déjà plusieurs enfants, il nourrissait à grand-peine cette famille nombreuse, qui lui reprochait sans cesse l'insuffisance de ses travaux. Aussi était-il tombé peu à peu dans un profond découragement, dont il n'essaya pas de se relever, et qui l'emporta prématurément.

Comme son frère Antoine, Nicolas Coytel a gravé à l'eau-forte quelques-unes de ses compositions, entre autres : le *Triomphe d'Amphitrite*.

COYTEL (Charles-Antoine), fils d'Antoine

et neveu du précédent, né à Paris en 1694, mort dans la même ville en 1752, est le moins remarquable de toute cette famille d'artistes, quoiqu'il en fût peut-être le mieux doué. La plupart des biographes l'ont traité avec un magnifique dédain; sous le premier Empire, on le dénigrait systématiquement, et systématiquement, sous le second, les amateurs et les critiques semblent vouloir l'exhumer de cet abaissement peut-être immérité. Nous croyons que la vérité est entre ces deux extrêmes, entre le dédain et l'admiration; ce ne sera plus qu'une simple estime, mais encore est-ce quelque chose.

Charles Coytel montra de bonne heure une rare facilité de crayon, que son père mit tous ses soins à développer rapidement. Au lieu de lui donner à copier ses propres tableaux, il mit sous ses yeux les gravures des vieux maîtres. D'imprudents amis de la famille flatèrent, exagérèrent ce talent naissant, et Charles Coytel essaya de produire lorsqu'il eût dû se borner à de sévères études. Ces premiers essais furent reproduits aussitôt par des graveurs empressés; bientôt on parla de présenter à l'Académie ce maître de vingt ans, et l'Académie, qui n'était pas difficile, lui ouvrit ses portes le 31 août 1715. Son tableau de réception fut une *Médée*, triste peinture que l'auteur jugea plus tard lui-même avec sévérité, et qu'il remplaça par *Abraham embrassant son fils Isaac au moment où l'ange lui apparaît*. Mais cette vaste composition et quelques autres du même style et de mêmes proportions, ne méritent point de compter dans son œuvre. Il faut oublier ces erreurs d'un peintre, ignorant encore que les grandes pages d'histoire restent fermées pour lui, mais qu'il est remarquablement doué pour la peinture de genre. C'est là, en effet, le véritable terrain sur lequel il faut se placer pour apprécier cet artiste; c'est dans ses petits tableaux, remplis de malice et de fine observation, qu'il faut l'étudier pour le bien connaître. Il se révéla tout d'un coup par les *Jeu d'enfants*, série trop courte de plaisanteries charmantes, tant de fois reproduites par la gravure, et qui le seront sans doute encore. La première, toute pétillante d'esprit gaulois, de gaieté rabelaisienne, se nomme *L'Amour précepteur*; c'est un jeune garçon déguisé en abbé, morigénant avec gravité de petites filles. L'une d'elles se prosternait soumise à ses pieds, en lui jetant un regard de respect où perçait déjà un tantinet d'amour! Jamais un peintre n'a imaginé une scène plus heureuse, plus simple, plus finement rendue, mieux observée et mieux peinte. On connaît encore de Charles Coytel un *Jeu d'enfants à la toilette*, non moins célèbre, et gravé par Lepicé. Ce tableau a même une plus grande notoriété par l'étendue de la composition et le nombre des figures : ce sont des petits garçons et des petites filles jouant entre eux, avec une coquetterie très-sérieuse, aux *marquis* et aux *marquises*, comme ils jouent maintenant aux *messieurs* et aux *dames*. L'une des espagnoles, au moins futée, s'est enseveli gravement dans les paniers de sa grand-mère, qui lui montent jusqu'au menton. Une autre vient de se poudrer; elle est si absorbée par l'occupation de se mettre des mouches, avec l'aide de sa dame d'atours et devant un de ces miroirs nommés *duchesses*, qu'elle ne voit pas le messager d'amour qui vient lui glisser un billet doux. Un peu plus loin, un bel enfant, rose et joufflu, arrive gravement à pas comptés avec une immense perruque à trente-six marteaux : on dirait le chancelier Maupeou entrant au parlement. Mais la plus amusante des figures, c'est une jeune demoiselle qui, les pieds dans des mules à hauts talons, un éventail à la main, et vêtue seulement d'un léger *pet-en-l'air*, montre le dos au spectateur et lui laisse voir crânement ce qu'on cache d'ordinaire avec le plus de soin.

Il faut compter aussi parmi les meilleures productions de cet artiste ses dessins pour les principaux sujets des comédies de Molière. « De tous les artistes qui ont voulu interpréter Molière, dit M. Charles Blanc, dans son excellente étude sur Charles Coytel, il n'en est peut-être aucun, même de nos jours, où l'on se flatte de si bien comprendre le grand poète; il n'en est aucun, dis-je, qui ait mieux goûté la saveur du comique français. Il semble que plus rapproché du siècle de Louis XIV, Charles Coytel n'ait rien perdu de cette tradition qui chaque jour s'altère, se dénature et s'en va. Du reste, la tendance à charger l'expression, ce défaut qu'on lui reproche tant, se change ici en une qualité, car ce qui était grimé dans la peinture des choses ordinaires de la vie devient presque du naturel quand il s'agit de représenter les attitudes calculées des comédiens, leurs minauderies, leur pantomime toujours un peu outrée et qui doit l'être. »

Mentionnons enfin une autre série fort remarquable de vingt-cinq tableaux tirés du *Don Quichotte*, et qui furent accueillis avec la plus grande faveur. Surugue, Lépicié, Joullain, Tardieu, Mme Hortemels, en firent de nombreuses gravures qui furent si rapidement enlevées, qu'elles devinrent très-rare et fort chères. Cette petite galerie, étincelante de verve, a été transportée à Compiègne; sa véritable place serait au Louvre.

Charles Coytel était non-seulement un artiste distingué, ainsi que nous venons de le voir; mais il fut aussi un écrivain de talent, de beaucoup d'esprit et d'instruction, et fut au-

teur dramatique à ses heures. Plusieurs de ses pièces ont été jouées à la cour avec succès; son répertoire ne compte pas moins de vingt-trois comédies en prose, deux tragédies en cinq actes et en vers et deux pièces bouffonnes pour le Théâtre-Italien. Toutefois ces œuvres étant restées manuscrites n'ont pu venir jusqu'à nous. Il nous est donc impossible de contrôler la justesse des éloges qu'en firent les contemporains. Disons seulement que sa réputation d'écrivain égalait à peu près celle dont il jouissait comme peintre. Ainsi Voltaire disait en une lettre à M. Cideville : « S'il avait été question de faire un traité du goût, on aurait prié les de Cotte et les Boffrand de parler d'architecture, les Coppel de définir leur art avec esprit. » Il est vrai que Voltaire est aussi l'auteur des vers suivants, où on sent l'ironie percer légèrement :

On dit que notre ami Coppel
Imite Horace et Raphaël,
A les surpasser il s'efforce,
Et nous n'avons point aujourd'hui
De rimeur peignant de sa force,
Ni peintre rimant comme lui.

Tant de célébrité obligeait évidemment à une existence somptueuse, à tout un train de maison. Aussi Coppel recevait-il beaucoup. Ses salons réunissaient les illustrations diverses de la cour, des lettres et des arts; on y voyait Dufresny, le poète, dont il a fait un excellent portrait; Mlle Adrienne Lecouvreur, qu'il peignit en Cornélie; Mme Riccoboni et son mari; Mollet, bibliothécaire de l'Oratoire; M. de Mirabaud, favori de la duchesse d'Orléans, secrétaire perpétuel de l'Académie française; le comte de Caylus et Mariette, deux amateurs de peinture, écrivains distingués, et Mme du Deffant, alors qu'elle n'était pas encore aveugle.

Ses immenses relations, la variété de ses talents, sa fortune, son savoir-vivre, expliquent la haute faveur de Coppel à la cour. A la mort de son père, en 1722, il lui succéda comme directeur des tableaux et des dessins de la couronne, et premier peintre du duc d'Orléans. En 1747, il fut nommé premier peintre du roi et directeur de l'Académie.

A ce dernier titre, il a prononcé des discours qui ont paru dans le *Mercur*, et où le charme de la diction s'allie à la profondeur des pensées et à la finesse des observations.

En lui s'éteignit cette famille célèbre, qui compte un directeur de l'école de Rome, trois directeurs de l'Académie et deux premiers peintres du roi.

COYPOU ou **COYPU** s. m. (koï-pou). Mamm. Gros rat d'Amérique, qui est le type du genre myopotame.

— **En cycl.** Le *coypou* est un mammifère rongeur aquatique, appartenant au genre *potamys* ou myopotame. Il ressemble au castor par sa forme générale; son pelage est d'un brun marron sur le dos, roux sur les flancs et brun clair sous le ventre; le feutre est d'un brun cendré, les soies qui le traversent sont luisantes. On en connaît une variété toute rousse. Cet animal est répandu au Chili, au Paraguay et au Tucuman; il habite des terriers qu'il se creuse dans le voisinage des eaux; il est très-bon nageur. Son feutre, connu dans le commerce sous le nom de *raconda*, sert à faire des chapeaux de qualité supérieure.

COYSARD (Michel), jésuite et lexicographe français, né à Besse (Auvergne) en 1547, mort à Lyon en 1623. Il devint recteur des collèges de Besançon, de Vienne et de Lyon. Il a publié : *Sommaire de la doctrine chrétienne*, sorte de catéchisme en vers (Lyon, 1591); *Thesaurus Virgilii*, choix des plus beaux vers de Virgile (1590), et un *Dictionnaire français-latin* (1609, in-4°).

COYSSIN s. m. (koï-sain). Ancienne forme du mot COUSSIN.

COZ-BEKDJ-BACHI. Hist. ottom. Officier du sérail qui porte une aiguère dans certaines cérémonies.

COZE (Pierre), médecin français, né à Ambletouse (Pas-de-Calais) en 1754, mort en 1821. Il n'avait pas encore vingt-cinq ans lorsqu'il fut nommé chirurgien-major d'un régiment de cavalerie. Bientôt après il prit son diplôme de docteur, puis devint, sous la Restauration, médecin en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse. Après la réorganisation des écoles de médecine, le docteur Coze occupa la chaire de clinique interne à la faculté de Strasbourg, dont il devint doyen. On a de lui plusieurs mémoires : *Sur la topographie et les constitutions médicales de la Gascogne, de l'Alsace, de Lyon, de Dôle, etc.*; *Sur la population de Strasbourg*; *Sur la splénite*; *Sur le tabès*, etc. Ces travaux ont été insérés dans les *Mémoires de la Société d'agriculture, des sciences et des arts de Strasbourg*.

COZES, bourg de France (Charente-Inférieure), ch.-l. de cant., arrond. et à 26 kilom. S.-O. de Saintes, sur un coteau; pop. aggl. 730 hab. — pop. tot. 1.898 hab. Commerce de grains, de vins et de fruits. A peu de distance de Cozes, dans la cour d'un château moderne, existe un chêne magnifique, sans doute un des plus beaux et des plus vieux de l'Europe; le tronc mesure 7 m. de hauteur du sol à la naissance des branches, et 9 m. de circonférence; la hauteur totale de l'arbre est

de 20 m. et son envergure de 40. On a creusé dans le bois mort de l'intérieur du tronc un salon de 4 m. de diamètre sur 3 m. de hauteur; douze convives peuvent prendre place autour de la table ronde qu'on a placée dans cet appartement d'un nouveau genre, éclairé par une porte et une fenêtre, et tapissé de fougères et de lichens.

COZOQUOIS s. m. (ko-zo-koi). Hist. ecclési. Nom que l'on donne quelquefois aux bagois.

COZQUAUTLI s. m. (ko-skô-lli). Ornith. Vautour du Mexique.

COZTOTOTL (ko-sto-toll). Ornith. Espèce de chardonneret du Mexique.

COZUMEL, île de l'Amérique centrale, dans la mer des Antilles, dépendance du Mexique, à 8 kilom. de la côte N.-O. de la presqu'île de Yucatan, par 20° 30' de lat. N. et 89° 40' de long. O., 60 kilom. de long du N. au S., sur 20 kilom. de large. Sol fertile; élève considérable de bétail. Jérôme d'Aguilar, noble espagnol qui avait été fait prisonnier par les indigènes de cette île, fut délivré par Cortés, qui aborda à Cozumel en 1519.

COZZA (Francesco), peintre italien, né à Istilo (Calabre) en 1605, mort à Rome en 1682. Il étudia sous le Dominiquin, dont il devint l'ami et dont il acheva plusieurs tableaux. Cozza exécuta à Rome de grands ouvrages, soit à fresque, soit à l'huile, notamment la *Vierge de la rançon*, qu'on voit à Santa-Francesca Romana. Il avait fait une étude approfondie de la touche des artistes en renom, et ses jugements à cet égard faisaient autorité. — Un autre peintre italien du même nom, Giovanni-Battista Cozza, né à Milan en 1676, mort à Ferrare en 1742, fut un artiste fécond, d'un talent harmonieux et agréable. L'église de *Cà Bianca* à Ferrare renferme un des meilleurs tableaux de Cozza; il représente des saints de l'ordre des servites.

COZZA (Lorenzo), théologien italien, né près de Bolsena en 1654, mort à Rome en 1729. Il entra dans l'ordre des frères mineurs observants, dont il devint ministre général en 1726, reçut trois ans plus tard le chapeau de cardinal des mains de Benoît XIII, puis fut nommé consultant de l'index, qualificateur de la sainte inquisition, etc. Ses principaux ouvrages sont : *Commentaria historico-dogmatica* (1702, in-fol.), et *Historia polemica de Græcorum schismate ex ecclesiasticis monumentis* (Rome, 1719-1720, 4 vol. in-fol.).

COZZANDO (Leonardo), écrivain italien, né à Rovato, près de Brescia en 1620, mort en 1709. Il fit partie de l'ordre des servites et devint membre de l'Académie des *Erranti*. Outre plusieurs opuscules, on a de lui : *De magisterio antiquorum philosophorum* (Cologne, 1682, in-8°); *Libreria bresciana* (Brescia, 1694, in-8°), contenant les biographies de cinq cent trente auteurs, etc.

CP. Abréviation du mot CONSTANTINOPLÉ dans les monuments et les manuscrits.

CR. Chim. Abréviation du mot CHROME.

C. R., c'est-à-dire CIVIS ROMANUS, *citoyen romain*, abréviation très-usitée dans les inscriptions latines, soit dans les inscriptions tumulaires, soit dans les tables officielles et les monuments publics. On sait quelle était l'importance de ce titre de *civis romanus*, surtout avant l'époque impériale. Voilà pourquoi, dans les anciennes provinces de la république romaine, on retrouve si souvent cette abréviation sur les inscriptions. V. *CITR* (droit de) et *CIVIS ROMANUS*.

CRAAN (Willem-Benjamin), ingénieur hollandais, né à Batavia en 1776, mort en 1848. Il se fit recevoir docteur en droit, puis abandonna la jurisprudence pour se livrer à l'étude des sciences et des arts. Nommé, en 1810, ingénieur géomètre du cadastre, il reçut, deux ans plus tard, le titre d'ingénieur vérificateur du département de la Lippe, puis remplit les mêmes fonctions dans le Brabant. Craan a pris une grande part à l'introduction de la lithographie en Belgique; il a publié divers mémoires, et donné un *Plan du champ de bataille de Waterloo* (Bruxelles, 1816, in-fol.); un *Plan géométrique de la ville de Bruxelles* (1836), etc.

CRAANEN (Théodore), médecin hollandais, mort en 1688. Il professa pendant dix-huit ans son art à Leyde, et devint conseiller, premier médecin de l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume. Ses œuvres complètes ont été publiées à Anvers (1689, 2 vol. in-4°). Craanen s'y montre fanatique partisan des idées de Descartes, et y émet les opinions les plus bizarres.

CRAANT, ANTE adj. (kra-an, an-te — du lat. *credere*, qui a également donné *créance*, et *créant* dans *mécreant*). Croyant, confiant, assuré, certain. « Vieux mot.

CRAANTER v. a. ou tr. (kra-an-té — du lat. *credere*, croire, qui a aussi donné *créance*). Garantir, cautionner; promettre. « Vieux mot.

CRABBE (Pierre), en latin *Crabbius*, franciscain et historien belge, né à Malines en 1470, mort en 1553. Il a composé, sous le titre de *Concilia omnia, tam generalia quam particularia* (Cologne, 1538, 2 vol. in-fol.), un ouvrage dont la chronologie est fort inexacte,

et qui a été traduit en français sous le titre de *Traité de l'étude des conciles*.

CRABBE (George), célèbre poète anglais, né à Aldborough, dans le comté de Suffolk, la nuit de Noël de l'année 1754, mort le 3 février 1832 à Trowbridge. Ce grand écrivain, que Byron a proclamé « le plus rude mais le meilleur poète de la nature », était fils d'un collecteur de la gabelle qui fit de grands sacrifices pour lui procurer une belle éducation et vécut assez pour assister à ses succès littéraires. George Crabbe, lorsqu'il eut atteint sa quatorzième année, fut placé comme élève chez un chirurgien, et au bout de quelques années, il commença d'exercer cette profession à Aldborough; mais il en fut bientôt dégoûté et se rendit à Londres pour y chercher fortune dans la littérature. Il ne possédait en partant que 3 livres sterl. empruntées à lord Dudley North. A peine arrivé (1780), il alla proposer quelques-unes de ses œuvres à divers éditeurs, qui tous le repoussèrent. Cependant, avant la fin de l'année, il réussit à publier un opuscule poétique, le *Candidat*, adressé à la *Monthly Review*. Cette première œuvre fut reçue assez froidement, et l'éditeur ayant peu de temps après fait faillite, le pauvre poète se trouva plongé dans une affreuse misère. Dans cette position critique, il écrivit successivement à lord North, au chancelier Thurlow et à quelques autres personnages importants, qui ne daignèrent pas même répondre. Enfin, désespérant de sortir de ce cruel embarras, il s'adressa à Edmond Burke, auquel il exposa, sans lui rien cacher, l'état précaire où il se trouvait. Burke le reçut chez lui et se montra généreusement hospitalier à son égard. C'est dans la maison de son bienfaiteur qu'il connut Fox, sir Joshua Reynolds et plusieurs hommes d'Etat de cette époque. La même année (1781), il publia son poème de la *Bibliothèque*, qui fut favorablement accueilli. Lord Thurlow, qui avait enfin reconnu le mérite du jeune homme, le traita avec la plus grande bienveillance et lui accorda une gratification de 100 livres sterling. Vers la même époque, Crabbe entra dans les ordres et fut, par la protection de Burke, nommé chapelain du duc de Rutland à son château de Belvoir. C'était une bonne fortune pour notre poète. En 1783, il publia le *Village*, qui avait été revu et corrigé par Johnson et Burke lui-même. Le succès de ce poème fut complet. Plusieurs descriptions, entre autres celle du *workhouse*, furent reproduites dans les feuilles publiques, et l'ouvrage prit bientôt place parmi les modèles classiques de la poésie anglaise. Crabbe se maria bientôt après avec une jeune personne du comté de Suffolk, dont il était depuis longtemps épris. En même temps, il se démit de ses fonctions de chapelain chez lord Rutland pour aller se retirer dans son village natal. Il y passa plusieurs années à savourer son bonheur, et, durant ce laps de temps, ne donna le jour à aucune production nouvelle. Cependant il ne restait pas inactif; il lisait beaucoup, et dans de fréquentes et longues excursions étudiait la nature, son modèle.

En 1807, il publia son *Registre de la paroisse*, qu'il avait auparavant soumis à la critique de Fox. Non-seulement le succès fut incontesté, mais encore sans précédent. En 1810, il publia le *Bourg*, poème du même genre, mais plus important encore. Enfin, deux ans plus tard, ses *Contes en vers* parurent et furent immédiatement jugés la meilleure de ses productions. On cite surtout parmi ces contes : le *Patron*, *Edward Shore* et le *Confident*. En 1814, le duc de Rutland le nomma à la cure de Trowbridge, dans le comté de Wilts, où il alla résider. Ses appointements se montaient à 800 livres sterl., dont il dépensait la plus grande partie en œuvres de charité. Il n'en continua pas moins à écrire, et publia, en 1819, ses fameux *Contes du château*, que le libraire Murray lui paya généreusement 3,000 livres sterl. Ces *Contes* furent reçus avec une faveur marquée par le public et lus avec autant d'enthousiasme que ceux qui les avaient précédés. En 1822, l'heureux poète alla visiter sir Walter Scott à Edimbourg; puis il partagea ses dernières années entre les devoirs de son ministère et ses excursions favorites. Sa passion pour la botanique et la géologie semblait croître avec l'âge. Il mourut à Trowbridge environné de l'estime et de l'affection de tous. Sa paroisse lui éleva un monument dans l'église où il avait officié dix-neuf ans. Une édition complète de ses œuvres avec des pièces inédites fut publiée par son fils, le Rév. G. Crabbe, en 1834. Outre les ouvrages que nous avons cités, Crabbe a encore publié : la *Nacelle* (1783, in-4°); les *Gazettes*, poème (1785, in-4°); un *Sermon sur la mort du duc de Rutland* (1788, in-4°); l'*Histoire naturelle du comté de Belvoir*, insérée dans l'*Histoire du comté de Leicester* de Nichols, et ses *Poésies posthumes*. « Crabbe, dit M. Sainte-Beuve, est considéré par ses compatriotes comme l'un des poètes les plus originaux de l'époque actuelle. Doué d'une imagination fertile, il voue au mépris tous les ouvrages d'imagination, et désenchante son lecteur en lui offrant, au lieu de tableaux animés par d'ingénieuses et riantes fictions, une désespérante réalité de mœurs grossières, de vices et de crimes; la peinture qu'il en fait rend souvent même son style prosaïque; en visant à l'énergie, il tombe dans la trivialité, et ses images trop nues in-

spirent quelquefois de la répugnance. Son penchant à retracer les difformités morales avec la fidélité d'un anatomiste donne à ses compositions quelque chose d'amer et de sarcastique. On voit qu'il prend plaisir aux coups que porte sa caustique épigramme; et sans révoquer en doute son humanité, on est tenté de croire qu'il y a plus de mépris que de bonté dans la pitié qu'il montre quelquefois. « C'est lui enfin que Walter Scott appelait le *Juvénal anglais*. Cependant, en dépit de lui-même, Crabbe est poète; non-seulement il attache par ses heureux dons d'observation, par la profondeur et la sagacité de ses pensées, mais il séduit aussi par la variété de ses tableaux, émeut par les accents déchirants de sa douleur, et même quelquefois par l'éclat d'une poésie sublime.

CRABÉE s. f. (kra-bé). Bot. Syn. de BAR-LÉRIE.

CRABE s. m. (kra-be — lat. *carabus*, même sens. Le sanscrit *carabha* désigne à la fois la langouste et la sauterelle. Suivant M. Pictet, la racine pourrait être *cr*, blesser, d'où *cara*, mal, dommage, blessure, flèche, etc. Le nom peut se rapporter soit aux pinces de la langouste, soit aux déprédations de la sauterelle. Il est plus difficile d'expliquer pourquoi ce nom est aussi celui du chameau. L'essen a comparé au sanscrit *carabha* le grec *karabos*, *karabis*, latin *carabus*, langouste, homard, crabe, lequel est pour *karaphos*, comme l'indique le synonyme *kéraphis*. La forme *skarabos*, scarabée, n'en est sans doute qu'une variante. A la même racine paraît se lier, toujours suivant M. Pictet, le grec *karts*, *karidos*, crevette, car *pica* n'est qu'un suffixe très-usité. Le latin *carabus* a passé à l'anglais *krabba*, scandinave *krabbi*, ancien allemand *krabaso*, *chrepazo*, comme le montre l'identité de la gutturale. Cette transmission est singulière pour un crustacé si répandu, surtout en tenant compte de ce fait, que l'anglo-saxon a conservé la forme germanique primitive dans *krefen*, crabe. Il est difficile de séparer de ce groupe l'irlandais *crubon*, erse *crubog*, cymrique *crubon*, bien que le verbe *cruboin*, courber, suggère le sens d'animal tortu. Peut-être le terme ancien a-t-il été modifié en vue de l'étymologie). Crust. Genre de décapodes brachyures, comprenant un grand nombre d'espèces, dont la plupart sont comestibles : *La saricovienne* vit de CRABES et de poissons. (Buff.) Les CRABES, très-communs sur les côtes de l'Océan, sont *carناسiers* et se nourrissent d'animaux marins, morts ou vivants. (Bouillet.) « Nom vulgaire du pinnothère, petit crustacé qui se loge dans l'intérieur des moules et de quelques autres coquilles bivalves, et à qui l'on attribue, sans raison plausible, les empoisonnements que les moules occasionnent quelquefois. « *Crabe appelant*, Syn. de GÉLASIME. « *Crabe fluviatile*, Nom vulgaire du potamophile. « *Crabe honteux*, Syn. de CALAPP. « *Crabe des Moutures*, Syn. de LIMULUS. « *Crabe des paléto-viers* ou de vase, Syn. d'UCA. « *Crabe de terre*, *Crabe peint*, *Crabe violet*, Syn. d'OCYPODE et de GÉCARCIN.

— Blas. Meuble de l'écu, fort rare, représentant un crabe : *Tartaron : D'or, au CRABE ou scorpion de sable, au chef d'azur, chargé de trois étoiles d'argent.* « On dit aussi SCORPION.

— Pathol. Nom. que l'on donne à des excroissances blanchâtres qui se produisent à la plante des pieds chez les individus affectés du pian.

— Entom. Genre d'aranéides qu'on trouve en France et en Allemagne : Les CRABES longipèdes.

— Ichthyol. *Crabe de Biarritz*, Nom vulgaire d'un scorpène, appelé *rascasse rouge* en Provence.

— Bot. Espèce de bois d'Amérique.

— **En cycl.** Crust. Le genre *crabe* a pour caractères : carapace beaucoup plus large que longue, à bords souvent festonnés et formant en avant une courbe elliptique; tous les ongles pointus, coniques. Le corps de ces animaux, comme en général celui de tous les crustacés, se compose d'une série d'anneaux solides plus ou moins distincts. La peau ou squelette cutané est fort dure et contient une grande quantité de carbonate de chaux. On peut considérer ce squelette comme représentant l'épiderme, vu sa dureté, pour que l'accroissement opère. Lorsque les *crabes* sortent de cette dépouille, ils sont mous et flexibles, paraissent très-sensibles, et se retirent dans les creux des rochers, jusqu'à ce que leur peau ait acquis assez de consistance pour qu'ils puissent reprendre la vie active. Les pattes sont fixées aux anneaux du thorax; on y distingue, de plus que chez les insectes, une partie nommée métatarse, qui se trouve entre le tarse et la jambe. On nomme pince le doigt mobile des pinces; l'autre est l'index. Le système nerveux est analogue à celui des insectes, c'est-à-dire formé de ganglions. Ces ganglions sont très-centralisés chez le *crabe*, animal d'un ordre élevé. On croit que le sens de l'odorat, qui est ici assez développé, réside dans les antennes. Les yeux sont à facettes et portés sur des pédicules mobiles. Selon de Blainville, il y a derrière chaque petite corne une chorôide percée d'un orifice semblable à la pupille; on y trouve aussi des parties analogues au cris-

tallin et à l'humeur vitrée. Le nerf optique se renfle dans l'inférieur du pédoncule oculaire, et de son renflement naissent autant de filets qu'il y a de pédicules à la cornée. La vision est assez parfaite chez certains crabes terrestres, car ils paraissent voir à de grandes distances. Le goût existe très-certainement, et son organe est probablement situé à l'origine du canal intestinal. L'appareil de l'audition est assez peu développé. La bouche est ainsi composée : une lèvre supérieure et une inférieure; deux mandibules épaisses, solidement tranchantes à leur partie interne, et situées au-dessous de toutes les autres pièces paires; une première paire de mâchoires membraneuses, lobées et ciliées, appliquées sur les mandibules; une seconde paire, sans palpes comme la précédente, membraneuse et ciliée comme elle; une troisième paire, membraneuse, portant en dehors une palpe, et qu'on nomme *pièds-mâchoires internes*; une quatrième paire, formée d'une tige assez étroite, non membraneuse, divisée en six articles et pourvue d'une palpe, appelée *pièds-mâchoires intermédiaires*; enfin une dernière paire nommée *pièds-mâchoires extérieurs* ou *pédipalpes*, et qui est composée comme les autres de deux parties ou tiges dont l'inférieure, crustacée et comprimée, est divisée en six articles, et dont l'extérieure est disposée en forme de palpe. Presque tous les viscères de la digestion sont renfermés dans la poitrine. L'œsophage a peu d'étendue; l'estomac est assez vaste, armé de plusieurs dents nommées pyloriques, dont la fonction est de broyer les aliments. A la suite de cette cavité se voit un intestin grêle, qui se termine par un rectum. La respiration se fait à l'aide de branchies, qui sont protégées par la carapace et composées de lamelles dans chacune desquelles circulent les vaisseaux qui apportent et ceux qui emportent le sang. Ces branchies peuvent entretenir la respiration non-seulement sous l'eau, mais encore dans l'air atmosphérique, tant qu'elles ne sont pas desséchées par l'évaporation. Il y a, du reste, pour empêcher celle-ci, une disposition spéciale chez les crabes qui font des excursions loin de la mer : ce sont des masses de tissus spongieux qui emmagasinent l'eau nécessaire à la respiration. Les crabes sont pourvus d'un cœur et de vaisseaux. Le cœur, très-apparent, et dont les mouvements sont faciles à apercevoir, n'est formé que d'une seule cavité. Les organes sexuels sont doubles, exactement symétriques, et se terminent à l'extérieur par deux orifices éloignés l'un de l'autre. L'appareil sécréteur de la semence et les ovaires offrent tous l'apparence de petites masses glanduleuses, composées de vaisseaux. Les mâles ont deux verges qui sortent à la partie postérieure du thorax, derrière la cinquième paire de membres, et sont protégées par une pièce cornée, tubuleuse, qui sert à les introduire dans les organes de la femelle. Celle-ci a également deux vulves situées sur la pièce qui supporte la troisième paire de pattes. L'accouplement a lieu ventre à ventre, le mâle ayant renversé la femelle sur le dos. L'acte accompli, il l'aide à se relever. Ces animaux sont ovipares. Les œufs ont une enveloppe cornée assez solide et transparente. Le crabe est amphibie. On raconte en avoir conservé pendant un ou deux mois dans des caves, sans eau. On les voit sur les grèves, marchant tantôt en avant, tantôt à reculons, d'autres fois de côté. Ils forment dans la mer, dit un naturaliste, une bande de brigands nocturnes ou de maraudeurs impitoyables, qui ne reculent devant aucun guet-apens. Ils se battent à outrance, non-seulement avec leurs ennemis, mais souvent entre eux, pour une proie ou pour une femelle, quelquefois uniquement pour le plaisir de se battre. Ils luttent audacieusement avec leurs pincines vigoureuses. D'ordinaire la carapace résiste aux coups les plus terribles, mais les pattes, la queue et surtout les antennes subissent les plus affreuses mutilations. Heureusement que les membres emportés repoussent après quelques semaines de repos. C'est pour cela qu'on rencontre maintes fois les crustacés avec des serres de grosseur très-inégale; la plus petite est celle qui renait pour remplacer une perte éprouvée dans les combats. Ils reviennent bientôt sur le champ de bataille tout à fait remis de leurs blessures. M. Duméril rapporte qu'en Espagne on profite de cette propriété qu'ont les crabes de reproduire leurs grosses pattes, et qu'on arrache ces dernières à des individus vivants qui sont ensuite rendus à la liberté pour qu'ils en fournissent d'autres quand on les repêchera l'année suivante. C'est surtout au temps de leurs amours qu'ils deviennent furieux; on les voit alors, pour se disputer la possession d'une femelle, se heurter tête contre tête comme des héliers et frapper leurs pincines l'une contre l'autre. Ils se défendent très-bien contre les seiches, les calmars et les poulpes. Les crabes mangent avec avidité les autres animaux, soit vivants, soit morts. Il est amusant, dit M. Rymer Jones, de voir l'adresse et la gravité avec laquelle le crabe commun, lorsqu'il s'est emparé d'une malheureuse moule, tient une valve soulevée avec une pince et détache l'animal de l'autre, rapidement et proprement, portant chaque morceau à la bouche comme on le fait avec la main, jusqu'à ce que la coquille soit entièrement vide. M. Charles Lespès a saisi, sur la plage de Royan, une troupe de crabes

au moment de leur repas; ils étaient en rang, tous tournés du même côté et presque debout sur leurs huit pattes. Ils saisissaient à terre de petits objets et les portaient à la bouche prestement et régulièrement. Chaque main avait son tour. Quand la droite arrivait à l'orifice buccal, la gauche saisissait la nourriture à terre; quand celle-ci portait l'aliment à la bouche, la première en ramassait d'autre. Leur voracité est telle qu'ils se mangent entre eux. M. Rymer Jones ayant introduit dans un aquarium six crabes tourteaux, un d'eux s'aventura vers le milieu du réservoir, et fut bientôt accosté par un autre un peu plus gros, qui, le prenant avec ses pincines comme il aurait pris un biscuit, se mit à briser sa carapace et à se frayer un chemin jusqu'à sa chair. Il y enfonga ses doigts crochus, paraissant s'inquiéter fort peu d'un autre compagnon plus fort et tout aussi cruel, qui s'avancait vers lui. Ce tourteau continuait paisiblement son repas, lorsque le survenant le saisit comme il avait saisi l'autre, le brisa, le déchira et pénétra jusqu'au milieu de ses entrailles. Pendant ce temps, la deuxième victime continuait à dépecer et à manger la première; elle ne s'arrêta que lorsqu'elle fut elle-même entièrement déchirée. Le lendemain, il ne restait en vie que deux des six tourteaux, les plus gros et les plus robustes, chacun blotti dans un angle de l'aquarium. Dans une autre circonstance, quatre petits crabes communs se trouvaient dans un même réservoir. L'un d'eux devint bientôt la proie d'un de ses compagnons. Peu d'instants après, un autre fut saisi par les pincines du plus gros; on l'en arracha difficilement et il y laissa plusieurs membres. A peine était-il placé dans un aquarium, qu'il se mit à manger quelques morceaux de moules, comme si de rien n'était. Sur dix pattes il en avait cependant perdu sept, et il ne lui restait que les deux pincines et la patte droite de derrière. Quarante-vingt-quatre jours plus tard, il changea de carapace, et alors les dix pattes se trouvèrent au complet, seulement les sept nouvelles étaient plus petites que les autres.

Quoique essentiellement carnassiers, les crabes mangent quelquefois des végétaux, surtout dans les temps de famine. Plusieurs même semblent préférer les fruits aux matières animales. Ainsi un crabe très-commun dans les îles de la Polynésie se nourrit presque exclusivement de noix de coco. Ce crabe a des pincines épaisses et fortes; les autres pattes sont relativement étroites et faibles. Au premier abord, il semble impossible qu'il puisse entamer une grosse noix de coco, entourée d'une couche épaisse de flasse et protégée par un noyau très-dur. Mais M. Liesk l'a vu très-souvent faire cette opération. Il commence par arracher le tissu fibre par fibre, à l'extrémité où se trouvent les fossettes du fruit. Quand ce travail est achevé, il frappe avec ses grosses pincines sur une de ces dernières jusqu'à ce qu'il ait fait une ouverture; puis, à l'aide de ses pincines étroites, en tournant sur lui-même, il extrait la substance blanche de la noix.

La chair du crabe est excellente et de digestion peu difficile. Ses œufs sont plus estimés que le reste. On en trouve d'une grande démesure dans l'île des Cancries, où le fameux navigateur Francis Drake périt misérablement dévoré par eux. Ce genre est d'ailleurs assez nombreux en espèces; M. Milne Edwards les divise en quatre groupes : 1^o espèces dont la carapace est lisse, sans bosselures ni sillons distincts : *crabe rose* et *crabe marginal*, qui habitent l'un et l'autre la mer Rouge; *crabe très-entier* de l'océan Indien; *crabe océrod* des mers d'Asie; 2^o espèces ayant la carapace lisse ou à peine granuleuse, mais bosselée et creusée de sillons : *crabe lobé* des Antilles; *crabe mamelonné* de l'Australie; *crabe sculpté* de la mer Rouge; 3^o espèces dont la carapace est bosselée et couverte de granulations, mais non épineuse : *crabe bordé* de l'océan Indien et de la mer Rouge; *crabe de Saigun* des mêmes contrées; *crabe graveleux* de la Nouvelle-Hollande; *crabe spinimane*, patrie inconnue; 4^o espèces dont la carapace est couverte d'épines : *crabe acanthé*, patrie inconnue.

CRABET (Dirk et Wouter), peintres hollandais sur verre, nés à Gouda, vivaient au xvi^e siècle. Ces deux frères apprirent leur art sous la direction de Jean Swart, qu'ils ne tardèrent point à surpasser. Ils travaillaient l'un et l'autre avec vitesse et habileté. Wouter, qui avait voyagé en France et en Italie, avait un dessin plus correct et un coloris plus brillant que son frère; mais, de son côté, Dirk l'emportait sur le premier par l'énergie du style et la vigueur de l'exécution. Ils travaillèrent longtemps ensemble, et exécutèrent notamment les magnifiques vitraux de l'église de Gouda; mais il existait entre eux un esprit de rivalité, qui les portait à se cacher mutuellement leurs procédés, et qui finit par les éloigner l'un de l'autre. Ces deux artistes dépensèrent tout ce qu'ils avaient acquis en essais et en recherches pour perfectionner leur art, et se virent réduits pour vivre à travailler comme de simples ouvriers. Wouter avait l'habitude de laisser dans chaque ville où il passait un carreau de verre ou un châssis peint de sa main. On cite parmi ses œuvres les plus remarquables, un *Jésus chassant les vendeurs du temple* et la *Mort d'Holopherne*, dans l'église de Gouda.

CRABIER s. m. (kra-bié — rad. *crabe*). Mamm. Nom spécifique du chien crabier, du raton crabier, du didelphe crabier, animaux qui se nourrissent de crabes.

— Ornith. *Crabier d'Amérique* ou *héron crabier*, Espèce de héron qui se nourrit de crabes. Il *Martin-pêcheur crabier*, Espèce de martin-pêcheur qui se nourrit de crabes.

— Encycl. Mamm. Le *crabier*, appelé aussi *sargis* *coarctore*, *grand philandre oriental*, *puant de Cayenne*, etc., est une espèce de sargis, de la taille d'un chat ordinaire. Il a de longues moustaches, des canines dépassant la mâchoire inférieure, les oreilles arrondies; ses poils sont généralement laineux, mous, parsemés d'autres poils roides et plus longs. Le pelage est d'un jaune terne, mélangé de brunâtre, avec le chanfrein brun. Sa tête rappelle celle de certaines races de chiens; ses jambes courtes le font d'ailleurs ressembler de loin à un basset; de là le nom vulgaire de *chien crabier*. Cet animal est très-commun à la Guyane; il se tient rarement à terre, et le plus souvent sur les fonds limoneux, au milieu des racines des palétuviers que baigne une eau saumâtre ou salée. Il grimpe même sur les arbres avec beaucoup d'agilité, et y reste souvent une partie du jour; il n'en descend que pour boire ou pour satisfaire d'autres besoins. La femelle se retire dans le creux des vieux palétuviers, à quelques mètres du sol; elle y met bas de deux à quatre petits, qu'elle porte toujours avec elle dans sa bourse. C'est pendant la nuit que le *crabier* rôde et court à la recherche de sa proie. Celle-ci consiste principalement en crabes. Il lui arrive souvent d'introduire sa queue dans les trous où sont ces crustacés, qui saisissent vivement cet organe avec leurs pincines, et il n'est pas rare de voir des *crabiers* qui ont perdu, de cette manière, une partie de leur queue. La douleur qu'éprouve alors le *crabier* lui fait jeter un cri qui imite assez bien celui de l'homme; les chasseurs, qui l'entendent de loin, accourent, et le font sortir du trou, soit avec du feu, soit en le fourgonnant. Mais on le surprend rarement à terre; c'est le plus souvent sur les arbres qu'on le tue. Les chiens de chasse le poursuivent vigoureusement et l'étranglent. Comme il est toujours gras, les naturels mangent volontiers sa chair. Le *crabier* est d'un naturel farouche, a des dents fortes et aime à mordre; sa voix ordinaire est une sorte de grognement semblable à celui des petits cochons. Quand on le prend jeune, il s'approprie aisément et mange tout ce qu'on lui donne.

— Ornith. On confond sous le nom de *crabier* plusieurs espèces de hérons qui ont l'habitude de se nourrir de crabes et autres crustacés. Le *crabier de Mahon* ou *crabier caiot*, appelé aussi *héron huppé*, est un oiseau qui atteint près de 0 m. 50 de longueur totale. Son plumage est d'un brun roussâtre sur le dos, blanc aux ailes et sous le ventre, avec le cou jaunâtre et une longue huppe blanche, bordée de noir sur l'occiput, du moins chez les adultes. Ce *crabier* habite les bords du bassin méditerranéen. Il est de passage, au printemps, dans le midi de la France; il arrive par petites troupes de cinq ou six individus, ou bien par couples, ou même seul. On le trouve quelquefois le long des cours d'eau, dans les régions montagneuses; mais le plus souvent il se tient dans les marais, sur les bords de la mer. Il aime à se percher sur les arbres, où il demeure immobile, la tête enfoncée entre les épaules. Cette attitude lui donne un air stupide et maussade. En général, il est assez lourd dans ses mouvements et triste dans son maintien; cependant il est patient par instinct et d'un naturel moins farouche que la plupart de ses congénères. Mais lorsqu'il est tourmenté par la faim, par la crainte ou par quelque autre cause, ce n'est plus le même être; il se redresse alors fièrement, allonge son long cou et fait flotter l'élégant panache qui orne sa tête; plein de courage et de hardiesse, il attaque vivement son ennemi, le frappe vigoureusement et lui fait de profondes blessures avec son bec, qui est perçant comme une alène. C'est en somme un très-bel oiseau, dont le port ne manque pas de noblesse. Il présente plusieurs variétés, qui ont reçu différents noms. Le *crabier de Bahama* ou *crabier gris de fer*, appelé aussi *butor huppé*, est commun dans la Caroline, aux îles Bahama et à la Jamaïque, où il niche dans les buissons qui croissent entre les fentes des rochers. Il est si abondant, que souvent deux hommes peuvent, en quelques heures, prendre assez de ses petits pour charger un canot. Tous les *crabiers* ont du reste des mœurs assez semblables à celles des hérons.

CRABITE s. m. (kra-bi-te — rad. *crabe*). Crust. Crabe fossile.

CRABOÏDE adj. (kra-boï-de — de *crabe*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble à un crabe : *Aranéides* CRABOÏDES.

— s. m. Famille d'aranéides qui a pour type le genre *crabe*.

CRABOSSÉ, ÉE (kra-bo-sé) part. passé du v. *Crabosser* : *Chapeau* CRABOSSÉ.

CRABOSSER v. a. ou tr. (kra-bo-sé). Pop. Bossuer : *Crabosser un chapeau, un carton*.

CRABOTAGE s. m. (kra-bo-ta-je). Techn. Première fonce d'une ardoisière.

CRABRON s. m. (kra-bron — lat. *crabro*,

même sens). Entom. Genre d'insectes hyménoptères fouisseurs : *Les CRABRONS ont le port et les formes de grosses guêpes*. (Focillon.)

— Encycl. Les *crabrons* ont pour caractères : antennes près de la bouche, filiformes ou en fuseau, très-brisées; mandibules simplement bifiées ou échancrées; palpes courts, presque égaux; languette presque entière; chaperon souvent très-brillant, doré ou argenté; yeux occupant presque toute la face antérieure de la tête, et ne laissant de place que pour l'insertion des antennes. Ce genre, assez nombreux en espèces, se divise en divers groupes, dont le premier contient les espèces chez lesquelles le premier anneau de l'abdomen n'est ni pyriforme ni beaucoup plus étroit que le suivant : *crabron portecrible*, *crabron pelté*, *crabron à boucher*, *crabron souterrain*, *crabron des murs*, *crabron voguant*, *crabron médial*, *crabron à trois dents*, *crabron corne-varié*. Le deuxième groupe renferme les espèces qui ont le premier anneau de l'abdomen pyriforme beaucoup plus étroit que le suivant : *crabron crassipède* et *crabron tibial*. Toutes ces espèces sont européennes.

CRABRONIDES s. m. pl. (kra-bro-ni-de — de *crabron*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Famille de crabroniens qui a pour type le genre *crabron* : *Les CRABRONIDES habitent l'Europe, surtout l'Europe méridionale, et le nord de l'Afrique*. (Blanchard.)

CRABRONIENS s. m. pl. (kra-bro-ni-ain — rad. *crabron*). Entom. Tribu d'hyménoptères qui a pour type le genre *crabron* : *Presque toujours la même espèce de CRABRONIENS, ou tout au moins le même groupe naturel, vit comme aux dépens d'une espèce particulière d'insectes*. (E. Desmarest.)

CRABRONIFÈRE adj. (kra-bro-ni-fè-re — de *crabron*, et du lat. *fero*, je porte). Bot. Dont la fleur ressemble à un crabron.

CRABRONIFORME adj. (kra-bro-ni-for-me — de *crabron*, et de *forme*). Entom. Qui a la forme du crabron.

CRABRONITES s. m. pl. (kra-bro-ni-tes). Entom. Groupe de crabronides qui a pour type le genre *crabron*.

CRABS ou KRABS s. m. (krabs). Jeu de dés d'origine anglaise : *Faire une partie de CRABS*. Il Nom des points à ce jeu : *Il y a deux sortes de CRABS : les CRABS proprement dits et les chances*. Il On dit aussi CREPS, CRAPS ou KRAPS.

— Encycl. Le *crabs* se joue de plusieurs manières. Voici quelques mots sur les plus usitées : 1^o *Crabs simple* ou *crabs ordinaire*. Il se joue avec deux dés. Celui que le sort a désigné pour tenir les dés le premier annonce le point sur lequel il veut que roule tout le jeu : c'est ce qu'on appelle donner la chance. Ce point, nommé point de chance, par abréviation chance, ne peut être inférieur à 5 ni supérieur à 9. Il n'y a donc que cinq chances, savoir : 5, 6, 7, 8 et 9. Si, du premier jet, le joueur amène le point qu'il a désigné, il gagne la partie, et, par suite, l'enjeu que son adversaire a mis sur la table en commençant. Il perd, au contraire, s'il amène un *crabs*, c'est-à-dire l'un quelconque de certains autres points. Ces *crabs* qui le font perdre sont les points 2, 3, 11 et 12, si la chance donnée est 5 ou 2, et les points 2, 3 et 11, si la chance est 6, 7 ou 8. Il est à remarquer que les *crabs* n'ont d'effet que pour le premier jet. Si, à ce premier jet, au lieu d'amener la chance donnée ou un *crabs*, le joueur amène un autre nombre, ce nombre devient l'opposé du point qui a été d'abord donné pour la chance, et, aux jets suivants, ce nouveau point est au bénéfice du joueur, tandis que le point primitif de chance est à celui de l'adversaire. On continue donc de jeter les dés jusqu'à ce qu'on amène l'un ou l'autre des deux points. Le *crabs simple* est toujours désavantageux à celui qui tient les dés.

2^o *Crabs à la table ronde*. Il se joue avec trois dés. Celui qui tient les dés s'appelle le tenant; celui qui met les dés dans le cornet, et qui est le joueur placé à la droite du tenant, se nomme le servant. Le tenant jette les dés, et le point qu'il amène est la chance du servant, pourvu toutefois que ce point soit de 8 au moins ou de 13 au plus. Mais si le point amené est inférieur à 8 ou supérieur à 13, le joueur continue de lancer les dés jusqu'à ce qu'il obtienne un des nombres compris entre 8 et 13. La chance du servant étant livrée, le tenant songe à la sienne, ce qu'on appelle se couvrir. Si l'amène du premier coup le point qui forme la chance de son adversaire, il fait une répétition, et gagne la partie. Il gagne également si, le point du servant étant 9, 10, 11 ou 12, il se couvre de 15. Il gagne encore si, le point du servant étant 8 ou 13, il se couvre de 16. Au contraire il perd, si, le point du servant étant 11 ou 12, il amène un point inférieur à 7 ou supérieur à 15, car alors il fait *crabs*. Il perd aussi si, le point du servant étant 8 ou 13, il amène un nombre inférieur à 7, ou un des nombres 15, 17 ou 18. Si, en se couvrant, le tenant n'a amené aucun point qui ait pu décider de la partie, la chance qu'il a obtenue lui est définitivement acquise, et l'on continue de jeter les dés jusqu'à ce que paraisse la chance livrée au servant, ou celle dont le tenant s'est couvert. Celle qui sort la première fait gagner celui auquel elle appartient, car

alors il n'est plus question de *crabs* ni de ré-tition.

³⁰ *Crabs à la table de masque.* Il se joue entre un banquier et des pontes, d'après les mêmes règles que le précédent. Le banquier joue successivement contre chaque ponte, mais il n'est pas tenu de jouer deux fois de suite avec le même joueur, et il est libre de lever sa banque quand il le juge à propos. Pour savoir qui aura le cornet, on le fait prendre provisoirement au banquier, qui le garde si la première chance est paire.

⁴⁰ *Crabs à la banque parisienne.* Il ne diffère du *crabs* à la table de masque qu'en deux points. En premier lieu, le cornet appartient de droit au ponte, et la première chance est dès lors dévolue au banquier, pourvu toutefois qu'elle soit formée par un point supérieur à 7 et inférieur à 13. En second lieu, le banquier est forcé de jouer, jusqu'à l'extinction de sa banque, avec le ponte qui vient de gagner. Mais ce désavantage se trouve compensé par cette circonstance que, n'ayant jamais le cornet, il court, suivant les probabilités du jeu, moins de chances défavorables que son adversaire.

⁵⁰ *Crabs à la banque portugaise.* Il se joue aussi entre un banquier et des pontes, mais tous les joueurs jouent à la fois. De plus, la table sur laquelle on jette les dés est divisée en quatre compartiments ainsi numérotés : premier compartiment, 6-7; deuxième compartiment, 14-15; troisième compartiment, 15; quatrième compartiment, 6. Après que tous les pontes ont mis une somme quelconque sur l'un ou l'autre de ces points ou chances, l'un d'eux, celui qui est à la droite du banquier, prend le cornet et jette les dés jusqu'à ce qu'il ait amené un des numéros des compartiments, ou bien rafle d'as ou rafle de 6. S'il amène rafle d'as ou de 6, le banquier gagne la moitié de tous les enjeux; s'il amène 7, le banquier paye double les enjeux placés sur le compartiment 6-7, et gagne ceux qui ont été mis sur les autres compartiments; s'il amène 14, le banquier paye encore double les mises du compartiment 14-15, et gagne celles de tous les autres; s'il amène 15 par deux 6 et un 3, ou par 4, 5 et 6, le banquier double l'argent placé sur le 14-15, triple l'argent placé sur le 15, et gagne celui des autres compartiments; enfin, si 15 est amené par rafle de 5, le banquier paye dix fois la somme placée sur le compartiment 15, et gagne les autres. La même règle est admise pour le point de 6. S'il est amené par deux 1 et un 4, ou par 1, 2, 3, le banquier triple la mise du compartiment 6-7; et si ce point est amené par rafle de 2, il paye dix fois la mise. Dans tous les cas, il gagne les enjeux placés sur les autres compartiments. Une des particularités de la table portugaise, c'est que, chaque fois qu'on jette les dés, chaque ponte a le droit d'augmenter, de diminuer ou d'annuler sa mise, ainsi que de la changer de compartiment.

CRABTEE, astronome anglais, contemporain et ami de Gascoque et d'Horrockes. Il a proposé pour la mesure des diamètres apparents des astres une méthode bien supérieure à celles même de Tycho et de Képler, mais qui a été aussitôt remplacée par celle d'Auzout et de Picard. Pour obtenir, par exemple, la mesure du diamètre apparent du soleil, il plantait deux aiguilles perpendiculairement au plan d'une règle divisée, plaçait la règle horizontalement sur deux supports, dans une direction perpendiculaire à celle dans laquelle se présentait l'astre, et s'éloignait ensuite jusqu'à ce que les deux aiguilles parussent à l'un des yeux tangentes aux deux bords du disque. En mesurant avec soin la distance de l'œil au milieu de la portion de la règle comprise entre les deux aiguilles, on pouvait, par un calcul très-simple, obtenir le diamètre apparent de l'astre.

CRAC interj. (*krak* — onomatopée que l'on retrouve dans les idiomes germaniques : tudesque, *chrac*, bruit, craquement, *krachjon*, *krachon*, craquer; anglo-saxon, *krack*, craquement; allemand, *krachen*, craquer; danois, *krakke* et *krage*; hollandais, *kraaken*, et anglais *to crack*, craquer). Mot imitant le bruit de corps qui s'entre-chocquent, ou d'un corps qui se rompt : *Crac! la corde a cassé. J'entendis crac! crac! la barque s'ouvrait.*

Quand la corde se rompt, *Crac*, pouf! il tombe à terre.

LA FONTAINE.

« Signifie aussi Voilà que tout à coup, soudainement : *S'il me vient au bout de la plume un mot qui soit bien doux, crac! je le supprime.* (Dider.) *Pendant qu'il se retournait, crac! ils n'y étaient plus.* (Ch. Nod.)

Aussitôt que la bouche s'ouvre,

Pour en manger son chien de sou,

Crac! ils s'en vont je ne sais où.

SCARRON.

Le brusque philosophe, en ses sombres humeurs,
Vainement contre nous élève ses clameurs :
Une belle parait, lui sourit et l'agace;
Crac! au premier assaut elle emporte la place.

DESTOUCHES.

— s. m. Bruit d'une chose qui se rompt ou de deux choses qui s'entre-chocquent :
Un *crac* semblable à des hélas!
Accompagna sa culbute.

SCARRON.

CRAC s. f. (*krak*). Fauconn. Maladie des oiseaux de proie : *Le faucon a la crac.*

CRAC (M. DE), personnage dont il serait difficile de reproduire l'acte de naissance, mais qui semble néanmoins avoir vu le jour sur les bords de la Garonne. En lui s'est personifié le type gascon, comme les avarés dans Harpagon, les hypocrites dans Tartuffe, les fourbes dans Scapin, reconnaissent leur plus brillante individualité. C'est assez dire que M. de Crac a élevé la habileté à sa soixante-quatrième puissance. Il est d'une imagination intarissable, et personne n'a jamais pu rivaliser avec lui dans l'art de raconter les bourdes les plus merveilleuses, les plus renversantes et même les plus saugrenues, qu'il débite d'ailleurs avec l'aplomb d'un doyen de faculté. Voici, au surplus, quelques-uns de ses exploits comme voyageur, comme marin et comme chasseur :

M. DE CRAC VOYAGEUR.

« Je parcourais le nord de la Russie au cœur de l'hiver; grâce à une épaisse couche de neige et à une bonne gelée, les grandes routes de la Courlande, plus difficiles, au rapport des voyageurs, que le chemin du temple de la Vertu, étaient devenues praticables. Je voyageais à cheval, ce qui est la meilleure manière de voyager, pourvu que le cheval et le cavalier se portent bien.

« Or imaginez-vous, messieurs, qu'un jour, ou plutôt une nuit, je m'égarai dans une es-pèce de désert, au milieu de l'obscurité la plus complète. Il soufflait une bise à me geler le cœur dans la poitrine. J'avais beau regarder autour de moi, j'avais beau écouter de toutes mes oreilles; pas un village, pas un hameau, pas une maison, n'était près ni de loin. Le pays tout entier était couvert de neige et je ne savais ni route ni chemin. Que faire? me demandai-je.

« Ma résolution fut bientôt prise. Harrassé de fatigue, je descendis des étrières et attachai mon cheval à une espèce de tronc d'arbre dont la pointe sortait de la neige. Pour plus de sûreté, je pris mes pistolets sous mon bras, je m'enveloppai soigneusement dans mon manteau et me couchai non loin de là sur la neige, où je m'endormis d'un si doux sommeil que le jour était entièrement levé quand je rouvris les yeux. Mais quel fut mon étonnement en me trouvant à mon réveil au milieu d'un village et couché dans un cimetière! Je regardai d'abord autour de moi, cherchant des yeux mon cheval sans le trouver. Ma surprise fut extrême, comme vous pouvez bien penser. Mais, presque au même instant, j'entendis au-dessus de moi des gémissements sourds et prolongés. Je levai la tête et j'aperçus mon pauvre compagnon attaché à la pointe du clocher, où il se trouvait suspendu par la bride. Diable! m'écriai-je.

« Et de la main je me frappai le front; j'avais compris la cause de ce singulier événement. Car sachez, messieurs, que le village avait été entièrement couvert de neige la veille, et que pendant la nuit le dégel était subitement survenu, de sorte que durant mon sommeil j'étais descendu tout doucement, tout doucement, à mesure que la neige s'était fondue. Ce que dans l'obscurité j'avais pris pour une tige d'arbre qui pointait au-dessus de la neige et à laquelle j'avais attaché mon cheval, était tout bonnement la croix du clocher de l'église.

« Sans me perdre en longs expédients, je pris un de mes pistolets, visai droit à la bride du cheval et lâchai la détente. De cette manière je rentrai heureusement en possession de ma monture et me remis immédiatement en route, laissant suspendu derrière moi un témoin oculaire de cette miraculeuse aventure.

« Je continuais joyeusement ma route, quand j'aperçus au détour d'une forêt un admirable renard noir. En vérité, c'était été un péché de trouver d'une balle cette magnifique fourrure. J'avisai donc au moyen de m'en emparer d'une autre façon : messire renard se trouvait alors près du tronc d'un gros arbre; cette position, comme vous allez voir, favorisait merveilleusement mon projet. Je laissai glisser dans mon fusil un gros clou en guise de balle : je fis feu, et j'eus la satisfaction de voir le projectile frapper la queue de l'animal et la clouer fortement contre l'arbre. Alors j'avancai vers mon prisonnier, je tirai mon couteau de chasse, et, après lui avoir fait au front une entaille en forme de croix, je me mis à le fouetter impitoyablement de toutes mes forces. J'y allai de si beau jeu et d'une main si ferme, que, chose merveilleuse et plaisante à voir! il se dégagea entièrement de sa peau et me laissa en fuyant la plus belle fourrure que j'aie vue de ma vie.

M. DE CRAC MARIN.

« J'imagine, messieurs, que vous ne serez pas médiocrement surpris quand vous apprendrez que j'ai commencé mon voyage maritime par le mont Etna. Les dissertations curieuses que j'avais lues dans ma jeunesse sur les éruptions volcaniques avaient fait naître en moi le vif désir de visiter ces soupiraux merveilleux de l'enfer, et je saisis l'occasion d'un voyage en Sicile pour examiner, même au péril de ma vie, la disposition intérieure du volcan. Depuis trois semaines le monstre grondait de tous ses poulmons, et lançait par sa large gueule des montagnes de lave et de fumée. Quand je fus arrivé au sommet de cet immense entonnoir, je me décidai à y descendre et sautai résolument à pieds joints. J'eus à peine exécuté ce saut périlleux que je me sentis enveloppé d'une chaleur exces-

sive; un bruit infernal, des cris de blasphème se produisaient autour de moi : j'étais dans le royaume des Cyclopes. Ces messieurs se querrelaient depuis trois semaines et c'était cette dispute qui remuait ainsi toute la Sicile. Malheureusement pour moi j'arrivais au moment où messire Vulcain était de fort mauvaise humeur; sans me permettre la moindre observation, le dieu me saisit rudement au collet, me tint suspendu au-dessus d'un gouffre affreux et me lança un coup de pied si bien appliqué, que je roulai incontinent avec une rapidité effrayante, croissante, dans les profondeurs immenses de cet horrible précipice. La peur et le vertige m'eurent bientôt fait perdre connaissance. Mais quelle fut ma surprise quand je revins à moi et que je me vis à bord d'un navire hollandais. Un instant je me crus victime d'un horrible cauchemar; j'appris de ces braves gens que nous étions dans la mer du Sud, et qu'ils m'avaient généreusement recueilli au moment où je m'embarquais pour l'autre monde. Il devint évident pour moi que j'avais traversé la moitié du globe et que j'étais tombé par l'Etna dans la mer du Sud; route, à coup sûr, infiniment plus courte que toutes les autres et que je conseille de prendre à MM. les navigateurs qui sont économes du temps et amateurs des merveilles. Après quelques jours d'une heureuse navigation nous fûmes assaillis par une violente tempête; en peu d'instants nos voiles furent mises en pièces, notre beaupré renversé et notre unique boussole brisée par la chute de notre mâit de perroquet. Cette perte jeta mes malheureux compagnons dans le désespoir; pour moi, toutes les situations me semblaient de vrais paradis après m'être échappé des mains de l'affreux Vulcain. Nous allions et nous voguions depuis trois mois à la grâce de Dieu, quand tout à coup nous nous trouvâmes en vue d'un poisson monstrueux, d'une longueur si démesurée que nous ne pûmes apercevoir le bout de sa queue, même avec le secours de nos plus fortes lunettes. Il n'y avait pas moyen de reculer; le monstre fit un bond, saisit notre navire entre ses énormes mâchoires, et en un instant nous fûmes à l'ancre au milieu de son estomac. En portant les regards autour de nous, nous aperçûmes une immense quantité de chaloupes, de cordages et de grands navires que ce monstre avait avalés; nous découvrîmes et nous vîmes plus de 40 toises de câble d'une dent creuse plantée du côté gauche de la mâchoire inférieure. Ordinairement nous nous trouvions deux fois par jour à flot et deux fois à sec; quand l'animal buvait, c'était le flux, et, quand il lâchait l'eau, c'était le reflux. D'après un calcul que la science nous permit d'établir, il buvait chaque fois plus d'eau que n'en contient le lac de Genève, qui a 30 lieues de tour. Le deuxième jour de notre captivité dans ce royaume des ténèbres, nous nous hasardâmes à faire une petite excursion au moment où le reflux, comme nous l'appellions, eut laissé notre navire à sec. Nous nous étions naturellement tous pourvus de flambeaux, et nous découvrîmes dans une position toute pareille à la nôtre environ 10,000 hommes de toutes les nations. Quelques-uns d'entre eux avaient passé plusieurs années dans l'estomac de l'animal. Ils ouvraient précisément un conseil pour savoir quel moyen il conviendrait de faire servir à leur commune délivrance. Mais au moment où le président exposait la question, le diable du poisson ayant soif se mit à boire subitement; l'eau entra en mugissant et avec une rapidité telle, que nous n'eûmes que le temps de nous retirer au plus vite dans nos vaisseaux, que nous regagnâmes à la nage pour échapper à ce déluge inattendu.

« Nous fûmes plus heureux quelques heures après; car le reflux étant arrivé, nous résolûmes qu'on réunirait par les deux bouts deux de nos plus grands mâts et que 100 hommes des plus vigoureux les placeraient verticalement dans la gorge de l'animal quand il l'ouvrirait pour boire. Tout alla à merveille, et le monstre se vit bientôt dans l'impossibilité de refermer la gueule. Lorsque le flux nous eut remis à flot, nous traînâmes nos bâtiments à la remorque à force de rames, et nous sortîmes voiles déployées de cette horrible captivité. La lumière du jour fut saluée avec une joie d'autant plus grande, que nous avions passé quinze jours dans ce gouffre périlleux. Quand nous nous retrouvâmes ainsi délivrés, nous composons une flotte de trente-cinq navires de toutes les nations. Mais nous laissâmes notre mât dans le gosier du poisson, pour préserver du malheur que nous venions d'encourir ceux qui pourraient venir après nous se hasarder dans ces parages et s'exposer à être engloutis dans cet abîme d'horreurs et de ténèbres.

« Nous reconnûmes alors que nous étions dans la mer Caspienne. Comme cette mer n'est, à vrai dire, qu'un grand lac qui ne communique en aucune manière à l'Océan, nous conclûmes naturellement qu'après nous avoir engloutis le monstre nous avait transportés en cet endroit par quelque passage souterrain. Je mis pied à terre au premier rivage hospitalier qui se présenta, las de ma vie aventureuse, et ne voulant tirer de mes voyages d'autre fruit que le plaisir de vous les raconter.

« En passant par la Hongrie, je vis cinq hommes qui étaient pendus par les jambes à de très-hauts arbres. Je m'informai des crimes qu'ils avaient commis pour mériter une peine aussi sévère, et j'appris qu'ayant voyagé dans un pays étranger ils avaient, à leur retour,

raconté mille mensonges à leurs amis, leur décrivant des lieux qu'ils n'avaient pas visités et leur parlant d'événements qui n'avaient pas même la couleur de la vraisemblance. Je trouvai la punition très-méritée et fort juste, car le premier devoir d'un voyageur est de rester dans les bornes les plus sévères de la vérité.

« Peut-être devrions-nous ajouter ici le récit abracadabrante de deux fameuses chasses de M. de Crac, l'une aux canards sauvages, l'autre au cerf; mais tous nos lecteurs connaissent ces aventures désopilantes. Et puis, à ceux qui les ignorent, voici ce que nous avons à répondre : Il faut de la mesure, même dans les gasconnades.

Crac (MONSIEUR DE) dans son petit castel, comédie en un acte et en vers, de Collin d'Harleville, représentée en 1791. Cette pièce bouffonne, qui semble avoir été achevée d'un seul jet, est un assaut de forfanterie entre des Gascons. Le fils de M. de Crac, absent depuis longtemps du castel de son père, passe d'abord pour un étranger au milieu des siens, qui le supposent mort ou ingrat; il est ensuite pris pour un prince. Il tient constamment la gaule de renchérir par des inventions plaisantes sur les contes de M. de Crac. Cette qualité de fils blesse la bienséance : un père ne doit pas être l'objet des plaisanteries d'un fils; la situation serait irréprochable si le plus Gascon des deux était un frère, par exemple. M. de Crac fils se plait donc à mystifier toute sa famille, même sa sœur et le prétendant de celle-ci, qui le prend pour un rival. Son flegme prête beaucoup à rire : les récits les plus extraordinaires le trouvent imperturbable; il en invente sur-le-champ de plus extraordinaires encore, auxquels il sait donner une précision et une tournure vraiment originales. On connaît de réputation la fameuse scène où les Gascons sont en présence et se portent alternativement les bottes les plus savantes. Il est à regretter que cette scène soit trop éloignée du dénouement, où l'auteur n'arrive qu'à l'aide d'une gaieté qui n'est pas d'aussi bonne compagnie que ce qui précède. Le bouffon est encore du comique; le grotesque n'est que de la charge. Le rôle de Verdac est par trop une caricature grimaçante; ce parasite a parfois des mots heureux, mais un personnage ainsi cesse bientôt d'être amusant.

Le principal écueil offert par le sujet a été évité. Il était à redouter que ces récits perpétuels ne fussent trop longs et nuisibles à l'effet comique. Mais l'auteur a condensé ces fictions en quelques vers; il a su n'en exprimer que l'arôme, la fleur du terroir, rendue presque toujours par une saillie de bon goût. Ces scènes spirituelles sont animées par un dialogue ingénieux, piquant, rapide, naturel; jamais Collin d'Harleville n'a eu plus de verve et d'enjouement. Il y a de la malice jusque dans la formule de rigueur : — La scène est au château de Crac, assez près de la Garonne. — L'auteur ne donna d'abord cette pièce que comme une folie de carnaval; le succès lui fit regretter d'avoir fondé cette comédie de genre sur une invraisemblance choquante.

CRACA, magicienne grecque qui changeait les viandes en pierres ou en d'autres objets, aussitôt qu'elle les voyait arriver sur la table. Saxon le Grammairien en parle, et Delancré la cite dans son *Tableau de l'inconstance des démons*.

CRACCA s. m. (*kra-ka*). Bot. Syn. de *réphrosie*. || Espèce de vesce sauvage.

CRACHANT (*kra-chan*) part. prés. du v. *Cracher* : *Un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, mouchant, toussant, crachant toujours.* (Mol.) *Il s'amusa à faire des ronds en crachant dans l'eau.* (Alex. Dumas.)

Voyez ce commandeur à qui la tête tremble,
Parlant, toussant, crachant, se mouchant tout ensemble.

DESMARIS.

CRACHAT s. m. (*kra-cha* — rad. *cracher*). Matière sécrétée par les muqueuses des voies respiratoires, depuis les bronches jusqu'aux fosses nasales, et que l'on expectore avec plus ou moins d'effort : *Les bourreaux de Jésus couvrirent sa face de crachats.*

Alors Neptune ayant toussé,

Et plusieurs crachats repoussés...

SCARRON.

— Fam. Décoration d'un ordre de chevalerie, et plus spécialement plaque des degrés supérieurs de l'ordre : *Figurez-vous, sur une estrade, un homme tout brillant de crachats.* (P.-L. Courier.)

Ils ont des titres, et, je crois,

Des crachats et même des croix.

BÉRANGER.

— Loc. fam. *Maison faite de boue et de crachats*, Maison très-peu solidement construite. || *Se noyer dans un crachat ou dans son crachat*, Echouer devant des obstacles tout à fait insignifiants.

— Techn. Défaut d'une glace qui ressemble assez à une toile d'araignée.

— Alchim. *Crachat de lune*, Matière gélatineuse de couleur verte, qui sort de la terre pendant la nuit ou après un orage, et que les alchimistes recueillaient soigneusement avant le lever du soleil, avec une cuiller de verre ou de bois, pour en tirer une sorte de poudre blanche qu'ils disaient se changer, par

une certaine préparation, en pierre philosophale : *Le CRACHAT DE LUNE est un végétal connu aujourd'hui sous le nom de nostoch.* (V. NOSTOCH.)

— Entom. *Crachat de coucou* ou de gre-routille, Ecume que sécrète la larve des cer-copes, et qu'elle abandonne sur les végétaux.

— Encycl. V. EXPECTORATION.

CRACHÉ, ÉE (kra-ché) part. passé du v. Cracher. Expectoré en crachant : *Le sang CRACHÉ ne provient pas toujours des bronches.*

— Couvert de crachats, conspué : *Il doit être trahi, CRACHÉ, soufflé.* (Pasc.) || Inus.

— Pop. *Tout craché* ou simplement *craché*, Tout à fait ressemblant : *C'est son portrait CRACHÉ. Le vilâ tout CRACHÉ comme on nous l'a figuré.* (Mol.)

Frère, dit l'un, ah! vous ne sauriez faire
Que cet enfant ne soit vous tout craché.

LA FONTAINE.

En le voyant, l'esprit le plus bouché
Y reconnaît mon portrait tout craché.

VOLTAIRE.

CRACHEMENT s. m. (kra-che-man — rad. cracher). Action de cracher : *L'envieux en eut un CRACHEMENT de sang.* (Volt.)

— Défaut d'une arme à feu qui crache : *Nous voulons parler du CRACHEMENT qui se faisait au tonnerre, au point où s'ouvrait la partie postérieure du fusil.* (Laboulaye.)

— Encycl. Physiol. et pathol. V. EXPECTORATION.

— *Crachement de sang.* V. HÉMOPTYSIE.

CRACHER v. a. ou tr. (kra-ché — lat. *scrare*). Lancer hors de la bouche par un mouvement particulier des joues, des lèvres et de la langue : *CRACHER du sang, de la salive, de la pituite. CRACHER ses poumons. Je le vis CRACHER son cœur-dent et en prendre un neuf; je me dis : bon! c'est bon signe.* (Mérimée.)

— Fam. Donner, déboursier : *Il n'y a guère que lui qui puisse CRACHER en un moment, et le lendemain d'une fin de mois, une centaine de mille francs.* (Balz.)

— Pop. Dire, prononcer hors de propos : *CRACHER du latin. CRACHER des proverbes, des sentences. CRACHER des injures. Ces animaux-là ne sauraient s'empêcher de CRACHER du latin.* (Bruyère.)

N'allez point déployer toute votre doctrine,
Faire le pédagogue et cent mots me cracher.

MOLIÈRE.

|| Dire crûment, sans ménagements : *Vrai Dieu! je lâche ma langue et je lui CRACHE SON FAIT à la figure.* (Damas-Hinard.) || Prononcer avec colère ou avec mépris : *Ils ne m'ont pas dit mon nom, ils me l'ont CRACHÉ au visage.* (V. Hugo.) || J'ai dit cela à mon père, qui m'a CRACHÉ sa malédiction au visage. (V. Hugo.)

— *Cracher du coton, cracher des pièces de dix sous, cracher blanc*, Avoir une soif ardente; ce qui donne, en effet, une couleur blanche à la salive.

— Mar. *Cracher ses étoupes*, En parlant d'un navire, Laisser sortir ses étoupes par les coutures.

— v. n. ou intr. Expectorer des crachats ou de la salive : *Je vis un petit homme si fier, il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il CRACHA avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une manière si offensante pour les hommes, que je ne pouvais me lasser de l'admirer.* (Montesq.)

Il se moucha, cracha, toussa,
Et puis enfin il commença.

SCARRON.

Courbe sur un bâton, le bon petit vieillard
Toussé, craché, se mouche et fait le goguenard.

QUINAULT.

— Par anal. En parlant d'une arme à feu, Projeter par la lumière des grains de poudre et des étincelles. || En parlant d'un moule, Laisser échapper de la matière en fusion. || En parlant d'un tuyau ou d'un robinet, Faire écouler la liquide. || En parlant d'une plume, Faire écouler l'encre en gouttelettes, au moment où l'on écrit : *Elle ajoute un g à l'ambour, soi-disant parce que sa plume CRACHE.* (Balz.) || Voici un supplice que je ne souhaite pas à mes pires ennemis : écrire avec une plume qui CRACHE sur du papier qui boit. (V. Hugo.)

— *Cracher sur*, Dédaigner, montrer son mépris pour : *Quand je vois ce qui se passe sur la terre, il me prend des envies de m'enfuir dans la lune, d'en ouvrir la fenêtre et de CRACHER sur le genre humain.* (Ducis.) || *L'ouvrier CRACHE sur les théories politiques, ni plus ni moins que le paysan.* (Proudh.)

Ah! si nous les avions vaincus,
Ceux qui crachent sur votre cendre,
Les lâches, ils viendraient, absous
Par leur défaite expiatoire,
Sur votre cercueil à genoux
Demander grâce à la victoire!

HÉCÉTIÈRE MOREAU.

|| Ne pas cracher sur, Aimer passionnément : *Il NE CRACHE PAS sur les bons morceaux.*

— *Cracher sur quelqu'un, au visage, au nez de quelqu'un*, L'outrager, l'insulter : *Toujours bas, nous rampons sous les princes dans leur gloire, et nous LEUR CRACHONS AU VISAGE lorsqu'ils sont tombés.* (Chateaub., 1796.) || *Il est vrai*

que l'on CRACHE AU VISAGE DES princes, quand ils sont tombés; reste à savoir si les princes, lorsqu'ils ont retrouvé leur pouvoir, ne CRACHENT PAS AU VISAGE DE ceux qui les ont servis. (Chateaub., 1826.) || *Swift voudrait que l'humanité n'eût qu'une tête pour lui CRACHER AU VISAGE.* (P. de St-Victor.)

Cet enfant ne croit pas, il crache sur sa mère;
Le nom du ciel, pour lui, n'est qu'une farce amère.

A. BARBIER.

Le ciel me conduisit chez un vieux journaliste
Qui, dix fois dans sa vie à bon marché vendu,
Sur les honnêtes gens crachait pour un écu.

A. DE MUSSET.

— *Cracher contre le ciel*, Blasphémer affectueusement.

— *Cracher au bassin, au bassinnet*, Donner de l'argent à contre-cœur. Allusion à celui auquel on vient d'arracher une dent, et qui, après force grimaces, crache dans le bassin.

— Loc. prov. *Il a craché en l'air et son crachat lui est retombé sur le nez*, ou simplement *Il a craché en l'air*, Il a fait contre quelqu'un une démarche qui n'a réussi que contre lui-même.

— Argot de théâtre. *Cracher sur les quin-quets*, Se dit d'un acteur faible ou incapable, qui fait des efforts inouïs pour jouer son rôle.

— Chem. de fer. Se dit d'une locomotive, quand elle projette par la cheminée l'eau que la vapeur a entraînée, eau qui précipite la fumée et retombe sous forme de pluie noire : *Cette locomotive CRACHE beaucoup, ne fait que CRACHER.*

— *Se cracher v. pr.* Cracher l'un contre l'autre : *SE CRACHER au visage dans une querelle.*

— Encycl. L'action de cracher, qui le croirait? a été dans l'antiquité et au moyen âge l'objet d'une superstition fort répandue, et a joué un grand rôle dans l'histoire de la crédule humaine, comme on peut s'en convaincre par ce passage d'un auteur ancien, qui était cependant assez instruit pour se montrer moins superstitieux : « On crache, dit Plin, pour se préserver de l'épilepsie, c'est-à-dire pour rejeter le mal sur ceux qui en menacent; on crache pour repousser les sortilèges et le pronostic funeste tiré de la main contre d'une personne qui boite du pied droit; nous demandons pardon aux dieux d'une espérance trop orgueilleuse, en crachant dans notre sein; c'est la même idée qui nous fait cracher trois fois en conjurant le mal, lorsque nous appliquons un remède quelconque, que nous voulons activer. Un autre fait singulier, mais dont l'expérience est facile, c'est que, si l'on se repent d'avoir porté, de près ou de loin, un coup à quelqu'un, et que l'on crache à l'instant dans la main coupable, la personne frappée ne sent plus de mal; souvent cette recette est employée pour un animal épuisé, qu'elle remet aussitôt sur ses pieds. Quelques-uns, au contraire, pour rendre le coup plus puissant, crachent auparavant dans leur main. C'est aussi un préservatif contre les sortilèges de cracher sur son urine quand on l'a rendue, et dans la chaussure du pied droit avant de la mettre; précaution nécessaire aussi lorsqu'on passe dans un endroit où l'on a couru des dangers. Marcion de Smyrne, qui a écrit sur les effets naturels, rapporte qu'en crachant sur les scolopendres marines on les fait crever, ainsi que les crapauds et les grenouilles. Oplius en dit autant des serpents, si l'on peut leur cracher dans la gueule. Sulpice assure qu'on dissipe l'engourdissement d'un membre quelconque en crachant dans son sein. Une nourrice crache trois fois à l'arrivée d'un étranger, ou quand on regarde son nourrisson endormi, bien qu'elle soit comme lui sous la protection de Farcinus, gardien des empereurs non moins que des enfants. »

Si superstitieux qu'il ait été Plin, il est difficile de croire qu'il ait écrit sérieusement de pareilles balivernes. Lorsque les sorciers renonçaient au diable, ils crachaient trois fois à terre, assurant que dès ce moment l'esprit malin n'avait plus aucun pouvoir sur eux. Lorsqu'ils guérissaient des écrouelles, ils crachaient également, et encore pendant qu'on élevait l'hostie à la messe.

CRACHET s. m. (kra-ché). Sorte de lampe en usage dans le nord de la France : *La lumière du CRACHET éclaira sa face énergiquement caractérisée.* (H. Castille.)

CRACHEUR, EUSE s. (kra-cheur, eu-se — rad. cracher). Personne qui crache fréquemment.

CRACHOIR s. m. (kra-choir — rad. cracher). Sorte de boîte ouverte qu'on remplit ordinairement de sciure de bois, et qu'on tient dans les appartements pour y cracher : *C'est bien, dit le pasteur en secouant les cendres de sa pipe dans un plat grossier plein de sable, qui lui servait de CRACHOIR.* (Balz.) || *Les babioles dont il se servait, ses journaux, ses meubles, son CRACHOIR hollandais, sa longue-vue de campagne accrochée à la cheminée, rien n'y manquait.* (Balz.)

— Argot. Action de parler, de cracher des mots. || *Jouer du crachoir*, Parler, pérorer : *Comme le mien JOUE DU CRACHOIR!* (V. Hugo.) || *Abuser du crachoir*, Pérorer sans retenue.

CRACHOTANT (kra-cho-tan) part. prés. du

v. Crachoter : *Laissez les plumes blâsées des grands journaux écrire en CRACHOTANT qu'il n'y a vraiment pas de quoi rire dans votre volume.* (H. Babou.)

CRACHOTEMENT s. m. (kra-cho-te-man — rad. crachoter). Action de crachoter; disposition à crachoter : *Ces crachotements. Il a un CRACHOTEMENT insupportable.*

CRACHOTER v. n. ou intr. (kra-cho-té — fréquent. de cracher). Cracher fréquemment une petite quantité de salive : *Cet enfant ne fait que CRACHOTER.*

— Cracher, en parlant d'une plume.

CRACIDÉ, ÉE adj. (kra-si-dé — rad. crax). Ornith. Qui ressemble au crax ou hocco.

— s. m. pl. Famille de gallinacés ayant pour type le genre crax ou hocco.

CRACINA, nom latin de l'île de Ré.

CRACOVIAK s. f. (kra-ko-vi-ak — rad. Cracovie). Danse polonaise; air composé pour cette danse.

Cracoviak, paroles françaises d'A. des Es-sarts, musique de Moniuszko. N'entendez-vous pas sonner les éperons bruyants des paysans polonais, accentuant du talon leurs danses chevaleresques et nobles, comme nos Auvergnats marquent du sabot le rythme de leurs grossières bourrées? Le chant de cette mélodie affecte une allure décidée, presque guerrière. Mais la distinction, la race se dé-cèlent toujours dans ces productions du Nord.

All. f. Rioluto.

Ja-mais l'a-mour d'u-ne femme, Au

pid - go ne pren - dra l'a - me

f. rallent.

D'un Cra - co - vi - en, D'un Cra - co - vi -

- en. Va, fil - let - te de la vil - le,

Ta grâ - ce reste i - nu - ti - le;

molto rallent.

Je me gar-de bien, Je me garde bien.

DEUXIÈME COUPLET.

Souvent, M. le staroste
Me bat si je manque au poste,
Et me crie : « Allons ! » (bis)
La bouteille me console ;
Et dans la danse qui vole,
Sonnent mes talons ! (bis)

TROISIÈME COUPLET.

Dans les murs de Cracovie,
Je passe gaîment ma vie,
Le cœur sans émoi. (bis)
Petit amour et grand verre
Font un brave, sur la terre,
Heureux comme un roi. (bis)

CRACOVIE, en polonais *Krakow*, ville de l'empire d'Autriche, capitale de l'ancienne république et aujourd'hui du grand-duché de ce nom, en même temps que l'un des trois cercles de régence du royaume de Gallicie, à 247 kilom. S.-O. de Varsovie, à 1,918 kilom. N.-E. de Paris, au confluent de la Rudawa et de la Vistule, dans une plaine entourée de collines en amphithéâtre, par 50° 3' de lat. N. et 17° 37' de long. E.; 50,000 hab., dont 13,000 juifs et quelques centaines d'Alle-mands. Siège du tribunal supérieur provin-cial des arrondissements judiciaires de Cra-covie, Rzeszow et Jaslo, d'une capitainerie d'arrondissement, d'un évêché catholique, d'un commandant général militaire et d'une université qui, sous le nom d'université *Ja-gellone*, fut pendant longtemps le foyer de la vie scientifique en Pologne. Parmi les au-tres établissements d'instruction supérieure que renferme cette ville, il faut encore citer le séminaire ecclésiastique, l'école normale pédagogique, deux écoles d'arts et métiers et d'industrie, indépendamment de dix-sept écoles élémentaires et d'un grand nombre de maisons d'éducation pour les jeunes filles. Cracovie possède en outre une société litté-raire et une société musicale, un institut fo-restier, et un institut pour les jeunes aveu-gles. Les principaux produits de l'industrie manufacturière consistent en papier, poterie, tabac, lainages, cuirs, eaux-de-vie et bière. Au temps où cette ville et son territoire formaient une république, bien qu'entra-vée par les douanes russes, elle ne laissait point que de faire un commerce de transit con-sidérable, généralement aux mains des juifs. On peut espérer, aujourd'hui qu'elle est ratta-chée complètement à l'empire d'Autriche, que la suppression du cordon de douanes qui avait toujours existé jusqu'à présent entre la Gal-licie et la Hongrie, et la construction des chemins de fer auront pour résultat d'im-primer une nouvelle activité au commerce de cette ville.

Quand, de la plaine au milieu de laquelle est située Cracovie, le voyageur aperçoit dans

le lointain le grand nombre de vieilles tours et de coupoles qui dominent ses églises, l'or-gueilleux château moyen âge qui s'élève au-dessus d'une masse compacte de maisons, il a devant les yeux un tableau imposant au-quel répond mal l'intérieur de la ville, laby-rinthe de rues sales et tortueuses, environné de ruines qui témoignent d'une antique pros-périté depuis longtemps évanouie. La porte Saint-Florian, construite en 1498 et conservée comme monument remarquable, est peut-être l'unique et en tout cas le plus beau débris d'architecture gothique qui existe en Pologne. En parcourant cette antique cité slave, on arrive sur la grande place du marché, cou-vrant une surface de 22,800 mètres carrés; de là douze grandes artères conduisent dans les faubourgs qui entourent la ville. Sur cette place, régulièrement construite, s'élèvent plu-sieurs édifices, que nous allons décrire.

— **Monuments. Edifices civils.** Le CHÂTEAU-ROYAL s'élève sur le mont Wawel et domine la ville; il contenait plusieurs édifices : le château proprement dit, qui couvrait le tiers de la su-perficie, et trois églises, la cathédrale, Saint-Michel et Saint-Georges. Ces deux dernières ont été détruites par le gouvernement autri-chien. Le château primitif fut élevé par Kra-kus en 700. Sous les rois de la dynastie des Piasts et des Jagellons, il subit différentes transformations; mais sous les règnes de Wla-dislas le Bref et de Casimir le Grand, il fut rebâti en pierres de taille. Après l'incendie de 1449, Sigismond I^{er} fit venir d'Italie des ar-chitectes et des artistes pour reconstruire et décorer la résidence royale. En 1536, le châ-teau fut encore une fois incendié et recon-struit. Pendant la guerre contre la Suède (1700-1709), le roi Auguste II fit transporter en Saxe la toiture en cuivre qui recouvrait le château, et s'excusa devant la diète de ne pas la rendre, en disant qu'il en avait fait des canons pour remplacer ceux qui avaient été enlevés par Charles XII. La diète de 1726 vota les sommes nécessaires pour la recon-struction de cette antique résidence, mais l'évêque Szaniawski, ne recevant pas les som-mes qui lui étaient promises, y suppléa de ses propres deniers. Depuis 1794, les Prus-siens d'abord et ensuite les Autrichiens trans-portèrent à Berlin ou à Vienne ce qui restait des anciennes richesses, et transformèrent le château en caserne et en hôpital.

Lorsqu'en juin 1794 les Prussiens s'empara-rent de Cracovie, ils pillèrent le trésor royal et l'emporèrent à Berlin. Cependant, avant cette spoliation, une légende populaire raconte ainsi la soustraction de quelques joyaux : « Deux moines se rendirent auprès du trésor royal, accompagnés de six serruriers qui, après s'être confessés, avaient juré sur l'Evangile de ne jamais révéler le secret dont ils allaient devenir dépositaires. Avec leur aide, ils par-vinrent à soustraire cinq diadèmes, quatre sceptres, trois globes, deux chaînes d'or, le sabre ébréché de Boleslas le Grand que, pen-dant sept siècles, les rois de Pologne atta-chèrent à leur ceinture pendant la cérémonie de leur sacre. Ces richesses furent transportées en Lithuanie, confiées à la foi d'un gentil-homme, et l'on jura de ne les faire repa-rater que lorsque la Pologne aurait recouvré son indépendance complète.

L'ÉVÊCHÉ date du règne de Boleslas le Grand (992-1025). L'édifice primitif était con-struit en bois; mais, en 1455, le cardinal Oles-nicki, évêque de Cracovie, le fit reconstruire en pierres et en briques. En 1647, l'évêque Gembicki l'agrandit. En 1816, l'évêque Jean-Paul Woronicz le fit orner avec une rare magnificence et en fit un musée national. Les salles de l'évêché contiennent des tableaux représentant la série des événements les plus mémorables de l'histoire de Pologne, de 550 à 1815; ils sont dus au peintre Michel Stacho-wicz. Dans l'incendie de 1850, ce palais a été endommagé, mais on l'a restauré.

La HALLE AUX DRAPS est appelée en polo-nais *Sukiennici*. Il est question, dès 1257, d'un vaste bâtiment affecté au commerce des draps. Il fut construit sur la place principale. Mais, sous Casimir le Grand, il devint plus spa-cieux. Dans les fêtes publiques, la grande galerie sert de salle de bal, et peut contenir 6,000 personnes.

L'UNIVERSITÉ. En 1361, Casimir le Grand construisit ce bâtiment dans le faubourg de Bawol, nommé depuis *Razimierz*, et il l'a-grandit en 1364. Les statuts de cette univer-sité furent approuvés par les papes Urbain V et Boniface IX. En 1397, la reine Hedwige, petite-fille de Casimir, augmenta les revenus de l'Université. Enfin, en 1400, le roi Jagel-lon transporta l'Université dans le centre de la ville. Plus de 15,000 étudiants y accour-urent de toute la Pologne, de l'Allemagne et de la Hongrie. Cette Université devint une des plus célèbres, et la ville de Cracovie une des plus savantes et des plus polies de l'Euro-pe. Quand les jésuites s'introduisirent en Pologne (1565), ils voulurent s'emparer de l'éducation publique, et surtout de l'Univer-sité de Cracovie; il en résulta une querelle qui dura deux siècles. Trois grandes insti-tutions appartiennent à l'Université : le Collège jagellonien, le Collège de physique et l'Ecole de droit.

Edifices religieux. En 890 fut bâtie la pre-mière église de Cracovie. Depuis, cette ville posséda soixante-dix églises. Sur ce chiffre, les guerres, les invasions étrangères, les in-

cendies en détruisirent trente. Des quarante qui subsistèrent, nous allons décrire les principales par ordre de date de leur fondation.

SAINT-MICHEL A SKALKA. Entre les années 850 et 860, saint Cyrille et saint Méthode, apôtres gréco-romains, introduisirent le christianisme dans les pays slavo-polonais et moravo-bohèmes. En mémoire de leurs prédications, l'église de Saint-Michel fut construite en 890 sur l'emplacement d'un temple païen. C'est dans cette église, en 1079, que l'évêque Stanislas Szezebanowski fut tué par le roi Boleslas II le Hardi. L'église fut reconstruite en 1360, 1472, 1512, 1636, 1751. En 1474, on la donna aux ermites de Saint-Paul. Le célèbre historien Jean Dlugosz (Longinus) y fut enterré en 1480.

SAINT-WENCESLAS. Toutes les époques ont concouru à l'édification de cette majestueuse cathédrale. Les fondations furent jetées par Boleslas le Grand en l'an 1000, et en 1126 Boleslas III Bouche de travers agrandit ce premier édifice. Depuis l'incendie de 1306, les rois et les évêques contribuèrent à sa restauration. Dix-huit chapelles pratiquées dans l'intérieur contiennent des autels et les tombeaux des rois, des reines, de leurs enfants et d'une foule de personnages illustres à différents titres. Au milieu se trouve la chapelle la plus vénérée, celle de Stanislas Szezebanowski, évêque de Cracovie, tué en 1079 et canonisé en 1254 par le pape Innocent IV. Cette chapelle s'élève sur quatre piliers en marbre, accompagnés de deux colonnes en bronze doré. Une riche coupole surmonte l'ensemble et au-dessous est un sarcophage en argent massif, renfermant le corps du saint. Dans la chapelle souterraine, on remarque, entre autres tombeaux, ceux de Jean Sobieski, de Joseph Poniatowski et de Thadée Kosciuszko. Ce dernier a en outre un tertre monumental élevé près de Cracovie, à l'instar des tertres de Krakus et de Wanda.

SAINT-GILLES. En 1083, Wladislas-Herman, qui n'avait pas d'héritier, envoya en France une ambassade à Saint-Gilles en Provence. Les prières des moines français furent, dit-on, exaucées, et le roi de Pologne eut un héritier, qui fut le célèbre Boleslas III Bouche de travers. Depuis ce temps, saint Gilles devint le patron des femmes stériles, et Wladislas-Herman lui éleva à Cracovie une église. En 1320, elle était desservie par les bénédictins, et depuis 1583 elle le fut par les dominicains.

SAINT-ANNE. Cette église, fondée en 1340, fut donnée par le roi Wladislas Jagellon, en 1418, à l'Université de Cracovie. Reconstruite intégralement en 1689, elle fut terminée en 1703. Elle a été bâtie sur le modèle de l'église de Saint-André-de-la-Vallée, à Rome. C'est une immense croix; la coupole du milieu s'élève sur des arcades d'une grande hardiesse, soutenues elles-mêmes par quatre piliers. On remarque la chapelle et le tombeau de saint Jean Kanty, mort en 1473. Sébastien Sierakowski, recteur de l'Université, y éleva en 1893 un monument à Copernic, né à Thorn, dans la Ruthénie polonaise, mais qui avait étudié à Cracovie. Sur un piédestal en marbre noir, Uranie pose une couronne de laurier sur le front de l'astronome. On y lit les inscriptions suivantes : *A celui qui a osé, à Nicolas Copernic, né pour la gloire de sa patrie, de sa ville capitale et de l'Université.* Vers le haut du monument sont gravées ces paroles de l'Écriture : *Sta, sol; ne moveare!*

SAINT-CATHERINE ET SAINT-MARGUERITE. Fondée par Casimir le Grand, en 1338, restaurée en 1347, cette église est occupée par les augustins. Les incendies et le tremblement de terre de 1786 l'endommagèrent; mais elle fut rebâtie en 1833. On y voit le tombeau de Martin Haryckka, qui fut noyé, en 1349, par ordre de Casimir le Grand, parce qu'il avait osé lui signifier une bulle d'excommunication lancée par le clergé polonais à cause de ses relations avec une juive. Un autre tombeau renferme le corps du bienheureux Isale Boner, mort en 1471.

SAINT-FRANÇOIS-DE-SALES. Cette église fut bâtie en 1695 par l'évêque Jean XII Malachowski, pour les visitandines qui furent introduites, en 1660, par Marie-Louise de Gonzague, nièce de Louis XIV et épouse des deux rois de Pologne Wladislas IV et Jean II-Casimir V. Comme les visitandines enseignaient en langue française, cette langue se répandit généralement parmi les femmes polonaises. Cette église fut rebâtie à la suite de l'incendie de 1768.

— *Histoire.* Dans l'origine, bien avant J.-C., cette cité slavo-polonaise s'appelait *Wawel*, nom qui est resté à la montagne sur laquelle sont bâtis le Château-Royal et la cathédrale. Ptolémée, qui écrivait entre les années 125 et 135 de J.-C., l'appelle *Carradunum* (villa aux chariots); mais la dénomination de Cracovie prévalut, lorsque Krakus en fit sa résidence en l'an 700. En 825, Gnesne redevint capitale. Depuis 999, le roi Boleslas le Grand, après avoir chassé les Bohémiens, résida à Cracovie pendant quelque temps. Depuis, quelques rois y firent un séjour momentané; mais Wladislas Lokietek, ou le Bref, y fixa définitivement sa résidence en 1319, et à partir de son règne on y couronna les rois jusqu'en 1734. Cet état de choses dura jusqu'en 1600, époque à laquelle le roi Sigismond III établit son gouvernement à Varsovie. Ses successeurs suivirent son exemple jusqu'en 1795.

En 700, dit la légende, Krakus, originaire de la Carinthie, devint roi, établit sa résidence sur le Wawel, et nomma la ville Cracovie. Sa fille Wanda lui succéda. Plusieurs princes étrangers demandèrent inutilement sa main. L'un d'eux, voyant que son armée, fascinée par la beauté de Wanda, ne voulait pas combattre cette princesse, se perça de son glaive. Un prince allemand, Rytigier, fut vaincu par elle dans une bataille; mais, malgré sa défaite, il brigua l'honneur d'épouser Wanda. Il fut refusé comme ses devanciers, et la princesse, pour échapper aux obsessions dont elle était l'objet, se précipita dans la Vistule. Le peuple polonais éleva alors à Krakus et à Wanda deux tertres monumentaux qui existent encore.

Les Bohémiens, profitant des embarras du roi Mieczyslas Ier, qui résidait toujours à Posen ou à Gnesne, avaient envahi Cracovie en 990; mais en 999, son successeur Boleslas le Grand la reprit et en fit la seconde capitale de la Pologne. Cracovie, également distante de la mer Adriatique, de la mer Noire et de la mer Baltique, était le point central du commerce actif qui se faisait soit par terre, soit par les cours de l'Elbe, de l'Oder, de la Vistule et du Dniester.

Après la mort de Boleslas le Grand, en 1025, les Bohémiens saccagèrent de nouveau Cracovie; mais Casimir Ier la leur reprit. Boleslas II le Hardi y fit des embellissements en 1065. Lorsque son frère Wladislas-Herman transporta sa résidence à Plock, en Mazovie, les Hongrois envahirent la ville (1080), mais ils ne tardèrent pas à en être expulsés. Sous le règne de Boleslas III Bouche de travers, l'ancienne splendeur de Cracovie renaissait, lorsqu'un incendie la ravagea (1125). Boleslas III, en mourant (1139), partagea le royaume entre ses quatre fils; mais la suprême dignité resta attachée au duché de Cracovie, qui acquit alors une grande importance. Peu à peu les bourgeois s'arrogeaient le droit de disposer de la couronne, en livrant la ville aux princes qui leur paraissaient les plus dignes. En 1148, la ville de Cracovie fut assiégée et forcée de se rendre aux frères de Wladislas II; mais bientôt, chassé lui-même de son duché par les armées de Frédéric Barberousse, il ne put garder de son patrimoine que la Silésie.

A l'époque de la première invasion des Tatars (1241), la ville fut ravagée, et à peine se remettait-elle de ce désastre qu'en 1246 la rivalité des compétiteurs au trône amena de nouveaux malheurs. Cependant, en peu de temps, Boleslas V repeupla la ville d'étrangers, et surtout d'Allemands qui se gouvernaient selon leurs lois saxonnes, appelées *lois de Magdebourg*. En 1260 et en 1287, la ville subit deux nouvelles invasions des Tatars.

Depuis 1290, il y eut quatre compétiteurs au trône de Pologne : Boleslas, duc de Mazovie; Henri, duc de Breslau; Wladislas Lokietek ou le Bref, duc de Kuavié, et Wenceslas, roi de Bohême. Ce dernier ayant eu le dessus s'établit à Cracovie en 1292, et y resta jusqu'en 1306. Wladislas le Bref, victorieux des Silésiens, des Bohémiens et des chevaliers teutons, étant parvenu au trône, rendit à la Pologne son ancienne unité et se fit couronner roi le 20 janvier 1319. Cracovie redevint le centre du commerce et le principal dépôt des marchandises de l'Europe centrale et orientale. Ce fut sous le règne de Wladislas le Bref que se prépara la première union de la Lithuanie et des provinces ruthéniennes avec la Pologne par le mariage de Casimir, fils de Boleslas le Bref, avec Anna-Aldona, fille de Gedéydin, grand-duc lithuanien. Ce mariage fut célébré à Cracovie le 28 juin 1325.

Casimir III le Grand monta sur le trône en 1333, fit quelques changements dans la législation municipale de Cracovie et garantit la liberté des juifs, qui, depuis deux cents ans, étaient déjà établis en Pologne.

Le règne de Sigismond Ier (1506-1548) fut pour Cracovie une époque pleine de splendeur. La population de cette ville était alors de 100,000 habitants. A cette époque, les Cracoviens exploitaient sans concurrence les riches mines d'argent, de cuivre, de plomb, de sel, qui existaient dans les environs. Leur commerce avec l'Allemagne, la France, l'Angleterre, la Suède, la Moscovie, la Turquie, la Hongrie et l'Italie avait pris une grande extension. Jean Boner, bourgeois de Cracovie et trésorier du roi, racheta de son propre argent les terres engagées par les états de la république polonaise.

Dès l'année 1544, le protestantisme commença à s'introduire à Cracovie; mais, en 1549, il arriva dans cette ville un accident qui contribua à rendre plus populaire ce nouveau culte. Les domestiques du curé Czarkowski eurent une querelle avec des étudiants de l'Université à propos d'une courtesane. Dans la dispute, quelques étudiants furent tués. Leurs camarades portèrent plainte au roi Sigismond-Auguste Ier, qui ordonna à l'évêque de Cracovie, le cardinal Macielowski, qui était en même temps recteur de l'Université, de faire lui-même une enquête; mais le curé et ses domestiques furent déclarés innocents. Les étudiants, exaspérés de cet arrêt partial, quittèrent presque tous Cracovie et se rendirent aux universités étrangères pour y achever leurs études. A leur retour, ils impor-

tèrent et propagèrent le luthéranisme et le calvinisme. Bientôt, à Cracovie seulement, on comptait trente-deux confréries nouvelles, et en 1552 on y bâtit un temple.

Sigismond II-Auguste Ier, le dernier des Jagellons, étant mort en 1572, la royauté devint élective. Henri de Valois, duc d'Anjou, frère de Charles IX, roi de France, fut appelé au trône et couronné à Cracovie le 21 février 1574. Mais ce prince, en apprenant la mort de son frère Charles IX, s'enfuit nuitamment de Cracovie le 18 juin 1574, et les Polonais élurent un nouveau roi. Parmi plusieurs candidats, on distinguait Etienne Bathory, duc de Transylvanie, et Maximilien archiduc d'Autriche. Le premier réunit une majorité immense; le second fut acclamé par quelques aristocrates factieux achetés par l'or autrichien. Mais, pour appuyer sa candidature, Maximilien se présenta à la tête d'une armée. Il mit le siège devant Cracovie et détruisit les faubourgs. Jean Zamoyski, général en chef des armées de la couronne, battit Maximilien, le fit prisonnier de guerre, et Etienne Bathory régna glorieusement jusqu'en 1586. Sigismond III, roi de Suède, lui succéda, et on le couronna à Cracovie le 7 décembre 1587. Durant ce long règne de quarante-six ans, la Pologne éprouva bien des malheurs, et la ville de Cracovie reçut un coup mortel par le déplacement définitif de la résidence royale, qui fut fixée à Varsovie en 1600. Wladislas IV, fils de Sigismond III, fit des efforts infructueux pour relever Cracovie. Son frère Jean II-Casimir V, couronné le 17 janvier 1649, eut à soutenir des luttes intérieures et des guerres extérieures, à la suite desquelles la peste se déclara en 1651, et fit périr près de 50,000 personnes dans le palatinat de Cracovie. En 1655, le roi de Suède, Charles-Gustave, envahit la Pologne. Le 18 octobre, Cracovie dut capituler et payer un impôt écrasant. Les bourgeois furent désarmés, les prêtres, les professeurs et les étudiants de l'Université expulsés. Les Suédois détruisirent alors plusieurs églises. Pour comble de malheur, Georges Rakoczy, prince de Transylvanie, complice des Suédois, envahit aussi Cracovie le 27 mars 1657. Cependant les efforts courageux des Polonais et le génie militaire d'Etienne Czarniecki finirent par triompher, et, le 22 août 1657, les Suédois et les Transylvaniens abandonnèrent Cracovie, qui n'était plus qu'un amas de ruines. En 1676, Jean III Sobieski fut couronné à Cracovie. A la diète tenue à Varsovie, en 1699, on s'occupa du sort de Cracovie; mais la guerre contre la Suède ne permit pas de réaliser les projets qu'on avait formés. Auguste II, poussé par le marquis de Brandebourg Frédéric-Guillaume, et par le czar de Moscovie, Pierre Ier, provoqua imprudemment Charles XII. Vaincu partout, il vit le roi Charles devant Cracovie le 11 août 1702. Bientôt les Suédois, maîtres de la ville, levèrent une forte contribution, pillèrent l'arsenal et le trésor royal. Pour comble de malheur, dans la nuit du 15 septembre, la demeure royale fut détruite par un incendie, et tous les prisonniers qui y étaient détenus furent ensevelis sous les murs écroulés de l'édifice. Bientôt, cependant, la fortune changea, et, après diverses alternatives, les Suédois furent expulsés.

En 1734 eut lieu, à Cracovie, le couronnement du roi Frédéric-Auguste III, fils et successeur d'Auguste II; et ce fut le dernier couronnement des rois de Pologne dans cette ville. En 1768 et en 1772, les confédérés de Bar y furent assiégés, et la ville fut livrée au pillage par Souwarow. A la suite de tous ces malheurs, la population descendit à 5,396 habitants. Nous citerons ici un épisode glorieux pour la France autant que pour la Pologne. Le château de Cracovie était occupé par les Moscovites. Le 2 février 1772, les confédérés résolurent de les y attaquer. On dut céder au nombre, et la garnison capitula. V. plus loin.

Le 24 mars 1794, Thadée Kosciuszko, proclamé à Cracovie généralissime des armées nationales, commença la guerre à la suite de laquelle la Pologne subit un troisième partage. Après la signature du traité, Cracovie échut, à partir du 5 janvier 1796, à l'Autriche, qui la garda jusqu'en 1809, époque où les Polonais victorieux, commandés par le prince Joseph Poniatowski, rendirent cette ville au grand-duché de Varsovie, créé en 1807 par Napoléon Ier. En 1813, les débris de l'armée polonaise échappés au désastre de Moscou s'arrêtaient à Cracovie durant trois mois, et en sortirent le 3 mai pour rejoindre la grande armée française en Allemagne. Les partisans de la Pologne, réunis à Vienne, démembrement le duché de Varsovie et formèrent, le 3 mai 1815, une *République de Cracovie, libre, indépendante et strictement neutre*. Mais comme elle était sous leur *protection*, ils l'abolirent en 1846 et l'incorporèrent dans l'empire d'Autriche sous le nom de grand-duché de Cracovie.

Cracovie était entourée de murs et de bastions élevés en 1200, 1285, 1300, 1498; mais depuis 1322 tout fut démolí, sauf la porte de Saint-Florian, et depuis lors la ville est entourée par des plantations de tilleuls, de châtaigniers et de peupliers.

CRACOVIE (BATAILLE ET SIÈGE DE). I. Après la bataille de Narva (30 novembre 1700), où Charles XII, avec 8,000 Suédois, mit en déroute 80,000 Russes, le jeune conquérant mar-

cha contre Auguste, roi de Pologne, qu'il avait résolu de détrôner pour se venger de ce que ce prince avait tenté de reconquérir la Livonie, qui était une ancienne province de la Pologne, mais qui appartenait depuis cent ans à la Suède. Auguste, voyant venir l'orage, crut le conjurer en concluant à Birzen, petite ville de la Lithuanie, une ligue avec le czar Pierre Ier. Charles XII sut déjouer ces précautions par la rapidité de sa marche; il était, d'ailleurs, secondé dans son entreprise par la faction qui s'était opposée à l'élection d'Auguste, électeur de Saxe, comme roi de Pologne. Contrarié dans toutes ses volontés par une diète soupçonneuse et turbulente, ce dernier ne put organiser qu'une défense incomplète; il aurait voulu appeler à son secours une armée de Saxons, de la fidélité desquels il était assuré; les sénateurs polonais s'y opposèrent, craignant toujours, dans leur ombrageuse susceptibilité, que ces étrangers ne devinssent, entre les mains d'Auguste, des instruments d'oppression. Au lieu de lui fournir des soldats, ils demandèrent la convocation d'une diète, c'est-à-dire d'une de ces réunions tumultueuses qui ont été la ruine de la Pologne, ce pays héroïque qui semble avoir perdu son existence politique par la puissance même de sa vitalité. Après quelques négociations qui n'aboutirent à aucun résultat, parce qu'Auguste fut forcé d'y employer ses propres ennemis et que Charles n'était pas homme à revenir sur une décision arrêtée, les hostilités commencèrent. Malgré les conditions faites à son élection par son propre parti, qui ne lui permettaient que l'entrée de 6,000 Saxons en Pologne, Auguste en manda 20,000 qui devaient s'introduire par troupes détachées, afin de ne point révolter les esprits. Il savait bien que s'il était vainqueur on n'oserait pas se plaindre, tandis qu'on ne lui pardonnerait pas même les 6,000 s'il était vaincu. Le 5 mai 1702, Charles parut devant Varsovie, qui lui ouvrit ses portes à la première sommation. Pendant ce temps-là, Auguste, qui avait couru de palatinat en palatinat pour convoquer sa noblesse, rassemblait ses troupes autour de Cracovie. Voyant qu'il fallait perdre ou conserver sa couronne par une bataille, il s'avança, après avoir réuni toutes ses troupes, à la rencontre du roi de Suède, et le trouva bientôt qui s'avancait lui-même sur Cracovie. Le 13 juillet 1702, les deux rois parurent en présence dans une vaste plaine auprès de Clissau, entre Varsovie et Cracovie. Nous emprunterons ici le récit de Voltaire (*Histoire de Charles XII*):

« Auguste avait près de 24,000 hommes; Charles XII n'en avait que 12,000. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée qui fut tirée par les Saxons, le duc de Holstein, qui commandait la cavalerie suédoise, jeune prince plein de courage et de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le roi demanda s'il était mort, on lui dit que oui; il ne répondit rien. Quelques larmes tombèrent de ses yeux : il se cacha un moment le visage avec les mains; puis tout à coup, poussant son cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis à la tête de sa garde.

« Le roi de Pologne fit tout ce qu'on devait attendre d'un prince qui combattait pour sa couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge; mais il ne combattait qu'avec ses Saxons; les Polonais, qui formaient son aile droite, s'enfuirent tous dès le commencement de la bataille, les uns par terreur, les autres par mauvaise volonté. L'ascendant de Charles XII prévalut. Il remporta une victoire complète. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caisse militaire d'Auguste, lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas sur le champ de bataille, et marcha droit à Cracovie, poursuivant le roi de Pologne, qui fuyait devant lui.

Le combat avait duré depuis une heure après midi jusqu'à cinq heures, et avait été soutenu de part et d'autre avec une incroyable opiniâtreté. Les Saxons perdirent 2,000 hommes tués et 1,500 prisonniers; les Suédois n'eurent que 500 morts et 600 blessés. Charles s'empara ensuite de cette ville et continua à poursuivre Auguste; mais, à quelque distance de Cracovie, son cheval s'abatit et lui fracassa la cuisse. Cet accident laissa au roi vaincu le temps de respirer; néanmoins il ne retarda que de quelques semaines la conquête de la Pologne, et après des vicissitudes, des retours de fortune qui ne furent pas sans gloire pour Auguste, mais qui ne purent influer sur l'ensemble des événements, ce prince fut obligé d'abandonner sa couronne et de se réfugier dans ses Etats héréditaires de Saxe. Le 4 octobre 1705, Stanislas Leczinski était sacré roi de Pologne.

— II. La Russie, l'Autriche et la Prusse venaient d'opérer le premier partage de la malheureuse Pologne, une des plus grandes iniquités dont se soit jamais souillée la force. Si les Polonais trouvent encore aujourd'hui dans l'énergie de leur sentiment national des moyens pour lutter contre l'effroyable tyrannie qui pèse sur eux, il est facile de comprendre quels élan patriotiques durent les soulever alors contre le joug odieux qui venait de leur être imposé. Une conspiration redoutable s'organisa contre les Russes qui occupaient Cracovie, et les conjurés, qui comptaient plusieurs officiers français dans leurs rangs, parvinrent à s'emparer du château à

la faveur d'une nuit profonde, en mettant habilement à profit une négligence du colonel de Stakelberg, auquel en était confié le commandement. Toutefois, ils ne purent réussir à se rendre maîtres de la ville. Souwarow, averti trop tard du projet des conjurés, se hâta d'accourir, dès la nuit suivante, pour reprendre le château et étouffer ainsi le foyer de l'insurrection. Dès que le jour le lui permit, il reconnut les abords de cette importante forteresse, située sur une éminence, défendue par des murs élevés et un fossé très-profond, mais d'ailleurs dépourvue de véritables fortifications. Le coup d'œil exercé du célèbre général lui eut bientôt révélé le côté faible de la place et le genre d'attaque qu'il devait employer pour l'arracher aux Polonais. Dans l'intérieur de Cracovie même, il fit élever des parapets, des redoutes et des retranchements dans les endroits découverts, et disposa des canons dans les étages supérieurs des maisons voisines, qu'il transforma ainsi en places d'armes. De leur côté, les assiégés faisaient de continuelles sorties de jour et de nuit et tuaient beaucoup de Russes. Souwarow bruta un assaut qui fut précédé d'un épouvantable feu de mitraille, auquel les assiégés répondirent vigoureusement, ils opposèrent à l'attaque de l'ennemi une indomptable résistance que partageaient glorieusement les officiers français. Enfin une nombreuse cavalerie polonaise, composée de lanciers et de hussards, apparut en deçà de la Vistule, dans l'intention d'attaquer les Russes et dans l'espoir de délivrer les assiégés. Les Polonais eurent d'abord l'avantage, et les soldats de Souwarow, pliant sous leurs charges furieuses, rétrogradèrent sur Cracovie. Le général russe, arrivant alors avec quatre nouveaux escadrons, fit charger les Polonais par les Cosaques, afin de les éloigner du château, où ils cherchaient à pénétrer. Les premiers furent enfoncés avant qu'ils pussent être secourus par leur réserve; mais Souwarow, mêlé avec ses soldats au milieu du feu pour exciter leur ardeur, courut les plus grands dangers : un officier polonais s'élança sur lui le sabre levé; le général para le premier coup, tandis qu'un cuirassier russe renversait l'officier d'un coup de pistolet.

Dans les premiers jours d'avril, Souwarow parvint à établir une nouvelle batterie en face de la principale porte du château. Les effets en furent aussi prompts que terribles : une double brèche s'ouvrit pendant qu'on achevait deux galeries de mine. Une lettre interceptée apprit aussi à Souwarow que depuis longtemps la garnison ne se nourrissait que de viande de cheval, qu'elle comptait beaucoup de malades et que ses munitions étaient presque épuisées. Les conjurés se trouvaient donc dans une situation où toute résistance allait devenir impossible. Pour achever de les déterminer à se rendre, le général russe leur envoya un parlementaire chargé de leur déclarer que, si la garnison ne se rendait pas, elle serait tout entière passée au fil de l'épée. Continuer à se défendre eût été se vouer à une mort certaine, car Souwarow n'était pas homme à manquer à sa parole de faire fusiller des Polonais pris les armes à la main. Quoique la nuit fût déjà fort avancée, le brigadier Galibert, né Français, se présenta aux avant-postes russes pour arrêter les conditions de la capitulation, dont Souwarow dicta tous les articles. La garnison dut mettre bas les armes dans le château et défilé par pelotons de cent hommes; elle n'obtint que la vie sauve. Lorsque les brigadiers de Choisy et Galibert, tous deux Français, se contentèrent leurs épées à Souwarow, il les refusa avec une courtoisie qui était trop peu dans ses habitudes pour que nous ne lui en tenions pas compte ici : « Je ne saurais, répondit-il, accepter l'épée d'hommes qui ont si vaillamment combattu et qui sont sujets d'un roi allié de ma souveraine, » et ils s'embrassèrent (15 avril 1772). Voici comment le commandant français, de Choisy, rend compte de cet événement : « Un détachement de 150 Français et Polonais finit par s'introduire dans le château. Ce fut par vingt miracles et par des actions d'un courage inouï. Ayant été égarés pendant trois heures, ils se sont tous rués sur le château à la pointe du jour, après avoir haché les palissades, les portes, les fenêtres, et fait le diable pour arriver au trou par lequel ils ont passé un à un; or, ce trou n'est autre chose qu'un trou de latrine, n'ayant que deux pieds de haut sur un de large. Ces braves, après avoir égorgé cinq sentinelles moscovites, tuèrent ensuite 120 soldats et firent 38 prisonniers. » Les Moscovites, exaspérés de tant d'audace, amenèrent de nouveaux renforts dans le but de reprendre le château. A cet effet, le général Alexandre Souwarow écrivit, le 20 mars 1772, à de Choisy, une lettre où on lisait : « Conformément aux ordres de mon auguste souveraine, j'attaquerai vivement le château, et je ne ferai quartier ni au rang ni aux conditions. Mais si vous vous rendez, l'auguste impératrice Catherine II, pleine de magnificence, vous offre 400,000 livres de France, le grade de général dans ses armées, avec une pension viagère de 120,000 livres par an. » A quoi le noble et fier Français répondit : « Je sais bien que grands sont les trésors de votre souveraine, mais je sais mieux encore qu'ils ne sont point suffisants pour corrompre ma vertu et ma fidélité... J'ai mon pouvoir six moyens de défense pour éviter vos menaces et les cruautés moscovites; et si ceux-là ne me réussissent pas, j'ai à mon

service le septième, mais alors les morts resusciteront. J'attends votre attaque. »

Cracovie (CONCILES DE). Les deux conciles tenus à Cracovie sont fort peu importants. Dans le premier (1189), le cardinal Jean Malabranca, légat du pape Clément III, fit quelques réformes dans le clergé, et imposa aux biens ecclésiastiques la dîme pour le recouvrement de la terre sainte. Dans le second (1369), l'archevêque de Gnesne, Jarozlaw, publia, en présence du roi Casimir, plusieurs statuts tendant à prévenir les conflits des juges ecclésiastiques avec les juges laïques.

Cracovie (aller à). Mentir, cracher. *Avoir ses lettres de Cracovie*, être reconnu et proclamé menteur. Cette locution a son origine dans le rapport de prononciation qui existe entre *Cracovie* et les mots *cracher*, *cracher*, *cracheur*. La langue des argotiers renferme un grand nombre de mots qui ont été formés de cette manière; c'est ainsi qu'ils disent de quelqu'un de peu d'esprit : *En voilà un qui ferait bien d'aller à Sens*. V. NIORT (aller à).

Cracovie (ARBRE DE). Nom que l'on donnait autrefois à un arbre situé dans le jardin du Palais-Royal, à Paris, à cause des mensonges débités sous son ombrage par les nouvelles qui s'y donnaient rendez-vous pendant les troubles de la Pologne :

De ces nouvelles enfin,
Déguenillées, mourant de faim,
De ces habileurs passant leur vie
Dessous l'arbre de Cracovie.

(Hérésie travestie.)

CRACOVIE, IENNE s. et adj. (kra-kovien, ie-ne). Géogr. Habitant de Cracovie; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Un Cracovien*. Les mœurs Cracoviennes.

— s. f. Chorégr. Danse polonaise vive et légère : *Les vieux airs des Cracoviennes se sont conservés purs et sans mélange*. (Bachellet.)

Cracovienne. La musique de cet air, dont le nom générique est *krakowiak*, sert de danse nationale dans plusieurs palatinats de la Grande Pologne. Les paroles varient dans chaque contrée, sans que l'air subisse la moindre modification. Cette danse se figure comme il suit : les assistants se partagent en couples; l'un de ces couples chante, et les autres groupes tournent autour. Chaque groupe sort successivement de la danse, et chante à son tour les deux couplets de la *krakowiak*. Nous ferons remarquer à nos lecteurs la prestesse et la grâce de cette délicieuse mélodie.

Allo moderato.

Veu-tu faire un marché, Lu-cet-te?

Cha-que jour, ju-rons d'é-chan-ger,

Moi, douces chansons d'a-mou-ret-te,

Con-tre toi, bai-ser sur bai-ser!

Ces ac-cords à te-nir, fil-let-te, Pour

toi sont bien doux, bien ai-sés. Tu

gar-de-ras ma chan-son-net-te; Moi,

Je te ren-drai tes bai-sers.

DEUXIÈME COUPLET.

Lucette garde le silence;
Moi, saisissant ce moment-là,
Soudain à chanter je commence :
Tra la la la (bis)
De plus en plus, ma voix légère
Chante et module avec douceur.
Elle écoute; et, dès lors, j'espère
Que ma voix a touché son cœur!

CRACOVISTE s. m. (kra-ko-vi-ste). Nom que l'on donnait aux novellistes qui se réunissaient sous l'arbre de Cracovie.

CRACQUE s. f. (kra-ke — rad. *cracher*). Min. Pente qui se produit dans une mine. — Bot. Espèce de vesce.

CRACRA ou **CRA-CRA** s. m. (kra-kra — onomatop. du cri de l'oiseau). Ornith. Nom vulgaire de la rousserolle.

GRADE s. f. (kra-de — gr. *kradd*, même sens). Antiq. gr. Machine de théâtre qui servait à enlever les acteurs, lorsqu'ils devaient s'élever dans les airs.

GRADEAU s. m. (kra-dô). Ichthyol. Nom local de la sardine.

CRADÉPHORIES s. f. pl. (kra-dé-fo-ri — du gr. *krados*, branche de figuier; *phoros*, qui porte). Antiq. gr. Fêtes expiatoires durant lesquelles on portait des branches de figuier.

— Encycl. Il y avait dans ces fêtes deux victimes expiatoires, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, et ces victimes étaient ou deux hommes, ou un homme et une femme. L'expiation se faisait en souvenir d'un vol des vases sacrés fait par un certain Pharmakos. Celles-ci portaient des colliers de figues sèches; elles en avaient les mains garnies, et on les frappait pendant la marche avec des branches de figuier sauvage; après quoi on les brûlait et on jetait leurs cendres dans la mer. Comme les figues jouaient un grand rôle dans cette cérémonie, de là vient que le nome qu'on y jouait portait le nom de *cradias*, c'est-à-dire l'air des figuiers.

CRADIAS s. m. (kra-di-ass — mot gr. formé de *kradd*, branche de figuier). Antiq. gr. Air que l'on jouait pendant les cradéphories. Marche des victimes expiatoires dans les tragédies.

CRADOCK (Samuel), théologien anglais, né en 1620, mort en 1706. Il fut recteur de North-Cadbury, dans le comté de Somerset, puis destitué, en 1662, comme non conformiste. Ses principaux ouvrages sont : *L'Harmonie des quatre évangélistes* (in-fol.); *Histoire apostolique* (in-fol.).

CRADOCK (Joseph), littérateur anglais, né à Leicester en 1742, mort à Londres en 1826. Devenu à dix-sept ans maître d'assez grands biens par suite de la mort de son père, il se rendit à Londres, se fit de nombreuses relations, se montra aussi aimable que prodigue, aussi obligé qu'aimable, se maria et mena une existence brillante et fastueuse qui compromit gravement sa fortune. Il obtint alors l'office de haut shérif dans le comté de Leicester (1767). Plus tard il se remit sur le continent, visita la France, la Hollande, la Flandre, perdit sa femme en 1816 et, pour se débarrasser de la gestion très-difficile de ses biens hypothéqués, il les céda moyennant une rente viagère. Cradock ne fut pas seulement un homme du monde; il était excellent musicien et produisit des écrits qui ne manquent pas de mérite. Nous citerons entre autres : *Lettres écrites de Snowdon, contenant la relation d'un voyage dans les contrées septentrionales de la principauté de Galles* (1770); *Mémoires du village, ou Correspondance d'un ecclésiastique et de sa famille* (1774); *Relation descriptive de quelques-unes des parties les plus romantiques du nord du pays de Galles* (1777, in-8°); *Fidelia* (1821), roman; *Mémoires littéraires et miscellanées* (1826, 2 vol. in-8°), où l'on trouve des détails curieux et des remarques ingénieuses. Cradock a aussi composé des tragédies : *Zobéide* (1773) et *le Czar* (1824).

CRADOS ou **CRADOT** s. m. (kra-do). Ichthyol. Jeune brème de rivière.

CRÆSUS s. m. (kré-zuss). Entom. Genre d'insectes hyménoptères détaché du genre némate.

CRAESBEKE (Joseph van), peintre célèbre de l'école flamande, né à Bruxelles vers 1608, mort dans la même ville en 1661. Il était boulanger à Anvers depuis longtemps, quand le hasard lui fit connaître Adrien Brauwer. Voici en quelles circonstances. A son retour d'Amsterdam, Adrien Brauwer était arrivé aux portes d'Anvers sans passe-port. Il fut arrêté, mis en prison, puis réclama par Rubens, qui lui offrit la plus cordiale hospitalité. Mais Adrien, on le sait, ayant trouvé trop monotone, trop sage, trop réglée la vie qu'on menait chez le maître illustre, songea bientôt à s'éloigner. En parcourant la ville pour chercher un logement, il trouva une vaste chambre dans la maison qu'habitait Craesbeke, et s'y établit. Brauwer remarqua, dès les premiers jours, que son voisin ne détestait pas le cabaret, la pipe et la bière, et surtout qu'il avait une fort jolie femme : c'est de tradition chez les boulangers. Il en aurait moins fallu pour le rapprocher de Craesbeke. Hélas ! le ménage du brave boulanger souffrit affreusement de cette liaison. Instinctivement Craesbeke était déjà plus assidu au cabaret qu'à son pétrin; quand le peintre fut là, il divisa son temps en deux parts égales, passant la première dans l'atelier de Brauwer et l'autre à la taverne, ce qui, dit-on, ne faisait pas le compte de son active ménagère.

Heureusement Brauwer avait remarqué que son ami s'intéressait vivement à la peinture, et le regardait travailler avec un visible plaisir. Il lui proposa donc un beau jour d'apprendre le dessin. Craesbeke accepta sans hésiter, avec enthousiasme. Bientôt ses progrès étonnèrent son maître lui-même. Les tabagies succédaient aux tabagies, les corps de garde aux corps de garde, et ivrognes de s'empoigner, et chanteurs de racler le violon ou de s'étrangler le gosier, et bohèmes de marcher en agitant leurs loques fantaisies... En fort peu de temps Craesbeke acquit une telle habileté d'exécution, qu'elle égalait, si elle ne dépassait pas, l'habileté prodigieuse de Brauwer. Après des essais quelquefois peu heureux, après quelques toiles admirables de verve et d'entrain, le boulanger d'Anvers s'éleva bien au-dessus de son maître dans ce charmant petit chef-d'œuvre que nous avons décrit à notre tome I^{er}, *Atelier de Craesbeke*, une des perles du Louvre.

Pourtant ses études sérieuses, ses rapides succès n'avaient pas modifié sensiblement son

train de vie joyeuse et bruyante. Pendant qu'il s'y livrait avec une parfaite insouciance, il crut remarquer que sa femme n'était pas insensible aux regards de Brauwer, à ses manières élégantes, à ses allures de gentilhomme. D'autant plus jaloux qu'il n'avait en ses agréments personnels qu'une médiocre confiance, il voulut à tout prix mettre fin à la fâcheuse incertitude qui l'obsédait; il voulut savoir enfin jusqu'à quel point il pouvait compter sur l'amour de sa femme. Voici le bizarre et innocent stratagème qu'il imagina pour cela. Avec du vermillon et de la laque pourpre, il peignit sur sa poitrine une plaie fraîche et béante, d'un aspect effrayant. Il teignit de même sa chemise, ses draps, et se laissa tomber sur le lit en criant comme un homme blessé à mort. Sa femme accourut épouvantée, voit avec stupeur la terrible blessure, se jette sur le corps de son infortuné mari, pousse des cris lamentables qui se terminent par un évanouissement. Alors vous eussiez vu Craesbeke se relever radieux, ruyonnant ! Il entoure sa femme de soins pressés, et, quand elle rouvre les yeux, il se précipite dans ses bras, lui raconte l'imposante, lui avoue ses soupçons, lui jure qu'il ne sera plus jaloux et qu'il ne se peindra plus. Certain désormais que la vertu habite sous son toit, Craesbeke reprit, insouciant, sa vie accoutumée, l'orgie et le libertinage.

Ce fut vers cette époque que Brauwer et lui s'étant permis quelques plaisanteries d'ivrognes d'un goût plus que douteux, la justice d'Anvers crut devoir intervenir dans leurs relations. Elle signifia à Brauwer qu'il eût à quitter la ville dans le plus bref délai. Malgré l'amitié qui les réunissait, Craesbeke vit avec assez de tranquillité s'éloigner son cher Adrien, qui avait recommencé sur sa femme ses tentatives de séduction.

L'œuvre de Craesbeke n'est pas considérable; on ne connaît de lui qu'un très-petit nombre de peintures. Peut-être continuait-il son métier de boulanger, tout en exécutant quelques tableaux excellents. Réaliste s'il en fut, Craesbeke aimait le laid avec passion; il le cherchait dans la nature avec un soin presque religieux. Les grimaces les plus ignobles étaient pour lui l'idéal de l'expression; elles formaient l'élément indispensable de ses têtes de caractère, et il passait de longues heures à les étudier devant un miroir, avec une patience, un courage vraiment remarquables. « Souvent, dit Houbraken, il s'appliquait un emplâtre sur l'œil, en ouvrant une bouche effroyable, et c'est ainsi qu'il osa faire plusieurs fois son portrait. Las pourtant de cette peinture grotesque, il faisait quelquefois des portraits sérieux. Il réunissait dans un même tableau les principaux maîtres d'armes d'Anvers, les peignant chacun dans sa spécialité favorite. Cette toile ornait encore, il y a soixante ans, la salle de la confrérie des maîtres d'armes. A part ces trop rares exceptions, les instincts de Craesbeke se retrouvent en toutes ses œuvres; mais il y a dépensé un si grand talent de coloriste, il y a mis tant de verve et de fougue, qu'on oublie bien vite la grossière vulgarité de ses héros pour admirer ce talent souple et facile. Nous possédons au Louvre deux jolies toiles de lui : le *Peintre Corneille* et *Saft-Leven à son chevalet*, sans parler de son célèbre *Atelier*.

CRAEYER (Gaspard de), peintre flamand. V. CRAYER.

CRAFFE s. f. (kra-fe). Min. Banc de pierre ou de terre qu'on rencontre dans l'exploitation d'une ardoisière.

CRAFFT (Jean), médecin allemand. V. CRATON.

CRAFORDIE s. f. (kra-for-di — de *Craford*, savant angl.). Bot. Genre de plantes grimpantes, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, comprenant une seule espèce, qui croît dans le nord de l'Amérique.

CRA s. m. (krah — mot cel. qui signif. pierre). Géol. Calcaire coquillier de l'étage supérieur des terrains supercrétacés.

GRAHATE s. m. (kra-a-te). Ichthyol. Espèce de labre qui vit près des côtes de l'Océan.

CRAI s. m. (krè). Gravier calcaire de la Côte-d'Or.

CRAIE s. f. (krè — lat. *creta*, même sens). Minér. Carbonate de chaux friable, que l'on emploie à divers usages industriels : *Bâton de craie*. *Dessiner à la craie*. *Écrire avec de la craie sur un tableau noir*. *L'apparition de la craie forme une séparation profonde entre deux immenses périodes de la vie du globe*. (Maury.)

Puis de ce tuf ingrat la rudesse indocile,
Et le fond plein de craie où gît l'affreux reptile.

DEUILLE.

Il *Craie de Briançon*, Variété écaillée de talc, dont les tailleurs se servent pour tracer la coupe des habits.

— Fig. Moyen de souvenir, parce qu'on écrit à la craie ce qu'on veut se rappeler : *La louange est la craie dont on marque les lieux où les vertus habitent*. (La Mothe-le-Vayer.)

— *Marquer à la craie*, Noter comme n'est chose rare et exceptionnelle : *Une visite de vous ! je la marque à la craie*.

— Coutum. *Pour à la craie*, ou simplement *Craie*, Marque que le maréchal des logis faisait autrefois sur une maison, pour la dési-

gner comme logement; la maison même; l'obligation que cette marque indiquait : *Mettre le pour à la craie sur une porte. Être logé à la craie. Être soumis à la craie comme les autres.*

— Fauconn. Maladie des oiseaux de proie, appelée aussi **PIERRE**.

— **Encycl. Minér.** La *craie* est presque toujours blanche; cependant, dans quelques cas assez rares, elle est grise ou même brune. Sa cassure est terreuse; elle est très-tendre; sa densité est égale à 2,31. Elle est maigre au toucher, se laisse rayer avec l'ongle, et happe un peu à la langue. La *craie* ne se rencontre que loin des terrains primitifs; elle se trouve en bancs épais ou en masses continues dont la stratification est à peine sensible; elle forme des collines assez hautes, quelquefois escarpées; elle ne renferme guère, en fait de corps étrangers, que du sulfure de fer globuleux et des silex ordinairement noirs, quelquefois blonds, en forme de rognons irréguliers et tuberculeux. Ces silex ne sont pas disséminés au hasard, au milieu des masses de *craie*; au contraire, ils sont disposés en bancs ininterrompus, parallèles et assez multipliés. La *craie* renferme aussi des coquilles et des restes d'une faune assez étendue.

La *craie* est très-abondamment répandue dans la nature. On trouve, en Pologne, en Angleterre, etc., de vastes provinces dont le sol est entièrement crayeux. On sait que la *craie* est abondante en France, dans la Champagne, sur les côtes de la Manche, aux environs de Rouen et près de Paris, à Saint-Germain-en-Laye, à Meudon, etc. La *craie* est employée dans les arts comme crayon; elle sert aussi à nettoyer les métaux et les verres; elle fournit le blanc employé dans toutes les peintures en détrempe. Elle doit être pure, c'est-à-dire privée de la plus grande partie du sable qu'elle contient. On l'exploite ordinairement par vastes galeries, et c'est au moyen de la lévigation qu'on l'amène à la finesse nécessaire. On la moule alors en petits cylindres qui portent le nom de *blanc d'Espagne*, de *blanc de mouton*, etc. On donne le nom impropre de *craté de Brangon* à certaines variétés de talc qui se présentent en lames très-tendres et surtout très-flexibles. Les couleurs de cette *craie* passent du blanc d'argent au vert poireau; il y en a aussi de blanc rougeâtre ou jaunâtre. La *craie* de Brangon contient, d'après une analyse de Vauquelin, 62 de silice, 27 de magnésie, 1 d'alumine, 4 d'oxyde de fer et de 4 ou 6 d'eau. On la trouve en masses peu considérables. Elle accompagne l'actinote, la chaux carbonatée, la stéatite, etc. Elle se rencontre dans les montagnes de Salzbourg et du Tyrol; on en rapporte aussi, des environs de Brangon, une variété qui est d'un blanc jaunâtre ou rose. Il en vient également de Zoblitz en Saxe, de la Silésie, etc.

CRAÏER s. m. (kra-ïé). Mar. V. CRAYER.

CRAÏEUX, EUSE adj. (krè-ieu, eu-ze). V. CRAÏEUX.

CRAIG (Jean), théologien écossais, né en 1511, mort en 1600. Il entra dans l'ordre des dominicains, fut emprisonné dans sa patrie sous le soupçon d'hérésie, et, après avoir recouvré sa liberté, se réfugia en Angleterre, puis en France et de là en Italie, où le cardinal Pole le fit entrer dans le couvent des dominicains de Boulogne. Il fut chargé d'instruire les novices et devint même recteur d'une des écoles de l'ordre. Mais plus tard, ayant embrassé le protestantisme, il fut arrêté par l'ordre de l'inquisition, et condamné au bûcher. Heureusement pour lui, le pape mourut la veille du jour où devait avoir lieu son exécution, et le peuple, dans sa joie de se voir délivré du joug, se souleva et brisa les portes des prisons. A peine en liberté, Craig s'enfuit à Vienne, et régagna l'Ecosse, où venait de pénétrer la Réforme et où il put vivre en paix, en remplissant les fonctions du ministère sacré dans diverses paroisses. On lui doit quelques ouvrages de théologie aujourd'hui oubliés, et un catéchisme, dit *Catéchisme de Craig*, qui sert encore en Ecosse à l'instruction des enfants.

CRAIG (Thomas), juriconsulte anglais, né à Edimbourg en 1548, mort en 1608. Il étudia le droit en France, et exerça avec distinction la profession d'avocat dans sa ville natale. On a de lui un ouvrage fort estimé : *Jus feudale, quod, præter jus commune longobardicum, feudales Angliæ Scotiæque consuetudines complectitur* (Londres, 1655).

CRAIG (Nicolas), en latin *Cragius*, écrivain danois, né dans le Jutland vers 1549, mort en 1609. Il commença ses études sous Mélancthon, et vint les terminer en France. De retour dans sa patrie, il professa successivement le grec et l'histoire, et devint ensuite recteur de l'Université de Copenhague. Christian IV lui confia plusieurs négociations importantes en Pologne, en Angleterre et en Ecosse. Il a laissé des ouvrages estimés, entre autres une *Grammaire latine*; *Titi-Livii et Sallustii sententiosa dicta* (1582); *De republica Lacedæmoniorum libri quatuor* (1593); *Annalium libri quinti, etc.*, ouvrage publié pour la première fois par Gramm (Copenhague, 1737, in-fol.).

CRAIG (Jacques), théologien écossais, né à Gifford, dans le Lothian oriental, en 1682,

mort à Edimbourg en 1744. Il exerça le ministère évangélique à Yester, à Haddington et à Edimbourg, et jouit d'une grande réputation comme prédicateur. On a de lui trois volumes de sermons et un recueil de poésies sacrées (*divine poems*), qui eurent du succès et furent réimprimées.

CRAIG (Jean), philosophe et mathématicien écossais, vivait dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Il n'y avait pas longtemps que Leibnitz avait découvert le calcul différentiel, que la Société royale de Londres devait attribuer à Newton. L'illustre philosophe allemand ayant publié le résultat de ses travaux dans un recueil fondé par lui, les *Acta eruditorum* de Leipzig, Craig entreprit de faire comprendre les travaux de Leibnitz à ses concitoyens. Cela le mit en évidence. L'idée singulière qu'il eut bientôt après, d'appliquer l'algèbre aux données du témoignage humain, trouva des contradicteurs violents. Devançant l'œuvre de Lacroix, Craig entreprit de démontrer que d'abord le témoignage humain ne donne que des vérités probables, ce qu'en philosophie on appelle la certitude morale, ensuite que la valeur des témoignages diminue progressivement avec le temps. D'après les bases posées par lui, la probabilité de la révélation chrétienne devait durer encore 1454 ans à partir de 1699, c'est-à-dire aller jusqu'en 5150. Alors une nouvelle révélation sera nécessaire, comme la révélation chrétienne l'a été au déclin de la révélation juédique. Il est certain que Craig ignorait les règles applicables au témoignage humain; mais il l'est également que ces règles existent, et qu'en thesis générale il n'a pas tort. Dans tous les cas, les principes de la probabilité ont été reconnus depuis comme devant s'appliquer désormais au témoignage historique, et sous ce rapport les efforts de Craig n'ont pas été sans résultat. On ne possède aucun grand ouvrage de Craig, mais un grand nombre de mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques* et les *Acta eruditorum*. Il a aussi publié à part : *Methodus figurarum linearum relictis et curvis comprehensarum quadraturæ determinandi* (Londres, 1685, in-4°); *Tractatus mathematicus de figurarum curvilinearum quadraturis et locis geometricis* (Londres, 1693, in-4°); *Theologia christiana principia mathematica* (Londres, 1699, in-4°); nouvelle édition avec une réputation par Daniel Tilhus (Leipzig, 1755, in-4°); *De calculo fluentium libri duo, quibus subjunguntur libri duo de optica analytica* (Londres, 1718, in-4°). C'est son célèbre traité des probabilités mathématiques en matière de témoignage historique. Il a été l'objet de nombreux commentaires. Du reste l'auteur avait déjà traité la question dans l'ouvrage cité plus haut et intitulé : *Principia mathematica theologia christiana*. Jusqu'au fameux article de l'abbé de Prades, dans l'*Encyclopédie* du XVIII^e siècle, article dans lequel sont posés avec une rare sagacité les fondements de la certitude historique, les données de Craig ont été contestées. Encore aujourd'hui on demande souvent si la diminution de la valeur du témoignage historique ne dépend pas absolument de la perte des documents ou du fait qu'ils deviennent intelligibles; on estime que, si les documents restaient, ils resteraient intelligibles, ce qui est inexact. Le mouvement étant la loi suprême de notre univers, il s'opère nécessairement des mouvements dans notre âme, dans nos idées et dans nos sens, comme pour les objets inanimés. Si les documents en question restaient entiers, le sens qu'ils ont eu s'éloignerait de nous en raison directe du mouvement de transformation qui s'opère dans tout notre être physique et moral.

CRAIG (Guillaume), théologien écossais, né à Glasgow en 1709, mort en 1784. Il se fit estimer de ses contemporains par ses talents et sa piété. Il laissa un *Essai sur la vie de Jésus-Christ* (Glasgow, 1767), et *Vingt discours sur divers sujets* (Londres, 1775).

CRAIGNANT (krè-gnan; gn mill.) part. prés. du v. Craindre : Un homme CRAIGNANT Dieu.

CRAIK (George-Lillie), littérateur anglais, né dans le comté de Fife, en Ecosse, en 1709. Il fut destiné par son père, simple maître d'école, à suivre la carrière ecclésiastique, et envoyé dans ce but à l'université de Saint-André. Mais les questions théologiques étaient loin d'avoir de l'attrait pour le jeune Craik, qui se sentait au contraire vivement attiré par les lettres. Il renonça donc à entrer dans les ordres, ouvrit un cours sur la poésie écossaise, puis se rendit à Londres (1824). En 1849, il fut nommé professeur de littérature et d'histoire au Collège de la reine, à Belfort. Parmi les ouvrages de cet écrivain, nous citerons : *L'instruction acquise au milieu des obstacles*; *Esquisse d'une histoire de la littérature anglaise, depuis la conquête des Normands jusqu'à Elisabeth*; *Histoire du commerce anglais*; *Etudes sur la vie et les œuvres de la pairie*, etc. Craik a dirigé la publication de l'*Histoire pittoresque de l'Angleterre*.

CRAIL, ville maritime d'Ecosse, comté de Fife, à 62 kilom. N.-O. d'Edimbourg, à l'entrée et sur la côte septentrionale du golfe de Forth; 2,246 hab. Port peu commode et peu sûr, autrefois rendez-vous de la pêche du hareng. Crail est une ville fort ancienne, jadis plus importante; on la trouve mentionnée dans les historiens du IX^e siècle. Le

roi David Ier y eut un palais dont il ne reste aucune trace; ruines de forts danois.

CRAILLEMENT s. m. (kra-ille-man; ll mill. — rad. *crailler*). Cri du corbeau et de la corneille. || On dit quelquefois CROAILLEMENT.

CRAILLER v. n. ou intr. (kra-llé; ll mill. — onomatop.). Crier, en parlant du corbeau et de la corneille.

CRAILSHEIM ou **KRAILSHEIM**, ville du Wurtemberg, cercle de Jaxt, à 22 kilom. N. d'Ellwangen, chef-lieu de bailliage, sur le Jaxt; 3,000 hab. Industrie active; bijouterie, bonneterie et cuirs. Aux environs, sources alcalines et mines d'alun.

CRAIN s. m. (krain). Géol. Accident momentané qui, en rapprochant le mur et le toit d'une couche de manière qu'ils se touchent, supprime entièrement cette couche à l'endroit où il se produit : *Les CRAINS sont quelquefois tellement multipliés qu'ils modifient l'allure des couches de houille au point d'en compliquer beaucoup l'exploitation.* (A. Burat.) || On dit aussi COUFLÉS.

— Agric. Syn. de CROU.

CRAINdre v. a. ou tr. (krain-dre — L'origine de ce mot est obscure. A priori, *craindre* supposerait comme primitif un verbe latin qui devrait être *crangere*; en effet, c'est ce qu'indique tout naturellement l'analogie quand on voit *plaindre* venir de *plangere*. A la rigueur, on pourrait admettre un changement de l'en r, et penser au verbe *clangere*, qui existe réellement en latin; mais il a le sens de sonner de la trompette, et vient du grec *klangé*, cri aigu produit par un animal ou par un instrument, mugissement, aboiement, clameur, etc. Or comment justifier la transmission de cette signification primitive à celle du mot français *craindre*? Il faudrait de plus rendre compte de la substitution du groupe *cr* au groupe *cl* au commencement d'un mot. Nous rencontrons d'abord dans le vieux français *crembre*, *cremir*, *cremmoir*, au prétérit *creint*, *cremi*, *cremu*, et aux participes *creint*, *cremi*, *cremu*. Le picard dit encore aujourd'hui *crainre*, et le provençal *cremer*. Que conclure de tout cela? C'est que *craindre* pourrait bien être venu de la contraction anormale d'une forme plus primitive, caractérisée par la présence de la syllabe *crem*; l'existence du provençal *cremer* est surtout un argument décisif en faveur de cette supposition. De *cremer* nous remontons tout naturellement à un verbe latin, hypothétique bien entendu, *cremere*, avec l'accent tonique sur la première syllabe. La présence de l'accent tonique sur cette syllabe a, comme d'ordinaire, amené la chute de la voyelle suivante, complètement annihilée dans la prononciation; dès lors *cremere* a été prononcé comme s'il était écrit *cremr'e*. Or on sait, et mille exemples appartenant aux langues les plus diverses sont là pour le prouver, qu'il est absolument impossible de prononcer une nasale devant un r sans intercaler entre les deux articulations la consonne de l'ordre auquel appartient la nasale. Or dans *cremr'e* nous avons la nasale labiale *m*; en conséquence du principe posé ci-dessus, l'intercalation de la labiale *b* est nécessaire, ce qui nous donne *crembre*. Or il se trouve précisément que cette forme *crembre*, à laquelle nous sommes arrivés par l'induction la plus rigoureuse, existe réellement. Lorsque la nasale qui se trouve directement en contact avec *r* est une nasale dentale, ou *n*, on intercale entre *n* et *r* la dentale *d*. C'est ce qui est arrivé pour *craindre*, que le picard nous offre sous la forme, vierge encore de toute addition, de *crainre*. La nasale labiale a été d'abord altérée en nasale dentale, probablement par analogie avec les verbes *plaindre*, *feindre*, *peindre*, *empeindre*, venant respectivement de *plangere*, *fangere*, *pingere*, *imprimere*. Dès lors la lettre intercalaire s'est harmonisée avec la nature de la nasale et est devenue une dentale comme elle. Donc *craindre* doit venir d'un verbe latin *cremere*. Malheureusement ce verbe latin n'existe pas, et nous sommes forcés d'admettre que nous nous trouvons en face d'un cas exceptionnel, d'une anomalie qui ne fait d'ailleurs, comme toutes les anomalies, que confirmer la loi générale. Le groupe *cr* présente en effet une altération insolite et en dehors de toutes les règles de déformation; il remplace un groupe primitif *tre*, ce qui nous donne immédiatement le verbe *tremere*, qui existe réellement avec la signification de *trembler*. Trembler à la vue de quelque chose, c'est *craindre*. Du reste, le latin lui-même avait déjà ouvert la voie à ce sens tout spécial par l'emploi de sa locution parfaitement reçue *tremere aliquid*, redouter, craindre quelque chose. Les raisons que nous avons fait valoir convaincront probablement nos lecteurs que *craindre* vient de *tremere* plutôt que de *timere*, comme l'ont cru quelques linguistes. D'ailleurs, s'il faut d'autres arguments pour appuyer cette théorie, nous signalerons avec Diez l'existence concluante de formes de transition, par exemple l'ancien espagnol *tremar* et le vieux français *tremir*. Nous ferons remarquer en outre qu'à côté de *craindre* il y avait un autre verbe parallèle *cremir*, formé artificiellement d'un verbe de la quatrième conjugaison *cremere*, pour *cremere*, qui est lui-même pour *tremere*. C'est exactement de la même façon que *gemere* a été le point de départ d'une double forme identique, d'abord *geindre*, par suite

des changements successifs démontrés plus haut, *gemere*, *gemre*, *geindre*, *geinre*, *geindre*; puis, d'autre part, *gémir*, par suite des changements successifs également démontrés plus haut, *gemere* passant arbitrairement de la troisième à la quatrième conjugaison et devenant *gemire*, d'où directement *gémir*. Il est peut-être à regretter que ce parallélisme ne se soit pas maintenu pour le verbe *craindre*, et qu'à côté de la forme *craindre* nous n'ayons pas une forme *cremir*, dans laquelle notre langue, si féconde en significations nuancées, aurait pu facilement localiser quelque acception spéciale. *Je crains, tu crains, il craint, nous craignons, vous craignez, ils craignent; je craignais, nous craignions; je craignis, nous craignîmes; je craindrai, nous craindrons; je craindrais, nous craindrions; crains, craignons, craignez; que je craigne, que nous craignions; que je craignisse, que nous craignissions; craignant; craint, crainte*. Redouter, avoir peur de : *Il faut CRAINdre les ennemis de loin, pour ne les plus CRAINdre de près.* (Boss.) *Il faut plus CRAINdre ce que l'on aime que ce que l'on hait.* (Christine de Suède.) *L'amour voit tout ce qu'il CRAINT.* (Montesq.) *Il faut tout attendre et tout CRAINdre du temps et des hommes.* (Vauven.) *Pourquoi CRAINdre la mort, si l'on a assez vécu pour n'en pas CRAINdre la suite?* (Buff.) *On n'aime que soi, et on ne devrait CRAINdre que soi.* (De Bonald.) *Ce n'est pas le crime que nous CRAIGNONS, c'est le déshonneur.* (J. de Maistre.) *Ce que les hommes CRAignent le plus, c'est de passer pour dupes.* (Mme de Staël.) *On doit CRAINdre le blâme et éviter le ridicule.* (La Rochef.-Doul.) *Certains hommes CRAignent la vérité, comme un criminel redoute sa sentence.* (Lamenn.) *Une jeune fille ne CRAINT personne autant que l'homme qu'elle aime.* (A. Karr.) *Les femmes honnêtes CRAignent tout et ne succombent à rien.* (St-Marc Gir.) *Pauvres cailloux sans valeur, pourquoi CRAINdre le lapidaire?* (Mme E. de Gir.) *Celui qui CRAINT les plaisirs vaut mieux encore que celui qui les hait.* (J. Joubert.) *Les athées ont de meilleures raisons de CRAINdre Dieu que de croire en lui.* (Petit-Senn.)

Si vous craignez la mort, vous n'êtes plus mon frère. CORNEILLE.

Je craignais beaucoup moins ses bourreaux que ses larmes. JARMES.

Il ne faut craindre rien, quand on a tout à craindre. CORNEILLE.

Belles, craignez les bois et leur vaste silence. LA FONTAINE.

Ne craignez rien; mon cœur, de votre honneur jaloux, Ne fera point rougir un père tel que vous. RACINE.

Le pirate lui-même, emportant son butin, Craint les dieux et redoute un châtimement certain. PONSARD.

|| Révéler, éprouver un respect timide pour : *Cet enfant ne CRAINT pas son père. On a remarqué que, dans un jour de combat, ceux qui CRAignent le plus les dieux sont ceux qui CRAignent le moins les hommes.* (Xénophon.) *Il faut CRAINdre Dieu par amour, et non pas l'aimer par crainte.* (St François de Sales.) *Il faut que les sujets espèrent en Dieu et que les souverains le CRAignent.* (D'Alemb.) *L'enfant ne respecte pas ce qu'il CRAINT.* (A. Fée.)

— Etre sensible à : *Le cheval CRAINT l'épéron.* || Epruver une influence nuisible ou désagréable de : *Je CRAINS le froid. Les jeunes plantes CRAignent la gelée. Les intérêts CRAignent surtout la crainte.* (Guizot.)

— *Craindre pour*, Redouter comme un danger pour : *Je CRAINS pour vous l'influence de vos amis. Je CRAINS pour notre affaire les intrigues de nos concurrents. Celui qui ne CRAINT pas pour sa vie ne ménage pas celle des autres.* (F. Bacon.)

— *Se faire craindre*, Inspirer la peur de soi ou un respect timide pour sa personne : *Un père doit savoir se FAIRE CRAINdre et se faire aimer. Comment se FAIRE CRAINdre sans se mettre en danger d'être haï?* (Fléch.) *Si tu ne peux te faire aimer beaucoup, FAIS-TOI CRAINdre un peu.* (A. d'Houdetot.)

Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre. CORNEILLE.

— *Craindre comme le feu*, Redouter extrêmement : *Il a pour père un terrible mortel que tous les habitants de la ville CRAignent comme le feu.* (Le Sage.) *Un officier qui ne passait pas pour brave fut surpris par un orage; la pluie tombait par torrents; notre militaire se sauvait à toutes jambes. Ce que voyant un de ses camarades : « Voilà, dit-il, comme est un tel, il CRAINT l'eau comme le feu. »*

— *Ne craindre ni Dieu ni diable*, Ne regarder à rien, ne se laisser arrêter par rien, ne redouter rien. Se prend le plus souvent en mauvaise part.

— *Avoir à craindre de*, Trouver un péril, une menace dans : *Les hommes en révolution ont souvent plus à CRAINdre de leurs succès que de leurs revers.* (Mme de Staël.)

— *Etre à craindre*, Inspirer de justes raisons de crainte, en parlant des personnes ou des choses : *Cet homme EST à CRAINdre. Ce malheur EST à CRAINdre. Le péril le plus à CRAINdre est celui qu'on ne craint pas.* (J.-J. Rouss.) *La froide réserve d'un méchant EST plus à CRAINdre que ses menaces.* (Latenz.)

... Ah ! qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi, quand il n'est plus d'ennemi !
CORNEILLE.

Entre nos ennemis
Les plus d'ennemi sont souvent les plus petits.
LA FONTAINE.
C'est pour ne craindre rien qu'il faut toujours songer
Que tout peut être d'ennemi et cacher un danger.
DUCIS.

Un perfide est d'ennemi en sa marche couverte ;
Même au sein du succès il trame votre perte.
FR. DE NEUFCHATEAU.

Impersonnel. Il est d'ennemi que, il faut
craindre comme un inconvénient probable
que : IL EST A CRAINDE QUE cette guerre ne
soit longue.

Prov. Un bon vaisseau ne craint que la
terre et le feu. Un bon vaisseau ne peut périr
que par l'incendie ou le naufrage.

Craindre que, Avoir peur que : Ils CRAI-
GNAIENT QUE l'autorité ne dégénérât en tyran-
nie. (Boss.) Ne craignez point que je devienne
anachorète. (Mme de Sév.)

Ne crains pas toutefois que j'éclate en injure.
CORNEILLE.

Les soins d'un amour extrême
Devraient moins vous alarmer ;
Vous craignez trop qu'en vous aime ;
Ne craignez-vous point d'aimer ?

Craindre de, Avoir peur de, n'oser pas :
Qui craint de souffrir souffre déjà de ce qu'il
craint. (Montaigne.) C'est être déjà donné
que de craindre trop de l'être. (Mme de Sév.)
On ne cherche pas l'instruction dans un livre
où l'on craint de trouver l'ennui. (Villem.)
Ne craignons pas de nous agenouiller pour
adorer. (L. Veuillot.) Un pouvoir fondé sur la
logique ne craint pas d'être discuté. (E. About.)

Je ne m'étonne plus qu'il craigne de me voir.
CORNEILLE.

Sur les pas d'un banni craignez-vous de marcher ?
RACINE.

On craint de se montrer sous sa propre figure.
BOILEAU.

Ne pas craindre de, Avoir l'audace de :
Il n'a pas craint de me donner un démenti.

Absol. Prouver de la crainte : Je crains
à force de désirer. (Pasc.) Espérer, c'est se
flatter de la jouissance d'un bien ; craindre,
c'est se voir menacé d'un mal. (Condill.) Espé-
rer ou craindre pour un autre est la seule
chose qui donne à l'homme le sentiment com-
plet de son existence. (A. Dum.)

Si j'espère beaucoup, je crains beaucoup aussi.
CORNEILLE.

Se craindre v. pr. Craindre soi-même,
redouter son propre caractère, ses propres
passions : Les convenances me défendent de
vous exprimer mes desirs. — Pourquoi ? — Je
me crains. (Balz.)

Il craint les Grecs, il craint l'univers en courroux,
Mais il se craint, dit-il, soi-même plus que tous.
RACINE.

Avoir peur du témoignage de sa propre
conscience : Le méchant se craint et se fuit ;
il s'égare en se jetant hors de lui-même. (J.-J.
Rouss.)

Gramm. Craindre que, sans négation,
veut le subjonctif accompagné de la particule
ne, excepté en poésie, où l'emploi de cette
particule est facultatif : Je CRAIGNAIS qu'il ne
sortît.

Je crains presque, je crains qu'un songe ne m'abuse.
RACINE.

... Votre âme alarmée
Craignait qu'en expirant ce fils vous eût nommé.
CORNEILLE.

Ne pas craindre que veut également le sub-
jonctif, mais sans la particule ne : Je NE
CRAINS PAS qu'il me démente. Ne pas craindre
que, avec interrogation, veut encore le sub-
jonctif, et laisse facultatif l'emploi de la par-
ticule ne : Ne CRAIGNEZ-VOUS PAS qu'il ne
tombe ou qu'il tombe ? Ces règles s'appliquent
aux autres verbes qui expriment une crainte,
comme appréhender, trembler, redouter.

Syn. Craindre, appréhender, avoir
peur, redouter. V. APPRÉHENDER.

Antonymes. Désirer, souhaiter, appeler
de ses vœux. — Espérer. — Affronter, braver.

Allus. littér. Je crains Dieu, cher Ab-
ner, et n'ai pas d'autre crainte. Allusion à
un vers de Racine dans *Athalie*, acte 1^{er},
scène 1^{re}. Abner, sincère israélite, bien qu'au
service d'Athalie, effrayé des projets sinistres
que la reine semble nourrir contre Joad et
contre le temple, vient avertir le grand prê-
tre, qui lui répond avec calme et noblesse :

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte.

Les allusions à ce beau vers, qui respire ce
quo l'enthousiasme poétique et religieux a
de plus sublime, sont en général familières et
plaisantes :

VILLÈLE.
De ce corps factieux supprimons l'existence ;
Une ligne suffit, nous forçons l'ordonnance
Et tu la signes.

CORBIÈRE, effrayé.
Moi !

VILLÈLE.
C'est ton département.

CORBIÈRE.
Et me soutiendrez-vous ?

VILLÈLE.
Je t'en fais le serment.

Que peux-tu redouter ?

CORBIÈRE.
A parler sans contrainte,
Je crains tout, cher Villèle, et n'ai pas d'autre crainte.

BARTHELEMY et MÉRY (la Corbiérède).

M. Dupin est étranger à l'histoire d'avant
1789 ; ses principes s'opposent à ce qu'il la
connaisse. Il est de son temps, et il a assez
souvent marqué son indépendance... à l'égard
du pouvoir religieux. Quant au pouvoir civil,
c'est autre chose ; il ne ressemble pas à
Joad : il craint les gendarmes et n'a point
d'autre crainte.

COQUILLE.
« Vous jugez, par ce qu'a dit le ministre, de ce
qu'il pense. En vérité, vous êtes simple. Et s'il
disait tout le contraire, vous l'en croiriez. Il
n'en faudrait pas davantage pour vous persua-
der. Un homme de cour parle-t-il, agit-il d'après
sa pensée ? Il a dit cela, je le veux, plusieurs
fois publiquement, en pleine assemblée, à la
droite, à la gauche ; eh bien ! que prouve
cela ? Qu'il entre dans ses vues, pour quelque
combinaison de politique profonde que nous
ignorons, vous et moi, de parler de la sorte,
de se donner pour un homme qui fait peu de
cas de nous et de nos députés, qui craint Dieu
et le congrès, et n'a pas d'autre crainte. »

P.-L. COURIER.

Prov. littér. Je crains les Grecs, même
quand ils sont des présents. Paroles du grand
prêtre Laocoon à la vue du cheval de bois
que les Grecs paraissent abandonner aux
Troyens. V. TIMEO DANAOS...

CRAINT, CRAINTE (krain, krain-te) part.
passé du v. Craindre : Dans un État libre,
prendre ses mesures pour être craint, c'est le
comble de la démence. (Cicéron.) Il y a plus
de risque à être craint qu'à être méprisé :
tout ce qui effraye doit trembler. (Sénèque.)
Un prince peut fort bien tout à la fois être
craint et n'être pas haï. (Machiavel.)
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre.

RACINE.

Rome poursuit en vous un ennemi fatal,
Plus conjuré contre elle et plus craint qu'Annibal.

RACINE.

Homonymes. Crin, et crains, craint (du
verbe craindre).

CRAINTE s. f. (krain-te — rad. *craindre*).
Impression produite par un mal qu'on croit
probable ou possible : Parler sans crainte de
se tromper. LA CRAINTE est une mauvaise ga-
rantie de durée. (Cicéron.) Celui qui a une
mauvaise conscience est souvent sans danger,
mais jamais sans crainte. (P. Syrus.) Qui
veut aimer parfaitement doit laisser baigner la
crainte et dilater son cœur. (Boss.) On cal-
cule presque toujours mal quand on compte
avec la crainte ou l'espérance. (Mme de Maint.)
Sans la crainte et la pitié, tout languit au
théâtre ; si on ne remue pas l'âme, on l'affa-
dite. (Volt.) LA CRAINTE n'a jamais pu faire la
vertu ; les grands hommes ont été les enthou-
siastes du bien moral ; la sagesse était leur
passion dominante. (Volt.) Le passé nous
donne des regrets, le présent des chagrins et
l'avenir des craintes. (Mme de Lambert.)
L'espérance donne encore de meilleurs conseils
que la crainte. (Lingère.) LA CRAINTE trempe
les âmes, comme le froid trempe le fer. (J. Jou-
bert.) LA CRAINTE, si elle est le commencement
de la sagesse, est rarement le commencement
de la pitié filiale. (L. Enault.) Qui peut se
dire à l'abri de la crainte ? Le lâche tremble
pour lui, le brave pour l'objet de son affection.
(Mme C. L'éc.)

Que de craintes, mes sœurs, que de troubles mortels !
RACINE.

La crainte fit les dieux, l'audace a fait les rois.
CRÉBILLON.

Cet animal est triste et la crainte le ronger.

LA FONTAINE.

Pi du plaisir
Que la crainte peut corrompre !

LA FONTAINE.

La crainte, maniée avec intelligence,
Est le secret du fort et donne la puissance.

A. BARBIER.

Cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.

LA FONTAINE.

Respect mêlé d'une certaine appréhension
timide : LA CRAINTE du Seigneur est le com-
mencement de la sagesse. (Bible.) L'écriture
a dit que le commencement de la sagesse était
la crainte de Dieu ; moi, je crois que c'est la
crainte des hommes. (Chamfort.) Il entre
toujours un peu de crainte dans le respect.
(A. Houdeiot.)

Dans la crainte de ou que, De crainte de
ou que, Crainte de ou que, De peur de ou que,
redoutant, craignant que : DANS LA CRAINTE
DE tomber. DANS LA CRAINTE qu'il ne tombe.
DE CRAINTE DE tomber. DE CRAINTE qu'il ne
tombe. CRAINTE DE tomber. CRAINTE qu'il ne
tombe. On y parle peu, de crainte de se mé-
prendre. (La Bruy.) Clarisse le pria de parler
plus bas, DE CRAINTE QUE son père ne l'enten-

dit. (Volt.) Il avait toujours l'œil sur eux,
CRAINTE DE surprise. (Volt.)

Crainte pourtant de sinistre aventure,
Allons chez nous achever l'entretien.

MOLIÈRE.

— Etre dans la crainte ou en crainte de ou
que, Craindre : Tous les huit jours, je suis
DANS LA CRAINTE DE perdre la vie. (Volt.)

Son âme pure et sainte
Méprisait l'or, mais il était en crainte

Qu'il ne tombât aux mains des indévots.

VOLTAIRE.

Jurisp. Crainte grave, Crainte capable
d'ébranler un homme de cœur, laquelle est
admise en justice comme cause de nullité pour
les contrats.

Théol. Crainte servile, Crainte inspirée
par la peur des châtements : LA CRAINTE SER-
VILE est la crainte des châtements que Dieu
réserve aux péchés. (Ventura.) Crainte fi-
liale, Crainte inspirée par le respect et sen-
sible à celle que les enfants éprouvent pour
leur père.

Gramm. Les substantifs crainte, peur,
appréhension et autres à peu près synonymes
sont quelquefois suivis de la conjonction que
et d'une proposition qui les complète : alors
le verbe de cette proposition se met au sub-
jonctif, et il prend ne sans qu'il y ait négation
expresse dans l'idée, à moins toutefois
que ces substantifs ne soient précédés d'une
expression qui leur donne un sens négatif :
La crainte qu'on ne pût l'entendre le faisait
parler très-bas. Je n'ai aucune crainte qu'on
me vote. De peur qu'on ne nous suscite des
obstacles.

Épithètes. Pâcheuse, importune, conti-
nuelle, incessante, douloureuse, vigilante,
attentive, éveillée, soupçonneuse, scrupu-
leuse, minutieuse, timide, servile, pusilla-
nime, indiscret, déplacée, vaine, inutile,
superflue, frivole, excessive, superstitieuse,
folle, ridicule, absurde, involontaire, effroya-
ble, mortelle, horrible, affreuse, épouvanta-
ble, juste, légitime, naturelle, louable, pieuse,
honorable, délicate.

Syn. Crainte, alarme, appréhension,
effroi, épouvante, frayeur, peur, terreur. V.
ALARME.

Antonymes. Assurance, effronterie,
hardiesse, intrépidité, résolution, témérité ;
— désir, souhait.

CRAINTE, IVE adj. (krain-tif, i-ve — rad.
crainte). Timide, porté à la crainte : Une
personne CRAINTIVE. L'homme CRAINTIF ne fut
jamais bon chirurgien. (Le Sage.) La nature a
rendu les femmes CRAINTIVES afin qu'elles
fussent, et faibles afin qu'elles cédent. (J.-J.
Rouss.) Les vieillards sont craintifs par trop
de prévoyance. (Bonnin.)

Il n'osait voyager, craintif au dernier point.

LA FONTAINE.

Et depuis quand, madame, êtes-vous si craintive ?
RACINE.

Je cours, et je ne vois que des troupes craintives
D'esclaves effrayés, de femmes fugitives.

RACINE.

Lois ces rimeurs craintifs, dont l'esprit négmati-
Garde dans ses fureurs un ordre didactique.

BOILEAU.

Comme un enfant cruel tourmente la douceur
De l'agneau craintif qu'il entraîne.

Amour, je t'ai vu rire à l'accent de ma peine.

DESB.-VALMORE.

Inspiré, dirigé par la crainte : Des regards
craintifs. Une démarche craintive. Des pas
craintifs. Des paroles craintives. La pré-
voyance trop craintive fait souvent que,
croyant trop perdu, on ne fait rien pour se
sauver. (Mlle de Scudéry.)

Antonymes. Assuré, crâne, décidé, dé-
terminé, effronté, hardi, intrépide, osé,
résolu, téméraire.

CRAINTEMENT adv. (krain-ti-re-man
— rad. craintif). D'une façon craintive : Il
s'avance CRAINTEMENT.

CRAINTEUSE s. f. (krain-ti-ze — rad. crainte).
Timidité, disposition à la crainte. Il Vieux
mot qui serait encore utile.

CRAÏON s. m. Géol. V. CRAÏON.

CRAÏOVA, ville de la Turquie d'Europe. V.
KRAÏOVA.

CRAÏTONITE s. f. (kra-i-to-ni-te). Minér.
Fer titané naturel. On l'appelle aussi CHRICH-
TONITE.

Encycl. La craitonite est une substance
d'un noir de fer, opaque, à éclat semi-métal-
lique. Sa poussière, généralement noire, a
quelquefois une teinte de rouge brunâtre. Sa
cassure est conchoïde. Sa densité varie de
5,6 à 5,2. Sa dureté est exprimée par le nombre
5,5. Ce minéral se présente en rhomboédres
très-aigus, généralement tronqués sur les som-
mets, et très-rarement sur les arêtes culmi-
nantes. Infusible au chalumeau, il donne, au
feu de réduction, avec le sel de phosphore, un
verre qui devient rouge en se refroidissant. Il
se dissout dans l'acide chlorhydrique et dans
l'eau régale. D'après Beudant, la craitonite
serait un mélange de peroxyde de fer avec
un oxyde de titane de même formule, qui lui
serait isomorphe. On la trouve dans les roches
granitoïdes de Saint-Christophe-en-Oisans,
dans le département de l'Isère. On rencontre
aussi, près du lac Ilmen, dans les monts Ou-
rals, une matière que les minéralogistes re-

gardent comme une variété de craitonite, et à
laquelle on a donné le nom d'ilmenite. Elle est
noire, et forme des amas de cristaux plus ou
moins épais, ou des masses amorphes, dans une
roche granitoïde à mica noir et à feldspath
blanc. L'hystatite de Tvedestrand, près d'A-
rendal en Norvège, le fer axotome de Mohs,
qui se rencontre à Hofgartein, dans le Salz-
bourg, et la ménacinite de Menacan en Cor-
nouailles, sont regardés aujourd'hui comme
des variétés de craitonite.

CRANTHORP (Richard), théologien et
prédicateur anglais, mort en 1624. Il fut con-
sidéré comme un des orateurs les plus distin-
gués, et un des plus redoutables controversistes
de son temps. En 1603, il fit partie de l'am-
bassade envoyée par Jacques I^{er} à l'empereur
d'Allemagne. Il a laissé de nombreux ouvra-
ges, parmi lesquels nous citerons : *L'Empereur
Justinien défendu contre le cardinal Baronius ;
Apologie de Constantin, avec un traité de la
monarchie temporelle du pape ; Introduction à
la métaphysique, livre I ; V ; Defensio Ecclesie an-
glicane ; Vigile endormie, ou Traité du Ve con-
cile général tenu à Constantinople l'an 553.*

CRANKEN s. m. (kra-kènn). Animal fabuleux
des anciennes légendes, sorte de poulpe gi-
gantesque : Le CRANKEN est un céphalopode ca-
pable non-seulement d'arrêter la marche du
vaisseau auquel il s'attaque, mais encore de le
faire chavirer pour en dévorer l'équipage. (B.
de St-Vincent.) On écrit aussi KRAKEN.

CRAROUSE s. m. (kra-kou-ze). Hist. Nom
que l'on donna, en 1831, aux cavaliers de l'in-
surrection polonaise.

CRALE s. m. (kra-le). Hist. Ancien titre qui
designait le prince de Serbie ou de Bosnie :
Le CRALE de Serbie.

CRAIER v. n. ou intr. (kra-lié). Tousser,
dans le patois forésien.

GRAM s. m. (kramm). Bot. Syn. de RAIFORT.

GRAMADIS s. m. (kra-ma-di). Art vétér.
Maladie particulière des bêtes à laine, dans
les montagnes de l'Auvergne.

GRAMAIL (Adrien de MONTLUC, comte de),
prince de Chabanaise, petit-fils du maréchal
de Montluc, né en 1538, mort en 1642. Il eut
quelque crédit à la cour de Henri IV, devint
gouverneur du comté de Foix, fut jeté à la
Bastille sous Louis XIII pour ses intrigues
contre Richelieu, et n'en sortit qu'au bout de
douze ans (1630-1642). Il a composé divers
écrits, entre autres la *Comédie des proverbes*
(Paris, 1618, in-8°), pièce amusante et spiri-
tuelle ; les *Jeux de l'Inconnu* (1630, in-8°), re-
cueil de quolibets, et les *Pensées du solitaire*.

GRAMAILLIER s. m. (kra-ma-llé ; Il mil.).
Techn. Sorte de bateau denté qui fait partie
du mécanisme d'une montre à répétition.

GRAMAL s. m. (kra-mal), forme ancienne
du mot CRÉMAILLÈRE.

GRAMANI s. m. (kra-ma-ni). Premier juge
d'une ville de l'Indoustan.

GRAMAYEL (René-Eleuthère FONTAINE,
marquis de), général français, né à Moissy-
Cramayel (Seine-et-Marne), en 1789. Il entra
comme sous-lieutenant dans les dragons en
1806, devint aide de camp du général La-
grange, puis du maréchal Macdonald (1810),
qui lui suivit en Espagne et en Allemagne, et
obtint, pendant les campagnes de 1812 et de
1813, les grades de capitaine et de chef d'es-
cadron. En 1818, il entra dans le corps d'état-
major, mais ne fut nommé colonel qu'en 1831.
En 1832, il prit part au siège d'Anvers, fut
promu général de brigade en 1839, général de
division en 1848, puis nommé commandant de
l'école d'état-major, inspecteur des écoles
militaires et président du comité supérieur
d'état-major (1852). Le marquis de Cramayel
a été élevé à la dignité de sénateur en 1854.

GRAMBE s. m. (kran-be — du gr. *krambōs*,
sec, brûlé). Entom. Genre de papillons noc-
turnes, comprenant une soixantaine d'espèces,
qui se montrent surtout pendant les grandes
chaleurs, ce qui leur a valu leur nom.

— Bot. V. CRAMBÉ.

Encycl. Les crambes ont les ailes roulées
autour du corps, qui est allongé, étroit, presque
cylindrique. Les quatre palpes forment un bec
conique, avancé ; le dernier article des infé-
rieures est court. Le crambe incarnat a les
ailes supérieures jaunes, entièrement bordées
de rouge purpurin. Le crambe des pins a les
ailes supérieures jaunes, et sur chacune d'elles
deux taches d'un blanc argenté, l'une oblongue
et l'autre ovale. Le crambe des pacages a
les ailes cendrées, avec une ligne très-blanche
et des points noirs au bord postérieur. Le
crambe des graminées a les ailes cendrées,
avec une ligne courte, blanche et argentée.
Toutes ces espèces habitent la France.

CRAMBÉ s. m. (kran-bé — du gr. *krambē*,
chou, qui se retrouve dans le persan *karamb*,
karam, *kalam*, et l'arménien *gaghamb*, le *gh*
équivalent à *l*. On ne saurait y méconnaître
le mot sanscrit *kalamba*, tige de légume, ap-
pliqué au chou, comme le latin *caulis* et le grec
kaulion, autres noms du chou, dérivent de
caulis et *kaulos*, tige. Le féminin *kalambi* dé-
signe un légume particulier, le *convolvulus re-
pens*. C'est là sans doute un mot composé avec
l'interrogatif *ka*, car *lamba* signifie, en sans-
crit, long, étendu, grand, large, et *kalamba*,
quelle tige longue, désigne la tige longue ou
forte, et a pu s'appliquer plus directement en-

core au volume considérable du chou). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des raphanées, comprenant une quinzaine d'espèces qui croissent dans les régions tempérées de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique du Sud : *Le crambé ou chou marin est cultivé en Europe pour les usages de la table*. (C. Le-maire.) *Le crambé maritime est amer, et passe pour vermifuge et vulnératoire*. (Bosc.) Il n'est dit aussi crambé.

— **Encycl.** Ce genre de crucifères siliculeuses, assez voisin des radis, est surtout caractérisé par ses silicules charnues ou coriaces, arrondies, indéhiscentes et monospermes. Il comprend environ une quinzaine d'espèces (herbes ou sous-arbrisseaux), qui habitent pour la plupart le pourtour du bassin méditerranéen; on en trouve quelques-unes dans le nord de l'Europe, l'Asie intérieure et l'Amérique australe. La plus connue est le *crambé maritime* (*cramba maritima*), vulgairement nommée *chou marin*. C'est une plante vivace, qui croît sur les plages sablonneuses maritimes de l'Europe, et s'étend jusqu'au cercle polaire. Elle forme de grandes touffes hautes d'environ 1 m., à racines fortes et très-nombreuses, à larges feuilles charnues, découpées et d'un vert glauque, et à fleurs blanches, groupées en une grande panicule terminale. Son mode de végétation la rend très-propre à fixer et à fertiliser les sables par ses détritons abondants. Vers le commencement de ce siècle, on a eu l'idée de cultiver le *crambé* comme plante potagère; c'est surtout en Angleterre que cette culture est en faveur. Le *crambé* végète parfaitement sous le climat de Paris; il demande un terrain sablonneux et une exposition chaude. On le propage de graines semées en place au printemps, ou bien d'éclats de pieds. Chaque plant forme une large touffe, dure très-longtemps et donne tous les ans une quantité considérable de jeunes pousses que l'on fait blanchir en les buttant ou en les couvrant de paille de terre. Ainsi traitées, ces jeunes pousses constituent un très-bon aliment, dont la saveur rappelle celle du chou-fleur, et que l'on prépare de la même manière; on les mange aussi en guise d'asperges. En médecine, le *crambé* est tonique, antiscorbutique, vermifuge et vulnératoire. D'après Linné, tous les bestiaux le mangent. Comme plante de pur ornement, il n'est pas non plus sans mérite. Par son développement, son port, la couleur et l'élégante découpe de son feuillage, il produit un bon effet dans les jardins paysagers, surtout au bord des pièces d'eau. Avec tous ces avantages, on s'étonne que la culture de cette plante soit si peu répandue. — *Le crambé de Tartarie* ou de Hongrie (*crambe tartarica*), appelé aussi *kátram*, croît dans le bassin du Danube, sur les côtes de l'Albanie, en Crimée, en Moravie, sur les bords du Dniéper et dans les régions voisines. C'est une plante vivace, d'un port assez élégant. Sa racine ressemble à celle du chou-rave, mais elle est plus ferme, moins fibreuse, moins spongieuse. Elle fournit un mets de très-bon goût, pourvu qu'on la mange aussitôt après qu'elle est sortie de terre; car, si on la laisse quelque temps exposée à l'air, elle devient dure et amère. On la consomme crue ou cuite. Ses jeunes pousses servent aux mêmes usages culinaires que celles de l'espèce précédente. On pense que c'est la plante désignée par les anciens sous le nom de *chara*, et qui servait à nourrir les soldats de César pendant qu'ils assiégeaient la ville de Dyrrachium (aujourd'hui Durazzo), en Epire.

CRAMBITES s. m. pl. (kran-bi-té). Entom. Tribu de lépidoptères nocturnes, ayant pour type le genre *crambe*. Presque toutes les chenilles des CRAMBITES sont de couleur livide. (Duponchel.) Il n'est dit aussi CRAMBIDES.

— **Encycl.** Les *crambites* forment une tribu d'insectes lépidoptères nocturnes, intermédiaires entre les pyralites et les tineites. Leurs palpes figurent une sorte de bec plus ou moins long et dirigé en avant; leurs ailes inférieures sont très-larges et plissées en éventail, dans le repos, sous les antérieures, qui sont fort étroites et allongées, et s'enroulent alors autour du corps, ce qui donne à ces insectes une forme presque cylindrique. Les chenilles sont glabres ou peu velues, presque toujours de couleur livide, munies d'une plaque écaillée sur le premier anneau. Cette tribu comprend les genres *crambe*, *diosie*, *ilithie*, *phycide*, *gallerie*, *chilo*, *scirpophage* et *schenobie*.

CRAMER v. n. ou intr. (kra-mé — lat. *cremare*, brûler). Patois. Brûler légèrement, roussir : *CRAMER du linge en le repassant*.

CRAMER (Daniel), théologien protestant allemand, né en 1563 à Rectz, dans le Brandebourg, mort à Stettin en 1637. Il fut successivement professeur de théologie à Wittenberg et à Stettin. Ses ouvrages sont : *De Aretino et Eugenio, fabula comice descripta* (Giessen, 1606, in-8°); *Schola prophetica* (Hambourg, 1606-1612, 6 parties in-8°); *Emblemata sacra* (Francfort, 1622, in-8°); *Arbor hereticae consanguinitatis* (Strasbourg, 1623, in-4°); *Histoire ecclésiastique de Poméranie* (Stettin, 1628, in-fol.), en quatre livres, en allemand.

CRAMER (Gabriel), médecin suisse, né à Genève en 1641, mort en 1724 dans la même ville, où il pratiqua son art. Il a laissé, entre autres écrits : *Theses anatomicae, totam anatomiam epitomen complectentes* (Strasbourg, 1663, in-4°). — Son fils, Isaac CRAMER, exerça également la profession de médecin à Genève,

et publia un ouvrage intitulé *Thesaurus sacrorum curiosorum* (Genève, 1709, in-4°).

CRAMER (Jean-Jacques), théologien protestant suisse, né près de Zurich en 1673, mort dans la même ville en 1702. Il fit des voyages dans les principaux États de l'Europe, puis devint professeur d'hébreu à Zurich et de théologie à Herborn. Ses principaux écrits sont : une curieuse dissertation *De ara exteriore templi secundi* (1697, in-4°), et *Theologia Israelis* (1702, 2 vol. in-4°). — Son frère, Jean-Rodolphe CRAMER, né près de Zurich en 1678, mort en 1737, lui succéda comme professeur d'hébreu et de théologie à Zurich. Il a laissé des traités de théologie et une traduction du *Biscurim* de Moïse Maïmonide (1709, in-4°).

CRAMER (Jean-Frédéric), juriconsulte allemand, mort à La Haye en 1715. Il fut professeur de droit à Duisbourg, puis résident de Prusse à Amsterdam et précepteur du prince royal, fils de Frédéric I^{er}. Son principal ouvrage est intitulé : *Vindictia nominis germanici contra quosdam obtractatores gallos* (Berlin, 1694, in-fol.).

CRAMER (Jean-George), juriconsulte allemand, né à Leipzig en 1700, mort en 1763. Il s'acquies une grande réputation par ses cours de droit public dans sa ville natale, où il fut appelé à occuper une chaire en 1752. Ses principaux écrits sont : *Disputatio de natura et indole delictorum et panarum in causis Statuum Imperii* (Francfort-sur-l'Oder, 1728, in-4°); *Brevis introductio in historiam rerum germanicarum litterarum* (Leipzig, 1728, in-4°); *Commentarii de iuribus et prerogativis nobilitatis avitæ* (1739, in-4°), etc.

CRAMER (Gabriel), géomètre suisse, né à Genève en 1704, mort à Bagnols en 1752. Il obtint à Bâle les leçons et l'amitié des Bernoulli, professa dans sa ville natale les mathématiques et la philosophie, et fut admis à l'Académie de Berlin et à la Société royale de Londres. Son ouvrage le plus important est *l'Introduction à l'analyse des courbes algébriques* (Genève, 1750, in-4°), l'un des premiers traités de géométrie analytique, et l'un des plus estimés. On lui doit aussi des éditions des œuvres de Jean et de Jacques Bernoulli, et du *Commercium epistolicum* de Leibnitz. Il obtint, en 1731, le premier accessit au prix proposé par l'Académie des sciences de Paris sur la cause de l'inclinaison des orbites des planètes.

CRAMER (Jean-Ulrich, baron de), juriconsulte et philosophe allemand, né à Ulm en 1706, mort en 1772. Il fit ses études de droit à Marbourg, y reçut les leçons du célèbre Wolf, dont il embrassa les idées philosophiques, puis devint professeur de droit, et exerça les fonctions de juge à Wetzlar. Cramer fut créé baron par Charles VII. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Usus philosophiae wolffianæ in iure* (Marbourg, 1740, in-4°); *Opuscula* (1742-1767, 5 vol. in-8°); *Observationes juris universi* (Ulm, 1758-1772, 6 vol. in-4°); *Institutiones juris cameralis* (Ulm, 1769, in-4°).

CRAMER (Jean-André), minéralogiste allemand, né en 1710 à Quedlinbourg, mort en 1777. Il a fait d'utiles applications de la minéralogie à l'histoire naturelle et contribué aux progrès de la métallurgie en Allemagne. Ses ouvrages se distinguent par des descriptions exactes et de précieuses découvertes. Les principaux sont : *Elementa artis doctimasticæ* (1739, in-8°), traduit en anglais, en allemand et en français; *Introduction à l'exploitation des forêts, avec une description de l'art de carboniser le bois* (Brunswick, 1766, in-fol.); *Principes de métallurgie* (1774-1777), bon traité malheureusement resté inachevé.

CRAMER (Jean-André), poète et littérateur allemand, né en 1723 à Josephstadt (Saxe), mort en 1788. Il exerça diverses fonctions dans l'Eglise évangélique, fut appelé à Copenhague comme prédicateur de la cour, et nommé en 1765 professeur de théologie à l'université de la même ville. Il a rédigé, de 1759 à 1770, le *Spectateur du Nord*, recueil fait sur le modèle du *Spectateur anglais*, traduit et continué l'*Histoire universelle* de Bossuet (1748-1751, 7 vol. in-8°), annoté et traduit les *Homélies* de saint Jean Chrysostome (1748-1751, 10 vol. in-8°), donné une traduction en vers des *Psaumes* (1762-1764, 4 vol. in-8°), et composé 20 volumes de *Sermons*, ainsi que des *Poésies* (1782-1783, 3 vol. in-8°) qui lui ont assuré un rang honorable parmi les poètes lyriques de l'Allemagne.

CRAMER (Charles - Frédéric), littérateur allemand, né en 1752 à Quedlinbourg, mort en 1807. Il fit ses études à Göttingue, où il devint membre de l'*Union des poètes*, et fut nommé, en 1775, professeur de littérature à Kiel. Il s'était déjà fait connaître par plusieurs ouvrages, lorsque ses sympathies pour la Révolution française lui firent perdre sa chaire en 1794. Il vint alors à Paris, et s'y établit comme libraire-éditeur; mais le commerce lui réussit peu, et, après avoir perdu toute sa fortune, il fut forcé de revenir dans sa patrie, où il ne tarda pas à mourir. C'était un homme de beaucoup de talent et d'instruction, d'une activité infatigable; mais il se laissa trop dominer par la vivacité de son caractère et par son penchant pour tout ce qui est bizarre. Admireur passionné de Klopstock, qui lui dédia une de ses plus belles odes, il publia sur ce poète deux ouvrages : *Klopstock,*

In fragmenten aus Briefen von Tello an Elisa Klopstock, peint dans des fragments des lettres de Tello à Elisa; Hambourg, 1777, 2 vol.); *Klopstock, Er und über ihn*. (*Klopstock, lui et sur lui*; Hambourg, 1779-1792, 5 vol.). Il a raconté les circonstances de son séjour à Paris dans les ouvrages suivants : *Journal de Paris* (Paris, 1800, 2 vol.); *Individualités de Paris* (Amsterdam, 1806-1807, 2 vol.); *Vues de la capitale de l'empire français*, en collaboration avec Pinkerton et Mercier (Amsterdam, 1807, 2 vol.). On lui doit aussi un *Dictionnaire français-allemand et allemand-français* (Brunswick et Paris, 1805, 2 vol.), ainsi que des traductions françaises d'ouvrages allemands, et des traductions allemandes d'ouvrages français et anglais.

CRAMER (Charles-Gottlob), romancier allemand, né à Pödelitz (Thuringe) en 1758, mort en 1817. Il a composé, depuis 1782 jusqu'à sa mort, une quarantaine de romans pleins d'aventures bizarres, et qui, pour ce motif, obtinrent, à leur apparition, un succès populaire. Les seuls qui méritent d'être cités sont *Erasmus Schleicher* (1789, 4 vol.), et le *Pauvre George*, traduit en français par A. Duval (1801, 2 vol. in-12).

CRAMER (André - Guillaume), savant juriconsulte et philologue danois, frère du précédent, né à Copenhague en 1763, mort en 1833. Il fut professeur de droit et premier bibliothécaire de l'université de Kiel. Il a laissé de bons ouvrages sur les origines du droit romain, entre autres : *De vita et legislatione Vespasiani* (1785); *De juris Quiritium et civitatis discrimine* (1803). Parmi ses ouvrages de philologie, on remarque : *Ciceronis Orationum pro Scaro partes ineditæ, cunctischoitiis* (1816); *Vita Div. Augustini* (1832), tirée d'un ancien manuscrit, etc.

CRAMER (Jean-Baptiste), célèbre pianiste allemand, né à Mannheim le 24 février 1771, mort à Kensington, près de Londres, le 16 avril 1858. Il suivit, fort jeune, son père en Angleterre, et eut pour premier maître un professeur obscur nommé Benser, qu'il délaissa au bout de trois ans pour suivre les leçons de Schreäfer. Enfin, vers 1783, Cramer eut le bonheur de recevoir pendant un an les leçons de Clementi. Après le départ de cet illustre maître, Cramer continua seul son éducation musicale, en s'assimilant les œuvres de Bach, Hændel et autres modèles. A treize ans, sa réputation comme pianiste était déjà si bien établie qu'il fut invité à jouer dans plusieurs concerts publics, et ravit l'auditoire par la netteté et la facilité de son exécution. Quelques années après, il parcourut le continent, et, dans toutes les grandes villes où il se fit entendre, il excita l'admiration générale. En 1791, il retourna en Angleterre, et s'y livra à l'enseignement du piano; puis il fit un voyage à Vienne, passa en Italie et revint en Angleterre reprendre ses travaux. En 1832, Cramer s'établit à Paris, et y séjourna plusieurs années. Mais Londres le rappela de nouveau en 1845, et il se fixa définitivement à Kensington jusqu'à sa mort.

Cramer a su réunir la double palme du virtuose et du compositeur. Ses œuvres comprennent cent cinq sonates de piano, sept concertos avec orchestre, trois duos à quatre mains, deux duos pour piano et harpe, un quintette pour piano, violon, alto, basse et contre-basse, deux œuvres de nocturnes, deux suites d'études et une multitude de morceaux détachés. Toutes ces compositions méritent, à des degrés différents, l'attention des artistes; mais le diamant de son œuvre, c'est sa collection d'études, un vrai écorce de chefs-d'œuvre qu'on ne se lassera jamais d'étudier. Comme virtuose, Cramer brillait surtout dans l'adagio, et par ses nuances du son. Son jeu était d'une inexprimable délicatesse, et sa manière différait essentiellement du toucher de tous les autres grands pianistes. Le nom de Cramer restera éternellement dans les annales du piano.

CRAMER (Jean-Antoine), l'un des philologues les plus distingués de l'Angleterre, né en 1793 à Millœdi en Suisse, mort à Brighton en 1848. Il fut amené jeune encore en Angleterre, où il fit ses études de théologie, et devint, en 1822, pasteur à Binfey, dans le comté d'Oxford. Plus tard il fut nommé principal du collège de New-Inn-Hall, qui faisait partie de l'université d'Oxford, et orateur public de cette même université. Enfin, en 1842, il obtint la chaire d'histoire moderne. Il s'est occupé surtout de l'histoire ancienne, de la topographie, et s'est appliqué à rechercher dans les bibliothèques des manuscrits inédits. Ses travaux lui ont acquis une grande réputation; on vante surtout les suivants : *Dissertation on the passage of Hannibal over the Alps* (1820), où il cherche à déterminer l'endroit où le général carthaginois a franchi les Alpes; *Description de l'Italie ancienne* (1826, 2 vol.); *Description de la Grèce ancienne* (1828, 3 vol.); *De l'Asie Mineure* (1832, 2 vol.); *Anecdota græca manuscriptorum bibliothecæ ozoniensis* (1834, 4 vol., 3^e édit.); *Anecdota græca e manuscriptis bibliothecæ regiæ parisiensis* (1839-1841, 4 vol.); *Catenæ græcorum Patrum in Novum Testamentum* (1839-1841, 7 vol.).

CRAMÉRIE s. m. (kra-mé-ri). Entom. Genre de diptères de la famille des caliptérées, comprenant une seule espèce.

CRAMIGNOLE s. f. (kra-mi-gno-le; gn mil.).

Sorte de couvre-chef autrefois usité en Allemagne : *Bourgmestre, bailli, échevins, tous roides, gourmes, empesés, endimanchés de velours et de damas, encapuchonnés de CRAMIGNOLS de velours noir à grosses houpes de fil d'or de Chypre*. (V. Hugo.)

CRAMINÉ, ÉE (kra-mi-né) part. passé du v. *Craminer* : *Peaux CRAMINÉES*.

CRAMINER v. a. ou tr. (kra-mi-né). Techn. Fouler et amollir, en parlant des peaux que l'on veut tanner : *CRAMINER des peaux*. Il Étirer sur le chevalet, en parlant des mêmes peaux.

CRAMMER (Thomas), archevêque de Cantorbéry. V. CRAMMER.

CRAMOISI s. m. (kra-moi-zi — espag. *carmesi*, portugais *carmesim*, italien *chermisi*, de l'arabe *karmesit*, cramoisi, dérivé lui-même de *kermes*). Techn. Couleur rouge foncé : *Une étoffe teinte en CRAMOISI. On extrait du goudron de houille un beau CRAMOISI. Mes bordures de fraisières, de violettes, de thym et de primevères, étaient toutes diaprées de vert, de blanc, de bleu et de CRAMOISI*. (B. de St-P.)

... Certaine bourgeoisie, à qui la mode est douce, Pour être en cramoisi fit défaire une housse.

BOUSSAULT.

Il *En cramoisi*, Se dit d'un procédé particulier, pour donner à la teinture plus de consistance et d'éclat : *Teindre en CRAMOISI*.

— Pop. *En cramoisi*, Dans la perfection : *Il est sot, il est laid en CRAMOISI*. Il Ne se dit qu'en mauvaise part.

— **Encycl.** Techn. La cochenille est une des substances tinctoriales les plus importantes, puisque c'est avec elle que l'on colore la laine et la soie en *cramoisi* et en écarlate. On fixe, pour le *cramoisi* fin, la matière colorante de la cochenille au moyen de l'alun et du tartre, et même d'une composition d'étain. Pour l'écarlate, on se sert de la composition d'étain et du tartre.

CRAMOISI, IE adj. (kra-moi-zi — de *cramoisi*, subst.). Se dit de la couleur appelée cramoisi : *Couleur CRAMOISIE. Étoffe CRAMOISIE. Toute sa chambre était tendue d'étoffe turque de couleur CRAMOISIE et brochée en fleurs d'or*. (Alex. Dum.)

— Fam. Tout à fait rouge de honte ou d'émotion : *Il devint CRAMOISI. Tout CRAMOISI, je demande encore une monture et ie m'enfuis avec*. (A. Karr.)

— s. f. Hortic. Anémone à peluche.

— Gramm. Bien que ce mot soit primitivement un substantif masculin, il varie quand il est employé adjectivement, et sort par conséquent de l'analogie des mots *paille*, *feuille morte*, *orange*, qui restent toujours invariables, même quand ils sont pris adjectivement pour marquer une couleur : *De la soie CRAMOISIE*.

CRAMOISIÈRE s. f. (kra-moi-ziè-re). Hortic. Variété de poire.

CRAMOISY, nom d'une célèbre famille d'imprimeurs français qui vivaient à Paris pendant le XVII^e siècle. Les plus célèbres sont : Sébastien CRAMOISY, né à Paris en 1583, mort en 1669. Il fut échevin, administrateur des hôpitaux, enfin le premier directeur de l'imprimerie royale, établie au Louvre par Louis XIII en 1640. Il a édité notamment les *Historiæ Francorum scriptores*, de Duchesne (1636, 5 vol. in-fol.). — Claude et Gabriel CRAMOISY, ses deux frères, se distinguèrent aussi par leurs belles éditions.

CRAMOND, petite ville d'Ecosse, comté et à 8 kilom. N.-O. d'Edimbourg, sur l'Anon, près de son embouchure dans le golfe de Forth; 2,000 hab. Usines pour la fonte du fer; acier, charbon de terre. Le port de cette petite ville fut fréquenté par les Romains, qui ont laissé dans les environs des traces de leur séjour. Patrie de Law.

CRAMPE (kran-pe — V. l'étym. de *crampon*). Pathol. Contraction spasmodique et douloureuse de certains muscles : *La CRAMPE se fait particulièrement sentir dans les muscles du mollet*. (Chomel.)

Les gens de votre trempe, Quand il faut s'éveiller, ont rarement la crampe.

CORNÉILLE.

Il *Crampe d'estomac*, Constriction subite et douloureuse qui se produit dans les parois de l'estomac. Il *Crampe de poitrine*, Constriction douloureuse du thorax, appelée aussi ANGINE DE POITRINE. Il *Crampe des certains*, Purulysie incomplète du pouce et de l'index, qui les rend impropres à retenir et à diriger la plume.

— Argot. Action de décamper, de s'enfuir, de s'évader, sans doute par allusion à la manière connue de soulager une crampe au mollet en étirant sa jambe : *Quelle bonne sorque pour une CRAMPE! [Quelle bonne nuit pour une évation!]* (V. Hugo.) Il *Tirer sa crampe*, S'enfuir, s'évader, décamper : *Puisque tu TIRES TA CRAMPE, dis-nous ton événement*. (Balz.) Il n'est dit aussi CRAMPRE.

— Mar. Crampon à deux pointes parallèles. Il *Crampe à chambrière*, Pièce de fer qui maintient le mât sur ses tins, pendant qu'on le travaille.

— Techn. Pièce de cuir pour attacher la gaine des pistolets à la selle d'un cheval.

— Ichtyol. Nom vulgaire de la torpille, à cause des secousses électriques qu'elle donne à ceux qui la touchent.

— **Encycl. Méd.** La *crampe*, rigidité douloureuse, subite et passagère, diffère essentiellement d'une simple douleur; elle s'accompagne d'une nodosité qui se forme dans l'épaisseur des fibres musculaires, et qui est l'indice d'une contraction spasmodique du muscle. La jambe, le pied, le menton et les membres supérieurs sont les sièges les plus habituels de la *crampe*.

La *crampe* est essentielle ou symptomatique. La *crampe* essentielle a pour origine une fausse position d'un membre ou une fatigue considérable; elle se produit souvent la nuit pendant le sommeil. La *crampe* symptomatique peut dépendre de la compression d'un nerf; telles sont les *crampes* de la grossesse occasionnées par la compression du plexus sacré sous la masse de l'utérus gravide. Elle dépend aussi d'une excitation du système nerveux central produite par certains poisons; c'est dans ce sens qu'agit le choléra. On observe encore des *crampes* singulières occupant l'index et le pouce, et se montrant chez les personnes qui écrivent beaucoup; on les appelle *crampes des écrivains*, et elles paraissent résulter de la fatigue des muscles employés à tenir la plume.

Plus improprement, on donne le nom de *crampe d'estomac* à une douleur qui se produit subitement vers la région épigastrique et qui rappelle la sensation d'une *crampe*; la *crampe d'estomac* n'est autre chose que la gastralgie ou cardiaque.

Le traitement de la *crampe* est des plus simples: le massage, les frictions excitantes, ou une simple application d'anneaux et de chauxnettes métalliques suffisent à faire disparaître les *crampes* essentielles et même à en prévenir l'apparition.

— **Crampe de poitrine.** On désigne ainsi la douleur vive qui accompagne l'angine de poitrine. V. ANGINE.

— **Art vétér.** Les *crampes*, chez les animaux, sont des contractions subites, involontaires et douloureuses des muscles des membres, et surtout des membres postérieurs. La *crampe* du cheval paraît être connue depuis longtemps. Baileyl, Garsault, Lafosse en ont fait mention dans leurs écrits. M. Prévost, de Genève, qui a fait une étude particulière des membres de *crampes* dans le cheval: celles qui se font constamment remarquer à la suite d'un repos très-prolongé, et dont la durée est de quelques instants; celles dont la durée est de quelques jours et qui disparaissent complètement; enfin celles qui se renouvellent à des époques plus ou moins éloignées, mais dont la durée est de quelques minutes, quelquefois de plusieurs heures. Les deux premières espèces sont caractérisées par un état de contraction du membre, qui semble n'être plus que d'une seule pièce. Les muscles sont tendus, mais sans chaleur, sans douleur et sans engorgement. Lorsque le cheval marche, la pince du sabot traîne sur le sol; et lorsqu'il s'arrête, il est obligé de reculer pour s'appuyer sur le membre malade. Chez quelques chevaux, la roideur du membre disparaît après vingt ou trente pas; chez d'autres, au contraire, elle est interrompue par des contractions spasmodiques, qui font que l'animal marche en sautilant. Les symptômes sont les mêmes dans les *crampes* de la troisième espèce; seulement ces *crampes* durent peu, disparaissent dans l'exercice, pour reparaitre pendant le repos.

Malgré les recherches les plus minutieuses, M. Prévost n'a pu découvrir la cause de cette maladie, et pour quoi les membres postérieurs y sont plus sujets que les antérieurs. Le traitement des *crampes* consiste en affusions froides sur le membre tendu, que l'on frictionne ensuite en faisant marcher le cheval. M. Prévost emploie les embrocations émoullentes anodines avec l'huile camphrée opiacée, appliquées trois fois par jour; et dès que les symptômes ont diminué d'intensité, il fait également trois fois par jour des frictions avec un liniment composé de parties égales d'huile d'olive et d'eau-de-vie, et il termine par des frictions avec l'alcool savonneux (500 grammes d'alcool et 50 de savon râpé). Si ces moyens restent sans résultat, on peut encore obtenir la guérison en appliquant un appareil compressif, formé avec une bande de toile de la largeur de trois doigts, entourant et comprimant pendant trois heures le membre malade, au-dessus et au-dessous du siège de la douleur.

— **CRAMPER** v. n. ou intr. (kran-pé — rad. *crampe*). Argot. Tirer sa *crampe*, décamper, s'enfuir, s'évader.

— **Se cramper** v. pr. Argot. Se cramponner.

— **CRAMPILLÉ, ÉE** (kran-pi-llé; il mll.) part. passé du v. Se *crampiller*: Fil *CRAMPILLÉ*.

— **CRAMPILLER (SE)** v. pr. (kran-pi-llé; il mll. — V. l'étym. de *crampon*). Se mêler, se tortiller, en parlant du fil de chanvre en écheveau. Il Peu usité.

— **CRAMPON** s. m. (kran-pon — Anc. haut allem. *chrapfo*, *crampon*, qui avait donné le fr. *crampi*, courbé, crochu, et semble se rattacher à la même racine que le gr. *kamptos*, qui a la même sens que *crampi*). Techn. Pièce de métal recourbée, servant à lier ou à saisir fortement: Les *barbares* de Totila ruindrent diverses parties du Colisée, afin de s'emparer

des *CRAMPONS* de bronze qui liaient les pierres. (H. Bayle.)

— **Pop.** Personne ennuyeuse par son assiduité, et dont on a peine à se défaire.

— **Art milit.** *Crampon d'assaut* ou *chardon*, Crochet que les soldats attachaient autrefois à leur chaussure, avant de monter à l'assaut, ou qu'ils enfonçaient dans les murs pour y fixer leurs échelles.

— **Blas.** Meuble qui figure un *crampon* d'assaut.

— **Constr.** Bande de fer plat dont on entoure quelquefois les cheminées en briques, pour les empêcher de crever. Il On dit aussi *EMBRASSURE* et *CRINTURE*.

— **Chem.** de fer. Morceau de fer plat terminé en pointes, avec lequel on fixe provisoirement un coussinet sur la traverse, lorsque le boulon a cassé dans le trou.

— **Techn.** Partie recourbée que les maréchaux pratiquent sur les fers à glace. Il Gâche de targe. Il Fil de fer avec lequel l'orfèvre maintient au contact les pièces qu'il veut souder.

— **Typogr.** Nom donné à de petites bandes de fer ou de cuivre qui sont fixées à la table de la presse, et sont destinées à recevoir les bandes et à faire glisser le patin contre le bois. La tige de ces pièces est à section carrée, polygonale, prismatique ou légèrement conique, sur une certaine longueur; elle se termine par un tronc de pyramide effilé. La tête, dont la forme est celle d'un solide d'égalité résistance, a environ 0 m. 03 de longueur, 0 m. 015 de largeur et 0 m. 020 de hauteur. La longueur totale d'un *crampon* est en moyenne de 0 m. 13, et son poids, dans ces conditions, est de 0 kilogramme. 3. Les *crampes* placés à l'intérieur de la voie résistent au soulèvement que produisent les mouvements de lacet de la machine, et par suite à l'effort de traction engendré par la tendance qu'a le rail à se déverser du dedans au dehors. Le frottement de ces pièces contre les fibres du bois doit faire équilibre à cette force; il en serait du moins ainsi si les choses se passaient selon les données de la théorie; mais l'espèce de coingage et de glissement du patin sur la tête, qui a lieu à chaque soulèvement, ébranle ces pièces et leur donne un jeu nuisible à la stabilité de la voie. Les *crampes* placés à l'extérieur font l'effet de butées; ils résistent seulement aux efforts horizontaux; leur ébranlement est moins dangereux que celui des *crampes* intérieurs. Pour éviter à ces ébranlements, on a cherché sur quelques lignes à diminuer le bras de levier des efforts qui agissent sur les *crampes*, principalement près des joints des rails. A cet effet, on a fixé les *crampes* dans une entaille faite au patin, de façon à rapprocher les points résistants de la ligne qui passe par le centre de gravité de la puissance. Pour augmenter la résistance des *crampes*, on a encore employé des bagues en acier enfoncées dans la traverse. Ce système a été appliqué avec avantage par M. Debrière sur certaines parties du chemin de fer du Bourbonnais.

— **Encycl. Chem.** de fer. Les rails américains ou de Vignolles, ainsi que ceux de Brunel, que l'on emploie pour l'établissement de la voie des chemins de fer, sont fixés à la traverse ou à la longrine, sur laquelle ils reposent directement, au moyen de *crampes* de fer, dont la tête serre le patin contre le bois. La tige de ces pièces est à section carrée, polygonale, prismatique ou légèrement conique, sur une certaine longueur; elle se termine par un tronc de pyramide effilé. La tête, dont la forme est celle d'un solide d'égalité résistance, a environ 0 m. 03 de longueur, 0 m. 015 de largeur et 0 m. 020 de hauteur. La longueur totale d'un *crampon* est en moyenne de 0 m. 13, et son poids, dans ces conditions, est de 0 kilogramme. 3. Les *crampes* placés à l'intérieur de la voie résistent au soulèvement que produisent les mouvements de lacet de la machine, et par suite à l'effort de traction engendré par la tendance qu'a le rail à se déverser du dedans au dehors. Le frottement de ces pièces contre les fibres du bois doit faire équilibre à cette force; il en serait du moins ainsi si les choses se passaient selon les données de la théorie; mais l'espèce de coingage et de glissement du patin sur la tête, qui a lieu à chaque soulèvement, ébranle ces pièces et leur donne un jeu nuisible à la stabilité de la voie. Les *crampes* placés à l'extérieur font l'effet de butées; ils résistent seulement aux efforts horizontaux; leur ébranlement est moins dangereux que celui des *crampes* intérieurs. Pour éviter à ces ébranlements, on a cherché sur quelques lignes à diminuer le bras de levier des efforts qui agissent sur les *crampes*, principalement près des joints des rails. A cet effet, on a fixé les *crampes* dans une entaille faite au patin, de façon à rapprocher les points résistants de la ligne qui passe par le centre de gravité de la puissance. Pour augmenter la résistance des *crampes*, on a encore employé des bagues en acier enfoncées dans la traverse. Ce système a été appliqué avec avantage par M. Debrière sur certaines parties du chemin de fer du Bourbonnais.

— **Encycl. Chem.** de fer. Les rails américains ou de Vignolles, ainsi que ceux de Brunel, que l'on emploie pour l'établissement de la voie des chemins de fer, sont fixés à la traverse ou à la longrine, sur laquelle ils reposent directement, au moyen de *crampes* de fer, dont la tête serre le patin contre le bois. La tige de ces pièces est à section carrée, polygonale, prismatique ou légèrement conique, sur une certaine longueur; elle se termine par un tronc de pyramide effilé. La tête, dont la forme est celle d'un solide d'égalité résistance, a environ 0 m. 03 de longueur, 0 m. 015 de largeur et 0 m. 020 de hauteur. La longueur totale d'un *crampon* est en moyenne de 0 m. 13, et son poids, dans ces conditions, est de 0 kilogramme. 3. Les *crampes* placés à l'intérieur de la voie résistent au soulèvement que produisent les mouvements de lacet de la machine, et par suite à l'effort de traction engendré par la tendance qu'a le rail à se déverser du dedans au dehors. Le frottement de ces pièces contre les fibres du bois doit faire équilibre à cette force; il en serait du moins ainsi si les choses se passaient selon les données de la théorie; mais l'espèce de coingage et de glissement du patin sur la tête, qui a lieu à chaque soulèvement, ébranle ces pièces et leur donne un jeu nuisible à la stabilité de la voie. Les *crampes* placés à l'extérieur font l'effet de butées; ils résistent seulement aux efforts horizontaux; leur ébranlement est moins dangereux que celui des *crampes* intérieurs. Pour éviter à ces ébranlements, on a cherché sur quelques lignes à diminuer le bras de levier des efforts qui agissent sur les *crampes*, principalement près des joints des rails. A cet effet, on a fixé les *crampes* dans une entaille faite au patin, de façon à rapprocher les points résistants de la ligne qui passe par le centre de gravité de la puissance. Pour augmenter la résistance des *crampes*, on a encore employé des bagues en acier enfoncées dans la traverse. Ce système a été appliqué avec avantage par M. Debrière sur certaines parties du chemin de fer du Bourbonnais.

— **Blas.** En armoiries, le *crampon* est un meuble de l'écu assez semblable à un Z aiguisé aux deux extrémités. Il représente l'instrument que les gens de guerre portaient lorsqu'ils allaient à l'escalade, et qu'ils plantaient dans la muraille pour y attacher leurs échelles de corde. Ils en fixaient aussi à leur chaussure.

Voici les armes des familles qui portent un *crampon* sur leurs écus:

— **Sotera**, au Rhin: de gueules, au *crampon* d'argent. — **Gaelen**: de gueules, à trois *crampes* d'argent. — **Bayra**, dans le Tyrol: écartelé aux 1 et 4 d'azur, au *crampon* d'argent posé en bande, aux 2 et 3 d'argent coupé de gueules, à une étoile à huit rais coupée de l'un en l'autre; sur le tout de gueules au coupé de trois pièces d'or, sommé de deux proboscides adossés d'argent. — **Mester**: de gueules à trois *crampes* enroulées d'or. — **Bidenfeldt**: de sable, au *crampon* d'argent mis en fasce. — **Schenck von Winterstern**: d'argent, au *crampon* de sable, posé en barre; écartelé d'azur à trois pommes de pin d'or. — **Hagen**, en Allemagne: d'or, à trois *crampes* mal ordonnées de sable. — **Schneltingen**: d'argent, au *crampon* posé en bande de gueules, à la bordure du même. — **Roye de Wichem**, aux Pays-Bas: écartelé aux 1 et 4 de gueules à trois pals de vair, au chef d'or chargé d'un chevron du champ, qui est de Châtillon; aux 2 et 3 de gueules, au *crampon* d'argent, au marteau de sable emmanché d'or et couronné du même, le manche brochant sur le *crampon*, qui est de Wichem; sur le tout de gueules, à la bande d'argent, qui est de Roye.

— **CRAMPONNANT** (kran-po-nan) part. prés. du v. *Cramponner*: Un *noyé* se *CRAMPONNANT* à la perche qu'on lui tend.

— **CRAMPONNANT, ANTE** adj. (kran-po-nan, an-te — rad. *cramponner*). Bot. En forme de *crampon*: Les racines *CRAMPONNANTES* des lichens.

— **CRAMPONNÉ, ÉE** (kran-po-né) part. passé du v. *Cramponner*. Attaché avec un *crampon*; fortement fixé: Un *singe* *CRAMPONNÉ* à une branche.

— **Fig.** Qui tient fortement à quelque chose, qui ne s'en sépare que difficilement: Être *CRAMPONNÉ* à la vie.

— **Fam.** Avoir l'âme *cramponnée* au corps, Avoir la vie très-dure. Il On dit plutôt *CHÉVILLÉ* AU CORPS.

— **Blas.** Se dit des pièces courbées en *crampes* ou portant une demi-potence à leur extrémité: *Pièce* *CRAMPONNÉE*. *Bridieu*: D'azur, à une *macle* *CRAMPONNÉE* à double par le haut d'or, accompagné de trois étoiles du même. — *L'échec* de Hamin, en Allemagne: D'azur, à une *potence* *CRAMPONNÉE* à sénestre, croisonnée *potencée* à dextre d'or. — *Waconsains*, en Picardie: D'or, à trois *cœurs* de gueules posés en bande, écartelés d'argent à trois *macles* *CRAMPONNÉES* par en bas de sable. — *D'Amiguet* de Vernon: Écartelé, au 1 de gueules, à une *épée* d'argent; au 2 d'azur, à une *croix* d'or *CRAMPONNÉE* double en chef et en pointe; au 3 d'azur, à une *ancre* d'or; au 4 d'or, à un *cog* de sable. — *Odyniec*, en Pologne: D'azur, à une *croix* alaisée d'argent, le haut en forme de dard, le pied *CRAMPONNÉ* en remontant à dextre vers le chef.

— **CRAMPONNER** v. a. ou tr. (kran-po-né — rad. *crampon*). Lier avec un *crampon*: *CRAMPONNER* des pierres. *CRAMPONNER* les pièces d'une charpente.

— **Techn.** Recourber en *crampes*, en parlant d'un fer à cheval: *CRAMPONNER* un fer. Il Ferrer avec des fers à *crampon*: *CRAMPONNER* un cheval.

— **Se cramponner** v. pr. Se lier à l'aide de *crampes*: Le *lierre* se *CRAMPONNE* aux troncs des arbres.

— **Par ext.** S'attacher fortement: Et la *voiture* de fendre l'air, et chacun de se *CRAMPONNER* à son voisin. (G. Sand.)

— **Un homme qui se noie** aux roseaux se *cramponne*. PONSARD.

— **Fig.** Se fixer fortement; s'efforcer de n'être pas séparé de quelqu'un ou de quelque chose: SE *CRAMPONNER* à une idée. *Antonelli* est un *parvenu*, et comme tous les *parvenus* il se *CRAMPONNE* à sa *gandeur* d'emprunt. (Mme L. Colet.)

Chez vous je suis venu, sur la foi des traités, Et me *cramponne* à vous, mon cher, si vous sortez. C. DELAVIGNE.

— **CRAMPONNET** s. m. (kran-po-né — dimin. de *crampon*). Techn. Petit *crampon*. Il Pièce de fer dans laquelle se meut le pêne d'une serrure, d'une targe, etc. On l'appelle aussi *PICOLET*.

— **CRAMPTON** (Thomas-Russell), célèbre ingénieur et mécanicien anglais, né à Broadstairs (comté de Kent) en 1816. Il s'établit à Londres comme ingénieur civil, s'occupa d'une façon toute particulière du système de traction des chemins de fer et inventa la locomotive connue sous le nom de *machine Crampton*, laquelle est aujourd'hui d'un usage général dans les deux mondes. Ce qui distingue plus particulièrement cette locomotive à six roues, avec des essieux extrêmement écartés, c'est que les roues motrices sont placées à l'arrière et non pas au milieu, comme dans les machines ordinaires. Cette disposition permet de leur donner un plus grand diamètre (on est allé jusqu'à 2 m. 40, 2 m. 80) et par suite d'obtenir de plus grandes vitesses. C'est grâce à des locomotives de ce système, qui donnent une vitesse normale de 75 à 80 kilom. à l'heure, et avec lesquelles on peut obtenir sans danger des vitesses de 110 à 120 kilom., qu'on a pu établir en France les trains express proprement dits. En 1848, dit le rapport du jury de l'Exposition universelle de 1855, l'achèvement des embranchements du littoral, en imprimant une accélération nouvelle aux communications avec l'Angleterre, nécessitait l'établissement de trains express, réclamés d'ailleurs par l'administration des postes. La Compagnie du Nord n'hésita pas, pour satisfaire à cette nécessité, à créer un matériel de traction spécial et à remanier le matériel existant. Elle commanda, sur les plans de M. Crampton, que personne n'avait encore adoptés pour un service régulier, des machines susceptibles d'une grande vitesse. Le succès des trains express sur la ligne postale de Calais devait entraîner une accélération générale de la marche des voyageurs. La Compagnie se mit en demeure d'y pourvoir en modifiant ses quatre-vingt-dix-huit premières machines à voyageurs. Depuis lors, le public s'est habitué à faire en douze heures le trajet de Londres à Paris, et en quinze heures celui de Paris à Cologne. A l'Exposition universelle de Londres, en 1851, la locomotive Crampton obtint la grande médaille. Lors de l'Exposition universelle de 1855, l'habile ingénieur fut mis hors concours et reçut la croix de la Légion d'honneur. Inspiré par la pensée qui lui avait fait imaginer les trains express pour mettre la France

et l'Angleterre en relations plus intimes, M. Crampton reprit, en 1851, le projet de l'établissement d'un télégraphe sous-marin entre Douvres et Calais, au moment où il était jugé inexécutable, et mena, comme on sait, son entreprise à bonne fin. Deux ans plus tard, il fut appelé à Berlin pour y exécuter de grands travaux hydrauliques. Depuis son retour en Angleterre, l'éminent ingénieur a été chargé de travaux considérables de génie civil, et a tracé entre Londres et Douvres une route directe, destinée à faciliter les relations de la France et de la Grande-Bretagne.

— **CRAN** s. m. (kran — wallon *cran*, lombard *crena*, piémontais *cran*, pays de Coire *crenna*, du latin *crena*, mot qui se trouve dans Plin. Il faut aussi prendre en considération le bas allemand *karn*, entaille, bavares *krinnen*. *Crena*, dans Plin, est une leçon douteuse; mais les langues romanes, qui ont ce mot, ajoutent quelque autorité au texte. Quoi qu'il en soit, les termes rapprochés plus haut se rapportent sans doute à la racine sanscrita *gar*, *car*, *kar* ou *kart*, couper, blesser). Entaille faite sur un objet pour en accrocher un autre: Le pêne d'une serrure est muni d'un ou de plusieurs *CRANS* sur lesquels mordent les dents de la clef. Une crémaillère de bibliothèque porte des *CRANS* qui permettent de hausser et de baisser les rayons.

— **Fam.** Monter, hausser, avancer d'un *cran*; descendre, baisser d'un *cran*, Gagner, perdre en importance ou en valeur: Voilà votre frère monté d'un *CRAN*. (Mme de Sév.) Il est de notre intérêt que notre chef passe, alors chacun, dans notre bureau, avance d'un *CRAN*. (Bulz.)

Mon amour veut compter des cœurs d'un plus [haut rang; Je prends un vol plus fier et suis haussé d'un *cran*. REGNARD.

Il Monter, baisser à son *cran*, Ajuster à son niveau, accommoder à ses vus: Chacun des courtisans monte la politique à la BAISSE à son *CRAN*. (De Retz.)

— **Pop.** Lâcher d'un *cran*, Planter là, abandonner subitement: Si tu m'ennuies, je te LÂCHE d'un *CRAN*.

— **Mar.** Mettre un vaisseau en *cran*, Le mettre en carène, le radoub.

— **Artill.** Entailles pratiquées sur le bourrelet d'une bouche à feu et à la plate-bande de la culasse, pour déterminer la ligne de visée. Il Points d'arrêt de la hausse d'une mire fixée à une arme de précision.

— **Techn.** Morceau d'étoffe que le tailleur ajuste au derrière d'un habit. Il Chacun des deux enfoncements pratiqués sur le pourtour de la noix d'une arme à feu, et dans lesquels s'engorge le bec de la gâchette quand on tire le chien en arrière. Il *Cran* de repos, Celui qui sert à mettre le chien au repos. Il *Cran* du bandé, Celui qui sert à armer le chien.

— **Typogr.** Petite entaille pratiquée au pied de chaque lettre, dans la force du corps, pour indiquer à l'ouvrier compositeur le sens dans lequel il doit la tourner quand il la place dans le composeur, ou pour quelque autre usage: Souvent, pour distinguer deux caractères du même corps, mais d'ail différent, on dont la fonte n'est pas la même, on ajoute un ou deux *CRANS*, que l'on place soit dans le haut, soit dans le bas de la lettre; c'est pour exprimer cette particularité que l'on dit: Onze deux *CRANS*, Onze trois *CRANS*, etc.

— **Métall.** Défaut d'un métal mal forgé ou mal étiré.

— **Art vétér.** Nom donné aux replis du palais du cheval, où il est d'usage de les saigner dans certains cas.

— **Agric.** Nom du tuf calcaire dans quelques localités.

— **CRANACH** ou **KRANACH**, ville de Bavière, cercle de la haute Franconie, ch.-l. du district de son nom, à 36 kilom. N.-O. de Bayreuth; 3,500 hab. Collège, houblons, draps, chanvre, vins. Commerce de bois et d'ardoises. Patrie du peintre Lucas de Cranach.

— **CRANACH** ou **KRANACH** (Lucas DE), dit l'Ancien, peintre et graveur allemand, né à Cranach, près de Bamberg, en 1472, mort à Weimar en 1553. C'est aux *Études sur l'Allemagne*, livre remarquable de M. Alfred Michiels, que nous empruntons la plupart des détails intéressants et nouveaux que les biographes de Cranach semblent avoir ignorés. La famille de ce maître célèbre se nommait Sunder et non Muller, comme on le dit; et c'est en revenant de son voyage dans les Flandres qu'il prit le nom de son pays. Il était alors (1502) fort connu déjà, et l'électeur de Saxe, Frédéric le Sage, en lui donnant un appartement dans son propre palais de Wittenberg, en le comblant d'honneurs et de richesses (il l'avait fait gentilhomme de la chambre avec une grosse pension), ne fit que consacrer la vogue dont il jouissait. En 1509, dit M. Michiels, sur l'ordre de Frédéric, notre artiste parcourut de nouveau les Pays-Bas. Il fit à Malines le portrait du futur empereur Charles-Quint, alors âgé de neuf ans. Tout le monde l'accueillit avec respect et admiration. Mais, en ce dernier voyage, il ne fit que passer. Il lui fallut revenir vite, se préparer au pèlerinage que fit à Jérusalem l'électeur Frédéric. Ce voyage dura dix ans. Les mémoires du temps affirment qu'au retour l'artiste montra les belles

choses qu'il avait peintes ou dessinées. Ces trésors, par malheur, sont tout à fait perdus.

Nommé bourgmestre en 1519, Cranach se lia, cette même année, d'une étroite amitié avec Martin Luther, dont il fit plusieurs portraits restés célèbres. Frédéric le Sage venait de mourir. Cranach trouva un ami non moins sympathique dans son successeur, Jean le Persévérant. Mais il aimait surtout Frédéric le Magnanime, qui était monté sur le trône après la mort de Jean, et il le lui prouva magnifiquement en le suivant de prison en prison, quand la bataille de Mühlberg (1547) l'eut fait victime de Charles-Quint et du « farouche » duc d'Albe. En 1552 seulement, le prince, redevenu libre, put faire son entrée à Weimar, ayant Cranach à sa droite. Mais déjà bien vieux alors, l'artiste ne put jouir longtemps de la haute faveur que lui avait méritée cet admirable dévouement, et la mort vint le ravir à l'admiration de tous; il avait quatre-vingt-un ans. Citons l'excellente appréciation de M. Alfred Michiels : « Cranach a une foule de rapports, dit notre historien, avec Dürer, surtout pour ce qui concerne la libre intelligence de la nature, et la manière fine et légère d'appliquer le coloris, tout en obtenant des tons vigoureux. Cependant l'énergie grandiose, le sérieux profond du dernier sont remplacés chez lui par une sérénité naïve et enfantine, aussi bien que par une grâce suave et presque timide. C'est le Raphaël de l'école allemande. Rien de plus délicat, de plus attrayant que ses bons tableaux. La nature lui avait donné une âme tout à fait poétique, et le sentiment de la beauté ne le quitte jamais. Ses têtes ont souvent une expression d'une finesse étonnante; c'est dire qu'il brille surtout dans les visages de femmes. Il a peint avec une rare habileté, avec un charme extraordinaire quelques têtes de courtisanes. L'astuce, l'amour du plaisir, la versatilité du caractère y sont parfaitement rendus. Ses *Filous*, qu'on voit à Berne, me semblent une merveille d'élégance. Il a aussi trouvé dans le monde fantastique les sujets de plusieurs chefs-d'œuvre. »

Son œuvre est immense : le premier morceau qu'il a signé est sans doute le *Martyre de sainte Catherine*, portant le millésime 1506, et qui se trouve aujourd'hui dans l'église de Tempelhof, près de Berlin. A Wittenberg, il y a deux belles pages : à l'hôtel de ville, les *Dix commandements*, daté de 1516; dans la cathédrale, au-dessus du maître-autel, une immense composition qui se divise en trois tableaux : dans le premier, la *Cène*; dans le second, le *Baptême*, administré par Melancthon; dans le troisième, enfin, la *Confession*. On reconnaît dans le confesseur le portrait de Bugenhagen. La cathédrale de Meissen renferme un grand retable représentant le *Crucifiement*, le *Sacrifice d'Abraham* et le *Miracle du serpent d'airain*. Un grand autel de l'église principale de Weimar nous montre, sur la partie centrale, *Jésus crucifié*, *Jean-Baptiste*, Cranach et Luther d'un côté; de l'autre, le *Messie vainqueur de la mort*; sur les ailes, la famille de l'électeur Frédéric le Magnanime. Cet ouvrage appartient aux dernières années de l'auteur. Certains détails sont excellents; on remarque surtout la beauté des portraits. Celui de Luther mérite le nom de chef-d'œuvre. Il y aurait encore à signaler bon nombre de morceaux du même genre, mais nous irions ainsi trop loin. Passons au genre fantastique, et citons cette charmante inspiration qui a nom le *Chevalier entre les deux routes*, et qui fut l'ornement de la maison gothique du parc de Worlitz; puis une sorte de *Diane et Apollon* au milieu d'une forêt lugubre. Il y a là, en ce petit panneau, quelque chose d'Hoffmann, toute la poésie allemande. Cette perle appartient au musée de Berlin. La même genre, riche d'ailleurs en tableaux du maître illustre, possède encore la *Fontaine de Jouvence*, peinture originale et puissante, datée de 1546.

Cranach s'est distingué, en outre, comme peintre de portraits, et nous lui devons d'avoir conservé les traits de ses contemporains les plus célèbres. Il a peint aussi, et très-bien, des animaux. Une excellente preuve de ce talent, dit M. Michiels, s'offre à nous dans un livre de prières qu'on voit à la bibliothèque de Munich. Les marges de la première moitié ont été couvertes de dessins par Albert Dürer; celles de la seconde, par Cranach. Celui-ci s'est plu à esquisser au trait les groupes d'animaux les plus divers. Ses gravures se rapprochent, comme métier, de celles d'Albert Dürer, sans avoir cependant la même grandeur d'idée et d'allure. Il n'en a pas moins une personnalité presque aussi grande que celle d'Albert Dürer. C'étaient les deux colosses de cette époque, si intéressante pour l'histoire de l'art allemand.

CRANAGE s. m. (kra-na-je — rad. *craner*). Action de craner; résultat de cette action; état d'une roue cranée : *Le CRANAGE des roues.*

CRANAU, roi de l'Attique, contemporain du déluge de Deucalion. Successeur de Cérops, il fut renversé par Amphictyon.

CRANBORNE, ville d'Angleterre, comté de Dorset, à 19 kilom. de Salisbury; 3,057 hab. Fabrication et commerce de rubans. Eglise gothique; château, ancienne résidence royale.

CRANBROOK, ville d'Angleterre, comté de Kent, à 60 kilom. S.-E. de Londres; 4,500 hab.

Cette ville fut longtemps le centre du commerce de draps en Angleterre; les premières fabriques y furent établies par les Flamands, sous le règne d'Edouard III. Commerce de bestiaux et de chevaux.

CRANCELIN s. m. (kran-se-lain — de l'allemand *krantzlein*, petite couronne. Etym. dout.). Blas. Meuble d'armoiries qui représente une portion de couronne à fleurons, posée en bande de l'angle dextre du chef à l'angle sénestre de la pointe; ne se trouve guère qu'en Allemagne : *Royaume de Saxe : Fascé d'or et de sable de huit pièces, au CRANCELIN de sinople.* || On trouve aussi CANCELIN et CRANTZELIN.

— **Encycl.** D'après Albert Krantz, le mot *crancelin* vient de ce que l'empereur Frédéric Barberousse, investissant du duché de Saxe, en 1180 selon les uns, en 1156 selon les autres, Bernard, comte d'Anhalt, lui mit sur la tête un chapeau de rue dont il était couronné. En mémoire de ce fait, Bernard d'Anhalt, qui portait fascé d'or et de sable, ajouta à ses armes le *crancelin* de sinople. Le *crancelin* est porté par quelques maisons d'Allemagne : *Wegelen* : d'argent, à la fasce de sable, au *crancelin* de sinople. — *Maschwitz* : d'argent, à la fasce de sable, au *crancelin* de sinople. — *Eiben* : de gueules, au *crancelin* fleurdélié de trois pièces d'argent. — *Franken*, en Flandre : fascé d'argent et de sable de six pièces, au *crancelin* de gueules. — *De Saxe*, en Lorraine : d'azur, au *crancelin* d'argent, accosté d'une palme et d'une branche d'olivier d'or, à la montagne de trois coupeaux du second email, ombrée de sinople, mouvante de la pointe de l'écu.

CRANCHIE s. f. (kran-chi — de *Cranch*, voyageur angl.). Moll. Genre de céphalopodes détaché des calmars, type de la famille des cranchiades.

— **Encycl.** Les cranchies du genre *cranchie* sont : osselet occupant toute la longueur du corps; nageoires terminales; corps bursiforme, membraneux, beaucoup plus volumineux que la tête, qui est très-petite, et à laquelle il est réuni par une petite bride cervicale médiane; yeux gros; bras sessiles conico-subulés, courts, inégaux, sans crête natatoire et sans membrane protectrice des cupules, qui sont pédiculées et sur deux rangées; bras tentaculaires assez longs et assez gros, rétractiles, avec deux crêtes nataatoires, des cupules pédiculées et sur quatre rangées; appareil contractile formé par deux légers muscles réunissant le corps à la base du tube locomoteur, qui est long et pourvu d'une valvule; nageoires terminales, unies entre elles et échanquées au milieu du bord postérieur; osselet interne gélatineux, étroit et acuminé à ses extrémités. Les *cranchies* se trouvent dans l'Océan Atlantique. M. Prosch a proposé l'établissement d'un sous-genre, sous le nom d'*ouenia*; le mode particulier de réunion du corps à la tête serait le caractère distinctif, mais ce caractère était trop peu différentiel; aussi ce sous-genre n'a-t-il pas été adopté.

CRANCHIADÉ, ÉE adj. (kran-chi-a-dé — de *cranchie*, et du gr. *eidos*, aspect). Moll. Qui ressemble à une cranchie.

— s. m. pl. Famille de mollusques céphalopodes ayant pour type le genre cranchie.

— **Encycl.** Les *cranchiades* ont le corps ventru, membraneux, très-rétréci en avant; leur tête est petite; ils ont de gros yeux proéminents et couverts d'une membrane transparente; leurs nageoires sont réunies et terminales; leurs bras sessiles sont courts, et portent deux rangées de cupules; leurs bras tentaculaires, plus longs, sont en masse, et ont quatre rangées de cupules; l'osselet est gélatineux, aussi long que le corps, étroit et bilancolé; l'entonnoir a une valvule. Cette famille ne renferme qu'un seul genre, le genre cranchie.

CRAND s. m. (kran). Anc. cout. Sûreté fournie, gage, garantie. || Objet prêt.

CRÂNE s. m. (krâ-ne — lat. *cranium*; grec *krân*; gothique *hwaurn*; allemand *hirm*, même sens. M. Eichhoff rattache ces analogues européens au sanscrit *cran*, tête, du verbe *cr*, percer, saillir). Anat. Boîte osseuse qui renferme le cerveau chez l'homme et les animaux vertébrés : *Fendre le CRÂNE à quelqu'un. On a trouvé des CRÂNES entiers et des mâchoires de poissons garnies de leurs dents.* (Buff.) Les os du CRÂNE sont unis entre eux au moyen de nombreuses articulations nommées sutures. (Focillon.)

Nous pourrions dévorer nos ennemis vivants, Et nous désaltérer dans leurs crânes sanglants. G. DE LA TOUCHE.

— **Fig.** Intelligence : De quel nuage épais ton crâne est offusqué ! VOLTAIRE.

— **Fam.** Avoir le crâne étroit. Avoir peu de cerveau, peu d'intelligence : *Mon oncle du Fargis est un bon et brave homme, mais il a LE CRÂNE ÉTROIT.* (De Retz.) Son CRÂNE ÉTROIT n'était pas capable d'embrasser plus d'une affaire à la fois. (St-Sim.)

— **Bot.** Espèce de lycoperdon ou de vesseloup.

— **Encycl.** Anat. L'existence d'un squelette osseux chez les vertébrés de tous ordres est inséparable de l'existence d'un crâne, c'est-à-dire d'une boîte osseuse plus ou moins close, de capacité variable, renfermant l'en-

céphale et contribuant à former la tête. La conformation de cet important organe est extrêmement variable, non-seulement suivant les diverses espèces animales, mais même, chez l'homme, suivant les différentes races. Dans la description anatomique que nous allons donner du crâne, nous nous référons donc au type du crâne européen, dit de *race blanche* ou *caucasique*; c'est la seule manière d'apporter quelque clarté dans ce sujet difficile.

— **I. DESCRIPTION DU CRÂNE OSSEUX DE L'HOMME.** Le crâne, chez l'homme blanc et adulte, est une cavité à parois osseuses rigides, placée à la partie postérieure et supérieure de la tête, reposant sur la colonne vertébrale à sa partie postérieure, et supportant la face à sa partie antérieure. La boîte osseuse du crâne est ordinairement symétrique, ovoïde, convexe en dehors, concave en dedans, ayant une grosse extrémité tournée en arrière, une petite extrémité tournée en avant. Ses dimensions sont très-variables suivant les individus. Son diamètre antéro-postérieur, qui est de 0 m. 135 à 0 m. 14, peut atteindre 0 m. 17 et plus; son diamètre transverse varie de 0 m. 12 à 0 m. 14; son diamètre vertical est un peu inférieur en dimension au diamètre transverse. Ces expressions numériques sont du reste très-approximatives; l'épaisseur des os peut faire varier la capacité de la boîte intérieure sans augmenter les diamètres, de même qu'on peut observer chez certains sujets des écarts considérables dans ces dimensions linéaires des diamètres, quelquefois même un défaut de symétrie entre les deux moitiés du crâne.

Le crâne a l'apparence d'une boîte osseuse fermée de toutes parts, et dans laquelle on ne peut pénétrer que par les trous nombreux de la face inférieure; mais cette boîte est formée de huit pièces osseuses séparées, qui sont : le sphénoïde, le frontal ou coronal, l'occipital, l'ethmoïde, les deux os temporaux et les deux os pariétaux. Il faut joindre à ces os principaux quelques petits os supplémentaires, dont la présence n'est même pas constante, et qui se distribuent irrégulièrement entre les os principaux; ce sont les os vormiens. Tous ces os, à l'exception de l'ethmoïde et du sphénoïde, sont larges et peu épais, incurvés comme des coquilles, convexes d'un côté, concaves de l'autre; ils se soudent par leurs bords dentelés et sont engrenés les uns dans les autres, comme les pièces d'une maquette; en raison de leur incurvation, ils donnent naissance à une cavité ovoïde et fermée en tous sens : c'est là la cavité crânienne.

Quant à leur disposition générale, elle est celle-ci : l'ethmoïde, à la base, forme comme un coin encaissé dans les autres os; le frontal se place en avant, articulé avec le sphénoïde et portant l'ethmoïde; les temporaux se placent à droite et à gauche, réunissant le sphénoïde au frontal; l'occipital se place par derrière, réunissant le sphénoïde et les temporaux; enfin les deux pariétaux se placent en haut et sur les côtés, réunissant à la fois le frontal, l'occipital, le sphénoïde et les deux temporaux. Pour les os vormiens, ils sont disséminés, quand ils existent, dans les sutures ou articulations des principaux os de la voûte du crâne.

Considéré comme une seule pièce osseuse, le crâne nous offre à considérer deux parties principales : la voûte ou partie supérieure, et la base ou partie inférieure. On peut encore supposer ces deux parties réunies par une zone intermédiaire comprenant : en avant, la partie frontale ou front; en arrière, la partie occipitale ou occiput; et sur les côtés les parties temporaux ou zygomatiques. Nous avons à étudier successivement ces six régions.

La voûte du crâne, vue par sa partie extérieure, est convexe, liée et unie, ne présentant d'autres accidents que les sutures d'union des os, qui forment à la surface crânienne des lignes ondulées et brisées; ces sutures sont : 1° la suture bifrontale en avant, qui, chez les jeunes sujets, sépare les deux moitiés de l'os frontal; 2° la suture bipariétale ou sagittale, qui fait suite à la première et occupe comme elle la ligne médiane; elle réunit les pariétaux droit et gauche; 3° sur les côtés, les deux sutures fronto-pariétales; 4° enfin, plus en arrière et sur les côtés, partant de l'extrémité postérieure de la suture sagittale, les deux branches latérales de la suture occipito-pariétale, appelée aussi *suture lambdoïde*, à cause de sa ressemblance avec le *lambda* des Grecs (λ). Entre ces sutures se montrent les parties bombées des os de la voûte : en avant, les bosses frontales; sur les côtés, les bosses pariétales; en arrière, les bosses occipitales supérieures. Vue par sa surface interne, la voûte crânienne reproduit en quelque sorte les mêmes accidents : là apparaissent encore les sutures avec les mêmes dispositions; seulement aux bosses frontales, pariétales et occipitales supérieures, répondent les fosses de même nom. Les sutures sont aussi distinctes qu'à la face externe, mais la surface intérieure n'est pas unie et lisse comme l'extérieure; elle présente au contraire de nombreuses dépressions : 1° la gouttière qui longe les sutures médio-frontale et sagittale, et qui reçoit le sinus longitudinal supérieur de la dure-mère; 2° sur les côtés, les dépressions qui logent les corps de Pacchioni; 3° les impressions digitales qui répondent aux circonvolutions du cerveau; 4° les éminences

mamillaires qui séparent ces impressions; 5° les sillons qui logent les artères, et 6° les trous qui donnent passage aux veines du diploë. Par sa partie externe, la voûte du crâne répond aux muscles frontaux et occipitaux et à l'aponévrose épicroticienne, qui la séparent du cuir chevelu; par sa partie interne, elle répond à la dure-mère, enveloppe la plus externe de l'encéphale.

La base du crâne est d'une configuration beaucoup plus compliquée. La face inférieure ou externe nous présente : 1° sur la ligne médiane et d'avant en arrière, la crête occipitale externe, qui appartient à l'occipital; le trou occipital, ouverture de grande dimension par laquelle s'établit la communication entre la cavité intérieure du crâne et le canal vertébral; la surface basilaire, qui sert de point d'attache à des muscles; la suture occipito-sphénoïdale; le *rostrum* ou bec du sphénoïde qui s'articule avec le vomer; la lame criblée de l'ethmoïde, enfin la partie inférieure et antérieure du frontal qui se termine par l'épine nasale; 2° sur les côtés, une série d'accidents de configuration qui sont, d'arrière en avant, la ligne courbe inférieure de l'occipital, les bosses occipitales inférieures, la fosse condylienne postérieure et le trou condylien postérieur qui donne passage à une veine; les condyles, par l'intermédiaire desquels le crâne repose sur la colonne vertébrale, les fosses condyliennes antérieures et le trou condylien antérieur qui donne passage au nerf grand hypoglosse; la surface jugulaire, qui donne attache au muscle droit antérieur de la tête; la suture pétro-occipitale, suture d'union de l'occiput et du temporal; le trou déchiré postérieur, par lequel passent des nerfs et un renflement veineux nommé golfe de la veine jugulaire; la face postérieure du rocher avec ses nombreuses aspérités; le trou déchiré antérieur, la base de l'apophyse ptérygoïde, le trou grand rond et l'orifice du canal vidien, enfin la fente sphénoïdale et les masses latérales de l'ethmoïde. Sur la partie la plus externe de la face inférieure, nous remarquons encore : l'apophyse mastoïde, la rainure digastrique, l'apophyse styloïde et le chignon qui l'environne à sa base, la suture pétro-sphénoïdale à l'extrémité externe de laquelle s'ouvre la portion osseuse de la trompe d'Eustache, enfin la grande aile du sphénoïde et la partie frontale de la voûte orbitaire.

Intérieurement, la base du crâne se divise très-distinctement en trois excavations. L'antérieure, ethmoïdo-frontale, fosse cérébrale antérieure, est la plus élevée; elle est limitée en avant par le frontal, en arrière par le bord postérieur des petites ailes du sphénoïde. La moyenne, sphéno-temporale, fosse cérébrale moyenne, est limitée en avant par les petites ailes du sphénoïde, en arrière par le bord supérieur du rocher; elle est sur un plan moins élevé que la première. La postérieure, temporo-occipitale, fosse cérébrale postérieure, est limitée en avant par le bord supérieur du rocher, en arrière par l'occipital; elle est dans une situation moins élevée que la fosse moyenne, de telle sorte que les trois fosses sont comme étagées, l'étage le plus élevé correspondant à la partie antérieure. 1° *Fosse antérieure.* Elle présente : sur la ligne médiane, le trou borgne, l'apophyse *crista-galli* qui sépare en deux gouttières la fosse ethmoïdale où se voient les trous de la lame criblée, la fente ethmoïdale et les gouttières olfactives; sur les côtés, les bosses orbitaires. 2° *Fosse moyenne.* Elle présente : sur la ligne médiane, les gouttières optiques, la fosse pituitaire ou selle turcique, les apophyses clinoides antérieures, moyennes et postérieures, les gouttières caverneuses qui logent les sinus caverneux; sur les côtés, la fente sphénoïdale, l'ouverture intérieure du trou grand rond, le trou ovale, le trou petit rond auquel part le sillon qui loge l'artère méningée moyenne, le trou déchiré antérieur, la dépression où se loge le ganglion de Gasser, enfin l'hiatus de Fallope. 3° *Fosse postérieure.* Elle présente : sur la ligne médiane, la gouttière basilaire, le trou occipital, les trous condyliens antérieurs, la crête et la protubérance occipitale interne; sur les parties latérales, le long du bord supérieur du rocher, le sillon qui reçoit les sinus pétreux supérieurs; puis, sur la partie pétreuse, le conduit auditif interne; plus en arrière, le trou déchiré postérieur, auquel vient aboutir une large gouttière avec laquelle communique le trou mastoïdien et qui loge la partie transversale du sinus latéral; le trou condylien postérieur, quand il existe; enfin les fosses profondes qui logent le cervelet, séparées par la crête occipitale et surmontées d'une gouttière qui reçoit la partie horizontale du sinus latéral.

Les connexions de la base du crâne sont bien différentes de celles de la voûte. Entièrement cachées sous les parties molles, cette base est en rapport en dedans, avec le cerveau et son enveloppe, les nerfs et les artères qui tapissent la face inférieure de cet organe, la protubérance annulaire, le bulbe rachidien et le cervelet; elle est en rapport, en dehors, avec les muscles du cou auxquels elle donne attache, avec la colonne vertébrale sur laquelle elle repose, avec la cavité pharyngienne dont elle forme la paroi supérieure, enfin avec les os de la face, à laquelle elle fournit le plancher supérieur des orbites et des fosses nasales.

Les parties latérales antérieures et postérieures du crâne se confondent avec les parties précédemment décrites, sans être séparées

de la base ou de la voûte par des lignes de démarcation bien tranchées. Cependant nous distinguerons : 1° une extrémité frontale ou antérieure, limitée en bas par la saillie des arcades orbitaires et la suture fronto-nasale, et sur les côtés par le pourtour antérieur de la fosse pariétale; en haut, cette partie se continue avec la voûte du *crâne* sans ligne de démarcation. La partie antérieure du *crâne* répond au front et présente: sur la ligne médiane, la suture des deux parties du frontal, et, de chaque côté de cette ligne, les bosses frontales; 2° l'extrémité postérieure. Celle-ci répond à l'occiput et offre à considérer, en haut, la partie écaillée de l'occipital; plus bas, la protubérance occipitale externe, la crête de l'occiput et les deux lignes circulaires de l'occipital; 3° les faces latérales. Celles-ci présentent de nombreuses sutures disposées comme des rayons divergents autour du temporal. Nous comptons, d'avant en arrière: 1° la suture occipito-pariétale; 2° la suture occipito-temporale; 3° la suture temporo-pariétale; 4° la suture fronto-pariétale; 5° la suture temporo-frontale; 6° les sutures temporo-sphénoïdale et sphénoïdo-frontale. La plus grande partie de cette face latérale est occupée par la fosse temporale, que masque en avant l'apophyse zygomatique se détachant du temporal; elle répond à la partie appelée anse de la tête.

— II. ARTICULATIONS DE LA BOÎTE CRANIENNE. Les huit os qui forment le *crâne* sont unis de la manière la plus intime par un genre d'articulation qui leur est en quelque sorte spécial. Ces os sont réunis par des sutures, c'est-à-dire affrontés par leurs bords seulement. Mais ces bords sont hérissés de dentelures plus ou moins profondes qui s'engrènent les unes dans les autres, de telle sorte que les angles saillants de l'un des deux os sont reçus dans les angles rentrants de l'autre. Cette disposition particulière assure la solidité de l'articulation et dispense toutfois de tout autre moyen d'union. Il est impossible, en effet, de regarder comme des ligaments, ou même comme jouant le rôle d'attaches ligamenteuses, la dure-mère qui tapisse le *crâne* intérieurement, et l'apophyse épicanienne qui le tapisse extérieurement; tout au plus si ces membranes peuvent concourir à consolider l'articulation. De même la substance fibro-cartilagineuse qui s'interpose entre les os du *crâne* non encore complètement ossifiés ne peut être regardée comme un cartilage interarticulaire; ce n'est qu'un cartilage transitoire ou d'ossification.

La suture, dans les os du *crâne*, affecte cependant deux formes. Dans les os de la voûte, on remarque que les bords osseux ne sont pas seulement engrenés; ils sont taillés en biseau et les os se superposent. Cette suture, bien visible sur le bord supérieur et tranchant du temporal, est dite suture écaillée. A la base, les os du *crâne* sont taillés perpendiculairement; ils sont juxtaposés, et ce genre de suture est dit suture harmonique ou par juxtaposition.

Le *crâne* s'articule de la même manière avec les os de la partie supérieure de la face; mais avec la colonne vertébrale l'articulation est condylienne et jouit d'une certaine mobilité.

— III. VARIATIONS DE FORMES DU CRÂNE RELATIVES À L'ÂGE, AU SEXE, ETC. 1° Du *crâne* à la naissance. A l'époque de la naissance, le *crâne* est nécessairement plus petit que chez l'adulte; l'ossification est encore incomplète, et la boîte osseuse est comme malléable par chevauchement des os. La conformation anatomique du *crâne* chez le fœtus à terme n'intéresse que fort peu l'anatomiste, puisque cette boîte osseuse est appelée à subir des changements importants; mais elle est d'une importance de premier ordre pour les accoucheurs, car les conditions anatomiques dans lesquelles se présente le *crâne* fœtal influent de la manière la plus directe sur les différentes phases de l'accouchement.

Les os du *crâne* d'un fœtus sont tous séparés et disjoints, réunis seulement par des espaces membraneux appelés sutures et fontanelles; le frontal est composé de deux parties distinctes, non réunies sur la ligne médiane. Les autres sutures nous sont connues; quant aux fontanelles, ce sont les espaces polygonaux qui se trouvent à l'intersection de plusieurs sutures. Comme l'ossification s'achève par les angles, ceux-ci, dans le *crâne* d'un fœtus à terme, sont tronqués et laissent un espace vide garni d'une membrane fibro-cartilagineuse qui s'ossifiera avec le temps: c'est la fontanelle. Il y a quatre fontanelles principales: 1° La fontanelle antérieure ou bregma, à l'entre-croisement des sutures bifrontale et bipariétale, avec la suture fronto-pariétale. Elle est quadrangulaire, de grande dimension, et reçoit quatre sutures par ses quatre angles. 2° La fontanelle postérieure située à l'endroit où la suture sagittale ou bipariétale tombe sur l'angle supérieur de l'occipital. Elle est triangulaire et reçoit par son angle antérieur la suture sagittale, et par ses angles latéraux les deux branches latérales de la suture lambdoïde. 3° Les deux fontanelles temporales situées, l'une à droite, l'autre à gauche, à la réunion du temporal avec le pariétal.

Les diamètres de la tête du fœtus à terme sont importants à connaître au point de vue de l'accouchement, car ils sont en rapport avec les diamètres du canal utéro-pelvien que le *crâne* du fœtus doit traverser au moment de la parturition (v. ACCOUCHEMENT,

BASSIN); leur étendue justifie la possibilité ou l'impossibilité de l'engagement de la tête, et de son dégagement dans certaines présentations et dans quelques positions.

Le diamètre occipito-frontal s'étendant de la bosse frontale à la protubérance occipitale externe est, en dehors du *crâne*, de 0 m. 11; le diamètre bipariétal s'étendant d'un pariétal à l'autre est de 0 m. 09 à 0 m. 095; enfin le diamètre bitemporal s'étendant d'un temporal à l'autre, de 0 m. 07 à 0 m. 08. On voit que le diamètre antéro-postérieur est le plus étendu; aussi, pendant l'accouchement, doit-il se disposer de manière à répondre successivement aux plus grands diamètres du canal utéro-pelvien: d'abord au diamètre oblique du détroit supérieur, ensuite au diamètre antéro-postérieur du détroit inférieur.

2° Développement du *crâne* après la naissance. Les progrès de l'ossification marchent assez rapidement après la naissance, et amènent promptement la fermeture complète de la boîte crânienne. Peu à peu la lame fibreuse ou cartilagineuse qui séparait les os s'ossifie; les os croissent en largeur en même temps qu'en épaisseur; le diploté, qui n'existait pas à la naissance, se forme entre deux lames compactes de tissu osseux. Dans les premières années qui suivent la naissance, les os semblent complètement réunis; mais l'époque de cette réunion est assez variable. Tantôt prématurée, l'ossification des sutures est l'origine de plusieurs déformations crâniennes ou du crétinisme; tantôt trop tardive, elle laisse longtemps le *crâne* mou et malléable. En général, chez l'adulte, elle est complète et plusieurs os commencent même à se souder ensemble. Le sphénoïde se soude le premier à l'occipital, puis, ces soudures continuant à se produire, le *crâne* du vieillard semble n'être composé que d'une seule pièce. Mais en même temps les os s'amincissent et se résorbent; cette double circonstance explique la facilité avec laquelle se produisent les fractures du *crâne* chez le vieillard, et l'étendue que peuvent atteindre ces fractures.

3° Différences selon le sexe. Les différences sexuelles sont, quoi qu'en aient dit quelques physiologistes, assez légères. Chez la femme, le *crâne* est d'une capacité moins considérable et d'une dimension plus restreinte; les os sont plus lisses, le front plus fuyant, les bosses moins prononcées. Suivant les phrénologistes, on devrait trouver un développement remarquable de la partie occipitale inférieure dans l'endroit où siège l'organe de la phlogéniture; toutes ces différences sont peu tranchées, et la tête d'une femme diffère peu sensiblement de celle d'un jeune homme à l'époque de la puberté; elle se rapproche, selon Welcker, de la tête de l'enfant et de la tête prognathe des races inférieures.

4° Différences individuelles. Celles-ci sont tellement nombreuses et si peu régulières, qu'il est impossible d'en présenter une énumération méthodique. C'est la pierre d'achoppement de toute la craniologie ethnique. Lorsqu'on jette un coup d'œil sur une collection de *crânes* ayant la même origine, on saisit bien, il est vrai, les caractères d'ensemble par lesquels ils se rapprochent les uns des autres; mais si on les compare avec soin, on verra éclater aussitôt des différences extrêmement saillantes. Les *crânes* sont plus ou moins bombés, saillants par quelques-uns de leurs parties au détriment des autres; tantôt écrasés, tantôt élargis; parfois dissymétriques. Les bosses sont plus ou moins proéminentes, quelquefois remplacées par une surface aplatie ou creuse; les crêtes et les protubérances sont plus ou moins accusées. On sait que Gall pensa pouvoir tirer parti de ces différences d'aspect, et il émit cette idée que les proéminences de la surface du *crâne* correspondaient à un développement plus considérable de la partie sous-jacente de l'encéphale. C'est la tête mère de la phrénologie, assez brillamment développée par Gall et ses successeurs et qui mérite une étude attentive. Mais ce serait sortir des bornes que nous impose notre sujet, de cet égard dans des détails plus multipliés; nous renvoyons à l'article que nous avons spécialement consacré à l'étude de la science phrénologique. V. PHRÉNOLOGIE.

— IV. DU CRÂNE CONSIDÉRÉ COMME UNE RÉGION ANNEXE DE LA COLONNE VERTÉBRALE. L'esprit philosophique qui a dirigé les études et les recherches savantes des anatomistes de notre siècle les a dès longtemps conduits à établir de remarquables comparaisons entre les différentes parties d'un même organisme. Ces comparaisons, souvent heureuses, n'ont pas été toujours un simple jeu de l'esprit; elles ont eu très-communément des conséquences importantes au point de vue de l'interprétation des phénomènes pathologiques ou embryogéniques. L'enchaînement non interrompu des formes dans la série des êtres était déjà un fait acquis à la science, lorsque l'anatomiste Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, développant les idées précédemment émises par le philosophe Leibnitz, exposait sa théorie des analogues. Suivant cette célèbre théorie, les êtres vivants, disposés dans une immense série, sont tous dérivés du même type, et les formes si variées des organes qui les composent ne sont point des formes isolément créées et adaptées à chaque espèce, mais des modifications successives et dérivées d'un même type d'organe. De Blainville étendit

encore ce principe, déjà fécond en conséquences; il montra que les différents organes d'un même être résultaient des modifications successives d'un même organe. Ainsi, dans un végétal, la feuille se transforme de mille manières et est la commune origine d'un nombre infini d'organes. Sépale dans la calice, pétale dans la corolle, carpelle sous le pistil, étamine dans l'androcée, écaille, bractée, stipule, épine, aiguillon, c'est toujours une feuille diversement modifiée, tantôt étalée, tantôt réduite à son rachis médian. Avec le temps, ces idées pénétrèrent plus profondément dans l'esprit des naturalistes, et d'autres analogies non moins importantes furent découvertes. Les anatomistes allemands, et Carus à leur tête, s'attachèrent à établir de nombreux rapprochements entre les diverses pièces du squelette; pour eux le principe analogue devait servir de base à toute l'anatomie comparée, et l'on comprend l'importance qu'ils attachent à la comparaison des organes osseux au double point de vue de leur structure et de leurs fonctions. « La tendance à reconnaître l'unité fondamentale des formes de la nature, dit l'anatomiste Carus, après s'être manifestée dans certaines branches de l'histoire naturelle, ne pouvait manquer non plus de se prononcer dans l'étude de l'appareil remarquable qui, sous la forme de squelette, est, à proprement parler, le soutien et le noyau de toute formation animale d'un ordre élevé. Il fallait qu'un esprit accoutumé à contempler librement la nature portât son attention sur les matériaux dus au zèle de l'anatomie descriptive, pour soupçonner aussi dans les formes si diversifiées du squelette osseux le principe fondamental simple, le type primaire sans la connaissance duquel ne peut être réellement satisfait notre esprit tendu partout vers la recherche d'une loi suprême. Si nous remontons le plus haut possible dans l'histoire des travaux entrepris pour arriver à cette connaissance philosophique des formations qui se rapportent au squelette, nous trouvons que l'idée première d'une métamorphose des formes osseuses, c'est-à-dire la notion que toutes ces formes sont des modifications plus ou moins sensibles d'un seul et même type primitif, appartient à Goethe, qui l'émit en 1796, dans ses recherches sur l'ostéologie comparée. « Nous ne pouvons suivre l'anatomiste allemand dans les développements considérables qu'il donne à cette branche de la science anatomique, qu'il appelle du nom d'anatomie philosophique et transcendante. Nous nous contenterons, pour rentrer dans le sujet qui nous occupe, d'établir quelques points de comparaison importants entre le *crâne* et le rachis.

Suivant une théorie généralement acceptée aujourd'hui, le *crâne* n'est qu'un diverticulum de la colonne vertébrale, une sorte de région céphalique ou supérieure du rachis. Déjà, en étudiant le sacrum et le coccyx (v. BASSIN), nous avons eu occasion de saisir sur le fait une transformation évidente des pièces constitutives de la colonne vertébrale. L'examen comparatif le plus superficiel montre en effet que le sacrum, par exemple, ne peut être considéré que comme une région inférieure de la colonne rachidienne; on voit distinctement dans cet os cinq vertèbres accolées et soudées. Rien ne manque au sacrum pour représenter ces cinq vertèbres; tout y est: le corps de la vertèbre, le canal intérieur, les apophyses qui se sont soudées, les trous de conjugaison qui s'épanouissent en avant et en arrière de l'os. Mais toutes ces parties, en s'éloignant de la base de la colonne vertébrale, semblent s'atrophier progressivement; les lignes se fondent, les linéaments s'effacent, les protubérances se raccourcissent et l'os, à sa pointe, s'articule enfin avec le coccyx, qui n'est qu'un dernier rudiment de la colonne vertébrale.

Cette comparaison des formes peut s'appliquer au *crâne*; mais ici l'étude est plus délicate et demande plus d'attention. Ce n'est qu'armé d'un esprit philosophique et attentif qu'on retrouvera dans cette boîte osseuse un renflement du canal rachidien, limité, comme le canal rachidien lui-même, par un anneau osseux hérissé de prolongements apophysaires. Le *crâne* ainsi considéré constituerait un prolongement de la colonne vertébrale, un ensemble de pièces osseuses équivalant à plusieurs vertèbres superposées ou juxtaposées. Imaginez, en effet, une coupe verticale intéressant à la fois la colonne vertébrale et le *crâne* dans le sens du plan médian antéro-postérieur, vous verrez distinctement la cavité du canal rachidien se continuer avec la cavité crânienne, le corps des vertèbres se continuer par l'apophyse basilaire, le corps du sphénoïde, l'apophyse *crista-galli* et la lame perpendiculaire de l'éthmoïde; vous verrez les lames vertébrales remplacées par la voûte osseuse des parois du *crâne*; les apophyses épineuses, représentées par la crête et la protubérance occipitale externe, atrophiées en quelque sorte chez l'homme, mais très-développées chez les animaux et se prolongeant sur les pariétaux; les apophyses transverses, enfin, continuées par les apophyses mastoïdes, zygomatiques et orbitaires externes.

On admet généralement que le *crâne* est composé de trois vertèbres appelées vertèbres crâniennes, vertèbres céphaliques, savoir: une vertèbre postérieure ou occipitale, une vertèbre moyenne ou sphéno-temporo-

pariétale, et une vertèbre antérieure ou sphéno-ethmoïdo-frontale.

La vertèbre céphalique postérieure a pour corps l'apophyse basilaire, pour lames la portion large de l'occipital; l'apophyse épineuse est formée par la protubérance occipitale et la crête du même nom qui donne attache aux muscles extenseurs de la tête, analogues des spinaux postérieurs; enfin, l'apophyse transverse est représentée par l'apophyse mastoïde qui donne attache aux muscles latéraux. La portion pierreuse du temporal, le rocher, pourrait aussi être rapportée au corps de la vertèbre postérieure, s'il n'était pas plus rationnel de la considérer comme un os supplémentaire créé pour servir de réceptacle à un sens spécial.

Dans l'hypothèse des vertèbres crâniennes, la mâchoire inférieure représente la côte correspondante à la première vertèbre. La vertèbre céphalique moyenne a pour corps le corps du sphénoïde; pour lames les grandes ailes de cet os, l'écaille du temporal et les pariétaux; pour trou vertébral l'espace compris entre le sphénoïde et la voûte du *crâne*; l'apophyse épineuse pourrait y être représentée par les apophyses clinoides postérieures; l'apophyse transverse par la racine de l'apophyse zygomatique; cette apophyse et l'os malaire présenteraient, dans ce cas, une grande analogie avec une côte.

La vertèbre céphalique antérieure a pour corps la lame perpendiculaire de l'éthmoïde et l'apophyse *crista-galli*; ses lames sont constituées par le frontal; le trou par la concavité du frontal; l'apophyse épineuse par la lame qui limite en avant la selle turcique; les apophyses transverses par les apophyses orbitaires externes; enfin la côte, soudée au corps de l'os, serait représentée par les arcades orbitaires.

Si l'analogie des vertèbres crâniennes et des vertèbres du rachis est réelle, il faut encore retrouver les trous de conjugaison donnant passage aux nerfs issus du centre encéphalique, et nécessairement placés par paires, entre la première et la deuxième vertèbre, entre la deuxième et la troisième. Quatre trous de conjugaison existent en effet: la première paire, constituée par les deux trous déchirés postérieurs, auxquels il convient de rapporter les trous condyliens antérieurs; la seconde, constituée par les deux fentes sphénoïdales autour desquelles se groupent les trous maxillaires supérieurs et inférieurs.

— V. DU CRÂNE AU POINT DE VUE ETHNOGRAPHIQUE. Quand on compare au *crâne* d'un Européen le *crâne* pithecoïde d'un Cufro ou d'un Australien, on saisit immédiatement une différence tellement sensible qu'elle saute aux yeux de prime abord, et que l'idée des dissimilitudes de races s'accuse de la manière la plus frappante. Mais quand il s'agit d'établir les types normaux des différentes races, il n'est plus aussi facile de préciser les caractères distinctifs qui appartiennent à chacune d'elles au point de vue de la conformation du *crâne*. Différentes circonstances concourent à enlever à cette classification tout caractère de rigueur: en premier lieu, les dissimilitudes individuelles, qui parfois sont assez tranchées pour induire l'observateur en erreur; en second lieu, les altérations pathologiques, les anomalies de conformation, et surtout les manœuvres étranges qu'ont pratiquées et que pratiquent encore certains peuples sur le *crâne* de leurs nouveau-nés, manœuvres qui ont pour conséquence une déformation anormale et trompeuse de la boîte osseuse de leurs *crânes*. D'ailleurs, n'oublions pas que le mélange des races par des croisements multipliés a profondément altéré le type originel, en supposant qu'il ait jamais existé. Chez les peuples occidentaux notamment, le mélange des types anciens est tellement prononcé, qu'il est impossible de caractériser une famille européenne par la caractéristique de sa tête. Où est aujourd'hui la *tête carrée* de l'Allemand? Que sont devenus les types des races celtique, ibérienne, française, etc.? Les anthropologistes modernes ont compris que, s'il était quelque moyen d'arriver à préciser d'une manière rigoureuse les variétés ethnographiques de nos races actuelles, ce ne pouvait être que par une mensuration très-précise des diverses parties de la boîte crânienne, et par l'observation attentive des différents accidents de sa surface.

La science ethnographique est toute moderne. Blumenbach, à Göttingue, et Morton, en Amérique, commencèrent à créer les collections de *crânes*; mais c'est aux anatomistes modernes que nous devons les études entreprises avec quelque précision. Welcker, de Baër, Aëby, Carl Vogt, Retzius, Pruner-Bey, et, en France, MM. Broca et Gratiolet, sont les pères de la craniologie ethnique, et ont apporté à ce genre de recherches une habileté et une persévérance qui seules permettent aujourd'hui à la science ethnographique de s'asseoir sur une base solide. Ces anatomistes consciencieux ont compris que le moyen d'arriver à quelque précision était de mesurer rigoureusement les différentes parties du *crâne*, et ils ont entrepris sur cette base une série de recherches dont nous pouvons, dans cet article, donner un rapide aperçu.

Le premier point à établir, au début de la science ethnographique, consiste à préciser les différences qui séparent le *crâne* de l'homme et celui des mammifères, et les mesures

moyennes ont ici paru le meilleur moyen d'arriver à quelque rigueur d'appréciation. Si l'on compare le *crâne* d'un homme, même de race inférieure, à celui d'un mammifère, on voit d'abord que le *crâne* humain, toute proportion gardée, est plus grand, tandis que la face est plus petite. On voit que la face de l'homme est comme appendue et attachée au *crâne*, et non pas, comme chez l'animal, placée en avant comme un prolongement de la boîte crânienne. On voit enfin que le plancher des orbites est horizontal, que la verticale tirée de la racine du nez tombe sur l'incisive supérieure, tandis que chez l'animal les planchers des orbites sont plus ou moins obliques, et la verticale abaissée de la racine du nez tombe sur les dents molaires.

Toutes ces données sont assez vagues; il fallait quelque chose de plus précis, une sorte d'échelle comparative applicable à tous les êtres et permettant de leur assigner immédiatement un rang dans la création. Camper crut avoir résolu ce problème à l'aide de l'angle facial. Cet angle bien connu est composé de deux lignes : l'une qui tombe de la racine du nez sur l'incisive moyenne, l'autre qui commence à l'incisive moyenne et se rend au trou auditif externe. Cet angle permet d'établir le rapport proportionnel de la tête et de la face chez les vertébrés, et de comparer entre eux les *crânes* sous le rapport de leur capacité relative et du degré d'intelligence dévolu à chaque espèce.

Il est de 80° à 85° chez l'Européen, de 75° dans la race mongole, et de 70° dans la race nègre. Chez les animaux, même les plus rapprochés de l'homme, il est inférieur à cette mesure, et devient de plus en plus aigu à mesure qu'on descend dans l'échelle animale. Les anciens n'avaient pas méconnu ces remarquables rapports; les têtes de leurs dieux et de leurs héros sont toujours conformées sur le type qui annonce le plus grand développement de l'intelligence; ils donnaient à l'angle facial de la statue de Jupiter Tonnant jusqu'à 90° d'ouverture, mesure qui se retrouve, mais exceptionnellement, chez les hommes les plus intelligents de la race blanche. Cuvier, par exemple, avait un angle facial d'environ 90°.

L'angle de Camper n'est pas à l'abri de reproche. Il est difficilement mesurable chez le vivant, et de plus sa mesure peut être altérée par la saillie anormale des sinus frontaux, par l'absence des incisives et par d'autres accidents. L'angle occipital de Daubenton, qui s'applique à la mesure de la capacité postérieure du *crâne*, peut compléter les données fournies par l'angle facial; il peut lui-même être suppléé par l'angle nasal, qui se forme en tirant une ligne de l'occipital à la racine

| | |
|--------------------------------|--|
| Dolichocéphales | { purs, indice crânien plus petit que 75 pour 100. |
| Mésocéphales ou mésaticéphales | { sous-dolichocéphales. entre 75 et 77,5 — |
| Brachycéphales | { sous-brachycéphales. entre 77 et 79,9 — |
| | { purs. entre 80 et 84,9 — |
| | { purs. 85 et au delà. |

Abstraction faite des Péruviens et des peuplades dont le *crâne* a été artificiellement déformé, on peut noter, parmi les peuples à tête courte : les Lapons, les Malgaches, les Madurais, les Baskirs, les Turcs, les Italiens; parmi les peuples à tête longue : les Nouka-Hiviens, les Indous, les Esquimaux, les nègres, les Australiens, les Cafres, les Boschismans, les Hottentots. L'indice céphalique des premiers est ordinairement au-dessus de 81; celui des seconds, au-dessous de 75. Huxley a fourni un exemple des termes extrêmes de la dolichocéphalie et de la brachycéphalie : un Tartare dont le *crâne* large donnait 97 d'indice crânien, et un Australien dont le *crâne* étroit donnait, comme celui du singe, un indice céphalique égal à 62.

Il y a aussi les têtes moyennes : elles paraissent appartenir aux peuples les plus intelligents : les Allemands, les Russes, les Calmouks, les Javanais, les Français, les Cosaques, les Juifs, les Bohémiens, les Malacais, les Indiens, les Chinois, les Finnois, les anciens Grecs, les anciens Romains, les Brésiliens, les Hollandais. Dans cette énumération, les peuples à plus courte tête commencent la série, et les peuples à plus longue tête la terminent; on peut tirer de là une conclusion flatteuse pour les Français, qui occupent à peu près le milieu de la liste. Mais il ne faut pas oublier que la considération de l'indice céphalique laisse dans l'ombre un élément important de la question de conformation; nous voulons parler de la prééminence plus ou moins grande de la mâchoire. Cette considération nouvelle a paru importante aux ethnographes modernes, et on a dû distinguer les têtes en prognathes ou à mâchoires saillantes, et en orthognathes, ou à mâchoires droites; mais nous n'avons pas à nous occuper dans cet article de ce nouvel élément de classification ethnographique. V. RACE.

Il ne faut pas se dissimuler que les modes d'appréciation influent d'une manière sensible sur les résultats obtenus. Encore qu'il soit établi qu'on puisse arriver par la mensuration du *crâne* à une appréciation très-rigoureuse des différences qui caractérisent cet organe, ne faut-il pas être assuré d'abord de l'exactitude des méthodes appliquées à cette mensuration? Les efforts des anatomistes anthropologistes se sont donc, et avec raison, portés sur ce point. Nombre de méthodes et d'instruments ont été inventés : goniomètres pour mesurer les angles; compas d'épaisseur

du nez, et une autre de la racine du nez à l'incisive. Cet angle est d'autant plus ouvert que la mâchoire avance davantage; il est comme proportionnel au degré de bestialité. Disons tout de suite que ces mesures ne sont qu'approximatives et insuffisantes; elles ont le défaut de ne tenir aucun compte de l'épaisseur variable des parois du *crâne*, et ne peuvent servir, tout au plus, qu'à étager quelques grands groupes, mais non à établir une comparaison rigoureuse entre des êtres de même espèce.

Au niveau des apophyses clinoides, le plancher du *crâne* fait un angle obtus ouvert en avant et en bas; c'est cet angle que Wirebow et Welcker ont appelé angle sphénoïdal, et auquel ils attachèrent une grande importance, parce que cet angle leur parut fournir des données comparatives plus sérieuses que les angles extérieurs. L'angle de Camper, par exemple, est plus ouvert chez le fœtus que chez l'adulte, ce qui est précisément contradictoire aux opinions émises par Camper, lequel affirmait que l'intelligence était directement proportionnelle à l'ouverture de l'angle facial. L'angle sphénoïdal ne présente pas cette anomalie : chez l'adulte arrivé à son plus haut degré d'intelligence, il est le plus petit possible; chez le fœtus, il est plus ouvert que chez l'adulte; chez le singe, il s'efface entièrement. Welcker et Huschke ont attaché une certaine importance à la mesure de l'angle sphénoïdal; mais peu satisfaits de cette donnée approximative, ils ont recherché les éléments de comparaison entre les *crânes* des différentes races dans les mesures les plus attentives de toutes leurs dimensions intérieures et extérieures. Ils ont ainsi pratiqué de véritables triangulations crâniennes.

Le système de Retzius est plus simple; une seule donnée numérique y figure : le rapport du diamètre antéro-postérieur du *crâne* au diamètre transverse. Retzius observa qu'il existait des *crânes* allongés dans le sens antéro-postérieur; il les appela *dolichocéphales*; et d'autres raccourcis dans ce même sens : il les appela *brachycéphales*. MM. Broca et Gratiolet ajoutèrent plus tard les types intermédiaires des *mésocéphales* ou *mésaticéphales* et des *orthocéphales*. D'après ce système de dénomination, pour classer un *crâne* dans l'une quelconque de ces catégories, il suffit de comparer entre eux ses diamètres antéro-postérieur et transverse. Le rapport de l'un à l'autre de ces diamètres s'établit en supposant le grand diamètre constamment égal à 100; le chiffre qui l'exprime s'appelle *indice crânien* ou *céphalique*. Voici, d'après M. Broca, les mesures moyennes des principaux types crâniens exprimées par leurs indices céphaliques :

pour les diamètres; craniographes fournissant la projection géométrique du *crâne*; crochet sphénoïdal pour mesurer l'angle sphénoïdal sans scier la tête; appareil de Lucal; procédé de triangulation de Grenet (de Barbezieux); formule de Gaussein s'appliquant à tous les tableaux craniométriques, tout a été mis en œuvre, et des procédés sans cesse perfectionnés ont été appliqués avec plus ou moins de succès aux mensurations dont nous parlons. Mais, il faut le dire, la mesure extérieure du *crâne* ne donnera jamais une idée rigoureuse de sa capacité intérieure, et la plus parfaite des mensurations crâniennes n'est pas capable de fournir des données certaines sur le volume réel du cerveau. Cuvier avait mieux compris le problème, lorsqu'il proposa de mesurer la capacité intérieure du *crâne* ou de comparer l'aire du *crâne* à l'aire de la face; Morton et Tiedmann mesurèrent ainsi les capacités relatives intérieures des *crânes* en les emplissant de grains de millet et en pesant les quantités contenues. On a essayé encore le moulage intérieur au plâtre, à la gélatine, et, préférablement, à l'aide d'un alliage métallique; mais, il faut encore le dire, ces moules ne représentent pas le cerveau, puisque, par cette méthode, on ne tient aucun compte des membranes, du liquide contenu dans les enveloppes, etc. Cependant ces données ne sont point à dédaigner dans les classifications ethnographiques, et nous verrons quel parti en ont tiré les ethnographes de nos jours. Voici d'ailleurs, d'après divers observateurs, Welcker, Broca, Aitken, Meigs, quelques chiffres relatifs à la capacité crânienne comparée :

| | Centim. cubes. |
|--|-------------------|
| Australiens. | 1228,27 |
| Polynésiens. | 1230 |
| Hottentots. | 1230 |
| Mexicains. | 1296 |
| Malais. | 1328 |
| Anciens Péruviens. | 1361 |
| Parisiens de la fosse commune. | 1409,31 |
| Parisiens du x ^e siècle. | 1409,31 |
| Parisiens du xiii ^e siècle. | 1425,98 |
| Allemands. | 1448 |
| Parisiens du xix ^e siècle. | 1461,53 |
| Anglais. | 1572,95 |

Quant aux mesures intérieures de la boîte crânienne, nous nous contenterons de relater quelques données numériques comparatives qui suffiront à montrer les différences entre

les grands groupes des races humaines et les différences qui séparent l'homme du singe.

| MOYENNE PRISE SUR TRENTA CRANES. | ANGLE SPHÉNOÏDAL | ANGLE NASAL. |
|-------------------------------------|---------------------|--------------|
| Allemand. | 134° | 66°,2 |
| Nègre. | 138° à 150° | 67° à 74° |
| Singe. | 149° à 180° | 80° à 103° |

| | LONGUEUR DU CRÂNE EN POUCES ET LIGNES. | LONGUEUR DE LA CAVITÉ. | HAUTEUR. |
|--------------------------|--|------------------------------|----------|
| Anglais. | 7,4 | 6,6 | 5,6 |
| Nègre australien | 8 | 6,3 | 5 |
| Singe (gorille). | 11,10 | 5,1 | 3,3 |
| Un idiot. | Mesure identique au singe. | | |

En résumé, est-il possible aujourd'hui, d'après les données craniométriques, de fonder les bases de l'ethnographie, et de fournir une classification véritablement scientifique des races humaines? Blumenbach, Fritschard, Cuvier, et, parmi nos modernes, Retzius, Welcker, et M. Broca, l'ont cru; mais leur craniologie ethnique est loin d'être inattaquable, et les principes mêmes sur lesquels ils l'ont reposée cette science sont l'objet des plus nombreuses contradictions. Les observations de M. T. Lenormand, du docteur Latham, de Noris, de Joly, de W.-B. Carpenter n'ont-elles pas prouvé jusqu'à l'évidence que les *crânes* d'une même race se modifient journellement sans qu'il en résulte une altération profonde de la race elle-même? M. Broca n'a-t-il pas établi lui-même, et par ses propres observations, que le *crâne* des Parisiens avait changé de capacité depuis seulement quelques siècles? Meigs, qui a examiné 1,125 *crânes*, n'a-t-il pas affirmé n'avoir trouvé dans les mesures craniométriques aucun caractère spécifique de race? N'est-il pas reconnu, depuis Hippocrate, que les manœuvres pratiquées sur le *crâne* des nouveau-nés altèrent d'une manière très-prononcée les dimensions de la boîte crânienne? et ces pratiques singulières ne se sont-elles pas rencontrées non-seulement chez les anciens Péruviens, mais encore chez des sauvages modernes, tels que les Andamans, et même chez des peuples civilisés, les Américains, les Bretons, même les Français de certaines parties de la France? La brachycéphalie et la dolichocéphalie peuvent donc être des produits de l'art, et ne sauraient fournir des bases solides à l'ethnographie; celle-ci ne peut se constituer que par des observations multiples portant sur toutes les parties du squelette, et même sur les parties molles.

—VI. CRÂNE DES RACES PRIMITIVES, CRÂNE FOSSILE. Ces derniers temps ont vu surgir un problème nouveau, plein d'intérêt. La découverte de l'homme primitif, de l'homme fossile contemporain du renne et de l'ours des cavernes, est le grand événement scientifique de notre époque. Jusqu'à ce jour on avait soupçonné son existence, on avait exhumé les grossiers débris de sa primitive industrie, on avait retrouvé les traces de son passage; mais il fallait une dernière confirmation des hypothèses qui commençaient à se produire; il fallait arriver à la découverte des débris osseux de l'homme lui-même. La célèbre trouvaille d'une mâchoire à Moulin-Quignon fut l'heureux point de départ des fructueuses investigations de nos géologues-archéologues. Aujourd'hui on est à peu près assuré de posséder quelques débris osseux ayant appartenu à l'homme primitif, et, malgré les contradictions qui se sont produites à ce sujet nécessairement obscur, les savants s'accordent, en général, à reconnaître qu'il existe réellement des spécimens de cette génération depuis si longtemps disparue de la surface du globe. Il est certain que ces débris, encore très-peu nombreux, se multiplieront infailliblement, grâce aux recherches persévérantes des savants français et étrangers; mais jusqu'à présent nous sommes, il faut l'avouer, réduits à un petit nombre d'échantillons.

De notre temps (nous le savons surabondamment), aucune découverte ne reste stérile par la faute des investigateurs. On n'eût pas plutôt possédé quelques fragments osseux de l'homme primitif qu'on songea à tirer parti de cette découverte et à préciser les caractères anatomiques de la race à laquelle il appartenait. Il y avait peut-être quelque témérité à tenter la solution de ce nouveau problème avec si peu d'éléments; mais la science moderne ne recule devant aucune difficulté. Il ne faut pas s'étonner, toutefois, des violentes discussions qui s'allumèrent à ce sujet; il ne faut pas s'étonner si les prétentions téméraires d'une craniologie encore dans l'enfance ont soulevé des tempêtes autour de ces informes débris de l'homme fossile. Nous décrivons brièvement ces curieux vestiges de notre primitive histoire, et nous ferons connaître l'opinion des savants les plus autorisés dans la matière sur cet obscur sujet.

1° *Crâne d'Engis*. Ce *crâne* primitif a été découvert par Schmerling dans la caverne d'Engis, près de Liège; il a été étudié par Spring, Carl Vogt et surtout par Huxley. Ce *crâne* a dû appartenir à une personne âgée, peut-être à une femme, si l'on tient compte

de la faible épaisseur des os; il est allongé (dolichocéphale), et son indice céphalique, égal à 70°, le rapproche de celui des Esquimaux, d'après la table de Welcker. Ses orbites sont écartées, et se rapprochent de celles des Ethiopiens, d'après Schmerling; cependant il est moins comprimé latéralement que ne l'est celui du nègre. Les fosses temporales sont peu profondes; la voûte est légèrement bombée; le front n'est pas fuyant. La distance de la suture nasale à la suture occipitale (diamètre antéro-postérieur) est de 13,75 pouces anglais; d'une oreille à l'autre, il mesure 13 p.; la suture sagittale est de 5,5 p. Les arcades orbitaires sont fortement développées; l'occipital est aplati. Somme toute, ce *crâne* ne ressemble à aucun *crâne* connu, et n'est comparable à aucun. « Il a pu appartenir, dit Huxley, aussi bien à un philosophe, qu'il aurait, d'autre part, pu loger le cerveau dépourvu d'idées d'un sauvage. » Selon C. Vogt, ce *crâne* est plus animalisé que civilisé; il tient le milieu entre celui de l'Esquimaux et celui de l'Australien.

2° *Crâne du Neanderthal*. Ce *crâne* a été découvert dans une caverne du Neanderthal, près de Dusseldorf, par le docteur Fuhlrott; il a été étudié par Schaffhausen, C. Vogt et quelques autres anatomistes. Il est réduit à une calotte, grosse, elliptique, allongée, munie de sinus frontaux très-développés, et se terminant en avant par des arcades sourcilières extrêmement saillantes, qui donnent à ce *crâne* une physionomie caractéristique. Le front est petit, aplati; l'angle facial, évalué approximativement, pourrait mesurer 56°; les os sont très-épais; la capacité cérébrale égale 75 pouces cubes. Les chiffres suivants permettent de comparer le *crâne* du Neanderthal à celui d'un nègre et d'un homme de race blanche actuelle.

| | LONGUEUR DES HÉMISPHÈ- RES CÉRÉ- BRAUX. | LARGUEUR DES LOBES ANTÉ- RIEURS DU CERVEAU. | PLUS GRANDE LARGUEUR. |
|------------------|---|--|--------------------------|
| Neanderthal. . . | 173 | 112 | 136 |
| Nègre australien | 164 | 100 | 125 |
| Suisse moderne. | 180 | 110 | 127 |

« Quant au développement remarquable des sinus frontaux dans ce *crâne* singulier, dit le professeur Schaffhausen, il n'y a aucune raison d'y voir une particularité individuelle ou pathologique : elle constitue incontestablement un type de race, et se trouve en connexion physiologique avec la puissance des os du squelette, qui devait dépasser d'un tiers environ la mesure ordinaire. » Suivant ce même auteur, ce *crâne* se rapproche de celui du singe; sa capacité intérieure annonce toutefois un homme assez semblable aux premiers habitants du Danemark, qui ont laissé les amas de coquilles. On a suggéré que ce *crâne* serait peut-être celui d'un idiot, et C. Vogt avoue que sa conformation pourrait justifier cette hypothèse. Selon Sir John Lubbock, elle n'a aucune raison de se soutenir, « car, quoique la forme du *crâne* soit remarquable, le cerveau paraît avoir été considérable : il a été estimé par le professeur Huxley à 75 pouces cubes, ce qui est la capacité moyenne du *crâne* des Polynésiens et des Hottentots. » Somme toute, cet hémisphère crânien est un bien triste vestige des races primitives qui habitaient le sol germanique aux époques antéhistoriques, et l'homme actuel n'aura aucun sujet de s'enorgueillir d'un pareil ancêtre. Voilà quel était cet Adam des cavernes semblable à l'Australien, à l'homme le plus dégradé de la création. Nous voulons bien concéder que l'homme n'est pas « un singe perfectionné, » puisque cette opinion paraît si fort révolter plusieurs de nos semblables; mais il faudrait avouer cependant, avec C. Vogt, que « si l'homme n'est pas un singe perfectionné, il serait du moins un Adam bien dégénéré. » V. ANTHROPOLOGIE, HOMME FOSSILE.

3° *Crâne des anciens habitants du Danemark*. Ces *crânes* sont petits, très-ronds, à occiput court, à orbites très-petites munies d'arcades sourcilières très-saillantes. Les os du nez sont proéminents et surmontés d'une dépression profonde; le front est aplati, un peu fuyant. L'indice céphalique de ces *crânes* est égal à 78°; ils ressemblent, à certains égards, à ceux des Finnois ou des Lapons.

4° *Autres crânes anciens*. Le *crâne* de Reinsen paraît avoir appartenu à un habitant des cités lacustres de la Suisse, au siècle de l'âge de pierre; il est identique au *crâne* des habitants de la Suisse actuelle. Le *crâne* de Lombardie se rapporte de même au *crâne* des Basques actuels; mais le *crâne* du musée de Berne paraît essentiellement différent. Trouvé à Bienne, ce *crâne* singulier paraît être l'intermédiaire entre le *crâne* d'Engis et celui du Neanderthal; il appartient au musée de Berne depuis trente ans, et son origine est inconnue. Il en est de même du *crâne* de Hohberg, près de Soleure.

— Physiol. Le rôle du *crâne* se réduit à une fonction passive. Le *crâne* est l'organe protecteur des parties importantes qu'il contient dans sa cavité. Il était difficile de protéger l'encéphale d'une manière plus efficace.

la conformation incurvée des os, la disposition spéciale de leurs articulations, qui leur permet de résister aux chocs extérieurs à la façon des voûtes, l'absence de tout orifice sur les parties exposées aux violences venues du dehors, tout contribue à assurer l'intégrité des parties contenues. Le *crâne* renferme la totalité de l'encéphale, c'est-à-dire le cerveau, le cervelet, l'isthme de l'encéphale et le bulbe rachidien. Toutes ces parties ne reposent pas sur la base osseuse; elles sont soutenues et comme suspendues dans la cavité qu'elles habitent; 1^o par l'intermédiaire du liquide encéphalo-rachidien qui remplit l'arachnoïde; 2^o par les replis que fournit la dure-mère crânienne. Le cerveau et le cervelet flottent donc, si l'on peut ainsi s'exprimer, dans la cavité osseuse qui les contient.

— Embryog. • Le développement du *crâne*, dit M. Cruveilhier, est remarquable par sa grande précocité; aussitôt que l'embryon est assez avancé pour offrir une distinction de parties, la tête, sous forme d'une vésicule ovoïde, l'emporte de beaucoup sur tout le reste du corps. Relativement à l'ordre suivant lequel s'ossifient les diverses pièces du *crâne*, on peut remarquer que les os de la voûte s'ossifient avant ceux de la base, de la même manière que, dans les vertèbres, l'ossification des lames précède l'ossification du corps. • Ainsi le *crâne* n'est formé primitivement que d'une base cartilagineuse ou membraneuse, au sein de laquelle les os prennent successivement naissance par des points isolés d'ossification. L'occipital s'y développe par quatre points d'ossification: un pour la portion écailleuse, qui apparaît vers le deuxième mois de la vie intra-utérine; deux points latéraux qui se développent ensuite, et un troisième pour la partie basilaire, qui apparaît en dernier lieu vers deux mois et demi. Deux points d'ossification se montrent vers le milieu du second mois, et donnent naissance au frontal; un seul point d'ossification pour chacun des deux pariétaux apparaît vers le quarante-cinquième jour de la vie intra-utérine. Le temporal se développe par cinq points d'ossification: un pour la portion écailleuse, qui se montre vers la fin du deuxième mois; un pour la portion pierreuse, qui apparaît immédiatement après; un pour l'anneau tympanique, qui se montre ensuite; un pour la portion mastoïdienne de l'os, très-tardif, et qui ne se montre que vers le cinquième mois; enfin, un pour l'apophyse styloïde, qui continue chez quelques animaux, et quelquefois chez l'homme, à former un os distinct, l'os styloïdien. L'ossification de l'éthmoïde est très-tardive; vers le cinquième mois seulement, elle commence par l'os *planum*; les cornets apparaissent ensuite; mais, à la naissance, la partie moyenne n'est pas en voie d'ossification. Le sphénoïde se développe par douze points d'ossification: 1^o deux pour les grandes ailes, qui ne sont distinctes que du quarantième au quarante-cinquième jour; 2^o deux pour les petites ailes, qui se montrent après; 3^o les deux points du corps de la partie postérieure du sphénoïde; 4^o à la fin du troisième mois, les deux points osseux du sphénoïde antérieur; 5^o vers la même époque, deux points pour les ailes externes des apophyses ptérygoïdes; 6^o deux points pour les ailes externes de ces mêmes apophyses; 7^o enfin, au septième mois de la vie fœtale, suivant Bérard, deux points d'ossification apparaissent encore dans les cornets sphénoïdaux.

Ainsi, vers le cinquième mois, presque tous les points d'ossification du *crâne* sont formés, et l'ossification marche du centre à la périphérie en se propageant vers les angles de l'os qui, en général, restent cartilagineux jusqu'à la naissance. Arrivé à ce moment, le *crâne* est moitié osseux, moitié cartilagineux, et les sutures osseuses sont remplacées par une membrane fibro-cartilagineuse s'étendant d'un os à l'autre, et réunissant les points ossifiés.

— Anat. comp. L'existence du *crâne* est constante chez tous les vertébrés; mais cet organe se présente sous des formes très-variables. Chez les mammifères, nous trouvons les mêmes pièces osseuses que chez l'homme, et une disposition identique de ces pièces. Le *crâne* du singe est exactement semblable à celui des races humaines inférieures; il n'en diffère que par une capacité moindre, toute proportion gardée, par l'effacement de l'angle sphénoïdal et par une moins grande ouverture de l'angle facial, qui oscille entre 30^o et 35^o chez les singes anthropomorphes à l'état adulte. Ce n'est que chez les jeunes singes que le *crâne* prend une ouverture d'angle facial égale à celui des *crânes* nègres; mais, avec les progrès de l'âge, le prognathisme se prononce, et les différences s'accroissent. Le *crâne* du singe est toujours à front fuyant, à occiput saillant et dolichocéphale.

Chez les autres mammifères, le *crâne* se dispose par rapport à la colonne vertébrale suivant un angle de plus en plus obtus; de sorte qu'il finit par se trouver sur le prolongement même du rachis. Le trou occipital, au lieu d'être placé sur la face inférieure de l'occipital, en occupe la partie postérieure; il arrive même, chez le chameau, par exemple, que les condyles articulaires se confondent en un seul en avant de ce trou. Dans la plupart des mammifères, le *crâne* est complètement fermé; cependant, chez les cétaqués, la suture

médiane des pariétaux est incomplète et laisse entre les bords postérieurs de ces os une fontanelle persistante, tandis que chez les ruminants, au contraire, les deux pariétaux ne paraissent former qu'un seul os. Nous signalerons aussi l'isolement de la portion pierreuse du temporal chez les cétaqués; l'isolement de l'apophyse zygomatique, qui forme un os séparé chez ces mêmes cétaqués; l'isolement des deux parties du frontal chez les rongeurs, les ruminants et les solipèdes, et l'isolement des portions antérieures et postérieures du sphénoïde, chez la plupart des mammifères terrestres.

Une particularité plus importante, et spéciale au *crâne* de quelques mammifères, est la présence d'appendices connus sous le nom de cornes, bois, etc., qui se développent sur la tête osseuse de plusieurs animaux quadrupèdes. Tantôt ces appendices ne sont que des dépendances de la peau, un faisceau de poils agglutinés (c'est le cas de la corne du rhinocéros); tantôt l'appendice est une véritable protubérance osseuse, s'alimentant à la façon de l'os, se détruisant par nécrose, etc. (c'est le cas du bois qui se développe chez les animaux du genre cerf). Les cornes des ruminants sont également de nature osseuse par leur noyau; mais elles sont entourées d'une gaine formée d'une substance analogue à celle des ongles ou des poils.

Chez les oiseaux, le *crâne* est composé des mêmes parties que chez les mammifères; mais les os, soudés de très-bonne heure, ne forment plus qu'une seule pièce. Ce *crâne* est petit, mais exactement moulé sur le cerveau; le trou occipital placé à la partie inférieure et postérieure surmonte un condyle articulaire unique et médian. Les os frontaux du *crâne* de l'oiseau sont très-grands, et bordent supérieurement les cavités orbitaires, très-spacieuses et adossées l'une à l'autre. Les petites ailes des sphénoïdes sont détachées du reste de l'os, placées à la partie postérieure de l'orbite, et font une forte saillie pour l'insertion des muscles de la mâchoire inférieure; enfin une portion du temporal, sous le nom d'os tympanique ou os carré, se détache du *crâne* et supporte la mâchoire ou mandibule inférieure.

Chez beaucoup de reptiles, le *crâne* est d'une petitesse remarquable par rapport à l'étendue de la tête; il est très-solidairement constitué des mêmes parties que précédemment, mais imparfaitement fermé et pourvu de fontanelles persistantes. On voit chez quelques espèces, dans la tortue *midas* de l'ordre des chéloniens, par exemple, le pariétal former de vastes saillies qui semblent fournir une voûte à la fosse temporale. L'os carré est ployé en forme de genou, et reçoit la mâchoire inférieure. Le *crâne* des sauriens et des ophiidiens est conformé sur le même type; celui des ophiidiens est remarquable par la grandeur du trou occipital, par l'étendue de la surface basilaire, et surtout par la disposition spéciale de l'os carré. Celui-ci est divisé en deux pièces mobiles l'une sur l'autre et mobiles sur le *crâne*; cette disposition permet à la bouche une ouverture considérable. Chez les chéloniens, la disposition des pièces est analogue; la séparation des frontaux, longs et étroits, est plus apparente. Enfin, chez les reptiles inférieurs, chez les reptiles branchés, par exemple, le *crâne* se rapproche de ce qu'il sera chez les poissons. Il est formé d'os minces et presque transparents, placé tout à fait sur le prolongement de la colonne vertébrale, et muni de fontanelles persistantes.

Chez les poissons, les pièces qui composent la tête sont écailleuses et très-multiples. On peut y reconnaître les analogues de l'occipital, des pariétaux, du temporal, des frontaux, de l'éthmoïde et du sphénoïde; mais toutes les parties fondamentales de la tête sont composées de pièces isolées, laissant entre elles des fontanelles persistantes. Plus on avance vers les degrés inférieurs de l'échelle des vertébrés, plus les analogies disparaissent; dans les derniers rangs, le *crâne* n'est plus moulé sur le cerveau; il est plus vaste, fait directement suite à la colonne vertébrale, qui n'est, du reste, qu'une tige cartilagineuse, et ne se ferme qu'imparfaitement en haut. Dans cette dernière classe des vertébrés, les analogies sont d'ailleurs très-difficiles à établir, et il s'est produit à ce sujet des interprétations très-diverses, dans le détail desquelles il serait superflu d'entrer ici.

V. FACE, TÊTE, VERTÈBRES CRÂNIENNES.

— Méd. Affections du *crâne*. Dans un bon nombre de cas, il sera difficile de séparer les maladies du *crâne* proprement dit (c'est-à-dire celles qui n'intéressent que la boîte osseuse) des affections du cuir chevelu, du cerveau ou de ses enveloppes; il y a entre ces diverses maladies une trop intime relation. Nous sommes donc amenés, par la nature du sujet, à renfermer dans la classe des affections et lésions du *crâne* un certain nombre de maladies qui intéressent en même temps les parties sus ou sous-jacentes à la boîte crânienne; nous nous contenterons toutefois d'une rapide énonciation de leurs principaux caractères:

1^o Plaies de la tête intéressant les os du *crâne*. Elles ont pour origine des violences extérieures occasionnées par l'action des instruments piquants, tranchants ou contondants. La gravité des plaies dépend néces-

sairement de l'importance des lésions, c'est-à-dire de leur étendue et de leur profondeur. Le décollement du périoste externe et celui de la dure-mère par les épanchements sous-osseux sont les complications les plus importantes; elles exposent à une nécrose de l'os et à une longue et dangereuse suppuration. Les épanchements de la dure-mère, à la suite de contusions, exposent aussi aux compressions du cerveau et aux accidents graves qui en sont la suite; la présence de corps étrangers sous la voûte du *crâne* et dans la masse cérébrale comporte les mêmes dangers. La conduite du chirurgien est donc toute tracée. Il doit relever les os du *crâne* qui ne sont que légèrement enfoncés, enlever les esquilles, les corps étrangers et tout corps qui pourra presser contre la surface du cerveau; il doit pratiquer la trépanation chaque fois qu'il soupçonnera un épanchement sanguin ou purulent dans la dure-mère; il doit laisser une issue facile aux liquides, et ne pas chercher à obtenir une réunion par première intention; il doit enfin recouvrir, à l'aide des parties molles externes, toutes les plaies avec solution de continuité, et, par des appareils contentifs appropriés, s'opposer à la hernie du cerveau, en même temps qu'il préservera cet organe des chocs extérieurs.

2^o Fractures du *crâne*. Les fractures du *crâne* sont directes ou indirectes, c'est-à-dire qu'elles se produisent sur le point qui a subi l'action des causes vulnérantes extérieures, aussi bien qu'en des points éloignés, soit par contre-coup, soit par continuité de la lésure. De là vient que la voûte du *crâne* n'est pas plus souvent fracturée que la base, quoique cette dernière soit inaccessible aux violences directes. Les coups, les contusions par instruments vulnérants, les chutes sur la tête et même les chutes sur les pieds ou sur le siège sont les causes ordinaires de la fracture des os du *crâne*. Elle est simple ou multiple, avec ou sans esquilles, avec ou sans enfoncement des os. Les épanchements de sang entre la dure-mère et les os, les lésions de l'encéphale ou de ses enveloppes, la compression et la déchirure des nerfs crâniens, les lésions des vaisseaux et les hémorragies internes sont les complications habituelles de ces fractures; les symptômes qui accompagnent ces complications sont aussi les principaux signes de la lésion, qui resterait quelquefois méconnaissable sans eux. C'est ainsi que l'écoulement de sang par l'oreille, l'écoulement du liquide céphalo-rachidien par l'oreille ou par le nez, la déchirure de la muqueuse de l'oreille interne, et l'écchymose de la paupière inférieure succédant à une ecchymose sous-conjonctivale, sont des signes à peu près certains de la fracture du *crâne* se continuant sur une portion de la base. Le bruit de pot cassé entendu par le blessé au moment de l'accident, le son de pot fêlé perçu à la percussion après l'événement, et une douleur à la pression suivant une direction irrégulière et excitant des mouvements automatiques, sont des signes beaucoup moins précis et de moindre valeur. L'examen ophtalmoscopique fournit encore quelques indications importantes, mais d'une appréciation plus difficile. Les fractures du *crâne* n'ont, au reste, de gravité que par les complications auxquelles elles donnent lieu: les compressions et les paralysies occasionnées par l'épanchement, la méningite, la méningo-encéphalite traumatique, les abcès du cerveau amènent presque constamment la mort dans les blessures graves des os du *crâne*, surtout dans les fractures de la base; mais une fracture simple de la voûte, sans lésion des vaisseaux ou des enveloppes encéphaliques, guérit au contraire avec la plus grande facilité.

Les moindres plaies du cuir chevelu doivent être pansées avec le plus grand soin, car elles exposent à un érysipèle traumatique, ordinairement grave. S'il n'y a ni enfoncement des os, ni épanchement, il n'y a point d'autre traitement à employer que le pansement convenable de la plaie; mais s'il y a paralysie, signe d'une compression intracrânienne, production de pus ou épanchement sous la voûte, enfoncement des os, introduction d'esquilles osseuses dans les membranes protectrices du cerveau ou dans l'encéphale, il faut appliquer une couronne de trépan et donner issue au liquide extravasé, enlever les esquilles, relever les os, etc. Mais la trépanation est contre-indiquée si le lieu de l'épanchement est inconnu. Tout le monde connaît l'audacieuse conduite de Dupuytren, et le succès dont elle fut couronnée. D'après les signes de paralysie qui se manifestaient chez son blessé, l'illustre chirurgien pensa reconnaître le lieu où s'était opéré un épanchement purulent: il fit pratiquer en cet endroit une couronne de trépan, mais le liquide ne se montra pas, comme il semblait l'espérer. Dans la plaie béante il incisa les membranes, mais sans plus de succès. Résolument alors, il plongea son bistouri dans la pulpe du cerveau; un flot de pus s'élança hors de la plaie, et le malade fut sauvé. Cette hardiesse fut ainsi couronnée du plus remarquable succès; mais Dupuytren se garda bien de dire sur quels indices il avait basé la précision de son diagnostic, et tout porte à croire aujourd'hui qu'un heureux hasard favorisa seul son audacieuse tentative.

3^o Tumeurs du *crâne*. Elles sont de nature très-diverse: ce sont des lipômes, des tumeurs fibreuses, des tumeurs encéphaloïdes,

des kystes séreux, séro-purulents ou mélicériques, les bosses sanguines, les céphalématomes, les encéphalocèles, etc. Mais la plupart de ces productions morbides ne sont point spéciales à la région crânienne, et n'empruntent au siège qu'ils affectent aucun caractère particulier; nous ne mentionnerons que les tumeurs spéciales à la région du *crâne*.

Les *bosses sanguines* sont des tumeurs plus ou moins volumineuses, caractérisées par un épanchement sanguin qui se fait sous le cuir chevelu; nous en avons déjà parlé précédemment. V. BOSSIS.

Le *céphalématome* est une tumeur sanguine congénitale qui ne s'observe que chez les enfants. V. CÉPHALÉMATOMES.

Les *loupes* sont des tumeurs enkystées du cuir chevelu placées entre la peau et l'aponévrose épicroténienne. Elles sont constituées par des poches séro-fibreuses remplies d'un liquide très-variable: tantôt clair et liquide, ou filant comme du blanc d'œuf (kyste séreux), tantôt onctueux et jaunâtre (*mélécrié*), tantôt semblable à de la bouillie (athérome), tantôt semblable à du suif ou grumeleuse comme du caséum. Le volume de ces tumeurs est très-variable; car, grossissant avec le temps, elles acquièrent des dimensions surprenantes; leur nombre est également indéterminé.

Au début, la loupe est indolente; mais en grossissant, elle devient gênante et s'irrite par le frottement; les cheveux tombent à sa surface. Elle peut, avec le temps, s'enflammer et s'ulcérer, provoquer la carie osseuse et divers accidents graves; cependant, si elle ne constitue pas une difformité gênante, si elle reste stationnaire dans son développement, on peut se dispenser de l'enlever. Dans le cas contraire, on en débarrasse le malade par une opération. Il y a plusieurs procédés d'ablation des loupes du *crâne*; le plus simple, celui qui expose le moins aux accidents est celui-ci: on pratique, à l'aide de la potasse caustique ou de la poudre de Vienne humectée d'alcool, une petite cautérisation à la surface de la tumeur, puis, à la chute de l'escarre, on presse sur les parois de la tumeur pour en faire sortir le contenu; on cautérise légèrement l'intérieur du kyste; enfin, on pansé à l'eau froide avec une légère compression. Si cette petite opération est convenablement faite, les parois de la poche se recollent, et le malade est guéri. Cette ablation expose cependant à l'érysipèle du cuir chevelu; il importe de ne pas la pratiquer en temps humide, au moment d'une épidémie, et, en général, en dehors des plus favorables conditions.

Les *encéphalocèles* sont des hernies du cerveau; elles se présentent accidentellement à la suite de plaies du *crâne* avec perte de substance; mais, le plus souvent, elles sont congénitales, dépendent d'un vice de conformation inné, et constituent plutôt une infirmité qu'une maladie. L'encéphalocèle congénitale est une tumeur de grosseur et de forme variables, molle, indolente, agitée de pulsations qui correspondent à celles du pouls, devenant rouge par moments lorsque l'enfant qui la porte pousse des cris, réductible ou irréductible. Lorsqu'elle peut se réduire, on observe souvent les signes de la compression du cerveau: la stupeur, la perte momentanée de l'intelligence. L'encéphalocèle siège exclusivement sur les parois du *crâne*, au niveau des fontanelles et des sutures, parfois à la place même d'un os qui ne s'est ossifié qu'imparfaitement. L'encéphalocèle congénitale ou accidentelle ne doit jamais être opérée; lorsque, par une regrettable erreur de diagnostic, on a cru devoir tenter l'ablation de ces tumeurs, la mort a toujours été la conséquence de cette dangereuse méprise. On doit respecter ces tumeurs, à moins qu'elles ne soient réductibles; dans ce cas, on les réduit et on applique un appareil compressif formé d'une simple calotte de plomb, de carton, de cuir bouilli, etc., modérément serrée contre l'ouverture herniaire.

Les *fungus* de la dure-mère se développent d'abord sous les parois de la voûte du *crâne*, ce sont des tumeurs fibro-plastiques de la dure-mère crânienne, des squirres, des épithéliomas de l'arachnoïde, des productions encéphaloïdes des os, qui se développent lentement dans l'intérieur du *crâne*, usent les parois osseuses et finissent par perforer la voûte et saillir en dehors, où elles se comportent comme de véritables tumeurs cancéreuses. A leur début, il est ordinairement impossible d'en constater l'existence; lorsque les os sont déjà fortement amincis, ils ploient sous le doigt avec un bruit de parchemin. Lorsque les tumeurs sont sorties, elles sont d'abord réductibles; avec le temps elles deviennent irréductibles et se caractérisent de la manière la plus évidente. Il n'y a rien à faire à cette affection: lorsque la tumeur est arrivée au dehors, et qu'elle est abordable aux instruments, la diathèse cancéreuse est assez avancée pour que l'ablation, qui n'est d'ailleurs qu'un moyen palliatif, soit de quelque utilité.

Nous ne parlons pas de l'*hydrocéphalie*, de l'*ossification prématurée* des sutures du *crâne* qui s'observe dans le crétinisme, et d'autres affections qui sont moins des lésions du *crâne* que des lésions du cerveau et des méninges. V. CERVEAU, MÉNINGES.

CRÂNE s. m. (krâ-ne). Fam. Homme fier et décidé: Voilà un CRÂNE! Tu fais le CRÂNE, mais tu as peur. Je t'ai pris pour un CRÂNE qui ne craint rien et qui a faim. (E. Sue.)

Homme habile, expert : *C'est un CRÂNE, cet ouvrier-là. Voilà un CRÂNE pour la pêche à la ligne.*

— Adjectif. Fier, brave, décidé : *De l'eau-de-viel ! A la bonne heure ! Voilà comme je l'aime, ma fille ; tu es CRÂNE !* (E. Sue.) *Leurs bonnets de uhlands se penchent d'un air CRÂNE du côté de l'oreille.* (Th. Gaut.)

— Fameux, distingué, extraordinaire : *Quand on pense que tout ça loge, s'habille et vit bien, voilà qui donne une CRÂNE idée de l'homme !* (Balz.) *C'est égal ! dit Hector, tu as là un CRÂNE cheval.* (A. Paul.)

— Loc. adv. A la crâne, A la façon des crânes : *Porter sa casquette sur l'oreille, A LA CRÂNE.*

— Antonymes. Capon, coïfon, couard, poltron.

CRANE (William), commodore de la marine des États-Unis d'Amérique, né à Elizabethtown (Etat de New-Jersey) le 1er février 1776, mort à Washington le 18 mars 1846. Il était fils du général William Crane, qui avait servi, avec le grade de colonel, pendant la guerre de l'Indépendance. Il entra dans la marine, comme midshipman, en mai 1799, fut fait lieutenant en juillet 1803, servit devant Tripoli sous le commodore Edward Preble, et prit part à toutes les attaques exécutées contre ce nid de pirates. Au commencement de la guerre avec l'Angleterre (1812), il reçut le commandement du *Nautilus*, brick de 14 canons, avec lequel il fut capturé par une escadre anglaise en juillet 1812, très-peu de temps après avoir quitté son mouillage de New-York. Dès qu'il eut été échangé, il fut envoyé aux grands lacs, où, sur les navires *Madison* et *Pike*, de l'escadre du commodore Chaumey, dont il reçut tour à tour le commandement, il servit avec distinction jusqu'à la fin des hostilités. Depuis 1815 jusqu'à sa mort, le commodore Crane ne cessa d'être chargé de missions importantes. Pendant une croisière de quatre années dans la Méditerranée, il commanda successivement le vaisseau de ligne *l'Indépendance*, le sloop *Eric* et les frégates *la Constellation* et les *Etats-Unis*. En 1827, il fut nommé commandant de l'escadre américaine stationnée dans cette mer, et arbora son pavillon sur le vaisseau *Delaware*. De concert avec M. Olney, consul des États-Unis à Smyrne, il ouvrit, avec le gouvernement ottoman, des négociations relatives à un traité de commerce, qui fut conclu peu après. En 1841, il fut nommé commandant de la marine, et en 1842, lors de la réorganisation du ministère de la marine, il reçut la direction du service de l'artillerie et de l'hydrographie, qu'il administra jusqu'à sa mort.

CRANÉ, ÉE (kra-né) part. passé du v. *Crâner* : *Roue CRANÉE.*

CRÂNEMENT adv. (krâ-ne-man — rad. *crâne*, adj.). Fam. D'une manière crâne, à la manière des crânes, bravement, fièrement, habilement : *Il s'est CRÂNEMENT battu. Elle prenait la brosse chez un peintre, la maniait par raillerie, et faisait une tête assez CRÂNEMENT pour produire un étonnement général.* (Balz.) *Beaucoup, fâmeusement : Il boit CRÂNEMENT. C'est CRÂNEMENT bien fait. Va, et reviens vite m'habiller, car je veux être CRÂNEMENT belle.* (Balz.)

CRANQUIN s. m. (kra-ne-kain — dimin. de *cran*). Art milit. Instrument particulier dont les arbalétriers se servaient pour bander les plus fortes arbalètes : *Le pauvre nain ne put seulement pas faire mouvoir le rude CRANQUIN de l'arbalète.* (E. Sue.) *Sorte d'arbalète que l'on bande avec un cranequin.*

CRÂNEQUINIER s. m. (kra-ne-ki-nié — rad. *cranequin*). Art milit. Arbalétrier qui se servait du cranequin.

CRANER v. a. ou tr. (kra-né — rad. *cran*). Faire des entailles au bas des dents d'une roue pour les bien détacher : *CRANER une roue.*

CRÂNERIE s. f. (kra-ne-ri — rad. *crâne*). Fam. Caractère, façons d'un crâne, fierté familière et tapageuse : *Il avait toute l'excentricité de son rôle, toute l'inconscience de son impétuosité, toute la CRÂNERIE de sa position.* (G. Sand.) *Bonneval aimait un peu trop à se battre en duel pour un véritable général, et il y avait en lui une CRÂNERIE innée qui, au moment où l'on s'y attendait le moins, dérangait et compromettait tout.* (Ste-Beuve.) *Action de crâne, acte de bravoure folle et tapageuse : Toutes ces CRÂNERIES lui ont fait une grande réputation.* *Il fanfaronnait, bravade : Rabelais, qui ne fait rien par gloriole et par CRÂNERIE, va corriger désormais les derniers des Bayard.* (Ste-Beuve.)

— B.-arts. Fierté d'exécution : *Cà et là ce peintre accentue un peu trop parfois ses couleurs, mais sa CRÂNERIE me plaît, si je puis me servir de ce mot plus usité à la caserne qu'à l'Académie.* (A. de la Forge.)

— Antonymes. Coïonnerie, couardise, poltronerie.

CRÂNEUR s. m. (krâ-neur — rad. *crâne*). Homme qui fait le crâne, fanfaron.

Cranford, roman anglais de mistress Gaskell. Ce livre est une curieuse étude de mœurs, dans un genre à demi comique et à demi attendri, familier aux romanciers anglais, mais qui étonne en France. Par une bizarre fantaisie de l'auteur, un grand nombre de vieilles

filles composent presque tous les personnages du roman. Cranford est un village qui n'existe point sur la carte d'Angleterre et dans lequel se sont retirées plusieurs vieilles rentières qui composent l'aristocratie de cette petite localité. Miss Deborah Jenkins et sa sœur Matty (abréviation de Mathilde) tiennent la tête de cette petite colonie, avec le capitaine Borrow et ses deux filles. Miss Pole, vieille demoiselle, miss Barker, sœur du médecin, mistress Jamieson et lady Glenmire sa cousine, deux veuves un peu mûres, complètent ce singulier assemblage. L'auteur nous fait assister d'abord aux soirées intimes de ces braves provinciales et décrit leurs mœurs avec une finesse et une vérité qu'eût enviées Balzac, ce peintre des vieilles filles. Il y a, entre autres, un certain *raout* chez miss Jenkins, dans lequel cette dernière entame avec le capitaine Borrow une discussion des plus amusantes sur la prééminence à accorder à deux auteurs anglais, bien différents entre eux : Johnson et Charles Dickens, avec les appréciations les plus curieuses sur le *Rid-deur*, recueil périodique de Johnson, et les *Pickwick papers* de Dickens. Mais bientôt cette petite société se disperse ; le capitaine Borrow, absorbé dans la lecture de Dickens, est, pour nous servir d'une expression technique, tamponné par une locomotive ; sa fille aînée meurt, et la plus jeune, qui, pour soigner sa sœur, consentait, comme on dit, à coiffer sainte Catherine, se marie avec un fidèle et riche amoureux, le major Gordon. Bientôt miss Deborah Jenkins meurt à son tour, laissant seule son excellente sœur, qui la pleure chaque jour ainsi qu'un frère parti comme marin dans l'Inde et dont elle n'a plus eu de nouvelles. Cette miss Matty n'est pas restée vieille fille de son plein gré, c'est aussi par dévouement qu'elle n'a point épousé un certain M. Thomas Holbrook, qui lui tenait fort au cœur, qui, ne pouvant l'épouser, est mort célibataire, et dont elle porte sans ostentation le deuil. C'est une douce et charmante création que ce caractère de miss Matty. Une phrase qu'elle prononce dans le cours du roman donne la clef de cette bienfaisante et pure existence : « Je sais bien, dit-elle, que je n'aurai jamais un intérieur à moi, un mari ou des enfants à soigner, ce qui, je l'avoue, est le travail naturel d'une femme. Mais quoi ! au lieu de perdre mon temps à me démenier et à me dépitier en vue d'un mariage, j'aime mieux regarder autour de moi pour voir si je n'y trouverai pas quelque bonne œuvre à faire. Je vois beaucoup de demoiselles qui soupirent ardemment après ce qui ne leur sera pas donné, au lieu de se résigner à rester vieilles filles et de s'occuper des rudes corvées que Dieu laisse dans le monde précisément pour qu'elles soient faites par les vieilles filles. Il y a une multitude de corvées de ce genre, et la bénédiction du ciel repose sur celles qui les font. » Ces lignes, profondément sages, non-seulement renferment une excellente leçon pratique, mais font en outre comprendre la sympathie de mistress Gaskell pour les vieilles filles qui savent ennoblir leur rôle en ce monde par la résignation et le dévouement. Miss Matty, douce héroïne consacrée au soin d'un petit intérieur froid et sombre, fidèle à son affection pour une sœur aînée qu'elle admire avec une naïveté enfantine, est bien une de ces figures charmantes et à demi effacées, dont les dévouements inconnus, les peines voilées et l'oubli de soi-même passent inaperçus dans ce monde. Mais la douce existence de la pauvre Matty est compromise par la faillite d'une maison où sa petite fortune était placée presque tout entière ; et, sur ses vieux jours, elle connaît le besoin et les privations, sans l'aide de quelques bons amis qui lui font entreprendre un commerce de thé. Sur ces entrefaites, on a des nouvelles du frère établi dans l'Inde ; une jeune amie de miss Matty lui écrit à tout hasard ; il reçoit la lettre, réalise sa petite fortune, et revient en toute hâte à Cranford retrouver sa vieille bonne sœur à laquelle il rend la paix et le bonheur. Telle est cette simple et touchante peinture, dont le réalisme est loin d'exclure l'émotion, tableau de genre qui n'a point la prétention d'émouvoir le lecteur par un enseignement grave, mais seulement de lui plaire par d'heureux détails et d'agréables physionomies. Ce livre a été traduit par Mme Louise Sw. Belloc. Il a été publié en Angleterre en 1853.

CRANGANOR, ville de l'Indoustan anglais, présidence de Madras, dans l'ancienne province de Malabar, sur une petite baie, à 26 kilom. N. de Cochim ; 9,000 hab. Siège d'un évêché catholique. Petit port commerçant assez actif. En 1505, les Portugais y élevèrent une forteresse qu'ils cédèrent aux Hollandais en 1660. Ceux-ci, incapables de la défendre contre Tippoo-Saeb, la vendirent au rajah de Travancore.

CRANGON s. m. (kran-gon — gr. *kraggon*, même sens). Crust. Genre de décapodes macroures, de la famille des salicoques.

— Encycl. Les *crangons* sont très-voisins des palémons, dont ils diffèrent par les deux filets des antennes mitoyennes, sans la petitesse du prolongement antérieur de la carapace, par leurs deux pattes antérieures terminées par une main renflée et à un seul doigt, enfin par la deuxième paire de pattes, qui sont filiformes, coudées et repliées sur elles-mêmes dans le repos. Ces crustacés sont com-

muns sur nos côtes ; leurs mouvements sont brusques ; ils nagent ordinairement sur le dos, et frappent souvent l'eau avec leur abdomen, qu'ils replient contre le thorax et distendent ensuite avec beaucoup de force. Le *crangon commun*, vulgairement *cardon*, n'a guère plus de 0 m. 05 à 0 m. 06 de long. Il est d'un vert glauque pâle, ponctué de gris. Par la cuisson il se colore en rouge. Les pêcheurs en prennent une grande quantité dans leurs filets et en toute saison. La chair de ce crustacé, qu'il ne faut pas confondre avec la crevette, est aussi délicate que celle de cette dernière.

CRANGONNIEN, IENNE adj. (kran-go-niaïn, iè-ne — rad. *crangon*). Crust. Qui ressemble au crangon. *On dit aussi CRANGONITE.*

— s. m. pl. Tribu de crustacés décapodes, de la famille des macroures, ayant pour type et pour genre unique le genre crangon.

CRANIACÉ, ÉE adj. (kra-ni-a-sé). Moll. Syn. de *CRANIDÉ*.

— s. m. pl. Tribu de brachiopodes ayant pour type le genre cranie.

CRANICHIDE s. f. (kra-ni-ki-de). Bot. Genre de plantes, de la famille des archidées, tribu des néotiées, comprenant une dizaine d'espèces qui croissent dans l'Amérique tropicale.

CRANIDÉ, ÉE adj. (kra-ni-dé — de *cranie*, et du gr. *eidos*, aspect). Moll. Qui ressemble à une cranie.

— s. m. pl. Famille de mollusques de la classe des brachiopodes, caractérisés par une coquille testacée, assez irrégulière et fixée aux corps sous-marins par la valve inférieure, qui est épaisse, la valve supérieure conique.

CRANIE s. f. (kra-ni). Moll. Genre de brachiopodes ne comprenant qu'un petit nombre d'espèces vivantes, que l'on trouve dans la Méditerranée et dans la mer des Indes, et dont les valves sont dépourvues de charnière.

— Encycl. Les caractères de ce genre sont : coquille fixe, testacée, couverture perforée, plus ou moins irrégulière, arrondie ou ovale, inéquivalve ; valve inférieure épaisse, souvent irrégulière, fixée directement aux corps sous-marins ; valve supérieure conique à crochet latéral ou subcentral ; point de charnière ni de ligaments ; à l'intérieur, près du bord cardinal, deux attaches musculaires ovales, distantes, propres à maintenir les valves ; au milieu, une saillie transverse, simple ou bifurquée, sur laquelle le corps est attaché. Une grande dépression, située entre les attaches musculaires valvaires et le bord, se divise souvent par des impressions branchiales lobées. Tout autour règne un large limbe épais, granuleux, ou ramifié, formé sans doute par les cils du manteau. L'animal est pourvu de bras spiraux, charnus, libres seulement à leur extrémité.

CRANIEN, IENNE adj. (kra-niaïn, iè-ne — rad. *crâne*). Anat. Qui appartient, qui a rapport au crâne : *Les os CRANIENS. La boîte CRANIENNE.*

CRANIO-ABDOMINAL, ALE adj. Physiol. Se dit d'un tempérament dans lequel prédominent les influences cérébrale et abdominale : *Constitution CRANIO-ABDOMINALE.*

CRANIO-FACIAL, ALE adj. Anat. Qui a rapport au crâne et à la face : *Muscles CRANIO-FACIAUX.*

CRANIOGRAPHE s. m. (kra-ni-o-gra-fe — du gr. *kranion*, crâne ; *graphô*, j'écris). Anatomiste qui a fait des traités spéciaux sur le crâne, ou qui s'occupe de l'étude spéciale du crâne.

CRANIOGRAPHIE s. f. (kra-ni-o-gra-fi — rad. *craniographe*). Anat. Description du crâne. *Etudes spéciales sur le crâne.*

CRANIOGRAPHIQUE adj. (kra-ni-o-gra-fi-ke — rad. *craniographie*). Anat. Qui a rapport à la craniographie, à la description du crâne : *Etudes CRANIOGRAPHIQUES.*

CRANIOÏDE adj. (kra-ni-o-i-de — du gr. *kranion*, crâne ; *eidos*, aspect). Hist. nat. Qui ressemble à un crâne.

CRANIOLAIRE s. f. (kra-ni-o-lè-re — du gr. *kranion*, crâne). Bot. Genre de plantes, de la famille des pédalées, voisin des martyries, comprenant environ quatre espèces qui croissent dans l'Amérique tropicale : *On cultive dans les jardins la CRANIOLAIRE annuelle.* (C. Lemaire.)

— Encycl. Ce genre est remarquable par la forme de ses fruits terminés au sommet par deux cornes, ce qui leur a valu le nom de cornet. La *craniolaire annuelle* est une plante velue, visqueuse, très-répandue dans l'Amérique équatoriale. Sa racine est blanche, grosse, charnue, d'une saveur douce. Les Colombiens la servent sur la table, dépouillée de son écorce et cuite avec la viande de bœuf ; ou bien ils la confisent au sucre et la mangent au dessert. Ils en font aussi une boisson. On la cultive dans nos jardins, à cause de la beauté de ses fleurs, et surtout de la forme bizarre de ses fruits. Les autres espèces, au nombre de quatre environ, originaires du même pays, sont cultivées aussi, mais elles sont moins répandues que la précédente.

CRANIOLOGIE s. f. (kra-ni-o-lo-ji — du gr. *kranion*, crâne ; *logos*, discours). Etude du

crâne au point de vue de ses relations vraies ou prétendues avec les aptitudes et les instincts. *On dit aujourd'hui PHRÉNOLOGIE.*

CRANIOLOGIQUE adj. (kra-ni-o-lo-ji-ke — rad. *craniologie*). Qui a rapport à la craniologie : *Etudes CRANIOLOGIQUES.*

CRANIOLOGISTE s. m. (kra-ni-o-lo-jis-te). Personne qui s'occupe de craniologie. *Par-tisan de la craniologie. On dit aussi CRANIOLOGUE.*

CRANIOMANCIE s. f. (kra-ni-o-man-si — du gr. *kranion*, crâne ; *man-teia*, divination). Art prétendu de connaître, par l'inspection du crâne, les dispositions intellectuelles et morales d'un individu.

CRANIOMANCIEN, IENNE s. (kra-ni-o-man-siaïn, iè-ne — rad. *craniomancie*). Celui, celle qui pratique la craniomancie.

— Adjectif. Qui a rapport à la craniomancie : *Prédictions CRANIOMANCIENNES.*

CRANIOMÈTRE s. m. (kra-ni-o-mè-tre — du gr. *kranion*, crâne ; *metron*, mesure). Compos d'épaisseur pour mesurer les divers diamètres du crâne.

CRANIOMÉTRIE s. f. (kra-ni-o-mé-tri — du gr. *kranion*, crâne ; *metron*, mesure). Mesure du crâne.

— Encycl. V. **CRÂNE**.

CRANIOMÉTRIQUE adj. (kra-ni-o-mé-tri-ke — rad. *craniométrie*). Qui concerne la craniométrie : *Mesures CRANIOMÉTRIQUES. Comparaison CRANIOMÉTRIQUE.*

CRANION s. m. (kra-ni-on — du gr. *kranion*, crâne, par allusion à la forme du végétal). Bot. Nom donné par les auteurs anciens à la truffe et à quelques lycoperdons.

CRANIOSCOPE s. m. et f. (kra-ni-o-sko-pe — du gr. *kranion*, crâne ; *skopêd*, j'examine). Celui, celle qui s'occupe de cranioscopie.

CRANIOSCOPIE s. f. (kra-ni-o-sko-pi — rad. *cranioscope*). Art de juger des dispositions morales de quelqu'un d'après l'inspection de la forme de son crâne. *On dit aussi CRANIOLOGIE.*

— Encycl. V. **CRÂNE** et **PHRÉNOLOGIE**.

CRANIOSCOPIQUE adj. (kra-ni-o-sko-pi-ke — rad. *cranioscopie*). Qui a rapport à la cranioscopie : *Etudes CRANIOSCOPIQUES.*

CRANIOSPERME s. m. (kra-ni-o-spér-me — du gr. *kranion*, crâne ; *sperma*, graine). Bot. Genre de plantes, de la famille des boraginées, tribu des anchesées, comprenant une seule espèce qui croît en Sibérie.

CRANIOTABES s. f. (kra-ni-o-ta-bess — du lat. *cranium*, crâne ; *tabes*, ramollissement). Méd. Ramollissement des os du crâne, maladie particulière aux enfants.

— Encycl. Cette maladie a été décrite pour la première fois par M. Elsasser (*Archives génér. de méd.*, mars 1845, p. 346). « Dans cette affection, le crâne, dit-il, est mou, et se coupe facilement ; les os ramollis ressemblent à du tissu spongieux ; ils sont poreux, rudes au toucher, très-amincis, et quelquefois manquant à certaines places. Le crâne est devenu si flexible et si élastique, qu'il subit une dépression et un véritable enfoncement au contact d'un corps dur. »

CRANIO-THORACIQUE adj. Physiol. Se dit d'un tempérament dans lequel prédominent les influences cérébrale et thoracique : *Constitution CRANIO-THORACIQUE.*

CRANIOTOME s. m. (kra-ni-o-to-me — du gr. *kranion*, crâne ; *tomê*, section). Chir. Instrument avec lequel on coupe les os du crâne d'un enfant mort, quand l'accouchement ne peut s'opérer autrement.

— s. f. Bot. Genre de plantes, de la famille des labiées, tribu des stachydées, formé aux dépens des népètes ou cataires, et renfermant une seule espèce qui croît dans le Népal : *La CRANIOTOME versicolore est cultivée dans les jardins.* (C. Lemaire.)

CRANIOTOMIE s. f. (kra-ni-o-to-mi — rad. *craniotome*). Chir. Section du crâne d'un enfant au moyen du craniotome.

CRANIQUE adj. (kra-ni-ke — rad. *crâne*). Anat. Qui a rapport au crâne. *On dit plus ordinairement CRANIEN.*

— Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées.

CRANMER (Thomas), premier archevêque protestant de Cantorbéry, né à Astacton (Nottinghamshire) en 1459, brûlé en 1556. Il professait la théologie à Cambridge, lorsque dans un entretien avec Fox, l'aumônier de Henri VIII, il émit l'avis de s'adresser pour lever les difficultés du divorce du roi, non point à la cour de Rome, mais à une réunion de théologiens, et de s'appuyer en outre de citations de l'Écriture. Charmé de cette idée, Henri s'attacha le subtil théologien en le nommant son chapelain en même temps qu'il le chargea de composer un écrit pour plaider la nullité de son mariage avec Catherine d'Aragon. Il l'expédia ensuite sur le continent afin d'y recueillir des adhésions théologiques et l'adjoignit à l'ambassade qu'il envoya à Rome à ce sujet. Pendant son séjour en Allemagne, Cranmer se lia avec les chefs de la Réforme, se nourrit de leurs idées et se maria avec la nièce d'Oslander. Le roi le rappela pour le nommer à l'archevêché de Cantorbéry (1532). Il n'accepta qu'avec répugnance et ne prêta qu'avec des réserves son serment épi-

scopal. Peu de temps après, il prononça la sentence du divorce de Catherine et du roi, dont il approuva le mariage secret avec Anne de Boleyn, brava l'excommunication, renonça solennellement au titre de légat, attaché depuis un temps immémorial à sa dignité, reconnu la suprématie spirituelle du roi, prononça en 1536 le divorce d'Anne de Boleyn avec la même facilité et la même complaisance qu'il avait montrées en prononçant celui de Catherine d'Aragon, et travailla à la propagation du luthéranisme, autant du moins que le lui permettait l'humeur fantasque d'un tyran qui, tout en se séparant de l'Eglise romaine et en imposant à son peuple les caprices de sa théologie particulière, avait néanmoins des prétentions à l'orthodoxie. En 1536, ayant voulu faire approuver par l'assemblée du clergé 59 articles qui favorisaient les nouvelles idées, il fut obligé lui-même d'en souscrire six qui leur étaient diamétralement opposés. Bientôt, contrainct par la terrible pénalité des 6 articles qui proscrivaient le mariage des prêtres et établissaient divers points de dogme, Cranmer dut renvoyer sa femme en Allemagne. Sous Edouard VI, il put agir plus librement et consommer la réforme en Angleterre, l'amener à peu près au point où elle est aujourd'hui. Il montra d'ailleurs l'infatigable d'un sectaire contre les dissidents. A l'avènement de la reine Marie, il fut jeté à la Tour de Londres pour avoir favorisé Jane Gray, et accusé en même temps d'hérésie. La crainte de la mort, les souffrances de la captivité lui arrachèrent une rétractation qui ne désarma point l'implacable Marie ni son époux Philippe II. Il fut conduit au bûcher et mourut avec la constance d'un martyr, après avoir dévoué solennellement sa rétractation et confessé au milieu des flammes les doctrines du protestantisme. Ses écrits roulent sur des matières de controverse; le principal est une défense du dogme de la transsubstantiation. Il est considéré à juste titre comme le patriarche de l'Eglise anglicane.

CRANNOGE s. m. (kran-no-je). Nom que l'on donne en Irlande à des espèces de blockhaus, qui servaient anciennement de retranchement, et qui sont généralement construits sur des îles.

— **Encycl.** On retrouve de nos jours en Irlande des îles fortifiées, encore surmontées de leurs *crannoges*, et on a publié sur ce sujet intéressant un article dans le troisième volume de l'*Archæological journal*. Les anciennes chroniques irlandaises parlent fréquemment de ces *crannoges*, qui jouent un rôle considérable dans les guerres que se faisaient les différents chefs irlandais. Le comté de Monaghan, qui contient de nombreux petits lacs semés d'îles, était éminemment propre à la construction de ces *crannoges*.

Les archéologues irlandais ont trouvé dans ces constructions des armes, des instruments et des ossements en quantité considérable. Du *crannoge* de Dunscaughlin on a tiré plus de cent cinquante charrettes d'ossements, qu'on a employés comme engrais. Shirley raconte qu'un certain Thomas Phetplace, interrogé par le gouvernement sur le nombre et la force des châteaux ou des forteresses d'un certain O'Neill, répondit : « Quant aux châteaux, je pense que vos seigneuries n'ignorent pas qu'il ne s'y croit pas en sûreté, car il a élevé la plus grande forteresse du pays dans un lac de son comté, où aucun vaisseau, aucun bateau venant de la mer ne peut pénétrer. »

CRANOIRE s. m. (kra-noir — rad. *craner*). Techn. Laine à craner les roues dentées.

CRANOLOGIE s. f. (kra-no-lo-ji). Syn. de **CRANOLOGIE**.

CRANOLOGIQUE adj. (kra-no-lo-ji-ke). Syn. de **CRANOLOGIQUE**.

CRANOLOGISTE s. m. (kra-no-lo-ji-ste). Syn. de **CRANOLOGISTE**.

CRANON, ville de l'ancienne Thessalie, dans la Pélasgiotide et la vallée de Tempé, à l'E. de Pharsale. Victoire d'Antipater et de Cratère sur les Athéniens pendant la guerre lamiaque (322 av. J.-C.).

CRANQUILLIER s. m. (kran-ki-llé; 11 mil.). Bot. Nom vulgaire du chevrefeuille des bois.

CRANSAC, bourg et commune de France (Aveyron), canton de Saint-Albin, arrond. et à 29 kilom. N.-E. de Villefranche, près d'un petit affluent du Lot; 1.967 hab. Eaux minérales célèbres. Ce sont des eaux froides, ferrugineuses manganésiennes, très-fortement minéralisées, et les seules qui contiennent du manganèse à l'état de sulfate. Les sources sortent à une basse température de la *montagne brûlante de Cransac*, c'est-à-dire d'un terrain schisteux et houiller, brûlant à sa partie supérieure, et présentant de distance en distance de larges crevasses par lesquelles s'échappent des vapeurs sulfureuses. Cinq sources alimentent l'établissement thermal : les deux sources Richard, haute et basse, la source Bezelgue et les deux sources dites à laver, et qui ne servent, en effet, qu'à laver les bouteilles pour l'exportation. L'analyse des eaux des sources Richard a été faite par M. O. Henry et par M. Blondeau en 1850. Ces eaux contiennent, par litre, de 5 gr. 03 à 6 gr. 11 de principes fixes, composés de sulfates de chaux, de magnésie, d'alumine, de fer, de soude et de manganèse; on y découvre en outre un principe arsenical, arséniate ferrique ou sulfure d'arsenic. L'eau est inco-

lore, inodore, limpide, nullement gazeuse, d'une saveur styptique, rougissant le papier de tournesol; cette réaction est due à la présence d'une petite quantité d'acide sulfurique.

Les eaux de Cransac, longtemps perdues au milieu d'un pays montagneux, privé de voies faciles de communication, sont aujourd'hui mieux appréciées, et leur efficacité incontestable leur assure un succès non douteux. Le séjour ne laisse pas que d'y être agréable, et, dit M. Constantin James, l'étranger qui arrive à ces eaux n'est pas médiocrement surpris de se trouver transporté au milieu d'un charmant parc, véritable jardin zoologique où l'on a réuni, dans d'élégants cottages, les animaux les plus rares et les plus curieux.

Les eaux minérales de la source basse de Cransac sont employées dans les engorgements chroniques des voies digestives, dans les maladies de la rate et du foie, dans quelques maladies de l'estomac accompagnées d'embarras gastrique et de constipation, et surtout dans les fièvres intermittentes rebelles dont sont atteints ceux qui ont séjourné en Afrique, dans la campagne de Rome, etc. Les eaux de la source haute conviennent dans les engorgements, les flux muqueux, les urétrites chroniques, les hémorragies passives de l'utérus, les convalescences difficiles, la débilité et la chloro-anémie. En outre, on trouve à Cransac des étuves naturelles; sortes de cabinets creusés dans la montagne chaude, revêtus à l'intérieur de plaques de fûence vernissée, et naturellement chauffés par la chaleur perdue de la combustion souterraine des schistes houillers; dans ces étuves on traite les affections rhumatismales, les maladies de peau, etc.

CRANSON s. m. (kran-son). Bot. Nom vulgaire des cochléarias et particulièrement du cochléaria de Bretagne : *La racine du CRANSON, lorsqu'elle est fraîche, a un goût approchant de celui de la moutarde.* (Bosc.) *Le CRANSON des boutiques est le cochléaria officinal.* (V. de Bomare.)

CRANTER s. m. (kran-tér — du gr. *kranter*, qui accomplit). Anat. Nom des dernières molaires ou dents de sagesse. Il Peu usité. On dit aussi **CRANTÈRE** s. f.

CRANTER v. a. ou tr. (kran-té). Cautionner, garantir. Il Promettre. Il Vieux mot.

CRANTOR, philosophe grec, né à Soles (Cilicie), florissait vers 306 av. J.-C. Il fut le disciple de Xénocrate et de Polémon et forma lui-même Arcésilas. Il avait commenté Platon et composé des traités de morale pratique, et même des poèmes. Il ne reste de lui que quelques fragments. Il avait dans l'antiquité la réputation de l'un des esprits les plus distingués de l'ancienne Académie. Son traité de l'*Affliction*, que Panctius appelait un *livre d'or*, a été imité par Cicéron dans sa *Consolation* et dans ses *Tusculanes*.

CRANTZ (Henri-Jean-Népomucène), médecin et botaniste allemand, né en 1722. Il occupa une chaire à Vienne, et il a composé quelques ouvrages estimés, notamment : *Institutiones rei herbariæ* (1766, in-4°), et *Stirpium austriacarum pars prior et posterior* (1769, in-4°), traité qu'on consulte encore avec fruit.

CRANTZ (Albert), historien allemand. V. **CRANTZ**.

CRANTZELIN s. m. (kran-tze-lain). Blas. V. **CRANCELIN**.

CRANTZIE s. f. (kran-tzié; — de *Crantz*, botan. angl.). Bot. Genre de plantes, de la famille des embellifères, tribu des hydnoracées, comprenant une seule espèce peu connue, qui croît dans l'Amérique du Nord : *La CRANTZIE rayée est vivace.* (C. Lemaire.)

CRANWORTH (Robert Monsey Rolfe, baron), chancelier d'Angleterre, né à Cranworth (comté de Norfolk) en 1790, mort en 1868. Il fut quelque temps un des agrégés de l'université de Cambridge, puis fit ses études de droit à Lincoln's Inn et commença à exercer, en 1816, la profession d'avocat avec une distinction et un succès qui lui valurent, en 1832, le titre d'avocat du roi. Cette année même, le bourg de Penryn l'envoya siéger à la Chambre des communes, où il vota avec les libéraux. Lord Melbourne étant arrivé au ministère en 1834, Cranworth fut nommé par lui avocat général et conseiller privé (1835), reçut le titre de chevalier (1835), puis obtint, en 1839, un siège à la cour suprême. En 1850, Cranworth remplaça, comme vice-chancelier, sir Shadwell, fut nommé bientôt après pair d'Angleterre avec titre de baron, et enfin chargé par lord Aberdeen des fonctions de grand chancelier d'Angleterre, qu'il remplit de 1852 à 1858. C'est à lui que revient l'honneur des utiles réformes introduites pendant cette période dans l'administration de la justice, et dont les plus importantes furent le *Common law procedure act* (1854) et le *Charitable trust act* (1855). A la chute du cabinet Palmerston (1858), il résigna ses fonctions de lord chancelier; mais il continua de consacrer, au sein de la Chambre des lords, toute son attention et son activité aux questions judiciaires, et il eut une part importante aux mesures prises à cette époque dans l'intérêt de la réforme sociale et législative. Lorsque lord Westbury se démit, en 1865, de la garde du grand sceau, lord Cranworth fut rappelé aux fonctions de lord chancelier, et il les conserva jusqu'à la chute du cabinet Russell (1866). Sa

mort a privé l'Angleterre d'un de ses hommes d'Etat les plus populaires et d'un whig déterminé, dont le caractère était universellement estimé.

CRANZ (David), historien allemand et prédicateur de la communauté des moraves ou hernhutes, né en 1723 à Neugarten, en Poméranie, mort en 1777, à Gnadensfey, en Silésie. Devenu dans sa jeunesse secrétaire du comte Zinzendorf, à qui l'on doit l'organisation des moraves, Cranz suivit ce pieux voyageur dans ses pérégrinations à travers l'Europe. Il partit ensuite pour le Groenland, où quelques hernhutes étaient allés fonder une colonie, et devint le pasteur chéri des émigrants. A son retour en Europe, il publia ses impressions de missionnaire dans un ouvrage écrit en allemand, sous ce titre : *Histoire du Groenland, contenant la description de ce pays et de ses habitants* (1765, 2 vol. in-8°). Le comte de Zinzendorf le fit nommer pasteur de l'église de Rixdorf, dans les environs de Berlin, en 1766, et, quelques années après, pasteur de Gnadensfey. Outre l'ouvrage cité plus haut, Cranz publia, aussi en allemand, une *Histoire ancienne et moderne des Frères de l'Union, autrement appelés moraves ou hernhutes* (Barby, 1771, in-8°). Cette histoire importante fut continuée par J.-K. Hegner (Hernhut, 1791, in-8°).

CRAON (pr. *Cran*), en latin *Credonium* et *Cratunum*, ville de France (Mayenne), chef-lieu de canton, arrond. et à 30 kilom. O. de Château-Gontier, sur la rive gauche de l'Oudon; pop. aggl. 3.270 hab. — pop. tot. 4.401 hab. Carrieres d'ardoises; nombreux moulins à huile, à blé ou à tan; tanneries; manufactures de serges, filatures de laine; fabriques de coton pour tricot. Beau château moderne aux portes de la ville; inscription romaine découverte dans le mur de l'ancienne église. Craon doit son origine à une forteresse construite en 846, et défendue d'un côté par l'Oudon et de l'autre par des murs élevés, dont on voit encore quelques vestiges; dans la suite, siège d'une baronnie, dont le seigneur se disait premier baron d'Anjou, cette ville était une place importante qui fut assiégée plusieurs fois pendant les guerres civiles et religieuses, notamment en 1592, par le prince de Conti.

La petite ville de Craon est surtout célèbre par son antique baronnie et par les souvenirs historiques que son nom évoque. Quelques-uns voient dans Craon le *Cronium* ou *Cronio* dont fait mention Grégoire de Tours, mais rien ne justifie cette hypothèse et on ne trouve trace authentique de Craon que vers 844. C'est à cette époque, en effet, que Lambert, comte de Nantes, y fit bâtir le château fort, qui, modifié et augmenté dans la suite, tint un instant en échec, à lui seul, la fortune de Henri IV. Lambert, comte de Nantes, est le plus ancien personnage historique dont les chroniques craonnaises fassent mention. La baronnie de Craon était la plus considérable de l'Anjou, et le baron de Craon prenait même le titre de premier baron de cette province. La juridiction de cette baronnie s'étendait sur près de quarante paroisses ou châtellenies, et la coutume d'Anjou n'en demandait que quatre pour qu'une terre obtint ce titre seigneurial. Après une lacune d'un demi-siècle, nous trouvons en 941 André, sire de Craon et de Brusson, mari d'Agnès, fille de Fouques le Bon, comte d'Anjou et sire de Loches; puis, vers le commencement du XI^e siècle, Arthur de Craon, Lisoir de Craon, son frère, Suhard de Craon, fondateur du prieuré de Saint-Clement, et Guérin son fils. En 1050, Geoffroy Martel, comte d'Anjou, confisqua sur Guérin la baronnie de Craon, dont l'hommage lui avait été refusé, et la donna à Robert le Bourguignon, seigneur de Sablé, qui fit ainsi souche de la deuxième maison de Craon. Robert de Craon eut pour fils Renaud : ce fut Renaud de Craon qui, en 1096, donna aux chanoines de Saint-Augustin, établis dans la forêt de Craon par Robert d'Arbrissel, un bois dans le voisinage pour y élever une abbaye. On sait que cette abbaye devint illustre sous le nom de Fontevraud. Parmi les successeurs de Renaud nous citerons rapidement Maurice I^{er}, son fils (1105); Robert de Craon, frère du précédent, deuxième grand maître des templiers; Maurice II, qui servit Henri II d'Angleterre (Craon était devenu anglais, 1158); Maurice III, Amaury I^{er}, Maurice IV, Maurice V, Guillaume de Craon, surnommé le Grand, qui fut chambellan du roi Jean et s'offrit comme otage lorsqu'il fut question de la rançon du monarque; les chroniques du temps nous présentent Guillaume de Craon comme l'ami de Duguesclin, et son émule en honnêteté et en bravoure. Guillaume de Craon mourut vers 1382. La branche aînée de Craon s'étant éteinte avec Amaury IV, Pierre de Craon, fils de Guillaume, se trouva le chef de la nouvelle maison. Nous nous arrêtons quelque peu devant cette figure si-nistre qui joua un si grand rôle dans les premières années du règne de Charles VI. Pierre de Craon, favori du roi, avait su gagner également la faveur du duc d'Orléans, son frère. A la suite d'une indiscrétion qui révéla à Valentine de Milan, épouse de ce dernier, une infidélité de son époux, Pierre de Craon fut disgracié et chassé de la cour. Il se retira alors dans son château de Sablé, puis en Bretagne, et c'est de là qu'il prépara, à l'instigation du duc, l'assassinat du connétable de

Clisson, qu'il soupçonnait d'être l'instigateur principal de sa chute (v. **CLISSON**). Le roi Charles VI promit au connétable de le venger, et marcha alors contre le duc de Bretagne, chez lequel Pierre de Craon s'était de nouveau réfugié après le meurtre, mais l'épisode de la forêt du Mans, en causant la folie du roi, arrêta, comme on sait, l'expédition en route. Pierre de Craon avait accompagné, en 1384, le duc d'Anjou dans sa tentative sur le royaume de Naples, et s'était déjà signalé comme un fourbe en dépensant dans des fêtes l'argent qu'il était allé chercher au nom de son maître dans la province d'Anjou, afin de maintenir la fortune du duc. Pendant ce temps, le duc d'Anjou mourait de misère et de faim. Pierre de Craon fut condamné par le parlement à restitution envers la veuve, mais il obtint sa grâce. Son fils, tué à Azincourt, fut le dernier baron de Craon. Par suite du mariage des héritières de la maison, la baronnie passa dans la famille de la Trémouille, puis, en 1586, dans celle de Condé, par le mariage de Charlotte-Catherine de la Trémouille avec Henri de Bourbon, premier du nom. Le fils de ce dernier vendit, en 1620, la terre à Louis d'Aloigny, marquis de Rochefort, et le maréchal, fils de Louis d'Aloigny, fut le dernier qui joignit à ses titres celui de baron de Craon, lequel d'ailleurs n'était plus qu'un mot. Un peu plus haut se place le principal souvenir historique de la petite ville de Craon et de son ancien château : le Craonnais refusa de reconnaître Henri IV, qui fut contraint d'envoyer une armée pour en prendre possession de vive force. La place, bien défendue par Urbain de Laval, résista héroïquement (1592), et les royalistes durent reculer, cédant aux ligueurs. Craon ne fit sa soumission que cinq ans après (1597). On juge par ce trait de la valeur de la vieille forteresse de la ville, dont aucun dessin ne nous a transmis le plan, et que Henri IV, sans doute pour éviter dans la suite tout nouvel échec, fit raser inviolablement de fond en comble. Au XVIII^e siècle, la terre de Craon passa de la famille d'Aloigny dans celle d'Armaillé. M. d'Armaillé, marquis de Craon, substitua au vieux manoir qui avait remplacé la forteresse détruite un château dans le genre moderne, qui est un des plus beaux du département. Il choisit pour le bâtir le point le plus élevé de l'horizon entre les deux routes de Craon à Pouancé et de Craon à Laval. La première, qui en est séparée par la rivière, y arrive droit et semble en former l'avenue principale. Ce château, dit un écrivain spécial, n'a qu'un rez-de-chaussée et un étage au-dessus; chaque étage est percé de onze ouvertures sur les deux faces, ornées de frontons, de tympanons remplis jadis d'armoiries aujourd'hui détruites, ainsi que la plupart des statues qui le décoraient. Deux pavillons séparés accompagnent le corps du château. La Révolution a soufflé la comme ailleurs, et M. d'Armaillé n'eut pas le temps de finir son œuvre. Cependant, en 1793, le château, par exception, ne fut pas aliéné et resta entre les mains du gouvernement. Sous l'Empire, il fut désigné pour chef-lieu de la 13^e cohorte de la Légion d'honneur, qui ne l'habita jamais. On y établit en revanche un haras. Il fut rendu à la Restauration à Mme de Cossé-Brissac, fille de M. d'Armaillé, et le fils de cette dernière le vendit à M. de Champagné, dont la famille le possédait encore. Avant 1791, Craon possédait un hôpital général, asile de la vieillesse et de l'enfance, dont le local sert aujourd'hui de collège, et une maison de jacobins, occupée maintenant par des dames bénédictines de l'Adoration perpétuelle, qui y ont été installées en 1829. Craon a vu naître Cohon, évêque de Nîmes, auteur de l'ouvrage funèbre de Louis XIII, et le célèbre auteur des *Ruines*, François de Chassebeuf, dit *Volney*.

CRAON (Pierre de), seigneur de la Forté-Bernard et de Sablé, suivit le duc d'Anjou dans son expédition de Naples (1384). Envoyé par ce prince en France pour lui en rapporter des fonds, il dépensa follement cet argent à Venise dans le jeu et la débauche, pendant que l'armée manquait de tout. Cette infidélité mit le comble aux malheurs du duc d'Anjou, qui mourut de chagrin. Pierre de Craon osa cependant reparaitre à la cour de Charles VI avec un train magnifique. Menacé par le duc de Berry, il se réfugia auprès du duc de Bretagne. Son crédit, ses richesses et ses intrigues, ainsi que l'appui de Louis d'Orléans, lui permirent bientôt de revenir. Mais il fut tout à coup chassé de nouveau en 1391, probablement pour avoir révélé à la duchesse d'Orléans une infidélité de son époux. Retiré en Bretagne, il se laissa facilement persuader par le duc Jean que sa disgrâce était l'œuvre du connétable de Clisson, son ennemi personnel et celui de son protecteur. Il rentra secrètement à Paris avec une troupe d'aventuriers, assaillit Clisson la nuit, rue Culture-Sainte-Catherine, et le laissa pour mort sur la place. Le connétable guérit cependant de ses blessures. Après cet audacieux guet-apens, Craon s'enfuit encore en Bretagne, pendant que la justice punissait quelques-uns de ses complices, rasait son hôtel et donnait à la rue qu'il habitait le nom de rue des Mauvais-Garçons, devenue depuis rue Grégoire-de-Tours. Le duc de Bretagne refusant de livrer le meurtrier, Charles VI conduisit une armée contre lui, mais il fut arrêté dans la forêt du Mans par un subit accès de démence. L'assassin, resté impuni grâce à de puissants appuis, fit hom-

mage à Richard II, roi d'Angleterre, qui lui fit obtenir sa grâce en 1396; il reparut alors à la cour, mais dut restituer toutefois une partie des fonds qu'il avait dissipés en Italie. Vers la fin de sa vie, il se livra aux pratiques de la dévotion, obtint du roi que les criminels condamnés à mort recevraient désormais les consolations de la religion à leur dernier moment, et légua une somme d'argent aux cordeliers pour cette œuvre de miséricorde. — Son fils, Antoine de Craon, entra dans la faction de Bourgogne, fut soupçonné d'avoir trempé dans le meurtre du duc d'Orléans et périt à Azincourt (1415).

CRAON DE COULAINES (Claude de), érudit français, né au bourg de Coulaines dans la Touraine, au xvie siècle, d'Henri de Craon de Coulaines, gouverneur de l'île-Bouchard. Il ne faisait pas partie, d'après Ménage, de la maison de Craon. On a de lui : *In græcas Budaï epistolæ annotationes familiares* (Paris, 1579, in-4°).

CRAON (Pierre ou Jean), dit *Nes d'argent*, érudit français du xvie siècle. V. *NEZ D'ARGENT*.

CRAONNE (pr. *Crane*), bourg de France (Aisne), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. S.-E. de Laon, au sommet d'une colline; pop. aggl. 718 hab. — pop. tot. 828 hab. Au pied de ce bourg s'étend une plaine célèbre par une bataille de Napoléon contre les alliés, le 6 mars 1814. V. l'article suivant.

Craonne (BATAILLE DE), une des plus sanglantes que Napoléon ait livrées pendant la campagne de 1814. Après avoir été sur le point d'écraser Blücher devant Soissons, la reddition subite de cette place par le général Moreau, qui n'avait de commun que le nom avec le vainqueur de Hohenlinden, avait détourné le danger terrible qui menaçait le général prussien pour le suspendre sur la tête de Napoléon. Blücher, en passant l'Aisne, avait aussitôt doublé ses forces en se réunissant à Wintzingerode et à Bulow, et pouvait opposer 100,000 hommes aux 50,000 de son adversaire. Napoléon néanmoins résolut de continuer à le poursuivre, car il lui était impossible, sans l'avoir vaincu, de revenir sur Schwarzenberg. Le général Nansouty reçut l'ordre d'enlever le pont de Berry-au-Bac avec sa cavalerie, ce qu'il exécuta après avoir culbuté les Cosaques de Wintzingerode, et Napoléon put déployer ses troupes au delà de l'Aisne, dans la journée du 6 mars. Avec 50 et quelques mille soldats dont les deux tiers au moins se composaient de conscrits mal vêtus et connaissant à peine le maniement des armes, il allait lutter contre 100,000 hommes des meilleures troupes de la coalition. Après avoir franchi l'Aisne à Berry-au-Bac, en suivant la grande route de Reims à Laon, on côtoie à gauche le pied des hauteurs de Craonne, plateau long de plusieurs lieues qui s'étend entre deux rivières, l'Aisne et la Lette. C'est sur ce plateau que Blücher avait pris position avec son armée et les 50,000 hommes qui s'étaient réunis à lui. Ses différents corps s'étaient échelonnés suivant la direction qu'ils avaient suivie pour se concentrer. Napoléon essaya d'abord d'emporter les hauteurs de Craonne par un vigoureux coup de main; mais, en face de troupes si aguerries et d'une si écrasante supériorité numérique, il ne tarda pas à reconnaître la nécessité d'une attaque en règle, c'est-à-dire d'une bataille. Il n'y avait pas à hésiter d'ailleurs, si l'on voulait prendre résolument Blücher corps à corps, le chasser du plateau de Craonne et le refouler dans la plaine de Laon où il n'y aurait plus qu'à consumer son désastre. Napoléon se décida donc pour une attaque sur la gauche contre le plateau sur lequel se trouvait toute l'infanterie de Wintzingerode, commandée en ce moment par le comte de Woronzoff, ainsi que le corps de Sacken avec Langeron en réserve, c'est-à-dire 50,000 hommes pourvus d'une formidable artillerie. Blücher, ayant résolu de former une seule masse de toute sa cavalerie, l'avait confiée à Wintzingerode avec ordre de la porter sur la grande route de Laon à Reims et de lancer ces 15,000 cavaliers sur notre flanc droit et sur nos derrières. Le 7 mars 1814, à dix heures du matin, Napoléon donna le signal de l'attaque. Pour rendre celle de front moins meurtrière, il la fit appuyer par deux attaques de flanc, l'une par le ravin d'Oulches, situé à notre gauche et se dirigeant sur l'Aisne, l'autre par le ravin de Vauclerc, situé à notre droite et plongeant dans la vallée de la Lette, où s'élève la fameuse abbaye de Vauclerc. Ces deux ravins aboutissaient sur les flancs du plateau, l'un à gauche et l'autre à droite, à un endroit appelé la *ferme d'Heurtebise*. Victor s'engagea dans le val-lon de Vauclerc, Ney dans celui d'Oulches. Après quelques pertes, Victor se rendit maître du parc de Vauclerc, où se trouvait l'infanterie de Woronzoff, protégée par une nombreuse armée. La division Boyer, établie dans les bâtiments et les jardins de l'abbaye, d'où elle venait de chasser les Russes, résista vaillamment à tous les efforts de ces derniers pour reconquérir cette position. Ney, de son côté, aux prises avec Sacken dans la vallée d'Oulches, cherchait à emporter la ferme d'Heurtebise. Ses jeunes soldats, pliant d'abord sous les décharges épouvantables des Russes, furent refoulés dans le fond du ravin. Mais l'intrepide Ney leur parla, les ral-

lia, reforma leurs bataillons, leur communiqua cet élan auquel les soldats ne résistaient jamais; puis, les réunissant en une seule masse, il les entraîna au pas de course et les lança comme une tempête de fer et de feu sur l'ennemi. Les Russes plierent à leur tour et perdirent du terrain. Sacken essaya en vain de les ramener: Ney n'entendait pas céder une position si chèrement achetée. Ces deux attaques de flanc ayant dégagé le centre, le moment était venu pour Napoléon de commencer une manœuvre décisive; il gravit le plateau à la tête de la vieille garde et vint prendre position en face de la ferme d'Heurtebise, formant ainsi une ligne qui reliait l'attaque de Ney à celle de Victor. Malheureusement l'absence de notre artillerie, qui n'était pas encore rendue sur le champ de bataille, nous avait maintenus sans compensation sous le feu excessivement meurtrier des Russes. De toutes parts cependant nous avions victorieusement débordé sur le plateau; mais il nous restait encore à nous y établir après en avoir chassé l'ennemi. Les vaillants escadrons de Nansouty s'élançèrent au galop sur les carrés russes et en renversèrent plusieurs; mais bientôt une ligne d'artillerie se démasqua et tira à mitraille sur nos cavaliers, qui furent obligés de revenir à leur point de départ. 12 escadrons russes les suivirent, chargeant à leur tour avec impétuosité, et jetèrent le désordre parmi nos jeunes soldats. Napoléon se hâta d'envoyer une division de la vieille garde, qui s'avança d'un pas résolu entre nos deux ailes, tandis qu'en même temps arrivaient 80 bouches à feu. Le combat changea alors de face: ces 80 canons, mis aussitôt en batterie, vomirent des torrents de mitraille contre les Russes, qui commencèrent à battre en retraite sous ce feu épouvantable. D'une extrémité à l'autre de notre ligne nous nous ébranlâmes pour les suivre et précipiter leur mouvement, que leur cavalerie tenta vainement de couvrir. Pendant un espace de 8 kilom. nous poussâmes devant nous les 50,000 hommes de Sacken, de Woronzoff et de Langeron sans leur laisser un moment de relâche. La nuit seule arrêta notre poursuite.

Telle fut cette sanglante bataille de Craonne, où, avec 30,000 hommes, nous eûmes à lutter contre 50,000, protégés par une admirable position, et où l'arrivée tardive de notre artillerie nous fit perdre 7 à 8,000 hommes. Elle ne nous valut immédiatement que la conquête d'un plateau élevé, mais elle plaçait Napoléon sur les derrières de Blücher, et peut-être cette situation était-elle de nature à changer le cours des événements, si la fortune offrait encore à Napoléon quelque une de ces faveurs dont il avait tant abusé.

CRAOUILLE s. f. (kra-ou-ille; [il ml.]). Ornith. Nom vulgaire de la pie-grèche. || On dit aussi CRAOUILLE et CRAOUILASSE.

CRAPA s. m. (kra-pa). Ichthyol. Poisson du genre serran, qui habite l'Adriatique.

CRAPAUD s. m. (kra-pô — Le mot *crapaud* provient probablement de l'élément germanique. Nous trouvons en effet dans les idiomes de cette famille le danois *groen-padde*, *crapaud*, composé de *groen*, vert, et de *padde*, qui signifie un batracien, grenouille ou crapaud; le suédois *græn-padda*. Nous trouvons aussi l'ancien allemand *gruan*, vert, et *batte*, *badde*, crapaud; les bas allemand *grun*, *batte*; le hollandais, *groen*, *padde*; l'islandais *græn*, *poddo*. Le germanique *padde*, *padda*, *batte*, *badde*, etc., se rattache fort probablement au sanscrit *bhāka*, *bēhka*, grenouille. On fait dériver ce dernier mot de *bhā*, craindre, mais c'est plutôt une onomatopée. Aussi retrouvons-on ce nom sous des formes diverses, non-seulement dans les dialectes néo-sanscrits : maharatie, *bēhka*, *pēhka*; bengalais, *bēka*; indoustani, *bēk*, etc., etc., ainsi que dans le persan *bak*, *vak*, *pak*, *puk*; kourde, *bak*; mais dans le turc *bagha*; le kirghiz *buka*; le hongrois *béka*, le géorgien *bagagi*, etc., etc., et peut-être aussi le grec *batrachos*. Nous croyons, dans tous les cas, pouvoir y rattacher l'allemand *pogge*, *podda*, *padda*, *padde*, *badde*, *batte*). Erpét. Genre de reptiles batraciens anoures, amphibies, à corps trapu, à pattes courtes, et dont l'aspect est généralement hideux et repoussant : *C'est pendant la nuit et à la suite des pluies chaudes de l'été que les CRAPAUDS sortent de leur retraite*. (Duméril.) *Passerai-je sous silence les amours du CRAPAUD, cet animal hideux, et qui peut néanmoins nous intéresser par sa patience et par sa dévotion à servir d'acconcheur à sa femelle?* (Bonnet.) *Quelquefois, après les pluies chaudes, les CRAPAUDS paraissent en si grande quantité, qu'on a cru à des pluies de CRAPAUDS*. (Ad. Focillon.) || Nom vulgaire d'une espèce d'agame.

— Fig. Se dit par injure d'un enfant ou d'un petit homme laid : *C'est un vilain CRAPAUD*.

Je ne m'attendais pas qu'un *crapaud* du Parnasse Eût pu, dans son bournier, s'enfer de tant d'audace.

VOLTAIRE.

|| Comme tous les termes injurieux, ce mot a bien d'autres sens dans la bouche de ceux qui l'emploient, et n'implique même pas toujours la laideur, ni même une idée de mépris véritable : *Dieu! que ce CRAPAUD-là m'a fait rire!* (H. Monnier.) Aujourd'hui, et dans la bonne société, ce mot paraît avoir été adopté par nos dames : *Embrassez pour moi votre joli petit CRAPAUD. Mon petit CRAPAUD grandit et embellit tous les jours*.

— Espèce de fauteuil très-bas pour s'asseoir au coin du feu : *Une bergère... avancez plutôt un CRAPAUD*. (El. Jourdain.)

— Loc. fam. *Avaler un crapaud*, Agir malgré soi; faire quelque chose qui coûte beaucoup.

— *Sauter comme un crapaud*, Sauter lourdement, à la manière des crapauds.

— *Etre pourvu de quelque chose comme un crapaud de plumes*, En manquer complètement : *Je suis POURVU d'argent comme un CRAPAUD DE PLUMES. Il a autant de politesse qu'un CRAPAUD DE PLUMES*.

— Argot. Cadenas. || Bourse, dans l'argot des casernes. || On dit plus ordinairement GRÉNOUILLE.

— Hist. *Crapaud du marais*, Nom donné par dénigrement aux membres de la Convention qui se plaçaient dans la partie la moins élevée de la salle, et qui votaient ordinairement en faveur du gouvernement.

— Cost. Petite bourse de soie dans laquelle les hommes enfermaient autrefois leurs cheveux par derrière : *Il portait un CRAPAUD, de la poudre et des ailes de pigeon*. (Balz.)

— Mar. Forte plate-bande de fer coudée, ayant sa grande branche fixée sur le bout de la barre du gouvernail, pour le maintenir toujours à la même hauteur.

— Artill. Affût de mortier plat et sans roues, quelquefois en bois, plus souvent en métal.

— Techn. Tache ou point noir qui dépare quelquefois les diamants et les autres pierres précieuses. || Pierre grossière qui se trouve dans un bloc de marbre. || Défaut de fabrication que présentent parfois les étoffes, et qui consiste en un manque de croisement occasionné par des tenues ou des groupures.

— Art vétér. Maladie de la sole et de la fourchette des solipèdes, dans laquelle la corne se détache du tissu réticulaire de la commissure de la fourchette. *Le CRAPAUD est une maladie difficile à guérir, surtout lorsqu'il est ancien*. (Focillon.)

— Ornith. *Crapaud volant*, Nom vulgaire de l'engoulevent.

— Ichthyol. *Crapaud de mer*, Nom vulgaire de la scorpène horrible ou pythonisse, de la lophiostiction et d'une espèce de chabot. || *Crapaud pêcheur*, Nom vulgaire de la baudroie.

— Moll. Syn. de RANELLE. || *Crapaud ailé*, Nom marchand du strombe très-large de Linné. || *Crapaud de la Nouvelle-Hollande* ou *Crapaud pâle*, Nom vulgaire d'une espèce du genre rocher.

— Minér. *Pierre de crapaud*, Pierre que l'on disait exister dans la tête du crapaud, et à laquelle on attribuait de grandes vertus. || Syn. de CRAPAUDINE.

— Encycl. Erpét. Voici les caractères du genre *crapaud* : Corps ramassé, presque globuleux, couvert de verrues d'où suinte une humeur fétide; membres gros, courts, disposés pour le saut; quatre doigts tout à fait libres, le troisième plus long que les autres; cinq articles peu palmés, dont les quatre premiers étages, le dernier plus court que l'avant-dernier; langue allongée, libre, non entaillée en arrière comme chez les grenouilles; point de dents palatines; deux grosses glandes sous le cou. Les *crapauds* semblent faits pour inspirer une sorte d'horreur : couleur sale, démarche pesante, peau pustuleuse d'où s'exhale un liquide jaunâtre huileux, âcre, yeux rougeâtres, etc. Le liquide que sécrète la peau du *crapaud* est venimeux, dit-on. Cuvier assure qu'il peut tuer les petits animaux, et l'on dit que les cris perçants que poussent les chiens lorsqu'ils mordent un *crapaud* sont provoqués par l'action irritante que ce fluide exerce sur leurs organes buccaux. Rien n'est moins sûr que cette opinion. On a cru longtemps, il est vrai, et bien des gens croient encore que le *crapaud* est venimeux, que sa bave est empoisonnée, sa morsure dangereuse, son urine corrosive. Le *crapaud* ne mord pas. Avec quoi mordrait-il? Ses mâchoires sont dépourvues de dents et consistent en une surface osseuse, recouverte d'un cartilage lisse et d'une membrane muqueuse. Sa salive et son urine sont parfaitement inoffensives. Un médecin d'Amiens, savant physiologiste connu par ses expériences sur les animaux à sang froid, conservait dans des boîtes plusieurs douzaines de *crapauds*. Il avait habitude ses enfants à jouer avec eux, et jamais il n'avait observé chez eux le plus léger accident. On a donc calomnié les *crapauds* en affirmant que leur bave et leur urine pouvaient produire la fièvre, les convulsions et la mort. Bernard de Jussieu et d'autres naturalistes avant lui ont irrité vainement ces animaux; leur bave, leur urine n'ont pu produire le moindre mal. • Voici à cet égard, dit le docteur Lunel, une expérience que nous avons faite. Nous avons placé des *crapauds* dans un bocal de verre; nous avons recueilli avec soin leur urine et leur bave, et nous les avons mêlées à de la viande que nous avons fait manger à un chien, à un chat et à un pigeon : aucun accident n'est survenu chez ces animaux. Nous avons coupé un *crapaud* en plus de cent morceaux, et nous l'avons ainsi fait manger de force au même chien; l'animal n'en parut pas du tout incommodé; seulement il rendit les pattes du *crapaud* environ trois heures après, comme parties indigestes sans doute. • Le *crapaud* est donc sans danger pour l'homme. De plus il est susceptible d'une sorte d'éducation. Pennant parle d'un

crapaud qui avait élu domicile dans une maison, sous un escalier. Il ne sortait de sa retraite que le soir, suivant les habitudes de son espèce, et dès qu'il apercevait de la lumière dans la salle à manger, située tout près de là, il s'y rendait, se laissait prendre et poser sur une table, où on lui donnait des vers, des mouches et des cloportes. Il semblait même demander qu'on le mit à sa place habituelle, lorsqu'on tardait trop à le faire. Cela dura pendant trente-six ans, au bout desquels il mourut, non de mort naturelle, mais par accident. Il est rare que ces animaux éprouvent un traitement aussi bienveillant. La plupart de ceux qui se trouvent sous les pas de l'homme sont voués à la mort. Comme la triste bête n'a pas l'agilité de la grenouille, dès qu'elle se voit poursuivie, sachant son impuissance à s'échapper par la fuite, elle se résigne et s'arrête. Seulement, si on la frappe, elle s'empile tout le corps d'air, se fait le plus grosse possible, tend sa peau et s'entoure ainsi d'une sorte de coussin élastique qui amortit les coups qu'elle reçoit. Cependant le paysan qui tue un *crapaud* est aussi impitoyable que cruel; tuer un *crapaud*, c'est assurer la vie à une multitude de mouches, de larves, de vers, de chenilles, de limaces dont le *crapaud* se nourrit. Le *crapaud* est un des auxiliaires les plus actifs de l'homme. Aussi a-t-on toujours vu les agriculteurs intelligents protéger, rechercher et même acheter des *crapauds* pour les répandre dans leurs champs et dans leurs jardins. C'est ainsi que le botaniste Knight en entretenait constamment un bon nombre dans ses serres célestes. En Angleterre, des jardiniers bien avisés les payaient, il y a quelques années, 7 fr. la douzaine. Il paraît que nos maraichers commencent aussi à peupler leurs jardins de ces bêtes utiles. Elles sont même devenues chez nous l'objet d'un certain commerce. Ceux qui s'y livrent tiennent la marchandise dans de grands tonneaux où ils fourrent à chaque instant les mains et les bras, sans éprouver aucun mal de la part de ces amphibiens tant redoutés autrefois. Leur valeur est reconnue, et il y a lieu de croire que le hideux *crapaud* sera, d'ici à peu de temps, le plus heureux animal de la création, sans en excepter l'homme lui-même. Malheureusement, malgré l'horreur qu'inspirent les *crapauds*, on les mange... sans le savoir, il est vrai. La plupart des prétendues cuisses de grenouilles qui figurent sur les marchés de Paris, sur nos tables, sont des cuisses de *crapauds*, il faut en prendre son parti, cela a été rigoureusement constaté par Bory Saint-Vincent et par Hippolyte Cloquet. Toutefois il y a lieu d'espérer que le prix élevé des *crapauds* vivants fera renoncer à les substituer aux grenouilles comme comestibles. Déjà le commerce de ces reptiles est très-actif à Paris; on les centralise dans les quartiers qui avoisinent le Jardin des plantes, et la plupart sont expédiés pour l'Angleterre.

L'histoire de ces animaux est du reste remplie de choses merveilleuses. Qui n'a entendu parler, par exemple, des pluies de *crapauds*? Comme c'est un point sur lequel on discute encore aujourd'hui, on nous permettra d'insister. • Il y a quelques années, écrit M. Raphaël Périer, bibliothécaire de la ville de Cahors, par une chaude journée d'été, je causais avec un de mes parents auprès d'une croisée basse donnant sur le préau de l'ancien couvent des Chartreux. Le temps était lourd et couvert; quelques larges gouttes de pluie commencent à tomber, suivies bientôt d'une grosse averse qui ne dura que quelques instants. Tout à coup ma parente de s'écrier : « Ehl! mon Dieu! la terre est jonchée de pe-tits poissons! Vois comme ils frétille! » Je m'empresse de sortir, et jugez de ma surprise lorsque, sur le pas même de la porte, je vois, je touche, j'écrase sous mes pieds des centaines, non pas de petits poissons comme le croyait ma parente, mais des *létards* qui sont, comme chacun sait, les larves des grenouilles et des *crapauds*... Ils ne recurent que le temps que la terre mit à boire l'eau demeurée à sa surface, et bientôt après leurs dépouilles devinrent la proie d'une douzaine de poules accourues à ce riche banquet improvisé par l'orage. • Le savant naturaliste M. Pouchet déclare également avoir vu, en Normandie, pendant une pluie d'orage, surgir, sur une vaste étendue de terrain, une multitude prodigieuse de petits *crapauds* ou de grenouilles, là où quelques instants auparavant il n'en existait point. M. Pontier, professeur à Cahors, rapporte qu'au mois d'août 1840 il se trouvait dans la diligence d'Albi à Toulouse; on n'était plus qu'à 12 kilom. du terme du voyage, quand tout à coup un nuage très-épais couvrit l'horizon, et le tonnerre se fit entendre. Peu de temps après arrivèrent deux cavaliers venant de Toulouse, et qui racontèrent qu'ils venaient d'essuyer l'orage et qu'ils avaient été bien surpris, même effrayés en se voyant assaillis par une pluie de *crapauds*. Quelques-uns de ces animaux étaient encore sur les manteaux des voyageurs. La diligence ayant continué sa route eut bientôt atteint le lieu où le nuage avait crevé, et c'est là, dit M. Pontier, que nous fûmes témoins d'un phénomène bien rare et bien extraordinaire. La grande route et tous les champs qui la longeaient à droite et à gauche étaient jonchés de *crapauds*, dont le plus petit avait au moins 20 cent. cubes, et le plus grand près du double, ce qui me fit con-

fecturer que ces *crapauds* avaient dépassé l'âge d'un ou deux mois. J'en vis jusqu'à trois ou quatre couches superposées. Les pieds des chevaux et les roues des voitures en écrasèrent des millions. Certains voyageurs voulurent fermer les stores, afin de les empêcher d'entrer dans la voiture; leurs bonds devaient le faire craindre. Nous voyageâmes sur ce pavé vivant pendant un quart d'heure au moins; les chevaux allaient au trot. M. Desautiers, médecin à Decize (Nièvre), a raconté, dans une lettre à l'Académie des sciences, comme le tenant de la personne même qu'il met en scène, qu'un ingénieur des ponts et chaussées ayant été surpris par l'orage se réfugia dans une maison; la pluie tombait avec force; tout à coup cet ingénieur et les personnes dont il recevait l'hospitalité virent plusieurs *crapauds* tomber par la cheminée dans la chambre où la société était réunie. L'averse passée, on sortit; la terre était couverte de *crapauds*. Un officier, M. Gayet, a rapporté que, marchant à la tête d'un détachement de 150 hommes, il fut assailli, dans le département du Nord, par un orage qui couvrit ses soldats et lui d'eau et de *crapauds*. Un mouchoir ayant été étendu en l'air, on y recueillit plusieurs de ces amphibiens, et après l'orage les soldats en trouvèrent encore dans les replis de leurs chapeaux à cornes. Enfin un savant physicien, M. Peltier, étant à Ham, vit tomber une pluie semblable. On pourrait citer bien d'autres exemples de ce phénomène, qui, du reste, a été connu de tout temps. Aristote en parle; Elien dit en avoir été témoin. Cependant Théophraste était d'avis que les *crapauds* ne tombent pas avec la pluie, et que seulement celle-ci les fait sortir de terre. De nos jours, MM. H. Cloquet et de France ont reproduit cette explication; mais si elle peut être valable en certains cas, il est évident qu'elle ne s'accorde pas avec le témoignage de ceux qui, comme M. Raphaël Périé, ont vu la terre couverte de lézards, et qu'elle est formellement contredite par le témoignage de ceux qui, comme M. Gayet, déclarent avoir vu des *crapauds* tomber avec la pluie. Le phénomène s'explique par l'action des trombes, qui enlèvent souvent, avec de très-grandes colonnes d'eau, des corps de toute sorte empruntés aux étangs et aux marécages qu'il leur arrive de mettre à sec.

Un autre fait plus remarquable encore de l'histoire des *crapauds*, c'est qu'ils ont besoin d'une si petite quantité d'air pour vivre, et qu'ils sont capables de supporter de si longs jeûnes, qu'ils peuvent, sans perdre la vie, rester enfermés pendant des mois et pendant des années entières dans des blocs de pierre et même dans du plâtre gâché et moulé sur leur corps et solidifié autour d'eux. On raconte même des choses beaucoup plus extraordinaires : on dit en avoir trouvé dans des troncs d'arbre où ils auraient été emprisonnés pendant des siècles, et jusque dans des pierres sans ouverture. Ce seraient des animaux à la fois fossiles et vivants. En 1851, un fait de ce genre fut signalé à Blois : un *crapaud* fut trouvé dans une espèce de géode creuse, incrustée d'une couche légère de calcaire. Il fut même envoyé à l'Académie, qui fit examiner la pierre par une commission dont M. Duméril faisait partie. En 1879, Ambroise Paré racontait qu'il avait vu à Meudon un gros *crapaud* vivant enfermé dans une pierre où il n'y avait aucune apparence d'ouverture extérieure. M. Duméril a fait l'analyse de toutes les recherches qui ont trait à ce genre d'observations, et il en cite une foule innombrable. Une explication très-simple a été donnée de ces faits, qui ne sont pas contestables. L'animal, encore très-petit, s'est introduit dans la pierre par une fente à peine visible; il s'y est nourri des insectes qui l'y avaient attiré, puis de ceux que le hasard y a amenés; il a grossi rapidement au point de ne pouvoir plus sortir de sa retraite, et, grâce à la faculté qu'il a de pouvoir presque se passer d'air et de nourriture, il a continué à vivre et à se développer. Quand on a ensuite cassé la pierre, la casure a naturellement suivi la fente et l'a rendue ainsi presque impossible à reconnaître.

Voici des faits moins merveilleux en apparence, mais plus étonnants en réalité. Un ingénieur célèbre, M. Seguin aîné, rapporte avoir placé une dizaine de *crapauds*, les uns dans des vases de terre, d'autres dans des débris d'arrosiers en fer-blanc, en les enveloppant de plâtre gâché. Plusieurs mois après il visita les vases, dont quelques-uns répandaient une odeur putride. Il brisa le plâtre de plusieurs : les *crapauds* étaient morts; enfin il en trouva un vivant. Il résolut de conserver les autres pendant un certain nombre d'années. L'opinion, dans ma maison, écrivait-il en 1851, est qu'ils y restèrent dix ans; au bout de ce temps présumé, mais qui n'a pas été moindre de cinq à six ans, je rompis le plâtre, qui était très-dur, et je trouvai dans un des pots un *crapaud* en parfait état de santé. Le plâtre était exactement moulé sur lui et il en remplissait toute la cavité. Au moment où je brisai le plâtre, il s'élança pour sortir de son étroite prison; mais il fut retenu par une de ses pattes qui restait engagée. Je brisai cette partie du plâtre et l'animal s'élança à terre et reprit ses mouvements habituels, comme s'il n'y avait eu aucune interruption dans son mode d'existence. Ces expériences ne sont pas les premières qui aient été faites sur cet intéressant sujet; nous citerons celui du célèbre géologue an-

glais, M. Buckland; elles datent de 1825. Dans un bloc de calcaire perméable à l'eau et à l'air, et dans un bloc de grès siliceux imperméable, l'expérimentateur fit creuser plusieurs niches étroites, profondes de 0m,33, dans chacune desquelles il plaça un *crapaud* après l'avoir pesé; puis, ayant fermé ces loges au moyen de plaques de verre soigneusement lutées, on enterra les blocs à 1 mètre de profondeur. Un an après, tous les *crapauds* du grès étaient morts, et ils l'étaient probablement depuis longtemps, vu leur degré d'altération; au contraire, presque tous ceux du calcaire poreux étaient en vie; quelques-uns avaient diminué de poids, d'autres avaient augmenté, ce qui fit penser que des insectes avaient pu s'insinuer dans les niches par des fractures du verre. D'après cela, il paraît que, si très-peu d'air suffit pour entretenir la vie des *crapauds*, ce peu est nécessaire, et le succès obtenu par M. Seguin s'explique par la porosité du plâtre employé dans ses expériences. Il faut dire ici que les *crapauds* s'endorment pendant tout l'hiver, bûchés plusieurs ensemble dans des trous où on les trouve parfois en compagnie de serpents. Ce qui leur arriva dans les expériences de M. Seguin et dans les expériences analogues est donc à peu près, et sauf la durée de la recluse, ce qui leur arrive tous les ans, selon l'ordre de la nature. Les *crapauds* étant soumis au sommeil hivernal, on ne s'étonnera pas d'apprendre qu'on puisse les engourdir en les soumettant à un froid artificiel; mais ce qui a droit d'étonner, c'est l'intensité du froid auquel ils peuvent ainsi résister. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire rapporte avoir entièrement gelé, au point de les rendre durs et cassants comme du bois, des *crapauds* qui, réchauffés graduellement, se sont ranimés.

Ce qui peut encore exciter la curiosité des observateurs, c'est la manière dont les *crapauds* grimpent le long des pierres, des arbres et des rochers pour se retirer dans des lieux sombres. M. Duméril s'est amusé à examiner un *crapaud* qui cherchait à monter le long du mur qui longe l'Ecole militaire au Champ-de-Mars. Le *crapaud* s'appuyait de ses deux pattes de devant contre le mur; lorsqu'il se sent bien suspendu, il fait un mouvement, et son ventre s'appuie alors contre le support en faisant l'office de ventouse; ses pattes alors se détachent pour s'élever plus haut.

Les œufs des *crapauds* sont le plus souvent enveloppés d'une gelée transparente et visqueuse, et abandonnés dans l'eau aussitôt que pondus. L'animal qui en sort est une larve connue sous le nom de têtard. Les animaux adultes ont quatre membres, le petit n'en a pas; les premiers n'ont pas de queue, il en a une fort longue; ils ont des yeux, il est aveugle; ils ont de très-grandes bouches, sa bouche n'est qu'un très-petit trou; ils sont terrestres, il est aquatique; ils sont carnassiers, il est herbivore; ils ont un intestin court, il a un intestin très-long; ils respirent dans l'air au moyen de poutons, comme les reptiles, les oiseaux et les mammifères, il respire dans l'eau au moyen de branchies, comme les poissons; ils ont un cœur de repêlie, il a un cœur de poisson; en un mot le *crapaud* est un reptile, le têtard est presque un poisson, poisson destiné à se transformer en reptile. Mais le têtard lui-même est loin d'être parfait dès le moment où il sort de l'œuf, il se complète peu à peu : sa queue, d'abord têtue, s'allonge et s'élève beaucoup dans les jours suivants; sa bouche grandit et ses lèvres se recouvrent d'une sorte de bec corné, à l'aide duquel l'animal attaque les végétaux dont il fait sa nourriture; petit à petit ses yeux se dessinent à travers la peau; ses branchies ne sont, au commencement, qu'un tubercule placé de chaque côté et à la partie postérieure de la tête; elles s'allongent, se divisent en lanières et flottent dans l'eau ambiante; en même temps une fente transversale se montre sous le cou, de manière à former une espèce d'opercule membraneux; un peu plus tard, les branchies se ramifient encore, mais cet état lui-même ne dure pas longtemps, et le têtard, qui avait jusqu'ici des branchies extérieures, va s'en débarrasser et les remplacer par des branchies nouvelles. Au bout de quelques jours, en effet, les fentes branchiales qui flottaient de chaque côté du cou disparaissent, et la respiration se fait dès lors par de petites houppes vasculaires fixées le long de quatre arcs cartilagineux situés sous la gorge, et qui appartiennent à l'hyoïde. Ces nouvelles branchies sont enveloppées par une tunique membraneuse recouverte elle-même par la peau; l'eau leur arrive par la bouche, en passant par l'intervalle que les arceaux cartilagineux laissent entre eux, et sort par les fentes que nous avons vu se former. Dès lors, suivant l'expérience de M. Milne Edwards, l'appareil respiratoire du têtard présente la plus exacte ressemblance avec celui des poissons. Le têtard est désormais complet. A peine son entier développement est-il atteint que la métamorphose commence. Quelque temps après que se sont produits les phénomènes qui précèdent, les pattes postérieures se montrent, se développent petit à petit, et bientôt sont assez grandes sans qu'on aperçoive encore les pattes antérieures. C'est que celles-ci se forment sous la peau. Vers l'époque où elles paraissent, le bec corné tombe et laisse les mâchoires à nu, en même temps que la

queue commence à se rétrécir et à s'atrophier. Pendant ce temps les poutons se développent, et, à mesure qu'ils deviennent plus propres à remplir leurs fonctions, les branchies deviennent moins propres aux leurs. Elles se flétrissent peu à peu et disparaissent le jour où l'activité des poutons est devenue telle qu'elles ne servent plus à rien. Quant aux arcs cartilagineux qui les portaient, ils sont eux-mêmes en partie résorbés. Enfin la queue disparaît complètement, et le petit animal à la forme qu'il doit conserver. Avec sa forme son régime change : il est devenu carnivore d'herbivore qu'il était, et son canal intestinal, qui était long, mince et contourné en spirale, est maintenant presque droit. Enfin, avec sa forme, son organisation et son régime, son habitat se modifie, et, tandis qu'il ne pouvait vivre que dans l'eau, il doit désormais passer sa vie à terre, ou du moins n'habiter l'eau qu'à la manière des amphibiens.

Le genre *crapaud* a été divisé par M. de Blainville en cinq sous-genres qui sont : les *pipas-crapauds*, qui n'ont pas de dents maxillaires; les doigts antérieurs sont subégaux, et les postérieurs largement palmés; la femelle porte ses œufs sur le dos, qui se creuse, tout exprès pour les recevoir, de cavités d'où les petits ne sortent que lorsque leur développement est achevé; les *moyens crapauds*, qui n'ont pas de tympan visible, et dont les maxillaires sont dépourvus de dents; les *crapauds proprement dits*, caractérisés par un tympan visible, par l'absence de dents maxillaires; le *crapaud* commun est le type du groupe et celui dont les mœurs ont été le mieux observées; c'est surtout à lui que se rapporte ce qui précède; les *petits crapauds*, qui n'ont pas de tympan apparent, mais qui ont de petites dents maxillaires; enfin les *crapauds accoucheurs*, qui se distinguent de tous les autres par un tympan visible et des dents maxillaires. Dans ce sous-genre, dont on trouve des représentants aux environs de Paris, le mâle, après avoir aidé sa femelle à se débarrasser de ses œufs, qui sont au nombre d'un demi-cent et plus, et que la gelée dont ils sont enveloppés réunit en deux longs cordons, attache ces chapelets à ses propres cuisses et les porte partout avec lui. C'est un animal tout à fait terrestre. Quand l'instinct l'avertit que le moment en est venu, il dépose ses précieux chargement dans une mare, puis l'enveloppe des œufs se déchire, et il en sort des têtards semblables à ceux des autres *crapauds*.

— Art vétér. Le *crapaud* est une affection qui a son siège dans le tissu sous-ongulé, et se caractérise essentiellement par une altération de la fonction sécrétrice. Les nosographes ont fait bien des efforts pour substituer à l'expression bizarre de *crapaud* des dénominations plus scientifiques, telles que celles d'*ulcère rongeur*, d'*squurreux* ou *cancéreux*; de *carcinome du tissu réticulaire* (Vatell); de *dartre du coussinet plantaire*; de *podoparonychodermite chronique* (Mercier). Malgré tout, le mot vulgaire est resté. Il présente d'ailleurs l'avantage de ne rien préciser, tandis que les dénominations nouvelles, inspirées par l'idée que se sont faite les auteurs sur la nature de la maladie, ont une signification rigoureuse, fondée peut-être sur une fausse notion.

L'humidité des lieux où les animaux séjournent exerce une influence certaine sur le développement du *crapaud*. Aussi cette maladie est-elle très-commune dans les localités humides, comme les marais du Poitou, l'île de la Camargue, les pays bas en général; il est, au contraire, excessivement rare de l'observer sur les plateaux élevés, et, quand le *crapaud* s'y montre par exception, c'est dans les années pluvieuses. Dans les villes, le *crapaud* est devenu de plus en plus rare, à mesure que les chaussées bombées ont été substituées à ces chaussées anciennes creusées dans toute leur longueur d'un ruisseau qui contenait des eaux croupissantes. Les chevaux de race commune, à formes empâtées et à tempérament lymphatique, sont plus souvent affectés de *crapauds* que ceux de race noble, dont les formes sèches indiquent une organisation nerveuse. Parfois aussi le *crapaud* procède de causes irritantes directes, telles que le contact des bœufs acrés et des liquides excrémentiels. Cependant l'action des causes extérieures ne suffit pas pour donner naissance à cette maladie; au-dessus de ces causes, il en est une tout individuelle, insaisissable, dont l'intervention préalable est nécessaire pour que les tissus irrités revêtent les caractères et subissent les transformations propres à cette maladie.

Le *crapaud* se caractérise par une teinte blanchâtre ou opaline du tissu velouté qui semble causée par un enduit épidermique poluicide, laissant voir, par transparence, la couche violacée des capillaires sous-jacents; par la substitution à la sécrétion normale d'une sécrétion pathologique, dont le produit consiste dans une matière caséuse, tantôt blanche, tantôt noirâtre, mais toujours d'une odeur infecte particulière; enfin par une brèche au plancher de la bolle cornée, brèche dont l'étendue correspond à celle de la surface où la sécrétion kératogène a cessé d'être normale. A mesure que le mal progresse, et surtout qu'il vieillit, la partie malade se recouvre de végétations appelées *feces* par les anciens hippocrates; elles sont d'une couleur blanchâtre ou opaline, variant du volume d'un grain de chènevis à

celui de la pulpe d'un doigt. La sensibilité des tissus sous-cornés demeure si obtuse, dans le cas de *crapaud*, que les animaux peuvent être utilisés pendant longtemps sans boiter. L'observation démontre que, par l'emploi de simples modificateurs, tels que le goudron, l'huile de pétrole, l'huile de cade ou la suie de cheminée, on peut rétablir la fonction cornée pervertie, dans une grande partie de l'appareil kératogène, sans l'intéresser dans sa structure. On emploie ces substances pyrogénées après avoir mis partout le mal à nu par l'enlèvement de la corne. Si, malgré l'emploi de ces agents pendant un certain temps, le mal résiste, il y a alors indication de recourir à l'usage des escarrotiques, qu'on applique en se bornant à toucher les surfaces dénudées avec un pinceau trempé dans un acide ou dans une matière déliquescence, comme le beurre d'antimoine, le chlorure de zinc, la solution de potasse, etc. Dans les pansements consécutifs à l'application des caustiques, il ne faut pas oublier d'enlever la couche concrète de matière cornée qui recouvre les tissus, lorsqu'elle n'y adhère pas suffisamment, afin que le contact du caustique avec ces tissus soit plus direct et plus efficace. Enfin, toutes les ressources de la chirurgie ont été dirigées et invoquées contre le *crapaud*, trop souvent incurable. On a employé le fer, le feu, les agents potentiels de toute nature, à tous les degrés et sous toutes les formes.

CRAPAUD, AUDE adj. (kra-pô, ô-de). Neol. Hidenx, repoussant comme un *crapaud*. *L'ar got, cette épouvantable langue CRAPAUD, qui va, vient, sautille, faite de pleurs, de nuit, de jaim et de vices.* (V. Hugo.)

CRAPAUDAILLE s. f. (kra-pô-da-ile; il mil. — rad. *crapaud*). Tas de crapauds, ramassis de gens méprisables; tas de gamins : *Balayez-moi toute cette CRAPAUDAILLE.*

— Comm. Crêpe fort clair et fort délié. En ce sens le mot est une corruption de CRÉPAILLE.

CRAPAUDE s. f. (kra-pô-de). Erpôt. Femelle du *crapaud* : *Demandez à un crapaud, ce que c'est que le beau, il vous répondra que c'est sa CRAPAUDE, avec deux gros yeux sortant de sa petite tête, une gueule large et plate, un ventre jaune, un dos brun.* (Volt.) Ce mot est dû à Voltaire; qui ne l'a employé que par plaisanterie.

CRAPAUDEAU s. m. (kra-pô-dô — rad. *crapaud*). Artill. Nom donné, dans le xve siècle et plus tard, à une bouche à feu de petit calibre, qui se chargeait par la culasse et lançait des boulets de pierre d'un poids inférieur à un kilogramme et demi : *La longueur des CRAPAUDEAUX variait de 4 à 5 pieds, et leur poids était généralement compris entre 140 et 250 livres.* On disait aussi CRAPAUDIN et CRAPAUDINE.

CRAPAUDERIE s. f. (kra-pô-de-rie — rad. *crapaud*). Neol. Ensemble de personnages hideux, repoussants : *Quant au genre monstre, vous savez comme ils l'ont traité, comme ils ont arrangé Han d'Islande, ce mangeur d'hommes, Habibrah l'obi, Quasimodo le sonneur et Triboulet, qui n'est que bossu, toute cette famille si étrangement fourmillante, toutes ces CRAPAUDERIES gigantesques que mon cher voisin fait grouiller et sauteler à travers les forêts vierges et les cathédrales de ses romans.* (Th. Gaut.)

CRAPAUDIÈRE s. f. (kra-pô-di-ère — rad. *crapaud*). Lieu où se trouvent beaucoup de crapauds.

— Par ext. Lieu bas, humide et malpropre : *Ce jardin est une CRAPAUDIÈRE, une vraie CRAPAUDIÈRE.* (Acad.)

— Fig. Repaire de gens que l'on regarde comme méprisables : *Avant peu de temps, nous aurons à faire le siège d'Orléans, qui est une CRAPAUDIÈRE de huguenots.* (Bala.)

CRAPAUDIN s. m. (kra-pô-dain). Techn. Plaque creuse servant à tourner les fers à friser l'étoffe.

— Artill. V. CRAPAUDEAU.

CRAPAUDINE s. f. (kra-pô-di-ne — rad. *crapaud*). Minér. Dent fossile de loup marin et de quelques autres poissons, que l'on croyait autrefois exister dans la tête du *crapaud*, et qui est quelquefois employée par les joailliers : *La CRAPAUDINE joue un grand rôle dans les malélices; les jeteurs de sorts, sorciers et charmeurs prescrivent son emploi dans nombre de cas.* Minéral composé de silice, d'alumine, de chaux et d'oxyde de fer.

— Mar. Support en fonte d'une caronade.

— Artill. V. CRAPAUDEAU.

— Art milit. Genre de punition qui fut quelque temps employée en Algérie dans l'armée française, et qui consistait à lier les mains du patient derrière le dos, à lui ramener les jambes le long des cuisses, et à l'exposer pendant un temps plus ou moins long aux intempéries de l'air.

— Techn. Plaque métallique qui se met à l'entrée d'un tuyau de bassin, de réservoir, pour empêcher les *crapauds* ou les ordures d'y entrer. Soutpape de décharge placée au fond d'un bassin, d'un réservoir, d'une baignoire. Morceau de fer ou de cuivre creux, dans lequel entre le gond d'une porte.

— Mécan. Bolte de métal qui reçoit le pivot d'un axe vertical : *Les anciens croyaient que le mouvement de révolution du ciel s'opérait autour d'un axe solide, pourvu de pivots tour-*

nant dans des CRAPAUDINES fixes. (Arago.) Les meules de moulins à farine, les turbines, sont montées sur CRAPAUDINE; certaines portes le sont également. (Focillon.)

— Typogr. Espèce de boîte de fer, ronde ou carrée à l'extérieur, mais arrondie à l'intérieur, qui sert à recevoir la grenouille et à maintenir dans cette pièce l'extrémité du pivot.

— Art vétér. Ulcère du sabot des solipèdes, qui a son siège à la couronne. Il On dit aussi PEIGNE ou TRIGNE, ou MAL D'ÂNE.

— Art culin. A la crapaudine. Se dit d'une manière d'accommoder les pigeons, qui consiste à les aplatir, à les écraser, à leur écartier les ailes et les jambes, ce qui leur donne l'aspect d'un crapaud, et à les faire cuire sur le gril : Je n'aime ni le pigeon à la CRAPAUDINE, ni le pain qui n'a pas de croûte. (Volt.)

— Ichthyol. Nom vulgaire du loup de mer.

— Bot. Nom vulgaire des genres sidérités et stapélie : La CRAPAUDINE de Syrie a l'aspect d'une sauge. (V. de Bonmare.)

— Encycl. Bot. Les *crapaudines* (genre sidérité, famille des labiées) sont assez nombreuses en espèces; ce sont des arbrisseaux, des sous-arbrisseaux ou des plantes herbacées, qui croissent pour la plupart dans les régions tempérées de l'ancien continent. Elles habitent plus particulièrement les endroits montagneux, arides, sablonneux, bien exposés au soleil. Leurs sommités fleuries passent pour toniques et stimulantes; on en recommande l'infusion théiforme. Ces plantes ont eu autrefois une grande réputation comme vulnéraires; on leur attribuait la propriété de guérir les blessures faites par le fer; de là leur nom scientifique de *sidérités* (du grec *sideros*, fer). Elles sont aujourd'hui peu usitées. D'un autre côté, leur saveur amère, leur odeur souvent fétide, les font rejeter par les bestiaux.

La plus connue est la *crapaudine velue* (*sidérités hirsuta*), qui croît dans le midi de l'Europe. On prétend que les juifs en ont les premiers introduit l'usage en médecine. Elle passe pour vulnéraire; on l'a préconisée, prise en décoction, contre la leucorrhée, et, à l'extérieur, en cataplasmes, contre les hernies. En Allemagne, on la met fréquemment dans les bains de propreté, et l'on a cru remarquer que l'eau dans laquelle on la fait infuser devenait plus efficace pour nettoyer la peau et désobstruer les pores. Quelques espèces sont cultivées comme végétaux d'ornement.

— Mécan. La surface du fond de la *crapaudine* est celle du pivot du tour. Les *crapaudines* doivent être arrondies et se présenter leur convexité. Cette disposition diminue le travail du frottement. En effet, soit R le rayon du cercle de contact du pivot et du fond de la *crapaudine*, P le poids de l'arbre, f le coefficient de frottement, de un élément de la surface de contact, la force de frottement correspondante à cet élément sera

$$f \cdot \frac{P}{\pi R^2} \cdot d\theta;$$

soit r la distance de l'élément à l'axe, le travail de frottement, pour un tour entier, sera pour cet élément

$$2\pi r f \cdot \frac{P}{\pi R^2} \cdot d\theta \quad \text{ou} \quad \frac{2rP}{R^2} \cdot d\theta;$$

le travail total du frottement sera donc

$$\frac{2rP}{R^2} \int d\theta.$$

Supposons les éléments de la surface de contact déterminés par des rayons faisant entre eux consécutivement des angles égaux à dθ et par des circonférences concentriques distantes entre elles de dr, l'expression de l'élément de sera

$$d\theta = r \cdot dr \cdot d\theta;$$

le travail cherché sera donc

$$\frac{P}{R^2} \int_0^{2\pi} d\theta \int_0^R r^2 dr$$

ou

$$\frac{2\pi P}{R^2} \cdot \frac{R^3}{3}, \quad \text{c'est-à-dire} \quad \left(\frac{2}{3}\right) \pi P R.$$

Le travail du frottement, toutes choses égales d'ailleurs, est donc d'autant plus grand que le rayon du cercle de contact est lui-même plus grand; on aurait donc tout intérêt à diminuer ce rayon. Mais, d'un autre côté, moins la surface de contact sera étendue, plus l'usure sera rapide. On obvie à ce dernier inconvénient en formant le pivot et la *crapaudine* d'un acier bien trempé, et l'on donne aux surfaces en contact la forme de calottes sphériques.

— Législ. milit. Le mot *crapaudine* indique assez quel est ce genre de châtiment : le bras gauche et la jambe droite du patient sont liés derrière le dos et s'entre-croisent avec le bras droit et la jambe gauche. Ainsi paré en quelque sorte, l'homme soumis au supplice de la *crapaudine* est couché tantôt sur le ventre, tantôt sur le dos. S'il se débat, s'il lutte pour changer de position, on le dompte bientôt en combinant avec la *crapaudine* un châtiment d'invention plus récente usité dans quelques provinces de l'Algérie et qu'on appelle le *clou*. Dans ce cas, l'homme déjà soumis à la *crapaudine* et qui manque de docilité est suspendu à un clou ou à une barre par la corde qui réunit derrière le dos les pieds et les mains. Ainsi suspendu, le malheureux respire à peine, et bientôt la

sang injecte et empourpre ses yeux; c'est le *clou au rouge*, et alors on le descend à terre. Si cette première opération ne suffit pas pour triompher du condamné, on le suspend une seconde fois et la congestion ne tarde pas à bleuir son visage : c'est le *clou au bleu*. Puis on le descend à terre; c'est là le dernier degré de la répression disciplinaire abandonnée (en dehors de la répression régulière à laquelle est soumis le soldat par la loi pénale) à l'appréciation des supérieurs, et l'on voit quels noms, dans sa saluété brutale, le langage de la discipline donne à des tortures qui sembleraient empruntées aux mœurs barbares du moyen âge. M. P. Christian, dont le livre, *l'Afrique française*, nous fournit ces renseignements, nous apprend que les officiers du bataillon d'Afrique, des compagnies de discipline et de la légion étrangère, corps dans lesquels le *silo*, la *barre*, la *crapaudine*, le *clou au rouge* et au *bleu* sont usités, pensent tous que s'ils n'étaient pas armés d'une pénalité exceptionnelle, ils cesseraient d'être obéis et seraient assassinés par leurs soldats. « Nous comprenons parfaitement, dit M. Christian, les nécessités de cette discipline, au milieu des éléments si hétérogènes et si dangereux qui composent certains régiments, et dans un pays où l'état de guerre est continu. Nous savons que la discipline normale est insuffisante dans de semblables conditions, qu'il faut là, comme dans la marine, une répression spéciale, et qu'une main de fer doit contenir les liens de la subordination. Mais, s'il est vrai que les choses en soient au point que nous venons de signaler, n'est-il pas évident que la discipline se maintiendrait au mépris des droits de l'humanité, aux dépens de la dignité et des mœurs de l'armée? Des tortures pareilles à celles qu'on lui inflige démolissent le soldat, et développent encore en lui les déplorables habitudes que lui donne le genre de guerre à demi sauvage qu'il faut faire dans ce pays. » Nous ne pouvons que nous ranger complètement à l'avis de l'écrivain à qui nous avons emprunté les révoltants détails qu'on vient de lire et auxquels notre imagination se refuse à croire s'ils ne nous étaient donnés par une autorité si compétente. V. SILO.

— CRAPELET s. m. (kra-pe-lé). Erpét. Jeune crapaud. Il Peu usité.

— CRAPELET (Charles), habile imprimeur, né à Levécourt (Haute-Marne) en 1762, mort en 1809. Il établit une imprimerie dans la capitale au commencement de la Révolution, et entreprit, dans ces temps difficiles, de régénérer la typographie française par la scrupuleuse correction des textes et la pureté des caractères. Ses éditions, qui rappellent celles des Estienne et des Aldes, sont très-recherchées des bibliophiles. Nous citerons surtout les *Oiseaux dorés* d'Audibert (1802, 2 vol. in-fol.), dont 13 exemplaires ont été tirés en lettres d'or.

— CRAPELET (Georges-Adrien), imprimeur et philologue distingué, fils du précédent, né à Paris en 1789, mort en 1842. Il soutint avec éclat la réputation de son père par les belles éditions qu'il a données : *La Fontaine* (1814); *Montesquieu* (1816); *Rousseau et Voltaire* (1829). La publication la plus importante sortie de ses presses est la *Collection des anciens monuments de la littérature française* (1816-1830, 13 vol. in-4°), offrant, dans l'ordre chronologique, une série d'ouvrages, la plupart inédits, où l'on peut suivre les progrès successifs de notre langue. On cite, parmi ces ouvrages : *Lettres de Henri VIII à Anne de Boleyn*; *Combat de trente Bretons contre trente Anglais*; *Histoire de la Passion*, composée en 1490 par Olivier Maillard, etc. Crapelet est auteur des livres suivants : *Etudes pratiques et littéraires sur la typographie* (3 vol. in-8°); *Des progrès de la littérature en France et en Italie au xvi^e siècle* (1836, in-8°), etc.

— CRAPELET (Louis-Amable), peintre et aquarilliste français, né à Auxerre en 1825, mort à Marseille le 19 mars 1867. Il fit ses études au collège d'Auxerre, où son père, agent voyer en chef et remarquable miniaturiste, favorisa son penchant irrésistible pour le dessin. A Paris, il fut successivement élève de M. Bardin, peintre d'histoire, maintenant directeur de la manufacture des Gobelins; de M. Séchane, peintre décorateur, et enfin de MM. Corot et Durand-Brager. L'humeur inconstante du jeune artiste le portait ainsi à essayer de tous les genres, allant de la peinture d'histoire à la décoration et du paysage à la marine. Après quelques années d'une existence assez orageuse, supportant fièrement la pauvreté, grâce au travail, à la persistance et à la foi dans l'avenir, il débuta au Salon de 1849 par un paysage, *Matinée*, tableau qui fut remarqué.

Mais ses secrètes aspirations le poussaient vers le pays du soleil et de la lumière. Après un court séjour en Algérie, il poussa jusqu'en Egypte. Esprit aventureux et amoureux de l'inconnu, lui aussi, paraît-il, voulut aller à la recherche des sources du Nil. Il remonta le fleuve jusqu'à la troisième cataracte dans une canque conduite par douze nègres, et pénétra jusqu'au village de Ouadhi-Alfagh. Mais à tout voyage il faut un terme, et Crapelet revint par l'Asie Mineure, Constantinople, la Grèce et l'Italie. Il garda de ces pays enchantés une impression éternelle. Sa voie était trouvée, et il s'adonna presque entièrement à la reproduction des scènes orientales.

Il reparut à l'Exposition universelle de 1855 avec sa *Vue du village de Luxor*, puis il s'adonna plus spécialement à l'aquarelle, et devint bientôt l'un des maîtres du genre. Nous citerons principalement : *Une rue au Caire*; *Intérieur oriental*; le *Temple de Medinet-Habou* et la *Mosquée de Mounayed* (Salon de 1857); puis *Intérieur de l'église Saint-Jean*, à Pise; *Vieille cour arabe au Caire*; *Quartier de la mosquée de Touloum au Caire*; *Ruines du temple de Kouna-Ambos* (Salon de 1861); *Ancien village des Catalans, près de Marseille* (Salon de 1865); aux Salons de 1865 et de 1866, les *Vieux quartiers du Caire* et un *Bazar au Caire*; enfin *Un coucher de soleil sur le Bosphore*, que l'artiste exposa en 1866 dans sa ville natale et qui se trouve dans la collection de M. E. Joly. Le musée d'Auxerre possède aussi un *Intérieur de forêt*, très-beau paysage qu'il envoya à la même exposition des beaux-arts. Ce tableau, comme d'ailleurs les toiles trop rares du regrettable artiste, se fait remarquer par un coloris étincelant, des tons vigoureux et d'une bonne réalité. Ses aquarelles sont parfois trop empâtées et tournent à la gouache, ce qui leur donne un certain air de dureté; mais elles sont toujours énergiques et lumineuses. Crapelet, comme Decamps, faisait trop bon marché de la vérité locale et la sacrifiait volontiers à la recherche du caractère ou de l'effet. Il a traduit l'Orient avec un sentiment tout personnel, moins en ethnographe qu'en poète amoureux des colorations puissantes, des contrastes de tons, de lumières et de costumes aux harmonies chatoyantes.

Crapelet avait rapporté de ses voyages de nombreux portefeuilles de croquis qui ont fait de son brillant crayon une précieuse ressource pour nos recueils illustrés. Le *Tour du monde*, *l'Illustration*, le *Monde illustré* l'ont compté parmi leurs correspondants assidus. Dans le premier de ces recueils, il a publié la relation d'un *Voyage en Tunisie*, qu'il entreprit en 1859, à la demande du bey de Tunis. En 1857, il accomplit sur le *Monte-Cristo*, avec Alexandre Dumas et le peintre Moineau, un second voyage d'Italie.

Crapelet excellait aussi dans le décor, ce côté plastique des chefs-d'œuvre dramatiques trop dédaigné aujourd'hui. Il travailla spécialement, dans ses dernières années, pour les théâtres de Lyon et de Marseille.

— CRAPELU s. m. (kra-pe-lu). Crust. Variété de crabe.

— CRAPENTUM, nom latin de CRAVANT.

— CRAPOLITE s. f. (kra-po-li-te). Minér. Silicate d'alumine et de chaux naturel. Syn. de PARANTHINE.

— CRAPONNE s. f. (kra-po-ne). Techn. Espèce de lime bâtarde à l'usage des horlogers.

— CRAPONNE, ville de France (Haute-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 39 kilom. N. du Puy, près de la rive gauche de l'Arzon; pop. aggl. 2,231 hab. — pop. tot. 3,847 hab. Fabriques de dentelles et de blondes. Commerce de céréales, fruits, légumes, bétail, quincaillerie et draperie. On y remarque une église fort ancienne et une vieille tour carrée, reste des anciennes fortifications de la ville.

— CRAPONNE (canal de), cours d'eau artificiel de la France, dans le département des Bouches-du-Rhône. Ce canal d'irrigation, qui a sa prise d'eau dans la Durance, au rocher de Pie-Béraud, canton de Janson, arrond. d'Aix, se dirige de l'E. à l'O., passe près de la Roque d'Anthéron, de Charleval et d'Alleins; arrivé près de Lamanon, il se sépare en deux branches : l'une prend la direction du S., passe à Pélassane, à Lançon et se jette dans la Touloubre à une petite distance du viaduc de Saint-Chamas; à proximité de l'étang de Berre, l'autre, continuant son cours vers l'O., traverse et fertilise la Crau, se bifurque en deux bras, dont l'un va se perdre dans l'étang de Berre, près d'Isire, tandis que l'autre se jette dans le Rhône au-dessous d'Arles. Le canal de Craponne a encore beaucoup d'autres embranchements moins importants. La longueur de la branche principale, de la prise d'eau de Pie-Béraud au Rhône, est d'environ 90 kilom. Le débit total est de 24 m. cubes d'eau par seconde, dont 14 m. absorbés par les irrigations; le surplus se perd dans le Rhône et l'étang de Berre. Il fertilise environ 15,000 hectares de terres, appartenant à dix-huit communes, dont il a triplé la valeur. Ce précieux canal a été construit, de 1554 à 1581, par les soins et aux frais d'Adam de Craponne, qui mourut avant d'avoir vu terminer son œuvre.

— CRAPONNE (Adam de), ingénieur français, né à Salon en 1519, mort en 1559. Il était d'une famille noble originaire de Pise, qui s'était attachée au duc d'Anjou. Malgré les préjugés de sa caste, il s'adonna aux mathématiques et à l'architecture hydraulique, et entreprit, en 1554, le canal qui porte son nom. Il fut aussi employé au dessèchement des marais de Fréjus. Henri II l'ayant envoyé à Nantes pour y démolir les travaux d'une citadelle bâtie sur un mauvais terrain, il y fut empoisonné par des entrepreneurs envieux (1559). Il avait formé deux projets réalisés plus tard pour la jonction par des canaux de la Saône avec la Loire et de la Garonne avec la Méditerranée.

— CRAPOUSSIN, INE s. (kra-pou-sain, i-ne — dimin. de *crapaud*). Pop. Personne grosse, courte et contrefaite : Ces gros petits CRA-

POUSSINS crèvent comme des mousquets, et nous, maigrelets, nous vivons. (Volt.) Il Signifie aussi Homme ou enfant malingre et chétif.

— Crust. Sorte d'animal crustacé, comme dit le dictionnaire de l'Académie, qui souvent ne donne pas les noms des choses qui existent, et qui, par compensation, donne, cette fois, le nom d'une chose qui n'existe pas. Au moins nous a-t-il été impossible de découvrir quelle sorte (est-ce genre ou espèce?) d'animal crustacé porte le nom de *crapoussin*.

— CRAPE s. f. (kra-pe). Techn. Graisse d'une meule de moulin.

— CRAPULADOS s. m. (kra-pu-la-doss — rad. *crapule*). Argot. Cigare de 5 centimes, auquel on a donné plaisamment une terminaison espagnole, comme à certains cigares exotiques d'un prix élevé, tels que les trabucos.

— CRAPULE s. f. (kra-pu-le — lat. *crapula*; du gr. *kraipalé*, de *kras*, tête, et *pallein*, agiter. Ce mot se rapporte ainsi à l'état de ceux qui branlent la tête dans l'ivresse. Le gr. *kras*, tête, dérivé de *kara*, même sens, répond exactement au sanscrit *garā*, tête). Débauche habituelle, vile et grossière : Il se plat, il est plongé dans la CRAPULE. La CRAPULE endure le cœur. (J.-J. Rouss.) La littérature, le théâtre, malgré ses ridicules sermons en trois ou cinq actes, suent la CRAPULE et l'obscénité. (Proudh.) La grossièreté, la fainéantise, la CRAPULE des moines ont, depuis des siècles, passé en proverbe. (Proudh.) La vieille noblesse française s'est laissée dégrader jusqu'à la CRAPULE sous Louis XV. (Mich. Chev.) Il Excès d'une vie livrée à la gourmandise et à l'ivrognerie : Aimer la CRAPULE. Vivre dans la CRAPULE. Le grand s'enivre de meilleur vin que l'homme du peuple; seule différence que la CRAPULE laisse entre les conditions les plus disproportionnées, entre le seigneur et l'estafier. (La Bruy.)

— Par ext. Classe ou réunion de gens qui vivent dans la crapule : N'allez pas avec ces libertins, c'est de la CRAPULE. Il Personne adonnée à la crapule : Comment elle est ici, cette affreuse CRAPULE! (Balz.)

— Fig. Passions viles et basses : Le cœur du prolétaire est, comme celui du riche, un égot de sensualité bouillonnante, un foyer de CRAPULE et d'imposture. (Proudh.)

— Syn. *Crapule, débauche*. La débauche est l'excès dans les plaisirs de la table ou dans ceux de l'amour, et, quoiqu'elle soit toujours méprisable, elle peut encore conserver quelques dehors d'élégance ou d'esprit. La *crapule* se rapporte surtout au boire et au manger, et c'est toujours la débauche la plus grossière et la plus honteuse.

— CRAPULER v. n. ou intr. (kra-pu-lé — rad. *crapule*). Fam. Vivre dans la crapule : Et le mari, que fait-il?... Belle question! Le jour, il court la forêt à la suite de ses chiens, et il passe la nuit à CRAPULER avec des espèces de brutes comme lui. (Dider.)

Et quelques-uns trop en tâtent, C'est-à-dire qu'ils *crapulèrent*.

SCARRON.

Il Peu usité.

— CRAPULEUSEMENT adv. (kra-pu-leu-ze-man — rad. *crapuleux*). D'une manière crapuleuse : C'était l'homme le plus CRAPULEUSEMENT débauché qu'il fut possible de voir. (Th. Gaut.)

— CRAPULEUX, EUSE adj. (kra-pu-leu, eu-zé — rad. *crapule*). Qui vit, qui se plat dans la crapule : Homme CRAPULEUX. Femme CRAPULEUSE. Jamais Hoffmann ne fut un buveur CRAPULEUX, malgré ce qu'en avait dit la calomnie. (Champhéury.) Il Qui a rapport, qui appartient à la crapule : Avoir des goûts CRAPULEUX, des manières CRAPULEUSES, des inclinations CRAPULEUSES. Mener une CRAPULEUSE. L'ivrognerie est le plus CRAPULEUX de tous les vices. (Boitard.) Chaque soir, l'écume de la société algérienne va s'étaler dans l'égoût des CRAPULEUX plaisirs. (Feytaud.)

— Substantif. Personne qui vit, qui se plat dans la crapule : Fréquenter des CRAPULEUX.

— CRAQUANT (kra-kan) part. prés. du verbe *Craquer* : La mer repousse les glaçons qui descendent des fleuves de la Hollande; ils oscillent et s'entraînent en CRAQUANT sur les bancs de sable. (H. Taine.)

— CRAQUANT, ANTE adj. (kra-kan, an-te — rad. *craquer*). Qui craque, qui fait entendre des craquements : Le matin, il mettait des bottes CRAQUANTES et un pantalon gris. (Balz.) Il traverse la glace CRAQUANTS et se remet à flot plus loin. (Michelet.)

— CRAQUE s. f. (kra-ke — rad. *craquer*. V. l'étym. de *craquelin*). Pop. Mensonge évident, monstrueux; hablerie : Quelle CRAQUE! Dire, débiter des CRAQUES.

— Minér. Cavité pleine de cristaux, dans une roche.

— CRAQUELAGE s. m. (kra-ke-la-je — rad. *crac*). Techn. Fabrication de la porcelaine craquelée. Il Manière de la fabriquer.

— CRAQUELÉ, ÉE (kra-ke-lé) part. passé du v. *Craqueler*. Se dit des pièces de poterie dont la glaçure présente des fentes qui se croisent dans tous les sens : Là, sur une table entourée à distance d'un divan large et moelleux, tous les tabacs connus, depuis le tabac jaune de Pétersbourg jusqu'au tabac noir du Sinaï, en passant par le *maryland*, le *portorico* et le *tataké*, resplendissaient dans les

pots de faïence CRAQUELÉS qu'adorent les Hollandais. (Alex. Dum.) « Se dit aussi des objets de verre ou de cristal, incolores ou colorés, dont la surface présente des dessins irréguliers formant saillie, qui sont de la couleur de la masse ou d'une couleur différente.

— Par ext. Fendillé : *La couche de glace, CRAQUELÉE par un dégel suspendu, se soulève, se disjoint, s'accumule en blocs et en tables de cristal, au passage des eaux qu'elle recouvre.* (Auffaivre.) « Crevasse : *C'était un chemin CRAQUELÉ de ravins.* (Balz.)

CRAQUELÉ s. m. (kra-ke-lé — rad. *craquer*). Techn. Procédé employé pour craquer la porcelaine ou le verre : *Quant à la porcelaine ou du verre craquelé : Quant à la Bohême, c'est dans le CRAQUELÉ surtout qu'elle excelle; ce genre semble lui appartenir.* (L. Reybaud.) *Rien de plus gracieux que les coupes de CRAQUELÉ de M^{me} Meyer, dans le blanc surtout; on dirait que le verre est tapissé d'une légère couche de glace, comme il s'en dépose sur les vitres par les grands froids; le comte Harrache avait aussi des CRAQUELÉS et deux magnifiques vases rouges d'une forme parfaite et de la plus belle couleur.* (L. Reybaud.)

— **Encycl.** La fabrication du verre désigné sous le nom de *craquelé* est fort simple : quand la pièce a été parée, on la promène sur une plaque de fer qu'on a préalablement recouverte de verre ou de cristal irrégulièrement concassé. Les fragments adhèrent à la masse vitreuse, puis on réchauffe cette dernière pour la ramollir, on la soufflé, et l'on termine la façon par les procédés ordinaires.

CRAQUELER v. a. ou tr. (kra-ke-lé — rad. *craquer*). Double la lettre l devant un e muet : *Je craquelle; vous craquellez.* Techn. Fendiller la glaçure de : *CRAQUELER de la porcelaine.*

CRAQUELIN s. m. (kra-ke-lain — rad. *craquer*, à cause du craquement que cette pâtisserie fait entendre quand on la casse. Cette étymologie si simple donne la clef d'un autre mot plus difficile. En argot et en patois, le mot *craquelin* est synonyme de *menteur*, et c'est de là évidemment que sont venus les mots *Crac* (M. de), *craque*, *craquer*, *craqueur*, qui appartiennent au bas langage, et qui éveillent l'idée de mensonge. Mais quel rapport peut-il y avoir entre *craquelin* et *menteur*? car c'est là que git la raison de l'étymologie des mots *craque*, *craquer*, *craqueur*. Qu'est-ce qu'un *craquelin*? C'est une pâte légère, battue, soufflée; ce n'est en quelque sorte que du vent; mais les apparences sont trompeuses, *menteuses*. Voilà un rapport de vraisemblance qui nous paraît avoir tous les caractères de la certitude. Biscuit qui craque sous la dent; nom sous lequel, dans plusieurs provinces de France, et entre autres en Bourgogne, on désigne l'échaudé, à cause du craquement qu'il fait entendre quand on le casse.

— Mar. Bâtiment dont la charpente trop faible joue et craque à la mer. « Navire d'un faible échantillon. » Fam. Dans le langage des marins, Homme peu vigoureux.

— Pêche. V. CRAQUELOT.

CRAQUELOT s. m. (kra-ke-lo — rad. *craquer*). Pêche. Hareng saur nouveau. « Hareng peu salé et peu fumé. » Nom que donnent les pêcheurs aux crustacés qui viennent de changer de peau, et dont ils se servent pour appât. Ils les appellent aussi CRAQUELINS.

CRAQUELOTIÈRE (kra-ke-lo-tiè-re — rad. *craquelot*). Pêche. Femme qui prépare les harengs saurs dits *craquelots*.

CRAQUELURE s. f. (kra-ke-lu-re — rad. *craquelot*). Peint. Fendillement du vernis et de la couleur : *Les tableaux de Delacroix sont déjà couverts de craquelures.*

CRAQUEMENT s. m. (kra-ke-man — rad. *craquer*). Bruit que fait un corps qui craque : *Le craquement de la neige. Le craquement d'une branche qui casse. La nuit, le craquement d'une boiserie me bouleverse de terreur.* (Mme Guizot.)

Le pilote.
Ecoute des roulis les sourds mugissements
Et des mats fatigués les craquements funèbres.
C. DELAVIGNE.

CRAQUER v. n. ou intr. (kra-ke — rad. *crac*). Produire le bruit sec particulier que l'on exprime par l'onomatopée *crac* : *La branche CRAQUA et se rompit. Ce biscuit CRAQUE sous la dent. La neige CRAQUAIT sous nos pieds. Il fit CRAQUER ses doigts. Le perroquet remuait sa tête ridicule; il faisait CRAQUER son bec.* (Fén.)

. . . En tirant son bas de soie,
Elle fait, sur son flanc qui ploie,
Craquer son corset de satin.

A. DE MUSSER.

— Fig. Se désorganiser, être menacé d'une destruction prochaine : *Nous brûlons du désir d'approfondir tout et d'édifier une tour qui s'élève jusqu'à l'infini; mais tout notre édifice CRAQUE et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.* (Pasc.) *Les fondements de l'état actuel de l'Angleterre CRAQUENT de tous côtés.* (B. Const.) *Le vieux monde CRAQUE de toutes parts sous ses états vermoulu.* (V. Considérant.) *En Europe, tout CRAQUE et tout croule.* (Lamart.) *Tout l'empire autrichien CRAQUE avec des bruits et des agitations de toutes sortes, presque avec des révolutions.* (L. Flée.)

« Menacer de ne pas réussir : *Cette affaire CRAQUE.*

— Fam. *Craquer dans les mains à quelqu'un*, Lui manquer de parole, trahir son parti.

— Fauconn. Crier, en parlant de la grue. « Faire du bruit avec le bec, en parlant du même oiseau.

— Pop. Se vanter faussement, mal à propos, faire le hâbleur : *C'est un homme qui ne fait que CRAQUER.* (Acad.) « Dire des craques, mentir : *Eh bien! et ma femme? — Tu lui feras une craque. — Je ne peux pas, je CRAQUE mal; je deviens tout rouge.* (Brisebarre.)

CRAQUERIE s. f. (kra-ke-ri — rad. *craquer*). Pop. Menterie, hablerie.

— Antonymes. Modestie et humilité.

CRAQUET s. m. (kra-ke — rad. *craquer*). Bot. Espèce de varech.

CRAQUETANT (kra-ke-tan) part. prés. du v. *Craqueter* : *Il vint se mettre à genoux devant l'âtre embrasé, y jeta quelques frondes de houx bénit, qui brûlèrent en CRAQUETANT.* (Ch. Nod.)

CRAQUETANT, ANTE adj. (kra-ke-tan, ante — rad. *craqueter*). Qui fait entendre un craquement.

Si je peux de mes mains déchirer ma victime,
Dévorer de ses flancs, sous mes dents écrasés,
Et la chair et les os *craquetants* et brisés.

DESAINTANGE.

CRAQUÈTEMENT s. m. (kra-ke-té-man — rad. *craqueter*). Bruit produit par un objet qui craquète. « Bruit des mâchoires qui s'agitent convulsivement. » Cri de certains oiseaux : *CRAQUÈTEMENT de la cigogne, de la grue.*

CRAQUETER v. n. ou intr. (kra-ke-té — fréquent de *craquer*). Prend un accent grave sur l'avant-dernier e, devant une syllabe muette : *Je craquète, je craquéterai.* Craquer souvent et à petit bruit : *Quand on jette du sel, du laurier dans le feu, on l'entend CRAQUETER.* (Acad.)

— Claquer : *Il faisait CRAQUETER un fouet aussi bien que charretier de France.* (Montaigne.) « Vieux et inusité.

— Crier, en parlant de quelques oiseaux : *Les grues, les cigognes CRAQUÈTENT.*

CRAQUETIS s. m. (kra-ke-ti — rad. *craquer*). Forme ancienne du mot CRAQUEMENT. Toujours d'un *craquetis* leur mâchoire cliquait.

RONSARD.

CRAQUETTE s. f. (kra-ke-té — rad. *craquer*). Techn. Petit billot de fer sur lequel les tailleurs repassent les boutonnières.

— Econ. dom. Ecume que l'on retire du beurre que l'on fait fondre.

CRAQUEUR, EUSE s. (kra-keur, eu-ze — rad. *craquer*). Pop. Personne qui dit des craques, des menteries : *Ne le croyez pas, c'est un CRAQUEUR.* « Personne qui se vante, hâbleur : *Tu te crois capable d'en faire autant, CRAQUEUR?*

— Syn. *Craqueur, fanfaron, gascon, hâbleur, menteur. Craqueur et gascon* appartiennent au langage familier; c'est surtout par là qu'ils se distinguent des trois autres mots. *Menteur* désigne simplement celui qui ment, qui trompe les autres, sans indiquer aucune autre idée accessoire. Le *fanfaron* est un bravache, un matamore, un vantard; il ment pour donner une haute idée de son prétendu courage; il sonne des *fanfares* comme pour célébrer sa propre gloire. Enfin le *hâbleur* est un bavard qui se laisse aller à débiter des mensonges par l'extrême désir qu'il a de voir toujours les autres occupés de sa personne.

— Antonymes. Humble, modeste.

CRAS, CRASSE adj. (kra, kra-se). Forme ancienne et régulière du mot CRAS.

CRAS (Henri-Constantin), jurisconsulte hollandais, né à Wageningen en 1739, mort en 1820. Il professa successivement le droit civil et le droit politique (1785) à Amsterdam, fut suspendu pendant quelques mois de ses fonctions par le parti révolutionnaire en 1788, puis rétabli et chargé, tant éminent l'idée qu'on avait de son mérite, de rédiger un nouveau Code. Cras a laissé, entre autres écrits, un ouvrage sur l'*Égalité politique* et des *Eloges de Grotius* (1796) et de *Jean Meerman* (1817).

CRASANE s. f. (kra-za-ne). Hortie. Syn. de CRASSANE.

CRASE s. f. (kra-ze — gr. *krais*; de *kerad*, je mélange). Gramm. Contraction dans laquelle le son des voyelles contractées disparaît et se trouve remplacé par un autre : *Du pour de le est une CRASE. Les CRASES, rares en français, sont très-fréquentes en grec.*

— Physiol. Mélange justement équilibré des parties constitutives des liquides chez les animaux. « Complexion, constitution, tempérament.

— Antonyme. Diérèse.

CRASHAW (Richard), poète et ecclésiastique anglais, né à Londres, mort à Lorette vers 1650. Il était fils d'un ecclésiastique, fit ses études à Cambridge et prit ses degrés en 1633. L'année suivante (1634), il publia à Cambridge, sous le voile de l'anonyme, un volume de poésies latines intitulé : *Epigram-*

mata sacra, dans lesquelles on rencontre ce vers, devenu fameux, sur le miracle des noces de Cana :

Nympha pudica Deum vidit et erubuit.
« La nymphe (l'eau) pudique vit Dieu et rougit. »

En 1637, Crashaw reçut les ordres et se fit remarquer depuis comme orateur sacré. En 1644, ayant refusé d'accepter le covenant, il fut expulsé de sa cure, se réfugia à Paris et embrassa le catholicisme. Il se trouvait dans la condition la plus misérable, lorsque le poète Cowley, alors secrétaire de lord Jermyn, le découvrit par hasard et lui fit donner par la reine Henriette-Marie, femme de Charles I^{er}, des lettres de recommandation pour des dignitaires de la cour de Rome. Muni de ce viatique, Crashaw se rendit en Italie. Il y fut parfaitement accueilli, et devint successivement secrétaire d'un cardinal et chanoine de l'église de Lorette. Ses poèmes anglais, *Premiers pas dans le Temple, poèmes sacrés, avec d'autres ravissements des Muses*, furent publiés à Londres en 1646 (2^e édition en 1648). Un volume posthume parut à Paris en 1652, sous le titre de : *Carmen Deo nostro*. Plusieurs de ses productions sont de belles traductions du latin et de l'italien. Crashaw était un admirateur passionné des écrits mystiques, surtout de ceux de sainte Thérèse; ses poèmes sont surtout remarquables par la force et la passion que déploie l'auteur dans les sujets religieux.

Crashaw et Cowley étaient liés d'une vive affection, et l'une des productions les plus remarquables de ce dernier est une ode qui lui fut inspirée par la mort de son ami. Des éditions des œuvres de Crashaw ont paru en 1670 et en 1785. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par B. Turnbull (Londres, 1858).

CRASIOGRAPHIE s. f. (kra-zi-o-gra-fi — du gr. *krasis*, *kraseos*, crase; *graphô*, je décris). Science de la description des divers tempéraments, dans la classification d'Ampère.

CRASIOLOGIE s. f. (kra-zi-o-lo-ji — du gr. *krasis*, *kraseos*, crase; *logos*, discours). Méd. Partie de l'hygiène qui s'occupe des tempéraments, dans la classification d'Ampère.

CRASIORISTIQUE s. f. (kra-zi-o-ri-sti-ke — du gr. *krasis*, *kraseos*, crase; *orizô*, je détermine). Étude des signes qui font reconnaître les divers tempéraments, dans la classification d'Ampère.

CRASPÉDIE s. f. (kra-spé-di — du gr. *kraspedon*, frange). Entom. Genre de diptères aploécères, de la Nouvelle-Hollande, chez lesquels le bord de l'abdomen est festonné.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astérées, comprenant environ six espèces, qui habitent l'Océanie.

CRASPÉDIE, ÉE adj. (kra-spé-di-é). Bot. Qui ressemble à une craspédie.

— s. f. pl. Sous-tribu d'astérées, ayant pour type le genre craspédie.

CRASPÉDOPHALE s. m. (kra-spé-do-sé-fa-le — du gr. *kraspedon*, frange; *kephalê*, tête). Erpét. Sous-genre d'ophidiens trigonocéphales.

CRASPÉDON s. m. (kra-spé-don — du gr. *kraspedon*, frange). Méd. Relâchement de la luette.

— Bot. Genre de végétaux cryptogames, de la famille des lichens, qui paraît devoir être réuni aux strigiles.

CRASPÉDONTÉ s. f. (kra-spé-don-té — du gr. *kraspedon*, frange; *odontos*, dent). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des cyclichques.

CRASPÉDOPHORE s. m. (kra-spé-do-fo-re — du gr. *kraspedon*, frange; *phoros*, porteur). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des carabiques.

— **Encycl.** Ce genre est voisin des cycchus et des panageus; le type est le *cychrus reflexus*, qui habite la côte de Coromandel. Ce sont des insectes de moyenne taille, qui par leur facies rappellent un peu les ténébrions. Ils habitent les parties froides et humides des forêts, particulièrement celles des montagnes; ils se tiennent cachés pendant le jour sous la mousse, les feuilles tombées et les pierres. Ils font entendre un petit bruit assez aigu ou une espèce de sifflement qui semble dû au frottement des bords tranchants de leur abdomen contre deux petites rainures intérieures du repli latéral de leurs élytres.

CRASPÉDOPOME s. m. (kra-spé-do-po-me — du gr. *kraspedon*, frange; *pôma*, opercule). Moll. Genre de gastéropodes.

— **Encycl.** Les *craspédopomes* sont ainsi caractérisés : coquille subtrilinée; une fente au lieu de l'ombilic; le dernier tour subcontracté antérieurement; le péristome continu, simple, recevant le bord interne de l'opercule; l'opercule cornu, solide, spiré; nucléus central; lame externe plane, interne concave, garnie d'un rebord circulaire à son avant-dernier tour.

CRASPÉDOSOMATE s. m. (kra-spé-do-soma-te — du gr. *kraspedon*, frange; *sôma*, *sômatos*, corps). Helminth. Groupe de vers intestinaux.

CRASPÉDOSOME s. m. (kra-spé-do-so-me — du gr. *kraspedon*, frange; *sôma*, corps).

Entom. Genre de myriapodes, de la famille des iulites, comprenant deux espèces propres à la Grande-Bretagne.

CRASPÉDOTE s. m. (kra-spé-do-te — du gr. *kraspedon*, frange). Moll. Genre de la famille des gastéropodes.

— **Encycl.** Les *craspédotes* sont ainsi caractérisés : coquille subconoidée, non ombilicquée; tours convexes, cancellés; columelle tordue, formant un faux ombilic et présentant une forte dent qui rétrécit l'ouverture; bord externe sillonné intérieurement et garni d'un bourrelet extérieurement.

CRASPOIS s. m. (kra-spoi — du lat. *crasus*, épais, gras). Pêch. Nom que l'on donnait, dans le moyen Age, à tous les cétaqués faisant l'objet de la grande pêche.

— **Encycl.** Le mot *craspois* paraît avoir désigné, dans le commerce du moyen Age, toute espèce de poisson à couenne. L'industrie de la pêche maritime, qui prit, à partir du x^e siècle, de grands développements, remonte à une époque fort ancienne et est déjà signalée dans les rares notions que les Romains recueillirent sur les mœurs des nations septentrionales. César, Juvénal et Tacite parlent des baleines et des cétaqués de la mer Britannique, de l'usage que les populations embouchures du Rhin faisaient de ces poissons pour leur nourriture, et des peaux tachetées des monstres que produisent l'Océan Ulérieur et une mer inconnue, dont se servaient pour se couvrir les Germains des bords de la Baltique. Aux époques les plus reculées, un concours des pêcheurs et des marchands de la Gaule et des Espagnes se faisait à Inverlochty-Castle, l'ancienne résidence des rois d'Ecosse. Ermentarius, qui écrivait à Jumièges entre les années 687 et 724, parle, dans la *Vie de saint Philibert*, de la pêche de la baleine et d'un poisson qu'il désigne sous le nom de *musculus*, sur les côtes d'Aquitaine et à Noirmoutiers, et de l'huile qu'on tirait de ces cétaqués.

Les Basques, et généralement les peuples riverains du golfe de Gascogne, furent renommés de bonne heure pour ce genre de pêche; mais il paraît que les Norvégiens les précéderent dans cette industrie. L'*Edda* de Saemund indique formellement la pêche de la baleine au moyen du harpon, et le Norvégien Other, rendant compte à Alfred, roi d'Angleterre, du voyage par lui entrepris vers le Nord, confirme cette indication. Un compagnon d'Other, Biarmos, assure qu'il a poursuivi avec d'autres pêcheurs une baleine de 40 et même 50 aunes de long. La chair des cétaqués servait de nourriture; on voit figurer la chair du phoque parmi les aliments grossiers dont usait l'Irlandais saint Colomban, mort au commencement du vi^e siècle. On connaît un règlement du roi Ethelred II, promulgué en l'année 879, et par lequel les marchands de Rouen qui apportaient à Londres des vins et du *craspois* sont exemptés d'impôts. Ces denrées furent au contraire frappées d'une taxe sous les successeurs d'Ethelred II, car dans la charte de Henri II, en 1150, il est dit que les bourgeois de Rouen, associés à la gilde ou confrérie des marchands de l'eau, jouiraient à Londres d'une franchise absolue pour toutes leurs importations, excepté pour les vins et le *craspois*. Henri II supprima cette exception en 1174, après la belle défense de Rouen, assiégé par Louis VII. Guillaume Longue-Épée, parmi les donations qu'il fit à l'abbaye de Jumièges, voulut que tous les poissons pris sur les bancs de Quillebeuf, même les poissons à lard, appartenissent aux moines de cette abbaye. C'est surtout en Normandie, où les coutumes maritimes du Nord avaient été importées et où la marine et la pêche avaient pris un grand développement, que l'on voit une réglementation détaillée pour la pêche des poissons à couenne. Il y avait sur les côtes de cette province de grands filets appelés *vases* pour la capture de ces poissons. Ces vases appartenaient au duc, et ce n'était qu'exceptionnellement, et seuls entre les barons normands, que le comte de Chester à Conteville, et l'évêque de Bayeux à Port-en-Bessin, jouissaient du droit de vase à marsouins. Le record de 1155 spécifie formellement ce droit, et le rôle dressé en 1180 par Haimon, bouteiller de Normandie, témoigne des amendes infligées aux pêcheurs qui prenaient des *craspois* sans en avoir le droit. Trente-deux pêcheurs sont condamnés à des amendes variant de 10 à 40 sols, *pro crasso pisce injuste capto*, disent les rôles de l'échiquier. Toutefois le record de 1155 dit que si un marsouin ou tout autre *craspois* venait à mourir sur une grève après avoir été harponné dans un port, il était varech, pourvu qu'il n'eût pas été réclamé dans un flo et une retrêre, c'est-à-dire dans les douze heures qui suivent l'échouement. Il devenait alors la propriété du seigneur dans le fief duquel il avait été trouvé, à moins qu'il ne valût 50 livres, auquel cas il appartenait au duc.

Des associations s'étaient formées au moyen Age pour la pêche des cétaqués. Les pêcheurs riverains de la mer Britannique se réunissaient, dit le livre des miracles de Saint-Vaast vers 876, pour faire la chasse aux baleines. En Normandie, il y avait une corporation de pêcheurs de baleines qui prenait le titre de wahlmans. La faveur toute particulière accordée à la pêche du *craspois* s'expli-

que par la rareté des huiles végétales au moyen âge.

Nous avons dit que ces cétaqués comprenaient, sous le nom de *craspois*, toute espèce de poissons à couenne. Il s'est élevé à cet égard beaucoup de discussions entre les auteurs modernes sur l'ancienne importance des vraies baleines et des baleines franches dans les mers d'Allemagne, la Manche et le golfe de Gascogne. La présence de la vraie baleine dans la Manche est attestée par une remarque de Guillaume le Breton, qui dit qu'en 1214 Rainaud de Dammartin portait sur son heaume, comme seigneur de Boulogne, deux longues aigrettes de fanons de baleine. Mais le mot de baleine ne désignait souvent qu'un souffleur, un marsouin, un épaulard ou des baleines à bosse et à aileron, espèces qu'on rencontre encore aujourd'hui, comme au moyen âge, en grand nombre sur les côtes de la Manche et de l'Océan. Le cachalot et les petites baleines franches s'y voient plus rarement.

L'emploi de la chair de cétaqués comme aliment, très-répandu au moyen âge, disparut peu à peu, lorsque les épidémies de 1348, 1360, 1363 et 1369 eurent attiré l'attention sur l'hygiène publique. Ajoutons que, à partir de cette époque, la facilité plus grande de se procurer des huiles végétales fit presque renoncer à la pêche des cétaqués, dont le besoin n'était plus aussi grand.

CRASSAMENTUM s. m. (kras-sa-main-tomm — du lat. *crassus*, épais). Physiol. Partie coagulable du sang, caillot. Il fut usité.

CRASSANE ou **CRASSANNE** s. f. (kra-sa-ne). Hortic. Variété de poire d'automne ronde, un peu aplatie, d'un vert grisâtre, à chair fondante, juteuse, sucrée, légèrement acerbe.

— Adjectif. *Le Poire CRASSANE*. Il On dit aussi CRASANE et CRASANE; mais de préférence CRASSANE.

— Encycl. La bergamote *crassane* ou *cre-sane* est une poire qui parvient à sa maturité en novembre et en décembre. On la cultive en espalier, mais dans le Midi on peut la faire venir en plein vent. Les expositions qu'il lui conviennent sont celles d'est ou d'ouest. Exposée au nord ou au midi, elle se trouve dans des conditions défavorables. Le poirier qui la produit est peu vigoureux, et dès lors doit être greffé sur franc dans tous les terrains. La bergamote *crassane* est précieuse par sa maturité tardive, le plus grand nombre de nos fruits de table mûrissant dans la saison estivale. C'est un fruit savoureux, très-estimé des gourmets. En dehors de la région du midi, on ne le cultive pas dans les vergers; son défaut de rusticité et de vigueur est un obstacle sérieux dont il importe de tenir compte. Lorsque, dans le jardin fruitier, on veut tirer de sa culture le plus grand profit, en augmentant ses produits et diminuant les frais de revient, on a le soin de choisir pour l'espalier la palmette Verrier si les murs ont moins de 2 mètres 50 cent. de hauteur; les cordons obliques, si les murs ont de 2 m. 50 à 3 m. 80, et les cordons verticaux pour les murs de 4 mètres et plus.

CRASSANGE s. f. (kra-san-je). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées.

CRASSATELLACÉ, ÉE adj. (kra-sa-tèl-lasé). Moll. Qui ressemble à une crassatelle.

— s. m. pl. Famille de mollusques qui a pour type le genre crassatelle. Syn. de CRASSATELLIDÉS.

CRASSATELLE s. f. (kra-sa-tè-le). Moll. Genre de coquilles bivalves, comprenant un grand nombre d'espèces fossiles.

— Encycl. Les caractères de ce genre sont : coquille épaisse, subtrigone ou ovale, transverse, subinéquilatérale, obtuse en avant, quelquefois rostrée en arrière, mais non bail-lante; charnière très-large, triangulaire, composée sur chaque valve de deux dents cardinales solides, subdivergentes, obliques antérieurement, et d'une large fossette triangulaire peu profonde, pour l'insertion d'un ligament interne puissant; crochets assez proéminents et rapprochés; lunule profonde, ovale, lancéolée; bords simples ou crénelés; impressions musculaires grandes et profondes, l'antérieure ovale, la postérieure surcirculaire; impression palléale simple, distante du bord; animal oblong, comprimé sur les côtés; manteau ouvert dans toute son étendue, sans si-phons distincts; ouverture branchiale ciliée; ouverture anale peu distante; pied court, comprimé, triangulaire et pourvu d'une rainure prononcée.

Les *crassatelles* sont lisses ou sillonnées transversalement, généralement couvertes d'un épiderme brun, quelquefois tacheté. Elles sont blanches ou teintées de brun rouge à l'intérieur.

CRASSATELLIDÉ, ÉE adj. (kra-sa-tèl-li-dé — de *crassatella*, et du gr. *eidos*, aspect). Moll. Qui ressemble à une crassatelle.

— s. m. pl. Famille de mollusques acéphales ayant pour type le genre crassatelle.

— Encycl. La famille des *crassatellidés* se compose de coquilles épaisses, triangulaires ou cordiformes, oblongues ou transverses, généralement couvertes d'un épiderme brun et souvent ornées de stries concentriques, et munies d'une charnière épaisse, large et solide. Elle comprend les genres *crassine*, *gouldie*, *crassatelle*, *pachyrisme*, etc.

CRASSE s. f. (kra-ce — du lat. *crassus*,

épais). Saleté, ordure successivement amassée : *La CRASSE du linge, des meubles. La CRASSE est comme une chemise naturelle dont les Napolitains semblent craindre de se dépouiller.* (M^{me} L. Colet.)

De ces feuillets, par la crasse endurcis, L'âge avait fait une étoffe en glacis.

On a porté partout des verres à la ronde, Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés, Témoignaient par écrit qu'on les avait rincés.

— Fig. Basse extraction; état abject ou misérable : *Être né dans la CRASSE. Chacun veut sortir de sa CRASSE par lui ou par les siens.* (Fr. Soulié.)

Je sais de grands seigneurs qui s'en vont dans la crasse Sans la révision que je fis de leur race.

Né malheureux, de la crasse tiré, Et dans la crasse en un moment rentré, A tous emplois on me ferme la porte.

— Ignorance grossière, stupidité : Dans la crasse du froc logea la vanité.

— Rusticité, gaucherie, défaut d'urbanité : *La CRASSE du collège, de l'école. L'étude immodérée engendre une CRASSE dans son esprit et gâche tous ses sentiments.* (St-Evre.)

— Avarice sordide : *Il a toujours vécu dans la CRASSE.* (Acad.)

Mais pour bien mettre ici leur crasse en tout son Il faut voir du logis sortir ce couple illustre.

— Pop. Action de crasseux, d'avare; indécatesse : *Seulement il m'a fait une CRASSE; nous curions d'aller partager les droits d'auteur, puisque la partie rythmée est de moi.* (Follet.)

— Peint. Couche sale qui se forme avec le temps sur les tableaux : *Juger sous la CRASSE le mérite d'un tableau.*

— Métall. Ecaillés qui se séparent de quelques minéraux lorsqu'on les frappe à coups de marteau. Il Scories d'un métal en fusion. Il Matières terreuses de divers combustibles, qui restent dans les grilles du foyer.

CRASSE adj. (kra-se — du lat. *crassus*, épais). Epais, grossier : *Humeur CRASSE et visqueuse. Matière CRASSE et épaisse.*

— Fig. Crasseux, sordide, avare.

Et du vilain l'âme terrestre et crasse.

— Ce sens a vieilli.

— Ignorance crasse, Ignorance grossière et inexorable : *Chenonceaux, Blois, Amboise, que retracent-ils à l'esprit? Le luxe, et la lueur, et la CRASSE IGNORANCE des abbés et des moines.* (P.-L. Courier.)

CRASSÉ, ÉE (kra-sé) part. passé du v. Crasser. Couvert, sali de crasse : *Fusil tout CRASSÉ.*

CRASSEMENT s. m. (kra-se-man — rad. crasse). Action de crasser; état d'une arme crassée : *CRASSEMENT d'un canon, d'une fusil.*

CRASSEMENT adv. (kra-se-man — rad. crasse). D'une manière crasseuse, sordide : *Traiter CRASSEMENT ses hôtes. Non content d'être sot et CRASSEMENT bourgeois, elle était méchante comme un dne rouge.* (E. Sue.)

CRASSER v. a. ou tr. (kra-sé—rad. crasse). Couvrir de crasse, surtout en parlant des armes à feu : *Quelques poudres CRASSENT l'intérieur des armes.*

Se crasser v. pr. Se couvrir de crasse : *Les fusils à pierre se CRASSENT facilement.*

CRASSERIE s. f. (kra-se-ri — rad. crasse). Pop. Avarice sordide : *Il est d'une incroyable CRASSERIE.*

CRASSET s. m. (kra-sé — du lat. *crassus*, épais). Syn. de CRACHET.

CRASSET (Jean), jésuite et théologien français, né à Dieppe en 1618, mort à Paris en 1692. Il a publié plusieurs ouvrages de dévotion, une *Dissertation sur les oracles des sibylles* (1678), une *Histoire de l'Eglise du Japon* (1689, 2 vol. in-4°), etc.

CRASSEUX, EUSE adj. (kra-seu, eu-se — rad. crasse). Sali de crasse : *Elle avait les mains CRASSEUXES et les bras retroussés.* (D'Ablanc.) *Gras et débraillé, il portait un rouleau de papier CRASSEUX que l'on voyait sortir de sa poche; il y consignait au coin des rues sa pensée du moment.* (Chateaub.)

Nous l'y voyons fréquenter tous les jours De gens crasseux une malpropre bande.

Avouez-moi que vous aviez tous deux Les ongles longs, un peu noirs et crasseux.

— Qui est d'une avarice sordide : *Peut-on être CRASSEUX à ce point! pas un sou de pour-boire!*

— Fig. Souillé de quelque vice : *Voilà un sale crétin! son âme est aussi CRASSEUX que sa blouse.* (G. Sand.) Il Qui est d'une ignorance crasse : *On voit les tristes résultats de cette éducation CRASSEUSE, routinière, pédantesque et tout à fait abrutissante.* (Ste-Beuve.)

— Substantif. Personne malpropre : *C'est un CRASSEUX, un vilain CRASSEUX, une petite CRASSEUSE. Le CRASSEUX est un égoïste qui se méprise.* (Raspail.)

— Fig. Personne d'une avarice sordide : *Vivre en CRASSEUX.* Il Personne de basse extraction : *Il semble à ce CRASSEUX-là qu'il me soit de quelque chose.* (Dancourt.)

— Syn. Crasseux, chiche, ladre, etc. V. CHICHE.

CRASSICAUDE adj. (kra-si-kô-de — du lat. *crassus*, épais; *cauda*, queue). Qui a une queue épaisse.

CRASSICAULE adj. (kra-si-kô-le — du lat. *crassus*, épais; *caulis*, tige). Bot. Se dit des plantes qui ont la tige épaisse et charnue : *Le pétargonium CRASSICAULE.*

CRASSICEPS adj. (kra-si-sèps — du lat. *crassus*, épais; *caput*, tête). Zool. Qui a une grosse tête.

CRASSICOLLE adj. (kra-si-kô-le — du lat. *crassus*, épais; *collum*, cou). Zool. Qui a le cou épais.

CRASSICORNE adj. (kra-si-kor-ne — du lat. *crassus*, épais; *cornu*, corne). Zool. Qui a des cornes ou des antennes épaisses.

— s. m. pl. Tribu de coléoptères taxicornes, comprenant ceux qui ont deux articles de leurs antennes plus épais que les autres.

CRASSICOSTÉ, ÉE adj. (kra-si-kô-sté — du lat. *crassus*, épais; *costa*, côte). Conchyl. Se dit des coquilles marquées de grosses côtes.

CRASSIDENTÉ, ÉE adj. (kra-si-dan-té — du lat. *crassus*, épais; *dens*, dents, dent). Zool. Qui a des dents épaisses.

CRASSIER (Guillaume, baron de), anti-quaire flamand, né à Liège, vivait dans la première moitié du XVIII^e siècle. Il était conseiller à la chambre des comptes du prince-évêque de cette ville, et il consacra ses loisirs à des études archéologiques et historiques. Il a publié : *Series numismatum antiquorum graecorum et romanorum* (Liège, 1721, in-8°); *Brevi elucidatio questionis jesuiticae de praetense episcopatu Trajectensi ad Mosam* (1738, in-12), etc.

CRASSIFOLIÉ adj. (kra-si-fô-li-é — du lat. *crassus*, épais; *folium*, feuille). Bot. Qui a des feuilles épaisses.

CRASSIJUGUÉ, ÉE adj. (kra-si-ju-gué — du lat. *crassus*, épais; *jugum*, joug). Bot. Qui est relevé de grosses côtes.

CRASSILABRE adj. (kra-si-la-bre — du lat. *crassus*, épais; *labrum*, levre). Moll. Se dit des coquilles qui ont un épais bourrelet adoussé du limbe : *Clausilia CRASSILABRE.*

CRASSILINGUE adj. (kra-si-lain-ghe — du lat. *crassus*, épais; *lingua*, langue). Erpét. Qui a la langue épaisse.

— s. m. pl. Famille de sauriens à langue épaisse.

CRASSILOBÉ, ÉE adj. (kra-si-lo-bé — du lat. *crassus*, épais; *lobus*, lobe). Qui a des lobes épais.

CRASSINE s. f. (kra-si-ne — du lat. *crassus*, épais). Moll. Genre de mollusques acéphales, de la famille des crassatellidés.

— Encycl. Les caractères de ce genre sont : coquille transverse aplatie, subtrigone ou suborbiculaire, inéquilatérale, close, épaisse, solide; charnière large, formée de deux dents fortes, très-inégales sur la valve droite, divergentes sur la gauche; crochets grands, obliques et rapprochés; bords épais, crénelés ou simples; lunule profonde, cordiforme ou lancéolée; ligament externe épais et allongé; impressions musculaires distantes, subcirculaires, profondes; impression palléale simple; animal suborbiculaire, subtransverse, aplati; manteau mince, transparent, à lobes distincts, non réunis, si ce n'est au bord postérieur, où l'on remarque une bride au-dessus de l'ouverture anale. Pied assez gros, aplati, triangulaire et fendu à son bord inférieur.

Les *crassines* sont des coquilles des mers du Nord; quelques espèces se trouvent cependant dans la Méditerranée. Elles ont généralement des côtes ou des stries concentriques, mais quelques-unes sont lisses. On en compte environ trente espèces vivantes et un plus grand nombre fossiles.

CRASSINERVÉ, ÉE adj. (kra-si-nèr-vé — du lat. *crassus*, épais; *nervus*, nervure). Bot. Qui a des nervures fortement saillantes : *Le figuier CRASSINERVÉ peut servir d'exemple aux feuilles CRASSINERVES.* (C. d'Orbigny.)

CRASSIPÈDE adj. (kra-si-pè-de — du lat. *crassus*, épais; *pes*, *pedis*, pied). Zool. Qui a des pieds épais : *Lycose CRASSIPÈDE.*

— s. m. pl. Groupe de mollusques conchifères.

CRASSIPENNE adj. (kra-si-pè-ne — du lat. *crassus*, épais; *penna*, aile). Zool. Qui a les ailes épaisses.

CRASSIPÉTALE adj. (kra-si-pè-ta-le — du lat. *crassus*, épais, et de *pétale*). Bot. Qui a des pétales épais.

CRASSIROSTRE adj. (kra-si-ro-stre — du lat. *crassus*, épais; *rostrum*, bec). Ornith. Qui a le bec épais.

— s. m. pl. Famille d'oiseaux grimpants dont le bec est gros et court.

CRASSISPINÉ, ÉE adj. (kra-si-spi-né — du lat. *crassus*, épais; *spina*, épine). Bot. Qui a de fortes épines.

— Moll. Se dit d'une coquille hérissée de fortes épines.

CRASSISPIRE s. m. (kra-si-spi-re — du lat. *crassus*, et de *spire*). Moll. Sous-genre de pleurotomes, de l'ordre des gastéropodes.

CRASSISQUAMME adj. (kra-si-skoua-me — du lat. *crassus*, épais; *squamma*, écaille). Moll. Se dit des coquilles garnies d'écailles épaisses.

CRASSISULCE adj. (kra-si-sul-se — du lat. *crassus*, épais; *sulcus*, sillon). Moll. Se dit des coquilles qui sont marquées de larges sillons.

CRASSITIUS (L.), grammairien latin, né à Tarente, parait avoir vécu au I^{er} siècle avant notre ère. Il avait été esclave de Crassitius, qui l'affranchit, et il porta successivement les surnoms de Périclès et de Pansa. Il donna des leçons de grammaire, composa un traité extrêmement estimé sur la *Smyrna* du poète Helvius, et acquit une réputation qui, au dire de Suétone, égalait celle de Valerius Flaccus. Il finit par entrer dans la secte du pythagoricien Sextius et cessa alors de donner des leçons.

CRASSO (François), cardinal, jurisconsulte et poète italien, mort à Rome en 1566. Il débuta comme avocat à Milan, en 1528, remplit diverses fonctions publiques, puis fut nommé par Pie IV gouverneur de Bologne, et reçut le chapeau de cardinal en 1565. Ses principaux écrits sont : *Novae constitutiones* (1541), ouvrage qu'il entreprit à l'invitation de Charles-Quint; *Orationes* (1541, in-4°), etc. On a également de lui des poésies latines.

CRASSO (Jean-Paul), médecin italien, né à Padoue, mort en 1574. Il professa son art dans sa ville natale. Outre les traductions fidèles, parfois même élégantes, des ouvrages d'Hippocrate, de Galien, d'Arétée, de Rufus d'Éphèse, etc., on a de lui quelques ouvrages originaux, notamment : *Mortis repentinæ examen* (Modène, 1612); *De Meditationibus in theriacam* (1576, in-4°), publiés après sa mort.

CRASSO (Jérôme), chirurgien italien, né à Udine, où il pratiquait dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Il était disciple de Fallope. Il a composé plusieurs ouvrages fort estimés de son temps, entre autres : *De calvaria curatio tractatus* (Venise, 1560, in-8°); *De ulceribus tractatus* (1566, in-4°); *De ceraste sive basilisco, morbo novo medicis incognito* (Udine, 1593, in-8°), etc.

CRASSO (Nicolas), jurisconsulte et historien italien, écrivait dans la première moitié du XVII^e siècle. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Elogia patriciorum venetorum, belli pacisque artibus illustrium* (Venise, 1612, in-4°); *De jurisdictione Reipublicae venetæ in mare Adriaticum* (1619); *De Pisauræ gentis origine et praestantia* (Venise, 1652).

CRASSO (Laurent), littérateur italien, né à Naples, vivait vers le milieu du XVIII^e siècle. Il a publié : *Epistole heroiche* (Venise, 1655), imitées des *Héroïdes* d'Ovide; *Elogi d'Humani letterati* (Venise, 1655, 2 vol. in-4°); *Istoria de poeti greci e di que' ch'en greca lingua han poetato* (Naples, 1678, in-fol.); *Elogi di capitani illustri* (1683, in-4°). Bien qu'écris avec le mauvais goût qui régnait de son temps, les ouvrages biographiques de Crasso, pour la plupart incomplets, n'en sont pas moins curieux et bons à consulter.

CRASSOCÉPHALE s. m. (kra-so-sé-fa-le — du lat. *crassus*, épais, et du gr. *kephalé*, tête). Bot. Syn. de CRÉMOCÉPHALE.

CRASSOUS (Jean-François-Aaron), homme politique français, né à Montpellier vers 1740, mort dans la même ville en 1802. Avocat avant la Révolution, dont il adopta les idées, il devint président du département de l'Hérault en 1791, et député au conseil des Cinq-Cents (1795), dont il fut élu président l'année suivante. Il s'y occupa surtout des questions administratives et financières, et appuya en 1798 l'exclusion d'un grand nombre de députés *anarchistes*. Après le coup d'État du 18 brumaire, il entra au Tribunat, puis obtint un siège au Sénat en 1802. — Son cousin, Paulin CRASSOUS, né à Montpellier vers 1745, fit un voyage aux colonies, se fixa ensuite à La Rochelle, et fut nommé par quelques réfugiés député de la Martinique à la Convention. Il se signala par son exaltation révolutionnaire, fut un des membres les plus zélés du club des Jacobins, et se vit arrêté comme un des auteurs de la mort du député Dechezeaux. Il recouvra la liberté lors de l'amnistie de l'an IV, et se rendit alors en Belgique, où il exerça la profession d'avocat jusqu'à sa mort.

CRASSOUS (Jean-François-Paulin), littérateur français, né à Montpellier en 1768, mort à Toulouse vers 1830, neveu du précédent. Il obtint, pendant la Révolution, un emploi dans la comptabilité nationale, et fut nommé en 1807 référendaire à la Cour des comptes, poste qu'il occupa jusqu'en 1829. Il se fit beaucoup d'ennemis par son esprit difficile et tracassier, et eut, soit avec ses chefs, soit avec les littérateurs, plusieurs querelles qui furent loin de tourner à son avantage. Lebrun, qu'il avait attaqué dans des vers anonymes, lui répondit :

Quand on est lâche et qu'on est sot,
On est à l'aise sous le masque.
Le brave ose lever son casque;
Le vrai talent signe un bon mot.

Mais toi, faquin pusillanime,
Jugeant, rimant comme Pradon,
Tu pourrais bien signer ton nom
Et rester encore anonyme.

Les principaux écrits de Crassus sont : *Du rétablissement de l'ordre dans les finances par une organisation nouvelle de la trésorerie et de la comptabilité* (1800, in-8°); *Voyage sentimental de Sterne, suivi des lettres d'York à Elisa* (1801, 3 vol.); *Apologie des femmes*, poème (1808).

CRASSULACÉ, ÉE adj. (kra-su-la-sé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux crassulées.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre crassule : *Les CRASSULACÉES ont des fleurs parfois remarquables par leurs vives couleurs.* (T. de Berneaud.) *Les CRASSULACÉES se rapprochent des saxifragées.* (P. Høfer.)

— **Encycl.** La famille des *crassulacées* renferme des plantes herbacées et des sous-arbrisseaux à feuilles charnues, ordinairement simples et alternes. Les fleurs sont régulières, le plus souvent hermaphrodites et groupées en cimes ou en épis terminaux, quelquefois solitaires à l'aisselle des feuilles. Elles présentent un calice monosépale, libre, persistant, ordinairement à cinq divisions; une corolle composée de pétales en nombre égal à celui des divisions du calice et alternant avec celles-ci; des étamines périgynes, à filets grêles, en nombre le plus souvent égal à celui des pétales, quelquefois double; un pistil formé de plusieurs ovaires (trois à douze ou même davantage), à une seule loge pluriovulée, libres ou plus ou moins soudés entre eux. Le fruit se compose d'un nombre égal de capsules ou follicules, à une seule loge renfermant plusieurs graines, dont l'embryon est entouré d'un albumen charnu.

Cette famille, qui a des affinités avec les saxifragées et les bruniacées, comprend les genres suivants, groupés en deux tribus : I. *Crassulées* : follicules libres. Genres : tilée, dasytémon, septas, crassule, globulée, thisanthe, graminthe, cyrtogyné, rochée, kalanchoé, bryophylle, cotylet, pistornie, ombilié, échévérie, joubarbe, orpin, rhodiola, aithalide. — II. *Diamorphées* : follicules soudés en capsule à plusieurs loges. Genres : diamorphe et penthore.

Les *crassulacées* sont abondamment répandues dans les régions tempérées de l'ancien continent; la moitié environ des espèces connues habite le cap de Bonne-Espérance. Elles croissent, pour la plupart, dans les lieux arides, sur les rochers, les vieux murs, etc. Leur suc aqueux, quelquefois âcre, est riche en acide malique. Elles ont en général des propriétés rafraîchissantes et sédatives, et plusieurs espèces sont utilisées sous ce rapport dans la matière médicale. Quelques-unes sont employées à l'intérieur comme vulnéraires. Les *crassulacées*, qui appartiennent au groupe des plantes grasses, se recommandent aussi par leur port ou par la beauté de leurs fleurs, et sont à ce titre cultivées dans les jardins.

CRASSULE s. f. (kra-su-le — dimin. du lat. *crassus*, épais). Bot. Genre de plantes grasses, type de la famille des crassulacées et de la tribu des crassulées, comprenant plus de quatre-vingts espèces, répandues sur tout le globe, notamment dans l'Afrique australe : *On doit chercher à se procurer la CRASSULE odorante.* (T. de Berneaud.)

— **Encycl.** Ce genre renferme, malgré les démembrements qu'il a subis, une centaine d'espèces, qui croissent, pour la plupart, aux environs du cap de Bonne-Espérance; un petit nombre seulement habitent nos climats. Les *crassules* sont des plantes grasses qui ne se recommandent par aucune propriété économique ou médicinale, mais que l'on cultive dans les jardins d'agrément, à cause de l'étrangeté de leur port ou de l'élégance de leurs fleurs. La *crassule écarlate* (*crassula coccinea*) est la plus éclatante; ses fleurs, d'un rouge vif, ont un parfum pénétrant qui rappelle à la fois l'odeur du jasmin et celle de l'abricot bien mûr. La *crassule odorante* a des fleurs d'un jaune verdâtre qui répandent un arôme de tubéreuse.

CRASSULÉ, ÉE adj. (kra-su-lé). Bot. Syn. de CRASSULACÉ, mais avec une acception plus restreinte.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des crassulacées, ayant pour type le genre crassule.

CRASSUS (Lucius Licinius), jurisconsulte et orateur romain, né l'an 140 av. J.-C., mort en 91. Il fut consul en 95 et censeur en 92. Pendant sa censure, il fit fermer les écoles de rhéteurs, qu'il jugeait des lieux d'énervement pour la jeunesse. Il avait autant de renommée comme orateur que comme jurisconsulte. Cicéron l'a pris pour un des interlocuteurs de son traité *De oratore*. Son éloquence était calme et grave, mais avec une tendance marquée à la raillerie et aux traits piquants. Il ne reste de lui que quelques fragments.

CRASSUS (Marcus Licinius), célèbre patri-cien romain, né vers 115 av. J.-C., mort l'an 53. Son père et son frère avaient péri pendant les proscriptions de Marius, et lui-même avait dû s'enfuir en Espagne. A son retour, Sylla l'accueillit avec distinction et l'enrichit de la

dépouille des proscrits, mais sans pouvoir assouvir son insatiable cupidité. En 71, il fut nommé préteur et chargé de terminer la guerre des gladiateurs. Il marcha contre Spartacus, qui avait déjà défait plusieurs généraux romains, le refoula à l'extrémité du Bruttium et ferma la presqu'île par un fossé et une muraille. Le chef des esclaves força cependant ce retranchement à la faveur d'une nuit orageuse, mais fut peu de temps après vaincu et tué dans une grande bataille. Cinq mille esclaves fugitifs furent facilement écrasés par Pompée, qui s'attribua l'honneur d'avoir mis fin à cette guerre. Crassus n'obtint que la simple ovation et en conçut une vive irritation contre son rival. Il se réconcilia cependant avec lui et l'eut pour collègue dans le consulat l'année suivante (70). C'est à cette occasion qu'il donna au peuple un repas de 10,000 tables. Censeur l'an 67, il abdiqua bientôt par suite de ses dissensions avec son collègue Catulus. Dans l'affaire de Catilina, il fut soupçonné de complicité avec les conjurés, bien qu'il eût joué le rôle de dénonciateur. César, obéré de dettes, eut recours à lui au moment de son départ pour l'Espagne. Crassus, qui voulait se faire un appui contre Pompée, se porta caution pour une somme de 4 millions de francs. Les trois ambitieux formèrent bientôt, pour l'exploitation de la république, une ligue à laquelle on donna le nom de premier triumvirat, et dont le résultat fut un second consulat pour Pompée et Crassus, consulat emporté en 55 par une suite de violences et d'intrigues. La Syrie échut à Crassus, qui rêvait déjà la défaite des Parthes et la conquête de l'Inde, et que la renommée militaire de ses deux alliés remplissait de jalousie et de dépit; malgré l'opposition des tribuns, il fit d'énormes préparatifs, remporta d'abord quelques succès en Mésopotamie; mais ensuite, méprisant les conseils de son lieutenant Cassius, qui voulait qu'on gagnât Séleucie en suivant l'Euphrate, il s'enfonça dans un désert de sables et de marais, à la suite d'un ennemi insaisissable dont la fuite était une manœuvre de guerre, et se laissa envelopper par les Parthes dans les plaines de Carrhes. Son armée fut percée de flèches, son fils fut tué dans le combat et sa tête portée au bout d'une lance; et lui-même, attiré à une conférence par le chef parthe Suréna, fut massacré dans une embuscade de ces barbares. Sa tête fut envoyée, dit-on, au roi des Parthes, Orodes, qui lui fit verser de l'or fondu dans la bouche en disant : « Rassasie-toi de ce métal dont tu as été si affamé. » Quel que soit le fondement de cette anecdote, elle caractérise bien la passion qui a déshonoré toute la vie de Crassus. Les proscriptions, les rapines, le pillage des provinces, l'usure, le trafic des esclaves, les calamités publiques, les malheurs privés, tout servit à l'accroissement de sa fortune, évaluée à 35 millions de notre monnaie au moment de son départ pour l'Asie.

CRASSUVIE s. f. (kra-su-vi). Bot. Syn. de KALANCHOE, genre de crassulacées.

CRASTE s. f. (kra-sté). Agric. Nom donné dans les Landes aux fossés d'écoulement.

CRASTONI ou **CRESTONI** (Jean), lexicographe italien, né à Palsance au xve siècle. Il appartenait à l'ordre des carmes. Il est le premier qui ait publié un dictionnaire grec-latin; mais « les explications, dit Henri Estienne, en sont maigres et sèches. Il n'indique qu'en passant les constructions des verbes et ne cite jamais les passages des auteurs. » Ce dictionnaire parut sans date (in-fol.) à Milan, vers 1478, et fut réimprimé en 1483 et en 1499. Accursius en a fait un abrégé. Crastoni a donné, en outre, une traduction latine du *Psautier* (1481, in-fol.) et une autre de la *Grammaire grecque* de Lascaris (1480, in-4°).

CRASTOUL s. m. (kra-stoul). Agric. Chaume sur pied, éteules, dans la Haute-Garonne.

CRAT s. m. (kra). Ichtyol. Nom vulgaire de l'esturgeon.

CRATACANTHE s. m. (kra-ta-kan-te — du gr. *kratos*, force; *akantha*, épines). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des carabiques, comprenant une seule espèce, qui est propre à l'Amérique du Nord.

— **Encycl.** Les caractères de ce genre sont : tête grosse, presque carrée, mais non rétrécie en arrière; palpes à dernier article peu ovalaire, tronqué à l'extrémité; lèvres supérieure en carré moins long que large; mandibules fortes, peu avancées, arquées, aiguës; mention avec une forte dent en épine au milieu de l'échancrure; antennes filiformes, courtes; corselet presque carré; corps court, épais; élytres courts, presque parallèles, arrondis en arrière; tarses antérieurs des mâles légèrement dilatés, assez courts, cordiformes. L'Amérique du Nord en possède une espèce, qui est le *cratacanthe* pennsylvanien.

CRATÆGUS s. m. (kra-té-guss — du gr. *krataigos*, azérolier; ou de *kratos*, force, et *aig*, aigos, chèvre). Bot. Nom scientifique latin du genre alizier ou aubépine.

CRATEVA s. m. (kra-té-va — du gr. *kratos*, force). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des capparidées, tribu des capparées, comprenant une vingtaine d'espèces, qui croissent dans les régions chaudes des deux continents.

CRATÉGINE s. f. (kra-té-ji-ne — rad. *crat*

tegus). Chim. Matière cristallisable extraite de l'écorce d'alizier.

CRATÉIS s. f. (kra-té-iss). Annél. Genre de la famille des euryptiliens.

CRATÉRANTHÈME s. m. (kra-té-ran-tè-me — du gr. *kratér*, coupe; *anthéma*, floraison). Bot. Genre de plantes marines de l'Adriatique.

— Zooph. Genre de zoophytes, de la famille des sertulaires.

CRATÈRE s. m. (kra-tè-re — lat. *crater*, gr. *kratér*). Ce mot grec, qui signifiait primitivement vase à cuire, se rattache probablement à la racine sanscrite *crā*, cuire. Cette racine apparaît sous diverses formes dans un bon nombre de termes européens, qui désignent soit le foyer et le four, soit des ustensiles de cuisine, soit des objets préparés par la cuisson). Coupe d'argent, en forme d'écuelle sans oreilles, dans le langage de l'ancienne Université : *Les CRATÈRES de Sorbonne.*

— Géol. Ouverture par laquelle un volcan vomit sa lave, ses feux, sa fumée et ses cendres : *Beaucoup de montagnes de l'Auvergne et du Vivarais offrent de vastes CRATÈRES.* (Acad.) *Dans beaucoup de contrées, en Auvergne, en Bohême, en Irlande, on trouve des volcans éteints, dont le CRATÈRE s'est complètement fermé.* (Bouillet.) *C'est par la direction des courants de lave qu'on peut retrouver l'emplacement des CRATÈRES des volcans éteints.* (Ferry.)

Ne se souvient-il plus que la neige glacée Couronne quelquefois les cratères brûlants? MILLEVOTÉ.

... Il faut plus haut, là, près de moi, debout, Prêter l'oreille au bruit du cratère qui bout, Et contempler, d'un oeil effaré de surprise, Ce grand panorama d'un monde qui se brise. BARTHÉLEMY.

— Techn. Ouverture pratiquée dans la partie supérieure d'un fourneau de verrerie.

— Astron. anc. Constellation appelée aussi la coupe.

— Antiq. Grand vase de table à deux anses, dans lequel les anciens servaient le vin souvent mêlé d'eau, et qui tenait ainsi lieu de nos bouteilles et de nos carafes : *Les Grecs et les Carthens plaçaient un cratère entre les deux armées, puis, amenant là les enfants de Pharaon, les égyptiens jusqu'au dernier.* (P.-L. Courier.) *Les CRATÈRES fournissaient généralement les libations pour les sacrifices.* (Bachelet.)

Le falerne écumait dans de larges cratères. V. HUGO.

Il Sorte de coupe basse, très-évasée.

— **Encycl.** Antiq. Les anciens buvaient très-rarement le vin pur, et les mélanges les plus ordinaires étaient de trois cinquièmes d'eau pour deux de vin, ou deux cinquièmes d'eau et trois de vin. Les *cratères* qui contenaient ce mélange étaient faits de diverses matières, depuis la poterie la plus commune jusqu'aux cristaux les plus précieux. Ils avaient différentes formes, suivant le goût de l'artiste; mais toujours une large ouverture, comme on le voit par plusieurs spécimens de bronze trouvés à Pompéi. Au moment du repas, on apportait le *cratère* dans la salle du festin, et on le plaçait à terre ou sur un pied, au devant des tables. Un esclave, chargé spécialement de ce service, prenait la liqueur avec une cuiller et en remplissait des coupes qu'il passait aux convives, comme on le voit sur plusieurs bas-reliefs.

Dans la pompe triomphale que Ptolémée Philadelphe fit voir à la ville d'Alexandrie se trouvait, entre autres richesses, un énorme *cratère* d'argent, qui était porté sur un char à quatre roues traîné par 600 hommes. Hérodoté parle d'un *cratère* de bronze de la capacité de 300 amphores, destiné par les Lacédémoniens à Crésus, roi de Lydie, mais qui devint la proie des Samiens, lesquels le mirent dans leur temple et le consacrèrent à Junon. Ce vase devait contenir 17 muids environ. Le même historien parle d'un autre *cratère* qu'on voyait à Exampée, en Scythie, entre le Borysthène et l'Hypanis. Celui-ci contenait 600 amphores ou environ 35 muids.

Le nom de *cratéphore* était donné aux esclaves chargés de porter ou de remplir ces vases. Dans Athènes, Rhéa est désignée par ce surnom, parce qu'elle était ordinairement représentée avec un vase à la main, ou appuyée sur un vase. Quelquefois on appelait aussi *cratères* des vases à boire qui avaient la forme de coupe, et ressemblaient fort à nos bols à punch.

CRATÈRE adj. (kra-tè-re). Entom. Se dit d'une espèce d'araignée, l'épéire cratère, que l'on trouve aux environs de Paris et de Ratisbonne, et qui construit une toile verticale entre les graminées, les lis et les plantes élevées des bois et des jardins.

CRATÈRE, un des capitaines d'Alexandre le Grand, mort en 321 avant J.-C. Il commandait la cavalerie à la bataille d'Arbelles et dans l'expédition de l'Inde, et obtint la confiance d'Alexandre par l'élévation de son caractère autant que par son courage. Cratère était, après Héphestion, celui de ses généraux que le conquérant macédonien aimait le plus. Mais pendant qu'Héphestion adulait le maître et l'encourageait dans ses vices et dans ses mauvaises passions, Cra-

tère, au contraire, lui parlait avec une grande franchise, lui signalait ses fautes, lui tenait le langage d'un homme politique et se faisait l'interprète des plaintes des soldats; aussi le fils de Philippe disait-il : « Héphestion aime en moi Alexandre, Cratère aime le roi. » Après la mort du conquérant (320), Cratère fut adjoint à Antipater (dont il épousa la fille) dans le gouvernement de la Macédoine, de la Grèce et de l'Illyrie, et prit en main l'administration pendant que son beau-père se chargeait du commandement des armées. Redoutant l'ambition de Pédiccas, qui marchait à pas de géant à la toute-puissance, il se liguait contre lui avec Antigone, et passa en Asie avec Antipater. Pendant que celui-ci marchait sur l'Égypte, Cratère fut tué en Cappadoce dans un combat contre Eumène, son ancien compagnon d'armes.

CRATÈRE, historien grec, qu'on croit avoir vécu au III^e siècle avant notre ère, et sur la vie duquel on ne possède aucun détail. Il avait composé un *Recueil de décrets* disposés par ordre chronologique, et offrant un grand intérêt tant pour l'histoire d'Athènes depuis les guerres médiques que pour celle de ses grands hommes. Ch. Muller en a publié des passages dans ses *Fragments historicoorum græcorum*.

CRATÈRE, médecin grec du I^{er} siècle avant notre ère, cité par Cicéron, Horace et Gallien. Ce dernier rapporte certains remèdes que Cratère employait avec succès, et parle d'un antidote dont il se servait contre la piqûre ou la morsure des animaux venimeux.

CRATÉRELLE s. f. (kra-té-rè-le — du gr. *kratér*, coupe). Bot. Genre de champignons.

CRATÉRICARPE s. m. (kra-té-ri-kar-pe — du gr. *kratér*, coupe; *karpós*, fruit). Bot. Genre de plantes, de la famille des onagrariées, tribu des épilobiées, renfermant une seule espèce, qui croît au Pérou.

CRATÉRIFORME adj. (kra-té-ri-for-me — de *cratère*, et de *forme*). Qui a la forme d'un cratère de volcan : *La constitution CRATÉRIFORME de la plupart des régions de la lune a été étudiée avec soin.* (Arago.)

— Bot. Qui est en forme de tasse, de cratère.

CRATÉRINE s. f. (kra-té-ri-ne — du gr. *kratér*, coupe). Infus. Genre de vorticelles à corps membraneux, urcéolé.

CRATÉRION s. m. (kra-té-ri-on — dimin. du gr. *kratér*, coupe). Bot. Genre de végétaux cryptogames, de la famille des champignons, tribu des physarées, comprenant deux ou trois espèces très-petites, qui croissent sur les feuilles et les tiges en décomposition.

CRATÉROCÈRE s. m. (kra-té-ro-sè-re — du gr. *krateros*, fort; *keras*, corne). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des carabiques, dont l'espèce type habite la Nouvelle-Hollande.

CRATÉROÏDE s. f. (kra-té-ro-i-de — du gr. *kratér*, coupe; *eidos*, aspect). Bot. Famille de lichens chez lesquels les réceptacles des corps reproducteurs sont en forme de coupes.

CRATÉROÏDÉ, ÉE adj. (kra-té-ro-i-dé — rad. *cratéroïde*). Bot. Qui a la forme d'une coupe.

CRATÉROMYCE s. m. (kra-té-ro-mi-se — du gr. *kratér*, coupe; *mykés*, champignon). Bot. Genre de champignons microscopiques, de la famille des mucédinées ou moisissures, qui comprennent un petit nombre d'espèces, qui croissent sur les matières organiques en décomposition.

CRATÉROPE s. m. (kra-té-ro-pe — du gr. *kratér*, *krateros*, coupe; *pous*, pied). Ornith. Sous-genre de mohos.

CRATÉROPODINÉES s. f. pl. (kra-té-ro-po-di-né). Ornith. Sous-famille de turridées, qui a pour type le genre cratérope.

CRATERUS ou **CRATINUS**, peintre grec. Il décora à Athènes le Pompéion, où l'on conservait les vases et les ornements employés dans les pompes religieuses. — Un autre CRATERUS, qui vivait au I^{er} siècle de notre ère, était un sculpteur grec cité par Pline, comme ayant embelli de ses ouvrages le palais des Césars.

CRATÈS DE THÈBES, philosophe grec de l'école cynique, né à Thèbes (en Béotie) à une époque indéterminée. On sait seulement qu'il florissait à Athènes vers 328, et qu'il vivait encore au commencement du IV^e siècle avant notre ère. Il était fils d'Ascondas, d'une famille riche et puissante. On dit qu'il fit don de sa fortune à ses concitoyens, pour se vouer à une pauvreté volontaire, un philosophe n'ayant pas besoin d'argent. Suivant une autre tradition, il aurait confié son bien à un banquier, à condition de le remettre à ses enfants s'ils étaient des hommes vulgaires, et de le distribuer aux pauvres s'ils devenaient philosophes. Peut-être sa fortune avait-elle été enveloppée dans la ruine de Thèbes par les Macédoniens. La Grèce venait de perdre son indépendance; les aventures d'Alexandre en Asie avaient donné aux imaginations un tour romanesque. Le temps abondait en caractères étranges. Cratès en est un exemple frappant. Ce n'était pas un évergumène, encore moins une intelligence ordinaire. Il avait des instincts héroïques, des mœurs très-douces, l'esprit

éclairé. Il est le dernier représentant illustre de l'école cynique, et sert de transition entre Diogène et Zénon, c'est-à-dire entre les cyniques et les stoïciens, qui eurent ainsi une origine commune et ne l'oublieront pas. Diogène Laërce rapporte une foule d'anecdotes relatives à Cratès. Elles tendent toutes à démontrer qu'il ne se conduisait pas d'après les usages communs. La nature l'avait maltraité : il était difforme et laid, et se plaisait à étaler sa laideur, afin de provoquer la raillerie, dans les gymnases, au théâtre, sur la place publique. Il laissait pendre à son manteau une peau de mouton ; il se couvrait de vêtements chauds en été, et de vêtements légers en hiver, non pas en vue de faire autrement que tout le monde, mais afin de braver la douleur, tradition qui entrera plus tard dans les habitudes chrétiennes. Dans le même but, il fuyait le plaisir, se contentant du strict nécessaire. Cela ne l'empêchait pas d'être gai et d'une humeur toujours égale, ni par exemple de censurer les débordements d'autrui. On l'appelait à Athènes *l'ouvreur de portes*, parce qu'il entraînait à l'improviste chez le premier venu pour lui reprocher ses vices ou lui donner des conseils. Il professait aussi pour les femmes un extrême mépris, à cause sans doute de leur goût pour le luxe, le bien-être, et aussi pour les désordres dont elles étaient l'occasion dans la société. Le sexe féminin ne jouissait pas d'une grande estime dans la civilisation grecque. Malgré sa laideur, ses difformités et ses haillons, Cratès sut inspirer une passion ardente à une noble jeune fille du nom d'Hipparchia, éprise de la hauteur du caractère du philosophe. Les parents d'Hipparchia ayant refusé de s'associer à cette fantaisie, elle dit qu'elle se tuerait, et le mariage eut lieu.

On l'a vu plus haut, Cratès personnifie une transformation importante dans l'école cynique. Il n'est pas rude systématiquement comme Antisthène ; il n'a pas l'effronterie de Diogène ; il a de l'éducation, il conserve sa dignité. Il possédait à Athènes, où il était l'arbitre de tous les différends et le conseiller des familles, une autorité morale considérable. Ce n'est pas encore le stoïcisme, mais cela y mène.

Cratès avait écrit un recueil de lettres sur divers sujets du domaine philosophique. Diogène Laërce compare son style à celui de Platon. Plutarque avait écrit de lui une longue biographie, malheureusement perdue, mais qui peut servir à montrer quel rôle il a joué dans l'histoire de la philosophie en Grèce. De son recueil de lettres, il en reste quatorze, publiées d'après un manuscrit de Venise, dans la collection alpine de lettres grecques de 1499 (1 vol. in-40) ; trente-huit autres ont été éditées par M. Boissonade, d'après le même manuscrit (*Notices et extraits de la Bibliothèque du roi*, t. XI, part. II ; Paris, 1827). La plupart ne sont pas de Cratès, mais de quelque sophiste d'une époque beaucoup postérieure. Il était aussi l'auteur de tragédies d'un caractère philosophique, estimées par Diogène Laërce, et de petits poèmes dont il n'a survécu que le titre : *Paignia*.

CRATÈS D'ATHÈNES, poète comique de l'ancienne comédie, qui florissait environ vers la LXXXIX^e olympiade, c'est-à-dire en l'an 449 ou 448 avant notre ère. Aristophane parle de lui dans ses *Chevaliers*, qui furent joués en 424, mais d'une façon qui laisse entendre que ce poète était mort à cette époque. Cratès avait commencé par être acteur ; il jouait les pièces de Cratinus. Parmi les poètes comiques de son temps, Cratès passait pour être celui dont il était le plus facile de saisir avec quelque netteté le caractère et le genre, car il avait à la fois et plus de défauts et plus de qualités que les autres. C'était un esprit original, parfois jusqu'à l'excentricité, et dont les œuvres étaient toujours d'une conception bizarre. Il n'imitait personne. Bien qu'il eût commencé par jouer les pièces de Cratinus, il ne chercha pas à suivre les traces de son prédécesseur. Il lui fallait un champ libre et non encore exploré ; aussi abandonna-t-il les traditions de l'ancienne comédie, c'est-à-dire la satire politique et les attaques personnelles. Plus de noms propres dans ses pièces. Était-ce timidité ? On l'a dit ; et la condition un peu dépendante de ce poète pouvait en effet l'empêcher de s'en prendre hardiment aux puissants démagogues. Mais la vraie raison, selon nous, s'il nous est permis de hasarder cette conjecture, c'est que Cratès avait compris que dans le genre ancien la moisson était faite, et qu'il n'y avait plus que quelques épis à glaner. Il aborda un genre nouveau, la comédie de mœurs.

Tout ce qu'on peut dire de lui est appuyé sur quelques fragments d'assez peu d'importance, et sur les jugements d'Aristophane souvent mal interprétés. Si nous en croyons ce poète, tout le mérite des pièces de Cratès était dans la composition, ou pour mieux dire dans la complication des scènes. L'intrigue était toujours très-embrouillée. Aussi Aristophane ajoutait-il plaisamment qu'il avait réglé les Athéniens à peu de frais, en leur donnant à goûter les plus ingénieuses inventions sans prendre la peine de les assaisonner. Les scènes gaies étaient son triomphe.

Le premier, Cratès mit sur la scène un ivrogne, de même que Phécrate, celui des comiques athéniens qui se rapproche le plus de Cratès, fut le premier qui traça dans ses

pièces le portrait ou plutôt la caricature du gourmand. Aristote pourtant semble assimiler plutôt Cratès au poète sicilien Epicharme, qui, lui aussi, avait adopté le genre nouveau, la comédie de mœurs. Comme tous les poètes ses compatriotes, Cratès fut tour à tour l'idole et la risée de la multitude. L'inconstance des Athéniens est célèbre.

Il n'est pas facile de déterminer le nombre et le titre de ses comédies. Les anciens eux-mêmes n'étaient pas d'accord sur ce point. Parmi les modernes, celui qui s'est occupé avec le plus de zèle et de compétence de ces questions délicates est le savant Meincke. Voici, en résumé, le résultat de ses recherches. On compte quatorze pièces attribuées à Cratès : les *Voisins*, les *Héros*, les *Bêtes*, la *Lamie*, les *Jeux*, les *Orateurs*, les *Samiens*, les *Fanfaronnades*, le *Trésor*, les *Etrangers domiciliés*, *Bacchus*, les *Esclaves enchaînés*, l'*Avare*. Mais les huit premières seulement peuvent être attribuées à Cratès avec quelque certitude. De tout ce bagage poétique, il ne nous est parvenu que des fragments bien courts, assez longs cependant pour nous permettre d'entrevoir un style facile, clair, pur, élégant même, et ce qui est mieux encore, des idées souvent originales et des conceptions élevées. Ainsi, dans la comédie des *Bêtes* (*Théria*), Cratès avait personifié certains animaux qui venaient reprocher aux hommes leurs cruautés, et les conjurer de ne les plus manger à l'avenir. Un des personnages de la même pièce disait carrément que, pour retourner à l'âge d'or, il fallait changer tout l'ordre des choses, supprimer le luxe, abolir l'esclavage. C'était une utopie, comme on dirait aujourd'hui ; aussi probablement le poète n'exprimait-il de pareilles idées que pour prêter à rire, et pour se moquer des cerveaux brûlés qui osaient les concevoir. Ailleurs encore, il exprimait d'une manière piquante la manie des réformes et les rêves des utopistes. « Comment fera-t-on », disait-il, quand il n'y aura plus d'esclaves ? Le vieillard sera-t-il obligé de se servir lui-même ? — Non ; je ferai marcher le service tout seul, sans qu'on y touche. Chaque ustensile s'approchera de lui-même quand on l'appellera. Il n'y aura qu'à dire : Table, dresse-toi ; coupe, où es-tu ? rince-toi bien ; gâteau, viens sur la table ; marmite, retire ces viandes dont ton ventre est plein ; poisson, avance. — Mais, dira-t-il, je ne suis pas encore rôti des deux côtés. — Eh bien ! retourne-toi, en te saupoudrant de sel, après quoi tu te frotteras de graisse. » C'est là un des plus longs fragments qui nous restent de Cratès, et c'est de tous le plus curieux. Ces fragments ont été recueillis par Bruckner : *Gnomici poete greci* (Strasbourg, 1784), et par Meincke : *Fragmenta comicorum graecorum* (I, 58-66 ; II, 231-251). On peut consulter sur Cratès : Ottfried Müller, *Histoire de la littérature grecque*, pour les renseignements généraux et pour les questions spéciales, Pollux (VI, 53) ; Athénée (III, 119) ; Fabricius, *Bibliotheca graeca* (II, 428) ; Meincke, *Questiones scenicae* (I, 25), et *Historia critica comediae graecae* (p. 60) ; Bergk, *Commentarium de religione...* (p. 266) ; Stievenart, *De la comédie grecque*, dans les *Mémoires de l'Académie de Dijon* (1852).

CRATÈS, philosophe athénien du III^e siècle avant notre ère. Il était disciple de Ptolémée, avec qui il fut lié de la plus vive amitié, et à qui il succéda dans son enseignement à l'Académie. Il eut pour disciples Bion, Arcésilaüs, Théodore, etc., et fut employé dans diverses missions par ses compatriotes.

CRATÈS, grammairien et critique grec, né à Malle (en Cilicie), florissait vers 160 avant J.-C. Il ouvrit à Pergame une école qui devint célèbre et rivalisa avec celle d'Alexandrie. S'occupa surtout de l'épuration du texte d'Homère, et eut dans l'antiquité une renommée presque égale à celle d'Aristarque, son contemporain. Envoyé en ambassade à Rome par Attale Philadelphe en 156, il se cassa la jambe peu après son arrivée, se vit contraint de prolonger son séjour dans cette ville, et y ouvrit un cours public de littérature, qui fut très-suivi par les jeunes Romains et contribua beaucoup à répandre le goût des lettres. Le principal ouvrage de Cratès était intitulé : *Recension de l'Iliade et de l'Odyssée*. Il nous en reste des fragments, que C.-F. Wagener a publiés dans son ouvrage : *De aula Attalica litterarum artiumque faulrice* (Copenhague, 1836, in-8°).

CRATÉSIPOLIS, femme d'Alexandre, fils de Polysperchon et tyran de Sicione et de Corinthe, vivait vers la fin du IV^e siècle avant notre ère. Douée d'autant d'énergie que de beauté, elle accompagna son mari dans ses expéditions militaires, et s'était concilié l'affection des soldats lorsque Alexandre fut assassiné (314). Cratésipolis, sûre de l'armée, s'empara du pouvoir, battit les Sicyonniens, qui s'étaient révoltés pour reconquérir leur liberté, fit mettre en croix trente d'entre eux, défendit ses États contre les attaques de Cassandre, puis finit par les céder à Ptolémée Lagus (308) et se retira à Patras, en Achaïe.

CRATÉTIEN s. m. (kra-té-ti-en). Hist. philos. Disciple de Cratès de Malle, fondateur de l'école de Pergame.

CRATEVAS, botaniste grec, surnommé *Rhizotome* (coupeur de racines), vivait dans la première moitié du I^{er} siècle avant notre ère. Il était contemporain de Mithridate Eupator,

à qui il dédia deux plantes, sous le nom de *Mithridatea* et de *Eupatoria*. Dioscoride le loue de l'exactitude de ses descriptions, et Plinius rapporte qu'il s'était appliqué à reproduire les plantes avec des couleurs, et à écrire leurs noms et leurs propriétés au-dessous de chaque figure. La bibliothèque de Vienne possède le manuscrit d'un *Traité des simples*, de Cratevas, et la Bibliothèque impériale de Paris le manuscrit d'un *Lexique botanique*.

CRATÉVIER s. m. (kra-té-vié — du nom de *Cratevas*, botan. grec). Bot. Genre de plantes, de la famille des capparidées, voisin des câpriers. Il en dit aussi *CRATÉVA*.

— **Encycl.** Le genre *cratévier* comprend des arbres et des arbrisseaux à feuilles alternes, à trois folioles ; les fleurs, axillaires ou terminales, groupées en corymbe, ont un calice caduc, à quatre divisions inégales, une corolle à quatre pétales, des étamines assez nombreuses et inclinées, un ovaire stipité, multiovulé, surmonté par un stigmate sessile ; le fruit est une baie globuleuse ou ovoïde, renfermant une chair pulpeuse, dans laquelle sont disséminées de nombreuses graines. Les espèces, au nombre de vingt environ, habitent les régions tropicales des deux continents. Le *cratévier religieux* ou de l'Inde (*crateva religiosa*) est un bel arbre qui croît au Malabar et dans les îles de la Société.

Il est vénéré par les Indous, dit Thiébaud de Bernand, à cause des propriétés médicales que les brames attribuent à son fruit pulpeux préparé par eux. Sous les auspices des croyances religieuses, on fait aussi une décoction de ses feuilles et des anthères avant l'expulsion de la puissière séminale, contre les maladies de la vessie. Les fleurs de cette espèce forment une sorte de panicule à l'extrémité de chaque rameau. Une vertu particulière est attachée à cette panicule ; aussi n'est-il point rare de la voir suspendue dans les cases et les habitations les plus somptueuses. Les Otaïtiens plantent cet arbre dans leurs cimetières. Le bois en est dur et employé à quelques usages industriels. Le *cratévier tapier* (*crateva tapia*) est un grand arbre à cime étalée et très-touffue, couvert de fruits globuleux, brunâtres et comestibles. Il croît au Brésil et dans quelques-unes des Antilles. Le *cratévier gynandre* (*crateva gynandra*) habite la Jamaïque, où il croît dans les buissons et les lieux arides ; ses fruits, petits, globuleux, ont une saveur vineuse et une odeur d'all très-prononcée ; on les mange néanmoins. Le *cratévier faux-câprier* (*crateva capparidoides*), qui se trouve en Afrique, sur la côte de Sierra-Leone, se fait remarquer par ses corymbes de fleurs blanc verdâtre, à pétales très-longs et frisés au sommet. Le *cratévier nerval* (*crateva nerval*) a des feuilles acides, auxquelles on attribue des propriétés diurétiques.

CRATHIS, rivière de l'Italie ancienne, dans la Lucanie ; elle porte aujourd'hui le nom de Crati.

CRATHY ou **BIRKILL**, bourg d'Ecosse, comté d'Aberdeen, au milieu des monts Grampians, sur la Dee ; 1,800 hab. Sur le territoire de ce bourg sont les résidences royales de Balmoral et de Birkhill, autrefois propriété du prince Albert. On y voit encore quelques restes de l'ancienne forêt de Marr. Carrieres de granit et d'ardoises d'excellente qualité.

CRATI, autrefois *Crathis*, rivière du royaume d'Italie, dans la Calabre Citérieure ; elle prend sa source aux montagnes de Sila, près d'Aprigliano, passe à Cosenza, où elle reçoit le Bussento, et se jette dans le golfe de Tarente, après un cours de 88 kilom. d'abord du S. au N., puis de l'O. à l'E.

CRATICULAIRE adj. (kra-ti-ku-lè-re — rad. *craticule*). Didact. Qui est en forme de grille à petits carreaux : *Réseau CRATICULAIRE*.

CRATICULATION s. f. (kra-ti-ku-la-si-on — rad. *craticule*). B.-arts. Action de craticuler : *La CRATICULATION d'un dessin*.

CRATICULE s. f. (kra-ti-ku-le — lat. *craticula*, petite grille). Anc. chim. Grille placée au-dessus du cendrier des fourneaux chimiques.

CRATICULÉ, ÈE (kra-ti-ku-lé) part. passé du v. Craticuler : *Dessin CRATICULÉ*.

CRATICULER v. a. ou tr. (kra-ti-ku-lé — rad. *craticule*). Diviser en petits carrés égaux. || Se dit particulièrement d'un dessin qu'on veut copier avec des dimensions différentes de l'original ; mais on dit plutôt *GRATICULER*.

CRATINIEN adj. m. (kra-ti-ni-en — du nom de *Cratinus*, poète grec). Anc. métrique. Se dit d'un vers comique composé d'un choriambé, de deux iambes, et d'un dimètre trochaïque catalectique.

CRATINUS, poète comique grec, né vers 519 av. J.-C., mort en 422. Il appartient à l'ancienne comédie, comme Aristophane, auquel il fraya la voie. A quelle époque commença-t-il à s'occuper du théâtre ? question déjà bien des fois débattue, et sur laquelle les modernes, hardis investigateurs, n'ont pas craint de contredire formellement les grammairiens et les biographes de l'antiquité. Ceux-ci prétendent que Cratinus ne débuta que fort tard dans la carrière dramatique, et si nous en croyons, par exemple, l'auteur anonyme du *De comedia*, le premier succès de notre poète ne devrait pas être placé avant la

LXXX^e olympiade, c'est-à-dire avant l'année 437 avant notre ère. Cratinus devait avoir plus de quatre-vingts ans. Ce n'est guère l'âge de commencer à travailler pour le théâtre et surtout pour la comédie, qui exige une certaine verdeur d'esprit inconciliable avec la vieillesse du corps. Aussi les savants de nos jours, trouvant cette hypothèse par trop invraisemblable, ont-ils donné un démenti aux critiques d'autrefois, et les fragments de Cratinus en main, ils démontrent que la date assignée aux débuts du poète par les grammairiens est erronée. On trouve, en effet, dans les débris échappés au naufrage de la comédie ancienne, certains passages des pièces de Cratinus qui jettent un jour assez vif sur la question de date. Ainsi, l'on voit quelque part Cratinus gourmander Périclès sur sa lenteur à terminer les *longs murs*, qui furent achevés en 451, et l'on nous dit que Cratinus ne se mit à l'œuvre qu'en 437. On pourrait citer encore d'autres vers qui font allusion à des faits certainement antérieurs à cette dernière date. Qu'on n'oublie pas non plus que Cratès avait joué dans les pièces de Cratinus avant d'en composer lui-même pour son compte, et qu'il en composa vers 449 ou 448 ; il fallait donc que Cratinus eût débuté avant cette époque. En résumé, sans être bien ancien, peut-être cependant passant pour avoir été mieux renseigné que nous, nous dit que Cratinus commença son rôle de poète dramatique à l'âge de soixante-quatre ans, en 453.

La biographie de Cratinus est à peu près impossible à faire. Les détails manquent, et le peu que nous possédons vient de Suidas, qui ne mérite pas toujours une confiance absolue. Cratinus, suivant lui, était fils d'un certain Callinède, et aurait été taxiarque de la tribu Cécis. Dans cette charge, il aurait fait preuve d'une lâcheté honteuse. Mais peut-on penser que, si le reproche était fondé, Aristophane ne l'eût pas reproduit dans ses comédies, et n'eût pas relevé cette faute dans la vie d'un rival qu'il a poursuivi à plusieurs reprises de si vives invectives ? Il est probable que Suidas a confondu Cratinus avec un autre poète son homonyme, et dont il est question dans les *Acharniens*. Une accusation plus grave et mieux fondée pèse sur la mémoire de Cratinus ; c'est une accusation d'intempérance. Sur ce point, Aristophane n'est pas muet comme sur l'autre. Le coupable lui-même ne se défendit pas de son faible pour le vin, et dans sa comédie célèbre de la *Bouteille*, il avouait ingénument être oenophile : *Habemus confitentem reum !*

Arrivons à l'œuvre de Cratinus. Le bagage de Cratinus est assez considérable. Il fit jouer vingt et une pièces, et deux ou trois remportèrent le premier prix dans les concours dramatiques d'Athènes. Cratinus est, on le sait, un des créateurs de l'ancienne comédie. Voici comment Horace a caractérisé l'ancienne comédie et notre poète en particulier : —

*Eupolis atque Cratinus Aristophaneque poetas
Atque alii, quorum comadita prisca vitium est
Si quis erat dignus descreri, quod malus aut fur,
Quod machus foret aut stercus, aut alioqui
Famosus, multa cum libertate notabant.*

(Satirarum lib. I, iv, 1-5.)

« Eupolis, Cratinus, Aristophane et tous les autres poètes de l'ancienne comédie, rencontraient-ils un homme digne d'être traité sur la scène, un méchant, un voleur, un impudique, un coupe-jarret, ou quelque autre vaurien, ils ne se gênaient point pour le flétrir. » Telle était l'ancienne comédie comme Cratinus la voulut et la pratiqua. Pour lui, le poète était un juge qui indignait aux gens malhonnêtes un supplice public, et qui les condamnait au ridicule, terrible châtiment, redouté à bon droit des fripons de tous les temps. Mais on a reproché à Cratinus d'avoir donné à ses attaques, fussent-elles fondées, une forme trop rude et trop mordante. Il ne savait point, comme son successeur Aristophane, tempérer par l'esprit et par la gaieté ses attaques violentes et haineuses. Aristophane se fit le censeur de ses contemporains, comme Cratinus ; mais il n'exerça point ses fonctions avec la gravité sacerdotale de Cratinus ; il ne se prit point au sérieux, et ne parla point d'un ton aigre et austère, comme l'auteur de la *Bouteille*.

Cratinus n'était cependant pas exclusif, et s'il savait attaquer les méchants, il rendait parfois justice aux bons ; témoin ce passage en l'honneur de Cimon : « Et moi, je me flatte, moi, Métrobius le greffier, que cet homme divin et le plus hospitalier du monde, le premier des Grecs en toutes les vertus, Cimon enfin me ferait passer ma vieillesse dans une douce abondance à ses côtés, jusqu'à la fin de mes jours. Mais Cimon m'a laissé, il est parti avant moi. »

Comme Aristophane, mais plus que lui encore, Cratinus était partisan des vieilles mœurs, et admirateur passionné de l'antique grandeur athénienne. S'il fait un si bel éloge de Cimon, c'est que Cimon était le défenseur du parti aristocratique et conservateur ; et pour la même raison, Cratinus poursuivait Périclès, l'homme du peuple, le sage démocrate. Mais il y avait un certain courage de la part du poète à s'en prendre à ce grand homme, qui était alors à l'apogée de sa gloire et de sa puissance, et qui était naturellement et à juste titre l'idole de la foule. On ne peut s'empêcher d'admirer la grande et saine liberté

de cette république athénienne, où il était permis au premier venu des poètes de traduire sur la scène, en plein air et en plein jour, le chef de l'État, pour le livrer à la risée de tous. Malheureusement, nous ne pouvons pas apprécier par nous-mêmes cette liberté effrénée dont usait et abusait Cratinus dans ses pièces; et nous sommes réduits à relever et à commenter sur son compte les enseignements que nous trouvons dans les écrivains anciens. Tous s'accordent à mettre ce poète au premier rang parmi les comiques. Plusieurs fois, notamment dans le traité anonyme *De comedia*, il est comparé à Eschyle, et il semble qu'il tienne dans la comédie la même place que ce grand poète dans la tragédie. Plus d'un fragment nous montre que Cratinus avait conscience de son talent et de son mérite incontestable. Si Aristophane s'est moqué de lui, il le lui a bien rendu. Voyez plutôt comme il dépeint le dialogue haché et sophistique des pièces de son rival: « Qui es-tu, lui disait-il, toi, auteur alambiqué, fendeur de cheveux, chasseur de sentences, petit Euripide-Aristophane? ». Aussi Aristophane ne peut-il cacher sa joie d'avoir triomphé d'un pareil rival, si digne de lui. Comme il se complait à rappeler sa victoire! comme il se joue du vaincu et avec quel malin plaisir il fait le tableau de la gloire passée de son rival, qu'il oppose à son humiliation présente! Relisons la *parabase* des *Chevaliers*, si intéressante à tant d'égards, si curieuse par ce qu'elle nous apprend de Cratinus: « Le poète, dit Aristophane en parlant de lui-même, se souvient que Cratinus, jadis comblé d'éloges, coulait dans une plaine unie, entraînant chênes et platanes, et arrachant sur son passage ses adversaires déracinés. Dans les banquets, on ne pouvait chanter que du Cratinus: c'était toujours *Doro le sycophante* ou *Fabricateur d'hymnes ingénieux*, tant sa gloire était grande! Et maintenant vous l'entendez radoter, et vous n'avez pas pitié de lui; les clefs de sa lyre ne tiennent plus, les cordes sont cassées, l'instrument est tout délabré; et lui, vieux, il erre, portant une couronne sèche comme Connas, et mourant de soif, tandis qu'il devrait boire à son aise dans le Prytanée. » Cratinus pour tant, malgré son âge et ses échecs, n'abandonna point la lutte; il fut encore vaincu, mais bientôt il triompha avec sa comédie de la *Bouteille*, à l'âge de quatre-vingt-seize ans.

Le style de Cratinus était emphatique, gonflé de mots solennels, de tropes et d'images. Il aimait à prendre le ton lyrique: à aussi admirait-on surtout ses chœurs, qui étaient souvent chantés dans les festins, et qui lui valurent l'honneur d'être mis en parallèle avec Eschyle. De là aussi probablement cette épithète de mange-taureau (*taurophagos*) que lui décoche Aristophane, et qui ne s'appliquait d'ordinaire qu'aux poètes dithyrambiques. Il nous reste bien peu de vers de Cratinus, mais on a du moins le titre de ses pièces, et quelquefois il est facile de voir, par le nom seul des chœurs, quelle variété d'inventions hardies on devait trouver dans son théâtre. Tantôt le chœur était composé d'une foule d'archiloques ou de cleobulines, c'est-à-dire d'un troupeau de calomniateurs et de femmes éprises d'énigmes; tantôt il introduisait un grand nombre d'Ulysse et de Chiron, des Panopées, êtres à deux visages et aux mille yeux, par lesquels il personnifiait et ridiculisait les disciples d'Hippocrate, philosophes qui prétendaient tout pénétrer, et pour qui le ciel et la terre n'avaient point de mystères. Ailleurs le chœur était formé par des richesses (*ploutoi*) ou par les lois d'Athènes personnifiées. On ne saurait trop regretter la perte de ces ouvrages. Pourtant nous avons quelques débris d'une des pièces les plus originales de Cratinus, la *Bouteille* (*Putain*), dont la conception était vraiment étrange. Dans cette pièce, le poète était lui-même le héros de l'action. La comédie personnifiée y figurait comme la femme légitime de Cratinus, comme la bien-aimée de sa jeunesse, et se plaignait amèrement d'être négligée par son mari, qui courait après une autre séductrice, la bouteille. La digne épouse va jusqu'à l'archonte porter plainte pour mauvaise conduite (*kakôsis*). Si son mari ne veut pas revenir à son devoir, elle requiert le divorce. Il en résulte que le poète se recueille et que l'ancien amour se réveille dans son cœur. A la fin, son génie poétique s'empare si vivement de lui, que ses amis sont forcés de lui fermer la bouche pour empêcher une vraie inondation de vers.

Voici la liste des autres pièces du même auteur. Plusieurs comédies anciennes lui avaient été attribuées à tort; Meinelke a restitué son bagage, encore suffisant, aux vingt-quatre pièces suivantes: les *Archiloques* (*Archilokoi*, 448); les *Bouvières* (*Boukoloi*); les *Vaisseaux de Delos* (*Déliades*); les *Didascalies* (*Didaskaliai*); les *Transfuges* (*Drapetides*); les *Incidés* (*Empipsamenoï* ou *Idatou*); les *Poissons* (*Thraittai*); les *Cleobulines* (*Kleoboulinaï*); les *Lacotens* (*Lacônes*); les *Poltrons* (*Malthakoi*); *Némésis*; les *Lois* (*Nomoi*); les *Ulysse* (*Odysses*); les *Panoptes* (*Panoptai*); les *Amphictyons* (*Putain*); les *Richesses* (*Ploutoi*); la *Bouteille* (*Putain*), jouée en 423, qui obtint le premier prix; le second fut donné au *Connus d'Améipsias*, et les *Nuées* d'Aristophane ne vinrent qu'en troisième lieu; les *Satyres* (*Saturoi*), qui remportèrent le prix en 424 sur les *Chevaliers* d'Aristophane; les *Vieilles filles* ou les *Sauterelles* (*Seriphioi*); *Trophonius* (*Tro-*

phonios); les *Marins battus par la tempête* (*Chetmazomenoi*), joués en 425 avec les *Acharniens* d'Aristophane (Cratinus n'eut que le second prix); les *Chirons* (*Chéironés*); les *Heures* (*Hôrai*). Les grammairiens n'accordaient à Cratinus que vingt et une pièces; mais il est probable que, de leur temps déjà, quelques-unes étaient perdues, par exemple les *Satyres* et les *Marins battus par la tempête*, mentionnés seulement dans la didascalie des *Chevaliers* et des *Acharniens*.

Les fragments de Cratinus ont été recueillis plusieurs fois; le meilleur recueil est celui de Runkel, *Cratini veteris comici graeci fragmenta* (Leipzig, 1827, in-8°). V. encore Meinelke (*Bibliotheca graeco-latina*, de Firmin Didot).

On peut consulter sur Cratinus les *Commentaires* d'Asclépiade, Didyme, Callistrate, Euphronias, Symmaque, Aristarque et les scolastes, ainsi que: Suidas, aux mots *Kratinos* et *Epeitou deloteros*; anonyme, *De comedia*; Eusebe, *Chroniques* (olympiade lxxxix, 3); Lucien, *Macrobe* (25); Aristophane, *Chevaliers* (526-534); scolies d'Aristophane, *Acharniens* (849-850), *Chevaliers* (331-334); Meinelke, *Histoire critique*; Bergk, *Commentaria de religione*; Smith, *Dictionary of greek and roman Biography*.

CRATINUS, dit le Jeune, poète comique grec, né vers 350 av. J.-C. On ne sait rien de positif ni sur sa vie ni sur ses ouvrages. On peut tout au plus dire de lui qu'il se rapprocha par ses pièces de la comédie nouvelle, et qu'il prépara la transition entre Aristophane et Ménandre. On y trouvait à la fois quelques restes des satires personnelles, qui étaient le fond de l'ancienne comédie, et quelques germes des intrigues amoureuses qui allaient devenir la matière de la comédie nouvelle. Une des pièces de Cratinus le Jeune, le *Dyonis Alexandros*, était dirigée contre Alexandre de Phère. On lui attribue encore d'autres pièces: les *Géants* (*Gigantes*); *Théracène* (*Théracènes*); *Omphale* (*Omphale*); *Chiron* (*Chéiron*); *Hypobolimitos*. V. Meinelke, *Fragmenta comicorum graecorum*.

CRATIPPE, historien grec, vivait probablement dans le iv^e siècle av. J.-C. Continuateur de Thucydide, il recueillit les faits omis par cet historien et continua son récit jusqu'à la bataille de Cnide. Il ne reste de son travail que des fragments recueillis par Charles Müller, *Historiae graecae fragmenta* (Didot, 1848).

CRATIPPE, philosophe grec de l'école d'Aristote, vivait au i^{er} siècle avant notre ère; il naquit à Mytilène, dans l'île de ce nom. C'est là qu'il enseigna la philosophie et eut, dit-on, pour auditeurs Marcellus et Cicéron. Pompée, vaincu à Pharsale, étant venu à Mytilène pour y prendre sa femme Cornélie, les habitants, émus d'une si grande infortune, allèrent au-devant de lui conduits par Cratippe. « Pompée, dit Plutarque, se tournant vers Cratippe, se plaignait de la Providence divine, et témoignait quelques doutes sur son existence. Cratippe, en paraissant entrer dans ses raisons, tâchait de le ramener à de meilleures espérances; il craignait sans doute d'être importun en le contredisant mal à propos, car aux doutes élevés par Pompée sur la Providence, il pouvait lui répondre en lui montrant que dans le désordre où la république était tombée, elle avait besoin d'un gouvernement monarchique. Il aurait pu lui dire encore: Comment et à quelle marque pourrions-nous croire, Pompée, que si la victoire s'était déclarée en votre faveur, vous auriez usé mieux que César de votre fortune? » Dans cette circonstance Plutarque raisonne mal. Il ne s'agissait ni de la personne de César ni de celle de Pompée, mais des institutions républicaines dont Pompée était le représentant, et de la révolution absolutiste dont César était le champion.

Cratippe ne tarda pas à quitter Mytilène pour venir à Athènes, où il ouvrit une école sur l'invitation de l'Aréopage. L'Aréopage ne faisait qu'obéir à une suggestion de Cicéron. Celui-ci fit conférer à Cratippe par César la qualité de citoyen romain et le donna pour précepteur à son fils Marcus Brutus alla l'écouter plusieurs fois durant les préparatifs de sa campagne contre Antoine et Octave.

Il n'est rien resté de Cratippe, et tout ce que nous savons de ses opinions, c'est qu'on le regardait comme un disciple d'Aristote. Mais Cicéron, qui avait pour lui de l'estime, nous apprend que Cratippe avait écrit un *Traité de la divination par les songes*. Ce titre ne prouve pas en faveur du philosophe. Cicéron ajoute qu'il regardait l'âme humaine comme une émanation divine et lui attribuait deux genres d'opérations: les unes, faites par les sens, dépendaient de l'organisme; les autres, dérivant de la raison pure, étaient d'autant plus parfaites qu'elles étaient indépendantes des premières. C'est le spiritualisme moderne.

CRATIRITE s. f. (kra-ti-ri-te). Bot. Figue sauvage de Grèce.

CRATO, ville de Portugal, province d'Alemtejo, à 22 kilom. N.-O. de Portalegre, près de la rive droite de l'Ervedal, ch.-l. de comarque; 3,310 hab. Cette ville, autrefois résidence du grand prieur de l'ordre de Malte, est entourée de murailles et possède une vieille citadelle en ruine. Le Ville du Brésil, ch.-l. de la comarque de ce nom, située dans une gorge de la pente orientale de la serra Araripe, à 500 kilom. S. de Ceara. Cette

ville, qui n'était encore qu'un hameau en 1792, compte aujourd'hui plus de 10,000 hab., et forme un centre florissant, grâce à la prodigieuse fertilité de son territoire, au développement et à l'activité de son commerce et de son industrie. C'est au sommet du plateau où s'élève la ville de Crato, et surtout dans les prairies nommées *campos* par les Brésiliens, que la nature se montre prodigue dans la variété et la beauté de ses productions végétales. Les fruits y sont plus savoureux qu'ailleurs, les fleurs y étalent une beauté nouvelle et exhalent des parfums d'une exquise suavité. Le plateau de l'Araripe est inépuisable en gibier et en miel sauvage. Par suite de la température relativement modérée qui y règne en toute saison, et dont la moyenne peut être évaluée à 20° centigr., on n'y rencontre jamais ces serpents dangereux des contrées extrêmement chaudes, ni ces insectes hyménoptères qui, dans les régions tropicales, exercent de si grands ravages parmi les végétaux utiles. On n'y observe que deux saisons: celle des pluies, qui est proprement le printemps, et celle de l'automne, pendant laquelle les fruits mûrissent et les feuilles tombent pour faire place à de nouvelles pousses.

CRATO (don Antoine, prieur DE). V. ANTOINE.

CRATOCÈRE s. m. (kra-to-sè-re — du gr. *kratos*, force; *keras*, corne). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des carabiques, comprenant une seule espèce, qui est propre au Brésil.

— **Encycl.** Ce genre a pour caractères: tête presque triangulaire; palpes maxillaires à dernier article allongé, terminé en pointe, ceux des labiaux ovulaires, plus courts; lèvres supérieure carrée; mandibules un peu arquées, fortes, aiguës; menton armé d'une dent assez forte au milieu de l'échancrure; antennes fortes, courtes, moniliformes; yeux saillants; corselet presque carré, arrondi sur les côtés; élytres ovales, convexes; pattes fortes, courtes; tarses antérieurs des mâles à quatre premiers articles légèrement dilatés, courts, un peu triangulaires ou ovulaires. Une espèce, le *cratocère moniliforme*, appartient au Brésil.

CRATOCHWILIE s. f. (kra-to-kou-ili — de *Cratochwili*, n. pr.). Bot. Syn. de CLUTIE, genre d'euphorbiacées.

CRATOGNÈME s. m. (kra-to-knè-me — du gr. *kratos*, force; *knémè*, jambe). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant une seule espèce, qui est propre au Sénégal.

CRATOGNATHE s. m. (kra-to-gh-na-te — du gr. *kratos*, force; *gnathos*, mâchoire). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des carabiques, qui habite le Brésil et Buenos-Ayres.

— **Encycl.** Les *cratognathes* ont pour caractères: tête assez grosse; palpes à dernier article assez long, légèrement ovalaire, tronqué à l'extrémité; lèvres inférieures presque carrées, échancrées antérieurement; mandibules fortes, avancées, arquées, aiguës; menton sans dent au milieu de l'échancrure; corselet presque cordiforme; corps court, épais; élytres presque parallèles, peu allongés; tarses antérieurs des mâles à quatre premiers articles un peu dilatés, assez courts, triangulaires ou cordiformes; pattes courtes, peu fortes.

CRATOME s. m. (kra-to-me — du gr. *kratos*, force). Entom. Genre d'insectes hyménoptères de la tribu des chalcidiens.

CRATOMÈRE s. m. (kra-to-mè-re — du gr. *kratos*, force; *mèros*, cuisse). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des sternoxes, qui habite le littoral de la Méditerranée.

CRATON, dessinateur grec, né à Sicione à une époque incertaine, mais fort reculée. Il inventa, d'après Athénagore, la graphie ou le dessin ombré par des hachures, et ajouta le premier des ombres aux profils.

CRATON (Jean), médecin allemand, dont le nom de famille était *Craft*, né à Breslau en 1519, mort en 1585. Il pratiqua son art à Augsbourg, devint protomédecin des empereurs Ferdinand I^{er} et Maximilien II, et fut anobli sous le nom de *Crato de Kraftheim*. Parmi ses ouvrages assez nombreux, nous citerons: *Isagoge medicinae* (Venise, 1560, in-8°); *Parva ars medicinalis* (Hanau, 1619); *Consiliorum et epistolarum medicinalium libri septem* (Francfort, 1654 et 1671, 7 vol. in-8°), etc.

CRATONYCHE s. m. (kra-to-ni-che — du gr. *kratos*, force; *onyx*, ongle). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des sternoxes, comprenant vingt-huit espèces.

CRATOPARE s. m. (kra-to-pa-re — du gr. *kratos*, force; *pareia*, joue). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant une vingtaine d'espèces américaines.

CRATOPE s. m. (kra-to-pe — du gr. *kratos*, force; *pous*, pied). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant vingt-huit espèces, qui habitent généralement le sud de l'Afrique.

CRATOSCELE s. f. (kra-toss-sè-le — du gr. *kratos*, force; *skelos*, jambe). Arachn.

Genre d'aranéides, détaché du genre actinope, mais abandonné aujourd'hui.

CRATOSCÉLIS s. f. (kra-toss-sé-liss — du gr. *kratos*, force; *skelos*, jambe). Entom. Genre de scarabées, comprenant deux espèces, qui habitent le Chili.

CRATOSOME s. m. (kra-to-so-me — du gr. *kratos*, force; *sôma*, corps). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant près de cinquante espèces, qui habitent les contrées chaudes de l'Amérique.

CRATOXYLON s. m. (kra-to-ksi-lon — du gr. *kratos*, force; *xulon*, bois). Bot. Genre d'arbres, de la famille des hypericacées, tribu des élodées, comprenant une seule espèce: *Le CRATOXYLON est un grand arbre qui croît dans l'île de Java*. (C. Lemaire.)

CRATYLE, philosophe grec de l'école d'Héraclite, vivait au ve siècle avant notre ère, et fut, dit-on, l'un des maîtres de Platon. Celui-ci n'aurait regu des leçons de Cratyle qu'après la mort de Socrate, au dire de Diogène Laërce. Dans tous les cas, Platon avait été initié aux doctrines d'Héraclite longtemps avant la mort de Socrate. On sait que la philosophie d'Héraclite repose sur ce principe fondamental, qu'il n'y a point de lois naturelles permanentes et universelles, comme on l'enseigne vulgairement, mais que tout change dans l'univers, et que les choses sont dans un écoulement perpétuel, assertion qui justifie le scepticisme jusqu'à un certain point et part de l'idée du mouvement considéré comme identique avec la vie, et envisagé comme étant de l'essence de tous les êtres. Il paraît que Cratyle, comme la plupart des gens médiocres qui ne prennent dans un système que les défauts, exagéra tellement la doctrine d'Héraclite, qu'il la compromit pour longtemps. Platon, dans celui de ses dialogues qui porte le nom de *Cratyle*, prête à ce philosophe des théories qui tiennent de celles d'Héraclite. Les noms des choses, suivant lui, ne sont pas arbitraires et les désignent réellement. Hermogène d'Elée, son interlocuteur, soutient le contraire. On ignore si, au-dessus du mouvement perpétuel qui caractérise les choses sensibles, Cratyle admettait l'existence d'idées éternelles et absolues, comme on a le droit de le conclure d'après certains passages de Platon.

Cratyle (Lb), dialogue composé par Platon l'an 366 av. J.-C., et qui traite des noms et des signes de nos pensées. C'est l'origine de la question si souvent débattue par la philosophie moderne: du langage, des signes et de leurs rapports avec la pensée. Les interlocuteurs sont Cratyle, disciple d'Héraclite, qui prétend que les noms sont tirés de la nature des choses ou ne sont pas des noms, absolument comme celui qui dit une fausseté ne dit rien; Hermogène, disciple de Socrate, qui ne veut voir dans les noms que des signes de convention, et Socrate, qui divise la question et les met d'accord en reconnaissant et des noms de convention et des noms tirés de la nature des choses. Ce dernier appuie son dire par des exemples nombreux qui remplissent une partie du dialogue. Les noms de convention, d'après lui, sont l'effet du hasard et désignent les choses périssables, tandis que les noms naturels s'appliquent aux choses éternelles. Pythagore et Epicure étaient de l'opinion de Cratyle, Démocrite et Aristote de celle d'Hermogène.

Socrate emploie la méthode qu'il avait baptisée lui-même *l'ironie obstetricale*, et force ses adversaires à se ranger à son avis. Il entasse des étymologies plus ou moins justes que Proclus s'est donné la peine de réfuter sérieusement dans ses *Scolies* sur le *Cratyle* en disant d'abord: « Socrate a voulu enseigner la valeur propre des mots, et c'est par cette étude que doit commencer quiconque veut devenir dialecticien. » Ce dialogue renferme trop de subtilités et de longueurs. Protogoras et Héraclite y sont vertement blâmés d'avoir créé des noms d'après une doctrine qui supposait tout dans un mouvement continu. « Comment, objecte Socrate, une chose qui change perpétuellement peut-elle être fixée? Si elle demeure un instant immobile dans le même état, il est clair qu'elle ne *devient* pas; si elle est toujours identique à elle-même, comment pourrait-elle changer? »

Dans ce dialogue, l'un des plus longs de Platon, le caractère des personnages est bien tracé conformément à la tendance naturelle de leur esprit. Au début, la pensée semble vague, noyée dans les détails et, d'après Montaigne, « fait plaindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines et préparatoires un homme qui avait tant de meilleures choses à dire. » Peu à peu elle se dégage claire, brillante et légèrement satirique. « Tout ce qui est variable, accidentel, particulier, concret, dit M. Cousin, y figure d'une manière plus ou moins plaisante et ironique, puis tout ce cortège de la contingence va se dissiper à la lumière des essences immuables; la variété des choses s'absorbe dans l'unité absolue. »

Quelques commentateurs ont cru à tort que Platon avait eu dessein de faire un traité de grammaire philosophique et étymologique, et de faire valoir le système d'Héraclite, philosophe qui regardait le feu comme l'essence première de l'univers. Son but a été uniquement de renverser le système de Prodicus, sophiste et rhéteur contemporain de Socrate, qui faisait de la vérité intrinsèque des noms la clef de son système philosophique. Ce maître de philosophie révélait tout ou partie de

son système à ses élèves, selon qu'ils le payaient plus ou moins; à ceux qui ne donnaient qu'une drachme il ne faisait connaître qu'un petit nombre de propositions, mais ceux qui en payaient cinquante étaient ses disciples favoris, et il les introduisait dans la partie la plus secrète du sanctuaire philosophique, et leur révélait tous les mystères de la vérité intrinsèque des noms, système dont Socrate se moque si agréablement dans ce dialogue, et qu'il détruit sans retour en s'armant de l'ironie qui lui était familière.

Le style de ce dialogue est plein de finesse et d'élégance. Plus coupé que les autres écrits du philosophe poète, il convient mieux à une discussion dans laquelle Socrate, il est facile de s'en apercevoir, plaisante le plus souvent en proposant des étymologies qui font songer le lecteur au fameux quatrain *Alfana vient d'equus*, etc., etc. Le *Cratyle* est un parfait modèle d'atticisme et de cette raillerie douce et polie dont use parfois un esprit supérieur pour relever les erreurs de ses amis et leur rendre la vérité palpable. Platon excellait dans cette escrime philosophique et littéraire, et si l'on considère l'aridité de son sujet, on est surpris des grâces dont il a paré le *Cratyle*.

M. Charles Lenormant, membre de l'Institut, est auteur d'un commentaire sur le *Cratyle* de Platon. Cette œuvre posthume a été publiée à Athènes en 1861. Le *Journal des savants* a ainsi apprécié ce travail, qui sort de l'ornière tracée : « La pensée qu'y développe M. Charles Lenormant est fort ingénieuse, et elle a pour elle un haut degré de vraisemblance. Le *Cratyle*, suivant lui, serait, sous une forme détournée et avec le secours de l'étymologie, une réfutation d'une bonne partie des erreurs enseignées par le polythéisme païen, et notamment dans les mystères d'Eleusis. Sous l'analyse des mots et en remontant à leur origine, Socrate aurait eu une intention profondément morale et philosophique, celle de corriger les superstitions vulgaires. M. Charles Lenormant retrouvait le même dessein dans l'*Euthyphron* et dans le dernier livre de la *République*, et il se proposait de les commenter comme il avait fait pour le *Cratyle*. » Ce fragment est déjà par lui-même une œuvre complète, et il fait grand honneur à l'érudition et à la sagacité de l'auteur, enlevé sitôt à la science.

CRATYLIE s. f. (kra-ti-li — du gr. *kratos*, force, *telé*, bois). Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des légumineuses, tribu des phascolées, comprenant environ six espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

CRAU (la), vaste plaine triangulaire d'environ 120 kilom. carrés, située dans le département des Bouches-du-Rhône, entre le Rhône, les étangs de Martigues, la mer et les dernières collines des Alpes. Les anciens attribuaient l'origine de la Crau, dont le nom vient du celtique *crath*, amas de pierres, à une grêle de pierres que Jupiter lança un jour à un antagoniste d'Hercule que ce héros ne pouvait parvenir à vaincre. De nos jours, quoique sa partie la plus élevée se trouve à 33 mètres au-dessus de la Méditerranée, on présume avec quelque vraisemblance que c'est une ancienne anse du golfe du Lion, dans lequel se jetait la Durançe. Les observations géologiques semblent en effet confirmer cette opinion; le sol y est formé de couches de poudingue, qu'on retrouve dans les parties de la Provence traversées par la Durançe, et dont le noyau est le galet charrié par cette rivière torrentielle; des couches de calcaire coquillier sont venues s'y superposer par suite du séjour de la mer. Cette plaine n'est pas unie comme on le croit communément; elle offre, au contraire, une surface très-irrégulière, dans laquelle on rencontre tantôt des creux remplis d'eau croupissante, tantôt des vallées d'une sécheresse désolante. La Crau est extrêmement aride; il n'y a que quelques lisières qui soient devenues fertiles par la culture; les lieux bas sont couverts de bois et de pâturages qui nourrissent quantité de bestiaux; mais le centre n'offre qu'un champ immense couvert d'une quantité innombrable de cailloux de diverses grosseurs. Cette vaste étendue de terrain ne serait encore qu'un désert inhabitable sans le canal de Craponne, qui y favorise puissamment l'agriculture; partout où circulent les saignées qu'on a pratiquées à la branche principale de cette rivière artificielle, les prairies, les jardins potagers, les vergers, les plants d'oliviers forment un contraste frappant avec la partie aride et déserte de ce champ pierreux. La Crau, ainsi que la Camargue, dont elle est voisine, servit de champ de bataille à Marius, contre les barbares. Plus tard, elle fut encore le théâtre des combats livrés aux Sarrasins par Charles-Martel. C'est le *Lapidæus campus* des Romains. La Crau est traversée de l'ouest à l'est par le chemin de fer de la Méditerranée.

CRAU (la), bourg et commune de France (Var), canton d'Hyères, arrond. et à 15 kilom. E. de Toulon, dans une plaine traversée par le Gapeau; pop. aggl. 1,459 hab. — pop. tot. 2,634 hab. Vins, fruits et olives.

CRAUFURD (Quintin), littérateur anglais. V. CRAWFORD.

CRAULANT (krô-lan) part. prés. du v. *Crauler*. Des murs *CRAULANT* de vétusté. || Vieux mot.

CRAULANT, ANTE adj. (krô-lan, ante — rad. *crauler*). Qui craule, qui est branlant. || Vieux mot.

CRAULER v. n. ou intr. (krô-lé — anc. forme du mot *crouler*). Branler, s'écrouler. || Vieux mot.

CRAUPÉCHEROT s. m. (krô-pé-che-ro). Ornith. Nom vulgaire du balbuzard.

CRAURITE s. f. (krô-ri-te — du gr. *krauros*, vert). Minér. Phosphate de fer naturel, ainsi appelé à cause de sa couleur. || Syn. de DUFRENIÈRE.

CRAUS s. m. (krô). Agric. Nom que l'on donne aux fosses à grains dans le midi de la France.

CRAUSE, nom d'un grand nombre de savants allemands. V. KRAUSE.

CRAVACHE s. f. (kra-va-che — de l'alle. provincial *karbatsch*, qui vient lui-même du slave bohémien *karabac*, fouet; polonais *korbaez*, russe *korbatich*. Peut-être pourrait-on voir dans la première partie de ce composé la racine sanscrite *kar*, *kar*, blesser). Sorte de fouet sans manche, plus ferme que les fouets ordinaires, et dont se servent les cavaliers : *Donner des coups de CRAVACHE à quelqu'un. Les meilleurs CRAVACHES sont formées à l'intérieur d'une tige de baleine recouverte d'un gros fil bien tordu ou de cordes de boyaux.* (De Chesnel.)

— Par ext. Objet tenant lieu de cravache : *Elle se troubla, et lui dit adieu en frappant le flanc de son cheval avec une branche de peuplier qui lui servait de CRAVACHE.* (G. Sand.)

CRAVACHÉ, ÉE (kra-va-ché) part. passé du v. *Cravacher*. Frappé avec la cravache : *Cheval CRAVACHÉ. Laquais CRAVACHÉ par son maître.*

CRAVACHER v. a. ou tr. (kra-va-ché — rad. *cravache*). Frapper avec la cravache : *CRAVACHER un cheval. CRAVACHER un petit poisson.*

CRAVAN s. m. (kra-van). Ornith. Nom spécifique d'une oie de petite taille qui habite les contrées tempérées. || On écrit quelquefois *CRAVANT*, ce qui est l'ancienne orthographe. — Moll. Nom vulgaire des anatifes.

— Encycl. Ornith. Le *cravan* est une espèce d'oie (*anser bernicla*), dont plusieurs auteurs font une simple variété de la bernicla. Il en diffère assez néanmoins par sa taille plus petite et par sa coloration. Sa longueur totale est d'environ 0 m. 63; le fond de son plumage est d'un brun cendré, avec la tête et le cou noirs, marqués de quelques taches blanches; la poitrine noir brunâtre; le bas-ventre et les couvertures inférieures de la queue d'un blanc pur; les rémiges et les pennes caudales noires. Sa tête, petite, portée sur un cou assez long, se termine par un bec noir, assez court et étroit; les pieds sont d'un noir rougeâtre. Ce palmipède vit dans les régions voisines du pôle arctique; il fréquente ordinairement les bords de la mer; mais quelquefois, en hiver, il s'avance dans l'intérieur des terres, sur les rivières et les étangs. Aux approches de la saison rigoureuse, il descend vers des latitudes plus tempérées. Il est de passage sur nos côtes au printemps et à l'automne; il pousse quelquefois ses pérégrinations jusque dans les régions méridionales, mais cela n'a lieu qu'accidentellement. C'est surtout en Suède, en Angleterre et en Hollande qu'il se répan par bandes nombreuses. En France, il était à peine connu avant 1740, année où l'on en vit apparaître une immense quantité sur les côtes de l'Océan. Ces troupes étaient si nombreuses qu'elles firent beaucoup de mal aux terres ensemencées, et qu'on tuait ces oiseaux à coups de pierres et de bâtons. Le *cravan* niche dans les marais et les bruyères des régions boréales; la femelle pond des œufs blancs. D'un naturel sauvage et timide, il s'apprivoise cependant avec facilité. On peut l'élever dans les basses-cours, en le nourrissant de pain, de son ou de grain; mais il faut lui donner des vivres à part, car il est si craintif qu'il se laisserait battre et priver de sa nourriture par des oiseaux même d'une taille inférieure. C'est un excellent gibier, très-estimé, et que l'Eglise a classé parmi les aliments maigres.

CRAVANT ou **CREVANT** (*Crevenum*, *Craventum*), bourg et commune de France (Yonne), canton de Vermenton, arrond. et à 19 kilom. S.-E. d'Auxerre, sur la rive droite de l'Yonne; 1,294 hab. Nombreux et excellents vignobles. On y remarque un beau pont de trois grandes arches surbaissées en anse de panier; un château ancien; quelques tours, reste de l'enceinte fortifiée, et l'église Saint-Pierre, dont l'abside et le chœur datent de 1543; dans le chœur, on voit quelques bustes sculptés assez remarquables. Autrefois place forte, assiégée et prise par les Anglais et les Bourguignons en 1423, elle fut attaquée la même année par les troupes de Charles VII, qui voulait la reprendre aux ennemis de la France. Ce fut pendant ce siège que se livra la bataille de Cravant, dans laquelle Gamaches et Xaintrailles furent faits prisonniers.

CRAVANTER v. a. ou tr. (kra-van-té). Crever, éventrer. || Vieux mot.

CRAVATE s. m. (kra-va-te — corrupt. de *croate*). Cheval de Croatie : *Les CRAVATES sont*

des chevaux de grand travail. (Acad.) || On dit aujourd'hui *CROATE*.

— Hist. Nom donné à des régiments de cavalerie légère et aux soldats de ces régiments, composés de Croates pris à la solde de la France vers le milieu du xvi^e siècle : *M. de Tallard fut mestre de camp dans le régiment des CRAVATES en 1668, à l'âge de seize ans.* (Fonten.) V. CROATE.

— Adjectiv. : *Cheval CRAVATE. Régiment CRAVATE.*

CRAVATE s. f. (kra-va-te — de *cravate* s. m., parce que les Croates ou Cravates introduisirent en France cette pièce du vêtement). Morceau d'étoffe légère qu'on noue autour du cou, par-dessus le col de la chemise : *CRAVATE de mousseline, de batiste, de soie, de taffetas. CRAVATE blanche, noire, de couleur. Le nud, les bouts d'une CRAVATE.*

Vénus, flambeau divin! astre cher aux pirates, Astre cher aux amants! tu sais que de cravates, Un jour de rendez-vous, chiffonne un amoureux! A. DE MUSSET.

Vous figurez-vous Ce diable habillé d'écarlate, Bossu, louché et roux? Un serpent lui sert de cravate. BÉRANGER.

— Fam. *Cravate de chanvre*, Corde de potence.

— Argot. *Cravate de couleur*, Arc-en-ciel.

— Mar. Gros cordage qu'on attache sur la tête des bus mâts d'un bâtiment abattu en carène, et dont le double est capelé au-dessus de la tête des aiguilles pour soulager les francs-funins de la carène. || Funin ou franc-funin que l'on passe dans la poulie d'un appareil de bigues pour démâter un vaisseau. || Cordage qui suspend une ancre à l'une des extrémités d'une chaloupe. || *Prendre l'ancre en cravate*, La tenir suspendue à l'arrière d'une chaloupe par le double d'un cordage qui entoure la vergue sous les deux bras, lorsqu'elle a été levée par son orin.

— Art milit. Ornement attaché en forme de cravate au haut de la lance d'un drapeau, et dont on laisse pendre les bouts : *La CRAVATE du drapeau vient de l'usage qu'avaient les porte-cornettes du xve et du xvie siècle d'attacher à leur buste leur cornette avec une écharpe, afin de mieux combattre.* (De Chesnel.)

— Pyrotechn. Bande de toile qui a été plongée dans un bain d'eau saturée de salpêtre, puis imbibée de térébenthine, et enfin saupoudrée de poudre à canon pulvérisée : *Autrefois on se servait de CRAVATES pour armer les brûlots.*

— Cost. Bouffette de brins de milanaise représentant un nœud.

— Comm. Sorte de mousseline des Indes.

— Jeux. Au trictrac, Marque que l'on met à son fichet pour montrer qu'on a grande bre-douille.

— Art vétér. *Cravates œsophagiennes*, Bandes musculaires, disposées en cravate autour de l'orifice œsophagien de l'estomac du cheval.

— Ornith. Nom donné à divers oiseaux qui ont une bande colorée autour du cou. || *Cravate blanche*, Tyran à collier blanc. || *Cravate dorée*, Jeune colibri rubis-topaze. || *Cravate frisée*, Espèce de philédon. || *Cravate jaune*, Mouette du Cap à gorge jaune. || *Cravate noire*, Colibri à col noir. || *Cravate verte*, Jeune hausse-col vert.

— Encycl. Cost. Jusqu'au xvii^e siècle, on vit les hommes de toutes les nations rester le cou nu, et personne n'avait soupçonné la nécessité de s'enrouler autour du cou une pièce d'étoffe qui a, entre autres inconvénients, ceux de prédisposer à l'apoplexie, de gêner les mouvements du cou et de la tête, d'entraver l'action des organes vocaux et ceux de la déglutition, de mettre obstacle à la libre circulation du sang, etc. Ce fut, dit-on, un régiment de Croates, venu en France sous Louis XIV, qui amena cette mode. Les Croates portaient en effet une bande de lin blanc autour du cou, pour le préserver du froid; il n'en fallut pas davantage pour qu'on s'empressât d'adopter cette mode, et bientôt les grands ne parurent plus en public sans avoir au cou une petite pièce de mousseline garnie de dentelle, qui prit le nom de *cravate*. Louis XIV ne manqua pas de se distinguer par la richesse de cette partie du vêtement, et le roi-soleil eut des *cravates* de dentelle d'une richesse incomparable. Aux *cravates* blanches succédèrent, chez les bourgeois, et plus tard chez le peuple, des *cravates* de toutes couleurs, qui étaient moins susceptibles de se salir que les blanches. Ces dernières demeurèrent exclusivement réservées aux gens de cour et à la magistrature. La Révolution de 1789, en unifiant le costume, respecta la *cravate*, qui fut dès lors portée par tous les hommes sans exception, non-seulement en France, mais chez toutes les populations européennes. Mais que de variations dans la façon de placer ce morceau d'étoffe sur son cou! que de savantes combinaisons dans la manière de former le nœud! On écrivit des traités sur l'art de mettre sa *cravate*. La mode fit bientôt de la *cravate* une partie si importante, si indispensable du vêtement, que la science de l'habillement est presque tout entière résumée dans la façon de la porter. On la pla d'abord en cachant le sommet du triangle, et on lui donna une largeur en rapport avec la longueur du cou; puis on la fit si

large que, non-seulement le cou, mais encore le menton et une partie des oreilles disparaissaient dans la profondeur des plis. Ce fut principalement pendant les trente premières années de ce siècle que la *cravate* prit ces proportions ridicules; et afin qu'elle ôtât absolument au cou, qu'elle avait mission de préserver, tout moyen de se mouvoir, on imagina de la garnir intérieurement d'un col de crin, ou de bandes d'étoffe roide et dure, propres à métamorphoser la *cravate* en véritable carcan. Quelle qu'en soit la forme, la *cravate* est une partie importante de l'habillement, et ce serait commettre la plus grande inconvenance que d'oser se présenter dans un bal officiel ou d'assister à un mariage avec une *cravate* autre que la *cravate* blanche.

Vers 1835, la mode, qui avait déjà considérablement diminué les dimensions de la *cravate*, créa les cols-*cravates* de crin, qui donnaient à ceux qui les portaient la tournure de militaires en retraite. Rien de plus curieux que de voir, à cette époque, de braves et paisibles bourgeois se donner un air crâne à l'aide de ce cruel étai qui leur tenait forcément le cou roide et la tête haute et droite. Comme antithèse, on porta aussi la *cravate* dite à la *Colin*, c'est-à-dire nouée d'une façon très-lâche autour du cou, ou retenue par une bague.

La *cravate* fut quelquefois, sous le règne de Louis-Philippe, un signe de ralliement : les républicains avaient adopté la *cravate* rouge, et les membres des sociétés secrètes pouvaient se reconnaître et se compter par la couleur de la *cravate*. Les romantiques et la jeune France, ennemis du col-*cravate*, arborèrent des *cravates* aux nœuds extravagants, et dont les couleurs chatoyantes composaient un véritable arc-en-ciel. Les gens graves se cravataient de noir, et les magistrats conservèrent le blanc.

Vint 1842, et la mode, qui avait tant de fois modifié les dimensions de la *cravate*, en changea la forme. À la *cravate* carrée se plant en triangle, succéda la *cravate* longue, faisant le tour du cou et se ramenant sur la poitrine, où elle était tenue au moyen d'une épingle d'or ou de brillant. Ce fut une véritable révolution dans la toilette masculine, et la *cravate* longue aux couleurs chatoyantes régna en despote. Mais, un beau jour, la mode capricieuse s'avisa de faire adopter par les élégants une petite *cravate*, ou plutôt un mince ruban qui, se nouant négligemment sous le col de chemise rabattu, laisse au cou de l'homme toute liberté d'action. C'est un progrès, selon nous; la *cravate* est une gêne, un instrument de supplice, et nous pensons qu'entre deux maux il faut toujours choisir le moindre. Il n'en est pas de la *cravate* comme du galon : quand on en prend, on ne saurait en prendre trop peu.

La *cravate* d'officier, qui a précédé l'usage du col et qui ensuite l'a remplacé, date de notre siècle. La décision de 1821 mentionnait deux sortes de *cravates* qui se portaient l'une sur l'autre, l'une blanche et de fil ou de coton, la seconde de soie noire; la première se plaçait en dessous, la seconde se nouait par derrière, et laissait apercevoir 0 m. 04 du bord supérieur de la *cravate* blanche. Pendant longtemps nos troupes de terre portèrent le col-*cravate*, dont on apercevait à peine les bords. Pour les marins, la *cravate* noire nouée sous le grand col de chemise rabattu, et dont les pointes sont enroulées sur la poitrine, date aussi du commencement du siècle. Mais aujourd'hui, l'infanterie, à l'exception des zouaves qui ont le cou nu, est pourvue d'une *cravate* de cotonnade bleue, dont l'emploi est, dit-on, d'une extrême utilité au point de vue de l'hygiène. Cette *cravate* absorberait la transpiration, et en campagne, dans les pays froids et humides, elle rendrait aux troupes d'immenses services. La cavalerie continue à porter le col-*cravate*.

L'usage de la *cravate* au drapeau est de date très-ancienne, puisque Wilkinson cite des enseignes égyptiennes, vieilles de cinq à six mille ans, qui étaient garnies, sinon de *cravates*, du moins d'un ornement tout à fait semblable, désigné sous un autre nom. Selon Audouin, les premières *cravates* furent données aux porte-enseignes, par Louvois, en 1668; jusqu'alors elles se nommaient des écharpes, et lorsque Louis XIV s'attribua personnellement les fonctions et les prérogatives de colonel général de l'infanterie, le porte-enseigne, cessant de porter l'écharpe, l'attacha à la lance de son drapeau; ce fut l'origine de la *cravate*. En 1790, dit le général Bardin, l'émigration emporta le plus qu'elle put de *cravates*, parce que le préjugé militaire, ou des souvenirs dont on se rendait mal compte, faisaient considérer cette enseigne comme un palladium, comme une relique. L'ordonnance de 1791 attacha la *cravate* tricolore aux drapeaux de l'armée; mais lorsque vint la Restauration, la *cravate* blanche lui succéda. L'année 1830 fit revenir la *cravate* tricolore, qui traversa la République de 1848 et qui continue encore aujourd'hui de décorer les drapeaux de nos armées. Cette *cravate* est ordinairement frangée de soie, d'or ou d'argent, et dans certaines circonstances, elle est accompagnée d'un crêpe noir en signe de deuil.

Nous ne terminerons pas cet article sans signaler une charge importante de l'ancienne cour de nos rois, celle de conservateur des *cravates* du roi. V. CRAVATIER.

CRAVATÉ, ÉE (kra-va-té) part. passé du v. Cravater. Qui porte une cravate, qui a mis sa cravate : *Les gens bien gantés et bien cravatés ne craignent pas d'épouser une femme pour sa fortune.* (Balz.) *Un homme vêtu de noir, cravaté de blanc, est prêt à tout... Il est tout habillé pour devenir ministre.* (Balz.)

— Par ext. Qui a quelque chose autour du cou : *Ce sont des têtes de mort, cravatées d'ailes de papillon.* (Th. Gaut.) *Plus jeune, il avait dû rappeler longtemps le type des chérubins bouffis, cravatés de blanches ailes, qui planent autour de la gloire de Marie.* (Nadar.)

CRAVATER v. a. ou tr. (kra-va-té — rad. cravate). Mettre une cravate à : *Cet enfant ne sait pas s'habiller; il faut le cravater.*

— Par ext. Être disposé autour du cou, en guise de cravate : *Une courroie de cuir, bordée d'un double rang de petits coquillages, lui cravatait le cou.*

Se cravater v. pr. Mettre sa cravate : *Ne pas savoir se cravater. Je ne pourrai donc pas me cravater ce soir!* (Barrière.)

CRAVATIER s. m. (kra-va-tié — rad. cravate). Fabricant ou marchand de cravates. Il Peu usité.

— Hist. *Cravattier du roi*, Officier chargé du soin des cravates du roi.

— **Encycl.** Hist. A une époque où les grands seigneurs s'honoraient d'être transformés en domestiques, sous Louis XIV et ses successeurs, les fonctions de *cravattier* consistaient à disposer les cravates du roi de manière qu'elles fussent prêtes à être mises. Le *cravattier* présentait la cravate du roi au maître de la garde-robe ou au premier valet de garde-robe, ensuite il accommodait le col de la chemise du roi. La cravate étant mise, si le *cravattier* apercevait quelque faux pli, il y retouchait, et si les officiers supérieurs étaient absents, il mettait lui-même la cravate au roi. Tous les matins, il attachait les diamants et les manchettes aux poignets des chemises du roi. Il avait la garde de toutes les cravates, manchettes et dentelles du monarque.

Le *cravattier* avait les mêmes entrées chez le roi que les autres officiers de la garde-robe.

Par l'article 1^{er} de l'arrêt rendu au conseil d'État, le 15 mai 1778, le *cravattier* du roi fut déclaré exempt du droit de franc-fief, pourvu qu'il ne fit aucun acte dérogeant à sa qualité; qu'il n'exercât aucune charge, office, place ou emploi ayant fonctions publiques et serment en justice, etc. Il jouissait de tous les privilèges ordinaires des commensaux.

CRAVE s. m. (kra-ve). Ornith. Genre de passereaux ténuirostrés, que les uns placent parmi les huppés et les autres parmi les corbeaux, et qui habitent les montagnes de l'Europe centrale : *Quand le crave descend dans les vallées, c'est un signe de neige et de mauvais temps.* (Cuv.)

— **Encycl.** Le genre *crave* est ainsi caractérisé : bec de la longueur de la tête, garni à sa base de plumes sétacées, dirigées en avant et couchées à plat sur la mandibule; ailes allongées, à quatrième et cinquième rémiges plus longues; queue médiocre, carrée; tarses scutellés; ongles crochus et aigus. Le *crave* ne diffère du choquant que par un bec plus long, plus menu, plus arqué et de couleur rouge, ainsi que les pieds, ce qui l'avait fait placer par Cuvier dans la tribu des ténuirostrés, à côté des huppés. Ces oiseaux ont les mœurs, les habitudes, et l'organisation générale des corbeaux. Le *crave* d'Europe ou *crave commun* ressemble parfaitement au pyrrhocorax. Il est noir, à reflets irisés et violâtres, à les ailes longues, la queue rectiligne, les pieds et le bec d'un rouge vermillon, l'iris brun, la langue d'un jaune de safran. Les jeunes ont le bec et les pieds noirs et le plumage sans reflets. La longueur totale de cette espèce est de 0 m. 42 à 0 m. 43. Cet oiseau se plait sur le sommet des plus hautes montagnes des Alpes et de la Suisse, et ne descend que rarement dans la plaine. Il est d'un naturel vif, inquiet, turbulent, et pourtant il peut s'apprivoiser jusqu'à un certain point. Salerne dit avoir vu à Paris deux *craves* qui vivaient en fort bonne intelligence avec des pigeons de volière. Le *crave* se nourrit d'insectes et de graines nouvellement semées et ramollies par le premier travail de la végétation. Il paraît peu fidèle aux lieux qu'il fréquente, et change souvent de résidence. Il y a de ces oiseaux qui paraissent régulièrement en certains temps dans la basse Égypte. La femelle établit son nid au haut des vieilles tours abandonnées et des rochers escarpés. La ponte est de trois œufs d'un gris sale un peu verdâtre, ou d'un verdâtre sombre, avec de petites taches d'un gris cendré et d'autres d'un rouge vif. Le *crave* à ailes blanches a le corps, le bec et les pieds noirs; les parties inférieures des grandes plumes des ailes d'un blanc pur; la queue, plus longue que les ailes, fortement arrondie. Il habite la Nouvelle-Hollande, où les naturels le nomment *waybung*; il vit en troupes dans les lieux élevés, et paraît émigrer aux environs du port Jackson. Le *crave enca* est d'un noir bleuâtre, brillant en dessus, plus terne en dessous; il a le front, les joues et le devant de la gorge noirs; les parties inférieures et postérieures de l'aile sont nues. Cette espèce habite Java.

CRAVEIRO s. m. (kra-vé-i-ro). Bot. Nom

indigène de deux espèces de myrtacées du Brésil.

— **Encycl.** On désigne sous le nom de *craveiro-da-terra*, dans les forêts de Rio-Janeiro et de Minas, deux arbres connus par les botanistes sous les dénominations d'*eugenia pseudo-caryophyllus*, et de *calyptanthus aromatica*. Ces plantes, de la famille des myrtacées, portent des feuilles elliptiques et des fleurs en panicules terminales allongées, à calice gamocéphale, ayant son limbe partagé en quatre ou cinq divisions; la corolle a quatre ou cinq pétales. Les fruits de ces arbres offrent des caractères qui les rapprochent de ceux du giroflier, dont ils ont d'ailleurs la saveur et le parfum.

CRAVEN (Elisabeth), margravine d'Anspach. V. ANSPACH.

CRAVETA (Aimon), jurisconsulte italien, né à Savignano (Piémont) en 1504, mort à Turin en 1569. Il professa le droit à Turin, où il fut avocat près du sénat de cette ville, à Avignon puis à Ferrare, où il devint conseiller du duc, et de nouveau à Turin, où il passa les dernières années de sa vie. Ses ouvrages les plus importants sont : *Consilia* (Lyon, 1545) et *De antiquitibus temporum* (Francfort, 1572).

CRAVÈTE s. f. (kra-vè-te). Ornith. Barge brune du Piémont.

CRAVICHON s. m. (kra-vi-chon). Bot. Nom vulgaire du prunellier.

CRAVO s. m. (kra-vo). Hortic. Nom donné à plusieurs variétés d'oignons.

— Bot. *Cravo-de-defunto*. Nom vulgaire, au Brésil, d'une espèce de tagète.

— **Encycl.** Le *cravo-de-defunto* (*tagetes glan dulifera*) est une petite plante annuelle du Brésil, à tige et à rameaux roides, à feuilles pinnatifides avec segments presque lancéolés, linéaires, entassés et pointus des deux côtés. Les fleurs, d'un jaune plus ou moins vif, sont des corymbes réunis en fascicules, portant des pédoncules très-longs. La fructification est un assemblage de petites aiguilles noires, réunies au centre de la corolle. Toutes les parties de cette plante sont amères, aromatiques, exhalant une odeur forte et désagréable. Elle passe pour diurétique et antelmintique. Les fleurs, pouvant se conserver longtemps, sont employées, comme nos immortelles, à l'ornement des tombes; de là le nom de la plante.

CRAVUPPE s. m. (kra-vu-pe — de *crave* et de *huppe*). Ornith. Genre confondu par les uns avec le genre huppe, par les autres avec les martins.

CRAWFORD ou **CRAUFURD** (Quintin), littérateur anglais, né à Kilwinning (comté d'Ayr) en 1743, mort à Paris en 1819. Il entra fort jeune au service de la compagnie des Indes, se distingua comme militaire et comme administrateur, devint président de la compagnie à Manille, fut chargé d'importantes missions, se livra à des spéculations heureuses et revint en Europe en 1780, après avoir acquis une fortune considérable. Il voyagea en Italie, en Allemagne, etc., puis vint se fixer à Paris, où il vécut au milieu des savants, des artistes, des plus hauts personnages, et fut même admis dans l'intimité de Marie-Antoinette. Lors de la fuite du roi à Varennes, ce fut dans son hôtel que fut remise la voiture qui devait emmener la famille royale. En 1792, il quitta la France et vécut à l'étranger, notamment à Vienne; mais lorsque fut signée la paix d'Amiens, il s'empessa de revenir à Paris, son séjour de prédilection. Bien qu'il fût anglais, il resta en France pendant tout l'Empire, grâce à la protection de Talleyrand et de l'impératrice Joséphine, laquelle, après son divorce (1810), le reçut au nombre de ses intimes. Pendant la Restauration, Crawford fit un voyage en Angleterre, mais il revint bientôt à Paris, où il mourut. C'était un homme bon, sensible, généreux, instruit. Il avait rassemblé une magnifique collection de portraits des hommes célèbres de France, et il écrivit plusieurs ouvrages, dans lesquels il fit preuve de goût et de savoir. Les principaux sont : *Sketches chiefly relating to the history, religion, etc., of Hindoos* (Londres, 1790), traduit en français par le comte de Montesquieu sous le titre de *Esquisses de l'histoire, de la religion, des sciences et des mœurs des Indiens, avec un exposé très-court de l'état politique actuel des puissances de l'Inde* (Dresde, 1791, 2 vol. in-8°); *Histoire de la Bastille* (1792), publiée par l'auteur en français, avec des corrections et un appendice (Francfort, 1798); *Essais sur la littérature française, écrits pour l'usage d'une dame étrangère compatriote de l'auteur* (Paris, 1803, 2 vol.); *Essais historiques sur le docteur Swift* (1808, in-4°); *Mélanges d'histoire et de littérature* (Paris, 1809); *On Pericles and the arts in Greece* (1817); *Researches concerning the laws, theology, learning, commerce of ancient and modern India* (1817), des *Notices* sur Marie-Antoinette, Marie Stuart, Agnès Sorel, Mmes de La Vallière, Montespan, Fontanges, etc.

CRAWFORD (Adair), médecin et chimiste anglais, né en 1749, mort à Lynton en 1795. Il fut attaché à l'hôpital Saint-Thomas à Londres, puis occupa une chaire de chimie à Woolwich. Il acquit une assez grande réputation par la publication d'un ouvrage intitulé : *Experiments and observations on ani-*

mal heat and the inflammation of combustible bodies (Londres, 1779, in-8°). Dans ce traité, il s'occupe de la chaleur animale, de l'inflammation des corps combustibles, et applique les principes de la chimie phlogistique à la physiologie.

CRAWFORD ou **CRAUFURD** (William-Henry), homme d'Etat américain, né à Nelson-County (Virginie) en 1772, mort en 1834. Il siégea au congrès de 1806 à 1811, y acquit une certaine influence sur le parti démocratique, mais la perdit en se prononçant, pendant la guerre avec les Anglais, contre la loi d'embargo et en faveur de la banque de l'Union. Il fut ambassadeur à Paris, de 1813 à 1815, puis ministre des finances sous Madison et Monroe, et pendant son ministère il rendit de grands services. Il se retira des affaires en 1825, après avoir vu échouer sa candidature à la présidence.

CRAWFORD (Thomas), sculpteur américain, né à New-York en 1813, mort en 1857. Grâce à la liberté que les Américains laissent en général à leurs enfants dans le choix d'une profession, il put se livrer de bonne heure à son goût prédominant, et de même que Chantrey, il eut pour premier maître un graveur sur bois. Les progrès qu'il fit sous sa direction lui inspirèrent le désir de se livrer à l'étude d'un art plus élevé. Dans ce but, il forma une collection des meilleures statues qu'il put trouver, et qui devinrent pour lui d'excellents modèles d'après lesquels il apprit seul à modeler l'argile. Il fut enfin admis à l'académie de dessin de New-York et travailla en même temps sous la direction de deux artistes renommés de cette ville, MM. Frazee et Launitz. Plus tard, ce dernier lui conseilla d'aller à Rome et lui remit une lettre de recommandation pour Thorwaldsen. Crawford arriva en 1834 en Italie et fut admis aussitôt dans l'atelier du grand sculpteur danois, à l'amitié et aux conseils duquel il dut beaucoup; mais ce ne fut qu'après un travail assidu de plus de quatre années, qu'il se décida à entreprendre une œuvre de grande dimension, une statue d'*Orphée*; une fièvre cérébrale le força même en 1839 à l'abandonner à peine ébauchée; mais telle qu'elle était, elle excita tellement l'admiration des connaisseurs et reçut des éloges si retentissants, qu'à son rétablissement Crawford trouva une commission, arrivée d'Amérique pendant sa maladie et chargée d'acquiescer, pour l'Athénée de Boston, cette statue, que l'artiste exécuta en marbre. Dès lors sa réputation fut faite; les commandes affluèrent et, jusqu'en 1857, il ne cessa de travailler à Rome, qui était devenue pour lui une seconde patrie. Il fut atteint cette année-là d'une tumeur au cerveau, qui le rendit incapable de tenir le ciseau; il se rendit alors à Londres pour y consulter des médecins dont il espérait sa guérison, et mourut dans cette ville bientôt après.

Crawford était un artiste d'un grand mérite; si l'on ne peut le placer tout à fait au premier rang, il n'en était guère éloigné et l'eût sans doute atteint, si une mort prématurée n'était venue l'enlever au moment où son talent parvenait à la maturité. Ses œuvres se distinguent en général plus par la vigueur et une originalité un peu sauvage, que par la recherche et la délicatesse. Parmi les premières qu'il exécuta, il faut citer principalement : *Herodiade portant la tête de saint Jean-Baptiste*; le *Nouveau-né dans la forêt*; *Flora* et les *Danseurs*, deux statues de demi-grandeur, qui obtinrent un succès mérité. Parmi les travaux de ses dernières années on remarque surtout, la statue de bronze de *Beethoven*, placée aujourd'hui dans l'Athénée de Boston; la statue équestre de *Washington*, sur la grande place de Richmond, et les *Progrès de la civilisation en Amérique*, bas-relief plein de majesté, que le gouvernement américain lui commanda pour le fronton du capitol de Washington. Mentionnons encore du même artiste : le *Génie de la joie*; *Une bergère*; *David*; *Adam et Eve*, groupe plus grand que nature; une *Famille expirant sous les morsures de serpents furieux*; une *Mère cherchant à arracher son fils aux eaux du déluge*, etc., ainsi qu'un grand nombre de *Bustes* de poètes grecs, italiens et anglais, d'hommes d'Etat américains, etc.

CRAWFURDIE s. f. (kra-fur-di — de *Crawford*, n. propre). Bot. Genre de plantes grimpantes, de la famille des gentianées, tribu des chironiées, comprenant environ trois espèces, qui croissent au Népal.

CRAWLEY-ROCKS (cavernes de). Cavernes situées en Angleterre, dans le comté de Glamorgan, près de Swansea. Elles ne sont pas très-remarquables par elles-mêmes; mais, au point de vue scientifique, elles présentent un intérêt très-vif. C'est en effet dans ces cavernes que le célèbre géologue anglais Buckland a trouvé, ainsi que dans plusieurs autres cavernes analogues d'Angleterre, ce grand nombre d'ossements d'hyènes sur lesquels il basa sa théorie, si fortement discutée aujourd'hui, des cavernes à ossements. Buckland, s'appuyant sur l'habitude bien connue qu'ont ces carnassiers de chercher une retraite dans des excavations souterraines et d'y entraîner leur proie, soutenait que les ossements et les débris d'ossements trouvés dans les cavernes provenaient tous d'animaux qui y avaient été apportés par les hyènes ou par d'autres carnassiers. Cette explication paraît aujourd'hui insuffisante. En

même temps que des ossements d'hyènes, on a trouvé dans les cavernes de Crawley-Rocks des ossements de ruminants, de bœufs et de cerfs principalement, et des ossements de pachydermes qui ont complètement disparu de ces contrées, comme l'éléphant et le rhinocéros, ce qui prouve que ce dépôt d'ossements remonte à une époque très-reculée, où la faune de l'Angleterre était toute différente de ce qu'elle est aujourd'hui.

CRAX s. m. (krakss). Ornith. Nom scientifique du genre hocco.

CRAKIREX s. m. (kra-ksi-rèkss). Ornith. Syn. de CARACARA.

CRAY, petite rivière d'Angleterre, dans le comté de Kent, affluent de la Medway, à 2 kilom. N. de Dartford.

CRAYÉ s. m. (krè-ié). Ornith. Nom de la macreuse en Picardie.

CRAYER s. m. (krè-ié). Mar. Petit bâtiment peu différent du chat, long de 50 à 60 m., portant trois mâts à pible, en usage sur la Baltique. Il On dit aussi *CRATER*.

— Techn. Cendre de charbon vitrifiée par un feu ardent.

CRAYER v. a. ou tr. (krè-ié — rad. *craye*). Prend un i après l'y aux deux prem. pers. plur. de l'imp. de l'ind. et du subj. prés. : *Nous crayons, que vous crayiez*. Marquer de *craye*. Il Vieux mot.

CRAYER ou **CRAEYER** (Gaspard de), peintre de l'école flamande, né à Anvers en 1585, et non en 1582 comme on le dit souvent, mort à Gand le 27 janvier 1669. Son père était marchand de tableaux et maître d'école; mais ce double métier ne l'ayant pas enrichi, le vieux Crayer quitta Anvers et vint s'établir à Bruxelles. C'est là que Gaspard Crayer fit ses études de peintre dans l'atelier de Michel van Coxie ou Coxeyen le fils. Tout en recevant les conseils de ce maître, l'élève eut le bonheur de n'être pas influencé par son mauvais goût; au lieu d'imiter l'Italie, alors en pleine décadence, il sut rester flamand. La première date qu'on rencontre dans cette vie mal connue est celle de son entrée dans la corporation des peintres de Bruxelles en 1607. Malgré cette distinction, qui semblerait indiquer une certaine notoriété, Crayer ne promettait pas à cette époque de devenir un grand peintre. Son premier tableau, *Job sur le fumier*, daté de 1619, est d'une faiblesse, d'une incertitude qui trahit une main bien inexpérimentée. Cette peinture, après être restée longtemps à Saint-Bavon, se voit maintenant au musée de Toulouse.

Mais Crayer fit des progrès très-rapides, et son talent, grâce aux encouragements d'un riche Mécène, Jacques Boonen, archevêque de Malines, se développa promptement. S'écartant rarement des sujets religieux, il eut toujours la clientèle des églises et des couvents. Courtrai lui demanda le *Martyre de sainte Catherine* et la *Sainte Trinité*; Anvers, Gand, Louvain, Vilvorde, lui firent de nombreuses commandes. Les plus riches abbés prirent le chemin de son atelier. Lorsque l'archiduc Ferdinand, frère de Philippe IV, nommé gouverneur des Flandres, vint habiter Bruxelles en 1634, il s'empessa d'appeler Crayer auprès de lui, de l'attacher à sa maison et d'en faire comme son peintre domestique. C'est à ce titre qu'il peignit l'année suivante, à l'entrée solennelle du prince, les décorations de l'arc de triomphe dressé pour la cérémonie. On voyait sur l'une des faces François I^{er} prisonnier à Pavie; dans l'autre la descente de Charles-Quint en Afrique. Il fit aussi le portrait de l'archiduc, et le roi Philippe IV fut, dit-on, si satisfait de cette peinture, qu'il envoya à l'auteur une lourde chaîne d'or avec un superbe médaillon. « Ce portrait, dit Descamps, était en pied et de grandeur naturelle. » Celui du Louvre, du même archiduc, est à cheval sur un genêt d'Espagne, la main appuyée sur un bâton de commandement. Ce n'est pas une mauvaise peinture, mais elle est fort au-dessous de celle de Van Dyck. Le grand élève de Rubens était d'ailleurs l'ami de Crayer, dont il a fait un portrait magnifique.

Descamps nous raconte qu'au plus beau moment de sa carrière, Crayer prit une étrange résolution : « Il voulut, dit-il, se dérober au grand monde, qui lui prenait le meilleur de son temps. Sans rien dire à personne, excepté à son ami (Van Dyck) et à son élève Jean van Cleef, il fit louer une maison spacieuse à Gand, où il se retira, abandonnant la cour et l'emploi dont on l'avait gratifié. » Peut-être la mort du cardinal-infant, en tarissant la source des bienfaits dont le peintre avait été comblé à sa cour, ne fut pas étrangère à cette belle résolution. Les Gantois firent bon accueil au peintre et l'accablèrent de commandes. Le moment était d'ailleurs propice pour Crayer : Rubens était mort en 1640; un an plus tard, Van Dyck suivait son maître dans la tombe; il ne restait donc que Jordans et Crayer pour recueillir la succession de ces maîtres illustres. Gaspard Crayer était alors à l'apogée de son talent, et il venait de le prouver dans la *Notre-Dame-du-Rosaire*, du musée de Valenciennes, l'*Adoration des bergers*, du musée d'Amsterdam, l'*Éducation de la Vierge*, du musée de Nantes, etc. Les compositions qui datent de cette époque ont toutes les qualités sérieuses qui manquaient parfois aux autres peintures du maître. Mais

son chef-d'œuvre, c'est *l'ex-voto* de Bruxelles, le *Chevalier Donglebert et sa femme en adoration devant le Christ mort*. Il y a là une simplicité grandiose et sévère, une conviction profonde, un sentiment exquis que l'artiste n'a jamais rencontrés ailleurs. Crayer a inondé la Belgique de toiles de grandes dimensions, pleines de mouvement et de bruit, mais vides d'émotion. Son dernier tableau, le *Martyre de saint Blaise*, est tout entier dans ce parti pris d'exagération excessive; il est d'une habileté de brosse qui étonne, surtout quand on songe que l'auteur avait plus de quatre-vingts ans quand il le peignit.

Qui ne connaît l'exclamation de Rubens, devenue célèbre dans l'histoire de la peinture? « Crayer, Crayer, personne, personne ne vous surpassera! » Malgré la variété des versions qu'on trouve à ce sujet, nous avons peine à croire que ce mot étrange ait jamais été dit. Rubens peut avoir fait l'éloge de quelques toiles de Crayer, mais d'un simple élogé à une prophétie comme celle qu'on vient de lire, il y a une certaine distance.

Crayer, nous l'avons dit, s'est généralement renfermé dans l'histoire religieuse. Il en est pourtant sorti deux ou trois fois pour essayer de traduire les thèmes charmants de la poésie mythologique; on connaît de lui une *Danse des nymphes*, et un *Hercule entre le Vice et la Vertu*.

Le musée du Louvre ne possède de ce peintre que trois tableaux: *Saint Paul, premier ermite et Saint Antoine, abbé, dans le désert* — *Jésus recevant des roses de sainte Dorothee* — *Sainte Catherine arrivant au séjour des bienheureux*.

Crayer parvint à une grande vieillesse; il peignait le *Martyre de saint Blaise* à l'âge de quatre-vingt-six ans; mais il ne put l'achever, étant mort avant d'y avoir mis la dernière main. Son tombeau est à Gand, dans l'église des Dominicains.

CRAYÈRE s. f. (krè-iè-re — rad. *craie*). Lieu d'où l'on extrait de la craie.

CRAYEUX, **EUSE** adj. (krè-iu, eu-ze — rad. *craie*). Qui contient de la craie: *Terrain crayeux*. Pour un Parisien habitué aux rideaux de soie, le réveil dans une grotte de pierre crayeuse doit être comme un rêve de mauvais aloi. (Alex. Dum.) Rien n'est laid comme les cailloux crayeux qu'on tire d'une carrière. (Ste-Beuve.) Quelques-uns écrivent *CRATEUX*.

— Qui appartient à la craie: *Couleur crayeuse*. La première chose qui nous a frappé dans l'œuvre de M. Ziegler, c'est une harmonie parfaite du ton avec l'architecture; la couleur mate, solide et claire de la coupole s'allie heureusement aux nuances crayeuses de la pierre et aux teintes fauves des ors. (Th. Gaut.)

— Chim. *Acide crayeux*, Ancien nom de l'acide carbonique extrait de la craie ou carbonate de chaux.

CRAYFORD, petite ville d'Angleterre, comté de Kent, à 5 kilom. O. de Darford, sur le Cray; 2,327 hab. Blanchisseries et imprimeries de coton. Victoire du Saxon Hengist sur les Bretons, commandés par Vortimer. Aux environs, plusieurs belles grottes artificielles.

CRAYON s. m. (krè-ion — rad. *craie*). Petit morceau de minéral tendre, propre à dessiner; se dit particulièrement d'un petit bâton de bois renfermant une baguette de mine de plomb ou d'autre matière, dont on se sert pour tracer, marquer, écrire: *Ecrire au crayon*. Prendre des notes avec un crayon. *Ecrire au crayon, c'est comme parler à voix basse*. (Mme Swetchine.)

— Par ext. Esquisse, dessin au crayon: *Les crayons de cet artiste sont fort estimés*. (Acad.) *Art du dessin*; action de dessiner: *Le crayon offre à la fois moins de ressources et moins de difficultés que le pinceau*. La liberté du crayon, assujettie pendant treize années au visa des censeurs, s'en donne pour tout le temps où elle n'a pu s'exercer. (E. de Gir.) *Manière de dessiner ou dont une chose est dessinée*: *CRAYON moelleux, large, facile*. *CRAYON dur, sec, heurté*. *Dessinateur*: *C'est un très-habile CRAYON*.

— Fig. Style, ton; action d'écrire: *Tallemant a le CRAYON rouge, heurté, brusque et expressif de nos vieux dessinateurs qui logeaient près des halles*. (Ste-Beuve.)

Muses, pour le tracer cherchez tous vos crayons. BOILEAU.

|| Critique, censure: *Le CRAYON d'un censeur, d'un critique*.

... La censure au regard formidable, Sait, le crayon en main, marquer nos endroits faux. BOILEAU.

|| Dans le style noble, Syn. de plume: *L'histoire a toujours le CRAYON levé pour...* (Expression très-familière au P. Félix.) *Œuvre d'esprit à l'état d'esquisse, d'ébauche*: *Ce livre n'est pas achevé, ce n'est encore qu'un CRAYON*, un crayon imparfait, un premier CRAYON. *Portrait*, description: *Vous avez fait de lui un fidèle CRAYON*. Il n'a tracé de ces événements qu'un léger CRAYON.

— Comm. *Crayons aurore*, Crayons faits avec de l'oxyde rouge de plomb. *Crayons de bistre*, Crayons faits de terre d'ombre calcinée mêlée de l'argile. *Crayons blancs*, Crayons faits de craie débitée en cylindres

ou en baguettes. || *Crayons Conté*, Crayons artificiels, inventés par Conté, et qui sont composés d'argile pure et de plombagine. || *Crayons lithographiques*, Crayons dont on se sert pour dessiner sur la pierre lithographique, et qui sont composés de savon, de cire, de suif et de noir de fumée. || *Crayons de mine colorée* ou *Crayons de couleur*, Crayons à base d'argile colorée artificiellement. || *Crayons noirs*, Crayons faits avec une espèce de schiste ou d'autres pierres noires et tendres. || *Crayons rouges* ou *sanguines*, Crayons faits avec de l'argile ocreuse ou contenant du fer oxydé rouge.

— B.-arts. *Dessin aux deux crayons*, Dessin exécuté sur papier teinté avec un crayon noir pour les ombres et un crayon blanc pour les clairs. || *Dessin aux trois crayons*, Dessin exécuté sur papier teinté avec un crayon noir, un crayon rouge et un crayon blanc.

— Géol. Sorte de marne où domine l'argile et le sable. || On dit aussi *CRATON*.

— Agric. Terre dure et de culture difficile. — *Le crayon de Murat*, Expression très-populaire à Naples, et dont voici l'origine: Murat étant roi parcourait tous les jours les rues de Naples, tantôt à cheval, tantôt en voiture découverte. Plus accessible de la première façon, parce qu'il était seul, il se voyait souvent arrêter au passage par quelque lazzarone, qui, saisissant par la bride le cheval de son souverain, présentait à ce dernier un placet. Sans proférer une parole, Murat tirait le crayon dont il avait grand soin d'être toujours muni, lisait rapidement la supplique, mettait au bas oui ou non, la rendait au pétitionnaire et poursuivait son chemin. Cette justice sommaire, dont on n'appelait jamais, plaisait infiniment au peuple, et le crayon de Murat est resté célèbre parmi les Napolitains.

— Epithètes. Fidèle, sûr, habile, savant, fier, ingénieux, léger, délicat, gracieux, charmant, inimitable, vrai, noble, majestueux, ferme, mâle, hardi, énergique, faible, timide, novice, inexpérimenté, humble, flatteur, libre, grossier, licencieux, cynique.

— Syn. *Crayon, canevas, croquis*, etc. V. CANEVAS.

— Encycl. Le crayon tire son étymologie du mot *craie*, parce qu'à l'origine il était fabriqué avec cette substance. Il se compose souvent de deux parties distinctes: le crayon lui-même, substance terreuse et colorée, qui a la propriété de laisser une trace sur le papier lorsqu'on frotte légèrement; et l'enveloppe, qui est un cylindre ou un parallélépipède de bois dans lequel la substance est renfermée et mise à l'abri de toute rupture. Pendant longtemps les crayons furent fabriqués avec de la plombagine, substance métallique de couleur grise, que l'on confond à tort avec le plomb, et qui n'est autre chose qu'un carbure de fer fort tendre et facile à tailler. On sciait tout simplement de la plombagine en petits parallélépipèdes, qu'on renfermait dans une enveloppe de bois blanc ou coloré. Le comté de Cumberland, en Angleterre, produit une plombagine de qualité supérieure; aussi notre industrie fut-elle longtemps tributaire des Anglais pour cet article. Quand, à l'époque de la Révolution, toute relation eut été rompue entre la France et l'Angleterre, notre commerce souffrit beaucoup de la disette de crayons; le comté de Salut public avisa à remédier à cet accident, et Carnot s'adressa à Conté, qui trouva des procédés propres à fabriquer les crayons artificiels. Ces crayons, qui ont pris de leur inventeur le nom de *crayons Conté*, se composent de plombagine réduite en poudre, puis chauffée au rouge dans un creuset et mêlée dans diverses proportions à de l'argile. Depuis ce jour, nos crayons noirs ou colorés ont rivalisé avec les crayons anglais; ils sont connus dans le commerce sous des numéros différents: n° 1, n° 2, n° 3. C'est le n° 1 qui est le plus dur.

Le crayon noir pour dessiner est fabriqué également avec une pâte argileuse très-fine, colorée avec du noir de fumée et plus ou moins cuite; il est ensuite moulé en prisme ou en cylindre. Les crayons grossiers à l'usage des charpentiers et des tailleurs de pierre sont simplement taillés dans une variété de schiste appelée *ampélite*, et viennent du Maine, de la Bretagne et de la Normandie. Les crayons dits lithographiques, et qui servent à dessiner sur pierre, sont formés d'un mélange de savon, de cire et de suif coloré avec de la fumée. Les crayons dont on se sert pour dessiner au pastel sont fabriqués comme les crayons Conté; on en fait aussi avec de la craie diversement colorée. Les crayons blancs sont de la craie purifiée par des lavages, broyée en pâte fine et débitée en baguettes. Les crayons rouges, vulgairement nommés *sanguines*, sont faits avec de la sanguine (fer oxydé, hématite) pulvérisée, dont on fait une pâte à l'aide de colle de poisson et de gomme arabique. Un autre crayon qui s'emploie beaucoup aujourd'hui est le crayon dit de mine colorée, et qui a ordinairement une des extrémités bleue et l'autre rouge. Il est fait avec de l'argile d'Arcueil, colorée avec du bleu de Prusse, du blanc de plomb, du vermillon, de l'orpiment, etc. Les crayons d'ardoise ou crayons gris sont destinés à écrire ou à dessiner sur de l'ardoise; le plus souvent ils se composent de fragments d'ardoise un peu plus tendre. La plombagine est également utilisée comme crayon sans être renfermée dans une

enveloppe de bois; elle est alors façonnée en petits cylindres qu'on place dans des porte-crayons métalliques. Ces dernières années ont vu naître les crayons *Mangin*, que le célèbre charlatan débitait sur la place publique à une foule empressée.

Le crayon a causé la mort du voyageur allemand Vogel, chose étonnante, le crayon étant un objet si inoffensif. Ce savant était dans l'intérieur de l'Afrique, où il faisait une de ces pérégrinations auxquelles la science moderne est redevable de tant de renseignements curieux. Le premier ministre d'un Etat où il se trouvait alors, tenté par la beauté de son cheval, le lui demanda. Vogel refusa. Le ministre résolut de perdre le maître pour s'approprier l'animal qu'il convoitait; il amena la population contre lui, le représenta comme un sorcier, parce qu'il écrivait avec une plume sans encre, et excita à un tel point les imaginations que les indigènes se jetèrent sur le voyageur et le massacrèrent.

Nous ne pouvons terminer notre article sans consacrer quelques lignes à l'oraison funèbre de l'ancien crayon. Ce crayon, ami de la plume d'oie, en compagnie de laquelle il voguait paisiblement —

Quand les bœufs sont deux à deux, Le labourage en va mieux —

était d'une nature excellente, ni trop mou ni trop dur. Détrôné, avec sa compagne, par l'orgueilleuse plume de fer, qui marche sans exiger aucun entretien, il répondit à ce dédain en se faisant le plus mauvais possible. Aujourd'hui, quelque prix que l'on y mette, il est à peu près impossible de trouver un bon crayon: ou ils sont trop durs, et ils ne marquent pas; ou ils sont trop mous, et il faut les tailler... jusqu'au bout. Je me propose d'adresser incessamment une pétition au Sénat pour la réhabilitation du vieux, de l'excellent crayon.

CRAYONNAGE s. m. (krè-io-na-je — rad. *crayonner*). Neol. Dessin fait au crayon.

CRAYONNANT (krè-io-nan) part. prés. du v. *Crayonner*. Dessiné au crayon: *Tableau qui n'est que CRAYONNÉ*.

— Fig. Tracé, exprimé: *Les lecteurs y trouveront des portraits CRAYONNÉS de main de maître*. (Alex. Dum.)

— Bot. Qui est marqué de lignes longitudinales peu saillantes, en parlant des feuilles: *Feuille CRAYONNÉE*.

CRAYONNER v. a. ou tr. (krè-io-né — rad. *crayon*). Tracer au crayon: *CRAYONNER un portrait*. Qu'il CRAYONNE une maison sur une maison, un arbre sur un arbre, un homme sur un homme, afin qu'il s'accoutume à bien observer les corps et leurs apparences. (J.-J. ROUSS.) || Faire des traits au crayon sur: *CRAYONNER un mur, une feuille de papier*.

— Par ext. Ebaucher, esquisser: *Je n'ai fait que CRAYONNER ce portrait*. || Ecrire rapidement, comme on pourrait faire avec un crayon: *Je m'occupai pendant quelques heures à CRAYONNER des notes sur les lieux que je venais de voir*. (Chateaub.) *C'était à Bag, dans les soirées d'hiver, que Hoffmann, entouré de ses amis, devant du punch, se mettait à CRAYONNER à la plume ces acéties qu'on lisait aux femmes qui tricotaient*. (Champfleury.)

— Fig. Dépeindre, décrire: *Je vais vous CRAYONNER le caractère de cet homme*. (Acad.)

Ce Cornelle qui crayonna L'âme d'Auguste et de Cinna, De Pompée et de Cornélie, Jetait au feu sa Pulchérie, Agésilas et Suréna. VOLTAIRE.

|| Décrire à grands traits, esquisser: *Ce romancier ne trace pas ses portraits, il les CRAYONNE*.

— Absol.: *C'est peu de CRAYONNER, il faut placer des traits choisis dans des cadres heureux*. (La Harpe.) Comme ces dames me voyaient souvent écrire ou CRAYONNER, elles me demandèrent quelques confidences de mes rêveries. (Lamart.)

CRAYONNEUR, **EUSE** s. (krè-io-neur, eu-ze — rad. *crayonner*). Celui, celle qui crayonne, qui dessine grossièrement: *Ce n'est pas un peintre, c'est un CRAYONNEUR*. (Acad.)

CRAYONNEUX, **EUSE** adj. (krè-io-neu, eu-ze — rad. *crayon*). Qui est de la nature du crayon: *Pierre, terre CRAYONNEUSE*.

CRAYONNISTE s. m. (krè-io-nis-te — rad. *crayon*). Marchand de crayons.

— Dessinateur au crayon: *Un habile CRAYONNISTE*.

CRAZI s. m. (kra-dzi). Métrol. Ancienne monnaie de billon, qui avait cours dans le grand-duché de Toscane, avant son érection en royaume d'Etrurie et la substitution du système monétaire de France et d'Italie à l'ancien système toscan. La valeur en était de 20 centimes environ, un peu plus de quatre sous tournois.

CRÉ interj. (kré — abréviation de *sacré*; la seconde syllabe du mot étant celle sur

laquelle on appuie le plus particulièrement en jurant, on a fini par supprimer la première). Pop. S'emploie dans quelques jurons, comme *cré coquin, cré nom*, etc., pour *sacré coquin, sacré nom*, etc.: *CRÉ nom! ils ont tout mangé*. (Cl. Robert.) *CRÉ coquin! que je souffre! murmura le sergent, qui avait reçu une balle dans les reins*. (E. Sue.) *Bamboche ne put s'empêcher de murmurer à voix basse: CRÉ galopin! va*. (E. Sue.) *Au même instant, je me sens un coup de pied dans les chevilles, qui coupe court à mon bonheur*. *CRÉ matin! Je me retourne d'un bond les poings fermés: c'était le capitaine*. (P. Soulié.)

CRÉABLE adj. (kré-a-ble — rad. *créer*). Qui peut être créé: *Etre CRÉABLE*. Monde CRÉABLE.

CRÉAC s. m. (kré-ak). Ichtyol. Nom vulgaire de l'esturgeon dans quelques parties de la France. || On dit aussi *CRÉA* et *CRÉAT*.

CRÉADIER s. m. (kré-a-dié). Pêche. Espèce de filet, tramail.

CRÉADION s. m. (kré-a-di-on). Ornith. Syn. de philédon.

CRÉANCE s. f. (kré-an-se — du lat. *credere*, croire). Foi, croyance: *Cela ne mérite aucune CRÉANCE*. *Cela n'est pas digne de CRÉANCE*. Quand les vices nous quittent, nous nous flattons de la CRÉANCE que c'est nous qui les quittons. (La Rochef.) || Foi religieuse: *Resserrer l'esprit dans la CRÉANCE de l'Eglise*. (Kléch.) *Il aura vécu conformément à sa CRÉANCE et à sa religion*. (Bourdau.)

... Avec le lait, pendant à sa mamelle, Je suçai des chrétiens la créance et la foi. ROTROU.

|| Vieux en ce sens. — Fig. Crédit qui attire la confiance, qui fait que l'on croit: *Vous avez perdu toute CRÉANCE dans les esprits*. (Pascal.) *Pour parler avec autorité et décisivement, il faut avoir la science et la CRÉANCE tout ensemble*. (Nicole.)

— Hors de créance, Invraisemblable:

Et la chose à chacun Hors de créance doit paraître. MOLIÈRE.

— Donner créance, Ajouter foi: *David, ayant donné CRÉANCE aux impostures de Siba, rendit un jugement injuste*. (Pasc.) *Quelle CRÉANCE pourrais-je donner à des faits qui sont anciens?* (La Bruy.)

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de créance. RACINE.

On parle volontiers, mais un homme d'esprit Doit donner rarement créance à ce qu'on dit. REGNARD.

|| Rendre croyable: *Son caractère donne CRÉANCE à ses paroles*. (La Bruy.)

— Mar. *Mouiller en créance*, Faire porter l'ancre d'affourche avec tout le câble par la chaloupe, qui, l'ayant mouillée, rapporte à bord le bout du câble.

— Diplom. Instruction secrète qu'un souverain donne à son ministre pour traiter avec un autre souverain. || *Lettre de créance*, Lettre qu'un ministre ou un ambassadeur remet au souverain vers lequel il est envoyé, pour se faire accréditer auprès de lui.

— Comm. *Lettre de créance*, Lettre de crédit qu'un banquier ou un négociant donne à un voyageur pour qu'il puisse toucher de l'argent sur le vu de cette lettre: *Avoir des LETTRES DE CRÉANCE sur Naples, sur Hambourg*.

— Jurisp. Droit d'exiger l'exécution d'une obligation, et particulièrement le paiement d'une somme d'argent: *CRÉANCE commerciale, litigieuse*. || Dette active fondée sur un titre: *CRÉANCE certaine*. || Titre même de la dette: *Racheter une CRÉANCE*. || *Créance chirographaire*, Celle qui résulte d'un acte sous seing privé ou d'un acte authentique ne conférant pas hypothèque. || *Créance hypothécaire*, Celle qui résulte d'un titre authentique et qui emporte hypothèque au profit du créancier sur tout ou partie des biens du débiteur. || *Créance privilégiée*, Celle à laquelle la loi accorde une préférence sur les autres créances, dans l'ordre des paiements. || *Créance ordinaire*, Celle qui n'est point privilégiée. || *Créance solidaire*, Celle qui appartient en commun à plusieurs personnes, dont une seule peut exiger la totalité, sous toute garantie de recours pour les copartageants.

— Vén. *Chien de bonne créance*, Chien sur lequel on peut compter à la chasse.

— Fauconn. Ficelle ou filière avec laquelle on retient l'oiseau qui n'est pas encore bien assuré. || *Oiseau de peu de créance*, Oiseau peu sûr, ou qui est sujet à s'essorer.

— Syn. *Créance, croyance, foi, opinion*. *Créance* diffère de *croyance* par la généralité de sa signification; il n'exprime jamais une croyance particulière, mais une croyance générale ou indéterminée quant aux personnes qui croient: cela ne mérite aucune *créance*; son caractère donne *créance* à ses paroles. La *croyance* est une persuasion déterminée par l'examen de la chose à croire, par les caractères de vérité qu'on y trouve. La *foi* est une persuasion fondée sur le témoignage, une soumission de l'esprit inspirée par la confiance; ce mot convient surtout quand il s'agit du dogme et des choses révélées. L'*opinion* est une croyance ou plutôt

une tendance à croire toute personnelle; quand le mot s'applique à tout un peuple, il annonce quelque chose d'essentiellement mobile; l'opinion publique dédaignera demain ceux qu'aujourd'hui elle préconise.

— **Encycl.** Jurisp. Une *créance*, dans l'acception la plus générale du mot, étant le droit d'exiger l'exécution d'une obligation, implique naturellement le droit d'employer au besoin, à cette fin, contre le débiteur, les moyens coercitifs autorisés par la loi. La notion de la *créance* ne peut, on le comprend, se dégager avec exactitude que de la notion essentiellement corrélatrice de l'obligation dont elle est juridiquement et intellectuellement inséparable. Les jurisconsultes définissent l'obligation : *Un lien de droit qui nous astreint envers quelqu'un à donner, à faire ou à ne pas faire quelque chose.* La personne sujet passif de l'obligation, c'est-à-dire celle qui doit livrer la chose, exécuter l'acte, ou, au contraire, s'abstenir du fait déterminé dont il s'agit, se nomme l'*obligé* ou le *débiteur*. Le créancier est celui auquel doit profiter l'obligation et qui a le droit d'exiger soit la livraison de la chose, soit l'exécution du fait, soit enfin l'abstention de faire, auxquelles le débiteur est astreint par les stipulations d'un contrat, ou en vertu des dispositions générales de la loi. *Créance et obligation*, créancier et débiteur sont donc les deux termes inverses, mais essentiellement corrélatifs d'un même rapport juridique.

On voit, par ce simple aperçu, que le mot *créance* présente, dans la langue du droit, une acception plus large que dans les habitudes du langage courant. Dans le style usuel, en effet, on n'entend guère par *créance* que le droit d'exiger le paiement d'une somme d'argent. Dans la langue juridique, ce mot correspond également au droit d'exiger la prestation d'un fait positif et même d'un fait négatif se résolvant dans l'abstention de certains actes déterminés. Ainsi, j'ai acquis un établissement commercial ou industriel avec la clause ordinaire que mon cédant doit s'interdire dans un certain rayon l'exercice de toute industrie similaire. J'ai le droit, sans aucun doute, d'exiger de lui cette abstention de toute concurrence à mon égard, et ce droit dont l'objet a un caractère négatif, ce droit est une *créance*.

Les *créances* appartiennent à la classe des droits purement personnels. Elles ne s'exercent en effet que déterminément, sur les personnes individuellement liées par les obligations qui y correspondent. C'est le trait saillant qui distingue la nature des *créances* de celle des *droits réels*, c'est-à-dire des droits de propriété, des droits d'hypothèque ou de servitude foncière, lesquels atteignent directement les choses sans acception d'aucune personne particulière. Le droit de propriété que j'ai sur tel meuble ou sur tel immeuble n'oblige en effet déterminément que ce soit; il impose simplement à tout le monde d'une manière indistincte le devoir négatif de ne pas attenter à mon droit de propriété.

On a voulu faire dériver le mot *créance* du verbe *créder*, croire, avoir foi. Cette étymologie peut ne pas manquer de justesse relativement aux *créances* qui résultent des conventions librement formées entre parties contractantes. Il est vrai de dire alors que le créancier accepte la foi ou l'engagement de son débiteur. Mais il n'en est évidemment plus de même, et l'étymologie est en défaut, lorsqu'il s'agit de *créances* qui trouvent leurs causes génératrices dans un délit ou dans une disposition directe de la loi. Ainsi je suis le créancier de l'individu qui par un méfait m'a lésé dans ma personne ou dans mes biens; cet individu est mon débiteur d'une indemnité pécuniaire équivalente au préjudice qu'il m'a causé. Il est clair néanmoins qu'on ne peut pas dire, en pareille circonstance, que j'ai suivi la foi de mon débiteur. Les principes et les idées générales qu'on ne peut que se borner à indiquer ici trouveront leur développement naturel à l'article OBLIGATION.

CRÉANCES, bourg et commune de France (Manche), canton de Lessay, arrond. et à 29 kilom. N.-O. de Coutances, près de l'embouchure de l'Avy; pop. aggl. 1,676 hab. — pop. tot. 2,150 hab. Salines; commerce de sel.

CRÉANCIER, **IERE** s. (kré-an-sié, iè-re — rad. *créance*). Personne à qui il est dû de l'argent, ou quelque chose susceptible d'évaluation en argent : *Être poursuivi par ses CRÉANCIERS.* Je sais que vous êtes *ma CRÉANCIERE*. Généralement le *CRÉANCIER* est une sorte de maniaque : *aujourd'hui prêt à conclure, demain il veut tout mettre à feu et à sang.* (A. Duval.) Un *CRÉANCIER* est pire qu'un maître, car un maître ne possède que votre personne; un *CRÉANCIER* possède votre dignité et peut la souffleter. (V. Hugo.)

Mes créanciers sont des corsaires
Contre moi toujours soulevés.
BÉRANGER.
Je me trouve parfois un peu bas en finance,
Mais je sais m'arranger avec mes créanciers.
AL. DUVAL.

— **Fig.** Personne qui a quelque droit, qui retire quelque avantage, quelque profit : *L'Assemblée nationale a porté la joie et l'espérance dans le cœur des habitants de la cam-*

pagne, ces CRÉANCIERS de la terre et de la nature si longtemps flétris et découragés. (Mirab.) *La religion nous montre dans les pauvres des CRÉANCIERS et des juges.* (Maury.)

— Adjectiv. :
Bacchus et peut-être l'Amour
L'occupent souvent tour à tour,
Sans compter l'hydre *créancière*.
LA FONTAINE.

— Antonyme. Débiteur.
— **Encycl.** Jurispr. V. *CRÉANCE*.
— **Anecdotes.** Un homme de Lyon s'en allait dans la rue tout mélancolique; un Gascon qui passait lui demanda le sujet de sa tristesse : « Je dois, dit-il, et je ne saurais payer. — Bon, lui répartit l'enfant de la Garonne, laissez cette inquiétude à votre *créancier*. »

Blaise, voyant à l'agonie
Lucas, qui lui devait cent francs,
Lui dit : « Toute honte bannie,
Ça payez-moi vite, il est temps.
— Laissez-moi mourir à mon aise,
Répondit faiblement Lucas.
— Ah ! parbleu, vous ne mourrez pas
Que je ne sois payé, » dit Blaise.

Créanciers (LES) ou le *Remède à la goutte*, opéra bouffon en trois actes, paroles de Vial, musique de Nicolo, représenté à l'Opéra-Comique en 1807. La partition des *Créanciers*, écrite dans le temps où Nicolo régnait sans rival sérieux sur la scène de l'Opéra-Comique, offre de nombreuses traces de négligence. De 1805 à 1811, c'est-à-dire dans l'espace de six ans, Nicolo ne composa pas moins de quatorze opéras.

CRÉANTER v. a. et tr. (kré-an-té — rad. *créance*). Garantir; promettre. « Vieux mot.

CREASY (sir Edward-Shepherd), historien anglais, né à Bexley (comté de Kent) en 1812. Il est fils du propriétaire de la *Brighton Gazette*. Il étudia le droit, débuta au barreau de Londres en 1837, se fit surtout connaître par divers travaux historiques, et fut nommé, en 1850, professeur d'histoire ancienne et moderne à l'université de Londres. M. Creasy, appelé en 1860 au poste de premier juge à Ceylan, a été créé chevalier. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Origine et progrès de la constitution anglaise* (1834, in-8°); *Histoire des Turcs ottomans*; *Quinze batailles décisives du monde* (Londres, 1851, in-8°).

CRÉAT s. m. (kré-a — de l'ital. *creato*, domestique). Manég. Sous-écuyer dans une école d'équitation, une école de cavalerie, un manège.

— Ichthyol. V. *CRÉAC*.

CRÉATEUR, **TRICE** s. m. (kré-a-teur, tri-se — lat. *creator*; de *creare*, créer. V. *CRÉER*). Celui, celle qui crée, qui tire du néant : *Dieu est le CRÉATEUR du ciel et de la terre.* (Acad.) *L'esprit de l'homme ne peut concevoir d'effet sans cause, la création sans le CRÉATEUR.* (Boss.) *Si vous n'admettez pas un CRÉATEUR intelligent, comment expliquerez-vous cet accord merveilleux qui règne entre toutes les parties de l'univers?* (Fén.) *Dieu a du rapport avec l'univers comme CRÉATEUR et comme conservateur.* (Montesq.)

— Absol. Dieu, qui a créé l'univers : *Je vois partout les marques du CRÉATEUR.* (Pasc.) *Chaque pas que nous faisons dans la nature nous rapproche du CRÉATEUR.* (Buff.) *Nous perdons, par notre faute, une partie, et la plus grande, des bienfaits du CRÉATEUR.* (Ste-Beuve.) *Tout dans la nature tend à reprendre sa forme primitive : depuis l'arbutus que l'on ploie jusqu'à l'éponge que l'on comprime, tout tend à revenir à l'état normal si merveilleusement établi par le CRÉATEUR.* (E. Clément.)

Salut, principe et fin de moi-même et du monde,
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde,
Ame de l'univers, Dieu, père, créateur,
Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur.
LAMARTINE.

« En ce sens, le mot prend un grand C, toutes les fois qu'il désigne Dieu d'une façon absolue et personnelle.

— Par ext. Inventeur ou premier auteur : *Homère est regardé comme le CRÉATEUR du poème épique.* (Acad.) *Corneille fut parmi nous le CRÉATEUR de la tragédie, même en copiant le Cid espagnol.* (Volt.) *M. Sieyès, CRÉATEUR en quelque sorte du Sénat, y avait d'abord joué d'un certain ascendant.* (Thiers.)

— **Fig.** Premier modèle : *La méthode de Descartes est la CRÉATRICE de la philosophie.* (Thomas.) « Source, origine : *La beauté est la CRÉATRICE de l'amour.* (Lacord.)

— **Argot.** Peintre, peut-être parce que le peintre fait l'image de l'homme, comme Dieu a fait l'homme à son image.

— **Recevoir son Créateur**, Communier.
— Adjectiv. Qui crée, qui a créé : *Le Dieu CRÉATEUR. La divinité CRÉATRICE.*

Il dit, l'homme naquit; à ce dernier ouvrage
Le Verbe créateur s'arrête et s'applaudit.
LAMARTINE.

« Qui sert, qui a servi à la création : *La puissance CRÉATRICE. La volonté CRÉATRICE de Dieu. La capacité industrielle de l'homme n'est qu'une image imparfaite de la puissance CRÉATRICE de Dieu.* (Guérault.) *L'art est pour*

l'homme ce qu'est en Dieu la puissance CRÉATRICE. (Lamenn.)

Mais ce feu créateur qui sert à l'animer,
Si je l'avais éteint, comment le rallumer ?
DUCIS.

On sent à ce travail qui change, brise, enfante,
Qu'un éternel levain dans l'univers fermente,
Que la main créatrice à son œuvre est toujours.
LAMARTINE.

— **Fig.** Qui invente, qui fait le premier : *Nul n'est CRÉATEUR sans imagination.* (Dollfus.) *En philosophie, M. Cousin n'a jamais voulu être CRÉATEUR.* (Renan.) « Propre à inventer : *Le génie est essentiellement CRÉATEUR, il porte le caractère de l'individu qui le possède.* (Mme de Staël.) *L'amour est le seul principe CRÉATEUR.* (L'abbé Constant.) *Une agitation CRÉATRICE tourmente les centres manufacturiers pour multiplier les modifications de la mode.* (E. de Gir.) *La propriété est le principe CRÉATEUR et conservateur de la société civile.* (Hennequin.) *La misère est réveuse, et la solitude CRÉATRICE.* (Ch. Nod.)

Un esprit créateur est un don malheureux.
C. DELAVIGNE.

— **Épithètes.** Céleste, divin, suprême, puissant, tout-puissant, adorable, souverain, intelligent, benfaisant, incompréhensible, redoutable, éternel — Habile, ingénieux, subtil, savant, admirable, infatigable, inépuisable, dévoué, vénéré, célèbre, illustre, fameux, immortel, méconnu, inconnu, dédaigné, oublié.

— **Antonyme.** Créature.

CRÉATIANISME s. m. (kré-a-si-a-ni-sme rad. *création*). Théol. Opinion de ceux qui croient à la création. « Opinion de ceux qui croient que Dieu crée chaque âme au moment de la conception.

— **Encycl.** On donne quelquefois le nom de *créatisme* à la doctrine qui enseigne que Dieu crée l'âme au moment même de la conception du corps. Elle fut présentée par Léon le Grand (*Épître XV*, ch. x) comme une doctrine fondamentale de la religion chrétienne, gagna dès lors un nombre toujours croissant de partisans, et finit par triompher au cinquième concile oecuménique. Cette croyance est encore aujourd'hui la plus répandue, non-seulement dans l'Eglise romaine, mais encore dans toutes les Eglises chrétiennes, quoiqu'elle tende, comme le faisait remarquer au commencement du iv^e siècle le martyr Pamphile, dans son *Apologie en faveur d'Origène*, à faire l'âme mortelle avec le corps, en la faisant naître avec lui. Les scolastiques développèrent la théorie du *créatisme* et finirent même par déterminer le moment où l'âme se joint au corps. Cependant ces théologiens subtils n'osèrent pas anathématiser l'opinion opposée, celle du *traducianisme* ou du *génératisme*, qui a pour elle l'autorité de Tertullien. On usa de moins de ménagements à l'égard de l'opinion d'Origène, qui admettait la *préexistence* de l'âme. Cette opinion fut rangée de bonne heure parmi les plus détestables hérésies. Un grand nombre de philosophes spiritualistes, la presque totalité, pourrions-nous dire, sont partisans du *créatisme*.

CRÉATINE s. f. (kré-a-ti-ne — du gr. *kreas*, *kreatos*, chair). Chim. Principe immédiat contenu dans la chair des animaux : *La CRÉATINE a été découverte par M. Chevreul.*

— **Encycl.** La substance cristallisable à laquelle on a donné le nom de *créatine* a été découverte par M. Chevreul dans le bouillon; elle existe dans la chair des animaux. Par les métamorphoses qu'elle subit, cette matière se rattache aux combinaisons cyaniques. Les muscles des différents animaux en renferment des proportions diverses, ainsi que cela résulte des recherches de MM. Liebig et Grégoire.

| | CRÉATINE SUR 1,000 PARTIES. | |
|-----------------------|-----------------------------|-------------------|
| | D'après Liebig. | D'après Grégoire. |
| Poulet. | 3,20 | 3,21 |
| Cœur de bœuf. | » | 1,37 |
| Morue. | » | 0,93 |
| Pigeon. | » | 0,82 |
| Cheval. | 0,72 | » |
| Bœuf. | 0,69 | » |
| Raie. | » | 0,60 |

Pour tous les animaux, la viande grasse en renferme moins que la viande maigre. La *créatine* cristallise en prismes incolores et nacrés; elle est sans odeur ni saveur. Elle est très-soluble dans l'eau bouillante, qui la laisse déposer par le refroidissement. La composition de ses cristaux peut être représentée par la formule $C_8H_9Az_3O_4 + 2Aq$. Les acides énergiques éliminent de l'eau de la *créatine* et la transforment en *créatinine*.

$C_8H_9Az_3O_4 = C_8H_7Az_3O_2 + H_2O_2$.

Créatine.
Par l'ébullition prolongée dans l'eau de baryte, la *créatine* se dédouble en *urée* et en *sarcosine*.

$C_8H_9Az_3O_4 + H_2O_2 = C_2H_4Az_2O_2 + C_6H_7AzO_4$.

Créatine. Urée. Sarcosine.
Elle peut se combiner aux acides en donnant des sels à réaction acide. L'oxydation de la *créatine* fournit un alcali particulier correspondant à la formule C_6H_5Az .

CRÉATININE s. f. (kré-a-ti-ni-ne — du gr.

kreas, *kreatos*, chair). Chim. Matière qui existe dans la chair musculaire et dans le sang.

— **Encycl.** Cet alcaloïde organique a été découvert par M. Liebig. C'est le produit de la transformation que subit la *créatine* lorsqu'on la soumet à l'action des acides minéraux, et qu'on lui fait perdre ainsi deux équivalents d'eau.

$C_8H_9Az_3O_4 = C_8H_7Az_3O_2 + H_2O_2$.

Créatine. *Créatinine.*
L'urine de l'homme, du cheval et de beaucoup de mammifères renferme de la *créatinine* toute formée. Cette substance existe aussi dans le sang et les muscles. Elle cristallise de sa solution aqueuse chaude sous des formes monocliniques. Elle est beaucoup plus soluble dans l'eau et dans l'alcool que la *créatine*. Elle possède une saveur caustique. Elle bleuit le papier de tournesol et jouit de propriétés alcalines très-remarquables : elle déplace en effet l'ammoniaque de ses sels et précipite un certain nombre d'oxydes métalliques. Elle donne avec le nitrate d'argent un *nitrate d'argent* et de *créatinine* parfaitement cristallisé. La *créatinine* se produit lorsqu'un liquide renfermant de la *créatine* vient à se putréfier.

CRÉATION s. f. (kré-a-si-on — lat. *creatio*; de *creare*, créer). Action de créer, de tirer du néant : *CRÉATION du monde.* *CRÉATION de l'homme.* Ce que l'Écriture nous enseigne sur la *CRÉATION* de l'univers n'est rien en comparaison de ce qu'elle dit sur la *CRÉATION* de l'homme. (Boss.) *La CRÉATION* de l'univers est attribuée à Indra par la plupart des chants védiques. (A. Maury.) *La CRÉATION* de l'ordre actuel de la nature est un fait aussi certain que cet ordre même. (Guizot.) « Se dit absolument de l'acte divin qui a tiré le monde du néant : *Moïse est l'historien de la CRÉATION.* (Acad.) *La conservation des natures est une CRÉATION continue.* (Malebr.) *Il est aussi impossible d'expliquer la CRÉATION que de la nier.* (J. Simon.) *Toute intervention surnaturelle de Dieu dans la CRÉATION est contradictoire.* (Lamenn.)

— Par ext. Ensemble des êtres créés : *Les merveilles de la CRÉATION.* *Personne mieux que Buffon ne peignit jamais la majesté de la CRÉATION et la grandeur imposante des lois auxquelles elle est assujettie.* (Cuv.) *La CRÉATION sans l'homme serait un désert magnifique, mais un désert.* (Dollfus.) *Les productions de la CRÉATION actuelle recouvrent partout les débris d'une CRÉATION antérieure.* (Flourens.) *La CRÉATION est le temple que Dieu s'est construit, la demeure qu'il s'est faite au sein de l'espace, et où respirent dans ses innombrables reflets le beau absolu.* (Lamenn.) *L'homme est la synthèse de la CRÉATION.* (T. Thoré.) *Un beau visage de femme semble l'ouvrage le plus achevé de la CRÉATION.* (E. Lesgoué.) *La CRÉATION est un vaste champ de bataille où la vie est jetée en pâture à la vie, et renait à perpétuité de la mort.* (Proudh.) *L'imagination reste épouvantée devant la grandeur de la CRÉATION.* (A. Martin.) *Le père de tout a fait la CRÉATION pour l'âme et l'âme pour l'amour.* (V. Hugo.)

On voit dans la *création*
De noirs accouplements de choses monstrueuses
Essayant d'arriver à des formes heureuses.
A. BARRIER.

— **Fig.** Invention, découverte : *La pensée humaine a une puissance de CRÉATION.* (Balanche.) *Toute CRÉATION n'est qu'une combinaison.* (De Gérando.) *L'analyse est une méthode d'étude, non de CRÉATION.* (Guizot.) *Chez Galilée, point de leçons et beaucoup de réalité; tout chez lui est vie, découverte, CRÉATION.* (E. Quinet.) « Premier établissement, fondation : *La CRÉATION d'une charge.* *Les sénateurs consentirent à la CRÉATION de trois nouveaux magistrats.* (Boss.) « Son père n'est-il pas baron? — Oui, mais baron de nouvelle CRÉATION. » (Alex. Dum.) « Premier emploi : *La CRÉATION d'un mot, d'un usage, d'une mode.* » Supposition, action d'imaginer : *Ce prétendu complot est une CRÉATION de la police.*

— Littér. et b.-arts. Œuvre originale : *Les CRÉATIONS de l'art deviennent, avec le temps, des réalités pour la foule.* (Ampère.) *En littérature, l'art a suivi les CRÉATIONS.* (Nisard.) *A Paris, il y a dans l'air et dans les moindres détails un esprit qui se respire et s'imprime dans les CRÉATIONS littéraires.* (Balz.) *La charmante corailleur de Naples est en partie une CRÉATION.* (Ste-Beuve.) *Les CRÉATIONS de l'art parlent à l'esprit seul, et le spectacle de la nature parle à toutes les facultés.* (G. Sand.)

— **Théât.** Action de créer un rôle, d'être le premier à le jouer : *Il a créé le Tyrrét de Casimir Delavigne, CRÉATION terrible, pêle-mêle de crimes et de remords, de pitié et de terreur.* (J. Janin.) « Première représentation d'un ouvrage dramatique : *A la CRÉATION du Festin de Pierre, Molière joua Sganarelle.*

— **Antonymes.** Fin du monde; destruction, anéantissement.

— **Encycl.** L'opinion qui admet que le monde a été créé, c'est-à-dire tiré du néant, est celle des Pères de l'Eglise, et a été depuis adoptée par toutes les communions chrétiennes. L'accord des Pères sur ce point est d'autant plus remarquable, comme le fait observer M. Eug. Haag, que cette théorie se fonde théologiquement sur un seul passage d'un livre apo-

crypte, le 11^e livre des *Macchabées* (vii, 28), qui est contredit par le livre également apocryphe de la *Sapience* (xi, 18), où il est question d'une matière informe, et qu'en outre elle est contraire au principe de la philosophie ancienne : *Ex nihilo nihil* (Rien ne se fait de rien). Justin le Martyr et Clément d'Alexandrie admettaient bien, le premier la matière informe, le second une matière préexistante au temps; mais ils ne croyaient pas plus que les autres Pères à l'éternité de cette matière. Ailleurs, en effet, ils affirment la *création* de la matière, d'où l'on doit conclure que dans leur opinion cette matière informe, ce chaos avait été tiré du néant avant la formation du monde par l'Être suprême. Les gnostiques, au contraire, n'admettaient point la *création*. Ils soutenaient, ce qui excitait la fureur des Pères, et notamment celle de Tertullien, que le monde a été formé d'une matière préexistante à la *création*, éternelle; car Dieu n'eût pas pu la tirer du néant, attendu que l'Être souverainement parfait n'aurait pu créer qu'un monde parfait. Tertullien s'efforça de réfuter cette opinion en opposant l'incompatibilité de l'éternité de la matière avec la notion de l'absoluité de Dieu. Origène admet bien, comme les autres Pères, que la matière n'est pas éternelle; mais il ajoute qu'il est impossible de concevoir un temps où le monde n'existait pas, parce qu'il serait, dit-il, impie et absurde de supposer que la puissance et la bonté de Dieu eussent jamais été inactives. Pour trancher la difficulté, Origène émet l'hypothèse d'une *création sans commencement*. Or cette *création* sans commencement ne peut non plus avoir de fin; sans cela Dieu resterait inactif, et cette supposition doit être aussi impie pour Origène dans l'avenir que dans le passé. Le célèbre théologien est donc amené à admettre l'existence de plusieurs mondes antérieurs à celui que nous habitons et la formation future d'une série infinie de mondes qui succéderont au nôtre et qui se succéderont l'un à l'autre éternellement. L'hypothèse hardie d'Origène trouva quelques partisans et un très-grand nombre de contradicteurs. Méthodius, évêque de Tyr, la combattit au III^e siècle, dans un ouvrage spécial qui n'est pas parvenu jusqu'à nous, mais dont Photius nous a conservé des fragments. Enfin ces idées furent condamnées, avec l'ensemble du système d'Origène, sous le règne de Justinien, comme faisant dépendre la perfection absolue de Dieu de ses rapports avec le monde. L'Eglise professa dès lors, dans son ensemble, la doctrine de la *création*.

Cette doctrine, qui suppose évidemment que quelque chose peut sortir de rien par un acte de la volonté d'un être tout-puissant, est en opposition avec l'axiome rationnel : *Ex nihilo nihil fit*. Les partisans de la définition théologique objectent qu'à la vérité on ne comprend pas comment quelque chose pourrait sortir de rien, mais qu'une chose incompréhensible n'est pas une chose impossible. Ils essayent inutilement de changer le sens de la question. La raison ne dit pas qu'elle ne comprend pas comment quelque chose pourrait sortir de rien : elle dit qu'elle comprend que quelque chose ne peut sortir de rien, affirmation un peu différente de celle qu'on lui prête.

Le fait de la *création* a, du reste, deux aspects. D'une part, il s'agit de reconnaître si l'origine et l'existence des êtres requièrent nécessairement que cette création ait eu lieu, et s'il n'est pas possible de concevoir l'être sans son intervention; d'autre part, il importe d'examiner en elle-même l'œuvre prétendue créée et de voir si ses attributs concordent avec les attributs supposés immuables du créateur supposé.

En premier lieu, la *création* serait un fait démontré faux, que ce fait n'exclurait en aucune façon l'existence de Dieu. On aurait alors deux hypothèses : ou l'univers émanerait d'une substance coéternelle à Dieu et placée hors de lui, ou il ferait partie de Dieu. D'un côté, on obtient un système philosophique qui a une longue histoire et qui est un des plus célèbres parmi ceux dont la tradition nous a laissés le souvenir : c'est le dualisme, que la théologie appelle le manichéisme; de l'autre côté, on obtient également un système philosophique doublement important par la place qu'il tient dans le passé et par celle qu'il occupe encore dans beaucoup d'esprits éclairés : c'est le panthéisme.

Le dualisme nie donc la *création* prise dans le sens chrétien du mot. La *création*, pour lui, n'est pas une simple impossibilité, une contradiction logique sur laquelle l'esprit ne saurait passer sans se déshonorer; il conçoit cette impossibilité comme une conséquence d'une théorie beaucoup plus large. Il considère que l'être n'est rien en lui-même, sinon une contradiction constante; que si l'être n'existait pas, le néant n'existerait pas non plus, attendu que ce mot n'exprime qu'une idée relative, l'absence de l'être; d'où il suit qu'avant la *création*, puisque *création* il y a, le néant n'existait pas plus que l'être. Il ne peut pas être conçu en lui-même. Il n'a qu'une existence logique, dit la philosophie dualiste; eh bien, ôtez l'être, remontez avant votre prétendue *création*, vous ne trouverez même plus d'existence logique au néant. Ce raisonnement ne paraît pas pouvoir être entamé. D'ailleurs les dualistes poursuivent : l'être et le néant sont contemporains et sont condamnés à vivre et à mourir ensemble.

L'homme n'est qu'un insecte placé au seuil de l'existence; il n'en voit que le vestibule. En l'état des choses, il n'y a pas de substance réelle pour nos yeux humains : nous ne saurions dire ce qu'est un être en lui-même; nous le distinguons des autres; nous disons à son aspect : « Il diffère de l'être voisin. » Nous ne connaissons que des *êtres relatifs*. Dieu lui-même est pour nous dans cette condition : il n'a qu'une existence relative. Vous dites qu'il est spirituel; que signifie le terme spirituel? Il signifie non matériel. Eh bien, ôtez la matière, et vous n'aurez plus de terme pour le qualifier. La matière est donc pour nous coéternelle à Dieu, et la *création* est un fait contradictoire. Ceci est le résumé de ce que pensaient de la *création* les mages de Perse, Platon, Pythagore et Aristote.

Le panthéisme rejette la *création* pour d'autres motifs. Il dit : « Dieu et l'univers sont identiques. C'est un être à la fois multiple et un, éternel comme unité, éternellement changeant sous ses formes multiples. Chaque être en particulier est un mode de Dieu, dont les attributs se développent ainsi. » On voit tout de suite ce qui en résulte au point de vue de la *création*. Quand on considère Dieu par son côté éternel et un, son idée exclut celle de la *création*; quand on le considère par le côté du mouvement et de la multiplicité infinie qu'on remarque dans le sein de la substance divine, la *création* est un fait réel, mais ce fait a lieu tous les jours; il aura lieu dans l'avenir comme il a eu lieu dans le passé, et le sens du mot *création* se confond avec l'*histoire du mouvement dans l'univers*. Dans cette philosophie, les termes matière, esprit, vie, mort, pensée, organisme, animaux, végétaux, minéraux, ne signifient que des modes partiels de la substance divine et n'ont pas d'importance véritable. Il n'y a même pas jusqu'à l'étendue, considérée comme l'essence de la matière, qui ne soit un phénomène transitoire et secondaire. Newton pensait que Dieu avait pu donner la propriété de l'étendue à une portion circonscrite de l'espace. Il n'y avait, suivant lui, qu'à conférer à cette portion de l'espace la vertu de l'impenétrabilité, phénomène relativement peu considérable, car, ajoute l'évêque Berkeley, on ne connaît rien que par la sensation; l'univers n'existe pour nous que par ce que nous en disons nos impressions. L'impenétrabilité et l'étendue pourraient n'être, en dernière analyse, qu'une illusion de nos sens, une apparence, un songe permanent, pour tout dire en un mot. (*Entre-tiens d'Ilyas et de Philonias*). Ainsi raisonnait-il y a trois mille ans déjà, le bouddhisme, et avant lui les prêtres de Brahma. Tous les systèmes de philosophie et de religion portent l'empreinte de cette façon de concevoir l'univers. Dans les temps modernes, en l'absence momentanée de religion, un grand nombre de philosophes éminents ont restauré les vieux principes de la sagesse indienne. Au xvi^e siècle, il n'y a guère que Jordano Bruno qui soit panthéiste; au xvi^e, les panthéistes, à la tête desquels se trouvent Hobbes et Spinoza, forment déjà un parti; les encyclopédistes du xviii^e le continuent, et de nos jours, en pratique comme dans la spéculation, depuis Saint-Simon et l'école industrielle jusqu'à Hegel et jusqu'aux disciples de l'idéal, tous les livres penseurs professent cette négation du fait historique appelé *création* du monde. Il reste à examiner le fait en lui-même. D'abord, le fait biblique de la *création* n'est pas un acte instantané de Dieu comme la théologie scolastique se l'est imaginé. Dans la Genèse, Dieu emploie six jours à la *création*. Les anciens commentateurs, en l'absence d'explication, avaient pris ces six jours à la lettre. Depuis, la formation d'une science inconnue aux anciens, la géologie, a forcé d'admettre que l'œuvre dite des six jours devait s'étendre de six périodes, dont chacune comprendrait des milliers d'années. Cette théorie ne rend pas le phénomène métaphysique de la *création* moins inexplicable, mais elle a le mérite de fournir aux défenseurs des livres bibliques un argument précieux et qu'ils n'ont pas négligé. Les travaux de Cuvier le leur ont fourni, et Cuvier lui-même n'a pas demandé mieux que de leur rendre service. Sans qu'on y prenne garde, c'est là une concession indirecte, mais formelle au système panthéiste qui soutient que la *création* dure de toute éternité et continuera de se développer indéfiniment. Enfin, c'était provisoirement une planche de salut et on s'en est saisi. Cependant on n'a pas fait réflexion qu'en réalité on admettait ainsi l'éternité du monde et de la matière, sur laquelle Dieu n'exercerait plus qu'une action de simple architecte.

Ensuite, la théorie théologique de la *création* s'appuie sur ce que Dieu étant un être actif et même un *acte pur* (*actus purus*), définition de saint Thomas d'Aquin, ne peut s'empêcher d'agir et par conséquent de créer. On ajoute, en guise de scolie, que s'il ne continuait pas de créer le monde, celui-ci retomberait aussitôt dans le néant. A merveille; mais si Dieu est essentiellement un être actif, il a dû l'être toujours, puisqu'il est immuable et parfait. Cela revient encore à admettre l'éternité du monde et de la *création*.

Enfin, si Dieu est la cause efficiente de l'univers, celui-ci est à l'égard de Dieu dans les rapports ordinaires d'un effet à une cause, d'où il résulte que l'effet et la cause sont dans un rapport constant. Or, s'il en est ainsi, ils sont de même nature, deux substances diffé-

rentes ne pouvant avoir aucun point de contact. De quelque manière qu'on s'y prenne, on retombe donc forcément dans le panthéisme.

Ces trois faits ont été admis successivement par la théologie catholique. « Dieu, dit Fénelon (*Traité de l'existence et des attributs de Dieu*), est éternellement créant tout ce qui doit être créé et exister successivement... Il est éternellement créant ce qui est créé aujourd'hui, comme il est éternellement créant ce qui fut créé au premier jour de l'univers. » Ces dernières paroles concernent l'immuabilité de Dieu, que Fénelon essaye de concilier avec son activité. C'est un langage ampoulé et vide de sens, en usage parmi les docteurs qui se trouvent en présence d'une difficulté qu'ils ne peuvent résoudre, et qui suppléent à l'insuffisance de leurs preuves par la pompe et la solennité du discours.

Pour le second fait, que Dieu, en vertu de son activité essentielle, crée éternellement, dans l'impossibilité de concilier avec cette donnée le commencement présumé de l'univers, on s'applique à résoudre une autre difficulté, celle de concilier avec la nécessité de créer la nécessité de reconnaître en Dieu un attribut moral de premier ordre : la liberté. S'il crée nécessairement, il n'est donc pas libre. On se tire d'affaire en disant que, s'il fallait s'arrêter à un détail de ce genre, on trouverait tous les attributs divins contradictoires, et on passe outre. On déclare même avec naïveté que la liberté divine consiste à agir conformément à sa divine essence. C'est comme la liberté d'un forçat qui consiste à traîner un boulet attaché à sa jambe. Il n'y a pas moyen d'argumenter. Si le forçat n'avait plus son boulet, il ne répondrait plus à la définition qu'on fait de lui, et cette dernière raison est péremptoire.

Sur ce troisième fait, que l'univers est à Dieu comme un effet est à une cause, la théologie avoue que le néant n'ayant pu fournir des matériaux pour bâtir l'édifice qu'on appelle la nature, la nature vient de Dieu. Alors où a-t-il pris de quoi constituer la nature, puisque la théologie avoue que Dieu est tout l'être? Elle balbutie. Les Pères de l'Eglise n'étaient pas si prudents. Ils avouaient simplement que Dieu a pris le monde en lui-même et que, par conséquent, l'essence de la nature est avec l'essence divine dans un rapport d'identité. Il ne valait pas la peine, comme on voit, d'avoir recours à tant de faux-fuyants pour échapper au panthéisme, car cet aveu est un acte de foi tout à fait panthéiste. De fait, saint Paul était explicitement panthéiste quand il disait de Dieu : « *In eo vivimus, movemur et sumus*. » (En lui nous vivons, nous agissons et nous sommes.) Fénelon est de l'avis de saint Paul : « O mon Dieu, dit-il, vous êtes plus que présent ici : vous êtes au dedans de moi plus que moi-même. Je ne suis dans le lieu même où je suis que d'une manière finie; vous y êtes infiniment. » D'une manière ou d'une autre, l'idée de la *création*, chez la plupart de ceux qui l'ont analysée de près, se résout donc dans l'idée du mouvement considéré comme éternel, et peut être invoquée comme un des plus forts arguments dont s'autorise la doctrine du panthéisme.

A consulter, outre les cours de métaphysique, qui comportent tous une solution du problème de la *création* : 1^o Mosheim, *Dissertation de creatione ex nihilo*, au tome II de sa traduction du *Système intellectuel* de Cudworth (Leyde, 1773, in-40); 2^o Heydenreich, *Num ratio humana sua vi et sponte contingere possit notionem creationis ex nihilo* (Leipzig, 1790, in-40). V. aussi dans ce Dictionnaire l'article encyclopédique CAUSE PREMIÈRE.

Création de l'ordre dans l'humanité (DE LA) ou PRINCIPES D'ORGANISATION POLITIQUE, par P.-J. Proudhon. Cet ouvrage, publié en 1842, est divisé en six chapitres qui traitent : le premier, de la *religion*; le second, de la *philosophie*; le troisième, de la *métaphysique*; le quatrième, de l'économie politique; le cinquième, de l'histoire; le sixième et dernier, des *fonctions*. Ces six études sont précédées de définitions qui nous donnent tout d'abord l'esprit général du livre et qui appellent à ce titre l'attention du lecteur. Nous citerons les plus importantes : « J'appelle *ordre* toute disposition sérieuse ou symétrique. L'ordre suppose nécessairement division, distinction, différence. Les idées d'*intelligence* et de *cause finale* sont étrangères à la conception de l'ordre. En effet, l'ordre peut nous apparaître comme résultat non prévu de propriétés inhérentes aux diverses parties d'un tout : l'intelligence ne peut dans ce cas être assignée comme principe d'ordre. D'autre part, il peut exister dans le désordre une tendance ou fin secrète : la finalité ne saurait davantage être prise comme caractère essentiel de l'ordre. L'ordre dans ses manifestations diverses étant série, symétrique, rapport, est soumis à des conditions dans lesquelles il peut être décomposé et qui en sont comme le principe immédiat, la forme, la raison, le mètre. Ces conditions sont ce qu'on appelle des *lois*. Toute loi vraie est absolue et n'excepte rien; l'ignorance seule a imaginé le proverbe : *Point de règle sans exception*. L'ordre n'est point quelque chose de *réel*, mais seulement de *formel* : c'est l'idée inscrite dans la substance. L'ordre est tout ce que l'homme peut savoir de l'univers. Perceptibles seulement par les rapports que nous soutenons avec

eux, les êtres nous sont impenétrables dans leur substance. Les causes, insaisissables dans leur principe et leur origine, ne nous laissent entrevoir que la succession de leurs effets. Des trois faces de l'univers, relation, substance, cause, une seule, la relation, nous est intelligible; les deux autres sont, de notre part, l'objet d'une foi aveugle, fatale. L'ontologie, en tant que science des substances et des causes, est impossible. L'ordre, ou ce qu'il y a de purement *formel* dans la nature, étant la seule chose accessible à la raison, l'unique objet de la science, devient par cela même la seule *réalité* pour la raison. J'appelle *religion* l'expression instinctive, symbolique et sommaire par laquelle une société naissante manifeste son opinion sur l'ordre universel. Le principe de toute religion est le sentiment; son caractère essentiel, la spontanéité; ses preuves, des apparitions et des prodiges; sa méthode, la foi. J'entends par *philosophie* cette aspiration à connaître, ce mouvement de l'esprit vers la science qui succède à la spontanéité religieuse, et se pose comme antithèse de la foi : aspiration et mouvement qui ne sont encore ni science ni méthode, mais investigation de l'une et de l'autre. Le principe de la philosophie est l'idée de causalité. J'appelle *science* la compréhension claire, complète, certaine et raisonnée de l'ordre. Relativement à la religion et à la philosophie, la science est l'interprétation des symboles de la première, la solution des problèmes posés par la seconde. J'appellerai *métaphysique* la théorie universelle et suprême de l'ordre, théorie dont les méthodes propres aux diverses sciences sont autant d'applications spéciales. L'objet de la métaphysique est : 1^o de donner des méthodes aux branches d'études qui en manquent; 2^o de montrer le critérium absolu de la vérité; 3^o de fournir des conclusions sur la fin commune des sciences, c'est-à-dire sur l'énigme du monde et la destinée ultérieure du genre humain. J'entends par *progrès* la marche ascensionnelle de l'esprit vers la science par les trois époques consécutives de *religion*, *philosophie* et *métaphysique* ou méthode. »

Maintenant que nous connaissons les principes généraux, examinons les conséquences.

— *La religion*. Proudhon commence par montrer que la religion est impuissante à découvrir l'ordre, et qu'elle est hostile à la science et au progrès. Par la religion, l'esprit demeure absorbé dans la substance. La religion, essayant à sa manière de rendre raison des choses, s'exprimant par figures et allégories, et secondée en cela par la vive imagination des sociétés jeunes, produit, dès l'origine, de vastes épopées cosmogoniques et tout un monde de fantômes. Incapable d'observer et de définir, elle se réfugie dans le symbolisme. Or, qu'est-ce que le symbole? la matérialisation de l'idée. Que prouve-t-il? l'impuissance de généraliser et d'abstraire, l'oppression de l'esprit par le fait de la substance. Une erreur très-commune est de s'imaginer que les symboles, les mythes religieux cachent une philosophie profonde et de hautes formules métaphysiques, tandis qu'ils attestent l'impuissance même de la pensée et la nullité de la science. L'humanité, saisie dès le berceau par la religion, a grandi et s'est développée sous ses ailes; mais le progrès de son intelligence, le perfectionnement de ses mœurs et l'amélioration de son sort, l'homme ne le doit point à sa nourrice. Loin d'avoir en elle-même aucune force évolutive et créatrice, la religion n'a pu vivre qu'en s'appropriant la politique profane et les lois civiles. L'homme est destiné à vivre sans religion : une foule de symptômes démontrent que la société, par un travail intérieur, tend incessamment à se dépouiller de cette enveloppe désormais inutile. Depuis la Réforme, la religion n'a fait que déprimer et les motifs d'incroyance que s'aggraver. Le scepticisme de Voltaire est bien plus raisonnable et plus réfléchi que celui de Rabelais, mais moins profond que celui de Rousseau, et qu'est-ce que le doute de celui-ci à côté de la négation de Strauss, appuyée sur une exégèse effrayante d'érudition? Si ce progrès antichrétien entre dans les vues de la Providence, il faut avouer que la Providence a condamné le christianisme. Le chapitre se termine par un passage d'un sentiment éloquent où l'auteur rassemble, comme en souvenir et dans un adieu suprême, tous les services et les bienfaits de la religion dans le passé.

— *La philosophie*. Si la contemplation passive de la substance caractérise la religion, la recherche curieuse des causes est le caractère de la philosophie. La philosophie est le principe des transformations religieuses. « Car, dit notre auteur, la religion est essentiellement immuable; les progrès qu'on lui attribue sont dus à l'influence secrète de la philosophie qui, s'emparant du dogme, le modifie selon ses vues et façonne la religion à son image. » Proudhon rattache au principe de causalité la partie essentielle de la philosophie, celle sans laquelle les autres n'existent pas, la *logique* ou *sylogistique*. « Le syllogisme, dit-il, de quelque manière qu'on le construisse, se réduit invariablement à une seule opération : extraire d'une proposition générale (que l'on considère comme *mère*, *puissance*, *cause* ou *contenant*) une proposition particulière (que l'on regarde comme *filie*, *produit* ou *contenu*). Cette extraction se fait à l'aide d'une propo-

sition intermédiaire qui figure le rapport de la cause à l'effet. Le vice radical de tout syllogisme est que la majeure est une hypothèse qui, loin de donner la certitude à la conséquence, la reçoit d'elle au contraire. Le syllogisme n'est en lui-même qu'un cercle vicieux ou une pétition de principe. Avec la méthode syllogistique, la raison est comme un labyrinthe où les routes se croisent et se confondent sans commencement ni fin; où le général devant sa certitude au particulier, et le particulier n'étant intelligible que par le général, tout devient à la fois principe et conséquence; où l'esprit enfin n'ayant aucun point d'attache ne sait ni d'où il vient ni où il va, ne peut connaître et répugne à douter. De ses prétendues généralités, de ses aphorismes hypothétiques et de ses abstractions causatives, la philosophie n'a déduit le plus souvent que des propositions fausses, que l'expérience a dû rectifier tous les jours, détruisant par un travail contradictoire ce que la théorie syllogistique avait édifié. La destinée de la philosophie est de porter le flot de l'esprit humain jusqu'aux rives si longtemps désirées de la certitude et de la méthode: une fois l'initiation accomplie, l'initiatrice doit mourir. Comment la philosophie meurt-elle? Elle meurt par la création des sciences spéciales et positives qui envahissent et resserrent de plus en plus son domaine, c'est-à-dire par la découverte progressive de l'ordre et de ses conditions; elle meurt par la transformation du syllogisme, qui, de formule générale et déductive qu'il était, devient, à l'insu même de ceux qui l'emploient, formule d'équation et de généralisation. A mesure que la philosophie se retire, la certitude se forme. Le scepticisme, ce fils aîné de la philosophie, semble la suivre dans sa déroute; déjà il est évincé d'une foule de positions, et, chose à noter, les seules où il règne encore sont précisément les mêmes que la philosophie occupe et que la vraie méthode n'a point éclaircies de son flambeau.

— *La métaphysique.* Nous avons vu que Proudhon appelle *métaphysique* la théorie universelle de l'ordre, la logique commune, la méthode commune de toutes les sciences. Il remarque que le caractère commun de toutes les sciences constituées et en progrès, c'est d'avoir un objet *série*, c'est-à-dire différencié, partagé en sections et sous-sections, groupes et sous-groupes, genres et espèces; gradué, échelonné, articulé, tissu, symétrisé, coordonné. La série est un fait commun à l'arithmétique, à la géométrie, à l'astronomie, à la physique, à la chimie, à la zoologie, à la botanique et à la philologie. C'est le signe auquel on reconnaît qu'une science se constitue, c'est-à-dire se sépare du domaine religieux et philosophique. La religion, expression du sentiment et de la sensibilité, ne sortant jamais de l'éternel, de l'infini, de la toute-puissance, de la toute-science, de la vie universelle et de l'amour, la religion est *antisérielle*. La philosophie, raisonnant sur tout, mais ne s'attachant spécialement à rien, n'analysant pas, cherchant la vérité et le possible dans les causes; agitant les idées générales, mais indéterminées, de substance, de cause, de mouvement, de phénomène, de nécessité, de contingence, etc., afin d'en extraire des systèmes d'ontologie et de cosmogonie; la philosophie aussi est *antisérielle*. Pourquoi la théodicée, la morale, la jurisprudence, l'économie politique, sont-elles encore matière de religion ou de philosophie? C'est qu'elles ne sont sérieuses ni dans leur objet, ni dans leur méthode. Proudhon oppose, avec une rare sagacité, l'idée de *série* à celle de *continuité*, et le criticisme moderne, qui ne voit dans la nature que discontinuité, peut revendiquer le passage suivant: « Lorsque Leibnitz a dit que la nature ne fait rien brusquement, ne procède point par sauts, mais agit d'une manière suivie et progressive, et qu'il a appelé cette loi loi de continuité, il faut entendre qu'il a voulu parler d'un progrès *série*, d'une série aussi serrée, aussi fréquente qu'on voudra, mais non d'un progrès continu. Les idées de continuité et de progression semblent même s'exclure: qui dit *progrès* dit nécessairement succession, transport, croissance, passage, addition, multiplication, différence, *série* enfin; en sorte que l'expression *mouvement continu* n'est autre chose qu'une métaphore. La nature, en combinant les éléments et composant les atomes, commence par les séries les plus simples et s'élève par degrés aux plus complexes; mais, si petits et si serrés que soient ces degrés, un abîme les sépare; il n'y a pas continuité... Notre vie elle-même est soumise à la série; et la continuité de la conscience, la permanence du sens intime, l'infatigable veille du moi, ne sont aussi que des illusions. Nous croyons vivre d'une vie indéfectible et non interrompue, et chaque instant de notre existence ne tient à celui qui le précède que comme les vibrations de la lyre tiennent les unes aux autres. »

La loi sérieuse constatée dans les sciences, il s'agit de l'analyser. La série a pour élément l'unité; elle est l'antithèse de l'unité; elle se forme de la répétition, des positions et combinaisons diverses de l'unité. Ce qui donne la forme à la série est le rapport soit d'identité, soit d'égalité ou de différence, soit de puissance, de progression, de composition, etc., de ses unités. Le rapport des unités entre elles est la raison de la série. Pour que la série existe, il faut que cette raison soit une et

invariable. Quand on compare plusieurs sortes de séries, on voit surgir entre elles des différences qu'il importe de remarquer. On distingue ainsi la série *naturelle*, la série *artificielle*, les séries *similiformes* ou analogues et la série *logique*. La série est naturelle lorsqu'elle est propre et spéciale à l'objet, qu'elle résulte de sa nature et de ses propriétés; elle est artificielle lorsqu'elle est transportée de l'objet qui lui est propre à un autre qui lui est étranger. Les séries *similiformes* sont des séries qui présentent des ressemblances purement extérieures et fortuites, malgré la différence de leurs unités élémentaires et de leur raison. La série logique est un genre de connexion créé par l'esprit antérieurement à la science, et qui sert à exprimer, d'une manière abrégée, tantôt les natures et qualités des choses, tantôt les points de vue de l'esprit. Bien raisonner, c'est *série* exactement: toutes les variétés de sophismes, paralogismes, illusions et hallucinations dans lesquelles peut tomber l'esprit en raisonnant, se ramènent à la confusion des séries. Proudhon fait ici justice du rôle que joue l'analogie dans la logique du fouriérisme. « L'analogie, dit-il, est une forme d'argumentation que l'on rencontre partout, en morale, en politique, et généralement dans toutes les sciences non encore sérieuses, et qui réussit d'autant mieux avec les esprits superficiels qu'elle exige peu de travail, et qu'en tranchant une question elle semble la résoudre. »

Nous ne suivrons pas l'auteur dans les applications qu'il fait de la théorie sérieuse. Nous noterons seulement que la diversité et l'indépendance essentielles des séries lui font repousser l'idée d'une science universelle et unique; qu'au lieu d'expliquer la formation des idées d'espèce, de genre, de collection, par l'activité créatrice de l'entendement, il y voit, absolument comme dans les idées simples et individuelles, des perceptions directes de séries, ce qui, effaçant toute différence entre le genre et l'individu, mène droit au réalisme; enfin qu'il prétend résoudre le problème de la certitude par la distinction des séries naturelles ou réelles et des séries artificielles ou idéelles.

— *L'économie politique.* Quel est l'objet de l'économie politique? Quel est son champ d'observation? Quelle est sa méthode? Quelle est sa circonscription? Qu'est-ce que le travail? Comment l'idée du travail se transforme-t-elle, soit qu'on le considère dans ses effets, soit qu'on le considère dans sa division? Telles sont les questions que Proudhon aborde dans le quatrième chapitre de la *Création de l'ordre*. Comme tous les économistes, il définit l'économie politique la science de la production et de la distribution des richesses. Il montre ensuite que le travail est la source unique de la richesse; que tout ce qui est travail est matière d'économie politique; que, par conséquent, l'économie politique embrasse dans sa sphère le gouvernement aussi bien que le commerce et l'industrie; que la méthode de l'économie politique est la dialectique sérieuse; que le travail, aux yeux du métaphysicien, est la substitution ou la superposition dans les corps des séries artificielles aux séries naturelles; que la loi fondamentale du travail est la *division*; que la division du travail a son principe dans l'unité du moi ou de la force intelligente et productrice, dont l'attention ne peut se diriger en même temps sur plusieurs choses; qu'elle engendre l'échange au lieu d'en être, comme on a dit, la conséquence; qu'elle accroît d'une manière prodigieuse la puissance productive; que cet accroissement de puissance productive, uniquement dû au concours des forces individuelles, nous conduit à une nouvelle loi, à la loi de la *force collective*; que cette loi féconde de la force collective a pour corollaires la solidarité des travailleurs et l'égalité des conditions et des salaires.

Dans ce chapitre de l'économie politique, nous rencontrons un passage sur la monnaie qui contredit avec force les opinions que l'auteur devait plus tard exprimer et soutenir sur le même sujet, et qui devait constituer le fond de son système d'organisation, sa *solution* du problème social. « Quel que soit le mode d'organisation de la propriété, il est impossible, à moins d'opprimer les volontés, de forcer les goûts, de violer le secret de la vie privée, de se passer d'un instrument d'échange portant avec soi sa garantie, en un mot, de monnaie. Pour accorder les principes de l'égalité avec ceux d'une libre consommation des salaires, pour que la répartition des produits s'effectue d'une manière commode et expéditive, équitable et sûre, autrement que par des assignats toujours suspects, d'interminables comptes courants, des effets de banque trop faciles à multiplier pour qu'on n'en redoute pas la dépréciation, et qui d'ailleurs nécessitent la franchise permanente de capitaux énormes; des billets au porteur, incommodes pour les menues dépenses si le chiffre en est élevé, qui s'en vont en fumée si le chiffre en est faible, sujets aux mille inconvénients de la contrefaçon, d'une prompte altération et d'une perpétuelle incertitude; pour assurer, dis-je, la bonne foi du commerce et faire l'appoint de tous les échanges, je ne connais, je ne comprends de moyen que la monnaie. Sans la monnaie, sans cet étalon de la valeur, l'appréciation des produits voltige à tous vents, le papier de banque ne signifie rien, la lettre de change est impossible, les

comptes ne sont jamais apurés, le travailleur ne se croit jamais payé, le marchand jamais soldé, le consommateur jamais satisfait: sans la monnaie, la société n'est pour l'homme que charnu et râtelier, l'égalité devient un joug et la liberté un leurre. »

— *L'histoire.* L'auteur commence par nier l'unité de série historique et par refuser le titre de science à l'histoire. « L'histoire, dit-il, de même que la philosophie, n'est point une science: elle n'a ni spécialité, ni unité d'objet, ni méthode ou série propre. L'histoire est la succession des états divers par lesquels l'intelligence et la société passent avant d'atteindre, la première à la science pure, la seconde à la réalisation de ses lois. C'est un panorama de créations en train de se produire, qui s'agitent péle-mêle, se pénètrent d'une influence réciproque, et présentent à l'œil une suite de tableaux plus ou moins réguliers, jusqu'à ce qu'enfin chaque idée ayant pris sa place, chaque élément social étant élaboré et classé, le drame révolutionnaire touche à sa fin, l'histoire ne soit plus que l'enregistrement des observations scientifiques, des formes de l'art et des progrès de l'industrie. » Il ajoute que l'histoire étant le tableau général du développement de toutes les sciences, et les spécialités scientifiques ne se résolvant pas les unes dans les autres, il est vain de prétendre découvrir les lois du développement historique, et deviner, pour ainsi dire, la formule suprême de la Providence. « Il n'y a pas de lois historiques universelles parce qu'il n'y a pas de science universelle. Ceux-là donc perdent leur temps et poursuivent une ombre vaine qui, semblables aux philosophes, se jettent hors de toute spécialité connue et s'attachent à des généralités fantastiques, groupent les faits sans discernement et sans méthode, et s'imaginent, à force de séries logiques et d'analogies, acquiescer le don de prédire. »

Étudiant ensuite l'histoire au point de vue de l'économie politique, au point de vue du travail, Proudhon nous montre les efforts successifs de la société pour créer l'ordre. La première forme sociale est la *tribu*, c'est-à-dire une agglomération indifférenciée, identique, sans série. A peine si l'importance de quelques chefs laisse entrevoir les premiers linéaments de l'être collectif, une royauté, un sénat. Peu à peu la tribu, arrêtée par son propre nombre, s'attache au sol par la culture, et l'on y voit apparaître, par l'effet de la division du travail, un certain nombre de fonctions: celle du roi, celle du prêtre, celle du guerrier, celle du laboureur ou berger, celle de l'artisan, celle du marchand. A peine séparées, ces fonctions primigènes deviennent l'appanage de certaines familles: de là les *castes*. Au premier degré de l'évolution sociale, les spécialités scientifiques et industrielles sont enveloppées dans la caste, les fonctions publiques sont indivises dans le roi; elles ne s'en dégageront que peu à peu, celles-ci par la division des pouvoirs, celles-là par l'organisation économique. Deux fonctions dont le rôle a été prédominant dans les sociétés primitives sont destinées à disparaître complètement: la fonction sacerdotale et la fonction militaire. « De même que la religion et la guerre ne sont rien pour la science et la raison, de même le sacerdoce et l'armée n'ont point de place dans la série politique. La société, à sa naissance, porte avec elle certaines institutions anormales et pourtant nécessaires, que je comparerais volontiers à ces organes lactifères qui paraissent à la racine des plantes au temps de la germination, et qui se dessèchent et meurent aussitôt que le végétal a pris un certain accroissement. Le rôle du soldat et du prêtre touche à sa fin: avant de remercier le ciel de ce progrès, hâtons-nous de le mériter. »

— *Les fonctions.* Dans ce dernier chapitre, Proudhon pose les principes de l'organisation politique. Il critique la délimitation classique des pouvoirs en *pouvoir constituant*, *pouvoir législatif* et *pouvoir exécutif*. Il montre que cette délimitation est purement nominale et n'a rien de réel. Qu'est-ce que le *pouvoir constituant* par opposition au *pouvoir législatif*? Sous l'empire des idées du XVIII^e siècle, l'homme était censé ne faire partie de la société que par suite d'un consentement exprimé ou tacite: la loi politique était une convention libre dont le peuple était maître de modifier et de refaire les dispositions. En dehors de cette convention et de ce pacte, il y avait la *loi naturelle*, base des lois civiles: loi qui, puisée dans la conscience, disait-on, puis développée par le législateur, réglait les rapports privés des citoyens. Le peuple souverain devait intervenir dans la confection des lois civiles comme dans celle des lois politiques; mais tandis qu'il s'exprimait sur les premières par l'organe de ses mandataires, il se prononçait directement sur les secondes, qui toujours devaient être soumises à son acceptation. Mais d'après la science nouvelle, l'homme, qu'il le veuille ou non, fait partie intégrante de la société qui, antérieurement à toute convention, existe par le fait de la division du travail et par l'unité de l'action collective; les lois concernant la production, la répartition, l'administration, la transmission, l'enseignement, etc., résultent objectivement des rapports qu'engendre ce double fait et sont indépendantes de la volonté de l'homme. D'où il suit que lois industrielles, lois civiles et lois politiques étant absolument les mêmes, l'autorité constituante

ne fait qu'un avec l'autorité législative. La distinction de pouvoir législatif et de pouvoir exécutif n'est pas mieux fondée. La loi est l'expression, formulée par la représentation nationale, des rapports qui naissent entre les hommes du travail et de l'échange. La société est l'organisme fondé sur la connaissance réfléchie de ces lois. Cela posé, comment concevoir dans le peuple une catégorie légiférante à côté d'une catégorie exécutante? N'est-ce point séparer dans le travailleur collectif l'action de la pensée, par conséquent violer une des lois essentielles du travail?

A cette série artificielle, *pouvoir constituant*, *pouvoir législatif*, *pouvoir exécutif*, il s'agit de substituer une série naturelle. Quelle est cette série naturelle qui nous offre le plan de la véritable organisation politique? Proudhon la compose de quatre pouvoirs, *pouvoir consulaire*, *pouvoir exécutif*, *pouvoir arbitral*, *pouvoir enseignant*. Symbolisé dans le roi, le premier et le plus anciennement constitué, le *pouvoir consulaire* a pour mission de primer l'action sociale, de centraliser les forces, de surveiller l'économie des fonctions, de stimuler partout le travail et de préparer les voies au progrès. Il ne s'immisce pas dans l'administration, l'enseignement, la justice; sa tâche est de poursuivre les infractions dans les mille organes du souverain. Inconnu dans sa forme pure des anciens et de la plupart des modernes, il existe en France presque tout formé: c'est le ministère public. Le *pouvoir consulaire* est *monocephale*, c'est-à-dire se résume en un chef unique: il est contraire à toutes les notions que la force d'impulsion, le principe de mouvement et de vie, la pensée directrice et centralisante porte d'un être multiple, collectif et *série*; du moins telle est l'opinion invincible et spontanée du genre humain. Le *pouvoir exécutif* ou *administratif* embrasse le domaine public, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les finances, les relations extérieures: en un mot, la production proprement dite. Les ministres, élus par la chambre des députés, sont les agents supérieurs du pouvoir exécutif, pouvoir qui ne se résume pas, comme le pouvoir consulaire, en un chef unique, mais qui, se divisant dès l'abord en plusieurs catégories égales, compte autant de représentants que de hautes spécialités. Les ministres sont indépendants, non-seulement les uns des autres, mais encore du roi ou procureur général: celui-ci ne les nomme pas, ne leur commande rien; il examine leurs actes, et en requiert l'annulation ou la sanction près du pouvoir arbitral. Tels sont, d'après la nouvelle théorie, les rapports du pouvoir consulaire ou ministère public avec les ministres. Le *pouvoir arbitral*, chargé d'appliquer la loi et le droit ou plutôt la science, comprend toutes les sortes de juridictions, civile, administrative et commerciale, contentieuse et volontaire, gracieuse et criminelle. Il se résume en une cour suprême dont les membres, tous nommés par la chambre des députés sur la présentation du procureur général, choisissent entre eux leurs président, vice-présidents et secrétaires. Le *pouvoir enseignant* comprend dans ses attributions l'éducation de la jeunesse et l'instruction et d'amélioration des villes et des campagnes, les monuments publics, les fêtes. Il se compose de toutes les écoles d'arts, de sciences et de métiers, à tous les degrés, centralisées dans l'Institut. L'Institut se recrute par lui-même et se gouverne en république. Le *pouvoir consulaire* n'a d'action sur lui que relativement à la tenue des écoles, dont les inspecteurs relèvent tous de l'autorité centrale et sont nommés par son chef. Quel sera le rôle de la femme dans cet ordre social nouveau? « La femme, répond Proudhon, jusqu'à ce qu'elle soit épouse, est *apprentie*, tout au plus *sous-maître*; à l'atelier, comme dans la famille, elle reste mineure et ne fait point partie de la cité. La femme n'est point, comme l'on dit vulgairement, la *moitié* ni l'égal de l'homme, mais le *complément* vivant et sympathique qui achève de faire de lui une personne: là est le principe de la famille et la loi de la monogamie. »

Nous ferons remarquer, en terminant cette analyse, l'immense portée que donne Proudhon à l'économie politique dans son livre de la *Création de l'ordre* et en général dans tous ses ouvrages. Il n'entend pas la renfermer dans le cercle restreint de la production, de la circulation, des valeurs, du crédit, de la rente, de l'impôt; il y fait rentrer la politique, la morale, l'histoire, la jurisprudence; il en fait presque la science universelle. « L'économie politique, dit-il, embrasse l'organisation de l'atelier et du gouvernement, la législation, l'instruction publique, la constitution de la famille, la gerance du globe; elle est la clé de l'histoire, la théorie de l'ordre, le dernier Verbe du Créateur. Par ses aspects divers, elle touche à la psychologie, à l'histoire naturelle, à la médecine et à l'art; plus qu'aucune autre science enfin, elle contribuera à la solution de ces vastes problèmes: Qu'est-ce que l'homme? D'où vient-il? Où va-t-il? Qu'est-ce que le mal? Qu'est-ce que Dieu? »

Création du monde (LA), mystère gallois. Ce sujet, qui a été si souvent mis à contribution dans nos anciens mystères du moyen âge, a également servi de scénario à un échantillon très-curieux de la littérature galloise. Il est, avec le *Mabinogion*, la seule pièce que

nous possédions écrite en gallois. Cependant nous savons positivement que les représentations scéniques étaient très-anciennement goûtées par les Gallois; ces représentations portaient le nom d'*anterludes*, probablement dérivé de l'anglais *interlude*, emprunté lui-même au latin. Le texte original de la *Création du monde* en gallois existe à la bibliothèque Bodléienne; le British Museum de Londres en possède une copie de la main du célèbre archéologue Edward Lliw. Le titre de l'ouvrage est celui-ci : *The creation of the World, being a Cornish Play or opera, written by Mr. Wm. Indan, and for the better understanding of that language, translated verbatim by Mr. John Heigoin of Monshole, of the Lower House, etc.* (1691). Cette pièce débute par ces paroles placées dans la bouche de Dieu le Père : « Je suis l'alpha et l'oméga, sans commencement ni fin. » Elle présente toutes les libertés d'allures et toutes les naïvetés d'interprétation des mystères français et des *miracle plays* anglais. C'est tout simplement le récit de la Bible accommodé aux exigences de la scène du temps, et la pièce, qui se termine à la mort de Noé, n'embrasse pas un espace moindre de dix-sept cents ans. Au point de vue linguistique, ce morceau a une grande importance.

Création du monde, et la première faute de l'homme (LA), en espagnol *Creacion del mundo, y primera culpa del hombre*, comédie en trois actes et en vers, de Lope de Vega. Cette œuvre appartient au genre religieux. Elle n'avait d'autre but que d'édifier la piété des fidèles et de leur montrer, par la chute du premier homme, les suites de la désobéissance aux volontés divines. Le sujet en est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en donner une analyse. Les comédies de Lope de Vega qui sont empruntées à des sujets bibliques ou religieux sont loin de valoir ses comédies de cape et d'épée, où les intrigues se nouent et se dénouent avec une si prodigieuse habileté. La *Création du monde* a été imprimée pour la première fois à Madrid en 1640. Voici à quelle circonstance elle dut sa naissance : En 1598, l'Eglise, alors toute-puissante, se scandalisa des licences que se permettaient les auteurs dramatiques dans leurs comédies, et obtint du roi Philippe II un décret qui interdisait la représentation de pièces dont le sujet serait emprunté à des récits mondains. Pendant deux années, Lope de Vega ne mit plus à la scène que des vies de saints, des allégories religieuses, des sujets empruntés à la Bible. C'est à ce motif qu'il faut attribuer la *Création du monde* de Lope de Vega.

Cette pièce n'a pas été réimprimée dans les *Comedias escogidas* de l'auteur, publiées à Madrid chez Rivadeneira, en 1853-1860, 4 vol. in-4°. Elle n'a jamais été traduite en français.

Création (REPRÉSENTATIONS DIVERSES DE LA). Les diverses scènes de la création ont été retracées par les artistes du moyen âge et de la Renaissance dans une foule de miniatures, de bas-reliefs, de vitraux, de peintures à fresque, de tableaux portatifs, d'estampes, etc. Il nous suffira de citer quelques-unes de ces représentations.

La *Création du monde* a été peinte à fresque par Cimabue dans l'église supérieure de Saint-François, à Assise; par Buffalmacco, au Campo santo de Pise; par un artiste inconnu, dans la cathédrale d'Orvieto; par le Pordenone, dans l'église Santa-Maria-di-Campagna, à Plaisance; par Pierre de Cornelius, dans l'église Saint-Louis, à Munich. Dans la peinture de Buffalmacco, l'Eternel est représenté haut de cinq coudées et soutenant dans sa main puissante la grande machine des cieux et des éléments. La fresque du Pordenone a été gravée par Oliviero Gatti (1615). Celle de Cornelius, qui orne un plafond, au-dessus du maître-autel, représente Dieu le Père au centre du zodiaque, entouré de chérubins et de chœurs d'anges figurant les Trônes, les Vertus, les Sciences, les Puissances et les Dominations; à droite et à gauche, sont les anges militants conduits par l'archange Michel et les anges gardiens conduits par l'archange Gabriel. Le dessin seul de cette composition est de Cornelius; l'exécution est des élèves de ce maître. Parmi les autres œuvres d'art représentant la *Création du monde*, nous citerons : les mosaïques de la chapelle royale de Palerme, de l'église de Montréal (Sicile); diverses peintures du moyen âge publiées par Agincourt (*Histoire de l'art*, peintures, pl. 18, 41, 90, 201); un tableau de Paul Veronèse, au musée des Offices; un bas-relief de la cathédrale de Rouen; un bas-relief moderne, par Gaspardo Vismara, au grand portail de la cathédrale de Milan; les bas-reliefs d'un pot et d'un plat en émail, du xiv^e siècle, au musée de Cluny (nos 1367 et 1358 du catalogue de 1855); les grisailles peintes sur une coupe du même musée (no 1017), par Jehan Courteys, émailleur limousin du xiv^e siècle; une estampe de F. Chauveau; une gravure de Ben. Audran l'aîné, dans la *Bible* de Sacy; six gravures de Nicolas de Bruyn, d'après Martin de Vos; cinq médaillons gravés sur une même feuille par Crispin de Passe, etc. Un tableau anonyme de l'école florentine, que possède le musée de Madrid (no 25), représente la *Séparation de la lumière et des ténèbres* et la *Création du soleil et de la lune*. Un tableau

de la même école et de la même collection nous montre la *Création des animaux*. Ce dernier sujet nous est encore offert par un tableau de F. Francken le Vieux, qui est au musée de Dresde (no 765), et par une gravure sur bois publiée en Italie, en 1467, et que quelques auteurs attribuent à un artiste allemand nommé Hans Ulric Han. Un vitrail du xiv^e siècle, à la cathédrale de Châlons-sur-Marne, représente, en trois compartiments, la *Création du ciel et de la terre*, la *Création d'Adam* et la *Création d'Eve*. Deux bas-reliefs de Lorenzo Ghiberti, au baptistère de Florence, ont pour sujets la *Création de l'homme* et la *Création de la femme*; ils ont été gravés dans la *Storia della scultura*, de Cicognara (I, pl. vii, no 14; II, pl. xxi). Les mêmes scènes sont retracées dans un tableau de Jérôme Bosch, qui est au musée de Madrid (no 460). La *Création d'Adam* a été représentée par le Pordenone, dans une fresque de l'église Santa-Maria-di-Campagna, à Plaisance, dont O. Gatti a donné une gravure; par Jacopo Chimenti di Empoli, dans un tableau que possède le musée des Offices; par Polidoro Caldara, dans une composition qui nous a été conservée dans une estampe de Cherubino Alberti; par un émailleur limousin du xiii^e siècle dans un médaillon d'applique en cuivre repoussé, doré et découpé à jour, avec incrustation d'émail, qui est au musée de Cluny (no 977); etc.

La *Création d'Eve*, cette scène si prodigieuse entre toutes les merveilles de la Genèse, a excité la verve de beaucoup d'artistes. Nous décrivons plus bas les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de Raphaël. Citons encore : un tableau de Jules Romain, au musée de Saint-Petersbourg; un tableau d'Andrea del Mierza, d'après Bandinelli, au palais Pitti (Florence); le volet d'un triptyque de Jérôme Bosch, au musée de Berlin; un tableau de l'Albane, au musée de Dresde (provenant de la galerie du prince de Carignan); un tableau de Procaccini, gravé par A.-F. Henner (1782); un tableau anonyme de l'ancienne école allemande, au musée de Bruxelles (no 91); un tableau de F. Francken le Vieux et de Breughel de Velours, au musée de Dresde (no 764); un tableau anonyme de l'école florentine, au musée de Madrid (no 31); un tableau de Snyders (avec un grand nombre d'animaux au premier plan), au musée du Belvédère; un tableau de F. Furini, au palais Pitti; des estampes de Lucas de Leyde, Aldegrever, Etienne de Laune, etc.; un tableau de M. Emile Bin, exposé au Salon de 1868. On a reproché à ce dernier artiste de s'être beaucoup trop souvenu de Michel-Ange, en peignant sa *Naissance d'Eve* (c'est le titre qu'il a donné à son tableau). Les deux compositions présentent de notables différences pourtant, a dit M. Chaudelin (la *Presse*) : dans la fresque d'Eve joint les mains et s'incline avec une grâce admirable devant l'Eternel, qui la bénit; dans le tableau de M. Bin, elle surgit, étonnée et ravie, sous la main du Créateur, qui la touche au front et semble l'évoquer du néant. A la chapelle Sixtine, la mère du genre humain a les formes délicates; le terrible Michel-Ange s'est fait aussi doux, aussi gracieux que Raphaël pour modeler ce corps charmant, vierge de toute souillure. M. Bin a voulu peindre aussi une Eve rayonnante de jeunesse et de pureté; mais il n'a pas su se préserver de l'exagération : il a pris la maigreur pour la jeunesse, la gracilité pour la grâce. Ajoutons que le tableau de M. Bin a le ton désagréable d'une fresque passée.

Création (LA), fresques de Michel-Ange, à la chapelle Sixtine. Michel-Ange a consacré au grand poème de la création cinq des neuf fresques dont il a orné le plafond de la chapelle Sixtine. L'une de ces fresques représente *Dieu séparant la lumière des ténèbres* : on ne voit guère du Père Eternel que la tête et les mains; mais cette vaste tête et ces fortes mains donnent une idée du Dieu créateur, en montrant, suivant le mot de M. Valéry, qu'il est tout intelligence et puissance : « Michel-Ange n'a jamais compris le Christ, dit M. de Toulgoët, mais il lui appartenait de rendre le Père Eternel avec toute la majesté, toute la force que l'imagination peut lui prêter. »

Le second tableau comprend deux sujets : *Dieu créant le soleil et la lune* et *Dieu enseignant la terre*. Dans le premier de ces sujets, le Créateur traverse l'immensité et, les bras étendus, pose dans le ciel les deux astres qui doivent éclairer le monde; sa tête sublime respire la puissance infinie, ses sourcils froncés indiquent l'intensité de sa volonté, sa longue barbe est soulevée par le mouvement rapide de sa course. Dans la seconde scène, il est vu de dos et se penche vers la terre, qui se couvre de verdure.

La troisième fresque nous montre le *Créateur contemplant son œuvre*. « Et Dieu vit que cela était bon. » Il est vêtu d'un manteau rouge et est porté par les anges. Quelques iconographes veulent que cette peinture représente *Dieu planant sur les eaux*, d'autres *Dieu créant les poissons et les oiseaux*. La vérité est qu'on ne distingue guère dans cette composition que la face majestueuse de l'Eternel, ses bras créateurs, et les anges qui le portent.

La quatrième fresque, une des plus belles, a pour sujet la *Création de l'homme*. Sur un

coin de la terre verdoyante qui occupé la gauche de la composition, l'homme, entièrement nu, est couché, le coude droit appuyé sur le sol, la jambe gauche repliée et l'autre allongée; Dieu apparaît, soutenu dans l'espace par douze anges, et touche du doigt la main d'Adam tendue vers lui; le contact divin anime la créature. « Ce morceau, dit Constantin, est à mes yeux le point le plus sublime où l'art moderne se soit élevé. Je crois qu'il n'y a rien à lui comparer... Quelle rapidité, quelle puissance dans le geste du Créateur! Il passe et, sans daigner s'arrêter, il crée l'homme. D'un autre côté, quelle impression profonde dans cet être qui éprouve les premières sensations de l'existence! Ce morceau réunit tout : le sublime de la pensée et le sublime de l'exécution. »

La cinquième fresque, plus admirable encore, de l'avis de beaucoup de connaisseurs, représente la *Création d'Eve*. Adam, couché à terre, dort profondément, la tête et les épaules appuyées contre un tronc d'arbre. Près de lui, Eve, adorable de forme et de grâce pudique, s'incline, les mains jointes, vers l'Eternel qui, debout et enveloppé d'un vaste manteau, lève la main et bénit sa créature. Cette composition se distingue par une simplicité imposante. La figure d'Adam a une attitude pleine d'abandon; celle d'Eve est à elle seule un chef-d'œuvre. « Ce ne sont point, dit Taillasson, les grâces d'une race dégénérée, ce sont celles de l'épouse du premier des hommes, celles de ce modèle parfait de la force et de la beauté de son sexe, qui n'a souffert encore aucune altération, et qui est pur comme la main du Dieu qui l'a créé. Son premier devoir est de rendre hommage à la divinité. Quant à la figure du Père éternel, rien n'est plus sublime et plus noble, et il était impossible de donner une plus haute idée de la toute-puissance du Créateur. » Cette fresque a été gravée plusieurs fois, notamment par Giulio Bonasone, par Antonio Capellan et au trait par Réveil. La *Création d'Adam* a été gravée au burin par Domenico Cunego et au trait par Réveil.

Création (LA), fresques de Raphaël, dans les Loges du Vatican. Comme Michel-Ange, Raphaël a retracé la *création* dans cinq fresques. La première représente *Dieu débrouillant le chaos*. « Cette peinture, dit M. de Toulgoët (*Musées de Rome*), est empreinte d'un cachet de force et de grandeur saisissantes : la figure du Père éternel, sous la forme d'un vieillard éternellement jeune, d'une beauté puissante et sublime, plane dans les espaces incréés; une draperie pourpre flotte en plis majestueux autour de son corps, et l'on se sent frémir de respect en présence de cet Esprit mouvant de Dieu qui, suivant les croyances des Hébreux, marchait à l'origine des choses sur l'océan profond de la nuit. » Cette composition a été gravée par Sisto Badalocchio.

Dans la deuxième fresque, représentant la *Création de la terre*, on voit l'Eternel refoulant les eaux de la main gauche, et, de la droite, répandant sur la terre les trésors de la végétation. La pose élégante de la figure s'harmonise très-heureusement avec la courbe du globe terrestre.

La *Création du soleil et de la lune* forme le sujet de la troisième fresque. Le Père éternel plane au-dessus du globe de la terre, les bras étendus, et place les deux astres dans le firmament. Cette peinture est d'une exécution très-belle, et, bien qu'elle soit fort endommagée, quelques critiques ont cru y reconnaître la main de Raphaël lui-même. Toutefois, Teja l'attribue formellement à Jules Romain, qui y aurait travaillé sur un dessin de Raphaël. C'est aussi l'opinion de Passavant. Cette composition a été gravée par Sisto Badalocchio.

La quatrième fresque représente la *Création des animaux*. Dieu, marchant sur la terre, en fait surgir des animaux de toute espèce. Un lion se tient à ses côtés. Ce tableau trahit la main de Jules Romain; on pense aussi que Jean d'Udine, qui faisait si bien les animaux, peignit ceux de cette fresque. La *Création des animaux* a été gravée par un élève de Marc-Antoine (1540), par A.-P. Tardieu, etc. Passavant cite une grande gravure sur bois, d'un artiste italien, très-vigoureusement traitée avec quelques changements.

Dans la cinquième fresque, Raphaël nous montre la *Création d'Eve*, ou pour mieux dire, *Dieu présentant Eve à Adam*. Le Créateur pose la main sur l'épaule de la première femme, qu'il vient de tirer de l'homme même, et Adam, en se réveillant, contemple avec bonheur la beauté juvénile et la grâce de sa compagne. Vasari attribue l'exécution de cette fresque à Jules Romain; mais Passavant assure qu'on n'y reconnaît pas bien la manière de cet artiste et M. Gruyer croit que la peinture est l'œuvre de Raphaël lui-même : « Nul autre, dit-il, n'aurait pu peindre avec cette clarté délicate et charmante la pudeur qui voile ce corps pur de toute souillure, nul autre n'aurait pu exprimer ainsi l'innocence divine dans la jeunesse et dans l'amour. » Une esquisse de ce tableau, dessinée à la plume et lavée, est décrite dans le catalogue d'A. Rutgers; Henry Reveley l'a possédée en 1787 et en parle dans la préface de ses *Notices illustrative of the drawing*, etc. (Londres, 1820; gr. in-fol.)

Les diverses compositions que nous venons

de décrire ont été gravées plusieurs fois, notamment par Cesare Fantetti dans les *Imagines veteris ac novi Testamenti a Raffaele Sanctio Urbinate in Vatican palatii cystis expressae*.

La *Création d'Eve* a encore été peinte par Raphaël sur le revers d'une bannière d'église à Città-di-Castello. C'est un des premiers ouvrages de l'illustre artiste. Le Créateur, sous la figure d'un vieillard, s'avance vers Adam étendu par terre et endormi. De chaque côté, dans le haut, il y a un ange en adoration, un pied posé sur un nuage; ces deux anges sont semblables à ceux de l'*Ascension* du Pérugin, qui est au musée de Lyon. La composition, tout entière est d'ailleurs dans le style du Pérugin; mais on y remarque, surtout dans le paysage, dit Passavant, une manière de peindre plus large et plus gracieuse. La bannière, qui mesure environ 5 pieds de haut sur 3 pieds de large, et qui se voit encore dans l'église pour laquelle elle a été exécutée, est peinte à la détrempe. Elle a été recouverte, on ne sait à quelle époque, d'un vernis qui a poussé au noir et qui laisse à peine distinguer les figures.

On a attribué par erreur à Raphaël une *Création d'Adam* qui a été gravée à l'eau-forte par Duplessis-Bertaux. Dans cette composition, le Père éternel est devant Adam, qui est debout.

Création (LA), célèbre oratorio d'Haydn, exécuté pour la première fois à Vienne, pendant le carême de 1798, dans le palais du prince de Schwarzenberg. Le libretto était dû au baron van Swieten, bibliothécaire de l'empereur d'Autriche. Quelque temps avant sa mort, l'illustre compositeur assista à une audition de son oratorio, dans laquelle l'assistance lui prodigua les mêmes marques d'enthousiasme qui avaient salué Voltaire en France, lors de la représentation d'*Irène*. En entendant son chœur des anges, Haydn fondit en larmes et le public attendri fit à l'auteur de cette belle production une merveilleuse ovation.

Le 3 nivôse an IX (24 décembre 1800), eut lieu à Paris la première exécution de cette œuvre. De tristes souvenirs sont attachés à cette date qui marque, dans l'histoire, l'attentat de la rue Saint-Nicolas contre la vie du premier consul Bonaparte. Echappé miraculeusement à la mort, le premier consul partit à l'Opéra. La nouvelle du crime l'y avait précédé, et le trouble qui s'ensuivit nuisit à l'effet de la partition. Néanmoins une médaille d'or commémorative fut frappée en l'honneur de cette solennité musicale, et adressée à Haydn par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France à Vienne.

La *Création* n'est pas une des œuvres capitales du maître. Le sujet était au-dessus des forces de ce musicien élégant, facile, gracieux, profondément instruit, mais ne possédant point l'intuition du sublime. Un pareil poème eût exigé le génie grandiose de Beethoven. Tout, dans la composition d'Haydn, est correct, disert, élégant, les voix sont admirablement traitées, l'orchestration est ingénieuse, mais le souffle manque. La *Création* est encore à traiter.

Le compositeur Steibelt avait organisé, pour Paris, l'audition de cette œuvre, dont la première traduction française, faite par Desvieux, fut éditée à Paris en 1801, par Floyel. La traduction la plus usitée, celle de M. de Ségur, fut publiée par Erard en 1802.

Voici l'analyse, succinctement détaillée, de cette production importante : une courte introduction ouvre la partition; un *large* d'un caractère religieux est suivi d'une sorte de marche arpeggiée. Vient ensuite un récitaif de Raphaël : *Dieu tira du néant et le ciel et la terre*, qui n'offre rien de bien saillant. Le premier air, *L'ombre pâlit*, est lourd et saccadé; cependant la péroration avec chœur : *Quels prodiges nouveaux! ne manque ni d'éclat ni d'enthousiasme*. Le récit la *Tempête : Les vents affreux*, est accompagné par les procédés d'orchestre bien connus, gammes ascendantes et descendantes roulant l'une sur l'autre pour imiter les éclairs, le sifflement des aquilons et la foudre. Cet orage paraît maigre à côté du bouleversement de la *Symphonie pastorale* du troisième acte d'*Otello*, et du *Simoun* de Félicien David. L'air de basse : *L'onde mugit*, rappelle le début du *Tuba mirum* dans le *Requiem* de Mozart. On trouve, dans cette mélodie, un ravissant passage plein de clarté et de fraîcheur : *Le ruisseau fuit mollement*. L'air de Gabriel : *La terre étale*, air de concert pour les cantatrices à gosier flexible, se balance sur un ⁸ banal. Il est de plus hérissé de vocalises pour soprano sans caractère et complètement inutiles. Le chœur : *La terre, le ciel sont pleins de tes ouvrages*, présente, au début, un allégo chaleureux et émouvant; mais cet ensemble est trop long et la terminaison trop scolastique. L'aria *Soudain l'aigle imposant* paraît fade; il est encore brillant de vocalises et de triolètes sans opportunité. Le trio : *Des monts, des coteaux verts*, s'ouvre par une phrase gracieuse et fleurie que vient alourdir la conclusion : *Dieu! qu'ils sont grands tes desseins*. Un chœur, magnifique aux premières mesures : *Adorons Dieu*, est séparé par des traits invraisemblables qui surchargent le mot *gloire*, et repassent successivement à toutes les parties. Le chant de basse : *Des mains de Dieu brillant prodige*, à trois temps, est pesant et

triste comme une complainte. Arrive maintenant l'air le plus populaire, le triomphe de Garat, un de ces morceaux dont l'interprétation est une pierre de touche pour les chanteurs de style : *Brillant de grâce et de beauté*. Tous les grands artistes ont abordé cette page; Duprez la chanta lorsqu'il se fit entendre pour la première fois aux concerts du Conservatoire. Ce n'est pas une mélodie complète, c'est plutôt une mélodie, mais le chant en est plus nettement dessiné et d'un relief plus accentué que dans les autres passages de l'œuvre. Un duettino : *Grand Dieu sur toi sont tous les yeux*, simplement gracieux et sobrement écrit, est suivi d'un récitatif important : *L'homme n'est rien sans ton regard*, dont l'accompagnement, savamment modulé, remue des sonorités funèbres. A un trio fleuri et rempli de formules aujourd'hui banales succède le chœur : *Il est fini l'œuvre déclinant*, sorte d'*attelluia*, d'*hosannah*, coupé d'exclamations admiratives d'un bel effet. Le premier duo d'Adam et d'Eve commence d'une manière splendide; il est plein de charme et d'ampleur, abstraction faite de quelques triolètes étranges dans la bouche de notre premier père. L'adjonction du chœur ajoute encore à la grandeur de ce passage tout à fait admirable. Malheureusement l'allegretto d'Adam : *Le jour naissant*, fait souvenir, après cette belle page, des branles frétillements et égrillards qui secouaient en cadence les jambes de nos grands-pères. Le chœur, entrecoupé de phrases incidentes d'Eve, ternes et minces, relève le finale par un très-bel unisson en crescendo sur les mots : *L'homme soumis, reconnaissant*. La partition est close par un second duo d'Adam et d'Eve : *Par ton charme, tendre amie*, doux, mais effacé; on croirait entendre deux vieux époux, en toilette de coucher, douillettement ouatés et bonnets à fontange, rappelant les souvenirs des jours envolés, récapitulant leur jeunesse; et l'illusion augmente encore quand se présente la reprise mignarde et chevrotante : *Objet chéri de ma vie tendresse*; les deux premiers humains, la clef de voûte de l'œuvre du Seigneur, disparaissent pour faire place à M. et Mme Denis.

La *Création* est rarement exécutée de nos jours; on ne l'entend plus que par intervalles aux séances que donne, pendant le carême, la Société des concerts du Conservatoire.

Création d'Haydn (LA). Nous donnons un air de cet oratorio, air devenu classique, car de Garat à Duprez tous les ténors ont abordé ce redoutable pendant de l'*aria di chiesa* de Stradella. Ce chant exige une éducation musicale plus sérieuse que celle que l'on donne aujourd'hui à nos chanteurs.

Andante.

Bril - lant de grâce et
de beau - té, Con - tem - plant d'un oeil
en - chan - té Des cieux la voûte im -
men - se, L'hom - me en roi pa -
rait, s'a - vance a - vec fier - té.
Il lève un front majes - tu - eux;
Dans ses regards fiers, ra - di - eux,
Le gé - nie é - tin - cel - le. Pré -
sent d'un Dieu, Son âme y brille en
traits de feu. Dans ses re -
gards le gé - nie é - tin - cel - le; Pré -
sent d'un Dieu, Son âme y
brille en traits de feu!
Pour char - mer le sort qui l'at - tend, De
lui, pour lui, naît à l'in - stant

Sa com - pa - gue fi - dé - le, Sa com -
pa - gue fi - dé - le.
Son cœur in - no - cent, ti -
mide et doux, Char - mé de son é -
poux, S'a - gi - te,
s'a - gi - te, et son re -
gard l'ap - pel - le.
Son cœur in - no - cent, ti -
mide et doux, Char - mé de
son é -
poux, S'a -
gi - te, s'a - gi - te,
et son re - gard l'ap -
pel - le; Son re -
gard, son re - gard
l'ap - pel - le.

CRÉATOPHAGE adj. (kré-a-to-fa-je — du gr. *kreas*, *kreatos*, chair; *phagô*, je mange). Zool. Qui vit de chair. **CARNIVORE** et **CARNASSIER** sont plus usités, avec des sens plus précis et plus distincts. **CRÉOPHAGE**, que l'on trouve aussi, est irrégulièrement formé.

CRÉATURE s. f. (kré-a-tu-re — lat. *creatura*; de *creare*, créer). Être créé : **CRÉATURES** animées. **CRÉATURES** inanimées. **CRÉATURES** visibles. **CRÉATURES** invisibles. *Nulle autre religion que la chrétienne n'a connu que l'homme est la plus excellente CRÉATURE et en même temps la plus méprisable.* (Pasc.) *La conservation des CRÉATURES est une création continue.* (Malebr.) *Aucune CRÉATURE ne vit par elle et pour elle.* (Boutain.) *Nulle CRÉATURE dont l'existence ne dépende des autres CRÉATURES.* (Lamenn.) *La CRÉATURE vivante, quand elle se montre sous ses traits divins, est plus belle que toutes les créations humaines, et de tous les poètes Dieu est le plus grand.* (Guizot.) *Les femmes sont les secondes des CRÉATURES intelligentes.* (Mme de Rémusat.) *Le règne de la femme, CRÉATURE supérieure, est le règne du droit et de la liberté, le règne de la vérité.* (Toussenel.) *La lumière est la seule CRÉATURE sensible qui ne se corrompt jamais.* (Ventura.)

Ce monde qui se cache est transparent pour moi; C'est toi que je découvre au fond de la nature, C'est toi que je bénis dans toute création.

LAMARTINE. Homme, par opposition à Dieu : *Malheur à la CRÉATURE qui se plaint en elle-même, et non pas en Dieu.* (Boss.) *La foi est le seul lien possible entre la CRÉATURE et le Créateur.* (Bastiat.)

Et moins la création aura chez toi d'accès, Et plus du Créateur les dons auront d'excès.

CORNEILLE. Le ciel laisse agir l'ordre de la nature Et n'a pas toujours l'œil sur une création.

ROTROU. Tu n'étais pas encore, création insensée, Déjà de ton bonheur j'enfantais le dessein.

LAMARTINE. Fam. Personne : *Belle, jolie, aimable CRÉATURE.* *Bonne CRÉATURE.* *Étrange, sottie CRÉATURE.* *M. l'abbé de Voisenon est incontestablement une des plus aimables CRÉATURES qu'on puisse rencontrer dans la société.* (Grimm.) *Un mauvais poète est la plus inutile CRÉATURE qu'il soit au monde.* (Biot.)

Mon fils, il est ici certaines créations Qui peuvent vous porter de terribles blessures.

DESROUCHES. Femme galante, de mauvaise conduite : *Mon mari a eu l'infamie de faire venir cette CRÉATURE à la maison.* (Gavarni.) *La maison*

des champs héberge des courtisanes; les joyaux de famille, la montre, la chaîne, les breloques du bonhomme s'enroulent en colliers sur l'épaule des CRÉATURES. (L. Laya.)

Ce n'est pas pour dîner avec des créations, Qui viennent comme vous chercher des aventures.

RENAUD. — Particulièrement. Personne dont la fortune ou la position a été créée par une autre : *Struensee est mon protégé, ma CRÉATURE, c'est par moi qu'il est arrivé aux affaires.* (Scribe.) *Vous voyez bien cet homme, c'est moi qui l'ai tiré.* (E. Sue.)

Je puis, quand il me plait, faire des créations.

CORNEILLE. Personne dévouée aux intérêts d'une autre : *Se faire des CRÉATURES. Votre croyance est trompée dans vos amis, dans vos CRÉATURES, et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfants.* (Boss.) *Théodose vise également à se faire des patrons et des CRÉATURES.* (La Bruy.)

Puisque vous le voulez, soyez ma création.

CORNEILLE. Certes, plus je médite, et moins je me figure Que vous m'osiez comploter pour votre création.

RACINE. — Hist. ecclésiastique. Cardinal, par rapport au pape qui l'a élevé au cardinalat : *Les CRÉATURES de tel pape étaient les plus forts dans le conclave.* (Acad.) *Le pape a fait une promotion de ses CRÉATURES : c'est ainsi qu'on l'appelle.* (Mme de Sév.)

— Mystiq. Biens créés, biens temporels, par opposition aux grâces spirituelles : *Se détacher de la CRÉATURE. Votre cœur tient un peu trop aux CRÉATURES.* (Pasc.) *Nous aimons les CRÉATURES désordonnées.* (Boss.)

— **Épithètes.** (De Dieu.) Intelligente, noble, immortelle, reconnaissante, faible, misérable, périssable, mortelle, vile, chétive, éphémère, infidèle, ingrate, révoltée, audacieuse, promptueuse, téméraire, impie, sacrilège. (Protégé.) Dévouée, reconnaissante, aveugle, vile, rampante, effrontée, impudente, insolente, infernale, détestable, maudite. (Femme.) Belle, jolie, aimable, gracieuse, charmante, spirituelle, intéressante, bonne, accomplie, parfaite, étrange, singulière, bizarre, étonnante, mauvaise, méchante, vile, inéprisable, méprisée, infâme, effrontée, dévergondée, impudente.

Antonyme. Créateur.

CRÉBILLON (Prosper JOLYOT DE), poète tragique, né à Dijon le 13 janvier 1674, mort en 1762, fils d'un notaire royal. Il commença ses études chez les jésuites de sa ville natale et les acheva au collège Mazarin à Paris. Il fut ensuite placé dans l'étude d'un procureur, homme d'esprit, fils de ce Prieur à qui Scarron avait adressé des vers, et qui s'aperçut bientôt que son clerc n'avait pas une vocation très-décidée pour le barreau. Soit qu'il devinât son aptitude, soit prédilection particulière, il le poussa vers le théâtre. Crébillon finit par céder à ces excitations et composa une tragédie des *Enfants de Brutus*, qui fut refusée par les comédiens. Ainsi des son premier essai, ébauche informe sans doute et qu'il jeta lui-même aux flammes, il révélait sa prédilection pour les sujets terribles et pour les effets de terreur et d'effroi. Il y resta fidèle pendant tout le cours de sa carrière dramatique, et l'on connaît sa réponse à quelqu'un qui lui en faisait un reproche : « Corneille avait pris le ciel, Racine la terre; il ne me restait plus que l'enfer; je m'y suis jeté à corps perdu. » Il aborda enfin le théâtre par *Idoménée* (1705), qui obtint un véritable succès, surtout après que le poète, avec une facilité de travail qui tient de l'improvisation, eut refait en quelques jours le cinquième acte, qui avait déçu au public. Cette pièce, dont le sujet est trop simple pour remplir cinq actes, est faible et languissant d'action, rude et quelquefois barbare de style; mais elle renferme des vers pleins de grandeur et d'énergie, et l'on y respire déjà cette sombre terreur qui caractérisa depuis la manière dramatique du poète. En 1707, il donna *Atrée et Thyeste*, qui n'est pas indigne du succès qu'elle obtint, malgré tous ses défauts, et qui est restée l'une des pièces les plus remarquables de notre ancien théâtre. *Electre*, qui fut jouée en 1709, marquait un nouveau progrès, quoiqu'on pût y signaler les mêmes défauts que dans les œuvres précédentes : la prolixité, des complications romanesques, des amours dans le goût des romans en vogue et d'autant plus déplacées que le sujet est plus terrible. Mais les caractères d'Electre, d'Oreste et de Palamède sont tracés d'une manière large et pleine d'énergie, la reconnaissance d'Electre et de son frère est touchante et dramatique, et le poète, en peignant les fureurs d'Oreste après Racine, eut la gloire d'être encore neuf et tragique. Enfin, dans *Rhadamiste et Zénobie*, il atteignit au plus haut point de son génie tragique. Cette pièce, malgré la lenteur et l'obscurité de l'exposition, est une des plus remarquables de la scène française par la force de la conception, l'énergie dramatique des situations, la grandeur des caractères et la vigueur du style. Désormais Crébillon, non-seulement ne s'élèvera pas plus haut, mais ne se maintiendra même pas à cette hauteur. *Xerxès* (1714), *Sémiramis* (1717), sont des œuvres plus que médiocres. Dans *Pyrrhus* (1726), qu'il donna après un silence de neuf ans, il essaya d'exciter l'in-

térêt sans employer le grand ressort de la terreur. La pièce est plus correcte et plus régulière que ses autres œuvres, mais languissante et froide. On admire cependant la noblesse des caractères de Pyrrhus et de Glaucias, il s'éloigna de nouveau de la scène pendant vingt-deux ans et n'y reparut qu'en 1748 avec *Catiline*. Cette tragédie était commencée, annoncée même depuis longtemps, et le public, las de l'attendre, lui applaudit plaisamment le *quousque tandem* de la première catilinaire. Elle eut d'ailleurs un grand succès. La cour, dans le dessein d'humilier Voltaire, avait ménagé ce triomphe au vieux tragique. Toutefois, à la lecture, la pièce fut jugée plus sévèrement. On reprocha notamment au poète d'avoir concentré tout l'intérêt sur Catiline et d'avoir fait de Cicéron un personnage de comédie. Il se justifia en quelque sorte de ce reproche dans le *Triumvirat* (1754), où il donna le grand rôle à Cicéron, et qui fut accueilli assez froidement. On y trouve cependant deux caractères bien tracés, celui d'Octave et celui de Tullie. Crébillon avait alors quatre-vingt-un ans. Ce fut son dernier effort. Après la chute de *Xerxès*, il avait entrepris une tragédie de *Cromwell*. Le sujet parut dangereux, traité par un poète aussi énergique et aussi indépendant, et il reçut l'ordre de ne point continuer sa pièce. Crébillon avait le génie essentiellement tragique; il savait remuer fortement l'âme par la terreur et la pitié; ses compositions renferment des peintures hardies, des pensées fortes, élevées et largement exprimées, des caractères mâles, des traits pleins de force et d'originalité, des vers énergiques, de la vie, de l'action et du mouvement. Mais on l'accuse avec raison d'avoir poussé quelquefois le pathétique et l'émotion jusqu'à l'horreur, et multiplié outre mesure les mêmes moyens d'action. Il tombait aussi trop souvent dans le défaut des génies vigoureux, l'enflure et la déclamation. Ses expositions sont obscures; ses intrigues compliquées portent l'empreinte de son goût immodéré pour les grands romans de l'époque, pour ceux de La Calprenède surtout; ses amours sont parfois déplacées et ridicules d'expression; son style est incorrect, dur et d'une négligence qui s'explique quand on se rappelle qu'il composait et corrigeait de mémoire, sans jamais rien confier au papier qu'au moment de la représentation. Crébillon vécut et mourut pauvre, au milieu d'embarras et de soucis de toute nature. Il reçut cependant les libéralités du Régent et de divers grands seigneurs, rempli de 1715 à 1721 un emploi de finances, réalisa des bénéfices considérables dans les spéculations de la rue Quincampoix, fut nommé censeur royal en 1735, et reçut dix ans plus tard, par la protection de Mme de Pompadour, une pension de 1,000 fr. et une place à la Bibliothèque. Mais sa prodigalité, son goût pour la dépense, sa paresse insouciant et son incurie dérangeaient constamment ses affaires, qui tombèrent dans le plus déplorable état après la mort de sa femme. Il vécut dès lors dans le plus complet isolement, livré à une misanthropie bizarre, misérable, malpropre, souvent déguenillé, fumant sans cesse, affranchi de toutes les convenances sociales, et n'ayant pour compagnie dans son grenier que des chiens qu'il ramassait dans les rues, des corbeaux et surtout des chats. L'Académie française lui avait ouvert ses portes en 1731. Par une innovation qui n'a pas eu d'imitateurs, il fit son discours de réception en vers. Voltaire, qui a tour à tour appelé Crébillon son maître, puis un barbare, a refait par rivalité quelques-unes de ses tragédies; mais s'il a effacé *Catiline* par sa *Rome sauvée*, il est resté au-dessous de l'*Atrée* dans ses *Pélopiades*. Il s'est aussi donné le tort de poursuivre le vieux poète d'attaques injustes et de critiques passionnées, ressassées depuis par Grimm, La Harpe et vingt autres. Sa supériorité lui imposait au moins la déférence et l'équité envers son rival modeste, sans ambition et sans envie.

Les principales éditions des œuvres de Crébillon sont : celle que Louis XV fit imprimer au Louvre, 1750; celle de 1785; celle de Didot, 1812, et celle de Renouard, 1818.

Tous ceux qui ont connu Crébillon le dépeignent comme un homme simple, modeste, officieux, d'un caractère vif et néanmoins fort doux. Avec une physionomie sérieuse et même mélancolique, il était gai et badin, surtout dans l'intimité. Quoiqu'il eût mis sur la scène une foule de ténés et de scélérats, c'était bien le plus inoffensif de tous les hommes. Par un contraste assez bizarre, il ne pouvait supporter la louange en face et se montrait des plus rebelles à la censure. Il poussait jusqu'à la bonhomie la candeur et la simplicité de ses mœurs, et détestait l'épigramme, qu'il se permettait fort rarement et seulement dans le feu de la conversation.

Un jeune homme auquel il prenait intérêt lui ayant apporté un jour une satire sur quelques écrivains de l'époque, notre poète, après avoir eu la patience de lire cet écrit, tança vivement l'auteur sur l'usage qu'il faisait de son esprit. « Jugez, lui dit-il, à quel point la satire est méprisable, puisque vous y réussissez, même à votre âge. » On peut croire qu'avec de tels principes Crébillon n'aurait jamais contre personne. Aussi, lorsque, dans son discours de réception à l'Académie, il récitait ces vers :

Aucun d'el n'a jamais empoisonné ma plume,

le public et les académiciens lui répondirent par des applaudissements unanimes.

Crébillon était grand, bien fait; il avait les yeux bleus, vifs et pleins d'expression. Sa tête était d'un caractère noble et imposant. Quoique blonds, ses sourcils étaient fort épais, et l'habitude qu'il avait de les froncer imprimait à sa physionomie quelque chose de rude; mais on le connaissait, et on ne s'en effrayait pas. Sa mémoire était prodigieuse: comme nous l'avons déjà dit, il composait toutes ses pièces sans en écrire un seul vers; il ne les mettait sur le papier que pour les donner au théâtre. Lorsqu'il récitait *Catilina* aux comédiens, il le fit tout de mémoire. S'il croyait devoir admettre une critique, le passage qu'il supprimait s'effaçait complètement de son esprit, et il n'y restait plus que la correction. On sait que ce rare privilège a été aussi le partage de Casimir Delavigne. Crébillon composait ses tragédies en marchant avec animation, en gesticulant d'une manière fiévreuse et en poussant parfois des cris effroyables. On rapporte qu'un jardinier, le prenant pour un fou ou pour un scélérat en proie à ses remords, faillit un jour le faire arrêter. On raconte la même anecdote au sujet de Racine.

Un fait plus singulier peut-être, c'est la note que les jésuites lui avaient octroyée alors qu'il était au collège de Dijon. C'était une habitude dans cette société de caractériser chaque élève par une épithète placée en regard de son nom. Lorsqu'il fut membre de l'Académie française, Crébillon eut la curiosité de connaître celle qui lui avait été consacrée; on feuilleta les registres, et on trouva cette mention: « Prosper Jolyot de Crébillon: *Puer ingeniosus, sed insignis nebulo*, — enfant spirituel, mais franc polisson. » Crébillon dut éprouver un bel accès de rire, car il raconta partout cette découverte. Passe encore s'il se fût agi du fils, mais l'anecdote eût été moins piquante.

Crébillon était franc et sincère, mais il voulait qu'on se montrât de même à son égard. Un de ses parents lui ayant demandé des billets pour quelques amis qui voulaient voir *Catilina*: « Non, répondit le tragique, je ne veux pas que personne se croie obligé de m'applaudir. — Rassurez-vous, ceux pour lesquels je sollicite ne vous feront pas plus de grâce pour cela, je vous en réponds. — A la bonne heure, en ce cas, vous aurez vos billets. » Crébillon aimait beaucoup les romans et estimait surtout ceux de La Calprenède. Lui-même, dans sa solitude, imaginait des sujets qu'il développait ensuite dans sa tête, sans jamais en rien écrire. Un jour qu'il était fort occupé à une composition de ce genre, un de ses amis entra brusquement chez lui: « Ne me troublez pas, lui dit-il, je suis dans un moment intéressant: je vais faire pendre un ministre fripon et chasser un ministre imbécile. » Tout le monde sait qu'on a longtemps attribué les tragédies de Crébillon à un chartreux de ses parents. Se trouvant un jour au milieu d'une nombreuse réunion, quelqu'un lui demanda quel était, à son avis, son meilleur ouvrage: « Je ne sais, répondit-il, mais je suis sûr (en montrant son fils) que voilà le plus mauvais. — Monsieur, répliqua le fils avec vivacité, c'est que celui-là n'est pas du chartreux. »

Dans le temps qu'il travaillait à son *Catilina*, un de ses amis, entrant chez lui, parut étonné de le voir au milieu de quatre corbeaux. « Paix, paix, lui dit-il, ce sont mes conjurés. »

Terminons enfin par cette anecdote, qui montre que Crébillon conservait tout son esprit et tout son sang-froid dans une circonstance où les hommes les plus fermes ne sont pas toujours exempts de défaillance. Ayant été atteint d'une maladie très-grave quelques années avant d'avoir achevé ce fameux *Catilina*, son médecin le pria de lui faire présent des deux premiers actes, qui étaient terminés. Crébillon ne lui répondit que par ce vers si connu de *Rhadamiste*:

Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine!

Il faut avouer que, dans un pareil moment, la réponse est singulièrement piquante et spirituelle.

CRÉBILLON (Claude-Prosper Jolyot de), fils du précédent, né à Paris en 1707, mort en 1777. Il fit son éducation au collège. Louis-le-Grand, chez les jésuites, qui essayèrent de l'attirer dans leur compagnie, mais dont il abandonna les enseignements pour courir les théâtres et les sociétés épicuriennes. Sa vie, d'ailleurs, abonde en contrastes de cette nature. Fils du plus sombre de nos tragiques, il se jeta dans la littérature précieuse et les contes licencieux; honnête, moral et probe dans sa conduite, il passa sa vie à outrager la morale et les mœurs par des peintures obscènes; exilé de Paris par l'influence de Mme de Pompadour (étrange censeur!), qui trouvait ses livres immoraux, il fut quelques années plus tard nommé censeur royal et chargé de veiller sur la morale des écrits d'autrui. Il faut rappeler encore qu'après avoir lu ses écrits, où les femmes sont peintes sous les couleurs de la dépravation, une Anglaise noble et riche, lady Stafford, s'engoua de lui, vint lui offrir sa main, et ne trompa jamais sa confiance, bien qu'elle eût lu ses ouvrages. Crébillon avait de l'esprit, de l'imagination et de la finesse; mais toutes ces qualités furent étouffées par le faux goût de la société au milieu de laquelle il vivait et dont il ambitionnait les suffrages. Ses romans, qui eurent

une grande vogue alors, sont tombés dans un juste oubli. Les plus connus sont: *Lettres de la marquise de... au comte de...* (Paris, 1732, 2 vol. in-12), marivaudage passablement grivois; *Tanzat et Nédarné* (1734, 2 vol. in-12): ce livre ouvrit à l'auteur, non pas les portes de l'Académie, mais celles de la Bastille, à cause des allusions satiriques qu'on crut y découvrir; les *Egaréments du cœur et de l'esprit* (La Haye, 1736, 5 parties in-12), esquisses qui contiennent quelques scènes piquantes et où se trouve, par une exception unique, une femme vertueuse, Mlle de Thévillat; le *Sopha, conte moral* (1745, 1749, 2 vol. in-12). C'est par antiphrase que l'auteur a nommé conte moral l'un des plus licencieux de ses ouvrages. Le personnage du sultan Schahabaam est fort plaisant. Sa profonde bêtise divertit et anime un peu ce conte, dont l'invention et l'exécution sont également très-vulgaires; les *Amours de Zeckinul, roi des Kofrans* (Louis XV) [Amsterdam, 1746, in-8°, réimpr. avec la clef (1770 et 79, in-12)]; *Lettres athéniennes* (4 vol. in-12, 1771), où la société grecque est travestie à la mode du XVIII^e siècle; *Ahl quel conte!* (1764, 2 vol. in-12); les *Heureux Orphelins* (1754, 2 vol. in-12); la *Nuit et le Moment* (Londres, 1755, in-12); le *Hasard du coin du feu* (Paris, 1765, in-12); *Lettres de la duchesse de...* (Londres, 1768, 2 vol. in-12). Ces divers ouvrages, tombés dans l'oubli, sont de peu de valeur littéraire. Tout ce qu'a produit Crébillon fils a été réuni en 7 vol. in-12 (1779). On a attribué à ce conteur plus que léger les *Lettres de la marquise de Pompadour*, mais il paraît qu'elles ne sont pas plus de lui que de la maîtresse de Louis XV.

Crébillon fils avait beaucoup d'esprit, mais il savait en adoucir les traits et le piquant. On vante sa sociabilité et la bienveillance de son caractère. Dans une conversation où il se montrait causeur bruyant et quelque peu railleur à l'égard de son père, l'abbé Boudot lui dit: « Tais-toi... ton père était un grand homme; tu n'es, toi, qu'un grand gargar. » Le mot était vif, mais Crébillon se contenta d'en rire. Une analogie assez singulière entre Crébillon fils et M. Paul de Kock, c'est que ces deux écrivains se sont fait plus goûter à l'étranger qu'en France: en Espagne et en Angleterre, les romans du premier obtinrent les succès les plus flatteurs, et Sterne disait: « Avant d'écrire, j'ai lu Rabelais et Crébillon. »

CRÉBRICOSTÉ, ÉE adj. (kré-bri-ko-sté — du lat. *creber*, serré; *costa*, côte). Moll. Se dit des coquilles dont les côtes sont très-rapprochées les unes des autres.

CRÉBRISULCE adj. (kré-bri-sul-se — du lat. *creber*, serré; *sulcus*, sillon). Hist. nat. Qui offre des sillons très-approchés.

CRÉCELLE s. f. (kré-sè-le — du gr. *krex*, nom d'un oiseau, ou par contract. de *crécerele*, à cause des cris aigus de cet oiseau). Instrument de bois formé d'une languette flexible que l'on fait tourner autour d'une roue dentée, dont les sautoirs lui font produire un son aigre particulier: LA CRÉCELLE sert à annoncer les offices de la semaine sainte, à défaut des cloches, dont le son est interdit.

Prenons du saint jeudi la bruyante crécelle.

... Du fond poudreux d'une armoire sacrée,

Par les mains de Girod la crécelle est tirée.

BOILEAU.

Substitut portatif de la cloche en retraite, A force de ressorts la crécelle aigrelette Court, le mercredi saint, relancer dans ses draps Le gros chanoine Evrard, ivre du lundi gras.

FUS.

Instrument dont certains baladins et marchands ambulants font usage pour attirer la foule autour d'eux: Ce jour-là, on voit les Indiens, le corps enfariné, secouant des grelots, battant du tambour, agitant des CRÉCELLES et s'attachant à faire le plus de bruit possible. (Journ.) Instrument dont se servaient les lépreux au moyen âge pour avertir les passants de leur approche et les engager à s'écarter de leur chemin. J Jouet d'enfant de même forme.

— Par anal. Mauvaise cloche: La méchante CRÉCELLE fêlée qui se balance dans votre clocher se fait entendre à peine. (Murger.) Bruit qui imite celui de la crécelle: Le vesperilio bat de l'aile; l'araignée cogne le mur avec son marteau, le crapaud agite sa hideuse CRÉCELLE. (V. Hugo.) Les grillons font tant de bruit avec leurs petites CRÉCELLES, que l'on a de la peine à s'entendre parler. (Th. Gaut.)

— Fam. Personne qui ne prononce que des discours dépourvus de sens: Vous ne me prenez pas pour un homme vulgaire, pour une CRÉCELLE qui émet des sons vagues et vides de sens. (Alex. Dum.)

— Voix de crécelle, Voix criarde et désagréable.

CRÉCERELLE ou **CRESSERELLE** s. f. (kré-se-rè-le — du gr. *krex*, nom d'un oiseau). Ornith. Oiseau de proie du genre faucon: La pie-grièche combat contre les pies, les CRÉCERELLES. (Buff.) Les CRESSERELLES nichent dans les vieilles tours et les maisons abandonnées, ou sur les arbres les plus élevés des forêts. (Focillon.)

— Encycl. V. CRESSERELLE.

CRÉCERELLETTTE ou **CRESSERELLETTTE**

s. f. (kré-se-rè-lè-le — dimin. de *crécerele*). Ornith. Nom vulgaire d'un oiseau du genre faucon, qui ressemble à la crécerelle, mais qui est plus petit: L'Acropole est habitée en été par une charmante espèce d'épervier qu'on appelle la CRÉCERELLETTTE. (E. About.) On l'appelle aussi CRÉKERINE.

— Encycl. V. CRESSERELLETTTE.

CRÈCHE s. f. (kré-che. Primitivement on disait *crêpe*, comme on peut le voir dans l'ancien français, dans le mot *crepia* de la basse latinité, et dans quelques patois actuellement encore en usage. De *crepia* nous avons fait *crèche*, en vertu de la même loi euphonique qui a présidé à la transformation de *sapiens* en *sachant*, et de *sepia* en *sèche*, ainsi que le fait très-ingénieusement remarquer M. de Chevallet. La basse latinité avait emprunté son *crepia* aux langues germaniques, comme le prouvent les quelques exemples suivants: en ancien haut allemand *crèche* se dit *kripha* et *krippa*; en ancien allemand *cribbe*; en allemand moderne *krippe*; en bas allemand *krubbe*; en anglo-saxon *crybbe*; en suédois *krubba*; en anglais *crib*; en hollandais *kribb*. Le radical germanique offre d'incontestables affinités avec ces quelques mots empruntés aux idiomes celtiques: en irlandais *gríb*; en écossais *gríab*; en breton *kren*, plur. *krevin*, crèche, étable. Les formes des langues néo-latines proprement dites sont restées bien plus voisines de la basse latinité et du primitif germanique. Ainsi, pour *crèche*, l'italien se sert de *greppia*; le languedocien de *griepio*; le provençal de *crepia* et *crupia*). Mangeoire de plusieurs animaux domestiques dans une étable: CRÈCHE des chevaux, des mulets, des vaches, des brebis.

Quelquefois dans la crèche une affreuse vipère Loin du jour importun a choisi son repaire.

DEUILLE.

« Se dit particulièrement de la mangeoire de ce genre où Jésus fut déposé au moment de sa naissance: Le fils de Dieu a voulu naître dans une CRÈCHE. (Acad.) Dieu saute du ciel à la CRÈCHE, de la CRÈCHE, par divers bonds, sur la croix. (Boss.)

Quel champ pour l'orateur que la crèche et la croix!

L. RACINE.

Un ange, dans la nuit, aux pasteurs qu'il éveilla, D'un Dieu né dans la crèche annonce la merveille.

DEUILLE.

Le bonhomme Joseph admirait en priant Le roi de l'univers couché dans une crèche.

DE BANVILLE.

— Par ext. Petit édifice représentant l'étable de Bethléem et les scènes qui suivirent la naissance de Jésus: Il est encore d'usage, en Italie et en Provence, d'élever des CRÈCHES dans les églises à la Noël.

— Etablissement de bienfaisance où l'on reçoit, pendant le jour, les enfants des familles pauvres âgés de moins de deux ans: LA CRÈCHE a pour but de procurer à l'enfant un air pur, des aliments sains, suffisants, appropriés à son âge, une température convenable, la propreté et des soins non interrompus; de donner à la mère la liberté de son temps, de ses bras, et de lui permettre de se livrer au travail sans inquiétude. (Marbeau.) Non-seulement pour recueillir les délaissés, la religion ouvre des asiles, elle vient même d'insister des caresses pour les abriter à leur entrée dans la vie. (Dupanloup.) La crèche est l'auxiliaire de la maternité. (Dupin.) Nom donné à quelques hôpitaux d'enfants trouvés.

— Poétiquement. Berceau: Enfant, sur un tambour ma crèche fut posée.

V. HUGO.

— Mar. Sorte d'établi où se trouvent fixés, dans une corderie, les divers peignes qui servent tant à dégrossir le chanvre qu'à l'affiner et à le mettre en peignons.

— Constr. Maçonnerie entre deux files de palplanches, descendue plus profondément que le surplus de la fondation, pour préserver un ouvrage hydraulique des filtrations. CRÈCHE de pourtour, Enceinte de pieux remplie de maçonnerie, autour d'une pile de pont.

— Encycl. On donne quelquefois le nom de crèches aux salles des hôpitaux spécialement destinées à recevoir des enfants, mais plus généralement aux établissements créés par la charité privée, et dans lesquels on garde les enfants encore au berceau des femmes que leur travail appelle hors de leur domicile. Le but de cette institution ne saurait être plus éloquemment expliqué que par ces quelques passages d'un discours prononcé à Saint-Roch par M. l'abbé Ansault, aumônier du collège Sainte-Barbe: « Que devient l'enfant de l'ouvrier lorsque le père sort dès le matin pour gagner le pain du jour et que la mère elle-même est contrainte d'aller travailler loin du foyer domestique? C'est là une plaie vive et saignante de notre civilisation, et nous ne pouvons nous empêcher de protester, au nom de l'Évangile, contre cette destinée qui est faite à la famille de l'ouvrier. Des cœurs fraternels s'en sont émus, des hommes généreux ont élevé la voix pour pleurer le sort de l'ouvrière. Qui pourrait se défendre d'une douloureuse émotion en la voyant arrachée, par la main de fer de la nécessité, à son foyer et à ses petits enfants?... Laissons la femme au foyer domestique, dont elle est la reine et le charme le plus puissant; qu'elle y nourrisse

ses enfants, qu'elle les y élève dans la religion et dans l'honneur, et le soir, quand son mari revient fatigué du travail du jour, qu'elle essuie son front baigné de sueur et qu'elle le délasse par un sourire! Mais, en dépit de nos protestations et de nos regrets, la cruelle nécessité est là: dans les familles ouvrières, la pauvre mère est souvent obligée d'abandonner ses enfants et d'aller travailler au dehors, sous peine de voir apparaître dans sa mansarde le spectre de la faim. Elle s'en va donc; mais ses petits enfants, qui ne peuvent encore entrer dans l'asile, que deviennent-ils? Les uns sont confiés à des femmes qui, pauvres elles-mêmes et habitant de misérables réduits, demandent, pour les garder et leur donner une chétive nourriture, une somme relativement considérable, 70 centimes par jour. Les autres sont abandonnés à la garde de frères et de sœurs presque aussi jeunes qu'eux, et demeurent ainsi exposés à tous les périls... Ces paroles sont dignes, et témoignent chez leur auteur de sentiments vraiment chrétiens, dans l'acception élevée et primitive de ce mot.

« Augmenter et améliorer la population, dit de son côté M. Marbeau, épurer les mœurs de la classe pauvre, l'exciter à la propreté, à la résignation, et lui faciliter les moyens de travailler; lui inspirer de la reconnaissance et du respect pour les lois du pays; la contraindre, à force de bienfaits, à ne pas haïr les riches; donner aux riches une occasion de plus de venir efficacement au secours des malheureux, et de développer dans le cœur de leurs enfants les sentiments de la pitié et de la charité; faire sentir de mieux en mieux la nécessité de l'harmonie entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, entre la charité légale et la charité pieuse; diminuer la misère et peut-être les crimes, tels sont les effets qu'on peut attendre des crèches si elles sont dirigées toujours dans l'esprit de charité qui a présidé à leur fondation. »

« C'est à Chaillot, dit encore l'abbé Ansault, dans ce quartier aujourd'hui l'un des plus riches de Paris, mais alors l'un des plus pauvres, que la première crèche fut fondée le 14 novembre 1844. Accueillie d'abord avec une certaine défiance, comme le sont ordinairement les grandes choses à leurs commencements, elle finit par triompher en partie des préjugés populaires et vit le nombre des enfants grandir dans une proportion considérable. »

Voici quelles sont les formalités nécessitées d'ordinaire pour l'établissement des crèches.

Avant de créer une crèche, on consulte d'abord le bureau de bienfaisance, le curé de la paroisse et les dames de charité de la localité, pour s'entendre sur le nombre des enfants qui pourront être présentés et par conséquent admis. On choisit ensuite un local proportionné au nombre des enfants. On forme un comité que l'on fait présider par celui des membres de la municipalité qui est le plus à même d'être utile à l'établissement. On choisit des directrices, des inspectrices et un médecin de bonne volonté; on évalue les frais, et quand on voit que les ressources que peut produire la charité et les rétributions que fournissent les mères de famille sont suffisantes, on constitue la société.

Le comité rédige les statuts et le règlement. Les directrices cherchent autant de berceaux qu'il y a de fois cinq ou six enfants inscrits, et elles font disposer le local. Puis les sociétaires se réunissent et votent les statuts et le règlement. Les mères apportent leurs enfants emmaillottés, le matin à une heure déterminée, viennent les allaiter ou leur donner le biberon, et les reprennent le soir à une heure également déterminée. Si l'enfant est sevré, la mère garnit le panier pour la journée. Les crèches sont d'ailleurs fermées les dimanches et fêtes. La crèche doit avoir pour but d'aider les pauvres mères à suffire aux premières années de leurs enfants sans abandonner leurs travaux; mais elle ne doit pas les rendre oublieuses de ce soin, le premier de leurs devoirs.

La rétribution à payer par les parents est fixée, à Paris, à 20 centimes par jour pour un enfant, et à 30 centimes pour deux. Cette rétribution, jointe aux produits de la bienfaisance, suffit à couvrir tous les frais. Ainsi que nous l'avons dit, les crèches ne sont encore que des institutions privées. Telles qu'elles existent, elles forment déjà le complément des écoles et des salles d'asile, et rendent de précieux services. L'œuvre de la crèche est organisée, elle fonctionne; elle a des missionnaires qui ne reculent devant aucun labeur pour mener à bonne fin la mise en pratique d'une pensée éminemment généreuse. Consulter sur le même sujet: l'Ouvrière, de Jules Simon; Des crèches, par F. Marbeau; Les Crèches de Paris, par M. d'Escoffier de Boisse; De l'institution des crèches, par Desplaces; Discours sur les crèches d'après l'enquête de 1867, par de Malane; enfin la Crèche, discours de M. l'abbé Ansault.

— Mœurs et cout. Crèches provençales. Si quelqu'un s'avisait de dire que les représentations théâtrales, connues dans l'histoire littéraire sous le nom de mystères, ont encore lieu quelque part dans le monde à l'heure qu'il est; s'il ajoutait que l'on donne dans le même pays des spectacles religieux à peu près aussi ridicules que la fête de l'Âne ou celle des Fous, il ferait assurément de nombreux incroyables.

Nous affirmons cependant les deux faits, et nous prions instamment le lecteur de ne pas nous taxer d'exagération avant de nous avoir lu. Rien de plus poétique assurément que cette histoire de la *crèche* de l'Enfant-Dieu, telle que les évangélistes nous l'ont fait connaître, telle surtout que la tradition et les peintres nous l'ont représentée. Nulle part le souvenir du bambino adoré par les bergers et réchauffé par l'âne et le bœuf n'a laissé des souvenirs plus vivaces, mais n'a subi aussi des transformations plus ridicules qu'en Provence. Dans ce beau pays si bien éclairé de la lumière du soleil, mais si réfractaire à celle de la raison; parmi ces populations si vives d'allures et si intelligentes d'ailleurs, mais qui jusqu'ici trouvent plus commode de croire que de réfléchir, la *crèche* est devenue un triple spectacle, et l'on distingue : la *crèche* de l'église, la *crèche parlante* et la *crèche vivante*. De la première nos lecteurs ont une idée bien imparfaite, s'ils ont remarqué dans la rue Bonaparte ou dans la rue de Saint-Sulpice, vers l'époque de Noël, une poupée de cire vêtue d'une robe de soie brodée d'or et couchée sur des brins de paille artistement taillés au canif, entre un beau vieillard à barbe blanche et une belle jeune fille couverte d'une robe de soie bleue et d'un riche voile de dentelle. Les curés provençaux prennent, pour arriver au ridicule, une voie tout autre que celle qui est suivie par les boutiquiers de nos quartiers dévots. Dans la semaine qui précède la solennité de Noël, le pasteur, aidé du sacristain et du bedeau, a disposé sur un autel des rochers factices tout couverts de mousse et plantés, en guise d'arbres, de fragons semés de leurs belles baies rouges. Rien de mieux jusqu'ici. Parmi ces bois en miniature on entrevoit des moulins à vent et des fermes de carton. Passe encore. Mais dans la journée du 24 décembre tout ce paysage va se peupler : à la fenêtre du moulin se montrera un meunier coiffé d'un bonnet de coton rouge et pointu à faire honte à celui d'une Normande; le commissaire de police, en habit de gala et paré de l'écharpe aux trois couleurs, sera placé devant la *crèche* au milieu des bergers, sans doute pour veiller à ce qu'il ne soit point parlé de politique sous prétexte d'assemblée religieuse; le garde champêtre apparaîtra avec son tricorne, ses gêtres et sa carabine en bandoulière, tout prêt à donner main-forte à la loi; des bergers et des bergères s'élèveront parmi les rochers, ceux-là porteurs de cols de chemises dépassant la racine du nez et battant le tambourin, celles-ci accrochant aux buissons des robes taillées sur le modèle de celles qu'on portait en Provence avant 1793. Heureux si le trop ingénieux pasteur qui a disposé tout cela n'a pas de plus caché dans la mousse un tournebroche, qui, au moment voulu, mettra tout ce monde en branle et fera valser à la fois les bergers, le commissaire et saint Joseph lui-même, ainsi que sa chaste épouse ! Quand le curé, à l'issue des vêpres, viendra, accompagné de ses enfants de chœur, s'agenouiller devant ces bons-hommes de carton et entonnera les litanies de l'Enfant Jésus, ne croyez pas que la dévotion puisse s'achever en paix. L'assistance répondra par des éclats de rire aux saintes invocations; les noms burlesques de tous ces personnages (car ils ont des noms empruntés aux personnages les plus ridicules du pays) se croiseront dans toutes les directions, et le bon prêtre, qui avait d'abord gonflé ses joues et mordu ses lèvres pour garder une gravité décente, terminera l'*oremus* par un hoquet.

Tout cela se passe dans l'église, devant la *crèche* qui rappelle la naissance de Jésus ! A la *crèche parlante*, du moins, nous ne sommes pas à l'église, mais à un véritable théâtre de marionnettes. L'irrégularité est ici la même, mais le spectacle a quelque chose de plus profane et de plus excusable. L'endroit le plus habituellement choisi est quelque vaste écurie transformée pour la circonstance. Les gradins, établis en amphithéâtre, sont habituellement assésés de dévots empressés de profiter de cette rare occasion d'aller au spectacle sans péché; les matelots du port de Marseille fournissent généralement le reste de l'auditoire. « Adressez la toile ! » crient des voix de Stentor. Quand ce beuglement a été mille fois répété, quand le tumulte est devenu général et que les trépidations commencent à compromettre la solidité des gradins, la toile s'adresse... Que se passe-t-il ? Quelle est l'action qui remplit alors la scène ? Il serait assez difficile de la raconter. Calambours à faire dresser les cheveux sur la tête; traits naïfs à tirer des larmes; épigrammes piquantes à l'adresse des autorités locales, qui laissent dans un état déplorable le chemin vicinal qui conduit à Bethléem, ou même (ceci n'est pas une dénonciation) contre le gouvernement, qui laisse toujours entrevoir comme prochaine, au moment des élections, l'ouverture de l'embranchement qui doit relier cette ville à la ligne d'Alexandrie; tout cela s'enchevêtre de la façon la plus risible, mêlé de plaisanteries à faire rougir un sapeur, et d'anachronismes que pourrait relever un candidat au baccalauréat. Ajoutez encore, accompagnés sur un orgue à qui il ne manque que quelques notes importantes, des chants exécutés par des voix de mâles enrouées, alternant avec de délicieuses voix de femmes... qui s'interrompent pour se moucher. Enfin, notons un trait qui nous paraît des plus signi-

ficatifs : tandis que les marionnettes les moins huppées, telles que les bergers, bergères, meunier, garde champêtre, parlent le patois le plus pur et le plus rond d'Aix ou de Marseille, les personnages de marque, comme Marie, Joseph, l'ange, le roi Hérode et le commissaire lui-même, parlent en français... de Marseille aussi, car Marseille a son français, qui n'est pas des moins accentués.

Tout cela est pour la *crèche parlante*. Quant à la *crèche vivante*, c'est bien autre chose encore. Ici figurent de véritables personnages en chair et en os; tantôt de jeunes séminaristes costumés en bergers de Virgile avec ce bon goût d'antiquité que donnent les fortes études; tantôt de fratches jeunes filles de couvent, en bergers aussi, vêtues avec le plus de décence que peuvent permettre ces rôles masculins. Dans un cas comme dans l'autre figurent deux personnages essentiels : un niais, qui est le souffre-douleur de tout le monde et qu'on plaisante très-agréablement, jusqu'à le précipiter la tête la première dans un puits; un loustic qui donne à droite et à gauche de grands coups de poing dans le ventre, se mouche avec les doigts, boit le vin de ses camarades, chante à Jésus un compliment burlesque, accompagné des braiments de l'âne, etc., etc. Du reste, deux autres rôles, moins difficiles sous le rapport de l'exécution, ne sont pas moins délicats pour le choix des sujets : c'est celui de la Vierge Marie dans les séminaires, et celui de l'ange dans les couvents. L'un et l'autre exigent une régularité, une pureté de traits irréprochable et une conduite exemplaire, qui ne persiste pas toujours après la représentation.

Nous voudrions en avoir fini avec ce sujet qui nous paraît pénible à un certain point de vue; mais nous ne pouvons refuser quelques mots à une *crèche vivante* particulière à Marseille et dont les représentations ont lieu au théâtre Chave. Une musique un peu moins mauvaise, un peu plus d'art dans l'exécution des rôles, voilà les principales différences avec les représentations privées. Il faut y ajouter qu'on a ici des hommes et des femmes pour de vrai, et que quelque petite intrigue amoureuse se croise sur la scène avec l'action sacrée, le tout pour la plus grande gloire de Dieu et la plus grande édification des fidèles.

Arrêtons-nous pour formuler, en finissant, notre pensée, qui est aussi sans doute celle de nos lecteurs. Tout cela nous paraît bien grotesque aux yeux de la raison, bien indécent aux yeux de la foi. Pourquoi les hommes de bon sens, s'unissant au clergé, qui est encore si puissant dans ces contrées, n'ont-ils pas mis fin à ces farces indignes de notre époque qui déshonorent à la fois ceux qui les jouent et ceux qui y applaudissent ? Quand donc Marseille, dont la civilisation est si ancienne, renoncera-t-elle à ses *crèches*, à ses longues processions de pénitents versicolores, dont la capote, outre le tort d'être ridicule, a encore celui de rappeler les souvenirs odieux de l'inquisition ? Cette obstination dans le ridicule nous semble inexplicable chez une population dont l'esprit est si vif, malgré les médisants, et dont l'intelligence commerciale, en tout cas, ne fait doute pour personne. Espérons : un progrès notable s'est produit dans la *crèche* elle-même : l'ange essaye d'y parler français, signe évident que la Provence commence à comprendre qu'elle est française, et à trouver surannées son vieux patois et ses vieilles coutumes.

CRÈCHE (REPRÉSENTATIONS DIVERSES DE LA SAINTE). Les divers épisodes de la naissance de Jésus dans l'étable de Bethléem ont été représentés par une multitude d'artistes, au moyen âge et dans les temps modernes. Deux de ces épisodes, l'*Adoration des bergers* et l'*Adoration des mages*, ont particulièrement excité la verve des peintres. Lorsque les bergers ou les mages ne figurent pas au premier rang parmi les adorateurs du Messie, la composition s'intitule tantôt la *Nativité*, tantôt la *Crèche* ou la *Sainte Crèche*; dans la *Nativité* on voit paraître le plus souvent la Vierge, saint Joseph et les anges; dans la *Crèche*, outre les mêmes personnages, il y a des bergers, quelquefois les mages, parfois des saints ayant vécu longtemps après le Christ, et même les portraits des *donataires* du tableau. Le bœuf et l'âne servent aussi à faire distinguer la *Crèche*. Il arrive fort souvent du reste aux iconographes et aux catalogues d'employer indifféremment les titres de *Nativité*, d'*Adoration des bergers* et de *Crèche*. Nous nous contenterons de signaler ici quelques-uns des tableaux les plus intéressants parmi ceux que l'on désigne sous cette dernière dénomination.

Une *Crèche* qui a beaucoup de charme est celle de Giotto à la cathédrale de Chiusi. L'Enfant Jésus est couché à terre, la tête appuyée sur un coussin doré; le bœuf et l'âne le regardent émerveillés. De chaque côté les mages se tiennent debout; la Vierge et Joseph sont placés un peu en arrière. « Le paysage est silencieux et placide, dit Mme Louise Colet; au-dessus le Père éternel plane dans une nuée; des groupes d'anges en longues tuniques encadrent cette nuée; ils jouent de la trompette et des cymbales, et un ange plus beau que les autres fait retentir une harpe d'or. Sur la large bordure dorée de ce merveilleux tableau sont peintes des figures de saints, de jolis lévriers et des scènes de la *Passion*. » Le musée Napoléon III possède

deux petites *Crèches* peintes par des artistes de la primitive école italienne, l'une (n° 96) exécutée dans la manière de Gentile da Fabriano, l'autre (n° 149) représentant la Vierge et saint Joseph adorant le bambino couché devant l'étable. Un tableau du musée de Bruxelles (n° 47), que quelques connaisseurs ont attribué à Van der Meire et d'autres à Van der Groen, nous montre Marie agenouillée devant son divin Fils étendu sur une couche de paille recouverte d'un linge blanc; trois anges sont comme elle dans l'attitude de l'adoration; au fond, on aperçoit saint Joseph traversant une espèce de cloture; au milieu un prêtre, vêtu d'une soutane rouge et d'un surplis blanc, est agenouillé et tourné vers l'Enfant Jésus; de sa bouche paraissent sortir ces mots tracés sur le tableau : *Presbyteri miserere tui, dulcissime ihesu* (très-doux Jésus, aie pitié de ton prêtre). Cette inscription désigne clairement le donataire. Au musée du Belvédère, à Vienne, se trouve un tableau anonyme de la primitive école flamande : on y voit la Vierge adorant l'Enfant nouveau-né, Joseph tenant une lumière, quatorze anges, etc.

La Pinacothèque de Bologne possède une très-belle *Crèche*, de Francia : le bambino, couché à terre sur un linge, est adoré par la Vierge, saint Joseph, deux anges, saint François d'Assise, un berger couronné de lauriers, que l'on dit être le portrait du chevalier-poète Jérôme Pandolfi Casio, et un donataire qui serait Mgr Galeas Bentivoglio. Tout à fait sur le devant, deux jolis chardonnerets sont perchés sur un frère arbuste. Au fond s'ouvrent des arcades qui laissent voir un paysage avec montagnes, arbres, maisons, rivière. Ce tableau, datant de près de quatre cents ans, est d'une fraîcheur qui fait honte aux modernes, dit M. Lavice (*Musées d'Italie*). On voit à la Pinacothèque de Bologne une autre peinture de Francia représentant, en figurines, d'un côté le bambino adoré par sa mère, saint Joseph, deux anges et deux bergers, de l'autre la Vierge assise sous un arbre et présentant le sein au petit Jésus, qui se retourne vers saint Jean.

Nous décrirons ci-après deux *Crèches* de Raphaël; dans l'une, le grand artiste a imaginé d'éclairer la scène au moyen de la lumière qui rayonne du corps du bambino. Ce même effet a été rendu d'une façon merveilleuse par le Corrège dans sa célèbre *Nuit ou Crèche* (v. NUTT) du musée de Dresde, et reproduit, à l'exemple de ce maître, par une foule de peintres.

Signalons encore les *Crèches* peintes par Luca Signorelli (musée des Offices et musée du Belvédère), Girolamo da Santa-Croce (galerie de Dresde), Chiodarolo (Pinacothèque de Bologne), Gaudenzio Ferrari (musée de Berlin), Bernardino Luini (musées de Berlin et de Naples), le Giorgione (galerie de Dresde), le Moretto (église des Saints-Nazaire-et-Celse, à Brescia), Jacques Bassan (galerie Brignole-Sale, à Gènes), le Baroque (bibliothèque Ambrosienne), Carlo Maratte (galerie de Dresde), le Cortone (musée de Madrid), L. Cambiaso (église des Chartreux à Naples), Velazquez (v. ci-après), Rubens (musée de Munich), G. Honthorst (v. ci-après), Rembrandt (gravé par Mauduit), Van der Werff (musée des Offices), Rottenhamer (galerie Brignole-Sale), C. Poelenburg (musée de Munich), Adr. Stalbert (musée de Berlin), les Lenain (au Louvre), etc. Dans le tableau des Lenain, la Vierge agenouillée va couvrir d'un voile l'Enfant Jésus couché sur la paille dans la crèche; sainte Elisabeth et un berger, également à genoux, adorent le Messie; à droite, saint Joseph debout s'appuie sur un bâton; à gauche, une femme est debout, ainsi qu'un berger qui se retourne et lève les yeux vers le ciel, où l'on voit sur des nuages quatre anges, dont un tient une banderole sur laquelle on lit : *Ecce agnus Dei*. La galerie de Florence possède un petit bas-relief en ivoire d'un travail exquis, exécuté par Ant. Rossellino et représentant la *Sainte Crèche*. Un ouvrage du même genre, mais bien inférieur sous le rapport de l'exécution, se voit au musée de Cluny (n° 1983 du catalogue de 1855); il date du xiv^e siècle. Dans la même collection figurent un émail de Limoges du xv^e siècle (n° 1075) et un bas-relief en bois, sculpté, peint et doré, également du xv^e siècle (n° 293), représentant la *Crèche*.

L'usage des *crèches* exécutées en haut-relief, avec du bois, du carton, de la cire, etc., est très-répandu en Italie et dans le midi de la France, particulièrement à Marseille. L'auteur d'une *Explication des usages et coutumes des Marseillais* (1683), Marchetti, attribue à saint François d'Assise l'invention de ces *crèches*. « Nous apprenons, dit-il, des chroniques de son ordre, que cet homme s'éraphique fit un oratoire, le jour de Noël, où il représenta le plus au naturel qu'il put la *Nativité* de Notre-Seigneur, après en avoir obtenu la permission du saint-siège, de crainte que si l'on en usait autrement on ne condamnât cette nouveauté. Il fit choix d'une longue et chétive estable, que la longueur et l'injure du temps avoient tellement ruinée qu'elle n'avoit plus que la moitié du couvert. Les ornements que sa piété lui donna consistoient en un ingénieux mélange qu'il fit de papier, de mousse et de paille...; quantité de cierges et de lampes éclairaient ce lieu, et les figures de bois qui représentoient le saint Enfant Jésus, la sainte Vierge sa Mère, et son père le bienheureux saint Joseph y estoient posés

après d'un asne et d'un bœuf qu'il y avoit fait conduire, avec de la paille et du foin pour leur nourriture. Cette estable étant fréquentée par un grand nombre de religieux qui alloient faire leurs prières devant ces images de bois, le bruit de cette nouvelle dévotion y attira les paysans d'alentour, lesquels, pour imiter l'allégresse des pasteurs qui furent les premiers à l'adoration du Verbe incarné, firent cette visite avec leurs guitares et leurs guitarrines... » Marchetti ajoute que la congrégation de l'Oratoire importa cette dévotion à Marseille où, après avoir été pratiquée dans les divers couvents, elle finit par se répandre dans les familles. Aujourd'hui encore, nous l'avons dit, il n'est guère de maisons dans cette ville et même dans toute la Provence où il n'y ait une *crèche* fabriquée et décorée avec plus ou moins de luxe, que l'on installe dans un endroit très-appareil de la demeure, depuis le jour de Noël jusqu'après l'octave de la Purification, et devant laquelle on allume des cierges et de petites lampes. Ces *crèches* consistent ordinairement en un édifice de carton, ouvert d'un côté, comme un théâtre enfantin, et où sont groupées quantité de figurines en plâtre ou carton-pâte, appelées *santouns* (petits saints). L'Enfant Jésus est placé sur le devant de la scène, entre le bœuf et l'âne; près de lui se tiennent la Vierge et saint Joseph. A droite, à gauche et dans le fond, apparaissent en foule les paysans et les paysannes qui viennent adorer le Messie; fort souvent les rois mages et leur suite sont placés au premier rang, tout près du bambino. Les décors sont tout à fait rustiques : au premier plan se trouve l'étable à demi ruinée; au fond se dessine en relief un paysage plus ou moins accidenté suivant la grandeur de la *crèche*; le plus souvent ce sont des collines couvertes de moulins à vent, des prairies où paissent des troupeaux, des maisons d'argile, des lacs, des rivières. Ce paysage, dans la composition duquel il n'entre qu'un peu de papier peint, de terre glaise, de mousse et de liège, n'a aucune prétention à ressembler aux environs de Bethléem. Les figurines sont costumées à la provençale. Dans le nombre se trouvent des types consacrés par la fantaisie locale, tels que le *raui* (l'étonné), paysan affublé d'un bonnet de coton et levant les bras au ciel en signe d'admiration, le joueur de tambourin (*tambourinaire*), le remouleur (*amoulaire*), le bohémien portant un chât et un tambour de basque, et des gens de toute profession qui viennent offrir au Messie, les uns des œufs, du lait, des gâteaux, les autres des fruits, des agneaux, de la volaille. Chaque année, pendant la semaine qui précède Noël, il se tient à Marseille, sur le cours Belusene, une foire très-originale, dite la *foire des santouns*, où se débitent les *crèches* et séparément les figurines destinées à y prendre place. A ces petits saints consacrés par les traditions locales se sont joints, depuis quelques années, des personnages qu'on est fort étonné de voir apparaître dans la représentation de la Nativité du Messie, comme des moines de divers ordres, des pénitents blancs ou bleus, voire des soldats en pantalon garance rangés en bataille près d'un chemin de fer, dont la locomotive semble disposée là pour porter plus rapidement dans le monde l'annonce de la bonne nouvelle.

Les Provençaux ont aussi des *crèches* mécaniques dont les personnages, mus par des fils, représentent de petites pièces religieuses relatives à la naissance de Jésus et que l'on désigne sous le nom de *Pastorales*. Ces pièces, écrites le plus souvent en provençal, ou moitié en français, moitié en provençal, se jouent aussi sur de véritables théâtres et ont pour acteurs des jeunes gens de la localité. La populace raffole de ces divertissements, où le profane se mêle au sacré dans une large proportion. Quelques littérateurs distingués ont composé des *Pastorales*, où des idées morales sont exprimées dans un langage élevé; nous citerons entre autres le *Palais d'Hérode*, scène gracieuse et émouvante écrite par M. Gaston de Flotte, membre de l'Académie de Marseille. Voir ci-dessus CRÈCHES PROVENÇALES.

CRÈCHE (LA) dite della Spinetta, tableau de Raphaël, au musée du Vatican. Cette peinture, commandée pour le couvent des Minimes de la Spinetta, voisin de Todi, fut exécutée, à ce que l'on croit, par Raphaël et le Pinturicchio, sur un dessin du Pérugin. La scène représente l'arrivée des mages à la crèche; ils se montrent au loin dans un paysage délicieux. Au premier plan, l'Enfant Jésus est couché à terre, entouré de la Vierge, de saint Joseph et de quelques anges dans l'attitude de l'adoration. Parmi ces anges il y en a deux qu'à l'élégance de la tournure et à la suavité de l'expression on reconnaît pour être de la main de Raphaël; la tête de saint Joseph et les figures des mages accusent le même pinceau. Pinturicchio semble avoir peint les trois anges suspendus en l'air, qui chantent la gloire du Messie.

On regarde comme un autre ouvrage de la jeunesse de Raphaël une *Crèche* ou *Adoration des mages*, du musée de Berlin, qui est peinte sur étoffe de soie et dont les couleurs se sont beaucoup altérées. Les personnages du premier plan sont à peu près de grandeur naturelle. L'Enfant est couché à terre sur un tapis dont une extrémité roulée lui sert d'oreiller. Marie et deux grands anges agenouillés

adorent le Messie, que contemple saint Joseph debout et appuyé sur son bâton. Derrière eux on voit le pignon de l'étable, avec le bœuf et l'âne qui passent la tête par la porte. A droite se tiennent les mages, dont l'un est prosterné et présente un vase d'or à Jésus. Au fond, une caravane descend d'une montagne. Dans les airs, trois anges drapés tiennent une banderole où on lit : *Ecce agnus Dei*. L'encadrement de cette toile est décoré d'arabesques et de figures de saints peintes en grisaille.

Parmi les tapisseries (*arazzi*) du Vatican, exécutées, comme on sait, sur les dessins de Raphaël, il y en a une qui représente la *Crèche* ou l'*Adoration des bergers*. Rien de plus gracieux que la figure de la Vierge, agenouillée et occupée à placer le plus délicatement possible son divin Fils sur la paille de l'étable. L'expression du père qui offre au bambino une corbeille pleine de présents rustiques est des plus touchantes. D'autres bergers adorent le Messie, et des anges suspendus dans les airs célèbrent ses louanges. La lumière qui éclaire la scène rayonne du corps du bambino ; malheureusement les couleurs de cette tapisserie sont fort altérées, et l'on ne peut plus guère admirer que le dessin et la belle ordonnance de la composition.

Crèche (LA), tableau de Gérard Honthorst ; musée des Offices, à Florence. L'Enfant Jésus est couché dans la crèche ; la Vierge le découvre et le contemple avec amour ; deux anges l'adorent en souriant ; saint Joseph est debout dans l'ombre. Ces divers personnages sont de grandeur naturelle. Une autre composition du même auteur, qui se voit dans le même musée et que certains catalogues intitulent l'*Adoration des bergers*, représente le bambino couché sur un lange blanc recouvrant la paille de la crèche ; autour de lui sont groupés la Vierge, saint Joseph et quatre bergers, dont deux sont agenouillés ; le troisième, debout, s'appuie sur son bâton ; le quatrième se cache les yeux avec la main, pour se garantir de la lumière éblouissante que projette le corps du divin bambino. Ces deux tableaux sont des meilleurs qu'ait exécutés Gérard Honthorst ; le second surtout est admirable pour l'effet produit par la clarté mystique qui jaillit de l'Enfant-Dieu et illumine toute la scène.

Honthorst a traité plusieurs fois ce même sujet, notamment dans un tableau du musée de Cologne qui diffère peu de l'*Adoration des bergers* de la galerie des Offices, et dans un tableau du musée de Dijon.

Crèche (LA) ou l'*Adoration des bergers*, tableau de Velazquez, à la National Gallery de Londres. Le divin bambino est couché dans la crèche près de la tête du bœuf ; la Vierge le découvre pour le laisser voir aux bergers. Ceux-ci, dans l'attitude de l'adoration, apportent en présents des poules, des agneaux, etc. Au loin on aperçoit l'ange qui les a guidés. Cette composition ne comprend pas moins de neuf figures de grandeur naturelle.

M. Viardot croit que c'est par erreur que ce tableau est attribué à Velazquez ; il y voit une production de Zurbaran. D'autres connaisseurs ont prétendu que c'était une œuvre de Ribera. Mais, suivant MM. Stirling et W. Bürger, Velazquez est bien réellement l'auteur de cette peinture ; il l'a exécutée, dans sa première manière, à l'imitation de Ribera. L'exécution possède beaucoup de la puissance du Spagnoletto, dit M. Stirling ; les modèles sont empruntés à cette classe vulgaire que ce maître aimait à reproduire ; les bergers agenouillés et la vieille femme qui est derrière eux sont la vivante image d'une famille de bohémien du faubourg de Triana. La Vierge est une pauvre paysanne dépourvue de beauté et de dignité, sans pleine de vérité et de nature ; l'enfant placé dans la crèche et autour duquel rayonne la lumière miraculeuse qui révèle la présence divine est peint avec une délicatesse de touche, un effet brillant dignes de provoquer l'admiration ; les agneaux offerts en hommage et placés sur le premier plan sont des études attentives d'après nature. C'est un tableau d'un grand intérêt et le plus important des premiers ouvrages de l'artiste. Cette *Crèche* figura longtemps dans la galerie des comtes d'Aguilar à Séville ; achetée pour le roi Louis-Philippe par le baron Taylor, elle fut payée 51,250 francs, à la vente de la collection de ce prince en 1853, et passa à la National Gallery. Elle a été gravée au trait par E. Lingée, dans l'*Illustrated London News* (1854).

CRÉCHET s. m. (kré-chè). Ornith. Nom vulgaire du motteux.

CRÉCISE s. f. (kré-si-ze). Techn. Instrument servant à la construction des fourneaux et des pierres factices.

CRÉCY s. f. (kré-si — du lieu où ces légumes croissent en abondance). Hortie. Variété de carotte : *Potage à la crécy*. *Purée à la crécy*.

— Art culin. Soupe ou purée faite avec les mêmes carottes : *Manger une crécy*. — Adjectif : *Potage crécy*.

CRÉCY, bourg de France (Somme), ch.-l. de canton, arrond. et à 20 kilom. N. d'Abbeville, dans la vallée de la Maye ; pop. aggl. 1,652 hab. — pop. tot. 1,748 hab. Fabrique de savon vert, serrurerie. Grand commerce de bois. Eglise

remarquable. Le vieux moulin à vent d'où Edouard III donnait ses ordres pendant la bataille de Crécy, le 26 août 1346, existe encore, ainsi qu'une croix de pierre élevée, dit-on, à l'endroit où le roi de Bohême trouva la mort. Les rois de la première race avaient une résidence à Crécy. Ce château portait les noms latins de *Crisciagus* en 660, *Cricecus* en 673, et de *Crisciagus* d'après l'auteur des *Gestes des rois de France*. Ces mots furent rendus en français par Cressi et Crécy au XII^e et au XIII^e siècle. Le château fut bâti dans le Ponthieu, sur la rivière de Maye, au milieu de la forêt qui paraît en avoir pris le nom. La position de ce lieu, dit M. de Cayrol, suffisait pour en faire un séjour agréable à nos rois à cause de la chasse, cependant il en reste peu de monuments ; l'histoire constate seulement que Clotaire III y confirma un échange, le 1^{er} février 660 ; que Leudesic, maire du palais, s'était retiré à Crécy pour se mettre à l'abri des mauvais desseins d'Ebroïn. Le roi Childébert III y tint un plaid le 8 avril 709. C'est le dernier des rois qui fit un séjour prolongé à Crécy, si l'on en excepte Henri IV, qui s'y arrêta en novembre 1590. Cependant tout porte à croire que différents rois de la seconde et de la troisième race honorèrent de leur présence le château de Crécy, puisqu'on découvrit en 1786, dans l'emplacement de l'ancien château, des monnaies d'argent de Charlemagne, de Charles le Chauve, de Henri I^{er}, de Louis IX, de Philippe le Bel et enfin de Charles, duc d'Orléans, père de Louis XII. A la place de ce château, détruit depuis plusieurs siècles et dont il ne reste plus aucune trace, s'éleva un bourg du même nom, fameux par la bataille qui s'y livra en 1346.

Crécy (BATAILLE DE). Edouard III venait de débarquer en Normandie, tandis que l'armée de Philippe de Valois, occupée à reprendre aux Anglais leurs conquêtes du Midi, assiégeait Aguilon, forte place située au confluent du Lot et de la Garonne. Edouard s'avance donc jusqu'à Caen sans résistance, pillant, brûlant, saccageant tout sur son passage, gorgéant ses soldats des dépouilles de la plus riche province de France. Il parut aux portes de Caen le 26 juillet 1346, s'en empara et fit prisonniers le comte Raoul d'Eu et le comte de Tancarville, qui avaient essayé de la défendre. « Du pillage de cette ville, dit M. Michelet, les Anglais eurent de quoi charger plusieurs vaisseaux. Ils trouvèrent Saint-Lô et Louviers toutes pleines de draps. » De là, laissant sur leur gauche Rouen, dont les ponts étaient coupés et qui était bien muni de gens d'armes, ils remontèrent la Seine, livrant aux flammes Vernon, Verneuil, tout le Vexin, et vinrent audacieusement, le 14 août, assiéger leur camp jusqu'à Poissy, à six lieues de Paris. C'est là qu'Edouard célébra la fête de l'Assomption, tandis que le prince de Galles et les partis anglais, se répandant autour de la capitale, réduisaient en cendres Nanterre, Rueil, Neuilly, Boulogne, Saint-Cloud et Bourg-la-Reine. Edouard tint sa cour plénière à Poissy, le jour de la Notre-Dame d'août, et s'assit à table en robe d'écarlate fourrée d'hermine, à la place qu'aurait dû occuper le roi de France.

Il serait impossible d'exprimer la fureur que dut éprouver l'orgueilleux Philippe, témoin impuissant de ces ravages, obligé de souffrir en silence les insolentes bravades de son ennemi. L'armée féodale, rassemblée devant Aguilon, à cent cinquante lieues de Paris, ne pouvait lui être d'aucun secours immédiat. Il fit un appel désespéré aux citoyens de ses bonnes villes, à ses alliés de l'Empire et à tous les gentilshommes qui n'étaient point allés en Guyenne. On vit bientôt accourir à sa voix un grand nombre de chevaliers et de milices bourgeoises, que conduisaient le comte d'Alençon, frère du roi, le comte de Blois, le comte Louis de Flandre et le sire Jean de Hainaut, oncle de la reine d'Angleterre, qui avait abandonné la cause d'Edouard ; puis vinrent les alliés du roi, le vieux roi de Bohême avec ses Luxembourgeois, le duc de Lorraine, les comtes de Salm, de Saarbrück, de Namur, etc., et jusqu'au jeune Charles IV, fils du roi de Bohême, qui venait d'être élu empereur d'Allemagne.

Edouard, engagé au cœur d'un grand royaume, parmi des villes brûlées, des provinces ravagées, des populations exaspérées, en face d'une armée déjà supérieure à la sienne et grossissant de jour en jour, commença à craindre que sa marche audacieuse n'eût pour lui de funestes résultats. Il entreprit d'opérer sa retraite à travers la Picardie pour aller rejoindre les Flamands. Il traversa la Beauvaisis et une partie de l'Amiénois en brûlant les bourgades et les moindres châteaux, et ne s'arrêta qu'à Airaines, à l'entrée du comté de Ponthieu, que le roi Philippe lui avait naguère confisqué. Il trouva tous les ponts de la Somme coupés ou fortifiés de manière à résister à un coup de main, tandis que Philippe arrivait sur lui à marches forcées à travers l'Amiénois, à la tête d'une armée deux fois plus nombreuse que celle des Anglais. Edouard quitta Airaines si précipitamment, que Philippe trouva sa table encore toute servie et mangea son dîner. Edouard, cependant, arrivé à Oisemont, fort pensif et mélancolique, dit Froissart, vit bien qu'il allait être enfermé le lendemain entre l'armée française et les places fortes d'Abbeville, de Saint-Valéry et du Crotoi, s'il ne réussissait à fran-

chir sur-le-champ la rivière. Un homme du pays, gagné par l'appât d'une grosse récompense, lui apprit enfin qu'en un endroit appelé la Blanche-Tache ou *Blanque-Taque*, presque en face du Crotoi, il existait un gué que douze hommes pouvaient traverser de front aux heures du reflux. Le gué était gardé par 10,000 ou 12,000 soldats sous les ordres du baron Godemar du Fay ; mais les Anglais, qui se sentaient perdus s'ils ne passaient, firent un effort désespéré et arrivèrent sur l'autre rive, où ils mirent en fuite les milices communales. Lorsque Philippe arriva, le retour du flux ne lui permit point de traverser le gué à la suite de l'ennemi, et il se replia sur Abbeville pour y franchir la Somme. Pendant ce temps-là, Edouard était arrivé au milieu du bois de Crécy en Ponthieu, à cinq lieues d'Abbeville. Jugeant alors, à la fatigue de ses troupes, le moment venu d'attendre le choc, il choisit son champ de bataille le plus avantageusement possible, sur la lisière de la forêt de Crécy. Après avoir donné à souper aux comtes et aux barons de son armée, il entra dans son oratoire, « priant Dieu à genoux qu'il le laissât sortir de la besogne à son honneur. » Le lendemain matin, 26 août 1346, il entendit la messe et communiqua avec le prince de Galles ; puis il divisa son armée en trois corps et fit mettre à pied tous ses gens d'armes, qu'il transforma en une infanterie pesante, rôle convenable à l'attitude défensive qu'il était forcé de prendre. Il confia l'avant-garde au prince de Galles, le corps de bataille aux comtes de Northampton et d'Arundel, et se réserva le commandement de l'arrière-garde. Après qu'il eut harangué ses soldats, ceux-ci burent et mangèrent à loisir, et s'assirent tous par terre, leurs armes devant eux, se reposant pour être plus frais à l'arrivée des Français. Edouard comptait de 25,000 à 30,000 combattants.

Bientôt parut Philippe, traînant après lui une immense cohue d'au moins 70,000 hommes, dans un désordre qui éveilla de sombres pressentiments chez les seigneurs français qui avaient quelque expérience de la guerre. On avait conseillé au roi de faire reposer ses troupes, et il y consentit ; les deux maréchaux de l'armée de France, les sires de Saint-Venant et de Montmorency, crièrent aussitôt : « Arrière, bannières, au nom de Dieu et de monseigneur saint Denis ! » mais lorsque Philippe aperçut les Anglais, « le sang lui mua, car il les haïssait. » Oubliant le sage conseil qui venait de lui être donné, il dit à ses maréchaux : « Faites passer nos Gênois devant et commencez la bataille, au nom de Dieu et de monseigneur saint Denis. » Les archers gênois, qui avaient fait cinq lieues à pied sous une pluie continue, se récrièrent contre l'ordre de marcher en avant, et déclarèrent que leurs arcs détendus par l'humidité étaient hors d'état de servir. Cependant l'ordre d'attaque ayant été réitéré, ces mercenaires obéirent et poussèrent des cris épouvantables pour effrayer les Anglais. Mais ceux-ci restèrent immobiles. Puis, leurs archers avancèrent d'un pas, et « firent voler leurs sagettes (flèches) si vivement que ce semblait neige. » Ils avaient eu la sage précaution de tenir, sous leurs chaperons, leurs arcs à l'abri de la pluie. Aussi criblèrent-ils de traits les Gênois, dont les *carreaux*, au contraire, retombaient inoffensifs longtemps avant d'arriver à l'ennemi. En même temps les halles de fer, lancées par des bombardes, pleuvaient sur eux, et ces bombardes menaient si grand bruit et tremblement, qu'il semblerait que Dieu tonât, avec grand massacre de gens et renversement de chevaux. C'est le premier emploi de l'artillerie dans une bataille ; mais elle avait servi déjà à l'attaque et à la défense des places.

Les arbalétriers, décimés par cette mitraille et troublés par la peur, voulurent battre en retraite ; mais ils trouvèrent les gens d'armes français qui leur barraient le chemin. Lorsque le roi Philippe vit le désordre des Gênois, il entra en fureur : « Or tôt, s'écria-t-il, tuez toute cette ribaudaille, car ils nous empêchent la voie sans raison. » Les gens d'armes français ne suivirent que trop bien cet ordre dicté par une aveugle colère ; ils se ruèrent sur les fugitifs à grands coups d'épées et de lances, et bientôt ce ne fut plus qu'une sanglante mêlée d'hommes et de chevaux, se pressant, se renversant, s'écrasant : « La bataille, dit M. Henri Martin, fut perdue avant qu'on eût joint l'ennemi. » Les Anglais tiraient à coup sûr dans cet effroyable tourbillon, sans craindre qu'un seul de leurs traits fût perdu. Les barons et les chevaliers, qui s'étaient lancés les premiers sur les Gênois, frémisaient de colère de se voir massacrer sans gloire et sans profit, et ils tentèrent d'héroïques efforts pour s'arracher à la presse où les avait poussés leur fureur insensée. Le comte d'Alençon, le duc de Lorraine, les comtes de Flandre, de Blois, d'Harcourt, d'Aumale, d'Auxerre, de Sancerre, de Saint-Pol, tous magnifiquement armés et blasonnés, parvinrent enfin à se rallier, puis ils se précipitèrent comme un torrent sur les archers anglais de l'avant-garde et traversèrent au galop les lignes ennemies. Ils se heurtèrent alors contre les hommes d'armes du jeune prince de Galles, soutenus par le corps de bataille des comtes de Northampton et d'Arundel. Le choc de la chevalerie française fut si terrible, que le comte de Warwick et les autres barons qui entouraient le prince envoyèrent prier en toute hâte Edouard

d'accourir à leur secours avec l'arrière-garde. Le roi d'Angleterre, qui dominait toute la bataille du haut de la butte d'un moulin, voyait bien que les Français allaient être écrasés. « Retournez, répondit-il, devers ceux qui vous ont dépêchés, et qu'ils ne m'envoient querir aujourd'hui tant que mon fils sera en vie. Qu'ils laissent gagner à l'enfant ses éperons : je veux, si Dieu permet, que la journée soit sienne, et que l'honneur lui en demeure et à ceux à qui je l'ai baillé en garde. »

Une réponse si ferme réveilla le courage des hommes d'armes anglais, dont la vaillante discipline rendit enfin inutile la furie de leurs adversaires. La plupart des princes et des hauts barons, qui avaient percé avec leurs bannières jusqu'au cœur des bataillons ennemis, y étaient enveloppés, abatus et massacrés sans quartier : la pesante armure que l'on portait alors ne permettait pas aux cavaliers, une fois tombés, de se relever ; les coutilliers de Galles et de Cornouailles, se glissant entre les gens d'armes et les archers anglais, se jetaient sur les chevaliers renversés et les poignardaient au défaut de l'armure, quelque grande seigneurie qu'ils fussent. Ainsi périrent le comte d'Alençon, le comte d'Harcourt et ses deux fils, ainsi que son neveu le comte d'Aumale, le duc de Lorraine, les comtes de Flandre, de Savoie, de Blois, de Bar, d'Auxerre, de Saint-Pol, de Sancerre, le vicomte de Thouars, le sire de Saint-Venant et une infinité d'autres, et jusqu'à l'archevêque de Sens et l'évêque de Nîmes. Le vieux roi de Bohême, quoique aveugle, assistait à la bataille. Quand il entendit cet effroyable tumulte, il demanda à ses chevaliers « comment se portait l'ordonnance de leurs gens. » Au tableau qu'ils lui tracèrent, il jugea que tout était perdu. L'héroïque vieillard refusa de se mettre en sûreté. « Je vous prie et requiers très-spécialement, dit-il aux siens, que vous me meniez si avant que je puisse frapper un coup d'épée. » Ils lui obéirent, lièrent leurs chevaux au sien pour ne point se séparer de lui dans ce désordre, et tous se précipitèrent ensemble sur les Anglais. On les retrouva le lendemain, liés encore et gisant autour de leur maître.

Philippe de Valois, fou de colère et d'humiliation, était témoin impuissant de cette boucherie ; il couvrait d'un regard féroce ce champ de bataille plein de cadavres sanglants, et il ne dut qu'au hasard de ne point être enveloppé comme les autres dans la mêlée. Il eût été infailliblement pris si les Anglais s'étaient lancés en avant ; mais l'ennemi, tout étonné de sa victoire, ne sortit point de son immobilité. Philippe avait eu un cheval tué sous lui ; à l'entrée de la nuit, il ne comptait plus sous son oriflamme que cinq barons et soixante hommes d'armes, et cependant il voulait encore combattre. Alors Jean de Hainaut saisit son cheval par la bride et l'entraîna pour ainsi dire de vive force. « Ils chevauchèrent jusqu'au château de la Broie ; la porte était fermée et le pont levé, car il faisait moult brun et moult épaisse nuit. Le châtelain fut appelé, et vint sur les guérites et demanda tout haut : « Qui est-ce là ? Qui heurte à cette heure ? — Ouvrez, ouvrez, châtelain, répondit le roi Philippe ; c'est l'infortuné roi de France. » (V. OUVREZ, C'EST LA FORTUNE DE LA FRANCE.) Philippe ne s'arrêta qu'un instant et se fit ensuite conduire à Amiens.

Mais les désastres de cette funeste bataille ne s'arrêtèrent point au sang versé le 26 août, sang qui était surtout celui de la noblesse. Le lendemain, les milices de Rouen et de Beauvais, ainsi qu'un corps de gens d'armes aux ordres de l'archevêque de Rouen et du grand prieur de l'Hôpital Saint-Jean-de-Jérusalem, ignorant ce qui s'était passé la veille, arrivaient par Abbeville et Saint-Riquier pour rejoindre l'armée royale et prendre part à la bataille. Ces troupes se heurtèrent contre une forte colonne anglaise et furent aussitôt culbutées et mises dans le plus effroyable désordre : 7,000 de ces communiers restèrent sur le champ de bataille, avec le grand prieur de l'Hôpital.

Après midi, deux barons, assistés de trois hérauts pour reconnaître les armoiries et de deux clercs pour enregistrer les noms, furent chargés par Edouard de rechercher et de compter les morts. Ils rapportèrent qu'il était resté sur la place 11 princes, 80 seigneurs bannerets, 1,200 chevaliers et environ 30,000 soldats. Suivant Froissart, le nombre des Français tués surpassait celui de l'armée victorieuse. Edouard accorda trois jours de trêve pour l'inhumation de cette multitude de morts.

C'était la chevalerie elle-même qu'on portait au tombeau, dit M. Henri Martin. La bataille de Crécy est un événement immense dans l'histoire du moyen âge ; elle renouvelle d'une façon décisive l'expérience de Courtrai, à demi effacée par les revanches de Mons-en-Puelle et de Cassel ; elle démontre sans réplique l'impuissance de cette milice féodale qui avait usurpé en Occident la place des immortelles légions romaines ; elle fait voir la chevalerie vaincue en bataille rangée par l'infanterie ; car les gens d'armes anglais n'ont combattu que comme infanterie de réserve, derrière les archers, vrais auteurs de la victoire, ainsi que le reconnaît Froissart lui-même ; la féodalité a été vaincue, sans pouvoir prétendre, comme à Courtrai, un accident de terrain imprévu ; elle n'a dû sa défaite qu'à elle-même, qu'à ses vices radicaux et

aux fautes d'un roi qui la représente et la résume comme si elle l'eût choisi tout exprès; elle a été vaincue par son incurable indiscipline, résultat de son essence même, c'est-à-dire de l'esprit féodal, et par la pesanteur excessive de son équipement et de sa monture, qui fait de l'homme d'armes un cavalier hors de toutes les conditions de la cavalerie, un automate de bronze monté sur une espèce de bœuf ou d'éléphant couvert de fer, incapable, non-seulement de manœuvres d'escadron, mais de manœuvres individuelles, et presque hors d'état de se mouvoir autrement qu'en ligne droite. Cette armure, qui faisait la force du chevalier contre les vilains isolés, fait la faiblesse de la chevalerie contre les vilains organisés et disciplinés; et plus on renforcera l'armure pour la mettre à l'épreuve des flèches, puis des balles, sans jamais y réussir complètement, plus la gendarmerie sortira des vraies conditions de l'art militaire.

• Ainsi cette milice orgueilleuse, qui avait prétendu s'attribuer le monopole des armes, qui avait fait de la guerre sa seule occupation, est reconnue impropre à la guerre dès que luit pour l'art militaire l'aube de la Renaissance. La milice féodale a été jugée et condamnée à Crécy; l'honneur du moins lui reste; mais après Crécy va venir Poitiers, et elle ne pourra même plus dire : « Tout est perdu, fors l'honneur ! »

CRÉCY, bourg de France (Seine-et-Marne), ch.-l. de canton, arrond. et à 15 kilom. S. de Meaux, sur la rive droite du Grand-Morin; pop. aggl. 1,050 hab. — pop. tot. 1,057 hab. Commerce de bois, chevaux, bestiaux, fil, toile de ménage. Tanneries, chamoiseries et laines; fabriques de savon vert, de chaises; serrurerie et quincaillerie. Ruines des anciennes fortifications, dont deux tours, la Tour-Fallot et la Grosse-Tour, sont bien conservées. Bel hôtel de ville; vestiges d'un manoir féodal, près duquel se trouve l'église paroissiale, construction du siècle dernier.

CRÉCY-SUR-SERRE, bourg de France (Aisne), ch.-l. de canton, arrond. et à 16 kilom. N. de Laon; pop. aggl. 1,927 hab. — pop. tot. 1,953 hab. Ce bourg obtint de Philippe-Auguste une charte de commune en 1180. Les Anglais le ruinèrent presque entièrement en 1339 et le saccagèrent de nouveau en 1358 et en 1373. En 1662, il fut brûlé par les Espagnols.

CRÉDIT JUDÆUS APPELLA, proverbe latin fréquemment employé pour exprimer qu'on ne croit pas ce que quelqu'un raconte. A d'autres! disons-nous dans le même sens.

« Que le juif Appella le croie, moi non, » dit Horace dans sa 1^{re} satire du 1^{er} livre, le *Voyage à Brindes*. « Gnato, dit Horace, bâtie en dépit des eaux, me prête fort à rire et à plaisanter; on veut m'y persuader que l'encre posée sur le seuil du temple s'y liquéfie sans le secours du feu. C'est là-dessus qu'il dit en se jouant :

... Credat Judæus Apella,
Ego non...

« Que le juif Appella le croie, moi non, » A quoi il ajoute : « Car j'ai appris que les dieux passent fort tranquillement le temps sous la haute voûte du ciel, et n'ont gardé de s'inquiéter de ce que fait ici-bas la nature. » Les commentateurs croient que cet Appella, dont parle le poète, était un Juif venu à Rome au temps d'Auguste pour y vendre de l'encens, et qui y racontait, avec une crédulité naïve, les miracles des livres sacrés de sa nation. Horace, qui ne parlait qu'en se jouant, comme on vient de le voir, des dieux mêmes du paganisme, exprime, par son *Credat Judæus Apella*, le dédain que lui inspiraient les récits bibliques :

Le soleil s'arrêtant, la mer, non moins docile,
Ouvrant au peuple juif une route facile, etc., etc.

Reste la question du nom d'Appella. Pourquoi ce nom, qui est si peu juif, donné par Horace à un Juif? Ce Juif crédule avait-il réellement un nom hébreu qui sonnât à peu près aux oreilles d'Horace comme il l'a écrit? Il pouvait en effet se nommer *Abel* ou *Hébalah*; de ce nom à Appella il n'y a pas loin; mais, après tout, ce peut être aussi un nom de fantaisie, fabriqué par Horace, et même fabriqué malignement, comme le veulent quelques scolastes, Turnèbe, par exemple : *Finxit nomen quasi sine pelle, aut certe Appella, quia præputum non habet*. On sait combien les circoncis étaient en mépris chez les Romains, qui les considéraient comme des castrats. Quoi qu'il en soit du nom, il a suffi qu'il fût en-chassé dans un bout de vers d'un grand poète pour vivre dans la mémoire des hommes et ne plus s'en effacer.

CRÉDÉ (Charles-Sigismond-François), médecin allemand, né à Berlin en 1819. Il fit ses études médicales à l'université de sa ville natale, puis à celle d'Heidelberg, et voyagea ensuite dans les contrées du sud et de l'ouest de l'Europe. En 1843, il devint médecin adjoint de la clinique d'accouchement de Berlin, puis, en 1852, directeur de l'école des sages-femmes de la même ville. En 1856, il fut nommé professeur titulaire d'accouchement à la Maternité de Leipzig, et établit en même temps dans cette ville une clinique particulière pour les maladies des femmes. En 1862, il reçut le titre de conseiller aulique. Il a été l'un des collaborateurs les plus actifs des

Mémoires de la société d'accouchement de Berlin et du *Journal d'accouchement*. Il dirigea lui-même un *Journal d'accouchement et des maladies des femmes*. Parmi les nombreux mémoires qu'il a fournis à ces différents recueils, nous citerons : *Sur la céphalotripsie*; *Sur les perturbations du mécanisme de l'enfantement par suite de la position irrégulière du fœtus*; *Sur les changements de position du fœtus pendant la grossesse*; *Sur le traitement à suivre pendant la période qui suit l'accouchement*, etc. Enfin on a de lui un important ouvrage sur la branche de la science médicale à laquelle il s'est voué, sous le titre de *Léçons cliniques d'accouchement* (Berlin, 1853-1854, 2 vol.).

CRÉDEMNON s. m. (kré-dém-nonn). Antiq. gr. Bandolette qui entourait la tête, et dont les bouts restaient pendants : *Le CRÉDEMNON était un ornement particulièrement affecté à Bacchus et aux personnages bachiques*.

CRÉDENCE s. f. (kré-dan-se — du lat. *credere*, croire). Croyance. « Vieux mot.

— Cout. de Normandie. *Témoins de crédence*, Témoins déposant qu'ils croient qu'une chose est ou n'est pas.

CRÉDENCE s. f. (kré-dan-se — ital. *credenza*; du lat. *credere*, croire, parce que c'était ordinairement au buffet que se faisait l'épreuve des liqueurs pour la sûreté des princes, ce qui s'appelait en italien *faire la crédence*). Meuble de salle à manger sur lequel on dépose les objets qui doivent servir pendant le repas : *Les brocs d'argent, la vaisselle précieuse, ornaient une CRÉDENCE à la mode ancienne*. (Balz.) « Dans les collèges ou autres maisons d'éducation, Endroit où l'on tient les provisions de bouche. » Vieux en ce sens.

— Liturg. Petite table voisine de l'autel, sur laquelle on place plusieurs des objets qui servent à une cérémonie religieuse. « Un tas de bois placé au-dessous de la banquette d'une stalle, et sur-lequel les ecclésiastiques peuvent demeurer à demi assis pour se reposer, dans les stations prolongées que leur impose la rubrique : *On voit, dans une CRÉDENCE donnée par Athén, un moine qui tourne un gigot à la broche, pendant qu'un autre moine reçoit dans sa bouche le jus qui découle du gigot*. (Chéruel.)

— Encycl. Au moyen âge, on appelait *crédence* un petit buffet sur lequel on déposait les vases destinés à faire l'essai. Comme de nombreuses tentatives d'empoisonnement avaient rendu les princes très-défiants, ils avaient des officiers spéciaux chargés de déguster tous les mets, de boire de tous les vins qu'on leur servait, pour bien s'assurer qu'ils n'étaient pas empoisonnés. La *crédence* sur laquelle se faisait l'essai était une petite armoire fermée à clef, dont le dessus, recouvert d'une nappe, était destiné à recevoir, au moment du festin, les vases que renfermait l'armoire. Avant le xiii^e siècle, ces meubles étaient circulaires. D'abord très-simples de formes, les *crédences* s'enrichirent bientôt de sculptures, de délicates serrureries, puis furent couvertes de dais richement sculptés. Chez les princes et les souverains, les *crédences* étaient souvent garnies d'orfèvrerie, de plats d'argent ou de vermeil; on les plaçait derrière le maître, auquel on présentait la première coupe, après avoir fait l'essai. A mesure que les mœurs s'adoucirent, que la défiance disparut, la *crédence* se transforma : elle devint une petite table à roulette appelée *servante*, parce qu'elle était à portée des convives, qui pouvaient se servir eux-mêmes et se passer ainsi de la présence importune des domestiques. Nos buffets de salle à manger sont un dernier souvenir de la *crédence* du moyen âge.

CRÉDENCIER s. m. (kré-dan-sié — rad. *crédence*). Celui qui tient la *crédence*, qui est chargé de la garde et de la distribution des provisions de bouche dans un grand établissement.

CREDI (Lorenzo SCARPELLONI, surnommé *di*), peintre de l'école florentine, né à Florence en 1453 ou 1454, mort dans la même ville en 1531. Tout jeune encore, Lorenzo étonnait sa famille par la précocité de son intelligence. Son oncle Credi, habile orfèvre, voulut jeter les premiers germes de l'amour de l'art dans cette tête avide de tout savoir, et qui déjà semblait tout comprendre. Il le prit dans son atelier, où il lui apprit à dessiner les riches parures ciselées, les figurines en ronde bosse, les bas-reliefs d'or et d'argent, les grandes pièces d'orfèvrerie. Le jeune Lorenzo ne se bornait pas à un seul art : il aimait la musique avec passion, et chantait avec beaucoup de goût. Les sciences et la poésie avaient aussi pour lui un attrait irrésistible, un charme tout-puissant. A ses heures de loisir, il faisait de la chimie et s'essayait aux vers latins. L'architecture, la sculpture, l'occupaient aussi très-sérieusement, et en tout il faisait de rapides progrès. Il n'était bruit à Florence que de Lorenzo. Verocchio, le peintre florentin, s'émou de cette gloire naissante. Après avoir vu l'enfant merveilleux, il demanda comme une faveur de le prendre dans son atelier. Verocchio était un homme sérieux, d'un talent remarquable. Il admira d'abord la riche nature de son élève, et se prit d'affection pour lui; puis, dirigeant avec soin ses études, qui manquaient d'ordre

et de suite, il développa surtout en lui l'amour de la peinture, qui semblait être d'ailleurs son instinct dominant. Les efforts intelligents du maître, ses conseils, son exemple produisirent en peu de temps un éclatant succès : le premier essai de l'élève, une *Nativité* qui a longtemps décoré l'église Sainte-Claire à Florence, était presque un chef-d'œuvre. Lorenzo Credi jouit tout à coup d'une véritable célébrité. Il reçut de nombreuses commandes, entre autres, une très-importante pour la ville de Milan, où se trouvait alors, à la cour de Ludovic le More, le grand Léonard de Vinci. Ayant déjà vu quelques tableaux de ce puissant génie, Credi partit avec bonheur, dans l'espoir de faire sa connaissance à Milan. A l'une des fêtes du grand-duc, les deux artistes se rencontrèrent; presque du même âge, ils éprouvèrent l'un pour l'autre une mutuelle sympathie, et bientôt une amitié sincère et vive qui les unit toute leur vie. Le grand Léonard de Vinci était alors tout entier à l'exécution de sa sublime *Cène*, et Credi fut associé à toutes les phases de l'enfance de ce chef-d'œuvre. Ils allaient ensemble dans la campagne étudier les paysans et chercher parmi eux les robustes apôtres; ils allaient encore dans le Borghetto, la cour des Miracles de Milan, à la poursuite du fameux Judas, qu'ils ne trouvaient pas aisément. Lorenzo Credi put sonder ainsi toute l'étendue, toute la profondeur de ce beau génie, de cet esprit divin. Son enthousiasme pour l'auteur de la *Jocunde* devint du fanatisme, de l'idolâtrie. Il se mit à copier toutes les œuvres de Vinci, jusqu'aux moindres études, et ce travail l'identifia tellement avec cette peinture éminemment personnelle et originale, que les contemporains eux-mêmes ne trouvaient plus la moindre différence, non-seulement entre les copies et les originaux, mais encore entre la manière de concevoir, de sentir et de traduire des deux artistes. Aussi peut-on affirmer en toute assurance que de tous les Léonard de Vinci qui font l'orgueil des musées, la moitié, sinon plus, appartient à Lorenzo Credi. Ce dernier ne retrouva son originalité native que longtemps plus tard, pendant une longue absence de Léonard de Vinci, et après sa mort. Mais ces derniers tableaux ne sont pas nombreux; on cite celui qu'on voyait jadis à Florence dans l'église de la Madeleine : c'est une grande toile où sont représentés la *sainte Vierge, saint Julien et saint Nicolas*; fort belle peinture, d'une grande élévation de sentiment, d'une exécution puissante. Quant aux *Saintes Familles* qu'on admire dans plusieurs églises d'Italie, elles sont tellement dans le caractère de Léonard de Vinci, comme intention, arrangement, forme, couleur et modelé surtout, qu'il serait tout à fait impossible de les attribuer à un autre qu'à lui, si les documents historiques n'étaient là pour affirmer qu'elles sont de son ami Lorenzo.

Après le départ de Léonard de Vinci, ses plus jeunes élèves formèrent le noyau de l'atelier de Credi, atelier longtemps célèbre et très-fréquenté. Il a produit quelques maîtres illustres, entre autres Tommaso Distefano et Gio-Antonio Sogliani. Le tableau de Credi que possède le Louvre, la *Vierge présentant l'Enfant Jésus à saint Julien et à saint Nicolas*, n'est pas le chef-d'œuvre du maître, comme le dit Vasari; c'est assurément une page très-remarquable et digne en tous points de ce beau talent, mais elle n'a pas, tant s'en faut, la grandeur d'allure, l'élévation de sentiment et la prodigieuse puissance de modelé qui distinguent les peintures de Credi qu'on admire à Florence. Pour dire même notre impression tout entière, la toile du Louvre pourrait bien n'être qu'une copie, faite par les élèves de Credi, d'après l'original de Florence, qui aurait disparu.

CRÉDIBILITÉ s. f. (kré-di-bi-li-té — du lat. *credibilis*, croyable). Qualité par laquelle une chose est rendue croyable; raisons ou motifs qui déterminent la croyance : *CRÉDIBILITÉ d'un récit. Celui qui doute parce qu'il ne connaît pas les raisons de CRÉDIBILITÉ n'est qu'un ignorant*. (Dider.) *L'ancienneté des opinions philosophiques est la mesure du degré de CRÉDIBILITÉ qu'on leur donne*. (Condill.)

— Antonymes. Improbabilité, incroyabilité, invraisemblance.

CREDILLUM, nom latin de CREIL.

CRÉDIT s. m. (kré-di — du lat. *credere*, croire). Réputation de solvabilité et de bonne foi, qui fait que l'on trouve aisément à emprunter : *Ruiner son CRÉDIT. Pour avoir du CRÉDIT, il faut inspirer de la confiance*. (Math. de Dombasle.) *Le CRÉDIT d'un banquier est sa vie physique et morale*. (Alex. Dum.) *L'âme de l'ordre, c'est le travail; l'âme du travail, c'est le CRÉDIT*. (E. de Gir.) *L'Etat qui possède le CRÉDIT le plus solide et le plus étendu est l'Etat qui exerce l'influence la plus réelle et la plus vaste*. (E. de Gir.)

Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.

LA FONTAINE.

« Dans le langage des économistes, Confiance publique qui décide les capitalistes à céder au travail l'usage actuel de leurs capitaux, sous promesse de restitution avec bénéfice : *L'homme rapproche les espaces par le commerce et les temps par le CRÉDIT*. (Rivarol.) *Le CRÉDIT ouvre un chemin dans les airs*. (A. Smith.) *Le CRÉDIT est l'âme du commerce, et seul vivifie l'industrie*. (J.-B. Say.) *Le CRÉDIT est l'avenir ramené au présent*. (E. Pelle-

tan.) *Le CRÉDIT a été l'un des principes les plus actifs de l'émancipation du travail*. (Proudh.) *Le CRÉDIT, à force de dégager le capital, a fini par dégager l'homme de la société et de la nature*. (Proudh.) *L'ordre, c'est le CRÉDIT; le CRÉDIT, c'est l'ordre*. (E. de Gir.) *La supériorité de puissance que le CRÉDIT donne aux peuples qui savent s'en servir est comparable à celle que l'usage des armes à feu donne aux Européens sur les sauvages*. (E. Texier.)

— Délai pour le paiement : *Avoir un mois de CRÉDIT. Le CRÉDIT, stupide et bête, prête à la ruine ses dorures d'emprunt, et lui fournit toute la poudre qu'il faut pour aveugler le vulgaire*. (A. Paul.)

— Fig. Créance, foi qu'on ajoute à une chose : *Cette nouvelle prend du CRÉDIT, acquiert beaucoup de CRÉDIT*. (Acad.) « Influence, autorité, action que l'on exerce : *Se servir, user de son CRÉDIT. Perdre tout CRÉDIT. Il n'est rien d'aussi frêle et d'aussi fugitif qu'un CRÉDIT qui n'est pas fondé sur notre propre puissance*. (Machiavel.) *On a beau dire, les fonctionnaires ont un grand CRÉDIT sur l'esprit du peuple*. (G. Sand.)

Je vois mes honneurs croître et tomber mon crédit.

RACINE.

Plus d'un sot en crédit, plus d'un fat honoré
Au mérite modeste est souvent préféré.

VIENNET.

Ah! sur notre crédit que votre espoir se fonde;
Car je puis assurer, vous en serez témoin,
Que, protégé par moi, le jeune homme ira loin.

A. DUVAL.

« Importance, valeur; action, effet continué : *La vertu a toujours du CRÉDIT auprès des gens de bien. Notre siècle vit sur le CRÉDIT du siècle de Louis XIV*. (Volt.) *Les oracles des grands ont toujours du CRÉDIT sur le peuple*. (J.-J. Rouss.)

Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit.

LA FONTAINE.

— *Faire crédit*, Vendre sans exiger actuellement le paiement : *La Joubert me FAISAIT CRÉDIT; les avances étaient petites, et, quand j'avais emporté mon livre, je ne songeais plus à rien*. (J.-J. Rouss.) *Son tailleur lui FAISAIT CRÉDIT; mais à quoi sert l'habit quand la poche est vide?* (A. de Musset.) *FAIRE CRÉDIT, c'est accorder du temps*. (F. Bastiat.)

— *Faire crédit de*, Accorder : *En France, personne ne veut FAIRE CRÉDIT de son attention à l'auteur le plus sublime; Dante n'y aurait peut-être jamais vu sa gloire*. (Balz.) « Disperser : *Je FAIS CRÉDIT à mon fils de cette reconnaissance*. (Mme de Sév.) « Pardonnez, excuser, passer : *Une femme belle peut à son aise être elle-même, le monde lui FAIT toujours CRÉDIT d'une sottise ou d'une gaucherie*. (Balz.)

— *Faire crédit de*, Faire à la bourse, Ne vendre qu'au comptant, ne faire aucun crédit.

— *Prêter son crédit*, Prêter son nom pour un emprunt au bénéfice d'un autre, s'engager pour lui, répondre de sa solvabilité.

— *Mettre en crédit*, Faire adopter généralement, mettre en vogue : *METTRE une mode EN CRÉDIT*.

— Prov. *Crédit est mort, les mauvais payeurs l'ont tué*, ou simplement *Mauvais payeurs l'ont tué*, ou simplement *Crédit est mort*, Personne ne fait plus crédit aujourd'hui : *Parmi les créanciers des directions théâtrales, il ne faut faire figurer ni l'administration des hospices, ni les auteurs, payés tous les jours et sur la recette brute; ces deux perceptions, l'une charitable, l'autre littéraire, se guidant sur la gravure d'Épinal représentant la mort de M. Crédi : « CRÉDIT EST MORT, les mauvais directeurs l'ont tué »*. (N. Roqueplan.)

— Féod. *Droit de crédit*, V. DROIT.

— Politiq. Autorisation de dépense accordée au gouvernement par l'assemblée législative : *Accorder un CRÉDIT de 100 millions. Les limites des CRÉDITS législatifs ont été constamment dépassées*. (Dupuis.) « *Crédits ordinaires*, Crédits ouverts aux ministres et prévus par le budget. « *Crédits extraordinaires*, Fonds demandés par un ministre pour faire face à une dépense qui n'a pas été prévue au budget de l'année. « *Crédits supplémentaires*, Autorisation de dépenses demandée comme supplément à un crédit qui n'a pas été suffisamment doté lors du vote du budget.

— Econ. politiq. *Crédit public* ou simplement *crédit*, Crédit de l'Etat qui emprunte : *L'usage du CRÉDIT public, quoique ruineux pour tous les Etats, ne l'est pas pour tous au même point*. (Raynal.) *Le CRÉDIT a rendu nécessaires des formes constitutionnelles quelconques*. (Mao de Stael.) *Le CRÉDIT n'est autre chose que la confiance dans la stabilité de l'ordre*. (Colins.)

— Comm. Dans la tenue des livres, Partie d'un compte où l'on écrit sous le nom de quel qu'un ce qui lui est dû par le commerçant, soit réellement, pour une obligation en sa faveur qui reste à acquitter, soit fictivement et comme simple balance, pour des valeurs qu'il a fournies. « Autorisation de faire certaines dépenses déterminées au compte d'un autre : *Ouvrir un CRÉDIT à quelqu'un. « CRÉDIT personnel*, Crédit fondé sur l'opinion que l'on a des qualités de l'emprunteur et de ses facultés. « *Crédit réel*, Celui qui est fondé sur des sûretés, comme meubles, immeubles ou valeurs. « *Crédit foncier ou territorial, mobilier, agricole, industriel, commercial*, Crédits ainsi appelés de la nature des sûretés qui leur servent de base.

— Banq. Autorisation donnée par quelqu'un de prendre de l'argent chez un autre : *Crédit illimité. Je vous ouvre un crédit de 20,000 fr. chez mon banquier.* ¶ Nom donné à certains établissements qui font des prêts sur hypothèque ou garantie. ¶ *Crédit foncier*, Etablissement qui prête aux propriétaires des sommes qu'ils remboursent à longs termes au moyen d'annuités calculées de manière qu'au terme fixé l'emprunteur ait acquitté capital et intérêts. ¶ *Crédit mobilier*, Société commerciale qui fait des prêts sur dépôt de titres, comme actions, obligations, rentes sur l'Etat. ¶ *Caisse de crédit*, Etablissement formé en 1719, en faveur des marchands forains qui amenaient des boissons à Paris, et qui pouvaient y trouver des fonds jusqu'à concurrence de moitié de la valeur de leurs marchandises. ¶ *Donner crédit en banque*, Faire enregistrer le transport mutuel des sommes qu'on a en banque. ¶ *Avoir crédit en banque*, Être inscrit comme créancier sur les livres de la Banque. ¶ *Lettre de crédit*, Lettre délivrée par un banquier et qui permet au porteur de toucher de l'argent chez un autre banquier ou ailleurs : *Prendre une lettre de crédit chez son banquier.*

— Diplom. *Lettres de crédit*, Lettres du souverain, que présente un ambassadeur au prince étranger près duquel il est envoyé, afin de se faire reconnaître en cette qualité.

— Bourse. Action du crédit mobilier : *Les crédits ont fait le pair.*

[dix.
— Que fait le Nord ? — Neuf cent vingt à prime, dont
— Vendez vos Nord, mon cher; achetez des crédits.
PONSARD.]

— Anc. pratiq. Espece d'affirmation faite par le défendeur après que le demandeur avait de son côté affirmé sa demande.

— Loc. adv. *A crédit*, Sans exiger le paiement immédiat : *Prendre des marchandises à crédit. Vendre, acheter à crédit. Le boulanger ne veut plus nous fournir à crédit.* (E. Sue.) *J'achète à crédit un lit de fer, une table et deux chaises.* (G. Sand.)

Mon hôte à crédit me traite;
J'ai bonne chère et vin vieux.

BÉRANGER.

¶ Fig. Inutilement, en vain, sans profit : *Je ne suis point d'humeur à aimer à crédit et à faire tous les frais.* (Mol.) ¶ Sans preuve, sans fondement, gratuitement : *Vous dites cela, vous avancez cela à crédit; quelle preuve en avez-vous?* (Acad.) *Presque toutes les opinions que nous avons, nous ne les avons que par autorité; nous croyons, jugeons, agissons, vivons et mourons à crédit.* (Charron.)

— Pop. *Faire un enfant à crédit*, Faire un enfant avant d'être mariée. ¶ *Prendre à crédit un pain sur la fournée*, Même sens, mais surtout en parlant de l'homme.

— Syn. *Crédit, ascendant, autorité, empire, influence, pouvoir.* V. ASCENDANT.

— *Crédit, faveur.* Le crédit tient à la position de celui qui exerce une influence plus ou moins grande sur un homme puissant; il est souvent le résultat d'un mérite réel, de la place qu'on occupe; il peut aussi résulter de la *faveur*, mais alors le mot fait toujours penser à la position même de celui qui est en *faveur*. La *faveur*, au contraire, tient à la disposition favorable de l'homme puissant qui peut distribuer des grâces. C'est ordinairement pour soi-même qu'on obtient des grâces par la *faveur*; c'est souvent pour les autres qu'on en obtient par le *crédit*.

— Antonymes. Débit. Discredit. Au comptant.

— *Encycl. Econ. soc.* La science économique emploie le mot *crédit* pour exprimer le droit à un futur paiement ou à un futur profit. Le nombre des paiements ou des profits à venir est la limite du *crédit*. Tout paiement à venir a sa valeur, et jusqu'à cette limite on peut créer du *crédit*. Le *crédit* est la faculté sociale d'où dérive la confiance, ou plutôt c'est la confiance elle-même. J.-B. Say définit le *crédit* : « la faculté que possède un homme, une association, une nation, de trouver des prêteurs. Il se fonde sur la persuasion où sont les prêteurs que les sommes prêtées leur seront rendues et que les conditions du marché seront fidèlement remplies. » Le *crédit* privé est né bien avant le *crédit* public, dont l'origine est relativement moderne. L'un et l'autre ont eu de longues luttes à subir avant de se faire accepter par les esprits. Pendant longtemps, le *crédit* privé fut la ressource des hommes malheureux, qui n'y avaient recours qu'en se cachant. Aujourd'hui, au contraire, c'est un instrument de puissance pour le producteur, un piédestal du haut duquel on se relève et d'où on se recommande à la considération universelle; le *crédit* donne la mesure d'une situation industrielle, financière ou politique, et permet d'établir une sorte de tarif de la confiance publique. Plus on a de *crédit*, soit comme Etat, soit comme grande entreprise, soit comme simple particulier, plus on est placé haut dans l'estime générale. Autrefois le recours au *crédit* était considéré comme un achèvement vers la ruine; aujourd'hui, au contraire, grâce à une connaissance plus exacte des lois et règles qui le régissent, on s'accorde à reconnaître que, de tous les instruments que manie le genre humain, le *crédit* est celui qui offre les plus grands avantages. « Le *crédit*,

dit l'un de nos plus éminents économistes, M. Michel Chevalier, organise toutes les forces déjà acquises, pour les faire servir à des acquisitions nouvelles. Par lui, dans la sphère de son action, tout progrès accompli devient aussitôt le modèle d'un progrès futur. »

Le but du *crédit* est de rendre les fruits du travail antérieur disponibles et profitables pour le travail présent, de faire servir les capitaux réellement acquis à la création des capitaux futurs, à titre de force active militante ou de corps de réserve. Ses indispensables conditions d'existence sont le travail, la paix active, la liberté féconde et l'ordre plein de vie. Dans le passé, le *crédit* n'a paru que parmi les sociétés dans le mécanisme desquelles ces instruments bienfaisants ont prévalu. Dans le moyen âge, on le trouve dans les cités qui étaient parvenues à s'affranchir de la domination féodale. Dans les Etats modernes, le *crédit* est en raison directe du degré de liberté politique et de sécurité publique dont on y jouit. Il rentre sous terre toutes les fois que l'oppression et l'esprit de violence se montrent; à tous ces titres le *crédit* est considéré par les vrais économistes comme le côté par lequel la liberté touche de plus près à la morale, car *crédit* est synonyme de confiance et de bonne foi. Les espérances fondées sur les résultats d'une large extension du *crédit* se rattachent tout autant à l'ordre moral qu'à l'économie sociale. Voici comment s'exprime à cet égard une autorité qu'il faut toujours citer en ces matières, M. Chevalier :

« Dans nos sociétés modernes, où les antagonismes de classes sont si profonds et se traduisent parfois par des explosions terribles, le *crédit* recèle une grande puissance de conciliation. Il tend à établir une association entre le pauvre et le riche, entre celui qui a hérité de la richesse ou qui l'a conquise et celui qui débute dans la vie sans autre ressource que son intelligence, sa moralité et son application. Au pauvre, le *crédit* permet d'arriver à l'aisance en travaillant; au riche, il assure une part dans les bénéfices du travail. »

Dans les régions de la politique, le *crédit*, devenant *crédit* public, répond ou peut répondre aux besoins et aux vœux de la morale. Il seconde ou peut seconder les améliorations, et il est appelé à servir la cause de la vraie liberté. Par cette expression : *crédit public*, on désigne ordinairement les opérations financières par lesquelles les Etats engagent l'avenir afin de satisfaire aux nécessités ou seulement aux convenances du présent. Le *crédit* public suppose moins le travail que ne le fait le *crédit* privé. Cependant son idée implique que les ressources qu'il procure seront employées utilement. Prêter de l'argent contre promesse de remboursement ou contre promesse d'un intérêt perpétuel déterminé, soit à l'Etat, soit aux particuliers, c'est évidemment supposer que l'argent prêté produira un intérêt supérieur à celui qu'en aurait pu tirer le prêteur.

Le *crédit* public est tenu de s'astreindre à certaines règles pour qu'il soit sage à un Etat d'emprunter, c'est-à-dire de demander aux citoyens leurs économies. Il faut, dit M. Michel Chevalier, qu'il sache mieux qu'eux en faire usage. Les engagements que prend un Etat ne peuvent être réputés valables qu'autant qu'ils ont un but moral. Il faut que ces engagements soient commandés par l'intérêt du pays, ou tout au moins que cet intérêt s'en soit accommodé. Pour que la postérité se sente dûment engagée et ne ressent aucune velléité de révision, il faut que les objets auxquels ont été affectées les ressources demandées au *crédit* n'existent ni sa haine ni son mépris. En faisant appel au *crédit*, les gouvernements doivent également en appliquer autant que possible les ressources à des usages productifs, afin de transmettre aux races futures, à côté du fardeau d'une dette, une source de richesse qui permette de l'acquitter. »

Le *crédit* public n'est jamais aussi puissant que dans les pays dont la politique a un caractère évidemment pacifique. Le *crédit* public veut la paix, parce qu'un débiteur qui s'adonne à des travaux pacifiques, et qui par ce moyen s'enrichit, est plus en état de tenir ses engagements que celui qui se livre à des dépenses extravagantes et destructives. Cependant, l'histoire à la main, il faut avouer que la grande extension qu'a prise dans les temps modernes l'organisation du *crédit* public, les perfectionnements qui ont été apportés à son mécanisme, n'ont point pour origine la paix. Ainsi que le fait très-bien remarquer l'éminent économiste que nous avons déjà cité, c'est la guerre qui a le mieux enseigné ce que recélait le *crédit* public. Il a fallu la guerre pour apprendre aux nations ce qu'elles ont à espérer du *crédit* pendant la paix. C'est de la guerre qu'est sorti le *crédit* public, c'est au profit de la guerre que les Etats se sont habitués à contracter des emprunts énormes auxquels il aurait semblé que jamais les peuples n'eussent pu suffire. La guerre est parfois une nécessité à laquelle les gouvernements les plus sages ne peuvent eux-mêmes se soustraire. Les sommes nécessaires alors aux dépenses publiques dépassant bien vite les produits de l'impôt, il n'y a alors de ressource que dans le *crédit*. En pareille circonstance, les nations réellement douées de patriotisme ne marchaient pas leur concours. L'histoire contemporaine en

présente quatre exemples particulièrement mémorables. Ce sont ceux qui ont été donnés par l'Angleterre dans sa lutte contre la Révolution française et Napoléon, par l'Angleterre et la France lors de la guerre de Crimée, par la France et le Piémont lors de la guerre d'Italie en 1859, et enfin par les Etats-Unis, de 1861 à 1865.

Le *crédit* public n'existe sur des fondements certains et dans de larges proportions que depuis la Révolution française; bien que depuis près d'un siècle la dette publique anglaise atteigne un milliard, ce n'est cependant qu'à partir de cette époque que le *crédit* public a reçu généralement une organisation régulière. Les lois du *crédit* et ses règles suprêmes n'ont été établies en théorie et en pratique que depuis les dernières années du XVIII^e siècle. De 1789 à 1815, le *crédit* a joué un grand rôle. On peut le considérer comme contemporain de la liberté, et cette coïncidence de l'ère de la liberté et du *crédit* public n'est pas de pur hasard. Le spectacle même du moment où nous écrivons en est un éclatant témoignage. Tous les Etats modernes font plus ou moins usage du *crédit*; cependant il est à remarquer que, dans les pays despotiques ou en voie de constituer leur organisation politique, c'est moins aux nationaux qu'aux étrangers que les gouvernements s'adressent quand ils font appel au *crédit*, tant les nationaux semblent craindre qu'à un moment donné leurs gouvernements ne puissent tenir leurs engagements. Dans ces pays, les nationaux n'ont dans les emprunts publics qu'à la suite des étrangers. On croit avec plus ou moins de fondement que l'Etat mettra plus d'hésitation à manquer à ses engagements envers les étrangers, pour peu que ceux-ci soient sujets de gouvernements puissants avec lesquels on a tout intérêt à rester en bons termes.

Les avantages et les inconvénients du *crédit* public dépendent de l'usage qui en est fait. « Pas plus qu'à l'individu, dit M. Horn, on ne peut prêter à l'Etat que l'argent qui existe quelque part. Si l'emprunt public n'absorbe que des capitaux en voie de formation, des épargnes non engagées, s'il attire tout au plus encore des capitaux mal engagés, c'est-à-dire engagés d'une façon peu productive pour le propriétaire et pour la communauté économique; si les capitaux ainsi concentrés dans la main du Trésor sont employés d'une manière rationnelle au service effectif du bien général, alors le *crédit* public peut effectivement devenir un instrument efficace de progrès pour la communauté, en même temps qu'il fournit un bon et utile placement à des capitaux qui autrement auraient pu rester pendant un temps plus ou moins long en dehors de la circulation. Mais quand, par l'attrait d'un taux d'intérêt élevé, des primes, l'Etat emprunte plus que ne comporte, à un moment donné, la quantité des capitaux libres ou mal engagés, quand il amène ainsi, par une conséquence forcée, bien des capitaux à se dégager des placements agricoles, industriels, commerciaux et autres, où ils concourent au mouvement économique général; quand les capitaux ainsi arrachés à leur fonctionnement naturel sont employés en dépenses improductives ou destructives, alors le *crédit* public devient un véritable fléau. Il fait du tort à la génération présente en lui enlevant ses instruments de travail et de production; il écrase les générations à venir par la surcharge d'impôts qu'il leur lègue à perpétuité; de plus il a le dangereux avantage de faciliter des entreprises de guerre, dont l'énorme coût n'est encore que le moindre inconvénient. (V. les mots : DETTES, EMPRUNTS.) Cependant, il serait injuste de le nier, les embarras qu'entraîne une trop grande extension donnée au *crédit* public ne sont pas sans compensations. Tant qu'un Etat a des ressources suffisantes pour servir régulièrement et exactement les intérêts de ses appels au *crédit*, le remède se trouve à côté du mal. Les emprunts des gouvernements, par les titres de rente auxquels ils donnent naissance, établissent dans l'Etat des liens puissants, ils attachent les citoyens au maintien de l'ordre, ils rendent les intérêts privés solidaires des institutions nationales et du gouvernement établi, ils offrent un placement solide, et par conséquent encouragent et provoquent l'épargne, l'un des plus grands services qu'une génération puisse rendre à celles qui la suivent.

Une certaine école d'économistes et de financiers voudrait que les gouvernements eussent recours aux emprunts pendant la paix. A ce sujet, M. Chevalier s'exprime ainsi : « Lorsqu'on reconnaît aux Etats la faculté d'emprunter pour la guerre, la contestation n'est plus que de savoir si l'existence, des peuples et de mettre les hommes en possession de tout ce que peut rapporter le globe terrestre? La paix doit faire usage du *crédit* sans crainte, mais non sans réserve. Les capitaux ainsi appelés ont la faculté de se reproduire. » L'éminent économiste déclare que toute extension raisonnable du *crédit* se trouve être un service rendu à la cause du bien, à la morale publique et à la liberté. Cependant il n'est pas moins certain que, tandis que les emprunts de guerre sont votés dans les assemblées législatives et souscrits dans le public avec une rapidité qu'expliquent l'enthousiasme et le patriotisme, rien n'est aussi difficile pour les

gouvernements que de faire, en temps de paix, appel au *crédit* public.

— *Crédit commercial.* Dans son acception la plus générale, le *crédit*, c'est la confiance en tant qu'elle s'applique aux relations commerciales. L'acte par lequel cette confiance se manifeste le plus ordinairement, c'est le prêt, c'est-à-dire l'avance d'un capital faite par celui qui le possède à celui qui le demande, moyennant l'obligation contractée par ce dernier de rembourser plus tard. On dit que le *crédit* règne dans un pays quand les prêts y sont abondants et faciles, quand les détenteurs des capitaux les livrent fréquemment et sans beaucoup de peine, confiants dans le remboursement futur. On dit de même d'un particulier qu'il a du *crédit*, quand il trouve facilement des prêteurs.

Le plus grand effet du *crédit* n'est pas cependant de faire passer les capitaux des mains des capitalistes proprement dits dans celles des travailleurs. De toutes ses applications, c'est celle qui est la plus rare et la moins digne d'être observée. Dans tout pays, le plus grand nombre des actes de *crédit* se consomme dans le cercle même des relations industrielles, c'est-à-dire de travailleur à travailleur, de commerçant à commerçant. Le producteur de la matière première en fait l'avance au fabricant qui doit la mettre en œuvre, en acceptant de lui une obligation payable à terme. Ce dernier, après avoir exécuté le travail qui le concerne, avance à son tour et aux mêmes conditions cette matière déjà préparée à quelque autre fabricant qui doit lui faire subir une préparation nouvelle, et le *crédit* s'étend ainsi de proche en proche d'un producteur à l'autre, jusqu'au consommateur. Le marchand en gros fait des avances de marchandises aux marchands en détail, après en avoir reçu lui-même du fabricant ou du commissionnaire. Chacun emprunte d'une main et prête de l'autre, quelquefois de l'argent, mais bien plus souvent encore des produits. C'est ainsi qu'il se fait dans les relations industrielles un échange continu d'avances qui se croisent et se combinent en tous sens, et c'est dans la multiplication et l'accroissement de ces avances mutuelles que consiste le développement du *crédit* et que réside sa véritable puissance. L'avantage de ces avances tient à ce qu'elles se règlent en obligations à terme, et que ces obligations prennent la forme de billets négociables. Quiconque a livré des marchandises à *crédit* devient donc porteur de billets, et ces billets, il lui suffit de les négocier pour rentrer immédiatement dans ses fonds. Chacun se trouve ainsi maître de recouvrer promptement sous une autre forme les valeurs dont il a fait l'avance, tandis que celles qu'il a reçues au même titre lui restent jusqu'à échéance de ses billets. Ses moyens, ses ressources, sa puissance productive s'accroissent par conséquent de toute la somme des avances qu'il a reçues, sans être diminuées par celles qu'il fait lui-même. Dans ce système, qui, en tout pays commerçant, se pratique journellement, couramment, avec plus ou moins d'extension, il y a pour chacun accroissement net de capital égal à la somme de *crédit* qu'on lui accorde. Cet accroissement peut doubler, tripler, quadrupler ou même décupler la masse de ses affaires, sans causer le moindre préjudice aux *crédits* accordés à autrui.

La question de savoir si un état social où personne n'aurait du *crédit*, où toutes les affaires se feraient au comptant, vaudrait mieux que l'organisme économique actuel, où presque tout le monde donne et demande du *crédit*, est complètement oiseuse. Il est évident que partout où l'échange cesse de viser uniquement à la satisfaction des besoins directs et immédiats des contractants, le *crédit* est devenu une indispensable nécessité. La démonstration de cette nécessité a été remarquablement établie par M. Horn, dans l'article qu'il a consacré au mot *CRÉDIT* dans le *Dictionnaire de la politique*. « Tel fils de paysan, dit-il, hérite un champ à défricher qui devra le faire vivre; tel jeune commis, possédant l'activité, l'intelligence et la connaissance des affaires qui en feraient un bon commerçant, veut ouvrir un magasin; tel artisan, habile dans son métier et assuré d'un bon écoulement de ses produits, veut établir un atelier; il est évident que si le paysan devait payer comptant les instruments aratoires et les semences dont il a besoin, le commis les marchandises qu'il veut écouler, l'industriel la matière première qu'il doit travailler, l'exploitant agricole du premier, l'établissement commercial du second, la fabrication du troisième deviendraient purement impossibles. Il leur faudrait de l'argent pour commencer à travailler, et il faudrait avoir travaillé pour en posséder. Le *crédit* seul permet de franchir ce cercle vicieux. » C'est encore au *crédit* que nous devons l'intermédiaire qui joue un rôle si important dans le mouvement des transactions, soit en rapprochant l'offre de la demande, soit en réalisant dans l'industrie des changes le principe de la division du travail, dont les effets sont si grands par rapport à la production. Sans *crédit*, l'intermédiaire est impossible dans la plupart des cas. Le meunier, dont toute la fortune consiste dans la paire de roues qui travaillent, la chute d'eau qui les fait mouvoir et la cabane qui les abrite, ne saurait, avec la meilleure volonté du monde, payer au fermier le blé qu'il trans-

formera en farine avant que celle-ci lui ait été achetée et payée par le boulanger. Le boutiquier, qui se charge de mettre à la portée des chalandiers citadins les toiles fabriquées dans telle manufacture lointaine, ne peut en donner la contre-valeur au fabricant, avant d'avoir lui-même vendu ces marchandises et d'en avoir touché le prix. Or, du moment que le *crédit* est indispensable dans certains cas, il devient souverainement nécessaire dans d'autres; tout s'enchaîne dans le mouvement économique. Le cultivateur, qui ne sera payé de son blé que d'ici à trois mois, ne peut pas acheter au comptant le bétail qu'il doit acquérir dans l'intervalle. Le fabricant de drap, qui crédite le confectionneur, devrait chômer si, pour se réapprovisionner en laine, il devait attendre le paiement du confectionneur; il achètera lui aussi à *crédit*. Ainsi le *crédit* donne tantôt naissance à l'industrie et au négoce, qui ne pourraient pas se produire sans lui; tantôt il en prévient l'arrêt, le ralentissement.

Au fond, le mot *crédit* répond toujours à ce qu'indiquent l'étymologie et la nature des choses. Pour faire *crédit*, il faut avoir confiance; confiance dans le bon vouloir, dans la loyauté, dans le savoir-faire de l'acquéreur, subsidiairement dans la justice qui au besoin protégera le bon droit. Toute acceptation d'une lettre de change à longue date, tout dessaisissement d'une terre, du produit d'une industrie, d'un capital, en retour d'une contre-valeur à recevoir après un laps de temps plus ou moins grand, constitue l'essence même du *crédit*. Tout le reste est accessoire. (V. les mots : BANQUE, ESCOMPTE, BILLETS DE BANQUE, LETTRES DE CHANGE.) Le *crédit* est tenu de se renfermer dans certaines limites. Il doit autant que possible s'arrêter au consommateur. Celui-ci doit acquiescer au comptant les objets dont il a besoin. Les banquiers intelligents et prudents n'acceptent qu'avec de très-grandes restrictions les règlements à longue échéance souscrits par des individus non commerçants à leurs fournisseurs, parce qu'en ce cas la confiance dans la certitude du paiement est amoindrie.

— Fin. et administr. *Crédits supplémentaires, crédits extraordinaires.* Le mot *crédit*, dans la langue politique et administrative, s'applique aux sommes que les lois de finances allouent chaque année aux ministres pour les divers services de leur département. Par suite du mode adopté pour la présentation et la discussion des budgets, toujours votés dix-huit mois avant le commencement des exercices auxquels ils s'appliquent, il est arrivé que le pouvoir exécutif a dû pourvoir à des dépenses extraordinaires résultant d'événements imprévus. Afin de régulariser ces dépenses, la loi de finances de 1817 prescrivait que les ordonnances royales qui les autorisaient seraient converties en loi dès la session suivante. Cette faculté donnée aux ministres d'augmenter indéfiniment leurs dépenses et d'engager ainsi à l'avance le pouvoir législatif à accepter des mesures administratives ou gouvernementales auxquelles, dans la plénitude de sa liberté d'action, il eût peut-être refusé de concourir, fut pendant toute la Restauration l'objet de nombreuses récriminations. Les commissions du budget, au seul point de vue des intérêts des contribuables, demandaient sans cesse que le gouvernement se renfermât dans les limites du budget voté, et n'en sortît que dans des circonstances urgentes et extraordinaires. La loi de finances de 1833 crut atteindre ce but en décidant que les ordonnances qui, dans l'intervalle des sessions, devraient ouvrir des crédits aux ministres, à quelque titre que ce fût, seraient préalablement délibérées en conseil des ministres.

Un amendement, introduit en 1834 dans la loi de finances de 1835, apporta une nouvelle restriction au droit du gouvernement d'ouvrir des crédits dans l'intervalle des sessions. A l'égard des services prévus et dotés, on fit remarquer que le budget contenait des *commandements* ou des *évaluations*; des commandements, quand il s'agissait de dépenses fixes de leur nature, ou limitées par la loi elle-même dans un intérêt financier; les *évaluations*, les fonds de secours, les allocations destinées à des travaux publics, des évaluations, quand un service se trouvant autorisé par son inscription au budget, le prix exact de ce service dépendait des circonstances qui se produisaient : les frais de justice, les primes, les vivres et les fourrages, les intérêts de la dette flottante, les remises des receveurs.

La faculté d'avoir des *crédits* appelés *supplémentaires*, parce qu'ils ont pour objet de suppléer à l'insuffisance des allocations portées au budget, fut restreinte aux services de cette seconde catégorie, et, pour exclure avec certitude tous les autres, ceux des services pour lesquels des crédits pourraient être ouverts en l'absence des chambres durent être énumérés chaque année dans la loi de finances. Quant aux *crédits extraordinaires*, c'est-à-dire ceux qui ont pour objet des dépenses auxquelles le budget n'affecte aucune ressource, et qu'en vertu de la loi de finances de 1867 le gouvernement avait la faculté d'ouvrir dans l'intervalle des sessions, en cas de circonstances extraordinaires et urgentes, la loi exigea que ces crédits ne fussent appliqués qu'à des services qui ne pouvaient pas être prévus ou réglementés par le budget.

L'exécution de ces dispositions législatives éprouva des difficultés en pratique. Pour les *crédits extraordinaires*, la condition exigée d'être *urgents et imprévus*, susceptible d'appréciations diverses, ne put être assujettie à une règle fixe et uniforme. On s'aperçut également que la distinction entre les dépenses supplémentaires et les dépenses extraordinaires ne s'accordait pas toujours facilement avec les faits, parce que tel crédit, ne pouvant être considéré comme supplémentaire en raison de sa destination à un service réglé par le budget, pouvait être qualifié d'extraordinaire, parce que l'insuffisance de la dotation tenait à une cause accidentelle et fortuite.

La loi de finances de 1836 prescrivit, en outre, que toute demande de crédits faite en dehors de la loi annuelle des dépenses votées indiquât les voies et moyens qui seraient affectés aux crédits demandés. C'était là une prescription sage, conforme à tous les principes d'ordre en matière de finances; on trouva moyen de l'éluder en écrivant dans les ordonnances et même dans les lois portant ouverture de crédits, qu'il serait pourvu à cette dépense à l'aide des ressources de l'exercice.

Toutes ces mesures furent insuffisantes. Chaque année vit s'accroître indéfiniment le montant des *crédits extraordinaires et supplémentaires*. Selon M. Fould, de 1840 à 1847, ces crédits s'élevaient à 1,900 millions; dans son fameux mémoire adressé à l'empereur Napoléon III en 1861, le célèbre financier explique ainsi les causes de cet état de choses :

« Le budget étant voté dix-huit mois à l'avance, il arrivait souvent que certains services se trouvaient dotés d'une manière insuffisante, tandis qu'on faisait à d'autres une part trop considérable. Cette erreur était quelquefois préméditée, car le gouvernement avait la faculté de subvenir aux services en souffrance par des *crédits supplémentaires*, sans la participation préalable des chambres, et les ministres réduisaient souvent leurs demandes pour éviter des discussions. Les règles de la comptabilité ne permettaient pas que l'excédant des fonds attribués à un service particulier fût appliqué à un autre service, en sorte que, à la fin de chaque exercice, certains crédits, faute d'emploi, devaient être annulés, tandis que d'autres étaient ouverts pour suppléer à des insuffisances reconnues. De là l'impossibilité de constater avec précision la situation financière et de maintenir les ressources au niveau des besoins autrement que par le mouvement de la dette flottante et des opérations de trésorerie. »

Les Assemblées de la seconde république s'étaient préoccupées, elles aussi, de mettre des limites à cette faculté du pouvoir exécutif d'augmenter indéfiniment les dépenses. Aux termes d'une proposition due à l'initiative de MM. Sauvaire, Barthélemy et Creton, toute demande d'ouverture de *crédits supplémentaires* ou *extraordinaires* devait énoncer spécialement les voies et moyens affectés au paiement de la dépense. Lorsque les recettes évaluées pour un exercice seront dépassées par les dépenses votées, aucune dépense ne pourra être imputée par double emploi sur les mêmes recettes. Le mal auquel il fallait remédier était décrit en ces termes par le rapporteur de la proposition :

« Dans l'état de nos finances, disait M. Corne, on s'accorde plus que jamais à reconnaître qu'il y a nécessité à donner aux prévisions et aux votes du budget une fixité que des circonstances de force majeure puissent seules déranger. Cependant que voyons-nous à chaque exercice? Un budget combiné avec art pour présenter l'illusion d'un équilibre satisfaisant entre les recettes et les dépenses. Les efforts de la commission du budget et de l'Assemblée, pour réaliser péniblement quelques économies sur les divers services; MM. les ministres acquiesçant à ces réductions et aux principes d'une régularité rigoureuse dans l'administration de la fortune publique; puis, à peine l'exercice est-il commencé que, de chaque département ministériel, affluent des demandes de toute nature en dehors des limites et des prévisions du budget, et donnant ouverture à des crédits. Toute l'économie du vote de la loi des dépenses et des recettes en est dérangée, et les découverts, sources d'embarras et d'inquiétude, s'accroissent démesurément. »

Le mode d'ouvrir des *crédits supplémentaires* et *extraordinaires*, et surtout celui qui avait été adopté pour les convertir en lois, avait grandement contribué à en dissimuler les inconvénients : on les présentait séparément à l'acceptation des chambres. Au lieu de cela, il fut décidé que leur présentation aux chambres se ferait au moyen d'un seul projet de loi. « L'éparpillement des *crédits supplémentaires*, continue le rapporteur, a pour résultat d'amoindrir l'attention qu'il convient d'y apporter. En les réunissant à des intervalles assez éloignés en un seul projet de loi, sous forme de supplément du budget, le gouvernement et l'Assemblée en apprécieront plus sûrement les conséquences. »

Le ministre des finances était, en vertu des nouvelles prescriptions législatives, chargé d'une espèce de contrôle général sur les opérations de ses collègues. C'était là une me-

sure grave. Voici comment le rapport de M. Corne la justifie :

« Faire du budget de chaque exercice et des crédits qui viennent s'y ajouter par des lois spéciales un ensemble indivisible, en sorte qu'aucune dépense nouvelle ne puisse être proposée et votée sans que son influence sur l'économie entière des finances n'apparût aussitôt, tel est le but que poursuivait la commission. Comme conséquence nécessaire et essentielle de ce principe, elle pensa qu'il fallait concentrer entre les mains du ministre des finances toutes les demandes de crédits. N'importe-t-il pas en effet que le ministre qui a réuni en un seul projet de loi et présenté sous sa responsabilité toutes les prévisions de dépenses dans chaque département ministériel soit également appelé à contrôler et à réunir les demandes diverses de crédits, qui ne sont en réalité que des annexes du budget? Evidemment, si l'on veut espérer quelque sévérité dans l'appréciation des besoins en vue desquels ces demandes sont présentées, on l'obtiendra bien plutôt du ministre des finances, intéressé à maintenir l'équilibre du budget, que de chaque ministre particulier, plus spécialement préoccupé de faciliter ou d'agrandir les divers services de son département. »

Ces attributions nouvelles, les ministres des finances ne s'en souciaient pas trop. Le gouvernement avait accepté la loi du 13 novembre 1849, qui les édictait; mais lorsque, dans la session suivante, on voulut ajouter à ce pouvoir de contrôle donné au ministre des finances, M. Fould, qui remplissait alors ces fonctions, s'y opposa en ces termes :

« La loi du 13 novembre 1849, disait M. Fould, décide que toute demande de *crédit supplémentaire* devra être signée par le ministre compétent et le ministre des finances. Mais on ne peut demander au ministre des finances qu'une chose comme ministre spécial : c'est qu'il se sera assuré que la dépense nouvelle pourra être faite après qu'elle aura été reconnue utile et nécessaire; mais on n'a pas entendu dire que le ministre des finances serait juge de l'opportunité de la demande et de l'insuffisance des budgets spéciaux. On n'a pas voulu dire qu'il serait directement responsable des demandes adressées par les ministres spéciaux; sans cela qu'arriverait-il? Un ministre des finances n'a pas de connaissances universelles; il ne peut pas examiner tous les services de ses collègues, et venir dire que la dépense est juste ou qu'elle aurait pu être épargnée. Tout ce qu'il peut dire, c'est si le budget peut la supporter. Or le ministre des finances remplira au pied de la lettre la mission que lui donne la loi du 13 novembre 1849; il examinera tous les services, s'assurera de la possibilité ou de l'impossibilité d'y faire face avec le budget voté, et alors nécessairement il négligera ses affaires; ou bien il signera sans examen, et on sera privé de la responsabilité directe du ministre spécial. Ce serait échanger deux signatures pour une, et pour une qui n'aurait pas toute sa valeur. »

La constitution du 15 janvier 1852, ayant modifié les attributions du Corps législatif, ce fut au Sénat à régler le mode nouveau de présentation des *crédits extraordinaires* ou *supplémentaires*.

Le sénatus-consulte du 20 décembre 1852 supprima la spécialité des crédits, et rendit générale et absolue, de restriction et limitée qu'elle était, la faculté qu'avait le gouvernement d'ouvrir des *crédits supplémentaires* dans l'intervalle des sessions; il lui concéda en outre le droit d'opérer des virements entre les différents chapitres d'un ministère. D'après le Sénat, quand des *crédits supplémentaires* ou *extraordinaires* avaient été ouverts par décrets, il fallait, avant de les soumettre à la sanction du Corps législatif, attendre qu'on se fût assuré dans chaque ministère qu'aucune somme disponible sur d'autres services ne pouvait leur être appliquée, et que par conséquent les décrets portant ouverture de crédit devaient être convertis en lois non pas dans la plus prochaine session, mais dans celle qui suivrait la clôture de l'exercice. La résistance du Corps législatif ne permit pas qu'il en fût ainsi. La loi de finances de 1855 prescrivit, par voie de transaction, de soumettre à la sanction du Corps législatif, dans la plus prochaine session, les *crédits extraordinaires*, et ajourna la sanction des *crédits supplémentaires* à la session qui suivrait la clôture de l'exercice.

Quant au système des virements, il devait, selon les auteurs du sénatus-consulte, prévenir les *crédits extraordinaires*.

« La faculté des virements, disait M. Bineau, devait supprimer la presque totalité des *crédits supplémentaires*. Cette espérance fut partagée par tous les rapporteurs du budget. »

« On pourra, disait M. Schneider en 1852, voir disparaître les annulations de crédits, et les *crédits supplémentaires*, qui viennent chaque année bouleverser les prévisions et rendre trop illusoire le vote du budget; on ne saurait trop insister pour la disparition de ces crédits, et pour que les *crédits extraordinaires* ne soient réclamés que dans des cas imprévus ou des circonstances tout à fait exceptionnelles et réellement urgentes. »

L'ordre financier, disait M. de Richemond en 1854, ne peut se réaliser qu'à la condition de couper court aux *crédits supplémentaires*, qui, sauf quelques bien rares ex-

ceptions, ne peuvent plus être justifiés, et de réserver les *crédits extraordinaires* pour les circonstances tout à fait imprévues, d'un intérêt vraiment impérieux, d'une urgence que nul ne pourrait contester.

Deux ans plus tard, sur la proposition d'un ministre réellement désireux de faire des économies, M. Magne, un décret de 1856 essaya de soumettre à un contrôle rigoureux l'ouverture des *crédits supplémentaires*, et de renfermer les dépenses dans la limite des ressources réalisées. On avait cru que le droit de virement permettrait de renoncer aux *crédits supplémentaires* et réduirait les *crédits extraordinaires* à des cas très-rares. Ce fut une illusion. Les virements, ne s'appliquant qu'à des sommes relativement peu considérables, n'empêchèrent pas le maintien et même le développement des *crédits supplémentaires* et *extraordinaires* ouverts par décrets dans l'intervalle des sessions. Dans son mémoire M. Fould établit que, de 1852 à 1853, le chiffre de ces crédits, toute défalcation faite, s'éleva à 2,400 millions. Ce développement des crédits budgétaires lui parut dangereux. Les termes de sa lettre au souverain méritent d'être reproduits :

« Je désirais en 1852, comme je le désire aujourd'hui, la suppression des *crédits supplémentaires* et *extraordinaires* en dehors du vote législatif, car le véritable danger pour nos finances est dans la liberté qu'a le gouvernement de décréter les dépenses sans le contrôle du Corps législatif. »

On sait la résolution que ce fameux mémoire inspira à l'empereur. Il renonça à la faculté d'ouvrir des crédits extraordinaires sans le concours du Corps législatif. Un projet de sénatus-consulte fut présenté afin de faire valider par le premier corps de l'Etat cette renonciation du souverain à une de ses plus grandes prérogatives.

Le sénatus-consulte ne trouva dans le Sénat qu'un seul membre pour en critiquer les dispositions, ce fut M. Brenier. Selon l'honorable sénateur, qui en cette circonstance se montra assurément plus impérialiste que l'empereur, cette renonciation du souverain à la faculté d'ouvrir des *crédits extraordinaires* rompait la tradition de l'empire pour recommencer celle du gouvernement parlementaire.

« Craignons, disait-il, qu'en élevant sur le pavais une nouvelle doctrine financière, on ne jette de côté avec trop de précipitation une législation qui offrait des garanties de bonne administration et ménageait une prévoyante réserve pour des circonstances imprévues aussi graves que fortuites. Si le système en discussion avait pour but d'astreindre les guerres ou toute autre mesure extraordinaire de grand intérêt public au vote législatif, bien des esprits irréconciliables jusqu'à présent avec notre régime n'auraient plus à lui opposer que des objections inadmissibles au point de vue de la raison. Mais alors ce ne serait plus seulement un changement de système financier, ce serait un changement de constitution. Le régime parlementaire serait ressuscité, puisque le pouvoir législatif pourrait entreprendre sur le pouvoir souverain, qui passerait alors à l'état de pouvoir exécutif. »

« Vous avez rappelé le souvenir de l'émotion populaire lors de la dernière guerre et de l'enthousiasme du départ. Mais supposez des impressions contraires. Si, au lieu de l'enthousiasme, il y avait eu de la tiédeur, si peu justifiable qu'elle fût; si ce sentiment se manifestait au début de la guerre; si l'opinion publique, ignorant les hautes raisons d'Etat, s'inquiétait d'entreprises où l'intérêt de la France ne paraissait pas utilement ou exclusivement engagé; si la France, mal éclairée, mal conseillée, ne s'émerveillait pas à l'idée d'exposer ses armées pour une cause qu'elle ne voudrait pas faire sienne; enfin si le Corps législatif s'éprenait du désir naturel à un corps qui représente les contribuables de ne donner à la politique de la France que la proportion des ressources ordinaires du budget, quelle serait donc alors la situation du gouvernement? Ne regretterait-il pas une prérogative qui lui eût permis de dominer les impressions erronées et les inquiétudes du pays, et de marcher dans son indépendance aux succès que justifient les hardiesses de la politique? Le regret serait tardif, car le retrait de la prérogative souveraine serait consommé. Le sénatus-consulte n'a pas, je présume, l'intention d'atténuer les droits inscrits à l'article 6 de la constitution. L'initiative de la couronne reste entière, et cependant cette initiative devrait compter avec des entraves politiques qui n'existaient pas jusqu'à présent. »

« Supposons un Corps législatif mal disposé pour la guerre, ou disposé plutôt à user de son droit de voter pour discuter les motifs de la guerre ou l'empêcher peut-être, cette hypothèse n'est assurément pas téméraire. L'histoire parlementaire la justifie. Et vous envisageriez sans crainte cette situation, sans crainte la possibilité d'un refus de crédit, d'un refus législatif intervenant au milieu d'une campagne! »

Le Sénat ne partagea pas les craintes de l'honorable M. Brenier; il vit dans les virements de quoi donner satisfaction aux besoins imprévus. Les événements ont prouvé que l'on pouvait se passer d'ouvrir des *crédits*

supplémentaires ou extraordinaires, et la campagne du Mexique, commencée à l'insu du Corps législatif, établit clairement combien étaient fausses les alarmes de M. Brenier s'écriant : « Comment, il serait permis au Corps législatif d'user constitutionnellement d'un refus de concours et par là d'exercer sur les affaires de l'Etat une ingérence supérieure à celle de la couronne ! »

Crédit foncier. De tous les gages qu'un débiteur peut offrir à son créancier, la propriété immobilière est celui qui, en apparence, présente le plus de solidité. Cependant presque partout où le crédit a pu s'organiser, de tous les éléments de richesse sociale la propriété immobilière est celui auquel le crédit a longtemps fait et fait encore les conditions les plus difficiles et les plus onéreuses. Depuis le milieu du XVIII^e siècle, des efforts ont été tentés pour élever le crédit des propriétaires du sol à la hauteur du crédit public, et donner aux emprunts faits sur le sol les avantages qui distinguent et caractérisent les emprunts d'Etat; savoir : 1^o la notoriété du titre; 2^o la faculté de fractionner ce titre à volonté, de manière que la valeur portée sur la place réponde toujours exactement à la quotité des fonds qui se trouvent disponibles; 3^o la négociation journalière et facile; 4^o la régularité dans le paiement des intérêts. Aujourd'hui même, dans les pays où l'on a pu organiser le crédit de la propriété foncière sur des bases plus ou moins larges, la dette hypothécaire a encore à lutter contre les difficultés suivantes : la valeur des contrats dont elle est l'objet manque de notoriété; le prêteur est obligé de s'enquérir minutieusement de la valeur de son gage; le titre entre ses mains est une valeur morte; la négociation de ce titre est très-difficile et très-coûteuse; la régularité du service des intérêts et du remboursement à l'échéance n'est pas assurée.

C'est en Allemagne qu'ont commencé les premiers essais pratiques de crédit à la propriété foncière. La première société de crédit foncier fut fondée, en 1770, en Silésie, dans le but de débarrasser la grande propriété d'un fardeau de dettes écrasantes. Malgré les encouragements, la protection et le concours financier du gouvernement, il fallut quarante ans à cette société, ainsi qu'à celles qui se formèrent sur son modèle, pour arriver à faire des opérations véritablement importantes. Les populations rurales ont vu tout d'abord ces institutions de crédit avec défiance; mais lorsqu'elles ont enfin pu se convaincre que ces institutions avaient pour conséquence de faire passer la propriété entre les mains de ceux qui la cultivent, leurs préjugés se sont dissipés.

Une partie du mérite de ces résultats revient aux gouvernements qui se sont attachés à ce que le crédit foncier fonctionnât de manière à secourir même les plus petits propriétaires. M. Hippolyte Passy, qui mit ce fait en lumière lors de l'enquête qui eut lieu à ce sujet en 1850 devant le conseil d'Etat, reconnut que, loin d'abuser du crédit mis à sa disposition, ainsi qu'on l'avait craint tout d'abord, la petite propriété allemande s'en est presque toujours servie pour opérer des travaux et des améliorations considérables.

Le succès des établissements de crédit foncier allemands est dû surtout à cette considération : voulant la fin, le législateur a également voulu les moyens. Dès le premier jour, on en a résolu tout d'un coup la routine du secret des hypothèques et avec les entraves que, dans l'intérêt mal entendu du débiteur, la législation opposait à la réalisation du gage. Partout où s'établirent des institutions de crédit foncier, on admit, de la manière la plus complète, le principe de la publicité et de la spécialité des charges hypothécaires. Tous les emprunteurs furent en même temps rendus solidaires des dettes contractées par chacun d'eux dans la limite de leurs terres hypothéquées. La pratique devait démontrer les précieux avantages de cette solidarité. On reconnut qu'elle donnait à tous les emprunteurs un grand intérêt à empêcher qu'il ne fût fait aucun placement douteux, et qu'elle appelait de leur part la surveillance la plus vigilante et la plus active sur la solidité du gage, l'exact recouvrement des intérêts, la promptitude et la rapidité des poursuites. Une très-faible partie de la propriété foncière a seulement pu profiter de ces avantages. M. Bienaimé, inspecteur des finances, chargé d'étudier le mécanisme du crédit foncier en Allemagne, constatait dans l'enquête de 1850 que les avances des banques foncières, après quatre-vingts ans d'existence, ne dépassaient pas 600 millions de francs, et qu'elles ne servaient d'intermédiaires qu'à une très-minime partie des prêts faits à la propriété foncière.

Le taux peu élevé des prêts des sociétés allemandes, comparé au taux qu'était obligée de payer en France la propriété foncière, suggéra l'idée d'introduire en France des institutions semblables. Ce desideratum du crédit fut une des grandes lacunes que l'esprit de la révolution de l'Avril aspira à combler. Economistes, utopistes, hommes d'affaires, grands propriétaires, grands industriels, financiers, réclamèrent à l'envi des institutions de crédit foncier. Des centaines de systèmes se formulèrent par la voie de la presse; sur ce nombre, six à peine furent l'objet de propositions législatives; chacune

des deux assemblées de la République, la Constituante et la Législative, eut sa commission du crédit foncier. De son côté, le gouvernement fit examiner la question par une commission spéciale. Quelques hommes politiques et quelques financiers pratiques, tels que M. Thiers, M. d'Argout et M. d'Audiffret, eurent beau s'élever contre toute pensée d'établir des institutions semblables; l'opinion publique s'étant fortement prononcée en sens contraire, l'examen des nombreuses questions d'économie sociale, de politique, d'administration générale, et de modifications à apporter dans les diverses branches de la législation, que soulevait le sujet, fut renvoyé au conseil d'Etat.

L'enquête que fit ce corps en 1850 est extrêmement curieuse. Tous les systèmes d'une exécution plus ou moins pratique s'y firent jour, et les diverses causes qui, plus tard, devaient entraver la marche du crédit foncier, le maintenir dans sa voie ou l'en faire dévier, y ont été indiquées avec une très-grande précision.

Selon ses partisans, le crédit foncier avait sa principale raison d'être dans la situation de la dette hypothécaire. Le chiffre de cette dette était alors estimé à 14 milliards; son augmentation annuelle s'élevait en moyenne à 200 millions, les nouveaux emprunts étant évalués à 500 millions par an seulement, et les remboursements à 300 millions. La propriété immobilière devait en retirer encore des avantages indirects très-considérables et très-importants. L'établissement des sociétés de crédit foncier entraînerait inévitablement la révision de la procédure en expropriation. Cette procédure, souvent très-longue et toujours très-coûteuse, était à elle seule une véritable cause de ruine, l'une des plus grandes plaies de la propriété, l'un des obstacles les plus sérieux contre lesquels eût à lutter son crédit. A ce sujet, on cita comme exemple une procédure qui, commencée en 1827, s'était prolongée jusqu'en 1841, procédure pendant laquelle il y avait eu 172 incidents, 172 jugements, 172 appels, plusieurs pourvois en cassation et 300,000 fr. de frais.

Une institution de crédit foncier pouvait seule trouver, disait-on, les moyens, dont était privé un simple particulier, d'arriver à une appréciation exacte de la situation hypothécaire. Cette impossibilité et les périls qui en sont la suite tiennent à la fois aux vices cachés de la propriété et aux défauts des lois hypothécaires. Les actes de notoriété ne sont pas toujours par eux-mêmes des garanties absolues et il n'est pas impossible d'y dissimuler un contrat de mariage et même l'état d'indivision.

L'institution du Crédit foncier a été, en effet, la cause de nombreuses modifications dans la législation civile. Mais, à cet égard, bien des choses restent encore à modifier et surtout à simplifier.

Selon M. Horace Say, le Crédit foncier devait être un moyen de faciliter l'épargne parmi les populations agricoles. « Dans les villes, disait-il, les caisses d'épargne sont à la portée des travailleurs; elles leur fournissent les moyens de se former un capital plus ou moins important. Dans les campagnes, ces ressources manquent; les épargnes, on est obligé de les dépenser, tandis que le système des annuités fournirait aux cultivateurs un mode de placement tout naturel et très-fructueux. » C'était se faire une singulière illusion. Depuis 1852 que le Crédit foncier fonctionne, il est douteux que ses obligations soient recherchées par les cultivateurs; ceux-ci, du reste, trouvent dans l'achat des animaux un emploi beaucoup plus naturel de leurs économies. On était beaucoup plus dans la vérité lorsqu'on pensait que le crédit donné aux grands propriétaires les attacherait davantage à la terre, leur inspirerait le désir d'utiliser dans des améliorations agricoles des capitaux offerts à de bonnes conditions, leur donnerait le goût d'exploitation directe qui tend chaque jour à disparaître. Cette espérance s'est réalisée dans une très-faible proportion, il est vrai, mais enfin elle s'est réalisée. Dans les quelques départements où l'on a pu mettre à profit les avantages du Crédit foncier, l'absentéisme s'est évidemment affaibli.

La pensée de voir l'institution du Crédit foncier rendre des services équivalents à ceux des caisses d'épargne n'a en elle-même rien de bien chimérique. « En Allemagne, dit M. Wolowski, l'institution sert à cet usage. Beaucoup de propriétaires de biens ruraux prennent des obligations de Crédit territorial pour les garder en portefeuille. Ils versent chaque année, à la caisse de l'association de Crédit territorial, une certaine somme d'argent, égale à la différence entre les arrérages dus par la caisse au porteur de l'obligation et les annuités dues par l'emprunteur, et ils forment ainsi un capital dont ils disposent ensuite pour l'établissement de leurs enfants. Cette combinaison, qui force ceux qui l'emploient à des économies annuelles et régulières et qui, au bout de quelques années, les rend propriétaires d'un capital, est par elle-même une forte excitation à l'épargne. »

On espérait aussi trouver dans le Crédit foncier un empêchement très-efficace au morcellement indéfini de la propriété. « Aujourd'hui, dans les successions, disait encore M. Wolowski, il faut ou procéder à la division de la propriété, ou grever la propriété

de charges très-onéreuses, pour parvenir à la laisser en une seule main. Dans ce dernier cas, le propriétaire définitif est chargé de soultes ou de frais de licitations ou de payer à ses cohéritiers des intérêts beaucoup plus considérables que ceux qu'exigeraient les obligations du Crédit foncier, que les cohéritiers consentiraient à accepter. En prêtant à bas intérêt et en amortissant graduellement le capital nécessaire au paiement des soultes et au prix de licitation, on espérait que l'établissement d'institutions de crédit foncier ferait prévaloir, dans des liquidations de succession, le système de l'abandon de la terre à un seul des cohéritiers sur le système du partage en nature; de cette façon, la mort du propriétaire ne serait plus, comme aujourd'hui, la cause inévitable du démembrement de son exploitation agricole. »

Sous ce rapport encore, les résultats du Crédit foncier ont été complètement négatifs. Sans entendre nous prononcer sur les modifications que réserve l'avenir, nous constatons que, jusqu'à présent, l'expérience a donné raison à M. Sylvy et à M. Monny de Mornay, disant : « On s'abuse singulièrement si on croit que le Crédit foncier peut avoir pour résultats des améliorations agricoles considérables et augmenter dans de grandes proportions la plus-value des propriétés foncières. » Selon M. Monny de Mornay, le Crédit foncier, entre les mains de propriétaires inintelligents, pourrait aboutir qu'à d'incessantes dépenses. « On empruntera, disait-il, d'abord pour faire des prés; les prés faits, il faudra des animaux pour consommer les foin; les animaux achetés, des bâtiments pour les recevoir. Chaque dépense en amènera ainsi d'autres. Ces sortes de dépenses doivent être fournies par le Crédit agricole beaucoup plus que par le Crédit foncier. » Mais, à cette époque, la distinction qui aujourd'hui commence à se faire entre le Crédit foncier proprement dit et le Crédit agricole n'était encore aperçue par personne. D'ailleurs, il faut l'avouer, l'institution du Crédit foncier avait, à cette époque, ses adversaires systématiques. L'un des plus avoués était M. d'Audiffret. « Je ne voudrais pas, disait-il, d'établissements spéculatifs qui créeraient des valeurs représentatives de la propriété foncière; je ne comprendrais pas qu'on osât mobiliser le sol, en quelque sorte, par des valeurs de convention. La propriété, qui est la base de la société, ne doit pas être ébranlée par des moyens semblables. » Plus les opérations de ces établissements s'étendraient, plus, selon M. d'Audiffret, les dangers en seraient grands. M. d'Audiffret ne niait pas que la propriété foncière n'eût besoin de crédit; mais ce n'était pas à des établissements spéciaux que ce crédit devait être demandé. « Dans l'état actuel de la propriété, disait-il, il y a autre chose à faire avant de songer à créer des établissements de crédit. La propriété est aujourd'hui entourée de deux remparts, celui des hypothèques occultes et celui de la fiscalité, qui ne permettent pas au crédit de s'en approcher. Aujourd'hui il est impossible que la propriété foncière puisse obtenir de l'argent à bon marché. Il faudrait simplifier la forme des actes relatifs aux hypothèques, en diminuer les charges, qui retombent sur le crédit territorial, et enfin obtenir la publicité et la spécialité. » Le système financier, ajoutait M. d'Audiffret, a trop de rouages; on pourrait n'avoir qu'une seule administration pour tout ce qui touche à la propriété, soit que l'impôt atteigne le revenu, soit qu'il atteigne le capital. » Toutes ces réformes législatives et administratives, encore plus nécessaires aujourd'hui qu'elles ne l'étaient en 1850, sont toujours attendues.

Sans être aussi excessifs que M. d'Audiffret, d'autres considéraient l'institution du Crédit foncier comme prématurée et inutile. « Une grande partie des fonds qui s'empruntent sur la propriété foncière, disait M. de Mornay, n'est pas destinée à des opérations agricoles. L'agriculteur a plutôt besoin de crédit personnel que de crédit foncier; l'agriculteur souvent n'est pas propriétaire et n'a pas de gage territorial à offrir. » Ces objections se ressentent de la confusion qui se faisait encore entre le Crédit foncier et le Crédit agricole. Une troisième crainte se manifestait : le succès du Crédit foncier n'aboutirait-il pas à favoriser cette tendance du paysan à acheter de la terre à crédit plutôt qu'à améliorer celle qu'il possède ? A ceux qui parlaient ainsi, on aurait pu répondre que, dans bien des circonstances, ces acquisitions si sévèrement censurées étaient un peu forcées; en cas de bail à ferme, par exemple, la plus-value, s'il y en a, passe entre les mains du propriétaire, qui en profite pour augmenter son fermage. L'institution du Crédit foncier, en facilitant ces acquisitions, doit aboutir au contraire à faire passer la propriété entre les mains de celui qui la cultive. D'ailleurs, l'institution du Crédit foncier ne constituait pas une innovation. Le système de paiement de la terre par annuités existait depuis longtemps dans les départements de l'ancienne province du Languedoc, où ce mode d'acquisition s'exprimait par ce terme, *payer pension*. La pension, c'est-à-dire l'acquittement des intérêts du capital et des annuités, s'étend en moyenne de quinze à vingt ans. Le Crédit foncier, en facilitant ce genre d'opérations, rendrait de véritables services ;

mais il est à craindre que de longtemps il n'en soit ainsi.

Enfin l'institution était repoussée par certains économistes, qui se demandaient si les titres à émettre pourraient aisément se placer en présence de la concurrence des rentes sur l'Etat. Cette appréhension n'était pas fondée, et M. Wolowski disait avec raison : « C'est plutôt pour les rentes sur l'Etat que je conçois des craintes. En Allemagne et en Pologne, les obligations foncières ayant tout le caractère de rentes sur l'Etat, tel que paiement assuré des arrérages, négociation facile, et ne différant des rentes sur l'Etat que par la solidité du gage qui les garantit, ces obligations ont été immédiatement préférées aux rentes sur l'Etat. » Il en a été de même en France : de 1852 à 1866, la moyenne du prix courant de la rente 3 pour 100 a été de 65 fr. ou 66 fr. Pendant ce même espace de temps, les coupures de 100 fr. du Crédit foncier, portant intérêt de 3 pour 100, ont été toujours cotées au-dessus de 90 fr.

Une fois admise en principe, l'institution du Crédit foncier restait à organiser. Les sociétés d'emprunteurs ou de prêteurs semblables à celles qui se sont fondées en Allemagne, et les sociétés intermédiaires d'actionnaires eurent chacune leurs partisans. C'est ce dernier système qui devait triompher. Et, chose assez remarquable dans ce pays où le pouvoir tient à tout centraliser dans ses mains, le système des sociétés intermédiaires d'actionnaires fut soutenu beaucoup plus par les hommes d'affaires et les propriétaires que par les hommes d'administration. L'inspecteur général des finances, qui avait été chargé de l'organisation des comptoirs d'escompte, se prononça très-fortement contre les sociétés d'actionnaires. Selon lui, ces sociétés seraient à peu près inutiles et même dangereuses. Elles se préoccuperaient beaucoup plus de leur intérêt que de celui des emprunteurs ou des prêteurs. Elles ne viseraient qu'à s'assurer des dividendes.

Les dividendes ont été en effet la grande préoccupation du Crédit foncier, et, sous ce rapport, les prévisions de M. d'Arènes se sont réalisées.

Après avoir été divisés sur l'opportunité de l'institution, les financiers eurent peine à s'entendre sur l'organisation de l'institution elle-même.

A l'origine, les partisans des sociétés intermédiaires ne songeaient pas à la concentration du Crédit foncier en un seul établissement. Le gouvernement n'y songeait pas davantage; il proposait même une société par département. La majorité des hommes d'affaires entendus dans l'enquête voulait une société par ressort de cour impériale. « Dans un département, disait M. Benoist d'Azy, on ne trouverait pas toujours un nombre d'hommes suffisant pour remplir les fonctions de membre du conseil d'administration, et enfin il y aurait peut-être danger à ce que les administrateurs, qui seraient parfois obligés d'avoir recours à des mesures rigoureuses, fussent placés trop près des individus qui en auraient été l'objet. En cas de contestation et de litige, l'institution d'une société par circonscription de cour impériale placerait tous les intérêts sous la même juridiction. »

La question du taux de l'intérêt à exiger des emprunteurs fut aussi très-controversee. On se prononçait généralement pour un taux unique. L'inspecteur général des finances, M. Bienaimé, dont les opinions étaient fort influencées par l'examen qu'il venait de faire du mécanisme des sociétés de crédit foncier en Allemagne, fut à peu près le seul à soutenir que la fixation de l'intérêt était une question dont les données varient avec les temps et les lieux, et qui ne devait pas être résolue par une règle générale et absolue. D'après son système, chaque société serait libre de fixer l'annuité, d'après les temps, les circonstances et les lieux au milieu desquels se feraient les opérations.

Le mandat de l'Assemblée législative se termina sans que les divers projets élaborés à la suite et à côté de cette enquête eussent été traduits en loi. Ce fut pendant la période intermédiaire qui s'écoula entre la constitution du 15 janvier 1852 et la mise à exécution de cette constitution par un décret du 28 février 1852, qu'on procéda à la première organisation du crédit foncier en France. Cette première organisation se fit dans des conditions relativement modestes. Le gouvernement se défendait avec une certaine vivacité d'avoir jamais eu la pensée d'une organisation unique dirigée par l'Etat. Ce qu'il voulait alors, c'était non pas créer des sociétés, mais favoriser leur développement; aussi le décret se bornait-il à indiquer les conditions générales de leur administration. A l'intérêt particulier était laissé le soin de les organiser sous le contrôle du gouvernement, et d'adapter aux diverses localités les combinaisons variées à l'aide desquelles ces établissements pouvaient se fonder. Le but des sociétés créées par le décret du 18 février 1852 devait être le prêt remboursable par annuités à long terme, au moyen d'émission de lettres de gage, garanties par hypothèque, produisant intérêts et négociables sans frais au moyen d'une société intermédiaire chargée de vérifier le crédit de la propriété, d'émettre les lettres de gage, de recevoir le montant des

annuités et de servir aux porteurs des lettres de gage le montant de leurs intérêts.

On recommandait la formation libre de ces établissements plutôt qu'on ne visait à les créer en vertu de l'autorité gouvernementale. M. de Persigny, alors ministre de l'intérieur, s'exprimait ainsi au sujet de ces sociétés : « Partout où ces établissements existent, ils ont eu pour effet de dégrever la propriété, d'abaisser le taux de l'intérêt, de développer l'industrie agricole, de multiplier les travaux de toute sorte, d'accroître les revenus de l'Etat, en augmentant la consommation, et d'affranchir de toutes les charges féodales, dans presque toute l'Allemagne, les terres de paysan, c'est-à-dire la moitié du sol. »

On ne pensait alors à exclure aucun système ; on se montrait prêt à admettre des sociétés d'emprunteurs et des sociétés de prêteurs. Chacune de ces sociétés devait avoir une circonscription limitée. Afin de faciliter l'émission des lettres de gage que ces sociétés étaient autorisées à faire, l'Etat et les départements se réservaient la faculté d'acquiescer une certaine quantité de ces lettres.

Les prêts ne pouvaient être faits que sur première hypothèque. Cette disposition a été modifiée plus tard pour le cas où les immeubles sont grevés d'hypothèques de garantie d'éviction ou de rentes viagères. On considère aussi comme faits sur première hypothèque les prêts au moyen desquels tous les créanciers antérieurs doivent être remboursés en capital et intérêts ; le prêt ne peut en aucun cas excéder la moitié de la valeur de la propriété.

Dans l'enquête, M. Benoist d'Azy avait déjà indiqué que le succès définitif d'une institution de crédit foncier exigeait que l'emprunteur conservât la disposition de la moitié de son revenu. La limite assignée au maximum des prêts semble atteindre ce but. Conformément aux vœux exprimés dans l'enquête préparatoire, le décret de création modifiait, en les simplifiant, les formalités de purge et d'expropriation, et soumettait l'établissement des sociétés de crédit foncier à l'autorisation du gouvernement. Une fois autorisées, ces sociétés devaient également rester sous la surveillance de l'Etat.

Un mois après, le 28 mars 1852, une première société était, sous le titre de *Banque foncière de Paris*, autorisée à opérer dans les sept départements du ressort de la cour d'appel de Paris. Deux autres sociétés de crédit foncier se formèrent à Marseille pour les départements situés dans le ressort de la cour d'appel d'Aix, et à Nevers pour les départements de la Nièvre, du Cher et de l'Allier. Mais en présence des gros avantages dont la Banque foncière de Paris entrevoyait déjà la réalisation, on vit se produire ce qui était arrivé un siècle auparavant pour la Banque de France. La concentration du monopole en un seul établissement fut sollicitée et obtenue. Le privilège de la Banque foncière de Paris, qui prit dès lors le titre de *Crédit foncier de France*, fut étendu à tous les départements où il n'existait pas de société de crédit foncier. En retour, le Crédit foncier prit l'engagement de créer des succursales avant le 1^{er} juillet 1853 dans chaque ressort de cour impériale. Faculté lui ayant aussi été donnée de s'incorporer les établissements déjà établis, elle se les incorpora en 1856.

Cette concentration du Crédit foncier, très-profitable assurément aux actionnaires, a été beaucoup moins favorable au développement des opérations mêmes du Crédit foncier. Le mécanisme de ces opérations aurait été bien mieux compris par les populations si l'on eût conservé le système des circonscriptions. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur les résultats obtenus dans les circonscriptions où s'étaient formées des sociétés de crédit foncier. D'après le tableau des prêts hypothécaires, par département, annexé au rapport de 1865, ces prêts, dans les six départements correspondant aux circonscriptions des sociétés incorporées, s'élevaient, au 31 décembre 1865, à plus de 33 millions, c'est-à-dire à plus du sixième de ces opérations dans les départements, le total étant de 181 millions.

Le monopole obtenu, on fit rapporter le décret qui obligeait la société à établir des succursales. Le décret du 10 décembre 1852, qui avait étendu le privilège du Crédit foncier à toute la France, avait restreint à 5 pour 100, tout compris, intérêts et frais d'amortissement du capital en cinquante ans, le maximum de l'annuité à payer par l'emprunteur. Moins d'un an après, ce maximum était supprimé.

En 1854, le Crédit foncier reçut une nouvelle organisation. Sa direction fut confiée à un gouverneur et à deux sous-gouverneurs nommés par l'empereur. Avant d'entrer en fonctions, le gouverneur doit justifier de la propriété de 200 actions, et chacun des sous-gouverneurs de la propriété de 100 actions. Le gouverneur reçoit de la société un traitement annuel de 40,000 fr. ; la moitié de ce traitement est allouée à chacun des sous-gouverneurs. Trois membres du conseil d'administration sont pris parmi les trésoriers-payeurs généraux ; c'est l'organisation même de la Banque de France.

Jusqu'alors le Crédit foncier n'avait été autorisé qu'à faire des prêts pour une durée d'au moins dix ans. Le décret de réorganisation lui donna la faculté d'affecter à des prêts

hypothécaires à court terme et sans amortissement les capitaux provenant de la réalisation de son fonds social et de ses bénéfices. On n'a pas usé de cette faculté. La question des succursales fut de nouveau posée, mais on en fit dépendre la création de décrets spéciaux, rendus en forme de règlements d'administration publique, sur la proposition même du conseil d'administration. Depuis douze ans, il n'a pas encore été établi de succursales, et les rapports annuels n'indiquent pas que cette lacune soit un des soucis de l'administration du Crédit foncier. Il est évident que le Crédit foncier, ressemblant sur ce point à tous les monopoles passés et présents (nous voudrions pouvoir ne pas dire futurs), ne fera rien en ce genre, à moins d'y être obligé, forcé et contraint par les incessantes réclamations de l'opinion publique et des intérêts spéciaux pour la satisfaction desquels il a été créé. Et encore !

Les prêts hypothécaires sont la première des opérations du Crédit foncier ; c'est là, pour se servir des expressions de l'un de ses rapports, « son grand champ d'action ; » mais, en vertu de diverses dispositions législatives, il peut aussi faire des prêts spécialement appliqués aux opérations de drainage, prêter aux communes, aux départements ou aux associations syndicales sans garantie hypothécaire. On a pensé que les engagements pris par ces corps collectifs de rembourser leurs emprunts au moyen de contributions spéciales formaient une garantie équivalente à celle d'une hypothèque et seraient toujours remplis tant qu'il y aurait un gouvernement régulier. Ces opérations, dans la pensée des administrations du Crédit foncier, doivent avoir un autre avantage, celui de familiariser les populations des départements avec le mécanisme de l'institution et de faire tomber les préjugés dont elle est l'objet. « Les particuliers rencontreront davantage au Crédit foncier, dit l'exposé des motifs du projet de loi qui a autorisé ces opérations, quand ils verront à chaque instant les avantages qu'en aura retirés leur commune, leur localité ou leur département. » Ces espérances étaient fondées. Ces sortes de prêts ont été autorisés par la loi du 17 juillet 1860, et ils n'ont guère commencé à se réaliser sur une grande échelle qu'à partir de 1861. Or, depuis le commencement de l'institution jusqu'à la fin de 1860, la masse du prêt hypothécaire dans les départements dépassait à peine 57 millions. Durant les cinq exercices suivants, l'importance de ces prêts s'est élevée à plus de 180 millions. Les quatre premiers mois de 1866 ont produit une augmentation de 64 millions.

Ces opérations qui, en principe, ne devaient avoir qu'un rôle secondaire, sont devenues beaucoup plus importantes que les prêts hypothécaires. Les capitaux qui y sont consacrés sont deux fois-et demie plus considérables que ceux qui sont destinés aux prêts hypothécaires. Jusqu'à présent le résultat a été bon. Les communes et les départements ont pu trouver sur-le-champ les capitaux nécessaires pour entreprendre immédiatement de grands travaux publics d'une utilité incontestable, dont l'exécution, sans le concours du Crédit foncier, aurait dû être indéfiniment ajournée.

En autorisant les emprunts, l'Etat veille à ce qu'ils soient employés en œuvres utiles. Les fonds ainsi prêtés à long terme par le Crédit foncier sont consacrés à des constructions de maisons d'école ou d'églises, à l'exécution de chemins vicinaux et à des travaux de voirie, d'irrigation et de distribution d'eaux. Ces opérations concourent à modifier à la longue la clientèle du Crédit foncier, qui chaque jour prend dans les communes rurales une importance de plus en plus considérable. Comme exemple de l'appui que les grands travaux publics trouvent dans la commande du Crédit foncier, nous citerons les grands travaux entrepris par la chambre de commerce du Havre dans le port de cette ville, travaux qui doivent permettre l'entrée des plus grands navires et mettre les bassins de ce grand entrepôt en rapport avec les nécessités actuelles de la navigation. C'est grâce à un emprunt de 4,800,000 fr. que cette entreprise a pu être commencée et menée à fin.

Le Crédit foncier s'est fait autoriser par décrets des 11 janvier et 10 mai 1860 à étendre ses opérations en Algérie. Ces opérations qui, au dire d'une enquête préalable faite en 1850 par un membre important du conseil d'administration, M. Haillig, ne rencontraient point d'obstacles sérieux tant dans la constitution de la propriété que dans l'organisation des lois civiles de l'Algérie, n'ont eu d'abord que d'assez médiocres résultats, et leur importance, à la fin de 1865, s'élevait à moins de 6,500,000 fr., se répartissant presque également en prêts hypothécaires et en prêts communaux. La raison en est simple.

En 1861, on n'avait créé à Alger qu'une agence chargée des opérations du Crédit foncier dans toute l'Algérie. Depuis, l'administration du Crédit foncier, voulant faciliter les affaires et, à cet effet, jugeant nécessaire d'avoir un représentant spécial dans chaque province, a, au mois de mars 1867, établi deux nouvelles agences.

Depuis la création de l'Agence de Constantine, pour ne parler que d'elle seule, il a été adressé à cet établissement, en six mois, cinquante-trois demandes montant ensemble à 1,309,200 fr. ; plusieurs de ces demandes sont

encore à l'instruction ; jusqu'à ce jour, il a été accordé par la société du Crédit foncier un certain nombre de prêts, formant une somme totale de 604,200 fr. et qui sont déjà réalisés en partie.

Le Crédit foncier, bien que né d'hier, a, comme on le voit, rendu déjà d'importants services. Il ne tient qu'à lui d'être plus utile encore.

Pour cela deux choses sont nécessaires : 1^o Réduire à 6 pour 100 le taux de l'intérêt et faire ainsi disparaître, entre les opérations auxquelles il se livre en France et celles qu'il pratique en Algérie, une différence que rien ne saurait justifier ;

2^o Apporter une activité plus grande dans l'instruction des demandes, afin de secourir efficacement le propriétaire qu'un embarras trop longtemps prolongé jetterait, corps et biens, dans les griffes de l'usure.

Les opérations de drainage ont moins bien réussi. La propriété foncière s'est trouvée impuissante à profiter des 100 millions que le gouvernement, par l'intermédiaire du Crédit foncier, voulait dans ce but mettre à sa disposition. Sur cette somme de 100 millions, c'est à peine si, par suite des conditions auxquelles les prêts pour drainage sont soumis, la propriété foncière a pu obtenir 800,000 fr. ; l'échec sur ce point a été, par conséquent, complet. Les ressources à l'aide desquelles le Crédit foncier pourvoit aux prêts communaux sont, comme celles qui sont destinées à pourvoir aux prêts hypothécaires, procurées par des émissions d'obligations. Bien que les garanties présentent en réalité autant de sécurité que celles qui reposent sur un gage hypothécaire, le public fait encore une distinction entre les deux catégories d'obligations. Il y a toujours un écart de 12 à 15 pour 100 entre le cours des obligations hypothécaires à 3 pour 100 et les obligations communales portant le même intérêt. À la fin de mai 1866, les premières de ces valeurs étaient cotées à 465 fr., tandis que les secondes ne l'étaient qu'à 375 fr.

Mais de toutes les opérations du Crédit foncier, la première, celle qui devrait être la principale et rester telle, celle qui est la raison d'être même de l'institution, c'est le prêt hypothécaire à court ou à long terme. Conformément aux statuts révisés en 1859, les prêts à long terme sont remboursables par annuités calculées de manière à amortir la dette dans un délai de dix ans au moins et de soixante ans au plus, et les prêts à court terme sont remboursables avec ou sans amortissement. Les uns et les autres peuvent être faits soit en numéraire, soit en obligations foncières ou lettres de gage. Jusqu'à présent, ce sont les prêts d'une durée de cinquante ans qui ont prévalu. À la fin de 1865, ces sortes de prêts figuraient pour 451 millions dans l'ensemble des opérations de ce genre, qui s'élevaient alors à 644 millions. Les prêts de quarante et un à quarante-neuf ans sont après les plus importants. À cette même date, ils s'élevaient à 141 millions.

En adoptant ce mode d'opérer, le Crédit foncier s'est écarté des données que suggéraient les avoués et les notaires de Paris entendus dans l'enquête de 1850, données qui avaient pour elles l'expérience pratique de la caisse hypothécaire. Le langage de M. Gauthier, membre honoraire de la chambre des avoués, est sur ce point curieux à recueillir et à comparer avec les résultats des opérations du Crédit foncier. « Nos opérations, dit-il, se faisaient surtout avec des personnes qui travaillent et qui ont quelque chose de plus que leur simple revenu. Dans nos statuts de 1847, nous avions établi plusieurs périodes. Il y avait des périodes de dix, quinze, vingt, vingt-cinq et trente ans. Nous comptions beaucoup sur la période de vingt ans, c'est celle dans laquelle les emprunteurs nous inspiraient le plus de confiance. Cela se comprend ; un père avance à son fils le capital nécessaire pour l'établir ; il lui achète une étude de notaire ou d'avoué. Si le fils travaille et a l'esprit d'ordre, il pourra tous les ans prélever sur ses profits la somme nécessaire au paiement de l'annuité, et dans un espace de vingt ans, qui est la durée ordinaire des professions libérales, il libérera entièrement les propriétés de son père. Cette classe d'emprunteurs nous inspirait plus de confiance que les personnes qui empruntent pour trente ans. Quand on fait des emprunts à si long terme, c'est souvent dans le désir de ne pas liquider soi-même ces opérations et de laisser ce soin à ses héritiers. » M. Gauthier convenait du reste qu'il était des besoins exigeant une période de plus de vingt ans. Dans la pratique du Crédit foncier, les prêts de dix à vingt ans, à la fin de 1865, représentaient seulement un chiffre de 23 millions, et ceux de vingt et un à quarante ans un chiffre de 27 millions. Quant aux prêts d'une durée de soixante ans, le Crédit foncier n'en a fait que pour moins de 1,500,000 fr. En somme, les opérations adoptées par une pratique de quinze ans sont celles qui, au moment de l'organisation de l'institution, répugnaient particulièrement aux hommes d'affaires, et les opérations qui inspiraient à ceux-ci le plus de confiance ne figurent que pour un trentième dans la masse des prêts hypothécaires consentis.

L'administration est habile ; les prêts sont consentis dans des conditions fort prudentes. Hors certains cas, où les intérêts de la société

sont du reste parfaitement garantis, les prêts ne sont faits que sur première hypothèque. Les théâtres, les mines et les carrières, les immeubles indivis, si l'hypothèque n'est établie sur la totalité des immeubles du consentement de tous les ayants droit à l'établissement de l'hypothèque, ne sont pas admis au bénéfice des prêts. On n'admet en outre que les propriétés qui justifient d'un revenu durable et certain. Le montant du prêt ne peut dépasser la moitié de la valeur de l'immeuble hypothéqué ; il doit être tout au plus du tiers de la valeur pour les vignes, les bois et autres propriétés dont le revenu provient de plantations. Les bâtiments des usines et des fabriques ne sont estimés qu'en raison de leur valeur indépendante de leur affectation industrielle. Dans aucun cas l'annuité au service de laquelle l'emprunteur s'engage ne peut être supérieure au revenu de la propriété. Le taux de l'intérêt ne doit pas dépasser le taux légal. En réalité, l'annuité comprend, outre l'intérêt et l'amortissement déterminé par le taux de l'intérêt et la durée du prêt, une commission de 0 fr. 60 pour 100 fr. pour les prêts hypothécaires en France, de 1 fr. 20 pour les prêts hypothécaires en Algérie, et de 0 fr. 45 pour les prêts aux départements, aux communes et aux associations syndicales. Le Crédit foncier s'est en outre réservé la faculté de faire élever le taux de cette commission par décret du pouvoir exécutif. Cette faculté, il n'en a point été fait usage. Mais le public emprunteur n'y a rien gagné. Lorsque le taux de l'intérêt, en temps de crise, s'élevait au-dessus de l'intérêt légal, le Crédit foncier, au lieu de diriger vers les prêts hypothécaires les fonds qui lui étaient prêtés en comptes courants, les a dirigés au contraire vers des opérations toutes différentes. On a justifié ce mode d'opérations par les bénéfices qu'on en a retirés. On ne s'en est pas fait, il est vrai, une règle générale ; on s'est même défendu de toute pensée semblable ; mais on a avoué, avec l'approbation du conseil de censure, que si l'occasion de faire de semblables bénéfices se présentait encore, même en s'écartant de l'esprit rigoureux des statuts, on recommencerait. On a, en effet, recommencé.

À ce sujet, le rapport des censeurs sur les opérations de l'exercice 1864 s'exprime avec une certaine naïveté. « En même temps que la dernière crise diminuait nos prêts hypothécaires, elle offrait un placement plus fructueux à nos comptes courants, même dans les moments les plus difficiles. Elle nous rendait ainsi d'un côté ce qu'elle nous enlevait de l'autre, par l'effet naturel des combinaisons financières sur lesquelles reposent nos opérations et de la position que notre société s'est faite dans l'opinion des capitalistes. Il ne faudrait sans doute pas compter toujours sur des compensations de ce genre, ni en faire une formule absolue capable de défer tous les événements ; mais nous la croyons vraie dans la limite des variations ordinaires des capitaux. En effet, pendant cette année 1864, les prêts hypothécaires furent seulement de 75 millions, tandis que pendant les quatre années précédentes ils avaient été de 90 millions en moyenne, et notamment de 108 millions en 1863. » En d'autres termes, le rapport de 1865 avouait qu'en temps de crise l'institution essentiellement créée avec privilège pour venir en aide à la propriété foncière n'en ferait rien, si ses actionnaires trouvaient leur profit à procéder autrement.

Le mode de paiement des annuités est très-avantageux pour les emprunteurs ; il se fait par semestre. Le défaut de paiement d'un semestre doit être suivi d'une immédiate mise en demeure, et un mois après la mise en demeure, la totalité de la dette est exigible. On n'a eu que très-rarement recours au moyen de contrainte dont la société est armée. Le rapport relatif à l'exercice 1860 constatait que du 31 janvier 1855 au 31 juillet 1860, les actes de procédure accomplis par la société avaient consisté presque uniquement dans quelques mises en demeure, que le séquestre n'avait été mis que quatre fois, et que sur sept expropriations commencées, trois seulement avaient été suivies de vente. Dans les exercices suivants, l'emploi de ces mesures de rigueur n'aura probablement pas pris plus d'importance, car les rapports n'en parlent pas. Les prêts sont faits au moyen de lettres de gage. Afin de prévenir toutes les causes qui, par suite de la situation personnelle des emprunteurs, pourraient amener une dépréciation de ces titres, une loi votée en 1857 a autorisé la société du Crédit foncier à faire, comme la Banque de France, des avances sur ces obligations dans la proportion des quatre cinquièmes de leur valeur cotée à la Bourse. Cette mesure législative, très-avantageuse aux emprunteurs qui n'ont besoin momentanément que d'une partie de leur emprunt, est aussi très-propre à maintenir la valeur des obligations.

Les obligations foncières que la société est autorisée à émettre sont, à la faculté du preneur, ou nominatives ou au porteur. Elles ne peuvent pas dépasser le montant des engagements des emprunteurs. Leur coupure la plus faible est de 100 fr. ; elles sont créées sans époque fixe de remboursement pour le capital ; elles sont appelées au remboursement par la voie du sort, et chaque rembourse-

sement comprend le nombre d'obligations nécessaire pour opérer un amortissement tel que les obligations restant en circulation n'excedent jamais les capitaux restant dus sur les prêts hypothécaires. Afin d'amener des capitaux à rechercher ces sortes de valeurs, on a compensé les bas intérêts qu'elles produisent par une allocation de lots et de primes payables au moment du remboursement. Sur certaines de ces actions elles produisent un intérêt de 3 pour 100. La prime est de 3 pour 100. Le tirage au sort pour remboursement a lieu tous les trimestres. Des lots variant de 100,000 fr. à 10,000 fr. sont alloués à un certain nombre des actions qui sortent les premières.

Toutes les précautions sont prises pour que le gage sur lequel reposent ces obligations n'éprouve aucune altération sans que la société du Crédit foncier en soit immédiatement informée et prenne sur-le-champ les mesures nécessaires pour rétablir les proportions primitives entre les sommes qui lui sont dues et les garanties qui lui ont été données. Toutes les propriétés exposées à périr par l'incendie doivent notamment être assurées, et c'est au profit de la société du Crédit foncier qu'est passé le contrat d'assurance. La confiance du public étant constamment nécessaire à une institution dont les rouages sont si compliqués, la société du Crédit foncier a dû veiller à ce que les valeurs qu'elle donne en échange des capitaux qu'elle prête à la propriété foncière soient convenablement placées et ne soient pas exposées, par suite du manque d'intelligence ou de la pénurie de leurs porteurs, à être jetées sur le marché en temps de crise. Sur les 574 millions d'obligations en circulation au 31 décembre 1865, les obligations de 500 fr. figuraient pour plus de 538 millions; les obligations de 100 fr., pour moins de 35 millions de francs. Ces valeurs sont parfaitement classées et les avances que réclament de temps à autre leurs preneurs figurent en moyenne pour moins de 1 million dans les bilans de la Banque.

De toutes les sociétés de crédit, c'est la assurément l'une des mieux conduites. Les actionnaires y ont trouvé de très-beaux profits. Jusqu'à présent la sécurité parfaite promise au public qui lui a confié ses capitaux ne s'est pas démentie. Cette société a été également fort utile pour tous les propriétaires qui ont pu profiter des dispositions de ses statuts. A ce sujet, le rapport de 1862 ne fait que rendre hommage à la vérité, quand il établit que son mode d'opération est un immense progrès comparé aux anciens prêts hypothécaires, et ce n'est que faire acte de justice que d'emprunter à ce document la description du mécanisme de l'institution.

Il ne suffit pas de dire que ce sont des prêts à long terme. Il faut ajouter que les prêts se remboursent par un amortissement sensiblement payés, la restitution en bloc du capital emprunté ne peut être demandée au débiteur. Il faut dire encore que le long terme concédé à l'emprunteur est stipulé pour lui et non contre lui; que le capital, s'il n'est jamais exigible, est toujours remboursable, et que le prêt n'a que la durée qu'il convient à l'emprunteur de lui donner. Ainsi après avoir contracté un prêt à long terme de cinquante années, un emprunteur du Crédit foncier peut adopter l'un ou l'autre de ces deux partis: ou bien il exécute le contrat dans son économie primitive et il paye les annuités convenues, qui dépassent à peine le taux habituel de l'intérêt des prêts hypothécaires. Il voit, par suite de ses paiements, le capital de sa dette diminuer dans une progression qui, faible au commencement, ne tarde pas à s'accélérer. Au bout de vingt-neuf ans, le tiers du capital est éteint; après trente-sept ans, la moitié. A la cinquantième année, la libération totale est acquise. Elle s'est en quelque sorte accomplie comme d'elle-même et sans effort extraordinaire, sans brusque déplacement de capitaux, sans trouble apporté dans la composition du patrimoine. Tel est le premier des deux partis que peut adopter l'emprunteur ou sa famille; c'est celui qui sera souvent préféré lorsque les fonds fournis à l'emprunteur auront été placés d'une manière productive et donneront un profit supérieur aux annuités. Mais l'emprunteur peut aussi, si des ressources nouvelles lui surviennent, si l'état de sa fortune le lui permet, si ses convenances le lui conseillent, mettre fin au prêt quand bon lui semble et rembourser à toute époque la portion de capital qu'il doit encore. Il y a plus; le Crédit foncier reçoit toujours, à toutes les périodes du prêt, des remboursements partiels, et ces remboursements déterminent une diminution correspondante dans le chiffre des intérêts à servir. Toute entrave à ce remboursement anticipé, partiel ou total, a disparu devant la mesure qui a fixé à 1/2 pour 100 seulement, c'est-à-dire à un sacrifice d'un mois environ d'intérêt, l'indemnité à payer par les emprunteurs qui usent de cette faculté.

De tous les modes d'emprunt, l'emprunt à long terme du Crédit foncier est celui qui fait la part la plus large à la liberté du débiteur, celui qui assure le mieux sa sécurité et qui pourvoit avec le plus d'empressement aux intérêts des familles. Comme dans les prêts ordinaires, l'emprunteur peut se libérer au bout de trois ou de cinq ans, s'il le veut. Mais si à cette époque les ressources sur lesquelles il avait compté lui font défaut, il ne sera pas,

comme dans un prêt à court terme contracté pour cinq années, obligé de solliciter des renouvellements onéreux, ou exposé aux chances d'une expropriation. Quand la libération ne peut s'opérer du vivant du père de famille, du moins la dette n'est pas léguée tout entière aux héritiers; elle ne passe sur leurs têtes qu'atténuée par les remboursements déjà faits, et elle ne les astreint d'ailleurs qu'aux paiements annuels et modérés qu'opèrent leur auteur. Par la non-exigibilité du capital et par la faculté toujours ouverte du remboursement, les emprunts du Crédit foncier se rapprochent de l'emprunt en rente, et cette forme est celle que ses avantages ont fait préférer par tous les Etats. Par l'amortissement obligé qui y est attaché, ils l'emportent sur cette forme d'emprunt elle-même: ils renferment en effet en eux, avec l'amortissement, une force qui agit sans cesse au profit du débiteur, grandit avec le temps, use la dette et finit par l'amortir. Mais la société du Crédit foncier, qui a très-bien fait les affaires de ses administrateurs, de ses actionnaires, de ses obligataires, de ses déposants en comptes courants et même de ses prêteurs, est loin d'avoir, dans l'intérêt même de la propriété foncière, usé pour le mieux du privilège qui lui a été concédé. V. les mots CRÉDIT AGRICOLE, DRAINAGE.

Le reproche de négliger la propriété rurale a toujours ému ses administrateurs; ils n'ont cessé de se défendre sur ce chapitre, et voici ce que disait encore le dernier rapport. « On reproche au Crédit foncier de ne pas faire assez pour la propriété rurale; peu s'en faut qu'on ne s'en prenne à lui des embarras et des souffrances de l'agriculture. On semble tout au moins le rendre responsable de ce que la nature des choses et le système général de notre législation rendent moins facile à la propriété rurale l'usage du crédit hypothécaire; on blâme ses préférences pour la propriété urbaine, qui a compris la première les avantages que présentait son système de prêts à long terme remboursables par annuités, et qui s'est trouvée la première en mesure d'en profiter. S'il répond qu'il n'a de préférence pour personne, que la porte est ouverte à tous ceux qui se présentent dans les conditions voulues par ses statuts et par la loi nécessaire de son existence, qu'il n'a jamais refusé une seule fois un prêt demandé dans ces conditions par quelque propriété que ce soit, urbaine ou rurale, on trouve que ce n'est pas assez; que l'égalité entre elles ne suffit pas; que cette préférence qu'on lui supposait à tort pour la propriété urbaine et qu'on blâmait, il doit l'avoir pour la propriété rurale; qu'il doit faire à celle-ci des conditions différentes; s'imposer pour elle des sacrifices dont il se dédommagerait sur l'autre; lui prêter à un intérêt inférieur à celui qu'il paye sur les capitaux qu'il emprunte et sur lesquels il ne peut rien, sauf à reprendre la différence sur la propriété urbaine, c'est-à-dire, si l'on va au fond des choses, repousser l'une sans attirer l'autre, et briser en faveur de quelques-uns, qui eux-mêmes n'en jouiront pas longtemps, les forces d'une institution qui, telle qu'elle est, peut être utile à tout le monde. » Les raisons que donne ce même document pour justifier la sévérité des évaluations et des exigences quant à la justification du droit ou de la capacité des emprunteurs, sont aussi très-adroïtement déduites. En tenant bon contre les reproches qui lui étaient adressés à cet égard, le Crédit foncier se félicite d'avoir établi non-seulement pour lui des règles et des traditions qui ont affermi sa marche et fondé son crédit, mais aussi pour ses emprunteurs eux-mêmes, des habitudes de plus en plus efficaces d'ordre et de régularité dont tout le monde profite.

Le Crédit foncier a aussi grandement aidé les municipalités et surtout la municipalité parisienne à emprunter, sans que le pays s'en doutât. Ses opérations avec la ville de Paris auraient évidemment éveillé l'attention de la législature, si on les avait exactement connues avant qu'elles eussent atteint une importance de 500 millions. En somme, les prêts hypothécaires, communaux et départementaux, du Crédit foncier ont, en dépassant depuis longtemps le chiffre de 1,200 millions, forcé cet établissement à doubler son capital. En ce moment, l'importance de ce capital approche 1,500 millions, et dans cet énorme chiffre la propriété provinciale figure encore pour moins de 250 millions. Les résultats, en tant qu'il ne s'agit que des intérêts des actionnaires, sont fort beaux, car pour moins de 250 fr. versés; ces actionnaires, en dehors de l'énorme plus-value réalisée par leurs titres, touchent de 50 à 60 fr. d'intérêt; mais le but que le législateur s'était proposé, le crédit à la propriété foncière et la liquidation des dettes qui la grevent, est encore à atteindre.

Cet article a été écrit en 1866. « Les opérations du Crédit foncier avec la ville de Paris auraient évidemment éveillé l'attention de la législature si on les avait exactement connues, » disions-nous à cette époque. Le voile a été déchiré depuis, et la session législative de 1869 a brutalement fait la lumière. Toutes les fois que dans notre œuvre l'occasion s'en est présentée, nous avons blâmé ce pouvoir inconnu laissé à un seul homme qui, s'il a fait de grandes choses, a, par l'exagération et la précipitation des travaux de Paris, jeté la confusion et le trouble dans les finances de la ville. Nous avons surtout signalé cette per-

sistance de M. Haussmann à se soustraire à son juge naturel, le Corps législatif. On a fait appels de fonds sur appels de fonds; mais ces formalités, trop longues au gré de l'impatience du grand démolisseur, gênaient sa liberté d'action. A un emprunt direct, approuvé par la chambre, il a préféré un moyen plus expéditif. La ville et le gouvernement voulaient de grands travaux et la ville n'avait pas d'argent, c'est-à-dire qu'elle n'avait que des excédants de revenus, des rentes, et pas de capital. La ville a fait ce que font tous les gens sans capital, mais dont le crédit est bon: elle a offert sa signature. La garantie n'était que trop suffisante.

Le Crédit foncier, dont le rapport de 1865 nous a fait connaître les tendances, a trouvé là l'occasion de réaliser un beau bénéfice et de toucher une commission que, de la part d'un simple particulier, on appellerait usuraire. Il a donc prêté à la ville de Paris et s'est ainsi rendu complice d'une immense illégalité. La ville a payé en bons de délégation; mais quand il a fallu échanger contre argent monnayé cette valeur fiduciaire, M. Haussmann a été obligé de tenir compte de l'opinion publique, et il a essayé de se sauver par un appel au contrôle du Corps législatif, à ce contrôle si énergiquement repoussé naguère par l'avocat du dictateur de Paris, M. Rouher, longtemps dictateur lui-même.

Le Corps législatif a voulu pardonner. Que serait-il arrivé si, se montrant justement sévère, il avait refusé son approbation? Le Crédit foncier perdait 18 millions. Alors peut-être le rapport du gouverneur aurait signalé avec moins d'enthousiasme les bénéfices que peut réaliser l'institution en oubliant le but pour lequel elle a été créée.

La leçon servira-t-elle? Peut-être. Indépendamment de l'avertissement qu'ont reçu les actionnaires, M. Frémy a appris, lui aussi, par ses électeurs, qu'un homme, quelque puissant qu'il soit, doit toujours compter avec le pays. V. DÉLÉGATION (bons de).

Crédit agricole. Institution de crédit au capital de 20 millions, divisé en 40,000 actions de 500 fr., fondée en 1861 sous le patronage du Crédit foncier. Cet établissement a été créé pour satisfaire particulièrement aux besoins de l'agriculture. Ce but, à l'origine, était celui du Crédit foncier qui, pendant plusieurs années, prétendit que le crédit territorial et agricole ne pouvait venir que de lui. Aujourd'hui il est bien entendu que les deux opérations doivent être séparées; mais aux premiers jours de la création du Crédit foncier, on tenait un tout autre langage.

« Notre Banque financière, disait en 1852 son premier directeur, M. Wolowski, est tout autant une institution de crédit rural que de crédit urbain. Les propriétés rurales de nos sept départements sont situées dans des contrées riches, fertiles, bien cultivées. Le mode d'exploitation agricole, qui repose en grande partie sur les baux à ferme, rend les procédés d'évaluation plus précis que dans les pays de montagnes; or une estimation exacte est le point de départ de la sécurité du gage et la base véritable de l'édifice du Crédit foncier. » Selon le successeur de M. Wolowski, les procédés financiers du Crédit foncier, aujourd'hui déclarés bons, surtout pour les grandes entreprises de bâtiments, convenaient encore bien mieux à l'agriculture. « Rien, disait M. Hallig dans son rapport de 1854, n'est plus utile aux progrès de l'industrie agricole que de mettre à la disposition des propriétaires qui exploitent eux-mêmes des capitaux remboursables par annuités. Ces propriétaires peuvent ainsi, sans souci d'une échéance menaçante et fatalement rapprochée, consacrer de telles ressources à l'accroissement de leur produit. » Selon la même autorité, rien ne serait solide, pas plus les finances publiques que le crédit commercial, si le Crédit agricole n'en devenait la base fondamentale. En vain le pays serait-il doté de toutes les gloires, rien ne serait complet sans l'organisation du crédit de l'agriculture.

Les hommes pratiques affirment que si le drainage eût été employé dix ans plus tôt, la disette du blé et des vins eût été évitée en partie par le dessèchement des bons sols. Ils disent encore que, manquant d'argent pour acheter des bestiaux, les propriétaires, fermiers ou colons partiaires ne peuvent donner à la terre l'agent le plus puissant de sa fécondité, les engrais; que la propagation des instruments aratoires est interdite par la même cause; ils voient en outre un abîme dans la profondeur des plaies que l'usure fait à la propriété foncière.... Les propriétaires, privés de ressources, atteints d'une gêne profonde, témoignent par leurs instances que tout retard dans le secours qu'ils réclament est une aggravation de péril. « C'est, disent-ils, ajouter à certains maux que d'aller au pas les secourir. Sans l'usure, la disette serait absolue. Marcher lentement à son secours, c'est évidemment laisser aggraver le mal. Que ne dit-on pas pour ajourner la terre? Quelle erreur économique ne commet-on pas en usant vis-à-vis d'elle de déplorables atermoiements? »

Des finances fondées sur une bonne agriculture ne se détruisent jamais, disait le premier consul. Les moyens de crédit à développer par la terre n'enlèveront pas aux banques du commerce et de l'industrie la moindre parcelle de leurs ressources. La propriété fon-

cière n'est ni une idée nouvelle ni une témérité. Il ne s'agit ni de la fonder ni de la créer, mais de la servir. Dieu l'a donnée pour être, après lui, le principe de tout bien, de tout crédit. Sans ses trésors, on n'aurait ni or, ni argent, ni propriété d'aucune sorte. La plus périlleuse erreur peut seule marchander à la terre du crédit et des capitaux. Il n'y a de richesse publique qu'à la condition de traiter avec une faveur égale tous les éléments qui la constituent. Faire une part égale à la terre, c'est ne diminuer en rien celle de personne, et augmenter, au contraire, celle de tout le monde. Crédit, capital, or, argent, richesses, elle est d'elle-même tout cela. Que demande-t-elle? Qu'on ne l'empêche pas d'user de sa puissance à son profit. Ce n'est pas un crédit de nouvelle invention qu'elle convoite, mais le retour du sien qu'elle réclame, et pour cela le droit de s'approprier certaines formes dont la pratique multipliera pour autrui les avantages dont elle est l'origine. »

En 1856, M. Hallig, président du conseil d'administration, gourmandait le Crédit foncier sur la timidité de ses procédés avec autant de vivacité qu'ont pu en montrer les critiques les plus acerbes: « Avancez donc, disait-il, prêtez davantage; vous ne donnez pas à la propriété le quart de ce qu'elle demande, à l'agriculture vous donnez moins encore, et cependant votre programme était de rendre à l'une comme à l'autre l'équivalent de ce qu'elles ont perdu, c'est-à-dire des milliards qui ont émigré sans retour. » Sous l'administration de M. de Germiny, le langage changea; on se rappela que les statuts du Crédit foncier n'avaient pas été précisément faits pour favoriser les opérations de crédit agricole. Les conditions de remboursement et les garanties des emprunteurs étant si complètement différentes, ce serait, disait-on, altérer la sécurité que présente le privilège du Crédit foncier que d'y ajouter la responsabilité d'affaires nouvelles, et de placer sous la protection du même capital le crédit foncier et l'escompte agricole. Mais cependant, à raison de l'analogie que présentaient ces deux affaires, qui, l'une et l'autre, s'adressent à des intérêts similaires, on songea, dès cette époque, à instituer le crédit agricole, à y adapter l'organisation et le personnel du Crédit foncier, et à conduire les deux institutions de conserve. Ce procédé d'adaptation paraissait d'autant plus facile que le Crédit foncier avait des relations établies, toutes faites. A cette occasion, on faisait entrevoir que l'organisation du crédit agricole serait placée sous la garantie d'un capital social nouveau, lequel capital serait indépendant et seul responsable des crédits à courte échéance qu'il distribuerait à l'agriculture. En 1859, ce projet se formula en résolution pratique. L'assemblée générale autorisa le gouvernement et le conseil d'administration à passer, avec une société de crédit agricole ayant un capital distinct, des traités dont le but serait de rattacher tout ou partie des services de cette société à l'administration du Crédit foncier de France. Le Crédit agricole fut enfin constitué en société anonyme par décret du 18 février 1861, sous le patronage du Crédit foncier, qui lui fournit des administrateurs et même des actionnaires. Pour décider ceux-ci à faire le capital de la nouvelle société, on vota une loi garantissant pendant cinq ans, au taux de 4 pour 100, les intérêts du capital engagé. Dans l'espèce, cette garantie a été un appui tout moral. Voici en quels termes M. Frémy expliqua le mécanisme de l'institution aux actionnaires du Crédit foncier, qui, de préférence au public, étaient appelés à en profiter: « Depuis longtemps la question du crédit agricole préoccupe les bons esprits, et une haute initiative l'a recommandée à la sollicitude des pouvoirs publics. Si le prêt hypothécaire inauguré sous nos auspices offre au propriétaire des facilités suffisantes, il reste à créer pour celui qui se livre à l'industrie agricole ou aux industries qui s'y rattachent le prêt à courte échéance, qui lui procure les capitaux nécessaires à son exploitation. Une institution comme le Crédit foncier, destinée à pourvoir aux besoins généraux et aux intérêts permanents du pays, et tenant entre ses mains le crédit de la propriété foncière, ne pouvait rester étrangère aux questions de crédit agricole. »

Malgré la différence des combinaisons des opérations du Crédit agricole avec celles du Crédit foncier, les besoins de l'un et de l'autre ont cependant une certaine analogie. Pour donner satisfaction à ces besoins, on avait à choisir entre deux systèmes: dans l'un, la société prêterait directement à l'emprunteur, et aurait à apprécier, dans toute l'étendue de la France, la solvabilité de tous ceux qui auraient recours à elle; dans l'autre, la société ne devrait donner que laval de garantie aux billets déjà acceptés par un intermédiaire qui, choisi par la société elle-même, aurait tout intérêt à ne pas la tromper, puisqu'à son tour il serait responsable. Ce système évitait la création d'une foule d'agents et épargnait des frais considérables; il offrait en outre l'avantage de placer toujours en face de la société un intermédiaire responsable de la solvabilité de l'emprunteur. Comme dernière garantie, les prêts ne devaient être accordés qu'aux personnes inscrites préalablement sur un livre de crédit indiquant la somme que ne pourraient dépasser les engagements. Ce fut ce système qui prévalut. Aux

termes du décret de constitution et d'autorisation de ses statuts en date du 16 février 1861, la société a pour but : de procurer des capitaux ou des crédits à l'agriculture et aux industries qui s'y rattachent, en faisant ou en facilitant par sa garantie l'escompte ou la négociation d'effets exigibles au plus tard à 90 jours ; d'ouvrir des crédits ou de prêter à plus longue échéance, mais sans dépasser trois années, sur nantissement ou autre garantie spéciale ; de recevoir des dépôts avec ou sans intérêt, sans pouvoir excéder deux fois le capital réalisé ou représenté par des titres déposés dans la caisse de la société ; d'ouvrir des comptes courants, d'opérer des recouvrements et de faire, avec l'autorisation du gouvernement, toutes les opérations ayant pour but de favoriser le défrichement ou l'amélioration du sol, l'accroissement et la conservation de ses produits et le développement de l'industrie agricole. Elle peut, pour les besoins de ses opérations, créer et négocier des titres dont l'exigibilité ne doit pas dépasser cinq ans, mais seulement en représentation et dans les limites des crédits et des prêts opérés.

La direction, l'administration et la surveillance des affaires de la société sont confiées à un gouverneur et à deux sous-gouverneurs, à un comité d'administration et à un comité de censure. Ces fonctions sont exercées par les mêmes personnes qui les exercent aussi au Crédit foncier de France. Entre autres fonctions, le conseil d'administration a celles de délibérer sur l'organisation du Crédit agricole dans les départements, sur les règlements de son régime intérieur, et de déterminer les personnes qui doivent être admises au bénéfice de l'escompte ou de la garantie de la société. Cette dernière disposition a notamment pour but de bien constater la solvabilité des personnes que le Crédit agricole choisit sous le titre de correspondants, comme ses intermédiaires auprès des populations agricoles.

Aux termes du projet primitif, le Crédit agricole devait se borner à escompter lui-même ou à faciliter par sa signature l'escompte à la Banque de France des effets revêtus de deux signatures. Cet escompte était nécessairement soumis aux conditions imposées par la Banque et notamment à la condition du délai ne dépassant pas 90 jours. Or, l'agriculture ne pouvant se renfermer dans cette étroite limite, un crédit dans de telles conditions n'était qu'illusoire. Il devait en être de même à plus forte raison pour l'industrie agricole. Quel est l'industriel qui entreprendra des constructions, achètera des machines au moyen d'un emprunt dont le montant sera exigible au bout de quelques mois ? Il fallait donc ou renoncer à ces dernières opérations, ou trouver un moyen d'assurer à l'emprunteur un plus long délai pour le cas où la Banque ne renouvellerait point son escompte. Cette difficulté fut résolue en introduisant dans les statuts la faculté de faire des prêts à plus longue échéance que ceux de la Banque, sans toutefois pouvoir excéder trois ans, et de créer pour faire face à ces besoins des bons de caisse ou obligations dont le délai d'exigibilité n'excéderait pas cinq ans. On eut, à dater de ce moment, à se défendre contre le reproche de fonder une nouvelle banque de spéculation. « En nous plaçant sous le patronage de l'emprunteur, disait le rapport de 1859, nous voulons bien faire comprendre au public que nous fondons non pas une banque de spéculation, mais une institution destinée à rendre au pays de véritables services. » C'était là le langage qu'on tenait tout d'abord pour se concilier l'opinion publique ; mais, quand on en vint à la pratique, on sentit la nécessité de conduire les affaires de la société d'après les principes d'une maison de banque. En relisant les statuts, on découvrit sans peine que l'on s'était réservé la faculté de faire autre chose que des opérations agricoles. « Ne serait-il pas chimérique, disait-on, de prétendre séparer absolument l'agriculture des autres industries, et d'établir entre elle et les autres applications de l'activité humaine une ligne de démarcation inflexible et tranchée que l'esprit peut concevoir en principe, mais qui n'existe pas dans la pratique, et dont la recherche pénible et le respect méticuleux paralysaient à chaque instant la marche de la société nouvelle ? Aussi s'est-on formellement réservé la faculté de procurer également des crédits aux industries qui se rattachent à l'agriculture, industries qui sont échelonnées sur toute la route que parcourt la matière agricole, depuis sa production jusqu'à sa consommation.

La société ne fait d'opérations que par l'intermédiaire de ses correspondants. Les personnes qui vivent à côté du cultivateur peuvent seules apprécier, par la connaissance qu'elles ont de sa personne, de son caractère, de son habileté, la valeur de ses entreprises. Grâce à ce système qui fait peser la responsabilité sur des intermédiaires responsables, choisis la plupart du temps parmi les maisons de banque fonctionnant déjà dans les centres agricoles, on a échappé aux dangers et aux chances trop nombreuses d'insuccès qu'aurait présentées une trop complète centralisation. Ces correspondants, qui sont autant de sous-comptoirs agricoles, jouent auprès de la société de Crédit agricole le rôle que les sous-comptoirs de garantie remplissent auprès des comptoirs d'escompte.

v.

Le Crédit agricole est entré en 1867 dans son septième exercice. Pendant les cinq premiers, il a réalisé en prêts, avances ou escomptes de toute sorte, une masse d'affaires s'élevant à plus de 2 milliards. D'un exercice à l'autre, la progression a été rapide, 94 millions en 1861, 152 millions en 1862, 227 millions en 1863, 274 millions en 1864, 421 millions en 1865, 556 millions en 1866. Les bénéfices se sont accrus en proportion des affaires. De 7 fr. par action qu'ils étaient en 1861, ils se sont élevés, en 1865, à 28 fr. De l'aveu même du rapport fait à l'assemblée générale, le papier exclusivement agricole n'a guère figuré que pour un quart dans la composition de ce portefeuille. Le surplus est d'origine industrielle et commerciale. En acceptant ce papier, le Crédit agricole ne croit pas se mettre en dehors de ses attributions. Les capitaux mis à la disposition des commerçants et industriels acheteurs de matières premières profitent, dit le rapport, aux agriculteurs qui créent ou achètent ces mêmes matières. Les opérations sur hypothèques et sur nantissement ont comparativement été peu considérables. Elles se sont élevées en 1865 à moins de 58 millions, en y comprenant les opérations en cours à la fin de 1864. Au 31 décembre 1865, le solde de ces opérations était de moins de 8 millions pour les hypothèques et de moins de 17 millions pour les nantissements.

En dehors de son capital social, les ressources à l'aide desquelles le Crédit agricole opère se composent de dépôts en comptes courants, de bons de caisse à échéance plus ou moins longue, et de bons portant intérêt jour par jour et remboursables à cinq jours de vue. Grâce à l'intérêt servi sur les comptes courants et aux emplois productifs que par l'intermédiaire du Crédit foncier les déposants ont souvent occasion de faire, ces comptes courants atteignent presque toujours le maximum de 32 millions que leur permettent les statuts. Les bons de caisse et à longue échéance ont, depuis 1865, pris une très-grande importance ; ils s'élevaient en moyenne à une vingtaine de millions. En dehors des ressources ordinaires du mouvement de caisse, l'émission de ces bons est combinée de manière que leur échéance coïncide avec l'échéance des crédits hypothécaires qui, d'après les statuts, ne peuvent être consentis pour plus de trois ans. Leur importance est d'une vingtaine de millions.

En province, le Crédit agricole fonctionne à l'aide de ses correspondants et de ses agences. Au commencement de 1866, il existait des agences à Marseille, à Angoulême, à Poitiers, à Saint-Jean-d'Angély, à Bordeaux, à Lille, à Limoges, à Troyes et à Avignon. Dans ces quatre dernières localités, l'installation des agences ne date que du commencement de 1866. L'importance des opérations dans les anciennes agences a été, en 1865, double de ce qu'elle avait été en 1864. De 88 millions elle s'est élevée à 168 millions. A Angoulême et à Poitiers, les opérations de ces agences ont, en 1865, atteint presque la moitié du chiffre des opérations faites par les succursales de la Banque de France. Le Crédit agricole a également pour annexes le Comptoir de l'agriculture, la Société d'approvisionnement et le Comptoir agricole de Seine-et-Marne. Cette dernière société est la seule qui consacre ses capitaux à des opérations purement agricoles. A côté de ces sortes d'affaires, le Comptoir de l'agriculture s'occupe de construction de canaux, d'irrigation et de dessèchement de marais.

Bien qu'au point de vue financier les résultats obtenus par le Crédit agricole aient une importance réelle, il n'en est pas moins vrai que l'institution ne remplit pas le but pour lequel elle a été créée. Nous y reviendrons. Pour le moment, constatons que de très-vifs reproches ont été à ce sujet adressés aux administrateurs du Crédit agricole. Ceux-ci ont essayé de se justifier de n'avoir pas consacré toutes leurs ressources à l'agriculture, en disant que les opérations agricoles, tant par leur nature que par l'état de la législation, ne présentent pas les garanties de sûreté désirables, il avait fallu chercher des profits dans d'autres voies. Avant de fonder le Crédit des cultivateurs, a-t-on dit, il fallait fonder le crédit de la société elle-même. Autorisée à créer des rapports d'escompte, de recouvrement et de banque dans tous les chefs-lieux de département, d'arrondissement et de canton, la société aurait fait une faute si elle se fût enfermée dans le cercle des crédits qui ont exclusivement pour objet le travail de l'agriculture. Le meilleur moyen de donner le crédit à l'agriculture, c'est de la tirer de son isolement et d'entreprendre des opérations qui la mettent autant que possible en relation avec tous les établissements de crédit. « L'agriculture, a-t-on dit encore, ne peut sérieusement revendiquer les immunités et les facilités du commerce, si elle reste en dehors des règles commerciales pour tout ce qui concerne l'exactitude des échéances, la rapidité et l'économie des procédures judiciaires, les variations du taux de l'intérêt. » Aussi a-t-on sollicité, dans l'intérêt bien entendu de l'agriculture, les réformes législatives suivantes : 1° l'abrogation de la loi de 1807 sur le taux de l'intérêt ; 2° l'application au gage civil des facilités créées par la loi du 23 mai 1863 pour la constitution du gage commercial ; 3° la possibilité, en ce qui touche

les récoltes, engrais, bestiaux et instruments garnissant une exploitation agricole, de les donner en gage sans déplacement, au moyen d'une inscription au bureau des hypothèques ou de toute autre formalité semblable ; 4° la réduction du privilège du propriétaire aux fermages échus, à l'année courante et à une seule des années à courir ; 5° l'établissement d'un privilège pour les créances provenant de la livraison d'engrais, bestiaux et instruments ; 6° la juridiction commerciale pour toute personne ayant apposé sa signature sur un effet négociable.

L'adoption de ces réformes est considérée par les chefs de l'institution comme devant faire réaliser un grand progrès à la question agricole. Toutefois, après ces réformes, le crédit, disent-ils, resterait encore subordonné à des causes qui tiennent bien plus à des faits économiques et moraux qu'à des dispositions législatives, savoir : l'abondance des capitaux, les bonnes habitudes des agriculteurs, la régularité et la solvabilité.

Le rapport des censeurs a encore assigné d'autres causes à l'insuccès relatif du Crédit agricole : « Il semblerait, dit le rapport, que le Crédit agricole est en faute pour n'avoir pas guéri tous les maux ou satisfait tous les besoins de l'agriculture. Quelque bonne opinion que nous ayons de notre affaire, nous ne nous méprenons pas à ce point sur son pouvoir. L'agriculture a des souffrances dont nous ne sommes pas responsables, et des besoins que nous ne saurions satisfaire. Elle a besoin de bras : si elle en est privée, ce n'est pas nous qui les lui enlevons ou qui pouvons lui les rendre. Elle a besoin de paix et de sécurité, ce n'est pas nous qui pouvons les lui garantir. Elle a besoin de marchés pour l'écoulement de ses produits, ce n'est pas nous qui pouvons les lui ouvrir ou les lui conserver. Elle a besoin de sagesse et de stabilité dans son régime économique, ce n'est pas nous qui pouvons les lui assurer. Enfin elle a quelquefois besoin de crédit, mais ici encore la question est double, et la solution dépend beaucoup plus de la législation que des combinaisons financières. » En dehors de ces causes, que les pouvoirs publics seuls peuvent modifier, le rapport des censeurs en signale d'autres, qui toutes tiennent à l'initiative des individus. « Nous nous sommes appliqués, dit ce document, à mettre nos ressources et notre action en rapport avec tous ceux qui ont besoin d'y recourir, et cela par tous les moyens et sous toutes les formes. Nous nous sommes adressés à tous les départements, nous avons établi des correspondants partout où les besoins de la localité ont été assez énergiques et assez bien compris pour déterminer des hommes offrant quelque garantie à nous demander d'agréer leur concours. Dans des centres plus importants, nous avons créé des agences qui ont eu une grande part dans le mouvement général des opérations. Nous avons créé deux sociétés annexes, qui nous aident chacune dans sa voie à faire pénétrer notre action partout où elle peut être salutaire, et à donner une valeur à des signatures qui par elles-mêmes n'en auraient pas. Enfin nous avons donné l'appui le plus efficace à une société indépendante, qui est entrée résolument dans la voie où se trouvait la véritable solution. Est-ce donc notre faute si nous n'avons pas été partout si bien compris, et si d'autres localités qui se plaignent ont si peu d'initiative pour se mettre en mesure de profiter de l'aide qu'on leur offre ou de l'exemple qu'on leur donne ? »

En somme, malgré toutes les explications et justifications, soit par suite de l'insuffisance de la législation, soit par suite de l'inefficacité des pouvoirs publics, soit par suite du manque d'initiative des particuliers, le Crédit agricole proprement dit est encore en France à peu près dans la même situation que M. Chevalier déplorait en ces termes dans son discours d'ouverture du cours d'économie politique de 1843-1844 : on dirait ces lignes écrites d'hier : « Chez nous, il n'y a que l'usure agricole. Par l'ensemble de leur organisation et à cause de la brièveté des délais qu'elles accordent, les institutions de crédit les plus répandues aujourd'hui sont impropres à assister l'agriculture, dont les opérations sont de longue haleine. La propriété territoriale, qui semble être le meilleur et le plus assuré des gages, est au contraire un gage contesté, qui excite la méfiance. Tel est le fâcheux effet de dispositions législatives que des hommes très-éclairés pourtant, les auteurs du Code civil, avaient crues fort avantageuses à la propriété, et qui ne le sont qu'à la chicane. Cette situation de l'agriculture est une des causes qui retardent le plus, dans notre patrie, la progression de la richesse publique. Le mouvement d'amélioration s'accélérerait si le crédit agricole était constitué, et si le cultivateur pouvait emprunter à un taux pareil au revenu des terres, c'est-à-dire à 3 pour 100 ou 3 1/2 pour 100. L'agriculture en est encore à subir les conditions léonines d'un intérêt de 10 à 15 pour 100. Elle est grevée d'une dette notoire de 8 milliards, sans parler de celle qui ne figure pas sur les registres des hypothèques. »

Les chefs de cet établissement sont du reste les premiers à reconnaître les nombreuses lacunes que présente encore l'organisation du crédit agricole. L'agriculture, disent-ils, compte trop sur l'Etat et pas assez sur elle-même ; ils regrettent son manque d'initiative.

« Le Comptoir de Seine-et-Marne, dit le dernier rapport, dont le succès a été si prompt et si remarquable, compte parmi les actionnaires les notabilités du département, membres des conseils généraux et municipaux, membres des comices agricoles, principaux cultivateurs. Il est regrettable que, malgré nos appels incessants, cet exemple heureux n'ait pas trouvé d'imitateurs dans d'autres départements où l'initiative individuelle a fait complètement défaut. » De son côté, l'Etat fait un peu attendre la présentation des réformes législatives qui ne peuvent venir que de lui. Mais la bonne volonté du gouvernement est considérablement paralysée par l'élément légiste qui prédomine dans les assemblées. L'avenir réserve assurément à cette institution des succès encore plus grands que ceux qu'elle a déjà réalisés. A cet égard, ses chefs ont une foi profonde. « Le Crédit agricole, dit le dernier rapport des censeurs, rend-il tous les services qu'on est en droit d'en attendre ? Nous n'hésitons pas à répondre : non. Sans doute ces services ne sont pas aussi complets que nous le voudrions ; mais, fait-on remarquer, le Crédit agricole est aujourd'hui dans la situation où se trouvait, il y a neuf ans, le Crédit foncier. Le Crédit foncier n'était alors compris que par des hommes d'intelligence ; c'est à peine si l'on croyait à sa durée, et aujourd'hui il est dans toute sa prospérité. Il en sera de même du Crédit agricole. Il est à peine connu ; les services qu'il rend ne sont pas suffisamment appréciés, assez répandus. Cependant il se développe chaque jour. A ses détracteurs nous dirons : allez au Comptoir de l'agriculture, à la Société de l'approvisionnement, au Comptoir de Seine-et-Marne, demandez à ces établissements si le Crédit agricole ne leur rend pas de grands services ; informez-vous, auprès de nos agences, de nos centaines de correspondants, tous vous diront que c'est le Crédit agricole qui vivifie leurs opérations, et que ces opérations, dans leur généralité, ont un caractère essentiellement agricole. Les correspondants n'envoient à l'escompte que des papiers de l'agriculture ou des industries qui s'y rattachent. Leurs comptes ont présenté en 1866 un mouvement de plus de 300 millions de francs. En ne se laissant pas troubler par le bruit du dehors, en continuant au contraire à marcher d'un pas ferme et assuré, les affaires prendront chaque année plus d'extension. On a tout lieu de compter sur l'avenir, surtout si on agit avec prudence, et si on ne se laisse pas entraîner par le désir de faire de gros bénéfices. Mieux vaut les faire moindres avec sécurité que considérables en courant des risques. Il faut aussi que l'institution soit étrangère à toute spéculation. » La pratique a sans doute été conforme à ce langage. Les bilans publiés chaque mois au *Moniteur* semblent le prouver. Ainsi, tandis que l'année 1867 et les commencements de l'année 1868 ont vu chacun des bilans de la Banque de France, dont les opérations doivent se faire d'après des règles dont il n'est pas permis de s'écarter, présenter chaque semaine une diminution continue dans le chiffre de ses escomptes, les bilans mensuels du Crédit agricole, pendant la même période, n'ont cessé d'accuser des chiffres d'opérations de plus en plus considérables. Ce résultat tient surtout à ce que les statuts du Crédit agricole laissent plus de liberté d'action aux administrateurs. Ce résultat est également remarquable en ce qu'une partie de ses administrateurs sont aussi les administrateurs de la Banque de France.

Le Crédit agricole, bien organisé, est une institution nécessaire. La pensée de constituer le crédit de l'agriculture fait le plus grand honneur à ceux qui l'ont conçue, et, bien qu'ils n'aient réussi qu'à servir les intérêts d'hommes plus habiles que l'Etat a protégés, il ne faut pas oublier que les promoteurs de l'idée ont eu à lutter contre des préjugés de toute sorte. Jurisconsultes, hommes politiques, financiers et commerçants se sont longtemps accordés pour déclarer que l'agriculture n'avait pas besoin de crédit. On avait même imaginé cette formule : *Le crédit est la ruine de l'agriculture*. Avec cette phrase on répondait à tout. Etait-on sommé de développer cet axiome, voici les raisons qu'on donnait à l'appui : 1° la terre rapporte 2 ou au plus 4 pour 100 ; l'agriculteur ne peut espérer d'argent à moins de 5 pour 100 ; par conséquent, en empruntant, il marche à une perte certaine ; 2° l'argent prêté à l'agriculteur n'ira pas à l'agriculture ; cet argent sera employé à acheter des terres ou bien à de folles dépenses personnelles ; 3° quand l'agriculteur emprunte, il ne peut jamais rembourser ; 4° c'est par l'économie et non par l'emprunt que l'agriculture doit augmenter ses ressources.

Une étude attentive de la question a fait reconnaître que c'étaient là des propositions insoutenables. Sans doute la rente du sol ne produit pas plus de 2, 3 ou 4 pour 100 ; mais le travail des champs, c'est-à-dire l'industrie qui consiste à obtenir de la terre des productions agricoles ou animales rend parfois, comme toutes les autres, 10 pour 100 par an. Comment en effet croire qu'il en soit autrement ? Un fermier consacrerait-il tout son capital à monter une ferme, s'imposerait-il de rudes travaux, risquerait-il tout son avoir qu'une grêle ou une épidémie ne lui enlève, s'il n'obtenait pas de son argent plus de 5 pour 100 ? En pareil cas, ne préférerait-il pas prendre des rentes ou des valeurs garan-

ties par l'Etat, lui rapportant plus de 5 pour 100, sans risque ni fatigue, opération qui lui laisserait en outre la disposition de son temps ? Il est également notoire que bon nombre de fermiers, même en France, et surtout en Angleterre, arrivent à une honnête aisance avec l'argent d'autrui. La question n'est pas de savoir si quelques agriculteurs dépensent follement les capitaux qu'ils auront obtenus du crédit, — la même chose arrive aux industriels, — mais il faut se demander si les agriculteurs sont en masse moins économes et moins calculateurs que le reste de la nation, à ce point qu'il soit nécessaire de les maintenir en li-sière. Il est certain qu'ils le sont beaucoup plus. Des expériences récentes ont prouvé que l'industrie agricole pouvait, sans se ruiner, emprunter à de gros intérêts. Dans le département de Seine-et-Marne, le Comptoir agricole a prêté jusqu'à 11 pour 100, et a été exactement payé par tous ses débiteurs. Son président, M. Gareau, entendu dans une enquête, a pu dire : « Oui, je fais de l'usure ; mais cette usure est très-utile et très-profitable. 11 pour 100 par an ne représente pas 1 pour 100 par mois, et ce léger sacrifice permet souvent à un agriculteur de faire un marché avantageux. » Reconnaître à l'agriculture le droit d'augmenter ses ressources par l'économie, c'est ne lui laisser que juste ce qu'il n'est pas possible de lui enlever. Sans doute, l'économie est aussi productive que le crédit, mais dans un temps bien moins rapide. Enfin les raisons d'économie sociale qui prétendent protéger les agriculteurs contre leur propre imprudence ont fait leur temps. La loi ne doit protéger les gens que contre la fraude et la violence d'autrui, sauf le cas d'insanité constaté par un acte d'interdiction. L'agriculteur doit, comme tous les autres Français, avoir le droit d'usur et d'abuser.

On n'a pu nier cependant que, lorsque l'agriculteur emprunte, la plupart du temps il ne peut pas rembourser. Mais cela tient à ce que la législation, en immobilisant entre ses mains la totalité de ses valeurs, a rendu le nantissement impossible pour lui, et que, d'un autre côté, on a également entouré le capital de conditions telles, que l'accès en est ruineux tant pour l'emprunteur que pour le prêteur. L'agriculture, qui possède au moins 12 milliards de valeurs meubles ou immédiatement mobilisables, et qui est par cela même en état de payer ses dettes, ne devrait pas être mise par la législation dans l'impuissance de le faire. Aucune autre industrie n'offre au crédit autant de surfaces que l'agriculture. Si le crédit lui manque, c'est, que jusqu'à présent les gouvernements, contrairement à la nature des choses, n'ont pas voulu voir dans l'agriculture une industrie, et qu'ils l'ont soumise à une législation diamétralement opposée aux principes qui régissent la législation commerciale. Pourquoi, demande-t-on, l'agriculteur qui trouve du crédit pour acheter une terre, parce qu'il peut donner cette terre en garantie de paiement, n'en trouve-t-il point pour acheter des bestiaux, des engrais, des semences ? C'est parce qu'il ne peut donner en garantie les objets mobiliers qu'il se sera procurés au moyen du crédit. Les efforts faits pour modifier cette législation ont jusqu'à présent échoué contre une école de légistes persuadée que le Code civil est une espèce d'arche sainte à laquelle il n'est pas permis de porter la main. Cette école compte dans les conseils de l'Etat et dans la législation des adeptes qui jusqu'à présent ont, par leur timidité, empêché la solution d'une des questions dont dépend principalement le succès de toute entreprise de crédit agricole, celle du nantissement.

Lors de la discussion au Corps législatif de la loi tendant à confier au Crédit foncier l'établissement du Crédit agricole, on a reconnu, mais sans rien changer que les termes actuels des articles du Code civil sur le gage n'étaient pas le dernier mot de la législation sur la matière, que la modification de ces articles pourrait grandement profiter à l'agriculture, et que, tant que les choses ne seraient pas changées, les escomptes à l'agriculture seraient rares, les intermédiaires y regardant, en effet, à deux fois avant de se porter garants, vis-à-vis d'un établissement de crédit quelconque, de la solvabilité et de l'exactitude de débiteurs souvent incapables, malgré leur bonne volonté, d'une régularité quelconque dans leurs paiements ; on a en même temps reconnu qu'il en serait tout autrement si, par suite d'une modification des principes du Code civil relatifs au nantissement, l'agriculteur pouvait engager ses bestiaux, ses récoltes, ses instruments, sans se dessaisir des objets ainsi donnés en gage.

Dans ces derniers temps, toutefois, la question a été envisagée sous un meilleur point de vue ; on se lasse d'en renvoyer indéfiniment la solution à la révision générale du Code civil. En passant de l'examen théorique de cette législation à l'examen pratique des faits, on commence à comprendre qu'en voulant défendre la classe pauvre contre les exigences du capital, et qu'en prenant dans ce but des réserves sans nombre, on a abouti à éloigner le capital et à conserver l'usure. La nécessité d'en finir avec une législation qui est en contradiction avec les deux grandes conditions qui engagent le capital à se prêter à autrui devient de jour en jour plus évidente. En agriculture, comme en industrie, le créancier doit pouvoir obtenir de son débiteur la

certitude de ne subir aucun retard, soit pour le service des intérêts, soit pour le remboursement de son capital, et, dans l'état actuel des choses, la législation s'oppose à la réalisation de cette certitude.

Une autre des grandes entraves du Crédit agricole, c'est qu'on lui a imposé des crédits à courts termes. Dans ces conditions, le développement de ce crédit est presque impossible. En effet, dans la belle saison, l'agriculteur fait ses semailles et ses récoltes ; il n'a que du travail et de la dépense. En hiver, il n'a presque que des rentrées : ses grains sont battus, ses échantillons taillés, ses vins mis en pièces, ses bestiaux engraisés. Il n'a plus qu'à vendre. Pourquoi vouloir qu'il soit dans la gêne pendant l'époque des travaux, et l'empêcher d'escompter, comme le fait le commerçant, la saison d'abondance ? Toutes ces entraves aboutissent à ce résultat, que dans certains départements la petite agriculture emprunte à 100 pour 100.

Le Crédit agricole a encore d'autres adversaires que les préjugés des légistes et d'une certaine école d'économie politique ; il a à lutter contre les intermédiaires qui livrent les produits de l'agriculture au commerce et à la consommation. Voici comment s'exprime à ce sujet un agriculteur important, qui est en même temps un économiste et un financier distingué, M. d'Esterno : « L'absence de crédit agricole est profitable pour la plupart des négociants qui ont à traiter avec l'agriculture. C'est une excellente position dans les affaires que de se sentir muni d'argent vis-à-vis d'un contractant qui n'en a jamais. Aussitôt que la récolte est rentrée, les marchands de grains, meuniers, minotiers, etc., se mettent à parcourir la campagne. Ils se présentent chez le cultivateur, endetté, pour suivi, menacé d'expropriation, et ils lui font consentir une vente désavantageuse. Cette opération se fait sur une si grande échelle, et il y a tant de cultivateurs obérés, que le prix du blé demeure toujours très-bas pendant trois ou quatre mois après la récolte ; ensuite il monte de 2 fr. qui sont perdus pour le producteur et aussi pour le consommateur, mais qui profitent à un intermédiaire inutile. Si le Crédit agricole existait, et si le cultivateur pouvait trouver quelque avance sur les récoltes, il éviterait cette perte cruelle.

Crédit foncier colonial. Etablissement de crédit constitué en 1860 sous le patronage du Comptoir d'escompte. Sa dénomination fut d'abord celle de Crédit colonial. Le décret du 24 octobre 1860 lui concéda l'autorisation : 1° de prêter, soit à des propriétaires individuellement, soit à des réunions de propriétaires, les sommes nécessaires à la construction de sucreries dans les colonies françaises, ou au renouvellement et à l'amélioration de l'outillage des sucreries existantes ; 2° de créer et de négocier des obligations pour une valeur égale au montant des prêts. La durée de la société fut fixée à vingt-cinq ans. Le fonds social, limité à 3 millions de francs, est exclusivement destiné à garantir des engagements sociaux, et spécialement des obligations. Cette société est administrée par un conseil d'administration composé de dix membres nommés en assemblée générale ; ce conseil nomme son président. L'assemblée générale se compose des actionnaires ayant au moins vingt actions.

Les demandes de prêt adressées à la société sont transmises, dans chaque colonie, à l'examen d'une commission spéciale, sur le rapport de laquelle le conseil d'administration statue et fixe les conditions du prêt, les époques de versement et de remboursement, ainsi que les garanties à fournir par les emprunteurs. Les demandeurs doivent justifier préalablement de récoltes suffisantes à l'alimentation de l'usine pour laquelle le prêt doit être effectué. Les prêts sont garantis par une première hypothèque ou par les autres gages immobiliers ou mobiliers que la société juge à propos d'agréer. Si les prêts sont faits à des réunions de propriétaires, chacun s'engage solidairement et prend l'engagement de porter la totalité de sa récolte à l'usine désignée dans l'acte de prêt. Les emprunteurs ne peuvent disposer des produits de la fabrication qu'après avoir justifié du paiement de l'annuité courante ou échue. L'intérêt des sommes à prêter ne peut dépasser 6 pour 100. Il est en outre dû pour droit de commission et frais d'administration 1 pour 100 du capital emprunté.

Les prêts sont réalisés en numéraire ; les sommes en provenant ne doivent point être détournées de leur destination. Ces prêts ne peuvent être faits pour plus de vingt ans, ni excéder 18 millions de francs. La société émet, sous sa responsabilité, des obligations au porteur jusqu'à concurrence du montant des prêts. Ces émissions doivent être approuvées par le ministre de la marine et des colonies et par celui des finances.

En moins de vingt mois, la société rendit d'importants services aux trois colonies françaises et leur avançait près de 10 millions de francs, c'est-à-dire plus de la moitié de la somme de 18 millions à laquelle ses prêts devaient se limiter. Ses services auraient été plus grands sans les difficultés d'une nature toute particulière que présentait alors à une société de prêteurs la situation hypothécaire des colonies. De leur côté les colons ne comprirent pas les dispositions des statuts qui

leur permettaient de solliciter des prêts en commun. La solidarité leur répugnait, et ils hésitaient à s'associer pour former des centres de fabrication. Aussi, à peine entrée en exercice, la société prit-elle la résolution de se vouer exclusivement aux opérations de crédit foncier.

Deux ans après, comprenant mieux la nature du terrain sur lequel elle devait opérer et l'importance de ses opérations, la société, tout en conservant la faculté, dont elle n'avait pas usé, de faire des prêts aux associations, se faisait concéder l'autorisation de faire des opérations semblables, soit avec les colonies elles-mêmes, soit avec des communes. Ces prêts, destinés à faciliter les entreprises d'immigration, devaient se faire aux mêmes conditions et avec les mêmes garanties que les prêts aux simples particuliers, sur première hypothèque et avec faculté, pour les prêteurs, de rembourser, soit par annuités, soit à court terme, avec ou sans amortissement. Par suite de ces modifications, le capital social a été élevé de 3 à 12 millions, et la durée de la société a été portée de vingt à soixante ans.

L'importance nouvelle de la société lui a fait augmenter le nombre de ses administrateurs, qui de dix membres a été porté à quinze, et créer un conseil de censeurs composé de trois membres. Les prêts hypothécaires ne sont réalisés qu'après la purge des hypothèques légales. Les théâtres, les mines et carrières, les immeubles indivis, les immeubles possédés en nue propriété ne sont pas admis aux bénéfices des prêts. L'intérêt, primitivement fixé à 6 pour 100 au maximum, peut s'élever jusqu'à 8 pour 100, non compris une commission de 1 fr. 20 pour 100. Ces prêts, au lieu de pouvoir être réalisés indifféremment à Paris ou dans les colonies, doivent l'être exclusivement dans les colonies. Leur importance, qui ne pouvait excéder 18 millions, peut être portée à 120 millions. Leur durée, primitivement limitée à vingt ans, a été étendue à trente ans.

La commission spéciale chargée de statuer sur ces demandes de prêt, se compose, dans chaque colonie, de l'agent de la société, de deux membres nommés par le conseil d'administration, et de deux membres nommés par le conseil général. Les obligations, au capital de 500 fr., à 1,000 fr., peuvent être fractionnées en coupures de 100 fr. En dehors des intérêts, il peut leur être alloué des primes et des lots payables au moment du remboursement.

Dans les vingt mois qui ont suivi la modification de ses statuts, les opérations de la société transformée ont été assez restreintes. La masse des prêts consentis depuis la fondation de la société était encore, au 31 décembre 1864, de moins de 17 millions. Ces prêts, consentis à peu d'exceptions près pour trente ans, sont remboursables en annuités de 10,04 pour 100, amortissement compris. C'est là, comme on voit, un taux d'intérêt de 4 pour 100 plus élevé qu'en France. Aussi très-peu de gens sont-ils appelés à en profiter. Dans les Antilles, où la propriété est assez morcelée, les prêts se répartissaient pour la Guadeloupe entre 53 emprunteurs et 53 immeubles, pour la Martinique entre 36 emprunteurs et 47 immeubles. A la Réunion, où la propriété foncière est composée en général de vastes domaines et de grands centres de fabrication sucrière, ces emprunts se divisaient entre 4 emprunteurs et 4 immeubles.

Sauf deux crédits ouverts à l'industrie sucrière, tous les prêts nouveaux ont été demandés et accordés à titre foncier, et le prêt à l'industrie sucrière, pour lequel la société avait d'abord été instituée, a été à peu près délaissé. La société en fait elle-même l'aveu. Trois causes sont assignées à ce résultat. La première, c'est que le crédit ouvert pour construction d'usine ou amélioration d'outillage subordonne le versement des fonds à l'exécution des travaux de construction et à la mise en place des appareils, justifications nécessaires pour la sécurité du prêt, mais gênantes pour l'emprunteur et qu'il n'a plus à produire quand il contracte à titre foncier, alors même que le montant du prêt est destiné à améliorer ses moyens de fabrication. La seconde, c'est que la nouvelle législation sur les sucres, en rétablissant les sous-types abolis en 1860, a permis aux colons de conserver leurs anciens procédés de fabrication, et a rendu par conséquent moins nécessaire la transformation de leur usine et le perfectionnement de leur outillage. La troisième enfin et la principale, c'est que le dégrèvement du sol par l'amortissement de la dette hypothécaire est le premier et le plus pressant besoin de la propriété foncière aux colonies. La comme ailleurs ce besoin précède et domine tous les autres, et le propriétaire ne songe à améliorer que lorsqu'il est sûr de conserver.

Les ressources financières ayant leur siège en France, tandis que les prêts à réaliser doivent se faire dans les colonies, il en est résulté d'abord un certain embarras. On a pourvu à cette difficulté en autorisant les agents de la société à tirer des traites sur le siège social et à les négocier sur les lieux. La société du Crédit foncier colonial, patronnée à l'origine par le Comptoir d'escompte, a son siège à Paris, dans les bureaux de ce comptoir. Ses administrateurs et ses censeurs sont, pour la plupart, choisis parmi les administrateurs et censeurs de cette même institution.

Crédit foncier en Angleterre et dans les possessions britanniques. Comme les sociétés de crédit mobilier, les sociétés de crédit foncier sont toutes nouvelles en Angleterre. Si entreprenants que soient les Anglais en matière de crédit et de finances, ils ne sont guère imitateurs. Les importations d'institutions étrangères, même en matière économique et financière, ne vont pas à leur esprit. Il faut de longues années de succès pour les amener à faire de telles expériences. Aussi est-ce seulement depuis 1863 que, de l'autre côté de la Manche, on s'est mis à imiter quelques-unes des opérations du Crédit foncier français. Contrairement à ce qui s'est passé en Allemagne et en France, ce n'est pas la propriété foncière qui a pris l'initiative à cet égard. Ce sont les grands financiers et les spéculateurs. Encore est-ce à l'étranger plutôt qu'en Angleterre que les capitaux anglais ont fait ces essais. En Angleterre, il n'existe guère que deux établissements de Crédit foncier proprement dits : la société du Crédit foncier et mobilier, qui, ainsi que nous l'avons dit, mène de front les deux sortes d'opérations, et la *Land securities Company*. Le premier de ces établissements a été fondé sous les auspices de la *General finance and credit Company*, et le second sous ceux de l'*International finance Company*. La crise commerciale que traversait l'Angleterre dans les premiers mois de 1866, compromettant pour l'existence de ces établissements, ne permettait guère de se prononcer sur l'avenir. Néanmoins, à cette époque, en dépit de la dépréciation considérable des titres, les administrateurs de la *Land securities Company* se flattaient que dans l'espace de moins de cinq ans leur société deviendrait l'une des plus rémunératrices que le monde ait jamais connues.

La compagnie *General credit and finance* a fondé deux sociétés de crédit, l'une à Maurice, l'autre dans les Indes orientales. Les crises de 1864 et 1866 ont pu un instant affaiblir la valeur des titres de ces deux entreprises, mais leur succès n'en a pas moins été incontestable et continu. A Maurice, la législature locale s'est empressée de faciliter les opérations de la société de Crédit foncier, en passant toutes les mesures législatives nécessaires pour établir autant que possible un état civil exact de la propriété immobilière. Dans l'Inde, la société du Crédit foncier, au lieu de se concentrer sur un seul point, a établi des agences principales dans les trois villes présidentielles de Calcutta, Madras et Bombay, et des agences secondaires dans un grand nombre de villes secondaires. Son capital-actions a été formé en Angleterre ; un instant, et pour lui assurer une certaine rémunération, on le plaça dans les fonds indiens, mais la confiance publique étant venue à la société, un emploi plus fructueux lui fut bientôt trouvé. Quant au capital-obligations, grâce à la confiance qu'inspire la société, qui est dirigée par d'anciennes sommités politiques et administratives, c'est l'Inde même qui en a fourni la plus grande partie.

En dépit de la nouveauté du mécanisme de l'institution, les Indiens, tant emprunteurs que prêteurs, en ont parfaitement compris les avantages. Dans son premier exercice, la société avait fait environ un million sterling de prêts. Il lui en avait été demandé pour environ 3 millions.

La comme partout ailleurs, le développement du Crédit foncier exige la révision cadastrale de la propriété territoriale et de grandes modifications dans la législation hypothécaire.

A l'île Maurice, où le champ d'action est restreint par les limites mêmes du territoire, les opérations de la société de Crédit foncier avaient, à la fin de 1865, c'est-à-dire après un exercice de moins de deux ans, dépassé le chiffre de 6 millions de francs, environ la moitié du chiffre atteint à la colonie française voisine, l'île de la Réunion, après cinq ans d'exercice. A Maurice comme à la Réunion, ce sont des opérations purement foncières que font les deux sociétés.

Les opérations de crédit industriel et de crédit agricole, c'est-à-dire de prêts aux usiniers pour développer leur industrie en augmentant leur matériel, et d'avances aux planteurs sur nantissement de leurs récoltes, ont été d'abord pratiquées, puis bientôt abandonnées, comme ne présentant pas des garanties suffisantes aux capitaux qui y sont engagés.

Contrairement à ce qui a lieu en France, pour le Crédit foncier colonial, à Maurice, c'est dans la colonie même et non dans la métropole que la société de Crédit foncier place la plus grande partie de ses obligations.

Crédit foncier en Prusse. C'est la Prusse qui possède les institutions de crédit foncier les plus anciennes et les plus nombreuses. La première de ces institutions fut établie en 1770 en Silésie. Aujourd'hui chacune des six provinces situées au delà du Weser, la Prusse orientale, la Prusse occidentale, le grand-duché de Posen, la Poméranie, le Brandebourg, la Silésie, a un établissement de crédit foncier appelé *Landschaft* ou *Landschaft-Kasse*. Ces établissements ont eu partout pour effet d'augmenter la valeur de la propriété et de la faire passer entre les mains de ceux qui la cultivent.

Les propriétaires qui ont des biens suscep-

tibles de servir de gage doivent, s'ils veulent obtenir des emprunts par l'intermédiaire de ces institutions, en devenir les associés. Les sociétés de Crédit foncier créent des lettres de gage ou obligations au porteur, produisant un intérêt annuel de 3 1/2 ou de 3 1/3 pour 100, payable tous les six mois. Par contre, et en échange des lettres de gage qu'il reçoit, l'emprunteur paye un intérêt annuel de 4 pour 100, indépendamment d'un denier de quittance ou d'amortissement fixé à 1/8 pour 100. Le porteur a pour garantie du capital et des intérêts de la terre le capital entier de l'association, le bien spécialement engagé par hypothèque, la garantie de tous les propriétaires du cercle ou district, et, à défaut de cette garantie, celle des propriétaires de toutes les parties de la province.

Ces obligations jouissent toutes des mêmes droits, sans que la différence de date puisse leur conférer aucun privilège de priorité. Les porteurs des lettres de gage peuvent enlever au titre la faculté de circuler, en y inscrivant une prohibition, mais les tribunaux et l'administration peuvent lever cette prohibition. Le porteur ne peut exiger le remboursement de sa lettre de gage, mais la société et le propriétaire des biens engagés ont le droit d'offrir ce remboursement. Les lettres de gage ne peuvent être émises que sur des biens disponibles aux mains des propriétaires et ayant un compte ouvert dans le livre hypothécaire spécial de la province. Ces biens doivent être libres de toute espèce d'hypothèque et assurés contre l'incendie.

Les opérations sociales sont contrôlées et surveillées par le gouvernement. Les réunions du conseil d'administration et les assemblées générales sont présidées par un commissaire royal. Les opérations de prêt sont soumises aux formalités suivantes : deux experts associés ou non associés sont élus dans chaque arrondissement pour taxer la valeur des biens. Cette taxation se fait avec le concours d'un magistrat de l'ordre judiciaire. Les propriétaires peuvent demander la révision de cette estimation. En pareil cas, les commissaires délégués pour procéder à cette seconde estimation ne doivent pas être parents des propriétaires. Les commissaires et réviseurs sont responsables de leurs estimations, bien que la société ait le droit de réviser à son tour ces estimations et d'en réduire le chiffre.

Les prêts accordés, les emprunteurs n'ont droit qu'à recevoir des lettres de gage, quelle que soit leur valeur au cours du jour. Ils sont tenus de rembourser en numéraire le montant de l'emprunt, sauf le cas où ils renverraient pour être amorties les lettres de gage créées sur leurs biens qui auraient pu rentrer en leur possession. Ces lettres de gage sont émises par sommes de 1,000, 500 et 200 thalers. Un dixième de l'emprunt peut être fourni en lettres de gage ou obligations de 100, 50 ou 25 thalers. Chaque lettre de gage ou obligation porte son numéro, l'indication de la somme, le nom du bien hypothéqué et la date de l'émission. Le versement des annuités doit se faire, par semestre, à époques fixes. En cas de sinistre sur la propriété engagée, un délai peut être accordé. Le versement doit avoir lieu en espèces. Les coupons échus sont reçus comme argent comptant. L'emprunteur peut racheter par un paiement en espèces tout ou partie des lettres de gage inscrites sur son bien, mais son offre de remboursement doit être faite huit mois avant le terme de paiement des coupons, et le remboursement effectué quatorze jours avant l'époque du remboursement que la société est tenue de faire à son tour. Les sociétés ont aussi droit de rembourser les lettres de gage. Ce droit de remboursement s'exerce par voie de tirage au sort.

En cas de retard dans le paiement des intérêts semestriels, les sociétés font saisir le mobilier et les produits agricoles du débiteur. Si cette mesure est insuffisante, le bien est séquestré. La société en confie la gestion à un séquestre judiciaire qui exerce tous les droits du propriétaire. Celui-ci ne peut, jusqu'à sa libération, s'immiscer, sous peine d'amende, dans l'administration des biens séquestrés. Si cette mesure permet à la société de recouvrer ce qui lui est dû, le bien est immédiatement rendu au propriétaire, mais en cas contraire la vente du bien engagé peut être requise et doit être prononcée par les tribunaux.

Les intérêts dus aux porteurs de lettres doivent leur être payés huit jours après l'époque fixée pour le paiement des annuités. Les sociétés doivent avoir un fonds de réserve. En cas de retard des emprunteurs à payer leurs annuités, les intérêts dus aux porteurs des lettres de gage sont prélevés sur ce fonds.

Les sociétés de Crédit foncier n'ont pas de limite de durée. Leurs statuts n'indiquent ni minimum de prêt ni proportion à garder entre la somme prêtée et la valeur des propriétés. On trouve des garanties suffisantes dans la responsabilité des sociétés, dont les appréciations sont éclairées par les travaux des experts taxateurs.

Crédit foncier russe. Le premier essai de crédit territorial en Russie date de 1818. Il fut créé sous le nom de Banque de crédit

pour les provinces de la Baltique, de la Livonie, de l'Esthonie et de la Courlande. L'Etat fournit les premiers fonds. Plus tard une société de prêteurs se forma et se substitua à l'Etat.

Pour être admis au crédit, les propriétaires doivent s'associer d'une manière absolue à tous les engagements de la banque. Les emprunteurs reçoivent des lettres de gage, nominatives ou au porteur, à leur choix. Ces lettres, transmissibles par voie d'endossement, indiquent le nom du premier preneur, la désignation du fonds engagé et le montant du capital avec le lieu et la date de l'émission. Elles ont droit à un intérêt de 4 pour 100 et sont reçues dans les caisses du gouvernement pour leur valeur nominale. Outre le fonds social, ces lettres ont pour garantie la solidarité des associés. Les porteurs ne peuvent en exiger le remboursement, mais les débiteurs peuvent toujours l'offrir en totalité ou en partie.

La société s'administre par un conseil général supérieur, au-dessous duquel sont placés des conseils de districts ; les fonctions y sont électives ; il y a une caisse d'administration par district. L'assemblée générale des associés est convoquée tous les trois ans, sauf les cas de réunion extraordinaire. Les emprunts se font sans aucune expertise préalable, la fixation de la valeur des terres ayant été faite d'une manière générale lors de la fondation de la banque.

Si l'emprunteur ne remplit pas ses engagements, la société peut retirer de la circulation les obligations émises à son profit et faire vendre les terres engagées. Ainsi qu'en Prusse, les statuts n'ont aucune règle fixe sur le minimum de valeur des propriétés engagées et sur la somme proportionnelle qui doit être prêtée. Cet établissement est à peu près indépendant de l'Etat.

Crédit foncier de Pologne. Cette société, instituée par la Russie au lendemain du partage de la Pologne, et à la suite de la fondation par la Prusse de la société du grand duché de Posen, eut d'abord pour but d'aider les propriétaires obérés par la guerre à se libérer de leurs dettes. Les statuts ont été modifiés à diverses reprises, en 1825, en 1838 et en 1865, tout en conservant cependant leurs bases fondamentales.

Le but de l'institution est de procurer du crédit à tous les propriétaires fonciers qui veulent s'associer et qui possèdent des biens payant au moins une contribution directe de 100 florins de Pologne (60 fr.) et même 50 florins seulement, moyennant supplément de garantie. La société crée des lettres de gage ou obligations au porteur, transmissibles de la main à la main ou par endos, produisant un intérêt de 4 pour 100 payable par semestre. Tout associé emprunteur paye de son côté, outre les 4 pour 100 d'intérêt, 2,03 pour 100 pour annuité et frais d'administration, plus, pour frais d'émission des lettres et coupons, 1 florin par titre de 200 et 500 florins, et 2 florins par titre, au-dessus de 1,000 florins. Les 2 pour 100 versés par les emprunteurs en sus des intérêts sont employés en amortissement de la dette, qui doit être effectuée en vingt-huit ans. Le prêt n'a lieu que jusqu'à concurrence des trois sixièmes de l'immeuble hypothéqué, dont la valeur est calculée d'après l'impôt et vingt fois le revenu net. Les biens doivent être libres et assurés. La coupure des lettres de gage ne descend pas au-dessous de 200 florins. Les créanciers garantis par une hypothèque grevant un immeuble sont tenus d'accepter les lettres de gage en paiement. Par contre, ils peuvent forcer les propriétaires qui leur doivent et qui peuvent entrer dans l'association à y engager leurs biens ou à les rembourser sans délai.

Le gouvernement nomme le président de la société et paye son traitement. Les membres du conseil d'administration et de direction sont nommés par les associés. En dehors de la direction générale, il y a des directions d'administration, composées de sept membres élus par les associés. Ces directions vérifient les demandes des emprunteurs, procèdent à la taxation des biens et fixent provisoirement le chiffre du prêt. La direction générale peut refuser ou réduire ce chiffre.

Les emprunteurs qui ne payent pas leurs annuités sont d'abord assujettis à des amendes, leurs biens sont en outre soumis à une exécution administrative ; si ces mesures sont insuffisantes, la société met les immeubles en vente et peut les acquérir si personne n'enchérit. L'emprunteur peut se libérer, soit totalement, soit partiellement, et obtenir une radiation proportionnelle des inscriptions qui grevent son bien ; mais l'associé qui se retire tout à fait et se dégage de toute responsabilité pour le passé et l'avenir doit en sus du capital et des intérêts verser un supplément de 2 pour 100. Les intérêts dus aux porteurs leur sont payés tous les six mois, huit jours après le paiement des annuités. Les porteurs doivent retirer ces intérêts à l'époque fixée pour leur paiement, dans un délai de quinze jours. Faute d'accomplir ce retrait, les sommes qui leur sont dues sont, à leurs frais, déposées à la banque.

Tous les deux ans, il y a à Varsovie une assemblée générale des membres de la société qui examinent les comptes des directions

et s'occupent de tout ce qui est relatif à leurs intérêts. Il y a aussi une assemblée générale des propriétaires de lettres de gage ; on y prend part à la condition de posséder au minimum pour 10,000 florins de ces lettres. Cette assemblée délibère spécialement sur ses intérêts, sous la présidence même du ministre des finances.

Crédit industriel. Institution de crédit fondée en 1859 à Paris au capital de 60 millions, divisée en actions de 500 fr. Cette institution étant sous la forme anonyme, les statuts ont dû être approuvés par le conseil d'Etat.

Ses opérations consistent : 1° en escompte d'effets de commerce payables à Paris, dans les départements ou à l'étranger, de warrants de marchandises déposées dans les magasins généraux, et en général de toutes sortes d'engagements à échéance fixe résultant de transactions commerciales et industrielles ; 2° en avances sur rentes françaises, actions ou obligations d'entreprises industrielles ou de crédit, constituées en sociétés anonymes françaises, mais seulement jusqu'à concurrence des deux tiers de la valeur au cours de ces rentes, actions et obligations, et à la condition que ces avances ne seront faites que pour 90 jours au plus et n'excéderont jamais dans leur ensemble le cinquième du capital réalisé et la moitié de la réserve ; 3° en avances aux sociétés françaises de commerce, anonymes ou en commandite ou en nom collectif, ou à des commerçants moyennant des sûretés données soit par voie de transport en garantie, dépôt et nantissement de valeurs mobilières, ou connaissances, soit par voie de privilèges ou d'hypothèques sur des valeurs immobilières, à la condition que ces avances ne seront faites que pour six mois, et n'excéderont jamais dans leur ensemble le cinquième du capital réalisé et la moitié de la réserve ; 4° en paiements et recouvrements tant en France qu'à l'étranger, et ouverture à cet effet de comptes courants, sans pouvoir jamais faire aucun paiement à découvert ; en achat et vente, pour le compte de tiers moyennant commission, de toutes espèces de fonds publics et valeurs industrielles ; en ouverture de souscription aux emprunts publics ou autres et à la réalisation du capital des sociétés anonymes ou en commandite par actions, toujours pour le compte de tiers et moyennant commission. Les souscriptions aux emprunts étrangers et à la réalisation du capital des sociétés étrangères doivent être autorisées par le ministre des finances.

Le Crédit industriel est également autorisé à recevoir des espèces en comptes courants et à servir des intérêts sur les comptes courants, ainsi qu'à tenir une caisse de dépôt de titres. Le porteur accepté à l'escompte doit avoir au moins deux signatures ; l'échéance doit être de 105 jours au plus pour les effets tirés sur Paris et sur l'étranger, de 75 jours pour les effets sur les départements. Ce délai peut atteindre 90 jours lorsque les valeurs sont tirées sur des places où existe une succursale de la Banque de France.

Comme au Comptoir d'escompte, la seconde signature peut être suppléée par un récépissé de marchandises déposées dans les magasins généraux. Le montant cumulé du passif, y compris les traites ou mandats à échoir, et des effets en circulation avec la garantie de l'établissement ne doit jamais excéder six fois le capital et la réserve. La situation de l'établissement doit être arrêtée chaque mois et publiée au *Moniteur*. Cette situation doit, indépendamment du bilan, faire connaître le montant des effets en circulation endossés ou garantis par la société.

L'administration est entre les mains d'un conseil d'administration dont le président et le vice-président sont nommés par l'empereur. Ce conseil se compose de dix-huit administrateurs nommés en assemblée générale. Chacun des administrateurs doit posséder, pendant toute la durée de son mandat, 200 actions. Le président et le vice-président du conseil sont tenus à la même obligation. Ce conseil doit se réunir au moins une fois par semaine. Un comité permanent de cinq administrateurs désignés à tour de rôle assistent dans les opérations de chaque jour le président et le vice-président du conseil.

C'est cette société qui a la première introduit en France l'usage des chèques. Une partie de son capital seulement est versée. L'autre partie reste entre les mains des actionnaires, comme garantie vis-à-vis des tiers des opérations de la société. Cette libre disposition de la plus grande partie du capital laissée entre les mains des actionnaires est encore une imitation anglaise. En cas de déconfiture, parviendrait-on à obtenir des porteurs d'actions le versement de l'intégralité de leur souscription ? L'expérience de ce qui a eu lieu en Angleterre, à l'occasion de la déconfiture de sociétés de crédit constituées dans des conditions semblables, permet d'en douter. Mais jusqu'à présent rien n'est moins à craindre qu'une telle éventualité. Admirablement dirigée par ses administrateurs et très-efficacement surveillée par ses censeurs et le gouvernement, la société du Crédit industriel est assez solidement constituée pour résister aux plus fortes crises commerciales. Un cataclysme politique ou social pourrait seul mettre en danger son crédit. V. les mots BANQUES DE DÉPÔT, CHÈQUE.

Le Crédit industriel, en inaugurant les dépôts à intérêts et le système des chèques

(v. les deux mots CHÈQUE et DÉPÔT), mit dans ses premières opérations une certaine timidité. Il imposa à ces dépôts un minimum de 3,000 fr. avant de les bonifier d'un intérêt de 2 1/2 à 3 pour 100. Cette réserve doit forcément être mise de côté, si l'on aspire sérieusement à devenir le caissier de tout le monde, ainsi qu'on le disait en 1860. —

Le Crédit industriel a voulu un instant tenter de grandes entreprises et seconder les opérations commerciales de la France avec l'extrême Orient par la constitution d'un établissement de crédit qui se serait appelé Banque française des Indes et de la Chine. Ce n'était pas à lui qu'était réservé l'avantage de mener cette opération à bonne fin. La Banque française des Indes et de la Chine n'a pas été constituée ; mais, à sa place, le Comptoir d'escompte a été autorisé, moyennant le doublement de son capital, à établir des agences coloniales. V. COMPTOIR D'ESCOMPTE.

Après avoir fixé un minimum aux dépôts qui lui sont confiés, le Crédit industriel leur a fixé un maximum qui ne peut pas être de plus de 10,000 fr. Des avantages particuliers sont faits à ses déposants en comptes courants ; ils ont le droit de laisser en dépôt à demi-tarif tous leurs titres, actions et obligations. La société encaisse sans commission les coupons d'intérêts ou dividendes et en porte d'office le montant au compte des déposants.

Afin d'éviter les mécomptes où sont tombées en Angleterre et en France tant de sociétés bancaires qui bonifiaient leurs dépôts, le Crédit industriel s'est borné à convertir ces dépôts en bon papier pris généralement au-dessous de l'escompte de la Banque de France, et choisi par conséquent parmi les effets de premier ordre, c'est-à-dire parmi les valeurs qui sont toujours réalisables et qui ne subissent aucune des influences de la Bourse pendant les temps de crise. Pendant les premiers exercices, l'abondance des dépôts laissait à désirer ; le public, il est vrai, était assez mal disposé envers une société qu'il ne connaissait pas. On sut l'y décider en étendant les facilités accordées aux déposants et en leur offrant un plus grand nombre de combinaisons. Ainsi, au lieu de ne servir d'intérêts que sur les comptes à 90 jours de vue, on en servit à vue avec 1 1/2 pour 100 d'intérêts, à 3 jours de vue avec 2 1/2 pour 100, et à 10 jours de vue avec 2 3/4 pour 100.

En 1860 comme en 1859, le Crédit industriel provoqua des souscriptions publiques. Il procura ainsi le placement de 9 millions d'obligations que la ville de Rouen avait données aux entrepreneurs chargés de reconstruire quelques-uns de ses quartiers, le placement du capital d'une compagnie d'assurance, le placement des obligations de la Compagnie des docks de Marseille, et enfin le placement d'un capital de 35 millions pour la construction des chemins de fer portugais. Cette dernière souscription au pair a été vraiment désastreuse. Les actions souscrites à 500 fr. en 1860 ont été bien vite dépréciées. Au commencement de 1866, cette dépréciation était des quatre cinquièmes de la valeur primitive. Mais ces opérations ne pouvaient, quel que fût leur résultat, préjudicier en rien aux intérêts propres de la société. Celui-ci seul pouvait être atteint qui avait pris à la lettre le langage tenu dans le premier rapport de la société : « Nous accomplissons une mission non moins importante par l'examen consciencieux et approfondi que nous apportons à toutes les affaires soumises à l'appréciation de notre conseil pour être présentées sous la forme de souscriptions publiques à l'adhésion des capitalistes. Nous donnons ainsi la garantie d'un contrôle impartial au jugement que les souscripteurs doivent porter eux-mêmes sur les valeurs qui leur sont proposées et dans lesquelles les fonds de la société ne doivent jamais être engagés. Aussi la confiance du public vient-elle quand même à la société. Pour en profiter, elle va solliciter l'autorisation d'élever de 15 à 60 millions le chiffre de ses dépôts. »

Depuis et à la suite de deux autres tentatives malheureuses, le Crédit industriel a un peu délaissé les affaires étrangères. Il a même restreint ses opérations statutaires à l'extérieur. Il a renoncé à continuer la négociation directe des warrants, l'expérience lui ayant démontré que cette nature d'opérations nécessitait une organisation spéciale, et que d'ailleurs elles étaient faites déjà, à côté de lui, par le Sous-Comptoir du commerce et de l'industrie. Cette restriction lui a valu l'approbation du conseil de censure : « Selon nous, a dit ce conseil dans son rapport de 1865, la société gagnera à renoncer à l'escompte des warrants et à concentrer ses forces dans le service des comptes courants et des dépôts, dont l'intérêt général commande de favoriser le développement. »

Au 31 décembre 1867, la société du Crédit industriel a accompli son septième exercice.

Voici pendant ce temps quelle a été la marche de ses opérations. Les comptes du dépôt, qui, dans le premier exercice, en 1860, avaient été de 429 millions, se sont progressivement élevés à 6,402 millions en 1865. Dans cet exercice, la masse des entrées et des sorties de ces comptes a été d'environ 303 millions. L'importance des opérations en comptes courants s'est élevée à 1,237 millions. En 1864, le chiffre avait été de 1,585 millions, mais le

nombre des déposants était moins considérable. En 1865, le nombre était de 1,780 millions; il n'avait été que de 1,498 millions en 1864. Les escomptes se sont élevés en 1865 à 395 millions, c'est-à-dire à 100 millions de moins qu'en 1864. Sur cette masse d'opérations, les pertes n'ont pas dépassé 31,000 fr.

Le Crédit industriel a en outre réescompté le papier du Sous-Comptoir du commerce et de l'industrie. En 1865, ces escomptes se sont élevés à 150 millions, c'est-à-dire à 17 millions de moins qu'en 1864. La situation générale des affaires a été la seule cause de ces diminutions. La confiance qu'inspire la société au public se manifeste surtout par l'augmentation toujours croissante des titres confiés à sa garde, et par l'importance chaque jour de plus en plus grande de ses traités de banque avec les compagnies industrielles et commerciales qui l'ont chargée du service de leurs coupons et de leurs dividendes. Le mouvement des titres, qui, en 1860, avait porté sur 225,028, s'est progressivement accru. En 1865, il a porté sur 2,701,203 titres. En 1865, la société a acquitté 32,735,564 fr. sur 3,511,000 coupons, c'est-à-dire sur environ 430,000 coupons et 4 millions de francs de plus qu'en 1864.

La marche des quatre succursales établies dans divers quartiers de Paris est satisfaisante et la progression des dépôts y est sensible; aussi en a-t-on ouvert une nouvelle à Bercy. C'est surtout parmi les actionnaires que la société compte la plus grande partie de sa clientèle. Au 31 décembre 1865, les 120,000 actions se trouvaient réparties entre 3,447 actionnaires, et sur ce nombre il y en avait 2,401 qui possédaient moins de 25 actions. La gestion a été fructueuse pour les actionnaires. En sept exercices, ils ont reçu 83 pour 100 de leur capital versé. En même temps on a constitué une réserve de 6 millions, c'est-à-dire double du chiffre primitivement fixé par les statuts. En se félicitant de ces heureux résultats, le rapport de 1865 constatait qu'on y était arrivé sans opérations aléatoires, sans démonstrations bruyantes, et par le seul effet du travail régulier, de l'ordre et de la confiance que la société a su inspirer.

Le succès de cette société a suggéré aux capitalistes de Lyon, de Marseille et de Lille, de solliciter l'autorisation de former, dans ces grands centres industriels et commerciaux, des sociétés semblables régies par les mêmes statuts. Ces sociétés sont indépendantes de la société modèle, mais elles ont avec elle des relations qui chaque jour sont destinées à devenir de plus en plus profitables à leurs intérêts communs.

Crédit lyonnais. Etablissement de crédit fondé à Lyon en 1863 sous le régime de la responsabilité limitée, au capital de 20 millions divisés en 40,000 actions de 500 fr. Conformément à la loi, il a été appelé 200 fr. par action, soit 8 millions sur le capital nominal. Les 12 autres millions, qui ne doivent point être appelés, servent de garantie complémentaire vis-à-vis du public. Les statuts qui régissent le Crédit lyonnais l'autorisent à faire toutes les opérations d'une maison de banque, en France et à l'étranger. A l'instar du *Joint Stock Bank* d'Angleterre, cet établissement ouvre au public une caisse de dépôts productifs d'intérêts, fait l'escompte des effets de commerce, les recouvrements, les échanges de valeurs, les ouvertures de crédit par caisse et acceptation, les achats et ventes à commission de toutes valeurs françaises et étrangères. Il peut prendre part aux emprunts et à l'émission de toutes sortes d'actions et obligations. Bien que la loi ne lui en fasse aucune obligation positive, le Crédit lyonnais publie chaque mois un état de situation vérifié par ses censeurs. Comme la Banque de France, le Crédit lyonnais fait des avances sur fonds d'Etat, sur actions et obligations de chemins de fer. De même que les autres établissements de crédit, il fait des avances sur titres de compagnies industrielles, et notamment sur les titres des compagnies de gaz, de forges et de fonderies situées à Lyon et dans le voisinage.

Ce genre d'opérations a rendu de très-grands services dès le premier jour. Jusqu'à la fondation du Crédit lyonnais, les titres des valeurs locales françaises et étrangères, qui sont si abondantes à Lyon, ne pouvaient être en effet employés sur cette place comme valeurs de crédit. Cette lacune fâcheuse, le Crédit lyonnais l'a comblée. Depuis la fondation de cette institution, tout porteur de titres peut y trouver l'avance de sommes proportionnées aux titres qu'il dépose; de plus, par la multiplicité de ses opérations, le Crédit lyonnais semble s'être proposé le but d'être le caissier de la ville de Lyon, et de recevoir du commerçant et du rentier tous les capitaux dont ceux-ci n'ont pas l'emploi immédiat. Toute personne peut à tout moment verser dans ses caisses ou en retirer ses fonds disponibles, tout négociant peut y concentrer ses propres opérations de caisse. En prenant le Crédit lyonnais pour caissier, en dehors de la bonification de 3 pour 100 allouée sur les dépôts, les Lyonnais font faire, sans frais, leurs services de caisse par cet établissement, car cette banque acquitte sans commission les effets pour le paiement desquels domicile est élu chez elle. En outre le droit de garde sur les titres des clients est des plus modérés.

L'admission aux comptes courants, si dif-

ficile à la Banque de France, entourée de tant de formalités dans les autres établissements, peut s'obtenir au Crédit lyonnais à la seule condition d'effectuer un premier versement de 50 fr. Lors du premier versement on délivre au déposant : 1° un carnet de compte pour l'inscription des versements; 2° un cahier de reçus au porteur ou de chèques pour les retraits, et, si la demande en est faite, des bons de virement pour le transport des sommes d'un compte à un autre. Ces bons de virement ne donnent lieu à aucune perte d'intérêt, la somme étant portée au débit du cédant par le crédit du cessionnaire, valeur du jour de la présentation. Ces bons ne peuvent naturellement servir qu'entre deux personnes ayant un compte ouvert au Crédit lyonnais. Les titulaires de comptes courants peuvent déposer à leur crédit des coupons de rentes sur l'Etat, d'actions ou d'obligations de chemins de fer ou de toutes autres valeurs payables à Lyon, à condition que la somme à payer soit portée sur les coupons mêmes ou connue au moment du dépôt. A chaque versement, le Crédit lyonnais inscrit la somme versée sur le carnet, en présence du titulaire, qui conserve ledit carnet; cette inscription tient lieu de reçu. Pour retirer tout ou partie de son argent, le titulaire n'a qu'à mentionner la somme dont il veut disposer sur un des chèques qui lui ont été remis, le dater, le signer et le faire présenter à la caisse. Le titulaire d'un compte de dépôt, commerçant ou simple particulier, peut, sans avoir à payer aucune commission, souscrire des billets et accepter des traites payables au Crédit lyonnais en donnant un simple avis à la société au moment de l'échéance. En un mot, tout déposant peut remplacer sa propre caisse par la caisse du Crédit lyonnais pour tous les besoins de son commerce et de sa vie journalière. Les comptes courants sont réglés le 30 juin et le 30 décembre de chaque année. Il est adressé à chaque titulaire un extrait de son compte à ces deux époques, avec invitation de signaler les erreurs ou différences. L'ouverture des comptes de dépôts d'espèces et la délivrance des carnets de comptes courants et de chèques se font sans frais.

En résumé le Crédit lyonnais, en facilitant, par le système des comptes courants avec chèques, le dépôt et le retrait du numéraire qui constitue le fonds de roulement des affaires courantes, évite les risques de toute nature auxquels expose la détention du numéraire et des billets de banque, économise pour les industriels et commerçants les frais toujours considérables d'un service de caisse, permet de domicilier gratuitement au siège de la société les billets et les acceptations, rend productifs les capitaux si minimes qu'ils soient, et enfin permet, au moyen du virement, soit aux commerçants, soit aux particuliers, de régler réciproquement leurs transactions sans risques et sans perte de temps ni d'intérêts.

Afin de se rendre un compte exact du service qu'un établissement pareil était appelé à rendre, il faut ne pas perdre de vue qu'il existe à Lyon, et dans son voisinage, un très-grand nombre d'entreprises industrielles, sur les titres desquelles, en cas de pressant besoin d'argent, il était toujours difficile de faire des emprunts, et souvent impossible de se procurer la moindre ressource à moins de réaliser à vil prix, ce qui préjudiciait tout à la fois aux intérêts du porteur de ces titres et aux titres eux-mêmes. Cet établissement avait une intelligence si nette et si précise des besoins particuliers qu'il était appelé à satisfaire, la gestion se présentait entourée de tant de garanties, que dès le premier jour son succès a été assuré. Au bout de six mois d'existence, ses opérations de dépôts à intérêts exigibles à volonté répondaient si bien aux besoins du public, que la masse s'en élevait à plus de 6 millions de francs répartis entre 1,280 personnes. Un an plus tard, au 31 décembre 1864, le nombre des déposants dépassait 5,400, et la somme portée à leur crédit s'élevait à près de 15 millions. Au 28 février 1866, cette même somme s'élevait à près de 20 millions.

Le Crédit lyonnais est le premier établissement français qui ait tenté de faire sérieusement l'expérience pratique des bons à intérêts. En créant ces bons, le Crédit lyonnais espérait épargner à ses déposants l'obligation de venir à sa caisse soit pour verser, soit pour retirer. Dans l'état actuel de ses statuts, une somme ne peut être portée au crédit d'un compte et produire un intérêt au profit de son titulaire qu'à la condition d'un versement ou en vertu d'un chèque ou d'un mandat de virement. Chacune de ces opérations oblige celui qui devient créancier de l'établissement à se présenter au siège social et à se faire inscrire sur les registres; ces formalités, faciles à remplir pour ceux qui demeurent dans le voisinage, le sont moins pour ceux qui habitent à quelque distance, et souvent elles deviennent impossibles quand il faut franchir plusieurs kilomètres. Mêmes démarches quand il s'agit de disposer de l'argent déposé. Il faut ou le retirer soi-même ou donner un chèque à celui qui veut bien le recevoir, et qui sera alors obligé, au lieu et place de son cédant, de venir l'encaisser. Pensant qu'il serait infiniment plus commode de faire à son propre domicile ses paiements et ses versements, le bon à intérêt fut créé dans ce but. On espérait que ces titres entraîneraient dans la circu-

lation et qu'ils serviraient, comme les billets de banque, à effectuer les paiements en même temps qu'ils offriraient un placement à ceux qui s'en serviraient. Cette attente ne s'est pas entièrement réalisée; l'usage de ces titres, qui, au commencement de 1866, ne dépassaient guère 1,200,000 fr., a rencontré des difficultés, particulièrement auprès des caissiers, qui préfèrent se servir de billets dont la valeur soit invariable. Jusqu'à présent ces bons ont beaucoup servi comme effets de commerce que comme effets de circulation; le rapport fait à l'assemblée générale tenue le 30 août 1866, le dernier qui nous soit connu, constate de nouveau que le public continue à préférer le billet de banque sans intérêt au billet de banque portant intérêt.

Pour toutes les autres opérations de crédit commercial et industriel, le succès du Crédit lyonnais est complet. Ses services laissent bien loin derrière eux les services rendus par la succursale de la Banque de France. Le nombre des déposants en comptes courants et la masse des dépôts s'accroissent sans cesse. Au 31 décembre 1864, le nombre des déposants d'argent était de 4,211 pour une somme versée de 10 millions; le 31 décembre 1865, 7,473 comptes de dépôts avaient à leur crédit 16,731,000 fr.; en avril 1866, 8,500 déposants étaient créanciers de plus de 18 millions. Depuis le commencement des opérations, le nombre des comptes nouveaux a été en moyenne de 250 par mois. Les grands établissements de Paris, malgré une existence plus longue et un centre d'action plus important, ne comptent pas tous des relations aussi nombreuses. En divisant la somme déposée par le nombre des comptes, chaque client ne possède guère en moyenne plus de 2,000 fr. Cette extrême division assure la régularité et la sécurité du service de caisse.

Ce développement continu des dépôts, dans une ville où autrefois presque tout le monde gardait son argent improductif, tient à ce que la facilité de déposer les sommes les plus minimes comme les sommes les plus importantes, de tirer le même intérêt des unes et des autres, et de percevoir un revenu de l'argent dont on conserve la libre disposition, a créé des habitudes nouvelles. Les comptes courants s'élevaient au nombre de 1,518, et la somme portée à leur crédit était de 8,253,000 fr. En résumé, l'argent immédiatement exigible représentait un total de plus de 25 millions appartenant à plus de 10,000 clients. Pendant cette même année, la moyenne des comptes courants de la succursale de la Banque de France n'a été que de 6,740,000 fr.

En dehors de l'argent immédiatement exigible, le capital prêt à échéance au Crédit lyonnais est aussi considérable, et s'accroît également sans cesse. Au 31 décembre 1864, à la fin du second exercice, les dépôts et bons à échéance s'élevaient à la somme de 9,721,000 fr., appartenant à 4,850 personnes; au mois d'avril 1866, ces dépôts montaient à 19 millions, répartis entre plus de 11,000 personnes. Là, comme pour les dépôts immédiatement exigibles, c'est encore pour chaque déposant une créance moyenne inférieure à 2,000 fr.

La clientèle de ces deux sortes de dépôts se compose moins de négociants que de personnes retirées de la vie industrielle, exerçant des professions libérales ou appartenant à la classe ouvrière. Dans l'un et l'autre cas, ce sont les mêmes clients qui, après avoir versé au Crédit lyonnais l'argent dont ils entendent disposer à toute heure, lui confient, pour un certain temps, les fonds dont ils désirent retirer un revenu plus élevé, et qu'ils veulent en même temps pouvoir réaliser sans perte. Le problème si difficile à résoudre au milieu des oscillations fréquentes du prix des valeurs cotées à la Bourse, de pouvoir s'assurer à la fois un revenu fixe et un capital ne subissant aucune dépréciation, se trouve ainsi résolu. La Banque de France ne rend aucun service de ce genre. Les escomptes en papier commercial faits par le Crédit lyonnais dépassent de beaucoup ceux de la succursale; ainsi, tandis que les comptes de la succursale s'élevaient en 1864 à 254 millions, et en 1865 à 286 millions, ceux du Crédit lyonnais se sont élevés en 1864 à 392 millions et en 1865 à 462 millions. Pendant l'exercice 1865, la moyenne du portefeuille de la succursale a été de 18,420,000 fr., tandis que celle du Crédit lyonnais s'est élevée à 26 millions.

Outre le papier admis à l'escompte, le Crédit lyonnais prête encore directement ses capitaux aux affaires les plus modestes comme aux plus grandes entreprises. Depuis le commencement de son exercice jusqu'au 31 décembre 1865, le Crédit lyonnais avait avancé ainsi, tant sur garantie réelle que sur engagement personnel, une somme de 47 millions. La prudence avec laquelle ces opérations ont été conduites a été si grande, que, malgré la dépréciation survenue dans la plupart des titres donnés en nantissement, les avances sur garantie n'ont occasionné aucune perte, et sur les crédits découverts les pertes ont été insignifiantes.

Comme la plupart des institutions de crédit, le Crédit lyonnais a aussi une caisse de titres. Jusqu'à présent ce service n'a pas pris les mêmes développements que les autres. Au mois d'avril 1866, environ 1,700 personnes avaient confié 135,000 titres et 600,000 fr. de rentes. Afin d'augmenter ces dépôts, le Crédit lyonnais a, en novembre, supprimé le droit

de garde de 5 centimes qu'il avait jusqu'alors perçu par titre et par semestre, espérant s'indemniser indirectement de cette recette insuffisante. Le Crédit lyonnais a également renoncé à percevoir une commission pour l'exécution des ordres de bourse. Cette commission ne donnait qu'un produit insignifiant, et avait l'inconvénient de forcer les clients à s'adresser ailleurs quand ils voulaient employer leurs dépôts d'espèces, ou réaliser leurs titres. Le Crédit lyonnais fait également des avances plus considérables que la Banque de France aux titres de rentes et valeurs de chemins de fer sur lesquels cet établissement est autorisé à prêter. En même temps, comme nous l'avons dit plus haut, les titres des compagnies industrielles existant à Lyon et dans le voisinage, auxquels la Banque de France est fermée, trouvent au Crédit lyonnais des avances qui, jusqu'à présent, se sont en moyenne élevées à 30 millions par an. Ces chiffres en disent plus long que des volumes contre le maintien tel quel est du privilège de la Banque de France, et constituent autant d'arguments formidables à l'appui des opinions des économistes, des financiers et des hommes pratiques, qui réclament le rétablissement des banques départementales de circulation.

Crédit mobilier. Institution de crédit autorisée en France par décret du 13 novembre 1852. Au mot CRÉDIT COMMERCIAL, nous avons fait ressortir les différences qui existent entre cette sorte de crédit et le crédit industriel. Les entreprises industrielles, exigeant pour donner des résultats appréciables un temps souvent assez long, ont besoin que le capital mis à leur disposition le soit à des conditions toutes différentes de celles du capital employé aux opérations commerciales proprement dites. La France s'est laissée devancer dans l'organisation du crédit industriel proprement dit par l'Angleterre et la Hollande, de même que par l'Allemagne du Nord pour la constitution du crédit foncier. De là l'effacement laborieux de sa grande industrie. Les bases sur lesquelles devait reposer le crédit industriel, les formes sous lesquelles cette sorte de crédit devait se manifester avaient cependant été, en France comme ailleurs, l'objet des méditations sérieuses des esprits organisateurs. L'école saint-simonienne avait consacré une attention toute spéciale à ces questions. Dès 1825, MM. Isaac et Emile Pereire les exposaient dans la *Producteur*, et plus tard dans le *Globe*. Les idées remuées par ces deux hommes attirèrent, il est vrai, l'attention des capitalistes et du gouvernement; mais on devait hésiter longtemps à les mettre en pratique; bien qu'on eût devant soi l'exemple heureux de la Société des Pays-Bas, les financiers et les politiques hésitaient. Ils craignaient, non sans raison, que dans l'usage de ce nouvel instrument de crédit, l'esprit français ne se laissât aller à des entraînements que la nature froide de l'esprit hollandais ne comporte pas. De peur d'aller trop vite, on se résignait à ne point marcher du tout. Les choses se passent souvent ainsi en France. Depuis 1835, les frères Pereire avaient réussi à ranger à leurs idées un assez bon nombre de notabilités financières. Eux-mêmes avaient pris place dans le monde de la finance et de la haute industrie. En 1852, les circonstances leur permirent de tenter la réalisation des projets médités depuis leur jeunesse. Le régime politique qui venait de s'établir créait, à tort ou à raison, l'hostilité des anciennes puissances financières. La pensée de voir ces puissances accaparer les nombreuses entreprises industrielles vers lesquelles il désirait voir se porter l'activité de la France l'inquiétait. Il ne se sentait pas trop assuré de leur concours et de leur appui, au cas où ce concours et cet appui lui deviendraient nécessaires. Aussi préta-t-il une oreille complaisante aux projets qui lui furent soumis de constituer un grand établissement de crédit organisé sur des bases toutes nouvelles, qui devaient à la fois l'affranchir de toute sujétion vis-à-vis la haute banque, et lui subordonner dans une certaine mesure les grandes compagnies nées ou à naître. Les intérêts de la grande industrie étaient du reste d'accord avec les intérêts politiques pour demander du nouveau en matière de crédit. Si rien n'était fait ou tenté, on redoutait de voir se renouveler les échecs qu'on avait subis de 1838 à 1848. Les pertes éprouvées depuis douze ans par les compagnies pendant leur organisation, l'avortement de quelques institutions de crédit fondées pour appuyer ces entreprises, avortement causé, il est vrai, par une révolution, suggéraient la pensée de systématiser les grandes affaires. Il faut le reconnaître, cette systématisation effrayait ceux des membres du gouvernement qui ne partageaient pas ses appréhensions vis-à-vis de la haute banque, et leurs craintes sur l'avenir de l'institution étaient assez bien fondées.

Voici comment le docteur Véron, dans *Quatre ans de règne*, raconte la fondation du Crédit mobilier : Pendant une des absences de l'empereur, alors en voyage, M. de Persigny, ministre de l'intérieur, exposa à ses collègues, en plein conseil, tout le plan de la société du Crédit mobilier. Il se montra plein d'enthousiasme pour la nouvelle combinaison financière; elle détruisait, selon lui, le monopole des emprunts, l'espèce de dictature sur

les marchés étrangers et surtout sur la Bourse de Paris, exercée par une maison de banque prépondérante, solide, honnête, mais qui, aux yeux de M. de Persigny, avait peut-être le tort de conserver des relations d'amitié avec un des ennemis les plus déclarés de l'élu du suffrage universel. Dans la société de crédit mobilier autorisée, M. de Persigny voyait une concurrence redoutable pour la maison de banque dont à tort il se défiait. Il voyait un levier puissant pour la prospérité du commerce, de l'industrie, pour la fermeté des cours de la Bourse française, en un mot une grande maison de banque gouvernementale. M. Achille Fould combattait une à une toutes les espérances, toutes les illusions du ministre de l'intérieur, et, à l'exception de ce dernier qui résista, il fit ranger à son opinion tous ses collègues. L'empereur revint. Dans un grand conseil des ministres, auquel assista plus d'une notabilité financière, la question de la société de crédit mobilier fut étudiée, discutée, controversée; M. Achille Fould soutint avec talent et fermeté ses convictions. Il prédia que cette nouvelle société anonyme, que cette colossale maison de banque exploiterait à son profit les temps de prospérité et désertierait dans les mauvais jours. Il prédia que cette maison de banque créerait des monopoles de tout genre; monopole de chemins de fer en France et à l'étranger, monopole d'affaires industrielles, monopole de sociétés de crédit mobilier dans toute l'Europe; il prédia que par toutes les valeurs nouvelles, par tous les titres nouveaux qu'elle jetterait à pleines mains sur le marché de la Bourse, l'appât des primes assurées par le jeu des actions, elle affecterait plus ou moins gravement le cours des effets publics et susciterait une crise inévitable le jour où l'équilibre serait rompu entre le chiffre des affaires et la somme du numéraire circulant en France. Tous les ministres tirèrent bon contre l'opinion de M. de Persigny; mais les idées politiques de ce dernier prévalurent, la société de crédit mobilier fut autorisée. Cette opinion de M. Achille Fould, si contraire à la création d'une telle institution, n'était pas, à ce qu'il paraît, partagée par les autres chefs de la maison Fould; car cette maison participa à la constitution de la société pour 11,445 actions. C'était, soit dit en passant, la plus forte des souscriptions. Le 20 novembre 1852, le *Moniteur* publia le décret qui concédait le privilège du Crédit mobilier à MM. Benoit Fould, Emile Pereire, Isaac Pereire, Adolphe d'Eichthal, Marc des Arts, Pescatore, Mallet, Abarva, André, Seillère, de Galliera, de Mouchy, Biesta. La société était constituée pour 99 ans, au capital de 60 millions divisés en 120,000 actions de 500 fr. chacune. Les actions devaient être émises par séries. La première série fut fixée à 40,000 actions. Dans cette émission, on voit figurer M. Benoit Fould pour 730 actions, M. Emile Pereire pour 5,773 actions, M. Isaac Pereire pour 5,673 actions, la maison Fould-Oppenheim pour 11,445 actions, M. Mallet pour 800, M. Pescatore pour 750, et les autres fondateurs pour 500 actions. M. Mirès, qui, en constituant la Caisse des chemins de fer, avait fait ressortir le côté tout spéculateur de l'institution et qui s'en faisait le champion dans le *Journal des chemins de fer*, eut aussi 500 actions. Des attributions variant de 100 à 300 actions furent également faites à divers membres de la famille Fould. M. Armand Bertin, qui avait chaudement présenté l'affaire au public du *Journal des Débats*, reçut 150 actions. Une disposition des statuts réservait les 80,000 actions à émettre aux fondateurs et aux actionnaires dans la proportion d'un tiers pour les fondateurs et de deux tiers pour les actionnaires; c'est-à-dire que sur ces 80,000 actions, les fondateurs eurent à s'en partager encore 26,000. Les bénéfices réalisés par les premiers souscripteurs furent énormes; car à l'apparition de ces valeurs à la Bourse, le 23 novembre, le premier cours coté fut 1,100 fr. Le 30 novembre, les cours fermèrent à 1,400. Le mois de décembre vit des oscillations assez considérables; à la fin du mois, on fermait à 875. Dès les premiers moments, comme on le voit, la nouvelle institution se montrait par son côté spéculateur. La Bourse n'eut pas de valeur plus dangereuse; tel qui s'endormait riche la veille était ruiné le lendemain, et réciproquement. Maintenant, ces sortes d'opérations, à qui pouvaient-elles profiter? Ici nous laissons la parole à M. Aycard, qui s'est fait l'historien du Crédit mobilier. « Qui pouvait recueillir les bénéfices, sinon les administrateurs et les commanditaires de la société? Eux seuls étaient à même de connaître le fond des choses; eux seuls étaient en mesure d'apprécier sainement les causes des oscillations; eux seuls pouvaient suivre les mouvements et les diriger. N'étaient-ils pas au foyer même des renseignements et des informations de tout genre? N'accourait-on pas de toutes parts les instruire des moindres faits, des moindres accidents, des moindres détails? Peut-être connaissaient-ils exactement, à certains jours donnés, la situation de la place, c'est-à-dire les opérations engagées par le public sur leurs valeurs? En pareil cas, tous ceux qui n'avaient pas pensé et agi comme eux étaient livrés à leur merci. Mille exemples le prouvent. La Bourse de Paris eut toujours le sentiment d'être en danger, et néanmoins elle ne cessa de le braver. Ainsi pour la seule année 1853, l'ensemble des

écarts mensuels entre les plus hauts et les plus bas cours ayant été de 1,622 fr. 50, on a estimé qu'un spéculateur qui, opérant mois par mois, aurait acheté au plus bas et vendu au plus haut, aurait gagné, avec 100 actions, 162,250 fr.; avec 1,000 actions, 1,622,500 fr. On a également présumé qu'il était aussi très-possible que les administrateurs, très-bien placés pour savoir au juste le moment de ces écarts, en aient profité pour recueillir des bénéfices bien autrement considérables que ceux qui leur étaient attribués par le bilan de fin d'année. Trois ans plus tard, en 1856, les variations furent bien autrement nombreuses, désordonnées et foudroyantes. Ces variations, cela est incontestable, servirent principalement les intérêts des gens initiés aux secrets du Crédit mobilier. Ces secrets étaient autant de sources de bénéfices sans risques et sans périls, et toujours certains. Tous ceux qui se trouvaient contre eux étaient perdus, on les exécutait sans trêve ni merci. Aussi regardait-on tout spéculateur opérant sur les actions du Crédit mobilier comme voué d'avance au suicide, à la misère, ou bien à une fortune scandaleuse. Il n'y avait pas d'autre alternative; car ni la raison, ni les calculs, ni les saines appréciations ne pouvaient servir de guide. Les actions du Crédit mobilier haussaient ou baissaient d'une bourse à l'autre de 100 fr., 200 fr., 300 fr., plus encore, sans qu'on sût pourquoi. Les ordres émanant de la place Vendôme, ordres donnés aux agents de change, aux banquiers, aux intermédiaires, étaient toujours voilés par des initiales, des chiffres ou des attributions mystérieuses. Le secret le plus profond régnait sur toutes les opérations de la société; c'était l'organisation du silence, c'était l'obscurité savamment ménagée et entretenue pour opérer à coup sûr. »

Dès le premier jour, le public attribua toute l'action du Crédit mobilier à deux de ses administrateurs, MM. Emile et Isaac Pereire, « les Pereire », disait-on alors, et dit-on encore, sans distinction de l'un ou de l'autre. Aux termes des statuts, les opérations devaient consister :

- 10 A souscrire ou à acquérir des effets publics, des actions ou des obligations, dans les différentes entreprises industrielles ou de crédit constituées en sociétés anonymes et notamment dans celles de chemins de fer, de canaux et de mines et d'autres travaux publics déjà fondées ou à fonder;
- 20 A émettre ses propres obligations pour une somme égale à celle employée à ses souscriptions et acquisitions;
- 30 A vendre tous effets, actions et obligations ainsi acquis, et à les échanger contre d'autres valeurs;
- 40 A soumissionner, céder et réaliser tous emprunts, ainsi que toutes entreprises de travaux publics;
- 50 A prêter sur effets publics, sur dépôts d'actions et obligations, et à ouvrir des crédits en compte courant sur dépôts de ces diverses valeurs;
- 60 A recevoir des sommes en compte courant;
- 70 A opérer tous mouvements de fonds pour le compte des compagnies industrielles et financières;
- 80 A tenir une caisse de prêts pour tous les titres de ces entreprises. »

Toutes les autres opérations sont interdites, et il est expressément entendu que la société ne fera jamais de ventes à découvert, ni d'opérations à prime.

Au début, cela ne saurait être contesté, l'opinion et le monde des affaires furent très-favorables au nouvel établissement, et les services qu'il rendit furent très-réels. C'est par son concours qu'en 1853 s'opéra le placement des premières obligations émises par le Crédit foncier, la fusion des lignes de chemins de fer du Bourbonnais, l'emprunt du Grand-Central, et que les chemins de Strasbourg et de l'Est purent obtenir de leurs actionnaires le complément du capital nécessaire à la continuation des travaux. En même temps, d'autres sociétés industrielles très-importantes avaient trouvé par son intermédiaire d'abondantes ressources financières. Le Crédit mobilier n'avait donc qu'à se féliciter de ses premiers pas, et voici en quels termes le premier rapport le faisait : « Il fallait au crédit, à cette industrie qui alimente toutes les autres, une organisation énergique, puissante, capable de dominer la frayeur comme l'engourdissement, ayant un but marqué et sachant marcher résolument vers ce but, sans s'inquiéter ni des petits obstacles, ni des critiques intéressées ou jalouses, ni des attaques violentes ou calculées, de quelque côté qu'elles pussent se produire. » De là la pensée du Crédit mobilier, « pensée, dit toujours M. Isaac Pereire, née de l'insuffisance des moyens de crédit offerts à l'organisation des grandes affaires, de l'isolement où étaient réduites les forces financières et de l'absence d'un centre assez puissant pour les relier entre elles, du besoin d'amener sur le marché le concours régulier de nouveaux capitaux, destinés à aider au développement du crédit public et du crédit industriel, de l'exagération des conditions auxquelles se faisaient les prêts sur fonds publics et des difficultés qui en naissaient pour le classement définitif des meilleures valeurs, et enfin du besoin de cen-

traliser le mouvement financier et administratif des grandes compagnies, et notamment des grandes compagnies de chemins de fer, et d'utiliser ainsi, au plus grand avantage de toutes, les capitaux dont chacune dispose successivement, et enfin de la nécessité d'introduire dans la circulation un nouvel agent, une nouvelle monnaie fiduciaire portant avec elle son intérêt de chaque jour et faisant fructifier les épargnes les plus humbles aussi bien que les capitaux les plus considérables. » Le nouvel agent de circulation, la nouvelle monnaie fiduciaire en question devait consister dans la création de billets de circulation ou d'obligations remboursables non à vue, mais à terme, à échéances fixes et productives d'intérêt quotidien. C'est dans le but de créer cette nouvelle valeur que les statuts portaient que la société aurait la faculté d'émettre en obligations une somme décuple du capital social, soit 600 millions pour 60 millions de capital ou 1,200 millions pour 120 millions de capital. Ces obligations devaient avoir pour gage une quantité équivalente d'actions des principales entreprises industrielles, absolument comme les obligations du Crédit foncier ont pour gage les propriétés données en garantie des prêts hypothécaires. Cette sorte de création a été la grande idée fixe des fondateurs du Crédit mobilier. Ce devait être leur levier, leur principal moyen d'action sur le public. A leur point de vue, le capital social pouvait bien être le générateur des forces; mais le capital-obligations aurait été le mécanisme, mécanisme intelligent se pliant à tous les besoins des entreprises des sociétés et des créations industrielles. Le principe de ces obligations, disait-on, étant de n'être remboursables qu'à une époque correspondante à celle des effets dont elles étaient la représentation, et de porter intérêt au profit du détenteur, leur émission se trouve exempte de tout inconvénient et doit avoir pour effet, d'une part, d'utiliser une masse considérable de fonds de caisse, de capitaux momentanément sans emploi, qui sont aujourd'hui perdus pour la communauté, d'autre part, de fournir à tous un moyen de placement régulier et permanent. Divisées en coupures pouvant se prêter à tous les besoins de la circulation et portant avec elles le tableau du règlement jour par jour des intérêts dont elles sont productives, nos obligations présentent ainsi toute la sécurité et toutes les facilités désirables; elles sont destinées à devenir, entre les mains du plus grand nombre, une véritable caisse d'épargne portative. On allait jusqu'à espérer que leur introduction dans la circulation aurait pour résultat d'amener le public à les préférer aux titres dont les revenus sont incertains, qui auraient été accaparés par le Crédit mobilier.

La similitude que le Crédit mobilier chercha constamment à établir entre ses obligations mobilières et les obligations foncières ne fut jamais acceptée par le public. Il était en effet difficile d'admettre que le gage des premières présentât autant de garantie que les secondes contre les éventualités d'une subite dépréciation. Tout n'était pas cependant complètement faux dans la conception de cette nouvelle valeur fiduciaire. C'est avec raison que plus tard on disait : « Les grandes affaires, les compagnies de chemins de fer par exemple, quand elles sont bien organisées, bien administrées, peuvent, au moment de leur émission, trouver dans les principales Bourses de l'Europe un placement qui permet d'éviter une immobilisation de capitaux. Il n'en est pas de même pour les entreprises de forges, de mines et de grande fabrication, qui nécessitent un capital de 2, de 3 ou de 4 millions. Pour de semblables entreprises, les moyens de négociation manquent évidemment jusqu'au moment où les produits peuvent permettre une appréciation positive, incontestable de leurs avantages; nous n'avons pu jusqu'à ce jour leur être d'aucun secours, parce que nous ne pouvions immobiliser notre fonds social ni y consacrer les ressources temporaires dont nous disposons. Il y a d'excellentes affaires en ce genre et en très-grand nombre; celles qui nous ont été proposées, et que par prudence nous avons dû refuser, ne se sont pas faites ou se sont incomplètement développées. C'est à des besoins, nous pourrions dire à des nécessités de cet ordre, que répondraient plus particulièrement nos obligations à long terme. » Le côté, vraiment utile et sans danger de ces sortes de valeurs ne fut aperçu que quelques années plus tard. Le Crédit agricole, la société du Crédit lyonnais ont obtenu la faculté de recourir à ces bons et à ces obligations dans une certaine mesure. La crainte qu'entre les mains du Crédit mobilier la même faculté ne servit plus les intérêts de la spéculation que ceux de la production fut pour beaucoup dans l'empêchement mis par le gouvernement à ce que les dispositions des statuts relatives à ces obligations fussent mises en pratique. De son côté, le Crédit mobilier prétendit constamment que la régularité et le caractère définitif de ses opérations dépendait de la création de ces obligations.

« Le résultat définitif des opérations du Crédit mobilier, disait toujours le même rapport, lorsqu'il aura pris tous les développements prévus par ses statuts, se résumera, en dehors du revenu de notre capital, dans une différence d'intérêts entre la somme de ses emprunts et la somme de ses placements. Par-

venus à ce point, les variations des cours nous seraient jusqu'à un certain point indifférentes, puisque nos bénéfices se trouveraient basés sur des revenus et non sur des oscillations de capital. Mais avant que cet état de choses ait pu se réaliser, nous ne pouvions négliger de recueillir les différences qui se présenteraient sur des placements qui n'avaient point encore un caractère définitif. » Ces paroles furent prises pour un aveu formel qu'on avait tout simplement joué à la hausse ou à la baisse. Qu'entendait-on par des placements qui n'avaient pas encore de caractère définitif? Quels étaient les conditions, les signes ou les nuances auxquels se distinguaient les placements provisoires et les placements définitifs? Cet aveu n'eût été l'objet de très-vifs commentaires à la Bourse et dans les maisons de banque plutôt que dans les journaux. « Le Crédit mobilier, dit M. Aycard, comptait dans le monde financier des partisans et des adversaires passionnés. Ceux-ci étaient forts, quoique rares; ceux-ci faibles, quoique nombreux; les premiers disposaient de capitaux considérables, de toute sorte d'influence, et avaient su se concilier les faveurs du pouvoir; les seconds, moins riches, moins en évidence, n'avaient pour force que la vérité, et encore la vérité ne se disait qu'à voix basse; il pouvait en coûter cher de la dire tout haut. Bien des écrivains durent garder un silence imposé, obéir à des interventions supérieures, ou transiger avec les exigences de leur situation; bien peu restèrent libres et purent écrire ce qu'ils pensaient. Lorsqu'ils le firent, leur voix fut étouffée par des procès, des intimidations de tout genre, et surtout par des concerts de louanges entonnés à l'unisson dans les feuilles favorites. »

Dans ce même rapport, le Crédit mobilier s'annonçait comme devant être à la fois : 1^o une société commanditaire de l'industrie; 2^o une société financière; 3^o une banque de placement, de prêt et d'intérêt; 4^o une banque d'émission.

Banque commanditaire, le Crédit mobilier devait jouer, à l'égard des valeurs représentant le capital de l'industrie, un rôle analogue à celui que remplissent les banques d'escompte pour les valeurs représentant ce qu'on appelle le fonds de roulement. Son premier devoir devait être de faciliter la formation des grandes entreprises, mission facile à raison surtout des nombreux moyens d'information et d'examen dont l'institution dispose, et qui lui permettent d'apprécier sainement la valeur intrinsèque des affaires qui lui sont présentées. Manifester une pareille confiance, c'était déclarer que la société ne pouvait opérer qu'à coup sûr.

Société financière, le Crédit mobilier se proposait d'être, dans l'avenir, le grand régulateur des capitaux. En temps prospère, il devait servir de guide aux capitaux pressés de trouver un emploi productif. En temps de crise, ces capitaux ne devaient pas s'immobiliser entre ses mains; il devait conserver toujours assez de ressources pour maintenir le travail et modérer les crises qu'entraîne le brusque resserrement de l'argent.

Banque de placement, le Crédit mobilier prenait pour règle de ne s'engager qu'avec réserve, dans des proportions et pour un temps limités, afin d'être en état de multiplier sans cesse son action, de féconder un grand nombre d'entreprises et de diminuer les risques du concours par la multiplicité des commandites partielles. Ses opérations de placement devaient servir de base aux opérations d'émission. Les prêts devaient se faire sur valeurs mobilières et industrielles, au moyen du capital d'abord, puis à l'aide des fonds que lui procuraient les obligations qu'elle émettait et à émettre pour une somme égale à celle de ses placements en comptes courants. La société, plaçant ou prêtant d'un côté ce qu'elle empruntait de l'autre, s'annonçait comme devant jouer le rôle d'intermédiaire entre le capital et l'industrie en substituant son crédit, accru de toutes les forces qui tendent à s'agglomérer autour d'elle, au crédit de chaque entreprise. Dès cette époque, en présence des nombreuses opérations commencées ou projetées par le Crédit mobilier, on était assez disposé, dans les régions gouvernementales, à permettre, ce qui eut lieu en 1866, le doublement du capital. Mais cette faculté, dont la concession était devenue une nécessité, n'était nullement désirée pendant la période de son existence qui s'écoula de 1853 à 1856.

Le Crédit mobilier eût beaucoup préféré augmenter ses ressources à l'aide d'une émission d'obligations, et jusqu'au dernier moment, il s'est attaché à faire ressortir la supériorité du capital-obligations sur le capital-actions. « Un établissement comme le nôtre, disait-il, en possession d'un capital de 60 millions entièrement réalisé, serait en effet en position d'acheter avec le produit de ses obligations les titres flottants des meilleures compagnies, et de constituer ainsi un *montium* de premier ordre présentant toutes les sécurités désirables. » D'ailleurs il prévoyait toutes les éventualités, même les plus fâcheuses, et afin de parer aux inconvénients possibles de cette sorte d'émission, il demandait qu'on lui affectât, à titre de nantissement, un gage spécial composé de rentes foncières et d'actions ou d'obligations des grandes sociétés anonymes, en quantité suffisante pour présenter un revenu toujours supérieur au mon-

tant des intérêts et de l'amortissement des obligations émises. A ce nantissement on aurait encore ajouté la garantie du capital. Pour plus de sûreté, on offrait aussi de limiter aux titres de la rente française, du Crédit foncier, du Comptoir d'escompte, du Gaz parisien, de la Compagnie immobilière et des chemins de fer français, les valeurs destinées à servir de gage.

Selon M. Pereire, cette combinaison devait encore avoir pour avantage d'être pour les compagnies la représentation d'un fonds d'amortissement qui ne leur coûterait rien et qui donnerait à leurs valeurs le caractère de fixité qui leur manque, en raison de la plus ou moins grande quantité de titres flottants. Un autre avantage de cette opération résulterait de ce qu'elle pourrait se réaliser sans déranger l'équilibre des valeurs circulant à la Bourse de Paris, par la raison que ce serait un simple échange de titres, le montant des obligations à émettre devant toujours rester inférieur à celui des effets acquis sous forme de nantissement correspondant.

Ce n'était pas tout. Le bénéfice de cette opération pour le Crédit mobilier ne devait pas consister seulement dans une différence d'intérêt. Au bout d'un certain temps, les obligations étant successivement amorties, la propriété du capital des titres donnés en garantie devait être acquise à la société et en améliorer la situation. En attendant, les bénéfices ne pouvaient manquer de s'accroître de la différence entre l'intérêt des placements et l'intérêt des emprunts.

En constituant ainsi un énorme capital-obligations à côté de son capital-actions, le Crédit mobilier visait surtout à assurer une augmentation régulièrement progressive à ses bénéfices, à empêcher autant que possible qu'ils ne devinssent moins abondants, et à éviter les vicissitudes pouvant résulter de la diminution des bénéfices éventuels, et surtout à se rendre plus indépendant du travail actif et persévérant des personnes.

A la longue, ces émissions auraient pu rendre très-secondaires les opérations de commande et de finance, et concentrer toute l'action de la société dans cette consolidation des valeurs mobilières en titres à intérêts fixes. L'opinion publique et le gouvernement étant décidément hostiles à cette mise à exécution de la conception savante du Crédit mobilier, ses chefs se résignèrent à marcher avec les ressources, du reste très-considérables, dont ils disposaient. A l'aide de ces ressources, en France, ils ont souscrit à tous les emprunts français, réorganisé la Société des mines de la Loire, constitué la Société des immeubles de la rue de Rivoli, devenue plus tard la Compagnie immobilière, accaparé la Compagnie générale maritime, transformée en Compagnie des paquebots transatlantiques, absorbé les Compagnies des chemins de fer des Ardennes, de Saint-Rambert, de Dôle à Salins, réorganisé le chemin du Midi, facilité la réunion de ces petits chemins français avec les grands réseaux voisins, opéré la fusion de diverses exploitations industrielles importantes. Nous les trouvons même commandant un magasin de blanc sur le boulevard des Capucines. A l'étranger, ils ont constitué le Crédit mobilier italien, le Crédit mobilier espagnol, les chemins du nord de l'Espagne, les chemins de Cordoue à Séville, les chemins de fer russes, la Banque ottomane; ils ont aussi pris part à plusieurs grands emprunts étrangers. Toutes ces opérations n'ont pas été également heureuses; mais nombre d'entre elles, notamment les affaires étrangères, ont eu un sort lamentable, et aujourd'hui la perte des capitaux qui s'y sont engagés est de plus de 1,200 millions, et les bénéfices des entreprises restées prospères compensent insuffisamment les désastres.

L'usage que le Crédit mobilier a fait de son initiative a été diversement apprécié. Cette initiative, l'esprit de concurrence et l'esprit de monopole l'ont tour à tour sollicitée. Mais ce sont surtout les industries privilégiées, beaucoup plus que les industries libres, qui ont été admises à en profiter. Ainsi c'est avec le concours du Crédit mobilier que les monopoles des Omnibus et de l'exploitation du Gaz à Paris sont parvenus à s'organiser. Cette préférence du Crédit mobilier pour les industries privilégiées, M. Isaac Pereire l'expliquait en ces termes : « En général, quand nous touchons à une industrie, nous désirons obtenir un développement, non par voie de concurrence, mais par voie d'association et de fusion, par l'emploi le plus économique des forces et non par leur opposition ou leur destruction réciproque. »

Ce n'était point là cependant une règle absolue et on reconnaissait que le principe de généralisation ne peut être appliqué partout et dans tous les cas, et qu'il faut aussi s'appuyer sur la division et l'exécution des intérêts privés. Cette reconnaissance du principe de la concurrence a été, il est vrai, complètement théorique et platonique. En pratique, c'est avec le monopole et le privilège que l'on s'est lié. Mais on a masqué la chose dans les rapports, en en changeant le nom. « Le principe d'association et de fusion, a-t-on dit, s'applique surtout aux industries dans lesquelles l'utilité des efforts industriels disparaît devant celle de l'emploi de moyens d'action qui ne peuvent s'obtenir qu'à l'aide de grands capitaux. » Ces règles de direction

étant admises, on les a justifiées, en revenant pour les gros capitaux le dogme de l'impeccabilité et de l'infailibilité. L'industrie du crédit, a dit M. Pereire, étant de toutes la plus générale, et celle qui à son tour ne vit qu'à condition d'assurer la prospérité des autres, les établissements de crédit qui en sont les organes sont ceux qui peuvent le plus facilement éviter l'abus des tendances égoïstes et de l'esprit d'exclusion et de monopole.

Si les services qu'il a rendus ne compensent pas les désastres qu'il a causés, ces services sont cependant encore assez importants. En dehors de l'appui prêté à la formation et à la transformation des compagnies financières, qui ont donné un si grand développement aux chemins de fer français, c'est le Crédit mobilier qui a le premier formulé, en France, le système et l'emploi simultané des actions et des obligations dans la constitution du capital des compagnies de chemins de fer. A l'origine, personne ne pensait à cette division. C'est aux fondateurs du Crédit mobilier qu'est dû le mérite de la vulgarisation de cette grande vérité économique, qu'en industrie la compensation des chances doit se trouver dans l'espoir de gagner des dividendes élevés.

En dehors du concours donné à la construction des chemins français, notamment des chemins du Midi, de l'Est, de l'Ouest et de l'ancien réseau du Grand-Central, le Crédit mobilier a pris une large part dans les divers emprunts émis par l'Etat à l'occasion des guerres de Crimée et d'Italie. C'est grâce à son concours qu'on pu être opérés, à Paris, les fusions des compagnies de Gaz et des Omnibus. Ces deux industries, qui étaient exploitées par un grand nombre de compagnies, ne forment plus l'une et l'autre qu'une seule entreprise. Quoi qu'on puisse dire en faveur du principe de la concurrence, il est incontestable que ces deux fusions, tant à raison de la régularité que du bon marché des services rendus, ont tourné à l'avantage du public. Les réductions obtenues dans le prix du gaz, réductions qui en ont quintuplé l'usage, n'eussent pas été aussi facilement obtenues d'industries obligées de se faire concurrence. La Compagnie immobilière est aussi une des créations du Crédit mobilier auxquelles l'avenir, en dépit de malaises passagers, réserve les plus beaux avantages. Et, à ce propos, défendons le Crédit mobilier, sur d'autres points d'ailleurs si vulnérable, du reproche qu'on lui adresse d'avoir abandonné ses premiers errements en matière d'actions de la Compagnie immobilière. A l'origine, lorsque cette entreprise s'appelait encore la Compagnie de la rue de Rivoli, on en avait divisé le capital en actions de 100 fr., afin de faire profiter les bourses les plus humbles des bénéfices que l'accroissement de la population parisienne doit inévitablement assurer aux propriétés foncières. L'augmentation du capital social de cette entreprise et surtout la fusion avec d'autres sociétés immobilières ont obligé de modifier la condition de ce capital et d'adopter la division uniforme de 500 fr. par action. C'est aussi sous les auspices du Crédit mobilier que s'est constituée la Compagnie maritime, devenue la Compagnie des paquebots transatlantiques. A l'origine, cette entreprise, en dehors du commerce des transports, se rattachait à de grands projets de colonisation lointaine. « Ce n'est point seulement, disait M. Pereire, par le transport des denrées et des matières premières que doit s'établir le niveau entre les besoins de la consommation et les ressources de la production, mais aussi par le déplacement des populations laborieuses et une meilleure répartition du travail humain. »

En France, le Crédit mobilier s'était proposé bien d'autres entreprises, notamment d'organiser une caisse de prêts sur nantissement et la conversion des dettes communales en emprunts remboursables en cinquante annuités. Les dispositions législatives qui entravent, en cas de non-paiement, la réalisation rapide du prêt, et les exigences fiscales qui soumettent les actes concernant ces opérations à un droit proportionnel d'enregistrement, au lieu de les frapper d'un simple droit fixe, ont arrêté dans son germe la première de ces deux entreprises. La Caisse des consignations s'est chargée de mener à bonne fin la seconde. Au Crédit mobilier revient néanmoins tout le mérite de l'initiative de cette opération, appelée à rendre de grands services aux communes qui sauront en profiter.

Si funestes que la plupart des entreprises étrangères aient été pour les capitaux qui y sont entrés, les principes au nom desquels on invitait les capitaux français à y prendre part étaient justes. L'application seule a été défectueuse et inopportune.

Sans doute, on a raison de dire que les principes qui fondaient l'élévation d'un peuple sur l'appauvrissement des autres nations ont fait leur temps, que les nations ne sont riches qu'en raison du nombre des produits dont elles peuvent disposer; peut-être n'y avait-il pas trop d'exagération à prétendre que la mise en pleine valeur du sol de la Hongrie et de l'Espagne, par l'établissement de chemins de fer, devait être un fait bien autrement important que la découverte ou l'exploitation des placers d'Australie et de Californie, et que les mines de blé et de viande étaient préférables aux mines d'or; il y avait aussi quelque vérité à dire que travailler à la grande

œuvre de la construction des chemins de fer en Europe, ce n'était pas seulement travailler à l'extension des relations industrielles et commerciales de peuple à peuple, que c'était aussi généraliser l'application des principes les plus avancés et réaliser ainsi pacifiquement le but qui avait été poursuivi dans le passé par la lutte et la conquête; les grandes entreprises avaient peut-être leur raison d'être en Russie et en Autriche, où on recherchait l'intervention de la France, non pas à cause du capital, dont elle n'a pas le monopole, mais à cause des qualités intellectuelles qu'elle possède à un haut degré, de son génie d'association, de son esprit d'organisation, esprit qui s'est révélé par ses institutions financières et administratives, par la création de ses établissements de crédit, par la bonne administration de ses chemins de fer, et par ce sentiment de l'unité qui lui a permis si longtemps d'éviter les écarts de la concurrence. Mais cette intervention des capitaux français était-elle aussi nécessaire en Espagne, ou plutôt n'a-t-on pas agi avec trop de précipitation? Il est permis de penser qu'il y aurait eu tout profit à ajourner cette intervention. M. Pereire avoue lui-même la profonde indifférence des capitaux du pays pour la construction de ces chemins, qui, malgré l'exemple donné par quelques provinces, n'ont pris part que dans une faible proportion aux entreprises fondées par le concours des capitaux français. Le Crédit mobilier n'a vu là qu'une question de temps, à ses yeux toute secondaire. Il est à présumer que cette question de temps aurait été tout autrement jugée et appréciée par les administrateurs du Crédit mobilier, s'ils avaient pu prévoir l'énorme dépréciation des valeurs des chemins de fer espagnols, dépréciation qui, pour les actions, était des sept huitièmes au commencement de 1868. Toutefois, si ces chemins n'ont pas profité à leurs actionnaires et à leurs obligataires, l'industrie française en a néanmoins retiré de très-grands avantages, car il a fallu tout importer, les instruments de travail et les principaux matériaux de construction, depuis les outils, les rails, les locomotives et les wagons jusqu'aux ponts qu'on a dû jeter sur les routes et les fleuves.

Quant aux établissements de crédit, l'idée s'en rattache à un plan depuis longtemps caressé par l'école saint-simonienne, celle de créer des titres de crédit dont les intérêts seraient servis sur les principales places de l'Europe d'après des rapports fixes à établir entre les monnaies des divers Etats suivant leur valeur intrinsèque, et d'arriver à établir ainsi un papier de circulation européen. L'équité veut que les opérations d'une pareille entreprise soient jugées et appréciées beaucoup plus d'après leur ensemble et leur résultat définitif que d'après les incidents et les détails plus ou moins équivoques de leur formation. Il est évident que si les intérêts industriels, financiers et commerciaux qui aujourd'hui ont une si grande place dans les décisions de la politique, et qui se font même parfois écouter de force, ont pris le développement qui fait leur importance actuelle, il en revient quelque mérite au Crédit mobilier. Une institution de crédit mûrie à tant d'intérêts et affectée par tant d'événements devait être exposée à d'énormes fluctuations; le tableau suivant les fait connaître.

RELEVÉ PAR ANNÉE
DES PLUS HAUTS ET DES PLUS BAS COURS.

| | | |
|---------------|------------------|---------|
| 1852. | Décembre. . . | 1750 |
| | Novembre. . . | 1000 |
| 1853. | Mai. | 960 |
| | Janvier. . . . | 640 |
| 1854. | Octobre. . . . | 792,50 |
| | Avril. | 430 |
| 1855. | Septembre. . . | 1650 |
| | Février. . . . | 722,50 |
| 1856. | Mars. | 1982,50 |
| | Janvier. . . . | 1140 |
| 1857. | Mars. | 1487 |
| | Décembre. . . | 670 |
| 1858. | Janvier. . . . | 1057,50 |
| | Janv. | 557,50 |
| 1859. | Janv. | 955 |
| | Mars. | 815 |
| 1860. | Mai. | 637,50 |
| | Septembre. . . | 792,50 |
| 1861. | Avril. | 637,50 |
| | Octobre. . . . | 1285 |
| 1862. | Janvier. . . . | 705 |
| | Mai. | 1440 |
| 1863. | Novembre. . . | 1036 |
| | Avril. | 1235 |
| 1864. | Novembre. . . | 885 |
| | Janvier. . . . | 973 |
| 1865. | Juillet. | 731 |
| | Janvier. . . . | 830 |
| 1866. | Juin. | 420 |
| | Février. . . . | 533,75 |
| 1867. | Octobre. . . . | 140 |

On voit que le point culminant de la puissance du Crédit mobilier est atteint en mars 1856. Nous sommes alors à la veille de la distribution de ce fameux dividende de 40 pour 100, qui tourna tant de têtes, et fit éclore, ainsi que nous le dirons, des Crédits mobiliers sur tous les points de l'Europe.

A partir de ce moment, l'astre pâlit un peu, et vers le mois de mai 1859, ce n'est plus qu'une planète ordinaire. Une seconde période

de prospérité a commencé ensuite et parait avoir atteint son apogée en mai 1863.

Les bénéfices ont également, d'une année à l'autre, présenté des fluctuations non moins considérables, ainsi qu'on le voit par le tableau ci-dessous.

| ANNÉES. | DIVIDENDE. | REVENU DES ACTIONS CALCULÉ AU TAUX D'ÉMISSION. | |
|---------------|------------|---|-------|
| | | p. 100 | |
| 1853. | 67 | ou | 13,40 |
| 1854. | 59 | — | 11,80 |
| 1855. | 203,70 | — | 40,74 |
| 1856. | 115 | — | 23 |
| 1857. | 25 | — | 5 |
| 1858. | 25 | — | 5 |
| 1859. | 37,50 | — | 7,50 |
| 1860. | 50 | — | 10 |
| 1861. | 50 | — | 10 |
| 1862. | 125 | — | 25 |
| 1863. | 125 | — | 25 |
| 1864. | 50 | — | 10 |
| 1865. | 25 | — | 5 |
| 1866. | — | — | — |
| 1867. | — | — | — |

Cette évaluation des revenus n'est en somme exacte que pour les porteurs d'actions qui les ont acquises aux taux d'émission. Le nombre doit en être excessivement restreint. Aussi se rapprochera-t-on plus de la vérité en prenant comme base d'appréciation des dividendes, la valeur des actions selon leur plus haut et leur plus bas cours pendant chaque exercice. En procédant ainsi, on trouve que les dividendes ont abouti à donner aux actions les revenus suivants.

| ANNÉES. | REVENU ÉVALUÉ D'APRÈS LES PLUS HAUTS COURS. | | REVENU ÉVALUÉ D'APRÈS LES PLUS BAS COURS. | |
|---------------|--|--|--|--|
| | p. 100 | | p. 100 | |
| 1853. | 4,20 | | 6,50 | |
| 1854. | 7,50 | | 13 | |
| 1855. | 12 | | 27,50 | |
| 1856. | 6 | | 9,95 | |
| 1857. | 1,80 | | 3,90 | |
| 1858. | 2,45 | | 4,90 | |
| 1859. | 4 | | 7 | |
| 1860. | 6 | | 8 | |
| 1861. | 6,40 | | 8 | |
| 1862. | 9,50 | | 17,30 | |
| 1863. | 9,10 | | 12 | |
| 1864. | 3,80 | | 5,90 | |
| 1865. | 2,50 | | 3,90 | |
| 1866. | — | | — | |
| 1867. | — | | — | |

Une valeur dont les revenus furent soumis à de telles fluctuations ne put jamais, comme on le voit, être une valeur de père de famille. Ce n'a jamais été une valeur recherchée par les grandes ni même par les moyennes fortunes, comme le sont les actions de la Banque de France; en 1866, le rapport fait à l'assemblée générale appelée à voter le doublement du capital constatait que les actions réparties primitivement entre moins d'une centaine de personnes étaient alors disséminées entre plus de 14,000 porteurs ayant en moyenne moins de huit actions.

Les diverses institutions de crédit que le Crédit mobilier a créées dans diverses parties de l'Europe, telles que le *Crédit mobilier espagnol*, le *Crédit mobilier néerlandais*, le *Crédit mobilier italien* et la *Banque ottomane*, ont obtenu, jusqu'à présent du moins, des résultats qu'on peut comparer à ceux que réalise l'établissement modèle. Pendant les premiers moments de leur création, toutes ces institutions semblaient devoir acquiescer une plus-value considérable. Tous ces bénéfices ont depuis longtemps disparu, et les entreprises industrielles fondées sous le patronage de ces institutions ont réussi moins encore que celles qui avaient été patronnées par le Crédit mobilier parisien. C'est qu'à l'étranger surtout le concours donné aux affaires nouvelles procédait d'après de singuliers errements. Au lieu de viser à acquiescer une plus-value modérée sur le taux d'émission des actions par la valeur intrinsèque des affaires, on s'occupait avant tout à se partager la totalité des affaires nouvelles, à en rarefier les titres, et bientôt cette hausse factice devenait une cause de dépréciation réelle.

Le Crédit mobilier touchait, ainsi que nous l'avons dit, à trop d'intérêts pour ne pas avoir été l'objet de vives critiques. Les événements ont prouvé, hélas! combien ces critiques étaient fondées. Ainsi on lui reprochait d'être exposé, par la nature même de sa constitution, à abuser des ressources du crédit commanditaire au préjudice du crédit commercial. Obligé par ses statuts à ne commanditer que des sociétés anonymes, le Crédit mobilier pouvait, dit-on, être entraîné à faire des applications exagérées de ces sortes de sociétés et à dénaturer, par la création de monopoles irresponsables analogues au sien, l'industrie et le commerce, dont l'activité la plus saine doit reposer sur les principes de la liberté et de la responsabilité. Enfin l'égalité devant le crédit commanditaire est impossible avec le

monopole, cette égalité ne pouvant exister que sous le régime de la concurrence. On lui reproche aussi d'exciter démesurément l'esprit de spéculation et de créer des plus-values artificielles aux valeurs dont il se fait le patron en réservant à ses actionnaires, proportionnellement à la part que chacun possède, un certain nombre d'actions dans les affaires nouvelles. On lui pardonne encore plus difficilement d'être la négation absolue de l'esprit de concurrence. Le monopole ne doit pas plus exister en matière de banque qu'en toute autre matière, par cette raison qu'une société anonyme de banque, à ressources égales, a sur les maisons de banque ordinaires des avantages qu'il est à peine nécessaire d'indiquer. Une banque anonyme de commandite ne devrait point être assez puissante pour décourager la concurrence, mais seulement assez forte pour stimuler les banquiers et les grands capitalistes et les contraindre à améliorer les conditions du crédit au profit de tous. Quelques-uns enfin auraient voulu voir un peu plus clair dans ses opérations et dans les rapports qui en rendent compte.

Le mode de publicité adopté depuis le commencement de l'institution laisse, en effet, beaucoup à désirer; les critiques qu'en faisait, en 1856, M. Eugène Forcade dans la *Revue des Deux-Mondes*, ont conservé toute leur valeur et tout leur à-propos. « Les documents, dit M. Forcade, publiés à la suite des rapports présentés en assemblée générale, ne font guère connaître que les résultats généraux des opérations. Ces documents ne fournissent point sur la nature spéciale de ces opérations des renseignements complets, tels que ceux qu'on est habitué à rencontrer dans les comptes rendus annuels de la Banque et du Comptoir d'escompte. Afin de bien saisir et de bien comprendre l'étendue et la portée commanditaire de la société, il faudrait avoir la récapitulation en un tableau des sommes engagées par la société dans ces opérations et de celles qu'elle en aurait dégagées dans le cours de l'année. De même pour les opérations concernant la vente et l'achat des valeurs, on devrait pouvoir suivre dans un tableau spécial les entrées et les sorties du portefeuille; d'autres tableaux, indiquant les sommes affectées aux reports dans l'ordre des liquidations et les mouvements des comptes courants, devraient permettre d'apprécier complètement la marche de l'établissement et d'en juger exactement la situation. Les informations de ce genre, que donnent en abondance la Banque et le Comptoir d'escompte, manquent complètement pour le Crédit mobilier. Ce sont là pourtant des renseignements qu'une société anonyme, en vertu et en échange du privilège dont elle jouit, doit strictement au public. En vain des officieux ont-ils prétendu qu'en raison de l'élément de spéculation qui s'y mêle, les opérations du Crédit mobilier avaient besoin de secret et même de mystère, et que la bonne conduite de l'établissement pourrait être compromise par des révélations rétrospectives. Sans contester la probabilité de ces assertions, on a répondu que la garantie que les sociétés anonymes doivent en retour de l'exemption de responsabilité commerciale dont elles jouissent, c'est une publicité complète, et qu'équivaloir cette publicité, c'était se mettre en désaccord avec les partisans de plus décidés de ce mode d'association, qui sont unanimes à reconnaître qu'il faut que la société anonyme soit une maison de verre. On a ajouté que toute entreprise qui prétend que ses opérations sont incompatibles avec une complète publicité se déclare par ce seul fait incompatible elle-même avec la société anonyme. » L'écrivain reproche encore au Crédit mobilier d'avoir, d'exercice en exercice, rendu ses bilans de moins en moins intelligibles pour le public.

« Dans les premiers bilans, dit-il, les bénéfices sur émission d'actions et d'obligations, la rémunération des services de crédit commanditaire formaient un article distinct. Les intérêts et bénéfices des placements résultant des opérations de vente et d'achat de valeurs en formaient un autre. Depuis 1855, ces deux articles ont été englobés en un seul dans le compte de profits et pertes, et il est impossible de dégager du chiffre total des profits la part qui revient au service commanditaire de celle qui résulte du simple trafic des valeurs. Tout autorise cependant à penser que cette dernière part, ainsi confondue dans un total commun, a dû être de beaucoup la plus considérable. »

Une société de spéculation, car c'est là par excellence le caractère du Crédit mobilier, ne devrait point être investie des privilèges et des avantages de l'anonymat, car ces privilèges et ces avantages réunis à ses ressources financières lui assurent une prépondérance indue sur le marché. Sans doute, dit-on, le Crédit mobilier n'a point encore la domination absolue du marché, et il y aura toujours une puissance supérieure à la sienne, celle de tout le monde; sans doute, il n'est pas en son pouvoir de lutter contre le courant des événements ou de la masse des intérêts; certaines influences financières peuvent encore le contrebalancer; cependant il est évident que, dans l'état actuel des choses, le Crédit mobilier possède des moyens de prépondérance qui doivent, en certaines conjonctures, se produire d'une façon excessive pour le commerce des valeurs. Sans parler des avantages d'appréciation et d'information générale

que le Crédit mobilier possède sur la masse des spéculations, lorsqu'il s'agit de prévoir les variations des cours; sans insister sur les indications particulières que peut lui fournir sur les tendances des prix sa situation ordinaire de grand reporteur, il est impossible que les mouvements d'un acheteur ou d'un vendeur aussi important n'exercent pas sur les cours des influences qu'on ne saurait désigner sous un autre terme que celui d'artificielles, puisque ces mouvements ne sont pas motivés par un intérêt général et qu'ils n'ont pour objet que de recueillir des différences. L'influence du Crédit mobilier est d'autant plus grande, que cette institution n'a pas seulement l'action d'un établissement isolé, mais encore celle que lui communique la considération de grands capitalistes dont elle est le centre. Enfin, si le Crédit mobilier n'opère pas à coup sûr dans chaque cas particulier, il n'en est pas moins évident que la moyenne de ses opérations a été singulièrement heureuse, puisqu'aux termes de sa propre comptabilité, c'est aux différences qu'il a dû le plus clair des sommes réalisées. Le Crédit mobilier ne peut, il est vrai, faire de ventes à découvert, mais il peut acheter à terme les valeurs qu'il est en mesure de payer, et vendre à terme les valeurs qu'il a dans son portefeuille. Il lui est défendu d'acheter des primes, mais il peut en vendre. En un mot, en se livrant au commerce des valeurs, il prête, vend et achète à la spéculation, en ayant sur elle, outre l'avantage d'informations que sa position lui assure, la supériorité des capitaux et son caractère de société anonyme. Dans ces conditions, le rôle du Crédit mobilier est assez difficile à concilier avec l'action qu'on attend habituellement d'un établissement de crédit. Le propre d'une institution de ce genre, créée en vue des intérêts généraux, est de ne chercher de profits légitimes que dans l'accomplissement de ses services, et non de poursuivre des bénéfices dans des transactions aléatoires. Mesurée à cette règle, l'intervention du Crédit mobilier dans le commerce des valeurs nécessiterait peut-être que l'action de cet établissement à la Bourse fût resserrée dans des limites plus étroites que celles qui lui sont assignées par ses statuts.

En prenant part librement au commerce des valeurs, le Crédit mobilier ne remplit pas de services généraux, soit qu'on l'envisage comme banque de report ou comme acheteur et vendeur de valeurs. Comme banque de report, le Crédit mobilier ne saurait avoir des ressources assez abondantes et assez régulières pour suffire de tout temps aux demandes de crédit de la spéculation. Les fonds prêtés en reports ne peuvent provenir que de l'excédant des fonds de roulement du commerce et de l'industrie qui sont momentanément disponibles, c'est-à-dire en comptes courants; or, le Crédit mobilier ne peut prêter en reports qu'une partie de ces fonds; en outre, le chiffre même de ses comptes courants étant limité par ses statuts, les ressources qui en proviennent sont temporaires et variables, et d'autres emplois plus urgents que les reports peuvent en réclamer certaines circonstances une portion considérable. Comme banque de report, le Crédit mobilier ne rend donc que des services partiels et accidentels.

Comme commerçant de valeurs, le Crédit mobilier, n'étant point restreint à vendre uniquement les valeurs acquises par lui dans la commandite des entreprises, peut, avec les fonds de son capital, agir ainsi sur toutes sortes de valeurs. A ce titre, il est encore plus évident qu'il ne remplit point de service général. Ses achats et ses ventes ne se rattachent à aucun principe et à aucun intérêt public. Ses opérations sont uniquement guidées par les mobiles qui entraînent, dans un sens ou dans un autre, les intérêts particuliers adonnés à ce commerce, par l'espérance d'un bénéfice, espérance fondée sur les éléments d'appréciation qu'il possède et servie par les ressources dont il dispose.

L'anonymat, dit-on encore, ne se justifie que par les avantages que le public doit en tirer. Or il est évident que la plupart des opérations du Crédit mobilier ne sont d'aucun intérêt pour personne autre que ses actionnaires. Le nom de quelques-unes de ses opérations est déguisé à dessein; ainsi le terme de placements fixes (le Crédit mobilier lui-même l'a reconnu) ne caractérise point avec exactitude les opérations qu'il sert à désigner. En réalité, il n'est fait aucun placement fixe. Le Crédit mobilier ne fait d'abord que des achats temporaires; ses administrateurs n'en ont fait au reste nul mystère. « Ces placements, dit M. Pereire, sont l'objet de transformations incessantes suivant les chances de variations prévues dans les cours. En d'autres termes, ces placements représentent les sommes que le Crédit mobilier emploie dans les opérations d'achat et de vente des valeurs, en profitant des alternatives de hausse et de baisse, en achetant à bon marché et en vendant cher. Le Crédit mobilier ne peut négliger de recueillir des différences qui se présentent sur des placements qui n'ont point encore de caractère définitif. » Les placements en valeurs ne pouvant jamais avoir ce caractère, il s'ensuit que le Crédit mobilier poursuit les différences que le commerce des valeurs offre à la spéculation, au moyen des alternatives habilement saisies de hausse et de baisse. Devant un aven aussi complet,

nombre de gens ont trouvé étrange que le bénéfice de l'anonymat ait été donné à une société vouée au trafic des valeurs et dont l'action est aussi intéressée aux variations de bourse. Aussi aurait-on voulu que les récentes modifications aux statuts, au lieu de se borner principalement à imposer à l'institution un conseil de censure, à l'obliger à présenter mensuellement son bilan à partir du 1er janvier 1867, eussent tenu un peu plus de compte des réclamations du public, en empêchant la société d'acheter ou de vendre ses propres actions.

Le mystère qui, jusqu'au moment de la publication du rapport, cache à tout le monde, excepté aux administrateurs, la vraie situation de l'entreprise est aussi l'objet de nombreuses plaintes. Les nouveaux statuts auraient dû faire disparaître cet inconnu, qui fait qu'entre deux parties, le conseil d'administration ou les personnes bien informées d'un côté, le public ou l'actionnaire de l'autre, les chances sont loin d'être égales. En effet, les premiers connaissent, semaine par semaine, jour par jour même, la position de la société, les événements heureux ou malheureux qui lui arrivent, tous les faits enfin qui peuvent influer sur le cours des actions. Le public et l'actionnaire ignorent tout cela : aussi cherchent-ils avec anxiété le sens des grands mouvements qui s'effectuent deux ou trois fois par an. Croyant à l'existence d'un état florissant, ils achètent quand ils voient la valeur monter. Tout autour d'eux, des émissaires plus ou moins autorisés sèment les bruits les plus étranges, répandent les nouvelles les plus hasardeuses, et les spéculateurs en sont encore aux folies, aux exagérations de la hausse, que les moteurs de tout ce bruit, de tous ces mouvements sont déjà rentrés sous leur tente, emportant les dépouilles de tous les nafs, aussi avides que crédules, qui encombrent le marché. A-t-on intérêt à faire croire à une mauvaise situation, les mêmes faits se reproduisent dans le sens inverse, avec la même exagération, les mêmes ruses et la même mise en scène.

La publication du bilan tous les mois ou tous les quinze jours, et mieux encore l'interdiction à la société d'acheter ou de vendre ses propres actions, rendraient impossible le retour de semblables manœuvres.

Des réformes tout aussi importantes sont encore réclamées. La situation de la société au 31 décembre, jusqu'à présent connue de quelques administrateurs seulement, devrait être publiée par tous les journaux et communiquée à tous les actionnaires qui en feraient la demande; la faculté que la société s'arroge de rarement les titres en en prescrivant le dépôt dans ses bureaux pendant les trois mois qui précèdent l'assemblée générale devrait être restreinte. Enfin, on devrait interdire à la société de vendre à prime la valeur déjà vendue forme, et prendre des mesures efficaces pour que ses ventes ne dépassent jamais le nombre d'actions de même nature qu'elle peut posséder en portefeuille.

Bien que l'on ait laissé subsister le plus grand nombre des abus que nous avons signalés, la situation nouvelle faite à la société par la modification de ses statuts a cependant une importance qu'il serait injuste de méconnaître. C'est le ministre des finances et non la société qui déterminera la forme du bilan mensuel. Si ce bilan ne satisfait pas le public, la presse pourra toujours en signaler les lacunes et inviter l'autorité publique à y porter remède.

La création des obligations, qui auparavant dépendait de la société, création devant laquelle elle avait hésité par déférence pour l'autorité publique, est dorénavant subordonnée au vote de l'assemblée générale et à l'homologation du gouvernement. La limite que ne peut dépasser le montant cumulé des sommes reçues en compte courant et des engagements dont le terme n'excèdera pas un an est fixée à une fois et demie le capital social. Le nombre des administrateurs est réduit de quinze à douze, et celui des membres du comité de direction de cinq à quatre. Les censeurs chargés de veiller à la stricte exécution des statuts doivent être élus par l'assemblée générale. Cette assemblée, qui n'avait lieu que dans le mois d'avril, devra se réunir du 1er au 20 février. Le nombre des membres composant les assemblées générales extraordinaires est porté de 200 à 300. La part des administrateurs dans les bénéfices est fixée au vingtième au lieu du dixième. Le maximum de la réserve doit être élevé de 2 à 10 millions. Toute modification statutaire devra être votée par une assemblée générale de 80 membres au moins, réunissant entre eux le dixième du capital social. La délibération ne sera valable qu'autant qu'elle aura été votée par les deux tiers des membres présents.

Nous n'approuvons pas cette faculté laissée à une assemblée de pouvoir réduire à 80 un nombre de membres qui, réglementairement, doit être de 300, pas plus que nous ne saurions admettre la légalité d'un vote pris à la majorité de 55 voix réunissant à peine 10 millions. Au moment où le gouvernement donnait son adhésion à cette modification des statuts et à ce doublement du capital, on s'attendait à voir l'institution se transformer, se résigner à renoncer à ces gros dividendes prélevés sur des entreprises dont on exagérait la valeur à venir afin d'en

faire accepter les titres par les actionnaires, et se contenter de demander à des opérations un peu mieux étudiées et un peu moins dangereuses pour leurs actionnaires définitifs la rémunération du capital social. Hélas! on était à la veille d'un grand désastre. Modification des statuts, doublement du capital, étaient des remèdes inutiles apportés à une situation *in extremis*. Le rapport fait en avril 1867 apprenait aux actionnaires qu'ils n'avaient à toucher ni dividende ni même intérêts. Les besoins de la Société immobilière avaient absorbé le nouveau capital. Le portefeuille se composait en grande partie de valeurs fortement dépréciées et à peu près irréalisables. Les actions tombèrent à 140 fr. MM. Pereire, dont l'autorité était compromise, se retirèrent du conseil d'administration, où ils furent remplacés par MM. de Germiny, Ganneron et de la Horte. Sous ces nouveaux chefs, le Crédit mobilier doit ou se transformer complètement, ou liquider. Il liquidera. Le temps et l'esprit public ne se prêtent plus aux modes d'opérer qui ont abouti à de telles catastrophes. A ces catastrophes, il faut le dire, les administrateurs de la société ne se sont pas ruinés. Les fortunes de ces messieurs, évaluées par un des ex-rois de la finance, représenteraient le beau chiffre de 400 millions; dans ce chiffre les frères Pereire figuraient pour 150 millions. *Dat ventum Corvis....*

Crédit mobilier en Angleterre. Les institutions de crédit mobilier ont été tout d'abord très-impopulaires en Angleterre. En 1852, financiers et économistes s'accordèrent généralement à prédire un insuccès aussi prompt qu'éclatant à la grande entreprise fondée en France par MM. Pereire. Toutes les crises qu'eut à traverser le Crédit mobilier français furent soigneusement suivies et étudiées, et chacun voulut y trouver des arguments à l'appui de sa thèse. Les imitations auxquelles se livrèrent tour à tour l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie furent taxées de folie, et chacune de ces appréciations était inévitablement accompagnée d'une allusion au sort du système de Law et à la fameuse catastrophe de la Compagnie de la mer du Sud.

Les généralités économiques, philosophiques et humanitaires dont sont remplis les rapports du Crédit mobilier français donnaient parfois beau jeu à ces critiques. Mais quand, après une expérience de dix ans, on vit qu'en pratique les Crédits mobiliers européens ne faisaient après tout que des opérations très-faciles à traiter et à comprendre, c'est-à-dire des achats et des ventes sur une grande échelle des fonds d'Etat et des valeurs industrielles, des souscriptions d'emprunt et des émissions de titres des compagnies anciennes et nouvelles; quand on fut convaincu surtout que les sociétés de crédit réalisaient dans ces opérations des bénéfices très-considérables, l'opinion des financiers et des économistes se modifia. Bientôt après on se demanda si ces institutions ne pourraient pas être imitées avec succès en Angleterre. Les énormes dividendes distribués par le Crédit mobilier français en 1862 et en 1863, et les modifications introduites en 1862 dans la législation anglaise sur les sociétés, modifications qui permettaient de substituer, par le seul fait de la volonté des parties, le principe de la responsabilité limitée à celui de la responsabilité indéfinie, dans la formation des sociétés par actions, décidèrent en 1863 et en 1864 les capitalistes anglais à entrer dans la voie frayée avec tant de succès jusqu'alors par MM. Pereire.

Au commencement de 1863, rien de semblable au Crédit mobilier n'existait en Angleterre; pendant les derniers mois de cette même année plusieurs grandes associations de capitaux, dirigées par des hommes haut placés dans le monde de la banque, des affaires et même de la politique, se formèrent. Parmi ces associations, nous citerons celles qui, par leur importance et la résistance qu'elles ont opposée à la crise de 1866, semblent avoir devant elles un véritable avenir, savoir : l'*International financial association*, la *London financial association*, la *General credit and finance company* et le Crédit mobilier d'Angleterre. Ces diverses entreprises, formées chacune avec un capital social variant de 2 millions à 2 millions et demi sterling, imitèrent les anciennes *Joint Stock Banks*, en ce sens qu'elles ne firent verser qu'une partie de leur capital souscrit. L'emprisonnement que mit le public à s'engager dans les actions qu'elles émettaient décida plusieurs banques privées ou par actions, d'une notoriété certaine, à se fusionner et à faire des concentrations de capitaux encore plus considérables. Les banques d'Ayra et Mastermon, au capital de 4 millions sterling, et Overend and Gurney, au capital de 3 millions sterling, opérèrent ces fusions. Comme leur modèle, le Crédit mobilier français, elles créèrent compagnies sur compagnies, entreprises sur entreprises. Les actions des unes et des autres donnèrent à l'origine des primes plus ou moins considérables. Puis ces primes se réduisirent et finirent par disparaître complètement. Aujourd'hui la plupart des valeurs industrielles émises par les divers Crédits mobiliers anglais sont généralement au-dessous du pair. Le public s'est hautement plaint de ces résultats, qui diffèrent tant des espérances que laissaient entrevoir les prospec-

tus. Les administrateurs des compagnies de finance anglaises répondirent à ces plaintes à peu près de la même façon qu'on l'avait fait en France. « Il est dans la nature des choses, dit le dernier rapport du Crédit mobilier français, que les commencements des grandes entreprises d'utilité publique soient difficiles. » Les rapports des Crédits mobiliers anglais vont plus loin. D'après eux, « le principe que des institutions semblables doivent être responsables de la prime des diverses valeurs, fonds d'Etat ou actions industrielles qu'elles patronnent, et dans lesquelles leurs actionnaires entrent de plein gré, les yeux ouverts, ne saurait être admis un seul instant. En proposant ces valeurs à l'acceptation du public, on n'est tenu qu'à garantir l'exactitude et la sincérité des faits relatifs à leur situation. C'est au public à juger avant de s'engager. De plus, le Crédit mobilier est aussi sincère que les anciennes associations de banquiers l'étaient en ces sortes d'affaires. Tous les emprunts étrangers que ces banquiers ont placés dans le pays depuis vingt ans sont au-dessous du pair aussi bien que les nouveaux. » Les prospectus, il faut l'avouer, s'adressaient beaucoup plus à la confiance absolue du capitaliste qu'à sa prudence.

Ce dernier conseil n'est jamais venu qu'à l'après. Comme le Crédit mobilier français, et encore plus que cet établissement, les Crédits mobiliers anglais couvrent les entreprises qui, en présentant de grands risques, présentent aussi de grandes chances de gain. Si une entreprise offre par trop de risques, ils ont pour principe de ne pas s'y engager seuls, mais d'y associer d'autres réunions de capitaux, et surtout de n'y point immobiliser les capitaux qu'ils y engagent. De leur propre aveu, ils ne restent dans une affaire qu'autant qu'il y a des primes à en retirer.

En Angleterre comme en France, les institutions de Crédit mobilier voudraient, à côté de leur capital-actions, constituer un grand capital-obligations, ou, à défaut d'obligations, elles demanderaient que le public qui leur fait des dépôts en comptes courants leur laissât la disposition de ces comptes courants pendant un très-long espace de temps, un an, deux ans et même trois ans. Bien que les capitaux engagés dans des entreprises industrielles ne puissent pas être aussi vite reproduits que les capitaux engagés dans les opérations commerciales, le public jusqu'à présent s'est montré assez peu disposé à accepter de telles conditions pour ses comptes courants.

En Angleterre comme en France, le secret est également considéré comme la règle absolue du succès de ces institutions. Lorsque les actionnaires, dans les assemblées générales, demandent des bilans qui fassent connaître en détail les diverses valeurs dont se compose le portefeuille, on leur répond que c'est là une chose impossible, et que si, faisant concurrence pour la commande des grandes affaires avec les Rothschild et les Baring, on veut réussir comme eux et réaliser les mêmes bénéfices, il ne faut pas plus qu'eux faire intempestivement connaître au public les affaires dans lesquelles on est engagé et pour quelle somme on y est engagé.

Jusqu'à présent, les sociétés de Crédit mobilier anglaises ont été beaucoup plus avantageuses pour leurs propres actionnaires que pour les capitaux qui se sont engagés dans les entreprises à la formation desquelles elles ont contribué. C'est là un caractère qui leur est commun avec le Crédit mobilier français. Elles ont distribué d'assez gros intérêts à leurs actionnaires, mais le prix de leurs actions a éprouvé des fluctuations considérables. Quelques-unes ont dû liquider en présence de la crise de 1866. Les quatre institutions qui ont le plus solidement résisté à cette crise, l'*International*, la *General credit and finance company*, la *London financial association*, le Crédit mobilier d'Angleterre, l'ont dû au concours que leur ont prêté les grandes institutions de crédit du continent, avec lesquelles, dès le premier jour de leur formation, elles ont lié des rapports d'intérêt. Ainsi, par exemple, l'*International* s'appuie sur le Crédit mobilier français; la *General credit and finance company*, sur la Société générale et le Comptoir d'escompte de Paris.

Crédit (sociétés générales de). Le développement des affaires ayant rendu insuffisantes les sociétés de crédit existantes, le gouvernement français a, dans ces dernières années, permis à de nouvelles sociétés de ce genre de se constituer sous le privilège de l'anonymat ou sous la forme libre de la responsabilité limitée. Parmi les sociétés de crédit anonymes, la plus importante est celle qui a été constituée en 1864 sous la dénomination de *Société générale* pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie en France, au capital de 120 millions, divisé en 240,000 actions de 500 fr. Cette société est administrée par un conseil d'administration composé de quinze membres et de trois censeurs, élus par l'assemblée générale et indéfiniment rééligibles. Les affaires courantes sont gérées par un directeur nommé par le conseil d'administration, avec faculté de déléguer tout ou partie de ses pouvoirs à un ou plusieurs sous-directeurs. Administrateurs, censeurs et directeurs sont tenus d'avoir pendant leur gestion deux cents actions inaliénables. Cette société s'est constituée avec le concours des grandes maisons de banque françaises et étran-

gères. Parmi ses administrateurs étrangers figure le président de l'une des grandes sociétés de Crédit mobilier de Londres, M. Laing, ancien ministre des finances dans l'Inde. Les noms de quelques-uns des autres membres de son conseil d'administration qui appartiennent à des régents ou à des censeurs de la Banque de France, témoignent combien sont changées les idées de l'ancienne haute banque en matière d'opérations de Crédit mobilier. Cette haute banque, qui, en 1852, montrait tant d'antipathie pour ces sortes d'opérations, et qui depuis cette époque a constamment tenu les portes du conseil de régence de la Banque de France fermées aux administrateurs du Crédit mobilier, ne voulant pas laisser le Crédit mobilier venir à elle, est allée à lui. Le décret de constitution de cette société lui donne un champ d'action plus vaste même que celui du Crédit mobilier, et des moyens d'action plus considérables encore qui lui permettent de constituer, à côté de son capital-actions, un capital-obligations, faculté que ses statuts ont reconnue à la société du Crédit mobilier, mais dont l'Etat lui a interdit l'usage. Voici en résumé quelles sont les principales attributions de la Société générale. Cette société a pour objet : 1° de prêter son concours à des sociétés françaises, constituées ou à constituer, en nom collectif, sociétés en commandite, sociétés anonymes, sociétés à responsabilité limitée ayant pour objet des entreprises industrielles et commerciales, mobilières et immobilières, ou des travaux publics, et, avec l'autorisation du ministre des finances, à des sociétés étrangères de même nature; 2° d'ouvrir des crédits, avec ou sans nantissement ou avec garantie hypothécaire, d'assurer au Crédit foncier le paiement de ses annuités; 3° d'escompter les effets de commerce français et étrangers; 4° d'acheter des matières d'or ou d'argent; 5° d'escompter les obligations des villes et des départements, de faire des recouvrements et des paiements; 6° d'acquiescer des engagements portant intérêts, depuis cinq jours jusqu'à cinq ans; 7° de faire des avances sur rentes et valeurs françaises pour quatre-vingt-dix jours jusqu'à concurrence des quatre cinquièmes de la valeur; 8° de recevoir des dépôts volontaires de tous titres et métaux précieux; 9° de recevoir des dépôts en comptes courants jusqu'à concurrence d'une fois et demie le capital social réalisé et la réserve; 10° de contracter des emprunts tant en France qu'à l'étranger.

La Société générale a fort heureusement mis à profit l'expérience des efforts faits par les autres établissements de crédit pour vulgariser, parmi le commerce et les autres classes de la société, l'usage des dépôts en comptes courants. Dans la pratique, ces comptes sont combinés de manière à s'adapter à la circulation tout entière; on les a dénommés comptes courants avec disponibilité, comptes de chèque, dépôts sur reçus, obligations à terme. Tous sont productifs d'un intérêt qui est plus ou moins élevé suivant la disponibilité des fonds déposés et qui varie, par décisions du conseil d'administration, suivant l'état du marché financier.

Les comptes courants avec disponibilité sont appropriés aux besoins et aux usages des maisons de banque et de commerce; les clients admis à en profiter peuvent immédiatement disposer du montant de leur versement d'espèces, remises, factures visées et coupons arrivés à échéance. Les chèques sont payables à vue, les déposants ne sont tenus d'en aviser la délivrance deux jours à l'avance qu'autant que leur importance dépasse 10,000 fr. Les dépôts sur reçus offrent un placement avantageux et d'une réalisation facile pour les sommes réservées en vue d'un emploi ultérieur; ils ne sont remboursables qu'à sept jours de vue; en cas de retrait avant un mois de dépôt, l'intérêt sur les jours courus est perdu pour le déposant; à raison de ces conditions, les dépôts profitent naturellement d'un intérêt supérieur à celui des chèques. Enfin les obligations que la société délivre au porteur ou à ordre sont créées à des échéances qui varient de trois mois à cinq ans, au gré des demandeurs; le taux de l'intérêt est gradué selon les échéances.

Le mécanisme de ces diverses opérations a déjà été assez bien apprécié par le public, à en juger par les résultats que présentent les rapports des deux premiers exercices. Ainsi les comptes courants à disponibilité qui, en 1864, s'élevaient à 272 millions, ont atteint en 1865 le chiffre de 1187 millions. Le mouvement des chèques, d'un exercice à l'autre, s'est élevé de 59 millions à 615 millions, les dépôts sur reçus de 7 millions à 73, et les obligations de 2,300,000 à 106 millions.

Le compte à disponibilité, à raison des avantages de crédit temporaire qu'il présente, n'est ouvert qu'aux maisons de banque et de commerce et aux compagnies qui en font la demande et qui sont agréées par le conseil d'administration. A la fin de 1865, la plupart des maisons de banque de Paris, plusieurs compagnies de chemins de fer, et la plus grande partie des membres de la compagnie des agents de change avaient des comptes à disponibilité.

Le compte de chèque à disponibilité pour les sommes inférieures à 10,000 fr., mais exigeant, pour le retrait des sommes supérieures à ce chiffre, un préavis de deux jours, sert aux titulaires du compte précédent pour les parties de leur encaisse dont ils ne prévoient pas la disposition immédiate. Il sert en outre

à tous les besoins des particuliers pour l'encaissement de leurs revenus et l'acquittement de leurs dépenses journalières. Ouvert à tous et pour toutes sommes, il donne satisfaction aux besoins des plus grandes comme des plus modestes fortunes. Le dépôt sur reçu, dont le retrait ne peut être opéré avant une période d'un mois sans donner lieu à une perte d'intérêt, est appelé à recevoir les fonds destinés à un emploi ultérieur dont on ne peut préciser l'époque. Enfin l'obligation à terme, délivrée à tout déposant pour la somme et pour l'échéance qu'il demande, sous la forme nominative ou sous la forme de titre au porteur, offre toutes les facilités désirables aux placements temporaires de fonds.

Les chiffres que nous avons cités plus haut prouvent combien le public a su apprécier l'avantage de ces diverses combinaisons. Afin de propager l'usage de ces divers comptes de dépôt, la Société générale ne s'est pas bornée à faire appel au public par des annonces, des prospectus et des notices, elle a encore été au-devant de la clientèle en créant des agences en province et des bureaux de quartier à Paris.

Dans le cours de ses deux premiers exercices, la Société générale s'est associée à diverses entreprises industrielles et financières à Paris; elle a donné son concours à l'entreprise immobilière ayant pour objet l'ouverture du boulevard de Magenta. Sans s'associer comme commanditaire aux charges de la compagnie, elle en assura l'exécution en plaçant successivement dans sa clientèle parisienne et provinciale 20 millions de bons de la ville, sans avoir recours aux moyens ordinaires d'une publicité bruyante. Deux autres entreprises municipales de même nature ont aussi obtenu son concours à peu près pour la même somme. Ce même concours a été donné à deux entreprises industrielles poursuivant un double but qui consiste à améliorer les conditions de l'industrie métallurgique en France, et à introduire dans les ports français l'usage du cabotage à vapeur, qui est déjà si largement développé en Angleterre. Dans ce double but, la Société générale a constitué en Algérie, pour l'exploitation des minerais de fer qui se trouvent aux environs de Bône, une société au capital de 15 millions, et une autre société au capital de 20 millions pour l'exploitation de la navigation à vapeur au moyen de navires disposés spécialement pour le transport à bas prix des marchandises lourdes. La Société générale a en outre prêté son concours à deux grandes sociétés métallurgiques pour le placement de leurs obligations. Elle a aussi également pris part aux emprunts brésiliens et égyptiens qui ont été émis en Angleterre, aux obligations des communes italiennes, à l'émission des obligations domaniales d'Italie, au dernier emprunt espagnol ouvert à Madrid, enfin aux émissions d'obligations coloniales et d'obligations mexicaines opérées par les soins du Comptoir d'escompte à Paris. En 1866, la Société générale a concouru à placer dans sa clientèle une assez grande quantité de bons lombards à terme. Ces opérations à l'étranger sont celles qui présentent le plus d'incertitude pour le public.

Malgré les lenteurs qu'éprouve la constitution des agences, la société n'en jouit pas moins d'un certain crédit. Chaque jour, le classement des actions et la division de ces actions entre les mains d'un plus grand nombre d'actionnaires sur tous les points du territoire français, s'opèrent avec une persistance des plus encourageantes. La société a reconnu elle-même que les agences provinciales laissent à désirer sous le double rapport de leur nombre et de leur situation. Convenons-en, l'établissement de ces agences est entouré de difficultés qui exigent qu'on ne marche qu'avec une extrême circonspection et seulement au fur et à mesure que des hommes se rencontrent offrant, par leur fortune et leur position personnelle, toutes les garanties nécessaires. Jusqu'à présent, la situation de cet établissement est en somme assez bonne. Si les actions, qui un instant avaient réalisé sur leurs cours d'émission une prime équivalente au cours de leur taux d'émission, ont, il est vrai, perdu ce cours, elles se tiennent encore fermement au-dessus du pair, et les dividendes distribués chaque année justifieraient peut-être des dividendes plus élevés. Mais le public s'est accoutumé à ce que les capitaux engagés dans les institutions de crédit rapportent au moins 10 pour 100. Pour répondre à ces exigences, la Société générale, au lieu de consacrer ses ressources au développement exclusif du commerce et de l'industrie en France, n'a jamais hésité à porter ses ressources dans des entreprises étrangères toutes les fois qu'elle y a vu des occasions de gros bénéfices et par conséquent de gros dividendes. Les opérations à l'étranger, tant par leur nombre que par leur importance, ont été beaucoup plus considérables que les opérations purement françaises. Au surplus, en dépit de fréquents mécomptes éprouvés dans les affaires étrangères, le public capitaliste s'est montré plus favorable à ces sortes d'affaires qu'aux entreprises d'un caractère purement français, surtout lorsque ces entreprises semblaient par leur conception sortir des sentiers battus. Ainsi les capitaux se sont refusés à la constitution d'une société d'exportation et d'importation qui se proposait de créer aux produits français de nouveaux et considérables débouchés dans l'extrême Orient, en Amérique, en Australie, et en retour, d'amener directement sur nos marchés

les matières premières de ces contrées, lesquelles n'arrivent en grande partie à notre industrie que par l'intermédiaire du commerce anglais. C'était là une entreprise grande, difficile, exigeant beaucoup de prudence et peut-être d'assez nombreux essais. En dépit des hommes éminents et spéciaux qui devaient présider à l'organisation de cette entreprise et diriger ses premiers pas, le public n'a pas voulu s'y embarquer. Mais il a accepté, sans trop les discuter et les examiner, les divers emprunts d'Etats et de compagnies déjà existantes, notamment les compagnies de chemins de fer, qu'on lui a proposés. La Société générale, qui a eu besoin du concours du Crédit foncier pour constituer la société algérienne et en placer le capital, a fait accepter par sa clientèle autant de bons lombards et d'obligations égyptiennes qu'elle a voulu. Les entreprises nouvelles lui faisant défaut par suite de cette antipathie du public pour tout ce qui semblait nouveau, c'est à des prêts temporaires faits aux gouvernements et aux établissements de crédit toujours nécessaires, tels que l'Espagne, le Portugal, la Turquie, l'Egypte, la Banque nationale italienne, qu'elle a demandé les moyens de rémunérer son capital. Peut-être serait-il à désirer que, plus fidèle à son titre et à son programme primitif, cet établissement s'occupât exclusivement d'affaires intérieures; mais il faudrait pour cela changer les conditions de la matière actionnaire. Il faudrait l'amener à se contenter d'un revenu de 5 à 6 pour 100, habitude difficile à prendre et à acquérir surtout après des distributions de dividendes de 16 pour 100, et de 12 pour 100 pendant plusieurs années. En 1866, la masse d'affaires faites par la Société générale s'est élevée au chiffre énorme de 9 milliards 300 millions. Dans ce chiffre, le portefeuille a figuré pour 1,433 millions, les comptes de disponibilité pour 2,200 millions, les comptes de chèques pour 1,165 millions.

Crédit au travail (société du). Sous le règne de Louis-Philippe, les diverses écoles socialistes de France avaient vivement préconisé parmi les ouvriers de Paris la force résultant de l'association. M. Buchez, notamment, s'inspirant des idées de l'Ecosais Richard Owen, avait convié les travailleurs à se réunir, à se grouper et à s'associer pour résister aux prétentions exorbitantes des capitalistes. Tout le monde se rappelle l'ardeur de la campagne entreprise en faveur de l'association; les disciples de Saint-Simon, de Fourier, de Cabot et de Proudhon rivalisaient à qui mieux mieux. La Révolution de 1848 vint donner un nouvel élan à l'idée socialiste. De Paris, le mouvement gagna Lyon et un certain nombre d'autres villes des départements. Il se forma de tous les côtés des associations ouvrières se proposant d'organiser soit le travail, soit le crédit. L'enthousiasme connaissait si peu de bornes, qu'il rencontra d'inévitables déceptions. On n'était pas encore mûr pour la réalisation de l'association ouvrière, et on oublia de proportionner les moyens au but à atteindre. Néanmoins un grand nombre de sociétés purent se créer, marcher et prospérer. Mais on eut le tort, à cette époque, de solliciter du gouvernement un concours pécuniaire qu'il ne sut pas refuser. On ignorait que la force, la dignité et la moralité de l'association ouvrière ne pouvaient exister, se maintenir et s'accroître que par l'application du principe de mutualité basé sur l'initiative individuelle.

Les événements du 2 décembre 1851 arrêtaient l'essor du mouvement socialiste. Un pouvoir ombrageux, qui ne voyait de salut que dans la division et l'isolement des citoyens, n'hésita pas à sacrifier les intérêts sociaux à ses prétendus intérêts politiques. La plupart des associations furent dissoutes ou furent obligées de se dissoudre par suite de mille obstacles que leur suscita de parti pris une administration tracassière. Mais l'idée de l'association ouvrière, étouffée et persécutée en France, avait passé la frontière, et était allée se réfugier en Allemagne et en Angleterre, où, protégée par la liberté de la presse, la liberté de réunion et la liberté d'association, elle poussa de profondes racines et amena des résultats merveilleux.

En 1862, le bruit des succès remportés outre Rhin et outre Manche par l'application de l'idée coopérative pénétra en France et y enflamma les esprits. Les journaux, les brochures et les revues ne tarissaient pas d'éloges sur les sociétés de consommation d'Angleterre et sur les sociétés de crédit mutuel d'Allemagne. L'esprit socialiste de 1848 ne tarda pas à se réveiller parmi nous, malgré les entraves de la législation. C'est alors que M. Beluze songea à créer en France une société de Crédit au travail, destinée à propager les idées coopératives et à favoriser leur application.

M. Beluze commença par publier une brochure qu'il adressa à toutes les personnes notablement connues comme se préoccupant des réformes sociales. Une centaine d'adhérents répondirent à l'appel qui leur était fait. On prépara un projet de statuts qui fut discuté en assemblée générale le 9 septembre 1863. Quarante-huit souscripteurs seulement, dont deux femmes, étaient présents. La société du Crédit au travail ne se constitua définitivement que le 27 septembre 1863; au capital de 20,100 fr., souscrit par cent soixante-douze associés. Les opérations de la société com-

mencèrent le 1^{er} octobre suivant avec une encaisse de 4,082 fr.

La société du Crédit au travail est constituée sous la forme de la commandite simple, c'est-à-dire sans actions. Cette forme a été adoptée pour deux raisons. On a voulu, en premier lieu, laisser à la société la facilité d'augmenter son capital au fur et à mesure de ses besoins; conserver aux associés la faculté de verser le montant de leur commandite en une seule fois ou par à-compte et leur ménager la possibilité d'augmenter leur commandite aux époques et de la manière qu'il leur plaira. On s'est proposé, en second lieu, d'éviter que la société pût être détournée de son but par des actionnaires inconnus qui n'en comprendraient ni le caractère, ni l'importance, et qui pourraient ne rechercher que de gros dividendes. Pour devenir associé, il faut souscrire une commandite de 100 fr. au minimum, payable par fractions aussi réduites que l'on veut. Comme dans les sociétés par actions, le commanditaire n'est engagé que pour le montant de sa souscription. Il peut céder ou transporter sa commandite à une autre personne; mais l'acquéreur d'une commandite ne peut prendre part aux délibérations des assemblées générales, comme le souscripteur lui-même, qu'après avoir été admis en qualité d'associé.

Les assemblées générales ont lieu tous les six mois, en février et en août. Elles reçoivent et vérifient les comptes de la gérance; elles admettent comme associés les souscripteurs qui se sont fait inscrire dans l'intervalle des deux assemblées, et nomment les membres du conseil de gérance, ainsi que ceux de la commission de contrôle.

Le nombre des associés est illimité, comme le capital social. Fin septembre 1863, le nombre des associés était de 172; et le capital souscrit de 20,120 fr. En février 1867, le nombre des associés dépassait 1,500, et le capital souscrit était supérieur à 250,000 fr.

La société de Crédit au travail est dirigée par un gérant responsable, nommé par l'assemblée générale et révoqué par elle au cas de mauvaise gestion. Ce gérant est assisté d'un conseil élu par l'assemblée, composé de trois membres au moins et de quinze au plus. Les membres du conseil de gérance sont choisis parmi les associés et dans diverses professions, de manière à fournir à l'administration de la société le concours de connaissances spéciales et variées. Ils se réunissent une fois par semaine pour l'examen des affaires courantes. En cas d'urgence, ils sont convoqués extraordinairement.

Une commission de contrôle, composée de six à neuf membres, est chargée de surveiller la marche de la société et les opérations de la gérance. Cette commission, nommée par l'assemblée générale et dont les membres restent en fonctions pendant trois ans, est investie du pouvoir de suspendre le gérant de ses fonctions, s'il devenait évident qu'il compromet la société par une mauvaise gestion. Elle pourvoirait provisoirement à son remplacement en cas de décès, en attendant que l'assemblée générale, qui devra être convoquée immédiatement, lui donnât un successeur définitif.

En dehors du conseil de gérance et de la commission de contrôle, il a encore été instituée une commission ayant pour mission spéciale d'aider le gérant dans l'examen des demandes de crédit qui lui sont adressées, et de donner son avis sur l'admission et le rejet de ces demandes. Un conseil judiciaire, composé d'avocats, est chargé des intérêts légaux de la société.

Ainsi un directeur-gérant, avec un conseil de gérance composé d'hommes spéciaux; une commission consultative, aidant le gérant dans l'appréciation des demandes de crédit et d'escompte, et lui fournissant les renseignements nécessaires; une commission de contrôle, élue par l'assemblée pour surveiller la marche de l'administration, telle est l'organisation de cette institution de crédit populaire. Si nous ajoutons que le directeur-gérant est tenu de publier chaque mois un état de situation et un inventaire tous les six mois, il nous sera permis de dire qu'aucune autre société n'offre plus de garantie, et que toutes les précautions ont été prises pour conserver à cette institution un caractère véritablement démocratique.

Contrairement à ce qui a lieu dans toutes les autres sociétés, et sur la proposition de M. André Rousselle, avocat à la cour de Paris, les comptes du gérant ne sont soumis à l'approbation de l'assemblée générale qu'après avoir été adressés à chaque associé quinze jours au moins avant la réunion.

La société a défini dans les articles 6 et 7 de ses statuts la mission qu'elle se propose de remplir et les opérations auxquelles elle se livre. Elle a pour but de créditer les associations ouvrières existantes, d'aider à la formation de nouvelles sociétés coopératives, soit de crédit, soit de consommation, soit de production; de favoriser le développement et la propagation des principes de mutualité et de solidarité; de recevoir à l'escompte les valeurs commerciales créées ou endossées par ses membres et par les diverses associations coopératives; de réunir les épargnes des travailleurs pour les prêter à d'autres travailleurs qui les fassent fructifier par le travail, l'économie et la prévoyance; d'assurer à ses

associés un crédit au moins égal pour chacun au capital qu'il a versé dans la commandite, et pouvant dépasser ce chiffre par la garantie morale et solidaire d'un ou de plusieurs coassociés; de faire, pour le compte des associés et des tiers, sur Paris, la province et l'étranger, tous recouvrements, paiements et commissions; d'encaisser les coupons d'intérêts, recettes sur l'Etat, etc.; de faire par le ministère d'agents de change, pour le compte de ses clients, tous achats et ventes de valeurs françaises et étrangères, et généralement toutes opérations de banque ordinaire, à la seule exclusion des opérations de bourse, que la société, qui a pour mission spéciale de créditer le travail, s'interdit rigoureusement.

La société de Crédit au travail constitue donc non-seulement une société de crédit mutuel entre ses membres, mais elle doit surtout être considérée comme une banque de crédit pour les associations coopératives. Elle suit de plus, avec une sollicitude toute spéciale, les développements des sociétés coopératives de crédit, de production ou de consommation, auxquelles elle offre le concours de son expérience et de ses capitaux.

Les opérations sont effectuées à l'aide du capital commanditaire, de fonds provenant d'émissions de bons de caisse et de dépôts en compte courant. En février 1867, le capital commanditaire était de 265,000 fr., et les dépôts contre bons de caisse et en compte courant s'élevaient à 400,000 fr. Le chiffre d'affaires, qui avait été de 4,583,881 fr. pour l'année 1865, s'est élevé à la somme de 10,501,747 fr. pour l'exercice de 1866, près d'un million par mois.

Conformément aux principes qui régissent toutes les sociétés en commandite, le capital commanditaire ne touche pas d'intérêt fixe, mais il reçoit, sous forme de dividendes, une partie importante des bénéfices. Ainsi chaque année les bénéfices sont répartis entre les associés proportionnellement au capital versé par chacun d'eux, et cela de la manière suivante: il est d'abord fait un prélèvement suffisant pour faire une première répartition représentant l'intérêt du capital versé, à raison de 5 pour 100 par an; après ce prélèvement, 50 pour 100 des bénéfices restants sont répartis entre les associés au prorata des sommes versées par chacun d'eux; 25 pour 100 sont retenus pour former un fonds de réserve sociale, et 25 pour 100 sont attribués à titre de part dans les bénéfices, au gérant, aux employés de l'administration (à chacun d'eux proportionnellement à ses appointements, sans toutefois que cette part puisse jamais s'élever au-dessus d'une somme égale à celle des appointements annuels) et aux membres du conseil de gérance et de la commission de contrôle, proportionnellement à la valeur représentée par leurs jetons de présence. L'excédant qui pourrait rester disponible sur ces derniers 25 pour 100 serait joint au fonds de réserve.

Les bons de caisse de la société sont émis par coupures de 50, 100, 200 et 1,000 fr. Ils sont remboursables à l'époque désignée par le preneur, dans la limite minimum de six mois et dans la limite maximum de cinq ans. Ils sont à ordre et peuvent être ou négociés comme des valeurs de commerce ou donnés en paiement. Ceux qui sont pris pour moins d'un an jouissent d'un intérêt de 5 pour 100; ceux qui sont pris pour un an et au-dessus jouissent d'un intérêt de 6 pour 100. Des reçus d'intérêts au porteur, payables tous les six mois, sont adhérents aux bons de caisse et peuvent en être détachés et donnés en paiement comme un chèque. Les bons de caisse, on le voit, sont destinés aux personnes qui veulent faire un placement temporaire avec l'assurance d'un revenu fixe. Ainsi s'explique la faveur dont ils jouissent auprès des clients de la société du Crédit au travail.

La société, qui a surtout en vue de développer le goût et les habitudes de l'épargne, et de servir de banque aux travailleurs, même pour les plus faibles sommes, reçoit en compte courant des versements depuis 1 fr. Elle a deux espèces de comptes courants. Le compte courant remboursable à des époques fixées lors du versement, et devant durer trente jours au moins, reçoit un intérêt annuel de 4 pour 100; le compte courant disponible, c'est-à-dire remboursable à la demande du déposant, donne droit à un intérêt annuel de 3 1/2 pour 100. Toute personne ayant un compte courant à la société peut y prendre domicile pour ses paiements et ses recouvrements, c'est-à-dire disposer sur la caisse jusqu'à concurrence de son compte disponible, et y faire verser les sommes qui lui sont destinées. Les recettes en espèces et les paiements se font gratuitement pour les commanditaires et portent intérêt à partir du lendemain du versement.

La banque du Crédit au travail reçoit à l'escompte les effets de commerce sur Paris, les départements et l'étranger, quand ils lui sont présentés par ses membres, par les associations coopératives ou par des groupes solidaires. Tout associé peut faire escompter sa seule signature, mais seulement jusqu'à concurrence de sa commandite versée. Toutefois cette faculté accordée à l'associé d'escompter sa signature demeure suspendue lorsqu'il a donné à l'escompte d'autres valeurs qui ne sont pas échues. Tout associé, association ou groupe solidaire qui veut être ad-

mis à l'escompte doit, pour la première fois, en faire la demande conformément à une formule imprimée qui est délivrée au siège de la société. Cette demande d'admission à l'escompte est examinée, dans la quinzaine de sa date, par la gérance et par une commission instituée à cet effet. Le taux de l'escompte varie comme celui de la Banque de France; il y est ajouté une commission de banque et le change de place quand il y a lieu.

Tels sont en abrégé l'organisation, le but et les opérations de cette société qui, malgré l'époque récente de sa création, rend déjà au travail, à la petite industrie et au petit commerce des services tels, qu'elle peut être considérée à bon droit comme une véritable institution financière.

L'exemple de la société du Crédit au travail de Paris n'a pas été perdu pour la propagation de l'idée coopérative. Il s'est fondé des sociétés analogues à Lyon et à Strasbourg. D'autres sociétés sont en voie de formation à Lille, à Bordeaux, à Mulhouse, à Colmar, à Nîmes, etc. Toutes ces sociétés s'organisent sur le modèle de celle de Paris, avec laquelle elles sont en relation. A Paris même, la société du Crédit au travail a trouvé des émules dans la Caisse d'escompte des associations et dans une entreprise patronnée par le gouvernement. Mais la société Beluze doit à son origine démocratique un succès dont les autres sociétés parisiennes ne peuvent approcher.

Le Crédit au travail de Paris a aidé, par ses conseils et par ses capitaux, à la formation et au fonctionnement d'un grand nombre d'associations de production, telles que les associations des boulangers, des fondeurs en fer, des tailleurs, des porcelaniers, des tonneliers, des copistes, traducteurs, comptables et des sinistres, des passementiers pour voitures, des fabricants d'instruments d'optique, des mégissiers, des mécaniciens, des modelleurs-mécaniciens, des facteurs de pianos et d'orgues, des graveurs sur bois, des fabricants de bronze-imitation, etc., tant à Paris qu'à Nantes, à Bordeaux, à Saint-Omer et à Limoges. Plusieurs associations de consommation se sont fondées sous ses auspices au Havre et à Paris. Grâce à une commission d'initiative, composée de MM. Fournet, Gérard, Lesage, Limousin, Noirot, Riebourg et André Rousselle, de nombreuses sociétés de crédit mutuel ont pris naissance dans les divers arrondissements de Paris.

La société Beluze a tellement à cœur le développement des idées coopératives dans la France entière, qu'elle vient de contracter un emprunt de 20,000 fr., représenté par 200 obligations de 100 fr. au porteur, remboursables au pair, sans lots ni primes, en dix années, en affectant spécialement et exclusivement le produit de cet emprunt aux frais de la propagation des principes coopératifs. Elle se propose ainsi de développer dans les départements les idées d'association, de se créer des relations avec les coopérateurs de province, d'augmenter le nombre de ses associés et le chiffre de son capital social.

Elle avait d'abord pour organe le journal *l'Association*, que notre législation sur la presse forçait de faire paraître en Belgique. Au bout d'une année, cette feuille indépendante a dû cesser sa publication, malgré les services qu'elle rendait aux travailleurs, en présence du mauvais vouloir évident de l'administration française, qui arrêta presque chaque numéro à la frontière. Depuis quelques mois le journal la *Coopération* a remplacé *l'Association*. La *Coopération* paraît également en Belgique.

La société de Crédit au travail répondait si bien à un besoin que le succès n'a pas tardé à couronner ses efforts. Malgré l'apathie, qui est un des traits caractéristiques des hommes de notre époque, les petits commerçants et les petits industriels ont bien vite compris les services qu'elle était à même de leur rendre. Aussi ne lui ont-ils pas marchandé, non-seulement leurs sympathies, mais encore leur concours effectif. Ils ont trouvé à cette banque véritablement populaire un crédit qu'ils ne pouvaient rencontrer et qu'on ne pouvait leur accorder ailleurs. Cette société, en effet, est organisée dans de telles conditions qu'elle trouve toute garantie dans des situations qui n'en présenteraient aucune aux maisons de banque les moins exigeantes. C'est que son fonctionnement a été constitué tout spécialement en vue d'accepter les garanties résultant de la mutualité. Elle connaît la moralité, les ressources et les affaires des associations coopératives avec lesquelles elle est quotidiennement en rapport. Le plus souvent elle a provoqué leur formation, présidé à leur naissance, favorisé leurs premiers pas. Aussi les pertes qu'elle a éprouvées jusqu'à ce jour sont-elles insignifiantes et tout à fait hors de proportion avec le chiffre de ses affaires. Ses associés peuvent donc, sans faire de sacrifices qui seraient aussi lourds pour eux qu'humiliants pour leurs clients, contribuer au succès d'une œuvre aussi libérale que démocratique. Dans quelques années, les plus aveugles seront obligés de reconnaître l'influence à la fois morale et sociale que la société du Crédit au travail aura exercée en France par la propagation des associations de crédit mutuel, de consommation et de production. En attendant, sans se laisser décourager par l'indifférence coupable des uns et les critiques mal fondées des autres, elle a pris l'initiative de

la réunion, pendant l'Exposition universelle de 1867, d'un congrès international des sociétés coopératives. Les questions douteuses qui divisaient encore le monde coopératif ont été ainsi résolues par la science des uns, unie à l'expérience des autres.

Crédit est mort, opéra-comique en un acte, de Piron, représenté à la foire Saint-Germain, en 1728, non imprimé. Dans ce petit ouvrage, une actrice de l'Opéra-Comique se présente à l'hôtel de *Crédit*, et demande un poète chansonnier. Le suisse siffle pour appeler M. Oréguingué. Ce poète arrive d'un air fâché. « Suisse, dit-il, je te prie de ne pas siffler quand on me demande: j'ai mes raisons pour te dire cela. J'aimerais mieux vingt coups de bâton sur le dos, qu'un seul coup de sifflet par les oreilles. »

CRÉDITÉ. ÉE (kré-di-té) part. passé du v. Créditer. Qui est passé, inscrit au crédit: *Article CRÉDITÉ*.

— Qui a un crédit ouvert: *Un banquier donne des fonds, tant qu'il y en a dans sa caisse, à celui qui est CRÉDITÉ chez lui*. (Balz.)

— Substantif. Personne à qui on a ouvert un crédit: *Le CRÉDITÉ représente celui qui l'a CRÉDITÉ*. « Peu usité, on dit à tort CRÉDITEUR.

CRÉDITER v. a. ou tr. (kré-di-té — rad. crédit). Inscrire au crédit: *Je vous CRÉDITE des 200 francs que vous me donnez*. CRÉDITEZ la caisse des 2,000 francs que j'y ai pris.

— Autoriser à prendre une somme chez un banquier, un négociant ou toute autre personne: *Voici une lettre d'introduction près de M. le comte de Monte-Cristo, sur lequel je vous CRÉDITE d'une somme de 48,000 francs*. (Alex. Dum.)

— Fig. Reconnaître comme une sorte de créancier: *On ouvre un compte aux frères, on les CRÉDITE, on consacre à ce chapitre certains articles; mais entamer son capital, ce serait folie*. (Balz.)

— Antonyme. Débiter.

CRÉDITEUR s. m. (kré-di-teur — rad. crédit). Celui qui a des sommes portées à son crédit sur des livres de commerce; créancier. « On dirait mieux CRÉDITÉ.

— Prêteur; créancier. « Vieux en ce sens, qui était régulier.

CREDITON, ville d'Angleterre, comté de Devon, à 11 kilom. N.-O. d'Exeter, sur un petit affluent de l'Exe; 6,000 hab. Manufactures de laine et de serges. Ville très-importante à l'époque de l'heptarchie. Crediton est beaucoup déchu, surtout depuis les deux terribles incendies qui l'ont en grande partie dévorée en 1747 et 1769; on y remarque encore une belle église, de structure anglo-saxonne.

CREDNER (Charles-Auguste), théologien allemand, né à Waltershausen, près de Gotha, en 1797. Il se livra d'abord à l'enseignement privé à Göttingue et à Hanovre, puis fut appelé, en 1830, à occuper une chaire de théologie à Giessen. Ses principaux ouvrages sont: *Introduction aux études bibliques* (Halle, 1832-1838, 2 vol.); *le Nouveau Testament d'après son but, son origine et son contenu* (1841-1843, 2 vol.); *Traité pour servir à l'histoire des canons* (1843); *Aptitude de l'Eglise protestante allemande au progrès fondé sur l'écriture sainte* (1845); *Eclaircissements sur les questions religieuses du temps* (1846); *Histoire du Nouveau Testament* (1852), etc.

CREDNÉRITE s. f. (kré-dné-ri-te — de Credner, nom propre d'homme). Minér. Minerai de manganèse cuprifère, qu'on trouve à Friederichsode, dans le Thuringerwald, et qui a été ainsi appelé, par Rummelsberg, en l'honneur d'un minéralogiste allemand.

— Encycl. La crednérite est le mangankupferoxyd de Haussmann et le mangankupferox de Credner. C'est une substance d'un noir de fer ou d'un gris d'acier foncé, dont la poussière est d'un noir brunâtre. Sa dureté s'exprime par le nombre 4,5, et sa densité par le nombre 4,9. Elle ne se présente qu'en agrégats cristallins, grano-lamellaires, mais on y remarque des clivages parallèles aux faces d'un prisme clinorhombique. Au chalumeau, elle n'est fusible que sur les bords. Avec le borax, elle donne un verre violet foncé, et avec le sel de phosphore un verre de couleur verte, qui passe au bleu par le refroidissement. L'acide chlorhydrique la dissout, et la solution se colore en vert. Ce minéral paraît être une combinaison de sesquioxide de manganèse et d'oxyde de cuivre, contenant, en poids, 57,15 du premier, et 42,85 du second.

CREDO s. m. (kre-do — mot lat. qui signifie je crois). Profession de foi chrétienne, dite symbole des Apôtres, qui commence en latin par le mot *Credo*: *Réciter son CREDO*. *Made-moiselle Duclot, actrice de la Comédie-Française, était très-ignorante: quelqu'un lui dit un jour: « Je parie, mademoiselle, que vous ne savez pas votre CREDO? — Ah! ah! répliqua-t-elle, je ne sais pas mon CREDO! Je vais vous le réciter: Pater noster qui... aidez-moi, je ne me souviens plus du reste, » ajouta-t-elle en riant comme une folle.* « Autre symbole commençant par le même mot: *Le CREDO qu'on récite à la messe n'est pas celui des apôtres, et en diffère en plusieurs points*.

— Fam. Premiers éléments de la religion: *La première chose que fait un séminariste défroqué, c'est d'oublier son CREDO*. *Une femme*

entendait quelqu'un qui enseignait à un perroquet des mots qui étaient tirés d'un autre catéchisme que celui de Montpellier : « Vous feriez mieux, dit-elle, de lui apprendre son Credo. » Il Foi religieuse : Tout orthodoxe tend à rétrécir la base de la société religieuse en la ramenant à la mesure de son propre Credo. (E. Scherer.)

— Par ext. Règle que l'on s'impose, principes sur lesquels on base ses opinions ou sa conduite : Le Credo socialiste. Le journal de cet homme, c'est son Credo. La pensée qui inspire à la Constituante son immortel Credo politique est profondément spiritualiste. (Rev. Germ.) Sully nous a laissé son Credo religieux et son symbole tout chrétien, sans rien d'exclusif. (Ste-Beuve.) Avoir un Credo absolu en politique, affiché et proclamé d'avance, est chose spécieuse et qui fait honneur devant bien du monde. (Ste-Beuve.) M. Ulbach nous dit que la génération nouvelle attend son Credo; qu'il conviendrait d'élever les âmes vers des sphères supérieures; que la fantaisie et le scepticisme, le culte de la forme et de la censure ne suffisent plus à nos jeunes contemporains; nous ne demanderions pas mieux que d'être de son avis; mais ce Credo, quel est-il? quel sera-t-il? M. Ulbach ne nous le dit pas, et nous le défions de nous le dire. (De Pontmartin.) Le nouveau Credo de l'opinion publique en Europe, c'est qu'aucun traité n'a le droit de disposer des gens, individus ou nationalités, sans leur consentement. (Neftzer.)

— Argot. Potence, par allusion aux prières que le prêtre fait réciter au patient; d'autres voient dans ce mot un anagramme du mot CORDS.

— Encycl. Théol. V. SYMBOLE.

Credo quia absurdum. (Je le crois parce que c'est absurde.) « Je le crois, parce que c'est absurde, » s'écrit saint Augustin. L'illustre évêque donne ainsi la meilleure définition de la foi, qui nous fait regarder comme vraies précisément les choses que la raison ne peut admettre. Où serait le mérite de croire à des choses évidentes et démontrées? Les écrivains font souvent allusion à ce texte célèbre :

« Si, dès le premier acte, le fantôme du commandeur avait paru, toute la comédie de Molière (*Don Juan*) prenait aussitôt une teinte sinistre; les pas du fantôme restaient empreints sur le sable de ces jardins. Au fantôme de Molière, au fantôme de Shakespeare, le spectateur ajoute toute croyance. Son imagination lui parle plus haut que sa raison. Le spectateur croit au fantôme, par la raison que dit saint Augustin quelque part : *Credo quia absurdum*, et c'est là tout à fait une excellente, une admirable, une irrésistible raison. »

J. JANIN.

« En 1815, la bourgeoisie et le bas peuple croyaient fermement aux miracles; chaque village avait les siens, et on avait soin de les renouveler tous les huit ou dix ans, car, en Italie, un miracle vieillit, et les dévots l'avouent sans peine. Ils croient avec tant de sincérité, qu'ils répèteraient, au besoin, le mot de saint Augustin : *Credo quia absurdum*. »

H. BEYLE.

« Autant certains esprits recherchent l'évidence et le pourquoi réel des choses, autant certains autres tiennent à leur attribuer des causes surnaturelles, mystérieuses et dont on ne peut se rendre compte : *Credo quia absurdum*. C'est ce qui explique comment, dans quelques campagnes, tant de croyances naïves et de traditionnelles superstitions sont encore en vogue. »

LE SIÈCLE.

« Je sais telle personne, très-intelligente d'ailleurs, mais complètement étrangère aux secrets de l'art, qui, sommée de rendre raison de sa foi dans telle ou telle réputation contemporaine, n'hésiterait pas un seul instant à dire comme saint Augustin : *Je crois, parce que cela est absurde*; je crois, parce que je ne comprends pas; parce que d'autres sont chargés de savoir et de comprendre pour moi; parce qu'ils ne m'en ont pas dit davantage, et qu'il me serait impossible de dire ce qu'ils ne m'ont pas appris. »

GUSTAVE PLANCHES.

Credo en action (Le), sujet de bas-reliefs curieux que l'on a trouvés sur les volets d'un retable provenant de l'abbaye de Saint-Riquier et portant la date de 1587. Ces quatre panneaux, que l'on peut voir au musée de Cluny sous le n° 228, représentent le Credo mis en action. Cet antique monument a moins de valeur au point de vue de l'art que par le sujet qu'il représente et par la manière, parfois grotesque, dont l'artiste a interprété chacun des douze articles du Credo.

Credo (HISTOIRE DU), par Ath. Coquerel fils (Paris, 1869). Ce volume, qui a paru dans la Bibliothèque de philosophie contemporaine (Germer Baillière), n'est que la reproduction de sept conférences faites à Paris en 1867 et en 1868. De là, la tournure oratoire qui y règne d'un bout à l'autre, mais qui n'exclut ni les faits ni les arguments. M. Coquerel n'a pas eu la prétention de faire une étude approfondie de chacun des dogmes dont le Credo

fait mention. « C'est, dit-il, l'histoire du Credo que nous avons voulu écrire; nous nous sommes proposé de montrer où l'on a pris les divers articles dont il se compose; par quels motifs, dans quelle intention, par suite de quel ensemble de circonstances on a inséré dans le symbole telle ou telle affirmation. » — « Parmi les catholiques, dit plus loin l'auteur, il en est bien peu qui aient quelque idée de l'origine et des développements successifs de ce Credo imposé à tous par l'Eglise romaine sous le nom des apôtres, qui ne l'ont jamais connu. Chez les protestants eux-mêmes, surtout en France, il existe à cet égard des préjugés dont il importe de faire justice. Nous avons d'ailleurs une grande confiance en cette méthode historique qui, au lieu de se borner à enseigner ce que pense de tel ou tel dogme celui qui écrit, montre ce qu'en ont pensé ses prédécesseurs de tous les temps. Le lecteur assiste ainsi à la formation graduelle, aux accroissements, aux retranchements, aux vicissitudes diverses à travers lesquelles est arrivé jusqu'à nous un document revêtu d'une autorité exagérée et illégitime. »

Et d'abord le titre de *Symbole des Apôtres* donné au Credo est mensonger. Tous les apôtres étaient morts depuis un siècle et demi, avant qu'eût commencé la formation du symbole qui porte leur nom.

A l'origine du christianisme, quelles étaient les conditions d'admission dans l'Eglise? Le plus souvent, on baptisait au nom de Jésus-Christ; on exigeait la foi en un seul Dieu qui a créé le monde; puis on se servit de la formule de l'Evangile selon saint Matthieu : « Baptisez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Plus tard, à ce que raconte Tertullien, on ajouta à cette formule : « et de la sainte Eglise. » A partir de ce moment, le milieu du III^e siècle, le symbole se développa graduellement selon le besoin. A mesure que telle ou telle hérésie fut combattue, on ajouta l'affirmation contraire, soit dans l'article du Père, soit dans celui du Fils, ou dans celui de l'Eglise... Tout est polémique dans le symbole; tout y est destiné à combattre les erreurs contemporaines, tout excepté les trois termes primitifs de la formule du baptême et les deux dernières additions que reçut le Credo vers 550, la communion des saints et la descente de Jésus-Christ aux enfers, qui furent adoptées sans discussion comme des vérités incontestées.

Ce fut surtout en vue des gnostiques et des docètes qu'on eut besoin de faire des additions au symbole. Les partisans de ces doctrines étrangères refusaient obstinément de croire qu'un être comme Jésus, si supérieur à l'humanité, fût réellement mort. Jésus, à leurs yeux, n'avait eu qu'une apparence corporelle; aussi le symbole insiste-t-il avant tout sur son humanité. « Après avoir dit : Il a souffert sous Ponce-Pilate, » contre ceux qui soutenaient que Jésus n'a pu souffrir, il ajoute : « il a été crucifié, » contre ceux qui prétendaient, par exemple, que Simon le Cyrénéen avait été crucifié à sa place; il précise encore : « il est mort, » contre ceux qui soutenaient qu'il avait fait semblant d'expirer; enfin il affirme qu'il a été enseveli, » pour achever de rendre évident que la mort du Fils de Dieu avait été réelle. » Pour contredire avec éclat la doctrine qui attribuait la création à un demiurge, on ne se contenta plus de dire : « Je crois au Père, » mais on dit : « Je crois au Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, » pour prouver que le corps du Christ n'était pas un fantôme, on affirma tout particulièrement le côté physique de sa vie, en négligeant le côté moral; on insista sur sa naissance humaine, quoique miraculeuse; on dit : « il est monté au ciel, » il s'est assis à la droite de Dieu; il viendra de là pour juger les vivants et les morts, » toujours dans le but de le montrer, non comme un pur esprit, mais comme vivant en chair et en os, et afin de démentir ainsi les erreurs gnostiques.

La résurrection de la chair fut affirmée à la même époque. Les gnostiques assuraient que la matière, la chair, était impure et criminelle. On ne trouva pas de meilleure réponse à leur faire que de proclamer la résurrection de la chair.

La rémission des péchés et la vie éternelle sont subordonnées à la qualité de membre de la sainte Eglise catholique. Les plus anciens symboles portent en effet : « Je crois à la rémission des péchés et à la vie éternelle par la sainte Eglise. » Ce fut encore contre des hérétiques que ces articles furent dirigés. Les montanistes, les novatiens, les donatistes prétendaient que ceux qui avaient failli dans la persécution étaient définitivement condamnés et séparés de l'Eglise. Contre ces exagérations, l'Eglise protesta en affirmant son droit de pardonner les péchés. C'était d'un seul coup atteindre un double but : rassurer les consciences et affermir son autorité.

Mais pour être formé, le Credo n'était pas encore universellement accepté. Il ne se répandit que peu à peu, d'abord en Italie, puis en France et en Espagne. Ce fut dans ce dernier pays qu'il rencontra les plus vives résistances. En 1091, un concile tenu à Léon maintint la liturgie nationale. Mais Bernard, archevêque de Tolède, et la reine d'Espagne, dévoués l'un et l'autre à l'orthodoxie, après en avoir appelé de l'arrêt du concile au jugement de Dieu, — qui leur fut deux fois défavorable, — persuadèrent au roi Alphonse d'imposer l'adoption du Credo, et c'est ainsi que

l'Espagne, par la volonté du souverain, perdit sa liturgie nationale. En Orient, le symbole des Apôtres n'a jamais été inséré dans l'office divin.

Examinant, dans sa dernière conférence, l'usage qu'on fait du Credo chez les protestants et surtout celui qu'on veut en faire, M. A. Coquerel conclut que la lecture de ce document n'est pas obligatoire pour les pasteurs; qu'elle n'a été présentée par aucun synode et qu'elle est plutôt illégale. Il résume son ouvrage en montrant que le Credo n'est le résumé exact ni de la religion de Jésus-Christ, ni de la doctrine des apôtres, ni du catholicisme actuel, ni de l'orthodoxie protestante, mais seulement du catholicisme du vie siècle. « Je ne crains pas d'affirmer, dit-il, que si le Credo n'existait pas, ou s'il était peu connu, et si un catholique, un prêtre, un évêque essayait aujourd'hui de le propager avec toutes ses lacunes, comme résumé exact et complet de la doctrine, il serait désavoué, interdit, excommunié par le pape, et le Credo mis à l'index. »

A ces conférences, l'auteur a joint quelques notes intéressantes sur l'iconographie de la descente de Jésus-Christ aux enfers, sur le Credo dans la liturgie protestante et enfin sur les actes récents de quelques consistoires de France au sujet de ce document.

En résumé, ce livre est une excellente monographie, d'une lecture agréable et d'un grand intérêt. On parle beaucoup de religion aujourd'hui en France, et le plus grand nombre s'imaginant que le christianisme est tout entier renfermé dans ce fameux Credo. Les conférences de M. Coquerel serviront à redresser ce vieux préjugé que les catéchismes, catholiques aussi bien que protestants, n'ont pas peu contribué à propager et à maintenir.

CREDONIO, nom latin de CÉRON.

CREDONIUM, nom latin de CÉRON.

CRÉDULE adj. (kré-du-le — lat. *credulus* : de *credere*, croire). Qui croit trop facilement. *Homme CRÉDULE. Esprit CRÉDULE. L'homme CRÉDULE ne peut pas mieux se comparer qu'à un individu qui formerait les yeux et se boucherait les oreilles pour ne plus voir et ne plus entendre que par les yeux et les oreilles d'un autre.* (St-Prosp.) *Notre siècle est comme les vieillards, qui sont à la fois désabusés et CRÉDULES.* (H. Rigault.) *Autant l'aristocratie anglaise est sceptique, autant le peuple anglais est CRÉDULE.* (E. Texier.)

Qu'on ne nous vante plus nos crédules ancêtres.

CORNEILLE.

L'homme est crédule, et dans son faible cœur
Tout est reçu; c'est une molle argile.

VOLTAIRE.

« Qui est inspiré par la crédulité ou accompagné de crédulité : *Confiance CRÉDULE.* »

Mais ne flattez-vous point un *crédule* transport?

GRESET.

Attendrons-nous qu'un nouveau Lulle,
Fier de ses chimiques travaux,
Promette à notre esprit *crédule*
L'art de commander aux métaux?

LAMOTTE.

— Substantif. Personne crédule : *Or, je vous le demande, quel est ici le CRÉDULE?* (Mass.)

— Antonymes. Esprit fort, incrédule, mécréant, sceptique.

CRÉDULEMENT adv. (kré-du-le-man — rad. *crédule*). D'une manière crédule; avec crédulité : *Se livrer CRÉDULEMENT à un filou.*

CRÉDULISER v. a. ou tr. (kré-du-li-zé — rad. *crédule*). Néol. Rendre crédule : *Il veut me prêter l'Accord de la raison avec la foi, et je ne sais combien de belles choses pour me CRÉDULISER.* (Mme Roland.)

CRÉDULITÉ s. f. (kré-du-li-té — lat. *credulitas*; de *credulus*, crédule). Extrême facilité à croire : *La CRÉDULITÉ est une mère que sa propre fécondité étouffe tôt ou tard.* (Bayle.) *C'est l'inexpérience qui produit la CRÉDULITÉ.* (Helvét.) *Il y a dans le cœur humain un fonds inépuisable de CRÉDULITÉ et de superstition.* (Grimm.) *La CRÉDULITÉ marche sans hésitation à sa perte, et court tête baissée dans le précipice.* (St-Prosp.) *La CRÉDULITÉ tient ordinairement au manque d'intelligence.* (Fr. Arago.) *Au moment où la foi sort du cœur, la CRÉDULITÉ entre dans l'esprit.* (Lamenn.) *Le plus haut degré de CRÉDULITÉ est la foi en soi-même.* (Lamenn.) *Il n'est point d'absurdité si énorme, si folle, qui n'ait rencontré une CRÉDULITÉ plus folle encore.* (Lamenn.) *La CRÉDULITÉ a toujours sa place dans le cœur de l'homme.* (St-Marc Girard.) *Il y a un âge pour certaines fictions et certaines CRÉDULITÉS heureuses.* (Ste-Beuve.) *Tout ce qui développe la CRÉDULITÉ en même temps que les vues poétiques d'ensemble engendre la religion.* (H. Taine.)

Avec quelle insolence et quelle cruauté
Ils se jouaient tous deux de ma *crédulité*!

RACINE.

Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense;
Notre *crédulité* fait toute leur science.

VOLTAIRE.

— En bonne part. Facilité à croire inspirée par quelque vertu : *Une sainte CRÉDULITÉ le prévient toujours en faveur de ses pères.* (Muss.)

— Antonymes. Incrédulité, scepticisme.

CREE, rivière d'Ecosse; elle prend sa source dans le comté d'Ayr, à Moan-Loch, sert de

limite aux comtés de Kirkcudbright et de Wigton, et se jette dans la baie de Wigton après un cours de 45 kilom.

CRÉE s. f. (kré). Ancienne forme du mot CRAIE.

— Comm. Nom d'une toile de lin qui se fabriquait anciennement dans plusieurs parties de la Bretagne, principalement dans les diocèses de Léon et de Tréguier, et à Morlaix. « *Crée gracienne*. Celle qui se faisait dans la paroisse de Grâce. » *Crée rosconne*, celle qui provenait de Roscoff et des environs. « Adjectif. : *Toile CRÉE.* »

CRÉE, CRÉE (kré-é) part. passé du v. Créer. Tiré du néant : *Les êtres CRÉÉS. L'âme passe à travers les choses CRÉÉES sans s'y arrêter.* (Fléch.) *L'homme n'a droit qu'à la part de propriété afférente à chaque être CRÉE.* (C. Castille.) *L'homme peut modifier et améliorer les espèces CRÉÉES, mais non en créer de nouvelles.* (Toussent.)

Et moi je passe aussi parmi l'immense foule
D'êtres créés, détruits, qui devant toi s'écoule.

LAMARTINE.

— Par ext. Produit : *Les matières CRÉÉES par nos fabriques.* Il inventé : *Quand le télégraphe a été CRÉE, la distance a pour ainsi dire disparu.* « Introduit, mis en usage : *La pureté et l'élégance ne suffisent pas dans un ouvrage; il n'y a que les expressions CRÉÉES qui portent un écrivain à la postérité.* (Rivarol.) « Fondé, établi : *Office CRÉE. Rente CRÉE.* »

— Fig. Causé, motivé : *Sur cent difficultés, il y en a quatre-vingt-dix-neuf CRÉÉES par la peur.* (E. de Gir.)

— Théâtre. Jolé pour la première fois, en parlant d'un rôle : *Rôle CRÉE par Bressant.*

— s. m. Ensemble des êtres créés : *Si un être intelligent avait créé un être intelligent, le CRÉE devrait rester dans la dépendance qu'il a eue dès son origine.* (Montesq.) *Le christianisme, pour mieux ramener l'homme au Créateur, le détache du CRÉE.* (Le P. Félix.) *La cupidité attache l'homme au CRÉE en le détachant du Créateur.* (Le P. Félix.)

— Antonymes. Existant par soi-même, éternel, incréé.

CREECH (Thomas), littérateur anglais, né à Blandford en 1659, mort en 1700. Il n'a laissé aucun ouvrage original, mais il a acquis une brillante renommée par ses traductions en vers anglais de *Lucrèce* (1682), d'*Horace* (1684), de *Théocrite* (1684), et par des traductions en prose de diverses Vies de Plutarque et de quelques autres écrits des anciens. Il se pendit, soit par misère, soit par suite d'un désespoir d'amour.

CREEKS, ou **MUSKOGIES**, tribu méridionale des Indiens du nord de l'Amérique, actuellement établis sur le territoire indien, et ayant occupé, antérieurement à leur déplacement, un territoire situé au sud des monts Alleghany et au sud-ouest de la rivière Savannah. Cette région embrassait la totalité de l'Etat actuel de Géorgie et la plus grande partie de celui d'Alabama. D'après une tradition muskogie immémoriale, des familles errantes d'Indiens, parties du Nord-Ouest, arrivèrent en Floride, dans la région qui fut désignée plus tard sous le nom de pays des Séminoles. L'abondance du gibier les engagea à s'établir en cet endroit, dans le voisinage des puis santes tribus apalachiennes, qui nommèrent les nouveaux venus Séminoles, c'est-à-dire vagabonds ou hommes perdus. Au bout de quelque temps, leur nombre s'accrut au point d'exciter la jalousie de leurs voisins. Les guerres qui suivirent rendirent les Séminoles maîtres du pays. Mais le gibier étant devenu rare, un courant d'émigration s'établit, qui porta les Séminoles au nord-ouest, jusqu'au cap Fear, dans la Caroline du Nord, et à l'ouest jusqu'aux rivières Tallapoosa et Coosa, affluents de l'Alabama, où ils rencontrèrent la puissante nation de ce nom. Après avoir gagné l'amitié de cette nation, ils se incorporèrent, et ce fut alors qu'ils commencèrent à se distinguer de leurs ancêtres, les Séminoles, en adoptant le nom de Muskogies. Leur nom anglais de Creeks (petits cours d'eau) ne leur fut donné que plus tard par les Anglais, en raison de la configuration hydrographique du pays où ils furent aperçus pour la première fois. Une tradition contraire fait descendre les Séminoles des Muskogies établis au nord de la Floride.

Disséminés sur un territoire quatre fois plus étendu que celui des Choctaws, les Creeks étaient loin d'être aussi nombreux que ces derniers; ils comptaient à peine 4,000 guerriers. Mais, braves autant que sages, leur puissance avait grandi, non pas tant par l'accroissement de leur population que par leur union avec des tribus voisines ou dégénérées, qu'ils s'assimilèrent par suite d'une politique douce et libérale. Les Alabamas et les Coosades furent les premiers à adopter les mœurs et les coutumes des Creeks, et à devenir parties intégrantes de la nation. Les Natchez ou Indiens Sunsets (du Couchant) s'unirent aussi à eux après leur expulsion du Mississippi, quelque temps avant la révolution américaine. Les Creeks s'adjoignirent ensuite la nombreuse tribu des Shawanies. La confédération comprenait alors les hauts et les bas Creeks, habitant, les premiers vers les sources de l'Alabama, les seconds près du confluent des rivières qui forment l'Appalachicola.

En 1705, les Creeks s'allièrent aux Anglais

contre les Espagnols de la Floride. En 1715, ils s'unirent aux Yamassies pour attaquer la Caroline du Sud, et furent repoussés par le gouverneur Craven. En 1721, la rivière Savannah avait été désignée comme leur frontière orientale. En 1733, le gouverneur Oglethorpe obtint d'eux la cession de toutes les terres situées en aval de la limite de la marée, entre la Savannah et l'Atlantique, et six ans après ils se reconnurent sujets de la Grande-Bretagne, et cédèrent aux Anglais toute la partie de la côte comprise entre les embouchures de la Savannah et du Saint-Jean, et s'avancèrent dans l'intérieur jusqu'au point où venait expirer la marée. Pendant la guerre de l'indépendance, les Creeks restèrent les fidèles alliés des Anglais. Après la conclusion de la paix, les Géorgiens prétendirent qu'en vertu de traités conclus en 1783, 1785 et 1786, la tribu avait cédé à la Géorgie une portion considérable du territoire situé à l'ouest et au sud de la rivière Oconee. Les Creeks, qui avaient alors à leur tête un chef habile, nommé Mac Gillivray, dont le père était Ecossais, refusèrent de reconnaître la validité de ces traités et s'unirent intimement au gouverneur espagnol de la Floride. Ce fut l'époque de leur plus grande puissance; ils comptaient alors sous les armes 6,000 guerriers. Des armuriers anglais, qui avaient longtemps habité parmi eux, leur avaient fabriqué des armes, et leur avaient appris à s'en servir. En 1787, les hostilités éclatèrent entre les Creeks et les Géorgiens; ces derniers en souffrirent cruellement. Deux ans plus tard, les Indiens entrèrent pour la première fois en négociations avec les Etats-Unis, et semblèrent disposés à reconnaître le président de la confédération pour leur grand-père, au lieu du roi de la Grande-Bretagne; mais ils rompirent brusquement les conférences, quand ils s'aperçurent qu'on n'entendait aucunement leur restituer leurs terres. Des déprédations mutuelles eurent lieu sur les frontières entre les Creeks et les Géorgiens jusqu'en 1796, époque à laquelle un traité déterminait les frontières et assigna à la tribu une subvention annuelle de 30,000 fr. En échange de deux forgerons qui lui furent fournis, la tribu permit en outre l'établissement de postes militaires et de comptoirs commerciaux sur son territoire.

Depuis quelques années, la civilisation avait fait des progrès parmi les Creeks, et, quoi qu'ils fussent pour la plupart restés chasseurs, ils cultivaient du blé et des pommes de terre; ils possédaient même quelques esclaves. En 1813, le fameux Tecumseh, l'un des plus ardents apôtres de l'indépendance indienne, vint les visiter et les exhorta à détester la hache de guerre. Les Creeks, qui n'avaient jamais pris leur parti de la perte de leurs terrains de chasse, prêtèrent l'oreille à ces imprudentes sollicitations, et les hostilités éclatèrent de nouveau. Le 30 août 1813, 1,500 guerriers, à la tête desquels se trouvait un chef demi-sang nommé Weatherford, surprirent le fort Mimms, sur l'Alabama. De 275 hommes composant la garnison du fort, 17 seulement échappèrent au massacre. La vengeance ne se fit pas attendre. Quatre colonnes, formant un total de 7,000 hommes, s'organisèrent avec une rapidité extrême dans le Tennessee, la Géorgie et le Mississippi. Le général Jackson, le premier en campagne, prit deux villages (28 octobre et 2 novembre) placés entre les rivières Coosa et Tallapoosa, les mit à sac, et fit passer au fil de l'épée tous les habitants. Le 9 novembre suivant, il défait de nouveau les Indiens à Talladega, et leur fit éprouver des pertes énormes. Les trois autres colonnes avaient remporté des succès semblables, sans pouvoir toutefois pénétrer au cœur du territoire creek. En janvier 1814, une sous-tribu, la plus belliqueuse de toutes, celle des Red-Sticks (Bâtons-Rouges), attaqua le général Jackson et le força de rétrograder jusqu'au fort Strother, d'où il était parti. Mais, après avoir reçu des renforts, Jackson se mit de nouveau en mouvement, atteignit les Red-Sticks au grand coude de la rivière Tallapoosa (24 mars 1814) et leur fit subir une défaite telle, que 20 guerriers seulement échappèrent au carnage. Cette brillante victoire mit fin à la guerre. Par un traité conclu le 9 août, les Creeks abandonnèrent une large portion de leur plus beau territoire.

En 1818, ils firent deux nouvelles cessions, pour lesquelles ils reçurent 100,000 fr. en argent et une rente de 50,000 fr. pendant dix ans. Cette même année, ils amenèrent le contingent de leurs guerriers au général Jackson dans la guerre contre les Séminoles. Par deux traités des 24 janvier 1826 et 15 novembre 1827, ils cédèrent tout ce qui leur restait de terrains en Géorgie. Enfin, par le traité du 2 mars 1832, ils abandonnèrent leurs terres situées à l'est du Mississippi et consentirent à émigrer dans le territoire indien, où ils se rendirent en 1833. Ils y occupent une belle région au nord des Choctaws et des Chickasaws, sur la rive septentrionale de la rivière canadienne. Ils ont complètement abandonné la chasse et se livrent avec fruit à la culture et à l'élevage des bestiaux; mais ils témoignent peu d'aptitude pour le commerce et les arts mécaniques. Plus que toutes les autres tribus émigrées, ils sont restés attachés à leurs anciennes coutumes, et, comme en Géorgie, ils restent divisés en hauts et bas Creeks. Ils ont une constitution écrite et un conseil qui tient une session par année. Les membres de ce conseil et leur chef principal

sont élus par tous les citoyens libres. Les Creeks semblent graduellement s'étendre; au moment de leur émigration, en 1833, leur nombre s'élevait à 22,664 individus, non compris un millier d'esclaves; le dernier recensement (1860) a prouvé que ce chiffre s'était abaissé à 14,588.

CRÉER v. a. ou tr. (kré-é — lat. *creare*, formé du sanscrit *kar*, faire. *Je crée, tu crées, il crée, nous créons, vous créez, ils créent; je créais, nous créions; je créai, nous créâmes; je créerais, nous créerions; je créasse, que nous créassions; créant; créé, créée*). Tirer du néant : *Dieu a créé l'univers. Une créature ne peut rien créer. L'idée de celui qui nous a créés est empreinte profondément au dedans de nous.* (Boss.) *Dieu créa le concret, l'homme ne peut créer que l'abstrait.* (Ballanche.) *Il est tout autant au-dessus du pouvoir de l'homme de créer du mouvement sans force que de tirer du néant des corps matériels.* (Babinet.) *Pour créer le monde, un grain de matière a suffi.* (J. Joubert.) *Dieu créa la femme pour l'amour.* (Mme Romieu.)

Il fallait tout un Dieu pour créer un ciron.

RACINE.

— Fig. Produire, faire naître, inventer, imaginer, susciter : *CRÉER un art, une industrie, une science. CRÉER un genre d'oiseaux. CRÉER des mots. CRÉER une obligation, un droit. CRÉER de nouvelles richesses. Homère a créé l'épopée.* (Acad.) *L'esprit ne crée et n'imaginer des objets qu'en tant qu'ils sont semblables à ceux qu'il a connus par des idées directes et des sensations.* (D'Alemb.) *C'est le devoir qui crée le droit, et non le droit qui crée le devoir.* (Chateaub.) *Le travail crée la propriété, il la crée à toujours.* (L. Faucher.) *La tyrannie serait invincible si elle réussissait à anéantir l'idée du droit avec son nom, à créer sur la terre le silence du droit.* (Lacordaire.) *CRÉER l'aisance, c'est assurer l'ordre.* (Napoli.) *Le travail crée le pouvoir de créer la richesse.* (Mich. Chev.) *L'absence de liberté crée la solitude et répand la tristesse : il n'y a de peuples que les pays libres.* (De Cistine.) *Êtres libres, nous pouvons créer, et en effet nous créons sans cesse le mal.* (Guizot.) *L'Angleterre crée admirablement la richesse; elle la répartit mal.* (V. Hugo.) *Ses constitutions ne créent pas les passions humaines et ne sauraient les détruire.* (Thiers.) *C'est l'énergie morale qui crée l'art véritable.* (E. Deschanel.) *Les banques ne créent pas le crédit, elles lui fournissent seulement les moyens de s'exercer.* (Math. de Dombasle.) *L'erreur de l'école libérale est d'avoir trop cru qu'il est facile de créer la liberté par la réflexion.* (Renan.) *On ne crée point une littérature comme on bâtit une cité.* (Prévost-Paradol.) *Le sens commun ne crée aucune doctrine dont l'homme se puisse contenter.* (Vinet.) *Un romancier copie les chefs de son temps et ne les crée pas absolument.* (L. Ulbach.) *Evidemment la faculté qui crée les légendes s'en va de l'humanité.* (Renan.)

Pour le vendredi maigre, un jour certaine abbesse D'un couvent marseillais créa la bouille-à-baisse.

MÉRY.

« Etablir, fonder, constituer : *CRÉER une rente. CRÉER une maison de commerce. CRÉER une vaste administration, une législation nouvelle, une marine, une armée. Un peuple n'a pas le droit de créer des esclaves.* (Chateaub.) *Toutes les lois ne sont pas écrites dans un livre; les mœurs aussi créent des lois, et les plus importantes sont les moins connues.* (Balz.) *Une servitude crée toujours deux esclaves, celui qui tient la chaîne et celui qui la porte.* (E. Legouvé.) *Ce qui est le caractère de toute bonne et ferme organisation, c'est de rendre inutile celui qui l'a créée.* (E. de Gir.) *l'Instituteur : CRÉER des magistrats, des sénateurs. Pour dominer plus sûrement le clergé, le Régent avait voulu lui donner un chef suprême, CRÉER une espèce de pape de l'Eglise russe.* (Mérimée.) *l'Former, dresser : Il fit venir pour moi, et moyennant un prix excessif, un excellent professeur de chant et de composition, qui avait pour ainsi dire créé les artistes les plus remarquables de cette époque.* (E. Sue.)

— Absol. *L'homme ne peut pas plus créer qu'anéantir.* (De Bonald.) *CRÉER, dans l'art, c'est manifester extérieurement une idée préexistante, la revêtir d'une forme sensible.* (Lamenn.) *Le génie crée, le talent reproduit.* (Bougeart.) *Être, CRÉER, mots magnifiques qui n'appartiennent qu'à Dieu, mais qu'il nous permet d'usurper.* (Michelet.) *Nous créons toutes les fois que nous faisons un acte libre.* (V. Cousin.) *Plus vous créez pour le luxe des riches, plus vous êtes imputissants à créer pour les besoins des pauvres.* (L. P. Félix.) *Le génie ne crée pas, il retracer.* (Lamart.) *Le génie crée, l'esprit arrange.* (Lévis.) *Il y a sur la terre une force qui crée toujours et qui suit dans son travail la loi de progression.* (E. Pelletan.) *On ne crée qu'avec l'amour, et si j'ose le dire, avec la passion.* (Renan.) *Qui applique les règles littéraires n'a rien fait si d'abord il n'a créé.* (Nisard.) *L'homme a la passion de créer, et le bonheur qu'il éprouve à créer est proportionnel à l'importance de son œuvre.* (Toussenel.)

— Théâtre. Jouer le premier : *CRÉER un rôle.*

Se créer v. pr. Être créé : *Rien ne se perd, rien ne se crée.* (Lavoisier.) *La Providence a voulu que l'espèce humaine ne se créât et*

ne se conservât que par l'amour. (Lamart.) *Un salon dominateur se crée aussi difficilement en province qu'à Paris.* (Balz.) *En fait de religion, rien ne se crée effectivement de toutes pièces.* (A. Maury.)

— Se tirer soi-même du néant, se donner l'être : *Nul être ne pouvant se créer, il existe un être éternel.*

— Créer à soi : **SE CRÉER des chimères.** **SE CRÉER des ressources.** **SE CRÉER un langage.** *L'homme supérieur, partout où il se trouve, se crée une clientèle d'admirateurs.* (Alex. Dum.)

— **Antonymes.** Abolir, abroger, anéantir, anéantir, détruire, faire rentrer dans le néant.

CREETOWN, ville d'Ecosse, comté de Kirkcudbright, à l'embouchure de la Cree dans la baie de Wigton, à 165 kilom. O. d'Edimbourg; 5,825 hab. Pêche et cabotage actif. Exportation considérable de granit recherché.

CREVELD ou **CREVELD**, ville de la Prusse rhénane, régence et à 18 kilom. N.-O. de Dusseldorf, près de la rive gauche du Rhin, ch.-l. du cercle de son nom; 44,000 hab. Cette ville, à laquelle ses rues larges et ses belles maisons, d'une irréprochable propreté, donnent l'aspect d'une ville hollandaise, est le centre le plus important de la fabrication des soieries et du velours en Prusse; ses produits sont exportés dans toutes les parties du monde. Les fabriques de Crefeld furent pour la plupart créées au xviii^e et au xix^e siècle par des exilés protestants. Elles occupent actuellement 10,000 ouvriers, et la fabrication annuelle s'élève à 28 millions de francs. Les autres branches industrielles de Crefeld sont : bonneterie, tannerie, brasserie, distillerie, draps, filature de coton, toiles crées, produits chimiques. Cette ville, de fondation relativement moderne, puisqu'elle ne date que du xiv^e siècle, fut, sous l'Empire, une des sous-préfectures du département de la Roër.

Crefeld (BATAILLE DE). La guerre de Sept ans est peut-être la plus humiliante qu'ait eu à soutenir la France; ce fut certainement celle où nos généraux laissèrent éclater le plus d'incapacité et d'indifférence. Richelieu, qui commandait l'armée française en Hanovre, et avait le prince Ferdinand de Brunswick pour adversaire, était doué cependant de véritables talents militaires; mais il les paralysa lui-même par son insouciance et ses déprédations effrontées. Ces motifs, et surtout le mauvais succès de la convention de Kloster-Zeven, qu'il avait conclue avec le duc de Cumberland et qui devait être plus fatale à Frédéric II que la perte d'une bataille, firent rappeler Richelieu au mois de février 1758. On lui donna pour successeur le comte de Clermont, frère de feu Monsieur le Duc, petit-collet de sang royal et commandataire de Saint-Germain-des-Prés, personnage dont la nullité égalait la naissance, et qui connaissait infiniment mieux les coulisées et les ruelles que les camps. Tel était l'homme qu'on opposait à l'un des meilleurs lieutenants de Frédéric II. A son arrivée en Allemagne, le nouveau général trouva une armée indisciplinée, ruinée par la misère et les maladies, disséminée sur une étendue de pays de 320 kilom., du Rhin à Brunswick, en face d'un ennemi concentré de telle sorte qu'en quarante-huit heures il pouvait porter sur un seul point la masse de toutes ses forces. Clermont, lui, n'eut pas le temps de se reconnaître; il ne put que se replier en désordre vers le centre de la Westphalie, évacuant le Hanovre et laissant prendre dans Minden, sur le Weser, un corps de 5,000 hommes, sans même essayer de le secourir. Il avait cependant encore la supériorité du nombre; mais il n'osa tenir nulle part devant Ferdinand de Brunswick, et il ne s'arrêta qu'après avoir repassé le Rhin à Wesel (3 avril 1758), laissant 11,000 malades et prisonniers entre les mains de l'ennemi. Mais Brunswick ne se contenta pas de ce succès; franchissant hardiment le Rhin à Emmerick, sur la frontière de Hollande, sans que Clermont pût s'opposer à ce passage, il se jeta de nouveau au milieu des divers corps de l'armée française. Cependant Clermont réussit à se concentrer dans une bonne position, à Creveld, entre le Rhin et la Niers, avec des forces bien supérieures à celles de son adversaire, qui ne commandait pas à plus de 30,000 hommes. Mais celui-ci avait dans le succès une confiance due à la certitude de la profonde incapacité du général français; la manœuvre téméraire qu'il exécuta, manœuvre qui pouvait le conduire à un désastre, révéla assez ce double sentiment. Laisant une partie de son armée en face des Français, il fit avec l'autre un grand détour à travers des terrains couverts et difficiles, pour tomber à l'improviste sur l'extrême gauche française (23 juin 1758). Nos troupes étaient en pleine sécurité et les officiers se trouvaient à table quand on donna l'alarme; aussi la confusion fut-elle extrême dans le camp. Les Prussiens, qui s'en aperçurent, en profitèrent aussitôt et emportèrent les retranchements. Deux vaillants officiers, Rochambeau et le comte de Saint-Germain, à la tête de quinze bataillons seulement, soutinrent le choc de l'ennemi et défendirent le terrain pied à pied. Ils envoyèrent demander du secours, qui aurait eu tout le temps d'arriver et d'écraser l'ennemi; mais Clermont ne bougea pas. L'abbé général et ses conseillers, aussi clairvoyants que lui, avaient pris ce mouvement pour une

fausse attaque. Pendant ce temps-là les ennemis débouchaient dans la plaine de Creveld, s'y formaient et s'y fortifiaient. Un brave officier de cavalerie, le comte de Gisors, fils du maréchal de Belle-Isle, indigné de cette orgueilleuse assurance, part à la tête de son détachement sans considérer qu'il n'est pas soutenu, et s'engage dans un terrain défavorable où il va être mitraillé presque à bout portant. Rien ne l'arrête; renversant tout sur son passage, il franchit un ravin et arrive sur la lisière d'un bois où les chevaux ne peuvent pénétrer. Là se tenaient cachées des troupes fraîches qui l'accueillirent par une terrible décharge de mousqueterie, tandis que, d'un autre côté, il était foudroyé par l'artillerie. Mortellement blessé et fait prisonnier, il expira quelques instants après au milieu des ennemis qu'avait effrayés son intrépidité. Accablés par des forces supérieures, Rochambeau et Saint-Germain durent, eux aussi, se replier, et Brunswick put déboucher sur les derrières de l'armée française. Clermont fit alors sonner la retraite. Plus des trois quarts de l'armée n'avaient pas tiré un coup de fusil. 7,000 Français étaient restés sur le champ de bataille, et, tandis que le comte de Clermont reculait jusqu'à Cologne, Dusseldorf, Neuss et Ruremonde tombaient au pouvoir des Hanovriens et des Prussiens, dont les détachements portèrent l'effroi jusqu'à Bruxelles. Le comte de Clermont, prétendant avoir été mal obéi, demanda lui-même son rappel. Il fut remplacé par le marquis de Contades, médiocre général, et on laissa dans leur position secondaire Chevert et Saint-Germain, les deux meilleurs lieutenants généraux de l'époque.

« Ainsi tous les grands noms de l'ancienne France, dit M. Henri Martin, étaient souillés ou ridiculisés par leurs indignes héritiers. Après les Richelieu et les Rohan (Soubise), c'était le tour des Condé; le peu de prestige qui entourait encore la maison de Condé après les ignominies de Monsieur le Duc et du comte de Charolais, acheva de s'évanouir sur le champ de bataille de Creveld. »

CRÉGNE s. f. (kré-gne; gn mil.). Veillée que font ensemble les villageois des pays messins.

CRÉGUT (Antoine), pasteur protestant français, né près de Valence au xvii^e siècle. Il exerça les fonctions de ministre évangélique à Montélimar vers 1637. Il professa la théologie à l'Académie de Die, de 1659 à 1664, se retira en Hollande, et c'est là qu'il mourut, on ignore à quelle époque. Voici le titre de ceux de ses ouvrages que l'on connaît : *Theses de peccato originali et libero arbitrio, gratia et justificatione* (Die, 1660, in-4°); *Revelator arcanorum, ubi illustratur quævis ac difficiliora Scripturæ oracula nova methodo didactice ac elenchtice enucleantur quæ in Pentateucho continentur* (Genève, 1661, in-4°); *Exercitatio de sufficientia et efficacia mortis Christi; Apologie pour le décret du synode national de Charenton, de 1645, qui admet les luthériens à notre communion* (Orange, 1650, in-8°). La bibliothèque du Dauphiné lui attribue aussi une *Théologie*, un *Traité du franc arbitre* et divers ouvrages de polémique.

CRÉGUT (Frédéric-Christian), médecin allemand, qu'on croit être fils du précédent, né à Hanau en 1675, mort en 1758. Il fut successivement nommé professeur de physique à Hanau, conseiller et médecin aulique. On a de lui des mémoires et des dissertations intéressantes : *Mediatio physiologica de hominis ortu* (Hanau, 1697); *Sciagraphia novi systematis medicinarum practicarum sistens* (1701); *Anthropologia ejusque practica tam anti-quæ quam modernis scriptoribus* (1737), etc. Citons encore la préface, remplie de recherches importantes, dont il a enrichi les œuvres de Magati (1733, in-4°).

CRÉHANGE ou **CRIEHENGEN**, village et commune de France (Moselle), canton de Faulquemont, arrond. et à 34 kilom. E. de Metz; 639 hab. Ce village était, avant la Révolution, chef-lieu d'un comté enclavé dans la Lorraine et relevant de l'empire d'Allemagne. L'incorporation à la France de Créhange et de ses dépendances, opérée en 1789, a été reconnue par le traité de Lunéville, en 1802.

CREIGHTON (John), homme de guerre anglais, né en 1648 dans le comté de Donegall (Irlande), mort en 1733. Sans fortune, et marié à dix-huit ans, il embrassa la carrière des armes, entra dans les gardes à cheval de Charles II, se signala en Ecosse lors de la répression de l'insurrection des *covenanters*, et obtint le grade de colonel. Après la chute de Jacques II, il complota contre le nouveau gouvernement, fut emprisonné pendant plusieurs années, puis alla terminer ses jours en Irlande. C'est dans cette dernière période de sa vie que, sur les conseils de Swift, il écrivit de très-intéressants et très-fidèles *Mémoires*, qui furent publiés en 1731. On y trouve le récit de la guerre d'extermination faite aux puritains d'Ecosse.

CREIGHTON (Robert), compositeur anglais, mort en 1736. Il suivit fort jeune encore le prince de Galles, depuis Charles II, lorsqu'il vint se réfugier en France, et se livra à l'étude de la musique. A son retour en Angleterre, il se fit connaître par un grand nombre de compositions fort remarquables, et mou-

rut à un âge très-avancé. De toutes ses œuvres, une seule a survécu et se chante encore dans toutes les cathédrales de l'Angleterre; c'est l'antienne qui commence ainsi : *I will arise and go to my father* (Je me lèverai et j'irai vers mon Père).

CREIL (*Credillum*, *Creolium*, *Credilium* *Belluacorum*), ville de France (Oise), ch.-l. de canton, arrond. et à 11 kilom. N.-O. de Senlis, sur la rive gauche de l'Oise et le chemin de fer du Nord; pop. aggl. 4,457 hab. — pop. tot. 4,539 hab. Carrières de pierre; faïencerie importante; plâtre; manufacture de toiles peintes occupant de 1,000 à 1,500 ouvriers. Commerce de grains, farines, charbon de terre, bestiaux, etc. Creil est le point de raccordement de cinq lignes de chemins de fer venant : deux de Paris, une d'Allemagne, la quatrième de Belgique et d'Angleterre, la cinquième enfin de Beauvais.

L'origine de Creil se perd dans la nuit des temps; il est prouvé que Dagobert I^{er} y avait une maison royale, où il résidait fréquemment. Cette petite ville fut plusieurs fois prise et pillée par les Normands, dans le cours du IX^e siècle, et c'est pour opposer sur ce point une digue aux invasions de ces terribles dévastateurs que l'on éleva la redoutable forteresse de Creil, dont il ne subsiste aujourd'hui que la base des tours.

L'infortuné Charles VI fut enfermé, dit-on, dans le château de Creil, lors de sa démenche. Cette forteresse fut plusieurs fois prise et reprise, notamment par les Anglais, en 1434; par les calvinistes, en 1567, et par les ligueurs, en 1588.

Outre les restes peu importants de sa forteresse, Creil possède une église très-ancienne, surmontée d'une haute tour carrée du XVI^e siècle, et des ruines de l'abbaye de Saint-Evremond, dont l'église, qui subsiste encore en partie, est un curieux spécimen de l'architecture du XII^e siècle. Les restes de cette église abbatiale ont été classés parmi les monuments historiques.

CREISSOLS, village et commune de France (Aveyron), cant., arrond. et à 4 kil. de Millan, sur la rive gauche du Tarn; 700 hab. Il est dominé par les ruines importantes d'un château que le duc de Rohan assiégea en vain en 1628. Aux environs, sites grandioses et pittoresques.

CREIZENACH (Michel), mathématicien et hébraïsant allemand, né à Mayence en 1789, mort en 1842. Il appartenait à une famille juive. Il compléta au gymnase français de sa ville natale ses études, commencées dans une école talmudique, puis se livra à l'enseignement et se rendit, en 1825, à Francfort, où il professa à l'école juive. Il a publié : *Essai sur la théorie des parallèles* (Mayence, 1822); *Manuel de géométrie technique* (1828), et *Table de l'hospitalité*, ouvrage de controverse talmudique qui fut vivement attaqué. — Son fils, Théodore CREIZENACH, né à Mayence en 1818, est professeur à l'école philanthropique de Francfort. Il a publié des recueils de poésies à Francfort, en 1836 et en 1848.

CRELINGER (Augusta DORING, dame STICH, puis dame), célèbre actrice allemande, née à Berlin en 1795, morte dans la même ville en mai 1865. Elle débuta dans cette ville par le rôle de Marguerite du *Vieux garçon*, d'Iffland, se maria en 1817 avec l'acteur Stich, et obtint, à partir de cette époque, sur le théâtre de la cour, des succès retentissants. Devenue veuve, elle épousa en secondes nocces Otto Crelinger. Remarquable surtout par le profond sentiment de vérité avec lequel elle entraînait dans l'esprit des principaux personnages qu'elle était chargée de représenter, elle ne se distinguait pas moins par son enthousiasme pour tout ce qui touchait à son art. Inimitable dans le genre tragique, elle a fait longtemps la fortune du théâtre de la cour de Berlin, qu'elle n'a jamais quitté et où elle a trouvé les plus beaux triomphes. Ses meilleurs rôles ont été ceux de lady Macbeth, d'Iphigénie, d'Orsina, de Léonore et de la comtesse Terzky. — Ses deux filles du premier lit, Mlles Bertha et Clara STICH, ont débuté à la scène en 1834. La première s'est retirée de la carrière théâtrale pour faire un brillant mariage; la seconde, devenue veuve en 1849 de l'acteur Hoppe, est une des comédiennes les plus aimées du public berlinois.

CRELL (Nikolaus), premier ministre de Christian I^{er}, électeur de Saxe, né à Leipzig vers 1550, décapité à Dresde le 9 octobre 1601. Voyant un grand danger pour la cause de la réforme dans les conflits entre les diverses sectes protestantes, Crell proposa une fusion avec le calvinisme (crypto-calvinisme), dans le but de mettre un terme à ces luttes intestines; il voulait réunir ainsi en faisceau toutes les armes destinées à combattre l'Eglise catholique romaine. Cette idée, qui avait souri à Christian I^{er}, fut moins prise, à ce qu'il paraît, par son successeur Frédéric-Guillaume, qui fit arrêter Crell, le condamna à dix années de détention et enfin le fit décapiter.

CRELL ou **CRELLIUS** (Jean), théologien socinien allemand, né près de Nuremberg en 1590, mort à Cracovie en 1633. Il se rendit dans cette dernière ville après avoir embrassé les opinions de Socin, y fut d'abord recteur de l'école des unitaires et y remplit dans la suite les fonctions de pasteur. Ses principaux ouvrages sont : *De Deo et attributis ejus*

(1630); *Vindiciae pro religionis libertate* (1637, in-8°), traité dont Le Cène donna en 1637 une traduction française, revue depuis par Naigeon sous ce titre : *De la tolérance dans la religion*. — Samuel CRELLIUS, petit-fils du précédent, né en 1657, mort en 1747, fut aussi un théologien socinien distingué. Il se retira à Amsterdam après avoir été ministre d'une église unitaire sur les frontières de Pologne. Il a également laissé des ouvrages où il défend les doctrines sociniennes, entre autres : *Fides primorum christianorum ex Barnaba, Herma et Clemente romano demonstrata* (Londres, 1697, in-8°).

CRELL (Louis-Christian), littérateur allemand, né à Neustadt en 1671, mort en 1733. Il professa la philosophie à Leipzig, et publia plusieurs ouvrages qui ont été réédités ensemble à Halle (1776, in-4°).

CRELL (Christophe-Louis), juriconsulte allemand, fils du précédent, né à Leipzig en 1703, mort en 1758. Il se fit recevoir docteur en droit en 1724, et fut successivement professeur de philosophie, puis de droit naturel (1730) à Wittenberg, assesseur à la faculté des juristes en 1733 et conseiller du roi de Pologne en 1739. Ses ouvrages consistent en dissertations; la plupart sont fort estimées, et le plus grand nombre ont été publiés par lui sous ce titre : *Dissertationum atque programmatum crellianorum fasciculus* (Halle, 1775, in-4°).

CRELLE (Auguste-Léopold), mathématicien et ingénieur allemand, né à Eichenwörder, près de Wriezen (Prusse), en 1730. Il entra dans l'administration des ponts et chaussées, devint, vers 1815, membre du conseil supérieur d'architecture et de la direction des bâtiments, reçut à la même époque le diplôme de docteur de l'université de Heidelberg, et prit, à partir de 1816, une part active à la construction de la plupart des voies de communication de la Prusse. Il fut chargé de faire le tracé du chemin de fer de Berlin à Potsdam, un des premiers qui aient été établis en Allemagne. De 1824 à 1849, M. Crelle occupa au ministère de l'instruction publique un haut emploi, qui lui permit de se livrer entièrement à ses études de prédilection, les mathématiques. Il fonda le *Journal des mathématiques pures et appliquées* en 1826, le *Journal d'architecture* en 1828, y inséra de nombreux articles et mémoires. Il fut élu en 1828 membre de l'Académie des sciences de Berlin. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur le calcul des grandeurs variables* (1811); *Recueil d'observations et propositions mathématiques* (1820-1822, 2 vol.); *Tables de calcul* (1822); *Manuel d'arithmétique et d'algèbre* (1825); *Essai d'une théorie générale des facultés analytiques* (1826); *Manuel de l'art d'arpenter et de niveler* (1826); *Exposé encyclopédique de la théorie des nombres* (1845), etc.

CREM ou **CRUMNUS**, roi des Bulgares, mort l'an 814 de notre ère. Il envahit l'empire grec, arriva devant Constantinople peu de mois après le couronnement de l'empereur Léon V l'Arménien, qui n'avait pas d'armée à lui opposer, et ravagea les environs de la ville. Il s'en serait vraisemblablement emparé si la mort n'était alors venue le frapper.

CRÉMA s. f. (kré-ma — du lat. *cremare*, brûler). Métall. Résultat de l'oxydation du fer dans le fourneau.

CREMA, ville du royaume d'Italie, province de Lodi-et-Crema, à 15 kilom. N.-E. de Lodi, à 38 kilom. S.-E. de Milan, sur la rive droite du Serio; 9,000 hab. Evêché suffragant de Milan. Fabriques de dentelles et de chapeaux; filatures de lin; manufactures de soieries et de toiles. Récolte d'excellents vins, de fruits et de lin. Ville bien bâtie et entourée de murailles. Crema possède un vieux château fort, plusieurs palais et une cathédrale construite en 1400 et qui renferme quelques toiles de Guido Reni et de Vincenzo Civerchio. Cette ville, l'ancien *Forum Diuionorum*, fut fondée en 570 sous les Lombards; elle fut détruite plusieurs fois par les guerres successives qui ensanglantèrent le nord de l'Italie pendant le moyen âge. Après la bataille de Lodi (1796), elle fut occupée par les Français.

CRÉMAILLÈRE s. f. (kré-ma-llè-re; Il mill. — bas lat. *cramaculus* au XI^e siècle; *cremasculus*, *cremasculus* au XIV^e siècle. L'origine de ce mot est douteuse. On propose le grec *kremasthai*, être suspendu, ce qui est excellent pour le sens; mais, ainsi que le fait observer M. Littré, les mots grecs n'ont guère pénétré directement dans les langues romanes. On cite encore le verbe latin *cremare*, brûler, parce que la crémailière est exposée au feu; mais, suivant M. Littré, le sens serait peu favorable à cette dernière dérivation; il est vrai que la forme du mot l'est davantage : la base latine *cremium*, morceau de bois sec, fagot, d'où on tirerait un dérivé *cremail*. Enfin on allègue le bas allemand *kram*, crampon, qui est appuyé par une ancienne forme, *cramailère*. La plus probable de ces trois hypothèses nous semble être celle qui fait dériver crémailière du latin *cremare*. Suivant Schweizer, on peut faire dériver *cremare*, *cremium* d'un substantif *cremor* (comme *clamare* de *clamor*), qu'il ramène à sa racine sanscrite *cri*, *crâ*, cuire, laquelle devient *cir* dans *deir*, cuisson, *aciria*, lait cuit, d'après le dictionnaire de Pétersbourg. Cette racine reparait d'ailleurs sous diverses formes dans un bon

nombre de termes européens qui désignent soit le foyer et le four, soit des ustensiles de cuisine, soit des objets préparés par la cuisson). Pièce de métal munie de crans au moyen desquels on peut suspendre un vase au-dessus du foyer, à une hauteur que l'on fait varier à volonté : *Baisser, hausser la CRÉMAILLÈRE d'un cran, de deux crans*.

— Fam. *Pendre la crémailière*. Donner un repas pour célébrer une installation dans un nouveau logement : *Ses filles, ses cousins, ses neveux venaient, chacun à son tour, lui demander à l'oreille quel jour on PENDRAIT LA CRÉMAILLÈRE au vieux château restauré, rebadigeonné*. (G. Sand.) || Assister au repas qui se donne à l'occasion de l'installation dans un nouveau logement : *Quand irons-nous PENDRE LA CRÉMAILLÈRE chez vous?* || Fig. Procéder à une installation, à l'établissement d'une chose nouvelle : *Tout ce que la masse payante et sensée de la nation gagne à ces belles et grandes réédifications sur de larges bases, c'est de redorer chaque couronne, d'habiller à neuf quelques gredins en guenilles et de solder la canaille pour PENDRE LA CRÉMAILLÈRE du nouvel édifice à large base*. (E. Sue.)

— Mar. Adents d'une vergue d'assemblage. || Instrument dont on se sert pour rider les haubans.

— Art milit. Ouvrage de fortification ouvert à la gorge, composé de deux faces ou côtés d'inégale longueur qui forment un angle saillant, c'est-à-dire ayant le sommet tourné vers l'extérieur; la face la plus longue se nomme *grande branche* et la plus courte *crochet* : *La CRÉMAILLÈRE n'est en réalité qu'une modification du redan; elle a les mêmes défauts que ce dernier et sert aux mêmes usages*. || On dit aussi *OUVRAGE à CRÉMAILLÈRE*.

— Mécan. Organe rectiligne denté, propre à transformer un mouvement de rotation en mouvement rectiligne ou *vice versa* : *Les lampes généralement usitées aujourd'hui sont munies d'une double CRÉMAILLÈRE, dont l'une pour monter la lampe, et l'autre pour lever ou baisser la mèche. Le cric est formé d'une CRÉMAILLÈRE que l'on fait mouvoir au moyen d'une manivelle et d'une ou deux roues dentées avec pignon*. (Focillon.)

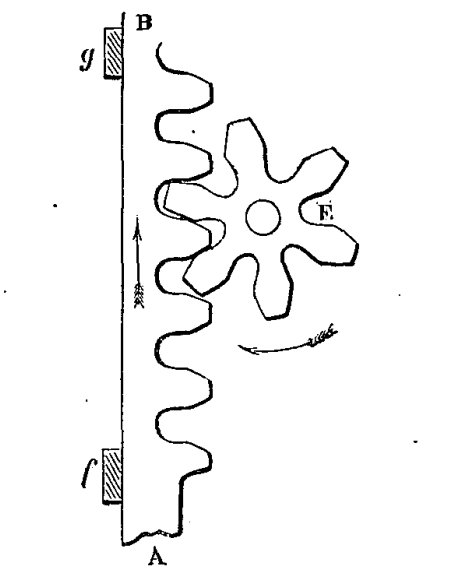
— Techn. Pièce de bois ou de métal garnie de crans, dont la forme rappelle celle de la crémailière : *CRÉMAILLÈRE de bibliothèque. CRÉMAILLÈRE de pupitre*. || Pièce d'une montre ou pendule à répétition. || Râteau d'horloger. || Petite pièce de bois à gradins, que l'on place entre les meules d'un moulin lorsqu'on rabat ou qu'on lève la meule courante. || Garniture de fer mise en travers derrière les portières cochères.

— Typogr. Nom donné à deux doubles branches de fer, qui, dans la presse en bois, servent à fixer la platine à l'arbre de la presse.

— Hort. Ustensile de jardin, qui sert à tenir soulevés les châssis et les cloches.

— Bot. Nom vulgaire de la cuscute.

— Encycl. Mécan. Une *crémailière* est une barre dentelée, ondulée ou cannelée sur sa lon-



gueur. Elle trouve son application dans toutes les constructions, et principalement dans la mécanique appliquée. Le système où la *crémailière* est employée se compose le plus généralement, comme l'indique la figure, d'un pignon B, qui, dans son mouvement de rotation dans le sens de la flèche, fait avancer la verge AB de A vers B, en la faisant glisser sur ses guides *f* et *g*; il est employé à transformer un mouvement circulaire continu en un mouvement rectiligne continu, et réciproquement. Tantôt, en effet, c'est le pignon qui commande; tantôt c'est la *crémailière* qui fait tourner la roue dentée.

La théorie de l'engrenage à pignon et à *crémailière* dérive de celle des engrenages cylindriques ordinaires; il suffit en effet de supposer le rayon d'une des roues infini pour passer d'un cas à l'autre.

Les profils conjoints de deux dents d'un engrenage cylindrique extérieur sont les deux courbes épicycloïdales engendrées par le roulement d'une même courbe quelconque sur

l'une des circonférences primitives de l'engrenage et à l'intérieur de l'autre (v. ENGRENAGES); toutes les particularités que pourra présenter l'engrenage de la *crémailière* dériveront donc de ce que l'une des circonférences primitives sera devenue une ligne droite.

Dans le système dérivé de l'engrenage à flancs droits, au flanc droit du pignon correspondra pour la *crémailière* une *cycloïde* proprement dite, et au flanc droit de la *crémailière* correspondra une *développante* de cercle.

Dans le système dérivé de l'engrenage à flancs épicycloïdaux, le flanc et la face du pignon seront une hypocyloïde et une épicycloïde, le flanc et la face de la *crémailière* seront deux cycloïdes.

Enfin, dans le système dérivé de l'engrenage à développante de cercle, le profil relatif à la *crémailière* deviendra une ligne droite.

CRÉMAILLON s. m. (kré-ma-llon; Il mill. — dimin. de *crémailière*). Petite crémailière que l'on accroche à une plus grande.

CRÉMANION s. m. (kré-ma-ni-on — du gr. *kremad*, je suspends). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des mélastomacées, tribu des miconiées, formé aux dépens des mélastomes, et renfermant une quarantaine d'espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

CRÉMANT adj. m. (kré-man — rad. *crème*). Comm. Se dit d'un vin de Champagne qui n'a qu'une mousse légère et peu abondante : *Vin de Champagne CRÉMANT. Champagne CRÉMANT*.

CRÉMASON s. f. (kré-ma-zon). Pathol. anc. Aigreurs d'estomac. || Est usité encore dans quelques provinces.

CRÉMASQUE s. et adj. (kré-ma-ske). Géogr. Habitant de Créma ou de son territoire; qui appartient à cette ville, à ce territoire ou à leurs habitants : *Les CRÉMASQUES. La population CRÉMASQUE*.

CRÉMASTER s. m. (kré-ma-stèr — du gr. *kremad*, je suspends). Anat. Muscle suspenseur du testicule. || Adjectiv. : *Muscle CRÉMASTER*.

— Encycl. V. BOURSES TESTICULAIRES.

CRÉMASTOCHEÏLE s. m. (kré-mas-to-keï-le — du gr. *kremastos*, pendu; *cheilos*, lèvres). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des lamellicornes, comprenant dix-huit espèces, toutes exotiques. *Les CRÉMASTOCHEÏLES sont des coléoptères en général de couleurs assez sombres*.

CRÉMASTOCHILIDE adj. (kré-ma-sto-kili-de — de *crémastochéile*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble à un *crémastochéile*.

— s. m. pl. Tribu de coléoptères lamellicornes ayant pour type le genre *crémastochéile*.

CRÉMASTRE s. m. (kré-ma-stre — du gr. *kremastèr*, suspenseur). Entom. Nom donné au crochet placé près de l'anus de certaines chrysalides, et par lequel elles demeurent suspendues.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, comprenant une seule espèce, qui croît au Népal.

CRÉMATION s. f. (kré-ma-si-on — lat. *crematio*; de *cremare*, brûler). Action de brûler le corps des morts.

— Encycl. L'horreur instinctive qu'inspire la vue de la mort et le besoin de se soustraire aux misères que produit la décomposition des cadavres ont fait à l'homme une nécessité de s'en débarrasser. Les Grecs brûlaient ou inhumaient indistinctement les morts. Démocrite s'éleva très-fortement contre la coutume de la *crémation*; il préférait l'inhumation, dans l'espoir d'une résurrection plus facile. Héraclite, au contraire, son contraire habituel, regardait le feu comme l'élément général et voulait qu'on brûlât les corps, dans l'espoir que la flamme, qui purifie tout, purifierait aussi les âmes. Il est certain que la *crémation* était pratiquée dans l'antiquité; mais il serait très-difficile de fixer l'époque précise où cet usage commença à s'introduire. On prétend que ce fut Hercule qui, le premier, imagina de recueillir la cendre d'un mort. Sur le point de faire la guerre à Laomédon, il avait prié son ami Lycinius de lui donner son fils Argius pour l'accompagner au combat, promettant de le lui ramener; Argius ayant été tué, Hercule ne trouva rien de mieux, pour remplir sa promesse, que de brûler le corps et d'en renvoyer les cendres à Lycinius. Nous n'avons pas besoin de dire que ce fait est purement légendaire. Mais les ouvrages anciens contiennent tous des relations de *crémations* qu'on voit pratiquées à Rome, en Grèce, dans les contrées septentrionales et chez les gymnosophistes indiens. Tout porte à croire que c'est dans l'Inde, adonnée au culte du feu, que cet usage s'établit et se maintint. Non-seulement on y brûlait les morts, mais, pour donner aux cérémonies des funérailles plus de pompe et d'éclat, on ajoutait quelques vivants aux corps destinés au bûcher.

Properce, dans quelques-unes de ses élégies, nous apprend que de son temps la coutume était de brûler les morts avec leurs anneaux aux doigts. On oignait les corps, au dire de Donat, afin qu'ils brûlassent plus facilement. Il y avait des hommes appelés *ustores*

(brûleurs) qui avaient pour mission spéciale de surveiller la marche de l'opération, et d'empêcher que rien ne fût soustrait de ce qu'on jetait sur le bûcher pour brûler avec les morts. Plinius écrit que l'usage de brûler les morts remonte seulement à Sylla; mais Plutarque affirme que le corps de Numa Pompilius ne fut point brûlé, parce qu'il l'avait défendu par son testament. Le même Numa avait interdit, par l'édit posthume, d'arroser de vin les feux du bûcher. Denys d'Halicarnasse, dans ses *Antiquités*, nous apprend que la peste qui sévit à Rome, environ trois cents ans après sa fondation, avait pour cause l'habitude prise de jeter les corps morts, au lieu de les brûler ou de les enterrer honorablement comme auparavant. Les diverses histoires de Rome nous montrent que nombre de consuls et de patriciens ont été brûlés après leur mort. Servius pense que les Romains brûlaient leurs morts afin que leur âme s'en retournât aussitôt dans le tout univers dont elle venait; mais il est plus raisonnable de supposer que c'était uniquement afin de se préserver des exhalaisons putrides que les corps enterrés peu profondément laissaient exhaler.

Plinius nous apprend que l'on brûlait un certain nombre de cadavres ensemble; ceci se pratiquait surtout à l'égard des pauvres, pour économiser le combustible. On avait grand soin, en ce cas, de mettre le corps d'une femme entre dix corps d'hommes, afin que, grâce à la chaleur naturelle et à l'inflammabilité de la nature féminine, qui est essentiellement plus chaude que celle de l'homme, les corps de ceux-ci fussent plus tôt consumés. Et ceci n'est pas une épigramme, une lugubre plaisanterie, car le fait rapporté par le grave Plinius l'est aussi par Horace, et par Alexandre de Naples dans ses *Livres généraux*. Il était défendu expressément de brûler les corps des petits enfants avant qu'ils eussent toutes leurs dents; on ne brûlait pas non plus, chez les Romains, ceux qui avaient péri par la foudre; et, chez les Grecs, Euripide, parlant de Capaneus, qui fut tué d'un coup de tonnerre au siège de Thèbes, dit que son corps fut brûlé, non avec ceux des autres princes qui avaient été tués à l'assaut, mais à part, comme un mort sacré. Il y avait encore une classe de morts qui ne pouvaient être brûlés, mais ceux-ci par indignité: c'étaient ceux qui s'étaient suicidés. On coupait la main au cadavre en signe d'ignominie et on l'enterrait à part. Philostrate rapporte que le corps d'Ajâx, après que ce guerrier se fut transpercé de son épée, fut privé des honneurs du bûcher et mis en terre. On sait que l'Eglise refuse de même la sépulture religieuse à ceux qui se sont donné la mort.

Nous allons décrire maintenant les cérémonies de la *crémation*. Le dixième jour après la mort, chez les Grecs, on s'occupait de brûler le corps. Ce jour-là on rassemblait, hors de la ville, tout le bois qu'on avait coupé pendant les neuf jours précédents et on construisait le bûcher, dont les dimensions variaient selon l'importance du défunt. Le bûcher de Patrocle avait, selon Homère, 100 pieds de long et 100 pieds de large. Quand le bûcher était dressé et l'heure annoncée venue, le convoi se mettait en marche. C'étaient ordinairement les enfants qui portaient le corps de leur père ou de leur mère. Le convoi étant arrivé auprès du bûcher, les brûleurs s'assuraient que tout était bien disposé, et invitaient quiconque voulait, en signe de regret, se couper les cheveux et les consacrer au mort, à le faire en ce moment. Cela fait, les plus proches parents soulevaient ensemble le lit mortuaire et le posaient au sommet de la pile de bois, qu'on avait richement parée et ornée de fleurs. Pendant ce temps, on sacrifiait des animaux aux mânes du trépassé; aucune des victimes ne devait avoir point ou engendré; toutes devaient être de couleur noire. On les écorchait pour en tirer la graisse dont on se servait pour oindre le corps du défunt de la tête aux pieds; on l'ignait pareillement d'huiles odorantes et de parfums précieux. On appuyait contre le lit, après qu'on y avait convenablement placé le cadavre, des vases pleins de miel et d'huile, et quelquefois de miel et de vin: le vin, dit Porphyre, parce qu'il est l'ami des corps morts, l'huile, pour faire enflammer et consumer le bois plus facilement. Les victimes étaient écorchées, jetées sur le bûcher, et entassées de chaque côté du corps. Lorsqu'il s'agissait d'un souverain ou d'un prince, on remplaçait anciennement les animaux par des esclaves. Ce fut ainsi qu'Achille égorgé de sa main douze jeunes princes troyens, ses prisonniers de guerre, devant le bûcher de Patrocle, et qu'il les fit jeter dessus avec quatre de ses chevaux et deux des douze chiens qu'il nourrissait ordinairement à sa table. La plupart des assistants, pour montrer leur affliction, jetaient aussi sur le bûcher et sur le corps du feuillage et des fleurs. Ces divers préparatifs terminés, on mettait le feu au bûcher, bûcher de sarments, de chaume et d'autres matières sèches et légères. Dès que les flammes commençaient à envelopper le mort, les parents et les amis appelaient celui-ci par son nom et lui criaient adieu; puis ils faisaient les libations et les offrandes ordinaires, répandant du vin sur le bois du bûcher. Pendant toute la nuit qui suivait, des hommes demeuraient là, se traînant autour du bûcher, pleurant et remplissant l'air de leurs

lamentations. Le matin venu, on éteignait le brasier en l'arrosant de vin, et, quand le tout était refroidi, les plus proches parents et les intimes amis recueillaient les cendres, et les ossements carbonisés, les saupoudraient de farine et les enfermaient ensuite dans un vase d'or, d'argent ou d'autre métal, selon leurs moyens. Eustathe prétend que ce n'étaient pas les cendres, mais seulement les os pulvérisés que l'on conservait ainsi, après avoir enduit le vase d'une double couche de graisse et en avoir recouvert le contenu d'une autre couche très-épaisse. Outre la graisse, les urnes contenaient encore quelques gouttes de vin, du miel et de l'huile parfumées. Quand les urnes étaient fermées, on les ornait de fleurs et on les couvrait d'un crêpe ou bien d'un morceau de toile fine, et on les portait en terre. Homère dit que l'urne où furent mises les cendres de Patrocle était couverte d'une étoffe légère, et il ajoute qu'elle était d'or massif. Lorsqu'il parle de l'urne contenant les cendres d'Hector, il explique qu'elle fut couverte d'un voile de pourpre, parce qu'il était de sang royal. Plutarque, dans sa *Vie de Philopémen*, dit que l'urne dans laquelle les cendres du chef des Achéens furent renfermées était tellement ornée de guirlandes, de festons et de bandeaux quand on la porta en terre, que c'était à peine si on pouvait la voir.

Dans l'île de Chio, il existait un singulier usage: après avoir brûlé les corps des trépassés et recueilli les ossements parmi les cendres, on pilait et pulvérisait le tout en un mortier, puis, en prenant un crible, on montrait sur un bateau et l'on allait en pleine mer cribler les cendres au vent, de façon qu'il n'en restât aucun vestige. Stobée a consigné le fait au chapitre des sépultures, tout en manifestant son étonnement qu'une semblable coutume eût pu s'établir.

Les cérémonies de la *crémation* chez les Romains différaient quelque peu de celles qu'on observait chez les Grecs. Après que le mort avait été harangué sur la place des Rostres, les porteurs le rechargeaient sur leurs épaules et le portaient par la porte Triomphale, si c'était le corps d'un triomphateur, par la porte Libitine, dans tout autre cas. Les principaux citoyens étaient brûlés au champ de Mars, et les autres dans les principaux faubourgs. Quant aux personnes de basse condition, elles étaient portées au mont Esquilin, où il existait une place publique spécialement affectée à la *crémation*. Le bûcher était, comme chez les Grecs, proportionné à la position qu'occupait le personnage avant sa mort; les corps des citoyens pour lesquels on n'élevait qu'un petit amas de bois entassé à la hâte, sans drogues ni parfums, étaient appelés ignominieusement *semi-ambusti* (demi-brûlés). La *crémation* à petit feu était considérée comme le plus grand déshonneur qu'on pût faire subir aux restes d'un homme. Aussi les Romains, pour se venger de certains de leurs princes dont ils avaient eu à se plaindre, les firent-ils brûler de la sorte. Quelquefois les parents, pour mieux montrer leur affliction, faisaient peindre le bûcher et l'ornaient d'ouvrages en cire de diverses couleurs. C'était la personne qui avait fermé les yeux au défunt, qui, au moment de brûler son corps, les lui trouvait de manière qu'ils fussent fixés sur le ciel, où devait aller son âme. Elle lui donnait aussi le dernier baiser, et l'ignait des plus précieuses huiles, après quoi les ministres et les serviteurs désignés par le libitinaire couchaient convenablement le corps sur le bois, et étendaient à ses côtés des étoffes d'écarlate et les vêtements qui devaient être consumés avec lui, ainsi que les armes et autres ornements qui avaient figuré dans le convoi. On jetait sur le bûcher des ingrédients propres à empêcher que l'odeur de la chair grillée se répandît. Dans ce but, les pauvres employaient la poix et la résine. Plinius, parlant de la grande dépense d'odeurs et de parfums qu'on faisait aux funérailles, dit qu'on ne récoltait point en une année autant de casse et de cinnamome qu'on en brûla le jour où se firent les funérailles de Poppée. Le bûcher suffisamment aromatisé, les trompettes sonnaient, et le plus proche parent du mort, s'emparant d'un des flambeaux qui avaient servi au convoi, s'approchait à reculons, et mettait le feu aux roseaux et aux broussailles sèches qui étaient préparés au pied du bûcher. Aussitôt après commençaient les sacrifices. Au feu du bûcher, on faisait cuire des plats de viande préparés pour les mânes et les dieux infernaux, et que mangeaient les pauvres gens attirés à ces sortes de cérémonies, malgré les coups qu'ils recevaient des brûleurs. C'est pour cela qu'on disait d'un indigent qu'il vivait du bûcher. Ensuite venaient combattre les gladiateurs, conformément à la loi qui exigeait que du sang humain fût répandu devant le bûcher. Le massacre de prisonniers de guerre ou d'esclaves pouvait suppléer aux combats de gladiateurs. Comme en Grèce, on jetait sur le bûcher des meubles, des parures, des bijoux et des armes; les plus zélés se faisaient honneur d'y jeter ce qu'ils possédaient de plus précieux. Quelques femmes prouvaient leur amour pour le défunt en se jetant sur le bûcher, mais ce dévouement était rare. Pendant que le corps brûlait, les chants funèbres se faisaient entendre. On recueillait ensuite les cendres et les os, après qu'on les avait arrosés de vin et de lait, et on les mettait sécher

dans un linge fin. Ces reliques étaient enfermées dans une urne avec des roses ou d'autres fleurs. Il y avait dans cette façon de rendre les derniers devoirs aux morts une idée prédominante et généreuse, celle d'honorer leur mémoire par une cérémonie aussi touchante que possible. Le feu fut adoré chez les peuples primitifs, et partout il fut considéré comme le purificateur par excellence. C'était donc une sorte d'épuration définitive que les vivants faisaient subir à ceux qu'ils regrettaient, et si on s'étonne, en acceptant cette idée, que les anciens aient mêlé aux cendres des morts celles des animaux qu'ils faisaient consumer sur le même bûcher, il faut se souvenir que certains auteurs grecs et romains, Plinius tout le premier, ont prétendu qu'on avait soin de revêtir les corps d'une sorte de lin incombustible qui formait un récipient au milieu duquel on retirait les cendres du mort intactes.

Les Ethiopiens brûlaient aussi leurs morts, et, après s'être rasés la tête auprès du bûcher, ils y jetaient leurs cheveux, puis immolaient des animaux et les faisaient brûler, en arrosant le tout de vin et d'huile. Les Carthaginois faisaient de même.

L'Inde a conservé plus longtemps que tous les autres peuples l'usage de la *crémation*, et l'on sait qu'au Malabar, jusqu'à la conquête de ce pays faite par Hayder Aly en 1666, le fanatisme poussait les veuves à se brûler sur le corps de leurs maris. Cette coutume barbare est aujourd'hui à peu près disparue. Sur toute la côte de Coromandel, cet usage existait aussi, et, lorsqu'un roi de Calcutta mourait, quatre ou cinq cents femmes se brûlaient plus ou moins volontairement pour honorer ses funérailles. Le Florentin Pogge prétendit avoir vu des princes et des grands seigneurs se brûler volontairement avec les femmes du roi de Cambodge.

Chez les Tartares, la *crémation* est encore en usage: on conserve le cadavre pendant trois jours et, le quatrième, le lama se rend dans la hutte du défunt. Le corps, assis sur une chaise de bois, est enveloppé d'une toile imbibée de poix. Le lama, porté sur un palanquin, ouvre la marche funèbre, et devant lui se font entendre des instruments de musique. La foule forme cortège. Le bûcher est dressé à quelques centaines de pas de la demeure du défunt. On creuse la terre, et à chaque angle de la fosse on ménage des ouvertures pour établir des courants d'air. C'est là qu'on place les matières combustibles. Au bas, sur un trépied, se trouve une sorte de grande marmite qui supporte quelques morceaux de bois, sur lesquels le cadavre, retenu par le cou au moyen d'une pièce de bois, est placé assis. Le lama met le feu au bûcher et s'éloigne aussitôt avec la musique; mais des personnes préposées au soin du bûcher restent auprès et versent continuellement de la poix sur le cadavre. Le feu brûle pendant plusieurs heures; lorsqu'il s'éteint, la cendre est recueillie et conservée comme une relique.

La *crémation* est encore en usage dans le royaume de Siam. Les cérémonies qui accompagnent la *crémation* des personnes royales se font avec un grand appareil. Quand un roi de Siam est mort, dit M^r Palluix, on lui fait avaler une grande quantité de mercure, on lui met un masque d'or et on l'établit solidement assis sur un trône percé, au-dessous duquel est un grand vase d'or; le mercure le dessèche promptement; tous les jours on va en grande cérémonie vider dans le fleuve ce qui est tombé dans le vase d'or, et, lorsque le corps est bien desséché, on l'accroupit, les mains jointes, dans une grande urne d'or, où il est gardé pendant un an environ, tant que se font les préparatifs de ses funérailles. On envoie couper dans les forêts les plus grands arbres qu'on peut trouver. Tout le peuple est mis en réquisition pour la construction d'un catafalque colossal et pyramidal de 300 pieds de haut, qu'on élève sur une grande place au milieu de la ville... Puis, au temps fixe, on processionne en grande pompe, sur un char doré, l'urne qui renferme le corps du défunt, placé sur une haute estrade, et alors commencent les jeux publics, qui durent pendant sept jours. Le dernier jour, le souverain héréditaire met lui-même le feu au bûcher, composé de bois de sandal et autres bois odoriférants. Quant aux os qui ne sont pas consumés, on les réduit en poudre, qui est mêlée avec de l'argile pour en faire de petites statues.

Le christianisme a supprimé la *crémation* partout où il a pénétré. Dès la fondation de la religion chrétienne, les fidèles rejetèrent l'usage des Grecs et des Romains à cet égard. La sépulture de Jésus-Christ leur servit de modèle, et comme avec les principes du christianisme ils avaient acquis l'espérance que les morts ressusciteraient un jour (*Credo resurrectionem mortuorum*), ils crurent devoir entourer du respect le plus grand et de la vénération la plus profonde les restes précieux de leurs frères ou de leurs amis. Or, personne ne l'ignore, le corps de Jésus-Christ fut enseveli selon la coutume des juifs, c'est-à-dire de la manière suivante: il fut lavé d'abord pieusement par les deux personnages dont l'Evangile nous fait connaître les noms, Joseph d'Arimathie et Nicodème, couvert d'aromates et de parfums précieux, et, chacun de ses membres étant entouré de bandelettes de fin lin ou de byssus, il fut déposé dans un cercueil de pierre.

Nous avons exposé les faits; reste une question théorique: la *crémation* est-elle préférable à l'inhumation, au double point de vue de l'hygiène et du respect des morts? La réponse à la première partie de la question ne fait aucun doute: les cadavres humains sont des foyers d'infection dont personne ne peut plus se dispenser de reconnaître les funestes effets; les morts confiés à la terre empoisonnent les vivants, et les grandes villes comme Paris, pour n'être pas infectées, se voient réduites à empoisonner de leurs cadavres de lointaines localités. Quant au respect des morts, nos sens se plieraient peut-être difficilement à voir griller nos mères, nos femmes et nos enfants; il nous serait certainement désagréable de sentir une odeur de rôt s'exhaler de ces restes bien-aimés; les flammes du bûcher antique répugnaient à nos mœurs; mais la science moderne manquant-elle de moyens sûrs et expéditifs pour opérer en quelques instants ce hideux travail de décomposition qui se passe loin de nos sens, il est vrai, mais dont la seule pensée doit nous faire frissonner? Question délicate, que nous laisserons résoudre à nos lecteurs.

CRÉMASTOSTÉMON s. m. (kré-ma-sto-s-té-mon — du gr. *kremad*, je suspens; *sténon*, filet, étamine). Bot. Syn. d'OLINIE.

CREMBALE s. m. (krén-ba-le — gr. *krem-balon*, même sens). Antiq. Espèce de castagnettes en usage chez les anciens; quelques-uns croient que ce mot désignait une sorte de guinbarde.

— **Encycl.** L'un des premiers instruments, sinon le premier, qu'employèrent les Grecs pour l'accompagnement des chorodées, ou danses chantées, ce furent les *crembales*. Les *crembales* étaient des sortes de castagnettes faites d'abord avec des coquilles; puis avec du bois, assez semblables à celles dont se servent, pour le même usage, les naturels des îles de la mer du Sud. On en jouait avec la main. Hermippe a dit, dans un vers qui nous a été conservé par Athénée (lib. XIV): « Ils *crembalisaient* avec des lépas qu'ils ont arrachés des rochers. » Plus tard, les *crembales* furent d'airain, mais elles n'en conservèrent pas moins le nom et la forme des coquilles. Dans les *Grenouilles*, Aristophane, pour railler Euripide, place ces paroles dans la bouche d'Eschyle: « Eh quoi! une lyre pour lui! non; où est la joueuse de coquilles? Viens, viens, muse d'Euripide, telle est la musique qui convient à tes vers. » Bien longtemps après, Juvénal a dit, en parlant d'une élégante orgie romaine:

..... Audiat ille
Testarum strepitus.

CRÈME s. f. (kré-me — lat. *cremum*, même sens). Matière d'un blanc jaunâtre, qui s'élève spontanément au-dessus du lait, et dont on fait du beurre par le battage: *Préparer la crème. Lait qui donne beaucoup de crème. Le café à la crème vient emprendre de son doux et enivrant arôme un frais repas du matin.* (Fayot.) *La crème est d'autant plus abondante dans le lait qu'il est de meilleure qualité.* (Bouillet.)

— Par ext. Liqueur du genre des ratafias, d'une consistance sirupeuse: *Crème de moka, de menthe, de noyaux, de fleur d'orange.*

— Fig. Ce qu'il y a de meilleur, de plus estimable, de plus distingué: *C'est une industrie qui ne vaut plus rien; on en a pris toute la crème.* || Personne qui l'emporte en bonté sur toutes les autres: *Cette famille est la crème des honnêtes gens.* (Acad.) *En France, dans toutes les préfectures de second ordre, il existe un salon où se réunissent des personnes considérables et considérées, qui néanmoins ne sont pas la crème de la société.* (Balz.)

— *Crème fouettée*, Crème qu'on fait mousser en la battant. || Fam. Objet brillant, mais futile, sans consistance, par allusion à la mousse excessivement légère qui se forme sur la crème quand on la bat: *La vie n'est que de l'ennui ou de la crème fouettée.* (Vol.) *Le public d'aujourd'hui ne goûte pas l'Alcibiade; accoutumé qu'il est aux crèmes fouettées des faiseurs, son estomac n'est plus habitué à cette moelle de lion.* (Th. Gaut.)

— Art culin. Mets délicat fait avec du lait, du sucre et des jaunes d'œufs, et que l'on sert ordinairement en entremets: *Crème au café, au chocolat, au caramel, à la vanille. Mets à la crème. Plat de crème.* || Aliment léger qu'on prescrit fréquemment aux malades convalescents: *Crème de riz, de pain, de gruau.*

— Pharm. Préparation du lait, de sucre et de jaunes d'œufs avec certaines drogues médicinales.

— Chim. anc. Substance qui se coagule à la surface de certaines dissolutions. || *Crème de tartre*, Tartrate de potasse. || *Crème de soufre*, Substance qu'on appelle aussi LAIT DE SOUFRE. || *Crème de chaux*, Pellicule blanche du carbonate de chaux, qui se forme sur l'eau de chaux au contact de l'air.

— Anc. cout. Diocèse, étendue d'une juridiction spirituelle. || On écrit plus ordinairement **CHRÈME**.

— **Homonyme**. Chrême.

— **Encycl.** Lorsque la température de la laiterie n'est ni au-dessous de 12° ni au-dessus de 15°, la *crème* se sépare du lait au bout de vingt-quatre heures environ, monte à la surface de la terrine, et au bout de trente-

six heures la séparation est complète. Mais le plus souvent la température de la laiterie est trop faible ou trop élevée; dans le premier cas, en automne, il faut attendre de quarante-cinq à soixante heures; dans le second, en été, la *crème* monte très-vite, souvent trop vite, à cause de l'acidification rapide de la masse du lait. Au bout de quinze à vingt-quatre heures au plus, toute la *crème* qui peut se séparer est à la surface. La *crème* qui monte la première est toujours la plus grasse et la meilleure. Parmi les indications données sur le moment le plus convenable pour enlever la *crème* du lait, il en est une qui est très-satisfaisante : elle consiste à effleurer la *crème* du bout du doigt; si rien ne s'y attache, la *crème* est à point; l'écémage se fait avec l'écrémoire ou avec des coquilles. Si l'on attend trop pour enlever la *crème*, elle peut devenir aigre et alors le beurre est de médiocre qualité; si l'on n'attend pas assez, on suspend la montée et l'on perd sur la quantité.

Quand on veut bien conserver la *crème*, il faut la verser dans des vases élevés et à ouverture étroite et bien bouchée, et non dans des vases à large ouverture, qui ont l'inconvénient de trop multiplier les points de contact de la *crème* avec l'air et de la rendre trop vite aigre. Il ne faut jamais faire lever la *crème* dans un vase dont le vernis intérieur se trouve écaillé, car la présure employée pour cailler le lait pénètre dans les pores de la terre cuite, résiste à tous les lavages et acidifie le lait avant que la *crème* aie le temps de monter. D'après M. Heuzé, 100 litres de lait au printemps et en été donnent de 8 à 10 litres de *crème*, et 12 litres en automne et en hiver. Il ajoute que 100 litres de *crème* donnent 25 kilogr. de beurre, soit en moyenne 4 litres de *crème* pour 1 kilogr. de beurre.

La *crème* est employée dans un grand nombre de préparations culinaires. C'est que l'on donne à Paris sous le nom de *crème* est du lait non écémé, ou bien de la *crème* maigre de dernière qualité, que l'on vend cependant à des prix excessifs. Le *petit suisse* ou fromage *Gervais* des restaurants de Paris est de la *crème* convenablement salée et épaissie; le fromage de Saint-Cyr (Orne) n'est autre chose aussi que de la *crème* salée. Enfin, certaines ménagères renferment de la *crème* épaisse et encore douce dans un linge et mettent ce linge en terre pendant quarante-huit heures. La *crème* acquiert ainsi de la consistance, de la couleur et une saveur très-agréable. Après ce temps, on la retire de terre, on la sale, et on l'offre comme fromage fin. Mais la *crème* sert principalement à fabriquer du beurre. Pour cela, on doit l'employer au moment où elle n'est ni douce ni aigrette.

V. BEURRE, LAIT.

Les parties constituantes de la *crème* se décomposent en beurre, caséine, albumine et sels insolubles, lactine, eau, matière extractive et sels solubles.

Pharm. *Crème médicinale*. On a donné ce nom à des préparations pharmaceutiques résultant de l'union du lait, du sucre et du jaune d'œuf additionnés de drogues diverses. Toutefois, on appelle encore *crèmes médicinales* quelques autres préparations médicamenteuses qui ne rentrent pas dans la définition précédente : ce sont toujours des médicaments magistraux, que l'on emploie en même temps comme aliments, et qui ont en général un goût agréable. Les *crèmes* sont fréquemment prescrites comme nourriture aux convalescents; elles sont cependant un peu indigestes. Nous allons passer en revue les *crèmes médicinales* les plus usitées.

Crème simple. Elle s'obtient en mélangeant 4 parties de jaune d'œuf, 6 parties de sucre et 8 parties de lait de vache chauffé à environ 60°, et élevant la température jusqu'à 100°, de manière à avoir une masse molle et opaque. Aliment.

Crème au chocolat. Elle s'obtient de la même manière que la *crème* simple avec 16 parties de lait, 2 parties de sucre, 1 partie de chocolat râpé et 2 parties de jaune d'œuf. Aliment.

Crème aux amandes. Elle s'obtient en opérant comme pour les précédentes, avec 1 partie de sucre, 1 partie de jaune d'œuf et 8 parties d'une émulsion d'amandes préparée avec du lait. Aliment.

Crème à la fleur d'oranger. *Crème* simple aromatisée à la fleur d'oranger. Aliment.

Crème à la vanille. On la prépare avec 1 partie de jaune d'œuf, 1 partie de saccharure de vanille et 8 parties de lait, en opérant comme ci-dessus. Aliment.

Crème pectorale de Cottureau ou Electuaire de beurre de cacao et d'amandes. Préparation obtenue avec : beurre de cacao, 60 gr.; pistaches, 15 gr.; amandes douces, 15 gr.; amandes amères, 8 gr.; sirop de violettes, 30 gr.; sirop de jusquiame, 30 gr.; sucre vanillé, 4 gr. On l'employait il y a quelques années contre les bronchites.

Crème pectorale de Jeannet. Mélange de beurre de cacao, 90 gr.; huile d'amandes douces, 50 gr.; sirop de coquelicot, 30 gr.; eau de fleur d'oranger, 15 gr. On l'emploie contre certaines affections des voies respiratoires.

Crème pectorale de Huc. Mélange de beurre de cacao, 30 gr.; sucre, 30 gr.; sirop de violettes, 30 gr., et sirop de limaçons, 30 gr. Médicament fort peu usité.

Crème pectorale de Pierquin. Mélange de

sirop de capillaire et de sirop de Tolu, épaissi avec la moitié de son poids de sucre pulvérisé.

Crème pectorale à l'acide prussique. Mélange de sucre pulvérisé, 45 gr.; acide prussique médicinal, 2 gr.; sirops de chou rouge et de guimauve, 60 gr. de chacun; sirops de Tolu et de capillaire, 30 gr. de chacun; sirops de pavots et de cannelle, 8 gr. de chacun. Médicament assez acuf qui a été préconisé contre les bronchites.

Crème pectorale de Tronchin. S'obtient avec : beurre de cacao, 60 gr.; sucre pulvérisé, 15 gr.; sirops de Tolu et de capillaire, 30 gr. de chacun. La *crème pectorale de Tronchin*, destinée à combattre les bronchites, ne doit pas être confondue avec la *marmelade de Tronchin*, beaucoup plus usitée et destinée à combattre le catarrhe pulmonaire.

Allus. littér. *Tarte à la crème* ! Allusion à un passage de Molière dans *L'Ecole des Femmes*. V. TARTÉ.

CRÉMÉ, ÉE (kré-mé) part. passé du v. Crémer. Qui s'est couvert de crème : *Lait CRÉMÉ*.

Techn. Se dit des toiles de chanvre qui sont tissées avec des fils blanchis à l'avance.

CRÉMENT s. m. (kré-man — lat. *cremen-tum*; de *cre-scere*, croître). Gramm. Chacune des syllabes qui se trouvent avant la dernière dans les formes de mots variables qui ont plus de syllabes que la seconde personne du singulier de l'indicatif présent ou que le nominatif singulier; ainsi dans *amarentini*, qui a cinq syllabes, quand *amas* n'en a que deux, les syllabes *ma*, *re*, *ni* sont des créments; dans *antibus*, donc le nominatif singulier *avis* n'a que deux syllabes, la syllabe *vi* est un crément. Dans la grammaire arabe, Nom donné aux quatre lettres *clif*, *ta*, *ya* et *noun*, qui, dans toutes les personnes de l'aoriste, se placent avant les radicales.

Anc. législ. Accroissement de terrain dans les rivières ou sur les rivages.

Encycl. On appelle *cas direct* dans les noms (*casus rectus*, ou simplement *rectus*) le nominatif; et *cas obliques*, le génitif, le datif, l'accusatif, en grec (on sait que les Grecs n'ont point d'ablatif), et ces trois cas plus l'ablatif, en latin. Quant au vocatif, il n'est, à proprement parler, ni direct ni oblique. L'accroissement d'une syllabe, qui a souvent lieu dans les cas obliques tant en grec qu'en latin, est ce qu'on appelle *crément* en terme de grammaire. *Caput*, par exemple, fait au génitif *capitis*; *libertas* fait au même cas *libertatis*, et à l'accusatif *libertatem*; en grec, *Aulis* fait au génitif *Aulidos*, au datif *Aulidi*, à l'accusatif *Aulida*; les Latins lui donnent un ablatif *Aulide*. Il y a un *crément* dans tous ces cas, parce qu'ils ont une syllabe de plus que le nominatif. *Crément* vient du verbe *cre-scere*. — *Crementum*... *est quando...* *incre-scit*, dit Jean van Pauteren (Jean Despauière) dans une de ses règles de quantité, et dans une autre : *Cum rectum obliqui superant, crementa vocantur nominis, hæc fieri vocalibus cernes*.

Il y a aussi des *créments* dans les verbes; pour les reconnaître il faut comparer les formes verbales à la deuxième personne du présent de l'indicatif. Ainsi *audio* présente un *crément* dans *audimus*, parce que cette dernière forme a trois syllabes, tandis qu'il n'y en a que deux dans *audis*; mais ce n'est pas la dernière syllabe *mus* que les grammairiens considèrent comme *crément*, c'est la syllabe précédente *di*, quoique *di* se trouve déjà dans la forme type *audis*. *Amaveram* a deux *créments*, *ma* et *ve*, parce qu'on y trouve deux syllabes de plus que dans *amas*. Il ne faut pas confondre le *crement* avec l'augment ni avec le redoublement, qui sont aussi des accroissements de syllabes, mais toujours placés au commencement même des mots, tandis que le *crément* n'affecte que la partie terminale. V. AUGMENT ET REDOUBLEMENT.

Dans la langue française, il n'y a point de *créments* pour les substantifs ni pour les adjectifs. On pourrait en trouver un dans *j'aimerai* comparé à *j'aime*, dans *je lisais* comparé à *je lis*; mais cela ne conduirait à aucune notion utile, et nos grammairiens se contentent avec raison de distinguer seulement le radical et la terminaison.

CRÉMER v. n. ou intr. (kré-mé — rad. *crème*). Se couvrir de crème, en parlant du lait : *En été le lait CRÈME plus vite qu'en hiver*.

CREMERA, petite rivière de l'Italie ancienne, dans l'Etrurie; affluent de la rive droite du Tibre, à 10 kilom. N. de Rome. La Cremera arrosait Véies. C'est sur ses bords que 300 hommes de la famille des Fabius tombèrent dans une embuscade où ils périrent tous, l'an 477 av. J.-C. La Cremera porte aujourd'hui le nom de Vales.

CRÉMERIE s. f. (kré-me-ri — rad. *crème*). Etablissement où l'on vend de la crème, du lait, du fromage et des œufs, et quelquefois du bouillon et quelques autres consommations.

Econ. rur. Lieu où l'on fait crémier le lait.

Encycl. Depuis quelques années on a désigné sous le nom de *crémeries* certains établissements tenant le milieu entre le *restaurant* et le *café*, et où l'on vend de tout excepté de la crème, espèce de gargote d'un aspect particulier, où le riz au lait, le café à la *crème* (III), le chocolat, la côtelette et les œufs sur le plat règnent à peu près souverainement. L'étalage

d'une *crémérie* est des plus simples. Il se compose invariablement d'une jatte de riz, d'une demi-douzaine de côtelettes de fantaisie, de pruneaux douteux, noyés dans du cirage, d'une boîte de sardines vide et de mouches. On y ajoute, mais dans les grands quartiers seulement, une bouteille de trois-six sous le nom prestigieux de *vieux cognac*, avec des tasses à café et du sucre en morceaux. Dans le vieux style, on appelait *laiterie* la boutique où l'on vend du lait. Un fruitier ambitieux a changé tout cela. De sa fruiterie-laiterie il a fait une *crémérie* dans laquelle on consomme, il est vrai, du lait, mais où le lait n'est après tout qu'un prétexte. Il est même telle *crémérie* où se débite toute espèce de choses alcoolisées ou frelatées, excepté du lait. Bref, la *crémérie*, établissement tout moderne, en se généralisant dans Paris, s'est élevée à la hauteur du restaurant, avec lequel elle rivalise en beaucoup d'endroits. Du bol de café à la crème on est passé à l'omelette et aux œufs sur le plat; des œufs sur le plat, à la côtelette et au bifteck. Les *crémeries* se sont propagées à ce point, qu'il y en aura bientôt plus que de consommateurs, surtout dans les parages où campe la tribu peu sauvage des Musettes et des Cascadettes. Les plus curieuses de Paris sont celles du quartier Bréda, où viennent manger des artistes, des employés, des lorettes économes ou dans la débâle; celles du passage du Caire et de la rue Montorgueil, qui, à l'heure de midi, fourmillent de jeunes ouvrières du quartier Saint-Denis, peuplade féminine qui se renouvelle de quart d'heure en quart d'heure. Les plus intéressantes à observer sont, à coup sûr, celles du quartier Latin, où les habitués des deux sexes vivent souvent en permanence; mais de leur clientèle à la clientèle de Breda-street, il y a toute la différence qui sépare la rue du Four-Saint-Germain de la rue des Martyrs. La clientèle des *crémeries* du quartier Bréda se compose, en grande partie, de ces éblouissantes Phrynés décorées de tant de noms divers, lorettes, biches ou cocottes, qui ne vivent pas seulement, comme on pourrait le croire, de champagne première qualité et de perdreaux truffés. Oui, c'est à la *crémérie* obscure et puante que se retrouvent, sans crinoline et sans fard, cette beauté sémillante et suave que l'on admirait la veille à Mabilbe, aux courses de Vincennes ou sur les bords du lac du bois de Boulogne. Reentrée chez elle et redevenue simple mortelle, la déesse, « qui voit la nappe mise », a jeté son masque, époué sa figure, revêtu un modeste peignoir; elle est descendue en cheveux et en peignoirs à la *crémérie*, où elle a demandé pour son déjeuner un artichaut à l'huile, deux sous de fromage de Brie, un carafon de vin; total, y compris le pain : 65 cent., qu'elle dépense avec le ton de commandement d'une reine. Au quartier Latin, la *crémérie* est la providence de l'*étudiante* en disponibilité. Les consommateurs de la rive gauche ont, aux alentours de l'Odéon, une physionomie qui leur appartient en propre, et là, sous le rapport de l'originalité, le côté des hommes n'a rien à envier au côté des femmes. C'est de part et d'autre la même indépendance du costume, le même dédain du convenu; et le chignon non moins ébouriffant qu'ébouriffé de telle Vénus de la Closerie des Lilas va bien avec la chevelure audacieusement mérovingienne de ce poète incompris qui d'une voix sépulcrale demande aux échos d'alentour *trois de riz* et un beurre! Les *crémeries* des rues du Four-Saint-Germain et de Bucî ne sont guère fréquentées que par des ouvrières des alentours, qui viennent y faire leur apprentissage d'*édudiantes*. De là à l'Ecole de médecine ou à l'Ecole de droit, il n'y a qu'un pas; ensuite il n'en faut plus qu'un autre pour gagner la Closerie des Lilas. Les *crémeries à étudiantes* sont celles du quartier de l'Odéon et de l'Ecole de médecine, de la rue Monsieur-le-Prince, de la rue des Grès et de la rue des Cordiers. Il y avait aussi vers 1855, rue Saint-André-des-Arts, la *crémérie du Paradize*, où a déjeuné toute la bohème littéraire de Paris. Elle a été remplacée par quelques autres qui ont le privilège d'attirer de jeunes bardes, de jeunes peintres, de jeunes sculpteurs à flottantes crinières. C'est là qu'entre la poire et le fromage se font et se défont les réputations; on y prononce en dernier ressort des jugements sur les hommes et sur les choses du temps. On y est toujours en train de fonder un journal qui doit opérer une révolution dans le monde littéraire. Des Apelles en vareuse rouge et des Praxitèles à feutre mou y déclament de farouches théories sur l'art et foudroient l'Institut en masse. Plus d'un, en attendant le moment de passer à l'état de grand homme, s'attache beaucoup plus à *ouvrir un œil* — terme consacré — qu'à fabriquer un chef-d'œuvre; soyons véridique cependant : cet *œil*, on met un soin religieux à ne jamais le fermer. Dans toutes les *crémeries* se affluent la marchande à la toilette et la tireuse de cartes. La marchande à la toilette arrive toujours avec trois ou quatre cartons mystérieux, pleins d'objets de bric-à-brac, fort surpris de faire ménage ensemble; elle tient de tout : des dentelles, des bijoux vrais ou faux, des pipes, des photographies obscènes, des pains à cacheter, de la poudre dentifrice; elle prête aussi de l'argent. La tireuse de cartes, elle, intervient dans les circonstances les plus délicates, et en affaires matrimoniales elle sert souvent de *trait d'union*. Elle annonce un *brun*, elle prédit un *blond* et les fournit au besoin.

CRÉMEUX, EUSE adj. (kré-meu, eu-ze — rad. *crème*). Qui contient beaucoup de crème : *Ce lait n'est quère CRÉMEUX, n'est pas assez CRÉMEUX. J'aime le lait CRÉMEUX*.

CRÉMIER, IÈRE s. (kré-mié, ière — rad. *crème*). Celui, celle qui vend de la crème, du laitage et des œufs : *Un fonds de CRÉMIER. Le CRÉMIER-glacier est le cuisinier du dernier service de la table ou dessert*. (Pelouze.)

CRÉMIÈRE s. f. (kré-mié-re — rad. *crème*). Petit vase où l'on met de la crème.

CRÉMIEU (*Crimiacum*), ville de France (Isère), chef-lieu de canton, arrond. et à 33 kilom. N.-O. de la Tour-du-Pin; pop. aggl. 1,881 hab. — pop. tot. 2,244 hab. Eaux minérales. On remarque à Crémieu de nombreux débris historiques, de belles promenades et de charmants paysages.

CRÉMIEUX (Isaac-Moïse, dit *Adolphe*), une des plus brillantes illustrations du bureau français contemporain, et l'un de ceux qui lui font le plus d'honneur par le talent, l'esprit et le caractère, né à Nîmes, d'une famille israélite, le 11 floréal an IV (30 avril 1796). Le père de M. Crémieux était un riche négociant du Languedoc, qui avait rempli des fonctions municipales sous le régime de la Terreur. La réaction thermidorienne ne le lui pardonna point, et il fut arrêté. Un malheur, dit un vieil adage, ne vient jamais seul : l'ex-membre de la commune de Nîmes vit la mort emporter coup sur coup sa fille et ses deux fils, et comme si ce triple deuil ne suffisait pas encore, une crise commerciale fit écrouler sa maison et consumma sa ruine. Isaac-Moïse naquit durant cette tourmente : un rayon au milieu de l'orage. Sous le consulat, le père profita d'un décret qui autorisait les juifs à changer leurs noms hébraïques contre des noms modernes pour donner à Isaac-Moïse le nom d'*Adolphe*.

Le futur membre du gouvernement provisoire annonça dès sa première jeunesse les dispositions les plus précoces; il était doué surtout d'une mémoire prodigieuse. A l'âge de quinze ans, le lendemain d'une représentation où avait figuré Talma, le jeune Crémieux récitait au grand artiste un acte entier de la tragédie qu'il avait vu jouer la veille. « Diable ! fit Talma, mais tu savais donc la pièce par cœur ? » Non, répondit le jeune homme, je l'ai vue hier pour la première fois, et je ne l'avais jamais lue. »

M. Crémieux fut reçu avocat en 1817. C'est au barreau de Nîmes que retentirent pour la première fois les accents de cette voix éloquente qui devait soulever tant d'applaudissements; les débuts du jeune avocat furent éclatants et firent présager pour l'avenir un orateur de premier ordre, et, ce qui vaut peut-être mieux encore, un homme du caractère le plus élevé, du cœur le plus généreux. Dans une de ses premières causes, comme il chargeait vivement le coaccusé de son client pour décharger d'autant le compte que celui-ci avait à rendre à la justice, le premier lui fit observer qu'il mettait son éloquence au service d'un homme qui, en 1815, avait pillé la maison de son père, à lui, Crémieux. A l'évocation de ce triste souvenir, le jeune avocat parut d'abord interdit; mais, rentrant aussitôt dans son rôle de défenseur : « Messieurs, s'écria-t-il, cet homme doit mentir; en tout cas, le pillage dont il parle n'a rien à faire ici; admettons que la chose soit vraie, les remords que doit éprouver Carol (son client) me vengent, et je lui pardonne; j'ai accepté sa défense et je le crois innocent, rien ne m'empêchera donc de faire mon devoir. » Le retentissement qui se produisit autour de cette cause singulière fit en quelques jours du jeune avocat une des notoriétés du barreau de province.

Peu de temps après, il mit le sceau à cette réputation naissante par une plaidoirie qui est restée célèbre, car il fallait plus que du talent pour oser la lancer en plein tribunal; il fallait la courageuse indignation d'un honnête homme qui démasque le crime et l'infamie partout où il les trouve sur son chemin. Trestailion, ce triste héros de la Terreur blanche, ce type du scélérat si vertement chansonné par Béranger, avait eu l'effronterie d'appeler en police correctionnelle un sieur Ravaud, sous prétexte que celui-ci l'avait diffamé en l'accusant dans un lieu public de l'avoir volé. Or, bien que ce Trestailion eût cessé le cours de ses sanglants exploits, il n'en était pas moins resté la terreur des honnêtes gens, et il coudoyait impudemment les parents et les amis de ses victimes sans que personne osât l'attaquer en face. M. Crémieux, lui, sans se laisser intimider, suivit le précepte de César, alla droit au misérable et le frappa au visage. Appelé à la défense de Ravaud, l'éloquent et courageux avocat s'exprima ainsi : « Sans doute, messieurs, la loi punit celui qui calomnie un de ses concitoyens. Mais cette loi, bien évidemment, ne peut être invoquée par Trestailion. Je ne ferai pas à cet infâme l'honneur de discuter la prévention qu'il ose porter devant vous. L'accès des tribunaux doit lui être fermé, à moins qu'il n'y soit traîné entre deux gendarmes pour venir rendre compte de ses forfaits. » Trestailion était là; on le fait remarquer à l'orateur : « Grand Dieu, continue-t-il, et je souffrirais sa présence dans cette enceinte sacrée ! Magistrats, j'ai dans mes mains et je dépose sur le bureau du procureur du roi une plainte en assassinat ! La voilà, formulée par

ce qui reste aujourd'hui de la famille Chivas. Le monstre a tué sept personnes de cette malheureuse famille. Je le dénonce ! » Trestailon s'enfuit de l'audience, et Ravaut fut acquitté. A partir de cet épisode juridique si honorable, le jeune avocat se vit appelé au rôle de défenseur dans une foule de causes politiques ; ainsi ce fut lui qui obtint la condamnation des assassins du maréchal Brune. Cette voie de l'honneur et du devoir, si remplie d'écueils, il la suivit constamment sans déviation et sans faiblesse ; tant pis pour ceux qui avaient intérêt à lui barrer le chemin, il les écrasait sans pitié.

Le père de M. Crémieux mourut en 1817, n'ayant pas encore pu combler le gouffre dans lequel s'était engloutie sa fortune : il laissait 24,000 fr. de dettes. Le fils acquitta noblement ce legs fait à la pitié filiale, et tous les créanciers furent désintéressés.

Ici, dans l'ordre chronologique, viennent se placer deux épisodes de la vie d'avocat de M. Crémieux, qui ont le mérite de faire bien apprécier son caractère humoristique et son esprit, cet esprit mordant si redouté de ses adversaires. En 1827, il se rendait à Lyon, ayant pour compagnon de diligence un plaideur qui donnait une nouvelle édition des lamentations de Jérémie sur la malencontreuse idée qu'il avait eue de confier sa cause à un avocat de province, et surtout de lui avoir compté d'avance ses honoraires. M. Crémieux, presque attendri, interroge le confrère de Chicaneau, trouve la cause bonne, et se charge de la plaider le matin même en arrivant à la ville. Elle fut gagnée, et, en sortant de l'audience, le défenseur improvisé n'eut rien de plus pressé que de remonter en voiture. Mais il trouva sur son chemin le plaideur qui, tout émerveillé d'avoir gagné son procès, lui offrit deux billets de banque : « Eh ! non, répond M. Crémieux ; votre cause m'a intéressé ; on est sujet à s'ennuyer en voyage. Vous ne me devez qu'une poignée de main. Ainsi, au plaisir de vous revoir. »

M. Crémieux s'en allait à Paris, et cet épisode de son voyage, raconté par les journaux de Lyon, avait fait sensation au Palais. On fête le nouveau venu ; toutefois, après un séjour rapide dans la capitale, il retourna à Nîmes, où l'appelaient les soins de la défense de M. Cabot de la Fare, que le cardinal de La Fare voulait obliger à retrancher la seconde moitié de son nom. L'illustre avocat prouva péremptoirement que le maréchal de La Fare était mort en 1752 sans laisser de postérité, et que les La Fare de la Restauration, y compris le cardinal et sa famille, avaient usurpé leur nom, ce qui leur était le droit de se plaindre qu'on eût suivi leur exemple. « Sa Majesté Louis XVIII, ajouta-t-il, n'aimait point à voir s'éteindre les grandes familles. Soutenus par le cardinal de Bernis, les La Fare d'aujourd'hui arriveront bientôt à la cour, porteurs d'une généalogie fraîchement faite et d'autant plus facile à établir qu'elle n'avait plus de contradicteur légitime. Que dirent les courtisans, les meilleurs juges en cette matière ? Ils tournèrent le dos en chantant :

La fare i doudaine

O gai

La fare i dondon. »

Figaro ne fut pas content de voir un avocat lui emprunter ses meilleures armes, et l'exhala sa mauvaise humeur dans ce quatrain, qui n'est pas la fleur des poés :

Bâtard de Cicéron, dans ta folle manie,

Tu voudrais à nos yeux passer pour orateur.

Crois-tu de Mirabeau posséder le génie ?

Mais tu n'en as que la laideur.

Tout le monde sait, en effet, que les avantages de la physionomie de l'illustre avocat sont loin de marcher de pair avec son esprit ; mais il est lui-même le premier à en rire. Au reste, cela n'avait pas empêché M. Crémieux d'épouser en 1824 une demoiselle de Metz de la plus grande distinction, Mlle Silvy.

Nous arrivons à l'époque où M. Crémieux commença à jouer un rôle politique. Lors des événements de juillet 1830, il accourut à Paris, où M. Odilon Barrot, qui avait accepté les fonctions de préfet de police, lui céda sa charge d'avocat à la cour de cassation. On désirait alors le décorer ; mais il refusa de se plier aux démarches qu'exige cette distinction. Depuis lors la boutonnière de M. Crémieux est restée vierge de toute décoration.

A Paris, les causes affluèrent dans son cabinet : il défendit le *Constitutionnel* et le *Figaro* à propos du procès des gendarmes de Rodez ; il accepta même la défense du comte de Guernon-Ranville, qui avait fait partie du dernier cabinet de Charles X, et que rien ne pouvait soustraire à une condamnation.

Ici se place un des épisodes qui font le plus d'honneur à M. Crémieux, et où se révèle bien l'inflexible loyauté de son caractère. Le juif Deutz, cet infâme, ce descendant de Judas qui vendit à prix d'argent la duchesse de Berry, osa, quand il se vit l'objet de l'exécration publique, supplier M. Crémieux d'écrire un mémoire pour sa justification : « Monsieur, lui répondit le défenseur du comte de Guernon-Ranville, si vous étiez traduit en criminel devant un tribunal ; si vous m'appeliez comme avocat, je ne vous refuserais pas mon ministère : tous les accusés ont le droit de l'invoquer. Mais vous êtes libre, dans tout l'éclat du triomphe lucratif, objet de votre ambition ; je n'ai rien à faire pour vous. Je n'arriverais pas à vous justifier aux yeux du public : la France

est sourde à la justification d'une lâcheté. Il faut subir la honte, quand on a consommé la trahison. D'ailleurs, je ne vois rien pour excuser un crime que je déteste et qui ne vous traîne pas devant d'autres juges que l'opinion publique. Si vous avez compté sur moi comme votre coreligionnaire, que votre erreur finisse. Vous n'appartenez maintenant à aucun culte : vous avez abjuré la foi de vos pères et vous n'êtes plus catholique. Aucune religion ne vous veut, et vous ne pouvez en invoquer aucune, car Moïse a voué à l'exécration celui qui commet un crime comme le vôtre, et Jésus-Christ, livré par la trahison d'un de ses apôtres, est un fait assez éloquent aux yeux de la religion chrétienne. »

Voilà, à coup sûr, le langage d'un homme que rien ne peut faire dévier des lois de l'honneur et de la délicatesse. La lettre de M. Crémieux fit le tour de la presse et produisit un effet considérable sur l'opinion. Il plaida ensuite les procès politiques les plus importants de l'époque. *La Tribune*, *la Révolution* de 1830, *le Courrier français*, *le Charivari*, *la Caricature*, *le National*, *la Gazette de France*, les accusés d'avril, l'eurent pour défenseur, et trouvèrent en lui un appui qui les indemnisa amplement des rigueurs de la justice officielle.

Il passait non pas précisément pour républicain, mais pour une des colonnes de l'opposition dynastique. La monarchie de Juillet ne lui inspirait aucun éloignement. En 1835, il fut l'interprète, auprès du roi, du consistoire israélite qui allait féliciter Louis-Philippe d'avoir échappé au fameux attentat du boulevard du Temple. Il était dès lors un homme politique du plus grand avenir et ne négligeait aucune occasion de manifester l'intérêt qu'il prenait aux affaires d'Etat. Divers mémoires publiés dans les journaux étaient vivement commentés. On peut citer parmi eux : *Mémoire pour les condamnés politiques de la Restauration* ; — *pour la réhabilitation politique de du maréchal Ney* ; — *pour obtenir une réparation pécuniaire à la famille Lesurque*. Il collaborait même à plusieurs journaux, tels que *le Mouvement* et *la Nouvelle Minerve*. Il était devenu également un des oracles du Palais. On parla beaucoup de ses relations avec l'évêque Grégoire, qu'il avait défendu devant les tribunaux et dont il prononça l'oraison funèbre en 1831. M. Crémieux se souvenait que, sous la Terreur, Grégoire avait contribué à faire rendre aux Israélites leurs droits civils et politiques.

En décembre 1836, M. Crémieux vendit sa charge d'avocat à la cour de cassation pour rentrer dans le barreau militant. Dans ce domaine, où il s'était créé une si éclatante notoriété, ses triomphes oratoires recommencèrent aussi bien à l'étranger qu'en France, car M. Crémieux est toujours prêt à porter le secours de sa puissante parole à qui l'invoque de près ou de loin. Ainsi, en 1840, il se rendit en Syrie pour y défendre le grand rabbin dans une circonstance terrible : celui-ci était accusé d'avoir égorgé un moine chrétien afin de mêler son sang au pain azyme que les juifs mangent durant les fêtes de la pâque, accusation d'autant plus redoutable qu'elle était absurde. Les Turcs, fort expéditifs en pareille circonstance, avaient déjà, moyennant un nombre suffisant de coups de bâton appliqués sur la plante des pieds, arraché au rabbin l'aveu de son prétendu crime. M. Crémieux arrive, fait entendre les accents de son éloquent langage devant Mohammed-Ali, alors gouverneur de Syrie, et, quelques jours après, le grand rabbin et ses prétendus complices étaient mis en liberté. Ce fut un beau triomphe pour l'illustre avocat, qui revint en France comblé de toutes les bénédictions de la nation israélite.

Ce fut en 1842 que M. Crémieux débuta réellement dans la vie politique, en entrant à la Chambre des députés comme représentant de la ville de Chinon, qui devait l'élire une seconde fois en 1846. A la Chambre, il dessina tout de suite son attitude ; il n'était pas de l'opposition extrême, mais il faisait au ministère Guizot une guerre acharnée. On a prétendu que ses liaisons avec la famille Bonaparte, alors exilée, étaient pour quelque chose dans les tracasseries qu'il suscita à la maison d'Orléans. Le fait est qu'il était devenu le conseiller de l'ancienne famille impériale. Il fit un voyage à Londres, dans l'intérêt des Bonaparte, et écrivit, parait-il, le testament du roi Joseph. Il est vrai que manifesteur de bons sentiments envers des exilés était encore à cette époque une manière de faire de l'opposition.

M. Crémieux eut bientôt acquis à la Chambre une incontestable autorité. Quelle que fût la question à l'ordre du jour, son esprit net, lucide, incisif, la dégagait promptement de toute obscurité, et, dès qu'un point nouveau avait passé par sa discussion, il en sortait élucidé. A l'époque des banquets réformistes, il y prit la part active qui convenait à ses opinions et à la haute position qu'il occupait ; toutefois, à l'exemple de M. Odilon Barrot, il ne se proposait point encore pour objectif le renversement de la royauté ; il ne voulait que la ramener à des principes plus démocratiques soit à l'aide d'un ministère Odilon Barrot, soit par l'abdication du roi. On sait combien furent agités les derniers moments de la monarchie parlementaire. On prête à M. Crémieux une part très-large dans les incidents qui précéderent la révolution de Février. Suivant la chronique, il

se serait rendu aux Tuileries, où le roi prêtait l'oreille à tout venant. M. Crémieux arrive. Le roi lui apprend qu'il a donné à M. Thiers la présidence du conseil, et au maréchal Bugeaud le commandement des troupes et de la garde nationale. M. Crémieux aurait désapprouvé cette mesure, et, sur l'invitation que lui fit le roi d'avoir à s'expliquer, il aurait conseillé un ministère Odilon Barrot avec le général Lamoricière pour commandant de la force armée, ce à quoi Louis-Philippe consentit.

M. Crémieux étant sorti avec le général Gourgaud afin de faire connaître les mesures prises, on lui apprit un instant après que, sur l'avis de M. de Girardin, le roi avait abdiqué en faveur du comte de Paris. Après s'être assuré du fait, M. Crémieux descendit dans la rue, et, sur l'accueil que reçut la nouvelle qu'il apportait, il rentra aux Tuileries, consulta au roi de partir et l'avis que sa vie était en danger. Le roi et le duc de Montpensier, s'il faut en croire les on dit, auraient prié M. Crémieux de les accompagner jusqu'à leur voiture, ce qu'il fit de très-bonne grâce, après quoi il se rendit à la Chambre, où se trouvait déjà la duchesse d'Orléans accompagnée de son fils. Là il aurait rédigé le discours que la princesse se proposait d'adresser aux députés. Survint l'envahissement du palais législatif par le peuple. M. Crémieux, à ce moment de la crise, réclama la constitution immédiate d'un gouvernement provisoire. Il en fut élu membre par acclamation ; et, vers quatre heures, il se rendit à l'Hôtel de ville, où, durant les jours suivants, il partagea avec Lamartine la rude tâche de répondre aux nombreuses députations qui venaient féliciter le gouvernement provisoire ou émettre leurs idées sur la situation. Il prit le portefeuille de la justice lors de la distribution des grandes charges de l'Etat.

M. Crémieux porta au pouvoir toutes les qualités de sa vie privée ; il se montra intègre, bienveillant, éloquent toujours, et laissa partout les meilleurs souvenirs de son passage. Rappelons ici qu'il se signala par une de ces grandes mesures de justice et d'humanité qui suffisent à l'honneur de toute une vie : l'abolition de la peine de mort en matière politique. Au moment où il semble devenu à la mode de décrier les hommes du gouvernement provisoire, nous ne croyons que juste de remettre en mémoire ce qu'ils ont fait de bon et de généreux. Qu'ils aient manqué de prévoyance et d'initiative politiques, qu'ils n'aient pas su diriger les événements qu'ils avaient provoqués, nous n'avons pas à nous expliquer sur des faits qui se sont passés dans des circonstances aussi difficiles. Mais n'oublions point que ces mêmes hommes, étrangers aux froids et égoïstes calculs de la politique, sont sortis du pouvoir comme ils y étaient entrés, sans que leur loyauté et leur intégrité aient souffert l'atteinte du plus léger soupçon. Nos hommes d'Etat ne nous donnent pas assez souvent le spectacle de cet austère désintéressement pour que nous dédaignons de le rappeler hautement à cette place.

M. Crémieux avait accepté la République sans enthousiasme ; il avait comme le présentement que ses meilleurs amis ne tarderaient pas à en compromettre l'existence ; pourtant il lui resta fidèle jusqu'à la fin. Le 2 décembre, on l'arrêta pour l'enfermer à Mazas, puis au donjon de Vincennes. Sa captivité dura vingt-trois jours.

Rendu à ses amis et à ses occupations ordinaires, il reprit sans difficulté son train de vie antérieur. La nature l'a doué des qualités qu'il faut pour exercer un grand prestige sur l'opinion. « Il possédait au degré suprême, dit M. de Mircourt, toutes les qualités de l'époux et du père de famille. De nombreux amis l'honoraient, il était à son bon cœur, à son obligeance rare et à son désintéressement cette affection générale qu'on lui accorde. S'agit-il de rendre un service, il ne compte ni ses démarches ni ses peines. M. Crémieux est le plus agréable narrateur du monde. On assiste à ses soirées moins pour entendre nos premiers artistes et la meilleure musique de Paris que pour l'entendre lui-même. Sa conversation pétillante et son esprit est charmant. »

M. Crémieux se retira en même temps que ses collègues du gouvernement provisoire. Sa popularité, comme celle de Lamartine et de Ledru-Rollin, avait subi une éclipse passagère. Les démocrates extrêmes lui reprochaient sa tiédeur ; les adeptes du gouvernement parlementaire et les orléanistes surtout l'incriminaient à propos de quelques destitutions qu'il avait crues nécessaires. Bref, il quitta le pouvoir sans trop de regrets. Le département de la Seine et celui d'Indre-et-Loire, pour lequel il opta, l'avaient choisi pour député à la Constituante. On voulait qu'il pût rendre compte de ses actes de membre du gouvernement provisoire et de ministre de la justice. Lors de l'affaire du 15 mai, il avait voté contre la demande de poursuites intentées à M. Louis Blanc. MM. Portalis et Landrin, organes du ministère public, considérant le vote de M. Crémieux comme un désaveu de leur conduite et aussi un désaveu des ordres qu'ils avaient reçus, s'étaient démis de leurs fonctions, et le ministre de la justice avait fait comme eux (7 juin 1848).

Comme député, M. Crémieux vota dans le sens de la gauche démocratique ; mais il n'é-

tait pas sympathique au général Cavaignac, et seul parmi les députés d'Indre-et-Loire, il soutint la candidature du prince Louis Bonaparte à la présidence de la République. Ses relations personnelles avec la famille Bonaparte, relations qui dataient de loin, expliquent ce phénomène. Au surplus, il n'en continua pas moins de voter avec l'extrême gauche, et accentua même son opposition durant la dernière partie de la session. Il fut réélu à l'Assemblée législative ; le comité de la rue de Poitiers n'eut pas de plus ardent adversaire.

Depuis il a repris le chemin du palais, où néanmoins il ne plaide que d'une manière intermittente. L'âge de la retraite est venu pour M. Crémieux, et il possédait une fortune considérable qui lui permet d'adopter la devise de Cicéron : *Otium cum dignitate*. Il la pratique à ce point qu'en 1863, malgré le réveil des idées libérales en France, il refusa d'accepter une candidature au Corps législatif. Ses amis politiques l'ont décidé, au moment des élections de 1869, à sacrifier son amour du repos à l'intérêt public ; mais le succès n'a pas répondu à leur attente, et il est probable qu'aujourd'hui M. Crémieux remercie *in petto* les électeurs de ne l'avoir pas arraché à ses goûts de prédilection.

A la Chambre, M. Crémieux se plaisait surtout à traiter les questions d'art, qui lui sont très-familiales. Dans sa longue carrière, il a été lié avec la plupart des grands artistes de notre époque, peintres, sculpteurs, musiciens, acteurs, qui témoignaient la plus grande considération pour son jugement fin et sa critique bienveillante. Il a été en particulier le mentor de Rachel, et on prétend même qu'il lui a donné des leçons de déclamation. Ce qui est certain, c'est qu'il a toujours eu pour l'illustre actrice une affection presque paternelle, affection d'ailleurs dont elle sentait le prix, car elle appelait M. Crémieux son papa. Il lui tenait lieu pour ainsi dire de secrétaire intime, et il a dû lui corriger bien des fautes d'orthographe, car on sait qu'Hermione accommodait assez mal les noms avec les verbes, comme disait Chrysale. Son éducation avait été un peu négligée, et elle ne possédait que tout juste les connaissances nécessaires à sa profession. On raconte même à ce sujet une anecdote qui serait très-gaie, très-amusante, très-divertissante, très-réjouissante, si elle était vraie. « Un soir, dit un biographe né malin entre tous, Hermione dit à Crémieux en lui montrant une statuette : Quelle est donc cette femme nue ? — Mon enfant, c'est la Vénus de Milo. — Ah ! oui, je sais, murmura Mlle Rachel avec un air de vive intelligence. » Le lendemain, elle rencontre Millaud... « Je vous fais compliment, mon cher Millaud, dit l'illustre actrice ; hier, j'ai vu votre Vénus, elle est charmante ! »

Ah ! monsieur de Mircourt, votre malice vous a-t-elle bien inspiré en vous faisant mettre ce barlesque trait d'érudition à la charge de celle qui a été la gloire de la scène française ? Non, nous ne croyons pas qu'elle ait été si ignorante des choses d'art. Nous, qui sommes moins que vous au courant des canons de la vie intime, nous nous rappelons fort bien que ce joli quiproquo a été mis successivement à l'avoir de trois ou quatre danseuses en renom, où il figurait beaucoup plus convenablement, et surtout avec plus de vraisemblance.

Revenons à M. Crémieux et achevons de le peindre d'un dernier trait, en montrant comme il sait parler de lui-même avec la délicatesse de tact qui distingue l'homme de cœur et d'esprit. A propos d'une lettre dont une dame Ranconi, partie intéressée dans une affaire où plaidait l'illustre avocat, jugeait la lecture nécessaire, il s'exprima ainsi : « J'ai voulu voir cette lettre et savoir quelle main l'avait écrite. Messieurs, je ne puis pas combattre ce témoignage, et je vais vous dire pourquoi. Je connais de la façon la plus intime et depuis bientôt soixante ans un homme dont la vie a été si bien douce au palais, bien agitée dans la politique, bien délicate dans son intérieur. Cet homme, le mouvement des révolutions l'a porté un instant au faîte du pouvoir ; après quoi, par un de ces revirements que notre pays accueille toujours avec une si vive ardeur, il est tombé, le 2 décembre, dans une cellule à Mazas, avec bien d'autres, ma foi ! Puis il lit la lettre qui débute en ces termes : « Chère madame, je vous remercie de cet affectueux intérêt pour mon cher mari ; c'est un aller droit au cœur. Hélas ! il ne m'a pas encore été permis d'aller l'embrasser et de lui parler des sympathies qui le suivent dans sa prison. Il est dans une cellule tout seul, bien triste et ennuyé, lui qui ne vit que par le cœur et qui n'est heureux qu'avec sa femme et ses enfants. » Cette lettre, dont nous ne reproduisons qu'un fragment, est signée de Mlle Crémieux, et M. Frédéric Thomas, qui raconte ce touchant incident dans ses *Petites causes célèbres*, dit très-justement à ce sujet : « M. Crémieux a hérité du privilège de Montaigne, qui savait parler de lui sans offusquer personne. »

Le nom de Crémieux restera dans l'histoire du barreau français comme une personnification éclatante de cette facilité de parole et de cette lucidité merveilleuse que possédait aussi M. Thiers à la tribune et dans ses livres... M. Crémieux, dit Timon, *livre des orateurs*, a la parole franche, un organe mordant, une dialectique abondante, animée, spirituelle, une réplique heureuse. « C'est juger un homme en quelques mots. »

CRÉMILLÉE s. f. (kré-mi-llé; 11 mll. — corrupt. de *crémillière*). Techn. Nom de l'une des gardes de la serrure.

CRÉMILLES (Louis-Hyacinthe BOYER DE), général français, né en 1700, mort en 1768. Il entra au service en qualité de cadet aux gardes françaises, fut nommé en 1734 maréchal général des logis, des camps et armées du roi, et rempli ces fonctions avec une grande habileté. Ce fut lui qui dirigea presque toutes les opérations de l'armée de Flandre, sous le maréchal de Saxe, et qui prit seul les dispositions nécessaires à l'investissement de Maëstricht (1748). Le talent dont il fit preuve à cette occasion lui valut le grade de lieutenant général.

CRÉMILLÈRE s. f. (kré-mi-llè-re; 11 mll.). Ancienne forme du mot CRÉMAILLÈRE.

CRÉMITIQUE adj. (kré-mi-ti-ke — du gr. *kremad*, je suspends). Qui suspend la faim : *La sobriété crémitique des Espagnols*. Il Peu usité et d'ailleurs barbare de sens et de forme.

CRÉMIUM s. m. (kré-mi-omm — mot lat. formé de *cremare*, brûler). Antiq. rom. Fagot de petit bois que les boulangers brûlaient dans leur four.

CRÉMONÈTRE s. m. (kré-mno-mè-tre — du gr. *kremad*, je suspends; *metron*, mesure). Chim. Instrument propre à déterminer le poids des précipités.

CRÉMONOMÉTRIE s. f. (kré-mno-mé-tri — rad. *cremonètre*). Chim. Art ou action d'évaluer le poids des précipités.

CRÉMONOMÉTRIQUE adj. (kré-mno-mé-tri-ke). Chim. Qui a rapport à la crémonométrie : *Procédés crémonométriques*.

CRÉMONOCE s. f. (kré-mnon-co-ze — du gr. *krennos*, lèvre d'une plaie; *ogkos*, tumeur). Chir. Tumeur aux grandes lèvres de la vulve.

CRÉMOCARPE s. m. (kré-mo-kar-pe — du gr. *kremad*, je suspends; *karpas*, fruit). Bot. Nom donné au fruit des ombellifères, composé de deux akènes qui sont suspendus, lors de leur maturité, au sommet des deux branches de la columelle.

CRÉMOCÉPHALE s. m. (kré-mo-sé-fa-le — du gr. *kremad*, je suspends; *kephalé*, tête). Bot. Genre de plantes de la famille des composées, tribu des sénécionidées, renfermant une seule espèce qui croît dans l'Inde et dans les îles de l'Afrique australe : *Le crémocéphale penché est cultivé dans les jardins de l'Europe*. (C. Lemaire.)

CRÉMOLOBE s. m. (kré-mo-lo-bo — du gr. *kremad*, je suspends; *lobos*, gousse). Bot. Genre de plantes de la famille des crucifères, tribu des thlaspidées, comprenant cinq ou six espèces qui croissent au Pérou et au Chili : *On cultive dans quelques jardins le CRÉMOLOBE du Chili*. (C. Lemaire.)

CRÉMONÈTRE s. m. (kré-mo-mè-tre — de *crème*, et du gr. *metron*, mesure). Econ. rur. Instrument destiné à faire connaître la quantité de crème que le lait contient : *Le CRÉMONÈTRE a été inventé à Londres en 1817 par Banks, et presqu aussitôt introduit en France par M. de Valenciennes*. (Maigne.) Il On l'appelle aussi LACTOMÈTRE.

— Encycl. Le *crémonètre* consiste en un tube ou éprouvette de verre, à pied, ayant une hauteur de 0 m. 14 et un diamètre intérieur de 0 m. 038. Il jauge 2 décilitres, et des traits circulaires, gravés à la pointe de diamant ou à l'acide fluorhydrique, le partagent en demi-décilitres. Il porte une échelle divisée en 100 parties égales, dont le 0 se trouve à l'extrémité supérieure, et le numéro 100 à l'extrémité opposée. Pour se servir du *crémonètre*, on le remplit avec le lait à essayer, puis on le porte dans une cave ou tout autre lieu frais, et on le laisse reposer pendant vingt-quatre heures. Au bout de ce temps, la crème, qui est remuée peu à peu, forme une couche plus ou moins épaisse, que son opacité et sa couleur d'un blanc jaunâtre font aisément distinguer du liquide sous-jacent, lequel est translucide et d'un blanc légèrement bleuté. On examine alors le trait de l'échelle correspondant à la ligne de séparation de la crème et du liquide, et le numéro de ce trait indique la quantité, en centièmes de volume, de la crème contenue dans le lait. Tout lait pur doit donner de 10 à 14 degrés ou centièmes de crème; s'il en donne moins, c'est qu'il a été écrémé. On peut hâter l'opération, c'est-à-dire faire monter la crème en moins de vingt-quatre heures, en plaçant l'instrument dans un bain-marie maintenu à une température de 30 à 36° centigrades; mais il est préférable de la laisser se séparer spontanément à la température ordinaire. Le *crémonètre* a été spécialement inventé pour démasquer la fraude la plus ordinaire du commerce du lait. Toutefois on l'accuse de ne pouvoir fournir que des résultats approximatifs, et d'être en défaut quand le lait écrémé a été additionné d'eau. Voici ce que dit à ce sujet le chimiste Girardin : « Presque toujours le lait du commerce est à moitié écrémé. Comme, dans cet état, il a acquis une plus grande densité, les marchands y introduisent de l'eau, qui le ramène à sa densité primitive, et qui échappe à l'observation lorsqu'on regarde ce lait comme pur et non écrémé. Cependant cette addition peut aller au delà d'un dixième. Il est d'ailleurs possible de s'en garantir en pesant le même lait avant et après un repos de vingt-quatre

heures dans le *crémonètre*, la couche de crème étant enlevée avec soin avant la deuxième pesée. Supposons qu'un lait, au moment de sa réception, marque au lacto-densimètre 299,5; après vingt-quatre heures de repos, le *crémonètre* n'indique que 60 de crème, et ce même lait, privé de celle-ci, marque seulement 310 au premier instrument; ce lait contient donc un dixième d'eau. Si je n'avais eu ici que les deux premières données, j'aurais assurément fait une erreur, et j'aurais dit : le lait n'ayant fourni que six centièmes de crème avait été simplement écrémé de moitié environ; mais il possédait d'ailleurs le degré voulu, et était pur. Vous voyez qu'au moyen du troisième renseignement fourni par la pesée du lait écrémé il est facile de rectifier cette erreur, et de connaître très-exactement l'addition de l'eau. » L'usage simultané du lacto-densimètre et du *crémonètre* permet donc de constater la nature du lait avec une grande exactitude, ou du moins avec une exactitude très-suffisante.

Le *crémonètre* ne sert pas seulement à déceler l'écumage; on l'emploie aussi, dans les fermes et dans les établissements où la consommation du lait est très-importante, soit pour comparer la richesse en crème du lait provenant de différentes vaches, soit pour déterminer l'influence qu'exercent certaines rations alimentaires sur la qualité du lait des mêmes animaux. « Si, par exemple, dit M. Payen, dans l'essai comparatif de deux sortes de lait mises en même temps dans deux instruments semblables, on lit pour l'une le chiffre 10, et pour l'autre le chiffre 15, on en devra conclure que le premier lait a laissé monter une couche de crème épaisse des dix centièmes du volume du lait employé, et que le deuxième a donné dans les mêmes circonstances une épaisseur de crème égale aux quinze centièmes du volume total du lait versé dans le *crémonètre*, c'est-à-dire une moitié en plus dans le second cas que dans le premier.

CRÉMONAIS, AISE s. et adj. (kré-mo-nè, è-ze). Géogr. Habitant de Crémone; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les CRÉMONAIS. La population CRÉMONAISE*.

CRÉMONE s. m. (kré-mo-ne). Mus. Violon fabriqué à Crémone : *Le meilleur CRÉMONE ne peut suppléer le talent*.

— Techn. Espèce d'espagnolette pour la fermeture des croisées.

— Comm. Sorte de tissu croisé.

CRÉMONE (PROVINCE DE), division administrative du royaume d'Italie, dans la Lombardie, comprise entre les provinces de Bergame au N., de Brescia à l'E., de Parme et de Plaisance au S. et de Lodi à l'O. Superficie 136,400 hectares; 350,000 hab. Chef-lieu, Crémone. Pays de plaines sur toute son étendue, arrosé par l'Oglio, l'Adda et le Pô; le sol produit en abondance du vin, de l'huile et du lin. Élevé considérable de bétail, de chevaux et de vers à soie. Fabrication de lainages, soieries, fils et toiles de lin. Cette province, divisée en 9 districts et 186 communes, comprend 2 villes, 11 bourgs et 172 villages et hameaux.

CRÉMONE, la *Cremona* des Romains, ville du royaume d'Italie, chef-lieu de la province et du district de son nom, à 73 kilom. S.-E. de Milan; 28,000 hab. Place forte entourée de bastions; siège d'un évêché suffragant de Milan; lycée, gymnase royal; bibliothèque publique. Fabriques de toiles et de soieries, poteries estimées, moutarde, verrerie; fabrication et commerce important d'instruments de musique, spécialement de violons, les plus renommés de l'Italie. Les instruments à cordes de Crémone furent célèbres au XVIII^e et au XIX^e siècle, et ceux des facteurs Amati, Stradivarius, Guarneri sont toujours recherchés à des prix très-élevés.

Située dans une plaine fertile, sur la rive gauche du Pô, entourée de vieilles murailles, Crémone est formée de rues droites et larges; des maisons de belle apparence, de vastes palais, de belles places publiques lui donnent un aspect grandiose. Parmi les monuments les plus remarquables, nous devons citer d'abord la place du Dôme, où une suite de portiques joint le Dôme et le Baptistère à la tour dite *Torazzo*, le campanile le plus élevé de l'Italie du nord (113 m.). Cette tour, commencée, dit-on, en 784, fut terminée en 1283; on y monte par 498 degrés. La célébrité de cette tour est consacrée par le distique suivant :

*Unus Petrus est in Roma,
Una turris in Cremona.*

En face du Dôme s'élève le palais municipal, édifice du XIII^e siècle, récemment restauré; près de ce monument, on voit plusieurs palais particuliers qui se font remarquer tant par les belles proportions de leur architecture que par les objets d'art qu'ils renferment. Crémone compte un grand nombre d'églises : la cathédrale, à riche façade de marbre blanc et rouge, commencée au XII^e siècle et terminée au XVI^e; l'ornementation de cette façade date du XVI^e siècle; l'intérieur est couvert de fresques dues à Boccaccio Boccaccio. L'église San-Agostino possède un remarquable tableau de Pérugin, représentant la Madone saint un trône avec saint Jean, saint Paul et saint Augustin.

Crémone est une ville fort ancienne, antérieure à la domination de Rome sur la Gaule transpadane. Elle entra dans l'alliance des Romains vers le temps où Annibal porta la

guerre en Italie, et devint peu après colonie romaine. Elle souffrit beaucoup dans la guerre entre Auguste et Antoine. Auguste, pour récompenser ses soldats vétérans, leur donna le territoire de Crémone, coupable d'avoir montré trop d'attachement au parti d'Antoine, et comme ce territoire ne suffisait pas, on y joignit celui de Mantoue, dont le voisinage de Crémone fit le malheur :

Mantua, vix misera, nimium vicina Cremona.

VIRGILE, *Eglogue IX*, v. 28.

Dans le siècle suivant, Crémone s'étant prononcée pour Vitellius, tant dans la guerre contre Othon que dans celle contre Vespasien, en fut cruellement punie par un pillage qui dura quatre jours entiers. L'an 69 de l'ère vulgaire, elle fut entièrement réduite en cendres. Cependant elle fut rebâtie et repeuplée par les soins de Vespasien, et elle se soutint assez honorablement sous la domination des empereurs; mais en 602 elle fut assiégée et prise par Agilulf, roi des Lombards, qui exerça sur elle les plus terribles vengeances. Pendant les discussions des successeurs de Charlemagne, elle fut continuellement en lutte soit avec Crema, soit avec Milan, Brescia ou Plaisance; elle fut aussi déchirée à l'intérieur par les luttes des Guelphes et des Gibelins, qui avaient divisé la ville en deux parties séparées par la petite rivière Cremonella qui traverse la ville. Enfin elle tomba au pouvoir de Philippe-Marie Visconti, qui la donna en dot à sa fille Blanche-Marie, épouse de François Sforza. Au commencement de 1702, Crémone servit de quartier d'hiver au maréchal de Villeroi, qui y fut surpris et fait prisonnier par le prince Eugène, général en chef des impériaux. Le 14 mai 1796, à la suite de la bataille de Lodi, Crémone ouvrit ses portes aux Français, qui, après la bataille de Magnano, livrée le 16 avril 1799, durent la restituer aux Autrichiens. Au mois de juin 1800, les Français s'en emparèrent de nouveau. Crémone devint alors le chef-lieu du département du Haut-Pô. En 1814, elle rentra sous la domination autrichienne jusqu'à la guerre de l'indépendance italienne, en 1859.

CRÉMONE (SIÈGES ET PRIS DE). Cette ville a été le théâtre de plusieurs événements militaires remarquables. Les Gaulois, qui l'assiégeaient l'an 200 av. J.-C., ayant au milieu d'eux Amilcar, général carthaginois, y furent vaincus par le préteur Lucius Furius. L'an 69 de notre ère, Primus, général de Vespasien, attaqua devant Crémone plusieurs légions de Vitellius, les vainquit dans une sanglante bataille nocturne, et entra ensuite dans la ville, qu'il détruisit presque de fond en comble, après l'avoir abandonnée à la fureur de ses soldats.

En 1702, le maréchal de Villeroi commandait en Italie les troupes franco-espagnoles. Pour recueillir la succession de Catina, disgracié à la suite de quelques échecs dont l'histoire l'a depuis longtemps absous; pour tenir tête au prince Eugène, qui commandait les impériaux, Villeroi n'avait d'autre titre que celui de fils du gouverneur de Louis XIV. Il est des temps, il est surtout des hommes contre lesquels ne prévaut point cette sorte de recommandation : Eugène l'apprit au favori du grand roi. Le maréchal, envoyé dans la péninsule à pour réparer les fautes de Catina, s'y rendit en se vantant qu'il jetterait les impériaux hors de l'Italie plus vite qu'on ne les y avait laissés entrer. Il commença par attaquer le prince Eugène, bien retranché devant la petite ville vénitienne de Chiari, et se vit repoussé avec une perte de 3 ou 4,000 hommes (1^{er} septembre 1701). Quoique numériquement supérieur aux ennemis, il n'osa rien entreprendre pendant les deux mois qui suivirent, et vint enfin se cantonner en avant de Crémone, en tâchant de maintenir ses communications avec Mantoue. Les opérations militaires, un instant interrompues par les négociations politiques qui suivirent la mort de Guillaume, roi d'Angleterre, furent rouvertes en Italie, au milieu de l'hiver de 1702, par un audacieux coup de main du prince Eugène. Les troupes françaises, cantonnées entre l'Oglio, le Pô et l'Adda, avaient leur quartier général à Crémone; les impériaux occupaient les deux rives du Pô, jusqu'à l'entrée du Parmesan. Eugène conçut le hardi projet de terminer la guerre par une de ces tentatives que le résultat condamne ou justifie, celle d'enlever l'état-major français dans Crémone. Ayant gagné un prêtre crémonais, nommé Cazzoli, dont la maison, située près du rempart, s'élevait sur une cave communiquant avec un ancien aqueduc qui débouchait dans la campagne, il marcha droit sur la ville avec 8,000 combattants sans bagages, tandis qu'un autre corps d'impériaux s'avancait par la rive sud du Pô, avec ordre d'entrer par le pont de bateaux qu'avaient établis les Français. Au milieu de la nuit (1^{er} février 1702), un détachement ennemi pénétra dans Crémone à travers l'aqueduc, et ouvrit deux portes au reste des assaillants. Villeroi, réveillé en sursaut par le bruit d'une décharge de mousqueterie, se leva précipitamment et monta à cheval. Mais à peine avait-il fait quelques pas dans la rue, qu'il fut rencontré, renversé à terre par un bataillon ennemi, et fait prisonnier par un officier allemand qui, à son uniforme, le reconnut pour un général. « Faites-moi conduire à la citadelle, lui dit à l'oreille Villeroi en se faisant connaître; je m'engage sur l'honneur à vous donner 10,000 pistoles et à vous faire obtenir un régiment. — Mon-

sieur le maréchal, lui répondit l'officier, il y a trop longtemps que je sers l'empereur avec fidélité pour que je commence aujourd'hui à le trahir, » et il l'emmena en lieu de sûreté. Cependant le prince Eugène était entré lui-même dans Crémone avec 4,000 soldats; bientôt les impériaux furent à la fois aux remparts et au cœur de la ville; le gouverneur espagnol avait été tué d'un coup de fusil; tous les officiers généraux, à la réserve du comte de Revel et du marquis de Praslin, avaient péri ou s'étaient vus forcés de se rendre. Rien ne paraissait plus s'opposer au succès de la ruse du prince Eugène; le hasard la déjoua. Le régiment royal des vaisseaux devait être passé en revue ce matin-là même par son colonel, le chevalier d'Entragues. Les divers détachements, en se dirigeant vers le rendez-vous désigné, furent surpris et enveloppés par les impériaux; mais ils n'éprouvèrent aucun sentiment de panique, et leur opiniâtre résistance laissa à la garnison le temps de se reconnaître et d'accourir. Officiers et soldats, mêlés ensemble, mal armés et mal vêtus, luttèrent énergiquement contre l'ennemi, se retranchèrent de rue en rue, de place en place, et suspendirent les progrès de cette brusque irruption. Deux régiments irlandais, qui faisaient partie de la garnison, se signalèrent surtout par leur sang-froid et leur intrépidité. Cependant, malgré l'héroïsme de la défense, si le corps ennemi qui arrivait de l'autre côté du Pô eût paru en ce moment, les Français auraient infailliblement fini par succomber sous le nombre. Ce fut encore le hasard qui acheva de déconcerter les mesures, si habiles d'ailleurs, du prince Eugène. Les cuirassiers allemands devaient s'emparer du pont du Pô, insuffisamment gardé par 100 soldats français. Ils se dirigèrent de ce côté, lorsque leur guide fut tué d'un coup de fusil. Cet accident fit hésiter les cuirassiers, qui prirent une rue pour une autre, et perdirent, à retrouver leur route, un temps précieux, pendant lequel les Irlandais parvinrent jusqu'au pont, d'où ils repoussèrent victorieusement les charges furieuses des cavaliers ennemis. Eugène, commençant à s'inquiéter d'une résistance si opiniâtre, dépêcha vers les Irlandais un de ses officiers nommé Macdonald, leur compatriote, avec la mission de chercher à ébranler leur fidélité par des offres brillantes. « Nous sommes maîtres de la ville, dit l'officier au commandant de ces vaillants soldats; il ne nous reste que votre poste à emporter. Le prince n'attend plus que mon retour pour vous faire attaquer par toutes ses forces et pour vous tailler en pièces. — Si le prince, répondit le commandant sur le ton de la fierté offensée, attend votre retour pour nous tailler en pièces, il est probable que cela n'arrivera pas de sitôt, car je vous arrête comme prisonnier. Je ne puis voir en vous qu'un suborneur, et non un parlementaire qui veut offrir de loyales conditions. » La lutte, un instant interrompue par cet incident, reprit alors avec un redoublement de fureur. Le prince Eugène ne voyant pas revenir son envoyé, comprit ce qui était arrivé; désespérant de parvenir à ses fins par la force, il recourut à une autre ruse pour emporter la situation. Il se rendit auprès du maréchal de Villeroi, et le pria de donner des ordres pour que la partie de la garnison qui persistait à se défendre, quoique les impériaux fussent maîtres de la place, eût à mettre bas les armes si elle ne voulait pas être passée au fil de l'épée. C'était, disait le prince avec une feinte assurance, pour éviter une effusion de sang inutile. Quelque inapte général que fût Villeroi, il n'était pas néanmoins dépourvu de sens et de finesse au point de ne pas comprendre que les paroles du prince accusaient une situation très-embarrassée; il se contenta de répondre froidement : *J'ai le malheur de n'être pas libre; ainsi je ne puis rien ordonner*. Eugène essaya une dernière fois de forcer les Irlandais, qui continuaient à opposer un mur de feu et de fer à toutes les attaques des Allemands; il ne réussit qu'à faire tuer quelques braves officiers de plus. Pendant ce combat acharné, le marquis de Praslin parvint à faire couper le pont du Pô; la jonction des deux corps ennemis devint alors impossible, et la ville fut sauvée. Le prince Eugène n'eut lui-même que le temps de s'échapper par une des deux portes dont il s'était emparé, emmenant avec lui le maréchal de Villeroi comme prisonnier, mais laissant aux Français la possession de Crémone.

La mésaventure d'un général en chef enlevé au milieu de son état-major, dans une place de guerre, et d'un général tel que Villeroi, offrait réellement quelque chose de trop plaisant pour ne pas donner lieu à quelques malignes épiques. M. Henri Martin dit que le prince Eugène rendit ainsi un grand service à l'armée française; il est probable que cette réflexion aura été suggérée à notre grand historien par le souvenir d'un spirituel quatrain qui courut alors :

Français, rendons grâce à Bellone
Notre bonheur est sans égal;
Nous avons conservé Crémone
Et perdu notre général.

C'est encore ce malheureux maréchal de Villeroi qui fit les frais de cet autre couplet, attribué à Racine, et dont le troisième vers forme une chute si plaisante et si cruelle :

Villeroi, Villeroi
A fort bien servi le roi...
Guillaume, Guillaume.

Pendant la campagne d'Italie, de Bonaparte, la ville de Crémone fut plusieurs fois occupée par les Français.

Crémone (CONCILE DE), tenu l'an 1226. Hartzheim cite ce concile dans son *Histoire des conciles d'Allemagne*, aussi bien que Mansi. L'empereur Frédéric tint cette assemblée après la Pentecôte, pour y traiter de l'extirpation de l'hérésie en Italie, des affaires de la terre sainte et de la réunion des villes de la Lombardie. La plupart de ces villes, qui ne voulaient pas reconnaître la suzeraineté de l'empereur d'Allemagne, s'étaient liguées contre lui, et ne voulurent même pas le recevoir quand il se rendit en Italie.

CRÉMONE (Gérard de), traducteur italien. V. GÉRARD.

CRÉMONINI (César), philosophe italien, né en 1550 à Cento (duché de Modène), mort à Padoue en 1631. Comme la plupart des lettrés du xvi^e siècle, il était très-instruit et connaissait à fond sa littérature nationale, ainsi que les auteurs classiques. Il fit ses études à Ferrare, où il fut nommé professeur de philosophie à l'âge de vingt et un ans. Il enseigna la philosophie durant cinquante-sept ans, à Ferrare, jusqu'en 1590, puis à Padoue, où on lui donna en même temps une chaire de médecine. Sa réputation de savant s'était répandue de proche en proche dans toute l'Italie et même au dehors. Il rédigeait ses leçons, sans doute à l'usage de ses nombreux auditeurs; mais la forme pédagogique de ses livres leur ôtait une grande partie de l'intérêt qu'ils auraient offert sous une forme plus littéraire; ils sont d'ailleurs devenus fort rares. Il ne faut pas chercher d'originalité dans sa doctrine : Crémolini se borne à exposer les grands systèmes de l'antiquité, et en particulier les principes d'Aristote, pour lequel il avait une prédilection marquée. Il ne se permettait même pas d'interpréter lui-même Aristote : il se servait d'ordinaire du commentaire étendu d'Alexandre d'Aphrodise. On peut dire qu'il n'était pas chrétien, car il se contentait de croire à l'immortalité de l'âme et à l'existence de la Providence, deux dogmes qu'il admettait sans doute pour n'être pas inquiété par l'Eglise, mais qu'il ne se donna jamais la peine de démontrer. Il est cependant spiritualiste dans le sens moderne, c'est-à-dire qu'il suppose, comme Spinoza, que l'être a deux attributs, l'étendue et la pensée, ce qui revient à dire qu'il y a un monde spirituel et un monde matériel. Quant au premier moteur, non par lequel il désigne Dieu, ce premier moteur concentre sa pensée sur lui-même et ne connaît rien en dehors. Son intervention sur la terre est nulle, son royaume n'est pas de ce monde; il lui suffit de régner dans le ciel. Pour Crémolini chaque étoile est le centre d'un monde; une intelligence personnelle préside aux destinées de chacun de ces mondes; d'autre part, cette intelligence est immortelle. On lui attribue l'opinion que l'âme n'est que du calorique sous une forme spéciale, en d'autres termes, qu'elle se confond avec la vie. Leibnitz fait de lui un disciple d'Averroès, ce qui est assez vraisemblable. Brucker, après un long débat, conclut à en faire un athée, ce qu'autorise à croire sa devise favorite : *Intus ut libet, foris ut moris est*, la conscience est libre, mais au dehors il faut compter avec les usages reçus. Sous le rapport de la méthode, il est tout à fait empirique, comme il convient du reste à un médecin. Il procède donc exclusivement par voie d'expérience; mais la psychologie ou l'expérience intérieure étant à peu près inconnue de son temps, il n'expérimente que sur des faits physiques. Des trois sciences qu'il reconnaît exister, la physique, les mathématiques et la métaphysique, la première est sans contredit la plus importante; de la seconde il n'admet que le côté usuel, ou, si l'on veut, les mathématiques appliquées; quant à la métaphysique, elle ne coïncide pas avec la théologie; de peur de faire naître entre elles un antagonisme préjudiciable à toutes les deux, le mieux est de ne pas s'en occuper, et puis le surnaturel est hors de notre portée; « notre esprit, dit-il, n'est pas plus fait pour le divin que les yeux du hibou pour la lumière; nous ne connaissons Dieu que très-imparfaitement et par ses ouvrages. »

Un grand nombre des ouvrages de Crémolini sont inédits; voici les titres de ceux que l'on connaît : *De pædia Aristotelis*; *Diatyposis universæ naturalis Aristotelicæ philosophiæ*; *Illustræ contemplationes de anima*; *Tractatus III de sensibus externis, internis et de facultate appetitiva*; *Exploratio præmii librorum de physico auditu*; *Apologia de calido timato et senine, pro Aristotele, adversus Galenum*; *Dictorum Aristotelis de origine et principatu membrorum*; *De effluvia in mundum subluarum*; *De celo cum apotopia dictorum Aristotelis de vita lactea et facie in orbe luna*; *De formis quatuor simplicium, quæ elementa vocantur*. On a encore de lui un recueil de quatre fables pastorales (Ferrare, 1591, 1 vol. in-4°).

CRÉMOR s. m. (kré-mor — mot lat. qui signifie *crème*). Méd. Dépôt gras, d'apparence crémeuse, qu'on trouve dans l'urine morbide, surtout chez les habitants des pays chauds.

CRÉMOSPERME adj. (kré-mo-spér-me — du gr. *kremad*, je suspends; *sperma*, graine). Bot. Se dit des plantes dont les graines sont

attachées au placenta par leur sommet ou par leur partie moyenne.

CRÉNAGE s. m. (kré-na-je — rad. *créner*). Techn. Action de créner : *Le CRÉNAGE des caractères d'imprimerie*.

CRÉNAMON s. m. (kré-na-mon). Bot. Genre de plantes de la famille des chioracées.

CRÉNASTRE s. m. (kré-na-stre) Ech. Syn. de PENTASTÉRIE.

CRÉNATE s. m. (kré-na-te — du gr. *kréné*, source). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide crénique avec une base.

CRÉNATÉ, **ÉE** adj. (kré-na-té — rad. *crénate*). Chim. Qui contient des crénates : *Eaux minérales CRÉNATÉES*.

CRÉNATULE s. f. (kré-na-tu-le — rad. *créneau*). Moll. Genre de coquilles bivalves que l'on trouve dans les éponges : *Les CRÉNATULES habitent les mers des pays chauds*. (Deshayes.)

— **Encycl.** Ce genre est voisin des pernes et des marteaux. L'animal est inconnu; la coquille est mince, feuilletée, aplatie, irrégulière, à deux valves presque égales, unies par une charnière linéaire, marginale, crénelée. Le genre *crénatule* renferme un petit nombre d'espèces, qui habitent les mers de l'Asie et de l'Australie, mais surtout la mer Rouge. Ces mollusques, que la fragilité de leur coquille exposerait à de grands dangers, ont l'instinct de s'enfoncer dans l'intérieur des éponges, qui les protègent contre les chocs extérieurs. Ces coquilles sont si minces qu'elles éclatent en se desséchant; aussi est-il rare d'en trouver de beaux spécimens dans les collections.

CRÉNÉ, **ÉE** (kré-né). part. passé du v. *Créner*. Techn. Se dit des caractères d'imprimerie dont on a évidé l'œil en dessous : *Caractères CRÉNÉS*. *Le c et le j, dans le caractère romain, sont des lettres CRÉNÉS*.

— s. f. Lettre crénée : *Il y a beaucoup de CRÉNÉS dans ce caractère*.

— Bot. Syn. de CRÉNELÉ.

CRÉNEAU s. m. (kré-no — dimin. de *cran*). Fortif. Nom que l'on donnait à des ouvertures pratiquées d'espace en espace dans les anciens parapets, et par lesquelles on pouvait tirer sur les assaillants; on donne souvent le même nom aux parties de maçonnerie élevées entre deux de ces intervalles, et que l'on appelait MERLONS : *Louis XII fit pendre aux CRÉNEAUX de Peschiera le gouverneur et son fils, qui s'étaient noblement et brillamment défendus contre l'armée française*. (G. Bardin.) « Aujourd'hui, ouverture pratiquée dans un mur de défense pour tirer sur l'ennemi :

Grâce à mes créneaux,
A mes arsenaux,
Je puis au prélet
Dire un peu son fait.

BÉRANGER.

— Blas. Meuble d'armoirie figurant un créneau et qui se pose pour l'ordinaire sur les bords des parties supérieures des fascées, bandes, barres et chevrons.

— Art. milit. Intervalle que les pelotons ou les hommes laissent entre eux dans l'ordre de bataille.

— Mar. Tuyau de plomb ou de bois servant au passage des brûlures.

— Techn. Ouverture aux fourneaux des potiers.

— **Encycl.** L'usage des *créneaux* remonte à la plus haute antiquité; les fortifications figurées dans les plus anciens monuments de l'Égypte, tels que le premier pylône du Rhémion et la salle hypostyle de Karnac, présentent un ensemble de tours carrées et de hautes murailles garnies de *créneaux* de forme demi-circulaire. Certaines habitations de la même contrée étaient couronnées par un parapet en maçonnerie surmonté d'un cordon de *créneaux* de même forme. Un savant anglais, M. Wilkinson, pense que ces *créneaux* étaient des imitations du bouclier égyptien. A Ecbatane, dans la Médie, les *créneaux* de chacune des sept enceintes étaient distingués par une couleur particulière : ceux de la première enceinte (celle qui enveloppait les six autres) étaient blancs; ceux de la deuxième étaient noirs; ceux de la troisième, rouges; ceux de la quatrième, bleus; ceux de la cinquième, verts; ceux de la sixième étaient argentés; ceux de la septième, dorés. Ecbatane, avec son palais au centre, dit Creuzer, représentait par ses sept enceintes et ses *créneaux* de couleur différente les espaces des cieux qui, d'après les idées des Mèdes, entourent le palais du Soleil.

Les antiques murailles de la ville de Pompéi présentent des crénelages dont chaque merlon forme, à l'intérieur, un petit retour destiné à couvrir, contre les traits projetés obliquement le combattant occupé à défendre l'embrasure du *créneau*. Chaque archer possédait ainsi sa cellule percée d'un *créneau* et munie d'une traverse de pierre qui le dérobait à la vue de l'ennemi. Ce système de crénelage paraît avoir été abandonné par les Romains de l'Empire : ceux-ci se bornèrent généralement à percer des embrasures rectangulaires dans des parapets d'une épaisseur assez forte (0 m. 50 environ), construits en moellons taillés et en briques, et couronnés par une dalle de recouvrement formant une saillie tout autour du merlon. Les merlons

n'avaient que la largeur suffisante pour cacher un seul homme. Ces dispositions sont celles des fortifications gallo-romaines et paraissent avoir été suivies par les Occidentaux, sans modifications sensibles, jusqu'au xii^e siècle. « A cette époque, dit M. Viollet-le-Duc, les expéditions en Orient firent connaître des moyens de défense et d'attaque relativement très-perfectionnés. Les Byzantins, et par suite les Arabes, possédaient des machines de guerre qui faisaient l'admiration des Occidentaux en même temps qu'elles étaient la terreur dans leurs rangs; les murs de leurs places fortes étaient bien munis, bien défendus. Aussi, est-ce après les premières croisades que l'on voit, en Occident, le système de défense supérieure des tours et des murs se modifier totalement. Non-seulement le système de crénelage est changé, mais il se combine avec le système des machicoulis mobiles en bois, connus sous le nom de hords. Les merlons s'allongent, les *créneaux* deviennent plus espacés et, entre eux, au milieu des merlons, de petites ouvertures, nommées archères, sont pratiquées pour le tir de l'arbalète à main; on évite avec grand soin ces tablettes saillantes qui couronnaient les merlons antiques, car ces saillies facilitaient l'escalade ou donnaient prise aux grappins que les assaillants jetaient au sommet des murailles pour renverser les parapets. Les *créneaux* du château de Carcassonne, construits à la fin du xii^e siècle ou au commencement du xiii^e, sont dans un bel état de conservation. Leurs merlons épais sont bâtis en pierre de taille aux angles et en moellon smillé. Des archères étroites, s'ébrasant à l'intérieur en forme d'arcade, sont percées dans ces merlons. Des trous de hords sont pratiqués au niveau du sol du chemin de ronde ou des planchers, et un peu au-dessous de l'appui des *créneaux*; les trous inférieurs étaient destinés à recevoir les liens qui soulevaient la portée des solives en bascule passant par les trous supérieurs. La communication du chemin de ronde avec les hords s'établissait de plain-pied par les *créneaux*, dont les merlons sont assez élevés pour permettre à un homme de passer debout. En temps de paix, les crénelages des courtines du château de Carcassonne n'étaient pas couverts, tandis que ceux des tours l'étaient en tout temps par des combles à demeure.

Plusieurs églises du moyen âge avaient leurs façades surmontées de *créneaux* pour la défense. Telles sont les églises d'Elne (Pyrénées-Orientales), de Candès en Touraine, de Royat en Auvergne. La cathédrale de Béziers, véritable citadelle, a conservé, sur une partie du transept du sud, un parapet crénelé des plus remarquables. Ce parapet, dans lequel les archères sont percées de manière à envoyer des projectiles divergents, est couronné par une tablette moulurée et repose sur une belle corniche ornée de figures grimaçantes.

Au xiii^e siècle, dit M. Viollet-le-Duc, les *créneaux* sont évidemment construits d'après une formule donnée par l'expérience. Les merlons ont 2 mètres de haut sur 1 m. 70 au moins et 3 m. 30 au plus de largeur, et 0 m. 45 d'épaisseur; l'appui des *créneaux* est à 1 mètre du sol du chemin de ronde, et la largeur de l'embrasure est de 0 m. 70. Au milieu de chaque merlon est percée une archère qui n'a pas plus de 0 m. 07 à 0 m. 08 d'ouverture extérieure, et dont l'ébrasement intérieur est de 0 m. 40 à 0 m. 45. Tous les détails du système de défense sont d'ailleurs combinés avec le plus grand soin. Quelquefois les *créneaux* des courtines étaient munis, comme ceux des tours couvertes, de deux volets à crémaillères tombant en feuillures comme les parties supérieures des sabords des vaisseaux de guerre. Au commencement du xiv^e siècle, le système de crénelage fut de nouveau modifié entièrement; aux hords de bois, souvent incendiés par les assiégeants, on substitua des hords de pierre, c'est-à-dire des machicoulis, et, au lieu de laisser les crénelages en retraite, on les mit en saillie, en surplomb du nu des murailles, à l'extrémité des consoles ou sur les arcs que formaient ces machicoulis. En même temps, on donna aux *créneaux* des ébrasements extérieurs très-prononcés et on profila ces ébrasements de façon à empêcher les traits lancés par l'ennemi de pénétrer en ricochant derrière les parapets. On peut voir dans le *Dictionnaire* de M. Viollet-le-Duc (IV, 376 et suiv.) les dessins et les coupes de *créneaux* de diverses époques et de diverses formes.

Les parapets crénelés persistèrent longtemps après l'invention des bouches à feu. On voit encore à Bâle, sur l'ouvrage avancé de la porte Saint-Paul, un crénelage du commencement du xvi^e siècle, qui repose sur de faux machicoulis servant de décoration, et dont les merlons très-épais sont percés de larges meurtrières garnies de rouleaux en pierre tournant verticalement sur deux pivots, de manière à fermer complètement l'ouverture pendant que l'arquebuser chargéait son arme. Ces merlons très-étroits sont munis de profils pour empêcher les balles de ricocher. Les fortifications construites à Nuremberg par Albert Dürer ont des crénelages disposés aussi pour du canon et des arquebusers : les embrasures sont munies de volets en bois à bascule percés d'un trou pour pointer avant de démasquer la bouche de la pièce; les meurtrières, pratiquées dans l'intervalle de ces embrasures, se composent d'un trou

circulaire avec une mire au-dessus. Le chemin de ronde est entièrement couvert par un appentis. Au xvi^e siècle, les courtines furent souvent munies de simples crénelages en bois. A la même époque, dans les résidences seigneuriales, les *créneaux* n'étaient plus guère conservés que comme marques de la puissance nobiliaire; ils furent décorés de sculptures, d'écussons armoriés, de médaillons, comme à la tour des Gens d'armes, à Caen.

La forme des merlons a beaucoup varié au moyen âge : en général, ils sont rectangulaires; quelquefois ils se terminent en ogive ou en queue de poisson; d'autres fois ils affectent la forme d'une petite pyramide très-écrasée ou sont munis de redans disposés comme les degrés d'un escalier. Cette dernière disposition est très-ancienne; on la trouve dans les *créneaux* de la façade d'une grotte fortifiée de l'antique ville de Bagistan (Bisontoun), en Perse.

CRÉNÉE s. f. (kré-né — du gr. *kréné*, fontaine). Mythol. Naïade ou nymphe des fontaines.

— Bot. Genre de plantes de la famille des salicariées, comprenant deux espèces, qui croissent à la Guyane.

CRÉNELAGE s. m. (kré-ne-la-je — rad. *créneler*). Monn. Action de faire sur la tranche d'une pièce de monnaie des sortes de crans destinés à tenir lieu de la légende. « Crans eux-mêmes faits sur l'épaisseur de la pièce de monnaie. » Action de faire de petits crans sur le rebord et sur le champ d'une pièce de monnaie. « On dit plus souvent CRÉNÉTES dans ce dernier sens. » Etat de ce qui est crénelé.

— **Encycl.** Monn. Le *crénelage* des monnaies et des jetons est la marque qu'on imprimait, depuis 1685, sur la tranche des pièces à l'aide du castaing, lorsque leur peu d'épaisseur ne permettait pas d'y graver une légende ou un cordonnet. Il avait pour but de prévenir la fraude, qui consistait à rogner les monnaies sur les bords. Le *crénelage* se rencontre sur d'anciennes pièces romaines, ce qui prouve que, dès l'antiquité, ce moyen a été adopté pour empêcher l'altération et la falsification des monnaies. Ces anneaux s'obtiennent aujourd'hui, au moment de la frappe, à l'aide d'une virole cannelée, sous les rainures de laquelle la matière du flan pénètre de force. On les pratique sur toutes les pièces d'or et d'argent qui ne sont pas frappées en virole brisée, avec légende circulaire.

CRÉNELÉ, **ÉE** (kré-ne-lé). Part. passé du v. *Créneler*. Muni de créneaux : *Tour CRÉNELÉE*. On appelait *châteaux CRÉNELÉS* ceux dont les défenses s'entrecroquaient de *CRÉNEAUX*. (Bouillet.) Une muraille CRÉNELÉE entoure Jérusalem dans son entier. (Chateaub.) Plusieurs églises furent CRÉNELÉES comme des châteaux. (Bachelet.)

... Des canons les rapides volées
Ebranlent les remparts aux cimes CRÉNELÉES.

MÉRY et BARTHÉLEMY.

Des châtaigniers croulants, des chênes séculaires
Découpent sur le ciel leurs dômes dentelés,
Imitent les vieux murs des dômes CRÉNELÉS.

LAMARTINE.

— Par ext. Retranché, défendu : *Les Burgraves, ces formidables barons du Rhin, CRÉNELÉS dans leurs trous et servis à genoux par leurs officiers comme l'empereur, maîtrisaient le ravin et la vallée*. (V. Hugo.)

— Par anal. Muni d'objets placés de distance en distance comme des créneaux : *L'île de Lesbos est plus belle encore à mes yeux que l'île de Scio; les groupes de ses hautes et vertes montagnes, CRÉNELÉS de sapins, sont plus élevées et plus pittoresquement accouplés*. (Lamart.)

De spectateurs béants la salle est CRÉNELÉE;
La pèche anthropophage attend la poutre savoir
Quelle chair et quel sang on lui promet ce soir.

H. MOREAU.

— Monn. Qui a des dentelures sur son épaisseur : *Monnaie CRÉNELÉE*.

— Blas. Se dit des constructions qui ont des créneaux, et aussi des fascées, des bandes, des barres et de quelques autres pièces, quand elles sont découpées en forme de créneaux dirigés vers le chef : *De Murard : d'or, à la fasce CRÉNELÉE et maçonnée d'azur, surmontée de trois têtes de corbeaux de sable*.

— Entom. Légèrement crénelé sur les bords : *Ailes CRÉNELÉES*.

— Bot. Se dit des feuilles ou des organes foliacés (sépalés, pétales, etc.) dont les bords sont découpés en dents arrondies et séparées par des sinus aigus.

— s. f. Ichtyol. Poisson du genre des perches.

— **Encycl.** Blas. Souvent on se sert du mot *breteux* au lieu de *crénelé*; mais c'est une dérogation aux règles de l'art héraldique, breteux ne convenant qu'à la pièce *crénelée* des deux côtés. Voici les armes des familles qui portent des pièces *crénelées* sur leurs écus. La *Tour de Glatigny* : d'or, à la fasce *crénelée* de deux pièces et demi de gueules, maçonnée de sable. — *Schwenningen*, en Suisse : d'argent à une fasce *crénelée* de trois pièces et deux demies de gueules, accompagnée de cinq étoiles à six rais du même. — La *Tour-Mombet* : de gueules à trois tours *crénelées* d'or. — Du Pont, en Picardie : d'azur au pont de trois arches *crénelées* de cinq pièces d'or.

Warrth, en Bavière : d'argent, à trois fasces *crénelées* de gueules, la première de trois pièces, la seconde de deux et la troisième d'une. — **Wineck** : de gueules à la bande ployée, maçonnée, *crénelée* de quatre pièces d'argent. — **Lube**, en Saxe : d'argent à une bande maçonnée, *crénelée* à plomb de cinq pièces d'azur. Ce mot à *plomb* signifie que les traits sont verticaux au lieu d'être en diagonale. — **Hofer**, en Bavière : d'argent, à trois chevrons *crénelés* chacun de trois pièces, ceux de côté à plomb de gueules. — **Bleiss** : d'or, à deux ours de sable posés l'un au-dessus de l'autre, à la bordure de gueules, *crénelée* de huit pièces. — **De Lassus**, en Pologne : coupé, *crénelé* : au 1 d'azur, au lion d'or contourné issant du coupé, tenant dans ses griffes un anneau de même ; au 2 d'argent murallé et maçonné de sable. — **Moreton de Chabrilan** : d'azur, à une tour *crénelée* de cinq pièces, sommée de trois donjons *crénelés*, chacun de trois pièces, le tout d'or maçonné de sable, la tour ouverte d'argent ; et une patte d'ours d'or, mouvante du quartier senestre de la pointe de l'écu et touchant à la porte de la tour. — **Muras**, en Auvergne et Dauphiné : d'azur, à trois fasces murallées d'argent et *crénelées*, la première de cinq pièces, la seconde de quatre et la dernière de trois, celle-ci ouverte en porte ronde au milieu.

CRÉNELER v. a ou tr. (kré-ne-lé — rad. *cré-neau*. Double l devant une syllabe muette : *Je crénelle, tu crénelleras*). Munir de créneaux : *CRÉNELER une tour, une muraille. Ces marchands soldats avaient fait de leurs magasins des forteresses et CRÉNELÉ leur quartier comme un quartier de guerre.* (Th. Gaut.)

— Techn. *Créneler une roue*, Y pratiquer des dents.

Monn. Soumettre à l'opération du crénelage. V. ce mot.

Se créneler v. pron. Être crénelé : *Les monnaies se CRÉNELAIENT autrefois avec le castaing.*

CRÉNELURE s. f. (kré-ne-lu-re — rad. *créneler*). Dentelure en créneaux : *Les CRÉNELURES d'une aile d'insecte, d'une pièce de monnaie, d'une dentelle.*

— Techn. Ravalement en dents de scie.

— Chir. Disposition des pièces qui servent à guider les instruments tranchants, lorsqu'on incise de dedans en dehors ou à une assez grande profondeur.

— Anat. Dentelures des bords des os du crâne.

— Bot. Nom donné à de petites dents obtuses, droites et perpendiculaires au bord de la partie sur laquelle on les observe.

CRÉNELX s. m. (kré-nèl). Ancienne forme du mot CRÉNEAU.

CRÉNEQUIN, **CRÉNEQUINIER**. Autres formes des mots CRANEQUIN et CRANEQUINIER.

CRÉNER v. a. ou tr. (kré-né — rad. *cran*. Change é en é devant une syllabe muette : *Je crène, qu'ils crènent* ; excepté au fut. de l'ind. et au prés. du cond. : *Je crènerai, il crènerait*). Techn. Evider dans la partie qui excède le corps de la lettre : *On crène les lettres longues, afin que la partie excédante puisse se placer sur la lettre voisine.* (Acad.) || Marquer d'un cran la tige d'une lettre, d'un fillet.

— Typogr. Tailler des filets pour former des traits saillants dans le corps d'un ouvrage d'imprimerie.

Se crèner, v. pr. Être marqué d'un cran, d'une entaille : *Les lettres longues se CRÈNENT.*

CRÉNERIE s. f. (kré-ne-ri — rad. *créner*). Techn. Action de crèner une lettre ; résultat de cette action. || On dit aussi CRÉNAGE.

CRÉNET s. m. (kra-nè). Ornith. Nom génois du coulis : *Je m'amusais à rappeler de temps en temps des CRÉNETS.* (J.-J. Rouss.)

CRÉNEUR s. m. (kré-neur — rad. *créner*). Techn. Ouvrier qui crène les caractères d'imprimerie.

CRÉNIADÉ s. f. (kré-ni-a-de). Bot. Genre de plantes du Brésil, de la famille des podostémacées.

CRÉNIAX s. m. (kré-ni-akss). Ancienne forme du mot CRÉNEAU.

CRÉNICOLLE adj. (kré-ni-ko-le — du lat. *crena*, entaille ; *collum*, cou). Zool. Qui a le cou ou le corselet denté.

CRÉNIDENS s. m. (kré-ni-dainss — du lat. *crana*, entaille, et *dens*, dent). Ichthyol. Genre de poissons dont les dents sont comme crénelées tout autour de la couronne.

CRÉNIFÈRE adj. (kré-ni-fè-re — du lat. *crena*, crénelleure ; *fero*, je porte). Hist. nat. Qui porte des crénelles.

CRÉNILABRE s. m. (kré-ni-la-bre — du lat. *crena*, fente ; *labrum*, lèvre). Ichthyol. Genre de poissons détaché du genre lutjan : *Les poissons du genre CRÉNILABRE, généralement ornés de brillantes couleurs, sont répandus dans la Méditerranée et plus rares dans les mers du Nord.* (Focillon.)

— Encycl. Ce genre de poissons, de la famille des labroides, présente les caractères suivants : lèvres épaisses, charnues, plissées en dessous ; maxillaires garnis de dents coniques, sur un seul rang à chaque mâchoire ; préopercule dentelé ; nageoire dorsale épineuse, libre, sans écailles ; ligne latérale con-

tinue de la tempe à la queue. Ce genre comprend un grand nombre d'espèces, abondantes dans la Méditerranée, moins communes dans les mers du Nord, plus rares encore dans la mer des Indes. L'une des plus remarquables est le *crénilabre paon*, auquel le mélange des couleurs jaune, rouge et verte a fait donner les noms vulgaires de *papagallo* ou *perroquet*.

CRÉNIOT s. m. (kré-ni-o). Techn. Sorte d'auge en maçonnerie dont on se sert dans les verreries.

CRÉNIQUE adj. m. (kré-ni-ke — du gr. *krénê*, source). Chim. Se dit d'un acide découvert dans certaines eaux minérales : *Acide CRÉNIQUE.*

— Encycl. L'acide *crénique* est une substance de nature ulmique, découverte par Berzélius dans l'eau de Porta, en Suède. Elle existe, suivant lui, dans le terrain et dans le dépôt ocreux des eaux ferrugineuses, lequel retient cet acide sous forme de sous-sel. On l'extrait facilement du dépôt d'un certain nombre de sources ferrugineuses de France, notamment du dépôt de l'eau de Forges-les-Eaux. On fait bouillir quelque temps ce dépôt dans une solution étendue de potasse, on filtre, on sature la liqueur par de l'acide acétique, et on précipite par l'acétate de cuivre pour séparer, sous forme d'une combinaison cuivrique insoluble, un acide qui a été nommé par Berzélius *acide apocrénique*, et qui accompagne l'acide *crénique*. L'apocrénate de cuivre est brun ; dès que le précipité cesse d'avoir cette couleur, on filtre, on sature par du carbonate d'ammoniaque, et on recommence alors la précipitation par l'acétate de cuivre, qui fournit une matière d'un blanc verdâtre, laquelle n'est autre chose que le crénate. On lave le crénate de cuivre, on le délaye dans l'eau et on le décompose par un courant d'acide sulfhydrique qui précipite du sulfure de cuivre et laisse le composé organique isolé en solution. Il suffit d'évaporer dans le vide cette solution filtrée pour avoir l'acide *crénique*. Il est incristallisable, a une apparence gommeuse et possède une saveur acide et astringente. Il donne avec les alcalis des sels neutres et des bisels qui sont tous incristallisables. Le sel de protoxyde de fer est soluble dans l'eau, le sel de peroxyde est insoluble dans le même liquide : ceci explique comment une eau minérale ferrugineuse chargée de crénate de protoxyde de fer s'échappe de sa source parfaitement limpide, puis se trouble au contact de l'air, l'oxygène de celui-ci transformant le protosel soluble en persel insoluble. La composition de l'acide *crénique* est peu connue. Suivant Berzélius, c'est un corps azoté qui dégage de l'ammoniaque quand on le chauffe avec les alcalis ; suivant Mulder, ce que Berzélius a pris pour un acide ne serait que le sel ammoniacal d'un acide véritable ayant pour formule C²⁴H¹²O¹⁶. Ces faits mériteraient une étude nouvelle.

CRÉNIROSTRE adj. (kré-ni-ro-stre — du latin *crena*, entaille ; *rostrum*, bec). Ornith. Qui a le bec échancré.

— s. m. pl. Syn. de DENTIROSTRE.

CRÉNIS s. m. (kré-niss). Entom. Genre de papillons diurnes de Madagascar, comprenant une seule espèce.

— Encycl. Ce genre est ainsi caractérisé : tête assez petite ; yeux saillants ; palpes assez rapprochés, ascendants, dépassant peu le chaperon ; antennes longues, assez grêles, renflées en massue à leur extrémité ; thorax peu robuste, de la largeur de la tête ; ailes supérieures légèrement concaves sur leur bord antérieur, les inférieures arrondies, légèrement dentelées ; les deux premières nervures des ailes supérieures dilatées à la base comme dans le genre satyre. On n'en connaît qu'une espèce, qui a été trouvée à Madagascar.

CRÉNIUS (Thomas), philologue allemand, né dans la Marche de Brandebourg en 1648, mort à Leyde en 1728, avait pour véritable nom *Thomas-Théodore Crusius*. Il exerça les fonctions pastorales à Blumentage, près de Zell, et en Hongrie, puis devint correcteur d'imprimerie à Leyde. Cronius a composé, sur des questions philologiques, plusieurs écrits médiocrement estimés ; nous nous bornerons à indiquer : *Fasciculi dissertationum historico-critico-philologicarum* (Rotterdam, 1691 et suiv., 10 vol. in-8°) ; *Animadversiones philologicae* (1699-1700, 18 vol. in-8°) ; *De jurius libris dissertationis* (1705), où il dénonce 120 plagiat, etc.

CRÉNNE (Hélisienne DE), femme de lettres française qui, d'après l'abbé Goujet, était née près de Dourlens (Picardie), vers le commencement du XVII^e siècle. D'après d'autres auteurs, notamment Lamouroye, cette femme n'aurait point existé, et son nom ne serait que le pseudonyme d'un écrivain inconnu. On a, sous le nom de Hélisienne de Crénne : *les Angloisses douloureuses qui procèdent d'amour* (Paris, 1538, in-8°), roman en trois parties ; *Lettres familières* (1539), et une traduction en prose des quatre premiers livres de l'*Énéide* de Virgile (1541).

CRÉNNEQUIN, **CRÉNNEQUINIER**. Autres formes des mots CRANEQUIN et CRANEQUINIER.

CRÉNON s. m. (kré-non — rad. *cran*). Techn. Chacun des fragments d'un bloc d'ar-

doise qui se forment lorsque le bloc, étant détaché, se brise en tombant sur le sol.

CRÉNOPHYLAQUE s. m. (kré-no-fi-la-ke — du gr. *krénê*, fontaine ; *phulax*, *phulakos*, gardien). Ant. gr. Conservateur et gardien des fontaines publiques à Athènes.

CRÉNEQUINIER s. m. (kran-ki-nié — rad. *cranequin* ; altération de *crénnequinier*). Anc. art milit. Arbalétrier.

— Anc. cout. Officier qui pouvait procéder à une exécution.

CRÉNU, **UE**, adj. (kré-nu). Qui a des crins ou une crinière. || Vieux mot.

CRÉNULE, **ÉE** adj. (kré-nu-lé — dimin. de *crénelé*. Hist. nat. Qui offre de très-petites crénélures : *Feuille CRÉNULE.*

CRÉNURE s. f. (kré-nu-re — rad. *cran*). Typogr. Mortaise pratiquée dans la longueur de la barre du châssis et à chacune de ses extrémités, pour donner passage à l'ardillon des pointures, qui, sans cela, s'émousserait en portant sur le fer.

CRÉOBIE s. m. (kré-o-bi — du gr. *kreas*, chair ; *bios*, vie). Entom. Genre de coléoptères de la famille des carabiques. Syn. de CASCELIE.

CRÉOBORE s. m. (kré-o-bo-re — du gr. *kreas*, chair ; *boros*, qui dévore). Mythol. Un des noms de Cerbère.

CRÉOCHITON s. m. (kré-o-ki-ton — du gr. *kreas*, chair ; *chiton*, tunique, par allusion aux bractées charnues). Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants de la famille des mélastomacées, tribu des miconiées, comprenant deux espèces, qui croissent aux Moluques.

CRÉODE s. m. (kré-o-de — du gr. *kreodês*, charnu). Bot. Syn. de CHLORANTHE.

CRÉOGÉNIE s. f. (kré-o-jé-ni — du gr. *kreas*, chair ; *gennao*, j'engendre). Production de la chair.

CRÉOGRAPHIE s. f. (kré-o-gra-fi — du gr. *kreas*, chair ; *graphô*, je décris). Description des chairs.

CRÉOISON s. m. (kré-o-i-son). Création ; créature. || Vieux mot.

CRÉOLE s. (kré-o-le — de l'espagn. *criollo*, dont l'origine est douteuse. Si on le fait venir de *criar*, élever, nourrir, la formation est tout à fait irrégulière. D'autres prétendent que c'est là un mot carabé. L'Académie espagnole dit que c'est un mot inventé par les conquérants des Indes occidentales et transmis par eux). Personne née dans les colonies américaines de parents étrangers à l'Amérique : *Les CRÉOLES blancs sont en général très-développés.* (Virey.) *Les passions des CRÉOLES sont ardentes à l'excès.* (Bouillet.) *Les CRÉOLES espagnols, comme aujourd'hui les hommes de couleur, étaient autrefois traités avec mépris par les Espagnols venus d'Europe.* (Bouillet.) *Les CRÉOLES sont généralement charmantes, quelques-unes très-belles, beaucoup jolies.* (Mme de Grandfort.)

— Adjectif. Qui est né en Amérique d'individus étrangers à ce pays : *Les femmes CRÉOLES sont indolentes, faibles et timides.* (Virey.) || Se dit quelquefois des nègres nés en Amérique : *Nègresse CRÉOLE.* || Qui est propre aux créoles : *Le papier CRÉOLE est doux et limpide.* (J. Arago.)

— Par ext. Provenant des colonies : *Le poulet CRÉOLE, dont les pères viennent depuis longues années sous une température qui ne descend jamais au-dessous de 20 degrés, nait couvert d'un léger duvet que bientôt même il perd.* (Duponchel.)

— s. m. Linguist. Français corrompu que parlent les habitants des colonies françaises d'Amérique anciennes ou actuelles.

— s. f. Conchyl. Nom marchand d'une coquille du genre vénus.

— Encycl. On donne généralement le nom de *créole* à un individu de race blanche qui est né sur le continent américain ou dans les Antilles ; mais ce mot désigne plus particulièrement les personnes qui, descendant d'une race blanche, sont nées sous les tropiques, à la Louisiane, à la Guyane, aux Antilles, au Brésil et aussi à l'île Maurice et à la Réunion. Les *créoles*, dans les anciennes colonies de l'Espagne du continent américain, formaient la seconde classe des citoyens. Quelques-uns d'entre eux descendaient des conquérants du nouveau monde ; d'autres tiraient leur origine des plus nobles familles d'Espagne ; plusieurs possédaient de grandes richesses, et cependant l'influence d'un climat chaud, la jalousie ombrageuse du gouvernement métropolitain, qui les excluait des fonctions publiques, abattaient tellement en eux toute vigueur et toute activité, que presque tous consommaient leur vie dans une mollesse voluptueuse, et s'abandonnaient à une superstition dégradante. Le trafic intérieur de chaque colonie, ainsi que le commerce avec les autres colonies et avec l'Espagne, étaient entre les mains des seuls *Chapetons* ou *Chapetones* ; les *créoles*, plongés dans une incurable paresse, se contentaient du revenu des biens de leurs pères. Cette apathie n'empêcha pas cependant qu'il ne s'élevât entre ces deux ordres de citoyens une haine violente et implacable ; à la plus légère occasion, leur aversion mutuelle éclatait. La cour d'Espagne, par un raffinement de sa politique délicate,

nourrissait ces semences de discorde et fomentait cette jalousie qui, non-seulement empêchait les deux classes les plus puissantes de se réunir contre la métropole, mais amenait chaque parti à surveiller sans cesse et à traverser avec le zèle de la haine toutes les démarches de l'autre. De cette situation odieuse faite aux *créoles* espagnols sortit la révolte contre l'Espagne. Bolivar, Hidalgo, Morelos étaient des *créoles*.

De nos jours, les *créoles* des dernières colonies de l'Espagne, à Cuba et à Porto-Rico, constituent encore une classe inférieure en droit et en privilèges à celle des Espagnols d'Europe. Dans les Antilles françaises et anglaises, les *créoles* de race blanche ont toujours joui des mêmes droits que les métropolitains. Sur un sol et sous un ciel nouveaux, les mœurs de la vieille Europe se mêlant aux coutumes des indigènes se transformèrent, se corrompirent, et de là est né cet ensemble de défauts et de qualités qui constitue le caractère des *créoles*. Ils sont généralement bien faits et d'une taille avantageuse ; leur figure, assez régulière, est privée de ce coloris plus ou moins vif dont l'éclat est un des attributs des pays froids. Leur regard est expressif et annonce même une sorte de fierté. Leurs membres sont presque toujours doués d'une souplesse qui les rend éminemment propres à tous les exercices du corps. Le développement rapide des qualités physiques, le spectacle sans cesse renaissant des productions d'une nature luxuriante, la vue continue de l'Océan, tout contribue à doter les *créoles* d'une imagination vive et d'une conception facile. Deux causes principales concourent malheureusement à faire perdre aux jeunes *créoles* l'avantage qu'ils ont d'abord sur les enfants des autres climats : la tendresse aveugle et excessive des parents, qui souscrivent à leurs moindres caprices, et l'habitude d'être entourés d'esclaves. Cette dernière cause d'avilissement a heureusement disparu dans la plupart des colonies. Mais là où règne encore cette exécrable institution, jamais despotisme n'a reçu d'hommages plus assidus, n'a été entouré d'adulateurs plus rampants que l'enfant *créole*. Chaque esclave est soumis aux vexations de son humeur, et souvent ses dépits enfantins donnent lieu à des châtiments d'une atrocité révoltante.

Les défauts des *créoles*, au nombre desquels il faut compter la passion du jeu, sont cependant rachetés par une foule de qualités estimables. Francs, affables, généreux, peut-être avec ostentation, confiants, braves jusqu'à la témérité, amis sûrs, fidèles à toutes leurs affections, susceptibles de tous les sentiments généreux, ils savent mériter l'amitié et l'estime, et ce n'est que très-rarement qu'on a signalé parmi eux quelques-uns de ces crimes atroces qui déshonorent trop souvent la société européenne.

À la délicatesse des traits, les femmes *créoles* joignent cette taille et cette démarche élégante qui semblent l'apanage des pays chauds. Rarement douée de cette harmonie sévère qui constitue la beauté, leur figure offre presque toujours cette combinaison plus séduisante et plus difficile à peindre qu'on nomme la physionomie. C'est dans les grands yeux spirituels des femmes *créoles* qu'on trouve le contraste si rare d'une douce langueur et d'une vivacité piquante. Elles sont surtout remarquables par la beauté de leur chevelure, qui est d'un noir incomparable, et par la petitesse de leur pieds cambrés. L'état de désœuvrement dans lequel elles sont élevées, les ardeurs presque continuelles du climat qu'elles habitent, les complaisances aveugles dont elles sont perpétuellement l'objet, les effets d'une imagination vive, tout développe en elles une extrême sensibilité nerveuse. Dans un tempérament dont le fond est un peu mélancolique, cette sensibilité même accroît encore leur indolence, qui s'allie souvent à une grande vivacité. Il ne faut qu'un désir pour rendre à leur âme toute son énergie. Accoutumées à vouloir impérieusement, elles s'irritent contre les obstacles, et, l'obstacle surmonté, leur insouciance renaît. Jalouses comme des tigresses, elles ont pour leurs enfants une tendresse quelquefois excessive. La danse a tant d'attrait pour ces filles du soleil qu'elles s'y livrent avec fureur, malgré la chaleur du climat et la faiblesse de leur constitution. Elles sont très-sobres ; le chocolat, les sucreries, le café au lait surtout, composent presque toute leur nourriture.

Les nègres qui naissent dans les colonies montrent des qualités physiques et morales presque égales à celles des blancs *créoles* et supérieures à celles des Africains. À l'intelligence et à la bravoure, ils unissent une certaine grâce dans les formes, la souplesse dans les mouvements, l'agrément même de la figure et un langage qui n'est pas dépourvu de douceur. Dans les pays où ils sont libres, à Haïti surtout, la seule différence qui existe entre eux et les *créoles* blancs consiste à peu près dans la couleur de la peau et dans la forme de la chevelure. Les jeunes négresses des colonies atteignent plus tôt que les jeunes Africaines l'âge de la puberté.

La langue *créole*, dans nos colonies, à la Louisiane et à Haïti, est un français corrompu auquel on a mêlé plusieurs mots espagnols et anglais français. Ce langage, souvent inintelligible dans la bouche d'un vieil

Africain, est extrêmement doux dans celle des *créoles* blanches. On pourrait dire que ce jargon a son génie propre; car un fait très-sûr, c'est qu'un Européen, quelque habitude qu'il en ait, quelque longue qu'il ait été sa résidence aux îles, n'en possède jamais les finesses. Le *créole* qui se débite parfois sur nos théâtres et qu'on retrouve dans les romans est généralement de pure fantaisie. Il est mille riens que l'on n'oserait exprimer en français, mille images que l'on ne réussirait pas à traduire dans notre langue, et que le *créole* rend avec une grâce infinie. Il ne s'exprime jamais plus énergiquement que quand il emploie des sons inarticulés, dont il fait des phrases entières. Voici deux couplets d'une chanson *créole*, dont nous regrettons d'être obligés de donner la traduction, car cette traduction ne saurait rendre la grâce naïve du modèle :

Lisette quitté la plaine,
Mon perdi bonher à moué;
Zid à mon semblé fontaine,
Dipi mon pas miré toué.
Le jour quand mon coupé canne,
Mon songé amour à moué;
La nuit quand mou dans cabane,
Dans domi mon quimbé toué.
Lisette mon tandé nouvelle,
To compté bientôt tourné.
Vini donc toujours fidèle,
Miré bon passé tandé.
N'a pas tardé davantage,
To fait malin assez chagrin,
Mon tant com' xozio dans cage,
Quand yo fait li mourri faim.
Lisette tu fuais la plaine,
Mon bonheur s'est envolé;
Mes pleurs, en double fontaine,
Sur tous tes pas ont coulé.
Le jour, moissonnant la canne,
Je rêve à tes doux appas;
Un songe, dans ma cabane,
La nuit te met dans mes bras.
Mais est-il bien vrai, ma belle,
Dans peu tu dois revenir ?
Ah ! reviens toujours fidèle;
Croire est moins doux que sentir.
Ne tarde pas davantage,
C'est pour moi trop de chagrin;
Viens retirer de sa cage
L'oiseau qui se meurt de faim.

CRÉOLES (LES), drame lyrique en trois actes, paroles de Lacour, musique de Berton, représenté sur le théâtre de l'Opéra-Comique le 14 octobre 1826. On fondait les plus grandes espérances sur cet ouvrage, qui précède la *Dame blanche*. Une rapide analyse, empruntée à un contemporain, en fera connaître le sujet. L'union de Valcour et de Laure, créoles de Madagascar, a été longtemps retardée par la mort de la mère de la fiancée; elle a péri à la suite des troubles suscités par l'esclave Pyrdemond, qui voulait chasser les blancs de la colonie et obtenir la main de Laure. Au moment où les deux amants vont marcher à l'autel, on apprend que Pyrdemond est descendu des montagnes à la tête des noirs; il ravage et incendie toutes les habitations. Guidé par son amour, il arrive sur le domaine de Laure et se dispose à l'enlever; mais Valcour, revenu du chef-lieu de la colonie, et secondé par ses amis, protégé la fuite de sa maîtresse. Il tombe au pouvoir de Pyrdemond, qui poursuit Laure jusqu'à un bâtiment français armé en corsaire, qui s'est réfugié dans ces parages et que commande le capitaine Gulistan. Celui-ci ne veut pas consentir à abandonner Laure; il essaye même de réveiller quelques sentiments d'honneur dans l'âme de Pyrdemond, qui, en effet, touché des larmes de sa victime, rend la liberté à Valcour. Les deux amants s'embarquent à bord du corsaire et retournent en France, tandis que Pyrdemond, se repentant presque de sa générosité, reste sur le rivage en proie à l'abattement et au désespoir.

Ce roman dramatique ne brillait ni par la nouveauté de la donnée ni par l'habileté des détails, mais il était, après tout, coupé d'une manière scénique et capable, à ce point de vue, d'inspirer l'auteur de *Montano et Stéphanie*. Par malheur, le talent de Berton avait singulièrement décliné. A l'exception des couplets à boire, fort bien chantés par Tilly, qui remplit le rôle du matelot Dolban, la partition des *Créoles* est sans charmes et sans couleur. Berton ne s'attendait guère à l'échec d'un ouvrage qu'il appelait, avec une fausse modestie, sa *Petite Dame blanche*. La voix de Gavaudan (Pyrdemond) s'était altérée comme le génie du maître.

CRÉOLIERIE s. f. (kré-o-le-ri — rad. *créole*). Fam. Lieu habité par des créoles.

CRÉOLISÉ, ÉE (kré-o-li-zé) part. passé du v. *Créoliser*. Qui est acclimaté et habitué aux colonies : *Des Européens créolisés*.

CRÉOLISER v. a. ou tr. (kré-o-li-zé — rad. *créole*). Néol. Habituer aux usages, au climat des colonies : *Créoliser des Européens*.

— v. n. ou intr. S'abandonner à la nonchalance des créoles, adopter leurs mœurs, leurs préjugés.

CRÉON (*Credonia*), bourg de France (Gironde), chef-lieu de canton, arrond. et à 19 kilom. S.-E. de Bordeaux; pop. aggl. 763 hab. — pop. tot. 1,051 hab. Commerces de vins; fabriques de poterie de terro.

CRÉON, frère de Jocaste et beau-frère de Laïus, gouverna Thèbes comme tuteur d'Étéocle et de Polynice, après qu'Édipe se fut crevé les yeux et que Jocaste se fut donné la mort.

Créon est surtout connu par le rôle qu'il joue dans le théâtre de Sophocle, où il figure comme type du fourbe et du tyran. On le voit paraître successivement dans *Édipe roi*, dans *Édipe à Colone* et dans *Antigone*; c'est le mauvais génie d'Édipe et de sa race. Si Édipe a consulté Tirésias pour connaître le meurtrier de Laïus, c'est seulement sur l'avis de Créon. De là tous les malheurs qui fondent sur l'incestueux et parricide Édipe, victime d'une fatalité terrible. Depuis longtemps Créon aspirait au trône de Thèbes; la catastrophe qui vint frapper le fils de Laïus lui donna le pouvoir suprême. Pourtant Créon, dans *Édipe roi*, n'annonce pas, tant s'en faut, le tyran qui porte son nom dans *Édipe à Colone* et dans *Antigone*. « Est-ce au long exercice du pouvoir absolu qu'il faut s'en prendre d'une si complète métamorphose ? dit M. Pailh. Reconnaissons plutôt que ces trois pièces, faites après coup et séparément, ne se tenaient pas par le lien de l'antique trilogie, alors passée d'usage. »

C'est, en effet, dans *Édipe à Colone* que le personnage de Créon s'accuse d'une manière saisissante et vraiment originale. Comme son caractère violent s'oppose heureusement à la noble franchise de Thésée! Créon a violé le territoire de l'Attique, et, à la tête d'une troupe d'hommes armés, il a pénétré jusqu'à Colone dans le dessein de s'emparer d'Édipe. Il a recours à la ruse avant d'employer la force; il vient, dit-il, de la part des Thébains, qui rappellent Édipe proscrire. Repoussé avec une méprisante ironie, Créon ne tarde pas à renoncer à une feinte inutile. Il avait prévu ce premier échec, il s'était préparé d'autres armes. Déjà, par ses ordres, comme il s'en vante, ses soldats emmènent Ismène; il fait encore saisir Antigone, qui résiste vainement et qu'on entraîne, malgré l'impuissante colère des vieillards de Colone. Créon compte qu'Édipe, privé de ses filles, qui sont ses guides, le suivra sans résistance; il se trompe encore. Une lutte étrange s'engage entre les deux vieillards, et au milieu des cris de détresse, dont le chœur l'accompagne, Thésée paraît enfin. Créon est obligé de rendre les deux filles d'Édipe, qu'il avait déjà fait emmener à Thèbes.

Dans *Antigone*, le tyran reparait encore, et cette fois il est plus odieux que jamais. Il a fait porter un édit qui défend d'ensevelir Polynice, frère d'Antigone, avec peine de mort pour quiconque osera braver cette défense. On sait comment Antigone, par un sublime dévouement, a le courage d'aller elle-même, en plein jour, ensevelir le cadavre de son frère, autour duquel veillent des gardes apostés par Créon. Antigone est prise et amenée devant le tyran. C'est cette scène surtout, où l'héroïsme d'Antigone apparaît d'une manière si éclatante, qui a valu à Créon la haine et l'exécration de tous. Son langage impitoyable, sa bessé et lâche cruauté ne font que mettre en relief l'innocence et le courage surhumain d'Antigone. Malgré l'éloquente protestation de la jeune fille, qui déclare qu'elle a obéi à sa conscience et qu'elle a transgressé la loi des hommes pour obéir aux lois non écrites révélées par les dieux, le farouche Créon ordonne qu'on traîne au supplice la fille d'Édipe, la fiancée de son propre fils Hémon. Celui-ci vient à son tour demander grâce pour Antigone; mais il ne réussit qu'à irriter davantage son père, dont la résolution est inébranlable. On a souvent comparé Créon à Félix, dans le *Polyeucte* de Corneille; c'est en effet le même entêtement, la même bassesse de sentiments des deux côtés. Ces deux pères dénaturés sont punis aussi de la même façon. Si Pauline veut suivre Polyeucte jusqu'au martyre, de même Hémon veut s'unir à Antigone jusque dans la mort. Il se tue sur le cadavre de son amante. Cette catastrophe ouvre enfin les yeux à Créon, et amène un heureux retour, qui fait pendant à la conversion de Félix, pour continuer le parallèle que nous avons indiqué.

Tel est le personnage créé par le génie de Sophocle. Tous les imitateurs du grand tragique grec ont plus ou moins conservé à Créon les traits que lui avait donnés le premier peintre. Mais c'est toujours au Créon de Sophocle qu'il faut se reporter, comme au type premier et original de ce personnage. C'est au Créon que nous avons vu figurer dans *Édipe à Colone* et dans *Antigone* que l'on fait toujours allusion quand on cite ce nom pour le jeter à la face des tyrans de toutes les époques et de tous les pays.

CRÉOPHAGE adj. (kré-o-fa-je — du gr. *kreas*, chair; *phagô*, je mange). Zool. Qui se nourrit de chair : *La où cessent les espèces phytophages cessent également les espèces créophages, qui vivent à leurs dépens*. « On dit plutôt CARNIVORE ou CARNASSIER, avec des sens distincts et définis.

— s. m. pl. Entom. Famille d'insectes coléoptères qui vivent aux dépens d'autres insectes, syn. de CARABIQUE.

CRÉOPHAGIE s. f. (kré-o-fa-ji — rad. *créophagie*). Zool. Habitude de se nourrir de chair.

CRÉOPHILE adj. (kré-o-fi-le — du gr.

kreas, chair; *philos*, ami). Entom. Qui aime la chair.

— s. m. Genre de coléoptères de la famille des brachélytres.

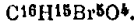
— s. m. pl. Sous-tribu de muscides, dont plusieurs espèces vivent sur la viande.

— **Encycl.** Le genre *créophile* a pour caractères : corps et corselet glabres; écusson, élytres et abdomen pubescents ou tomenteux; antennes presque en massue, à septième et dixième articles transverses, sensiblement épais; tous les palpes filiformes; les maxillaires à quatrième article plus court que le troisième; pieds à tibias postérieurs épineux; les articles des antérieurs dilatés. On en connaît une douzaine d'espèces réparties dans toutes les parties du monde. Le type est le staphylinus maxillosus de Linnaée, qui est noir, avec des pubescences blanches, et se rencontre dans toute l'Europe, surtout dans les matières en putréfaction. Le *créophile velu* de l'Amérique septentrionale a été longtemps confondu avec le précédent. D'après Agassiz, on doit regarder comme synonyme du genre *créophile* le genre saphophile, créé par M. Streubel en 1839, dans le journal l'*Iris*.

CRÉOPHYLE, poète épique grec, un des plus anciens dont les noms nous soient parvenus. Il était, suivant la tradition, contemporain d'Homère, c'est-à-dire qu'il aurait vécu vers le x^e siècle avant Jésus-Christ. S'il faut en croire la légende, Créophyle aurait été l'ami, sinon le gendre du grand poète. La question de date est fort obscure; celle de la patrie de Créophyle est également douteuse. On cite trois villes qui pourraient revendiquer l'honneur de lui avoir donné naissance : Chio, Samos et Ios. Pourtant il semble qu'on se soit arrêté, sans raison connue, à l'un de ces trois noms, et l'on a coutume d'appeler le poète Créophyle de Samos. Ses ouvrages, s'il en composa, nous sont inconnus. Tout ce qu'on sait, ou plutôt tout ce qu'on rapporte de lui, c'est qu'il donna l'hospitalité à Homère, et qu'il reçut en récompense, pour la dot de sa fille, le poème de la *Prise d'Ecbatie*, qui fut conservé dans la famille de Créophyle, famille de rhapsodes probablement, et transmis par les descendants de ce poète à Lycurgue.

CRÉOSOL s. m. (kré-o-zol — de *créosote* et du lat. *oleum*, huile). Chim. Substance dont la créosote est un éther.

— **Encycl.** Le *créosol* répond à la formule C₈H₁₀O₂. Pour le préparer, on décompose le sel neutre de créosote par l'acide sulfurique dilué, on lave le produit à l'eau, on le dessèche sur du chlorure de calcium et on le rectifie. La majeure partie du liquide passe vers 219°. Cette partie est une huile incolore qui répond à la formule C₈H₁₀O₂. Sa consistance est celle de la créosote, son pouvoir réfringent est considérable. Son odeur est aromatique comme celle de la vanille, et sa saveur est brûlante. Le *créosol* est anhydre, mais s'altère spontanément à la longue; il a une densité de 1,0894 à 130 et une densité de vapeur de 4,93, la théorie exigeant 4,79. Il est plus soluble dans l'eau que la créosote et se mêle en toutes proportions avec l'alcool, l'éther, l'acide acétique cristallisable et les lessives alcalines. Dans un mélange réfrigérant, il devient visqueux, mais ne se solidifie pas. Il réduit l'azotate d'argent et donne lieu à un dépôt de métal qui forme miroir. Il ne se combine pas avec les bisulfites alcalins, mais il réagit sur l'ammoniaque, soit gazeuse, soit en solution concentrée, et donne un sel qui répond à la formule C₈H₉(A₃H₄) C₈H₁₀O₂ et qui est peu soluble dans l'eau et cristallisable. Avec les solutions de potasse ou de baryte, il donne les mêmes sels que la créosote, mais beaucoup plus facilement. Traité par le brome, le *créosol* donne une masse pulpeuse. En dissolvant cette masse par une petite quantité d'acide acétique, et en abandonnant la solution à elle-même pendant une nuit, on obtient des cristaux qui répondent à la formule



L'existence de ce corps, dont la formule n'est pas divisible, tendrait à prouver que le *créosol* répond à la formule C₁₆H₃₀O₄, et non à la formule C₈H₁₀O₂. S'il en était ainsi, sa densité de vapeur serait anormale et l'on devrait admettre qu'il se compose de deux molécules plus simples, capables de se dissocier à chaud. Toutefois la formule B₁₆H₁₅Br₂O₄ mérite d'abord confirmation, car elle pourrait très-bien se rapporter, non à un corps défini, mais à un mélange de plusieurs dérivés de substitution différents.

Trichlorocréosol C₈H₇Cl₃O₂. On obtient ce corps en introduisant du *créosol* dans un flacon rempli de chlore; le tout se prend en cristaux après vingt-quatre heures. On purifie le produit en le faisant cristalliser dans l'acide acétique.

Les travaux de M. Hlasiwetz sur le *créosol* montrent que jusqu'à lui la créosote avait été obtenue impure, et que si tant est qu'elle soit contenue dans le goudron de bois à l'état d'éther, la créosote purifiée par les procédés que nous avons indiqués (v. *CRÉOSOTE*) est un corps répondant à la formule C₈H₁₀O₂ (*créosol*) et capable de former des sels. Le *créosol* est également contenu dans les produits de la distillation sèche de la résine de gaïac, ces produits étant exclusivement for-

més, d'après Hlasiwetz, de gaïacol C₈H₈O₂ et de *créosol* C₈H₁₀O₂.

Le *créosol*, d'après la plupart de ses propriétés, paraît être un phénol diatomique. Il faudrait vérifier le fait en le soumettant à l'action d'un courant d'anhydride carbonique en présence du sodium. Si le *créosol* est vraiment un phénol, il devrait se former dans ces conditions un acide répondant à la formule C₉H₁₀O₃, qui serait au *créosol* ce que l'acide crésolique est au crésol.

CRÉOSOTAGE s. m. (kré-o-zo-ta-je — rad. *créosoter*). Techn. Action ou manière de créosoter les bois, de les injecter de créosote : *L'idée du créosotage est due au docteur anglais John Bethell. Il résulte de nombreuses expériences faites en France, en Angleterre, en Belgique et en Hollande, que le créosotage des bois employés aux constructions navales est le seul préservatif infailible contre les ravages du taret et des autres mollusques tétrabrants*. (Eug. Clément.)

CRÉOSOTE s. f. (kré-o-zo-te — du gr. *kreas*, chair; *sôter*, sauver). Chim. Substance liquide, incolore, caustique, que l'on extrait par distillation des goudrons, et qui a la propriété de conserver les viandes : *Mise en contact avec la peau, la créosote détruit l'épiderme*. (Boutan.) La *créosote* est le principe conservateur par excellence des matières animales. (Boutan.)

— **Encycl.** Ce que l'on connaît généralement sous le nom de *créosote* est de l'hydraté de phényle plus ou moins pur, mais la vraie *créosote* que Reichenbach a extraite du goudron de bois est un corps tout à fait distinct de l'alcool phénique. C'est à la *créosote* que plusieurs substances, telles que la suie, le vinaigre de bois impur, etc., doivent leur propriété d'arrêter la putréfaction des matières animales.

— I. PRÉPARATION. Pour préparer la *créosote*, on distille le goudron de bois jusqu'à ce que le résidu ait une consistance poisseuse; le liquide distillé se compose de plusieurs couches dont la plus inférieure renferme la *créosote*. On la sépare et on l'agit vivement avec une dissolution concentrée de carbonate de soude; puis, après repos, on la décante et on la soumet à la distillation. Les premières parties qui passent sont rejetées, les dernières sont au contraire recueillies et chauffées avec une solution aqueuse de potasse de 1,12 de densité. La *créosote* se dissout dans la liqueur alcaline, tandis que les hydrocarbures viennent nager à la surface. La solution est soumise à une ébullition prolongée destinée à résinifier les substances étrangères, puis filtrée et décomposée par l'acide sulfurique, qui met la *créosote* en liberté. Ainsi préparée, la *créosote* n'est cependant pas encore pure. Il faut la distiller plusieurs fois sur des liqueurs alcalines, puis la dissoudre à plusieurs reprises dans ces mêmes liqueurs, et la remettre en liberté au moyen de l'acide sulfurique. Ces traitements doivent être répétés jusqu'à ce que la *créosote* se dissolve sans résidu dans les alcalis. On la recueille alors, on la dessèche et on la distille. Elle doit passer à la température de 200°.

— II. PROPRIÉTÉS. La *créosote* est une huile incolore, fortement réfringente, d'une saveur brûlante et d'une odeur pénétrante, désagréable, qui rappelle la viande brûlée. Sa densité égale 1,037 à 20°, 1,040 à 119,5 et 1,076 à 169,5; elle ne se solidifie pas à — 27° et bout à 203° ou plutôt entre 203° et 208° sans s'altérer. Pure, elle ne se colore pas par l'exposition à l'air, elle ne conduit pas l'électricité et elle brûle avec une flamme fuligineuse. La *créosote* est insoluble dans l'eau, mais elle se mêle en toutes proportions à l'alcool, à l'éther, au sulfure de carbone, à l'huile de naphte et à l'éther acétique. Elle dissout le soufre, le phosphore, le sélénium, les acides citrique, tartrique, benzoïque et stéarique, les résines et plusieurs matières colorantes. A l'aide de la chaleur, elle dissout plusieurs sels, tels que les chlorures de calcium et d'étain; les acétates de potassium, de sodium, d'ammonium et de zinc, sels qu'elle abandonne en cristaux par le refroidissement. La *créosote* colore en bleu foncé les sels ferriques, et réduit l'azotate d'argent et les sels de mercure, d'or et de platine. Versée goutte à goutte sur de l'oxyde d'argent, elle donne lieu à une espèce d'explosion; une partie de l'oxyde est réduite, et il se forme de l'oxalate d'argent en même temps que plusieurs corps résineux. La formule de la *créosote* a été fortement discutée. Elle serait C₁₃H₁₀O₂, d'après Gorup-Besanez, et C₁₂H₁₀O₂, d'après Voelkel. Hlasiwetz a montré que la *créosote* est un éther dérivé d'un acide ou d'un phénol diatomique répondant à la formule C₈H₁₀O₂. Cet éther se saponifierait sous l'influence des alcalis et fournirait des sels répondant à la formule C₈H₉M'O₂ et capables de donner l'acide C₈H₁₀O₂ lui-même, lorsqu'on le distille avec de l'acide sulfurique étendu.

— III. RÉACTIONS. 1^o Le chlore agit vivement sur la *créosote* en donnant un produit de substitution que la distillation décompose; le brome donne aussi un produit de substitution. Ce dernier cristallise et résulte du remplacement de la moitié de l'hydrogène par le brome; l'acide donne un liquide brun. 2^o Lorsqu'on fait agir à une douce chaleur un mélange d'acide chlorhydrique et de chlorate de potassium sur la *créosote*, en continuant cette

action pendant plusieurs jours, il se dégage des masses de chlore et il se produit une masse cristalline d'où l'on extrait, par l'alcool, un corps qui cristallise en larges tables rhomboidales, tandis que le liquide laisse comme résidu un second corps qui se présente sous la forme d'écaillés jaunes. La substance cristallisée en tables aurait, d'après Gorup Besanzen, la formule $C_{13}H_{17}ClO_3$, et la substance en écaillés jaunes la formule $C_{13}H_{15}ClO_3$. Gerhardt préfère représenter la première de ces substances par la formule $C_8H_5ClO_2$, qui en fait un homologue de la trichloroquinone, et la seconde par la formule $C_8H_4ClO_2$, qui en fait un homologue de la tétrachloroquinone. Les formules de Gerhardt s'accordent bien avec les analyses. Les écaillés jaunes, suspendues dans l'eau et soumises à l'action d'un courant de gaz sulfureux, se transforment en prismes à quatre pans d'un blanc brunâtre, prismes qui, dissous dans un mélange d'alcool et d'éther, donnent une liqueur jaune, laquelle en s'évaporant dépose des prismes rouges et de longues aiguilles violettes. Les prismes contiennent la même quantité, à peu près, de carbone que les écaillés dont ils proviennent, mais ils renferment plus d'hydrogène. Il semble donc y avoir entre eux et le corps qui les a engendrés le même rapport qu'entre les chloroquinones et les hydrochloroquinones, ce qui semble donner raison aux formules de Gerhardt. Tous ces produits réclament de nouvelles recherches; mais leur existence suffit pour établir que la créosote de bois diffère du phénol. La créosote a des propriétés acides. Elle se dissout dans les alcalis et dégage de l'hydrogène sous l'influence des métaux alcalins. On a étudié les sels qu'elle forme avec le sodium, le potassium, le baryum et le plomb. On a en outre obtenu un dérivé éthylique $C_8H_9(C_2H_5)O_2$ et un dérivé benzolique $C_8H_9(C_6H_5)O_2$, en chauffant le sel potassique dans un tube scellé avec de l'iode d'éthyle ou avec du chlorure de benzole. Le dérivé éthylique est un liquide huileux.

— IV. USAGES. La créosote est assez généralement employée dans la médecine contre la rage des dents; mais ce n'est pas là, à beaucoup près, son usage le plus important. Cette substance, dissoute dans un liquide, met le bois à l'abri de l'attaque des insectes, des vers et des mollusques, en même temps qu'elle prévient le développement de tous champignons. M. Auguste Forestier, ingénieur en chef des ponts et chaussées, qui a fait des expériences très-concluantes sur la créosotage des bois, évalue à 300 kilogr. la quantité de créosote que doit absorber 1 mètre cube de bois, pour une imprégnation complète et efficace.

CRÉOSOTÉ, ÊE (kré-o-zo-té) part. passé du v. Créosoter. Techn. Injecter de créosote : Bois créosoté. Traverses créosotées. C'est en 1846, au port de Lowestoft, qu'on employa en grand, pour la première fois, les bois créosotés dans les travaux à la mer. (A. Forestier.) Le bois créosoté est à l'abri des attaques du taret, c'est là un fait acquis et qu'on ne peut plus contester. (Crépin.)

— Chim. Qui contient de la créosote : Reichensbach parvint à guérir, avec l'eau créosotée, des brûlures, des douleurs de dents, etc. (Dict. des sc. médic.)

CRÉOSOTER v. a. ou tr. (kré-o-zo-té — rad. créosote). Techn. Injecter de créosote, en parlant des bois dont on veut assurer la conservation : On créosote les bois de construction navale pour les préserver des attaques des taret, les traverses des chemins de fer pour les défendre contre les fourmis.

CRÉPAGE s. m. (kré-pa-je — rad. créper). Techn. Apprêt spécial que l'on donne à certaines étoffes, particulièrement au crêpe dit crêpe, et qui a pour objet d'y produire des ondulations. Il On dit aussi CRÊPE.

CRÉPALIE s. f. (kré-pa-li). Bot. Syn. d'IVRAIE, genre de graminées.

CRÉPANT s. m. (kré-pan — du lat. *crepare*, fuire du bruit). Anc. art milit. Nom que l'on donnait à certaines bouches à feu.

CRÊPE s. m. (kré-pé — du lat. *crispus*, frisé). Techn. et comm. Tissu très-léger et très-clair fait en forme de guze, par l'armure taffetas, et dont la trame et la chaîne sont en soie grège : Robe, écharpe de crêpe. Voile de crêpe blanc. Chapeau de crêpe noir. Le crêpe noir sert principalement pour le deuil. (Acad.) La plus grande partie des crêpes se font à Lyon et à Avignon. (Bouillet.)

Le crêpe neuf est cher; il irait trop du nôtre; Le crêpe repassé bouffe encor plus que l'autre. Poisson.

Il Se dit particulièrement d'une bande de crêpe noir que les hommes en deuil portent autour du chapeau ou ailleurs : Les militaires portent le crêpe au bras, quelquefois à la garde de l'épée.

Voiles, crêpes, habits, lugubres ornements. CORNEILLE.

Il porte le grand deuil, son linge est effilé, Un baudrier noué d'un crêpe tortillé. REGNARD.

Il Apprêt que l'on appelle aussi CRÉPAGE. Il Crêpe simple, Celui qui a peu de tors. Il Crêpe crêpe ou Crêpe double, Crêpe ondulé par suite d'une opération spéciale qu'il a subie avant le tissage, et que l'on nomme crêpe ou cré-

page. V. CRÉPAGE. Il Crêpe lisse, Crêpe ordinaire, c'est-à-dire uni et n'ayant pas subi l'opération du crépage. Il Crêpe zéphir, Sorte de crêpe lisse mélangé de couleurs diverses; châle en tissu de cette espèce. Il Crêpe de Chine, Etoffe pour châles d'été, unie ou façonnée, et très-élastique, qui est formée de soie grège retorse, tissée à deux lats dont l'un est tors droit et l'autre tors gauche, puis soumise à la cuisson; châle fait de cette étoffe.

— Fig. Poétiq. Ténèbres, obscurité. D'un crêpe nébuleux le ciel était voilé.

V. Hugo. Le jour tombe, et la nuit, de son trône d'ébène, Jette son crêpe obscur sur les monts, sur les flots. DELILLE.

Vers l'horizon lointain dont la splendeur s'efface, Si l'orage s'élève et par degrés menace, Un long crêpe enveloppe et les monts et les bois. BACQUÉ-LOUHAN.

— Ce qui rend les choses confuses, indistinctes pour l'esprit : Quand on est à cent lieues l'un de l'autre, on ne peut guère se voir ou se parler qu'à travers d'un gros crêpe. (Fonten.) Il Chagrin, tristesse, sombre mélancolie : Nous jouissons par avance du plaisir de vous avoir; cette espérance a déchiré un crêpe que votre absence avait mis sur ma vie. (Hue de Sév.)

Pour moi, chétive créature, La triste main de la nature Étend un crêpe sur mes jours. VOLTAIRE.

— Cost. Cheveux nattés, tortillés et frisés par le bout.

— Encycl. Techn. Le crêpe est une étoffe d'origine italienne, que l'on croit avoir été inventée à Bologne, vers le milieu du xiv^e siècle. La fabrication en fut introduite à Lyon, vers 1667, par un sieur Bourgeois, suivant les uns, par un nommé Jacques Dupuis, suivant les autres. Quoi qu'il en soit, l'importateur, ayant obtenu un privilège exclusif pour plusieurs années, put seul exploiter d'abord cette nouvelle branche d'industrie; mais, à l'expiration de ce privilège, tous les ouvriers en draps d'or, d'argent et de soie furent libérés de lui faire concurrence. Depuis cette époque, la production du crêpe n'a jamais cessé d'être florissante dans notre pays. Toutefois ce sont les manufactures de Lyon qui ont toujours tenu le premier rang.

On distingue deux sortes de crêpes, les crêpes crépés et les crêpes lisses. Les crêpes ne diffèrent des autres qu'en ce qu'ils sont faits d'une soie plus torsée, et qu'ils reçoivent, au sortir du métier à tisser, un apprêt spécial, appelé *crépage*, lequel consiste à tremper l'étoffe dans l'eau claire, puis à la frotter avec un morceau de cire préparée. Les crêpes, de quelque espèce qu'ils soient, s'emploient blancs ou teints en noir. Les blancs servent surtout pour les jeunes filles consacrées à la sainte Vierge, ou, comme on dit, *noùées au blanc*. Quant aux noirs, les crêpes sont des étoffes de grand deuil, et les lisses des étoffes de petit deuil, les uns et les autres pour vêtements de femme.

Comme son nom l'indique, le crêpe de Chine est originaire de l'extrême Orient. Il est connu en Europe depuis assez longtemps, mais ce n'est que depuis un petit nombre d'années que nous sommes parvenus à le fabriquer d'une manière satisfaisante. Ce tissu, dit le professeur Bezou, a été longtemps un sujet d'études et une sorte de problème pour nos manufacturiers. Le nœud de la difficulté consistait dans la torsion à donner aux deux fils de la trame. En effet, la trame exige deux fils de soie grège à un seul bout, tous deux exactement de la même grosseur. L'un de ces fils doit tordre ou apprêter à droite, l'autre à gauche, et sur chacun de ces coups de trame on donne deux coups de navette. D'après le même spécialiste, la priorité de la solution du problème de la fabrication du crêpe de Chine appartiendrait à M. Dugas, de Saint-Chamond.

CRÊPE s. f. (kré-pe — du lat. *crispus*, frisé, parce que la cuisson frise la crêpe, pour ainsi dire). Espèce de galette de farine de froment, quelquefois de blé noir, à laquelle on ajoute souvent du sucre, des œufs et quelque aromate, et que l'on fait cuire dans la poêle en l'étendant et y ajoutant un peu de beurre ou de graisse : Le jour de la Purification, le laboureur ne manque jamais de faire des crêpes, afin que les blés ne soient pas cariés. (A. Hugo.)

CRÊPE (le Père), dominicain français du xviii^e siècle. Il est l'auteur du livre intitulé : *Notion de l'œuvre des convulsions et des secours, surtout par rapport à ce qu'elle est dans nos provinces du Lyonnais ou Forez méconnus*, etc., publié à l'occasion du crucifiement public de l'aveins (Lyon, 1788, in-12). Desfour de Génétières a publié contre cet écrit un pamphlet ayant pour titre : *Protestations contre les calomnies*, etc. (Lyon, 1788).

CRÊPE ÊE (kré-pé) part. passé du v. Crêper. Frisé : Cheveux crêpes. Le baron avait cinquante ans environ, des cheveux gris, rares, légèrement poudrés et crêpes. (H. Sue.) Il Qui a les cheveux crêpes : Vous tenez boutique pour tout le monde... je ne m'en trait pas d'toi sans avoir été papillotté, crêpé, bichonné, parfumé à l'huile d'olive. (Scribe.) Elle est plâtrée, fardée et crêpée d'un puff au sentiment; c'est la mode. (Rog. de Beauv.)

— Techn. Se dit des étoffes qui présentent des ondulations, soit par suite d'un défaut de fabrication, soit par suite d'un apprêt spécial qu'elles ont reçu après le tissage.

— s. m. Frisure très-courte et mêlée : Sois tranquille, je vais t'apprêter un chignon et un petit crêpe. (Scribe.)

CRÊPELÉ, ÊE adj. (kré-pe-lé — dimin. de crêpe). Frisé, crêpé à petites ondes : Les cheveux aux ondes crêpelées la font tout à fait ressembler à une médaille grecque. (Th. Gaut.)

CRÊPELU, UE adj. (kré-pe-lu — dimin. de crêpu). Frisotté : Le cou de ce cheval était revêtu d'une vaste perruque flottante et crêpelue. (V. Hugo.) Il Vieux mot.

CRÊPER v. a. ou tr. (kré-pé — lat. *crepare*, de *crispus*, frisé). Friser : Crêper des cheveux. Il Friser les cheveux de : Comment! mademoiselle, moi qui vous coiffe depuis vingt-cinq ans! moi qui vous ai crêpés dès l'âge le plus tendre! (Scribe.)

— Tech. Crêper une étoffe, La soumettre à l'opération du crépage, y produire des ondulations au moyen d'un apprêt spécial. Il On dit aussi DONNER LE CRÊPE.

Se crêper v. pr. Devenir crêpé : Ses cheveux commencent à se crêper. (Acad.)

Par ext. S'onduler, se mettre en petites ondes :

Quelques nuages chauds sous les frissons de l'air Se crêpaient mollement et faisaient une frange. TH. GAUTIER.

— Crêper ses cheveux : Cette dame se crêpe elle-même.

— Réciproq. Crêper les cheveux l'un de l'autre.

— Pop. Se crêper le chignon, Se prendre aux cheveux, se battre.

CRÊPI, IE (kré-pi) part. passé du v. Crépier. Enduit de mortier, de chaux ou de plâtre : Muraille crêpie. Mur crêpi. Le mur du jardin et de la chenevière était crêpi à chaux et à sable. (G. Sand.) Les murs de la chambre étaient nus et crêpis seulement à chaux. (Lamart.)

— s. m. Couche de mastic ou de plâtre qu'on jette sur un mur avec la truelle ou avec un balai, et qu'on laisse raboteuse : Il faut donner un crêpi à cette muraille. (Acad.) De larges plaques de crêpi s'étaient détachées et gisaient à terre entre les orties et la folle avoine. (Th. Gaut.) Le crêpi, tombé par écaillés comme les squames d'une peau malade, mettait à nu des briques disjointes. (Th. Gaut.)

— Encycl. Dans la construction, on désigne sous le nom de *crêpi* la couche de plâtre qu'on applique sur la maçonnerie de moellons, sur les lourds des pans de bois ou sur les augets d'un plafond, pour préparer les surfaces à recevoir l'enduit. On distingue les crêpis verticaux, horizontaux, à simple et à double courbure, mouchetés, colorés. Le crêpi se fait avec du plâtre passé au panier et gâché peu serré. Avant de l'exécuter, on mouille les surfaces qui doivent le recevoir, pour en faciliter la prise et l'application. Cette dernière opération se fait au moyen de la truelle, tant que le plâtre est clair, et, lorsque celui-ci commence à prendre dans l'auge, on emploie la taioche, que l'on promène en tous sens contre le mur, pour faire adhérer le plâtre et dresser le crêpi. Les crêpis de plafond présentent certaines difficultés d'exécution; les ouvriers chargés de ce travail doivent en avoir une grande habitude, et sont contraints de développer plus de force que pour exécuter un crêpi sur un plan vertical. Les crêpis à simple et à double courbure demandent un surcroît de plâtre et de main-d'œuvre. Les crêpis mouchetés, que l'on rencontre dans les décorations rustiques, se font avec du plâtre composé en grande partie de mouchettes ou résidus provenant du passage du plâtre au sas, que l'on jette contre le mur avec un balai. Quelquefois on exécute le crêpi comme à l'ordinaire, et, avant la prise, on y passe un balai à brins très-courts. Les crêpis colorés s'obtiennent en mêlant au plâtre du noir de charbon ou de l'ocre. Leur application n'offre rien de particulier.

CRÊPI (pays de). V. KERRAPAY.

CRÊPIGARDE s. m. (kré-pi-kar-de — du gr. *krépis*, chaussure; *kardia*, cœur). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des sternoxytes, comprenant une seule espèce de l'île de Madagascar.

CRÊPICORDIUM, nom latin de CRÊVECŒUR.

CRÊPICULE s. m. (kré-pi-ku-le). Antiq. rom. Syn. de CRÊPIDULE.

CRÊPIDAIRE s. f. (kré-pi-dè-re — du gr. *krépis*, *krépidos*, chaussure). Bot. Syn. de PÉDILANTHE.

CRÉPIDÉ s. f. (kré-pi-dé — lat. *crepida*; grec *krépis*, même sens. Le nom de cette chaussure antique a une origine douteuse. Peut-être se lie-t-il à l'arménien *kurbat*, *kul-lai*, bas; lithuanien *kurpe*, soulier; polonais *kurp*, sabot. Comparez l'italien *scarpa*, soulier). Antiq. gr. Chaussure que portaient les hommes et les femmes, et qui était formée d'une semelle retenue par des courroies enlacées sur le pied et autour de la jambe.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des chioracées, comprenant environ quatre-vingts espèces : Les CRÉ-

pidés croissent dans tous les endroits tempérés des deux hémisphères. (C. Lemaire.) La crépidon bisannuelle a les feuilles radicales hispides. (Bosc.) Cinq espèces de crépidons appartiennent à la flore française. (C. de Herneud.)

— Encycl. Ce genre de chioracées, si on l'envisage dans son acception la plus large, renferme un grand nombre d'espèces, dont quelques-unes sont très-répandues dans les champs et les prés. La *crepida bisannuelle* (*crepis biennis*) croît très-abondamment dans les pâturages, les champs incultes, sur la lisière des bois, etc. Elle dépasse souvent 1 m. de hauteur, et se termine par un vaste corymbe de fleurs jaunes. Tous les bestiaux, les cochons surtout, aiment beaucoup cette plante. Dans plusieurs localités, on la recueille soigneusement au printemps, pour la donner aux vaches, car on a remarqué qu'elle engraisse beaucoup ces animaux et augmente chez eux la production du lait. Aussi a-t-on proposé de la cultiver en grand comme plante fourragère. L'agronome Bosc énumère de la manière suivante les avantages qu'elle présenterait : « D'abord, semée, conformément à l'indication de la nature, immédiatement après la maturité de ses graines, c'est-à-dire à la fin de l'été, elle fournirait un pâturage d'hiver pour les moutons, attendu qu'elle se conserve verte pendant cette saison. Ensuite elle pourrait être coupée deux ou trois fois dans le courant de l'année suivante; et comme alors elle ne porterait pas de graine, elle se conserverait pour servir encore sur place à la nourriture des moutons pendant un hiver, après quoi on l'abandonnerait aux cochons et on la remplacerait par une autre culture. » La *crepida des toits* (*crepis tectorum*) est une espèce annuelle, un peu plus petite que la précédente et tout aussi répandue. Elle se trouve dans les lieux incultes, les prés secs, sur les vieux murs et jusque sur les toits. Tous les bestiaux la recherchent. La *crepida fluette* (*crepis Dioscoridis*) est aussi annuelle; mais elle atteint à peine 0m,40 de hauteur. On la trouve assez fréquemment dans les prairies et les pâturages et sur la lisière des champs. Elle se reconnaît à ses rameaux grêles et presque nus, et partage du reste les propriétés des deux espèces précédentes. Il en est de même de la *crepida verdâtre* (*crepis virens*), plus petite et plus grêle encore dans toutes ses parties, et croissant aux mêmes lieux. La *crepida puante* (*crepis foetida*) est annuelle et atteint tout au plus la hauteur de 0m,20; elle croît dans les sols les plus arides. Lorsqu'on en froisse les feuilles, il s'en exhale une odeur d'abord désagréable, mais qui ne tarde pas à devenir plus douce, et qu'on peut comparer à celle des amandes amères. La *crepida à feuilles de pissenit* (*crepis taraxacifolia*) est abondamment répandue dans les prés et les friches; elle devient très-grande et fournit un bon aliment aux bestiaux. La *crepida rouge* (*crepis rubra*), originaire d'Italie, se distingue des précédentes par ses fleurs d'un rouge tendre; elle est annuelle, et on la cultive comme plante d'ornement.

CRÉPIDÉ, ÊE adj. (kré-pi-dé — rad. *crepida*). Bot. Qui ressemble à une crépide.

— s. f. pl. Tribu de chioracées, ayant pour type le genre crépide.

CRÉPIDIE s. f. (kré-pi-di — du gr. *krépis*, *krépidos*, chaussure). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, syn. de MICROSTYLIDE.

CRÉPIDODÈRE s. m. (kré-pi-do-dè-re — du gr. *krépis*, *krépidos*, fer à cheval; *deré*, cou). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des cyclichques, comprenant vingt-six espèces, dont le corselet porte une empreinte de fer à cheval.

CRÉPIDON s. m. (kré-pi-don — lat. *crepido*, même sens). Antiq. Mur de quai. Il Trottoir. Il Membre saillant d'architecture.

CRÉPIDOPODES s. m. pl. (kré-pi-do-po-de — du gr. *krépis*, *krépidos*, chaussure; *pous*, *podos*, pied). Moll. Famille de mollusques gastéropodes, dont le pied ressemble à une semelle de soulier.

CRÉPIDOTE s. m. (kré-pi-do-te — du gr. *krépis*, *krépidos*, chaussure). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant une ou deux espèces de Madagascar.

CRÉPIDOTROPIS s. m. (kré-pi-do-tro-piss — du gr. *krépis*, *krépidos*, chaussure; *tropis*, carène). Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des légumineuses, tribu des dalbergiées, renfermant une seule espèce, qui croît au Brésil.

CRÉPIDULE s. m. (kré-pi-du-le — lat. *crepidulum*; dimin. de *crepida*, crépide). Antiq. rom. Chaussure de femme d'une forme spéciale.

— Moll. s. f. Genre de mollusques acéphales, à coquille univalve, qui vivent sur les rochers baignés par la mer : Les CRÉPIDULES sont généralement ovales. (Deshayes.)

— Encycl. Moll. Les *crépidules* sont des mollusques voisins des cabochons et des calyptrées, à coquille irrégulière, ovale ou oblongue, convexe en dessus, souvent très-aplatie; à spire peu prononcée et fortement inclinée; l'intérieur partagé en deux parties par une cloison horizontale. Les *crépidules* vivent généralement à une faible profondeur,

sur les rochers sous-marins. Elles adaptent leur forme à la surface du corps sur lequel elles se sont fixées, et auquel elles restent attachées toute leur vie. Quelques-unes vivent sur les coquilles ou même dans leur intérieur. On connaît environ trente *crépides* vivantes, propres surtout aux mers des régions chaudes, et quelques espèces fossiles.

CRÉPIDULÉ, ÉE adj. (kré-pi-du-lé — rad. *crépide*). Moll. Se dit des coquilles qui ont la forme d'un soulier ou d'un sabot.

CRÉPIDULIER s. m. (kré-pi-du-lié — rad. *crépide*). Moll. Animal de la crépidule.

CRÉPIDULINE s. f. (kré-pi-du-li-ne — dimin. de *crépide*). Syn. de NONIONNE.

CRÉPIDULITE s. f. (kré-pi-du-li-te — rad. *crépide*). Moll. Crépide fossile.

CRÉPIÈRE s. f. (kré-piè-re — rad. *crépe*). Femme qui fait et vend des galettes appelées crépes.

CRÉPIN (le), ancien petit pays de France, dans le Bourbonnais, où se trouvait Saint-Germain-en-Crépin, compris aujourd'hui dans le canton de Cusset (Allier).

CRÉPIN (SAINT-) s. m. (kré-pain — nom du patron des cordonniers). Ensemble des outils et des fournitures, les cuirs non compris, d'un atelier de cordonnier : *L'achat du saint-crépin n'impose pas au cordonnier qui s'établit un bien lourd sacrifice*. V. CRÉPINS. Il Sac qui contient le saint-crépin d'un cordonnier nomade : *Mettre son saint-crépin sur son épaule*.

— Par ext. Ensemble des objets mobiliers d'une personne : *Porter avec soi son saint-crépin*.

... Ils firent battre en ruine
Le château de M. Layne,
Lesigny, qui, le lendemain,
Put pris et tout son saint-crépin.

SAINT-JULIEN.

— Fam. *Prison de saint-crépin*, Chaussure étroite. Il *Offre de saint-crépin*, Offre qui ne se réalise point. Il *Avoir saint-crépin*, Avoir de l'argent comptant.

— s. f. Fête de saint Crépin, qui se célèbre le 25 octobre : *Pêler la Saint-Crépin*.

CRÉPIN et **CRÉPINIEN** (saints), martyrs, étaient frères et vinrent de Rome prêcher l'Evangile en Gaule vers le milieu du III^e siècle. Ils se fixèrent à Soissons, embrassèrent par humilité la profession de cordonnier, convertirent un grand nombre de personnes et furent martyrisés sous Maximien Hercule, vers 288. Au VI^e siècle, une église fut bâtie à Soissons sous leur invocation, et enrichie de divers ornements par saint Eloi. Les cordonniers les ont choisis pour patrons. On célèbre leur fête le 25 octobre.

Crépin et Crépiniens, mystère représenté en 1458 et publié en 1836, d'après un manuscrit conservé aux Archives de Paris, par MM. Desalles et P. Chabaille. Il existe plusieurs mystères de saint Crépin ; le principal manuscrit, celui dont se sont servis les éditeurs ci-dessus mentionnés, appartient aux Archives, section historique, série M, n° 906, et se compose de trois cahiers in-folio, format d'agenda. Il n'est pas complet. La première journée, ou si l'on veut le premier acte, manque ; mais le mystère n'y perd pas beaucoup. On voit venir dans la seconde partie le prévôt Rictiovaire, qui fait l'exposition :

Vous savez bien que nous avons
Deux chrétiens en nos prisons,
Qui nostre loy blâment moult fort,
Et nos dieux desprisent à tort.
Se leur loy ne veut guerpir
Et nos dieux amer et servir,
Conseillez-moi que j'en feray.

Le cas est embarrassant. Les *tirants*, exécuteurs et bourreaux de l'époque, se prononcent pour la peine de mort. Mais il faut une mort précédée de tortures. On va chercher les prisonniers, qui entrent sur la scène en louant Dieu :

Ha ! vrai Dieu, loé soyez-vous
De tout ce que nous endurons.
Vrai Dieu sire, quand nous mourrons,
Vueillez nos âmes recevoir
Et nous donnés force et pouvoir
Que les tourments puissons souffrir.

Et, comme leur divin Maître, ils pardonnent à leurs bourreaux :

Dieu vous puist pardonner, amis,
Le mal que nous faites souffrir.

Pourtant le mal qu'on leur fait souffrir ne semble pas conciliable avec tant de charité. Rictiovaire, par une fine allusion à leur profession passée, ne veut les torturer qu'avec les instruments qui leur sont familiers, et ordonne qu'on leur plante une alène dans chaque doigt. Le supplice est horrible ; le sang coule ; mais le cantique des martyrs continue et domine les imprécations des bourreaux. La Vierge, émue de compassion, implore son Fils ; sa prière est transmise à Dieu le Père, qui envoie Gabriel et Raphaël au secours des héros des cordonniers. Les alènes s'échappent tout à coup des doigts des martyrs et vont frapper les bourreaux. Tous tombent morts, et le diable d'accomplir pour emporter leurs âmes. Mais le prévôt ne voit point là le doigt de Dieu. O aveuglement ! il s'imagina tout simplement que la délivrance miraculeuse des deux patients est l'effet d'un en-

chantement. Aussi fait-il venir d'autres bourreaux et ordonne-t-il qu'on jette les deux coupables dans la rivière, avec une meule au cou. Cette fois du moins ils n'échapperont pas. Mais le pauvre Rictiovaire ne sait pas que la foi peut déplacer des montagnes, à fortiori des meules de moulin. En conséquence, les deux frères sortent de l'eau sans peine, avec leur meule qu'ils traînent derrière eux.

Il ne leur gêne nullement
A porter ne c'une chemise !

Voilà déjà deux journées bien employées.

La troisième nous transporte dans le ciel. Il y a grande allégresse dans le paradis. Dieu et la Vierge, les anges et les saints se réjouissent du courage héroïque des pauvres frères. Dieu lui-même daigne leur exprimer sa vive satisfaction :

Sachés que vous serez de moi
A tous vos besoins secourus.

Et la promesse va recevoir son effet, car un nouveau péril menace les croyants. Rictiovaire veut avoir le dernier mot, et il ne se lasse point d'inventer de nouveaux supplices. Il a ordonné de préparer une chaudière d'huile bouillante et il fait appeler les prisonniers.

Çà, maitres, nous vous baignerons !

leur dit-il avec malice, avant de les faire plonger dans l'huile ardente. Mais Rictiovaire a encore compté sans la Vierge, dont l'intervention puissante sauve une fois de plus les intrépides chrétiens. La chaudière éclate, le prévôt et ses acolytes sont tués, et Belzébuth accourt encore pour s'emparer de leurs âmes. En somme, c'est lui qui a gagné à tous ces miracles ; l'enfer a fait de nombreuses recrues pendant les trois journées du mystère.

Mais il faut un dénouement à cette dramatique histoire. Comme la tradition rapporte que les deux frères ont en la tête tranchée, on ne peut leur sauver la vie indéfiniment. La Sainte Vierge arrange tout : elle déclare que Crépin et Crépiniens sont sortis vainqueurs de tant d'épreuves et qu'ils ont mérité la palme du martyre. Ils sont dignes de quitter la vie ; et en effet Maximien les condamne, pour en finir, à être décapités. Leur âme va où l'on sait, et leur corps est pieusement enseveli par dame Pavie.

Tel est le mystère de saint Crépin et de saint Crépiniens. Il a, comme on le voit, tous les caractères des mystères du dernier cycle, du cycle des saints et des saintes. Il est construit sur le modèle ordinaire. On y trouve ce mélange de sérieux et de burlesque, cette alliance du tragique et du comique qui devait amener la ruine du genre. La foi n'est plus vraie et naïve ; la Sainte Vierge, Jésus-Christ et les anges sont, comme les divinités de Virgile, des conventions ; on est déjà loin du mystère de la Passion, comme avec l'*Enéide* on se sent loin de l'*Iliade*. Le Dieu qui apparaît au dénouement, c'est le *Deus ex machina* ! Et ce rôle de Belzébuth, qui se développe de plus en plus, annonce le refroidissement de la foi. Le diable est le bouffon du mystère ; il fait rire quand il parait ; on ne tremble plus ; on applaudit en le voyant emporter les âmes des bourreaux de saint Crépin ; c'est un personnage qui sera fatal au théâtre sacré, car il introduit la farce dans le mystère, et la farce, nouvelle venue, gardera la place et la voudra même à elle toute seule.

Le mystère que nous avons analysé fut représenté, non point par les confrères de la Passion, mais, dit-on, par des ouvriers dont saint Crépin est le patron.

On pourra consulter sur le mystère de saint Crépin et de saint Crépiniens : le manuscrit déposé aux Archives (sect. hist., série M, n° 906) ; l'édition publiée d'après ce manuscrit par MM. Desalles et Chabaille ; un article de M. Raynaudard dans le *Journal des savants* (1836).

Crépin et Crépiniens (LE MARTYRE DES SAINTS), tableau d'Ambroise Francken le Vieux, musée d'Anvers. Au premier plan, les deux saints, étendus la face vers la terre, sont attachés sur des chevaux. Un bourreau à tête chauve arrache en lanières la peau de saint Crépin ; celui qui s'apprête à faire subir le même supplice à saint Crépiniens pousse des cris de douleur, et les spectateurs se détournent avec épouvante, car un grand nombre d'alènes, miraculeusement animées, se sont élancées d'un panier plein d'outils de cordonnier et de dessous les ongles des martyrs, pour aller blesser les bourreaux et leurs aides. Un soldat, atteint au pied et à la poitrine, s'enfuit en cherchant à protéger son visage avec ses mains ; un autre, non moins maltraité, tombe à la renverse ; un troisième se couvre les yeux ; le préteur Rictiovaire, coiffé d'un turban, et d'autres personnages en costume oriental, venus pour assister au supplice, témoignent par leurs gestes la terreur que leur cause le prodige. Dans le fond du tableau sont représentés divers autres épisodes du martyre des deux saints : ici ils sont plongés jusqu'à mi-corps dans une fournaise ardente d'où s'échappe un jet de plomb fondu qui va brûler un œil à Rictiovaire ; plus loin, on les fait bouillir dans une chaudière pleine d'huile et de poix en ébullition ; sur un plan plus éloigné encore, on les précipite, une meule au cou, dans un fleuve ou un lac sur les bords duquel s'élève un château fort. Ce tableau décorait autrefois la chapelle des cordonniers, dans la cathédrale d'Anvers. « La

composition en est pleine de feu et de génie, dit Descamps, mais froide de couleur et trop égale d'effet. » La remarque n'est pas sans fondement. « Ambroise Francken se montre singulièrement attentif à l'expression de la douleur et de la colère, dit de son côté M. Paul Mantz ; il cherche sincèrement à faire parler les physionomies de ses personnages, et telle est cependant la froideur de son pinceau, que là où il aurait tant de raison d'être terrible, il est tout simplement ennuyeux. Il y a pourtant dans ce tableau, dont la monotonie a pour cause première l'absence d'ombres vigoureuses, quelques détails naïfs qui témoignent d'un certain zèle dans l'étude de la nature. » Le *Martyre des saints Crépin et Crépiniens* est peint sur bois ; les figures du premier plan sont de grandeur naturelle. Ce tableau a été gravé par J. Robert, d'après un dessin de M. Bocourt, pour l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*.

CRÉPIN (Louis-Philippe), peintre, né à Paris en 1772, mort vers 1845. Il reçut les leçons de Regnault et de Robert Lefèvre, et s'adonna spécialement à la reproduction de scènes maritimes. Parmi ses tableaux, exposés de 1791 à 1835, nous citerons : *Combat de la corvette française la Bayonnaise contre une frégate anglaise, en 1793* ; *Combat du Redoutable contre deux vaisseaux anglais* ; *Combat du Lys, commandé par Duguay-Trouin, contre le Cumberland*, etc.

CRÉPINE s. f. (kré-pi-ne — rad. *crépe*). Ouvrage de passementerie, travaillé à jour par le haut et pendant en franges par le bas : *Crépines d'argent*. *Crépines d'or*. *Crépines de soie*. *Crépines d'un lit*. *La salle d'attente était transformée en parterre de fleurs et orno de riches tentures relevées par des crépines d'or*. (G. Sand.)

— Epiloon des animaux de boucherie, et particulièrement de l'agneau. V. EPILOON.

— Argot. Bourse, parce que les bourses étaient autrefois de cuir, et que Crépin est le patron des ouvriers qui travaillent le cuir.

— Mécan. Partie d'une pompe d'épuisement qui est située au-dessous du tuyau d'aspiration.

CRÉPINER v. n. ou intr. (kré-pi-né — rad. *crépine*). Techn. Faire des crépines : *Gagner sa vie à crépiner*.

CRÉPINETTE s. f. (kré-pi-nè-te — dimin. de *crépine*). Art culin. Sorte de saucisse plate, ou viande hachée entourée de crépine.

— Bot. Nom vulgaire de la renouée.

CRÉPINIER, IÈRE s. (kré-pi-nié, ière — rad. *crépine*). Techn. Celui, celle qui fait des crépines.

— s. f. Bot. Nom vulgaire de l'épine-vinette.

CRÉPINS s. m. pl. (kré-pain — de *saint Crépin*, patron des cordonniers). Menues fournitures de cordonnier : *Marchand de crépins*. *Provision de crépins*.

CRÉPIATELLE s. f. (kré-pi-pa-tè-le — du gr. *krépis*, chaussure ; *patellion*, coupe évasée). Moll. Sous-genre de crépidules.

CRÉPIR v. a. ou tr. (kré-pir — rad. *crépi*, s. m.). Constr. Enduire de crépi : *Crépir un mur*. Il Etre appliqué comme enduit, comme crépi : *La chaux vive crépir proprement les murs*.

— Techn. *Crépir du cuir*, Y faire le grain. Il *Crépir le crin*, Le faire bouillir dans l'eau pour le friser.

CRÉPISSAGE s. m. (kré-pi-sa-je — rad. *crépi*). Constr. Action de crépir. Il On dit quelquefois CRÉPISEMENT.

— Encycl. V. CRÉPI.

CRÉPISEUSE s. f. (kré-pi-seu-ze — rad. *crépi*). Techn. Machine destinée à crépir le maroquin, c'est-à-dire à lui donner le grain.

CRÉPISSOIR s. m. (kré-pi-soir — rad. *crépi*). Constr. Outil servant à crépir les murs.

CRÉPISSURE s. f. (kré-pi-su-re — rad. *crépi*). Crépi d'une muraille, état d'une muraille crépie.

CRÉPITACLE s. m. (kré-pi-ta-kle — lat. *crepitaculum* ; de *crepitare*, crépiter). Antiq. rom. Hochet muni de grelots.

— Bot. Genre de fruits qui s'ouvrent avec bruit et élasticité, comme dans le sablier (*Aura crepitans*).

CRÉPITANT (kré-pi-tan) part. prés. du v. *Crépiter* : *Du sel crépitant dans le feu*.

CRÉPITANT, ANTE adj. (kré-pi-tan, ante — rad. *crépiter*). Qui produit un bruit de crépitation, qui crépite :

Mélant aux fleurs des prés leurs crépitantes ailes,
Voleigent au soleil les vertes demoiselles.

A. KARR.

— Fig. Petillant, étincelant de verve : *A cette gaieté aérienne, CRÉPITANTE et splendide, qui ne devinerait votre esprit ?* (H. Babou).

Pathol. *Râle crépitant*, Bruit de la respiration qui se produit dans la pneumonie au premier degré.

— Bot. Se dit des plantes, telles que le sablier (*Aura crepitans*), dont les fruits s'ouvrent avec bruit et élasticité.

— s. f. pl. Entom. Syn. de BOMBARDIERS.

CRÉPITATION s. f. (kré-pi-ta-si-on — du lat. *crepitare*, crépiter). Bruit vif, sec et fréquent ; série de petites explosions : *La crépitation des sels que l'on jette sur des charbons ardents*. *A cette époque de l'année, la cueillette des fruits n'est pas encore faite, et mille crépitations inusitées font ressembler les arbres à des êtres animés*. (G. Sand.) *Il faut au cirque la basse continue du canon et la crépitation perpétuelle de la fusillade*. (Th. Gaut.)

— Chir. Bruit que produisent, par leur frottement, les fragments d'un os fracturé. Il Impression produite au toucher dans le même cas : *La crépitation est le signe affirmatif des fractures*. (Focillon.)

— Pathol. Affection dans laquelle les tendons font entendre un certain bruit pendant le mouvement. Il Bruit des canalicules pulmonaires, caractéristique de la pneumonie et de l'emphysème.

CRÉPITER v. n. ou intr. (kré-pi-té — lat. *crepitare*, fréquenter, de *crepare*, faire du bruit). Pétiller, faire entendre un bruit sec et fréquent : *Que sont nos pauvres fêtes sur la place de la Concorde, où fument quelques douzaines de lampions, à côté de ce feu d'artifice de diamants, d'émeraudes, de saphirs et de rubis qui éclate et crépète sur trois à quatre lieues de long ?* (Th. Gaut.) *Le sel fondu et privé d'eau ne crépète plus au feu*. (Focillon.)

Pathol. Faire entendre un bruit particulier, une sorte de râle, quand la respiration est embarrassée : *Se poitrine crépète*.

Crépinus. Iconogr. Le comte de Caylus a donné (*Rec. vi*, pl. 9) la gravure d'une statuette de bronze, d'origine égyptienne, qu'il croit être une représentation du dieu *Crépinus*. « S'il est vrai, dit-il, que les Egyptiens ont reconnu le dieu *Pet*, que les Romains ont révééré sous le nom de *Crépinus*, cette figure de bronze accroupie, qui n'est chargée d'aucune espèce de coiffure, ni même d'aucun genre de vêtement, et dont la tête est rasée ; cette figure, dis-je, nous donne la représentation de ce dieu ; tout ce qu'on y peut remarquer convient à une divinité familière et sans cérémonie. D'ailleurs son action est parfaitement représentée ; elle est juste et momentanée, telle enfin qu'elle doit être pour cette espèce d'expression. Je dirai plus : j'en ai peu vu d'aussi complète de cette nation, soit pour le nu, soit pour le trait et la disposition ; elle a même des sentiments de chair. Ces raisons m'engagent à regarder ce bronze comme un monument rare et recommandable, toute idée de sa représentation à part. » On voyait autrefois dans le petit cabinet de Sainte-Geneviève, à Paris, une statuette de bronze qu'une attitude semblable à celle de la figure décrite par Caylus avait fait appeler *Crépinus*.

CRÉPODAILLE s. f. (kré-po-da-ille ; il mil. — rad. *crépe*). Comm. Sorte de crépe fort mince, appelé par corruption *crépodaïlle* ou *crépouaille* : *Bonnet de CRÉPODAILLE*.

CRÉPON s. m. (kré-pou — rad. *crépe*). Comm. Etoffe de laine non croisée, qui diffère de l'étamine en ce que la chaîne en est très-torse : *Le crépon se tisse ordinairement en blanc, et se teint en différentes couleurs, principalement en noir, son principal emploi étant pour l'habillement des ecclésiastiques et des religieuses et les robes du palais*. (Maigne.) *Le crépon de Zurich est le plus estimé*. (J.-B. Say.) Il Etoffe de soie qui est fabriquée à peu près d'après les mêmes procédés que le crépon de laine : *Les crépons de soie de l'Inde et de la Chine sont très-recherchés dans tout l'Orient*. (Maurel.)

— Petit morceau d'étoffe légère dont on se sert pour étendre le rouge de fard sur la figure.

— Encycl. Autrefois on distinguait deux sortes de crépons, le *crépon d'Alençon* et le *crépon d'Angleterre*. Le *crépon d'Alençon* ne se faisait qu'en uni. Il était de laine peignée, mais chaque fil de la chaîne était viré avec deux, trois ou quatre fils de poil d'Aiais, d'une couleur différente de celle de la laine. De là les expressions de *crépon à deux poils*, *crépon à trois poils*, *crépon à quatre poils*, puis lesquelles on le désignait, suivant le nombre des fils de soie. Quant au *crépon d'Angleterre*, il avait la chaîne de laine peignée et la trame de soie. De plus, comme dans le précédent, le fil de laine était viré avec deux, trois ou quatre fils de soie. Enfin la chaîne et la trame étaient teintes en même couleur, ordinairement brune ; mais, afin de produire un plus grand contraste, la soie virée était d'une nuance plus claire que la laine.

CRÉPONAILLE s. f. (kré-po-na-ille ; il mil.). Syn. de CRÉPODAILLE.

CREPS s. m. (krépss). Jeu de dés. Il V. CRABS.

— Comm. Sorte de crépon.

CRÉPU, UE adj. (kré-pu — rad. *crépe*). Court et frisé : *Les nègres ont les cheveux CRÉPUS*. (Buff.)

— Moll. Se dit des coquilles découpées régulièrement dans le sens de la longueur, et quelquefois marquées en travers de sillons onduleux.

— Bot. Se dit des végétaux ou de leurs organes lorsque leur surface est irrégulière-

ment plissée et boursoufflée : *Une feuille crêpue. La mauve crêpue. La menthe crêpue.*

— **Antonymes.** Lisse, plat, soyeux (en parlant des cheveux).

CRÉPU (Nicolas), peintre flamand, né à Bruxelles en 1680, mort en 1761. Il avait environ quarante ans lorsqu'il abandonna le métier des armes pour s'adonner entièrement à la peinture. Il s'établit à Anvers, puis à Bruxelles, peignit de préférence des scènes militaires, des haltes, des campements, etc. Les tableaux de ce peintre, d'une bonne composition et d'une touche facile et gracieuse, sont fort estimés.

CRÉPU (Alexandre-Marie), homme politique français, né à Grenoble en 1796, mort en 1862. Il abandonna l'étude du droit pour se faire journaliste, collabora au *Journal libre de l'Isère*, devint, sous le règne de Louis-Philippe, rédacteur en chef du *Dauphinois* et du *Patriote des Alpes*, y défendit les idées libérales, et fut appelé, après la révolution de Février, à faire partie de la commission départementale de l'Isère. Nommé bientôt après représentant à la Constituante, il vota avec les républicains modérés, combattit la politique de l'Élysée, et renonça à son mandat pour entrer au conseil d'État au mois d'avril 1849. Cependant, peu après, il fut réélu à la Législative; il y appuya de ses votes les idées démocratiques jusqu'au coup d'État du 2 décembre, qui le fit rentrer dans la vie privée.

CRÉPURE s. f. (kré-pu-re — rad. *crêper*). Action de crêper, de friser en manière de crêpe : *Crépures des cheveux.* Ondulations qu'offre le crêpe crêpé, et qui résultent de l'opération appelée crêpage.

CRÉPUSCULAIRE adj. (kré-pu-sku-lè-re — rad. *crépuler*). Qui appartient, qui a rapport au crépuscule : *Lumière crépusculaire.* Il est, pour des âmes faciles à s'épanouir, une heure délicieuse qui survient au moment où la nuit n'est pas encore et où le jour n'est plus; la leur crépusculaire jette alors ses teintes molles ou ses reflets bizarres sur tous les objets, et favorise une rêverie qui se marie vaguement aux jeux de la lumière et de l'ombre. (Balz.) Qui a lieu pendant le crépuscule : *Dans les premiers moments du sommeil crépusculaire, la volonté dure encore.* (Brill.-Sav.) Au milieu du calme crépusculaire de cette tranquille soirée, s'élevaient par bouffées sonores les clameurs joyeuses des enfants. (H. Murger.) *Étais-je le jouet de quelque vision crépusculaire?* (V. Hugo.)

— Par anal. Dont la leur est semblable à celle du crépuscule : *Sous la leur fantastique d'un ciel crépusculaire s'élevait une énorme masse noire chargée d'aiguilles et de clochetons.* (V. Hugo.) *Un grand nuage ouvre son envergure noire sur un ciel livide et crépusculaire.* (Th. Gaut.) *On eût dit une gigantesque fenêtre ouverte sur quelque beau paysage d'Asie pendant la sérénité d'une nuit crépusculaire.* (E. Sue.)

— Fig. Qui est sur son déclin, qui décroît : *C'est une veuve d'un âge et d'une beauté crépusculaires, fort riche, à laquelle M. de la Rivonnière fit une cour assidue lors de son mariage.* (B. Jouvin.) *Ce sont de ces courages dont on ne sait pas assez gré aux poètes des périodes crépusculaires.* (Th. Gaut.) Obscur, qui n'est point encore parfaitement connu ou éclairé : *Avant cette histoire légendaire, qui commence avec Romulus, il y en a une autre où la réalité est encore plus difficile à découvrir, mais qui n'est pas pour cela dénuée de toute réalité; c'est ce qu'un homme, qui avait un sentiment profond des temps primitifs, M. Ballanche, appelait si bien l'histoire crépusculaire.* (Ampère.)

— Astron. Cercle crépusculaire, Cercle de la sphère parallèle à l'horizon, et qui passe par le degré où se trouve le soleil quand le crépuscule cesse : *Le cercle crépusculaire est à 18° au-dessous de l'horizon.*

— Entom. Qui ne se montre que le soir, pendant le crépuscule : *Papillons crépusculaires.*

— s. m. pl. Famille de lépidoptères comprenant des insectes à ailes étroites et disposées, pendant le repos, en toit plus ou moins horizontal, et dont la plupart ne se montrent qu'au crépuscule du soir ou du matin : *Les ailes des crépusculaires, pendant le repos, sont maintenues dans une situation horizontale par une soie roide placée à la base du bord externe des secondes ailes.* (Focillon.)

— **Encycl.** Entom. Latreille, dans les *Familles du règne animal*, a créé ce nom de *crépulaire*, qui est loin d'offrir toute l'exactitude désirable, puisqu'on trouve dans le groupe qu'il désigne des papillons qui ne sortent qu'en plein jour. Voici quels sont les caractères de la famille : bord extérieur des ailes inférieures offrant généralement, près de son origine, un crin orné, roide, fort, très-pointu, qui, se glissant dans un anneau ou une coulisse située au-dessous des supérieures, retient les quatre ailes dans une situation horizontale, lorsqu'elles sont au repos; antennes en massue, allongées, prismatiques ou fusiformes; celles de plusieurs mâles, et de quelques femelles, pectinées ou en scie. Les chenilles ont toujours seize pattes, et les chrysalides, enveloppées dans une coque de soie ou cachées dans la terre, ne sont jamais anguleuses comme celles des diurnes. La plupart des

espèces ne se montrent que pendant le crépuscule; elles volent avec beaucoup de bruit, et font entendre une espèce de bourdonnement très-remarquable. Les entomologistes ne sont pas parfaitement d'accord sur les divisions à introduire dans cette famille; cependant la plupart y établissent les quatre tribus suivantes : 1^o les *hespérisphynx*, qui tiennent en même temps, comme leur nom l'indique, des hespéries, lesquelles sont des lépidoptères diurnes, et des sphynx, qui appartiennent à la tribu suivante. On les reconnaît à leurs antennes simples, épaissies vers le milieu ou à l'extrémité, qui se recourbe en crochet et se rétrécit en pointe, sans être garnie au bout d'une huppe d'écaïlles, et à leur trompe bien distincte. 2^o Les *sphynxides*, dont les antennes sont toujours terminées par un petit flocon d'écaïlles, et les palpes inférieures larges ou comprimées transversalement, avec le troisième article peu distinct. Cette tribu renferme, entre autres genres, les sphynx proprement dits et les smérinthes. La plupart présentent sur l'avant-dernier segment une élévation en forme de corne. Pendant le repos, plusieurs tiennent la partie antérieure de leur corps relevée; ce qui les a fait comparer au sphynx de la Fable. Ces larves se nourrissent de feuilles et entrent dans la terre pour se métamorphoser; elles ne filent pas une coque proprement dite, mais se font une enveloppe en liant avec quelques fils de soie des parcelles de terre ou des débris de végétaux. Parmi les espèces indigènes appartenant à ce genre, l'une des plus remarquables est le *sphynx atropos* ou *tête de mort*, ainsi nommé parce que quelques taches simulent sur son thorax le dessin d'une tête de mort. Il est de très-grande taille. Le *sphynx* dit *tithymale* est verdâtre en dessus, roussâtre en dessous. Ses ailes supérieures sont gris roussâtre en dessus avec trois taches arrondies, et les ailes inférieures sont rosées avec deux bandes noires et une tache blanche. Le *sphynx* de la vigne a les ailes supérieures peintes de vert olive et de rouge et les inférieures rouges avec une bande noire et une bordure blanche. Les *smérinthes* diffèrent des sphynx proprement dits par leurs antennes dentées en manière de scie; ils sont lourds; leurs ailes inférieures dépassent les supérieures. Une espèce est commune sur l'orme et le tilleul. 3^o La tribu des *hétéodes*, dont les antennes simples et en fuséau allongé sont souvent terminées comme celles des sphynxides, mais dont les palpes inférieures sont très-grêles, étroites, et composées de trois articles bien distincts. Cette tribu ne présente rien de remarquable; il est seulement à noter que plusieurs des lépidoptères qu'elle renferme ont l'abdomen terminé par une sorte de brosse, et que ses chenilles rongent l'intérieur des tiges ou des racines, où elles se construisent une coque formée de débris de bois. 4^o La tribu des *zygènes*, dont les antennes, toujours terminées en une pointe dépourvue de huppe, sont tantôt simples et fusiformes ou recourbées en cornes de bélier, tantôt pectinées dans les deux sexes, ou du moins chez le mâle, et dont les ailes sont disposées en toit. Les mœurs de ces lépidoptères diffèrent beaucoup de celles de la plupart des *crépulaires*, car en général les zygènes volent au milieu du jour et ne craignent nullement l'ardeur du soleil. Leurs chenilles vivent à nu sur divers végétaux appartenant pour la plupart à la famille des légumineuses, et elles se forment une coque de soie fixée aux tiges des plantes. On peut prendre pour type une espèce de ce groupe assez commune dans les environs de Paris, la *zygène filipendule*, d'un noir verdâtre ou bleuâtre; ailes supérieures ayant chacune six taches d'un rouge foncé, les inférieures rouges et sans taches.

CRÉPUSCULE s. m. (kré-pu-sku-le — lat. *crepusculum*; de *crepus*, douteux, vague, incertain. Nous avouons que les étymologistes qui considèrent ce mot comme un diminutif de *crêpe* ont adopté une idée ingénieuse et poétique; mais *crêpe* venant de *crispus*, qui signifie frisé, n'a pu, par la forme ni par le sens, donner *crepusculum*. D'autre part, le radical *crepus* est parfaitement indiqué par cette circonstance que les Latins disent quelquefois *creperum noctis*, le moment incertain de la nuit, pour signifier *crépule*). Lumière qui persiste après le coucher du soleil ou qui paraît avant son lever : **CRÉPUSCULE du soir.** **CRÉPUSCULE du matin.** *Faible crépuscule.* Les **CRÉPUSCULES** sont très- longs dans le Nord, et très-courts dans les régions tropicales. A Paris, au solstice d'été, le **CRÉPUSCULE** dure toute la nuit. (Focillon.) Se dit plus particulièrement du jour qui persiste après le coucher du soleil : *L'aurore et le crépuscule sont une grâce que la nature nous fait.* (Fonten.)

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres, Le crépuscule encor jette un dernier rayon. LAMARTINE.

— Fig. Déclin : *En ce moment, il était au crépuscule de son ambition.* (Balz.) *L'enfant regarda avec cet air sérieux et quelquefois sévère des petits enfants, qui est un mystère de leur lumineuse innocence devant nos crépuscules de vertu.* (V. Hugo.) *Ce n'est qu'au crépuscule du paganisme que la mort revêt les traits du hideux squelette.* (P. de St-Victor.)

Au crépuscule de mes jours Mélez-en, s'il se peut, l'aurore. VOLTAIRE.

■ Premières lueurs, premières clartés, pre-

mière apparition : **CRÉPUSCULE de l'entendement, de la raison.** *Crépuscule des sciences, des arts. La philosophie n'est moralisante qu'autant qu'elle est le crépuscule d'une religion qui vient ou qui renaît.* (Mich. Chev.) En ce sens AURORÉ serait préférable. ■ Etat intermédiaire : *La tristesse est une sorte de crépuscule qui suit la douleur.* (Prév.-Parad.) ■ Ténacité, obscurité : *Le jour où la France s'éteindrait, le crépuscule se ferait sur la terre.* (V. Hugo.) ■ Manifestation douteuse, faible, incertaine : *La soif n'a pas de crépuscule; dès qu'elle se fait sentir, il y a malaise, anxiété.* (Brill.-Sav.)

— **Encycl. Phys.** La lumière du soleil, un

peu avant son lever, est déjà visible, et elle éclaire encore l'horizon quelque temps après son coucher. On appelle *crépule* tantôt la lumière que le soleil répand sur notre globe avant son lever ou après son coucher, tantôt le temps qui s'écoule entre l'apparition ou la disparition de cette lumière et le lever ou le coucher du soleil.

Le *crépule du matin* est ordinairement appelé *aurore*. Le *crépule du soir* est alors désigné par le mot *crépule* seul.

Les *crépules* sont causés tout à la fois par la réfraction et par la réflexion que subissent les rayons du soleil en traversant l'atmosphère. En effet, supposons un obser-

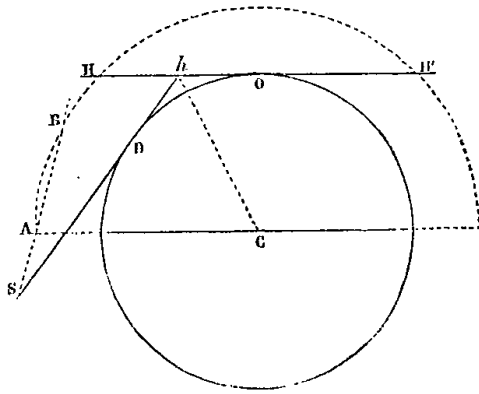


Fig. 1.

vateur en O, ayant HH' pour horizon sensible, et soit S le soleil, situé au-dessous de l'horizon astronomique qui passe par le centre C de la terre. Un rayon SA entre d'abord dans l'atmosphère en A et devrait, ce semble, continuer sa route en ligne droite suivant AB. Mais, comme les couches d'air sont d'autant plus denses qu'elles sont plus rapprochées de la terre, les rayons du soleil passent continuellement d'un milieu plus rare dans un milieu plus dense; ils doivent donc se réfracter en s'approchant toujours de la perpendiculaire qui, pour chaque couche, est le rayon terrestre prolongé jusqu'à elle. Le rayon SA s'approchera donc de la terre, qu'il touchera, par exemple, en D, et rencontrera en A l'horizon sensible HH'. Or, comme l'atmosphère possède un certain pouvoir réfléchissant, le rayon considéré sera en partie réfléchi au niveau de l'horizon sensible; et si les angles DAC, CAO sont égaux, les yeux de l'observateur placé en O seront affectés, bien que le soleil n'ait pas encore paru ou ait déjà disparu.

Les astronomes ont cherché de combien de degrés le soleil est abaissé au-dessous de l'horizon au commencement du *crépule* du matin et à la fin du *crépule* du soir. Les résultats qu'ils ont trouvés présentent de notables différences, tenant sans doute aux nombreuses causes qui peuvent influer sur la durée du phénomène. Si les vapeurs répandues dans l'atmosphère sont plus abondantes ou plus hautes qu'à l'ordinaire, le *crépule* dure plus longtemps, parce que, dans le premier cas, il y a une plus grande quantité de rayons solaires réfléchis, et que, dans le second, les rayons solaires entrent plus tôt dans les couches denses de l'atmosphère et en sortent plus tard. Cependant on convient généralement de prendre 18° pour la quantité moyenne de l'abaissement du soleil au commencement de l'aurore et à la fin du *crépule*. Toutes choses égales d'ailleurs, l'aurore est moins longue que le *crépule*, parce que les vapeurs atmosphériques, condensées par le froid pendant la nuit, ne montent pas aussi haut le matin que le soir. Le commencement du *crépule* arrive lorsque les étoiles de la 6^e grandeur disparaissent le matin, et il finit lorsque les mêmes étoiles apparaissent le soir, la lumière du soleil étant le seul obstacle qui empêche ces astres d'être visibles.

Le *crépule* étant déterminé par cette condition que le soleil doit être abaissé au plus de 18° au-dessous de l'horizon, il en résulte que, si la déclinaison du soleil et l'angle de l'équateur avec l'horizon sont tels que le soleil ne descende pas de 18°, le *crépule* doit durer toute la nuit. C'est pour cela qu'à Paris, vers le solstice d'été, la nuit noire dure si peu de temps, et que dans les climats septentrionaux il n'y a, pour ainsi dire, pas de nuit.

Sans l'atmosphère il n'y aurait pas de *crépule*, et sans *crépule* le jour apparaîtrait tout d'un coup et éblouirait nos yeux par la soudaineté de son éclat. Il disparaîtrait de même subitement, nous laissant l'impression désagréable qu'on éprouve lorsqu'on passe d'un endroit vivement éclairé dans un lieu obscur. Plus l'air est rare, sec et pur, moins le *crépule* est long.

Quand le soleil couchant s'approche de l'horizon, dit M. Daguin, le ciel blanchit au zénith et jaunit à l'occident. En même temps on voit vers l'orient une teinte purpurine plus ou moins prononcée, suivant l'état de l'air, produite par la réflexion des rayons solaires qui ont pris cette couleur en traversant horizontalement l'atmosphère et la communiquent aux légers nuages qu'ils peuvent rencontrer. Quand le soleil est couché, on aperçoit à l'horizon oriental un segment bleu sombre au-

dessus duquel se trouve la teinte purpurine dont nous venons de parler. Ce segment est parfois bordé d'une bande blanche ou jaunâtre; son point culminant s'élève de plus en plus à mesure que le soleil s'abaisse, et finit par gagner le zénith, puis l'horizon occidental, avec lequel la bande jaune se confond quand le *crépule* cesse. Le contour du segment signalé par de Mairan se nomme *courbe crépusculaire*; il est quelquefois nettement dessiné, comme Lacaille l'a vu dans un voyage au Cap. Le segment s'explique naturellement par l'ombre conique de la terre, qui empêche les rayons solaires d'éclairer les parties de l'atmosphère qui lui correspondent. Ces parties ne réfléchissent que la faible lumière diffuse qui les frappe, en lui conservant la teinte bleue qui lui est propre. Quand la courbe crépusculaire est assez élevée, on aperçoit souvent une lueur sensible du côté de l'orient; c'est le *second crépuscule*; il est dû aux rayons réfléchis par les parties de l'atmosphère voisines de l'horizon occidental, ou même situées au-dessous de cet horizon.

La quantité de vapeurs contenues dans l'air étant la principale cause des couleurs variées du *crépule*, on conçoit que l'observation de ces couleurs puisse fournir un pronostic probable du temps qu'il fera dans la journée ou le lendemain. Le beau temps est, en général, annoncé par les apparences suivantes. Le matin, le ciel présente à l'orient une teinte rose provenant de l'absence de vapeurs, ou une teinte grisâtre provenant de vapeurs peu abondantes que le soleil fera promptement évaporer. Le soir, bande du ciel légèrement pourprée à l'occident et en même temps teinte bleue au zénith. L'approche de la pluie se reconnaît, au contraire, aux signes suivants : lever du soleil avec une teinte rouge; le soir, éclat blanc et diffus du soleil couchant; après le coucher de l'astre, teinte jaune pâle à l'occident, qui s'étend en hauteur; nuages rouges avec teintes grises.

On détermine très-simplement l'heure exacte de la fin du *crépule* ou du commencement de l'aurore par les considérations suivantes : soient O la sphère céleste, PP' la ligne des pôles, EE' l'équateur, Z le zénith du poste d'observation et HH' la trace de l'horizon sur le plan méridien, DD' le parallèle que décrit le soleil au jour considéré, S le point de ce parallèle situé à 18° au-dessous de l'horizon; joignons PS et ZS par des arcs de grands cercles. ZS sera de (90 + 18 degrés), ZP sera la colatitude du lieu, PS le complément de la déclinaison du soleil; quant à l'angle ZPS, il correspondra à l'heure comptée à partir du midi vrai du jour considéré, c'est-à-dire qu'il aura pour valeur 180° — 15 H, H désignant l'heure comptée à partir de minuit.

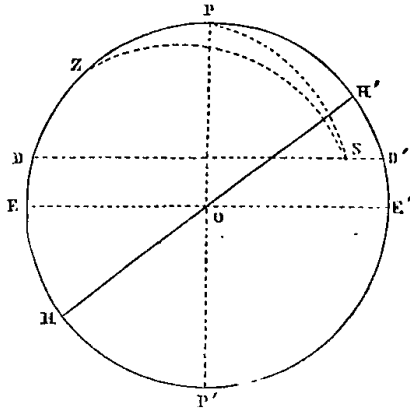


Fig. 2.

Or le triangle ZPS donne, suivant la for-

mule fondamentale de trigonométrie sphérique,

$$\cos ZS = \cos PZ + \cos PS \\ \sin PZ + \sin PS \cos ZPS,$$

c'est-à-dire

$$\cos (108^{\circ}) = \sin \lambda \sin D - \cos \lambda \cos D \cos 15 H \\ \text{ou} \\ - \sin 18^{\circ} = \sin \lambda \sin D - \cos \lambda \cos D \cos 15 H,$$

d'où

$$\cos 15 H = \frac{\sin 18^{\circ} + \sin \lambda \sin D}{\cos \lambda \cos D}.$$

On voit par cette formule que le temps H qui sépare de minuit le commencement de l'aurore ou la fin du *crépuscule* décroît lorsque la latitude augmente, et croît lorsque la déclinaison du soleil augmente.

Pour que la nuit noire n'arrive pas, il suffit que 15 H soit imaginaire, c'est-à-dire que son cosinus soit plus grand que 1 ou que

$$\sin 18^{\circ} + \cos \lambda \sin D < \sin \lambda \cos D,$$

c'est-à-dire

$$\sin 18^{\circ} < \sin (\lambda - D)$$

ou

$$18^{\circ} < \lambda - D.$$

A l'équinoxe, D est nul et, par suite, la formule se réduit à

$$\cos 15 H = \frac{\sin 18^{\circ}}{\sin \lambda}.$$

Et comme ce jour-là le soleil se couche en même temps à six heures du soir pour tous les points situés sur un même méridien, il sera facile de comparer entre elles les durées du *crépuscule* à toutes les latitudes. 15 H et 15 fois l'heure comptée à partir de six heures du soir sont alors 90°; par conséquent cos 15 H n'est autre chose que sin 15 T, T désignant la demi-durée du *crépuscule*. Il en résulte

$$\sin 15 T = \frac{\sin 18^{\circ}}{\cos \lambda}.$$

Si λ est nul, c'est-à-dire pour un observateur placé à l'équateur, cos λ sera égal à 1 et il viendra

$$\sin 15 T = \sin 18^{\circ},$$

d'où

$$T = \frac{18}{15} = 1h \text{ à peu près;}$$

pour un observateur placé à 60° de latitude, cos λ sera égal à $\frac{1}{2}$, et l'on aura

$$\sin 15 T = 2 \sin 18^{\circ} = \frac{\sqrt{5} - 1}{2} = 0,62 \text{ à peu près.}$$

15 T sera à peu près de 38 degrés, T dépassera 2 heures.

Iconog. La plus célèbre figure allégorique qui ait été faite du *Crépuscule* est une des statues de marbre dont Michel-Ange a décoré le tombeau de Laurent de Médicis à Florence : cette figure est celle d'un homme âgé, au front chauve, qui est à demi couché, la jambe droite relevée sur la cuisse gauche. Bien que cette statue soit inachevée, on y retrouve l'empreinte de la main puissante qui a sculpté le *Peniero*.

AUX MOTS CIEL ET COUCHER DE SOLEIL, nous avons cité les peintres qui ont le mieux réussi à fixer sur la toile les teintes resplendissantes du soleil couchant. Plusieurs artistes ont cherché à saisir aussi les lueurs vagues, fugitives, du *crépuscule*; mais, outre qu'ils prêtent peu au coloris, les effets de *crépuscule* ont, au point de vue pittoresque, l'inconvénient d'amoindrir les contours, de rendre toutes les lignes tremblotantes et indécises. Les tableaux qui reproduisent cette sorte d'effets ne sauraient offrir autre chose qu'une note plus ou moins suave, une impression plus ou moins poétique. Parmi les peintres de notre temps qui ont exécuté en ce genre des fantaisies plus ou moins heureuses, nous citerons MM. Corot, Daubigny, Chintreuil, Nazon (Salon 1868), Cabut [Exp. univ. 1885], A. Fanart (*Crépuscule dans la plaine des Rocailles*, Salon 1861), Chevandier de Valdrôme (*Crépuscule dans les Marais Pontins*, Salon 1850), L. Belly (*Crépuscule de novembre*, Salon 1855), L.-H. Allemand (*Orage au crépuscule*, Salon 1857), Berchère (*Crépuscule dans la Nubie*, musée du Luxembourg), Zien (*Vénise au crépuscule*, Salon 1865), Robert Krause (Expos. univ. 1867), Adolphe Lier (id.), Whistler (*Crépuscule en mer*, Expos. univ. 1867), etc.

Crépuscule et l'Aurore (LE) ou la **Vie humaine**, roman anglais de E. Bulwer Lytton. Le fils aîné d'une famille noble veut épouser la fille d'un marchand dont il est vivement épris. Mais cette mésalliance lui ferait perdre l'affection et partant l'héritage d'un vieil oncle entiché de sa noblesse. Il faut donc que le mariage ait lieu clandestinement, et sir Edward va trouver dans ce but un ancien ami de collége, pauvre hère qui, après avoir mangé tout son bien en s'engageant les folies des jeunes lords avec lesquels il faisait ses études, a obtenu par protection une petite cure de village dans un comté éloigné du pays de Galles. Le pasteur lui accorde aisément ce qu'il désire; le mariage a lieu sans bruit, n'ayant pour témoins qu'un vieux sacristain sourd qui comprend à peine l'anglais et un domestique de sir Edward. Quelque temps après l'oncle meurt, Edward hérite de tous ses biens, et, voulant donner à son union la sanction publique, il invite son frère Robert à venir assister à cette nouvelle cérémonie. Mais sur ces en-

trefaites, une malheureuse chute de cheval l'enlève à ses brillantes espérances. Sir Robert, n'écoutant alors que ses intérêts, refuse de croire à un mariage dont on ne peut fournir aucune preuve authentique, car le ministre qui l'a béni n'existe plus, et dans le désordre auquel son presbytère est resté quelque temps livré, les registres de la paroisse ont été déchirés; en sorte qu'usant rigoureusement de ses droits il s'empare à son tour de l'héritage de son oncle et en chasse la veuve de son frère avec ses deux fils, qui deviennent bientôt orphelins, car la pauvre femme succombe à sa douleur. L'aîné des deux enfants, Philip Morton, caractère impétueux et énergique, refuse les secours que lui offrent les parents de sa mère et même le jeune Arthur, son cousin, fils de celui qui les a dépouillés; il veut gagner son pain à la sueur de son front et nourrit au fond de son cœur un ardent désir de vengeance. Mais l'éducation qu'il a reçue le rend impropre à toutes les carrières qu'il essaye de parcourir, et c'est alors que, rencontrant sur sa route un certain Gawtrey, homme passionné que des infortunes et une première faute ont jeté hors du droit chemin, il est entraîné dans une société de malfaiteurs qui l'associent à leur existence prosaïque et coupable. Mais Philip sent sa fierté et son honneur se révolter, il s'échappe et trouve dans la carrière militaire le moyen de se créer une position indépendante et honorable. Enfin, après bien des années, il revient en Angleterre, où recommence pour lui une série d'aventures qui se terminent par sa rencontre fortuite avec son oncle et l'éclatante reconnaissance de ses droits. Ce roman est une satire de l'état social de l'Angleterre, mais sans amertume ni désespoir, et qui captive au plus haut degré l'intérêt du lecteur, soit par le charme du récit, soit par la vérité des détails. M. Bulwer y déploie une connaissance parfaite du monde et un rare talent d'observation. Les personnages y abondent, mais chacun y remplit un rôle nécessaire et porte un caractère original dont les traits, fortement esquissés, se gravent dans la mémoire, en sorte que, malgré la complication de l'intrigue, on suit sans peine l'action jusqu'à son dénouement. Il n'y a point de longueurs inutiles; l'intérêt se soutient d'un bout à l'autre et va toujours croissant. C'est, en résumé, un excellent roman.

CRÉPUSCULIN, *INE* adj. (kré-pu-sku-lain, i-ne — rad. *crépuscule*). Qui appartient au crépuscule : *Lueur crépusculine*. On dit plus ordinairement CRÉPUSCULAIRE.

CRÉPY ou **CRÉSPY-EN-VALOIS**, ville de France (Oise), ch.-l. de canton, arrond. et à 22 kilom. O. de Senlis; pop. aggl. 2,430 hab. — pop. tot. 2,837 hab. Fabriques de toiles et calicots. Ruines de l'église Saint-Thomas; restes de l'église Bouillant-Saint-Martin et de l'enceinte fortifiée; débris d'un château fort; belles promenades autour de la ville. Ce fut le comte Gauthier, et non Jules-César, comme le prétend à tort la tradition, qui fit élever au x^e siècle le château de Crépy, dans lequel on entrait par trois portes. La reine Blanche, mère de saint Louis, passait une grande partie de l'année dans ce castel, et Philippe le Hardi ayant réuni les quatre châtellenies de Crépy, de la Ferté-Milon, de Pierrefonds et de Béthisy en un seul apanage sous le titre de comté de Valois, en accorda la possession à son second fils, Charles de France. Philippe le Hardi fit au château de Crépy une entrée solennelle en 1261, mais les attaques réitérées des Navarrais et des Anglais causèrent de telles dégradations aux fortifications que, depuis 1358 jusqu'en 1392, le château resta sans autre défense que quelques pans de murs et quelques fossés à demi comblés. Louis d'Orléans le fit réparer. En 1431, les Anglais et les Bourguignons s'en emparèrent et y mirent le feu, et ce ne fut que sous François I^{er} que s'éleva le nouveau château de Crépy, qui fut, dit-on, pendant longtemps le refuge d'un animal fantastique : on prétendit que, le soir même de ses noces, la châtelaine de Crépy s'enfuit de la couche nuptiale et ne reparut plus; mais qu'à quelque temps de là on trouva un squelette de femme dans une grange du manoir. A partir de ce jour, elle revenait régulièrement chaque nuit sous la forme d'un léopard. Cette table rendit le château à jamais désert, et au xviii^e siècle il était occupé par l'administration de la gabelle. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une ruine.

CRÉPY-EN-LAONNAIS, *Crispetum*, bourg et commune de France (Aisne), canton, arrond. et à 11 kilom. N.-O. de Laon; 1,634 hab. Commerce de chevaux et de bestiaux. Érigé en commune en 1184 par Philippe-Auguste, ce bourg était autrefois une place forte que les Anglais saccagèrent en 1339; en 1418, cette place tomba au pouvoir des Bourguignons, mais elle fut reprise en 1419 par Pothon de Xaintrailles. Assiégée en 1420 par le duc de Bourgogne, elle fut obligée de capituler, subit un pillage de quelques heures et vit ses fortifications démantelées. En 1544, un traité de paix y fut signé entre Charles-Quint et François I^{er} (v. ci-après). Les guerres de religion portèrent le dernier coup à Crépy : Mayenne, après quelques jours de siège, entra dans la ville, la livra au pillage de ses bandes fanatiques et fit raser les fortifications, qui n'ont pas été relevées depuis.

Crépy (TRAITÉ DE), conclu entre François I^{er}

et Charles-Quint le 18 septembre 1544. Charles-Quint et le roi d'Angleterre venaient d'envahir la France de concert et avaient résolu de marcher droit sur Paris, chacun de son côté. A la tête de 45 ou 50,000 hommes, l'empereur passa la Meuse et assaillit Saint-Dizier-sur-Marne le 10 juillet. Cette petite ville, vaillamment défendue, l'arrêta pendant quarante jours; encore ce fut un stratagème qui lui livra la place. Il envoya alors sommer Henri VIII de tenir ses engagements et de marcher de son côté sur Paris. Mais le roi d'Angleterre, qui ne croyait pas si facile le partage de la France, se souciait médiocrement de s'aventurer au cœur du royaume, et, avec le bon sens pratique qui a toujours distingué les hommes d'outre-Manche, il préférait s'assurer de quelques points avantageux sur le continent. Il continua donc, sans s'émouvoir des injonctions de Charles, à presser les sièges de Montreuil et de Boulogne qu'il avait entrepris. L'empereur se résigna à marcher seul sur la capitale, en s'avancant par la rive droite de la Marne, de manière à mettre cette rivière entre lui et l'armée française, commandée par le dauphin, lequel avait ordre de ne pas attaquer. Charles s'avança jusqu'à Château-Thierry, ce qui jeta la terreur dans Paris; mais il ne se sentait pas assez fort pour assiéger une aussi grande ville, avec une armée française sur les flancs, et il rétrograda jusqu'à Soissons, franchit l'Aisne et alla camper à Crépy-en-Laonnais. Il y fut rejoint par l'amiral d'Annebaut, négociateur de François I^{er}, et des pourparlers de paix s'entamèrent. Le roi de France reçut sur ces entrefaites la nouvelle que Boulogne venait de se rendre à Henri VIII, et, craignant que ce dernier ne se décidât enfin à poursuivre sa marche offensive, il envoya à l'amiral l'ordre de conclure avec l'empereur immédiatement et à tout prix, avant qu'il fût instruit du succès de son allié.

Le 18 septembre 1544, comme nous l'avons déjà dit, la paix fut donc signée entre le roi de France et l'empereur. François I^{er} renonça à ses prétentions sur Naples, ainsi qu'à la suzeraineté de la Flandre et de l'Artois. Il s'engagea à faire la guerre pour l'empereur, à fournir, à payer une armée contre le Turc (cela voulait dire contre les protestants) et à travailler à la pacification de l'Eglise, de concert avec l'empereur. Non-seulement enfin il abjura l'alliance des infidèles, mais il promit contre eux un renfort considérable pour la guerre de Hongrie. En retour, l'empereur céda Hesdin; il fut en outre convenu que le fils puîné de François I^{er} épouserait ou une fille de l'empereur, l'infante Maria, ou une fille de Ferdinand, roi des Romains, avec les Pays-Bas et la Franche-Comté pour dot dans le premier cas, le Milanais dans le second. De son côté, François I^{er} assignait en apanage à son fils, le duc d'Orléans, les duchés d'Orléans, de Bourbonnais, de Châtelleraul et d'Angoulême. Ces dernières conditions eussent été acceptables, si Charles-Quint n'avait pas entouré ses promesses d'une foule de restrictions; il n'était pas homme à se lier les mains par des clauses formelles, bien que les traités ne lui coûtassent guère à violer lorsqu'il y trouvait son intérêt. Hâtons-nous de dire, à l'honneur de François I^{er}, de ce pauvre roi alors languissant et malade, que ce traité humiliant fut avant tout l'œuvre de sa maîtresse, M^{me} d'Etampes. Ainsi les femmes ne ruinèrent pas seulement sa constitution athlétique, elles immolèrent l'orgueil et les intérêts de la France à leurs mesquines passions. Comme l'a dit éloquemment le poète, les Grecs payèrent les folies des rois. Jamais ces mots n'avaient été plus profondément vrais que dans cette circonstance : François I^{er} abandonnait ses alliés; bien plus, il s'unissait à son plus implacable ennemi pour les détruire. Et quelle compensation en retour? Des avantages hypothétiques, illusoires, échangés contre des concessions solides qui ne devaient pas rester lettre morte entre les mains d'un homme aussi habile que l'empereur.

CRÉQUE s. f. (kré-ke — Du Cange tire ce mot du terme forgé *cerisicarius*, mais il dérive réellement de l'allemand *krieche*, danois *krage*, suédois *krikon*, hollandais *kroosjes*, prunelle hâtive, d'un verbe allemand qui signifie écraser, serrer. Le nom lithuano-slave de la poire, lithuanien *krausze*, russe *grusha*, polonais *gruszka*, illyrien *kruska*, dérive de même du lithuanien *krusiti*, russe *krushiti*, polonais *kruszye*, piler, écraser, et de même l'allemand *quetsche*, *zwetsche*, prune, de *quetschen*, écraser, serrer. Et, en effet, les deux peuples utilisaient ces fruits en les écrasant pour en faire une marmelade encore en usage en Allemagne et en Lithuanie). Bot. Fruit du créquier, prunelle.

CRÉQUI, village et commune de France (Pas-de-Calais), canton de Fruges, arrond. et à 27 kilom. E. de Montreuil-sur-Mer; 1,254 hab. Elève de moutons. Ruines du château qui fut le berceau de la famille de Créqui, éteinte en 1801.

CRÉQUI. La seigneurie de Créqui, en Artois, a été le berceau d'une famille considérable, dont les premières traces se trouvent au x^e siècle, et qui a fourni un grand nombre de branches et de rameaux. Gérard, sire de Créqui, fit partie de la première croisade en 1096. Dans la première moitié du xiii^e siècle, cette famille avait pour chef Baudouin, sire de Créqui, marié à Marguerite de Saint-Omer,

et père de Philippe, qui a continué la ligne directe, et de Baudouin, auteur de la branche des seigneurs de Torchy et de Royon. Philippe, que nous venons de citer, eut trois fils, dont l'un a formé le rameau des seigneurs de Raimboval, l'autre fut évêque de Cambrai, et le troisième, Baudouin, a continué la filiation. Celui-ci, marié à Alix, dame de Heilly, eut pour fils puîné Philippe de Créqui, auteur d'une nouvelle maison de Heilly, qui entre autres a produit Jacques de Créqui de Heilly, amiral de Guyenne, fait prisonnier à la bataille d'Azincourt et mis à mort par les Anglais. Le fils aîné de Baudouin, Jean, continuateur de la branche aînée, se distingua dans les guerres contre les Anglais et fut surnommé l'*Eteudard*, pour avoir enlevé plusieurs drapeaux aux ennemis. Il eut pour arrière-petit-fils Jean, sire de Créqui, conseiller et premier chambellan de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, chevalier de la Toison-d'Or, ambassadeur de ce prince auprès du roi Louis XI. Ce Jean de Créqui mourut en 1474, laissant pour fils un troisième Jean, qui a continué la ligne directe; Philippe, auteur des branches des seigneurs de Bernieuille et de Chemont, et Georges, auteur de la branche des seigneurs de Ricey. Ce Jean dont on vient de parler, surnommé le Riche, épousa en 1497 Jossine de Soissons, fille et héritière de Jean de Soissons, prince de Poix, dont virent six fils. Deux d'entre eux furent évêques de Thérouanne. Les trois autres moururent sans postérité. L'aîné, Jean de Créqui, prince de Poix, commandant des gardes françaises et écossaises, eut trois fils, dont l'un fut évêque d'Amiens et cardinal, et les deux autres périrent à la bataille de Saint-Quentin en 1557, sans avoir été mariés. Sa fille, Marie de Créqui, épousa en 1543 Gilbert de Blanchefort, baron de Mirebeau, dont naquit entre autres Antoine de Blanchefort, héritier de tous les biens de la maison de Créqui, à la condition pour lui et ses successeurs de prendre le nom et les armes de Créqui. Cet Antoine n'eut qu'un fils, Charles de Créqui, prince de Poix, en sa qualité d'héritier de la maison de Créqui, ainsi qu'on vient de le voir, lequel fut maréchal de France, épousa successivement les deux filles du duc de Lesdiguières, connétable de France, et obtint, conjointement avec son beau-père, l'érection en duché-pairie des terres de Lesdiguières et de Champlaur. Charles de Créqui, prince de Poix et duc de Lesdiguières, eut pour fils aîné François, qui a continué la maison de Lesdiguières, et pour cadet Charles, continuateur du nom de Créqui. Ce Charles, II^e du nom, mort d'une blessure reçue au siège de Chamblaur, laissa trois fils. Le second, Alphonse de Créqui, devint duc de Lesdiguières par l'extinction de la branche de sa maison qui portait ce titre; l'aîné, Charles, lieutenant général, gouverneur de Paris, fut fait duc de Créqui et pair en 1653, et mourut sans postérité mâle. Le troisième, François de Créqui, marquis de Marines, maréchal de France, laissa un fils, François-Joseph, marquis de Créqui, lieutenant général, tué au combat de Luzzara en 1702, sans laisser de postérité. Avec lui finit la maison de Créqui sortie de la maison de Blanchefort.

Les membres historiques les plus célèbres de cette famille sont :

CRÉQUI (Jacques DE), dit de Heilly, connu sous le nom de *maréchal de Guyenne*. Il fut un des chefs de l'armée que le duc de Bourgogne envoya contre les Liégeois révoltés en 1408, combattit les Anglais en Guyenne, fut fait prisonnier, assista en 1415 à la bataille d'Azincourt, où il fut de nouveau pris par les Anglais, qui le condamnèrent à mort, sous prétexte qu'il s'était échappé de sa prison deux ans auparavant.

CRÉQUI (Jean DE), seigneur de Canaples, mort en 1473. Il fut un des vingt-quatre premiers chevaliers de la Toison-d'Or nommés par Philippe le Bon, défendit en 1429 la ville de Paris contre l'armée royale et Jeanne d'Arc, assista l'année suivante au siège de Compiègne, battit en 1431 Chabannes et Blanchefort, et resta jusqu'à sa mort au service de la maison de Bourgogne. Sa devise était : *Nul ne s'y frotte*.

CRÉQUI (Antoine DE), seigneur de Pont-Remy, commanda l'artillerie française à la bataille de Ravenne (1512), défendit l'année suivante, avec moins de 3,000 hommes, la ville de Thérouanne contre les troupes de Henri VIII et de l'empereur Maximilien, se distingua à la bataille de Marignan (1515), au siège de Parme (1523), à la journée de la Bicocque, tint pendant deux ans contre les Anglais et les Espagnols, en Picardie, et périt de l'éclat d'un artifice dans une tentative pour surprendre Hesdin. Du Bellay a caractérisé sa bravoure en disant de lui qu'il ne trouva jamais *entreprise trop hasardeuse*.

CRÉQUI DE BLANCHFORT DE CANAPLES (Charles I^{er} DE), maréchal de France, né dans le xvi^e siècle, mort en 1638. Il appartenait à la maison de Blanchefort et fut institué par son oncle, le cardinal de Créqui, héritier des biens, du nom et des armes de la maison de Créqui. Il servit sous son beau-père, le connétable de Lesdiguières, dans la guerre de Savoie, en 1597, lui succéda en 1610 dans la lieutenance générale du Dauphiné, combattit contre le parti de la reine mère, assista à l'affaire des Ponts-de-Cé (1620), fut

nommé maréchal de France en 1641, se distingua dans les guerres du Piémont, emporta Suze en 1629, commanda l'année suivante, sous les ordres du maréchal de Richelieu, l'armée de Savoie, et prit Chambéry, Pignerol, Annecy et plusieurs autres villes. Il figura encore avec éclat dans les guerres de Savoie et d'Italie contre les Espagnols, et fut tué d'un coup de canon en assiégeant le château de Brème, dans le Milanais. Il eut avec don Philippin, bâtard de Savoie, au sujet d'une écharpe perdue dans une action, une série de duels qui eurent un grand retentissement. Il tua son adversaire dans un dernier combat en 1599. A la mort de son beau-père, il hérita du titre de duc de Lesdiguières et de la pairie. En 1633, il avait été envoyé comme ambassadeur à Rome, où il sollicita vainement la dissolution du mariage de Gaston d'Orléans. Ses *Négociations* à ce sujet forment 1 vol. in-fol. manusc., à la Bibliothèque impériale.

CRÉQUI (Charles II, duc DE), fils du précédent, né vers 1623, mort en 1687. Il combattit à Rocroi, aux sièges de Philipsbourg, de Mayence et d'Oppenheim, à la bataille de Nordlingen, à la prise de Trèves, et fut créé duc et pair en 1652. C'est pendant son ambassade à Rome (1662) qu'eut lieu l'insulte pontificale contre les Français, dont lui-même faillit être la victime et dont Louis XIV tira une si éclatante réparation. Il fut nommé gouverneur de Paris en 1670, et reçut l'année suivante l'ambassade d'Angleterre.

Voici sur ce personnage une aventure rapportée par Lemontey, et qui mérite d'être mentionnée pour sa singularité ; il va sans dire que nous la donnons ici pour ce qu'elle vaut : « Plusieurs années avant que le nom de Mme Scarron fût parvenu jusqu'à Louis XIV, la cour était à Saint-Germain. On s'occupait beaucoup alors de sorciers et de divination. Le roi ne fut pas dans la suite exempt de cette faiblesse, mais à l'époque dont nous parlons il s'intéressait peu à ces jongleries, moins par réflexion que par la légèreté de son âge. Quoi qu'il en soit, il fut instruit que des courtisans qui habitaient l'étage supérieur du château devaient y faire venir une fameuse devineresse de Paris. Il eut la curiosité de l'entendre, et la société consentit à l'admettre bien déguisé dans son petit sabbat. Quand son tour de consulter fut venu, la magicienne l'envisagea attentivement et lui dit : « qu'il était marié, mais galant » et à bonnes fortunes ; qu'il deviendrait veuf » et qu'il se prendrait de passion pour une veuve surannée, de basse condition et le rebut de tout le monde ; qu'il l'épouserait et aurait un tel aveuglement pour elle, qu'elle le gouvernerait et le menerait toute sa vie » par le bout du nez. » Le roi s'échappa, suffoquant de rire, et descendit dans son appartement. La première personne qu'il rencontra fut le duc de Créquy, avec lequel il vivait familièrement. Il se hâta de lui raconter mot à mot le discours de la sibylle. Tous deux s'égayèrent à l'envi sur l'ineptie de la sorcière, sur la crédulité de ses dupes et sur le bon tour que le roi lui avait joué, faisant d'ailleurs l'un et l'autre les plus plaisants commentaires sur le sort magnifique qu'elle avait promis au monarque. Mais quand dans la suite la mort de la reine et l'engouement de Louis XIV pour Mme Scarron eurent réalisé une prédiction si absurde, cette scène bouffonne se représenta sans cesse au roi humilié. Il n'osa lever les yeux devant Créquy, évita soigneusement sa présence et ne lui adressa plus ni un mot ni un regard. Ce courtisan ambitieux comprit que son malheur était irréparable ; et, précipité au tombeau par le chagrin, il révéla en mourant au pieux Charnel la cause singulière de son martyre. »

CRÉQUI (François DE), maréchal de France, frère du précédent, né vers 1624, mort en 1687. Il fut un des grands capitaines de son temps, servit d'abord dans les guerres de Flandre et de Catalogne, puis contre le prince de Condé, commanda l'armée du Rhin en 1667, couvrit le siège de Lille et prit une part décisive à la défaite du prince de Ligne. En 1669, il fut créé maréchal de France et conquit la Lorraine en moins d'un mois (1670). Ayant par jalousie refusé de servir sous Turénne, il fut exilé (1672), mais reparut bientôt à la tête des armées, commanda en 1675 entre la Sambre et la Meuse, fut surpris et écrasé à Conservebrick par le duc de Lorraine, et se jeta dans Trèves, où il se défendit vaillamment et où il fut fait prisonnier, ayant refusé d'être compris dans la capitulation. En 1677, il eut le commandement de l'armée d'Allemagne, refoula le prince Charles de Lorraine au delà du Rhin, l'empêcha de rentrer en Alsace et hâta par ses succès la conclusion de la paix de Nimègue. En 1687, il battit deux fois l'électeur de Brandebourg et s'empara de Minden et de plusieurs autres places. Sa dernière opération fut la prise de Luxembourg (1687). Il eut Villars pour élève.

CRÉQUI (Louis-Marie, marquis DE), lieutenant général, né en 1705, mort en 1741. On a de lui une *Vie de Catinat* (Amsterdam, 1772, et Paris, 1775).

CRÉQUI (Renée-Caroline DE FROULAY, marquise DE), femme du précédent, née au château de Montfaucon en 1714, morte en 1803. Elle fut liée avec les littérateurs et les philosophes du XVIII^e siècle, et occupa une place distinguée parmi les femmes d'esprit de cette époque. C'est sous le couvert de cette spiri-

tuelle marquise qu'un homme de lettres interlope, M. Cousen, se disant comte de Courchamps (V. COURCHAMPS), a publié une élucubration de son cru qui a obtenu une certaine vogue et a pu faire illusion pendant quelques temps, sous le titre de *Souvenirs de la marquise de Créquy*, de 1710 à 1800 (Paris, 1834-1835, 7 vol. in-8°). Ces *Souvenirs* obtinrent les honneurs d'une seconde édition, que publia le libraire Delloye en 1840 (10 vol. in-18) ; on y trouve des historiettes piquantes et de jolis cancan, mais ils sont entachés d'un grave péché originel, celui d'être complètement apocryphes, comme nous venons de le dire. Il y règne un genre d'esprit qui est loin d'être celui de la marquise ; de plus, il s'y rencontre des inexactitudes et des anachronismes incroyables. Ainsi Mme de Créquy raconte qu'elle a *passé trente ans avec M. de Créquy d'un bonheur sans mélange*, tandis qu'elle devint veuve au bout de trois ans onze mois et dix-huit jours. N'est-ce pas mentir quelque peu au titre de l'œuvre : *Souvenirs*? Quant au style, en voici un échantillon : « Je n'ai rien vu dans les nouveaux romans qui fût aussi *romantique* que cette scène nocturne, et qui fût aussi *pittoresque* surtout. » La scène dont il s'agit se passe dans un couvent. Pour la caractériser en ces termes, il eût fallu que la marquise vécût au moins jusqu'à la fin de la Restauration. Mais le compilateur de toutes ces anecdotes mal assorties n'était pas homme à s'inquiéter de semblables vétilles. Telles furent cependant la crédulité publique à l'égard de cette mystification, qu'un Anglais a composé d'extraits traduits de cet ouvrage un livre intitulé : *Recollections of the eighteenth century from 1710 to 1800. Translated from the french of the marchioness de Creguy* (1834, 4 vol. in-18).

Ces prétendus *Souvenirs*, grâce à des réclames intéressées, furent pris au sérieux par un grand nombre d'écrivains en France et en Angleterre, et le tome II du *Quarterly Review* (juin 1834) leur consacra un très-long article critique. Les faux matériels y abondent ; n'importe, on s'y laissa prendre. M. Viton de Saint-Allais (*Annuaire historique de la noblesse de France*, 1835-1836) s'évertua à prouver qu'ils fournissent d'erreurs grossières, erreurs qu'il releva avec beaucoup de vivacité et dont la marquise était bien innocente. Tout le monde néanmoins ne prit point le change ; M. Beuchot flaira la fraude, et M. Percheron, un des exécuteurs testamentaires de Mme de Créquy, lui vint en aide par une déclaration de laquelle il résultait qu'il avait brûlé lui-même tous les papiers trouvés dans la succession de la marquise, sans en avoir même donné connaissance à la famille. En cela il s'était conformé à la volonté de Mme de Créquy, qui lui avait enjoint de jeter au feu les *lettres, extraits de livres, petites réflexions, etc.*, etc., comme inutiles et pouvant présenter des inconvénients. Toutefois une partie de la correspondance de la marquise échappa à cette exécution, et elle constitue aujourd'hui ses véritables mémoires. Il suffit d'y jeter les yeux pour se convaincre une fois de plus que rien n'est d'elle dans les *Souvenirs* audacieusement publiés sous son nom. Cette correspondance a été publiée en 1856 (Pothier, éditeur), sous ce titre : *Lettres inédites de la marquise de Créquy à Sénac de Meilhan* (1782-1789), mises en ordre et annotées par M. Edouard Fournier, précédées d'une introduction par M. Sainte-Beuve. La marquise de Créquy est tout entière dans ce petit volume. Comme elle babille à plume courante ! comme elle raille finement ceci et cela ! comme elle juge de haut les événements qui passent ! Nous sommes à la veille de la Révolution : l'heure des réformes radicales sonne à toutes les horloges ; gentils-hommes et bourgeois minent de concert la royauté. Pendant ce temps, Louis XVI s'amuse à courir le chat sur le toit du château de Versailles. Cette chasse singulière, qui était un de ses plus vifs plaisirs, faillit un jour lui coûter cher. La marquise raconte qu'un maçon le rattrapa dégringolant et prêt à se briser le crâne dans la cour de Marbre. « C'était un événement dans ces circonstances, » ajoute-t-elle froidement. Elle parle de tout avec malignité, excepté de religion : l'ancienne amie de d'Alembert et de Rousseau est devenue une catholique fervente. « C'est Pascal qui nous a fait ce larcin-là, » disait Voltaire. Mais sa dévotion ne l'empêche pas de redresser les gens d'église qui ne marchent pas droit. Elle salue ainsi la chute du principal ministre, Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse : « Voilà donc ce prêtre sacrilège renvoyé ! Ah ! le coquin ! » Et plus loin, l'élévation au cardinalat du même prélat lui arrache ce cri : « Voilà un scélérat bien décoré ! » Loménie méritait ces anathèmes : il volait de toutes mains et jusque dans le tronc des pauvres. Calonne n'allait pas si loin : il se contenta d'enlever de la caisse de l'Opéra la recette du soir. « Cela sent le fripon, » dit à son sujet la marquise. Sénac de Meilhan, auquel les lettres sont adressées, était, selon les expressions de M. Sainte-Beuve, le La Rochefoucauld de cette nouvelle M^{me} de La Sablière. M. de Meilhan envoie ses manuscrits et la marquise les lui retourne annotés. Elle dit fort spirituellement : « Je suis si frivole que j'aime le style, et si bête que j'aime la justesse. » Sa correspondance le prouve abondamment. On les lit non-seulement avec plaisir, mais aussi avec fruit. Mme de Créquy est une manière de Saint-Simon en jupons.

CRÉQUIER s. m. (kré-kié — rad. *crêque*). Bot. Nom vulgaire du prunellier ou prunier sauvage.

— Blas. Meuble d'armoiries qui représente une espèce de chandelier à sept branches, et que l'on regarde comme un cerisier sauvage mal dessiné. *Famille de Créquy : d'or, au créquier de gueules.*

CRES s. f. (krèss). Comm. Espèce de toile de lin. || On dit plutôt *cras*.

CRES, fils de Jupiter et de la nymphe Idée. Il fut, d'après la mythologie grecque, le premier roi de l'île de Crète, à laquelle il donna son nom. Cette île, dans laquelle un grand nombre de dieux et de déesses avaient pris naissance, était célèbre par sa fertilité, ses cent villes, son labyrinthe, les lois de Minos, les cérémonies des curètes et des corybantes, etc.

CRES (Jean), typographe français du XV^e siècle. Il fut un des premiers qui introduisirent l'imprimerie en Bretagne ; il établit des presses à Brehant-Lodéac, où il publia, en 1484, le *Breitaire des nobles*, le *Trepassement de Notre-Dame*, etc., puis il alla se fixer à Lantenac et y mit au jour une traduction des *Sept psaumes pénitentiels* ; le *Doctrinal des nouvelles mariées* (1491), etc. « Ces livres, devenus d'une rareté excessive, dit Brunet, sont les plus anciens monuments typographiques des presses bretonnes. »

CRÉSABOUS s. m. (kré-za-bou). Bot. Nom vulgaire du béhen dans l'Auvergne. || On dit aussi CRÉSSABOUS.

CRÉSANE s. f. (kré-za-ne). Hortie. Espèce de poire fondante d'un goût délicat. || On dit aussi CRASSANE ; V. ce mot.

CRESCENCE, patricien romain. V. CRESCENTUS.

CRESCENDO adv. (krèss-ain-do, ou à l'italienne *kré-chain-do* — mot ital. formé du lat. *crescere*, croître). Mus. En renforçant progressivement les sons de la voix ou de l'instrument ; ce qui se figure par le signe < : *Ce passage doit être exécuté crescendo.*

— Fam. En augmentant : *On en arriva, la population allant toujours crescendo, aux théâtres actuels.* (Jaimé.) *Les cris des valets et les épithètes bouffonnes allaient toujours crescendo.* (E. Sue.)

— Interjectiv. Aller en augmentant : *Hardi, ferme, poussez, crescendo !* (A. de Musset.)

— s. m. Augmentation progressive des sons de la voix ou des instruments : *La grande scène finale du second acte d'Otello renferme deux crescendo magnifiques.* (Castil-Blaze.)

— Par ext. Bruit qui va en grossissant, en augmentant graduellement : *La porte entrouverte laissa passer, comme un éclair, un jet de lumière accompagné d'un éclat du crescendo de l'orgie et chargé des odeurs d'un festin de premier ordre.* (Balz.) *A travers les hurlements des soufflets, les crescendo des marteaux, les sifflements des tours qui faisaient grogner le fer, Raphaël arriva dans une grande pièce propre et bien aérée.* (Balz.)

— Fig. Ce qui croît, ce qui augmente : *La calomnie grandit et devient, peu à peu un crescendo public, un chorus universel de haine et de proscription.* (Beaumarch.)

— **Antonymes.** Decrescendo, minuen-do.

— **Encycl.** On a fait du mot *crescendo* un terme musical généralement adopté, et dont la présence sous un passage quelconque indique qu'il faut enlever, augmenter le son graduellement, après l'avoir pris avec douceur pour le conduire jusqu'à *forte*, qui est marqué par la lettre *f*, ou jusqu'au *fortissimo*, qui est marqué par deux *ff*. Quelquefois le *crescendo* n'est que passager, et alors on l'indique par son abréviation *cres.*, ou par le signe suivant <, dont la forme est très-significative. D'autres fois, le *crescendo* est prolongé ; alors on inscrit le mot plusieurs fois en l'espace sous l'ensemble du dessin musical qu'il doit embrasser. Dans ce dernier cas, et lorsque la gradation est bien ménagée, par exemple dans une péroraison d'ouverture, dans un allegro de symphonie ou dans un finale d'opéra, l'effet en est inmanquable, prodigieux et d'une puissance extraordinaire. Au théâtre, quand une phrase dramatique a été prise tout d'abord dans les dernières limites du pianissimo, qu'elle suit successivement tous les degrés d'augmentation du son, et que le développement graduel, l'intensité croissante de ce son viennent se couronner dans un tutti éclatant, formidable, majestueux, de voix et d'instruments, l'émotion envahit l'âme de l'auditeur, qui éprouve une de ces jouissances pures, complètes et sans mélange qu'on ne rencontre que dans le domaine des arts, et particulièrement de l'art musical. Qu'on se rappelle, pour s'en faire une idée, les admirables finales de *Semiramide*, de la *Gazza ladra* et du *Barbier de Séville*, de Rossini ; de la *Norma*, de la *Sonnambula*, de Bellini ; de *Poliuto*, de *Lucia di Lamermoor*, de Donizetti, et bien d'autres. La plupart des ouvertures d'opéra finissent par un *crescendo*, et il en est de même de la terminaison est d'une splendeur, d'un éclat exceptionnel, entre autres celles du *Jeune Henri* de Méhul, de *Guillaume Tell* de Rossini, de la *Muette de Portici* de M. Auber, des *Frances Juges* et du *Carnaval romain* de Berlioz, etc., etc.

Nous avons dit que le *crescendo* est parfois

passager ; souvent il ne constitue qu'une simple nuance d'une délicatesse extrême, et d'ailleurs il est toujours relatif au caractère particulier du passage sous lequel il est inscrit. S'il se présente dans un tutti, au milieu d'un *forte*, il doit acquiescer une grande intensité ; si, au contraire, il est marqué dans un piano, il se réduit à une simple inflexion du son. On le voit quelquefois placé sous un petit trait, un agrément d'exécution, un groupe de notes peu nombreuses, parfois même sous une seule note de quelque durée ; dans ce cas, il est d'ordinaire presque immédiatement suivi de son signe contraire >, et l'ensemble des deux signes produit la figure suivante <>. On comprend qu'alors il doit être réduit à de très-minces proportions, atteindre à peine le mezzo-forte, et revenir rapidement au piano et au pianissimo.

Le *crescendo* a donné lieu à un ouvrage dramatique. Cherubini a composé un opéra-comique en un acte, intitulé le *Crescendo*, qui fut représenté au théâtre de l'Opéra-Comique le 1^{er} septembre 1810.

CRESCENS, philosophe grec de l'école cynique, né à Mégolopolis (Arcadie), vivait au II^e siècle de notre ère. Il acquit une triste renommée par ses débauches et par sa haine contre les chrétiens, excita Marc-Aurèle à les persécuter, dénonça saint Justin, qui avait écrit contre lui sa seconde *Apologie*, et causa la mort de plusieurs martyrs.

CRESCENTIE s. f. (kré-sain-si — de *Crescenti*, agron. ital.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des bignoniacées, type de la tribu des *crescentiées*, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale. *La crescentie cujète est employée avec succès par les indigènes contre une foule de maladies.* (C. Lemaire.)

CRESCENTIE, **ÉE** adj. (kré-sain-si-ée). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la *crescentie*. || On dit aussi CRESCENTIACÉ et CRESCENTINÉ.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des bignoniacées, ayant pour type le genre *crescentie*, et élevée par quelques auteurs au rang de famille distincte. || On dit aussi CRESCENTIACÉES et CRESCENTINÉES.

CRESCENTINI (Girolamo), célèbre chanteur italien, né près d'Urbino en 1766, mort à Naples en 1846. Il débuta au théâtre en 1788, et se fit entendre à Rome, à Vérone, à Padoue, à Venise, à Vienne, à Livourne et dans d'autres grandes villes. Ce soprano inimitable chantait à la cour de Vienne depuis un an en compagnie de Mme Grassini, lorsque Napoléon recruta à Dresde et forma lui-même son régiment de chanteurs italiens en 1806. Engagé pour le théâtre des Tuileries aux appointements de 24,000 fr., Crescentini y tint le premier rang jusqu'en 1812, époque à laquelle il termina sa carrière théâtrale. *Julio Sabino, Semirami, et surtout Numa Pompilio, Cleopatra, Didone, I Baccanti*, ces quatre partitions écrites pour le théâtre de la cour, par son directeur Paër, lui ont valu d'éclatants succès, ainsi que *Pigmaglione* de Cherubini (rôle de Pygmalion), *Gli Orazzi* et *Curiazzi* de Cimarosa ; mais son triomphe a été le *Roméo de Romeo e Giulietta* de Zingarelli. Si l'on en croit Castil-Blaze, Crescentini, dans ce rôle, fut la merveille de l'époque : « Jamais le sublime du chant et de l'art dramatique n'arrivèrent à ce degré de perfection. Un tel résultat est maintenant impossible. L'entrée de *Roméo*, sa prière au troisième acte, ses cris de désespoir, *Ombra adorata aspetta*, tout cela fut d'un effet saisissant, au point que Napoléon et toute l'assistance fondèrent en larmes. » Les larmes de Napoléon nous paraissent ici un peu sujettes à caution ; quoi qu'il en soit, Crescentini recevait le lendemain de la représentation (1808) la décoration de la Couronne de fer. À ce propos, on lit dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* : « Dans mon système de mêler tous les genres de mérite et de leur donner à tous une seule et même récompense, j'eus la pensée de donner la croix de la Légion d'honneur à Talma. Toutefois je m'arrêtai devant le caprice de nos mœurs, le ridicule de nos préjugés, et je voulus au préalable faire un essai perdu, sans conséquence : je donnai la Couronne de fer à Crescentini. La décoration était étrangère, la personne aussi, l'acte devait être moins aperçu et ne pouvait compromettre l'autorité, tout au plus pouvait-il lui attirer quelques mauvaises plaisanteries. Eh bien ! voyez pourtant quel est l'empire de l'opinion et sa nature : je distribuais des sceptres à mon gré, l'on s'empres-sait de venir se courber devant eux, et je n'aurais pas eu le pouvoir de donner avec succès un simple ruban ! Mon essai tourna très-mal. Il fit grand bruit dans Paris ; il emporta l'anathème de tous les salons ; la malveillance s'en donna à cœur joie et fit des merveilles. Pourtant, dans une des brillantes soirées du faubourg Saint-Germain, l'indignation que cette mesure avait suscitée se noya dans un bon mot : « C'était une abomination, » disait un beau parleur, une horreur, une véritable profanation. Et quel pouvait être le titre d'un Crescentini ? » s'écriait-il. Sur quoi la belle Grassini, se levant majestueusement de son siège, lui répliqua du geste et du ton le plus théâtral : « Et sa blessure, monsieur, » pour quoi la comtez-vous ? Ce fut alors un tel brouhaha de joie, d'applaudissements, que la pauvre Grassini se trouva fort embarrass-

sée de son succès. Le mot de la Grassini se comprendra sans doute, sans que nous ayons besoin d'expliquer la nature de la blessure de Crescentini, quand nous aurons dit qu'il s'agit d'un soprano italien, le dernier castrat qui, avec Velluti, son contemporain, ait joui d'une brillante renommée.

Crescentini, qui se faisait appeler le *chevalier* Crescentini, titre auquel il attachait une importance ridicule, avait reçu de l'empereur une épée à fourreau d'argent, à poignée taillée en pointes de diamants, vrai bijou de toilette destiné à compléter le grand costume de cour du *primo virtuoso*. Dès que le vaniteux chanteur se vit en possession de cette arme, il ne songea plus qu'à en faire parade. Le directeur de la scène eut toutes les peines du monde à l'empêcher de paraître le soir même, sur le théâtre des Tuileries, dans son rôle de Curiazio, les flancs ceints de cette épée. En vain lui disait-on que l'amant de Camille n'avait jamais porté jusqu'à ce jour au boudoir que le glaive antique, il insistait et tout colére s'écriait : *Il s'agit d'un regalo di sova maestà*. A titre de dédommagement, on permit à ce grand enfant, dont un immense talent pouvait seul faire oublier les ridicules, de paraître avec des moustaches : « *Ebbene!* » s'écria-t-il enchanté de cette victoire, *zè mettrai des paillettes sur mes moustaches*. » Ce fameux virtuose a écrit un recueil remarquable de vocalises et quelques morceaux de chant. On a affirmé qu'il avait composé l'air : *Omnia adorata* du troisième acte de *Romeo e Giulietta*; mais c'est la prière de Roméo qu'il a faite, ainsi qu'un grand nombre d'ariettes. Comme tous les sopranistes à voix artificielle (qui disparurent de la scène avec leur dernier représentant, Velluti, en 1829), le chevalier Crescentini était d'une insouciance extrême; mais, comme eux aussi, cet ingénieux et excellent musicien donnait aux mélodies une valeur d'exécution bien au-dessus de l'œuvre du compositeur, se laissant aller souvent au gré de son inspiration. Sa voix s'altéra sous le climat de Paris, il se retira à Naples, où il fut nommé professeur au Conservatoire. Crescentini a été surnommé *l'Orphée italien*.

CRESCENTINO, ville du royaume d'Italie, province et à 31 kilom. S.-O. de Vercelli, près du confluent de la Dora-Baltea et du Pô; 5,000 hab. Abbaye de Santa-Gennaro, fondée au VIII^e siècle.

CRESCENTIUS, patrice romain du X^e siècle, qui fut le chef du parti italien contre les Allemands et les papes. Placé à la tête du gouvernement vers 980, avec le titre de consul, il fit étrangler le pape Benoît VI, donna Boniface VII et Jean XV, et exerça en réalité la puissance temporelle dans Rome jusqu'en 996. L'empereur Othon III le chassa et plaça sur le trône pontifical son propre cousin Brunon, qui prit le nom de Grégoire V. Mais à peine Othon avait-il quitté Rome, que Crescentius y rentra, chassa à son tour le pontife allemand, fit alliance avec l'empereur de Constantinople, couronna l'évêque de Plaisance, qui prit le nom de Jean XVI, et garda pour lui-même la puissance politique. Le retour de l'empereur mit fin à cet état de choses. Assiégé dans le château Saint-Ange, Crescentius capitula à des conditions honorables, mais n'en fut pas moins mis à mort (998). Sa femme fut livrée aux soldats allemands. On rapporte qu'elle empoisonna Othon quelques années après. Suivant l'historien contemporain Dittmar de Mersebourg, Othon serait mort de la rougeole.

CRESCENZI (Pierre), en latin *De Crescenzi*, agronome italien, né à Bologne en 1230, mort en 1320. Il étudia la philosophie, la médecine, les sciences naturelles et le droit, s'éloigna de Bologne en proie aux factions vers 1274, parcourut l'Italie en remplissant les fonctions d'assesseur auprès de divers podestats, entra dans sa cité vers 1304, et y composa son *Traité d'économie rurale* (*Opus ruralium commodorum*, lib. XII), fruit de l'étude des anciens et d'une longue pratique exempte de beaucoup de préjugés qui étaient encore en faveur près de trois siècles plus tard. Crescenzi est à juste titre considéré comme le restaurateur de la science agronomique en Italie. Son *Traité*, publié pour la première fois à Augsbourg (1471, in-fol.), fut traduit en français, par ordre de Charles V, en 1373. L'édition princeps de cette version est de 1486 (in-fol.).

CRESCENZI (Jean-Baptiste), peintre et architecte italien, né à Rome en 1595, mort à Madrid en 1660. Il était surintendant des travaux d'art qui s'exécutaient à Rome lorsque le cardinal Zapata l'emmena en Espagne, où il fut en grande faveur auprès des rois Philippe III et Philippe IV. Il dressa pour ce dernier monarque les plans sur lesquels fut construite la chapelle sépulcrale de l'Escorial nommée *Panthéon*. Il fut comblé de faveurs pour ce travail et nommé grand d'Espagne et marquis de la Torre. Comme peintre, il a particulièrement réussi dans le genre des fleurs.

CRESCENZI, CRESCENZIO ou **CRESCENZO** (Nicolas), médecin italien, né à Naples, florissant dans la première moitié du XVIII^e siècle. Il combattit vivement l'emploi des remèdes échauffants, dont on faisait alors un grand abus dans le traitement des fièvres, et employa les rafraîchissants, surtout l'eau froide

v.

ou glacée, dont il était grand partisan. On a de lui : *Tractatus physico-medicus* (Naples, 1711, in-4°); *Ragionamenti intorno alla nuova medicina dell'acqua* (1727, in-4°).

CRESCI (Jean-François), calligraphe italien, né à Milan au XVI^e siècle. Il porta à un haut point de perfection l'art calligraphique, et fut, dit-on, l'inventeur de l'écriture appelée en Italie *cancelleresca* (de chancellerie). Sa réputation le fit appeler à Rome, où Pie V le nomma officier de son palais et écrivain de la chancellerie pontificale. Il retourna à Milan après la mort de ce pontife. Outre *Il perfetto scrittore*, qu'il publia à Rome (1560, in-4°), on a de lui : *Idea, con le circostanze naturali, che a quella si ricercano per possedere legittimamente l'arte maggiore e minore dello scrivere* (Milan, 1622); *Caratteri ed esempi* (1633, in-8°).

CRESCIMBENI (Jean-Marie), poète et littérateur italien, né à Macerata en 1663, mort en 1728. Il fonda à Rome, en 1690, l'Académie des Arcades, dont il fut nommé *custode*. Déjà connu par divers ouvrages, il fut également admis dans les trois académies de Florence, entra dans les ordres et obtint de Clément XI et de Benoît XII divers bénéfices. Comme littérateur, il jouit de son vivant d'une réputation dont le temps a un peu diminué l'éclat. Il écrivait d'ailleurs la langue toscane avec beaucoup d'élégance et de pureté. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de la poésie italienne* (Rome, 1698, in-4°); c'est un livre classique, malgré ses défauts, et plein de recherches sur les premiers temps de la poésie italienne; *Vies des poètes provençaux* (1722), traduites du français; *Vies des plus illustres Arcadiens* (1708, in-4°); *Histoires de diverses églises de Rome*; des *Rimes*, des pastorales, des traductions, etc.

CRÉSÉAU s. m. (kré-zé). Comm. Sorte de serge à deux envers et couverte de poils des deux côtés, dont on faisait autrefois usage pour la confection des vêtements. C'était une étoffe de laine d'origine anglaise, dont le Kentshire était le principal centre de production, mais que l'on fabriquait aussi dans plusieurs parties du continent, principalement en France et en Hollande.

CRÉSÉIDE s. f. (kré-zé-i-de). Numismat. Monnaie frappée par Crésus, roi de Lydie.

CRÉSÉIS s. m. (kré-zé-iss). Moll. Genre détaché du genre cléodore.

CRÉSIEU s. m. (kré-zieu). Petite lampe dont se servent les villageois et surtout les montagnards du Dauphiné, et qu'ils suspendent ordinairement devant la cheminée.

CRÉSILAS et non **CRÉSILAS**, statue grec du VI^e siècle av. J.-C. On admirait ses statues de *Périclès* et de *l'Amazone blessée*. Son chef-d'œuvre était un *Guerrier expirant*, dans lequel, dit Plin, on pouvait distinguer ce qui restait de vigueur au blessé. Ces quelques mots ont par eux-mêmes les plus concrets s'appliquent avec justesse à l'admirable antique désigné mal à propos sous le nom du *Gladiateur mourant*.

CRÉSMEAU s. m. (kré-smo — du *saint-chrême*). Bonnet ou béguin que l'on met sur la tête de l'enfant après le baptême.

CRÉSOL s. m. (kré-zol). Syn. de PHÉNOL CRÉSYLIQUE. V. CRÉSYLIQUE.

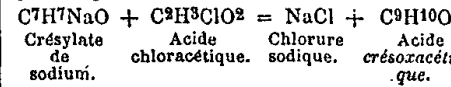
CRÉSOL (Louis), jésuite et littérateur français, né en 1568 près de Treguier (Côtes-du-Nord), mort en 1634. Il se livra à l'enseignement, puis devint secrétaire du général de son ordre, à Rome. Ses principaux écrits sont : *Theatrum veterum rhetorum* (Paris, 1620, in-8°); *Mystagogus, seu de sacrorum hominum disciplina* (1629, in-fol.).

CRÉSON s. m. (kré-zon). Techn. Bois fendu au couteau.

CRÉSOXACÉTIQUE (kré-zo-ksa-sé-ti-ke). Chim. Se dit d'un acide qui prend naissance, selon Heintz, lorsqu'on fait agir l'acide chloracétique sur le crésylate de sodium.

— **Encycl.** Cet acide a pour formule C⁹H¹⁰O³; il forme un sel de cuivre vert et peu soluble dans l'eau, qui répond à la formule (C⁹H⁹O³)₂Cu + 2Aq.

La formation de l'acide *crésoxacétique* est exprimée par l'équation



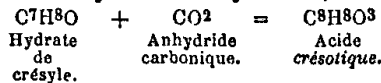
CRÉSOTIQUE adj. (kré-zo-ti-ke). Chim. Se dit d'un acide obtenu à l'aide du crésol ou phénol crésylique.

— **Encycl.** L'acide *crésotique* répond à la formule



C'est un homologue de l'acide salicylique. Il a été obtenu par MM. Kolbe et Zautemann. Pour le préparer, ces chimistes font dissoudre du sodium dans du crésol aussi pur que possible, et dirigent en même temps un courant d'anhydride carbonique bien sec. Ils chauffent en même temps pour maintenir plus longtemps la masse à l'état de fluidité. D'après les expériences de M. Naquet sur l'acide thymotique, homologue de celui que nous étudions en ce moment, et qui se prépare par le même procédé en partant du thymol (v. THYMOTIQUE, ACIDE et THYMOL), il est probable

que l'on obtiendrait de meilleurs résultats, si au lieu de dissoudre le sodium dans de l'hydrate de crésyle pur, on le dissolvait dans un mélange de ce corps et d'un hydrocarbure, pour éloigner le moment où la masse se solidifie. Quoi qu'il en soit, lorsque la masse est devenue assez visqueuse pour que le sodium cesse de s'y dissoudre et l'anhydride carbonique de la traverser, on la traite par l'eau chargée d'acide acétique ou chlorhydrique. Le crésol indissoluble vient à la surface et tient en dissolution la plus grande partie de l'acide formé, tandis que l'autre partie de cet acide reste dissoute dans l'eau acidulée. On sépare les deux couches de liquide; on sature la couche aqueuse par l'ammoniaque et l'on agit à plusieurs reprises la couche huileuse avec une solution de carbonate d'ammoniaque, qui dissout l'acide *crésotique* et laisse le crésol. Ces eaux de lavage sont réunies à la liqueur acide que l'on a saturée et fortement évaporée. On les décompose ensuite par l'acide acétique ou par l'acide chlorhydrique et on les laisse refroidir. L'acide *crésotique* se dépose alors en cristaux. On le sépare en agitant avec de l'éther, à plusieurs reprises, la liqueur qui le contient, décantant et évaporant l'éther. Ainsi produit, il est cependant encore coloré et impur. On pourrait le purifier, soit par des cristallisations dans l'eau bouillante, soit en le distillant avec de l'eau, soit en le soumettant à une série de pressions entre des doubles de papier buvard, et de cristallisations alternatives dans l'alcool. L'acide *crésotique* résulte de la fixation d'une molécule d'anhydride carbonique sur une molécule d'hydrate de crésyle. On a, en effet :



L'acide *crésotique* est peu soluble dans l'eau, qui le dissout cependant mieux à chaud qu'à froid. Il se dissout très-facilement dans l'alcool et l'éther. Il fond à 143° et se solidifie à 144°. Mêlé à l'acide salicylique, qui fond à 159°, il donne un mélange dont le point de fusion est situé plus bas que celui de chacun des acides mélangés. Ainsi quand le mélange renferme 1 partie d'acide *crésotique* et 4 d'acide salicylique, il fond à 139°.

L'acide *crésotique* colore les persels de fer en violet foncé. Distillé seul et surtout chauffé avec un excès de baryte, il se résout en anhydride carbonique et en alcool crésylique.

CRÉSPEL (Emmanuel), missionnaire flamand du XVIII^e siècle. Il entra dans l'ordre des récollets, se rendit dans l'Amérique du Nord en 1724, et y exerça les fonctions sacerdotales. De retour en France, en 1738, il fut nommé aumônier dans l'armée du maréchal de Maillebois. CréspeL a laissé : *Voyage au nouveau monde et histoire intéressante du naufrage du P. CréspeL* (Amsterdam, Paris, 1757, in-12).

CRÉSPEL-DELLISSE (Louis-François-Xavier-Joseph), industriel français, né à Lille en 1789. Lorsque, sous l'Empire, la domination absolue de l'Angleterre sur toutes les mers empêcha le sucre colonial d'arriver en France, et qu'on songea sérieusement à le remplacer par celui que la betterave pouvait fournir, M. CréspeL-Dellisse fonda dans sa ville natale (1810), avec MM. Dellisse et Passy, la première fabrique de sucre indigène qu'il possédait notre pays. Il employa à la fabrication des prisonniers de guerre espagnols qui avaient été à Cuba, obtint la première année 400 kilogr. de sucre brut, porta, dès l'année suivante, à 10,000 kilogr. le chiffre de ses produits, et tandis que la plupart des fabriques de sucre indigène périssaient avec l'Empire, il traversa heureusement la crise et soutint la lutte avec le sucre de canne, grâce aux améliorations qu'il ne cessa d'apporter dans la fabrication. Bien plus, M. CréspeL-Dellisse étendit bientôt considérablement son industrie; il introduisit à Arras, puis successivement dans les départements du Pas-de-Calais, de la Somme, de l'Aisne et de l'Oise, et créa dix-neuf établissements agricoles, qui fournissaient la betterave nécessaire à sept usines de fabrication, dépendant de la raffinerie centrale d'Arras, où il a également établi un atelier général de construction pour le matériel des usines. Des 1824, le comte Chaptal proclamait, dans un rapport, M. CréspeL-Dellisse le premier entre les producteurs de sucre français, et la Société d'encouragement pour l'industrie nationale confirmait ce témoignage en lui décernant la grande médaille d'or. Chaque année, M. CréspeL-Dellisse fournissait au commerce des produits pour une somme d'environ 4 millions.

CréspeL-Dellisse (MONUMENT DE), à Arras. Ce monument, élevé à la mémoire de l'introduit de France de l'industrie sucrière, et exécuté par M. Cugnot, se compose d'une colonne dorique surmontée du buste de CréspeL; au pied sont deux statues de bronze qui se donnent la main. L'une, qui représente l'Agriculture, a les bras nus et tient une faucille; l'autre, armée de l'instrument avec lequel on remue la mélasse, représente l'Industrie. Des mains réunies des deux figures s'élève une palme dont l'extrémité atteint le haut du monument. « Cet ouvrage a du mérite, a dit M. Ch. Clément (*Débats*); le buste, en particulier, est bien compris et étudié avec un très-grand soin. » Ce monument a été exposé au Salon de 1869.

CRÉSPELÉ, **ÉE** adj. (kré-spe-lé — du lat. *crispus*, frisé). Crépé, frisé : *Il semble que ces gracieuses jeunes filles doivent au voisinage des pays alpins l'or créspeLé de leurs cheveux*. (Gér. de Nerv.) Elle porte les cheveux à la Marie-Stuart et créspeLés à l'antique. (Monselet.)

Tes cheveux créspeLés, qu'une tresse sépare.
Tombent en noirs anneaux qui baissent ton bras nu.
H. CANTEL.

CRÉSPET (Pierre), religieux césélin français, né à Sens en 1543, mort en 1594. Il embrassa avec ardeur le parti de la Ligue, se signala par ses attaques contre le Béarnais; puis, après la fin de la guerre civile, devint prieur d'un couvent dans le Vivarais. Ses principaux écrits sont : la *Pomme de grenade mystique* (Paris, 1586); *Deux livres de la laine de Satan et malins esprits contre l'homme* (1590, in-8°).

Crésphonte (Lk), célèbre tragédie d'Euripide, malheureusement perdue, et dont le sujet était le même que celui de la *Méropé* de Voltaire. Tous les témoignages des anciens (V. Aristote, *Poétique*, ch. xiv; Plutarque, *De l'usage des viandes*, II, v; Hygin, *Fables* cxxxvii, cxxxix) nous laissent entendre que cette pièce était une des plus admirées de tout le théâtre d'Euripide. Voici comment Voltaire parle de ce drame célèbre, dans sa lettre à Maffei, en tête de sa *Méropé* : « Aristote, dit-il, cet esprit si étendu, si juste et si éclairé dans les choses qui étaient alors à la portée de l'esprit humain, Aristote, dans sa *Poétique* immortelle, ne balance pas à dire que la reconnaissance de Méropé et de son fils était le moment le plus intéressant de toute la scène grecque. Il donnait à ce coup de théâtre la préférence sur tous les autres. Plutarque dit que les Grecs, ce peuple si sensible, frémissaient de crainte que le vieillard qui devait arrêter le bras de Méropé n'arrivât pas assez tôt. Cette pièce, qu'on jouait de son temps et dont il nous reste très-peu de fragments lui paraissait la plus touchante de toutes les tragédies d'Euripide. » Comparez Lessing, *Dramaturgie*, p. 184 de la traduction française, édition de 1785.

Crésphonte, tragédie latine d'Ennius, aujourd'hui perdue, et qui était peut-être une imitation de la pièce d'Euripide du même nom. Mais, dit Ribbeck, il ne faut pas accepter trop volontiers cette conjecture plus séduisante que fondée. Lucilius, en effet, dans *Anlu-Gelle* (VII, 3) fait allusion au *Crésphonte* d'Euripide sans parler de l'imitateur latin. Un passage de Cicéron (*Tusculanes*, I, 48, 115) fait aussi allusion à la même tragédie grecque, et nous en conserve cinq vers, sans la moindre mention de la tragédie homonyme d'Ennius. Quel était le sujet du *Crésphonte* latin? Il est difficile de le dire, car tout ce qui nous reste de la pièce se réduit à huit petits fragments, qui forment ensemble seize vers plus ou moins mutilés. Rien n'est plus digne d'admiration que la patience des savants français et allemands qui s'efforcent de donner un sens à ces lambeaux de poésie, *disjecti membra poetæ*, et qui veulent, à l'aide de si faibles débris, reconstituer la pièce entière. Essayons de suivre, mais de loin seulement, les minutieuses recherches auxquelles les doctes éditeurs des vieux poètes latins se sont ardemment livrés.

Voici, en somme, le sens qu'ils attribuent aux principaux fragments du *Crésphonte*. Dans le fragment III (édition Ribbeck), le poète nous faisait assister à un dialogue entre Cypselus et Méropé; Méropé reproche à son père de lui avoir fait épouser Crésphonte pour la contraindre ensuite à le quitter.

*Injuria ab te affector indigna, pater,
Nem si improbum esse Crésphontem existimaveras,
Cur me huc locabas nuptia? Sin est probus,
Cur talem invitam invitum cogis lingue?*

Le dilemme est fort régulier, et pourtant Cypselus en sort :

..... *Duxi probum :
Erravi. Post cognovi, et fugio cognitum.*

Ainsi le vieillard voulait faire épouser Polyphonte à sa fille, et lui ordonnait de quitter son premier mari Crésphonte, personnage sympathique et intéressant de la pièce. On a vu le refus de Méropé. Un autre fragment (VII) nous laisse deviner que Crésphonte était assassiné pendant une cérémonie. Et enfin dans le dernier fragment (VIII), Méropé, forcée sans doute d'épouser Polyphonte, se lamentait de n'avoir pas même obtenu le droit de rendre les derniers devoirs à son malheureux époux :

*Ipso
Neque terram injicere neque cruenta convestire cor-
guinem!*

C'est par allusion à cette pièce que Quintilien, si nous en croyons un savant moderne, a dit quelque part : *Sit Méropé in tragedia tristis, atrox Medea, attonitus Ajax, truculentus Hercules* (*Inst. orat.* IX, 3, 73). V. sur le Crésphonte d'Ennius : Ribbeck, *Tragicorum latinorum reliquiae* (Leipzig, 1852); Wahlen, *Quaestiones emilianae* (Leipzig, 1854).

CRÉSPI (Jean-Baptiste), peintre italien, dit le Cerano, du lieu où il naquit en 1557. Il fut chargé par le cardinal Frédéric Borromée de diriger l'Académie de Milan. Ses plus belles productions sont : le *Baptême de saint Au-*

gustin, Saint Charles et Saint Ambroise et le Rosaire. Il était aussi architecte et statuaire.

CRESPI ou **CRESPI** (Jean), graveur, né à Paris vers 1560, exécuta, avec son fils Louis Crespi, un assez grand nombre de petites estampes, faites pour la plupart d'après d'autres graveurs de grandes dimensions. Leurs œuvres se recommandent par la correction et la finesse du burin. La plus estimée est la *Crèche de l'Enfant Jésus*, d'après l'Albane.

CRESPI (Daniel), peintre italien, né en 1590, mort en 1630, fut élève de J.-B. Crespi. Il se fit remarquer surtout par la beauté et la vigueur de son coloris. Ses plus beaux tableaux sont à Milan. On cite sa *Déposition de Croix*; son *Saint Paul ermite*; sa *Lapidation de saint Etienne*, et surtout ses divers sujets sur la *Vie de saint Bruno*, à la Chartreuse de Milan.

CRESPI (Joseph-Marie), peintre italien, né à Bologne en 1665, mort en 1747. Grand coloriste, il a trouvé des effets de lumière d'une puissance extraordinaire. Son originalité va jusqu'à la bizarrerie, et quelquefois il a traité des sujets héroïques ou religieux comme il aurait traité des caricatures. C'est ainsi que, dans ses *Sept Sacraments*, il a représenté, dans le tableau du mariage, l'union d'une jeune fille et d'un octogénaire, union qui excite le rire de tous les assistants et du prêtre même qui la célèbre. Il a laissé un grand nombre de productions, parmi lesquelles on cite : la *Cène* du palais Sampieri, à Bologne; *Saint Paul*; *Saint Antoine ermite*; la *Maitresse d'école*, au Louvre. Il a beaucoup gravé à l'eau-forte, quelquefois dans le goût de Rembrandt, d'autres fois dans le style de Salvator Rosa. Sa pièce capitale est le *Massacre des Innocents*, gravée sur les deux faces d'un même cuivre.

CRESPIÈRE s. f. (krè-piè-re — de *crêpe*, autrefois *crepe*). Panache d'étoffe : *Les chefs étaient coiffés d'un heaume, casque conique, dont le nasal allongé protégeait une partie du visage, et qu'ombrageait parfois une crespillère ou panache d'étoffe.* (Encycl.) || Vieux mot.

CRESPIN ou **CRISPIN** (Jean), littérateur français, né à Arras, mort à Genève en 1572. Il vint étudier le droit à Paris sous le célèbre Dumoulin, se lia avec Th. de Bèze, dont il embrassa les opinions, et partit avec lui pour Genève en 1548. Bèze travailla à la propagation de la Réforme; quant à Crespin, il fonda une imprimerie d'où sortirent des éditions aussi remarquables par leur correction que par leur beauté. Crespin ajouta à sa réputation d'éditeur la gloire du savant. Il mourut de la peste à Genève. Voici la liste de ses ouvrages : le *Libre des martyrs depuis Jean Huss jusqu'en 1554* (Genève, 1554, in-8°), livre traduit en latin (Genève, 1556, in-8°); le *Marchand converti, tragédie nouvelle, en laquelle l'une et l'autre, la vraie et la fausse religion, au parangon l'une de l'autre, sont au vif représentées* (Genève, 1558, in-8°), et 1559, avec la comédie du *Pape malade*, de Bèze; l'*Estat de l'Eglise avec les discours des temps depuis les apostres jusqu'à présent* (Genève, 1562, in-8°); *Homeri opera, græce et latine, cum scholiis græcis* (1560 et 1567, in-16); *Theoriti opera, græce et latine, cum notis* (1570, in-16). Dans son *Histoire littéraire de Genève*, Senebier attribue à Crespin : *Bibliotheca studii theologici, ex pterisque doctorum prisci sæculi monumentis collecta* (Genève, 1581, in-fol.), et un *Commentaire latin sur les Institutes de Justinien* (1591, in-8°).

CRESSINO, bourg du royaume d'Italie, dans la Vénétie, province et à 13 kilom. S.-E. de Rovigo, sur la rive gauche du Pô; 4,000 hab. Commerce actif de briques; bois à brûler, lin, soie et autres produits du sol.

CRESPI, ville de France. V. CRÉPY.

CRESSABOUT s. m. (krè-sa-bou). Bot. V. CRESSABOUT.

CRESSAL s. m. (krè-sal). Agric. Nom donné dans le Midi à des terres trop peu profondes pour le froment.

CRESSE s. f. (krè-se — altér. de *Crète*, patrie de la plante). Bot. Genre de plantes de la famille des convolvulacées, tribu des convolvulées, comprenant sept ou huit espèces, qui croissent dans les régions chaudes et maritimes des deux continents : La *cresse de Crète* est recueillie et brûlée pour la soude qu'on tire de ses cendres. (C. Lemaire.) La *cresse de l'Inde* croît dans les lieux maritimes de cette contrée. (Clavé.)

CRESSÉ (Marie), mère de Molière, née à Paris en 1601, morte en 1632. Elle signait simplement Marie Cressé; son père, qui était marchand tapissier au marché aux Poirées, dans la paroisse Saint-Eustache, signait Louis de Cressé; il possédait à Saint-Ouen, dans la grande rue du village, une belle propriété, avec cour, étables et jardin. Marie épousa, le 27 avril 1621, Jean Poquelin, aussi tapissier, qui occupait la maison située à l'angle des rues Saint-Honoré et des Vieilles-Etuves, et connue alors sous le nom de *Maison des Cinges*, à cause d'une ancienne sculpture. Cette maison, entièrement reconstruite, porte le n° 96 de la rue Saint-Honoré et le n° 2 sur la rue des Vieilles-Etuves. La dot de Marie Cressé consistait en 2,200 livres tournois, « savoir : 1,800 livres en deniers comptants, et le surplus en meubles, habits et linge. » Son mari apportait pareille somme de 2,200 livres, « consistant à présent en la marchandise et

meubles qu'il a en sa boutique. » Par l'inventaire fait huit mois après le décès de Marie, nous pouvons juger quelle était dans la situation de fortune d'une bonne bourgeoisie. Sans nous arrêter dans la boutique, où se trouvaient les marchandises à vendre, tapisseries, serges, futaines, toiles, outils, etc., ni dans la cuisine, dont les marmites, les plats et les écuelles sont énumérés en détail, montons dans la chambre à coucher. Les murs, tendus d'une tapisserie de Rouen, portaient cinq tableaux et un miroir de Venise. Le lit, de bois de noyer, était revêtu d'une couverture de parade, avec une garniture de passements de soie, de franges de soie et de crépines. Au milieu de la chambre se trouvait une grande table à sept colonnes, de bois de noyer, fermant par les deux bouts, garnie d'un tapis vert à rosette de Tournay. Sur les côtés : un grand coffre de bahut carré, couvert de tapisserie à l'aiguille, à fleurs rehaussées de soie; un buffet destiné à renfermer les objets précieux et désigné alors par le nom de cabinet; six chaises de noyer, à haut dessus, à vertugadin, couvertes de tapisserie à fleurs rehaussées de soie. Sous la cheminée, deux grands chenets de cuivre jaune, à pomme-ronde en olive; de chaque côté, une chaise *caqueterie*, ce qu'on appelle aujourd'hui une *causasse*, et que l'ancien nomme *caquetoire*, la définissant : « Un petit fauteuil qui sert à se mettre auprès du feu, et où on caquète à son aise. »

Si de cet ameublement assez confortable on passe aux vêtements et aux bijoux, on y trouvera un certain luxe. Nous remarquerons deux manteaux plissés à petits plis; trois cotillons de gros de Naples, l'un rouge carmoisi, le second couleur amarante, le troisième changeant; quatre autres cotillons chamarrés de passements; vingt-sept mouchoirs de toile de fin lin, servant au cou, garnis de point coupé; vingt et une chemises de toile de fin lin, garnies de divers passements; deux bracelets de perles rondes, tant grosses que menues, se composant de millecinquante-quatre perles; un collier de grosses perles rondes au nombre de cinquante; un tortillon de perles; quatre pendants d'oreilles d'or, avec quatorze grosses perles; deux ceintures de pièces d'or; une chaîne d'or; quatre montres, dont une d'or émaillé; un petit Saint-Esprit d'or avec un diamant; quatorze anneaux d'or, savoir : deux à rouleaux, cinq auxquels sont enchâssés des diamants, un autre à une émeraude à cadran, deux autres à deux opales, trois autres à trois jones et un autre à une tête de More d'or émaillé; un chapelet de nacre de perle, y ayant au bout d'icelui une croix d'or et un de cristal garni d'or; une bordure de pièces d'or, etc.

Une chose fort intéressante à connaître, c'est la bibliothèque de la mère de Molière. Le catalogue n'en est pas long; le voici, dans l'inventaire, entre un damier garni de ses dames et six couteaux à manche d'ivoire : « Deux livres, l'un intitulé la *Vie des hommes illustres* et l'autre une Bible, et plusieurs autres petits livres, prisés ensemble six livres. » Ainsi, une Bible et un Plutarque, voilà ce que Marie Cressé mettait sous les yeux de l'enfant qui devait être notre grand comique.

Marie Cressé, morte à trente et un ans, après dix ans de mariage, eut six enfants. Quatre lui survécurent : Jean, âgé de onze ans; un autre Jean, âgé de huit ans; Nicolas, âgé de six ans; Madeleine, âgée de cinq ans. L'autre, qui fut baptisé le 15 janvier 1622 à Saint-Eustache, sous le nom de Jean Poquelin, prit plus tard le prénom de Jean-Baptiste; c'est lui qui devint Molière. Marie Cressé laissait à chacun de ses enfants 5,000 livres. M. Bèze, dont les recherches ont tant contribué à bien faire connaître cette famille, a pourtant commis une erreur dans sa *Généalogie de Molière*. Il donne huit enfants à Marie Cressé; mais il n'a pu trouver les actes de baptême que de six. Les deux autres, Jean, époux d'Anne de Faverolles, et Robert, docteur en théologie, n'appartiennent pas à la même branche de la famille Poquelin.

Jusqu'à présent Marie Cressé n'avait pas eu de place dans les Dictionnaires biographiques; il n'est plus permis de la négliger depuis que M. Ed. Soulié a trouvé les actes civils qui la concernent. Jeune, dans une condition de fortune honorable, elle veilla pendant neuf ans à l'éducation de Molière; elle le fit lire sans doute dans ce Plutarque et dans cette Bible qu'elle possédait, et dont on ne trouve plus de traces chez le père Poquelin lorsqu'il mourut; elle l'emmenait respirer l'air des champs à Saint-Ouen, dans la campagne de son père, Louis de Cressé. On peut reconnaître son influence dans l'esprit si précocement sérieux de Molière, et dans le goût qui le portait à la campagne hors de Paris.

CRESSERELLE s. f. (krè-se-rè-le). Ornith. Oiseau de proie du genre faucon.

— Encycl. La *cresserelle*, vulgairement appelée *émouchet*, se trouve communément en France. Elle est rousse, tachetée de noir, et niche souvent dans les vieilles tours, les monuments en ruine et les masures. Il en existe plusieurs variétés : la *cresserelle commune*, nommée aussi *épervier des alouettes*, a le bec cendré, à cire jaune; l'iris d'un jaune vif, le dessus, les côtés et le derrière de la tête d'un gris cendré; un trait noir sous l'œil;

le dessus du corps d'un roux vineux, parsemé de taches noirâtres au bout de chaque plume; la gorge d'un blanc roussâtre; le dessous du corps de la même couleur, moucheté de raies brunes sur la poitrine et sur le ventre; l'abdomen sans taches; les grandes plumes des ailes d'un brun noirâtre, bordées en dehors d'une couleur blanchâtre; les plumes caudales cendrées; les tarses et les doigts de couleur jaune; les ongles noirs. La femelle est plus grande que le mâle. Les jeunes ont un duvet blanc, puis un plumage plus roussâtre. On trouve cet oiseau très-communément en Europe. Il vient près de nos demeures chasser aux petits oiseaux, aux souris et aux mulots; souvent il fond sur les perdrix et les pigeons, qu'il plume avant d'en faire sa pâture. Pour choisir sa proie, il plane à une très-grande hauteur en décrivant un cercle. Il y a peu d'oiseaux qui, dans leur vol, emploient moins de mouvements et glissent avec plus d'aisance, ou qui se soutiennent plus longtemps au même point par un battement d'ailes court et précipité. En planant ou en s'élevant, il répète fréquemment son cri aigu et perçant *pri-pri-pri*. Quoiqu'il fréquente les bâtiments abandonnés, la femelle y niche rarement; elle dépose souvent ses œufs dans des troncs de vieux arbres, ou bien elle construit sans beaucoup d'art, à la cime des arbres les plus élevés, un nid avec des brins de bois et des racines entremêlées; quelquefois elle se contente de vieux nids de corneilles. Elle pond quatre ou cinq œufs blancs, marqués de teintes roussâtres aux deux bouts. Les nouveau-nés sont nourris d'abord d'insectes, puis de chair. La *cresserelle* peut être dressée facilement lorsqu'elle est prise jeune; on l'a quelquefois employée en fauconnerie pour voler aux petits oiseaux. La *cresserelle à plumes grises* a les ailes noires, avec le dessous de la queue d'un cendré pâle, rayé de noir en travers. On la rencontre rarement en France. La *cresserelle montagnarde* est un peu plus grosse que la *cresserelle commune*. Elle a les joues et le derrière de la tête d'une couleur légèrement roussâtre nuée de blanc; la gorge blanche; le manteau d'un roux foncé, avec des taches noires. Cet oiseau, très-commun au cap de Bonne-Espérance et jusque dans la Cafrerie, fréquente principalement les montagnes les plus couvertes de rochers. Il y vit toute l'année, et quitte rarement le canton où il s'est établi. Il fait sa proie de petits quadrupèdes, de lézards et d'insectes. Son cri aigu et perçant peut être rendu par les syllabes *cri-cri-cri* répétées précipitamment. La femelle fait à découvert, sur les rochers, un nid avec des brins de bois et d'herbe, et y pond communément six, sept et même jusqu'à huit œufs d'un roux foncé. Lorsque les petits sont éclos, elle les défend à outrance contre toute attaque. La *cresserelle de Bohême* a le corps cendré en dessus, blanc en dessous, avec les cinq plumes primaires des ailes noires en dehors; la queue longue, terminée en pointe; le dessous du genou emplumé; les tarses un peu épais, jaunâtres, ainsi que les doigts; les ongles noirs. Elle habite les contrées montagneuses de la Bohême, et se nourrit de petits quadrupèdes, tels que les souris, les loirs, etc.

CRESSERELLETTES s. f. (krè-se-rè-lè-te). Ornith. Oiseau du genre faucon. || On écrit aussi CRÉCERELLETTES.

— Encycl. La *cresserelle*, comme son nom l'indique, est très-voisine de la *cresserelle*; elle en diffère par sa taille plus petite, l'absence de taches noires sur le dos, la couleur jaune de ses pieds et de ses ongles. La *cresserelle* est abondamment répandue dans l'Allemagne méridionale, en Espagne et en Italie. Elle est beaucoup plus rare en France, où son apparition n'a lieu que par intervalles. Ce rapace se tient dans les rochers, où il se nourrit de petits oiseaux et de gros insectes. Les vieilles femelles et les jeunes mâles ressemblent assez, pour le plumage, à la *cresserelle* femelle.

CRESSEY (Hugues-Paulin), historien. V. CRESSY.

CRESSIACUM, nom latin de Crécy.

CRESSIER-SUR-MORAT, village de Suisse, canton et près de Fribourg; 320 hab. On y voit une chapelle construite en 1476, en l'honneur des Suisses tués à Morat.

CRESSON s. m. (krè-son — L'origine étymologique doit être cherchée dans les radicaux germaniques. *Cresson* semble calqué sur le *krasso*, *kresa* de l'ancien haut allemand, même sens; l'allemand moderne dit *kresse*, le hollandais *kerse*, le danois *kærse*, le suédois *krassa*, l'anglais *cresses*, dérivé de l'anglo-saxon *cærse* et *kerse*, etc. Peut-être pourrait-on rapprocher ce mot d'un autre radical qu'on retrouve en allemand sous la forme *gras*, et qui signifie gazon, herbe, verdure. L'espagnol appelle le cresson *berro*, l'italien, à l'instar du français, le nom *erescione*). Bot. Genre de plantes de la famille des crucifères et de la tribu des arabiées : *Scaliger avait pour le cresson une telle antipathie, qu'il frémait de tout son corps dès qu'il en voyait.* (Deslandes.) *On multiplie le cresson de graines ou de boutures.* (A. Hardy.) *Le cresson est le meilleur antiscorbutique.* (A. Richard.) *Le cresson occupe une des premières places parmi les plantes médicinales.* (A. Chautin.) *Le cresson est sensible à la gelée.* (Lesteyrie.) *Le cresson préfère le ruisseau dont l'eau est claire.* (V. de Bomare.)

L'oselle et le *cresson* garnissent les courants. De tous vos clairs ruisseaux, ô mes belles collines ! A. BARBIER.

Aux flancs de la roche moussue
Perce déjà le cresson vert.

SAINT-BEUVE.

— Nom donné à des végétaux très-divers. || *Cresson alénois* ou à la noix, *cresson de roche*, des jardins, *cresson doré*, Syn. de *NASTOR*. || *Cresson amer*, Nom vulgaire de la cardamine amère. || *Cresson d'eau* ou de fontaine, Nom vulgaire du cresson propre. || *Cresson du Brésil* ou de Para, Syn. de *SPILANTHE OLÉRACÉ*. || *Cresson de chien*, Syn. de *VÉRONIQUE BECCABUNGA*. || *Cresson doré*, *cresson de roche*, Syn. de *DORINE* et de *SAXIFRAGE DORÉ*. || *Cresson d'Inde* ou du Pérou, Syn. de *CAPUCINE*. || *Cresson des ruines*, Syn. de *LÉPIDIE* ou *PASSERAGE*. || *Cresson de rivière*, Syn. de *SYMBRE SAUVAGE*. || *Cresson sauvage* ou *vivace*, Syn. de *CORONOPUS* ou *CORNE DE CERF*. || *Cresson de terre*, Syn. de *VILAR PRÉCOCE* ou *BARBARÉE*.

— Encycl. Le nom de *cresson* a été donné, dans le langage populaire, à un grand nombre de plantes très-diverses, et n'offrant entre elles qu'une analogie, fort remarquable à la vérité, dans la saveur des feuilles. Pris dans son acception rigoureuse, il doit s'appliquer au genre de crucifères que les botanistes appellent *nasturtium*. L'espèce la plus importante de ce genre est le *cresson officinal* (*nasturtium officinale* de R. Brown, *sisymbrium nasturtium* de Linné), plus connu sous les noms vulgaires de *cresson de fontaine* et de *santé du corps*, que lui donnent les Parisiens. Lorsqu'on dit simplement *cresson*, c'est toujours de cette plante que l'on veut parler; c'est en effet le type des plantes analogues. Le *cresson* de fontaine est une plante vivace, abondamment répandue dans les régions tempérées de l'hémisphère septentrional; elle s'avance même vers le nord jusqu'à des latitudes froides, et croît dans les lieux très-humides ou inondés. On connaît plusieurs variétés de *cresson*, qui paraissent être surtout le résultat de la culture. On préfère généralement la variété dite *cresson charnu* ou de *Gonesse*, comme donnant un produit plus abondant, plus haut en couleur et en saveur, enfin susceptible de se conserver frais pendant plus longtemps.

Le *cresson* est, depuis bien des siècles, employé en médecine et en économie domestique. Les Romains en firent usage, et il était très-estimé chez les Arabes. On cite des *cressonnières*, au commencement du xiv^e siècle, dans les provinces qui forment aujourd'hui les départements de l'Oise, du Nord et du Pas-de-Calais. Mais pendant longtemps on se contenta de recueillir le *cresson* qui se trouvait à l'état sauvage; on finit ainsi par en dépeupler les localités voisines des grands centres de consommation, ce qui força à étendre de plus en plus le cercle des recherches. « Il n'y a pas longtemps, dit Loiseleur-Deslongchamps, que l'on voyait de pauvres femmes aller en recueillir jusqu'à 40 lienes de Paris, pour en charger des voitures et le vendre dans les rues de cette capitale. C'est, paraît-il, en Allemagne, aux environs de Dresde et d'Erfurth, que l'on a eu pour la première fois l'idée de mettre le *cresson* en culture réglée. Un officier d'administration de la grande armée, M. Cardon, eut occasion en 1810 de voir cette culture; on était alors en plein hiver. Voici comment Héricart de Thury rapporte cette découverte : « En se promenant aux environs d'Erfurth, et la terre étant couverte de neige, il fut étonné de voir de longs fossés, de 3 à 4 m. de largeur, présentant la plus brillante verdure. Il se dirigea vers ces fossés, curieux de connaître la cause de cette espèce de phénomène qui lui semblait étrange pour la saison, et il reconnut, avec le plus grand étonnement, que ces fossés étaient une immense culture de *cresson* de fontaine, présentant l'aspect des plus beaux tapis de verdure sur une terre alors toute blanche de neige. M. Cardon apprit que cette culture était établie depuis plusieurs années sur des sources d'eaux jaillissantes. » De retour en France, M. Cardon s'empressa d'établir aux environs de Senlis des cultures pareilles à celles qu'il avait vues, et son exemple fut suivi de proche en proche. Aujourd'hui c'est par mille qu'il faut compter les fossés de *cresson*, servant à l'approvisionnement de Paris et de ses environs. On comprendra facilement que la culture en grand, la culture commerciale du *cresson* n'est possible qu'au voisinage des grands centres de consommation, si l'on tient compte des frais de transport et de la facilité avec laquelle le produit s'altère et perd de sa valeur marchande durant le trajet. Mais l'amateur qui ne veut cultiver qu'un peu de *cresson* pour les besoins de son ménage peut facilement le faire, s'il possède seulement quelques mètres de terrain et un filet d'eau convenable. Les terres argilo-siliceuses, qui sont les meilleures terres à blé, sont aussi les plus favorables à la culture du *cresson*. Mais ce qui importe surtout, c'est la nature et la qualité de l'eau; le volume, la température, la composition chimique de ce liquide, doivent être pris en sérieuse considération. Ne pouvant entrer dans de longs détails à ce sujet, nous dirons seulement que l'on doit préférer les eaux légèrement ferrugineuses, dont le volume et la température soient aussi peu variables que possible.

Le *cresson* se propage très-facilement par graines ou par éclats; il suffit même d'une feuille plantée dans un sol humide pour reproduire la plante. « Le *cresson* est, dit M. Chatin, une des plantes dont la multiplication s'obtient avec la facilité la plus merveilleuse par le bouturage. Qu'on divise la plante en fragments, et qu'on jette ceux-ci à la surface de l'eau, on verra bientôt chacun des fragments, comme et mieux encore que ceux du polype d'eau douce, régénérer un individu tout entier. » Il est inutile d'ajouter après cela que chacun peut aisément établir chez soi une petite cressonnière en plaçant dans un bassin, ayant quelques pouces d'eau, les épluchures de la botte de *cresson* dont on lui a servi les feuilles et les sommités.

La récolte du *cresson* est une opération très-fatigante, l'ouvrier étant obligé de se tenir à genoux sur une planche placée en travers de la fosse. Après cette récolte, on fume, de préférence avec du fumier de vache bien consommé; puis on procède au *schuélage*. Cette opération consiste à presser ou à refouler le fumier avec la *schuèle*, instrument formé d'une planche épaisse, large de 0 m. 10, au plus, ayant en longueur la moitié de la largeur de la fosse, et fixée obliquement à un long manche. Enfin vient le roulage, qui achève d'enfoncer le fumier et de *rempiéter* ou enraciner le *cresson* qui avait été soulevé. Une bonne cressonnière peut durer plusieurs années; mais il vaut mieux, en général, renouveler les fosses tous les ans.

La composition chimique du *cresson*, et par suite ses propriétés, varient suivant le mode de culture, la saison de la récolte, l'âge de la plante et surtout la nature des eaux. Le *cresson* renferme une huile essentielle, un extrait amer, du fer, de l'iode, etc.

Le *cresson* joue un rôle assez important dans l'art culinaire. Sa saveur est fraîche, piquante, très-agréable. On le mange ordinairement cru, soit seul, soit surtout comme assaisonnement des viandes grillées ou rôties; à cet état il est de digestion facile. On consomme également le *cresson* cuit, en guise d'épinards, et on en prépare aussi de fort bonnes purées.

En médecine, le *cresson* est employé comme antiscorbutique, diurétique, excitant, dépuratif et fondant. Il est très-utile dans les rhumes anciens, dans certains catarrhes chroniques. On l'a préconisé aussi contre le calcul, les maladies de la vessie et des reins, la néphrite calculieuse, l'hypocondrie, la mélancolie, les aphthes, l'angine, etc. On l'administre sous des formes médicamenteuses très-variées.

Comme la plupart des plantes médicinales, le *cresson* a joui d'une réputation exagérée; il a eu même sa légende: « On raconte, dit M. Eugène Noël, qu'un jeune poitrinaire, abandonné de ses médecins, s'en alla habiter au village. Un ruisseau coulait près de son ermitage, et ce ruisseau était recouvert, ici et là, d'une jolie verdure, luisante au soleil et qui réjouissait la vue par la vigueur de sa végétation. Le malade ignorait le nom de cette belle plante; il s'avisait d'en mâcher quelques feuilles; leur fortifiante saveur le mit en appétit; il continua de mâcher, finit même par en croquer les tiges avec le feuillage, et bientôt il en fit sa seule nourriture. En quelques mois le voilà remis en santé parfaite... L'herbe salutaire dont il s'était nourri n'était autre que le *cresson*. » Le miracle ne paraît pas s'être renouvelé; mais le *cresson* est bien loin encore d'avoir perdu toute sa réputation.

Nous avons dit déjà que le nom vulgaire de *cresson* ne s'applique pas à un groupe de plantes scientifiquement défini; plusieurs même des végétaux qui portent ce nom n'appartiennent pas à la famille des crucifères. Parmi eux, il convient de citer le *cresson* de Para, plante annuelle, herbacée, originaire du Brésil, qu'on commence à cultiver en France dans quelques jardins. Elle appartient à la famille des synanthérées et au genre *spilanthes*; c'est le *spilanthes oleracea* de Linné. Cette plante atteint rarement plus de 0 m. 30 de hauteur; ses tiges sont rondes, rameuses, tombantes; ses feuilles sont opposées, petites, cordiformes, pétioles; ses fleurs, coniques, disposées en capitules solitaires à l'extrémité des pédoncules, sont presque toutes hermaphrodites. Ses fruits sont des achènes nus et bordés de cils. Presque toutes les parties de cette plante possèdent une saveur acre, très-énergique dans les capitules, où elle devient même brûlante et caustique; aussi ces derniers sont-ils utilisés en médecine. Ils excitent la salivation. On en fait une teinture alcoolique usitée pour combattre les douleurs de dents. Cette teinture, étendue sur la peau et les muqueuses, produit une rubéfaction assez intense. C'est cette acréte particulière qui a valu à la plante dont nous parlons le nom impropre de *cresson*.

On sait que le *cresson* était l'aliment favori des anciens Perses, et ce souvenir est resté aussi populaire que le couscousou des Arabes, le caviar des Russes, la choucroute des Allemands, etc.

CRESSON (Benjamin), théologien protestant français, était pasteur à Grenoble vers la fin du XVIII^e siècle. Le P. Cotton, jésuite remuant, étant de passage à Grenoble, où il prêchait le carême, avertit ses auditeurs qu'il leur signalerait chaque jour un passage des

saints Livres falsifié par les traducteurs de Genève. Cresson, de son côté, prétendit que les falsifications étaient dans la traduction des Septante. Ce fut l'objet d'un écrit intitulé: *Réponse aux allégations du P. Cotton, jésuite, où il est montré que les censures faites par lui publiquement en ses sermons à Grenoble sur la traduction de la Bible imprimée à Genève sont nulles* (Genève, 1599, in-80).

CRESSONNIÈRE s. f. (kré-so-niè-re — rad. cresson). Hortic. Lieu consacré à la culture du cresson: *Pour établir une CRESSONNIÈRE, on choisit un endroit naturellement humide.* (A. Hardy.) Une CRESSONNIÈRE est en plein produit dès la seconde année de sa plantation. (Lasteyrie). Les premières CRESSONNIÈRES artificielles ont été faites en Allemagne. (Bouillet.)

CRESSOT (Pierre-Simon-Nicolas-Eugène), poète français, né à Dijon le 11 mars 1815, mort dans la même ville le 1^{er} décembre 1860. Il vint à Paris, où il mena une existence précaire, s'acquittant par des leçons données aux filles de la maison du loyer de sa mansarde. Enfin, usé par les privations, tué par la maladie, il mourut jeune et peu connu, laissant: *Jeanne Darc*, drame en cinq actes (Dijon, 1842, in-80); les *Larmes d'Antonia*, comédie (Paris, 1853, in-18); *Poésies*, brochure (Paris, 1855, in-80); *Poésies nouvelles* (Paris, 1859, in-18). Cressot serait complètement oublié s'il n'avait trouvé un biographe pittoresque dans l'auteur des *Réfractaires*, qui a fait de lui une bizarre silhouette, nous avons presque dit une caricature.

CRESSY, bourg de France (Somme). V. CRÉCY.

CRESSY (Hugues-Paulin), historien et théologien catholique anglais, né à Wakefield en 1605, mort en 1674. La douleur que lui causaient les guerres civiles le poussa à abjurer le protestantisme à Rome en 1646. Il entra ensuite chez les bénédictins anglais de Douai, prit le nom de *Serenus*, et devint, après la Restauration, chapelain de la reine Catherine d'Espagne, femme de Charles II. On a de lui une *Histoire de l'Eglise d'Angleterre jusqu'à la conquête des Normands* (Rouen, 1668, in-fol.), dont la deuxième partie est demeurée en manuscrit chez les bénédictins anglais de Douai. C'est un ouvrage plein d'érudition et de recherches curieuses, mais trop mêlé de traditions fabuleuses. Ses ouvrages de controverse et de théologie sont oubliés, à l'exception peut-être de l'*Economopæsis* (1647, in-80), réfutation des doctrines protestantes, et où il rend compte des motifs de sa conversion.

CREST s. m. (krèst — du lat. *crista*, crête). Montagne; sommet. Se dit dans quelques départements.

CREST, ville de France (Drôme), ch.-l. de canton, arrond. et à 39 kilom. O. de Die, sur la rive droite de la Drôme, en face d'une belle et riche vallée, au pied d'un rocher figurant une crête de coq (*crest*, en patois); pop. aggl. 3,771 hab. — pop. tot. 5,351 hab. Fabriques de draps, filatures de soie, papeteries, corbeilles, foulons, sellerie; fabriques de chandelles, brasserie; commerce de laine, de soie et de vins. Crest, jadis place forte défendue par un château, fut vainement attaqué plusieurs fois par le comte de Montfort pendant la guerre des Vaudois. De son ancien château fort, bâti sur un rocher qui domine la ville et démolé en 1627 par ordre de Richelieu, il reste encore une tour de construction romane, qui sert aujourd'hui de prison militaire. Cette tour présente cette singularité que le mur du nord est complètement isolé des trois autres murs latéraux. On y monte de la ville par un escalier de 120 marches taillées dans le roc. Mentionnons encore: l'église des Cordeliers, sur une des portes de laquelle on voit un bas-relief de la tour et de l'ancien château; plusieurs maisons de la Renaissance; un beau pont de pierre sur la Drôme, et de jolies villas.

CREST (Isabeau VINCENT, connue surtout sous la désignation de *BERGÈRE DE*). C'était vers le milieu du XVIII^e siècle, au temps de Gauffridi, d'Urbain Grandier, de David, de Picard, de Boulé, au temps de Louise Capéau, de Magdeleine Bavent, etc.; alors que, au Midi comme au Nord, triomphait, régnait Satan; alors que la sorcellerie, la thaumaturgie, l'épilepsie, l'hystérie, le sabbat étaient partout dans la vie commune, dans les mœurs; que le diable était populaire, présent partout. Isabeau Vincent, fille d'un cardeur de laine du diocèse de Die, dans la province du Dauphiné, subit, elle aussi, cette influence éternelle, maladive, diabolique, qui semblait flotter dans l'air. Elle gardait les moutons d'un laboureur, son parrain, lorsque se montra à elle un homme inconnu, le diable déguisé sans doute, Léviathan peut-être, un homme, un démon, qui troubla son esprit, ses sens par des breuvages, par un charme magique, qui se rendit maître d'elle comme un magnétiseur de son sujet, en fit une illuminée, une visionnaire, une prophétesse.

Isabeau Vincent fait ses premiers essais dans d'obscures maisons, chez les pauvres d'esprit, chez les simples de cœur; puis elle étend le théâtre de ses opérations, et on la voit aller de hameau en hameau, de ville en ville, déclarant partout contre le catholicisme, contre ses prêtres, contre Rome, qu'elle appelle une Babylone, contre la messe, ne croyant, elle, qu'à

la messe noire. Les calvinistes crièrent partout au miracle. Le ministre Jurieu, qui avait adopté tant d'autres extravagances, ne manqua pas de se déclarer pour celle-ci. La bergère, animée par ses succès, prophétisa plus que jamais, mêlant à son galimatias des passages de l'Écriture, des lambeaux de sermons et de mauvaises plaisanteries contre le pape. Son enthousiasme faisait des prosélytes. Malheureusement l'intendant du Dauphiné était un peu sceptique à l'endroit des choses surnaturelles, et, sans plus de façon que n'en avait mis le courageux docteur Yvelin à démasquer les possédées de Loudun et de Louviers, il fit arrêter Isabeau Vincent, et ordonna d'enfermer cette illuminée à l'hôpital général de Grenoble. Un tel ordre était bien indulgent en ce temps de bûchers! La grâce à quelques coups de bâton, la bergère de Crest fut bientôt redevenue bonne et simple, comme elle était au temps où elle gardait les moutons. Alors on la renvoya dans son village, où elle mourut vers la fin du XVIII^e siècle, on ne sait pas au juste à quelle date. Au mot *BERGÈRE*, nous avons déjà consacré quelques lignes à ce personnage; mais la biographie que nous donnons ici est plus complète.

CRESTI (le chevalier Dominique), dit *le Passagnano*, peintre italien, né à Passagnano (Piscane) en 1560, mort à Florence en 1638, appartenait à une famille de commerçants. Il fut envoyé à Florence pour y apprendre l'état de libraire; mais la vue des chefs-d'œuvre qu'il rencontrait à chaque pas développa en lui des instincts nouveaux; il prit en dégoût la librairie, et voulut être peintre, malgré ses parents. Après avoir fait ses premières études dans l'atelier de Macchietti, il passa dans celui de Naldini, et devint enfin l'élève favori de Frédéric Zuccharo. Bientôt des travaux importants l'appelèrent à Pise, puis à Venise. Il fut rappelé à Florence pour prendre part aux immenses décorations exécutées à l'occasion du mariage du grand-duc Ferdinand 1^{er} avec Christine de Lorraine, il alla ensuite à Rome, où le mandait Urbain VIII, qui le nomma chevalier du Christ. Ce pontife ne cessa de le combler de faveurs et de distinctions; mais son successeur, Urbain VIII, beaucoup moins enthousiaste du talent de Cresti, le laissa terminer ses travaux sans s'occuper de lui. Aussi l'artiste, peu fait à cette indifférence, s'effraya-t-il de retourner à Florence, où on le nomma premier maître de l'Académie de dessin, fonction qu'il remplit jusqu'à sa mort.

L'œuvre immense de Cresti témoigne surtout d'une habileté prodigieuse et d'une rapidité d'exécution qui n'a certainement jamais été dépassée, même par Rubens. Il est vrai que le maître italien n'a peint que de grandes machines dans le genre des *Noces de Cana*, de Paul Véronèse, et qu'il a eu naturellement les défauts et les qualités de ce genre essentiellement décoratif. Aussi remarquait-on souvent beaucoup de négligence dans le choix, l'arrangement, le dessin de ses figures. En revanche, l'architecture de ces vastes compositions est toujours riche, variée, d'un grand aspect. L'ensemble, très-brillant de couleur, est toujours plein de mouvement et de vie. Ses draperies à grands plis, traitées à la Paul Véronèse, ne sont pas toujours suffisamment motivées. Ses toiles ont poussé d'ailleurs au noir, à cause de la fâcheuse habitude qu'il avait de se servir d'huile grasse. Sa facilité extraordinaire, son incroyable rapidité lui avaient valu le surnom de *Passagnano* (qui passe tout le monde), jeu de mots tout italien sur le nom de son pays, qui était devenu le sien.

CRESTIN, CHRESTIN ou **CRÉTIN** (Guillaume ou Pierre), poète et chroniqueur français, dont le véritable nom était *Dubois*, vécut sous les règnes de Charles VIII, de Louis XII et de François 1^{er}, et mourut vers 1522. Il était probablement né à Paris, et fut trésorier de la Sainte-Chapelle de Vincennes et chantre de la Sainte-Chapelle de Paris. Néanmoins il ne paraît pas avoir eu une sympathie très-vive pour les moines, car il fit contre eux une satire très-violente. François 1^{er} le chargea d'écrire l'histoire de France. Il versifia alors en douze livres ses *Chroniques* rimées, qui s'étendent, suivant la coutume naïve des vieux historiens, depuis la guerre de Troie jusqu'à la fin de la deuxième race. Elles sont en manuscrit à la Bibliothèque impériale. On a aussi de lui un recueil de poésies diverses, publiées sous le titre de *Chants royaux* en 1527. Ce recueil se compose de rondeaux sur l'immaculée Conception, de ballades, de chants royaux, etc., surchargés de jeux de mots puérils, de pointes, d'assonances, d'équivoques et de plâtres de toutes sortes. Ses contemporains admettaient cependant cet insipide fatras. Rabelais seul s'en est moqué, et a mis le poète en scène sous le nom de *Raminagrobis*.

CRESTIN (Jean-François), écrivain français, né à Villebon (Haute-Saône) en 1745, mort en 1830. Il était, au début de la Révolution, procureur au bailliage de Gray. Nommé par son département député à la Législative, il y défendit les principes de 1789, et était un des secrétaires de la chambre lorsque Louis XVI vint s'y réfugier le 10 août. Mais il n'y avait pas en lui l'étoffe d'un conventionnel, et de 1801 à 1808 il exerça les fonctions de sous-préfet de Gray. Nous citerons, parmi ses écrits :

Recherches historiques sur la ville de Gray (1787); la *Vérité rétablie ou Mémoire sur la séance de l'Assemblée législative du 10 août 1792* (1814); *Réflexions historiques sur la seconde usurpation du trône de France par Bonaparte* (1815), etc. — Son frère, Simon CRESTIN, né en 1744, tué à la bataille d'Aboukir en 1802, était ingénieur, et fit en cette qualité partie de l'expédition d'Égypte. Les archives du ministère de la guerre possèdent de lui un grand nombre de cartes et de plans.

CRESTONI (Jean), lexicographe italien. V. CRASTONI.

CRESTOS s. m. (krè-stoss). Bot. Panicule de fleurs mâles de maïs, dans les départements du Midi.

CRESTOT, village de France (Eure), canton de Neubourg, arrond. de Louviers; 487 hab. Vers le milieu du XVIII^e siècle, un hameau de cette commune fut habité par le juriconsulte Routier, commentateur estimé d'une partie de la *Coutume*, qui y avait fait construire une maison, presque un manoir seigneurial, dont les restes s'appellent encore aujourd'hui le château du Hamel. La seigneurie de Crestot a appartenu à la famille La Veneur, des comtes de Tillières, qui a donné des évêques au diocèse d'Evreux.

CRÉSUS, roi de Lydie, fils et successeur d'Alyatte, né vers 591 av. J.-C., mort vers 546. Il monta sur le trône en 559, soumit la plus grande partie des cités grecques de l'Asie au tribut, et poussa ses conquêtes jusqu'au fleuve Halys. La renommée de sa puissance et de ses richesses, alimentées par les sables aurifères du Pactole, se répandit dans le monde ancien et rendit son nom proverbial pour désigner un homme comblé des biens de la fortune. Lui-même était enivré de ce qu'il appelait son bonheur, et il demanda un jour au philosophe Solon s'il connaissait un homme plus heureux que lui. L'Athénien lui répondit que nul homme avant sa mort ne pouvait être salué du nom d'heureux. Crésus l'éprouva dans la seconde partie de sa vie. Un de ses fils, Atys, fut tué à la chasse; l'autre devint muet; lui-même, troublé par les conquêtes de Cyrus, consulta les oracles. Trompé par une réponse ambiguë, il crut échapper au danger d'être vaincu en se précipitant dans une attaque insensée contre le puissant empire des Perses, et il franchit l'Halys à la tête d'une armée. Défait à Thymbrée, puis sous les murs de sa capitale, il fut fait prisonnier dans Sardes même. Il allait être égaré quand son fils recouvra miraculeusement la parole dans un élan de pitié filiale et s'écria: « Soldat! ne tue pas Crésus! » Le roi vaincu néanmoins fut chargé de fers et condamné à mort par Cyrus. Sur le bûcher, les paroles de Solon lui revinrent à la mémoire, et il prononça par trois fois en soupirant le nom du législateur athénien. Cyrus, ayant demandé la cause de ces exclamations, fut ému de pitié, et, frappé de cet exemple des vicissitudes humaines, il pardonna à Crésus et l'admit dans la suite au nombre de ses conseillers et de ses satrapes ou gouverneurs de province. Ce qui semble seul vrai dans cette belle légende philosophique, admise par Hérodote, mais que Xénophon ne rapporte pas, c'est la manière honorable dont le dernier souverain de la dynastie lydienne fut traité par le roi des Perses, qui le recommanda en mourant à son fils Cambyse. Quant à la tradition qui fait séjourner Solon à la cour du roi de Lydie, elle est repoussée par la chronologie. On sait en effet que le législateur était revenu de ses voyages plusieurs années avant l'avènement de Crésus, et qu'il mourut à Athènes en 559, l'année même où ce roi montait sur le trône.

On a dit de Crésus qu'il avait été heureux tout le temps de sa vie; ce n'est peut-être là qu'une manière de parler. On l'a dit aussi de quelques autres, notamment d'un certain Aglaüs, de la ville de Psophis en Arcadie, au rapport de Pausanias. Mais ce bonheur sans mélange dans toute la vie d'un homme n'est pas de notre nature, et les Grecs n'y croyaient pas plus pour le roi de Lydie que pour le Psophidien Aglaüs. Sans doute un homme peut être plus heureux qu'un autre, comme un vaisseau peut être exposé à de moindres vents, à de moindres tempêtes qu'un autre vaisseau; mais jamais homme n'a été entièrement exempt d'adversités, comme jamais vaisseau en courant les mers n'a manqué d'essuyer quelque tempête.

Le nom de *Crésus* a passé dans la langue pour désigner un homme opulent comblé de toutes les faveurs de la fortune :

« Je vous dirai que M. Rigault, aujourd'hui le *Crésus* de la ville, était garçon meunier avant la Révolution, dont il sortit moins blanc qu'il n'y était entré. Dans le bon temps, il a quelque peu affamé le peuple en spéculant sur les blés, et il n'a pas négligé d'acquiescer des biens d'émigrés. »

EUGÈNE GUINOT.

« Un poète inconnu fait un vers; ce vers devient proverbe. Quelque citateur érudit l'attribue à Voltaire ou à Boileau. Que de pauvres diables de rimeurs ainsi appauvris, par usurpation, des seuls vers qui faisaient leur richesse, et cela au profit des *Crésus* du Parnasse! »

ÉDOUARD FOURNIER.

« Je puis me passer de l'*Iliade* et attendre, s'il le faut, l'*Enéide*; Homère ne peut se passer vingt-quatre heures de mes produits. Qu'il accepte donc le peu que j'ai à lui offrir. Quoi ! direz-vous, telle sera la condition de celui qui chanta les hommes et les dieux !... Ne vous exclamez pas, je vous prie : la propriété fait du poète un *Crésus* ou un mendiant; l'égalité seule sait l'honorer et l'apaiser. »

F.-J. PROUDHON.

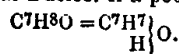
Crésus montrant ses richesses à Solon, tableau de Frans Francken le Jeune; musée de Bruxelles. La scène se passe sous une espèce de portique dont le mur est orné de peintures et de bas-reliefs. Le roi de Lydie est entouré de ses courtisans, vêtus les uns à l'orientale, les autres à la vénitienne ou en chevaliers du moyen âge; il reçoit le sage Solon, assez semblable, pour la figure et l'ajustement, aux portraits que l'on fait de Jésus, et il lui montre ses trésors. Ce sont des vases de métal précieux, des bijoux étalés par terre, sur une table et dans une armoire dont les battants sont ouverts. Frans Francken excellait dans la peinture de ces orfèvreries scintillantes, et il se plaisait à en placer dans presque toutes ses compositions. Le tableau du musée de Bruxelles représente, à l'arrière-plan, dans la campagne, un second épisode de l'histoire de Crésus. Un bûcher est dressé et vient d'être allumé; sur ce bûcher est placé Crésus. Cyrus qui assiste aux apprêts du supplice, entouré de ses officiers costumés comme ceux du premier plan, va faire grâce de la vie à l'orgueilleux monarque de Lydie, qui se souvient tardivement des avis de Solon. — Le musée de Berlin possède un tableau attribué à Ambroise Francken, et qui ne diffère de celui de Bruxelles que par la disposition des objets : au lieu d'être à droite, les trésors de Crésus sont étalés à gauche; les fonds aussi paraissent différents. — Une troisième composition, à peu près semblable, se trouve à la galerie du Belvédère, à Vienne, où elle est inscrite par erreur sous le nom de Frans Francken le Vieux; elle porte la signature de F. Francken le Jeune. Dans l'épisode du fond, Cyrus est placé sur un balcon.

Un tableau de Salomon Koning, appartenant au musée de Berlin, représente *Crésus montrant ses richesses à Solon* : « Le philosophe à la mine d'un mendiant, dit M. Lavice (*Musées d'Allemagne*), et le roi nous offre les traits d'un pêcheur hollandais. »

CRESWICK, l'une des principales villes de Victoria, dans l'Australie; elle compte 5,000 hab.

CRÉSÉLYLIQUE adj. (kré-zi-li-ke). Chim. Se dit d'un phénol extrait de la créosote : *Phénol crésélylique*. || On dit aussi **CRÉSOL** et **HYDRATE DE CRÉSYLE**.

— **Encycl.** Le crésol est un véritable phénol homologue de l'hydrate de phényle, qui a été découvert par Williamson et Fairlie et plus tard étudié par Duclos. Il a pour formule



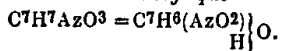
— **I. ÉTAT NATUREL, EXTRACTION.** Le crésol est contenu en quantité variable dans la créosote de bois de sapin. Suivant certains chimistes, il ferait également partie de la créosote de charbon de terre. On l'obtient en soumettant à la distillation fractionnée les liquides qui le contiennent et en recueillant ce qui passe entre 200° et 220°. Cette portion est ensuite dissoute dans une lessive alcaline pour éliminer les hydrocarbures, puis mise en liberté par l'acide sulfurique, et ce traitement est répété jusqu'à ce que l'huile soit entièrement soluble dans les liqueurs alcalines. Le liquide ainsi obtenu est un mélange d'hydrates de phényle et de crésyle que l'on sépare par distillation fractionnée, en s'appuyant sur ce que l'hydrate de phényle bout à 187°. Cette séparation est d'ailleurs toujours difficile. Le mieux pour avoir de l'hydrate de crésyle pur est de transformer l'hydrate brut en acide crésotique. On sépare, au moyen d'une série de cristallisations, l'acide crésotique de l'acide salicylique formé en même temps, et l'on distille ensuite l'acide crésotique pur sur un excès de chaux ou de baryte.

— **II. PROPRIÉTÉS.** L'alcool crésélylique est un liquide incolore réfringent qui bout à 203° à l'air et à 200° dans une atmosphère d'hydrogène. Il est peu soluble dans l'eau, se mêle en toutes proportions avec l'alcool et l'éther et se dissout facilement dans l'ammoniaque, d'après Duclos, tandis que, d'après Fairlie, il est tout à fait insoluble dans ce liquide. Il est isomère avec l'alcool benzylique de M. Cannizzaro.

— **III. RÉACTIONS.** 1° L'alcool crésélylique se décompose lorsqu'on le distille à l'air, une partie s'oxydant et se convertissant en phénol ordinaire; mais on peut le distiller indéfiniment dans un courant d'hydrogène sans qu'il subisse la moindre oxydation. 2° L'acide azotique fumant l'attaque avec violence à la température ordinaire; mais si l'acide azotique est fortement refroidi, il transforme l'alcool crésélylique en hydrate de crésyle trinitré $\text{C}_7\text{H}_5(\text{AzO}_2)_3\text{O}$ homologue avec l'acide picrique. Avec l'acide azotique étendu, il se forme seulement une masse brune goudronneuse. 3° L'acide sulfurique convertit le crésol

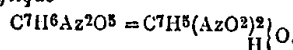
en acide sulfocrésélylique $\text{C}_7\text{H}_5\text{SO}_3$. 4° Le perchlorure de phosphore en agissant sur le crésol donne de l'acide chlorhydrique, du chlorure de crésyle volatil à 197°, $\text{C}_7\text{H}_5\text{Cl}$, et du phosphate de crésyle. Ce dernier est transformé en acétate de crésyle par l'acétate de potassium, et en phosphate potassique et crésylate d'éthyle par l'éthylate de potassium. Traité par une lessive de potasse, le phosphate de crésyle donne, au bout de vingt-quatre heures, des cristaux qui consistent probablement en crésylate potassique $\text{C}_7\text{H}_5\text{KO}$. Au contact des chlorures de calcium et de zinc, il paraît se convertir en phénol ordinaire. L'hydrate de crésyle, traité par le potassium ou le sodium, dégage de l'hydrogène et forme une masse brunâtre qui, par le refroidissement, se prend en une masse d'aiguilles déliées de crésylate de potassium ou de sodium. Ces sels sont difficiles à purifier par cristallisation dans l'éther. Traité par l'acide chloracétique, ils donnent un chlorure alcalin et de l'acide crésocétique.

— **IV. DÉRIVÉS DE L'HYDRATE DE CRÉSYLE.** — **Dérivés nitrés.** 1° *Hydrate de crésyle mononitré ou acide nitrocrésélylique*



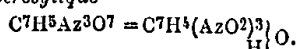
Lorsqu'on ajoute de l'acide azotique très-dilué à une solution aqueuse d'alcool crésélylique maintenu entre 60° et 70°, le liquide acquiert une couleur brune jaunâtre et une odeur aromatique sans produire de vapeurs rutilantes, et à la fin il s'y dégage une huile brune qui tombe au fond du vase et qui constitue l'acide nitrocrésélylique. On lave cette huile à l'eau et on la dessèche dans le vide. L'acide nitrocrésélylique est un liquide sirupeux d'un jaune brun, amer, facilement soluble dans l'alcool. Il colore la peau en brun et paraît capable de s'unir avec les alcalis.

2° *Hydrate de crésyle dinitré ou acide dinitrocrésélylique*



On n'a pas préparé cet acide directement au moyen de l'alcool crésélylique, mais indirectement faisant agir l'acide azotique sur l'acide sulfocrésélylique. A cet effet, on dissout un volume d'acide sulfocrésélylique dans cinq ou six volumes d'eau, ou une solution d'acide crésélylique dans l'acide sulfurique étendu d'eau au même degré, et l'on chauffe cette liqueur avec un peu d'acide azotique étendu de son volume d'eau. On laisse ensuite refroidir le mélange, on le filtre pour le débarrasser d'une substance résineuse qui s'est formée, et l'on fait bouillir de nouveau le liquide filtré, après y avoir ajouté de l'acide azotique. L'acide dinitrocrésélylique se sépare alors sous la forme d'une huile jaune qui est soluble dans l'alcool, mais ne cristallise pas lorsqu'on évapore ses solutions. Légèrement chauffé, ce corps paraît se sublimer en partie sans se décomposer; mais si on le soumet à l'action d'une température élevée, il détone. Le dinitrocrésélylate ammonique est très-soluble et cristallise, mais avec difficulté.

3° *Hydrate de crésyle trinitré ou acide trinitrocrésélylique*

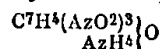


Ce corps, homologue avec l'acide picrique ou trinitrophénique, a été découvert par Fairlie

et complètement étudié par Duclos. On le prépare : 1° en ajoutant de l'acide azotique fumant à la créosote chargée d'alcool crésélylique et placée dans un vase surmonté d'un réfrigérant plein de glace. Le liquide prend une couleur rouge foncée, et, lorsqu'on a ajouté une quantité d'acide azotique égale au volume de la créosote employée, il se sépare en deux couches, dont la supérieure est très-rouge et l'inférieure noire et goudronneuse. La couche supérieure renferme l'acide trinitrocrésélylique; 2° en opérant comme pour la préparation de l'acide dinitrocrésélylique, mais en prolongeant l'ébullition avec l'acide azotique bien après que l'acide dinitrocrésélylique s'est séparé. Le liquide, en se refroidissant, laisse déposer un mélange d'acide oxalique et d'acide trinitrocrésélylique. On élimine l'acide oxalique par des lavages à l'eau, et l'on obtient l'acide trinitrocrésélylique cristallisé en évaporant dans le vide la solution alcoolique de ce corps.

L'acide trinitrocrésélylique cristallise en aiguilles jaunes solubles dans 449 parties d'eau froide et dans 100 parties d'eau bouillante. Il est donc moins soluble que l'acide picrique. Ses solutions sont légèrement jaunes, rougissent le tournesol et communiquent une couleur jaune à la laine et à la soie. L'alcool, l'éther et la benzine dissolvent facilement l'hydrate de crésyle trinitré. Les acides minéraux le précipitent pour la plupart de ses solutions aqueuses; l'acide azotique fait cependant exception et le dissout plus facilement que l'eau pure. Chauffé au-dessus de 100°, il fond en une huile rougeâtre qui se prend en cristaux par le refroidissement. A une température élevée, il déflagre comme l'acide picrique. Traité par le chlorure de chaux ou par un mélange d'acide chlorhydrique et de chlorate de potasse, l'acide trinitrocrésélylique paraît donner de la chloropierine.

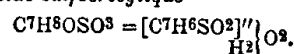
Le trinitrocrésélylate ammonique



cristallise en aiguilles jaunes très-solubles dans l'eau et moins solubles dans l'alcool. Il déflagre lorsqu'on le chauffe. Le sel de plomb $[\text{C}_7\text{H}(\text{AzO}_2)_3\text{O}]_2\text{Pb} + \text{PbO}$ se dépose sous la forme de jolies aiguilles lorsqu'on laisse refroidir un mélange de solutions aqueuses bouillantes de trinitrocrésélylate d'ammonium. Ce sel est peu soluble dans l'eau et détone par la chaleur. Le sel de potassium $\text{C}_7\text{H}(\text{AzO}_2)_3\text{KO}$ cristallise en petites aiguilles d'un rouge orangé. Difficilement soluble dans l'eau froide, il se dissout facilement dans l'eau chaude. Il détone par la chaleur.

— **Dérivé sulfurique de l'hydrate de crésyle.** On ne connaît qu'un seul corps de ce groupe; c'est l'acide sulfocrésélylique ou crésyl-sulfurique.

— **Acide sulfocrésélylique**



Ce corps, découvert par Fairlie et étudié plus tard par Duclos, n'est pas connu à l'état de liberté. Pour en préparer les sels, on dissout l'alcool crésélylique dans l'acide sulfurique concentré et l'on maintient le mélange à 60° pendant vingt-quatre heures. On étend ensuite d'eau la liqueur, qui ne doit abandonner au-

cune goutte huileuse. Le liquide aqueux saturé par du carbonate de plomb ou de baryte donne un précipité de sulfate de baryte mêlé au carbonate en excès, et la liqueur filtrée renferme du sulfocrésélylate de plomb ou de baryum, à l'aide desquels on pourrait préparer les autres sulfocrésélylates par double décomposition. Le sulfocrésélylate de baryum est incolore, amorphe et aisément décomposable. Le sel de plomb desséché avec soin forme une masse amorphe incolore qui se décompose à 140°. Les formules de ces deux sels sont $(\text{C}_7\text{H}_5\text{SO}_2)_2\text{Ba}''$ et $(\text{C}_7\text{H}_5\text{SO}_2)_2\text{Pb}''$.

CRÉTACE, ÉE adj. (kré-ta-sé — du lat. *creta*, craie). Géol. Qui est de la nature de la craie; qui contient de la craie; qui a rapport à la craie : *C'est dans la partie inférieure du terrain crétacé que se trouvent les sources qui alimentent les puits artésiens.* (Bouillet.) *Le terrain crétacé n'est pas seulement intéressant par ses fossiles, il présente aussi des sujets d'études au minéralogiste.* (L. Figuier.) *L'état de la végétation pendant la période crétacée est comme le vestibule de la végétation des temps actuels.* (L. Figuier.)

— **Encycl.** Les terrains crétacés forment l'étage supérieur des terrains secondaires. Ils sont placés entre le système des Pyrénées et les terrains jurassiques, dont le dépôt venait d'être suspendu par le soulèvement désigné sous le nom de *système de la cote d'Or*. Le terrain crétacé joue un rôle important dans la constitution de la France. Avant d'être recouvert par les matières qui composent le terrain tertiaire, sa surface présentait des enfoncements et des saillies qui y formaient des vallées, des collines et des buttes. Ces inégalités sont indiquées par les fies et les promontoires de craie qui percent, sur quelques points, les terrains plus modernes, et par les excavations qu'on a faites dans ceux-ci, et qui ont atteint la craie à des profondeurs très-variables. Le terrain crétacé forme en France deux bassins : le premier, qui enveloppe Paris et s'étend à l'ouest et à l'est, constitue une zone continue qui se prolonge de l'autre côté de la Manche, en Angleterre; le deuxième s'étend vers le Midi, sur une longueur de 280 kilom. environ, depuis l'embouchure de la Charente jusqu'à une petite distance de Cahors. La largeur moyenne en est de 60 à 65 kilom. Il occupe en grande partie les départements de la Charente-inférieure, de la Charente, de la Dordogne et du Lot. Les formations crétacées recouvrent aussi des surfaces considérables dans les Pyrénées et dans les Alpes. De là la division géologique en bassin de l'Océan et en bassin de la Méditerranée. La séparation de ces deux bassins a lieu par une petite chaîne de terrain jurassique qui sépare les montagnes anciennes de la Vendée et celles du centre de la France, et qui court dans la direction de la Sèvre. Les terrains crétacés du Nord et du Midi, quoique appartenant à la même formation, ne sont pas mélangés; il en résulte que le bassin du Midi s'est déposé dans une mer peuplée d'un certain nombre d'espèces étrangères à la mer où se produisaient les couches du bassin du Nord, tandis que d'autres espèces communes aux deux mers servent à établir la continuité des dépôts dans les deux bassins. Le terrain crétacé peut se diviser en trois étages, qui eux-mêmes comprennent deux ou trois groupes, dont le tableau suivant fait connaître les relations :

| | CLASSIFICATION. | NATURE DES DÉPÔTS. | ROCHES PLUTONIQUES. | PUISSANCE. | FOSSILES CARACTÉRISTIQUES. |
|---------------------------|------------------------|---|---|-----------------------|--|
| ÉTAGE SUPÉRIEUR... | Groupe supérieur | Craie blanche, craie sublamellaire | | | Reptiles, poissons et végétaux. |
| | Groupe inférieur | Craie marneuse, craie glauconieuse Craie tuffacée (tuffeau). | | | <i>Inoceramus sulcatus</i> . <i>Gryphaea columba</i> . <i>Ostrea vesicularis</i> . <i>Caillius Cuvieri</i> . <i>Caillius Lamarckii</i> . <i>Pecten lamellosus</i> . <i>Terebratula carnea</i> . <i>Terebratula octoplicata</i> . <i>Pecten quincostatus</i> . <i>Ammonites rotomagensis</i> . <i>Belemnites mucronatus</i> . <i>Turritiles costatus</i> . <i>Baculites anceps</i> . <i>Scaphites aequalis</i> . <i>Ananchites ovatus</i> . |
| ÉTAGE MOYEN | Groupe supérieur | Grès vert supérieur (sable vert rempli de fossiles). | Basalte Porphyre Ophiolite ou ophite | 180 à 200m 25 à 35 | |
| | Groupe moyen | Gault (marne bleue ou argile). | Pépérine Trachyte Syénite | 70 à 160 | |
| ÉTAGE INFÉRIEUR | Groupe inférieur | Grès vert inférieur (sables verts ou ferrugineux). | Serpentine Diorite | 90 75 | |
| | Groupe supérieur | Argile wealdienne.. Sable de Hastings (sable et grès ferrugineux). | | | |
| ÉTAGE INFÉRIEUR | Groupe moyen | Formation néocomienne (calcaire, marnes et sables). | | | |
| | Groupe inférieur | Calcaire de Purbeck (argile et calcaire). | | | |

Dans le bassin du Nord, la formation crétacée offre un ensemble continu; mais dans le bassin du Midi, les deux grands étages présentent une solution de continuité produite par le soulèvement du mont Viso. L'étage supérieur prédomine dans le bassin du Nord, tandis que c'est le contraire qui a lieu dans le bassin du Midi. Dans l'étage inférieur, les premières assises du terrain crétacé constituent le terrain néocomien, qui tire son nom de la constitution géologique des environs de Neuchâtel, où il a été pour la première fois distingué. Ce système est formé de sables, tantôt purs, tantôt ferrugineux, quelquefois accompagnés d'un grès ferrugineux de fer oxydé en grains, exploité comme minerai de fer, par exemple dans la Haute-Marne. Ces sables sont recouverts d'un calcaire gris jaunâtre, mélangé de marnes et de sables argileux. Ce calcaire est exploité comme pierre à bâtir, et fournit une bonne pierre à chaux hydraulique.

Il est recouvert par une assise composée d'une argile gris clair ou gris bleuâtre, renfermant des calcaires très-durs et de nombreuses huîtres. Au-dessus de ces argiles, on trouve des sables et des argiles bigarrées de rouge, de vert et de gris, renfermant quelquefois des minerais de fer oolitiques. La formation néocomienne est complétée par une seconde assise de marne, renfermant une grande quantité d'exogyra aquila. L'étage moyen des terrains crétacés comprend le terrain de grès vert, que l'on peut considérer comme formé de trois étages et qui représente à lui seul la formation crétacée dans le sud-ouest de la France, où il présente trois assises, que l'on peut désigner de la manière suivante : 1° calcaire jaune supérieur; 2° craie marneuse, craie tuffeau, craie grise, chloritée ou micacée; 3° calcaires blancs et calcaires gris jaunâtre. Cette dernière assise est composée de calcaires compactes et de couches de sables assez puis-

santes. La seconde assise forme une zone qui court du nord-ouest au sud-est. Ses caractères varient avec son épaisseur, qui n'a que 7 à 8 m. dans le département du Lot, et qui acquiert jusqu'à 130 m. dans les environs de Sarlat, dans la Dordogne. Elle passe de l'état sableux à celui de calcaire demi-cristallin, grenu ou compacte, renfermant presque toujours des grains quartzeux. Dans quelques cas, elle contient de véritables couches de grès calcaires chargées d'une certaine quantité de paillettes de mica. La régularité de sa stratification, ainsi que son homogénéité, permettent d'en tirer de très-bonnes pierres d'appareil. La première assise des calcaires jaunes supérieurs est souvent recouverte par les terrains tertiaires moyens qui forment, d'une manière presque continue, un vaste manteau sur la France. Les calcaires qui la composent sont en général peu solides, souvent formés de parties cristallines ou terreuses;

ils contiennent en outre du sable quartzueux très-fin, du mica argentiu et des points verts. Cet étage est un des plus étendus des trois qui composent le terrain; sa limite avec les terrains tertiaires est marquée par une crête saillante qui forme une espèce de falaise élevée. Lorsqu'on se rapproche de l'Océan, ces calcaires supérieurs diminuent de puissance, et cette puissance varie en sens inverse de leur distance à la mer. Le terrain *crétacé* supérieur joue un grand rôle dans le bassin du nord de la France. La craie y apparaît tantôt recouverte par les terrains tertiaires, tantôt à la surface du sol, comme en Champagne. Elle cause alors une telle stérilité, qu'on voit dans cette dernière contrée des plaines non-seulement privées de culture, mais encore absolument dénuées de végétation. La craie est le plus souvent, dans sa partie supérieure, à l'état d'un calcaire tendre, pulvérisable, propre à faire du blanc d'Espagne et de la chaux. On y trouve aussi des silex, quelques blocs de calcaire cristallin ou compacte, à cassure conchoïde. Dans sa partie inférieure, la craie devient marneuse, et se trouve mélangée avec des sables et de l'argile. La vallée de la Seine offre un des meilleurs gisements de craie blanche, depuis Paris jusqu'à quelques lieues de Rouen. On ne trouve là aucun gîte métallifère d'une étendue et d'une quantité notables; le seul métal qui s'y rencontre est le fer à l'état de sulfure ou de pyrites globuleuses, soit disséminées, soit incrustant les débris des corps organisés qui s'y rencontrent. Ces débris organiques fournissent le caractère le plus essentiel et le plus certain de la craie. Près de Mons, et surtout à Maestricht, la craie blanche est recouverte par une formation composée d'un calcaire sableux jaunâtre, exploité comme pierre à bâtir, et contenant des lits de rognons de silex de couleur claire. En Angleterre, à la partie supérieure du terrain *crétacé*, on trouve une formation d'eau douce désignée sous le nom général de *terrain waldien*, parce que ce terrain constitue la contrée de Wealden, dans le Sussex. Cette formation est divisée en trois assises : l'inférieure renferme le calcaire de Purbeck, espèce de lumachelle presque entièrement formée de coquilles brisées, que l'on exploite comme pierre à bâtir et comme marbre; la moyenne contient les sables de Hastings, ordinairement ferrugineux, et dans lesquels on rencontre de nombreux restes d'animaux vertébrés, notamment des ossements de reptiles gigantesques; enfin l'assise supérieure est composée de l'argile de Weald, grise, noirâtre, schistoïde et sableuse à sa base. La grande quantité d'animaux d'eau douce et d'animaux terrestres, ainsi que les coquilles marines et les ossements de sauriens qu'on y trouve, démontrent que le terrain waldien s'est produit à l'embouchure d'un grand fleuve, et non pas dans un lac.

Des terrains *crétacés* on retire donc un grand nombre de matériaux de construction; ce sont : la craie, dont on se sert pour fabriquer le blanc d'Espagne, et la chaux que l'on rend hydraulique en la mélangeant avec de l'argile plastique; les pierres d'appareil, peu solides, il est vrai, mais qui acquièrent une certaine résistance après avoir été exposées quelque temps à l'air; les argiles, très-recherchées pour la fabrication des briques et des tuiles, etc.

CRÈTE, nom ancien de l'île de Candée. Nous avons donné, à ce dernier mot, tous les détails relatifs à la géographie pure : l'aspect, le climat, les productions, l'industrie, l'administration, la statistique et enfin l'histoire. Pour cette dernière partie, nous nous sommes arrêtés à la date de 1866. C'est donc l'histoire de l'insurrection de 1866 à 1869 que nous allons donner ici. Pour bien comprendre ce mouvement, qui a amené la ruine complète de cette belle île par l'armée turque sous les ordres de Mustapha et d'Omer-Pacha, qui a failli un moment causer une guerre générale dans toute l'Europe, peut-être dans le monde entier par le ralliement des États-Unis d'Amérique à la politique russo-prussienne en Orient, si opposée à la politique franco-anglo-autrichienne, et qui a, en définitive, par sa persistance de trois années, produit dans tout l'Orient une agitation profonde et sérieuse dont nous ne tarderons pas à voir les résultats; pour bien définir cette insurrection d'une si grave importance, il faut se reporter à quelques années avant la guerre de Crimée.

L'empire turc était moribond, comme il l'est aujourd'hui. Mais les populations chrétiennes et musulmanes souffraient moins assurément. Elles n'avaient pas eu encore occasion de nous voir de près comme elles l'ont fait pendant la campagne de Crimée, et de sentir mieux ainsi tout ce qui les rapprochait de nous et les éloignait des Turcs.

D'autre part, la Russie, seule maîtresse du terrain par les traités d'Andrinople et d'Unkiar-Skelessi, faisait en Turquie absolument tout ce qu'elle voulait. Pour se maintenir à son poste, le grand vizir n'avait qu'une chose à faire : complaire toujours et en tout à l'ambassadeur russe. Et comme, pour atteindre à son objectif en Orient, qui est Constantinople, la Russie avait besoin du concours des populations, elle les flattait. Elle leur obtenait même parfois justice, et faisait respecter leurs droits. Il n'y avait pas, comme aujourd'hui, grâce à la rivalité des trois puissances protectrices, France, Angleterre, Russie, moyen pour un grand vizir d'étudier tous ses engagements envers les chrétiens; il fal-

lait obéir à l'ambassadeur russe, sinon tomber dans la disgrâce.

Il n'y avait pas non plus alors en Turquie cette nuée d'aventuriers cosmopolites qui s'est abattue sur ce malheureux pays depuis la guerre de Crimée, pour le régénérer. Ces régénérateurs sont de vraies sauterelles qui mangent en herbe toutes les ressources des populations, et font tout passer, par l'agiotage, dans un certain nombre de caisses de banquiers anglais. Ils ont toujours quelque emprunt à ouvrir pour payer les coupons des emprunts précédents, et comme le grand vizir reçoit d'eux un fort pot-de-vin pour chaque nouvel emprunt conclu, il leur abandonne de grand cœur les douanes des meilleurs ports de l'empire; tout le plus clair revenu de la Turquie s'en va ainsi à l'étranger. Les mêmes exploiters ont toujours quelque plan magnifique à faire accepter : mines à exploiter qui ne seront jamais exploitées, mais donneront lieu à une bonne affaire; forêts à défricher qui ne seront jamais défrichées; ports à creuser qui ne seront jamais creusés. Couverts par les capitulations, ils peuvent faire tout le mal possible sans qu'aucun châtiement les atteigne; la corruption de l'administration turque a envahi toutes les agences diplomatiques européennes, consulats et chancelleries d'ambassade; on y obtient toujours raison en payant ses juges. Ainsi est organisée la grande machine d'épuisement qui a réduit les populations de l'empire à mourir littéralement de faim.

Les musulmans ne sont pas plus heureux que les chrétiens. Plus malheureux même souvent, ils n'ont pas la ressource de réclamer auprès des puissances protectrices. Jadis le corps des janissaires prenait volontiers le parti du peuple souffrant, et demandait au sultan la tête d'un grand vizir prévaricateur, de telle manière que le sultan ne pouvait la refuser. On opprimait beaucoup moins alors le peuple; mais depuis que le sultan Mahmoud a détruit le corps des janissaires, les Fuad-Pacha et les Aali-Pacha sont devenus entièrement libres de faire tout ce qu'il leur plaît. C'est l'absolutisme le plus effrayant qui a pris rang dans le concert des puissances européennes civilisées, qui est soutenu, fortifié par elles.

On conçoit aisément de quel poids affreux pèse cette tyrannie dans les provinces reculées de l'empire. Il y a quelque pudeur, quelque retenue dans l'oppression des chrétiens à Constantinople, où l'on est sous les yeux des ambassades et de la presse européenne; il n'en est de même ni en Crète, ni en Thessalie, ni en Bulgarie, ni en Bosnie, pour ne nous occuper que de l'Europe. Là, le seul représentant du droit est quelque consul, plus ami en général des pachas que des opprimés, intéressé d'ailleurs à être toujours de l'avis de ses supérieurs et à voir tout en beau dans la Turquie, si la politique du ministre dont il relève l'exige.

Cependant ces populations si tourmentées, si misérables, traitées toujours par tout pacha, aga, bey, ou même simple bachi-bozouk, comme des chiens d'infidèles, taillables et corvéables à merci, s'étaient remises, après la guerre de Crimée, à espérer. Bien qu'elles eussent l'expérience de ce que valent les *hatts* ou chartes du sultan, pleines de mensongères promesses aussitôt violées que données, elles s'imaginaient que cette fois, grâce à la triple garantie de la France, de l'Angleterre et de la Russie, il en serait autrement, et qu'elles allaient enfin obtenir vraie et bonne justice.

Ce fut parmi tous ces infortunés une indécible exultation de joie. Et pour nous borner à la Crète, on vit aussitôt rentrer dans cette île, profitant des garanties nouvelles assurées à leur liberté, tous les bannis, tous les exilés volontaires qui se consumaient à Athènes, à Syra ou en Morée dans le regret de la patrie perdue, et ne savaient plus en qui espérer. Ils étaient pleins de bonnes dispositions à vivre en paix avec les musulmans, comme avec les agents du pouvoir central venus de Constantinople, si ceux-ci voulaient bien un peu respecter leurs droits.

Aujourd'hui tous ces hommes sont à la tête de l'insurrection crétoise, les uns comme membres du Gouvernement provisoire ou de l'Assemblée nationale, les autres comme chefs militaires de provinces. Ce sont eux qui ont juré, qui ont fait jurer à la Crète entière ce beau serment : *La liberté ou la mort*.

Pourquoi donc ce revirement complet? C'est qu'il leur fallut quelques jours seulement pour s'apercevoir combien étaient illusoirs les réformes, pour être convaincus qu'il n'y avait, de la part des pachas turcs qui leur furent successivement envoyés comme gouverneurs, aucune bonne volonté de réprimer les abus et d'améliorer la situation de l'île.

Le seul souci qu'apportaient dans leur gouvernement les pachas, c'était celui de s'enrichir rapidement par tous les moyens possibles. Ainsi Mustapha, un soldat albanais parvenu par sa férocité, qui a longtemps gouverné la Crète, s'y est fait une fortune de vingt millions. Il obligeait tous les habitants à lui apporter leurs huiles, principale richesse du pays, à La Canée, à des prix fixés par lui-même, et qui ne représentaient même pas la valeur du transport du lieu de production au lieu de livraison. Puis il revendait cette marchandise à son compte, dans tout l'Orient, à des prix complètement différents.

Les rapt de jeunes filles chrétiennes et de jeunes garçons par des musulmans qui restaient impunis, l'impossibilité pour tout chrétien, fût-il le plus honnête homme du village, de faire admettre par-devant le cadi son témoignage en justice contre des scélérats musulmans, tout cela continuait comme dans le bon vieux temps. En même temps les impôts augmentaient; les percepteurs, maltôtiers féroces auxquels ils étaient affermés, prenaient tout, couvertures, vêtements, charrettes, mulets, et ne laissaient aux pauvres familles que la terre nue pour y mourir de faim.

Toutes les écoles étaient fermées. Regardées par le gouverneur comme des foyers d'insurrection, puisqu'on y apprenait à lire, à écrire, à penser et par suite à juger sa conduite, elles recevaient l'ordre de licencier leurs élèves et de n'en plus recevoir à l'avenir. C'est pourquoi peu de personnes savent lire et écrire en Crète. Aucune iniquité ne pouvait autant affliger un peuple intelligent, avide d'instruction.

Au point de vue matériel, même odieuse tyrannie. Défense est faite de naviguer sur les côtes de l'île, hors des trois ports de La Canée, de Candie et de Réthimo, afin de simplifier le service des douanes de cette île si admirablement baignée par la mer, il n'y a plus une seule voie. Les ponts, les routes admirables des Vénitiens, tout cela, faute d'entretien, est entièrement détruit. On ne fait plus de transports qu'à dos de mulets, avec des peines et des dangers infinis, au risque de se tuer sur les versants abruptes des montagnes ou de se noyer au passage des torrents. Les Turcs ne réparent rien; ils consacrent toutes les ressources des provinces à accroître leurs plaisirs, à peupler leurs harems. Quant aux habitants, comment pourraient-ils rien réparer eux-mêmes? Ils n'ont pas même de quoi manger; ils sont obligés, pour ne pas mourir de faim, d'émigrer constamment de cette île, la plus fertile du monde.

Du temps des Vénitiens, dont la tyrannie était dure mais intelligente, il y avait dans cette île un million d'habitants. Aujourd'hui elle ne compte plus que trois cent mille âmes, dont soixante mille renégats, forcés à différentes époques, par les persécutions, de passer à l'Islam, et une soixantaine à peine de familles vraiment musulmanes d'origine. Toutes les îles de l'Archipel, le Péloponèse, les îles ioniennes méridionales, tout cela s'est peuplé de familles crétoises émigrées.

Les ports s'ensablent, ces ports si précieux pour l'Europe entière, surtout quand va être percé l'isthme de Suez. Le gouvernement turc, fataliste et paresseux, laisse faire. A Candie, ancienne capitale vénitienne de l'île, que l'on appelle aujourd'hui *Megalo-Castron* ou *Héracleon*, à Candie où venait s'abriter, sous la domination vénitienne, toutes les flottes de la Méditerranée, à Candie aucun vaisseau ne peut plus entrer aujourd'hui. Le chenal est ensablé; il faut aller se décharger des trois quarts de sa cargaison à l'île voisine de Standia, pour pouvoir entrer dans le port avec un moindre tirant d'eau. Le commerce a tout entier émigré de Candie, devenu un véritable désert, pour aller à La Canée.

Et quel commerce? Presque rien, tant les avanies, les extorsions des pachas sont encore puissantes pour éloigner tout négociant de ces parages. Dans le port de la Souda, qui se trouve de l'autre côté de l'*acrotrition* ou promontoire de La Canée, il y a à peine, en temps de paix, quelques bateaux. Et ce port est assurément l'un des plus beaux du monde.

Nous dépasserions de beaucoup les bornes de cet article, si nous voulions donner une idée un peu complète de l'impossibilité absolue où se trouvaient les Crétois de vivre sous le joug ottoman, lorsque éclata l'insurrection de 1866. Ce qu'ils avaient assurément de mieux à faire, c'était de jouer le tout pour le tout, de sacrifier entièrement leur pays, leurs familles, leurs personnes pour tenter d'obtenir l'affranchissement.

Ni excitations russes, ni excitations grecques n'ont été pour rien dans cette détermination, malgré tout ce qu'ont affirmé les ennemis des Crétois payés par la Sublime-Porte. Il est incontestable que la Russie espère se servir des troubles de l'Orient pour arriver à Constantinople, qu'elle aidera même, chaque fois qu'elle le pourra, à ces troubles; mais elle ne donnera jamais à aucun de ces peuples, qu'elle compte dominer, le moyen de s'affranchir, de se fortifier dans son autonomie. Sa politique consiste à user les musulmans par les chrétiens, et les chrétiens par les musulmans, afin que tous, épuisés, tombent à ses pieds et l'appellent comme libératrice. L'égoïsme mercantile de l'Angleterre, à courte vue dans la question d'Orient, l'impuissance politique de la France, qui suit aveuglément l'Angleterre, et, comme elle, ne répond aux plus justes réclamations des Orientaux que par de perpétuels dénis de justice, tout cela, par malheur, aide puissamment aux succès futurs de la Russie.

Il est également incontestable que la Grèce—et par ce mot il faut entendre non-seulement la petite Grèce autonome, gouvernée par le roi George, qu'a faite le traité de Londres, mais l'hellénisme tout entier, l'hellénisme répandu depuis la mer Noire jusqu'à Marseille, à travers tous les ports de la Méditerranée,

et très-puissant partout par sa richesse, par le commerce des grains d'Orient, dont il a à peu près le monopole—il est incontestable que la Grèce est très-sympathique aux souffrances des Crétois, ses frères, et qu'elle a soutenu, sinon très-adroitement, au moins avec beaucoup d'ardeur, leur insurrection dès le commencement.

Mais les calculs de la Russie et les sympathies de la Grèce n'ont rien de commun avec la cause même de l'insurrection, qui est tout entière dans la féroce oppression turque.

Cette insurrection a été constamment légitime. Elle a commencé par un appel au sultan et aux puissances protectrices contre la violation de toutes leurs promesses. Le sultan a répondu par l'envoi de troupes sauvages qui ont brûlé les villages, détruit les récoltes et les arbres fruitiers, torturé, massacré les vieillards, les femmes et les enfants. Les puissances ont répondu par la conférence de Paris, où elles ont ordonné aux Crétois de se soumettre, sous peine d'occupation d'Athènes par leurs troupes et de bombardement de Syra par Hobbart-Pacha. Mais le droit des Crétois subsiste tout entier.

Leur révolte a été le contre-coup des événements d'Italie. Ce principe des nationalités, qui paraît très-beau en théorie, mais n'a encore servi que de leurre pour amener les peuples à changer d'esclavage, recevait une trop brillante application en Italie pour que les peuples d'Orient, si voisins, pussent assister, impassibles, au mouvement qui se produisait.

Pour la Crète en particulier, il y eut une circonstance déterminante. Un vieillard, le général Kalergis, aide de camp du roi de Grèce, d'une famille qui a constamment lutté en Crète pour l'indépendance de la patrie, avait eu une conversation avec l'empereur des Français. Celui-ci, par politesse de cour sans doute, lui assura qu'il était très-favorable à l'émancipation des Orientaux. Kalergis, soit par imprudence soit par jactance, répéta ce propos à quelques-uns de ses compatriotes. Il amplifia même. Il n'en fallut pas davantage pour que l'on s'imaginât en Crète voir bientôt triompher le principe des nationalités orientales par l'intervention française. C'est pourquoi le premier acte des Crétois révoltés fut d'offrir le commandement de leur insurrection au général Kalergis, au confident des projets impériaux, afin de donner occasion à ceux-ci d'éclater. Kalergis refusa; il est mort depuis, et a bien fait de mourir.

Les excitations à la révolte ne manquaient point d'autre part du côté d'Ismail-Pacha, gouverneur de l'île. Cet homme, ex-étudiant en médecine de Paris, vaniteux et nul, comme la plupart des Turcs qui sont venus en Occident, cherchait à s'opposer aux progrès des Crétois non musulmans. Ceux-ci, plus laborieux, plus industrieux et plus intelligents que leurs compatriotes renégats, tendaient à devenir entièrement maîtres du pays par le rachat du sol. La propriété foncière passait toute entre leurs mains. D'autre part, grâce à l'exécution, quoique impurifiée, du hatti-houmayoun, ils parvenaient à se faire représenter dans l'administration du pays, à faire entendre leur voix dans les tribunaux mixtes. Le peuple conquis tendait à se confondre avec le peuple conquérant; les réformes allaient porter leurs fruits, la pacification et le progrès entraient dans les mœurs de l'Orient.

C'est ce mouvement que résolut d'entraver Ismail-Pacha, afin de maintenir la prédominance de l'élément musulman, qui visiblement baissait. Il commença par ne plus exécuter aucune des promesses faites par son prédécesseur Sami-Pacha, lequel avait remplacé Vély-Pacha, destitué par la Sublime-Porte pour cause d'incapacité. Sami-Pacha avait empêché le soulèvement de l'île en promettant, au nom du sultan, de se conformer aux prescriptions du hatti-houmayoun pour le règlement des affaires religieuses, de laisser chaque province libre de construire et de réparer ses routes, de ne plus établir constamment de nouveaux impôts, de ne point augmenter les anciens, de laisser chaque province élire ses officiers municipaux, d'abandonner à la population elle-même la répartition de l'impôt de capitation ou d'exonération du service militaire.

Ismail-Pacha ne tenait aucun compte de ces engagements. En vain, dans toute la Crète, on réclamait; il ne prenait point garde aux réclamations. Tous les torts étaient de son côté. C'est ce qui a été officiellement constaté par un homme assurément peu suspect de partialité en faveur des Crétois, par M. Derché, consul de France à La Canée. Celui-ci, dès le mois d'avril 1866, écrivait à M. Drouyn de Lhuys qu'à force de manquer à toutes les promesses faites aux Crétois, le gouvernement turc ne tarderait pas à se créer à lui-même de terribles difficultés.

En effet, à bout de patience, ne sachant plus par quel moyen obtenir justice, et ne pouvant vivre dans la situation impossible où ils se trouvaient, les Crétois prirent le parti d'adresser au sultan une pétition pour lui apprendre ce qu'ils souffraient et obtenir de lui le redressement de leurs griefs. Cette idée n'était pas nouvelle, elle leur avait déjà réussi en 1858 contre le mauvais gouvernement de Vély-Pacha, et leur avait valu les sept années à peu près supportables du gouvernement de Sami-Pacha, le prédécesseur d'Ismail.

Donc, en mai 1866, quelques Crétois, capitaines de villages, gens influents dans leurs provinces, commencèrent à se réunir aux environs de La Canée. Dans les provinces orientales, mêmes réunions auprès de la ville de Candie. Mais il n'était question encore que d'impôts trop pesants ou d'autres griefs à réparer. Nul n'avait l'idée de se séparer de la Turquie, de s'annexer à la Grèce; il a fallu que, par leurs violences et leurs maladroites, les Turcs eux-mêmes fissent naître cette idée et la rendissent toute-puissante.

Cependant Ismaïl-Pacha fit sommer ces rassemblements d'avoir à se disperser. En même temps, pour défendre son administration, il écrivait à Constantinople ce mensonge affreux, si souvent répété depuis par les journaux vendus à la Sublime-Porte, que toutes ces agitations étaient dues à des intrigues étrangères, russes et grecques. Puis, suivant en ceci l'odieuse politique de tous les gouverneurs turcs, qui s'efforcent toujours d'étayer leur tyrannie sur la division des races et des religions, il cherchait à effrayer les villageois musulmans sur les projets de leurs compatriotes chrétiens. Il leur enjoignit même bientôt de rentrer dans les forteresses, où ces malheureux ont passé trois années entassés les uns sur les autres et n'ayant à manger que quand l'armée impériale était repue.

Les Crétois refusèrent de se séparer avant d'avoir reçu la réponse du sultan, et ils protestèrent hautement contre toute mauvaise intention à l'égard des Crétois musulmans, qu'ils engagèrent à rentrer pacifiquement dans leurs villages. Mais complètement trompé par les mensonges d'Ismaïl-Pacha, et plus enclin à la brutalité qu'à la justice, le gouvernement ottoman, au lieu d'envoyer une commission pour examiner les griefs des Crétois, comme ils le demandaient, avait déjà fait arriver dans l'île 8,000 hommes de troupes impériales.

Toutes ces mesures étaient de nature à rendre l'agitation générale en Crète. C'est ce qui ne manqua point d'arriver. De toute part venaient dans les montagnes voisines de la Canée des représentants de chaque village, chargés de prendre part, au nom du peuple crétois, à la grande réunion. Ainsi se forma, par le concours de ces députés, l'assemblée nationale du peuple crétois, qui, constamment recrutée au moyen d'élections nouvelles, a fonctionné pendant les trois années de la lutte à travers tous les dangers et les découragements, a soumis tous les chefs militaires à une entente commune plus ou moins complète, et a enfin tiré de son sein le gouvernement provisoire de Crète.

Le plateau d'Omalos fut choisi pour le lieu du rassemblement. Grande vallée tout entourée de montagnes et à peu de distance de la Canée, Omalos avait déjà servi de point de ralliement dans les précédentes insurrections, et convenait parfaitement à cette destination.

Le 30 mai 1866, l'assemblée nationale y formula, en dix articles, la liste de ses griefs contre le gouverneur de l'île et la demande au sultan de les redresser. Voici cette pièce importante, premier document officiel de l'insurrection crétoise : « 1^o Depuis 1858, loin d'avoir diminué les impôts, comme on s'y était engagé, on en a constamment créé de nouveaux. On en a mis sur le sel, le tabac, les loyers, le vin, les spiritueux, les fermages, les propriétés, les portefaix, les ventes d'immeubles et de bestiaux, le pesage, le timbre, la teinture, le poisson, la viande de boucherie. Le mode de perception de ces impôts est encore plus intolérable que les impôts eux-mêmes. Les taxes varient de province à province. 2^o L'île manque de voies de communication. Faute de ponts pour traverser les rivières, beaucoup d'hommes périssent noyés chaque année; le commerce intérieur et le transport des produits de la terre aux ports d'embarquement est entravé. 3^o Les démolitions, les conseils municipaux, les éphories, qui sont censés représenter la population, ont été formés sans que, en réalité, la volonté de la population ait été consultée. 4^o L'absence de la banque agricole promise par le hatti-houmayoun met la propriété foncière et ceux qui la cultivent à la merci des usuriers. 5^o L'administration de la justice est pleine d'irrégularités et de confusion. Les sentences des tribunaux ne font que valider les droits des plus forts, l'arbitraire administratif et l'oppression religieuse. Bien que le grec soit la seule langue de tous les Crétois, musulmans et chrétiens, on exige que les actes soient écrits en turc, et les jugements sont rendus dans cette langue. 6^o On n'a aucun respect pour la liberté individuelle; des arrestations arbitraires se font chaque jour. 7^o Les districts ruraux manquent absolument d'écoles. 8^o La réduction à trois du nombre des ports où le commerce est permis, et l'ensablement progressif de ces trois ports ont complètement tari toutes sources de richesse pour l'île. Avant d'arriver à ces trois ports, les produits doivent faire de longs trajets par terre dans des sentiers impraticables, au lieu de s'embarquer directement par mer. 9^o La tolérance religieuse, proclamée par le hatti-houmayoun, n'est nullement observée. Le chrétien qui se fait musulman peut rester dans l'île et hériter de ses parents, tandis que le musulman qui se fait chrétien est exilé et exclu de tout droit à l'héritage. 10^o Les sous-signés protestent contre toute supposition de rébellion, et déclarent s'en remettre à la jus-

tice du sultan pour le redressement de ces griefs. »

Jamais réclamations plus légitimes ne furent faites dans un langage plus modéré. C'est ce que reconnut hautement le consul de France, M. Derché, chargé par son gouvernement d'apprécier ce document. Notons bien, en passant, cette attitude de la politique française au début de la lutte. M. Derché constate que tous ces griefs sont vrais, qu'il est impossible aux Crétois de vivre désormais dans leur île, si des réformes radicales et immédiates ne sont pas faites. Il admet pourtant une réserve pour la question des écoles. Il trouve bon que le gouvernement turc fasse fermer toutes les écoles et réduise les Crétois à la plus profonde ignorance, afin qu'ils n'aient point l'idée de se révolter jamais. Il trouve également bon que tous les ports de l'île, excepté trois, soient fermés, afin d'éviter tout risque de contrebande. Mais quant aux routes, il reconnaît qu'il n'en existe pas une seule praticable dans toute l'île; quant aux dénis de justice, il les reconnaît également; en un mot, il est forcé, par l'évidence des faits, de constater le droit absolu des Crétois.

Cependant une réunion des consuls ayant eu lieu chez le pacha, ce même M. Derché, craignant sans doute de trop s'avancer et d'être désavoué par son gouvernement, refusa de s'interposer avec les autres consuls entre la Sublime-Porte et le peuple crétois.

C'était évidemment pousser de toutes ses forces les Crétois à l'insurrection armée. Une plus forte impulsion en ce sens ne tarda pas à leur venir de Constantinople. Après deux mois d'attente, le grand vizir se décida enfin à leur répondre. Le 2 avril 1866, ils reçurent une lettre vizirienne qui commençait par quelques-unes de ses promesses dérisoires d'amélioration de leur sort et toujours impudemment renouvelées, qui leur faisait entrevoir une amnistie s'ils consentaient à retourner dans leurs villages, mais qui annonçait en même temps le maintien de tous les impôts contre lesquels ils réclamaient, de toutes les odieuses institutions qui les opprimaient, et se terminait par des menaces terribles contre les chefs du mouvement, s'ils persistaient à rester en armes.

Peut-être les Crétois, se sentant trop faibles pour lutter avec avantage contre les armées de la Turquie et obtenir à eux seuls le redressement de leurs griefs, se seraient-ils soumis, s'ils n'avaient reçu du dehors, de la France elle-même, qui les a si complètement abandonnés ensuite, des excitations à rester en armes et à combattre. M. Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères, n'écrivait-il pas le 24 août à M. le marquis de Montier, ambassadeur à Constantinople, que la plupart des griefs des Crétois étaient fondés, et que la France, ayant concouru avec l'Angleterre et la Russie à replacer la Crète sous la domination ottomane, était obligée à obtenir le redressement de ces griefs? En même temps M. Derché rejetait tout le blâme de la situation dangereuse où se trouvaient les choses sur l'incurie du gouvernement turc et sur son refus d'envoyer un commissaire spécial pour trancher le différend.

Cependant l'odieuse politique du ministère turc ne tarda pas à se dévoiler. La réponse du grand vizir aux réclamations des Crétois n'était qu'une feinte destinée à donner le temps d'envoyer des troupes en Crète pour y écraser ceux qui avaient osé protester contre l'iniquité et la tyrannie. Sans cesse arrivaient de Constantinople de nouveaux régiments. Le pacha d'Egypte, voulant plaire à son suzerain, peut-être obtenir de lui la Crète, et surtout faire confirmer le changement dans l'ordre de la succession qui assure à son fils, au détriment de son frère, le trône d'Egypte, envoyait aussi des soldats.

Déjà plus de 20,000 hommes de troupes régulières inondaient l'île, et la terreur commençait à y régner. Les villages étaient abandonnés. Les populations musulmanes s'enfuyaient vers les villes fortifiées, vers La Canée, Candie et Réthimno, où elles ne pouvaient pénétrer faute de maisons préparées pour les recevoir. Elles étaient réduites à camper misérablement aux portes de ces villes. Les Crétois non renégats, au contraire, par crainte de la férocité des Turcs, s'enfuyaient vers les montagnes avec leurs femmes et leurs enfants. Tous les travaux de la terre étaient abandonnés, nul ne songeait plus à moissonner, et la famine se faisait déjà sentir dans cette île infortunée.

Vers la fin du mois d'août commencèrent enfin les hostilités. Se croyant assez forte pour étouffer dans le sang toute tentative de résistance, la Porte ordonna le désarmement immédiat de tous les habitants. Quelques coups de fusil furent échangés entre des corps de zaptiés (gendarmes) et des citoyens crétois. En même temps arrivait dans l'île le successeur de l'incapable Ismaïl, le commissaire extraordinaire choisi pour rétablir l'obéissance, l'ancien gouverneur Moustapha-Nalî-Pacha, que nous allons voir échouer si complètement dans cette tâche, malgré ses intrigues, ses menaces et ses férocités. Il amenait avec lui de nouvelles troupes et put bientôt disposer de 40,000 hommes.

Un corps de soldats égyptiens commandé par Sahin-Pacha et surpris par les Crétois dans un de ces défilés de montagnes si fré-

quents en Crète, perdit beaucoup de monde et fut réduit à se retirer honteusement. Ce premier succès, obtenu par une poignée d'insurgés armés de vieux mauvais fusils contre des troupes régulières et bien armées, enflamma le courage de tous les Crétois. De chaque village partirent des jeunes gens pour venir prendre part à la lutte sacrée qui semblait devoir promptement affranchir leur patrie.

A la tête de ce mouvement national se trouvèrent les chefs ou capitaines de villages, ceux des provinces, dont la plupart sont morts en héros, trois hommes surtout, Hadji-Michali et Criaris dans les provinces occidentales, Coracas dans les provinces orientales : Criaris, fort surtout par son audace et sa haine indomptable contre les ennemis de son pays, les Turcs; Coracas, un vieux patriote auquel l'âge n'a rien ôté de sa merveilleuse énergie; Hadji-Michali, d'une intelligence plus développée que ses deux autres compatriotes, car il a vécu à Athènes, où il a même cherché, avant l'insurrection qui nous occupe et en vue de la préparer, à former une légion d'émigrés crétois.

D'autre part, en Grèce, chez une population étroitement unie aux Crétois, ces événements avaient un grand retentissement. Syra, ce rocher hospitalier qui avait déjà reçu les familles grecques expulsées de Chio par la férocité des Turcs, qui les avait gardées et nourries, commençait à se couvrir d'émigrés crétois. Quiconque avait assez de fortune pour louer une barque, s'empressait d'y envoyer sa femme et ses enfants.

Déjà partaient isolément des volontaires, d'excellents sous-officiers de l'armée grecque : Aristote Boyazoglou, Petritzi, pour n'en citer que quelques-uns, quittaient leur grade, prenaient un fusil, et par quelque nuit sombre s'embarquaient sur un bateau de retour pour aller rejoindre les combattants. L'opinion publique s'émouvait dans tout l'Orient; en chaque ville, même à Constantinople, à Smyrne, sous les yeux du gouvernement turc, des comités se formaient pour recueillir les dons patriotiques en faveur des Crétois. Un comité central se formait à Athènes et recevait des sommes considérables. Un autre comité, composé des membres de la Société de navigation grecque, et présidé par l'honorable Minos Boyazoglou, avocat, fonctionnait à Syra, et envoyait de ce point central et voisin de la Crète, vivres, munitions de guerre, volontaires dans l'île attaquée par les Turcs.

Un officier supérieur de l'armée grecque, le colonel Coronéos, homme actif qui, chose rare dans cette armée condamnée par la diplomatie européenne à la neutralité et à l'inaction, avait eu deux fois déjà le bonheur de se battre contre les Turcs, en Syrie avec les Français, en Crimée contre les Français, le colonel Coronéos donna sa démission, et, accompagné de quelques amis, débarqua tout d'un coup dans la baie de Bali, au centre de la Crète.

Le ministère qui gouvernait alors la Grèce, présidé par Coumoundouros, chef du parti d'action, n'osait point prendre ouvertement fait et cause pour l'insurrection, car il redoutait de compromettre la Grèce, insuffisamment armée, dans une lutte contre la Turquie. Mais pour obéir au sentiment national, il laissait faire l'initiative individuelle et songeait plutôt à l'aider qu'à l'empêcher d'affranchir la Crète. Un peu plus tard même, il encouragea hautement en Thessalie et en Epire un mouvement insurrectionnel qui devait la sauver, si de fausses promesses n'en avaient arrêté l'essor.

L'arrivée du colonel Coronéos produisit un grand effet moral sur les insurgés. Ils lui offrirent le commandement, et l'Assemblée nationale se mit immédiatement en relations avec lui. Peu de jours après vint encore la bonne nouvelle de l'arrivée d'un autre officier supérieur, le major Zimbrakakis, débarqué avec quelques volontaires dans la province occidentale de Kissamos. Celui-ci, Crétois d'origine, orphelin d'un père tué par les Turcs, et ancien élève de l'école française de Metz, devait montrer dans la défense de sa patrie la plus honorable fermeté. Mais, trop plein de ses études militaires théoriques d'Occident, il voulut débiter en Crète par un coup d'éclat, y faire la grande guerre, complètement impossible avec les ressources en hommes et en munitions dont il pouvait disposer, et livrer bataille dans un pays et avec des soldats faits pour la guerre d'escarmouches. Le 24 octobre 1866, il s'aventura à Vafé contre l'armée turque, plus forte que la sienne dans la proportion de dix contre un. Cela ne pouvait aboutir qu'à une déroute; les Crétois, plus agiles que les volontaires venus de Grèce, gagnèrent promptement les montagnes; mais beaucoup parmi les Grecs furent pris ou tués, et entre autres un jeune officier du plus grand mérite, M. Fradîs.

Cette défaite ne découragea point les Crétois. En Grèce, elle ne fit que redoubler l'enthousiasme pour l'insurrection crétoise, et dès lors les volontaires commencèrent à affluer dans les bureaux des comités.

Ici nous allons céder la parole à M. Gustave Flourens, à qui nous devons déjà plusieurs des renseignements qui précèdent. « Je me trouvais à Athènes en ce moment, lié par de profondes sympathies à la cause de l'affranchissement des peuples de l'Orient. Je réso-

lus de partir avec ceux qui brûlaient de venger le désastre de Vafé. En même temps, une soixantaine de garibaldiens, qui venaient de faire avec leur magnanime chef la campagne du Tyrol, arrivaient dans cette ville pour prendre part à la lutte sacrée de l'indépendance orientale.

• Nous partîmes tous avec 400 volontaires grecs, de nombreux officiers de l'armée hellénique, des médecins militaires, une musique complète, une batterie de montagne, sous les ordres du colonel Vyzantios, l'éminent traducteur en grec de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, de Thiers, et de livres de tactique française. Nous formions un corps régulier, le plus complet et le mieux ordonné de tous ceux qui sont venus en Crète.

• Partis d'Athènes le 6 novembre, retardés à Syra quelques jours pour y faire notre armement, nous arrivâmes dans la Crète occidentale sur le *Panhellénion*, petit vaisseau marchand de la Compagnie de navigation hellénique, qui commençait à s'acquitter avec gloire du rôle de force de blocus. Le 2 décembre, nous vîmes assiéger le castel de Kissamos, château fort vénitien occupé par une garnison turque. Malheureusement des traitres avaient averti l'ennemi de notre projet; trois frégates embossées en face de nous empêchèrent par leur feu terrible nos attaques et nous forcèrent à renoncer à prendre la place.

• A l'orient, dans ce même mois de décembre, se passa le grand drame d'Arcadi, qui égale Missolonghi. C'était un grand couvent, d'origine byzantine, refait au moyen âge, fortement muré. Là s'étaient réfugiés les familles de tous les villages environnants, afin d'échapper aux férocités des Turcs. Une petite garnison, composée de volontaires grecs et de Crétois, gardait la place sous le commandement du colonel Coronéos.

• Cet officier, averti que les Turcs voulaient lui donner l'assaut, était allé chercher des renforts, lorsqu'arriva en effet l'armée ottomane. La résistance des Crétois et des Grecs fut héroïque. Quand ils eurent épuisé leurs munitions, de concert avec l'épéguène du couvent, Gabriel, ils tentèrent de se faire sauter. Mais l'explosion fut insuffisante; les Turcs entrèrent par la brèche et massacrèrent tout ce qui restait vivant, hommes, femmes, enfants. Huit mois après, nous retrouvâmes cette épouvantable scène de massacre dans toute son horreur, les cadavres, à demi consumés, encore dans la position même où ils étaient tombés.

• Ce drame ne manqua point d'avoir dans le monde entier un immense retentissement, de valoir à la cause des Crétois les sympathies ardentes de tous les cœurs généreux. En même temps, ils étaient encouragés à persévérer dans la lutte par la diplomatie elle-même. L'attitude du gouvernement français semblait alors leur être favorable. Le Livre jaune a révélé le langage de l'ambassadeur de France pendant ce mois de décembre. « L'insurrection, dit-il, fut-elle comprimée, la question ne serait plus ce qu'elle était il y a quelques mois... Les solutions qui, au début, auraient pu paraître satisfaisantes pour assurer la pacification de la Crète, risquent d'être trouvées aujourd'hui bien incomplètes et bien insuffisantes! »

• Ainsi les Crétois n'avaient pas tort d'espérer une intervention des puissances protectrices en leur faveur, et de faire, malgré toutes leurs souffrances, durer la lutte le plus longtemps possible, afin de donner à cette intervention le temps de se produire.

• Nous n'avons malheureusement pas ici l'espace nécessaire pour retracer les différents combats livrés par les Crétois et leurs auxiliaires venus de Grèce, soit à l'orient, soit à l'occident de l'île. A l'occident, la famine, à l'approche de l'hiver, devint si terrible que pas un chef ne put conserver réuni son corps de troupes, à cause du manque complet de subsistances. Un certain nombre de volontaires, réduits par la faim, capitulèrent; le gouverneur turc, Mustapha-Pacha, les fit reconduire en Grèce sur des frégates impériales.

• Autant ce Mustapha rusé se montra bienveillant pour ces étrangers qui consentirent à mettre bas les armes, autant il déploya de férocité contre les pauvres Crétois, espérant ainsi les réduire par la terreur. Il fit brûler leurs villages, massacrer leurs femmes et leurs enfants, détruire leurs récoltes, couper leurs oliviers. Il essaya aussi de la trahison, et ne parvint, à force d'argent, qu'à nouer dans Sfakia une inutile et stérile intrigue avec le traître Tsiridani.

• Le corps de Byzantios auquel j'appartenais s'étant dispersé, je me rendis auprès de Zimbrakakis, qui, seul à cette époque parmi les chefs étrangers à l'île, annonçait la ferme résolution de continuer la résistance, malgré la famine et une série de revers. Le 1^{er} janvier 1867, je trouvai ce chef au milieu des montagnes et de la neige, sur le haut plateau d'Omalos, décidé à hiverner et probablement à mourir de faim, avec une soixantaine d'hommes tout au plus, dans ce désert.

• Nous y passâmes en effet trois mois dans des huttes de chevreliers, au milieu de la fumée, vivant d'herbes sauvages et de racines bouillies, sans pain, sans vêtements, à sept heures de marche de La Canée, d'où chaque nuit l'armée turque, guidée par quelque traître, pouvait venir nous surprendre.

• Chaque fois qu'il y avait quelque éclaircie, chaque fois que la neige cessait de tomber, nous appelions les Crétois des villages situés sur les flancs de nos montagnes, et à la tête de rassemblements de 1,000 à 1,500 hommes, nous allions attaquer les Turcs campés dans les plaines des provinces voisines de Kydonia, d'Apokorona ou de Sfakia.

• Malheureusement tous ces combats, toutes ces escarmouches ne pouvaient avoir aucun résultat décisif. Impossible, à cause du manque de vivres et de munitions, de poursuivre un avantage. Ces Crétois que nous rassemblions apportaient avec eux de leurs villages pour trois jours de vivres : du pain noir et des olives rances. Quand ils avaient épuisé ces maigres provisions, il fallait bien les renvoyer chez eux, puisque nous ne pouvions rien leur donner à manger.

• A l'orient, la situation était à peu près la même : une série d'escarmouches et de terribles ravages faits par les Turcs. Le printemps amena dans cette partie de l'île le vieux Pétropoulaki, chef vénéré du Magne, vétérinaire criblé de blessures de la guerre de l'indépendance hellénique, à la tête de son clan, les volontaires de Lacédémone. Cet héroïque vieillard donna bientôt à l'insurrection des provinces orientales une force toute nouvelle.

• Comme on avait passé une saison sans semer ni récolter, la famine peu à peu s'était étendue à l'île entière. L'existence des Crétois dépendait dorénavant du ravitaillement de leur île par le comité de Syra. Au *Panhel-lénion* avait succédé un vaisseau plus grand, construit pour forcer le blocus des ports du Sud pendant la guerre de la sécession américaine et donné par les Grecs de Londres. Ce vaisseau, d'une marche rapide, avait reçu le nom d'*Arcaïdi*. Bien que trente vaisseaux de la marine impériale ottomane fissent le blocus de l'île, l'*Arcaïdi*, commandé par d'intrépides capitaines, trouvait moyen de tromper leur surveillance et d'apporter régulièrement aux Crétois quelque peu de subsistance, assez pour qu'ils ne mourussent pas tous de faim.

• Une nuit cependant, traqué par quatre frégates, l'*Arcaïdi* fut forcé de se jeter à la côte, mais il ne se rendit pas. Avant de le quitter, l'équipage y mit le feu. Et aussitôt deux autres vaisseaux furent envoyés pour le remplacer et ils ont ravitaillé la Crète, malgré les impuissantes croisières turques, jusqu'aux derniers jours de l'insurrection. Ce sont l'*Enosia*, commandée par Sourmeli, et la *Crète*, commandée par Orloff, deux héros !

• Ces vaisseaux, chaque fois qu'ils venaient mutuellement en Crète jeter sur quelque plage des vivres et des munitions, en emportaient de malheureuses familles à demi mortes de faim, de froid et de misère. La plupart des villages ayant été brûlés par les Turcs, des milliers de misérables victimes, vieillards, femmes, enfants, étaient venus s'accumuler sur tous les rivages de Crète, attendant le vaisseau béni qui devait les emporter en Grèce.

• Mais ce secours était bien insuffisant. La situation de ces infortunés devenait de plus en plus horrible, tellement horrible que les consuls des grandes puissances s'en émurent. Des vaisseaux français, russes, italiens et autrichiens vinrent, par les ordres de leurs gouvernements respectifs, chercher les familles crétoises et les transportèrent en Grèce. Les insurgés virent naturellement dans cette mesure, non-seulement un acte d'humanité, mais une sorte de reconnaissance de leur insurrection, et ils n'en mirent que plus de persévérance à continuer énergiquement la lutte.

• Dégouté de Mustapha-Pacha dont il avait tant espéré au début et voulant tromper l'Europe par l'apparence de quelque mesure nouvelle, le gouvernement turc le rappela de l'île et envoya à sa place un commissaire impérial, nommé Server-Effendi. Celui-ci ne fit rien de plus que Mustapha, les férociétés, les incendies de villages continuèrent ; il eut seulement l'impudence de joindre la comédie suivante. Ayant pris par la force quelques pauvres gens, il les envoya comme députés de la Crète à Constantinople.

• Cependant l'apathie des Turcs, violemment secouée par l'ambassadeur de leurs bons amis les Anglais, sembla faire place à une plus énergique résolution. Le serdar-ekrem, le généralissime de l'armée ottomane, le grand homme de guerre de l'empire, Omer-Pacha, fut envoyé en Crète. Désormais on allait donc avoir, non plus des incendies de villages et des égorgements de femmes, mais bien une guerre sérieuse contre les insurgés.

• Omer-Pacha s'imaginait réduire l'insurrection en quelques jours. Il partit de Constantinople en faisant les plus belles promesses. Mais il ne fit rien de mieux que ses prédécesseurs, et comme eux, dans sa rage de l'insuccès, il ravagea, brûla, massacra. En même temps, pour ne pas avouer son impuissance, il écrivait à la Sublime-Porte les lettres les plus mensongères, où chaque semaine il vantait les immenses progrès faits par lui dans la soumission de l'île.

• Enfin il déclara un jour qu'il restait à peine dans les montagnes un petit noyau d'insurgés sans aucune importance, et que la pacification du pays était complète. Et pourtant, excepté les trois places fortes, les Turcs n'avaient pas un ponce de terrain en Crète, et nous étions toujours, comme nous l'avons été pendant toute l'insurrection, maîtres de l'île entière.

• Alors, pour finir une situation qui devenait aussi comique qu'odieuse, il fut décidé que le grand vizir, Aali-Pacha, la doublure du tout-puissant Fuad-Pacha, irait lui-même en Crète promulguer une constitution des plus libérales, et prodiguer aux populations les bienfaits de Sa Hautesse le sultan.

• Aali-Pacha s'était laissé prendre lui-même au piège qu'il tendait à l'Europe, en lui répétant chaque jour le mensonge de la soumission des Crétois. A force de répéter ce mensonge, il avait fini par y croire. Il ne tarda pas à être désabusé, en trouvant la Crète tout entière sous les armes. Il ne put faire deux pas hors des places fortes.

• Il voulut néanmoins, afin d'amoin-drir l'humiliation de cet échec, jouer la comédie nouvelle d'une assemblée du peuple crétois recevant avec reconnaissance la constitution venue de Constantinople. On paya quelques porteurs d'eau de La Canée, on enleva par force quelques villageois des campagnes voisines pour leur faire jouer ce rôle. Puis Aali-Pacha adressa au sultan, son maître, un pompeux rapport où étaient énumérées toutes les conquêtes qu'il avait faites, assurait-il, sur l'insurrection.

• Il priait ce maître très-haut et très-puissant de vouloir bien le rappeler de Crète, sa mission y étant terminée. Il n'était pas homme de guerre, et il y avait bien encore par-ci par-là dans les montagnes quelques insurgés dont la présence lui faisait préférer le séjour de Constantinople à celui de La Canée. Il prenait la liberté de recommander au choix de Sa Hautesse, pour le remplacer, un officier du grand mérite, Hussein-Avni-Pacha. C'est ce Hussein qui a continué à gouverner la Crète jusqu'aux derniers jours de l'insurrection.

• En réalité, rien absolument n'était fait, et on se battait toujours pendant l'année 1868, comme on s'était battu pendant l'année 1867. Mais si les Turcs n'avançaient point dans la soumission de l'île, les Crétois n'avançaient pas davantage dans sa délivrance. Tous les membres de l'Assemblée nationale, et leurs compatriotes, étaient de plus en plus convaincus qu'ils ne pouvaient s'affranchir que par l'intervention des puissances protectrices. Plusieurs fois la politique générale de l'Europe avait semblé devoir amener forcément cette intervention, puis il avait bientôt fallu renoncer à cette espérance.

• Ce fut pour tenter un coup décisif en ce sens et savoir enfin à quoi s'en tenir, que l'Assemblée nationale résolut, au mois de mai 1868, alors que se faisaient dans toute la Grèce libre les élections au parlement hellénique, d'envoyer aussi les députés de la Crète à ce parlement. Des précédents en ce genre avaient été créés en Italie pendant la dernière révolution.

• Je fus chargé, avec le titre de plénipotentiaire à l'étranger, d'introduire ces députés au parlement hellénique. Malheureusement au ministère de Comounodouros avait succédé le ministère de Boulgaris, vieillard stupide et odieusement entêté. Ce vieillard était le jouet de l'ambassadeur d'Angleterre, principal ennemi de la Grèce et défenseur des intérêts turcs. Il s'était laissé persuader qu'il tomberait du ministère et perdrait la Grèce s'il nous laissait entrer au parlement. Il voulut nous empêcher de pénétrer à Athènes, je tins tête à sa police et nous pénétrâmes dans cette ville. Mais il me fit bientôt arrêter par ses agents et déporter de force à Marseille. Pendant mon absence il renvoya mes collègues en Crète.

• En se voyant si bien servi par le gouvernement de la Grèce lui-même, la Sublime-Porte reprit bon espoir de terminer à son avantage l'affaire de Crète. Mais l'opinion publique en Grèce, d'abord indécise et s'imaginant que sous la conduite de Boulgaris à notre égard il y avait quelque politique délicate, ne tarda pas à revenir de son erreur et à condamner énergiquement ce vieillard qui, par sa lâcheté et son ineptie, perdait la Crète en déshonorant la Grèce.

• Alors perdant la tête et voulant donner une grande preuve de son énergie, Boulgaris inventa ceci : faire insulter l'ambassadeur de Turquie en Grèce en envoyant passer sous ses fenêtres, avec musique en tête et enseignes déployées, une bande de volontaires partant pour la Crète sous le commandement du vieux chef Pétropoulaki.

• Immédiatement l'ambassadeur turc se plaint à son gouvernement de cette sottise provocatrice. La Sublime-Porte comprend quel avantage lui donne l'ineptie de Boulgaris, et bien conseillée par ses amis les Anglais, saisit aussitôt l'occasion favorable. Elle envoie à la Grèce un ultimatum, lui enjoignant de ne plus laisser sortir de ses ports aucun vaisseau chargé de vivres, de munitions et de volontaires pour la Crète, sous peine de voir ses ports bloqués, ses villes commerçantes bombardées, ses négociants répandus dans l'empire ottoman violemment expulsés.

• Cet ultimatum est signifié au gouvernement grec par Photiadis-Bey, ambassadeur de Turquie en Grèce, le 11 décembre 1868. Aussitôt les Grecs qui se trouvaient en Turquie, sont expulsés ou obligés de changer de nationalité, de se faire ralais, de passer sous la protection de quelque puissance étrangère. Un aventurier anglais au service de la Turquie, Hobart-Pacha, avec des frégates impériales, donne la chasse à l'*Enosia* qui, com-

mandé par le brave Sourmeli, lui échappe. Il vient bloquer le port de Syra, menaçant de bombarder cette ville si l'*Enosia* ne lui est pas livrée.

• La guerre entre les deux pays semblait imminente, inévitable, et tous les amis de la Grèce la désiraient ardemment, car malgré sa faiblesse elle avait tout à gagner à un peu d'énergie. Comme la paix de l'Europe dépendait de sa décision, il était convenu, dans les secrètes résolutions de la diplomatie, de lui faire les plus larges concessions si elle manifestait une volonté bien arrêtée d'entrer en lutte avec la Turquie.

• Afin d'éviter cette collision et de jouer, si faire se pouvait, le plus faible des deux partis, les diplomates proposèrent d'instituer juge du différend une conférence réunie à Paris. Cette conférence ne manqua pas, dès son début, de manifester nettement son mauvais vouloir contre la Grèce, en refusant d'en admettre le représentant au même titre que celui de la Turquie, en ne lui permettant d'y entrer que comme accusé, avec simple voix consultative.

• En même temps, pour qu'il n'y eût plus aucun motif même d'intervenir en faveur des droits les plus sacrés des Crétois, pour être en mesure d'affirmer qu'il n'existait plus aucune trace d'insurrection en Crète, la trame suivante y était ourdie. Le consul de France à La Canée, M. Champeau, usa de son influence sur le trop confiant Pétropoulaki pour le décider à se rendre.

• La nouvelle de cette reddition, arrivant à l'ouverture de la conférence, produisit l'effet qu'on en attendait. Il fut décidé qu'il n'y avait plus lieu de s'occuper de la Crète, et que l'on accepterait la discussion sur le terrain où il avait plu à la Sublime-Porte de la poser, sur le terrain des excuses et des satisfactions dues par la Grèce à la Turquie, pour avoir aidé de quelques secours les Crétois dans leur insurrection.

• Un moment la Grèce sembla prendre une attitude énergique. Son représentant, M. Rhangabé, reçut ordre de ne point prendre part aux délibérations de la conférence, si on refusait de l'y admettre sur le même pied que le représentant de la Turquie. Et comme cette concession ne lui fut pas faite, il s'abstint d'y paraître.

• Cette énergie fit trembler quelque temps tous les ennemis de la Grèce. Tout le mois de janvier 1869 fut employé en Occident à regarder avec anxiété du côté de la Grèce, pour voir s'il en viendrait quelque déclaration de guerre. De ce petit pays, qui n'a pas deux millions d'habitants, semblaient dépendre les destinées du monde.

• Enfin, le 20 janvier 1869, la conférence de Paris rendit son verdict, une déclaration tout à fait hostile à la Grèce, lui ordonnant de se soumettre à la Turquie. Une crise ministérielle se déclara à Athènes, et de cette crise sortit le ministère Zaimis, lequel se conformant aux conseils de ce même pacifique M. Rhangabé, se soumit à la déclaration de la conférence.

• Cependant la question ainsi tranchée est loin d'être résolue. La Crète frémissante n'accepte point le joug, de nouvelles bandes, commandées par Trifitzos s'y sont formées, d'autres plus considérables se formeront demain. Les familles crétoises venues en Grèce, malgré leur misère, aiment mieux pour la plupart y rester que de retourner dans leur patrie toute ravagée et encore asservie.

• D'autre part, la Sublime-Porte n'a pas tardé à montrer, en arrachant aux Sporades, dont les richesses la tentaient, leur autonomie garantie par le traité de Londres, de quelle manière elle interprétait le bill d'indemnité accordé à ses férociétés en Crète par les grandes puissances.

• La Russie, dont la politique française prétend combattre l'influence en Orient, a beaucoup gagné à ces injustices. Les vaisseaux grecs qui font le commerce des blés dans la mer Noire, ont été obligés de passer sous pavillon russe, afin de pouvoir continuer leur trafic, interdit aux Grecs par l'ultimatum turc.

• Et ce n'est pas en Crète seulement que se prépare la grande vengeance de tous ces crimes contre les Orientaux. En Epire, en Thessalie, en Bulgarie, partout l'on n'attend qu'une heure favorable pour se soulever, briser ses chaînes. Tous ces opprimés attendent dans une impatience terrible l'heure de la délivrance !

CRÈTE s. m. (kré-te — lat. *crista*. Comme nous allons le voir, le latin *crista* se rattache au sanscrit *krsh* (*karsh*), zend *keresh*, dont le sens propre est traîner, qui s'applique en premier lieu au travail de la charrue. De là, le sanscrit *karshā*, zend *karsha*, sillon, c'est-à-dire trait, comme le grec *olkos* de *elkō*, je tire. Il en dérive beaucoup d'autres termes relatifs à l'agriculture, tels que *karsha*, *krshi*, *krshiti*, zend *karsti*, labour à la charrue, *krshaka*, soc et laboureur, etc. Dans le Rig-Véda, les hommes en général sont appelés parfois *krshitarjas*, comme habitants de la terre cultivée. Les Iraniens divisaient celle-ci en sept *karshvares* ou pays de labour, comme les Indiens en sept *dotpas* ou fiefs. En persan moderne, on trouve *karsidan*, se contracter, se rider, puis, avec perte du *r*, *késchidan*, tirer, traîner, tracer, et enfin *kishan*, *kishan*, labourer, cultiver, d'où *kishdān*, labourer, *kisht*, *kishmān*, champ cultivé, etc. Cette ra-

cine s'est conservée également dans quelques langues européennes avec son acception générale, et si, pour celle de labourer, elle a fait place à la racine *ar*, plusieurs de ses dérivés se rapportent cependant au travail de la terre. Au sens général de tirer, trailler, puis vexer et exciter, se rattache le lithuanien *karszi*, carter, se rattache le lithuanien *krashe*, étrille, et *krashie*, brosse ; l'ancien slave *kriesiti*, exciter. En fait de dérivés, on y peut rapporter le grec *kirsion*, chardon, et c'est aussi par là que se rattache à la racine *krsh* le latin *crista*, la crête à la forme lacérée. Rapprochez l'ancien albanais *hursti*, crête, *horst*, forêt, etc. Quant aux significations qui se rattachent plus ou moins à celle du labourage, M. Pictet cite le polonais *kresic*, *krystic*, sillonner, rayer ; *krés*, *krésa*, sillon, raie ; l'armoricain *kriza*, *kriz*, ride ; le lithuanien *karsztas* ; l'ancien slave *krusta*, *korsta* ; l'irlandais *creas*, de *creast*, fosse, tombe. Kuhn compare aussi l'allemand *karst*, hoyau, mais le *k* inaltéré est une objection. Par contre, l'anglo-saxon *hruse*, terre, région, paraît avoir désigné primitivement la terre cultivée. Les langues sémitiques offrent ici une remarquable analogie, car rien ne ressemble mieux au sanscrit *krsh*, *karsh*, que l'hébreu *charash*, ouvrir, labourer, d'où *charsh*, temps des labours, et l'arabe *charasha*, il a gratté, etc. Il est difficile cette fois de ne pas croire à une affinité réelle dont l'explication nous échappe encore aujourd'hui. Excroissance charnue qui vient sur la tête de quelques gallinacés : *Une crête de coq*.

La gent qui porte crête au spectacle accourut.
LA FONTAINE.
Déjà les combattants, dans leur fougue bouillante,
Se dressent, l'œil en feu, la crête étincelante.
LALANNE.

— Par anal. Huppe que quelques oiseaux portent sur la tête : *La crête de l'alouette*. Il Partie relevée qui se trouve sur la tête de quelques reptiles et de quelques poissons :

Deux fiers serpents lèvent leurs cous mouvants,
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,
Rouges de sang, se dressent sur leurs têtes.
MALFILATRE.

■ Ornement en forme de crête : *La crête d'un casque*.

Une crête de pourpre en relève l'orgueil.
DEUILLE.

— Par ext. Sommet, cime, ligne de faite : *La crête d'une montagne, d'un rocher. J'ai vu, dans des temples, les contours de l'arc-en-ciel sur la crête des cols*. (B. de St-P.) *La hauteur moyenne de la crête des Andes est de 4,300 mètres*. (L. Figuier.)

Un ravin de ces monts coupe la noire crête.
V. HUGO.

— Loc. fam. *Lever la crête*, Montrer du courage, de la hardiesse ou de la forfanterie : *Il commence à lever la crête et à vouloir faire l'entendu*. (Acad.) *Je vois que les ennemis lèvent la crête*. (Mme du Delfant.) *À Baisser la crête*, Perdre courage, montrer moins d'audace. *À Rabattre la crête à quelqu'un*, lui donner sur sa crête, Rabattre son orgueil, l'humilier.

— Hist. Nom donné, sous la Convention, aux députés les plus exaltés qui siégeaient au sommet de la Montagne. On jouait souvent sur ce mot. C'est ainsi que Fréron écrit après Thermidor, en attaquant les débris de ce parti : « La Convention les empêchera de relever la crête ! » On disait aussi les Crétois.

— Navig. Disposition d'un tas de blé élevé dans un bateau en forme de pyramide : *Mettre du blé en crête*.

— Portif. *Crête intérieure*, Arête d'un rebranchement, la plus élevée du prisme formé par le parapet d'un retranchement, arête qui est du côté des défenseurs. *Crête extérieure*, Arête formée par l'intersection de la plongée et du talus extérieur de ce même parapet : *La crête intérieure se nomme aussi Ligne courbante, parce qu'elle abrite les défenseurs, et Ligne de feu, parce que ces derniers déchargent leurs armes par-dessus*. *Crête de glaciai ou du chemin couvert*, Arête formée par l'intersection du glacis et du talus intérieur du chemin couvert.

— Archit. Ensemble des tuiles fatiées d'un toit, arrières de plâtre dont on scelle ces tuiles. ■ Sommet d'un muraille, vulgairement nommé CHAPERON. ■ Ornement découpé à jour qui couronne certains édifices du moyen âge et de la Renaissance : *Les combles des églises avaient de fort belles crêtes, principalement dans la partie qui couvrait le chœur*. (Lévy.)

— Techn. *Crête du chien*, Partie du chien d'une arme à feu sur laquelle le ponce appuie pour l'armer ou le mettre en repos. ■ Ardoises rangées par échantillons. *Crête-de-coq*, Petite passenterie à dents très-fines et imitant une crête de coq.

— Art culin. *Crête de morue*, Partie du dos de la morue voisine de la tête.

— Anat. Saillie osseuse, étroite, allongée : *Crête de l'ethmoïde, du tibia*.

— Chir. *Crête-de-coq*, Excroissance charnue qui se forme dans certaines maladies, et qui ressemble à une crête de coq : *CRÈTE-DE-COQ à l'anus, à la vulve*.

— Minér. Masse de cristaux de formes obtuses et indéterminées, minces, arrondies sur les bords.

— Agric. Terre relevée sur les bords d'un fossé qui sert de limite commune à deux champs. 1° Partie la plus élevée d'un sillon, d'un ados.

— Bot. Axe plat et anguleux portant à son côté inférieur de nombreux épillets court-ement pétioles et disposés sur deux rangs, comme dans les digitaires, genre de graminées. 1° *Crête-de-coq*, Nom vulgaire d'une célosie. 2° *Crête-de-paon*, Nom vulgaire de quelques plantes dont la fleur imite l'aigrette qui surmonte la tête du paon, telles que l'adéan-thera pavonine, la césalpinie sapan, quelques guilandinées, les poincillades, etc. 3° *Crête-marine*, Nom vulgaire de la bacille ou crithme maritime.

— Moll. *Crête-de-coq*, Nom spécifique d'une huître. 1° *Stronbe criste*.

— Epithètes. Levée, élevée, haute, superbe, orgueilleuse, menaçante, dressée, hérissée, étincelante, éclatante, de pourpre, d'écarlate, de sang.

CRÉTÉ, ÉE adj. (kré-té — rad. *crète*). Muni d'une crête : *Coq CRÉTÉ*.

— Fig. Fier comme un coq qui dresse sa crête : *Le voyant ainsi rigolant, je dis tout haut : Cet homme est fort CRÉTÉ et frétilant après ces nonnains*. (Bér. de Verv.) 1° Huppé, distingué. 2° Ces deux sens ont vieilli.

— Blas. Se dit des oiseaux et des poissons qui ont des crêtes, principalement quand elles sont d'un émail particulier : *De l'Hospital : de gueules, au coq d'argent, CRÉTÉ, membré, bequé d'or, accompagné à senestre du chef d'un petit écusson d'azur chargé d'une fleur de lis d'or*.

— Entom. Se dit des insectes qui ont sur le corselet des poils ramassés formant une sorte de crête.

— Moll. Se dit des coquilles qui sont relevées d'une largeur ou qui ont leurs bords plissés.

— Zooph. Se dit des polypiers dont les expansions forment des plis imitant des crêtes.

— Bot. Qui est muni d'une crête ou qui imite la forme d'une crête.

— Minér. Se dit d'un minéral cristallisé dont les cristaux, en tables rhomboïdales minces, sont groupés parallèlement au plan qui passe par les grandes diagonales, de manière à imiter grossièrement des crêtes de coq : *Barytine CRÉTÉE*. *Ter oligiste CRÉTÉ*.

CRÊTE-DE-COQ. V. *CRÊTE*.

CRÊTE-DE-PAON. Bot. V. *CRÊTE*.

CRÉTÉ, fille d'Astérius, était, suivant quelques mythologues, l'épouse de Minos, dont elle eut quatre fils, Crétéus, Deucalion, Glaucus, Androgée, et quatre filles, Acalé, Xénodice, Ariadne et Phédre ou Pasiphaé. D'après Diodore, ce fut d'Hélios (le Soleil) qu'elle eut Pasiphaé.

CRÉTÉIL, bourg et commune de France (Seine), canton de Charenton-le-Pont, arrond. et à 19 kilom. E. de Secaux, sur la rive gauche de la Marne; pop. aggl. 2.212 hab. — pop. tot. 2.541 hab. Filatures de laine; scieries; serrurerie. Sous les Mérovingiens, c'était une petite ville qui avait un atelier monétaire. L'église paroissiale est un ancien édifice surmonté d'une tour placée sur le milieu du portail, qui paraît être du règne de Henri 1^{er}. On y voit plusieurs chasses de bois doré et quelques beaux vitraux. Sur le territoire de Crétéil, au hameau de Buisson, Charles VI avait fait bâtir un château pour sa maîtresse qu'on appelait la *Petite reine*. Sur l'emplacement de cette construction royale s'élève aujourd'hui un château moderne.

CRÉTÈLE v. n. ou intr. (kré-te-lé — onomatop. Double la consonne l devant un e muet : *Elle crételle; elles crételleront*). Chanter d'une façon particulière, en parlant de la poule qui vient de pondre.

CRÉTÈLE s. f. (kré-tè-le — dimin. de *crète*). Bot. Genre de plantes de la famille des graminées, tribu des festucées, ayant pour type la crételle des prés : *Les CRÉTÈLES sont des plantes méditerranéennes, à panicules serrées*. (C. d'Orbigny.) La *CRÉTÈLE* dure forme des touffes gazonnantes. (A. Dupuis.)

— Encycl. Ce genre de graminées renfermait un assez grand nombre d'espèces; mais plusieurs de celles-ci, par suite d'un examen plus attentif, ont été rapportées à d'autres types, soit nouveaux, soit déjà existants. La plus importante est la *crételle commune* ou des prés (*Cynosurus cristatus*); son nom vulgaire, donné par extension à tout le genre, lui vient des petites crêtes très-élégantes que forment les glumes, et qui permettent de distinguer aisément ces plantes de toutes les autres graminées. La *crételle commune* est une plante vivace, qui s'élève à la hauteur de deux pieds environ; elle forme de petites touffes d'un aspect assez agréable. On peut en toute confiance acheter le foin où elle se trouve, parce qu'elle indique qu'il vient de hauts prés, et ne contient par conséquent que de bonnes plantes. Tous les bestiaux, mais particulièrement les moutons, la mangent avec plaisir, surtout lorsqu'elle est jeune; mais elle foisonne peu et ne trace pas, si bien que les prés où elle domine ressemblent souvent à des friches; il n'y aurait donc aucun avantage à la cultiver seule. On en emploie la paille pour faire de petits ouvrages très-élégants. La *crételle hérissée* (*Cynosurus echina-*

tus) est surtout abondante dans les régions méridionales, où elle croît dans les lieux incultes et sur les bords des champs. La *crételle dure* (*Cynosurus durus*) s'élève peu, mais elle forme des touffes gazonnantes et bien four-nies. Elle est également propre au Midi, et croît de préférence sur les sols arides ou pier-reux.

CRÊTE-MARINE s. f. Bot. syn. de *CHRISTE-MARINE*.

CRÉTENET (Jacques), philanthrope fran-çais, fondateur des prêtres missionnaires de Saint-Joseph, à Lyon, né à Champlitte (Fran-che-Comté) en 1603, mort en 1666. En 1628, il se dévoua au service des pestiférés et mé-rita d'être nommé maître chirurgien. La peste de 1643 lui fut une nouvelle occasion de se signaler par son courage et sa charité. Étant devenu veuf, il se consacra entièrement au service de Dieu, et institua la congrégation des jésuites, au moyen d'une fortune con-sidérable qu'il avait acquise dans l'exercice de la chirurgie, et avec les libéralités du prince de Conti. Les jésuites se consacraient à l'instruction des jeunes missionnai-res.

CRÊTER v. a. ou tr. (kré-té — rad. *crète*). Techn. Cacher des broquettes avec de la pas-sementerie appelée crête : *CRÊTER un fauteuil*. 1° Arrêter l'étoffe sur le bois d'un siège avec de petits clous.

CRÉTET (Emmanuel), comte de CHAMPMOL, homme d'Etat français, né à Pont-de-Beau-voisin (Savoie) en 1747, mort à Auteuil le 28 novembre 1809. Il acquit une belle fortune dans le négoce, acheta des biens nationaux considérables, notamment la Chartreuse de Dijon, fut élu député au conseil des Cinq-Cents par le département de la Côte-d'Or (1795), prit une grande part au rétablissement des anciennes lois fiscales, et s'occupa surtout des questions de finances et d'administration. Après le coup d'Etat du 18 brumaire, il de-vint conseiller d'Etat, prit une part active aux négociations du concordat, puis fut suc-cessivement nommé directeur des ponts et chaussées, gouverneur de la Banque de France (1806), et enfin ministre de l'intérieur, à la place de Champigny (9 août 1807). Il donna sa démission en 1809 pour cause de santé, et mourut peu après. Ce fut pendant son ministère que commencèrent la plupart des grands travaux et des monuments qui ont illustré le règne de Napoléon 1^{er}. L'empereur l'avait créé comte de Champmol et grand officier de la Légion d'honneur. Ses restes furent déposés solennellement au Pan-théon. Quoiqu'il fût protestant, l'abbé Rayillon, chanoine de Notre-Dame de Paris, prononça son oraison funèbre. Flachet, chef de division au ministère de l'intérieur, a fait une *Notice biographique* sur S. Exc. Emmanuel CRÉTET, comte de Champmol.

CRÉTHÉIS, femme d'Acaste, roi de Thes-salie. N'ayant pu fuir partager au jeune Pélée la passion violente qu'elle éprouvait pour lui, elle l'accusa devant son mari d'avoir voulu la séduire. Acaste ordonna d'exposer Pélée aux centaures; mais celui-ci sortit vain-queur de la lutte, et mit à mort Créthéis et son mari.

CRETI (Donato), peintre italien, né à Cré-mone en 1671, mort à Bologne en 1749. Cet artiste a laissé des tableaux dont le dessin est correct, mais dont la couleur est souvent crue et dure. Il retouchait sans cesse ses ou-vrages, dont il n'était jamais satisfait, et on fut maintes fois obligé de les lui arracher en quelque sorte de force. On cite parmi ses meilleures toiles le *Saint Vincent* des domi-nicains de Bologne, et la *Vierge avec saint Ignace et des anges*, dans la cathédrale de la même ville. Le musée du Louvre possède de lui un *Enfant endormi*.

CRÉTIN s. m. (kré-tain — Génin tire ce mot de *christianus*, chrétien, parce que les personnes affligées de cette infirmité étaient considérées comme innocentes et chrétiennes par ceux qui vivaient autour d'elles. Cette tradition s'est conservée, même encore de nos jours, dans quelques vallées où les cré-tins sont malheureusement trop nombreux, et elle leur concilie le respect et les soins de tous. Mais, comme le fait observer M. Littré, un mot si récent dans la langue ne peut venir de là, et il faut le tirer sans doute de l'allemand *kreidling*, crétin, dérivé de *kreide*, craie, à cause de la couleur blanchâtre de la peau des crétins). Individu idiot, rachitique, pâle et souvent goitreux : *On trouve beaucoup de CRÉTINS dans les vallées basses, profondes et étroites du Valais, dans la vallée d'Aoste, la Maurienne, dans une partie du Tyrol, de l'Au-vergne et des Pyrénées*. (Bouillet.) La *vallée sans soleil* donne le CRÉTIN. (Balz.) Dans la *vallée supérieure de l'Isère, où ils abondent, les CRÉTINS vivent en plein air avec les trou-peaux qu'ils sont dressés à garder*. (Balz.) Les CRÉTINS ne parviennent pas à la vieillesse; ils meurent en général avant trente ans. (Focil-lon.)

— Fam. Homme stupide, idiot : *Cet homme était un CRÉTIN; il ne comprenait rien, il ne savait rien en dehors de l'arithmétique et de la tenue des livres*. (G. Sand.) Et dire qu'il y a des CRÉTINS qui pensent qu'on est sur la terre pour autre chose que pour aimer! (D'Hou-detot.)

— Adj. Affecté de crétinisme : *On remar-*

que que si les enfants ne sont pas CRÉTINS avant l'âge de dix ans, ils ne le deviennent guère par la suite. (Virey.) Les hommes CRÉTINS portent des jupons au lieu de culottes. (Virey.) On peut être sale, dégoutant même dans ses vêtements, paraître idiot, hébété dans toutes ses actions, avoir le regard effaré, sans être CRÉTIN. (A. Hugo.)

— Fam. Sot, stupide : *Des maris CRÉTINS exhibent les épaules de leurs femmes*. (A. Karr.)

— Encycl. V. CRÉTINISME.

CRÉTIN (Guillaume), poète français. V. CRESTIN.

CRÉTINE s. f. (kré-ti-ne). Législ. anc. Al-luvion formée lentement; accroissement suc-cessif.

CRÉTINISER v. a. ou tr. (kré-ti-ni-zé — rad. *crétin*). Néol. Faire devenir crétin, ren-dre stupide : *Le poète endort, il hébète et con-tribue singulièrement à CRÉTINISER les portiers et les employés*. (Balz.)

— Absol. : *M. Bayard est un poète, mais un poète renversé; au lieu d'idéaliser, il abé-tit; au lieu de peindre la passion humaine, de l'exalter, de la hausser et de la jeter vivante sur la scène, il CRÉTINISE, rapetisse, raccour-cit et vulgarise*. (Gaiffe.)

Se crétiniser v. pron. Devenir crétin, idiot, stupide; s'abrutir : *Il est impossible de guérir l'humanité. — Pourquoi? — Parce qu'elle ferme les yeux du moment qu'on veut lui mon-trer qu'elle se CRÉTINISE*. (P. Soulié.)

CRÉTINISME s. m. (kré-ti-ni-sme — rad. *crétin*). Constitution, conformation de crétin : *Quoique les crétins se reproduisent en se ma-riant, soit entre eux, soit avec des personnes saines, ils ne propagent pas le CRÉTINISME*. (Virey.)

— Fam. Stupidité, abrutissement moral et intellectuel : *Appellera-t-on préjugé cette er-reur collective, ce CRÉTINISME universel? (Pou-rier.) Dans une société mal organisée, l'homme de génie n'a pas d'autres ressources que le pis-tolet ou le CRÉTINISME*. (Ulrich.)

— Encycl. Le crétinisme a dû exister dès la plus haute antiquité; cependant Pline est le plus ancien auteur chez lequel on trouve quelques passages qui se rapportent à cette maladie. Au xvi^e siècle, Josias Simler, mé-decin allemand, indiquait la manière dont les sages-femmes reconnaissent, à cette époque, si l'enfant nouveau-né serait crétin. Néan-moins, ce n'est guère qu'à partir de Saus-sure (1786) que l'on s'occupa de rechercher les causes de cette affection, et Fodéré publia quelques années plus tard son beau *Traité du goître et du crétinisme*. Enfin, dans ces der-niers temps, cette endémie a attiré l'attention des gouvernements. En France et en Italie, des savants ont été chargés de l'étudier sur les lieux mêmes, et dans le canton de Berne le docteur Guggenbühl a fondé un établisse-ment pour l'éducation des malheureux qui en sont atteints.

La nature du crétinisme a toujours été et est encore controversée; les uns l'assimilent à l'idiotie, les autres en font une affection particulière, spéciale, avec des symptômes et des lésions anatomiques parfaitement distincts. Une commission instituée par Charles-Albert, tout en assimilant, dans le but de ré-soudre les diverses questions qui se rattachent à cette maladie, les idiots aux crétins, établit cependant entre ces deux états des différences assez tranchées. Suivant elle, le crétinisme est une dégénération de l'espèce humaine, caractérisée par un degré plus ou moins grand d'idiotie, associé à un *habitus* vicié du corps. Par conséquent, selon la commission sarde, il faudrait deux choses pour faire un crétin : idiotie d'une part, et, de l'autre, *habitus* spécial et anormal du corps. Cette diversité d'opinions vient de ce que les auteurs n'ont pas eu le soin d'établir des degrés dans ces deux affections, et de comparer, non le crétinisme avec l'idiotie en général, mais les crétins d'un degré avec les idiots d'un même degré. De là, ainsi que l'a fait le docteur Guenot dans une excellente monographie, la nécessité de diviser les crétins en deux classes principales : 1^o les crétins idiots; 2^o les cré-tins proprement dits.

Les crétins idiots constituent les huit dixièmes environ de cette population malade; leur corps est assez bien développé, mais leurs facultés intellectuelles et affectives sont pres-que nulles. Esquirol les appelait *idiots des montagnes*. Il y a parmi eux un grand nombre de sourds-muets. Les crétins proprement dits se différencient de ceux de la première classe surtout par un arêt plus ou moins complet de l'organisme. « Ce qui les distingue vérita-blement, dit M. Baillarger, c'est la continua-tion au delà des limites ordinaires ou même la continuation indéfinie des caractères pro-pres à l'enfance. » Ces distinctions sont très-justes; mais les caractères distinctifs ne sont pas toujours aussi tranchés, et l'on voit sou-vent les deux types que nous avons établis se confondre ou plutôt se fondre insensiblement l'un dans l'autre. Fréquemment, en effet, les crétins idiots présentent des irrégularités et des arêts de développement de quelques par-ties du corps, et fréquemment aussi les crétins proprement dits prennent, arrivés à un certain âge, un grand développement et passent au type idiot. D'un autre côté, les crétins trans-mettent leur maladie à leurs descendants, mais non toujours le type de la classe à la-

quelle ils appartiennent. Le crétinisme est une affection essentiellement héréditaire; à sa naissance, l'enfant en présente déjà des signes caractéristiques : la bouche est large, le nez écarté, les lèvres grosses, la tête irré-gulière, le front bas, etc. À deux ans, diverses déformations du corps se manifestent; la peau prend une teinte terreuse, l'intelligence est nulle, les yeux languissants; ils sont méchants, colères, et toujours tristes et moroses. Peu à peu se dessine le cachet propre à la classe dont ils sont destinés à faire partie. S'ils doivent rentrer dans le type idiot, outre le manque plus ou moins absolu des facultés intellec-tuelles, ils deviennent paresseux, indolents, ivrognes, et souvent ils s'adonnent à la mas-turbation. Ils sont voraces, mais leur diges-tion est mauvaise, et très-fréquemment ils sont atteints de diarrhée. Quant au physique, ils offrent des caractères de dégénérescence qui ont, mais avec moins d'intensité, beaucoup de ressemblance avec ceux des crétins propre-ment dits. Chez ceux-ci, le corps ne se déve-loppe que très-lentement; ils ne commencent à marcher qu'à sept ou huit ans; leur taille n'atteint jamais un mètre. La tête de ces malheureux est aplatie d'avant en arrière; leur front est fuyant; leurs yeux sont écartés de la ligne médiane; le nez est écarté, les narines sont largement ouvertes, les lèvres grosses, les dents mauvaises; enfin les che-veux sont crépus et se confondent avec les sourcils. Les crétins s'acheminent vers la virilité et ne l'atteignent que rarement; leurs organes génitaux ressemblent tout à fait à ceux des enfants. Ce n'est que chez ceux qui arrivent à la puberté que se montre le goître. Alors le thorax se déforme et le ventre ac-quiert un développement anormal. Jusqu'à la mort, la marche du crétin reste saccadée; ses bras sont grêles; ses mains larges, épaisses; ses pieds plats, tournés en dehors, et les mal-léoles internes semblent toucher le sol.

Tous les crétins n'offrent pas les dehors hideux que nous venons de peindre; aussi, à l'exemple d'Esquirol, la commission du Pié-mont a-t-elle distingué trois degrés parmi ces individus : 1^o *crétineux*; intelligence au-des-sous du niveau ordinaire; quelques aptitudes à apprendre un métier; possibilité de commu-niquer par des gestes; des mots plus ou moins intelligibles, quelquefois même de courtes phrases; 2^o *semi-crétins*; facultés intellec-tuelles strictement limitées aux besoins du corps et correspondant aux seules impressions des sens; facultés végétatives et reproduc-tives; paroles confuses, cris inarticulés, ges-tes incomplets et violents; 3^o *crétins com-plets*; impuissance absolue de communiquer; par exception, un cri involontaire ne se re-liant à aucune idée, à aucun désir. Ils appar-tiennent plus à la vie végétative qu'à la vie animale; incapables même de porter les ali-ments à leur bouche, ils sont gâteux et infé-conds.

Le crétinisme et le goître sont regardés par un grand nombre de docteurs comme une même maladie, et Fodéré considérait le pre-mier comme déterminé par le second. Cette manière de voir ne nous semble pas rigoureu-sément exacte. Ces deux affections offrent des symptômes parfaitement distincts. Cependant elles se confondent très-souvent l'une avec l'autre, et elles semblent naitre sous l'influence d'une même cause. Quelquefois aussi le goître est le premier indice du crétinisme; mais, d'un autre côté, on ne trouve pas des crétins dans tous les pays où le goître est endémique, et c'est là précisément ce qui fait la différence importante entre ces deux maladies.

L'origine du crétinisme a été attribuée à un grand nombre de causes : les uns accusent l'exposition à certains vents des pays où il est endémique, les changements brusques de tem-pérature, la privation de soleil, une aération incomplète, etc.; les autres invoquent la con-situation géologique du sol, les eaux plus ou moins potables; d'autres enfin considèrent plus particulièrement les mœurs et les usages des populations, leurs aliments, leur mauvaise hygiène, etc. Beaucoup de ces hypothèses sont sans valeur aujourd'hui que l'on a pu étu-dier le crétinisme dans des pays différant en-tre eux autant sous le rapport des conditions climatologiques que sous le rapport des habi-tudes et du genre de vie des habitants. En effet, on trouve des crétins dans les plaines fertiles du Rhône, dans la grande et belle vallée du Rhin, dans les départements du Nord et de l'Aisne, aussi bien que dans les vallées les plus profondes et les plus humides des Alpes et des Pyrénées. En Suisse, en Piémont, en Allemagne, on observe des faits analogues. En Afrique, sous la zone torride; en Asie, dans les plaines glacées de l'Himalaya; enfin à 2,000 mètres de hauteur, sur les pla-teaux desséchés des Cordillères des Andes, comme dans certaines plaines basses des fles de l'Océanie, il existe de nombreux crétins. L'étroitesse et la profondeur des vallées, l'ai-titude, l'exposition des lieux, l'insolation et le défaut d'aération, l'humidité, les miasmes pa-ludéens, enfin l'alimentation et toutes les cir-constances fâcheuses désignées sous le nom collectif de misères hygiéniques, ne peuvent plus être considérés comme causes de créti-nisme. Les faits qui démontrent que c'est à la qualité des eaux qu'il faut attribuer l'origine du crétinisme ont été observés dans tous les pays où cette affection est endémique, et c'est une opinion vulgaire chez la plupart des ha-bitants de ces contrées. Mais ici encore il y a

divergence parmi les auteurs : les uns pensent que ces eaux sont mauvaises parce qu'il y a une diminution dans leurs principes utiles ; les autres attribuent, au contraire, cette action funeste à la présence de certaines substances en quantité anormale ; il en est quelques-uns qui, rejetant ces deux opinions, croient que la production du *crétinisme* est due à la présence dans les eaux potables de matières organiques altérées. L'hypothèse émise en 1851 par M. Chatin, et qui attribuait le goitre et le *crétinisme* à l'absence ou à la diminution de l'iode dans les eaux, les aliments et l'air atmosphérique, n'a plus cours dans la science, et les faits qui ont été cités à l'appui de cette manière de voir ne sont plus aujourd'hui considérés que comme une question de coïncidence. Des recherches récentes ont semblé établir un rapport constant entre le développement du goitre et du *crétinisme* et la constitution géologique des localités où règnent ces affections. M. le docteur Grange a dressé une carte géographique où ce rapprochement semble exister d'une manière frappante. Les terrains sur lesquels ces affections sont endémiques seraient, d'après cet auteur, toujours formés de masses gypseuses dolomitiques, de roches magnésiennes, de schistes magnésiens ou d'alluvions provenant de ces roches, et les eaux qui en sortent contiendraient en proportion anormale du sulfate de chaux et des sulfates et carbonates de magnésie. En France, en Allemagne, en Suisse, en Piémont, partout enfin, dit M. Grange, où l'on trouve des crétins, le sol contient des roches magnésiennes ou des sels de magnésie. Cette opinion, appuyée sur des données presque exclusivement chimiques, est infirmée par de nouvelles observations. Aussi, tout en tenant compte de la constitution géognostique du sol, ne pouvons-nous rapporter aux sels magnésien et calcaires la cause prochaine du goitre et du *crétinisme*. L'altération des matières organiques que contiennent les eaux potables a été regardée aussi comme le point de départ de cette dégénérescence de la race humaine. Cette thèse a été défendue avec talent à l'Académie de médecine par M. Bouchardat ; mais, pas plus que les précédentes, elle ne repose sur des preuves inattaquables ; elle ne rend pas mieux compte que les autres de tous les faits observés, et les objections qu'elle soulève sont nombreuses. En résumé, nous pensons que les causes du *crétinisme* sont encore aujourd'hui complètement inconnues.

Malgré l'ignorance ou nous sommes au point de vue de l'étiologie de cette affection, notre avis est que l'on pourrait diminuer le nombre des crétins en usant de certaines règles d'hygiène. Ainsi, 1° dans tous pays où le *crétinisme* est endémique, une femme devenant enceinte doit s'éloigner et aller habiter une localité reconnue parfaitement saine. La même précaution est nécessaire pour les enfants nouveaux-nés. On devra interdire l'allaitement à toute femme présentant quelques signes de cette dégénérescence. 2° Tout crétin doit être transporté dans une autre contrée et là être soumis à une surveillance continuelle, afin de prévenir les excès d'ivrognerie et les abus d'onanisme. Les travaux manuels, la gymnastique et, au besoin, l'administration des sels de fer ou d'iode, produiront de bons effets, surtout s'ils sont combinés avec les moyens moraux et intellectuels.

L'hygiène publique serait probablement impuissante à détruire complètement le *crétinisme* ; mais pourquoi ne ferait-on pas quelques tentatives ? Les premières mesures consisteraient à assainir les localités infestées, par l'endiguement des rivières et le dessèchement des marais ; à sillonner de routes ces mêmes localités, pour y introduire le commerce et la civilisation. Depuis quelques années, des travaux de ce genre ont été entrepris dans le département du Bas-Rhin, et l'endémie a, sinon disparu, du moins considérablement diminué. D'autres mesures, tout administratives et judiciaires, consistent à séquestrer dans des asiles spéciaux tous les crétins idiots. La restriction des droits civils, surtout en matière de mariage, serait sans doute un moyen très-efficace ; elle a été proposée par Fodéré et Ferrus ; mais on comprend à combien d'inconvénients et d'injustices elle pourrait donner lieu. Avant tout, il faut considérer que le *crétinisme* est une infirmité, non un délit, et qu'il ne saurait donner matière à aucune espèce de répression.

Presque partout les crétins sont méprisés, et nul montagnard sain ne consentirait à contracter alliance avec ces malheureux. Dans le Valais, au contraire, où il s'en trouve beaucoup, on les regarde comme des êtres favorisés du ciel. Au moyen âge même, une sorte de culte était rendu aux crétins ; on les appelait les *innocents*, les *bienheureux*, les *gens du bon Dieu*. Aussi, après leur mort, conservait-on religieusement tout ce qui leur avait appartenu ; leurs béquilles, leurs vêtements étaient considérés comme de saintes reliques. Quand Fodéré voulut, à la fin du siècle dernier, faire quelques autopsies de crétins, il faillit être massacré. Ces préjugés ont disparu, et ces malheureux ne sont plus que de tristes parias que leurs familles cherchent souvent à dérober aux regards de tous. Aujourd'hui on croit que la plupart des crétins sont susceptibles de quelque éducation ; déjà plusieurs tentatives ont été couronnées de succès et on font espérer de plus grands encore.

CRÉTINTZA s. m. (kré-tin-tza). Comm. Nom donné à des étoffes brodées, rayées ou unies, qui servent à confectionner les jupons des paysannes moldo-valaques. Il on dit aussi VALNIC.

CRÉTIQUE adj. (kré-ti-ke — des *Crétois*, qui l'employaient dans leurs vers). Métrique. Se dit d'un pied de vers grec ou latin, formé d'une longue entre deux brèves, comme le mot *habenda*, et qui était usité en Crète, dans des chants destinés à accompagner les danses des curètes. Il On l'appelle aussi AMPHIBRAQUE. Il Se dit d'un vers composé de plusieurs pieds crétiques.

— s. m. Pied ou vers crétique : *Composer des crétiques*.

CRÉTISER v. n. ou intr. (kré-ti-zé — rad. *Crétois*). Mentir ou tromper comme on supposait que le faisaient les Crétois. Il Mot de Rollin inus.

CRÉTOIS, **OISE** s. et adj. (kré-toi, oi-ze). Géogr. Habitant de l'île de Crète ; qui appartient à cette île ou à ses habitants : *Les Crétois*. Une *Crétoise*. La marine *crétoise*.

CRÉTOIS (kré-toi — rad. *crête*). Hist. Nom donné aux membres les plus fougueux de la Convention, lesquels siégeaient sur les bancs les plus élevés de l'assemblée, qu'on appelait la crête de la montagne.

CRETON (Nicolas-Joseph), homme politique et juriconsulte français, né à Amiens en 1798. Il exerçait la profession d'avocat dans sa ville natale, lorsqu'il fut nommé, en 1846, membre de la Chambre des députés. Il y siégea dans les rangs de l'opposition jusqu'à la révolution de février 1848. Envoyé à la Constituante par le département de la Somme, Creton fut un des membres de cette assemblée qui se montrèrent les plus hostiles au gouvernement provisoire et aux institutions nouvelles ; il attacha son nom à une proposition présentée par lui à plusieurs reprises, et tendant à ouvrir les portes de la France aux anciennes familles royales exilées, vota constamment avec la droite, et appuya, après l'élection du président de la République, la politique de Louis-Napoléon. Son mandat lui fut renouvelé aux élections pour l'Assemblée législative. M. Creton continua à prendre une part active à toutes les mesures de réaction et de compression, devint un des coryphées du parti orléaniste, et se sépara, avec une partie de la majorité, de la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, M. Creton retourna dans sa ville natale, où il reprit sa place au barreau.

CRETONNE s. f. (kre-to-ne — de *Creton*, qui fabriqua le premier cette toile). Comm. Toile blanche très-forte, à chaîne de chanvre et à trame de lin.

— Adjectif : La toile *CRETONNE* se fabrique dans les environs de Lisieux.

CRETONNÉE (A LA) loc. adv. (kre-to-né). Art culin. Manière d'accommoder certains légumes : *Fèves à la CRETONNÉE*.

CRETONNIER s. m. (kre-to-nié — rad. *crétons*). Celui qui achète chez les bouchers les résidus appelés *crétons*, et qui fabrique avec ces résidus des pains grossiers pour la nourriture des chiens.

CRETONS s. m. pl. (kre-ton — rad. *crête*). Techn. Nom donné aux résidus de la fonte du suif, dont on fait des pains pour les chiens. Il Morceaux de graisse de porc frais apprêtée.

CRETTE DE PALLUEL (François), agronome et administrateur français, né à Drancyles-Neues, près de Paris, en 1741, mort en 1798. Il était fils d'un conseiller secrétaire du roi. Chargé fort jeune par son père de faire valoir ses propriétés, il contribua de tout son pouvoir aux progrès de l'agriculture, soit en inventant des instruments agricoles, tels que le cylindre à dents, le moulin à hacher les racines, le grand hachoir à paille, la charrue à butter les pommes de terre, le louchet courbé pour le défrichement des marais ; soit en pratiquant de nouvelles cultures, comme celle de la garance, du tournesol, du turneps, de la grande chicorée sauvage, etc. Crette de Palluel contribua beaucoup à l'introduction des pommes de terre en France, à l'amélioration des vaches, à la suppression des jachères ; il publia plusieurs mémoires utiles et intéressants, fit enseigner la plaine des Sablons d'espèces végétales qu'il avait tirées de l'étranger, et fit partie, pendant la Révolution, de la commission d'agriculture et des arts. A cette époque, Crette de Palluel fut élu juge de paix du canton de Pierrefitte (1790), puis membre de la Législative (1791), où il vota avec les modérés. Jeté en prison, il en sortit après le 9 thermidor, et devint de nouveau juge de paix de Pierrefitte. Nous citerons parmi ses écrits : *Mémoire sur le dessèchement des marais* (Paris, 1789, in-8°) ; *Mémoire sur la suppression des jachères* (1790) ; *Mémoire sur l'amélioration des biens communaux* (1790) ; *Formulaire des propriétaires* (1790, in-8°) ; *Traité sur les prairies artificielles* (Paris, 1801, in-8°), etc.

CRÉTURE s. f. (kre-lu-re — rad. *croître*). Crue des eaux. Il Vieux mot.

CREUBION s. m. (kreu-bion). Vitic. Espèce de couteau crochu dont les vigneronnais lorrains se servent pour tailler la vigne. Il On dit aussi CREUBIOTE s. f.

CREULLY, bourg de France (Calvados),

ch.-l. de canton, arrond. et à 18 kilom. N.-O. de Caen, sur une colline dont la Seule baigne le pied ; pop. aggl. 938 hab. — pop. tot. 982 h. Fabriques de tulles et de dentelles ; commerce de bestiaux. Eglise romane ; vieux château fort, une des plus anciennes et des plus remarquables forteresses du Calvados. Ce château, monument remarquable de l'architecture du moyen âge, est situé au centre du bourg. Les souvenirs historiques qui s'y rattachent sont nombreux. Le célèbre Robert de Kent, fils naturel du roi Henri 1^{er} d'Angleterre, devint baron de Creully en 1108. Ce château eut à soutenir de nombreux sièges. Il passait pour l'un des plus forts de la contrée. Il fut démolí en partie au xvi^e siècle. Cependant les restes de l'édifice primitif subsistent encore, bien reconnaissables au milieu des constructions de différents âges qui composent l'édifice actuel. Les bâtiments principaux paraissent avoir été adossés aux murs du nord, où l'on voit encore des salles voûtées en plein cintre. Deux tours dominent le massif des constructions : l'une, octogone, était sans doute la tour d'observation ; l'autre, qui s'élève assez haut sur le rempart même, est terminée par un appartement carré.

CREUPÉE s. f. (kreu-pé — rad. *crêpe*). Espèce d'omelette épaisse, qu'on fait avec de la farine dans la Lorraine.

CREUSAGE s. m. (kreu-za-je — rad. *creuser*). Action de creuser : *Le creusage d'un puits*. Il Se dit surtout en gravure : *Le creusage des planches s'opère de diverses façons*.

CREUSAT, montagne voisine du mont Conis (Italie), d'où sort une source d'eau minérale froide, salino-ferrugineuse.

CREUSE (LA), en latin *Crosia* ou *Crosna*, rivière de France, prend sa source à une fontaine du village de Croze, canton de La Courtière, dans l'arrondissement d'Aubusson (Creuse), passe à Clairavaux, Aubusson, reçoit la petite Creuse et la Sedelle, entre dans le département de l'Indre, passe près d'Eguzon et de Gargilesse, baigne Argenton, reçoit la Bouzanne, arrose Saint-Gaultier, Le Blanc, Preuilly, sert de limite entre la Vienne et l'Indre-et-Loire, et se jette dans la Vienne à Bec-des-Baux, après un cours de 235 kilom.

CREUSE (DÉPARTEMENT DE LA), division administrative de la France, formée de la haute Marche, de quelques parties du Limousin, du Poitou, du Berry, du Bourbonnais, de l'Auvergne, et tirant son nom de la Creuse, qui y prend sa source et la traverse presque tout entier du S.-E. au N.-E. Ce département a pour limites : au N., le département de l'Indre ; à l'O., celui de la Haute-Vienne ; au S., celui de la Corrèze ; à l'E., ceux du Puy-de-Dôme et de l'Allier ; au N.-E., celui du Cher. Sa plus grande longueur du N.-O. au S.-E. est de 110 kilom., et sa plus grande largeur du N.-E. au S.-O. de 80 kilom. Il a une superficie de 558,341 hectares, divisée en quatre arrondissements : Guéret, chef-lieu, Aubusson, Bourgneuf et Boussac ; 25 cantons, 281 communes, dont la population totale s'élève à 274,057 habitants. Le département de la Creuse forme, avec celui de la Haute-Vienne, le diocèse de Limoges, suffragant de Bourges, et, avec le département de la Corrèze, la 2^e subdivision de la 21^e division militaire ; il ressortit à la cour impériale de Limoges, à l'Académie de Clermont, à la 21^e conservation des forêts et à l'arrondissement minéralogique de Périgueux.

« Vu dans son ensemble, ce département présente la forme d'un ovale irrégulier, coupé de chaînes de montagnes, ramifications des monts d'Auvergne et du Limousin. La chaîne qui sert de point de départ à toutes les autres se détache du mont Dore et entre dans la Creuse par le S.-E., près de Crocq, où elle se divise en deux rameaux, dont l'un se dirige vers l'E. et l'autre vers le S. C'est ce chaînon, le plus élevé du département, qui sépare les deux grands bassins de la Loire et de la Garonne, en fixant à l'O. le sous-bassin de la Vienne et à l'E. le bassin secondaire de la Dordogne. Une troisième chaîne se détache de la précédente à Féniers et se dirige vers le N.-O. (Joanne). La hauteur moyenne de ces montagnes et des plateaux que forment leurs sommets est de 350 mètres au-dessus du fond des vallées ; les points culminants sont : le clocher de Féniers, 847 mètres ; la Courtine, 795 mètres ; la montagne de Serinur, 721 mètres, etc. La surface du département, entrecoupée par ces chaînes de montagnes et par de nombreuses collines qui leur servent de contre-forts, offre peu de plaines de quelque étendue, mais présente de nombreuses vallées d'un aspect sauvage et très-pittoresque, au milieu desquelles de nombreux cours d'eau entretiennent une riche végétation, qui contraste avec les sommets stériles et nus des collines. Les plus importants de ces cours d'eau sont : la Creuse, le Taurion, le Cher, la Vienne, la Sedelle, la Brame, l'Ardour, le Douleaux, la Gane, etc. Aucune de ces rivières n'est navigable sur le territoire de ce département, mais on fait flotter du bois à bûches perdues sur la Creuse et le Taurion.

« Le climat du département se ressent de l'élévation du sol et du grand nombre de ruisseaux, de sources qui arrosent le pays en tous sens. Il est en général froid et humide. La température y subit des variations subites et très-marquées à la suite des orages, qui sont très-fréquents en été ; les pluies, abondantes

au printemps, succèdent à des hivers longs et rigoureux, qui couvrent de neige, souvent pendant plusieurs mois, les cantons du S.-E. ; mais l'automne y est ordinairement fort beau et donne au paysage les aspects les plus agréables et les plus variés.

« Le sol du département de la Creuse, composé d'une faible couche de terre végétale mélangée aux débris des roches granitiques, est léger et peu fertile, surtout dans les parties montagneuses. Il appartient généralement au terrain primitif ; quelques lambeaux seulement se rattachent aux formations secondaire et tertiaire : ce sont les bassins houillers d'Ahun, de Bosmoreau, de Bouzogle et de Mazures. A l'exception des houilles, aucun produit minéral n'est exploité actuellement dans la Creuse. Les travaux d'extraction de la galène argentifère de Mornat et de l'antimoine de Villerange ont été interrompus depuis quelques années. Des tourbes, très-propres à servir de combustible et d'engrais, existent aux environs de Mazures, de Rozère et de Gentoux.

« Outre les salines thermales d'Evaux, le département de la Creuse possède quelques sources ferrugineuses qui n'ont jamais reçu aucun aménagement et qui sont complètement inconnues hors du pays : ce sont celles de Chauveix, de Bessac et de Felletin. » (Joanne.)

Ce département est à coup sûr l'un des plus pauvres de France. Une grande partie des hommes valides émigrent chaque année au printemps, pour ne rentrer que vers le commencement de l'hiver. Ils exercent presque tous la profession d'ouvriers maçons. On estime qu'ils rapportent en moyenne, à chaque rentrée, de 4 à 5 millions d'économies. Cet argent est destiné à suppléer à l'insuffisance des récoltes et à l'achat de quelque parcelle de terrain depuis longtemps convoitée. Il en résulte, d'une part, que le sol, si pauvre soit-il, est d'un prix assez élevé, et de l'autre, que l'agriculture est négligée, le soin de faire valoir les exploitations étant confié aux femmes, qui ne peuvent fournir à elles seules une somme de travail égale aux besoins. Le sol est extrêmement divisé : on compte plus de 45,000 propriétaires pour une étendue totale d'environ 556,800 hectares. Un peu de froment et beaucoup de seigle forment la base de la culture ; mais ces récoltes sont si médiocres qu'elles ne couvrent pas toujours les frais de labour. Les plantes sarclées sont à peine cultivées sur quelques points, autour des centres de population. On compte fort peu de prairies artificielles ; les prairies naturelles, au contraire, et les pâturages couvrent des espaces fort étendus. Par suite, le bétail est très-nombreux, mais la qualité en est très-inférieure. Les landes incultes occupent une notable partie de la superficie totale du département. L'étendue en est d'environ 30,400 hectares pour l'arrondissement de Guéret, de 42,000 pour celui d'Aubusson, non compris plus de 23,000 hectares à l'état de jachère morte ; d'un peu plus de 10,000 pour celui de Bourgneuf, et enfin de 23,000 pour celui de Boussac. Ce chiffre énorme explique, sans qu'il soit besoin de commentaire, l'état misérable du département de la Creuse. Les prairies naturelles comprennent environ 148,840 hectares. L'espèce bovine est représentée par 135,368 individus ; dans ce chiffre les vaches entrent pour une forte majorité. On compte en outre 822,350 bêtes à laine. La Creuse nourrit encore 50,800 porcs et environ 20,000 chèvres ou boucs. Ce bétail est fort misérable, maigre, étiole, à peine nourri.

Le département de la Creuse n'est pourtant pas sans ressources : les landes incultes, qui occupent aujourd'hui une si grande partie de sa surface, pourraient être facilement mises en culture, et l'emploi de la chaux ou du noir animal y produirait d'excellents résultats. L'établissement du chemin de fer de Limoges a déjà provoqué des améliorations qui ne demandent, pour être étendues et complétées, que le concours d'une population industrieuse, pénétrée du sentiment de ses vrais besoins. L'émigration est, ici comme ailleurs, une vraie calamité qui enlève au pays la meilleure part de ses forces vives. Ce mal est déjà ancien dans le pays. Au x^e siècle, la médiocre fertilité du sol de la Creuse, l'absence d'une industrie générale et la misère qui en était la conséquence, obligèrent les habitants de la Marche à aller chercher hors de leur pays les ressources qu'ils ne trouvaient pas chez eux. D'abord dirigée vers l'Espagne et les provinces méridionales de la France, auxquelles elle fournissait les travailleurs nécessaires au temps de la fauchaison et des moissons, l'émigration prit plus tard sa route vers le nord et adopta l'industrie de la construction, qu'elle monopolisa presque aujourd'hui. Jusqu'au commencement de notre siècle, cette émigration se fit dans des proportions raisonnables ; mais aujourd'hui elle est tellement exagérée que la terre manque de travailleurs et que la population du département va en diminuant d'une manière progressive. On comptait, en 1800, 15,000 émigrants ; en 1825, 22,423 ; la statistique de 1860 porte ce chiffre à 33,452. Ajoutons que l'émigration entraîne hors du pays tous les hommes valides au-dessus de 14 ans, et que les ouvriers, qui auparavant ne manquaient pas de rentrer régulièrement dans leur pays pour y passer la mauvaise saison, l'abandonnent aujourd'hui presque tous sans idée de retour.

« Au point de vue industriel, ce département

est aussi assez arriéré. L'industrie est presque entièrement concentrée dans trois de ses principales villes : Aubusson et Felletin, dont les célèbres manufactures de tapisseries, les plus belles de France après celles des Gobelins et de Beauvais, ont acquis une réputation européenne, et Bourgneuf, qui possède des papeteries et d'importantes fabriques de porcelaines. Dans le reste du département, on ne trouve que quelques tanneries, des brasseries, des filatures de laine, des tuileries et des fabriques de poterie commune. Le commerce est peu étendu; la Creuse ne livre à l'exportation que son beurre, ses œufs, ses porcs gras, ses agneaux, un peu de seigle et les produits de ses manufactures. » (JOANNÉ.)

CRÉUSE, fille de Priam et d'Hécube, première épouse d'Enée et mère d'Ascanie ou Iule, disparut pendant l'embrasement de Troie. V. ENÉE.

Parmi les autres femmes du même nom connues dans l'histoire mythique, on cite une fille d'Erechthée, roi d'Athènes, qui épousa Xuthus, fils d'Hélien, et devint mère d'Ion et d'Œchæus; — une fille de Créon, roi de Corinthe, que Jason devait épouser. Jalouse de son sort, Médée lui envoya comme présent une robe qui, s'étant enflammée lorsqu'elle s'en revêtit, la consuma avec son palais.

CRÉUSÉ, ÉE part. pass. du v. Creuser. Creux, percé de trous. *« Du bois tout creusé par les fourmis. »* Pratique, en parlant d'un creux : *« Un trou creusé dans la terre. »* Disposé en creux : *« La grotte de l'ingal est creusée au milieu d'immenses colonnes prismatiques de basalte. »* (L. Figuié.) Les hamsters sont remarquables par les sacs ou abajoues creusées de chaque côté de leur bouche. (Milne Edwards.)

— Rendu creux ou plus creux : *« Sa figure, maigre et brune, paraissait encore creusée par ses derniers chagrins et les cruelles émotions qui l'avaient agitée. »* (E. Sue.)

— Fig. Approfondi : *« Question creusée par un homme habile. Nous pensons que certains sujets peuvent être creusés plus profondément en prose qu'en vers. »* (Th. Gaut.)

— s. m. Résultat de l'action de creuser : *« Ces effets, qui peuvent, pour un moment, fixer l'attention du passant, ne sont que d'insignifiants accidents à côté des creusés effectués par les rivières du pays. »* (Fournet.) *« Peu usité. »*

CREUSEMENT s. m. (kreu-ze-man — rad. creuser). Action de creuser, état qui en résulte : *« Le creusement du canal produira 740,000 mètres de déblai. »* (L. Figuié.)

CREUSER v. a. ou tr. (kreu-zé — rad. creux). Percer un creux, faire un creux, ouvrir un creux : *« CREUSER la terre, une pierre. Je n'y ai entendu que le hennissement de mes chevaux qui s'impatientsaient au soleil, et qui CREUSAIENT du pied le sol en poussière. »* (Lamart.) *« Rendu plus profond : Ce puits n'est pas assez profond; il faut le CREUSER. »* Enfoncer, rendre plus creux, en parlant des yeux, des traits du visage : *« Cette passion lui CREUSAIT les joues et lui jaunissait le front. »* (Balz.) *« Pratiquer, ouvrir, en parlant d'un creux : CREUSER un puits. CREUSER un port. CREUSER une fosse. L'eau qui tombe creuse avec le temps des cavités, surtout dans les roches d'une nature tendre, telles que les grès. »* (A. Maury.)

Et dans le roc qui cède et se coupe aisément, Chacun sait de sa main creuser son logement. BOILEAU.

— Fig. : *« Fournissez vos preuves, CREUSEZ votre mine, arrangez votre artillerie. »* (Beaumont.) *« Maine de Biran est de ceux qui passent leur vie à CREUSER un puits arlésien en eux-mêmes. (Ste-Beuve.) Il faut le malheur pour CREUSER certaines mines mystérieuses cachées dans l'intelligence humaine. (Alex. Dum.) Ce sont les doctrines qui CREUSENT le lit où les passions coulent. (Lamenn.) »* Sonder, approfondir : *« CREUSER un sujet. On doit d'autant moins CREUSER les mystères de la religion, qu'il est impossible de les approfondir. (Beauzée.) Un historien n'est pas un biographe : il n'est pas tenu à CREUSER d'égale sorte un caractère, à en détacher les contours. (Ste-Beuve.) Balzac se pique avant tout de physiologie, il pousse à bout la réalité et il la CREUSE. (Ste-Beuve.) »*

Je creuse nuit et jour, dans mes réflexions, Cet abîme sanglant des révolutions. LAMARTINE.

« Produire un vide moral dans : La pensée CREUSE le cœur et le laisse vide ; il faut autre chose pour le remplir. (Lamenn.) Les biens de la terre ne font que CREUSER l'âme et en augmenter le vide. (Chateaub.) »

..... Tu ne sais quel vide CREUSE au fond de nos cœurs l'ambition avide. V. HUGO.

— Absol. : *« CREUSER sous terre. CREUSER dix pieds en terre. CREUSER bien avant. Trouver de l'eau à force de CREUSER. Personne n'avait encore CREUSÉ si avant dans cette science. (Acad.) Il devient nécessaire, pour reproduire au vrai la constitution de la famille, de CREUSER profondément. (Portalis.) Le style de Carrel creusait et grave; c'est de l'histoire par les monuments. (Chateaub.) Pellico mit son esprit à CREUSER dans l'âme des plus mauvais; il creuse jusqu'à ce qu'il ait trouvé une vertu, afin d'avoir le droit d'aimer. (St-Marc-Girard.) Il faut CREUSER un peu dans le devoir pour y trouver le plaisir. (St-Marc Girard.) »*

— Fam. *« Creuser l'estomac, Faire éprouver un grand appétit : Cette liqueur m'a creusé l'estomac ; je suis affamé. Les larmes CREUSENT l'estomac. »* (G. Sand.)

— *« Creuser sa fosse, creuser son tombeau, Altérer sa santé par des excès, se rendre soi-même la cause de sa mort : Vous avez vous-même CREUSÉ VOTRE TOMBE. (Balz.) »*

A force de ragôts et de mets succulents, Il creuse son tombeau lui-même avec ses dents. REGNARD.

— *« Creuser un abîme, Préparer ce qui doit causer la perte, la ruine de quelqu'un ou de quelque chose : C'est l'anarchie qui ouvre LES ABÎMES, mais c'est la misère qui les CREUSE. »* Quo! partout sur mes pas le sort creuse un abîme! VOLTAIRE.

Aussi bien sous mes pas c'est creuser un abîme, Que reténir ma main sur la moïtié du crime. CORNÉILLE.

— Grav. Revenir sur une taille pour la rendre plus profonde. *« Dans la gravure sur bois, Evider certaines parties qui doivent marquer plus légèrement que les autres. »*

Se creuser v. pr. Etre creusé; devenir creux : *« Ce vieil arbre commence à SE CREUSER. (Acad.) Anna ne se plaignait pas, mais ses joues et ses yeux SE CREUSAIENT. (A. Karr.) »*

Le sel se creuse en temple et se dresse en autel. DELILLE.

Être creux; se rencontrer, en parlant d'un creux : *« En se prolongeant vers le nord, la vallée des Saints SE CREUSAIT de plus en plus et s'élargissait davantage. (Lamart.) A droite, SE CREUSAIT en abîme un immense ravin déchiré, accidenté de la façon la plus romantique. (Th. Gaut.) »*

Creuser pour soi : *« Quelques animaux SE CREUSENT des demeures souterraines. (Buff.) »*

Fig. Se fatiguer, se tourmenter, par des méditations ou des recherches : *« Je vous vois, vous m'êtes présente, je pense et repense à tout, ma tête et mon esprit SE CREUSENT. (Mme de Sév.) »*

Se creuser l'esprit, la tête, le cerveau, Se fatiguer l'esprit pour approfondir une matière, pour découvrir quelque chose : *« J'ai beau ME CREUSER LE CERVEAU, je ne trouve aucun expédient. (Acad.) Je ne réfléchis jamais et j'agis sans cesse; c'est le moyen de ne pas SE CREUSER LA TÊTE. (Th. Leclercq.) »*

Se creuser un tombeau, Préparer, causer sa propre mort : *« Ceux qui font des révolutions à moitié ne font que SE CREUSER UN TOMBEAU. (Chateaub.) »*

Syn. **Creuser**, approfondir. V. APPROFONDIR.

Antonymes. Bomber, relever, repousser.

CREUSET s. m. (kreu-zé — bas lat. *crusellus*, *crusellus*, *crusellum*, *crusellus*, d'où l'ancien français *creuseul*, *croissol*, *crusset*, *crasset*, espèce de lampe. Ce mot est d'origine très-obscure. La forme primitive en français est *croisuel*, dont *creuset* n'est qu'une altération. A *croisuel* répondent l'espagnol *crisuelo*, *crisel*, et l'italien *crogiolo*. Diez, sans s'occuper des autres formes, tire l'espagnol *crisuelo* du basque *criselua*, *cruslua*, lampe. Mais l'accord que nous venons de signaler paraît écarter l'étymologie tirée du basque, qui a plutôt emprunté que donné ce mot. L'étymologie est certainement, suivant M. Littré, le bas latin *crucibulum*, qui n'a pu être fait sur les mots romains, et qui, au contraire, leur a donné naissance. *Crucibulum* paraît être dérivé de *crux*, croix, avec la finale instrumentale *bulum*, de la racine sanscrite *bhar*, *bhal*, porter, parce que ces sortes de lampes portaient deux mèches en croix, ce qui faisait quatre becs. De lampe, le sens a passé à *creuset*. Techn. Vase généralement fait de terre réfractaire, qu'on emploie dans les laboratoires de chimie et dans plusieurs arts industriels pour fondre ou calciner certaines substances : *« CREUSET de verrier. CREUSET d'orfèvre. Les meilleurs CREUSETS en terre viennent d'Allemagne. (Bouillet.) Un autre avantage bien rare de la porcelaine des Indes, c'est que sa pâte est admirable pour faire des CREUSETS et mille autres ustensiles de ce genre. (Raynal.) »*

La souffrance est l'épreuve où s'épurent les âmes, Comme l'or au creuset réchauffé par les flammes. M^{lle} DE POLIGNY.

— *« Creuset brasqué, Creuset dont l'intérieur est garni d'une pâte faite avec du charbon de bois pulvérisé, légèrement humecté et fortement battu. »*

— Fig. Moyen, cause de destruction ou de préparation : *« La main de mon fils est un CREUSET où l'argent se fond. (Mme de Sév.) Lettres, mémoires, tout est fondu dans le même CREUSET; c'est l'esprit. (Buff.) »*

Ton art est sûr : le Pactole et Jouvence Dans le creuset vont marier leurs flots. BÉRANGER.

Le Moyen d'épuration morale ou intellectuelle, moyen d'essai, d'analyse : *« Quand nous voulons connaître grossièrement un morceau de métal, nous le mettons dans un CREUSET. Dans quel CREUSET mettrons-nous notre âme pour la connaître? (Volt.) L'âme s'épure au CREUSET des revers. (Volt.) Dans le CREUSET de l'expérience, la vérité se sépare de l'erreur. (Aloys.) Notre vie présente est le CREUSET laborieux d'où doit sortir notre vie future. (Lacordaire.) Les interprétations des belles âmes sont comme »*

des CREUSETS où semblent se purifier les fautes du prochain. (Petit-Senn.)

Tout s'épure au creuset de la philosophie. DELILLE.

Le temps est le creuset où l'amour vrai s'épure. MONVEL.

— Métall. Partie inférieure d'un fourneau, dans laquelle se rassemble et se tient le métal fondu : *« Le CREUSET est placé au-dessous des tuyères. (Debette.) La partie extérieure du CREUSET porte le nom d'avant-creuset. (Debette.) »*

— Bot. Nom vulgaire de la grande pezize en entonnoir, espèce de champignon appelé aussi CREUSOT.

— Encycl. Les *creusets* sont des vases employés dans l'industrie et dans les laboratoires, et destinés à contenir des substances en fusion, par conséquent portées à une haute température. Les matières employées à la confection des *creusets* sont, suivant l'objet auquel on les destine, les terres réfractaires, la porcelaine, le platine, la fonte, la plombagine, le coke et la chaux vive. Les *creusets* de laboratoires ont généralement la forme de cônes tronqués, un peu renflés; ils sont munis de couvercles de même matière qui permettent d'isoler les substances que l'on y essaye des cendres et autres résidus de la combustion. Pour empêcher les *creusets* d'adhérer au fond du four et les maintenir en équilibre, on les fait reposer sur de petites capsules de terre cuite. Ceux dont on se sert le plus ordinairement sont de terre réfractaire; les plus estimés viennent de la Hesse; ils sont fabriqués avec une argile du pays mêlée de sable quartzeux, ou mieux de débris de vieux *creusets* réduits en poudre. Ils résistent d'autant mieux qu'ils contiennent moins de fer et de chaux, ces matières formant avec l'argile des silicates qui fondent à une

| | ARGILES | | | |
|-----------------------|------------|---------------|-------------|-----------------|
| | DE FORGES. | DE MONTEBEAU. | D'ANDENNES. | DE STOURBRIDGE. |
| Silice. | 73,00 | 72,3 | 64,2 | 55,1 |
| Alumine. | 27,00 | 27,7 | 23,4 | 35,1 |
| Oxyde de fer. | traces | traces | 2,4 | 9,3 |
| Chaux. | 0 | 0 | 0 | 0,5 |

Ces argiles, nettoyées, triées à la main, sont mélangées avec le ciment, formé ordinairement de débris de vieux *creusets* réduits en poudre. On mélange en France trois parties d'argile crue avec une de ciment, en Angleterre cinq d'argile et une de ciment, en Belgique une pour une.

La pâte une fois formée est abandonnée à l'humidité pendant un certain temps avant de servir à façonner les *creusets*. Quand ceux-ci sont terminés, on les laisse sécher à la température ordinaire pendant deux ou trois semaines, on achève ensuite leur dessiccation en les portant dans des étuves à 30 degrés seulement, la durée des produits étant d'autant plus grande que la dessiccation préparatoire a été plus lente. Quand les *creusets* sont bien secs, on les porte graduellement au rouge et on les introduit ensuite dans les fours de fusion. Ils ne se dissolvent que peu à peu dans la verre en fusion et ne durent guère moins de deux à trois années. On les appelle aussi pots. On les divise en trois espèces : les *creusets* ou *pots découverts*, qui sont ronds, ovales ou rectangulaires et sans couvercle, que l'on n'emploie que quand on brûle du bois; les *creusets* ou *pots couverts*, qui sont ronds et ressemblent à des cornues à col très-court, qui servent quand on chauffe à la houille; et les *cuvettes*, qui sont rondes et s'emploient, dans la fabrication des glaces coulées, pour verser le verre fondu sur la table de coulage.

On introduit ordinairement dans le *creuset* une couronne d'argile qui surnage au-dessus du verre fondu et oblige à le puiser au centre, où il est le plus pur, mieux fondu et plus homogène.

— *« Creusets des fabriques d'acier fondu. Ces creusets étaient primitivement formés d'argile et de plombagine; on substitue maintenant la poussière de coke à la plombagine. Les argiles employées pour la confection de ces creusets sont les mêmes qui servent pour les creusets de verreries. Voici la composition de la pâte : »*

| | Volumes. |
|-------------------------------------|----------|
| Argile crue pulvérisée. | 15 |
| Argile grillée. | 10 |
| Débris de vieux creusets pulvérisés | 2 |
| Poussier de coke. | 1 |
| Eau. | 13 |

La pâte confectionnée est divisée en parties de 10 à 20 kilog., selon les dimensions à donner aux *creusets* et suivant qu'on doit chauffer au coke ou à la houille, car le chauffage au coke permet de donner moins d'épaisseur aux *creusets*.

On façonne la pâte dans des moules métalliques ayant la forme de cylindres rétrécis vers le fond. Quand le fond du *creuset* est formé, on façonne les parois en foulant la pâte à l'aide d'un mandrin; on rétrécit ensuite la partie supérieure.

Quand le *creuset* est formé, on le laisse sécher pendant quelques jours à l'air, puis on le porte à l'étuve, où il séjourne trois mois environ; on le recuit ensuite la tête en bas.

Un bon *creuset* chauffé au coke sert trois

température assez basse relativement à celle à laquelle on a généralement besoin d'opérer. Les *creusets* de fonte ne sont guère employés que pour la fusion du plomb. Les *creusets* de platine sont rarement employés, mais ils sont indispensables pour l'analyse des matières siliceuses. Les *creusets* poreux ou absorbants, aussi connus sous le nom de coupelles, sont faits de poudre d'os humectée et comprimée dans un moule; on les emploie pour les essais des matières d'or ou d'argent. Chaque coupelle peut absorber à peu près son poids de litharge. Les *creusets* réducteurs de plombagine sont employés pour la fusion des alliages d'or et d'argent; ils préservent très-bien les métaux de toute oxydation.

On se sert aussi, dans les hôtels des monnaies, de *creusets* d'argile qui peuvent contenir jusqu'à 300 kilog. de matière, et, pour fondre l'argent, on emploie des *creusets* de fer bien forgé et bien battu, qui contiennent quelquefois jusqu'à 600 kilog. de matière. Ces *creusets* ne sont pas déplacés lorsque le métal, arrivé au degré de fusion nécessaire, doit être coulé dans les lingotières; l'ouvrier y prend le métal avec une cuiller de fer à long manche, d'un diamètre de 0 m. 20 environ et d'une profondeur égale, terminée par une poignée de bois.

— *« Creusets de verreries. Ces creusets doivent pouvoir supporter des températures approchant de 2,000 degrés centigrades et contenir de 500 à 600 kilog. de matière fondue. Les argiles les plus propres à leur fabrication sont en France celles de Forges-les-Eaux (Seine-Inférieure) et de Montebœuf (Seine-et-Marne), en Belgique celle d'Andennes, près de Namur, en Angleterre celle de Stourbridge (comté de Worcester). Lorsqu'elles ont été calcinées, elles ne contiennent plus, sur 100 parties, que : »*

| | ARGILES | | | |
|-----------------------|------------|---------------|-------------|-----------------|
| | DE FORGES. | DE MONTEBEAU. | D'ANDENNES. | DE STOURBRIDGE. |
| Silice. | 73,00 | 72,3 | 64,2 | 55,1 |
| Alumine. | 27,00 | 27,7 | 23,4 | 35,1 |
| Oxyde de fer. | traces | traces | 2,4 | 9,3 |
| Chaux. | 0 | 0 | 0 | 0,5 |

fois, et cinq fois quand on le chauffe à la houille.

Pour la fonte du platine, on emploie de petits *creusets* de chaux vive calcinée à la flamme, qui donne le mélange détonant d'oxygène et d'hydrogène.

CREUSEUR s. m. (kreu-zeur — rad. creuser). Celui qui creuse, qui approfondit, qui va au fond des choses : *« Des gens ingénieux et profonds, des CREUSEURS d'antiquité. (Volt.) »* Peu usité.

CREUSISTE s. m. (kreu-si-ste — rad. creuser). Fabricant de creusets.

CREUSOIR s. m. (kreu-zoir — rad. creuser). Techn. Outil dont le luthier se sert pour creuser la table d'un instrument de musique. *« Atelier où l'on fait des creusets. »*

CREUSOT ou **CREUZOT** (Lx), ville de France (Saône-et-Loire), canton de Montcenis, arrondiss. et à 30 kilom. S. d'Autun, à 400 kilom. de Paris, et à 10 kilom. du canal du Centre; pop. aggl. 22,688 hab. — pop. tot. 23,872 hab. Un sol ingrat, de hautes montagnes déboisées et d'un aspect triste, quelques misérables cabanes éparses çà et là et formant un hameau, l'éloignement de toute grande voie de communication, telle était autrefois la situation de la contrée où se trouve aujourd'hui le plus beau et le plus complet de tous nos établissements industriels.

L'importance exceptionnelle de cet établissement, l'accroissement merveilleux que lui doit le misérable hameau de Charconnières, devenu la ville du Creusot, les progrès admirables qu'une sage et paternelle administration a réalisés dans l'état moral et même physique de cette population d'ouvriers, nous font un devoir de donner à cet article des développements inusités. Dans ce travail les documents ne nous ont pas fait défaut : citons entre autres les brochures de MM. Simonin et L. Reybaud, l'article des *Grandes usines de France*, auquel nous avons fait de fréquents emprunts, et surtout un exposé officiel destiné au jury de l'Exposition universelle de 1867, et que nous citerons en entier.

A l'époque où fut installée la société Schneider et Cie, l'industrie métallurgique française produisait des outils fort inférieurs à ceux de l'industrie anglaise. Son outillage propre était aussi fort inférieur à celui de sa rivale. Le nouveau directeur du Creusot, convaincu de l'importance capitale de l'outillage, acheta d'abord et à tout prix les machines et les outils anglais les plus parfaitement conditionnés. Ces outils et ces machines servaient bientôt de modèles aux ouvriers du Creusot pour faire aussi bien et même mieux. Ainsi c'est au Creusot que fut découverte, fabriquée et mise en œuvre pour la première fois la machine connue en métallurgie sous le nom de *marteau-pilon*. Jusque en 1840, on n'avait encore pour forger les grosses pièces que le martinet à came, de 400 à 500 kilog. au maximum; on cherchait un instrument capable de donner et de répéter rapidement un choc de

4,000 à 5,000 kilog. Cet instrument, sans lequel aucune pièce colossale ne pouvait être exécutée, est dû à M. Bourdon, ingénieur en chef des ateliers de construction du Creusot. L'Anglais Nasmyth, sous le nom duquel on désigne parfois cet instrument, n'a, de son propre aveu, fait que perfectionner l'œuvre de M. Bourdon. Grâce au marteau-pilon, les usines du Creusot purent entreprendre la construction de nos premières frégates à vapeur de 450 chevaux, le *Labrador*, le *Canada*, l'*Orénoque*, le *Caratbe* et l'*Albatros*. Malgré les succès que le Creusot devait à l'amélioration de son outillage, les autres établissements métallurgiques français hésitaient à entrer dans la même voie. Leur trop grande confiance dans la supériorité intellectuelle des ouvriers français, considérés en masse, leur faisait espérer qu'avec des outils médiocres ces ouvriers obtiendraient de bons produits. Or voici en quels termes, instruit par l'expérience, le directeur du Creusot cherchait à les faire revenir de cette erreur. A la suite d'un voyage en Angleterre, en 1846, M. Schneider écrivait : « Je ne connais pas de spécialité industrielle où nous soyons aussi loin de l'Angleterre que nous le sommes pour celle des grandes constructions de machines, et cependant c'est l'âme de tout le développement industriel d'un pays. Mais si nous sommes arriérés, je ne connais pas de production où la France puisse franchir aussi vite et aussi facilement la distance qui la sépare de la nation rivale. Nos ingénieurs ont plus de connaissances théoriques et d'esprit d'invention ; nos fers sont meilleurs, s'ils sont plus chers ; nos ouvriers aussi intelligents, mais moins formés ; notre tort est surtout d'avoir mis la théorie pure à la place de la pratique guidée par la théorie ; d'avoir trop pensé au système sans avoir assez pensé à la perfection d'exécution. Une excellente idée mal exécutée donne de mauvais résultats, et une bonne exécution matérielle donne de la valeur pratique à une idée médiocre. Or on n'obtient d'exécution parfaite qu'avec de bons outils, et non pas seulement avec des hommes ; on en obtient surtout dans les grands ateliers où rien n'est économisé, on en obtient avec la volonté absolue d'arriver à la perfection à tout prix. » Depuis plus de vingt ans que ces lignes sont écrites, le chef de l'établissement du Creusot n'a cessé d'agir comme il le conseillait aux autres de le faire, et, grâce à ses efforts, nos voisins sont aujourd'hui atteints sur plusieurs points, dépassés en quelques autres, et s'ils nous restent supérieurs dans quelques productions spéciales, cette supériorité sera bientôt compensée par d'autres avantages incontestables.

Ne pouvant décrire en détail toutes les parties de l'immense établissement du Creusot ; ne pouvant décrire les mines, les houillères, la fonderie, si dignes cependant d'étude et d'admiration, tant par leur importance que par l'ordre admirable qui y préside à toutes les opérations, nous arrivons tout de suite au couronnement de cette œuvre gigantesque et complète qui commence à l'extraction du minerai et se termine à l'ajustage des machines. Les ateliers de construction sont divisés en deux grandes catégories : les ateliers de chemins de fer et les ateliers de la marine. Ces ateliers sont placés sous la direction du bureau central des dessins. Là toute machine en projet est d'abord étudiée dans les possibilités d'exécution et ramenée dans les formes et les proportions nécessaires à la solution du problème suivant : donner le plus d'effet utile sous le moindre volume et pour le moindre prix possibles, et malgré cela conserver une solidité à toute épreuve, tout en offrant une apparence extérieure élégante quoique simple. Ces qualités, dont quelques-unes semblent s'exclure, sont très-souvent réunies dans les pièces qui sortent du Creusot. Ce remarquable résultat s'obtient surtout grâce à la révision que le dessin, avant d'être définitivement arrêté, subit à l'atelier des modèles, atelier très-important, où l'on s'attache à faire ressortir les défauts que le dessin a pu laisser échapper. Cet atelier est une source de grandes dépenses ; mais le Creusot recherchant surtout, et avec raison, les commandes d'un grand nombre de machines identiques, peut se livrer sans trop de perte à un luxe d'études et de modèles qui serait ruineux si on ne devait faire qu'une pièce de chaque espèce. Pénétrons maintenant dans les ateliers. Quel tumulte apparent et quel ordre réel il y a là des tours de 10 mètres de long, des barres d'alésage qui peuvent porter des cylindres de 25 tonnes, tout un monde de tours en l'air, de machines à mortaiser, à percer, à limer, à tarauder, à fileter, à river, et dans cette multitude d'engins nul désordre, nulle confusion ; tout est parfaitement rangé, entretenu et d'une propreté méticuleuse. C'est surtout dans les ateliers où se fabriquent les locomotives que cette remarque a son entière application. Sur une ligne sont rangés tous les outils qui concernent les essieux ; sur d'autres, tous ceux qui servent à faire les roues, les boîtes, les cylindres, les pistons, les bielles, les longerons. Une chaudronnerie spéciale prépare l'enveloppe des chaudières, les foyers et les tubes ; plus loin sont les fosses où l'on assemble toutes les pièces, et d'où les locomotives sortent toutes montées pour se rendre dans une dernière salle où elles reçoivent plusieurs

couches de peinture. Rien de mieux ordonné, de plus propre et même de plus coquet que cet ensemble d'ateliers, qui ressemblent bien plus à des salles d'exposition qu'à une usine. Il en sort environ 120 locomotives par an.

Les halles de montage de la marine n'ont pas tout à fait le même aspect. Là ce ne sont plus de petites pièces naturellement propres et polies qu'il s'agit de mouvoir, ce sont des socles de machines de 45,000 kilogrammes d'un seul bloc qu'il faut remuer ; des chaudières de 60,000 kilogrammes, dont toutes les parties sont plus difficiles à apporter l'une près de l'autre qu'à réunir ensemble et à consolider. De ces ateliers de la marine sont sortis les puissantes machines transatlantiques qui font avec un succès si marqué le service des Antilles et du Mexique, une partie des machines de notre marine impériale, les énormes marteaux-pilons de Guéigny, les pompes des nouveaux bassins d'épuisement de Brest et un grand nombre d'appareils qui sont à l'étranger l'honneur de la construction française.

Dans quelques-uns de ces travaux, les ateliers du Creusot sont grandement aidés par les établissements annexes fondés à Chalon et à Perreuil. L'usine de Chalon, établie sur la rive gauche de la Saône, fait spécialement les constructions dans lesquelles s'emploient la tôle et le fer étiré. Les chemins de fer et les ponts et chaussées leur demandent des ponts que leur excellent outillage permet d'établir dans les meilleures conditions de solidité et de bon marché. C'est à Chalon qu'ont été faits les ponts de Saint-Just dans l'Ardèche, de Fribourg en Suisse, le viaduc de Saint-Germain-des-Fosses et l'admirable pont tournant qui unit Brest à Recouvrance.

L'importance capitale, pour la métallurgie, de la bonne qualité des matériaux réfractaires a amené le Creusot à faire lui-même les briques de ses hauts fourneaux et de ses fours à puddler et à réchauffer. On est arrivé à avoir ainsi des produits réfractaires d'une durée très-supérieure à celle que donnent les produits ordinaires du commerce. C'est à Perreuil que se trouve l'établissement annexe où se fabriquent ces produits. Le Creusot est également un grand consommateur d'eau, soit pour la ville, soit pour l'usine. Il faut en effet pourvoir aux besoins d'une population de 20,000 âmes, à la vaporisation produite par les machines, au lavage des charbons, à l'extinction du coke et au refroidissement des tuyères. Dans les premiers temps on se contentait des eaux descendant des collines et recueillies dans le réservoir des Riaux. Les eaux élevées par les machines d'épuisement pouvaient servir à certains usages, mais non à l'alimentation des machines à vapeur, parce qu'elles attaquaient les chaudières. On a pourvu à toutes ces nécessités diverses par des aménagements qui aujourd'hui procurent de l'eau en abondance à l'usine et à la ville. Le premier travail a été l'aménagement d'une conduite qui amène les eaux de Saint-Cernin, situées à 5 kilom. du Creusot : ces eaux sont excellentes à boire et sans danger pour les chaudières. Le second travail a été la création d'un grand étang, ou plutôt d'un lac, parallèlement aux nouvelles forges et sur un plan assez bas pour recueillir toutes les eaux de l'usine et de la vallée qui l'entoure. Il contient 300,000 mètres cubes d'eau.

En somme, le résultat matériel de tous les efforts du Creusot est la production de 100,000 tonnes de fer par an, dont 60,000 de rails, 10,000 de tôle, 30,000 de fers marchands ; plus de 120 locomotives, des vaisseaux, des ponts, des machines de toute sorte.

Dans tout ce qui précède, nous avons omis à dessein les détails donnés dans la note destinée au jury de 1867, et que nous avons promise à nos lecteurs. La voici dans son entier. Un pareil travail est précieux en ce qu'il exclut les trop grands développements et suppose autant de précision que d'exactitude.

— *Historique.* En 1780, est-il dit dans une note remise au jury de l'Exposition universelle de 1867, il n'existait, sur le territoire du Creusot, qu'un groupe de cabanes. Les affluents houillers du sol les faisaient désigner sous le nom de *Charbonnières*. L'aridité du terrain et l'éloignement des voies de communication faisaient de cet endroit une triste localité ; mais l'usage du charbon minéral commençait à se répandre, le canal du Centre venait d'être décrété, et ces deux circonstances devaient changer l'avenir du pays. Vers 1781 s'établit au Creusot, sous la raison sociale Perrier, Beltinger et Cie, une première société industrielle patronnée par le roi. Presque en même temps une cristallerie, qui a subsisté jusqu'en 1832, fut fondée par Marie-Antoinette sous le nom de Manufacture de la reine. Comme fonderie de canons, l'établissement métallurgique eut de nombreuses commandes du gouvernement pendant la République et l'Empire ; mais cette prospérité relative fut de courte durée, et le travail cessa en 1815.

En 1818, MM. Chagot firent l'acquisition du Creusot, qu'ils revendirent, en 1826, à la société Manby-Wilson. Celle-ci, après avoir effectué des dépenses de construction considérables, aboutit à une faillite en 1834. En 1837, le Creusot passa entre les mains de

MM. Schneider frères et Cie, et les trente ans qui se sont écoulés depuis cette époque ont été pour lui une période non interrompue de développement et d'accroissement de puissance. En 1845, la raison sociale fut modifiée par suite de la mort prématurée de M. Schneider aîné ; elle devint alors ce qu'elle est aujourd'hui, Schneider et Cie. Au début de la nouvelle société, on extrayait au Creusot 60,000 tonnes de houille environ, et l'on produisait 4,000 tonnes de fer. Quant à l'industrie mécanique, elle était à peine naissante. La surface de l'usine, le nombre des ouvriers, l'importance de l'outillage, étaient en rapport avec les chiffres de production. Depuis lors, chaque chose s'est développée, tout a graduellement et constamment progressé.

— *État actuel de l'industrie.* Aujourd'hui (1867), en tenant compte des modifications à réaliser dans l'année 1868, les usines du Creusot ainsi que leurs annexes couvrent une surface qui dépasse 120 hectares, dont plus de 20 hectares de bâtiments industriels. L'ensemble des établissements comprend : 10 deux concessions de minerais, à Mazenay et à Change, de 15 kilomètres carrés, exploitées par 6 machines à vapeur d'une force totale de 90 chevaux ; 20 la houillère du Creusot, d'une étendue de 64 kilomètres carrés, desservie par 13 machines représentant ensemble 400 chevaux, et par 2 pompes dont une de 400 chevaux ; 30 15 hauts fourneaux, 160 fours à coke (150 horizontaux et 10 fours Appolt), 7 machines soufflantes de 1,350 chevaux, 10 machines diverses de 150 chevaux ; 40 la forge réunissant 150 fours à puddler, 85 fours à réchauffer, 41 trains complets de laminaires, 30 marteaux-pilons et 85 machines à vapeur, de la force, ensemble, de 6,500 chevaux ; 50 enfin des ateliers de construction occupant une force de 700 chevaux et renfermant 26 marteaux-pilons et 650 machines-outils. Le personnel journalièrement employé aux divers services forme un total de 9,950 ouvriers. Par une coïncidence particulière, c'est précisément le nombre des chevaux-vapeur utilisés dans l'usine : un cheval-vapeur par homme. Toutes les industries sont reliées par un réseau de chemin de fer de 70 kilomètres de voie, établi sur le type du chemin de Lyon, et desservi par 15 locomotives et 500 wagons en exploitation journalière. Le trafic extérieur s'élève à plus de 700,000 tonnes par an, avec un manutentionnement de matières ou de résidus représentant un tonnage à peu près égal, de telle sorte que le mouvement de la gare centrale du Creusot atteint environ 1,400,000 tonnes : à ne compter que le poids, c'est le mouvement de la gare de Bercy. Toutes les parties de l'usine sont en communication par des fils télégraphiques.

Voici maintenant les chiffres de la production annuelle : pour les concessions de Change et de Mazenay, 300,000 tonnes de minerais ; pour la houillère, 250,000 tonnes ; pour les hauts fourneaux, 130,000 tonnes de fontes ; pour la forge, 110,000 tonnes de fers et de tôles de tous échantillons et de toutes qualités, notamment un fer travaillé exclusivement à la houille et d'une qualité égale à celle des meilleurs fers au bois. Aux ateliers de construction, l'ensemble des constructions annuelles représente une valeur d'environ 14 millions, en machines de navigation, en locomotives, machines fixes, ponts, charpentes, appareils de toutes sortes, et pièces détachées de fonderie, grosse forge, chaudronnerie. La totalité des ventes faites au commerce sous toutes les formes, tant en France qu'à l'étranger, s'élève à la somme de 35 millions environ par année. Mais si l'on considère chacune des industries spéciales, mines, fourneaux, forges et ateliers comme des maisons distinctes vendant l'une à l'autre, ainsi que l'établissement en fait la comptabilité de la compagnie, le total des factures dépasse annuellement 50 millions.

En même temps que le Creusot donnait essor à sa production, il participait dans une large proportion aux progrès réalisés dans l'industrie métallurgique, sous le double rapport de l'abaissement du prix de revient et du perfectionnement des produits. Les transformations nécessaires pour atteindre de pareils résultats ont été conquises de façon à parvenir rapidement au but, tout en conciliant avec les intérêts du consommateur ceux de l'actionnaire et de l'ouvrier. En effet, les résultats financiers de chaque exercice ont permis de distribuer au capital engagé un intérêt qui n'a pas été moindre de 8 pour 100, même au moment où les circonstances ont exigé des prélèvements de sommes considérables pour l'accroissement et la transformation des usines.

— *Main-d'œuvre.* D'autre part, la rétribution du travail a toujours été en augmentant ; ainsi la moyenne des salaires, dont la totalité se chiffre cette année par près de 10 millions, s'est élevée, dans la période de 1850 à 1866, de 2,56 à 3,45, ce qui donne une augmentation de 30 pour 100 en seize ans. Il faut remarquer, pour l'appréciation de ces moyennes, qu'elles s'appliquent aux jeunes gens et aux élevés, dont la proportion est très-considérable au Creusot, aussi bien qu'aux hommes dans la force de l'âge. Pour ces derniers, le prix de la journée peut aller jusqu'à 8 fr. par jour dans les ateliers de construction et jusqu'à 10 et 11 fr. à la forge. Dans toute l'usine, le traitement des employés et des contre-ma-

tres est mensuel et varie dans des limites considérables, suivant le mérite personnel et la position. Pour les ouvriers, le salaire n'est pas payé à la journée ; rarement il l'est à la tâche. Presque partout il résulte du marchandage et se fait avec un système de primes variées, suivant les cas et les spécialités, en vue de stimuler et de récompenser l'intelligence et l'activité. Si chacun a un tarif de journée nominal, en fait il est rétribué selon ses œuvres. L'un gagne plus parce qu'il fait bien et habilement un travail difficile, l'autre parce qu'il fait vite un travail ordinaire. A la forge, on voit fréquemment un puddleur gagner 3 et 4 fr. de plus que son voisin ; car il est tenu compte à chacun, non-seulement de la quantité et de la qualité produites, mais aussi de la consommation des matières premières. La comptabilité saisit instantanément tous ces éléments, et les chiffres, comme les résultats, en sont affichés soir et matin. L'encouragement est efficace et le débat impossible, quand le travail individuel est ainsi contrôlé et publié sous les yeux de tous. Le même principe est appliqué dans toute l'usine, avec les différences que comporte la variété des travaux.

Dès son entrée à l'établissement, l'enfant est plutôt traité en ouvrier qu'en apprenti ; son salaire est réglé de la même manière que celui de l'ouvrier. Au début, il gagne 75 centimes au minimum ; il passe bientôt à 1 fr. 50, 2 fr., pour arriver, dès que ses aptitudes le comportent, à un salaire complet. L'observation du dimanche a toujours été maintenue aussi rigoureusement que le permettaient les circonstances, ainsi que l'usage de reprendre exactement le travail le lundi. Le nombre des journées de présence à l'usine par ouvrier a été de vingt-quatre par mois pour la moyenne des trois dernières années.

La durée de la journée varie avec le genre de travail ; elle est de :

11 heures effectives aux ateliers de construction et de travaux divers ;

12 heures effectives à la forge, avec des temps de repos.

12 heures effectives à la mine, avec des temps de repos ;

Longtemps elle a été à la mine de 8 heures de jour ou de nuit, souvent avec des redoubles formant parfois 16 heures de présence sur 24. Aujourd'hui que toutes les galeries sont bien aérées, le temps de présence des ouvriers a pu être fixé à 12 heures, coupées par des repos. La conséquence de ce nouveau régime a été la suppression du travail de nuit. La santé de l'ouvrier y a beaucoup gagné, en même temps que son salaire s'est notablement augmenté.

— *Accroissement de la population.* La commune du Creusot comptait, d'après le recensement de 1836, 2,700 habitants ; elle en comptait aujourd'hui 23,872, d'après le dénombrement de 1866. Numériquement, elle occupe le premier rang dans le département de Saône-et-Loire. La population est relativement très-jeune ; l'âge moyen en est de vingt-quatre ans. Pour réunir une agglomération qui fût en rapport avec les besoins de l'usine, il a fallu appeler incessamment du dehors de nombreuses recrues. De là d'immenses difficultés au point de vue moral comme au point de vue matériel. Pour assurer toutes les conditions d'existence de cette grande colonie, MM. Schneider n'ont rien demandé à personne. Ils n'ont eu recours à aucune subvention administrative, n'ont mis à la charge de la commune ni octroi, ni impôts, ni emprunts. Le rôle de l'Etat et du département s'est borné à l'exécution ou à l'achèvement des voies de communication nécessaires pour donner satisfaction aux besoins nouveaux.

— *Habitation.* Au début, MM. Schneider et Cie ont dû prendre l'initiative des constructions. Les habitations qu'ils firent élever étaient louées à des prix modérés. Plus tard, et successivement, en vendant des terrains à bon marché, en donnant des facilités et en faisant parfois des avances, ils ont encouragé les constructions privées. Graduellement la compagnie a ralenti son action directe, au fur et à mesure qu'elle a pu y substituer celle du public. Les constructions ont été disséminées dans des quartiers divers, suivant les besoins et les convenances de la population. L'ancien centre s'est développé, d'autres se sont formés pour recevoir les habitants désireux de s'éloigner du mouvement et du bruit et de posséder un jardin ; d'autres quartiers enfin ont surgi, présentant les conditions habituelles de la campagne et comportant plus d'étendue dans les enclos. En 1851, le nombre des habitations n'était encore que de 390, y compris deux vastes maisons ouvrières, dont l'une a été détruite depuis. En 1866, un recensement a constaté 1,870 maisons qui, par leur aspect, rendent le Creusot comparable aux villes industrielles les mieux bâties. A mesure que les logements comme les maisons croissaient en nombre, ils s'amélioraient sous le rapport de la salubrité et du confort. Des tableaux statistiques dressés récemment ont établi qu'au 1^{er} janvier 1867, il existait une moyenne de 3,15 logements par maison, et 2,16 pièces par logement ; chaque logement renfermait 4,11 habitants, la surface occupée par individu étant de 11 mètres carrés environ, avec un volume d'air de 32 mètres cubes.

L'usine loge le personnel des bureaux et celui des contre-mâtres; elle chauffe chaque ménage à raison de 12 hectolitres par mois pendant l'hiver et de 6 hectolitres en été. La chauffe est donnée également aux ouvriers, ainsi qu'aux veuves des victimes du travail et à certaines personnes indigentes. Le personnel ouvrier n'est pas logé gratuitement; mais 700 ménages, représentant 2,800 personnes environ, et recommandables par l'ancienneté et la nature des services, reçoivent des logements à un prix réduit, inférieur de 50 pour 100 à la valeur normale, qui varie de 100 à 140 fr. par an. 700 jardins environ, d'une surface de 25 hectares, sont cédés par l'usine aux employés, moyennant une location purement nominale de 2 fr. par an.

— *Voirie. Eau. Éclairage.* En 1837, tous les accès du village étaient à l'état primitif, les rues boueuses, les abords des maisons complètement négligés. Aujourd'hui les rues, qui ont une longueur de 18,000 mètres, sont, pour la plupart, alignées, spacieuses, bordées de trottoirs et bien entretenues. Des boulevards, des squares et des promenades couvrent une surface de 10 hectares.

Une eau potable, distribuée par des fontaines publiques sur le pied de 500 mètres cubes par vingt-quatre heures, soit 21 litres par jour et par habitant, est amenée de la commune de Saint-Serrin par une conduite de 6,500 mètres, au moyen d'un siphon de 78 mètres de haut et d'un souterrain de 450 mètres de long.

Le schiste va faire place au gaz pour l'éclairage des rues. La consommation annuelle est calculée à raison de 100,000 mètres cubes pour la voie publique et de 120,000 pour les habitations privées.

— *Approvisionnements.* Des marchés quotidiens se tiennent alternativement dans deux quartiers différents. La localité est approvisionnée, quelle que soit la saison, de denrées alimentaires variées et abondantes, dont les prix ne dépassent pas ceux que l'on paye dans les petites villes du département. Un commerce local, en rapport avec les besoins de la population, est habituellement exercé par d'anciens ouvriers ou contre-mâtres de l'usine, souvent par les familles des ouvriers encore en activité. Si une marchandise de grande consommation n'arrive pas dans la localité, ou si elle n'y parvient qu'à des prix trop élevés, l'usine cherche à l'obtenir à bon compte, et la débite dans un magasin spécial pour apprendre au commerce local comment il est possible de se procurer plus avantageusement; puis elle lui laisse reprendre son fonctionnement naturel; car, sous ce rapport comme sous tous les autres, elle tient à encourager et à fortifier l'initiative privée.

— *Culte.* Pendant longtemps, une église construite aux frais de MM. Schneider et Cie n'a été suffisante; mais, en 1864, M. et Mme Henri Schneider ont fait don, à des quartiers éloignés du centre, d'une deuxième paroisse dont l'architecture imposante vient relever encore l'aspect du Creusot. L'ancienne paroisse est desservie par un curé et quatre vicaires; la nouvelle par un curé. Le culte protestant existe au Creusot, et le service en est assuré.

— *Instruction.* Dès leur arrivée dans le pays, MM. Schneider et Cie se sont imposés comme première obligation de pourvoir aux nécessités morales et intellectuelles de la population, en même temps qu'aux intérêts économiques de leur usine, en fondant des écoles de filles et de garçons. Ils n'ont pas attendu le progrès des idées libérales, qui depuis se sont répandues en France, pour développer sur une grande échelle l'instruction publique au sein de leur population. Dès 1837 des écoles ont été fondées; elles n'ont fait depuis que se transformer. Elles se composent d'écoles principales, lesquelles forment un groupe distinct d'écoles subventionnées, et enfin d'écoles libres. Les écoles principales occupent deux corps de logis qui s'élèvent latéralement à la cure, à droite et à gauche. Dans l'un sont les garçons, dans l'autre les filles. Chacun couvre une surface de 385 mètres carrés et contient un rez-de-chaussée avec un étage. D'autres bâtiments comprenant des salles secondaires, le logement des sœurs et des maîtres et différentes dépendances, s'étendent sur une surface de 1,155 mètres carrés; les cours de récréations n'ont pas moins de 5,000 mètres. Le nombre des professeurs pour les garçons est de douze, y compris le directeur. Des sœurs de Saint-Joseph, au nombre de onze, sont chargées de l'instruction des jeunes filles.

Pendant l'année 1866, les écoles principales, les annexes et les écoles privées ont été fréquentées par 4,065 enfants: 2,259 garçons, et 1,846 filles. Dans l'école des garçons, les élèves sont répartis en neuf classes, depuis l'âge de sept ans jusqu'à celui de quinze ou seize ans. L'enseignement qu'ils reçoivent est un véritable enseignement spécial; au programme de l'instruction primaire ont été ajoutés des cours d'arithmétique, de comptabilité, de dessin, de géométrie descriptive, de mécanique, de physique et de chimie.

Au Creusot, l'instruction n'est pas gratuite; mais la rétribution mensuelle est réduite à 0 fr. 75 pour les enfants d'ouvriers et à 1 fr. 50 pour les enfants étrangers à l'usine. Cette dépense très-légère paraît avoir l'avantage de

stimuler la surveillance des parents, sans créer un obstacle à leur bonne volonté. D'ailleurs, tous les ans, le conseil municipal d'une part, MM. Schneider et Cie de l'autre, accordent la gratuité à tous les enfants qui présentent une demande motivée. L'instruction n'est pas non plus obligatoire; mais nul enfant du Creusot n'est reçu à l'usine s'il ne sait lire et écrire, et la porte en est fermée à celui qui a été renvoyé pendant le cours des études. Il faut dire que le renvoi n'est prononcé que pour des cas graves et après plusieurs avertissements adressés aux parents. Pour tout élève des écoles de garçons, il est tenu une sorte de compte courant intellectuel et moral par semaine et par année; et, à sa sortie, chacun est placé par les chefs de l'usine d'après ses notes, ses aptitudes, ses succès, sans distinction de familles, sans autres titres de préférence que les droits acquis à l'école, et, chose caractéristique, sans qu'il y ait jamais de réclamation. Tels ont acquis jusqu'aux premières places dans les bureaux de l'administration ou parmi les ingénieurs, tandis que d'autres restent aux travaux les plus secondaires. Ce régime n'a pas eu seulement pour effet un encouragement énergique donné aux efforts des enfants, il a été un puissant auxiliaire du respect de l'autorité, en montrant qu'elle doit être confiée aux mains les plus capables. C'a été de plus un moyen d'effacer au Creusot ces distinctions de classes, cette dénomination de classe ouvrière qui n'est plus dans la vérité parce qu'elle manque de limites, et qui toujours provoque de légitimes susceptibilités. On s'explique dès lors combien est puissant ici le prestige de l'instruction; on peut dire que l'instruction s'impose d'elle-même: aussi, en 1866, est-ce à peine si une trentaine d'enfants, garçons et filles, sont restés éloignés des cours. La proportion des illettrés, parmi les conscrits nés au Creusot, a été en moyenne de 9 pour 100 pendant les six dernières années, tandis qu'elle a été, durant la même période, de 37 pour 100 pour les jeunes gens nés hors du Creusot. D'ailleurs chaque année amène un progrès, et comme tous les enfants, pour ainsi dire, vont aujourd'hui à l'école, il est permis de penser que dans peu on ne rencontrera plus d'ignorants parmi les jeunes gens élevés dans la localité.

Au reste, l'état intellectuel de cette population s'affirme d'une façon encore plus concluante dans les ateliers. Il est peu de travaux que l'ouvrier du Creusot ne sache très-vite comprendre et exécuter. Sa facilité à saisir les instructions données, comme à rendre sa pensée, son aptitude à calculer, son intelligence des plans, son aisance à s'assimiler les idées et les procédés nouveaux, distinguent cette population, et démontrent sa transformation complète, comparative à son état antérieur. Pour l'industrie, il n'est guère de personnel d'atelier aussi puissant ni aussi habile. C'est d'ailleurs de la jeunesse du Creusot que sont sortis, au nombre de 128, des ingénieurs, des comptables et des employés qui constituent l'une des forces de l'usine. Sous le rapport du caractère général de l'éducation et de la discipline, l'organisation de l'école des filles a été inspirée par la même pensée que celle de l'école des garçons. Les enfants y sont initiés au genre d'instruction qui convient à leur sexe. Comme l'usine n'emploie qu'un très-petit nombre de femmes et point de filles avant l'âge de dix-sept ans, celles-ci peuvent rester un peu plus longtemps sur les bancs de l'école; elles ne la quittent que sachant convenablement lire, écrire, compter, connaissant un peu de géographie, d'histoire, de comptabilité ménagère, et pratiquant avec une grande habileté les travaux à l'aiguille. Dans les deux écoles, l'instruction et les soins religieux sont confiés à un aumônier.

La sollicitude de l'administration suit les jeunes gens à la sortie de l'enfance. Dans la vie sociale, elle leur procure de nouveaux éléments d'instruction au moyen d'une bibliothèque et de cours d'adultes. La bibliothèque renferme 2,300 volumes divisés en onze séries, représentant tous les genres d'ouvrages. Les hommes spéciaux et les ouvriers, aussi bien que la mère de famille et la jeune fille, peuvent y trouver des lectures instructives et intéressantes. L'abonnement est de 1 fr. 50 par an. On emporte les volumes; on peut les garder quinze jours. Pendant l'année dernière, le nombre des volumes en lecture a été moyennement de 750 par mois. Les lecteurs d'ouvrages sérieux sont chaque jour plus nombreux.

Les cours d'adultes ont lieu dans les bâtiments des écoles trois fois par semaine, le mardi et le vendredi de sept heures et demie à neuf heures du soir, et le dimanche de onze heures à midi. Ces cours comprennent la lecture, l'écriture, la langue française, le calcul, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, la géométrie, la physique, la chimie, la mécanique et le dessin. Quatre cours spéciaux sont faits depuis l'an dernier: un pour les ouvriers fondeurs; un pour les ouvriers forgerons; un pour les tourneurs, les ajusteurs et les monteuses; un pour les modeliers et les mouleurs. Dans chacun, les ouvriers travaillent à des croquis ou à des dessins qui représentent les pièces des machines qu'ils sont appelés à fabriquer. Le nombre des ouvriers inscrits a été pour 1866 de 500. Ils se sont tous fait remarquer par leur assiduité et leurs progrès.

— *Service médical.* A quelques pas des écoles s'élève un hôpital qui a remplacé en 1863 un bâtiment devenu insuffisant. Cet établissement se développe sur une façade de 62 mètres de long et de 10 mètres de profondeur. Il renferme 20 lits, 8 salles, dont une pour certains cas de maladie ou de blessures, des cabinets pour les consultations, une pharmacie, une salle de bains, une lingerie avec dépendances, ainsi que les logements du chirurgien, du pharmacien et de l'aumônier qui, avec trois médecins et une sœur de charité, pourvoient aux soins de toute nature.

A certaines heures les médecins donnent des consultations à l'hôpital; aux autres moments de la journée ils font, ainsi que deux sœurs de charité, des visites à domicile. Le nombre des consultations a été, l'année dernière, de 170,000. Deux médecins libres, un officier de santé et huit sages-femmes complètent le service médical de la commune.

Si, comme la guerre, l'industrie fait parfois des victimes, parce qu'une sorte de fatalité ou l'imprudence humaine peuvent déjouer les précautions les mieux calculées, du moins le Creusot, sous ce rapport, a pu demeurer jusqu'ici au-dessous des moyennes habituellement constatées. Dans la dernière période décennale, le nombre des morts accidentelles n'a été, par année, que de 9,5, soit environ une pour 1,000 ouvriers, tandis que dans bien des ateliers cette proportion atteint malheureusement un chiffre beaucoup plus élevé.

— *Caisse de prévoyance.* L'institution d'une caisse de prévoyance, de même que la fondation des écoles, remonte aux premières années de la gestion de MM. Schneider. Cette caisse est alimentée par une retenue de 2 1/2 pour 100 sur le traitement de tout le personnel de l'établissement. Elle procure gratuitement à chacun les soins médicaux et les médicaments; de plus elle alloue une indemnité du tiers de la journée pour tout le temps de l'incapacité de travail, à partir du cinquième jour. Elle constitue des pensions aux veuves et aux orphelins d'ouvriers morts dans le travail. Elle contribue au service de l'instruction primaire et subventionne le bureau de bienfaisance. Indépendamment d'une allocation annuelle, MM. Schneider et Cie fournissent gratuitement à cette institution tous les bâtiments et le chauffage nécessaires à la pharmacie, à l'infirmerie, aux consultations, aux logements des médecins, aux grandes écoles de garçons et de filles et à l'habitation des sœurs et des instituteurs. En dehors de la subvention pour les écoles, la caisse de prévoyance a dépensé en 1866, pour les indemnités de maladies et les secours, ainsi que pour le service médical, une somme de 198,368 fr. Malgré ces charges, elle a pu constituer un fonds de réserve important, qui s'élevait, en 1866, à 298,573 fr., dont MM. Schneider et Cie sont les dépositaires, et pour lequel ils servent une bonification d'intérêt de 5 pour 100.

— *Bureau de bienfaisance.* Le bureau de bienfaisance a, comme ressources annuelles, 18,000 fr. alloués par l'usine, 10,000 fr. de subvention de la caisse de prévoyance, des donations personnelles et diverses autres recettes; ensemble plus de 40,000 fr. Le fonctionnement de ce bureau de bienfaisance repose sur un principe qui mérite d'être signalé: les secours sont donnés d'après des renseignements que fournissent des ouvriers délégués opérant par groupes de trois dans chacun des six quartiers de la commune. Ces renseignements portent aussi bien sur les antécédents et le degré de moralité que sur l'état de misère des demandeurs.

— *Caisse de dépôts.* Le système des retraites pour la vieillesse n'est guère compatible avec le régime d'un établissement industriel privé, et les ouvriers du Creusot n'en ont pas accueilli le principe, ne voulant désintéresser personnellement du soin de son avenir. Mais il est du devoir des chefs de pourvoir, autant qu'il peut dépendre d'eux, à ce qu'une institution générale ne produise pas. Aussi MM. Schneider et Cie ont-ils fondé depuis longtemps, pour tout le personnel de leur usine, une caisse où chacun peut faire des dépôts, même par sommes minimes, à 5 pour 100 d'intérêt, avec disponibilité constante et immédiate. D'autre part, ils ont encouragé le goût de la propriété immobilière et de l'habitation, et ils ont cherché par tous les moyens à en faciliter la possession: ventes de terrains à bon marché, livraisons de matériaux à prix réduits, avances s'élevant parfois jusqu'à un total de 5 et 600,000 fr., etc.

— *Épargnes.* Grâce à son bon esprit et à la rémunération avantageuse de son travail, la population du Creusot a pu réaliser une épargne considérable. Il serait à désirer qu'on pût chiffrer le total de son avoir pour se faire une juste idée de sa situation; mais ici, comme partout, la possession existe sous différentes formes qui ne permettent guère de l'évaluer d'une façon complète. Il n'est pas aisé de calculer les valeurs mobilières possédées par la population, non plus que de supputer le capital de roulement utilisé par le commerce ou représenté par des propriétés situées en dehors de la commune. On est donc obligé de s'en tenir à deux éléments offrant un caractère saisissable, qui constituent d'ailleurs la majeure partie des placements. En 1866, les dé-

pôts personnels à l'usine s'élevaient, pour 540 individus, à 2,436,725 fr.

D'autre part, la propriété immobilière sur le territoire du Creusot, d'après des évaluations soigneusement et minutieusement établies, représentait une valeur vénale de 10,157,800 pour 1,480 propriétaires.

Ensemble. 12,594,525 fr.

Sur les 1,480 propriétaires fonciers, 1,230 travaillent actuellement ou ont travaillé à l'usine, et la part de propriété foncière qui leur est afférente est de 8,522,400 fr. Si l'on ajoute à ce dernier chiffre le montant des sommes des dépôts à l'usine 2,436,725

on trouve un total de 10,959,125 fr.

pour les économies réalisées par la partie de la population ayant un caractère purement industriel. Voilà donc une population ouvrière qui, en sus de ses salaires, possède de 6 à 700,000 fr. de revenus; et nous ne tenons compte que de deux natures de placements.

Il a été dit plus haut que le nombre des propriétaires fonciers au Creusot était de 1,480. En rapprochant ce chiffre de celui des ménages, 6,263, on constate qu'un chef de famille sur quatre possède une propriété foncière. Mais beaucoup d'ouvriers travaillant au Creusot demeurent et possèdent en dehors de la commune.

— *Caisse de dotation.* Il ne peut appartenir à tous de constituer une épargne, et, même avec une bonne conduite, quelques-uns arrivent à la fin de leur carrière sans avoir réalisé des économies suffisantes. Les ouvriers qui se trouvent dans ce cas sont placés à des postes peu fatigants. Ils n'ont à recourir au bureau de bienfaisance que lorsqu'ils sont devenus incapables de tout travail, et le nombre jusqu'ici en est très-limité.

En faveur des employés, des contre-mâtres ou des chefs ouvriers exceptionnels qui n'auraient pu assurer leur avenir, MM. Schneider et Cie ont préparé, il y a peu de temps, un régime spécial, en créant une caisse de dotation qui, chaque année, reçoive une allocation importante, en vue de distribuer des subventions grâtiues, suivant la situation de chacun et les services rendus.

— *Condition matérielle.* Tout en réalisant des économies considérables, la population du Creusot satisfait largement à ses besoins matériels. Déjà les conditions de l'habitation ont été caractérisées: salubrité, espace, aération, lumière. On peut ajouter: progrès incessant de la propreté et du confortabilité dans le mobilier. Tout montre que le goût et le soin de l'habitation sont passés dans les mœurs. Même progrès pour le vêtement. Le dimanche, il dénote l'aisance d'une population urbaine. L'alimentation comporte le régime habituel des villes aisées. L'usage du pain blanc, de la viande, du vin, est général. En comparant le Creusot avec Paris, où l'âge moyen est de 33 ans, tandis qu'il n'est que de 24 ans au Creusot, on constate les rapports suivants: à Paris, la consommation de viande de toute sorte, par jour et par habitant, est de 215 gr.; elle n'apparaît au Creusot que pour 126 gr.; mais dans ce chiffre n'est pas comprise la viande des porcs qu'il est dans les habitudes des ouvriers d'abattre eux-mêmes, et qui constitue un élément important d'alimentation. Quant au vin, la consommation à Paris est de 0 lit, 449, et au Creusot d'environ 0 lit, 380, d'après les résultats d'une enquête faite dans ces dernières années.

Les conditions prospères où se trouvent les habitants du Creusot sont, du reste, confirmées par les indications de l'état civil. Les mariages sont nombreux. La proportion des naissances est exceptionnelle. Si l'on consulte les registres de l'état civil, on constate que, pour la période des quinze dernières années, il y a 1 naissance pour 26 habitants, tandis qu'en France cette proportion est de 1 pour 41. La proportion des décès devrait être singulièrement influencée par cette différence, puisque, d'après les statistiques générales, 1 enfant sur 4 meurt dans sa première année; cependant, le rapport des décès (1 pour 32 habitants) diffère peu de la moyenne des populations urbaines (1 pour 37). D'ailleurs, si l'on compare les naissances avec les décès, on trouve une différence qui n'a d'analogue dans aucune statistique officielle. L'excédent des naissances, c'est-à-dire l'accroissement naturel de la population, est, en moyenne, depuis quinze ans, de 1,88 pour 100 habitants, ce qui est quatre fois et demie le rapport correspondant pour la France. Fait assez curieux: en 1866, pour une population de 24,000 âmes, le nombre des naissances a été de 1,127 et celui des décès de 501 seulement.

En compulsant également les registres de l'état civil pour comparer le nombre des cas de réforme constatés au Creusot, avec le chiffre correspondant pour l'arrondissement, on trouve que, dans l'Autunois, le nombre des réformés pour cause de constitution a été de 37 pour 100 dans une période de quinze années, tandis qu'au Creusot il n'a pas excédé le rapport de 31 pour 100 pendant le même intervalle.

— *Condition morale.* La condition morale

de la population n'est pas moins satisfaisante que sa situation matérielle. La femme n'étant généralement pas mêlée aux travaux de la grande industrie, son rôle se trouve circonscrit aux soins du ménage et à l'éducation des enfants. La moralité trouve donc, dans cette présence de la mère au foyer domestique, la meilleure de toutes les garanties. Autrefois, un certain nombre de femmes descendaient dans la mine; mais les inconvénients de toute nature résultant de leur participation à des travaux souterrains ont éveillé, dès le début, les préoccupations de MM. Schneider et Cie, et, depuis une quinzaine d'années, l'entrée de la mine a été interdite aux personnes du sexe. La réalisation de cette mesure offrait certaines difficultés; mais, une fois adoptée, elle a été rigoureusement appliquée, comme étant un élément essentiel pour les bonnes mœurs.

En vue de procurer aux femmes un gain qu'elles pussent recueillir dans des travaux appropriés à leur sexe, des efforts furent tentés pour introduire dans la localité l'industrie de la dentelle. Des multresses furent appelées des fabriques de Caen et de Bayeux, et des ouvriers commencèrent à fonctionner avec un certain succès. Lorsque l'apprentissage était fini, la femme ou la jeune fille pouvait travailler à domicile; et les bonnes ouvrières parvenaient à réaliser un profit de 45 à 50 fr. par mois. Mais deux circonstances sont venues arrêter l'essor de cette industrie nouvelle: d'une part, l'abaissement graduel et successif des prix commerciaux de la dentelle, et, de l'autre, les ressources croissantes qu'offraient certains travaux de couture et de blanchissage, à mesure que la localité se développait et que l'aisance s'y répandait. Les ouvrières du Creusot sont très-habiles. Celles qui ont besoin de gagner leur vie le peuvent aisément en travaillant pour autrui, et aujourd'hui c'est dans ce travail que les femmes de la localité trouvent les ressources dont elles peuvent avoir besoin. Il est un petit nombre de femmes pauvres et sans état (250 environ) pour lesquelles le salaire industriel est une nécessité. L'usine les emploie. Elles sont groupées sur quelques points seulement, occupées à des travaux de triage et surveillées avec soin. En outre, elles ne sont jamais admises avant l'âge de dix-sept ans.

La moyenne des naissances illégitimes, de 1851 à 1866 inclusivement, a été de 4,21 pour 100, alors qu'elle est pour la France entière de 7,25 pour 100, et pour les populations urbaines de 10 pour 100. Pendant le même laps de temps, le chiffre des condamnations criminelles a donné 1 condamnation pour 10,011 habitants, tandis que ce rapport est en France de 1 pour 9,570. Le nombre des condamnations correctionnelles a été de 1 pour 551 habitants; en France, il est de 1 pour 203. Dans le nombre, 8 condamnations seulement ont été prononcées sur les chefs d'outrage à la pudeur, d'attentat aux mœurs, d'adultère et d'outrage à la morale publique. La moyenne de la France, à cet égard, est de plus du double.

Dans sa vie habituelle, l'ouvrier du Creusot est calme et sobre. L'ivresse est rare; on peut dire que l'ivrognerie n'existe pas. Chaque soir, les rues sont silencieuses de bonne heure, même le dimanche. Point de rixes, point de batailles. Le lundi, le travail est repris partout avec ponctualité. Malgré une liberté absolue dans la vie privée, on reconnaît facilement une population habituée à la régularité de l'atelier. L'état moral de la population peut, du reste, se caractériser d'un mot: au Creusot, point de juge de paix, point d'huissiers, point de gendarmes. Le commissaire de police cantonal, secondé par deux agents, suffit à tout aisément. Il n'est peut-être point d'agglomération aussi nombreuse pouvant offrir un pareil exemple.

— *Permanence de la coopération.* Les établissements du Creusot ont toujours présenté le phénomène d'une continuité absolue dans le travail. Depuis trente ans, le Creusot n'a pas cessé d'occuper sans interruption, en pleine activité, tout son personnel, tout son matériel. En 1848 seulement, et pour quelques mois, certains ateliers ont perdu deux ou trois heures par jour. Les ouvriers se sont donc habitués à cette idée que le travail ne peut leur manquer; ils vivent tranquilles et confiants dans l'avenir. D'ordinaire, dans les villes, le patron prend ou renvoie les ouvriers, suivant l'abondance ou la rareté du travail, et ceux-ci passent d'atelier en atelier sans s'attacher à aucun. Au Creusot, l'ouvrier se sent stable et comme immobile par destination; aussi fait-il preuve d'attachement et de dévouement. Si le patron éprouve parfois de l'embarras à alimenter constamment la main-d'œuvre, il profite, en revanche, des services que rend une population formée et disciplinée. C'est comme une famille qui ne calcule pas ses rapports au jour le jour, et qui demeure attachée par des liens durables. Il n'est pas rare de rencontrer dans les mêmes ateliers trois générations. On trouve souvent, sur les contrées des familles comptant quinze ou vingt individus.

Le recrutement se fait dans le Creusot même ou parmi les jeunes gens des localités très-voisines. L'ouvrier formé au dehors ne se familiarise pas vite avec le régime et l'activité des ateliers. L'ouvrier du Creusot, au contraire, aime sa localité, aime son pays; il en est fier, comme le montagnard de sa montagne. Au loin, et même après une longue

absence, il conserve son patriotisme local. A l'appui de ces affirmations, l'épargne et l'immobilisation fournissent une preuve irréfutable: l'épargne ne peut s'accumuler qu'avec le temps; l'immobilisation témoigne de la confiance pour l'avenir et de la résolution de demeurer attaché au pays; ces deux choses constituent la solidarité entre l'usine et la population.

— *Harmonie.* Malgré la diversité du travail, la différence des salaires, la divergence des habitudes, qui créent si souvent, dans d'autres localités, l'antagonisme de corporation, les mineurs, les forgerons, les mécaniciens et d'autres corps d'état vivent au Creusot côte à côte, chacun de sa vie propre, et, depuis longues années, il n'est pas un exemple de querelle de métier.

L'organisation du salaire a été établie, ainsi qu'il a été dit plus haut, presque partout au marchandage. Dans tous les ateliers, les prix varient fréquemment avec les conditions du travail. Dans quelques-uns, c'est par milliers que l'on compte les conceptions à établir. Certes, si c'est là un bon moyen de payer chacun suivant ses œuvres, ce n'est pas moins une manière de faire qui paraîtrait de nature à multiplier les chances de désaccord entre le patron et l'ouvrier. Et cependant, tous ces changements, toutes ces transactions s'accomplissent journellement sans perte de temps ni débat; presque sans exception, les prix faits sont acceptés de confiance et mutuellement respectés. Les comptes, établis par jour et par mois, et à tous ponctuellement réglés, inspirent une confiance complète. Point de prud'hommes, point d'intervention d'une autorité quelconque. Souvent le produit du marchandage donne jusqu'à 50 pour 100 au-dessus du salaire nominal; et on a vu disparaître presque complètement cette défiance de l'ouvrier qui limite quelquefois ses efforts en vue d'une convention nouvelle à établir pour un autre travail. Les agitations politiques elles-mêmes n'ont pas altéré les rapports des chefs et des ouvriers. C'est à peine si, en 1848, les excitations répétées du dehors ont pu interrompre pendant quelques jours seulement le travail dans un seul atelier. Du reste, en matière politique, cette population se préoccupe surtout de son bien-être, et elle montre cette tendance dans les périodes électorales aussi bien que dans la vie habituelle. La continuité des bons rapports entre le personnel et les chefs devait développer des sentiments qui se sont produits publiquement dans trois occasions. En 1856, les ouvriers signaient et leurs délégués apportaient à l'empereur une pétition dans laquelle ils suppliaient Sa Majesté de donner à leur localité le nom de Schneiderville. M. Schneider, trop attaché au nom du Creusot pour penser à y substituer le sien, a décliné l'honneur dont il était l'objet; il n'a voulu recueillir de cette manifestation qu'un souvenir précieux à laisser à sa famille. En 1858, à l'occasion du mariage de Mlle Schneider avec M. Desseilligny, une souscription était couverte de plus de 6,000 signatures, pour offrir aux époux une pièce d'orfèvrerie, comme témoignage de sympathie. Enfin, dans une autre occasion, une députation apportait à M. et Mme Henri Schneider, lors du baptême de leur premier enfant, une œuvre d'art, symbole allégorique de l'industrie, accompagnée d'un précieux volume contenant les signatures de 9,000 souscripteurs.

Certes, l'harmonie paraît établie d'une manière bien éclatante par ces signatures répétées de tout le personnel. Le bien-être l'est-il moins en présence des faits qui précèdent et surtout de cette accumulation de l'épargne? Sous ce double rapport, l'exemple que fournit le Creusot tire une importance capitale de ce qu'il repose sur une expérience non interrompue de trente années; de ce qu'il s'applique à une agglomération considérable et toujours croissante; de ce qu'il se concilie avec une prospérité industrielle qui n'a pas faibli d'un jour, et qui aboutit à l'une des plus puissantes et des plus vastes organisations de l'industrie privée. Le meilleur instrument pour l'industrie, c'est un bon personnel; et réciproquement, ce qui assure l'avenir de l'ouvrier, c'est la prospérité de l'industrie. Les deux intérêts sont intimement liés, et d'une bonne pratique découle naturellement l'harmonie. Au Creusot, on n'a pas cherché à donner à ces principes leur application par des systèmes préconçus ni par des mesures d'éclat; on s'est inspiré, dès le début, des idées fondamentales de progrès et de civilisation; on a patiemment étudié les besoins, et on en a toujours écouté l'expression manifestée par des communications personnelles et quotidiennes, tout cela avec l'amour de l'industrie, avec une affection sincère pour la population, et avec cette persévérance qui est une condition essentielle pour atteindre à de grands et durables résultats.

Après les renseignements, tous officiels, que nous avons eu devoir donner sur le Creusot, à cause de l'immense intérêt qu'une pareille usine doit offrir à tout lecteur français, nous jugeons utile de constater que les assertions qui précèdent paraissent confirmées par des tableaux justificatifs. Comme ces tableaux n'ont d'autre but que d'attester la sincérité des détails déjà donnés, ils ne fourniraient à nos lecteurs aucun nouveau renseignement. Nous pensons, toutefois, que le premier de ces tableaux offrira de l'intérêt comme résumé

exact et succinct des opérations industrielles du Creusot. C'est à ce titre que nous le reproduisons:

| CONSISTANCE DES USINES DU CREUSOT. | |
|--|-----------------|
| Exercice 1867-68. | |
| NOMBRE D'OUVRIERS. | |
| Chemins de fer et services divers. | 850 |
| Minerais. | 650 |
| Houillères. | 1,450 |
| Hauts fourneaux. | 750 |
| Forge. | 3,250 |
| Ateliers de construction. | 2,500 |
| Chantier de Chalon. | 500 |
| Total. | 9,950 |
| ÉTENDUE DES USINES EN HECTARES. | |
| Surface totale. | 125 |
| Surface des bâtiments. | 20 |
| CHEMINS DE FER. | |
| Etendue des voies. | 70 kilom. |
| Nombre de locomotives. | 16 |
| Tonnage annuel, extérieur. | 770,000 tonnes. |
| — intérieur. | 690,000 — |
| Mouvement de la gare centrale. | 1,410,000 — |
| Nombre de trains journaliers à la gare centrale. | 152 |
| MINERAIS. | |
| Deux concessions adjacentes en exploitation. | 15 kil. c. |
| 6 machines à vapeur, ensemble. | 90 ch.-v. |
| Production annuelle. | 300,000 tonnes. |
| HOUILLÈRES. | |
| Une concession exploitée. | 64 kil. c. |
| 6 machines d'extraction, ensemble. | 350 ch.-v. |
| 2 pompes. | 400 — |
| 7 machines diverses. | 50 — |
| Production annuelle. | 250,000 tonnes. |
| HAUTS FOURNEAUX. | |
| Fours à coke horizontaux. | 150 |
| — Appolt. | 10 |
| 7 machines soufflantes, ensemble. | 1,350 ch.-v. |
| 10 machines diverses. | 150 — |
| Production annuelle. | 130,000 tonnes. |
| FORGE. | |
| 85 machines à vapeur, ensemble. | 6,500 ch.-v. |
| Pilons. | 30 |
| Laminiers complets pour puddlage. | 15 |
| Laminiers pour fers et toles. | 26 |
| Fours à puddler. | 130 |
| — à réchauffer. | 85 |
| Production annuelle. | 110,000 tonnes. |
| ATELIERS DE CONSTRUCTION. | |
| 32 machines à vapeur, ensemble. | 700 ch.-v. |
| 26 pilons. | — |
| 650 machines-outils. | — |
| Production. | |
| Machines de navigation. | — |
| Machines fixes. | — |
| Locomotives. | — |
| Ponts et charpentes. | — |
| Machines et appareils de toutes sortes. | — |
| Chaudières, moulages, pièces de fonderie. | — |
| Valeur annuelle. | 14,000,000 fr. |
| SERVICES DIVERS. | |
| 15 machines à vapeur. | 160 ch.-v. |

CREUSURE s. f. (kreu-zu-re — rad. *creuser*). Techn. Cavité d'une certaine étendue, mais peu profonde: *La creusure d'un sabot*.

CREUTZ (Gustave-Philippe, comte de), homme d'Etat et littérateur suédois, né dans la Finlande en 1726, mort en 1785. Il remplit l'ambassade d'Espagne, puis celle de France, résida vingt ans à Paris, où il se lia avec les esprits les plus distingués, particulièrement avec Marmontel et Grétry. Pendant son séjour en Espagne, il étudia ce pays en philosophe et en poète, et communiqua ses observations à Marmontel, dans une suite de lettres écrites en français avec élégance et pureté. Egalement lié avec Franklin, il fut l'intermédiaire d'une alliance politique entre la Suède et les États-Unis. De retour dans sa patrie, il fut appelé au ministère des affaires étrangères et au Sénat, et devint chancelier de l'université d'Upsal. Son poème champêtre d'*Atys et Camille*, son *Épître à Daphné* et ses autres poésies ont contribué aux progrès de la littérature nationale. On les a publiés avec les poèmes de son ami Gyllenberg (1795 et 1812).

CREUTZBERGER (André), philosophe allemand, né à Neustadt-sur-l'Aisch, en 1714, mort dans la même ville, en 1755. Il y fut professeur, ainsi qu'à Halle. Outre divers travaux insérés dans des recueils périodiques et des *Mémoires*, on a de lui: *De la diversité des sens extérieurs chez les hommes* (Nuremberg, 1755, in-8°), et un recueil de 2,072 chansons et cantiques, rangés méthodiquement, sous le titre de: *Melodien Concordans* (1755, in-8°).

CREUTZER s. m. (kreu-tzèr). Métrol. Petite monnaie suisse et allemande. V. *KREUTZER*.

CREUTZIGER ou **CRUCIGER** (Gaspard), théologien protestant, né à Leipzig en 1504, mort à Wittenberg en 1548. Il fut le collaborateur de Luther dans la traduction de la Bible à laquelle le réformateur a attaché son nom, et professa la théologie à Wittenberg. Utile à Luther par son savoir, il l'accompagna aux conférences de Marbourg et de Worms, et contribua de toutes ses forces à l'établissement de la Réforme à Leipzig. On a de lui trois discours relatifs à l'enseignement de la théologie et à la conservation de la pure doctrine dans l'Eglise, et d'autres ouvrages sur la Bible et sur des sujets théologiques; le tout en latin. — Son fils, Gaspard *Creutziger*, né à Wittenberg en 1533, mort à Cassel en 1597, professa la théologie dans sa ville natale, d'où il fut chassé à cause de son attachement au calvinisme. Il laissa des ouvrages de polémique et une dissertation: *De justificatione et bonis operibus*. — Un autre *Creutziger* (George), petit-fils du premier, né en 1575, mort en 1637, enseigna la logique, l'hébreu, et ensuite la théologie à Marbourg. On a de lui: *Harmonia linguarum quatuor cardinalium, hebraica, graeca, latina et germanica* (Francfort, 1616, in-fol.).

CREUX, **CREUSE** adj. (kreu, kreu-ze — provençal *crus*, du bas latin *crosum* et *croton*). Diez propose, dubitativement il est vrai, *corrus*, rongé, et par suite *creusé*. Mais, en prenant dans leur ensemble les formes qui ont un *s* ou un *t*, il semble qu'il faut pour étymologie un mot qui permette à la fois ces deux lettres; or, on a en latin *crypta*, grotte, du gr. *kruptô*, je cache, racine sanscrite *kru*, cacher, couvrir, mettre à l'abri. *Crypta* a donné à la fois le provençal *croca* et *crota*. Ici la dérivation de *crypta* est en effet indubitable, et rien n'empêche de l'étendre à notre français *creux*. Evidé, qui a une cavité intérieure: *Boule creuse*. *Dent creuse*. *Bâton creux*. *Les vieux chevaux ont les salières creuses*. (Buff.) Qui est en contre-bas, moins élevé que les objets voisins: *Chemin creux*. *Vallon creux*. *La mer commence à être très-creuse, c'est-à-dire qu'on se voit quelquefois dans une vallée, entre deux montagnes blanchissantes d'écume*. (Abbé de Choisy.)

— Amaigri, en parlant des traits du visage: *Une lame coule sur les joues creuses de la veuve*. (E. Sue.) Enfoncé, en parlant des yeux: *Ses yeux creux, ses sourcils épais et noirs lui faisaient une mine austère*. (Abbé de Choisy.)

— Fig. Vain, futile, chimérique; sans jugement: *Des visions creuses*. *Les pédants ont la souvenance assez pleine, mais le jugement entièrement creux*. (Montaigne.) *Que le cœur de l'homme est creux!* (Pasc.) *On peut paraître profond quand on n'est que creux et vide*. (Beaumarch.)

Il y joint les atomes, Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes.

LA FONTAINE.
La phrase de Beaumarchais citée plus haut nous rappelle une spirituelle réponse de Talleyrand, l'homme aux bons mots. Quelqu'un lui disait, en parlant d'un personnage qui jouissait d'une réputation surfaite: « C'est un homme profond. — Oui, repartit le malin diplomate, *profond* dans le sens de *creux*. »

— *Voix creuse*, Voix à la fois sourde et sonore, comme si elle sortait d'une profonde cavité: *Mordieu! s'écria l'un des CREUSUS d'Athos, j'entends d'Artaquan, ce me semble*. (Alex. Dum.)

— *Assiettes creuses*, Assiettes plus profondes que les autres, et dans lesquelles on sert ordinairement le potage.

— *Viande creuse*, Mets qui ne nourrit point ou qui nourrit fort peu: *Les écrevisses sont une viande creuse pour un homme de bon appétit*. (Acad.) Il Par ext. Objet qui ne peut servir de nourriture: *La musique est une viande bien creuse, pour un estomac affamé*. (Acad.) Il Fig. Objet qui n'a rien de solide, surtout au point de vue de l'instruction: *La plupart des romans sont une viande creuse pour l'esprit*. (Acad.)

Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit, C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit.

MOLIÈRE.
— *Avoir le ventre creux, l'estomac creux*, Avoir besoin de manger.

— Techn. *Peau creuse*, Peau peu consistante, dont le tissu est lâche: *Les peaux creuses ne sont pas susceptibles d'être chamoisées*. (Maigne.) Il *Drap creux*, Drap dont le tissu est trop lâche.

— Chasse. *Trouver buisson creux*, Ne plus trouver dans l'enceinte la bête qu'on avait découverte. Il Fig. Ne plus trouver la personne ou la chose qu'on était allé chercher.

— Jeux. Se dit aux cartes d'un jeu incomplet: *On vous a vendu un jeu creux*.

— Adverbialement. *Sonner creux*, Rendre un son creux: *Tonneau qui sonne creux*. *Les catombes ne sonnent pas creux sous la voie romaine*. (Th. Gaut.)

— *Songer, rêver creux*, Rêver profondément à des choses vaines, chimériques: *Amusez-vous, ne rêvez pas creux, ne vous faites point de bile*. (Mme de Sév.) Il *Songe-creux*, Personne qui se livre à des rêveries vagues ou à des imaginations vaines: *La plupart des*

philosophes ne sont que des SONGE-CREUX.

V. SONGE-CREUX à son ordre alphabétique.
— s. m. Cavité, endroit creux : CREUX d'un rocher, d'un arbre. Tomber dans un CREUX. Cacher quelque chose dans un CREUX. Les qué-pes construisent des nids très-remarquables, dont un petit nombre sont souterrains ou placés dans des CREUX d'arbre. (Th. Lacord.)

Le qui-vive perçant des rauques sentinelles
Résonne dans le creux des tombes éternelles.
BARTHÉLEMY et MÉRY.

Trou, ni fente, ni crevasse
Ne fut assez large pour eux;
Au lieu que la populace
Entrait dans le moindre creux.

LA FONTAINE.

Sur la cime des monts, dans le creux des vallées,
Choisis les bois obscurs et les sentiers lointains;
On voit dans l'ombre, chère aux âmes désolées,
Se ranimer la fleur des souvenirs éteints.

H. CANTEL.

— Partie concave du corps humain : Le CREUX de la main, de l'estomac, des aisselles. Boire dans le CREUX de sa main.

— Qualité d'une voix de basse sonore et vibrante : Avoir du CREUX, un bon CREUX. C'est un beau CREUX. Quel CREUX !

Ne vous étonnez pas si mon creux est profond,
Et si ma voix descend jusqu'à la double octave.

RICHELET.

— Poétiq. Sein, intérieur :
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle
Que des vers plus forcés que ceux de la Pucelle.

BOILEAU.

— Fig. Vide, défaut de fond, de solidité : Je trouve un grand CREUX dans ces fictions de l'esprit humain. (Boss.) n. Inusité.

— Argot. Maison, demeure, logement.
— Mar. Profondeur intérieure d'un bâtiment, mesurée du premier pont à la quille : Ce vaisseau a trop de CREUX. n. Concavité d'une voile enfiée.

— Techn. Matrice de coin à frapper les médailles et les monnaies. n. Moule dont on se sert pour prendre une empreinte, ou pour imprimer quelque figure en relief : CREUX de plâtre. n. Nom sous lequel on désigne toutes les pièces de poterie plus ou moins profondes, comme les tasses, les soupières, les jattes, les saladiers : Petit CREUX. Grand CREUX. Moyen CREUX. Le CREUX est le contraire de la platerie.

— Sculpt. et grav. Manière de sculpter ou de graver dans laquelle le travail de l'artiste forme un vide sur le plan général de la pièce qu'il a travaillée : Cachet gravé en CREUX. n. Moulter à creux perdu. Couler du plâtre dans un moule, sans le soutenir par une garniture intérieure. n. Moulter à bon creux ou à bon fond. Se servir de la garniture supprimée dans le cas précédent.

— Administr. ecclési. Casuel des curés. n. Vieux en ce sens.

— Antonymes. Bombé, convexe, rebondi, renflé. — Proéminent, saillant.

CREUX-DE-SOUCY, curiosité naturelle située sur le mont Dore, dans le département du Puy-de-Dôme, à 62 m. environ du lac Pavin. C'est une espèce de puits naturel, ou plutôt une ancienne cheminée volcanique, dont le fond se trouve maintenant rempli d'eau.

CREUX-DU-VAN ou CREUX-DU-VENT, un des sites les plus remarquables du Jura. Il se trouve à l'entrée du Val-de-Travers, au-dessus du village de Noiraigue, à peu de distance de deux autres villages plus célèbres, Môtiers-Travers, séjour de Jean-Jacques Rousseau, et Boudry, patrie de Marat. C'est un vaste cirque taillé à pic dans une montagne dont le sommet atteint plus de 1,500 m. au-dessus du niveau de la mer. Cette cavité, en forme de fer à cheval, de près d'un lieu de circonférence, est entourée d'une muraille de roc d'environ 180 m. d'élévation; elle n'est percée que d'une étroite ouverture au N.-E. Ce site étrange est intéressant à plus d'un titre. Il a inspiré plusieurs artistes, poètes et peintres. Récemment encore, M^{me} de Gasparin décrivait avec enthousiasme, dans sa *Bande du Jura*, « ces colossales assises d'un amphithéâtre de titans. » Le même lieu qui offre au touriste ce grandiose et imposant spectacle offre à la science des phénomènes fort curieux à étudier. La météorologie y constate ce fait étrange : quand le temps est variable, cette espèce d'entonnoir gigantesque se remplit de nuages blancs, qui montent, descendent et roulent le long des flancs de la montagne, comme des vapeurs enfermées dans un cratère de volcan, sans jamais en franchir les bords, sans s'élever au-dessus de ces rocs entre lesquels ils tourbillonnent d'ordinaire pendant près d'une heure; après quoi tout se dissipe; il ne reste dans le Creux que le violent courant d'air qui y règne même par les temps les plus calmes et les plus chauds, et qui est si fort qu'il rejette sur les bords les objets même d'un certain poids qu'on lance contre le vent. Pour la géologie, le Creux-du-Van est un des plus remarquables exemples de ces cirques auxquels aboutissent parfois les combes jurassiennes. Ses parois sont formées par des couches calcaires compactes, disposées en assises horizontales assez régulières. La base de cette espèce de falaise circulaire est encombrée par un vaste talus formé des écoulements que les siècles y ont entassés. C'est au pied de ce talus qu'on voit

sourdre la Fontaine froide, autre curiosité du même site. Cette source jouit de la propriété de conserver, même en été, une température à peu près constante de 3 à 4°. Un des savants qui l'ont étudiée, M. Desor, attribue cette température exceptionnelle à la présence d'un amas de matériaux meubles, de terres poreuses et de réservoirs intérieurs en partie alimentés par la fonte des neiges, et dont la température reste basse par suite de l'orientation du Creux-du-Van, qui, ouvert à la bise, ne laisse pénétrer ni les vents plus chauds, ni les rayons du soleil.

CREUZ (Frédéric-Casimir-Charles, baron DE), écrivain et philosophe allemand, né à Hombourg (landgraviat de Hesse-Hombourg) en 1724, mort en 1770. On sait peu de chose de sa vie privée. Il avait été nommé premier conseiller du landgrave de Hesse-Darmstadt, dans une querelle survenue entre ce prince et le landgrave de Hesse-Darmstadt, Creuz, ayant pris parti pour son maître, fut arrêté par ordre du landgrave de Hesse-Darmstadt, et enfermé un an durant dans une forteresse (1755). Il parvint plus tard à réconcilier les deux princes, dont l'un épousa la fille de l'autre. Creuz mourut âgé de quarante-six ans, le 6 septembre 1770, laissant plusieurs ouvrages écrits en allemand et imprimés ensemble (Francfort, 1769, 2 vol. in-8°). Ce sont des *Odes* et des *Chansons*, œuvres de la jeunesse de l'auteur, écrites avec élégance, mais complètement dépourvues d'inspiration; *Sénèque*, tragédie en cinq actes dans laquelle Creuz, faute de génie, s'en tient aux données de Tacite sur les personnages qu'il met en scène, et raconte les péripéties d'une conjuration qui aurait eu pour objet de remplacer Néron par Sénèque à l'empire; les *Tombeaux*, poème médiocre en six chants, où l'on trouve cependant des morceaux intéressants par le sujet qu'ils traitent et la façon heureuse dont le poète a su les développer. Creuz avait une âme douce, empreinte d'une mélancolie peu commune en Allemagne au XVIII^e siècle. On sent qu'il est sur son terrain quand il parle de la mort, des vanités de la vie et du bonheur fictif qu'on rencontre dans le monde. L'ouvrage à l'aide duquel on peut juger le philosophe et l'écrivain est intitulé : *Essai sur l'homme*, et traite du bonheur. Il est probable que l'ouvrage d'Helvétius sur le même sujet, et qui est de la même époque, n'a pas été étranger à cette conception de Creuz. On y remarque aussi des allusions fréquentes aux idées de Jean-Jacques Rousseau, qu'il avait beaucoup lu. Les *Pensées lucrétiennes* sont un poème en quatre livres, auquel le poème de Lucrèce, *De natura rerum*, a servi de modèle. L'auteur traite, dans les deux premiers livres, de l'origine et de la nature des choses. Les deux derniers contiennent un cours de métaphysique en vers, sur l'immatérialité de l'âme. La matière était difficile, et il fallait pour la mettre en œuvre plus de vigueur que le pauvre Creuz n'en avait à dépenser. On a encore de lui des lettres sur divers objets littéraires. Creuz compte, dans la littérature allemande parmi ceux qui se sont donné pour tâche, durant la seconde moitié du XVIII^e siècle, de faire prévaloir la langue allemande et nationale sur le français, qui était la langue des lettres et de la philosophie, et sur le latin, qui était la langue de l'érudition et du droit. À ce titre, Creuz tient une place assez importante dans l'histoire littéraire de son pays.

On a en outre de lui : un *Essai sur l'âme*, en allemand (Francfort et Leipzig, 1753, in-8°); le *Véritable esprit des lois* (Francfort, 1766, 1 vol. in-8°), ouvrage dirigé contre Montesquieu, et qui eut, en 1768, l'honneur d'être traduit en français (Londres, 1 vol. in-8°), sans nom d'auteur ni de traducteur.

Son *Essai sur l'âme* fut attaqué par Henri Hase, dans une dissertation intitulée : *Disputatio de anima humana non mediis generis inter simplices et compositas substantias* (Iéna, 1756). Il faut savoir, pour avoir l'intelligence de ce titre, que Creuz n'admettait pas que l'âme humaine fût une substance simple, attendu que, selon lui, une substance simple n'est pas concevable. Ce n'est pas non plus une substance composée, car l'unité de la conscience démontre le contraire. C'est donc une substance intermédiaire, participant à la fois d'une substance simple et d'une substance composée. Il est possible qu'elle ait des parties qui peuvent vivre les unes à côté des autres; cependant elles ne pourraient vivre les unes sans les autres, sans quoi l'unité de la conscience n'existerait pas. L'âme, de la sorte, a de l'étendue, de la grandeur et une figure; mais il n'y a rien de commun entre ces qualités chez elle et ce qu'on appelle des mêmes noms dans les autres corps. Le simple et l'illimité sont, pour Creuz, deux notions identiques. Il s'ensuit que les êtres finis sont nécessairement des substances composées. Cette théorie, présentée sous cet aspect, n'est pas vulgaire et mérite d'être connue. Creuz avait beaucoup étudié Leibnitz, et on rencontre dans son *Essai sur l'âme* des souvenirs évidents de cette étude. A consulter sur lui Buhle, *Histoire de la philosophie*, t. VII, p. 319.

CREUZÉ DE LESSER (Auguste, baron), poète et auteur dramatique français, né à Paris en 1771, d'une famille originaire du Poitou, mort en 1839. Il était fils d'un ancien payeur des rentes, et fut l'un des meilleurs élèves du collège de Juilly, où se formèrent tant d'esprits distingués, notamment le sa-

vant Daunou. De bonne heure il se sentit possédé de l'amour des lettres. Il adhéra aux idées réformatrices et libérales de la Révolution française, mais avec modération. Mari de Mlle Dangé de Bagneux, fille d'un fermier général qui avait péri sur l'échafaud, il ne pouvait pas aimer le régime de la Terreur. Il fut animé cependant d'un libéralisme sincère. Il défendit son pays, puis devint tour à tour secrétaire du consul Lebrun, secrétaire de légation à Parme, sous-préfet d'Autun et membre du Corps législatif. Creuzé de Lesser avait le caractère indépendant, l'humeur insoucieuse et quelque peu épicurienne; il n'était ni ambitieux d'emplois et d'honneurs, ni par conséquent flatteur du pouvoir, qu'il paraissait disposé à accepter, quels qu'en fussent le nom et la forme.

Creuzé de Lesser ne fut point en faveur sous le gouvernement impérial; voici ce que dit à ce sujet M. de Barante : « Lebrun, son patron, devenu architecte de l'empire, n'avait pas un très-grand crédit, et n'aimait pas à essayer des recommandations peu écoulées. En outre, Creuzé avait publié, à son retour d'Italie et de Sicile, un *Voyage* où, selon la tournure habituelle de son esprit, il avait, sans respect pour les vieilles admirations classiques, parlé très-légalement des monuments de l'antiquité et des chefs-d'œuvre des arts. Il s'était aussi montré dédaigneux pour le caractère italien. On disait que tout cela avait déplu à Napoléon, et qu'il avait effacé le nom du sous-préfet d'Autun d'une liste où il était proposé pour la Légion d'honneur. »

« Louis XVIII, nous dit M. Aubert de Vitry, accueillit le poète, et fit rentrer l'administrateur dans ses fonctions. Pendant quinze années, il sut remplir au gré du pouvoir et des administrés la délicate mission de préfet à Angoulême et à Montpellier. Car nous ne pouvons croire que le ressentiment d'un auteur siffé eût pu diriger les poursuites qu'exerça dans cette dernière ville le mauvais accueil fait au *Nouveau seigneur de village*. C'est un opéra-comique, dont la musique, très-agréable, est de Boieldieu. Si cette pièce fut d'abord mal accueillie, l'avenir lui a donné un ample dédommagement. » Après la chute de la Restauration, notre baron rentra dans la vie privée, ne vécut plus que pour les lettres et pour ses amis, auxquels il fut enlevé à l'âge de soixante-huit ans.

Cet aimable écrivain, ajoute M. Aubert de Vitry, a obtenu et conserva toujours un nom honorable. Une gaieté pleine de franchise et de verve, une originalité non moins vraie, un esprit indépendant et piquant à la fois, qui ne jure jamais sur la parole d'autrui, ce que les Anglais appellent *humour*, une facilité peut-être trop souvent négligée, mais encore plus fréquemment élégante et gracieuse, tels sont les traits caractéristiques de son talent, et ce talent sait souvent aussi s'élever à de belles et heureuses inspirations. Parfois encore il atteint à une correction presque irréprochable. Il avait débuté avec bonheur par une agréable imitation du *Seau enlevé* de Tassoni, plutôt refait, au surplus, qu'imité. Le charmant poème de la *Table-Ronde* décida la réputation de l'auteur. Il a su, ce qui n'était pas très-facile, y intéresser et être gai sans indécence. L'Opéra-Comique a dû à l'esprit souple et fécond de Creuzé de Lesser de très-agréables ouvrages; quelques-uns ont survécu aux vicissitudes capricieuses de notre goût. M. Deschalmieux reste l'une des bouffonneries les plus gaies de ce théâtre. Le *Nouveau seigneur de village*, malgré les sifflets de Montpellier, demeure en possession de la faveur parisienne. Il est vrai que la charmante musique de Boieldieu peut défer tous les sifflets des Midas. »

On a de lui les ouvrages suivants : *Amadis de Gaule*, poème faisant suite aux *Chevaliers de la Table-Ronde* (Paris, 1813, in-18; 2^e édit. en 1814); *Apologues* (Paris, 1825, in-12); le *Billet de loterie*, comédie en un acte et en prose, mêlée d'ariettes (Paris, 1811, in-8°), avec Roger, de l'Académie française; les *Chevaliers de la Table-Ronde* (Paris, 1812, in-18); le *Cid*, romances espagnoles imitées en romances françaises (Paris, 1814, in-8°), dont une nouvelle édition a paru sous ce titre : les *Romances du Cid, imitées de l'espagnol, en vers français* (Paris, 1823, in-32); le *Déjeuner de garçon*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes (Paris, 1806, in-8°), pièce publiée sous le seul nom d'Auguste; *Mlle de Launay à la Bastille*, comédie historique en un acte, mêlée d'ariettes (Paris, 1813, in-8°), avec Roger; le *Magicien sans magie*, opéra-comique en un acte (Paris, 1811, in-8°), avec Roger; *M. Deschalmieux*, opéra-comique en trois actes (Paris, 1806); *Ninon de Lenclos* ou *l'Epicurisme*, comédie-vaudeville en un acte et en prose (Paris, 1800, in-8°); le *Nouveau seigneur de village*, opéra-comique en un acte (Paris, 1813 ou 1815, in-8°), avec Roger; la *Revanche*, comédie en trois actes et en prose (Paris, 1809-1815, in-8°), avec Roger; *Satires de Juvénal*, traductions du latin; le *Seau enlevé* (1798), poème traduit de l'italien, suivi de poésies diverses; le *Secret du ménage*, comédie en trois actes et en vers (Paris, 1809 ou 1817, in-8°); les *Voleurs*, tragédie imitée de l'allemand de Schiller; *Voyage en Italie et en Sicile fait en 1801-1802* (Paris, 1806, in-8°).

M. Quérard, à qui nous empruntons cette nomenclature, ajoute ceci en note : « M. Creuzé de Lesser a eu part à deux autres pièces de

théâtre : les *Français à Cythère* et la *Cley forée*, avec Chazet et Léger. Il est aussi un des onze auteurs de *M. de Bièvre* ou *l'Abus de l'esprit*, et de *Christophe Morin*. On lui doit encore : *Vers présentés à S. M. l'impératrice, le jour de son arrivée à Compiègne*, imprimés dans *l'Hymen et la Naissance*; une *Vie de J. La Fontaine*, imprimée dans l'édition des *Fables* de ce dernier, qui fait partie de la collection des meilleurs ouvrages de la langue française publiée par P. Didot (1813, 2 vol. in-12 et 2 vol. in-8°). M. Creuzé de Lesser a remis au théâtre, en 1809, avec des changements, l'opéra de Sedaine le *Diable à quatre*, et, en 1812, un opéra de Favart, *Ninette à la cour*. — Son fils, Hippolyte CREUZÉ DE LESSER, est auteur d'une *Statistique du département de l'Hérault* (Montpellier, 1824, in-8°), avec une carte.

CREUZÉ-LATOCHE (Jacques-Antoine), conventionnel et littérateur, membre de l'Institut (1795), né à Châtelleraut (Vienne) en 1749, mort en 1800. Il siégea à la Constituante et à la Convention, vota pour la détention de Louis XVI, ne se fit point remarquer pendant la Terreur; mais, nommé membre du comité de Salut public après le 9 thermidor, il prit une part active à la réaction, et devint successivement membre des conseils des Cinq-Cents et des Anciens, et du Sénat. Son principal ouvrage a pour titre : *De la tolérance philosophique et de l'intolérance religieuse* (1797, in-8°).

CREUZER (Friederich), philosophe, écrivain et philologue célèbre, né à Marbourg (Hesse Electorale) le 10 mars 1771, mort à Heidelberg le 15 février 1858. Son père, percepteur des contributions directes, avait été relieur. Dans son autobiographie, Creuzer a raconté lui-même les événements de sa jeunesse en des termes à la fois pleins de poésie et de modestie. Il fit ses premières études à Marbourg. Un de ses professeurs, Volmar, et un oncle maternel, du nom de Bang, cultivèrent soigneusement chez lui les dispositions au mysticisme, si fréquentes en Allemagne. A l'université d'Iéna, où Creuzer alla continuer ses études littéraires, il eut pour maîtres Griesbach, de Schütz et Schiller. « J'avais souvent occasion de le rencontrer, dit Creuzer en parlant de Schiller, mais je n'osai jamais lui parler, tant il m'inspirait de respect. »

Il accepta en 1798, à Leipzig, un emploi de précepteur dans une famille. Il le quitta bientôt pour rentrer dans sa ville natale, afin d'y occuper une chaire d'éloquence (1802). Deux ans plus tard, il fut nommé professeur d'histoire et de philologie à l'université d'Heidelberg, charge importante qu'il occupa durant quarante-quatre ans avec un succès égal à celui qu'avaient obtenu sur le même théâtre les plus grands noms de l'Allemagne contemporaine. Son goût pour la philologie le fit participer, en 1807, à la création à Heidelberg d'un séminaire philologique qui, en peu d'années, devint très-florissant, et que dirige encore le savant professeur Bähr. Creuzer quitta momentanément l'université d'Heidelberg en 1809, sur les instances de Wyttenbach et de Meerman, qui l'engageaient à accepter une chaire à l'université de Leyde. Mais le climat des Pays-Bas, peu favorable à sa santé, le détermina bientôt à reprendre son ancienne chaire, qu'on lui rendit avec empressement, et qu'il n'a plus quittée. Les professeurs éminents de la première moitié du XIX^e siècle ont tous ambitionné une position politique. Creuzer fut du nombre. Le grand-duc de Bade lui conféra, en 1818, le titre de conseiller de la cour, puis, en 1826, celui de conseiller privé. Dès 1825, l'Académie des inscriptions de Paris l'avait admis parmi ses membres étrangers. Il n'y eut d'autres événements dans sa vie ultérieure que des événements littéraires. Il mourut le 15 février 1858, à Heidelberg, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, au milieu de ses élèves, et entouré d'une admiration que le temps n'avait pas refroidie. L'ouvrage qui a fondé sa réputation en Allemagne et en France a pour titre : *Symbolique et mythologie des peuples de l'antiquité et surtout des Grecs* (Leipzig, 1810-1812, 4 vol. in-8°).

L'objet propre du livre, plus tard profondément modifié par l'auteur, est de faire connaître l'existence chez les Grecs d'une poésie très-ancienne, c'est-à-dire antérieure aux monuments écrits, poésie dont le fond serait d'origine orientale. Creuzer trouve une preuve directe de cette assertion dans Homère et dans Hésiode, qui n'ont pas inauguré l'ère de la poésie chez les Grecs, comme on l'avait admis jusqu'ici, attendu que la perfection de leurs œuvres suppose tout un monde de mythologie, de philosophie et d'œuvres poétiques. Cette proposition hardie est développée par Creuzer de manière à entraîner une conviction immédiate. Il dissèque Homère et Hésiode, montre ce qu'il y a de compliqué et de laborieux, non pas seulement dans leur langue, mais surtout dans leurs idées, dans leur théologie, dans leur science historique. Evidemment, l'immense labeur d'esprit que cela comporte est l'œuvre d'un grand nombre de générations. Partant des points communs que l'on remarque entre les idées et les dieux de la Grèce d'une part, et les idées et les dieux asiatiques de l'autre, l'auteur n'a pas de peine à montrer que les Grecs ont emprunté à l'Orient ses croyances, ses mythes, sa philosophie et même sa littérature. Il re-

monte à l'origine des emprunts faits, suit les transformations successives des doctrines empruntées et signale les côtés par lesquels il est le plus facile de les reconnaître. Ces côtés-là, ce sont l'institution du sacerdoce et celle des mystères. Chemin faisant, Creuzer examine aussi ce que les philosophes et les législateurs doivent aux traditions venues de l'Orient. Ceux qui ont importé primitivement en Grèce les choses et les idées de l'Asie se raient, suivant l'auteur, les Pélasges. Il en fait une caste de prêtres, et de leur gouvernement une théocratie. Cette théocratie, n'ayant pu s'acclimater suffisamment en Grèce, fut prosaïque. C'est le moment d'une déviation notable de l'esprit grec. Auparavant il était grave et recueilli comme l'esprit de l'Orient. Il devint, après la chute du système pélasgique, plus gai, plus ouvert et aussi plus vide. Cependant les Pélasges avaient laissé des héritiers. C'étaient des familles sacerdotales isolées, chez lesquelles survivait et s'était concentré l'ancien esprit religieux. Ces familles se réunirent en sociétés secrètes, et leurs réunions s'appellèrent *mystères*. Tout cela était déjà vieux quand vécut Homère et Hésiode. On trouve dans leurs poèmes des preuves multipliées que les traditions pélasgiques avaient déjà perdu leur sens symbolique dans l'esprit des Grecs de cette époque. Les traces de cette tradition subsistent néanmoins.

Creuzer n'est pas éloigné d'admettre la fameuse doctrine de de Maistre, que le monde, à l'origine, possédait une science de l'univers bien supérieure à la nôtre, que cette science a décliné progressivement et que chaque révélation antique est une incarnation de la science du temps, mais que chaque révélation particulière est une atténuation de la précédente, et qu'ainsi le moment viendra où l'humanité sera plongée dans des ténèbres épaisses, c'est-à-dire descendue à l'animalité pure. Il ramène à cette thèse ses recherches sur le symbolisme, le mythe et l'allégorie dans l'antiquité, rattachant chaque dogme particulier à une théorie générale qui serait l'ouvrage de la révélation susdite.

Une seconde édition de la *Symbolique* de Creuzer, avec un supplément de Mone, parut de 1820 à 1823 (6 vol. in-8°). La traduction française, revue, corrigée, abrégée et annotée par M. Guignaut a commencé de paraître en 1825, sous ce titre : *Religions de l'antiquité, considérées particulièrement sous leurs formes symboliques, ouvrage traduit et refondu par J.-D. Guignaut* (1825-1851, 10 vol. in-8°). C'est un travail fait de main de maître, de l'aveu de Creuzer lui-même, et qui a inauguré une nouvelle ère en France pour tout ce qui concerne les connaissances mythologiques.

Cependant la *Symbolique* de Creuzer a soulevé des objections fondées. «Toujours préoccupé de théologie et d'institutions sacerdotales», dit M. Kenan (*Études d'histoire religieuse*), méconnaissant le côté naïf et vulgaire de l'antiquité, il cherche des idées abstraites et dogmatiques dans des créations légères où il n'y avait bien souvent que les joyeuses folies de l'enfance. Persuadé que la religion grecque a dû avoir, comme les autres, un âge hiératique, et ne rencontrant point ce caractère dans les produits du génie hellénique, il se rejette sur les colonies et les influences venues de l'Orient.

Le système de Creuzer fut attaqué dans deux sens différents, d'abord par l'école négative et antisymbolique, représentée par Voss, G. Hermann et Lobeck, puis par les amis de l'hellénisme, Otfried Müller, Welcker et autres, qui ne voulaient voir dans le génie grec qu'une chose purement indigène. La violence de Voss tenait à sa haine contre tout qui sentait le mysticisme. Son *Antisymbolique* (Stuttgart, 1824) fut l'occasion d'une foule de livres écrits sur le même sujet. Creuzer ne voulut pas la lire. Par contre, il consentit à répondre aux deux opuscules de G. Hermann, intitulés : *Lettres sur Homère et Hésiode, et particulièrement sur la théogonie* (Heidelberg, 1818, 1 vol. in-8°), et *Sur la nature et l'essence de la mythologie* (Leipzig, 1819, in-8°). Hermann avait un genre de critique qui ne sortait pas des bornes de la décence, tandis que le ton cassant de Voss avait indigné Creuzer, comme il indigna du reste la plupart de ceux avec qui le hargneux Voss eut à débattre quelque chose.

On a de Creuzer, outre sa *Symbolique* : *Études*, dont une partie a été mise au jour en collaboration avec Daub (1805-1819, 6 vol. in-8°); *De l'art historique des Grecs* [*Historische Kunst der Griechen*] (Leipzig, 1803); *Dionysus seu commentationes de rerum bacchicarum orphicarumque originibus et causis* (Heidelberg, 1808, 2 vol. in-8°); *Esquisse d'antiquités romaines* [*Abriß der römischen Antiquitäten*] (Leipzig et Darmstadt, 1824); *Explication d'un vase antique d'Athènes, avec peinture et inscription* (Darmstadt, 1832); *Documents pour servir à l'histoire de l'ancienne civilisation romaine aux bords du haut Rhin et du Neckar* (Leipzig et Darmstadt, 1833); *Matériaux pour la connaissance des gemmes* [*Zur Gemmenkunde*] (Darmstadt, 1834); *Études pour servir à l'histoire romaine et à la connaissance de l'antiquité* [*Zur römischen Geschichtskunde Alterthumskunde*] (Darmstadt, 1830), dont on a inséré une traduction française dans les *Mémoires de l'Institut* (Paris, 1840, t. XIV, 2^e série); le *Mithraeum de Neuenheim* (Heidelberg, 1838); *Choix de vases grecs inédits, extrait de la collection de*

Carlsruhe (1839). Creuzer était un philologue de premier ordre en même temps qu'un savant interprète des mythes de l'antiquité. Ses éditions d'auteurs anciens sont : *Opera omnia Plotini* (Oxford, 1835, 3 vol. in-4°); *Historicorum graecorum antiquissimorum fragmenta* (Heidelberg, 1806); *Plotini de pulchritudine; accedit Procli disp. de pulchritudine et unitate, Nicephori, etc.* (Heidelberg, 1814); *Procli et Olympiodori in Platonis Alcibiadem commentarius* (Francfort-sur-le-Mein, 1820, 2 vol. in-8°).

Une partie des œuvres allemandes de Creuzer ont été publiées sous sa direction (*Deutsche Schriften*, Leipzig et Darmstadt, 1837-1848). On a aussi publié à Leipzig, en 1854, la plupart de ses dissertations de philologie, sous le titre : *Frederici Creuzeri opuscula selecta*. Le dernier volume de ses écrits allemands contient, sous le titre de : *Souvenirs de la vie d'un vieux professeur*, une biographie de Creuzer faite par lui-même.

CREUZET (André), homme politique français, né à Lyon en 1799. Il fut garde du corps sous la Restauration et sous-préfet d'Amber à la fin du règne de Louis-Philippe (1847). Depuis lors il a été maire de Saint-Flour, membre du conseil général et nommé dans le Cantal, comme candidat du gouvernement, député au Corps législatif (1854). Son mandat lui a été renouvelé aux élections de 1857 et de 1863. Pendant les sessions de 1863-69, M. Creuzet a voté contre l'abrogation de la loi de sûreté générale, contre la suppression de l'autorisation préalable pour la création des journaux, et s'est prononcé en faveur de l'expédition du Mexique, d'une nouvelle occupation de Rome par des troupes françaises, et de la nouvelle loi sur l'armée. Il a été réélu le 24 mai 1869 par 14,400 voix, contre 4,800 suffrages donnés à M. Dessauet, candidat libéral.

CREUZNACH ou **KREUZNACH**, la *Cruciniacum* des Romains, ville de la Prusse rhénane, régence et à 57 kilom. S.-E. de Coblenz, sur la Nahe, ch.-l. du cercle de son nom; 12,000 h. Fabrication de cuirs, de tabacs et de pâtes; salines produisant annuellement plus de 25,000 quintaux métriques de sel. Commerce actif en vins, grains, eaux-de-vie, cuirs, potasses, huiles et graines de trèfle. Ce qui donne surtout de la célébrité à cette ville, ce sont ses eaux minérales et thermales, près desquelles on a construit de magnifiques établissements de bains très-fréquentés. Ces eaux, découvertes déjà en 1478, n'ont acquis de la réputation que depuis quelques années; elles ont largement contribué à l'agrandissement et à l'embellissement de la ville, qui ne possède d'autres édifices remarquables que son église paroissiale et un beau *kurhaus* récemment construit au milieu d'un parc anglais. En revanche, les environs abondent en sites pittoresques et en promenades magnifiques.

Creuznach, partagée en deux parties par la Nahe, est formée dans sa partie occidentale de rues étroites et montueuses, tandis que de beaux hôtels, de riches maisons entourées de jardins forment la partie orientale ou la nouvelle ville. Après avoir appartenu aux Romains, elle tomba successivement au pouvoir des Allemands, des Huns et enfin des Francs, qui en restèrent longtemps les possesseurs. Louis le Pieux s'y fit bâtir un palais, détruit en 803 par les Normands. Pendant tout le moyen âge, elle eut pour maîtres les comtes de Sponheim. En 1437, à l'extinction de cette famille, qui avait étendu ses possessions de la Nahe à la Moselle, elle échoit aux électeurs palatins. Les Espagnols s'en emparèrent en 1620, et les Suédois, commandés par Gustave-Adolphe, en 1632. En 1688 et en 1689 les Français la ravagèrent, puis elle fit partie du palatinat du Rhin de 1708 à 1807, et, de cette dernière époque à 1814, de l'empire français. Elle appartient aujourd'hui à la Prusse depuis le traité de Vienne.

Les eaux de Creuznach jouissent en Allemagne d'une réputation très-grande et très-méritée; mais au lieu d'être, à proprement parler, des eaux minérales naturelles, elles ne sont, jusqu'à un certain point du moins, qu'un produit de l'industrie humaine. Comme à Naumheim, l'établissement de bains est un accessoire d'une exploitation industrielle ayant pour objet la fabrication du sel. Il est important de dire en quelques mots comment les choses s'y passent. À l'aide de machines hydrauliques on recueille l'eau des sources salines qu'on veut exploiter, et on la porte, par le moyen de pompes ingénieuses, au sommet des bâtiments de graduation. Ces bâtiments sont de grands hangars remplis de fascines superposées; l'eau en tombant s'y divise, s'y évapore, y dépose les sels les plus insolubles et les impuretés qu'elle contient; puis, ainsi concentrée, elle est recueillie dans les chaudières, où elle s'évapore sous l'action de la chaleur. Les sels solubles, et particulièrement le sel marin, se déposent alors sous forme de cristaux qu'on recueille au fur et à mesure de leur formation, et qu'on porte aux égouttoirs, où ils se séchent. Le résidu de cette opération est appelé *eau mère* ou *mutter lauge*; c'est une dissolution concentrée des sels de l'eau minérale, contenant surtout les sels les plus solubles, bromures et iodures. C'est cette eau mère qu'on ajoute à l'eau des sources naturelles pour constituer des bains actifs; c'est cette eau qu'on expédie sous le nom de sel de Creuznach, et qui sert à fabri-

quer des bains artificiels imitant ceux de la localité.

Source Elise ou *Elisabeth*. La température en est de 90° centigrades; l'eau est trouble au moment où elle est extraite de la saline, d'une saveur âcre, salée, saumâtre, un peu nauséabonde. Par sa composition, elle se rapproche des eaux de Soden, d'Hombourg et de Naumheim; cette composition est exprimée dans le tableau suivant :

COMPOSITION DE L'EAU DE CREUZNACH
PAR LITRE D'EAU.

| | |
|--------------------------------|-----------------|
| Acide carbonique. | faible proport. |
| Chlorure de sodium. | 9,4672 |
| Chlorure de calcium, potas- | |
| sium, silicium et magnésium | 2,4266 |
| Bromure de magnésium. . . . | 0,0350 |
| Iodure de magnésium. | 0,0038 |
| Carbonate de chaux, de baryte; | |
| magnésium, oxyde de fer, | |
| phosphate d'alumine, oxyde | |
| de magnésium, silicium. . . . | 0,6493 |

Total. 12,1619

Les eaux mères présentent l'apparence d'un liquide sirupeux, de couleur fauve ou brumâtre, d'une densité considérable, sans odeur et d'une saveur âcre, très-salée. Elles sont composées comme suit :

Pour 100 gr. de liquide :

| | |
|-----------------------------|----------|
| Chlorure de sodium. | 7,8567 |
| — de magnésium. | 5,0052 |
| — de potassium. | 2,2525 |
| — de calcium. | 205,4300 |
| Bromure de magnésium. . . . | 2,6000 |
| — de sodium. | 8,7000 |

Total. 316,6000

L'eau première extraite de la saline compose, ainsi que nous l'avons dit, le bain, auquel on ajoute une plus ou moins grande proportion de l'eau mère, suivant l'effet qu'on veut produire. Ce bain est pris dans des baignoires à double fond, chauffées par un courant de vapeur qui parcourt le double fond, afin d'éviter l'altération de l'eau saline; le malade y est soumis à un traitement qui demande la plus grande attention, en raison de l'intensité des effets qui se produisent pendant la cure.

Les autres sources, servant également à alimenter les bains, sont : la *source de la Nahe*, qui jaillit du lit même de la rivière, la *source du Carlsballe*, celle de l'*Oranienquelle* et les sources des salines de *Théodore* et de *Munster*.

Outre le traitement externe, on prescrit à l'intérieur l'eau de la source Elisabeth, associée quelquefois au lait, et on fait une cure d'inhalation à la saline de Munster.

Les eaux de Creuznach sont regardées comme jouissant d'une efficacité très-remarquable, quoique, dans beaucoup de cas, on puisse les remplacer par les bains de mer. Elles sont employées avec le plus grand succès dans toutes les formes de l'affection scrofuleuse, dans les engorgements glandulaires, les affections du foie, plusieurs maladies de peau, la phthisie pulmonaire, la métrite et la syphilis ancienne et rebelle. Elles s'emploient peu en dehors de la localité. Nous avons dit que les eaux mères s'expédiaient sous le nom de *sel de Creuznach*, et servaient à composer des bains médicinaux; mais, au résumé, la méthode thérapeutique de Creuznach, très-estimée en Allemagne, est peu connue ou peu appréciée en France et dans le reste de l'Europe.

CREVAILLE s. f. (kre-va-ille; ll mll. — rad. *crever*). Pop. et bas. Ripaille, repas où l'on mange avec excès : *Faire une CREVAILLE*.

CREVAISON s. f. (kre-vé-son — rad. *crever*). Pop. Action de crever, mort : *Faire sa CREVAISON*.

CREVANT, bourg de France (Yonne). V. CRAVANT.

CREVANT, ancienne famille de Touraine, dont la branche aînée, qui a porté le titre de marquis, s'est éteinte au commencement du XVII^e siècle. La branche cadette, détachée du tronc dans la seconde moitié du xve siècle, a pour auteur Jacques DE CREVANT, marié en 1484 à Isabeau de Salignac, dont vint François DE CREVANT, père de Louis DE CREVANT, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, mort en 1648. Celui-ci eut plusieurs fils, dont deux furent lieutenants généraux des armées navales, et deux autres dignitaires de l'ordre de Malte. Quant à Louis, quatrième du nom, fils aîné, maréchal de France, grand maître de l'artillerie, il obtint, en 1690, des lettres patentes érigeant en duché, sous le nom d'Humières, les terres de Mouchy, de Coudun, etc. Il épousa Louise-Antoinette-Thérèse de la Châtre, dont il eut deux fils, l'un tué au siège de Luxembourg en 1684, l'autre mort jeune. De ses quatre filles, la cadette, Anne-Louise-Julie DE CREVANT d'Humières, épousa Louis-François d'Aumont, lequel prit le nom et les armes d'Humières. V. HUMIÈRES.

CREVARD s. m. (kre-var — rad. *crever*). Argot. Enfant mort-né.

CREVASSE s. f. (kre-va-se — rad. *crever*). Fente, déchirure d'une surface : Les *CREVASSES* de la terre sont des *marques de sa sécheresse*. (Trév.) La *crécervelle* se tient dans les *CREVASSES* des vieilles murailles. (Bouillet.) Ici d'affreux débris, des *crevasses* affreuses.

DELLILE.

— Mar. Ouverture dans la carène d'un vaisseau.

— Méd. Fente peu profonde, qui survient dans l'épaisseur de la peau ou à l'origine des membranes muqueuses : Les *CREVASSES* que l'on observe aux pieds et aux mains sont le plus souvent liées aux engelures et réclament le traitement de cette affection. (Focillon.) Les *CREVASSES* ou *gerçures des seins* se remarquent souvent chez les femmes qui nourrissent pour la première fois. (Focillon.) Il Déchirure peu profonde qui se produit dans certains organes : Les *viscères creux*, les *clatons* et les *enveloppes membranaceuses* peuvent être affectés de *CREVASSES*. (Focillon.)

— Art vétér. Fente qui survient au paturon des solipèdes.

— Grav. Tailles confondues.

— Encycl. Méd. On désigne souvent les *crevasses* sous les noms de fissures, de gerçures, d'engelures. Cette dernière dénomination doit être rejetée, car il ne faut pas confondre sous le même nom deux choses très-distinctes. Les *crevasses* sont de petites fentes longitudinales souvent très-dououreuses; elles sont fréquentes par les temps secs et froids. Dans ces circonstances, elles affectent principalement les doigts, et surtout la partie externe de ces organes. Souvent aussi les lèvres se gercent, et des *crevasses* se produisent; elles sont dues alors soit aux mêmes causes, soit à une forte inflammation. Quelquefois enfin les *crevasses* sont les conséquences des engelures et l'on doit alors employer pour leur guérison les remèdes préconisés pour le traitement des engelures. Quant aux *crevasses* ordinaires, il suffit, en général, pour les faire disparaître, d'empêcher l'action du froid sur la partie malade. On peut encore avoir recours à des frictions d'huile d'amandes douces, de glycérine, de pommade rosat, et en général de tous les corps gras adoucissants. Les ouvriers employés dans les chantiers de bois souffrent souvent de *crevasses* profondes; ils ont, pour se guérir, un moyen aussi efficace que facile, c'est de recouvrir la *crevasse* d'une petite couche de poix, qui empêche le contact de l'air et fait aussitôt disparaître la douleur.

Mais toutes les *crevasses* ne sont pas produites par le froid. On range encore dans cette classe d'affections les fissures ou ulcérations étroites et peu profondes qui se développent à la marge de l'anus, entre les plis de la membrane muqueuse. La douleur qu'elles causent est si cuisante, que certains malades ont succombé à la rétention des matières fécales, ne pouvant se résigner à subir la souffrance que leur causait l'évacuation. La dilatation forcée du sphincter, à l'aide des deux index, est le meilleur moyen à employer pour le traitement de ces affections. V. FISSURE.

Suivant certains auteurs, il peut aussi se produire des *crevasses* dans le canal de l'urètre, sur les tumeurs anévrismales, etc. Mais la dénomination de *crevasse* est généralement abandonnée pour ces affections; on donne avec raison le nom de rupture aux lésions qui se produisent sur le trajet des conduits vasculaires ou excréteurs présentant une certaine dimension.

— Art vétér. On désigne sous le nom de *crevasses*, chez le cheval, une maladie de la peau qui a son siège dans le pli du paturon, mais qui s'étend parfois en arrière de la couronne et remonte jusqu'au fanon. Les causes de cette maladie sont la malpropreté et l'influence d'une écurie mal tenue, où les extrémités postérieures sont en contact continu avec un fumier humide et chaud; un travail prolongé dans les boues âpres et fétides, comme celles du macadam à Paris. Il existe aussi une cause obscure, qu'on désignait autrefois sous le nom de vice dartreux, et qui tient à un état général de l'organisme; le pli du paturon est un de ses lieux d'élection. Les *crevasses* se manifestent tantôt à un pied, tantôt à un autre, alternant le plus souvent avec une maladie de la peau, du tronc ou de la tête. Cette affection se remarque surtout sur les chevaux d'un tempérament lymphatique, rarement chez les animaux de race distinguée. D'après leur étiologie, on distingue parmi les *crevasses* celles qui sont accidentelles et celles qui procèdent d'un état général. Quelle qu'en soit la cause, les *crevasses* sont dues à une inflammation de la peau du paturon, dont la première période est caractérisée par une persécution épidermique; la seconde, par un épaississement accompagné de chaleur et d'une exsudation séro-purulente; la troisième, par des fentes plus ou moins profondes du tégument. La douleur, presque nulle chez les chevaux mous, est excessive chez ceux qui sont irritables. Lorsque cette affection n'est qu'accidentelle, elle est peu grave; mais quand elle est due à un état général, elle doit être considérée comme dangereuse, non pour la vie de l'animal, mais par rapport aux privations de service qu'elle entraîne par sa persistance. Les bains locaux à l'eau de son ou à l'eau de mauve, des applications de glycérine sur la partie malade, constituent le

traitement de cette maladie pendant les premières périodes. Pour remédier au gonflement des extrémités, on fait prendre du sulfate de soude ou de la crème de tartre à la dose de 60 gr., ou du nitrate de potasse à la dose de 15 à 20 gr. Si l'engorgement persiste, on a recours à l'aloès à la dose de 24 à 28 gr. Le régime sera peu excitant; on diminuera la ration et l'on ajoutera quelque peu de graine de lin, ou d'orge en vert. A la troisième période, lorsque l'inflammation a cédé, qu'il ne reste plus qu'une plaie, on discontinue les bains, et l'on panse deux fois par jour avec de la teinture d'aloès ou des solutions de sulfate de cuivre. Si les lèvres de la plaie s'indurent, on les cautérise avec le fer rouge. Tous les huit jours on donnera un purgatif aloétique, jusqu'à la disparition de l'engorgement des jambes. Lorsque les *crevasses* tiennent à un état général de l'organisme, il faut appliquer un seton au poitrail.

CREVASSÉ, ÉE (kre-va-sé) part. passé du v. Crevasser. Qui a des crevasses : *Mur, plafond crevassé. Muraille crevassée.*

CREVASSÉE s. f. (kre-va-sé — rad. *crevasse*). Fente, crevasse : *Une crevassée se déclara dans le plafond.* || Peu usité.

CREVASSER v. a. ou tr. (kre-va-sé — rad. *crevasse*). Produire des crevasses sur : *Le froid lui a crevassé les mains.* (Acad.) *La grande sécheresse crevassait le sol et creusait sous les pas des poussins de la perdrix de danger aux abîmes.* (Toussaint.)

— Grav. Faire un pâté, un pochis sur : *Crevasser sa planche.*

Se crevasser v. pr. Devenir crevassé : *Le sol se crevassait dans les grandes sécheresses.*

CRÉVÉ, ÉE (cre-vé) part. passé du v. Crevier. Qui s'est brisé, rompu : *Canon crévé. Botte crévée. Souliers crévés. Yeux crévés. Les bohèmes savent tout et vont partout, selon qu'ils ont des bottes vernies ou des bottes crévées.* (H. Murger.) || Crevassé : *Ses mains sont gonflées douloureusement et crevassées d'engueures.* (Michelet.)

— Tué par excès de fatigue : *Cheval crévé par un cocher.*

— Pop. Mort : *Dom. Joseph portera l'habit que vous lui voyez, à moins que ses parents crévés de la peste n'en aient laissé dont personne ne veuille.* (P. L. Courier.)

— Fam. Bouffi : *Mme de Verneuil n'est plus rouge ni crevée comme elle était.* (Mme de Sév.)

— Mar. *Cordage crévé*, Cordage dont l'un des torons est déchiré ou cassé.

— Substantif. Personne ventru, bouffie : *C'est un gros crévé, une grosse crévée. Si vous êtes assez bien avec ce gros crévé, et que cette lettre vous en épargne une autre, vous la ferez cacheter et vous la lui ferez tenir.* (Mme de Sév.) Vous êtes si aise d'être une grosse crévée, que vous oubliez tout ce que vous ne voyez pas. (Mme de Sév.) On voit que cette locution était familière à notre spirituelle épistolière.

— Comme un crévé, un gros crévé, Avec excès : *Manger, boire, rouler, rire comme un gros crévé. Les maris, une fois gris, racontent bien des choses de leurs épouses chez leurs maîtresses, qui en rient comme des crévés.* (Balz.)

— *Petit crévé* ou simplement *crévé*, Nom donné à des jeunes gens qui se prétendent à la mode, et qui sont surtout remarquables par le soin qu'ils donnent à leur toilette excentrique, laquelle se compose d'un court veston, d'un pantalon collant et d'un tout petit chapeau.

— s. m. Cost. Ouverture longitudinale qu'on pratique à certaines manches, aux garnitures de certaines robes de femme, et qui laisse apercevoir une étoffe d'une autre couleur cousue en dessous : *Elle porte une robe de velours écarlate au noir, avec des crévés de satin blanc ou de toile d'argent.* (Th. Gaut.)

— *Encycl.* Les *petits crévés*. On n'est pas d'accord sur l'origine du nom bizarre donné aux élégants du jour. On s'accorde cependant à dire que cette origine est populaire, et que c'est M. Nestor Roqueplan qui paraît avoir écrit ce mot le premier. Le *Sport*, un journal qui doit s'y connaître, en donne l'histoire suivante : « Le mot de *petits crévés* a été adopté, il y a quelques années, comme argot du métier par des chemistiers, des blanchisseuses, pour désigner plusieurs de leurs pratiques du monde élégant, qui se faisaient remarquer par le luxe habituel de la chemise garnie de *petits crévés*. Ce fut à un gentleman, dont la recherche luxueuse en ce genre était connue, que le sobriquet fut d'abord appliqué. Ses fournisseurs l'appellèrent longtemps le monsieur aux *petits crévés*, puis *petit crévé* tout court : le mot passa naturellement à d'autres. »

« Cette expression, ajoutée avec raison le même journal, était du reste renouvelée de celle de *gros crévé*, par laquelle, sous Louis XIII, on désignait les seigneurs dont les pourpoints avaient ce genre d'ornement. On pouvait voir, à Rome, il y a trente années, un petit prince allemand qui avait la manie de ce costume et qui figura ainsi dans une procession. Les suisses de la garde du pape portaient aussi un uniforme à *gros crévés*. On disait également une *grosse crévée*, en parlant d'une femme. »

Puisque M. Nestor Roqueplan est le par-

rain, au moins officiel, des *petits crévés*, laissons-lui le soin de les définir : « A certaines époques, dit-il, on a observé qu'une certaine partie de la jeunesse affectait des airs d'épaulement, s'efféminait dans le langage et dans le costume et se livrait à la folie en toussant. Les *petits crévés* n'affectent rien : et ils sont bien réellement *crévés*; ils fléchissent un genou, symptôme d'alcoolisme par l'absinthe et le vermouth *di Torino*; leur voix est nasillarde, leurs muqueuses sont pâles, signes de constitution épuisée et refaite par l'iodé. Riches ou pauvres, ils sont avarés et ne songent qu'à maintenir l'équilibre entre la sordidité et le *chic*, but suprême. Manger secrètement du bouilli et avoir des voitures, être quart de cheval comme on est quart d'agent de change, etc. »

C'est déjà vil; mais voici qui l'est davantage : « Ne pas oublier qu'il est bête, qu'il parle argot, siffle des airs de la *Vie parisienne* ou des fanfares, pour faire croire qu'il chasse à courre. Sa conversation ne vaut pas celle d'un domestique ordinaire. A l'âge de vingt-cinq ans, le *petit crévé* perd ses cheveux; l'hydrargyre (pour ne pas dire le mercure) en a dévoré les bulbes. Mais il persiste à faire sa raie, comme on jalonne sur un terrain vague. »

La chose si bien dépeinte par M. Roqueplan constitue toute une classe d'individus ridiculisés par les vaudevilles et les petits journaux. Le *crévé* dérive du *cocodé*. Sous le Directoire, les *petits crévés* s'appelaient les *petits sucrés*. Ils étaient d'ailleurs les mêmes, aussi nuls, aussi insupportables. A l'époque qu'il est, les *petits crévés* pullulent et menacent de devenir légion. Nous ne ferons pas leur histoire, nous n'étudierons pas leurs mœurs; mœurs et histoire des *petits crévés* sont consignés à notre article *cocodés*, auquel nous renvoyons le lecteur. Contentons-nous de rapporter ici quelques strophes lestement tournées que nous trouvons dans le journal *l'Yonne*. Cela ne vaut ni Juvénal, ni Auguste Barbier, mais cela ne manque pas d'un certain souffle :

On a vu les mignons, les raffinés, les beaux,
Les petits marquis à dentelles,
Les parfaits cédalons, les ronds, les damoiseaux,
Les pouspous abbés des ruelles,
Et les fiers muscadins, atnés des incroyables,
Et les terribles boussingots;
Les lions à tous crins, enfin les fashionables,
Les gants-jaunes, les calicots,
Le moderne gandin, le daim son congénère,
Cocodés et ses dérivés.
Quelle ménagerie! Hélas! tout dégénère...

Car voici les *petits crévés*!...
O grêles chevaliers de la triste figure,
Quel air piteux et minaudier!
Vous triiez d'au moins cinq ou six dans l'armure
Du roi-géant François Premier!
Un des robustes preux de notre vieille France
Qui brisaient le fer sous leurs coups,
Eût jadis embroché, du fer seul de sa lance,
Une douzaine d'entre vous!...
Que l'Europe aujourd'hui d'un bruit d'armes s'effraie
Vous, citoyens de Lilliput,
Vestons courts, vous songez à dessiner la raie
Qui partage votre occiput.

CRÈVE-CHÂSSIS s. m. Ornith. Nom que l'on donne, dans quelques parties de la France, à la mésange charbonnière. || Pl. CRÈVE-CHÂSSIS.

CRÈVE-CHIEN s. m. Bol. Nom vulgaire de la morille noire, qui est regardée comme mortelle pour les chiens qui en mangeraient. || Pl. CRÈVE-CHIEN.

CRÈVE-CŒUR s. m. Fam. Grand déplaisir, grande douleur mêlée de dépit; mortification : *Quand le vulgaire dit qu'un violent chagrin est un crève-cœur, c'est une vérité qu'il faut entendre au physique comme au moral.* (Réveillé-Parise.) || Pl. CRÈVE-CŒUR.

CRÈVECŒUR (*Crepiocordium*), bourg et commune de France (Nord), canton de Marcoing, arrond. et à 7 kilom. S. de Cambrai, sur la rive droite de l'Escaut; pop. aggl. 2,101 hab. — pop. tot. 2,489 hab. Brasseries, tanneries, moulins, carrières, tourbières, fabrique de sucre de betterave. On remarque dans l'église une chaire de bois de chêne sculpté, d'un beau travail, avec bas-relief de pierre. Un ancien historien, Carpentier, auteur de l'*Histoire de Cambrai* (1664) fait remonter Crèveœur (*Crepiocordium*) à une origine très-lointaine; il assure y avoir remarqué de son temps, dans des voûtes souterraines, les armes des anciens Gaulois. Le premier nom de Crèveœur aurait été *Vinci* (*Vinciacum*), et c'aurait été pour conserver le souvenir de grands échecs d'armes que la ville aurait changé ce nom primitif contre le nouveau. Ce qui est certain et acquis à l'histoire, c'est que les Romains ont campé à Crèveœur, si cette ville existait déjà, ou sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui. Les fouilles qu'on y a pratiquées ont amené la découverte d'objets, armes et médailles, qui ne laissent aucun doute à cet égard. Il est probable en outre que Vinci et Crèveœur furent toujours deux localités distinctes, mais que Vinci a perdu de son importance à mesure que Crèveœur, mieux fortifiée et devenue ville, prit de l'accroissement en étendue et en population. Dans ses mémoires, Jean Duchastiel, à propos de l'érection du château de Vinci, dit qu'Othon, fils d'Albert, comte de Vermandois, « fist faire un chasteau en une ville qui auparavant avoit été appelée Vinci,

entre Vaucelles et Crèveœur. » C'est en effet entre Vaucelles et Crèveœur qu'était le village de Vinci, et que se voit encore aujourd'hui la ferme de ce nom. Vinci fut la propriété du roi Dagobert, qui en fit don avec toutes ses terres et dépendances à l'abbaye de Saint-Pierre, de Cambrai, par un diplôme daté du 15 avril 640. C'est à Vinci qu'eut lieu la célèbre bataille dans laquelle Charles-Martel défait Chilpéric II. Le carnage y fut tel qu'il devint proverbial. Crèveœur avait jadis son château défendu par plusieurs tours et par des murs d'enceinte, bâtis en 1119 par Hugues d'Oisy, châtelain de Cambrai, en lutte avec l'évêque Burchard. Ce dernier, prélat belliqueux, attaqua à main armée la forteresse de son ennemi, qu'il amena à composition : Hugues, forcé de se rendre, s'engagea à remettre le château de Crèveœur dans son état primitif, sans le pouvoir jamais fortifier que sous le bon plaisir de l'évêque et des bourgeois de Cambrai. Le château n'en demeura pas moins fortifié comme devant, et eut à subir bientôt un nouveau siège, cette fois de la part des bourgeois ligés contre leur seigneur. Simon d'Oisy était alors seigneur de Crèveœur et il eût été victime de l'attaque dirigée contre lui, si le comte de Flandre ne l'eût secouru à temps : les bourgeois lâchèrent enfin pied, laissant mille des leurs sur le terrain. Les seigneurs de Crèveœur descendaient des anciens comtes de Cambrésis et devaient, à l'origine, hommage au comte de Hainaut. En 1253, Crèveœur fut pris par le comte d'Anjou, frère de saint Louis, au nom de Marguerite, comtesse de Flandre, sur Jean et Beaudouin d'Avesnes. Marguerite fit acquisition légale de cette même seigneurie en 1272, d'Enguerrand de Coucy quatrième du nom. En 1311, nous voyons Jean de Noyelles, seigneur de Crèveœur, battre monnaie dans sa forteresse. Mais l'évêque Pierre de Mirepoix y mit peu après son veto. En 1337, Béatrix de Châtillon, veuve de Jean de Flandre, échangea Crèveœur, ainsi qu'Arleux et autres terres dont elle avait le douaire, avec Philippe de Valois, roi de France, contre le château et la châtellenie de Chauny. Cet échange fut le principal grief que fit valoir Edouard III, roi d'Angleterre, pour rompre avec le roi de France, prétendant que Crèveœur et Cambrai n'auraient jamais dû être distraits de l'Empire. Telle fut l'origine de la guerre de Cent ans. Edouard III pénétra avec son armée dans le Cambrésis, le 21 septembre 1339, et campa non loin de Crèveœur. Plus tard, en 1350, ce fut au château de Crèveœur que fut transféré du Louvre Charles le Mauvais, roi de Navarre : il en sortit après dix-huit mois de captivité. En 1358, le dauphin Charles, régent de France, fit don de Crèveœur au comte de Flandre, pour arriver à la rupture du mariage de la fille de ce dernier avec le fils du roi d'Angleterre, chez lequel Jean le Bon était alors prisonnier. Louis XI reprit Crèveœur en 1425 : le duc de Charolais (depuis Charles le Téméraire) entra en possession de cette ville par le traité de Conflans (1465). Enfin, en 1482, par suite de la paix d'Arras, la neutralité du pays fut proclamée. Les Bourguignons, les Anglais et les troupes impériales n'en ravagèrent pas moins le pays peu de temps après. Crèveœur vit passer, en 1529, Louise de Savoie, mère de François I^{er}, se rendant à Cambrai pour y négocier la *Paix des dames*; en 1543, Charles-Quint s'y arrêta un instant, après son échec à Landrecies, et fit démanteler la place. Henri II, en 1553, campa à Crèveœur; il y revint l'année suivante et acheva l'œuvre de Charles-Quint : les fortifications disparurent à jamais. La paix de Cateau-Cambrésis donna Crèveœur à la France. Le duc de Parme s'y établit néanmoins en 1531, mais l'abandonna la même année. En 1635, la guerre entre la France et l'Espagne fut encore pour Crèveœur le signal de nouveaux désastres : Gassion, en 1638, en fit son quartier général. En 1642, les Espagnols vainqueurs y vinrent camper pendant huit jours. Les Français, après la victoire de Rocroi et la levée du siège de Cambrai, se retirèrent à Crèveœur. Turenne y séjourna également en 1657, après son échec devant Cambrai, défendu par le prince de Condé. Enfin, la prise de cette dernière ville en 1677 amena sa réunion définitive à la France, ainsi que celle de Crèveœur, qui, depuis lors, n'a plus cessé d'en faire partie.

CRÈVECŒUR, bourg de France (Oise), chef-lieu de canton, arrond. et à 45 kilom. N.-O. de Clermont; pop. aggl. 2,071 hab. — pop. tot. 2,335 hab. Carrières, fabriques de lainages, chaux, peignes, faïence. On y voit un château du xvi^e siècle, construit en briques et flanqué de tourelles, qui possède un beau parc et de vastes jardins.

CRÈVECŒUR (Jacques DE), chambellan de Philippe le Bon, mort vers 1441. Il fut employé par le duc de Bourgogne à des missions importantes, assista à la conclusion du traité d'Arras (1435), qui réconciliait son maître avec Charles VII, prit part à diverses expéditions pour arracher la Normandie aux Anglais, et représenta la Bourgogne au congrès de Gravelines (1439).

CRÈVECŒUR (Philippe DE), capitaine du xve siècle, fils du précédent, mort en 1494. Attaché d'abord au duc de Bourgogne, il commanda pour Charles le Téméraire à la journée de Monthéry (1465) et à la prise de Liège (1468), fut attiré par Comines dans le

parti de Louis XI, après la mort du duc son maître, dont il contribua à dépouiller la fille; commanda l'armée française à la bataille de Guinegate (1479), conquit plusieurs places dans le Luxembourg l'année suivante, et fut chargé d'aller négocier à Gand le mariage du dauphin avec Marguerite de Flandre. Il signa le traité d'Arras, qui dépouillait des deux Bourgognes Maximilien et Philippe. Ces services lui firent pardonner par Louis XI ses exactions et ses rapines, et ce prince le recommanda à son fils Charles VIII. Investi du gouvernement de la Picardie, et nommé maréchal de France en 1492, Crèveœur continua de se distinguer comme guerrier et négociateur, tint les forces de Maximilien en échec, prit Saint-Omer et Téroüanne, négocia le traité d'Étaples et mourut au moment où il venait de recevoir le commandement de l'expédition de Naples, à laquelle il avait tenté vainement de s'opposer.

CRÈVECŒUR (Hector Saint-John DE), agronome français, né à Caen en 1731, mort en 1813. Il s'embarqua pour l'Amérique en 1754, après avoir étudié pendant six ans les sciences économiques en Angleterre, et se fixa à New-York, où il forma un établissement agricole qu'il exploita jusqu'à l'époque de la guerre de l'indépendance. Il revint alors finir ses jours dans son pays natal, après une absence de vingt-sept ans. C'est lui qui introduisit la culture de la pomme de terre dans la basse Normandie. Il était correspondant de l'Institut depuis 1795. On a de lui les deux ouvrages suivants, écrits d'un style vif et coloré, et qui durent leur succès à l'enthousiasme avec lequel il exaltait les institutions libérales des États-Unis : *Lettres d'un cultivateur américain* (1784, 2 vol. in-8); *Voyage dans la haute Pensylvanie et dans l'Etat de New-York* (1801, 2 vol. in-8).

CRÉVEL (Jacques), jurisconsulte français, né aux Iles-les-Allemagne (Calvados) en 1692, mort en 1764. Il fut d'abord avocat au parlement de Rouen, puis professeur de droit à l'université de Caen, dont il devint recteur en 1721. Il se distingua dans cette dernière fonction par la lutte énergique qu'il soutint contre les jésuites, et par la réparation éculante qu'il leur infligea en leur faisant comparaître à l'université, qu'ils avaient outragée dans une pièce de théâtre. Ses talents, sa probité, lui valurent l'estime générale et l'amitié de d'Aguesseau. Il a laissé des mémoires et des poésies latines, ainsi que des poésies françaises.

CRÉVEL (Alexandre), publiciste français, né à Rouen vers la fin du xvi^e siècle. Il a donné, de 1817 à 1838, une série de brochures politiques, parmi lesquelles nous citerons seulement : *Le Cri des peuples, adressé au roi*, etc. (Paris, 1817, in-8); et *Le Cri de la nation sur la politique et l'administration civile, économique et financière du ministère depuis deux ans* (Paris, 1818, in-8); œuvres qui valurent à leur auteur un procès en cour royale, où elles furent condamnées à être détruites par arrêt du 2 mai 1818.

CRÉVELD, ville de la Prusse rhénane. V. CRÉVELD.

CREVENIUM, nom latin de CRAVANT.

CREVENNA (Pierre-Antoine), bibliographe italien, également connu sous le nom de *Bolognino Crevenna*, né à Milan, mort à Rome en 1792. Tout en se livrant, à Amsterdam, aux opérations commerciales, il cultivait les lettres. Il réunit une bibliothèque contenant un grand nombre de livres précieux et rares, dont il publia lui-même le catalogue sous le titre de *Catalogue raisonné de la collection de livres de M. Pierre-Antoine Crevenna* (Amsterdam, 1776, 6 vol. in-8). En 1789, il vendit sa belle collection, qui fut achetée par les bibliophiles de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre. Crevenna avait entrepris d'écrire une *Histoire de l'origine et des progrès de l'imprimerie*, qu'il laissa inachevée, et dont il n'a rien paru.

CREVER v. a. ou tr. (kre-vé — lat. *crepare*, même sens. Change e en é devant une syllabe muette : *Je crève; tu creveras*). Faire rompre, faire éclater : *Crever son fusil en le chargeant trop. Crever une botte, un soulier, un bas. Crever un sac à force de le remplir. Les eaux débordées ont crevé leur digue.* || Pratiquer une ouverture dans : *Crever un abcès.*

— Faire mourir ou rendre perclus par un excès de fatigue : *Crever son cheval.*

— Pop. Faire boire et manger avec excès : *Il les creva de bonne chère.* (Acad.)

— *Crever un œil, Crever les yeux à quelqu'un*. Le rendre borgne ou aveugle, en le blessant à un œil ou aux deux yeux : *Dans une émeute populaire, un jeune homme, nommé Alexandre, creva un œil à Lycourge d'un coup de bâton.* (Rollin.) *Louis le Débonnaire fit crever les yeux à Bernard, son neveu, qui venait implorer sa clémence.* (Montesq.) *On sait que Justinien ne fit point crever les yeux à Bélisaire; ce ne serait, après tout, qu'un bien petit événement dans l'histoire de l'ingratitude humaine.* (Chateaub.) *Il y a des gens qui crevent les yeux au rossignol, afin qu'il chante mieux.* (Mme d'Agout.) || Fam. *Crever les yeux*. Être tout à fait devant les yeux et n'être pas vu : *Ce que vous cherchez vous crevez les yeux.* || Fig. Être tout à fait évident :

Pour moi, je ne vois pas ces exemples fameux.

— Moi, je les vois si bien qu'ils me crèvent les yeux.

MOLIÈRE.

¶ Rendre aveugle, empêcher de voir certaines choses : *Noire propre intérêt est un merveilleux instrument pour nous CREVER LES YEUX agréablement.* (Pasc.)

— *Crever le cœur*, Causer une grande compassion, un grand attendrissement : *J'étais en colère contre lui, mais il me CREVA LE CŒUR par les excuses qu'il me fit.* (Acad.)

— *Que la peste te crève!* Imprécation dont le sens propre est : *Puisses-tu crever, mourir de la peste!*

Ici Vert-Vert, en vrai gibier de Grève, L'apostrophe d'un : *La peste te crève!*

GRENET.

— v. n. ou intr. Eclater; se déchirer : *La bombe CREVA en l'air. L'abcès a CREVÉ. Ma botte vient de CREVER.*

Et je veux, si jamais j'ai contre vous manqué, Crever comme un boudin que l'on n'a pas piqué.

SCARRON.

... La chétive pécore S'enfia si bien qu'elle creva.

LA FONTAINE.

— Par ext. Se résoudre en eau, en parlant des nuages : *Le nuage est près de CREVER. A leurs pieds aussitôt cent nuages crèvent.*

LA FONTAINE.

— Fam. Mourir : *Il aurait beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerais pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement, et je lui dirais : CREVE, CREVE, cela t'apprendra à te jouer de la Faculté.* (Mol.) Continue, Diogène, à coucher dans la rue : *CREVE plutôt que de t'en dédire.* (P.-L. Cour.)

Laissons-nous crever un pauvre agonisant?

REGNARD.

Souviens-toi, moribond, que là-haut tout est vide; Tourne-toi sur le flanc et crève comme un chien.

A. BARBIER.

¶ Etre fort incommodé : *CREVER de faim, de soif, de chaud. Maudit soit le progrès qui débute par consolider le despotisme des capitales, qui fait CREVER d'indigestion les centres et de faim les périphéries!* (Toussenel.)

— Epruver une contrariété violente, un extrême déplaisir que l'on dissimule : *CREVER de rage, de dépit, de jalousie. Le secret est insupportable aux femmes; elles étouffent, elles crèvent si elles ne parlent.* (Bouhours.)

... Chacun n'a ni repos ni trêve, Que comme la grenouille il ne s'endle et ne crève.

BOURSAULT.

Ma femme m'assassine et met tout en usage Pour me faire crever de dépit et de rage.

CAMPISTRON.

Il jure, il grimace, il se tord, Il crève comme un hérétique.

BÉRANGER.

L'envie est, dites-vous, de mille maux la cause; Holà! cher ami, parlez mieux :

L'envie est une bonne chose, Elle fait crever l'envieux.

LAMONNTE.

— Etre gros ou gras à l'excès : *CREVER dans sa peau. CREVER d'embonpoint, de graisse, de santé.*

— Regorger : *Mme de Coulanges, qui CRÈVE d'argent, a prêté 1,000 fr. à Mlle de Méry.* (Mme de Sév.) En 1849, la flature était aux abois; elle étouffait; les magasins CREVAIENT; nul écoulement. (Michelet.)

— Fig. Se produire, être réalisé soudainement et avec éclat : *Je vois se former de loin un nuage de coups de bâton qui CRÈVERA sur mes épaules.* (Mol.)

En attendant le reste, il me paiera l'ennui Dont l'orage amassé crève d'abord sur lui.

PONSARD.

¶ Echouer, faire défaut tout à coup : *Le pouvoir et l'impunité rendent les forts audacieux; le bon droit seul est l'arme des faibles, et cette arme leur CRÈVE ordinairement dans les mains.* (J.-J. Rousseau.) Le monopole s'est enflé jusqu'à égaler le monde; or un monopole qui embrasse le monde ne peut demeurer exclusif; il faut qu'il se républicanise ou qu'il CRÈVE. (Proudhon.) Cesser, périr, être détruit : *Encore un coup, orgueil de l'homme, politique de l'homme, CREVE donc!* (Boss.)

— A crever, D'une manière excessive ou violente : *Manger, rire à CREVER.*

— *Crever de rire*, Rire longtemps et aux éclats : *J'ai vu des choses dont les livres parlent à tort et à travers; Plutarque, à présent, me fait CREVER DE RIRE : je ne crois plus aux grands hommes.* (P.-L. Cour.) Les étrangers CREVENT DE RIRE quand ils voient dans nos tragédies le seigneur Agamemnon, et le seigneur Achille qui lui demande raison aux yeux de tous les Grecs, et le seigneur Oreste brûlant de tant de feux pour Mme sa cousine. (P.-L. Cour.)

— Art culin. *Faire crever du riz*, Le faire gonfler et ramollir à l'eau bouillante ou à la vapeur, au point d'en faire ouvrir les grains : *Dans la confection du pilau, le plus grand talent du cuisinier consiste à ne pas laisser CREVER LE RIZ.* (A. Karr.)

— Jeux. Dépasser d'un ou de plusieurs le nombre de points fixé pour gagner : *A certains jeux, celui qui CREVE perd son enjeu et ne peut plus jouer pendant le reste de la partie; à d'autres, il est simplement tenu d'effacer tous les points qu'il a faits.*

V.

Se crever v. pr. Crever, se rompre : *Ballon qui se CRÈVE. Bulle de savon qui se CRÈVE. Le gomme empoisonné de la vigne et le bourgeon cotonneux du pommier se gonflent et se CRÈVENT.* (B de St-P.)

— Fam. Manger ou boire jusqu'à se rendre malade, jusqu'à en mourir : *Il mange tant qu'il se CRÈVE.* (Fén.) *Comment es-tu mort, Callémides? Pour moi, tu sais que je me CREVAI en un festin chez Dinias.* (Fén.)

— S'accabler, s'épuiser : *Se CREVER de travail, de fatigue.*

— Crever à soi : *Se CREVER les yeux.* *Se CREVER un abcès.* Les Japonais se CRÈVENT un œil à la porte de leur ennemi, pour leur en faire crever deux par la justice. (Fourier.)

— *Se crever les yeux*, Se les fatiguer beaucoup : *Se CREVER LES YEUX de travail.*

— Hortic. Déchirer son calice, en parlant de l'œillet, qui laisse souvent ainsi déborder et retomber ses pétales : *Le désagrément des plus beaux œillets, c'est qu'ils ne manquent guère de CREVER.*

— Gramm. Ce verbe prend au neutre l'auxiliaire *être* ou l'auxiliaire *avoir*, selon que l'on veut exprimer l'état ou l'action : *Pendant dix ans, il AVAIT CRÈVÉ de faim, et voilà qu'aujourd'hui il EST CRÈVÉ d'indigestion.*

CREVET s. m. (kre-vè). Comm. Lacet de tresse ferré aux deux bouts.

— Homonymes. Crevais, crevait, crevaient (du verbe crever).

CREVETTE s. f. (kre-vè-te — allemand *krabbe*, du latin *carabus*, en sanscrit *carabha*, qui, comme le latin *locusta*, désigne à la fois la langouste et la sauterelle. La racine pourrait être *car*, blesser, d'où le sanscrit *cara*, mal, dommage, blessure, flèche, etc. Ce nom peut se rapporter soit aux piquants de la langouste, soit aux déprédations de la sauterelle. V. CRABE). Crust. Nom vulgaire d'un petit crustacé comestible, de la famille des décapodes, commun sur nos côtes, et que les naturalistes ont classé dans le genre *palémon*. On l'appelle aussi *CHREVETTE* et *SALICOUPE*. Il Nom donné par les naturalistes à un genre de crustacés amphipodes, dont la plupart vivent dans les eaux douces : *La présence de la CREVETTE pulex est regardée avec quelque raison comme une preuve de la pureté des eaux.* (Focillon.)

— Fam. Femme élégante de mœurs légères, par allusion aux élégants qui portent le nom de *petits crevés*.

— Anc. art milit. Espèce de grenade à feu

— Encycl. La crevette vulgaire n'est point la crevette scientifique, et ceci apporte une certaine confusion dans l'histoire de ces petits crustacés. La crevette de la science, *crevette des ruisseaux* ou *sauterelle aquatique*, est un petit crustacé brunâtre, que l'on rencontre communément dans les petits cours d'eau des environs de Paris, et qui nage toujours couché sur le côté, par mouvements saccadés. La crevette vulgaire est un autre crustacé, comprenant de nombreuses espèces. Sur les plages sableuses de la Manche, on prend en grande quantité une crevette à laquelle on donne le nom de *chevrette*, *sauterelle* ou *salicoupe* et qui reste grise à la cuisson; son nom scientifique est *crangon vulgaire*. En même temps qu'elle, on mange une autre crevette un peu plus grosse, devenant rouge par la cuisson, et à laquelle on donne le nom de *bouquet*; c'est le *palémon porte-scie*. Dans la Méditerranée on pêche, sous le nom de *crevette*, le *crangon cuirassé*, les *pénées* et les *nikas*. Le *crangon commun* ou *crevette* est un petit crustacé dont le corps, transparent dans l'eau et pointillé de brun, n'a que 0m,06 de longueur. L'avant de la carapace forme un bec court et non comprimé; la queue est terminée par quatre pièces en éventail ou en ailes, qui se replient ou s'écartent, suivant les besoins de la natation; les antennes sont aussi longues que le corps; en avant de la tête se trouve un second appareil en éventail, à bords plumeux comme les lames caudales; la première paire de pattes est la plus longue et porte à son extrémité une pince élargie, munie d'un petit doigt se rabattant sur elle, au moyen duquel le crangon dépêche sa proie; les pattes suivantes sont beaucoup plus minces, et trois d'entre elles sont terminées aussi par de petites pinces. La crevette porte un grand nombre d'œufs que la femelle attache entre ses pattes, sous sa queue. La saison de la reproduction commence en mars et dure environ deux mois. La crevette a trois ans alors et se retire sous les algues dans les rochers. Les petites crevettes, en naissant, ne ressemblent point à leurs parents; elles ont besoin d'un grand nombre de mues pour revêtir leurs formes, et plusieurs de ces mues sont très-meurtrières pour ces jeunes crustacés.

On pêche les crevettes soit au moyen d'un hameçon que l'on pousse devant soi à la marée descendante, au bas de l'eau, soit au moyen d'espèces de balances amorcées, que l'on descend, en bateau, au milieu des rochers, pendant la nuit. Toutes les crevettes comestibles forment une excellente amorce pour la plupart des poissons de rivage : les différentes espèces de morues et de merlans en sont très-friandes.

CREVETTINE s. f. (kre-vè-ti-ne — dimin. de crevette). Crust. Famille d'amphipodes qui a pour type le genre crevette.

— Encycl. Latreille, et après lui M. Milne Edwards, ont désigné sous ce nom une famille qui se distingue par les caractères suivants : antennes au nombre de quatre, dirigées en avant; pattes-mâchoires formant une lèvre inférieure médiane très-développée, qui recouvre toute la bouche et se termine antérieurement par deux lames cornées; mâchoires de la seconde paire composées d'un article basilaire, qui porte deux grandes lames ovales; mandibules courtes et fortement dentées; thorax presque toujours divisé en sept segments; pattes des deux premières paires servant d'organe de préhension, très-développées; pattes des cinq autres paires essentiellement ambulatoires; corps très-comprimé latéralement, abdomen coniforme de manière à agir comme un ressort pour servir au saut. Ces crustacés nagent sur le flanc. La famille se divise en deux tribus : 1° les *crevettes sauteuses*, remarquables par leur corps comprimé et par les appendices styliformes qui naissent des trois derniers segments de l'abdomen et constituent un organe de saut : à cette division, qui comprend un grand nombre d'espèces, appartiennent les *crevettes* proprement dites, dont une espèce, appelée vulgairement pou d'eau, est très-commune dans les ruisseaux, et les *talitres*, qui abondent sur le sable des bords de la mer et sautent avec une agilité extrême; 2° les *crevettes marcheuses*, qui se distinguent des précédentes par la forme moins comprimée de leur corps, et surtout parce que les appendices styliformes des segments abdominaux sont remplacés par de petites lames natatoires, qui ne sont jamais un organe de saut. A cette section appartiennent les hyperines, qui vivent presque toujours en parasites sur les poissons.

CRÈVE-VESSIE s. m. Phys. Cylindre de verre ouvert par les deux bouts, mais ayant une de ses extrémités garnie d'une peau de vessie, qui crève quand on fait le vide dans le cylindre. || Pl. CRÈVE-VESSIE.

— Encycl. Le crève-vessie sert à démontrer la pression de l'air atmosphérique. On place sur la platine de la machine pneumatique un manchon de verre fermé à sa partie supérieure par une membrane de vessie bien tendue et fortement arrêtée sur ses bords. Cette membrane éprouve, d'une part, la pression de l'air extérieur qui tend à l'abaisser, et, de l'autre, la pression de l'air intérieur qui tend à la soulever; de telle sorte qu'elle reste d'abord en équilibre. Si on soufflait dans le tube une nouvelle quantité d'air, la pression intérieure deviendrait la plus forte, et la membrane se renflerait au dehors; au contraire, si on raréfie l'air intérieur, la membrane, cédant à la pression extérieure, devra fléchir et s'enfoncer en dedans. C'est là l'effet qu'on obtient en faisant jouer la machine pneumatique; dès les premiers coups de piston, la membrane fléchit sous la pression extérieure; quand le vide est fait, elle est très-tendue. Si alors on donne avec le doigt un coup, même très-léger, au milieu de la membrane, elle éclate, et l'on entend une explosion plus forte qu'un coup de pistolet, tant est grand l'effort que fait l'air, en vertu de sa pression pour rentrer dans le vase.

Au lieu d'une pression de haut en bas, on aurait une pression latérale si le crève-vessie était incliné, ou une pression de bas en haut s'il était renversé; toutes ces pressions ne produiraient pas moins d'effet que la première, ce qui prouve bien que l'air presse dans tous les sens.

CRÉVICHE s. f. (kre-vi-che — corrupt. d'écrevisse). Crust. Autre nom vulgaire de la crevette.

CREVIER (J.-B.-Louis), historien, humaniste, né à Paris en 1693, mort dans la même ville en 1765. Il était fils d'un ouvrier imprimeur qui s'imposait les plus dures privations pour lui faire donner une éducation distinguée; il professa pendant plus de vingt ans la rhétorique au collège de Beauvais. Crevier n'a été ni un savant de premier ordre, ni un écrivain brillant, mais il a rendu des services à la science et surtout à l'enseignement. Ce qui dominait chez lui, c'était plutôt le sentiment moral; ses écrits, qui se distinguent par la bonne disposition et le groupement habile des faits, sont cependant souvent diffus. Continuateur de l'*Histoire romaine* de Rollin, il en publia les huit derniers volumes, jusqu'à la bataille d'Actium. Il surpassa son maître sous le rapport de la méthode et de la critique, mais resta au-dessous de lui pour le style. Ce travail le conduisit naturellement à l'*Histoire des empereurs jusqu'à Constantin* (1750 et suiv.), ouvrage arriéré aujourd'hui, mais qui conserve le mérite d'avoir été l'un des premiers sur cette partie importante et peu connue jusqu'alors de l'histoire générale. L'auteur a d'ailleurs tiré un assez bon parti des matériaux indigestes de l'*Histoire Auguste*. Son édition de Tite-Live, où l'on trouve aussi les suppléments de Freinsheimius (1748, 6 vol. in-40), contient beaucoup de notes instructives, dont un grand nombre empruntées aux éditeurs précédents. Mais l'ouvrage de Crevier qui a eu le plus de succès est son traité de la *Rhetorique française* (Paris, 1765, 2 vol. in-12). Il reproduit avec beaucoup de clarté et de méthode les règles d'Aristote, de Cicéron et de Quintilien, et les exemples sont pour la plupart heureusement choisis. L'*Histoire de l'U-*

niversité de Paris, depuis son origine jusqu'en 1600 (Paris, 1761, 7 vol. in-12) n'est qu'un abrégé de celle d'Egasse du Boulay; on y trouve cependant quelques recherches nouvelles. Crevier, que ses opinions religieuses rapprochaient de Port-Royal, apportait dans tous ses écrits un grand esprit de tolérance; il n'en était pas moins très-pieux et son zèle l'entraîna parfois à de singulières erreurs. C'est ainsi qu'il se crut de force à juger et à critiquer Montesquieu (*Observations sur l'Esprit des lois*). Ses raisonnements a priori, très-superficiels, ne pouvaient suppléer à l'ignorance où il était de tout ce qu'on appelle aujourd'hui la science sociale. Voltaire a du reste vengé Montesquieu en décochant contre Crevier quelques mots très-piquants.

CREVILLENTE, ville d'Espagne, province et à 25 kilom. S.-O. d'Alicante; 7,200 hab. Fabrique de tapis recherchés et connus à Paris sous le nom de *tapis d'Espagne*.

CREVISSE s. f. (kre-vi-se — corrupt. d'écrevisse). Art milit. Cuirasse composée de bandes de métal qui jouaient comme les écailles d'une écrevisse.

CREW s. m. (kren). Métrol. Monnaie de compte de la côte d'Afrique, équivalant à 25 fr.

CREWKERNE, ville d'Angleterre, comté de Somerset, à 25 kilom. S.-E. de Taunton, près de la limite méridionale du comté; 3,800 hab. Manufactures de toiles à voiles et bonneterie. Située dans une vallée arrosée par l'Axo et le Parret, cette ville possède une belle église ogivale, richement ornée de sculptures, et une école gratuite.

CREX s. f. (krèks — onomatop.). Ornith. Rôle de genêt, dont quelques ornithologues ont fait un genre.

— Encycl. Le *crex* a le bec plus court que la tête; les narines longitudinales à demi formées par une membrane; les tarses longs et forts, nus un peu au-dessus du genou; les doigts antérieurs unis à la base par une petite membrane; les ailes médiocres; la troisième et la quatrième rémiges plus longues que les autres. L'unique espèce de ce genre est le rôle de genêt, nommé aussi roi des caillies, qui habite les bois taillis et les hautes herbes situées dans le voisinage des eaux ou dans les marais. Il se nourrit de graines, d'insectes et de vermineux. Ses habitudes sont solitaires, et il émigre chaque année. La femelle pond sept ou neuf œufs d'un brun rougeâtre, avec des taches de couleur de rouille fort vive.

CREXUS, musicien grec qui florissait environ 400 ans avant notre ère, du temps de Philoxène et de Timothée. Il passa pour être le premier qui fit exécuter, sans accompagnement de chant, des morceaux par des instruments. Il introduisit, au dire de Plutarque, des innovations hardies dans la cadence musicale, s'attacha surtout au rythme appelé philanthrope et thématique, et contribua à la ruine de son art.

CREYCHTON (Robert), prélat anglais.

V. CRICHTON.

CRIS s. m. (kri — v. l'étym. de crier). Voix inarticulée et poussée avec effort, de manière à se faire entendre de loin : *Grand cri. Horrible, épouvantable cri. Cri aigu, perçant. Cri d'épouvante. Cri de douleur. Jeter un cri. Notre premier cri est un cri de douleur, et à juste titre, puisque nous entrons dans la vallée des pleurs.* (St Bernard.) *La surprise et l'effroi arrachent toujours à l'homme un cri involontaire.* (De Bonald.) *L'acclamation qui a salué Louis XVIII en 1814, c'a été un cri de joie des mères.* (V. Hugo.)

On n'entend que des cris poussés confusément.

CORNÉILLE.

Qui frappe l'air, bon Dieu, de ces lugubres cris?

BOILEAU.

Comment, bourreau, tu fais des cris!

MOLIÈRE.

¶ Bruit confus de plusieurs voix : *Un cri général se fit entendre.* (Acad.) *Un cri s'éleva dans l'assemblée.* (Acad.) *Maitres de tout le camp, fiers de l'avoir conquis, les Troyens éclatent en cris forcés de triomphe.* (Bitaubé.)

Le Nil a vu sur ses rivages Les noirs habitants des déserts Insulter par des cris sauvages L'astre éclatant de l'univers.

LEFRANC DE POMPIGNAN.

¶ Phrase brève que l'on prononce à très-haute voix, pour donner quelque avertissement, pour exprimer quelque émotion vive : *CRIS d'alarme. Pousser un cri de détresse. On entendit les cris : Au meurtre! à l'assassin!* (Acad.)

Vive, vive la guerre! C'est pour la France entière Un cri de volupté.

A. BARBIER.

— Discussion très-animée : *Juvénal, élevé dans les cris de l'école, Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.*

BOILEAU.

Tout est trouble et discorde, et les cris de l'écol Egalent en fracas les cavernes d'Eole.

DELLILLE.

¶ Paroles emphatiques : *Que produira l'auteur après de si grands cris? La montagne en travail enfante une souris.*

BOILEAU.

65

— Ton dont on crie, dans les rues des villes, les choses à vendre ou à acheter; paroles dont on se sert : *Les cris de Paris*.

— Par anal. Sons inarticulés et non modulés que poussent les animaux et qui caractérisent chaque espèce : *Le cri de la corneille, de la chouette. Imiter le cri d'un animal, d'un oiseau. Le cri de l'éléphant se fait entendre de plus d'une lieue.* (Buff.) *Les animaux n'exhalent qu'un cri inarticulé, cri aussi borné dans ses effets que dans sa nature.* (Court de Gébelin.) *L'homme n'a point de cris naturels propres à son espèce.* (De Bonald.) *Presque tous les animaux qui vivent de sang ont un cri particulier.* (Chateaub.) *Les chevaux et les porcs accourent au cri de détresse de l'un d'eux.* (Proudh.) *Le cri du zèbre a quelque ressemblance avec le son du cor de chasse.* (Ardant.)

La poule qui partage un ver à ses enfants
N'a pas le même cri que la poule éperdue
Dont l'horrible faucon vient de frapper la vue.

DELLILLE.

« Bruit aigre produit par un frottement : *Le cri du grillon, de la cigale. Le vent avait fait tourner une vieille girouette rouillée, dont les cris ressemblaient à un gémissement poussé par la maison au moment où j'achevais un drame assez noir, par lequel je m'expliquais cette espèce de douleur monumentalisée.* (Balz.)

Alors dans les cités ne fut plus entendu
Ni le bruit du marteau, ni le cri de la scie.

ROUCHER.

Rien n'est harmonieux comme l'acier qui vibre,
Et le cri de l'outil aux mains de l'homme libre.

BRIZIUS.

— Fig. Plaintes, gémissements, douleur; prière ardente : *L'hymne universel n'est qu'un long cri de douleur de toutes les espèces vivantes qui s'entre-dévoient.* (Diderot.) *La voix de l'humanité n'est qu'un long cri.* (Alex. Dum.)

Le cri de la patrie, étouffant les discords,
Doit, contre l'étranger, unir tous nos efforts.

GUIRAUD.

Sion, le jour approche où le Dieu des armées
Va de son bras puissant faire éclater l'appui,
Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui.

RACINE.

« Improbation ou approbation manifestée avec éclat : *Les cris de la cabale. Il faut du courage pour braver les cris du vulgaire.* (Chateaub.) *Les cris de la presse, les éclats de la tribune, tout cela ne nous va plus.* (Le premier consul.) « Incitation morale; vœux, désir ardent : *Crî de la conscience, de l'amour maternel. Crî du cœur. Le cri de la nature est d'être heureux.* (J.-J. Rouss.)

Nous avons oublié la nature et ses loix;
Les cris des préjugés ont fait taire sa voix.

CHÉNIER.

« Vive expression d'un sentiment : *La douleur est le cri plaintif de nos organes malades.* (Descartes.) *Ce qu'on attend de vous, ce ne sont pas des félicités, des trucs dramatiques; ce sont des pensées, des cris de l'âme.* (Th. Gaut.)

— A grands cris, En poussant de grands cris :

Tout le peuple à grands cris demande Nicomède.

CORNÉILLE.

« Fig. Avec grande insistance :
Au fouet ignorantin la jeunesse rebelle
Redemande à grands cris l'école mutuelle.

VIENNET.

— Ne faire qu'un cri, Pousser un seul cri : *Eudoxe, en le voyant, ne fait qu'un seul cri et tombe évanoui.* (Marimontel.) « N'avoir qu'un cri, ne jeter, ne faire qu'un cri, Crier constamment, se plaindre sans discontinuer : *Madame de Rochefort n'a qu'un cri, depuis que vous avez écrit à ses cousines sans lui dire un mot.* (Mme de Sév.) « N'avoir qu'un cri après quelque chose, Désirer ardemment sa présence : *Je suis comme toutes les femmes, elles n'ont qu'un cri après vous.* (Vol.) « Il n'y a qu'un cri sur lui, Chacun en parle de la même manière, *Je jeter, pousser, faire les hauts cris, Se plaindre, se récrier d'une manière éclatante. Cette innovation fit jeter les hauts cris.* (Acad.) *M. le prince et son parti firent les hauts cris.* (Mme de Sév.)

— Jurispr. *Cris séditieux*, Cris et menaces proférés dans les lieux publics avec l'intention de troubler l'ordre. La loi du 25 mars 1822 le punit d'un emprisonnement de six jours à deux ans, et d'une amende de 16 à 4,000 fr. D'après le décret du 11 août 1848 et la loi du 29 juillet 1849, si ces cris ont un caractère déterminé, si on peut les considérer comme des attaques contre le gouvernement établi et contre la personne du chef de l'Etat, ils sont punis d'une peine spéciale.

— Anc. cout. *Crî de feu et de meurtre*, Crî que devait pousser celui qui voyait se produire un incendie ou se commettre un meurtre. « *Crî public* ou simplement *crî*, Proclamation d'un magistrat pour défendre, ordonner, annoncer quelque chose : *Crî à son de trompe. Le bannissement se faisait autrefois à son de trompe et à crî public, ce qui lui a valu son nom.* (Trév.) « Fig. Opinion vivement prononcée dans le public pour ou contre une personne ou une chose : *Le sage respecte le crî public.* (Acad.) *Il n'y a que le crî public qui puisse nous obtenir justice.* (Volt.)

— Féod. *Crî de la fête*, Droit que l'on payait au seigneur, en certains lieux, pour avoir le privilège d'annoncer la fête.

— Art milit. *Crî de guerre*, Appel aux ar-

mes; exclamation que les soldats ont coutume de pousser ensemble en allant au combat : *Le crî de guerre des Romains s'appelait barritus; il commençait par un léger murmure, pour devenir progressivement un bruit épouvantable.* (De Chesnel.)

Ses enfants opprimés s'arment au crî de guerre.

C. DELAVIGNES.

« Sorte de formule d'excitation guerrière, que l'on écrivait sur les bannières et qui servait dans les combats pour animer les soldats : *Le crî de guerre des Français était Montjoie-Saint-Denis.* « *Crî d'armes*, Excitation guerrière que certaines familles portaient écrites au cimier de leurs armes, et que leurs vassaux répétaient durant le combat.

« *Crî de ralliement*, Paroles convenues pour aider les soldats à se reconnaître et à se rallier. « Fig. Accord général dans un même sentiment : *Quand donc viendra le crî de ralliement, précurseur de l'émancipation définitive?* (Ledru-Rollin.)

— Vénér. Se dit des phrases brèves dont se servent les chasseurs, pour flatter, réprimander, exciter leurs chiens. « *Chasser à cor et à crî*, Chasser à grand bruit avec le cor et en excitant les chiens par des cris. « Fig. *Demander quelque chose à cor et à crî*, Le chercher en demandant partout de ses nouvelles. « *Demander une chose à cor et à crî*, la demander, la réclamer d'une manière pressante.

— Techn. Espèce de frémissement qui se fait sentir lorsqu'on presse la soie entre les doigts. On l'appelle aussi *MANIEMENT*. « *Crî de l'éclair*, Petit craquement que ce métal fait entendre lorsqu'on le plie. « *Donner du crî à la soie*, La souffler, ce qui lui fait produire un bruissement particulier quand on la froisse.

« Epithètes. Long, prolongé, vif, perçant, aigu, plaintif, douloureux, lamentable, déchirant, doux, triste, lugubre, sinistre, funeste, fatal, terrible, affreux, effrayant, effroyable, épouvantable, redoutable, formidable, menaçant, redoublé, répété, tumultueux, séditieux, discordant, éclatant, étourdissant, indiscret, importun, superflu, fatigant, faible, impuissant, étouffé.

— Syn. Crî, clabauderie, clameur, etc. V. CLABAUDERIE.

— Homonymes. Chrie, cric, crid, Christ (après Jésus), et crie, cries, cric (du verbe crier).

— Encycl. Le son inarticulé qu'on appelle *crî* est commun à l'homme et à la plupart des animaux. Chez ces derniers, il prend un nom particulier selon les espèces. Nous allons exprimer, au moyen d'un verbe, le *crî* particulier à chacun des animaux les plus connus :

La bêteille bourdonne.
L'aigle trompette ou glapit.
L'alouette grillole.
L'âne brail.
Le bœuf beugle, mugit, meugle.
La brebis bêle.
Le buffle souffle, beugle.
La caille margotte.
Le canard nasille.
Le cerf brame.
Le chat miaule.
Le cheval hennit.
Le chien aboie, jappe, hurle.
La chouette hue.
La cigale craquette ou claquette.
Le coq coquerique.
La colombe roucoule.
Le coq coquerique.
Le corbeau croasse.
Le crocodile lamente.
Le dindon glougloute ou glougloute.
L'éléphant barète.
Le faon râle.
Le geai cagole ou cajole.
La gelinotte glousse.
La grenouille coasse.
La grue glapit, trompette.
L'hirondelle gazouille.
Le lapin glapit.
Le lion rugit.
Le loup hurle.
Le merle siffle.
Le moineau pépie.
La mouche bourdonne.
Le mouton bêle.
L'oie caille.
L'ours gronde.
Le paon brail ou caille.
La perdrix cacabe.
Le perroquet parle.
La pie jacasse.
Le pigeon roucoule.
Le pinson ramage.
La poule piaule, glousse.
Le poulet piaule.
Le ramier caracoule, roucoule.
Le renard glapit.
Le sanglier grommelle.
Le serpent siffle.
Le taureau mugit.
La tourterelle gemit.

Le *crî* de l'homme, qui doit seul nous occuper ici, est une explosion de la voix qui résulte d'une expiration forte et subite, laquelle fait entrer en action les organes laryngiens par un mécanisme analogue à celui qui produit le son. La parole peut manquer à

l'homme, mais le *crî* ne lui fait jamais défaut. L'enfant qui vient de naître, comme le vieillard le plus décrépît, l'homme sauvage, comme l'homme civilisé, l'idiot, le crétin, le muet, tous ont la faculté de pousser des *cris*. Le *crî* est donc entièrement lié à la nature humaine. Il est l'expression subite, instantanée des sentiments violents ou des sensations violentes qui agitent l'âme; il traduit la douleur et la joie. Chez l'enfant, il est l'unique langage par lequel s'expriment les besoins et les souffrances; chez l'adulte, il s'ajoute comme moyen supplémentaire au langage articulé, et il exprime d'une manière beaucoup plus rapide et plus énergique les impressions morales vives. La personne qui pousse des *cris* attire toujours sur elle l'attention de ceux qui l'entourent; et, selon le caractère particulier de chaque *crî*, on comprend, sans s'y méprendre, les sentiments ou les impressions qu'elle veut traduire. C'est ainsi qu'un *crî* de douleur nous attriste même sans voir celui qui souffre, qu'un *crî* de joie nous égaye, que certains *cris* de guerre excitent au combat et d'autres à la fuite. Souvent le *crî* est indépendant de la volonté; il exprime alors une surprise. Ainsi rien n'est plus commun que de voir dans la campagne une femme pousser un grand *crî* en voyant un reptile sur lequel elle allait mettre le pied. Tous les *cris*, quels que soient les sentiments ou les impressions qu'ils expriment, ont des caractères distinctifs et à peu près les mêmes pour tout le monde. La douleur physique, par exemple, se traduit par un *crî* particulier toujours le même, mais dont l'intonation varie avec l'intensité de la douleur. Aussi serait-il impossible de représenter les *cris*, c'est-à-dire de les exprimer par des notes musicales. Chaque personne a sa manière de se plaindre. Cependant on peut établir, en règle générale, que les douleurs sourdes, peu senties, se traduisent par des *cris* rendus dans un ton grave, peu éclatant, tandis que les douleurs vives, très-violentes, font pousser des *cris* perçants et aigus. On voit bien quelquefois des personnes souffrir, pour ainsi dire pas à pas, les progrès de la douleur et pousser, à chaque nouveau degré d'intensité, des *cris* en quelque sorte modulés; mais, outre que tout le monde n'a pas l'oreille et l'instinct musical, la douleur ne suit pas une marche régulière, et le *crî*, qui n'en est que l'expression, doit être aussi irrégulier, aussi désordonné que la douleur elle-même; il est donc impossible, quoiqu'on ait quelquefois cherché à le faire, de noter les *cris* par tierces, par quarts ou par octaves. Il suffit, pour rejeter cette théorie, d'avoir assisté quelquefois à une opération chirurgicale douloureuse ou au travail d'un enfantement laborieux. On ne tarde pas à s'apercevoir que la douleur et les *cris* sont loin d'avoir une échelle diatonique.

En médecine et en chirurgie, les *cris* ne manquent pas d'une certaine importance. Ainsi les jeunes enfants qu'on laisse crier longtemps ou qui y sont forcés par de violentes douleurs deviennent violets, livides; leur visage est fortement injecté, et une attaque d'apoplexie ou la formation de hernies peut être la conséquence des efforts qu'ils sont obligés de faire. Chez les adultes, les mêmes phénomènes peuvent se produire; et de plus, ceux qui par profession sont obligés de crier souvent et très-fort, comme les vendeurs dans les rues, sont sujets à des hémoptysies qui se terminent fréquemment par une phthisie pulmonaire. En chirurgie, les *cris* sont l'expression de la douleur qu'éprouve le malade qu'on opère. Quelques personnes, douées d'une énergie morale extraordinaire, peuvent supporter sans se plaindre les plus atroces douleurs; d'autres le font par une espèce de vanité ou par honte; mais pour quiconque connaît la nature, il n'y a pas de honte à être accessible à la douleur. Ceux qui, dans les grandes opérations chirurgicales, laissent échapper des *cris*, sont en général moins affectés et moins abattus après l'opération que ceux qui se font violence pour s'abstenir de crier. Les *cris* et les larmes, quand elles coulent, relâchent, pour ainsi dire, et amollissent les parties roides par la douleur. Lorsque celle-ci est fortement comprimée et concentrée, on voit les fonctions du cœur se troubler, la respiration s'altère, le sang est retenu dans les vaisseaux, le système nerveux est dans un état de spasme violent, le cou et la poitrine s'enflent, la figure est colorée et vultueuse, les paupières s'injectent, les cheveux se dressent sur la tête, un bruit sourd et stertoreux se fait entendre dans la gorge, la bouche est béante et tout le corps présente les marques des efforts redoublés que fait le patient pour vaincre la douleur. On conçoit qu'un pareil état, pour peu qu'il se prolonge, peut entraîner les plus graves conséquences. Tandis que si le malade crie, s'il exhale, s'il évapore sa douleur, comme dit Montaigne, ces efforts sont presque nuls, et ces impressions simplement fugitives. Chaque *crî*, qui consiste en une profonde inspiration suivie d'une expiration précipitée et entrecoupée, dilate, détend tout ce que la douleur a serré, empêche les congestions, facilite le cours du sang dans les poumons, dégage le cœur et ramène sans cesse l'ordre que la sensation la plus ennemie de l'ordre tend incessamment à interrompre.

Anne d'Autriche était affectée d'un cancer au sein, qui par moments lui faisait souffrir des douleurs atroces. Pour obéir à son con-

fesseur, elle ne poussait aucune plainte; mais, après chaque accès comprime, elle éprouvait des suffocations presque mortelles. Tous les livres de religion contiennent de nombreux exemples d'individus qui, poussés par le fanatisme, ont souffert les plus affreux supplices sans se plaindre. On peut en dire presque autant du courage guerrier qui fait supporter aux combattants les douleurs causées par les blessures; cependant il n'en est pas ainsi le lendemain, alors, comme dit A. Paré, que le cœur n'est plus autant enflé de valeur. Si, pendant une opération, on trouve des malades qui ne se plaignent pas assez, il en est d'autres par contre qui sont loin d'encourir un tel reproche, et heureux le chirurgien qui ne se laisse point influencer, car la pitié en ce moment pourrait être nuisible. Quels que soient les *cris* du patient, l'opérateur doit être impitoyable et ne modifier en rien les manœuvres qu'exige l'opération; il ne doit pas s'arrêter ni se presser davantage. L'habitude seule peut lui donner le sang-froid nécessaire; ce n'est point le cœur cependant qui doit être endurci, ce sont les oreilles qui doivent paraître ne pas entendre. Et s'il lui arrive d'être insulté ou maltraité par le malade, il doit encore être impassible, et n'avoir jamais en vue que le soulagement qu'il faut lui apporter.

Depuis la découverte des agents anesthésiques et l'heureux emploi qu'on en fait, on évite aujourd'hui bien des douleurs aux malades, et le chirurgien peut toujours en faire usage lorsqu'il a une grave opération à pratiquer ou qu'il craint la pusillanimité du malade (v. CHLOROFORME et ÉTHÈRE). Un autre moyen de rendre les douleurs moins cruelles, c'est de se servir d'instruments parfaitement acérés. La section de la peau, qui est extrêmement douloureuse à cause de la sensibilité que possède cette membrane, causera d'autant moins de souffrance que l'instrument qui la divise sera plus tranchant.

— Mœurs et cout. *Cris de Paris*. On entend par *cris de Paris* ces appels modulés par lesquels les petits marchands ambulants crient dans nos rues leur industrie et font valoir les objets qu'ils s'en vont débitant en plein air. Ces *cris* sont si nombreux, si divers et parfois tellement bizarres, qu'il faut l'oreille exercée de la ménagère parisienne pour ne point s'y tromper. Quant à l'étranger, il ne comprend absolument rien le plus souvent à ces exclamations fantaisistes, à ces cris perçants, à ces hurlements lugubres, à ces bélements, coassements, miaulements, piaulements, roucoulements et mugissements; à ces onomatopées ou joyeuses ou lugubres, allant de la tonique à l'octave, tantôt basses, tantôt élevées, tantôt graves, tantôt aiguës, dont s'accompagnent marchandes de plaisir et porteurs d'eau, viliers, brocanteurs, maraîchers, étameurs de casseroles, repasseurs de couteaux, raccordeurs de falence, carrelours de souliers, fontainiers, lunetiers, marchands de bric-à-brac et brelandiniers de toutes sortes. Cinq heures du matin sonnent, écoutez Désaugiers :

J'entends Javotte,
Portant sa hotte,
Crier : « Carotte,
Panais et chou-fleur ! »
Perçant et grêle,
Son cri se mêle
À la voix frêle
Du noir ramoneur.

Cependant Mme Pipelet ouvre le carreau de sa loge et sort ses serins; c'est son premier devoir. Aussitôt une voix dolente lui annonce : *Du mouroin pou... les p'tits... s'oiseaux!* Mais la veille le locataire du cinquième est rentré gris; il a battu Suzon, même qu'il en a cassé un carreau : *Vi... i... tri...!* Voilà justement le vitrier qui passe, laissant tomber sa note lugubre comme le hoquet d'un ivrogne. Quel est ce batracien dont le coassement vient jusqu'à nous? dans quel lac salé a-t-il donc bu pour jeter si péniblement à l'écho attristé ce : *Eau... au... au!!* qui communiquera le mal de mer à l'estomac le plus solide? C'est le porteur d'eau qui roule son baril de porte en porte. Allons! il est neuf heures, quel temps fera-t-il aujourd'hui? Il pleuvra. Écoutez plutôt : *Puie... puie!... chand parapluie!* Le marchand de parapluies ne s'y trompe pas; quand il sort le matin, c'est qu'il pleuvra dans la journée. Une voix joyeuse éclate sous nos fenêtres; c'est un villageois rougeaud et bien portant qui nous propose en chantant : *Du bon cresson d'fontaine! la santé du corps... à six liards la botte! à six liards la botte!* Il est suivi de près par une gaillardie forte en trogne, haute en couleur, qui, tout en poussant devant elle sa petite voiture où gisent poissons de toute sorte, attaque la cavatine suivante : *Il arrive l'anguereau!... Merlan à frire, à frire!* ou bien : *Harang qui glace, harang nouveau!* Un brave homme qui manque de creux bourdonne non loin d'elle sur un ton de complainte : *Pommes de terre au bousseau... au bousseau... au!* tandis qu'une voix claire et bien timbrée s'écrit : *Chicorée!... à la salade!* Il est midi. C'est l'heure où Frétilion, qui a passé la nuit au bal, s'éveille. Son amant, qui la veille s'est ruiné pour elle en sucres d'orge et en sodas, songe à faire argent de son palefrot pour déjeuner : *Chand d'habits!... vieux chapeaux à vendre!* glapit une voix dans la rue. *Pst!* fait Frétilion en mettant dehors son petit nez fripon, et le marchand d'habits, d'un pas lent

et solennel, gravit aussitôt les six étages de cette fille qui « mourra sans un cotillon, » comme dit la chanson. Mais à peine a-t-elle palpé le maigre écu sorti de la poche du juif qu'un alléchant : *Voilà l'plaisir, mesdames... voilà l'plaisir!* se fait entendre. Frétillo, sans s'inquiéter de savoir si

A travers la toile usée
Amour lorgne ses appas,
dégringole au plus vite et à demi nue l'escalier : la marchande de plaisirs est déjà loin ; un autre *cri*, bien tentant encore celui-là, vient la mettre en émoi : *A la barque! à la barque!* c'est l'écaillière. La folle se fait ouvrir deux douzaines d'huîtres, achète un demi-litre de vin, 10 centimes de pommes de terre frites, une livre de pain, deux onces de café, et remonte enchantée du délicieux déjeuner qu'elle va faire. Comment dînera-t-elle? Bah! et la Providence?

L'usage de ces *crieries*, dont nous ne voulons pas multiplier les exemples, remonte à une époque très-reculée. Déjà au XIII^e siècle, un poète nommé Guillaume de Villeneuve avait rimé un *Dict* de quelques pages sur les *crieries de Paris*. Il y a relaté les diverses manières dont les marchands annonçaient leur passage. Dans un temps où ni les journaux ni les affiches n'étaient connus, les commerçants n'avaient que la voie de proclamation pour porter à la connaissance du public les marchandises qu'ils mettaient en vente. De là des crieurs de profession qui allaient de rue en rue annoncer telle chose à vendre, en tel lieu, à tel prix. De plus, un grand nombre de ces industriels qui se contentent aujourd'hui d'écrire leur nom et leur profession sur leur porte ne se privaient pas alors d'encourager, d'exciter, d'appeler les pratiques par leurs *cris*, comme le font encore les bimbelotiers établis dans les bazars en plein air. Aussitôt le jour venu, l'étuviste ou baigneur criait : « Allons, seigneur, allons baigner. » Matin et soir, il annonçait que les bains étaient chauds, les bains de vapeur : « Les bains sont prêts, » disait-il. Le tailleur annonçait : « Vestes et manteaux à vendre, » etc. M. Leroux de Lincy fait remarquer cependant que si tous ces petits objets nécessaires à la vie commune, les herbes, les légumes, le fromage, l'huile, tous les fruits des différentes saisons, se vendaient dans la rue comme à présent, des marchandises qui forment de nos jours des établissements considérables se débitaient également en plein air. En voici, dit Guillaume, qui crient : « Qui a des manteaux, des pelisses à raccommoder? Il fait bien froid. » D'autres : « Chandoile de coton, chandoile qui plus ard cler que nule estoile... Le bon vin fort à trente-deux, à seize, à douze, à six, à huit sous. » Outre ces marchands dont le nombre était grand, il y avait une foule de pauvres qui, avec un *cri* particulier, annonçaient leur venue. Les mœurs dévotieuses de ces temps reculés avaient multiplié les individus de toute espèce qui exploitaient la charité. L'auteur du *Dict* nous en a transmis la nomenclature : « Du pain pour les frères de Saint-Jacques, dit-il; pour ceux de Saint-Augustin; du pain aux carmes, aux pauvres escoliers; aux frères cordeliers. » Puis viennent les aveugles des Quinze-Vingts, les croisés de Terre sainte, les Filles-Dieu, qui savent bien dire : *Du pain pour Jhesu nostre sire*. « Enfin de cette pauvre engeance les rues sont encombrées. » Notre poète chroniqueur termine sa curieuse description par ces réflexions : « Il y a bien d'autres *cris* que je ne saurais rapporter. Le nombre des marchandises à vendre est si considérable, que je ne puis m'empêcher de dépenser; et si j'achetais seulement un échantillon de chaque espèce, quelle que fût ma fortune, elle y passerait bientôt. J'ai ainsi mangé le peu que j'avais, et la pauvreté me tourmente. »

Une petite pièce assez rare, intitulée : *le Cry toyentz des marchandises que l'on porte chacun tour parmi Paris* (in-8° goth.), imprimée dans les vingt premières années du XVI^e siècle, contient aussi quelques renseignements sur les *cris de Paris*, qui sont à peu près les mêmes que ceux du *Dict* de Guillaume de Villeneuve. Toutefois ils sont moins nombreux, et semblent n'avoir plus trait qu'à des objets de très-mince valeur. Ainsi on y trouve entre autres indications celle-ci :

A gens de diverses manières
Orrez crier des allumettes,
Auquel mestier ne gagnent gueres.

Une chanson dont l'auteur est inconnu, mais qui remonte à la seconde moitié du XVI^e siècle, peut en quelque sorte passer, elle aussi, pour une édition revue et diminuée du *Dict* du XVI^e siècle. Elle fait partie de la collection Maurepas (t. I, fol. 243); elle a pour titre : *Chanson nouvelle de tous les cris de Paris, et se chante sur la volte de Provence*. La volte de Provence était un chanson fort populaire autrefois. Ces *cris de Paris* en couplets sont un tableau fidèle de l'état des rues de la capitale il y a trois cents ans. Les voici dans toute leur naïveté :

Voulez ouïr chansonnète
De tous les cris de Paris?
L'une crie : Allumette!
L'autre : Fusil, bon fusil (briquets)!
Costrez secz à la malle tache!
Verrez jolis! Qui a de vieux souliers
A vendre, en bloc et en tache (à forfait, en gros)?
Beaux œufs frais! Jelés, choux jelés!

Auranges! citrons! grenades!
Fourmage dur de Milan!
Sallade! belle sallade!
Faut-il du bon pain, chaland?
A ramoué la chemise
Hault et bas! Vieux fer! vieux drapeaux!
Beaux choux blancs! ma belle poirée!
Moutarde! Almanacx nouveaux!

Vinaigre bon! bon vinaigre!
Sablon (menu sable) à couvrir les vins!
Charbons de rabais en grève,
Le minot à neuf douzains!
Du grais, grais à la fine esguille!
J'ai la mort aux rats et aux souris!
Antonnois (entonnoirs) bon forêts et vrilles!
Ça, chaland, à curer le puy!
Argent cassé! vieille monnoye!
Remorieurs (remouleurs), gaigne petit!
Croye (craie) de Champagne! croye!
Oublie, oublie, où est-il?
A deux liards des chansons tant belles!
Dolces meures! gentil fruit nouveau!
A mes beaux cerneaux! noys nouvelles!
Quapandu (espèce de poire) poires de Certiau (de Certeau)!

Gros fagots! seiche bourrée!
A mes bons navets! navets!
Chicorée! chicorée!
Argent de mes gros ballets!
Noir à noiro! Couvete à lessive!
Peignes de bouys! Gravele, graveleau (râpe)!
Beaux marons, à l'escaille vive!
Chaudronnier! Qui est-ce qui veut de l'eau?

A quatre deniers la peinte,
Gentil vin blanc et claiet!
Eguillete de fil tainte!
Argent du fin trébuche!
Ver vergus! Ongnon à la botte!
Harans sor! Panes (panais)! beau panes!
Beau cresson! carotte! carotte!
Pois vert! pois! fèves de marez!
Prunes de Dames! cerises!
Quonquombrel! beaux abricaux!
De bonne ancre pour escrire!
Beaux melons! gros artichaux!
Harans frais! maquereau de chassol!
A refaire les seaux et soufflets!
Citrouilles! Filace! filace!
Qui a de vieux chapeaux, vieux bonnets?

Fourmage de cresse! fourmage
Aux racines de percin (persil)!
Rave douce! belle esparg (asperge)!
Beau houblon! Peau de canin (lapin)!
Gerbe de froment! foire! nouveau foire (pour fourrages, paille)!
Bons rateliers! chambrière (chandelier) de Beau may de hou! à la pierre noire! [bois]
Ruban blanc! ruban! beaux lacets!

A trente écus l'émeraude
Et l'anneau, de grand' valeur!
Fèves cuites, toutes chaudes!
Pain d'espices pour le cœur!
Beaux chapelets! couronne royale (chapelet qu'on recite en l'honneur de la Vierge)!
De beaux coings! pêches de Corbet (de Corbet)!
Beaux poireaux! gros navets de halle!
Beaux bouquets! Qui veut de bon lait?

Figues de Marcellin! figues!
Beaux merlus! Chervys de Trois (espèce de panais de Troyes)!
Carpes vives! carpes vives!
Beaux espinards! Lard à pois!
Escargots! Tripes de morue!
Beaux raisins! bons pruneaux de Tours!
Ainsi vont criant par les rues
Leurs états chacun tous les jours.

Le bibliophile Jacob a réimprimé, dans son *Paris ridicule et burlesque* (Paris, 1859, in-18), d'après une mauvaise édition de Troyes, faite à la fin du XVIII^e siècle, un opuscule ayant pour titre : *les Cris de Paris que l'on entend journellement dans les rues de la ville, avec la chanson desdits cris*, etc. Quoique ces *cris de Paris* aient été composés et imprimés originellement vers le milieu du XVI^e siècle, l'éditeur de 1859 ne doute pas qu'ils ne se fussent la plupart conservés à l'époque où la librairie troyenne en publiait de nouvelles éditions défigurées par les fautes les plus grossières et soumises à des retouches inintelligentes. Cet opuscule est trop long pour que nous puissions le reproduire ici dans son entier; nous le regrettons d'autant plus qu'il offre beaucoup d'intérêt pour l'histoire des mœurs du vieux Paris. Ainsi on y apprend que, rappelant un antique usage du paganisme, le *roi de la fête* aux festins qui avaient lieu la veille des Rois se couronnait de fleurs :

Quand des Rois approche la feste,
- Spachez à qui je m'embesogne!
Je m'en vais crier : Des couronnes,
Pour mettre aux rois dessus leurs têtes!

On connaît ce singulier artiste, le *châtreux*, mis en scène dans les *Cent nouvelles nouvelles* de Louis XI, celui-là même qui naguère sur le Pont-Neuf coupait chats et chiens. Ecoutez-le, le traître :

Moi, châtreux, je ne crie guère;
Je ne veux que jouer promptement,
Car de crier ne m'en chaut guère;
Je ne veux que mon instrument.

Si nous n'avons plus le *châtreux* en 1869, nous avons, — hélas! pauvres matous, fuyez sur les gouttières, — nous avons la tondeuse. Coiffée d'un chapeau de toile cirée, elle pro-

mène sa lancette en plein quartier de la Bourse, laissant tomber de ses lèvres de vingt-cinq ans — cet âge devrait-il être sans pitié? — ce chant lugubre : *V'là la... ton... deuse!!... ra... ase les chiens... ton... ond les chats!*

La malice se glisse volontiers dans tout ce que disent ou font nos bons aïeux. Voici donc un malin colporteur qui vend :

Beaux A b e en parchemin,
Le premier livre des docteurs!

Ecoutez cette équivoque qui reparait sans cesse, avec les ramoneurs, non-seulement dans la rue, mais à la cour de Louis XIII, dans les ballets et dans les chansons :

Ramenez vos cheminées,
Jeunes dames, du haut en bas!

Mais voici le *crieur de nouvelles*, quelque chose comme le chroniqueur ambulant de l'époque :

Aucune bonne certaine nouvelle :
C'est une fille jeune et belle,
Qui n'a l'âge de quinze ans,
Qui s'est égarée en dansant!

Puis le marchand d'*artichaux* :

Artichaux, artichaux!
C'est pour monsieur et madame,
Pour réchauffer le corps et l'âme,
Et pour avoir le cul chaud!

Puis le marchand d'*amandes* qui parle par sentences :

Assez mal vit, qui n'amende.
Bonnes femmes, où estes-vous?
Amandes-vous, amandes-vous,
Amandes douces!

Le marchand de *cidre* est sans doute quelque Normand futé. Il a bien sûr un *piéd qui remue*, comme dans la chanson, et l'autre qui ne va guère :

Du doux, du doux, pour les filles!
Pour les faire pisser roide:
Il guérit les hémorroides,
Quand on boit plus qu'on ne file.

Un autre vend de la camomille en ces termes :

Camomille est fort honneste
A mettre au bain de ces pucelles,
Pour leur laver le cul et la teste;
C'est une herbe la nonpareille.

Nous voyons par cette pièce ancienne que le *beurre de Vanvre* (lisez Vanves) se criait comme le meilleur qui entrât à Paris; que l'on débâtait dans les marchés une énorme quantité de graisse et de lard de baleine; que les épiciers ambulants, sans doute parce qu'ils vendaient du poivre, du gingembre et autres épices incendiaires, étaient baptisés *espiciers d'enfer*; enfin que le peuple avait l'habitude de prendre des bains de vapeur dont il se trouvait très-bien, à cette époque où la ville était toujours infectée de mauvaises odeurs. On y trouve plus d'un autre détail curieux. Ainsi le *cri* : *A ma couleuvre tant belle!* cet autre : *A mon pot d'aillets!* nous apprennent que les jardinets sur les fenêtres étaient déjà en usage et qu'on faisait grimper autour des tonnelles et des cabinets de verdure une sorte de vigne vierge et de serpenteaire nommée *couleuvre*. Voulez-vous connaître la vertu du poigne de buis, écoutez ce boniment naïf :

Peignes de bous, la mort aux pouz!
C'est la santé de la teste,
Et aux enfants de faire feste;
Et guérit les chats de la toux.

On le voit par tout ce qui précède, l'usage de crier les marchandises à vendre n'est pas né d'hier; seulement les différentes branches de commerce ont pris peu à peu assez d'importance pour procurer à ceux qui les exercent les moyens d'ouvrir boutique et de ne plus aller colporter eux-mêmes leurs produits de quartier en quartier. Maintenant on ne crie plus dans les rues que des objets de très-mince valeur et de nécessité journalière; seules, les petites industries courantes ont encore recours à ce moyen peu coûteux de publicité, qui ne s'exerce pas d'ailleurs sans une autorisation expresse de la préfecture de police. Les *cris de Paris* sont, à l'heure qu'il est, soumis à une réglementation sévère qui ne leur permettrait plus notamment les gauloïseries dont s'esbaudissaient nos pères.

La gravure a souvent reproduit les marchands ambulants de Paris. Une des plus anciennes estampes, et des plus rares à l'état complet, se compose de quarante-trois sujets gravés à l'eau-forte en 1640. On lit au bas de chaque pièce : P. B. sc. Citons encore les *Cris de Paris*, en soixante sujets, dessinés par Edme Bouchardon, de 1737 à 1743, et gravés par le comte de Caylus. Il existe encore d'autres recueils du même genre gravés par Huguiet fils, Duplessis-Bertaux, etc. Abraham Bosse et des graveurs de diverses époques ont gravé sur le même sujet un grand nombre de pièces isolées. Les lithographies contemporaines ont fait de même. Il n'est pas jusqu'à l'imagerie populaire qui ne se soit emparée des *cris de Paris* : elle en a fait des albums destinés aux enfants. Dans quelques-uns, les *cris* sont notés au bas de chaque sujet.

— Hist. milit. et Blas. Le *cri d'armes*, en usage surtout du X^e au XVI^e siècle, était le *cri* poussé par les vaisseaux de certains grands seigneurs; c'était une expression féodale d'une forme convenue ou habituelle, une acclamation en chœur dont le signal était donné par le chef, ou le porte-enseigne, ou le hé-

raut d'armes. On disait en bas latin *cradatio*, pour exprimer le droit de *donner cri*, de publier des proclamations.

« Les auteurs français, dit le général Bardin, confondent en général les mots *cri d'armes* et *cri de guerre*; ce dernier diffère de l'autre en ce que le *cri de guerre* était dans les troupes de l'Occident une expression soldatesque et capricieuse, un souvenir d'un événement local, d'une victoire ou d'une défaite particulière à telle ou telle armée. Ce *cri* n'avait pas une nuance féodale comme le *cri d'armes*. C'était le moyen d'animer l'orgueil d'une nation contre la nation qu'elle combattait; mais ce n'était pas l'hommage rendu à un chef militaire, à un seigneur à bannière. »

Néanmoins, dans certains cas, les expressions *cri de guerre* et *cri d'armes* se confondent dans un sens synonymique. Le *cri de guerre*, *bellicus clamor* ou *signum militare*, selon Robert le Moine, dans son sens propre, date du premier combat que les hommes se livrèrent. Homère nous parle des *cris de guerre* des temps héroïques. Les Troyens poussaient le leur dès qu'ils apercevaient l'ennemi; les Grecs seulement quand ils l'abordèrent. Les Romains avaient aussi le leur. Voici ce que dit un historien au sujet des Grecs et des Romains :

« Lorsqu'on étoit en présence, avant de s'ébranler, on jetoit un *cri général*, qui s'appeloit le *cri du combat*. C'étoit à la manière dont il étoit poussé qu'on jugeoit de la disposition des troupes. Crassus, ayant été harcelé pendant un jour entier par les Parthes, prit la résolution de charger avec toutes ses forces. Il ordonna de jeter le *cri du combat*; mais il s'aperçut, par la foiblesse avec laquelle il fut donné, du découragement de ses soldats et du peu de succès qu'il devoit espérer; aussi fut-il entièrement défait. Ce premier *cri* se jetoit au signal que donnoient les trompettes; aussitôt après, on sonnoit la charge, on s'ébranloit et l'on courait sur l'ennemi, en s'excitant par des *cris* redoublés par intervalle. Les Romains frappoient en même temps de leurs javalois ou de leurs épées sur leurs boucliers, ce qui augmentoit encore le bruit, et avoit un air terrible et menaçant. Si l'on étoit repoussé, le *cri* se répétoit autant de fois qu'on revenoit à la charge, et il ne se donnoit que par la partie qui attaquoit. Si la seconde ligne ne chargeoit point avec la première, elle ne crioit qu'en partant, et de même la réserve. Ces *cris* se renforçoient à mesure qu'on redoubloit les efforts. »

« Une partie des Grecs ne crioient point en chargeant; mais ils chantoient une sorte d'air qu'on appeloit l'*hymne du combat*. On trouve encore des traces de cet usage chez les Arnoults (Arnautes), habitants de la Macédoine, sujets à présent des Turcs. Ces peuples, pleins de force et de valeur comme leurs ancêtres, vont au combat en courant avec rapidité; le chef chante, et la troupe y répond en précipitant la marche. »

Le *cri* des Grecs s'appeloit *alalagmos*; ce *cri* étoit *alala!* Le *cri de guerre* des Romains se nommoit *barritus*, et les soldats s'écriaient : *feri! frappe!*

« Tite-Live, a raconté le général Bardin, répète l'histoire invraisemblable de l'historien Cœlius, qui prétend qu'aux *cris* des soldats de Scipion les oiseaux qui volaient au-dessus de l'armée tombaient morts. »

On sait que le *cri de guerre* des Barbares faisait tressaillir les Romains les plus courageux. Les Germains poussaient ce *cri* en approchant de leurs lèvres le bord de leurs boucliers. Outre ce *cri*, ils entonnaient encore, au moment d'engager le combat, un chant appelé *Bardit*.

« Les Germains, dit Tacite, disent avoir eu aussi parmi eux un Hercule, et de tous leurs héros, c'est le premier qu'ils célèbrent en marchant au combat. Ils ont aussi plusieurs chansons de guerre qu'ils entonnent avec le *Bardit*. Ils s'en servent pour exalter leur courage, et, à leurs chants seuls, ils augurent du succès de la bataille. Ils sont intrépides ou intimidés, suivant que leur *cri de guerre* a été plus ou moins brillant. Et, dans ce *cri*, il leur semble entendre l'accent même de la valeur. Ils s'attachent surtout à produire des sons rudes et un bruit rauque, ayant soin de mettre leurs boucliers devant leurs bouches, afin que leurs voix rejallissent en échos plus terribles et plus rétentissants. »

Les *cris de guerre* disparurent lorsqu'on introduisit dans les armées une discipline appropriée à l'ordre même, dans lequel le silence est nécessaire pour l'audition des commandements. A la fin du siècle dernier cependant, et au commencement de celui-ci, maintes batailles ont été gagnées aux *cris* de *vive la République!* ou de *vive l'empereur!*

Le *cri d'armes* tient essentiellement aux armoiries et se perd au déclin de cette seconde phase de la féodalité. Il a dû précéder de beaucoup l'usage des écussons réguliers, et, dans son origine, se rattacher intimement à l'institution primitive de la noblesse. Les feudataires, contrainits, par la condition même de leur vasselage, non-seulement à suivre le roi à la guerre, mais encore à lui fournir un certain nombre d'hommes dont ils avaient le commandement sous le roi ou le général en chef, sentirent la nécessité d'avoir un *cri de guerre* personnel et indépendant de celui du commandant en chef. Tout seigneur pos-

sesseur d'une terre inféodée, et conduisant sous les drapeaux un certain nombre d'hommes, ne pouvait pas toujours adopter un *cri*. Les châtelains et les bannerets, qui seuls portaient bannière, avaient aussi seuls ce droit. De là ce mot *crier bannière*, que l'on trouve dans toutes les chansons de gestes :

Et l'oïssiez crier Montjoie,
Que la bataille ne remaigne
Saint-Pol, Pont, Druis et Champaigne,
Melun, Bourgoingne, Ferrières
Et autres diverses bannières.

GUILLAUME GUIART.

Tous les fils d'un châtelain ou d'un chevalier banneret n'avaient pas non plus le droit de faire crier. C'était à l'ainé que revenait ce droit comme possédant seul le fief.

Les coutumes particulières et les lois municipales, dit Ducange, qui ont déferé aux aînés la prérogative de porter les pleines armes de la famille dont ils sont issus, leur ont presque toutes attribué en même temps le *cri d'armes*, comme une dépendance de l'écu d'armoiries, avec lequel il est ordinairement placé, tant aux tombeaux et autres lieux qu'en leurs déchiffrements et blazons faits par les hérauts.

L'origine, l'usage et la signification du *cri d'armes* ont été traités par divers auteurs ; mais la plupart, sur ces diverses questions, laissent le lecteur à peu près dans le doute. Deux auteurs, seuls, connus par leur immense savoir, Ducange, que nous venons de nommer, et le P. Ménestrier, ont donné sur cet intéressant sujet deux dissertations très-concluantes, et que nous analyserons successivement comme se complétant l'une par l'autre. Nous commencerons par celle de Ducange, comme la première en date.

Le *cri d'armes*, dit-il, n'est autre chose qu'une clameur conçue en deux ou trois paroles, prononcée au commencement ou au fort du combat et de la mêlée, par les chefs ou par tous les soldats ensemble, suivant les rencontres et les occasions : lequel *cri d'armes* étoit particulier au général de l'armée, ou au chef de chaque troupe.

Comme le bruit et le tintamarre que le tonnerre fait dans les nues, en même temps que le carreau de la foudre vient à se lancer sur la terre, ajoute beaucoup à l'étonnement que ce météore a coutume de former dans les esprits, il en est de même des *cris* des soldats qui vont à la charge ; car ces voix confuses, poussées avec allégresse, augmentent l'effroy et l'épouvante des ennemis, qui les prennent pour des preuves indubitables de courage, le silence, au contraire, étant une marque de crainte, laquelle, au dire d'un ancien auteur, est le lien de la langue.

Ces *cris* n'étoient pas toujours des voix incertaines et confuses, mais souvent articulées, et qui consistoient en la prononciation de quelques mots. On remarque que les Germains et les Gaulois ont usé plus que les autres de ce moyen pour épouvanter leurs ennemis, ayant coutume, en effet, avant la mêlée, de s'exciter à la valeur par certaines chansons ou plutôt clameur, appelée en leur langue *barditus*, du nom des bardes, prestres gaulois, qui, suivant Ammien Marcellin, chantoient en vers, au son de la lyre, les actions vertueuses de leurs roys et de leurs ancêtres.

De ce *cri d'armes* des Germains et des Gaulois, les Romains ont retenu le mot de *barditus*, pour signifier le *cri* des soldats avant ou dans la mêlée : encore qu'il paroisse que Végèce semble luy donner le nom de *barritus*, à cause de la ressemblance de ces *cris* aux mugissements que les éléphants font ordinairement.

Cette coutume de chanter les louanges des grands hommes devant les combats s'est encore conservée sous nos roys français, sous lesquels ces chansons étoient reconnues du nom de *Chansons de Roland*.

Tel donc a été l'usage des *cris de guerre*, composés de quelques paroles, qui portoient les soldats à la valeur et les excitoient à fondre généreusement sur leurs ennemis.

Quoyque ces *cris* fussent pour le plus souvent différents en paroles, ils étoient néanmoins conçus en terme d'invocation. Ensuite de cette louable coutume, les roys et les princes ont inventé des *cris d'armes*, qui leur ont été particuliers et à tous soldats de leur armée, pour estre proférés dans le commencement ou dans le fort de la mêlée.

Les Français qui se trouvaient à la première conquête de la Terre sainte avoient pour *cri* général ces mots : *Adjva, Deus*, ou bien *Eia Deus, adjva nos*. Ils ajoutoient quelquefois à ce *cri* ces mots : *Deus vult*, ou, pour parler en langage du temps, *Dieu el vult*. C'est de ces *cris de guerre* de nos paladins français et de nos conquérants de la Terre sainte que les ducs de Normandie ont reçu le leur conçu en ces termes : *Diez aye, Dame Diez aye*, par lesquels ils réclamoient l'assistance de Dieu, ces mots signifiant : *Domine Deus, adjva*. Ainsi les seigneurs de Montmorancy avoient *cri* : *Dieu aïeue*, ou, selon les autres, *Dieu ayde au premier chrestien*. Quelques historiens en rapportent l'origine au premier seigneur de Montmorancy, qu'ils nommoient *Lisoye*, qui fut le premier des gentilshommes français qui embrassa le christianisme avec le roy Clovis, ses successeurs ayant de là pris sujet de crier en guerre : *Dieu ayde au premier chrestien*. La maison de

Baufremont, en Lorraine et en Bourgogne, avoit un *cri* semblable à celui de Montmorancy, les seigneurs de cette famille criers en guerre : *Baufremont au premier chrestien*, à cause peut-être qu'un de cette maison fut le premier d'entre les Bourguignons qui vinrent s'établir en ces provinces qui embrassa la foy chrétienne.

Plusieurs princes ont réclamé le secours de la très-sainte Vierge dans leurs *cris*, comme les ducs de Bourgogne, dont le *cri* étoit *Nostre-Dame Bourgogne*. Les ducs de Bourbon de la maison royale croioient *Bourbon Nostre-Dame*. Les comtes de Foix avoient pour *cri de guerre* : *Nostre-Dame Biene ou Béarn* ; la maison de Vergy, ces mots : *Vergy à Nostre-Dame*. Le comte d'Auxerre croioit *Nostre-Dame Auxerre* ; le connétable du Guesclin, *Nostre-Dame Guesclin* ; le comte de Sancerre, *Nostre-Dame Sancerre* ; le roy de Portugal, *Nostre-Dame Portugal* ; le duc de Guelde, *Nostre-Dame Guelde* ; le seigneur de Coucy, *Nostre-Dame au seigneur de Coucy* ; le comte de Hainault, *Nostre-Dame Hainault*. Philippe-Auguste, à la bataille de Bouvines, cria *Nostre-Dame saint Denys Montjoie*. Les papes avoient aussi leur *cri de guerre*, aussi bien que les princes séculiers, et croioient *Nostre-Dame saint Pierre*.

Les sieurs de Sainte-Marthe, en leur *Histoire généalogique de la maison de France*, disent que les roys de France ont pour *cri* : *Nostre-Dame Montjoie saint Denys au très-chrestien roy de France*, ce qui semble confirmé par la chronique de Bertrand Du Guesclin :

Et approchent Anglois, en disant : « Dieu aye Montjoie Nostre-Dame au roy de Saint-Denys. »

Toutefois on ne lit point dans nos histoires que nos roys aient eu autre *cri d'armes* que celui de *Montjoie saint Denys* simplement. Non-seulement ils reconnoissent ce saint pour patron de leur royaume d'abord qu'ils eurent embrassé le christianisme qu'il avoit établi et cimenté par l'effusion de son sang à Montmartre, mais encore ils voulurent qu'il fust réclamé dans les combats. Les Français croient *Montjoie saint Denys* au siège de Damiette, sous saint Louis ; en la bataille de Fumes, l'an 1297 ; en celle du Pont-a-Vendin, l'an 1303 ; en la rencontre près de Ravemberg, en la même année ; en la bataille de Mons-en-Puelle, en l'an 1304, et celle de Cassel, l'an 1426. Et à la prise de Pontoise, l'an 1441, le roy Charles VII et tous les autres seigneurs et capitaines firent armer et habiller leurs gens, et les exhortèrent tous, eux criers à haute voix : Saint Denys ! ville gagnée !

La difficulté n'est pas aysée à résoudre pourquoi en l'invocation de saint Denys on a ajouté le mot de *Montjoie*. La plupart de ceux qui en ont écrit, ont estimé que le grand Clovis fut le premier qui prit ces mots pour *cri*, lorsque s'éstant trouvé en péril en la bataille qu'il livra aux Allemands à Tolbiac, il réclama l'assistance de saint Denys, qu'il protesta de vouloir adorer à l'avenir, et de reconnoître pour son Iove ou son Jupiter s'il remportoit la victoire sur ses ennemis. Il est bien reçu qu'on dit que Clovis réclama en cette occasion le dieu que Chlothilde, sa femme, adorait, et protesta que s'il remportoit la victoire ce dieu seroit le sien. Raoul de Presles, en la préface de la traduction qu'il fit des livres de saint Augustin, *De la cité de Dieu*, semble convenir que Clovis fut le premier de nos roys qui prit ce *cri d'armes*, en ces termes : « Clovis, premier roy chrestien, combattant contre Dandat, qui estoit venu d'Allemagne aux parties de France, et qui avoit mis et ordonné son siège à Conflans-Sainte-Honorine, dont combien que la bataille, commencée en la vallée, toutefois fut-elle achevée en la montagne, en laquelle est à présent la tour de Montjoie, et là fut prins premierement et nommé vostre *cri en armes*, c'est à sçavoir : *Montjoie saint Denys*. » Estienne Pasquier se persuade qu'il est plus probable que le mot de *Montjoie* a esté pris au lieu de *ma joye* par Clovis, ou celui de ses successeurs qui, le premier, a choisi ce *cri d'armes*, par lequel il vouloit donner à connoître que saint Denys estoit sa joye, son espoir et sa consolation, ayant employé un article impropre *mon* : au lieu de *ma*, ainsi que nous voyons que les Allemands, les Anglois et autres étrangers pratiquent assez souvent quand ils n'ont pas encore acquis une parfaite connoissance de nostre langue, ce qui peut estre arrivé à Clovis, dont les ayeuls estoient sortis de la Germanie. Il semble qu'Orderic Vital, au passage que je viens de citer, avoit aussi conçu le sens de ce mot, l'ayant tourné par *meum Gaudium*.

Mais, sans faire tort aux sentiments de ces grands hommes, j'estime qu'il est peu probable que le mot de *Montjoie* ait esté prys ni pour *mon jave*, ni pour *ma joye*, et encore moins pour *moult de joie*, comme veut Rouillard ; toutes ces explications estant forcées et peu naturelles. Il y a bien plus de fondement de croire que nos roys se sont servis d'un terme pur français, que non pas déguisé, comme l'on veut se persuader, et que par le *cri de Montjoie saint Denys*, ils ont entendu la montagne ou la colline de Montmartre, où saint Denys souffrit le martyre avec ses compagnons sous Decius.

Adhémar de Chabanois parle de la Mont-

joye ou colline qui est près de Limoges. Ceux de Languedoc en ont formé leur *Mongausi*, pour une petite montagne, *monticulus*. Alain Chartier, en divers endroits de ses poëmes, pour dire le sommet d'honneur, se sert de ces façons de parler :

C'est d'honneur la droite Montjoie.

Ailleurs :

Car je vy d'honneur la Montjoie.

Et plus bas :

C'estoit Montjoie de doulours.

Doublet remarque que la royale abbaye de Saint-Denis a conservé pour devise de ses armes ces mots : *Montjoie saint Denis*. La *Chronique de France* donne pour *cri* au comte de Saint-Paul, à la bataille de Bouvines : *Montjoie à Chastillon*, qui estoit composé de celui du roy et de celui de sa famille.

Comme les roys de France invoquoient dans leur *cri d'armes* l'assistance de saint Denys, les roys de Castille imploroient celle de l'apostre saint Jacques, patron de leurs Etats.

Les roys d'Angleterre croioient : *Saint George*. Martial de Paris, parlant de la prise de Pontoise, l'an 1437 :

Quand ils se virent les plus forts,
Commencerent à pleine gorge,
Crier tant qu'ils peurent alors :
« Ville gagnée, vive saint George ! »

Roger, comte de Sicile, fils de Tancrede, le réclama pareillement dans les combats. La maison de Vienne au duché de Bourgogne croit : *Saint George au puissant duc*.

Les ducs de Bretagne avoient pour *cri* : *Malou ou Saint Malo au riche duc*. Les Bretons, à la prise de Pont-de-l'Arche, l'an 1449, crièrent : *Saint Yves Bretagne*. Charles, duc de Bretagne, de la maison de Chastillon, portoit une dévotion si particulière à ce saint qu'il voua d'aller nu-pieds jusques à l'église de Tréguier, où son corps repose. Le connétable Bertrand du Guesclin croit : *Saint Yves Guesclin*. Le comte de Douglas Escossois, selon Froissart, croit : *Douglas saint Gilles*. Les Liégeois, d'après Monstrelet, crient : *Saint Lambert*, patron de Liège.

Tous les *cris de guerre* n'étoient pas toujours conçus en ces termes d'invocation, car souvent ils étoient tirez de quelques devises des ancêtres, qui avoient leur origine de quelque aventure notable ou de quelques mots qui marquoient la dignité ou l'excellence de la maison ; ils étoient mesme quelquefois tirez des armoiries, et le plus ordinairement le simple nom de la famille servoit de *cri*. Nous avons plusieurs exemples de la première sorte de ces *cris* énoncés en forme de devises tirees pour la plupart de quelque action généreuse ou de quelque discours de bravade tenus dans les occasions de la guerre. Ce sont ces *cris* qui sont appelez par Guibert, abbé de Nogent, *arrogans varietas signorum*, lorsque s'éstant de nos Français qui alloient en la Terre sainte : *Remota autem arrogantia varietate signorum, humiliter in bellis fideliterque conculcabant : Deus id vult*.

Ce qui fait voir l'antiquité de ces *cris d'armes*, et qu'ils étoient en usage parmi nos Français avant les guerres d'outre-mer ; tel fut le *cri* des comtes de Champagne et de Sancerre : *Passavant li meilleur ou Passavant li Thibaut*. La vieille *Chronique de Normandie* donne aussi à Thibaud I^{er}, dit le Tricheur, comte de Chartres, le *cri de Passavant*, au combat qu'il fit contre Richard I^{er}, duc de Normandie, sur la rivière d'Arque. Je réduis encore sous cette espèce de *cris de guerre* les suivants : le *cri* de la maison de Montois, en Dauphiné, *A la rescousse, Montois* ; celui des ducs de Brabant, *Limbourg à celui qui l'a conquis*, que Jean I^{er}, duc de Brabant, prit après avoir conquis ce duché de Limbourg, l'an 1288, car les ducs de Brabant avoient, avant ce temps-là, pour *cri* : *Louvain au riche duc* ; le *cri* de la maison d'Anglure, *Saladin ou Damas*. La maison de Chauvigny, en Berry, avoit pour *cri* : *Chevaliers pleuvent* ; mais un provincial manuscrit dit que le seigneur de Chauvigny cria *Hierusalem* plaineinent ; le seigneur de La Chastre : *A l'attrait des bons chevaliers* ; le seigneur de Culant : *Au peigne d'or* ; Salvaing-Boissieu, en Dauphiné : *A Salvaing le plus Gorgius* ; Vaude nay : *Au bruit* ; la maison de Savoye croit quelquefois *Savoye*, quelquefois : *Saint Maurice*, et souvent : *Bonnes nouvelles* ; le seigneur de Rosière, en Barrois : *Grand joye* ; le vicomte de Villenoir, en Berry : *A la belle* ; le seigneur de Chasteauvillain : *Chastelvilain à l'arbre d'or* ; le seigneur d'Eternac : *Main droite* ; le seigneur de Neufchastel, en Suisse : *Espinart à l'Escoisse* ; le seigneur Waurins, en Flandre : *Mains que le pas* ; le seigneur de Kercournadeck, en Bretagne : *En Diez est* ; ceux de Bar : *Au feu, au feu* ; ceux de Prie : *Cans d'oiseaux* ; ceux des Buves, en Artois : *Buves tost assis* ; la maison de Molac : *Gric à Molac*, qui signifie silence. Simon Morhier, grand maistre d'hostel de la reine de France, prévost de Paris sous Charles VI, et grand partisan des Anglois, croit *Morhier*, de l'extrait des preux. Les chevaliers du Saint-Esprit au droit désir, autrement de l'Enneu ou del Nodo, après avoir crié le *cri* de leurs familles, croient le *cri* de l'ordre, qui estoit *Au droit désir*. Les anciens seigneurs de Préaux, en Normandie, avoient pour *cri* : *César Auguste*.

Il y avoit de ces *cris de guerre* qui marquoient la dignité annexée à la famille dont le prince ou seigneur estoit issu. Ainsi les premiers ducs de Bourgogne avoient pour *cri* : *Chastillon au noble duc* ; les ducs de Brabant : *Louvain au riche duc* ; le duc de Bretagne : *Saint Malo au riche duc* ; le comte de Mœurs : *Mœurs au comte* ; les comtes de Hainault : *Hainault au noble comte* ou *Hainault* simplement ; les comtes dauphins d'Auvergne : *Clermont au dauphin d'Auvergne* ; les ducs de Milan : *Pavie au seigneur de Milan* ; les comtes de Los croient : *Los* ; les anciens comtes d'Anjou croient : *Valie*, qui est le nom d'un pays voisin du comté d'Anjou, que l'on nomme Vallée, où est Beaufort. Philippe Mouskes, en la vie de Charles le Simple, parlant des Normans :

Lors s'en aldront à gens tantes,
Qu'ils arsent la cité de Nantes,
Touraine, et Angers, et Ango,
Le Mans, et Valie et Poito.

Il y en avoit qui étoient tirez de quelques épithètes d'honneur et attribuez aux familles. Ainsi la maison de Bousies, en Hainault, croit : *Bousies au bon fier* ; les seigneurs de Maldenghen, en Flandre : *Maldenghen la loiale* ; les seigneurs de Coucy, en Picardie : *Coucy à la merveille* ou, selon d'autres : *Place à la bannière* ; les seigneurs de Vilain, issus des châtelains de Gand : *Gand à Vilain sans reproche*.

On en remarque d'autres tirez et extraits du blason des armes de la famille : tel estoit le *cri* des comtes de Flandre : *Flandres au lion* ; et celui de la maison de Wandripont, en Hainault : *Cul à cul Wandripont*, parce qu'elle porte en armes deux lions adossés.

Quelques princes parvenus à des royaumes ou principautés souveraines, pour marquer l'origine de leur ancienne extraction, en ont conservé la mémoire par le nom de leur famille, dont ils étoient issus, qu'ils ont pris pour *cri d'armes*. C'est pour cela que les roys de Navarre avoient pour *cri de guerre* : *Bégonne, Bégonne*, comme issus des anciens comtes de Bigorre. Jean de Bailloul, roy d'Escoffe, retint toujours le *cri* de sa maison : *Hellicourt en Pontieu*, qui estoit une baronnie au comté de Pontieu, laquelle, si appartenait de son propre. D'après Froissart, le comte de Derby, de la maison de Lancastre, cria : *Lancastre au comte Derby*.

Souvent les roys et les princes ont crié le nom de la capitale de leurs Etats. L'empereur Othon, à la bataille de Bovines, cria : *Rome* ; Ottocar, roy de Bohême, en un combat contre les Allemands, cria : *Prague, Prague*.

Les communes croient ordinairement le nom de la ville principale de leur contrée. Les Normans, dans Philippe Mouskes, crient : *Rouen* ; les Gascons : *Bordeaux*.

Mais, pour le plus souvent, le *cri d'armes* estoit le nom de la maison, d'où vient que nous lisons presque à toutes rencontres dans les *Provinciaux* ou *Recueils de blasons* : « Il porte de, etc., et crie son nom. » C'est-à-dire que le *cri d'armes* est semblable au nom de famille. Dans Froissart, le seigneur de Roye cria : *Roye au seigneur de Roye*. Guillebert de Berneville, en l'une de ses chansons, parlant d'Erard de Valery :

Va sans l'arrestier
Erard saluer,
Qui Valery crie.

Ainsi le comte de Montfort, en la guerre contre les Albigeois, croit *Montfort*, comme Pierre Moine du Vaux de Sarnay nous l'apprend.

De l'usage du *cri d'armes*. Comme nous l'avons dit au commencement de cet article, tous les nobles ne jouissaient pas du droit du *cri d'armes* ; c'était un privilège que possédaient particulièrement les divers chefs d'une armée conduisant bannière. Aussi arrivait-il que, dans une même armée, il y avoit autant de *cris* que de chefs ou de bannières.

Outre ces *cris* particuliers, dit Ducange dans sa XII^e dissertation faisant suite à la XI^e, il y en avoit un qui estoit général pour toute l'armée, différent du mot du guet, lequel *cri* estoit ordinairement le *cri* de la maison du général de l'armée, et de celui qui commandoit aux troupes, si ce n'est que le roy y fust en personne ; car alors le *cri* général estoit celui du roy. Quelquefois il y avoit deux *cris* généraux dans une même armée ; mais c'estoit lorsqu'elle estoit composée de deux différentes nations. Ainsi, en la bataille qui fut donnée entre le bâtard Henry de Castille et le roy dom Pierre, on cria de la part des Espagnols : *Castille au roy Henry*, et de la part des Français qui estoient dans l'armée du même Henry, sous la conduite de Bertrand du Guesclin, on cria : *Nostre-Dame Guesclin*.

Souvent, toutefois, dans les batailles on croit le *cri* du prince, quoy qu'il n'y fust pas présent. Dans un combat qui fut donné en Gascogne, entre le comte d'Artois, général du roy Philippe le Bel, et les Gascons et les Anglois, le comte de Foix s'avança et cria : *Montjoie*.

Le *cri* général se prononçoit unanimement par tous les soldats en même temps, et avant que de venir aux mains avec les ennemis, ou plutôt dans l'instant de la mêlée et lorsqu'on s'approchoit. Ces *cris* se pousoient avec vigueur et avec allégresse, qui marquoient tout éloignement de frayeur ou de crainte.

» Aux assauts des villes, et lorsqu'on montoit à l'escalade, on crioit ordinairement le *cry* général. A celui d'Antioche, les pèlerins criaient : *Dieu le veult* ; à celui de Jérusalem, les mêmes criaient : *Deus adjuva, Deus vult* ; en l'assaut de Rosse, les soldats de Raymond, comte de Saint-Gilles, criaient : *Tolose* ; à celui de Rome, les soldats de Robert Guiscard, duc de la Pouille, montèrent à l'escalade *Guiscardum clamoribus ingeminando*.

» Le *cry* général, aussi bien que le particulier, servoit encore aux soldats pour se reconnaître dans la mêlée.

» Quant au *cry* particulier, il étoit ordinairement prononcé par les chefs pour animer dans la mêlée les troupes qui étoient sous leur conduite, et le plus souvent par le chef même, ou celui qui portoit sa bannière, qui marchoit devant lui, afin de les porter par les *crys* d'allégresse à la défense courageusement. La chronique de Bertrand du Guesclin dit :

Lors cria gentement
Son enseigne et son *cry* pour un chevalier banneret

» Que s'il arrivoit qu'un chevalier banneret commandât à plusieurs bannières ou compagnies, comme le plus ancien ou le plus qualifié, et qu'il fût envoyé pour attaquer ou pour défendre une place, ou contre les troupes ennemies, alors le *cry* de ce banneret étoit général pour tous ceux qui étoient sous sa conduite. Froissart en fournit quelques exemples.

» Comme le principal usage des *crys* de guerre étoit de les pousser avec vigueur et quelque sorte d'allégresse, dans les attaques et dans les occasions où la bonne fortune sembloit favoriser, pour animer davantage les soldats contre leurs ennemis, ainsi lorsqu'un chef étoit en péril, pour estre vivement attaqué ou environné de tous cotés, et hors de pouvoir se tirer sans l'assistance des siens, lui-même, ou ceux qui étoient près de lui, criaient son *cry*, afin d'attirer du secours de toutes parts pour le venir dégager.

» Non-seulement on crioit le *cry* général au commencement de la bataille, mais encore chaque soldat crioit le *cry* de son capitaine, et chaque cavalier celui de son banneret, d'où vient que Guillaume le Breton, voulant dire que la bataille ni étoit pas encore commencée, se sert de cette façon de parler :

Necdum vox ulla sonabat.

» On crioit encore le *cry* des chevaliers dans les occasions des tournois, lorsque les chevaliers tournoyans étoient près d'entrer en lice et au combat. On crioit aussi le *cry* du seigneur prédominant lorsqu'on arboroit la bannière au château de son vassal, quand il lui faisoit hommage.

» Comme il n'étoit loisible aux puiseux de prendre les armes de la maison qu'avec brisure, de même ils ne pouvoient en prendre le *cry* qu'avec différence, d'autant que par la règle générale, recue universellement, les plaines armes, le nom et le *cry* de la famille appartenoient à l'aîné, comme je l'ai justifié par quelques articles de nos coutumes ; ce qui se pratiquoit ordinairement en soustrayant ou ajoutant quelques paroles aux mots qui composoient le *cry* d'armes. Les exemples s'en peuvent observer en la maison royale de France, dont le *cry* étoit *Montjoye et Saint Denys* ; car les princes de cette famille ont voulu conserver les marques de cette illustre extraction, non-seulement dans les armes, qu'ils ont portées avec brisure, mais encore dans le *cry* de *Montjoye*, qu'ils ont retenu, auquel mot ils en ont ajouté d'autres pour différence de celui du roy de France, chef de la maison. Ainsi les derniers ducs d'Anjou criaient *Montjoye Anjou*. Un héros dit, blasonnant les armes de René, roy de Sicile et duc d'Anjou :

Il crie *Montjoye Anjou*, car tel est son plaisir.
Pour devises chauffrettes il porte d'ardant desir.

» Depuis que le roy Charles VII eut établi des compagnies d'ordonnance et dispensé les gentilshommes fiévés d'aller à la guerre et d'y conduire leur vassaux, et par conséquent d'y porter bannières, l'usage du *cry* d'armes s'est aboli.

Voici maintenant la dissertation du P. Ménestrier, qui corrobore celle de Ducange sur quelques points et la complète sur d'autres. Nous en prendrons la substance, sans en détruire la physionomie archaïque :

» Le *cry* suit la bannière, parce qu'anciennement nul n'étoit reconnu pour gentilhomme de nom, d'armes et de *cry*, que celui qui avoit droit de lever bannière, l'un et l'autre servant à mener des troupes à la guerre et à rallier.

» Ces *crys* servoient et aux tournois et aux véritables combats. Aux tournois, c'étoient les héros et poursuivans d'armes qui criaient le *cry* de leurs maîtres pour les faire connaître ; et à ces *crys* ils ajoutoient souvent des éloges, comme j'apprends des rimes et des joutes de Chauvency, de l'an 1285 :

Ribau huiant et garçon brayent,
Li jousteur plus ne delayent,
Cheval saillent et lambel volent,
Hirant parmy les rans parolent.
Le feu au prodrome vaillant,
El cheval grant, ruste et saillant,
D'armes vermeilles fu paré,
En l'escu, si com vous orrez,
Ot une croix d'argent assise.
Hérauts brayent d'étrange guise.

Au fil dou prodrome gentil
Asprement coréts que c'est il.
Devant les dames droitement
Vint chevauchant moult coitement,
Parz d'une armes merveilles,
Qui estoient belles à merveilles.
Li deux saumons d'argent battu
En son escu sont enbastu.
Hiraux Tyols, hiraux Romans
Tuit sement de l'or estament.
Et écrient Blamont, Blamont
Et Falquembert, ainsi s'en vont.
Un chevalier de bel atour,
Jeune et léger, fort et puissant,
Au chief des rans vint chevauchant,
Dont chastel estoit repaïré
D'or et gueules fut vaïré ;
A un baston d'azur moult courté
Beffremont cria.

» On le pratiquoit aussi pour les véritables combats, et toutes nos vieilles chroniques nous en fournissent des exemples. Nous en avons un en la *Chronique* de Louys, duc de Bourbon, ch. L, par lequel nous apprenons que ce prince fut reconnu à son *cry* de guerre au siège de Verneuil, où il combattit dans la mine contre celui qui défendoit la place.

» En la surprise de l'abbaye, près Périgort, par Bertrand du Guesclin, Galeran, frère du comte Jonas, cria : *Perregot Dieu aye aujourd'hui*, et ceux de dehors criaient : *Montjoye Saint Denis*.

» Le *cry* de guerre des soldats de Gédéon, dans le combat qu'il donna contre les Madianites, étoit : *Domino et Gedeoni. Quando personuerit tuba in manu mea, vos quoque per castrorum circuitum clangite et conclamate*.

» Les *crys* les plus ordinaires estoient ceux des noms des princes, chevaliers et seigneurs bannerets qui conduisoient les troupes. En Bretagne, Chasteaubriant, Malestroit, Rais et le comte de l'Isle criaient leurs noms ; en la comté de Flandres, Guistelle, Havesquerque, Rassenghien, Rodés, Ramequen criaient leurs noms ; en la comté du Haynaut, Enghien, Lygne, Hameyde, Barbanson, Berlaumont, Vallincourt, Silly, Boussois, Montigny, Estrepy criaient leurs noms ; en la comté de Beauvais, Mailly, Rubempré et Gaucourt criaient leurs noms ; en Bourgogne, Charny, Vergy, Bauffremont, Merlo, Pontallier criaient leurs noms ; en la commune de Ponthieu, Gamaches et Lignières criaient leurs noms ; en Champagne, Retel, Chastillon, de Noyers, Bury criaient leurs noms ; en la comté de Namur, Montcornet, Villers, Montgardin, Hemericourt, Selles, de Ville, Guyans, Warouca criaient leurs noms ; en la duché de Brabant, Dorbais, Grimbergue, Borich, Walainse, enfin les maisons d'Ailly, Créquy, Tanques, Mailly, etc., ont crié leurs noms.

» Quelques-uns ont crié les noms des maisons dont ils étoient sortis, quoy qu'ils eussent d'autres noms. Ainsi les anciens seigneurs et chasteillains de l'Isle, en Flandres, portoient de gueules au chef d'or, et criaient : *Frayes Phalempin*, à cause qu'ils étoient issus des anciens seigneurs et barons Phalempin ; en la mesme comté, qui portoit leurs armes. De même ceux de Jars criaient : *Rochechouart*, et ceux d'Offremont : *Clermont* ; le comte de Saint-Paul : *Lesigne* ; le sire de Mouy : *Saucourt* ; Ville criaient : *Estrepy*.

» J'ay trouvé dans un manuscrit, à Arras, qu'en Lorraine toutes les croix criaient : *Priny* ; toutes les bandes : *A couvert* ; tous les anneaux : *Loupy* ; qu'en Hainaut, tous ceux qui portent croissans crient : *Tricq* ; tous les chevrons crient : *Machicourt*, et toutes les coquilles crient : *Le Bos*. Berry le Héraut dit que tous ceux de Picardie qui portent freté crient : *Saucourt*, tous ceux qui portent des croix rouges crient : *Hanquet*, ceux qui portent les maillets crient : *Mailly*.

» Ce n'est donc pas un argument infailible d'une mesme maison d'avoir mesmes pièces en armoiries et mesme *cry*, puisque souvent c'a esté pour empêcher la confusion qu'on a réduit de cette sorte ceux dont les armoiries pouvoient avoir quelque rapport.

» Plusieurs ont crié les noms de certaines villes parce qu'ils en avoient la bannière. Les seigneurs de Coyeghen criaient : *Cowtray* ; les sieurs de Trie, de Pecqueny, de Dolhain, de Saulieu, de Miromont criaient : *Bouligne* ; le comte de Vendosme criaient : *Chartres* ; le sieur de Mortagne et le chasteilain de Nivelles criaient : *Tournay*.

» Les princes et seigneurs ont crié leurs noms ou ceux de leurs villes principales, avec une espèce d'éloge ou de termes qui désignoient leur qualité. Ainsi le comte de Hainaut criaient : *Hainaut au noble comte* ; le duc de Guyenne : *Guyenne au puissant duc* ; le roy d'Arménie : *Ermerie au noble roy* ; Philippe, duc de Bourgogne : *Chastillon au noble duc*.

» La seconde manière de *cry* étoit celui d'invocation. Le duc de Bourgogne criaient : *Nostre-Dame Bourgogne* ; le comte de Limoges : *Saint Lienard* ; le duc d'Anjou : *Saint Maurice* ; les ducs de Bourbon : *Nostre-Dame Bourbon* ; les ducs de Normandie : *Diez aye, Dam Diez aye* ; les seigneurs de Montmorency : *Dieu aye*, à qu'on adjoûst depuis : *Dieu aye au premier chrestien* ; ceux de Levy : *Dieu aye au second chrestien*.

» La troisième espèce est des *crys* de résolution, comme celui qui prirent les croisez pour la conquête de la Terre sainte, du temps d'Urban II et de Godefroy de Bouillon : *Dieu le veult, Dieu le veult*.

» La quatrième espèce est des *crys* d'exhortation, comme dans le vieux roman de Melusine il est dit : « Adonc le roy fut vaillant homme, et cria à haute voix : *Ansay, Ansay, avant barons, seigneurs, ne vous abaïssez point, car la journée est nostre*. » Le *cry* de l'empereur est, selon un ancien manuscrit : *A destra et à senestre*, exhortant ses gens de frapper à droite et à gauche. Cra-maillles criaient : *Au guet, et Genlis : Au guet, au guet*. Les comtes de Champagne, de Chartres et de Sancerre criaient : *Passavant* ; quelquefois ils ont crié : *Passavant la Theibaud*, joignant leur nom propre à leur *cry* ; ceux de Vaudenay : *Au brut, au brut*. Charles VIII, à la bataille de Fornoué, cria au seigneur de Montois : *A la rescousse Montois* ! Ceux de la Chastre criaient : *A l'atrait des bons chevaliers*, ceux de Tournon : *Au plus druz*.

» La cinquième espèce est des *crys* de défi, dont nous avons un exemple en la *Chronique* de Bertrand du Guesclin, ch. xiv, où il est dit que « le comte de Montfort fit un sien parent armer, d'armes pareilles aux siennes propres, et portoit les ermines tout pleinement, et qu'iceluy alla moult orgueilleusement parmy la bataille, pour son seigneur aydier, en écrivant : *Bretagne ! où es-tu, Charles de Blois ? Vient ça, je te la chalenge !* » Les seigneurs de Chauvigny : *Chevaliers pleurent*.

» La sixième espèce est des *crys* de terreur et de courage, comme ceux de Bar criaient : *Au feu, au feu* ; les seigneurs de Guise et de Couche, en Flandres : *Place à la bannière*. Charles de France, duc de Normandie, criaient : *Au vaillant duc*.

» La septième espèce est des *crys* d'événement, comme Jean le Victorieux, duc de Limbourg, comte de Louvain, changea son *cry* de guerre pour en prendre un d'événement. Le *cry* ancien étoit : *Louvain au riche duc*, le nouveau fut : *Limbourg à celui qui l'a conquis*, lorsque le duc prit possession de la duché de Limbourg. Cely de Frie étoit : *Cant d'oiseaux*, parce qu'ils avoient chargé dans une embuscade, où chantoient des oiseaux ; celui de Vervin étoit : *Roussy à la merveille* ; celui de Waurin : *Moins que le pas*.

» La huitième et dernière espèce est celle des *crys* de ralliement, comme étoit le *cry* de Subsaugier, qui criaient : *les Frétiaux*, parce qu'ils portoit de gueules fretté d'hermines, voulant dire qu'on se rangeait sous la bannière frettée. Le comte de Flandres criaient : *Flandres au lion*, à cause du lion de ses armes ; le comte de Gaures : *Gaures au chapelet* ; le sire de Cullent : *Au peigne d'or* ; l'ancienne maison de Poli : *Pol en vaillance est lion*.

Il est encore d'autres espèces de *crys* d'armes ; mais comme, à la rigueur, elles peuvent rentrer dans celles que l'on vient de définir, il seroit oiseux d'en parler. Quant au nombre des *crys* d'armes, il doit être très-considérable, puisque chaque famille possédant fief ou conduisant bannière avoit le droit de faire *crier*.

Les *crys* d'armes passèrent de mode au moment de l'institution des compagnies d'ordonnance ; l'abolition des bannières amena l'abolition du *cry*, ce vieux droit féodal des bannerets. Dès le xve siècle, le mot d'ordre mystérieux avait remplacé les *crys* d'armes bruyants. Le *cry* d'armes s'est conservé dans les armoiries, où la vanité humaine lui promet encore une longue existence. Encore de nos jours, les Italiens nomment *cavaliere di grand grido* (cavalier de grand cri) un seigneur ou un guerrier d'importance.

— Anc. cout. Au sujet du *cry* de feu ou de meurtre, voici comment s'exprime la Coutume de Bretagne : « Tous et toutes doivent aller au *cry* communément, quand *cry* de feu ou de meurtre oyent, et ayder au besoing. S'il y a mesfaisans, ils doivent être rendus à justice ; et ne doit nul lever le *cry* sans cause, car s'il le fait, il le doit amender à justice et à partie, et qui ne fait son devoir doit estre puni selon le méfait. » Il y avait deux *crys* d'alarme, qu'on poussait en cas de danger : *Biafore* et *Haro*. Ce dernier était le plus commun et le plus répandu. Tout citoyen qui l'entendait pousser était obligé de sortir de sa maison, à quelque heure que ce fût et quelque péril qu'il y eût, et d'aller où l'on réclamait son aide, sous peine d'amende et même de peine afflictive.

Cel de l'Est (LE), comédie de Chapman, Johnson et Marston. Cette pièce, dont il parut trois éditions différentes en 1605, première année de sa publication, faillit avoir pour ses auteurs de terribles conséquences. Elle contenait quelques lignes contre les Ecossais, et, sous Jacques Ier, cela suffit pour faire mettre deux des auteurs en prison. On sembla oublier Johnson, qui était fort bien en cour ; mais il déclama, et obtint d'être emprisonné aussi. Comme il nous le dit lui-même, le bruit courut qu'ils seraient tous trois condamnés à avoir les oreilles et le nez coupés ; mais il n'en fut rien heureusement, et nos auteurs recouvrèrent bientôt la liberté. Cette comédie, rendue célèbre par cet incident, méritait d'être connue à d'autres titres. Le travers dont elle se moque surtout est de tous les temps ; mais il appartient par les détails à l'Angleterre du xvie siècle : c'est l'ambition de s'élever au-dessus de sa sphère et de ses égaux, une des maladies morales de la classe moyenne. L'apprenti d'un orfèvre de Londres veut faire le gentilhomme,

imiter la dissipation des jeunes seigneurs, porter comme eux de riches habits, et passer sa vie dans les débauches de toutes sortes. Il perd le fruit de ses économies ainsi que sa place, et finit même par aller en prison. La fille aînée du marchand est prise du même travers ; elle ne rêve que grandeurs, et, ne songeant qu'aux moyens d'occuper un rang élevé, elle méprise les vulgaires occupations et l'honnête simplicité de sa famille. A aucun prix elle ne voudrait épouser un marchand comme son père ; elle préfère donner sa main à un chevalier ruiné, qui l'épouse pour son argent. A peine ce mariage est-il conclu, qu'elle porte la peine de son orgueil : le chevalier vend ses biens et s'embarque pour la Virginie avec l'argent qu'il en a tiré ; son père, dont elle a méprisé la profession, refuse de la recevoir chez lui. Elle reste seule, sans appui, sans fortune, avec ce titre qu'elle avait tant envié, et sur lequel on ne lui prêterait pas un penny. Pour compléter le tableau, les auteurs mettent en regard des malheurs engendrés par la vanité les avantages qui sont le prix de la sagesse et de la bonne conduite. A l'apprenti dissipé ils opposent l'apprenti rangé, qui devient un des magistrats de la Cité de Londres et le juge de son ancien compagnon ; à la fille orgueilleuse ils opposent la fille vertueuse et modeste, qui épouse l'apprenti laborieux avant son élévation, et qui partage ensuite sa fortune. Cette comédie fut jouée pour la première fois l'année même où parut *Don Quichotte*, et l'on sent que les auteurs avaient lu le chef-d'œuvre de Cervantes. On y voit, en effet, en plus d'un endroit, la parodie des idées chevaleresques, qui devait être un des thèmes favoris de la comédie anglaise du xvie siècle.

CRIADE s. m. (kri-add). Superst. Représentation en terre glaise que font les highlanders des personnes dont ils désirent la mort : *Le CRIADH est ordinairement placé dans une rivière ou dans un ruisseau ; l'eau rouge peu à peu la glaise, et il ne reste bientôt plus rien ; on suppose que la personne dont on souhaite la mort périt graduellement de la même manière.* (Monteur du soir.) Le CRIADH que l'on vient de découvrir en Ecosse est en terre glaise ; sur tout le corps sont fixés des ongles humains, des serres d'oiseaux, des os, des épingle, des cheveux, etc. (Monteur du soir.)

CRIA-DIEU s. m. Anc. liturg. Prières que l'on adressait à Dieu dans les calamités publiques.

CRIADE s. m. (kri-a-je-rad. crier). Action de crier, de faire une annonce en criant : *Le CRIADH de certaines denrées est interdit dans les rues de Paris.* Office de celui qui annonce sur la voie publique les choses auxquelles on veut donner de la publicité.

CRIAILLER v. n. ou intr. (kri-a-llé ; ll mill. — fréquent. et péjoratif. de crier). Crier souvent et d'une manière importune : *Ils n'auraient garde de crier pour se faire obéir.* (Rollin.)

Fam. Se plaindre souvent et pour peu de chose : *Il y a des gens qui se font un triste plaisir de gronder et de crier sans cesse.* (Brueys.)

Par ext. Produire un bruit fréquemment répété : *Ma plume crie et ne fait que des flets.* (Mme de Sév.)

CRIAILLERIE s. f. (kri-a-llé-ri ; ll mill. — rad. crier). Action de crier : *Ceci nourrit les CRIAILLERIES des enfants, c'est l'attention qu'on y fait, soit pour leur céder, soit pour les contrarier.* (J.-J. Rouss.) Plaintes, gronderies fréquentes et importunes : *Il ne voutut pas que sa femme vint nuire par ses CRIAILLERIES à la majesté de son rôle.* (G. Sand.) Ces honnêtes matrones étaient plus ou moins exercées aux CRIAILLERIES conjugales. (G. Sand.)

Fig. Désapprobation chagrine : *Délivrez-moi, Seigneur, de la crieraille !* Molière.

— Syn. Criaillerie, clabauderie, clameur, etc. V. CLABAUDERIE.

CRIAILLEUR, EUSE s. (kri-a-lléur, eu-ze ; ll mill. — rad. crier). Fam. Personne qui ne fait que crier : *Non-seulement il faut crier, mais il faut faire crier les CRIAILLEURS en faveur de la vérité.* (Volt.) *La populace des villes de Turquie, quoique CRIAILLEUSE, n'est jamais aussi brutale que chez nous.* (Volney.)

De Beaune et moi, crierailleurs effrontés,
Dans un souper clabaudons à merveille.

VOLTAIRE.

CRiant (kri-an) part. prés. du v. Crier : *Ces oiseaux sont très-silencieux, ne CRiant ni ne chantant jamais.* (Buff.) *Elle avait la voix clairette d'une cigale CRiant dans un buisson aux approches de l'hiver.* (Balz.)

CRiant, ANTE adj. (kri-an, an-te — rad. crier). Qui excite à se plaindre hautement et justement : *L'injustice CRiante. Les abus les plus CRiants sont ceux dont on ne profite pas.* (Petit-Senn.)

— Criard, désagréablement disparate : *Une cravate d'une couleur CRiante.* (Balz.) Peu usité.

CRiard, ARDE adj. (kri-ar, ar-de — rad. crier). Fam. Qui aime à crier, qui crie souvent : *Homme CRiard. Femme CRiarde. Enfant CRiard. Oiseau CRiard.*

— Par ext. Grondier : *Il est criard de son naturel*. « Porté à critiquer ou à se plaindre : *M. Necker est un homme de talent sans doute, mais un brouillon fatigant, qui, dirigé par sa femme, voudrait faire de son royaume une république criarde comme est leur ville de Genève*. (Louis XVI.) « Qui porte à crier, à gronder : *Humeur criarde* ».

— Par anal. Aigre, en parlant des sons ou des objets qui les produisent : *Une voix criarde. Un instrument criard*.

Fig. Trop vif, trop éclatant, trop cru, en parlant des tons et des couleurs, qui offre une disparité désagréable : *Tons criards. Couleurs criardes. Les murs solides, fraîchement recrépis, et la toiture en tuiles neuves d'un rouge criard, annonçaient de récentes réparations*. (G. Sand.) *Les portes, mal rechapées par un peintre du pays, effarouchaient l'œil par des tons criards*. (Balz.) *Ces peintures, admirablement composées, sont d'une exécution lourde et criarde*. (Gér. de Nerv.)

— *Dettes criardes*. Petites sommes dues à de petits marchands, à des ouvriers, et qui sont réclamées avec importunité : *Je me suis débarrassé des dettes criardes*. (Acad.)

Mémoire juste et bref de nos dettes criardes, Que Mathurin Géronte aurait tantôt promis Et promet maintenant de payer pour son fils.

REUNARD.

— Comm. *Toile criarde*, ou simplement *criarde*, Toile fortement goimée et qui crie quand on la froisse.

— Substantif. Personne criarde, grondeuse : *C'est une grande criarde. C'était d'abord un petit criard qui étourdissait tout le monde*. (J.-J. Rouss.)

— s. m. Ornith. Nom vulgaire du pluvier à collier.

— Erpét. Nom vulgaire d'une espèce de crapaud.

— Syn. *Criard, brailleur, brailleur*, etc. V. BRAILLEUR.

— Antonymes. Muet, silencieux, taciturne.

— Doux, harmonieux (en parlant des sons).

CRIBBAGE s. m. (kri-ba-je). Variété du jeu de boston.

CRIBLAGE s. m. (kri-bla-je — rad. *cribler*). Action de cribler, de passer au crible : *Le criblage des grains, de la terre des jardins. Le criblage est une opération très-essentielle à la pureté des grains, et d'une importance majeure dans toute bonne exploitation rurale*. (Vivien.)

— Min. Triage mécanique du minerai : *CRIBLAGE à sec. CRIBLAGE hydraulique. Le criblage suit le broyage ; il a pour objet de préparer le minerai broyé de manière à isoler les parties riches des parties pauvres, et à en extraire des sables riches ou schlicks de diverses grosseurs*. (A. Burat.)

CRIBLANT (kri-blan) part. prés. du v. Cribler : *Nettoyer des grains en les criblant*.

CRIBLANT, ANTE adj. (kri-blan, an-te — rad. *cribler*). Qui est propre à laisser passer certains objets, à en retenir d'autres : *Il est clair que les digues criblantes que nous proposons d'établir dans la gorge de chaque cirque auraient pour premier résultat de retarder considérablement l'écoulement des eaux*. (L. Figuier.)

CRIBLE s. m. — lat. *cribrum*. Peut-être est-il permis de rapprocher le sanscrit *çûrpā*, çûrpi, van, dont l'origine est incertaine. Le verbe *çûrpāy*, mesurer, est un dénominatif qui indique, pour *çûrpā*, le sens de mesure de capacité. Kuhn conjecture *skûrpā* comme forme primitive, et compare le latin *scripō*, ancien allemand *sciluf*, jonc, roseau ; *scripo*, je tresse ; *je lie* ; *scripō*, corbeille d'un char, etc., et aussi *corbis*, corbeille, panier ; ancien allemand *korb*, de *skorb*, mais avec doute quant au *b* pour *p*. Instrument percé de trous égaux, et servant à séparer des objets de grosseur inégale, dont les uns passent à travers les trous, tandis que les autres sont retenus par leur trop grand volume : *CRIBLE de fil de fer, d'osier, de peau d'âne. CRIBLE pour le blé, pour le sable, pour la terre. On fait des CRIBLES avec des soies de cochon*. (Buff.) *On emploie, pour la graine de colza, des CRIBLES en fil de fer ou en osier*. (F. de Guaita.) *La jeunesse laisse fuir ses jours sans y penser, semblable à l'insensé qui porte de l'eau dans un CRIBLE*. (Lemontey.)

De la paille mêlée à la poussière impure

Le froment dans le crible en tournoyant s'épure.

ROUCHER.

... Plus d'un, crois-le, a sa tâche qui l'use, Et sa roue à tourner, et son crible à remplir.

SAINT-ÉLIE.

— Par anal. Objet qui laisse passer des corps et en retient d'autres : *L'animalisation se fait à peu près de la même manière que la végétation, c'est-à-dire que le courant réparateur formé par la digestion est aspiré de diverses manières par les CRIBLES ou sucs dont nos organes sont armés*. (Brill.-Sav.) *Notre corps est un corps poreux ; c'est un CRIBLE, surtout pour l'air*. (Raspail.)

— Fig. Moyen d'épurer, de distinguer, de démenter des choses de valeur différente : *Le CRIBLE de la critique. Vous trouverez aussi les rondeaux de Benserade : ils sont fort mêlés ; avec un CRIBLE, il en demeurerait peu*. (Jume de Sév.) *Au lit depuis deux mois, le*

pauvre homme, pendant ses insomnies ; pendant ses longues heures de solitude, avait passé les événements de sa vie au CRIBLE. (Balz.) « Ce qui ne retient rien, ce qui laisse tout échapper : *L'esprit sans la mémoire est un CRIBLE*. (Boiste.)

— Fam. Percé comme un crible, Percé de trous nombreux : *La peau est percée partout comme un CRIBLE*. (Fén.) « Fig. Qui est d'une extrême franchise, qui laisse pénétrer ses sentiments ou échapper ses pensées : *Je suis percé comme un CRIBLE, et le secret d'un mensonge s'écoule chez moi de tous côtés*. (Brueys.)

— Blas. Meuble d'armoiries peu usité, qui représente une espèce de tamis de forme cylindrique : *Guebenhausen, en Lorraine : De gueules au CRIBLE d'argent. — Tamisier : Coupé, au 1 d'or, à la rose de gueules ; au 2 de gueules, au CRIBLE d'or ; à la fasce d'azur, chargée de trois étoiles d'argent, brochantes sur le coupé*.

— Art milit. Nom donné à la partie du casque des anciens chevaliers qui se relevait ou s'abaissait à volonté sur le visage, et qui était percée de trous nombreux :

... Chaque heaume est masqué de son crible, Tous se taisent ; pas un ne bouge : c'est terrible.

V. HUGO.

— Techn. *Crible hydraulique*, Crible à trier le minerai, dans lequel la grille plonge dans une cuve remplie d'eau. Après l'avoir chargé de minerai, on lui imprime, soit à la main, soit au moyen d'un balancier à contre-poids, un mouvement alternatif de bas en haut et de haut en bas : les parties fines traversent la grille, tandis que les parties grossières restent dessus. « *Crible à piston*, Crible installé à demeure et généralement disposé par couple, un piston plein, disposé entre les deux cribles, recevant d'un moteur quelconque un mouvement alternatif qui fait successivement monter et descendre l'eau au-dessus et au-dessous de la grille. « *Crible à roulettes* ou *Crible successif*, Appareil consistant en une grande caisse surmontée de deux traverses qui portent un petit chemin de fer sur lequel roule un crible ordinaire.

— Arithm. *Crible d'Eratosthène*, Méthode employée par ce mathématicien pour trouver les nombres premiers et en dresser une table.

— Mus. Planchette percée de trous, destinée à maintenir les tuyaux dont les embouchures sont placées dans le sommier de l'orgue.

— Encycl. Techn. Les cribles sont employés dans les moulins pour trier les grains nettoyés. On les fait cylindriques, comme dans la machine à nettoyer les blés de M. Cartier, ou rectangulaires, comme dans le trieur de M. Vachon. Ils se composent de plusieurs feuilles de tôle, de cuivre ou de zinc, découpées de trous longs et ronds, d'une dimension calculée pour laisser passer les petits blés et les grains ronds que l'on veut séparer du blé de premier choix. Ces cribles sont inclinés d'environ 0 m. 04 par mètre, afin de promener les grains, pendant le mouvement de rotation ou de va-et-vient qui leur est imprimé, et de les amener de la tête à la partie inférieure de l'appareil. Les cribles cylindriques sont animés d'une vitesse de rotation de 28 à 30 tours par minute ; les cribles rectangulaires donnent le même nombre de coups dans le même temps.

— Arithm. *Crible d'Eratosthène*. La méthode d'Eratosthène consiste à écrire la suite des nombres naturels 1, 2, 3, 4, 5, ..., et à effacer de cette suite tous les nombres qui ont des diviseurs. Ceux qui restent sont nécessairement des nombres premiers. On doit d'abord supprimer tous les nombres pairs, excepté 2, parce qu'ils sont tous divisibles par 2, lequel ne l'est que par lui-même et par l'unité. Il ne reste ainsi à considérer que la suite des nombres impairs :

3, 5, 7, 9, 11, 13, 15, 17, 19, 21.

Cela posé, il est aisé de voir qu'à partir de 3, tous les nombres qui se présentent de 3 en 3 (9, 15, 21, ...) sont des multiples de 3, car chaque nombre, dans cette suite, surpassant de deux unités celui qui le précède, la suite peut s'écrire sous la forme

$$\begin{aligned} 3 & \\ 3 + 2 \times 1 & \\ 3 + 2 \times 1 + 2 & = 3 + 2 \times 2 \\ 3 + 2 \times 1 + 1 & = 3 + 2 \times 3, \text{ etc.}, \end{aligned}$$

où l'on voit que le troisième nombre à partir de 3 est composé de deux parties divisibles par 3, et qu'ainsi ce nombre est un multiple de 3. Ce nombre est 9. En continuant comme ci-dessus, on a la suite :

$$\begin{aligned} 9 & \\ 9 + 2 \times 1 & \\ 9 + 2 \times 2 & \\ 9 + 2 \times 3, \text{ etc.}, \end{aligned}$$

où l'on voit encore que le troisième nombre à partir de 9 est aussi divisible par 3, comme étant composé de deux multiples de 3. Donc si, à partir de 3 exclusivement, on efface tous les termes de la suite de 3 en 3, on aura de cette manière effacé tous les multiples de 3, excepté 3.

Le même raisonnement s'applique évidemment au nombre premier 5. En effaçant tous les termes de 5 en 5, à partir de 5 exclusivement, on aura supprimé tous les multiples de 5. En suivant cette méthode, on est évidemment sûr que tous les nombres qui précèdent

celui auquel on arrive, et qui ne sont pas soulignés, sont premiers. On a de cette manière la liste suivante :

| | | | | | | | | | |
|----|----|----|----|----|----|----|----|----|-----|
| 3 | 5 | 7 | 9 | 11 | 13 | 15 | 17 | 19 | 21 |
| 23 | 25 | 27 | 29 | 31 | 33 | 35 | 37 | 39 | 41 |
| 43 | 45 | 47 | 49 | 51 | 53 | 55 | 57 | 59 | 61 |
| 63 | 65 | 67 | 69 | 71 | 73 | 75 | 77 | 79 | 81 |
| 83 | 85 | 87 | 89 | 91 | 93 | 95 | 97 | 99 | 101 |

103, etc.

CRIBLÉ, ÉE (kri-blé) part. passé du v. Cribler. Passé au crible : *Blé criblé. Grains criblés. Drogues criblées*.

— Percé comme un crible, percé en beaucoup d'endroits : *Vaisseau criblé de boulets. Bois criblé par les vers. Visage criblé de petite vérole*. « Couvert sur toute la surface : *Les couleurs passées et les figures criblées de reprises de ce vieux tapis se voyaient difficilement*. (Balz.) *C'était une grosse femme d'un blond douteux, au teint criblé de taches de rousseur*. (Balz.)

— Fig. *Criblé de*, Qui a un grand nombre de : *CRIBLÉ de dettes. CRIBLÉ de ridicules. Notre régime administratif est criblé de lacunes*. (Mich. Chev.)

— Fam. *Criblé comme une poêle à châtagnes*, Fortement marqué de la petite vérole.

CRIBLER v. a. ou tr. (kri-blé — rad. *crible*). Passer à travers un crible, isoler au moyen du crible : *CRIBLER du blé, des grains, du sable, de la terre*.

— Par ext. Percer en beaucoup d'endroits : *Les balles ont criblé ce mur, la façade de cette maison. ELLE CRIBLA la porte de coups de poignard, dont quelques-uns traversèrent l'épaisseur du bois*. (Alex. Dum.) « Couvrir de marques : *La petite vérole l'a criblé*.

— Accabler, combler : *CRIBLER quelqu'un de coups, de ridicule, de questions. Nous fûmes interrompus par M. Boileau, qui nous CRIBLA de plaisanteries, moitié dures, moitié amères*. (Dider.)

Hé ! hé ! mauvais sujet, criblons-le d'épigrammes.

E. AUGIER.

— Fig. Choisir, trier : *Il faut CRIBLER ses pensées et livrer au vent les plus légères*.

— Argot. Crier. « *Cribler à la chienlit* ou *au charbon*, Crier au voleur. « *Cribler à la police*, Crier pour avertir de l'arrivée de la police ou de quelque autre personne un camarade occupé à quelque méfait.

Se cribler v. pr. Etre criblé : *Les parties se criblent dans les petites branches des carotides*. (Desc.)

— Réciproq. Se percer mutuellement de coups nombreux :

Sœurs, à vous cribler de blessures
Espérez-vous un grand renom ?

V. HUGO.

CRIBLETTE s. f. (kri-blé-te). Bot. Syn. de CINCLIDE.

CRIBLEUR, EUSE s. (kri-bleur, eu-ze — rad. *cribler*). Celui, celle qui crible : *Un CRIBLEUR de sable*.

— Argot. *Cribleur de lance*, Porteur d'eau. « *Cribleur de malades*, Celui qui, dans une prison, est chargé d'appeler les détenus au parloir.

CRIBLEUX, EUSE adj. (kri-bleu, eu-ze — rad. *cribler*). Hist. nat. Percé de trous comme un crible.

— Anat. *Os cribléux*, Os du nez percé de trous très-nombreux, et que l'on appelle plus ordinairement OS ETHMOÏDES : *Le nez a un os CRIBLEUX pour faire passer les odeurs jusqu'au cerveau*. (Fén.)

CRIBLER s. m. (kri-blié — rad. *crible*). Fabricant ou marchand de cribles.

CRIBLURE s. f. (kri-blure — rad. *crible*). Agric. Nom donné aux mauvaises graines, aux corps étrangers, aux résidus de toute sorte qui se séparent du bon grain par le criblage : *Les CRIBLURES servent de nourriture à la volaille. Une ménagère entendue met en réserve la partie surabondante de ses CRIBLURES*. (Bosc.)

CRIBRAIRE s. f. (kri-brère — du lat. *cribrum*, crible). Bot. Genre de champignons microscopiques, caractérisés par un réseau filamenteux dont les mailles laissent échapper les spores ou corps reproducteurs : *Les CRIBRAIRES croissent en groupes nombreux sur le bois mort ou les feuilles sèches*.

CRIBRATION s. f. (kri-bra-si-on — du lat. *cribrare*, cribler). Pharm. Séparation, au moyen du tamis ou du crible, des parties les plus déliées des médicaments secs d'avec les parties les plus grossières.

CRIBRIFORME adj. (kri-bri-for-me — du lat. *cribrum*, crible, et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'un crible : *Polypier CRIBRIFORME*.

CRIBRINACÉES s. f. pl. (kri-bri-na-sé). Zooph. Famille d'actinies qui a pour type le genre *cribrine*.

CRIBRINE s. f. (kri-bri-ne — du lat. *cribrum*, crible). Zooph. Genre d'actinies à tentacules imperforés, et pourvus de pores latéraux.

CRIC interj. (krik — onomatop.). Exclamation servant à exprimer le bruit d'une chose qu'on déchire : *Cric ! voilà l'étoffe en deux*

lambeaux. « On le joint souvent au mot CRAC : *CRIC, CRAC, la voile se déchire*.

— s. m. Bruit d'une chose qu'on déchire : *On entendit un petit CRIC*.

CRIC s. m. (kri — onomatop. du bruit de la machine). Machine à crémaillère et à manivelle dont on se sert pour soulever des fardeaux : *Les emballeurs, les voituriers, les rouliers se servent du cric à voûte. La rue Montorgueil, près des halles de Paris, tire son nom d'un instrument qu'on appelait jadis orgueil, et qu'on nomme aujourd'hui CRIC*. (V. Hugo.)

Le cric s'accroche au poids qu'il soulève aisément, Et triple à chaque tour son triste grincement.

FHS.

— Syn. de CRISS.

— Argot. Eau-de-vie de basse qualité. « On dit aussi CRIQUE s. f.

— Chir. *Cric Foucou*, Instrument dont se sert le dentiste pour ranger les dents déplaçées.

— Techn. Pièce de fer dentée, qui tient tendue chaque soupente d'une voiture.

— Cost. *Souliers au cric-crac*, Souliers qui faisaient entendre une espèce de cric-crac quand on marchait.

— Homonymes. Chrie, cri, crid, Christ (après Jésus), et crie, cries, crient (du verbe crier).

— Encycl. Arts mécan. Le cric est une machine très-connue et de forme assez variée.

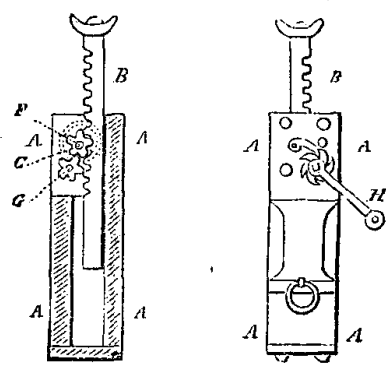


Fig. 1.

La figure ci-dessus représente le cric le plus simple. Une pièce de bois d'environ 0 m. 80 de hauteur, de 0 m. 25 de largeur et de 0 m. 15 d'épaisseur présente, dans toute sa longueur, une large mortaise, où se meut la crémaillère de fer B, terminée par une double griffe destinée à supporter le fardeau. Un petit pignon C, qu'on peut mettre en mouvement à l'aide d'une manivelle H, engrène la crémaillère. Son axe est porté par deux plaques de fer solidement fixées de chaque côté de la pièce de bois. Lorsqu'on veut obtenir un effet plus considérable, on fait engrener le pignon mû par la manivelle avec une roue dont l'axe porte un second pignon engrenant avec la crémaillère.

La crémaillère est quelquefois munie, à son extrémité inférieure, d'une seconde griffe retournée, faisant saillie sur le côté du cric, à travers une fente longitudinale pratiquée dans la pièce de bois. Cette griffe peut servir à soulever une pierre ou tout autre fardeau couché sur le sol. Pour empêcher le mouvement de se produire en sens inverse sous le poids du fardeau, on adapte à la pièce de bois un petit cliquet qui, soulevé par chacune des dents de la crémaillère lorsqu'elle monte, s'interpose dans leurs intervalles et peut la maintenir au point où elle est parvenue. Lorsqu'on veut rengainer la crémaillère, on la soulève un peu et on renverse le cliquet. Il est quelquefois disposé de manière à être rejeté de côté.

On remplace souvent ce cliquet, à l'aide duquel on ne saurait obtenir instantanément l'arrêt de la machine, par un autre engrenant avec une roue à rochet fixée extérieurement à l'axe du pignon mû par la manivelle, et armée de dents assez nombreuses pour que l'intervalle qui existe entre elles soit petit.

Soient R le bras de la manivelle, r celui du premier pignon, r' celui de la roue, p' celui du second pignon : en supposant que les contacts des dents ont lieu sur la ligne des centres, le rapport de la puissance P, appliquée, normalement au bras de la manivelle, à la résistance Q appliquée sur la tête de la crémaillère, sera donné par les équations des mouvements rotatoires aux arbres successifs

$$PR = p'X, \quad rX = p'X',$$

X et X' désignant les pressions exercées aux points de contact entre la roue et les deux pignons, et par la condition d'équilibre de la crémaillère

$$X' = Q.$$

Il résulte de ces équations

$$PR = \frac{p'p}{r} Q \quad \text{ou} \quad \frac{P}{Q} = \frac{p'p}{Rr}.$$

Si les pignons ont chacun 6 dents, la roue en ayant 36, de sorte que p et p' soient chacun le sixième de r, et si d'ailleurs R est quintuple de r, le rapport $\frac{P}{Q}$ aura pour valeur

$$\frac{1}{36 \times 5} = \frac{1}{180}.$$

Un manœuvre déployant un effort de 50 kilogrammes pourra donc soulever 180 x 50 ou 9,000 kilogr.

On remplace quelquefois la crémaillère par une vis mue par un pignon à dents hélicoïdes ou par une autre vis; on a alors ce que l'on appelle un *cric à vis*. Cette disposition est moins avantageuse et moins simple que la précédente. Nous allons néanmoins la décrire.

— *Cric à vis*. La pièce de bois AA est percée, dans presque toute sa longueur, d'un trou de grandeur suffisante pour que la vis B puisse s'y mouvoir dans toute sa longueur. Cette vis se meut dans un écrou N, fixé au sommet de la pièce de bois A; la griffe F qu'elle porte n'est plus fixe comme dans le premier *cric*, mais mobile dans un boudin; de sorte que la vis peut tourner sans que la griffe tourne, et réciproquement. La griffe inférieure N est adaptée de la même manière au bas de la vis. Quatre pointes courtes s'opposent au glissement de la pièce de bois sur le sol.

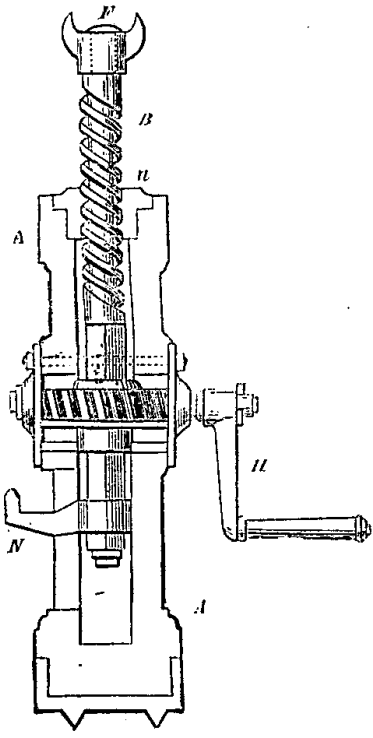


Fig. 2.

La vis est terminée par une tige carrée qui traverse en son centre une roue horizontale engrenant avec une vis sans fin sur laquelle s'exerce l'effort au moyen de la manivelle. Lorsqu'on agit sur cette manivelle H, la vis sans fin fait tourner la roue C, et le mouvement de celle-ci entraîne celui de la vis B, qui monte ou descend suivant le sens du mouvement imprimé à la manivelle; comme la roue C n'est que traversée par le carré de la vis B, celle-ci peut se mouvoir de haut en bas ou de bas en haut, sans entraîner la roue C, qui reste constamment en prise avec la vis sans fin.

On donne encore le nom de *cric à vis* à un appareil dont se servent les voituriers pour encoincer les ballots dans des chaînes de fer qui les soustraient aux secousses et aux cahots de la voiture. La chaîne se termine par deux forts écrous dans lesquels on introduit les extrémités de deux vis réunies par une pièce de fer carrée, qui forme ainsi le milieu de l'appareil. Les pas de ces vis étant en sens contraire, si l'on fait tourner la pièce qui les réunit, on rapproche les deux écrous l'un de l'autre et l'on serre d'autant la chaîne qui enveloppe les ballots. Il existe aussi un *cric à noix* qui sert au même usage.

CRICÉAL adj. m. (kri-sé-al — du gr. *kri-kos*, cercle). Anat. Usité seulement dans l'expression *Os cricéal*, quatrième paire d'os auxiliaires des arcs branchiaux chez les poissons. ■ Substantif. : Le **CRICÉAL**.

CRICÉLASIE s. f. (kri-sé-la-si). Antiq. gr. Sorte de jeu dans lequel on faisait rouler un cercle de fer garni d'anneaux.

CRICET s. m. (kri-sé). Mamm. Nom vulgaire du hamster et d'une espèce de bathyergue.

CRICETIN, INE adj. (kri-sé-tain, i-ne). Mamm. Qui ressemble au cricet ou hamster.

— s. m. pl. Famille de mammifères ayant pour type le genre hamster.

CRICÉTOMYS s. m. (kri-sé-to-miss — de *cricet*, et du gr. *mys*, rat). Mamm. Rongeur de Gambie qui tient à la fois du rat et du cricet ou hamster, et dont on a fait un genre à part : Le *CRICÉTOMYS* est double du *surmulot* en grosseur.

CRICHNA, huitième incarnation du dieu Vishnou, descendant sur la terre pour détruire Kansa et Sisoukala, ces éternels ennemis des dieux qui d'autres ont appelés les géants Kâlamehi et Poundra. Crichna naquit à Mathoura, du kchatriya Vasoudéva, descendant d'Yadou, et de Dêvaki, sœur du roi Kansa. Celui-ci, ayant appris que son ne-

veu devait un jour lui ôter la vie, cherchait à le faire périr. Pour cela, il le confia secrètement aux soins du berger Nanda et de sa femme Yasodâ, qui l'élevèrent dans le pays de Vradjâ, sur les bords de l'Yamounâ. Encore enfant, il étonnait tout le canton par les miracles journaliers qui révélaient sa nature divine. Terrible pour ses ennemis, il était bon pour ses amis, dont il réparait les malheurs. Il était même, ajoute la légende, trop aimable avec les jeunes bergères, qui ne pouvaient s'empêcher de lui abandonner leur cœur. Mais il était appelé à d'autres destinées. Il partit bientôt pour Mathoura, trompa la vigilance de Kansa et lui donna la mort. D'autres ennemis furent ensuite en butte à ses coups; le puissant Djarâsandha, roi de Mâgadha, et d'autres princes luttèrent contre lui; bientôt vaincus, ils eurent recours aux étrangers et appelèrent à eux Kâlâyavana, qui vint jusqu'à Mathoura avec une armée formidable. Mais Crichna l'avait prévu, et toute la population de Vradjâ avait émigré pour aller fonder dans une île du golfe de Cutch une ville nouvelle appelée Dwaraka. Kâlâyavana épuisa ses forces dans cette expédition, où il périt lui-même. Djarâsandha trouva aussi la mort dans cette entreprise. Après avoir battu ses ennemis personnels, Crichna soutint la querelle des Pandavas contre leurs cousins et contribua à leur succès. Ami particulier de l'un d'eux, Arjouna, il lui révéla sa nature divine, dans un moment de danger, et cet incident forme le sujet du fameux livre intitulé le *Bhagavatagêta*.

Crichna, vainqueur de ses ennemis, respecté de ses voisins, entouré d'une nombreuse famille, finit sa vie d'une manière malheureuse. Descendant d'Yadou, il s'était servi de la race nombreuse des Yadavos, ses parents, pour fonder et soutenir sa puissance. Ceux-ci, un jour, insultèrent de saints riches. Ayant habillé un homme en femme, ils demandèrent en riant aux prêtres quel serait le sort de l'enfant dont elle accoucherait. Les riches répondirent qu'il sortirait d'elle une barre de fer qui détruirait toute leur race. Crichna, connaissant cette réponse, leur conseilla de mettre la barre de fer en poudre et de la jeter à la mer. A l'endroit où était tombée cette poudre, il vint des roseaux avec lesquels les Yadavos firent des flèches dont ils se percèrent mutuellement. De plus, un morceau mal pulvérisé se retrouva dans le ventre d'un poisson; un chasseur, nommé Angadâ, en arma une de ses flèches, et un jour que Crichna était assis à l'ombre d'un buisson, ce chasseur le prit pour une bête fauve et le tua. Il avait vécu, dit-on, cent vingt-cinq ans. Ses os furent miraculeusement transportés à Djagannatha, où on les conserve encore. Outre Roukmini, il avait seize mille huit cents femmes, qui se brûlèrent toutes sur son bûcher.

— Iconog. Notre musée possède une très-curieuse et très-remarquable représentation de ce dieu. Elle a été donnée à la France par le comte d'Orsay, le célèbre sportsman, le roi de la fashion anglaise, à qui elle avait été envoyée de l'Inde par lord Elphinstone, ancien gouverneur de Madras. C'est Eugène Sue qui remit le *Crichna*, au nom du donateur, à M. de Salvandy, alors ministre de l'instruction publique. Il fut placé dans la partie byzantine du musée, où on peut le voir encore. Voici la description de ce tableau, qui est certainement l'un des plus curieux monuments de la peinture hindoue; nous l'empruntons à un journal du temps (*Sport et chronique de Paris*, novembre 1845) : « Que l'on s'imagine un tableau de 3 pieds de large sur 4 pieds de haut, représentant le *Crichna*, divinité indienne. Assis sur une sorte d'estrade, le *Crichna* semble recevoir les hommages d'une femme au teint couleur d'ambre mat. La peinture, d'un fini précieux, rappelle, à s'y méprendre, la manière primitive du Giotto, cet artiste italien du XIII^e siècle. Le musée du Louvre possède un tableau du Giotto, la *Vision de saint François*. L'œuvre hindoue a une ressemblance plus singulière encore : elle tient de l'école byzantine, cette somptueuse école à laquelle on doit la mosquée de Sainte-Sophie, élevée en 537 par le sculpteur Anthemius de Tralles. Mais dans le tableau indien le portrait de Crichna laisse bien loin derrière lui les prodigalités de la peinture byzantine. Au lieu d'être seulement rehaussé d'or naturel, le Crichna porte au cou un collier de perles fines du plus bel orient; sur la tête, un diadème de rubis et d'émeraudes; à ses oreilles pendent des saphirs, dont l'un a près d'un pouce de long. Les étoffes fond d'or sont émaillées de fleurs détachées en arabesques du travail le plus charmant, du goût le plus délicat. L'encadrement est digne du tableau. On se croit dupe d'une illusion quand on a sous les yeux une telle élégance, une si grande richesse. Le cadre disparaît entièrement sous de petites plaques prismatiques en cristal de roche, taillées à facettes et incrustées de gros grenats ovales. » Le *Crichna* est le plus curieux spécimen de peinture hindoue qui existe en Europe, et peut-être même au monde.

CRICHNA MISRA, philosophe indien, qui vivait à une époque incertaine. Il a composé, sous le titre de *Prâbadha-Tchandrodâya*, une espèce de drame métaphysique dont le texte a été publié à Leipzig (1845). J. Taylor a traduit cet ouvrage en anglais (1812) et Hirzel en allemand (Zurich, 1846).

CRICHTON (James), communément ap-

pelé l'admirable *Crichton*, né probablement dans le château de Cluny, en Ecosse, en 1560, mort à Mantoue en 1583. Il était d'illustre origine, tant par son père, lord avocat d'Ecosse, que par sa mère, qui appartenait à la maison régnante des Stuart. Son ardeur pour l'étude et ses progrès furent vraiment extraordinaires. A douze ans, il fut reçu bachelier ès arts; à quatorze ans, maître ès arts, et, quoique le plus jeune parmi tous ses condisciples, il était, à cette époque, considéré comme le troisième élève de l'université de Saint-André. A l'âge de dix-sept ans, il avait parcouru tout le cercle des connaissances humaines, parlait et écrivait dix langues, possédait à fond le dessin, la peinture, l'équitation, l'escrime, dansait et chantait à ravir, jouait de divers instruments de musique. Il était de plus doué d'une beauté physique et d'une force musculaire extraordinaires. Il se rendit à Paris, et, ainsi que le raconte sir Thomas Urquhart, il résolut, conformément aux usages scolastiques du moyen âge, de provoquer à une discussion publique les philosophes et les écoliers de la ville. Dans ce but, il fit afficher des placards aux portes des divers collèges et écoles de l'université, ainsi que sur des poteaux, vis-à-vis des demeures des hommes réputés pour leur savoir, invitant tous les savants à se rendre, de ce jour en six semaines, avant neuf heures du matin, au collège de Navarre, où il se tiendrait prêt à répondre à toute question qui lui serait posée sur n'importe quelle science, sur les arts libéraux, la théologie, la jurisprudence, et cela dans l'une des douze langues suivantes : hébreu, syriaque, arabe, grec, latin, espagnol, français, italien, anglais, hollandais, flamand et slave, en vers ou en prose, au choix de chacun. L'intervalle qui s'écoula entre ce défi et le jour de la lutte, Crichon le passa au milieu de tous les plaisirs que Paris pouvait lui offrir, provoquant ainsi, par la façon dont il gaspillait son temps si précieux, les critiques de tous les hommes d'étude. Au jour fixé toutefois, Crichon se rencontra avec les plus graves philosophes et hommes d'Eglise, en présence de plus de trois mille auditeurs, disputa pendant neuf heures, et s'acquitta de sa tâche avec une science et un talent si merveilleux, que le recteur, au milieu des acclamations et des applaudissements de l'assemblée, lui présenta une bague de diamants et une bourse pleine d'or. C'est à partir de ce moment que l'épithète d'*admirable* fut accolée à son nom. Le lendemain, dans un carrousel tenu au Louvre, il battit tous ses compétiteurs.

Après avoir servi deux ans dans les guerres civiles, et s'être fait remarquer autant par son mâle courage que par sa profonde intelligence de l'art de la stratégie, il partit pour l'Italie et arriva à Rome en 1580. Là Crichon donna une nouvelle preuve de ses talents et de ses connaissances dans une discussion soutenue en présence du pape et des hauts dignitaires de l'Eglise et des diverses universités. Il avait ainsi formulé son défi : *Nos, Jacobus Crichtonus, Scotus, cuiusque rei proposita ex improviso respondimus* (Nous, Jacques Crichton, Ecosse, répondrons, par improvisation, à toute question qui nous sera posée).

Crichton se rendit bientôt après à Venise, où un poème latin adressé à Alde Manuce le jeune lui gagna l'amitié de ce célèbre imprimeur. Il s'y lia aussi intimement avec Sperone Speroni, Lorenzo Massa et Giovanni Donati. Il fut présenté au doge et au sénat, et prononça devant eux un discours applaudi autant pour sa brillante élocution que pour la grâce consommée qu'il y était déployée. Il disputa également sur des questions de religion, de philosophie et de mathématiques avec tant d'habileté, qu'impériale dit qu'on le regardait comme un prodige de la nature.

Après être resté quatre mois à Venise, où il fut atteint d'une grave maladie, il alla en 1581 à Padoue. La réputation de l'université de cette ville s'étendait alors dans toute l'Europe. En l'honneur de l'arrivée de Crichon, les savants de la ville se réunirent dans la maison d'une personne de qualité, et Crichon, après leur avoir été présenté, improvisa un poème élégant en l'honneur de la ville, de l'université et de toutes les personnes présentes. Ensuite il disputa six heures durant avec les docteurs, sur plusieurs sujets scientifiques, particulièrement sur les erreurs d'Aristote et de ses commentateurs, et fit l'admiration de l'assemblée non-seulement par son savoir étonnant et son jugement, mais encore par sa modestie. Pour conclure, il improvisa un discours dans lequel il fit l'éloge de l'ignorance, avec une telle adresse, dit un de ses biographes, qu'il réconcilia ses auditeurs avec le sentiment de leur infériorité. Quelques personnes l'ayant accusé de n'être qu'un imposteur littéraire dont le mérite n'avait rien que de superficiel, il fit placarder une annonce portant qu'il s'engageait à réfuter les innombrables erreurs d'Aristote et des scolastiques, et à répondre à ses antagonistes, sur quelque sujet qu'il leur plût de lui proposer, soit dans la forme logique ordinaire, soit suivant la doctrine secrète des nombres et des chiffres mathématiques. L'épreuve, soutenue devant un auditoire composé d'un grand nombre de juges compétents, eut lieu dans l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul, où, pendant trois jours, le jeune homme soutint ses propositions avec tant de verve, d'énergie et

de science, en présence d'un immense concours de peuple, que l'enthousiasme qu'il excita fut indescriptible. Jamais, dit-on, aucun homme n'avait obtenu un pareil concert de louanges et d'applaudissements mérités. Alde Manuce, qui assista à cette séance, la dernière des luttes scolastiques de Crichon, l'appelle un combat miraculeux.

De Padoue, Crichon se rendit à Mantoue, où il provoqua un fameux duelliste qui avait battu les plus habiles maîtres d'armes de l'Europe, et qui tout récemment avait tué trois des meilleurs hommes d'épée de la ville. Dans ce duel à mort, Crichon déploya, dit-on, autant de désinvolture que s'il s'était agi d'un simple assaut à fleurets boutonnés, et à la fin il perça le cœur de son adversaire, tandis que son pied droit marquait la mesure du coup. Tout fait supposer que Crichon fut attiré à Mantoue par le duc, qui lui confia l'éducation de son fils, jeune homme dissipé et violemment porté au plaisir. Pour l'amusement du duc, Crichon composa une comédie dans laquelle il remplit lui-même quinze rôles différents avec un talent extraordinaire, et qui passa pour l'une des plus ingénieuses satires qui aient jamais été faites pour flageller les folies de l'humanité. Cette production fut la dernière qui sortit de l'imagination étonnamment féconde de Crichon et précéda immédiatement sa mort tragique. Une nuit de carnaval, il fut assailli sur la voie publique par trois personnes armées et masquées. Dégainant aussitôt, Crichon parvint à désarmer le principal de ses agresseurs, qui n'était autre que son élève, le fils du duc. Dès qu'il l'eut reconnu, Crichon mit un genou en terre et présenta son épée au prince, qui la lui passa immédiatement au travers du corps. A la suite de ce meurtre, la cour de Mantoue prit le deuil pendant neuf mois, et l'on dit que les élégies et les épitaphes écrites en l'honneur du jeune prodige et fixées à son drap mortuaire dépassaient en volume les œuvres d'Homère.

Quoique la réputation éclatante et la prodigieuse carrière de Crichon rentrent quelque peu dans le domaine de la légende, quoique les quatre odes latines et les courts fragments en prose qui restent de lui n'imposent pas forcément à l'esprit la conviction de talents hors ligne, il est avéré que c'était un homme extraordinaire et qu'il avait acquis une somme étonnante de connaissances en tous genres.

L'ouvrage de sir Thomas Urquhart, *Découverte du joyau le plus exquis* (Londres, 1652), a été écrit soixante-dix ans environ après la mort de Crichon et abonde en récits extravagants; son témoignage ne peut donc faire autorité. Le docteur Mackenzie, dans ses *Biographies des écrivains écossais*, fait, d'après Pasquier, le récit des exploits accomplis à Paris par un jeune homme étonnant, récit qui pourrait s'appliquer à Crichon. n'était la date (1445) donnée à son séjour en France. Le principal témoignage contemporain est fourni par Alde Manuce, qui a été témoin des prouesses intellectuelles de Crichon à Venise et à Padoue, et dont les *Paradoxa Ciceronis* sont la source où ont puisé les biographes ultérieurs.

CRICHTON ou CREYCHTON (Robert), prélat anglais, né en 1593, mort en 1672 à Bath. Il avait été chapelain de Charles II avant d'être élevé à la dignité d'évêque de Bath et de Wells. Ayant appris à Bruxelles que le savant Vossius avait entre les mains un manuscrit grec contenant l'histoire du concile de Florence, il le pria de le lui abandonner, ce que fit Vossius. Crichon en donna une traduction latine, avec le texte grec en regard, sous ce titre : *Vera historia unionis non vera inter Græcos et Latinos, sive Concilii florentini exactissima narratio, græce scripta, per Syb. Spuroputum, magnum ecclesiarcham, atque unum e quinque crucigeris et intimis consiliariis patriarchæ constantinopolitani, qui concilio interfuit* (La Haye, 1660, in-fol.). L'ouvrage est dédié à Charles II.

CRICHTONITE s. f. (kri-cto-ni-te — de *Crichton*, n. p. J. Miner. Substance d'un noir violâtre, que l'on trouve en lames dans certaines roches des Alpes, et qui est un composé d'oxyde de fer et d'acide titanique. ■ On dit aussi **CRATONITE**.

CRICK ou **CRUK** s. m. (krik). Nom local du perroquet agile, qui habite l'Amérique.

— Adjectif. : *Perroquet crick*.

— Encycl. Les *cricks* forment une subdivision du grand genre perroquet. Ils diffèrent des amazones en ce que leur plumage est moins brillant et qu'ils n'ont pas de rouge au fouet de l'aile. Ils se font d'ailleurs aisément reconnaître par les cris tumultueux et perçants qu'ils poussent quand ils sont réunis en troupe. C'est pour ce motif que ces oiseaux sont, en général, peu recherchés pour être élevés en domesticité. On connaît dans ce groupe une dizaine d'espèces, exclusivement propres au nouveau continent. Le *crick proprement dit* ou perroquet de Cayenne, très-commun à la Guyane, est au plus haut degré criard, indocile, sujet à mordre. Le *crick à tête violette* habite la Guadeloupe. Quand il hérisse les plumes de son cou, il s'en fait une belle fraise autour de la tête. Il a la voix forte, articule nettement, et, pourvu qu'on l'ait pris jeune, apprend facilement à parler. On peut en dire autant du *crick meunier* ou

poudre, ainsi nommé à cause de l'efflorescence farineuse blanchâtre qui couvre son plumage vert. On peut citer encore le *crick à tête bleue*, qui présente plusieurs variétés. Les Américains mangent ces oiseaux, après les avoir fait tomber des arbres en les étourdissant avec la fumée des brandons qu'ils allument au-dessous. Ces perroquets sont peu répandus en Europe.

CRICKET s. m. (kri-kètt — mot anglais qui signif. *croûte*). Jeux. Exercice favori des Anglais, qui ressemble un peu à notre jeu de la balle au bond.

— **Encycl.** Le *cricket* jouit d'une vogue immense en Angleterre. Il n'est en réalité qu'une modification du jeu appelé en France *croûte* ou *cricket*. A chaque extrémité du terrain choisi, on plante, à une grande distance et vis-à-vis l'un de l'autre, deux petits poteaux ou *guichets*, hauts d'un mètre, éloignés de 0 m. 08 à 0 m. 10, et réunis à leur partie supérieure par une baguette de 0 m. 12 à 0 m. 15, appelée *wicket*, que le moindre choc contre un des poteaux peut faire tomber. Le jeu consiste à lancer la balle de manière qu'elle aille frapper les poteaux de l'adversaire pour faire tomber le *wicket*. Les joueurs, divisés en deux camps, ont des vêtements de flanelle, des gants de peau analogues à ceux des salles d'escrime, et des chaussures dont la semelle est garnie de pointes d'acier pour empêcher de glisser. L'un d'eux, dans chaque camp, est armé d'un *bat*, c'est-à-dire d'un battoir à long manche. De plus, il a les jambes protégées par des jambières matelassées, ou *leggings*, pour que la balle ne puisse les blesser. Cette balle, qui a presque la dureté du fer, est tantôt de liège recouvert de peau, tantôt de lanières de cuir fortement serrées. La partie ou *match* se compose habituellement de deux manches, appelées *innings*. Quelquefois cependant on convient de jouer tant d'heures, et le gagnant est celui qui, à l'expiration du temps convenu, compte le plus de points. Le *batter* du camp que le sort a désigné pour commencer le jeu prend position près de son guichet, et de là lance la balle avec une rapidité foudroyante, visant de son mieux le guichet ennemi pour le renverser. Mais au moment où le projectile part, l'homme au battoir du camp opposé, le *batter*, comme on le nomme, posté un peu en avant de son guichet, arrête la balle dans sa course aérienne avec son instrument, et s'efforce en même temps de l'envoyer le plus loin possible. C'est donc sur l'adresse, la force et l'agilité du *batter* que repose en grande partie la responsabilité de la victoire ou de la défaite. Toute balle manquée fait perdre un ou plusieurs points, suivant les conventions, au camp du *batter*. Il les gagne, au contraire, si elle est reçue. Dans ce dernier cas, le *batter* a le droit de tirer un certain nombre de coups de suite, du moins tant qu'il réussit. Du reste, les joueurs sont libres de faire telles conventions qu'ils jugent à propos : il suffit qu'ils s'entendent d'avance.

« Ce jeu a une telle importance, dit l'auteur de l'*Anglais à Paris*, que des joueurs de différents districts et même de différents comtés organisent de grandes parties de *cricket* où ils se disputent l'honneur de la victoire. Ainsi on voit souvent dans les journaux des annonces telles que celle-ci : « *Cricket*. Il y aura le 15 du mois courant un grand *match* (lutte) entre les joueurs du comté de Middlesex et ceux du comté de Surrey. »

Ce jeu, essentiellement anglais et qui demande force et adresse, s'est introduit dans ces dernières années en France, où il a conquis ses lettres de grande naturalisation. Boulogne, Dieppe, Calais, Paris ont leur club de *cricketers*, et la ville de Paris leur a concédé un terrain au bois de Boulogne. Le 18 mai 1864, il y a eu un *cricket match* entre des Français et des Anglais.

On a fait quelquefois de singulières parties de *cricket* en Angleterre; à Kennington par exemple, il y avait d'un côté onze manchots et de l'autre onze joueurs ayant une jambe de bois. La partie dura plusieurs jours.

CRICKET-CLUB s. m. Société de *cricketers* : Les bureaux du CRICKET-CLUB de Paris sont situés auprès de l'église anglicane de la rue d'Aguesseau, chez un *undertaker*, c'est-à-dire chez un entrepreneur de pompes funébres. (E. de la Bédollière.)

CRICKETEUR s. m. (kri-ke-teur — angl. *cricketer*, même sens). Amateur du jeu de *cricket* : Les *collégiens d'Oxford* sont les premiers CRICKETEURS du monde. (E. de la Bédollière.) On écrit aussi CRICKETER, à l'anglaise.

CRICO-ARYTÉNOÏDIEN, IENNE adj. Anat. Se dit de deux muscles du larynx : *Muscles crico-aryténoidiens*.

— **Substantiv.** : Les CRICO-ARYTÉNOÏDIENS.

— **Encycl.** Deux muscles du larynx portent le nom de *crico-aryténoidiens*. Le premier, *crico-aryténoidien postérieur*, est un muscle pair, triangulaire, situé à la face postérieure du cartilage cricoïde. Il s'insère sur cette face, et de là se porte vers l'apophyse postérieure et externe du cartilage aryténoïde, où il s'insère en même temps que le *crico-aryténoidien latéral*. Il sert à la phonation. Portant l'apophyse externe du cartilage aryténoïde en arrière, il est tenseur de la corde vocale inférieure, et dilateur de la glotte.

Le muscle *crico-aryténoidien latéral* est

aussi un muscle pair, congénère du précédent, situé profondément sous le cartilage thyroïde. Il s'insère à la partie latérale du bord supérieur du cartilage cricoïde, d'une part, et de l'autre à l'apophyse postérieure et externe du cartilage aryténoïde. Les muscles *crico-aryténoidiens latéraux*, en faisant exécuter aux cartilages aryténoïdes un mouvement de rotation sur leurs articulations thyroïdiennes, agissent comme constrictors de la glotte et servent à la phonation.

CRICOÏDE adj. m. (kri-ko-i-de — du gr. *krikos*, anneau; *eidos*, aspect). Anat. Se dit du cartilage annulaire du larynx, situé à la partie inférieure de cet organe : *Le cartilage cricoïde*.

— **Substantiv.** : *Le cricoïde*.

— **Encycl.** Le cartilage *cricoïde* a la forme d'un anneau, étroit en avant, beaucoup plus haut en arrière; il occupe la partie inférieure du larynx, qu'il sépare de la trachée-artère; il est, en quelque sorte, le premier anneau de la trachée. Sa face externe présente, latéralement et en avant, des facettes articulaires en rapport avec les petites cornes du cartilage thyroïde; en arrière, la saillie médiane sur laquelle sont implantées quelques fibres de l'œsophage, et les dépressions concaves qui logent les muscles crico-aryténoidiens postérieurs. Sa face interne est revêtue par la muqueuse laryngienne; sa circonférence supérieure donne attache à la membrane crico-thyroïdienne, au muscle crico-thyroïdien, à des fibres du muscle aryténoïdien, et est en rapport, en arrière, avec la base des cartilages aryténoïdes. Sa circonférence inférieure donne attache à la membrane qui l'unit au premier anneau de la trachée-artère. Son rôle est de fournir des points d'attache aux muscles laryngiens, et il joue dans la phonation le même rôle que les autres cartilages du larynx.

CRICO-PHARYNGIEN adj. m. Anat. Se dit d'un muscle qui s'étend du cricoïde au pharynx : *Le muscle crico-pharygien*.

— **Substantiv.** : *Le crico-pharygien*.

CRICOSTOME adj. (kri-ko-sto-me — du gr. *krikos*, anneau; *stoma*, bouche). Hist. nat. Qui a la bouche ou l'ouverture ronde.

— s. m. pl. Famille de mollusques ayant pour type le genre *turbo*.

CRICO-THYROÏDIEN, IENNE adj. Anat. Se dit d'un des muscles du larynx : *Muscle crico-thyroïdien*.

— **Substantiv.** : *Le crico-thyroïdien*.

— **Encycl.** Le muscle *crico-thyroïdien* est un muscle pair, triangulaire, situé à la face postérieure du larynx; il s'insère à la face antérieure du cartilage cricoïde, d'une part, et de l'autre, au bord inférieur du corps et des petites cornes du cartilage thyroïde et à la face postérieure de ce cartilage. En faisant basculer le cartilage thyroïde sur le cartilage cricoïde, les *crico-thyroïdiens* agissent comme tenseurs des cordes vocales; ils servent à la phonation.

CRICO-THYRO-PHARYNGIEN adj. m. Anat. Se dit d'un muscle qui s'étend du cricoïde au thyroïde et au pharynx : *Muscle crico-thyro-pharygien*.

— **Substantiv.** : *Le crico-thyro-pharygien*.

CRICO-TRACHÉAL, ALE adj. Anat. Qui a rapport au cricoïde et à la trachée-artère : *Muscles crico-trachéaux*.

— **Substantiv.** : *Les crico-trachéaux*.

CRI-CRI s. m. (kri-kri — onomatop.). Entom. Nom vulgaire du grillon domestique et du grillon des champs : *Il entendait tout chanter autour de lui, le vent à travers les roseaux, les oiseaux sur les branches, et jusqu'aux humbles cigales et aux infimes cri-cri, rampant dans l'herbe.* (A. Cler.)

Cri! cri!
Quel est ce cri,
Cette plainte touchante?
Cri! cri!
Comme du cri
De ce grillon qui chante
Mon cœur est attendri!

— Ornith. Nom vulgaire du bruant proyer.

Crieri et ses *mitrons*, pièce bouffonne, jouée à Paris en 1829, et destinée à parodier le drame célèbre d'Alexandre Dumas, *Henri III et sa cour*. Elle était l'œuvre de MM. Dupeuty, Carmouche et Jouslin de la Salle. Les trois dramaturges associés n'étaient pas les premiers à parodier le drame de M. Dumas. Déjà, au Vaudeville, on avait trouvé dans la *Cour du roi Pétard* des allusions souvent même trop transparentes aux situations et aux personnages de *Henri III*. La lutte des romantiques et des classiques était de plus en plus vive. Les feuilletons et les brochures ne suffisant plus, les classiques eurent recours à la parodie, et la *Cour du roi Pétard* fut leur première attaque en ce genre. Elle échoua, ou à peu près. *Crieri* et ses *mitrons*, autre calque grotesque du drame romantique applaudi par le public malgré l'indignation des classiques, eut plus de succès que la première parodie. C'est que dans cette pièce les auteurs, en gens d'esprit, au lieu de prendre parti dans la querelle, avaient eu l'heureuse idée de faire rire à la fois des deux camps. Chacun avait

son lot, et ces bouffonneries impartiales ne pouvaient manquer leur effet.

Crieri est un boulangier, mais un boulangier classique; il fait le pain comme ses aïeux. Son cousin, au contraire, *Guesard le Balafre*, est de la nouvelle école en boulangerie; il innove; il fait le pain à la mécanique. On voit quelle rivalité doit diviser les deux cousins, et combien elle est digne de faire pendant à la terrible lutte de *Henri III et des ligueurs*. Comme dans la *Cour du roi Pétard*, les auteurs de la parodie avaient suivi pas à pas les scènes du drame, et chaque situation, comme chaque personnage, avait sa contre-partie dans la pièce bouffonne. Peu d'invention, mais de la gaieté, de l'entrain. Le style, parfois un peu lesté, pour ne pas dire grossier, ne manquait pas d'une certaine originalité. La pièce était en vers burlesques. Le jeu des acteurs fut pour beaucoup dans le succès de *Crieri* et ses *mitrons*. Que de pièces contemporaines-dont on peut en dire autant! On admirait à cette époque le fameux Lhérie dans le rôle de *Saint-Pétrin*, dit *Chaud-chaud*. Il imitait d'une manière étonnante le jeu épilétique de Saint-Mégrin. Ce Lhérie était le Berthelier du temps.

CRID s. m. (krid). Poignard des insulaires des Célèbes. On dit aussi **CRISS** et **CRIC**. V. **CRISS**.

CRIDOTHÈRE s. m. (kri-do-tè-re). Ornith. Syn. du genre **MARTIN**.

CRIE s. f. (kri — rad. *crier*). Crie, proclamation. Vieux mot.

— *Pierre de la crie*, Pierre sur laquelle on faisait autrefois les publications, et où l'on vendait à l'encan les meubles saisis. A Paris, on voyait jadis dans la cour du palais une table de marbre destinée à cet usage, et sur laquelle on faisait les exécutions quand la cour ordonnait qu'un libelle serait brûlé par la main du bourreau. Il y en avait de semblables dans plusieurs autres villes de France.

CRÎE, ÊE (kri-ê) part. passé du v. *Crier*. Dit, chanté à très-haute voix : *Cela n'est pas chanté, mais crîe*.

N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?

Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse.

— Oui, reprit le lion, c'est bravement crîe.

LA FONTAINE.

— Annoncé, publié : *Cela a été crîe partout*. || Vendu à la crîe : *Viandes crîées à la halle*.

CRICHÉ, bourg d'Ecosse, comté de Sutherland, à 13 kilom. O. de Dornoch, sur la Shin, près de son embouchure; 2,354 hab. Eleve de moutons; filage du lin. Pêche assez active.

CRÎÉE s. f. (kri-ê — rad. *crié*). Jurispr. Vente publique aux enchères : *Meubles vendus à la crîée*. Et mes pauvres effets seront donc vendus à la CRÎÉE! (E. Sue.) || Se disait autrefois de l'annonce obligatoire de cette vente : *Faire la crîée*. || *Audience des crîées*, Audience consacrée à l'adjudication des immeubles, tant sur expropriation forcée que sur vente volontaire.

— **Comm.** *Vente à la crîée*, Vente en gros qui se fait au plus offrant, dans les halles centrales de Paris, avant l'ouverture du marché au détail.

— **Encycl.** *Vente à la crîée*. Le nom de *vente à la crîée*, appliqué chez nous à la vente aux enchères, vient de la coutume où l'on était jadis de faire crier publiquement par un huissier ou sergent la vente des meubles ou immeubles faite par décret de justice. Chez les Romains on usait de semblables proclamations, qui étaient appelées *bonorum publicationes, præconia*. Ces proclamations se faisaient sous la lance, *sud hasta*, de même que la vente forcée des effets mobiliers; de là était venu le terme de *subhastation*, longtemps usité dans quelques-unes de nos anciennes provinces. Aux proclamations on ajoutait des libelles ou tables d'enchères, qui contenaient la désignation des objets, le jour de la vente, et l'édit du magistrat qui l'avait ordonnée. Les ventes se faisaient sur les places publiques et étaient présidées par les administrateurs du trésor de Saturne; une pique dressée devant leur tribunal annonçait que c'était une vente à l'encan. Un héraut, monté sur une pierre, criait et l'objet et son prix. Toute *crîée* commençait par une formule assez bizarre : *Biens de Porsenna à vendre*. C'était un souvenir du lucumon étrusque qui était venu assiéger Rome, l'avait soumise et forcée de se déclarer sa vassale. Rome, devenue puissante, avait voulu se venger de cet échec, et, renversant les rôles, par cette formule exigée sous peine de nullité, elle avait voulu faire croire à la défaite et à la fuite de Porsenna. Mais cette manœuvre puérile ne pouvait empêcher l'histoire de conserver le souvenir du fait accompli. A Rome, les ventes à la *crîée* abondaient; c'était ainsi qu'étaient vendus les prisonniers de guerre. Sur le champ de bataille encore fumant de carnage, sur la place publique des villes prises d'assaut, une pique était dressée devant le tribunal du préteur : femmes, enfants, vieillards, guerriers échappés à la fureur du glaive, défilaient et étaient adjugés aux marchands d'esclaves, qui allaient vendre ces malheureuses victimes sur les places de Rome ou d'Alexandrie.

La *vente à la crîée* est très-ancienne en France; dans le *style du parlement*, Dumoulin en fait mention sous le titre de *de subhastationibus*. A cette époque, le mot *crîée*

ne s'appliquait pas seulement à la vente, mais aussi aux proclamations à haute voix qui devaient être faites à certains jours fixes, par le ministère d'un huissier ou sergent, pour faire savoir à tous ceux qui pouvaient y avoir intérêt que le bien saisi réellement serait vendu et adjugé par décret. Ces *crîées* étaient répétées ordinairement trois fois, de quinzaine en quinzaine; on les faisait le dimanche à l'issue de la messe, c'est-à-dire au lieu et à l'heure où on était sûr de trouver le plus de monde réuni. C'était un cas de nullité, si la *crîée* se faisait après vêpres, et non après la messe. La *crîée* était faite par des crieurs jurés, qui ont disparu depuis que les affiches ont remplacé les proclamations. Les ventes à la *crîée* furent d'abord faites par les sergents, puis par les huissiers-priseurs, auxquels ont succédé nos commissaires-priseurs actuels. Tant qu'elles ne portèrent que sur les objets mobiliers vendus soit après décès, soit par autorité de justice, les ventes à la *crîée* n'apportèrent que de minces résultats. Elles ne commencèrent à devenir importantes que le jour où la richesse, le goût des arts, eurent donné naissance aux amateurs, collectionneurs et brocanteurs, qui font aujourd'hui la fortune des ventes publiques. La plus ancienne mention d'une vente de ce genre est faite par Gilles Crozet : « Au mois d'août, audit temps (1550), furent vendus publiquement en la Mégisserie plusieurs images, tables, autels, peintures et autres ornements d'église qu'on avoit apportez et sauvez des églises d'Angleterre. » Une vente du siècle suivant non moins curieuse est celle des effets précieux du cardinal Mazarin, décrétée par le parlement le 16 février 1649. « Tous les meubles étant dans la maison dudit cardinal seront vendus au plus offrant, » disait l'arrêt, qui ajoutait : sur la bibliothèque et les meubles du cardinal qui seront vendus, il sera, par préférence, pris la somme de 150,000 fr., laquelle sera donnée à celui ou ceux qui représenteront ledit cardinal à justice, mort ou vif. » Segrain parle également de la vente publique des meubles de Scarron après sa mort; cette vente s'appelait alors un *inventaire*. Au XVIII^e siècle, on voit augmenter et le nombre des amateurs et celui des ventes; parmi ces ventes il faut citer celle de la comtesse de Verrue, dont la magnifique collection commença à populariser en France l'école hollandaise, et celle qui se fit après la mort de Mme de Pompadour, dont le mobilier ne mit pas moins d'un an à se vendre. Depuis le siècle dernier, l'amour du *bi-colotage* a toujours été en augmentant, mais il a conservé sa physionomie, et, en lisant le passage suivant de Mercier, on ne sait s'il parle d'une vente de 1780 ou de 1869 : « La charge d'huissier-priseur (car tout est charge : qu'est-ce que les rois n'ont pas vendu?) vient de jour en jour plus lucrative. Plus il y a de luxe, plus il y a de nécessiteux. Le combat sourd de la aisance et de la pauvreté occasionne une multitude de ventes et d'achats. Les pertes, les banqueroutes, les décès, tout est favorable aux huissiers-priseurs, en ce que les revers de la fortune, les changements de lieu et d'état se terminent toujours par des ventes forcées ou volontaires. Il y a ensuite les petites ruses du métier. L'huissier-priseur est souvent marchand tacite ou bien associé avec des marchands; et, dans les adjudications il sait conséquemment couper la broche à propos, c'est-à-dire adjuger suivant qu'il lui plait, d'après ses vues secrètes ou celles de ses commettants cachés. L'adjudication est un *prononcé* inévitable; mais que de clameurs avant le mot défini! L'huissier-priseur est obligé d'avoir un crieur à gages, un *stentor*. On n'entend que cette répétition éternelle des acheteurs : *Un sol! un sol!* tandis que l'huissier crie de son côté : *Une fois! deux fois! trois fois!* On dirait que l'objet crié va être adjugé sur-le-champ, car l'huissier dit toujours : *Pour la dernière fois, en voulez-vous? n'en voulez-vous pas?* — *Un sol! un sol!* répète l'assemblée; et voilà l'objet qui de sol en sol remonte subitement à mille livres au-dessus du premier prix. Un sol a fait pencher la balance, un sol l'a fixée invariablement. L'huissier en habit noir avec sa voix flûtée, et le crieur déguenillé, mais gorgé d'eau-de-vie, dont le timbre fait trembler les vitres, usent leurs poumons à parler en public, comme le dit le poète Rousseau dans sa plaisante épigramme. L'oreille est fatiguée par cette répétition continuelle, assommante. Les *paix* *là!* du stentor enroué surmontent à peine les bruits confus de la multitude qui se passe de main en main les objets, les regardant, les dédaignant, selon les goûts et les besoins du moment. Quand vous avez assisté à une de ces ventes tumultueuses, vous en avez les cris monotones et le bourdonnement dans l'oreille pendant quinze jours. On adjuge de cette manière depuis un tableau de Rubens jusqu'à un vieux justaucorps percé par les coudees. Dans les ventes après décès, les chaudronniers en cheveux plats ouvrent toujours la séance, car on commence toujours par la batterie de cuisine, le mort n'en ayant plus besoin. Ils se trouvent dans la salle du défunt avec tous ceux qui viennent acheter ses diamants, ses meubles de boule et ses dentelles. Comme autrefois, les amateurs brocantaient toujours, et le bon public, alléché par le faux espoir de profiter d'une bonne occasion, se laisse toujours duper par les marchands. La plupart de ces ventes, dit encore Mercier, sont simulées. Un marchand voudra vider son magasin d'un seul

coup; son confrère établira contre lui une procédure qui aboutira à la saisie, et les effets seront vendus avec toutes les formalités requises. Ce n'est qu'un jeu; le marchand, maître de retirer sous main, ne laissera adjuger les effets que lorsque les acheteurs seront tombés dans le panneau. Il y aura une ligue dans l'assemblée; on s'écartera de tous côtés: c'est pour rien! et le public, croyant avoir bon marché parce que c'est une vente autorisée, sera dupé dans tous ses achats; il aura acquis tout ce qu'il y a de défectueux dans le magasin du marchand. Il y a, dans ces ventes, une confédération secrète dont on doit perpétuellement se défier: elle s'appelle la *grafaude*. C'est une compagne de marchands qui n'enchérissent point les uns sur les autres dans les ventes, parce que tous ceux qui sont présents à l'achat y ont part. Mais quand ils voient un particulier qui a envie d'un objet, ils en haussent le prix et supportent la perte, qui, considérable pour une seule personne, devient légère dès qu'elle se répartit sur tous les membres de la ligue. Ces marchands aigrefins se rendent donc maîtres des prix, parce qu'ils font en sorte qu'aucun autre acheteur n'aille au-dessus du prix qu'un membre de la *grafaude* aura offert. Quand un objet a été poussé assez haut pour égarer du bénéfice tous ceux qui ne sont pas de la clique, alors, dans une assemblée particulière, ils adjugent l'objet entre eux. Voilà pourquoi tel homme inexpérimenté s'étonne de trouver tel objet si cher dans les ventes. La *grafaude* veut qu'il n'y remette plus les pieds, afin que les marchands tombent au bas prix auquel elle prétend les acquérir. Cette conspiration contre la bourse des gens chassés de la salle un nombre infini d'acheteurs: on aime mieux être rançonné par un membre de la *grafaude* que par la *grafaude* entière, qui, selon l'expression populaire, a les reins forts et joute de manière à égarer les plus intrépides. Les crieuses de vieux chapeaux, les revendeuses, inévitables sur ce point les lapidaires, les orfèvres et les marchands de tableaux. « Aujourd'hui le *revende* a succédé à la *grafaude*; c'est le même système de coalition entre les marchands, qui se réunissent après la vente pour liquider les bénéfices et les pertes de l'opération. L'indifférence, pour ne pas dire la complicité du commissaire-priseur, favorise ces manœuvres coupables, qui non-seulement sont frauduleuses, mais en outre vont directement contre l'intention qu'a eue la loi en ordonnant une vente publique. Nombreux sont les pièges que les acheteurs de bonne foi rencontrent semés sous leurs pas en entrant à l'Hôtel des ventes. Sans parler des spéculations illégales des commissaires-priseurs qui, malgré les prohibitions formelles de la loi, achètent et trafiquent pour leur propre compte; sans parler des tarifs abusifs auxquels ces officiers ministériels soumettent vendeurs et acheteurs, dont ils ne devraient recevoir que 6 pour 100, et auxquels ils prennent de 16 à 20 pour 100, il y a une foule d'autres abus, d'autres industries parasites qui vivent aux dépens de l'acheteur crédule et de bonne foi. Ainsi, non-seulement les marchands écoulent à l'Hôtel des ventes leurs vieux fonds de magasins, mais il y a des fabricants qui ne font pas autre chose que des objets destinés à être vendus à la *criée*, en dépit de la loi qui interdit la vente de meubles neufs. Une tromperie plus coupable est celle qui consiste à introduire dans une vente des objets qui y sont étrangers, et dans ce cas la connivence du commissaire-priseur ne saurait être douteuse. A la vente du célèbre banquier Hope, d'habiles industriels surent mêler à sa cave 5,000 bouteilles d'eau-de-vie à 2 fr. qui atteignirent le prix de 12 fr. l'une. Mais c'est surtout dans les ventes de tableaux que se multiplient ces fraudes condamnables. Il n'est pas de vente de galerie un peu renommée où l'on ne voie se glisser des toiles sans valeur, que la facilité du commissaire-priseur y a admises ou que la complaisance de l'expert a baptisées d'un nom connu. Car il ne faut pas moins se défier des experts que des commissaires-priseurs; les plus excusables sont encore ceux qui ne peuvent être accusés que d'ignorance, comme celui (son souvenir vit encore) qui offrait au public un tableau de l'Apocalypse, peintre allemand peu connu en France. Le public sait tout cela; il n'ignore pas que les commissaires-priseurs font des bénéfices énormes et illégitimes; que les experts, les crieurs, les marchands sont conjurés contre lui; que même des amateurs riches et possesseurs d'un grand nom spéculent sur sa bêtise et forment des collections pour les revendre très-cher; malgré cette certitude d'être exploité, le public ne se lasse pas de courir à l'Hôtel des ventes et d'y porter son argent. Aussi le commerce s'est-il plaint plusieurs fois, et avec raison, d'un état de choses qui n'a rien de légal, et qui lui fait le plus grand tort. On peut citer comme exemple des profits illégitimes prélevés par les commissaires-priseurs le fait suivant: lorsque le musée du Louvre acheta moyennant 586,000 fr. la *Vierge* prétendue de Murillo, il dut payer près de 30,000 fr. aux commissaires-priseurs, qui en exigèrent à peu près 60,000 des héritiers du duc de Dalmanitz, soit 90,000 fr. pour la vente d'un seul tableau. Malheureusement, nous sommes dans un pays où les abus se perpétuent indéfiniment, et où il est plus facile de faire dix bonnes lois que de remédier à une mauvaise. Dans l'état de choses actuel, les ventes à l'enchère ne sont guère profitables

qu'aux commissaires, aux marchands et aux amateurs spéculateurs. Cependant les femmes entretenues savent aussi y trouver un bénéfice; de temps à autre, elles mettent en vente leur mobilier, leurs bijoux, et jusqu'à leur lit, bien certaines de voir leurs nombreux amants venir racheter à un prix très-élevé ce qu'ils ont donné, et où ils ont laissé la plupart du temps une marque reconnaissable et compromettante. L'esprit revendique partout ses droits, et à l'exhibition de l'Hôtel des ventes plus qu'ailleurs. Deux hommes d'un certain âge visitaient un jour l'exposition d'une courtisane bien connue qui mettait son mobilier en vente: «Tiens! fit l'un des deux en montrant à son compagnon un lit splendide surmonté d'un dais colossal; voilà un véritable dôme. — Ce n'est pas celui des Invalides, » murmura une amie de la courtisane, en jetant sur les deux vieillards un regard de dédain. On sait que les ventes faites par les dames du demi-monde ont toutes obtenu un grand succès, et que les femmes honnêtes, poussées par une curiosité malsaine, n'étaient pas les moins empressées à s'y rendre.

Toutes les ventes à la *criée* ne se font pas à l'Hôtel des commissaires-priseurs; les ventes peu importantes, après décès, ont lieu au domicile même du défunt; les ventes de livres se font à la salle Sylvestre, rue Neuve-des-Bons-Enfants; les ventes de vin à Bercy, et celles du Mont-de-Piété dans les principaux bureaux de cet établissement.

CRIEFF, ville d'Ecosse, comté et à 23 kilom. O. de Perth; 5,000 hab. Manufactures de toiles, papeteries, tanneries, brasseries et blanchisseries. Son marché de bestiaux, autrefois le plus important de l'Ecosse, a été transporté à Falkirk en 1770. Crieff se compose de trois rues principales, aboutissant à une jolie place, ornée d'une fontaine qui entoure des tilleuls. Abritée contre les vents d'E. par une colline boisée, elle jouit d'un climat renommé pour sa salubrité et possède une eau d'une limpidité particulière. On n'y voit de curieux que quelques vestiges de constructions romaines, une antique croix de pierre, dont l'histoire est inconnue, et le collège Sainte-Marguerite.

CRIEHENGEN, bourg de France. V. CRÉHANG.

CRIER v. n. ou intr. (kri-é — Berry *querier*, provençal et ancien espagnol *criar*, espagnol moderne et portugais *gritar*, italien *gridare*, anglais *to cry*. On a indiqué l'allemand *kryten*, crier; gothique *grētan*, pleurer, sens que *to cry* a en anglais, et le celtique cornique *ys-gre*, du simple *cre*, cri. Mais Diez rattache ce mot à l'ancienne étymologie latine *quiritare*, appeler les quirités, les citoyens, à son secours. L'i bref a facilement disparu, comme dans *saint Cricq* de Quiricus; il est resté *kritare*, qui a donné sans peine *crier*, *cri-dur*, *gritare*. M. Littré pense que les formes parallèles dans les autres langues empêchent de rapporter *cri* ou *crier* à une onomatopée, comme on le fait assez généralement. Prend deux i de suite aux deux prem. pers. pl. de l'imp. de l'indic. et du prés. du subj.: *Nous criions*; *que vous criiez*). Jeter, pousser des cris: *L'homme crie, parce qu'il sait ou qu'il croit qu'il sera entendu*. (De Bonald.)

Je ne saurais tenir contre femme qui crie.

LA FONTAINE.

Il n'est marmot osant crier.

Que du loup aussitôt sa mère ne menace.

LA FONTAINE.

Et ce qui souffre, et ce qui crie.

Et ce qui chante, et ce qui prie.

N'est qu'un cantique aux mille accents.

LA FONTAINE.

Il Trop forcer sa voix en chantant ou en parlant: *Causons sans crier. Cette femme ne chante pas, elle crie*. (Acad.)

— Faire entendre des sons inarticulés et caractéristiques de l'espèce, en parlant des animaux: *Souris qui crie. Chien qui crie à la porte. On entendait crier les hiboux. Les éperviers crient sur les rochers*. (Chateaub.)

— Par anal. Produire un son aigu par le frottement: *Un grillon qui crie dans l'herbe. Cette porte crie lorsqu'on la ferme. Les souliers neufs crient d'une façon désagréable. La time qui crie agace les dents*.

J'entends comme un verrou crier.

SAINT-BEUVE.

Il Produire un son aigu et désagréable: *Le piano crieait et grinçait sous ses doigts redoutables*. (F. Soulié.) Il Produire des borborygmes: *Les boyaux lui crient. Ses entrailles crient, il a besoin de manger*.

Un auteur qui, pressé d'un besoin important, Le soir entend crier ses entrailles à jeun, Goûte peu d'Hélicon les douces promesses.

BOILEAU.

— Fam. Gronder, se fâcher, réprimander en élevant la voix: *Crier après quelqu'un. Cette femme crie toujours après son mari, ses enfants, ses domestiques*.

Hélas! j'ai beau crier et me rendre incommode, L'ingratitude et les abus N'en seront pas moins à la mode.

LA FONTAINE.

Il Se plaindre, réclamer, témoigner son mécontentement: *Non-seulement il faut crier, mais il faut faire crier les crieurs en faveur de la vérité*. (Vol.) *Que de marchands auxquels il suffit de toucher aux Indes pour*

les faire crier à Paris! (J.-J. Rouss.) *La lourdeur et l'iniquité de l'impôt ont de tout temps fait crier les populations*. (Proudh.)

C'est un triste métier que de suivre la foule, Et de vouloir crier plus fort que les meneurs.

A. DE MUSSET.

Il est des malheureux qui ne peuvent prier, Et dont la voix s'éteint quand ils veulent crier.

TU. GAUTHIER.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareille; On a beau la prier, La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles, Et nous laisse crier.

MALHERBE.

Il Prier avec insistance: *Crier vers Dieu. Ma bouche a crié vers le Seigneur, et il m'a entendu de sa montagne sainte*. (La Harpe.) *La société crie à Dieu de l'abîme de ses jouissances*. (Proudh.) Il Interceder: *La voix du sang de Jésus-Christ crie pour vous*. (Mass.)

Fig. Etre offensé, servir de protestation éclatante: *On dit aussi que la conscience crie, et l'expression est fort juste*. (Mme Campan.) *La réalité du mal crie contre la puissance, ou contre la bonté, ou contre la justice de Dieu*. (J. Simon.) Il y a du sang muet et du sang qui crie: *le sang des champs de bataille est muet en silence par la terre; le sang pacifique répandu jaillit en gémissant vers le ciel: Dieu le reçoit et le venge*. (Chateaub.)

Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur?

RACINE.

Le sang de vos rois crie et n'est point écouté.

RACINE.

Il Etre criant, être d'une injustice évidente: *Je ne vous ferai sur cela aucun commentaire, la chose crie*. (P.-L. Courier.)

— Crier à, Dénoncer, accuser violemment, se plaindre hautement de: *Crier à l'injustice, à l'oppression, au scandale, à l'exagération. Les femmes crient à l'esclavage; qu'elles attendent que les hommes soient libres, car l'esclavage ne peut donner la liberté*. (G. Sand.)

— Crier à tue-tête, Crier comme un aveugle, comme un sourd, comme un perdu, etc. Crier de toutes ses forces: *Le vent était si violent qu'on ne pouvait entendre les paroles même qu'on se disait à l'oreille en criant à tue-tête*. (B. de St-P.) Il Crier comme un fou, comme un furieux, comme un enragé, comme un paon, comme un veau, comme un beau diable, etc., Pousser des cris furieux: *Voulez-vous crier comme un chien effaré qui voit la lune semer des fantômes sur le mur?* (G. Sand.) *Hé bien! hé bien! qu'avez-vous à crier comme un ange?* (Mme de La Fayette.)

— Loc. prov. *Plumer la poule sans la faire crier*, Exiger d'une manière adroite, sans éclat, des choses qui ne sont pas dues.

— Argot. *Crier au vinaigre*, Crier au voleur. Voici, selon Francisque Michel, l'origine de cette expression: Lorsque, dans les tavernes, on servait du mauvais vin, les consommateurs ne manquaient pas de se plaindre; les uns criaient au vinaigre, en contre-faisant les marchands des rues; les autres criaient au voleur après le tavernier qui frelatait son vin. Peu à peu le peuple s'habitua à considérer ces deux phrases comme exprimant la même idée. Il *crie aux petits pâtes*, Pousser des cris, en parlant d'une femme en mal d'enfant.

— V. a. ou tr. Dire, prononcer en criant: *Crier gare. Crier au feu. Crier au voleur. Crier au loup. La foule criait un jour en voyant passer l'abbé Maury: «A la lanterne!» — «Eh bien, répondit-il, quand vous m'avez mis à la lanterne en verrez-vous plus clair?» (Ste-Beuve.) Quand un homme crie au feu, ses pieds parlent aussi fort que sa voix*. (Balz.)

J'entends crier partout: Au meurtre! on m'assassine!

BOILEAU.

— Dire en criant: *Il m'a crié bonsoir et il est parti. Chantier ou dire trop haut: Crier son rôle, sa partie de chant. Il a crié son morceau. Cet orateur a le défaut de crier ses discours. Il Dire vivement et d'une manière accentuée: La dernière fois, c'était Joubert qui s'était fait mettre à genoux; je lui criai tout bas que les pommes de terre étaient assez cuites. (A. Karr.) Il Proclamer, déclarer hautement, publier: *Crier une chose sur les toits*.*

J'aimai Voilà le mot que la nature entière Crie au vent qui l'emporte, à l'oiseau qui le suit!

A. DE MUSSET.

— Fam. Gronder, blâmer: *Pourquoi me criez-vous? — J'ai grand tort en effet!*

MOLIÈRE.

Tu ne me diras plus, toi qui toujours me cries, Qu'il y a gâte en brouillon toutes tes fourberies.

MOLIÈRE.

Il Se plaindre, gémir hautement de: *Crier famine. Crier misère*.

Elle alla crier famine Chez la fourmi sa voisine.

LA FONTAINE.

— Fig. Demander impérieusement: *Voilà qui crie vengeance. Toute la ville est en ruine, toutes les bouches crient vengeance*. (Vol.)

Ne point écouter le sang de mes parents Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans!

CORNEILLE.

Il Exhorter, exciter par des cris ou avec insistance: *L'espérance nous crie sans cesse: En*

avant! en avant! et nous attire ainsi jusqu'au tombeau. (Mme de Maint.)

Et que sert à Cotin que la raison lui crie: «N'écris plus, guériss-toi d'une vaine manie?»

BOILEAU.

— Crier les hauts cris, Pousser de grands cris: *Madame sortit, criant les hauts cris*. (Bussy-Rab.) *La douleur fut vive: madame criait les hauts cris; le roi sortit tout en larmes*. (Mme de Sév.) Il Cette locution a vieilli; on dit *Pousser ou Jeter les hauts cris*.

— Crier famine sur un tas de blé, Se plaindre d'être dépourvu de ce qu'on possède en abondance.

— Prov. *On a tant crié Noël, qu'à la fin il est venu*, Ce qu'on avait tant désiré est enfin arrivé.

— Comm. Vendre à la crie, aux enchères: *Crier des meubles, des propriétés immobilières*. Il Annoncer publiquement ses marchandises, en parlant de celles qui se vendent dans les rues: *Crier de la salade, de vieux habits, des bulletins, des journaux*.

— Anc. pratiq. Citer à comparoir: *Crier un prévenu. Il Crier haro sur*, Ordonner l'arrestation de:

A ces mots, l'on cria haro sur le baudet.

LA FONTAINE.

Il Fam. *Crier haro sur quelqu'un*, Exciter, attirer les autres contre lui.

— Anc. cout. *Crier à son de trompe, Crier à ban*, Publier à son de trompe: *Crier des arrêts à son de trompe*.

Se crier v. pron. Etre crié, proclamé: *Marchandises qui se crient dans les rues*.

— Gramm. On emploie le subjonctif après les verbes *crier que, dire que*, et autres de signification analogue, quand on y rattache une idée de désir: *Il crie qu'on lui fasse cuire un œuf sur le plat*. Mme de Sévigné a employé le subjonctif et l'indicatif dans la même phrase quand elle a écrit: *Les soldats criaient qu'on les menât au combat, qu'ils voulaient venger la mort de leur général, de leur père*. C'est que *crier* renferme l'idée d'un vif désir, par rapport au verbe *mentir*, et signifie seulement *dire bien haut*, par rapport au verbe *voulaient*.

— Allus. littér. *L'easton crie et se rompt*. Allusion à un hémistiche de Racine dans *Phèdre*. V. ESSIEU.

CRIERIE s. f. (kri-ri — rad. *crier*). Bruit de cris importuns; réclamations bruyantes: *Des crieries d'enfants. Toutes les crieries du public ne la faisaient nullement changer*. (Mme de Motteville.)

— Syn. *Crierie, clabauderie, clameur*, etc. V. CLABAUDERIE.

CRIERIEN s. m. (kri-e-rien). Superst. Nom donné à des fantômes de naufragés qui sortent la nuit de l'Océan, pour demander la sépulture aux habitants des côtes de la Bretagne et de la Normandie.

CRIEUR, **EUSE** s. (kri-eur, eu-ze — rad. *crier*). L'homme habitué à crier, à faire des éclats de voix, à gronder: *Tais-toi, crieur éternel*.

C'est bien fait de fermer la porte à ce crieur.

RACINE.

— Personne qui fait une proclamation, une annonce publique: *Un crieur de bourse. Un crieur de vin. Un crieur de vieux habits. Un crieur des dieux est Mercure; c'est un de ses cent métiers*. (La Font.) *Où fit-il que diantre tre fais-tu? Voilà des révérences de crieurs de vieux chapeaux*. (Briey.) *La marquise de Chastel était toujours faite comme un crieur de vieux chapeaux, ce qui lui fit essuyer maintes avanies*. (St-Sim.) Autrefois les crieurs publics étaient organisés en corporation; on était obligé de s'adresser à eux, seuls instruments alors de la publicité. (Bachelet.)

— Crieur de nuit, Individu qui, dans certaines villes de France et surtout en Espagne, crie les heures dans les rues, pendant la nuit: *Qu'est cela? — C'est le crieur de nuit qui soufflé dans sa trompe, et qui avertit la ville que tout est bien, et qu'elle peut dormir tranquille*. (V. Hugo.)

— Anc. cout. *Crieur des corps*, ou simplement *Crieur*. Sorte d'entrepreneur des pompes funèbres, qui conduisait les convois, et précédait le corps en sonnant d'une clochette et proclamant le nom du défunt: *La physiologie de Laurière serrait le cœur de tristesse; elle était faite pour être crieur d'INTERREMENT*. (St-Sim.)

... Le crieur a voulu malgré moi Faire entrer avec lui l'atmosphère d'un convoi.

REGNARD.

Un infâme crieur, de qui l'âme inhumaine Marchande insolemment pour enterrer les corps.

SANLÉOU.

Il On disait aussi **CLOCHETEUR DES TRÉPASSÉS**.

— Anc. pratiq. *Juré crieur*, Individu qui proclamait le prix des objets, dans une vente publique. Il Officier public qui faisait les proclamations officielles d'édits, arrêtés royaux, etc.

— Syn. *Crieur, brailleur, brailleur*, etc. V. BRAILLARD.

— Encycl. Hist. Avant l'invention de l'imprimerie, des annonces et des affiches, les hommes ont dû chercher un moyen de porter à la connaissance de tous ce qu'il importait de leur faire savoir. Le *crieur public* fut cet

organe de publicité. Les Grecs avaient leurs hérauts, nommés *céryces*, dont les fonctions étaient multiples. C'étaient eux qui portaient les messages entre les armées, qui convoquaient les assemblées du peuple, y maintenaient l'ordre, y réclamaient le silence par le son de la trompette, y faisaient des proclamations, y prononçaient solennellement le nom des vainqueurs, et enfin présidaient aux ventes faites sur la place publique. Le *præco* des Romains ressemblait fort au *céryce* des Grecs : c'était lui qui appelait en justice le demandeur et le défendeur, annonçait le nom des parties, proclamait les sentences; dans les comices, il convoquait les centuries, proclamait les résultats du vote et le nom des élus; dans les cérémonies publiques, il maintenait l'ordre et le silence; dans les funérailles, il parcourait la ville en invitant le peuple à se rendre à l'enterrement; et enfin, comme nos *crieurs publics*, il criait à son de trompe les objets perdus. Les tournois du moyen âge avaient leurs hérauts d'armes.

Les marchands parisiens du XIII^e siècle, dit Depping dans son introduction au *Livre des métiers* d'Etienne Boileau, n'avaient point les ressources de ceux du siècle actuel, qui jouissent de tous leurs avantages sans se douter combien de siècles leurs prédécesseurs en ont été privés. N'ayant ni journaux, ni affiches, ni écritures pour faire connaître ce qu'ils avaient à vendre et les nouveautés qui venaient de leur arriver, il ne leur restait qu'un seul moyen de publicité, c'était de faire crier par la ville les avis qu'ils voulaient communiquer au public. Ce moyen, tout bourgeois l'employait pour porter à la connaissance de ses concitoyens ce qu'il avait intérêt à leur apprendre. Ainsi on criait les denrées, les décrets, les invitations aux obsèques, les effets perdus et une foule d'autres choses pour lesquelles les petites et les grandes affiches suffisaient aujourd'hui. Ce besoin de faire crier tant de choses diverses avait donné naissance à la corporation des *crieurs*, et à ce qu'on appelait les *criages* de Paris. Les taverniers avaient commencé à se servir des *crieurs* pour annoncer au public qu'ils allaient entamer une pièce de vin. Dans un fabliau intitulé *Les Trois aveugles de Compiègne*, on voit à la porte d'une auberge un *crieur* qui annonce un débit de bon vin. L'autorité tourna cet usage contre les taverniers eux-mêmes et y trouva un excellent moyen de constater la perche des tonneaux de vin afin d'en prélever les droits; en conséquence on obligea tous les taverniers à prendre un *crieur* et à lui payer un salaire fixe par jour. Non-seulement ces *crieurs* allaient dans les rues, criant le vin de la taverne à laquelle ils étaient attachés, mais ils en offraient aussi aux passants dans un hanap ou vase de bois que le tavernier leur fournissait, usage que nous avons pu constater de nos propres yeux, car il subsiste encore dans quelques localités. Sur plusieurs vieilles gravures sur bois, on voit de ces *crieurs* qui ont la bouche ouverte pour crier le vin; ils tiennent d'une main un broc de vin et offrent de l'autre un hanap plein de vin à un bon bourgeois qui passe dans la rue; la taverne paraît être située derrière le *crieur*. Comme saint Louis avait fait une ordonnance contre les taverniers, on pouvait ainsi s'enivrer sans courir risque de l'enfreindre.

Les *crieurs* étaient devenus si nécessaires aux Parisiens que, même lorsqu'on eut trouvé d'autres moyens de publicité, on continua à se servir de leur ministère. Charles VI réduisit leur nombre à vingt-quatre; il voulut qu'ils célébrassent avec solennité la fête de saint Martin le Bouillant, leur patron. Ce jour-là, les matres de la corporation paraissaient à la procession la tête couronnée de chapeaux de roses, et l'un d'eux portait le bâton de la confrérie. A la mort d'un *crieur*, ses camarades, en robes de la confrérie, étaient tenus de porter son corps au cimetière; mais en route le convoi devait s'arrêter à tous les carrefours; là on déposait le corps sur des tréteaux, et un *crieur*, muni d'un beau hanap, offrait à boire à tous les assistants. A mesure que les villes se civilisèrent, que l'industrie fit des progrès, les *crieurs* disparurent et furent remplacés par d'autres moyens de publicité. Sous Louis XIII, la corporation des *crieurs* se composait encore de trente individus, qui criaient les vins durant la matinée, et surtout annonçaient les vins étrangers, dont l'arrivée passait alors pour un événement extraordinaire.

Le vin n'était pas la seule chose que l'on criait dans les rues; bien avant que l'on annonçât ce produit on avait crié l'eau ainsi que toutes les denrées qui se vendaient sur la voie publique. Un fabliau du XIII^e siècle, intitulé *Les Crieries de Paris*, énumère toutes les diverses marchandises qui se criaient à cette époque. Après une revue qui ne tient pas moins de deux cents vers, l'auteur termine par ces paroles : « Si j'avais une fortune considérable, et que je voulusse avoir de chaque chose que l'on crie seulement pour un denier, mon bien, quelque abondant qu'il fût, serait bientôt dispersé. » Ce n'était pas seulement pour annoncer le prix des denrées que les *crieurs publics* étaient mis en réquisition; on pourrait presque dire qu'aucun acte de la vie civile ne se passait de leur ministère; ils criaient les hypothèques, le renouvellement des fermes et des offices; ils journaient les accusés fugitifs, et publiaient chaque année le ban des vendanges dans les pays de vigno-

bles. Divers étaient leur costume et leurs insignes; les uns, véritables huissiers, n'avaient qu'une simple baguette de bois pour imposer silence en frappant sur la boiserie; d'autres marchaient au son du tambour ou de la trompette; quelques-uns attirèrent l'attention avec des clochettes; mais cet instrument était surtout réservé aux *crieurs* de trépassés, qui allaient par les rues demandant des prières pour les âmes des morts. Les profits du criage étaient si considérables que, dans certaines communes, le produit en était affermé, et que dans d'autres endroits le seigneur partageait chaque année avec les *crieurs* les bénéfices que ceux-ci faisaient.

— Polit. et admin. Les *crieurs publics* ont joué un assez grand rôle dans l'histoire de nos commotions politiques. Les gouvernements réguliers ont réglementé cette profession avec plus ou moins de sévérité, selon l'appui que leur prêtait à cet égard l'opinion publique. A peu près libre sous la Convention, réglementée sous le Directoire, à peu près supprimée sous le Consulat et l'Empire, rendue à l'existence avec une réglementation sévère sous la Restauration, la profession de *crieur public* redevint complètement libre au lendemain de la révolution de Juillet. Au bout de quelques mois, il fallut en revenir à la réglementation. La loi du 10 décembre 1830 interdisait à toute personne voulant exercer, même temporairement, la profession de *crieur public* l'obligation d'en faire la déclaration devant l'autorité municipale et d'indiquer son domicile. Les partis hostiles à la monarchie de 1830 s'emparèrent de cette loi et s'en firent une arme de guerre. La capitale et les grandes villes furent inondées d'écrits émanés des sociétés politiques, qui, mécontentes des journaux et désireuses d'avoir d'autres lecteurs que les lecteurs ordinaires de ces feuilles, s'efforçaient de transporter la discussion sur la place publique. Les sociétés républicaines, notamment, firent réimprimer en grand nombre les discours et les opinions des conventionnels qui avaient voté la mort du roi Louis XVI. Le caractère et les actes de certains personnages marquants de la politique contemporaine fournissaient aussi matière à des biographies et à des appréciations souvent fort injurieuses. Le gouvernement, attaqué dans son principe, et les personnes offensées dans leur vie publique et privée, répugnaient, par crainte du scandale, à demander réparation aux tribunaux. Or tant que les pamphlets dont elles avaient à se plaindre n'étaient ni commués ni saisis, ces personnes n'avaient aucun moyen d'en empêcher l'annonce à haute voix dans les rues. Le titre de ces pamphlets était souvent à lui seul une injure. Pendant les premières années de son existence, le gouvernement de Juillet, ainsi attaqué, se défendit avec les mêmes armes. Lors de la discussion du projet de loi sur les *crieurs publics*, il fut prouvé que bon nombre de pamphlets injurieux pour l'opposition, la presse et les partis antidynastiques avaient été écrits sous l'inspiration du gouvernement. Voici quelques-uns des titres de ces pamphlets gouvernementaux : *le Roi des magoues* ou *Louis-Philippe traité comme il le mérite*; *les Horreurs du gouvernement de Louis-Philippe*; *les Républicains et les carlistes dans la blouse*; *Conspiration tramée contre la nation par Louis-Philippe et ses ministres*; *la Potence et les sergents de ville*; *les Arlequins de la cour d'assises*. Tous ces pamphlets, dont les titres étaient évidemment calculés pour tromper le public sur leur fond, étaient fort élogieux pour le gouvernement, et pleins de diatribes contre ses adversaires. Les titres et le fond des pamphlets des diverses fractions de l'opposition étaient naturellement encore plus injurieux. Très-puissant entre les mains d'un gouvernement, cette arme était au contraire fort redoutable entre les mains de partis aussi ardents dans leur hostilité que l'étaient ceux contre lesquels le gouvernement de Juillet eut à combattre. Aussi, une fois la paix rétablie dans la rue, avisa-t-on, selon le langage politique d'alors, à chasser l'anarchie des esprits en présentant le projet de loi sur les *crieurs publics*.

Aux termes de ce projet, devenu la loi du 16 février 1834, les *crieurs* durent se munir d'une autorisation préalable. Attaquée comme portant atteinte à la liberté de l'industrie, cette autorisation fut justifiée en ces termes par le rapporteur, M. Persil : « Quand dans l'exercice d'une profession on peut attenter à la morale publique, aucune charte, aucune loi ne peut défendre d'imposer des conditions pour empêcher un tel abus. » D'après le même M. Persil, cette mesure était commandée tout autant par des nécessités politiques très-importantes que par des nécessités de simple voirie. Sur ces deux points, ce rapport est curieux à citer :

« Des sociétés politiques ont l'entreprise de cette profession, comme elles ont le monopole des écrits immoraux et séditieux dont elles confient aux *crieurs* la vente et la distribution. Elles ont leur siège et leur gouvernement central à Paris, mais elles expédient dans les départements des *crieurs* brevetés, chargés de corrompre les mœurs, les principes d'ordre du peuple, de détruire en lui tout sentiment affectueux envers le pouvoir royal. C'est surtout à la classe ouvrière qu'ils s'adressent; ils marchent sur les villes manufac-

turières, et par les écrits qu'ils y distribuent ils essayent d'amener des collisions entre les ouvriers et les maîtres. »

« La profession de *crieur public*, disait encore ce rapport, est devenue de nos jours, entre les mains des hommes de parti et des mauvais citoyens, une véritable entreprise de conspiration contre l'Etat, le roi, sa famille, d'injure et de diffamation envers les particuliers. Les choses ont été poussées à tel point qu'on s'est servi de cette profession pour signifier des défis à l'autorité et la provoquer à se rendre sur la place publique, tel jour, à telle heure. Les rues, les places sont obstruées par les *crieurs*, et la pudeur s'offense des cris obscènes qu'il faut entendre. » M. Guizot, dans le cinquième volume de ses *Mémoires* sur l'histoire de son temps, rappelle à ce sujet que le journaliste Rodde avait annoncé que tel jour, à telle heure, il viendrait en blouse, sur la place de la Bourse, vendre son journal malgré l'autorité. Dans le cours de la discussion, il fut prouvé que, pour la grande majorité des personnes inscrites comme *crieurs publics*, ce n'était là qu'un moyen de contrarier impunément à un jour donné l'administration. Ainsi, sur 1,103 *crieurs publics* inscrits, 70 seulement exerçaient cette profession journellement, et 350 accidentellement. Les autres ne le faisaient que les jours où il y avait du désordre. Des personnages marquants et honorés de l'opposition dynastique, tels que MM. de Sade, Eusèbe Salverte, Pages de l'Arrière, de Tracy, combattirent le projet. Ils eussent voulu qu'au lieu d'anéantir cette littérature par des mesures de police, le gouvernement et les particuliers continuassent d'avoir la patience de s'adresser aux tribunaux.

Voici maintenant, au point de vue administratif, quelle est l'économie de la loi du 16 février 1834 : « Tout *crieur* se pourvoit préalablement d'une autorisation, laquelle peut toujours être retirée. Les infractions à cette disposition sont punies d'un emprisonnement de six jours à deux mois pour la première fois, et de deux mois à un an en cas de récidive. La permission d'exercer cette profession n'est accordée qu'aux individus majeurs. Ils sont tenus de justifier de leur moralité et de leur bonne conduite. Ils doivent porter une plaque en cuivre. Il est interdit aux *crieurs* de mentionner autrement que par leurs titres les journaux, feuilles quotidiennes ou périodiques, les jugements et autres actes de l'autorité dont ils annoncent la vente. Aucun écrit ne peut être annoncé sur la voie publique qu'après que le *crieur* a fait connaître à l'autorité municipale le titre sous lequel il veut l'annoncer et déposé un exemplaire de cet écrit. Les infractions à ces dispositions sont punies d'une amende et d'un emprisonnement de six jours à un mois cumulativement ou séparément. La vente de faux extraits de journaux, jugements et actes de l'autorité publique est punie des mêmes peines d'emprisonnement, mais d'une amende plus sévère, indépendamment des peines qui pourraient être encourues par suite de crimes ou délits résultant de la nature même de l'écrit. Ces infractions relèvent de la juridiction correctionnelle. »

CRIEUX (le), petite rivière de France (Ariège), prend sa source dans les environs de Ventenac, canton de Lavelanet, coule au N. dans une direction à peu près parallèle à celle de l'Ariège, passe près de Varilhès, à Villeneuve, et tombe dans l'Ariège, à 3 kilom. au-dessus de Saverdun, après un cours de 42 kilom.

CRINGÈS (Jean), littérateur allemand du XVIII^e siècle. Il était ministre à Marienbourg, et il composa des pièces de théâtre, dont il ne nous reste que : *le Mauvais riche* et *Lazare*, sorte de mystère publié à Dresde en 1555.

CRIGNANE s. f. (kri-gna-ne; gn mill.). Vitic. Variété de raisin.

CRIGNARD s. m. (kri-gnar; gn mill.). Ornith. Nom vulgaire de la sarcelle.

CRIGNE s. f. (kri-gne; gn mill.). Argot. Viande.

CRIGNEL s. m. (kri-gnèl; gn mill. — lat. *crinis*, même sens). Cheveu. *Il* Vieux mot.

CRIGNETTE s. f. (kri-gnè-te; gn mill. — du lat. *crinis*, crin, cheveu). Crinière. *Il* Vieux mot.

CRIGNOLIER s. m. (kri-gno-lié — rad. *crigne*). Argot. Boucher.

CRIGNON (Pierre), poète français, né à Dieppe, vivait au XVIII^e siècle. Il se rendit, en 1530, aux Indes orientales avec son compatriote et son ami le poète Jean Parmentier, qui mourut à Sumatra ainsi que son frère. De retour en France, Crignon publia les poésies de son ami avec un poème de sa composition, intitulé : *Célébration sur la mort de Raoul et de Jean Parmentier* (Paris, 1541, in-4°).

CRIGNON D'OUZOUER (Anselme), homme politique et littérateur français, né à Orléans en 1755, mort en 1836. Fils de commerçants, il suivit lui-même la carrière du commerce, sans négliger la culture des lettres, vers lesquelles le portaient ses goûts. Il devint membre de l'assemblée provinciale de l'Orléanais, s'y prononça pour des réformes en harmonie avec le maintien de l'institution

monarchique et ne joua aucun rôle sous la République et l'Empire. Elu député en 1815, il fut envoyé à la Chambre à cinq reprises successives et s'occupa surtout des questions commerciales. On a de lui : *Voyages de Genève et de la Touraine* (Orléans, 1779, in-12); *Choix de pièces fugitives* (1782); les *Orangers*, les *Vers à soie* et les *Abellies*, poèmes traduits du latin et de l'italien (1786, in-8°).

CRIK s. m. (krik). Ornith. V. crick.

CRILLON, village et commune de France (Vaucluse), canton de Mormoiron, arrond. et à 12 kilom. E. de Carpentras; 626 hab. Ancienne seigneurie du comtat Venaissin, érigée en duché en 1725.

CRILLON (Louis DES BALBES DE BERTON DE), fameux capitaine, ami de Henri IV, né à Murs (Provence) en 1541, mort en 1615. Cadet de famille, il fut chevalier de Malte dès son enfance et s'illustra sous cinq règnes par des actes d'une bravoure éclatante. Les soldats l'appelaient *l'homme sans peur*, et Henri IV le *brave des braves*. Il fit ses premières armes sous le duc de Guise, au siège de Calais (1557), où il parut le premier sur la brèche. Il reçut du roi un bénéfice, et dans la suite il posséda l'archevêché d'Arles, les évêchés de Fréjus, de Toulon, de Sens, l'abbaye de l'île Barbe, etc. On sait que l'usage autorisait alors ces dons de bénéfices ecclésiastiques à des laïques, qui les faisaient desservir par des *custodians*. Dévoué au duc de Guise, le jeune capitaine attaqua et défait les conjurés d'Amboise et figura ensuite avec éclat dans les grandes batailles des règnes de Charles IX, de Henri III et de Henri IV, à Dreux, à Saint-Denis, à Jarnac, à Moncontour, aux sièges de Poitiers et de Saint-Jean-d'Angély, servit sous don Juan contre les Turcs, après la paix de Saint-Germain (1570), et se couvrit de gloire à Léopante. A Moncontour, un soldat calviniste qui allait percer de son épée se jeta à ses pieds en lui demandant la vie : « Rends grâce à ma religion, lui dit le héros, et rougis de n'en être pas : je te donne la vie. » Au moment du massacre de la Saint-Barthélemy, la cour connaissait trop la noblesse de son caractère pour l'associer au crime. Catholique sincère, le loyal capitaine s'éleva énergiquement contre cette horrible exécution. Il combattit ensuite au siège de La Rochelle, où il reçut plusieurs blessures, suivit le duc d'Anjou en Pologne et le défendit contre les ligueurs, malgré le peu d'estime qu'il avait pour un prince qui se montrait si peu digne du rang suprême depuis qu'il y était monté. Il fut nommé lieutenant-colonel général de l'infanterie française, charge qui fut créée pour lui et supprimée après sa mort. En 1586, il commandait sous d'Épernon l'armée royale en Provence et monta le premier à l'assaut de la Bréolle. Après la journée des Barricades, il suivit le roi à Blois, offrit de se battre avec le duc de Guise, mais refusa noblement de trépaner dans le meurtre prémédité. Il n'en défendit pas moins le pont de Tours contre le duc de Mayenne et fut dangereusement blessé dans le combat. C'est de cette époque que date l'amitié célèbre qui l'unit à Henri IV, auquel il s'attacha après le meurtre du dernier des Valois. Il figura avec éclat à Ivry, aux sièges de Paris et de Laon, à la prise d'Amiens, commanda en 1600 une armée en Savoie, prit le fort de l'Ecluse, Chambéry, Montmélian et plusieurs autres places, et bâta ainsi la conclusion de la paix. Henri le proclama, à son retour, le *premier capitaine du monde* : « Vous en avez menti, sire, répondit Crillon, je ne suis que le second; vous êtes le premier. » Son âge et ses infirmités l'obligèrent bientôt à la retraite. Sa piété égalait sa bravoure et se traduisait parfois en saillies héroïques, qui sont demeurées à jamais fameuses. Un jour qu'il entendait prêcher la Passion dans l'église Saint-Agricol d'Avignon, il s'émut de colère au récit des souffrances du Christ, et se levant d'un élan involontaire, il porta la main à son épée en s'écriant à haute voix : « Où étais-tu, Crillon ? »

Voici un autre trait que tout le monde connaît, mais qui ne saurait être passé sous silence dans une biographie du *brave des braves*. Une flotte espagnole bloquait Marseille; Crillon était dans cette ville, à la suite du jeune duc de Guise, nommé gouverneur de Provence. Une nuit, ce dernier, au sortir d'un festin prolongé, imagina de mettre à l'épreuve la valeur de Crillon. Il entre brusquement dans sa chambre, l'éveille en sursaut et lui annonce que les Espagnols, maîtres du port, occupent les principaux points de la ville et que tout est perdu. Guise propose alors à Crillon de se sauver avec lui; mais Crillon répond sans s'émouvoir qu'il vaut mieux mourir les armes à la main. Il s'habille à la hâte et sort de sa chambre. Comme il descendait l'escalier le duc éclate de rire : « Jeune homme, lui dit Crillon d'une voix sévère en lui serrant fortement le bras, ne te joue jamais à sonder le cœur d'un homme de bien... Harnibieul (c'était son juron) si tu m'avais trouvé faible, je te poignardais sur-le-champ ! »

Ce brave soldat, esclave de sa parole, était d'une franchise qui allait souvent jusqu'à la rudesse. Chatouilleux sur le point d'honneur, il mettait l'épée à la main pour un mot. Alors, il était véritablement intraitable. Il éprouva un jour la fantaisie de prendre des leçons de danse. Comme le maître à danser

lui disait : « Pliez, reculez. — Je n'en ferai rien, répondit-il fièrement; Crillon ne pla ni ne recula jamais. » Il avait conservé les habitudes des camps et notamment celle des jurons; et jusqu'au pied des autels, c'était en jurant qu'il promettait de ne plus jurer. Sa vie a été écrite par Fortia d'Urban (Paris, 1826).

La phrase célèbre adressée par Henri IV à Crillon après la journée d'Arques, et devenue un dicton populaire, est le début d'une lettre prêtée à Henri IV par Voltaire, dans sa note sur le vers 97 du chant VIII de sa *Henriade* : « Pends-toi, brave Crillon! nous avons vaincu à Arques et tu n'y étais pas... Adieu, brave Crillon, je vous aime à tort et à travers. »

Cette lettre n'est pas tout à fait imaginaire; mais elle n'est que d'une vérité relative et lointaine. Le texte donné par Voltaire (par licence poétique sans doute) n'existe pas; c'est une sorte de canton, de mosaïque composée de divers fragments de lettres, avec anachronisme.

A l'époque de la journée d'Arques, le 21 décembre 1589, Henri IV n'avait eu que peu d'occasions de voir combattre à ses côtés Crillon, bon catholique d'ailleurs, qui avait tenu vigoureusement pour Henri III, et n'était pas encore attaché au Béarnais. En outre, ce prince n'a jamais tutoyé Crillon, au moins dans les lettres que l'on connaît.

Huit ans après la journée d'Arques, en 1597, il lui écrivit une lettre dont le début rappelle le billet apocryphe. Cette lettre a été imprimée à Avignon en 1616. Voltaire l'avait lue sans doute, et peut-être dans les archives de la famille Crillon, où l'on conserve encore aujourd'hui l'original. Peut-être aussi n'en avait-il conservé qu'un vague souvenir et se crut-il autorisé, dans une composition poétique, à ne tenir compte ni de la date, ni du véritable texte, dont Berger de Xivrey a donné depuis le fac-similé dans sa grande collection des lettres de Henri IV. Voici cette lettre :

« Brave Crillon, pandes vous de navoyr esté ycy près de moy lundy deryer à la plus belle occasion qui se soyt james veue, et qui peut estre se verra james. Croyés que ie vous y ay bien desiré. Le cardinal nous vint voyr fort fureusement, mes yl san est retourné fort honteusement. J'espere jedy prochain estre dans Amyns où le ceyourneré gueres pour aller entreprendre quelque chose, car j'ay mayntenant une des belles armées que l'on sauroyt ymaginer. Yl ny manque rien que le brave Crillon qui sera toujours le bien venu et veu de moy. A Dyeu, ce xxme octembre (1597), au camp devant Amyns.

• HENRY. •

Le roi affectionnait cette locution : *pendez-vous*. Il écrivait à Montesquieu : « Grand pendu, j'irai taster de ton vin. » Plus tard, il écrivait à un de ses familiers, Jean de Harbure, qu'il appelait son *borgne*, parce qu'il avait perdu un œil au siège de Niort, une lettre qui a sans doute aussi fourni quelques traits au fameux billet à Crillon. Voici les premières lignes de cette lettre, qui a été publiée par M. Feuillet de Conches, dans les *Causeries d'un curieux* (t. III, p. 411) :

« Harbure, pendes-vous de ne vous estre point trouvé près de moy en un combat que nous avons eu contre les ennemis, où nous avons fait rage; mais non pas tous ceulx qui estoient avec moy. Je vous en dyray les particularitez quand je vous verray, etc. »

Quoi qu'il en soit de l'authenticité de ce fameux billet, il n'en est pas moins resté célèbre dans l'histoire. M. V. Hugo y fait poétiquement allusion dans ces vers sur la bataille de Navarin :

Canaris! Canaris! pleure! cent vingt vaisseaux!
Pleure! une flotte entière! — Oh donc, démon des eaux,
Où donc étoit ta main hardie?

Se peut-il que sans toi l'Ottoman succombât?
Pleure comme Crillon exilé d'un combat;
Tu manquais à cet incendie!

Par analogie, le mot de Henri IV s'adresse à toute personne absente d'une réunion, d'une fête, d'une solennité où sa place était marquée à l'avance :

« Il serait honteux de finir en queue de poisson un article consacré à la sculpture. Permettez-moi donc de placer ici, comme une borne au bout d'un champ, la statue de Crillon, par M. Veray. Si le héros était de cette corpulence, je comprends que son maître lui ait écrit : *Pends-toi, brave Crillon!* Le roi malin était bien sûr que la corde casserait. »

EDMOND ABOUT.

« Pends-toi, Crillon! lui cria M. Bobillier lorsqu'ils furent assez près l'un de l'autre pour pouvoir s'entendre. — Et pourquoi diable faut-il que je me pendre? demanda le baron, dont la physionomie annonçait une curiosité mêlée de quelque inquiétude. — Parce qu'il nous est né un garçon et que vous n'étiez pas là, reprit le vieillard d'une voix éclatante; un gros garçon! un superbe garçon! un magnifique garçon!!! »

CHARLES DE BERNARD.

• La société philharmonique des matous re-

vient maintenant à son état primitif sans art, à la naïveté naturelle. Tel est le programme de la société, et, dans l'enthousiasme de ses idées, elle a donné cette nuit son premier concert d'hiver sur les toits. Prodigieusement effroyable fut l'exécution de la grande pensée, du programme pompeux. « Pends-toi, mon cher Berlioz, tu n'y étais pas! »

HENRI HEINE.

CRILLON (Louis DES BALBES DE BERTON DE), duc DE MAHON, lieutenant général, né en 1718, mort en 1796. Il assista à la bataille de Parme en 1734, eut une belle part au succès de la journée de Fontenoy, battit les Anglais à Nesles avec le marquis de Lavgl (10 juillet 1745), prit Lippstadt pendant la guerre de Sept ans, arrêta Frédéric II devant Weissenfels, fut blessé à Rosbach, enleva Göttingue et reçut, avec le grade de lieutenant général, le gouvernement de Boulogne, de l'Artois et de la Picardie, en 1758, époque où l'on méditait une descente en Angleterre. N'ayant pu faire adopter un système de chaloupes canonnières qu'il proposait, et se voyant sur le point d'être remplacé dans son commandement, il passa tout à coup au service de l'Espagne. En 1782, il se rendit maître de la place de Mahon, dont il porta le nom depuis, mais il échoua devant Gibraltar. On a de lui des *Mémoires* apocryphes (1791, in-80).

CRILLON (Louis-Athanase DE), théologien, agent général du clergé de France, frère du précédent, né en 1726, mort en 1789, a laissé des *Mémoires philosophiques de M. le baron de ...* (1777, in-89), livre où sont combattues avec beaucoup de vigueur les doctrines matérialistes du baron d'Holbach, et qui a été réimprimé plusieurs fois.

CRILLON (Louis-Alex. - Nolasque - Félix, marquis DE), maréchal de camp, constituant, fils aîné du duc de Mahon, né à Paris en 1742, mort en 1806. Il fut nommé député aux états généraux par le bailliage de Troyes, vota constamment avec le côté gauche et fit adhésion aux divers gouvernements qui se succédèrent en France jusqu'à l'Empire. Il est mort sans postérité.

CRILLON (François-Félix-Dorothée, duc DE), lieutenant général, constituant, pair de France, frère du précédent, né à Paris en 1748, mort en 1820. Il fut élu aux états généraux par la noblesse de Beauvoisis, se réunit, l'un des premiers de son ordre, au tiers état, puis aux monarchistes constitutionnels, et forma chez lui le premier noyau du club des Feuillants. Il fit, en qualité de lieutenant général, la première campagne de l'armée du Nord sous Luckner; mais, devenu suspect, il passa en Espagne, revint en France sous le Directoire et siégea à la Chambre des pairs après la deuxième Restauration.

CRILLON (Louis-Antoine-François de Paule, duc DE), lieutenant général au service de l'Espagne, fils du précédent, né à Paris en 1775, mort à Avignon en 1832. Il fit ses premières campagnes dans les Pyrénées contre les Français, fut fait prisonnier dans un combat en 1794, mais fut rendu à la liberté l'année suivante, au moment où le comité de Salut public traitait de la paix avec la cour de Madrid. Crillon, qui commandait Saint-Sébastien lors de l'invasion de l'Espagne par l'armée française (1808), refusa quelque temps de livrer cette place; mais bientôt il fit sa soumission au roi Joseph, qui l'investit de la vice-royauté de Navarre. Proscrit par Ferdinand VII en 1814, il se retira à Avignon et jout, sous Louis XVIII, du grade de lieutenant général honoraire au service de la France.

CRIM ou KRIM, la *Cimmerium* des anciens, ville de la Russie d'Europe, dans la Crimée, à 70 kilom. E. de Simphéropol. Cette ville, aujourd'hui sans importance, fut considérablement détruite et a donné son nom à la Crimée.

CRIME s. m. (kri-me — lat. *crimen*. Ce mot latin est sans doute un corrélatif du sanscrit *karman*, œuvre en général, bonne ou mauvaise, de la racine *kr*, *kar*, faire, au passif *kriyate*, conservée d'ailleurs dans *créer*. Comparez *facinus*, crime, *facio*, je fais, et le sanscrit *apas*, péché, et acte religieux, en latin *opus*, œuvre. Comme *kar* devient *kri* à la fin de quelques composés, il n'est pas nécessaire de recourir avec Pott au grec *krinô*, latin *cerno*, je discerne, et de comparer *discrimen*, distinction, en voyant dans *crimen* ce qui est soumis aux *kritai* ou juges. A la racine *kar* appartient aussi l'irlandais *erse coire*, pluriel *coireannan*, crime, faute). Violation très-grave de la loi naturelle ou positive : Commettre un crime. Punir un crime. La honte qui empêche de faire du bien approche du crime. (Maximes orientales.) Un prince qui ne veut point être occupé du soin de punir les criminels doit être occupé du soin de prévenir les crimes. (Confucius.) Le chemin du crime est court et aisé, celui de la vertu est long et difficile; mais, près du but, il est délicieux. (Hésiode.) Les crimes sont les véritables malheurs : toutes les autres disgrâces sont de petites afflictions dont on peut être consolé. (Sénèque.) Les crimes sont les bourreaux de chaque scélérat. (Boss.) La fortune fait passer les crimes des gens heureux pour des bagatelles, et les bagatelles des malheureux pour des crimes. (Bussy-Rab.) Il s'en faut peu que le crime heureux soit loué comme la vertu même.

(La Bruy.) L'amour de la patrie, la honte et la crainte du blâme sont des motifs réprimants qui peuvent arrêter bien des crimes. (Montesqu.) Diogène se raillait d'Œdipe, qui s'était si fort affligé d'avoir commis un crime que les coqs et d'autres animaux commettent tous les jours. (La Mothe-le-Vayer.) Le désordre des malheureux est toujours le crime des riches. (Vauven.) Les crimes, au théâtre comme en politique, ne sont passables que quand ils sont nécessaires. (Volt.) C'est un second crime de tenir un serment criminel. (J.-J. Rouss.) La faiblesse est de l'homme, le crime est du méchant. (J.-J. Rouss.) Le crime ne voit de salut que dans de nouveaux crimes. (Mme de Staël.) Ce n'est pas le crime que nous craignons, c'est le déshonneur. (J. de Maistre.) Les crimes des oppresseurs et des tyrans n'ont point de prescription. (Bonnin.) Dans tous les temps, les plus grands crimes ont été commis au nom des lois. (Lamart.) On n'abdique pas le crime aussi facilement qu'une couronne. (Chateaub.) La peine de mort ne s'est perpétuée que par une sorte de crime légal. (Chateaub.) Les crimes purement moraux, et qui ne laissent aucune prise à la justice humaine, sont les plus infâmes. (Balz.) L'histoire, qui n'est pas pauvre de crimes, s'enrichit à mesure que l'on descend dans ses cavernes. (Ph. Chasles.) Les crimes du peuple ne sont le plus souvent que des erreurs. (Beauchêne.) Le crime est toujours avec l'oppressur. (Bignon.) Où l'homme voit le crime, il attend la peine; où il voit la peine, il présume le crime. (Guizot.) L'immoralité des crimes politiques n'est ni aussi claire ni aussi immuable que celle des crimes privés. (Guizot.) La vertu la plus pure est toujours trompée dans ses desseins, quand elle emprunte la main et l'arme du crime. (Lamart.) Le crime est toujours obligé de mentir, la vertu jamais; c'est que l'un est le mensonge, l'autre la vérité dans l'action; l'un a besoin de ténèbres, l'autre ne veut que la lumière. (Lamart.) Le premier veugle du crime est en nous. (J. Simon.) C'est surtout en politique qu'un crime est presque toujours une faute. (L. Enault.) Les crimes de la foi sont les plus effroyables de tous. (A. Martin.) L'Etat romain est le plus fertile en crimes de toute espèce, et surtout en crimes violents. (E. About.) Les hommes accordent plus volontiers la renommée au crime, quand il est grandiose, qu'à l'utilité mesquine. (Renan.) La plupart des crimes sont le résultat de la misère et de l'ignorance. (L. Jourdan.)

On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crime.

CORNEILLE.

Celui-là fait le crime à qui le crime sert.

CORNEILLE.

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

CORNEILLE.

Règne; de crime en crime enfin te voilà roi.

CORNEILLE.

Le crime est d'obéir à des ordres injustes.

VOLTAIRE.

Du crime ainsi toujours le crime ouvre la route.

LEMERCIER.

Que le crime est facile à l'amour malheureux!

LIADIERES.

... Si de vos flatteurs vous suivez la maxime, Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime.

RACINE.

Le crime est toujours crime, et jamais la beauté N'a pu servir de voile à sa difformité.

CRÉBILLON.

Les crimes ont entre eux un triste enchaînement : Des moindres aux plus grands on parvient aisément.

LA CHAUSSE.

Le coupable se perd s'il ne l'est qu'à demi; Et sur le crime seul le crime est affermi.

MARMONTEL.

La vertu n'exclut point une ardeur légitime. Quel cœur est innocent si l'amour est un crime?

GRESSSET.

Comme d'un précipice on tombe en un abîme, Souvent un premier crime attire un autre crime.

GILBERT.

Il est, il est des crimes Où les cœurs les plus magnanimes Par le malheur des temps se laissent entraîner, Que la vertu répare, et qu'il faut pardonner.

VOLTAIRE.

— Infraction grave à la loi religieuse, péché mortel : Commencez par vous abstenir des crimes que vous viendrez pleurer aux pieds des ministres. (Mass.)

— Par exagér. Acte ou omission dont les conséquences sont regardées comme très-fâcheuses : C'est un crime que d'exposer de pareils chefs-d'œuvre à une perte presque certaine. Est-ce donc un si grand crime qu'un peu de négligence? L'ignorance et la peur sont de véritables crimes dans le juge à l'arrêt duquel sont soumis l'honneur, la vie, la fortune de l'accusé. (E. de Gir.) Acte reproché comme un crime : Ses crimes étaient sa droiture, sa fidélité, sa reconnaissance. (Fléch.) Son mérite et son rang ont fait jusqu'ici tout son crime. (Moi.)

Aujourd'hui dans le monde on ne connaît qu'un crime, C'est l'ennui...

GRESSSET.

De tout ce qui vous plait je me suis embellie, Et rien ne m'a coûté pour vous sembler jolie : Mes crimes, les voilà...

C. DELAVIGNE.

— Par ext. Habitude du crime : Un homme vieilli dans le crime.

— Personnes criminelles : Le crime va tête levée. (Mass.) A sa voix, le crime s'agenouille et le remords s'éveille. (Cormen.)

Je ne sais de tout temps quelle injuste puissance Laisse le crime en paix et poursuit l'innocence.

RACINE.

— Crime contre nature, Crime opposé aux prescriptions les plus puissantes de la loi naturelle : Le parricide est un crime contre nature. Acte de débauche accompli d'une façon autre que celle par laquelle la nature pousse à la satisfaction des désirs des sens : La sodomie est un crime contre nature.

— Crime d'Etat, Crime commis contre la sûreté de l'Etat : C'est un crime d'Etat que d'en pouvoir commettre.

CORNEILLE.

« Fam. Faute grave ou considérée comme telle : Un peu de paresse n'est pas un crime d'Etat.

Un soupçon de révolte à l'apparence joint Est un crime d'Etat qu'on ne pardonne point.

CRANON DE BERGERAC.

— Crime politique, Crime qui touche au gouvernement du pays et qui est commis soit dans le but de renverser le gouvernement, soit dans le but de lui être utile.

— Faire un crime, Imputer comme une grande faute : J'ai eu tort, mais ne me faites pas un crime de cette bagatelle. On lui a fait un crime de ses exploits. (Fléch.) Nous ne prétendons point faire un crime à M. Schitzler de ses sympathies pour la Russie. (F. Ducros.)

On sait comment je pense, on m'en a fait un crime.

C. DELAVIGNE.

— Jurispr. Fait délictueux entraînant une peine afflictive ou infamante : Crime de lèse-majesté. Les crimes et les délits. Un Anglais fut accusé du crime de bigamie, parce qu'il avait épousé trois femmes. (B. Const.)

Chez nous un crime est-il commis, Tous nos législateurs, se piquant d'un beau zèle, Forcent cent lois pour le punir. Que font-ils pour le prévenir?

LACHAMBAUDIE.

— Hist. Tribunal des crimes, L'une des six cours souveraines en France.

— Epithètes. Grand, affreux, odieux, infâme, abominable, exécrable, exécuté, horrible, détestable, épouvantable, maudit, détesté, abhorré, hideux, noir, atroce, énorme, impie, sacrilège, célèbre, fameux, impuni, couronné, puissant, prospère, heureux, honoré, flatté, adulé, irrémissible, impardonnable, involontaire, médité, prémédité, préparé, accompli, achevé, perpétré, consommé, évident, avéré, prouvé, manifeste, notoire, inutile, impuissant, superflu.

— Syn. Crime, délit, faute, forfait, péché. Un crime est une mauvaise action qui mérite d'être réprimée ou sévèrement blâmée. Délit est un mot de jurisprudence et il ne s'applique qu'aux violations de la loi qui ressortissent aux tribunaux inférieurs. Le forfait est un crime exécrable, ou qui a quelque chose de grand dans son exécution, soit par l'étendue du mal produit, soit par l'énergie qu'a dû déployer le coupable. Enfin péché appartient exclusivement au langage religieux; il représente l'action mauvaise comme offensant la majesté divine et violant les lois émanées de Dieu lui-même ou de son Eglise.

— Encycl. Morale. Bien embarrassé serait celui qui, l'histoire en main, voudrait donner une définition du crime, et chercher là-dessus le consensus des peuples. Sur aucun sujet les opinions n'ont autant varié suivant les lieux, les pays ou les circonstances; c'est ici surtout que le mot de Pascal est juste : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà, » et qu'on peut dire avec Juvénal :

Ille crucem sceleris pretium tult, hic diadema.

Ainsi, à côté des Lacédémoniens, chez qui la vieillesse était entourée de tant d'égards et de respect, placez les Scythes, les Décétiens et autres peuples, pourtant fort éloignés de l'état sauvage, qui regardaient comme un acte pieux de tuer leurs pères pour leur épargner les incommodités de la vieillesse : ce qui eût passé pour crime chez les uns était regardé comme un acte méritoire chez les autres. Essayez d'avoir historiquement des notions précises sur l'adultère et son degré de criminalité, vous n'y réussirez pas. En Laponie, le mari offre sa femme à son hôte, et refuser une semblable politesse serait de la dernière inconvenance; chez certaines peuplades africaines, les femmes portent sur la tête autant de huppes qu'elles comptent d'amants. A Venise même, la femme qui entrait dans une maison patricienne était un meuble appartenant à tous les membres de la famille, et la coutume du pays lui permettait en outre un sigisbée, ne lui demandant en retour que de faire des enfants et d'apporter de l'influence. Ouvrez nos codes, vous verrez l'adultère justement mis au rang des crimes punissables; interrogez nos mœurs, vous le verrez absous et même encouragé par l'opinion publique. Les religions elles-mêmes varient à ce sujet dans leur appréciation de la ligne qui sépare le bien du mal. Saint Jean Chrysostome a fortement loué la prudence d'Abraham qui, en présence d'Abimelech, fit passer Sara pour sa sœur, craignant qu'on ne le tuât pour la posséder, et préférant sa vie à la chasteté de sa femme,

nous dirions à son honneur. Saint Augustin raconte un fait non moins caractéristique. Sous le règne de Constantin, un des contribuables, n'ayant pu payer au fise la livre d'or à laquelle il était taxé, fut mis en prison et condamné à être pendu. Or il avait une femme très-belle, à laquelle un riche vieillard offrit de donner une livre d'or en échange d'une de ses nuits. Celle-ci, sachant que son corps n'était pas à elle, mais bien à son mari, alla consulter le condamné, qui lui ordonna d'accepter l'offre qui devait l'arracher au supplice. Saint Augustin dit qu'il n'ose décider si la femme a bien ou mal fait, et qu'en tout cas il ne saurait la blâmer. Qu'aurait pensé le saint évêque d'Hippone du fait suivant, inspiré par la plus ardente charité à la princesse Mahaut, comtesse d'Artois et de Bourgogne, qui vivait au xiv^e siècle? Douée d'une sensibilité profonde, elle ne pouvait voir souffrir un malheureux sans chercher à le secourir. Aussi, de tous les points de la France les pauvres accouraient pour avoir part à ses libéralités. Or il arriva une très-âpre famine qui, jointe au froid le plus rigoureux, faisait périr une grande quantité de pauvres. Suivie de plus d'un millier de mendiants, la princesse Mahaut s'était réfugiée dans un de ses châteaux de l'Artois, et là elle fournissait généreusement à tous leurs besoins. Mais quand toutes ses ressources furent épuisées, quand elle se vit elle-même sur le point de manquer de pain; après avoir versé d'abondantes larmes sur ces malheureux, voici le moyen dont elle s'avisait pour ne pas les abandonner au misérable sort qui les attendait. Un soir, elle les fit tous enfermer dans une de ses granges, et quand elle jugea que tout le monde était bien endormi, elle ordonna que le feu fût mis à la grange. Pas un n'en échappa.

S'il y a à quelquefois incertitude devant la loi morale ou la loi religieuse, l'hésitation n'est pas moins grande quand on interroge la loi civile. Ce n'est ni la justice ni le droit absolu qui décident de la gravité des crimes, mais la convention, les circonstances et surtout les goûts et les préférences de ceux qui édictent les lois. Chaque société ressemble à ce cardinal dans l'esprit duquel on voulait perdre quelqu'un. « Monseigneur, lui disait-on, un tel va répandant partout que vous affichez un luxe de carrosses et de table scandaleux et peu digne d'un successeur des apôtres. L'Éminence, dont ce propos flattait la vanité, se contenta de sourire. « Que vous avez des maîtresses, » ajoutait-on. Le prélat sourit encore. « Des pages à la façon de M. d'Assoucy. » Nouveau, mais plus imperceptible sourire. « Que vos homélies ne sont pas de vous. » Cette fois le trait avait porté, et le cardinal qui avait négligé tant d'accusations graves ne pardonna pas cette légère atteinte à son amour-propre. Ainsi font les sociétés, indulgentes pour les fautes qui leur sont utiles ou habituelles, mais sévères pour celles qui se trouvent contraires à leur génie ou à leur intérêt. Les lois de Lacédémone, si sévères dans quelques cas, encourageaient le vol et l'impuderie; celles de Crète, la pédérastie; à Rome, les esclaves et les enfants pouvaient être mis à mort par le père de famille, et pendant longtemps, en France, celui qui avait commis un meurtre en était quitte pour mettre quelques sous sur le cadavre de sa victime. Dans les *Assises de Jérusalem*, deux crimes seulement sont punis de mort : le meurtre, qui affaiblit la société féodale en diminuant le nombre de ses membres, et la félonie, qui en compromet l'existence. C'est ainsi encore que, aux yeux du jury, il n'est pas de crime plus irrémissible que la banqueroute ou le faux, graves atteintes portées à l'intérêt commercial, le premier intérêt de la société moderne.

De tous les crimes définis par les lois humaines, il en est un, le plus grand, le plus redoutable de tous, qui, chose curieuse, change d'objet tout en gardant le même nom, selon le génie et la constitution des sociétés : c'est le crime d'Etat, arme redoutable entre les mains de ceux qui gouvernent. Dans les républiques, le crime d'Etat consiste à conspirer contre la liberté de tous et à tenter de s'emparer du souverain pouvoir; mais souvent, loin d'être une sauvegarde contre les entreprises des ambitieux, il n'a servi qu'à satisfaire les jalousies de la populace contre ceux qui se faisaient remarquer par la vertu, la richesse ou le talent. C'est pour crime d'Etat qu'Aristide est banni d'Athènes, que Phocion boit la ciguë, que les Gracques succombent sous les coups de ceux dont ils défendaient les intérêts; c'est sous le couvert d'accusations semblables qu'au moyen âge les républiques d'Italie se déciment tour à tour, s'affaiblissant et préparant les voies au premier audacieux qui essaya de confisquer la liberté à son profit. Tout au contraire, dans les Etats despotiques ou monarchiques, le crime d'Etat, qui prend le nom de lèse-majesté, consiste à conspirer contre le pouvoir d'un seul pour rétablir la liberté de tous. Il faudrait plusieurs pages pour énumérer seulement tous ceux qui succombèrent sous cette accusation, à commencer par Jésus-Christ, que les Juifs perdirent en l'accusant de conspirer contre César. Rien de plus vague, rien de moins déterminé, de plus élastique que ce crime, dont le nom prête à toutes les vengeances, à tous les caprices despotiques : témoin Marcius, conduit au supplice pour avoir

révé qu'il coupait la gorge à Denys le tyran. Rappelons-nous encore, à l'appui de ce que nous venons de dire les plus nobles et les plus illustres Romains qui expient par la mort l'outrage qu'ils ont fait à l'empereur en ne quittant pas l'anneau où est gravée son effigie; puis le soldat de Soissons à qui Clovis brisa la tête pour le punir d'avoir disposé de son propre bien; puis mille autres victimes dont le nom se retrouve à chaque pas dans l'histoire, et dont le crime a été leur vertu, leur richesse, ou leur courage à résister à des prétentions injustes. Sous ce rapport, les princes les plus civilisés se rapprochent des rois les plus barbares : si le sultan fait noyer dans le Bosphore la favorite qui a cessé de lui plaire, si Mtesa, le roi actuel de l'Ouganda, fait assommer devant lui la femme qui lui a manqué de respect en osant lui offrir des fruits et des fleurs, Louis XIV, qu'on a donné pour le plus doux, le moins inhumain des despotes, laisse gémir trente ans dans les cachots de la Bastille un malheureux écolier qui a blessé son amour-propre dans un distique. Cette habitude de perdre ses ennemis sous prétexte de la raison d'Etat, de les englober dans une conspiration feinte ou réelle, n'est pas oubliée de nos jours, et l'on peut voir dans les mémoires de Canler comment la légalité peut servir les caprices et les fureurs du despotisme. La chose doit peu étonner : la politique, on le sait, n'est pas scrupuleuse; à ses yeux, la fin justifie les moyens, et l'important pour elle, c'est d'atteindre son but. Le mot qui indique le mieux combien peu l'idée du bien et du mal moral influe sur la conduite des puissants ou pèse dans la balance de leurs conseils, c'est celui qui fut prononcé par le prince de Talleyrand à propos du meurtre du duc d'Enghien : « C'est plus qu'un crime, c'est une faute. » Si l'acte reproché n'a pas eu les conséquences attendues, les hommes politiques ont un autre mot tout fait : c'est un crime inutile.

Dans les sociétés religieuses et théocratiques, la nature du crime change encore : le meurtre, le vol, le brigandage, le vol sont peu de chose dans une société pour qui la vie est de si peu de prix, et qui méprise ce qui est éphémère pour rechercher ce qui est éternel. Il n'y en a qu'un d'énorme, celui qui est commis contre Dieu représenté par ses prêtres. Le sacrilège, le blasphème, l'hérésie sont indignes de tout pardon, de toute miséricorde, et l'on voit naître ces législations barbares qui dépassent en cruauté les tyrans les plus abhorrés, et avec d'autant moins de scrupules que l'intérêt de la divinité leur sert d'excuse. C'est comme coupables de sacrilège que Socrate boit la ciguë, que les chrétiens descendant dans l'amphithéâtre; c'est comme hérétiques que, dans l'Orient comme dans l'Occident, nombre de malheureux sont tourmentés, brûlés, suppliciés; c'est comme outrageant Dieu que les blasphémateurs ont la langue percée d'un fer rouge; c'est comme déicides que les Juifs sont partout honnis, conspués, maltraités, mis à rançon, quand il ne leur arrive pas pis. En Provence, un Juif, accusé d'avoir blasphémé contre la sainte Vierge, fut condamné à être écorché; des chevaliers masqués, le couteau à la main, montèrent sur l'échafaud et en chassèrent l'exécuteur, pour venger eux-mêmes l'honneur de la sainte Vierge. Partout où ce crime contre la divinité est admis, il a soufflé sur les mœurs un esprit de fanatisme féroce, allumé les bûchers, fait naître l'inquisition, déchaîné les fureurs des guerres religieuses, auprès desquelles les guerres des cannibales ne sont que jeux d'enfants. En France, ce fut un crime digne de mort que de ne pas se découvrir devant une procession qui passait; en Egypte, on était livré au supplice pour avoir tué un chat; dans l'Inde, pour avoir souillé les eaux du fleuve sacré. Un autre crime des sociétés théocratiques, c'est la magie et la sorcellerie, car la croyance au diable marche toujours de pair avec celle de Dieu. L'histoire n'a pu nous dire le nombre des victimes faites par ces préjugés barbares, infortunés pour qui la science moderne a des hospices au lieu de prisons, des soins touchants au lieu de tortures, et qu'elle ramène à la raison loin de les condamner au bûcher.

« Les lois criminelles n'ont pas été perfectionnées tout d'un coup, dit Montesquieu; dans les lieux mêmes où l'on a le plus cherché la liberté, on ne l'a pas toujours trouvée. » L'incertitude, les variations des diverses législations prouvent la vérité de ces paroles. A Athènes, on connaissait les crimes ordinaires et les crimes extraordinaires; à Rome, les crimes privés et les crimes publics; au siècle dernier, Montesquieu lui-même établissait qu'il y a quatre sortes de crimes : ceux de la première espèce choquant la religion; ceux de la seconde, les mœurs; ceux de la troisième, la tranquillité; ceux de la quatrième, la sûreté des citoyens. Notre code actuel admet trois divisions : les crimes contre l'Etat, contre les personnes, contre les propriétés. La philosophie moderne, appuyée sur la raison et le bon sens, a délivré des rapports de l'homme avec Dieu, et arrivera, par la suite des temps et le progrès des lumières, à faire mettre au nombre des plus grands attentats ce que jusqu'à ce jour on a appelé conquêtes et gloire militaire.

— Jurispr. Dr. crim. Autrefois on ne qua-

lifié, et dans le langage vulgaire on ne qualifie encore du nom de crime certains faits qui attentent gravement au souverain, à la chose publique ou aux particuliers. Le Code de 1810 ne s'est pas préoccupé de définir au point de vue moral les crimes, les délits et les contraventions : il a voulu donner au juge un guide plus sûr pour distinguer ces trois catégories de faits délictueux, en se plaçant au point de vue des peines déterminées pour chacune d'elles. Le crime est pour lui l'infraction que les lois punissent de peines afflictives ou infamantes (C. pén., art. 1^{er}), c'est-à-dire de la mort, des travaux forcés, de la réclusion, de la dégradation civique, etc. Cette définition, qui a été beaucoup critiquée, est bonne précisément parce qu'elle n'en est pas une, et qu'elle ne laisse aucune prise à l'arbitraire. Le juge, pour savoir à quelle catégorie appartient l'infraction qui lui est déférée, n'a pas à se préoccuper de l'appréciation morale qu'il peut en faire personnellement. Cette appréciation a été faite d'avance par le législateur, qui a édicté des peines proportionnées à la gravité de chaque infraction, à son immoralité et au danger qu'elle fait courir au corps social et aux individus; dès lors il suffisait de distinguer les faits délictueux d'après les peines qui les frappent. Rossi et Boitard ont amèrement critiqué cette classification; mais le duc de Broglie a répondu d'avance à ces critiques, en reconnaissant que l'élevation de la peine était le seul moyen pour le pouvoir de signaler au public la gravité de certaines violations de la loi sociale, dont l'évidence n'est pas aussi grande pour la conscience que celle des crimes ordinaires, et que le législateur est seul capable d'apercevoir sous son vrai jour, parce qu'il voit de haut et de loin (*Revue française*, 1828, p. 5). D'autres criminalistes ont approuvé la classification du code pénal : parmi eux, nous citerons Chauveau et Helie (*Théorie du Code pénal*, t. 1, p. 31); Bertauld, Trébutien (*Cours de droit criminel*, t. 1, p. 75), etc.

En nous plaçant à un point de vue différent, nous dirons que les faits qualifiés crimes par le Code sont généralement des infractions graves à la loi morale, ou à la loi sociale, ou à la loi politique, bien que certains faits ne soient des crimes que parce que le Code l'a ainsi décidé, et qu'ils eussent pu tout aussi bien être classés parmi les délits. Ce que nous avançons sur ce point est si exact, que, chaque fois que le pouvoir législatif a touché au Code pénal, il a déclassé des crimes, qui sont devenus des délits. Nous avons parlé ailleurs de cette transformation, connue sous le nom de *correctionnalisation*. Nous avons fait voir là que l'appréciation morale ou la sanction pénale des faits peut varier non-seulement selon les personnes, mais encore selon les époques.

Le Code pénal établit entre les crimes et les délits d'autres distinctions que celles qui résultent des peines applicables. L'article 2 dispose que la tentative de crime est punie comme le crime même; l'article 3 ne punit la tentative de délit que dans les cas déterminés spécialement par la loi. Les individus accusés de crimes sont traduits devant les cours d'assises; les prévenus de délits comparaissent devant les tribunaux correctionnels : il n'y a d'exceptions que pour les accusés âgés de moins de seize ans et n'ayant pas de complices.

Il existe en outre des crimes prévus par le Code pénal militaire et par le Code pénal maritime, pour lesquels, à part la différence des juridictions et des règles de compétence, les principes que nous avons posés plus haut sont presque tous applicables (art. 202 du C. de justice militaire).

— Dr. international. Le droit de punir les crimes ou pouvoir criminel étant le droit d'établir des lois pénales, d'instituer et d'exercer la juridiction criminelle, chaque Etat a évidemment ce droit; mais il ne s'étend pas au-delà de ses frontières. Un Etat ne peut pas, à moins d'une autorisation spéciale ou d'un traité, poursuivre des prévenus en pays étranger, les y faire saisir. En général, il ne peut y accomplir aucun acte de juridiction criminelle, tel que recherche, perquisition ou autre fait analogue. Dans certains Etats de l'Allemagne, ces actes de poursuite à l'étranger sont approuvés par l'usage général; mais à la condition qu'ils se fassent sans violence, et que les individus saisis soient aussitôt remis entre les mains des autorités locales, et qu'on demande à celles-ci leur extradition. En règle générale, aucun Etat n'est en droit de punir des crimes commis hors de son territoire, ni d'exiger qu'ils soient punis par d'autres Etats. Toutefois, dans les détails, l'application de cette règle offre matière à de nombreuses contestations. On s'est cependant mis d'accord sur les points suivants : 1^o lorsqu'un crime a été commis hors de tout territoire, c'est-à-dire dans un endroit qui n'est soumis à aucune souveraineté, par exemple par un pirate en pleine mer, si un Etat se trouve offensé par ce crime dans la personne d'un ou plusieurs de ses citoyens, on reconnaît à cet Etat le droit de se faire raison, s'il en trouve l'occasion, dans un lieu qui ne soit soumis à aucune domination, ou qui le soit à la sienne; mais il n'est pas admis qu'une telle satisfaction puisse être jamais exigée par un Etat qui ne serait aucunement lésé. 2^o Lorsque les crimes sont commis dans l'intérieur d'un

Etat par des habitants du pays ou par des étrangers, au préjudice du sujet d'un autre Etat, l'Etat sur le territoire duquel le crime a été commis est tenu de le punir selon ses lois pénales, car l'offense était placée sous sa protection, et l'offenseur, ne fût-ce qu'en qualité de sujet temporaire, est son justiciable; l'Etat dont dépend l'offenseur ne peut alors exiger l'extradition de l'offenseur, qu'il soit ou non son sujet. 3^o Si le crime commis sur le territoire d'un Etat est un crime politique, s'il s'agit, par exemple, de fabrication de monnaies marquées au coin de l'Etat, de conspiration, de distribution de libelles, pamphlets ou autres écrits, l'Etat dans lequel le crime aura été commis sera obligé de procurer satisfaction à l'Etat offensé, sur sa demande, autant que cela sera possible, sans cependant être tenu de punir l'offenseur, si ses propres lois pénales ne punissent pas expressément les crimes de cette espèce : afin d'éviter les causes de division que fait naître l'impunité de telles actions, il arrive parfois que certains Etats, trop faibles pour résister, modifient plus ou moins volontairement leur législation; c'est ce que fit la Belgique en 1857, pour la législation sur la presse, à la demande du gouvernement français. 4^o Lorsque des crimes sont commis à l'étranger contre les sujets d'un Etat, celui-ci peut réclamer une réparation pénale ou tout au moins une indemnité.

Les législations nouvelles tendent de jour en jour davantage à atteindre les crimes et les délits commis par leurs nationaux à l'étranger, surtout les crimes et les délits commis contre elles-mêmes, c'est-à-dire les crimes politiques. Il n'est pas admis cependant qu'un Etat puisse demander la punition de ces sortes d'offenses au pays étranger lui-même, si la loi de ce pays ne le permet. Toutefois, lorsque l'offenseur vient à traverser son territoire, ou un autre lieu soumis même temporairement à sa domination, il est admis qu'un Etat peut se prévaloir de ses droits naturels d'offenseur contre l'offenseur. A moins de traités spéciaux, aucun Etat ne peut exiger d'un autre Etat la punition de crimes ou de délits commis hors du territoire de ce dernier. Si le fait criminel a eu lieu sur le territoire d'un Etat, et que le criminel ait été saisi dans un Etat étranger, le premier de ces Etats ne peut demander, en refusant l'offre d'extradition, que l'Etat étranger punisse le coupable.

Si un crime préjudiciable à plusieurs pays a été pardonné ou même puni par l'un d'eux, les autres gouvernements ne perdent pas pour cela le droit de procéder à une instruction criminelle, et d'infirmer des peines conformes à leurs lois.

En matière de procédure criminelle, aucun Etat n'est autorisé à interdire auprès d'un autre Etat, bien moins encore à user de contrainte en faveur des prévenus qui peuvent prétendre à sa protection, à moins qu'il n'y ait innocence évidente, incompétence manifeste des tribunaux, excès de dureté ou nullité de procédure. Les jugements en matière criminelle, rendus par les tribunaux d'un Etat ne peuvent être exécutés à l'étranger sur la personne ou les biens du condamné.

A moins de traités spéciaux, aucun Etat n'est tenu de livrer ceux de ses sujets qui sont prévenus ou même convaincus de délits ou de crimes commis en pays étranger. Cette obligation n'existe pas même en cas de commencement d'information ou de prononcé du jugement. En Prusse et en Bavière, l'extradition, en pareil cas, est prohibée par des lois expresses. Sans convention, un Etat n'est pas non plus obligé de livrer des étrangers aux autorités d'une puissance étrangère pour des délits ou des crimes commis en quelque lieu que ce soit. Il y a plusieurs Etats; surtout parmi les plus puissants, qui n'accordent jamais l'extradition. Les traités passés sur ce sujet entre divers Etats datent de 1820. On y stipule généralement que les individus à livrer devront être coupables de crimes, et non de simples délits. Pendant longtemps, les individus prévenus de crimes politiques furent eux-mêmes généralement exceptés de l'extradition. L'Allemagne s'est départie de ce principe. Des traités particuliers et des lois fédérales y obligent les gouvernements à se livrer réciproquement les individus prévenus de ces sortes de crimes. Cette règle reçut, il y a quelques années, une application éclatante par l'extradition d'un réfugié hongrois, le comte Elek, qui s'était rendu à Dresde, et qui fut livré le 21 décembre 1860 par la Saxe à l'Autriche. Avant la formation du royaume d'Italie, les Etats italiens se livraient aussi leurs criminels politiques.

Enfin, différents Etats se sont engagés par des traités, et surtout par des cartels, à se livrer les déserteurs, les conscrits réfractaires et même les contrebandiers. Les petits Etats sont très-faciles à cet égard; ils livrent tous les prévenus de crimes et de délits que leurs voisins puissants leur demandent, même sans convention préalable; mais on n'use guère de réciprocité à leur égard.

— Prov. hist. C'est plus qu'un crime, c'est une faute. Cette phrase, dans laquelle les termes principaux de deux propositions morales sont renversés et pittoresquement substitués l'un à l'autre, au profit de la politique, a été prononcée par le prince de Talleyrand, lorsqu'il apprit l'exécution du duc d'Enghien, un des faits les plus condamnables du gou-

vernement consulaire. Cela signifie qu'en politique on fait bon marché de la morale, et que, se plaçant tout à fait en dehors des notions du juste et de l'injuste, on n'envisage dans un acte que la conséquence qu'il peut entraîner.

« Richard Lenoir, un des plus grands citoyens que la France ait eus, s'est ruiné pour avoir fait travailler six mille ouvriers sans commande, les avoir nourris, et avoir rencontré des ministres assez stupides pour le laisser succomber à la révolution que 1814 a faite dans les tissus. Eh bien ! cet homme est aujourd'hui l'objet d'une souscription sans souscripteurs, tandis que l'on a donné un million aux enfants du général Foy. La France est sans aucun sentiment religieux. L'histoire de Richard Lenoir fait répéter : *C'est plus qu'un crime, c'est une faute.* »

HONORÉ DE BALZAC.

« L'honorable industriel n'hésita point à condamner l'usure et l'autre spécialité de son ami Jeffs. « Les gens comme nous, dit-il, doivent opérer en grand. Risquer son nom et son argent dans une affaire de quatre sous, c'est pis qu'un crime, c'est une bêtise. »

ED. ABOUT.

« La perspective de ce danger fit éclore dans l'esprit de la femme ambitieuse une réflexion que le plus spirituel des diplomates modernes avait exprimée en termes presque semblables, à propos d'une catastrophe sanglante. « Dans ma position, se dit Isaure, la moindre aventure serait plus qu'un crime, ce serait une faute. »

CHARLES DE BERNARD.

« Il prend son parapluie, et le voilà qui se regarde dans la glace de son armoire, cherchant une façon élégante de porter son parapluie. Il le met le long du bras, sous son bras, sur son bras ; rien ne le satisfait. Il était plongé dans ce grave travail, quand tout à coup son regard se rencontre avec le regard moqueur de sa femme, qui, depuis quelques moments l'observait dans cette étude. Il a pâli, rougi, puis blêmi, comme s'il avait commis un crime. *C'est plus qu'un crime, c'est une faute*, dirait un Talleyrand de la diplomatie de ménage. »

MME DE MONTENON.

« Le mari n'est pas homme, je crois, à monter aux honneurs par l'escalier du roi ; j'ai, dans cet entretien, sondé son caractère. C'est un vieux nom gonflé de gloire héréditaire, une lame d'acier dans un fourreau d'airain ; Un vrai soldat. — Allons. — Un billet de ma main... (Elle écrit.)

« Veillez ; quelqu'un vous trompe... (S'interrompant tout à coup.) Une lettre anonyme... Un piège... un guet-apens... j'attends ! (Elle froisse la lettre.)

C'est plus qu'un crime, C'est une lâcheté !

LOUIS BOULNET.

— Allus. littér. Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes ; Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés. Allusion à deux vers de la *Phèdre* de Racine, acte IV, scène II. Hippolyte, accusé d'un crime affreux par son père, lui répond : D'un mensonge si noir justement irrité, Je devrais faire ici parler la vérité, Seigneur ; mais je supprime un secret qui vous touche, Approuvez le respect qui me ferme la bouche ; Et, sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis, Examinez ma vie et songez qui je suis. Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes ; Quoique a pu trancher les bornes légitimes Peut violer enfin les droits les plus sacrés ; Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés.

Dans le passage suivant, Massillon a paraphrasé éloquentement les vers de Racine :

« Non, les crimes ne sont jamais les coups d'essai du cœur : David fut indiscret et oisieux, avant que d'être adultère ; Salomon se laissa amollir par les délices de la royauté, avant que de paraître sur les hauts lieux avec des femmes étrangères ; Judas aima l'argent, avant que de mettre à prix son maître ; Pierre présuma, avant que de renoncer ; Madeleine, sans doute, voulut plaire avant que d'être la pécheresse de Jérusalem... Le vice a ses progrès comme la vertu ; comme le jour instruit le jour, ainsi, dit le Prophète, la nuit donne de funestes leçons à la nuit. »

« Ici l'écho s'éveille et nous redit ces vers : Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes... Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés... »

SAINT-BOUVE.

— Allus. littér. Quel crime abominable ! Allusion à un hémistiche de la fable les Animaux malades de la peste. V. ANIMAL.

— Prov. littér. Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud. Allusion à un vers de Th. Corneille. V. ÉCHAFAUD.

Crimes des reines de France, ouvrage publié par Louis-Marie Prudhomme, en 1793.

« Le premier besoin d'un peuple qui veut être libre, dit l'auteur, c'est de connaître les crimes de ses maîtres ; car les grands ne nous paraissent grands que parce que nous sommes à genoux ; levons-nous. » Il se lève, en effet, et, se posant en face de la royauté, il dresse le procès-verbal de ses fautes. Dépouillant en farouche patriote tout sentiment de galanterie et de pudeur, il se cache dans la ruelle du lit pour nous révéler les secrets de l'alcôve. Quant aux crimes politiques, ils appartiennent à l'histoire, et l'auteur ne les relève que pour mémoire.

Un peuple est sans honneur et mérite ses chaînes, Quand il baisse son front sous le sceptre des reines.

Telle est l'épigraphie choisie par Prudhomme et dont il donne le commentaire. Une femme devenue reine, d'après lui, change de sexe et se croit tout-permis ; comme une des maîtresses de Jupiter, elle est jalouse de lancer elle-même la foudre, au risque d'être consumée par elle. Elle est d'autant plus libre, que son royal époux sera toujours considéré comme le bouc émissaire de ses fautes, quand même il deviendrait évident qu'il n'a agi que sur ses conseils. « Et, pour une Égérie, que d'Agrippines ! s'écrie Prudhomme. Xantippe sur le trône eût fait de Socrate un despote ! » Le recueil des *Crimes des reines de France* justifie bien l'emblème de la mythologie hébraïque représenté par Samson et Dalila. Et le plus grand malheur, c'est que la faiblesse abuse toujours de sa force. En parcourant le livre de Prudhomme, on reconnaît que la quenouille a frappé sur nos têtes un bien plus grand nombre de coups d'autorité que le sceptre, et que les crimes sont plus fréquents chez les reines que chez les rois. Le sexe doux, tranquille, compatissant est susceptible d'appétits violents, de passions malfaisantes, de caprices sanguinaires. Souveraine du roi au lit conjugal, la reine veut conserver son autorité et l'étendre au delà ; de là ses forfaits.

Prudhomme dresse une liste de Jézabels et d'Athalies recrutées sur le trône de France. Frédégonde, Basine, Catherine de Médicis, Marguerite de Bourgogne et Isabelle de Bavière sont les plus brillants fleurons de cette couronne de royales prostituées. Malheureusement l'auteur, comme tous les gens qui écrivent de parti pris, fait de son livre un lit de Procuste sur lequel viennent s'étendre, bon gré, mal gré, toutes les femmes qui ont eu l'honneur de régner sur la France. On voit avec peine figurer près de ces ignominies couronnées Blanche de Castille, mère de saint Louis, Marie Lezianska, la femme de Louis XV, et Marie-Antoinette, dont la mort récente exigeait plus de ménagements. Sortant même de son cadre, Prudhomme range au nombre des reines Gabrielle d'Estres, Diane de Poitiers, Mme de Maintenon, Mme de Montespan, Mme de Pompadour, et jusqu'à la Dubarry !

Le style de l'ouvrage est assez correct, mais trop emphatique ; visant toujours à l'effet, il n'atteint le plus souvent que la boursouffure. Le mérite principal de ce recueil, c'est d'avoir contribué à étouffer ce respect ridicule qui faisait s'incliner des gens honorables devant le vice, parce qu'il était couronné.

Crimes de l'amour (LES), roman en quatre volumes, publié en 1800 par le marquis de Sade, comprenant douze nouvelles héroïques et tragiques, précédées d'une dissertation sur les romans. L'auteur trop célèbre de *Justine* a pris dans les *Nuits d'Young* cette épigraphe : « Amour, fruit délicieux que le ciel permet à la terre de produire pour le bien de la vie, pourquoi faut-il que tu fasses naître des crimes et pourquoi faut-il que l'homme abuse de tout ? » Tel est le thème qu'il développe avec talent, il faut l'avouer, et en se conformant à ces singulières maximes de sa préface : « O toi, qui veux parcourir l'épineuse carrière du romancier, ne perds pas de vue qu'il est l'homme de la nature, qu'elle l'a créé pour être son peintre, et que, s'il ne devient pas l'ami de sa mère dès que celle-ci l'a mis au monde, il est indigne d'écrire. Le sot cueille une rose et l'effeuille, l'homme de génie la respire et la peint. » Cette préface se termine par un désaveu formel de la paternité de *Justine*, malheureusement ce n'est qu'un mensonge greffé sur une ignominie.

Les nouvelles contenues dans ces volumes sont : *Juliette et Raouac*, ou la *Conspiration d'Amboise*, excellent morceau d'histoire plein d'intentions dramatiques heureusement traduites ; la *Double épreuve* ; *Miss Henriette Stralson* ; *Fadilange* ou les *Toris de l'ambition* ; *Florville et Courat* ou le *Fatalisme* ; *Rodrigue ou la Tour enchantée*, conte allégorique ; *Laurence et Antonio* ; *Ernestine* ; *Dargevillle* ou le *Criminel par vertu* ; la *Comtesse de Sancerre* ou la *Rivale de sa fille* ; *Eugénie et Franval*, et *Oxtiern*, dont l'auteur a tiré une pièce en trois actes et en prose, représentée au théâtre de Molière, et dont le *Moniteur* constate le grand et légitime succès. Nous allons l'analyser en quelques lignes. Oxtiern, grand seigneur suédois, libérin déterminé, a violé et enlevé Ernestine, fille du comte de Falkenheim. Sur une fausse accusation, il fait jeter en prison l'ami de sa victime, qu'il emmène dans une auberge dont le maître, Fabrice, se trouve être un honnête homme. Le père d'Ernestine vole sur les traces du ravisseur, retrouve sa fille et provoque

Oxtiern. La jeune comtesse, très-habile elle-même à l'épée, envoie à son bourreau un cartel sous le nom de son frère. Le misérable découvre cette ruse, et conçoit l'horrible projet de mettre la fille aux mains avec le père. Tandis que se livre ce combat sacrilège, l'amant d'Ernestine, délivré par Fabrice, accourt, tue Oxtiern, et arrive à temps pour mettre fin au duel entre le comte de Falkenheim et Ernestine, qu'il épouse.

La donnée ne manque ni d'invention, ni d'intérêt, ni d'énergie, malgré l'atrocité révoltante du rôle d'Oxtiern, plus scélérat et plus vil que Lovelace, dont il n'a pas les séduisants défauts.

Les autres nouvelles contenues dans les *Crimes de l'amour* pourraient également fournir d'excellents sujets de drames. L'amour y figure toujours comme la cause première et majeure des forfaits qui souillent la terre. L'auteur laisse cependant entrevoir cette vérité consolante : « L'amour ne corrompt que les cœurs corrompus, n'amollit que les âmes faibles, ne dérange que les cerveaux égarés, tandis qu'il fortifie les forts. C'est le canevas de la nature brodée par le caractère. » Le plus grand défaut de cet acte d'accusation dressé contre l'amour, c'est de se tromper sur les qualités du prévenu. Le marquis de Sade, obéissant aux instincts grossiers de sa nature, ne comprend que l'amour sensuel, et prend les crimes et les désordres produits par l'effervescence des sens pour le résultat de l'amour, cette passion délicate, source du dévouement et de la générosité. L'amour, d'après lui, c'est le corps qui parle au corps, jamais l'âme qui communique avec l'âme. Il n'est point étonnant que, parti d'une défection aussi fautive, il ait abouti à des résultats encore plus faux. Il faut reconnaître avec M. Villette que « qu'en dépit des longueurs, les *Crimes de l'amour* se recommandent par une grande fécondité d'imagination et une riche variété de tableaux. »

A ce critique judicieux et modéré, le marquis de Sade répondit par un pamphlet ordurier, rappelant trop, pour la forme et le fond, le style de *Justine*.

Crimes célèbres (LES), annales criminelles publiées vers 1840 par Alexandre Dumas, en huit volumes, renfermant dix-huit causes, dont nous allons citer les titres : 1^o les *Cenci*, parodie que le talent de l'auteur rend presque excusable, et que, dans la position d'une malheureuse fille violée et affichée comme maîtresse par son père, nous voyons sans colère ; 2^o la célèbre empoisonneuse la *Brinville* ; 3^o *Carl Ludwig Sand*, l'assassin du fameux littérateur traître à sa patrie Kotzebue ; 4^o l'infortunée *Marie Stuart* ; 5^o *Nisida* ; 6^o l'empoisonneuse *Desrués* ; 7^o *Martin Guerre*, cet homme qui, grâce à une prodigieuse ressemblance, trompa la femme du véritable Martin Guerre ; 8^o *Ali-Pacha* ; 9^o les *Massacres du Midi* ; 10^o la *Comtesse de Saint-Géran* ; 11^o *Jeanne de Naples* ; 12^o les *Borgia* ; 13^o *Urban Grandier*, la victime de l'ignorance, de l'intolérance et du fanatisme ; 14^o *Vaninka* ; 15^o *Murat* ; 16^o la *Marquise de Ganges* ; 17^o la *Constantin* ; 18^o le *Masque de fer*.

Comme on le voit par le titre des articles composant les *Crimes célèbres*, l'ouvrage d'Alexandre Dumas ne fait pas entièrement double emploi avec le recueil des *Causés célèbres* de Desessarts. Ce dernier n'a publié que le compte rendu des procès célèbres ; Dumas a raconté des crimes qui n'ont été flétris que par l'opinion publique, tels que les massacres du Midi et la captivité de l'homme au masque de fer. Le mérite de ces récits, c'est d'être aussi intéressants qu'un roman, au lieu de ressembler, comme ceux de Desessarts, à un article de la *Gazette des Tribunaux*. Le fécond écrivain anime tout ce qu'il touche ; il transforme chaque crime en un petit drame avec exposition, développement et dénouement habilement combinés pour exciter la terreur et la pitié. Il est parvenu à rendre les bourreaux quelquefois plus intéressants que les victimes, comme dans l'affreux drame de famille des *Cenci*. On sait quelles tragédies sanglantes signalèrent les débuts de la Restauration dans le Midi, les haines implacables qu'elles excitèrent, les lâches vengeances qui profitèrent de ces temps de trouble pour se satisfaire, les atrocités commises au nom du roi et de la religion par Trestailhon et ses bandes, et la honte éternelle du gouvernement qui les toléra. Ces infamies sont reproduites avec toute leur énergie dans les *Crimes célèbres*. Les scènes dramatiques s'y succèdent rapidement, et, soit que l'auteur retrace à sa manière un massacre constaté par l'histoire, soit qu'il crée quelque circonstance, imagine quelque détail, un intérêt palpitant vous attache à ses pages. Le style est clair, naturel, vif, animé, coloré, chaleureux. On sent l'indignation et la pitié s'agiter dans le cœur de l'auteur.

Crimes (LE) ou *l'Expiation*, tragédie en quatre actes, de Müllner, représentée à Vienne en 1813. On a traduit de différentes façons le titre de cette pièce, qui, en allemand, s'appelle *die Schuld*. Les mots *expiation*, *crime*, *faute* ont été tour à tour adoptés. Müllner appartenait à ce groupe de dramaturges dont Werner était le chef, et dont Grillparzer fut la caricature ; le but de leurs œuvres était de prouver que la fatalité pesait sur la vie humaine et qu'elle réclamait sans pitié ses vic-

times. Une faute commise devait avoir son expiation matérielle ; on cherchait en vain, par mille précautions, à fuir la punition, à échapper au châtiement, celui-ci relançait le coupable dans les pays les plus lointains. Ce n'était pas la justice divine qui le frappait, c'était cette même fatalité qui lui avait fait commettre un crime. Dans ce genre de drames, le *Vingt-quatre février* de Werner est célèbre ; dans *l'Aïeule*, Grillparzer a poussé ce système jusqu'à la plus ridicule et la plus puérile exagération. Il a provoqué la parodie spirituelle du comte de Platen, la *Fourchette fatidique*, avec laquelle toute une famille se tue.

Müllner a suivi la même route, et a même donné une suite au drame de Werner qu'il a intitulé le *Vingt-neuf février*, et qui est la conclusion logique de la première pièce. L'intrigue du drame est très-simple, mais le *prologue* est très-compiqué. Il s'agit d'un fratricide ; tous les événements, toutes les péripéties, la catastrophe même concourent à arracher d'abord le secret, puis l'aveu du crime, que le coupable expie volontairement. La femme d'un grand seigneur norvégien, le comte d'Grindour, va prendre les eaux de Baréges. Elle accouche heureusement d'un fils, qui meurt deux ans plus tard. Une dame espagnole lui cède son second fils, qui est du même âge. De retour en Norvège avec cet enfant adoptif, la comtesse redevient mère ; elle accouche d'une fille. Trompée dans son espoir, elle révèle tout au comte, qui, privé d'héritier mâle, obtient du roi un diplôme de substitution. L'enfant espagnol, investi de tous les titres d'une famille norvégienne, sera le fratricide ; voici comment. La dame espagnole, dona Laura, n'a cédé son fils à une étrangère que sous le coup d'une crainte superstitieuse ; elle a un autre fils, don Carlos, son premier-né ; or une bohémienne lui avait prédit que si elle accouchait d'un second fils, celui-ci assassinerait son frère. Elle a donc voulu détourner la prédiction fatale. Les deux frères grandissent. Don Carlos, resté en Espagne, épouse la belle et noble Elvire, dont il n'est pas aimé. Hugues, le Norvégien, ayant appris, à la mort de son père, tout ce que celui-ci savait de son secret, veut retrouver ses véritables parents. Ignorant leur nom, il se rend en Espagne. Le hasard fait qu'il rencontre Carlos ; il conçoit pour lui la plus vive amitié. Malheureusement il se prend aussi du plus ardent amour pour Elvire, qui encourage sa passion. Le jeune étranger hésite entre l'amour et l'amitié. Il sauve la vie de Carlos en exposant la sienne. Prévenu par Elvire que son mari veut attenter à ses jours, la jalousie espagnole ne pardonnant pas, Hugues part pour se réconcilier avec lui ; il l'aperçoit seul à la chasse dans une forêt, sans en être vu lui-même. Toutes les passions se soulèvent dans son cœur ; il couche Carlos en joue, le coup part, et le fratricide est consommé. Peu de temps après, Elvire, aisément consolée, épouse le meurtrier de son mari.

Cette exposition du prologue est presque un compte rendu de tout le drame. Le poète n'a qu'à révéler aux spectateurs ce que le lecteur vient d'apprendre. La scène est en Norvège, dans le château où le coupable a emmené Elvire et Otto, enfant de douze ans, fils d'Elvire et de don Carlos. Jerta, véritable fille du feu comte d'Grindour, habite avec eux et se croit la sœur de Hugues. Le premier acte ne sert qu'à poser les caractères. Au second acte, Hugues révèle à Jerta, sans trop de nécessité, le secret de sa naissance. Jerta va le communiquer à Elvire. Il en résulte entre les époux une scène de jalousie qui leur rappelle les circonstances de leur liaison et la mort de Carlos. L'imagination du meurtrier s'exalte, les remords le déchirent. Un étranger, déjà annoncé par le comte Valeros, l'époux de dona Laura, le père de Carlos. Hugues croit voir entrer l'ombre de sa victime. Il s'évanouit deux fois en lui entendant raconter qu'après un long séjour en Amérique il a voulu voir dans le cercueil le corps de son fils tué pendant son absence. L'attitude de ce corps lui a prouvé l'existence d'un crime, et il cherche le coupable dans le Nord, où certains signes le conduisent. Le troisième acte achève les révélations. Valeros, qui a déjà conçu des soupçons contre Hugues, arrive à connaître la vérité par une suite d'explications ou d'imprudences, suivies d'un aveu formel. Hugues, frappé de la malédiction paternelle, conçoit et déclare la résolution d'expier son crime sur un échafaud. Tel devrait être le dénouement, l'action est épuisée. Mais l'auteur a imaginé de mettre en scène une catastrophe sanglante dans un quatrième acte fort long. Il en résulte que les coupables, Hugues et Elvire, se poignardent tous les deux.

Cet épisode est inutile ; la véritable catastrophe de la tragédie est l'aveu du fratricide arraché à Hugues par la torture du remords. Ce but, en effet, semble indiqué par la marche même de la pièce. C'est de cette idée qu'il ressort toutes les beautés de l'ouvrage ; c'est d'elle qu'il emprunte sa moralité. La fable traitée par le poète donne trop de place aux petits moyens, aux invraisemblances, au merveilleux. Il y a aussi trop d'oppositions de caractères, de sentiments, de climats et de religions ; des contrastes perpétuels engendrent la monotonie. Le véritable mérite de la tragédie de Müllner consiste dans le déve-

lancement des caractères, qui sont tous parfaitement soutenus, dans la simplicité de l'action, et surtout dans le tableau progressif des remords de Hugues, et dans leur effet vraiment effrayant. Il y a aussi une morale tragique et profonde dans l'influence qu'exerce le crime de Hugues sur tout ce qui lui appartient. Personne ne peut être heureux auprès de lui : ni sa femme, qui se reproche d'avoir eu pour lui un penchant criminel, et qui le voit toujours en proie à la plus sombre mélancolie; ni la bonne Jerta, qui l'adore, et s'aperçoit trop bien qu'il n'est pas heureux; ni le jeune Otto, qui semble pressentir en lui le meurtrier de son père; enfin Valeros lui-même ne peut retrouver son second fils dans Hugues, sans reconnaître en lui l'assassin de son fils aîné. Tant de personnages rendus malheureux par un seul crime inspirent cette terreur et cette pitié tragiques qui doivent purifier les passions. Très-favorablement accueillie par les critiques romantiques, la tragédie de Müllner peut être revendiquée par les classiques. La règle des unités y est assez exactement observée. Il n'y a jamais une scène qu'un petit nombre de personnages. Pour l'exécution, le drame appartient à l'école romantique. Les mœurs en sont toutes modernes et les caractères sont d'une vérité individuelle plutôt qu'idéale. M. de Saint-Aulaire, dans la *Collection des chefs-d'œuvre du Théâtre étranger*, a fait paraître, en 1823, une traduction du drame de Müllner, sous le titre : *L'Expiation*.

Crime poursuivi par la Justice et la Vengeance (LE), chef-d'œuvre de Prudhon. V. JUSTICE (la).

CRIMÉE ou KRIMÉE (*Krim* ou *Krym*), autrefois *Chersonèse Taurique*, presque de la Russie d'Europe, formant la partie méridionale du gouvernement de Tauride, unie au continent par l'isthme de Pérékop, et située entre 44° 28' et 46° de latitude N., par 30° 15' et 34° 10' de longitude E. En jetant les yeux sur une carte de l'empire russe, on voit la Crimée former un quadrilatère qui paraît suspendu dans la mer Noire par sa pointe septentrionale, de telle sorte que chacun de ses autres angles correspond aussi à un des points cardinaux; l'angle oriental, baigné au N. par le golfe Putride ou mer d'Azof, est séparé de la presqu'île de Taman par le détroit de Kertch ou d'Iénikaleh. Longue de l'E. à l'O., formée par la plus grande diagonale, 287 kilom.; largeur du N. au S., 176 kilom.; superficie, 23,200 kilom. carrés. Capitale, Simphéropol. 400,000 hab.

Les côtes de la Crimée, tantôt basses, tantôt élevées, quelquefois unies, souvent dentelées, offrent les aspects les plus variés et les plus pittoresques. Elles présentent un développement de 103 myriamètres.

Des deux régions qui divisent la Crimée : la région des steppes et celle des montagnes, la première, qui occupe la partie N. et s'étend vers le S. et l'E., forme environ les deux tiers de la presqu'île. Le sol, bas, plat, dépourvu d'arbres et de rochers, est parsemé de nombreux hameaux et arrosé par quelques cours d'eau assez importants, notamment par le Salghir, le Kara-Sou, l'Indal et le Tchuruk-Sou. Cette région nourrit de nombreux troupeaux de moutons, de bœufs, de chameaux et de dromadaires. Le climat y est variable à ce point, que la même saison, dans différentes années, amène de longues sécheresses et quelquefois des pluies interminables, et qu'à une température négative succède un froid des plus intenses. Les vents dominants sont ceux d'E. et de N.-O., et les émanations de la mer Putride engendrent fréquemment des fièvres sur les côtes.

La chaîne Taurique, qui se divise en deux tronçons dont le point central atteint 2,200 mètres de hauteur, couvre la région montagneuse. L'aspect de cette partie de la Crimée varie à l'infini. Ce sont des vallées, tantôt sombres et sinieuses entre deux hautes murailles de rochers; tantôt, au contraire, spacieuses, inondées de soleil et traversées par de larges courants d'eau, dont les plus importants sont : le Kourouandal, l'Andal, l'Alina, la Katcha, le Belbeck. Les masses énormes de rochers qui dominent les vallées, les abîmes profonds que renferment les montagnes volcaniques et les eaux bitumineuses et sulfureuses qui s'y trouvent sur plusieurs points prouvent l'action d'anciens volcans et celle de fréquents tremblements de terre, occasionnés par des feux souterrains. Sur le flanc de ces montagnes, bouleversées par les révolutions et les cataclysmes, s'écroulent à l'infini des villages tartares. Comme l'Italie, c'est le pays des contrastes; la vie présente se mêle à chaque instant aux souvenirs de la vie passée; l'aristocratie russe est venue, pour ainsi dire, semer ses maisons de plaisance, ses villas les plus coquettes au milieu des vieilles tours à moitié ruinées, et parmi les sévères et mâles débris des constructions d'une époque lointaine. Abritée contre les vents du nord par les montagnes qui s'étendent parallèlement à la côte de la mer Noire, cette partie de la Crimée, que rafraîchissent les brises du midi, jouit d'un climat comparativement très-doux; aussi est-elle devenue le séjour de prédilection des riches seigneurs russes, qui y ont fait construire de nombreuses et riantes villas.

Le sol de la Crimée est renommé à bon droit pour sa fertilité. Une culture plus intelligente quintuplerait facilement ses produc-

tions. Il produit des céréales, du millet, du tabac, des vins d'excellente qualité, des raisins délicieux, des pommes, des poires, des melons, des figues, des pêches, des amandes, des grenades et jusqu'à des oranges. L'éducation des abeilles y donne d'excellents résultats, et l'élevage du gros bétail est une source de richesse pour les habitants. On fait en Crimée un très-grand commerce de peaux d'agneau brutes, du plus beau noir et du plus beau gris, connues dans le commerce sous le nom de *merluschi* ou de *baranets* de Crimée. Les principales essences des forêts sont le hêtre, le platane, le frêne à manne, le chêne rouge, le peuplier, etc. Ces forêts sont peuplées de loups, de renards, de chevreuils, de cerfs et de lièvres gris.

Les productions minérales de la Crimée sont loin de rivaliser avec ses productions agricoles. Les mines de houille sont peu abondantes, mais on y trouve du porphyre, des pierres calcaires et du marbre rouge assez estimé.

L'industrie, autrefois très-florissante, est aujourd'hui peu importante et se trouve entièrement entre les mains des Tartares; elle consiste en coutellerie, maroquins, bonnets de peau d'agneau, armes, selles, couvertures, tapis, sacs, cordes, etc. Le commerce, encore peu étendu, est le monopole des Grecs et des Juifs; mais la position géographique de ce pays lui assigne dans l'avenir une haute valeur politique et commerciale. Le Danube lui apporte en effet tous les produits de l'Occident et de l'Europe centrale; par les ports de Théodosie, de Balaklava et de Sébastopol, la Crimée se relie aux provinces les plus fécondes du centre de l'Asie; elle touche à Constantinople par le Bosphore; les Dardanelles lui ouvrent la Méditerranée et son littoral; enfin la mer d'Azoff la met en rapport direct avec les provinces septentrionales de l'Europe et de l'Asie.

— *Histoire*. En remontant à l'époque la plus reculée, les traditions historiques nous montrent la péninsule qui nous occupe habitée par les Cimmériens; mais l'histoire de cette contrée ne se présente à nous avec quelque apparence de certitude qu'à l'époque de l'établissement des premières colonies grecques, dans le courant du vie siècle av. J.-C. Les Héraclides de Mégare fondèrent à cette époque, dans la péninsule du sud-ouest, la ville de *Cherson*, longtemps gouvernée en république sous la tutelle de la métropole, et qui acquit dans la suite une grande célébrité. Dans la presqu'île orientale, les Miliéniens jetèrent les fondements de *Panticapée*, destinée à devenir un jour la capitale d'un empire florissant. Parmi les autres établissements formés par les Grecs dans la Tauride, nous mentionnerons *Théodosie*, *Nymphæon*, aujourd'hui Apouk, *Lampos*, *Phanagorie*, *Portus Sincius*, aujourd'hui Soudjoukale, etc. Ce sont là les faits les plus saillants que nous puissions recueillir jusqu'au ve siècle avant l'ère chrétienne, époque à laquelle fut fondé le royaume du Bosphore Cimmérien, que quelques auteurs appellent Bosphore Cimmérien. Vers 480 av. J.-C., les colonies grecques, étant devenues assez puissantes pour maîtriser les Barbares, commencèrent à étendre leur domination dans l'intérieur des terres; Cherson fut gouvernée par des archontes, appelés quelquefois du nom de rois, bien qu'ils relevassent de la métropole. Il n'en fut pas de même de Panticapée; de l'union des Miliéniens et des Scythes était sortie une population industrielle qui, s'agglomérant dans l'intérieur des villes, éprouva bientôt le besoin de se soumettre à une volonté unique, capable de prendre les mesures nécessaires pour résister aux attaques incessantes des Barbares. Le premier de ces chefs fut Spartocus I^{er}, qui fut salué du nom de roi du Bosphore Cimmérien. Cet événement eut lieu l'an 439 avant notre ère. Le royaume du Bosphore ne fut cependant définitivement constitué que sous le règne de Leuconne. Cette forme de gouvernement ne dura pas moins de huit siècles, car les Romains, qui remplacèrent les Grecs dans le droit de suzeraineté nominale sur ce royaume, comprirent qu'il leur était plus avantageux de protéger ces rois, derniers boulevard du monde civilisé, que de gouverner eux-mêmes ces contrées éloignées. A la mort de Leucon (352 av. J.-C.), qui avait été honoré du titre de citoyen d'Athènes, son fils Spartocus III régna pendant quatre ans seulement. Après lui ses trois frères Pœrisades, Satyrus et Gorgipus I^{er} se partagèrent le royaume et régnèrent simultanément de 349 à 311. Ces princes ayant envoyé du blé aux Athéniens en un temps de disette, ceux-ci, sur la proposition de Démosthène, leur érigèrent des statues d'airain; Pœrisades même, à sa mort, fut mis au rang des dieux. Les trois fils de ce dernier, Satyrus III, Prytanis et Eumelus recueillirent la succession de leur père et de leurs oncles; mais Eumelus fit la guerre à ses frères, les tua, et conserva pendant trois ans le pouvoir suprême. Son fils Spartocus IV lui succéda en 310 et régna jusqu'en 288. Diodore, qui nous fournit ces quelques détails sur l'histoire du royaume du Bosphore, présente en cet endroit de son récit une lacune qu'il est difficile de combler, même en faisant appel à tous les secours des inscriptions et de la numismatique. De 288 à 118, six princes se succédèrent sur le trône du Bosphore : Leucanor, que l'on suppose fils de Spartocus IV;

Eubolus, fils naturel du précédent; Satyrus IV; Gorgipus II; Spartocus V, dont les Scythes envahirent les États, et Pœrisades II, qui, environné d'ennemis et craignant de tomber entre les mains des Barbares, abdiqua en faveur du roi de Pont, le grand Mithridate, l'implacable ennemi des Romains. En 118 av. J.-C., Mithridate ne se contenta pas de refouler les Barbares au delà du Borysthène, il soumit les Chersonites eux-mêmes à sa domination et régna ainsi sur toute la péninsule. Quand le roi de Pont eut été vaincu et dépossédé de ses États de l'Asie (60 av. J.-C.), il se retira à Panticapée, où, allié avec les Scythes, ses anciens ennemis, il rêva la destruction de l'empire romain. Longtemps son habileté et son courage tinrent en échec les légions romaines; mais la trahison fit ce que la force n'avait pu opérer, elle brisa le glaive du héros. Pharnace, son fils, pour prix de son ingratitude et de son indigne trahison, reçut le titre d'ami et d'allié du peuple romain et l'investiture du royaume du Bosphore. Mais peu satisfait de ces concessions, il entra en hostilité avec Rome et donna bientôt à César l'occasion d'envoyer au sénat sa fameuse et laconique missive : « *Veni, vidi, vici.* » (Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.) Pharnace éprouva le sort qu'il avait indignement fait subir à son père; il trouva la mort dans un combat livré à Asander, son lieutenant et son gendre, qui s'était emparé de la couronne. Cet Asander, soumis à la domination de Rome, régna paisiblement pendant plusieurs années; on ignore quel motif le porta à se laisser mourir de faim. Un aventurier, Scribonius, monta sur le trône; mais, privé du protectorat romain, il fut mis à mort par le peuple insurgé. Polémon I^{er}, roi de Pont, recueillit la succession du Bosphore Cimmérien, et fut tué peu après dans une expédition contre les Sarmates asiatiques. Comme il ne laissait que des enfants en bas âge, une révolution appela sur le trône les rejetons de l'ancienne dynastie Leuconienne, et, dans les premières années de l'ère chrétienne, on voit figurer successivement sur le trône du Bosphore quatre souverains de cette famille. Toutefois, ces princes n'avaient pas les sympathies des empereurs romains, qui ne souffrirent pas longtemps cette usurpation des descendants de Leucon. L'empereur Caligula rendit la couronne à Polémon II, fils du dernier roi pontique, l'an 32 apr. J.-C. A partir de cette époque, l'histoire nous transmet une série de vingt-deux souverains, dont les noms seuls nous ont été laissés par la numismatique. Ces princes, qui se disaient amis de César et du peuple romain, ne brillèrent de quelque éclat que dans leurs contestations avec les Scythes ou leurs voisins les Chersonites. Leurs querelles avec ces derniers les affaiblirent considérablement, au moment où ils avaient besoin de toutes leurs forces pour repousser loin de la péninsule le fleau des invasions qui devaient renverser l'empire romain.

Vers l'an 400 de l'ère chrétienne, les Goths, qui depuis plusieurs années frappaient aux portes de l'empire, poussés par les hordes hunniques, se jetèrent dans la Crimée, le Caucase et l'Asie Mineure. Une de leurs tribus, celle des Goths Tétraxites, se fixa sur le littoral de la mer Noire, dans le royaume du Bosphore même. D'autres conquérants arrivèrent bientôt sur la trace des premiers. Partout où ces Barbares posèrent leur pied fatal, ils ne laissèrent que ruines et désolation. Une de ces tribus, les Khazars, refoulèrent les Goths dans les montagnes et fondèrent un empire éphémère assez puissant, qui fit donner, à cette époque, le nom de Khazarie à toute la Crimée. Les Petchénègues, les Comans pénétrèrent aussi en Crimée. Ce fut vers 1226 de notre ère qu'apparurent les Tatars Mongols, dont les bandes victorieuses sillonnèrent la Russie, la Pologne et la Hongrie. Mais ce n'était pas la dévastation qu'elles apportaient avec elles, et la Tauride commença à se relever de ses ruines, sous l'administration pacifique des khans de Crimée. Bientôt les Génois, peuple intelligent, actif et aventureux, dont les galères côtoyaient tous les rivages pour y jeter les fondations de quelque nouveau comptoir, créèrent en 1280 la célèbre Caffa, qui leur assura l'empire de la mer Noire. Pendant près de deux siècles, les colonies génoises ouvrirent de tous côtés des sources merveilleuses de grandeur et de prospérité; mais au commencement de la dynastie des *Ghérai*, sous le règne de Mengheli-Ghérai I^{er}, le plus illustre des khans de Crimée, l'étendard de Mahomet mit un terme à l'accroissement de la puissance génoise et rompit les relations de la Crimée avec la Méditerranée. La division des partis déchira cette contrée, naguère si paisible et si prospère, et les Turcs, profitant de cette division, se rendirent successivement maîtres de tous les points occupés par les Génois (1473). Après l'abandon des colonies génoises, les grandes lignes de communication furent rompues. Mais peu à peu les khans tributaires de la Porte puisèrent dans la fertilité du sol même d'abondantes ressources. Vallées et coteaux se couvrirent de villages; les moissons jaussaient dans les plaines laborieusement cultivées, et un nombreux bétail paissait çà et là dans les steppes. Il en fut ainsi pendant les règnes successifs des quarante et un khans de la dynastie des *Ghérai*, jusqu'à Chohyn, le dernier d'entre eux, qui abdiqua en faveur de la Russie.

En 1736, sous le règne de Mengheli-Ghérai II, la première apparition des Russes vint ébranler violemment l'existence politique de cette contrée. Le feld-maréchal Munich, à la tête de 100,000 hommes, força l'isthme de Pérékop et porta le ravage jusqu'au pied de la chaîne Taurique. La paix de Belgrade arrêta cette invasion en apparence, mais non de fait. L'influence de la Russie devait peser sur cette contrée jusqu'au jour où elle l'asservirait à sa domination. Ce fut une œuvre occulte et laborieuse, dit M. de Bazancourt, qui jetait la discorde, minait les forces vitales, et, jour par jour, préparait le but gravé dans sa pensée. Ce système d'empêchement et d'agression, caché sous la forme de protectorat, aboutit à la domination complète de la Crimée qui, en 1783, tomba tout entière entre les mains de Catherine II; mais l'ambitieuse impératrice ne recueillit qu'un pays déchiré par de sanglantes discordes, épuisé par l'émigration des habitants, anéanti dans sa prospérité et dans son commerce par le découragement et l'abandon. Soixante et dix années environ se sont écoulées depuis lors, et la domination russe, s'exerçant sans lutte et sans révolte, est restée impuissante à faire sortir la Crimée de l'abaissement où l'ont jetées les événements du dernier siècle. Nous parlons des forces réellement vitales et productives; car de tous côtés s'élèvent des châteaux, de brillantes et luxueuses habitations; la richesse auprès de la misère. La terre est riche, les vertes prairies de l'intérieur de la Crimée sont arrosées par des eaux abondantes, les arbres se courent sous le poids de leurs fruits, mais le commerce, cette vie réelle des peuples, n'a pu se relever, et la population décimée des Tatars végète misérablement au milieu des vastes concessions faites aux Russes.

Crimée (EXPÉDITION DE). Les motifs qui amenèrent la guerre de Crimée revêtirent à leur principe un caractère purement religieux, et prirent naissance dans la question des lieux saints, soulevée à différentes époques entre la France et la Turquie. Peu à peu les Grecs avaient empiété sur les droits des Latins, qui, de concessions en concessions, en étaient arrivés à se voir exclus des sanctuaires les plus vénérés de la Palestine, sur lesquels ils avaient cependant des droits proclamés par les traités. Les pères de la Terre sainte adressèrent leurs réclamations à la France, dont la garantie couvrait les titres invoqués par l'Eglise latine, et, en 1851, une commission, composée de Français et de Grecs, fut chargée d'examiner les prétentions et de préciser les droits de chacun. C'est alors qu'intervint la Russie, sous la secrète intimidation de laquelle la Turquie rendit un firman entièrement favorable aux Grecs. Cette décision soulevait ainsi, sous la forme d'une rivalité religieuse, une question d'influence politique de la plus haute gravité. Toutefois notre ambassadeur, fidèle aux sentiments de conciliation que la France avait montrés jusqu'alors, consentait à fermer les yeux, pourvu que le firman fût seulement enregistré, et qu'on n'en donnât pas lecture solennelle devant les communautés réunies à Jérusalem. Le chargé d'affaires de la Russie en exigeait, au contraire, la lecture publique. La Russie entra donc impérieusement dans le débat. Quant à la Turquie, placée entre deux nations également puissantes, pour la solution d'un différend tout personnel entre sectes chrétiennes, elle ne pouvait être qu'impartiale; mais, dominée par la crainte, elle s'effrayait de sa propre équité comme d'un germe de guerre, et se voyait menacée dans sa propre existence par une invasion soudaine. L'Angleterre, complètement désintéressée dans ce débat, suggéra alors au cabinet français l'idée de traiter directement avec celui de Saint-Petersbourg. Mais à peine cette nouvelle négociation était-elle entamée, que la Russie envoyait des troupes dans les provinces danubiennes et y concentrant un corps d'armée important; enfin, dévoilant chaque jour de plus en plus les desseins que caressait secrètement son ambition, elle annonçait officiellement, le 4 février 1853, la mission du prince Menschikoff à Constantinople. C'est que, pour elle, le différend religieux n'avait été qu'un prétexte habilement et avidement saisi; depuis longtemps l'aigle russe avait les regards tournés vers le Bosphore, et le moment lui semblait venu d'y déployer ses ailes. La Turquie, suivant l'expression ironique du czar Nicolas, était un malade qui allait rendre le dernier soupir, et il fallait se préparer à recueillir sa succession. Si la France et surtout l'Angleterre avaient pu conserver le moindre doute à cet égard, les manières hautaines, les mépris affectés, les insolences du prince Menschikoff auraient achevé de déchirer tous les voiles. L'ambassadeur russe demandait à la Porte la signature d'une convention particulière qui eût été l'abdication pure et simple de son indépendance et de sa dignité. La Porte refusa, et, le 21 mai, le prince quitta Constantinople. Ce départ significatif ouvrit enfin les yeux à l'Angleterre, endormie jusque-là par les protestations hypocrites de la Russie; elle se réveilla profondément blessée, et se plaça dès lors exclusivement au point de vue français. Une conférence, tenue à Vienne entre les quatre grandes puissances européennes, chercha encore à prévenir une guerre qui semblait imminente; mais l'invasion des Principautés (3 juillet), en montrant que la Russie

levait entièrement le masque, fit évanouir les dernières espérances de paix. La Prusse et l'Autriche, enchaînées par leurs anciens rapports avec la Russie, cachèrent leur impuissance ou leur mauvais vouloir sous une multitude de combinaisons et de protocoles; la France et l'Angleterre, plus directement atteintes par des prétentions qui menaçaient de rompre l'équilibre européen, s'unirent résolument pour imposer un frein à l'ambition moscovite et pour lui dire: Tu n'iras pas plus loin. La Sardaigne se joignit à ces deux puissances. Après le désastre de Sinope, les relations diplomatiques de la France et de l'Angleterre cessèrent avec la Russie; les déclarations de guerre furent échangées, et l'on ne songea plus qu'à combattre.

Bienôt une activité extraordinaire régna dans nos ports de Marseille et de Toulon; les troupes expéditionnaires y convergèrent de toutes parts; les convois s'organisèrent rapidement; en même temps les escadres combinées de la France et de l'Angleterre, sous les ordres des vice-amiraux Hamelin et Dundas, sillonnèrent les eaux de la Baltique et de la mer Noire et poussèrent des reconnaissances audacieuses. Il fallait se hâter: déjà les Russes avaient franchi le Danube sur deux points à la fois, et l'on craignait qu'ils ne se dirigeassent à marches forcées sur Andriopole et la capitale de l'empire ottoman, avant que les puissances alliées de la Turquie eussent eu le temps de jeter leur épée dans la balance des combats. Le 29 avril 1854, le maréchal Saint-Arnaud, commandant en chef de l'armée française, s'embarqua à Marseille; le 7 mai, il arriva à Gallipoli, et, peu de jours après, le maréchal lord Raglan, général en chef de l'armée anglaise, le duc de Cambridge et le prince Napoléon se trouveraient réunis à Constantinople. L'ennemi remontait alors le Danube et se concentrait pour attaquer Silistrie; il menaçait même de forcer Omer-Pacha, généralissime de l'armée turque, dans son camp retranché de Schumla. On ne tarda pas à apprendre que 70,000 Russes avaient investi Silistrie, qu'ils bombardaient nuit et jour sans interruption. Cette nouvelle jeta l'épouvante dans Constantinople; les généraux en chef sentirent l'impérieuse nécessité d'opposer une digue au torrent et de voler au secours de Silistrie, qui se défendait héroïquement. Le maréchal Saint-Arnaud pressa le débarquement du matériel et l'organisation des troupes pour les diriger sur Varna, et des troupes sur plan de campagne sur l'espoir de surprendre les Russes devant Silistrie. Mais tout à coup il apprend qu'ils ont levé le siège. Cette nouvelle renversa tous ses projets: « Les Russes me volent en se sauvant, » s'écria-t-il avec un accent de profonde amertume. C'est qu'il sentait dans quelle cruelle incertitude allait le plonger ce départ précipité. Le mouvement de l'ennemi était-il un piège ou une retraite? Choisirait-il la ligne du Sereth ou du Pruth? Allait-il se concentrer sur Bucharest? D'un autre côté, le maréchal n'osait former aucun plan hardi en face des hésitations de l'Autriche. Tiendrait-elle ses promesses? N'était-elle pas l'alliée secrète de la Russie? C'est alors qu'un milieu de toutes ces difficultés, de tous ces obstacles, de toutes ces éventualités contraires, surgit brusquement la plus terrible de toutes les complications: le choléra fléau implacable qui allait décimer ces vaillants soldats, l'espoir de leur patrie, l'admiration de nos alliés et l'orgueil de leurs généraux. En quelques jours il fit d'effroyables ravages, surtout dans les rangs de la division Canrobert, placée momentanément sous les ordres du général Espinasse. Au nombre de ses victimes furent le général duc d'Elchingen et le général Carbuccia. L'activité du maréchal Saint-Arnaud se consumait fiévreusement au milieu de cette inaction forcée, à laquelle le commandant le fléau, l'éloignement des Russes et les tergiversations de l'Autriche. Mais il devait bientôt en sortir par une entreprise audacieuse, retentissante, que caressaient déjà les rêves de son génie aventureux, et que les gouvernements de France et d'Angleterre venaient de décider afin de frapper la Russie au cœur même de sa puissance: c'était l'expédition de Crimée, c'était le siège de Sébastopol, cet arsenal formidable au fond duquel veillait sans cesse l'ambition moscovite, les regards étendus sur le Bosphore et sur les côtes de l'Asie. Au retour d'une commission formée d'officiers supérieurs, envoyée sur les côtes de Crimée pour étudier le point de débarquement le plus convenable, et après une désastreuse excursion dans la Dobrutscha, que le choléra vint interrompre en s'abattant comme un vautour sur la colonne expéditionnaire, l'embarquement des divisions pour la Crimée commença le 1er septembre 1854. Le 12, les côtes se montrèrent aux regards de nos soldats, avides de contempler cette terre inconnue, où allait retentir le fracas de la guerre dans un avenir si prochain. Le débarquement commença le 14, et l'on vit aussitôt le drapeau français flotter sur la plage, planté par le général Canrobert lui-même.

Nous entrons ici dans la phase des grands événements qui se déroulèrent jusqu'à la journée du 8 septembre 1855, événements dont chacun porte un nom glorieux pour nous dans l'histoire. « Le récit de l'expédition de Crimée proprement dite se résume complètement dans les mots: Alma, Balaklava, Inkermann, Tchernafia ou pont de Traktir, Malakoff, Sébastopol; nous renvoyons le lecteur

à ces divers articles. Nous nous bornerons à rappeler ici que dans cette expédition 4 millions de kilogrammes de poudre avaient été brûlés et 1,676 bouches à feu de tous calibres avaient lancé contre la place 2,128,000 projectiles. L'armée, qui s'élevait à 309,268 hommes, en aurait perdu dans cette campagne 69,229.

Après la prise de Sébastopol, des bruits de paix ne tardèrent pas à se répandre. Un congrès se réunit en effet à Paris au commencement de 1856 (v. CONGRÈS DE PARIS), et le 30 mars, jour anniversaire de l'entrée des alliés à Paris en 1814, le canon des Invalides tonnait pour annoncer que la paix venait d'être signée, et que la force, unie au bon droit, avait de nouveau affermi les bases de l'équilibre européen.

CRIMÉE (MAL DE). Méd. Sorte d'éléphantiasis tuberculeux, qui règne dans la Crimée et à Astrakan.

CRIMÉENNE s. f. (kri-mi-è-ne). Art milit. Nom donné à une ample capote adoptée dans l'armée française, durant la guerre de Crimée.

CRIMIACUM, nom latin de CRÉMIEU.

CRIMIE s. f. (kri-mi). Entom. Genre d'insectes hémiptères de l'île de Java.

CRIMINALISABLE adj. (kri-mi-na-li-sa-ble — rad. criminaliser). Jurispr. Qui peut être criminalisé: Une affaire CRIMINALISABLE.

CRIMINALISANT (kri-mi-na-li-zan) part. prés. du v. Criminaliser: Un juge CRIMINALISANT de simples délits.

CRIMINALISANT, ANTE adj. (kri-mi-na-li-zan, an-te — rad. criminaliser). Qui criminalise, qui donne les caractères de la criminalité: Circonstances CRIMINALISANTES.

CRIMINALISÉ, ÉE (kri-mi-na-li-zé) part. passé du v. Criminaliser: Délit CRIMINALISÉ.

CRIMINALISER v. a. ou tr. (kri-mi-na-li-zé — rad. criminaliser). Jurispr. Considérer comme criminelle et traiter comme telle, en parlant d'une affaire: On a voulu CRIMINALISER l'affaire et la renvoyer au parlement. (Volt.)

Se criminaliser, v. pron. Passer à l'état d'affaire criminelle, en parlant d'une affaire d'abord considérée comme civile ou correctionnelle: L'affaire se CRIMINALISA et fut envoyée aux assises.

CRIMINALISTE s. m. (kri-mi-na-li-s-te — rad. criminaliser). Jurisconsulte qui s'occupe spécialement de matières criminelles: On appelle un grand CRIMINALISTE un barbare en robe qui sait faire tomber les accusés dans le piège, qui ment impudemment pour découvrir la vérité, qui intimide les témoins et les force à déposer contre le prévenu; il mérite d'être pendu à la place du citoyen qu'il fait pendre. (Volt.) Le Graveur était un CRIMINALISTE distingué. (A. Hugo.) Depuis Kant, de profonds dissentiments séparent les CRIMINALISTES allemands. (Lerminier.)

CRIMINALITÉ s. f. (kri-mi-na-li-té — rad. criminaliser). Circonstances qui donnent à un acte le caractère d'un crime: La CRIMINALITÉ d'une action se compose de circonstances et de combinaisons variables à l'infini. (Mme Guizot.) L'état de criminalité: L'antiquité avait affirmé sans hésiter la CRIMINALITÉ ab ovo de notre espèce. (Proudh.) Néol.

— Fam. Caractère de ce qui est défendu: La petite CRIMINALITÉ de ce rendez-vous nocturne imprimait à l'amour le plus innocent du monde la vivacité des plaisirs défendus. (Balz.)

CRIMINATION s. f. (kri-mi-na-si-on — lat. crimination; de crimen, crime). Accusation, incrimination: Vieux mot.

CRIMINEL, ELLE adj. (kri-mi-nèl, è-le — du lat. crimen, crimini, crime). Coupable de crime: Une femme CRIMINELLE. Le comte de Guiche a fait une action dont le succès le couvre de gloire, car si elle eût tourné autrement, il eût été CRIMINEL. (Mme de Sév.) Il n'existe pas, ou plutôt il existe rarement de criminel qui soit complètement CRIMINEL. (Balz.) On est d'abord vicieux, ensuite CRIMINEL. (Leynadier.)

Je le crois criminel, puisque vous l'accusez.

Je me suis fait, pour lui, moi-même criminel.

De quoi l'accuse-t-il? et par quel attentat?

Devient-elle en un jour criminelle d'état?

— Entaché de crime, inspiré par une pensée de crime: Vie CRIMINELLE. Dessein CRIMINEL.

Action CRIMINELLE. Attachement CRIMINEL.

Illoports CRIMINELS. Amour CRIMINEL. L'escavage est une institution CRIMINELLE, parce que c'est un attentat à ce qui constitue l'humanité. (V. Cousin.)

D'un amour criminel Phèdre accuse Hippolyte.

— Poétiq. Qui appartient, qui a rapport au crime, qui le conçoit ou sert à l'exécuter: Une main CRIMINELLE. Un regard CRIMINEL. Un cœur CRIMINEL.

Grâces au ciel, ces mains ne sont pas criminelles.

Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme

le projet le plus grand, l'action la plus belle,

Ont quelquefois besoin d'une main criminelle.

CRÉBILLON.

Mon cœur, empoisonné d'un amour dangereux. Fut toujours criminel et toujours malheureux.

— **Rendre criminel**, Pousser au crime: La passion du jeu l'a rendu CRIMINEL.

— **Faire paraître criminel**: Chargez-le comme il faut, monsieur, et rendez les choses bien CRIMINELLES. (Mol.)

— **Jurispr.** Qui a rapport au crime ou à la répression du crime: Lois CRIMINELLES. Matière CRIMINELLE. Affaire CRIMINELLE. Procédure CRIMINELLE. Législation CRIMINELLE. Code CRIMINEL. Instruction CRIMINELLE. Lieutenant CRIMINEL. Les rédacteurs de la procédure CRIMINELLE ancienne ont plus songé à trouver des coupables que des innocents. (Volt.) Adoucir les lois CRIMINELLES, faire pénétrer le jour dans les procédures, intéresser le magistrat à la protection de l'accusé, est une des œuvres les plus saintes que puisse se proposer un ami de l'humanité. (E. Laboulaye.)

— **Substantif.** Personne coupable d'un crime: Un CRIMINEL d'état. Un prince qui ne veut point être occupé du soin de punir les CRIMINELS doit être occupé du soin de prévenir les crimes. (Confucius.) Pour exploiter les mines de la Sibérie, si les CRIMINELS manquent, on en fait. (De Custine.) Les CRIMINELS consommés ont seuls une assurance qui ressemble à la sincérité d'une conscience pure. (Balz.)

Jamais un criminel ne s'absout de son crime.

La gloire aux criminels ne sert point de refuge.

Plaignez les criminels, le remords les déchire.

— s. m. Jurispr. Matière, procédure criminelle: Tant au civil qu'au CRIMINEL. Je vous attaque tous au CRIMINEL. (Picard.)

— **Grand criminel**, Ressort de la cour d'assises.

— **Petit criminel**, Ressort de la police correctionnelle.

— **Autrefois grand ou petit criminel**, Ressort de la Tourneelle criminelle, ou ressort de tribunaux qui ne pouvaient infliger que des amendes.

— **Fam.** Prendre au criminel, Juger, apprécier avec sévérité: Vous prenez toutes mes actions au CRIMINEL. Ces exemples leur devraient apprendre à ne prendre pas au CRIMINEL d'autres expressions aussi fortes. (Boss.)

— **Vieille locution.**

— **Antonymes.** Juste, légitime, vertueux.

— **Civil, correctionnel** (en parlant de la justice et des tribunaux).

— **Encycl.** Dans son sens le plus général, le nom de criminels s'applique à ceux qui, coupables de quelque crime, sont condamnés soit à mort, soit à une autre peine. Aux mots CRUAUTÉ, REINE, SUPPLICE, nous rapporterons la manière dont, chez les divers peuples, on faisait justice des criminels, et le raffinement de barbarie apporté à leur supplice. On sait que, sous les Césars romains, les criminels étaient réservés, pour l'amphithéâtre, ce qui dans les provinces augmentait le nombre des condamnations capitales de la part de magistrats désireux de hâter la célébration des jeux. A Rome, il n'était pas besoin de tant de foudres pour approvisionner le cirque; à défaut de criminels ou de gladiateurs, il y avait les chrétiens, et quelquefois même les spectateurs, comme la chose arriva sous Caligula qui, voyant que les bêtes féroces allaient manquer de victimes, ordonna de jeter un certain nombre de spectateurs dans l'arène, en ayant soin auparavant de leur couper la langue, pour qu'ils ne vinssent pas troubler la fête par leurs cris. Il en était de même chez les Gaulois, qui réservaient les criminels pour les sacrifices qu'ils faisaient à leurs dieux. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, chez certaines peuplades de l'Afrique et de l'Asie, le prisonnier de guerre est gardé et même bien traité jusqu'au jour où par sa mort il ajoute à la pompe d'une solennité et sert de nourriture à ses vainqueurs. Ce qu'il nous faut observer encore à propos des criminels, c'est que certains usages qu'on retrouve chez tous les peuples; ainsi à toutes les époques il y a eu des jours consacrés, pendant la durée desquels l'exécution des criminels ne pouvait avoir lieu, et des circonstances particulières qui les défendaient contre certains supplices: en Perse, la loi ne condamnait jamais à mort pour un premier crime; à Rome, un ancien usage défendait de faire mourir les filles qui n'étaient pas nubiles; aussi, avant de tuer la fille de Séjan, le bourreau la viola; le citoyen romain ne pouvait être ni battu de verges ni crucifié; et aujourd'hui encore, dans notre législation, on ne peut faire mourir une femme enceinte qu'après qu'elle est délivrée de son fruit. Mais l'usage le plus généralement répandu était celui d'après lequel les criminels étaient redevables de leur grâce à certaines circonstances, à une rencontre heureuse. A Rome, un criminel conduit au supplice qui rencontrait sur sa route une Vestale était gracié, pourvu que celle-ci déclarât avec serment que cette rencontre était due au seul hasard. Dans presque toutes les monarchies il existait un usage semblable, et jadis l'apparition soudaine du roi était presque toujours un gage de clémence et de pardon. A Bruges, au xvie siècle, un criminel fut sauvé pour avoir rencontré en allant au supplice le carrosse de Charles-Quint, rencontre concertée avec le cocher de l'empereur. Dans l'Europe catholique et cléricale du moyen âge, à toutes les grandes fêtes, des

criminels étaient graciés en signe de réjouissance, à Pâques surtout, comme symbole de la descente de Jésus-Christ aux enfers et de la délivrance des âmes des justes. Les chrétiens avaient pris cette coutume des Juifs; et l'on sait qu'en semblable circonstance Barabas fut préféré à Jésus-Christ. En outre, chaque ville avait son privilège particulier, comme à Rouen la *fierte*, qui délivrait chaque année un prisonnier, en souvenir de la gargouille vaincue par saint Romain. Les vêtements des rois, leur entrée dans leurs bonnes villes étaient marqués par de semblables grâces, droit que la plupart des évêques partageaient avec eux, notamment celui d'Orléans, qui combattit longtemps pour maintenir et conserver son privilège. Ce droit de grâce n'était pas moins abusif que le droit d'asile; comme lui, il s'opposait au cours naturel de la justice, favorisait les crimes en empêchant l'effet moral de la répression, par suite de l'espoir que chaque coupable pouvait avoir d'obtenir sa grâce. La royauté dut lutter pendant de longs siècles pour ramener à elle ces parcelles démembrées de sa puissance; c'est surtout dans le clergé, toujours avide d'influence et de domination, qu'elle trouva les plus grandes résistances. Enfin elle triompha, et aujourd'hui c'est au chef de l'Etat seul qu'il appartient de faire grâce aux criminels.

Criminel (L'HONNÊTE), comédie par Fenouillet. V. HONNÊTE CRIMINEL (!).

CRIMINELLEMENT adv. (kri-mi-nè-le-man — rad. criminel). D'une façon criminelle: Tu as abusé CRIMINELLEMENT de ta force. (E. Sue.)

— **Par exagér.** Sévèrement: Vous jugez CRIMINELLEMENT des actions légères. Il Peu usité.

— **Jurispr.** Au criminel: Poursuivre, juger, condamner CRIMINELLEMENT. Protagoras ayant commencé un de ses ouvrages par ces mots: Je ne sais s'il y a des dieux ou s'il n'y en a point, fut poursuivi CRIMINELLEMENT. (Barthé.)

CRIMINEUX, EUSE adj. (kri-mi-neu, e-u-zé). Ancienne forme du mot CRIMINEL.

CRIMINIL, famille noble d'origine française, établie en Danemark. Le marquis Valentin Le Merchié de Criminil émigra en 1791 et prit du service dans l'armée que les princes français formaient à Coblenz. Lors de la dissolution de cette armée, il gagna le Holstein, où il épousa, en 1796, une comtesse Schimmelmann, dont il eut deux fils. Une tante de la comtesse, mariée à Frédéric Reventlow, n'ayant point d'enfants, adopta, en 1815, les deux jeunes marquis, lesquels, à partir du 2 mai 1820, prirent le nom et les armes de comtes de REVENTLOW-CRIMINIL. — L'aîné, Joseph-Charles, né en 1797, occupa dans le Holstein divers emplois supérieurs où il manifesta pour le parti du schleswig-holsteinisme une sympathie et un zèle qui ne furent pas sans influence sur les révoltes ultérieures de ce parti contre la couronne danoise. Il mourut en 1850. — Le cadet, Henri-Anna, né en 1798, fut d'abord attaché à la légation danoise près la cour de Berlin. Il occupa ensuite le poste d'attaché au préfet à Flensburg, puis fit partie du ministère en 1842, avec le portefeuille des affaires étrangères. A la chute du ministère, en 1848, il se retira; mais en 1850 il reentra dans le cabinet. Depuis 1854, il s'est complètement retiré des affaires.

CRIMISUS ou CRIMISA, rivière de l'Italie ancienne, dans le Brutium; elle arrosait une petite ville du même nom et porte aujourd'hui le nom de Lipuda, il Nom ancien d'une rivière de Sicile, qui passait à Ségeste. Sur ses bords, Timoléon vainquit les Carthaginois, l'an 340 av. J.-C.

CRIMNON s. m. (kri-mnon — gr. krimnon, même sens). Anc. pharin. Farine grossière.

CRIN s. m. (krain — lat. crinis et cirrus; gr. korré, korsé; angl. hair; allem. haar; lithuanien karezis; russe szers. M. Eichhoff rattache ces divers analogues au sanscrit crinis, crête, cirajas, cheveu, du verbe cr, percer, saillir). Poil long, ferme et souple à la fois, qui pousse à certains animaux, particulièrement au cou et à la queue: Cousin de crin. Tamis de crin. Oreiller de crin blanc. Crins de cheval. Crins de lion. L'Arabie et la Libye ont des chevaux dont la crinière et les crins sont fort courts et hérissés. (Buff.) Avec quel soin sont faites les tiges des pêcheurs de nos rivières! Comme le crin en est précieusement égal! (A. Karr.)

Les crins de son cheval en aigrettes flottantes

Balancent sur son front leur ornement guerrier.

DELLILLE.

— Ensemble des poils de ce genre que porte un animal: Ce cheval est d'un beau crin.

Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.

RACINE.

— Masse de poils de ce genre employés ensemble dans la fabrication d'un objet quelconque: Matelas de crin. Coucher sur le crin. (Balz.) Le crin est plus hygiénique que la laine. (A. Rion.)

— **Poétiq.** ou très-fam. et par dénigr. Cheveu: Qui a si mal taillé vos crins? Je m'attendais à tout moment à voir ces messieurs se prendre aux crins, fin ordinaire de leurs dissertations. (Le Sage.)

Téthys chassait Phébus aux crins dorés.
LA FONTAINE.
Quelques crins blancs couvraient son noir chignon.
VOLTAIRE.

— Poétiq. Rayon :
Ainsi lorsque apparaît, sous la voûte étoilée,
De l'astre aux crins ardents la flamme échevelée.
PARSEVAL.

— Hist. et poétiq. S'est dit au pluriel pour désigner les queues de cheval qui servent d'insignes aux pachas turcs :

Vous vivez, Lorédan, Bembo, Confarini,
Vous vivez sur la toile où le Croissant punit
Livres ses crins captifs à vos pieux courages.
C. DELAVIGNE.

— A tous crins. Muni de tous ses crins : *Un cheval à tous crins*. Il l'am. Avec tous ses cheveux : *Une tête à tous crins*. Il Fig. Entier, complet, pur, non mêlé ou mitigé : *M. Carré fut jadis un romantique à tous crins, hugolâtre et racinophile*. (Th. Gaut.)
— *Etre comme un crin*. Etre toujours prêt à se récrier, à se révolter : *Ne faites pas de bruit, messieurs, qu'il ne s'aperçoive de rien, car il est comme un crin, dès qu'il s'agit de son trésor*. (Balz.)

— Techn. *Crin crépi*. Crin d'abord filé puis bouilli, pour être frisé. Il *Crin plat*. Crin sans apprêt, crin naturel : *Les crins d'archet sont des crins plats*. Il *Crin végétal*. Fibres ligneuses de quelques palmiers ou autres végétaux, qui présentent l'aspect et la consistance du crin lorsqu'elles ont été débarrassées du parenchyme qui les entoure : *Les fibres employées sous le nom de crin végétal proviennent de l'agave, du zostère, de la caragante, du palmier nain, du sparte, etc.* (Focillon.)

— Min. Nom donné par les mineurs aux filets de quartz ou de carbonate calcaire qui divisent certaines roches en blocs cuboïdes ou rhomboïdaux. Il Syn. de *CORDON*.

— Manég. *Faire les crins*. Couper les crins de la partie inférieure des membres du cheval.

— Pêch. *Crin d'empile*. Crin très-fort qui porte un ou plusieurs hameçons.

— Ichtyol. Espèce du genre labre.

— Annél. *Crin de fontaine, crin de mer*. Noms vulgaires du dragonneau, qui est un ver filiforme.

— Bot. Pail de roide et ferme. Il *Crin-de-cheval*. Espèce de lichen.

— Epithètes. Flottant, mouvant, ondoyant, errant, vagabond, agité, superbe, frémissant, hérissé, dressé, horrible, épais, lisse, poli, luisant, brillant, poudreux.

— Homonymes. Crains, craint (du verbe craindre).

— Encycl. Techn. et comm. Le *crin*, ce poil long et rude qui croît au cou et à la queue de plusieurs animaux, tels que le bœuf et le cheval, est un filament d'une composition chimique fort en rapport avec celle de la corne et des ongles. Comme tous les poils, il est pourvu à sa base d'un bulbe qui lui sert à pomper les sucs indispensables à sa nourriture. Sa structure intérieure est un assemblage de brins faciles à désunir, enfermés dans une seule gaine qui paraît cannelée ; à son centre une sorte de moelle circule par un ou deux canaux. On connaît son élasticité ; celui qui provient de la queue du cheval peut s'allonger d'environ un douzième avant de casser, et il supporte un poids assez lourd ; c'est du reste le plus recherché ; il est carré, se vend en mèches séparées et est réservé à la fabrication des tissus et pour les archets d'instruments à cordes ; simple, double ou tors, on en fait des lignes pour la pêche : lorsqu'ils les destinaient à cet usage les Romains préféraient celui du cheval à celui de la jument. Le *crin* affecte diverses couleurs ; le blanc, mis à part, trouve son emploi pour les tissus de couleur vive ; le meilleur est celui qui est noir et long, qu'on nomme *crin d'échantillon*.

Le commerce de Paris tire le *crin* de la Russie, de l'Allemagne, de l'Irlande, de l'Amérique et de certaines provinces de la France. Celui de la Picardie, du Soissonnais et de la Champagne est fort estimé ; mais on fait peu de cas de celui qui fournit la Lorraine ou la Bretagne. On distingue deux sortes de *crin* : le *crin plat*, c'est-à-dire droit et tel qu'il sort de l'animal, et le *crin crépi* ou frisé, qui fait l'objet du travail de l'artisan appelé *crinier*. Ce travail consiste à corder le *crin*, c'est-à-dire à en faire une corde qui se façonne de la même manière à peu près que les cordes de chanvre. Ensuite on fait bouillir ce *crin* ainsi cordonné pour lui faire contracter l'habitude de friser. Les tapissiers, les matelassiers, les carrossiers, les bourreliers font une consommation considérable de *crin* crépi. Le *crin plat* sert à fabriquer des tamis ou cribles, des pinceaux, une étoffe d'une grande durée. Les luthiers s'en servent pour garnir des instruments de musique ; les boutonniers en ont fait longtemps et en font encore de fort beaux boutons ; les cordiers en fabriquent des longues pour les chevaux ; enfin on en fait entrer dans la confection des perruques. Le *crin dit de France*, à échantillon frisé, est un mélange de déchets des crins de queue, des crinières entières du cheval, des queues de bœuf. Il est beaucoup plus court et plus faible que celui dit de *pure queue*.

L'Irlande nous envoyait, au siècle dernier, des quantités assez considérables de ce produit inférieur ; bien qu'il fût de très-bonne qualité, on l'estimait moins que celui de Rouen et de Paris, parce qu'on ne le faisait pas suffisamment bouillir, ce qui rendait la frisure trop grossière. Les *crins* frisés d'Allemagne sont en apparence meilleurs que ceux de France ; dans le fond, ils valent beaucoup moins, parce qu'ils sont extrêmement courts, mêlés de soie ou de poil de porc, ce qui leur communique une certaine dureté et ne leur permet pas de conserver leur frisure. Ceux que la Russie nous expédie sont fins, mous, et répandent une odeur désagréable ; en général, ils sont moins estimés encore que ceux de Buenos-Ayres, dont nous faisons cependant un grand usage. La Russie nous fournit aussi des peignures ; c'est la sorte la plus inférieure. Avant la Révolution, les maîtres cordiers avaient seuls le droit de bouillir, crépir et friser le *crin*, comme aussi de faire des licols de poil ou de *crin* mêlé de chanvre. Par arrêt du 17 septembre 1743, le *crin* droit ou frisé payait 15 sous du 100 pesant à l'entrée du royaume, et 30 sous de droit de sortie.

Un établissement pour la fabrication d'étoffes de *crin* fut fondé à Paris par Bardel, en l'année 1801. D'habiles industriels ont fait voir depuis lors quel parti on pouvait tirer du *crin* dans la confection des tissus. Le nom de *crinoline*, avant d'être appliqué à ces amplex jupons de femme qui rappellent les *papiers* du XVIII^e siècle, a désigné une étoffe de *crin* dont on a fait des cols. Les procédés de teinture appliqués à la crinoline ont réussi complètement. Les grands dessins damassés, les bouquets et autres ornements dont l'introduction dans le tissu du *crin* avait d'abord été jugée impossible, sont maintenant d'un emploi commun, et l'on peut dire sans crainte d'être démenti que nos produits de ce genre ont laissé bien loin derrière eux ceux des Anglais et des Allemands.

Les métiers destinés à la fabrication des tissus de *crin* ne diffèrent des métiers employés pour les étoffes de soie ou de coton que par le temple et la navette. Deux pinceaux à vis tenant l'étoffe également et légèrement tendue remplacent le temple. Quant à la navette, elle se compose d'une longue règle de bois de bûis ou de tout autre bois dur, longue d'environ 1 m., large de 0 m. 02 à 0 m. 03, épaisse de 0 m. 004, et qui se termine par un fuseau d'acier et un crochet. La chaîne des étoffes de *crin* est composée d'un fil de chanvre ou de lin très-solide, teint en noir, qui se tire de Lille ou de Baillieux. La trame seule est de *crin*. Voici, selon M. Pelouze père, comment le travail s'opère : L'ouvrier porte la navette d'une main entre les fils de la trame lorsque le pas est ouvert ; un enfant est placé sur l'un des côtes du métier et présente un brin de *crin* à l'ouvrier près de la lisière qui est de son côté ; l'ouvrier saisit ce brin avec le crochet de la navette, et, en le tirant dans le sens de la largeur, il le fait passer dans l'étoffe. Le *crin* est placé en paquet, du côté du métier où se tient l'enfant, dans une boîte où il y a de l'eau pour le tenir humide ; c'est ce qui donne au *crin* la souplesse indispensable pour qu'il soit bien frappé dans le tissu. L'étoffe étant fabriquée, on lui donne le lustre par le moyen d'un lamineur ou cylindre composé d'un rouleau de papier et d'un autre rouleau de fer creux, dans lequel on a introduit des bouillons de fer chauffés. L'étoffe passe entre les deux rouleaux, soumise à une forte pression.

On a donné dans le commerce le nom de *crin végétal* à diverses substances végétales qu'on a jugées propres à remplacer le *crin*, au double point de vue de l'économie et de l'hygiène. Telle est la fibre de la caragante musciforme, ou mieux, d'illandisie usnéoïde, plante parasite qui croît sur le tronc des arbres en Virginie, au Brésil, à la Jamaïque, etc., et que l'on désigne tantôt sous le nom de *barbe espagnole*, tantôt sous ceux de *mousse espagnole* ou de *mousse de la Nouvelle-Orléans* ; telle est encore la plante marine appelée *varech*, très-employée aujourd'hui pour la confection de matelas, peu élastiques et peu moelleux sans doute, mais que leur bas prix et leur inaltérabilité rendent précieux pour les ménages pauvres. De tous les *crins végétaux*, le *varech* est le plus répandu. Les fibres de l'agave, du phorinium tenax et d'autres plantes filamenteuses sont aussi quelquefois employées, mais avec beaucoup moins de succès.

— Pêch. La nature semble avoir été au-devant des vœux du pêcheur à l'aligne en lui donnant un fil naturel, élastique, fort, invisible dans l'eau et imputrescible : le *crin* blanc du cheval. Le produit industriel auquel on donne le nom de *florence* ne le remplace point. S'il a plus de force, il possède moins d'élasticité, et a un brillant qui nuit souvent à la réussite, surtout quand il fait du soleil. Le meilleur *crin* pour la pêche est celui qui pousse à la queue du limonier normand ou beauceron. Il doit être long, blanc, vif et transparent dans toutes ses parties, rond et élastique. On doit le mouiller à l'eau tiède pour le travailler. Le pêcheur se souviendra, pour la conservation de ses lignes pendant la saison prohibée, que les araignées mangent le *crin*.

CRINAGORAS, poète grec, né à Mytilène, vivait au commencement de notre ère. Il

était contemporain de Strabon, qui en fait mention, et on peut induire de quelques-uns de ses vers qu'il habita longtemps Rome. On a de lui cinquante épigrammes, généralement poétiques et écrites dans un style élégant, que Pierre de Thessalonique a insérées dans son *Anthologie*.

CRINAL, ALE adj. (kri-nal, a-le — rad. *crin*). Hist. nat. Semblable à un crin. Il Gros comme un crin.

— s. m. Chir. Instrument autrefois employé pour comprimer la fistule lacrymale, et qui portait une pelote de crin.

— Antiq. rom. Large peigne courbé que l'on plaçait derrière la tête pour retenir les cheveux lorsqu'on les portait tombants.

CRINAS, médecin, né à Marseille au 1^{er} siècle de notre ère. Il exerça d'abord son art dans cette ville, puis se rendit à Rome sous Néron (54), et y acquit non-seulement une grande célébrité, mais encore une immense fortune. Appelé à son aide le charlatanisme, il ne donnait pas un seul remède sans avoir préalablement consulté ou plutôt feint de consulter les astres. Il n'en fallut pas davantage pour lui donner la réputation d'un médecin aussi habile que religieux. Sa fortune était telle, qu'il fit en partie reconstruire à ses frais les murailles de Marseille et qu'il possédait encore en mourant, au dire de Plinius, 10 millions de sesterces, c'est-à-dire près de 2 millions de francs.

CRINCELLE s. f. (kri-nè-le). Ornith. Syn. de CRISSERELLE.

CRINCER v. a. ou tr. (kri-nè — rad. *crin*). Agric. Cribler avec un van de crin : *Crincer de l'orge, du blé*.

CRINCHON s. m. (kri-n-chon — dimin. de *crin*). Crin, poil. Il Barbe d'épi. Il Vieux mot.

CRINCRAIN ou CRIN-CRAIN s. m. (kri-n-crain — onomatop.). Sorte d'instrument que les enfants font tourner autour d'un bâton et qui est formé d'un tuyau de roseau et d'un morceau de parchemin percé de deux trous, dans lesquels est passé un crin de cheval.

— Pop. Méchant violon : *Les crincrains de Mirecourt, en Lorraine, constituent pour ce pays une branche importante de commerce. Il aura beau, le déplorable Homère de la borne, faire ronfler sous un archet qui n'a plus que le bois les deux cordes raueuses qui vibrent encore à son crincrain*. (Ch. Nod.) Quoique je ne sois pas dilettante, j'aime encore mieux le bruit des crincrains et des tambours de basque que celui de la sonnette de M. le président. (Th. Gaut.)

Qui frappe là si fort ? — Monsieur, ce sont des masques. Qui portent des crincrains et des tambours de basques. MOLIERE.

J'aime mieux de Bullier la gâtée qui frétille
Sous les gémissements d'un crincrain agacé.
P. MAHALIN.

Margot, Margot,
Lève ton sabot ;
La danse commence
Au son des crincrains
Et des tambourins.
Fais sauter ton bonnet par-dessus les moulins.
J. BARBIER.

Très-mauvais joueur de violon. Il est second CRINCRAIN au Vaudeville.

CRINE s. m. (kri-ne — du gr. *krinon*, lis). Bot. Genre de plantes de la famille des amarillidées.

CRINE s. f. (kri-ne — du lat. *crinis*, cheveu). Chevelure. Il Vieux mot.

CRINÉSIUS (Christophe), théologien et prédicateur protestant, né en Bohême en 1584, mort à Altdorf en 1629. Il fut d'abord professeur de langues orientales à Wittenberg. Il exerça le ministère évangélique lorsqu'un décret de l'empereur Ferdinand l'obligea, ainsi que tous les ministres protestants, à chercher un refuge dans un pays plus hospitalier. Il se rendit à Ratisbonne et ensuite à Nuremberg. Le sénat de cette dernière ville le nomma professeur et prédicateur à Altdorf. On a de lui de nombreux et savants ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Gymnasium syriacum*, etc. (Wittenberg, 1611, in-4°) ; *Epistola S. Pauli ad Romanos, lingua syriaca*, etc. (Wittenberg, 1612, in-4°) ; *Lingua samaritana ex Scriptura sacra libris impressis et manuscriptis fideliter eruta* (Altdorf, in-4°) ; *Gymnasium chaldaicum* (Nuremberg, 1627-1628, in-4°), etc.

CRINETTE s. f. (kri-nè-te). Techn. instrument avec lequel on faisait autrefois des trous aux biscuits de marine.

CRINICORNE adj. (kri-ni-kor-ne — du lat. *crinis*, cheveu, et de *corne*). Entom. Qui a les antennes velues ou terminées par une longue soie.

CRINIE s. f. (kri-ni). Erpét. Genre de grenouilles de la Nouvelle-Hollande.

CRINIER s. m. (kri-ni — rad. *crin*). Ouvrier qui apprête le crin destiné à la confection de divers ouvrages.

CRINIÈRE s. f. (kri-niè-re — rad. *crin*). Ensemble des crins du cou d'un animal : *La crinière d'un cheval, d'un lion*. Le lion, hérissant sa crinière, provoque au combat ses rivaux rugissants. (B. de St-P.) Une crinière plus fournie fait la seule différence entre l'hyène de Perse et celle du Maroc. (Flourens.)

Sur son casque ondulant, où jaillit la lumière,
Flotte d'un coursier noir l'ondoyante crinière.
LAMARTINE.

— Par ext. Touffe de crins que certains militaires portent derrière leur casque : *La crinière d'un casque*. Ses cheveux, d'un rouge de cuir, retombaient sur ses épaules comme la crinière d'un casque. (E. Sue.)

— Par. anal. Chevelure, et le plus souvent chevelure abondante et mal soignée : *Il vient uniquement pour faire parade de sa personne, de sa crinière léonine*. (Lemoine.)

Fille se coiffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.
LA FONTAINE.

— Poétiq. Queue d'une comète :
L'étoile qui détruit les trônes de la terre
Déploya dans les cieux sa fatale crinière.
LUCROUVÉ.

Il Ecume des vagues de la mer : *La vent détachait ça et là, du sommet anguleux des vagues, une espèce de crinière d'écume*. (B. de St-P.)

L'Océan m'a porté sur sa crinière immense.
AUTRAN.

L'air siffle, le ciel se joue
Dans la crinière des flots.
LAMARTINE.

— Manég. Sorte de filet adapté au caparçon et couvrant la tête et le cou du cheval.

— Ornith. Huppe de plumes déliées, ou crête qui régnait sur l'occiput et le long du cou.

— Epithètes. Longue, large, épaisse, pendante, flottante, ondoyante, agitée, frémissante, dressée, hérissée, superbe, magnifique, horrible, noire, blanche, fauve.

— Encycl. La crinière du cheval s'étend depuis le toupet, qui la limite en avant, jusqu'à vers le milieu du garrot. Plus l'animal est de race commune, plus la crinière est fournie ; c'est pourquoi on est dans l'habitude d'arracher une partie des crins des chevaux de luxe. Les chevaux hongres ont toujours les crins moins abondants et moins longs que les chevaux entiers. La crinière est dite double lorsque les crins sont tellement abondants qu'ils retombent de chaque côté de l'encolure. On coupe souvent la crinière assez près du bord de l'encolure ; les crins se dirigent alors en haut, et on dit, dans ce cas, que la crinière est en brosse ou à la hussarde. En général, on ne la dispose ainsi que chez les chevaux de petite taille. La crinière est un des plus beaux ornements du cheval, et bien que cette beauté soit tout à fait extérieure et n'entraîne pas avec elle l'idée d'une qualité essentielle, elle n'en est pas moins appréciée chez les chevaux de luxe. La crinière, dit M. Bouley, est à l'encolure du cheval ce qu'est un chapiteau à la colonne qu'il surmonte ; elle l'embellit en dissimulant sous ses touffes ondoyantes l'angularité de son bord supérieur, et lui donne ainsi un aspect gracieux que ses formes trop abruptes ne comportent pas. Chez les anciens, on coupait la crinière très-court en signe de deuil. L'histoire rapporte qu'à la mort d'Éphestion Alexandre voulut que toute l'armée portât le deuil, et il n'en exempta pas les chevaux, à qui il fit couper les crins.

CRINIFÈRE adj. (kri-ni-fè-re — du lat. *crinis*, cheveu ; *fero*, je porte). Zool. Muni d'une crinière. Il On dit aussi CRINIGÈRE.

CRINIFLORE adj. (kri-ni-flor-e — du lat. *crinis*, cheveu ; *flor*, fleur). Bot. Dont les pétales sont filiformes.

CRINIFORME adj. (kri-ni-for-me — du lat. *crinis*, cheveu, et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'un crin.

CRINIGÈRE adj. (kri-ni-jè-re — du lat. *crinis*, cheveu ; *gero*, je porte). V. CRINIFÈRE.

— s. m. Ornith. Syn. de TRICHOPORE et de CRINON.

CRINION s. m. (kri-ni-on — du lat. *crinis*, cheveu). Bot. Syn. de CRINULE.

CRINITAIRE s. f. (kri-ni-tè-re — du lat. *crinitus*, chevelu). Bot. Syn. de CHRYSOCOME, genre de composées.

CRINITARSE adj. (kri-ni-tar-se — du lat. *crinitus*, et de *tarse*). Entom. Qui a les tarses velus.

CRINITE s. f. (kri-ni-te — du lat. *crinita*, chevelue). Bot. Syn. de CHRYSOCOME et de PAVETTE.

CRINITO ou CRINITUS (Pierre Riccio, dit), c'est-à-dire le Chevelu, poète et biographe italien, né à Florence en 1465, mort vers 1504. Élève de Politien, il le remplaça dans sa chaire d'éloquence, et se chargea comme lui de l'éducation de quelques enfants de famille. Ses poésies latines ne manquent pas d'élévation, mais elles ont conservé moins de célébrité que ses ouvrages en prose, entre autres son traité *De honesta disciplina* (Florence, 1500, in-fol.), dans lequel, à l'exemple d'Aulu-Gelle dans les *Nuits attiques*, il traite un grand nombre de questions d'érudition, d'histoire, de philosophie. Ses *Vies des poètes latins* sont inexactes et incomplètes.

CRINITUS (David), littérateur bohémien qui vivait au XVI^e siècle. Il fut un des bons poètes latins de son époque. Son nom véritable était Kuczerka (Chevelu), qu'il latinisa, selon l'usage du temps. Nous citerons, parmi

ses recueils : *Fundationes et origines præcipuarum in Bohemia urbium* (1575), et *Rytmy czeske a latinske na Evangelia*, poésies bohémiennes et latines tirées des Évangiles (1577).

CRINODENDRE s. m. (kri-no-dan-dre — du gr. *krinon*, lis; *dendron*, arbre). Bot. Genre d'arbres, de la famille des uliacées, renfermant une seule espèce peu connue, qui croît au Chili : *Il n'est pas facile d'assigner la place du CRINODENDRE dans les familles naturelles*. (Lallemand.) On dit aussi CRINODENDRON.

CRINOÏDE adj. (kri-no-i-de — de *crin*, et du gr. *eidos*, aspect). Zool. Qui ressemble à un crin, qui est filiforme.

CRINOÏDE adj. (kri-no-i-de — du gr. *krinon*, lis; *eidos*, aspect). Bot. Qui ressemble à un lis. — s. m. pl. Zool. Famille de radiaires. || Syn. d'ENCRIINES.

CRINOLE s. f. (kri-no-le — dimin. du lat. *crinis*, crin). Helminth. Syn. de CRINON.

— Bot. Genre de plantes bulbeuses, de la famille des amaryllidées, comprenant plus de cent soixante espèces, qui croissent dans les régions tropicales : *L'espèce la plus anciennement connue est la CRINOLE d'Asie*. (T. de Berneaud.)

CRINOLINE s. f. (kri-no-li-ne — de *crin* et de *lin*). Autrefois, étoffe de crin employée à divers usages, particulièrement pour la toilette des dames : *Sa robe était balancée par autre chose que par ces affreuses et frauduleuses sous-jupes en crinoline*. (Balz.) || Aujourd'hui, Veste jupon bouffant, maintenu par des lames d'acier ou des baleines, et qui rappelle les paniers du XVIII^e siècle : *Cette veste avait des manches courtes et accusait, en marquant la taille, une croupe qui ne devait rien aux mensonges de la CRINOLINE*. (Th. Gaut.) || La femme commence à tenir beaucoup de place dans le monde, comme le prouve la CRINOLINE. (Toussnel.)

— Par ext. Personne qui porte une crinoline.

Femmes qui font aimer de loin, Coeurs étroits, amples crinolines.

AUTRAN.

— Encycl. Commençons par un pénible aveu. Toutes les femmes sont loin d'être parfaites... au physique du moins; le moral ne nous regarde pas. Lorsque Apelle voulait peindre sa Vénus, il fut obligé de combiner les agréments de six des plus belles filles de la Grèce. Les femmes d'ailleurs le savent bien; elles laissent dire leurs adorateurs, et s'attachent cependant à corriger, à déguiser surtout ce que la nature a laissé en elles de défectueux. Ces précautions ne datent pas d'hier. Sans doute on ne connaissait pas à Athènes le nom de la *crinoline*, mais les femmes n'y étaient pas moins adroites dans l'art de déguiser les défauts de leur taille. Alexis, dans son *Isostasion*, racontant l'art que montraient les courtisanes à se parer, fait la description suivante, qui montre bien que la *crinoline* est loin d'être une nouveauté : « N'a-t-elle pas assez de hanches, on lui coud une garniture, de sorte que ceux qui voient la courtisane ne peuvent s'empêcher de dire : « Ma foi voilà une jolie croupe! » Si ce n'est là la *crinoline*, c'est au moins la tournure, une proche parente.

Longue éclipse des *crinolines* et des tournures pendant le moyen âge, époque des jupes longues, étroites et roides, des hanches avalées, des formes amaigries. Mais au XVI^e siècle apparaissent les vertugadins, dont l'ordonnance d'Orléans (1560) règle ainsi les dimensions : « Défendons en outre à toutes femmes de porter vertugadins ayant plus d'une aune et demie de tour. »

Aux vertugadins succédèrent les paniers, de vraies *crinolines* sous un autre nom. Ils ont dans cet ouvrage leur histoire à part. De nos jours, moralistes, philosophes, prédicateurs, médecins, chansonniers, chroniqueurs se sont ligués contre la *crinoline*; mais, avec une fermeté de caractère que nous ne saurions trop louer, avec une indifférence philosophique véritablement admirable, les femmes ont laissé disserter, prêcher, chanter et rire, et elles ont continué bravement de porter la *crinoline*, s'inquiétant des sermons aussi peu que des quolibets. Pourtant quelques femmes, qui savaient bien ce qu'elles faisaient, ont essayé de donner l'exemple et se sont interdites la *crinoline*; d'autres, qui avaient de bonnes raisons pour la conserver, l'ont remplacée par un engin du même genre appelé *demi-terme*. Le premier résultat de ces efforts et de ces concessions a été une diminution considérable dans les dimensions de la *crinoline*; puis enfin cet appareil a été abandonné par les femmes à la mode, qui se sont mises à porter des robes presque collantes. Mais si la *crinoline* est morte ou sur le point de mourir, elle ressuscitera sous un autre nom; car la *crinoline* est éternelle comme la coquetterie qui l'a inventée, éternelle, hélas! comme les vices de formes qu'elle est destinée à masquer. Le jour où il serait prouvé et reconnu que la *crinoline* ne convient qu'aux femmes mal faites, le monde féminin serait divisé en deux camps, dont l'un, celui des belles femmes, conseillerait à l'autre l'usage de la *crinoline*, et l'autre refuserait avec indignation d'user de ce palliatif indispensable.

CRINOLINÉE adj. f. (kri-no-li-née — rad. *crinoline*). Néol. Qui porte une crinoline : Les

dames les plus CRINOLINÉES et qui passeraient à peine sous l'arc de triomphe de l'Etoile.... (Journ.)

CRINOMYRE s. m. (kri-no-mi-re — du gr. *krinon*, lis; *myron*, onguent). Anc. pharm. Médicament aromatique dans lequel entraient la fleur de lis.

CRINON s. m. (kri-non — du lat. *crinis*, cheveu). Ornith. Genre de passereaux dentirostres.

— Helminth. Genre de vers filiformes, qui vivent dans les intestins et les vaisseaux du chien et du cheval.

— Méd. Syn. de COMÉDON.

— Encycl. Ornith. Le *crinon* a pour caractères : bec court, en cône allongé, comprimé à la pointe, un peu dilaté ou élargi à la base; mandibule supérieure fléchie vers la pointe, qui est un peu échancrée; base du bec garnie de fortes et longues soies; narines un peu éloignées de la base du bec, ovoïdes, ouvertes, non cachées par les soies de la base; pieds courts; tarse plus court que le doigt du milieu; doigts latéraux inégaux, l'externe uni jusqu'à la seconde articulation, l'interne uni à sa base; ailes médiocres; les trois premières rémiges étagées, les quatrième, cinquième et sixième plus longues que les autres. Ce genre est entièrement africain. Temminck en a décrit cinq espèces, qui vivent sur les côtes de Guinée. Leurs mœurs et leurs habitudes sont complètement inconnues. Le *crinon barbu* a le plumage généralement vert olivâtre; les plumes de la gorge lâches, redressées et jaunes; d'entre les plumes du front sortent des crins longs et roides, formant une sorte de crinière peu fournie, qui retombe sur le derrière du cou. Il habite les environs de Sierra-Leone.

CRINONIE s. f. (kri-no-ni — du gr. *krinon*, lis). Bot. Syn. de PHOLIDOTE.

CRINOPHILE adj. (kri-no-fi-le — du lat. *crinis*, cheveu, et du gr. *philos*, ami). Propre à entretenir et à conserver la chevelure : Eau CRINOPHILE. || Ce mot hybride aura été fabriqué par quelque ignorant perruquier.

CRINOSZ DE BIONENS (Théodore), seigneur de Cotant, théologien protestant suisse, né à Noyon, près de Genève, en 1600. Il suivit les cours de théologie à Genève, et ne put recevoir la consécration au ministère évangélique parce qu'il refusa de se soumettre à la formule de foi exigée alors de tout candidat. Versé dans la connaissance de l'hébreu et du grec, il avait préparé une nouvelle traduction de la Bible, que le clergé de Genève lui défendit de publier. Comme tant d'autres commentateurs plus ou moins fantasques, Crinosz, en étudiant l'*Apocalypse*, avait cru pouvoir hasarder des explications prophétiques. Il annonça qu'en l'année 1747 l'Eglise de Genève passerait par une terrible tourmente, qui obligerait les vrais croyants à se réfugier en France, et il était, pour sa part, si bien convaincu de cet événement futur qu'il avait eu la précaution de placer sa fortune dans le pays qu'il désignait comme asile à ses concitoyens. Comme tant d'autres avant lui, le nouveau prophète se trompa. Qui veut faire l'ange fait la bête; c'est Pascal qui l'a dit. On a de Crinosz : une traduction en français du *Livre de Job* (Rotterdam, 1729, in-4°); une traduction du *Livre des Psaumes* (Yverdon, 1729, in-4°), et un *Essai sur l'Apocalypse, avec des éclaircissements sur les prophètes de Daniel qui regardent les derniers temps* (1729, in-4°). Ajoutons encore des manifestes suscités par la défense qu'on avait faite à l'auteur de publier sa version de la Bible.

CRINULE s. f. (kri-nu-le — du lat. *crinulus*, petit cheveu). Bot. Genre de petits champignons, de la tribu des clavariées, comprenant quelques espèces qui croissent en groupes sur les écorces. || Nom donné à divers organes filiformes.

CRINUM s. m. (kri-nomm — du gr. *krinon*, lis). Bot. Nom scientifique du genre crinole : Les CRINUMS sont cultivés en Europe en raison de leur beauté. (C. Lemaire.)

CRIO (cap), dans la Turquie d'Asie, sur la côte S.-O. de l'Anatolie, formant l'entrée méridionale du golfe Caramanie, par 36° 40' de lat. N., et 35° 5' de long. E.

CRIOBOLE s. m. (kri-o-bo-le — gr. *kriobolos*; de *krios*, bœuf, et *bolos*, jet). Ce mot nous fournit l'occasion d'étudier une étymologie intéressante, celle du grec *krios*, bœuf. Il nous semble que ce mot se rapproche d'une façon évidente d'un nom du mouton conservé par l'irlandais, et remarquable au double point de vue de son origine aryenne et des affinités qu'il semble trouver en dehors de la famille; c'est *caera*, *caor*, *caora*, *caoradh*, *caoire*, *cire*, *brebis*; en ersé *caora*, *ciara*, *ciraeg*. Le sens primitif est celui du latin *pecus*, car *caoradh* signifie bétail en général, et *caoraighd*, la fonction d'un gardeur de bestiaux. Or, dans le *Rig-Véda*, on trouve *caraita* avec l'acception de bétail, et le zend *caraiti* désigne, suivant Spiegel, tout animal qui pâture. La racine commune est le sanscrit *car*, *err* et *la*, se promener, faire paître, paître; d'où *cari*, animal, et *cara*, *cârâ*, pâturage, dans *gôcara*, *prâcara*, etc.; en persan *caridan*, paître, *carâ*, *caras*, *caram*, *carâgh*, etc., pâturage. D'après Hésychius, les Ioniens appelaient le mouton *kar*, au pluriel *ta kara*, et *karos* ou

karnos signifiait chez eux un pâturage. Il est difficile, d'après cela, de ne pas considérer ces mots comme ariens. C'est à ce groupe qu'il faut rapporter *krios*, bœuf, contracté de *kerios* ou *karios*, dérivé de *kar*. Mais voici qu'en hébreu nous trouvons aussi *kar*, agneau, et pâturage, que l'on rapporte au radical *kdr*, il alla en cerle, il courut, il bondit; — comparez l'arabe *karra*, il revint, — significations très-rapprochées du sanscrit *car*. Il semble donc que nous avons ici une des coïncidences aryo-sémitiques, qui nous reportent au delà de la séparation des deux familles de langues. Ce nom du mouton reparait aussi dans les idiomes finnois, en finlandais *karo*, bœuf; *kari*, *karisa*, agneau; en wogoul *karash*, mouton; en ostiak *koren*, même sens. Le sens primitif le plus général se montre également dans le finlandais *karja*, troupeau, *karja*, d'où *karjainen*, pasteur, *karjala*, la Carélie, pays de troupeaux et de pâturages. Il est probable aussi que le nom des *Cariens* de l'Asie Mineure signifiait primitivement pasteurs. Chez les Écharris du Caucase, on trouve *kerr*, agneau, et le mingrélien *churi*, mouton, offre aussi une certaine analogie. Antiq. gr. Sacrifice d'un bœuf en l'honneur d'Atys.

CRIOCARCIN s. m. (kri-o-kar-sain — du gr. *krios*, bœuf; *karkinos*, crabre). Crust. Genre de décapodes macroures, comprenant une seule espèce, dont on ne connaît pas la patrie.

— Encycl. M. Guérin a désigné sous le nom de *criocarcin*, dans la collection du Muséum, un crustacé singulier, qui avait déjà été figuré par Herbst, mais qui était très-imparfaitement connu. Il a beaucoup d'analogie avec les micripes, soit par la forme générale du corps, soit par la disposition du front. Ce qui caractérise principalement ce genre, c'est la disposition des orbites et des yeux. Les cavités orbitaires ont presque la forme d'un tube dirigé en dehors, long, tronqué à son extrémité; mais elles n'engainent pas les yeux comme chez les pericères, car l'anneau ophthalmique s'avance jusqu'au-dessus de leur extrémité, et le pédoncule oculaire, qui est long, grêle et semblable à celui des mafas, s'y insère de façon à être complètement à découvert, à pouvoir se replier en arrière, et à s'appliquer dans toute sa longueur contre le bord extérieur de l'article basilaire des antennes externes, position dans laquelle il est caché sous les épines postorbitaires de la carapace. — Le *criocarcin* a sourceils à la carapace bombée, inégale, à bords latéro-antérieurs presque parallèles; le rostre vertical et armé de deux cornes recourbées en dehors; le bord orbitaire supérieur lamelleux, extrêmement saillant et armé de trois fortes épines; trois ou quatre fortes épines sur les bords latéro-antérieurs de la carapace, deux sur la région stomacale et une sur la région intestinale. Sa patrie est inconnue.

CRIOCÉPHALE s. m. (kri-o-sé-fa-le — du gr. *krios*, bœuf; *kephalê*, tête). Antiq. Monstre à tête de bœuf : Le CRIOCÉPHALE de Thèbes a le plus souvent deux têtes sur les monuments. (V. Parisot.)

— Entom. Genre de coléoptères longicornes, comprenant sept espèces : Les CRIOCÉPHALES sont nocturnes. (Chevrolat.)

CRIOCÈRE s. m. (kri-o-sè-re — du gr. *krios*, bœuf; *keras*, corne). Entom. Genre de coléoptères dont les antennes ont la forme des cornes de bœuf : Le CRIOCÈRE du lis, long de 0 m. 007, a le corselet et les écus d'un beau rouge. (Focillon.)

— Moll. Genre de mollusques céphalopodes, de la famille des ammonitidées, comprenant sept espèces, très-voisines des ammonites.

— Encycl. Entom. Ce genre a pour caractères : languette entière et un peu échancrée; extrémité des mandibules bifide ou terminée par deux dents; cuisses presque égales; antennes en grande partie grenues; yeux échancrés; dernier article des palpes cylindrique et tronqué; tête rétrécie postérieurement en forme de cou; abdomen presque carré. C'est sur les fleurs des jardins et des champs qu'on rencontre ordinairement ces insectes, particulièrement sur les fleurs de lilacées et d'aspéruginées. Les larves, peut-être pour dégoutter d'elles les oiseaux, qui en sont fort avides, ont l'habitude de se revêtir d'une sale enveloppe qu'elles fabriquent en agglutinant leurs excréments; cette enveloppe garantit en même temps leur peau, qui est mince et transparente, des variations atmosphériques. L'agglomération de ces matières fécales est favorisée par la disposition de l'anus qui, au lieu d'être sous le dernier anneau du ventre, comme dans les autres insectes, se trouve sur le dos, entre le pénultième et le dernier anneau, de manière que les déjections alvines qui en sortent se collent les unes aux autres, et sont naturellement repoussées vers la tête. Ces larves se métamorphosent sous le sol, dans une espèce de coque qu'elles construisent en dégorgeant une matière visqueuse qui agglutine les parcelles de terre. Elles forment à l'intérieur une sorte d'étoffe argentée. Lorsqu'on prend les *criocères*, ils font entendre un petit son fort singulier. Leur accouplement dure environ un jour. C'est sur les feuilles que les femelles placent leurs œufs, et elles les y collent par petits tas. Le *criocère* des lis a la tête noire ainsi que le dessous du corps; ses élytres et son corselet sont d'un rouge vermillon. Cette espèce est commune

sur le lis, et c'est celle dont les mœurs ont été le mieux observées. Le *criocère brun* est d'un rouge ferrugineux. Ses yeux, ses antennes, sa poitrine et la base de son abdomen sont noirs. Le *criocère douze points* est rouge, et a six points noirs sur chaque élytre.

CRIOCÉRIDE adj. (kri-o-sé-ri-de — de *criocère*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble à un *criocère*. || On dit aussi CIOCÉRISTE.

— s. m. pl. Tribu de coléoptères, de la famille des eupodes, ayant pour type le genre *criocère*.

CRIODION s. m. (kri-o-di-on — dimin. du gr. *krios*, bœuf). Entom. Genre de coléoptères longicornes, comprenant douze espèces, qui habitent l'Amérique du Sud.

CRIOMORPHE s. m. (kri-o-mor-fe — du gr. *krios*, bœuf; *morphê*, forme). Entom. Genre de coléoptères longicornes, comprenant deux espèces, qui habitent les régions tempérées de l'Europe.

CRIOMYXE adj. (kri-o-mi-kse — du gr. *kriomuzos*; de *krios*, bœuf, et *myxa*, morve). Pathol. Se dit de ceux chez qui le mucus des fosses nasales est abondant, comme chez le bœuf.

CRIOPE s. m. (kri-o-pe — du gr. *krios*, bœuf; *pous*, pied). Moll. Syn. du genre CRANIE.

CRIOPODERME s. m. (kri-o-po-dèr-me — de *criope*, et du gr. *derma*, peau). Moll. Nom que l'on donnait à la coquille, au test du *criope*, lorsque les naturalistes désignaient par des noms différents l'animal et sa coquille.

CRIOPROSOPE s. m. (kri-o-pro-so-pe — du gr. *krios*, bœuf; *prosopon*, visage). Entom. Genre de coléoptères longicornes, comprenant deux espèces, qui habitent l'une le Mexique, et l'autre la Nouvelle-Grenade.

CRIORHINE s. m. (kri-o-ri-ne — du gr. *krios*, bœuf; *rhin*, nez). Entom. Genre de diptères brachycères, comprenant neuf espèces, de France et d'Allemagne, dont le corps est couvert d'une sorte de duvet.

CRIOSANTHE s. m. (kri-o-zan-te — du gr. *krios*, bœuf; *anthos*, fleur). Bot. Syn. de CYPRIPÈDE, genre d'orchidées.

CRIOSPHINX s. m. (kri-o-sfaïnks — du gr. *krios*, bœuf, et de *sphinx*). Antiq. Sphinx à tête de bœuf : Au milieu, un dromos de CRIOSPHINX, perpendiculaire au Nil, conduisait à un pylône démesuré. (Th. Gaut.)

CRIPA, dans la mythologie indienne, descendant de Gâtama, et beau-père de Drona, qui avait épousé sa sœur Cripî. Dans la dispute des Pandavas et des Cōravas, il prit parti pour ces derniers. On prétend que son neveu Aswatshâmâ et lui vivent encore, attendant la destruction des mécréants et la restauration de la foi indienne dans toute sa pureté.

CRIPART s. m. (kri-par). Ornith. Nom vulgaire du grimpeur.

CRIQUE s. f. (kri-ke — d'un mot scandinave qui signifie *petit golfe*). Géogr. Petite baie qui peut servir d'abri aux marins : Mouiller dans une CRIQUE.

Voguant de cap en cap, nageant de crique en crique, La barque, balançant sa brise de musique, Elevait, abaissait, modulait ses accords.

LAMARTINE.

— Argot. Eau-de-vie de mauvaise qualité. || On dit aussi CRIQ S. M.

— Nom donné à des fossés dont les assés-gés coupent le terrain en divers sens, pour empêcher l'établissement des tranchées.

— Techn. Défaut de la métal employé dans la confection des armes.

— Antonymes. Bec, cap, pointe, promontoire.

CRIQUEUR v. n. ou intr. (kri-ké — rad. *cri-que*). Techn. En parlant de l'acier. Se fendiller sous l'influence du refroidissement, quand la masse se trouve inégalement chauffée. || En termes de tisseur. Se dit du parement qui, desséchant trop les filaments, leur donne une certaine roideur : Le parement végétal, appliqué aux fils de laine, les fait CRIQUEUR. (Alcan.)

CRIQUEUR s. m. (kri-ké — onomatop. du cri de l'insecte). Entom. Genre d'insectes orthoptères, de la famille des acridiens, très-connu par les ravages qu'il exerce dans les champs, par ses habitudes de migration en troupes nombreuses, et que l'on confond souvent avec les sauterelles proprement dites : On mange des CRIQUEURS dans les différentes contrées de l'Afrique. (Focillon.) || Nom que l'on donne quelquefois au grillon des foyers.

— Fam. Mauvais petit cheval : Monter un CRIQUEUR. || Homme petit et malingre : Il commence par me traiter de CRIQUEUR; sapristi! la moutarde me monte au nez. (Labiche.)

— Par ext. Piquette, mauvais petit vin : Boire du CRIQUEUR. || Adjectif : Du vin CRIQUEUR.

— Techn. Clef à criquet, Clef d'une forme particulière : Il jouait avec cette clef dite à CRIQUEUR, que Bréguet venait d'inventer. (Balz.)

— Jeux. Bâton recourbé par un de ses bouts, dont on se sert à certain jeu de bulle, et que l'on appelle le plus souvent *crosse*. || Nom du jeu lui-même. V. CROSSE.

— Rem. Employé sous la forme anglaise, le mot *cricket*, que l'on écrit alors *cricket*, désigne un jeu plus compliqué que le jeu vulgaire de la crosse. V. CRICKET.

— Ornith. Nom de la sarcelle d'été en Picardie.

— Encycl. Entom. Ces insectes, que le vulgaire confond à tort avec les sauterelles, ont pour caractères : tête ovale, embottée dans le corselet par sa partie postérieure; yeux brillants; antennes cylindriques filiformes; mandibules garnies d'un grand nombre de dents aiguës; élytres en toit; ailes dépassant l'abdomen; tarses à trois articles; absence de tarière chez la femelle. Les *crickets* sont d'aussi bons sauteurs que les sauterelles et volent mieux. Les mâles font entendre une sorte de stridulation en frottant leurs cuisses contre leurs élytres ou leurs ailes; mais ce bruit ne s'opère que par une seule patte à la fois, et il a pour but d'appeler la femelle. Dans l'accouplement, celle-ci est saisie par les quatre pattes antérieures du mâle, qui tient ses pattes postérieures en l'air, les agite par un mouvement lent de pendule. Quelques espèces font leur ponte en terre; d'autres sur les graminées. Leurs œufs sont accompagnés d'un liquide moussieux qui se durcit à l'air. Ces insectes ont été redoutés de tout temps pour les dégâts qu'ils causent dans les cultures. Ils se réunissent par bandes innombrables, qui de loin ressemblent à des nuages orange, et projettent une ombre épaisse sur les lieux où ils se rassemblent. Les endroits où ils s'abattent sont bientôt totalement dépouillés de leur végétation; le feuillage des arbres n'est pas même épargné, et non-seulement le passage de ces insectes peut causer la famine, mais encore, quand leurs immenses légions meurent subitement, épuisées par les fatigues des voyages, tant de cadavres amoncelés sur le sol exhalent, en se putréfiant, des miasmes pestilentiels, et donnent lieu à de cruelles épidémies. C'est du moins ce que rapporte Lattreille, peut-être d'après Orose, historien qu'il ne faut pas toujours croire sur parole. D'après lui, il y eut, en l'an du monde 3800, un nombril prodigieux de *crickets* en Afrique, qui, après avoir consommé toutes les herbes, se noyèrent dans la Méditerranée, et exhalèrent une telle puanteur, que 300,000 personnes moururent de leur feu de temps. Les *crickets*, dans leurs émigrations, franchissent quelquefois un espace de six lieues en un jour. Ils font entendre en volant un bruit sourd que Forskal a comparé à celui d'une cataracte. Lorsqu'ils s'arrêtent en quelque endroit, ils tombent comme la grêle, et quand leurs bandes s'abattent sur les arbres, elles les font rompre sous leur poids. Ils déposent un nombre d'œufs si prodigieux que, malgré la petitesse de ceux-ci, on en a vu bientôt remplis des sacs. Les écrivains de tous les siècles témoignent des immenses dégâts causés par ces insectes. Leurs ravages sont fidèlement décrits dans l'*Exode*, où Moïse rapporte qu'ils vinrent fondre sur l'Égypte amenés par un vent d'orient, et qu'ils dépouillèrent tout le pays de sa verdure. L'histoire moderne signale des faits non moins surprenants. Charles XII traversa la Bessarabie, son armée fut fort incommodée, et même arrêtée pendant un certain temps par des nuées de *crickets* qui s'avançaient semblables à un ouragan furieux. Mézeray raconte qu'en 1613 une telle quantité de *crickets* envahit les environs d'Arles, qu'en sept ou huit heures ils rongèrent jusqu'à la racine 15,000 arpents de blé, malgré les légions d'oiseaux qui arrivèrent pour les attaquer et s'en nourrir. Les *crickets*, entrant jusque dans les greniers et les granges, y dévoraient le grain. En 1749, presque toute l'Europe fut infestée de la même manière, et les mémoires du temps sont pleins du récit des dégâts commis par ces hôtes mal-faisants. Enfin, les épouvantables ravages causés par eux en Algérie en 1867 sont encore présents à tous les esprits. Pliny dit que, dans la Cyrénaïque, une loi ordonnait au peuple de leur faire la guerre trois fois dans l'année : la première en écrasant leurs œufs, la seconde en détruisant les petits et la troisième en exterminant les insectes adultes. Celui qui négligeait de remplir ce devoir était puni comme déserteur. Dans l'île de Lemnos, chaque citoyen était tenu d'apporter aux magistrats une mesure remplie des cadavres de ces insectes. En Syrie, les soldats étaient quelquefois employés à les détruire. Virey rapporte qu'en 1780 on eut recours aux mêmes auxiliaires en Transylvanie : des régiments furent commandés pour ramasser des *crickets*; 1,500 personnes furent chargées de les écraser et de les brûler ou de les enterrer. Cependant leur nombre n'en parut pas diminué, jusqu'à ce que fût venu un vent froid qui les fit disparaître. Mais, au printemps suivant, le fléau sévit de nouveau dans le même pays et nécessita une levée en masse du peuple. On poussait ces insectes avec des balais dans de grands fossés, pour les y étouffer et les brûler. Malgré ces efforts, plusieurs cantons furent entièrement ruinés. En France, dans les contrées infestées par ces orthoptères, ce sont ordinairement les femmes et les enfants qu'on emploie à leur faire la chasse. De grands draps tendus par les coins sont promenés à ras de terre, et les *crickets* viennent s'y prendre. Les œufs sont aussi l'objet de recherches fort actives : on a payé 0 fr. 25 le kilogramme d'insectes, et 0 fr. 50 le kilogramme d'œufs. Dans l'invasion de 1613 rapportée ci-dessus, on recueillit

12,200 kilogrammes de *crickets*, et 122,000 kilogrammes d'œufs. Chaque kilogramme de ces derniers pouvait contenir 80,000 œufs. Arles dépensa à cet effet 25,000 fr., et Marseille 20,000.

Les *crickets* passaient dans l'antiquité pour un bon aliment, et on en faisait une grande consommation. Moïse permit aux Juifs d'en manger quatre espèces. L'Évangile nous apprend que saint Jean-Baptiste ne vivait, dans le désert, que de miel et de sauterelles. Strabon rapporte, d'après Artémidore, qu'il existait sur les rives du golfe Arabique une nation qui se nourrissait de *crickets*; on les prenait en allumant de grands feux dans les ravins, quand les vents du printemps soufflaient avec violence; aveuglés par la fumée, les insectes tombaient à terre. Après les avoir broyés, on les mêlait à de la saumure, et on en faisait des gâteaux. Artémidore ajoute que ces acridophages ne vivaient guère que jusqu'à quarante ans, parce qu'il s'engendrait dans leur peau des vers qui les faisaient périr. Le même conte est rapporté par Agatharçide, qui l'enjolive même : d'après lui, les mangeurs de *crickets* sont dévorés à l'intérieur par des insectes ailés. Chose singulière, il est aussi fait mention, dans le *Voyage autour du monde* effectué par l'amiral Drake, de certains peuples de l'Éthiopie qui se nourrissent toute l'année de *crickets*, et qui sont tués prématurément par des insectes ailés qui se développent dans leurs organes. Buffon ne regarde pas le fait comme impossible; Valmont de Bomare paraît l'accepter. D'après Niebuhr, au contraire, ce genre de nourriture n'est nullement malsaisant. En différents pays de l'Afrique, les *crickets* sont regardés comme un précieux comestible; salés et séchés, ils sont un objet de commerce. Au Sénégal, on les réduit en une poudre fine dont on fait du pain. En Arabie, on les emploie de la même manière quand les récoltes manquent. A Bagdad, on les prise tellement, que lorsqu'ils abondent le prix de la viande baisse. Au Maroc, on les mange également après les avoir fait sécher sur les toits. Les voyageurs qui ont parcouru les pays chauds s'accordent à dire que ces insectes ont une chair semblable à celle des écrevisses, et d'un goût fort agréable. L'arrivée des *crickets* est considérée comme une manne céleste par certains voyageurs dans le grand désert d'Afrique. Le Coran en autorise l'usage; le prophète a dit que Dieu avait permis de manger, sans les écorcher, deux sortes d'animaux : les poissons et les sauterelles. Abdallah Ben Ali a écrit : « Nous avons fait en compagnie du prophète de nombreuses gazzias, pendant lesquelles nous avons mangé des *crickets*, et il en mangeait avec nous. » Ben Madjut : « Les femmes du prophète, lorsqu'on leur envoyait des *crickets* en présent, en distribuaient aux autres femmes dans des corbeilles. » Omar, un jour qu'on lui demandait si l'usage des *crickets* était permis, répondit : « Je voudrais en avoir un plein panier pour les croquer. » Cependant il est de principe parmi les musulmans qu'on ne doit pas tuer les *crickets* s'ils ne dévastent pas les champs. El-Asnaï raconte : « Un Arabe avait semé du blé; lorsque ce blé fut en épis, les *crickets* arrivèrent, et l'Arabe, après s'être longtemps amusé à les regarder, improvisa ces vers : Les *crickets* s'abattirent sur mon champ de blé, et je leur dis : Ne mangez pas mon bien et ne le dévastez pas. Un de leurs savants, perché sur un épi, me répondit : — Nous sommes vos hôtes, il faut que vous nous rassasiiez. Je me suis rendu dans ce champ, continue El-Asnaï, il était dévasté, et j'ai demandé à l'Arabe s'il était vrai qu'il y eût mis du blé. — Oui, me répondit-il, mais il m'est arrivé un essaim de *crickets* armés de faux, comme les moissonneurs, qui m'ont tout fauché. Louange à Dieu qui permet à un aussi faible animal de tout détruire. » Sous le califat d'Omar Ben el-Khattab, les *crickets* semblaient avoir disparu complètement; On en conçut le plus grand chagrin, et des courriers furent envoyés dans l'Yémen, dans le Cham, dans l'Irak, pour s'informer si on n'en avait pas vu. Le courrier de l'Yémen en rapporta une poignée; Omar s'écria : « Dieu est le plus grand ! Dieu est le plus grand ! J'ai entendu dire au prophète que Dieu avait créé mille mères d'animaux différents, quatre cents sur terre et six cents dans la mer, et que la première de ces mères qui disparaîtrait de la création serait celle des *crickets*, et qu'alors les autres suivraient. » Hassan Ben Ali donne le récit suivant : « Nous étions à table en famille, et un *cricket* s'abattit au milieu de nous; Abdallah, mon parent, l'ayant pris, demanda à l'envoyé de Dieu ce qu'il y avait d'écrit sur les ailes de cet insecte, et l'envoyé de Dieu y lut : C'est moi qui suis Dieu, il n'y a pas d'autre Dieu que moi; je suis le Dieu des *crickets*, c'est moi qui les nourris; quand je veux, je les envoie aux peuples pour les enrichir; quand je veux, pour les punir. » L'envoyé de Dieu lut une autre fois sur les ailes d'un *cricket*, écrit en caractères hébraïques : « Nous sommes les troupes de Dieu le plus grand; nous pondons chacune quatre-vingt-dix-neuf œufs, et si nous en possédions cent, nous dévasterions le monde entier. » Alors le prophète effrayé s'écria : « O mon Dieu ! détruisez leurs petits, tuez leurs œufs, fermez-leur la bouche pour préserver de leurs dents la nourriture des musulmans, vous qui écoutez la prière de vos créatures. » A cette invocation, l'ange Gabriel apparut au pro-

phète et lui dit : « Dieu t'accorde une partie de tes vœux. » Depuis cette époque, en effet, ces paroles de Mahomet écrites sur un papier et renfermées dans un roseau que l'on plante au milieu des blés ou des vergers, ont le pouvoir de détourner les *crickets*; cette recette est infallible. Voici une description orientale du *cricket* : quoique bien petit, cet animal ressemble à beaucoup d'animaux; il a la tête du cheval, les yeux de l'éléphant, le cou du taureau, les cornes de l'antilope, la poitrine du lion, les ailes de l'aigle, les cuisses du chameau, les pattes de l'autruche, le ventre du scorpion et le corps du serpent. Les chameaux ne sont pas moins friands de *crickets* que leurs maîtres; on les leur donne desséchés ou après les avoir fait cuire dans un grand trou, entre deux couches de charbon.

Ce genre est très-nombreux en espèces. Le *cricket ensanglanté* et le *cricket bleuâtre* sont les principales espèces de France. Ce dernier se reconnaît aux caractères suivants : corps brun; corselet raboteux, à carène entaillée; jambes antérieures d'un bleu verdâtre, blanches à la base; élytres gris, transparents à l'extrémité, ayant des taches et des bandes noires; ailes bleuâtres, transparentes à l'extrémité, ayant une large bande noire au delà du milieu. Le *cricket ensanglanté* est d'un brun verdâtre, a le corselet caréné à bords latéraux d'un jaune verdâtre, ainsi que la côte des élytres, jusqu'après de son extrémité; ses ailes sont d'un jaune verdâtre, claires à la base, avec des nervures obscures à l'extrémité; ses cuisses postérieures sont d'un rouge vif à leur base interne et en dessous; ses jambes sont jaunes, quelquefois mélangées de rouge.

Nos lecteurs auront sans doute remarqué que nous avons donné sur les *crickets* beaucoup de détails qui sembleraient mieux à leur place s'il s'agissait des sauterelles. C'est qu'en réalité l'espèce de sauterelle qui commet quelquefois tant de dégâts est celle à laquelle convient la dénomination spéciale de *cricket*. Nous reproduirons d'ailleurs la plupart de ces détails au mot SAUTERELLE, parce que, on le sait, notre plan est de ne pas reculer devant quelques répétitions, pour que chacun de nos articles soit aussi complet que possible.

— Pêch. Les *crickets* sont d'excellentes amorces à l'hameçon, dans la pêche à la mouche sur la surface des eaux douces. Le chevesne, la truite, le saumon recherchent cet animal. Le dard, l'ablette même essayent de s'en emparer. On peut également pêcher avec le *cricket* entre deux eaux, en laissant suivre. Il ne faut pas se presser de fermer parce que cette amorce offre une certaine résistance. On aura soin d'enlever les deux grandes pattes.

CRIQUET, personnage du théâtre de Molière, c'est le valet de la comtesse d'Escarbagnas dans la pièce qui porte ce nom. Criquelet n'est point un valet passé maître, comme la plupart des valets de comédie; il n'est point de la famille de Scapin ou de Crispin; il appartient plutôt à celle de Sancho Pança. Le type de sa race, ce n'est pas Figaro, c'est Jocrisse. Criquelet est un campagnard qui a endossé un beau jour la livrée, mais qui n'a pas l'expérience du métier. La comtesse fait de vains efforts pour le former; il ne sait rien, et n'apprend rien. La comtesse le fait appeler : il était sorti de la maison. — Où étiez-vous donc, petit coquin ? lui dit-elle. — Dans la rue, madame. — Et pourquoi dans la rue ? — Vous m'avez dit d'aller là dehors. — Vous êtes un petit impertinent, mon ami, et vous devez savoir que là dehors, en termes de personnes de qualité, veut dire l'antichambre. Andréa, ayez soin tantôt de faire donner le fouet à ce petit fripon-là par mon écuyer. C'est un petit incorrigible. « La chose n'est que trop vraie; Criquelet ne peut ouvrir la bouche sans dire quelque annerie, aussi est-il resté le type du valet niais. Mais ce personnage de Criquelet est curieux à remarquer, car il fait exception sur la scène comique, et principalement dans le théâtre de Molière, qui s'est plu à donner tant d'esprit et de malice à ses valets.

CRIQUETIS s. m. (kri-ke-ti — rad. *cricket*). Grav. Bruit aigre que produit le burin lorsqu'il coupe du cuivre de mauvaise qualité.

CRIQUETOT-LESNEVAL, bourg de France (Seine-inférieure), chef-lieu de canton, arrond. et à 22 kilom. N.-E. du Havre; pop. aggl. 824 hab. — pop. tot. 1,546 hab. Commerce de chevaux et de bestiaux.

Crissante, tragédie de Rotrou. Antioche, roi de Corinthe, en fuyant de cette ville, prise par les Romains, est forcé d'y abandonner Crisante, son épouse, qui tombe au pouvoir des vainqueurs. Manilié, général de l'armée romaine, confie Crisante à la garde du jeune Cassie, qui en devient passionnément épris; après s'être épuisé en transports infructueux auprès de la vertueuse reine, il tente de gagner, par promesses et par menaces, une des femmes de Crisante pour lui rendre celle-ci favorable. Cette suivante acquiesce de son message auprès de la reine, qui ne lui répond que par un coup de poignard. Cassie, ayant perdu tout espoir de réduire sa captive, s'introduit auprès d'elle et lui arrache de vive force ce que son amour n'avait pu obtenir d'elle. Cette action a lieu dans un entr'acte. Cassie, après avoir satisfait ses desirs, en proie à des remords tardifs, renvoie Crisante à son époux, qui se livre au bonheur de

la retrouver; mais elle repousse ses embrassements et lui apprend qu'elle n'en est plus digne. Antioche lui adresse les reproches les moins mérités, et Crisante désespérée retourne au camp des Romains demander justice de Cassie à Manilié. Le général abandonne Cassie à la reine, qui lui remet son épée en lui commandant d'être lui-même à la fois le prêtre et la victime. Il se tue. Crisante, s'emparant de sa tête, retourne auprès d'Antioche, lui fait honte de ses lâches soupçons, et, jetant à ses pieds la tête de Cassie, elle se poignarde. Antioche reconnaît alors l'innocence de Crisante; il ne peut supporter les reproches qu'il s'adresse à lui-même, et se donne la mort sur le corps de sa fidèle épouse. — La trame de cette pièce offre des situations dont la terreur va jusqu'à l'atrocité; mais ces situations mêmes donnent lieu à des scènes d'un grand intérêt et du plus haut tragique. Le style de Rotrou est à la hauteur du sujet. Cet ouvrage est digne de l'auteur de *Venceslas* et de *Saint-Genest*.

CRISASWA. Mythol. indienne. Il y a deux princes de ce nom dans la mythologie indienne : l'un souverain d'Ayodhya, l'autre roi de Visala. Mais aucun de ces deux personnages ne paraît être celui qui est représenté par la fable comme l'auteur des armes divines et vivantes données à Râma et à sa famille; c'est plutôt un muni de varchi de ce nom, qui avait, dit-on, épousé deux filles de Dacha, Djayâ et Vidjayâ, suivant le *Râmâyana*; Archi et Dhichanâ, suivant le *Bhâgavata*. Les armes de Râma sont décrites comme ayant un corps. Dans le *Râmâyana*, elles s'adressent à lui et lui demandent ses ordres. Quand il n'a pas besoin d'elles, il les congédie; elles le saluent avec respect et se retirent. Elles sont supposées avoir des formes célestes et une intelligence humaine. Quelques-unes sont lancées comme des traits, d'autres agissent comme un pouvoir mystérieux. Quand on les emploie, elles paralysent un ennemi ou l'endorment, ou amènent la tempête, la pluie et le feu. On les appelle les fils de Crisawa, les enfants de Djayâ et de Vidjayâ.

CRISE s. f. (kri-zè — gr. *krisis*; de *kri-nein*, jurer). Pathol. Changement d'état qui survient dans une maladie, et qui est caractérisé par certains phénomènes pathologiques : *Il a été emporté par une crise. Nous pouvons bien prétendre à envoyer des influences à la lune, et à donner des crises à ses malades.* (Fonten.) *On observe des crises dans toutes les maladies aiguës.* (Focillon.) *Crise nerveuse.* Attaque de nerfs : *Elle a seulement une petite crise nerveuse dont elle profite pour rester chez elle.* (Balz.)

— Fig. Situation pleine d'incertitude, de gêne ou de dangers, qu'offre le passage prochain et prévu d'un état à un autre; état de malaise plus ou moins général : *Une crise politique. Une crise ministérielle. Une crise commerciale. L'âge de puberté est une crise qui n'est pas sans danger pour la moralité des jeunes gens. Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions.* (J.-J. Rouss.) *Dans les crises politiques, le plus difficile, pour un honnête homme, n'est pas de faire son devoir, mais de le connaître.* (De Bonald.) *Dans les crises politiques, la pitié s'appelle trahison.* (Mme de Staël.) *Toutes les crises religieuses ont fait du bien.* (B. Const.) *Les moments de crise produisent un redoublement de vie chez les hommes.* (Chateaub.) *Les grandes crises ont toujours leurs signes avant-coureurs.* (Dupin.) *Un parti absolu est le seul parti sûr dans les grandes crises.* (Lamart.) *L'année dernière on voyait des crises de toute espèce : crise monétaire, crise commerciale, crise à la Banque, crise à la Bourse; la crise alimentaire elle-même ne semblait pas définitivement terminée.* (Magne.) *Il y a des hommes très-grands qui conviennent à certaines crises malades et passagères, non à l'état sain de la vie des peuples.* (Guizot.) *La mort proprement dite est notre crise suprême.* (C. Dollfus.) *Au milieu de ces crises violentes qui confondent et bouleversent tant de factions sociales, les cœurs vraiment aimants se trouvent plus fortement unis.* (L. Enault.) *Au lieu d'être une fonction régulière de la vie politique, toute élection est une crise.* (Ed. Laboulaye.) *Dans les moments de crise extérieure, tout mouvement populaire perd les États.* (Napoli. III.)

[sommes.

Votre œil tene à vu faux dans la crise où nous BARTHÉLEMY.

... Je vois, dans la crise où nous sommes, Les périls de l'Etat, non les fautes des hommes. ANDRIEU.

La duègne ou la potence! En cette crise extrême, [même] Quo ne me laissait-elle au moins choisir moi-même! V. Hugo.

— Poétiq. *Crise de la nature.* Cataclysmes, grand ébranlement du globe. — Magnét. Assoupissement produit par le fluide animal et souvent accompagné de phénomènes nerveux particuliers.

— Encycl. Pathol. La doctrine des crises appartient à Hippocrate. Suivant le père de la médecine, la cause de la fièvre est un vice survenu dans les humeurs, et la nature médicatrice est continuellement occupée à expulser les humeurs viciées par le moyen des évacuations naturelles; la crise est l'effort violent qui accompagne cette évacuation dans certains cas. La crise est variable : quelquefois c'est une hémorragie par le nez, l'anus ou l'utérus; le plus communément c'est une

excrétion abondante de sueur, d'urine, de salive; des vomissements ou des selles copieuses. La maladie, dans cette doctrine célèbre qui remonte à l'origine de la médecine, est considérée comme un véritable combat entre la matière morbifique et l'organisme; la perturbation critique est un phénomène propre à l'évolution morbide, en vertu duquel la matière morbifique ayant éprouvé les transformations qu'elle est appelée à subir s'élimine du corps malade. Si cette élimination est complète ou suffisante, l'affection marche rapidement vers une terminaison heureuse; si elle est incomplète, insuffisante ou nulle, la matière morbifique séjourne dans l'organisme et le malade reste exposé à son influence pernicieuse.

Hippocrate avait aussi remarqué que, dans le cours des maladies aiguës, les *crises* se produisaient à certains jours plutôt qu'à d'autres; Galien rassembla sur ce sujet un grand nombre d'observations, et distingua les jours critiques en plusieurs catégories. Les *crises* étaient heureuses lorsqu'elles se produisaient le septième et le quatorzième jour; elles étaient encore désirables aux neuvième, onzième et vingtième jour; elles étaient moins heureuses aux dix-septième, cinquième, quatrième, troisième, dix-huitième et vingt-septième. La *crise* au sixième jour était toujours irrégulière, obscure ou funeste au malade. Après ces époques, le calcul des jours perd de son importance; toutefois on signale encore le soixantième, le quatre-vingtième, le centième et le cent vingtième; arrivée à ces termes, la maladie doit changer de cours ou de caractère.

La doctrine des jours critiques fut d'abord universellement acceptée, par ceux-là mêmes qui ne se déclaraient pas partisans d'Hippocrate. Avec le temps cependant, elle souleva de nombreux contradicteurs. Le point le plus difficile était en effet de préciser le moment où commence la maladie; la succession régulièrement numérique des jours critiques dépendait de cette difficile détermination. Or, quelque soin qu'on eût apporté aux recherches cliniques, il fut presque impossible de s'entendre sur ce point obscur de la question, et la doctrine des jours critiques fut déclarée erronée. C'était peut-être aller trop vite. Sous l'heureux climat de la Grèce, n'était-il pas possible qu'Hippocrate eût observé dans la maladie une marche plus régulière? Et les brusques changements de température auxquels sont soumis nos malades sous notre ciel moins clément ne sont-ils pas de nature à produire de violentes perturbations dans la succession des phénomènes morbides? N'est-il pas utile aussi de faire entrer en ligne de compte les impressions multiples qui doivent résulter de l'emploi des médicaments, les accidents divers qui peuvent compliquer l'affection primitive et les petits événements physiologiques qui la traversent? En résumé, la doctrine des jours critiques est l'expression d'un fait général qui souffre de très-nombreuses exceptions. Comme tous les phénomènes naturels, la maladie se partage sans doute en périodes déterminées; mais la durée en est nécessairement irrégulière, et la précision numérique, qui ne se rencontre nulle part dans la nature, ne saurait se retrouver ici.

Les *crises*, au contraire, considérées en elles-mêmes comme phénomènes de l'évolution morbide, sont généralement reconnues. Il est d'observation journalière qu'elles sont heureuses ou malheureuses. Heureuses, lorsqu'elles portent sur les émonctoires de l'économie, sur la peau ou les muqueuses; malheureuses, lorsqu'elles se manifestent par des dépôts dans les séreuses et dans les parenchymes, par des abcès, etc. Elles précèdent la guérison ou une transformation des phénomènes morbides; mais elles ne sont plus universellement regardées comme de simples éliminations de matières morbides. Aujourd'hui que les idées humoristes ont cessé d'avoir cours dans la science, les pathologistes s'accordent généralement à regarder la *crise* comme la manifestation phénoménale d'une transposition irritative d'un lieu à un autre. On conçoit, dans ces termes que, suivant le lieu où s'opérera la transposition, la *crise* sera heureuse ou malheureuse.

— Econ. soc. *Crises commerciales*. La fréquence de ces événements, leur retour périodique, les altérations profondes qu'ils amènent dans le mouvement du crédit et les forces de la société ont appelé l'attention des économistes, des publicistes et même des Académies. Ces études, qui ont porté sur les trois grands pays commerciaux, la France, l'Angleterre et les Etats-Unis, ont démontré que les *crises* sont une des conditions de l'existence des sociétés où dominent le commerce et l'industrie. On peut les prévoir, les adoucir, s'en préserver jusqu'à un certain point, faciliter la reprise des affaires; mais il n'a encore été donné à personne de les supprimer. Depuis près de trois quarts de siècle, les causes de ces *crises* en Angleterre, en France et aux Etats-Unis ont toujours été les mêmes. La principale de ces causes est l'exagération du commerce intérieur et extérieur à des prix enfiés par la spéculation et non aux prix naturels. En seconde ligne viennent les mauvaises récoltes, la cherté des céréales, les disettes, qui parfois coïncident avec l'engorgement du portefeuille des banques, et apportent une nouvelle complication à une situa-

tion déjà mauvaise. La présence de ces causes n'est pas indispensable pour produire une *crise*; on en a la preuve par ce qui s'est passé en Amérique avant la guerre civile; malgré le bas prix des céréales, le développement des escomptes, c'est-à-dire l'abus du crédit, les a toujours fait éclater dans ce pays un peu plus tôt qu'en Europe. D'où l'on peut conclure que la cause première des *crises* est un excès de production.

Les *crises commerciales* étant de véritables maladies ont, comme celles-ci, leurs symptômes. Elles ont le plus ordinairement pour avant-coureurs une très-grande prospérité, des entreprises et des spéculations de tout genre, la hausse des prix de tous les produits, des terres, des maisons, la demande des ouvriers, la hausse des salaires, la baisse de l'intérêt, la crédulité du public qui, à la vue d'un premier succès, ne met rien en doute, le goût du jeu excité par cette continuité de hausse. Tous ces faits ne se produisent et ne peuvent se produire que chez les peuples dont le commerce est très-développé. Là où il n'y a ni division du travail ni commerce extérieur les *crises* sont très-rares. Les guerres, les révolutions, les changements de tarifs, les emprunts, les variations de la mode, les nouvelles voies ouvertes au commerce, ne sont jamais que des causes secondaires. On s'en convaincra en jetant les yeux sur les relevés qu'on a faits de la situation des banques d'Angleterre, de France et des Etats-Unis. On y verra que depuis 1800, dans ces trois pays, le développement exagéré des escomptes et la diminution de la réserve métallique, de même que la diminution des escomptes et l'abondance de l'encaisse, présentent des concordances tellement frappantes, qu'il est difficile de n'y voir que des coïncidences accidentelles, et de ne pas remarquer la solidarité commerciale et industrielle qui en est la conséquence. Dans chacun de ces pays, toutes les fois qu'il y a eu *crise*, le portefeuille, c'est-à-dire les avances faites au commerce, et la circulation, c'est-à-dire la monnaie fiduciaire, ont dépassé outre mesure l'encaisse métallique, c'est-à-dire les vraies ressources monétaires. Dans ces trois pays, ces *crises* se sont dénouées de la même manière, c'est-à-dire par une baisse générale des prix et une liquidation. A la fin de chaque liquidation, on a vu le portefeuille baisser énormément et se mettre au niveau de l'encaisse métallique, que les banques avaient relevé en haussant le taux de leur escompte. Les *crises*, dans les pays de forte centralisation et d'intervention générale de l'Etat dans des questions qui, par leur nature, devraient être laissées au libre arbitre des individus, sont un grand danger social, que des politiques prudents ont signalé. La production, étant obligée de s'arrêter, entraîne la réduction des salaires et le renvoi d'une partie des ouvriers qu'elle occupait, les exposant ainsi à des suggestions de haine et de violence, causes premières des révolutions. En bouleversant les conditions d'existence des classes ouvrières, les *crises* leur imposent de rudes privations.

Chaque année de *crise* correspond à une diminution du nombre des mariages et des naissances, et à une augmentation du nombre des décès et des crimes contre la propriété. La statistique montre aussi, à côté de la diminution des naissances légitimes, une augmentation des naissances illégitimes dans les centres commerciaux et industriels où sévissent ces *crises*. La fortune publique en ressent également les atteintes; les frais de recouvrement de l'impôt augmentent; tous les impôts de consommation diminuent ou subissent des temps d'arrêt.

Crisis (La), proverbe en deux actes, en prose, par M. Octave Feuillet, représenté pour la première fois sur le théâtre du Gymnase le 8 mars 1854. Nous empruntons l'analyse de cette gracieuse comédie à M. de Pontmartin: « Une femme, jeune encore, dit-il, est arrivée à ce périlleux moment où les filles d'Eve se sentent saisies d'une sorte de vague regret, d'irritation secrète, de sourde révolte, en songeant qu'elles auront vécu et vieilli sans connaître les enchantements et les orages de la passion. Elles ont respiré le parfum lointain dans le monde et dans les livres; elles l'ont vu déifier dans les créations de l'art, dans les ardentes extases de la poésie; et elles se sont arrêtées sur le seuil, et leur main n'a pas effleuré cette page, et elles se disent avec amertume que leur jeunesse va finir et que cet horizon, rempli de visions flottantes, de radieuses images, de fascinations invincibles, restera toujours fermé et inconnu pour elles. De là une colère bizarre, inavouée, qui aigrit leur humeur, se traduit en déclamations et en caprices et rejaillit sur les objets de leur légitime affection, mari, enfants, amis, joies de la famille, paisibles félicités du foyer domestique. Telle est la situation morale de Mme de Marsan. Son mari, homme d'esprit et de cœur, consulte un médecin qui est en même temps son ami d'enfance. Le médecin lui décrit, avec une inflexible sagacité, tous ces inquiétants symptômes, et l'avertit du danger qui menace son repos et son honneur. Que fera M. de Marsan? Il s'avise d'un moyen presque aussi dangereux que la maladie elle-même: tout sera sauvé, lui a dit le docteur, si l'on peut amener la pauvre imprudente assez près de l'abîme pour qu'elle puisse en mesurer la profondeur, mais pas assez pour qu'elle

puisse y tomber. Qui se chargera de cette mission difficile et chancelante? Celui qui l'a conseillé, le docteur. Et voilà l'action qui s'engage. Elle est légère, impalpable, toute de nuances et de demi-teintes, toute renfermée dans ce monde invisible de l'âme, dont M. Feuillet connaît si bien les détours et les replis. » Nous ne pouvons suivre le docteur à travers tous les petits pièges qu'il tend au cœur affamé de Mme de Marsan. Qu'il nous suffise de dire qu'à la dernière scène un rendez-vous d'une nature très-scabreuse, demandé et obtenu, vient se changer en une fête de famille, en un souper conjugal, au coin du feu. « On a applaudi la *Crise*, poursuit M. de Pontmartin, comme si tous les spectateurs avaient su que M. Octave Feuillet est le premier qui ait donné l'exemple d'une croisade poétique en l'honneur de la morale et du mariage, et surtout comme s'ils avaient compris que l'auteur de cette pièce charmante avait assez de grâce, de finesse, d'originalité et d'élégance pour vaincre la poésie et la passion avec leurs propres armes. C'est là, en effet, le caractère du talent de M. Feuillet, et nulle part peut-être mieux que dans la *Crise*, il ne s'est révélé sous ce double aspect de moraliste et de poète. »

La *Crise* n'était pas dans le principe destinée à la scène. Elle avait paru en octobre 1848 dans la *Revue des Deux-Mondes*. Il est à regretter que les exigences du théâtre aient fait supprimer quelques mots heureux trop audacieux, parait-il, pour les oreilles d'un parterre, et modifier des scènes agréables, telles que celle où le docteur mène l'amour au grand trot dans la berline de Mme de Marsan. On se plait à vanter la distinction du talent de M. Feuillet; mais il nous semble que, assez souvent, ce qu'on prend chez lui pour de la distinction est tout bonnement du maniérisme et de l'affectation. Témoine le mot suivant qui, dans la *Crise*, nous semble pécher contre ces convenances qu'observe d'ordinaire plus délicatement l'auteur issu d'Alfred de Musset... et de Berquin. Lorsque le docteur, autorisé par le mari à courtiser sa femme, lui dit, à propos de sa trompeuse excursion à Cythère: « Je suppose qu'elle veuille pousser le pèlerinage jusqu'au bout? » M. de Marsan lui répond: « Eh bien! j'aime autant que tu sois le pèlerin que tout autre. » Nous croyons, quant à nous, qu'un mari parlant ainsi mériterait d'être pris au mot. Ce langage est grossier; il est faux. La phrase, un peu recherchée dans ce proverbe comme dans tout ce qui échappe à la plume de M. Feuillet, n'est pas toujours d'un goût irréprochable, et nous n'applaudissons guère à ces paroles sorties de la bouche d'un homme bien pensant: « Il faut déplier son âme pli à pli avec l'amour d'un antiquaire qui développe un manuscrit cintré de Pompéi. » Malgré tout, on doit constater le succès mérité de la *Crise*. Les vertus dont la muse est à craindre la liront avec fruit. Les honnêtes criminelles à qui il ne faut, pour s'enfoncer plus résolument dans le devoir du mariage, que savoir poser à propos un pied au bord du précipice, méditeront la thèse délicatement soutenue par celui qu'on a appelé un peu trop ironiquement peut-être le *Musset des familles*. M. Feuillet leur montrera le fruit défendu; mais il leur apprendra surtout à n'y pas mordre. On a dit que M. Feuillet avait créé pour ses lectrices le libertinage de la chasteté. Nous donnons le mot pour ce qu'il vaut. Mme Rose Chéri prêtait au rôle de Mme de Marsan l'attrait de sa grâce et de son talent.

CRISERPIE s. f. (de *crisis*, et du gr. *crpô*, je rampe). Zooph. Genre de polypiers tubulaires voisins des *crisies*, offrant des ramifications rampantes qui s'attachent aux corps étrangers.

CRISIAQUE adj. (kri-zi-a-ke — rad. *crise*). Qui subit une crise magnétique. || Qui appartient à la crise magnétique: *Les phénomènes crisiaques*.

— Substantiv. Personne crisiaque: *Une crisiaque*.

CRISIDIE s. f. (kri-zi-di — dimin. de *crisie*). Zooph. Genre de polypiers, de la famille des eucratées, comprenant une seule espèce.

CRISIE s. f. (kri-zi). Zooph. Genre de polypiers phytoides, de la famille des tubulipores.

— Encycl. Les *crisies* sont des polypes bryozoaires, à polypier phytolde, articulé et dichotome, à cellules tubuleuses, alternant sur deux rangs, et terminées par une ouverture circulaire. Leur substance est calcaire, plus ou moins cornée aux articulations; leur couleur généralement blanchâtre. Les *crisies* sont parasites et se trouvent surtout sur les algues, qu'elles embellissent de leurs petites touffes blanches et crétaées. Elles se rencontrent en toute saison, et sont plus abondantes dans les mers tempérées de l'hémisphère nord. La mousse de Corse en contient beaucoup. La *crisie flustroïde* se trouve quelquefois sur les homardes.

CRISOCOME s. f. (kri-zo-ko-me). Bot. Fausse orthographe du mot *CHRYSOCOME*.

CRISP (Tobie), théologien anglais, né à Londres en 1600, mort en 1643. Il exerça le ministère évangélique à Brinkworth, dans le comté de Wilt, et mérita la considération publique, moins encore par ses talents que par ses vertus. Ses opinions sur la grâce, émises ouvertement à Londres en 1643, lui suscitèrent une nuée d'adversaires parmi les théolo-

giens. Crisp soutenait qu'un chrétien est assuré d'obtenir son salut s'il a la foi. Un inquisiteur aurait pu, en le condamnant au bûcher, lui montrer la vanité de son système. Il est douteux que notre théologien eût appelé chrétien un homme de cette sorte. Crisp eut une fin plus douce. Il laissa des *Sermons* (1646, in-4°), qui ont été réimprimés plusieurs fois.

CRISPANT (kri-span) part. prés. du v. *Crisper*: *Des convulsions crispant les membres*.

Nul Dieu n'adoucirait tes cuisantes tortures:
Sur l'Etna tout en feu le grand Hercule est mort;
Souffre donc! et crispant tes muscles sous l'effort,
Rougis ton long chemin du sang de tes blessures.
H. CANTEL.

CRISPANT, **ANTE** adj. (kri-spa-nt, i-ve — rad. *crisper*). Pop. Agaçant, qui donne des crispations, des impatiences: *Voyez, monsieur, si ce n'est pas guignonnant, si ce n'est pas CRISPANT... Nous qui étions partis frais, gail-lards!* (J. Arago.)

CRISPATIE, **IVE** adj. (kri-spa-tif, i-ve — rad. *crisper*). Bot. Se dit d'un mode de préfoliation dans lequel la feuille est repliée inégalement et comme frisée: *Préfoliation CRISPATIVE*.

CRISPATION s. f. (kri-spa-si-on — rad. *crisper*). Mouvement de contraction qui diminue l'étendue d'un objet et en ride la surface: *CRISPATION du cuir sous l'action du feu*.

— Contraction des muscles ou des nerfs: *Il la trouva en proie à une affreuse CRISPATION*. (G. Sand.)

— Fam. Mouvement d'impatience: *Son flegme me donne des CRISPATIONS. J'ai des CRISPATIONS, rien qu'à l'entendre parler*.

CRISPÉ, **ÉE** (kri-spé) part. passé du v. *Crisper*. Contracté, resserré, plissé, réduit à une moindre largeur: *Un cuir CRISPÉ et racorni. Des mains CRISPÉES. Des lèvres CRISPÉES. Elle tenait, de ses mains CRISPÉES, les deux bras de son fauteuil*. (F. Soulié.) *Les traits du moribond étaient CRISPÉS par l'agonie*. (Alex. Dum.)

— Fam. Agacé, impatient: *Lorsque j'entendis parler d'aller faire la révérence à M. de T..., j'en devins CRISPÉ et CRISPÉ*. (Mme de Créquy.)

— Chir. Se dit des vaisseaux capillaires qui, quoique tranchés dans une opération, retiennent le sang.

— Bot. Syn. de *CRÉPU*.

CRISPEIUM, nom latin de *CRÉPY*.

CRISPER v. a. ou tr. (kri-spé — lat. *crispare*; de *crispus*, frisé). Contracter par un mouvement de crispation: *Les uns prétendent qu'une liqueur spiritueuse, prise avant le repas, CRISPE l'estomac bien plus qu'elle ne le dispose à digérer*. (Grinod.) *Cette folle préoccupation de dignité crispe les plus charmants visages, roidit les tailles les plus délicates*. (Mme E. de Gir.)

— *Crisper les nerfs* ou simplement *crisper*, Causer des crispations nerveuses: *Toutes les émotions vives la CRISPENT. Ceta CRISPE LES NERFS terriblement*. (G. Sand.) || Fam. Agacer, donner des mouvements d'impatience à: *Vous me CRISPEZ. Cette affreuse musique me CRISPE LES NERFS*.

Se *crisper* v. pr. Devenir crispé: *Le parchemin se CRISPE sous l'influence de la chaleur. Les traits se CRISPENT dans la colère. Les cheveux se CRISPENT, se courbent par la dessiccation sur la tête du nègre*. (Virey.)

— Eprouver des mouvements d'impatience: *Il se CRISPAIT en entendant ces sornettes*. || Peu usité.

CRISPI (Jérôme), prélat italien, né à Ferrare en 1657, mort en 1746. Il fut successivement archevêque de Ravenne (1780), patriarche d'Antioche et archevêque de sa ville natale (1743). Ses principaux ouvrages sont: *Discorsi ed inni sacri* (1720-1722, 2 vol.), et *Decisiones Rota romana* (1728, in-fol.)

CRISPIFLORE adj. (kri-spi-flo-re — du lat. *crispus*, frisé; *flor*, *floris*, fleur). Bot. Dont les pétales sont frisés.

CRISPIFOLIÉ, **ÉE** adj. (kri-spi-foli-é — du lat. *crispus*, frisé; *folium*, feuille). Bot. Qui a ses feuilles frisées.

CRISPIN s. m. (kri-spain). Théât. Nom d'un valet de comédie, qui est d'origine italienne et que le célèbre Poisson a inauguré sur la scène. || Rôle de valet de comédie: *Il joue les CRISPINS au Théâtre-Français. Le CRISPIN, c'était Monroe; il ne m'a pas paru merveilleux*. (P.-L. Courier.)

— Par ext. Plaisant de société: *C'est un CRISPIN, ce monsieur-là*.

— Cost. Petit manteau à capuchon, semblable à ceux que portaient les crispins au théâtre: *Carabine alla se débarrasser de son CRISPIN de velours*. (Balz.)

— Encycl. Ce personnage de l'ancienne Comédie-Française nous paraît être d'origine italienne; son nom est devenu caractéristique pour désigner un valet plaisant, mais effronté, peu scrupuleux, fripon. Crispin est d'autant plus dévoué aux amours de son maître qu'il y peut trouver son profit, dupant d'ailleurs celui-ci sans vergogne, et le jetant quelquefois dans de grands embarras par ses bourdes et ses habiletés étonnantes. Coiffé

d'un léger chapeau noir, à calotte ronde et à petits bords, le cou enveloppé d'une fraise ou collerette blanche et plissée, il est vêtu d'un justaucorps noir à basques courtes, serré à la taille par une large ceinture de cuir jaune à grande boucle de cuivre, dans laquelle passe une rapière; il est chaussé de grandes bottes molles et cherche à se draper dans un petit manteau court, également noir, que les Espagnols mirent un instant à la mode au xviii^e siècle. Ce personnage, avec ses moustaches, son esprit entreprenant et sa bonne mine, plaît infiniment à Marinette, qui flaire dans le drôle un compagnon de son goût. A propos de ce noir costume de Crispin, on s'est demandé pourquoi celui-là et non un autre. « On a prétendu, dit M. Hippolyte Lucas dans son *Histoire du Théâtre-Français*, que c'était celui des déserteurs espagnols qui, après avoir mené la vie de miquelets, s'étaient vus forcés, pour subsister, d'entrer au service des personnes riches qui voulaient avoir des hommes de main comme domestiques. Crispin se vante en effet d'avoir servi : il est certain d'ailleurs que le costume, conservé par la tradition, est d'origine espagnole. Crispin n'est pas plus brave qu'il ne faut; mais, à l'occasion, il payera de sa personne; il fera du moins voir sa grande épée; c'est l'homme qui en imposera aux tuteurs et les fera trembler. Crispin est naturellement fanfaron; il a toujours l'air de revenir de la guerre; il raconte volontiers les campagnes qu'il n'a pas faites. » Prévile, le plus grand comique de son siècle, dit dans ses *Mémoires* : « Les rôles de Crispin, tous tracés dans le genre burlesque, prouvaient de leur gaieté s'ils n'étaient pas étayés par la charge. Crispin est ordinairement un bravache, courageux lorsqu'il ne court aucun danger, tremblant pour peu qu'on lui tienne tête, parlant de ses bonnes fortunes, qui peuvent être rangées sur la même ligne que ses hauts faits d'armes, et se vantant, surtout, avec une impudence sans égale. On juge bien qu'un pareil personnage doit enfler ses tons comme ses gestes. Que serait, par exemple, ce vers des *Folies amoureuses* dans la bouche de Crispin :

« Savez-vous bien, monsieur, que j'étais dans Crémone ? s'il le débitait simplement ? Ce vers doit être prononcé d'une manière emphatique. Crispin, comme tous les faux braves, s'imaginerait que plus il appuie sur ce qu'il dit de sa bravoure, et plus il persuade ceux devant qui il parle. C'est surtout pour remplir les rôles de Crispin qu'il faut être pourvu de ces grâces, de ces gentillesse naturelles que l'art ne saurait donner : elles ne s'imitent pas. »

Le caractère de ce valet nous apparaît pour la première fois dans *l'Ecclésiaste de Salamanque* ou les *Ennemis généreux*, tragi-comédie de Scarron, jouée en 1654. On en attribua la création à Raymond Poisson, autrement dit Poisson l'ancien, pour le distinguer de son fils Paul et de ses deux petits-fils Arnould et Philippe Poisson, qui continuèrent les traditions du chef de cette dynastie crispiniste, et le surpassèrent même en réputation. Mais on a contesté à Raymond Poisson cette glorieuse incarnation. Quoi qu'il en soit, cet excellent comédien, qui parait être entré au théâtre entre 1650 et 1653, déploya dans ce rôle un talent supérieur. On dit qu'ayant les jambes fort maigres, il imagina les bottines, qui devinrent un attribut essentiel du personnage. Il avait la bouche très-grande, ce qui fournit matière à de nombreuses allusions de la part des auteurs dans les pièces où il jouait; de plus il bredouillait en parlant, si bien que tous les Crispins, ses successeurs, durent bredouiller comme lui, car le public avait fini par prendre ce défaut pour une des nécessités du rôle. Ce personnage fut longtemps à la Comédie-Française ce qu'était celui d'Arlequin à la Comédie-Italienne. Les Crispins de Regnard adoptèrent le manteau de velours et la dague.

En vogue pendant la seconde moitié du xviii^e siècle et la première moitié du xix^e, le Crispin figure dans un grand nombre de pièces; plusieurs même portent son nom. La plus célèbre parmi ces dernières est celle de Le Sage, en un acte et en vers : *Crispin rival de son maître* (1707). Citons encore : *Crispin musicien*, en cinq actes, de Hauteroche (1674); *Crispin gentilhomme*, en cinq actes, de Montfleury (1677); *Crispin précepteur*, en un acte, de La Thuillierie (1679); *Crispin bel esprit*, en un acte, du même (1681). De nos jours, on a donné à l'Odéon le *Dernier Crispin*, de Charles Lafont (1853). N'oublions pas que M. Samson, comédien-poète du Théâtre-Français, a spirituellement groupé la dynastie des Crispins dans la *Famille Poisson* (1845). Un excellent Crispin est celui du *Légataire universel*, de Regnard (1708).

Nous analysons ci-dessous *Crispin médecin*, *Crispin bel esprit* et *Crispin rival de son maître*, les plus remarquables des pièces faites sur ce sujet.

Crispin médecin, comédie en trois actes et en prose, du comédien de Hauteroche, représentée en 1673. Cette pièce dénote une connaissance parfaite des effets dramatiques. L'action est extrêmement rapide; aucune scène ne languit, et l'intrigue aboutit à un dénouement logique. Les rôles de Mirobolan et de Féliante ont beaucoup de rapport avec ceux de Chrysale et de Philaminte des *Femmes savantes*, représentées un an avant *Cris-*

pin. Dans les deux pièces, on voit un mari qui crie bien fort quand sa femme n'est pas présente, et qui rentre dans la plus humble soumission aussitôt qu'elle paraît. Mais cette imitation n'est qu'un épisode dans la pièce de Hauteroche. Le second acte abonde en situations et en expédients comiques; les moyens dont se sert Crispin, enfermé chez le docteur Mirobolan, sont d'heureuses inventions, qui réussissent toujours à la représentation. La scène des bistours paraissait autrefois très-amusante. Au bon temps de la comédie, à cette heureuse époque où le public n'était pas encore blasé comme il l'est de nos jours, la gaieté de ces scènes éclatait sans réserve.

Cette pièce est écrite avec facilité; le dialogue est vif et rapide; le trait comique y part à propos et spontanément. Elle renferme, il est vrai, des plaisanteries triviales; mais on sent du moins que l'auteur ne les a pas cherchées. Sa muse est bonne fille; elle appelle l'indulgence, car elle rit sans prétention, et veut que le spectateur s'amuse avec le même sans- façon.

Crispin médecin a été joué très-fréquemment pendant plus d'un siècle. Ce succès est dû sans doute à la connaissance des ressorts et du jeu de la scène; mais pourquoi n'en pas chercher la raison dans le naturel et la bonhomie d'un esprit aimable, dont le style est sain, et l'expression franche et gaie ?

Crispin bel esprit, comédie en un acte, en vers, de l'abbé Abeille, représentée pour la première fois le 11 juillet 1681. Crispin est le valet de Valère. Celui-ci aime Mlle Orphée, fille de M. Victorin, ancien officier, et de Mme Victorine, une précieuse. Crispin est l'entremetteur intelligent de ces amours. Il se déguise en abbé, puis en homme d'épée, pénètre enfin dans la place, et présente Valère, déguisé aussi; mais Victorin est inflexible : il a promis la main de sa fille. Survient le futur beau-père, qui amène un dénouement pareil à celui des *Fourberies de Scapin*. Valère est le gendre qu'avait, sans le savoir, choisi Victorin.

Cette pièce n'offre qu'un médiocre intérêt. L'auteur y a introduit une façon de Trissotin ou de Vadius, poussé par le besoin qu'il éprouvait, sans doute, de retoucher la scène des *Femmes savantes*. Cette petite pièce est souvent attribuée à La Thuillierie, sous le nom duquel elle a paru, parce que l'abbé Abeille n'osait plus signer ses pièces depuis l'insuccès d'*Argétie*.

Crispin rival de son maître, comédie en un acte et en prose, de Le Sage, représentée pour la première fois sur le théâtre de la Comédie-Française le 15 mars 1707. Valère, qui aime Angélique, fille d'Oronte, et qui en est aimé, apprend qu'elle est promise à un jeune homme de province, que l'on attend pour l'épouser. Crispin, valet de Valère, rencontre en effet Labranche, son ancien ami, qui est le valet du prétendu d'Angélique, mais qui est envoyé à Paris pour retirer la parole d'Orgon, père de Damis, son maître, parce que celui-ci s'est marié à Chartes, depuis peu de jours, avec une jeune personne de condition qu'il aimait en secret, et qui le payait d'un tendre retour. Crispin imagine de se faire passer pour Damis, d'épouser Angélique et de s'enfuir avec la dot, dont il promet la moitié à Labranche, qui doit le seconder dans l'exécution de cet honnête projet. Mais Orgon vient lui-même trouver M. et Mme Oronte, afin de s'excuser auprès d'eux de l'impossibilité où est Damis de s'unir à leur fille, ce qui fait découvrir la fourberie des deux valets. Le bonheur rend indulgent, et Valère, qui épouse Angélique, pardonne à Crispin et à Labranche.

Cette petite pièce fut jouée à la suite de *Don César d'Urgin*, comédie du même auteur. « Autant le public avait paru indisposé contre la grande pièce, autant il accueillit favorablement *Crispin*, » racontent les frères Parfait. Ces deux ouvrages furent représentés devant Louis XIV. Le roi ne goûta guère le pauvre *Crispin*, ce qui n'a pas empêché cette charmante bluette de rester au répertoire de la Comédie-Française.

La Harpe juge assez sévèrement la pièce de Le Sage : « Ce n'est, dit-il, qu'une fourberie de valet déguisé, qui veut escroquer une dot. Le Sage n'a fait que mettre en scène une des aventures de son roman de *Gil Blas*. Cet acte d'ailleurs ressemble à toutes les pièces que l'on a nommées crispinades, où des oncles, des tantes, des pères, des tuteurs, sont imbéciles justement au point où il le faut pour être grossièrement dupés par des valets impudents. »

Crispin rival de son maître, opéra-comique en deux actes, livret arrangé d'après la comédie de Le Sage, musique de M. Sellenick, représenté au Théâtre-Lyrique le 1^{er} septembre 1860. Interprètes : Fromant, Wartel, Balanqué, Mites Faivre et Durand. Trop d'esprit dans le livret, pas assez de ces situations morales qui seules conviennent à la musique. Cervantes, Le Sage, Balzac ne valent pas, pour un compositeur, un Lorenzo da Ponte. On a composé encore plusieurs autres pièces dans le titre desquelles figure le nom de Crispin; mais...

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

CRISPIN (Jean), littérateur. V. **CRISPIN**.

CRISPINA (Bruttia), impératrice romaine, fille du sénateur Bruttus Præsens. Elle épousa, en 177, Commode, qui succéda trois ans plus

tard à son père, Marc-Aurèle. Corrompue, dit-on, par l'exemple de la vie de son mari, elle mena une conduite déréglée, fut convaincue d'adultère et exilée à Capoue (183), où elle fut mise à mort avec sa belle-sœur Lucille.

CRISPINELLA CALVIA, dame romaine du i^{er} siècle de notre ère. Elle fut, au rapport de Tacite, une sorte d'intendante des débauches de Néron, qui lui fit des dons considérables. Après la mort de ce monstre couronné, elle engagea le gouverneur d'Afrique, Claudius Macer, à empêcher l'importation du blé à Rome, et à venger le meurtre de ce prince. Le peuple demanda que ses intrigues recussent leur châtiment; mais Crispinella s'était fait de puissants protecteurs, grâce auxquels elle échappa au dernier supplice.

Crispino e la Comare, opéra-bouffe italien en trois actes, livret de Pave, musique des frères Louis et Frédéric Ricci, représenté à Naples en 1836, et pour la première fois au Théâtre-Italien de Paris le 4 avril 1865. La pièce appartient à ce genre de farces italiennes qu'on jouait sur le théâtre de la foire Saint-Laurent, et elle n'en est pas moins amusante pour cela. Crispino est un savetier vénitien qui, à bout de ressources et poursuivi par ses créanciers, veut en finir avec la vie et se jeter dans un puits, quand tout à coup il en voit sortir la Comare, c'est-à-dire la Mort en personne, qui lui promet la fortune, mais à une condition : c'est qu'il se fera passer pour médecin. Elle lui trace en conséquence sa ligne de conduite. On apporte sur la scène un maçon tombé d'un toit. Les médecins s'accordent à dire que c'est un homme mort. Crispino promet hardiment de le guérir. Le maçon revient à la vie, et Crispino est acclamé docteur infatigable. Devenu riche, Crispino est insolent envers tout le monde, querelle sa femme, qui de son côté fait la grande dame. La Comare le fait descendre aux enfers, et ne le rend à sa famille qu'après qu'il a juré d'être plus raisonnable. La partition est remplie de motifs agréables; la musique est tout à fait scénique, toujours vive et semillante. Nous rappellerons, dans le premier acte, l'air de la femme de Crispino, marchande de chansons, *Istorie belle à leggere*, et le duo entre Crispino et Annetta, dont la stretta est d'une gaieté communicative. Le trio du second acte, entre Crispino, le pharmacien Mirobolan et le docteur Fabrice, est le meilleur morceau de l'ouvrage. On a encore remarqué le brindisi en patois vénitien : *Piero, miro, go qua una fritola*, et le rondo final chanté par Annetta. Zucchini a été excellent dans le rôle de Crispino, et Mlle Vitali charmante dans celui d'Annetta. Les autres rôles ont été chantés par Agnesi, Mercuriali et Brignoli.

On pourrait multiplier à l'infini les citations de cette remarquable partition. Nous transcrivons ici quelques-uns des morceaux les plus saillants :

1^o La chanson du savetier, qui sert de début à l'œuvre. Ce chant, bien supérieur aux productions d'Offenbach, mérite d'être remarqué.

2^o Une mélodie d'un rythme original.

3^o Le début du sextuor, qui passe pour la page capitale de la partition des frères Ricci.

Andante sostenuto

Le sa - ve - tier Pe - tit

- Pier - re De - vint, un jour, grand sei -

- gneur; Car u - ne fée a su

fa - re Sa for - tu - ne, son bon -

- heur. Il a - ban - don - na la forme et l'a -

- le - no, L'échoppe et le banc furent vite à

bas, De joyeux a - mis sa mai - son fut

plei - ne, Il passa ses jours en de gais re -

- pas. Mais, moi, la For - tune a -

- va - re Me lais - se mou - rir de

sa - lûm, Car, chez moi, l'ar - gent est

ra - re; Peu de pain, ja - mais de

vin. Oh! oh! frappe! frappe! Oh!

oh! tire et ta - pe! Frap - pe,

frap - pe, Tire et ta - pe, Travail -

- lons et jouet nuit. Ti - re,

ti - re, frap - pe, frap - pe; L'on ou -

- blie en chantant l'en - nuit. La ra la, la la

la, ra la la, la la la, la ra la, la ra

la, la la la la la la la la la

la la la la la

Allegro con brio.

U - ne pro - me - na - de

Sous le beau so - leil

Pour l'A - me ra - la - de

Est un doux ré - veil.

La bri - se m'en - i - vre,

Le ciel me sou - rit, Je me

sens re - vi - vre, mon cœur

s'at - ten - drit. Par - tout,

je re - gar - da. Va - t - il ve -

- nir? Pour - tant, prenons gar -

- do De nous tra - hir!

Mon bon - heur s'ap - pré - te, Car en

lui j'ai fol. Mon cœur est en

fé - - - te, Je ne sais pour -

- quoi. Je ne sais pour - quoi. Mon cœur

est en fé - - - te, Je ne sais pour

- quoi. Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pourquoi. Je ne sais pour -

- quoi. Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pourquoi. Je ne sais pour -

- quoi. Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

Je ne sais pour - quoi.

S'en vont à la brune
Chanter-deux à deux.
Je veux les entendre,
Et je veux les voir.
Qu'il est doux et tendre
Leur concert du soir!
Partout je regarde:
Il va venir!
Mais prenons bien garde
De nous trahir.
Notre hymen s'apprête,
Car en lui j'ai foi.
Mon cœur est en fête:
Je sais bien pourquoi!

Andante

Quel - le gloi-re!

quel-lef - fai-re! Mil - le

grâ-ces, mil - le grâ-ces, ma com -

- mè-re, Ma com - mè-re!

O ma ché-re, A ja -

- mais, à jamais, à jamais je serai ton che-va

- lier! Les doc-teurs, après moi, n'ont rien à

- faire, Rien à fai-re, rien à fai-re.

Moi, je brille; moi, je brille; Moi, je

brille; moi, je brille le pre - mier.

Ma com - mè-re, ma com -

- mè-re, A ja - mais, à jamais, à ja -

- mais je se -rai ton che-va - lier!

CRISPINUS. Juvénal commence ainsi la satire IV du livre Ier :

*Eccē iterum Crispinus, et est mihi sappe vocandus
Ad partes; monstrum nulla virtute redemptum
A vitis, ager, solaque libidine fortis.*

« Voici encore Crispinus, et je le prendrai souvent à partie; c'est un monstre dont aucune vertu ne rachète les vices, lâche, et vaillant seulement dans la débauche. »

Le Crispinus de Juvénal ne fut sans doute qu'un être fictif, dans lequel le poète personnifia les vices qu'il voulait attaquer et flétrir. Mais on trouve aussi le nom de Crispinus dans Horace, et ici ce nom désigne un personnage réel, philosophe soi-disant stoïcien, mauvais poète et grand discoureur. Horace se sert de son nom absolument comme Boileau s'est servi de celui de Cotin. Il termine sa ire satire du livre Ier par ce trait :

*Jam satis est, ne me Crispini scribita lippi
Compilasse putes, verbum non amplius addam,
qu'on peut rendre à peu près ainsi :*

Mais je finis, de peur que, discourent sans fin,
Tu n'aies m'accuser d'avoir pillé Crispin.

Horace l'appelle chassieux (lippus) par métaphore, non oculorum ratione, dit un de ses scolastes, sed mentis. Quoi qu'il en soit, il y revient dans la satire IV du même livre. Il paraît, par le défi que Crispinus y porte à Horace, qu'il devait avoir une grande facilité à faire de mauvais vers. Ces défis, dit Ducier, ont été de tous les siècles : avant Crispinus, Apollonius de Rhodes avait défié de même Callimaque, et après lui, Stace porta un défi semblable à Martial. Linière avait provoqué Boileau de même sorte :

J'entends déjà d'Ici Linière, furieux, [terme.
Qui m'appelle au combat sans prendre un plus long
De l'encre, du papier, dit-il, qu'on nous enferme!
Voyons qui de nous deux, plus aisé dans ses vers,
Aura plus tôt rempli la page et le revers!
Absolument comme Crispin avait provoqué Horace :

..... *Eccē
Crispinus mihi me provocat: « Accipe, si vis,
Accipe jam tabulas. Detur nobis locus, hora,
Custodes: videmus uter plus scribere possit. »*

Mais Horace, comme Boileau, ne se pique pas de posséder cette malheureuse facilité; il refuse le combat. Les deux ne l'ont pas fait pour ces sortes de luttes; il n'a reçu d'eux

qu'un petit génie, qui ne sait pas se produire avec tout cet éclat. Que Crispin fasse, tant qu'il voudra, des vers ampoulés et enflés de vent :

*Di bene fecerunt, inopis me quodque pusilli
Finxerunt animi, raro et per pauca loquentis.
At tu conclusas hircinis foliibus aurās
Usque laborantes, dum ferrum molliat ignis,
Ut mavis, imitare.*

Il ne disputera point à Crispin ce mérite. Toi, cependant,

Toi, si tu veux, Crispin, dans tes vers ampoulés
Imite le travail de ces soufflets enflés,
Qui, chez nos forgerons, avec grand bruit gémissent,
Jusqu'à ce qu'aux fourneaux les métaux s'amollissent.

Perse a imité ce passage d'Horace dans sa ve satire, où il dit à Cornutus :

*Tu neque, anhelanti coquitur dum massa camino,
Folle premis ventos.*

Horace parle encore de Crispin dans sa VIIIe satire dialoguée du livre II, v. 45. Davus, l'esclave d'Horace, est tout fier d'avoir été instruit par le portier de la maison de Crispin à dire des vérités à son maître :

Dum, quæ Crispini docuit me janitor, edo.

Maintenant le Crispinus d'Horace et de Juvénal est-il l'auteur de notre Crispin ? Il est au moins permis de le supposer, bien qu'on assigne généralement à ce dernier une origine italienne. Quoi qu'il en soit, l'hémistiche de Juvénal : *Eccē iterum Crispinus*, est devenu proverbial, pour faire entendre qu'on revient sur un sujet qu'on a déjà traité, ou qu'un personnage qui avait disparu momentanément de la scène s'impose de nouveau à l'attention publique. Il est inutile d'ajouter que cette sorte d'exclamation se prend le plus souvent en mauvaise part.

Ce n'est que par Horace que Crispinus nous est connu; il est inutile de chercher ailleurs les traces que pourrait avoir laissées ce méchant versificateur; sans les *Satires* du grand poète latin, Crispinus n'aurait pas eu l'honneur de passer à la postérité.

Voici une de ces allusions qu'on a faites quelquefois à l'hémistiche de Juvénal; c'est une phrase de M. Alibéric Second :

« Plus d'une fois, à cette même place, on vous a entretenus des faits et gestes de M. Home. Ce mystique personnage est, à coup sûr, le plus grand charlatan de la terre, s'il n'est pas le plus grand toqué des deux mondes. Nous nous étions promis de ne plus rien écrire sur son compte; mais, après un assez long plongeon, voici qu'il revient sur l'eau : *Eccē iterum Crispinus*. Il rentre dans la lice, porteur d'un volume orné de ce titre audacieux : *Révélation sur une vie surnaturelle.* »

CRISPITE s. f. (kri-spi-te — du lat. *crispus*, frisé, bouclé). Minér. Variété de rutile, ainsi appelée parce qu'elle se présente en aiguilles ou filaments d'une grande finesse, qui se superposent et s'entre-croisent de manière à former des espèces de filets ou de réseaux.

CRISPO (Jean-Baptiste), poète et savant italien, né à Gallipoli, près d'Otrante, mort vers 1595. Il fut secrétaire du cardinal Soriano, et compta au nombre de ses amis le Tasse, Alde Manuce, et d'autres hommes célèbres de son temps. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Vita di Sammarzaro* (Rome, 1583); *De Medicis laudibus oratio* (1591, in-4°); *De ethnis philosophis caute legendis* (1594, in-fol.), etc.

CRISPO (Antoine), médecin italien, né à Trapani (Sicile) en 1600, mort en 1688. Il a composé sur des sujets de médecine un assez grand nombre d'écrits, qui lui valurent de son temps une réputation aussi brillante qu'étendue, mais qui ne tardèrent pas à tomber dans un oubli mérité. Nous citerons seulement : *In acuta febris historiam commentarius* (Palerme, 1661, in-4°); *In lethargum febri supervenientem acuta commentarii duo* (1668, in-4°), etc.

CRISPOLTI (César), historien italien, né à Pérouse, mort en 1606. Il a commencé, sous le titre de *Perugia augusta descripta*, l'histoire de sa ville natale, achevée et publiée par son neveu (1648, in-8°).

CRISPUS (Flavius Julius), fils de Constantin le Grand et de Minervine, né vers le commencement du IVe siècle, mort en 326. Il eut, suivant saint Jérôme, Lactance pour précepteur, fut créé César en 317 et consul l'année suivante. Dans la guerre contre Licinius, il détruisit la flotte ennemie dans l'Helléspont, en 323. Sa belle-mère Faustina, qui voulait assurer le trône à son propre fils, l'accusa auprès de l'empereur de la poursuite d'une passion incestueuse, et, par cette calomnie, détermina Constantin à le faire mettre à mort.

CRISSE ou **KRISS** s. m. (kriss). Sorte de long poignard que portent les insulaires des Célèbes : *Rendre le kriss, parmi les Macassars, c'est infamie.* (Raynal.) On dit aussi *crip* et *cric*.

— **Encycl.** Le *criss* n'est autre chose qu'un poignard, assez semblable à nos sabres-baïonnettes, et dont la lame, longue de 0 m. 50 et large de 0 m. 05, est contournée en zigzag. Le *criss*, que l'on appelle aussi *cric*, *candjar* et *cangjare*, se retrouve chez les Indiens de la péninsule du Gange et de Malacca. Les Malais des îles de Sumatra, de Java, de Timor et de Bornéo empoisonnent la lame de leur *criss* avec le venin des serpents considérés comme les plus dangereux.

CRISSE, ville de la Grèce ancienne, dans la Locride, sur le golfe de Corinthe. Son territoire était assez étendu et très-fertile, ce qui lui fit donner par Strabon l'épithète d'*Heureuse*. Mais les Crisséens, ayant pillé le temple de Delphes, furent attaqués et vaincus par les autres Grecs. Crisse fut détruite de fond en comble; on vendit les habitants comme esclaves, et leurs terres, désormais incultes, furent consacrées à Minerve, à Diane et à Apollon.

CRISSEMENT s. m. (kri-se-man — rad. *crisser*). Action de crisser des dents.

CRISSEUR v. n. ou intr. (kri-sé — onomatop.). En parlant des dents, Produire par le grincement un certain bruit aigre et agaçant : *Les dents lui crissent.* Produire le même bruit avec les dents : *CRISSEUR des dents.*

CRISSEUR s. m. (kri-som). Ornith. Partie du corps des oiseaux qui s'étend en dessous depuis les cuisses jusqu'à la queue, et qui est couverte par les plumes anales.

CRISSEUR s. f. (kri-su-re). Techn. Inégalité en forme de ride, à la surface des lames et des barres de métal.

CRISTACÉ s. m. (kri-sta-sé — du lat. *crista*, aigrette). Moll. Genre de mollusques céphalopodes.

CRISTAIRE s. f. (kri-stè-re — du lat. *crista*, crête, aigrette). Bot. Genre de plantes, de la famille des malvacées, tribu des sidées, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent au Chili et au Pérou.

— Moll. Syn. de **CRÉTAIRE**. V. au *Supplém.*

CRISTAL s. m. (kri-stall — gr. *krustallos*; de *kruos*, froid). Minér. Corps affectant, par le simple effet des affinités chimiques, la forme d'un polyèdre régulier ou symétrique : *Les cristaux de sel marin sont de forme cubique.* Il y a un petit cristal primitif, qui, indéfiniment et diversement ajouté à lui-même, engendre la masse totale. (H. Taine.) *Le Cristal de roche ou de montagne, ou simplement Cristal, Quartz hyalin, substance très-dure et très-limpide : Si j'avais un cœur de cristal, on y verrait toujours votre visage.* (Mme de Sév.) *Les anciens faisaient du ciel une voûte de cristal.* (A. Martin.) On trouve souvent dans les tombeaux des Gaulois des boules de cristal. (Chéruel.) *Moins dur que les pierres fines, le cristal de roche raye le verre et résiste à la lime.* (L. de Laborde.) *Le miroir de toilette de Louis XIV était en cristal étamé comme une glace.* (Bouillet.)

La des forêts d'albâtre, Ici des murs solides,
Des torrents suspendus en lustres, en cristallins.
PARSEVAL.

Dans un beau palais de cristal,
Hélas ! l'organde est retirée.
BÉRANGER.

Le Cristal minéral. Nom donné dans le commerce au nitre qui a été fondu à une température élevée, voisine de 300°, et qui, coulé en plaques, forme une masse blanche, opaque, à cassure vitreuse : *Le cristal minéral a sur le nitre cristallisé l'avantage de se pulvériser plus facilement, et de ne plus contenir aucune trace d'eau d'interposition entre les lamelles cristallines.* *Le Cristal d'Islande.* Nom que l'on donne quelquefois à la chaux carbonatée rhomboédrique, appelée aussi *SPATH CALCAIRE*. Elle a d'abord été trouvée en Islande, mais on l'a retrouvée dans plusieurs localités, et notamment en France aux environs de Chalonne.

— Par anal. Verre blanc très-pur et très-limpide : *CRISTAL de Bohême. CRISTAL de Venise. Verres de cristal.* Il y a des amis si pointilleux, qu'il faut vivre avec eux avec la même précaution qu'avec des verres de cristal, tant leur amitié est fragile. (St-Simon.) *La fabrication du cristal ordinaire est originaire d'Angleterre.* (Bouillet.)

— Par ext. Objet de cristal : *Des cristaux de Bohême. L'art de tailler les cristaux a été importé de Bohême en France vers 1740.* (Bouillet.)

De ces cristaux les vacillants reflets
Sèment partout les teintes de l'aurore.
DE BRIDEL.

Que de cristaux, de bronzes, de colonnes,
Tributs de l'amour à l'amour !
BÉRANGER.

— Poétiq. Verre ou objet de verre :
..... Bacchus en nectar argenté
De son cristal étroit part, pétillie et s'élance.
DEMOUSTIER.

Un essaim de grivois buvant à leurs mignonnes
Trouve au total
Le cristal
Préférable au métal dont on fait les couronnes.
BÉRANGER.

« Eau congelée, glace : *J'ai été à Liory; il y faisait très-froid, mais le soleil brillait, tous les arbres étaient parés de perles et de cristaux.* (Mme de Sév.) *Le Surface limpide des eaux :*

Chantons les vastes flots; leur cristal magnifique,
Leur cristal pur est un miroir.
BARRIER.

Stamboul m'est apparue un matin dans l'aurore,
Immense et magnifique, au cristal du Bosphore.
AUTRAN.

Dans le cristal d'une fontaine
Un cerf, se mirant autrefois,
Louait la beauté de son bois.
LA FONTAINE.

Tressez les chevelures blondes
Des femmes aux regards tremblants,
Baignez dans le cristal des ondes
Le marbre arrondi de leurs flancs.
LATOUR ST-Y BARS.

— Chim. anc. *Cristal de lune*, Sel d'argent. *CRISTAL de Mars*, Sel de fer. *CRISTAL de Venus*, Sel de cuivre.

— Méd. *Cristaux de sang*, Cristaux formés dans le sang tiré de la veine.

— Epithètes. Net, pur, clair, transparent, luisant, brillant, éblouissant, lumineux, éclatant, sonore, dur, poli, azuré. — Limpide, humide, liquide, mouvant, pur, transparent.

— **Encycl.** Minér. Un corps inorganique, terminé de toutes parts par des surfaces planes, se nomme *cristal*. D'après cette définition, les *cristaux* sont, géométriquement, des polyèdres, et l'étude de leurs formes appartient à la géométrie. C'est pourquoi l'on applique aux *cristaux* toutes les expressions par lesquelles on dénomme les différentes parties des corps géométriques : angles, faces, arêtes, axes, etc. Pareillement, un *cristal* qui a 4 faces se nomme *tétraèdre*; celui qui en a 5 faces se nomme *pentaèdre*; celui qui en a 6, *hexaèdre*; celui qui en a 8, *octaèdre*; celui qui en a 12, *dodécaèdre*, etc.

L'étude des *cristaux*, dont nous allons exposer les principes, n'est donc autre chose que l'application de la géométrie à la minéralogie.

Les anciens, frappés de la transparence et de la limpidité de certaines roches, donnèrent aux fragments de ces roches le nom de *cristal*, mot qui en grec signifie glace. Plus tard, on remarqua que d'autres minéraux, sans offrir l'aspect du *cristal de roche*, s'en rapprochaient par la régularité de leurs formes, et ils furent, à cause de cette conformité, appelés aussi *cristaux*. On voit par quelle filiation le mot *cristal* a ainsi complètement changé de sens : il a d'abord désigné la transparence des corps; il désigne aujourd'hui un ensemble de caractères extérieurs.

Les *cristaux* sont naturels ou artificiels; les premiers sont formés par la nature, les seconds sont ceux que nous pouvons produire.

— **Centre d'un cristal.** On appelle ainsi un point intérieur situé de manière que toute ligne droite qui y passe, et dont les deux extrémités aboutissent à la surface extérieure, se trouve divisée par ce point en deux parties égales.

— **Axes.** Si l'on joint soit des arêtes, soit des faces ou bien les sommets d'angles opposés, au moyen de droites passant par le centre d'un *cristal*, ces lignes sont dites axes cristallins. Un même *cristal* peut posséder ainsi plusieurs axes qui composent un système d'axes. Mais il y a presque toujours un axe par rapport auquel les faces sont ordonnées symétriquement; cet axe est appelé axe principal, tandis que les autres sont les axes secondaires. Il ne faut cependant pas croire que tous les *cristaux* soient symétriques, ni, par conséquent, qu'ils aient tous un axe principal; souvent il n'y a qu'un certain nombre de faces qui soient ordonnées d'une manière analogue par rapport à l'un des axes.

Deux caractères communs à tous les *cristaux* sont que leurs angles sont toujours saillants et jamais rentrants, et que leurs faces sont toujours planes. Ces deux caractères semblent quelquefois faire défaut : par exemple, les minéraux d'étain présentent très-fréquemment des angles rentrants bien connus des minéralogistes sous le nom de *becs d'étain*; mais un examen attentif fait découvrir que ces becs n'appartiennent pas à un *cristal* simple, et qu'ils sont fournis par l'intersection des faces de deux *cristaux* qui se sont accolés ou pénétrés. On trouve en outre quelques *cristaux* dont les faces paraissent courbes : tel est le diamant; mais ce n'est là qu'une déformation apparente produite soit par la multiplicité des facettes, qui sont alors si nombreuses qu'on a peine à constater que chacune est plane, soit par des accidents survenus dans le sein de la terre, pression, chaleur, etc. Les deux caractères que nous avons énoncés sont donc absolument généraux; un examen minutieux donnera toujours l'explication des anomalies qui sembleraient les contredire.

— **Cliavage.** Il y a des *cristaux* que la cassure divise par lames. On a donné à ces divisions le nom de *clivages*. On distingue le nombre des clivages, le sens dans lequel on les obtient, leur plus ou moins grande facilité, les angles qu'ils font entre eux. Les clivages de *cristaux* sont, comme les *cristaux* eux-mêmes, soumis à des lois générales, dont les principales sont : *Dans une même substance minérale, les clivages sont toujours semblablement disposés; ils forment des angles constants entre eux, ainsi qu'avec les faces du cristal.* — *Quand il existe trois directions de lames, elles constituent par leur réunion un solide de clivage qui est identique pour une même substance minérale, lors même que cette substance donne des cristaux différents.* C'est cette loi, découverte par Haüy, qui a permis au créateur de la science cristallographique de faire dériver les *cristaux* de leur solide de clivage, qui en est en quelque sorte la forme primitive, l'embryon. En effet, une même substance minérale peut se présenter en *cristaux* de formes variées; mais, malgré ces différences de

formes, Haüy a pu obtenir de ces cristaux un solide de clivage de forme identique, auquel il a donné le nom de *noyau*. De plus, généralisant le fait et l'étendant aux minéraux qui ne sont pas clivables, il a reconnu que l'on peut toujours supposer l'existence d'un noyau autour duquel les faces des cristaux sont disposées d'une manière symétrique.

Ce noyau, souvent hypothétique, a été nommé forme primitive ou fondamentale, parce qu'il est le type dont on peut faire dériver tous les cristaux d'une substance donnée, et ces cristaux sont alors appelés formes secondaires ou dérivées.

— *Formes dominantes.* Quand on considère le nombre quelquefois considérable de cristaux que présente une même substance minérale, on remarque ordinairement que tous ces polyèdres, quoique différents de formes, ont cependant un aspect général commun, qui, à première vue, les fait tous ressembler entre eux. Dans la chaux fluatée, par exemple, les cristaux, quoique variés, paraissent presque tous cubiques. On a appelé forme dominante la configuration extérieure qui est ainsi commune à plusieurs cristaux. La forme dominante est ordinairement la forme primitive ou l'une des formes secondaires les plus simples.

— *Biseau.* Lorsqu'une des faces d'un cristal est remplacée par deux autres formant un angle dièdre, ces deux faces constituent un biseau.

— *Pointement.* Quand, au lieu de deux faces, il s'en trouve plusieurs formant un angle solide, elles constituent un pointement.

— *Troncature.* La troncature consiste en une section opérée sur les angles, qui se trouvent ainsi remplacés par une ou plusieurs facettes.

Les biseaux ou bisellements, pointements et troncatures ont reçu le nom général de *modifications*.

— *Symétrie.* Haüy a appelé loi de symétrie un fait général qui sert de base au passage d'une forme cristalline à une autre. Cette loi peut s'énoncer ainsi : Dans un même cristal, s'il existe une modification sur une partie quelconque, la même modification se retrouve, et de la même manière, sur toutes les parties identiques. Les parties non identiques, si elles sont modifiées, le sont isolément ou différemment. Ainsi, lorsque toutes les arêtes d'un cristal sont identiques, c'est-à-dire égales, et de plus semblablement disposées ou constituées, ou elles restent toutes intactes, ou elles se modifient toutes à la fois et de la même manière par des troncatures telles que les facettes semblables forment sur les faces adjacentes des inclinaisons égales. Mais si le cristal présente plusieurs sortes d'arête, il peut n'y avoir qu'une modification isolée, ou autant de modifications différentes qu'il y a d'arêtes. Ce que nous disons des arêtes s'applique également aux angles solides et aux faces.

Les conditions de la loi de symétrie limitent nécessairement le nombre des modifications admissibles, et, par suite, le nombre des formes différentes d'un groupe ou système cristallin donné.

— *Homodrie. Hémidrie. Hétérodrie.* Quand les modifications d'un cristal sont conformes à la loi de symétrie, le cristal est dit complet, circonstance que les cristallographes ont désignée par le mot *homodrie*. Mais si le cristal n'a subi que la moitié des modifications que la loi de symétrie exige, c'est-à-dire s'il ne présente que la moitié du nombre des faces qu'il pourrait avoir suivant cette loi, il est dit *hémidrie* ou *hémidre*. Les mots *homodrie*, *hémidrie*, dans l'esprit de Weiss, qui les a fait adopter, correspondaient à cette idée que la nature forme tantôt des cristaux complets et tantôt seulement des *demi-cristaux*. Par une considération semblable, les Allemands ont admis les expressions *tritodrie*, *tétartodrie*, etc., pour qualifier des systèmes de cristaux qui n'auraient que le tiers, le quart, etc., du nombre de faces qu'ils offriraient s'ils étaient soumis à la loi de symétrie. L'hémidrie, la tritodrie, la tétrartodrie, etc., ont reçu le nom collectif d'*hétérodrie* et celui souvent de *dissymétrie*, mot qui embrasse l'ensemble des modifications cristallographiques non soumises à la loi de symétrie.

— *Théories de Haüy, de Weiss et de Delafosse sur la dissymétrie.* Haüy appelait molécule intégrante d'un cristal, ou particule cristalline, le dernier noyau qui reste du cristal après le clivage poussé à sa dernière limite. Cela posé, il avait remarqué que les minéraux dissymétriques s'électrisent aisément par l'action de la chaleur, et que, de plus, les parties dissymétriques constituent des pôles d'électricités différentes. Il en avait conclu que, dans ces cristaux, il doit exister une disposition particulière des molécules intégrantes, laquelle crée une force d'électricité opposée à la force de cristallisation, et, en contrariant le jeu de celle-ci, l'empêche d'achever sa forme naturelle.

Selon Weiss, les formes dissymétriques représenteraient simplement des cristaux avortés, arrêtés dans leur développement, des monstres en un mot.

Delafosse, dans un beau mémoire publié en 1843, écartant d'abord l'hypothèse de Weiss comme purement arbitraire, s'est rangé à celle de Haüy, mais en la modifiant et en la

complétant. Laissons parler leur savant minéralogiste : « Haüy, dit-il, n'admet, pour l'identité, qu'une seule condition, une condition purement géométrique, savoir la ressemblance de formes. Pour lui, deux angles dièdres ou solides d'un cristal sont identiques quand ils sont géométriquement égaux. Quant aux conditions de nature physique, il les passe sous silence. Mais pourtant, suivant sa propre expression, la forme polyédrique n'est que le fantôme du cristal, et celui-ci est avant tout un corps matériel, qu'on ne peut pas dépouiller entièrement de ses propriétés physiques, lorsqu'il s'agit surtout d'interpréter un phénomène qui dépend uniquement des lois physiques auxquelles la matière obéit; et, s'il arrive que deux parties d'un cristal géométriquement semblables aient d'ailleurs des structures ou constitutions moléculaires différentes, on ne peut plus dire, dans ce cas, qu'elles sont en tout point identiques. Il faut donc compléter la définition donnée par Haüy, en ajoutant que les parties semblables de forme doivent être, de plus, physiquement identiques, en sorte que l'identité absolue comporte deux conditions, l'une géométrique et l'autre physique. Alors, toutes les fois que la loi de symétrie paraît en défaut, il y a lieu d'examiner si ces parties ne cacheraient pas, sous leur ressemblance extérieure, des propriétés physiques différentes. »

Prenons un exemple. La boracite, qui cristallise en cube, possède des cristaux représentés fig. 1, dans lesquels il existe une tron-

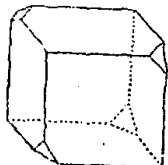


Fig. 1.

cature sur quatre des huit angles, tandis que les quatre autres n'éprouvent aucune modification. Si l'on admet que la molécule intégrante de la boracite soit cubique, il est évident que les modifications qui manquent sur quatre angles constituent une dérogation à la loi de symétrie, puisque ces quatre angles sont physiquement et géométriquement identiques. Mais si nous supposons avec Delafosse que la molécule intégrante de ce minéral forme un tétraèdre régulier, et que toutes les molécules soient empilées de manière à construire un cube, on a ainsi un assemblage de tétraèdres (fig. 2) ayant leurs axes parallèles entre eux,



Fig. 2.

leurs sommets tournés vers une des extrémités du cube et leurs bases tournées vers l'autre. Deux angles solides du cube, pris aux extrémités d'une même diagonale, sont de même espèce, quand on ne fait attention qu'à la forme extérieure; mais ils sont réellement différents, quand on considère la structure intime, et il n'est pas surprenant de voir des modifications exister à l'un de ces angles sans exister à l'autre. L'absence de facettes sur quatre angles, loin d'être une dérogation à la loi de symétrie, est donc plutôt une confirmation de cette loi.

L'hypothèse de M. Delafosse explique ce fait, que la résistance à l'action d'une pointe avec laquelle on cherche à rayer un cristal peut être différente, suivant que les rayures sont faites parallèlement à l'une ou à l'autre des diagonales d'une même face. Elle explique aussi les stries que l'on remarque quelquefois parallèlement à une diagonale, mais différemment disposées, sur les diverses faces d'un cristal cubique. Enfin elle rend compte de certains phénomènes optiques dont nous parlerons plus loin, et de la propriété que possèdent certains cristaux de se charger d'électricités différentes à leurs extrémités, puisque ces extrémités n'ont pas la même constitution moléculaire.

— *Formes simples. Formes composées ou complexes.* On entend par cristaux simples ou cristaux à formes simples ceux dont toutes les faces forment des polygones semblables : tels sont le cube, qui est terminé par six carrés; le rhomboèdre, qui est terminé par six losanges ou rhombes, etc. Par contre, les cristaux complexes ou composés sont ceux qui sont terminés par des faces dissimilaires. Lorsqu'un cristal est terminé par deux sortes de faces, il est dit *biforme*; s'il est terminé par trois sortes de faces, il est *triforme*, etc.

— *Théorie des décroissements.* Une même substance minérale peut donner des cristaux différents. En chivant ces cristaux, on arrive à constater que, sous des apparences diverses, ils renferment un noyau uniforme. On peut donc concevoir chacun de ces cristaux comme formé de deux parties : la partie enveloppée ou noyau, qui est constante, et la partie en-

veloppante, qui est variable, composée de lames superposées sur les faces du noyau.

Si ces lames se superposent sans changer de figure, gagnant seulement en étendue, de manière à déborder légèrement les arêtes du noyau, celui-ci croîtra tout en conservant sa forme; mais si ces mêmes lames, à mesure qu'elles se superposent, vont en décroissant soit par leurs bords, soit par leurs angles, et si ce décroissement procède avec uniformité par le retrait constant d'une ou de plusieurs rangées de particules, le cristal définitif ainsi formé ne ressemblera plus au noyau.

Les décroissements peuvent avoir lieu soit sur les bords, soit sur les angles, soit suivant des directions intermédiaires. On a donc ainsi trois modes principaux de décroissements; mais ces trois modes peuvent se présenter tantôt isolément, tantôt réunis, tantôt combinés deux à deux. C'est ce qui explique la diversité des formes cristallines que peut revêtir une même substance minérale. Les figures 3 et 4 représentent divers modes de

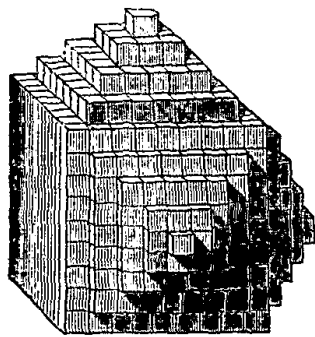


Fig. 3.

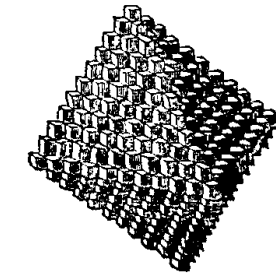


Fig. 4.

décroissements opérés sur la forme cubique. Qu'on n'ait pas craint, d'après ce qui vient d'être dit, que la nature procède par voie de décroissement dans la formation des cristaux, ou qu'elle les construise d'abord complets pour les rogner ensuite sur les angles ou sur les arêtes; au contraire, le cristal primitif affecte presque toujours la forme qu'il doit garder lorsqu'il sera plus gros, et la considération des décroissements, imaginée par Haüy, n'est qu'un moyen de se rendre compte de la position relative des différentes formes, une méthode simple pour les faire dériver les uns des autres.

— *Nomenclature cristallographique.* Nous ne pouvons donner ici qu'une idée imparfaite de cette nomenclature, dont la complication ôte malheureusement beaucoup d'attrait à l'étude de la science cristallographique, et qui a, en outre, le grave défaut de varier avec chaque auteur. Haüy, le premier, se servit de signes symboliques destinés à rappeler les formes primitives et les formes secondaires qui en sont sorties par voie de décroissement. Par exemple, si B désigne l'arête d'un cube et d la face du dodécèdre obtenu sur ce cube par la soustraction d'une rangée de particules en hauteur, Haüy caractérisa ce dodécèdre par la notation $\frac{B^1}{d}$. Si la soustraction est de trois rangées en hauteur sur deux en largeur, la notation s'écrit $\frac{B^1}{\frac{d}{2}}$. C'est ce qu'on appelle

un décroissement mixte.

Après Haüy vinrent les Allemands Weiss, Roze, Naumann, Mohs, Breithaupt, Brooke, dont chacun employa un système de notation différent. Weiss, par exemple, s'attacha à exprimer les distances coordonnées (comptées sur les axes à partir du centre) auxquelles les modifications rencontrent les axes de la forme primitive.

En France, Lévy, Dufrenoy et Delafosse cherchèrent, chacun de son côté, à simplifier et à compléter les nomenclatures déjà existantes; mais ils ne parvinrent pas à les remplacer entièrement par un système uniforme. Puisque la nomenclature de Haüy, à laquelle il eût été plus convenable et plus opportun de se rallier, paraît aujourd'hui presque totalement abandonnée, nous exprimons le vœu de voir adopter, du moins en France, celle de M. Delafosse, qui nous semble le mieux remplir les conditions de généralité et de simplicité propres à une langue bien faite.

— *Des types cristallins.* Quand plusieurs cristaux présentent certaines analogies de formes, telles qu'elles puissent être déduites les uns des autres, on a l'habitude de rapporter ces cristaux à un type unique, dont

tous les individus considérés dérivent par voie de décroissement ou de modifications. On est généralement d'accord pour admettre six types cristallins, fondés sur une considération géométrique, qui est la disposition des axes principaux. D'abord on ramène tous les types cristallins à la forme prismatique. Or un prisme a toujours trois axes principaux et n'en a que trois. Ces trois axes sont rectangulaires entre eux ou obliques. Chaque système d'axes peut, en outre, offrir les longueurs relatives suivantes :

| | |
|------------------------------------|--|
| AXES PRINCIPAUX RECTANGULAIRES. | 1° Les trois axes égaux. |
| | 2° Deux axes égaux, le troisième inégal. |
| | 3° Les trois axes inégaux. |
| AXES PRINCIPAUX OBLIQUES. | 1° Les trois axes égaux. |
| | 2° Deux axes égaux, le troisième inégal. |
| | 3° Les trois axes inégaux. |

En tout six dispositions donnent lieu à six types ou systèmes cristallins différents. Ces types sont :

- 1° Le cube.
- 2° Le prisme droit à base carrée.
- 3° Le prisme droit à base rectangulaire ou rhomboïdale.
- 4° Le rhomboèdre oblique (dont toutes les faces sont égales).
- 5° Le rhomboèdre oblique à base rectangulaire ou rhomboïdale (prisme oblique symétrique).
- 6° Le rhomboèdre oblique à base parallélogramme oblique (prisme non symétrique).

Si, en se conformant à la loi de symétrie, on modifie chaque élément essentiel du polyèdre fondamental, si l'on répète les modifications sur tous les éléments de même valeur, en ayant soin d'épuiser toutes les combinaisons possibles de facettes modifiantes, on obtiendra ainsi toutes les formes qui dépendent d'un même type et qui appartiennent à un même système cristallin.

Dans un système cristallin quelconque, les arêtes, les faces et les angles peuvent varier en nombre et en position; mais les axes sont invariables, et tout changement dans leur disposition entraîne un changement de système.

Une même substance minérale peut cristalliser dans plusieurs systèmes différents; mais cela n'a lieu que si la cristallisation s'effectue dans des circonstances différentes soit de température, soit de milieu, etc.

Nous allons passer successivement en revue les six types cristallins :

— *PREMIER TYPE CRISTALLIN : le cube.* Caractères : les trois axes principaux rectangulaires et égaux (fig. 5). Dans le cube, confor-

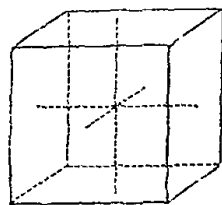


Fig. 5.

mément à la loi de symétrie, lorsqu'une modification a lieu sur l'un des éléments (arêtes ou angles trièdres), la même modification doit se reproduire sur tous les éléments géométriquement identiques. De plus, ces modifications peuvent affecter des positions différentes; car les nouvelles faces peuvent être placées avec des inclinaisons égales ou avec des inclinaisons inégales, dans les divers sens, par rapport aux faces qui aboutissent aux arêtes ou aux angles sur lesquels les modifications existent. Il résulte de ces deux dispositions des polyèdres très-différents : dans le premier cas, les cristaux dérivés sont réguliers; dans le second, ils sont simplement symétriques.

— *Octaèdre régulier.* Des modifications ayant lieu sur les angles trièdres du cube produiront le polyèdre (fig. 6), qui est un cube

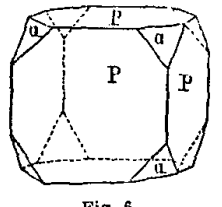


Fig. 6.

épointé. Si, par leur extension, les facettes a parviennent à se toucher deux à deux, elles formeront avec les faces P le cubo-octaèdre (fig. 7). En se multipliant davantage, les fa-

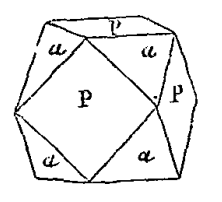


Fig. 7.

cettes a finiront par faire disparaître entièrement les faces P, et, par la jonction complète

de leurs côtés, elles aboutiront à former un solide (fig. 8), qui est l'octaèdre régulier, dont

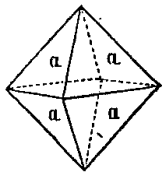


Fig. 8.

les éléments sont : 8 faces triangulaires, équilatérales et égales; 12 arêtes égales; 6 angles solides égaux.

— *Dodécaèdre rhomboidal*. Quand les modifications portent sur les arêtes, comme il y en a 12 dans le cube, il peut en résulter le cubo-dodécaèdre (fig. 9). Mais si les trunca-

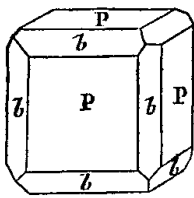


Fig. 9.

tures b sont suffisamment profondes, les faces P disparaîtront, et l'on aura le dodécaèdre rhomboidal ou rhombo-dodécaèdre (fig. 10), dont les éléments sont : 12 faces

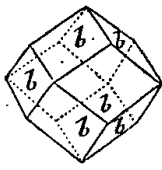


Fig. 10.

rhomboidales égales; 24 arêtes égales; 14 angles solides, dont 6 quadruples et 8 triples.

— *Hexaèdre*. Lorsque chaque arête du cube est remplacée par une ou deux facettes h (fig. 11), également inclinées de part et

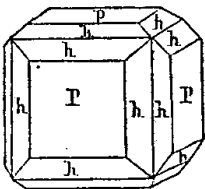


Fig. 11.

d'autre sur les deux faces adjacentes P (ce qui constitue la troncature en biseau), on a le cubo-hexaèdre, qui, par l'extension des facettes modifiantes, peut devenir l'hexaèdre (fig. 12), dont les éléments sont :

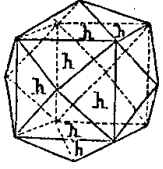


Fig. 12.

24 faces triangulaires isocèles et égales; 36 arêtes; 14 angles solides, dont 6 quadruples et 8 sextuples.

— *Trapézoèdre*. Imaginons un pointement à 3 faces implanté sur chacun des 8 angles du cube (fig. 13). En prolongeant ou en approfondissant chacune des facettes t , les faces P du cube finiront par disparaître, et l'on obtiendra le solide (fig. 14) appelé trapézoèdre, parce

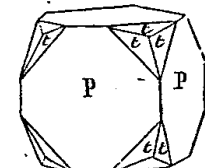


Fig. 13.

que ses faces ont toutes la forme d'un trapèze. Les éléments de ce cristal sont : 24 faces trapézoïdales, symétriques et égales; 48 arêtes; 26 angles, dont 8 triples et 18 quadruples.

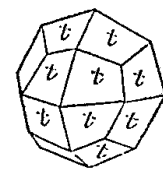


Fig. 14.

les arêtes horizontales donnent lieu à deux polyèdres, le prisme pyramidé (fig. 20) et

— *Octotrièdre*. Si, au lieu de porter sur les faces comme dans le trapézoèdre, le pointement porte sur les arêtes, les facettes e (fig. 15) sont d'abord trapézoïdales; mais leurs

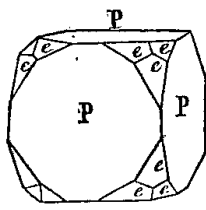


Fig. 15.

intersections mutuelles conduisent à des triangles et finissent par produire un octotrièdre (fig. 16), qui est composé de 24 faces triangulaires et isocèles. Les éléments de ce cristal

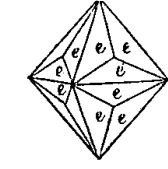


Fig. 16.

sont : 24 faces triangulaires isocèles; 36 arêtes; 14 angles solides, dont 6 octuples et 8 triples. C'est à ce genre qu'appartient la cristallisation du diamant.

— *Polyèdres à 48 faces. Hexaèdre et octoheptaèdre*. Si chacun des 8 angles solides du cube est remplacé par 6 facettes (fig. 17),

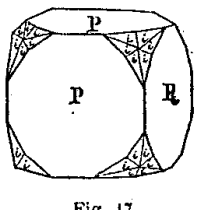


Fig. 17.

et qu'on suppose ces facettes prolongées jusqu'à leurs intersections mutuelles, on aura un solide terminé par 48 triangles scalènes (fig. 18), dont les éléments sont : 48 faces

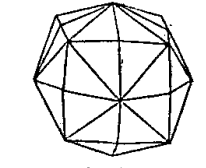


Fig. 18.

triangulaires scalènes égales; 72 arêtes; 26 angles solides, dont 6 octuples, 8 sextuples, 12 quadruples.

— *DEUXIÈME TYPE CRISTALLIN : Prisme droit à base carrée*. Caractères : les trois axes principaux rectangulaires, l'un étant inégal aux deux autres, qui sont égaux entre eux (fig. 19).

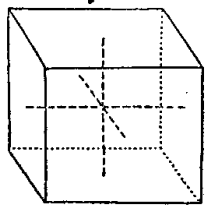


Fig. 19.

En étudiant les principaux polyèdres du système cubique, nous avons assez longuement montré, et par d'assez nombreux exemples, comment, au moyen d'une série de modifications, chaque cristal dérive du type fondamental, pour être en droit de compter que le lecteur se trouve maintenant en état d'appliquer la même méthode à l'étude des cinq autres systèmes cristallins. Nous nous contenterons donc, pour ne pas étendre démesurément les limites de cet article, d'énumérer les principales formes cristallines appartenant à chaque système.

Le prisme droit à base carrée peut subir trois genres de modifications : 1° sur les arêtes horizontales, 2° sur les arêtes verticales, 3° sur les angles solides. Les troncatures sur

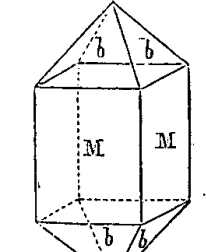


Fig. 20.

les arêtes horizontales donnent lieu à deux polyèdres, le prisme pyramidé (fig. 20) et

l'octaèdre à base carrée (fig. 21), qui est

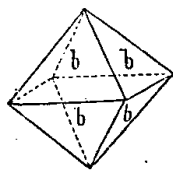


Fig. 21.

composé de deux pyramides droites appuyées sur une base carrée commune.

Les troncatures sur les arêtes verticales engendrent le prisme droit octogonal (fig. 22)

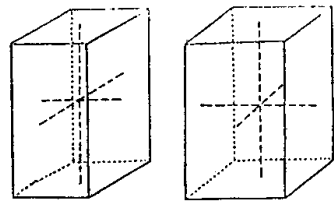


Fig. 22.

et le prisme droit à base carrée alterne ou simplement prisme alterne (fig. 23), qu'il ne

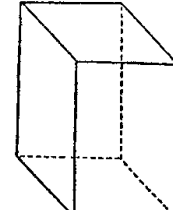


Fig. 23.

faut pas confondre avec le prisme direct représenté fig. 19.

Enfin les troncatures sur les angles produisent le dodécaèdre rhomboidal symétrique, qui affecte le plus fréquemment la forme de passage (fig. 24) et la forme définitive (fig. 25).

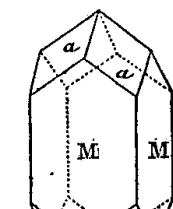


Fig. 24.

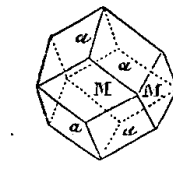


Fig. 25.

Du bisèlement sur les angles du prisme droit à base carrée résulte le dioctaèdre (fig. 26), formé de deux pyramides à 8 faces opposées par la base.

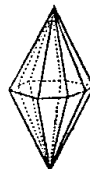


Fig. 26.

Les cristaux du deuxième système présentent souvent des formes composées.

— *TROISIÈME TYPE CRISTALLIN : Prisme droit à base rectangulaire*. Caractères : les trois axes principaux rectangulaires et inégaux (fig. 27). En considérant successivement les

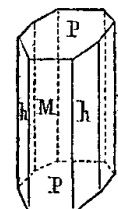


Fig. 27.

modifications qui peuvent avoir lieu sur les arêtes verticales, sur les arêtes horizontales et sur les angles, on obtient la série suivante : prisme droit à base rhomboidale, prisme bi-

seauté (fig. 28), octaèdre à base rectangulaire (fig. 29).

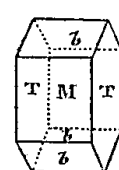


Fig. 28.

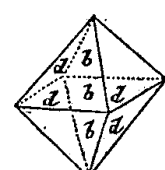


Fig. 29.

Les cristaux du troisième type présentent souvent des formes composées.

— *QUATRIÈME TYPE CRISTALLIN : Rhomboèdre*. Caractères : les trois axes principaux obliques et égaux (fig. 30). Les principales formes

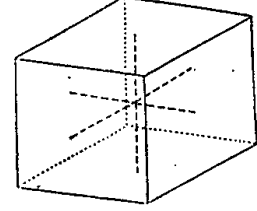


Fig. 30.

cristallines qu'on peut rattacher, par voie de modification, au quatrième type sont : le prisme hexagonal régulier (fig. 31 et 32); le

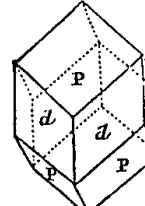


Fig. 31.

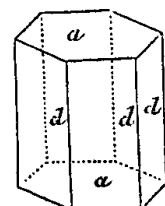


Fig. 32.

prisme hexagonal pyramidé (fig. 33); le bi-

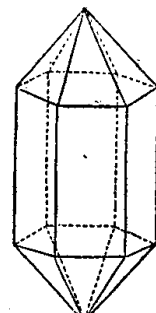


Fig. 33.

dodécaèdre (fig. 34); le rhomboèdre basé

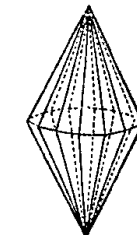


Fig. 34.

(fig. 35); le scalénoèdre aigu (fig. 36), etc.

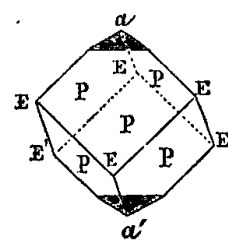


Fig. 35.

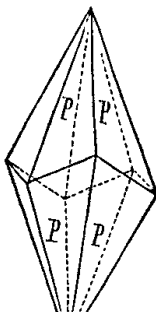


Fig. 36.

Les cristaux du quatrième type sont rarement simples; ils affectent le plus ordinaire-

ment des formes composées, c'est-à-dire résultant des combinaisons des formes simples. Chaque forme avait reçu de Haüy un nom différent; d'où est résulté un encombrement de noms qui a embrouillé les minéralogistes eux-mêmes.

— CINQUIÈME TYPE CRISTALLIN : *Prisme oblique à base rhomboïdale*. Caractères : deux axes principaux égaux entre eux et inégaux au troisième axe principal (fig. 37). Ce type

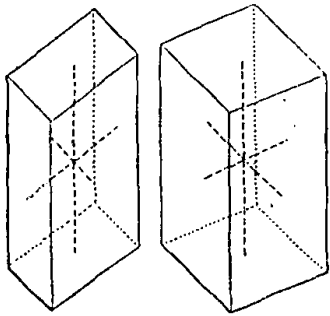


Fig. 37.

engendre des prismes obliques à base rectangulaire, à base hexagonale, à base octogonale. Ces prismes peuvent être pyramidés ou être diversement tronqués, comme le montre la fig. 38. Jusqu'à présent, on ne connaît pas

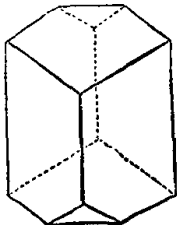


Fig. 38.

dans la nature de cristaux hémédres appartenant aux groupes du cinquième type, lequel d'ailleurs présente souvent des formes très-compliquées.

— SIXIÈME TYPE CRISTALLIN : *Prisme oblique à base parallélogramme oblique* ou *prisme oblique non symétrique*. Caractères : les trois axes principaux obliques inégaux (fig. 39). Ce

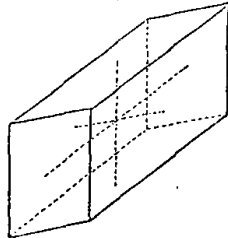


Fig. 39.

type reproduit toutes les formes prismatiques déjà connues, en y maintenant la condition des trois axes principaux inégaux entre eux et obliques les uns sur les autres, condition qui entraîne toujours le défaut de symétrie. Exemples : prismes hexagonaux obliques (fig. 40 et 41); prisme octogonal oblique

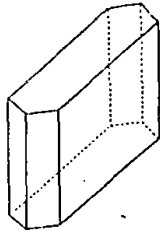


Fig. 40.

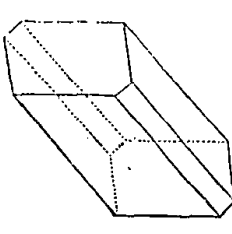


Fig. 41.

(fig. 42); prisme tronqué (fig. 43), etc.

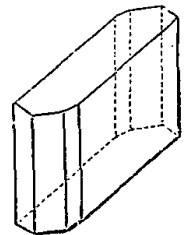


Fig. 42.

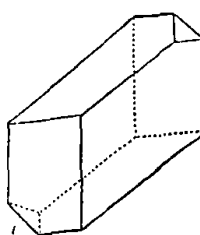


Fig. 43.

Ce système cristallin présente aussi des formes assez complexes.

Pour la mesure des angles des cristaux, v. GONIOMÈTRE.

Les cristaux naturels sont rarement complets et parfaitement réguliers. On constate souvent, entre des parties qui devraient être égales, des différences considérables. Ces imperfections ou anomalies tiennent à différentes causes, parmi lesquelles on peut citer les conditions de gisement, la différence de

chaleur et de pression, la nature du milieu ambiant, etc. Tantôt certaines faces prennent un accroissement anormal aux dépens d'autres faces du même ordre; tantôt une ou plusieurs faces disparaissent par l'empatement des autres; d'autres fois, elles sont sillonnées de rayures, etc., etc. Les déformations d'un cristal proviennent souvent du contact de plusieurs autres cristaux avec lesquels il forme une pièce d'ensemble appelée groupement.

Les groupements de cristaux présentent des configurations tantôt régulières, tantôt irrégulières; ils peuvent être formés de polyèdres tantôt semblables, tantôt différents par la nature, la forme et la structure. Quelques-uns sont d'un aspect remarquable qui leur a valu des dénominations particulières : trémies, faisceaux, crêtes de coq, etc. Les singulières arborescences que la vapeur d'eau produit sur les vitres en s'y congelant appartiennent au groupement appelé dendrites.

— *Propriétés physiques des cristaux*. Les minéraux cristallisés et les minéraux non cristallisés diffèrent les uns des autres, non-seulement par leurs propriétés géométriques, mais souvent encore par leurs propriétés physiques. De plus, les propriétés physiques elles-mêmes varient, comme les formes, suivant le système cristallin. Lors donc qu'un cristal n'a pu être déterminé nettement par l'examen de sa configuration extérieure, il reste à considérer la manière dont il supporte les phénomènes d'élasticité, de chaleur, de lumière, de magnétisme, etc., auxquels il peut donner lieu. Nous allons signaler brièvement les particularités les plus importantes de ce genre d'étude.

— *Elasticité*. On étudie l'élasticité des minéraux par les phénomènes qui résultent des vibrations que produisent des plaques minces taillées dans ces minéraux. En fixant une plaque par un de ses points et en la frottant sur les bords au moyen d'un archet, on fait vibrer la plaque et on en tire des sons qui peuvent varier suivant le point par lequel elle est fixée. Pour chaque son, la plaque se partage en lignes vibrantes et en lignes de repos appelées lignes nodales. Si la surface de la plaque a été légèrement saupoudrée d'une couche de sable fin, on voit que ce sable est repoussé par les parties vibrantes et qu'il s'accumule sur les parties non vibrantes ou lignes nodales, dont il sert à dessiner la forme. Ainsi chaque vibration se trouve déterminée simultanément par deux caractères distincts : un son et une figure. Afin de pouvoir comparer les observations, toutes les plaques essayées ont été ramenées à la forme circulaire. Nous résumons les conclusions des belles recherches faites par Savart sur le quartz et la chaux carbonatée, qui cristallisent l'un et l'autre en rhomboédres : Un disque taillé perpendiculairement à l'axe principal du rhomboédre donne deux systèmes de lignes nodales, droites et rectangulaires, produisant à peu près le même son. Un disque taillé parallèlement aux faces du rhomboédre donne deux systèmes de lignes nodales, dont l'un est rectangulaire et l'autre hyperbolique; en outre, le système rectangulaire rend un son plus grave que le système hyperbolique. Un disque taillé sur un angle solide latéral et parallèlement à l'axe du rhomboédre donne deux systèmes de lignes nodales, l'un rectangulaire et l'autre hyperbolique, le premier rendant, cette fois, un son plus aigu que le second.

— *Chaleur*. En éloignant les uns des autres les molécules des cristaux, la chaleur peut changer sensiblement leurs formes et altérer les rapports de leurs axes. De plus, Mitscherlich a reconnu que la dilatation n'est pas toujours la même sur chacun des axes. En général, les cristaux dont les axes principaux ont la même valeur cristallographique (système cubique, par exemple) se dilatent uniformément dans toutes leurs parties; tandis que les cristaux dans lesquels il y a des axes de valeurs différentes présentent des directions suivant lesquelles la dilatation linéaire est inégale. C'est en mesurant, à différentes températures, les angles des cristaux, au moyen d'un goniomètre de son invention, que le chimiste allemand a découvert ces singuliers phénomènes.

Si les axes cristallins sont susceptibles de se dilater inégalement, ils doivent inégalement aussi conduire la chaleur. Après avoir taillé des plaques en différents sens dans un cristal et les avoir enduites d'une couche de cire, de Senarmont les enfilait par le milieu à l'extrémité d'un fil métallique qu'il chauffait. La fusion de la cire lui révéla l'inégale conductibilité des axes et le conduisit aux conclusions suivantes : 1° Dans les cristaux du système cubique, la conductibilité est égale en tous sens; les courbes isothermes sont des circonférences de cercle; la surface isotherme est celle d'une sphère ayant son centre à la source de chaleur. — 2° Dans les cristaux du deuxième et du quatrième système, qui ont un axe principal, la conductibilité a une valeur maxima ou minima parallèlement à cet axe; elle est égale suivant toutes les directions normales à cet axe, et la surface isotherme est celle d'un ellipsoïde de révolution autour du même axe. — 3° Dans les cristaux du troisième système, la conductibilité prend trois valeurs principales suivant les directions des axes, et la surface isotherme représente un

ellipsoïde à trois axes inégaux, coïncidant avec les axes cristallographiques. — 4° Dans les cristaux du cinquième système, la conductibilité prend aussi trois valeurs principales, et la surface isotherme est celle d'un ellipsoïde à trois axes inégaux, dont un seul a une position déterminée par la forme cristalline. — 5° Enfin, dans les cristaux du sixième système, la conductibilité est très-variable. Toutefois la surface isotherme est encore celle d'un ellipsoïde à trois axes inégaux, mais dont la position est indépendante de la forme cristalline.

— *Lumière*. La plupart des cristaux, excepté ceux du système cubique, sont biréfringents. Il en résulte qu'un objet regardé à travers ces cristaux paraît double. Toutefois, le phénomène de la double réfraction ne se manifeste pas dans tous les sens suivant lesquels un cristal peut être traversé par un rayon lumineux. Pour certains cristaux, il n'y a qu'une direction suivant laquelle la double réfraction cesse, c'est-à-dire suivant laquelle on ne voit qu'une seule image. Pour d'autres, il y a deux directions suivant lesquelles on ne voit qu'une image. Les directions suivant lesquelles la double réfraction ne se manifeste pas ont été appelées axes optiques des cristaux. Il y a donc des cristaux à un axe et des cristaux à deux axes optiques; on n'en connaît pas à plus de deux axes.

Lorsqu'il n'y a qu'un axe optique, il est toujours parallèle à l'axe cristallin principal.

Les cristaux à deux axes ne présentent en général de symétrie ni autour d'un point, ni autour d'un axe. Ils produisent la double réfraction; mais il est à remarquer que les deux rayons réfractés sont extraordinaires, c'est-à-dire qu'aucun d'eux ne suit les lois de Descartes.

Les deux axes optiques d'un même cristal font entre eux un angle qui varie d'une substance à une autre, mais qui, pour la même substance, reste constant, pourvu que les cristaux soient pris dans les mêmes conditions de composition et de température.

On nomme ligne moyenne ou intermédiaire une droite qui partage en deux parties égales le plus petit des angles formés par les deux axes, et ligne supplémentaire celle qui partage de la même manière le plus grand angle, supplément du premier. La ligne moyenne et la ligne supplémentaire, perpendiculaires l'une à l'autre, sont dans le plan des axes.

Tous les cristaux qui n'ont qu'un seul axe optique appartiennent au quatrième ou au cinquième système. Tous les cristaux à deux axes optiques appartiennent au deuxième, au troisième ou au sixième système.

Les cristaux du premier système sont unirefringents.

Parmi les cristaux à un axe, il y en a dans lesquels l'indice de réfraction du rayon ordinaire est plus grand que l'indice de réfraction du rayon extraordinaire (spat d'Islande); tandis que le contraire a lieu dans d'autres (cristal de roche). Comme, dans le système de l'émission, on attribue la réfraction à l'attraction du milieu réfringent sur les particules lumineuses, Biot avait appelé attractifs les cristaux dont l'indice de réfraction ordinaire est le plus petit, comme si le rayon ordinaire était, dans ce cas-là, attiré par l'axe; et répulsifs les cristaux dans lesquels cet indice est le plus grand. Mais, dans le système des ondulations, la réfraction étant produite par une diminution de la vitesse de la lumière dans les milieux réfringents, Fresnel a appelé cristaux positifs les cristaux attractifs de Biot, dont l'indice extraordinaire est le plus grand, parce que la différence entre la vitesse du rayon ordinaire et celle du rayon extraordinaire est positive; et cristaux négatifs les cristaux répulsifs dans lesquels cette différence est négative. Les dénominations de Fresnel ont prévalu.

Pour la suite des propriétés optiques des cristaux, v. ANNEAUX COLORES ET POLARISATION.

— *Relations entre la forme cristalline et la composition chimique*. Nous avons signalé des cas assez nombreux (hémédrie, dissymétrie) dans lesquels les lois de la symétrie ne sont pas observées et dans lesquels les modifications sont différentes sur des parties analogues d'un même cristal. Ces cas arrivent fréquemment dans tous les systèmes cristallins. Mais fréquemment aussi, et dans tous les systèmes cristallins, les relations qui lient la forme cristalline à la composition chimique d'un minéral présentent des anomalies si considérables, que le grand Haüy lui-même refusa toujours d'y croire. Le savant naturaliste professait que des minéraux ayant même composition chimique appartiennent toujours au même système cristallin et ont la même forme primitive; en sorte que, selon lui, l'identité ou la différence de composition chimique entraîne l'identité ou la différence de forme primitive. Mais Mitscherlich a reconnu que cette loi n'est point absolue, et qu'un assez grand nombre de minéraux identiquement composés peuvent se présenter sous deux et même sous plusieurs formes cristallines incompatibles; tandis que des corps de natures différentes peuvent affecter les mêmes formes. Ce dernier phénomène constitue l'*isomorphie*; le précédent constitue la *polymorphie*. Ces deux mots se rencontrent fréquemment. Comme on n'aurait probablement pas l'idée de les chercher à l'article CRISTAL, nous leur consacrerons un développement particulier à leur place alphabétique. V. aussi CRISTALLISATION et CRISTALLOGRAPHIE.

rons un développement particulier à leur place alphabétique. V. aussi CRISTALLISATION et CRISTALLOGRAPHIE.

— *Techn. et comm.* Le cristal, qui est un verre comme les autres, ne diffère des verres blancs alcalins qu'en ce qu'il entre dans sa composition une notable quantité d'oxyde rouge de plomb ou minium, ce qui lui donne une pesanteur spécifique beaucoup plus grande que celle des verres silico-alcalins, ainsi qu'un pouvoir réfringent et un éclat bien supérieurs. Un grand nombre d'oxydes métalliques sont susceptibles de se combiner avec les alcalis et la silice, et de donner des verres pesants; mais tous affectent des couleurs diverses; seuls, l'oxyde de bismuth et le minium ne nuisent en rien à la blancheur du verre, et si l'on a préféré ce dernier dans le commerce, c'est parce qu'il est d'un prix bien inférieur à celui du premier. La transparence, la netteté, la blancheur, la pesanteur, telles sont les qualités qui distinguent le cristal du verre blanc ordinaire, et c'est l'oxyde de plomb qui les lui donne.

Le cristal est appelé *flint-glass* par les Anglais, qui, les premiers, nous ont fait connaître sa constitution. Il sert pour la fabrication des verres, des lustres, des flambeaux, des carafes, des vases d'ornement et d'une foule d'autres objets de luxe. Il est aussi employé pour les lunettes, les objectifs, les verres destinés aux phares et les pierres fausses. Longtemps l'Angleterre posséda le monopole de la production du flint-glass; c'est en 1784 seulement qu'on a commencé, en France, à en fabriquer à la fonderie royale du Creusot. Depuis, les cristalleries françaises ont égalé et même surpassé celles d'Angleterre comme celles des autres pays. Voici en quelques mots quels sont les procédés de fabrication.

Lorsque les matières premières sont mêlées en proportion convenable, on les jette dans les creusets disposés à cet effet dans le four. Ces creusets ont environ 3 pieds de hauteur sur une largeur de 2 ou 3 pieds; ils sont évasés par le haut et un peu ovales. En France et en Allemagne, où, dans la fabrication du cristal, on n'emploie que du bois pour chauffer les fours, ils sont découverts; mais en Angleterre, où l'on ne se sert que de houille (on commence à la remplacer par le coke), les creusets sont couverts et façonnés en forme de cornue, afin que la composition qui y est enfermée ne soit pas en contact avec la fumée, qui décomposerait le minium. Voici comment est ordinairement disposée une cristallerie. C'est un édifice plus ou moins grand, n'ayant pour plancher que le sol battu, ne recevant la lumière que par le haut et par d'étroites fenêtres, recouvert par un toit en fonte de fer d'une hauteur de 15 m. environ. Au centre se dressent quatre forts piliers de 4 m. de hauteur supportant les coins d'une grande cheminée, qui passe par le milieu du toit et s'élève à une hauteur de 25 m. Deux fours sont établis à deux des côtés de cette cheminée et y déversent leur fumée par des tuyaux inclinés. Chacun de ces fours est un dôme hémisphérique de 5 m. de diamètre, dans l'intérieur duquel règne un banc où reposent les pots, au nombre de six, de huit ou de dix. Au centre est une grille de fer pour le combustible, qui est introduit par deux portes ouvertes aux côtés opposés du four. Cette grille correspond aux caves, qui s'étendent sous presque tout le sol, et qui ont pour but de donner un fort courant d'air afin d'activer la combustion. Les fours sont construits en brique, et leurs points de contact sont soigneusement revêtus de terre glaise.

Le cristal est très-beau d'apparence; mais il n'est pas pour cela de meilleure qualité que le verre à vitre très-blanc; il lui est même inférieur en ce qu'il est plus facilement attaqué par les agents chimiques. En effet, on peut voir que les flacons dans lesquels on conserve les hydrosulfures alcalins se recouvrent d'une croûte noire, qui n'est autre chose qu'un sulfure de plomb dont le métal a été détruit par le soufre. Voici la composition du cristal anglais :

| | |
|------------------------------|-----|
| Sable pur | 100 |
| Litharge ou minium | 60 |
| Potasse purifiée | 30 |

Celle du cristal français est ordinairement la suivante :

| | |
|------------------------------|------------|
| Sable blanc | 100 |
| Minium | de 80 à 85 |
| Potasse calcinée | de 35 à 40 |
| Nitrate de potasse | de 2 à 3 |

Ce qui fait surtout le prix des cristaux du commerce, c'est la taille, c'est le travail qui consiste à en polir et à en régulariser la surface. La taille comprend trois opérations bien distinctes : l'ébauchage, le douci et le poli. La plus importante et la plus difficile de ces opérations est celle de l'ébauchage, qui demande beaucoup de dextérité, et qui se fait à l'aide d'un tour de forme particulière. Ce travail donne aux fragments de cristal l'épaisseur et la forme convenables à l'objet auquel on le destine. Le douci comprend deux opérations successives. Pour la première, on se sert d'une meule douce de Lorraine, sans aucun mordant; pour la seconde, on emploie des meules de bois tendre, avec de la pierre ponce en guise de mordant. Enfin le dernier poli se donne sur une meule de liège. Pendant longtemps, la taille des cristaux fut une spécialité des cristalleries anglaises; ce n'est

que depuis le commencement de ce siècle qu'elle a été introduite en France. Non-seulement nos fabriques ont rivalisé avec celles d'Angleterre; mais elles les ont surpassées, en ce sens qu'en réunissant le moulage à la taille elles ont pu livrer les produits à un prix bien inférieur à celui qu'ils coûtaient auparavant. L'antiquité du *crystal*, ainsi que celle du verre, n'est pas douteuse. Les écrits les plus anciens témoignent qu'il était classé parmi les objets les plus précieux. Moïse en fait plusieurs fois mention dans la Bible, et ce législateur avait probablement connu l'art de le fabriquer en Egypte, où cette industrie était portée à un très-haut degré de perfection, comme il n'est plus possible d'en douter depuis les récentes découvertes faites en ce pays. On sait d'ailleurs que les Éthiopiens enfermaient leurs morts dans des colonnes de verre transparent. Le livre de Job prétend que ni l'or ni le verre ne sont égaux à la sagesse de Dieu, et saint Jean, dans l'*Apocalypse*, dit qu'au devant du trône de Dieu il y avait un mur de verre semblable à du *crystal*.

C'est au musée de Naples qu'on peut voir combien les Romains ont excellé dans la fabrication du verre et du *crystal*. On voit là plus de quatre mille pièces trouvées à Herculaneum, à Pompéi et ailleurs, qui attestent la merveilleuse habileté acquise par les anciens dans cette industrie. Ils étaient parvenus à assouplir cette matière, à la colorer, à l'unir à l'argent. C'est dans le *crystal* coloré, dans le *crystal* bleu surtout qu'ils atteignaient le plus haut degré de perfection.

Les ouvriers des cristalleries romaines avaient fait des découvertes qui peuvent paraître aujourd'hui incroyables; ils savaient, par exemple, rendre le *crystal* malléable. Aussi imitait-on en *crystal* les vases murrhins et autres objets précieux. Le verre blanc était le plus estimé de tous, parce qu'il avait une extrême ressemblance avec le *crystal* de roche, que les anciens prisent fort. Les coupes, les gobelets de verre blanc finirent même par bannir ceux d'or et d'argent. Les cristalleries antiques fabriquaient des pierres fausses, tout comme les nôtres. On sait que l'empereur Gallien condamna à être dévoré par des lions un joaillier qui avait vendu à l'impératrice des verroteries pour des pierres; mais il ordonna qu'au moment du supplice on fût sorti de la cage un chapon au lieu d'un lion, disant : « Il a trompé, on le trompe ! »

Parmi les objets les plus remarquables que nous ait laissés la cristallerie antique, il faut citer le fameux vase de Portland, et, au musée de Naples, une amphore de *crystal* bleu, avec un revêtement d'émail blanc sur lequel se détachent de charmants bas-reliefs représentant des Amours vendangeant, et travaillés au tour à la façon des camées.

L'industrie des *cristaux* fut peu florissante pendant le moyen âge, qui n'excella que dans les vitraux colorés. Aussi, durant cette époque, le *crystal* de roche fut le seul connu et le seul recherché. Ce sont les fabriques de Venise qui, les premières, donnèrent de l'impulsion à cette branche d'industrie. Le sénat avait accordé le droit de noblesse aux verriers de l'île de Murano pour les retenir et les encourager. La France imita cet exemple, et, chez nous, la fabrication du verre devint l'apanage de la noblesse; de là cette expression, qu'on rencontre souvent dans nos vieux auteurs : « Gentilhomme verrier. » Sous Colbert seulement, nos manufactures de glaces prirent de l'importance, et c'est depuis la fin du siècle dernier que nos cristalleries ont pu rivaliser avec celles de l'Angleterre et de la Bohême. Aujourd'hui cette industrie a pris en France une grande extension; à toutes les expositions, elle a lutté avec avantage contre les produits étrangers, surtout pour le bon goût et l'élégance. Notre pays compte de nombreuses cristalleries; les deux principales sont celles de Baccarat et de Saint-Louis. L'Angleterre a celles de Londres et de Birmingham; Venise possède encore ses anciennes fabriques de Murano, qui sont restées stationnaires, et qui travaillent aujourd'hui comme elles le faisaient il y a plusieurs siècles. Enfin la Bohême fabrique toujours ses verres colorés, fort improprement appelés *cristaux de Bohême*, car il n'y entre aucune parcelle d'oxyde de plomb. C'est un verre d'une nature toute particulière, qui doit sa réputation aux vives couleurs qu'on sait lui donner, et qu'aucune autre fabrique n'a encore pu égaler.

Depuis que le *crystal* est fourni en abondance par les verreries, on l'a utilisé de toutes façons, surtout pour les objets de luxe. Parmi les ouvrages remarquables exécutés dans notre siècle, il faut citer deux grands lustres en *crystal* qui figurèrent à l'Exposition de 1819. Ils avaient la forme d'un obélisque, et étaient divisés, par trois cercles, soutenus chacun par quatre colonnes montantes. Les *cristaux* étaient parfaitement travaillés; les poires étaient d'un très-gros volume et d'une très-belle eau. Les obélisques se faisaient remarquer par leur grandeur et l'harmonie de leurs proportions; chaque pendeloque était ornée d'étoiles, avec des attaches en bronze doré garnies de petites rosaces. Ces lustres furent estimés ensemble 54,000 fr. C'est à Paris, pour la première fois en 1819, qu'on décora les *cristaux* avec le bronze doré. Parmi les objets qu'on produisit alors, il faut citer une pendule de 12,000 fr., un déjeuner de 3,000 fr., quatre grands candélabres de 12,000 fr., destinés à la Russie;

une toilette en *crystal* de 16,000 fr., pour la reine d'Espagne, et de magnifiques vases d'un prix également très-élevé. A l'Exposition antérieure de 1851 figurait une magnifique fontaine de *crystal* de 9 m. de hauteur, ainsi que des candélabres de 6 m. 60, qui avaient été faits pour le vice-roi d'Égypte. Au palais du Champ-de-Mars, à l'Exposition universelle de 1867, on admira aussi des objets en *crystal* très-remarquables sortis des fabriques de France et d'Angleterre.

Mais, s'il faut en croire les voyageurs, la plus grande merveille en ce genre n'appartiendrait pas à l'Europe. Dans un des châteaux du roi de Siam existe un pavillon tout entier en *crystal*. Sa longueur est de 28 pieds, sa largeur de 19. Murailles, plafonds, sièges, vases, tout est en *crystal*. Le ciment qui unit les diverses parties de l'édifice est lui-même transparent. Une seule porte donne accès dans ce pavillon; quand elle est fermée et enduite extérieurement du ciment vitreux, ni l'air ni l'eau ne peuvent pénétrer à l'intérieur. Une fenêtre ronde est ouverte au milieu du dôme. Ce pavillon est construit au milieu d'un vaste bassin qu'on peut remplir d'eau ou vider en très-peu de temps. Quand les châteaux sont très-grandes, le roi va chercher la fraîcheur dans cet abri, accompagné d'une partie de sa cour. On remplit alors le bassin, l'eau monte rapidement, entoure les murailles et ne s'arrête qu'au dôme, à quelques pouces de l'ouverture qui le termine.

Toutes les pierres fausses sont formées d'un très-beau *crystal* nommé *strass*, du nom de son inventeur, et coloré de diverses manières par des oxydes ou sels métalliques; ces pierres imitent parfaitement les pierres naturelles. Voici cependant en quoi elles en diffèrent : elles sont, en général, moins dures; on peut les rayer beaucoup plus facilement, et elles perdent leur poli par le frottement. Souvent aussi elles offrent de petites bulles dans leur épaisseur, surtout lorsque la fusion ne s'est pas bien faite. Mais celles qui sont bien nuancées et qui ont bien réussi ne sont pas faciles à reconnaître. L'œil le plus exercé peut s'y tromper, et il faut avoir recours à la lime et au burin. Au mot *strass* et aux différents articles sur les pierres fines, nous indiquerons la composition qu'on emploie pour les imiter. Voici quelles sont les principales gemmes que l'on imite dans le commerce : diamant, aigue-marine, améthyste, émeraude, hyacinthe, grenat, lapis, opale, rubis, saphir et topaze.

L'émail est aussi une sorte de *crystal* dont nous parlerons en son lieu.

— *Crystal de roche*. Le *crystal de roche* est un quartz hyalin, la plus dure de toutes les variétés du quartz. Il présente, dans sa forme primitive, des prismes à six pans terminés par deux pyramides. Sa pesanteur spécifique est de 2,65. Moins dur que les pierres fines, il raye cependant le verre et résiste à la lime. Les Grecs avaient tiré son nom du mot *kristein* (geler), parce qu'ils le croyaient le résultat d'une sorte de congélation. Cette opinion, dont on a ri pendant longtemps, n'est pas sans avoir du vrai en un sens; on a, en effet, trouvé dans des crevasses de rochers, dites *poches à cristaux*, des dépôts de silice combinée à la chaux, à l'état mou et gélatineux; le grand air les a solidifiés, et pour ainsi dire congelés. Seulement à cette première idée, qui était assez juste, la superstition en avait ajouté nombre d'autres qui ne l'étaient pas. Une cause toute différente, dit Pliny, l'extrême force de la congélation, a donné naissance au *crystal*. Du moins, on ne le trouve que dans les lieux où la glace condense les neiges de l'hiver, et l'on est certain que c'est de la glace : de là son nom grec. L'Orient nous envoie aussi, et c'est même de l'Inde que vient le plus estimé. On vante celui qui fournit en Europe la chaîne des Alpes. Quelques-uns croient qu'il ne se forme que dans les lieux exposés au midi; et la chose est certaine, puisque jamais on n'en trouve dans les lieux aquatiques, la contrée fût-elle en proie au froid le plus âpre et les fleuves gelés jusqu'au fond. C'est donc la pluie et la neige qui ne peut-il supporter la chaleur, et ne l'emploie-t-on que pour boire frais. Le plus gros bloc que nous ayons vu jusqu'ici est celui que Livie Augusta dédia dans le Capitole; il pèse 50 livres environ. Xénocrate parle d'un vase qui tenait une amphore; un autre, en *crystal* de l'Inde, contenait 4 setiers. Je puis dire comme chose certaine que les roches alpines produisent du *crystal*, et sur des cimes tellement inaccessibles, que ceux qui vont le prendre se font attacher par des cordes. Les adeptes en reconnaissent la présence à de certains indices. Plusieurs défauts peuvent en affaiblir la beauté : telles sont une espèce de soudure raboteuse, des taches et des nébulosités, une gouttelette liquide dans l'intérieur, une noix ou sorte de noyau très-dur et cassant, qu'on nomme *grain de sel*. Quelques *cristaux* présentent une rouille rousse; d'autres ont comme des filaments imitant la fêlure. Les artistes cachent ce défaut par la ciselure. On ne grave point sur le *crystal* sans défaut; d'où son nom d'*acentète*. Ce dernier a la couleur, non point de l'écumine marine, mais d'une eau limpide. Enfin on estime ceux qui pèsent le plus. J'ai entendu des médecins dire que, lorsqu'il faut cautériser le corps humain, le meilleur instrument serait une boule de *crystal* directe-

ment exposée aux rayons solaires. Il y a quelques années, une dame romaine donna 150,000 sesterces d'un bassin de *crystal*. Néron, à la nouvelle de sa déchéance, brisa contre terre deux vases de *crystal*, dans son dernier accès de colère. Le *crystal* brisé ne peut se raccommoder. Le verre, aujourd'hui, approche singulièrement du *crystal*; cependant, chose prodigieuse! le prix de celui-ci, loin de diminuer, a augmenté.

Le moyen âge n'eut sur le *crystal de roche* ni des idées plus sensées, ni des vues plus scientifiques. « *Crystal* est une pierre reluisante et clère, qui a couleur de eau, car elle est engendrée de nége ou de glace endurcie par moult de temps, » dit le *Propriétaire des choses*. Les alchimistes lui attribuaient de nombreuses propriétés; ils le regardaient, dans beaucoup de cas, comme un remède souverain; ils croyaient qu'avec ses fragments réduits en poudre on pouvait faire des pierres précieuses. Il était également fort recherché pour les ornements et objets d'art. Avant que les verreries de Venise fussent parvenues à fabriquer un verre dont l'éclat et la pureté pussent lutter avec le *crystal de roche*, on ne connut d'autre *crystal* que celui-là. La preuve qu'il fut toujours très-recherché, c'est que tous les seigneurs et toutes les dames du temps possédaient parmi leurs meubles précieux quelque objet de *crystal* richement travaillé et monté; il en est fait mention dans la plupart des inventaires. Dans celui du duc de Normandie, on voit : « Deux petits barils, à un entonnoir de *crystal*, à mettre basnée, en un estuy garni d'argent. » Charles V avait deux fourchettes d'argent à manche de *crystal* et un fouet de *crystal* garni d'argent. On faisait en *crystal* des ostensoirs appelés *porte-Dieu*, des salières, des gobelets, des aiguères, jusqu'à des chapelets. Mais une des pièces les plus curieuses dans ce genre est celle qui est ainsi désignée dans l'inventaire des ducs de Bourgogne : « Ung petit ymage d'argent doré de Notre-Dame, tenant son fils, monstrant sa mamelle, qui est de *crystal*. » La pièce suivante, tirée de l'inventaire de Charles-Quint, peut donner une idée du luxe des objets mobiliers à cette époque : « Une pierre de *crystal* où est gravée la bataille de Pavie, ayant un cercle d'or alentour, reposant sur une autre pierre de *crystal* en colonne de 2 doits de long et 8 carrés; plus bas est un bouton de *crystal* taillé à losanges, garni en trois lieux d'argent doré, ayant entre ladite pierre taillée et la colonne deux Lyons d'or, et sous ledit bouton y a une cornaline, où est gravé ung lyon passant. » On peut voir, soit au Louvre, soit au musée de Cluny, soit dans des collections particulières, divers objets en *crystal de roche* appartenant à cette époque, et travaillés avec autant de goût que d'habileté.

Dès que Venise eut trouvé un verre comparable au *crystal de roche* par son éclat et par sa blancheur, ses produits obtinrent une vogue immense. A partir du xvi^e siècle, on trouve dans les inventaires des grandes maisons des objets, tels que glaces, miroirs et autres, mentionnés sous le nom de *crystal de Venise*, par opposition au *crystal de roche*, seul connu jusqu'alors. A cette époque, où les navires de commerce n'apportaient pas en Europe les produits des deux hémisphères, c'étaient les Alpes qui fournissaient la majeure partie du *crystal de roche*. Sa recherche était une des principales industries des habitants de certains cantons de la Suisse. « La recherche du *crystal* et la chasse, dit Sausure, sont les seuls travaux qui soient demeurés le partage exclusif des habitants de la vallée de Chamounix. L'espérance de s'enrichir tout à coup, en trouvant une caverne remplie de beaux *cristaux*, était un attrait si puissant, qu'ils s'exposaient, dans cette recherche, aux dangers les plus affreux, et qu'il ne se passait pas d'année où il ne pérît des hommes dans les glaces et les précipices. Le principal indice qui guide dans la recherche des grottes ou fours à *cristaux*, ce sont les veines de quartz que l'on voit en dehors des rochers de granit ou rochers feuilletés. Ces veines blanches se distinguent de loin, et souvent à de grandes hauteurs, sur des murs verticaux et inaccessibles. Ils cherchent alors ou à se frayer un chemin direct au travers des rochers, ou à y parvenir de plus haut, en se faisant suspendre par des cordes (comme au temps de Pliny). Arrivés là, ils frappent doucement le rocher, et, lorsque la pierre rend un son creux, ils tâchent de l'ouvrir à coups de marteau, ou en la minant avec de la poudre. »

Le *crystal de roche* n'est plus ni aussi rare ni aussi précieux depuis qu'on l'a trouvé en grande quantité, et depuis surtout que, par les progrès de l'industrie, on est arrivé à l'imiter si parfaitement. Le fragment de *crystal* de Livie, qui, du temps de Pliny, passait pour une merveille, ne serait plus regardé aujourd'hui que comme un échantillon fort ordinaire. De l'île de Madagascar il en est venu des quantités considérables. Une seule grotte de la vallée d'Oberhasli, dans le canton de Berne, en a fourni plus de 100,000 livres; quelques fragments dépassaient le poids de 4 et 500 livres.

Le vrai *crystal de roche* se distingue facilement du *crystal* brun ou enfumé (vulgairement topaze de Bohême ou diamant d'Alençon), du *crystal* minéral, qui est le nitrate de potasse fondu et coulé, et enfin du *crystal* arti-

ficiel, qui n'est autre chose que du verre plûs mat, plus homogène que l'autre. Dans le *crystal de roche*, comme dans le *crystal* artificiel, se voient des bulles d'or; mais avec cette différence que, dans le *crystal de roche*, elles sont disposées sur un même plan ou sur plusieurs plans parallèles, tandis que dans le verre elles sont éparpillées sans aucun ordre.

Il y a du *crystal de roche* en fragments, que les pluies et les torrents ont entraînés du haut des montagnes et roulés bien loin de leur lieu d'origine en arrondissant leurs angles; sous le nom de *cailloux du Rhin*, ils servent à la fabrication des diamants faux.

On trouve souvent des *cristaux de roche* colorés, que l'on taille pour imiter les pierres fines colorées; il y en a de rouges qui imitent le rubis, de jaunes auxquels on donne le nom de *topazes de Bohême*, de verts appelés *fausses émeraudes*, de bleus qui prennent le nom de *saphirs d'eau*, et de violets que l'on connaît sous le nom d'*améthystes*. On s'est avisé aussi de teindre le *crystal de roche*; pour cela, on le fait rougir au feu et on le trempe dans une liqueur colorée. Dans l'essence de Bezetta, il devient d'une couleur brun foncé; dans la teinture de cochenille, rouge rubis; dans la teinture de santal rouge, rouge foncé ou noirâtre; dans la teinture de safran, jaune topaze; dans la teinture de tournesol, bleu saphir d'eau; dans la teinture de nerprun, violet améthyste; dans la teinture de tournesol mêlée de safran, vert émeraude. Mais, le plus souvent, il se fendille après l'opération. Pour imiter les pierres précieuses dont le *crystal* n'offre pas naturellement les couleurs, certains lapidaires ont recours à un autre moyen : ils taillent des verres colorés ayant un côté à facettes et l'autre plan. Des morceaux de *crystal de roche* taillés, également plans d'un côté et à facettes de l'autre, sont posés et fixés face à face avec les verres colorés, à l'aide d'une couche de vernis transparent. Lorsque ces pierres sont bien montées, le verre en dedans, on les croirait d'un seul morceau et d'une seule couleur.

— *Crystal d'Islande*. C'est une espèce de spath calcaire, transparent comme du *crystal* de roche. Il forme un parallépipède composé de six parallélogrammes et de huit angles solides, dont quatre sont aigus et quatre obtus. Le *crystal d'Islande* paraît formé d'un assemblage de lames ou de feuilles semblables à celles du talc ou de la pierre spéculaire. Il se dissout dans l'acide nitrique et les autres acides. Il a pris le nom de *crystal d'Islande*, parce qu'il se trouve surtout dans cette île. Le rayon de lumière qui traverse ce *crystal* subit une double réfraction, de façon qu'on voit doubles les objets qu'on regarde au travers. La double réfraction s'observe aussi dans le *crystal* de roche; mais elle y est beaucoup moins sensible.

— Anc. astron. *Cieux de crystal*. C'étaient deux orbes imaginés par les anciens, entre le premier mobile et le firmament, dans le système de Ptolémée, où les cieux étaient supposés solides, et susceptibles seulement d'un mouvement simple. Les astronomes anciens s'en servaient pour expliquer les différents mouvements apparents de la sphère céleste. On sait que, pour le vulgaire, les cieux étaient de *crystal* et incorruptibles, et que les étoiles y étaient fixées comme des clous d'or : *Stellis, que nitantibus athera fixam*. Depuis les découvertes de Galilée, toutes ces vaines suppositions de *cieux de crystal* ont disparu; elles étaient devenues si embarrassantes pour les astronomes, que le roi Alphonse disait : « que si Dieu l'avait appelé à son conseil, il lui aurait donné à ce sujet d'excellents avis. »

Crystal (PALAIS DE). Les Anglais ont donné ce nom au bâtiment qu'ils élevèrent pour l'Exposition universelle de 1851. Les plans de construction de cet édifice avaient été mis au concours, et deux cent quarante-cinq projets avaient été envoyés; celui d'un Français, M. Horeau, se trouvait placé au premier rang et allait probablement être exécuté, sans l'intervention de l'Anglais Paxton. Cet homme, habile dessinateur de jardins au service du duc de Devonshire, proposa de substituer le fer et le verre à la pierre et à la brique. On s'opposa d'abord à son projet; mais il parvint à vaincre toutes les résistances, et construisit ce palais de *crystal*, qui est une véritable révélation dans l'architecture moderne, et qui depuis a été souvent plus ou moins heureusement imité. Ce bâtiment, tout en fer et en verre, formait un parallélogramme, dont les grands côtés avaient 500 m. et les petits 139 m. de longueur, sans compter la salle destinée aux machines, qui mesurait 285 m. de longueur sur 15 de largeur. Cet édifice, établi au sud de Hyde-Park, couvrait une superficie de près de 9 hectares. Il était formé de deux ailes latérales de 20 m. de haut, au-dessus desquelles se développaient deux galeries supérieures. La galerie centrale, haute de 33 m., était coupée par un transsept de même hauteur, qui avait permis de conserver un des beaux groupes d'arbres du parc. Les chiffres suivants donneront une idée de l'importance de ce monument. 3,300 colonnes soutenaient les galeries transversales; 2,224 poutres de fer et 1,123 supports intermédiaires, reliés par 358 contre-fiches, maintenaient la toiture et les diverses galeries; le fer et la fonte, employés sous soixante formes différentes, formaient un total de 4,492 tonnes; le bois de charpente y entra pour 412,634

pieds cubes; on comptait 264,972 pièces de bois ouvré, 293,655 panneaux de verre de 1 m. 32 sur 0 m. 29. Les dépenses s'élevèrent à 4,250,000 fr. Les tables destinées à recevoir les produits avaient un développement de 13 kilom. Les gontières, invention ingénieuse et nouvelle de l'architecte, avaient une longueur de 54 kilom., à peu près la distance de Paris à Etampes; les châssis pour vitrage représentaient une étendue de 325 kilom., distance égale à celle de Paris à Angers.

Quand l'Exposition fut fermée, on fut partagé entre le regret de détruire un bâtiment qui avait fait l'admiration de l'univers, et qui à lui seul eût justifié le concours des visiteurs étrangers, et le désir de rendre Hyde-Park aux promeneurs. Pour trancher la difficulté à la satisfaction de tous, on transporta le Palais de Cristal à Sydenham, lieu situé à quelques lieues de Londres, et où plusieurs chemins de fer conduisent rapidement par une route très-agréable. Le Palais de Cristal est devenu une exposition permanente, un musée, un lieu de réunion, où se tiennent des meetings, où se donnent des concerts monstres, notamment ceux qui, chaque année, ont lieu durant trois jours en l'honneur de Hændel. Le bâtiment et ses environs ont été appropriés à leur nouvelle destination : à chaque extrémité s'élèvent deux immenses tours d'une hauteur de 250 pieds, avec des réservoirs qui contiennent chacun 1,200 tonnes d'eau. Ces réservoirs alimentent des fontaines et des lacs, et, dans les grandes occasions, on fait jouer les grandes eaux, qui s'élèvent à une hauteur considérable. L'intérieur du Palais de Cristal a été divisé en dix cours ou salles des beaux-arts, qui se nomment : salle Assyrienne, salle Égyptienne, salle Grecque, salle Romaine, salle de l'Alhambra, salle Byzantine, salle du Moyen Âge, salle de la Renaissance, salle d'Elisabeth, salle Italienne. Chacune de ces salles contient des reproductions admirables des œuvres d'art de chaque époque et de chaque pays. Ainsi, dans la salle Grecque, on trouve les frises du Parthénon et le Laocoon; dans la salle Romaine, l'Apollon du Belvédère et les bains romains; une salle voisine contient la reproduction exacte d'une maison de Pompéi; dans la salle de l'Alhambra, on voit la cour des Abencerrages et la cour des Lions, et dans la salle Assyrienne, les colonnes de Persépolis. Tel qu'il est aujourd'hui, le Palais de Cristal est une des plus grandes curiosités de l'Angleterre.

CRISTAL (Maurice GERMA, dit Maurice), écrivain français, né vers 1825. Il s'est fait connaître surtout dans nos grandes revues : au *Correspondant*, où il fut chargé pendant quelque temps de la critique musicale; à la *Revue contemporaine*, où il assumait les mêmes fonctions, et où il signait tantôt *Maurice Cristal*, tantôt *Max Berthaud*; enfin à l'*Annuaire encyclopédique*, où il était chargé également de rendre compte du mouvement musical de l'année. Il est aussi l'un des collaborateurs assidus de la *Revue et Gazette musicale de Paris*. Il ne se parque cependant pas entièrement dans cette spécialité, car il a donné à la *Revue contemporaine* des articles de genres divers et quelques travaux d'économie sociale, et il a publié, dans la collection de la *Bibliothèque utile*, un petit volume intitulé : *les Délassements du travail* (Paris, Duboussin, in-18). Les écrits de M. Maurice Cristal se distinguent par une grande conscience et une connaissance réelle des questions qu'il aborde.

CRISTALLERIE s. f. (kri-sta-li-ri — rad. cristall). Fabrication des cristaux : *La CRISTALLERIE est un art ancien*. || Fabrique de cristaux : *La CRISTALLERIE de Choisy-le-Roi*. *La CRISTALLERIE de Baccarat occupe six cents ouvriers*. (A. Hugo.) *Par un retour vers les objets de luxe, nous rencontrons les grandes manufactures de glaces et les CRISTALLERIES de Saint-Gobain et de Baccarat*. (L. Reybaud.)

— Encycl. V. CRISTALL.

CRISTALLIER s. m. (kri-sta-li-ri — rad. cristall). Graveur en cristaux. || Ancien nom des joailliers, des ouvriers qui taillaient le cristal de roche, des montagnards suisses qui allaient à la recherche des grottes à cristal. — Armoir. à cristaux.

CRISTALLIÈRE s. f. (kri-sta-li-ri — rad. cristall). Mine de cristal de roche. — Techn. Machine à travailler le cristal de roche.

CRISTALLIFÈRE adj. (kri-sta-li-fère — de cristall, et du lat. *fero*, je porte). Minér. Qui contient des cristaux : *Croûte CRISTALLIFÈRE*.

CRISTALLIN, INE adj. (kri-sta-lain, -ine — rad. cristall). Minér. Qui appartient aux cristaux, qui est de la nature des cristaux : *Forme CRISTALLINE*. *Roche CRISTALLINE*. *L'ensemble des roches CRISTALLINES qui constituent le terrain primitif est composé d'éléments CRISTALLINS*. (L. Figuier.) *La silice, matière infusible très-répandue dans la nature, se présente sous différentes formes CRISTALLINES*. (A. Maury.)

— Semblable au cristal par la transparence : *La transparence CRISTALLINE de ses yeux me glaçait de crainte*. (G. Sand.) *Dans les allées latérales couvertes, encaissées par des lits de cailloux de couleur, des ruisseaux d'une transparence CRISTALLINE*. (Th. Gaut.)

— Anat. Qui appartient au cristallin : *Humeur CRISTALLINE*.

CRISTALLIN s. m. (kri-sta-lain — rad. cristallin adj.). Anat. Corps lenticulaire transparent, qui se trouve placé dans l'œil, de manière à amener sur la rétine l'image des objets extérieurs : *Le CRISTALLIN de plusieurs oiseaux aquatiques, tels que les cormorans, est sphérique comme celui des poissons*. (Richerand.)

— Astron. anc. Chacune des voûtes transparentes dont, d'après Ptolémée, se composait le ciel : *Le premier CRISTALLIN*.

— Comm. Nom donné anciennement au cristal artificiel : *Lorsque les verreries de Venise luttaient avec l'éclat du cristal naturel, on distinguait soigneusement le cristal de roche du CRISTALLIN de verre*. (L. de Laborde.)

— Encycl. Anat. Le cristallin est un des organes les plus essentiels de la vision; il occupe dans le globe oculaire une position absolument fixe à 0 m. 0025 en arrière de la cornée, à 0 m. 014 de la tache jaune du fond de l'œil, entre l'humeur aqueuse en avant et l'humeur vitrée en arrière. Il a la forme et l'apparence d'une lentille biconvexe, transparente, maintenue en place par l'intermédiaire d'une capsule d'enveloppe également transparente, et qui s'attache par son pourtour aux fibres ligamenteuses de la zone ciliaire. Dans cette position, le cristallin est et reste rigoureusement perpendiculaire à l'axe de l'œil. Son poids varie d'un quart à un cinquième de gramme; son diamètre transversal est de 0 m. 009 à 0 m. 010; sa densité, environ de 1,079. Son diamètre antéro-postérieur varie peut-être suivant les conditions dans lesquelles s'exerce la vision par suite d'un mouvement dont nous aurons occasion de parler; il est, en moyenne, de 0 m. 0045 à 0 m. 005. Les faces du cristallin sont lisses et unies; la face postérieure est plus convexe que l'antérieure. La circonférence est arrondie et très-régulièrement circulaire; elle forme la paroi interne du canal godronné, et les plus de la zone ciliaire viennent s'y insérer.

La structure du cristallin est extrêmement remarquable; elle a été étudiée de nos jours avec le plus grand soin par les anatomistes les plus habiles. On s'accorde à distinguer dans la lentille cristalline deux parties : l'enveloppe ou capsule cristalline, et la lentille ou capsule propre. Les anciens anatomistes, Morgagni d'abord, et, à sa suite, Petit, avaient admis l'existence d'une troisième substance, celle-ci liquide, et dans laquelle le cristallin semblait nager; de nos jours, il a paru évident que la très-petite quantité de liquide qui s'écoule lorsqu'on perce la membrane cristalline n'est, en réalité, qu'une portion de la partie périphérique du cristallin. Il reste donc acquis à la science que la lentille cristalline ne se compose que de deux parties, la lentille et la capsule.

1° *Capsule cristalline, tunique arachnoïde du cristallin, tunique cristalloïde*. C'est une membrane extrêmement mince, qui renferme la substance propre de la lentille; elle est d'une transparence et d'une homogénéité qui n'offrent point d'analogues dans l'économie. Elle est élastique et peu résistante, ce qui permet d'enclouer le cristallin hors de la capsule avec une extrême facilité, même chez l'homme vivant.

2° *Substance propre du cristallin*. La substance du cristallin est transparente comme la substance de sa capsule; mais cette transparence varie très-sensiblement sous l'influence de diverses conditions physiologiques et pathologiques; plus généralement elle s'altère avec l'âge. La consistance du cristallin n'est pas non plus la même aux différentes époques de la vie; à un âge avancé, la dureté du cristallin est plus considérable. Elle varie encore dans les différents points de son épaisseur; dans les couches périphériques le cristallin est très-ramolli, et on a pu croire à l'existence d'un liquide intracapsulaire auquel on avait donné le nom d'humeur de Morgagni. Une très-remarquable conséquence de cette différence de densité des diverses couches de la lentille cristalline, c'est la différence de réfrangibilité de ces mêmes couches, ce qui, ainsi que nous le verrons plus tard, est d'une importance capitale en ce qui touche l'exercice de la vision.

Le cristallin ne présente pas non plus une homogénéité parfaite; il est composé de trois ordres d'éléments anatomiques : des fibres, des granulations et des cellules. Ces éléments sont eux-mêmes inégalement distribués aux différents points de la masse; on trouve les granulations dans les interstices des fibres périphériques et au voisinage de la couche externe. Dans la partie centrale, le cristallin, plus homogène, semble formé de fibres dentelées, engrenées les unes dans les autres, et constituant une série de couches concentriques comparables aux lamelles emboîtées d'un bulbe d'oignon. Ce n'est pas tout : si l'on examine avec soin un cristallin d'enfant sous le champ du microscope, on ne tarde pas à voir qu'il est segmenté sur sa face antérieure et sur sa face postérieure par trois méridiens se réunissant aux points centraux des deux faces, comme s'ils émanaient des deux pôles opposés. Mais telle est la complication de ce singulier arrangement, que les méridiens de la face antérieure alternent, au lieu de se continuer, avec ceux de la face postérieure; le cristallin est ainsi séparable en six ou huit segments à peu près égaux. Le cristallin ne reçoit, à proprement parler, ni nerfs ni vais-

seaux; l'artère capsulaire émanée de l'artère centrale de la rétine fournit, il est vrai, un grand nombre de branches qui rampent sur la capsule cristalline du fœtus, mais aucune de ces branches ne paraît pénétrer dans l'intérieur de la lentille.

— Physiol. Le rôle physiologique du cristallin dans la vision a été regardé comme doué d'une importance considérable. A n'examiner les choses que superficiellement, on pouvait même présumer qu'il était, à lui seul, l'organe formateur des images. On sait que l'appareil oculaire a été souvent (et avec raison) comparé à une chambre noire; il était presque naturel de conclure que le cristallin, avec sa transparence et sa forme lenticulaire, jouait le rôle de la lentille-objectif. Il est juste de lui dénier cette exclusivité d'action. La vision ne s'exerce nettement, et à toutes distances, que par l'intermédiaire de la lentille cristalline; mais elle n'est pas, toutefois, rendue impossible par l'ablation totale du cristallin, comme le démontrent les nombreux succès qui suivent aujourd'hui l'opération de la cataracte. Le cristallin n'est pas le seul milieu réfringent de l'œil; la cornée, l'humeur vitrée surtout, jouent un rôle assez important, et qui suffit même à l'exercice de la vision en l'absence du cristallin. Mais il est juste de reconnaître que, dans cet appareil optique compliqué, l'appareil cristallinien est une pièce importante. Le cristallin est le plus réfringent des milieux de l'œil; sa réfringence a été évaluée à 1,384 en prenant pour unité celle de l'air. Par une conséquence nécessaire, le cristallin doit imprimer aux rayons lumineux qui pénètrent dans l'œil une déviation considérable, et rapprocher le foyer des images. La structure et la forme du cristallin ont donc une importance prépondérante au point de vue de cette formation des images : si les courbures de la lentille sont trop prononcées, ou si la substance subit des modifications qui en augmentent la réfringence, les images se forment trop en avant de la rétine, et l'individu est atteint de myopie; si, au contraire, les courbures sont peu prononcées ou si la réfringence diminue, il y aura presbytie. Il est juste de dire, cependant, que le point de départ de ces deux affections ne saurait être placé exclusivement dans le cristallin; les autres milieux réfringents de l'œil y jouent un rôle important.

Les effets dont nous parlons se produiraient alors même que le cristallin serait homogène dans toutes ses parties; mais l'étude anatomique nous a montré que cet appareil était composé de couches concentriques inégalement denses, et conséquemment, inégalement réfringentes. Au point de vue de la formation des images, quelle sera la conséquence de ce défaut d'homogénéité? Comme on pouvait le prévoir, elle sera des plus heureuses. Lorsque les rayons de lumière blanche se réfractent dans une lentille biconvexe de cristal homogène, il s'en faut que tous viennent converger au même foyer. Ces rayons sont, en effet, réfractés dans des conditions sensiblement différentes; ceux qui sont placés dans le voisinage de l'axe de la lentille, étant presque perpendiculaires à sa surface, viennent former un foyer plus éloigné; ceux qui rencontrent la lentille sur des points voisins de la circonférence ont une incidence plus oblique, sortent du milieu réfringent avec une convergence plus forte, et se réunissent en avant des premiers. Il y a donc des foyers multiples et nécessairement une image confuse; c'est ce que les physiiciens ont appelé l'erreur de sphéricité. Pour y remédier, les opticiens placent au devant de leur lentille des diaphragmes opaques percés d'un trou qui regarde le centre optique de l'appareil réfringent; ces diaphragmes, en supprimant les rayons marginaux, et en ne laissant pénétrer que les rayons centraux ou voisins du centre, permettent d'obtenir une image plus nette. En observant la disposition de l'iris en avant du cristallin, on a pu penser que cette membrane, percée de l'ouverture pupillaire à son centre, avait pour usage de corriger aussi l'aberration de sphéricité; mais cette comparaison, tout hypothétique, ne reposerait que sur une prétendue identité qui existerait entre le cristallin et une lentille ordinaire. Or ces deux appareils diffèrent essentiellement. Avant de chercher l'organe destiné à remédier à l'aberration de sphéricité du cristallin, il eût fallu démontrer que le cristallin est soumis à cette imperfection; mais le défaut d'homogénéité dont nous avons parlé l'en met précisément à l'abri. Grâce à l'inégale réfrangibilité des couches concentriques de la lentille cristalline, nous voyons les rayons centraux et les rayons marginaux concourir au même foyer; de sorte que le cristallin corrige lui-même l'aberration et rend à l'image sa netteté.

Mais les rayons lumineux n'ont pas tous la même origine; les uns viennent des objets éloignés, et les autres d'objets rapprochés. Pour que la vision reste distincte à toute distance, il est de toute nécessité que des images nettes se forment aux foyers rétinien, quel que soit l'éloignement des objets. Comment un pareil résultat peut-il se produire contrairement aux lois de l'optique? C'est encore le cristallin qui est chargé de cette nouvelle correction.

Les observateurs ont aujourd'hui multiplié leurs expériences, et il est hors de doute que

l'œil s'accommode à la vision à toutes distances. Le cristallin est, en effet, attaché à la choroïde par l'intermédiaire de la zone ciliaire; c'est là que se trouve un muscle du même nom, capable de se contracter circulairement autour du cristallin et d'en changer les courbures. En ceci consiste l'accommodation de l'œil. L'œil est conformé pour voir les objets à grande distance; s'il s'agit de regarder un objet plus rapproché, le muscle ciliaire entre alors en jeu, comprime le cristallin sur sa circonférence, fait bomber les courbures, et déplace les points focaux jusqu'à ce que ceux-ci tombent sur la rétine. Les expériences de Cramer et de Helmholtz ont mis ces faits en évidence, et nous avons déjà eu occasion d'en parler d'une manière plus détaillée. V. CILIAIRE (muscle).

— Chir. Les affections de l'appareil cristallinien sont nécessairement d'une grande importance, car elles compromettent toutes plus ou moins sérieusement l'exercice de la vision. Elles peuvent dépendre d'un traumatisme extérieur, comme elles peuvent se développer spontanément sous l'influence de l'âge et de dispositions héréditaires ou acquises; nous ne mentionnerons ici que les principales :

1° *Blessures de l'appareil cristallinien*. Elles ne diffèrent pas essentiellement des blessures des autres milieux de l'œil, sinon en ce qu'elles peuvent être l'origine des inflammations et des cataractes traumatiques.

2° *Inflammation de la capsule cristalline, capsulite ou périphakie*. Cette affection est caractérisée par l'engorgement inflammatoire des vaisseaux de la capsule, de sorte qu'on en a distingué deux espèces, la capsulite antérieure et la capsulite postérieure, selon que le siège de l'inflammation est en avant ou en arrière du cristallin. Avec un obscurcissement de la vision, cette affection se révèle à peu près par les symptômes de l'iritis; elle peut se compliquer de synéchie postérieure, c'est-à-dire d'une adhérence de l'iris à la capsule; elle peut enfin être l'origine d'une cataracte capsulaire ou d'une inflammation du cristallin, ce qui nécessite l'intervention prompte et active d'un traitement antiphlogistique énergique.

3° *Inflammation du cristallin, lentite ou phakie*. C'est une affection grave, ordinairement consécutive à l'inflammation capsulaire et ayant pour conséquence une opacité partielle ou totale de la lentille cristalline. Cette opacité diffère cependant de celle qu'on observe dans les cataractes, en ce qu'elle tend à disparaître avec le temps; dans le cas contraire, lorsqu'il se présente, la conséquence de la lentite est une véritable cataracte.

4° *Cataracte*. Ce nom a été donné aux opacités partielles ou générales de la lentille cristalline et de sa capsule, opacités qui ont pour conséquence une perte plus ou moins complète, mais guérissable, de la vue. La cataracte reconnaît des causes très-diverses, et se traduit par une série de symptômes dont le principal est l'obscurcissement progressif de la vision. Depuis un temps déjà très-ancien, cette affection a appelé toute l'attention des chirurgiens, et nous aurions à la décrire avec quelques détails si nous n'avions déjà consacré un précédent article à cette étude. Nous ne pouvons ici qu'y renvoyer le lecteur. V. CATARACTE.

CRISTALLINE s. f. (kri-sta-li-ne — rad. cristallin adj.). Chim. Substance organique qui existe dans le cristallin de l'œil. V. GLOBULINE.

— Bot. Nom vulgaire de la ficote glaciale. — Pathol. Pusle syphilitique remplie d'une humeur limpide, qui se développe au prépuce.

CRISTALLINEN, IENNE adj. (kri-sta-linain, -ienne — rad. cristallin). Anat. Usité seulement dans l'expression *appareil cristallinien*, Cristallin et organes accessoires qui en dépendent.

CRISTALLISABILITÉ s. f. (kri-sta-li-zabi-li-té — rad. cristallisable). Chim. Caractère de ce qui est cristallisable.

CRISTALLISABLE adj. (kri-sta-li-zable — rad. cristalliser). Chim. Qui peut se cristalliser : *Matière CRISTALLISABLE*. *Le sorgho ne peut fournir une proportion de sucre CRISTALLISABLE supérieure à 3 pour 100 du poids du jus*. (L. Figuier.) *Les substances CRISTALLISABLES sont les plus solubles*. (L.-J. Larcher.) *La betterave donne un sucre CRISTALLISABLE, absolument semblable à celui de canne*. (Fr. Pillon.)

CRISTALLISANT (kri-sta-li-zan) part. prés. du v. Cristalliser ; *Des corps CRISTALLISANT à froid*.

CRISTALLISANT, ANTE adj. (kri-sta-lizant, -ante — rad. cristalliser). Chim. Qui détermine la cristallisation : *Propriétés CRISTALLISANTES*. || Qui se cristallise, qui est de nature à pouvoir se cristalliser : *Corps cristallisants*.

CRISTALLISATION s. f. (kri-sta-li-zasion — rad. cristalliser). Action de cristalliser ou de se cristalliser : *La CRISTALLISATION du sucre*. *La CRISTALLISATION d'un sel toujours assujéti à prendre une même forme n'est-elle pas un phénomène aussi admirable que la génération constante des animaux?* (Condorcet.) *C'est à l'aide du mouvement circulaire*

qu'il s'accomplissent aujourd'hui les opérations du raffinage et de la cristallisation du sucre. (L. Reybaud.) Il y a, dans cette grotte, de belles cristallisations.

— Congélation : J'ai passé un hiver sur les bords du Rhin; j'y pensai geler à vingt ans; je ne fus jamais si près d'une cristallisation complète. (P.-L. Cour.)

— Fig. Opération de l'âme qui, par la contemplation habituelle de l'objet aimé, arrive à condenser, à idéaliser ses perceptions : *Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit qui tire, de tout ce qui se présente, la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perceptions.* (H. Beyls.) La cristallisation est pour Bayle ce que l'attraction est pour Newton, et c'est en vertu de cette loi qu'il explique tous les mystères de la passion. (P. Limayrac.) Deux hommes, les plus spirituels de ce temps-ci, M^{rs} de Stendhal et de Balzac, ont appelé cristallisation cette espèce de travail intérieur qui s'opère dans l'esprit d'une femme lorsque, vivement préoccupée d'un sujet, elle y arrête longtemps sa pensée. (A. de Pontmartin.) On voit que la paternité de ce néologisme est contestée.

— Encycl. Minér. On entend par cristallisation le phénomène qui se produit lorsque les molécules d'un corps se réunissent dans un ordre régulier, pour former des solides affectant différentes formes géométriques. Prenons une dissolution d'un sel : en la traitant par l'évaporation lente ou rapide, au bout d'un certain temps l'affinité de dissolution n'étant plus assez forte, c'est-à-dire le point de saturation étant dépassé, le sel se déposera au fond du vase, et la réunion des molécules donnera naissance à une foule de petits solides, dont les volumes pourront être fort différents, mais qui auront tous la même configuration géométrique. Ce que nous pouvons ainsi produire artificiellement, la nature l'opère ou l'a opéré sur une immense échelle. La grande quantité des substances qui se trouvent naturellement à l'état de cristaux ne laisse aucun doute à cet égard.

Si nous prenons un corps amorphe, solide ou liquide, à l'aide d'une méthode appropriée, nous pourrions toujours déterminer la cristallisation; mais, pour que les molécules puissent s'unir dans l'ordre vers lequel elles paraissent naturellement sollicitées, il faut d'abord que la force de cohésion qui les retenait soit à peu près détruite. Prenez les gaz, où cette force est nulle et même négative : la pression et le refroidissement seront nécessaires pour les amener d'abord à l'état liquide, puis à l'état solide. Un assez grand nombre se sont montrés jusqu'à ce jour réfractaires à tous nos moyens d'action; on les a appelés gaz permanents. Quant aux liquides, ils ne peuvent généralement se solidifier en cristaux que par un rapprochement des molécules; aussi voit-on, après l'opération, le volume de la masse considérablement diminué. Une exception doit être faite pour l'eau, qui augmente de volume et par conséquent diminue de densité en passant à l'état de glace.

Trois moyens sont à notre disposition pour détruire la force de cohésion particulière aux solides; ces moyens sont : la dissolution, la fusion et la sublimation.

1^o *Cristallisation par dissolution.* Un corps soluble dans un liquide s'y dissout en plus ou moins grande quantité, suivant la température du dissolvant; plus celle-ci est élevée, plus la force de dissolution est considérable. L'eau, par exemple, dissout à 15^e les deux cinquièmes de son propre poids d'un sel donné; si nous la chauffons jusqu'à 100^e, cette proportion s'accroît et nous pourrions dissoudre une nouvelle quantité de sel; si nous la refroidissons ensuite jusqu'à la température primitive, tout le sel excédant les deux cinquièmes du poids du liquide se déposera en se cristallisant. Remarquons qu'un refroidissement lent et modéré a une très-grande influence sur la grosseur, l'éclat, la régularité des cristaux. Si un liquide saturé à froid est ensuite abandonné à lui-même et évaporé à l'air libre, les cristaux qu'il laissera déposer seront généralement bien plus beaux que si on avait employé l'ébullition pour arriver à la dissolution. Certains corps sont insolubles dans les liquides autres que ceux qui résultent de la liquéfaction des solides à une haute température. Ainsi le carbone se dissout très-bien dans la fonte fondue, et par le refroidissement celle-ci le laisse déposer sous forme de graphite. Plusieurs substances minérales se dissolvent dans l'acide borique en fusion, et par évaporation on obtient ensuite des cristaux qu'on n'aurait pas pu se procurer artificiellement et par d'autres moyens.

2^o *Cristallisation par fusion.* L'effet nécessaire de la chaleur sur les molécules d'un corps est de diminuer la force de cohésion qui les unit. Quand l'état liquide de la masse chauffée est bien prononcé et que cette masse est abandonnée à elle-même, il arrive que les molécules, librement attirées les unes vers les autres, se réunissent pendant le refroidissement et prennent les formes qui leur sont propres. Si le soufre, par exemple, est placé dans un creuset et amené à fusion complète, que l'on fasse disparaître la pellicule qui empêche le contact de l'air, la matière cristallisera en aiguilles prismatiques très-nettes.

3^o *Cristallisation par sublimation.* La cristallisation par sublimation ne diffère pas essentiellement de la précédente. Une certaine quantité d'iode chauffée dans un ballon le remplit d'abord de vapeurs violettes, puis on constate aux parties les moins exposées à la chaleur un dépôt de petits cristaux faciles à reconnaître. Il n'est pas douteux dans ce cas que les cristaux se sont formés dans les parties qui, d'abord vaporisées, ont été ramenées ensuite à l'état liquide par la température des parois du ballon, absolument comme on voit, durant l'hiver, la vapeur d'eau se condenser d'abord et se congeler ensuite sur les vitres des appartements.

La cristallisation, dans les différents cas que nous venons d'énumérer, est soumise à un certain nombre d'influences qui agissent plus ou moins pour la modifier. On a remarqué qu'un choc était parfois nécessaire pour amener la formation des cristaux. Ainsi une dissolution de sel marin dans l'eau peut arriver bien au-dessus de son maximum de saturation sans qu'on ait encore constaté aucun phénomène particulier; mais si l'on imprime une secousse au vase qui renferme la dissolution, on voit aussitôt se déposer tout le sel qui sursaturait la liqueur. De même une masse d'eau peut être amenée bien au-dessous de son point de solidification sans qu'on puisse constater la présence des glaçons; mais un ébranlement quelconque détermine immédiatement la congélation. Certaines substances ne cristallisent pas dans le vide, et l'absence de la lumière paraît être une circonstance favorable; toutefois les expériences de Chaptal à ce sujet n'ayant pas été confirmées, quelque doute plane encore sur ces questions. La forme du vase influe beaucoup sur le volume des cristaux : les vases longs et étroits paraissent particulièrement favoriser la formation des plus gros et des plus réguliers, uniquement parce que, la surface d'évaporation y étant moindre, l'évaporation y est aussi plus lente. Ce fait s'observe dans la nature, car c'est surtout dans les petites cavités des rochers que l'on trouve de belles cristallisations. Un fil tendu au milieu d'un dissolvant est aussi une excellente condition de régularité; c'est par ce procédé qu'on obtient les magnifiques cristaux de sucre candi du commerce.

Nous avons déjà dit que la nature produit d'elle-même les cristaux que nous obtenons artificiellement dans nos laboratoires, et que ses procédés ne diffèrent pas des nôtres. L'observation des roches neptuniennes et des dépôts de sel répandus en si grande quantité dans le sol de notre globe ne nous laisse pas douter un seul instant qu'elle n'ait employé la fusion et la dissolution. Ses résultats toutefois sont le plus souvent de beaucoup supérieurs à tous ceux que nous pouvons obtenir. La généralité des pierres précieuses, le diamant en particulier, n'ont encore pu être reproduites par les moyens qui sont à notre disposition. Quelques expériences ont dû faire croire qu'un jour viendrait où le but serait atteint, mais si les progrès de la science ne mettent pas entre nos mains des puissances calorifiques plus grandes que celles dont nous disposons, il est probable que nos essais à cet égard resteront toujours à peu près impuissants. V. CRISTAL et CRISTALLOGRAPHIE.

Terminons cet article scientifique par quelques lignes fantaisistes où Stendhal a défini et considéré le mot qui nous occupe non en savant, ni en minéralogiste, mais en anatomiste du cœur. C'est dans son livre *De l'amour* qu'il a eu l'idée d'appliquer le nom de cristallisation à ce travail qui a lieu dans l'âme de celui qui aime, et qui, transformant pour ainsi dire à ses yeux l'objet de sa passion, lui fait chérir jusqu'à ses défauts. « J'entends par cristallisation, dit-il, une certaine fièvre d'imagination, laquelle rend méconnaissable un objet le plus souvent assez ordinaire et en fait un être à part. Aux mines de sel de Salzbourg, on jette, dans les profondeurs abandonnées de la mine, un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver; deux ou trois mois après on le retrouve couvert de cristallisations brillantes. Les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants mobiles et éblouissants; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif. » Ainsi fait l'imagination de celui qui aime, transformant complètement l'objet aimé, et voyant des perles et des diamants là où il n'y a que des gouttes de rosée. Comme exemple de cristallisation, Stendhal cite l'anecdote suivante : « Une jeune personne entend dire qu'Edouard, son parent, qui va revenir de l'armée, est un jeune homme de la plus grande distinction; on lui assure qu'elle en est aimée sur sa réputation; mais il vaudra probablement la voir avant de se déclarer et de la demander à ses parents. Elle aperçoit un jeune étranger à l'église, elle l'entend appeler Edouard, elle ne pense plus qu'à lui, elle l'aime; huit jours après arrive le véritable Edouard : ce n'est pas celui de l'église, elle pâlit et sera malheureuse à jamais si on la force à l'épouser. »

CRISTALLISÉ, ÉE (kri-sta-li-zé) part. passé du v. Cristalliser. Réduit en cristaux : *Le soufre s'unit avec le bismuth par la fusion, et leur composé se présente, comme le cinabre et l'antimoine, en aiguilles cristallisées.* (Buff.)

Le diamant est du carbone CRISTALLISÉ. (P. Pilon.)

— Par ext. et poét. Congelé : *Des flots cristallisés.* Couvert de glace : *Ses cheveux firent une longue glissade sur le pavé cristallisé par la gelée.* (G. Sand.)

Fig. Rendu fixe, immobilisé : *Mes souvenirs semblent, depuis quatorze ans, cristallisés dans ma mémoire.* (H. Castille.)

CRISTALLISER v. a. ou tr. (kri-sta-li-zé — rad. *cristal*). Amener à l'état de cristaux; donner la texture régulière des cristaux à : CRISTALLISER du sucre.

— Techn. Cristalliser la soie, La laisser se couvrir de petits cristaux d'alun.

— v. n. ou intr. Passer à l'état de cristaux : *Il y a des substances insolubles dans l'eau qui cristallisent lorsqu'elles sont rendues liquides par l'action du feu.* (Cadet-Gassicourt.) *Il n'y a pas plus de raison d'attribuer de l'intelligence à la tête qui produit l'Iliade qu'à une masse de matière qui cristallise en octaèdres.* (Proudh.)

— Dans le langage familier de l'Ecole polytechnique, Flâner, se reposer, parce que le phénomène de la cristallisation se produit surtout au sein d'un liquide en repos.

Se cristalliser v. pr. Passer à l'état de cristaux : *Tous les sels dissous dans l'eau se cristallisent en formes assez régulières.* (Buff.)

— Fig. Se classer, s'organiser : *Il est tel esprit auquel les choses se présentent toujours par grandes divisions, qui gagne à prendre de la reculée, et dans lequel les faits se cristallisent naturellement en systèmes.* (Ch. Lemonrand.)

CRISTALLISOR s. m. (kris-ta-li-zoir — rad. *cristalliser*). Chim. Vase destiné aux cristallisations des substances en solution. On dit aussi CRISTALLISUR.

CRISTALLO-ATOMIQUE adj. Phys. Se dit d'un système d'après lequel les cristaux se formeraient par l'attraction mutuelle des atomes.

CRISTALLOCORDE s. m. (kri-stal-lo-kor-de — de *cristal* et de *corde*). Mus. Clavecin à cordes de cristal, qui fut inventé en 1785.

CRISTALLO-ELECTRIQUE adj. Phys. Qui est relatif aux propriétés électriques des cristaux : *Phénomènes CRISTALLO-ELECTRIQUES.*

CRISTALLOGÉNIE s. f. (kri-sta-lo-jé-ni — du gr. *krustallos*, cristal; *gennao*, j'engendre). Science qui traite de la formation des cristaux.

CRISTALLOGÉNIQUE adj. (kri-stal-lo-jé-ni-ke — rad. *cristallogénie*). Qui appartient à la cristallogénie : *Système CRISTALLOGÉNIQUE.*

CRISTALLOGRAPHE s. m. (kri-stal-lo-gra-fe — du gr. *krustallos*, cristal; *grapho*, j'écris). Savant qui s'occupe spécialement de l'étude des cristaux, qui a écrit des traités sur cette matière.

CRISTALLOGRAPHIE s. f. (kri-stal-lo-gra-fi — rad. *cristallographe*). Minér. Science des cristaux, de leurs formes et des lois qui président à leur formation : *La CRISTALLOGRAPHIE sert aux chimistes et aux minéralogistes pour distinguer les corps.* (Bouillet.) On dit plus rarement CRISTALLOGIE.

— Encycl. Les anciens admirèrent quelquefois la constante régularité des formes de quelques substances recherchées pour leur utilité ou leur éclat, comme le quartz, le calcaire, le soufre, le sel, le diamant, etc.; mais ils ne paraissent jamais avoir soupçonné que cette régularité pût être un caractère général pour un certain nombre de minéraux, et, par là, servir de base à leur classification. Ils n'eurent point de *cristallographie*, et, par conséquent, point de minéralogie. Il faut arriver au xvi^e siècle pour rencontrer un homme qui porte un œil attentif sur les formes extérieures des minéraux, et entrevoie le parti qu'on pourra tirer de leur étude. Guglielmini, de Bologne, dans sa *Dissertation sur les sels* (1705), rattache les unes aux autres les diverses formes cristallines d'une même substance, et indique déjà la possibilité de les déduire toutes de la plus simple, par voie de dérivation. L'illustre Linné, moins heureux en minéralogie qu'en botanique, professait que les formes cristallines sont soumises à des lois; mais la connaissance de ces lois lui échappa. En 1772, Romé de l'Isle publie un *Essai de cristallographie*, et, en 1773, sa *Cristallographie ou Description des formes propres à tous les corps durément minéraux*. Les fondements de la science sont déjà nettement esquissés. Le naturaliste franc-comtois mesure avec exactitude les angles des cristaux, et découvre qu'ils ont des valeurs constantes dans la même variété cristalline d'une substance minérale. Il applique la méthode des troncatures à l'étude des diverses formes cristallines d'une même substance, et les fait dériver d'une forme primitive. Enfin il tente une classification dans laquelle tous les cristaux sont distribués en sept groupes. Huby fut un de ses élèves. Vers la même époque, en Suède, Berman perfectionna, par de délicates expériences, la méthode des troncatures.

Jusqu'alors la cristallographie se composait d'une multitude un peu confuse d'observations, de faits, de monographies, mais tout cela sans attaches mutuelles, sans coordination. Il y avait des phénomènes, il n'y avait

pas de lois. Huby fut le législateur de la cristallographie, qu'il plaça au niveau des sciences positives. Il serait injuste de méconnaître ce qu'il dut à ses devanciers, surtout à Romé de l'Isle, mais il fournit les preuves de la justesse des assertions qui, avant lui, n'étaient que des pressentiments. C'est ainsi qu'il acheva de démontrer l'égalité des angles analogues pour la même variété cristalline d'une substance minérale; qu'il reconnut un noyau central commun et des molécules intégrantes de même forme pour des cristaux différents d'une même substance; qu'il manifesta la relation simple qui lie le solide de cliage à tous les polyèdres appartenant à un même minéral; qu'il déduisit tous ces polyèdres les uns des autres; qu'il imagina la théorie des décroissements, grâce à laquelle il put construire toutes les formes secondaires; qu'il formula la loi de symétrie, etc., etc.

Nous avons dit au mot CRISTAL que Huby concluait de l'identité ou de la différence de composition chimique à l'identité ou à la différence de forme primitive; mais que cette conclusion fut reconnue beaucoup trop générale par Mitscherlich, qui, dès 1818, découvrit les lois de l'isomorphisme. Nous avons aussi expliqué comment Weiss crut trouver à la loi de symétrie des exceptions à l'ensemble desquelles il donna le nom d'hémiédrie, et comment aussi M. Delafosse réintégra ces exceptions dans la loi de symétrie, en les interprétant par des considérations relatives à la disposition moléculaire des cristaux.

On peut donc dire que la cristallographie est une science achevée, après Huby. Les Allemands s'attachèrent surtout à établir des classifications rationnelles et complètes, et à imaginer des notations, malheureusement discordantes, pour représenter les phénomènes et les lois. De nos jours, d'éminents chimistes, entre autres M. Kuhlmann, de Lille, abordant le problème de la constitution intime des corps, ont tenté de saisir la force cristallogénique au sein même de ses opérations, et d'analyser toutes les circonstances au milieu desquelles les cristaux naissent et se transforment. S'il est permis d'emprunter à la politique moderne, pour l'appliquer à la science, un de ses mots les plus fameux, on peut assurer que l'édifice de la cristallographie sera couronné le jour où elle sera dotée d'une nomenclature exacte, claire et uniforme.

CRISTALLOGRAPHIQUE adj. (kri-stal-logra-fi-ke — rad. *cristallographie*). Minér. Qui a rapport aux cristaux et à la cristallographie : *Etudes CRISTALLOGRAPHIQUES.* Ces cristaux n'ont qu'un axe et possèdent toutes les propriétés optiques et CRISTALLOGRAPHIQUES du corindon naturel. (L. Figuier.) On dit aussi, mais rarement, CRISTALLOGIQUE.

CRISTALLOÏDE adj. (kri-stal-lo-i-de — du gr. *krustallos*, cristal; *eidos*, aspect). Qui a l'apparence d'un cristal : *Pierre CRISTALLOÏDE.*

— Anat. Qui enveloppe le cristallin : *Tunique CRISTALLOÏDE.*

— s. f. Capsule du cristallin.

CRISTALLOÏDITE s. f. (kri-stal-lo-i-di-te — rad. *cristallin*). Méd. Inflammation supposée du cristallin.

CRISTALLOGIE s. f. (kri-stal-lo-i-ji — du gr. *krustallos*, cristal; *logos*, discours). V. CRISTALLOGRAPHIE.

CRISTALLOGIQUE adj. (kri-stal-lo-i-ji-ke — rad. *cristallogie*). V. CRISTALLOGRAPHIQUE.

CRISTALLOMANCIE s. f. (kri-stal-lo-man-si — du gr. *krustallos*, cristal; *manteria*, divination). Divination à l'aide d'un miroir ou d'un vase de cristal.

CRISTALLOMANCIEN, IENNE adj. (kri-stal-lo-man-si-an, ié-ne — rad. *cristallographie*). Qui a rapport à la cristallomanie.

— Substantif. Personne qui exerce la cristallomanie : *Un CRISTALLOMANCIEN. Une CRISTALLOMANCIENNE.*

CRISTALLOMÉTRIE s. f. (kri-stal-lo-mé-tri — du gr. *krustallos*, cristal; *metron*, mesure). Minér. Science qui traite des formes géométriques des cristaux et enseigne l'art de les déterminer.

CRISTALLOMÉTRIQUE adj. (kri-stal-lo-mé-tri-ke — rad. *cristallométrique*). Minér. Qui a rapport à la cristallométrie.

CRISTALLOLOGIE s. f. (kri-stal-lo-no-mi — du gr. *krustallos*, cristal; *nomos*, loi). Minér. Science des lois de la formation des cristaux.

CRISTALLOLOGIQUE ad. (kri-stal-lo-no-mi-ke — rad. *cristallographie*). Minér. Qui a rapport à la cristallonomie.

CRISTALLOPHYLLIEN, IENNE adj. (kri-stal-lo-phi-li-an, ié-ne — du gr. *krustallos*, cristal; *phylon*, feuille). Géol. Se dit de l'ensemble des roches cristallines, plus ou moins schisteuses, inférieures à toutes celles où l'on trouve des substances organiques, et constituant le terrain primitif de la plupart des géologues, la première portion consolidée de la croûte terrestre : *Le terrain CRISTALLOPHYLLIEN paraît être le plus riche en espèces minérales.* (Rozet.) Les calcaires CRISTALLOPHYLLIENS fournissent de beaux marbres blancs et veinés. (Rozet.) On dit aussi CRISTALLOPHYLLIN, ÈRE.

CRISTALLOPHYSIQUE adj. (kri-stal-lo-fi-zi-ke — du gr. *krustallos*, cristal, et de *physi-*

que adj.). Minér. Qui a rapport aux propriétés physiques des cristaux : *Phénomènes cristallophysiques*.

CRISTALLOTECHNIE s. f. (kri-stal-to-tek-ni — du gr. *krystallos*, cristal; *techné*, art). Art de la production des cristaux artificiels. || Art de travailler les cristaux.

CRISTALLOTECHNIQUE adj. (kri-stal-to-tek-ni-ke — rad. *cristallotechnie*). Qui a rapport à la cristallotechnie.

CRISTALLOTOMIE s. f. (kri-stal-lo-to-mi — du gr. *krystallos*, cristal; *tomé*, section). Minér. Action ou art de diviser des cristaux, de les isoler par le clivage.

CRISTALLOTOMIQUE adj. (kri-stal-lo-to-mi-ke — rad. *cristallotomie*). Minér. Qui a rapport à la cristallotomie.

CRISTARIE s. f. (kri-sta-ri). Bot. Genre de plantes, de la famille des malvacées, qui croissent au Pérou et au Chili.

CRISTATTELE s. f. (kri-sta-tè-le — dim. du lat. *crista*, crête). Zooph. Genre de bryozoaires qui vivent dans les eaux douces et les eaux marines d'Europe : *On trouve des CRISTATTELES jusque dans les eaux stagnantes de Paris*. (Focillon.)

— Bot. Syn. de *CYRASIÉ*, genre de capparidées.

— Encycl. Zooph. Les plantes marines, comme les plantes d'eau douce, sont quelquefois recouvertes d'une matière abondante, veloutée, parasite, qu'on prendrait au premier aspect pour une mousse. Cette prétendue mousse n'est qu'une aggrégation d'animalcules, dont chacun a sa logette distincte, mais contiguë à celle du voisin, et ces petits êtres vivant en communauté sont des bryozoaires, lesquels forment le terme inférieur de la série des mollusques, celui par lequel ces derniers se rattachent aux zoophytes. Chaque logette est formée par la peau de l'animal, qui est incrustée de sels calcaires, ou qui se durcit à la manière de la corne. L'ensemble de ces logettes agglomérées a été pris longtemps pour un polypier; aujourd'hui qu'on le sait formé par des mollusques, on lui donne le nom de *testier*. Ce testier, dont chaque loge a une ouverture munie d'un bourrelet nu ou dentelé, ou épineux, ou protégé par un opercule, présente des formes très-variables. C'est tantôt un ensemble de tubes ramifiés ou rampants, tantôt une masse arrondie, d'apparence spongieuse; tantôt une expansion aplatie, lamelliforme, réticulée. Quelques espèces marines recouvrent les coquilles des moules comme d'une fine dentelle. Ces cellules ne sont pas toujours inertes; elles jouissent, dans certains cas, de la faculté de se mouvoir. Des qu'on les excite, elles s'inclinent vivement, et le mouvement se communique à toute la communauté. La portion supérieure et rétractile de l'animal, portion d'une délicatesse extrême, se termine en avant par un cercle de longs tentacules, au milieu desquels on aperçoit la bouche. Ces tentacules sont bordés latéralement par une série de cils vibratiles qui peuvent s'épanouir au dehors ou rentrer dans la loge. « Bientôt, dit l'auteur du *Monde de la mer*, le bryozoaire étale ses jolis petits bras; les appendices et les cils de ces derniers commencent leurs rapides vibrations. L'œil, trompé par la vivacité et la régularité des mouvements qu'ils exécutent, croit voir des chapelets de gouttelettes de rosée balancés, tordus, noués et dénoués. Les corpuscules qui flottent autour de l'animal sont violemment agités, comme s'ils étaient sous l'influence de quelque tourbillon. Malheur, dans ce moment, aux infortunés infusoires que le hasard amène dans ce cercle fatal. » Cette proie pénètre dans la bouche, à laquelle font suite un pharynx, un œsophage, un estomac, un intestin, et, du côté du dos de l'animal, non loin de la bouche, une ouverture spéciale pour l'intestin. La respiration se fait par les appendices ciliés qui entourent la bouche. Ils constituent à la fois des tentacules et des branchies. L'animal ne présente aucune trace d'organes des sens. Un petit ganglion et quelques filets qui en partent constituent tout le système nerveux. On n'y voit ni cœur ni vaisseaux. L'œuf donne naissance à un jeune animal dont le corps est recouvert de cils, et qui nage librement jusqu'à ce qu'il ait choisi un lieu convenable pour l'établissement de la nouvelle colonie dont il sera l'origine. Mais ce choix ne se fait pas pour lui seul; le jeune animal renferme, sous son enveloppe ciliée, deux nouveaux individus qui, tout jeunes qu'ils sont, ont déjà l'aspect des adultes. Ils augmentent tout d'abord le personnel de la colonie par leur bourgeoinement; plus tard, ils produisent des œufs.

La *cristatelle* se trouve dans nos étangs. Les habitants de la colonie sont réunis en très-grand nombre dans une enveloppe commune; ce sont de longs filaments de la grosseur d'une plume de cygne. Leur aspect rappelle assez bien celui des cordons de passementerie qu'on appelle *chenilles*. La villosité est produite par l'ensemble des tentacules appartenant aux animalcules de ce curieux essaim. La masse filamenteuse est le cordon hyalin dans lequel ces animalcules sont logés, et où ils peuvent rentrer quand on les inquiète. Ces cordons sont tantôt libres en partie, tantôt complètement adhérents aux racines, aux tiges des petites plantes aquatiques. Les tentacules sont d'une belle couleur

hyaline; le corps est coloré en brun. La *cristatelle* moisissure est commune dans nos climats.

CRISTATELLIENS s. m. pl. (kri-sta-tèl-li-ens). Zooph. Famille de bryozoaires qui a pour type et pour genre unique le genre *cristatelle*.

CRISTÉ, ÈE adj. (kri-sté — du lat. *crista*, crête). Hist. nat. Muni d'un crête ou d'un appendice analogue.

CRISTEINER (Jean-Ulric), poète allemand du XVII^e siècle. Il était forgeron à Augsbourg et consacra aux lettres et à la poésie ses heures inoccupées; il publia une *Chronique* en vers des événements les plus remarquables arrivés de 1600 à 1628 (Augsbourg, 1628).

CRISTEL s. m. (kri-stèl). Ornith. Nom bourguignon de la cresserelle.

CRISTELLAIRE s. m. (kri-stèl-lè-re — du lat. *crista*, crête). Moll. Genre de mollusques foraminifères qui comprend cinq espèces.

CRISTELLE s. f. (kri-stè-le). Techn. Ficelle qui, dans le métier à tisser, sert à fixer les mailles des lisses et à maintenir la régularité de leur écartement sur le lisseron.

CRISTE-MARINE s. f. Bot. V. *CHRISTE-MARINE*.

CRISTI interj. (kri-sti). Abréviation très-familière du mot *SACRISTI*.

CRISTIANI (Giovanni), peintre italien, né à Pistoie (Toscane) dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Il étudia son art sous Pietro Cavallini, et devint, en 1574, membre du conseil des anciens de sa ville natale. On voit encore de cet artiste, qui travaillait dans la manière du Giotto, des fresques qu'il exécuta sous le porche de la cathédrale et à la façade de l'église San-Domenico de Pistoie.

CRISTIANI (Beltrame, comte), homme d'Etat italien, né à Gênes en 1702, mort en 1758. Il devint successivement administrateur des finances du duché de Plaisance (1734), gouverneur de cette ville, administrateur général du duché de Modène (1742) et grand chancelier du Milanais. Le comte Cristiani se distingua par son esprit de justice, par sa modération et par son habileté. Ce fut lui qui, par d'heureuses négociations, assura à la maison d'Autriche l'héritage de la maison d'Este, en amenant le duc de Modène à donner en mariage à un archiduc sa petite-fille héritière de ses Etats. L'impératrice Marie-Thérèse appréciait à un si haut point cet homme d'Etat qu'elle lui écrivait : « Je me consolerais plus aisément de la perte de la moitié de mon armée que de celle d'un ministre tel que vous. » On a de lui quelques écrits, entre autres : *Lettre d'un ami à un ami sur la guerre de 1737*; un traité : *Sopra l'asilo sacro* (Milan, 1738).

CRISTICEPS s. m. (kri-sti-sèps — du lat. *crista*, crête; *caput*, tête). Ichthyol. Variété de blennie vivipare propre à la terre de Vandiem.

CRISTIFORME adj. (kri-sti-for-me — du lat. *crista*, crête, et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'une crête : *Polypier en feuilles cristiformes*. *Columelle cristiforme*.

CRISTINI (Barthélemi), littérateur et mathématicien italien, né à Nice au XVII^e siècle. Il est auteur de plusieurs ouvrages très-estimés de son temps, mais qui se ressentent de erreurs et des systèmes en matière d'astrologie judiciaire alors en vogue.

CRISTINI (Bernardino), chirurgien, né à Giovinella (Corse) au commencement du XVII^e siècle, mort à Venise dans un âge avancé. Il étudia la médecine à l'université de Montpellier, où il suivit les cours de Lazare Rivière. Après six ans de séjour dans cette ville, il passa en Italie, où il prit l'habit de cordelier, sans renoncer à la médecine. Cristini pratiqua son art en empirique, et inspira peu de confiance aux malades. Toutefois ses cours à Venise étaient très-suivis par la jeunesse que sa brillante improvisation y attirait. Il a publié les ouvrages suivants : *Arcana Lazari Rivieri, nusquam in lucem edita* (Venise, 1676, in-4°); *Practica medicinalis in omni specie morborum per F.-B. Cristini* (Venise, 1678, in-4°).

CRISTOFANO, peintre italien. V. *BUFFALMACCO*.

CRISTOFORO, poète italien, né à Florence, vivait à la fin du XVI^e siècle et au commencement du XVII^e. Il s'acquit une brillante réputation comme improvisateur, et composa sous le titre de *I Risti di Francia*, une sorte d'épopée chevaleresque en 98 chants sur Charlemagne et les paladins, laquelle fut publiée à Venise en 1524. On lui a attribué un autre poème : *La Spagna* (1487), qui, selon d'autres, est de Postegno di Zonobi.

CRISTOL ou **CHRISTOL** (Barthélemi), médecin français, mort vers 1545. Il passa son doctorat à Montpellier où il s'établit. On a de lui la traduction française du traité *De honesta voluptate*, de Platina (Lyon, 1595, in-fol.), qui eut beaucoup de vogue au XVII^e siècle.

CRISTOVAL DE MESA, poète espagnol. V. *MESA* (Cristoval de).

CRISTUS (Pierre), peintre flamand du XVI^e siècle, l'un des plus anciens élèves ou imitateurs des Van Eyck. L'esprit d'analyse qui pousse notre époque aux études monographiques nous a valu le peu que l'on sait sur sa vie et ses

œuvres. D'abord les archives de la cathédrale de Cambrai ont révélé à M. de Laborde le nom véritable de ce maître, désigné jusque-là sous le sobriquet de *Christophen* ou fils de Christophe. Vasari l'appelle *Pietro Christa* et Guichardin *Pierre Christa*. Depuis, un chercheur, M. James Weale, Anglais fixé à Bruges, a pu découvrir sur sa vie des indications encore incomplètes, suffisantes néanmoins pour mettre hors de doute les points essentiels. M. Weale a prouvé que Cristus était né au hameau de Bearle, en Flandre, à une époque encore inconnue. Un acte du 6 juillet 1444 lui conféra le droit de bourgeoisie à Bruges. En 1463, ajoute M. Weale, Cristus exécuta pour la ville de Bruges une grande représentation de l'arbre de Jessé, et il vivait encore en 1472. Enfin Crowe et Cavalcaselle disent qu'il était à Cologne en 1438, et qu'il fut admis en 1450 dans la corporation des peintres brugeois.

Le nom de ce maître était peu connu avant l'exhibition de Manchester, qui mit en évidence son chef-d'œuvre, *Saint Pierre et sainte Dorothee*, exposé par le prince Albert. M. W. Bürger (*Trésors d'art*) dit de ce tableau : « Il peut compter non-seulement comme une rareté, mais comme une merveille d'exécution. Il est aussi fin, aussi brillant, aussi harmonieux, mais moins distingué de style que les plus charmants Memling. » La *Madone* du musée de Francfort, entre *saint Jérôme* et *saint François*, nous révèle, suivant l'opinion de bons juges, un coloriste vigoureux et savant et des reminiscences qui, d'après M. Waagen, reflètent l'inspiration un peu affaiblie de Hubert van Eyck. Pourtant, suivant le même écrivain, le *Crucifiement* et le *Jugement dernier* du musée de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg, « approchent en force et en chaleur, sous le rapport du coloris, des tableaux d'Hubert. Par la finesse des têtes et de l'exécution, ajoute-t-il, ces deux œuvres surpassent de beaucoup tous les autres tableaux de Pieter Cristus. »

Les derniers ouvrages du maître sont plus faibles, ce qui lui a valu d'être traité par M. Alfred Michiels (*Histoire de la peinture flamande*, tome II, p. 132) de philistin et de bourgeois. « Il faut ranger parmi eux le *Saint Eloi* possédé par M. Oppenheim, de Cologne, daté de 1449; deux volets, *L'Annonciation* et le *Jugement dernier*, qui, d'un couvent de Burgos, ont pris place, en 1842, au musée de Berlin, et enfin le *Saint Jérôme* du musée d'Anvers, dont l'attribution est contestée par M. W. Bürger. Aucune œuvre de ce maître n'existe en France. Un fait à mentionner, c'est la date de 1417 que porte la *Madone* du musée de Francfort. Cette date, si toutefois elle a été lue exactement, prouverait que la peinture à l'huile était déjà en vogue avant Jean van Eyck, qui n'avait guère alors que vingt ans. L'artiste serait donc né dans les dernières années du XIV^e siècle.

CRITAME s. m. (kri-ta-me). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des aminées, comprenant environ quatre espèces qui habitent l'Europe et l'Asie centrale.

CRITÈRE s. m. (kri-tè-re). Forme française peu usitée du mot *CRITÉRIUM* : *Armée de son incorruptible CRITÈRE, la conscience entre en action, aussitôt qu'elle est placée dans les conditions qui le requièrent*. (Proudh.) *Le CRITÈRE de la vérité est l'harmonie des choses avec les facultés au moyen desquelles on les perçoit*. (Ed. Scherer.)

Criterio (It.), ouvrage remarquable de Balmès. V. *BON SENS* (Art du).

CRITÉRIUM s. m. (kri-tè-ri-omm — gr. *kriterion*; de *krión*, je juge). Philos. Ensemble des caractères qui font reconnaître la vérité : *Quel serait donc le CRITÉRIUM qui pourrait vous certifier que nous avons réellement du goût?* (Grimm.) *Le CRITÉRIUM de la raison est un CRITÉRIUM relatif et progressif*. (Balanche.) *La substitution d'un CRITÉRIUM véritable à la foule des CRITÉRIUMS faux adoptés jusqu'ici, voilà ce qui a produit l'éclectisme*. (Jouffroy.) *La morale est le CRITÉRIUM universel que Dieu a donné aux hommes et à l'humanité, pour les conduire dans cette vie*. (Buche.) *L'opinion n'est plus pour moi un CRITÉRIUM de la moralité*. (G. Sand.) *L'expérience est le CRITÉRIUM de certitude des mathématiques*. (Proudh.) *Descartes chercha à établir, en dehors de la révélation, un nouveau CRITÉRIUM de certitude*. (Guérout.) *Le CRITÉRIUM de la distinction des familles de langues est l'impossibilité de faire dériver l'une l'autre par des procédés scientifiques*. (Renan.) *Le caractère d'un droit véritable, c'est l'universalité, le CRITÉRIUM infaillible des actions morales*. (E. Saisset.) *Pour discuter, il faut un CRITÉRIUM; point de CRITÉRIUM, point de critique*. (E. de Gir.) *Y a-t-il avantage pour une nation à ce qu'il n'y ait plus qu'un CRITÉRIUM de la supériorité sociale, l'argent?* (A. Nettement.) *Chose singulière, contraste bizarre! on en est arrivé à croire qu'il est utile à une nation, et même qu'il serait utile au genre humain tout entier, d'employer un système uniforme de poids et mesures, et en même temps à ne pas sentir qu'il y ait besoin pour une nation, que dis-je! pour deux hommes, d'avoir un système uniforme de croyance morale et un CRITÉRIUM commun de vérité et de certitude!* (P. Leroux.) « Quelques-uns admettent le pluriel latin *CRITERIA* : *La science du raisonnement fournit de ces CRITERIA, qui sont une garantie positive de la légitimité des idées*. (De Reiffenb.) Cette forme de pluriel est à peu près inusitée.

— *Crérierum pratique*, Instinct qui porte

l'esprit à acquiescer aux apparences. || *Crérierum spéculatif*. Celui qui sert de base à la certitude scientifique.

— Rem. L'Académie écrit *critérium* sans *i*, et se garde bien de donner un exemple de ce mot employé au pluriel. Il est vrai qu'elle écrit des *Avé* avec *i* et sans *s*. Nous sommes d'avis que le mot *critérium*, étant suffisamment francisé, doit prendre l'accent et la marque du pluriel : *Des CRITÉRIUMS*.

— Encycl. V. *CERTITUDE*.

CRITÉRIUM (It.), en espagnol *El Criterio*, ouvrage de Balmès. V. *BON SENS* (Art du).

CRITHAGRE s. m. (kri-ta-gre). Ornith. Genre de passereaux détaché du genre moineau.

CRITHE s. m. (kri-te — du gr. *krithé*, grain d'orge). Méd. Orgelet, bouton qui se développe sur le bord de la paupière.

CRITHME s. m. (kri-tme — du gr. *krithmon*, grain d'orge). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des séséliées, comprenant une seule espèce, qui croît sur le bord de nos mers.

CRITHOMANCIE s. f. (kri-to-man-si — du gr. *krithé*, grain d'orge; *mantia*, divination). Divination par les gâteaux offerts dans les sacrifices, ou par la farine répandue sur la victime.

CRITHOMANGIEN, IENNE s. (kri-to-mangien, iè-ne). Personne qui pratiquait la crithomancie.

CRITHOPHAGE adj. (kri-to-fa-ge — du gr. *krithé*, grain d'orge; *phagô*, je mange). Zool. Qui vit de grains d'orge.

— Antiq. Se disait des soldats condamnés par punition à se nourrir de grains d'orge.

CRITIAS ou **CRITIOTIS**, sculpteur grec, né à Athènes, vivait vers 470 avant notre ère. Ses œuvres les plus célèbres étaient les statues d'*Harmodius* et d'*Aristogiton*, qui furent placées dans l'Acropole en 477. D'après des inscriptions découvertes en 1835 et en 1839, on voit que cet artiste se faisait aider par un autre sculpteur du nom de Nésiotès.

CRITIAS, homme d'Etat et philosophe athénien, l'un des trente tyrans, né vers l'an 450 av. J.-C., mort en 503, contemporain et parent de Platon. Politique ambitieux, il suivit pendant quelque temps les leçons de Socrate, dans l'espoir d'y puiser les moyens d'acquiescer de l'autorité sur les hommes. La spécialité de Socrate n'était point de faire des hommes d'Etat; Critias se retira. Il fut chassé d'Athènes durant la guerre du Péloponèse, on ignore pour quel motif, mais, à ce que l'on suppose, par suite de manœuvres ayant pour but d'arriver au pouvoir. Lorsque la ville fut prise par Lyandre (404), Critias revint et fut un des trente magistrats chargés par le vainqueur de refondre les institutions du peuple athénien, tyrans que l'histoire a flétris du nom d'*hémobates* (buveurs de sang). On sait que Socrate fut condamné sous son gouvernement. Critias se distingua entre ses collègues par ses cruautés et ses rapines, attaqua l'un d'eux, Thémocrate, qui voulait s'arrêter dans cette voie de crimes et de spoliations, et le fit condamner à mort. Il fut tué dans un combat en essayant inutilement de reprendre le Pirée sur Thrasybule. Orateur, philosophe, poète et historien, ce malheureux, qui fut un des bourreaux de sa patrie, avait des talents supérieurs loués par Platon, qui donna son nom à l'un de ses dialogues, par Denys d'Halicarnasse, par Sextus Empiricus et par Cicéron. Il paraît qu'il professait l'athéisme. Il ne reste de ses écrits que quelques courts fragments. Bach les a publiés sous ce titre : *Critias tyranni carminum aliorumque ingenui monumentorum quae supersunt* (Leipzig, 1827, in-8°).

Critias (It.) ou l'*Atlantide*, dialogue de Platon, composé l'an 364 av. J.-C., et qui a reçu l'épithète de métaphysique, bien qu'il ne renferme guère qu'une cosmogonie des moins métaphysiques. Ses interlocuteurs sont Timée, Socrate, Hermocrate et Critias. Ce dernier, qui garde presque constamment la parole, fait la description et l'histoire de cette fameuse Atlantide située au delà des colonnes d'Hercule, et dans laquelle quelques commentateurs ont cru voir le nouveau monde. Il emprunte les détails de son récit aux vieux écrits égyptiens rapportés à Athènes par Solon. L'Atlantide, dit-il, tire son nom d'Atlas, fils de Neptune, à qui elle échoit lorsque ses deux frères se partagèrent le monde. Elle était riche en métaux, en fruits et en animaux inconnus au reste du monde. Ses habitants, pleins de désintéressement, accroissaient leurs biens par la concorde et la vertu, mais ils les perdaient, et avec eux la liberté, lorsque l'élément humain domina en eux sur l'élément divin, lorsque le luxe et la cupidité vinrent altérer les mâles vertus de cet âge d'or, et quand l'esprit de conquête eut agrandi leur territoire. « Ceux qui ne peuvent apprécier ce qui fait le vrai bonheur les croient parvenus au comble de la gloire et de la félicité, tandis qu'ils se laissent dominer par l'injuste passion d'accroître leur puissance et leurs richesses, premier symptôme de décadence chez les peuples. » Telle est, dit M. Cousin, l'élégant traducteur de Platon, la moralité que voulait faire ressortir Platon dans ce dialogue, qui, à nos yeux, n'est qu'une fiction représentant comme réalisés les rêves de sa République.

Ce dialogue, qui n'est que la continuation du *Timée* ou *Dialogue sur la nature*, se distingue par la majesté et l'ampleur de la forme littéraire, par la pureté de la diction et l'élevation des idées philosophiques. On l'a souvent proposé comme un modèle d'atticisme et considéré comme une satire indirecte et ingénieuse des mœurs de la turbulente Athènes. C'est lui qui a donné à l'un des écrivains les plus distingués de nos jours, George Sand, l'idée de son roman philosophique, *Évenor et Leucippe*, dans lequel les doctrines du *Critias* et celles que Jean Reynaud a développées dans son livre intitulé *Terre et Ciel* font d'inutiles efforts pour contracter une union morgannatique.

Le *Critias* a donné naissance à beaucoup d'hypothèses et de rêveries, et les écrivains des deux derniers siècles ont exercé leur esprit sur un sujet qui flattait tant l'imagination. Les uns ont trouvé l'*Atlantide* de Platon en Palestine, les autres dans l'Inde, quelques-uns dans les îles Canaries et les Açores. De nos jours, un savant naturaliste (Latreille) a essayé de prouver que l'*Atlantide* n'est autre que la Perse. Plus récemment, on a cherché à démontrer que cette île aurait été un continent, depuis submergé par l'Océan, qui se serait étendu entre l'Afrique et l'Amérique méridionale. Parmi le grand nombre d'ouvrages auxquels le *Critias* a donné lieu, le plus ingénieux est celui de Bailly, intitulé : *Lettres sur l'Atlantide de Platon et sur l'ancienne histoire de l'Asie* (Londres, 1779).

Le *Critias* de Platon n'est pas achevé; il paraît que la mort empêcha l'auteur d'y mettre la dernière main.

CRITICISME s. m. (kri-ti-si-sme — rad. critique). Philos. Système philosophique inauguré par Kant, et qui a pour but principal de déterminer les limites dans lesquelles peut s'exercer l'entendement humain : *Kant et son criticisme inspirent aux jurisconsultes qui cherchent le fondement de la pénalité un caractère rationnel et scientifique.* (Lermier.) Le criticisme n'a jamais eu d'établissement en Allemagne. (C. Renouvier.) Le scepticisme a amené le criticisme. (L'abbé Baudin.)

— **Encycl.** Le *criticisme* ou rationalisme critique, système de philosophie fondé par Kant, a son origine dans le besoin de déterminer les limites et de mesurer la portée de nos facultés de connaître (c'est le sens étymologique du mot *critique*), pour réduire à leur juste valeur les négations du sensualisme et du scepticisme, d'une part; les affirmations hasardées et les prétendues démonstrations du vieux dogmatisme théiste et spiritualiste, d'autre part. Pour bien comprendre l'originalité du *criticisme*, il importe de jeter un coup d'œil sur l'histoire de la philosophie moderne, d'en marquer la place et les attaches dans cette histoire, et de montrer le rapport qui le lie aux systèmes précédents.

Descartes admettait dans l'homme deux substances, l'une essentiellement pensante, l'esprit, l'autre essentiellement étendue, le corps. La théorie des idées innées était la conséquence très-naturelle de ce dualisme. L'attribut étant inséparable de la substance, l'attribut *pensée*, en ses modes constitutifs, ne pouvait être conçu que comme inhérent à la substance *esprit*. Les sens n'étaient pas la source de la pensée; ils ne faisaient qu'en déterminer certaines applications; la pensée ne devenait pas, elle était; elle préexistait à la sensation. Pour Descartes, la sensation, c'était la pensée modifiée par la présence du corps et pour ainsi dire dégénérée; c'était un cas particulier et inférieur de la pensée. Au rationalisme substantialiste de Descartes succéda le sensualisme de Locke, de Bonnet, de Condillac. Ces philosophes ne touchèrent pas à la dualité de substance, mais ils dépouillèrent la substance spirituelle des idées innées; ils en firent une *tabula rasa* où, grâce aux sens, les objets extérieurs viennent pour ainsi dire se peindre. Ils nous firent assister à la génération et à la transformation des idées, et s'efforcèrent de montrer que la sensation est le fait primitif dont elles sortent, et auquel elles peuvent toutes être ramenées par l'analyse, lors même qu'elles paraissent en être le plus éloignées. Le sensualisme trouva sa dernière, sa plus complète, sa plus logique expression dans le scepticisme de Hume. Par sa célèbre critique de la causalité, Hume devait susciter une nouvelle et plus large théorie de l'esprit humain. Avec Hume, le mouvement sensualiste est épuisé, fini. Il a enfanté l'idéalisme de Berkeley et le matérialisme de d'Holbach, deux efforts en sens contraire pour sortir du dualisme cartésien, pour ne conserver qu'une seule espèce de substance. Inconséquence ! dit Hume. Vous parlez d'esprit et de matière; vous parlez de substance; mais la sensation ne nous donne que des phénomènes. Vous parlez de cause; mais la sensation ne nous donne que des successions de phénomènes. *Nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu.* Les idées de substance et de cause ne sont pas dans les sens, in sensu; donc elles n'ont pas le droit d'être dans l'entendement, in intellectu; elles dépassent la sphère sensualiste; renfermons-nous dans cette sphère. C'est, suivant Hume, dit M. Ravaisson, une des plus importantes découvertes dont la science se soit enrichie, que cette vérité : qu'une idée abstraite et générale ne répond à rien de réel. Reste à en

tirer toutes les conséquences. Berkeley avait accordé que les connaissances, proprement dites étaient celles qu'on appelle sensibles; en poussant plus avant l'analyse, Hume trouve que nos connaissances se décomposent en deux éléments : la sensation proprement dite ou impression, et l'idée; l'idée n'est que la trace que la sensation laisse après elle; c'est la sensation prolongée et affaiblie. Des impressions d'abord, des idées ensuite, qui en sont comme des copies, des échos, c'est tout ce qu'il y a en nous, c'est tout ce qu'il y a pour nous. Supposer de plus, soit hors de nous, soit en nous, des substances pour les supporter, des causes ou forces pour les produire, pure imagination, pure rêverie.

Le temps du rationalisme critique, du *criticisme* était venu. Ce fut l'honneur de Kant de distinguer, par une analyse plus profonde que celle des philosophes sensualistes, deux éléments dans la connaissance : des faits, des données de la sensation et de l'expérience, et des lois, des principes *à priori*, régulateurs de l'expérience. Ces principes *à priori* ne nous ramènent pas aux idées innées. Ils nous apparaissent comme le produit d'une force, non comme l'attribut d'une substance; ils ne viennent pas de l'expérience, qu'ils dépassent, qu'ils enveloppent, qu'ils dominent; mais ils naissent, sont posés *à l'occasion* de l'expérience; ils dérivent de notre activité intellectuelle, mais c'est l'expérience qui vient donner le branle à cette activité. Parmi ces principes, nous citerons celui de *causalité*. Hume a très-bien démontré que l'observation externe ne nous donne pas de rapports de causalité, mais de simples rapports de succession; son erreur est d'avoir mutilé l'esprit humain en supprimant ce qu'il ne trouvait pas contenu dans l'observation externe, l'idée de cause. L'ensemble de ces principes *à priori* constitue ce que Kant appelait *raison pure*; ce sont les éléments rationnels de la connaissance; ils sont ordinairement désignés sous le nom de *catégories*. Tandis que pour la psychologie sensualiste, la raison ne peut logiquement, rigoureusement avoir plus d'étendue que l'expérience, dont elle n'est qu'une généralisation, et, pour ainsi dire, un autre nom; la psychologie critique entend par *raison* une force primitive et constitutive de l'esprit qui s'ajoute à l'expérience pour lui imposer des règles, et qui embrasse toute la série des phénomènes possibles. A cette maxime, répétée par Hobbes et Locke, « qu'il n'y a rien dans l'intelligence qui d'abord n'ait été dans les sens, » Leibnitz ajoutait : « sauf pourtant l'intelligence elle-même (*nisi ipse intellectus*)! » Kant précise cette restriction dans les termes suivants : « Dans les sens est toute la *matière* de nos connaissances, mais c'est l'intelligence qui lui donne la forme. » — Kant, dit très-bien M. Ravaisson, ne se contente pas, pour réfuter Hume, de faire voir qu'il y a en nous des notions que la sensation n'explique pas. Il montre que ces notions sont comme des formes dans lesquelles seules le matériel que fournit l'expérience vient prendre consistance et figure, et que par conséquent elles sont des conditions nécessaires de la sensation. Quant à ces formes elles-mêmes, ce sont des applications différentes d'une action qui est justement la connaissance, une action par laquelle nous rassemblons en une unité la matière multiple et comme diffuse que nous livrent les sens. »

Cette distinction de deux espèces d'éléments dans la pensée, de la *raison* et de l'*expérience*, des *catégories* et des *phénomènes* particuliers, de la *matière* et de la *forme* de la connaissance, caractérise essentiellement le *criticisme* dans son opposition au sensualisme et au scepticisme. Kant y fut conduit par l'examen des principes des mathématiques et de la physique générale, et par l'impossibilité de rapporter ces principes à une origine purement empirique. « Locke, dit-il, parce qu'il rencontra dans l'expérience des concepts purs de l'entendement, les déduisit de l'expérience, poussant en même temps l'inconséquence jusqu'à entreprendre d'arriver, avec ce point de départ, à des connaissances qui dépassent de beaucoup les limites de l'expérience. David Hume reconnut que, pour avoir le droit de sortir de l'expérience, il fallait accorder à ces concepts une origine *à priori*, mais il ne put s'expliquer comment l'entendement doit concevoir nécessairement liés dans un objet des concepts qui ne sont pas liés dans l'entendement, et il ne lui vint pas dans l'esprit que l'entendement pouvait bien être, par le moyen de ce concept, l'auteur de l'expérience. Aussi se vit-il obligé d'en appeler à l'habitude, c'est-à-dire à cette sorte de nécessité subjective que l'esprit se crée, lorsqu'il remarque quelque association fréquente qu'il finit par regarder à tort comme objective. Mais il se montre ensuite très-conséquent, car il reconnaît combien il est impossible, avec des concepts et des principes empruntés à une telle origine, de sortir des limites de l'expérience. Malheureusement cette origine purement empirique de nos connaissances, que Locke et Hume se crurent obligés d'admettre, ne peut se concilier avec l'existence des connaissances scientifiques *à priori*, comme les connaissances des mathématiques pures et de la physique générale, et par conséquent elle est réfutée par le fait. Le premier de ces deux hommes célèbres ouvrit toutes les portes à l'extravagance, parce que l'esprit, une fois qu'il a admis certains principes, ne se laisse

plus arrêter par quelques vagues conseils de modération; le second tomba complètement dans le scepticisme lorsqu'il crut avoir découvert que ce qu'on rapportait à la raison n'était qu'une pure illusion de la faculté de penser. »

Par la conception générale des catégories (nous n'entendons pas parler ici de l'analyse qu'en a faite Kant, analyse défectueuse à bien des égards, mais qui n'est point essentielle au système), par le rapport qu'il établit entre les catégories et l'expérience sensible, le *criticisme* se sépare nettement du sensualisme et du scepticisme. Voyons en quoi il se sépare du vieux dogmatisme théiste et spiritualiste. Il s'en sépare en refusant aux catégories, aux éléments rationnels de la connaissance, toute portée démonstrative relativement aux objets classiques de la spéculation philosophique, Dieu, l'âme, la liberté, l'immortalité, l'origine du monde, l'infini. Sous le nom de *paralogismes* et d'*antinomies*, Kant fait ressortir les contradictions auxquelles aboutit la raison quand elle veut sortir du domaine de l'expérience, affirmant successivement le pour et le contre, démontrant par des arguments d'égal force que le monde a commencé, et qu'il est éternel; qu'il a des limites dans l'espace, et qu'il est sans bornes; que toute substance est composée d'éléments simples et indivisibles, et qu'il n'y a rien de simple dans la nature, qu'il faut admettre l'existence d'une cause libre, et que tout arrive dans le monde suivant des lois fatales; qu'au monde sensible se rapporte un être nécessaire, et qu'un tel être n'existe ni dans le monde ni hors du monde. Les preuves classiques de l'existence de Dieu, du libre arbitre et de l'immortalité de l'âme sont ruinées; l'édifice de la métaphysique et de la théologie naturelle auquel tant de mains ont, pour ainsi dire, apporté leur pierre, est violemment renversé; une critique imputable met fin à la vieille lutte des dogmatistes et des empiristes, désormais également convaincus d'impuissance. « Ces affirmations sophistiques, dit Kant (il s'agit des propositions contradictoires de chaque antinomie), ces affirmations sophistiques ouvrent une arène dialectique où chaque partie a le dessus, lorsqu'il lui est permis de prendre l'offensive, et le dessous, quand elle est obligée de se défendre. Des champions vigoureux, qu'ils soutiennent la bonne ou la mauvaise cause, sont sûrs de recevoir la couronne triomphale, pourvu qu'ils se donnent l'avantage de la dernière attaque et qu'ils ne soient pas forcés de recevoir un nouvel assaut de leurs adversaires. Cette arène a été souvent foulée jusqu'ici; bien des victoires ont été remportées de part et d'autre; mais aussi lorsqu'il s'agissait de la dernière lutte, de celle qui devait décider l'affaire, on avait toujours soin de statuer que, pour laisser le champion de la bonne cause seul maître du champ de bataille, désormais son rival ne reprendrait plus les armes. »

Mais si ces grandes croyances à un Dieu législateur et juge, au libre arbitre qui donne la faculté de mériter ou de démeriter, à l'âme spirituelle et immortelle, aux sanctions de la vie future, n'ont plus de fondements solides, parce qu'elles sont hors des prises de notre raison, si ce trésor auquel on a attaché si longtemps tant de valeur intrinsèque n'a plus qu'une valeur d'opinion et de convention, que va devenir la morale? Ici le *criticisme* se présente à nous sous un troisième aspect, et qui n'est pas le moins original, ni le moins intéressant. Avant le *criticisme*, on dogmatisait, et cela démonstrativement, disait-on, sur Dieu, l'âme et le libre arbitre. Puis du dogme on déduisait une morale. Le *criticisme* montre que cette méthode doit être *retournée*. Les principes de la morale ne doivent plus s'appuyer sur des dogmes obscurs, sur des démonstrations métaphysiques entachées de sophisme. Clairs et assurés en eux-mêmes, ils seront désormais des prémisses, et non plus des conclusions. Clairs et assurés en eux-mêmes, le sont-ils? Kant l'établit par sa distinction capitale de l'impératif catégorique et des impératifs hypothétiques, distinction qui répond à celle des catégories de l'esprit et des données de la sensibilité. Il montre que la loi morale diffère de tous les autres motifs et mobiles de nos actions par son triple caractère, impératif, absolu et universel. Voilà la morale reconnue indépendante de la métaphysique et de la théologie naturelle. Mais la morale, cette grande certitude humaine, ne vient-elle pas jeter quelque lumière sur les questions que la métaphysique s'imaginait à tort avoir résolues? Ne peut-on, à cette lumière, reprendre l'examen de ces questions avec l'espérance de retrouver, convenablement modifiées, si en est besoin, les croyances que la critique nous a fait abandonner? Kant est ainsi conduit à reconnaître que telles réalités, qu'il est interdit d'atteindre dans le monde de l'expérience ou par la voie du raisonnement apodictique, deviennent des objets de croyance rationnelle en se donnant comme *postulats* par la morale. Les *antinomies* de la raison spéculative nous avaient désespérés, les *postulats* de la raison pratique nous rassurent. La morale n'est pas seulement indépendante, elle devient souveraine; c'est à elle désormais qu'il faut s'adresser pour déterminer les principaux objets de la philosophie. Considérée dans le domaine de la cosmologie, la liberté se montre en opposition avec le principe de causalité dont la valeur

universelle paraît si bien établie et entraîne à peu près tous les philosophes. Antinomie; impossibilité d'avancer. La réalité du libre arbitre reste douteuse au point de vue de l'expérience et des lois de l'univers. Mais passons à la morale. Nous trouvons alors que la liberté est un *postulat* de la morale, non en ce sens que la morale ait besoin du dogme préalable de la liberté pour se fonder, mais, au contraire, en ce sens que la morale, en se posant de fait, implique la croyance de l'agent à sa propre liberté. Kant fait le raisonnement suivant : « La liberté est nécessairement supposée par l'obligation; on ne peut être *obligé* si l'on n'est *libre*; ces mots *vous devez* perdent tout sens, si ces mots *vous pouvez* n'en ont pas; si la liberté n'est qu'une illusion, l'obligation ne peut être une réalité; elles doivent subsister inséparables dans l'esprit ou en disparaître ensemble; or si la raison pure spéculative n'exclut pas le doute sur la liberté, la raison pure pratique exclut le doute sur l'obligation; donc la liberté, qui pratiquement est liée à l'obligation, est affirmée indirectement par la raison pratique, comme l'obligation l'est directement. »

De même que la liberté, l'immortalité et la sanction de la vie future, c'est-à-dire l'harmonie de la vertu et du bonheur, sont postulés par la loi morale. « La réalisation du souverain bien dans le monde, dit Kant, est l'objet nécessaire d'une volonté qui peut être déterminée par la loi morale. Or le souverain bien comprend deux éléments, savoir : la *vertu*, une tendance constante, un progrès continu vers la parfaite conformité de la volonté avec la loi morale, et secondement le *bonheur*, un état de l'être raisonnable dans lequel toutes choses se disposent conformément à son désir et à sa volonté dans son existence entière. Il y a deux choses contraires au souverain bien, la première, que la mort vienne brusquement interrompre nos efforts, et arrêter dans son développement notre vertu toujours incomplète et toujours perfectible; la seconde, que la vertu soit à jamais privée du bonheur. Le souverain bien exige le développement, le progrès constant de la moralité, et par conséquent la persistance indéfinie de l'être raisonnable, l'immortalité de l'âme; le souverain bien exige l'harmonie de la vertu et du bonheur, et par conséquent un autre ordre que celui de l'expérience actuelle, un ordre où la moralité trouve sa pleine sanction. La réalisation du souverain bien est un objet de notre volonté nécessaire *à priori* et inséparablement lié à la loi morale. Si l'âme n'est pas immortelle, si l'espérance dans les sanctions de la vie future est illusoire, le souverain bien est impossible, et si le souverain bien est impossible, la loi morale qui nous ordonne d'y tendre, et nous assigne ainsi un but vain et imaginaire, doit être aussi quelque chose de fantastique et de faux. »

Sans entrer dans des détails que ne comporte pas cet article, et pour lesquels nous renvoyons aux mots : ANTONOMIE, CATÉGORIES, CRITIQUE DE LA RAISON PURE, CRITIQUE DE LA RAISON PRATIQUE, etc., nous venons d'exposer les principes généraux du *criticisme* de Kant. Nous devons dire en terminant que le *criticisme* contemporain, tel qu'il est développé dans les *Essais de critique* de M. Renouvier et dans l'*Année philosophique* de M. Pillon, n'accepte l'héritage de Kant que sous bénéfice d'inventaire. Le *criticisme* contemporain maintient contre le sensualisme la distinction des catégories et des données empiriques; contre l'utilitarisme, celle de l'impératif catégorique et des impératifs hypothétiques; contre le fatalisme et le déterminisme, la liberté; contre le matérialisme, les motifs rationnels de croyance à la vie future, les postulats de la raison pratique. C'est surtout sur la question des antinomies qu'il s'éloigne de Kant. Il prétend se dégager nettement de ces impasses de la raison. Les antinomies kantienues mènent à refuser toute valeur au principe de contradiction, et, atteignant le raisonnement, la démonstration dans sa source, ouvrent la carrière au panthéisme logique et au scepticisme sophistique. Les antinomies donnaient un caractère négatif au *criticisme* de Kant, elles s'évanouissent, dans le nouveau *criticisme*, devant un grand principe, la négation de l'infini actuel, non seulement comme inaccessible, mais comme contradictoire, et il se trouve que cette négation fondamentale donne à la philosophie critique la cohérence et l'unité qui lui manquaient, en même temps qu'elle jette sur la liberté considérée dans le domaine de la cosmologie une vive et précieuse lumière.

CRITICISTE adj. (kri-ti-si-sle — rad. *criticisme*). Philos. Qui a rapport au criticisme : *Doctrines criticistes.*

— s. m. Partisan du criticisme.

Criticon (LE), ouvrage allégorique du jésuite Balthazar Gracian, qui fut, avec Gongora, le fondateur de l'école poétique appelée par les Espagnols *cultismo*. Nous consacrerons quelques lignes à cet ouvrage bizarre, curieux, entièrement oublié de nos jours, et à travers les fantaisies duquel on trouve beaucoup d'esprit et d'imagination. Le *Criticon* fut publié en trois parties, à des dates différentes (Madrid, 1650, 1653, 1657). L'auteur le fit paraître sous le nom de Lorenzo Gracian, son frère, parce que, appartenant à un ordre religieux, il eût été obligé à plus de réserve sur certains sujets, s'il l'eût publié sous son propre nom. Gracian a voulu faire une esquisse morale du

voyage de l'homme à travers la vie, et les trois parties de son ouvrage correspondent aux trois âges : première partie, *De la jeunesse et de l'été de la jeunesse*; deuxième partie, *Judicieuse philosophie de la cour dans l'automne de l'âge viril*; troisième partie, *L'Hiver de la vieillesse*. Il n'a pu mettre les trois âges tout à fait d'accord avec les quatre saisons, et cela dut le chagriner vivement. Chaque chapitre est une crise, et il y en a une cinquantaine : l'Entrée du monde, le Grand théâtre de l'univers, la Prison d'or et les cachots d'argent, la Cour du vulgaire et la place de la populace, l'Amphithéâtre des monstruosités, la Sépulture des vivants et la cave du néant, l'Île de l'immortalité, etc. C'est un mélange souvent forcé, quelquefois amusant, de l'imaginaire et du possible, de personnages réels et de figures allégoriques; une suite de tableaux et de descriptions où paraissent tour à tour les lieux connus de notre globe et ceux du pays des chimères. Ces aventures, ces personnages, ces fictions sont très-artistement ajustés dans le cadre; les détails forment un ensemble auquel on ne peut refuser une certaine puissance de conception. Mais Gracian est esclave de la symétrie : un dialogue suit toujours une description, et un conte succède au dialogue. Chaque période, chaque phrase, chaque mot est une allusion, un portrait, une ironie, et tout cela assaisonné de traits, de saillies, de jeux de mots, comme en fournait si abondamment la langue castillane. On ne peut guère comparer toutes ces apparitions d'ombres sur un théâtre changeant qu'à celles d'une lanterne magique. Citons un passage. Deux voyageurs, Critilo et Andrenio, visitent le bazar de l'Humanité. Ils voient une boutique où il n'y a absolument que le marchand; encore celui-ci, à l'approche des visiteurs, met-il le doigt sur sa bouche, leur faisant signe de se taire. Que diable peut-il bien vendre? En tout cas, muet comme il est, il ne vante guère sa marchandise. Il vend le silence! La marchandise est bien rare et bien importante, dit Critilo; je croyais qu'il n'y en avait plus dans le monde. Sans doute il la fait venir de Venise, qui est la ville du mystère et des secrets. Mais qui en use? — Ce sont, dit Andrenio, les anachorètes, les moines, parce qu'ils savent ce que vaut le silence et à quoi il sert. — Mais, moi, je crois, dit Critilo, que ceux qui s'en servent le plus, ce ne sont pas les gens de bien, mais les méchants. Les malhonnêtes gens se taisent, les adultères dissimulent, les assassins mettent la main sur leur bouche, les voleurs entrent avec des souliers de feutre. Tous les malfaiteurs usent du silence. — Non, pas même ceux-là, répond Andrenio; ceux qui devraient se taire parlent le plus et se vantent de leurs méchancetés. Vous verrez cet autre, qui fonde sa chevalerie sur des tours de coquin; la turpitude ne lui plaît pas si elle n'est pas éblouissante. Le donneur de coups de couteau se vante de ce que ses exploits se lisent sur le visage; le damoiseau veut que l'on parle de ses cheveux; tel autre, qui n'a point souci de ses devoirs, et qui seulement prend soin de sa figure, tire vanité des hommages qui font le plus de tort à sa réputation. Le mauvais larron prétend à la croix. Et c'est ainsi que les vauriens sont ceux qui font le plus de bruit. — Mais alors qui donc achète du silence? — Celui qui ramasse des pierres pour les jeter quand le moment sera venu; celui qui fait et ne dit pas, Harpocrate, que personne ne blâme. — Sachons-en le prix, ajoute Critilo, qui voudrait en faire une bonne provision. Malheureusement le prix du silence, c'est le silence lui-même, et voilà Gracian lancé à ce propos dans une foule de subtilités.

Un peu plus loin, dans le même bazar du Monde, un marchand crie : « Hâtez-vous d'acheter, car plus vous tarderez, plus vous perdrez, sans pouvoir réparer votre perte. » Celui-là détaille le temps. « Ici, disait un autre, on donne pour rien ce qui vaut beaucoup. — Et qu'est-ce? — L'expérience. — Et combien coûte-t-elle? — Les sots l'acquiescent à leurs dépens, les sages aux dépens d'autrui. — Où s'achète l'amitié, demande Andrenio? — Celle d'un seigneur ne s'achète pas, quoique beaucoup la vende. » Un autre publie à son de trompe : « Ici on vend des épouses. » (Le mot espagnol *esposas* signifie à la fois des épouses et des châluses.) Bien des gens accourent, demandant : « Sont-ce des fers ou des femmes? — C'est la même chose; elles tiennent également l'homme enchaîné. — Et le prix? — Pour rien, et même moins encore. — Comment! moins que rien? — Puisqu'on paye ceux qui les prennent (allusion à la dot). — Marchandises suspectes, s'écrie quelqu'un; des femmes ainsi vendues, je n'en prends point, etc. »

Certes, ces petites dissertations ont un tour particulier, tout à fait original. Lieux communs par le sujet, elles ne le sont plus par la manière dont elles sont traitées. Le *Criticon* était très-gouté au XVII^e siècle; il a tous les défauts d'une littérature en décadence, avec les qualités d'esprit particulières à Gracian. Cet écrivain avait pris pour devise : *En nada vulgar*, Vulgaire en rien. Cette horreur de ce qui a été déjà dit et pensé, cet éloignement des formes convenues, l'a entraîné à des subtilités d'idées et de langage qui rendent son ouvrage très-difficile à lire. Les hyperboles, les images forcées, les jeux de mots, les puerilités abondent. Écrit avec un peu plus de retenue et de bon goût, le *Criticon* pourrait

être placé sur la même ligne que son similaire anglais, le *Voyage du pèlerin de Bunyan*.

CRITIQUABLE adj. (kri-ti-ka-ble — rad. critiquer). Qu'il est permis, ou possible, ou juste de critiquer : *Les actes du souverain ne sont pas CRITIQUABLES, ceux des ministres le sont. Comme mesure financière, l'émission des assignats était très-CRITIQUABLE.* (Thiers.) *La religion n'existe qu'à la condition d'être très-arrétée, très-claire, très-finie, et par conséquent très-CRITIQUABLE.* (Renan.)

— **Antonymes.** Louable, préconisable, recommandable, plausible.

CRITIQUANT (kri-ti-kan) part. prés. du v. Critiquer : *Une femme CRITIQUANT des toilettes.*

CRITIQUANT, **ANT** adj. (kri-ti-kan, an-te — rad. critiquer). Porté à critiquer : *Les bourgeois du XIII^e siècle n'étaient pas moins bavards et CRITIQUANTS que ceux du XIX^e.* (Lentient.)

CRITIQUE adj. (kri-ti-ke — gr. *kritikos*; de *kriain*, juger). Pathol. Qui est caractérisé par une crise, qui est relatif à une crise : *Phénomène CRITIQUE. Époque CRITIQUE. L'influence des phénomènes CRITIQUES sur la maladie est et sera toujours enveloppée d'une grande obscurité.* (Chomel.) *Il y a des CRITIQUES, jours qui, d'après Hippocrate, étaient particulièrement caractérisés par des changements notables dans la marche d'une maladie.* Le septième jour et le neuvième jour sont encore considérés comme critiques par le peuple et même par un certain nombre de médecins. On appelle aussi *jours critiques* ceux où une femme a ses règles. *Il y a des CRITIQUES, époque de la suppression des menstrues chez les femmes, souvent caractérisée par des perturbations plus ou moins graves dans la constitution. Le cancer du col-utérin est souvent la suite de l'irritation causée par les règles douloureuses, à l'époque qu'on appelle CRITIQUE.* (Broussais.)

— Par ext. Qui offre une certaine solennité produite par des dangers possibles ou probables : *Le moment, l'instant, l'heure, l'époque CRITIQUE. Une situation CRITIQUE. Vous êtes dans l'âge CRITIQUE où l'esprit s'ouvre à la certitude, où le cœur reçoit sa forme et son caractère, et où l'on se détermine pour toute la vie, soit en bien, soit en mal.* (J.-J. Rouss.)

— **Anxieux**, en parlant du regard : *Il jeta sur moi des regards CRITIQUES, et se disposant à m'interroger sur faits et articles, il m'adressa la parole en ces termes.* (Le Sage.)

— Qui a rapport à la critique, qui est en forme de critique, qui se fait pour critiquer : *Observations CRITIQUES. Annotations CRITIQUES. Science CRITIQUE. Le progrès des sciences CRITIQUES n'est possible qu'à la condition d'une rigoureuse bonne foi.* (Renan.) *Porté à la critique; habile à la critique : Les femmes, parmi lesquelles il y en avait d'assez folles, ne considéraient avec une attention CRITIQUE, et me trouvaient plus de défauts que je n'en avais.* (Le Sage.) *Malherbe et Boileau se distinguent tous les deux par une forte dose d'esprit CRITIQUE, et par une opposition sans pitié contre leurs devanciers immédiats.* (Sainte-Beuve.) *Il est une foi critique qui apprécie avant d'admettre.* (E. Scherer.)

Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique; on ne sait bien souvent quelle mouche le pique.

BOILEAU.

— **Encycl.** Pathol. *Jours critiques.* V. CRISE.

CRITIQUE s. m. (kri-ti-ke — rad. critique adj.). Celui qui étudie les œuvres littéraires ou artistiques, pour en relever les beautés ou les défauts : *C'est une grande partie de la science d'un critique, habile de savoir qu'il y a des choses qui ne méritent pas d'être sots.* (Quintilien.) *Un critique n'est formé qu'après plusieurs années d'observations et d'études.* (La Bruy.) *On a vu, chez les nations modernes qui cultivent les lettres, des gens qui se sont établis critiques de profession, comme on a créé des langueyeurs de porcs, pour examiner si les animaux qu'on amène au marché ne sont pas malades.* (Volt.) *Un excellent critique serait un artiste qui aurait beaucoup de science et de goût, sans préjugés et sans envie.* (Volt.) *Il y a bien des espèces d'ignorances, la pire de toutes est celle des critiques.* (Volt.) *L'image la plus favorable sous laquelle on puisse envisager un critique est celle de ces gens qui s'en vont, un bâtonnet à la main, remuer les sables de nos rivières pour y découvrir une paillette d'or; ce n'est pas là le métier d'un homme riche.* (Dider.) *La plupart des critiques sont, parmi les gens de lettres, ce que les mineurs sont parmi les gens de guerre; leur unique talent est de détruire.* (Labbé Du Resnel.) *Pour être un excellent critique, il faudrait pouvoir être un bon auteur.* (Villem.) *La mission du critique n'implique pas l'obligation de produire des chefs-d'œuvre et de découvrir la vérité.* (Proudh.) *Les plus grands critiques sont greffés sur les plus petits esprits.* (F. Wey.) *Ce n'est pas un critique curieux et studieusement investigateur que La Harpe, c'est un professeur pur, lucide, animé.* (Ste-Beuve.) *Le critique arrive à comprendre et presque à aimer la colère qu'il inspire.* (Renan.)

Craignez-vous pour vos vers la censure publique; Soyez-vous à vous-même un sévère critique.

BOILEAU.

Chacun, vous dénonçant à la haine publique, Se dit : Fuyez cet homme, il mord, c'est un critique.

GILBERT.

Je deviendrais critique; Sur la littérature où plane le soupçon, Rigoureux contrôleur, je mettrais le poinçon.

BARTHÉLEMY.

— Par ext. Personne portée à la critique : *C'est un critique malveillant et absurde.*

Quoi! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique Vienne usurper ce pouvoir tyrannique!

MOLIÈRE.

— **Épithètes.** Sage, habile, savant, érudit, profond, ingénieux, éclairé, judicieux, impartial, équitable, sensé, zélé, exact, rigoureux, sévère, pointilleux, minutieux, scrupuleux, méticuleux, impitoyable, chagrin, difficile, sombre, sauvage, froid, passionné, acharné, hardi, ignorant.

CRITIQUE s. f. (kri-ti-ke — du gr. *kriain*, je juge). Art, faculté d'apprécier les mérites et les défauts des œuvres littéraires ou artistiques : *Cet écrivain manque de goût et de critique. Que vous êtes, madame, une rude joueuse en critique!* (Mol.) *Il y a peu d'hommes dont l'esprit soit accompagné d'un goût sûr et d'une critique judicieuse.* (La Bruy.) *La critique souvent n'est pas une science; c'est un métier où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie.* (La Bruy.) *Est-ce ainsi que vous exercez votre élève à cet esprit de critique judicieuse qui ne s'en laisse imposer qu'à bonnes enseignes?* (J.-J. Rouss.) *Les anciens ont absolument manqué de critique; c'est une science toute moderne.* (Boissonnade.)

— Action de critiquer; jugement motivé porté sur une œuvre littéraire ou une œuvre d'art : *Une critique fait comme une raquette; elle relève un livre et l'empêche de tomber.* (Boileau.) *Une des meilleures critiques qui aient été faites sur aucun sujet est celle du Cid.* (La Bruy.) *Il n'y a point d'ouvrage si accompli qui ne fonde tout entier au milieu de la critique, si son auteur voulait en croire tous les censeurs qui ont écrit l'endroit qui leur plaît le moins.* (La Bruy.) *La critique est un impôt que tout candidat à la célébrité doit payer au public; vouloir s'y soustraire, quelque mérite éminent que l'on ait, c'est une folie; ne pouvoir la supporter est une faiblesse.* (Addison.) *La critique est la taze que le public prélève sur les hommes éminents.* (Swift.) *C'est une chose bien commode que la critique; car on l'on attaque avec un mot, il faut se défendre avec des pages.* (J.-J. Rouss.) *Voltaire a dit, je ne sais où, qu'il y avait plus à profiter dans deux beaux vers d'Homère que dans toutes les critiques qu'on a faites de ses poèmes.* (Dider.) *La critique n'a jamais tué ce qui doit vivre.* (Chateaub.) *Quelque aménité doit se trouver même dans la critique; si elle en manque absolument, elle n'est plus littéraire.* (J. Joubert.) *Il faut autant d'esprit pour savoir profiter d'une bonne critique que pour être en état de s'en passer.* (Mabire.) *Le pic de la critique démolit toujours et ne construit rien.* (Balz.) *La critique afflige plus les hommes de lettres qu'elle ne peut leur nuire.* (Villem.) *Quand la critique n'a rien à guérir, il faut qu'elle se taise.* (J. Janin.) *Tout homme qui se mêle de critique sans avoir rien produit lui-même est un malhonnête homme.* (J. Janin.) *La critique est un flambeau, et la louange un bandeau.* (Latena.) *La critique, chez les anciens, était grave et sérieuse.* (Ste-Beuve.) *La critique ne peut et ne doit jamais abdiquer.* (E. Scherer.) *Quand la critique serait plus rare et plus réservée, quand on ferait la critique de la critique, où serait le grand mal?* (E. de Gir.) *La critique n'est indulgente qu'autant qu'elle est indifférente, n'est complaisante qu'autant qu'on la corrompt ou qu'on la circonviert.* (E. de Gir.) *La critique ne connaît pas le respect, elle juge les hommes et les dieux.* (Renan.) *La critique n'est pas aisée, mais l'art est plus difficile.* (Lévis.)

La critique est aisée, et l'art est difficile.

DESTOUCHES.

... Mis sur la sellette aux pieds de la critique, Je vois bien tout de bon qu'il faut que je m'explique.

BOILEAU.

Ma manière d'agir, ma critique et mes ris M'attireraient bientôt un monde d'ennemis.

REGNARD.

Quant à messieurs de la critique, Du bon sens, ils en ont, mais presque autant, ma foi, Que messieurs de la politique.

C. DELAVIGNE.

— Examen raisonné, discussion ayant pour but d'établir la vérité ou l'authenticité : *Critique historique. Critique philosophique. Critique grammaticale. La critique est l'art d'examiner les preuves.* (Fleury.) *La critique historique est le péché que les théologiens peuvent le moins pardonner.* (Renan.)

— Par ext. Appréciation défavorable : *Vos critiques ne me feront changer ni d'avis ni de conduite.*

La critique des sots est l'encens du génie.

MILLEVOYE.

... Il n'est grands ni petits Que de votre critique on ait vos garant.

MOLIÈRE.

Je ne fais pas grand cas, pour moi, de la critique; Toute mouche qu'elle est, rarement elle pique.

A. DE MUSSET.

Il Personnes qui critiquent : *La critique a été réduite au silence.*

... Quand la critique vaillait Les sots n'ont pas beau jeu.

VIOÏS.

— Fig. Moyens indirects de faire ressortir quelque chose à reprendre : *La bonne foi de certains peuples sauvages est une critique sanglante de nos habitudes civilisées. L'approbation de certain public est une critique fort redoutable des œuvres de l'esprit.* L'auteur des Lettres persanes a su faire une critique très-fine de nos mœurs et de nos usages les plus ordinaires. (Grimm.)

— **Philos.** Criticisme ou système philosophique de Kant.

— **Philol.** Critique verbale ou Critique des textes, Science qui a pour but de restituer les textes anciens.

— **Jurispr.** Discussion des moyens de la partie adverse; ensemble des moyens qu'on leur oppose.

— **Épithètes.** Savante, habile, sage, profonde, éclairée, saine, judicieuse, solide, fine, délicate, ingénieuse, spirituelle, agréable, polie, modérée, impartiale, équitable, juste, exacte, rigoureuse, sévère, pointilleuse, minutieuse, scrupuleuse, méticuleuse, étroite, outrée, inflexible, impitoyable, maligne, méchante, amère, mordante, piquante, passionnée, désintéressée, honnête, voilée, déguisée, dissimulée, détournée, hardie, présomptueuse, téméraire, rude, injuste, impolie, grossière, brutale, inconvenante.

— **Antonymes.** Apologie, approbation, félicitation et congratulation, flatterie, louange, préconisation.

— **Encycl.** **Philos.** Les disciples de Kant appliquent ordinairement la dénomination de critique, de critique générale à la philosophie, afin de séparer nettement des prétentions du vieux dogmatisme métaphysique la méthode qu'ils entendent suivre dans les spéculations philosophiques et les résultats qu'ils espèrent de cette méthode. Quel est l'objet, quelles sont les données, quelle est la méthode de la critique générale? C'est à M. Ch. Renouvier, le représentant le plus autorisé du criticisme contemporain, que nous demandons la réponse à ces questions. L'objet de la critique générale est de tracer les bornes du savoir en essayant la construction d'une synthèse unique, après avoir assemblé tous les éléments disponibles de cette construction. Les données de la critique générale diffèrent de celles des sciences particulières par leur généralité et leur étendue. Elles diffèrent de celles des physiciens, car il s'agit de s'élever aux lois les plus générales possible, et non de se borner à quelques synthèses abstraites de toutes les autres et tombant sous l'observation externe. Elles ont plus d'étendue que celles des mathématiciens, puisque les lois proprement mathématiques ne vont pas au delà des représentés (objets) qui comportent la mesure. Au surplus, la critique envisage ces derniers représentés (objets) en eux-mêmes, et s'attache à remonter aux premiers rapports qui les enveloppent, au lieu de descendre aux lois subordonnées susceptibles de tomber sous l'observation jusqu'à un certain point et de se vérifier expérimentalement. Les données de la critique générale ne peuvent donc se trouver que dans la représentation en général, et elles s'y trouvent, tout autant que celle-ci, quant à sa généralité même ou sous ses conditions universelles, appartient à la connaissance.

Dès que les données de la critique générale et des sciences particulières diffèrent, les méthodes aussi doivent différer. Et en effet, c'est vainement, c'est par un abus étrange de mots, qu'on a prétendu que l'analyse de la représentation en elle-même, la psychologie, comme on dit, est une affaire d'observation et d'expérience. En un sens, tout phénomène est observable, tout phénomène est matière à expérience; mais il n'est pas raisonnable de confondre l'observation physique avec cette autre observation dans laquelle l'observateur s'observe et se modifie comme observateur et comme observé pendant qu'il s'observe; l'expérience physique avec une expérience dont il n'est possible ni de fixer invariablement l'objet, ni de préparer, de conduire et d'ordonner extérieurement les éléments. Ainsi nous devons borner le rapport entre la méthode physique et la méthode de la critique générale à ceci : que des deux parts il y a des phénomènes à constater, des analyses et des synthèses à faire. La similitude est plus marquée entre la méthode de la critique et la méthode mathématique, attendu que la constatation des phénomènes s'y fait identiquement, c'est-à-dire sous la forme positive. Mais la différence est grande, parce que les phénomènes mathématiques se rattachent étroitement aux données de l'imagination et des sens, alors que la critique générale s'étend à d'autres ordres de phénomènes dont la représentation n'a pas lieu sous le mode de la sensibilité, le seul qui comporte une vérification directe par l'expérience. La méthode de la critique générale consiste donc dans l'analyse des données de la représentation, considérées dans la plus haute généralité possible. Ces données générales de la représentation sont ce qu'on appelle les catégories. Le premier problème que la critique générale ait à résoudre est la détermination d'un système de catégories. (V. CATÉGORIES.) La plus universelle des lois de la représentation des catégories est la relation en général; toutes les autres sont des espèces de la relation; en nous et hors de nous, tout se pose par relation. Sous un autre point de vue, celui de l'homme, nécessairement imposé

à l'homme, la loi de *personnalité* est encore une loi universelle. Tout, pour nous, est relatif à la *conscience*. Après cela, les relations générales et irréductibles auxquelles se subordonnent les phénomènes sont, en passant des plus faciles à abstraire à celles qu'on distingue plus difficilement de la conscience où elles se posent : 1° la relation de *grandeur* ou *quantité*; 2° celle de *position*; 3° celle de *succèsion*; 4° celle de *qualité*; 5° celle de *changement*; 6° celle de cause à effet ou *causalité*; 7° celle de fin à moyen ou *finalité*. A l'analyse des catégories se rattache celle des lois qui en dépendent formellement, puis des principes et des notions qui se tirent du rapprochement et de la synthèse de termes hétérogènes, tels que nombre et étendue, nombre et durée, étendue et durée, étendue et devenir, devenir et causalité, devenir et finalité, qualité et nombre, etc. Là se trouvent les fondements de toutes les sciences, les définitions, axiomes et données premières que réclame toute théorie et que toute pratique suppose.

Quelle place la *critique générale* doit-elle occuper dans une classification rationnelle des sciences? On peut considérer les rapports de la *critique générale* avec les sciences particulières sous deux points de vue. D'abord, on peut dire que la *critique générale* embrasse toutes les sciences, y compris celles qui sont le mieux et le plus définitivement constituées et classées, et cela bien qu'elle-même soit loin de s'être arrêtée dans une assiette légitime ou reconnue. Elle renferme, en effet, ou elle recherche tout ce qui est de principe dans le savoir réel ou possible, les données générales dont les groupes particuliers de la connaissance ne rendent point compte, mais qu'ils impliquent pour leur propre fondement. Il n'y a donc pas jusqu'aux mathématiques qui ne soient subordonnées à cet égard à la *critique*. Sous un autre point de vue, on doit voir dans la *critique générale* un recueil de sciences, ou *encore* de sciences à l'état *véritable*, pour employer ici un mot de Bacon. Toute science dont la constitution n'est pas achevée, où la divergence des doctrines humaines dénote un certain degré d'incertitude, bien que l'existence distincte puisse en être universellement admise, et que plusieurs des vérités qui en dépendent aient, de fait, un cours à peu près assuré; toute science, disons-nous, dont la séparation d'avec les spéculations philosophiques n'est pas accomplie sans retour, appartient aussi à la *critique générale*. Il en est ainsi et de l'histoire prise dans toute son extension, mais surtout comme examen des traditions des peuples et recherche des lois des événements, et de la morale, et de la politique, encore vouées aux systèmes, ballottées entre l'empirisme et l'utopie, subordonnées d'ailleurs à la solution de certaines questions capitales de philosophie, et même, enfin, de l'économie politique, qui a bien pu circuler à peu près son domaine propre, mais non pas s'établir sur des principes pleinement et rigoureusement vrais et applicables aux faits, en même temps qu'indépendants de toute hypothèse politique ou morale.

Embrassant toutes les sciences par leurs méthodes et leurs principes généraux, la *critique générale* se divise naturellement en trois sections. La première se rapporte aux objets généraux des sciences logiques (logique proprement dite, grammaire générale, mathématiques pures, géométrie, mécanique rationnelle). La seconde se rapporte aux principes et aux méthodes des sciences physiques (physique proprement dite, chimie, biologie). La troisième comprend les sciences morales (éthique, économie, politique) dans leur totalité, principes et conséquences, jusqu'à ce que ces sciences, se séparant du tronc commun, se montrent définitivement constituées. Au-dessus des trois sections se place la *critique* dans sa plus grande universalité : l'analyse des lois et conditions premières de la connaissance, la recherche de la nature et de la possibilité de la science, l'essai de définition et de classification des notions fondamentales de tout genre, l'examen des objets suprêmes de la spéculation sur le monde et sur l'homme, enfin l'étude des fonctions humaines (l'ancienne psychologie), à laquelle on est conduit dans l'intérêt des autres investigations elles-mêmes et pour leur donner tout le cours qu'elles peuvent avoir, ou même les seules solutions qu'elles comportent.

— Hist. CRITIQUE HISTORIQUE. La certitude de l'histoire repose sur la foi au témoignage; le contrôle des témoignages est l'objet de la *critique historique*. Deux conditions sont généralement considérées comme nécessaires à la validité d'un témoignage : 1° que le témoin n'ait pas été trompé; 2° qu'il ne cherche point à nous tromper. Il faut en ajouter une troisième, c'est que le témoin ne puisse se faire illusion à lui-même sous l'influence de passions, d'intérêts, d'idées et de croyances quelconques. « Bien que les hommes en général puissent mentir, dit Buffier, et que même nous ayons l'expérience qu'ils mentent souvent, néanmoins la nature ayant inspiré à tous les hommes l'amour du vrai, la présomption est que celui qui nous parle suit cette inclination, lorsque nous n'avons aucune raison de juger ou de soupçonner qu'il ne dit pas vrai. » Les raisons que nous en pourrions avoir se tirent, suivant Buffier, ou de sa personne ou des choses qu'il nous dit; de sa personne, par rapport ou à son esprit ou à sa volonté. Par

rapport à son esprit : 1° s'il est peu capable de bien juger de ce qu'il rapporte; 2° si d'autres fois il s'y est mépris; 3° s'il est d'une imagination ombrageuse et échauffée; caractère très-commun, même parmi des gens d'esprit, qui prennent aisément l'ombre ou l'apparence des choses pour les choses mêmes, et le fantôme qu'ils se forment pour la vérité qu'ils croient discerner. Par rapport à sa volonté : 1° si c'est un homme qui se soit fait une habitude de parler autrement qu'il ne pense; 2° si l'on a éprouvé qu'il lui échappe de ne pas dire exactement la vérité; 3° si l'on aperçoit en lui quelque intérêt à dissimuler. A l'égard des choses qu'il dit : 1° si elles ne se suivent et ne s'accordent pas bien; 2° si elles conviennent mal avec ce qui nous a été dit par d'autres personnes aussi dignes de foi; 3° si elles sont par elles-mêmes difficiles à croire, ou en des sujets où il ait pu aisément se méprendre. Les circonstances contraires rendent vraisemblable ce qui nous est rapporté, savoir : 1° quand nous connaissons celui qui nous parle pour être d'un esprit juste et droit, d'une imagination réglée et saine, d'une sincérité exacte et constante; 2° quand d'ailleurs les circonstances des choses qu'il dit ne se démentent point entre elles, mais s'accordent avec des faits ou des principes dont nous ne pouvons douter. A mesure que ces mêmes choses sont rapportées par un plus grand nombre de personnes, la vraisemblance augmente aussi. Elle pourra même de la sorte parvenir à un si haut degré, qu'il sera impossible de suspendre notre jugement, à la vue de tant de circonstances qui ressemblent au vrai.

Ces règles de la *critique des témoignages* sont excellentes, mais insuffisantes. Deux espèces de causes peuvent affaiblir l'autorité, la valeur d'un témoignage : des causes subjectives et des causes objectives. L'analyse qu'a faite Buffier des premières est incomplète. Il n'a pas signalé une cause d'altération de la vérité qui peut agir sur tous les hommes, l'amour du merveilleux, du surprenant, le besoin de s'émerveiller et d'émerveiller les autres, celui d'admirer et de faire admirer. Il y en a une autre, qui consiste dans l'influence qu'exercent les idées préconçues, les croyances, les convictions ardentes sur la manière de voir les faits, de les juger, de les interpréter, de les présenter à l'auditeur et au lecteur. On peut altérer la vérité non-seulement par intérêt, mais aussi sous l'impulsion des passions les plus désintéressées. On peut altérer la vérité avec la claire conscience du mensonge que l'on fait, mais aussi avec la plus naïve sincérité et la plus entière bonne foi, surtout si l'on se trouve dans une atmosphère de passions politiques ou religieuses vivement excitées. Quant aux causes objectives qui peuvent vicier le témoignage, on peut remarquer que Buffier les aborde à peine. Il se borne à dire qu'on peut suspecter le témoignage quand les choses rapportées sont difficiles à croire. Il était impossible de s'exprimer d'une manière plus vague. Qu'est-ce qui est facile à croire? Qu'est-ce qui est difficile à croire? Sur quoi peut-on se fonder pour distinguer l'un de l'autre? Quel est le critère du croyable?

A cette question on peut répondre d'abord que le croyable, c'est ce qui est conforme aux lois de la nature, telles que nous les révèle l'expérience. « Sous le rapport de leur essence, dit Volney, les faits n'ont, dans la nature, dans le système de l'univers, qu'une manière d'être, manière constante, similaire; et à cet égard la règle de jugement est facile et invariable. Si les faits racontés ressemblent à l'ordre connu de la nature, s'ils sont dans l'ordre des êtres existants ou des êtres possibles, ils acquiescent déjà pour l'historien la vraisemblance et la probabilité; mais ceci même introduit une différenciation dans les jugements qui peuvent en être portés, puisque chacun juge de la probabilité et de la vraisemblance selon l'étendue et l'espèce de ses connaissances; la sphère des analogies est étendue ou resserrée en raison des connaissances exactes déjà acquises; ce qui ne laisse pas que de resserrer le rayon du jugement et par conséquent de la certitude dans beaucoup de cas; mais à cela même il n'y a pas un grand inconvénient; car un très-sage proverbe oriental dit : *Qui croit beaucoup beaucoup se trompe*. S'il est un droit, c'est sans doute celui de ne pas livrer sa conscience à ce qui la repousse; c'est de douter de ce qu'on ne conçoit pas. »

Un autre critère que nous possédons du croyable, c'est le jugement de probabilité que nous fondons sur le besoin de nous rendre compte de l'enchaînement rationnel des événements. Comme le fait remarquer M. Cournot, nous croyons fermement à l'existence de ce personnage que l'on nomme Auguste, non-seulement à cause du grand nombre d'écrivains originaux qui en ont parlé et dont les témoignages, sur les circonstances principales de son histoire, sont d'accord entre eux et d'accord avec le témoignage des monuments, mais encore et principalement parce que Auguste n'est pas un personnage isolé, et que son histoire rend raison d'une foule d'événements contemporains et postérieurs, qui manqueraient de fondement et ne se relieraient plus entre eux, si l'on supprimait un anneau de cette importance dans la chaîne historique.

Personne, selon nous, n'a mieux posé les conditions et les règles de la certitude historique que Volney, dans ses *Leçons d'histoire*

faites à l'Ecole normale en l'an III de la République française. Nous résumerons ici ce qu'il dit sur ce sujet.

Pour apprécier la certitude des faits historiques, on doit peser dans les narrateurs et dans les témoins : 1° les moyens d'instruction et d'information; 2° l'étendue des facultés intellectuelles, qui sont la sagacité et le discernement; 3° les intérêts et les affections, d'où peuvent résulter trois espèces de partialités, celle de la contrainte, celle de la séduction et celle des préjugés de naissance et d'éducation. Cette dernière, pour être excusable, n'en est que plus puissante et plus pernicieuse, en ce qu'elle dérive et qu'elle s'autorise des passions mêmes et des intérêts des nations entières qui, dans leurs erreurs, non moins opiniâtres et plus orgueilleuses que les individus, exercent sur leurs membres le plus arbitraire et le plus accablant des despotismes, celui des préjugés nationaux, soit civils, soit religieux.

En examinant les divers témoins ou narrateurs de l'histoire, on les voit se ranger en plusieurs classes graduelles et successives, qui ont plus ou moins de titres à notre croyance. La première est celle des *historiens acteurs et auteurs*, des écrivains de mémoires, de voyages, etc. Les faits, en passant immédiatement d'eux à nous, n'ont subi que la moindre altération possible. Le récit a, dans ce cas, son plus haut degré d'authenticité. Mais ensuite la croyance en est soumise à toutes les conditions d'instruction, de sagacité, d'affection dont nous avons parlé, et le poids du témoignage est toujours diminué, parce que là se trouve agir au premier degré l'intérêt personnel. Aussi les écrivains autobiographes n'ont-ils droit à notre croyance : 1° qu'autant que leurs récits ont de la vraisemblance; et il faut avouer qu'en certains cas ils présentent un concours si naturel d'événements et de circonstances, une série si bien liée de causes et d'effets, que notre confiance en est involontairement saisie, et y reconnaît, comme l'on dit, le *cachet de la vérité*; 2° qu'autant qu'ils sont appuyés par d'autres témoignages également soumis à la loi des vraisemblances.

La seconde classe est celle des *témoins immédiats et présents* à l'action, ne portant pas l'apparence d'un intérêt personnel, comme l'auteur acteur; leur témoignage inspire, en général, une plus grande confiance, et prend un plus haut degré de crédibilité, toujours avec la condition des vraisemblances, 1° selon le nombre de leurs témoignages; 2° selon la concordance de ces témoignages; 3° selon les règles dominantes que nous avons établies de jugement sain, d'observation exacte et d'impartialité. Or, si l'expérience journalière de ce qui se passe sous nos yeux prouve que l'action de constater un fait, même notoire, avec évidence et précision, est une opération délicate et soumise à mille difficultés, il en résulte, pour quiconque étudie l'histoire, l'obligation de ne pas admettre légèrement comme irrécusable tout ce qui n'a pas subi l'épreuve rigoureuse de témoignages suffisants en qualité et en nombre.

La troisième classe est celle des *auditeurs de témoins*, de ceux qui ont entendu les faits de la bouche du témoin; ils en sont encore bien près, et déjà cependant il existe une différence extrême dans l'exactitude du récit et dans la précision des tableaux. Les témoins ont vu et entendu, leurs sens ont été frappés des faits; mais, en les gravant dans leur entendement, ils leur ont déjà imprimé, même contre leur gré, des modifications qui en ont altéré les formes. Cette altération est bien plus profonde lorsque de cette première glace ces faits sont réfléchis sur une seconde. Bientôt le fait subit, d'esprit en esprit, de bouche en bouche, toutes les altérations qu'introduisent l'omission, la confusion, l'addition des circonstances; il est commenté, discuté, interprété, traduit, toutes opérations qui en altèrent la pureté native. Mais ici se présente une distinction importante entre les deux moyens employés pour le transmettre : la parole et l'écriture.

Si le fait est transmis par l'écriture, son état est dès ce moment fixé, et il conserve d'une manière immuable le genre d'autorité qui résulte du caractère de son narrateur. Il peut bien déjà être défiguré; mais tel qu'il est écrit, tel il demeure; et si, comme il arrive, divers esprits lui donnent diverses acceptions, il n'en est pas moins vrai qu'ils sont obligés de se baser sur ce type sinon original, du moins positif; et tel est l'avantage que procure toute pièce écrite, qu'elle transmet immédiatement, malgré les intervalles des temps et des lieux, l'existence des faits; elle rend présent le narrateur, elle le ressuscite, et, à des milliers d'années de distance, elle fait converser avec lui. Il ne s'agit plus que de constater que la pièce n'est pas apocryphe. Si la pièce est anonyme, elle perd un degré d'authenticité, et son témoignage, par cela seul qu'il est masqué, est soumis à toutes les perquisitions d'une sévère critique, à tous les soupçons que fait naître en toute occasion la clandestinité.

Pour la transmission des faits, la tradition orale offre infiniment moins de garanties que l'écriture. On peut juger quelles doivent être les altérations des faits transmis de bouche en bouche, de génération en génération, lorsqu'on voit souvent chez une même personne

le récit des mêmes faits varier, selon les époques, selon le changement des intérêts et des affections. Cependant c'est par des traditions orales qu'a dû commencer, qu'a nécessairement commencé l'histoire. Aussi est-ce à ses débuts, c'est-à-dire quand elle n'est encore qu'une tradition, que l'histoire des peuples (s'il est permis d'employer ce mot d'*histoire* pour le récit des faits qui se sont passés aux époques primitives) contient le plus de fables, et s'éloigne le plus de la réalité. S'il est dans la nature de l'entendement humain de ne pas toujours recevoir des faits une image qui en soit la reproduction exacte, mais de les altérer d'autant plus qu'il est lui-même moins exercé et plus ignorant, qu'il en comprend moins les causes, les effets et toute l'économie, il s'ensuit, par une conséquence directe, que plus les peuples ont été grossiers, barbares, et plus leurs commencements d'histoire, c'est-à-dire leurs traditions, doivent être déraisonnables, contraires à la véritable nature, au sain entendement. Or jetez un coup d'œil sur toutes les histoires, et voyez s'il n'est pas vrai que leurs récits sont d'autant plus chimériques, représentent un état d'autant plus bizarre, qu'ils appartiennent à des temps plus reculés, qu'ils tiennent plus à l'origine de la nation dont ils proviennent; qu'au contraire, plus ils se rapprochent des temps connus, des siècles où les arts, la police et tout le système moral ont fait des progrès, plus ils prennent le caractère de la vraisemblance, et peignent un état de choses physique et moral analogue à celui que nous voyons. Ainsi l'histoire de tous les peuples nous offre ce résultat général, que ses tableaux sont d'autant plus éloignés de l'ordre de la nature et de la raison, que les peuples sont plus rapprochés de l'ignorance et de la barbarie primitives; et qu'au contraire, ses tableaux se rapprochent d'autant plus de l'ordre que nous connaissons, que ces mêmes peuples s'éclaircissent, se policent, se civilisent davantage; en sorte que, lorsqu'ils arrivent aux siècles où se développent les sciences et les arts, on voit la foule des événements merveilleux, des prodiges et des monstres de tout genre, disparaître devant les lumières de la raison comme les fantômes, les larves et les spectres, dont les imaginations peureuses et malades peuplent les ténèbres et le silence de la nuit, disparaissent devant l'aube du jour et les rayons de l'aurore.

— CRITIQUE BIBLIQUE. Le grand principe rationaliste de la *critique biblique*, c'est que les mêmes règles de *critique* doivent être appliquées aux livres sacrés des divers peuples en général, et à la Bible en particulier, qu'à tous les autres documents historiques. On peut, avec Strauss, résumer ces règles ainsi qu'il suit :

1° Un récit n'est pas historique, ce qui est raconté n'est pas arrivé de la manière qu'on le raconte, quand les événements relatés sont incompatibles avec les lois connues et universelles qui régissent la marche des événements. La première de ces lois, conforme aussi bien à de justes idées philosophiques qu'à toute expérience digne de foi, c'est que la cause absolue n'intervient jamais, par des actes exceptionnels, dans l'enchaînement des causes secondes, et qu'elle ne se manifeste que par la production de la trame infinie des causes finies et de leurs actions réciproques. Par conséquent, toutes les fois qu'un récit nous rapporte un phénomène ou un événement, en énonçant d'une manière formelle que le phénomène ou l'événement a été produit immédiatement par Dieu même (voix célestes, apparitions divines, etc.), ou par des individus humains qui tiennent de lui un pouvoir surnaturel (miracles, prophéties), nous ne pouvons reconnaître un témoignage digne de foi. Une seconde loi, observable dans tout ce qui arrive, est celle de la succession. Même aux époques les plus violentes, dans les changements les plus rapides, tout suit un certain ordre de développement, tout croît successivement pour décroître ensuite. Si donc on nous dit d'un grand homme que, dès son enfance, il a eu et exprimé le sentiment intime de la grandeur qui a été l'apanage de son âge viril; si l'on raconte de ses partisans qu'à la première vue, ils ont reconnu qui il était; si, après sa mort, leur passage du plus profond découragement à l'enthousiasme le plus vif est représenté comme l'œuvre d'une seule heure, il nous faut encore ici faire plus que douter de la réalité de l'histoire qu'on nous raconte. Enfin, il faut tenir compte de toutes les lois psychologiques, qui ne permettent pas de croire qu'un homme ait senti, pensé, agi autrement que ne le font les hommes, ou autrement qu'il n'a fait lui-même d'ordinaire.

2° Ce n'est pas seulement avec les lois qui régissent les événements, c'est encore avec elle-même et avec d'autres relations qu'une relation doit être d'accord, pour avoir une valeur historique, pour offrir des garanties à la croyance. Or le désaccord est le plus grand, c'est quand il va jusqu'à la contradiction, et qu'une relation dit formellement ce qu'une autre nie. La contradiction peut porter sur le fait, sur le fond même de l'événement; elle peut porter sur les circonstances du fait, sur le temps, le lieu, le nombre, le nom, etc. On se demande jusqu'à quel point il faut regarder comme des contradictions de relations le silence de l'une sur des faits que l'autre raconte. En soi, et sans autres explications, un tel argument tiré du silence d'un

narrateur n'a aucune valeur; mais il en a beaucoup quand on peut prouver que le second narrateur aurait parlé de la chose s'il l'avait vue, et qu'il l'aurait vue si elle était arrivée. V. KXGÈSE, MYTHÈ.

— I. L'EXÈGESE ET LA CRITIQUE BIBLIQUE DANS LES PREMIERS SIÈCLES DU CHRISTIANISME. On sait que les traditions religieuses de la Grèce, et les poèmes où elles sont consignées, furent, quand la civilisation grecque entra dans son âge philosophique, soumis à deux modes d'interprétation très-différents : l'interprétation allégorique et l'interprétation évhémériste. De bonne heure, la sévère philosophie grecque, et, par elle, quelques poètes, sentirent que la divinité n'avait pas pu se manifester sous une forme humaine aussi tangible, ni avec autant de grossièreté qu'on le voyait dans les luttes sauvages de la *Théogonie* d'Hésiode et dans les interventions comiques des dieux homériques. « De là vint, remarque très-justement Strauss, la querelle de Platon, et, avant lui, de Pin-dare avec Homère; de là vint qu'Anaxagore rapportait les poésies homériques à la vertu et à la justice; que les stoïciens interprétaient la *Théogonie* d'Hésiode comme le jeu des éléments naturels dont l'unité suprême constituait pour eux l'essence divine. Ainsi ces penseurs admettaient, à la vérité, dans les légendes une signification intrinsèque et absolue, chacun d'après sa manière de voir, les uns une signification physique, les autres une signification morale; mais ils en rejetaient la forme en tant que fait et histoire. » D'autres, plus dominés par les idées populaires, suivirent une voie opposée : pour eux tout le fond divin et absolu des légendes s'était complètement évanoui; mais ils comprenaient également que toutes ces histoires des dieux, que ces actes qu'on leur attribuait, n'avaient rien de divin : aussi conservèrent-ils à ces récits le caractère d'une histoire véritable; seulement, des dieux qui en étaient les objets ils firent, avec Evhémère, des hommes, des héros, des sages des premiers âges, d'anciens rois et tyrans, qui, par des actions de force et de puissance, s'étaient attirés des honneurs divins. On alla même, avec Polybe et d'autres, jusqu'à considérer toute la doctrine des dieux comme une fable inventée par les fondateurs des Etats pour contenir le peuple.

Le premier de ces modes d'interprétation fut appliqué par les docteurs du judaïsme alexandrin aux Ecritures sacrées des Juifs. Dans ses divers écrits, Philon s'attache à montrer que la Bible renfermait un sens vulgaire et un sens plus profond; de ces deux sens, il ne voulait pas que le premier fût sacrifié, et, le plus souvent, il les laissait subsister l'un à côté de l'autre. En plusieurs cas cependant, il mettait complètement de côté le sens littéral et la conception historique, et il prétendait ne conserver du récit que la représentation symbolique d'idées; c'était particulièrement lorsque se trouvaient dans l'Ecriture sainte des traits qui semblaient être indignes de Dieu, ou conduire au matérialisme et à l'anthropomorphisme. A côté de ce mode d'explication qui, pour conserver la pureté du sens absolu, sacrifiait maintes fois la forme de la réalité historique, on ne vit pas se produire l'interprétation opposée, celle qui, comme dans Evhémère, conserve l'histoire, mais lui enlève tout caractère divin, et la rabaisse aux proportions d'une histoire humaine et vulgaire. Il faut attribuer cette circonstance au point de vue suranné auquel les Juifs se sont toujours tenus fermement attachés.

Les chrétiens des premiers temps, avant l'établissement de leur propre canon, se servaient principalement de l'Ancien Testament comme d'une Ecriture sacrée. En conséquence, ils ressentirent vivement le besoin d'interpréter allégoriquement ce livre, attendu qu'ils s'étaient élevés au-dessus du niveau de l'Ancien Testament d'une manière plus marquée que les Juifs les plus cultivés. Il n'est donc pas étonnant qu'on ait adopté, dans la primitive Eglise, ce mode d'interprétation déjà usité parmi les Juifs. Ce fut à Alexandrie qu'il prit son principal développement, et là il paraît surtout attaché au nom d'Origène. Origène, conformément à la triple division qu'il admettait dans la nature humaine, attribuait à l'Ecriture un triple sens : le premier littéral et répondant au corps, le second moral et répondant à l'âme, le troisième mystique et répondant à l'esprit. Il laisse généralement ces trois espèces de sens subsister l'un à côté de l'autre, quoique avec une valeur différente; mais, dans des cas particuliers, il prétend que l'explication littérale ne donne point de sens, ou n'en donne qu'un absurde, afin que le lecteur soit davantage excité à découvrir le sens mystique. Il se plait à appliquer au rapport entre l'explication littérale et l'explication allégorique la sentence que, la lecture tue et que l'esprit vivifie. Il soutient que, dans plusieurs histoires, le sens purement littéral conduirait à la ruine de la religion chrétienne (*Hæc omnia, nisi alio sensu accipiamus quam litteræ testis ostendit, obstaculum magis et subversionem christianæ religionis, quam hortationem ædificationemque præstarent*); que tout passage de l'Ecriture a un sens spirituel, mais que tout passage n'en a pas un corporel (*πᾶσα μὲν γραφή ἔχει τὸ πνευματικόν, οὐ πᾶσα δὲ τὸ σωματικόν*); qu'il y a souvent une vérité spirituelle sous un mensonge corporel (*σωκρινὸν εὐλόγιον τοῦ ἀληθοῦς πνευματικὸν ἐν τῇ σωματικῇ, ὡς*

ἀν' αὐτοῦ τοῦ ψεύδους); que l'Ecriture a incorporé à l'histoire bien des choses qui ne sont jamais arrivées, et qu'il faut être borné pour ne pas remarquer de soi-même que l'Ecriture raconte des événements qui n'ont pu se passer réellement de la façon qu'ils sont racontés. Au nombre des récits qui ne doivent s'entendre que d'une manière allégorique, Origène, outre ceux qui paraissent donner à Dieu un caractère trop humain, comptait particulièrement ceux où des personnages, mis d'ailleurs dans des rapports immédiats avec Dieu, sont dits avoir commis des actes répréhensibles.

Origène fut logiquement conduit à appliquer l'interprétation allégorique aussi bien au Nouveau qu'à l'Ancien Testament. Le Nouveau Testament, se dit-il à lui-même, est l'œuvre du même esprit qui a dicté l'Ancien, et cet esprit n'aura pas agi dans la production de l'un autrement que dans la production de l'autre, c'est-à-dire qu'il aura incorporé à des choses littéralement arrivées des choses qui ne sont pas arrivées, et cela pour nous rappeler au sens spirituel. Origène va même jusqu'à mettre les relations évangéliques en un parallèle non douteux avec des récits, en partie fabuleux, tirés de l'histoire et de la mythologie profanes. Ce parallèle se lit dans un passage remarquable, où l'auteur s'exprime ainsi : « Dans presque toute histoire, quelque véritable qu'elle puisse être, il est difficile, et quelquefois même impossible, d'en démontrer la réalité. Supposons, en effet, que quelqu'un s'avisât de nier qu'il y ait eu une guerre de Troie, et cela à cause des impossibilités qu'il y a dans cette histoire, telles que la naissance d'Achille d'une déesse de la mer, etc.; comment pourrions-nous en prouver la réalité, accablés comme nous le serions par les évidentes inventions qui, d'une façon inconnue, se sont mêlées à la notion généralement admise d'un conflit entre les Grecs et les Troyens? Voici ce qui seulement est praticable : l'homme qui veut étudier l'histoire avec jugement et en écarter les illusions, considérera quelle partie de cette histoire il doit croire sans plus ample informé, quelle partie, au contraire, il doit ne concevoir que d'une manière symbolique (*τῶν δὲ τροπολογικῶν*), en tenant compte du dessin des narrateurs, et enfin de quelle partie il a à se défier complètement, comme dictée par le désir de plaire. J'ai voulu, dit en terminant Origène, rappeler ces remarques préliminaires au sujet de toute l'histoire de Jésus donnée dans les Evangiles, non pour exciter les gens clairvoyants à une croyance aveugle et non autorisée, mais pour montrer que cette histoire veut être étudiée avec jugement et approfondie avec soin, et qu'il faut, pour ainsi dire, s'enfoncer dans le sens des écrivains, afin de découvrir à quelle fin ils ont écrit chaque chose. » Strauss fait observer avec raison qu'ici Origène, dépassant le point de vue allégorique où il se tient d'ordinaire, est presque arrivé au point de vue mythique des modernes.

Ainsi s'était développé l'un des modes d'explication auxquels les livres des Hébreux et des chrétiens, comme tout document religieux, durent être soumis dans leur partie historique; mode d'explication qui y reconnaît, il est vrai, l'empreinte de la divinité, mais qui nie qu'elle se soit manifestée, en réalité et en fait, d'une manière aussi immédiate. De la même façon se forma l'autre mode principal d'explication, où l'on est disposé à admettre que les livres religieux contiennent de l'histoire, mais où, refusant à cette histoire un caractère divin, on n'y veut voir que des événements humains; on le vit se produire d'abord chez les adversaires du christianisme, Celse, Porphyre, Julien. Ces écrivains, tout en rejetant comme de pures fables bon nombre de récits de l'histoire sainte, laissaient subsister comme historiquement vraies plusieurs particularités qui sont racontées de Moïse, de Jésus et d'autres; mais ils attribuaient les actions à des motifs ordinaires, et les opérations miraculeuses, soit à de grossières tromperies, soit à une sorcellerie sacrilège. L'exégèse de Celse appelle d'abord notre attention. Convaincu que les chrétiens se condamnent eux-mêmes avec leurs propres Ecritures, il les leur oppose sans cesse comme le tranchant du glaive qui doit les enlever. « Semblables, dit-il, à ceux qui dans l'ivresse portent la main sur eux-mêmes, ils ont modifié et dénaturé trois ou quatre fois et plus encore le texte des Evangiles, afin d'écarter les objections qui leur sont faites... Mais ils n'ont pas si bien pris leurs précautions qu'ils n'aient laissé encore d'innombrables contradictions dans les récits dont ils revendiquent l'authenticité. » Celse passe en revue ces contradictions, et montre qu'on ne peut avoir aucune confiance en des récits qui ne s'accroissent pas mieux les uns avec les autres. Toutefois, il accepte comme historique la fuite en Egypte, et y trouve l'explication des miracles de Jésus. « Elevé secrètement en Egypte, il y apprit à faire des miracles, et il put ainsi, à son retour, se faire passer pour un Dieu. » Cette accusation de magie revient fréquemment dans le livre de Celse. Ainsi, il ne nie pas les miracles; il ne révoque pas en doute le merveilleux pouvoir de Jésus et des apôtres. Il croit, avec tous ses contemporains, que des forces cachées dorment au sein profond de la nature, d'où la magie les fait sortir. « Soit, dit-il; nous croyons que ces choses ont été faites. » Mais il assimile ces miracles aux sortilèges des goëtes. A-t-on ja-

mais pensé à voir des fils de Dieu dans les magiciens égyptiens qui, pour quelques oboles, accomplissaient mille prodiges, chassaient des démons, évoquaient l'âme des héros et guérissaient des maladies? Faut-il croire à tous les charlatans qui pratiquent des sortilèges et les prendre pour des dieux? Tous les peuples ont eu leurs apothéoses; la seule différence entre le dogme chrétien et les autres religions, c'est que la divinisation du Christ a été moins méritée que celle des héros antiques. Les Minos et les Amphion ont rendu de bien plus grands services que lui. « Qu'as-tu donc accompli, ô Christ, de si beau et de si admirable en parole ou en action (*ὡς δὲ τι καλὸν ἢ θαυμάσιον ἔργον ἢ λόγῳ πεποίηκας*); bien que les Juifs t'aient pressé dans leur temple de donner un signe éclatant de ta divinité? » Mais on allègue que Jésus a prédit sa mort et les circonstances de sa passion. « Si un Dieu, répond Celse, a prédit ces choses, il était nécessaire qu'elles s'accomplissent. Ce Dieu a donc contraint ses propres disciples, avec lesquels il mangeait et buvait, à fouler aux pieds toute notion du juste et du bien. Il aurait dû montrer surtout aux siens la bienveillance qu'il témoignait à tous. Jamais on n'a vu un homme tendre des embûches à ceux qui vivent dans son intimité. C'est pourtant ce qu'a fait ce Dieu-là, et, ce qui est plus absurde, il a tendu des pièges à ses amis pour les rendre traîtres et impies (*αὐτὸς δὲ θεὸς τοὺς συνεργητικὰς ἐκτεθείκεναι, προδοτικὰς καὶ δωροδοκίας ποιῶν*). » La prédication chrétienne s'appuyait sur la résurrection de Jésus; aussi Celse met-il tous ses soins à ébranler la foi à ce miracle fondamental qui doit, selon lui, s'expliquer par une vision ou par une imposture. Il rappelle d'abord que Jésus-Christ n'est pas le premier imposteur qui ait annoncé un tel prodige et ait séduit ainsi de nombreux auditeurs: Pythagore, Orphée, Hercule, Thésée, voilà autant de ressuscités, si nous en croyons les légendes populaires. Pourquoi ce que nous traitons de fable absurde dans l'histoire de ces personnages deviendrait-il une vérité quand il s'agit de Jésus-Christ? Les ténèbres subites, le tremblement de terre, tous ces signes qui, d'après les chrétiens, ont annoncé sa mort, n'indiquent-ils pas clairement le caractère fabuleux du récit? « Eh quoi! celui qui n'a pu s'aider lui-même pendant sa vie serait sorti vivant du tombeau, et aurait montré les marques de sa mort dans ses mains percées? » Quels sont d'ailleurs les témoins de ce miracle? Une femme fanatique, des hommes ensorcelés comme elle par les arts magiques, qui ont rêvé la chose, ou bien se sont figuré que ce qu'ils désiraient était arrivé, si toutefois, ce qui est plus croyable, ils n'ont pas voulu par ce mensonge accorder leurs autres impostures (*ἢ αὐτοὺς τῶν ἄλλων ἀπὸ τῆς ἀλλοῦς ἀγνοίας παραγὰν*). Si le Christ voulait rendre sa divinité évidente, il fallait qu'après sa résurrection il se montrât à ses ennemis, à ses juges, à tous les hommes enfin. Où est-il maintenant, afin que nous voyions et croyions? Car, s'il ne nous est pas possible de croire, il faut admettre qu'il est venu nous pousser à l'incrédulité, puisqu'il n'a pas pu même convaincre ses propres disciples.

Porphyre a composé contre le christianisme un livre dont nous ne possédons plus malheureusement que des fragments, et dont il est impossible de reconstituer le plan. Les principales objections du philosophe néo-platonicien se formulaient dans ces trois questions : 1° Pourquoi la mission de Jésus-Christ a-t-elle été si tardive? Qu'ont fait les hommes pendant les siècles qui l'avaient précédée? 2° De quel droit les chrétiens rejettent-ils les sacrifices, s'il est vrai que le Dieu de l'Ancien Testament les a institués? 3° Quel rapport y a-t-il entre les peines éternelles et nos péchés? Jésus-Christ n'a-t-il pas déclaré que nous serions mesurés de la mesure dont nous aurions mesuré les autres? Porphyre s'était surtout attaché à saper la crédibilité des Ecritures, et il avait soumis le texte sacré à un examen minutieux. Il passait en revue les livres de Moïse, et refusait aux chrétiens le droit de recourir à l'interprétation allégorique pour échapper aux difficultés du récit. Le livre de Daniel était particulièrement l'objet de ses attaques; il niait son authenticité, et prétendait que les prophéties qu'il contenait avaient été fabriquées après coup sous le règne d'Antiochus. Il affirmait que le style de Daniel dénote un original grec qui aurait été traduit en hébreu. Le Nouveau Testament passait également par le crible de sa critique; tantôt il se raillait des faits miraculeux, tantôt il accusait Jésus-Christ de contradiction, en se fondant sur ce que, d'après le quatrième Evangile, il se rend à la fête des Tabernacles après avoir déclaré à ses frères qu'il ne monterait pas à Jérusalem. Il profitait surtout de la dispute qui eut lieu à Antioche entre saint Pierre et saint Paul. Il reprochait au premier de tomber dans une grossière erreur, au second de s'abandonner à la colère, et ce dissentiment des deux chefs de l'Eglise primitive enlevait, selon lui, tout appui solide à la doctrine chrétienne.

C'est uniquement par les Pères qui les ont réfutés que nous connaissons les ouvrages écrits contre les chrétiens par Celse, Porphyre, Julien. On sait que ce dernier avait rêvé et tenté, lorsqu'il fut sur le trône, la restauration du polythéisme, auquel il donnait le nom d'hellénisme. Son livre contenait un

parallèle suivi et systématique entre l'hellénisme et la nouvelle religion. Dans cet habile parallèle, Julien appelle à son secours tous les oracles de la sagesse antique; il invoque les doctrines de la philosophie plus souvent que les croyances populaires; il parcourt tous les points importants de théologie, de morale, de législation, et partout il oppose les idées et les institutions helléniques aux idées et aux institutions de la secte chrétienne. C'est ainsi que, sur la notion de la divinité, il compare le *Timée* à la *Genèse*. Les chrétiens s'appuient sur le récit de Moïse pour établir leur dogme de la création; mais le Dieu de la *Genèse* ne crée pas toutes choses; Moïse ne dit point que Dieu ait créé l'abîme, les ténèbres, l'eau (*ἐν δὲ τοῖς, οὗτοι τὴν ἀέσσαν φησι ποιῆσαι ὑπὸ τοῦ θεοῦ, οὗτοι τὸ σκότος, οὗτοι τὸ ὕδωρ*); il paraît au contraire considérer tout cela comme un matériel préexistant, que Dieu n'aurait fait qu'arranger. Il ne dit pas un mot des anges (*ἀγγέλους οὗτοι τῆς τῶν ἀγγέλων μὲνηται γενέσεως ἡποιήσεως*); en sorte que dans son opinion Dieu n'aurait produit aucun être incorporel. Quant à l'esprit, Moïse se borne à dire vaguement qu'il était porté sur les eaux. Cet esprit est-il créé ou incréé? Est-il matériel ou immatériel? Moïse ne s'explique ni sur sa nature ni sur son origine. Qu'on interroge Platon, on trouvera dans ses livres une sagesse bien supérieure à celle de Moïse. Celui-ci n'avait rien vu dans l'univers au delà du monde sensible; Platon distingue en outre le monde intelligible. Le dieu du *Timée* ne crée que les essences pures, les dieux incorporels; il laisse à ces dieux le soin de former les corps. Pour lui, il ne touche point à la matière; il ne crée, ne conserve, ne gouverne dans ce monde que les âmes. Le Dieu de Moïse, au contraire, est condamné à subir le contact des êtres corporels, par le défaut d'intermédiaires placés entre lui et le monde. Maintenant, quelle idée nous donnent de ce Dieu unique les livres sacrés des Juifs et des chrétiens? Ne lui prêtent-ils pas les passions et les affections humaines? Que dire du jardin d'Eden et de la création d'Adam et d'Eve? Que dira de la fable du serpent tentateur? Y a-t-il rien de plus absurde dans les fables populaires des Grecs? Comment Dieu a-t-il pu interdire à ses créatures la connaissance du bien et du mal? Que deviendrait la nature humaine réduite à ignorer l'un et l'autre? D'ailleurs Dieu n'est pas sujet à l'envie. On ne peut expliquer une pareille fable qu'au moyen d'une allégorie qui couvre un sens secret. D'un autre côté, si l'envie répugne à la nature de Dieu, la prédilection exclusive pour une seule race ne convient pas davantage à sa providence universelle. Comment supposer que Dieu, qui a tout créé dans l'univers, délaisse tous les peuples pour ne s'occuper que d'un seul? Les Juifs, avec leur dogme d'un Dieu unique, en sont réduits pour rendre compte de la diversité des nations, à inventer la fable de la tour de Babel et de la confusion des langues. Rien n'est moins philosophique qu'une pareille explication. Répondre, comme le font les livres juifs, que cela est arrivé par la volonté de Dieu, c'est ne rien apprendre. Il ne suffit pas d'écrire dans un livre : *Dieu a dit, et les choses ont été faites*; car il faut voir si ce qu'on dit avoir été fait par la volonté divine n'est pas contraire à l'essence même des choses. Dieu ne viole jamais l'ordre de la nature, lequel n'est que l'expression de sa volonté. Si Dieu avait voulu que les langues, les mœurs, les lois des nations, d'abord identiques, devinssent subitement diverses, comme cela est contraire à l'essence des choses, il n'aurait pu le faire par sa seule volonté. La nature des êtres résiste invinciblement à une brusque métamorphose. Il est donc beaucoup plus raisonnable de chercher l'origine de la diversité des races dans l'essence même des choses, c'est-à-dire dans l'influence des dieux inférieurs jointe à celle du climat, de l'air, du ciel. Julien relève ensuite les contradictions de l'ancienne et de la nouvelle loi. Tandis que Moïse parle d'un seul Dieu, les Galiléens parlent du Verbe et du Saint-Esprit. Ils disent peut-être qu'ils n'en reconnaissent pas moins, comme Moïse, un Dieu unique; mais comment accorderont-ils cette prétention avec les paroles de Jean l'Evangéliste : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu*? Il s'agit donc ici d'un second dieu. Les Galiléens n'ont pas seulement abandonné la tradition de Moïse, ils ne sont pas même restés fidèles à la doctrine des premiers apôtres. Ni Paul, ni Matthieu, ni Luc, ni Marc, n'ont osé dire que Jésus fût Dieu. Jean est le premier qui ait osé professer la divinité du Christ, dans le chapitre où il dit que le Verbe est Dieu, et que Jésus-Christ est le Verbe fait chair (*Ἰησοῦς οὗτος Παῦλος ἐδόκησεν εἶναι θεόν, οὗτος Ματθαῖος, οὗτος Λούκας, οὗτος Μάρκος. Ἰωάννης πρῶτος ἐδόκησεν εἶναι*). Voilà pour le dogme. Quant aux pratiques, pourquoi les Galiléens ont-ils abandonné la circoncision, les sacrifices, la pâque, pour des usages étrangers aux Juifs et à toute l'antiquité? Saint Paul se tient satisfait de la *circocision du cœur*. Mais il est en contradiction avec le Christ, qui a maintenu toutes les prescriptions de la loi. En vain les Galiléens répondront-ils que la nouvelle loi a détruit l'ancienne. Jésus a dit : « Je ne suis pas venu détruire la loi; mais l'accomplir. D'ailleurs Moïse n'avait-il pas annoncé cette loi comme immuable et comme perpétuelle? »

— II. LA CRITIQUE ET L'EXÈGESE BIBLIQUE

AU XVII^e SIÈCLE (Spinoza). L'exégèse d'Origène, comme celle de Celse, de Porphyre et de Julien, était l'expression d'un désaccord facile à comprendre entre la nouvelle religion et l'ancienne civilisation. Avec ce désaccord disparut toute critique de l'Ancien et du Nouveau Testament, lorsque le christianisme eut pleinement triomphé. L'allégorie d'un Origène, dit Strauss, comme la contradiction d'un Celse, relativement au christianisme, indiquait que le monde d'alors n'avait pas encore conformation convenablement sa vie à la nouvelle religion. Mais lorsque, l'empire romain ayant été christianisé et les grandes hérésies ayant été vaincues, le principe chrétien acquit une domination de plus en plus exclusive; lorsque les écoles de la sagesse païenne se fermèrent et que les peuplades incultes de la Germanie se soumettent à l'instruction de l'Eglise, alors le monde, durant les longs siècles du moyen âge, vécut satisfait du christianisme tant pour la forme que pour le fond, et toute trace disparut de ces conceptions interprétatives qui supposent une rupture entre la religion et la civilisation du peuple et du monde. La Réforme porta le premier coup à la prospérité de la croyance de l'Eglise; elle fut le premier signe d'existence d'une culture intellectuelle qui, comme cela s'était vu jadis dans le paganisme et le judaïsme, avait désormais, au sein même du christianisme, assez de force et de consistance pour réagir contre le sol qui l'avait portée, c'est-à-dire contre la religion reçue. Cette réaction, tournée d'abord seulement contre l'Eglise dominante, forma le drame noble, mais rapidement terminé, de la Réforme; plus tard elle se dirigea vers les documents bibliques.

Il semble, remarque M. Michel Nicolas, que la critique biblique aurait dû naître avec la Réforme. Il convenait à une forme religieuse qui prend la Bible pour seule règle de foi de s'en rendre au préalable un compte sévère. Il n'en fut rien cependant. La critique historique que les premiers protestants appliquèrent aux légendes du moyen âge s'arrêta devant les écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les réformateurs admirent de confiance et sans plus ample informé l'origine surnaturelle de la Bible, et la regardèrent, avec tous les théologiens de leur temps, comme la parole de Dieu, expression vague et métaphorique, dont le sens leur parut cependant suffisamment clair, et qui d'ailleurs ne tarda pas à recevoir une signification concrète. Poussés par le besoin de donner la plus grande solidité possible à l'autorité scripturaire, la seule reçue dans les églises protestantes, et de distinguer plus nettement encore leurs croyances de celles de l'Eglise catholique, qui ne voyait dans la Bible que des livres écrits simplement avec l'assistance de l'Esprit saint, les théologiens protestants du XVII^e siècle déclarèrent positivement que l'Ecriture sainte était, à la lettre et dans un sens strict, la parole de Dieu, c'est-à-dire que les prophètes et les apôtres, tous les écrivains des livres saints en général, n'avaient été que les organes passifs de l'Esprit saint, qui avait lui-même parlé par leur bouche et écrit avec leurs mains. On ne s'arrêta pas dans cette voie. A la fin de ce siècle, il était généralement admis que l'Ecriture sainte est pure de toute erreur, non pas seulement dans les choses religieuses, mais en toutes choses sans exception : en astronomie, en géographie, en histoire, en grammaire. Il fallait donc croire, sous peine d'être hétérodoxe et impie, que la véritable système du monde est enseigné dans la Bible, que les étymologies philologiques qu'on y trouve sont d'une parfaite exactitude, et qu'on n'y rencontre ni solécisme, ni barbarisme, ni aucune autre faute grammaticale. Tel était l'enseignement que les Calov et les Quenstedt donnaient à la fin du XVII^e siècle dans les universités allemandes. Il est vrai de dire pourtant que le principe du libre examen inhérent à la Réforme n'avait pas tardé à y faire naître des pensées plus éclairées. Les écoles de Saumur et de Sedan, en France, eurent de solides études d'hébreu. De ces écoles sortirent, dans la première moitié du XVIII^e siècle, deux des hommes à qui la philologie hébraïque doit le plus de reconnaissance, Louis Cappel et Samuel Bochart.

Les ouvrages de Bochart ont perdu pour nous l'intérêt qu'ils offraient à l'époque où ils parurent, parce que les questions qu'il attaqua supposaient des principes généraux de critique et de philologie qui n'étaient pas encore découverts. Mais on ne doit pas oublier qu'il posait, vers 1650, les bases de la science comparative des antiquités sémitiques. Cappel se borna presque aux questions de lettres et d'alphabet; mais ces questions, comme le fait observer M. Renan, étaient capitales. Le premier, il réduisit les points-voyelles à leur juste valeur. L'histoire des alphabets qui ont servi à écrire la Bible fut tracée par lui avec une parfaite sagacité. Ces thèses, aujourd'hui élémentaires, soulevèrent des colères inouïes. Cappel fut traité de scélérat; un théologien protestant appela sa *Critica sacra* la trompette de l'athéisme, *atheismi buccina, Ateoranti fulcimentum, publica flamma abolendum*. Continuant malgré les anathèmes ses recherches excellentes, Cappel posa des principes féconds sur la comparaison du texte hébreu et des versions, sur le choix des variantes, sur la valeur de la lecture massorétique.

v.

On peut s'étonner que ni Strauss ni M. Michel Nicolas ne comptent Spinoza parmi les fondateurs de l'exégèse moderne. Il n'est pas douteux cependant que le *Traité théologico-politique* n'ait préludé aux travaux critiques des écoles allemandes du XIX^e siècle. Spinoza, dit très-bien M. Fontanès, est le premier qui ait pratiqué ces essais de paléontologie littéraire qui ont amené des révolutions inattendues et décisives. Affranchi du prestige de la tradition, il avait sollicité, par une observation patiente et minutieuse, le témoignage des livres eux-mêmes, et il n'avait pas tardé à relever une foule d'indices qui trahissaient une origine et une composition bien plus récentes que ne l'enseignait l'Eglise ou la Synagogue. C'est lui qui, le premier, a révélé les impossibilités ridicules qui s'opposent à l'authenticité du *Pentateuque* et forcent à chercher un autre rédacteur que Moïse. Dans un siècle qui considérait la Bible comme tombée du ciel (*epistola e celo missa*), il sut poser les principes d'une saine exégèse et replacer les livres au milieu des circonstances historiques qui avaient présidé à leur formation. Sans doute il n'appliqua pas sa méthode avec une rigueur inattaquable, il ne fit pas toujours preuve d'un grand tact historique, défaut qu'il partage avec son siècle, mais il eut l'honneur de frayer une voie nouvelle aux études bibliques et de les affranchir de ce joug écrasant d'un canon divin et infaillible. Il dévoila l'illusion de cette prétention et rappelle que la collection des livres avait été formée par les soins d'individus ou d'assemblées qu'on ne connaissait pas, et qui n'avaient point été protégés ou dirigés par une inspiration spéciale.

Examinons quels principes d'exégèse Spinoza appliquait à l'Ecriture. On s'imagine, dit-il, que la sainte Ecriture cache de profonds mystères; et, sur ce fondement, on néglige ses plus utiles enseignements pour se fatiguer à la poursuite d'absurdes chimères. Ce qu'enfant l'imagination en délire dans cette recherche insensée, on ne manque pas de l'attribuer au Saint-Esprit, et partant de s'y attacher avec une énergie et un emportement incroyables. La nature humaine est ainsi faite : ce qu'elle conçoit par le pur entendement, elle ne l'embrasse que d'une conviction sage et raisonnable; mais les opinions qui naissent en elle du mouvement des passions lui inspirent une conviction ardente et passionnée comme la source d'où elles émanent. La méthode qu'il convient d'employer pour interpréter sagement la Bible doit être, selon Spinoza, en tout conforme à celle qui sert à interpréter la nature. Quel est, en effet, l'esprit de la méthode d'interprétation de la nature? Elle consiste à tracer avant tout une histoire fidèle de ses phénomènes, pour aboutir ensuite, en partant de ces données certaines, à d'exactes définitions des choses naturelles. Or c'est exactement le même procédé qui convient à l'Ecriture. Il faut premièrement en faire une histoire fidèle, et se former ainsi un fond de données et de principes bien assurés d'où l'on déduira plus tard la vraie pensée des auteurs de l'Ecriture par une suite de conséquences légitimes. Pour connaître ce qui est contenu dans l'Ecriture, il ne faut que consulter l'Ecriture elle-même; de même que, pour connaître la nature, c'est la nature seule qu'il faut interroger. Règle générale : on ne doit attribuer à l'Ecriture aucune doctrine qui ne ressorte avec évidence de son histoire.

Mais comment doit se faire l'histoire de l'Ecriture? Elle doit premièrement, répond Spinoza, expliquer la nature et les propriétés de la langue dans laquelle les livres saints ont été écrits et qui a été parlée par leurs auteurs. A cette condition seule on pourra découvrir tous les sens que chaque passage peut admettre d'après les habitudes du langage ordinaire. Or, comme tous les écrivains tant de l'Ancien Testament que du Nouveau sont juifs, il s'ensuit que l'histoire de la langue hébraïque est nécessaire avant toute autre, non-seulement pour l'intelligence des livres de l'Ancien Testament qui ont été écrits dans cette langue, mais même pour celle du Nouveau, par la raison que les livres de l'Evangile, bien qu'ils aient été répandus dans d'autres langues, n'en sont pas moins pleins d'hébraïsmes. L'histoire de l'Ecriture doit, en second lieu, recueillir les sentences de chaque livre, et les réduire à un certain nombre de chefs principaux, afin qu'on puisse voir d'un seul coup d'œil la doctrine de l'Ecriture sur chaque matière. Il faut aussi noter avec soin les pensées obscures et ambiguës qui s'y rencontrent, et celles qui semblent se contredire l'une l'autre. On distinguera une pensée obscure d'une pensée claire, suivant que le sens en sera difficile ou aisé pour la raison, d'après le texte même du discours; car il ne s'agit que du sens des paroles sacrées, et point du tout de leur vérité. Et ce qu'il y a de plus à craindre en cherchant à comprendre l'Ecriture, c'est de substituer au sens véritable un raisonnement de notre esprit, sans parler des préjugés qui sans cesse nous préoccupent. De cette façon, en effet, au lieu de se réduire au rôle d'interprète, on ne fait plus que raisonner suivant les principes de la raison naturelle; et l'on confond le sens vrai d'un passage avec la vérité intrinsèque de la pensée que ce passage exprime, deux choses parfaitement différentes. Il ne faut donc demander l'explication de

l'Ecriture qu'aux usages de la langue ou à des raisonnements fondés sur l'Ecriture elle-même.

La troisième condition que doit remplir l'histoire de l'Ecriture, c'est de nous faire connaître les diverses fortunes qu'ont pu subir les livres des prophètes dont la mémoire s'est conservée jusqu'à nous; la vie, les études, de l'auteur de chaque livre; en quel temps, à quelle occasion, pour qui, dans quelle langue; il faut nous raconter la fortune de chaque livre en particulier, nous dire de quelle façon il a été d'abord accueilli, et en quelles mains il a été successivement tombé, les leçons diverses qu'on y a vues, qui l'a fait mettre au rang des livres sacrés, comment enfin tous ces ouvrages ont été rassemblés en un seul corps. Pour distinguer, en effet, les pensées qui ont le caractère d'une loi de celles qui renferment simplement un enseignement moral, il est nécessaire de connaître la vie, les mœurs et les études de l'écrivain sacré. Ajoutez qu'il est d'autant plus facile d'interpréter les paroles d'un auteur que l'on connaît mieux son tour d'esprit et son caractère. De même, pour ne pas confondre les préceptes éternels de la loi de Dieu avec ceux qui n'ont rapport qu'à un certain temps et à un petit nombre d'hommes, il importe de ne point ignorer à quelle occasion, en quel temps, par quelle nation et à quelle époque ces préceptes ont été écrits. C'est enfin une chose indispensable de remplir toutes les autres conditions que nous avons indiquées, non-seulement pour établir l'authenticité de chaque livre, mais pour savoir si des mains adultères n'en ont pas altéré le texte, si des erreurs ne s'y sont point glissées, si les corrections convenables ont été faites par des hommes capables et dignes de foi.

L'application de cette méthode ne demande aucune autre lumière que celle de la raison naturelle, dont la fonction et la puissance consistent surtout, comme on sait, à conduire l'esprit, par des conséquences légitimes, de ce qui est connu ou donné comme tel à ce qui est obscur et inconnu. Les difficultés qu'elle rencontre tiennent à la nature et à la constitution de la langue hébraïque, et à l'impossibilité d'acquiescer aujourd'hui une parfaite connaissance de cette langue. Spinoza signale très-judicieusement ces difficultés et montre fort bien que les problèmes d'exégèse se ramènent à des problèmes de linguistique. Les anciens grammairiens hébreux, dit-il, ne nous ont rien laissé sur les fondements de la langue hébraïque et sur sa théorie. La nation juive a perdu toute sa gloire et tout son éclat; et faut-il s'en étonner, après les malheurs et les persécutions qu'elle a soufferts? A peine a-t-elle conservé quelques débris de sa langue, quelques monuments de sa littérature; la plupart des noms, ceux des fruits, des oiseaux, des poissons ont péri par l'involution du temps; la signification d'une foule de mots et de verbes que l'on rencontre dans la Bible est ignorée ou livrée à la controverse. Mais ce n'est pas tout encore, la syntaxe de cette langue n'existe plus, et la plupart des termes et des locutions propres à la nation hébraïque n'ont pu résister à l'action dévorante du temps, qui les a effacés de la mémoire des hommes. On conçoit donc qu'il ne nous sera pas toujours possible de trouver, comme nous le voudrions, tous les sens que chaque passage a pu recevoir des habitudes de la langue, et qu'il devra se rencontrer beaucoup d'endroits dont le sens paraîtra fort obscur et presque intelligible, bien qu'ils soient composés de termes très-connus. Ajoutez à ce défaut d'une histoire complète de la langue hébraïque les difficultés qui naissent de la constitution et de la nature même de cette langue. Elles sont si grandes, et les ambiguïtés reviennent si souvent, qu'une méthode capable de donner le vrai sens de tous les passages de l'Ecriture est quelque chose d'absolument impossible. On s'en convaincra si l'on veut remarquer qu'entre les causes d'ambiguïté communes à toutes les langues, il en est qui sont particulières à la langue hébraïque et d'où sortent une infinité d'équivoques inévitables. Voici une source d'ambiguïtés multipliées : les verbes en hébreu n'ont, à l'indicatif, ni présent, ni prétérit imparfait, ni plus-que-parfait, ni futur parfait, ni les autres temps les plus usités dans les autres langues; à l'impératif et à l'infinitif, ils n'ont d'autres temps que le présent; au subjonctif enfin, ils n'en ont point du tout. Or, bien qu'il soit aisé de réparer ce défaut de temps et de modes selon des règles certaines tirées des principes de la langue, et que l'élégance même y trouve son compte, il n'en est pas moins vrai que les plus anciens écrivains ont négligé totalement ces règles, méitant sans distinction le futur pour le présent et pour le prétérit, et réciproquement le prétérit pour le futur, se servant de l'indicatif pour l'impératif et pour le subjonctif, donnant enfin naissance à une foule d'amphibologies. Outre cette cause d'ambiguïté, j'en dois citer deux autres qui sont encore de plus grande conséquence : la première, c'est que l'hébreu n'a pas de voyelles; la seconde, c'est qu'il ne fournit aucun signe pour séparer les phrases et prononcer les mots. Je sais bien qu'on a remplacé tout cela dans la Bible par des points et des accents; mais nous ne pouvons nous y fier, sachant bien qu'ils ont été imaginés et introduits par des hommes

d'un temps postérieur, dont l'autorité ne doit avoir aucune valeur à nos yeux. Quant aux anciens Hébreux, il est parfaitement certain, par une foule de témoignages, qu'ils écrivaient sans points (je veux dire sans voyelles et sans accents), de sorte que les interprètes venus plus tard les ont ajoutés au texte, suivant la manière dont ils l'entendaient : d'où il suit qu'il n'y faut voir autre chose que leurs sentiments particuliers, et ne pas accorder à ces signes arbitraires plus d'autorité qu'à une explication proprement dite.

Après avoir exposé sa méthode d'exégèse, Spinoza examine les opinions de ceux qui la combattent. La première qui se présente consiste à prétendre que l'interprétation de l'Ecriture surpasse la portée de la raison naturelle, et qu'une lumière surnaturelle est absolument nécessaire pour comprendre les livres saints. Qu'entendent-ils par cette lumière surnaturelle? C'est un point, dit-il, dont je leur laisse l'explication. Quant à moi, je n'y vois autre chose que cet aveu, déguisé, il est vrai, sous des termes obscurs, qu'ils ont les mêmes doutes que nous sur un grand nombre de passages de l'Ecriture. Que l'on examine, en effet, d'un œil attentif les explications qu'ils nous donnent; bien loin d'y trouver un caractère surnaturel, on n'y verra que de simples conjectures. La difficulté d'entendre les livres saints ne provient pas de la faiblesse de la raison, mais de la paresse de ceux qui ont négligé de nous transmettre, quand la chose était possible et facile, une histoire fidèle de l'Ecriture. D'ailleurs ceux qui nous parlent de cette lumière surnaturelle la considèrent évidemment comme un don divin qui n'est accordé qu'aux fidèles. Or ce n'est pas aux seuls fidèles que les prophètes et les apôtres étaient habitués à s'adresser, mais plus particulièrement aux infidèles et aux méchants qui, à ce compte, eussent été incapables de comprendre les paroles des apôtres et des prophètes.

Maimonide a adopté une opinion bien différente. Il a cru qu'il n'y a point de passage dans l'Ecriture qui n'admette plusieurs sens divers et même plusieurs sens contraires; et s'il se trouve que le sens littéral, quoique parfaitement clair en soi, choque la raison, il est d'avis qu'on le doit abandonner pour en chercher un autre. Une telle opinion conduit à enlever toute autorité réelle à l'Ecriture; car, dit Spinoza, le vulgaire, qui ne sait ce que c'est qu'une démonstration ou n'a pas le temps de s'y appliquer, ne pourrait connaître l'Ecriture sainte que sur l'autorité et le témoignage des philosophes, et, à ce compte, il faudrait les supposer infallibles. Voici donc une autorité fort nouvelle dans l'Eglise, une nouvelle espèce de prêtres et de pontifes... On dira que notre méthode exige, elle aussi, une connaissance que le vulgaire ne peut acquiescer, celle de l'hébreu; mais cette objection ne nous atteint réellement pas; car la masse des Juifs et des gentils, à qui s'adressaient autrefois, dans leurs prédications et dans leurs écrits, les prophètes et les apôtres, entendait parfaitement leur langue, et par conséquent pouvait entendre leur pensée; au lieu qu'elle était incapable de saisir la raison des choses qu'on lui enseignait, ce qui était pourtant, suivant Maimonide, une condition nécessaire pour les comprendre.

Viennent en dernier lieu l'interprétation fondée sur la tradition des pharisiens et celle qui s'appuie sur l'autorité des pontifes de Rome. La tradition des pharisiens doit, selon Spinoza, être rejetée parce qu'elle n'est pas d'accord avec elle-même, parce que les plus anciennes sectes juives ne l'ont jamais reconnue, parce que, si l'on regarde à la suite des années, telle que les pharisiens l'ont recueillie de leurs rabbins, et par laquelle ils font remonter leurs traditions jusqu'à Moïse, on la trouve entièrement fautive. Il est vrai que, dans la méthode naturelle d'interprétation que préconise le philosophe, on est forcé de supposer quelque tradition des Juifs comme incorruptible, savoir la signification des mots de la langue hébraïque qui nous ont été transmis par eux; mais cela n'oblige d'admettre aucune autre tradition. S'il arrive souvent qu'on altère le sens d'un discours, il ne peut en être habituellement de même pour la signification d'un mot. Ici, en effet, on rencontrerait des difficultés insurmontables, puisqu'il faudrait interpréter tous les auteurs qui ont écrit dans la même langue et se sont servis du même mot dans son sens usuel; il faudrait, dis-je, interpréter chacun de ces auteurs conformément à son génie et à ses sentiments particuliers, ou bien altérer complètement sa pensée avec une adresse et des précautions infinies. D'ailleurs le vulgaire et les doctes n'ont qu'une même langue, au lieu que ceux-ci sont seuls dépositaires du sens d'un discours et des livres; ce qui fait bien comprendre que les savants aient pu aisément altérer ou corrompre le sens d'un livre très-rare qu'ils avaient seuls entre les mains, tandis qu'ils n'ont jamais pu changer la signification des mots. Ajoutez à cela que si quelqu'un voulait altérer le sens d'un mot pour lui donner un nouveau sens, il aurait bien de la peine à s'y astreindre chaque fois qu'il aurait besoin de ce mot, soit en parlant, soit en écrivant. Concluons donc, par toutes ces raisons et une foule d'autres semblables, qu'il n'est jamais venu dans l'esprit de personne de corrompre une langue, mais qu'il a pu souvent arriver qu'on ait altéré la pensée

d'un écrivain en changeant le texte de son discours, ou en lui donnant une fausse interprétation.

Quant à l'autorité des pontifes de Rome, le défaut d'authenticité des témoignages sur lesquels elle s'appuie est un motif suffisant pour la repousser; nous savons qu'elle a été niée par les plus anciens d'entre les chrétiens; d'ailleurs elle n'a aucune raison d'être dans la religion du Christ. On dira peut-être que la religion chrétienne n'a pas moins besoin d'un pontife que l'ancienne loi; mais ce n'est là qu'une illusion, car il faut remarquer que, la loi de Moïse étant pour les Hébreux le droit public de la patrie, elle ne pouvait subsister sans une autorité publique; car s'il était permis à chaque citoyen d'interpréter à son gré les droits des autres citoyens, il n'y a point d'Etat qui fût capable de se maintenir. Le droit public ne serait plus que le droit particulier, et l'ordre social s'écroulerait incontinent. Mais il en va tout autrement en matière de religion: car, comme elle consiste moins dans les œuvres extérieures que dans la simplicité et la pureté de l'âme, elle n'a besoin d'être protégée par aucune autorité publique. Ce n'est point en effet l'empire des lois, ce n'est point la force publique qui donnent aux citoyens cette droiture et cette pureté; et personne ne peut être contraint par la force à suivre les voies de la bonté. Des conseils fraternels et pieux, une bonne éducation, et avant tout la libre possession de ses jugements, voilà les seuls moyens d'y conduire. Ainsi donc, puisque chacun a pleinement le droit de penser avec liberté, même en matière de religion, et qu'on ne peut concevoir que personne renonce à l'exercice de ce droit, il s'ensuit que chacun dispose d'une autorité souveraine et d'un droit absolu pour prendre parti sur les choses religieuses, et par conséquent pour les expliquer lui-même et en être l'interprète. Car, de même que le droit d'interpréter les lois et la décision souveraine des affaires publiques n'appartiennent au magistrat que parce qu'elles sont du droit public, de même chaque particulier a une autorité absolue pour décider de la religion et pour l'expliquer, parce qu'elle est du droit particulier. Il s'en faut donc beaucoup qu'on puisse inférer, de l'autorité qu'exerçaient jadis les pontifes hébreux dans l'interprétation des lois du pays, que le pontife romain ait le même droit pour interpréter la religion; tout au contraire on est mieux fondé à en conclure que chacun a ce droit pour ce qui le concerne, et nous tirons de là une preuve nouvelle de l'excellence de notre méthode.

Il faut voir maintenant quelles conséquences l'auteur du *Traité théologique-politique* tire de sa méthode appliquée aux livres de l'Ancien Testament. Il se prononce contre l'authenticité du *Pentateuque*, et voici pour quelles raisons: 1^o L'auteur des livres du *Pentateuque*, outre qu'il parle de Moïse à la troisième personne, rend sur son compte un grand nombre de témoignages comme ceux-ci: *Dieu a parlé à Moïse; Dieu s'entretenait face à face avec Moïse; Moïse était le plus humble des hommes* (Nombres, ch. xii); *Moïse fut saisi de colère contre les chefs ennemis* (Nombres, ch. xxxi); *Moïse était un homme divin* (Deutéronome, ch. xxxiii); *Moïse, le serviteur de Dieu, est mort; aucun prophète ne s'est rencontré en Israël qui fût semblable à Moïse*, etc. Au contraire, dans le *Deutéronome* où est exposée la loi que Moïse avait donnée au peuple et mise par écrit, Moïse parle de lui-même et raconte ses actes à la première personne: *Dieu m'a parlé* (Deutéronome, ch. ii). Ce n'est-à-la fin du livre que l'auteur, après avoir rapporté les paroles de Moïse, recommence son récit à la troisième personne, et nous raconte que Moïse écrivit cette loi qu'il avait d'abord expliquée de vive voix au peuple, donna aux Hébreux ses dernières instructions et cessa de vivre. Or il est clair que ces manières de parler, ces témoignages et toute la contexture de cette histoire nous invitent à penser que les livres du *Pentateuque* ne sont pas de la main de Moïse, mais de celle d'un autre écrivain. 2^o Il est encore à remarquer qu'on ne trouve pas seulement dans cette histoire de Moïse sa mort, son ensevelissement et le deuil des Hébreux durant trente jours, mais qu'il y est dit expressément: *Il ne s'est jamais vu en Israël aucun prophète comparable à Moïse, et que Dieu ait connu comme lui face à face*. Or ce témoignage, Moïse n'a pu se le donner à lui-même, et il n'a pu lui être donné par aucun écrivain venu immédiatement après lui, mais seulement par un écrivain postérieur de plusieurs siècles. Qu'on y regarde en effet, l'auteur du livre parle d'un temps très-éloigné: *Il ne s'est jamais rencontré aucun prophète*. Et de même, quand il est question de la sépulture de Moïse, le texte porte que *nul ne l'a connue jusqu'à ce jour*. 3^o On remarquera aussi qu'il y a de certains lieux qui ne sont pas désignés dans le *Pentateuque* par les noms qu'ils portaient au temps de Moïse, mais par des noms qu'ils ont reçus longtemps après. Ainsi, dans la *Genèse*, il est dit: *Abraham poursuivit les ennemis jusqu'à Dan*. Or ce nom ne fut donné à la ville dont il s'agit que longtemps après la mort de Josué. 4^o Les récits historiques du *Pentateuque* s'étendent quelquefois au delà du temps où vivait Moïse; car il est dit dans l'*Exode* que les enfants d'Israël mangèrent la manne durant l'espace de quarante années, jusqu'au

moment où ils parvinrent dans des régions habitées, aux confins de Chanaan, c'est-à-dire jusqu'au temps dont il est parlé dans *Josué* (ch. v). On trouve aussi dans la *Genèse*: *Ce sont les rois qui ont régné au pays d'Edom, avant qu'aucun roi ait régné sur les enfants d'Israël* (ch. xxxvi). Or il n'est point douteux que l'historien ne parle en cet endroit des rois qu'avaient eus les Iduméens avant que David les eût subjugués et qu'il eût établi des gouverneurs dans l'Idumée. Il est plus clair que le jour, d'après tous ces passages, conclut Spinoza, que ce n'est point Moïse qui a écrit le *Pentateuque*, mais bien un autre écrivain postérieur à Moïse de plusieurs siècles.

Les mêmes considérations lui font rejeter l'authenticité du livre de *Josué*, du livre des *Juges*, des livres qui portent le nom de Samuel, des livres des *Rois*. Tous ces livres, dit-il, sont évidemment apocryphes, les événements dont on y trouve le récit s'étant passés à une époque très-ancienne. Mais il s'agit d'aller au delà de ce résultat négatif, et de déterminer, s'il se peut, les véritables auteurs de ces ouvrages. C'est ce que tente Spinoza. En considérant la suite et l'objet de tous ces livres, il est conduit à admettre qu'ils sont l'ouvrage d'un seul historien, qui s'est proposé d'écrire les antiquités juives depuis les temps les plus reculés jusqu'à la première dévastation de Jérusalem. Il émet ensuite l'opinion que cet historien n'est autre que Hézaras. Mais il faut l'inviter à exprimer lui-même les raisons qu'il invoque en faveur de ces deux assertions. Ces livres, dit-il, sont si étroitement liés, qu'il est visible, par cet unique point, qu'ils forment un seul et même récit, composé par un seul et même historien. Aussitôt que l'histoire de la vie de Moïse est terminée, on passe immédiatement à celle de la vie de Josué en ces termes: *Et il arriva quand Moïse, le serviteur de Dieu, fut mort, que Dieu dit à Josué, etc.* Parvenu à la mort de Josué, l'historien se sert de la même transition pour commencer l'histoire des *Juges*: *Et il arriva, quand Josué fut mort, que les enfants d'Israël demandèrent à Dieu, etc.* Le livre de *Ruth* est rattaché comme une sorte d'appendice à celui des *Juges*: *Et il arriva, au temps que les juges jugeaient, qu'il y eut famine en ce pays*. C'est de la même façon que le premier livre de *Samuel* est joint à celui de *Ruth*, et la même transition revient encore pour aller de ce premier livre au second, où l'histoire de David n'est pas terminée; cette histoire se continue au premier livre des *Rois* qui en amène le second livre, comme il avait été amené lui-même par les livres précédents. Enfin l'ordre même et l'enchaînement des récits historiques marquent aussi l'unité de plan et d'historien. Il est évident que tous ces livres conspirent à une seule fin, qui est de faire connaître les paroles et les commandements de Moïse, et d'en prouver l'excellence par le récit des événements. Nous arrivons donc par trois ordres de preuves, savoir: l'unité d'objet de tous ces livres, leur étroite liaison et leur caractère apocryphe, nous arrivons, dis-je, à cette conclusion qu'ils sont l'ouvrage d'un seul historien. Quel est cet historien? Je ne puis plus répondre ici d'une manière certaine: toutefois je suis très-porté à croire que c'est Hézaras; et voici quelques raisons d'un certain poids qui autorisent ma conjecture. Premièrement, puisque cet historien, que nous savons être unique, continue son récit jusqu'au temps de la liberté de Joachim, et qu'il ajoute ensuite que lui-même a pris place à la table du roi tout le temps qu'il a vécu, il s'ensuit que ces livres n'ont pas été écrits avant Hézaras. Or l'Ecriture ne dit point qu'il y ait eu à cette époque aucun personnage, hormis Hézaras, qui se soit appliqué à la recherche de la loi divine et qui ait été un scribe diligent dans la loi de Moïse. Je ne vois donc que Hézaras qui puisse être l'auteur de ces livres. De plus, nous savons, par le témoignage que l'Ecriture porte de lui, qu'il s'était appliqué non-seulement à rechercher la loi de Dieu, mais aussi à la mettre en ordre; aussi trouvons-nous ces paroles dans Néhémias: *Ils ont lu le Livre de la loi de Dieu expliqué, et s'y étant rendus attentifs, ils ont compris l'Ecriture*. Or, comme il est facile de montrer que le *Deutéronome* contient non-seulement le livre de la loi de Moïse, mais encore une foule d'insertions ajoutées pour l'explication plus complète des choses, je suis porté à croire que le *Deutéronome* est justement ce livre de la loi de Dieu écrit, disposé et expliqué par Hézaras, qui fut lu par les Juifs dont parle Néhémias... Je crois que le *Deutéronome* est le premier livre que Hézaras ait écrit, et ce qui me porte à cette conjecture, c'est que ce livre contient les lois de la patrie, c'est-à-dire ce dont le peuple a le plus besoin. J'ajoute que le *Deutéronome* ne fait point suite, comme les autres livres de l'Ecriture, à un ouvrage précédent; il commence en effet en ces termes, dégagés de tout lien avec un discours antérieur: *Voici les paroles que Moïse, etc.* Après avoir terminé ce livre et enseigné au peuple l'antique loi, Hézaras s'occupa, si je ne me trompe, de composer une histoire complète de la nation hébraïque depuis le commencement du monde jusqu'à la destruction de Jérusalem, et il inséra dans cette histoire, au lieu convenable, le livre précédemment écrit du *Deutéronome*; et, s'il attachait aux cinq premières parties de

son histoire le nom de Moïse, c'est probablement parce que la vie de Moïse en fait la partie principale. Par la même raison, il donna au sixième livre le nom de *Josué*, au septième le nom de livre des *Juges*, au huitième le nom de *Ruth*, au neuvième et peut-être aussi au dixième le nom de *Samuel*; enfin, au onzième et au douzième, le nom de livre des *Rois*.

Passant à l'examen des autres livres de l'Ancien Testament, Spinoza expose ses conjectures sur l'origine et la date de ces livres. Il pense que les deux livres des *Paralipomènes* ont été écrits longtemps après Hézaras, et peut-être même depuis la restauration du temple par Judas Macchabée; que les *Psaumes* ont été réunis en corps d'ouvrage et divisés en cinq livres à l'époque du second temple; que les *Proverbes* ont été recueillis vers cette même époque ou tout au moins sous le règne de Josias; que les livres des *Prophètes* ne sont que des fragments, et que les prophéties qu'ils contiennent ont été recueillies dans d'autres livres; que le livre de *Job* est une traduction; que ni le fond de cette composition ni le style ne portent le caractère d'un auteur accablé par la maladie et couvert de cendres; qu'ils trahissent au contraire le travail et le loisir du cabinet; que les premiers chapitres du livre de *Daniel*, écrits en chaldéen, ont été tirés des chronologies chaldéennes; que les livres de *Daniel*, d'*Hézaras*, d'*Esther* et de *Néhémias* sont du même auteur, que cet auteur est inconnu; qu'ils ont été écrits longtemps après que Judas Macchabée eut rétabli le culte du temple, et que les récits historiques qu'ils contiennent ont été puisés dans les annales des princes et des pontifes; qu'avant le temps de Macchabée il n'y a point eu de canon des livres saints; que ce sont les pharisiens du second temple qui, de leur autorité privée, ont choisi entre beaucoup d'autres et consacré les livres que nous possédons maintenant.

Spinoza dit peu de chose du Nouveau Testament. On doit toutefois noter qu'il a très-bien vu la différence qui sépare le christianisme de Paul du judéo-christianisme, et que l'existence de tendances doctrinales opposées dans l'Eglise primitive ne lui a pas échappé. Si nous parcourons, dit-il, les *Épîtres* avec quelque attention, nous verrons que les apôtres sont d'accord sur la religion elle-même, mais qu'ils sont loin de l'être sur les fondements. Car Paul, voulant confirmer les hommes dans la religion, et leur montrer que le salut dépend de la seule grâce de Dieu, a enseigné que personne ne peut se glorifier par ses œuvres, et a développé toute cette doctrine sur la prédestination. Jacques dit, au contraire, dans son *Épître*, que l'homme se justifie par ses œuvres, et non pas seulement par la foi, et il comprend en très-peu de mots toute la doctrine de la religion, après avoir mis de côté toutes ces discussions spéculatives de Paul. Ensuite, il n'est pas douteux que c'est pour avoir édifié la religion sur divers fondements que les apôtres ont donné lieu à ces nombreuses discordes et à ces schismes qui, depuis eux, ont sans cesse déchiré l'Eglise, et qui certainement continueront de la déchirer, jusqu'à ce qu'enfin la religion soit dégagée un jour des spéculations philosophiques, et ramenée à ce petit nombre de dogmes très-simples que le Christ a enseignés à ses disciples. Cela fut impossible aux apôtres, parce que l'Evangile était inconnu aux hommes, et que, pour éviter d'offenser leurs oreilles par la nouveauté de ses doctrines, ils approprièrent cet enseignement, autant que cela pouvait se faire, à l'esprit du temps, et l'édifièrent ainsi sur les principes les plus connus à cette époque et les plus vulgairement reçus: c'est pourquoi il n'est pas un apôtre qui soit plus philosophe que Paul, appelé particulièrement à prêcher les gentils. Mais les autres, qui prêchèrent les Hébreux, c'est-à-dire des contempteurs de la philosophie, s'accommodèrent aussi à leur esprit sur ce point, et enseignèrent la religion dégagée des spéculations philosophiques.

Sur l'esprit, le caractère du peuple hébreu, sur la psychologie de la race sémitique, Spinoza ouvre des horizons nouveaux. C'est lui qui a fait cette remarque capitale, aujourd'hui admise comme un axiome: « Les Juifs ne font jamais mention des causes moyennes ou particulières. Par religion, par piété, ils recourent toujours à Dieu. Le gain qu'ils font dans leur commerce est un présent de Dieu; s'ils éprouvent un désir, c'est Dieu qui y dispose leur cœur; s'ils conçoivent une idée, c'est Dieu qui leur a parlé. » L'observation suivante n'est pas moins judicieuse: « Les Juifs rapportaient à Dieu tout ce qui passait leur portée, tout ce dont ils ignoraient les causes naturelles. Ils appelaient la tempête un discours menaçant de Dieu; les tonnerres, les éclairs étaient les fêches de Dieu, car ils s'imaginaient que Dieu tient les vents enfermés dans des cavernes qu'ils appelaient les trésors de Dieu, ne différant en cela des païens qu'en ce point, qu'au lieu d'Eole c'est Dieu qui est le maître des vents. C'est encore pour cette raison que les miracles sont appelés ouvrages de Dieu; ce qui veut dire des choses très-merveilleuses, puisque toutes les choses naturelles sont des ouvrages de Dieu, et n'existent et ne se développent que par la seule puissance de Dieu... Ainsi donc, puisque ce sont les ouvrages extraordinaires de la nature que l'on appelle ouvrages de Dieu, et que les arbres d'une hauteur prodigieuse

sont nommés arbres de Dieu, il ne faut point s'étonner que, dans la *Genèse*, les hommes d'une grande force, d'une grande stature, soient appelés fils de Dieu, quoique impies du reste, ravisseurs et libertins. C'est une coutume ancienne, non-seulement des Juifs, mais aussi des païens, de rapporter à Dieu tout ce qui donne à un objet un caractère d'excellence et de supériorité. Rien de plus fréquent chez les Latins, qui disaient d'un ouvrage fait avec art: *Cela est fait de main divine*. Ce qu'il faudrait traduire ainsi en hébreu: *Cela est fait de la main de Dieu*.

L'ancienne apologétique était démantelée par les coups qu'il lui portait dans ses réflexions sur les miracles. Je considère la foi aux miracles et l'ignorance comme choses équivalentes, par la raison que ceux qui prétendent établir l'existence de Dieu et la religion sur les miracles prouvent une chose obscure par une chose plus obscure encore, et qu'ils ignorent au suprême degré, de façon qu'ils inventent une espèce d'argumentation jusqu'à présent inconnue, qui consiste à réduire son contradicteur, non pas à l'impossible, comme on dit, mais à l'ignorance. Il propose une explication psychologique du prestige dont le miracle est entouré auprès de la foule, et cette explication est encore aujourd'hui la meilleure que l'on puisse donner.

De même que les hommes appellent divine toute science qui surpasse la portée de l'esprit humain, ils voient la main de Dieu dans tout phénomène dont la cause est généralement ignorée. Le vulgaire, en effet, est persuadé que la puissance et la Providence divine n'éclatent jamais si visiblement que lorsqu'il arrive dans la nature quelque chose d'extraordinaire et qui choque les idées reçues, surtout si l'événement tourne au profit et à l'avantage des hommes. Aussi rien ne prouve plus clairement aux yeux du peuple l'existence de Dieu, que l'interruption soudaine de l'ordre de la nature; et de là vient que ceux qui expliquent toutes choses et même les miracles par des causes naturelles, et s'efforcent de les comprendre, sont accusés de nier Dieu ou du moins la providence de Dieu. Tant que la nature suit son cours, on s' imagine que Dieu ne fait rien, et réciproquement, pendant que Dieu agit, la puissance de la nature semble suspendue et ses forces oisives, de façon qu'on établit ainsi deux puissances distinctes l'une de l'autre: celle de Dieu et celle de la nature. Mais qu'entend-on par chacune de ces puissances, Dieu et la nature? Voilà ce que le vulgaire ne sait pas. La nature, c'est une force impétueuse et aveugle. Le vulgaire donne donc aux phénomènes extraordinaires de la nature le nom de miracles, c'est-à-dire d'ouvrages de Dieu, et soit par dévotion, soit en haine de ceux qui cultivent les sciences naturelles, il se complait dans l'ignorance des causes, et ne veut entendre parler de ce qu'il admire, c'est-à-dire de ce qu'il ignore. Le seul moyen pour lui d'admirer Dieu et de rapporter toutes choses à son empire et à sa volonté, c'est de supprimer les causes naturelles, de bouleverser l'ordre des choses, et de se représenter la puissance de la nature enchaînée par celle de Dieu.

Spinoza montre ensuite que la notion du miracle est relative à la connaissance qu'ont les hommes des causes naturelles, et qu'un miracle n'est rien autre chose qu'un événement dont les hommes (ou du moins celui qui le raconte) ne peuvent expliquer la cause naturelle par analogie avec d'autres événements semblables qu'ils sont habitués à observer. Je pourrais définir le miracle: ce qui ne peut être expliqué par les principes des choses naturelles, tels que la raison nous les fait connaître; mais comme les miracles ont été faits pour le vulgaire, lequel était dans une ignorance absolue des principes des choses naturelles, il est certain que les anciens considéraient comme miraculeux tout ce qu'ils ne pouvaient expliquer de la façon dont le vulgaire explique les choses, c'est-à-dire en demandant à la mémoire le souvenir de quelque événement semblable qu'on ait l'habitude de se représenter sans étonnement; car le vulgaire croit comprendre suffisamment une chose quand elle a cessé de l'étonner. Les anciens donc et tous les hommes en général jusqu'à notre temps, ou peu s'en faut, n'ont point eu d'autre critérium des événements miraculeux que celui que je viens de dire; il ne faut par conséquent pas douter que dans les saintes Ecritures il n'y ait une foule de choses miraculeuses qui s'expliquent très-simplement par les principes aujourd'hui connus des choses naturelles.

Considéré comme manifestation, comme preuve de la divinité, le miracle est absolument dépourvu de valeur; il ne nous fait nullement comprendre ni l'essence, ni l'existence, ni la providence de Dieu; au contraire, toutes ces vérités nous sont manifestées d'une façon beaucoup plus claire par l'ordre fixe et immuable de la nature. L'existence de Dieu n'étant pas évidente d'elle-même, il faut nécessairement qu'on la déduise de certaines notions dont la vérité soit si ferme et si inébranlable qu'il n'y ait aucune puissance capable de les changer. Tout au moins faut-il que ces notions nous apparaissent avec ce caractère de certitude absolue, au moment où nous en inférons l'existence de Dieu; sans quoi nous ne pourrions aboutir à une conclusion parfaitement assurée. Il est clair, en effet, que si nous

venions à supposer que ces notions peuvent être changées par une puissance quelconque, nous douterions à l'instant même de leur vérité, nous douterions de l'existence de Dieu qui se fonde sur elle; en un mot, il n'est rien au monde dont nous puissions être certains. Maintenant, à quelles conditions disons-nous qu'une chose est conforme à la nature, ou qu'elle y est contraire? A la condition qu'elle soit conforme ou contraire à ces notions premières. Si donc nous venions à supposer que par la vertu d'une certaine puissance, quelle qu'elle soit, il se produisit dans la nature une chose contraire à la nature, il faudrait concevoir cette chose comme contraire aux notions premières, ce qui est absurde; à moins qu'on ne veuille douter des notions premières, et par conséquent de l'existence de Dieu et de toute chose, de quelque façon que nous les percevions... Ainsi, si l'on appelle miracle un bouleversement de l'ordre de la nature, ou une interruption de son cours, ou un fait qui contrarie ses lois, il faut dire, non-seulement qu'un miracle ne peut donner aucune connaissance de Dieu, mais qu'il va jusqu'à détruire celle que nous en avons naturellement, et à nous faire douter de Dieu et de toutes choses. Mais les partisans de l'exégèse orthodoxe et surnaturaliste prétendent que le miracle est simplement au-dessus de la nature, et non contraire à la nature. Cette distinction, selon Spinoza, est vaine et illusoire. « Un miracle, en effet, ne s'accomplissant pas hors de la nature, mais dans la nature elle-même, on a beau dire qu'il est seulement au-dessus d'elle, il faut nécessairement qu'il en interrompe le cours. » Si, sans rien préjuger sur les causes du miracle, on se borne à désigner par là une chose qui surpasse l'intelligence humaine, on lui ôte par là même toute valeur religieuse. Une chose qui surpasse l'intelligence humaine ne peut rien lui apprendre de Dieu et de la nature. « Quand nous savons que toutes choses sont déterminées et réglées par la main divine, que les opérations de la nature résultent de l'essence de Dieu, et que les lois de l'univers sont ses décrets et ses volontés éternelles, nous connaissons alors d'autant mieux Dieu et sa volonté que nous pénétrons plus avant dans la connaissance des choses naturelles, que nous les voyons dépendre plus étroitement de leur première cause, et se développer suivant les éternelles lois qu'elle a données à la nature. Il suit de là qu'au regard de notre intelligence les phénomènes que nous comprenons clairement et distinctement méritent bien plutôt qu'on les appelle ouvrages de Dieu et qu'on les rapporte à la volonté divine, que ces miracles qui nous laissent dans une ignorance absolue, bien qu'ils occupent fortement l'imagination des hommes et les frappent d'étonnement et d'admiration; car enfin il n'y a dans la nature que les choses dont nous avons une connaissance claire et distincte qui nous élèvent à une connaissance plus sublime de Dieu, et nous manifestent en traits éclatants sa volonté et ses décrets. C'est donc véritablement se jouer, quand on ignore une chose, que de recourir à la volonté de Dieu; on ne fait par là que confesser très-ridiculement son ignorance. Un miracle, en effet, n'étant jamais qu'une chose limitée, et n'exprimant, par conséquent, qu'une puissance également limitée, il est certainement impossible de remonter d'un effet de cette nature à l'existence d'une cause infiniment puissante; tout au plus a-t-on le droit de conclure qu'il existe une cause plus grande que l'effet produit; je dis tout au plus, car il peut arriver que, par le concours de plusieurs causes, un effet se produise, dont la puissance, tout en restant inférieure à celle de toutes ces causes réunies, soit très-supérieure à la force de chacune d'elles. Au contraire, les lois de l'univers, ainsi que nous l'avons déjà montré, s'étendant à une infinité d'objets et se faisant concevoir sous un certain caractère déterminé, la nature qui se développe en suivant ces lois dans un ordre immuable est pour nous comme une manifestation visible de l'infini, de l'éternité et de l'immuabilité de Dieu. »

De cette critique philosophique du miracle, Spinoza passe à la critique historique des miracles de l'Ecriture. Si le miracle ne présente aucun intérêt à la véritable religion, et s'il n'a de réalité que relativement à notre ignorance; en d'autres termes, s'il n'a qu'une valeur subjective, il ne faut voir dans les miracles de l'Ecriture que des phénomènes naturels vus à travers le prisme de l'imagination et du sentiment, et présentés sous le jour le plus propre à frapper le sentiment et l'imagination.

« Tout l'effort de la critique doit tendre à les interpréter naturellement; et elle y parvient, en ayant soin de séparer dans le récit miraculeux le fait réel des opinions et des jugements qui l'enveloppent et le dénaturent. » Il ne faut pas douter que tous les faits racontés par l'Ecriture ne se soient passés naturellement; et cela n'empêche pas de les rapporter à Dieu, l'Ecriture n'ayant pas pour objet d'expliquer les choses par leurs causes naturelles, mais seulement de faire un tableau des événements les plus capables de frapper l'imagination, et d'en présenter le récit dans l'ordre et avec le style qui disposent le mieux à l'admiration, et qui, par conséquent, tournent le plus fortement l'âme du vulgaire à la dévotion. Si donc nous rencontrons dans l'Ecriture le récit de certains faits dont la

cause naturelle nous échappe, ou même qui semblent contraires aux lois de la nature, cela ne doit point nous arrêter, et nous devons demeurer convaincus que tout ce qui est effectivement arrivé est arrivé naturellement. Ce qui confirme cette doctrine, c'est qu'on voit clairement, par le récit de plusieurs miracles, qu'ils ont été accompagnés de certaines circonstances que le récit ne mentionne pas toujours, surtout quand il est conçu et comme chanté dans le style de la poésie; or ce sont justement ces circonstances qui font voir que le miracle s'est produit par des causes naturelles. Ainsi, quand Moïse voulut que les Egyptiens fussent dévorés d'ulcères, il répandit dans l'air de la cendre chaude (*Exode*, chap. ix). Ce fut aussi par un décret de Dieu tout semblable, c'est-à-dire un décret naturel, savoir, par un vent d'orient qui souffla nuit et jour, que les sauterelles couvrirent l'Egypte, et il fallut un vent impétueux d'occident pour les en chasser (*Exode*, chap. x). De même encore le décret divin qui ouvrit la mer aux Hébreux (*Exode*, chap. xiv) ne fut rien autre chose qu'un vent d'orient qui souffla avec violence pendant toute la nuit. Si Elisée rendit la force et la vigueur à un enfant que l'on croyait mort, il eut besoin de se pencher sur lui à plusieurs reprises, jusqu'à ce que l'enfant fût réchauffé et rouvrit les yeux (*Rois*, liv. II, ch. iv). On trouve aussi dans l'Evangile de Jean (ch. ix) le récit de certaines circonstances préliminaires dont Jésus-Christ se servit pour guérir un aveugle. En un mot, je pourrais citer ici une foule de récits de l'Ecriture qui prouvent suffisamment que les miracles requièrent d'autres conditions qu'un simple commandement de Dieu, comme on dit. Il faut donc croire que si les circonstances des miracles et les causes naturelles qui les expliquent ne sont pas toujours mentionnées, elles n'en ont pas été moins nécessaires à leur accomplissement... On dira que nous trouvons dans l'Ecriture une foule de choses qui ne semblent pas pouvoir être expliquées d'une façon quelconque par des causes naturelles: on y voit, par exemple, que les péchés des hommes et leurs prières peuvent être cause de la pluie et de la fertilité de la terre; que la foi a pu guérir des aveugles, et une infinité de choses semblables. Mais je crois avoir déjà répondu à cette objection; j'ai montré, en effet, que l'Ecriture n'a jamais pour objet d'expliquer les choses par leurs causes, mais seulement de les présenter dans un certain ordre et d'un certain style capables d'exciter la dévotion des hommes, particulièrement du vulgaire; et c'est pourquoi elle s'exprime sur Dieu et sur toutes choses d'une façon très-peu exacte; car ce n'est point la raison qu'elle veut convaincre, c'est l'imagination qu'elle veut frapper. Supposons, en effet, que l'Ecriture raconte la chute d'un empire à la façon des écrivains politiques, le peuple n'en sera nullement touché; mais il arrivera justement le contraire, si on fait un tableau poétique de cet empire qui s'écroule, et si on a soin, comme l'Ecriture, de tout rapporter à Dieu. Lors donc que l'Ecriture raconte que la terre est devenue stérile à cause des péchés des hommes, ou que les aveugles ont été guéris par leur foi, nous ne devons pas plus être choqués de tout cela que de l'entendre dire que Dieu s'irrite des péchés des hommes, qu'il en est contristé, qu'il regrette le bien qu'il leur a promis et qu'il leur a fait; ou encore que Dieu se souvient, en apercevant quelque signe, d'une promesse par laquelle il s'est engagé; et mille paroles semblables, qui sont des images poétiques, ou bien qui marquent seulement les opinions et les préjugés de l'écrivain... Il est bien rare que les hommes racontent un événement tout simplement comme il s'est passé, sans rien ajouter au récit. C'est surtout quand ils voient et entendent quelque chose de nouveau, qu'il leur arrive, à moins qu'ils ne soient fortement en garde contre leurs opinions préconçues, d'en avoir l'esprit tellement prévenu, qu'ils aperçoivent les choses tout autrement qu'ils ne les voient ou les entendent raconter, particulièrement si l'événement dont il s'agit passe la portée de celui qui le raconte ou de celui qui l'entend raconter, et plus encore si tous deux sont intéressés à ce que les choses se soient passées de telle ou telle façon. De là vient que, dans les *chroniques* et les *histoires*, les hommes exposent bien plutôt leurs opinions sur les choses que les choses elles-mêmes; de telle sorte que, si un seul et même événement est raconté par deux hommes d'opinions différentes, on pourrait croire qu'il s'agit de deux événements différents; et il est souvent très-facile de déterminer, par le caractère d'une certaine histoire, les opinions de l'historien. Je pourrais confirmer ces réflexions en citant un grand nombre de philosophes qui ont écrit l'histoire de la nature et une foule de chroniqueurs; mais cela est précisément superflu, et je vais me borner à un exemple tiré de l'Ecriture sainte, me fiant pour le reste à la sagesse du lecteur. Au temps de Josué, les Hébreux croyaient, comme fait encore le vulgaire, que le soleil se meut d'un mouvement diurne, et que la terre est en repos. Ils ne manquèrent pas d'accommoder à cette opinion le miracle qu'ils virent s'accomplir quand ils livrèrent bataille aux cinq rois. Car ils ne dirent pas simplement que le jour de cette bataille fut plus long qu'à l'ordinaire; ils ajoutèrent que le soleil et la lune s'étaient arrê-

tés, avaient suspendu leur mouvement. Or il est clair que cette manière de présenter l'événement était très-propre à agir sur les nations païennes de ce temps, qui adoraient le soleil, et à leur prouver par le témoignage des faits que le soleil est sous l'empire d'une puissance plus haute qui peut l'obliger par sa seule volonté à changer l'ordre de son cours. Ainsi donc, moitié par religion, moitié par suite de préjugés établis, les Hébreux furent amenés à concevoir un événement et à le raconter tout autrement qu'il n'avait pu effectivement se produire. Il est par conséquent nécessaire, pour interpréter les miracles de l'Ecriture et s'en faire une juste idée d'après le récit qu'on a sous les yeux, de connaître les opinions des premiers témoins de ces faits miraculeux et de ceux qui nous ont transmis leur témoignage, et d'établir une distinction profonde entre les opinions du témoin ou de l'écrivain et les faits eux-mêmes, tels qu'ils ont pu se présenter à leurs yeux. *Faute de cette distinction on confondra des faits réels avec des opinions ou des jugements.* Ce n'est pas tout: on confondra ces faits avec d'autres faits tout fantastiques qui n'ont eu lieu que dans l'imagination des prophètes. Car il ne faut pas douter que, dans l'Ecriture, une foule de choses ne soient données comme réelles et qu'on croyait effectivement réelles, qui ne sont au fond que des représentations imaginaires; comme, par exemple, que Dieu soit descendu du ciel; que le mont Sinaï ait lancé de la fumée, parce que Dieu venait d'y descendre entouré de flammes; ou enfin qu'Elie soit monté au ciel sur un char enflammé, traîné par des chevaux de feu. Ce ne sont là que des représentations fantastiques appropriées aux opinions de ceux qui nous les ont racontées. Quiconque a l'esprit un peu élevé au-dessus du vulgaire sait parfaitement que Dieu n'a ni droite ni gauche, qu'il n'est pas en mouvement ni en repos, ni situé en tel endroit, mais qu'il est absolument infini et qu'il contient toutes les perfections. On sait tout cela, je le répète, quand on règle ses jugements sur les perceptions de l'entendement pur, et non pas sur les impressions des sens et de l'imagination, comme le fait le vulgaire, qui se représente un Dieu corporel entouré d'une pourpre royale, assis sur un trône élevé par-delà les étoiles, au plus haut de la voûte céleste, sans que cette distance toutefois l'éloigne beaucoup de la terre. C'est à de pareilles opinions que sont appropriées une foule de récits de l'Ecriture, que des philosophes ne peuvent par conséquent pas prendre à la lettre. Je conclus qu'il importe, pour se rendre compte des miracles et savoir comment ils se sont passés, de connaître le langage et les figures hébraïques; et quiconque n'y fera pas une attention suffisante risquera de trouver dans l'Ecriture plusieurs miracles que l'historien n'a jamais pensé à donner pour tels; de façon qu'il ignorera non-seulement la véritable manière dont se sont passées les choses, mais la pensée même des auteurs sacrés... Entendons Isaïe dépeignant les ruines de Babylone (chap. xiii): *Les étoiles et les astres du ciel ne feront plus briller leur lumière; le soleil s'obscurcira à son lever, et la lune ne répandra plus ses clartés.* Je ne suppose pas que personne s'imagine que tout cela soit arrivé à l'époque de la dévastation de l'empire babylonien, pas plus que ce qu'il ajoute le prophète: *C'est pourquoi je ferai trembler les cieux, et la terre sera détre de sa place.* Isaïe emploie encore le même langage quand il prédit aux Juifs qu'ils reviendront de Babylone sans que leur sûreté soit troublée, et sans souffrir de la loi pendant le chemin: *Et ils n'ont point eu soif, dit-il, il les a conduits à travers les déserts, et il leur a fait couler l'eau du rocher; il a fendu le rocher, et les eaux se sont répandues.* Ce qui signifie tout simplement que les Juifs trouveront dans le désert des sources pour étancher leur soif; puisqu'il est certain qu'au retour des Juifs de Babylone, autorisés par Cyrus, il ne se produisit aucun miracle de cette sorte. On rencontre ainsi dans l'Ecriture une foule de miracles apparents qui ne sont au fond que des figures hébraïques; et il n'est certes pas nécessaire que je les cite l'un après l'autre; qu'il me suffise de montrer que ces figures n'ont pas seulement pour objet d'orne le récit, mais qu'elles servent principalement à lui donner un caractère religieux. C'est pour cela que l'Ecriture rapporte tout à Dieu, de façon qu'elle a toujours l'air de raconter des miracles, même quand elle parle des événements les plus naturels, comme on peut le voir par plusieurs exemples que j'ai cités. Ainsi, quand l'Ecriture dit que Dieu avait endurci le cœur de Pharaon, cela signifie tout simplement que Pharaon avait le caractère opiniâtre. Et quand elle dit que Dieu a ouvert les fenêtres du ciel, il faut entendre qu'il a beaucoup plu, et ainsi pour tout le reste. Si donc on veut bien se rendre attentif à toutes ces choses et considérer en outre que l'Ecriture sainte contient beaucoup de récits où les faits sont exposés rapidement, sans aucune de leurs circonstances, et en quelque sorte dans un état de mutilation, on ne trouvera presque rien dans les livres sacrés qui soit essentiellement contraire à la lumière naturelle, et une foule de choses qui aient paru jusque-là très-obscurcs se feront comprendre et interpréter sans effort. »

Ce passage, que nous avons tenu à mettre sous les yeux du lecteur malgré son étendue,

est très-intéressant en ce qu'il montre clairement que Spinoza est le véritable père de l'exégèse dite rationaliste, que devaient développer en Allemagne Eichhorn et Paulus. V. plus loin.

— III. L'EXÉGÈSE ET LA CRITIQUE BIBLIQUES AU XVII^e SIÈCLE. *Richard Simon.* Après Spinoza, l'histoire de l'exégèse biblique doit placer le Dieppois Richard Simon, prêtre de l'Oratoire. L'œuvre de Richard Simon servit même, s'il fallait en croire M. Renan, bien supérieure à celle de Spinoza au point de vue de la critique et de l'exégèse scientifiques. L'ouvrage de Richard Simon, dit M. Renan, *l'Histoire critique du Vieux Testament*, publiée pour la première fois en 1678, est un traité complet d'exégèse, en avance de près de cent cinquante ans sur les autres ouvrages du même genre. Une nouvelle édition de ce livre, annotée et complétée sur certains points, serait encore un livre précieux, pouvant être consulté avec fruit sur toutes les questions difficiles relatives aux écrits hébreux. La méthode de Richard Simon est la vraie; c'est celle de la raison investigatrice, aidée par un immense savoir. On a pu appliquer cette méthode avec plus de suite et de rigueur; on ne la changera pas tant que le bon sens présidera à ces études. La profonde connaissance des langues orientales que possédait le P. Simon lui donnait d'immenses avantages sur tous ses émules. Son analyse du *Pentateuque* est un chef-d'œuvre. Le principe fondamental de la critique des livres sacrés anonymes, principe applicable à presque toutes les littératures de l'Orient, est chez lui parfaitement développé. L'idée de la retouche des textes, des incorporations successives, est substituée aux vieilles discussions d'authenticité. Le texte n'est plus, dans cette manière de voir, quelque chose de fixe, qu'il faut tenir pour authentique ou apocryphe, admettre ou rejeter en bloc. C'est un corps organique qui s'accroît selon certaines lois, et de temps en temps se métamorphose, sans cesser d'être lui-même. Si quelques-unes des explications de Simon paraissent pénibles et contournées, il faut songer aux difficultés de sa situation. Le moment où il commença à publier était celui où le gouvernement de Louis XIV devint décidément une tyrannie mesquine et tracassière, s'occupant de tout, intervenant dans tous les débats, érigeant tout en affaire d'Etat. Malgré sa réserve, le savant auteur n'évita pas la persécution. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la gêne le porte parfois à une critique en quelque sorte trop radicale. L'importance exagérée qu'il attribue à Esdras et à la *Grande Synagogue*, le privilège vraiment bizarre qu'il confère aux prophètes « d'ajouter ou de retrancher aux livres sacrés, » sont des hypothèses défectueuses qui lui étaient imposées par les exigences théologiques du temps. Nous autres, libres penseurs, il nous est permis d'être moins embarrassés. En ces matières, plus on est libre, plus on est respectueux. Mais les quelques taches qu'on peut signaler dans l'ouvrage de Simon ne doivent rien enlever à l'admiration qu'il mérite. On citerait difficilement un livre qui ait aussi immensément dépassé son siècle que l'*Histoire critique du Vieux Testament*. Certes Richard Simon n'était pas le seul qui, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, appliquât la critique aux écrits hébreux. Spinoza, en particulier dans le *Traité théologico-politique*, arrivait sur le *Pentateuque* aux résultats les plus avancés. Mais Simon lui est bien supérieur sous le rapport de la méthode; et de fait, la science exégétique, telle que l'Allemagne l'a créée, ressemble beaucoup plus au livre de Simon qu'à celui de Spinoza. Le *Traité théologico-politique* est de 1670, antérieur de huit années par conséquent à l'*Histoire critique*. Je ne sais si Richard Simon avait lu l'ouvrage de Spinoza; en tout cas, il n'en relève pas. Spinoza fut le Bacon de l'exégèse; il entrevit une méthode qu'il ne pratiqua pas avec suite; Simon en fut le Galilée; il mit résolument la main à l'œuvre, et, avec un surprenant génie, éleva d'un seul coup l'édifice de la science sur des bases qui n'ont pas été ébranlées. »

Nous ne saurions accepter ce jugement de M. Renan. Cette prétendue supériorité qu'il attribue à Richard Simon sur Spinoza, au point de vue de la science exégétique, ne repose sur rien de solide; elle témoigne même, nous osons le dire, chez le brillant auteur du *Vie de Jésus*, d'une assez grande inattention. Il est certain d'abord que Spinoza a ouvert la voie au P. Simon. « Je ne sais, dit M. Renan, si Richard Simon avait lu l'ouvrage de Spinoza. » Or M. Renan devrait savoir que Richard Simon avait lu et connaissait parfaitement l'ouvrage de Spinoza, comme le prouve ce passage de la préface de l'*Histoire critique*: « Comme les prophètes, qu'on a appelés scribes publics pour les distinguer des autres écrivains particuliers, avaient la liberté de faire des recueils des anciens actes qui étaient conservés dans les archives de la république, et de donner à ces mêmes actes une nouvelle forme, en y ajoutant ou diminuant ce qu'ils jugeaient à propos, on donnera par ce principe une raison solide des additions et changements qui se trouvent dans les livres sacrés, sans que pour cela leur autorité soit diminuée, puisque les auteurs de ces additions ou changements ont été de véritables prophètes dirigés par l'esprit de Dieu. C'est pourquoi les changements qu'ils ont introduits dans les anciens actes auront la même

autorité que le reste du texte de la Bible. On répondra aussi très-facilement par ce même principe « à toutes les conséquences fausses et » pernicieuses que Spinoza a prétendu tirer » de ces changements ou additions pour dé- » crier l'autorité des livres divins, comme si » ces réformations étaient purement huma- » nes ; » au lieu qu'il devait considérer que les auteurs de ces changements ayant le pou- » voir d'écrire des livres sacrés ont aussi eu le pouvoir de les réformer. C'est pourquoi je n'ai fait aucune difficulté de rapporter quel- » ques exemples de ces changements, et d'en conclure que tout ce qui se trouve dans les livres sacrés n'a pas été écrit par des auteurs contemporains. » Il est clair maintenant que Richard Simon connaît Spinoza et qu'il partage et adopte ses vues sur les additions et les changements introduits dans les livres saints, et sur l'impossibilité d'attribuer, dans la forme où il se présente, le texte de ces livres à des auteurs contemporains. Il n'est séparé de Spinoza que par le préjugé théologique ; c'est ainsi que, pour échapper aux conséquences hétérodoxes et antisurnaturalistes que le philo- » sophe a tirées de sa critique, il imagine une sorte de collage d'écrivains publics formant en Israël, dès le temps de Moïse, une autorité prophétique anonyme et permanente, en possession du privilège bizarre d'ajouter ou de retrancher aux livres sacrés. » Il est fort vraisemblable, dit-il, qu'il y a eu dès le temps de Moïse de ces sortes de prophètes, qui étaient nécessaires à l'Etat pour recueillir les actes de ce qui se passait dans la république. Cela étant supposé, nous distinguerons dans les cinq livres de la Loi ce qui a été écrit par Moïse d'avec ce qui a été écrit par ces prophètes ou écrivains publics. On attribuera à Moïse, les commandements et ordonnances qu'il donna au peuple, au lieu qu'on pourra faire auteurs de la plus grande partie de l'histoire ces mêmes écrivains publics. » Ce n'est pas sans doute dans cette hypothèse défectueuse par laquelle Richard Simon entendait sauver le principe de l'inspiration divine des coups que lui-même, après Spinoza, portait à l'authenticité des livres hébreux, que M. Renan peut trouver la justification du parallèle qu'il établit entre le prêtre français et le philosophe hollandais.

« En tout cas, ajoute M. Renan, Richard Simon ne relève pas de Spinoza. » C'est là une seconde erreur. La méthode que recommande Simon dans l'exégèse biblique est la méthode naturelle d'interpréter tous les documents anciens ; elle consiste à rejeter comme arbitraires les explications allégoriques et mystiques, et à s'appuyer uniquement sur la grammaire et la critique philologique. » Luther, dit-il, s'est trompé quand il a prétendu expliquer l'Ecriture par rapport aux préjugés qu'il avait de la religion, en négligeant la grammaire. Il établit cette maxime : que la grammaire doit être sujette aux choses et non les choses à la grammaire (*Grammatica quidem necessaria est et vera, sed ea non debet regere res sed servare rebus*). Mais sous ce prétexte il suit souvent ses idées, et il néglige la grammaire à laquelle il ne s'était pas assez appliqué. » En une suite de chapitres intéressants, examinant la méthode des Pères dans l'explication de l'Ecriture, il leur reproche de ne point s'être attachés suffisamment au sens grammatical. » Il ne paraît pas que la plupart des premiers Pères se soient appliqués à interpréter l'Ecriture selon la rigueur du sens littéral. Comme ils avaient à disputer contre des philosophes ou contre des Juifs, ils ont employé plutôt la raison pour combattre les premiers que l'Ecriture, et ils combattaient les autres selon l'idée qu'ils avaient reçue de la religion chrétienne. Ils rapportaient à cette idée les preuves qu'ils tiraient des livres sacrés contre les Juifs, et ils attachaient plus d'importance aux explications mystiques qu'au sens grammatical ou littéral qui leur semblait ne pouvoir convenir qu'à la Synagogue... Saint Augustin prétend qu'un même passage de l'Ecriture peut être expliqué de différentes façons, et que la providence de Dieu a donné cette abondance de sens différents aux livres sacrés. Je crains qu'il n'étende trop ce principe et que, sous ce prétexte, on ne fasse passer la parole des hommes pour la parole de Dieu. La plupart des Juifs, principalement les anciens, sont tombés dans ce défaut, et, pour mettre à couvert leur ignorance, ils ont établi cette maxime que l'Ecriture avait soixante-douze faces, c'est-à-dire qu'elle pouvait être expliquée en une infinité de manières... Nous pouvons dire en général que les Pères, expliquant l'Ecriture dans leurs homélies ou discours qu'ils prononçaient en présence du peuple, ont négligé souvent le sens littéral, qui était beaucoup moins propre pour l'exhortation que le sens moral et allégorique... Origène semble s'être trop éloigné de la simplicité de la Bible ; comme il avait l'esprit subtil et pénétrant, il n'estimait que le sens sublime et une certaine interprétation qu'il appelle spirituelle, ne pouvant presque souffrir le sens littéral, qu'il croyait n'avoir rien que de bas et de simple. Cette méthode est défectueuse, parce qu'il ne faut pas expliquer les choses par rapport à notre esprit, et aux idées que nous avons de leur bassesse ou de leur grandeur ; mais il les faut considérer en elles-mêmes et selon leur nature. C'est en quoi se sont trompés la plupart de ceux qui ont formé leur esprit sur les livres des platoniciens. Si cela est une fois permis, chacun

fera des sens sublimes et spirituels à sa manière, et ainsi on méprisera le sens littéral et historique de la Bible... Nous n'avons point d'ancien auteur où l'on puisse mieux apprendre le sens littéral de l'Ecriture que dans saint Jérôme, qui n'est pas cependant beaucoup estimé de la plupart des théologiens d'aujourd'hui parce qu'ils leur paraît trop sec et trop critique, et qu'ils négligent l'étude des langues grecque et hébraïque, sans la connaissance desquelles il est cependant impossible de pouvoir lire ses ouvrages... A moins qu'on ne sache distinguer les temps auxquels saint Jérôme a composé ses livres sur la Bible, et les différends personnels qu'il avait alors, et enfin les raisons qu'il avait d'écrire, on ne trouvera dans tous ses ouvrages que des contradictions manifestes. En effet, il ne paraît pas être toujours d'un même sentiment ; et ce qu'il a approuvé en un endroit, il le rejette dans un autre. Il loue et il blâme la même personne selon les différentes raisons qu'il a d'en parler. On doit néanmoins lui rendre cette justice qu'il est le premier des Pères qui ait connu la manière critique dont on devrait expliquer l'Ecriture ; et s'il s'arrête quelquefois aux allégories, il ne l'a fait, comme il l'a témoigné lui-même, que pour s'accommoder au goût des autres et pour éviter le reproche qu'on lui faisait de favoriser le judaïsme par ses explications trop littérales... Saint Augustin était rempli de certains préjugés de philosophie et de théologie, qu'il mêle dans tous ses ouvrages. Comme il y a bien de la différence entre les vérités nécessaires et qui ne changent jamais, et les vérités qui regardent des faits, qu'on peut en quelque façon nommer vérités contingentes, saint Augustin a pu, en méditant, se former les véritables idées des premières ; mais il n'en est pas de même d'une infinité de faits qu'on ne peut pas connaître à fond par la simple spéculation. Or les vérités contenues dans l'Ecriture sont de cette dernière sorte : elles ne dépendent pas de l'idée que nous en pouvons concevoir ; mais il faut les étudier en elles-mêmes et s'exercer longtemps dans le style et les expressions des livres sacrés. En un mot, cette science dépend plus de la méthode que nous avons décrite ci-dessus que de la force de nos conceptions ; et comme saint Augustin n'a pas eu tous les secours qu'il a jugés lui-même nécessaires pour acquérir une parfaite connaissance de l'Ecriture, il a quelquefois accommodé l'Ecriture à ses idées, au lieu qu'il devait former ses idées sur l'Ecriture. » Toutes ces réflexions sont judicieuses et excellentes ; elles contiennent, on ne peut le contester, la véritable méthode de l'exégèse biblique. Mais cette méthode n'est autre que celle de Spinoza. Rappelons-nous que, selon Spinoza, on ne doit interpréter l'Ecriture que par l'Ecriture elle-même, c'est-à-dire par la connaissance de la langue, de la littérature et de l'histoire des Hébreux ; que tous les problèmes d'exégèse se ramènent à des problèmes de grammaire et de philologie ; qu'il faut rejeter l'interprétation philosophique de Maimonide, l'interprétation traditionaliste des pharisiens, et l'interprétation autoritaire et arbitraire des pontifes de Rome.

Achevons de montrer l'erreur où tombe M. Renan quand il soutient que Richard Simon ne relève pas de Spinoza, que Spinoza fut le *Dacon* de l'exégèse, qu'il entreprit une méthode qu'il ne pratiqua pas avec suite, que Simon en fut le *Galilée*, qu'il mit résolument la main à l'œuvre, et, avec un surprenant génie, éleva d'un seul coup l'édifice de la science sur des bases qui n'ont pas été ébranlées. » Les vues et les réflexions les plus importantes, les plus originales, les plus fécondes de l'Histoire critique se retrouvent presque toutes dans le *Traité théologico-politique*. » Il n'y a, dit Richard Simon, que de l'entêtement et de l'illusion dans l'esprit de ceux qui croient que les points sont aussi anciens que le texte de l'Ecriture, ou qu'ils ont au moins été inventés par Esdras. Comme la lecture de la Bible dépend en quelque façon de ces sortes de points, qui tiennent maintenant la place des voyelles, il semble qu'on ne pourra pas dire que l'Ecriture sainte soit entièrement la parole de Dieu, puisqu'une partie est de l'invention des hommes. Les plus zélés protestants ont reconnu que ce principe était dangereux et capable de détruire le principal fondement de leur religion : mais il ne faut pas toujours juger de la vérité d'un fait par les mauvaises conséquences qu'on en peut tirer, surtout quand on a des preuves évidentes sur cette matière... Il est certain que les mahométans n'ont ajouté des points à leur Alcoran que vers le temps d'Omar ; et de plus on montrera aisément qu'avant ce temps-là les Juifs n'ont point eu de grammairiens. A quoi l'on peut ajouter que les premiers grammairiens juifs ont tous écrit en arabe, et qu'ainsi ils ont pris d'eux les points et les autres parties qui composent la grammaire hébraïque. » Dans un autre chapitre, Richard Simon fait remarquer qu'il n'y avait autrefois dans les livres de la Bible aucune distinction de versets et de phrases, aucune ponctuation. » L'Ecriture a cela de commun, dit-il, avec tous les livres grecs et latins, qui étaient aussi écrits sans aucune distinction, avant que les points et les virgules eussent été inventés par les grammairiens. » Avant le P. Simon, Spinoza avait remarqué, nous l'avons vu, que l'hébreu n'a pas de voyelles, qu'il ne fournit aucun signe pour séparer les phrases, et marquer la pro-

nonciation des mots, et que les points et les accents que nous trouvons aujourd'hui dans le texte de la Bible y ont été introduits par des hommes d'un temps postérieur.

Richard Simon constate et s'efforce d'expliquer le désordre qui existe dans les livres de la Bible, et l'impossibilité d'y trouver une chronologie exacte ; il y montre des omissions et des répétitions ; il pose que l'Ecriture ne contient que des abrégés. » Les interprètes, dit-il, travaillent en vain à justifier les omissions qu'on remarque dans la Bible, comme si l'Ecriture n'avait pas été sujette aux mêmes accidents que la plupart des autres livres, et que les hommes n'en eussent pas été également dépositaires... Je doute qu'on puisse attribuer à Moïse, ou aux écrivains publics qui étaient de son temps, le peu d'ordre qui se trouve en quelques endroits du *Pentateuque*. Il y a plus d'apparence que, comme on écrivait en ce temps-là les livres sur de petits rouleaux ou feuilles séparées qu'on roulait les unes sur les autres, l'ordre de ces feuilles a été changé. Et de plus, les livres de la Bible que nous avons n'étant qu'un abrégé, on n'a pas toujours eu égard à l'ordre des matières... Il n'est pas assuré d'établir des généalogies et des chronologies sur les exemplaires de la Bible qui nous restent, parce qu'en beaucoup d'endroits ce ne sont que des mémoires abrégés ou des redites d'une même chose... Il est vrai qu'on ne peut pas s'arrêter entièrement au texte hébreu d'aujourd'hui pour former une chronologie parfaite ; mais nous avons en même temps fait voir que ni samaritain, ni Josèphe, ni le texte hébreu que nous avons de chronologie de la Bible, n'est point suffisant pour nous donner une connaissance exacte du nombre des siècles qui se sont passés depuis la création du monde. Il y a beaucoup de manquements dans la chronologie de l'Ecriture, qui abrège d'ordinaire les choses pour ne traiter que celles qui sont nécessaires au sujet dont il est question. On n'accusera donc pas pour cela les Juifs d'avoir corrompu malicieusement leur chronologie, mais on dira qu'en beaucoup d'endroits l'Ecriture n'est qu'un simple abrégé. » Ecoutons maintenant Spinoza : « Un peu d'attention suffit pour faire voir que tout, dans les livres du *Pentateuque*, préceptes et récits, est écrit pièce-mêle et sans ordre, que la suite des temps n'y est point observée, que les mêmes récits reviennent à plusieurs reprises et souvent avec de graves différences, en un mot que cet ouvrage n'est qu'une réunion confuse de matériaux que l'auteur n'a point eu le temps de classer et d'ordonner régulièrement. Il faut en dire autant des sept livres qui suivent le *Pentateuque*... Il est impossible de fixer la durée des événements qui sont racontés dans le livre des *Juges*, à partir du chap. xvii jusqu'à la fin. Tout cela prouve bien que les récits historiques de la Bible ne sont pas réglés par une exacte chronologie, et que, bien loin de s'accorder entre eux, ils contiennent souvent des choses très-diverses. D'où il faut conclure que ces récits ont été empruntés à des sources différentes, et enregistrés sans critique et sans ordre... Que l'on compare les *Paralipomènes* avec les *Rois*, on trouvera une foule de discordances, et il n'est point nécessaire d'en faire ici le dénombrement, et moins encore de discuter les suppositions fantastiques des commentateurs qui ont voulu résoudre toutes ces contradictions. Sur ce point, les rabbins tombent dans un vrai délire... Quelqu'un dira peut-être que je raisonne ici d'une manière trop générale et que mes preuves ne sont pas suffisantes ; ma réponse, c'est que je prie qu'on veuille bien marquer un ordre déterminé dans les récits historiques de l'Ecriture, de telle façon qu'on y puisse établir une exacte chronologie ; je prie aussi qu'en interprétant les témoignages de l'historien et les mettant d'accord les uns avec les autres on n'altère en rien les phrases et les tours dont il s'est servi, ainsi que la disposition et la texture de ses récits, tout cela avec une si grande fidélité que l'on puisse prendre pour règle, en écrivant soi-même des phrases hébraïques, la manière d'expliquer celles de l'Ecriture ; que si quelqu'un parvient à satisfaire à toutes ces conditions, je déclare que j'en passerai par tout ce qu'il voudra, et le regarderai comme un oracle. Pour ma part, j'ai cherché longtemps à réaliser le plan que je viens de tracer ; mais j'avoue qu'il m'a été impossible d'y réussir. »

Nous avons vu les raisons sur lesquelles se fonde Spinoza pour contester l'authenticité du *Pentateuque* et des autres livres de la Bible. Elles se ramènent en général à ceci, qu'on trouve dans ces livres des passages qu'il est impossible d'attribuer à leurs prétendus auteurs, et que de tels passages prouvent que les livres ont subi des retouches, qu'on y a fait des additions et des changements. C'est précisément ce que dit Richard Simon. Il a un chapitre intitulé : *Preuves des additions et autres changements qui ont été faits dans l'Ecriture et en particulier dans le Pentateuque*. Moïse ne peut être l'auteur de tout ce qui est dans les livres qui lui sont attribués. » L'on trouve, dit-il, dans le livre de Josué les mêmes additions et les mêmes changements que dans les livres de Moïse. On peut prouver qu'il n'est pas de Josué par plusieurs faits et manières de parler qui n'en peuvent point être... Pour ce qui est de l'histoire des *Juges*, il se peut faire que Samuel l'ait composée, et qu'Esdras

ou celui qui fit le dernier recueil des livres sacrés y ait ajouté plusieurs choses. Quoi qu'il en soit, il est certain que cette histoire, ou au moins une partie, n'a été compilée que longtemps après que les faits dont il y est parlé étaient arrivés... Les livres que nous avons sous le nom de *Samuel* ne peuvent aussi être entièrement de lui, à cause de certaines façons de parler qui ne sont point de son temps, outre qu'ils contiennent des histoires qui ne sont arrivées qu'après sa mort. »

Selon Spinoza, Moïse laissa plusieurs documents écrits qui n'ont pas été insérés textuellement dans le *Pentateuque*, mais qui furent employés par celui qui le rédigea. Cette conjecture de Spinoza, nous la voyons reprise par Richard Simon. D'après ce dernier, les éléments qui composent le *Pentateuque* sont d'une antiquité reculée et appartiennent, les uns à Moïse lui-même, qui rédigea la plupart des lois, et les autres à des annalistes que le législateur des Hébreux, à l'imitation de ce qui se faisait chez les Egyptiens, avait chargés de mettre par écrit le récit des événements les plus importants. Mais, dans sa forme actuelle, le *Pentateuque* n'est qu'une compilation très-postérieure de ces documents divers.

C'est encore à la suite de Spinoza que Richard Simon, cherchant dans l'histoire des enfants d'Israël à quelle époque et par quelle main ces pièces antiques ont été réunies, se voit forcé de descendre jusqu'après le retour de la captivité de Babel, et ne trouve aucun personnage qui remplisse mieux toutes les conditions voulues pour ce travail que le scribe Esdras. » Ce recueil, dit Spinoza, n'a pu être fait avant Hezras. Or l'Ecriture ne dit point qu'il y ait eu à cette époque aucun personnage, hormis Hezras, qui se soit appliqué à la recherche de la loi divine et qui ait été un scribe diligent dans la loi de Moïse... Hezras n'a pas mis la dernière main à son ouvrage, et s'est borné à emprunter à divers auteurs des récits historiques qu'il a simplement enregistrés, le plus souvent sans les examiner ni les mettre en ordre. » — « C'est le sentiment commun des Pères, dit Richard Simon, que le recueil du Vieux Testament, tel qu'il est aujourd'hui, a été composé par Esdras. Ce sentiment confirme ce que nous avons avancé (touchant le ministère des prophètes ou écrivains publics d'Israël) ; car Esdras n'a pu rétablir ces livres, qui avaient été corrompus pendant la captivité, qu'en qualité de prophète ou d'écrivain public ; aussi est-il nommé dans l'Ecriture *scribe* ou écrivain par excellence... On ne sait pas certainement si Esdras est l'auteur du dernier recueil des Ecritures canoniques, comme on le croit communément. Mais il y a bien de l'apparence que les Juifs, au retour de leur captivité, firent un choix des mémoires qui leur restaient, dont ils donnèrent une partie au peuple et gardèrent l'autre partie dans leurs archives. Ils appelèrent cette première partie, qu'ils rendirent publique, Ecritures canoniques. Comme ce sont plusieurs mémoires joints ensemble, et qui n'ont pas toujours de la liaison, il ne faut pas tant s'arrêter à l'ordre et au temps qu'aux choses ; car il y en a qui sont rapportées en un même endroit, bien qu'elles soient arrivées en différents temps. »

Enfin la principale hypothèse de Richard Simon, l'hypothèse des écrivains publics anonymes, auxquels les exigences de l'orthodoxie lui font attribuer le ministère prophétique et l'inspiration divine, se trouve dans un passage de Spinoza relatif aux livres de *Daniel*, d'*Hezras*, d'*Esther* et de *Néhémias*. Le philosophe se demande de quelle source l'auteur de ces quatre livres a pu tirer les récits historiques qui les remplissent. « Je ferai remarquer ici, répond-il, que les chefs ou princes des Juifs, à l'époque du second temple, comme les rois au temps du premier, avaient des *scribes* ou *historiographes*, qui étaient chargés d'écrire les annales de l'empire et de consigner la chronologie des événements. Ainsi, dans les livres des *Rois*, nous trouvons souvent citées les annales ou la chronologie de leur règne. De même les annales des princes et des pontifes sont citées dans *Néhémias* et dans les *Macchabées*. » Il est clair que Richard Simon n'a fait qu'étendre à tous les temps de l'histoire d'Israël, même au temps de Moïse, le ministère de ces *scribes* ou *historiographes* qui étaient, dit-il, nécessaires à l'Etat pour recueillir les actes de ce qui se passait dans la république. »

La seule différence importante qu'il soit possible de signaler entre l'exégèse de Spinoza et celle de Richard Simon, c'est que la première se montre pleinement dégagée du surnaturalisme, tandis que la seconde cherche (sincèrement ? je ne sais) à s'accommoder aux préjugés de la foi catholique. Moïse, nous dit cette dernière, cessera d'être l'auteur du *Pentateuque* ; les livres sacrés cesseront d'être authentiques ; mais qu'importe ? La foi, le surnaturel, l'autorité n'y perdront rien ; la Bible ne cessera pas d'être divinement inspirée. Je remplace les auteurs que nomme la tradition par des écrivains publics, des annalistes ; mais ces écrivains publics, ces annalistes seront aussi des prophètes. Pourquoi la théologie demanderait-elle davantage ? Les livres sacrés ont subi quelques changements dans le cours des siècles ; les Pères et les Juifs ne font point difficulté de reconnaître qu'ils ne sont pas tout à fait les mêmes qu'ils étaient dans le commencement ; qu'importe ? Les

écrivains publics, les prophètes anonymes qui n'ont cessé d'exister en Israël n'avaient-ils pas mission et pouvoir « d'ajouter et de retrancher aux livres sacrés » ? Il faut bien que ces livres aient été corrompus pendant la captivité de Babylone, puisque Esdras dut les rétablir ; qu'importe ? Esdras était un de ces scribes-prophètes. Il y a plus : grâce à cette précieuse hypothèse des scribes-prophètes, disparaît, au grand avantage de l'orthodoxie catholique, la distinction que font les juifs entre les livres authentiques et les livres apocryphes de l'Ancien Testament. « Comme le pouvoir des écrivains publics dont nous avons parlé ci-dessus, dit Richard Simon, a toujours été le même pendant tout le temps que la république des Juifs a subsisté, on ne doit pas s'étonner que, dans le recueil des Ecritures, il y en ait qui aient été écrites après Esdras ; et partant Esdras n'est pas le dernier compilateur des livres sacrés. Il importe fort peu que ces derniers écrivains n'aient pas eu le nom de prophètes, pourvu qu'ils aient eu la même autorité... Les livres qui ont été recueillis après la dernière compilation ont été nommés *apocryphes* parce qu'ils n'ont peut-être pas été autorisés par le sanhédrin : saint Jérôme même n'ose pas les nommer *canoniques* quand il suit le sentiment des Juifs. Mais l'Eglise, qui a succédé à la Synagogue, les ayant reconnus pour divins et *authentiques*, il n'est plus permis de douter de leur autorité... Les Juifs, ayant perdu l'usage de la langue hébraïque, commencèrent à ne plus écrire leurs actes en cette langue, mais dans la langue chaldéenne. On aura sans doute pris de ces mémoires écrits en chaldéen une partie des livres que nous nommons apocryphes, et qui ne sont pas moins vrais pour cela, bien qu'ils n'aient pas été autorisés par le sanhédrin juif... Les rabbins mêmes citent quelquefois ces livres apocryphes : de sorte que les Juifs ne les ont jamais rejetés entièrement ; mais ils les ont seulement considérés comme des ouvrages *apocryphes*, c'est-à-dire cachés et inconnus, parce qu'ils n'avaient point été publiés par l'autorité du sanhédrin. Il se peut donc faire que ces livres qu'on nomme apocryphes aient été tirés des actes que l'on conservait dans les archives des Juifs. » La P. Simon s'attache habilement à montrer que si la méthode et les résultats de ses recherches critiques menacent le principe protestant de l'autorité scripturaire, la foi catholique n'en est point atteinte et peut fort bien s'en désintéresser. « Les catholiques, dit-il, qui sont persuadés que leur religion ne dépend pas seulement du *texte* de l'Ecriture, mais aussi de la *tradition* de l'Eglise, ne sont point scandalisés de voir que le malheur des temps et la négligence des copistes aient apporté des changements aux livres sacrés aussi bien qu'aux livres profanes. Il n'y a que des protestants préoccupés et ignorants qui puissent s'en scandaliser. » On voit qu'il est loin de suivre Spinoza dans son interprétation des miracles.

Richard Simon avait espéré que les catholiques ne seraient pas scandalisés de son exégèse. Il se trompa. Voici comment M. Renan raconte la triste destinée de son ouvrage : « Le livre allait paraître, quand Arnauld fit parvenir à Bossuet un exemplaire de la préface et de la table des matières. C'était le jeudi saint de l'an 1678. Bossuet, en quelques minutes, vit avec son habileté ordinaire que c'était ici un dangereux ennemi. La rage du rhéteur contre l'investigateur qui vient déranger ses belles phrases éclata comme un tonnerre. Esprit étroit, ennemi de l'instruction qui gênait ses partis pris, rempli de cette sottise prétention qu'à l'esprit français de suppléer à la science par le talent, indifférent aux recherches positives et aux progrès de la critique, Bossuet en était toujours resté, en fait d'érudition biblique, à ses cahiers de Sorbonne. Le savant incommode qui venait troubler son repos lui causa une vive impatience. A l'instant même, sans s'arrêter à la solennité du jour, Bossuet courut chez le chancelier Le Tellier, et quelques heures après, M. de La Reynie, lieutenant de police, saisissait chez l'imprimeur tous les exemplaires de l'*Histoire critique*. On essaya un arrangement. Mais que pouvait un simple prêtre qui n'avait pour lui que son savoir et sa sincérité ? La Reynie reçut l'ordre de brûler tous les exemplaires, au nombre de treize cents. Il ne s'en sauva que six ou sept. Sur l'un d'eux fut faite l'édition de Rotterdam (1685). A partir de ce moment, Richard Simon eut un persécuteur vigilant et acharné, toujours prêt à entraver ses recherches. Le chancelier Pontchartrain aurait désiré lui être favorable. « Il est singulier, disait Bossuet, que, dans un si grand bruit contre ce livre, M. le chancelier ne fasse rien. Veut-il se le faire dire, et s'y faire contraindre par une autorité supérieure ? Il faudra bien y venir, s'il ne le fait lui-même. » Pour être juste, on doit ajouter que Bossuet n'était en tout ceci que le représentant de l'Eglise de France, et en quelque sorte le fondé de pouvoir de tous les défauts de l'esprit français. L'Eglise gallicane donna en cette occasion la mesure de sa médiocrité intellectuelle, de sa paresse pour la recherche, de son incurable pesant.

Le coup, ajoute M. Renan, fut décisif. Bossuet, assisté par La Reynie, tua les études bibliques en France pour plusieurs générations. Bientôt la révocation de l'édit de

Nantes enleva le seul aiguillon qui donnât encore quelque activité scientifique au clergé catholique. La lutte des deux partis produisit de fortes études. Désormais la paresse l'emporta. La France versa absolument du côté de la littérature. L'Académie française et les gens du monde firent la loi ; la science perdit toute autorité. La France devint une nation composée de conservateurs niais et de spirituels étourdis. Rien n'égalait la nullité où tombèrent à cette époque les études dont nous parlons. La Sorbonne continuait ses traditions séculaires d'hostilité contre les études historiques et philologiques. La chaire d'hébreu au Collège de France ne compta pas un seul titulaire de quelque mérite. Jean Goudouin, le seul qui paraisse avoir été habile, se garda de rien publier. L'école janséniste, qui compta dans son sein tant d'hommes laborieux, n'aimait pas la Bible et fut toujours médiocre en philologie. La sottise ingérence de l'Etat dans les questions les plus purement scientifiques amenait de ridicules incidents. Quand Fourmont défendit les rabbins injustement attaqués par dom Calmet, Louis XIV, qui se laissait dire que *Nyctiorax* fut un roi d'Israël, et le cardinal de Noailles, qui sûrement ne savait pas un mot d'hébreu, intervinrent dans la question et imposèrent silence à Fourmont. Le jésuite Hardouin, l'évêque Huet appliquaient à la Bible, l'un ses niaiseries et paradoxales chimères, l'autre son érudition dénuée de discernement et même de sincérité. La pitoyable méthode de Masclef et d'Houbigant corrompait jusqu'à la grammaire hébraïque, et rendait impossible toute étude sérieuse du texte hébreu. La grande autorité de cette triste époque en exégèse est dom Calmet. Il est difficile de concevoir plus de puérilité chez un savant homme. Calmet ignore précisément ce qu'il importait de connaître, c'est-à-dire les langues orientales et les rabbins, que Simon possédait si bien, et qui, à cette époque, étaient indispensables à étudier. Sa crédulité dépassait toutes les bornes. Ses dissertations sur les démons, les vampires, les revenants, les dragons volants, comptent parmi les ouvrages les plus extravagants qui aient été écrits.

Il nous semble que M. Renan se montre injuste à l'égard de Bossuet et de l'Eglise gallicane quand il dit que « Bossuet n'était, dans son acharnement contre le P. Simon, que le représentant de l'Eglise de France et en quelque sorte le fondé de pouvoir de tous les défauts de l'esprit français ; » et que « l'Eglise gallicane donna en cette occasion la mesure de sa médiocrité intellectuelle, de sa paresse pour la recherche, de son incurable pesant. » La vérité est que Bossuet et l'Eglise gallicane étaient dans leur rôle naturel ; qu'ils représentaient contre le P. Simon la foi et l'Eglise catholiques, et en même temps l'esprit d'intolérance de leur siècle ; que leur défiance en présence des libertés de la critique ne provenait pas de paresse et de médiocrité intellectuelle, mais de zèle orthodoxe, et s'explique très-bien par l'instinct de conservation. Il faut, au contraire, admirer la sagacité avec laquelle Bossuet vit le danger que préparait à l'autorité des livres saints, de la tradition et de l'Eglise, cette exégèse qui prétendait se dégarer de tous les préjugés théologiques et se fonder uniquement sur la science des langues et sur l'étude pour ainsi dire expérimentale des textes. Bossuet sentait toute l'importance qu'il y avait, pour la religion catholique, à ne pas laisser s'accréditer une critique qui, comme celle de Spinoza, dont elle différait à peine, ruinait l'authenticité du *Pentateuque* et celle des autres livres hébreux. Il faut voir avec quelle force il s'exprime sur ce point dans le *Discours sur l'histoire universelle*.

« Il y a, dit-on, des difficultés dans l'histoire de l'Ecriture. Il y en a sans doute qui n'y seraient pas si le livre était moins ancien, ou s'il avait été supposé, comme on l'ose dire, par un homme habile et industrieux, si l'on eût été moins religieux à le donner tel qu'on le trouvait, et qu'on eût pris la liberté d'y corriger ce qui faisait de la peine. Il y a les difficultés que fait un long temps, lorsque les lieux ont changé de nom ou d'état, lorsque les dates sont oubliées, lorsque les généalogies ne sont plus connues, qu'il n'y a plus de remède aux fautes qu'une copie tant soit peu négligée introduit si aisément en de telles choses, ou que des faits échappés à la mémoire des hommes laissent de l'obscurité dans quelque partie de l'histoire. Mais enfin cette obscurité est-elle dans la suite même ou dans le fond de l'affaire ? Nullément : tout y est suivi ; et ce qui reste d'obscur ne sert qu'à faire voir dans les livres saints une antiquité plus vénérable... Mais enfin, et voici le fort de l'objection, n'y a-t-il pas des choses ajoutées dans le texte de Moïse, et d'où vient qu'on trouve sa mort à la fin du livre qu'on lui attribue ? Quelle merveille que ceux qui ont continué son histoire aient ajouté sa fin bienheureuse au reste de ses actions, afin de faire du tout un même corps ? Pour les autres additions, voyons ce que c'est. Est-ce quelque loi nouvelle, ou quelque nouvelle cérémonie, quelque dogme, quelque miracle, quelque prédiction ? On n'y songe seulement pas : il n'y en a pas le moindre soupçon, ni le moindre indice ; c'eût été ajouter à l'œuvre de Dieu ; la loi l'aurait défendu, et le scandale qu'on eût causé eût été horrible. Quoi donc ?

On aura continué peut-être une généalogie commencée ; on aura peut-être expliqué un nom de ville changé par le temps ; à l'occasion de la manne dont le peuple a été nourri durant quarante ans, on aura marqué le temps où cessa cette nourriture céleste, et ce fait, écrit depuis dans un livre, sera demeuré par remarque dans celui de Moïse, comme un fait constant et public dont tout le peuple était témoin : quatre ou cinq remarques de cette nature faites par Josué, ou par Samuel, ou par quelque autre prophète d'une pareille antiquité, parce qu'elles ne regardaient que des faits notoires, et où conséquemment il n'y avait point de difficulté, auront naturellement passé dans le texte ; et la même tradition nous les aura apportées avec tout le reste : aussitôt tout sera perdu ; Esdras sera accusé ; il faut que tout retombe sur Esdras... Esdras aura donc tout fait ; Esdras aura oublié qu'il voulait faire parler Moïse, et lui aura fait écrire si grossièrement comme déjà arrivé ce qui s'est passé après lui. Tout un ouvrage sera convaincu de supposition par ce seul endroit ; l'autorité de tant de siècles et la foi publique ne lui serviront plus de rien : comme si, au contraire, on ne voyait pas que ces remarques dont on se prévaut sont une nouvelle preuve de sincérité et de bonne foi, non-seulement dans ceux qui les ont faites, mais encore dans ceux qui les ont transcrites. A-t-on jamais jugé de l'autorité, je ne dis pas d'un livre divin, mais de quelque livre que ce soit, par des raisons si légères ? Mais c'est que l'Ecriture est un livre ennemi du genre humain ; il veut obliger les hommes à soumettre leur esprit à Dieu, et à réprimer leurs passions déréglées : il faut qu'il périsse ; et à quelque prix que ce soit, il doit être sacrifié au libertinage. Au reste, ne croyez pas que l'impie s'engage sans nécessité dans toutes les absurdités que vous avez vues. Si, contre le témoignage du genre humain, et contre toutes les règles du bon sens, elle s'attache à ôter au *Pentateuque* et aux prophéties leurs auteurs toujours reconnus, et à leur contester leurs dates, c'est que les dates *font tout* en cette matière pour deux raisons. Premièrement, parce que des livres pleins de tant de faits miraculeux, qu'on y voit revêtus de leurs circonstances les plus particulières, et avancés non-seulement comme publiés, mais encore comme présents, s'ils eussent pu être démentis, auraient porté avec eux leur condamnation ; et au lieu qu'ils soutiennent de leur propre poids, ils seraient tombés par eux-mêmes il y a longtemps. Secondement, parce que leurs dates étant une fois fixées, on ne peut plus effacer la marque infaillible d'inspiration divine qu'ils portent empreinte dans le grand nombre et la longue suite des prédictions mémorables dont on les trouve remplis. C'est pour éviter ces miracles et ces prédictions, que les impies sont tombés dans toutes les absurdités qui vous ont surpris. » Bossuet avait très-bien vu que l'interprétation orthodoxe des miracles et des prophéties puisait toute sa force dans l'authenticité des livres saints, et que mettre en doute celle-ci, c'était rendre celle-là suspecte.

IV. L'EXÉGÈSE ET LA CRITIQUE BIBLIQUES AU XVIII^e SIÈCLE. *Reimarus ; Voltaire*. Les déistes anglais du XVIII^e siècle, qui renouvellèrent, dans le sein de l'Eglise, la polémique des anciens adversaires païens du christianisme, s'attachèrent indistinctement à combattre l'authenticité de la Bible, à lui ôter toute créance, et à rabaisser au niveau vulgaire les faits qu'ils y ont racontés. Tandis que Toland, Bolingbroke et d'autres déclaraient la Bible un recueil de livres apocryphes et remplis de fables, d'autres s'efforçaient de dépouiller les personnages et les récits bibliques de tout reflet d'une lumière supérieure et divine. Ainsi, d'après Morgan, la loi de Moïse est un misérable système de superstition, d'aveuglement et de servilité ; les prêtres juifs sont des imposteurs, les prophètes sont les auteurs de la désolation et des guerres intestines des deux royaumes de Juda et d'Israël. Il est impossible, suivant Chubb, que la religion juive soit une religion révélée de Dieu ; le caractère moral de la divinité y est défiguré par les usages arbitraires dont la prescription lui est attribuée, par sa partialité prétendue pour la nation juive, et surtout par l'ordre sanguinaire d'exterminer les peuplades chananéennes. Le Nouveau Testament ne fut pas plus que l'Ancien à l'abri des attaques de ces déistes ; on jeta sur les apôtres le soupçon d'égoïsme et d'avidité ; on n'épargna pas même le caractère de Jésus. Les miracles furent l'objet particulier de la critique de Thomas Woolston. Cet écrivain est remarquable par la position particulière qu'il prend entre l'ancienne explication allégorique de l'Ecriture et la moderne interprétation des naturalistes. Tout son raisonnement, en effet, se meut dans l'alternative suivante : si l'on veut conserver les récits des miracles comme une histoire véritable, ils perdent tout caractère divin et descendent au rang de tours absurdes, de farces misérables ou de tromperies vulgaires ; mais si on ne veut pas effacer l'empreinte divine dans ces récits, il faut en sacrifier le caractère historique, et ne les considérer que comme la représentation, sous forme d'événements réels, de certaines vérités spirituelles ; et aussitôt, à l'appui de cette manière de voir, Woolston invoque l'autorité des plus grands allégoristes parmi les Pères de l'Eglise, Origène, Augustin, etc.

L'exégèse déiste du XVIII^e siècle est repré-

sentée en Allemagne par Reimarus, l'auteur des *Fragments de Wolfenbützel*, en France par Voltaire. « Au milieu du XVIII^e siècle, dit M. Fontanès, la théologie orthodoxe ne comptait plus dans ses rangs en Allemagne ces fiers représentants qui avaient élevé, dans le siècle précédent, le château fort de la dogmatique luthérienne. La science avait passé aux mains de l'incrédulité, et ce n'était plus à armes égales que l'Eglise pouvait soutenir la lutte. Le mouvement piétiste, qui un moment avait rendu à la religion, à la piété une jeunesse et une floraison nouvelles, avait contribué aussi à discréditer et à affaiblir la culture scientifique ; de sorte que les théologiens ne furent plus suffisamment préparés, quand il fallut descendre dans l'arène et repousser les coups d'un parti audacieux, qui rencontrait partout de secrètes intelligences dans toutes les classes de la société. Formé à l'école de Wolf, Reimarus s'attaqua d'abord à la distinction imaginée par son maître, de la religion naturelle qu'on *peut* démontrer, et de la religion révélée qu'on *ne peut* pas démontrer. Poser ainsi la question dans un siècle qui ressaisissait avec ardeur les droits inaliénables de la raison, c'était condamner d'avance le christianisme ; et si Wolf, tout absorbé par le travail de classification, de dessèchement, dirai-je, auquel il se livrait sur la doctrine de Leibnitz, ne pénétra pas jusqu'au cœur de la question et ne se prononça pas, Reimarus, tirant avec rigueur les conséquences du principe, dut aboutir à la solution inévitable et s'appliquer à éliminer de la religion véritable, rationnelle, tous les éléments surnaturels. Reimarus fit pour la doctrine de Wolf ce que Strauss a fait de nos jours pour la philosophie de Hegel : il dégagea les conséquences des principes et les mit en lumière. Reimarus, comme les déistes anglais et français, conserve la donnée traditionnelle de la composition des livres sacrés par des témoins oculaires, et dès lors il n'a d'autre moyen de rejeter tous les éléments miraculeux dont il ne peut accepter la réalité que l'hypothèse de la fraude, du mensonge. L'idée à l'apologétique du XVIII^e siècle, qui démontre la vérité du christianisme par les miracles, les prophéties, la résurrection, il est amené à conclure que le christianisme est le fruit d'une imposture, dès qu'il a constaté que les preuves dont l'étaient ses défenseurs ne supportent pas l'examen. Les *Fragments de Wolfenbützel* s'attaquent d'abord à l'Ancien Testament. L'auteur trouve les hommes à qui ce livre attribue des communications immédiates avec Dieu si méchants, que de telles communications, si la réalité en était admise, dégraderaient la divinité ; il trouve les résultats de ces communications, les doctrines et les pernicieuses divines, si grossières et si pernicieuses, qu'il est impossible de les attribuer à Dieu ; il trouve enfin les miracles qui les accompagnent si absurdes et si incroyables, que tout cet ensemble donne la conviction que la communication avec Dieu a été un mensonge, et les miracles des tromperies pour favoriser l'établissement de lois avantageuses aux dominateurs et aux prêtres. C'est surtout Moïse que Reimarus s'efforce, dans un long chapitre, de charger de toute la honte d'une imposture. Il l'accuse de n'avoir pas reculé devant l'emploi des moyens les plus infâmes pour se faire le maître despotique d'un peuple libre. Dans cette vue, Moïse supposa des apparitions de la divinité, et il prescrivit, comme injonctions divines, des actes qu'il, tels que l'enlèvement des vases d'Egypte et l'extermination des Chananéens, auraient dû être stigmates comme fraude, brigandage et cruauté sanguinaire, mais qui, à l'aide de ces mots : *Dieu l'a dit*, ont été subitement transformés en actions dignes de la divinité. L'auteur des *Fragments* ne peut pas davantage réputer divine l'histoire évangélique du Christ. Pour lui, le plan de Jésus est un plan politique ; son entrevue avec Jean-Baptiste une affaire concertée, afin que l'un recommandât l'autre au peuple ; la mort de Jésus, un anéantissement de ses projets qu'il n'avait nullement prévu, un coup que ses disciples ne surent réparer que par l'imposture de sa résurrection et par un subtil changement de son système de doctrines.

Sur l'exégèse de Voltaire, nous ne saurions mieux faire que de citer le jugement de M. Renan :

« Voltaire n'est pas plus un savant et un critique qu'un philosophe et un artiste. Il est un homme d'action, un homme de guerre ; tout devient arme entre ses mains. Mais on ne fait pas de bonne science, pas plus qu'on ne fait de grand art, avec la polémique. La polémique est bonne et nécessaire, quand la religion est intolérante et constitue un obstacle pour la science. Elle n'a pas de valeur absolue en elle-même. Ce qu'elle poursuit, ce n'est pas la vérité, c'est la victoire. Quand on veut vaincre à tout prix, on ne regarde pas beaucoup à la qualité des arguments. Les études hébraïques, d'ailleurs, sont des études de haute antiquité. Or Voltaire, qui traite des époques pleinement historiques avec tant de pénétration, n'entend rien à la haute antiquité. Toute l'école philosophique du XVIII^e siècle, si brillante dans l'ordre des sciences exactes, avait peu le sentiment de ces sortes d'études, qui supposent des qualités fort opposées à l'esprit mathématique. Je ne dis pas qu'au milieu de tout ce radotage, étincelant d'esprit, qui remplit le *Dictionnaire philosophique* et

L'Essai sur les mœurs, il n'y ait des détails traités avec bon sens. Mais rien n'est déduit d'une manière savante : les questions sont mal posées; ce sont des à peu près de conversation, des vues rapides d'homme du monde, parfois justes, parfois hasardées, jamais fondées sur de solides recherches. L'auteur a raison fort souvent; mais le ton général est mauvais. Hâtons-nous d'ajouter que ces fades plaisanteries, ce ton narquois, ces hypocrites protestations, ces traits à la dérobbée, étaient la conséquence de l'intolérance du temps. Les seuls qui n'aient pas le droit de s'en plaindre sont les orthodoxes. On avait rendu la franchise et le sérieux impossibles; on récoltait ce qu'on avait semé. Après tout, ce n'est pas à nous qu'il appartient ici d'être sévères. Si Voltaire a fait de la pauvre exégèse, c'est grâce à lui que nous avons le droit d'en faire de bonne. En revendiquant le droit de penser, il rendit en un sens plus de services à la science qu'en avançant la solution de telle question de détail. Mais on fait rarement deux choses à la fois. Ceux qui fondaient la liberté ne sont pas toujours ceux qui en usent le mieux. Ces hommes, à qui nous devons le repos de notre vie et la paix de nos travaux, n'amendèrent dans les études savantes aucun progrès. Le succès de Voltaire tua l'érudition en France; les bénédictins arrêtaient leurs publications faute de lecteurs. Dans l'ordre de recherches qui nous occupe en particulier, l'école philosophique ne fit pas de travaux sérieux, et par malheur n'en provoqua pas chez ses adversaires. On répondit à des enfantillages par des enfantillages. L'abbé Guénée a plus de savoir solide que Voltaire, mais aussi peu de critique. Formé à la chétive école des apologistes anglais, il ne sort pas des vètilles matérielles. Il prouve par des renseignements pris chez un fondeur de Paris que Moïse put couler le veau d'or dans le désert! Les questions capitales, l'âge des textes, leur mode de rédaction, l'origine des renseignements qui y sont consignés ne se présentent jamais à lui.

— V. L'EXÉGÈSE ET LA CRITIQUE BIBLIQUES AU XVIII^e SIÈCLE. Astruc. Au milieu du XVIII^e siècle, un médecin français, Astruc, ouvrit une nouvelle voie à l'exégèse biblique, en constatant le premier un fait de la plus haute importance. Il remarqua que, dans certains passages de la *Genèse*, Dieu est constamment et exclusivement désigné par le mot *Elohim*, et dans d'autres par celui de *Jéhovah*. Il conclut de là que ces deux catégories de passages devaient provenir de deux sources différentes, et que chacune d'elles appartenait primitivement à un ouvrage distinct. Et comme il y a encore dans la *Genèse* un certain nombre de passages qui ne peuvent rentrer ni dans le document élohiste ni dans le document jéhoviste, Astruc admit que le rédacteur de ce livre avait eu à sa disposition d'autres pièces auxquelles il avait fait ça et là de légers emprunts. Il crut pouvoir distinguer jusqu'à douze documents différents, dont les deux principaux seraient le mémoire élohiste et le mémoire jéhoviste; les autres n'auraient fourni que des fragments très-peu considérables pour combler quelques lacunes des deux précédents. Ce système fut présenté dans un ouvrage intitulé : *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse* (1753). Astruc semble avoir entrevu qu'il pourrait bien en être des trois livres suivants comme de la *Genèse*; du moins il fait remarquer que les deux premiers chapitres de l'*Exode* se composent aussi du mémoire élohiste. Il aurait été convenable d'examiner de plus près les documents ainsi distingués, d'étudier en quoi ils diffèrent, de rechercher quelle est l'origine de chacun d'eux. Astruc ne s'engagea point dans ces difficiles questions. Il se contenta, après avoir exposé son système, d'en faire valoir les avantages et de montrer avec quelle facilité il fait disparaître les objections de Spinoza. Les répétitions, le défaut d'ordre, le peu de liaison de la narration, tout cela est le fait des mémoires dont Moïse se servit. Et si l'on dit que le législateur des Hébreux aurait pu du moins fondre un peu mieux ensemble ses documents, Astruc se tire d'affaire par cette hypothèse que Moïse avait rangé en colonnes les différents mémoires qu'il avait recueillis, de manière à en faire ce qu'on pourrait appeler une concordance, et que les copistes postérieurs, au lieu de conserver cet arrangement, transcrivirent le tout *serie continua*, et détruisirent ainsi l'harmonie de l'ensemble. Mais laissons Astruc exposer et motiver lui-même ses ingénieuses conjectures :

« Je prétends que Moïse avait entre ses mains des mémoires anciens, contenant l'histoire de ses ancêtres depuis la création du monde; que, pour ne rien perdre de ces mémoires, il les a partagés par morceaux, suivant les faits qui y étaient racontés; qu'il a inséré ces morceaux en entier les uns à la suite des autres, et que c'est de cet assemblage que le livre de la *Genèse* a été formé. Voici sur quoi je me fonde : 1^o Il y a dans la *Genèse* des répétitions fréquentes des mêmes faits qui sautent aux yeux. La création du monde, y est racontée deux fois; l'histoire du déluge deux fois également, et jusqu'à trois fois à l'égard de quelques circonstances. On trouve plusieurs autres exemples

pareils dans le reste du livre. Que doit-on penser de semblables répétitions? Peut-on croire que Moïse les eût laissées dans un ouvrage aussi court et aussi serré, s'il l'avait composé lui-même; et n'est-il pas vraisemblable que ces répétitions viennent de ce que la *Genèse* n'est qu'une simple compilation de deux ou trois mémoires plus anciens qui rapportaient les mêmes faits? 2^o Dans le texte hébreu de la *Genèse*, Dieu est principalement désigné par deux noms différents. Le premier qui s'y présente est celui d'*Elohim*. L'autre nom de Dieu est celui de *Jéhovah*. On pourrait croire que ces deux noms *Elohim* et *Jéhovah* sont employés indistinctement dans les mêmes endroits de la *Genèse*, comme des termes synonymes et propres à varier le style; mais ce serait se tromper. Ces mots ne sont jamais confondus ensemble : il y a des chapitres entiers, ou de grandes parties de chapitre, où Dieu est toujours nommé *Elohim* et jamais *Jéhovah*; il y en a d'autres, pour le moins en aussi grand nombre, où l'on ne donne à Dieu que le nom de *Jéhovah*, et jamais celui d'*Elohim*. Si Moïse avait composé de son chef la *Genèse*, il faudrait mettre sur son compte cette variation singulière et bizarre. Mais peut-on s'imaginer qu'il eût porté la négligence jusqu'à ce point dans la composition d'un livre aussi court que la *Genèse*? A-t-on quelque exemple pareil à citer, et ose-t-on bien sans preuve imputer à Moïse une faute qu'aucun écrivain n'a jamais commise? N'est-il pas, au contraire, plus naturel d'expliquer cette variation en supposant, comme nous faisons, que le livre de la *Genèse* est formé de deux ou trois mémoires, joints et cousus ensemble par morceaux, dont les auteurs avaient toujours donné à Dieu le même nom, mais chacun un nom différent, l'un celui d'*Elohim*, et l'autre celui de *Jéhovah*? 3^o On peut donner à cette observation un plus grand degré d'évidence encore, en comparant la *Genèse* avec les quatre autres livres du *Pentateuque*. Dans la *Genèse*, le nom d'*Elohim* et celui de *Jéhovah* sont employés séparément, tantôt l'un et tantôt l'autre, chacun à son tour, dans un certain nombre de chapitres ou de versets plus ou moins grand, sans être jamais confondus ensemble, d'où il nous paraît qu'on doit conclure que ces différents morceaux avaient appartenu à des mémoires différents dont Moïse s'était servi pour composer la *Genèse*; et cette supposition convient à un livre où Moïse ne raconte rien dont il ait pu être témoin, et où tout ce qu'il dit, il ne le peut dire que sur les relations d'autrui. Mais dans l'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres* et la *Deutéronomie*, où Moïse ne parle plus que des choses qu'il a faites ou dont il a été témoin, et où par conséquent c'est lui-même qui compose, et qui compose de son chef l'histoire qu'il écrit, il n'y est parlé que de *Jéhovah*; le nom d'*Elohim* n'y paraît que rarement et n'y paraît que pour varier le style... Je n'excepte de cette règle que les deux premiers chapitres de l'*Exode*, qui contiennent le récit de l'oppression des Hébreux en Egypte, de la naissance et de l'enfance de Moïse. On ne donne point d'autre nom à Dieu dans ces deux chapitres que celui d'*Elohim*, et c'est aussi ce qui me fait soupçonner que ces chapitres pourraient bien avoir été pris du même mémoire original par où la *Genèse* finit, et où l'on n'emploie de même, en parlant de Dieu, que le nom d'*Elohim*; ce qui doit paraître d'autant plus vraisemblable que les faits rapportés dans ces chapitres ont précédé la naissance de Moïse, ou du moins le temps où il fut chargé de conduire le peuple hébreu... 4^o Enfin, tous les commentateurs conviennent qu'il y a dans la *Genèse* des faits racontés avant d'autres faits, quoiqu'ils soient arrivés après, c'est-à-dire qu'il y a des récits visiblement déplaçés, et qui, par conséquent, renversent l'ordre chronologique. Or voudrait-on attribuer ces fautes à Moïse, et penser qu'en composant la *Genèse* il l'ait composée avec assez peu de réflexion pour y laisser glisser de pareilles méprises? J'avoue que je ne saurais me le persuader, et que j'aime beaucoup mieux croire que Moïse a composé la *Genèse* de plusieurs différents mémoires coupés par morceaux, qui ont été insérés en entier les uns à la suite des autres; que l'ordre chronologique était observé dans chacun de ces mémoires en particulier, mais qu'en les insérant par morceaux, cet ordre s'est trouvé dérangé dans quelques endroits, ce qui a donné lieu à ces antichronismes. »

— VI. L'EXÉGÈSE ET LA CRITIQUE BIBLIQUES AU XVIII^e SIÈCLE. Ernesti et Semler. Ernesti est le premier écrivain allemand qui ait repris la méthode naturelle et scientifique d'exégèse dont Spinoza et Richard Simon avaient posé les règles. Humaniste distingué, habitué à vivre dans le commerce des écrivains de l'antiquité classique, étranger aux jeux d'esprit par lesquels les théologiens savaient trouver dans tout texte donné l'idée qui leur convenait, il enseigna dans son *Interpres Novi Testamenti* (1761) que les saintes Ecritures ne peuvent pas être interprétées d'après d'autres principes que ceux qu'on applique à tous les autres ouvrages. Le bon sens et la grammaire, tels sont les guides de l'exégète; c'est à eux que Ernesti renvoyait les théologiens.

A ce principe Semler en ajouta un second qui le compléta. Il fit remarquer que l'interprète d'un écrivain ancien doit non-seulement connaître la langue dont cet écrivain s'est

servi, mais encore les circonstances au milieu desquelles il a vécu, circonstances qui ont nécessairement exercé une influence sur sa manière de parler et même sur sa manière de penser. Un écrivain, quel qu'il soit, tient à son temps et à son pays par un certain fonds commun d'idées, par les figures du langage et une forme générale de style, par les allusions qu'il fait nécessairement à ce qui l'environne, en un mot par une foule de traits qui distinguent en propre ce temps et ce pays. Ce sont là des faits dont l'interprète doit tenir compte. Les auteurs sacrés ne font pas exception à la règle commune. Ecrivains populaires, appartenant à une contrée, à un peuple, à une civilisation qui diffèrent sous tant de rapports des temps et des nations modernes de l'Occident, ils ont laissé des ouvrages fortement empreints, certainement dans la forme et jusqu'à un certain point dans le fond, du génie oriental, de l'esprit juif, des caractères de l'antiquité. Si l'interprète traite leurs paroles comme si elles étaient des aphorismes universels, impersonnels, n'appartenant à aucun temps et n'ayant point de patrie, dans quel océan d'erreurs ne va-t-il pas se jeter! Tels sont les principes d'interprétation que recommandèrent Ernesti et Semler : ces principes, nous l'avons vu, ne sont autres que ceux de Spinoza. Ils ont été depuis à peu près universellement acceptés, et ils forment la base de ce qu'on a appelé l'interprétation grammaticale historique.

Mais ces règles d'interprétation, il fallait en montrer la valeur par l'application : c'est ce que fit Semler. Ce qui le frappa le plus dans les écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament, ce furent tous les traits qui semblent contredire directement l'opinion ecclésiastique de l'inspiration littérale de ces livres. Le *Pentateuque*, dont il reconnaît que le fond est de Moïse, fait si souvent mention d'événements postérieurs de beaucoup à ce législateur, et trop insignifiants pour qu'on puisse les prendre pour des prophéties, comme le faisaient les anciens théologiens, qu'on ne peut se refuser à y voir de très-nombreuses interpolations, et qu'il devient difficile de bien distinguer ce qui est positivement authentique de ce qui ne l'est pas. Rien n'est plus incertain que la date et que l'auteur de chacun des livres historiques. Il n'en est aucun qui ne contienne des faits ou des allusions postérieurs à l'époque qu'on assigne à sa rédaction. Les livres des prophètes sont des recueils de discours publics, recueils dans lesquels on n'a pas observé l'ordre historique, et ce défaut d'ordre en rend l'intelligence fort incertaine, ou du moins fort difficile. Les livres poétiques n'offrent rien de plus certain. On ignore et la date et l'auteur du livre de *Job*; l'*Ecclésiaste* est d'une époque relativement plus reculée; les *Proverbes* et les *Psaumes* sont des recueils de pièces diverses, provenant de temps et d'auteurs fort différents. Les ténèbres les plus épaisses couvrent les premiers temps de notre ère, et il est presque impossible de suivre, au sein de cette obscurité, la formation de la première littérature chrétienne. Tout ce qu'on peut savoir avec quelque certitude se réduit aux faits suivants : il est incontestable que les premiers partisans du christianisme avaient répandu en une foule de lieux la connaissance de la vie et des enseignements de Jésus-Christ avant qu'on sentît le besoin de les mettre par écrit; il ne l'est pas moins que chacun de ceux qui écrivirent l'histoire du fondateur de la religion chrétienne le fit à sa manière, sous l'influence de ses propres impressions et selon qu'il avait compris la parole du Maître. Ces livres n'eurent d'abord aucune autorité; chaque chrétien en pensait ce qu'il voulait, et chaque association chrétienne lisait dans ses assemblées ceux qui lui semblaient les plus propres à son instruction et à son édification. Plus tard, quand le christianisme eut pris, avec un développement considérable, une organisation arrêtée, il devint nécessaire de mettre fin à cette anomalie et de décider quels seraient les livres qui serviraient désormais au culte et à l'enseignement. Après de longues discussions sur ce sujet, à la fin du IV^e siècle, le canon se trouva fixé; plusieurs des écrits qui avaient servi à l'édification publique dans certains pays en furent exclus; d'autres, inconnus jusqu'alors à plusieurs Eglises ou fortement contestés, y furent admis.

Tels étaient les faits principaux que Semler relevait dans l'histoire des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament; il en tira cette conséquence, que les théologiens modernes n'avaient pas moins de droit que les anciens juifs et les docteurs chrétiens des quatre premiers siècles de l'Eglise à décider de la canonicité de ces livres, et, se donnant à lui-même cette liberté, il montrait que la seconde *Epître* de saint Pierre, les onze premiers versets du chapitre VIII et le chapitre XXI de l'Evangile de saint Jean, le verset 7 du chapitre V de la première *Epître* de saint Jean, etc., ne peuvent être regardés ni comme authentiques, ni comme canoniques.

— VII. L'EXÉGÈSE BIBLIQUE À LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE ET AU COMMENCEMENT DU XIX^e. Eichhorn; Paulus. A la fin du XVIII^e siècle, nous voyons se poser la question fondamentale de l'exégèse biblique, la question de l'interprétation des miracles. Eichhorn la résout dans le même sens que Spinoza; il écarte tout à la fois et l'interprétation surnaturaliste

de l'orthodoxie et l'interprétation politique de Reimarus et des déistes anglais et français; il voit dans les miracles des faits réels dénaturés dans leurs causes, leur but, leurs circonstances et leur signification, par l'imagination et le sentiment; il fonde l'interprétation désignée sous le nom de *rationaliste* et à laquelle la dénomination de physique conviendrait, il semble, beaucoup mieux. Les progrès de l'histoire et de la philosophie l'avaient amené à l'alternative d'admettre l'intervention divine chez tous les peuples à leur âge primitif ou de la nier chez tous. Chez tous les peuples anciens, remarquait-il, ce qui était inattendu et incompris était rapporté à la divinité; les sages vivaient toujours en communication avec des êtres supérieurs. En dehors de l'histoire hébraïque, personne n'est tenté de croire à la vérité littérale de pareils récits. Mais évidemment, ajoutait Eichhorn, la raison exige que l'on traite les Hébreux et les non-Hébreux de la même façon; en sorte qu'il faut, ou placer tous les peuples durant leur enfance sous l'action d'êtres supérieurs, ou ne croire chez aucun d'eux à une telle influence. Admettre un surnaturalisme primitif commun à toutes les nations, c'est créer un monde de fables. Ce qu'il y a donc à faire, c'est de concevoir les anciens récits selon l'esprit du temps qui nous les a légués. Sans doute, s'ils étaient écrits avec la précision de notre siècle, il faudrait y voir ou une réelle intervention de la divinité, ou un mensonge inventé pour faire croire à une telle intervention; mais, provenant d'une époque qui n'avait pas de critique, ces naïfs documents s'expriment sans artifice et conformément aux opinions reçues au temps où ils furent rédigés. Pour avoir la vérité, il s'agit seulement de traduire dans notre langue la langue des anciens. Tant que l'esprit humain n'avait pas encore pénétré la véritable cause des phénomènes physiques, il faisait dériver tout de forces surnaturelles : les hautes pensées, les grandes résolutions, les inventions utiles, et surtout les songes à vives images, venaient d'un Dieu. Et ce n'était pas seulement le peuple qui embrassait ces faciles explications; les hommes supérieurs n'avaient eux-mêmes aucun doute à cet égard, et se vantaient avec pleine conviction de relations avec la divinité. Sous les récits merveilleux de la Bible, il faut donc, disait Eichhorn, chercher des faits naturels et simples, exprimés selon les habitudes des peuples enfants. Ainsi la fumée et la flamme du Sinaï ne furent autre chose qu'un feu que Moïse alluma sur la montagne pour exciter l'imagination du peuple, et avec lequel, par hasard, coïncida un violent orage; la colonne lumineuse était une torche qu'on portait devant le front de la caravane; l'apparition radieuse de la face du législateur fut une suite de son grand échauffement, et lui-même, qui en ignorait la cause, y vit avec le peuple quelque chose de divin.

Cette méthode d'interprétation, qui était, nous l'avons vu, celle de Spinoza, Eichhorn ne l'applique que très-timidement aux faits évangéliques; à peine se hasarde-t-il à proposer des sens naturels pour quelques récits de l'histoire des apôtres, comme la conversion de saint Paul, le miracle de la Pentecôte, les apparitions angéliques. Ce fut en 1800 que le docteur Paulus entra à pleines voiles dans cette mer nouvelle, et jeta les premières bases d'une histoire critique de Jésus. Paulus distinguait, comme l'avait fait Spinoza, ce qui dans une narration est un fait réel (élément objectif) et ce qui n'est que le jugement du narrateur (élément subjectif). Le fait, c'est la réalité qui sert de fond au récit; le jugement du fait, c'est la façon dont le spectateur ou le narrateur l'a envisagé, l'explication qu'il s'en est donnée à lui-même, la manière, en un mot, dont le fait s'est réfracté dans son individualité. Les Evangiles, selon Paulus, sont des *histoires* écrites par des hommes crédules sous l'empire d'une vive imagination. Les évangélistes sont des *historiens* à la façon de ces naïfs témoins qui, en nous racontant le trait le plus simple, ne peuvent s'empêcher de nous le présenter avec des additions de leur chef. Pour avoir la vérité, il faut se placer au point de vue de l'époque et séparer le fait réel des embellissements que la foi crédule et le goût du merveilleux y ont ajoutés. Paulus tient fermement à la vérité historique des récits; il s'efforce d'introduire dans l'histoire évangélique un rigoureux enchaînement de dates et de faits; mais ces faits n'ont rien qui exige une intervention surnaturelle. Pour lui, Jésus n'est pas le fils de Dieu dans le sens de l'Eglise, mais c'est un homme sage et vertueux : ce ne sont pas des miracles qu'il accomplit, mais ce sont des actes tantôt de bonté et de philanthropie, tantôt d'habileté médicale, tantôt de hasard et de bonne fortune. « C'était là, dit avec raison M. Renan, une étroite exégèse, toute de subtilité, fondée sur l'emploi mécanique de quelques procédés (extase, éclair, orage, nuage, etc.); exégèse d'ailleurs bien inconsciente au point de vue théologique; car si les narrateurs sacrés ne méritaient aucune foi sur les circonstances, pourquoi tenir si fort à leur véracité sur le fond du récit? On ne tarda pas à sentir l'insuffisance d'une méthode d'interprétation aussi mesquine. » L'étude de la mythologie comparée produisait de toutes parts en Allemagne des idées nouvelles. Heyne, Wolf, Niebuhr et bientôt Otfried Müller dévoilaient l'antiquité grecque et latine; l'Inde ouvrait ses trésors et fournissait

des documents inappréciables, sans lesquels l'histoire de l'esprit humain eût été à jamais incomplète. Heyne avait proclamé ce beau principe : *A mythis omnis priscorum hominum cum historia tum philosophia procedit*. Krug, Gubler, Bauer, Vater, de Wette appliquèrent à l'histoire sacrée les principes de critique si délicatement reconnus pour l'histoire profane. Le caractère légendaire et mythique des récits merveilleux de l'Ancien et du Nouveau Testament fut reconnu; l'interprétation dite rationaliste, qui avait remplacé l'interprétation mythique, fit place à son tour à l'interprétation mythique, qui trouva dans le docteur Strauss sa dernière et sa plus complète expression. V. MYTHE.

— Philol. La critique verbale ou critique des textes est à la fois une science et un art, car elle exige des connaissances solides et un tact particulier. Elle trouve d'ailleurs son application même pour les auteurs modernes, comme le prouve la belle collection des grands écrivains français publiée par la librairie Hachette, et plus encore peut-être l'édition de Pascal donnée par M. Havet. Pourtant elle est peu pratiquée en France; on a contre elle des préventions d'autant plus ridicules que, si l'on remonte à l'origine, on voit qu'elles proviennent au fond de la paresse de gens dont le devoir eût été précisément de cultiver cette science. Il vaut donc la peine d'expliquer bien nettement la nécessité et l'utilité de cette critique.

Lorsque nous avons à juger de la véracité ou de la vraisemblance d'un fait donné comme historique, nous consultons d'abord le simple bon sens, et, pour peu qu'il y ait doute, nous avons à rechercher des preuves directes de la fausseté ou de l'altération du fait; il nous faut procéder à une enquête complète sur la tradition orale ou écrite. De même, lorsqu'il s'agit d'auteurs, on doit examiner s'ils nous sont parvenus intacts. Ici on a toujours une tradition écrite, transmise par une succession plus ou moins longue de copistes; or ces copies se sont souvent altérées, soit par la négligence du copiste, soit par le fait d'un faussaire. Il y a eu des omissions, des transpositions dans les manuscrits, comme il s'en produit tous les jours dans nos imprimeries. En outre, il est souvent arrivé qu'un copiste ne pouvant pas lire un mot l'a remplacé arbitrairement par un autre; ou bien il a confondu les abréviations, si nombreuses à certaines époques; ou bien encore les manuscrits ont appartenu à des personnes qui notaient en marge ou entre les lignes leurs impressions, ou quelquefois une explication, et les copistes suivants ont intercalé les notes dans le texte, de là ce que l'on appelle des *interpolations*. Mais quelquefois ces altérations ont été volontaires, ce qui est beaucoup plus grave et nuit extrêmement à l'intelligence d'un auteur. Ainsi le texte de Lucrèce, l'un des plus difficiles à comprendre, a été maltraité par un adversaire de son système philosophique qui s'est amusé à rapprocher, en les répétant, les passages qui lui paraissaient contradictoires. Peut-être les avait-il simplement copiés en marge, et un copiste les aura maladroitement substitués à un nombre de vers égal qu'il trouvait en face, faisant ainsi disparaître certaines parties authentiques de l'œuvre originale. On comprend qu'ainsi nous ne puissions plus juger Lucrèce comme si nous le possédions en entier. Souvent sa pensée est interrompue, et nous ne pouvons plus la retrouver. La critique verbale doit constater toutes ces erreurs, afin qu'on n'accuse pas l'auteur de fautes qui ne sont pas de son fait. M. de Pongerville, il est vrai, a traduit tout Lucrèce; mais il a glissé sur les difficultés avec une aisance et une facilité qu'autorisait une traduction en vers, et, en outre, il a prêté à Lucrèce une foule d'opinions qu'il n'avait pas. Si l'on veut connaître le poète latin, autant du moins que la chose est possible, il faut se servir de l'édition de Lachmann ou de celle de Bernays.

Mais si la critique verbale restait toute négative, et se bornait à reconnaître ce qui est bien réellement authentique dans le texte d'un auteur, elle ne remplirait que la moitié de sa mission. Il faut de plus que, dans tous les cas où c'est possible, elle restitue le texte primitif. Pour cela, quelques-uns procèdent par hypothèses, et changent, à leur gré, tout ce qui leur déplaît. Il n'est cependant rien de plus antiscientifique que l'arbitraire; toute science a sa méthode et ses règles. Nous allons essayer d'exposer les règles principales de la critique verbale.

Pour corriger le texte d'un auteur, il faut étudier à fond : 1° l'auteur lui-même, c'est-à-dire son esprit, son style, sa langue et toutes les particularités de son génie; 2° les manuscrits qui nous ont conservé ses œuvres, ainsi que les plus anciennes éditions. Par la première de ces études, on acquiert le tact, le sentiment critique qui fait souvent deviner où se trouve une erreur, et suggère les moyens de la rectifier. Par la seconde, on obtient des renseignements sûrs et précis sur la tradition manuscrite, ou, en d'autres termes, on se rapproche de plus en plus de la rédaction originale, en faisant abstraction des corrections introduites par les premières éditions, et qui sont souvent inexactes. Il n'est même pas rare qu'on retrouve des caractères presque illisibles tracés machinalement par un copiste fidèle, mais ignorant. Plus tard est

venu un scribe ou un imprimeur qui a voulu absolument donner un sens à la phrase et a fait disparaître toute trace de l'idée primitive. Nous en donnons quelques exemples plus bas. En général, nous avons de chaque auteur un texte universellement admis, qui s'appelle la *vulgate*, et qui repose sur une édition ancienne. Or, dans ces éditions, il est arrivé de deux choses l'une : ou bien on a reproduit servilement un manuscrit donné, avec toutes les fautes qu'il contenait; ou bien on a corrigé ces fautes dans la mesure où cela était possible dans l'état de la science, c'est-à-dire qu'on a eu recours à des conjectures. La première de ces deux alternatives est la plus heureuse, parce qu'alors l'édition *princeps* tient lieu d'un manuscrit, souvent perdu depuis. Lorsqu'on veut corriger le texte vulgaire, on procède maintenant avec méthode, on applique soit la critique positive ou paléographique, soit, à son défaut, la critique divinatoire ou conjecturale. Pour exercer la critique paléographique, on commence par étudier tous les manuscrits qu'on peut se procurer d'un auteur, on note les différences (variantes ou leçons), ou on les fait noter par quelque copiste habile. Ce travail achevé, on procède au classement des manuscrits par familles. Tous ceux qui présentent des leçons analogues sont groupés dans une même branche. On arrive ainsi à déterminer à peu près quels sont les meilleurs manuscrits, et quel devait être le premier qui a servi de type à tous les autres. Ainsi, par exemple, pour le texte de Plaute, on est arrivé à conclure que toutes les copies, sauf une seule, proviennent d'un manuscrit qui est représenté le plus fidèlement par le manuscrit du Vatican ou *Codex vetus*, tandis que, d'autre part, ce texte se transmettait par une autre série de copies à laquelle appartenait le manuscrit de Milan ou palimpseste ambroisien, le plus ancien texte. Ce dernier diffère extrêmement des autres, et fait bien comprendre les altérations subies par les comédies de Plaute, par suite de l'ignorance des copistes, qui n'en comprenaient plus le sens, et arrangeaient à leur façon toutes les phrases qui ne leur étaient pas intelligibles. Une fois qu'on a établi quel est le manuscrit qui mérite le plus de confiance, il faut ne plus consulter les autres qu'à titre de renseignements. On comprend qu'il arrive parfois qu'un manuscrit, moins bon en général, ait conservé par hasard une variante vraiment originale dans tel endroit particulier. Dans chaque circonstance donnée, la tâche du critique est différente. Ainsi, quand il s'agit de lacunes, les bons manuscrits les indiquent; parfois il est arrivé qu'un érudit les a comblées avec une intelligence telle, qu'on a découvert depuis des manuscrits confirmant la rectification; mais cela n'est possible que pour des lacunes peu considérables. Quand elles sont plus étendues, ou quand on n'arrive pas à les remplir d'une manière certaine, on laisse un blanc, en indiquant qu'il manque une partie de l'ouvrage. On reconnaît aussi des erreurs de texte dans les poètes quand le vers est faux. Quand on rencontre une phrase ou des mots interpolés, c'est-à-dire introduits à tort dans le texte, on les met entre parenthèses ou entre crochets. Il y a souvent des répétitions; et dans les poètes épiques, il est quelquefois difficile de distinguer si elles sont le fait de l'auteur ou celui du copiste. Les copistes ont omis dans certains cas des mots ou des syllabes, quand ils étaient suivis d'un mot ou d'une syllabe identiques; car anciennement on n'avait pas l'habitude de séparer les mots, et il arrivait qu'un scribe maladroit croyait la répétition fautive, inutile. Ainsi quand il y avait *intitulum*, il copiait *integrum*.

Nous avons déjà parlé des abréviations; nous en donnerons quelques exemples. Ainsi les lettres P. P. (*publice postumum*) ont été traduites à tort par *prætor publicus*. De même C. F. peut signifier *Caii filius* ou *clarissima familia*. Quelquefois on est tout surpris de rencontrer dans une phrase où ils n'ont rien à faire les mots *populus romanus*; c'est que le copiste a pris les lettres P. R. comme indépendantes, tandis qu'elles faisaient partie d'un mot comme PRIMUS. Si l'on tient compte aussi des transpositions, des fausses ponctuations, des confusions de lettres, etc., on comprendra combien d'erreurs étaient possibles. Comme on ne mettait pas de points sur les i, on confondait *unus* avec *imus*, *multum* avec *inultum*, etc. Il faut donc de profondes connaissances en paléographie pour deviner l'origine première des fautes dans les textes.

La critique conjecturale n'intervient que dans le cas où la paléographie et l'étude des manuscrits ne donnent aucune solution satisfaisante. Quelques-uns en ont abusé, et ont ainsi jeté sur la critique verbale un discrédit immérité. Mais elle se combine quelquefois heureusement avec l'autre genre de critique. Nous allons donner quelques exemples de corrections heureuses. Dans Lucrèce, au livre II, après le vers 41, on avait omis dans les éditions ordinaires deux vers intelligibles qu'on lisait dans les meilleurs manuscrits; les voici :

SVBIDIIIS MAGNIS EPICVRI CONSTABILITAS
ORNATAS ARMIS ITASTATVAT PARITERQ. ANIMATAS.

Que venait faire ici Epicure, et que voulait dire le troisième mot du second vers? M. Bernays a deviné que le mot *Epicuri* était le fait d'un lecteur grec, qui avait noté au-dessus

du vers la traduction du mot *subsidia* (*épikourioi*); le copiste a introduit ce mot dans le texte à la place d'un autre qui a été chassé dans le vers suivant et est devenu *ITASTATVAT*; or, dans les manuscrits de Lucrèce, les lettres *IT* sont souvent mises au lieu d'un *H*; de là on pouvait conclure qu'il y avait *hastatis*, armés d'une lance; *tariterque* devient *pariterque*, et le mot qui a été remplacé par *ITASTATVAT* devait être probablement un premier *pariter*, dont la répétition a déplié au copiste. Ainsi, par la simple étude paléographique, on parvient à rétablir ces deux vers de la manière suivante :

SUBIDIIIS MAGNIS HASTATIS CONSTABILITAS
ORNATAS ARMIS PARITER PARITERQUE ANIMATAS.

Dans Suétone nous lisons autrefois : *Ad finem consulatus*, « Jusqu'à la fin de son consulat », ce qui était contredit par l'histoire; il fallait lire : *Ad finem ejus*, son parent, *finis* ayant été pris pour *CVTVS*, abréviation de *consulatus*.

C'est ainsi que beaucoup de passages des auteurs anciens ont pu être rectifiés et rétablis. Les érudits qui, à force de patience, ont pu réussir à rendre à leur pureté primitive les écrivains de l'antiquité, ont effacé bien des taches qui déparaient leurs ouvrages, et ont contribué pour une bonne part à les faire comprendre et apprécier; ils facilitent le travail de l'histoire littéraire, et retrouvent bien des idées qui risquaient d'être perdues pour toujours. Autrefois la France a brillé par ce genre de travail : les Scaliger, les Casaubon, les Saumaise ont tenu haut le sceptre de la critique en Europe. Alors la philologie française était à son apogée. On ne saurait l'accuser de s'être perdue à cette époque dans les minuties, car elle a fait de belles conquêtes d'un intérêt général pour l'histoire de l'esprit humain. Mais la routine classique est venue; elle a préféré la compilation et la phrase aux recherches originales, et dès lors la Hollande puis l'Allemagne nous ont disputé et enlevé la première place dans le mouvement humaniste.

— Litt. et B.-arts. Deux familles d'esprits se partagent le domaine de la pensée, les inspirés et les observateurs, ceux qui créent et ceux qui se bornent à étudier la chose créée. Nécessairement, à défaut des uns, les autres ne pourraient point exister, car l'analyse, subalterne en son rôle, ne saurait précéder l'œuvre, elle la suit; elle n'est possible que par elle; plus exclusif et d'un ordre supérieur, l'art n'a pas de précurseur, il naît de lui-même, et c'est seulement lorsqu'il est né que la critique arrive, s'empare de lui avec plus ou moins d'intelligence et de sensibilité, regarde comment et par quoi il s'est révélé, travaille à en faire découler ces règles longtemps débattues qui, un jour ou l'autre, feront autorité; la véritable utilité de la critique gît donc dans l'indication des principes de l'art. Ici se place cette remarque, que les pères réels, les générateurs de la critique sont en définitive les grands génies qui appliquèrent les lois de l'art avant qu'elles eussent été promulguées par personne. Homère, par exemple, les devina, et l'*Iliade* nous avait révélé bien avant Aristote le précepte de l'unité dans les compositions. Mais, par cela même qu'elle se taille son patrimoine sur les terres fécondes et plantureuses où l'inspiration a déposé ses riches semences, faut-il donc traiter la critique en parasite, la dédaigner? A Dieu ne plaise! Bien comprise, la critique est tout une science, et une science appelée à donner de beaux fruits; elle exige une compréhension complète des œuvres, une vue nette sur les tendances d'une époque, une loi dans certains principes, c'est-à-dire une jurisprudence, un rapport, un arrêt. Celui qui l'exerce ainsi devient, selon l'expression de Balzac, « le censeur et le magistrat des idées »; sa mission est encore assez belle, on le voit, et assez grande aussi, même en la comparant avec celle du créateur. Le malheur veut qu'il y ait à côté de cette critique modeste, utile et bienfaisante, une critique hautaine, ignorante et funeste qui, au plaisir d'instruire, préfère le sot et pédantesque avantage de gourmander et de tout décrier. A ce métier déplorable, l'esprit se fausse et perd de sa lucidité et de sa rectitude; mais beaucoup, parmi ceux qui l'exercent, se disent tout bas :

Il faut manger pour vivre et mordre pour manger, et ils continuent d'amuser la galerie aux dépens du génie, lequel apprend ainsi qu'il est de condition humaine, et soumis aux misères de ce bas monde. Homère a eu son Zolle, Voltaire son Fréron. Le *Cid* trouva son Scudéri, et Corneille fut longtemps vexé par l'abbé d'Aubignac. De nos jours, les noms les plus illustres, les ouvrages les plus beaux ont été en butte à la haine impuissante des partis et à la grotesque outrecuidance des courtards de séminaire. De petits cuistres bons à rien, si ce n'est à peser des diphthongues, à vanner des particules, à trier des pois chiches dans le giron de la vieille rhétorique, ont établi boutique d'injures sous couleur de critique indépendante. La feuille d'une main, le *Parfait chrétien* de l'autre, ils se taillent le pot-au-feu quotidien dans tout poète qui chante à portée de leur impertinence et de leur gueuserie. C'est leurs pareils, ou quelque chose d'approchant, que Voltaire flétrissait en s'écriant indigné : « On a vu, chez les nations modernes qui cultivent les lettres, des gens qui se sont établis critiques de profession,

comme on a créé des langueyeurs de pores, pour examiner si ces animaux qu'on amène au marché ne sont pas malades. Les langueyeurs de la littérature ne trouvent aucun auteur bien sain; ils rendent compte deux ou trois fois par mois de toutes les maladies régnantes, des mauvais vers faits dans la capitale et dans les provinces, des romans insipides dont l'Europe est inondée, des systèmes de physique nouveaux, des secrets pour faire mourir les punaises. Ils gagnent quelque argent à ce métier, surtout quand ils disent du mal des bons ouvrages et du bien des mauvais. On peut les comparer aux crapauds qui passent pour sucer le venin de la terre, pour le communiquer à ceux qui les touchent... L'ex-jésuite Guyot-Desfontaines, qui embrassa cette profession au sortir de Bicêtre, y amassa quelque argent. Il attaquait les hommes les plus estimables à tort et à travers, sans avoir seulement lu ni pu lire les ouvrages de mathématiques et de physique dont il rendait compte. »

Voltaire a dit avec raison : « Un excellent critique serait un artiste qui aurait beaucoup de science et de goût, sans préjugés et sans envie. » Mais il n'hésite pas à reconnaître que cela est difficile à trouver. Pope, dans son *Essai sur la critique*, a montré, lui aussi, le modèle qu'il rêvait : « Où est-il l'homme qui peut donner un conseil sans autre attrait que le plaisir d'instruire, et sans être orgueilleux de son savoir; bien élevé, quoique savant; et quoique poli, sincère? » De notre temps, en lisant Gustave Planche, on s'est rappelé les paroles de Pope, et, par contraste également, on se les rappelle encore lorsqu'on lit les aristarques fougueux que chaque jour voit éclore. Médiocres et jaloux pour la plupart, ces derniers n'écrivent point une ligne qui ne démontre leur ineptie ou leur ignorance. Ils ont établi leur juridiction de hasard sur les deux classes qui constituent le *genus irritabile*, les savants et les poètes, et conquièrent quelque maigre réputation à débiter tout ce qui leur passe par la tête, à dicter des arrêts, à inventer des défauts, à laborieusement écrire des pages et des pages sur quelques lignes que l'imagination des poètes a créées en se jouant. A tout propos ils citent Aristote, Quintilien, Longin, Horace, Boileau, et si l'on n'est pas étourdi de tous ces grands noms, ils invoquent le goût : rien à répondre. « Le goût, a dit Victor Hugo, est semblable à ces anciennes divinités païennes qu'on respectait d'autant plus qu'on ne savait où les trouver, ni sous quelle forme les adorer. » A ce bas peuple des critiques, nous pouvons, il est vrai, opposer quelques juges impartiaux et éclairés; mais combien, s'il vous plaît? Hélas! on ne peut se dissimuler que la littérature et les arts fournissent peu de critiques supérieurs, et moins encore qui excellent en différentes parties. Que faut-il donc pour être un critique supérieur, un critique dans la véritable acception du mot? Certes, nous n'avons pas la prétention de le pouvoir établir.

Savoir discerner les beautés et les défauts d'un ouvrage, les détailler avec précision, et rendre raison du jugement qu'on en porte, voilà déjà qui exige un grand fonds de connaissances et de réflexion, et le ton décisif et méprisant, partage ordinaire de la malveillance et de l'empirisme, n'en saurait tenir lieu. La première condition de la critique est donc d'être sensée et judicieuse. Un bon mot, une raillerie ne suffisent pas pour décider du mérite d'une œuvre : les plus parfaites peuvent être tournées en ridicule par la malignité. Un vers sublime peut devenir absurde, dès qu'on affectera de le déclamer sur un ton maïs. L'esprit veut être éclairé par des raisons et par des principes solides. Quiconque s'érige en censeur doit donc commencer par acquérir des lumières pour se concilier, dans l'esprit des autres, le crédit et l'autorité à laquelle il prétend. Il doit, en outre, ne pas oublier que la critique est tout entière dans l'intelligence complète, et le sincère amour des arts. C'est en grand qu'il faut critiquer les grandes choses; il faut donc les concevoir en grand, c'est-à-dire avec la même force, la même élévation, la même chaleur qu'elles ont été produites. Pour cela, il faut en puiser le modèle, non dans les beautés de la nature, non dans les productions de l'art, mais dans l'un et l'autre savamment approfondis, et surtout dans une âme vivement pénétrée du beau, dans une imagination assez active et assez hardie pour parcourir la carrière immense des possibles dans l'art de plaire et de toucher. Aussi Marmontel ne voit-il de critique universellement supérieure que le public, plus ou moins éclairé suivant les pays et les siècles, mais toujours respectable en ce qu'il comprend les meilleurs juges dans tous les genres, dont les voix, d'abord dispersées, se réunissent à la longue pour former l'avis général. « L'opinion publique, dit-il, est comme un fleuve qui coule sans cesse et qui dépose son limon. Le temps vient où ses eaux épurées sont le miroir le plus fidèle que puissent consulter les arts. »

Ces principes indiqués, le lecteur sait à quel poids il doit peser les censeurs dont on lui vante l'infaillibilité. Sedaine disait un jour à Diderot : « Votre métier de critique, vous le faites avec sensibilité, vous y mêlez votre âme. » A quoi Diderot répondait : « Je ne nie pas que le métier ne gagne à cela, mais moi j'y perds. Vous autres poètes, vous employez votre sensibilité à faire l'amour et à pro-

créer des êtres terribles ou charmants. moi le critique, lorsque je mets mon cœur dans mes jugements et dans mes sentences, je fais comme un pauvre chirurgien qui, soignant ses malades, pense, saigne et tranche avec une sensibilité qui s'y dépense douloureusement et stérilement. » Diderot, parlant ainsi, traitait à la critique honnête son devoir et sa mission, devoir rigoureux, mission souvent ingrate. Prise à de telles hauteurs, et avec des hommes comme Diderot, la critique est une partie de l'éloquence. Mais, dans un ordre inférieur, elle convient encore aux esprits sains, réfléchis et délicats qui n'ont pas le don de créer, aux dilettantes instruits qui cherchent l'emploi naturel de leur intelligence dans la contemplation des œuvres d'autrui, ou bien encore aux observateurs modestes dont toute l'ambition consiste à développer les théories des maîtres. Horace se comparait à la pierre à aiguiser qui fait couper le fer sans couper elle-même. Tel est le rôle de beaucoup de critiques appelés par état à faire des réputations sans pouvoir jamais s'en faire une. Toutefois, sans y mettre la chaleur d'un Diderot, la verve d'un Voltaire, la solidité de Boileau, on peut encore, avec de la droiture et de la bonne foi, travailler utilement à guider l'opinion sans la contraindre, à faire aimer les bons ouvrages, à lutter contre la dépravation du goût.

Il n'entre pas dans nos prétentions de tracer ici l'histoire de la critique littéraire et artistique, mais seulement d'en rappeler les principaux traits. A une époque où la littérature agissant sur elle-même devient elle-même plus que jamais son objet de contemplation et d'étude, il serait sans doute intéressant de montrer les rapports existant entre la littérature active, image de la vie, et la littérature artificielle, ingénieux reflets des livres; mais nous devons nous borner. On a dit, et avec raison, que la critique tient autant de place dans nos mœurs et dans nos habitudes que dans la littérature; qu'elle est de toutes les parties et de toutes les heures, au moins chez les esprits cultivés et délicats, auxquels le monde des idées et des beaux-arts offre un sujet d'observation et d'entretien aussi vaste et aussi attachant que celui de la politique et des affaires. C'est déclarer que ses origines se relient à nos origines mêmes, et que, les ignorer, c'est ignorer dans une de ses parties l'histoire générale de la marche et des progrès de l'intelligence humaine.

Les anciens ont connu et pratiqué la grande critique. Aux leçons des génies créateurs qui, par leurs immortels ouvrages, révélaient aux hommes la vérité dans toute sa plénitude, le beau dans toute sa lumière, se formaient de nombreux et intelligents précepteurs du goût, animés de cet esprit d'analyse et de comparaison, de cette science des arts et des lettres qui devait occuper tant de place dans le monde. Il est vrai que, à côté de ces maîtres appelés à exercer une domination naturelle et puissante sur les esprits, rampait misérablement, et comme une ronce dévorante dans la splendeur parterre de la poésie, cette critique malveillante et jalouse qui, en tous lieux et à toutes les époques, se retrouve à l'ombre des noms illustres. C'est ainsi que Zolle accompagnait Homère dans son immortalité. Zolle, il est vrai, serait peut-être victime d'une erreur populaire, et, selon Denys d'Halicarnasse, il aurait même été un critique modéré. Mais puisque, à tort ou à raison, son nom, opposé à celui d'Aristarque, s'est appliqué à tous les critiques envieux et passionnés, il faut bien croire que ces derniers n'ont pas manqué à nos dieux littéraires. D'ailleurs il y a trois mille ans qu'Hésiode constatait que de l'envie à la critique il n'y a qu'un pas, en disant : « Le potier porte envie au potier, le forgeron au forgeron, le poète au poète. » Mais l'injustice et la méchanceté n'apprennent rien aux successeurs des grands modèles, et il n'est donné qu'à la raison et à l'équité de répandre les préceptes du beau. Ces préceptes, il faut, chez les anciens, les demander à Platon, dont les théories sur le beau, sur les arts, sur la poésie, sont admirables, malgré la proscription politique qu'il prononce à regret dans sa République contre les fables de l'épopée; à Aristote, dont l'autorité est encore invoquée aujourd'hui par les partisans du genre classique. La Poétique d'Aristote a servi de modèle à deux chefs-d'œuvre, l'Art poétique d'Horace et l'Art poétique de Boileau; sa Rhétorique a inspiré Cicéron, Quintilien et tous les grands orateurs. Cicéron fut, comme Platon et Aristote, inventeur dans l'étude et l'exposition des règles. Ses écrits sur la pratique et la théorie de l'art oratoire, tels que : *De l'invention*, *Dialogues de l'orateur*, l'*Orateur*, etc., sont des modèles de goût, de savoir et de composition littéraire; on y trouve l'analyse la plus attentive et la plus minutieuse de l'éloquence, qui, dans l'antiquité, était quelque chose de plus haut et de plus sacré que parmi nous; c'est de la critique générale et théorique comme celle d'Aristote, et son *Brutus*, consacré à l'histoire de l'éloquence romaine, fournit le premier exemple de l'art de juger les écrivains en les soumettant à ces règles sévères et fécondes à la fois, qu'il pratiquait si admirablement lui-même. Rensuite nous voyons paraître les élèves et les rivaux de Cicéron : Quintilien qui, dans son *Institution oratoire*, traité en douze livres renfermant un plan d'études complet pour former à l'éloquence, rap-

proche et juge les divers systèmes déjà connus et donne une sorte de cours d'éducation, de morale et de littérature; Tacite et son *Dialogue des orateurs*; Longin et son *Traité du sublime*. Leurs éloges, dit M. Villemain dans son *Discours sur la critique*, sont des luttes contre ceux qu'ils admirent, et leur propre éloquence un hommage de plus pour les grands hommes qu'ils ne peuvent célébrer qu'en les égalant. Comment ne pas joindre à ces noms celui de Denys d'Halicarnasse? Denys d'Halicarnasse a un rang distingué comme critique littéraire et comme rhéteur, quoiqu'il ait mal jugé Thucydide et Platon : il connaissait à fond les orateurs et les procédés de l'éloquence, et il y a, en général, de l'élégance et du talent dans ses appréciations et ses analyses. Sa méthode se rapproche de l'esthétique comparée des modernes; cependant il a négligé d'établir un parallèle entre la littérature romaine et la littérature grecque.

C'est à l'école de ces maîtres que s'est formée notre critique, ainsi que toute notre littérature, et l'on sait de quel respect religieux le xviii^e siècle a entouré le nom d'Aristote. Sans attendre le complet développement des facultés littéraires, la critique s'assied à l'hôtel de Rambouillet et s'y repose avant de gagner Port-Royal. C'est l'heure où la gloire de Corneille sert de texte à la critique encore incertaine et timide de l'Académie française; Chapelain rédige les *sentiments* de la docte compagnie sur le *Cid*, et l'on connaît le jugement porté par ce corps conservateur sur *Polyeucte*, dont il condamna le christianisme. Alors les grands poètes eux-mêmes deviennent de grands critiques quand ils veulent s'en donner la peine. Les courtes préfaces de Corneille et de Racine sont d'excellents traités de critique en quelques lignes, qu'il est curieux de rapprocher des fanfaronnades de Soudéri soutenant le jugement jaloux et despotique de Richelieu. Quelle page plus mordante, plus vive, plus sensée que la *Critique de l'Ecole des femmes*? Et la lettre de Fénelon à l'Académie, et ses *Dialogues sur l'éloquence*? Où trouver, même dans Quintilien, d'aussi belles pages sur les règles de l'art. Lorsque La Bruyère, dans son discours de réception à l'Académie, saluait d'austères critiques parmi ses nouveaux confrères, le mot pouvait s'appliquer à Boileau, le régent du Parnasse, dont les titres au génie poétique ont été vivement contestés, mais dont la grande renommée de critique classique n'a pu être entamée. Boileau, à qui la versification et la langue sont en partie redevables de leur pureté; Boileau, l'un des hommes de son siècle qui avaient le plus étudié les anciens et qui possédaient le mieux l'art de mettre leurs beautés en œuvre, détruisit par la satire le mensonge des réputations imméritées, et consigna dans l'*Art poétique* les vérités et les lois éternelles du goût. Heureux temps où, parmi les écrivains experts en toutes les choses de littérature et d'érudition, se rencontre le plus pénétrant, le plus compréhensif, le plus infatigable des critiques, Bayle. En tête d'une des lettres de sa *Critique générale*, ce beau génie nous dit avoir remarqué, dès ses jeunes ans, une chose qui lui parut bien folle et bien imitable dans l'*Histoire de l'Académie* de Pellisson : c'est que celui-ci avait toujours plus cherché, en lisant un livre, l'esprit et le génie de l'auteur que le sujet même qu'on y traitait. Bayle applique cette méthode au P. Maimbourg, comme, de notre temps, M. Sainte-Beuve l'applique à Bayle lui-même.

Cependant le xviii^e siècle eut sa part de fausse critique, sans compter les injustices faites au *Cid*, qui étaient antérieures au triomphe définitif du goût et de la raison. Boursault, dans sa pauvre comédie du *Portrait du maître*, s'attaquait à Molière, qui répondait par l'*Impromptu de Versailles*; Subligny taquinait Racine; au milieu de l'épanouissement le plus complet du génie de nos grands écrivains eut lieu un débordement de sentiments absurdes, d'idées rétrogrades; il n'y eut pas de chef-d'œuvre qui ne fit naître des centaines d'injurieux libelles. Une critique inintelligente, sans goût, criarde, éhontée se donna pleine carrière aux dépens des maîtres illustres dont nous ne parlons qu'avec respect aujourd'hui. Bienveillant et poli pour ses contemporains, Lamoignon, à la suite de Perrault, osa bientôt attaquer les anciens dans la sérénité de leur gloire. Tout le monde connaît la fameuse querelle des anciens et des modernes qui agita toute la fin du xviii^e siècle. Athènes mis au-dessous de Versailles, les peintres de l'antiquité au-dessous des anciens peintres italiens; Virgile, Horace et surtout Homère houspillés et maltraités, voilà plus qu'il n'en fallait pour exciter une guerre ardente dans la république des lettres. Jours mémorables pour la critique française! La cause des anciens défendue par Boileau, La Fontaine, Fénelon et par Port-Royal, sans compter Guy Patin qui s'habillait à l'antique, le ménage Dacier, etc.; dans le camp opposé, Perrault, Saint-Evremond, Lamoignon et Fontenelle. Pendant ce temps, Rollin, le bon Rollin, exposait avec clarté et solidité les vrais principes de l'éloquence et de l'art d'écrire. Son *Traité des études* est, selon l'expression de M. Villemain, un monument de raison et de goût, un des livres les mieux écrits dans notre langue, après les livres de génie. Il appartient au xviii^e siècle, le siècle critique par excellence où, dans le fracas d'un passé qui se brise, apparaît Voltaire.

Une grande partie du xviii^e siècle, qui fut cependant si novateur, a été consacrée à la critique. Dans la seconde moitié surtout, il n'est pas un grand écrivain qui échappe à ce décri, à ce besoin d'analyse critique. Il semble, dit M. Villemain, qu'après de nombreuses innovations en théorie, la réforme réelle ne s'étant pas encore produite, le talent manquait de but et de carrière, et revenait sans cesse à la seule contemplation de l'art. Vous voyez Buffon faire un discours sur le style; vous voyez Montesquieu donner des préceptes du goût; Voltaire, ce génie du siècle, dans sa volumineuse collection, est plus critique encore qu'historien et poète. L'époque et les institutions le ramènent à cet emploi subalterne des forces de sa pensée; c'était presque la seule tâche offerte aux talents du second rang, à Thomas, à La Harpe, à Marmontel, à Barthélemy, à Chamfort, enfin à presque tous les hommes célèbres du xviii^e siècle qui n'eurent pas des originaux. La critique, au xviii^e siècle, se présente sous trois formes : elle est dogmatique, historique ou conjecturale. Diderot donna l'exemple de cette dernière, commençant une réforme dramatique par un traité, et se faisant novateur en théorie avant de l'être en fait. Diderot ne toucha pas seulement à la littérature, il rendit compte, dans ses *Salons*, des expositions de peinture du Louvre, et donna la note la plus élevée du sentiment et de la chaleur dans ce genre de critique alors nouveau. De lui à Condillac quel abîme! et comme son vigoureux génie se refuse à cette froide régularité, à cette desséchante méthode enseignée dans l'*Art d'écrire*, et qui défend à tout le monde d'être orateur et poète, au nom de la justesse. Il y eut alors un homme qui eût pu faire un excellent critique. Ce n'est certes pas le pauvre Trublet, ni l'abbé le Batteux, ni Rulhière, ni même Marmontel : c'est Rivarol, qui manqua de volonté, se gaspilla, se dissipa tout comme un journaliste de ce temps-ci. La Harpe, au contraire, sut ramasser ses forces, et on lui doit d'avoir introduit dans le journal la critique solide, sérieuse et de longue haleine au besoin. Aussi rapprochez de sa critique la critique de Fréron, le *Mercur* de France, ce diseur élégant et honnête, de l'*Année littéraire*, cette mauvaise langue et cette mauvaise action! Sans doute, l'auteur du *Cours de littérature* est léger d'érudition; il a de la morgue, il est tranchant, injuste sans le vouloir, mais habitué au respect de la forme, il pensait avec raison que les jugements du critique ne pouvaient se passer des qualités de l'écrivain.

Le xix^e siècle s'annonça par une critique étroite, mesquine, sans point de vue, enfermée dans la contradiction comme dans une forteresse, et se livrant à la chasse minutieuse et puérile des mots. Toute originalité fut proscrite et cent pédants conjurés, abbés au petit collet, échappés de collège, se ruèrent sur la philosophie et la Révolution. L'acharnement de Geoffroy contre Voltaire fut une des misères de ce temps-là. Chaque soir, après la représentation, le feuilleton s'improvisait, et la critique du théâtre, au nom du bon goût, mettait *Zaire* en morceaux. M. de Fontanes occupait le *Mercur* et y défendait la morale, ce qui le mena loin, on le sait, dans la carrière des dignités, tant sous Napoléon qui l'avait comblé, et dont il vota cependant la déchéance, que sous Louis XVIII. Hoffmann, Dussault, de Peletz critiquaient les livres, les publications nouvelles. L'élevation de vues et de principes qui avait dicté à Mme de Staël les jugements littéraires de son beau livre *De l'Allemagne* ouvrit de plus larges horizons à la critique. Alors, dit Paulin Li-mayrac, commença ce mouvement qui aurait pu être si fécond, et qui poussa tant de bons et brillants esprits à remonter aux sources véritables de l'antiquité, à étudier nos propres origines, si longtemps négligées, et les littératures étrangères, si longtemps méconnues. Poètes et critiques travaillèrent à l'œuvre d'un commun accord : on chercha ensemble, on s'encouragea mutuellement; en un mot, on partit sur le même navire pour la conquête de la même toison d'or. Malheureusement on se sépara dans la traversée; on sauta à bas du navire pour se jeter sur des radeaux; plus d'un fit naufrage, et, en définitive, la toison d'or ne fut conquise qu'à demi. Ce qui s'est passé depuis, chacun de nous le sait. Les livres de critique littéraire et artistique ne sont pas rares à notre époque, et pour aller aussi vite que la production et se tenir à son niveau, la critique a été obligée de chercher une méthode expéditive; elle a pris une place importante dans les publications diverses qui se partagent l'attention publique, depuis le *Journal des savants* et les *Revue* jusqu'aux feuilles les plus légères. Là elle porte des arrêts à jour fixe, et s'occupe principalement de l'actualité, qui ne laisse guère de loisir aux retours en arrière. Nous sommes loin déjà de Daunou, commentateur de Boileau; de M. Dubois, classique aristarque du *Globe*; de Duviquet, le prédécesseur aux *Débats* de M. Jules Janin. Parmi les réputations qui sont nées et qui ont grandi au rez-de-chaussée des journaux, celle de M. Jules Janin a longtemps surpassé toutes les autres en popularité. Le prince des critiques, comme il s'est modestement appelé lui-même, aime à cabrioler à travers drames et vaudevilles comme une chèvre en liberté; son style carillonne sur toutes choses un peu,

excepté le plus souvent sur l'œuvre dont il s'agit de parler; il a de la verve, du brillant, de l'humour, et par cela seul il plait un quart d'heure par semaine; mais autant en emporte le vent! Gustave Planche, de redoutable mémoire, forme un singulier contraste avec cet aristarque léger et superficiel. Depuis 1831 jusqu'à 1857, époque de sa mort, Gustave Planche a prononcé dans la *Revue des Deux-Mondes* ces arrêts profonds et sûrs qui ont contribué, dans un temps de confusion littéraire, à éclairer le goût du public et à le ramener quand il s'égarait; son indépendance et sa loyauté demeurent proverbiales; sur ce point, il en est autrement de l'orientino, dont le talent passe pour n'avoir pas été sans reproche. M. Théophile Gautier est un critique peu sévère, qui promène avec une complaisance orientale sa plume chaotoyante de la salle de spectacle au salon de peinture; M. Paul de Saint-Victor, à des qualités brillantes, essaye de joindre l'érudition artistique, et il y parvient; M. Arsène Houssaye atteint le *non plus ultra* de la fantaisie spirituelle; M. Jouvain vise surtout à instruire; mais on sent dans son style un peu de monotonie, péché mignon de l'érudition. M. Veuillot est un mâle constamment en rut : il a la brutalité du taureau, mais il faut avouer aussi qu'il en a souvent la vigueur. M. Biéville du *Sicéle*, M. Etienne Arago de l'*Avenir national*, excellents experts en matière théâtrale, n'ont pas la pétulance, l'ardeur prime-sautière de M. Francisque Sarcey; celui-ci intéresse, les deux premiers instruisent. Ce sont après tout, avec des mérites différents, d'excellents critiques d'avant-garde.

On sent bien que nous ne pouvons passer en revue tous les critiques dont la littérature et les arts relèvent aujourd'hui. Le nombre en est tel que le vertige vous prend rien qu'à se rappeler de loin ou de près leurs noms et leurs titres. Au fait, tout ce qui tient une plume se transforme, à une heure donnée, en juge du Parnasse, et jamais peut-être on n'a tant formulé d'arrêts que par ce temps de journalisme triomphant. De ces causeries au jour le jour dont poètes, romanciers, dramaturges, peintres, musiciens et sculpteurs font les frais, que restera-t-il? Peu de chose à coup sûr. Mais, à côté de ces éclaircisseurs, de ces tirailleurs et de ces fourrageurs ardents à l'attaque et à la riposte que l'on voit embusqués ici et là, sous prétexte de venger le sens commun trahi et la beauté éternelle conspuée; à côté, ou plutôt un peu loin, se dessinent dans leurs cravates blanches et leurs collets académiques les critiques de haute futaie, qui n'ouvrent la bouche que pour en laisser choir des oracles. Ce sont personnages de conséquence et dont il ne faut pas rire, même en passant. Certes M. Nisard, l'homme aux deux morales, a grandement raison de viser au solide et à la pratique — il n'est ici question que de critique et non d'autre chose; — mais on aimerait à trouver en lui un peu plus de cette indépendance qui sied à ces magistrats dont paraît le président Séguier, lesquels rendent des arrêts et non des services. L'esprit de son *Histoire de la littérature française* rappelle quelque peu, il faut l'avouer, le fonctionnaire comblé d'honneurs. Ce livre manquait à la France, car les excellents écrits de M. Geruzez et Demogeot tiennent trop de l'abrégé, et l'on peut dire que son auteur a élevé un monument aux lettres françaises; mais il est insensible au mouvement des idées et tire l'échelle après Bossuet — après Bossuet impassible et grand comme une royauté de droit divin, mais stérile comme elle. Avant M. Nisard, la critique était devenue une partie de l'histoire générale dans les éloquentes leçons de M. Villemain; au-dessous des tableaux du brillant professeur en Sorbonne, on aime à voir les portraits de M. Sainte-Beuve. Poète avant d'être critique, M. Sainte-Beuve se plait à faire revivre par mille aperçus fins, ingénieux, nouveaux, dans ses traits et dans sa physionomie, dans son caractère et dans son talent, l'original dont il s'empare et avec lequel il converse avant de l'accrocher dans son musée. Mais les évolutions intellectuelles lui ont été par trop familières, ce semble. Ce fécond et aimable peintre de genre a trouvé en M. de Pontmartin une sorte de contrefacteur qui aurait pu réussir, avec un peu plus de profondeur et un peu moins de parti pris. Un critique encore plus légitimiste que religieux devrait être un modèle de courtoisie; M. de Pontmartin ignore cela. Ramener ingénieusement l'étude du drame aux passions qui en sont l'âme est le secret de M. Saint-Marc Girardin, qui, dans ses leçons et dans son *Cours de littérature dramatique*, tire des traits principaux empruntés aux ouvrages d'imagination une conclusion morale et des enseignements pour la conduite de la vie. Le nom de M. Prévost-Paradol, malgré une *Histoire de la littérature*, est réclamé par la politique, et aussi peut-être celui du savant M. Scherer. M. Taine, enveloppé dans des anathèmes collectifs avec MM. Renan et Littré, a fait beaucoup de bruit dans ces derniers temps. Avec son *La Fontaine* et son *Histoire de la littérature anglaise*, s'est produite une sorte de philosophie de la littérature dont les conclusions peuvent paraître arbitraires, et qui prend le nom de critique naturelle et physiologique. Cette critique n'a pas tardé à trouver un nouveau théoricien dans M. Deschanel, qui prétend l'élever à la dignité de science dans sa

Physiologie des écrivains et des artistes ou *Essai de critique naturelle*.

Quelques observations justes et beaucoup de fantaisie; un style facile, élégant, de cette élégance courante qui ne se donne pas le temps d'approfondir, mais qui sied et suffit au compte rendu de la plupart des œuvres contemporaines, voilà ce que nous remarquons chez nos *critiques* en général. Beaucoup parmi eux font la fortune des mauvais livres, encourageant, gâtant, multipliant avec une complaisance née de la camaraderie, les erreurs de la morale et du goût; à peine en compte-t-on quelques-uns qui tiennent d'une main ferme et impartiale la plume qui corrige, redresse et condamne la sottise, l'extravagance et l'erreur.

Nous parlerons peu de la *critique* musicale, qui a pour objet le plus fugitif des beaux-arts. Les Français y cherchent des opinions toutes faites, et les Allemands un prétexte à raisonnements. Stendhal, Castil-Blaze, Scudo, Fétis, n'ont guère réussi à fixer que des souvenirs.

Quant à la *critique* appliquée aux arts du dessin, elle compte encore, outre les noms déjà cités précédemment, de nombreux et intelligents adeptes. Contentons-nous de citer MM. Delcruze, Charles Blanc, Thoré, Charles Clément, Vitet, Louis Viardot, Philippe Burty, etc., et n'entrons pas dans des détails qui dépasseraient le cadre de cet abrégé.

Nous ne pouvons non plus parler que pour mémoire de la *critique* étrangère. L'Angleterre, depuis Addison jusqu'à Blair, a jugé les lettres avec une admiration sérieuse qui dénote son goût pour les côtés utiles et durables de la vie, sa passion pour la vérité. L'Allemagne a fait sa révolution dans la *critique* à la fin du siècle dernier. La *Dramaturgie* de Lessing, le *Cours de littérature dramatique* de Schlegel, sont œuvres de maîtres, en dépit d'attaques passionnées et puériles contre notre théâtre classique. Un autre livre de Lessing, le *Lacoon*, aussi original que l'*Apollon du Belvédère*, a placé son auteur non loin de Winckelmann, l'un des *critiques* les plus importants de l'Allemagne. L'esprit *critique* est si bien celui de la nation, qu'on le retrouve jusque dans les œuvres d'imagination, témoin la *critique d'Hamlet* dans *Wilhelm Meister*. Les Allemands ont créé, on le sait, sous le nom d'*esthétique*, une science abstraite du beau, qui a pour objet l'analyse de ce qu'il y a peut-être de moins analysable, en ce monde.

CRITIQUE (ÉLÉMENTS DE), par Home (Edimbourg, 1762, 3 vol.). Le plan de cet ouvrage est tracé avec une grande hardiesse. Rejetant les règles arbitraires de la critique littéraire qui dogmatise au lieu de démontrer, pour généraliser ensuite, l'auteur cherche les bases de sa théorie dans les principes fondamentaux de la nature humaine elle-même. Baumgarten en Allemagne, Fénelon, Marmontel et Montesquieu en France, ont également posé la question en ces termes, et Dugald-Stewart se trompe en disant que son compatriote a le premier entrepris de rechercher systématiquement les principes métaphysiques des beaux-arts. Les écrivains français n'ont fait qu'entrevoir la voie, mais Baumgarten l'a ouverte et tracée. Remonter toujours et exclusivement des faits aux principes, ne jamais perdre de vue l'étude de l'homme pour y substituer des conventions ou des hypothèses, telle est la méthode du critique écossais, bien plus philosophique et beaucoup plus large que celle de Blair. Home observe par lui-même et secoue le joug du principe d'autorité, auquel il substitue le libre examen. Il porte l'analyse jusqu'à une grande profondeur; son esprit pénètre les plus petits détails; un principe admis, il en déduit les règles secondaires.

Dans ses *Mélanges littéraires*, Voltaire juge à sa manière l'ouvrage de Home, qu'il n'a certainement pas compris.

« On ne peut avoir une plus profonde connaissance de la nature et des arts que ce philosophe, et il fait tous ses efforts pour que le monde soit aussi savant que lui. Il nous prouve d'abord que nous avons cinq sens, et que nous sentons moins l'impression douce faite sur nos yeux et sur nos oreilles par les couleurs et par les sons, que nous ne sentons un grand coup sur la jambe ou sur la tête... M. Home porte ainsi sur tous les arts des jugements qui pourraient nous paraître extraordinaires. C'est un effet admirable des progrès de l'esprit humain, qu'aujourd'hui il nous vienne d'Écosse des règles de goût dans tous les arts, depuis le poème épique jusqu'au jardinage. L'esprit humain s'étend tous les jours, et nous ne devons pas désespérer de recevoir bientôt des poétiques et des rhétoriques des îles Orcades. Il est vrai qu'on aimerait mieux encore voir de grands artistes dans ces pays-là que de grands raisonneurs sur les arts... M. Home donne toujours son opinion pour une loi, et il étend son despotisme sur tous les objets. C'est un juge à qui toutes les causes ressortissent... Après cela, s'il se moque des bosquets de Versailles et des tragédies de Racine, nous le souffrirons volontiers; nous savons que chacun a son goût; nous regardons tous les gens de lettres de l'Europe comme des convives qui mangent à la même table; chacun a son plat, et nous ne prétendons dégoûter personne. »

Critiques et récits littéraires, publiés en

v.

1853, par M. Edmond Texier. La vie littéraire est comme une galerie où mille apparitions passent et s'enfuient rapidement; les figures de demain n'y sont plus celles d'hier; les œuvres qui ont eu un jour de retentissement vont souvent mourir dans le silence et dans l'oubli. Combien y a-t-il de noms et d'ouvrages qui restent? La difficulté est de saisir cette vie étrange dans sa confusion, de démêler les symptômes féconds, de flétrir les corruptions de l'esprit, de résister aux engouements, de marquer d'un trait l'œuvre durable et sincère; c'est la tâche de la critique de notre temps, tâche pénible au milieu des déviations intellectuelles et des défaillances du goût. Or M. Edmond Texier est un de ceux qui se sont constitués les livres et ingénieux observateurs de tout ce mouvement. Ce qu'on trouve dans ses *Critiques et récits littéraires*, ce n'est point une critique dogmatique et pesant tout souverainement dans les scrupuleuses balances de l'art; c'est simplement de l'observation, une observation qui cherche partout un aliment, qui ne choisit pas, mais qui caractérise rapidement le spectacle, l'événement, le succès littéraire, la renommée du jour. Il en résulte qu'on se trouve dans son livre au milieu d'un monde assez mêlé. Ses fragments, d'ailleurs, sont moins des portraits des écrivains dont le nom vient sous sa plume, que des esquisses fugitives et souvent spirituelles. C'est ainsi que se succèdent dans les *Récits littéraires* des pages arrachées aux journaux sur les incidents de la vie intellectuelle de chaque jour. Parfois l'esquisse littéraire y devient un tout petit chapitre de fine morale, et même, par exception, de politique. *Olibrius* est assurément une amusante peinture des facéties socialistes. On peut se demander à quel titre se retrouve, dans ces *Critiques littéraires*, le récit du voyage du président de la République dans le Midi en 1852. Comme cela ne paraît point être une œuvre d'enthousiasme, et que d'un autre côté ce n'est point à coup sûr une œuvre littéraire, il ne reste guère d'autre motif que celui de compléter un livre; nous le trouvons fort insuffisant, et le blâmons d'autant plus que cette grande toile vulgaire nous prive d'un tableau de genre. Quoi qu'il en soit, les *Critiques et récits littéraires* sont comme une galerie ouverte par M. Edmond Texier, galerie dans laquelle chaque portrait se recommande par le bon sens, la netteté, le goût du style simple et clair et la ressemblance.

CRITIQUE (ESSAI SUR LA), poème didactique de Pope, en trois chants, publié en 1711. C'est encore, jusqu'à ce jour, ce que la langue anglaise possède de plus parfait dans ce genre de poésie, qui ne fleurit qu'au début des périodes de décadence. L'auteur n'avait pas plus de vingt et un ans quand il publia ce poème; mais son jugement était mûr et son style était formé. L'exécution n'est pas au-dessous du plan, et l'auteur y unit heureusement la régularité du dessin à la finesse de la pensée et à la beauté des vers. C'est la versification de Dryden, avec plus d'élégance, de correction et d'harmonie. Addison recommanda vivement l'*Essai sur la critique* dans le *Spectateur*; on admira la fermeté de jugement de l'aristarque poète, et son *Essai* jouit bientôt d'une grande popularité.

M. Taine nous semble juger trop sévèrement cet *Art poétique* de Pope. Il commence cependant par un éloge: « C'est le poème que l'on fait à la fin de sa carrière, quand on a mamé tous les procédés et qu'on a blanchi dans la critique; et dans ce sujet qui réclame, pour être traité, l'expérience de toute une vie littéraire, il se trouvait d'emblée aussi mûr que Boileau. » M. Taine renouvelle ses compliments, mais il finit par un blâme indirect. « Je ne crois pas, dit l'historien de la littérature anglaise, qu'il y ait au monde une prose versifiée égale à la sienne: celle de Boileau n'en approche pas. Ce n'est pas que les idées y soient très-dignes d'attention: nous les avons usées, elles ne nous intéressent plus. L'*Essai sur la critique* ressemble aux *Épîtres* et à l'*Art poétique* de Boileau, excellents ouvrages qui ne sont plus lus que dans les classes. C'est une collection de bons préceptes bien sages, dont le seul défaut est d'être trop vrais. Dire que le bon goût est rare, qu'il faut réfléchir et s'instruire avant de décider, que les règles de l'art sont tirées de la nature; que l'orgueil, l'ignorance, le préjugé, la partialité, l'envie pervertissent notre jugement; qu'un critique doit être sincère, modeste, poli, bienveillant, toutes ces vérités pouvaient alors être données comme des découvertes, aujourd'hui point. » Mais, à côté des vérités devenues vulgaires, n'y a-t-il pas des préceptes utiles, des observations durables, des remarques nécessaires sur ce qu'on appelle l'art, le goût, le style, etc.? N'y a-t-il pas enfin dans l'œuvre même, dans son ordonnance raisonnée et dans sa diction si correcte et si souple, le modèle d'un genre où l'artifice se dissimule sous sa propre dextérité?...

M. Villemain dit fort peu de chose de l'*Essai sur la critique*, « poème qui ne vaut pas l'*Art poétique* de Boileau, mais production étonnante par la force de sagacité, la justesse et le goût qu'elle suppose dans un poète de vingt ans; là aussi se montraient cette amertume de satire, ces haines personnelles et violentes contre les mauvais auteurs, dont Pope fut toujours animé, et qui firent l'agitation et le chagrin de sa vie. »

Le XVIII^e siècle mettait moins de réserve ou de froideur dans son jugement sur l'*Essai* de Pope, qui avait eu l'honneur d'exposer dans ce cadre didactique les principes du goût, et l'honneur aussi de les appliquer avec tant de mesure et de convenance dans son *Essai sur l'homme*. Voici l'appréciation de La Harpe: « L'*Essai sur la critique* est un ouvrage d'autant plus étonnant qu'il fut composé, dit-on, à dix-neuf ans. Jamais la raison et le goût ne furent plus précoces, et cette composition n'a rien de la jeunesse que la vigueur et la franchise. D'ailleurs tout y est mûr et plein de sens. Il a peut-être moins d'agrément que l'*Art poétique* de Boileau, et une méthode moins marquée, mais on y trouverait plus d'idées. On a prétendu qu'il y avait du désordre: ce reproche nous paraît injuste, et la marche du poète anglais, sans être aussi clairement tracée que celle de Despréaux, n'est ni moins sûre ni moins rapide. »

L'école de Pope ou de Dryden reflète l'influence du siècle de Louis XIV dans le pays de Shakspeare; c'est cette influence qui permit un jour au législateur de la critique anglaise de s'emparer de la lyre d'Homère, et de faire passer l'*Iliade* dans la plus brillante traduction des temps modernes.

Critique de la raison pure (*Kritik der reinen Vernunft*, 1 vol. in-8°), le plus important des ouvrages de Kant et celui qui a fondé en Allemagne le système de philosophie appelé *criticisme*. La *Critique de la raison pure* parut pour la première fois à Riga en 1781. Une seconde édition, avec des changements assez importants, fut publiée par l'auteur en 1787. L'ouvrage est précédé de deux préfaces, l'une de l'édition de 1781, l'autre de l'édition de 1787, ainsi que d'une longue introduction qui est, selon M. Cousin, pour la philosophie de Kant ce que le *Discours de la méthode* est pour la philosophie de Descartes. Dans les deux préfaces, Kant montre que la certitude de la logique, de la haute physique et des mathématiques est fondée sur les lois mêmes de l'esprit humain, et que le seul moyen d'élever la métaphysique à la même certitude est de considérer la nature de l'esprit humain et de ses lois indépendamment des objets auxquels celles-ci s'appliquent. Dans l'introduction, Kant procède à l'analyse de la connaissance; il y distingue deux éléments: l'un variable, accidentel, fourni par le dehors, par les objets, l'élément *objectif*, la *matière*; l'autre général et logique, venant de l'intérieur, du sujet connaissant, l'élément *subjectif*, la *forme*. Toutes nos connaissances présupposent l'expérience, commencent avec l'expérience; mais il y en a qui en dérivent: ce sont les connaissances *empiriques* ou *a posteriori*; d'autres, bien qu'elles ne puissent naître sans l'expérience, n'en dérivent pas, et nous sont données par la seule puissance de l'esprit: ce sont les connaissances *a priori*. L'universalité et la nécessité sont les caractères propres des connaissances *a priori*. La faculté en nous à laquelle se rapportent les principes marqués des caractères de nécessité et d'universalité, les principes *a priori*, est la *raison pure*, et l'étude approfondie de cette faculté est la critique de la raison pure. Les jugements sont *analytiques* ou *synthétiques*. Dans les premiers, l'attribut ou prédicat est renfermé logiquement et nécessairement dans la notion du sujet; dans les seconds, l'attribut ajoute à la notion du sujet une notion nouvelle; ceux-ci sont appelés par Kant synthétiques, parce qu'ils joignent deux termes logiquement indépendants, font une *synthèse* de deux notions auparavant isolées; ceux-là sont dits analytiques, parce qu'il suffit d'analyser l'un des termes pour en tirer l'autre. Les jugements synthétiques sont de deux espèces. La vérité des uns repose sur l'expérience, et Kant les appelle jugements synthétiques *a posteriori*; la vérité des autres ne repose pas sur l'expérience, mais sur la raison seule, et Kant les appelle jugements synthétiques *a priori*. Les propositions de la géométrie, de la mécanique, sont synthétiques *a priori*; celles de la physique, de la chimie, sont synthétiques *a posteriori*. La légitimité des jugements analytiques repose sur le principe de contradiction; l'attribut étant contenu dans le sujet doit s'accorder avec lui, autrement il y aurait contradiction. Quant à la possibilité des jugements synthétiques *a posteriori*, il n'y a pas de difficulté à la concevoir, car cette synthèse n'est que l'expression de l'expérience. Mais quel est le principe qui donne autorité aux jugements synthétiques *a priori*? Tel est le problème fondamental de la métaphysique: Kant s'est efforcé d'en donner la solution en faisant la *critique de la raison pure*, et c'est ainsi que nous passons de l'introduction à cette critique elle-même. Toute connaissance dérive de deux sources, la sensibilité et l'entendement. La sensibilité est la capacité de recevoir des représentations des objets au moyen des impressions ou sensations que ces objets produisent en nous. Elle est toute passive; aussi est-elle désignée par Kant sous le nom de *réceptivité*. Ces représentations, qui s'appellent aussi *intuitions*, sont la base de toute connaissance. L'étude de la sensibilité en général s'appelle *esthétique transcendantale*. Toutes les intuitions s'encadrent dans les notions du temps et de l'espace, qui sont les formes pures de la sensibilité. Quand on sépare de l'intuition sensible tout ce qui tient à

la sensation, on lui trouve deux formes pures, l'*espace* et le *temps*. D'après Kant, l'espace n'est ni une qualité absolue ni une qualité relative du monde extérieur, il n'est que la forme des phénomènes extérieurs. Quant au temps, il est également placé en dehors de l'expérience sensible, et nous en avons l'intuition *a priori*. Il n'est rien en soi et il n'est pas non plus un attribut de la substance, car on ne le connaît pas *a priori*; il est la forme du sens interne ou l'intuition des changements qui s'opèrent en nous; il est donc aussi une forme des phénomènes, puisque chaque phénomène détermine une modification du moi au moment de la perception. Kant se fait une objection: « Il y a, dit-il, des changements réels; la succession de nos sentiments intérieurs le prouverait à défaut de phénomènes extérieurs. Or ces changements ne sont possibles que dans le temps: donc le temps est quelque chose de réel. » Il répond à cela que le temps est bien réellement la forme de l'intuition des choses; mais cette réalité n'est que subjective, et il nie l'existence du temps dans le sens objectif.

Outre la capacité de recevoir des représentations, des impressions, nous avons ensuite la faculté de connaître un objet par ces représentations, la spontanéité des concepts. Par la première, un objet nous est donné; par la seconde, il est *pensé* (comme pure détermination de l'esprit). Les intuitions (données sensibles) et les concepts (données de l'entendement) constituent donc les éléments de toute notre connaissance. L'une de ces facultés de l'âme n'est point préférable à l'autre; elles sont d'une égale importance: sans la sensibilité, aucun objet ne nous serait donné, et sans l'entendement aucun ne serait pensé. De sorte que les intuitions sans l'entendement, qui les change en notions, seraient *aveugles*, et que les notions sans intuitions n'auraient pas d'objet et par conséquent seraient *vides*.

La science des règles de l'entendement prend le nom de *logique*. La logique est *générale* ou *spéciale*. La logique générale s'occupe de la pensée sans en préciser l'objet; la logique spéciale s'applique à chaque science particulière. La logique générale est encore *pure* ou *appliquée*: pure, si elle s'occupe de la pensée, sans considérer les circonstances psychologiques dans lesquelles elle se produit; appliquée, si elle traite de ces circonstances. La logique pure est une science exacte *a priori*. Elle traite des lois de l'entendement et de la raison. Enfin la logique générale se divise encore en *analytique* et *dialectique*: la logique analytique étudie les éléments des fonctions de l'entendement; quant à la logique dialectique, elle ne fournit que des jugements analytiques; elle ne saurait produire des connaissances positives. Elle n'est donc qu'un *moyen critique*. La logique transcendantale se divise aussi en *analytique* et *dialectique*. La première expose les éléments de la connaissance intellectuelle pure; la dialectique critique l'usage des principes *a priori* de l'entendement. L'analytique transcendantale s'occupe des *concepts purs* et des *principes purs*.

De même que les intuitions pures sont les formes des intuitions sensibles, les concepts purs sont les formes que l'entendement donne à tous ses jugements. Ces formes de nos jugements, qui ne sont pas fondées sur l'expérience, qui sont des lois universelles et nécessaires de l'entendement, s'appellent *catégories*. Elles sont au nombre de douze, comme les modes de jugement auxquels elles correspondent, savoir: *unité, pluralité, universalité*, correspondant aux trois jugements de quantité, l'individuel, le particulier et l'universel; *réalité, négation, limitation*, correspondant aux trois jugements de qualité; l'affirmatif, le négatif et le limitatif; *substance, causalité, communauté*, correspondant aux trois jugements de relation: le catégorique, l'hypothétique et le disjonctif; *possibilité, existence, nécessité* correspondant aux trois jugements de modalité, le problématique, le jugement d'assertion et le nécessaire. Le livre II de l'analytique transcendantale est consacré à l'examen des principes purs ou du jugement transcendantal. Cette théorie du jugement se compose de trois chapitres. Le premier a pour titre: *Du schématisme de l'entendement pur*, le second: *Des principes de l'entendement pur*, et le troisième: *Du fondement de la distinction entre les phénomènes et les noumènes*. Son étude des principes est tellement serrée qu'elle résiste à toute espèce d'analyse. Il en est de même de sa dialectique transcendantale.

Mais la sensibilité et l'entendement ne constituent pas encore l'esprit humain tout entier. Une troisième faculté, la raison, a pour fonction de couronner l'édifice, et, de même que l'entendement réunit les intuitions de la sensibilité au moyen de ses concepts, de même la raison ramène les jugements à l'unité au moyen de certains principes qui sont en elle *a priori*, et qui sont à cette faculté ce que l'espace et le temps sont à la sensibilité, ce que les catégories sont à l'entendement. Ces formes de la raison, qui sont des principes absolus et inconditionnés, prennent le nom d'*idées*, que Kant emprunte au langage de Platon. Le moi ou l'âme, le monde, Dieu, sont les trois inconditionnés, les trois absolus auxquels la raison s'élève: ce sont les trois idées de la raison pure. Du reste, ni les formes de la

sensibilité (espace et temps), ni les formes de l'entendement (catégories), ni les formes de la raison (idées) ne nous permettent de pénétrer au delà des phénomènes, d'atteindre la réalité objective. Nous ne sommes pas autorisés à dire autre chose, sinon : voilà comment nous nous représentons les objets ; voilà comment nous pensons nos intuitions ; voilà comment nous systématisons nos jugements. Cependant, par la nature même de la raison, par des illusions d'optique intellectuelle, nous sommes portés à dépasser les limites de l'expérience : de là trois classes de raisonnements correspondant aux trois idées de la raison pure, et qui aboutissent à l'impuissance et à la contradiction.

Par rapport à l'idée de Dieu, en particulier, voici, selon Kant, quelle est la marche naturelle de la raison humaine : « Elle commence par se persuader de l'existence de quelque être nécessaire ; elle reconnaît en lui une existence inconditionnée ; elle cherche ce concept de quelque chose qui soit indépendant de toute condition, et le trouve dans ce qui est lui-même la condition suffisante de tout le reste, c'est-à-dire dans ce qui contient toute réalité. Mais ce tout sans bornes est unité absolue et entraîne avec soi le concept d'un être unique, savoir de l'Être suprême, et la raison conclut ainsi que l'Être suprême, comme principe primitif de toute chose, existe d'une manière absolument nécessaire.

On ne saurait contester à ce concept une certaine *fondamentalité*, dès qu'une fois l'existence de quelque être nécessaire est accordée. Mais si rien ne nous pousse à nous déterminer et que nous abandonnions plutôt toute cette affaire jusqu'à ce que nous soyons forcés par des arguments plus puissants à y donner notre assentiment, c'est-à-dire s'il s'agit tout simplement de *jurer* ce que nous savons de cette question et ce que nous nous flattons seulement de savoir, alors le raisonnement précédent ne paraît pas sous un jour à beaucoup près aussi avantageux. Car si nous admettons tout ce qui se présente à nous : premièrement que la conclusion d'une existence donnée quelconque à l'existence d'un être inconditionné nécessaire est légitime ; secondement que je dois considérer un être qui contient toute réalité, par conséquent aussi toute condition, comme absolument inconditionné, on ne peut cependant conclure de là que le concept d'un être borne, qui ne renferme pas la suprême réalité, contredise pour cela la nécessité absolue. Car, quoique je ne trouve pas dans son concept l'absolu, qui emporte déjà avec lui-même la totalité des conditions, il ne peut cependant pas suivre de là que son existence doive précisément par cette raison être conditionnée. Il nous serait plutôt permis de présenter tous les êtres limités comme nécessairement inconditionnés, quoique nous ne puissions conclure leur nécessité du concept général que nous en avons. Mais, de cette manière, cet argument ne nous donnerait pas le moindre concept des attributs d'un être nécessaire et n'aboutirait absolument à rien.

Il y a, poursuit Kant, trois sortes d'arguments pour démontrer l'existence de Dieu, l'argument *physico-théologique*, l'argument *cosmologique* et l'argument *ontologique*. Ce dernier n'est autre chose que celui dont nous avons déjà parlé, et notre philosophe ajoute de nouvelles raisons pour en montrer l'insuffisance. Une nécessité de jugement, dit-il, n'est pas une nécessité d'existence. Par exemple, un triangle a nécessairement trois côtés et trois angles sans doute, mais il faut que le triangle existe. Vous me dites : Dieu est nécessairement tout-puissant. Oui, s'il existe. Mais s'il n'est pas, que devient sa puissance ? On lui répond : Il y a au moins une notion dont on ne peut nier l'objet sans se trouver en face d'une contradiction, c'est celle de l'être qui renferme toute réalité. Il est possible ; or cette possibilité en assure l'existence. Il ne suffit pas, dit Kant, de concevoir par la pensée un être d'une réalité parfaite ; la question est toujours de savoir s'il existe. La perfection logique d'une idée n'en implique pas du tout la réalité. Il compare ceux qui s'étudient à élargir le cercle des perfections divines à un négociant qui ajoute des zéros fantastiques au chiffre exprimant la situation réelle de sa caisse.

L'argument cosmologique de l'existence de Dieu est celui que Leibnitz tire de la contingence du monde. Il n'a pas plus de valeur que la précédente, au dire de Kant. Le monde étant contingent doit avoir une cause ; cela est vrai. Mais vous ne supposez cette cause éternelle que pour n'être pas forcé de chercher sa cause à elle-même ; et, si elle parlait, elle pourrait dire : « Je suis de toute éternité, et hors de moi il n'y a rien qui ne soit par moi ; mais moi-même, d'où suis-je ? »

L'argument physico-théologique n'est pas plus satisfaisant. Cette preuve est tirée de l'expérience. Comment l'expérience peut-elle autoriser un argument qui, de son aveu, ne peut pas être vérifié directement par l'expérience ? C'est pourtant la preuve la plus ancienne ; elle est fondée sur le spectacle de l'univers et sur l'harmonie qu'on remarque entre ses parties ; on la formule ainsi : il y a partout dans l'univers de la grandeur, de la sagesse, de l'harmonie et de la grandeur ; cela suppose une intelligence supérieure qui soit l'auteur de ces choses. Donc Dieu existe, et il est unique, car il y a unité dans l'harmonie du monde. Kant répond que cette preuve ne touche point

à la substance du monde, mais à sa forme ; qu'elle ne suppose point un créateur, mais un architecte. Cet architecte n'est pas le dieu de la métaphysique, tout au plus est-il son domestique.

De tout cela, Kant conclut que les idées ne nous apprennent rien sur leurs objets, qu'elles sont de simples directions que doit suivre dans ses recherches notre faculté de connaître ; que la raison pure, qui semblait d'abord ne nous promettre rien moins que l'extension de la connaissance au delà des bornes de l'expérience, si nous la comprenons bien, ne contient que des principes régulateurs, principes qui servent à nous faire découvrir l'unité systématique dans le monde sensible, mais qui, mal entendus et pris pour des principes constitutifs de connaissances transcendentes, engendrent, par une apparence brillante, mais illusoire, des disputes éternelles ; qu'enfin si la métaphysique ne peut établir les thèses de la liberté, de l'immortalité de l'âme et de l'existence de Dieu, il n'y a pas à craindre que les thèses opposées, c'est-à-dire les négations du matérialisme, de l'athéisme, du fatalisme, y trouvent jamais des arguments décisifs.

Kant termine son œuvre par un traité de méthode intitulé : *Méthodologie transcendente*. La méthode, dit-il, est à la raison ce que la logique est à l'entendement. Il divise du reste son œuvre en quatre parties : la discipline, le canon, l'architecture et l'histoire de la raison pure.

A propos de l'histoire de la raison pure, dont il ne trace qu'une esquisse rapide, Kant finit en ces termes : « 1^o Quant à l'objet de toutes nos connaissances rationnelles, les uns furent purement *philosophes sensualistes*, d'autres purement *philosophes rationalistes* (il ne remonte point au delà de la philosophie grecque). Epicure peut être considéré comme le principal philosophe du sensualisme, Platon comme celui du rationalisme. Mais cette différence des écoles, si peu sensible qu'elle soit, avait déjà commencé dans les siècles les plus reculés, et s'est maintenue sans interruption. Ceux de la première école affirmaient qu'il n'y a de réalité que dans les objets des sens, que tout le reste est imagination ; ceux de la seconde disaient au contraire qu'il n'y a qu'apparence dans les sens, que l'entendement seul connaît le vrai. Malgré cela, les premiers ne niaient point une réalité correspondante aux concepts de l'entendement ; mais cette réalité n'était pour eux que *logique*, tandis que pour les autres elle était *mystique*. Ils accordaient des concepts intellectuels, mais ils ne reconnaissaient que des objets sensibles. 2^o Quant à l'origine des connaissances rationnelles pures, si elles sont dérivées de l'expérience, ou si elles ont leur source dans la raison indépendamment de l'expérience, les uns furent *empiriques*, les autres *noologistes*. Aristote peut être considéré comme le chef des empiristes ; Platon comme celui des noologistes. Locke, chez les modernes, a suivi le premier, et Leibnitz le second. 3^o Quant à la méthode, si on doit appeler quelque chose méthode, ce doit être un procédé par principes. Or on peut diviser celles qui tiennent maintenant le premier rang dans cette branche de l'investigation de la nature en méthode *naturaliste* et méthode *scientifique*. L'une et l'autre ont été vées à l'œuvre et n'ont produit que de vains résultats. La méthode *critique* est la seule encore ouverte. Si le lecteur a eu la complaisance ou la patience de la suivre, il peut voir maintenant si, dans le cas où il voudrait bien contribuer à convertir ce sentier en route royale, ce qu'un grand nombre de siècles n'ont pu réussir à mener à bonne fin jusqu'ici ne pourrait pas être accompli avant que celui où nous sommes soit écoulé. »

Kant se flatte sans doute ; néanmoins son livre a opéré une immense révolution de la pensée en Allemagne, et servi de point de départ à une élaboration scientifique qui se poursuit. On a comparé à Socrate le philosophe de Königsberg. C'est une plaisanterie. Socrate était surtout un moraliste, et Kant ne fut qu'un métaphysicien. Il n'est, du reste, pas encore assez loin de nous pour qu'on puisse avec certitude lui assigner sa place dans l'histoire de la pensée.

« La *Critique de la raison pure*, dit M. Cousin, a le malheur d'être un ouvrage mal écrit ; ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait souvent infiniment d'esprit dans les détails, et même de temps en temps des morceaux admirables ; mais s'il y a partout une grande clarté logique, il y a très-peu de cette autre clarté qui naît de l'art de faire passer le lecteur du connu à l'inconnu, du plus facile au plus difficile, art si rare, surtout en Allemagne, et qui a entièrement manqué au philosophe de Königsberg. Prenez la table des matières de la *Critique de la raison pure* ; comme là il ne peut être question que de l'ordre logique, rien de mieux lié, de plus précis, de plus lumineux. Mais prenez chaque chapitre en lui-même, ici tout change : chaque idée est toujours exprimée avec la dernière précision, mais elle n'est pas toujours à la place où elle devrait être pour entrer aisément dans l'esprit du lecteur. Ajoutez à ce défaut celui de la langue allemande de cette époque, poussé à son comble, je veux dire ce caractère démesurément synthétique de la phrase allemande, qui forme un contraste si frappant avec le caractère analytique de la phrase française. Ce n'est pas tout : indéniablement de cette langue rude encore et mal

exercée à la décomposition de la pensée, Kant a une autre langue qui lui est propre, une terminologie qui, une fois bien comprise, est d'une netteté parfaite et même d'un usage commode, mais qui, brusquement présentée et sans les préliminaires nécessaires, offusque tout, donne à tout une apparence obscure et bizarre. Aussi la *Critique de la raison pure* ne produisit pas d'abord une grande impression en Allemagne ; il lui fallut plusieurs années pour faire sa route ; il fallut que quelques penseurs laborieux et indépendants, après avoir étudié la nouvelle doctrine, attirassent sur elle l'attention, en l'exposant à leur manière. »

Critique de la raison pratique, précédée des Fondements de la métaphysique des mœurs, par Kant. Dans cet ouvrage, publié en 1788, traduit en français en 1848 par M. Jules Barri, Kant pose les principes généraux de l'éthique, et montre le lien qui rattache à ces principes la croyance au libre arbitre, à l'immortalité de l'âme et à l'existence de Dieu. Le problème moral, conçu dans sa plus haute généralité, renferme trois grandes questions : 1^o question des caractères, de la forme de la loi morale ; 2^o question de l'objet, de la matière de la loi morale ; 3^o question du mobile moral. Répondre à ces trois questions, c'est déterminer les bases de la science du devoir, et c'est ce qu'a tenté le philosophe de Königsberg.

Il s'est d'abord attaché à saisir les caractères de la loi morale. Comment l'obligation se présente-t-elle à l'esprit ? Comme une loi que la raison impose à la volonté, comme une prescription, un commandement : de là le nom d'*impératif* que lui donne Kant. Il y a deux sortes d'impératif : l'impératif *hypothétique* et l'impératif *catégorique*. Le premier est celui qui prescrit une action comme moyen pour quelque autre chose. Cette prescription est évidemment conditionnelle, relative ; elle suppose un certain but auquel elle est subordonnée, et qui, lui, n'est pas objet de commandement et reste arbitraire. Comme ce but ne s'impose pas à la volonté, nous pouvons toujours y déroger, et par là même nous affranchir du précepte qui ne porte que sur le moyen, en tant que moyen. Mais il y a un impératif qui est inconditionnel, absolu ; c'est cet impératif, appelé par Kant *catégorique*, qui constitue l'obligation ; il nous commande immédiatement une certaine conduite sans avoir lui-même comme condition une fin pour laquelle cette conduite ne serait qu'un moyen. De l'*absoluité* et de l'invariabilité de l'impératif catégorique dérive son universalité ; nous le concevons comme une loi qui s'impose à tout être libre et raisonnable ; ces deux idées, *agent libre et raisonnable*, — obligation ou impératif catégorique, sont inséparables dans notre esprit. De là cette formule : *Agis de telle sorte que la maxime de ton action puisse être érigée par ta volonté en une loi universelle*, formule qui exprime le triple caractère impératif, absolu et universel de l'obligation. Cette formule a l'avantage de séparer nettement la morale de l'hygiène, de la politique, de l'économie politique. Sans doute elle ne détermine pas les devoirs particuliers d'une manière directe et positive ; mais il est évident qu'elle délimite le champ de la morale ; qu'elle trace, entre ce qui est conforme au devoir et ce qui ne l'est pas, une ligne de démarcation le plus souvent facile à reconnaître ; c'est-à-dire qu'elle commence par le commencement.

Mais la difficulté est de reconnaître si telle ou telle maxime peut être universalisée par la volonté. Comment appliquer la formule de Kant sans chercher hors de cette formule abstraites des lumières qu'elle ne saurait donner ? Au critère d'universalité, il faut en joindre un autre qui permette de distinguer les maximes universalisables de celles qui ne le sont pas. C'est précisément ce que fait Kant ; et c'est ainsi que, passant des caractères, de la forme, à l'objet, à la matière de la loi morale, il pose le principe de dignité. Nous allons voir comment il est conduit à ce principe. Dans la *Critique de la raison pratique*, comme dans la *Critique de la raison pure*, Kant distingue la sphère de la raison de la sphère de l'expérience. Toute idée qui, produite dans l'esprit à l'occasion de l'expérience, en dépasse l'étendue et la portée relatives, et s'élève à l'universel, appartient à la sphère de la raison : c'est ainsi que l'idée de cause est rationnelle, tandis que l'idée de tel mouvement, de tel changement, qui a donné lieu à l'idée de cause, est empirique. Dans l'ordre pratique, nous retrouvons cette distinction fondamentale, établie par la philosophie critique entre l'empirique et le rationnel. L'objet des impératifs hypothétiques est un moyen relatif à une fin arbitraire, contingente, empirique ; l'impératif catégorique, et c'est à cette condition qu'il est catégorique et universel, porte sur une action posée directement, immédiatement, comme une fin, comme une fin rationnelle et non empirique, comme une fin *en soi* et non dépendante d'une autre fin. Nous voyons que l'idée d'impératif est inséparable de celle de fin ; l'idée d'impératif hypothétique de celle de fin empirique ; l'idée d'impératif catégorique de celle de fin rationnelle.

Ainsi la seule définition de l'impératif catégorique jette déjà quelque lumière sur son objet. Mais où trouverons-nous cette fin ra-

tionnelle, cette fin *en soi* que la raison impose d'une manière absolue à la volonté et à toute volonté ? Kant nous déclare qu'il serait absurde de la faire dériver de la constitution particulière de la nature humaine, et que la psychologie empirique est impuissante à nous donner la matière comme la forme de la loi morale. L'expérience, selon lui, ne peut nous donner que des fins particulières, relatives, que des moyens relatifs à ces fins, en un mot que des impératifs hypothétiques. Donc, s'il y a quelque chose dont l'existence ait en soi une valeur absolue, et qui comme fin *en soi* puisse être le fondement de lois déterminées, c'est là et là seulement qu'il faut chercher l'objet, la matière de la loi morale. « Or, dit Kant, l'homme, et en général tout être raisonnable, existe comme fin *en soi*, et non pas simplement comme moyen pour l'usage arbitraire de telle ou telle volonté ; dans toutes ses actions, soit qu'elles ne regardent que lui-même, soit qu'elles regardent aussi d'autres êtres raisonnables, il doit toujours être considéré comme fin... Les êtres privés de raison n'ont qu'une valeur relative, celle de *moyens*, et c'est pourquoi on les appelle des *choses*, tandis qu'au contraire on donne le nom de *personnes* aux êtres raisonnables, parce que leur nature même en fait des fins *en soi*, c'est-à-dire quelque chose qui ne doit pas être employé comme moyen, et qui, par conséquent, restreint d'autant la liberté de chacun et lui est un objet de respect. » Ainsi l'impératif catégorique envisagé sous le rapport de sa matière se formule de la manière suivante : *Agis de telle sorte que tu traites toujours l'humanité, soit dans la personne, soit dans la personne d'autrui, comme une fin, et que tu ne l'en serves jamais comme d'un moyen*. Kant ajoute que ce principe, qui nous fait concevoir l'humanité et en général toute nature raisonnable comme fin *en soi*, n'est pas dérivé de l'expérience ; car premièrement il est universel, puisqu'il s'étend à tous les êtres raisonnables, ce qu'aucune expérience ne peut faire ; secondement, il ne nous fait pas concevoir l'humanité comme une fin subjective, c'est-à-dire comme un objet dont on se fait à soi-même un but, mais comme une fin objective, à laquelle doivent être subordonnées toutes les fins subjectives, quelles qu'elles puissent être, comme à leur loi ou à leur suprême condition, et qui, par conséquent, doit dériver de la raison pure.

Le problème moral renferme, avons-nous dit, une troisième question : celle du mobile moral. Le principe de l'autonomie de la volonté est la solution donnée par Kant à cette troisième question. Kant rattache l'autonomie de la volonté aux caractères, à la forme de la loi morale. Quel est le caractère essentiel de l'impératif catégorique ? C'est de commander une action purement et simplement, non pas comme moyen pour une certaine fin, mais en elle-même ; c'est, par suite, d'exclure tout intérêt, tout mobile autre que la loi même. Or cela est impossible, selon Kant, si l'on ne suppose une loi que la volonté se dicte à elle-même et ne reçoit point d'ailleurs. Supposiez, en effet, une volonté soumise à une loi qu'elle ne se donne pas à elle-même, il faudrait admettre quelque attrait ou quelque intérêt qui décide la volonté à obéir à cette loi ; mais alors l'impératif, de catégorique, deviendrait purement hypothétique, car la loi ne commanderait plus à la volonté d'agir d'une certaine manière que pour satisfaire un certain besoin ou un certain intérêt. Ainsi Kant admet qu'il y a une parfaite identité entre le principe de l'impératif catégorique et le principe de l'autonomie : « Il n'est pas étonnant, dit-il, que toutes les tentatives faites jusqu'ici pour découvrir le principe de la moralité aient échoué. On voyait l'homme lié par son devoir à des lois, mais on ne voyait pas qu'il n'est soumis qu'à une législation qui lui est propre, en même temps qu'elle est universelle. En effet, si l'on se bornait à concevoir l'homme soumis à une loi (quelle qu'elle fût), il faudrait admettre un attrait ou une contrainte extérieure, en un mot un intérêt qui l'attachât à l'exécution de cette loi, puisque, ne dérivant pas comme loi de sa volonté, elle aurait besoin de quelque autre chose pour le forcer à agir d'une certaine manière. C'est cette conséquence nécessaire qui rendait absolument vaine toute recherche d'un principe suprême du devoir ; car on ne trouvait jamais le devoir, mais seulement la nécessité d'agir dans un certain intérêt. Que cet intérêt fût personnel ou étranger, l'impératif était toujours conditionnel et ne pouvait avoir la valeur d'un principe moral. J'appellerai donc ce dernier le principe de l'autonomie de la volonté, pour le distinguer de tous les autres, que je rapporte à l'hétéronomie. » On remarquera le raisonnement par lequel Kant est conduit au principe de l'autonomie. Il faut exclure, dit-il, de l'accomplissement de la loi morale tout mobile empirique ; si la volonté est déterminée par un attrait ou par un intérêt, l'acte par lequel elle accomplit la loi n'a pas de valeur morale. Comment écarter tout mobile empirique, toute détermination empirique de la volonté ? A une seule condition : c'est que la loi soit propre à celui qui l'accomplit, qu'elle dérive comme loi de sa volonté considérée en elle-même, et non de la nature des divers objets qui peuvent agir sur cette volonté. Si la volonté ne se dicte pas la loi à elle-même, si elle la reçoit d'un objet quelconque, elle ne peut l'accomplir que par

l'influence de cet objet, influence nécessairement empirique.

Des principes généraux de la raison pratique nous passons aux croyances rationnelles, liées, selon Kant, à ces principes. Kant donne à ces croyances rationnelles le nom de *postulats* de la raison pratique, et voici ce qu'il entend par ce mot *postulat*. Un *postulat* de la raison pratique est une croyance particulière impliquée par la croyance générale à la valeur réelle, objective, de la raison pratique elle-même. Cette croyance ne vient pas de l'instinct, du sentiment; elle n'est pas une induction que l'expérience fait naître dans l'esprit; elle est purement rationnelle, rationnelle par son origine et par sa nature. Le premier de ces postulats est le libre arbitre, la liberté entendue dans le sens métaphysique. La liberté se montre, au point de vue cosmologique, en opposition avec le principe de causalité; elle paraît contraire aux lois de l'univers; mais elle est nécessairement supposée par l'impératif catégorique, par l'obligation; on ne peut être *obligé*, si l'on n'est *libre*; ces mots : *Vous devez*, perdent tout sens, si ces mots : *Vous pouvez*, n'en ont pas; si la liberté n'est qu'une illusion, l'obligation ne peut être une réalité; elles doivent subsister inséparables dans l'esprit ou en disparaître ensemble; or si la raison pure spéculative n'exclut pas le doute sur la liberté, la raison pratique exclut le doute sur l'obligation; donc la liberté, qui pratiquement est liée à l'obligation, est affirmée indirectement par la raison pratique, comme l'obligation l'est directement.

Les deux autres postulats de la raison pratique sont l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu. Sur ces deux questions, la raison pure spéculative n'a pu aboutir qu'à des antinomies désespérantes. La raison pratique, grâce au concept du souverain bien, parvient à nous faire sortir de l'impasse où la raison pure nous a conduits, et à ressaisir les certitudes évanouies de la théodicée classique. Qu'est-ce que c'est que ce concept du souverain bien? Le souverain bien se compose de deux éléments : de la *vertu* et du *bonheur*. Notre raison, selon Kant, affirme deux choses : la première, que la vertu, c'est-à-dire l'entière conformité des actes à la loi morale, est, pour l'être raisonnable, une fin en soi; la seconde, que le bonheur, c'est-à-dire la pleine harmonie des besoins et des desirs de cet être entre eux et avec le milieu où ces besoins et ces desirs trouvent satisfaction, est aussi une fin pour cet être; mais une fin conditionnée par la précédente, et rationnelle en tant qu'elle se lie à la précédente, comme l'effet à sa cause. Le bonheur séparé de la vertu, c'est-à-dire non lié à sa condition rationnelle, non mérité, est un bien empirique et sans caractère moral; ce n'est pas le bien. La vertu séparée du bonheur est un bien rationnel, un bien en soi; mais ce n'est pas le bien complet, parce qu'il y a là un mal, le défaut de justice qui est la disproportion, le désaccord entre la vertu et le bonheur. Il y a deux droits que le concept du souverain bien confère à la moralité : *droit* au développement et au progrès, droit à un bonheur proportionné. Ainsi c'est un mal, lorsque la raison pratique pose un lien entre la vertu et le bonheur, et c'est un mal aussi lorsque la raison pratique nous ordonne une parfaite conformité de la volonté à la loi morale, que la mort vienne brusquement interrompre nos efforts, et arrêter dans son développement notre vertu toujours incomplète et toujours perfectible. Des deux fins que la raison pratique nous assigne, il ne nous est donné d'atteindre ni l'une ni l'autre dans cette vie; la raison pratique nous donne donc un double droit à la vie future et à l'immortalité. Et elle nous donne en même temps la garantie que ce double droit sera réalisé; car, s'il ne devait pas l'être, il n'y aurait pas de souverain bien, et, s'il n'y avait pas de souverain bien, si c'était là un but chimérique, la raison pratique qui nous ordonne de tendre à ce but chimérique serait atteinte elle-même dans sa valeur objective.

Au postulat de la vie future et de l'immortalité se trouve lié celui de l'existence de Dieu, lequel peut seul, selon Kant, assurer la possibilité du second élément du souverain bien, c'est-à-dire d'un bonheur proportionné à la moralité. « Le bonheur d'un être raisonnable, dit-il, suppose l'accord de la nature avec tout l'ensemble des fins de cet être, et en même temps avec le principe essentiel de sa volonté. Or la loi morale commande par des principes de détermination qui doivent être entièrement indépendants de la nature et de l'accord de la nature avec notre faculté de désirer; d'un autre côté, l'être raisonnable agissant dans le monde n'est pas non plus cause du monde et de la nature même. La loi morale ne saurait donc fonder par elle-même un accord nécessaire et juste entre la moralité et le bonheur dans un être qui, faisant partie du monde, en dépend, et ne peut par conséquent être la cause de cette nature et la rendre par ses propres forces parfaitement conforme, en ce qui concerne son bonheur, à ses principes pratiques. Et pourtant, dans le problème pratique que nous prescrit la raison, c'est-à-dire dans la poursuite du souverain bien, cet accord est postulé comme nécessaire; donc l'existence d'une cause, distincte de la nature même et servant de prin-

cipe à cet accord, est aussi *postulée*. Mais cette cause suprême doit contenir le principe de l'accord de la nature, non pas simplement avec une loi de la volonté des êtres raisonnables, mais avec la représentation de cette loi, en tant qu'ils en font le motif suprême de leur volonté; avec la moralité même comme principe déterminant, c'est-à-dire avec l'intention morale. Donc le souverain bien n'est possible dans le monde qu'autant qu'on admet une nature suprême douée d'une causalité conforme à l'intention morale. Or un être qui est capable d'agir d'après la représentation de certaines lois est une *intelligence*, et la causalité de cet être, en tant qu'elle est déterminée par cette représentation, est une *volonté*. Donc la cause suprême de la nature, comme condition du souverain bien, est un être doué d'intelligence et de volonté, c'est-à-dire qu'elle est *Dieu*. » Ainsi, suivant Kant, Dieu n'est pas législateur, il est sanctionneur; ce n'est pas la volonté de Dieu qui fonde le devoir, mais la volonté de Dieu est nécessaire pour sanctionner la loi morale, c'est-à-dire pour mettre la vertu en possession du bonheur qu'elle mérite; la morale ne dérive pas de l'idée de Dieu, mais la sanction divine est postulée par la morale; il est nécessaire d'admettre l'existence de Dieu, non comme le fondement de toute obligation en général, mais comme la condition de la possibilité du souverain bien, qui est elle-même liée à la conscience de notre devoir.

Critique du jugement, par Kant. Dans cet ouvrage, publié en 1790 et traduit en français par M. Barni en 1846, Kant examine successivement les jugements que nous portons sur le beau et le sublime, ou les jugements *esthétiques*, puis ceux, par lesquels nous attribuons à la nature un rapport de *finalité*, ou les jugements *téléologiques*. La *Critique du jugement* est un des plus importants ouvrages du philosophe de Königsberg. Elle complète la critique de la raison spéculative et celle de la raison pratique, auxquelles elle est destinée à servir de lien dans l'ensemble de la philosophie critique. La première partie occupe, par sa date et par sa valeur, le plus haut rang dans l'histoire de cette science que l'Allemagne a créée sous le nom d'*esthétique*, un de ses plus grands poètes, Schiller, en a adopté, développé et pratiqué les principes. La philosophie de l'identité s'est plu à voir dans la seconde partie le germe même de l'idée dont elle s'est emparée pour détruire la philosophie critique, et Schelling n'a pas assez d'admiration pour certains chapitres de la *Critique des jugements téléologiques*.

— **Critique des jugements esthétiques**. Kant appelle *jugements de goût* ceux qui ont pour objet le beau. Voici les caractères par lesquels il les distingue de tous autres jugements. D'abord, la satisfaction propre au goût ou au beau qui en est l'objet est pure de tout intérêt. Elle ne se confond avec aucune autre satisfaction, ni avec celle que cause l'agréable, ni avec celle qui s'attache au bon, soit à l'utile, soit au bon en soi. Ce premier caractère fournit une première définition du goût et du beau : *Le goût est la faculté de juger d'un objet ou d'une représentation par une satisfaction libre de tout intérêt. L'objet d'une satisfaction de ce genre s'appelle beau*. Le second caractère assigné par Kant à la satisfaction du beau, c'est qu'elle est universelle, mais sans dépendre d'aucune idée déterminée. Elle se distingue de la satisfaction de l'agréable par son caractère universel; de la satisfaction du bien, par son principe et son caractère essentiellement subjectif; de la seconde définition du beau : *Le beau est ce qui plaît universellement sans concept*. Le troisième caractère des jugements de goût dérive des précédents. Comme ces jugements sont indépendants, d'une part, de tout attrait et de toute émotion; de l'autre, de tout concept déterminé, la beauté qui en est l'objet est indépendante, selon Kant, de toute finalité subjective ou objective. Elle réside uniquement dans une certaine concordance de la forme d'un objet avec le libre jeu de nos facultés de connaître, l'imagination et l'entendement. Mais cette concordance peut elle-même être considérée en un sens comme une finalité : en effet, quand le goût juge beau un certain objet, on dirait que cet objet a été fait tout exprès pour nous plaire et que c'est à dessein que la nature en a ainsi disposé les parties. Seulement, comme la concordance de cet objet avec l'imagination et l'entendement, ou, ce qui revient au même, celle de ces deux facultés, est indépendante de toute idée de fin réelle, soit subjective, soit objective, puisqu'elle est indépendante de tout concept de l'objet auquel elle s'applique, et par conséquent de la question de savoir si la nature s'est en effet proposée de composer un objet capable de nous plaire ou en a ainsi disposé les parties à dessein, il n'y a ici que la forme de la finalité. Ainsi s'explique la troisième définition que Kant nous donne du beau : *Le beau est la forme de la finalité d'un objet, en tant qu'elle y est perçue sans représentation de fin*. Le dernier caractère attribué par Kant aux jugements de goût est la nécessité. Quand je juge belle une certaine chose, je juge qu'elle satisfera nécessairement tout homme de goût, comme elle me satisfait moi-même. C'est une nécessité pour moi de juger ainsi. Or cette nécessité a un caractère particulier. Elle n'est pas

théorique : elle ne repose pas sur des principes de la connaissance, puisque les jugements de goût ne sont pas des jugements logiques et ne supposent aucune idée déterminée. Elle n'est pas pratique : elle ne repose pas sur des principes de la volonté, comme le sentiment moral. Pourtant elle est réelle. Mais elle n'est possible qu'à une condition, c'est que les facultés de connaître qui entrent en jeu dans les jugements de goût s'exercent chez tous les hommes de la même manière, ou suivant la même principe subjectif. Cette universalité des conditions subjectives suivant lesquelles peuvent s'exercer nos facultés de connaître, Kant la désigne sous le nom de *sens commun*, qu'il prend ici dans une acception différente de celle qu'on lui donne ordinairement. Le quatrième et dernier caractère des jugements de goût nous donne cette quatrième et dernière définition du beau : *Le beau est ce qui est reconnu sans concept comme l'objet d'une satisfaction nécessaire*.

Les jugements esthétiques comprennent deux espèces de jugements : le jugement de goût ou du beau, dont nous venons de parler, et le jugement du sublime. Ils ont cela de commun qu'ils ne sont ni des jugements de connaissance, ni des jugements de sensation; qu'ils ont leur origine dans la réflexion que nous faisons sur le libre jeu de nos facultés de connaître, et dans la satisfaction qui s'y rattache. Ils sont néanmoins profondément distincts. Le jugement de goût suppose l'accord de l'imagination et de l'entendement, librement mis en jeu par la contemplation d'une forme déterminée et limitée; le jugement du sublime suppose le désaccord de l'imagination et de la raison, s'exerçant librement sur la contemplation d'un objet dont le caractère est précisément de n'avoir pas de forme déterminée et de n'être pas limité. Aussi, tandis que le sentiment du beau est simple et sans mélange, celui du sublime est mêlé; l'esprit se sent à la fois attiré et repoussé par l'objet; le premier est calme, le second accompagné d'un certain trouble ou d'une certaine émotion; celui-là est riant et s'accorde aisément des jeux de l'imagination; celui-ci est sérieux et repousse tout ce qui n'est pas sérieux. Le sentiment du sublime est produit par la contemplation de la grandeur ou par celle de la puissance. De là deux espèces de sublimes : le sublime *mathématique* et le sublime *dynamique*.

Kant définit le sublime mathématique : *ce qui est absolument grand*. Mais qu'est-ce qui dans la nature est absolument grand? C'est, répond Kant, ce qui est grand sans comparaison avec quoi que ce soit, ou ce en comparaison de quoi toute autre chose est petite. Mais à ce compte il n'y a rien dans la nature qui soit absolument grand, et qui, par conséquent, puisse être jugé sublime. Il n'y a rien, en effet, de si grand, qui, considéré sous un autre point de vue, ne puisse aller jusqu'à l'infiniment petit. Donc, à proprement parler, il n'y a pas de sublime dans la nature : c'est en nous-mêmes, dans une certaine disposition d'esprit nécessairement liée aux idées de la raison, qu'il faut le chercher. Il suit de là qu'à ces deux définitions du sublime mathématique : *Le sublime est ce qui est absolument grand* ; — *Le sublime est ce en comparaison de quoi toute autre chose est petite*, il faut encore ajouter cette formule : *Le sublime est ce qui ne peut être conçu sans révéler une faculté de l'esprit qui surpasse toute mesure des sens*. Dans l'estimation de la grandeur, il y a deux mouvements de l'imagination, l'un par lequel elle saisit successivement les parties de l'objet, l'autre par lequel elle embrasse simultanément ces parties en un tout. Kant donne au premier de ces mouvements le nom d'*appréhension*, et celui de *compréhension* au second. C'est l'impuissance de l'imagination dans ce second mouvement qui éveille en nous le sentiment du sublime. Il y a là une discordance entre l'imagination et la raison, l'imagination faisant sans cesse et vainement effort pour rapprocher l'intuition sensible de la nature, sur laquelle elle opère, de l'intuition supra-sensible de l'infini, dont la raison nous donne le concept. On voit comment le sentiment du sublime est mêlé de plaisir et de peine. En effet, la conscience de l'impuissance de notre imagination à s'accorder avec une idée de la raison doit nécessairement être accompagnée d'un certain sentiment de peine; mais en même temps, comme cette impuissance même éveille en nous le sentiment d'une faculté supra-sensible, d'après laquelle nous devons regarder comme petit tout ce que la nature, en tant qu'objet des sens, contient de grand pour nous, et que ce sentiment ne va pas sans une certaine satisfaction, il suit qu'à la peine, qui naît de la disconvenance de l'imagination avec la raison, se mêle le plaisir, qui s'attache au sentiment d'une faculté ou d'une distinction supérieure, que cette disconvenance fait éclater.

Le sublime mathématique répond à la grandeur de la nature, le sublime dynamique à sa puissance. Ici encore, le sublime n'est pas dans la nature, mais en nous-mêmes, dans le sentiment d'une destination supérieure à la nature; et si nous nommons la nature sublime, c'est qu'elle excite en nous ce sentiment par le spectacle de sa puissance. « De même, dit Kant, que l'immensité de la nature et notre incapacité à trouver une mesure propre à l'estimation esthétique de sa gran-

deur nous ont révélé notre propre limitation, mais nous ont fait découvrir en même temps dans notre faculté de raison une autre mesure non sensible, qui comprend en elle cette infinité même comme une unité, et devant laquelle tout est petit dans la nature, et nous ont montré par là dans notre esprit une supériorité sur la nature, considérée dans son immensité; de même l'impossibilité de résister à sa puissance nous fait reconnaître notre faiblesse, en tant qu'êtres de la nature; mais elle nous découvre en même temps une faculté par laquelle nous nous jugeons indépendants de la nature, et elle nous révèle ainsi une nouvelle supériorité sur elle. »

— **Critique des jugements téléologiques**. Dans cette seconde partie de la *Critique du jugement*, Kant commence par distinguer deux espèces de causalité : la causalité efficiente et la causalité finale, ou la finalité. Lorsque nous n'avons pas besoin d'avoir recours à l'idée de but et de fin, pour y chercher, en partie du moins, la cause des phénomènes que nous observons dans la nature, le rapport de causalité que nous établissons entre ces phénomènes est un rapport de causalité efficiente, un *causae effectus*; nous ne sortons pas du mécanisme. Que si, au contraire, pour nous expliquer ces phénomènes ou certains d'entre eux, pour nous expliquer certains êtres, il nous faut recourir à une idée de ce genre, c'est-à-dire si nous sommes forcés de concevoir que la nature en les produisant a agi pour certains buts, il n'y a plus la seulement pour nous un rapport de causalité efficiente, un *causae effectus*, un pur mécanisme, il y a un rapport de causalité finale ou de finalité, un *causae finalis*. Il y a dans la nature deux espèces de finalités. Ou bien, considérant une production de la nature en elle-même, nous supposons que la nature a eu immédiatement pour but cette production; ou bien nous la considérons comme un moyen relativement à d'autres choses, que nous regardons comme des fins de la nature. Dans le premier cas, la finalité que nous attribuons à la nature est *intérieure*; elle est *relative* et *extérieure* dans le second. La finalité intérieure se montre dans les êtres organisés, selon Kant, *des productions de la nature dans lesquelles tout est réciproquement fin et moyen*. De ce concept de l'organisation vient ce principe que, dans les êtres organisés il n'y a pas d'organe qui n'existe pour une fin, ou que dans ces êtres la nature ne fait rien en vain. Ce principe est universel et nécessaire, c'est-à-dire que nous l'appliquons toujours et que nous ne pouvons pas ne pas l'appliquer à l'observation des êtres organisés. Aussi, en étudiant les plantes et les animaux, cherchons-nous à déterminer la destination de chacune des parties de la plante ou de l'animal que nous considérons. Appliqué d'abord uniquement aux êtres organisés, le principe téléologique ne tarda pas à s'étendre à l'ensemble des choses. Le monde nous apparaît comme un système de fins, c'est-à-dire d'êtres liés entre eux suivant des rapports de moyens à fins. Nous ne nous bornons plus à dire : *Dans les êtres organisés, rien n'existe en vain*; nous posons ce principe général : *Dans le monde en général, rien n'existe en vain*. Ce principe n'est ni un concept empirique ou *a posteriori*, ni un concept *a priori* de l'entendement. D'un côté, nous ne pouvons tirer ce concept de la connaissance empirique des objets, et l'expérience ne saurait démontrer la réalité de ce rapport de moyen à fin que nous attribuons à la nature. Elle peut bien nous faire connaître la conformation et les propriétés d'un être organisé ou d'un organe; mais comment démontrerait-elle que la nature, en le formant, a agi pour un but déterminé? Et, d'un autre côté, que la nature agisse en effet pour certains buts, c'est ce que nous ne pouvons conclure *a priori* de l'idée que nous en donne l'entendement; car la loi de causalité que l'entendement applique à la nature n'est pas la finalité, mais la causalité efficiente, ce *causae effectus* dont nous avons parlé plus haut et dont le caractère essentiel est la nécessité. Quelle est donc l'origine de ce concept, que la nature agit pour des fins, si nous ne le tirons ni *a posteriori* de la connaissance empirique de la nature, ni *a priori* de l'idée que nous en donne l'entendement? C'est nous qui l'introduisons, par analogie, dans la considération de la nature. Ce mode de causalité qui consiste à agir en vue de certaines fins, c'est le nôtre. Or, comme nous ne pouvons nous contenter de ne voir dans certaines productions de la nature qu'un pur mécanisme, nous lui attribuons un mode de causalité analogue à celui que nous trouvons en nous-mêmes. Ainsi l'idée d'une finalité de la nature n'a qu'une valeur subjective, n'est qu'un principe régulateur. Nous ne pouvons nous passer du principe téléologique dans la considération des êtres organisés et de la nature en général, et, en ce sens, ce principe est nécessaire; mais cette nécessité est toute relative à la constitution de notre esprit.

Kant passe en revue les divers systèmes qu'a suscités la question de la finalité de la nature. De deux choses l'une : ou bien on ne reconnaît dans la nature d'autre principe réel que celui du mécanisme, et cet art qu'on lui suppose en certaines productions n'est qu'une apparence, qu'on explique par notre

ignorance de ses lois; ou bien on y admet un autre mode de causalité et un autre principe que celui du mécanisme, et l'on regarde comme réelle la finalité que nous lui attribuons. De là deux sortes de systèmes, dont l'un regarde la finalité de la nature comme apparente, *idéale*, et l'autre comme *réelle*, et que Kant désigne et distingue, à cause de cela, par les expressions d'*idéalisme* et de *réalisme* de la finalité de la nature. Chacun de ces deux genres de systèmes se subdivise en deux espèces particulières. Parmi les systèmes pour qui la finalité n'est qu'apparente, idéale, les uns rapportent tout à des causes purement physiques agissant au hasard, — tel est le système d'Epicure —; les autres remontent au delà de la nature, à une cause *hyperphysique*, dont les déterminations nécessaires produisent *fatalement* tout ce qui est et cette apparence même de finalité que nous rencontrons dans la nature, — tel est le système de Spinoza. Les systèmes qui regardent la finalité de la nature comme réelle sont aussi de deux espèces. Ou bien on attribue au monde lui-même une puissance naturelle, analogue à une faculté agissant d'après des fins : cette puissance, c'est la *vie de la matière*, soit qu'on la rapporte à la matière elle-même, soit qu'on la fasse dériver d'un principe intérieur vivant, d'une *âme du monde*. On reconnaît là la doctrine des stoïciens. Kant désigne cette espèce de système en général sous le nom d'*hylozoïsme*. Ou bien enfin, pour expliquer la finalité de la nature, on remonte au delà de la nature, jusqu'à une cause première du monde, à laquelle on attribue l'intelligence et la volonté, et c'est le *théisme*. Dans le premier cas, le réalisme de la finalité de la nature est *physique*; dans le second, il est *hyperphysique*. Ainsi une matière inanimée (épicurisme), ou un dieu inanimé (spinozisme); une matière vivante (hylozoïsme), ou un dieu vivant (théisme) telles sont les quatre grandes solutions dogmatiques auxquelles est arrivée la philosophie sur le problème de la finalité de la nature. Aucune d'elles, selon Kant, ne saurait être démontrée. D'abord ni l'épicurisme ni le spinozisme, qui nient la possibilité d'une finalité de la nature, ne peuvent rendre compte de nos jugements téléologiques. Les systèmes qui accordent de la réalité aux causes finales sont-ils plus satisfaisants? Attribuer la vie à la matière implique contradiction, puisque l'inertie en est le caractère essentiel. D'un autre côté, supposer une âme du monde, comme les stoïciens, et faire de la nature une sorte d'animal, est une hypothèse dénuée de fondement; car, d'une part, nous ne saurions la justifier *a priori*, et, d'autre part, comment la confirmer par l'expérience? Comme nous ne pouvons nous faire aucune idée de la vie que par les êtres organisés, nous ne pourrions, sans tourner dans un cercle, invoquer le principe même de la vie pour les expliquer. Enfin, si le théisme a l'avantage d'arracher à l'idéalisme la finalité de la nature, en attribuant un entendement à l'être premier, et en invoquant une causalité intentionnelle pour expliquer cette finalité, il ne saurait prouver sa thèse, car il ne saurait établir que le principe téléologique diffère en réalité du principe mécanique. La distinction que nous établissons entre ces deux principes est, selon Kant, indispensable, comme celle du réel et du possible, du vouloir et du devoir, du contingent et du nécessaire; mais elle est relative à la constitution de notre esprit, et elle disparaît dès qu'on suppose un entendement constitué autrement que le nôtre, comme celui que nous devons attribuer à Dieu.

Critique et d'histoire (ESSAIS DE), publiés en 1858 par M. Taine. Parmi les écrivains sortis de l'Ecole normale, M. Taine est sans contredit un des esprits les plus vigoureux, les plus entiers. Il a un système à lui vers lequel tout converge, et ce système il l'expose, le démontre, le défend et l'applique dans ses *Essais de critique*. Sa pensée ne connaît ni atténuation ni détournement. Chacun de nous n'est qu'une machine dont un ressort principal détermine tout le mouvement. Ce grand ressort découvert, toute la machine est comme un groupe de faits subordonnés à un fait principal, une définition souveraine, une formule créatrice, qui contient tout le reste et s'y substitue. Le monde simplifié, l'histoire de l'humanité ou de l'individu devenue science, voilà les avantages qu'il nous promet comme conséquences de sa méthode. La faculté dominante d'un siècle, d'un peuple, vous explique le siècle, le peuple tout entier. La théorie de la faculté dominante doit renouveler toute la critique et en changer l'objet; de littéraire elle deviendra scientifique. Elle avait le goût et le sentiment pour guides, elle prendra la raison pour règle et la dialectique pour instrument, et se proposera pour but d'enchaîner une série d'effets sous un système de lois. Heureusement que pour M. Taine l'exactitude mathématique ne l'empêche pas de se promener dans les libres espaces de la fantaisie et de l'art. Son style est orné, vif, coloré, animé; sa pensée a des échappées poétiques.

Les *Essais de critique et d'histoire* contiennent des analyses et des peintures très-complètes et très-vives. L'Angleterre y est représentée par trois noms importants, ceux de MM. Macaulay, Charles Dickens et Thackeray. L'histoire animée, vivante, intéressante

et variée, telle que la conçoit le premier de ces écrivains, est exposée dans tout son jour. M. Taine nous montre les qualités essentiellement nationales de Macaulay et celles qui lui appartiennent plus personnellement. Il éclaire son sujet par des comparaisons, et oppose la faculté dominante de l'historien anglais aux facultés dominantes des grands historiens de notre pays : parallèle fort curieux ! « Le génie d'un homme, dit l'auteur, ressemble à une horloge : il a sa structure, et parmi ses pièces un grand ressort. Démêlez ce ressort, montrez comment il communique le mouvement aux autres, suivez ce mouvement de pièce en pièce jusqu'à l'aiguille où il aboutit. Cette histoire intérieure du génie ne dépend point de l'histoire extérieure de l'homme et la vaut bien. » En France, M. Taine étudie Fléchier à propos de la réimpression de ses *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne*, et, à propos de Fléchier, la société féodale et le xviii^e siècle dans leur fusion et leur contraste. Les *Mémoires* de Saint-Simon fournissent au critique l'occasion de suivre plus loin l'histoire de la monarchie. MM. Guizot et Michelet, Troplong et de Montalembert le ramènent aux idées et aux choses contemporaines.

Dans chacune de ces études revient le système de l'auteur avec ses formules, mais la méthode en est plutôt rappelée qu'appliquée. Les hommes sont définis, mais ils ne restent pas dans l'abstraction où l'auteur les pose; ils sortent de leurs cadres, ils marchent, ils agissent, ils sont vivants. Qu'importe qu'on nous dise en deux mots que Macaulay, comme Tite-Live, est un historien orateur, M. Guizot un historien philosophe, M. Thiers un historien vulgarisateur, M. Augustin Thierry un historien artiste, si ces étiquettes générales ne dispensent pas l'auteur de faire de chacun d'eux un excellent portrait ? Tout en censurant l'exclusivisme du système de M. Taine, admirons la lui l'artiste dont la méthode n'a pas glacé la main, l'écrivain chaleureux. Les *Essais* vous attirent et vous retiennent, que vous soyez partisan ou non du système de leur auteur, par l'intérêt du sujet, par le relief des peintures, par une critique vigoureuse et pénétrante, et surtout par le talent souverain du style.

Critique et d'histoire (ESSAIS DE), par Léo Joubert (1863, 1 vol.). Ces *Essais*, publiés séparément dans des recueils périodiques, ne sont pas les chapitres d'un livre, ce sont des études sur des sujets divers; à défaut d'autre unité, elles ont celle du but et de la méthode. « Ces *Essais*, dit l'auteur, sont une application de la critique à l'histoire : histoire politique, histoire religieuse, histoire littéraire. » Il fait observer avec raison que c'est de nos jours seulement que la critique a été appelée à fournir, avec suite et méthode, son concours aux récits historiques. Il démontre ensuite la nécessité et la fécondité de ces rapports, désormais indispensables. La critique n'a pas entièrement fait défaut chez les Grecs; mais la rhétorique l'a remplacée chez les modernes jusqu'au xviii^e siècle. Toutefois de précieux matériaux, lentement amoncés et péniblement recueillis, ont permis aux historiens vivant de nos jours d'obtenir de beaux résultats dans l'étude des temps modernes, y compris le moyen âge. Par malheur, l'antiquité n'a pas été aussi heureuse que la période ecclésiastique, féodale et monarchique. « Et comme ces *Essais*, reprend l'auteur, traitent presque exclusivement de l'antiquité, j'ai dû demander à des étrangers mes exemples de l'union féconde de la critique et de l'histoire. La série de travaux qui, depuis Cluvier jusqu'à M. Cornwall Lewis, en passant par Niebuhr, a dégagé l'histoire romaine de la masse de fictions et de rhétorique sous laquelle elle était ensevelie, en est un des plus remarquables. Mais c'est surtout l'*Histoire de la Grèce* de M. Grote qui nous en offre le modèle achevé. Quant aux résultats obtenus, les *Essais* sur Grote, C. Lewis, Homère et l'âge homérique, la poésie lyrique chez les Grecs, la chute de la république romaine, en signalent quelques-uns dont il est à peine nécessaire de faire ressortir l'importance. » L'idée mère de ce livre est la perpétuité de la civilisation gréco-romaine, thèse dont le développement serait une œuvre immense. Mais on ne peut contester que le fond de la civilisation moderne n'ait pour base le sol défriché par l'antiquité, par le monde gréco-romain. Le christianisme et les Germains ont pu apporter des éléments nouveaux, des semences nouvelles; ils ont pu modifier la culture du patrimoine antique : ce patrimoine n'en reste pas moins l'apanage des peuples européens.

Cette unité du but et de la méthode donne un caractère original aux *Essais* de M. Joubert; elle en fait aussi la cohésion. La première moitié du livre est consacrée à la Grèce, et l'autre moitié, sauf trois études sur des auteurs modernes, à l'histoire de Rome. En analysant les travaux d'autrui, le critique n'abdique pas ses idées personnelles. Il ne se substitue pas non plus à l'auteur. Il rend un compte fidèle de l'ouvrage, et en même temps il pense pour son propre compte. Armé d'une érudition redoutable, il est à l'aise dans les matières qu'il traite, soit qu'il s'agisse des poèmes d'Homère, des chants d'Alcée ou de Sapho, des religions de l'antiquité, de la chute de la république romaine, de l'établissement de l'empire et de la papauté au moyen âge.

L'auteur se mêle du paradoxe historique, mis à la mode par les Allemands. Un sens droit, un amour sincère de la vérité, un jugement aussi sûr qu'élevé dirigent ses appréciations. La forme de sa discussion, unissant la fermeté et la grâce, sait se plier à tous les sujets. Ainsi l'étude éloquent et émue sur le poète italien Leopardi laisse de l'esprit une vive impression; et l'étude sur Chateaubriand, qui a connu la roche Tarpéenne après le Capitole, contient le jugement définitif que l'impartiale postérité portera sur cet homme célèbre. On a dit avec raison que les *Essais* de M. L. Joubert étaient un modèle de critique appliquée à l'histoire.

Critique générale (ESSAIS DE), ouvrage de M. Renouvier, divisé en quatre essais, dont trois seulement ont paru : le premier traite de l'analyse générale et des données de la connaissance; le second de l'homme, de la certitude, de la raison, des probabilités et des systèmes; le troisième de la religion, des religions et de la morale; le quatrième, qui est encore inédit, traitera de la politique et du contrat social. Nous voyons déjà, par l'énoncé des matières de ces quatre volumes, la méthode adoptée par l'auteur et le but auquel il tend : selon lui, la base de tous les problèmes est dans l'analyse de la connaissance, par laquelle il commence la série déductive de ses études. La connaissance étant acquise, il examine comment l'homme arrive à la certitude et par quelles facultés il s'assimile et transforme les données de la connaissance; c'est dans la psychologie qu'il trouve l'origine des religions et de la morale, et il achève son œuvre en déduisant de ses analyses la théorie de la politique et du contrat social. Ce coup d'œil général sur la marche méthodique qu'il a suivie est insuffisant pour donner une idée juste des opinions de M. Renouvier, mais il est utile pour en faciliter l'intelligence. Les matières sont très-ardues et très-complexes, et il faut reconnaître que l'auteur possède un style peu éloquent qui obscurcit singulièrement ses idées les plus nettes. C'est à ce défaut-capital que M. Renouvier doit attribuer l'impopularité de ses ouvrages; car si l'on considère la science de l'auteur, sa sincérité profonde, la vigueur de ses conceptions, la sûreté de ses analyses et la fermeté de sa conscience, il faut reconnaître que ses *Essais de critique générale* sont un des livres philosophiques les plus sérieux, les plus profonds et les plus originaux que ce siècle ait produits en France; mais on est bien forcé de lui dire, avec Proudhon, que l'éloquence est une partie de la vérité.

Premier essai : analyse générale de la connaissance, des bornes de la connaissance. M. Renouvier, ayant étudié la science et la philosophie de son temps, s'est persuadé que l'anarchie où il les a trouvées avait pour cause une critique insuffisante de la connaissance. Il a donc résolu d'entreprendre à son tour cette œuvre inachevée ou manquée. Des les premières lignes de sa préface, nous comprenons que nous avons affaire à un homme qui, sans se payer de mots, soumettra toutes les choses à une critique positive. Il repousse tout d'abord les métaphysiciens qui prétendent pénétrer la substance, mesurer l'infini, construire l'absolu et affirmer les contradictions; il ne traite pas mieux les partisans de l'autorité. Il voudrait que la critique épurât et coordonnât les éléments « d'une grammaire et d'un dictionnaire universels » qui seraient destinés à remplacer les vieux livres, qui ne sont plus en rapport avec l'état de la science et la situation des esprits. Il sépare la croyance, qui est du domaine individuel, de la science, qui, sans s'opposer à celle-ci, lui interdit cependant d'altérer ou de transposer les vérités qui sont acquises. La science limite et ne détruit pas la croyance. Il fait remonter la critique à Socrate; mais il reproche à la critique socratique et à la critique cartésienne de n'avoir laissé derrière elles comme dernier représentant que le scepticisme qui, fatalement, produit son contraire, le mysticisme. Le critique « qui a le mieux réussi » selon lui est Kant, bien qu'il lui reproche de ne s'être pas suffisamment dégagé de la tradition métaphysique. M. Renouvier serait positiviste s'il ne trouvait pas dans cette école des prétentions chimériques et peu libérales à l'organisation philosophique et religieuse de l'humanité. « Il lui reproche aussi de pousser trop loin sa négation dogmatique de la croyance et de ne pas offrir encore une analyse exacte des notions de phénomène et de loi. Après avoir établi ainsi en quelque sorte la filiation de ses doctrines, il aborde son sujet. C'est dans les phénomènes que sont les éléments de la connaissance; il faut donc définir d'abord les phénomènes et la représentation (par laquelle nous les percevons). Pour ne s'embarrasser l'esprit d'aucun système, il désigne du nom général de choses les objets de l'analyse et de la synthèse. Pour la même raison, il substitue aux mots *sujet* et *subjectif*, *objet* et *objectif*, trop employés dans les autres systèmes, ceux de *représentatif* et de *représenté*. Il nomme *faits* ou *phénomènes* les choses en tant que représentées, et dans ce mot *phénomène* viennent se confondre les deux termes *représentation* et *chose*. M. Renouvier, au contraire des philosophes qui posent tout d'abord le *moi* et ne voient dans les représentations que des aspects différents du *moi*, ne pose d'abord que des représentations

indépendantes du *moi*, qu'il ne connaît pas. C'est par les phénomènes que les choses arrivent à notre connaissance. Il est possible que d'autres choses existent qui ne sont pas données par les représentations, mais l'existence de ces choses tombe sous la croyance et non sous la connaissance. Il démontre ensuite, par l'analyse, que ni l'espace, ni le temps, ni la matière, ni le mouvement n'existent en soi. La connaissance ne nous donne qu'une série infinie de phénomènes, et non une unité absolue de substance. La nécessité de poursuivre son analyse l'oblige « à diviser et à classer les représentations, » ce qui s'appelle, en langage reçu, « faire une psychologie. » Il distingue trois attributs dans la représentation : 1^o l'attribut intellectif, qui est la représentation représentative; 2^o l'attribut actif, qui est la représentation considérée comme productrice d'elle-même ou de quelque représenté; 3^o l'attribut affectif, par lequel la représentation s'appelle *plaisir*, *peine*, etc. Il combat les données métaphysiques qui voient dans les phénomènes les *attributs* et les *modés* d'une substance supposée la vraie chose de soi. Mais il se trouve amené ainsi à la critique des idées générales. Il passe auparavant en revue l'ordre des phénomènes : le phénomène est toujours composé et toujours relatif à d'autres phénomènes; mais les abstractions et les idées de genre étant aussi au nombre des phénomènes, il reconnaît un phénomène général qui n'est autre chose que le phénomène de l'ordre représentatif, c'est-à-dire de l'ordre universel et permanent que l'expérience nous démontre par les relations des phénomènes. Cet ordre constitué par les relations s'appelle *loi*, et « toute loi est une synthèse qui se vérifie par l'analyse. » — « L'ordre représentatif tout entier n'est qu'une synthèse de rapports, une synthèse de lois. » Mais il est un mot dont il se sert comme tout le monde et qu'il n'a pas encore défini, c'est le mot *être*. La langue donne sa signification précise : le verbe *être* énonce grammaticalement « toutes les relations possibles. » Ainsi, en philosophie, il est un mot, un signe, exprimant relation entre des phénomènes. Il est donc identique à *loi*. Nous ne suivrons pas l'auteur de chapitre en chapitre jusqu'à la conclusion de son livre; nous sommes obligés de nous restreindre; mais il était nécessaire d'exposer avec plus de détail ces prémisses, qui sont un peu ardues et qui contiennent tout l'esprit de son livre. On a pu voir quelle était sa méthode. Nous ne la montrerons pas à l'œuvre dans chaque question posée; il nous suffit maintenant d'exposer les résultats généraux et les conclusions de l'auteur. Pour lui, comme on l'a compris sans doute, la métaphysique n'a plus de raison d'être, en tant que *science*; elle est remplacée par la critique, qui a pour œuvre de s'emparer des données particulières des sciences, de les expliquer et de les coordonner. La philosophie travaille donc à établir une science universelle en laquelle viennent se confondre et s'unir toutes les sciences; mais cette synthèse, toujours poursuivie, ne sera jamais atteinte. Si la philosophie devient la critique, la métaphysique, repoussée du domaine scientifique, peut se réfugier dans le domaine de la croyance. Ce qui revient à dire qu'elle se fusionnera avec la religion. Toutes les hypothèses sur la destinée de l'homme et sur la divinité sont permises, à la condition cependant de ne pas être en contradiction avec les données de la science. Mais il y aura toujours au delà de celle-ci un champ infini ouvert à l'imagination et au sentiment. Les grandes constructions métaphysiques du passé et de l'avenir sont des épopées cosmogoniques et religieuses contre lesquelles M. Renouvier ne s'élève pas, pourvu qu'elles ne se posent qu'en croyance et non en certitude. La doctrine de la science est l'*athéisme*, non cet athéisme grossier et contradictoire qui ne renverse l'ancien Dieu que pour diviser la matière absolue, mais cet athéisme pratique qui consiste à exclure des recherches et des analyses de la science « tout substrat quelconque, esprit, matière et substance; toute cause substantielle et tout dogme de prédestination aveugle du monde et de fatalité. » Comme on le voit, cet *athéisme* est le positivisme de M. Littré. M. Renouvier va plus loin; il accorde que les destinées ultérieures des personnes peuvent résulter des lois des phénomènes et qu'il n'est nullement absurde de supposer l'existence de plusieurs *dieux naturels et vivants*. Grande et étonnante parole, qui donne raison au polythéisme contre les fantaisies dogmatiques de la théologie métaphysique et rationnelle. Cette idée, qu'on n'a pas assez remarquée et qui contient peut-être toute une révolution philosophique et religieuse, M. Renouvier la répète encore avec plus de netteté et de fermeté : « *Les théologies anthropomorphiques et purement religieuses demeurent sans atteinte*... Celui qui refusera de leur prêter foi les dira sans doute mal fondées, inutiles, arbitraires; il ne sera point admis à les traiter d'absurdes, et le critique sage les considérera comme des effets légitimes de l'essor de la croyance humaine hors des domaines étroits de la raison et de l'expérience. » Par ces paroles, M. Renouvier détruit la métaphysique et réédifie la religion. Quelque opinion particulière qu'on ait sur ces questions, il est impossible de ne point remarquer cette conclusion logique de la philosophie critique.

Deuxième essai : de l'homme. Dans le premier *Essai*, M. Renouvier nous a démontré que, sans les phénomènes, il n'y a pas connaissance, et que les phénomènes nous parviennent par la représentation. Mais les représentations rentrent dans des lois générales qu'on appelle *catégories*. Les catégories sont la *relation*, le *nombre*, la *position*, la *qualité*, le *devenir*, la *causalité*, la *finalité*, la *personnalité*. Chacune de ces catégories affecte elle-même trois formes. Il l'examine à part chacune de ces catégories; il la soumet à cet examen rigoureux qui procède non par des définitions (lesquelles ne sont toujours que des tautologies), mais par des analyses très-subtiles et très-habiles. Nous serons obligés de laisser cette partie de son œuvre pour arriver aux résultats et aux conclusions. Il considère et analyse l'homme sous tous les différents aspects de son être; chaque fois qu'il trouve en chemin une doctrine philosophique quelconque, il la soumet à sa critique; c'est ainsi qu'à propos de l'homme *physique* et *organique* il examine l'animisme, la monadologie, le vitalisme et la méthode d'Aristote, et fait justice de toutes les imaginations métaphysiques. Les facultés et les passions de l'homme n'existent pas en soi; elles ne sont que l'homme considéré dans telle action ou dans tel rapport. Ce sont des fonctions : M. Renouvier n'en omet aucune; il prend donc l'homme tout à tour comme sensible, comme intelligence; il cherche les conditions originaires et la nature du langage. Quand il arrive à la conscience, il demande tout d'abord leurs conclusions aux différentes méthodes psychologiques. Ces méthodes sont au nombre de trois : il y a « d'abord la psychologie matérialiste, qui est un véritable dogme; la psychologie spiritualiste ou *rationnelle*; et enfin la psychologie empirique. » La méthode suivie par M. Renouvier n'est aucune de celles-là. Elle est une analyse des fonctions humaines rattachées aux groupes catégoriques de relation, nombre, position, succession, etc., et sous la loi de personnalité qui forme du tout un seul faisceau. C'est dans la conscience, en qui sont donnés les rapports de puissance et d'acte, de tendance et d'état, qu'il faut chercher la solution du problème de la certitude. Il distingue quatre formes de la conscience : la *volonté*, la *passion*, l'*intelligence* et la *sensibilité*; mais cette division n'altère nullement l'indivisibilité de l'homme, qui est un fait et une vérité d'expérience. Il part de là pour analyser les passions en elles-mêmes et dans leurs rapports avec les déterminations des fonctions organiques et physiques et avec les déterminations de la conscience. Mais en quelle mesure et de quelle manière agit l'homme dans ses fonctions? Est-il soumis à une nécessité inéluctable, ou jouit-il d'une liberté absolue ou bornée? Le système de la nécessité, qui ressort principalement de la métaphysique spinoziste, est la négation de la conscience humaine et de la liberté. Il est contradictoire, puisqu'il suppose dans l'homme des tendances et l'on peut dire des forces utiles. Mais la liberté n'est pas un fait d'expérience; s'il en était ainsi, on n'en disputerait pas tant. Toute cette partie de l'ouvrage de M. Renouvier est pleine d'idées et de choses; on n'en saurait trop fortement conseiller la lecture. L'examen de la question de la liberté l'oblige à rechercher les bases et la nature de la certitude, car « le problème de la liberté, dit-il, se pose dans le fait de la solution qu'on y donne, et on voit à quel point la liberté et la vérité sont liées. » Or, pour savoir ce qu'est la vérité, si nous avons le droit de croire la posséder, il est de toute nécessité de définir et de connaître la certitude. Son analyse l'amène à ce résultat, que la certitude est fondée sur la liberté. Nous ne pouvons exposer ici toutes les subtilités savantes d'une dialectique qui, heurtant les uns contre les autres tous les systèmes, parvient à en dégager enfin l'affirmation la plus nette et la plus positive de la liberté. « La liberté est à la fois d'instinct humain et de raison pratique... Ma certitude morale et pratique commence logiquement par la certitude de ma liberté; de même que, en fait, ma liberté a dû toujours intervenir dans la constitution de ma certitude depuis le moment où, en ma qualité de philosophe, j'ai mis spéculativement toutes les choses en doute. » Nous signalerons, dans ce chapitre, une réfutation fort remarquable du fatalisme appliqué à la théorie du progrès. L'auteur expose la sienne propre, ainsi que ses opinions sur le contrat personnel et le contrat social. La troisième partie de ce second *Essai* traite des probabilités touchant l'ordre moral du monde, et examine les questions de l'*immortalité*, de la *liberté* et de la *divinité*. Peu de mots nous suffiront pour exposer les conclusions de l'auteur. Les conceptions différentes de l'immortalité ont pour agents moteurs l'instinct de conservation d'abord, par lequel l'homme prolonge son être à l'infini, et ensuite la conscience même qui s'étend au delà du temps. L'immortalité est une croyance invincible de la liberté; le progrès ne peut être limité à cette vie, où l'œuvre de la liberté n'est possible « qu'imparfaitement et partiellement. » Les obstacles de la vie actuelle, où l'homme ne peut atteindre « ni son bien propre, ni le bien général, ni sa perfection morale individuelle, » nécessitent l'extension de la personne humaine au delà des bornes de la vie présente. Si l'immortalité se prouve

par la morale, c'est par la morale aussi que nous reconstituerons la notion de la divinité; la divinité n'est qu'une des faces de la thèse de l'immortalité, celle-ci a rapport aux fins particulières; celle-là à une loi plus générale par laquelle doivent se réaliser les fins particulières. Dieu n'est pas l'absolu incompréhensible dans lequel les écoles métaphysiques absorbent et confondent les destinées individuelles; Dieu c'est, « la moralité dans l'ordre et les mouvements du monde, la sanction externe des lois personnelles de la vertu et du progrès, la réalité objective du bien, la suprématie du bien, le bien même. » Dieu n'est pas une abstraction; « il est un fait, et le plus éminent de tous les faits soumis à notre croyance. » M. Renouvier a eu raison de dire dans sa préface qu'il continuait Kant; après avoir soumis, comme le philosophe allemand, tous les faits de l'expérience et toutes les fonctions de l'homme à une critique sévère et inflexible, il reconstruit sur l'idée morale tout ce qu'il paraît avoir détruit; mais, il faut le dire, il le fait avec une sûreté plus positive que Kant lui-même. Reste à savoir si Dieu est personnel. N'oublions point que nous n'avons pas ici le Dieu *théologique* : la liberté de Dieu est limitée par la liberté de l'homme. « Il dispose des fins et des causes de notre monde autant que le permettent la liberté et l'individualité des personnes qui ne sont pas lui, et les lois générales sous lesquelles il se représente sa propre existence enveloppée. » M. Renouvier donne de beaucoup la préférence au polythéisme sur le monothéisme : celui-ci, grossier, fanatique et proscriptionnaire; celui-là, fondé plutôt sur l'immortalité des personnes que sur l'éternité d'une seule, adorateur de toutes les formes divines, créateur de l'art et de la science. Le polythéisme est d'ailleurs fort conciliable avec l'unité de Dieu, qui, dans ce système, devient la première des personnes surhumaines, *rex hominum deorumque*. Si une nouvelle religion doit surgir de notre anarchie intellectuelle et morale, il y a fort à croire qu'elle sera basée sur le polythéisme, si l'on admet que la religion est déterminée par l'esprit des institutions politiques. L'unité de Dieu se traduit par la monarchie; le polythéisme, qui est la république des êtres, produit nécessairement la liberté des personnes, et au panthéisme, qui absorbe tout dans un absolu formidable, répond un système politique où la liberté est immolée à des abstractions qu'on appelle l'Etat ou le peuple. Telle est la conclusion de ce deuxième *Essai*. Encore une fois, nous avons été obligé d'omettre bien des pensées profondes; nous n'avons pu même indiquer que superficiellement la marche du livre, d'autant plus que le style de l'auteur ajoute beaucoup aux difficultés d'un pareil résumé. On ne saurait trop déplorer ce défaut capital; il serait à souhaiter, pour la gloire de M. Renouvier et pour l'influence de ses opinions, qu'un écrivain s'en emparât et les exposât à nouveau; mais cet écrivain-là ne se trouve jamais. Socrate n'a eu Platon que parce que Socrate n'a jamais écrit. Il est donc à craindre que M. Renouvier ne voie peu à peu ses idées passer dans ses pages dans les livres d'autrui, sans que le public lui rende jamais la justice qui lui est due.

L'analyse que nous venons de faire des deux premiers *Essais* du livre de M. Renouvier suffit pour en donner une idée; nous nous arrêtons donc ici, en négligeant, à regret, le troisième *Essai*, dont l'examen nous entraînerait hors des bornes qui nous sont prescrites.

Critique religieuse (MÉLANGES DE), par Edmond Scherer. M. Scherer est un des écrivains qui honorent le plus la critique philosophique et religieuse. Peu d'hommes ont porté dans ces études un sens plus droit. Également éloigné de l'asservissement à la tradition et des témérités souvent dangereuses de l'innovation, il a parfaitement connu et pratiqué ce que c'est que la vraie liberté de l'esprit. Ce livre, publié en 1860, contient, comme l'indique le titre, divers articles : la *Crise de la foi*; de *l'Inspiration de l'Écriture*; *Ce que c'est que la Bible*; *Du péché*; *Que le catholicisme n'est qu'une branche du protestantisme*; *Que le protestantisme n'est qu'une branche du catholicisme*; *l'Apocalypse de Commodien*; *l'Angleterre aux prises avec la critique religieuse*; *Joseph de Maistre*; *Lamennais*; le *Père Gratry*; *M. Veuillot et le parti catholique*; *M. Taine* ou la *Critique positiviste*; *M. Proudhon* ou la *Banqueroute du socialisme*; *M. Ernest Renan*; le *Rationalisme et l'histoire*; *l'Exposition des tableaux d'Arty Scheffer*. Dans tous ces articles, on rencontre des qualités délicates et sûres; on y sent un amour sincère de la vérité et une rare élévation d'esprit. On le comprend du reste, en lisant ces quelques lignes empruntées à la préface de son livre : « Il est un mot que je prendrais volontiers pour épigraphe de ce volume : « La vie nous a été donnée, dit Saint-Martin, pour que chaque des minutes dont elle se compose soit échangée contre une parcelle de vérité. » Noble et saint idéal! Assurément je ne suis pas de ceux qui peuvent se vanter d'avoir ainsi employé leur existence, et cependant j'ose me rendre ce témoignage : Oui, c'est bien ainsi que j'ai compris la vie. »

Critique des historiens modernes, par Léopold Ranke. L'ouvrage est divisé en deux parties distinctes : la première est consacrée aux principaux historiens du XVII^e siècle, sur-

tout aux écrivains de l'histoire générale, de l'histoire germanique et romaine, comme dit l'auteur; la seconde aux historiens plus spéciaux, aux chroniqueurs, aux biographes. Ranke place six noms célèbres à divers titres dans la première catégorie : c'est d'abord Guichardin, le père de l'histoire moderne; puis l'évêque de Metz, Beaucaire, qui, dans ses *Commentarii rerum gallicarum*, a donné de précieux détails sur le XVI^e siècle, et fourni à Sismondi maintes indications pour son *Tableau des républiques italiennes*. Parmi les historiens de l'Espagne, le plus important à cette date, Mariana, méritait une place dans cette galerie. Les trois autres sont : Fugger, Sleidan et Paul Jove. L'étude que Ranke consacre à ces écrivains est un modèle de sagacité historique. Il est permis de la comparer, avec MM. Chasles, Saint-René Taillandier et Villemain, à l'admirable travail qui ouvre les récentes mémoires d'Augustin Thierry. Ranke, il faut l'avouer, n'avait pas de problèmes aussi ardu à résoudre que l'auteur des *Considérations sur l'histoire de France*; il ne vise pas à cette philosophie supérieure et à cette mâle éloquence qui font d'une étude sur la conception de notre histoire depuis huit siècles une création toute vivante, et comme un dramatique tableau de la conscience nationale; mais quel judicieux contrôle des témoignages! quel sentiment de la méthode! Il raconte comment Guichardin a composé son œuvre; il le montre écrivant au jour le jour, enregistrant les faits à mesure qu'ils se présentent. Il indique surtout dans quelles parties son témoignage est irrécusable, et quels sont les passages dont il convient de se défier. Guichardin, dans le récit de la bataille de Pavie, ne fait que reproduire l'inexacte narration de Galeazzo Capra; Ranke n'est pas sa dupe. S'il emprunte à Ruccellai, s'il s'inspire de Commynes, tous ces emprunts sont dévoilés par le consciencieux historien. Il s'occupe ensuite des causes du succès de Guichardin, traduit dans toutes les langues, édité dix fois; il l'explique par le caractère de franchise dont sont empreints les jugements de cette âme fière et indépendante. Ranke ne consacre pas une aussi longue étude à Beaucaire, à Mariana, à Fugger, à Sleidan, à Paul Jove; il les juge néanmoins avec une pénétration singulière. La seconde partie de cette critique est moins complète; elle embrasse trop de figures. M. Saint-René-Taillandier et M. Porchat la signalent pourtant comme un excellent manuel pratique. L'Italie est en effet nettement appréciée, chaque chroniqueur est rattaché au parti qu'il a défendu; Florentins, Vénitiens, Milanais, historiographes de Rome, sont tous appréciés d'un trait ferme et sûr. Les historiens espagnols Zurita et Sandoval, les Allemands comme Pirkheimer et Reisner, notre Philippe de Commines, notre Martin Dubellay, et au-dessous les chroniqueurs chevaleresques, les biographes de Bayard et de la Trémoille, sont jugés avec la tranquille supériorité d'un historien qui possède tous les secrets du débat. Machiavel méritait une place à part. Ranke lui a consacré une étude qui semble parfaite au critique de la *Revue des Deux-Mondes*, auquel nous laissons la parole : « Il ne s'agit plus d'apprécier l'authenticité d'un récit, il faut pénétrer l'esprit le plus profond, l'âme la plus mystérieusement passionnée de ce XVI^e siècle tout rempli de passions et de mystères. Ranke saisit au vif le génie de Machiavel et le peint à larges traits. Comment douter après ces fortes pages que l'auteur du *Prince* ait été le plus impatient des patriotes? Et pourtant ce travail est incomplet. Après avoir expliqué Machiavel au nom de l'histoire, il fallait le juger au nom de la morale. Quelles que soient les secrètes intentions de l'homme qui a tracé les pages du *Prince*, c'est une étrange perversité d'avoir voulu faire sortir le bien des noirs abîmes du mal. « Mal, sois mon bien! » a dit le Satan de Milton, et Satan seul a pu le dire. Non, il n'y a pas de commentaire qui puisse excuser la glorification de la violence et de la ruse, et l'apologiste de Borgia demeure justement flétri. » L'ouvrage de Ranke le place immédiatement au milieu de ce groupe d'historiens dont Guizot et Augustin Thierry sont les plus célèbres représentants. Une impartialité vraiment humaine, une philosophie de l'histoire toute pratique, la recherche ingénieuse des causes secondes, un art très-habile à détacher de vivantes figures, un sentiment scrupuleux de la méthode, une parfaite sobriété de style fondée sur la connaissance approfondie du vrai et l'aversion la plus décidée pour les lieux communs de l'histoire, telles sont les qualités dominantes qui placent Ranke au premier rang parmi les maîtres de la science et de la littérature germanique.

Critique de l'École des femmes (LA). Ce petit acte prouve le cas que Molière faisait de l'École des femmes, la seule de ses pièces qu'il ait défendue. Jamais, il faut le dire, les ennemis de notre grand poète ne s'étaient tant agités qu'après cette comédie. Les jaloux s'élevèrent contre cette pièce, et ce ne fut pas pour l'auteur le coup le plus douloureux; car on dit que Madeleine Béjart, se trouvant si bien en vue, se lassa de jouer les ingénues dans son mariage, et fournit ainsi aux envieux un nouveau sujet de raillerie. Ennuysé de toutes ces tracasseries, fatigué de ces pygmées qui clabaudaient dans l'ombre, Molière se vengea en écrivant la *Critique de*

l'École des femmes. Chacun y trouva sa récompense : le marquis ridicule, la coquette sottise et prétentieuse, tous gens de bel air qui se mêlent de juger des œuvres que leur étroit cerveau se refuse à comprendre. Mais le plus mal-traité fut cet excellent M. Lysidas, un homme du métier, un rival, un jaloux par état. Lysidas se reconnut plus vite encore que le marquis et la coquette; comme il était homme de plume et comédien, il voulut répondre, l'infortuné! Dès lors les pièces succédèrent aux pièces : Boursault (Lysidas) fit le *Portrait du peintre*; de Villars (un autre Lysidas) donna la *Contre-critique* ou *Zélinde*, puis la *Réponse de l'Impromptu de Versailles* ou la *Vengeance des marquis*, Montfleury enfin fit jouer chez le prince de Condé l'*Impromptu du prince de Condé*. Mais, comprenant bien vite que leurs mauvais vers ne faisaient que prouver la supériorité de Molière, les comédiens, par la plume de Montfleury, eurent recours à la calomnie. Ils rédigèrent un gros factum où les aventures vraies ou fausses de Madeleine Béjart étaient soigneusement racontées avec détail. Ce honteux écrit ne nous est point parvenu; mais son existence nous est attestée par Racine, qui, en décembre 1663, écrivait à son ami Levasseur : « Montfleury a fait une enquête contre Molière et l'a donnée au roi. Il l'accuse d'avoir épousé la fille et d'avoir autrefois vécu avec la mère. » Le plus souvent, le grand poète ne daignait pas répondre à ces attaques : après le *Portrait du peintre* de Boursault cependant, il fit l'*Impromptu de Versailles*, où il soufflette à la fois tous ses adversaires. Un comédien du théâtre du Marais, Chevalier, bien placé pour juger les coups, se prononce pour Molière dans une pièce assez singulière qui porte ce titre bizarre : les *Amours de Calotin*.

Nous ne donnerons pas ici une analyse de la *Critique de l'École des femmes*, car on peut dire qu'elle n'a pas d'intrigue. Cette petite pièce est restée au répertoire, quoique ses fines et railleuses allusions aient perdu presque tout leur intérêt.

— Prov. littér. La critique est aisée, et l'art est difficile. Allusion à un vers de Des-touches. V. ART.

CRITIQUÉ, ÉE (kri-ti-ké) part. passé du v. Critiquer. Soumis à la critique : *Les inimitables tragédies de Racine ont été critiquées, et très-mal; c'est qu'elles l'étaient par des rivaux.* (Volt.)

— Blâmé : *On voit des ouvrages critiqués du peuple, qui ne lui plaisent pas moins.* (Vauven.) *Pour être critiqué sur des détails, il faut avoir mérité d'être loué pour l'ensemble.* (E. Littré.)

CRITIQUER v. a. ou tr. (kri-ti-ké — rad. critique). Examiner, dans l'intention de faire ressortir le mérite et les défauts : *Critiquer un ouvrage, ce n'est pas le blâmer; c'est encore moins le louer. Il a bien critiqué le livre qu'il avait dans la tête, il n'a pas critiqué celui de l'auteur.* (Montesq.) *C'est en grand qu'on doit critiquer les grandes choses.* (Marmontel.)

— Par ext. Censurer : *Critiquer un livre. Critiquer la conduite de quelqu'un. On critique dans la vieillesse ce que l'on admirait jadis.* (Scribe.)

— Examiner ou blâmer les œuvres ou les actions de : *Il est aisé de critiquer un auteur, mais il est difficile de l'apprécier.* (Vauven.) *Il n'y a que les grands hommes qui valent la peine qu'on les critique.* (Grimm.)

Critiquer gens n'est, dit-il, fort nouveau; Ce n'est mon fait. . . .

LA FONTAINE.

— Absol. : *Je critique avec sévérité, je loue avec transport.* (Volt.) *Le public suppose toujours que celui qui critique est le plus habile.*

Personne ne lit pour apprendre, On ne lit que pour critiquer.

Mme DESMOULIÈRES.

Se critiquer v. pron. Faire sa propre critique : *On ne se critique guère que pour se faire donner un démenti.*

— Faire la critique l'un de l'autre : *Les auteurs aiment à se critiquer.*

— Syn. Critiquer, blâmer, censurer, condamner, désapprouver, épiloguer, froquer, imputer, reprendre, réprimander, reprocher, trouver à redire. V. BLÂMER.

— Antonymes. Approuver, complimenter, encenser, entonner les louanges, féliciter, congratuler, flatter, préconiser, prôner, vanter.

CRITIQUEUR s. m. (kri-ti-keur — rad. critique). Individu qui aime à critiquer : *Un critique n'est formé qu'après plusieurs années d'observations et d'études; un critiqueur naît du soir au matin.* (La Bruy.) *Je garde pour une autre occasion la critique et les critiques; cela nous mènerait trop loin.* (Dufresny.)

Les critiqueurs sont un peuple sévère.

LA FONTAINE.

CRITOLAUS, philosophe grec de l'école d'Aristote, né à Phaselis en Lycie, au commencement du IV^e siècle avant notre ère, mort à Athènes, dans un âge très-avancé. Il était venu dans cette ville recevoir les leçons d'Aristote de Céos, auquel il succéda comme chef de l'école péripatéticienne. Les Athéniens, ayant été condamnés à une amende par le sénat romain pour avoir détruit la ville d'Orope, envoyèrent

à Rome une ambassade chargée de faire lever l'amende. Critolaüs fut un des trois ambassadeurs, qui obtinrent ce qu'ils demandaient. Ils profitèrent de leur voyage pour donner à la jeunesse romaine des leçons de philosophie. Critolaüs eut pour auditeurs dans cette circonstance Scipion l'Africain et Lælius Furius. Mais la hardiesse de leurs principes, d'autres disent le relâchement de leurs doctrines, excitèrent les susceptibilités des partisans des vieilles mœurs romaines. Caton demanda leur renvoi, qui eut lieu. Critolaüs revint à Athènes où il mourut, on ne sait en quelle année, mais certainement avant l'an 111, date de l'arrivée de Lucius Crassus à Athènes.

Critolaüs méprisait la rhétorique et même l'éloquence, bien que Cicéron ait admiré la sienne. On sait de Sextus Empiricus et de Quintilien qu'il considérait la rhétorique, non comme une science ou un art, mais comme un métier funeste à la vérité. Il paraît avoir professé dans toute leur pureté les doctrines d'Aristote (le péripatétisme). Comme Aristote, il croyait le monde éternel. Il professait de plus qu'Aristote que le genre humain l'était aussi. Les traditions mythologiques enseignaient que l'homme était né du limon de la terre, ce qui fut, au XVIII^e siècle, l'avis de Lamettrie, à qui on demandait pourquoi la terre ne produisait plus d'hommes et qui répondait : « Par la même raison qu'une vieille poule ne pond plus d'œufs. » Critolaüs mit tous ses efforts à détruire cette tradition. Sa morale n'était pas plus sévère que celle d'Aristote. A son avis, le souverain bien consistait aussi bien dans la jouissance des biens du corps que dans la possession des avantages de l'esprit. Il regardait aussi la beauté comme un des principaux éléments du bonheur. On lui donne pour disciple Diodore le Péripatéticien.

CRITOLAÛS, général grec, mort en 146 av. J.-C. Elu à 147 stratège de la ligue achéménienne, il fit la guerre à Sparte, à cause de son alliance avec les Romains, entraîna la Grèce dans une résistance patriotique, mais imprudente contre ce dernier peuple, se fit battre à Scarpée (146) par le consul Mummius et précipita ainsi la ruine et l'asservissement de sa patrie. Titie-Live rapporte qu'il s'empoisonna après sa défaite.

CRITOMANCIE s. f. (kri-to-man-si — du gr. *kritô*, orge; *mantia*, divination). Divination que s'opéraient jadis au moyen de viandes et de gâteaux dont on observait les détritiss pour en tirer des présages.

CRITON, philosophe grec, disciple et ami de Socrate. C'était un des plus riches citoyens d'Athènes. Il confia à Socrate l'éducation de ses quatre fils, Critobule, Hermogène, Epigène et Clésippe. Il était dangereux d'être riche à Athènes : afin de le défendre contre l'envie qu'excitaient ses richesses, Socrate engagea Criton à s'attacher par des bienfaits à un jeune orateur très-pauvre, mais d'un grand talent, nommé Archidème, qui fut en effet le défenseur contre ses ennemis. Criton s'était habitué à pourvoir aux besoins de Socrate. Lors du procès de ce dernier, il lui fournit une caution, afin d'éviter que Socrate fût arrêté. Lorsqu'il fut condamné à boire la ciguë, Criton lui ménagea la facilité de s'évader : Socrate refusa. Un dialogue de Platon porte le nom de l'ami de Socrate. Diogène Laërce lui attribue dix-sept dialogues sur divers sujets de morale et de politique, et Suidas une apologie de Socrate. Il n'en reste pas un fragment.

Criton (L.), dialogue de Platon. C'est un entretien de Socrate avec Criton, l'un de ses disciples. Celui-ci est venu trouver Socrate dans sa prison, et lui offrir de le rendre à la liberté. Pour l'amener à prendre cette résolution, il lui présente les considérations qu'il croit les plus propres à frapper son esprit. Sans courir aucun danger de la part des délateurs, qu'il est facile d'acheter avec un peu d'argent, il délivrera Socrate, lui assurera un asile en Thessalie, et, par un léger sacrifice, conservera un père à ses enfants et un maître à ses disciples. Mais Socrate reste sourd à ces instances. « Le plus important, dit-il, n'est pas de vivre, mais de bien vivre. Quelle que soit l'opinion de la foule, quel que soit le sort qui nous attend, quel que soit le tort qu'on nous ait fait, nous ne devons jamais rendre injustice pour injustice, ni faire de mal à personne. » Pourrait-il sortir de sa prison sans outrager la justice? Est-ce qu'il n'entend pas les lois qui lui demandent si, par sa désobéissance, il veut les affaiblir ou les renverser, celles qui ont protégé sa naissance, surveillé sa jeunesse et présidé à son éducation? Est-il permis de se plaindre de sa patrie et de se révolter contre elle, même lorsqu'elle nous traite avec rigueur, et ne faut-il pas lui obéir partout, et sur le champ de bataille et devant les tribunaux? A son âge, si près de sa fin, ira-t-il, sous un vil déguisement, se cacher dans une ville étrangère, et par cette fuite ternir l'éclat d'une vie irréprochable, et cela pour sauver quelques misérables jours, sans utilité pour ses amis et pour ses enfants? Non, Socrate ne sera pas le corrupteur des lois; il restera fidèle aux maximes de sa vie entière; il ne se déshonorerait pas; les lois l'ont condamné, il obéira, il mourra.

CRITON, médecin romain qui florissait dans les premières années du I^{er} siècle de notre ère. Il fut médecin de l'empereur Trajan, et composa des traités sur les cosméti-

ques, sur les simples, un livre d'histoire sur les Gètes. Il nous reste de ces écrits quelques fragments que Fabricius a insérés dans sa *Bibliotheca græca*.

CRITONIE s. f. (kri-to-ni — du gr. *kritôn*, choisi). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des composées, tribu des eupatoriées, comprenant environ six espèces, qui croissent dans les régions chaudes de l'Amérique. Il Autre genre, syn. de *Kuhnie*.

CRITTENDEN (Thomas-Léonidas), major général de volontaires de l'armée des Etats-Unis, né à Russellville (Kentucky) en 1819. Destiné par ses parents au barreau, il déploya dans sa profession tant de talent et de savoir qu'il fut élu avocat général de l'Etat. Lorsque la guerre du Mexique éclata, il s'engagea comme volontaire, entra comme aide de camp dans l'état-major du général Taylor, et se distingua à la bataille de Buena-Vista. Aussitôt après son élévation à la dignité de président, Taylor nomma son ancien aide de camp consul à Liverpool (1849). Rentré en Amérique lors de l'élévation à la présidence de M. Pierce, Crittenden résida pendant quelque temps à Francfort (Kentucky), et peu après se lança dans la carrière commerciale, à Louisville. La guerre civile le rappela sous les drapeaux; il fut créé brigadier général (17 septembre 1861), et placé sous les ordres de Buell. Fait major général le 17 juillet 1862, pour sa belle conduite à la bataille de Shiloh, il reçut le commandement d'une division du Tennessee, puis celui du corps de l'armée de l'Ohio, sous le général Buell. En 1862, il fut attaché à l'armée de Cumberland, sous le général Rosencranz. Sa conduite inexplicable et encore inexplicable à la bataille de Chickamanga, si désastreuse pour les fédéraux, brisa sa carrière militaire; il fut mis en retrait d'emploi, et entra dans la vie privée.

CRITTICA s. f. (krit-ti-ka). Astron. Nom indien de la constellation des Pléiades.

CRITTON (George), juriconsulte et littérateur écossais, né en 1554, mort en 1611. Il se rendit à Paris, où il fit ses études. Plus tard il professa le droit à Toulouse, puis revint à Paris, s'y livra à l'enseignement, et devint, en 1595, professeur de grec au Collège de France. On a de Critton plusieurs ouvrages sur des sujets littéraires et juridiques. Nous citerons, entre autres : *Nota in epigrammata e libro primo græce Anthologia descripta* (Paris, 1584, in-4°); *De sortibus homerici oratio* (1597, in-8°).

CRIVELLARI (Bartholomeo), sculpteur et graveur italien, né à Venise en 1725, mort en 1777. Il est surtout connu par ses gravures, qui se distinguent par une touche spirituelle, et qu'il a exécutées d'après des tableaux de Gherardini, Nicolo dell' Abbate, Tiepolo, etc. On cite notamment : *Saint Pétrone en prières pendant que le diable casse le verre de sa lampe pour le distraire; Un jeune homme nu, couché sur un lit avec une femme nue, pendant qu'une vieille les regarde par une porte entr'ouverte*.

CRIVELLI (Leodrisio), historien italien, né à Milan en 1402, mort en 1463. Il fut membre du collège noble des légistes et secrétaire apostolique. On trouve dans les *Scriptores rerum italicarum* de Muratori deux ouvrages de lui, dont l'un est une histoire des Sforzes, ducs de Milan.

CRIVELLI (Carlo), peintre vénitien, très-énergique et très-savant, oublié par Vasari et à peine mentionné par Ridolfi, qui le donne comme élève de Jacobello del Fiore et ne nous apprend rien de précis touchant sa naissance et sa mort. Tout ce qu'on sait se borne aux dates et aux inscriptions qu'il ajoutait à ses tableaux. Il en résulte qu'il travailla pendant la seconde moitié du XVI^e siècle; la dernière date connue est celle de 1495, marquée de sa main sur un tableau, qui est à Londres, dans la galerie Grosvenor.

On sait qu'il était Vénitien, parce qu'il ajouta toujours le mot *Venetius* à son nom; mais c'est dans la Marche d'Ancone, à Ascoli et dans les environs, sur la frontière napolitaine, que ses principaux tableaux ont été retrouvés. C'est là qu'il a dû passer la plus grande partie de sa vie, et que Ferdinand II, roi de Naples, lui conféra la noblesse en 1490.

Cette pénurie de documents sur l'un des maîtres les plus puissants et les plus caractéristiques de l'école vénitienne a nui à sa réputation. La renommée ne s'improvise pas quand une fois elle a été manquée. Crivelli n'a jamais employé que la détrempe, mais il s'en servait de façon à rivaliser avec la peinture à l'huile la plus parfaite. Lorsque Antonello de Messine vint enseigner à Venise le procédé de Van Eyck, notre artiste avait sans doute déjà quitté sa ville natale; il a réussi néanmoins à lutter par d'autres moyens contre la palette si vive, si brillante et si harmonieuse du maître de Bruges. Sévère et ascétique dans ses grandes figures de saints et de Pères de l'Eglise, il montre une véritable élégance dans les figures jeunes, et une grâce merveilleuse dans les figures de l'Enfant Jésus, qu'il représente volontiers jouant avec un fruit ou souriant à un oiseau.

Ses œuvres sont assez nombreuses et très-recherchées. Nous ne citerons que les principales : musée du Louvre (Napoléon III), n° 113, *Saint Bernardin de Sienne*, signé :

OPUS CAROLI CRIVELLI VENETI, 1477; musée de Bruxelles, *Vierge avec l'Enfant*; National Gallery, à Londres, le *Christ mort*, le *Bienheureux Feretti*; galerie Brera, à Milan, très-riche en ouvrages du maître : triptyque contenant la *Vierge et l'Enfant*, *saint Pierre et saint Dominique*, *saint Pierre et saint Geminien*; la *Vierge et l'Enfant*, le *Christ en croix*, et plusieurs autres panneaux représentant divers saints; musée du Vatican, à Rome, une *Pietà*. On cite encore des œuvres de Crivelli à Ascoli et à Massa. Plusieurs et des meilleures décorent les galeries privées d'Angleterre, où elles sont en quelque sorte perdues pour l'art et pour la gloire du maître. Deux magnifiques panneaux, une *Pieta* et la *Vierge à l'Enfant*, de la galerie de lord Ward, figuraient à l'exposition de Manchester.

CRIVELLI (Jean), mathématicien et physicien italien, né à Venise en 1691, mort en 1743. Il fit partie de la congrégation des somasques, se livra à l'enseignement, puis devint recteur du séminaire patriarcal de Murano. Ses principaux ouvrages sont : *Elementi di aritmetica numerica et letterale* (Venise, 1728); *Nuova elementare geometria* (1729); *Elementi di fisica* (1731), etc.

CRIVELLI (Gaetano), un des meilleurs témoins qu'ait possédés l'Italie, né en 1774, mort en 1836. Il débuta fort jeune sur les scènes italiennes de second ordre. Les succès qu'il obtint à Brescia en 1793 lui valurent un engagement pour le théâtre San-Carlo de Naples. Son contact avec des artistes di primo cartello et les conseils d'Aprile, excellent professeur de chant, donnèrent le dernier fini à sa science musicale. De Naples, Crivelli passa à Rome, puis à Venise, et enfin à Milan. Dans toutes ces villes, il fit une grande impression sur le public. En 1811, Crivelli fut appelé à Paris pour y succéder à Garcia, et débuta dans le *Pierre* de Paisiello. Un journal de l'époque s'exprime ainsi sur le compte de cet artiste : « M. Crivelli est doué de toutes les qualités qui peuvent charmer les amateurs de musique : une superbe voix, une excellente méthode, une belle figure, un jeu noble et très-expressif, telles sont celles qui le distinguent; on ne pouvait faire une plus précieuse acquisition. » Pour se faire ainsi apprécier dans une compagnie composée de Mmes Barilli et Festa, de Tacchinardi, Porto, Barilli et Botticelli, il fallait que Crivelli eût réellement un mérite incontestable. Il resta au Théâtre-Italien de Paris jusqu'en 1817, puis il fut appelé à Londres, et y chanta jusqu'à la fin de 1818, époque de son retour en Italie. Quand il repartit à Milan, on remarqua dans l'organe de Crivelli une certaine lassitude, qui fut quelque temps tolérée par le public; mais l'altération de la voix ayant augmenté, Crivelli fut contraint de descendre aux théâtres de second ordre. Ce chanteur distingué, qui ne sut pas s'arrêter à temps, continua de parcourir les scènes infimes, et offrit pendant plusieurs années le spectacle attristant d'un grand talent compromis et déchu. Le choléra l'enleva à l'âge de soixante-deux ans.

CRIVELLI (Antoine), physicien italien, né à Milan en 1783, mort en 1829. Il se livra à l'enseignement à Milan, à Trente, à Bergame, puis voyagea en Turquie (1817), d'où il rapporta les procédés employés pour la fabrication des lames de sabre dites de Damas. Crivelli donna la forme conique aux miroirs ardents, chercha à découvrir la méthode d'embaumement pratiquée par les Egyptiens, se servit le premier de la poudre fulminante pour les armes à feu, perfectionna la trempe de l'acier, et inventa la lampe hydro-barométrique. Il publia divers écrits : *l'Art de fabriquer les lames de sabre de Damas* (1818, in-4°); *Du défaut de sûreté des serrures combinées* (1821), etc.

CRIXUS, esclave gaulois, lieutenant de Spartacus, mort en 72. Après la défaite de Varinus et les premiers succès remportés par les esclaves révoltés à la voix de Spartacus, Crixus s'obstina à rester dans le sud de l'Italie, pendant que Spartacus s'avancait vers les Alpes, afin de pouvoir renvoyer chacun de ses soldats dans leur patrie respective. Mais bientôt attaqué par le consul L. Gellius, Crixus fut battu et périt en combattant.

CROAILLEMENT s. m. (kro-a-lle-man; II mll.). V. CROAILLEMENT.

CROARD s. m. (kro-ar). Métall. Sorte de crochet avec lequel on fait tomber le laitier, quand il est arrivé à la hauteur de la dame et qu'il est visqueux.

CROASSANT (kro-a-san) part. prés. du v. Croasser : *Quelques vieilles corneilles s'envoient en croassant à notre approche*. (Lamart.)

..... Sépara
Du cygne d'Apollon la corneille barbare,
Qui, croassant partout d'un orgueil effronté,
Ne couche de rien moins que l'immortalité.
RÉGNIER.

CROASSANT, ANTE adj. (kro-a-san, ante — rad. *croasser*). Qui croasse.

De corbeaux croassants un ténébreux nuage
Pressaient leur vol tardif vers le prochain bocage.
MALFILATRE.

— Fig. Qui produit des sons discordants, des vers dépourvus d'harmonie :

... N'allons point, poètes croassants,
De leurs concerts troubler les doux accents.
..... Du CERCEAU.

CROASSEMENT s. m. (kro-a-se-man — rad. *croasser*). Cri particulier au corbeau et à la corneille : *On n'entendait que le croassement des corbeaux*. (Fén.)

— Par anal. Cri d'oiseau ou bruit de voix humaine plus ou moins analogue au cri du corbeau ou de la corneille : *Passé le mois de juin, il ne reste plus au rossignol qu'une sorte de croassement*. (Buff.) *Ici l'oreille est blesée par le croassement du perroquet ou par le cri aigu du singe malfaisant*. (B. de St-P.) *Cinquante Allemands parlaient tous à la fois sans relâche; leurs croassements faisaient pour moi du lac de Thun une large grenouillère*. (F. Wey.)

— Fig. Productions des mauvais poètes. || Critiques jalouses : *Les croassements des envieux*.

Laissez un vil Zottie aux fanges du Parnasse
De ses croassements importuner le ciel.
VOLTAIRE.

CROASSER v. n. ou intr. (kro-a-sé — lat. *crociare*, grec *krazein*, *krôzin*, allemand *krähe*, anglais *crow*, lithuanien *krakin*, russe *krizcu*, de la racine sanscrite *kruc*, résonner, crier, d'où *kraugut*, *krustan*, cri, en grec *kraugê*, en latin *crociatus*). Crier, en parlant du corbeau ou de la corneille : *Les corneilles croassaient dans les ruines*.

..... Un songe, une vapeur,
Un corbeau qui croasse, enfin tout vous fait peur.
MAIRET.

— Fig. Faire entendre des rumeurs médiantes ou calomnieuses : *Je les entends déjà croasser autour de moi; j'en ai le frisson*. (Scribe.)

Les rivaux obscurs autour de lui croassent.
BOILEAU.

Vainement de Dijon l'impudent écolier
Croassa contre lui du fond de son bourbier.
VOLTAIRE.

— v. a. ou tr. Faire entendre en croassant : *Le corbeau croassait sa chanson*. (V. Hugo.) || Faire entendre sur un ton discordant : *Démotènes bouffons, pour l'orphelin qui pleure Vous avez croassé des plaidoyers à l'heure*.
BARTHELEMY.

|| Néol.

CROATE s. et adj. (kro-a-te). Geogr. Habitant de la Croatie; qui appartient à ce pays ou à ses habitants : *Les Croates. Le peuple croate*. || On disait autrefois *CRAVATE*.

— Hist. S'est dit de divers corps de troupes composés de Croates et de Madgyares.

— s. m. Linguist. Dialecte slave parlé par les Croates.

— Encycl. Hist. milit. Les *Croates* sont des colons militaires des Etats autrichiens, sur les confins de la Bosnie turque. Ils reçoivent des portions de terre au lieu de solde, sont soumis à un commandant général et forment cent compagnies, distribuées en autant de cantons (10 cercles régimentaires). Ils comptaient déjà au nombre des troupes frontières lors de la guerre de Trente ans (1618 à 1648). On en avait formé dans les troupes impériales des régiments de cavalerie légère qu'on plaçait en éclaireurs sur les flancs de l'armée, on leur avait adjoint des Slaves du sud et des Madgyares; ils rendaient les mêmes services que les hussards. Dans la guerre de la succession d'Autriche, première guerre de Sept ans (1741 à 1748), les *Croates* étaient des troupes d'infanterie légère, de véritables corps francs. Sous Louis XIII, on créa, dans les armées françaises, à l'imitation des régiments *croates*, un corps de cavalerie légère allemande qui en prit le nom et le costume. Partagés en petites bandes, ils poussaient des reconnaissances, éclairaient la marche, combattaient en tirailleurs et enlevaient les convois de l'ennemi. Louis XIV en fit, en 1666, un régiment qu'il appela *Royal-croate*. Pourquoi *Royal-croate* et non *Royal-erovate*? On avait remarqué, dès 1636, dans l'uniforme *croate* un certain ajustement d'un tissu commun pour les soldats, mais de mousseline ou d'étoffe de soie pour les officiers, lequel, après avoir fait le tour du cou, revenait se nouer par devant en rosette, et dont les bouts pendaient gracieusement sur la poitrine. On s'empressa de l'imiter en lui donnant le nom de *croate*, d'où l'on fit par euphonie *erovate*. Ce non s'étendit à la nouvelle troupe, et même individuellement aux soldats qui en faisaient partie. *Royal-erovate* est demeuré un des régiments les plus célèbres dans l'armée française jusqu'à son licenciement, lors de la Révolution. Un petit volume intitulé : *Etat militaire de France pour l'année 1759*, donne la description suivante de l'uniforme du régiment des *Royal-erovate* : habit et doubleure bleus, parements et revers rouges, galon moucheté bleu, rouge et blanc, boutons blancs à poignée de canne.

— Linguist. L'idiome parlé par les *Croates* ou *Khorvates* appartient à la branche russo-illyrienne de la famille slave. Ses différents dialectes sont trop peu connus encore pour pouvoir être classés. Ceux qui les parlent se trouvent en majorité dans les comtés d'Agram, de Kreutz et de Warasdin dans la Croatie, et en minorité dans ceux de Wieselbourg, d'Qdenbourg, de Barany, d'Eisenbourg, de Rade, de Szalad et de Simegh dans la Hongrie. Le *croate* est aussi le langage des Likaniens, habitants des montagnes d'une partie du généralat de Karistadt; des Podluzzaques de la

Moravie; des habitants des villages de Froelendorf, de Gritenfeld et de Prezau, dans la même province, et de ceux de Feldsberg dans la basse Autriche. La littérature croate est très-pauvre. En dehors de quelques parties de la Bible et des livres de religion traduits et publiés à Urach, dans le royaume actuel de Wurtemberg, pendant la seconde moitié du xvie siècle, elle ne possède qu'une chronique de la Dalmatie, des grammaires et des dictionnaires, et quelques livres ascétiques. M. Bogoslav Sulek a publié un *Dictionnaire allemand-croate* en 2 vol. in-8° (Agram, 1854-1860).

CROATIE, contrée de l'Europe méridionale, bornée au N. par la Styrie et la Hongrie, à l'E. par l'Esclavonie et la Bosnie, au S. par la Dalmatie et l'Herzégovine, à l'O. par l'Adriatique et l'Illirie, et partagée aujourd'hui en deux parties, dont l'une appartient à l'Autriche, l'autre à la Turquie. Cette dernière, la moins importante, est comprise dans le pachalik de Bosnie, où elle forme le sandjak de Banjaluka, au N. de l'Herzégovine, entre la Verbasz et l'Unna; elle a pour villes principales Behir, Novi, Dubica.

La Croatie autrichienne, avec l'Esclavonie, la ville de Fiume et son territoire, forme, d'après la dernière division de l'empire d'Autriche, un des quatorze grands gouvernements de l'empire, appelé aussi *Pays de la couronne* (Kronland). Ce gouvernement, avec ses quatre comitats d'Agram, Warasdin, Kreutz et Fiume, comprend une superficie d'environ 105 myriamètres carrés, et avec l'Esclavonie, c'est-à-dire avec les deux comitats de Poséga et d'Essek, 182 myriamètres carrés et une population de 868,456 hab.

La rivière de la Save divise la Croatie en deux parties : la partie méridionale, qui présente de hautes montagnes remplies d'abîmes, de grottes et de conduits souterrains dans lesquels les eaux se perdent pour reparaitre après un cours mystérieux, et la partie septentrionale, que traverse une ramification des Alpes Carniques. Le point culminant des montagnes de la Croatie, montagnes qui sont en général des prolongements boisés des Alpes de Styrie et de la Carniole, est le mont Kleck (2,166 m.). Le territoire croate est compris en entier dans le bassin de la Drave et de la Save, qui, avec la Kupa, l'Unna et la Muhr, sont les cours d'eau les plus considérables de la contrée. Ces rivières sont navigables, mais sujettes à des débordements. La partie méridionale de la Croatie renferme quelques lacs d'une certaine importance. Malgré le voisinage des Alpes, le climat de la Croatie est tempéré et même doux, notamment sur les bords de l'Adriatique. Le sol, vers le sud, est presque partout stérile, et encore les quelques céréales qu'il produit sont-elles souvent ravagées par les inondations et les tempêtes. Le nord est sillonné par plusieurs vallées bien arrosées et fertiles. Le comitat d'Agram produit des châtaignes, des noix de galle et un peu de vin. Ses forêts fournissent d'excellent bois de construction. C'est dans ce comitat que se trouvent les eaux minérales de Stuljeza et de Sainte-Hélène. Dans le comitat de Warasdin jaillissent également des sources minérales renommées; nous signalerons celles de Toplika, de Krapiua et de Topitzte. Le comitat de Kreutz, relativement très-fertile, produit des grains en quantité, des fruits de diverses espèces et du vin assez estimé.

La population croate, d'origine serbe, mélangée d'Allemands et de Hongrois, de juifs et de Bohémiens, a toute la physionomie d'une armée arrêtée dans sa marche. Les maisons croates ne sont que de vastes granges sans fenêtres, sans cheminées, et où l'homme, le bœuf et le porc vivent côte à côte. Jadis très-belliqueux, ce peuple a continué jusqu'à la seconde moitié du xviie siècle à ravager le territoire ottoman par de fréquentes incursions, d'où il revenait chargé de butin. Bien que le gouvernement autrichien ait soumis les Croates à des habitudes plus régulières, ils préfèrent encore les hasards de la guerre aux travaux de la paix. Ils parlent l'idiome slovenique-horvatique et professent, pour la plus grande partie, la religion catholique romaine. Il y a peu de commerce chez les Croates, et leur industrie est à peu près nulle. Les villes de Karlstadt, d'Agram et de Vieux-Sziszek sont celles qui font le plus de commerce; ce trafic ne consiste guère d'ailleurs qu'en exportation de vins, de bois et en transit; il est favorisé par trois voies de communication venant aboutir à Karlstadt : la *route de Louise*, d'environ 106 kilomètres de développement; la *route de Caroline*, presque entièrement taillée dans le roc vif, et la *route Josephine*; les deux premières venant de Fiume, et la troisième de Zengg en Dalmatie. Le commerce et l'industrie ont pris cependant un assez puissant essor dans le littoral, où la construction des navires, le cabotage, la fabrication du papier et la préparation des farines sont une source de travail et de bien-être.

L'instruction publique est tout à fait organisée en Croatie et en Esclavonie comme en Hongrie; elle a pour base des écoles nationales, divisées en *trivales*, *principales* et *primaires* ou *modèles*. Agram, ch.-l. du gouvernement, est le foyer de la vie scientifique et littéraire de la contrée; on y trouve une société d'agriculture, une société d'his-

toire, une Académie impériale, un lycée et un gymnase. Il existe aussi un lycée à Diavokar en Esclavonie, et des gymnases à Karlstadt, à Fiume, à Warasdin, à Poséga et à Essek. L'administration du gouvernement général a pour chef un *ban*, président de la régence du *banat*, de laquelle relèvent immédiatement les diverses autorités du comitat; chaque comitat est divisé, au point de vue politique et administratif, en un certain nombre d'arrondissements. On compte dans tout le gouvernement de Croatie-Esclavonie soixante-sept tribunaux d'arrondissement, dont six sont en même temps investis d'un degré de juridiction supérieure; plus quatre cours d'appel de première classe, à Agram, à Fiume, à Warasdin et à Essek, et trois de seconde, à Karlstadt, à Kreutz et à Poséga. Toutes ces différentes cours de justice ressortissent au tribunal suprême provincial, siégeant à Agram.

La Croatie est la partie de l'ancienne Illyrie que les Romains nommaient *Liburnia*, à laquelle Valerius Messala Corvinus donna le nom de *Corvacia*. Prise par les Ostrogoths (489), cette province fut incorporée d'abord au royaume d'Italie, puis elle tomba au pouvoir des Avars, après avoir été conquise par l'empereur Justinien (535). En 640, les Croates, tribu wende, y arrivèrent et occupèrent le pays entre la Drave et la Verbasz, affluent de la Save. Après de longues luttes, les Croates formèrent un Etat indépendant, et leurs chefs prirent d'abord le titre de rois de la Croatie, et plus tard (1050) celui de rois de Dalmatie. En 1091, Ladislav, roi de Hongrie, profitant de troubles survenus en Croatie au sujet de la succession au trône, s'empara de toute la partie du pays qui s'étend jusqu'à la Save. En 1112, le reste du territoire croate se soumit à Coloman, successeur de Ladislav, et cette soumission fit éclater entre les Hongrois et les empereurs grecs une guerre qui dura pendant tout le xiiie siècle. Sous le règne d'Etienne, fils de Coloman, la Croatie, dit un historien, eut beaucoup à souffrir des devastations des Vénitiens, jusqu'à ce qu'une victoire, remportée à Zara en 1117, l'en délivra.

En 1168, l'empereur grec, sous prétexte de rétablir en Croatie l'autorité de son gendre, Béla, roi de Hongrie, soumit les Croates à son pouvoir. Cette conquête ne fut qu'éphémère; à la mort de l'empereur d'Orient, Béla remplaça la Croatie sous sa domination. Néanmoins, sous le nom de royaume de Croatie et de Dalmatie, cette contrée resta pendant quelque temps dans un état de quasi-indépendance. En 1300, elle se soumit au roi Charles de Sicile qui, en 1309, monta sur le trône de Hongrie, et de la sorte réunit encore une fois la Croatie à ce pays. Plus tard, en 1341, le roi Louis Ier la réunit avec la Dalmatie et l'Esclavonie à la Transylvanie, et la mit sous la souveraineté immédiate de la Hongrie. Depuis cette époque, elle fut l'objet de fréquentes contestations entre les Hongrois et les Vénitiens, et se trouva surtout en butte aux devastations des Turcs. Ferdinand Ier, de la maison de Habsbourg-Autriche, ayant été élu roi de Hongrie en 1526, les Etats de Croatie lui présentèrent aussi hommage en 1527. En 1592, les Turcs emportèrent d'assaut la forteresse de Bihaç en Croatie, laquelle, avec quelques localités voisines, telles que Behir, Dubiczac, etc., a formé la Croatie turque. Les limites des deux territoires ne furent bien déterminées que par la paix de Carlovicz, aux termes de laquelle le sultan dut abandonner à l'Autriche le territoire situé au delà de l'Unna. En 1717, le littoral croate fut compris dans le littoral autrichien, affirmé à la Compagnie impériale de commerce croate-allemande, mais demeura partie intégrante du comitat d'Agram jusqu'en 1776. De 1767 à 1777, les trois royaumes de Croatie, d'Esclavonie et de Dalmatie portèrent la dénomination commune d'Illyrie, et furent administrés à Vienne par une députation illyrienne particulière. Plus tard, chacun de ces Etats fut gouverné séparément, sauf les frontières militaires, qui reçurent une organisation particulière. A la paix de Schönbrunn, en 1809, l'empereur d'Autriche, en qualité de roi de Hongrie, céda la Croatie hongroise à la France, qui l'a conservée jusqu'en 1814. La Croatie et l'Esclavonie furent ensuite traitées jusqu'en 1848 comme royaumes incorporés à la Hongrie. Mais les Croates, irrités par la prépondérance de l'élément madgyare, s'associèrent en 1848, sous la direction du ban Jellachich, au mouvement serbo-slave, et eurent ainsi une grande influence sur la marche de l'insurrection hongroise. La constitution autrichienne de 1849 prononça la séparation de la Croatie et de l'Esclavonie, et les deux pays, y compris le littoral et Fiume, furent réunis en un seul pays de la couronne. La nouvelle division administrative de l'empire autrichien, en 1860, a maintenu cet état de choses.

CROBYLE s. m. (kro-bi-le — du gr. *króbulos*, même sens). Antiq. gr. Nom que l'on donnait à un genre de coiffure qui consistait, comme le corymbe, à relever les cheveux vers le sommet de la tête, mais qui était particulier aux hommes.

CROC s. m. (kro — Ce mot et ses dérivés plus ou moins immédiats, *crochet*, *crocheteur*, *accroc*, *accrocher*, *accrocheur*, *décrocher* et autres analogues, ont une origine germanique incontestable. Pour plus de détails, consultez l'article CROSSE). Instrument de fer, de bois, etc., ayant une ou plusieurs

pointes recourbées, et servant à y pendre, à y attacher quelque chose : *Croc de cuisine*. *Croc de boucher*. *Mettre, suspendre au croc*. *Avoir son croc bien garni*.

— Longue perche armée d'un croc : *Tirer, saisir, atteindre avec un croc*. *Croc de bachelier*. *Je vous casserai la tête avec le manche de mon croc*. (G. Sand.)

— Par anal. Longue canine de certains animaux : *Croc de dogue*, *de cheval*. *Le vieux chien répondit par un grognement sourd, retroussa sa lèvre et laissa voir deux ou trois crocs encore respectables*. (E. Sue.)

... Sa gueule faisait une laide grimace
Qui, parmi de l'éclat, à qui l'osait presser
Montrait de certains crocs...

MOLIÈRE.

Mieux te plaît, cher démon, traîner en souverain
L'énorme chien qui, la tête pendante,
Souffre, géant soumis, que ta petite main
Insulte aux crocs de sa gueule béante.

C. DELAVIGNE.

Il Pince d'écrivains.

... Cet animal aux longs crocs, au pas lent,
Montre au sage étonné, que ce spectacle enchante,
Les débris renaissants de sa serre tranchante.

DELLILLE.

Il Moustache relevée et courbée en croc : *La bouche, excessivement fendue, était surmontée de deux crocs de moustache rousse*. (Le Sage.)

— Argot. Dent : *Donner un coup de crocs*. — Pam. Voleur au jeu. *Il Vieux en ce sens; on dit aujourd'hui escroc*.

— Pop. *Faire un croc*, *Faire une dette* que l'on ne paye pas : *Depuis qu'il m'a fait un croc, il écite de passer devant ma boutique*.

— Avoir à son croc, *mettre à son croc, fournir son croc*, En parlant de viandes ou de gibier, Les avoir à sa disposition :

Amour n'avait à son croc de pucelle
Dont il crût faire un aussi bon repas.

LA FONTAINE.

Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce;
Prends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque mouton gras.

LA FONTAINE.

— *Mettre au croc, pendre au croc, Renoncer à, abandonner, déposer provisoirement ou d'une manière définitive : METTRE les armes, l'épée au croc*. *METTRE la robe, la soutane au croc*. *METTRE une affaire au croc*. *Je pensais au croc mon habit brodé*. (Le Sage.) *Si Dieu ne change mes résolutions, je prendrai bientôt mon armure au croc*. (P.-L. Courier.)

— Qui viens-tu m'annoncer? — Que je me déshabille.
— Quoi! la pièce... — Est au croc une seconde fois.

PIRON.

Il Renoncer à l'usage de, faire chômer : *Comme vous gardez pour vous l'usufruit de la fortune de votre mari, durant votre existence, vos enfants PENDRONT-ILS leurs dents au croc?* (Balz.) *Moquez-vous de ceux qui mettent la poésie à toute sauce et qui laissent la morale et le bonheur vendus au croc*. (Béranger.)

— Anc. cout. *Crocs de la ville*, Gros crocs de fer dont on se servait à Paris pour saisir et abattre au besoin les murs d'une maison incendiée, afin d'arrêter les progrès du feu.

Enfin, sous mille crocs la maison abîmée
Entraine aussi le feu, qui se perd en fumée.

BOILEAU.

— Blas. Meuble de l'écu figurant un fer crochu : *Guernange, en Lorraine: De gueules, à un croc d'or*. — *Cambray, en Berry: De gueules, à trois crocs d'or*.

— Mar. Syn. de GAFFE. Il Dans l'argot des marins, *Coup de croc*, Petit verre d'eau-de-vie. (Legoux.) Il *Croc à cosse*, Crochet de fer qui porte une cosse dans l'œil qu'il a au gros bout. Il *Croc à pompe*, Croc tenu à une longue verge de fer ou à une gaulle de bois, servant à mettre les choyines et à les retirer du corps d'une pompe. Il *Croc à trois branches*, Croc attaché au bout d'un gros cordage, pour draguer sur le fond un câble, et même pour soulever une ancre. Il *Croc à ourdir*, Celui qui sert à étendre dans toute leur longueur les fils qui sont destinés à être ourdis pour composer un cordage. Sa monture diffère tout à fait des autres crocs et des *crochets ordinaires* servant à soutenir les fils de caret sur différents points de leur longueur. Il *Croc à émirillon*, Celui qui tourne sur l'estrope fermée d'une poulie.

— Art milit. Nom que l'on donnait, dans le xive siècle, à une saillie métallique adaptée sous le canon des arquebuses de gros calibre, et qui, s'appuyant sur le parapet des murailles ou sur tout autre objet, diminuait la fatigue du tireur. Les arquebuses ainsi disposées s'appelaient ARQUEBUSES À CROC. (V. ARQUEBUSE.) Il *Croc de sape*, Instrument employé dans les travaux de sape volante.

— Agric. Outil en forme de fourche ou bident recourbé, dont on se sert pour arracher les foin entassés dans les greniers ou pour retirer le fumier des écuries, quelquefois même pour le charger sur les voitures.

— Bot. *Croc de chien* ou *croc-de-chien*, Nom vulgaire d'une espèce de liane.

CROC adv. (krok — onomatop.). On se sert de ce mot pour imiter un bruit sec et répété, particulièrement le bruit d'un objet sec et dur que l'on casse sous les dents : *Cela fait croc sous la dent*.

Sa galère aussitôt fit croc
Et puis crac...

SCARRON.

CROCALITE ou **CROCALITHES** s. f. (kro-ka-li-te — du gr. *krakos*, jaune safran; *lithos*, pierre). Minér. Variété de mésotype, ainsi appelée à cause de sa couleur, qui est ordinairement d'un jaune tirant sur le rouge.

— Encycl. La *crocalite* est un minéral compacte, souvent coloré en rouge, et qui se rencontre à Fassa (Tyrol). Il a une texture radiée et une dureté assez considérable; il forme des rognons plus ou moins volumineux, au milieu des roches volcaniques. La *crocalite* a été signalée dans plusieurs endroits autres que Fassa. Nous citerons, comme exemple de minéraux que l'on peut rapporter à la *crocalite*, la mésotype de Felvatzu, en Transylvanie, décrite par Estner, et qui est en petits globules d'un rouge assez vif, dans une amygdaloïde à base de corneenne; celle de Schio, dans le Vicentin, qui est moins rouge que la précédente, mais qui se trouve en masses plus volumineuses; elle a aussi pour gangue une corneenne.

CROCALLE s. f. (kro-ka-le). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, comprenant trois espèces, dont une des environs de Paris : *Les CROCALLES ont le corselet large et très-velu*. (Duponchel.)

CROCALLIDE s. m. (kro-ka-li-de — du lat. *crocallida*, sorte de pierre précieuse). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes qui renferme trois espèces.

CROCANTHÈME s. m. (kro-kan-tè-me — du gr. *krokos*, safran; *anthemon*, fleur, par allusion à la couleur de la fleur). Bot. Syn. d'HELIANTHÈME.

CROCCÉE s. f. (krok-sé). Pallium ou manteau noir que portaient autrefois les cardinaux et les membres de certains ordres militaires.

CROC-DE-CHIEN s. m. Bot. V. CROC.

CROCE (SANTA-), bourg d'Italie (Sicile), province et à 72 kilom. S.-O. de Syracuse, à 4 kilom. de la Méditerranée; 2,093 hab. Il Bourg d'Italie, province de Florence, à 6 kilom. N.-O. de San-Miniato, sur la rive droite de l'Arno; 6,285 hab. Lainages et soieries.

CROCE-DI-MAGLIANO (SANTA-), bourg d'Italie, province de Molise, district et à 11 kilom. S.-E. de Sarino; 3,900 hab.

CROCE-DI-MORCONE (SANTA-), bourg d'Italie, province de Molise, district et à 13 kilom. S.-E. de Campobasso; 3,111 hab. Sources sulfureuses.

CROCE (Louis-Annibal DELLA), en latin *Crocelius*, littérateur italien, né à Milan en 1509, mort en 1577 dans cette ville, où il remplit les fonctions de secrétaire du sénat. Il a publié la traduction latine d'un roman grec d'Achille Tatius, les *Amours de Clitophon et de Leucippe* (Bâle, 1554, in-8°), et composé des poésies latines, insérées dans les *Bucolicorum auctores* (Bâle, 1546, in-8°).

CROCE (Jules-César), poète et maréchal ferrant, né en 1550 à Persiceto, village du Bolognais, mort à Bologne en 1609. Privé de son père à l'âge de sept ans, Croce fut recueilli par un oncle, maréchal ferrant à Castelfranco, qui lui apprit son état. A dix-huit ans, il fut reçu maître en son art, quitta son oncle, et, après un court séjour dans quelques petits villages où il tenta d'exercer sa profession, il vint se fixer à Bologne, et s'y associa avec un forgeron. Il se maria, perdit sa femme, se remaria et devint père de quatorze enfants. Mais tout en frappant le fer sur son enclume, Croce s'était mis à lire et à étudier avec un ardeur incroyable. Il composa successivement un nombre considérable d'ouvrages en prose et en vers, et ne tarda pas à acquérir dans son pays une très-grande réputation. Son principal ouvrage est un conte burlesque intitulé les *Finesses de Bertolo*, qui parut vers la fin du xviie siècle. Ce conte fut amplifié pendant le siècle suivant, et, en 1730, des académiciens della Crusca entreprirent d'en mettre la prose en vers. Ainsi travesti en poème, il est resté populaire en Italie; en France, il est ignoré, et c'est à peine si le nom de son auteur est connu de quelques-uns de nos érudits. Il paraît du reste que la première partie du conte burlesque rimé par les académiciens della Crusca est la seule qui doive être attribuée à Croce. On y trouve de la verve, du caractère, une saveur un peu grossière peut-être, mais vive et piquante; dans les deux autres, on ne trouve que des facéties beaucoup trop naïves.

Croce paraît avoir eu quelque connaissance de la musique; car non-seulement on le représente avec une espèce de viole pendue au cou, mais un passage de sa notice biographique nous apprend qu'il chantait lui-même ses vers en s'accompagnant de sa lyre. Malgré la réputation à laquelle il était arrivé, et bien que ses œuvres eussent eu des éditions innombrables, tant que son bras put plier le fer sous le marteau, Croce continua ses travaux avec une simplicité qui honore son caractère. Lorsque son âge ne lui permit plus de se suffire à lui-même, les cavaliers de Bologne lui firent une pension qui procura à ses derniers jours un honnête repos.

CROCE (Vincent-Altario DELLA), en latin *Crutius* ou *a Cruce*, médecin italien, né près

de Gênes vers 1570. Il exerça son art dans plusieurs villes d'Italie et finalement à Rome, où il devint médecin de Grégoire XV, et fut professeur pendant de longues années. On a de lui plusieurs ouvrages de médecine qui ont été recueillis et publiés à Venise (1632, in-fol.).

CROCE (Jean-André GRANDI DELLA), chirurgien corse, né à la Croce d'Ampugnani dans la première moitié du XVIII^e siècle, mort professeur de chirurgie à Venise vers 1680. Croce, après avoir fait ses études médicales à Venise, fut longtemps attaché au service des galères vénitienes. Il a écrit sept livres de chirurgie qui ont paru à Venise en 1574, 1583 et 1605, in-folio, sous le titre de : *Chirurgia universale, perfetta, di tutte le parti pertinenti al chirurgo*. C'est un résumé des découvertes faites avant lui dans cette science. Il a été publié une édition latine de cet ouvrage à Venise, en 1596, sous le titre de : *Chirurgia libri VII, in quibus ea quae optimo chirurgo in curandis ulneribus convenire videntur amplissimo ordine concerni possunt* (Venise, in-folio). Il en a aussi été publiée une édition en français et une autre en allemand en 1607. Boerhaave fait un grand éloge de cet ouvrage, au point de vue de la clarté et de la justesse du raisonnement.

CROCE (Irénée DELLA), historien et carme italien, né à Trieste au XVIII^e siècle, auteur de : *Istoria antiqua e moderna, sacra e profana della città di Trieste* (Venise, 1698, in-fol.).

CROCÉIPENNE adj. (kro-sé-i-pè-ne — du lat. *croceus*, jaune safran ; *penna*, aile). Entom. Qui a les ailes jaunes.

CROCÉIVENTRE adj. (kro-sé-i-van-tre — du lat. *croceus*, jaune safran, et de *ventre*). Entom. Qui a le ventre jaune safran.

CROC-EN-JAMBE s. m. (kro-kan-jam-be, tant au pl. qu'au sing.). Action d'entourer avec sa jambe la jambe d'un luteur, pour le renverser : *Faire, donner le CROC-EN-JAMBE*.

D'un *croc-en-jambe* par après
Je le renverserai sur l'herbe.

SCARRON.

■ **PL. CROC-EN-JAMBE**.

— Fig. Moyen détourné et subtil de faire échouer quelqu'un ou quelque chose : *Il a donné le CROC-EN-JAMBE à Cupidon*. (D'Ablanc.) *Il est certain que l'Europe aurait échoué et serait encore asservie aujourd'hui si un agioteur de Paris n'eût donné à Bonaparte un CROC-EN-JAMBE par une fameuse facette qui fit avorter la campagne de Russie*. (Fourier.)

Il peut, par le crédit qu'il a sur votre père,
Donner un *croc-en-jambe* à l'hymen qu'il veut faire.

BOURSAULT.

CROCHANT (kro-chan) part. prés. du v. *Crocher* : *Le lendemain, du plus loin qu'il aperçut Selkirk : « Salut, monsieur le lieutenant, » lui cria-t-il, puis, lui CROCHANT familièrement le bras : « L'affaire est arrangée. »* (X. Saintine.)

CROCHE adj. (kro-che — rad. *croc*). Crochu, courbé, tortu : *Avoir les jambes CROCHES*. Qui de sa *croche* et ravissante patte...

CL. MAROT.

— Pop. *Avoir les mains croches*, Etre d'un caractère avide et rapace.

CROCHE s. f. (kro-che — rad. *croc*). Mus. Note dont la queue porte un crochet, et qui vaut en durée la moitié d'une noire. Si elle est armée de plusieurs crochets, on l'appelle *double, triple, quadruple... croche*, selon le nombre, et chaque crochet en plus indique une valeur qui est la moitié de la valeur précédente : *La noire vaut deux CROCHES, la croche vaut deux doubles CROCHES, la double croche vaut deux triples CROCHES, etc.* La musique, pour eux, n'est pas la science des sons, c'est celle des notes, des blanches, des doubles CROCHES. (J.-J. Rouss.)

— Par ext. Objet crochu :

Polichinelle qui se fâche
Se trouve une *croche* pour nez.

Th. GAUTIER.

— Fam. *Doubles croches*, Passion de la musique : *Il y a encore des gens qui aiment les vers, et l'univers n'est pas uniquement asservi aux doubles CROCHES*. (Volt.)

— Pop. *Etre fait de croche et d'anicroche*, Avoir le caractère pointilleux :

Tous ces gens-là sont faits de *croche* et d'*anicroche*.

REGNARD.

— Métrol. Petite monnaie de billon qui se fabriquait anciennement à Bâle, et avait cours dans toute la Suisse. Sa valeur correspondait à deux deniers en huitième tournois de France, ou environ un centime et demi.

CROCHÉ ÉE (kro-ché) part. passé du v. *Crocher* : *Boucles CROCHÉES*.

CROCHECHAT s. m. (kro-che-cha — de *croche*, à cause de la position des jambes). Pop. Nom donné aux tailleurs dans certaines localités.

CROCHER v. a. ou tr. (kro-ché — rad. *croc*). Néol. Saisir amicalement sous le bras avec son bras courbé en croc : *Ah! je vous CROCHE enfin!*

— Argot. *Crocheter*, ouvrir avec un crochet : *CROCHER une porte*.

— Techn. Egaliser, en parlant des boucles d'un tricot.

— Mar. Saisir avec un croc : *On CROCHE*

des palans sur des élingues pour hisser des fardeaux. On *croche les palans des canons et ceux de roulage*. ■ Interjecliv. *Crochet!* Saisis ce cordage, cette manœuvre. Commandement d'un officier de marine à un matelot, à qui il fait prendre dans les mains un cordage pour haler dessus.

— Grav. *Crocher* une note, lui faire une ou plusieurs queues, pour indiquer que c'est une croche ou une division de la croche.

Se crocher v. pr. En venir aux mains, au propre et au figuré : *Je grille de vous voir CROCHER avec le Maître d'école*. (E. Sue.) ■ On dit plus souvent se *CROCHETER*.

CROCHES s. f. pl. (kro-che — rad. *croc*). Techn. Tenaillles dont se sert le forgeron pour saisir le fer rouge et le maintenir sur l'enclume.

CROCHET s. m. (kro-ché — dimin. de *croc*). Croc de petite dimension : *CROCHET d'espagnolette*. Il parvint à fixer son CROCHET au sommet du mur. (E. Sue.)

— Fer coudé et pointu planté au bout d'un manche dont les chiffonniers se servent pour remuer les ordures et saisir les objets qu'ils y cherchent.

— *Faire un crochet*, Changer subitement de direction, en parlant des personnes ou des choses : *Le chemin fait ici un CROCHET*. Il fit un CROCHET et disparut dans le bois.

— Loc. prov. *Aller aux mûres sans crochet*, Faire une entreprise sans avoir les moyens nécessaires pour réussir.

— Archit. Ornement représentant des feuilles et des bourgeons enroulés : *Feuilles à CROCHETS*. ■ On dit aussi *CROSSES*.

— Constr. Sorte de truelle terminée par une pointe. ■ Appareil qui pénètre entre les lattes d'un plafond et se replie pour maintenir le plâtre.

— Fortif. *Crochet de tranchée ou de retour*, Petite place d'armes pratiquée sur la longueur d'un boyau, pour garantir les troupes contre l'ennemi.

— Art milit. Petite attache d'un fourreau d'épée. ■ *Crochet de retraite*, Crochet placé à l'arrière de l'affût d'un canon. ■ *Crochet d'armes*, Double râtelier armé de crochets, pour suspendre les armes. ■ *Crochet de guerre*, Croc monté au bout d'une hampe dont on se servait au XVI^e siècle pour démonter les cavaliers ennemis. ■ *Crochet à bombes*, Crochet de fer en forme de S, dont on se sert pour transporter les bombes. ■ *Crochet à détouper*, Crochet de fer servant à retirer les charges des coffres à munitions. ■ *Crochet tire-feu*, Crochet de fer servant à enflammer les étoupilles fulminantes.

— Mar. Nom qu'on donne, dans quelques ports, au petit excédant de bois qu'on laisse au bas des caisses des mâts de perroquet et de cacatois, pour les empêcher de dépasser au-dessus des barres lorsqu'on les guinde. ■ *Crochet de voilier*, Petit croc pour retenir la toile sur les genoux pendant qu'on la coud. ■ *Crochets de roulis ou à double charnière*, Petits crocs qui servent pour tendre les lits ou hamacs à carrés.

— Chass. *Crochet à blaveau*, Instrument pour tirer de leurs terriers les blaireaux et les renards.

— Fauconn. Ongle de l'aigle.

— Chir. Instrument servant à saisir et à extraire le fœtus. ■ Instrument servant à extraire les dents molaires.

— Art vétér. Chacune des quatre petites dents du cheval et des bêtes asines, placées dans l'espace interdentaire, près de la dent du coin : *Les CROCHETS sont réellement les dents canines*. (Focillon.)

— Anat. Quatrième os de la deuxième rangée du carpe, appelé aussi os *CROCHU*.

— Typogr. Fer courbé qui fixe sur le sabot la page stéréotypée. ■ Parenthèse dont les extrémités sont courbées en équerre [J]. ■ Accolade, trait courbé qui sert à unir plusieurs lignes horizontales ou plusieurs colonnes verticales.

— Mus. Petit trait qu'on ajoute à la queue d'une note, pour en indiquer la valeur. V. *CROCHE*.

— Cost. Petite boucle de cheveux : *Ses cheveux étaient d'un beau noir, et faisaient, à la vieille mode, le CROCHET sur ses tempes*. (J.-J. Rouss.)

Elle donne déjà le bon tour aux *crochets*.

REGNARD.

Nous avons toutes deux entré tout le jour
Contre un maudit *crochet* qui prenait mal son tour.

REGNARD.

■ Agrafe. Un *CROCHET d'acier*. Un *CROCHET de diamant*.

— Techn. Fer courbé dont on se sert pour ouvrir les portes dont on n'a pas les clefs : *Ouvrir avec un CROCHET*. ■ Outil d'horloger, qui sert à creuser les pièces au tour. ■ Ciseau courbé du tourneur. ■ Instrument de doreur pour agiter et mêler l'or et le vi-argent dans le creuset. ■ Sorte de romaine ou de peson. ■ Sorte d'aiguille à pointe courbe, dont on se sert pour certains ouvrages de femmes : *Broder au CROCHET*. ■ Ouvrage qu'on fait avec la même aiguille : *C'est avec les points de barrette que s'exécute ce qu'on appelle le CROCHET à jour*. (Balz.) ■ *Grands crochets*, Barres de fer longues de 3 m. 60 et ayant une extrémité recourbée, qui, dans la fabrication des

glaces coulées, servent à tirer du fourneau les cuvettes pleines de verre fondu. ■ *Crochet à larmes*, Crochet pour faire retomber en larmes le verre fondu. ■ *Crochet de menuisier*, Fer courbé et dentelé pour arrêter sur le banc une pièce qu'on y rabote. ■ *Crochet de raffineur*, Crochet pour arrêter le blanchet sur le bord du panier. ■ *Crochet du fabricant de drap*, Crochet recourbé aux deux bouts pour fixer l'étoffe sur la table à tondre. ■ *Crochet de tuile*, Crochet pour arrêter la tuile sur la latte. ■ *Clou à crochet*, Clou dont la tête est courbée à angle droit.

— Min. *Crochet de sûreté*, Appareil destiné à empêcher les cages ou les benues, quand elles arrivent à l'orifice des puits d'extraction, de frapper la molette sur laquelle passe le câble de suspension, ce qui amènerait la rupture de la molette ou celle des cages ou des benues. ■ On l'appelle aussi *ÉVITE-MOLETTE*.

— Agric. Outil de fer, à deux dents recourbées, qui sert à biner et à retirer le fumier des étables.

— Hortie. Branche d'arbre longue d'environ 0 m. 15, que le jardinier conserve lorsqu'il est obligé de couper les autres. ■ Petit rameau, ou mieux bifurcation de rameaux taillée en forme de V, qui sert à fixer les marcottes dans le sol. ■ Accident qui se manifeste sur les marcottes d'oillet, et qui les rend noueuses, crochues et chancrées.

— Vitic. Rameau ou sarment de vigne raccourci à trois ou à quatre yeux dans la taille. ■ Syn. de *courson*.

— Mamm. Longue canine de certains animaux : *Les CROCHETS d'un chien, d'un cheval*. ■ On dit plus souvent *CROC*.

— Érpét. Nom que l'on donne aux dents à venin des vipères et des autres serpents venimeux : *Sur 263 espèces d'ophidiens connus, 57 seulement portent des CROCHETS empoisonnés*. (A. Maury.)

— Entom. Nom donné aux mandibules des aptères. ■ Organe recourbé qui se trouve près de l'anus des orthoptères. ■ Pièce crochue qui termine les tarses. ■ Appendice recourbé qui fixe l'aile supérieure à l'inférieure chez les hyménoptères et chez quelques lépidoptères.

— Annél. Nom donné à des soies courtes courbées en crochets.

— Pêch. Sorte de main de fer ou de grappin, pour saisir les coquillages au fond de l'eau : *Trainer le CROCHET*.

— Conchyl. *Crochet de matelot*, Nom marchand d'une coquille univalve appelée aussi *ARAIGNÉE DE MER*.

— s. m. pl. Châssis sur lequel les portefaix assujettissent leurs fardeaux. ■ Fam. *Etre sur les crochets*, ou *aux crochets de*, Vivre aux dépens de : *J'ai avancé la dépense du voyage, depuis notre garnison jusqu'à ce village-ci; nous y avons séjourné quinze jours sur MES CROCHETS*. (Regnard.) *Avec deux cents francs devant lui, un ouvrier n'est jamais AUX CROCHETS DE personne, jamais embarrassé*. (E. Sue.)

— Archit. Les architectes donnent le nom de *crochet* à un ornement saillant dont l'extrémité se recourbe et s'enroule en forme de feuillage ou de bourgeon. Cet ornement a été particulièrement employé par des artistes du moyen âge pour la décoration des chapiteaux, des frises, des gables ou pignons, des archivoltes et des colonnettes réunies en faisceau. M. Viollet-le-Duc signale l'apparition du *crochet*, à l'état d'embryon, dans la corniche supérieure de la nef de l'église de Vézelay, qui date des premières années du XIII^e siècle, et dans les chapiteaux intérieurs de cette même nef. Mais c'est surtout dans les monuments de l'Ile-de-France et des provinces voisines que les *crochets* prennent une place importante dans l'ornementation, à dater du milieu du XIII^e siècle. Le chœur de Notre-Dame de Paris, élevé à cette époque, est entouré de piliers cylindriques dont les chapiteaux présentent, aux angles, des *crochets* à tiges larges, à têtes formées de folioles qui se recourbent sur elles-mêmes avec beaucoup de souplesse. A la fin du XIII^e siècle, dit M. Viollet-le-Duc, les *crochets* prennent souvent, dans les chapiteaux, la place importante : ils soutiennent les angles du tailloir, ils font saillie sur la partie moyenne de la corbeille; ils se divisent en folioles découpées, se contournent et s'enroulent, comme le fait un bourgeon commençant à se développer. Il est évident qu'alors les sculpteurs ont abandonné les dernières traditions de la sculpture antique, et qu'ils s'inspirent des végétaux, dont ils observent avec un soin minutieux les développements, les allures, sans toutefois s'astreindre à une imitation servile. ■ Par la suite, on fit des *crochets* terminés, soit dans les chapiteaux, soit dans les archivoltes, par des têtes humaines ou par des fleurs; quelquefois même on remplaça cet ornement par un animal, en conservant sa silhouette caractéristique. Au XIII^e siècle, on abusa quelque peu des *crochets*; on s'en servit principalement pour denteler les lignes droites qui se détachent sur le ciel, comme les aréiers des flèches et les rampants des pignons; en même temps on leur donna un développement et une richesse extraordinaires. Les *crochets* que l'on voit dans les édifices bourguignons de cette époque se distinguent entre tous par une exubérante végétation. Peu à peu, les têtes des *crochets*, au lieu de se recourber comme autrefois, se re-

dressèrent, s'épanouirent sur les corbeilles des chapiteaux et les profils des frises. Au XIV^e siècle les *crochets* disparaissent pour toujours des corniches et des chapiteaux; mais on les conserve sur les rampants des pignons et des gables. A cette époque, et surtout pendant le siècle suivant, les *crochets* de rampants prennent les formes végétales les plus variées, les plus touffues; parmi les plus finement travaillés, nous citerons ceux des hôtels de Cluny et de la Trémouille, de Saint-Germain-l'Auxerrois, du jubé d'Albi, des cathédrales de Troyes, de Toul, etc.

— Mécan. Les *crochets* servent à saisir les poids que l'on veut élever au moyen de palans ou de mouffes; ils sont à traverse mobile, simples ou doubles. Dans les chemins de fer, on distingue les *crochets* de traction ou d'attelage, et ceux des chaînes de sûreté. Les premiers, fixés à la barre d'attelage des wagons, sont placés sur la traverse extrême du châssis; ils servent à transmettre l'effort de la traction de la machine à chacun des véhicules que l'on y attelle au moyen des tendeurs qu'ils portent dans un œil ménagé à cet effet dans chacun d'eux. Les seconds, qui se trouvent placés de part et d'autre des *crochets* d'attelage, sont fixés à l'extrémité des chaînes de sûreté; ils reçoivent les mailons de celles-ci, dont le but est de remplacer l'appareil de traction, dans le cas où un effort brusque viendrait à le rompre.

Sur le chemin de fer de Rouen, on se sert, pour détacher la machine à l'arrivée sans arrêter le convoi, d'un *crochet* mobile, engagé d'une part sur le *crochet* fixe d'attelage du premier wagon, et d'autre part fixé par trois anneaux à la corde au moyen de laquelle la machine traîne obliquement le convoi. Lorsque l'on veut opérer la séparation, on agit sur la chape qui sert à fixer le *crochet* jusqu'à ce que celui-ci se soit séparé du *crochet* d'attelage du convoi; la machine cesse alors de remorquer les wagons. Sur le chemin de fer de Saint-Étienne, on emploie un autre système de *crochet*, au moyen duquel on peut, le convoi étant en marche, déceler instantanément la machine; il se manœuvre par un mécanisme qui agit sur un frein que l'on serre tout en séparant la machine du train.

Crochets du père Martin (LES), drame en trois actes, de MM. Grangé et Cormon, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 2 août 1858. Qu'on se figure l'histoire de l'*Enfant prodigue* en lithographie populaire. Le dessin est rude, la couleur crue, les types sont vulgaires; mais, dit M. Paul de Saint-Victor, le sentiment emporte la forme, et le public s'est pris d'une vive sympathie pour ce brave et honnête drame qui essuie de grosses larmes avec de gros poings. Ce père Martin est un vieux commissionnaire qui a amassé 50,000 fr. à faire des commissions et à porter des colis dans les rues du Havre. Le père Martin a un fils, et naturellement il veut en faire un monsieur. Ce fils sera avocat, et ses paroles vaudront leur pesant d'or. Ceci arrêté, le commissionnaire envoie son rejeton à Paris suivre les cours de droit; Armand, au lieu de feuilleter le code, manie les cartes, courtise les filles, brûle beaucoup de cigares, absorbe un nombre infini de chopes et contracte des dettes. Il a trouvé aux environs du Panthéon l'usurier primitif de Molière, l'amé aux doigts crochus qui avance la somme demandée, moitié en pistoles, moitié en accords ou en chiens de verre filé. Un *rat* de l'Opéra, Mlle Olympia, s'est chargée de déniaiser Armand; ses griffes lustrées au citron déchirent les billets de banque que le sieur Charançon, l'usurier, consent à avancer; Mlle Olympia se ferait au besoin des papillotes avec le papier signé Garat, afin de hâter la consommation de la petite fortune paternelle. Un jour, la dette, une harpie sans entrailles, fond inopinément sur le père Martin, et, de sa voix glapissante, lui apprend les désordres de son fils. Le père Martin paye, et, pour ne pas désoler sa femme, qui croit Armand un modèle de sagesse, d'assiduité et de travail, il feint d'avoir essuyé des pertes à la suite de spéculations hasardeuses; mais, comme après tout il n'a pas la naïveté du père Goriot, il embarque secrètement Armand pour le nouveau monde. La rude vie de la mer, la lutte de chaque jour avec les nécessités de toutes sortes sur cette terre lointaine où l'or, comme partout, se cache et veut être conquis par un labeur opiniâtre, la rupture violente des habitudes du quartier Latin et des mauvaises relations, corrigeront ce drôle, qui n'est peut-être pas irrémédiablement gangrené. Pendant que le fils prodigue gratte le sol aurifère de l'Australie, le père Martin a repris ses crochets; il a remis sur sa tête blanchie le bât de l'homme de peine; il porte comme autrefois des paquets, fait des commissions, et, ployé sous les fardeaux, arpenté les grands quais du Havre. La fatigue fait trembler ses vieilles jambes, la sueur l'aveugle; il va cependant, et, du pas d'un bœuf qui creuse son sillon, il parcourt les rues de la ville, cachant soigneusement sa peine et son chagrin. Au dénouement, le fils revient d'Australie, corrigé, enrichi, et il épouse une jeune fille, Amélie, qui depuis l'enfance l'aimait d'un pur amour. Le père Martin renaisse définitivement ses crochets polis par un long usage, et la mère Martin pleure toutes les larmes de ses yeux. Pour bien finir, le drame marie le vieil usurier

Charançon à la danseuse Olympia, laquelle déniché sa cassette et détail de son pied léger. La chose serait à désirer, mais les auteurs n'ont-ils pas trop présumé des Olympias ? Les Charançons n'épousent qu'à bon escient ; les fourmis, économes et peu préteuses, mettent en tas les grains qu'elles amassent à la maraude, et ne s'unissent jamais aux cigales qui, après avoir chanté tout l'été, dansent tout l'hiver. A cela près, ce drame simple, bien fait, rempli de cœur et de bonhomie, où abondent les situations vraies et les émotions naturelles, a réussi. Le public s'y est intéressé, et les mouchoirs féminins ont épongé de bonnes grosses larmes. Acteurs qui ont créé les *Crochets du père Martin* : M. Paulin Ménier, le père Martin ; Mlle Adorcy, Olympia, etc.

Crochets (LE SUPPLICE DES), tableau de Decamps. V. SUPPLICE.

CROCHETABLE adj. (kro-che-ta-ble — rad. crocheter). Qui peut être croché : Cette serrure n'est pas CROCHETABLE.

CROCHETAGE s. m. (kro-che-ta-je — rad. crocheter). Action de crocheter : Le CROCHETAGE d'une serrure.

— Agric. Binage opéré avec le crochet ou avec le trident, ou bien encore avec la houe fourchue.

CROCHETANT (kro-che-tant) part. prés. du v. Crocheter : Pour nous intéresser au peuple, ils nous le montrent forçant les portes et CROCHETANT les serrures. (Nichelet.)

CROCHET-BASCULE s. m. Instrument de pesage.

CROCHETÉ, ÉE (kro-che-té) part. passé du v. Crocheter : Serrure CROCHETÉE.

— Fig. Opéré, traité violemment ou par des moyens maladroits : La question des particules est une serrure brouillée à jamais, à force d'avoir été CROCHETÉE. (F. Génin.)

CROCHETÉE s. f. (kro-che-té — rad. crocheter). Mar. Partie de voile que l'ouvrier peut achever sans reprendre son crochet.

CROCHETER v. a. ou tr. (kro-che-té — rad. crocheter). Changer l'avant-dernier e en é devant une syllabe muette : Je crochète, tu crochètes. Saisir à l'aide d'un crochet : Quels biens lui donne-t-on en échange ? Le droit de travailler quinze heures accroupi dans un atelier malsain, ou bien d'aller CROCHETER les ordures et y chercher sa vie. (Fourier.)

— Ouvrir à l'aide d'un crochet : CROCHETER une porte, une serrure. J'ai cru entendre des voleurs qui CROCHETAIENT ma porte. (Bruys.) Un serrurier qui CROCHÈTE une serrure est plus sévèrement puni que les autres individus.

— Fig. Tirer subtilement le secret de : Ils m'ont laissé ignorer ce qui se passe là-dessus, et je n'ai pas cru devoir CROCHETER des amis si respectables. (St-Sim.) Cette expression pittoresque est très-ancienne ; elle est peu usitée de nos jours.

Se crocheter v. pr. Pop. Se battre, en venir aux mains : Ces deux hommes se CROCHETAIENT comme des chiens. C'est abusivement qu'on emploie se crocheter dans le même sens.

CROCHETEUR s. m. (kro-che-teur — rad. crocheter). Portefaix qui transporte ses fardeaux à l'aide des crochets ; portefaix en général : La vanité est tellement ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goudat, qu'un marmiteux, un CROCHETEUR se vante et veut avoir ses admirateurs. (Pasc.) Protagoras est peut-être le premier CROCHETEUR qui soit devenu philosophe. (Barthel.) Les anatomistes sont comme les CROCHETEURS de Paris, qui connaissent toutes les rues, mais qui ne savent point ce qui se passe dans les maisons. (Laurentie.) Autrefois, à Constantinople, les CROCHETEURS portaient tous des fardeaux de 400 kilogrammes. (Maquet.) Les chardeux de Lyon sont aujourd'hui ce qu'ils furent toujours, crapuleux, brutaux, insolents et lâches. (Proudh.)

... Il n'est crocheteur ni courtaud de boutique qui n'estime à vertu l'art où sa main s'applique. Régnier.

— Par ext. Homme grossier, brutal et sans éducation, comme sont d'ordinaire les crocheteurs : Il faut être un CROCHETEUR pour battre ainsi sa femme.

— Métier de crocheteur, Profession vile ou pénible. || Santé de crocheteur, Santé des plus robustes.

— Crocheteur de portes, de serrures, Individu qui ouvre les portes à l'aide d'un crochet : Un habile CROCHETEUR de serrures. || Fig. Crocheteur de secrets, Personne subtile pour pénétrer les secrets d'autrui : Avec leurs manières d'estraper le français et d'avoir toujours l'air de planer dans les airs, ces Allemands sont les plus habiles CROCHETEURS de secrets. (Balz.) || Rousseau a dit Crocheteur de bourses pour filou.

CROCHETIER s. m. (kro-che-tié — rad. crocheter). Techn. Ouvrier qui fabrique des crochets de portefaix. || Ouvrier qui confectionne des agrafes.

CROCHETON s. m. (kro-che-ton — dimin. de crocheter). Chacune des deux branches courbées d'un crochet de portefaix.

CROCHEU s. m. (kro-cheu — rad. croc). Techn. Outil percé de trous dans lesquels on introduit les pointes des cardes, pour en modifier la courbure. || Instrument decordier.

CROCHON s. m. (kro-chon). Géol. Angle v.

situé au pli d'une couche : Le plus souvent il y a renflement dans le CROCHON d'un pli, et l'épaisseur d'une couche d'un mètre peut y être portée à deux mètres. (A. Burat.)

CROCHU, UE adj. (kro-chu — rad. croc). Courbé en croc : Des dents CROCHUES. Des ongles CROCHUS. Des mains CROCHUES. Un nez CROCHU. Un fer CROCHU. Ses mains maigres et velues montraient les doigts CROCHUS des hommes habitués à compter des écus. (Balz.) On n'est plus obligé aujourd'hui de labourer soi-même son petit champ, d'avoir les ongles CROCHUS et la barbe sale pour être libre. (Chateaub.) Les Chinois se font honneur d'avoir de grands ongles CROCHUS. (Maquet.)

— Fam. Mains crochues, Naturel avide, rapace, porté au vol :

... Leur main crochue, à voler toujours prête, Aime mieux écorcher que de tondre la bête. BOURSAILL.

— Philos. Corps ou atomes crochus, Atomes à qui leur disposition a permis de s'agglomérer et de composer ainsi l'univers, dans le système d'Epicure :

Des corps ronds et crochus errant parmi le vide. BOILEAU.

— Manég. Cheval crochu, Cheval dont les genoux se rapprochent trop.

— Anat. Os crochu ou unciforme, Quatrième os de la seconde rangée du carpe. || Petit os du genou chez le cheval.

— Mamm. Antilope crochue, Espèce d'antilope dont les cornes ont leurs pointes légèrement courbées en avant.

— Minér. Se dit de la cassure d'un minéral, quand la surface des fragments détachés par le choc présente de petites aspérités pointues et contournées : La cassure CROCHUE est celle que donnent les métaux, particulièrement ceux qui sont cristallisés confusément à l'intérieur, et où il s'est formé des groupements dendritiques. (Landrin.)

— Antonyme. Droit.

CROCHUER v. a. ou tr. (kro-chu-é — rad. crochu). Rendre crochu. || Vieux mot.

Crociato in Egitto (tit.), opéra héroïque, paroles de Rossi, musique de Meyerbeer, représenté à la Fenice, à Venise, en 1824. Cet ouvrage appartient à la première manière tout italienne du maître. Il lui valut les redoutables de son ami Weber. C'est dans le *Crociato* que se révèle le génie musical de Meyerbeer. A travers les formules et le style imité de Rossini, on distingue des conceptions harmoniques puissantes et variées. Nous ne parlons pas du *chœur des Croisés*, qui est devenu populaire, non pas de cette popularité digne et enviable des chœurs des chasseurs d'Euryanthe et de Freyschütz, mais de la popularité vulgaire des vaudevilles de Scribe. Nous rappellerons surtout l'air magnifique de soprano : *Ah! come rapida*, qui serait un chef-d'œuvre si la musique de la strette convenait à la situation et aux émotions du cœur d'une mère.

Nous reproduisons ci-après le *chœur des Croisés*, qui est, ainsi qu'on l'a dit plus haut, le morceau le plus connu de cette partition.

Andante et quasi allegretto.

Sous les ombres de la nuit, Compa-

gnons, marchons sans bruit! Sous les

ombres de la nuit, Compa-

gnons, marchons sans bruit! De ce

tristesse, No-tre mal-tre Ar-rête

à jamais Les sang-giants projets. Sous les

ombres de la nuit, Le fer en

fer, le fer en main marchons sans bruit!

En vain, il veut bra-

ver le sort; en vain, il veut bra-

ver, braver le sort. A lui la mort!

A lui la mort! A lui la mort!

lui, à lui la mort! Point de par-

-don! point de mer-ci! Car c'est jus-

-ti-ce! frappons! -cil Point de mer.

-ci! pour la jus-ti-ce, L'heure est pro-

-pi-ce, L'heure est pro-pi-ce, frappons!

-ci. Le fer en main, marchons sans

bruit, Sous l'al-le som-bre de la

nuit. Sous les

CROCIATONUM, ville de la Gaule, dans la

Lyonnaise Ile, capitale des Unelli. Elle cor-

respond, suivant M. Walckenaer, à Valogues

ou à Barneville.

CROCIDIÉ s. f. (kro-si-dié — dimin. du gr.

krokis, duvet). Bot. Genre de plantes, de la

famille des composées, de la tribu des séné-

cionées, renfermant une seule espèce, qui

croît dans les régions occidentales de l'Amé-

rique du Nord.

CROCIDIÈSE s. m. (kro-si-di-se — du gr.

krokudismos, de *krokus*, flocon). Pathol. Syn.

de CARPHOLOGIE. || On écrit plus rarement, mais

plus régulièrement CROCIDISME.

CROCIDIOLITE s. f. (kro-si-do-li-te — du gr.

krokis, duvet). Bot. Genre de plantes, de la

famille des composées, de la tribu des séné-

cionées, renfermant une seule espèce, qui

croît dans les régions occidentales de l'Amé-

rique du Nord.

CROCILLIACUM, nom ancien du CROISIC.

CROCINE s. f. (kro-si-ne — du lat. *crocus*,

safran). Chim. Substance jaune safran.

CROCINON s. m. (kro-si-non) — du lat.

crocus, safran). Pharm. Onguent préparé au

safran. || On dit aussi CROCINON et CROCO-

MAGME.

CROCIPÈDE adj. (kro-si-pè-de — du lat.

crocus, safran; *pes*, *pedis*, pied). Entom. Qui

a les pattes couleur jaune safran.

CROCIQUE (kro-si-ke — du lat. *crocus*, sa-

fran). Chim. Se dit d'un acide obtenu par la

réaction de l'oxyde de carbone sur le potas-

sium. || On dit aussi CROCINIQUE.

CROCISE s. f. (kro-si-ze — du gr. *krokis*,

duvet). Entom. Genre d'insectes hyménoptères,

de la famille des mellifères, qui déposent

leurs œufs dans les nids des autres apiaires.

CROCIDIÉ s. m. (kro-ko-dié — dimin. du gr.

krokis, duvet). Bot. Genre de petits champi-

gnons réunis, comme simple section, par plu-

sieurs auteurs, au genre stictie.

CROCIDIÉ s. m. (kro-ko-dié — gr. *kro-*

kodilos, même sens). Erpét. Genre de grands

lézards amphibies qui habitent les contrées

chaudes ; plusieurs naturalistes en font une

famille à part sous le nom de crocodiliens :

Les CROCODILES du Nil. Les Egyptiens qui

habitent les environs de Thèbes et du lac Ma-

ris nourrissent habituellement un CROCODILE

qu'ils sont parvenus à apprivoiser ; ils ornent

ses oreilles d'anneaux d'or ou de pierreries

vitriifiées. (Hérodote.) La nature a abandonné

au crocodile les rivages des mers et des grands

fleuves des zones torrides. (Lacép.) Les cro-

codiles courent très-vite, mais seulement en

ligne droite. (Focillon.)

Le crocodile sort de l'artère féconde,

Et balance incertain entre la terre et l'onde. DELILLE.

— Fig. Personne hypocrite et qui cherche

à tromper : Ah! crocodile, qui flatte les gens

pour les étrangler! (Mol.)

Crocodile trompeur, de qui le cœur félon

Est pire qu'un satrape ou bien qu'un Lestrigon! MOLÉRA.

— Larmes de crocodile, Larmes hypocrites,

parce qu'on a prétendu que le crocodile imite

les pleurs d'un enfant, pour attirer les pas-

sants et les dévorer :

Larmes de crocodile, yeux lascifs, doux langage,

Soupirs, souris flatteurs, tout est mis en usage,

Quand il s'agit d'attraper un amant. LA FONTAINE.

— Epithètes. Affreux, horrible, terrible,

épouvantable, effroyable, énorme, monstrueux,

cruel, avide, gloujon, rampant, larmoyant,

gémissant, périéde.

— Encycl. Les crocodiles ont pour caractères : tête oblongue, deux fois plus longue que large ; dents inégales, trente en bas, trente-huit en haut ; les quatrièmes de la mâchoire inférieure, qui sont les plus longues et les plus grosses de toutes, passant dans des échancrures creusées sur les bords de la mâchoire supérieure et restant apparentes au dehors ; pattes de derrière palmées ou demi-palmées ; queue aplatie, propre à la natation. Ce groupe se partage en deux sous-genres, les *caimans* et les *crocodiles* proprement dits. (V. CAIMAN.) Les crocodiles proprement dits sont caractérisés par la disposition de leurs dents inférieures, qui sont reçues dans de simples échancrures des maxillaires supérieurs ; par leurs jambes dentelées et par leurs pieds palmés. On en trouve en Asie, en Afrique et en Amérique, non sur ce dernier continent, mais dans quelques-unes des grandes îles qui en dépendent, telles que la Martinique, Saint-Domingue et Cuba. La terre n'est pas leur séjour de prédilection. Ils s'y meuvent avec difficulté ; aussi les voit-on alors s'enfuir à l'aspect de l'homme ; mais dès qu'ils sont plongés dans l'eau, ils deviennent audacieux et ne craignent pas de s'en prendre au roi de la création. Geoffroy Saint-Hilaire dit qu'il n'est pas rare de rencontrer dans la Thébaïde des Arabes à qui ces reptiles ont emporté un bras ou une jambe. Le crocodile vulgaire était l'objet d'une attention spéciale de la part des anciens Egyptiens, qui le nommaient *chamès*. C'est surtout à Thèbes qu'il était en grande vénération, et Hérodote dit que l'individu consacré était nourri dans les temples avec la chair des victimes. Après sa mort, ce reptile était soigneusement embaumé, puis déposé dans une sépulture particulière. Sous l'influence des soins qu'on leur prodiguait, les crocodiles perdaient si bien leur férocité que, parés de bracelets et de pendants d'oreilles, ils contribuaient à la pompe des cérémonies religieuses. Ce fait, minutieusement décrit par Hérodote, a été constaté par Geoffroy Saint-Hilaire sur une momie de crocodile dont les opercules avaient été percés. Hérodote émet aussi une assertion qui, longtemps mise en doute, est de la plus exacte vérité. Cet historien dit que le crocodile a parfois l'intérieur de la bouche attaqué par de nombreux parasites, et qu'alors un petit oiseau qu'il nomme *trochilus* entre dans cette cavité et s'empare des bestioles sans que le reptile lui fasse aucun mal. On n'est pas d'accord sur la nature du parasite ; mais le fait d'un oiseau qui entre impunément dans la gueule du crocodile a été vérifié par le Père Sicard, missionnaire dans le Levant ; Hasselquist lui a même donné le nom de *charodrius aegyptus*, et Geoffroy Saint-Hilaire pense que ce sont des cousins dont il débarrasse le crocodile. Strabon, qui avait voyagé en Egypte, parle de ce reptile à peu près dans les mêmes termes qu'Hérodote. Il dit que les habitants de la ville d'Arsinoé, autrefois appelée *Crocodiopolis* parce que le crocodile y était en grande vénération, entretenaient dans un lac un de ces animaux qu'ils nommaient *suchus* et regardaient comme sacré. On le nourrissait de pain, de viande et de vin, offerts par les visiteurs. Strabon rapporte que l'Egyptien qui lui servait de guide avait apporté, dans l'intention de les offrir au reptile, des gâteaux, de l'hydromel et de la viande cuite. L'animal sacré était alors sur les bords du lac ; le géographe vit les prêtres s'en approcher et le saisir ; l'un d'eux lui tint la gueule ouverte tandis qu'un autre y jeta la viande, les gâteaux et y versa l'hydromel ; ensuite le reptile sauta rapidement dans le lac et gagna la rive opposée. Un autre étranger étant survenu, on répéta la même manœuvre.

Le crocodile sacré des Egyptiens était d'une espèce différente du crocodile ordinaire. C'est ce qu'a très-bien établi Geoffroy Saint-Hilaire dans un mémoire inséré en 1807 dans le X^e volume des *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, sur une petite espèce de crocodile existant dans le Nil, sur ses habitudes et sur les motifs qui l'ont fait adopter et honorer dans l'antiquité sous le titre de *crocodile sacré*, de *souk* et de *suchus*, qui n'est évidemment que la forme latine du mot *souk*. Le crocodile sacré des anciens Egyptiens, selon lui, doit être considéré comme une espèce particulière, différant des autres par sa forme, sa taille et ses habitudes. Geoffroy Saint-Hilaire tenait beaucoup à établir solidement cette opinion, et, en la reproduisant dans une séance de l'Académie des sciences du 10 décembre 1827, à vingt ans de distance, il l'appuya sur un plus grand nombre de faits et sur de nouvelles preuves tirées de l'étude spéciale qu'il avait faite de la petite espèce de crocodiles qu'il croyait avoir seule fourni les individus objets d'un culte chez les Egyptiens. Déjà, lors de son séjour en Egypte, il avait été conduit à cette manière de voir par l'inspection d'une tête de crocodile embaumée, trouvée par lui dans les ruines de Thèbes, et qu'il jugea appartenir à une espèce plus petite que le crocodile vulgaire. Arrivé à Paris, Geoffroy vit dans notre cabinet d'histoire naturelle un individu de la même espèce, il y avait été déposé par Adanson, qui l'avait apporté du Sénégal ; ce qui le confirma dans son opinion.

Cuvier, dès l'abord, crut devoir adopter une opinion différente. Suivant lui, il en était pour les crocodiles sacrés chez les anciens Egyptiens comme pour les autres animaux adorés dans les temples. Les individus choisis

pour le culte étaient désignés par un nom particulier, bien qu'ils fussent pris dans les espèces vulgaires. Le bœuf sacré de Memphis s'appelait *Apis*; celui d'Héliopolis, *Munis*. Le crocodile sacré s'appelait *Suchus*. *Apis* et *Munis* n'étaient pas des races particulières de bœufs, mais bien de simples bœufs consacrés; il en concluait qu'il en était de même à l'égard des *crocodiles*.

Malgré ces considérations, Geoffroy avait persisté dans sa manière de voir et il considérait le *suchus* comme constituant une espèce particulière, petite, d'un naturel très-doux, et dans laquelle étaient exclusivement choisis les individus destinés au service des temples. Huit individus de divers âges, les uns appartenant à cette espèce du Nil, les autres venus du Sénégal, alors vivants au Jardin des plantes et qu'il avait observés, offraient toutes ces particularités incontestables pour les naturalistes, et il produisit en outre de nouveaux témoignages établissant qu'avant lui on avait connu la grande et la petite espèce de *crocodiles*. Il pouvait citer, en effet, à l'appui de la proposition qu'il soutenait, divers passages de Strabon, d'Élien, du philosophe Damascius, comme aussi d'écrivains plus modernes, attestant l'existence de deux espèces différentes de *crocodiles* dans le Nil :

19 Un auteur arabe, Abd-Allah, qui a séjourné en Égypte vers l'an 1201 de notre ère et qui a donné une description de ce pays, dit, en parlant des *crocodiles*, qu'il s'en trouve dans le Nil de *grands* et de *petits*.

20 Un voyageur anglais, John Antes, qui a également parcouru l'Égypte peu après le départ de l'armée française, signale cette même différence d'espèce dans le passage suivant, traduit mot pour mot des *Observations on the manners and customs of the Egyptians*, by John Antes : « J'ai observé deux espèces de *crocodiles*, l'un généralement plus effilé, plus grêle que l'autre, qui est au contraire plus épais et plus trapu. La queue du premier a sensiblement plus de longueur que celle du second. C'est dans l'espèce trapue, qui est d'ailleurs remarquable par une peau plus rugueuse, qu'on trouve des individus de la plus grande taille. »

30 Enfin des papyrus découverts dans les hypogées de l'Égypte, et qui ont été examinés et interprétés par Champollion jeune, semblent de nature à ne plus laisser sur ce point aucune espèce de doute.

Dans cette séance de l'Académie des sciences où il soutenait l'existence des deux espèces à l'occasion des huit individus *suchus* qu'il avait pour ainsi dire sous la main, Geoffroy Saint-Hilaire ayant été amené à reproduire l'assertion qu'il avait émise vingt ans auparavant dans les *Annales* du Muséum d'histoire naturelle, à savoir que les *crocodiles* sacrés étaient choisis dans l'espèce *suchus*, Cuvier crut devoir prendre la parole, non pour se ranger franchement à l'opinion de Geoffroy Saint-Hilaire, mais pour épiloguer d'une manière indigne de son grand esprit contre l'éminent naturaliste qu'il se plaisait toujours à embarrasser et à contredire. Il ne nia point toutefois qu'il n'y eût plusieurs espèces de *crocodiles* dans le Nil; mais la question, selon lui, était de savoir d'abord si une de ces espèces était constamment plus petite que les autres et avait des mœurs différentes, et ensuite si cette espèce avait été toujours exclusivement réservée pour le culte. Ces deux points lui paraissaient au moins douteux. Il essaya de prouver que les *crocodiles* sacrés étaient souvent des animaux malfaisants, et il alléguait là-dessus un passage d'Hérodote, qui connaissait si bien l'Égypte, passage dans lequel ce grand historien fait remarquer que, dans tous les lieux où le *crocodile* était révéré, cet animal, ne pouvant être tué, produisait de grands ravages, tandis que là où on ne lui rendait pas de culte, il était facile de s'en garantir. Il invoqua Aristote, qui, voulant montrer que les animaux même les plus féroces peuvent être adoucis par des soins convenables, cite comme preuve les *crocodiles* nourris dans les temples et dont les prêtres n'avaient rien à craindre. Si les *crocodiles* sacrés avaient été des animaux naturellement doux, ce passage d'Aristote, selon lui, ne signifierait rien. Parmi les *crocodiles* sacrés, il y en avait certainement d'appivoisés; mais Cuvier se refusait d'en conclure, comme Geoffroy Saint-Hilaire, qu'il y eût une espèce hors de laquelle il n'eût pas été permis de choisir.

A l'appui de l'opinion de Geoffroy Saint-Hilaire, un autre membre de l'Académie des sciences, Mongez, cita le témoignage d'un historien qui parle d'un roi nègre, lequel se faisait un plaisir de nourrir lui-même des *crocodiles* dans un lac voisin de son palais : les *crocodiles* de ce lac étaient donc des animaux d'un naturel doux. Mongez ajouta que lui-même avait vu à Chantilly un *crocodile* extrêmement paisible, paraissant appartenir à l'espèce *suchus*, et que son gardien caressait impunément, en assurant aux curieux qu'ils pouvaient sans danger faire de même.

Comme naturaliste, Cuvier fut enfin obligé de se rendre vers la fin de la séance et d'admettre la petite espèce, distincte des autres, observée par Geoffroy. Celui-ci, au point de vue de l'histoire naturelle, avait réservé son meilleur argument, l'argument décisif. Il demanda à n'ajouter qu'un seul mot pour réparer une omission. Pour ne pas être trop long, il avait, dit-il, passé sous silence la description anatomique du *suchus*. On aurait vu, nar

cette description, que la tête de plusieurs individus de cette espèce, présentant tous les caractères de l'âge adulte, qu'il avait étudiés, n'avait acquis que des dimensions très-inférieures à celles qu'ont des individus de jeune âge dans les autres espèces. Il possédait, entre autres, une tête dont tous les cartilages étaient ossifiés, et qui n'avait pas plus de 9 pouces de longueur, tandis qu'il n'est pas rare de trouver dans les autres espèces des individus dont la tête est longue de plus de 2 pieds. Sur quoi Cuvier exprima le regret que Geoffroy n'eût pas fait mention de cette circonstance si importante, « la seule, dit-il, qu'on puisse regarder comme établissant avec évidence l'existence d'une petite espèce. »

Il est bien acquis à la science qu'il existe une petite espèce de *crocodiles*, distincte des autres qui sont susceptibles d'un accroissement souvent extraordinaire, presque illimité, comme disait Cuvier, et que les individus de cette petite espèce ont un caractère remarquablement doux. Or il est naturel de penser que les prêtres de l'Égypte auront, tout du moins le plus souvent, choisi parmi les individus de cette petite espèce ceux qu'ils élevaient dans les temples.

La douceur du *suchus* paraît n'avoir pas été le seul motif du culte qu'on lui rendait. Il y en a un autre qu'on peut tirer de la petitesse de l'espèce. Ce *crocodile*, comme plus petit et plus faible, devait nécessairement suivre le mouvement du fleuve, et porter pour ainsi dire l'heureuse nouvelle de l'arrivée des eaux dans les nomes éloignés des rivages. Or rien de plus propre qu'une pareille circonstance à exciter la pieuse reconnaissance des anciens Égyptiens envers l'animal qui semblait amener sur leurs terres brûlantes et altérées le Nil se propageant en canaux féconds, ou qui, pour exprimer la même idée en langage théologique, venait chaque année annoncer à Isis ardente l'approche d'un époux toujours paré des grâces d'une jeunesse éternelle, les caresses du puissant Osiris. Cette considération explique et sauve l'absurdité apparente du culte des Égyptiens; ils poursuivaient les *crocodiles* cruels et garantissaient de la proscription, révéraient même l'animal paisible qui ne leur apparaissait que comme un être bienfaisant.

Mais le culte de ces reptiles n'était pas répandu dans toute l'Égypte; loin de là : les habitants de Tyntyra, île du Nil, et quelques autres cités, les avaient en aversion et leur faisaient la guerre; ils la leur faisaient surtout dans une pensée religieuse, parce que l'on croyait que Typhon, meurtrier d'Osiris, s'était changé en *crocodile*; Hérodote dit même qu'à Éléphantine on mangeait la chair de cet animal et qu'on la regardait comme un mets délicieux. Si l'on en croit un ancien, les Tyntyrites chassaient le *crocodile* d'une singulière façon. Quand ils en apercevaient un se promenant sur le bord du fleuve, ils s'en approchaient et montaient dessus comme on monte sur un cheval, au moment où le *crocodile* y pensait le moins, et quand l'animal tournait la tête pour les mordre, ils lui fourraient dans la gueule une massue de bois à saillies piquantes et attachée à deux rênes, qui leur servaient de bride pour faire tourner le *crocodile* à leur fantaisie, et le diriger même, dit-on, où bon leur semblait. Ils les conduisaient de la sorte à terre comme un prisonnier. C'est pour cela, au rapport de Ptolémée, que les *crocodiles* évitaient d'approcher de l'île de Tyntyra, dont les habitants différaient d'ailleurs beaucoup des autres Égyptiens et étaient connus pour la féroce de leurs mœurs. Juvénal (xve satire) va jusqu'à les peindre comme anthropophages.

Les anciens avaient reconnu que la vénération dont les *crocodiles* étaient l'objet n'avait point adouci leur naturel, et que les individus nourris dans l'abondance par les prêtres étaient familiers et doux avec ces derniers seuls. L'espèce se montrait même plus cruelle dans les localités où elle était adorée que partout ailleurs. Élien rapporte, en effet, que chez les Tyntyrites qui les détestaient, on pouvait sans crainte se baigner dans le Nil, tandis qu'à Arsinoé, à Coptos, à Ombros, il n'était pas même prudent de se promener sur le rivage ou de puiser de l'eau dans le fleuve. Mais Élien ajoute que le fanatisme était si aveugle, qu'on se réjouissait d'avoir un parent ou un fils dévoré par ces effroyables dieux. Le culte du *crocodile* a persisté fort longtemps, puisque Élien et Plutarque rapportent qu'un des Ptolémées consultait encore ce reptile sacré comme un oracle. Malgré cela, on n'a point de notions précises sur l'origine et la cause de cette étrange dévotion. Quelques érudits prétendent qu'elle prit sa source dans la reconnaissance des peuples, parce que la crainte des *crocodiles* empêchait les voleurs arabes et libyens de franchir le Nil et de dévaster l'Égypte. Borchart a émis une autre opinion. Il pense que le nom de *suchus* est dérivé de l'hébreu et signifie *nageur*, et que ce nom a été donné aux *crocodiles* parce qu'un de ces animaux, comme le rapporte Diodore de Sicile, sauva le roi Ménéas qui était tombé à l'eau. Mais le mot *suchus* paraît plutôt venir de *Souk*, qui est le nom d'un dieu correspondant à Saturne, dieu qui, d'après Champollion, était même représenté avec une tête de *crocodile*. On trouve de bonnes notions sur les *crocodiles* dans les ouvrages d'Aristote, qui redresse à ce sujet quelques assertions erronées d'Hérodote. Les

érudits de l'époque romaine, Pline, Élien, n'ont fait que copier ces deux grands hommes, si ce n'est qu'au récit de ces derniers ils ont ajouté de superstitieuses terreurs. Ils auraient pu mieux connaître les *crocodiles*, puisqu'il en vint à Rome en plusieurs occasions. Les premiers, au nombre de cinq, y furent montrés sous l'édilité de Scaurus. Dans la suite on en vit d'appivoisés qui avaient été amenés par les habitants de Denderah, avec lesquels ils jouaient. Auguste poussa le luxe jusqu'à faire remplir d'eau le cirque de Flaminius, et à y faire combattre trente-six *crocodiles* à la fois. Antonin et Héliogabale montrèrent aussi de ces reptiles en spectacle au peuple romain. Mais si les savants de Rome n'ont pas enrichi l'histoire des *crocodiles*, ses artistes du moins nous en ont laissé de bonnes représentations. On en trouve sur les médailles d'Adrien et sur celles de Nîmes; on en voit de sculptés sur la plinthe de la célèbre statue du Nil. Il y en a de représentés sur le mosaïque de Palestre et sur celle qu'on a découverte à Pompéi dans la maison du consul. On voit également sur le temple d'Isis, dans cette dernière ville, une peinture représentant des enfants qui combattent avec des *crocodiles*. Les érudits de la Renaissance, tels que Aldrovande et Gesner, n'ont pas manqué de s'occuper de ces reptiles célèbres. Mais il faut arriver jusqu'à l'époque moderne pour voir leur histoire faire des progrès. Les travaux de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire y ont jeté les plus vives lumières. Battel, pour nous donner une idée de la grandeur et de l'avidité de ces redoutables sauriens, rapporte que, dans le royaume de Lango, un *crocodile* dévora une troupe de huit ou neuf esclaves liés de la même chaîne; mais le fer, qu'il ne put digérer, causa sa mort et fut trouvé ensuite dans ses entrailles.

Les *crocodiles* passent l'hiver dans le sommeil et sans prendre de nourriture, comme les marmottes et d'autres animaux. L'été même ils peuvent être trente ou quarante jours sans manger; mais, ainsi que nous venons de le voir, quand l'appétit revient à l'effroyable gloton, il le satisfait largement. A l'époque des grandes chaleurs, les *crocodiles* restent des journées entières étendus, la gueule béante, sur la vase ou sur le sable. Ils gisent tellement immobiles que j'ai vu, dit M. de Humboldt, des flamants se reposer sur leur tête. En même temps tout ce corps monstrueux, semblable à un tronc d'arbre, était couvert d'oiseaux aquatiques.

Le *crocodile* vulgaire est l'espèce la plus répandue et la plus anciennement connue. Son corps est couvert d'écaillés carrées. Il offre en dessus un vert olive, piqueté de noir sur la tête et le cou, jaspé de même nuance sur le dos et la queue, avec deux ou trois larges bandes obliques noires sur les flancs; en dessous il est d'un jaune verdâtre; la queue est armée de deux crêtes dentées en scie, qui se réunissent en une seule en se rapprochant de l'extrémité. Sa longueur totale peut atteindre 3 m. Le *crocodile* se trouve dans le Nil, dans le Sénégal et le Niger, dans la Cafrerie, à Madagascar et même dans l'Inde. C'est le célèbre *crocodile* des Égyptiens. Dans cet animal tout dénote la féroce unie à la force. En effet, les mâchoires sont énormes, armées de dents tranchantes, les pattes sont munies de griffes redoutables, les yeux étincelants. Les écaillés, sous forme de plaques incrustées dans la peau, sont tellement dures qu'elles repoussent pour la plupart les balles de fusil. La voracité de ce reptile est extraordinaire. Vivant surtout dans l'eau, il se nourrit principalement de poissons; mais il attaque aussi les mammifères, les oiseaux et les reptiles assez malavisés pour s'approcher de lui pendant qu'il se tient immobile au milieu des herbes aquatiques; guettant la proie qu'il ne dévore qu'après l'avoir noyée. Le *crocodile* est aujourd'hui poursuivi par les descendants de ceux qui l'avaient détesté. Loin de le choyer et de le nourrir de la chair des victimes ou des viandes les plus exquis, les indigènes du Nil font une guerre acharnée. Les nègres du Sénégal l'attaquent pendant qu'il est endormi et tâchent de le surprendre dans des endroits où il n'a pas assez d'eau pour nager; ils vont à lui le bras gauche enveloppé dans un cuir, l'attaquent à coups de lance et de zagaye, le percent de plusieurs coups au gosier et dans les yeux, lui ouvrent la gueule qu'ils tiennent sous l'eau en l'empêchant de se fermer, jusqu'à ce que l'animal soit suffoqué. Un de mes nègres, dit Adanson dans son *Voyage au Sénégal*, tua un *crocodile* de 7 pieds de long; il l'avait aperçu endormi dans les broussailles au pied d'un arbre sur le bord d'une rivière. Il s'en approcha assez doucement pour ne pas l'éveiller, et lui porta fort adroitement un coup de couteau dans le col au défaut des os de la tête et des écaillés, et le perça à fort peu de chose près de part en part. L'animal blessé à mort se repliant sur lui-même, quoique avec peine, frappa les jambes du nègre d'un coup de sa queue, qui fut si violent qu'il le renversa par terre. Celui-ci, sans lâcher prise, se releva dans l'instant; et afin de n'avoir rien à craindre de la gueule meurtrière du *crocodile*, il l'enveloppa d'un pagne pendant que son camarade lui tenait la queue; je lui montai aussi sur le corps pour l'assujettir; alors le nègre retira son couteau et lui coupa la tête qu'il sépara du tronc. En Égypte, on creuse sur les traces de cet animal un fossé profond que l'on couvre de branchages et de terre, et ensuite on pousse de grands cris pour

effrayer le *crocodile* qui, reprenant le chemin du fleuve, passe sur le fossé, y tombe et bientôt après est assommé. D'autres attachent une forte corde par une extrémité à un gros arbre et lient à l'autre bout un crochet et un agneau dont les cris attirent le *crocodile*, qui, en tentant d'enlever cet appât, s'attache au crochet par la gueule. A mesure qu'il s'agit le crochet pénètre plus avant; on suit tous les mouvements du reptile en lâchant la corde, et on attend qu'il soit mort pour le retirer du fond de l'eau. Cela n'empêche pas que ces animaux ne soient fort nombreux en certaines localités. Nous lisons dans une ancienne relation que « les rivières de Corée sont souvent infestées de *crocodiles*, » et Adanson en a vu sur la grande rivière du Sénégal qui étaient réunis au nombre de plus de deux cents à la fois. Ils nageaient la tête hors de l'eau; on eût dit des troncs d'arbres entraînés par les flots.

Toutefois, s'il a perdu son prestige en Égypte, ce terrible amphibie est encore aujourd'hui l'objet d'une espèce de culte chez certains peuples sauvages de l'Afrique et du nouveau monde. Chez les Malgaches entre autres, c'est à lui qu'est dévolu le soin de rendre les jugements de Dieu si fréquents chez nous au moyen âge. Lorsqu'en 1824, raconte un voyageur, je visitai pour la première fois Matsane, le pays des Malgaches, on attendait avec impatience la pleine lune pour un jugement de ce genre. Quand elle parut, l'assemblée des juges était réunie dans une plaine marécageuse, près de laquelle coulait une rivière très-large qui renfermait un grand nombre de caïmans. La proie qu'on leur destinait cette année-là était une jeune fille d'environ seize ans, d'une admirable beauté, qu'un parent jaloux et cupide accusait d'avoir eu des liaisons d'amour avec un esclave, crime horrible chez les Malgaches, surtout dans la caste des Janac-Andia, dont elle était. Son père, mort quelques années auparavant, était un puissant chef des montagnes, dont l'accusateur convoitait sans doute l'héritage. Le chef des juges ordonna à Racar (c'était le nom de la jeune fille) de s'asseoir au milieu d'eux, où elle devait écouter le procès et la sentence. Adjurée d'avouer son crime, Racar répondit d'un ton ferme que les caïmans jugeraient si elle était coupable. Alors le même chef ayant prononcé la sentence la livra à l'*ambiache*, tout à la fois médecin et bourreau, qui lui prit la main et la conduisit à la rivière. L'*ambiache* fit la conjuration aux caïmans de la dévorer si elle était coupable, et Racar, se tournant vers ses compagnes qui l'avaient suivie, les remercia, leur demandant seulement un ruban pour attacher ses cheveux dont les tresses l'auraient embarrassée pour nager; après quoi, étant ses vêtements, elle s'élança dans la rivière. C'était horrible de la voir entourée de caïmans qui la poursuivaient. Racar nageait avec une vitesse étonnante. Bientôt elle arriva près d'un flot couvert de joncs qui servait de repaire aux caïmans. C'était le lieu désigné pour l'épreuve. Racar ne craignait pas de la subir, car elle plongeait par trois fois devant l'flot fatal. Chaque fois qu'elle disparaissait il semblait que c'était pour toujours. Enfin quelques minutes après, sortie saine et sauve de l'épouvantable épreuve, elle aborda aux pieds des juges. Le colonniateur fut condamné à lui payer des dommages-intérêts si considérables, que leur valeur excédait celle de ses troupeaux et de ses esclaves; mais heureusement Racar avait bon cœur. Elle consentit à lui en faire remise, l'abandonnant seulement à ses remords.

On assure que le *crocodile* renverse sa femelle sur le dos pour opérer l'accouplement et qu'il l'aide ensuite à se relever. Celle-ci pond deux ou trois fois par an, une vingtaine d'œufs à coquille calcaire, dont la grosseur est double de celle des œufs d'oie. Elle les enterre dans le sable et les abandonne à la chaleur du soleil, qui les fait éclore au bout de vingt à trente jours. Elle conduit alors sa jeune famille au fleuve, lave ses petits dans une eau pure, leur apprend à nager, pêche pour eux de petits poissons, et les protège contre leurs ennemis et leurs ravisseurs. On raconte à ce sujet qu'un colon de l'Amérique du Sud ayant enlevé une couvée de *crocodiles* la faisait emporter par des nègres. La femelle le suivait avec des cris lamentables. On posa deux des petits à terre : la mère aussitôt se mit à les pousser avec ses pattes et son museau, tantôt se tenant derrière eux pour les défendre, tantôt marchant à leur tête pour leur montrer le chemin. Les petits se traînaient en gémissant sur les traces de leur mère; et ce reptile énorme, qui naguère ébranlait le rivage de ses mugissements, faisait alors entendre un bèlement aussi doux que celui d'une chèvre qui allait ses chevreaux.

Le *crocodile* à museau effilé est une espèce qui se trouve à Saint-Domingue, à la Martinique, etc., et qui peut atteindre, dit-on, une longueur de 5 m. Aux temps des amours, les mâles se livrent une guerre acharnée. La femelle abandonne aussi ses œufs; mais lorsqu'ils sont près d'éclore, elle gratte la terre, et, après que ses petits sont sortis de la coquille, les conduit à l'eau.

Le *ganial* a les caractères suivants : museau étroit et très-allongé, ce qui le distingue des caïmans et des *crocodiles*; dents de la mâchoire inférieure ne pénétrant nullement dans la supérieure; protubérance charnue située à l'ouverture externe des narines, composée de deux bourses de tissu très-celluleux dont

l'usage serait, selon Geoffroy Saint-Hilaire, comme celui de deux grandes vessies placées dans les arrières-narines, de contenir la provision d'air nécessaire à la vie de l'animal pendant qu'il demeure sous l'eau, de refouler dans les voies respiratoires l'air qui serait expectoré, en établissant ainsi pendant l'immersion un mouvement de va-et-vient, jusqu'à ce que cet air soit assez vicié pour exiger une nouvelle inspiration. Les pieds de derrière sont palmés jusqu'à l'extrémité des doigts et dentelés sur leur bord externe. Les gaviaux sont propres aux régions chaudes de l'Asie baignées par le Gange. Leur organisation intérieure, leurs mœurs et leurs habitudes sont celles des autres crocodiliens. Ils sont redoutés dans les contrées qu'ils habitent. Toutefois il n'y a pas unanimité sur leur férocité. Des voyageurs modernes assurent que les gaviaux proprement dits n'attaquent jamais les hommes, et que les accidents qu'on leur impute doivent être attribués au *crocodile à deux crêtes*, ce qui justifierait la remarque d'Elieen, que le Gange nourrit deux sortes de crocodiles, les uns inoffensifs, les autres cruels. Les Indiens, qui ont une sorte de culte pour ces reptiles, ne peuvent fournir à cet égard que des renseignements erronés. Deux espèces sont connues : le *grand gaviau*, qui atteint 5 à 6 m. de longueur et se nourrit de poissons ; le *petit gaviau* ou *gaviau à petit museau*, qui n'atteint pas à beaucoup près la taille du précédent, et dont la tête est proportionnellement plus étroite et le museau plus mince.

On fait des crocodiles un singulier usage, qui est de les employer comme système de défense. Les fortifications des Hollandais dans l'île de Java sont entourées d'eau, et, pour empêcher la désertion des soldats ou l'approche des ennemis, on a mis des crocodiles dans les fossés des remparts, afin d'imprimer un profond sentiment de crainte à ceux qui seraient tentés de les traverser à la nage.

Crocodiles (GROTTES DES). Les grottes des Crocodiles ou de Samoun sont d'immenses souterrains situés dans la haute Égypte, non loin de Monfalout. Ces souterrains sont remplis d'une quantité incalculable de momies humaines et de momies de quadrupèdes, d'oiseaux, de reptiles, etc. On y trouve particulièrement un très-grand nombre de crocodiles embaumés, ce qui a fait donner à ces grottes le nom sous lequel on les désigne le plus souvent. On suppose que tous les cadavres qui peuplent ces grottes viennent de la ville antique que Monfalout a remplacée et de la grande Hermopolis, toutes deux situées sur la rive gauche du Nil. Les grottes des Crocodiles n'ont pas été très-souvent explorées, soit que bien des voyageurs aient ignoré leur existence, soit qu'ils en aient trouvé l'exploration trop pénible. Ces grottes inspirent aux populations du voisinage une sorte de terreur superstitieuse, et il n'est pas toujours facile de se procurer un guide pour se faire accompagner dans cette fatigante exploration. L'entrée est une simple crevasse à fleur de terre, de 1 m. environ de diamètre et profonde de 3 m. Quand on s'est glissé par ce soubirail, on rampe plutôt qu'on ne marche dans un couloir étroit et tortueux, dont le fond est un sable fin et doux qui se soulève sous les pieds en poussière impalpable et rend la respiration difficile. Après un long espace de temps, dit un voyageur contemporain, on quitte le fond de sable pour un fond accidenté, barré de grosses pierres transversales; les parois se resserrent, s'élargissent, s'exhausent, s'abaissent, ondulent, prennent souvent la forme de stalactites horizontales et droites, comme des piques menaçant la poitrine et la tête. Souvent on peut se redresser à moitié; mais souvent aussi des pierres aiguës pendent de la voûte et vous forcent rudement à vous replier. Puis on rencontre un espace plus large, plus élevé, où l'on peut se redresser tout à fait et marcher. On arrive enfin à une enceinte assez large et assez étendue; de grosses pierres adossées pêle-mêle l'une contre l'autre en forment le fond; on avance comme on peut, circulant tout autour ou grimpaient dessus. Il y a quelques années on pouvait voir dans cette enceinte le cadavre d'un voyageur qui s'était égaré dans les grottes, et qui était venu mourir d'épuisement et de faim à cette place. M. Maxime du Camp l'a vu, et en a fait la description qui suit dans sa *Relation d'un voyage en Égypte et en Nubie* : « Lorsqu'on relève les yeux, on aperçoit un spectacle horrible; un cadavre encore couvert de sa peau est assis sur une roche arrondie. Il est hideux. Il étend ses bras comme un homme qui bâille en se réveillant; sa tête, rejetée en arrière et convulsionnée par l'agonie, a courbé son front maigre et desséché. Son corps pincé, ses yeux démesurément agrandis, son menton crispé par un effort surhumain, sa bouche tordue et entr'ouverte comme pour un cri suprême, ses cheveux droits sur le crâne, tous ses traits convulsionnés par une épouvantable souffrance, lui donnent un aspect effroyable. Cela fait peur; involontairement on pense à soi. Ses mains ratatinées enfonce ses ongles dans la chair; le thorax est fendu, on voit les poumons et la trachée-artère; lorsqu'on frappe le ventre, il résonne sourdement comme un tambour crevé. Cet homme était plein de vie lorsqu'il a été pris par la mort; sans doute il s'est perdu dans ces couloirs obscurs, sa lanterne épuisée a fini par s'éteindre, il a en

vain recherché sa route en poussant de grands cris que personne n'entendait; la faim, la soif, la fatigue, la peur l'ont rendu presque fou; il s'est assis sur cette pierre et il a hurlé de désespoir jusqu'à ce que la mort fût venue le délivrer; l'humidité chaude, les exhalaisons bitumineuses l'ont si bien pénétré que maintenant sa peau est noire, tannée, impérissable comme celle d'une momie. Il y a huit ans que ce malheureux est là. »

En quittant cette enceinte, on prend à gauche par un couloir dont la voûte et les parois sont noircies par les vapeurs bitumineuses. Des milliers de chauves-souris, attirées par la lumière, assaillent l'explorateur. Enfin on arrive à la partie la plus intéressante des grottes; le sol, qui cède sous le pied, est composé de débris de momies et de bandelettes; à chaque pas on soulève une poussière noireâtre, acre, nauséabonde, anâtre comme un composé de suie et d'aloès. Une énorme quantité de crocodiles de toutes dimensions encombrant les galeries; il y en a de noirs, de ventrus, de gigantesques et d'autres petits comme des lézards. Puis, côte à côte avec les crocodiles, on voit d'innombrables momies de toute sorte, momies humaines et momies d'animaux, juxtaposées, superposées par lits, qui séparent des couches de feuilles de palmier d'une remarquable conservation. Les momies humaines, soigneusement entourées de bandelettes, sont le plus souvent pressées entre deux planches de sycamore, bois réputé incorruptible comme le cèdre. On va ainsi sur cette voie pavée de cadavres, qui s'étend à l'infini devant le visiteur, et Dieu sait où l'on aboutirait sans la fatigue, l'oppression, l'impatient désir que l'on éprouve de revenir au jour. La chaleur est d'ailleurs étouffante. Quand on fouille tous ces débris, la poussière, devenue plus épaisse, pénètre comme un caustique dans les yeux, le nez, la bouche et pour ainsi dire par tous les pores.

Il paraît que le feu prit un jour dans les grottes des Crocodiles, mis imprudemment, selon les uns, par un Anglais ou un Américain, selon les autres, par quatre Arabes, qui s'étaient aventurés avec des torches à huile brûlant à nu dans des lampes. L'incendie gagna le souterrain tout entier et dura, dit-on, trois ans, ou un suivant une autre version. Toutefois cet incendie n'a pas laissé dans les galeries de traces bien frappantes.

CROCODYLIEN, IENNE adj. (kro-ko-dil-i-en, -i-en — rad. *crocodile*). Erpét. Qui ressemble au crocodile. On dit aussi crocodiléen, éenne et crocodiloïde. Il s. m. pl. Famille de reptiles émydosauriens, ayant pour type le genre *crocodile*, et comprenant un grand nombre d'espèces fossiles.

— Encycl. La famille des *crocodiliens* a pour caractères : corps déprimé, protégé en dessus par des écailles solides, carénées, et en dessous par de grandes plaques carrées; queue comprimée et crétée; tête déprimée, rugueuse, à bouche dentée, fendue au delà du crâne; langue adhérente; narines rapprochées au-dessus du museau, s'ouvrant dans l'arrière-gorge; organe mâle simple, sortant par une fente longitudinale. Les reptiles de cet ordre semblent avoir été les premiers êtres animés qui aient peuplé la surface du globe après que les eaux l'eurent laissée à découvert. On trouve de leurs ossements jusque dans les plus anciens terrains secondaires. Depuis cette formation, chacune des grandes créations qui se sont succédé de *crocodiliens*. A l'époque où ceux-ci apparurent pour la première fois, ils étaient les animaux les plus élevés en organisation; et, à l'exception des poissons dont ils se nourrissaient, il n'y avait pas d'autres vertébrés sur le globe. L'Asie, l'Afrique et l'Amérique nourrissent actuellement des *crocodiliens*; l'Europe et l'Océanie n'en possèdent point. On n'en observe que dans les régions chaudes. Ils vivent ordinairement dans les eaux douces des fleuves ou des lacs; on en rencontre parfois près des rivages de la mer, et il en est même qui s'aventurent assez loin dans l'océan. Quelques-uns résident au milieu des eaux thermales presque bouillantes de la Floride. Par leurs formes, les *crocodiliens* ressemblent aux sauriens; mais ils s'en distinguent par les caractères suivants : leurs écailles forment sur le dos de fortes saillies et se prolongent en crêtes sur la queue; la substance de ces écailles est si dure, que les balles glissent souvent dessus, et que les nègres emploient la peau de ces reptiles pour faire des casques capables de défler la hache; leurs narines sont ouvertes à l'extrémité du museau et se terminent en avant par une sorte de bourse charnue, dont l'orifice mobile est disposé en croissant, et forme une valvule qui, par un mécanisme très-compiqué, se ferme au gré de l'animal quand il plonge. La langue est plate, non échancrée, et ne peut sortir de la bouche, étant attachée dans cette cavité par son contour. Les dents sont grosses, implantées dans les alvéoles des maxillaires; elles ont la forme de cônes creux; à l'intérieur de ces cônes sont renfermées d'autres petites dents destinées à remplacer celles qui les contiennent. Les oreilles sont recouvertes par deux sortes d'opercules qui semblent destinés à les protéger quand l'animal est immergé. L'appareil locomoteur varie peu dans ses formes et ses proportions; le nombre total des vertébrés est de 60 à 68. On compte douze côtes

de chaque côté de la poitrine, et en outre il existe des côtes rudimentaires implantées sur les vertèbres du cou. Le sternum offre une disposition remarquable : il se prolonge sous l'abdomen pour se joindre au pubis. L'ostéologie des membres ressemble à celle des sauriens, sauf qu'il n'y a pas de véritables clavicules. La marche des *crocodiliens* est grave et lente; ils ne peuvent se détourner facilement de la ligne droite, à cause des espèces de fausses côtes qui existent au cou, et qui se touchent dans les mouvements latéraux; mais ils nagent avec une rapidité prodigieuse, et c'est alors la queue qui est leur principal moteur. Ils semblent être doués de plus d'activité pendant la nuit que durant le jour. Souvent, lorsque le soleil est sur l'horizon, on les surprend immobiles à la surface de l'eau. Les voyageurs ont généralement exagéré leur audace et leur férocité : le moindre bruit les fait fuir; le carnage qu'ils font des autres animaux est une nécessité de leur appétit et ne vient pas d'un instinct de cruauté. C'est par l'astuce plus souvent que par la violence que ces reptiles s'emparent de leur proie. Ils sont surtout friands de poissons, et c'est en se tenant en embuscade dans les cours d'eau qu'ils parviennent à s'en procurer. Ils surprennent fréquemment aussi des oiseaux voyageurs; pendant que ceux-ci se tiennent sur l'eau, ils les saisissent par les pattes. Parfois aussi ils épient les bêtes qui viennent se désaltérer dans les rivières. Le P. Plumier décrit ainsi la manière dont ils s'emparent des canards et des autres oiseaux aquatiques : « Quand un crocodile veut en attraper quelqu'un, il se met un peu loin, en se tenant de telle façon que le dessus du dos parait seul, et il demeure immobile. En effet, on ne le voit pas du tout remuer; on aperçoit bien qu'il a changé de place, mais d'une manière presque imperceptible, tant son mouvement est lent. On le prendrait alors pour une pièce de bois flottante, comme cela m'est arrivé plusieurs fois. C'est ce qui fait que le gibier, ne se méfiant de rien, se laisse approcher de si près, qu'il est gobé avant qu'il ait élevé ses ailes pour fuir. »

Les observateurs s'accordent à dire que les jeunes *crocodiliens* poussent des cris dans certaines circonstances. Bosc rapporte que, dans les forêts marécageuses de la Caroline, les calmans font le soir un tintamarre effroyable et qu'il a été plusieurs fois occasion de l'entendre. Cependant de Humboldt pense que les rugissements des *crocodiliens* doivent être excessivement rares, car ayant vécu pendant plusieurs années sur les bords de l'Orénoque, et s'y trouvant presque toutes les nuits entouré par ces animaux, il n'a jamais entendu leur voix.

La bouche des *crocodiliens* est excessivement fendue. Ils ont un œsophage qui ressemble à une sorte de jabot dans lequel l'aliment séjourne quelque temps, et qui présente à son intérieur un certain nombre de plis longitudinaux. Leur estomac est globuleux, fort ample, et la cavité en est toujours occupée en partie par des cailloux, dont les surfaces sont polies par le frottement, et qui, comme ceux qu'avaient les gallinacés, servent à la trituration des aliments. L'intestin est généralement court. Les *crocodiliens* saisissent leurs aliments en faisant accomplir un grand mouvement à leur mâchoire supérieure, ou plutôt à toute la tête. Ce fait, connu d'Hérodote et mentionné par Aristote, avait été mis en doute par des anatomistes d'un grand mérite, tels que Perrault et Duvernoy, mais il a été reconnu exact par Geoffroy Saint-Hilaire. Les poumons ne se confondent pas avec les viscères de la cavité abdominale, comme chez les autres reptiles; ils en sont séparés par une espèce de diaphragme incomplet. Le système circulatoire est remarquable en ce que le cœur paraît être d'une organisation plus élevée que dans le reste de la classe. On y remarque quatre cavités, deux ventricules et deux oreillettes, et le sang ne se mêle pas dans son intérieur. Cependant ce fluide, à cause de la distribution des vaisseaux, ne va pas en entier aux poumons; à chaque contraction du cœur, une portion du sang veineux se rend du ventricule droit dans ces organes, et une autre portion, à l'aide d'un vaisseau qui naît de ce ventricule et va s'anastomoser avec l'aorte descendant, s'épanche dans le sang artériel, qui est distribué aux organes. Cette anastomose vasculaire, qui verse le sang veineux dans le système artériel, ayant lieu au-dessous de l'origine des branches de l'aorte qui se distribuent à la tête et à la région antérieure du tronc, il en résulte que celles-ci reçoivent constamment un sang artériel pur et révisé, et que le mélange du sang noir et du sang rouge n'est distribué qu'à la région postérieure du corps. Les *crocodiliens* ont deux canaux qui naissent dans le cloaque et vont aboutir dans la cavité du péritoine de manière que celle-ci communique avec l'extérieur. Cette particularité remarquable fut d'abord signalée par le P. Plumier dans ses notes manuscrites sur l'anatomie de ces animaux. Quelques zoologistes ont pensé que ces reptiles, en mettant en mouvement leur appareil sterno-abdominal, introduisent l'eau, à l'aide des canaux dont nous venons de parler, dans la cavité du péritoine, de façon que celui-ci pourrait, ainsi que le font les branchies, réagir sur l'oxygène contenu dans l'eau, et opérer une sorte de respiration. Selon eux, ce serait même à cette

respiration aquatique que les *crocodiliens* devraient l'énergie extraordinaire avec laquelle ils nagent dans les fleuves.

On trouve sous la mâchoire des sillons longitudinaux ou des pores, le plus souvent au nombre de deux, et par lesquels suinte une humeur grasse d'une forte odeur musquée, qui est sécrétée par des glandes situées à la partie interne de la mâchoire. Il y a près du cloaque d'autres pores semblables.

La femelle prépare seule l'espèce de fosse dans laquelle elle dépose le produit de la génération. Cette fosse est ordinairement creusée dans le sable et garnie de débris de végétaux. L'animal y pond une trentaine d'œufs, qu'il recouvre avec des feuilles sèches et du sable, de manière à ne pas former un monticule trop saillant, qui attirerait l'attention des ichneumons, des loutres et des autres animaux qui recherchent ces œufs. Après cela, il les abandonne à l'action du soleil. On n'est pas encore fixé sur le temps que ces œufs mettent à éclore. Quelques voyageurs assignent moins de vingt jours à l'éclosion, d'autres prétendent que les petits ne sortent de la coquille qu'au bout de quarante jours.

La famille des *crocodiliens* comprend trois groupes : les calmans ou alligators, les crocodiles et les gaviaux, que les uns considèrent comme autant de genres, et les autres seulement comme des sous-genres. Mais s'il est vrai que les deux premiers groupes ne diffèrent que par des caractères peu importants, la tête du dernier offre au contraire une structure spéciale, structure en rapport avec des mœurs particulières. C'est pourquoi certains naturalistes, M. Fouchet entre autres, divisent les *crocodiliens* en deux genres : les crocodiles et les gaviaux.

CROCODYLIN, IENNE adj. (kro-ko-di-lain, i-en — rad. *crocodile*). Erpét. Qui tient du crocodile.

— Anc. logiq. Se disait autrefois des arguments cornus : *Ambiguité* CROCODYLINE. Il V. CORNU.

CROCODYLION s. m. (kro-ko-di-li-on — rad. *crocodile*, par allusion aux épines). Bot. Nom d'une espèce de centauree, devenue le type d'un genre particulier pour quelques auteurs : *Le crocodylion de Syrie est originaire du Levant*. (Clavé.)

CROCODYLODE ou **CROCODYLODE** s. m. (kro-ko-di-lo-de — du gr. *krokodilos*, crocodile; *eidos*, aspect). Bot. Syn. d'ATRACTYLE et de BERCKHUYE.

CROCODYLOPOLIS, ville de l'Égypte ancienne, entre le Nil et le lac Mœris; elle portait aussi le nom d'Arsinée.

CROCODYLURE s. m. (kro-ko-di-lu-re — du grec *krokodilos*, crocodile; *oura*, queue). Erpét. Genre de sauriens comprenant une seule espèce, qui appartient à l'Amérique du Sud.

CROCÔISE s. f. (kro-ko-i-se — du gr. *krokois*, jaune safran). Minér. Chromate de plomb naturel, ainsi appelé par Beudant à cause de la couleur de sa poussière. Il On dit aussi CROCOTITE.

— Encycl. La *crocoïse* est à jamais fameuse parmi les substances minérales fournies par la Sibérie, car c'est en l'analysant que Vauquelin fit connaître au monde savant l'existence d'un nouveau métal analogue au fer par beaucoup de ses caractères physiques et chimiques. Ce métal fournissant par ses combinaisons soit avec l'oxygène seul, soit avec l'oxygène et les bases, soit enfin avec l'oxygène et l'acide, des corps très-vivement et très-diversement colorés, Vauquelin lui donna le nom de chrome, tiré du mot grec *chrōma*, qui signifie couleur. La *crocoïse*, connue aussi sous le nom de *plomb rouge*, est un minéral d'un beau rouge orangé; elle est translucide; la poussière en est jaune orangé, la cassure en est inégale; elle donne une couleur verte lorsqu'on la soumet au dard du chalumeau en présence du borax. Ce dernier caractère distingue suffisamment le minéral dont nous nous occupons de toutes les matières rouges avec lesquelles on pourrait le confondre, telles que le cinabre, l'argent rouge et le réalgar. La cuprite pourrait seule avoir ce caractère; mais ce minéral est si différent de la *crocoïse*, qu'on n'a pas même besoin de recourir à des essais chimiques pour le distinguer de celle-ci. Le plomb rouge a une densité égale à 6. La dureté en est représentée par des nombres variant entre 2 et 3. Il cristallise dans le système klinorhombique. On ne l'a pendant bien longtemps trouvé qu'en Sibérie, dans la mine d'or de Bérésif, située sur la pente orientale des monts Ouralis, à trois lieues d'Ekatérinebourg. Il y est disséminé sur une gangue quartzeuse, dans un filon de plomb sulfuré, parallèle au filon qui renferme les pyrites aurifères décomposées qui sont l'objet de l'exploitation de la mine de Bérésif. Pallas assure l'avoir retrouvé à quinze lieues au nord de cette mine, dans des collines composées de bancs de grès et de couches d'argile qui alternent ensemble. Quoi qu'il en soit de ce dernier gîte, la *crocoïse* existe à Nischne-Tagilsk, en Hongrie, à Razbanyet et à Moldawa, au Brésil, dans un gisement semblable à celui de Bérésif, à Congouhas do Campo, province de Minas-Geraes. La composition générale de ce minéral répond à la formule Pb Cr₂. D'après les analyses de Vauquelin et de Berzélius, il contient, en poids, de 36,40.

à 31,5 d'acide chromique, et de 63,96 à 68,5 d'oxyde de plomb.

CROCOCOMAGME s. m. (kro-ko-ma-gme) — du gr. *krokos*, safran; *magma*, lie). Pharm. V. CROCIRION.

CROCONATE s. m. (kro-ko-na-te) — du lat. *crocus*, safran). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide croconique ou crocique avec une base.

CROCONIQUE adj. (kro-ko-ni-ke). Chim. V. CROCIQUE.

CROCOTE s. f. (kro-ko-te) — gr. *krokôtos*, de *krokos*, safran). Antiq. Sorte de robe légère couleur de safran.

— *Encycl.* La *crocote* était un riche vêtement en usage chez les Grecs et les Romains. C'était une espèce de robe d'une étoffe légère, souvent transparente, de couleur de safran, que portaient les femmes aux Dionysiaques (fêtes de Bacchus). Aussi les poètes et les peintres se plaisaient-ils à revêtir Bacchus et sa troupe folâtre de la *crocote*. Ils la donnaient aussi à Paris. Les acteurs, les danseurs, les gales, prêtres efféminés de Cybèle, portaient aussi ce vêtement. Dans les *Grenouilles* d'Aristophane, Hercule se moque de Bacchus, qui, par-dessus sa *crocote*, a mis la peau de lion d'Hercule. Hercule lui-même, aux pieds d'Omphale, avait revêtu la *crocote*. Les dames romaines empruntèrent aux Athéniennes la *crocote*, et à leur exemple, grand nombre de fâts s'affublèrent de ce costume efféminé.

CROCOTTE s. f. (kro-ko-te). Mamm. Espèce d'hyène. || Métis du loup et du chien.

CROCOXYLON s. m. (kro-ko-ksi-lon) — du gr. *krokos*, safran; *xylon*, bois). Bot. Syn. d'ÉLÉODENDRON.

CROCQ, bourg de France (Creuse), chef-lieu de canton, arrond. et à 23 kilom. S.-E. d'Aubusson, au sommet d'une montagne; pop. aggl. 778 hab. — pop. tot., 1,147 hab. Commerce de bestiaux et de bois. Ce bourg, où commença en 1592 la fameuse insurrection des *Croquants*, fut entouré au commencement du xve siècle de fortifications imposantes, dont il ne reste plus que deux tours. L'église n'a aucune valeur architecturale, mais elle renferme une curieuse peinture sur bois de l'école flamande, représentant la *Légende de saint Eliot*. Aux environs du bourg, dans le bois d'Urbe, se voit un énorme dolmen, appelé la Pierre-Léevée.

CROQUANT s. m. (kro-kan). Forme ancienne du mot CROQUANT.

CROC-TRIDENT s. m. Agric. Sorte de fourche de fer et à dents légèrement recourbées, qui sert à façonner les terres après les labours, c'est-à-dire à briser les mottes, à arracher les plantes adventives traçantes, et à diviser le sol quand, à la suite de pluies abondantes, il s'est formé une croûte à sa surface.

CROCUS s. m. (kro-kuss) — gr. *krokos*, même sens, en lat. *crocus*). Bot. Nom scientifique du genre safran.

— Chim. *Crocus metallorum*, Nom donné quelquefois à un oxy-sulfure d'antimoine que l'on obtient par le grillage du sulfure et qui est employé dans la médecine vétérinaire.

CROCUS (Cornille), théologien et littérateur hollandais, né à Amsterdam, mort à Rome en 1550. Il fut recteur des écoles latines de sa ville natale, puis il entra dans l'ordre des jésuites. Crocus a composé plusieurs écrits sur des sujets de théologie et de grammaire, entre autres une grammaire latine, des colloques latins (1536) pour les opposer à ceux d'Érasme, une comédie intitulée : *le Chaste Joseph* (1548, in-8°); un traité, *De vera Ecclesia* (Cologne, 1548, in-8°).

CROCUS (Richard), helléniste anglais. V. CROOK.

CROCUTE s. f. (kro-ku-te). Mamm. Espèce du genre hyène.

CROCYSIDISME s. m. (kro-si-di-sme). Pathol. Syn. de CARPHOLOGIE.

CROCYYDOLITHE s. f. (kro-si-do-li-te) — du gr. *krokos*, *krokidos*, flocon; *lithos*, pierre). Minér. Substance encore mal définie.

CROCYNIE s. f. (kro-si-ni) — du gr. *krokus*, flocon). Bot. Genre ou plutôt sous-genre de cryptogames, de la famille des lichens, qui doit être réuni aux parméliées.

CRODISPERME s. m. (kro-di-spér-me). Bot. Syn. de WULFIE.

CRODONION s. m. (kro-do-ni-on). Minér. Magnésie cuprifère.

CROESE (Gérard), théologien et historien hollandais, né à Amsterdam en 1642, mort à Dordrecht en 1710. Il étudia la théologie protestante à Leyde, sous Hornbeck et Cocceius, et prit la direction d'une église. On lui doit : *Historia quakeriana, sive de vulgo dictis quakeris, ab ortu illorum usque ad recens natum schisma, libri III* (Amsterdam, 1695, in-8°); mais l'ouvrage qui a donné le plus de célébrité à son nom est son *Homéros hebraïos, sive historia Hebræorum ab Homero, hebraïcis nominibus ac sententiis conscripta, in Odyssea et Iliade exposita et illustrata* (Dordrecht, 1704, in-8°). On a enfin de Croese quelques dissertations conservées à la bibliothèque de Brême.

CROESER (Herman), médecin et littérateur

flamand, né à Campen en 1510, mort à Kœnigsberg en 1773. Il devint conseiller intime des ducs de Gueldre, et remplit en France quelques missions importantes. On a de lui une traduction du *Traité de Galien sur le pouls* (Paris, 1532, in-fol.); *Commentarius in Hippocratis librum de Morbis vulgaribus* (Bâle, 1570, in-12).

CROESER (Jacques-Henri), médecin flamand, né à Grave en 1691, mort en 1753. Il pratiqua son art à Amsterdam, puis occupa une chaire d'anatomie et de botanique à Groningue (1724). On a de lui quelques écrits, entre autres : *Oratio de hominis-primo ortu* (Groningue, 1724, in-4°).

CROFT (Herbert), théologien anglais, né en 1691. Il fit ses études à l'université d'Oxford, et passa quelques années de sa jeunesse à Douai, où son père l'instruisit dans la doctrine catholique. Revenu à Londres, il abjura le catholicisme, obtint plusieurs bénéfices et devint chapelain de Charles Ier. En 1648, il fut nommé doyen de Hereford, et en 1661, évêque de ce diocèse. La dissolution qui régnait à la cour de Charles II lui fit abandonner cette haute position. Esprit modéré et conciliant, Croft voyait avec douleur les divisions entretenues en Angleterre par des sectes nombreuses. Il conçut le chimérique, mais louable projet d'éteindre les querelles par une réunion générale, et publia dans ce but un petit écrit intitulé : *la Vérité nue*, ou *le Véritable état de l'Eglise primitive* (1675, in-4°). Cet ouvrage, adressé aux deux chambres du Parlement, produisit une impression favorable à son auteur, mais ce fut tout... Nous allions oublier les critiques amères qui en furent faites. Est-ce que des théologiens pourraient, sans se récrier, recevoir une invitation à oublier leurs ressentiments ! Croft descendit au tombeau sans avoir réalisé son rêve. On l'ensevelit auprès de son ami, le docteur Benson, avec qui il fut uni dans la mort comme il l'avait été dans la vie. On a de lui des écrits de controverse dirigés contre l'Eglise romaine.

CROFT (sir Herbert), littérateur anglais, né à Dunster-Park en 1751, mort à Paris en 1816. Il suivit d'abord la profession d'avocat, qu'il quitta pour entrer dans les ordres. Il se livra alors à des études très-variées, collabora à l'*Histoire des poètes anglais* et au *Dictionnaire* de Johnson, voyagea sur le continent pour accroître ses connaissances, puis vint en France en 1801, et habita Amiens et Paris. C'est lui qui a découvert le manuscrit du *Parrain magnifique* de Gresset, poème qu'on croyait perdu. Parmi ses écrits, nous citerons : *Amour et Folie, histoire trop véritable* (1780, in-8°); *Lettres écrites d'Allemagne à la princesse royale d'Angleterre sur les langues allemande et anglaise* (1797, in-4°); *Dictionnaire critique des difficultés de la langue française; Horace éclairci par la ponctuation* (1810, in-8°); *Réflexion sur le congrès de Vienne* (Paris, 1814, in-8°); *Commentaire sur le Petit Carême de Massillon* (1815, in-8°).

CROFTON (Hugh-Denis), colonel anglais, né en Irlande en 1814, d'une famille dont le chef était auditeur général sous le règne d'Elisabeth, mort en 1864 assassiné par un soldat du camp d'Aldershot. C'était un des plus braves officiers de l'armée anglaise. Il fut élevé à Dublin, au collège de la Trinité. Nommé en 1837 lieutenant au 56^e d'infanterie, sans achat de grade, il passa colonel à brevet en 1859, et commanda successivement le 20^e et le 17^e d'infanterie. Il servit aux Bermudes, puis au Canada, pendant dix ans. En Crimée (1854), il assista aux batailles de l'Alma et d'Inkermann, et fut cité à l'ordre du jour. Il soutint à Inkermann les gardes sur le point de laisser leur batterie au pouvoir de l'ennemi, et ne se retira du combat qu'après avoir reçu trois blessures. Outre des médailles, il obtint, à titre gracieux, dix-huit mois de solde, la croix de chevalier de la Légion d'honneur et la décoration du Medjidie (5^e classe). Sa mort fut un événement douloureux pour toute la société anglaise.

CROHOL (kro-ol). Métrol. Ancienne monnaie de compte du canton de Berne, en Suisse, qui valait 25 batzen ou 3 fr. 75 de notre monnaie.

CROI (François DE), théologien protestant français du xviii^e siècle. Il exerça les fonctions de pasteur à Uzès. Son principal ouvrage a pour titre : *Des trois conformités, savoir l'harmonie et les convenances de l'Eglise romaine avec le paganisme, le judaïsme et les anciennes hérésies* (1605, 1 vol. in-8°). — Son fils, Jean DE CROI, né à Uzès, mort dans la même ville en 1659, fut pasteur à Béziers, à Uzès et professeur à l'académie protestante de Nîmes. Voici la liste de ses ouvrages : *Specimen conjecturarum et observationum in quendam Origenis, Irenæi et Tertulliani loca* (Genève, 1632, in-4°); *In novum fœdus observationes sacræ et historicæ* (Genève, 1646, in-4°); *Réponse à M. de Balzac sur sa critique de la tragédie d'Hérode infanticide de Daniel Heinsius* (1642, in-4°); *la Vérité de la religion réformée* (Genève, 1645, in-12; 2^e édit., 1650, in-8°); *Augustin supposé, ou raisons qui font voir que les quatre livres du Symbole que l'on a mis dans le XI^e tome des œuvres d'Augustin ne sont pas de lui, mais de plusieurs auteurs, qui en auront pris le nom, contre le P. Bernard Meynier, jésuite* (Genève, 1656, in-8°). Il est à remarquer que cette famille de Croi a fourni

à la fois des prélats de l'Eglise romaine et des pasteurs protestants.

CROIA, ville de la Turquie d'Europe, dans l'Albanie, pachalik et à 68 kilom. S.-E. de Scutari, à 14 kilom. N. de Tyran, chef-lieu de sandjak, sur une colline; 6,000 hab. Patrie de Scanderbeg.

CROIE s. f. (kroi). Fauconn. Gravelle des oiseaux de proie.

— **Homonymes.** Croit, croix; puis croirs, croit, croient, croie, croies (du verbe *croire*); et crois, croît (du verbe *croître*).

CROILER v. n. ou intr. (kroi-lé). Fauconn. Se vider par le bas, en parlant d'un oiseau : *Votre faucon est malade; il ne croile pas.*

CROIRE v. a. ou tr. (kroi-re) — lat. *credo*, même sens, qui se rattache au sanscrit *grat*, foi, respect, devenu indéclinable, ce qui témoigne déjà de son ancienneté, et qui s'emploie dans le *Rig-Véda* en combinaison avec les verbes *dha*, tenir, avoir, et *kar*, faire, mais ordinairement avec le premier. Ainsi *grad Indrasya dhattana viryadya*, ayez foi, croyez à la puissance d'Indra, et *gradhdhita té mahatê indraya*, on a foi à ta grande puissance, il est cru à ta grande puissance. De là le substantif *gradha* ou *gradhdh*, foi, pureté, respect; de là aussi *graddhadhna*, et les adjectifs *graddhadhat*, *graddhadhat*, *graddhadha*, etc., fidèle, croyant. Ce sont là des termes tout spécialement religieux, et la *Gradhdh* personnifiée est invoquée dans un hymne où sa puissance est célébrée. C'est elle, la Foi, la Croissance, qui allume les feux d'Agni, et qui offre l'holocaste. La piété du cœur donne *Gradhdh*, et *Gradhdh* donne la richesse. « O *Gradhdh* ! s'écrie le chanteur inspiré, fais que nous soyons pleins de toi ! » Quant au sens propre de *grat*, il équivaudrait à celui du grec *pistis*, foi et lien, comme à celui de *religio*, ce qui lie l'homme à la divinité, si, comme le pensent Weber et Bopp, il dérive de *grath*, *granth*, lien, malgré la différence de la dentale. Ce qui donne à cet antique monosyllabe une importance particulière, c'est qu'il se retrouve évidemment, et composé de même avec la racine *dh*, dans le latin *credo* pour *credo*, au prétérit *creddi*, sanscrit *grad-dhaddi*, etc. L'irlandais *creidim*, cymrique *credu*, est peut-être modelé sur le latin; mais sa forme ancienne et la variété de ses dérivés autorisent à admettre une origine indépendante. Ainsi, suivant Stokes, l'ancien *cretim* est pour *cretinne*, de *creddim*, de *graddhaddim*, et de là vient *cretim*, foi, cretmech, fidèle, irlandais moderne *creideamh*, *creidmhan* et *creidmheach*, avec des suffixes étrangers au latin. D'autres dérivés sont *creadhal* religieux, croyant. Comparez le sanscrit *gradhdh*; *creatair*, même sens; *crehadra*, piété; *creathar*, sanctuaire, reliquaire, cymrique *croir*, même sens, peut-être aussi *creth*, *creath*, science, jugement, et *creatha*, les doctes, le clergé. *Je crois*, tu crois, il croit, nous croyons, vous croyez, ils croient; je croyais, nous croyions, vous croyiez, ils croyaient; je crus, nous crûmes; je croirai, nous croirons; je croirais, nous croirions; crois, croyons; que je croie, que nous croyions, que vous croyiez, qu'ils croient; que je crusse, que nous crussions; croyant; cru, crû. Regarder comme vrai : *Nous sommes prompts à croire tout ce qui nous flatte.* (Boss.) *Il faut croire, sur la foi du genre humain, les vérités universelles.* (De Bonald.) *On est bien près de tout croire, quand on ne croit rien.* (Chateaub.) *Au delà de ce que nous savons, il y a ce que nous sommes forcés de croire.* (A. Franck.) *Additionnes ce que vous croyez, et vous saurez ce que vous pouvez.* (Morin.) *On commence par tout croire, on finit par douter de tout.* (Mme C. Fée.) *L'abbé Régnier, secrétaire de l'Académie française, y faisait un jour, dans son chapeau, la collecte d'une pistole, que chaque membre devait fournir pour quelque dépense commune. Cet abbé ne s'étant pas aperçu qu'un des quarante, le président Rose, qui était fort avare, eût mis dans le chapeau, le lui présenta un seconde fois. Celui-ci, comme on s'y attend bien, assura qu'il avait donné. « Je le crois, dit l'abbé Régnier, mais je ne l'ai pas vu. — Et moi, ajouta l'ontenelle, qui était à côté : je l'ai vu, mais je ne le crois pas. »*

Ce qu'on désire, on le croit aisément.

L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.

L'amour avidement croit tout ce qui le flatte.

Vous avez cru des bruits que j'ai semés moi-même.

Reconnaitre l'existence de :

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire. Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire, Quels témoins éclatants devant lui rassemblés ! Répondez, cieux et mers; et vous, terre, parlez.

— Accepter comme vraies les paroles de :

Si vous dites cela, personne ne vous croira. Ne parlez jamais aux autres de vous-même, ni en bien, parce qu'ils ne vous croiront pas, ni en mal, parce qu'ils en croient déjà plus que vous ne voulez. (Confucius.)

Juste retour, monsieur, des choses d'ici-bas :

Vous ne voulez pas croire, et l'on ne vous croit pas.

— Accepter comme bons les conseils, les observations de :

S'il m'édt cru, disait l'autre, il serait plein de vie.

Oui, monsieur, je vous crois comme mon propre père.

— Estimer, juger, regarder comme :

Il m'aura cru fou. Nous voulons croire impossible ce que nous n'avons pas la force de pratiquer. (Fleury.)

Je fis croire et je crus ma victoire certaine.

On peut croire profonde une eau qui n'est point pure.

Je le crois bon, mais dans cet antré

Je vois fort bien comme l'on entre

Et ne vois comme on en sort.

— Penser que quelqu'un se trouve :

Je vous croyais à Paris. Nous voulons croire impossible ce que nous n'avons pas la force de pratiquer. (Fleury.)

— Se fier à, agir d'après :

Je me défie des autres, et je n'ose croire mes propres lumières. (Boss.)

... De mille remords son esprit combattu,

Croit tantôt son amour et tantôt sa vertu.

— Estimer, penser, avec un infinitif :

J'ai cru bien faire. Les hommes croient être libres, quand ils sont gouvernés par les lois. (Mass.)

Tout le monde croit avoir eu de l'amour, et presque tout le monde se trompe en le croyant. (Mme de Staël.)

Napoléon croyait paraître d'autant plus grand qu'il abaissait les autres. (Chateaub.)

Les grands croient avoir payé le dévouement, quand ils ont daigné l'accepter. (Lafontaine.)

Une mère pour vous croît devoir me prier.

Je crois, sans vanité, n'être pas une bête.

Madame, il vous demande avec impatience,

Mais j'ai cru vous devoir avertir par avance.

Apprécier, imaginer :

Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (Mol.)

— Absol. Faire acte de foi; avoir des croyances, particulièrement des croyances religieuses :

Si quelqu'un ne veut pas croire, qui est-ce qui a le droit de l'y contraindre? (St Chrysostome.)

Avant de croire, il faut savoir pourquoi, car l'homme ne croirait point s'il ne voyait qu'il doit croire. (St Thomas.)

On ne croira jamais d'une créance utile et de foi si Dieu n'incline le cœur. (Pasc.)

Tout est possible à celui qui croit. (Mass.)

Sera-t-il permis à chaque citoyen de ne croire que sa raison, et de penser ce que cette raison, ou trompée ou éclairée, lui dictera? Il le faut bien, pourvu qu'il ne trouble point l'ordre; car il ne dépend pas de l'homme de croire ou de ne pas croire. (Volt.)

Quand on croit sans preuves, on est un mystique et non un philosophe. (Dider.)

On ne peut se flâcher contre ceux qui disent : Prouvez et nous croirons. (Condorcet.)

Que ne croit-on pas quand on a bien envie de croire? (Mme de Staël.)

L'homme croit par instinct et doute par raison. (Jouffroy.)

La liberté religieuse donne à chacun le droit de croire à son gré. (St-Marc Girard.)

On ne sait pas combien il est difficile de croire au milieu d'une foule qui ne croit pas. (Vinet.)

Si l'individu a le droit de croire, il a le droit de penser, de parler et d'agir; les sujets n'appartiennent plus au prince; l'Etat est fait pour eux, non pour lui. (Laboulaye.)

Croire est notre premier besoin. (Lamenn.)

On ne croit qu'autant qu'on aime. (Lacord.)

Peu d'hommes croient sur parole. (Bignon.)

En fait de science et de philosophie, croire n'est qu'un mot pour qui ne voit pas. (Vacherot.)

Croire, c'est affirmer. (P. Janet.)

Plus l'homme connaît, moins il croit, car plus il connaît, plus il sait. (Vailant.)

Celui qui accepte la vérité sans l'examiner, celui-là ne croit pas. (Laboulaye.)

Le besoin de croire est si fort, si impérieux dans l'homme, que quelquefois il préfère croire trop, croire tout, plutôt que de ne rien croire. (Ventura.)

Je veux avoir la liberté de croire ou de ne pas croire, et de le dire hautement. (L. Jourdan.)

Il faut être bien sûr de soi pour ne pas se troubler, quand les femmes et les enfants joignent leurs mains pour vous dire : Croyez comme nous. (Renan.)

Ceux qui souffrent éprouvent un plus grand besoin de croire. (Renan.)

La liberté de croire n'est entière que quand elle comprend aussi la liberté de ne pas croire. (J. Simon.)

Le comte de Grammont était malade à la mort, et sa femme, très-pieuse, ne le quittait pas d'un instant. Bourdaloue rappelait au comte les vérités de la religion en lui disant : « Monsieur, il faut croire ceci, il faut croire cela. » Et le mourant se retournant vers sa femme, lui demandait : « Cela est-il vrai, comtesse? — Oui, oui, lui répondait-elle. — Eh bien donc, ajoutait le malade, dépêchons-nous de croire. »

Je vois, je sais, je crois, je suis déabusé.

— Croire à, Ajouter foi à la possibilité, à l'existence de, aux paroles, aux actions de :

Il était défendu aux Juifs de croire à tout faiseur de miracles. (Pasc.)

Il faut croire au bien pour pouvoir le faire. (De Bonald.)

Il y a des miracles quand on y croit; ils disparaissent quand on n'y croit plus. (Lamenn.)

Il Accepter comme bons les conseils, les observations de :

S'il m'édt cru, disait l'autre, il serait plein de vie.

Oui, monsieur, je vous crois comme mon propre père.

— Estimer, juger, regarder comme :

Il m'aura cru fou. Nous voulons croire impossible ce que nous n'avons pas la force de pratiquer. (Fleury.)

Je fis croire et je crus ma victoire certaine.

On peut croire profonde une eau qui n'est point pure.

Je le crois bon, mais dans cet antré

Je vois fort bien comme l'on entre

Et ne vois comme on en sort.

— Penser que quelqu'un se trouve :

Je vous croyais à Paris. Nous voulons croire impossible ce que nous n'avons pas la force de pratiquer. (Fleury.)

— Se fier à, agir d'après :

Je me défie des autres, et je n'ose croire mes propres lumières. (Boss.)

... De mille remords son esprit combattu,

Croit tantôt son amour et tantôt sa vertu.

— Estimer, penser, avec un infinitif :

J'ai cru bien faire. Les hommes croient être libres, quand ils sont gouvernés par les lois. (Mass.)

Tout le monde croit avoir eu de l'amour, et presque tout le monde se trompe en le croyant. (Mme de Staël.)

Napoléon croyait paraître d'autant plus grand qu'il abaissait les autres. (Chateaub.)

Les grands croient avoir payé le dévouement, quand ils ont daigné l'accepter. (Lafontaine.)

Une mère pour vous croît devoir me prier.

Je crois, sans vanité, n'être pas une bête.

Madame, il vous demande avec impatience,

Mais j'ai cru vous devoir avertir par avance.

Apprécier, imaginer :

Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (Mol.)

— Absol. Faire acte de foi; avoir des croyances, particulièrement des croyances religieuses :

Si quelqu'un ne veut pas croire, qui est-ce qui a le droit de l'y contraindre? (St Chrysostome.)

Avant de croire, il faut savoir pourquoi, car l'homme ne croirait point s'il ne voyait qu'il doit croire. (St Thomas.)

On ne croira jamais d'une créance utile et de foi si Dieu n'incline le cœur. (Pasc.)

Tout est possible à celui qui croit. (Mass.)

Sera-t-il permis à chaque citoyen de ne croire que sa raison, et de penser ce que cette raison, ou trompée ou éclairée, lui dictera? Il le faut bien, pourvu qu'il ne trouble point l'ordre; car il ne dépend pas de l'homme de croire ou de ne pas croire. (Volt.)

Quand on croit sans preuves, on est un mystique et non un philosophe. (Dider.)

On croit à la Providence en gros, on croit au régime du hasard ou de l'intrigue dans le détail. (Sainte-Beuve.) On ne peut croire au devoir sans croire en même temps à Dieu, à la liberté, à l'immortalité. (J. Simon.) La Bible n'est une autorité que pour ceux qui y croient. (Ch. Lemaire.) C'est une vertu de l'humanité de pouvoir croire à ce qu'elle ne voit pas, dans ce qu'elle voit. (V. Cousin.) Chateaubriand ne pouvait croire à la monarchie, et ne voulait pas croire à la république. (Vacquerie.) Le pape croit à la damnation des juifs, à laquelle nous ne croyons plus. (Guérout.) Une observation qui n'a pas été une seule fois démentie nous apprend qu'il n'arrive de miracles que dans les temps et les pays où l'on y croit, devant des personnes disposées à y croire. (Renan.)

Je veux croire à l'amour, à la nature, à l'ange, Croire au baiser limpide, au serrement de main, Au rythme harmonieux, au nectar sans mélange.

TH. DE BANVILLE.

Ne crois pas au néant, il ne peut exister; Ne crois pas à la mort, car la mort c'est la vie; Crois à l'amour, l'amour, c'est l'échelle infinie.

BARRILLIOT.

Il est doux, dans les jours de doute et de souffrance, Où l'on n'a foi qu'au vice, où l'on pleure abattu, D'avoir un bel enfant pour croire à l'innocence, Un père en cheveux blancs pour croire à la vertu.

A. SÉGALAS.

— Croire à, Reconnaître à, admettre chez : Je lui crois de l'esprit.

— C'est à n'y pas croire, C'est une chose qui semble impossible et qu'on a de la peine à croire : Une jolie femme qui dit du bien d'une belle femme, c'est à n'y pas croire. (L.-J. Larcher.)

— Croire en, Croire à l'existence de : Je veux que mon procureur, mon tailleur et mes laquais croient en Dieu; j'en serai moins volé. (Volt.) Si Dieu juge la foi par les œuvres, c'est croire en lui que d'être homme de bien. (J.-J. Rouss.)

Tel ne croit en pas en Dieu qui croit aux charlatans.

Mme E. DE GIRARDIN.

Reconnaître les mérites ou l'autorité de : Les femmes ont une tactique de défense crierie ou majestueuse, qui n'impose qu'à ceux qui croient en elles. (Fr. Soulié.) Croire en soi, Avoir une pleine confiance en son propre mérite : Elle croit en elle de la manière qu'elle croit en Dieu et en Descartes, sans examen et sans discussion. (Mlle de Launay.) Il faut croire en soi pour se faire croire. (Guizot.)

— En croire, Croire sur un sujet déterminé : Tenez-vous en là, mon père, si vous m'en croyez. (Pasc.) A les en croire, j'aurais conjuré les vents, dissipé les orages, et fait nager la France dans un océan de délices. (Béranger.)

Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa fol.

CORNEILLE.

Ah ! fallait-il en croire une amante insensée ?

RACINE.

— Croire au sujet de quelque chose : On en croit ce qu'on veut. Permettez-moi de n'en rien croire, alors je vous dirai ce que j'en crois. (Pasc.) Se fier à, se conduire d'après, avec un nom de chose : Je n'ose en croire mes yeux.

En crois-tu mes soupçons ? En crois-tu mes alarmes ?

CORNEILLE.

Croyez-en cet amour par vous-même attesté.

RACINE.

A peine, en ce moment, j'ose en croire mes yeux.

C. D'HARLEVILLE.

— Croire de, Croire possible de la part de, croire au sujet de : Je n'aurais pas cru cela de lui. Serez-vous satisfait si l'on croit tout cela de ceux que vous haïssez ? (Pasc.) On peut croire d'un historien si judicieux qu'il n'aurait pas oublié les rois du second empire des Assyriens. (Boss.)

— Croire que, Etre persuadé que, regarder comme vrai que : Je crois que Dieu existe. Croyez que je suis tout à vous. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, et que vous me serez fidèle. (Mol.) Les rois, comme les femmes, croient que tout leur est dû. (Balz.)

Ne croyez point pourtant que, semblable à Pharnace, Je vous serve aujourd'hui pour me mettre à sa place.

RACINE.

Je sais, sire, une cache, Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.

LA FONTAINE.

Il arrange si bien ses scènes et ses rôles Qu'on croirait bien souvent que c'est tout de bon, da !

ANDRIEU.

... Ils ne sont pas nombreux, en ce siècle incrédule, Ceux qui font de leur âme une lampe qui brûle, Et qui peuvent, baissant la blessure du Christ, Croire que tout s'est fait comme il était écrit.

TH. GAUTIER.

— Faire croire, Persuader, faire regarder comme vrai, comme certain : On lui fait croire tout ce qu'on veut. Les immenses richesses de Crassus lui firent croire qu'il pourrait partager la gloire de ces deux grands hommes. (Boss.)

Je fis croire et je crus ma victoire assurée.

RACINE.

On a fait croire au roi certaine bourde.

E. AUGIER.

Se faire croire, Faire croire à ses paroles :

Les menteurs réussissent rarement à se faire croire. En parlant, il se faisait aimer, il se faisait croire. (Fén.)

O bienheureux soupis, favorables moments, Où l'un et l'autre cœur, plein de doux sentiments, Aime et le dit, et se fait croire !

LA FONTAINE.

Signifie aussi, Se persuader à soi-même : A force de se dire qu'on est un sot, on se le fait croire. (Pasc.)

— A ce que je crois, Comme je crois, Que je crois, Je crois, A mon avis, d'après moi, comme il me semble : Vous êtes, je crois, parti avec lui. Il avait, à ce que je crois, étudié la question toute la matinée. (Pasc.) Eh ! elle n'est déjà point si déchirée, que je crois ! (Alex. Dum.) Comme vous pouvez croire, Comme vous pensez bien, comme vous devinez sans peine :

Sans oublier, comme vous pouvez croire, Du bon Turpin le ventre de prélat, Son teint fleuri, son regard de bêt.

A. CHÉNIER.

— Je crois bien, Je crois cela facilement, cela n'est pas étonnant : Il n'aime plus cette personne ; Je crois bien, elle n'est plus la même. (Pasc.)

— Loc. prov. Croire comme parole d'Evangile, ou comme l'Evangile, ou comme article de foi, Croire comme chose très-sûre. Si vous ne le croyez pas, allez y voir. Si vous ne croyez pas ce que je dis, cherchez vous-même les moyens de contrôler mes paroles. J'ai aimé mieux le croire que d'aller y voir. Cela me paraît fort douteux, mais je ne tiens pas à m'en assurer. Croyez cela et tenez-vous les pieds chauds, C'est là une chose absurde et qu'il est ridicule de croire.

— Jurispr. Accepter comme preuve juridique : On ne peut croire, en justice, le témoignage d'une personne intéressée à nuire à l'accusé.

Se croire v. pr. Etre croi : Ce qui se dit se croit, et ce qui se répète souvent devient avéré. (Mignet.)

— Croire soi, se tenir pour, se regarder comme : Je ne m'estime pas assez pour me croire un homme à augures. (De Retz.) L'âme ne se croit jamais de la même nature que le corps. (Boss.) Les grands ne se croiraient pas des demi-dieux si les petits ne les adoraient pas. (Boil.) C'est un grand défaut de se croire plus ou moins qu'on n'est. (Gothé.) On ne se croit pas tout qu'on est en grave. (Bongart.) La passion qui ne se croit pas ternelle est hideuse. (Balz.) Il y a des esprits qui se croient positifs, et qui ne sont qu'arides. (V. Hugo.) Tout grand qu'il était, Napoléon ne se croyait pas dispensé d'astuce. (St-Marc Gir.) En général, toutes les femmes se croient belles. (Mme Carlowitz.)

Rodrigue va combattre et se croit déjà mort.

CORNEILLE.

Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose.

CORNEILLE.

Je me croyais aimé ! Certes, j'étais stupide !

E. AUGIER.

— Se fier à son propre mérite, à ses propres opinions : On a quelque honte de se croire, quelque bonne opinion qu'on ait de soi, quand on est seul à s'estimer ou à s'applaudir. (Fléch.)

— Croire... à soi, regarder comme... à soi : Les grands se croient tout permis. (Mass.)

— S'en croire, Croire soi, agir d'après sa propre pensée : Si je m'en croyais, je vous ferais des remontrances. (Volt.) Si je m'en étais cru, je serais parti tout droit pour aller au pôle, comme on va de Paris à Pontoise. (Chateaub.)

Mais si je m'en croyais, je ne la verrais pas.

RACINE.

— Avoir de soi une estime exagérée : Il s'en croit, cela se voit. Vous vous en croyez beaucoup trop, mon ami.

— s. m. Le croire, L'action de croire : Le comprendre est la mesure du croire. (Bayle.)

— Gramm. Croire que veut le subjonctif, lorsqu'il est accompagné d'une négation ou d'une expression équivalente, ou d'une interrogation vraie, c'est-à-dire exprimant un véritable doute : Je ne crois pas qu'il vienne. Croyez-vous qu'il vienne ? quant à moi je l'ignore complètement. Loin de croire qu'il vienne, je... Croire que veut l'indicatif lorsqu'il n'est accompagné ni d'une négation, ni d'une vraie interrogation, c'est-à-dire si l'interrogation n'est qu'oratoire et qu'elle incline en réalité vers la négation, qu'elle la présume : J'ai toujours cru qu'il viendrait. Pouvez-vous croire qu'il viendrait ? On croirait, on eût cru présentent quelquefois un sens peu différent de il semble, il semblait ; alors ils peuvent être suivis du subjonctif présent ou passé, selon le sens : On eût cru qu'un nouveau déluge dût inonder la terre.

— Rem. Dans le Journal de l'Académie française, on lit qu'en prose on prononce croire, et qu'en poésie le besoin de la rime autorise à faire prononcer croire, de même que gloire. Cette prononciation croire est absolument condamnée aujourd'hui, mais il n'y a pas longtemps que l'usage était encore partagé sur la prononciation de croire. Les uns disaient croire, les autres croire.

Une actrice de province qui avait adopté la première de ces deux prononciations, jouant le rôle d'une princesse, et apprenant par un envoyé l'arrivée du prince, son époux, qu'elle croyait mort, s'écria :

Le prince vit encore ! ô ciel, puis-je le croire ?

— Oui, princesse ! il arrive, et tout couvert de gloire, répondit l'envoyé, soit par malice, soit par analogie, ou pour éviter une discordance de rime.

— Antonymes. Décroire, douter, mécroire, révoquer en doute, contester, protester.

— Encycl. Le verbe croire, qui exprime une des opérations de l'esprit les plus difficiles et les plus compliquées, ne peut s'embrasser complètement dans sa signification qu'au moyen d'une réflexion longue et suivie. Voici comment l'abbé de l'Epée faisait comprendre aux sourds-muets l'idée complexe que représente ce mot. Parmi tous ceux qui ont reçu l'instruction de nos collèges, il en est bien peu qui pourraient donner du mot croire une définition aussi exacte que le sourd-muet, après la démonstration suivante de l'abbé de l'Epée : « Il n'est peut-être, dit-il, point de mot plus difficile à expliquer par signes, que celui-ci : je crois. Voici de quelle manière je m'y prends pour réussir. Après avoir écrit sur la table : je crois, je tire quatre lignes différentes ainsi disposées :

Je dis oui par l'esprit ; je pense que oui.
Je dis oui par le cœur ; j'aime à penser que oui.
Je dis oui par la bouche
Je ne vois pas de mes yeux.

Ce qui signifie : mon esprit consent, mon cœur adhère, ma bouche professe, mais je ne vois point de mes yeux. Une fois ainsi expliqué, mes élèves comprennent beaucoup mieux ce mot que ceux qui parlent et entendent.

— Allus. littér. Je vois, je sais, je crois, Je suis débabusée. Allusion à un vers de Corneille, dans Polyeucte. V. voir.

— Croire tout découvrir est une erreur profonde ; C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde. Allusion à deux vers de Lemierre. V. découvrir.

CROISADE s. f. (kroi-za-de — rad. croir). Non donné aux expéditions que divers Etats européens firent en terre sainte, dans le but de chasser les musulmans. Commencées en 1095, elles se terminèrent en 1268. Ces expéditions doivent leur nom à l'usage où étaient les personnes qui s'engageaient à y prendre part de coudre sur leurs habits une croix d'étoffe : On doit aux croisades la reconstitution des armées nationales, décomposées par les petits cantonnements militaires de la féodalité. (Chateaub.) Les croisades sont l'expression, la mise en action, pour ainsi dire, de l'esprit chevaleresque. (J.-J. Ampère.) Le premier caractère des croisades, c'est leur universalité. (Guizot.) Les croisades n'avaient qu'un but : détruire ceux qui ne croyaient pas ce que croyait l'Eglise. (T. Delord.)

— Par ext. Expédition militaire faite dans un but religieux : La croisade contre les Albigeois.

— Fig. Entreprise concertée pour la défense d'un intérêt ou d'une idée : Les évêques ont entrepris une croisade en faveur du pouvoir temporel. Pendant que le couperet tombait sur la place publique, la Restauration continuait dans les chambres sa croisade contre les principes de la Révolution. (T. Delord.)

— Techn. Croisure des cocons. II. V. croisure.

— Astron. Constellation formée de quelques étoiles en croix, et qui est voisine du pôle austral.

— Encycl. Les croisades furent des expéditions entreprises à diverses époques par les nations chrétiennes de l'Occident pour reconquérir le saint sépulchre sur les musulmans. La délivrance des lieux saints était une idée depuis longtemps rêvée par les chrétiens du moyen âge, dont l'enthousiasme religieux était surexcité encore par les récits des pèlerins sur les cruautés des Turcs envers les chrétiens d'Orient. Plusieurs papes, et notamment Grégoire VII (qui en fut empêché par la querelle des investitures), en avaient projeté la réalisation. Il était réservé à un pauvre moine amiénois, Pierre l'Ermite, d'accomplir ce que les princes de la terre n'osaient tenter. Revenu de la Palestine en 1094, fortifié dans ses résolutions par des songes et des visions, il se présenta hardiment au pape Urbain II, le remplit de l'enthousiasme dont il était lui-même animé, parcourut toute l'Italie en prêchant la guerre sainte, rentra en France, portant en tous lieux sa parole ardente avec l'autorité d'un prophète et d'un envoyé du ciel, et prépara par ses récits et ses prédications l'explosion qui allait précipiter sur l'Asie des populations tout entières. On avait pleuré en Italie, dit Voltaire, on s'arma en France. La France prit en effet l'initiative de l'attaque, comme elle avait eu l'honneur de la défense lors des grandes invasions musulmanes du VIII^e siècle. Les Asiatiques ont eux-mêmes rendu ce témoignage en confondant tous les Occidentaux sous le nom générique de Francs ; et c'est avec assez de justice qu'on a nommé les exploits des croisés *Gesta Dei per Francos*. Bientôt Urbain II, au concile de Clermont

(1095), donna l'élan à la chétienté en décrétant la guerre sainte. Des milliers d'hommes se levèrent de toutes parts aux cris de *Dieu le veut*, et prirent pour signe de ralliement et pour marque d'engagement irrévocable une croix d'étoffe sur leurs vêtements, ce qui fit donner à ces grandes émigrations militaires et religieuses le nom de *croisades*. Un bouleversement inattendu eut lieu dans le sein de la société féodale ; une foule de barons, dénués de ressources pour cette lointaine expédition, vendirent ou engagèrent leurs fiefs, soit aux rois, soit aux prélats, ou octroyèrent à prix d'or des franchises à leurs vassaux et à leurs vassaux. Les serfs, les gens de main-morte, brisant les chaînes séculaires qui les attachaient à la glèbe, s'attroupèrent par milliers sans que personne apparemment songeât à les retenir. L'armée des vassaux fut prête avant celle des chevaliers, et dès le printemps de 1096, plus de 60,000 pauvres gens, mêlés de clercs, de moines, de quelques nobles et de beaucoup de bandits et de prostituées, partirent de France et de Germanie sous la conduite de Pierre l'Ermite et d'un aventurier nommé Gautier Sans-Avoir. 200,000 autres les suivirent à peu de distance. Ces bandes indisciplinées, grossies par tous les aventuriers de l'Europe, commirent d'horribles dévastations sur leur route. Une grande partie fut dispersée par les Hongrois ; d'autres allèrent follement se jeter dans l'Asie Mineure, où ils furent moissonnés par les Turcs. Mais bientôt la vraie force militaire de l'Europe, la chevalerie, se mit en marche en se divisant en plusieurs corps d'armée, et suivie d'une prodigieuse multitude de gens de trait, de vilains, de clercs, et même de femmes et d'enfants. Ils se rejoignirent tous au printemps de 1097 sur la rive asiatique du Bosphore, où ils retrouvèrent Pierre l'Ermite et les débris des premiers croisés. Les chroniqueurs prétendent que l'armée occidentale comptait pour lors 100,000 cavaliers et 600,000 gens de pied des deux sexes. De telles masses humaines ne s'étaient jamais mises en mouvement, même dans les grandes invasions des barbares. Mais ce chiffre est sans doute fort exagéré. Les principaux chefs étaient : Godefroy de Bouillon, ses frères Baudouin et Eustache, Hugues de Vermandois, frère du roi de France, Etienne, comte de Blois ; Robert, comte de Flandre ; Raymond, comte de Toulouse ; Bohémond, prince de Tarente ; Tancred, duc de la Pouille, et la plupart des hauts barons de l'Europe, attirés surtout par l'espoir de conquérir de riches principautés en Orient. Aucun roi ne figurait parmi eux. L'empereur grec Alexis, épouvanté du formidable secours qui lui arrivait contre les musulmans, irrité des excès inséparables du passage de tant de milliers d'hommes, montra d'abord une méfiance assez légitime, mais se hâta bientôt de faciliter le passage en Asie, après avoir décidé les chefs des croisés à lui prêter à l'avance hommage pour les contrées qui seraient arrachées aux infidèles. Les croisés signalèrent leurs premiers pas en Asie par deux victoires sur les Turcs. Nicée fut reprise, et bientôt la victoire sanglante de Dorylée livra toute l'Asie Mineure aux chrétiens. La grande armée emporta Antioche, qui fut donnée en seigneurie à Bohémond, tandis que Baudouin, frère de Godefroy de Bouillon s'installait comte d'Edesse. Les croisés ne parurent devant Jérusalem que onze mois après la bataille d'Antioche : la misère, les fièvres dévorantes du ciel de l'Asie, les corps laissés dans les pays conquis, avaient, dit-on, réduit l'armée chrétienne à 40,000 hommes. La ville sainte fut emportée d'assaut (15 juillet 1099) et inondée de sang par les guerriers chrétiens, qui montrèrent une fureur impitoyable. Jérusalem devint la capitale d'un petit royaume féodal, dont le premier souverain, Godefroy de Bouillon, ne prit d'abord que le titre d'avoué du saint sépulchre. D'autres seigneuries latines ou franques s'organisèrent au profit de Raymond à Tripoli, de Tancred à Tibériade, etc. Les Turcs et les Arabes conservèrent néanmoins un certain nombre de places en Syrie et en Palestine, et les nouvelles colonies chrétiennes eurent constamment à guerroyer contre ces redoutables ennemis.

La deuxième croisade (1147-1149) fut dé-

terminée par la reprise du comté d'Edesse par les Turcs en 1144. Antioche et Jérusalem furent bientôt menacées, et l'Europe, consternée des victoires des infidèles, s'émut de pitié à l'appel des princes latins et aux prédictions éloquentes de saint Bernard, qui fut le Pierre l'Ermite de cette nouvelle guerre sainte. L'empereur Conrad III et le roi de France Louis VII, ce dernier malgré les avis de son ministre, le prudent abbé Suger, partirent pour la Terre sainte en 1147. L'armée teutonique passa la première en Asie et fut presque tout entière exterminée par les Turcs. Le roi de France franchit le Bosphore à son tour, remporta un petit succès sur les bords du Méandre, mais fut mis en pleine déroute dans la Pamphlie, et ne gagna qu'à grand-peine Jérusalem. Avec les débris de son armée il entreprit néanmoins le siège de Damas, où une défaite irréparable mit sa liberté et sa vie en danger. Cette vaste levée de boucliers, conduite par les deux principaux monarques de l'Occident, échoua donc entièrement et ne réalisa aucune des espérances des chrétiens d'Orient.

La troisième croisade (1189-1193) fut entre-

prise sous l'empire de la stupeur qu'avait causée la reprise de Jérusalem par Saladin, en 1187, à la suite de la sanglante bataille de Tibériade. Elle fut prêchée par l'archevêque Guillaume de Tyr et dirigée par l'empereur Frédéric Barberousse, le roi de France Philippe-Auguste et le prince anglais Richard Cœur de Lion, dont les forces constituaient un des plus beaux armements qu'ait jamais vus l'Europe féodale. Le rendez-vous général était devant Saint-Jean-d'Acre (Ptolémaïs). L'empereur Frédéric traversa de vive force le territoire grec, remporta une victoire sur les Turcs en Asie Mineure, prit d'assaut Konieh (Iconium), mais fut saisi d'un refroidissement mortel en se baignant dans une rivière de Cilicie. Le roi de France et Richard (ce dernier était devenu roi d'Angleterre dans l'intervalle) prirent Saint-Jean-d'Acre, mais se disputèrent la priorité du commandement et s'affaiblirent par leurs continuels discordes. Bientôt Philippe tomba malade et revint en France. Richard prolongea pendant une année encore une guerre aventureuse, mais ne put reprendre Jérusalem et finit par signer avec Saladin une trêve qui ne laissait aux chrétiens que les places maritimes depuis Jaffa jusqu'à Tyr, avec la faculté de visiter librement le saint sépulcre. On sait que c'est au retour de cette expédition que le prince anglais fut fait prisonnier par le duc d'Autriche et retenu captif en Allemagne. Quelques années plus tard, les chrétiens de Palestine furent dépouillés de ce qui leur restait, à l'exception d'Acre et de Tyr.

Le pape Innocent III donna au fameux Foulques, curé de Neully, la mission de prêcher de nouveau la *croisade* en Occident. Des barons français, notamment Villehardouin, sénéchal de Champagne, et Baudouin, comte de Flandre, soutenus par la puissante marine de Venise, partirent pour la terre sainte, mais s'arrêtèrent à Constantinople, qu'ils pillèrent deux fois, se mêlèrent aux factions qui déchiraient l'empire d'Orient et finirent par détruire l'empire grec et fonder un *empire latin* (1204), dont le premier souverain fut le comte Baudouin de Flandre.

En 1212, le clergé du nord de la France et de l'Allemagne, s'imaginant que c'était à des mains innocentes que Dieu réservait la conquête des lieux saints, organisa une *croisade* d'enfants. Sous l'empire de cette inconcevable et barbare illusion, on embarqua des milliers de ces pauvres créatures, dont la plupart périrent dans les tempêtes ou furent vendus comme esclaves sur la côte d'Égypte par ceux mêmes à qui on en avait confié la direction. Mais on donne plus généralement le nom de *quatrième croisade* à celle qui fut entreprise par le roi de Hongrie, André III, et poursuivie par Jean de Brienne, à qui on avait décerné le titre de roi de Jérusalem, et par un grand nombre de prélats et de hauts barons (1217-1221). Le fait le plus saillant de cette expédition fut l'attaque de l'Égypte et la prise de Damiette par les croisés, qui furent bientôt obligés, par suite de leurs divisions, de traiter avec les musulmans et d'évacuer le delta du Nil.

La *cinquième croisade* (1229) fut accomplie par l'empereur Frédéric II, héritier de Jean de Brienne au trône de Jérusalem. Ce prince recouvra sans combattre, par des négociations avec le sultan d'Égypte, le petit royaume de Judée, à la condition d'y tolérer le culte musulman. Malgré les remontrances du pape, il conclut pour les chrétiens d'Orient une trêve de dix ans et se fit couronner à Jérusalem. Le monde eut le spectacle extraordinaire de la croix relevée sur l'église du Saint-Sépulcre par les mains d'un prince excommunié et accablé des anathèmes pontificaux. Toutefois il revint en Europe sans avoir rien fait pour s'assurer la possession des pays qu'il avait recouvrés et qui restèrent exposés aux ravages des infidèles.

Grégoire IX fit décréter une *sixième croisade* en 1234. L'expédition fut en partie détournée de son but pour donner des secours à Baudouin II, empereur latin de Constantinople, et les divisions des croisés stérilisèrent d'ailleurs leurs efforts. Ils voulurent en vain s'opposer, en 1244, à l'invasion des Corasmiens, tribus mongoles chassées de la Perse, et furent écrasés à la bataille de Gaza. Jérusalem fut inondée de sang, et toute la Palestine devint la proie de ces barbares.

La *septième* et la *huitième croisade* appartiennent au règne de saint Louis. Ce prince résolut de frapper l'islamisme en Égypte, pays qui, depuis les sultans ayoubites, en était devenu en quelque sorte le centre, ou du moins avait grandi de la décadence de Bagdad. C'était déjà cette voie qu'avaient prise les dernières expéditions d'outre-mer. Le roi s'embarqua à Aigues-Mortes en 1248, assiégea et prit Damiette, mais il fut fait prisonnier après le désastre de Mansoura et ne recouvra la liberté qu'en rendant Damiette (1250). Sa deuxième tentative fut plus funeste encore. Excité par son frère Charles d'Anjou, roi des Deux-Siciles, entraîné par l'espoir chimérique d'induire le roi maure de Tunis à se *chrétienner*, il porta cette fois ses armes sur le rivage septentrional de l'Afrique (1270) et mourut devant Tunis avec un grand nombre de ses chevaliers. V. LOUIS IX.

Avec saint Louis expire le génie des *croisades*; avec lui s'évanouit l'espoir de reconquérir la terre sainte et le tombeau du Christ. L'Europe chrétienne a désormais oublié le chemin de l'Orient; vingt ans après la

mort du pieux roi, Acre tombait au pouvoir du sultan d'Égypte, et il ne restait plus en Palestine et en Syrie aucun vestige des conquêtes latines. Le but de tant d'expéditions était à jamais manqué, et l'impuissance de la chevalerie féodale constatée par deux siècles d'efforts sans résultats et d'entreprises avortées.

On a beaucoup disputé sur les causes et les résultats des *croisades*. L'école philosophique du siècle dernier, jugeant la moralité intrinsèque de ces entreprises extraordinaires, les a condamnées comme le délire le plus absurde et le plus désastreux du fanatisme; elle n'a vu dans leurs résultats définitifs que la perte de six millions d'hommes pour la chrétienté, et l'accroissement de la puissance papale et de l'opulence du clergé. Mais il y eut sur ce point historique une réaction violente sous l'Empire et même sous le Consulat, après l'apparition du *Génie du christianisme* de Chateaubriand, et cette réaction s'est naturellement prolongée sous la Restauration. Des écrivains sont venus qui, dans leur empressément de réparation et de justice, un peu pompeux, ont voulu faire honneur à des princes sans expérience politique et sans lumières de ce que l'Occident avait trouvé de profitable, soit dans ses communications avec l'Orient, soit dans les diverses impulsions que donna ce grand mouvement à la société civile en Europe: par exemple, les barons croisés, ayant été quelquefois forcés d'alléger leurs domaines et de vendre la liberté à leurs serfs, afin de pourvoir aux frais de leurs expéditions, on a vu dans ces aliénations et ces affranchissements la cause première de la naissance des communes et de la ruine de la féodalité. Cela pourrait être contredit, car des villes libres existaient déjà en Italie et dans les pays du Nord avant les premières *croisades*: l'énergie seule de la nature humaine et le développement inévitable du principe social avaient amené la réaction des associations populaires contre l'oppression de la féodalité dégénérée. Quoi qu'il en soit, les écrivains dont nous parlons ont traité de fort haut la philosophie étroite, ont-ils dit, et toute voltairienne de leurs devanciers; mais, se jetant dans l'excès contraire, ils trouveront tout à louer dans ce qui ne fut qu'un entraînement inconscient du zèle religieux. De sages et judicieux esprits toutefois, au milieu même de cette réaction à la Marchangy, c'est-à-dire par beaucoup de côtés ridicule, ont fixé les véritables termes de la question, et Michaud fut de ceux-là, comme on va le voir dans l'article suivant.

Croisades (HISTOIRE DES), par Michaud. Cet ouvrage estimable, utile à consulter, a passé pendant quelque temps pour l'un des monuments littéraires du XIX^e siècle. On doit tenir compte à l'auteur des recherches qu'il a faites pendant trente ans, dans la louable ambition de combler une lacune. *L'Histoire des croisades*, perfectionnée d'édition en édition, se compose de 5 volumes de texte et de 4 volumes de bibliographie; pour cette dernière partie, Michaud prit des collaborateurs habiles et spéciaux, notamment M. Reinaud, de l'Institut. Avant ce travail, que l'auteur a refait presque entièrement à chaque réimpression, il n'existait rien de très-étendu sur les croisades. Cet ouvrage est donc utile; il faut regretter seulement d'y trouver une préoccupation trop exclusive des idées poétiques et politiques du temps (1811-1822). Visant toujours à l'effet, l'historien soigne plus son style qu'il ne s'attache à l'enchaînement et à la justesse de ses pensées; il traite et considère l'histoire, non comme une science morale et positive, mais comme une branche de la rhétorique. « La critique, la profondeur des vues, dit M. Parisot, lui manquent trop souvent. Les ressorts qui meuvent l'homme, les masses et les gouvernements, les ressorts particuliers à l'époque qu'il décrit, le jeu mutuel de tous ces éléments, il ne les connaît point assez... On regrette enfin que les autorités ne soient jamais indiquées dans le corps de l'ouvrage. » Ces autorités sont suppléées par les pièces justificatives et par la *Bibliothèque des croisades*; il eût mieux valu peut-être que l'auteur eût fondu avec art dans son récit tous les documents.

Une préface de roman fut la cause originelle de *L'Histoire des croisades*. Les exploits fictifs et aujourd'hui presque oubliés de Malek-Adel inspirèrent à Michaud le dessein de célébrer la valeur réelle des Godofroy, des Richard et des saint Louis. L'école philosophique du dernier siècle n'avait pas compris la grandeur de la lutte poétique des croisades; elle n'avait vu qu'un long égarement religieux dans cette vaste entreprise que se léguèrent dix générations successives. Le point de vue de Michaud est autre que celui de ses devanciers. Selon lui, les croisades furent la guerre des peuples chrétiens et septentrionaux qui avaient envahi l'empire romain, contre les peuples orientaux et musulmans qui avaient ravagé l'empire grec. « On aime à le suivre, dit M. Mignet, dans ces récits où se trouvent tout à la fois le mérite rassurant de l'exactitude et la couleur poétique des vieux siècles. On est frappé de l'imposant spectacle de ces masses européennes s'ébranlant à la parole d'un pauvre ermite pour marcher sur l'Asie aux cris de *Dieu le veut! Dieu le veut!* On les accompagne avec anxiété dans leur hardi pèlerinage à travers des terres plus dangereuses à parcourir pour elles que les mers, prenant des villes, livrant

des batailles, supportant des famines et n'arrivant qu'après deux ans de marche non interrompue et de misères courageusement surmontées, dans le pays qui ne leur était connu que par la foi! On est ému lorsque leurs débris parviennent enfin sur la montagne d'où ils aperçoivent Jérusalem et où ils se prosternent tous en pleurant! » On est saisi d'admiration, il est vrai, en voyant ces hommes du Nord devenus maîtres de la Judée et ces coups prestigieux de la fortune. Mais le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales oublie de nous dire si cette admiration est excitée en lui par le livre ou par les événements retracés. Cet éloge est exagéré, s'il s'applique à l'ouvrage; M. Nettement l'a jugé plus sainement dans ces quelques lignes: « L'épopée des croisades devint, sous la plume ingénieuse de Michaud, un récit intéressant, mais sans enthousiasme, puisé aux sources musulmanes comme aux sources catholiques, soigneusement étudiées et impartialement confrontées, et écrit d'un style facile, élégant et naturel. »

Voici maintenant l'appréciation de M. Sainte-Beuve: « Cette histoire de M. Michaud est bonne et saine, bien qu'elle n'ait rien de très-supérieur dans l'exécution. L'auteur a procédé dans son sujet graduellement, avec bon sens et bonne foi; il n'a point de vue absolue; il cherche ce qu'il croit la vérité, « abandonnant, dit-il, les dissertations aux érudits, et les conjectures aux philosophes. » C'est exact, suivi, grave; mais il n'y a rien qui morde ni qui prenne vivement l'attention. Bien qu'il se prononce dans un sens plutôt favorable aux croisés et à l'inspiration religieuse qui les a poussés, l'auteur ne dissimule rien des désordres ni des brigandages; il reste tout philosophique dans son mode d'examen et d'explication. Comparant les jugements contradictoires qui ont été exprimés sur les croisades, il suit une voie moyenne et d'entre-deux et s'attache à adopter ce que « tous ces jugements divers ont de modéré » et de raisonnable. » On voit déjà les qualités et les défauts que ce parti amène avec soi. M. Michaud est élégant, jamais éloquent; il n'a rien du faux brillant de l'école académique; il n'a rien du hasardeux ni du tranchant de l'école moderne. Mais à M. Michaud revient cet autre honneur solide d'avoir eu, le premier chez nous, l'instinct du document original en histoire, d'en avoir de plus en plus apprécié l'importance en écrivant, d'avoir eu l'idée de l'enquête historique au complet, faite sur des pièces non-seulement nationales, mais contradictoires et de source étrangère. »

En résumé, Michaud, sans se targuer de ce dogmatisme superbe qui prétend porter dans l'appréciation des difficultés morales de l'histoire l'inflexibilité et l'absolu des démonstrations mathématiques, Michaud, guidé par une impartialité véritablement philosophique, a marché entre les deux opinions, et s'est même affranchi, mérite rare, de toutes les influences que, dans sa situation particulière, on eût pu le suspecter de subir de bonne foi. Il a très-bien compris et n'a pas hésité à dire que les *croisades* trouvaient leur enthousiasme religieux et guerrier, comme dans l'ignorance profonde et la misère excessive des temps qui les virent naître, leur explication suffisante, mais non leur justification. « Sans croire, dit-il, que les guerres saintes aient fait tout le bien ou tout le mal qu'on leur attribue, il faut convenir qu'elles ont été une source de pleurs pour les générations qui les ont vues et qui y ont pris part. Mais comme les maux et les orages de la vie humaine, qui rendent l'homme meilleur et servent souvent au progrès de sa raison, elles ont hâté l'expérience des peuples, et l'on peut dire qu'après avoir ébranlé la société, elles l'ont raffermie dans ses fondements. »

Croisades (HISTOIRE DES), par Ch. Mills (Londres, 1820, 2 vol.). Faire connaître l'origine, l'esprit et les suites des croisades, c'était en Angleterre une tentative nouvelle. L'auteur s'est proposé de combler une lacune si regrettable, en mettant à profit les travaux déjà publiés en Allemagne et en France sur des entreprises qui émurent tout l'Occident et qui eurent une grande influence sur les destinées de l'empire grec. Il donne d'abord dans son ouvrage une idée générale des circonstances qui ont préparé et amené les guerres saintes; il explique les motifs qui, à diverses époques, ont déterminé les princes et les peuples à prendre la croix. Il décrit en détail les événements militaires de chaque croisade. Il parle des établissements fondés en Syrie et en Palestine par les croisés, et fait connaître le sort qu'ils ont éprouvé. Il examine les causes qui ont ralenti peu à peu et qui ont fini par éteindre le zèle des Occidentaux pour ces expéditions lointaines. Il termine par quelques réflexions sur les conséquences générales des croisades.

L'ouvrage de Mills est court et présente malheureusement d'importantes lacunes. La critique ne manque pas à l'auteur; il sait choisir les faits, grouper les traits principaux, proportionner les diverses parties du récit. Son *Histoire des croisades* est supérieure à son *Histoire du mahométisme*. L'auteur a puisé aux sources originales et a consulté les écrivains de nos jours; il semble n'avoir épargné aucune recherche pour donner à son travail l'authenticité désirable. Sa narration est toujours claire et simple; il donne une idée

nette des faits et de leur enchaînement; mais il ne possède pas l'art de transporter son lecteur au milieu des scènes des siècles passés et de le faire assister en quelque sorte aux événements qu'il raconte. Quoique son livre fournisse une lecture agréable, il n'y a pas un tableau, pas un récit que l'on soit tenté de citer. Cependant le style a du coloris et de l'abondance, et même une teinte poétique qui s'associe à une grande vigueur. Cette *Histoire des croisades* a été traduite en français par M. Tiby (1825-1835).

Croisade noire (LA), roman de L.-M. Gagneur, qui parut d'abord en 1864 dans le *Siècle* et qui fut publié en volume l'année suivante avec des additions importantes. C'est une œuvre socialiste, dans le genre de celles d'Eugène Sue, mais plus modérée. Le 27 février 1862, dans une séance mémorable, M. Billaut disait à la tribune du Sénat: « L'homme politique ne peut méconnaître les inconvénients que peut entraîner l'extension considérable des congrégations religieuses. L'attention du ministre des cultes ayant été sollicitée par un certain nombre de faits regrettables, il a dû, dans une circulaire, rappeler aux congrégations que, même en présence de vocations vives, le devoir du clergé n'est pas seulement de conserver la foi religieuse, mais aussi la loi civile et l'autorité sacrée qui appartient aux pères et aux mères. Dans combien de circonstances le clergé, sous la préoccupation exclusive du sentiment religieux, ne s'est-il pas montré disposé à sacrifier à cette préoccupation les intérêts de la société civile? » La *Croisade noire* n'est autre chose que le développement dramatique de cette pensée si juste. L'auteur s'élève énergiquement contre les manœuvres souterraines de la bande encapuchonnée que Béranger appelle les *hommes noirs*. Il proteste contre les recrutements forcés et les enrôlements coupables de cette milice des ténèbres. Il n'attaque pas le clergé régulier, l'Eglise militante; une pareille guerre est loin de sa pensée; ce qu'il combat avec véhémence, c'est l'organisation monastique. Il a parfaitement compris qu'elle résume l'idée du passé, et il étale sous nos yeux les tristes exploits de la croisade de l'obscurantisme contre les soldats du progrès. Il bat en brèche l'esprit monastique, renfermé dans son étroit aveuglement comme dans une forteresse, et s'élève en champion du christianisme intelligent, qui porte écrit sur sa bannière la véritable devise de son fondateur: *Liberté, égalité, fraternité*. Il n'apporte dans la lutte aucune acrimonie contre les individus; c'est le principe qu'il prend corps à corps. Il plaint, au contraire, l'erreur de ces fanatiques qui s'imaginent que l'intolérance sert les intérêts de la religion. Il tente de porter le dernier coup à ce passé, qui se débat vainement sous les étreintes victorieuses du progrès, en s'élevant contre tout ce qui blesse la dignité et porte atteinte à la liberté de conscience.

La *Gazette de France*, par la plume de M. Janicot et de ses satellites, la *Guyenne*, la *Chronique de l'Ouest*, l'*Union de Maine-et-Loire*, en un mot toutes les feuilles cléricales, ont accusé L.-M. Gagneur de vouloir continuer l'œuvre de critique religieuse, si brillamment inaugurée par la *Vie de Jésus* de M. Renan et par le *Maudit*. On s'est récrié contre l'exagération de ses portraits, la brutalité de ses tableaux, et contre ses fictions prétendues calomnieuses. Si l'auteur a péché contre la vérité, c'est par indulgence, en adoucissant les traits trop marqués et les ombres trop sombres du tableau. Il n'a rapporté que des faits flétris par la justice, et encore en les excusant, dans l'état actuel des choses, comme les conséquences logiques des règlements et de l'usage monastiques. Il nous semble que le frère Hugo, le père Archange, les abbés Grellat, Gurbiso et Taon, les frères Letolus, Casimir des Anges, Marie-Agathon, Césarini, Catulle, Fidèle, Saint-Gabriel (nous en passons et des meilleurs), se seraient estimés fort heureux de rencontrer de pareils sentiments dans leurs juges. Le parti cléricale, pour l'honneur du corps, devait protester; nous lui donnons acte de sa protestation, bien que nous pensions que, pour lui, le silence eût été préférable dans une aussi mauvaise cause.

Ceci posé, nous allons résumer aussi brièvement que possible la *Croisade noire*. Des frères augustins ont établi un couvent à Bourneuf et s'efforcent, par tous les moyens possibles, sans doute *ad majorem Dei gloriam*, car ils ont fait vœu de pauvreté, d'enrichir et d'accroître leur congrégation. Ils convoitent l'héritage d'un vieux marquis, M. de Chasseney, et, les yeux fixés sur son coffre-fort, rampent à la manière des serpents pour y parvenir, sans qu'on puisse les apercevoir et les arrêter dans leur marche tortueuse. S'emparer de l'esprit des vieilles filles et des bigotes, séquestrer des mineurs avec des circonstances qui rappellent les affaires Mortara, Coën et Baudry, soustraire des testaments, user de violence et de ruse, mentir impudemment, telle est leur tactique. Ils parviendraient sans doute à leur but, si un homme de cœur, probe et courageux, M. Burty, guidé par son bon sens et par sa droiture naturelle, n'opposait sans cesse des contre-mines à leurs mines et ne leur résistait ouvertement. En vain le ciel, représenté par les bons pères, et la terre, représentée par le sous-préfet congréganiste, le baron de Ruffinier, s'unissent pour le perdre; sa vertu triomphera des artifices de l'es-

prit du mal, et les frères augustins, flétris par la justice, seront obligés de dire adieu au pays et aux millions de M. de Chasseney. Tandis que les frères augustins, les champions de l'idée du passé, s'enfuient honteusement, après avoir semé derrière eux la ruine, la désolation et la mort, M. Burty, l'apôtre des idées modernes, par la création d'un établissement copié sur celui d'Oswald, fondé en 1842 par le maire de Strasbourg, M. Schutzenberger, ramènera à Bournéuf l'aisance, la joie et la vie.

Tel est le résumé succinct de la *Croisade noire*, un de ces romans qui se lisent et ne s'analysent pas. Il ne faudrait cependant pas croire, sur cet aride sommaire, que c'est là un ouvrage froid et uniquement politique. Loin de là, des scènes d'amour, des révoltes, des enlèvements, des incidents tragiques et terribles animent le récit d'un bout à l'autre. Peut-être même la passion y joue-t-elle un trop grand rôle. La partie romanesque est si étroitement unie à la partie humanitaire, qu'à l'exception du chapitre contenant le testament de M. de Chasseney, c'est à peine si l'entraînement des événements vous laisse le temps de songer au côté politique et social de l'ouvrage. Il faut même que l'intrigue soit bien attachante, pour qu'on ne puisse fermer le livre avant de l'avoir terminé, en dépit du style ou plutôt du manque de style ; car c'est là, il faut le reconnaître, la partie faible de la *Croisade noire*. La *Croisade noire*, disons-le nettement, malgré nos sympathies pour l'auteur et notre communauté d'idées avec lui, est un ouvrage mal écrit. L'expression est toujours énergique, mais pas toujours correcte et parfois bizarre et triviale ; la phrase est trop souvent embarrassée. La vigueur du terme, l'intérêt du récit et la portée des considérations sociales ne laissent pas au lecteur le temps de scruter minutieusement les détails, comme notre devoir de critique nous imposait l'obligation de le faire. Nous y avons d'ailleurs gagné le plaisir de remarquer avec quelle fermeté les caractères sont tracés et suivent toujours la même ligne en creusant de plus en plus profondément leur sillon.

Croisade contre les Albigeois, poème de Guillaume Tudele. V. CHANSON DES ALBIGEOIS.

CROISAT s. m. (kroi-za — rad. *croix*, cette monnaie portant une croix). Métrol. Monnaie génoise valant 8 fr. 13.

CROISÉ, **ÉE** (kroi-zé) part. passé du v. Croiser. Disposé en croix : *Des épées croisées. Avoir les bras croisés. Dans le port, les vaisseaux avaient leurs vergues croisées, leurs pavillons en berne.* (B. de St-P.) *Je vis, au pied d'un buisson, à trente pas de moi, une espèce de soldat qui, sur deux bâtons croisés, appuyait le bout d'une escopette.* (Le Sage.) *Les quatre amis s'assirent à terre, les jambes croisées comme des Turcs ou comme des tailleurs.* (Alex. Dum.)

Les dards croisés, les larges boucliers
Sont d'un héros la couche funéraire.

MILLEVÈYE.

■ Qui a pris la croix : *Soliman ne peut résister au premier torrent de tous ces princes croisés.* (Volt.)

Dieu de paix, que de sang a coulé sous ton nom !
N'ont-ils jamais marché que sous ton ornement,
Imprimant-ils aussi ton image en leur âme,
Tous ces héros croisés qui, d'indéfectibles mains
Ne voulaient, disaient-ils, qu'arracher les lieux saints ?
Leurs crimes ont souvent fait gémir l'infidèle.

L. RACINE.

■ Coupé sous un angle : *Des chemins croisés.*

— Qui se produit sur divers points, en divers sens à la fois :

Ce chamailis de cont propos croisés
Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.

VOLTAIRE.

— Dont le sang est mêlé : *Des animaux croisés. Les races gagnent à être croisées, quand elles ont déjà beaucoup de caractères communs.* (Fr. Pillon.)

— Fig. Contrarié, traversé : *Il a été croisé dans ses desseins.*

— *Bras croisés*, ou *Les bras croisés*, Inactif : *Il est là bras croisés depuis ce matin. Je ne puis voir, LES BRAS CROISÉS, l'innocence opprimée.* (Frédér. II.) *Je t'ai laissé ici trois jours LES BRAS CROISÉS ; tu dois connaître toutes les femmes de Vire.* (C. Delavigne.) *Avez-vous pensé que j'assisterais LES BRAS CROISÉS à la dégradation de ma race ?* (J. Sandeau.)

... Ta vertu, qui craint de trop paraître au jour,
Attend les bras croisés qu'il t'immole à ton tour.

CORNEILLE.

— Blas. Se dit d'un globe surmonté d'une croix, et du panonceau de l'agneau pascal, quand la croix est d'un émail particulier : *De Baussain : D'azur, à l'agneau pascal d'or, le panonceau d'argent, croisé de gueules.*

— Littérat. *Rimes croisées*, Rimes masculines et féminines alternées. Voici un exemple de l'expression et de la chose :

Je ne sais si je dois, par des rimes croisées,
Construire d'abord un quatrain,
Joindre de deux tercets les phrases posées.

LA MOTTE.

■ *Vers croisés*, Vers à rimes croisées : *Voltaire a essayé d'écrire une tragédie en vers croisés. Il est certain qu'il y a moins de monotomie dans les vers croisés que dans les au-*

tres. (Grimm.) ■ Signifie aussi Vers de diverses mesures employés dans une même pièce et se succédant régulièrement.

— Chorégr. *Chassé croisé*, Chassé exécuté en même temps à droite et à gauche par la dame et le cavalier.

— Escrime. Se dit du tireur qui n'est pas en ligne et a le pied droit trop en dedans : *Vous êtes croisé, vous perdez l'aplomb.*

— Art milit. *Feux croisés*, Feux portant sur un même point de diverses directions : *Il assura les feux croisés des forts et de la ville.* ■ Fig. Attaque simultanée : *Il poursuivit, sous le feu croisé des épigrammes.*

— Techn. *Étoffe croisée*, Étoffe travaillée à quatre marches, au lieu de deux.

— Anat. *Ligaments croisés*, Nom donné à deux forts ligaments qui se trouvent à la partie postérieure de l'articulation du fémur avec le tibia.

— Mamm. Marqué d'une tache en forme de croix : *Il y a des renards de toutes couleurs : des noirs, des bleus, des gris, des gris de fer, des gris argentés, des blancs et enfin des croisés, qui ont une ligne noire le long de l'épine du dos et une autre ligne noire sur les épaules, qui traverse la première.* (Buff.)

— Entom. Dont le prothorax est marqué d'une croix.

— Moll. Marqué de stries croisées : *Coquilles croisées.*

— Bot. Disposé en croix, en parlant des pétales. ■ Se dit des feuilles et des rameaux qui sont opposés par paires, et disposés perpendiculairement à la paire précédente.

— s. m. Guerrier qui a pris la croix : *L'armée des croisés. Le butin devait se partager selon les grades et selon les dépenses des croisés.* (Volt.) *Les croisés trouvaient partout des trahisons, de la perfidie et tout ce qu'on peut attendre d'un ennemi timide.* (Montesq.) *Nous sommes les fils des croisés, et nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire.* (De Montalemb.)

Ce ne sont plus ici ces belliqueux essaims
Dont les croisés en foule inondaient les lieux saints.

DE LILLE.

— *Nouveaux croisés*, Confédérés polonais, sous Stanislas-Auguste.

— Techn. Nom générique de toutes les étoffes unies dont l'armure ou le croisement produit un sillon oblique provenant d'un décalage régulier.

— Chacun des bâtons qui soutiennent une corde d'acrobate.

— Blas. Globe impérial ou autre figure surmontée d'une croix.

CROISÉE (LES), drame de Kotzebue. Mme de Staël a fait de ce drame une courte analyse, que nous reproduisons : « Des scènes de roman sont tout le mérite de la pièce des *Croisées*. Une jeune fille, croyant que son amant a péri dans les guerres, s'est faite religieuse à Jérusalem, dans un ordre consacré à servir les malades. On amène dans son couvent un chevalier dangereusement blessé ; elle vient couverte de son voile, et ne levant pas les yeux sur lui, elle se met à genoux pour le panser. Le chevalier, dans ce moment de douleur, prononce le nom de sa maîtresse ; l'infortunée reconnaît ainsi son amant. Il veut l'enlever ; l'abbesse du couvent découvre son dessein et le consentement que la religieuse y a donné. Elle la condamne, dans sa fureur, à être ensevelie vivante ; et le malheureux chevalier, errant vainement autour de l'église, entend l'orgue et les voix souterraines qui célèbrent le service des Morts pour celle qui vit encore et qui l'aime. Cette situation est déchirante ; mais tout finit heureusement. Les Turcs, conduits par le jeune chevalier, viennent délivrer la religieuse... et des maximes douces, mais un peu faciles, terminent la pièce à la satisfaction de tout le monde. » La critique serait satisfaite comme tout le monde, si Kotzebue, fertile en situations, avait su créer des caractères à la manière de Schiller.

CROISEAU s. m. (kroi-zo) Ornith. Autre nom du pigeon biset.

CROISÉE s. f. (kroi-zé — rad. *croisé*, part. de croiser, à cause des anciennes fenêtres divisées en croix). Baie, ouverture pratiquée dans un mur pour donner du jour et de l'air à l'intérieur d'un édifice : *Se mettre à la croisée. Se jeter par la croisée. Courir à la croisée. L'autre jour, M. de Berni, à Versailles, passa par une fenêtre, croyant passer par une porte, et tomba du premier étage ; voilà ce que font les croisées coupées jusqu'en bas.* (Mme de Sév.) ■ *Demi-croisée*, Fenêtre de hauteur ordinaire, mais très-étroite.

— Par ext. Châssis à jour, ordinairement vitré, qui sert à fermer la même ouverture : *Poser une croisée. Enfoncer une croisée.*

— Point où deux objets se croisent : *L'étoile était cachée par la croisée des fils du réticule. Je délibérais aux croisées des chemins.* (J.-J. Rouss.)

— Hist. A signifié CROISADE.

— Mar. En mer, Grande envergure des voiles, et en rade, Longueur des vergues : *Ce bâtiment a peu de croisée.* ■ Ouverture des pattes d'un ancre : *Cette ancre a trop peu de croisée.*

— Art milit. Terme générique par lequel on désignait autrefois les épées qui n'avaient

pour gardes que deux quillons droits, parce que ces pièces formaient une croix avec la lame. ■ Nom que l'on donnait à la partie de l'épée où se trouvait cette croix.

— Archit. Partie d'une église qui rencontre la nef à angle droit, en avant de l'abside, de façon à former une croix. On dit plus ordinairement TRANSSEPT. ■ *Croisée d'ogives*, Croisement des nervures d'une voûte d'arête.

— Techn. Rayons en croix d'une roue d'horlogerie. ■ Branches d'une croix d'orfèvrerie, considérées indépendamment des ornements qu'on y ajoute. ■ Petites croix de bois à l'usage du couvreur et du potier d'étain. ■ Croix de fer dont se sert l'épinglier pour passer les fils de laiton. ■ Châssis ou cadre qui fait partie des machines à lainer, et dans lequel sont encadrés les chardons : *Après un certain nombre de voies, on démonte les croisées pour en renouveler les chardons.* (Falcot.) ■ Pièces fixées en croix dans l'axe d'un dévidoir. ■ Entrelacement de fils très-serrés, dans un tissu. ■ Triangle destiné à mettre en oscillation le babillard d'un moulin. ■ *Former les croisées*, Faire deux plis à la capade, vers le sommet du lambeau.

— Min. Planche clouée ou chevillée sur la face intérieure du boisage d'un puits de mine, pour augmenter la solidité de ce boisage et en bien relier les parties.

— Typogr. Bois en croix placés au tourillon supérieur de la presse.

— Agric. Bâtons croisés au haut d'une ruche.

CROISELLE s. f. (kroi-zè-le). Comm. Sorte de papier.

CROISEMENT s. m. (kroi-ze-man — rad. *croiser*). Action de croiser, de disposer des objets en croix.

— Hist. A signifié CROISADE.

— Escr. *Croisement du fer*, Action de croiser les fleurets, les épées.

— Chem. de fer. *Croisement de voie*, Point où deux voies se coupent, et Appareil destiné à faire passer le train d'une voie sur l'autre, à l'endroit où cette intersection a lieu : *Dans tout changement de voie, il y a nécessairement des croisements de voie.* ■ *Croisement des trains*, Partie de la voie où des trains marchant en sens contraire doivent se croiser : *Les tableaux de service déterminent les points de croisement des trains. Si deux trains doivent se croiser, les signaux seront retournés dix minutes avant l'arrivée du premier train, et ils seront effacés au fur et à mesure de l'arrivée des trains.* (C. de Fagouelles.)

— Techn. Disposition des fils qui, par leur entrelacement, forment un tissu : *Tous les tissus, quel que soit leur genre, proviennent d'un des quatre croisements principaux, auxquels on a donné le nom d'armures fondamentales.* (Falcot.) *Les quatre croisements principaux sont le tafetais, le batavia, le sergé et le satin.* (W. Maigne.)

— Econ. rur. Mélange de deux races d'animaux opéré par l'accouplement : *Les croisements peuvent être d'un grand secours à l'éleveur expérimenté qui se rend bien compte des accouplements qu'il fait.* (Math. de Donbasle.) *On est conduit à regarder les chiens comme d'une seule espèce, puisque leurs croisements ne donnent pas lieu à des mûlets.* (A. Maury.) *Il n'y a qu'une espèce d'hommes, puisque les croisements entre toutes les races humaines sont toujours et indéfiniment féconds.* (Maquet.) *On parle beaucoup du croisement ; mais le croisement, sans la sélection, ne donne que des produits hétérogènes sans félicité.* (F. Pillon.) ■ Individu provenant d'un croisement : *Cet oiseau est un croisement de deux variétés de serins.*

— Arboric. Opération qui consiste à croiser les branches d'arbre inclinées sous un certain angle, de manière que ces branches forment des losanges : *On applique le croisement aux arbres fruitiers, en espalier ou en plein vent, ou bien encore aux haies vives.*

— Encycl. Chem. de fer. Le croisement de voie le plus simple est celui que l'on emploie sur les chantiers de terrassements ; il consiste en un rail mobile autour d'un axe de rotation placé en son milieu ; cette disposition ne laisse le passage libre qu'à une seule voie. Le croisement le plus communément employé sur les chemins de fer est le croisement avec pattes de lièvre, qui consiste, pour livrer passage aux boudins des roues, à couder les deux rails contigus de la voie et de la traversée, de manière à les faire servir de contre-rails, en les continuant en forme de pattes de lièvre jusque vers un point peu éloigné de l'intersection des faces extérieures de leurs champignons. Pour forcer les roues à suivre la file des rails et empêcher les déraillements que pourraient produire les secousses, on dispose des contre-rails dans le voisinage des rails non interrompus.

On distingue encore : les croisements avec pattes de lièvre mobiles, employés sur le chemin de fer Newcastle-Carlisle, dans lesquels on a cherché à supprimer l'interruption des rails à la pointe, en les appuyant contre celle-ci au moyen d'un ressort ; les croisements à rails mobiles, employés sur le chemin de l'Ouest, à Asnières, au point de bifurcation des lignes de Versailles et de Saint-Germain ; les croisements à pointes mobiles, appliqués au chemin de fer d'Orsay pour faciliter le passage des galets du matériel du

système Arnoux ; les croisements Burleigh, Parson, en rails Brunel, en rails Vignoles, d'une seule pièce, moitié fer et fonte, en fer Gruson, en fer d'une seule pièce de M. Bataille, en acier fondu, qui tous remplissent le même but que les croisements ordinaires et n'en diffèrent que par quelques pièces de détail et le système de fabrication.

En général, dans tous les croisements, la pointe ou cœur est formée d'une seule pièce de forge de fer ou d'acier, rabotée sur toute sa longueur ; on ne donne jamais moins de 0 m. 10 d'épaisseur à son extrémité ; celle-ci est abaissée suffisamment pour qu'elle ne porte pas les roues. Les pattes-de-lièvre reçoivent l'inclinaison ordinaire d'un vingtième, soit par les coussinets, soit par le montage sur bois ; on les établit avec des rails ordinaires. Sur certaines lignes, on a fait laminier un rail spécial dont la tige présente une inclinaison d'un vingtième sur la base du patin ; le plus souvent on les fait d'acier fondu.

Consulter les ouvrages de MM. Perdonnet et Polonceau, pour tous les divers systèmes de croisements établis jusqu'à ce jour.

— Econ. rur. Le croisement, dit M. Gayot, est l'opération qui consiste à accoupler, pour la propagation, des individus de même espèce, quoique de races différentes, en vue de perfectionner la moins bonne. Le croisement a toujours pour but de créer une race tenant le milieu entre les races que l'on croise. Celui qui veut élever le cheval arabe, le taureau durham, le bétail dishley, ne s'avise pas de les créer par croisement ; il importe des mâles et des femelles de ces races, et il les fait reproduire à l'état de pureté. Quand au contraire il croise, il cherche à réunir la vitesse du cheval de course à la corpulence de la jument normande ; la précocité du taureau durham à la rusticité de la vache mancelle ; les formes du dishley au linage du mérinos ; la souplesse du coursier d'Arabie à la taille des races chevalines d'Europe. Des deux races que l'on croise, l'une est appelée race croissante, c'est la race qu'on introduit dans le pays, c'est la race améliorante ; et celle que l'on veut modifier est appelée race croisée. « Chacune de ces deux races, dit M. Magne, est dite pur sang, race pure, par opposition aux produits qui résultent de leur mélange, et qui reçoivent les noms de demi-sang, de trois quarts de sang, selon le nombre de fois que les types sont entrés dans le croisement. Le demi-sang provient de deux producteurs pur sang : le poulain issu d'une jument normande et d'un cheval de course est un demi-sang ; le trois quarts de sang est le fruit d'un individu pur sang et d'un demi-sang : une pouliche anglo-normande demi-sang saillie par un étalon pur sang donnerait un trois quarts de sang. En suivant toujours le croisement dans le même sens, on obtiendrait des sept huitièmes, des quinze seizièmes de sang, etc. » On emploie souvent les mots *métis* et *croisés*, pour désigner les produits d'un croisement, d'un métissage. Ainsi l'on dit : premier croisé ou premier métis, deuxième croisé ou deuxième métis, etc. On ajoute à ces dénominations le nom des races, pour indiquer la nature des produits : le demi-sang dishley-mérinos est le produit du croisement du bétail dishley avec une femelle de la race mérinos. Lorsque les croisements sont plus avancés, on répète le nom de la race qui est entrée le plus souvent dans la génération : ainsi on dit *métis anglo-normand*, trois quarts de sang anglais, pour désigner le produit issu d'une jument anglo-normande demi-sang et d'un cheval pur sang anglais ; comme aussi un beauceron-mérinos, trois quarts de sang, ou deuxième croisé, ou deuxième métis mérinos, pour désigner le produit qui a un quart de sang de la race du pays et trois quarts de la race mérino.

Le croisement est la principale opération de l'amélioration des races. Il intéresse l'agronome, à qui il permet d'introduire à peu de frais dans sa ferme les qualités des races étrangères ; le vétérinaire, qui y trouve le moyen de changer la constitution des animaux, et de combattre certaines dispositions morbides ; le naturaliste, qui peut observer la ressemblance des produits avec les individus qui les ont créés. Il est nécessaire de savoir dans quel cas le croisement peut être utile, et d'après quelles règles il faut le pratiquer.

Le croisement peut être utile pour produire l'amélioration des formes chez les animaux de certaines régions, ou pour développer quelques qualités particulières. Ainsi un croisement bien dirigé pendant plusieurs générations suffit pour relever la croupe des chevaux communs, élargir la poitrine des bœufs et des porcs, communiquer au chien l'aptitude à chasser, adoucir la laine de nos anciennes races ovines et accroître la sécrétion du lait de nos vaches. Mais ce serait en vain qu'on espérait élever la taille et augmenter le poids des animaux par le croisement, sans augmenter les ressources alimentaires des contrées où ils se trouvent. D'ailleurs les produits d'un mâle de forte corpulence avec une femelle plus petite sont mal conformés. Le croisement peut servir encore à détruire certaines dispositions aux maladies, certains défauts anciens, chez des animaux soumis depuis longtemps à l'action du climat, et se reproduisant par eux-mêmes. La médecine est impuissante à faire disparaître ces défauts ; les appareilllements les mieux surveillés ne peuvent les

éliminer; un sang étranger est seul capable de les effacer. Ainsi, en donnant leurs juments à l'étalon anglais, les éleveurs normands ont fait disparaître le cornage, jadis si commun chez les chevaux de cette contrée. On peut de même, par les croisements, combattre la fluxion périodique des yeux, détruire le tournis et les affections nerveuses qui attaquent le mouton mérinos. Enfin on a regardé le croisement comme nécessaire pour prévenir la dégénérescence des races, et conserver leur santé. Buffon et Bourgelat, qui ont soutenu cette opinion, admettaient qu'il se fait une compensation lorsqu'on réunit, pour la reproduction, des animaux du Midi et ceux du Nord. • Il semble, disait Buffon, que le modèle du beau et du bon soit dispersé par toute la terre, et que dans chaque climat il n'en réside qu'une portion, qui dégénère toujours, à moins qu'on ne la réunisse à une autre portion prise au loin : en sorte que, pour avoir de bons grains, de belles fleurs, etc., il faut en échanger les graines et ne jamais les semer dans le terrain qui les a produites; et de même pour avoir de beaux chevaux, de bons chiens, etc., il faut donner aux femelles du pays des mâles étrangers, et réciproquement aux mâles du pays des femelles étrangères; sans cela, les grains, les fleurs, les animaux dégénèrent. En mêlant au contraire les races, et surtout en les renouvelant tous les jours par des races étrangères, la forme semble se perfectionner, et la nature se relever et donner tout ce qu'elle peut produire de meilleur. • On a considéré aussi le mélange des peuples comme très-favorable au développement de la race humaine, en se fondant sur ce que des localités souvent envahies par les étrangers, comme les cités commerçantes, les ports de mer, les villes de garnison, ont une population plus belle que les contrées isolées des Alpes et des Pyrénées, qui n'ont point de voies de communication, et dont les habitants se marient entre eux depuis très-longtemps. Vandermonde attribue la prospérité des grandes villes au nombre considérable d'étrangers qui les fréquentent. • La grande quantité de gens de province qui s'établissent à Paris, dit-il, contribue beaucoup à rendre cette capitale la rivale de l'ancienne Rome. Les grands génies, les hommes d'esprit, les gens à talents qui s'y trouvent, doivent sans doute leur naissance aux mariages fortuits de leurs pères avec des Parisiennes. Ces alliances se sont croisées successivement; le hasard, quelquefois la nécessité, ont réuni des gens de climats très-différents, et ont produit de très-bonnes races. Plus il y a d'étrangers dans une ville, plus elle devient célèbre. C'est en partie pour cela que les villes maritimes, qui sont presque toujours florissantes, et qui abondent en étrangers, possèdent plus de génies à proportion que les autres villes. • Il résulterait de ces affirmations que le croisement contribue à perfectionner toutes les espèces. Or si l'on se demande si le croisement est indispensable pour entretenir en bon état de rapport nos animaux domestiques, on trouve que la dégénération n'est pas aussi générale que le prétendent Buffon, Bourgelat et les autres. Les races dégénèrent quand on néglige de leur donner les soins que nécessite l'état de perfection auquel elles sont parvenues; elles ne renferment pas en elles-mêmes un principe de destruction réclamant absolument le croisement. Le croisement modifie, il ne conserve pas. Sans contester les bons effets des croisements, ce serait en exagérer l'influence que de leur attribuer la force et la belle santé que les habitants des villes commerciales et des ports de mer doivent, en grande partie, à leur richesse et à leur bien-être. C'est peut-être à tort aussi qu'on a considéré les mariages entre autochtones, dans les montagnes, comme causes des affections morbides produites surtout par la misère et la rigueur du climat. Du reste, si l'on compare les habitants de différents quartiers de certaines villes, on reconnaît facilement que l'influence de la richesse est la plus puissante, et que pour créer une belle population, pas n'est besoin de réunir des individus de contrées éloignées. A l'argument qu'on a tiré des végétaux, il y a deux mots à répondre. D'abord toutes les plantes importées n'ont pas dégénéré, le noyer, le pêcher, la luzerne, le chanvre se sont très-bien conservés; mais quand bien même la dégénérescence des plantes serait un fait certain, elle ne prouverait pas celle des animaux. Il ne paraît donc pas nécessaire de croiser sans cesse les races pour les maintenir en santé, mais il est indispensable de les mélanger soigneusement lorsqu'on veut éliminer les défauts qui les déprécient, ou plutôt les particularités de formes ou d'organisation qui les rendent moins propres aux services que nous leur demandons.

D'après quelles règles doivent se faire les croisements?

Il est d'abord nécessaire de bien appareiller les deux races croisées, relativement aux formes et au tempérament. On ne croiserait pas le cheval de course ou le cheval arabe avec les juments comtoises ou flamandes, propres au gros trait; car il est reconnu que ces croisements, trop souvent tentés, donnent de mauvais produits. • Les fauteurs de cette doctrine, dit M. Magne, professée depuis longues années, ont fait beaucoup de mal à nos éleveurs; ils sont cause qu'on a rempli quelques-unes de nos provinces d'animaux décou-

sus, sans valeur, à jambes grêles, à tête lourde, à croupe charnue. • Il faut aussi, dans les croisements, avoir égard aux tempéraments qui dominent dans les races. Les tempéraments indiquent des dispositions, des aptitudes, favorables ou nuisibles, dont il faut tenir compte dans le choix des races pour le croisement. Quand le tempérament sanguin existe avec prédominance du système musculaire, les animaux sont bons pour le travail et fournissent beaucoup de viande. Le tempérament lymphatique indique de la précocité, de la mollesse, et même peu de résistance aux causes morbifiques; mais il peut être avantageux au point de vue de la production de la viande, car il rend les animaux précoces et d'un facile engraissement. Le tempérament nerveux est propre aux animaux irritables, qui se nourrissent mal, et sont peu aptes au travail. La réunion des deux derniers tempéraments est désavantageuse, car les animaux nerveux lymphatiques sont faibles, irritables, pleins d'ardeur au commencement du travail, mais s'épuisent bientôt. Leur service est d'ailleurs désagréable.

Il ne faut infuser que graduellement le sang étranger dans les races indigènes. • Dans tous les croisements, dit M. Magne, on ne doit pas revenir à chaque génération à la race croissante, au type étranger. Même en supposant que les deux races sont bien appareillées, il peut être avantageux de faire reproduire les métis du deuxième, du troisième degré par eux-mêmes, pendant une ou deux générations. On fixe ainsi les caractères de la race qui se forme, tout en la surveillant et en lui imprimant la faculté de résister aux influences du climat; car il y a trois choses à craindre dans les opérations par métissage : le retour vers les défauts de la race indigène, l'inaptitude des métis à supporter le climat, et quelquefois la ressemblance trop grande de ces métis avec le type améliorateur. • D'autres fois il ne suffit pas de faire reproduire les métis pour arrêter le croisement, il peut être utile de les faire rétrograder vers la race qu'on améliore. Ainsi, par exemple, dans le croisement de nos chevaux avec des chevaux de race, il faut quelquefois donner à des métisses qui ont les caractères du cheval de course trop marqués, des mâles de la race commune, dans le but de s'approprier la force et l'énergie du cheval noble, sans perdre la corpulence qui distingue nos races.

La troisième règle du croisement consiste à importer des mâles préférablement à des femelles. Un étalon peut donner par an de vingt-cinq à trente poulains; et pour arriver au même résultat, il faudrait de quarante à soixante-dix juments. A cette économie s'ajoute celle qui provient du voyage, souvent importante, quand les animaux reproducteurs sont tirés d'un pays éloigné. Puis les femelles sont plus difficiles à acclimater que les mâles; elles sont plus fortement influencées par le climat que les étalons, et l'état de plénitude, l'allaitement, la mise bas, produisent des indispositions qui les rendent plus sensibles aux influences extérieures.

Il ne faut pas tirer les animaux de la race croissante d'une contrée où on les nourrit mieux que là où on veut les introduire. Beaucoup d'hippiâtres ont conseillé de tirer les types reproducteurs du Midi plutôt que du Nord, disant que des étalons anglais et danois ont donné de mauvais résultats, et que le mérinos et les étalons importés des pays chauds ont parfaitement réussi en France. Mais plus d'une fois les animaux du Midi ont complètement échoué dans le Nord, tandis que des produits remarquables ont été fournis par des mâles des races anglaises, comme pour l'espèce chevaline, et pour celle du porc, du bœuf et du mouton. Il est vrai que les animaux souffrent plus en se rapprochant des zones torrides qu'en s'avancant de ces dernières vers les contrées tempérées. Mais le climat n'est pas la seule cause de ce fait : il faut tenir grand compte de la différence de fertilité des herbages des contrées tempérées et des contrées chaudes; c'est pourquoi le cheval navarrin réussira mieux dans la Normandie que l'étalon normand sur les pelouses du Cantal ou les bruyères des Basses-Pyrénées.

Il faut songer à assurer la fixité de la race qu'on importe. Les dissemblances entre le père et les produits sont rarement considérables dans les races anciennes et bien constituées; mais dans une race qui se forme, les dissemblances entre les parents et les descendants sont souvent très-grandes. De là la nécessité de recourir plus ou moins fréquemment à la race étrangère.

Il importe de ne pas corriger deux défauts à la fois. Si l'on veut en même temps rendre chez le mouton la laine fine et les formes carrées, on trouvera difficilement un bélier qui réunisse ces qualités; et si l'on cherchait à réaliser successivement ces diverses améliorations, on risquerait de perdre les résultats déjà acquis. C'est seulement quand on a obtenu une amélioration définitive, qu'il faut s'efforcer d'en réaliser une seconde.

Il est nécessaire, pour la réussite d'un croisement, de surveiller et de bien choisir les reproducteurs. Souvent, quand il s'est agi d'améliorer une race, on a pensé qu'un étalon d'une autre race pourrait y contribuer, et l'on a pris comme reproducteur le premier individu venu. On peut attribuer à cette négligence les mauvais résultats qu'ont produits les croisements dans certaines contrées. Il

vaut mieux passer sur des défauts généraux, sur des vices de conformation, que d'employer des animaux qui manquent des caractères que l'on veut propager.

Telle est la pratique du croisement. Quels en sont les avantages? On peut, par le croisement, créer les races les plus appropriées à chaque localité; unir dans les bêtes à cornes la faculté du travail à l'aptitude à prendre de la graisse; créer des chevaux qui unissent à la force, à la stature des limoniers, la vitesse, l'énergie des races nobles; enfin faire prendre à la laine le degré de finesse le plus convenable. Le grand avantage du croisement, c'est de créer des variétés d'animaux qui possèdent le mérite des deux races qui les ont produites, et qui sont même quelquefois supérieures à la race régénératrice. Ainsi la jument normande et l'étalon de course ont donné des produits qui, à la corpulence, à la souplesse des allures des mères, joignent l'énergie, la force des pères. Les moutons du Lincolnshire croisés avec les dishley ont donné des produits qui unissent à la rusticité de l'ancienne race l'aptitude à s'engraisser et la belle conformation de la race de Bakewell. Mais on a objecté que les améliorations produites dans les animaux par le régime et par l'appareillement se conservent plus facilement que celles qui résultent du croisement. On s'est basé, croyons-nous, sur des faits mal interprétés. Les améliorations produites par le régime se conservent parce que les cultivateurs ont suivi un système de culture qui leur a permis d'entretenir les animaux perfectionnés, et non pas à cause des moyens qu'on a employés pour les produire; et si les résultats des croisements ont été souvent passagers, cela tient à ce que les éleveurs veulent avoir des animaux qu'ils ne peuvent pas entretenir convenablement. Ce n'est pas par le régime que le cultivateur fait durer les résultats qu'il a obtenus, mais par le soin qu'il donne à l'alimentation; il peut conserver une race améliorée par le croisement aussi bien qu'une race améliorée par elle-même.

CROISÉ-OBLIQUANGLE adj. Minér. Se dit d'une variété de staurolite composée de deux prismes qui se croisent sous un angle de 60°.

CROISER v. a. ou tr. (kroi-zé — rad. croiz). Disposer en forme de croix : *Croiser des fils. Croiser des épées. Croiser les bras, les jambes, les mains. Mon maître croise les bras, me regarde et me dit : Courage!* (J.-J. Rouss.)

... J'estime qu'une tombe où pour l'éternité l'on croise les deux bras, Est un asile sûr où l'espérance tombe.

A. DE MUSSET.
J'ai planté mon jardin, ô mort, avec les arbres;
L'if, le buis, le cyprès y croisent sur les marbres
Leurs rameaux d'un vert brun.

TH. GAUTIER.
— En parlant d'un vêtement, Placer une partie de façon à en couvrir une autre : *Croiser son gilet, sa redingote, son habit. Il croisa les deux pans de sa robe de chambre à ramages.* (Balz.)

— Couper, passer en travers de : *Nous croisés la route d'Amiens. Il suivait un sentier qui croise la route en cet endroit. L'éclair croise l'éclair, l'air mugit, le ciel gronde.* Ducis.

— Couper le chemin de : *Il nous croisa sans rien dire. A aller en même temps dans une direction opposée à celle de : Cette lettre a croisé peut-être celle à laquelle elle sert de réponse.* (Mme de Sév.)

— Présenter la pointe d'une arme : *Croiser la baïonnette. Quand on croise les baïonnettes, les idées ne passent plus.* (Béranger.)

— Barrer, rayer avec des traits qui se croisent ou autrement : *Croisez ce mot. Toute cette page est à croiser.*

— Fig. Traverser des projets : *Il ne cherche qu'à nous croiser.*

— *Croiser les bras*, Rester les bras croisés, rester inactif : *Un gouvernement qui n'a pas d'idées tombe dès qu'on croise les bras pour le regarder faire.* (E. de Gir.)

Pour toi, peuple affranchi dont le bonheur commence, Tu peux croiser les bras après ton œuvre immense.

C. DELAVIGNE.
— Littér. Employer des rimes croisées : *M. de Voltaire a croisé les vers de la tragédie de Tancrède.* (Marmontel.)

— Mar. *Croiser les écarts ou les empatures*, Disposer parallèlement des pièces de bois, de façon que les écarts ou empatures de chacune des deux files correspondent au milieu de la longueur des pièces dans l'autre.

— Escr. *Croiser le fer, croiser l'épée*, Mettre épée contre épée, fleuret contre fleuret, de manière à former une croix. • Se battre à l'épée : *Me trouvez-vous assez grand seigneur pour me faire la grâce de croiser l'épée avec moi?* (Alex. Dum.) *Si ce monsieur est hydrophobe, ce n'est pas une raison pour que vous alliez croiser le fer avec lui.* (Balz.)

Noble ou non, pour croiser le fer avec le fer, Tout homme qui m'outrage est assez gentilhomme.

V. HUGO.

— Vénér. *Croiser les chiens*, Traverser le chemin qu'ils suivent dans la poursuite.

— Manège. *Croiser la gauche en arrière*, Frapper le cheval sur la croupe.

— Techn. *Croiser un tissu*, Travailler à quatre marches. • *Croiser les soies*, Les tor- dre légèrement avec un moulin.

— Econ. rur. *Mêler par l'accouplement, en parlant des races d'animaux : Chez les animaux, il faut croiser les races pour perfectionner les espèces.* (Beauchêne.) *La pratique anglaise est de bien nourrir les animaux, de les bien soigner, de les bien croiser.* (Proudh.)

• Fig. Associer, en parlant d'éléments hétérogènes : *Les régimes qu'on croise ne produisent que des gouvernements bâtards.* (E. de Gir.)

— v. n. ou intr. Avoir assez d'ampleur pour être croisé : *Voire habit ne croise pas assez.*

— Mar. Occuper et surveiller une certaine étendue de mer, en la parcourant dans toutes les directions : *L'escadre destinée à croiser devant Cadix, dans l'espoir d'intercepter les galions d'Espagne, était prête à faire voile.* (Guizot.) *Le comte Russell a déclaré qu'il était inexact que la flotte du canal eût reçu l'ordre d'aller croiser dans la Baltique.* (E. de La Bédollière.)

Se croiser v. pr. Etre croisé : *Deux lignes qui se croisent. Un ample fichu de mousseline blanche se croise sur son sein.* (E. Sue.)

— Suivre des directions différentes ou opposées : *Nos lettres se sont croisées en route. Les promeneurs se croisaient, se saluaient, s'abordaient. En certains endroits, à peine reste-t-il assez d'espace pour que deux voitures s'y croisent.* (Balz.)

Nous nous aimions sans nous connaître;
Nos baisers se croisaient dans l'air.

BÉRANGER.

• Etre émis, se produire à la fois en grand nombre et en divers sens : *La société tout entière n'est qu'un ensemble de solidarités qui se croisent.* (F. Bastiat.) *Ces propos se croisent sur le seuil des habitations.* (G. Sand.) *Les morbleus! les sangheul! les mort de tous les diables! se croisaient dans l'air.* (Alex. Dum.)

• Sur le front des camps déjà les bronzes grondent;
Cent tonnerres lointains se croisent, se répondent.

On s'enroue en vivat; des pavés jusqu'aux toits
Se croisent mille chants d'indigène patois.

BARTHELEMY.

— Mêler son sang, en parlant de deux races : *Il y a des parties de l'Amérique où l'Européen et le nègre se sont tellement croisés, qu'il est difficile de rencontrer un homme qui soit tout à fait blanc ou tout à fait noir.* (De Tocqueville.) *Dans la nature, toutes les races qui ne se croisent pas dégénèrent.* (Raspail.)

— Fig. Chercher à nuire l'un à l'autre : *Ils se croisent dans tout ce qu'ils font. Il se brouille : Ils se sont croisés pour une bagatelle.* • Inus.

— Croiser à soi : *Se croiser les bras. Il se croisa les bras sur la poitrine, et resta tout occupé de l'entretien des deux dames.* (Balz.)

— Fam. *Se croiser les bras*, Rester dans l'inaction : *N'aurions-nous pas honte de voir les pauvres gens se dévouer, quand nous nous croiserions les bras?* (G. Sand.)

— Manège. En parlant du cheval, Ne pas avancer dans la même ligne les deux jambes du même côté : *Ce cheval se croise. Se croiser est, pour un cheval, un signe de faiblesse ou de mauvaise éducation.* (Focillon.)

— Hist. Prendre la croix pour aller combattre les infidèles : *Éléonore de Guyenne se croisa avec son mari, soit qu'elle l'aimât alors, soit qu'il fût de la bienveillance de ces temps d'accompagner son mari dans de telles aventures.* (Volt.)

— Fig. S'entendre pour la défense d'un intérêt commun : *Les catholiques de toute nuance sentent la nécessité de se croiser contre leurs ennemis communs.*

— Antonyme. Décroiser.

CROISÉ-RECTANGULAIRE adj. Minér. Se dit d'une variété de staurolite composée de deux prismes croisés à angles droits.

CROISERIE s. f. (kroi-zé-ri — rad. croiser). Techn. Ouvrage de brins d'osier croisés.

— Hist. A signifié Croisade.

CROISSET (Jean), théologien et jésuite français, né à Marseille, mort à Avignon en 1738. Il fut recteur de la maison du noviciat de son ordre à Avignon. On a de lui un grand nombre d'écrits ascétiques, qu'il composa de 1696 à 1723, et dont les principaux sont : *Vie des saints pour tous les jours de l'année* (Lyon, 1723, 2 vol. in-fol.); *Parallèle des mœurs de ce siècle et de la morale de Jésus-Christ* (1735, 2 vol. in-12); *Exercices de piété pour les dimanches et fêtes* (1736, 18 vol. in-12), etc.

CROISÉTÉ, ÉE adj. (kroi-zé-té — rad. croissette). Blas. Marqué de petites croix : *Ce tombeau consiste en une pyramide appliquée au mur, que surmonte une boule croisétée.* (Th. Gaut.) • Peu usité, on dit le plus souvent : *Sémé de croisettes.*

CROISSETTE s. f. (kroi-zé-té — dimin. de croix). Petite croix. • Dans quelques provinces, Croix de par Dieu, *Ade*, à cause de la petite croix qu'on plaçait autrefois en tête de l'alphabet.

— Mar. Barre de perroquet. • Cheville qui lie la hampe du pavillon au mât.

— Escrime. Fleuret moucheté, à garde en

forme de croix, dont se servent les matres d'armes.

— Blas. Petite croix : *Ecu semé de croix-ettes*.

— Bot. Nom vulgaire de la volantié à feuilles en croix appartenant au genre crucifère : *La croixette velue vient abondamment dans les haies*. (V. de Bomare.)

— Minér. Nom vulgaire de la staurotide geminée, parce qu'elle se présente en cristaux groupés de manière à figurer une croix.

— Encycl. Blas. V. croix.

CROISEUR s. m. (kroi-zeur — rad. *croiser*). Mar. Navire qui croise, qui parcourt et surveille une certaine étendue de mer. « Capitaine d'un de ces navires : *Aucune nation maritime ne saurait offrir dans ses annales des attaques plus hardies, des combats plus héroïques et des succès plus glorieux que ceux qui illustrèrent les croiseurs français au commencement de ce siècle*. (Merlin.)

— Mines. Filon qui en coupe un autre.

— Ornith. Nom vulgaire de l'hirondelle de mer et de la mouette.

— Adjectif. : *Navire croiseur*.

CROISEUR-COMPTEUR s. m. Techn. Machine propre à dévider la soie des cocons : *Des croiseurs-compteurs*.

CROISIC (Le), en latin *Crociliacum*, ville maritime de France (Loire-Inférieure), ch.-l. de cant., arrond. et à 50 kilom. de Savenay, 468 kilom. S.-O. de Paris; pop. aggl. 2,259 hab. — pop. tot. 2,416 hab. Ecole d'hydrographie; bains de mer. Le Croisic offre un port de mer garni de beaux quais et d'agréables promenades plantées, d'où l'œil domine le pourtour de la presqu'île sur laquelle est bâtie la ville. Les environs du Croisic contiennent 21 hectares de marais salants; aussi la ville exporte-t-elle chaque année plus de 12 millions de kilogrammes de sel, non compris celui qui y est employé pour la préparation de la sardine, branche d'industrie considérable dans la localité. Fabriciques d'engrais, de soude de varech; construction de navires; commerce de vins, eaux-de-vie et bestiaux. Le port est un des plus fréquentés et aussi des plus sûrs du littoral.

La presqu'île sur laquelle s'éleva aujourd'hui la ville du Croisic était occupée, dit-on, au vi^e siècle, par une colonie de Saxons que saint Félix, évêque de Nantes, convertit au christianisme. Ils abjurèrent l'idolâtrie et furent baptisés le jour de Pâques de l'année 557. C'est en mémoire de cet événement que fut fondée la petite et antique chapelle du Crucifix, située à l'est de la ville, et qui a été convertie depuis longtemps en magasin d'artillerie, et c'est de cette chapelle, suivant toute apparence, que le Croisic (en breton, petite croix) a pris son nom. Il faut passer du vie au xiv^e siècle pour voir la ville figurer dans l'histoire, ou du moins y jouer un certain rôle. A cette époque, le Croisic, forcé de se déclarer entre Jean de Montfort, son duc naturel, et Charles de Blois, demeura constamment fidèle au premier. En 1342, il tomba cependant aux mains de Louis d'Estougnon, qui s'en empara pour le compte de Charles de Blois; mais il ne tarda pas à se soulever et à contraindre ses vainqueurs momentanés à la retraite. Ce fut alors que Nicolas Bouchard, qui fut plus tard amiral de Bretagne, mais qui n'était encore que simple capitaine au Croisic, fit, en vue d'éviter à la place une nouvelle surprise, élever un redoutable château fort sur l'emplacement occupé aujourd'hui par l'hôtel de ville et la place de Dinan.

En 1590, nous trouvons ce château gardé par un corps d'Espagnols, auxiliaires du duc de Mercœur pendant la Ligue; sept ans plus tard, le capitaine La Tremblaye s'en empara au nom de Henri IV, qui, fidèle au système qu'il pratiqua régulièrement à cette époque, en ordonna la démolition. L'occupation du Croisic par les troupes royales, qui est son principal événement historique, rappelle un souvenir que l'histoire doit enregistrer : La Tremblaye ayant imposé à la ville une rançon de 30,000 écus, vingt-deux courageux citoyens du Croisic s'offrirent en otages, et se constituèrent prisonniers jusqu'au paiement de la somme; mais les Croisicais ne songèrent plus dès lors à leur promesse, et les vingt-deux otages, après une longue captivité, n'obtinrent qu'à grand-peine de leurs concitoyens l'accomplissement de la convention. C'est devant le Croisic que le maréchal de Conflans éprouva, en 1758, une des défaites les plus désastreuses de la marine française.

Les deux monuments les plus intéressants du Croisic sont : l'église de *Notre-Dame-de-Pitié* et la chapelle de *Saint-Goustan*. La première, fondée en 1494 et consacrée en 1507, offre un assez beau portail renaissance et un clocher qui a été construit au xviii^e siècle; ce clocher mesure une hauteur de 55 m. et sert de phare aux bâtiments en pleine mer. L'église du Croisic fut quelque temps transformée en prêche par un petit groupe de protestants déterminés qui parvinrent à s'introduire dans la place en 1558; ils en furent délogés, après un jour de siège, par le cardinal de Créquy, évêque de Nantes, et s'échappèrent à la faveur de la nuit.

La chapelle de Saint-Goustan, consacrée à un moine de l'abbaye de Saint-Gildas, dis-

v.

ple de saint Félix, abbé de Rhuis au x^e siècle, s'éleva à l'ouest de la ville, au bord de la rade. « Par une bizarrerie que la légende explique seule, dit M. Pol de Courcy dans son savant *Guide archéologique*, son pignon occidental est bâti sur une roche qu'il coupe en deux parties, dont l'une est restée en dehors et l'autre en dedans de la chapelle. Saint Goustan, jeté sur la côte du Croisic par une affreuse tempête, ne tarda pas à s'endormir. Son lit était le rocher nu; mais, dans sa sollicitude pour son élu, le ciel avait eu l'attention d'amollir la pierre, qui depuis conserva toujours l'empreinte miraculeuse de son corps. Lorsque plus tard les Croisicais voulurent élever à saint Goustan une chapelle commémorative de son passage sur la terre, ils eurent grand soin d'enfermer la pierre dans l'enceinte de l'édifice; mais tout le travail disparut pendant la nuit. L'expression de la volonté divine était manifeste; on se remit donc à l'œuvre, en prenant cette fois la précaution de laisser la pierre en dehors. Le lendemain, même prodige. Alors on se décida pour la disposition actuelle, seule entreprise que le ciel ait permis d'accomplir. » Aujourd'hui la chapelle Saint-Goustan n'est plus livrée au culte, mais la dévotion à son patron est encore vivante dans le cœur des naïves populations bretonnes, qui viennent fréquemment demander la guérison à sa fontaine miraculeuse; une des propriétés de son eau est notamment de féconder les femmes stériles. Cette propriété se retrouve dans presque toutes les croyances populaires de la Bretagne.

Le Croisic a donné naissance à Alain Bouchard, auteur des *Grandes chroniques de Bretagne*, publiées en 1514, et au poète Desforges-Maillard, qu'une mystification a rendu célèbre. C'est lui qui, sous le pseudonyme féminin de Mlle de Malerais, publia des vers qui enthousiasmaient Voltaire et valurent au mystificateur une lettre de l'auteur de *Candide*, sans compter celles de bon nombre de beaux esprits du temps. C'est cette aventure que Piron a mise en scène dans sa *Métromanie*.

Les bains de mer du Croisic, bien que moins fréquentés par la fashion parisienne que ceux de la côte normande, n'en sont pas moins très-visités pendant la saison, principalement par les habitants du littoral. Ils possèdent un casino qui ne le cède en rien à ceux de Trouville et de Dieppe, et où les baigneurs et les baigneuses mènent la vie du monde avec son luxe de toilettes et ses plaisirs dansants et chantants. L'érection prochaine de Saint-Nazaire en sous-préfecture, en remplacement de Paimbœuf, donnera une nouvelle impulsion au commerce du Croisic et une nouvelle importance à son port. En face du Croisic, à 12 kilom. environ en mer, on aperçoit un phare, ce phare est bâti sur un banc de rochers, dit *le Four*, et qui n'est autre qu'un écueil des plus dangereux. De nombreux bâtiments s'y sont brisés, avant la sage mesure qui le signale à l'attention des navigateurs.

CROISIÉ s. m. (kroi-zié). Forme ancienne du mot croisé.

— Hist. relig. Nom donné à des religieux établis au xiii^e siècle. Il On écrivait aussi *croisier*.

— Encycl. Venus à Paris en 1258, les croisés, qu'on appelait aussi *frères de la Sainte-Croix*, prièrent saint Louis de les aider à s'y établir, et ce roi les hébergea, dit Joinville, en une rue appelée *le quarrefour du Temple*, qui ores est appelée *la rue de Sainte-Croix*. « Faisant profession de mendicité, les croisés s'en allaient, chaque matin, demander l'aumône dans les rues de Paris.

Les croisés se qualifiaient *chanoines réguliers*. Pour réguliers, « ils ne l'étaient guère dans leurs mœurs, lit-on dans l'*Histoire de Paris*. On tenta, à plusieurs reprises, d'introduire parmi eux la réforme, mais ces tentatives restèrent toujours sans succès. » Sous le règne de Louis XIII, leurs désordres éveillèrent l'attention du gouvernement. Le cardinal de La Rochefoucauld, pour régénérer cette communauté, voulut y faire entrer les chanoines de Sainte-Geneviève; mais cette incorporation n'était pas du goût des chanoines de Sainte-Croix, qui repoussèrent les réformateurs. Enfin, sentant qu'ils se compromettaient par leurs excès, ils travaillèrent eux-mêmes à leur propre réforme, et se soumettent à l'observance de la règle de saint Augustin. En 1778, la communauté des croisés fut supprimée.

CROISIÈRE s. f. (kroi-zière — rad. *croiser*). Mur. Action de croiser; surveillance exercée par des navires qui croisent : *Une longue croisière. Être en croisière. Aller en croisière. On établit aussi des croisières en temps de paix, pour protéger les navires de commerce contre les pirates*. (De Chesnel.) « Ensemble des navires qui croisent : *La croisière anglaise avait de nombreuses intelligences sur nos côtes*. (Las Cases.) « Parage surveillé par des bâtiments en croisière : *La Manche est une mauvaise croisière*. (Acad.)

— Chem. de fer. Etat de deux voies ferrées qui se croisent à niveau : *Les croisières exigent toujours une active surveillance*.

— Encycl. On appelle *croisière* l'acte d'un navire de guerre qui, limitant sa navigation à un parage déterminé, va, vient, revient, passe et repasse, en un mot *croise* ses routes, c'est-à-dire court dans tous les sens, soit

pour surprendre au passage les bâtiments dont il veut s'emparer, soit pour attendre ceux qu'il a mission de protéger contre l'ennemi, contre les corsaires ou autres écumeurs de mer. On donne également le nom de *croisière* à ce parage même, ainsi qu'au temps de cette navigation d'attente, d'observation, de défense ou d'attaque, et, de même qu'on dit *s'établir en croisière*, de même on dit qu'une *croisière* est longue ou courte, pénible ou douce, lucrative ou onéreuse. *Croiser*, c'est donc s'établir par une certaine latitude et sous un certain méridien, pour y barrer la route à l'ennemi qu'on veut chasser et capturer, ou y protéger le passage des bâtiments amis. Inutile d'ajouter que l'espace où l'on se propose de *croiser* doit être choisi avec la connaissance des habitudes du commerce maritime de la nation contre laquelle on se propose d'agir. Le nom de *croiseur* est donné au navire qui *croise*. Toutes les nations ont adopté cette dénomination, dont l'origine est latine. Le *to cruise* des Anglais, le *kruisen* des Hollandais, le *crociare* des Italiens, le *cruzar* des Portugais et des Espagnols dérivent, comme notre mot *croiser*, du latin *cruciare*. L'histoire de nos *croisières* a des pages immortelles. Les *croiseurs* anglais du commencement de ce siècle n'ont pu empêcher les nôtres de s'illustrer. On sait la belle *croisière* que fit l'amiral Duperré, alors simple lieutenant de vaisseau, en 1805, sur le *Vétéran*, dans les mers du Cap de Bonne-Espérance, du Brésil et des Antilles; celle que fit l'amiral Hamelin, en 1827, contre les pirates algériens qui infestaient la Méditerranée; celle de l'amiral Berget dans l'Inde, après le traité d'Amiens; celle que fit, en 1832, le vice-amiral Hugon contre les pirates de l'archipel grec, etc.

CROISILLE s. f. (kroi-zille; // ml. — rad. *croiser*). Techn. Petite pièce de bois qui porte les molettes du rouet d'un fleur.

CROISILLES, bourg de France (Pas-de-Calais), ch.-l. de cant., arrond. et à 13 kilom. S.-E. d'Arras; pop. aggl. 1,503 hab. — pop. tot. 1,537 hab. Fabrique de sucre; vestiges d'un ancien château fort.

Croisilles, nouvelle par Alfred de Musset. C'est l'histoire, toute de fantaisie et très-peu vraisemblable, d'un jeune homme qui, revenant d'un voyage, apprend la faillite de son père et sa ruine complète. Croisilles est un étourdi qui s'est pris d'une belle passion pour une demoiselle qui n'est rien moins que la fille d'un fermier général du Havre, M. Godeau. Bien que ruiné, Croisilles n'abandonne pas son amour. Il ne se bien à se tuer, mais auparavant il veut, en bon chrétien qu'il est, user de sa dernière ressource. Il va trouver M. Godeau, lui annonce sa ruine et termine en lui demandant la main de Mlle Julie. Cette extravagance passe, aux yeux du fermier général, pour de la folie; en effet, rien n'y ressemble davantage. Il rit au nez de Croisilles, et celui-ci songe sérieusement à s'aller noyer. Mais un vieux domestique de son père vient lui apprendre qu'il lui reste encore 30,000 fr. Là-dessus, Croisilles reprend espoir. Il écrit à Julie, qui lui répond : « Je vous épouserais bien; mais il vous faut au moins 300,000 fr. de dot pour obtenir l'assentiment de mon père. » Croisilles se met en campagne. Il joue et perd, rejoue et perd encore; enfin il met tout ce qui lui reste d'argent dans un achat de marchandises, qu'il embarque sur un vaisseau. Un naufrage achève de le ruiner. Lors que Julie apprend qu'elle est la cause d'un tel malheur, elle se prend à son tour à aimer Croisilles, et trouve le moyen de lui faire parvenir 500,000 fr. en simulant un héritage qui survient au jeune homme; c'est sa part de la fortune qu'elle tient de sa mère. Julie Godeau devient ainsi Mme Croisilles.

Cette nouvelle est une des plus faibles qu'ait écrites A. de Musset.

CROISILLON s. m. (kroi-zi-lon; // ml. — rad. *croix*). Le plus court de deux objets disposés en croix : *Le croisillon d'une croix*. *Le croisillon d'une ancienne croisée*. « Chacun des objets en croix, s'ils sont d'une longueur à peu près égale : *Les croisillons d'un chdssis. Au-dessus du tympan brode de cette croisée à quatre croisillons en pierre, grince encore la girouette du noble*. (Balz.) *Le parloir était coupé en deux par une grille renforcée de croisillons très-serrés*. (E. Sue.)

— Archit. Syn. de *croisée* ou *transsept*.

— s. m. pl. Branches de fer qui se croisent dans le cœur d'un arbre tournant, pour l'empêcher de se fendre.

CROISOIRE s. f. (kroi-zoi-re — rad. *croiser*). Instrument qui sert à rayer le dessus du biscuit de mer.

CROISSANCE s. f. (kroi-san-se — rad. *croître*). Développement progressif d'un corps organisé : *La croissance d'un enfant, d'un animal, d'un arbre. Arrêter la croissance. Prendre de la croissance. Il y a des plantes qui naissent beaucoup à leurs voisins, par la rapidité de leur croissance*. (A. Maury.) *Si les croisances sont irrégulières ou entravées, il en peut résulter des difformités monstrueuses*. (Virey.) *Nous marions nos filles lorsqu'à peine elles ont pris leur croissance*. (Mme de Rémusat.)

— Fig. Développement progressif : *L'amour est la suprême croissance du cœur*. (F. Soulié.) *La croissance intellectuelle et morale*

n'est pas moins indispensable que l'amélioration matérielle. (V. Hugo.) *Dans une société régulièrement organisée, tout doit être en croissance continue*. (Proudh.) *La société n'est pas un être créé pour l'immobilité, mais pour la croissance*. (P. Félix.)

— Méd. *Compensation de croissance*, Principe en vertu duquel un organe normal ou pathologique n'acquiert jamais un développement extraordinaire sans qu'un autre organe de son système ou d'un système corrélatif ne soit réduit et atrophié dans une même mesure. Ce principe est souvent désigné sous le nom de *principe du balancement des organes*. « *Corrélation de croissance*, Principe en vertu duquel les modifications de certains organes entraînent à leur suite des modifications en d'autres organes, sans qu'on puisse découvrir le rapport caché qui les unit les uns aux autres.

— Jardin. Sortes de rocaillies, d'inscrustations pierreuses : *Croissances des Indes*.

— Syn. *Croissance*, *crue*. *Croissance* représente l'augmentation dans sa durée; *crue* la représente dans son résultat comme un fait accompli. Sous un autre point de vue, la *croissance* est successive et uniforme, on la suit dans ses progrès; la *crue* est subite, inattendue. On arrête la *croissance*; on distingue un âge qui s'appelle *l'âge de croissance*; on déplore les accidents que la *crue* des eaux a produits.

— Antonymes. Décroissance, décroissement, diminution, déclin, décours.

— Encycl. Physiol. Nous avons déjà exposé au mot ACCROISSMENT les phénomènes principaux de l'augmentation du volume des corps organisés; nous nous contenterons d'ajouter ici quelques lignes concernant une découverte qui vient d'établir d'une façon précise ce qu'il avait été impossible de déterminer jusqu'à ce jour, savoir : les causes qui régissent l'étendue, les phases particulières et la durée générale de l'accroissement. Un savant médecin allemand, le docteur Lihartzik, enlevé prématurément à la science en 1866, est parvenu, après de longues années consacrées à des observations dont le nombre s'élève à près de 60,000, à formuler la loi qui préside à la *croissance* du corps humain. Une série de 12,000 nouvelles observations lui a prouvé que la même loi est applicable aux plantes; la mort ne lui a pas laissé le temps de vérifier si elle s'étendait également au reste des êtres organisés. La théorie du docteur Lihartzik a reçu la sanction des corps savants de l'Allemagne et de la France, et elle repose sur des données mathématiques certaines et déterminées, qui réduisent la question de la *croissance* à un simple problème de géométrie, accompagné de sa solution. Nous donnerons à l'article consacré à Lihartzik un exposé complet de sa théorie, que l'illustre Alexandre de Humboldt n'avait pas hésité à patronner lui-même auprès de l'Académie des sciences de Berlin.

— Philos. biol. *Corrélation de croissance*. Les variations dans les espèces vivantes reconnaissent quatre sortes de causes : 1^o l'action directe du milieu ambiant, des causes extérieures, générales ou accidentelles, sur les générations successives, par exemple celles de la nourriture, de la chaleur, de la lumière, de l'humidité, etc.; 2^o l'action indirecte de ces mêmes causes, c'est-à-dire l'exercice ou le défaut d'exercice de certains organes déterminés par les conditions de vie; 3^o la *corrélation de croissance*; 4^o l'hérédité ou la réversion à des caractères plus ou moins anciens. Parmi les variations qui résultent de ces différentes causes, les unes sont plus ou moins utiles aux individus, d'autres sont nuisibles, d'autres indifférentes. M. Darwin a montré qu'une cause générale, laquelle il a donné le nom d'*élection naturelle* (*natural selection*), détermine la plus ou moins grande persistance des variations une fois produites, en accumulant celles qui sont utiles, en détruisant celles qui sont nuisibles, en laissant subsister celles qui sont indifférentes. Sous le nom de *corrélation de croissance*, M. Darwin désigne ce fait, que certaines variations en entraînent le plus souvent d'autres à la suite, sans qu'on puisse découvrir le lien caché qui les unit les uns aux autres. « L'organisation tout entière, dit-il, forme un tout dont les parties sont en relations mutuelles si étroites pendant leurs diverses phases de *croissance* et de développement, que, lorsque des variations légères affectent accidentellement un organe quelconque et s'accumulent par élections naturelles, d'autres organes se modifient aussi peu à peu, comme par une conséquence nécessaire. C'est cette loi des variations simultanées que j'entends exprimer par le terme de *corrélation de croissance*. »

C'est en vertu de cette loi de *corrélation de croissance* que des modifications, accumulées seulement au profit des petits ou des larves, affectent aussi la structure de l'animal parfait; qu'une déformation qui s'est produite chez les jeunes embryons atteint toute l'organisation de l'adulte; que les diverses parties du corps qui sont homologues, et qui pendant les premières phases de la vie fœtale sont semblables, présentent ordinairement des variations analogues. La *corrélation de croissance* représente, parmi les causes des variations, le mystère, l'inconnu, l'expliqué. Quoi de plus singulier que la relation qui existe chez les chats entre la couleur bleue des yeux et la surdité, entre la couleur de l'écaïlle des tortues et leur

sexe, entre les pieds emplumés des pigeons et la membrane qui relie les doigts externes, entre la quantité plus ou moins grande du duvet des oisillons nouvellement éclos et la couleur future de leur plumage, entre les poils et les dents du chien glabre de Turquie? Les exemples de phénomènes où s'applique la loi de *corrélation de croissance* sont nombreux; un des plus frappants est la différence si marquée que l'on observe entre les fleurs extérieures et les fleurs centrales de quelques plantes composées ou ombellifères. M. Darwin ne croit pas que cette différence puisse être expliquée d'une manière satisfaisante par d'autres causes. « Chacun sait, dit-il, la différence qui existe, chez la pâquerette par exemple, entre les fleurons de la circonférence et les fleurs du centre. Cette différence est souvent accompagnée de l'avortement de quelques-uns des organes floraux. Chez quelques composées, les graines aussi diffèrent en forme et en structure; et l'ovaire lui-même, avec ses parties accessoires, est différent, ainsi que l'a constaté Cassini. Quelques auteurs ont attribué ces différences à la pression, et la forme des graines produites par les fleurons complets de quelques composées semble appuyer cette supposition. Mais, à l'égard de la corolle des ombellifères, le docteur Hooker a constaté que ce n'est nullement chez les espèces où les ombelles sont le plus serrées que les fleurs du pourtour diffèrent le plus fréquemment de celles du centre. On pourrait penser que le grand développement des pétales extérieurs, en détournant la nourriture destinée à d'autres parties de la même fleur, en cause l'avortement; mais, chez certaines composées, il y a une différence entre les graines du pourtour et du centre, sans aucune différence entre les corolles... A l'égard des différences qu'on observe dans les capitules ou les ombelles, entre la corolle des fleurs centrales et celle des fleurs extérieures, Spengel a émis l'opinion que les fleurons du pourtour servent à attirer les insectes, dont l'intervention est avantageuse à la fécondation des plantes de ces deux ordres. Une pareille supposition ne me semble pas éloignée de la vraisemblance; et si une telle particularité de structure est en effet de quelque avantage à ces plantes, l'élection naturelle peut être intervenue pour la rendre permanente. Mais quant aux différences dans la structure interne ou externe des graines, différences qui ne semblent pas toujours en rapport direct avec la différence des fleurs, il me paraît impossible qu'elles soient de quelque avantage à la plante. Cependant, parmi les ombellifères, ces différences sont si apparentes, que les graines sont quelquefois orthospermes dans les fleurs extérieures, et cœlospermes dans les fleurs centrales; de sorte qu'Auguste-Pyrame de Candolle a établi sur ces différences les principales subdivisions de l'ordre. Il suit de là que des modifications de structure, considérées par les classificateurs méthodistes comme étant d'une haute valeur, peuvent être entièrement dues aux lois de la *corrélation de croissance*, sans être, autant du moins que nous en pouvons juger, du plus léger service à l'espèce. »

Toutefois on doit, selon l'éminent naturaliste que nous venons de citer, se montrer scrupuleux dans l'application de cette loi mystérieuse de *corrélation de croissance*. Souvent, en effet, on peut être tenté de lui rapporter certaines modifications que l'animal ou la plante a simplement héritées de ses ancêtres. Il peut arriver, par exemple, qu'un individu transmette à ses descendants une certaine particularité qui deviendra constante par voie d'élection naturelle. Après quelques milliers de générations une nouvelle particularité, tout à fait indépendante de la première, deviendra à son tour l'apanage de cette race. On aurait tort en ce cas de chercher une certaine corrélation entre les deux particularités, qui sont en réalité entièrement étrangères l'une à l'autre. Ainsi M. Alphonse de Candolle a remarqué qu'on ne trouve jamais de semences ailées dans un fruit indéhiscent. M. Darwin montre qu'il n'y a sans doute pas là de *corrélation de croissance*. En effet, si les semences ailées ont été formées par voie d'élection naturelle, elles ne pouvaient évidemment se former que dans les fruits déhiscent.

— *Compensation et économie de croissance.* Le principe de la *compensation de croissance* ou du *balancement des organes* a été introduit dans la philosophie zoologique par Goethe et Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, dans la philosophie botanique par Pyrame de Candolle. Réuni au principe des connexions, il constitue la grande théorie dite des *analogues*. Le principe de la *compensation de croissance* est le complément du principe de connexion; tandis que celui-ci, s'attachant à ce qu'il y a de plus fixe et de plus constant dans les organes, montre l'unité conservée au milieu de toutes les diversités apparentes, celui-là, s'appliquant à ces diversités elles-mêmes, nous révèle, sinon leurs causes, du moins leurs relations de coexistence. Voici en quels termes Goethe a exposé le principe de la *compensation* ou du *balancement de croissance* : « En considérant avec la notion d'un type, ne fût-il qu'ébauché, les animaux supérieurs appelés mammifères, on trouve que la nature est circonscrite dans son pouvoir créateur, quoique les variétés de forme soient à l'infini à cause du grand nombre des parties et de

leur extrême modifiabilité. Si nous examinons attentivement un animal, nous verrons que la diversité des formes qui le caractérisent provient uniquement de ce que l'une de ses parties devient prédominante sur l'autre. Ainsi, dans la girafe, le cou et les extrémités sont favorisés aux dépens du corps, tandis que le contraire a lieu dans la taupe. Il existe donc une loi en vertu de laquelle une partie ne saurait augmenter de volume qu'aux dépens d'une autre, et *vice versa*. Telles sont les barrières dans l'enceinte desquelles la force plastique se joue de la manière la plus bizarre et la plus arbitraire sans pouvoir jamais les dépasser; cette force plastique régit en souverain dans ces limites, peu étendues, mais suffisantes à son développement. Le total général au budget de la nature est fixé; mais elle est libre d'affecter les sommes partielles à telle dépense qu'il lui plaît. Pour dépenser d'un côté, elle est forcée d'économiser de l'autre... Pour rendre palpable en quelque sorte l'idée de la balance parfaite qui existe entre les additions et les soustractions de la nature, nous rapporterons quelques exemples. Les serpents occupent une place très-élevée parmi les êtres organisés : ils ont une tête distincte, munie d'un organe appendiculaire parfait, c'est-à-dire d'une mâchoire réunie sur la ligne médiane; mais leur corps se prolonge pour ainsi dire à l'infini, parce qu'il n'y a ni matière ni force employée par les organes accessoires. Du moment que ceux-ci apparaissent dans le lézard, qui n'a que des jambes et des bras très-courts, ce prolongement indéfini du tronc s'arrête, et le corps se raccourcit. Le développement des membres postérieurs de la grenouille réduit son corps à une longueur proportionnelle très-petite, et celui du crapaud difforme s'élargit en vertu de la même loi. »

M. Darwin pense que les cas de *compensation de croissance* ordinairement cités peuvent être ramenés à une loi plus générale qu'il appelle loi d'économie de croissance, et qu'il formule de la manière suivante : « L'élection naturelle essaye continuellement d'économiser sur chaque partie de l'organisation. Lorsque, sous des conditions de vie changeantes, un organe autrefois utile devient d'une moins grande utilité, l'élection naturelle s'empare des tendances de résorption, si légères qu'elles soient, qu'il manifeste, parce qu'il doit être avantageux à chaque individu de l'espèce de ne plus perdre autant de forces nutritives à construire un organe inutile. » Ainsi, selon le naturaliste anglais, l'élection naturelle réussira toujours dans la longue suite des temps à réduire et à épargner tout organe, ou toute partie d'organe, aussitôt qu'il aura cessé d'être nécessaire ou utile, sans que pour cela d'autres parties ou organes se développent en un degré correspondant, si ce développement est sans aucune utilité. Réciproquement, l'élection naturelle peut fort bien développer considérablement un organe quelconque, sans nécessiter en compensation la réduction de quelque autre partie de l'organisme.

CROISSANT s. m. (kroi-san — rad. *croître*). Astr. Temps qui s'écoule de la nouvelle à la pleine lune, et pendant lequel la partie éclairée, visible pour nous, croît d'une manière continue : *La lune est à son CROISSANT*. || Forme apparente de la lune, lorsqu'elle nous présente moins de la moitié de son hémisphère éclairé : *Les yeux attachés au ciel, où le CROISSANT de la lune errait dans les nuages, je réfléchissais sur ma destinée.* (Chateaub.) || Chacun des quartiers de la lune :

Au front des cieux le troisième *croissant*
Arrondissait son disque palissant.
MILLEVOYE.
|| Chacun des jours d'une lunaison :

Au dixième *croissant* de la lune nouvelle,
On peut du fier taureau dompter le front rebelle.
DEUILLE.
— Par anal. Objet ayant la forme du croissant de la lune : *Des cornes courbées en CROISSANT*. *Memno, ambassadeur des arts à Florence, se croyait aussi noble que les Strozzi, dont les armes sont ornées de trois CROISSANTS d'or.* (Méry.)

— Par plaisant. Cornes dont on est convenu d'affubler les époux trahis : *Il porte le CROISSANT*. || *Loger au CROISSANT*, Appartenir à la classe des maris trompés :

... Son ascendant
Toujours l'entraîne à *loger au CROISSANT*.
LEROUX.

— Hist. Armes et étendard de l'empire turc, parce qu'ils sont décorés d'un croissant : *Arborer le CROISSANT*. *On croyait déjà voir les temples changés en mosquées, le CROISSANT arboré où la croix était adorée.* (Boss.)

Du prophète imposteur les tribus insolentes
Arboraient le *croissant* sur vingt cités tremblantes.
ARNAULT.

|| Empire turc : *Le CROISSANT a vaincu. Ils humilièrent le CROISSANT*.

C'est Coran; le *croissant* en dépeuple l'enceinte;
Le Turc y règne en paix au milieu des tombeaux.
C. DELAVIGNE.

— Ordres du Croissant, Ordres de chevalerie fondés par Charles et René d'Anjou. || Autre ordre fondé par Sélim III en 1799 : *Il a mérité que le Grand Seigneur le décorât de l'ORDRE du CROISSANT.* (Dupin.)

— Blas. Figure de croissant. || *Croissant*

montant, Celui dont les pointes sont tournées vers le chef ou partie supérieure de l'écu, ce qui est le cas le plus ordinaire. || *Croissant renversé ou versé*, Celui dont les pointes sont tournées vers la partie inférieure de l'écu. || *Croissant tourné ou couché*, Celui dont les pointes regardent le flanc dextre. || *Croissant couché-contourné*, Celui dont les pointes sont dirigées vers le flanc sénestre.

— Mar. Massif de bois dur établi à l'arrière des affûts, et servant au pointage des canons. || Sorte de grosse tringle courbée en demi-cercle qui supporte la mâchoire du gui en arrière du mât d'artimon. || Chacune des diverses tringles destinées à détourner les eaux le long du bord, au-dessus de chaque sabord. || Nom donné à diverses autres tringles courbées. || Arc de cercle décrit par la barre du gouvernail.

— Portif. Sorte d'ouvrage de défense. — Techn. Pièce de métal analogue à un crochet de portemanteau, mais placée horizontalement, soit pour retenir les divers ustensiles du feu sous une cheminée, soit pour servir comme d'embrace à un rideau. || Évidemment dans une platine de serrurerie. || Outil dont les forgerons se servent pour parer les congés des pièces cylindriques, et qui consiste en une pièce plate, à couteau émoussé et cintré intérieurement, dont la forme varie avec celle de la pièce. || Petit pain dont la forme est celle d'un croissant : *Les CROISSANTS se font avec de la farine de première qualité travaillée avec une eau qui contient des œufs battus.*

— Comm. Papier dont le filigrane porte trois croissants.

— Mus. Chacune des ouvertures semi-circulaires pratiquées dans une table d'harmonie.

— Art vétér. Tumeur en forme de croissant qui se produit sur la sole, et qui est causée par la fourbure chronique : *Le CROISSANT guérit rarement.*

— Arboric. Instrument à fer recourbé et tranchant, placé au bout d'un long manche : *Le CROISSANT est employé pour la tonte et l'élagage des arbres de haut jet, et aussi pour la tonte des haies vives.* (A. Du Breuil.)

— Bot. Nom vulgaire de plusieurs champignons.

— Ichthyol. Nom donné à un poisson du genre labre et à un autre du genre tétodon.

— Encycl. Hist. Le *croissant* est un ornement qui tire sa forme et son nom de la première phase de la lune. Les anciens en décoraient le front d'Astarté, la Vénus syrienne, et de Phébé ou Diane, sœur du Soleil. Les dames romaines l'entrelaçaient dans leur chevelure. De toute antiquité, il avait été le symbole de Byzance, comme l'attestent de nombreuses médailles. Maîtres de Constantinople, les Turcs le conservèrent, peut-être comme emblème de leur empire naissant, et ils en décorèrent leurs enseignes militaires, le pavillon de leurs flottes et les minarets de leurs mosquées.

Deux ordres du *Croissant* furent créés, l'un au XIII^e siècle, l'autre au XV^e siècle, par deux princes de la maison d'Anjou. Le premier fut institué à Messine, en 1268, par Charles d'Anjou, frère de saint Louis, en mémoire de la victoire qu'il venait de remporter à Tagliacozzo sur Conradin, son compétiteur au royaume de Naples. Cet ordre dut son nom à un *croissant* d'or qui ornait le collier et qui était entouré de la devise : *Donec implentur orbes* (jusqu'à ce qu'il remplisse l'univers), laquelle faisait allusion aux projets ambitieux de son fondateur. Il eut une très-courte existence.

Le second ordre du *Croissant* fut établi à Angers, en 1448, par René d'Anjou, duc de Lorraine, comte de Provence et roi de Naples. Il dut également son nom à la forme de ses insignes; mais ceux-ci n'avaient plus la même signification. Ils étaient accompagnés de la devise : *Lox en croissant*, qui en fixait le sens, et qui apprenait « que tous les nobles cœurs doivent de jour en jour accroître et augmenter leur bienfaisance, tant en courtoisie et débonnairété que en vaillance et glorieux faits d'armes. » Cette institution disparut avec la maison d'Anjou.

Dans les temps modernes, on a donné le nom d'ordre du *Croissant* à une espèce de décoration créée, en 1799, par Sélim III, empereur des Turcs, et qui consistait en un médaillon portant au centre le chiffre du padischah et entouré d'une garniture de diamants. Cette décoration fut supprimée en 1831 par Mahmoud II, qui établit, pour la remplacer, le Nicham iffihar. L'amiral Nelson fut le premier chevalier de l'ordre du *Croissant*.

— Blas. Dans les armoiries, le *croissant* est considéré par quelques héraldistes, le P. de Varennes en particulier, comme l'un des plus nobles symboles dont on puisse charger un écu, quoique l'usage en soit très-répandu, en France surtout. Quelques croisés adoptèrent ce signe en mémoire de leurs exploits pendant les croisades. Voici les armes des familles qui portent un *croissant* sur leur écu : *Kérangar*, en Bretagne; d'azur, à un *croissant* d'or. — *Moutigu*, en Franche-Comté; de gueules, au *croissant* d'argent. — *Mauny-Miniac*; d'argent, au *croissant* de gueules, à un *croissant* d'argent. — *Mordelles*, en Bretagne; de gueules, à un *croissant* d'or. — *Le Vicomte*,

en Bretagne; d'azur, à un *croissant* d'or. — *Gaiety*, en Bretagne; d'azur, à un *croissant* d'or. — *Bourgeois*, en Normandie; d'hermines, au *croissant* de gueules. — *Garsaler de La Vaquerie*; d'argent, au *croissant* de gueules. — *Pontchâteau*, en Bretagne; de vair, au *croissant* de gueules. — *Maure*, en Bretagne; de gueules, au *croissant* de vair. — *Gaze*, en Bourgogne; de gueules, au *croissant* d'argent, accompagné de sept billettes en orle du même. — *Bochart*, en Bourgogne; d'azur, au *croissant* d'or, abaissé sous une étoile du même. — *Angé*, en Poitou; d'azur, au *croissant* d'argent, surmonté d'une étoile d'or. — *Jannin*, en Bourgogne; d'azur, au *croissant* d'argent, surmonté d'une flamme d'or. — *Mesmes*, en Guyenne; écartelé, au 1^{er} d'or, au *croissant* de sable; aux 2 et 3 d'argent, à deux lions léopardés de gueules posés l'un sur l'autre; au 4 d'or, à une étoile de sable, au chef de gueules et en pointe, coupé et ondé d'azur. — *Leinfant*, en Normandie; d'azur, au *croissant* d'or, à un lambel d'argent. — *Leunin*, en Normandie; de gueules, au *croissant* d'or, à un lambel d'argent. — *Jouffrey*, en Dauphiné; d'azur, au *croissant* montant d'argent, au chef d'or, chargé de trois étoiles de sable. — *Andoyer*; d'argent, à un *croissant* de gueules, au chef d'azur, chargé de trois étoiles en fasces d'or. — *Allorgi*, en Normandie; d'or, au *croissant* d'azur, au chef de sable, chargé d'une étoile du champ. — *Mene*, en Provence; d'azur, au *croissant* d'argent, parsemé de cinq hermines, au chef cousu de gueules, chargé de cinq étoiles d'or. — *Jassaud*, en Provence; d'azur, au *croissant* d'argent, au chef cousu de gueules, chargé de trois étoiles d'or. — *Allamant*, en Lorraine; de gueules, au *croissant* d'argent, au chef du même, chargé d'un lambel de trois pièces d'azur. — *Varin*; d'or, au *croissant* de gueules et au chef d'azur, chargé de trois étoiles d'or. — *Tilla*, dans le comtat Venaissin; d'azur, au *croissant* d'argent, et au chef du même, chargé de trois croix potencées de sable. — *La Chassepagnon*, en l'île-de-France; d'azur au *croissant* d'argent, au chef cousu de gueules, chargé de deux étoiles d'or. — *Perelle*, en Berry; d'azur, au *croissant* montant d'argent, au chef d'or, chargé de trois tourteaux de gueules. — *Du Bois*, en Normandie; d'azur, au *croissant* d'argent, abaissé sous deux étoiles du même. — *Lechitory*, alias *Lechilory*, en Bretagne; d'azur, à un *croissant* d'argent, accompagné de trois besants du même, deux en chef et un en pointe. — *Balle*, en Dauphiné; d'or, à un *croissant* d'azur, accompagné de trois roses de gueules. — *Hennot*, en Normandie; de gueules, au *croissant* d'argent, accompagné de trois étoiles d'or. — *Fort*, en Normandie; d'argent, au *croissant* de gueules, accompagné de trois merlettes de sable. — *Cheese*, en Normandie; d'azur, au *croissant* d'argent, accompagné de trois molettes d'éperon, alias de trois étoiles d'or. — *Truc*, en Champagne; d'azur, au *croissant* d'argent, surmonté d'une étoile d'or, accompagné de trois palmes du même. — *Keimerech*, en Bretagne; d'argent, au *croissant* montant de gueules, surmonté d'un écu d'or, à trois tourteaux de gueules. — *Vay*, en Bretagne; de gueules, au *croissant* d'hermine, surmonté d'une croixette d'argent. — *Asseline Le Gardette*, en Dauphiné; d'azur, au *croissant* d'argent, surmonté d'une étoile ou comète à sept ruis, le plus long aboutissant au centre du *croissant*. — *Gourmont*, en Normandie; d'argent, au *croissant* de sable, au chef de gueules, chargé de trois roses d'or. — *Fèvre*, en Normandie; d'azur, au *croissant* d'argent mantelé d'or, chargé de deux ombres de soleil de gueules. — *Bereuer*, en Normandie; d'azur, au *croissant* d'argent, abaissé sous une fleur de lis d'or. — *Le Blanc*, en Provence; écartelé, aux 1^{er} et 4 d'azur, au *croissant* d'argent, surmonté d'une massue du même, accostée de deux palmes d'or; aux 2 et 3 de sinople à la bande d'argent. — *Bathéon*, en Forez; de gueules, au *croissant* d'argent, au chef d'or. — *Marlon*, en Nivernais; d'azur, au *croissant* d'argent, surmonté d'une étoile d'or. — *Lange*, en Nivernais et Lyonnais; d'azur, au *croissant* d'argent, surmonté d'une étoile du même. — *Chevoir*, en Bretagne; de gueules, au *croissant* d'argent, surmonté de trois macles de même. — *Sorley*, en Lorraine; d'azur, au *croissant* d'argent, surmonté d'une étoile du même. — *Vauchauvade*, en Auvergne; d'azur, à un *croissant* et une étoile d'argent en pal. — *Amcel*, en l'île-de-France; d'azur, au *croissant* d'argent, surmonté d'une étoile du même. — *Cadoule*, en Languedoc; de gueules, au *croissant* renversé d'argent en chef et une étoile d'or en pointe. — *Lesplacay*, en Bretagne; d'argent, au *croissant* de gueules, accompagné de six billettes de sable. — *Buelt*, en Touraine; d'azur, au *croissant* d'argent, accompagné de six croix recroisetées au pied fiché d'or; trois en chef, trois en pointe. — *Tortre*, en Normandie; d'azur, au *croissant* d'or, soutenant deux colombes, et surmonté de trois étoiles, le tout du même. — *Hemery*, en Normandie; de sable, au *croissant* d'or, posé au point d'honneur et accompagné de cinq *croissants* du même. — *Cauchois*, en Normandie; d'azur, au *croissant* d'or, accompagné de six étoiles du même. — *Emery*, en Normandie; de sable, au *croissant* d'or, accompagné de cinq molettes d'éperon du même; deux en chef, deux en flanc et une en pointe. — *Courtois*, en Normandie; d'argent, au *croissant* de gueules, surmonté de cinq mouchetures de sable. —

Bandre, en Normandie : d'argent, au *croissant* de gueules, accompagné de six merlettes du même. — **Beaultien**, en Normandie : d'argent, au *croissant* de sable, accompagné de six croissants ancrés du même, rangés trois en chef et trois en pointe. — **Dinet**, en Lyonnais : d'argent, au *croissant* abaissé d'azur, à deux fleurs de quintefeuille de gueules, tigées et feuillées de sinople, mouvantes en chevron renversé des deux pointes du *croissant*; au chef d'azur, chargé d'un lion léopardé d'argent. — **Gott**, en Guyenne et Gascogne : de gueules, au *croissant* d'argent, accompagné de trois larmes du même; au chef cousu d'azur, chargé d'un soleil d'or. — **Ammoval**, en Normandie : d'azur, au *croissant* d'argent, accompagné de trois molettes d'éperon d'or. — **Bar**, en Auvergne : parti, au 1^{er} de gueules, au *croissant* d'argent, accompagné de huit étoiles du même en orle; au 2^d d'or, au chevron d'azur, chargé de trois étoiles d'argent. — **La Fontenelle**, en Poitou : d'azur, à un *croissant* d'argent, entouré de quatre étoiles d'or, et surmonté d'une cinquième étoile du même. — **Saillaus**, en Auvergne : d'argent, au *croissant* tourné de gueules, accompagné de trois étoiles du même. — **La Ribbe**, en Auvergne : d'azur, au *croissant* d'argent, accompagné de trois molettes d'éperon du même. — **Hogues**, en Poitou : d'azur, à un *croissant* d'argent, accompagné de trois coquilles d'or, deux en chef et une en pointe. — **Gaudin**, en Bretagne : de gueules, à un *croissant* d'argent, accompagné de trois roses du même, deux en chef et une en pointe. — **Gallais**, en Bretagne : de gueules, à un *croissant* montant d'or, accompagné de six roses du même, trois en chef et trois en pointe. — **Bar de Vissac**, en Auvergne et Berry : parti, au 1^{er} de gueules, au *croissant* entouré d'argent, accompagné de huit étoiles du même mises en orle; au 2^d d'or, au chevron d'azur, chargé de trois étoiles d'argent. — **Dido**, en Lorraine : d'azur, au *croissant* d'argent, accompagné en flanc et en pointe de trois billettes, et en chef à dextre d'une étoile, et à sénestre d'une molette d'éperon, le tout d'or. — **Trameau**, en l'île-de-France : d'azur, au *croissant* d'argent, ayant à son centre une rose du même, et accompagné de trois étoiles d'or. — **Rouvenay**, en Bourgogne : de gueules, au *croissant* d'argent, accompagné de sept billettes du même, trois en chef, deux en fasces et deux en pointe. — **La Haye-Monhault**, en Poitou : d'or, à un *croissant* de gueules, accompagné de six étoiles du même, trois en chef, deux en flanc et une en pointe, et une bordure d'azur chargée de huit besants d'argent. — **Aubery**, en l'île-de-France : de gueules, à un *croissant* d'or, accompagné de trois trèfles d'argent, posés deux et un. — **Montault** : de gueules, au *croissant* d'or, accompagné de six étoiles du même, trois en chef et trois en pointe. — **Bochari de Champigny** : d'azur, au *croissant* d'or, surmonté d'une étoile du même. — **Barthélemy** : d'argent, au *croissant* renversé de sable, coupé d'azur, à une croix alaisée d'or. — **La Porte la Meilleraye** : de gueules, au *croissant* d'argent, chargé de cinq mouchetures d'hermine. — **Lesrède** : d'azur, au *croissant* renversé d'argent, au chef cousu de gueules, chargé d'une étoile d'or. — **D'Houville** : d'hermine, au *croissant* de gueules. Certaines familles portent deux *croissants* sur leurs écus : **Ugny**, en Bretagne : d'argent, à deux *croissants* adossés de gueules. — **Garadeur**, en Beaujolais : d'azur, à deux *croissants* adossés d'argent. — **Perron**, en l'île-de-France : d'azur, à deux *croissants* accolés d'argent, l'un montant, l'autre versé, au chef d'or, chargé de trois aiglettes de sable. — **Bonchaud** : d'azur, à deux *croissants* adossés d'argent, accompagnés de quatre besants d'or, un en chef, deux en fasces et un en pointe. — **Le-Fèvre** : d'azur, à deux *croissants* posés en sautoir d'or, accompagnés en chef de deux *croissants* affrontés, et en pointe d'une étoile du même. — **Livré**, en Normandie : de gueules, à deux *croissants* d'argent et une fleur de lis d'or en pointe. — **Bonchaux**, en Bourgogne : d'azur, à deux *croissants* accolés d'argent, accompagnés de quatre besants en croix d'or. — **Lepuray**, en Normandie : d'argent, à deux *croissants* de gueules, celui en pointe supportant un rameau de deux branches de laurier de sinople, posées en pointe. D'autres familles portent trois *croissants* : **Chavannes**, en Bresse et Bugey : de gueules, à trois *croissants* d'or. — **Villiers**, en Champagne : d'azur, à trois *croissants* d'argent. — **Fressancourt** : d'azur, à trois *croissants* d'argent. — **Tremilleuc**, en Bretagne : de gueules, à trois *croissants* d'argent. — **Varinand**, en Poitou : de sable, à trois *croissants* d'argent. — **Baye**, en Limousin : d'azur, à trois *croissants* d'or. — **Téhillac**, en Bretagne : de gueules, à trois *croissants* d'argent, deux en chef, un en pointe. — **Rocheux**, en Bretagne : d'argent, à trois *croissants* montants de gueules. — **Pontho**, en Bretagne : d'azur, à trois *croissants* montants d'argent, deux en chef, un en pointe. — **Mousson**, en Bretagne : d'argent, à trois *croissants* montants de sable, deux et un. — **Mesnil**, en Normandie : de gueules, à trois *croissants* d'argent. — **Loisel**, en Normandie : de sable, à trois *croissants* d'argent. — **Hettehou**, en Normandie : de sable, à trois *croissants* d'argent. — **Patau**, en Guyenne et Gascogne : d'azur, à trois *croissants* d'or en pal. — **Chesnelong**, en Normandie : de gueules, à trois *croissants* d'argent. — **Le-Clerc de Lesseville** : d'azur, à trois

croissants d'or, au lambel du même. — **Epiny**, en Normandie : d'azur, à trois *croissants* d'or. — **Tuffeau**, en Poitou : d'argent, à trois *croissants* de gueules. — **Margalei**, en Auvergne : d'azur, à trois *croissants* d'argent en pal. — **Consturier**, en Normandie : d'azur, à trois *croissants* d'argent. — **Blanchard**, en Normandie : d'azur, à trois *croissants* d'argent. — **Barques**, en Normandie : de sable, à trois *croissants* d'argent. — **Barre**, en Normandie : d'azur, à trois *croissants* d'or. — **Harcene** : de gueules, à trois *croissants* tournés en bande d'argent. — **Albert de Fos**, en Provence : de gueules, à trois *croissants* d'or. — **Courtin**, en Touraine : d'azur, à trois *croissants* d'or. — **Fournier**, en Bretagne : d'azur, à trois *croissants* d'or, posés deux et un. — **Cléguesne**, en Bretagne : de gueules, à trois *croissants* d'argent. — **Bénard**, en Bretagne : d'argent, à trois *croissants* de sable, deux en chef et un en pointe. — **Asnières**, en Saintonge et Poitou : d'argent, à trois *croissants* de gueules. — **Kerbussac**, en Bretagne : d'azur, à trois *croissants* montants d'or, deux en chef, un en pointe. — **La Forest**, en Orléanais : d'azur, à trois *croissants* d'or. — **Velthau**, en Auvergne : d'azur, à trois *croissants* d'or. — **Angers**, en Bretagne : de vair, à trois *croissants* de gueules. — **Le Camus**, dans l'Orléanais : d'azur, à trois *croissants* d'argent, posés deux et un. — **Des Essarts**, dans l'île-de-France et l'Orléanais : de gueules, à trois *croissants* d'or. — **Fautreau**, dans l'île-de-France : d'azur, à trois *croissants* d'or. — **Le Clerc**, dans l'île-de-France : d'azur, à trois *croissants* d'or. — **Tissart**, dans l'île-de-France : de gueules, à trois *croissants* d'or. — **Harène**, en Languedoc : d'azur, à trois *croissants* d'or mis en bande. — **Mesplez**, dans l'île-de-France : d'or, à trois *croissants* de gueules. — **Aigremont**, en Franche-Comté : de gueules, à trois *croissants* d'argent. — **Vassenaire** : de gueules, à trois *croissants* d'argent. — **Salnt-Beuve**, en Normandie : d'azur, à trois *croissants* d'argent. — **Bancs**, en Dauphiné : d'azur, à trois *croissants* mal ordonnés d'argent, les deux de la pointe adossés. — **Raymond de Chammeville**, en Provence : d'azur, à trois *croissants* d'argent, surmontés d'une molette d'or. — **Du Four**, en Normandie : d'azur, à trois *croissants*, une étoile du même posée en abîme. — **Châtellier**, en Normandie : d'azur, à trois *croissants* d'argent, surmontés de trois losanges rangés en chef d'or. — **Trévillac**, en Bretagne : d'azur, à trois *croissants* montants d'or, deux en chef, un en pointe, et une fleur de lis du même en abîme. — **Maffre**, en Guyenne et Gascogne : de gueules, au chef cousu d'azur, chargé de trois *croissants* d'argent. — **Brun**, en Languedoc : de gueules, à trois *croissants* d'argent, et un cœur d'or en abîme. — **Lur**, en Limousin : de gueules, à trois *croissants* d'argent, au chef d'or. — **Escanneville**, en Champagne : de sable, à trois *croissants* d'argent, posés deux et un, surmontés de trois billettes du même. — **Bédos**, en Languedoc : de gueules, à trois *croissants* d'argent, surmontés de trois étoiles du même, à l'orle de huit coquilles d'argent. — La ville de **Rocroy** : d'azur, à trois *croissants* entrelacés d'argent, accompagnés de trois fleurs de lis d'or, deux en chef et une en pointe. Enfin il y a des familles qui portent quatre *croissants* et plus sur leurs écus : **Du Hayne**, en Guyenne et Gascogne : d'azur, à quatre *croissants* d'or. — **La Barre**, en Touraine : d'or, à six *croissants* de sable, posés trois, deux et un. — **Ravenel**, en Champagne : de gueules, à six *croissants* d'or, posés deux, deux et deux, surmontés chacun d'une étoile du même, et d'une étoile en pointe, aussi d'or. — **Bochet**, en l'île-de-France : d'argent, semé de *croissants* de gueules, chaque *croissant* surmonté d'une moucheture de sable. — **La Chaussée**, en Beauvais : d'azur, semé de *croissants* d'argent naissants, à trois besants d'or, deux en chef et un en pointe. — **Sains** : de gueules, semé de *croissants* d'argent, au lion de sable. — **Anglure**, en Champagne : d'or, semé de grillons d'argent, soutenus de *croissants* de gueules. — Ichthyol. On a donné le nom de *croissant* à deux poissons très-différents. Le premier appartient au genre labre, et doit sans doute son nom vulgaire à la forme de sa nageoire caudale; il a en outre huit rayons épineux et quinze rayons articulés à la nageoire dorsale. Il habite les mers d'Amérique. Le second est le tétrodon ocellé, dont le dos porte en effet une bande en *croissant*. On le trouve dans la Méditerranée. Sa chair est de mauvais goût, et passe même pour vénéneuse. Il paraît néanmoins que, si on l'a lavée dans plusieurs eaux, on peut en manger sans crainte. Ce poisson a du reste fort peu d'importance comme aliment. **CROISSANT** (kroi-san) part. prés. du v. *Croître* : *Son mal va toujours croissant*. A quoi servent ces prairies balsamiques, ces herbes salutaires, ces blés croissant sans culture, et ces fruits délicieux dispersés par les oiseaux voyageurs et semés par le souffle des vents? (Deleuze.) **CROISSANT**, ANTE adj. (kroi-san, ante — rad. *croître*). Qui croît, qui s'augmente : *Si je jugeais de mes années par la haine toujours croissante que m'inspirent l'oppression et la bassesse, je croirais que j'ai rejoint*. (Chateaub.) Beaumarchais entrain le vent en poupe et toutes les voiles dehors dans cette vogue croissante qui ne s'arrêta plus qu'à près le Mariage de Figaro. (Ste-Beuve.) C'est

la lutte toujours renaissante qui fait l'énergie toujours croissante. (Mme E. de Gir.) A l'impuissance morale du principe théocratique se joint l'impossibilité croissante de son application sociale. (F. Pillon.)

Je priais; par degrés d'affreux pressentiments D'une terreur croissante ont pénétré mes sens. C. DELAVIGNE.

— Mar. *Echelle de latitude croissante*. Echelle au moyen de laquelle on évalue les vraies distances, qui se trouvent défigurées par la projection de Mercator usitée dans les cartes marines.

— Mathém. *Fonction croissante*. Fonction qui varie dans le même sens que la variable dont elle dépend, c'est-à-dire qui croît en même temps que la variable et décroît en même temps qu'elle.

— Encycl. Une même fonction peut être croissante dans certains intervalles et décroissante dans d'autres; ces intervalles sont séparés par les valeurs de la variable qui rendent la fonction maximum ou minimum. Une fonction est croissante ou décroissante suivant que sa dérivée est positive ou négative.

CROISSANTÉ, ÉE (kroi-san-té — rad. *croissant*). Blas. Se dit des pièces semées de croissants. « Peu usité; on dit ordinairement semé de croissants. »

CROISSET s. m. (kroi-sè — peut-être de *croisser*). Erpét. Nom ancien de la grenouille verte ou rainette.

CROISSET, village de France (Seine-Inférieure), commune de Canteleu, canton de Maromme, à 10 kilom. S.-O. de Rouen; petit port de cabotage sur la Seine; 616 hab. Le mouvement de la navigation, en 1861, présente le tableau suivant : entrée, 20 navires; sortie, 20 navires; tonnage total, 5,344; cabotage : entrée, 6 navires; sortie, 52 navires; tonnage total, 4,025.

CROISSIR v. n. ou intr. (kroi-sir — onomatop.). Craquer; se choquer; rompre. « Vieux mot. »

CROISSY, bourg et commune de France (Seine-et-Oise), canton de Saint-Germain-en-Laye, arrond. et à 16 kilom. N. de Versailles, sur la rive droite de la Seine, qui, en face, forme une belle île, dite de Croissy ou de la Loge; 906 hab. Lavoires de laine; éducation de mérinos. Nous signalerons à Croissy : l'église (XIII^e siècle), dont la tradition attribue la fondation à la reine Blanche; le château (XVIII^e siècle); une maison colossale, du nom de *Colifichet*, bâtie par le marquis d'Aligre; le pavillon Henri IV ou pavillon Gabrielle; une école de charité; un vaste hôpital et un bel établissement pour le lavage des laines. En 1689, Croissy avait pour curé l'abbé Vertot, qui y a composé, dit-on, ses *Révolutions de Portugal*. L'île de Croissy (île de la Chaussée, île Gauthier, île de la Loge) a 5 kilom. de long; c'est un des plus beaux sites des environs de Paris.

Croissy (L'ÎLE DE), paysage de M. Cabat; Salon de 1857. Ce tableau, d'un style très-pur et très-poétique, a, suivant l'expression de M. Paul de Saint-Victor, la sérénité touchante d'un paysage virgilien : on y voit de beaux arbres à la silhouette élégante, des terrains d'une fermeté rare, des chèvres qui sentent encore le cythre antique dont elles furent nourries. « Il n'y a qu'une note fautive dans cette symphonie pastorale, a dit le critique que nous venons de nommer : le ciel est en porcelaine et ne s'accorde pas avec le ton sévère et vigoureux des devants. » M. Edmond About a dépeché contre ce tableau des épigrammes qui trahissent le désir de paraître spirituel aux dépens même de la vérité : « Les arbres s'attachent mal au sol, et les branches ne savent pas comment elles tiennent à l'arbre. Un feuillage léger laisse tomber une ombre aussi lourde que du plomb. La couleur n'est pas seulement triste, elle est lugubre. M. Cabat a l'air d'un pleureur à gages, condamné à suivre l'enterrement de la nature. Vous vous ferez une idée de la maladresse de cette peinture en supposant un sermon de Bossuet écrit par M. Méry. » Que signifie tout ce papillonnage, dirons-nous à notre tour? Mme Mertens répondrait : « Je me le demande. » M. Delecluze a rendu justice à la gravité de style dont M. Cabat a fait preuve dans cette vue de l'île de Croissy et dans une autre toile exposée la même année et représentant les *Bords de la Seine à Croissy* : « Dans ces sites de Croissy, a dit le savant critique, l'artiste a déployé de majestueux ombrages sous lesquels on voudrait être pour rêver. Les paysages de M. Cabat sont silencieux, profonds; il y règne un air pur, et, en les regardant, il semble que notre âme éprouve un calme qui la rend meilleure... Je félicite M. Cabat de ce que, dédaignant les effets si bizarres et les coquetries de pinceau si prisées aujourd'hui, il traite son art en conscience et avec gravité. » Oui, avec gravité, ajouterons-nous, et voilà le secret de la critique du Swift français, qui a tout l'esprit de son devancier, mais qui n'en a pas encore tout le sérieux.

CROISSY (Ch. COLBERT, marquis DE). V. COLBERT.

CROIST, CROISTRE. Formes anciennes des mots *croître*, *croître*.

CROISURE s. f. (kroi-zu-re — rad. *croiser*). Techn. Tissage d'une étoffe croisée autre que le drap, dont la texture s'appelle *filure* : La

croisure de la serge. « Opération du tirage des cocons, qui consiste à réunir en croix deux brins de soie, ou quelquefois à replier un seul brin sur lui-même. » Opération qui consiste à croiser, pour les faire adhérer les uns aux autres avant d'arriver au dévidoir, tous les brins dont se compose un fil de soie : *La croisure est comme une filière qui, après avoir fait adhérer les uns aux autres les divers brins qui composent les fils, les déterge, les arrondit, les sèche et les empêche de se coller sur les extrémités des ailes de l'aspil, on doit croiser vingt fois et plus selon la finesse de la soie qu'on file, car, moins il y a de brins, plus le fil doit être fortifié par leur parfaite adhérence*. (L. de Teste.) « La plus large des levées qui coupent un marais salant. »

— Littér. Disposition des vers par rimes croisées : *La diversité de la mesure et de la croisure des vers que j'y ai mêlés me donne occasion de tâcher à les justifier*. (CORN.) « Disposition des vers de mesures différentes employés dans une même pièce. »

— Mar. Position relative des vergues et des mâts lorsqu'ils sont placés en croix. « Endroit où se rencontrent les doubles d'un cordage. » Se dit aussi pour Croisée, lorsqu'on veut désigner l'envergure des voiles ou la longueur des vergues.

— Blas. Point d'intersection des deux lignes qui coupent un écu en quartiers.

CROÏT s. m. (kroi — rad. *croître*). Accroissement, objet qui s'ajoute à un autre, par le développement naturel de celui-ci : *Le croît d'un troupeau*.

Que de filles, ô dieux ! mes pièces de monnaie Ont produites ! Voyez : la plupart sont déjà Aussi grandes que leurs mères.

Le croît m'en appartient. Il prit tout là-dessus. LA FONTAINE.

Cet homme possédait un fertile héritage, Et de plusieurs troupeaux dans l'ardente saison Vendait à ses voisins le croît et la toison. LA FONTAINE.

— Jurispr. *Bail à croît*, Bail de bétail, fait avec clause de partager le croît : *Le cheptel se donne à perle et à croît*. (Acad.) « *Croît de cens*. V. SURCENS. »

— Antonyme. Déchet.

— Homonymes. Croie, croix; puis crois, croit, croient, croie, croies (du verbe *croire*), et crois, croît (du verbe *croître*).

CROÏTRE v. n. ou intr. (kroi-tre — lat. *crevere*, même sens. V. *croître*, tu *crois*, il *croît*, nous *croissons*; je *croissais*, nous *croissions*; je *crûs*, nous *crûmes*; je *croitrai*, nous *croîtrons*; je *croitrais*, nous *croîtrions*; *crois*, *croissons*, *croissez*; que je *croisse*, que nous *croissions*; que je *crusse*, que nous *crussions*; *croissant*; *crû*, *crue*). Se développer, gagner de l'étendue : *La rivière a crû*. *La marée croît*. *La lune croissait*. *Un enfant dont le corps croît a besoin d'une nourriture abondante*. (J.-J. ROUSS.) *Les arbres qui croissent rapidement ont un bois moins dur et vivent moins longtemps*. (Maquet.) *Sous les influences réunies de la lumière et de la chaleur, les plantes croissent le jour*. (H. Berthoud.)

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel Croître à l'ombre du tabernacle.

RACINE. — Augmenter en intensité : *Le bruit croît*. *Le vent croît*. *La pluie croît*. *La vitesse croît*. *Ses desirs croissent sans cesse*. *Mes regrets croissent tous les jours*. *La pensée croît et se fortifie, parce qu'elle est en quelque sorte organisée pour croître et se fortifier*. (Condill.) *Plus les ressources diminuent, plus on sent croître les besoins*. (Marmontel.) *Nos desirs croissent sur le soir de la vie, comme les ombres s'allongent au déclin du soleil*. (A. KARR.) *La malice est comme la vertu, elle croît avec l'âge*. (Mme Monmarçon.) *Le désir croît avec l'attrait*. (H. Taine.) *Le paupérisme croît sur une ligne parallèle à la richesse*. (Colins.) *Les facultés de l'intelligence croissent par le travail*. (A. Martin.)

Je vois mes honneurs croître et tomber mon crédit.

RACINE. Malgré tous mes respects, je vois de jour en jour Croître sa résistance autant que mon amour.

CORNÉILLE. — Augmenter en durée : *Les jours croissent en hiver et au printemps*. « Augmenter en nombre ou en qualité : *Cette famille croît rapidement*. *La population croît avec la richesse*. *La richesse croît comme le carré du nombre des travailleurs*. (Proudh.)

— Naître et se développer : *Le bouleau ne croît que dans les pays froids*. *Le blé croît presque partout*. *L'herbe ne croît plus où mon cheval a passé*. (Attila.) *Humboldt a remarqué que partout où la banane croissait en Amérique, l'intelligence de la race montait dans la même proportion*. (E. Pelletan.)

Il voit, sous les yeux de Cérès, Croître les trésors de la terre.

J.-B. ROUSSEAU.

— Fig. Être produit; prospérer.

Vous avez orné mon image Des lauriers qui croissent chez vous.

— Impersonnel : *Il croît dans ce pays une grande variété de plantes*.

Il y croît des badaux autant et plus qu'ailleurs.

CORNÉILLE. — *Croître en ou dans*, Gagner en, se déve-

lopper sous le rapport de : CROÏTRE EN longueur, EN largeur, EN volume. CROÏTRE EN sagesse, EN vertu. CROÏTRE EN âge. Le peuple croissait EN nombre et EN force. (Boss.) Nos trente arpents, haussant EN valeur, croissent EN produit tous les ans. (P.-L. Courier.) L'homme ne peut CROÏTRE DANS la vérité sans CROÏTRE aussi DANS l'amour. (Lamenn.)

... Si, comme on le dit, ce monde corrompu Croissait toujours en vice et jamais en vertu, Le ciel depuis longtemps eût perdu patience.

VIENNET.

— Fam. Ne faire que croître et embellir, Gagner rapidement de la taille et de la beauté : Cet enfant ne fait que croître et embellir. Il Fig. et souvent ironiq. Se développer, augmenter : Sa passion n'a fait que croître et embellir. La sottise tous les jours ne fait que croître et embellir. (Mol.)

— L'herbe y croît, C'est un endroit peu fréquenté : L'herbe croît dans les rues de cette ville. Il Fig. C'est une chose oubliée, négligée, dédaignée : L'herbe croît sur le monde civil comme sur la campagne de Rome. (E. Quinet.) Ne laissez pas croître l'herbe sur le chemin de l'amitié. (Mme Geoffrin.)

— Prov. Mauvaise herbe croît toujours, Se dit pour expliquer la croissance rapide d'un enfant de mauvais caractère, et par plaisanterie d'un enfant quelconque.

— V. a. ou tr. Accroître, augmenter, développer : Les valets qui se plaignent de leurs gages peuvent-ils d'eux-mêmes les croître, en se garnissant les mains? (Pasc.)

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.

CORNEILLE.

... Les dieux n'ont dicté cet oracle Que pour croître à la fois sa gloire et son tourment.

RACINE.

Je ne prends point plaisir à croître ma misère.

RACINE.

Que ce nouvel honneur va croître son audace.

RACINE.

Il Vieux.

— Gramm. Ce verbe prend, dans ses temps composés, l'auxiliaire avoir ou l'auxiliaire être, selon que l'on a en vue l'action seule ou l'action envisagée comme suivie d'un état qui s'est maintenu plus ou moins longtemps : En quelques heures la rivière a cru de plusieurs pieds. Voyez comme elle est crue depuis l'orage d'hier.

— Syn. Croître, augmenter, s'augmenter. V. AUGMENTER.

— Antonymes. Décroître, diminuer.

CROI s. f. (kroi — lat. *cruz*, même sens). Instrument de supplice formé quelquefois d'un seul pieu, plus souvent de deux pièces de bois placées en travers l'une de l'autre, et sur lequel on attachait des criminels condamnés à mort : Supplice de la croix. Être attaché à la croix. Être mis en croix. Jésus-Christ est mort sur la croix pour nous racheter. Jésus-Christ allait au Calvaire portant sa croix sur ses épaules. (Boss.)

— Par ext. Passion de Jésus-Christ, ses souffrances sur la croix : Le mystère de la croix. La conversion du monde était réservée au Christ : c'était le fruit de sa croix. (Boss.) La croix de Jésus-Christ est faite pour anéantir dans nos cœurs toutes les passions du malin. (Boss.) La croix, c'est la lumière, la force, la consolation du chrétien. (M. de Quélen.) La croix changea le monde. (Chateaub.)

— Symbole de la foi chrétienne : L'étendard de la croix. Quand on choisit la croix pour symbole, on n'est pas bien venu à y joindre l'épée. (Rigault.) La croix est l'étendard de la civilisation. (Chateaub.) La croix a été élevée pour que toutes les infirmités humaines vinssent se grouper autour d'elle. (A. Guiraud.) La croix est l'étendard et le bouclier du chrétien. (Descuret.) La croix chrétienne, Eglise de Jésus-Christ : Combattre, mourir pour la croix. La croix est aussi nécessaire au peuple français que le soleil est nécessaire au monde. (Mirab.)

Au peuple d'Antioche il imposa des lois,

Et leur fait embrasser le culte de la croix.

BAOUR-LORMIAN.

N'a-t-on pas vu jadis, en l'honneur de la croix,

Egorger les Saxons, brûler les Albigeois?

VIENNET.

Partout, dans nos cités, la croix chancelle et tombe;

Quelques vieillards craintifs seuls en couvrent leur tombe.

BRIZEUX.

— Par anal. Objet de piété ou de simple parure ayant la figure d'une croix : Une croix d'or. Une croix en diamant. On élève une croix à la place où a été commis un meurtre. (F. Soulié.)

Ta gloire est morte, ô Christ! et sur nos croix

d'ébene Ton cadavre céleste en poussière est tombé.

A. DE MUSSER.

Cette croix qui sur vous fut trouvée,

Parure de l'enfance avec soin conservée;

Ce signe des chrétiens que l'art déroba aux yeux,

Cette croix, dont cent fois mes mains vous ont parée,

Peut-être entre vos mains est-elle demeurée

Comme un gage secret de la fidélité

Que vous deviez au Dieu que vous avez quitté.

— Cette croix, je l'avoue, a souvent, malgré moi,

Saisi mon cœur surpris de respect et d'effroi.

VOLTAIRE.

Il Objets placés de façon à figurer une croix :

Mettre des bâtons en croix. Placer des verges en croix. Lattes en croix que les couvreurs et les maçons placent près de leurs chantiers, pour avertir les passants de se tenir à l'écart :

La je trouve une croix de funeste présage.

BOILEAU.

Il Traits croisés : Marquer un mot d'une croix.

— Insigne en forme de croix d'un ordre de chevalerie : Gagner, mériter la croix. La croix du Saint-Esprit. La croix de Malte. La croix de Saint-Louis. La croix de la Légion d'honneur, ou simplement aujourd'hui la croix d'honneur et même la croix. La croix de l'ordre du Christ. La croix de Saint-Maurice. Les croix sont données pour avoir tué des hommes, les médailles pour en avoir sauvés. (A. Karr.) Des croix! c'est l'aumône aux mendicants de la littérature. (Ed. Laboulaye.) N'oubliez pas vos croix : on s'en moque en France, mais on en porte toujours. (Alex. Dum.)

Mon fils le baron,
Quoique un peu poltron,
Veut avoir la croix :
Il en aura trois.

BÉRANGER.

Il Grand-croix s. m., l'un des hauts dignitaires de divers ordres de chevalerie : Grand-croix de la Légion d'honneur. Il fut fait grand-croix de l'ordre de Saint-Louis. (Fonten.) S'est dit autrefois du premier dignitaire, après le grand maître, dans l'ordre de Malte, le Grand-croix s. f., Insigne en forme de croix que portent les hauts dignitaires de divers ordres de chevalerie. (Il ne faut pas confondre grand-croix s. f., qui désigne l'insigne, avec grand-croix s. m., qui s'applique au dignitaire décoré de la grand-croix.)

— Insigne en forme de croix avec lequel on récompense les écoliers de mérite : Cet enfant a souvent la croix.

— Fig. Peines, afflictions de la vie : Chacun a ses croix ici-bas. L'ambition est la croix des ambitieux. (St Bernard.) L'abnégation du soldat est une croix plus lourde que celle du martyr. (A. de Vigny.)

Aussi le corps se plaint, le corps gémit sans cesse, Accablé sous les moindres croix.

CORNEILLE.

Il Sacrifice religieusement accepté : Il y a des croix dont le sort est de demeurer cachées à l'ombre de celle de Jésus-Christ. (Fléch.)

— Pop. Personne à charge : C'est mon fils, monsieur, une grande croix, je vous assure.

— Croix anilée, Croix qui est percée de trous par le milieu, et dont les extrémités sont recourbées en double pointe.

— Croix ansée, ou de Saint-Antoine ou en tau, Croix à trois branches en forme de T : La croix en tau, béquille ou potence, fut adoptée symboliquement par quelques églises, à une époque assez ancienne. (L. de Laborde.)

— Croix d'épée, Croix formée par la garde et la poignée d'une épée de chevalier. Il Mariage sur la croix d'épée, Sorte de mariage qui se faisait brusquement et sans les cérémonies ordinaires : Il trouva Mlle de Vaurbrun qui l'attendait, la prend, la met dans un carrosse, la mène chez M. de Gèvres, fait un mariage sur la croix de l'épée, couche avec elle. (Mme de Sév.)

— Croix grecque, Croix à quatre branches égales.

— Croix latine, Croix dont une branche est plus longue que les trois autres : L'église Notre-Dame de Paris est construite en forme de croix latine.

— Croix de Lorraine, ou russe, ou patriarcale, Croix à deux croisillons inégaux.

— Croix de Malte, Croix que les chevaliers de Malte portaient sur leur vêtement : Je me suis fait faire un habit bleu, j'ai pris la croix de Malte et je pars. (Chev. de Boufflers.) Il Croix de Malte ou de Jérusalem, Croix à quatre branches égales, s'élargissant par leurs extrémités.

— Croix de par Dieu, Tableau des lettres de l'alphabet, à cause de la croix dont on le faisait autrefois précéder : Savoir sa croix de par Dieu. C'est un homme qui sait la médecine à fond, comme je sais ma croix de par Dieu. (Mol.)

... Eh! monsieur, saisis-je lire?

Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu.

LA FONTAINE.

Il Premiers éléments d'un art ou d'une science : En toutes choses, il en est à la croix de par Dieu. Il Commencement : Cette affaire en est toujours à la croix de par Dieu.

— Croix pectorale, Petite croix qu'un évêque porte suspendue sur la poitrine.

— Croix processionnelle, Croix que l'on porte au haut d'un manche en tête du cortège qui forme une procession.

— Croix de Saint-André, en sautoir, en X, Croix de Bourgogne, Croix oblique ou en forme de X, comme celle sur laquelle fut attaché l'apôtre saint André.

— Croix de Toulouse, Croix évidée, tréflée et pommée d'or.

— Privilège de la croix, Privilège qu'avaient les croisés de ne pouvoir être poursuivis pour dettes, de ne point payer d'intérêt pour l'argent qu'ils empruntaient, de ne payer ni collectes ni tailles.

— Faire une croix, Mettre fin à quelque

chose, indiquer qu'une chose est ou devrait être finie là, y renoncer : Assez, faisons une croix, s'il vous plaît. Mais toi, cousin, ne songes-tu plus à ce mariage, et as-tu fait ta croix sur ce chapitre-là? (G. Sand.)

Et trois!

Quand nous serons à dix nous ferons une croix.

MOLIÈRE.

Ce vers est comme passé en proverbe, et se trouve fréquemment dans la bouche de ceux qui sont impatientés par la répétition trop fréquente de quelque chose. En voici une application plaisante :

A MADAME LA LIGNE DE LYON.

Cinq retardés en six jours! Tu nous bernas, je crois; Quand tu seras à dix, nous ferons une +

(Distique écrit par un voyageur mécontent sur le registre de plaintes de la ligne de Montgeron.)

Il Faire une croix, une croix à la cheminée, Noter un fait comme très-extraordinaire : Comment! vous ici! Hétons-nous de faire une croix!

— Prendre la croix, S'engager à faire partie d'une croisade : Tout le monde prit la croix et les armes. (Montesq.)

— Porter sa croix, Être sujet à des peines journalières, à des douleurs habituelles : Chacun porte sa croix ici-bas. Un homme d'esprit consolait un de ses amis, qui se désolait de ne pouvoir obtenir la décoration. « Ne gémis pas, lui dit-il, tu n'aurais pas plus tôt ta croix que tu serais obligé de la porter. »

— Loc. fam. Aller au-devant de quelqu'un avec la croix et la bannière, Le recevoir avec une solennité qui rappelle celle qu'on met à recevoir un évêque. Voici l'origine de cette locution. Les fonctions de chanoine n'ont pas toujours été une simple sinécure. Jadis les offices religieux étaient fort multipliés, et il fallait assister à tous; celui de matines surtout était plus incommode que les autres, car son non n'était pas encore menteur, et il se récitait à une heure très-matinale. Il arrivait donc plus d'une fois aux chanoines de préférer la douce chaleur du lit à l'atmosphère glaciale du chœur. Or, dans le diocèse de Beauvais, lorsque l'assistance des fidèles voyait une stalle vide au chœur, elle savait aussitôt le nom du chanoine paresseux. Au sortir de l'office, elle se dirigeait en procession vers le domicile du délinquant, précédée des enfants de chœur portant la croix et la bannière; là on lui donnait une espèce de charivari semblable à celui qui est usité pour les vieilles veuves remariées, pour les maris...; puis le cortège reprenait le chemin de l'église, emmenant quelquefois avec lui le chanoine tout penaud. L'usage tomba en désuétude, et les chanoines purent impunément dormir la grasse matinée; mais l'expression est restée, et s'emploie encore souvent. Il Baiser ses pouces en croix, Faire des vœux ardents pour la réussite d'une entreprise.

— Relig. Signe de croix, Sorte de geste religieux, usité dans l'Eglise catholique, et qui consiste à figurer une croix par un mouvement de la main, particulièrement en la portant successivement au front, à la poitrine et à chaque épaule : Faire des signes de croix. Faire un signe de croix sur son front. En ce moment, le baron fit le signe de la croix avec le pommeau de son épée. (A. de Gondrec.) Il Faire le signe de la croix, Donner de grandes marques de frayeur ou de surprise : Je me crus perdu et je fis le signe de la croix. Il Chemin de la croix, Suite de prières que l'on fait devant une série de quatorze tableaux représentant les scènes de la passion de Jésus.

— Ascét. Mettre quelque chose au pied de la croix, Le souffrir avec résignation pour l'amour de Dieu et en souvenir de la passion de Jésus-Christ : Mettez vos souffrances au pied de la croix.

— Hist. relig. La vraie croix, ou simplement la croix, La croix sur laquelle est mort Jésus-Christ. Il Invention de la croix, Fête catholique instituée en mémoire de la découverte de la croix de Jésus-Christ, et qui se célèbre le 3 mai. Il Exaltation de la croix, Fête que les catholiques célèbrent le 14 septembre, en mémoire du rétablissement sur le Calvaire de la croix de Jésus-Christ. Il Triomphe de la croix, Fête qu'on célèbre à Tolède en mémoire de la bataille de Tolose, pendant laquelle une croix miraculeuse apparut, dit-on, dans les airs. Il Chanoines de la Sainte-Croix, Chanoines réguliers de Saint-Augustin. Il Sainte-Croix de Coimbre, Chanoines réguliers établis en Portugal vers 1131. Il Filles de la Croix, Institut de filles qui se livraient à l'éducation. Il Ordre de la vraie croix, Association de femmes, fondée en 1668 par Eléonore, femme de Ferdinand III. Il Ordre de Sainte-Croix de Pontavel, Ordre monastique de la règle de saint Benoît, fondé par Ludolf, évêque de Gubio. Il Ordre de la croix de Saint-Dominique et de Saint-Pierre, martyr, Ordre religieux militaire qui était conféré par les inquisiteurs dominicains.

— Hist. Ordre de la Croix Rouge, Ordre militaire de Bohême.

— Blas. Réunion du pal et de la fasces. Il Pièce honorable figurant une croix. Il Croix ancrée, Celle dont les extrémités sont crochues comme les pattes d'une ancre. Il Croix bordonnée ou pommetée, Celle dont les extrémités sont en forme de boules. Il Croix élancée, Celle qui, percée à jour, laisse voir le fond de l'écu. Il Croix engrêlée, Celle qui est

dentelée sur les bords. Il Croix fourchée, Celle dont les extrémités présentent trois pointes. Il Croix girée ou gringolée, Celle dont les extrémités figurent des têtes de serpent. Il Croix patée, Celle dont les extrémités sont élargies. Il Croix potencée, Celle qui se termine par quatre plates-bandes.

— Anc. pratiq. Appellation sous deux croix, Cause d'audience relative à des dommages-intérêts contestés. Il Appellation sous trois croix, Affaire de même nature, mais constituant un procès par écrit. Il Croix de cens, Cens payable en deniers ou croix.

— Mus. Signe qui désigne la basse augmentée devant un chiffre, comme + 4, qui signifie quarte augmentée, ou la septième dominante au-dessous de 7, +. Il Signe qui indiquait anciennement le trille et le double dièse.

— Archit. Grande nef, chœur, sanctuaire et transept d'une église, formant ensemble une sorte de grande croix : Avant de pénétrer dans l'intérieur de la nef, il faut jeter les yeux sur le clocher, qui s'élève du centre de l'église, du milieu de la croix. (Vitet.)

— Manège. Faire la croix à courbettes ou à ballottades, Faire exécuter au cheval des sauts qui se succèdent rapidement, dans des directions différentes, de façon à figurer une croix.

— Vêner. Croix de cerf, Petit os en forme de croix qu'on trouve dans le cou du cerf. Il Barre de fer transversale que l'on fixait autrefois au bas de la lame des épées de chasse, et qui faisait avec la hampe un arrêt en forme de croix.

— Mar. Dans les corderies, Nom que l'on donne à une espèce d'étoile à quatre rayons, sur lesquels sont fixés les bouts des torons que l'on veut commettre en petit cordage. Il Situation des deux câbles d'un navire qui étant affourché a, pour éviter, passé sous le câble qui ne travaille pas. Il Position d'une vergue placée à poste sur ses bras et balancines. Il Croix de Saint-André, Grosse sangle en croix, en V ou en W, avec laquelle on soutient la voile de misaine.

— Fortif. Croix de Saint-André, Défense accessoire, formée d'un assemblage de pièces de bois aiguës, disposées d'une façon tout à fait analogue aux chausses-trapes, mais avec six pointes au lieu de trois.

— Monn. Côté d'une pièce de monnaie qui porte aujourd'hui la face et a longtemps porté une croix. Il Monnaie, dans le langage familier : Si vous ne montrez la croix, vous n'obtiendrez absolument rien. Il N'avoir ni croix ni pile, N'avoir pas le sou :

Le bien d'autrui avec le sien

Pour mettre (comme un homme habile)

Et vous laisser sans croix ni pile,

Frère Lubin le fera bien.

CL. MAROT.

— Jeux. Croix de Jérusalem, Sorte de jeu d'enfants, dans lequel il faut assembler en croix des morceaux de bois. Il Croix ou pile, Croix et pile ou Croix-pile, Jeu de hasard qui consiste à déclarer si une pièce de monnaie jetée en l'air montrera, par terre, la pile ou la face. Celui qui devine gagne l'enjeu : Jouer à croix ou pile. J'ai fait serment de ne plus tenir un cornet et de ne plus toucher une carte, mais, puisque vous voilà, jouons à croix ou pile l'argent que nous avons sur nous. (A. de Musset.)

Ennas, en tout fort habile,

Voulut qu'on jouât croix ou pile.

SCARRON.

Il Jeter, décider une chose à croix ou pile, En abandonner la décision au hasard : Louis XV décida à croix ou pile les choses les plus importantes qu'on proposa dans son conseil. (Mme de Tencin.)

— Techn. Morceau de bois qui porte les têtes de chardons à carder. Il Nom donné par les tisseurs à toute fausse direction, à tout intervertissement dans l'ordre de placement des fils de chaîne, des cordes du colletage, du remettage, de l'encastrage, etc. Il Croix à essuyer, Râteau de bois au moyen duquel, dans la fabrication des glaces, on essuie la table de coulage avant d'y verser le verre fondu. Il Grande croix, Plaque de fer munie d'un long manche, qui sert, dans la même fabrication, à soutenir les glaces quand on les introduit dans la carcasse.

— Typogr. Signe en forme de croix latine (+), dont on se servait autrefois pour renvoyer aux notes marginales. On ne l'emploie plus aujourd'hui que dans les livres d'église ou dans les dictionnaires, avec une valeur de convention.

— Chir. Croix de Malte, Sorte de bandage en croix.

— Astron. Autre nom de la constellation du Cygne. Il Croix du Sud, Constellation voisine du pôle austral, formée d'étoiles disposées en forme de croix :

L'ardente croix du Sud épouvante ses yeux.

C. DELAVIGNE.

— Moll. Croix de mer, Nom marchand de l'huître qu'on appelle aussi marteau. Il On la nomme encore CRUCIFIX DE MER.

— Bot. Croix de Saint-André, Nom vulgaire de la valantia ou croisetée velue. Il Croix de Calatrava ou de Saint-Jacques, Nom vulgaire de l'amaryllis superbe. Il Croix de chevalier, Nom vulgaire de la herse ou tribule.

« Croix de Jérusalem ou de Malte, Nom vulgaire de la lychnie de Chalcédoine. » Croix de Lorraine, nom vulgaire du cactus très-épineux.

— Minér. *Pierre de croix*, Nom vulgaire de la psautroïde géminée, parce qu'elle se présente en cristaux groupés de manière à figurer une croix.

— Epithètes. Sainte, sacrée, adorable, divine, céleste, élevée, dressée, loirde, pesante, infâme, affreuse, cruelle, sanglante, ensanglantée, bienfaisante, protectrice, salutaire, propice, victorieuse, glorieuse, symbolique.

— Encycl. Hist. *Supplice de la croix*. Le supplice de la croix est le plus ancien de tous ceux qui furent imaginés pour donner la mort à la suite de longues douleurs. Il prit naissance en Orient, où il subsistait encore dans certaines contrées, notamment au Japon. Il était bien connu des anciens Perses (Hérodote, III, 125; IV, 43; VII, 194) et des Scythes (Diodore de Sicile, II, 44). C'est le crucifiement perse dont il est parlé dans *Esdras* (VI, 11), dans *Esther* (VII, 9), et c'est probablement aux Perses que les Grecs l'avaient emprunté. Il était également usité chez les Egyptiens (Thucydide, I, 30) et chez les Carthaginois (Polybe, I, 86; Valère Maxime, II, 7). Ce qui servirait à prouver que le supplice de la croix n'est pas d'origine hébraïque, et qu'il a été enseigné aux Juifs par une nation étrangère, c'est que l'hébreu n'a pas un mot spécial pour désigner le crucifiement; il se sert du terme *thalah*, qui signifie *pendu*; ainsi Jésus est désigné dans certains écrits juifs sous la dénomination de *Thalot*, le pendu. Il en est de même en arabe; le mot *sab* veut dire à la fois la pendaison et le crucifiement.

L'instrument de ce supplice consistait originairement en un simple poteau de bois fiché en terre et sur lequel le condamné était fixé avec des cordes et des clous; parfois même le poteau était remplacé par le premier arbre venu, et le criminel, cloué au tronc, avait les bras étendus dans les sens des branches; plus tard on fit la croix en forme de T, puis en X, que l'on appela dans la suite *croix de Saint-André*, en parlant, c'est-à-dire en Y, et enfin celle sur laquelle expira Jésus-Christ. Outre ces formes typiques, il y avait encore des variétés assez nombreuses différant par la façon dont étaient disposées les traverses de bois; mais elles se rapprochaient toutes de celles que nous venons d'indiquer. L'exécuteur commençait par se saisir du patient et par le coucher sur la croix posée à terre; puis, après l'y avoir fortement assujéti, soit au moyen de ligatures, soit avec des clous, il hissait le tout en se servant de cordages, et quatre pieux aiguisés fichés au pied de la croix la maintenaient en équilibre dans le sol légèrement creusé pour la recevoir. Chez les Romains, le supplice de la croix était réservé aux esclaves et aux grands criminels; il punissait le meurtre, le vol, et, avant de le subir, les condamnés étaient battus avec des lanières de cuir et traînés par les rues attachés aux branches d'une fourche.

Le récit de la passion de Jésus, contenu dans les Évangiles, nous initie à tous les détails de ce supplice, et ces détails concordent exactement avec ce que nous apprennent les auteurs latins dans différents passages. Le patient devait recevoir la flagellation (Quintilien, VII, 11, 98), porter sa croix sur son dos jusqu'au lieu désigné pour l'exécution (Plutarque et Artémidore parlent de cette coutume dans divers endroits), ordinairement situé hors de la ville (Plaute, *Miles gloriosus*). Les mains étaient clouées; quelques auteurs prétendent que les pieds étaient seulement attachés avec une corde; d'autres ont cherché à déterminer si, lorsqu'on clouait les pieds, on employait un clou ou bien deux. La question n'a pas encore été résolue. On sait seulement que les Égyptiens, qui, eux aussi, de même que les Carthaginois, employaient le crucifiement, se contentaient de lier à la croix avec une corde les pieds et les mains du patient. La mort arrivait au milieu de longues et atroces souffrances, déterminées surtout par l'immobilité forcée du corps et par la tension des muscles; à cela venait encore s'ajouter les étreintes de la faim et de la soif; cette torture se prolongait trois jours et quelquefois plus (Pétrone, *Satyricon*, 111). Les Romains faisaient ordinairement le corps du supplicié attaché à la croix, où il devenait la pâture des oiseaux de proie.

C'est ce que nous apprend Horace dans sa 3^e épître du livre I^{er}. Au lieu de dire à un esclave : *Tu ne seras pas pendu*, il s'exprime ainsi : *Non pascas in cruce carnos*, tu ne seras pas sur une croix la pâture des corbeaux. Aussi disait-on vulgairement chez les Latins, en parlant d'un coquin et surtout d'un esclave : *Crucis offa, corvorum cibaria*, resto de croix, gibier de corbeaux, comme on disait autrefois chez nous *gibier de potence*.

Les Juifs, au contraire, détachaient les suppliciés de la croix pour les enterrer, mais après leur avoir brisé au préalable les articulations. Si, au temps assigné pour leur trépas, il restait encore à ces malheureux quelque souffle de vie, ils poussaient la cruauté jusqu'à leur donner du vin fortifiant à boire. Ce vin, mélangé de myrrhe et d'autres aphrodisiaques, avait pour objet de les aider à supporter la douleur; ils le leur faisaient boire au moment du crucifiement, et, pendant le temps qu'ils étaient en croix, on ranimait leurs forces

et leurs sensations au moyen de vinaigre dans lequel était infusée de l'hysope.

Le crucifiement passait pour un des supplices les plus douloureux et les plus ignominieux, *crudelissimum et teterrimum supplicium*, dit Cicéron. D'après les auteurs les plus compétents, ce furent les Romains qui firent connaître aux Juifs le supplice de la croix, à l'époque de leur domination en Palestine. À partir de ce moment seulement le crucifiement devint un châtiment légal; car, même dans l'historien Josèphe (*Antiquités judaïques*, XIII, 14, 2), il est considéré comme un acte de cruauté exceptionnel. Bormitius a écrit à ce sujet une dissertation intéressante, intitulée : *De cruce; num Hebræorum supplicium fuerit?* (Le crucifiement était-il un supplice juif?)

Ce supplice barbare fut aboli par l'empereur Constantin, et depuis lors on ne le vit plus apparaître que pour des cas exceptionnels. C'est ainsi qu'en France Louis le Gros fit crucifier en 1127 Berthold, qui avait assassiné Charles le Bon. Il poussa la cruauté jusqu'à faire attacher près de la croix un chien, qui, battu par le bourreau, mordait les pieds du patient. On vit aussi quelques hérétiques être condamnés à subir le supplice de la croix la tête en bas; mais en aucun temps le crucifiement ne fut rangé au nombre des peines appliquées judiciairement.

Instrument de la passion du Christ, la croix fut prise par les chrétiens pour symbole de leur foi et comme signe de la rédemption, et sa forme passa même dans l'architecture religieuse. L'Eglise célèbre la fête de l'Exaltation de la croix (14 septembre) en mémoire de ce que l'empereur Héraclius rapporta sur ses épaules, en 642, l'instrument de la Passion à l'endroit du Calvaire d'où le roi des Perses, Chosroès II, l'avait enlevé quatorze ans auparavant. La fête de l'Invention de la croix (3 mai) a été instituée pour célébrer la découverte de la croix de Jésus-Christ par sainte Hélène, mère de Constantin, pendant un pèlerinage qu'elle fit à Jérusalem en 326. Suivant des témoignages dont la valeur est diversement appréciée, la croix du Sauveur aurait été retrouvée enfouie dans la terre du Calvaire. Une partie de cette croix fut conservée dans l'église que la mère de l'empereur fit bâtir en ce lieu; d'autres fragments en furent envoyés à Constantinople et à Rome. Un nombre considérable d'églises et de fidèles possèdent des parcelles de ce bois précieux dont l'authenticité a été quelquefois et à juste titre mise en doute.

— Épreuve de la croix. On appelait ainsi une épreuve en usage en France au commencement du IX^e siècle, et qui était ordonnée ou proposée à l'accusé pour se justifier; elle consistait à tenir ses bras étendus en croix le plus longtemps possible pendant la célébration de la sainte messe. Celui des deux adversaires qui restait le plus longtemps dans cette position gagnait son procès. Charlemagne ordonna par son testament qu'on eût recours à l'épreuve de la croix pour terminer les différends qui s'élevaient à propos du partage de ses États; mais son fils Louis le Débonnaire s'y opposa, dans la crainte que la croix, image vénérée, ne fût profanée par quelque'un des intéressés.

— Iconogr. « La croix, dit le savant M. Didron, est plus qu'une figure du Christ; elle est, en iconographie, le Christ lui-même ou son symbole. Aussi lui a-t-on créé une légende comme à un être vivant; aussi en a-t-on fait le héros d'une épopée qui est en germe dans les apocryphes, qui se déroule dans la *Légende dorée*, qui se détaille et se complète dans les œuvres de la sculpture et de la peinture depuis le XIV^e jusqu'au XV^e siècle. » Voici les principaux traits de cette histoire de la croix : Seth ayant planté sur la tombe d'Adam, son père, un rejeton de l'arbre de vie, il en sortit trois arbrisseaux qui s'unirent en un seul tronc. Moïse y cueillit la baguette avec laquelle il accomplit les prodiges qui marquèrent la délivrance des Israélites et leur séjour dans le désert. L'arbre étant devenu gigantesque, Salomon voulut en faire une colonne de son palais; mais, n'ayant pu l'affecter à cet usage, il le fit jeter, en guise de pont, sur un torrent. La reine de Saba refusa de passer sur ce pont, en annonçant qu'il causerait la ruine des Juifs. Le bois prédestiné fut alors plongé dans la piscine probatique et communiqua à l'eau sa vertu. Il servit enfin à faire le gibet sur lequel fut cloué le Rédempteur. Enfoncé sur le Golgotha après la mort de Jésus, la croix fut découverte, au IV^e siècle, par sainte Hélène, mère de Constantin, qui la partagea entre Constantinople et Jérusalem. La portion qui se trouvait dans cette dernière ville fut enlevée au VII^e siècle par Chosroès II, roi de Perse. « Ce prince, dit l'auteur de la *Légende dorée*, se flattait de posséder le Fils de Dieu en possédant la croix, et la faisait trôner à sa droite, comme Dieu le Père fait trôner son Fils. Le bois sacré fut reconquis en 629 par l'empereur Héraclius, qui le ramena en triomphe à Jérusalem. Dispersée depuis en une multitude de parcelles dans l'univers chrétien, la croix fait des miracles comme Jésus-Christ lui-même : elle ressuscite les morts, donne la vue aux aveugles, guérit les paralysés, purifie les lépreux, met les démons en fuite, éteint les incendies et brise la fureur des flots déchaînés. Telle est la vertu de la croix que, même dans l'Ancien Testament, il suffit d'une

allusion à cet arbre mystérieux pour rendre la vie ou préserver de la mort. Ainsi Isaac ayant porté sur ses épaules le bois qui devait servir à son sacrifice et qui était disposé en forme de croix, Dieu envoya un ange pour arrêter le bras d'Abraham. Ainsi, avant leur sortie d'Égypte, les Hébreux tracèrent, avec du sang de l'agneau pascal, une croix en forme de tau sur toutes leurs maisons, et ils durent à ce signe d'être préservés de la plaie qui frappa les Égyptiens. Ainsi, dans le désert, Moïse ayant érigé un pieu qui avait cette même forme et y ayant attaché un serpent d'airain, les Israélites qui regardèrent cet emblème du crucifiement furent guéris des morsures venimeuses des reptiles. Ainsi, enfin, lorsque Elle rencontra la veuve de Sarepta, cette pauvre femme ramassait et tenait croisés deux morceaux de bois destinés à cuire son pain, et c'est pour cela que Dieu multiplia la farine et l'huile dans sa maison et fit ressusciter son fils par le grand prophète.

Dans un poème écrit en l'honneur de la croix (*De laudibus sanctæ crucis*), Raban Maur, archevêque de Mayence, en 847, ne s'est pas contenté de signaler la présence de la croix dans les nombres, dans les lignes géométriques, dans les noms, dans les êtres surnaturels, dans les êtres humains, il s'est encore ingénié à découvrir des combinaisons de lettres qui lui donnent des croix; il asser-vit puérilement sa poésie à dessiner toutes les formes possibles de la croix dans les syllabes de ses vers. « Bien avant Raban, dit M. Didron, les Pères avaient fait remarquer que la forme de la croix était gravée dans les productions de la nature, dans les œuvres de l'homme, dans l'attitude des choses inanimées, dans le geste des êtres vivants. Le monde a la forme d'une croix : l'orient brille au sommet, le nord est à la droite, le midi est à la gauche, et l'occident s'allonge sous la plante des pieds. Les oiseaux, pour s'élever au ciel, étendent leurs ailes en croix. L'homme, pour prier et pour fendre les eaux à la nage, est porté par la croix. C'est parce qu'il a le corps droit et qu'il peut étendre les bras en croix que l'homme diffère de la bête. Le vaisseau pour voler sur les mers, déploie ses antennes en forme de croix, et il ne peut couper les vagues si le mât ne se dresse pas en l'air comme la croix; enfin on ne peut labourer la terre sans ce signe divin, et le tau, lettre en croix, est la lettre du salut. » On a donc rendu à la croix un culte semblable, sinon égal, à celui que l'on a rendu au Christ : on adore ce bois sacré presque comme Dieu lui-même; les catholiques lui ont consacré deux fêtes spéciales, celle de l'Invention de la croix qui se célèbre au 3 mai et celle de l'Exaltation de la croix qui a lieu le 14 septembre; on lui a dédié une foule d'églises; bien mieux, la plupart de nos églises, grandes et petites, cathédrales et simples chapelles, reproduisent dans leur plan la forme d'une croix. Ceci nous conduit à parler des différentes espèces de croix.

Il y a quatre espèces principales de croix : 1^o La croix sans sommet (*crux commissa* ou *patibulata*), que les iconologues appellent ordinairement *croix en T* ou *en tau*, parce qu'elle affecte la forme de cette lettre, qui, chez les gentils, était un symbole de vie, de félicité, de salut. D'après une tradition adoptée par plusieurs antiquaires, la croix du Sauveur aurait été une croix en T (v. CRUCIFIEMENT). On trouve des croix de cette espèce tracées sur des sarcophages chrétiens des premiers siècles, et quelquefois le T est accosté de l'A et de l'Ω. Quelquefois aussi le T est employé comme symbole au milieu du nom d'un défunt dans les inscriptions sépulcrales; ainsi en est-il sur un marbre du III^e siècle découvert par le chevalier de Rossi au cimetière de Calliste : *IRETNE*. M. l'abbé Martigny pense que le T pourrait bien n'être ici que le signe hiéroglyphique de la vie future; les premiers chrétiens auraient adopté en cela le langage figuré des anciens et en particulier des Égyptiens, qui plaçaient entre les mains de leurs dieux une sorte de clef à anse, ressemblant assez bien à un T, et à laquelle les antiquaires ont donné le nom de *croix ansée*. Beaucoup d'églises primitives, surtout les basiliques de Constantin, accusaient à peu près cette forme du tau; l'église romano-byzantine de Bellaigne, en Auvergne, a cette configuration.

2^o La croix avec sommet et à quatre branches (*crux capitata, crux immissa*), composée d'un arbre vertical ou hampe et d'une barre transversale dont les bras se nomment trans-septs ou croisillons. C'est la croix dont la forme a prévalu jusqu'à nos jours dans les pratiques de l'art et du culte, et qui, d'après la symbolique chrétienne, possède la vertu la plus grande. « En effet, dit M. Didron, la croix à trois branches est la croix anticipée, la croix figurée, la croix de l'Ancien Testament; la croix à quatre parties est la croix réelle, la croix de Jésus, la croix de l'Évangile. La croix en tau ne possédait de vertu que par la croix à quatre branches; c'était comme une planète n'ayant pas de lumière en elle et recevant tout son éclat du soleil de l'Évangile. » L'opinion qui veut que l'instrument de la Passion ait été une croix à quatre branches est la plus répandue; elle s'appuie sur le témoignage d'un grand nombre de Pères, notamment de saint Irénée, de saint Augustin, de Nonnus. Il y a deux variétés principales, de croix à quatre branches : la croix grecque, dont la traverse et la hampe ont la

même longueur, sont perpendiculaires l'une à l'autre et se coupent par la moitié, de telle sorte que les quatre branches sont égales entre elles; et la croix latine, dont la hampe est plus longue que la traverse et dont le pied est plus long que le sommet et les croisillons. Cette dernière forme est celle d'un d'homme étendant les bras; c'est aussi celle que l'on assigne généralement à la croix du Rédempteur. « La croix latine, dit encore M. Didron, ressemble à la croix réelle de Jésus et la croix grecque à une croix idéale. Ainsi les Latins, plus matérialistes, ont préféré la forme plus naturelle; les Grecs, plus spiritualistes, ont idéalisé la réalité, ont poétisé et transfiguré la croix du Calvaire. D'un gibet les Grecs ont fait un ornement. D'abord ces deux types n'étaient pas affectés spécialement l'un à l'Eglise grecque, l'autre à l'Eglise latine; ils étaient, dans le principe, communs aux deux contrées, qui les admettaient indifféremment. Ainsi, dans Procope, il est dit que l'église des Saints-Apôtres, à Constantinople, fut construite sur le plan d'une croix et que l'on fit le pied de cette église ou la nef plus longue que le sommet ou le chœur, afin de lui donner exactement la forme de la croix. En outre, les plus anciennes sculptures de la Grèce montrent à Athènes, en Morée, en Macédoine, à Constantinople, des croix à branches inégales. Toutefois l'autre type est le plus fréquemment employé dans l'Eglise d'Orient; il se montre dans l'ensemble et les détails des monuments religieux, dans l'architecture comme dans la décoration. En plan, beaucoup d'églises orientales offrent la forme d'une croix grecque. Cette même croix orne la plupart des chapiteaux byzantins. A Saint-Démétrius de Salonique, à Sainte-Sophie de Constantinople, à Saint-Marc de Venise, à Saint-Vital de Ravenne, la croix à branches égales, libre ou inscrite dans un médaillon, brille au milieu des torsades, des entrelacs et des feuilles d'acanthe. En peinture, les vêtements de saint Jean-Chrysostome sont brodés de petites croix grecques qui courent des cercles en quatre parties égales; d'autres croix grecques, libres et multipliées à l'infini, ornent la chasuble de saint Grégoire de Nazianze. C'est une croix à branches égales qui partage le nimbe de Dieu; c'est une croix à branches égales que les chevaliers de Malte, héritiers des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, portaient pour décoration distinctive de leur ordre. En Occident, la croix à branches égales fut connue et adoptée comme la croix à branches inégales. Ainsi les sarcophages, les colonnes et les piliers, les pierres d'autel étaient et sont encore marqués de croix grecques; mais l'autre type nous appartient plus particulièrement. Nos églises s'ordonnent ordinairement sur la forme de la croix latine : dans le pied est la nef longitudinale, dans les croisillons sont les transepts ou nef transversale; le chœur occupe le sommet. Plus on remonte haut dans les siècles du moyen âge, plus le chœur est court, plus la nef est longue. Dans les basiliques de Constantin, la nef transversale, appelée croisée ou transept, coupe la nef longitudinale immédiatement après l'abside; elle ne laisse pas de place pour le chœur. À partir du X^e siècle, le chœur s'allonge et force la croisée à descendre vers l'occident. Il y a même des églises dont la nef transversale est plus rapprochée du portail que de l'abside, en sorte qu'on a toujours une croix latine, puisque les branches sont inégales et que la croisée coupe la nef en deux parties d'inégale longueur; mais c'est une croix latine renversée et dont le sommet est plus long que le pied. L'église Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris, est dans ce cas. »

Parmi les variétés de la croix à quatre branches, nous citerons encore : la croix en sautoir ou croix en X (*crux decussata*), que l'on appelle vulgairement croix de Saint-André, à cause de la tradition qui veut que cet apôtre soit mort sur un gibet de cette forme; la croix de Malte, la croix de Jérusalem, la croix de Toulouse et la croix de Florence, dont les quatre branches sont égales entre elles comme celles de la croix grecque, mais qui s'en distinguent par leur ornementation.

3^o La croix à double traverse, dite croix archiépiscopale, ou patriarchale, ou russe, ou de Lorraine. Dans cette croix, la traverse supérieure, plus courte que la traverse inférieure, figure, suivant quelques iconologues, un large écriteau qu'on avait cloué sur la croix du Christ, avec l'inscription connue : *Iesus Nazarenus Rex Iudæorum*. On rencontre fréquemment cette croix dans les monuments chrétiens de l'Attique, de la Morée, du mont Athos. Elle a été adoptée pour le plan de plusieurs églises cathédrales d'Angleterre, notamment de celles de Lincoln, de Beverluc, de Rochester, de Worcester : la première traverse coupe la nef longitudinale par la moitié; de la portion occidentale ou inférieure est formée la nef proprement dite, et de la portion supérieure, le chevet de l'église. Mais ce chevet lui-même est coupé en deux moitiés par la seconde traverse, ordinairement plus courte que la première. En dedans, c'est-à-dire de la première à la seconde traverse, est le chœur; au delà, c'est-à-dire de la seconde traverse au sommet de la croix, est le sanctuaire. Cette disposition est à peu près particulière à l'Angleterre; cependant la grande église abbatiale de Cluny avait des transepts doubles, et chacun des quatre croisillons était

en outre croisé. L'église de Saint-Quentin a deux nefs transversales; mais l'une est postérieure à l'autre et n'a été construite que pour agrandir l'édifice. L'église abbatiale de Saint-Benoît-sur-Loire affecte incomplètement la forme d'une *croix* à double traverse. Cette forme appartient à la *croix* de Lorraine, à la *croix* des hospitaliers du Saint-Esprit et à celle qui désigne la dignité archiepiscopale.

La *croix* à triple traverse n'est guère employée qu'à désigner la dignité du souverain pontife. Comme on voit, les *croix* à une, à deux et à trois traverses devinrent des insignes hiérarchiques, de même que la mitre, le chapeau et la tiare. Le pape seul eut le droit de faire porter une *croix* triple devant lui et de la placer dans ses armes; on gratifia d'une *croix* double le cardinal et l'archevêque; la *croix* simple fut abandonnée à l'évêque. Ce n'est guère qu'à partir du x^ve siècle que ce rôle fut assigné aux *croix*. Il est fâcheux que l'usage n'en remonte pas plus haut, car il sert utilement, en iconographie, à distinguer surtout un archevêque d'un évêque. Qu'un personnage entier ait disparu d'un bas-relief ou d'une peinture, suivant que l'on aperçoit qu'il tenait à la main une *croix* simple, une double ou une triple, on peut affirmer que c'était un évêque, un archevêque ou un cardinal, ou un pape.

Outre les quatre espèces principales de *croix* que nous venons de signaler, on en trouve d'innombrables variétés sur les chapiteaux des colonnes, les médailles et les monnaies publiques, les caisses et les couvercles des sarcophages, dans les mosaïques et les fresques, les vitraux et les boiseries, etc. Ces diverses sortes de monuments nous montrent la *croix* tantôt libre, tantôt enroulée ou entrelacée d'autres signes.

La *croix* libre et non chargée d'ornements ou d'attributs se distingue en *croix de passion* et *croix de résurrection* ou d'ascension. La *croix* de passion, *croix* réelle, gibet sur lequel Jésus est mort, est cet arbre égaré ou brut, composé d'une tige et d'une traverse. C'est elle ordinairement, dit M. Didron, que l'on met entre les bras du Père, lorsqu'il tient le Christ qui y est cloué; c'est elle que l'on place au milieu de nos églises, dans l'ouverture du grand arc, appelé triomphal comme la *croix* elle-même; c'est elle que l'on plante dans nos champs, au carrefour des routes. — La *croix* de résurrection est le symbole de la *croix* réelle; c'est avec elle que Jésus s'élève du tombeau et monte au ciel. Une bannière, une flamme flotte ordinairement aux croisillons de la *croix* de résurrection, car elle n'est autre qu'un étendard dont la hampe se termine en *croix* au lieu de s'aguiser en pique. Les *croix* que l'agneau pascal tient à l'un de ses pieds, les *croix* qui précèdent les processions religieuses sont des *croix* de résurrection et d'ascension. Ce n'est plus un arbre, comme dans la *croix* de passion, c'est un bâton. Quelquefois le Christ au ciel, assis près du Père et du Saint-Esprit, porte une *croix* de résurrection plutôt qu'une *croix* de passion. La *croix* de passion, la vraie *croix* est souffrante; la *croix* de résurrection est triomphante. La seconde a la même forme générale que la première, mais elle est idéalisée; c'est le gibet transfiguré.

Parmi les *croix* entrelacées et accompagnées d'ornements et d'attributs, l'iconographie chrétienne signale les variétés suivantes : la *croix enracinée* ou *croissantée*, dont le pied se bifurque et se découpe pour former une espèce de croissant affectant plus ou moins les courbures d'un feuillage, disposition qu'on retrouve dans des monuments antérieurs au vi^e siècle et dans laquelle, par conséquent, on a eu tort de voir une image du triomphe de la *croix* sur le croissant; — la *croix* entourée d'animaux affrontés, tels que le lion, le faucon, l'aigle, le paon, la colombe et la brebis, qui symbolisent les uns les vices vaincus par la *croix*, les autres les vertus qu'elle enfante; — la *croix* cantonnée des quatre Évangiles (fresque des catacombes); — la *croix* ou chrisme formée par l'entrelacement du chi (X) et du rho (P) de *Χριστός*, et du iota (I) de *Ιησους*, figure qui constitue le monogramme du Christ et qui ressemble à une étoile à six branches; — la *croix constellée* (mosaïque de Saint-Apollinaire, à Ravenne), placée au milieu des étoiles du firmament qui pâlissent devant elle, ayant à son sommet le mot mystique *ΙΧΘΥΣ*, à sa base les mots *salus mundi* et à l'extrémité de chacun des croisillons les lettres A et Ω; — la *croix habitée*, gravure florentine de 1491, représentant la *croix* de feu dans laquelle Dante nous a montré les âmes des justes à genoux et en prière, etc.

On a observé que la *croix* fait son apparition sur les monnaies publiques dès le i^{er} siècle, sur les monnaies de Valentinien I^{er}, par exemple, qui mourut en 375. M. Martigny dit l'avoir vue sur des pièces bien antérieures, c'est-à-dire sur de petits bronzes de Constantin frappés à Aquilée et à Trèves. Le même savant nous apprend que Valentinien III et son épouse Licinia Eudoxie, dans leurs médailles frappées un peu avant le milieu du v^e siècle, portent la *croix* sur leur diadème, et que, dès le vi^e siècle, les consuls commencent à porter la *croix* sur leur sceptre, comme le montre le diptyque de Basile le jeune (consul en 541), publié par Gori. Les premiers chrétiens voulaient avoir des images de la *croix* partout. Ruffin dit que les habitants d'Alexandrie, à la place des images de Sérapis qu'ils avaient détruites, peignaient le

signe de la *croix* sur les portes, les fenêtres, les murailles, les colonnes de leurs maisons. Julien l'Apostat ayant reproché cette pratique comme un acte d'idolâtrie à saint Cyrille d'Alexandrie, celui-ci lui en expliqua le véritable sens. Dans les premiers temps du christianisme, on plaçait ce signe sacré comme une protection sur les navires; la *croix* figurait même sur des objets domestiques, par exemple sur des poids, sur des vases, des meubles, des vêtements. Depuis on a placé des *croix* à l'extrémité des chapelets, au-dessus des bénitiers, sur les autels, sur les jubés, sur les chaires, les fonts baptismaux, au sommet des pignons, à l'extrémité des clochers et des fleches des édifices religieux, sur les tombeaux, sur les places publiques, sur les drapeaux et les armes, au-dessus du globe qui servait d'insigne aux empereurs, etc. Quelques-unes de ces *croix* méritent un examen particulier. Voici les principales :

I. CROI DE CHEMINS. L'usage d'élever des *croix* dans les carrefours, à l'entrée des villes ou des villages, était fort répandu dès les premiers temps du moyen âge, dit M. Viollet-le-Duc; mais, de ces *croix*, il n'en subsiste aucune qui soit antérieure à la fin du xii^e siècle. Celles des carrefours sont habituellement posées sur un socle formant comme un petit autel, avec quelques marches en avant. On voit à Fouchères, près de Troyes, les restes d'une charmante *croix* de ce genre qui était autrefois placée à la tête du pont. A la colonne qui surmonte le socle est adossée une statue de la Vierge, de 1 m. 40 de hauteur, debout sur un groupe de trois colonnettes tenant à l'arbre principal. Du chapiteau qui termine la colonne sort un ange à mi-corps, disposé de telle façon que ses ailes et son corps forment d'uis au-dessus de la tête de la statue. Autrefois un crucifix de pierre de 1 m. 80 environ surmontait le chapiteau qui portait la figure du Christ sculptée sur chacune de ses faces, l'une tournée vers l'orient, l'autre vers l'occident. La plupart de ces *croix* de chemins furent élevées pour conserver le souvenir d'un fait mémorable ou en signe d'expiation. Sur la route que Philippe le Hardi avait suivie de Paris à Saint-Denis, en portant les restes du roi saint Louis, on avait élevé à chaque station de la procession des *croix* de pierre qui passaient pour de fort beaux ouvrages; elles étaient de pierre de liais et posées sur de hauts emmarchements. On en voyait encore les restes en 1792. Pendant le xiv^e et le xv^e siècle, dit M. Viollet-le-Duc, on donna aux *croix* des chemins une grande richesse; on multiplia les figures qui accompagnaient le Christ, tout en conservant les dispositions primitives. La plupart de ces petits monuments ont malheureusement été détruits pendant les guerres de religion ou à la fin du siècle dernier. Les *croix* de chemins n'étaient pas toujours taillées dans la pierre, le marbre ou le granit; on en fit beaucoup plus en bois, que l'on fichait dans un socle de pierre. Il existait aussi des *croix* de bronze et de fer forgé. Une des plus belles dont la description nous ait été conservée est celle qui fut érigée à la fin du xiv^e siècle, près de l'église Saint-Jean, à Troyes; elle a été fondue en 1793. Elle était haute de 36 pieds, et était décorée de nombreuses figurines de saints, de prophètes, etc.

Parmi les *croix* érigées sur les routes, nous citerons encore un charmant édicule à quatre pans, de forme pyramidale, présentant, sur chaque face, des niches ornées de statues, et surmonté d'une simple *croix*; ce gracieux monument, que M. Albert Lenoir a publié dans son *Architecture monastique* (pl. 548), s'élève à une petite distance de Bonn; son style est celui du xiii^e ou du xiv^e siècle. L'*Architecture monastique* nous offre aussi (pl. 549) la vue d'une *croix* couverte qui existait autrefois dans le Gard, à l'intersection de trois routes; cette *croix*, à laquelle conduisaient plusieurs degrés, s'élevait sous un édicule de forme triangulaire présentant chacune de ses faces à l'un des chemins. Chaque face était percée d'une arcade ogivale et couronnée d'une balustrade ajourée.

En Bretagne, les *croix* sont restées l'objet d'un culte général. On les place partout comme signe de piété ou de protection, sur les fontaines, sur les meules de foin et de blé, sur les maisons nouvellement construites. Il est peu de carrefours où ne s'élève un de ces signes révérents, devant lequel le passant se découvre et s'agenouille. La plupart des *croix* bretonnes sont taillées dans le granit; quelques-unes surmontent des menhirs ou pierres druidiques ainsi devenues saintes. La Révolution a détruit un nombre immense de ces petits monuments; lorsqu'on voulut connaître, sous la Restauration, ce qu'il en coûterait pour relever, dans le seul département du Finistère, les *croix* et les calvaires détruits depuis 1790, il fut constaté que leur rétablissement exigerait une dépense d'un million. Parmi les *croix* qui subsistent, quelques-unes sont des œuvres d'un véritable mérite, comme les *croix* de Pleyben, de Saint-Thégonnec et de Plougastel. Parfois ces *croix* sont disposées en calvaire et forment des allées où, à certaines époques, ont lieu des processions. On aperçoit aussi fréquemment sur les bords des fossés de petites *croix* de pierre, à demi enfouies, qui indiquent les anciennes délimitations de propriétés particulières ou communales, et des *croix* de bois rappelant une mort

accidentelle ou un assassinat arrivés dans le lieu où on les voit plantées.

II. CROI PLACÉES SUR LES ÉDIFICES RELIGIEUX. Saint Zénon, qui devint évêque de Véronne en 362, déclare, dans un passage de ses écrits, avoir placé une *croix* de bois en forme de tau sur le faite d'une basilique qu'il avait bâtie. En France, pendant l'époque carlovingienne, on décorait de *croix* incrustées les tympans des portes et des pignons d'églises, les faces des contre-forts ou des piliers. Dès le x^e siècle, principalement dans le Nivernais, le Berry et l'Auvergne, des *croix* de pierre furent érigées sur le sommet même des pignons; parmi celles que le temps a épargnées, on cite, pour l'élégance de leurs formes, les *croix* qui couronnent les quatre pignons de l'église de Montréal, près d'Avallon (fin du xii^e siècle), et les *croix* des pignons du transept de l'église Saint-Urbain, à Troyes. Au x^ve siècle, les *croix* d'amortissement des pignons se couvrent de détails finement sculptés, comme les *croix* de chemins ou de cimetières faites pour être vues de près. « Pendant le moyen âge, dit M. Viollet-le-Duc, on posait toujours des *croix* de fer au sommet des clochers de bois recouverts d'ardoise ou de plomb, et quelquefois même à la pointe des pyramides de pierre qui terminaient les tours des édifices religieux. Les *croix* de fer étaient surmontées d'un coq ou d'une simple girouette. Il existe un petit nombre de ces *croix* de métal anciennes, renversées souvent par la foudre ou détruites par le temps et la main des hommes. Elles étaient, la plupart, d'un riche dessin, dorées et d'une grande dimension. Leur embase se composait ou d'une boule ou d'une bagne figurant souvent un dragon, symbole du démon, ou encore d'une couronne de feuillage. Des reliques étaient habituellement déposées dans la boule qui leur servait de base ou sous le coq qui les surmontait. Le système d'assemblage de ces *croix* d'amortissement mérite d'être étudié avec soin par les constructeurs; car ces pièces de fer, posées à une grande hauteur, plus lourdes au sommet qu'à la base, étaient exposées aux ouragans et ne tardaient pas à se rompre, à se fausser ou à fatiguer leurs attaches. Si ces *croix* étaient scellées dans la pierre, il fallait, pour éviter l'ébranlement causé dans le scellement par l'effort du vent sur le corps de la *croix*, procéder avec des précautions extraordinaires. » On trouvera dans le *Dictionnaire raisonné de l'architecture française* d'intéressants détails techniques sur les différents systèmes d'armatures employés pour maintenir les grandes *croix* de fer établies sur les fleches et les clochers des cathédrales.

III. CROI DE CONSÉCRATION. On donne ce nom à des *croix* peintes ou sculptées dans l'intérieur des églises (quelquefois aussi à l'extérieur) et sur lesquelles l'évêque fait une onction avec le saint chrême dans la cérémonie de la consécration. Ces *croix* sont ordinairement au nombre de douze. M. Viollet-le-Duc en a publié plusieurs fac-simile du xiv^e, du xiii^e, du xiv^e et du xv^e siècle. Parfois les *croix* de consécration étaient portées par des figures d'apôtres peintes, comme dans l'église Saint-Hubert de Waville (Moselle), ou sculptées, comme à la Sainte-Chapelle de Paris.

IV. CROI FUNÉRAIRES OU DE CIMETIÈRES. La *croix* sur les tombeaux fut, à l'origine, un attribut du martyre. « Cela ne signifiait pas, dit M. Martigny, que tous les saints auxquels on décernait cet honneur eussent souffert le supplice de la *croix*, mais que tous, quel qu'eût été leur genre de mort, avaient souffert pour l'amour de la *croix* et du crucifix. Ainsi les monuments antiques représentent saint Laurent et d'autres martyrs encore portant une *croix*, bien qu'ils eussent trouvé la mort dans un autre genre de supplice... La *croix* est l'un des principaux attributs de saint Pierre, notamment sur les sarcophages, mais probablement dans un sens plus étroit que pour les autres martyrs, puisqu'il mourut, comme son maître, sur la *croix*. » Par la suite, on plaça des *croix* sur les tombeaux de tous les chrétiens sans distinction, et on érigea, à l'entrée ou au milieu du cimetière, une *croix* de pierre ou de bois d'un travail plus ou moins remarquable. Parmi les plus anciens monuments de ce dernier genre qui se soient conservés en France, nous citerons la *croix* de pierre du cimetière de Barét, près de Barbezieux, qui paraît dater de la fin du x^e siècle; la *croix* du cimetière de Grézy (Calvados), qui repose sur un faisceau de quatre colonnettes (xii^e siècle); la *croix* du cimetière de Mezy (Marne), dont le montant passe à travers une tablette d'autel portée sur quatre figures d'évangélistes adossées à des colonnettes (xiii^e siècle); les *croix* de Jouarre (xiii^e siècle), de Nérigeau et de Saint-Germain-la-Rivière (xvi^e siècle).

V. CROI STATIONNALES OU PROCESSIONNALES. L'usage de porter des *croix* dans les processions dirigées vers l'église ou une station déterminée remonte aux premiers siècles du christianisme.

A Rome, le clerc qui portait la *croix* s'appelait *draconarius*, comme le soldat qui, dans les armées, portait l'enseigne où un dragon était représenté. « Lorsque Constantin eut substitué à ce dragon le signe auguste de la vision miraculeuse, dit M. Martigny, le porte-enseigne ne changea pas de nom, et il est probable que le *draconarius* ecclésiastique por-

taut, dans le principe, non pas une *croix* proprement dite, mais le labarum constantinien qui avait pris un caractère tout chrétien... Les enseignes devinrent bientôt de véritables *croix*, fixées au bout d'une hampe, *croix* gemmées d'abord et ornées de fleurs. La traverse était ordinairement munie de deux flambeaux allumés, et au-dessous étaient attachées des chalnettes soutenant l'une l'autre l'autre l'autre. Peu après, ces *croix* furent décorées avec une grande magnificence, comme celle qui passe pour être l'œuvre de saint Agnellus, évêque de Ravenne, et qui probablement lui est postérieure; elle se compose de vingt médaillons renfermant les bustes d'autant de personnages nimbés que l'on croit être la série des évêques de cette ville jusqu'à l'époque de la confection de la *croix*. Dans la suite, on orna les *croix* processionnelles des images du Sauveur crucifié, de la Vierge, de saint Jean, des évangélistes et de divers sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament exécutées en relief ou en émail incrusté. On conserve quelques *croix* processionnelles du xii^e siècle faites de bois de chêne et recouvertes de plaques d'argent ou de cuivre doré. Une des plus belles est celle qui est placée sur un autel latéral de l'église abbatiale de Saint-Denis; elle fut faite pour Louis IX et elle a été modifiée plus tard de manière à devenir une *croix* d'autel. L'église de Lanciano, dans le sud de l'Italie, possède une remarquable *croix* de procession qui date du xiv^e siècle. On en voit aussi une fort ancienne, dans l'église de Saint-Jean-du-Doigt (Finistère); elle est d'argent fondu, ciselé et doré, et date du xiv^e siècle. L'église de Plouvez (Côtes-du-Nord) en possède une à peu près semblable du commencement du xv^e siècle.

VI. CROI PECTORALES ET CROI RELIQUAIRES. On donne le nom de *croix pectorale* à la *croix* d'or que les évêques portent sur la poitrine par-dessus leur vêtement et qui est suspendue au cou par une chaîne ou cordon. C'est un signe de juridiction; aussi, quand un évêque entre dans un autre diocèse que le sien, a-t-il soin de cacher sa *croix* pectorale. L'usage de cet insigne ne paraît pas remonter au delà du xiv^e siècle. On voit dans les musées et les collections particulières des *croix* pectorales enrichies d'émaux et de pierres précieuses, ainsi que d'autres *croix* fort belles destinées à servir de reliquaires. A l'Exposition universelle de 1867, dans les galeries de l'histoire du travail, on a pu admirer une *croix* reliquaire en filigrane d'or orné de cabochons (xii^e siècle), provenant de l'ancienne abbaye du Valusse et appartenant au musée de Rouen; une *croix* reliquaire à doubles traverses, en cuivre gravé de quatre-feuilles et orné de verroteries, de turquoises, avec crucifix en relief portant un jupon émaillé de bleu, curieux travail limousin du xiii^e siècle, appartenant à M. Baur, etc.

VII. CROI D'AUTELS. Chaque autel, dans une église catholique, doit être surmonté d'une *croix* ou d'un crucifix. L'Exposition universelle de 1867 nous a offert un assez grand nombre de *croix* d'autel, en cuivre ou en argent ciselé, repoussé et doré, avec ou sans crucifix en relief, parmi lesquelles nous citerons les *croix* appartenant au musée du Mans (n^o 1956 du catalogue); au musée de Bordeaux (n^o 1981); à l'église de Bousbecq, dans le Nord (n^o 1982); à l'Hôtel-Dieu de Troyes (n^o 1995); à M. Barry, de Toulouse (n^{os} 2015 et 2020); à M. Mallay, de Clermont (n^{os} 2017 et 2018); à l'église Saint-Taurin d'Evreux (n^{os} 2019, 2454 et 2456); à M. Baur (n^o 2123); à M. Davillier (n^o 2473), etc.

— Relig. *Signe de la croix*. Nous n'avons pas à discuter ici l'efficacité du *signe de la croix*, auquel l'Eglise attribue la faculté de chasser le démon, mais seulement à en faire l'histoire, ce qui est à la fois plus modeste et plus facile. Déjà, paraît-il, à l'époque des Apôtres, les nouveaux convertis faisaient le *signe de la croix*. C'était alors une sorte de signe magique à l'aide duquel les premiers chrétiens se reconnaissaient. Bientôt il devint un acte religieux qui accompagnait toutes les actions, même les plus ordinaires. *Ad omnem progressum, nous dit Tertullien, atque promotum, ad calcitum, ad laucrum, ad mensas, ad lumina, ad cubilia, ad sedilia, quaecumque nos conversatio exercet, frontem crucis signaculo terimus*. Mais ce signe ne se faisait pas seulement sur le front :

*Fac, quum vocante somno
Castum petis cubile,
Frontem locumque cordis
Crucis figura signes.*

« N'oublie pas quand le sommeil t'appelle, et que tu gagnes ta chaste couche, de marquer du *signe de la croix* ton front et la place de ton cœur, dit Prudence. » Grégoire de Tours nous apprend que l'on faisait le *signe de la croix* à table, sur les aliments que l'on se disposait à manger, et Gualther Jacques dit que quand les chrétiens éternuaient, ils avaient l'habitude de faire le *signe de la croix*. La croyance générale était que ce signe conjurait le démon; c'est saint Cyrille qui nous apprend cette particularité. Saint Augustin nous donne la formule que l'évêque devait prononcer quand on faisait un catéchumène : *Si dixerimus catechumeno : Credis in Christum ? respondit : Credo, et signat se cruce*. Les soldats se faisaient fréquemment sur le front un tatouage représentant une *croix*. C'est encore

Prudence, qui nous a conservé le souvenir de cette coutume :

*Hujus adoratis altaribus, et cruce frontis
Inscripta, cui neve tube...*

Saint Augustin nous donne la raison de cet usage, quand il dit : « Comme la circoncision dans la partie secrète du corps humain était la preuve de l'ancienne alliance, dans la nouvelle, c'est la *croix* sur le front découvert. »

On faisait le *signe de la croix* sur soi, sur une autre personne, sur un objet quelconque. Quand on le faisait sur des aliments, on les bénissait, on les purifiait. C'est pourquoi les théologiens reconnaissent le *signe de la croix* béni. Nous rappellerons à ce sujet un passage du *Guide de la peinture*, manuscrit byzantin : « Quand vous représentez la main qui bénit, ne joignez pas trois doigts ensemble, mais croisez le pouce avec le quatrième doigt, de manière que le second doigt, nommé index, reste ouvert, et que le troisième doigt soit un peu fléchi. De cette façon les doigts forment le nom de Jésus. » Ici l'auteur explique d'une façon plus ou moins claire comment on peut lire le mot *Christos* dans les doigts ainsi disposés, et il ajoute : « Ainsi, par la divine providence du Créateur, les doigts de la main de l'homme, qu'ils soient plus ou moins longs, sont disposés de manière à pouvoir figurer le nom du Christ. » Comme la foi ressemble à l'imagination !

Telle est la manière de bénir à la grecque. Chez les Latins la méthode a varié. Il paraît, dit M. Didron, qu'autrefois les prêtres bénissaient les hommes et les choses avec trois doigts ouverts, aussi bien que les évêques ; mais à une époque qui est assez récente, on voulut établir une différence entre la bénédiction épiscopale et la bénédiction du simple prêtre. Les évêques se réservèrent le droit de bénir avec trois doigts, les prêtres ne le firent plus qu'avec la main ouverte tout entière. De plus, les évêques bénissent de face, pour ainsi dire, et les prêtres seulement de profil, avec le *coupan* de la main. Enfin, pendant les cérémonies, dans les prières où les évêques font trois bénédictions successives, trois *signes de croix*, les prêtres n'en font qu'une seule, un signe unique. »

Quant au *signe de la croix* que l'on fait sur soi, il s'exécute avec la main droite. Les trois premiers doigts de la main sont ouverts, l'annulaire et le petit doigt restent fermés. Les Grecs et les Latins le font de la même façon ; seulement les Grecs, beaucoup plus mystiques que les Latins, donnent une interprétation différente du signe. Le pouce, par sa force, désigne pour eux le Père éternel, le Créateur, le Tout-Puissant ; le grand doigt est consacré à Jésus-Christ, qui nous a rachetés, et qui est relativement à l'homme la personne majeure de la Trinité ; l'index, intermédiaire entre le grand doigt et le pouce, figurait le Saint-Esprit, qui unit le Père au Fils, et qui, dans ses représentations de la Trinité, se place au milieu des deux autres personnes. Il est à remarquer que, malgré les protestations des théologiens, le Saint-Esprit est toujours sacrifié aux deux autres personnes. Pour terminer, nous emprunterons à un chapitre de Guillaume Durand ce qu'il y a de *pratique* dans la matière qui nous occupe : « Le *signe de la croix* doit se faire avec trois doigts, parce qu'on le dessine en invoquant la Trinité. Aussitôt après l'invocation de la Trinité, on peut dire ce verset : « Seigneur, faites avec moi un signe pour mon bien, afin que ceux qui me haïssent le voient et soient confondus, parce que, Seigneur, vous m'avez secouru et consolé. » Quelques-uns se signent depuis le front jusqu'en bas, pour exprimer mystérieusement que Dieu, ayant abaissé les cieux, descendit en terre. Ensuite ils vont de la droite à la gauche, premièrement pour montrer qu'ils préfèrent les choses éternelles, désignées par la droite, aux temporelles, signifiées par la gauche ; secondement pour rappeler que le Christ a passé des Juifs aux gentils ; troisièmement, parce que le Christ venu de la droite, c'est-à-dire de son Père, a vaincu sur la *croix* le diable, qui est désigné par la gauche, etc. Mais d'autres, faisant le *signe de la croix* de gauche à droite, s'autorisent de ce texte : « Il sort du Père, il descend jusqu'aux enfers et revient au trône de Dieu. »

Aujourd'hui cependant on fait le *signe de la croix* sur soi-même avec la main droite ouverte en entier, plutôt qu'avec trois doigts seulement. Mais, par contre, on se sert d'un seul doigt, le pouce, pour tracer le *signe de la croix* sur son front, sa bouche et son cœur. C'est également avec le pouce, et en figurant une petite *croix* grecque, que l'évêque et le prêtre marquent au front ou sur d'autres parties du corps les fidèles auxquels ils administrent les sacrements. M. Charles Robert a remarqué que les premiers chrétiens ne se signaient pas comme ceux d'aujourd'hui avec toute la main et de manière à embrasser la moitié du corps, mais simplement avec le premier doigt de la main droite, comme le font encore aujourd'hui les Grecs et les Russes. Chez les Hébreux et les Perses, on bénissait déjà avec trois doigts étendus, comme le témoigne ce vers d'Ovide :

Digitis tria thura tribus sub limine ponti.

C'est encore avec le pouce et en faisant une petite *croix* grecque, que le prêtre met la cendre sur le front des fidèles le premier jour du carême.

— Blas. et ordres de chevalerie. En armoiries, la *croix* est ce qu'on appelle une pièce honorable. Elle est formée de la fasces et du pal réunis. En règle générale, les branches doivent toujours toucher les bords de l'écu ; dans le cas contraire, elle deviendrait une *croisette* ou une *croix* alaisée.

L'usage de la *croix* comme meuble de l'écu est très-multiplié, et sa forme a des variétés très-nombreuses. François des Fosses, qui écrivit un traité des armoiries du temps de Richard II, roi d'Angleterre, connaissait déjà douze espèces de *croix* différentes en armoiries : *Croix plana*, *croix ingradata*, *croix truncata*, *croix potens*, *croix fignita*, *croix cruciata*, *croix molendinaria*, *croix florida*, *croix nodulata*, *croix florida patens*, *croix florida nodulata*, *croix dupla partita*. Nicolas Upton, qui vint après des Fosses, dit que de son temps il y avait tant de sortes de *croix* qu'il renonçait à les décrire toutes. Depuis ces deux auteurs, le nombre s'en est encore considérablement accru, et aujourd'hui, pour ne citer que les plus usitées, on a des *croix* abaisées, accompagnées, aiguissées, alaisées, ancrées, angloises, anillées, bordées, bourdonnées, brutes, brochantes, ciblées, de calvaire, cannelées, chargées, cléchées, componnées, coupées, cramponnées, à degrés, denchées, écartelées, échiquetées, écotées, émanchées, engoulées, engrêlées, enhendées, équipolées, fêchées, fleurdelisées, fleuronées, fourchées, fourchetées, fretées, fuselées, gringolées, guirées, de Jérusalem, losangées, maçonnées, de Malte, nébulées, nées, ombées, ondées, papillonées, parties, parties, patriarcales, poténées, recercelées, recroisettées, remplies, repoténées, resarcelées, retracées, de Toulouse, treffées, treillisées, vairées, vidées, virées, etc., etc. Il est bien évident que le plus grand nombre des *croix* actuellement en usage dans le blason nous viennent des croisades. Voici une liste des familles qui portent une *croix* dans leurs écus :

I. CROIX SIMPLES. La maison de Savoie : de gueules, à la *croix* d'argent. — Lordat, en Languedoc : d'or, à la *croix* de gueules. — La Croix de Castries, en Languedoc : d'azur à la *croix* d'or. — Croix de Heuchin, en Artois : d'argent, à la *croix* d'azur. — Vaucouleurs, en Bretagne : d'azur, à la *croix* d'argent. — Appremont, en Champagne : de gueules, à la *croix* d'argent. — Reance, en Champagne : d'azur, à la *croix* d'or. — Masviller, en Limousin : d'argent, à la *croix* de gueules. — Mas, en Limousin : écartelé, aux 1^{er} et 4^{or}, à la *croix* d'azur, aux 2 et 3 d'azur, au chef d'hermine, accompagné de trois étoiles d'or. — La Poërie, en Dauphiné : de gueules, à la *croix* d'or. — Pape, en Dauphiné : d'azur, à la *croix* d'argent. — Chalandrieux : d'azur, à la *croix* d'argent. — Briancan, ancien : d'azur, à la herse en pal d'or ; moderne : d'azur, à la *croix* d'or. — La Croix, en Normandie : d'azur, à la *croix* d'or. — Mortagne, en Normandie : d'or, à la *croix* écartelée de sable et de gueules. — Lusièrre, en Normandie : d'azur, à la *croix* d'or. — Douleux, en Normandie : d'argent, à la *croix* de sable. — Fautcon, en Limousin : écartelé, aux 1^{er} et 4^{or}, à la *croix* d'or ; aux 2 et 3 d'azur, à trois fleurs de lis d'or, et trois tours, dont deux d'argent et une d'or, brochantes sur l'écartelure. — Chastillon, en Bresse : d'argent, à la *croix* de gueules. — La Palu, en Bresse : de gueules, à la *croix* d'hermine. — Vaugrigneuse, en Bresse : de sinople, à la *croix* d'or. — Albon, en Provence : de sable, à la *croix* d'or. — Raiz, en Poitou : d'or, à la *croix* de sable, au filet carré, brochant sur le tout. — Benque, en Guyenne et Gascogne : de gueules, à la *croix* d'or. — Billères, alias Villères, en Guyenne et Gascogne : écartelé, aux 1^{er} et 4^{or}, à la *croix* de gueules ; aux 2 et 3 de gueules, au besant d'argent. — Faudoux, en Guyenne et Gascogne : d'azur, à la *croix* d'or. — Croix, en Normandie : d'argent, à la *croix* de gueules. — Fehert, en Lorraine : d'or, à la *croix* de gueules. — Hangest, en Picardie : d'or, à une *croix* de gueules. — Bouchérimbaud, en Languedoc : de gueules, à la *croix* d'argent, parti échiqueté d'argent et d'azur. — De La Roche-Lambert, en Guyenne et Gascogne : écartelé, aux 1^{er} et 4^{or}, à la *croix* d'argent ; aux 2 et 3 d'azur, à l'arbre arraché d'argent. — Patras, en Guyenne et Gascogne : parti au 1^{er} de gueules, à la *croix* d'argent ; au 2 d'argent, au lion d'azur, armé, lampassé et couronné de gueules. — Du Garassé, en Guyenne et Gascogne : parti, au 1^{er} d'azur, à la *croix* d'or ; au 2 d'azur, à la *croix* d'argent. — Ondars, en Anjou : d'or, à la *croix* de gueules. — La Mare, en Normandie : d'argent, à la *croix* de gueules. — Gaignon, dans l'Île-de-France : d'hermine, à la *croix* de gueules. — Bontemps, en Normandie : de gueules, à la *croix* de vair. — Annebaud, en Normandie : de gueules, à la *croix* de vair. — La Croix, en Artois : d'argent, à la *croix* d'azur. — Couts : d'or, à la *croix* d'azur. — Barbazan : d'azur, à la *croix* d'or. — Bernault, en Nivernais : de sable, à la *croix* d'or. — Saint-Georges, en Bourgogne : d'or, à la *croix* de gueules. — Navaque, en Flandre : d'azur, à la *croix* d'argent. — Camphin : d'azur, à la *croix* d'argent. — Banquette : d'argent, à la *croix* de gueules. — Des Barres : d'or, à la *croix* de sinople. — Valéry : de gueules, à la *croix* d'or. — Tournay-Mortagne, en Flandre : de gueules, à la *croix* d'or. — La Chapelle, dans le Maine : de gueules, à la *croix* d'argent. — Belet, en Auvergne : d'or,

à la *croix* de sable. — Rotheim, en Alsace : de sable, à la *croix* d'or. — Arpillière, en Champagne : d'or, à la *croix* de gueules. — Camont-Bousies : d'azur, à la *croix* d'argent. — Frémicourt : d'or, à la *croix* de gueules. — Combles, en Lorraine : écartelé d'or et de gueules, d'azur et d'argent, à la *croix* de sinople bordée de sable, une étoile d'or sur la partie de gueules. — Ville, en Lorraine : d'or, à la *croix* de gueules. — Watouville, en Lorraine : d'or, à la *croix* de gueules. — Hatton-Châtel, en Lorraine : écartelé, aux 1^{er} et 4^{or} de sable, à la *croix* d'or ; aux 2 et 3 d'azur, à six annelets d'argent. — Dammard, en Lorraine : de sable, à la *croix* d'argent. — Crenve, en Lorraine : d'or, à la *croix* de sable. — Deux-lieu, en Flandre : de gueules, à la *croix* d'argent. — Ypres, en Flandre : de gueules, à la *croix* de vair. — Blance, dans l'Île-de-France : de gueules, à la *croix* d'argent. — Gruthuyse, en Flandre : écartelé, aux 1^{er} et 4^{or}, à la *croix* de sable ; aux 2 et 3 d'argent, au sautoir de gueules. — Nevèle, en Flandre : d'argent, à la *croix* de gueules. — Lays de Messimieu, dans le Lyonnais : d'argent, à la *croix* de sable. — Bruges, en Beauvaisis : d'or, à la *croix* de sable, écartelé de gueules, au sautoir d'argent. — Bâleu, en Beauvaisis : de gueules, à la *croix* d'argent. — Recourt, en Flandre : d'or, à la *croix* d'azur. — Aage de Puy-laurens : d'or, à la *croix* de gueules. — Lantage, en Champagne : de gueules, à la *croix* d'or ; écartelé d'azur, au fer à moulin d'argent. — La Palu, en Bresse : de gueules, à la *croix* d'hermine. — Lusignan : écartelé, aux 1^{er} et 4^{or}, à la *croix* d'argent, aux 2 et 3 barlé d'argent et d'azur, au lion de gueules, armé, lampassé et couronné d'or, brochant sur le tout. — La Poërie, en Dauphiné : de gueules, à la *croix* d'or. — Monthron, en Auvergne : d'or, à la *croix* de gueules. — Nauton, dans le Comtat-Venaissin : de sinople, à la *croix* d'or. — Critsegues : de vair, à la *croix* de gueules. — Wignacourt : d'or, à la *croix* de gueules. — Confignon : de sable, à la *croix* d'or. — Meltemont : d'or, à la *croix* de gueules. — Varennes, en Picardie : de gueules, à la *croix* d'or. — Guité : d'azur, à la *croix* d'argent. — Andlaw, en Alsace : d'or, à la *croix* de gueules. — Lambeko, en Flandre : d'argent, à la *croix* de sinople. — Bernaut, en Bourgogne : de sable, à la *croix* d'or. — Marigny, en Bourgogne : d'argent, à la *croix* de sinople, écartelé d'azur, à trois cloches d'argent. — Picardet, en Bourgogne : d'azur, à la *croix* d'argent. — Montebard, en Bourgogne : de vair, à la *croix* de gueules. — Faye, en Limousin : de gueules, à la *croix* d'argent, au chef bustille de quatre créneaux du même. — Carrière-Duval, en Languedoc : de gueules, à la *croix* d'or, écartelé d'azur, à trois coquilles d'argent, sur le tout de gueules à trois épis tigés d'or ; au chef du même chargé de trois étoiles de sable. — Cayen, en Beauvaisis : parti d'or et d'argent, à la *croix* de gueules. — Mont, en Limousin : d'argent, à la *croix* écartelée de sable. — Autane, en Dauphiné : d'argent, à une *croix* de gueules, au chef d'azur, chargé de trois étoiles d'or. — L'Espine, en Dauphiné : d'argent, à la *croix* de gueules, à un aubépin de sinople au premier quartier. — Polliester, en Guyenne et Gascogne : écartelé, aux 1^{er} et 4^{or} de gueules, à la *croix* d'or, et une bordure du même, chargée de deux besants du champ ; aux 2 et 3 d'azur, à l'écusson d'argent, chargé de trois bandes de sable accompagnées en chef d'un besant du même. — Névignac, en Guyenne et Gascogne : d'argent, à la *croix* de gueules, à la bordure d'azur, chargée de douze roses d'or. — Courraut, en Orléanais : de sable, à une *croix* d'argent à la bordure de gueules. — Toullon, en Lorraine : d'azur, à la *croix* d'argent, au lambel de gueules. — Serrières, en Lorraine : d'or, à la *croix* de gueules, au franc-canton d'argent, chargé d'un lion de sable, armé, lampassé de gueules et couronné d'or. — Beausault, en Beauvaisis : d'or, à une *croix* de gueules, à un quartier d'argent, chargé d'une molette de sable. — Savilly, en Lorraine : d'azur, à la *croix* d'argent, au premier quartier losangé d'or et de sable. — Biffard, en Dauphiné et Lyonnais : d'argent, à une *croix* de sable et une bordure du même.

Villes qui portent une *croix* simple sur leurs écus :

— Briancan, en Dauphiné : d'azur, à la *croix* d'or. — Figeac, en Guyenne : d'argent, à la *croix* de gueules. — Embren, en Dauphiné : de gueules, à la *croix* d'argent. — Fretbourg, en Lorraine : d'argent, à la *croix* de gueules. — Marselle : d'argent, à la *croix* d'azur. — Phalsbourg, en Lorraine : de sable, à la *croix* d'argent, parti d'azur à la fleur de lis d'or. — Fréjus, en Provence : d'argent, à la *croix* de gueules, au chef de France. — Montorcan, en Anjou : d'or, à la *croix* de gueules, au chef d'azur, chargé de trois fleurs de lis d'argent.

La province du Maine : d'or, à la *croix* de gueules, au chef de France.

II. CROIX QUALIFIÉES. 1^o *Croix accompagnée*. Balaiville, en Lorraine : d'azur, à une *croix* d'argent, accompagnée de croisettes pommétées, au pied fiché d'or. — Abnan, en Franche-Comté : d'argent, à la *croix* de gueules, accompagnée de deux roses du même. — Charmagne, en Franche-Comté : d'azur, à la *croix* d'or, accompagnée en chef de deux étoiles du même. — Gévaudan, en Languedoc : d'azur, à la *croix* d'argent, accompagnée aux 1^{er} et 4^{or} d'un soleil d'or ; aux 2 et 3 d'un

croissant d'argent. — Méné, en Bretagne : d'azur, à la *croix* d'or, accompagnée au premier quartier d'un trèfle pommété d'argent. — Marcy, en l'Île-de-France : d'or, à une *croix* de gueules, accompagnée de quatre aiglettes d'azur. — Du Bois-Chesnel, en Bretagne : de gueules, à la *croix* d'argent, accompagnée de quatre croisants du même. — Sauterens, en Dauphiné : d'azur, à la *croix* d'or, accompagnée de quatre éperviers d'argent, becqués, membrés, liés et grilletés d'or, à la *croix* d'or, accompagnée de quatre lunels ou croisants d'argent. — Tournay, en Lorraine : d'azur, à la *croix* d'argent, accompagnée de dix-huit fleurs de lis d'or. — Raincourt, en Franche-Comté : de gueules, à la *croix* d'or, accompagnée de dix-huit billettes du même, posées cinq et cinq aux deux premiers cantons, et quatre, quatre en pointe. — Mausegny, dans l'Île-de-France : d'argent, à une *croix* de sable, accompagnée d'un orle de merlettes du même.

2^o *Croix alaisée*. Dagieu, en Guyenne : d'azur, à la *croix* alaisée d'argent. — Xaintvilles, dans l'Île-de-France : d'argent, à la *croix* alaisée de gueules. — Olivier La Châteignepaye : d'argent, à la *croix* alaisée de sable. — Céria, en Angoumois : d'azur, à la *croix* alaisée d'argent. — Lordat, dans le comté de Foix : d'or, à la *croix* alaisée de gueules. — Saint-Gelais : écartelé, aux 1^{er} et 4^{or} d'azur, à la *croix* alaisée d'argent ; aux 2 et 3 barlé d'argent et d'azur de dix pièces, au lion de gueules, couronné, armé et lampassé d'or. — Glavanas, en Guyenne et Gascogne : d'azur, à la *croix* alaisée d'or. — Chavigny, dans l'Île-de-France : d'azur, à la *croix* alaisée de gueules, entée de sable. — Cropters, en Auvergne : de gueules, à la *croix* alaisée d'or. — Jubers de Bonville, en Normandie : écartelé, aux 1^{er} et 4^{or} d'azur, à la *croix* alaisée d'or ; aux 2 et 3 à cinq fers de pique d'argent posés deux et trois. — Castelhauc, en Guyenne et Gascogne : d'azur, à la *croix* alaisée d'argent, surmontée de trois fleurs de lis d'or, bien ordonnées. — Carpentier, en Normandie : d'azur, à la *croix* alaisée d'or, accompagnée aux extrémités de quatre palmes du même en pal. — Roy-Noletteau : d'azur, à la *croix* alaisée d'or, cantonnée en chef de deux merlettes d'argent. — Fontaine, en Normandie : d'azur, à la *croix* alaisée d'or, accompagnée de trois coquilles du même. — Thépaul, en Bretagne : de gueules, à une *croix* alaisée d'or, chargée au franc quartier d'une macle du même. — Laisné, dans l'Île-de-France : d'azur, à la *croix* alaisée d'or, accompagnée de trois étoiles du même, posées deux et une. — Kerebue, en Bretagne : d'argent, au freté de sable de six pièces, et une *croix* pleine alaisée de gueules en abîme sur le tout. — Perné, en Saintonge : d'azur, à la *croix* alaisée et engrêlée d'argent. — Baudinot, en Languedoc : d'or, à la *croix* alaisée de sinople, au chef d'azur, chargé de trois croisants d'argent.

3^o *Croix ancrée*. Davet, en Languedoc : d'azur, à la *croix* ancrée d'or. — Andayer, en Poitou : de gueules, à la *croix* ancrée d'or. — Saint-Eutienne, en Champagne : d'or, à la *croix* ancrée de gueules. — Bonnia, en Limousin : de sable, à la *croix* ancrée d'argent. — Laque, en Picardie : d'or, à la *croix* ancrée de gueules. — Des Groiselliers, en Picardie : de sable, à une *croix* ancrée d'argent. — La Châtre, en Berry : de gueules, à la *croix* ancrée de vair. — Kermoran, en Bretagne : d'argent, à la *croix* ancrée d'azur. — Courteville, en Picardie : d'or, à la *croix* ancrée de gueules. — Mardoigne : d'or, à la *croix* ancrée de sinople. — Sagey, en Franche-Comté : d'azur, à la *croix* ancrée d'or. — Sirey, en Lorraine : de gueules, à une *croix* ancrée d'or. — Charpiot, en Auvergne : d'azur, à la *croix* ancrée d'or. — Sainville, en Lorraine : d'or, à la *croix* ancrée de gueules. — Aubusson, en Auvergne : d'or, à la *croix* ancrée de gueules. — Castelromont : de gueules, à la *croix* ancrée d'or. — Vigor, en Saintonge : d'azur, à la *croix* ancrée d'argent. — Beaucé, en Poitou : d'argent, à la *croix* ancrée de sable. — Maucere, en Poitou : d'argent, à la *croix* ancrée de gueules. — Villardouin, en Champagne : de gueules, à la *croix* ancrée d'or. — Bonnin, en Poitou : de sable, à la *croix* ancrée d'argent. — Bouillat, en Poitou : de gueules, à la *croix* ancrée d'argent. — Beaupay, en Poitou : de gueules, à la *croix* ancrée d'or. — Montorcan, en Auvergne : d'azur, à la *croix* ancrée d'argent. — Burges, en Bresse et Bugy : de sable, à la *croix* ancrée d'or. — Dama, en Bourgogne : d'or, à la *croix* ancrée de gueules. — Fehay, en Bourgogne : parti d'argent et de gueules, à la *croix* ancrée, ajourée en carré de l'un à l'autre. — Viry, en Bourgogne : de sable, à la *croix* ancrée d'argent, ajourée en cœur, en carré. — Destainville, en Bourgogne : d'or, à la *croix* ancrée de gueules. — Dalmas, en Limousin : d'argent, à la *croix* ancrée de gueules. — Courron, en Auvergne : d'azur, à la *croix* ancrée d'or. — Bernville, en Beauvaisis : d'or, à la *croix* ancrée de gueules. — Buset, en Beauvaisis : d'azur, à la *croix* ancrée d'or. — Le Cat, en Beauvaisis : de gueules, à la *croix* ancrée d'or. — La Bastie, en Lyonnais et Forez : d'or, à la *croix* ancrée de sable. — Boissereau, en Nivernais : de sable, à la *croix* ancrée d'argent. — Le Bourgoing, en Nivernais : d'azur, à la *croix* ancrée d'or. — Charry, en Nivernais : d'azur, à la *croix* ancrée d'argent. — Courlay, en Picardie : d'argent, à la *croix* ancrée

de sable. — **Geresmes**, d'or, à la *croix* ancrée de sable. — **Hainville**, d'or, à la *croix* ancrée de gueules. — **Fleury Des Pies**, d'azur, à la *croix* ancrée d'argent. — **Picots**, en Bourgogne et Nivernais : d'azur, à la *croix* ancrée d'or. — **Saint-Phil**, en Bourgogne et Nivernais : d'or, à la *croix* ancrée de sinople. — **Channejan**, en Touraine : d'or, à la *croix* ancrée de gueules. — **Tramecourt**, en Artois : d'argent, à la *croix* ancrée de sable. — **Acheu**, en Normandie : parti d'argent, à la *croix* ancrée de sable, et d'or, à l'aigle éployée de sable. — **Brévedent**, en Normandie : d'azur, à la *croix* ancrée d'or. — **Ernauld**, en Normandie : d'argent, à la *croix* ancrée de sable. — **Juvigny**, en Normandie : d'argent, à la *croix* ancrée de gueules. — **Voylant**, d'argent, à la *croix* ancrée de sable. — **Linieres**, en Picardie : d'argent, à la *croix* ancrée de gueules. — **Salvert**, en Auvergne : d'azur, à la *croix* ancrée d'argent. — **Vincères**, en Auvergne : d'or, à la *croix* ancrée d'azur. — **Richard de Prades**, en Auvergne : de sable, à la *croix* ancrée d'argent. — **Montalembert**, en Poitou : d'azur, à la *croix* ancrée de sable. — **Gouberville**, en Normandie : de gueules, à la *croix* ancrée d'argent. — **Mesnil-Bérard**, en Normandie : d'azur, à la *croix* ancrée d'argent. — **Cayen**, en Beauvaisis : parti d'or et d'azur, à la *croix* ancrée de gueules sur le tout de l'un en l'autre. — **Picqued**, en Normandie : d'azur, à la *croix* ancrée d'argent. — **Baudet, alias Boudet**, en Dauphiné : d'azur, à la *croix* ancrée d'argent. — **Pannoverre**, en Limousin et Berry : d'or, à la *croix* ancrée d'azur. — **Gentils**, de gueules, à la *croix* ancrée d'or. — **Alleguin**, en Beauvaisis : de gueules, parti d'argent, à la *croix* ancrée d'or de l'un en l'autre. — **Rouère**, en Champagne : d'argent, à la *croix* ancrée de sable. — **Cheux**, en Normandie : d'argent, à la *croix* ancrée de sable, chargée au cœur d'un losange du champ. — **Montfort**, en Bretagne : d'argent, à une *croix* ancrée de gueules, guivrée d'or. — **Arnaud**, en Auvergne : de sable, à la *croix* ancrée d'argent, chargée en cœur d'un losange de sable. — **Barus**, en Normandie : d'argent, à la *croix* ancrée et anillée de sable. — **Bardeuil**, en Normandie : d'azur, à la *croix* ancrée d'argent, anillée de quatre rayons du même. — **Rennel**, en Lorraine : écartelé, aux 1^{er} et 4 d'azur, à la *croix* ancrée d'or, chargée en abîme d'une boule de gueules ; aux 2 et 3 d'or, au lion de sable, armé et lampassé de gueules, chargé sur l'épaule d'un écusson d'argent. — **Courvoil**, en Nivernais : de gueules, à la *croix* ancrée d'or, cantonnée en chef de deux étoiles d'argent. — **Halley**, en Normandie : d'azur, à la *croix* ancrée d'argent, cantonnée de quatre coquilles du même. — **Guesvres**, en Normandie : d'azur, à la *croix* ancrée et alaisée d'or, accompagnée en chef de deux molettes d'épéron d'argent, et en pointe d'un croissant du même. — **Mauviss**, d'argent, à la *croix* ancrée de sable, accompagnée de deux croissants en chef de gueules. — **Felligny**, en Champagne : d'or, à la *croix* ancrée de sable, chargée de cinq écussons d'argent. — **Pilleys**, en Champagne : de gueules, à la *croix* ancrée d'argent, cantonnée de quatre molettes du même. — **Gautier**, en Normandie : de gueules, à la *croix* ancrée d'argent, senestrée d'un croissant du même, et nouée au cœur d'un sautoir de pourpre. — **Guerpel**, en Normandie : d'or, à la *croix* ancrée de sable, cantonnée de quatre mochetures du même. — **Lévère**, en Normandie : de gueules, à la *croix* ancrée et alaisée d'argent, accompagnée de trois croissants d'argent. — **Poirat**, d'argent, à la *croix* ancrée de sable, cantonnée de huit coquilles du même. — **Kéralaud**, en Bretagne : d'azur, à trois *croix* ancrées d'or. — **Béost**, en Bresse et Bugey : d'or, à trois *croix* ancrées de gueules. — **Des Moulins**, en Poitou : d'argent, à trois *croix* ancrées de sable. — **Bas**, en Normandie : de gueules, à la *croix* ancrée de sable, cantonnée de quatre croissants du même.

La ville de La Châtre, en Berry : de gueules, à la *croix* ancrée de vair ; au chef cousu de France.

40 *Croix anillée* ou *nillée*. **De La Faye**, en Poitou : de sable, à une *croix* anillée d'argent. — **Du Dresnay**, en Bretagne : d'argent, à une *croix* anillée de sable en abîme, accompagnée de trois coquilles de gueules, posées deux et une. — **Farlay** : de sable, à la *croix* anillée d'argent.

La ville de Moulins : d'argent, à la *croix* anillée de sable, au chef de France.

50 *Croix bordée*. **La Vilette**, en Bretagne : d'azur, à la *croix* d'argent bordée d'or. — **Le Clerc de Juigné**, en Anjou : d'argent, à la *croix* de gueules, bordée, engrêlée de sable, cantonnée de quatre aiglettes du même, becquées et armées de gueules. — **Fredeville**, d'argent, à la *croix* de gueules, bordée, dentelée de sable. — **Hodesspan**, d'or, à la *croix* d'azur, bordée, engrêlée de sable.

60 *Croix bourdonnée*. **Rochas**, en Provence : d'or, à la *croix* bourdonnée, au chef d'azur, chargé d'une étoile d'or. — La ville de Bazas, en Guyenne : d'azur, à la *croix* d'argent, le pied bourdonné ou pommetté et fiché du même, et cantonnée de quatre étoiles d'or.

70 *Croix brisée*. **Saint-Georges**, en Poitou : d'argent, à une *croix* de gueules, brisée en chef d'un lambel à trois pendans du même, et une bordure d'azur.

80 *Croix cannelée*. **Borel**, en Dauphiné :

d'argent, à la *croix* d'azur, cannelée de sable et contournée de quatre têtes de bouf, de gueules, muselées d'un anneau de sable.

90 *Croix cantonnée*. **Saint-Yon**, en Picardie : d'azur, à la *croix* d'or, losangée de gueules, cantonnée de quatre clochettes d'or, battillées d'azur. — **Cléron**, en Franche-Comté : de gueules, à la *croix* d'argent, cantonnée de quatre croisettes fleuronées du même. — **Harauld de Chiverny**, en Orléanais : d'or, à la *croix* d'azur, cantonnée de quatre ombres de soleil du même. — **Montagu**, dans l'Île-de-France : d'argent, à la *croix* d'azur, cantonnée de quatre aigles de gueules. — **Montnoyency**, ancien : d'or, à la *croix* de gueules, cantonnée de quatre alérions d'azur ; moderne : d'or, à la *croix* de gueules, cantonnée de seize alérions d'azur. — **Mouton de Blauville** : d'azur, à la *croix* d'argent, cantonnée de vingt *croix*, au pied fiché d'or. — **Conty**, en Poitou : d'azur, à une *croix* d'argent, cantonnée de quatre roses d'or. — **Du Verger de La Rochejaquelein**, en Poitou : de sable, à une *croix* d'or, cantonnée de quatre coquilles d'argent. — **Villiers**, en Bourgogne : d'or, à la *croix* de sable, cantonnée de quatre quintefeuilles de gueules. — **Hudeler** : de sable, à une *croix* d'argent, cantonnée de seize fleurs de lis d'or. — **L'Escalopier**, en Champagne : de gueules, à la *croix* d'or, cantonnée de quatre croissants du même. — **Blomme** : d'azur, à la *croix* d'or, cantonnée de douze merlettes du même. — **Cléron**, en Lorraine : de gueules, à la *croix* d'argent, cantonnée de quatre *croix* de même, tréflées et couronnées d'or ; sur le tout de gueules, chargé de trois besants d'argent à dextre, posés deux et un, et à senestre de cinq saffres ou aiglettes de mer, posées en sautoir. — **Larche**, en Languedoc : d'or, à la *croix* de gueules, cantonnée de quatre aigles de sable. — **Lamare**, dans l'Île-de-France : d'azur, à la *croix* d'or, cantonnée à dextre du chef d'une licorne d'argent, à senestre du chef d'une aiglette d'or, et en pointe de deux lions affrontés. — **Lanoue**, dans l'Île-de-France : d'azur, à la *croix* d'argent, cantonnée de quatre gerbes d'or liées du même. — **Osher**, dans l'Île-de-France : d'argent, à la *croix* de gueules, cantonnée de quatre lions de sable, armés et lampassés de gueules. — **Thumery**, dans l'Île-de-France : d'or, à la *croix* de gueules, cantonnée de quatre boutons de rose au naturel. — **Champarsolo**, en Provence : d'azur, à une *croix* d'argent, cantonnée de quatre fleurs de lis d'or. — **Bemout**, en Lorraine : de gueules, à une *croix* d'argent, cantonnée de quatre billettes du même. — **Gélag**, en Lorraine : d'azur, à la *croix* d'argent, cantonnée de quatre fleurs de lis d'or. — **La Marche**, en Lorraine : d'azur, à la *croix* d'argent, cantonnée de quatre fleurs de lis d'or. — **Marois**, en Anais et Saintonge : de gueules, à la *croix* d'argent, cantonnée de quatre lionceaux d'or. — **Lardière**, en Orléanais : d'or, à la *croix* de gueules, cantonnée de quatre alérions d'azur. — **Boteno**, en Bretagne : de gueules, à la *croix* d'argent, cantonnée de quatre étoiles du même. — **Auger**, en Auvergne : d'argent, à la *croix* de sinople, cantonnée, aux 1^{er} et 4 de deux têtes de léopard de gueules ; aux 2 et 3 de deux fleurs de lis du même. — **Michel**, en Normandie : d'azur, à la *croix* cantonnée de quatre coquilles du même. — **Argennes**, en Normandie : de sable, à la *croix* d'or, cantonnée de quatre aiglettes éployées du même. — **Baudouin**, en Normandie : d'argent, à la *croix* de sable, cantonnée, aux 1^{er} et 4 d'une *croix* de Malte d'azur, aux 2 et 3 d'une tente girouettée de gueules. — **Couillard**, en Normandie : d'azur, à la *croix* d'argent, cantonnée, aux 1^{er} et 4 d'une fleur de lis d'or, aux 2 et 3 d'une coquille du même. — **Croix**, en Normandie : d'azur, à la *croix* d'argent, cantonnée de quatre roses d'or. — **Fay**, en Normandie : de gueules, à la *croix* d'argent, cantonnée de quatre molettes d'épéron du même. — **Pastin de Landemont**, en Bretagne : d'argent, à la *croix* de sable, cantonnée de quatre molettes de gueules. — **Bailton**, dans l'Île-de-France : d'azur, à la *croix* d'or, cantonnée de quatre croisettes du même. — **Garro**, en Normandie : d'argent, à la *croix* de gueules, cantonnée de quatre loupes ravissantes, affrontées de sable. — **Glacy**, en Normandie : d'argent, à la *croix* de gueules, cantonnée de quatre mochetures de sable. — **Guerrier**, en Normandie : de sable, à la *croix* d'or, cantonnée, au 1^{er} d'un écusson d'argent, chargé de trois coqs du champ, et aux trois autres cantons de trois molettes d'épéron du second émail. — **Houard**, en Normandie : d'argent, à la *croix* de gueules, cantonnée de quatre aigles de sable, posées en bande et en barre. — **Louis**, en Normandie : d'azur, à la *croix* d'argent, cantonnée de quatre aigles au vol abaissé du même. — **La Neutamière**, en Normandie : d'argent, à la *croix* de gueules, cantonnée de quatre lionceaux de sable. — **Maire**, en Normandie : d'argent, à la *croix* de sable, cantonnée de quatre lionceaux de gueules. — **Mauger**, en Normandie : d'argent, à la *croix* de gueules, cantonnée, aux 1^{er} et 4 de deux chevrons de sable ; aux 2 et 3 d'un lionceau du même. — **Oshert**, en Normandie : d'argent, à la *croix* de gueules, cantonnée de quatre lionceaux de sable. — **Tardif**, en Normandie : d'azur, à la *croix* d'or, cantonnée en chef de deux roses d'argent, et en pointe de deux coquilles du même. — **Vassemare**, en Normandie : de gueules, à la *croix* d'or, cantonnée de quatre coquilles du même. — **Auger**, en Berry :

d'argent, à la *croix* pleine de sinople, cantonnée de deux visages de léopard de gueules aux 1^{er} et 4, et de deux corneilles de sable aux 2 et 3. — **Le Veneur**, dans l'Île-de-France : d'argent, à une *croix* de gueules, cantonnée de quatre lions rampants. — **Hermant**, en Champagne : d'azur, à la *croix* d'argent, cantonnée aux 1^{er} et 2 de quatre étoiles du même ; au 3 de deux étoiles du 2 soutenues d'une fasces d'or ; au 4 d'un pal d'or, adextré de deux étoiles d'argent. — **Guy**, en Champagne : de gueules, à la *croix* d'argent, cantonnée aux 1^{er} et 2me cantons de deux molettes d'épéron d'or. — **Champagny**, en Champagne : d'azur, à la *croix* d'argent, cantonnée d'un croissant du même. — **Seillat**, en Limousin : écartelé, d'azur et de gueules, à la *croix* d'or sur le tout, cantonnée aux 1^{er} et 4 d'un lion d'or, armé de sable, et aux 2 et 3 d'un rocher d'argent. — **Marcel**, en Limousin : de gueules, à la *croix* de vair, cantonnée de quatre étoiles d'or. — **Mauumont**, en Limousin : d'azur, à la *croix* d'or, cantonnée de quatre besants du même. — **Groigneux**, en Normandie : d'argent, à la *croix* de gueules, cantonnée en chaque canton de trois mochetures de sable. — **Auvé**, dans l'Île-de-France : d'argent, à la *croix* de gueules, cantonnée de douze merlettes du même. — **Heudeler**, en Bretagne : de sable, à la *croix* d'argent, cantonnée de douze fleurs de lis du même. — **Du Puy**, en Bretagne : d'or, à la *croix* de gueules, cantonnée de quatre croissants montants du même. — **Anast**, en Bretagne : d'or, à une *croix* de sable, cantonnée de quatre étoiles du même. — **Langevin**, en Normandie : de gueules, à la *croix* d'or, cantonnée de huit molettes d'épéron d'argent. — **Fasson**, en Dauphiné : de gueules, à la *croix* d'or, cantonnée de deux étoiles du même en chef et de deux roses d'argent en pointe. — **Saint-Sauflieu**, en Champagne : d'azur, à la *croix* d'or, cantonnée de quatorze croisettes du même, posées quatre, quatre, trois et trois. — **Noble**, en Normandie : d'azur, à la *croix* d'or, cantonnée de quatorze étoiles du même, quatre dans chaque canton du chef et trois dans ceux de la pointe. — **Tixier**, en Bourgogne : d'azur, à la *croix* d'or, cantonnée aux 1^{er} et 4 d'une étoile d'argent ; aux 2 et 3 d'un trèfle du même. — **Herbeville**, en Lorraine : d'azur, à la *croix* d'argent, cantonnée de seize fleurs de lis d'or. — **Boulant**, en Lorraine : d'azur, à la *croix* d'or, cantonnée de vingt croisettes, au pied fiché du même. — **Autel**, en Lorraine : de gueules, à une *croix* d'or, cantonnée de vingt billettes du même. — **Cholsoul**, en Champagne : d'azur, à la *croix* d'or, cantonnée de vingt billettes du même, de cinq en cinq en chaque canton. Certaines branches portent dix-huit billettes, cinq en chaque canton du chef, et quatre en chaque canton de la pointe.

Beaucoup de villes portent une *croix* cantonnée de leurs écus : **Le Mans** : de gueules, à la *croix* d'or, cantonnée de quatre chandeliers de sable, chargés d'une chef de même, cantonnée et posée en pal. — **Châlons-sur-Marne** : d'azur, à la *croix* d'argent, cantonnée de quatre fleurs de lis d'or. — **Clermont-Ferrand** : d'azur, à la *croix* de gueules orlée d'or, cantonnée de quatre fleurs de lis du même. — **Montreuil-Bellay**, en Anjou : d'azur, à la *croix* d'or, cantonnée de quatre besants du même. — **Quingey**, en Franche-Comté : de gueules, à la *croix* d'argent, cantonnée de quatre coeurs du même. — **Lodève**, en Languedoc : d'azur, à une *croix* cantonnée au 1^{er} d'une étoile, au 2 d'un croissant, au 3 d'un L, au 4 d'un D, le tout d'or.

100 *Croix chargée*. **Simon**, en Normandie : d'azur, à la *croix* d'argent, chargée de cinq croissants de gueules, et cantonnée de quatre cygnes du second émail. — **Laval**, en Normandie : d'or, à la *croix* de gueules, chargée de cinq coquilles d'argent, et cantonnée de seize alérions d'azur. — **Leschamps**, en Normandie : d'argent, à la *croix* d'azur, chargée d'une coquille d'or, et cantonnée de douze merlettes de gueules. — **Chantepleu**, en Normandie : d'azur, à la *croix* d'argent, chargée en cœur d'une pie de sable, et cantonnée de quatre besants d'or. — **Carpentier**, en Normandie : d'argent, à la *croix* d'azur, chargée d'une molette d'épéron d'or, et cantonnée de quatre ombres de têtes de bouc de sable. — **Cardunot**, en Beauvaisis : d'or, à la *croix* de gueules, chargée de cinq coquilles d'argent, et accompagnée de quatre merlettes du même. — **Orléans**, en Normandie : d'azur, à la *croix* d'or, chargée de cinq coquilles de sable, et cantonnée de quatre lionceaux du second émail. — **La Motte Le Vayer** : d'argent, à la *croix* de sable, chargée de cinq miroirs ronds d'argent bordés d'or. — **Rouvroy de Saint-Simon** : de sable, à la *croix* d'argent, chargée de cinq coquilles de gueules. — **Bonnavant** : d'or, à la *croix* de sable, chargée de cinq coquilles d'argent. — **Jaubert de Barault** : d'or, à la *croix* de sable, chargée de cinq coquilles d'argent. — **Bonnavies** : d'argent, à la *croix* de sable, chargée d'un anneau d'or. — **Valentin de Villeneuve**, en Poitou : d'argent, à la *croix* d'azur, chargée d'un croissant d'or sur le milieu et de quatre étoiles du même à six rais. — **Raimond** : d'argent, à la *croix* de gueules, chargée de cinq coquilles d'argent. — **Casaleis**, en Languedoc : d'argent, à la *croix* de gueules, chargée d'une fleur de lis d'or. — **Monsieur**, dans l'Île-de-France : d'argent, à la *croix* de gueules, la traverse de cette *croix* chargée d'un léopard d'or et de deux griffons affrontés du même.

Fessières, en Beauvaisis : d'or, à la *croix* de sable, chargée de cinq coquilles d'argent. — **De La Luzerne**, en Normandie : d'azur, à la *croix* ancrée d'or, chargée de cinq coquilles de gueules. — **Barrauld** : d'or, à la *croix* de sable, chargée de cinq coquilles d'argent. — **Boubers**, en Picardie : d'or, à la *croix* de sable, chargée de cinq coquilles d'argent. — **Héricourt**, en Picardie : d'argent, à la *croix* de gueules, chargée de cinq coquilles du champ. — **Le Vayer**, en Picardie : de gueules, à la *croix* d'argent, chargée de cinq tourteaux de gueules. — **Flavy**, dans l'Île-de-France : d'hermine, à la *croix* de gueules, chargée de cinq quintefeuilles d'or. — **Harville**, dans l'Île-de-France : de gueules, à la *croix* d'argent, chargée de cinq coquilles de sable. — **Cramailles**, en Picardie : d'argent, à une *croix* de gueules, chargée de cinq fermans d'or. — **Chaufour**, en Lorraine : d'argent, à la *croix* de sable, chargée de cinq coquilles d'argent. — **Valentin**, en Poitou et Saintonge : d'argent, à la *croix* d'azur, chargée de quatre étoiles à six rais d'or, et au centre d'un croissant du même. — **Odart**, en Touraine : d'or, à la *croix* de gueules, chargée de cinq coquilles d'argent. — **Cothonier**, en Champagne : d'argent, à la *croix* de gueules, chargée de cinq coquilles d'or. — **Hayes**, en Normandie : de gueules, à la *croix* d'argent, chargée d'un croissant de sable et de quatre merlettes du même. — **Prey**, en Normandie : d'azur, à la *croix* d'or, chargée de neuf écussons de gueules. — **Barognes**, en Languedoc : d'azur, à la *croix* d'or, chargée d'une *croix* de sable. — **Origny**, en Champagne : d'argent, à la *croix* de sable, chargée d'un losange du champ. — **Croix**, en Champagne : d'azur, à la *croix* d'or, chargée d'un croissant de gueules. — **Sotass**, en Champagne : de gueules, à la *croix* de sable, chargée de cinq coquilles d'or, posées un, trois et un. — **Quanteuil**, en Champagne : de gueules, à la *croix* d'or, chargée de huit losanges du champ. — **Rolran**, en Languedoc : d'azur, à la *croix* d'argent, chargée de cinq coquilles de gueules. — **Cattinat**, dans l'Île-de-France : d'argent, à la *croix* de gueules, chargée de neuf coquilles d'or. — **Cossart d'Espley**, en Beauvaisis : de gueules, à la *croix* ancrée d'or, chargée de cinq ancras d'azur. — **Barletier**, en Dauphiné : de gueules, à la *croix* d'argent, chargée d'un cœur du champ, enflammé d'or, au chef cousu d'azur, chargé de trois molettes d'or. — **Fraucanal**, en Guyenne et Gascogne : de sinople, à la *croix* d'argent, chargée en cœur d'un arbre de sinople, sur le tronc duquel broche une aigle de sable, becquée et membrée de gueules, à la bordure d'or. — **Faure**, en Guyenne et Gascogne : écartelé, aux 1^{er} et 4 de gueules, à la *croix* d'or, chargée de cinq coquilles de sable ; aux 2 et 3 d'argent, à une tête de bœuf de sable, accornée d'or et surmontée d'une étoile de sable. — **Neufville**, en Limousin : de gueules, à la *croix* d'argent, chargée d'une *croix* alaisée d'azur. — **De La Quette**, en Guyenne et Gascogne : de sable, à la *croix* d'or, chargée de cinq corneilles de sable, becquées et membrées de gueules. — **Chevroux** : d'argent, à la *croix* de sable, chargée de cinq molettes d'or et cantonnée de quatre lionceaux d'azur. — **Bouchel de Moreuven**, en Artois : d'azur, à la *croix* d'argent, chargée d'un cœur de gueules et accompagnée en chef de deux croissants d'argent, et en pointe de deux étoiles d'or. — **Hauticloquo**, en Artois : d'argent, à la *croix* de gueules, chargée de cinq coquilles d'or. — **Davoust**, en Bourgogne : de gueules, à la *croix* d'or, chargée de cinq molettes d'épéron de sable. — **Serecy**, en Bourgogne : d'argent, à la *croix* de gueules, chargée de cinq roses du champ.

Villes qui portent une *croix* chargée sur leurs écus : **Castillon**, en Guyenne et Gascogne : de gueules, à la *croix* d'azur, chargée en cœur d'une tour sommée de deux tourelles et accostée de deux autres tours d'argent, la *croix* cantonnée de quatre fleurs de lis d'or. — **Valence**, de gueules, à la *croix* d'argent, chargée en cœur d'une tour d'azur. — **Moutiéllard**, en Franche-Comté : de gueules, à la *croix* d'argent, chargée en cœur d'une étoile d'azur. — **Tourcoing**, en Flandre : d'argent, à la *croix* de sable, chargée de cinq besants d'or. — **Châtillon-les-Dombes**, en Bourgogne : parti d'azur et de gueules, à la *croix* d'argent, chargée en cœur d'une étoile du second émail, brochant sur le parti. — **Toulon** : d'azur, à la *croix* d'or, chargée au premier canton d'un drapeau d'argent contourné, au chef de France.

110 *Croix cléchée*. **Buffevent**, en Dauphiné : d'azur, à la *croix* cléchée, vidée et fleuronée d'argent.

120 *Croix dentelée* ou *dentelée*. **Le Gons**, en Bourgogne : de gueules, à la *croix* dentelée d'or, cantonnée de quatre fers de lance d'argent. — **La Feuillée**, en Bretagne : d'azur à la *croix* dentelée d'or. — **Estourmel**, en Cambrésis : d'azur, à la *croix* dentelée d'argent. — **Bois-Avennes** : d'or, à la *croix* dentelée d'argent. — **Josseland** : de sable, à la *croix* dentelée d'or. — **Bonnat**, en Bretagne : de sable, à la *croix* dentelée d'argent. — **Bouvens**, en Bretagne : de gueules, à une *croix* dentelée d'argent. — **Costourden**, en Bretagne : de gueules, à une *croix* dentelée d'argent. — **Forde de Tours** : d'azur, à la *croix* dentelée d'or. — **Bréte**, en Flandre : d'argent, à la *croix* dentelée d'azur. — **Bachelier**, en Champagne : d'azur, à la *croix* dentelée d'or, cantonnée de quatre paons rouants, au-

frontées d'argent. — **Cadagne**, de gueules, à la croix dentelée d'or. — **Le Lieur**, en Champagne : d'or, à la croix denchée d'argent et de gueules, cantonnée de quatre têtes de léopard et d'azur, lampassées de gueules. — **La Rovère** : d'argent, à la croix dentelée et alaisée de sable, chargée en cœur d'un champ. — **Carbinais**, en Bretagne : d'argent, à la croix de gueules, dentelée de sable, cantonnée de quatre corbeaux du même. — **Du Boul-ay**, en Bretagne : d'argent, à une croix dentelée de sable, cantonnée de quatre croissants de gueules. — **Provençère** : d'argent, à la croix dentelée de sable. — **Gomervaux** : de gueules, à la croix dentelée d'or. — **Frédér-ville**, en Auvergne : d'argent, à la croix den- chée de gueules.

130 **Croix échiquetée**. **Neuville**, en Auver- gne : d'azur, à la croix échiquetée de sable et d'argent de deux tires. — **Bosc**, en Nor- mandie : de gueules, à la croix échiquetée d'argent et de sable de trois tires, cantonnée de quatre lionceaux d'or. — **Autremont**, en Lorraine : de sinople, à la croix échiquetée de trois traits d'or et de gueules. — **Hamel**, en Normandie : de sable, à la croix échiquetée d'or et d'azur de deux tires, cantonnée de quatre têtes d'aigle d'argent. — **Cameren**, en Flandre : de sable à la croix échiquetée d'ar- gent et de gueules de deux tires. — **Ploibault** : d'or, à la croix échiquetée de sinople et d'ar- gent de trois tires, cantonnée de quatre lions léopardés d'argent, et aux trois autres can- tons d'une molette d'épéron du second émail.

140 **Croix écotée**. **Thomassin**, en Franche- Comté : d'azur, à la croix écotée d'or. — **Guesnier**, en Normandie : de sable, à la croix écotée d'argent, cantonnée au 1^{er} d'une tête de léopard d'argent, et aux trois autres cantons d'une molette d'épéron du second émail.

150 **Croix engrêlée**. **Beaumets**, en Artois : de gueules, à la croix engrêlée d'or. — **Beau- semblant**, en Languedoc : de gueules, à la croix engrêlée d'argent. — **Leuencourt**, en Lorraine : d'argent, à la croix engrêlée de gueules. — **Leucourt**, en Lorraine : d'azur, à la croix engrêlée d'argent. — **Bérard**, en Bre- tagne : d'argent, à une croix engrêlée de sa- ble. — **Villeue**, en Lyonnais : d'azur, à une croix engrêlée d'argent. — **Cantiers**, en Beau- vais : d'azur, à la croix engrêlée d'argent.

160 **Croix engrêlée**. **Boissières**, en Auvergne : d'or, à la croix engrêlée d'azur. — **Four**, en Normandie : d'azur, à la croix engrêlée d'or. — **Guillo**, en Bretagne : de sable, à une croix engrêlée d'argent. — **Morin**, en Normandie : d'or, à la croix engrêlée de sable. — **Le Min- stier**, en Bretagne : d'argent, à la croix en- grêlée de gueules. — **Bailone** : d'azur, à la croix engrêlée d'or.

170 **Croix engrêlée**. **Cadoudal**, en Bre- tagne : d'argent, à la croix engrêlée de sable. — **La Rivière**, en Bretagne : d'azur, à la croix engrêlée d'or. — **De Pissier**, en Tou- raine : d'argent, à la croix engrêlée de gueu- les, chargée de cinq coquilles du champ. — **Anast**, en Bretagne : d'or, à une croix engrê- lée de sable, cantonnée de quatre étoiles du même. — **Dailton du Lude**, en Poitou : d'azur, à la croix engrêlée d'argent. — **Bouchavan- nes** : de gueules, à la croix engrêlée d'or. — **Batorre** : d'azur, à la croix engrêlée d'or. — **Du Chastel** : d'or, à la croix engrêlée de gueules. — **Mazé**, en Guyenne et Gascogne : d'azur, à la croix engrêlée d'or. — **Cortio- van**, en Orléanais : d'or, à la croix engrêlée de sable, cantonnée de quatre lions de gueu- les, armés et lampassés de sable. — **Gilbert de Voinais**, dans l'Île-de-France : d'azur, à la croix engrêlée d'argent, cantonnée de qua- tre croissants d'or. — **Grand**, en Normandie : d'azur, à la croix engrêlée d'or, cantonnée de quatre tours d'argent, au chef cousu de gueu- les, chargé de deux coquilles du second émail.

180 **Croix engrêlée**. **Bégat**, en Champagne : de sable, à la croix engrêlée d'argent, cantonnée aux 1^{er} et 4^e d'une étoile du même. — **Livet**, en Normandie : d'ar- gent, à la croix de gueules engrêlée de sable, à la bordure du second émail. — **Goussier**, en Bretagne : d'argent, à une croix engrêlée de sable, cantonnée de quatre hermines du se- cond émail. — **Le Clerc de Juigné** : d'argent, à une croix engrêlée de gueules, cantonnée de quatre aiglettes de sable, becquées et membrées de gueules. — **La Quenille**, en Au- vergne : de sable, à la croix engrêlée d'or. — **Popaincourt**, dans l'Île-de-France : d'azur, à la croix engrêlée d'or. — **Thumery** : d'or, à la croix engrêlée de sable, accompagnée de qua- tre tulipes de gueules feuillées et soutenues de sinople. — **Taulignan**, dans le Comtat-Venais- sin : aux 1^{er} et 4^e de sable, à la croix en- grêlée d'or, cantonnée de dix-huit billettes du même, cinq à chaque canton du chef et quatre à chaque canton de la pointe; aux 2 et 3 d'argent, à deux fasces de gueules. — **Du Floquet**, en Auvergne : d'azur, à la croix en- grêlée d'or, cantonnée aux 1^{er} et 4^e d'une étoile d'argent, et aux 2 et 3 d'une poignée de pin d'or. — **Mallais**, en Bourgogne : de gueules, à une croix engrêlée d'argent. — **Hangot** : d'azur, à une croix engrêlée d'or, et une bordure de gueules.

190 **Croix fleurdelisée**. **Tully** : d'argent, à une croix fleurdelisée de gueules. — **Conseil**, en Normandie : de gueules, à la croix fleur- delisée, accompagnée en chef à dextre d'une rose, et à sénestre d'une coquille, le tout d'argent. — **Villequier**, en Bourgogne : de gueules à la croix fleurdelisée d'or, cantonnée de douze billettes du même. — **Lahard**, en Normandie : de gueules, à la croix fleurdeli- sée d'argent. — **Mideu**, en Normandie : d'a-

zur, à la croix fleurdelisée d'or, cantonnée de quatre roses du même. — **Dontley**, en Nor- mandie : d'argent, à la croix fleurdelisée de sable. — **Moussier**, en Normandie : de sable, à la croix fleurdelisée d'argent, cantonnée de quatre roses du même. — **Du Bois**, en Cham- pagne : d'azur, à la croix d'argent, les extré- mités fleurdelisées d'or. — **Vérigny**, en Nor- mandie : de sable, à la croix fleurdelisée d'argent, cantonnée de quatre coquilles d'or. — **Nully** : de gueules, à la croix fleurdelisée d'or, cantonnée de quatre billettes du même. — **Le Danois de Geoffreville**, en Champagne : d'azur, à la croix d'argent, fleurdelisée de sable. — **La Beyrière** : de gueules, à la croix fleurdelisée d'or. — **Chappes**, en Bourgogne : d'azur, à une croix fleurdelisée d'or.

170 **Croix fleuronée** ou **florencée**. **Saint- Jean du Maine**, en Languedoc : parti d'ar- gent et de gueules, au chef d'argent, chargé d'une croix fleuronée de sable. — **Du Bois**, en Normandie : d'argent, à la croix fleuron- née de sable. — **La Rivière**, en Bresse et Bugy : de gueules, à une croix fleuronée d'or. — **Raséas**, en Provence : d'or, à une croix fleuronée de gueules.

180 **Croix fourchée**. **Buffevant**, en Berry : d'azur, à la croix fourchée d'or. — **Ursay la Béraudière** : d'azur, à la croix fourchée d'or. — **La Roche-Chémereault** : d'azur, à la croix fourchée d'argent.

190 **Croix frettée**. **Plessier**, en Bretagne : d'argent, à la croix frettée de gueules. — **Broon**, en Bretagne et Normandie : d'azur, à la croix d'argent frettée de gueules. — **La Ri- vière**, en Bourgogne : de gueules, à la croix d'or, frettée d'azur. — **Hanssonville**, en Lor- raine : d'or, à la croix de gueules, frettée d'argent. — **Manonville**, en Lorraine : d'or, à la croix de sable, frettée d'argent. — **Rigui**, en Orléanais : d'or, à la croix de gueules, frettée d'argent. — **Dervall**, en Bretagne : d'a- zur, à une croix d'argent, frettée de gueules. — **La ville de Cholet**, dans l'Anjou : d'azur, à la croix d'argent, frettée de gueules.

200 **Croix gringolée**. **Kaer**, en Bretagne : de gueules, à la croix d'hermine, gringolée d'or. — **Montfort**, en Bretagne : d'argent, à la croix de gueules, gringolée d'or.

210 **Croix haussée** ou **croix de calvaire**. **Gara- nneau** : d'azur, à la croix haussée d'argent, soutenue d'un croissant d'or. — **Beudellière** : d'azur, à deux croix haussées, fleurdelisées, au pied fiché, rangées en pal d'argent, et en pointe une coquille du même. — **Lavié**, en Champagne : d'azur, à une croix haussée d'ar- gent, soutenue d'un croissant du même, à dextre, au premier canton d'une étoile d'or.

220 **Croix patée**. **Anrel**, dans le Comtat- Venaissin : d'azur, à la croix patée d'or, can- tonnée de quatre doubles rayons du même, mouvants des quatre angles de l'écu. — **Ar- genté**, en Bretagne : d'argent, à la croix patée d'azur. — **Bongé** : de gueules, à la croix patée d'argent. — **Prantanoir** : d'ar- gent, à la croix patée d'azur. — **Cleroux**, en Poitou : d'azur, à une croix patée d'or. — **Bar- tor**, en Poitou : de sable, à trois croix patées d'argent. — **Ascelin**, en Poitou : d'azur, à trois croix patées d'or. — **Dorat**, en Limousin : écartelé, aux 1^{er} et 4^e de gueules, à trois croix patées d'or, posées deux et une; au 2 d'azur, à trois maillets d'argent emmanchés d'or; et au 3 burelé d'or et d'azur de six pièces, l'écu à la bordure engrêlée d'argent. — **Comest**, en Périgord : d'azur, à la croix patée d'ar- gent. — **Savonniers**, en Anjou : de gueules, à la croix patée d'or. — **Saint-Perran**, en Bre- tagne : de sable, à une croix patée d'argent. — **Duchâtellier**, dans l'Île-de-France : d'or, à une croix patée de sable. — **Sauvin** : d'her- mine, à la croix patée de sable. — **Vigou- rous**, en Guyenne et Gascogne : d'azur, à la croix patée d'or. — **Saint-Orens**, en Guyenne et Gascogne : parti au 1^{er} d'argent à la croix patée de sable; au 2 d'azur, à la tour d'ar- gent, maçonnée de sable. — **Boussant**, en Bretagne : d'argent, à la croix patée de sa- ble. — **Goussier**, en Bretagne : d'azur, à la croix patée d'argent, chargée au milieu d'un croissant de gueules montant. — **Poupet**, en Normandie : d'azur, à la croix patée et alaisée d'or, accompagnée de trois croissants du même. — **Rougé**, en Bretagne : de gueules, à une croix patée d'argent. — **Raousset**, en Provence : d'or, à la croix patée de sable. — **Kergux**, en Bretagne : d'azur, à la croix patée d'argent. — **Du Tillet** : d'or, à la croix patée et alaisée de gueules. — **Coral**, en Limousin : d'argent, à la croix patée de gueules, en pointe une bande du même. — **Guillaume de Sermizelles**, en Nivernais et en Bourgogne : d'azur, à la croix patée d'or, embrassée dans deux palmes du même, jointes par le bas. — **Le Pelletier**, dans l'Île-de- France : d'azur, à la croix patée d'argent, chargée en cœur d'un chevron de gueules, et en pointe d'une rose du même boutonée d'or; le chevron accosté de deux molettes de sable sur la traverse de la croix. — **Meston**, en Bretagne : d'azur, à trois croix patées d'ar- gent. — **Parthenay** : d'argent, à la croix patée de sable. — **Puygrefier** : d'or, à la croix patée de gueules. — **Du Monnier** : de gueu- les, à la croix patée d'argent. — **Lomay** : d'argent, à la croix patée de sable. — **Sau- vin** : d'hermine, à la croix patée de gueules. — **Bonobes de Rougé** : de gueules, à la croix patée d'argent. — **Fèvre**, en Champagne : d'azur, à trois croix patées d'or. — **Cordia**, en Bretagne : d'argent, à trois croix patées

de sable. — **Montes** : d'argent, à sept croix patées de gueules, posées trois, trois et une. — **Kercabla**, en Bretagne : de gueules, à trois croix patées d'argent. — **La Ville d'Alot**, en Languedoc : d'azur, à la croix patée, accos- tée de deux étoiles et posées sur une vergette d'or; la vergette brochant sur un vol abaissé et soutenue d'une foi du même.

230 **Croix patriarcale** ou **de Lorraine**. **Tha- mas**, en Provence : de gueules, à la croix de Lorraine d'or. — Villes qui portent une croix de Lorraine sur leurs écus : **Saint-Dié**, en Lorraine : d'azur, à la croix de Lorraine d'or, cotoyée d'un S et d'un D du même; ces lettres liées d'un ruban de gueules brochant sur le tout. — **Alby** : de gueules, à la croix archi- piscopale d'or en pal; à la tour d'argent cré- nelée de quatre pièces et ouverte de deux portes, les hermes levées; et au léopard du second émail, les pattes posées sur les quatre créneaux, brochant sur la croix; en chef, à dextre, un soleil rayonnant d'or, et à sénest- re, une lune en décours d'argent. — **Salat- Omer**, en Flandre : de gueules, à la croix pa- triarcale d'argent.

240 **Croix pommetée**. **La Haye**, en Touraine : de gueules, à une croix pommetée d'hermine. — **Fouquet**, en Normandie : de gueules, à la croix pommetée et alaisée d'argent. — **Mar- chand**, en Normandie : de gueules, à la croix pommetée d'or, cantonnée de quatre trèfles d'argent.

250 **Croix potencée**. **Montboulisier**, en Poi- tou : d'or, semé de croix potencées de sable, au lion du même. — **Kervan**, en Bretagne : d'azur, à une croix potencée d'argent, portée sur un chevron du même, accompagnée de trois coquilles, aussi d'argent, posées deux en chef, et une en pointe. — **Perceval**, en Nor- mandie : de gueules, à la croix potencée d'or, cantonnée de quatre roses d'argent. — **Michel**, en Normandie : de sable, à la croix potencée d'or, cantonnée aux 1^{er} et 4^e d'un croissant, aux 2 et 3 d'une coquille, le tout du même. — **Co- guets**, en Bretagne : de sable, à la croix po- tencée, contre-potencée d'argent, cantonnée de quatre molettes d'épéron du second émail. — **Rabat**, en Bugy : d'azur, à la croix po- tencée d'or. — **Vialat** : d'azur, au sautoir d'or, accompagné de quatre croix potencées du même.

260 **Croix ressarcelée**. **Marcelly**, en Bourgo- gne : d'or, à la croix ressarcelée de gueules.

270 **Croix recroisettée**. **Brodeau**, en Tou- raine : d'azur, à la croix recroisettée d'or, au chef d'or, chargé de trois palmes de sinople. — **Croisilles**, dans l'Orléanais : de sable, à trois croix recroisettées d'or. — **Saffré**, en Bretagne : de sable, à trois croix recroiset- tées, au pied fiché d'or, accompagnées chacune d'un orle d'or, et tout l'écu d'un autre orle du même. — **Aupois**, en Normandie : d'azur, à trois croix recroisettées, au pied fiché, le tout d'argent. — **Blincet**, en Touraine : de gueules, au chef d'or, chargé de trois croix recroisettées, au pied fiché d'azur. — **Bueil**, en Touraine : d'a- zur, à six croix recroisettées, au pied fiché d'or, et un croissant d'argent, en abîme. — **Souly d'Erry**, en Berry : d'azur, semé de croix recroisettées, au pied fiché d'or, au lion du même, brochant sur le tout. — **Montson**, en Lorraine : d'argent, à une croix d'azur, semée de croix recroisettées, au pied fiché d'or.

280 **Croix de Saint-André**. **André**, en Pro- vence : d'or, à la croix de Saint-André, de gueules. — **Bouchet de La Lardière**, en Poi- tou : d'azur, à la croix de Saint-André d'ar- gent, chargée de cinq losanges de gueules.

290 **Croix tréflée**. **Messent**, en Normandie : d'azur, à la croix tréflée d'argent, cantonnée de quatre trèfles du même. — **Bourbonne**, dans l'Île-de-France : écartelé, aux 1^{er} et 4^e d'azur, à la croix tréflée et alaisée d'or; aux 2 et 3 d'argent, au croissant de sable. — **Sur- ville**, dans l'Île-de-France : de gueules, à la croix tréflée d'argent, au chef cousu d'azur. — **Bec-de-Lievre**, en Normandie : de sable, à deux croix tréflées, au pied fiché d'argent, une coquille du même en pointe. — **Bermon- des**, en Champagne : d'or, à la croix tréflée de sinople, écartelée d'or, au lion de gueules sur le tout, de gueules à deux pals d'or, char- gés d'une fasce d'azur, surchargés de trois losanges du second émail. — **Crémieux**, en Auvergne : de gueules, à trois croisettes tré- flées, au pied fiché d'or, au chef d'argent, chargé d'une devise onnée d'azur. — **De Niè- vre**, en Dauphiné : d'azur, semé de croisettes tréflées, au pied fiché d'or, au griffon ayant la queue passée sous les deux jambes de der- rière, du même.

300 **Croix vidée, cléchée et pommetée** ou **croix de Toulouse**. **Oradour**, en Auvergne : de gueules, à la croix de Toulouse d'or. — **Vauquais**, dans le Comtat-Venaissin : d'or, à la croix vidée et pommetée d'azur; alias d'a- zur, à la croix vidée, cléchée et pommetée

d'or. — **Lautrec**, en Languedoc : de gueules, à la croix vidée, pommetée, cléchée et alai- sée d'or. — **Bousquet**, en Languedoc : d'or, à la croix vidée de gueules. — **Noellon**, en Guyenne et Gascogne : de gueules, à la croix vidée et tréflée d'argent. — **Roddes**, en Orléanais : d'azur, à la croix vidée de sable, cantonnée de quatre croissants montants d'ar- gent. — **Roger de Comminges**, en Languedoc : de gueules, à la croix vidée et pommetée d'or, écartelée de gueules, à quatre otelles d'argent, mises en sautoir. — **Dresnay**, en Bretagne : d'argent, à une croix vidée, alaisée de sable, avec trois coquilles de gueules, posées deux en chef et une en pointe. — **Boheret de La Ville-Gaffroy** : de gueules, à la croix vidée, cléchée et pommetée d'or. — **La ville de Tou- louse** : de gueules, à la croix vidée, cléchée, pommetée et alaisée d'or, soutenue d'une vergette d'argent, un agneau du même en pointe, la tête contournée, brochant sur la vergette; en chef, deux tours d'argent don- jonnées chacune de trois donjons, ceux de la tour à sénestre couverts en clochers, au chef semé de France. — **La ville de Villefranche- de-Lauragais**, en Languedoc : de gueules, à la croix de Toulouse d'or, accostée de deux tours d'argent, au chef cousu de France. — **La province de Languedoc** : de gueules, à la croix de Toulouse d'or, c'est-à-dire à la croix vidée, cléchée, pommetée et alaisée d'or.

310 **Croisettes**. **Lauroux**, en Bretagne : de sable, à une croisette d'argent, au chef d'ar- gent, chargé de trois molettes d'épéron de gueules. — **Endemere**, en Normandie : d'a- zur, à une croisette d'or, accompagnée de trois besants du même, celui de la pointe surmon- tant un chien barbet d'argent colleté de gueu- les. — **Maisant**, en Normandie : d'azur, à trois croisettes d'or. — **Bonot**, en Lan- guedoc : de gueules, à trois croisettes d'ar- gent, posées deux et une, au chef cousu d'a- zur, chargé de trois étoiles d'or. — **Bouchet**, en Languedoc : de gueules, à trois croisettes d'argent, posées deux et une, au chef cousu d'azur, chargé de deux étoiles d'or. — **Bois- via**, en Normandie : d'azur, à trois croisettes d'or. — **Destanger**, en Normandie : d'azur, à trois croisettes d'argent. — **La Croix**, dans l'Île-de-France : d'azur, à trois croisettes d'ar- gent. — **Angély**, en Limousin : d'argent, à quatre croisettes de gueules. — **Beaulieu**, en Normandie : d'argent, à six croisettes patées de sable. — **Bigaut**, en Beauvais : d'argent, à sept croisettes recroisettées de gueules, ac- compagnées de trois besants d'azur. — **Bout- tonnery**, en Normandie : d'azur, à neuf croi- settes patées d'argent. — **Louvetel**, en Nor- mandie : d'argent, à neuf croisettes patées de sable. — **Gosse**, en Normandie : d'azur, à neuf croisettes d'or, posées quatre, trois et deux.

La Croix est devenue la marque distinc- tive de presque tous les ordres de chevalerie; chacun de ces ordres a son titre et son histoire à part, mais nous donnons ici, par ordre alpha- bétique, ceux dont la croix même est devenue le titre.

— **Ordre de la Croix blanche** ou **de la Fidélité**. Ferdinand III, grand-duc de Toscane, fonda cet ordre en 1814, et le destina à ré- compenser les services militaires. Il prit son nom de la couleur de la décoration. Depuis l'unification de l'Italie sous le sceptre de Vic- tor-Emmanuel, cet ordre a disparu.

— **Ordre de la Croix de Bourgogne**. V. TO- NIS (ORDRE DE).

— **Ordre de la Croix étoilée**. Un fait jugé miraculeux donna lieu, en 1668, à l'établisse- ment de cet ordre. Un incendie se déclara dans le palais impérial de Vienne, et consuma une partie de l'édifice et tous les meubles qu'il contenait. Parmi les objets perdus, l'im- pératrice Éléonore de Gonzague regretta surtout une boîte de bois ornée de cristal et d'émail, et renfermant un morceau de la vraie croix. Quelques jours après l'incendie, on re- trouva cette relique au milieu des débris; la boîte était consumée, mais le bois de la croix était resté intact. Le fait fut authenti- qué par l'archevêque de Vienne, et l'impé- ratrice voulut éterniser la mémoire de ce pro- dige par la fondation d'un ordre destiné à des dames nobles qui se distingueraient par leur charité et par leur vertu. Le pape Clément IX approuva cet ordre par une bulle datée du 27 juillet 1668, et le 9 septembre de la même année, l'empereur Léopold I^{er} le reconnut par des lettres patentes. On lui donna d'abord le nom de *Société des dames nobles de la Croix étoilée*, puis celui d'*Ordre des chevalières de la vraie Croix*, *Ordre de la Croix étoilée*, *Or- dre des dames réunies pour honorer la croix*, enfin *Ordre de la noble Croix*. Le nombre des membres est illimité, et dépend de la volonté de la grande maîtresse, qui doit toujours être une princesse de la maison d'Autriche. Les officiers sont : un prélat, un trésorier, un se- crétaire et un archiviste. Les fêtes de l'ordre se célèbrent deux fois par an, le jour de l'in- vention et le jour de l'Exaltation de la croix. Aux mêmes époques, ont lieu les admissions dans l'ordre. Les insignes sont une aigle aux ailes éployées, émaillée de noir, aux deux têtes d'or, supportant une croix d'or émaillée de vert, croisée elle-même de petites bran- ches de bois rappelant le bois de la vraie croix, et surmontée de cette devise sur fond blanc : *Salus et gloria*. Le tout est entouré d'une large bordure d'émail bleu, de forme ovale. Cette décoration se porte sur le soi-

gauche, attachée à un ruban noir formant rosette.

— **Ordre de la Croix de fer.** Frédéric-Guillaume III fonda cet ordre en 1813 pour honorer ceux de ses sujets qui, pendant la campagne de 1813, avaient bien mérité de la patrie, soit en combattant avec vaillance, soit en faisant preuve de patriotisme pour la cause de la Prusse. Depuis, l'ordre a été accordé comme marque générale de distinction. L'ordre, dès l'abord, avait des grands-croix et deux autres classes; mais Frédéric-Guillaume IV, en 1841, revisa les statuts, et aujourd'hui l'ordre est divisé en trois classes de chevaliers. La *croix* est de fer fondu, à branches bordées d'argent. Elle est portée, par les militaires de la seconde classe, suspendue à la boutonnière de l'habit par un ruban noir liseré de blanc; chez les membres civils, le ruban est blanc, liseré de noir. La première classe porte en outre une autre *croix* unie, placée comme une plaque sur le côté gauche de l'habit.

Il existe une autre décoration dite de la *Croix de fer*. Une décision du congrès national de Belgique a arrêté qu'il serait distribué une décoration spéciale destinée à récompenser les citoyens qui s'étaient le plus distingués pendant la révolution de 1830. Cette décoration consiste en une étoile d'or à quatre branches, terminées par huit pointes émaillées de noir. Les légendes sont d'or; l'une représente le lion belge, l'autre porte au centre le millésime 1830. Le ruban est rouge, bordé de filets noirs et jaunes.

— **Croix d'honneur de Guatemala.** V. GUATEMALA (ordre de).

— **Ordre de la Croix de Jésus-Christ.** V. MILICE DE JÉSUS-CHRIST (ordre de la).

— **Croix de Juillet.** Une loi du 13 décembre 1830 institua cette décoration pour perpétuer le souvenir de la révolution de 1830, et pour accorder un signe de distinction aux citoyens qui s'étaient signalés dans les trois journées de juillet. La *croix* est formée de trois branches émaillées de blanc, pommétées d'argent à leurs six extrémités. Elle repose sur une couronne de chêne et est surmontée d'une couronne murale d'argent. Le centre de la *croix* est divisé en trois aréoles émaillées aux couleurs nationales, avec cette inscription : 27, 28, 29 juillet 1830. Tout autour on lit l'exergue : *Donné par le roi des Français*. Le revers, divisé comme la face, porte le coq gaulois d'or, avec cette légende : *Patrie et Liberté*. La *croix* se porte suspendue à un ruban moiré de couleur bleu d'azur, avec un liseré rouge de 2 millimètres de large sur les deux côtés du ruban. Les décorés de la *croix de Juillet* ont prêté serment de fidélité au roi des Français et d'obéissance à la Charte constitutionnelle et aux lois du royaume. Peu de personnes de nos jours portent encore cette décoration. On créa à la même époque une médaille de Juillet.

— **Croix de Mentana.** Décoration créée par le pape Pie IX en faveur des troupes qui firent la campagne de 1867. Un décret de l'empereur a autorisé les soldats français et les marins qui ont fait partie du corps expéditionnaire à porter cette *croix*, considérée comme médaille commémorative. La *croix* de Mentana a quatre branches; au centre est un médaillon chargé du chiffre du pape. Elle se porte suspendue à un ruban rayé bleu et blanc, mais tout le monde n'ose pas la porter.

— **Ordre de la Croix du Mérite militaire.** Le grand-duc de Mecklenbourg-Schwerin, Paul-Frédéric, fonda cet ordre le 30 avril 1814. La décoration consiste, pour les officiers, en une *croix* d'or à quatre branches, sur l'écusson de laquelle sont gravés, d'un côté le chiffre du prince, et de l'autre le nombre d'années de service de la personne décorée. Au-dessous du grade de sergent-major la *croix* a quatre classes : 1^{re} classe, *croix* d'argent avec écusson d'or; 2^e classe, *croix* entièrement d'argent; 3^e classe, *croix* de cuivre, avec écusson d'argent; 4^e classe, *croix* entièrement de cuivre. Le ruban est de couleur cranioise, bordé de bleu et de jaune, et ne se porte pas sans la *croix*. Cette décoration est donnée aux officiers après vingt-cinq ans de service; les sergents-majors reçoivent la *croix* de 4^e classe après dix ans de service, celle de 3^e après quinze ans, celle de 2^e après vingt ans, et enfin celle de 1^{re} après vingt-cinq ans de service.

— **Ordre de la Croix du Sud ou du Cruzeiro.** Cet ordre a été institué en 1822 par l'empereur du Brésil don Pedro 1^{er}. L'empereur est le grand maître de l'ordre. Les membres se divisent en quatre classes : les grands-croix, les dignitaires, les officiers et les chevaliers. La *croix* est à cinq branches, avec des angles rentrants, et à dix pointes pommétées et bordées d'or, émaillées de blanc. La *croix* repose sur une couronne composée d'un côté de feuilles de caféier, et de l'autre de feuilles de cacaoier. Sur l'écusson du centre on voit, sur un fond azur, une *croix* composée de dix-neuf perles ou brillants; un cercle bleu foncé entoure cet écusson et porte ces mots : *Bene merentium premium*. De l'autre côté est le buste de l'empereur don Pedro, et sur le cercle se trouve cette inscription : *Petrus I, Brasilie imperator*. Sur le côté gauche de la poitrine les membres des trois premières classes portent une étoile à filets d'or, avec cinq

rayons et un écusson semblable au revers de la *croix*. Cette étoile est surmontée de la couronne impériale. Les grands-croix portent la décoration en écharpe de droite à gauche; les dignitaires la portent au cou; les officiers et les chevaliers sur la gauche de la poitrine, avec une simple boucle d'or et un ruban très-étroit, de couleur bleu de ciel.

— **Fortif.** La *croix de Saint-André* est un assemblage de trois ou quatre pièces de bois de 2 m. de longueur, de 0 m. 15, 0 m. 20 ou même 0 m. 25 d'équarrissage, taillées en pointe à chaque bout. Cet assemblage est ainsi nommé parce que les pièces sont réunies deux à deux suivant le genre de combinaison appelé de ce même nom par les charpentiers. De quelque manière qu'on pose à terre une *croix de Saint-André*, elle présente le même nombre de pointes élevées en l'air. On enchevêtre les *croix de Saint-André* de même forme, les pointes de chacune d'elles étant engagées entre celles qui sont à ses côtés. L'avantage de ces défenses est de former un obstacle presque impénétrable et très-difficile à détruire avec la pache. On les transporte facilement en les démontant, et elles n'exigent pas une habile main-d'œuvre, car il n'est pas nécessaire d'employer dans leur construction des bois parfaitement équarris. On donne quelquefois à l'une des branches de la *croix de Saint-André* une longueur de 1 m. 30 ou 1 m. 50 de plus qu'aux autres, et en enfonçant cette branche dans le sol, on transforme ainsi ces défenses accessoires en véritables abatis.

— **Métrol.** Depuis l'ère chrétienne, les *croix*, plus ou moins ornées et cantonnées de fleurs de lis et autres emblèmes, furent souvent le signe dont était marqué l'un des côtés des pièces de monnaie, avant que celles-ci portassent l'effigie du prince sous le règne duquel elles étaient frappées. Le côté de la *croix* correspondait à celui de la face. Sous Philippe le Bel, les deniers parisis et les oboles avaient pour face une grande *croix* simple et unie, avec la légende : *Sit nomen Domini benedictum*, et au revers un temple entre deux fleurs de lis, avec cette légende : *Moneta parisiensis regalis*. Les gros tournois avaient la même face et le même revers, à l'exception du mot *parisiensis*, qui était remplacé par celui de *turonensis* en abrégé. Philippe III fut le premier roi de France qui se fit représenter en costume royal sur ses monnaies, à la fin du xiii^e siècle.

— **Jeux.** Le jeu de *croix* ou *pile*, dit aussi de *pile* ou *face*, se joue à deux. Chaque joueur à son tour jette en l'air une pièce de monnaie, et, avant qu'elle soit tombée, son adversaire désigne le côté qu'il présume qu'elle présentera quand elle sera à terre. Le joueur a perdu ou gagné suivant que la pièce montre ou non le côté indiqué. Le nom de *croix* ou *pile* vient de ce que, pendant le moyen âge, le côté de beaucoup de monnaies françaises ou l'on place aujourd'hui l'effigie ou *face* du souverain, portait une *croix*, tandis qu'on voyait sur le côté opposé l'image grossièrement dessinée de la façade d'un temple chrétien (*christiana religio*), que l'on appelait vulgairement *pile*, parce que, selon les uns, on la prenait pour la représentation d'une porte (en grec *pyla*), et, selon les autres, pour celle d'un groupe de *pyles* ou *pilliers*.

— **Croix reconquise (LA)**, en italien la *Croce racquistata*, poème épique de François Bracciolini (Paris, 1615), publié d'abord en quinze chants, et réimprimé plusieurs fois en trentecinq. Ce poème a pour sujet la victoire remportée par Héraclius sur Chosroès, roi de Perse, et la conquête de la *croix* qui en fut le résultat. Le poème est dédié à Côme II, grand-duc de Toscane. L'action, qui commence à la sixième et dernière année de la guerre entre Héraclius et Chosroès, ne s'engage guère qu'au septième chant. L'analyse de cette très-longue épopée serait complètement inutile et dénuée d'intérêt.

La *Croix reconquise* se fait remarquer par l'étendue du plan, par la variété des épisodes, par l'intérêt de quelques détails et surtout par la facilité de la versification; mais ces qualités ne suffisent pas, à beaucoup près, pour mettre l'épopée de Bracciolini à côté de la *Jérusalem délivrée*. Ce poème est du succès en Italie; il fit tomber dans l'oubli toutes les autres épopées du temps, à commencer par l'*Héracléide*, de Zinani, qui traitait le même sujet.

— **Croix de Berny (LA)**, roman par MM. le vicomte Charles de Launay (M^{me} Emile de Girardin), Théophile Gautier, Jules Sandeau et Méry. Avant tout, nous croyons devoir donner la raison d'un titre que rien dans le roman ne paraît justifier. Ce n'est pas d'aujourd'hui que date en France la manie des importations anglaises. Il y a vingt ans, on ne savait que par oui-dire, en notre pays, en quoi consistait le *steepie-chase*, et ce fut à quelques lieues de Paris, dans un endroit nommé la *Croix de Berny*, qu'eut lieu pour la première fois une de ces courses à cheval semées d'obstacles de tous genres, tels que rivières à franchir, murs et buissons à escalader et autres casse-cou à affronter avant d'arriver au but indiqué. Pendant quinze jours, peut-être un mois, il n'y eut plus à Paris qu'une conversation : le *steepie-chase*. C'était à qui, dans les hauts parages, se préparerait à figurer le plus brillamment dans les nouveaux tournois qui allaient se succéder, et nos

quatre auteurs, peu experts sans doute sur la question hippique, s'avisèrent d'organiser un *steepie-chase* intellectuel. L'idée valait bien celle du sportsman qui, le premier, avait inventé, pour se casser les reins, l'ingénieux moyen que nous avons indiqué plus haut. On se partagea donc immédiatement les rôles, et il fut convenu que chacun des auteurs engagés dans le *steepie-chase* rivaliserait d'originalité, d'éclat dans le style, de richesse dans l'invention. On imagina pour cela un roman à quatre personnages, et, pour que la part de chacun fût parfaitement distincte, on choisit la forme épistolaire. Voici en quelques mots le sujet de cet ouvrage qui, pendant un moment, à la faveur des parrains qui le présentaient au public, eut un certain retentissement. Trois jeunes hommes, Edgar de Meilhan, le prince de Monbert et Raymond de Villiers, arrivent, par un enchaînement de circonstances plus fantastiques les unes que les autres, à aimer la même femme, qui, pour l'un, s'appelle Irène de Châteaudun et est une riche héritière, et pour les deux autres n'est que la veuve Louise Guérin, pauvre enlumineuse d'écrans et d'éventails. Il nous serait parfaitement impossible de raconter les mille péripéties à travers lesquelles se déroulent les actes sans nombre de cette comédie, qui finit par un coup de théâtre tragique. Pendant des semaines, des mois entiers, on assiste aux courses effrénées de ces trois hommes à la poursuite de celle qu'ils aiment. Si jamais courses hérissées d'obstacles de tout genre ont mérité le nom de *steepie-chase*, ce sont à coup sûr celles-là. On est entraîné à la suite de ces amoureux, qui soulèvent la poussière de toutes les grandes routes de Paris à Rochefort, de Rochefort à Rouen, de Rouen à Pont-de-l'Arche, et l'on revient pour repartir et revenir encore. Tant et si bien que de ces trois hommes, qui tous ont fait une course désespérée pour arriver au bonheur, un seul arrive... pour mourir. Les quatre collaborateurs qui ont produit cette œuvre de haute fantaisie n'ont jamais, que nous sachions, déposé officiellement les masques sous lesquels ils avaient joué leurs rôles. Mais il est permis de les deviner : Qui eût pu mieux que le vicomte de Launay (M^{me} de Girardin) débiter les gracieux paradoxes sur l'amour auxquels se livre la coquette Irène de Châteaudun ? Le sentimental Raymond de Villiers ferait, à n'en pas douter, excellent ménage avec M. Jules Sandeau; M. Théophile Gautier rendrait des points au fantastique et spirituel poète Edgar de Meilhan; et quant au prince de Monbert, qui parle des forêts vierges de l'Amérique et des pampas de l'Inde comme s'il les avait inventées, il faut qu'il touche de bien près à Méry, le merveilleux géographe... par intuition. A présent que nous avons nommé les acteurs, reste à savoir si nous devons les applaudir. Réflexion faite, la pièce qu'ils viennent d'avoir l'honneur de représenter devant vous ne mérite qu'un succès d'estime : intrigue embrouillée, invraisemblable, sans mesure; manque absolu d'unité dans la conduite de l'action, caractères faux ou exagérés, dénouement mal amené ou plutôt trop bien pour les besoins de la cause, tels sont les défauts les plus saillants de cet ouvrage. Il est vrai qu'une foule de détails sont charmants et que le style est généralement pur, élégant et très-soutenu. Mais, à notre avis, on était en droit d'exiger davantage de la mise en commun de quatre talents aussi incontestables, et un critique méchant pourrait dire qu'en croyant faire un *steepie-chase* les auteurs n'ont fait en réalité qu'une course plate. Le calembour serait peut-être bon, mais le trait serait certainement injuste et dépasserait tout à fait notre pensée. Le roman est faible; mais les spirituels auteurs ne sauraient s'être mis à quatre pour produire une platitude.

— **Croix avant le christianisme (LE SIGNE DE LA)**, par G. de Mortillet (Paris, Reinwald, 1866). Ceci n'est pas un livre de controverse religieuse, mais simplement une étude d'archéologie. « Dès la plus tendre enfance, on nous apprend que le signe de la *croix* est le signe du chrétien. Sous l'influence de ce premier enseignement, nous nous sommes tout naturellement accoutumés à considérer comme chrétien tout ce qui porte une *croix*. » On a même admis comme un principe d'archéologie que tous les objets, tous les monuments sur lesquels se trouvait le signe de la *croix* étaient postérieurs à la venue de Jésus-Christ. « Pourtant ce critérium n'a aucune valeur. La *croix*, la vraie *croix* se trouve sur de nombreux objets bien antérieurs à la venue de Jésus-Christ. Dès la plus haute antiquité, elle était employée comme symbole, comme emblème religieux. »

C'est cette thèse que M. de Mortillet se propose d'établir et qu'il expose au moins avec une grande abondance de preuves; 117 figures intercalées dans le texte permettent de bien apprécier et jusqu'à un certain point de contrôler ses assertions. Il trouve ses preuves en examinant successivement les tertres de l'Émilie, le cimetière de Villanova, les tombes de Golasecca, en étudiant des objets découverts sur le plateau de Somma, à Vadeva (Tyrol), en Assyrie, en Grèce, en Etrurie, en France, en Suisse, en Angleterre, en Allemagne et en Scandinavie. Nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de M. de Mortillet pour les détails, et nous don-

nons seulement les conclusions : « Il ne peut y avoir de doute sur l'emploi de la *croix*, comme signe religieux, bien longtemps avant le christianisme. Le culte de la *croix*, répandu en Gaule avant la conquête, existait déjà dans l'Émilie à l'époque du bronze, plus de mille ans avant Jésus-Christ. »

« C'est surtout dans les sépultures de Golasecca que ce culte s'est révélé de la manière la plus complète. Un autre fait fort curieux, fort intéressant à constater, c'est que ce grand développement du culte de la *croix*, avant la venue du Christ, semble toujours coïncider avec l'absence d'idoles et même de toute représentation d'objets vivants. Dès que ces objets se montrent, on dirait que les *croix* deviennent plus rares et finissent même par disparaître. »

« La *croix* a donc été, dans la haute antiquité, bien longtemps avant la venue de Jésus-Christ, l'emblème sacré d'une secte religieuse qui repoussait l'idolâtrie. »

— **Croix sur la Baltique (LA)**, drame de Werner. Tel est le titre du second ouvrage de Werner, de beaucoup supérieur au premier, les *Fils de la vallée*, qui traitait cependant un sujet analogue. L'auteur, en effet, y retraçait l'histoire de l'introduction du christianisme en Prusse et en Livonie par l'ordre des chevaliers teutoniques. Dans ce second drame, c'était encore la puissance de l'association intellectuelle et morale que Werner voulait faire ressortir. L'époque sauvage, les personnages à demi héroïques, les caractères farouches sont en harmonie avec le talent et la pensée de Werner. Le crépuscule règne sur la scène; la *croix* de bois gigantesque est plantée sur les rochers séculaires; les dieux antiques aux premiers éclairs qui jaillissent. C'est un spectacle grandiose que Werner a retracé avec beaucoup de vérité. « Il y règne, dit M^{me} de Staël en parlant de ce drame, un sentiment très-vif de ce qui caractérise le Nord : la pêche de l'ombre, les montagnes hérissées de glace, l'âpreté du climat, l'action rapide de la belle saison, l'hostilité de la nature, la rudesse que cette nature doit inspirer à l'homme; l'on reconnaît dans ces tableaux un poète qui a puisé dans ses propres sensations ce qu'il exprime et ce qu'il décrit. » Werner, en effet, a habité fort longtemps les bords de la Baltique. Dans son drame, il se laisse aller à un mysticisme qui ne manque pas d'être grandiose. Il y a de plus un intérêt réel dans cet ouvrage, conçu sur une donnée sérieuse.

— **Croix du mariage (LA)**, en espagnol la *Cruz del matrimonio*, comédie en trois actes et en vers, de don Luis de Eguilaz, représentée sur le théâtre del Príncipe, à Madrid, en 1861. Dès l'année 1853, l'auteur, alors étudiant en droit, avait fait représenter une comédie : les *Vérités amères*, qui obtint beaucoup de succès. Il donna successivement quelques œuvres : une *Mystification de Quedo*; la *Bergère de Finojosa*; le *Patriarche de Turia*, etc., qui mirent son nom en évidence. La *Croix du mariage* porte pour épigraphe les mots attribués à sainte Monique, et qui sont rapportés dans l'*Année chrétienne* du Père Croizet : « Pour appropriser l'humour intraitable et extravagant d'un mari, il n'est pas de meilleurs moyens que le silence respectueux, les manières humbles et graves, la patience douce et persévérante de la femme. » La *Croix du mariage* est le développement de cette pensée. Don Félix est un époux volage que doña Mercedes ramène à elle en le comblant d'attentions, de petits soins et de tendresse. Malheureusement le caractère de Mercedes se prête peu à une action dramatique. Le premier acte de cette comédie forme une charmante exposition du sujet; mais, aux actes suivants, l'action semble tourner sur elle-même, elle n'avance pas. Puis tout d'un coup les événements se précipitent sans que l'attention du spectateur ait pu être fortement engagée.

La pièce obtint un très-grand succès, qui se soutint à la lecture, grâce à des vers élégants et bien frappés. Les applaudissements accordés à la *Croix du mariage* ont mis désormais en lumière pour l'Europe lettrée le nom de Luis de Eguilaz, qui, malgré ses succès antérieurs, n'avait point encore franchi la frontière.

— **Croix de diamants (LA)**, opéra danois, paroles de M. Thomas (Overskou), musique de M. Saloman, représenté à Copenhague le 20 mars 1847. Le style de cet ouvrage est sévère, l'instrumentation travaillée; mais la partie mélodique est faible et manque d'invention. Les interprètes principaux, M^{lles} Tuzek et Kreuss, ont fait valoir cet ouvrage et y ont obtenu un grand succès, tant à Copenhague qu'au théâtre royal de Berlin, où la *Croix de diamants* ne tarda pas à être représentée. Le livret d'Overskou offre une action intéressante et dramatique.

— **Croix du Travail ou du Tiroir.** On désigna sous ce nom, jusqu'au xviii^e siècle, une *croix* élevée à Paris, suivant une coutume presque générale au moyen âge, au centre du carrefour formé par la rue de l'Arbre-Sec et la rue Saint-Honoré. Les étymologistes varient à l'infini sur l'origine du mot *trahoir*. Dans des titres fort anciens, cités par les plus vieux historiens de Paris, ce mot est écrit *tiroier* (1259); en 1317, *tyroër*; ailleurs, *tyroël*.

L'abbé Lebeuf essaye de tirer de ces mots la conclusion qu'il devait jadis se trouver tout près de là un ou plusieurs de ces anciens *ti-roirs* appelés du temps de saint Louis *tiratoria*, et qui servaient à étendre et tirer les étoffes. Une ordonnance de Philippe de Valois, datée de 1335, appelle un de ces tiroirs *tendaris*, *seu locus communis in quo panni tirantur seu tenduntur*. Ce qui est certain, c'est qu'en 1400 le lieu dit la *Croix du Trahoir* était la seule place de Paris où l'évêque pût faire justice, mais non pas jusqu'à la mort. Une ancienne charte de ce temps, contenant les pouvoirs du prévôt et du bailli de l'évêque porte en effet : « Ledit prévôt a connaissance de pendre et ardoir hors la banlieue de Paris, et faire couper oreilles à Paris à la *Croix du Trahoir*, et doivent être faits tels jugements par le conseil des bourgeois dudit évêque, à ce présent et appelé son procureur. » Une autre étymologie fait dériver le mot *trahoir*, du latin *trahere*, tirer, et y attache un sens sinistre : le carrefour de la *Croix du Trahoir* aurait été un lieu patibulaire dans les premiers temps de la monarchie, sous Clotaire II, et ce serait là qu'aurait eu lieu le supplice de la reine Brunehaut, traînée à la queue d'un cheval par ordre de Frédégonde. Mais on sait à quelles controverses l'histoire de ce supplice a donné lieu. D'autres encore font dériver *trahoir* (*trahoir* par corruption) de *trier*, choisir, parce que, disent-ils, ce carrefour était une espèce de marché où l'on triait par catégories et par espèces les bêtes à vendre. Enfin nous donnerons pour mémoire l'étymologie avancée par Sanval dans ses *Antiquités de Paris*, et suivant laquelle le nom de cette croix viendrait du nom d'un fief appelé le fief de *Thérone*, qui s'étendait jusqu'à la rue Saint-Honoré. De toutes ces étymologies, la plus vraisemblable est à notre avis celle qui voit dans la Croix du Trahoir un lieu patibulaire, et le mot *trahere*, tirer, pourrait rappeler le supplice de l'écartèlement. On dit encore aujourd'hui tirer quelqu'un à quatre chevaux. François I^{er} fit élever une fontaine tout proche de cette croix : cette fontaine fut depuis entourée de boucheries, et les degrés de son perron étaient occupés par des fruitières et des vendeurs d'herbes. Mais la situation de la Croix du Trahoir et de la fontaine au milieu de la rue causait aux marchands, et surtout à la circulation, un embarras tel, qu'à la suite de plaintes nombreuses fontaine et croix furent enfin enlevées, en 1606, par les soins du célèbre prévôt des marchands François Miron. La fontaine fut, comme on sait, réédifiée en 1776; mais la croix ne fut pas rétablie. Ce qui achève de prouver que le carrefour de la Croix du Trahoir était jadis un lieu patibulaire, c'est que c'était là qu'avaient lieu, encore au xvi^e siècle, les exécutions pour crime de fausse monnaie ou autres crimes commis dans le quartier.

On raconte que Henri III passant un jour à la Croix du Trahoir comme on peçait un homme, ce pauvre diable cria : « Grâce, sire, grâce ! Le roi, ayant su du greffier que le crime était grand, dit en riant : « Eh bien ! qu'on ne le pendre point qu'il n'ait dit son *in manus*. » Le condamné, quand on en vint là, jura qu'il ne le dirait de sa vie et qu'il s'en garderait bien. Il s'y obstina si bien qu'il fallut aller au roi, qui, voyant que c'était un bon compagnon, lui donna sa grâce.

CROIX ou **CRUZ** (saint Jean de LA), théologien espagnol, dont le nom de famille était *Yepes*, né à Ontiveros (Vielle-Castille) en 1542, mort en 1591. Il entra dans l'ordre des carmes, où il se signala par ses austérités, se lia d'amitié avec saint Thérèse et résolut de réformer l'ordre auquel il appartenait. Dans ce but, il se rendit à Manreza et y fonda le premier couvent des carmes dits déchaussés, institué qui fut approuvé par Pie V et confirmé par Grégoire XIII (1580). Cependant les anciens carmes, vivement opposés à la réforme de Jean de La Croix, résolurent d'en empêcher le développement. Ils firent arrêter Jean de La Croix, qui resta pendant neuf mois prisonnier à Tolède, comme fugitif et apostat, et qui ne parvint à recouvrer sa liberté que grâce au crédit de sainte Thérèse. A partir de cette époque, le pieux réformateur fonda plusieurs monastères et fut élu vicaire provincial d'Andalousie (1585), puis définitif de l'ordre (1588). S'étant élevé, en 1591, contre les supérieurs de son ordre, qui voulaient qu'on abandonnât la conduite des carmélites, il fut de nouveau persécuté et relégué dans le couvent de Peñafla, sur la sierra Morena, où il composa la plus grande partie de ses ouvrages; il finit par se retirer au monastère d'Ubeda, où il termina sa vie. Jean de La Croix fut canonisé en 1726 par Benoît XIII. Sa fête se célèbre le 24 novembre. Les écrits de ce saint se composent d'élucubrations mystiques dont la lecture, dit un prudent théologien, serait très-dangereuse pour les esprits enthousiastes, qui abusent de ce qu'ils n'entendent point pour étayer leurs illusions. Ses *Œuvres* ont été publiées à Barcelone (1619, in-4°) et traduites plusieurs fois en français.

CROIX (Antoine de LA), écrivain français, né à Lyon en 1708, mort à Paris en 1781. Après avoir achevé son cours de théologie au collège de Navarre à Paris, il fut attaché au chapitre de Saint-Just à Lyon et devint bientôt trésorier de France. Le goût des beaux-

arts l'ayant conduit en 1739 en Italie, il se lia d'amitié, à Rome, avec Soufflot et avec Michel-Ange Slodtz. A son retour, il fut reçu à l'Académie de Lyon, qui le choisit pour président en 1778. Il y lut une multitude de dissertations sur des sujets plus variés que savants ou instructifs : *Sur le Vésuve et les volcans*, *Sur la nature de la lune*, *Sur l'origine des soulèvements de la poulaine*, *Recherches sur les parfums*, etc., etc. Mais le principal titre de gloire de l'abbé de La Croix, c'est d'avoir été l'un des fondateurs de l'école publique et gratuite de dessin de Lyon (1756).

CROIX (SAINTE-), bourg de France (Ariège), ch.-l. de cant., arrond. et à 11 kilom. N. de Saint-Girons, sur le Volp; pop. aggl. 414 hab. — pop. tot. 1,644 hab. Moulins à farine et à huile, carderie de laine; tannerie, faïencerie, verrerie; fabrique de draps communs. On y voit une vaste grange assez curieuse; l'église paroissiale et la chapelle d'un ancien couvent de religieuses de l'ordre de Montevault méritent d'être remarquées. Bourg et paroisse de Suisse, canton de Vaux, à 10 kilom. O. de Granson, au pied du mont Chasseron; 3,500 hab. protestants. Fabriques de dentelles; horlogerie. Nom de plusieurs villes espagnoles et portugaises. V. CRUZ (SANTA-).

CROIX (SAINTE-), île de l'Amérique centrale, dans la mer des Antilles, la plus grande du groupe des îles Vierges, possession des Danois, par 17° 44' 32" de lat. N. et 67° 1' 7" de long. O. Superficie, 267 kilom. carrés; 26,500 hab. Capit. Christiansted. Le sol, plat, fertile et bien arrosé, produit du coton, du sucre, du café et de l'indigo. Les côtes présentent de bons ancrages et deux ports très-sûrs, Christiansted et Frederichsted.

L'île Sainte-Croix fut découverte par Christophe Colomb à son second voyage. Elle a appartenu successivement aux Anglais, aux Hollandais, aux Français et aux Danois. Ces derniers la possèdent sans conteste depuis 1814. L'île Sainte-Croix forme, avec celles de Saint-Thomas et de Saint-Jean, le gouvernement des Indes occidentales danoises.

CROIX-DE-BARBARIE (SAINTE-), ancienne Agadir, petit port du Maroc interdit à la navigation européenne, sur l'Océan; il est à trois journées de marche de Mogador et forme la limite extrême des États de Sidi-Mohammed, du côté du Sénégal.

CROIX-AUX-BOIS (LA), village et commune de France (Ardennes), canton, arrond. et à 8 kilom. E. de Vouziers; 485 hab. Ce village est célèbre par un combat qui s'y livra en 1792, quelques jours avant la bataille de Valmy.

CROIX-AUX-MINES (SAINTE-), en allemand *Heilig-Kreuz-im-Leberthal*, ville de France (Haut-Rhin), cant. de Saint-Marie-aux-Mines, arrond. et à 36 kilom. de Colmar; pop. aggl. 1,735 hab. — pop. tot. 3,810 hab. Filature de 10,000 broches, tissages mécaniques, impression sur étoffes, moulins et scieries. Bel hôtel de ville moderne.

CROIX-DIEU interj. Sorte d'ancien juron qui se disoit par abréviation de Par la croix de Dieu : *Messieurs les bourgeois et hobereaux de Paris, je ne sais, croix-Dieu! pas ce que nous faisons ici.* (V. Hugo.)

CROIX D'EUCHIN (Ernest-Charles-Eugène-Marie, marquis de), sénateur, né à Paris en 1803. Sorti de l'école de Saint-Cyr avec le grade de sous-lieutenant en 1821, il fit, deux ans plus tard, la campagne d'Espagne, s'y conduisit avec honneur, notamment à l'affaire de Camillo de Arenas, fut promu lieutenant de carabiniers en 1825, capitaine de hussards en 1830, et quitta le service en 1832. Depuis lors, le marquis de Croix s'est occupé de l'exploitation de ses vastes domaines et de la création d'établissements industriels en Normandie. Très-versé dans les matières hippiques, il a fait à maintes reprises partie de commissions pour l'amélioration de la race chevaline et a fondé un haras dans le département de l'Eure. Il fut appelé à siéger au Sénat en 1852.

CROIX DU MAINE (François GRUÉ, sieur de LA), bibliographe français. V. LA CROIX DU MAINE.

CROIX-DU-MONT (SAINTE-), bourg et commune de France (Gironde), canton de Cadillac, arrond. et à 36 kilom. S.-E. de Bordeaux; 936 hab. Bons vins rouges et blancs. L'église, remarquable par ses sculptures et par les bases de quelques-unes des colonnes, offre quelques détails romans du xiii^e siècle. La chapelle de l'ouest et le portail méritent surtout l'attention. Près du bourg, au village du Peyrat, on a reconnu des fondations antiques et une sépulture gallo-romaine portant une épitaphe chrétienne, datée du règne d'Honorius. Ruines d'un château sur un coteau escarpé.

CROIX-HELLÉAN (LA), village et commune de France (Morbihan), canton de Josselin, arrond. et à 10 kilom. N.-O. de Ploërmel; 853 hab. Dans l'église, reconstruite en 1690, on remarque deux belles tombes de granit; aux environs, on voit la chapelle Saint-Mandé, but de pèlerinage, élevée, dit-on, à l'endroit où furent enterrés les Bretons morts au combat des trente Bretons commandés par Beaumanoir contre trente Anglais, l'an 1351.

CROIXMARE (Nicolas de), sieur de LASSON, né à Rouen en 1629, mort à Caen en 1680. Il fut à la fois un des amateurs de peinture les

plus passionnés de son temps, un écrivain facile en prose et en vers, un chimiste et un mathématicien. Il fonda un miroir métallique concave, le plus grand qui fut en France à cette époque.

CROIXMARE (Joseph-François L'HERMETTE, sieur de), conseiller au parlement de Rouen au xviii^e siècle. Il est l'auteur d'un ouvrage anonyme intitulé : *Mémoires du comte de Varack, contenant ce qui s'est passé de plus intéressant en Europe depuis 1700 jusqu'au dernier traité d'Aix-la-Chapelle en 1748* (Amsterdam-Rouen, 1750, 2 vol. in-12).

CROIX-ROUSSE (LA), nom d'un des quartiers de Lyon, formant autrefois une commune suburbaine et un faubourg de la grande cité industrielle, annexée aujourd'hui à la ville. La Croix-Rousse est en petit, à Lyon, ce qu'est le faubourg Antoine à Paris. V. LYON.

CROIX-ROUGE (CARREFOUR DE LA). Plusieurs rues de Paris portent encore aujourd'hui le nom de *Croix*, suivi d'une dénomination spéciale, rappelant le plus souvent une enseigne qui a fini par leur donner son nom. Il n'en est pas de même de la Croix-Rouge, à laquelle se rattachent quelques souvenirs historiques d'un certain intérêt. A ce carrefour aboutissent les rues du Four, du Dragon, de Grenelle, de Sévres, du Vieux-Colombier et du Cherche-Midi. Il est fort ancien, car il existait déjà au xve siècle, et portait alors le nom de carrefour de la Maladrerie. Ce nom lui venait, non pas comme plusieurs historiens l'ont avancé, de la maladrerie de Saint-Germain, située bien au delà du bourg Saint-Germain, mais des granges bâties à l'extrémité de la rue du Four pour recevoir les pauvres malades atteints de la lèpre, qu'on appelait alors *la mal napolitain*. Ces granges avaient pour cimetières des jardins situés à peu près à la hauteur de la rue des Saints-Pères actuelle.

Le carrefour changea plus tard son nom en celui qu'il porte actuellement, à cause d'une croix de cette couleur qui fut plantée au centre. C'était alors un usage fréquent à Paris, et même dans les villes de province, de placer ainsi des croix, quelquefois des arbres au centre des carrefours. La Révolution supprima le nom de Croix-Rouge, mais la croix elle-même avait été déjà abattue longtemps auparavant comme gênant la circulation, si active dans les carrefours. En 1793, le carrefour de la Croix-Rouge s'appela carrefour du Bonnet-Rouge. Après la Révolution, l'usage rétablit le nom ancien, qui subsiste encore, pour peu de temps sans doute, car l'édilité parisienne ne manquera pas de faire passer quelque boulevard sur ce petit coin historique du Paris ancien.

CROIX-SAINT-LEUFROI (LA), commune de France (Eure), arrond. de Louviers; 731 hab. La commune de la Croix-Saint-Leufroi possédait une abbaye et un château fort. Elle est située sur la limite d'une région mentionnée dans les itinéraires des *Missi dominici* sous le nom de pays de Madrie. Aussi le monastère fondé par saint Leufroi s'appela-t-il *monasterium Madriacense*. On le désigna encore sous le nom de *monasterium Heltonis*, du nom du propriétaire sur le terrain duquel il fut bâti, et de *monasterium Cruets Audoeni*, parce que, vers 692, saint Ouen, venant de Rouen et allant à Ghisy, avait établi une croix en cet endroit. Ce fut quelques années plus tard que Leufroi fut engagé par Ansbert, archevêque de Rouen et successeur de saint Ouen, à établir un monastère à la place où ce dernier avait élevé une croix. L'abbaye subsista jusqu'à la fin du siècle dernier. L'ancienne maison d'habitation des abbés a été conservée.

Au commencement du xii^e siècle, les comtes de Meulan possédaient un château à la Croix-Saint-Leufroi. En 1123, les seigneurs conjurés contre Henri I^{er} y eurent une entrevue. En 1136, Roger de Tosni, comte de Conches, assiégea le château sans pouvoir le prendre et dévasta l'abbaye. Du Guesclin était campé à la Croix-Saint-Leufroi quand il se porta vers Cocherel, où il remporta en 1364 la victoire sur le capital de Buch. Au xve siècle, les seigneurs de Clère étaient barons de la Croix-Saint-Leufroi. Le dernier baron de cette branche fut Charles de Clère, mort le 7 décembre 1625.

CROIZAT s. m. (kroi-za). Métrol. Ancienne monnaie d'argent, appelée aussi *génovine*, qui s'est fabriquée à Gênes à divers titres et poids, suivant les époques. On en trouve à 38 gr. 45 et à 35 gr. 57, aux titres de 944 à 958 millièmes; leur valeur courante varie de 4 fr. 20 à 6 fr. 50 et 8 fr. Les empreintes de ces pièces sont les mêmes que celles des génovines d'or. V. GÉNOVINE.

CROKALITE s. f. (kro-ka-li-te). Minér. Syn. de MÉSOTYPE.

CROKER s. m. (kro-kér). Ichthyol. Espèce de perche de la Caroline.

CROKER (John WILSON), homme d'Etat et auteur anglais, né à Galway, en Irlande, en 1780, mort à Hampton, près de Londres, en 1857, fils d'un inspecteur général de l'Irlande. Il fut admis au barreau irlandais en 1802, consacra tous ses loisirs à la littérature et publia sous le voile de l'anonyme, en 1804, des *Épîtres familières sur le théâtre irlandais*, et, en 1805, *Lettre interceptée de Canton*. Ces deux publications éveillèrent l'attention, à cause du talent de l'auteur et surtout à cause du penchant marqué pour le sarcasme qu'elles

laissaient entrevoir. En 1807, il donna une preuve nouvelle de sa vigoureuse logique dans une brochure profondément étudiée sur *l'Etat passé et présent de l'Irlande*, brochure dans laquelle il défendait l'émancipation catholique. Dans la même année, il entra au Parlement comme représentant du bourg de Downpatrick, et le parti tory fonda bientôt sur lui les plus hautes espérances. Lorsque le duc d'York fut accusé de mauvaise administration (1809) et qu'une enquête parlementaire fut ordonnée, M. Croker fut l'un des plus ardents défenseurs de l'altesse royale.

De concert avec Gifford, Walter Scott, George Ellis, Frère et Southey, il fonda la même année la fameuse *Quarterly Review*, dont il resta jusqu'à sa mort un des plus actifs collaborateurs. Il fut, en 1809, nommé secrétaire de l'amirauté, poste qu'il occupa jusqu'en 1830 et dont il remplit les devoirs avec un zèle infatigable. Il fut huit fois élu à la Chambre des communes et devint, en 1828, conseiller privé. L'adoption du bill de la réforme, qui, selon lui, devait tôt ou tard révolutionner le pays, mit fin à sa vie politique. Il déclara que jamais il n'accepterait de siège dans un parlement réformé, et il tint parole. Il aimait mieux se consacrer désormais à l'éreintement des écrivains libéraux dans la *Quarterly Review*, à laquelle il fournit des articles si caustiques, que, pendant nombre d'années, les comptes rendus les plus mul-tueux et les plus habiles lui furent invariablement attribués. On a dit de lui qu'il eût été homme à faire 100 milles par la pluie et la neige, sur l'impératrice d'une diligence, par une froide nuit de décembre, pour aller faire des recherches dans un registre de sa paroisse, afin de prouver que tel homme était un bâtard ou que telle femme était plus vieille qu'elle ne voulait l'avouer.

Outre ses articles pour la *Review* et de nombreuses brochures sur des questions politiques, M. Croker a publié deux poèmes intitulés *Talavera* et *Chants de Trafalgar*; divers morceaux lyriques, dont le plus remarquable est la pièce de vers sur la *Mort de Channing*; *Événements militaires de la révolution française de 1830*; *Lettres sur la guerre maritime avec l'Amérique*; *Contes pour les enfants, tirés de l'histoire d'Angleterre*, ouvrage dont il a été vendu 30,000 exemplaires et que Walter Scott, dans une préface, reconnaît lui avoir servi de modèle pour ses *Contes d'un grand-père*. Croker a également donné une traduction de *l'Ambassade en Angleterre* de Bassompierre; il a publié les *Papiers de Suffolk*, les *Lettres de lady Hervey*, les *Mémoires sur le règne de George II* de lord Hervey, les *Lettres de lord Hertford* de Walpole, et publié une édition de la *Vie de Johnson* de Boswell, avec de nombreuses annotations. Ce dernier ouvrage, accueilli avec une faveur marquée, fut généralement considéré comme un des chefs-d'œuvre de la littérature anglaise contemporaine. Toutefois Macaulay le critiqua sévèrement dans les colonnes de la *Review* d'Edimbourg. En revanche, la critique la plus acerbe du premier volume de *l'Histoire d'Angleterre* de Macaulay et la mieux raisonnée en même temps est due à la plume de M. Croker. M. Disraeli et M. Croker, longtemps ennemis, ne s'épargnèrent pas l'un l'autre; le premier chercha à ridiculiser M. Croker en le personnifiant sous les traits de Rigby dans son roman célèbre : *Coningsby* ou la *Nouvelle génération*; M. Croker rendit à son adversaire la monnaie de sa pièce, en attaquant dans la *Quarterly Review*, de la façon la plus acerbe, les faits et gestes de l'homme politique, et surtout son fameux budget de 1852. La verve satirique de M. Croker s'exerça peu après contre lord Russell, lors de la publication par ce dernier des *Mémoires et correspondance de Moore*.

M. Croker jouissait d'une grande réputation comme agréable et amusant causeur. La vivacité de ses réparties, devenue proverbiale, était d'autant plus dangereuse pour ses adversaires ou ses interlocuteurs, qu'elle prenait sa source dans une connaissance approfondie de toutes les questions intéressant la politique ou les lettres. Les principaux des innombrables articles fournis par M. Croker à la *Quarterly Review* ont été réunis et publiés en volumes.

CROKER (Thomas CROFTON), écrivain irlandais, né à Cork en 1798, mort à Londres en 1854. A l'âge de quinze ans, il fut placé comme apprenti chez un commerçant, et c'est à cette époque qu'il entreprit ses voyages à pied dans la partie méridionale de l'Irlande. Pendant ces excursions continuées durant de longues années, il recueillit chez les habitants des campagnes les légendes et les chants populaires qui lui fournirent les matériaux pour ses *Recherches dans le sud de l'Irlande* (1824), et pour ses *Légendes féeriques et traditions du sud de l'Irlande* (1825). Ce dernier ouvrage, qui obtint un chaleureux éloge de la part de Walter Scott, renferme des morceaux inédits de divers poètes irlandais, M. Ginn, Pigott, Keighley et Humphreys. En 1819, M. Croker entra, en qualité de commis, dans les bureaux de l'amirauté et y resta jusqu'en 1850, époque à laquelle il se retira avec une pension. En 1829, il publia les *Légendes des lacs* et le libretto d'une pantomime fondée sur l'histoire de Daniel O'Rourke. En 1832, il donna les contes de *Barney Mahoney* et *Mon village*. Ces deux derniers ouvrages sont ses

principaux essais de composition strictement originale, les autres n'étant, à proprement parler, que des compilations. *Mon village* renferme des descriptions très-étudiées; mais le ton général est d'une froideur extrême, et l'imagination manque absolument. Aussi, de toutes les publications de Croker, est-ce celle qui a reçu du public l'accueil le moins favorable. En revanche, les aventures irlandaises de Berney Mahoney sont racontées avec beaucoup de verve et de gaieté. En 1838, Croker publia les *Mémoires de Joseph Holt, général des rebelles irlandais en 1798*, et en 1839 les *Chants populaires de l'Irlande*, avec des notes historiques. M. Croker a collaboré activement à une foule de revues, particulièrement à celle de *Fraser* et à la *New Monthly*. On trouve dans ses ouvrages, non-seulement toutes les traditions légendaires de l'Irlande, mais encore des peintures fort remarquables des sites pittoresques et des ruines du pays, ainsi que des notices intéressantes sur les mœurs, les usages et le caractère des Irlandais.

CROLE s. m. (kro-le). Ecroulement; secousse, ébranlement. Vieux mot. On disait aussi **CROÏLIS** et **CROÏLLEMENT**.

CROLEE s. f. (kro-lé — rad. *croler*). Fondrière. || Marais. || Ornière. || Vieux mot. On disait aussi **CROÏLIERE**.

CROLER v. n. ou int. (kro-lé). S'écrouler. || Vieux mot.

— Fauconn. Se voler, s'envoler, en parlant de l'oiseau de proie. || On dit aussi **CROÏLER**.

CROLL (Oswald), en latin *Crollius*, alchimiste allemand, né à Wetter (Hesse), mort en 1609. Il parcourut une partie de l'Europe, acquit des connaissances extraordinaires pour le temps où il vivait, et fut nommé gouverneur du comté de Pappenheim, puis médecin du prince d'Anhalt. Croll se laissa séduire par les extravagances de Paracelse et dépensa son talent à la chimérique recherche des moyens de prolonger indéfiniment la vie humaine. Il a composé un ouvrage : *Basilia chimica* (Francfort, 1609), qui a été traduit en français par J. Marcel, sous le titre de la *Royale chimie de Crollius* (Lyon, 1624, in-4°).

CROLL (George-Christien), en latin *Crollius*, savant philologue allemand, né à Deux-Ponts en 1728, mort en 1799. Il étudia d'abord au gymnase de Deux-Ponts, dont son père était recteur, puis aux universités de Halle et de Göttingue. A l'âge de vingt-cinq ans, on lui offrit la place de recteur au gymnase de Hanovre; mais il préféra rester auprès de son père, dont il avait été nommé adjoint et auquel il succéda en 1768. Il remplit aussi les fonctions de bibliothécaire du duc de Deux-Ponts et fut membre associé des Académies de Munich et de Mannheim. Il a travaillé à la fameuse collection d'auteurs classiques publiée par la Société de Deux-Ponts, dont il fut un des membres les plus actifs. On lui doit entre autres : *Velléus*, *Salluste*, *Térence* et *Tacite*, ainsi que le *Brutus*, les *Offices* et les *Tusculanes* de Cicéron. Il a aussi traduit la *Vie de Cicéron* par Plutarque. Ses ouvrages historiques sont : *Histoire de la bibliothèque de Deux-Ponts* (Deux-Ponts, 1758, in-4°); *Histoire des anciens comtes palatins de Lorraine et du Rhin* (Deux-Ponts, 1762-1789, 4 vol. in-4°), en allemand; *Origines bippontine* (Deux-Ponts, 1769, 2 vol. in-4°), et enfin de nombreux mémoires, dont la plupart sont insérés dans les recueils des Académies auxquelles il était associé.

CROLY (George), littérateur anglais, né à Dublin en 1780, mort en 1850. Il fut élevé au collège de la Trinité de sa ville natale et embrassa ensuite l'état ecclésiastique. Il a été depuis lors recteur de différentes paroisses d'Irlande. On a de lui divers écrits, entre autres : *Paris en 1815*, *Vers sur la mort de la princesse Charlotte* (1818); *L'Ange du monde* (1820); deux *Satires*, deux pièces de théâtre, *Catiline*, drame, et *l'Orqueil doit être rabaisé*, comédie (1824); enfin des romans et des nouvelles, tels que : *Salathiel* (1824); *Marston*, *Contes du grand saint Bernard*, etc. Il s'est également acquis une réputation remarquable comme prédicateur, et plusieurs de ses sermons ont été publiés.

CROMARTY, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté de son nom, à 280 kilom. N. d'Edimbourg; port entre le golfe de Murray et la baie de son nom; 3,000 hab. Fabriques de toiles, de clous et de cordages; chantiers de constructions navales. Pêche active. || Le comté de Cromarty, formé de quatorze petites enclaves du comté de Ross, est situé sur la côte orientale de l'Ecosse et se trouve compris dans l'administration du comté qui l'environne. Superficie, 264 kilom. carrés; 11,230 hab. La formation de ce comté ne date que du XVII^e siècle; il appartenait presque entièrement à la famille des Mackenzie, comtes de Cromarty.

CROMBACH ou **CRUMBACH** (Hermann), historien et antiquaire allemand, né à Cologne en 1598, mort en 1680. Il fit partie de l'Ordre des jésuites, se livra à l'enseignement et publia entre autres écrits : *Ursula vindicata* (Cologne, 1647, 2 vol. in-fol.); *Primitia gentium seu historia S.S. trium regum magorum* (1654, 3 vol. in-fol.); *Chronographica descriptio omnium parochiarum ad archidieceses coloniensis hierarchiam pertinentium* (1747, in-fol.).

CROMDALE, ville d'Ecosse, comté d'Inver-

ness, sur la Spey, à 3 kilom. de Grantown; 2,523 hab. Chasse abondante. En 1690, il se livra près de là, sur les rives de la Spey, une grande bataille entre les partisans du roi Guillaume III et ceux de la maison des Stuarts.

CROME (Auguste-Frédéric-Guillaume), économiste allemand, né à Sengwarden en 1753, mort en 1833. Il professa successivement l'histoire à Dessau (1779) et l'économie politique à Giessen (1787-1830). Ses principaux ouvrages sont : les *Produits de l'Europe* (Dessau, 1782); *l'Administration politique de la Toscane sous Léopold* (1795-1797); *Des intérêts économiques de l'Allemagne et de l'Europe* (1814); *Statistique des divers Etats de l'Europe* (1818); *Statistique géographique des Etats de la Confédération germanique* (Leipzig, 1820, 1827, 3 vol. in-8°); *Autobiographie* (1833), etc.

CROMER, ville d'Angleterre, comté de Norfolk, à 33 kilom. N. de Norwich, sur la mer Germanique; 1,300 hab. Commerce important de charbon, de bois de construction, de tuiles; pêche abondante de homards et d'écrevisses. Belle église dans le style Tudor; bibliothèque publique; bains de mer très-fréquentés, grâce à la fermeté de son sable qui est très-commode pour le bain et la promenade, et à la beauté de ses environs. Cromer présente une particularité assez remarquable, c'est que pendant quelques jours de l'été on voit le soleil se lever et se coucher dans la mer.

CROMER (Martin), historien polonais, né à Biecz en 1512, mort en 1589. Sénateur sous Sigismond-Auguste, chargé de missions diplomatiques et nommé par Et. Bathory évêque de Warmie, il fut l'historien le plus remarquable que la Pologne eût eu jusqu'alors. Ses œuvres historiques, toutes relatives à son pays, ont été imprimées à Cologne en 1589 (in-fol.).

CROMERUACH, principale divinité des anciens Irlandais, qui l'adoraient avant l'arrivée de saint Patrick.

CROMESQUIS s. m. (kro-mè-ski). Art culin. Sorte de ragoût polonais.

CROMLECH ou **CROMLEK** s. m. (kromm-lék — bas breton *kroumleek*; de *kroum*, courbe, et *lech*, pierre sacrée, parce que les *cromlechs* étaient des pierres sacrées disposées en cercle). Antiq. Monument druidique formé de pierres plantées debout, autour d'une pierre plus grande : *Cet édifice de forme étrange ressemblait assez à un cromlech celtique*. (V. Hugo.) Les *cromlechs* gaulois s'élevaient dans la solitude de la Manche comme une protestation du vieux monde idolâtre contre le progrès des générations. (G. Sand.)

— Encycl. V. **CELTIGES** (monuments).

CROMMELIN (Isaac-Matthieu), littérateur français, né à Saint-Quentin en 1730, mort à Saint-Germain vers 1820. Il passa une partie de sa vie dans des emplois inférieurs de l'administration et publia quelques ouvrages fort médiocres : *Encyclopédie élémentaire* (Autun, 1773, 3 vol. in-8°); *l'Espion de la Révolution française* (1797, 2 vol. in-8°); *Mes radotages* (1809, 2 vol. in-12).

CROMMYOMANCIE s. f. (kromm-mi-o-man-si — du gr. *krommon*, oignon; *manieia*, divination. Le correspondant sanscrit du mot grec *krommon* est *karmighna*, *krimighna* ou *kramighna*, oignon, littéralement qui tue les vers ou vermicule). Divination qui se pratiquait au moyen d'oignons qu'on plaçait, la veille de Noël, sur un autel, après avoir écrit au-dessus le nom des personnes dont on voulait avoir des nouvelles. Chaque fois qu'un oignon germait, c'était un signe que la personne qu'il représentait était en bonne santé. En Allemagne, les jeunes filles continuent cette pratique pour savoir qui elles auront pour époux parmi les prétendants qui se présentent.

CROMNE ou **CROMNUM**, ville de la Grèce ancienne, dans l'Arcadie, au S. de Mégalopolis. Victoire des Arcadiens sur Archidamus, roi de Sparte, l'an 364 av. J.-C.

CROMORNE s. m. (kro-mor-ne — allemand *krummhorn*; de *krumm*, courbe, et *horn*, corne, cor. Ce dernier mot se rattache au persan *karna*, qui a sûrement signifié trompette et corne, comme l'indique l'accord de plusieurs langues européennes pour cette double acception. Le latin *cornu*, le gothique *hauru*, anglo-saxon, scandinave et ancien allemand *horn*, l'irlandais et le cymrique *corn*, ont tous les deux sens, et on sait que les Gaulois appelaient *karnon* leur trompette de guerre). Jeu d'orgues à anches, qui donne l'unionnisme de la trompette : *Le son du cromorne est plein, vibrant, et a un caractère de gravité qui lui est particulier*. (P. Clément.) || Ancien instrument qui ressemblait à une corne de bœuf tordue et qui avait deux ou quatre trous dans la partie inférieure. || Instrument de musique aujourd'hui abandonné.

— Encycl. Le *cromorne* était un instrument de bois, à vent et à anche, fort en usage encore il y a un siècle, mais aujourd'hui complètement abandonné. Les dictionnaires de musique et autres ouvrages spéciaux parlent très-superficiellement de cet instrument, souvent même le passent absolument sous silence. La forme du *cromorne* était à peu près celle d'un J; il composait toute une famille d'instruments de différentes grandeurs, qui se divisait en haute-contre, dessus, taille,

quinte et basse, et que l'on appelait par conséquent *haute-contre de cromorne*, *dessus de cromorne*, *taille de cromorne*, etc. L'instrument était percé généralement de six à sept trous; mais lorsqu'il était de grande taille, les trous étaient plus nombreux, parce qu'on avait besoin d'obtenir des notes plus graves, et comme ces trous supplémentaires étaient éloignés de la main, ils se fermaient à l'aide de longues clefs. Le son du *cromorne* était plus voilé que celui du hautbois et du basson, bien que ces trois instruments fussent de la même famille, et il avait, disent les contemporains, une certaine analogie avec celui du violoncelle. Le *cromorne* était ordinairement joué, dans les compagnies musicales, par le virtuose qui jouait la trompette marine, l'instrument chéri de M. Jourdain; ceci peut sembler singulier, si l'on considère que le *cromorne* était un instrument à vent, tandis que la trompette marine, en dépit de son nom, était un instrument à cordes et à archet. Le fait est exact cependant, car on peut voir dans les documents contemporains relatifs à la composition de la musique du roi que les instruments de la musique de la grande écurie (la musique de la grande écurie était spécialement destinée à jouer dans les fêtes, tournois et carrousels) se composaient de hautbois, violons, musettes du Poitou, trompettes, timbales, fifres, tambours, *cromornes* et trompettes marines, et que les artistes qui jouaient de ces derniers instruments étaient toujours classés de cette manière : 1 haute-contre de *cromorne* et de trompette marine, 1 dessus, 1 taille, 1 quinte, 2 basses pour les mêmes instruments.

CROMPER v. a. ou tr. (kron-pé). Argot. Sauver : *Ah! s'il voulait CROMPER ma sorbonne!* [sauver ma tête] (Balz.)

CROMPIRE s. f. (kron-pi-re — pat. alsacien *grumbire*; de l'alle. *grund*, terre, et *birne*, poire). Mot qui a passé dans l'argot comme synonyme de pomme de terre.

CROMWELL (Thomas), homme d'Etat anglais, né à Putney, près de Londres, vers 1490, mort en 1540. Il était fils d'un simple brasseur, qui lui fit cependant donner une éducation assez distinguée et l'envoya la compléter sur le continent, où il apprit les langues étrangères. Après avoir été quelque temps employé dans une maison de commerce d'Anvers, il se rendit en Italie, où il servit d'abord dans un corps de condottieri, et passa ensuite au service d'un marchand vénitien. Quoique Fox ait prétendu qu'il se trouvait au siège de Rome par le comte de Bourbon (1527), il est plus probable, et c'est l'opinion de l'historien Lingard, qu'il revint en Angleterre vers 1517, et que ce fut alors qu'il s'attacha au cardinal Wolsey. Il eut bientôt gagné la faveur de ce prélat, qui le fit élire membre de la Chambre des communes, où Cromwell commença son illustration en défendant son bienfaiteur, accusé de haute trahison. Après la disgrâce du cardinal, il entra au service particulier du roi, fut élevé en 1531 au grade de chevalier, et nommé peu après conseiller privé et maître du garde-meuble. Ce fut vers cette époque qu'il devint le confident du roi et qu'il commença à lui inspirer l'idée de s'affranchir de la suprématie du pape dans les affaires ecclésiastiques. Bientôt sa faveur ne connut plus de bornes. Il fut créé successivement chancelier de l'échiquier (1532), premier secrétaire d'Etat et chancelier de l'université de Cambridge (1534), inspecteur général des monastères anglais (1535), gardien du sceau particulier du roi (1536), reçut peu après la baronnie d'Okeham, et fut ensuite nommé vicaire général et vice-régent, en sorte qu'il n'y eut plus en matières ecclésiastiques d'autre autorité supérieure à la sienne que celle du roi, qui était devenu le chef suprême de l'Eglise anglicane. Il s'appliqua dès lors activement, de concert avec l'archevêque Cranmer, à détruire en Angleterre l'autorité du pape, à répandre de nouveaux articles de foi, à faire placer partout des bibles anglicanes, et surtout à détruire les monastères, dont les dépouilles lui revenaient en majeure partie. De nouvelles dignités vinrent encore s'ajouter à celles qu'il possédait déjà. Il serait trop long de les énumérer; il nous suffira de dire qu'après avoir reçu en don, du roi, environ trente manoirs ou seigneuries ayant appartenu à des monastères, il fut, en 1539, créé comte d'Essex et nommé lord chambellan d'Angleterre. Mais autant son élévation avait été rapide, autant sa chute devait être foudroyante. Henri VIII, veuf de Jeanne Seymour, songeait à se remarier pour la quatrième fois; Cromwell lui proposa et lui fit agréer pour sa nouvelle épouse la princesse Anne de Clèves, espérant trouver dans une reine luthérienne et de son choix un appui contre les justes tentatives de vengeance de la part des catholiques, et un avocat tout-puissant près du roi, dans le cas où la faveur de l'inconstant monarque aboutirait, chose assez probable, à une disgrâce. Ce plan, si habilement concerté, échoua par une cause à laquelle Cromwell n'avait pas songé. Anne de Clèves était loin d'être belle; elle déplut à Henri VIII, et ce prince s'en prit au négociateur du mariage de la difformité de l'épouse, que, du reste, il se hâta de répudier. Il n'eut plus des lors de peine à céder aux sollicitations des ennemis du lord chancelier, qui demandaient sa mise en jugement et fournissaient contre lui de nombreux

chefs d'accusation. Cromwell fut arrêté le 10 juin 1540, et son procès commença le 17 dans la Chambre des lords; il était accusé, entre autres crimes, « d'être le traître le plus faux et le plus corrompu que l'Angleterre eût jamais connu; d'être un détestable hérétique et d'avoir acquis des richesses sans nombre par oppression, subornation et concussion. » On ne lui permit pas de répondre à ces accusations, de crainte qu'il ne prouvât avoir commis la plupart des crimes dont on l'accusait avec le consentement ou même d'après l'ordre exprès du roi. Il fut donc condamné, et son exécution eut lieu le 28 juillet suivant. Telle fut la fin de ce tout-puissant ministre, qu'un caprice du despote qui l'avait élevé rejeta dans le néant. Il a été loué outre mesure par les partisans de la réforme, mais trop rabaisé par ses adversaires, quoiqu'il eût de grands défauts, que compensaient bien peu de qualités. Ambitieux, hypocrite, rapace et sans scrupule, il n'eut jamais d'autre but que son élévation, et ne recula devant aucun des moyens qui pouvaient y contribuer; mais il était doué d'une profonde intelligence des affaires, et il fit toujours preuve d'une prodigieuse activité. La postérité, en le jugeant, doit tenir compte de la capricieuse tyrannie du maître qu'il servit, de la rapidité vertigineuse de son élévation et de la licence sans bornes qui régnait à l'époque où il vécut.

CROMWELL (Olivier), un des grands noms de l'histoire, protecteur de la république d'Angleterre, né à Huntingdon le 24 avril 1599, d'une famille de gentilshommes campagnards, mort le 3 septembre 1658. Son caractère indépendant et fougueux, qui se dessinait de bonne heure, le rendait peu capable d'application, et ses études paraissent avoir été assez médiocres. Sa jeunesse fut souillée par des désordres que ses ennemis ont peut-être exagérés, mais qui sont d'ailleurs attestés par tous les mémoires du temps. Marié à l'âge de vingt et un ans, lié avec d'austères puritains, il changea tout à coup de conduite, se jeta dans l'exaltation religieuse et se consacra tout entier aux intérêts de la secte presbytérienne, alors persécutée. De longues années de sa vie s'écoulèrent ainsi au milieu d'agitations morales qui contrastaient avec le calme de ses occupations agricoles. Il fit partie du Parlement de 1628, bientôt dissous par Charles I^{er}; il y fut peu remarqué et ne prit la parole qu'une seule fois, pour dénoncer les envahissements du papisme. Il retourna de nouveau à la vie paisible et obscure du gentilhomme-fermier et aux luttes passionnées du sectaire religieux. En 1637, fatigué des persécutions dirigées par l'Eglise anglicane contre les dissidents, il se préparait, dit-on, avec Pym et Hampden, à passer en Amérique, lorsqu'un ordre du roi, défendant ces émigrations, retint en Angleterre l'homme qui allait devenir l'instrument le plus actif de la ruine de la monarchie et de la mort du monarque, événement qui est souvent cité à l'appui de la théorie des petites causes et des grands effets. L'histoire politique de Cromwell ne commence en réalité qu'avec le long Parlement (1640), où il se rangea sous la bannière du célèbre Hampden, son parent. Il appuya avec chaleur toutes les mesures qui désarmèrent successivement la royauté et investirent l'assemblée d'une portion de la souveraineté, le procès de Strafford, l'adresse fameuse connue sous le nom de *Remonstrance*, le nouveau bill électoral, l'abolition des tribunaux d'exception, etc. Nul ne prévoyait d'ailleurs la prodigieuse fortune qui l'attendait. On ne voyait en lui qu'un gentilhomme rustique, de formes communes et même grossières, sans puissance d'intrigue ni de parole, excessif et zélé dans ses opinions, mais emporté par cela même au delà du mouvement parlementaire. On sait qu'en effet le but de la Chambre des communes à cette époque, au moins en politique, était uniquement d'attirer à elle la puissance gouvernementale. Tout au plus rêvait-elle le triomphe de l'Eglise calviniste sur l'Eglise anglicane. Puritain véhément et zélé, Cromwell avait des espérances plus hautes et entrevoyait déjà sans doute la liberté de conscience pour toutes les sectes, la prépondérance de son parti, et peut-être le pouvoir pour lui-même. Dès le début de la guerre civile (1642), il descendit dans l'arène destinée à devenir le théâtre des événements décisifs, obtint une commission de capitaine de cavalerie, et, remarquant avec le coup d'œil du génie la cause de l'infériorité des troupes parlementaires, mercenaires pour la plupart, découvrit par une inspiration soudaine à quelle force il fallait faire appel pour combattre les gentilshommes aguerris de l'armée royale. L'esprit politique faisant défaut dans le peuple, il s'adressa à l'esprit religieux, disciplina le fanatisme et transforma des sectes en armées. On connaît les fameux escadrons qu'il recruta dans les comtés de l'Est et qui se composaient de fermiers, de fils de cultivateurs aisés, soldats rustiques endurcis aux fatigues, appartenant pour la plupart au parti des *indépendants*, placés par leur état de fortune au-dessus des besoins de la solde, entraînés par une pitié farouche, et faisant la guerre avec l'ardeur et le dévouement de la conviction. Ces cavaliers, qu'on surnomma *côtes de fer de Cromwell*, culbutèrent la cavalerie royale dans une foule de combats et décidèrent le succès des grandes journées de Marston-Moor (1644) et de Naseby (1645). Leur chef, bien que placé

jusqu'alors au second rang, attirait sur lui tous les regards par l'éclat de ses succès; il fut nommé lieutenant général, et s'assura dès lors l'aide de l'armée, point d'appui des indépendants et des républicains, pour élever sa fortune au niveau de son ambition. Les presbytériens, dépassés par une faction sortie de leur sein; le Parlement, inquiet de la marche révolutionnaire des événements, essayèrent en vain d'entraver l'élévation de ce puissant ambitieux, et firent d'inutiles efforts pour conclure la paix avec le roi, à demi vaincu, tout en conservant leurs prétentions de donner la prépondérance à l'Eglise calviniste. Tous les grands commandements étaient encore entre les mains des parlementaires; Cromwell, par une manœuvre unique dans l'histoire, trouva le moyen de les en dépouiller en les décidant à s'en démettre volontairement, par scrupule de conscience, échappant lui-même au piège où il enfermait ses adversaires et ses rivaux. Il proposa et fit adopter la loi du *Renoncement à soi-même*, qui interdisait aux membres du Parlement toute charge militaire ou civile. Atteint lui-même par ce décret, il avait bien prévu que l'armée le réclamerait à grands cris. Ce fut en effet ce qui arriva, et le Parlement, contraint par la nécessité, le maintint par exception dans le privilège de son commandement. Désormais il pouvait nourrir l'espoir de dominer la situation; la scission de plus en plus profonde entre l'armée, où dominaient les indépendants, et le Parlement, presque entièrement calviniste, lui assurait un rôle que les événements et son génie allaient bientôt rendre prépondérant. Ce qu'il y a de remarquable dans ces luttes entre des factions rivales, c'est que l'armée était pour les partis extrêmes en politique et pour la liberté absolue de conscience en matière religieuse. Charles I^{er}, définitivement ruiné après Naseby, livré par les Ecossais, avait été enfermé à Holmby, et continuait de négocier avec les deux factions, espérant les détruire l'une par l'autre. Cromwell, qui avait fait enlever le monarque par l'armée, pensant ainsi, comme il le disait, *avoir le Parlement dans sa poche*, avait reçu la promesse du commandement en chef de l'armée, de l'ordre de la Jarretière, du titre de comte d'Essex, etc. Indécis encore s'il prêterait les mains à une restauration, poursuivant cette intrigue avec sa duplicité ordinaire, trompant ses amis et ses partisans, il fut tout à coup rejeté dans les partis violents par la capture d'une missive secrète, où le roi annonçait à la reine que, quand il serait le maître, il donnerait une *corde de chamvre au lieu d'une jarretière de soie aux drôles* (les puritains) qu'il trompait dans le même moment par d'insidieuses négociations. Déçu et profondément irrité, le chef des *têtes rondes* se retourna terrible contre les royalistes, soulevés de nouveau (1648) dans le pays de Galles et en Ecosse, les écrasa à Pembroke, à Preston, à Warrington, à Vigan, et termina cette seconde guerre civile par la soumission complète de l'Ecosse. En même temps et, sans aucun doute, sous son impulsion, la révolution précipitait sa marche inexorable; l'armée, menacée de dissolution, se soulevait contre le Parlement, en expulsait 140 membres, n'en conservant qu'une soixantaine, tous dévoués à la cause des indépendants, et qui instituèrent immédiatement une haute cour de justice pour faire le procès à Charles I^{er}. Cromwell avait été désigné parmi les juges, et on l'accusa assez généralement d'avoir eu la plus grande part à la condamnation. On rapporte aussi qu'après l'exécution il voulut contempler le cadavre dans son cercueil. (On sait que cette scène a été reproduite par le pinceau de Paul Delarochette.) Après la proclamation de la république (1649), il fut l'un des 41 membres du conseil exécutif, qu'il domina entièrement; il partit bientôt après pour réprimer l'insurrection royaliste et catholique de l'Irlande, où il vengea le massacre des protestants par la ruine des cités, l'égorgeement des populations et l'expropriation des Irlandais catholiques, dont un certain nombre même furent vendus comme esclaves. Tel était l'impitoyable fanatisme de ces temps, où tous les partis prétendaient justifier leurs violences au moyen d'exemples ou de versets tirés de la Bible.

A son retour, Cromwell fut accueilli avec enthousiasme; le Parlement lui décerna de nouveaux honneurs et lui donna pour résidences les palais de White-Hall et de Saint-James. Tout en acceptant, en provoquant peut-être ces distinctions presque royales, le soldat puritain, l'ancien fermier-gentilhomme, ne paraît pas en avoir été enivré. Quelqu'un le félicitait sur la foule qui accompagnait son retour: « Il y en aurait bien davantage, répondit-il, s'il s'agissait de me voir pendre. » Dans la même année (1650), il fut appelé en Ecosse, où Charles II avait été proclamé roi, triompha à Dunbar et à Worcester, et acheva la pacification du pays par un mélange de fermeté et de clémence qui contraste avec sa conduite envers les Irlandais. Il se montra en cette circonstance fidèle aux principes des indépendants, et imposa à toutes les sectes la tolérance mutuelle et la liberté de conscience. Ce fut le terme de sa carrière militaire; mais il resta général en chef de l'armée, et se prépara dès lors assez ouvertement à s'attribuer tous les pouvoirs. Suivant la tactique habituelle de tous les usurpateurs

placés dans des circonstances analogues, il s'attacha à dépopulariser le Parlement qui l'avait élevé si haut, et que la haine des partis désignait par l'avilissant sobriquet de *croupion*. Il finit par le dissoudre violemment avec l'appui de l'armée. On connaît cette scène fumeuse: les députés expulsés par les soldats, et Cromwell, debout au milieu de la salle, saluant chacun d'eux, au passage, d'une épithète flétrissante. La salle vide, il ferma les portes et emporta les clefs. Comme il avait encore besoin des sectaires, de ceux qui s'appelaient eux-mêmes *les saints*, il en fit entrer un bon nombre dans un prétendu Parlement qu'il nomma lui-même, et qui reçut le sobriquet de *Barebone*, du nom d'un de ses membres. Cette singulière assemblée politique, où abondaient les mystiques, passait une partie de ses séances à *chercher le Seigneur* ou à rêver des projets de réforme sociale calqués sur la loi de Moïse. Cromwell n'eut pas besoin de la dissoudre; elle s'évanouit d'elle-même (1653) sans laisser aucune trace de son existence éphémère. Un conseil d'officiers et de fidèles investit complaisamment le maître des prérogatives de la souveraineté, avec le titre de *Lord protecteur* de la république d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, une liste civile princière et tout l'appareil de la royauté. Il eût volontiers dès lors pris le titre de roi; mais les murmures de l'armée l'en empêchèrent. Il se contenta de celui d'atlas et gouverna seul pendant huit mois; puis il appela un nouveau Parlement, nommé cette fois par l'élection (1654), mais qui se montra peu docile et qu'il cassa l'année suivante. Pendant dix-huit mois encore, il porta le poids d'une dictature sans contrôle, levant arbitrairement les impôts et courbant l'Angleterre sous le régime violent de ses proconsuls militaires. Mais il se fatigua lui-même de cet état de choses, et en appela encore une fois à l'élection (1656).

Le nouveau Parlement, après qu'il l'eût purgé d'une centaine de membres trop indépendants, fut entre ses mains un instrument servile, et le supplia bientôt d'accepter la couronne et le titre de roi. Il hésita longtemps; mais, dominé enfin par l'opposition des sectes puritaines et d'un grand nombre de ses partisans, il se résigna à un refus qui parut et qui n'était en effet qu'un ajournement. La mort ne lui laissa pas le temps de suivre à ce sujet ses projets bien arrêtés. Il assura du moins, suivant le droit qui lui avait été reconnu par un de ses Parlements, la succession de son pouvoir à son fils Richard; triste choix d'ailleurs, et qui témoigne de ses illusions paternelles ou de l'affaiblissement de ses facultés. La constitution promulguée par une des assemblées délibérantes de son *régne* avait fait de son pouvoir une sorte de royauté constitutionnelle dans l'esprit des constitutions anglaises; mais par le fait il exerça une véritable dictature, malgré les oppositions et de nombreux complots réprimés par la hache du bourreau. Les cabinets de l'Europe sollicitaient son alliance, traitaient avec lui comme avec un souverain, et lorsqu'il mourut, presque toutes les cours prirent le deuil.

Cromwell légitima en quelque sorte son usurpation, aux yeux de ceux qui ne tiennent compte que du fait, par la vigueur de son gouvernement. A l'intérieur, il assura dans une certaine mesure la liberté de conscience, acheva, par ses lieutenants Ludlow, Ireton et Monk, la soumission de l'Irlande et de l'Ecosse, réorganisa la justice, l'administration, les finances et l'enseignement, protégea la liberté civile en tant qu'elle ne s'attaquait pas à son pouvoir, et préserva le pays de l'anarchie en empêchant la domination exclusive d'aucun parti. Sa politique extérieure ne fut pas sans gloire, au moins au point de vue des intérêts anglais. Il termina avantageusement la guerre contre la Hollande, éleva au plus haut degré de puissance la marine britannique, donna à son pays la domination de la mer par le fameux acte de navigation, fit alliance avec Mazarin contre l'Espagne et y gagna Dunkerque, envoya dix mille Anglais combattre aux Dunes, sous Turenne, pendant qu'une flotte anglaise allait enlever la Jamaïque aux Espagnols et inquiéter Saint-Domingue, et que l'illustre amiral Blake, vainqueur de Tromp et de Ruyter, promenait le pavillon anglais dans la Méditerranée, où jamais une escadre anglaise n'avait pénétré.

Le caractère du fameux Protecteur a été diversement apprécié par les historiens et par les partis. La Restauration arracha son cadavre de Westminster pour le suspendre à un gibet. Les républicains, qu'il avait trompés et comprimés, ne le traitèrent pas avec moins de rigueur que les royalistes. Hume a résumé en quelque sorte les jugements portés sur lui, en disant qu'il avait débuté par le fanatisme pour aboutir à l'hypocrisie. De nos jours, Macaulay, Carlyle, et en France M. Guizot, ont tracé de magnifiques réhabilitations, qu'on ne doit cependant accepter que sous toutes réserves. En réalité, Cromwell a peut-être mérité tous les éloges et tous les reproches qui lui ont été prodigués. Génie étrange, caractère complexe, on trouve en lui un mélange extraordinaire de grandeur et de bassesse, de fourberie et d'enthousiasme, de foi sincère et d'hypocrisie, de despotisme et d'amour de la liberté, au moins de la liberté religieuse et civile, de générosité et de cruauté, de bon

sens et d'extravagance, d'ambition et de simplicité, de tolérance et de fanatisme; tous les contrastes étaient au fond de sa nature orageuse et troublée par les passions politiques et religieuses, les violences de la guerre civile et les dévorants soucis de l'ambition. Les portraits tracés par Bossuet et par Voltaire sont d'admirables esquisses, mais qui appartiennent plus à l'éloquence qu'à l'histoire. Chateaubriand nous semble avoir apprécié assez justement ce personnage fameux dans les lignes suivantes. Après avoir cité ces vers amphigouriques de Cromwell:

*For truly, friend, I dearly love, and own,
All travelling souls, who truly sigh and groan
For the Adoption which sets free from sin, etc.*

« J'aime tendrement, et je l'avoue, les âmes voyageuses qui soupirent et gémissent véritablement pour l'Adoption qui rachète les péchés, » le brillant écrivain poursuit:

« Cromwell ne s'élevait guère au-dessus de cette éloquence; on peut en juger par ses discours obscurs et ses lettres diffusées. Sa poésie était dans les faits et dans son épée: il fut poète quand il regarda Charles I^{er} dans son cercueil. Sa muse était cette femme qui, à son dire, lui était apparue dans son enfance et lui avait annoncé la royauté. »

Le pamphlet le plus célèbre de cette époque fut le *Killing no murder* (*Tuer, causer la mort, n'est pas assassiner*). L'auteur, le colonel républicain Titus, invite, dans une dédicace ironique, *Son Altesse Olivier Cromwell* à mourir pour le bonheur et la délivrance des Anglais. Depuis la publication de cet écrit, on ne vit plus le Protecteur sourire; il se sentait abandonné de l'esprit de la révolution, d'où lui était venue sa grandeur. Cette révolution, qui l'avait pris pour guide, ne le voulait pas pour maître... Cromwell trahit la liberté, dont il était sorti: si le succès était réputé l'innocence; si, débanchant jusqu'à la postérité, le succès la chargeait de ses chaînes; si, esclave future engendrée d'un passé esclavé, cette postérité subornée devenait la complice de quiconque aurait triomphé, où serait le droit? où serait le prix des sacrifices? Le bien et le mal n'étaient plus que relatifs, toute moralité s'effaçait des actions humaines.

Le jugement de M. Guizot est moins sévère, mais peut-être plus partiel, inspiré qu'il a pu être par un dangereux parti pris de réhabilitation: « Cromwell, dit-il, mourut dans la plénitude de son pouvoir et de sa grandeur. Il avait réussi au delà de toute attente, bien plus que n'a réussi aucun autre des hommes qui, par leur génie, se sont élevés, comme lui, au rang suprême; car il avait tenté et accompli, avec un égal succès, les desseins les plus contraires. Pendant dix-huit ans, toujours en scène et toujours vainqueur, il avait tour à tour jeté le désordre et rétabli l'ordre, fait et châté la révolution, renversé et relevé le gouvernement dans son pays. A chaque moment, dans chaque situation, il démolait avec une sagacité admirable les passions et les intérêts dominants, pour en faire les instruments de sa propre domination, peu soucieux de se démentir, pourvu qu'il triomphât d'accord avec l'instinct public, et donnant pour réponse aux incohérences de sa conduite l'unité ascendante de son pouvoir. Exemple unique peut-être que le même homme ait gouverné les événements les plus opposés et suffi aux plus diverses destinées... Pourtant Cromwell mourut triste; triste, non-seulement de mourir, mais aussi, et surtout, de mourir sans avoir atteint son véritable et dernier but. Quel que fût son égoïsme, il avait l'âme trop grande pour que la plus haute fortune, mais purement personnelle et éphémère, comme lui-même ici-bas, suffît à le satisfaire. Las des ruines qu'il avait faites, il avait à cœur de rendre à son pays un gouvernement régulier et stable, le seul gouvernement qui lui convint, la monarchie avec le Parlement. Et en même temps, ambitieux au delà du tombeau, par cette soif de la durée qui est le sceau de la grandeur, il aspirait à laisser son nom et sa race en possession de l'empire dans l'avenir. Il échoua dans l'un et l'autre dessein: ses attentats lui avaient créés des obstacles que ni son prudent génie ni sa persévérante volonté ne purent surmonter; et, comblé, pour son propre compte, de pouvoir et de gloire, il mourut déçu dans ses plus intimes espérances, ne laissant après lui, pour lui succéder, que les deux ennemis qu'il avait ardemment combattus, l'anarchie et les Stuarts. »

Après les historiens anglais, après surtout les mémoires des contemporains, Clarendon, Ludlow, Whitelocke, Warwick, Fairfax, on consultera plus particulièrement Banks, *Examen de la vie politique de Cromwell*; Guizot, *Histoire de la révolution d'Angleterre*; Villemain, *Histoire de Cromwell*; Philarette Charles, *Vie privée et correspondance de Cromwell*; Merle d'Aubigné, *Histoire du protectorat*, etc.

Cromwell (HISTOIRE DE), par Villemain. Ce livre, qui parut en 1819 (2 vol. in-8°), a été composé d'après les mémoires du temps et les recueils parlementaires. Ces matériaux n'étaient pas suffisants, ou du moins leur forme avait besoin d'être modifiée. Rhéteur habile, M. Villemain n'a su faire qu'une œuvre estimable. C'est une grande erreur que de croire que telle méthode (celle des anciens dans le cas présent), méthode excellente d'ailleurs,

puisse convenir indifféremment à tous les sujets. Il est des événements qui exigent un plan particulier; il est des figures historiques qui écrasent l'historien, s'il n'a recours qu'à ses propres forces. C'est ce qu'a compris, avec l'intuition d'un génie paradoxal, l'Anglais Carlyle, dont nous analyserons l'œuvre dans l'article suivant.

Disciple des anciens, M. Villemain a voulu peindre, et, comme il n'avait pas l'intelligence parfaite du caractère de Cromwell, plusieurs de ses tableaux sont froids et muets. Son livre est après tout une publication de circonstance. Il est évident que l'historien de 1819 a jugé Cromwell sous l'influence de ses souvenirs personnels: il n'a pas assez oublié Napoléon; il s'est trop pénétré des sentiments politiques de Chateaubriand, qui voyait dans les événements passés l'image des faits contemporains. En un mot, M. Villemain a composé un écrit de rhéteur, au lieu de faire une création, ou, si l'on veut, une résurrection historique.

Ni le soin ni la conscience n'ont manqué à son travail; mais des observations spirituelles, des esquisses ingénieuses, quelques morceaux colorés, ne suffisent pas à donner son histoire de cet intérêt palpitant, de ce prestige éloquent qui font revivre pour la postérité les siècles évanouis. La froideur du récit s'étend jusqu'au style même. *L'Histoire de Cromwell* n'a eu qu'un médiocre succès, si on la compare aux autres ouvrages sortis de la plume de M. Villemain. Mais ce n'est pas non plus une œuvre vulgaire; cela ne pouvait être.

L'auteur, laissant de côté le brillant des discours académiques, décrit avec simplicité les plus tragiques catastrophes. Scrupuleux imitateur de la méthode des anciens, il ne transforme pas l'histoire en discussion; ses réflexions sont courtes. Il se montre habile à peindre les caractères; il observe une impartialité incontestable dans la manière dont il juge les divers personnages. Il a réussi à se tenir en garde contre un écueil vulgaire, sur lequel ont échoué d'autres auteurs. En racontant la révolution d'Angleterre, il n'établit pas de longs et spécieux rapprochements avec notre révolution, et ne trace pas ces parallèles antithétiques où l'art du rhéteur brille aux dépens de la vérité historique.

Quels que soient les jugements contradictoires que l'on ait portés sur cet ouvrage, il n'en a pas moins une certaine valeur; le caractère de Cromwell, l'opposition des sectes religieuses, celle des partis politiques qui y puisaient un aliment à leur haine, l'ascendant d'Olivier qui les domine en usant contre eux de leurs propres armes, sont autant de sujets de tableaux où le peintre n'est pas resté au-dessous de ses modèles. On y trouve d'intéressants détails et des notes précieuses. On peut citer parmi les morceaux les plus remarquables celui qui a rapport à l'installation de Cromwell comme Protecteur, et le livre dixième, où se trouvent d'excellentes pages sur les relations de Cromwell avec la France, sur la bataille des Dunes et sur la puissance extérieure du Protecteur.

Cromwell (LÉTTRES ET DISCOURS D'OLIVIER), avec commentaire, par Thomas Carlyle. Cet ouvrage, qui fut publié en 1845, est une histoire du Protecteur d'après les documents originaux et les sources authentiques, le tout éclairci, réuni et commenté par un écrivain admirablement servi, en cette circonstance, par ses qualités et ses défauts. L'histoire, ainsi comprise et traitée, est une véritable résurrection du passé. Qu'était-ce que Cromwell avant la publication de ce livre? Un fanatique, un ambitieux, et pour le moins une énigme. Chaque parti disait son mot, et comme la paresse de l'esprit s'accorde plus aisément des phrases toutes faites que des recherches originales, le Protecteur était jugé sans appel. Carlyle a restitué son caractère, sa physiologie et son rôle, en cherchant « de loin et de près les paroles authentiques d'Olivier. » Il a vécu sa vie, pour anéantir « les stupidités étrangères » qui circulaient sur le compte de son héros. La publication des *Lettres et Discours de Cromwell* a fait le jour sur toute une époque. M. Taine l'a apprécié en ces termes: « Cette histoire de Cromwell, chef-d'œuvre de Carlyle, n'est qu'une réunion de lettres et de discours commentés et joints par un récit continu. L'impression qu'elle laisse est extraordinaire. Les graves histoires constitutionnelles languissent auprès de cette compilation. Il a voulu faire comprendre une âme, l'âme de Cromwell, le plus grand des puritains, leur chef, leur abrégé, leur héros et leur modèle. Son récit ressemble à celui d'un témoin oculaire... Enfin nous voilà face à face avec Cromwell. Nous avons ses paroles, nous pouvons entendre son accent; nous saisissons autour de chaque action les circonstances qui l'ont fait naître; nous le voyons sous sa tente, au conseil, avec le paysage, avec sa physiologie, avec son costume; tout le détail y est, jusqu'aux minuties. Et la sincérité est aussi grande que la sympathie; le biographe avoue ses ignorances, le manque de documents, l'incertitude; il est parfaitement loyal, quoique poète et sectaire. »

Avec lui, nous restreignons et nous poussons tout à la fois nos conjectures, et nous sentons à chaque pas, malgré nos affirmations et nos réserves, que nous sommes en présence de la vérité. « Je voudrais, poursuit l'écrivain

que nous venons de citer, que toute histoire fût, comme celle-ci, un choix de textes munis d'un commentaire; je donnerais pour une histoire pareille tous les raisonnements réguliers, toutes les belles narrations décolorées de Robertson et de Hume. Je puis vérifier, en lisant celle-ci, le jugement de l'auteur; je ne pense plus d'après lui, mais par moi-même: l'historien ne se place pas entre moi et les choses; je vois un fait, et non le récit d'un fait; l'enveloppe oratoire et personnelle dont le récit recouvre la vérité a disparu; je puis toucher la vérité elle-même. Et ce Cromwell, avec ses puritains, sort de cette épreuve réformé et renouvelé. Nous devinions bien déjà qu'il n'était point un simple ambitieux, un hypocrite vulgaire, mais nous le prenions pour un fanatique, disputeur et odieux. Nous considérons ces puritains comme des fous tristes, cerveaux étroits et à scrupules. Sortons de nos idées françaises et modernes, et entrons dans ces âmes; nous y trouverons autre chose qu'une maladie noire. Il y a là un grand sentiment. — Suis-je un homme juste? Et si Dieu, qui est la parfaite justice, me jugeait en ce moment, quelle sentence porterait-il sur moi? — Voilà l'idée originale qui a fait les puritains, et par eux la révolution d'Angleterre. « Le sentiment de la différence qu'il y a entre le bien et le mal avait rempli pour eux tout le temps et tout l'espace, et s'était incarné et exprimé pour eux par un ciel et un enfer. Ils ont été frappés de l'idée du devoir; ils se sont examinés à cette lumière sans pitié ni relâche; ils ont conçu le modèle sublime de la vertu inflexible et accomplie; ils s'en sont imbus; ils ont englué dans cette pensée absorbante toutes les préoccupations mondaines et toutes les inclinations sensuelles; ils ont pris en horreur jusqu'aux fautes imperceptibles qu'un honnête homme se pardonne; ils ont exigé d'eux-mêmes la perfection absolue et continue, et ils se sont lancés dans la vie avec la ferme résolution de tout souffrir et de tout faire plutôt que d'en dévier d'un pas. » Vous vous moquez, dit encore M. Taine, d'une révolution faite à propos de surplus et de châtiments: il y avait le sentiment du divin sous ces disputes d'habits. Ces pauvres gens, bouffiers et fermiers, croyaient de tout leur cœur à un Dieu sublime et terrible, et ce n'était pas une petite chose pour eux que la façon de l'adorer. — « Supposez, écrit Carlyle, qu'il s'agisse pour vous d'un intérêt vital et infini, que votre âme tout entière, rendue muette par l'excès de son émotion, ne puisse en aucune façon l'exprimer, en sorte qu'elle préfère le silence à toute expression possible, que diriez-vous d'un homme qui s'avancerait pour l'exprimer à votre place au moyen d'une mascarade et à la façon d'un tapissier décorateur? Cet homme-là, qu'il s'en aille vite, s'il a soin de lui-même! Vous avez perdu votre fils unique; vous êtes muet, égaré, vous n'avez pas même de larmes; un importun, avec toutes sortes d'importunités, vous offre de célébrer pour lui des jeux funéraires à la façon des anciens Grecs! Voilà ce qui a soulevé la Révolution, et non la taxe des vaisseaux ou toute autre vexation politique. » Vous pouvez me prendre ma bourse, mais non anéantir mon âme. Mon âme est à Dieu et à moi. » Et le même sentiment qui les a faits rebelles les a faits vainqueurs. On ne comprenait pas comment la discipline avait pu subsister dans une armée où un caporal inspiré gourmandait un colonel tiède. On trouvait étrange que des généraux qui cherchaient en pleurant le Seigneur eussent appris dans la Bible l'administration et la stratégie. On s'étonnait que des fous eussent été des hommes d'affaires. C'est qu'ils n'étaient point des fous, mais des hommes d'affaires; toute la différence entre eux et les gens pratiques que nous connaissons, c'est qu'ils avaient une conscience: cette conscience était leur flamme; le mysticisme et les rêves n'en étaient que la fumée. Ils cherchaient le vrai, le juste, et leurs longues prières, leurs prédications nasales, leurs citations bibliques, leurs larmes, leurs angisses, ne font que marquer la sincérité et l'ardeur avec lesquelles ils s'y portaient. Ils lisait leur devoir en eux-mêmes; la Bible ne faisait que les y aider. Au besoin, ils la violentaient quand ils voulaient vérifier par les textes les suggestions de leur propre cœur. C'est ce sentiment du devoir qui les réunit, les inspire et les soutint, qui fit leur discipline, leur courage et leur audace, qui souleva jusqu'à l'héroïsme antique Hutchinson, Milton et Cromwell, qui provoqua toutes les actions décisives, toutes les résolutions grandioses, tous les succès extraordinaires, la déclaration de la guerre, le jugement du roi, la purge du Parlement, l'humiliation de l'Europe, la protection du protestantisme, la domination des mers. Ces hommes sont les véritables héros de l'Angleterre; ils manifestent les caractères originaux et les plus nobles traits de l'Angleterre, la piété pratique, le gouvernement de la conscience, la volonté virile, l'énergie indomptable. Ils ont fondé l'Angleterre à travers la corruption des Stuarts et l'amollissement des mœurs modernes, par l'exercice du devoir, par la pratique de la justice, par l'opiniâtreté du travail, par la revendication du droit, par la résistance à l'oppression, par la conquête de la liberté, par la répression du vice. Ils ont fondé l'Ecosse; ils ont fondé les Etats-Unis; ils fondent aujourd'hui, par leurs descendants, l'Australie et colonisent le monde. Carlyle est si bien leur frère, qu'il excuse ou

admire leurs excès, l'exécution du roi, la mutilation du Parlement, leur intolérance, leur inquisition, le despotisme de Cromwell, la théocratie de Knox. Il nous les impose pour modèles, et ne juge le passé et le présent que d'après eux.

Cromwell, drame en cinq actes et en vers, de V. Hugo, publié par l'éditeur Ambroise Dupont, au mois de décembre 1827. N'ayant pas la témérité de vouloir, en quelques pages, raconter, c'est-à-dire suivre pas à pas, scène à scène, le drame de V. Hugo dans le dédale des intrigues où nous ferait pénétrer le poète, nous nous bornerons à en esquisser le sujet en quelques lignes. Nous sommes à White-Hall en l'année 1657. Olivier Cromwell a grandi, depuis que, sortant du Parlement comme Louis XIV y était entré, il s'est déclaré maître de la Grande-Bretagne. Sa puissance est maintenant à son apogée. A l'intérieur, il a rallié au Protectorat les cavaliers, les républicains, les presbytériens, tous les hommes haut placés, tous les chefs de parti. Si quelque complot se tramait encore contre sa vie, l'œil de lynx de sa police sait le découvrir, et sa main de fer le comprimer, l'étouffer. A l'extérieur, plus puissant encore, il voit les ambassadeurs de tous les pays venir à lui, courber le genou devant « son trône » et solliciter son alliance. Cromwell, ce brasseur, ce républicain austère, inflexible, ce héros militaire, ce maître enfin, par le seul fait de son génie, des destinées de l'Angleterre, — nous allons dire de l'Europe, — est aussi grand dans Londres que César dans Rome... Cependant, comme le vainqueur de la Gaule, le vainqueur de l'Irlande n'est point satisfait. Son ambition a grandi avec sa fortune. Ayant le pouvoir de la royauté, en ayant tous les privilèges, il veut en porter les insignes.

Et voilà que son vœu le plus ardent va devenir une réalité. La Cité de Londres a déposé le sceptre à ses pieds, et le Parlement la couronne; il a déjà revêtu la pourpre et l'hermine, il touche à son rêve, lorsque tout à coup il reconnaît — non, il devine — autour de lui, près de lui des conjurés n'attendant pour lever leur poignard que d'avoir à frapper un roi. Alors il brise le sceptre, il rejette au loin la couronne, et, affirmé dans son titre de Protecteur d'Angleterre par cet acte apparent de fidélité à la république, il peut encore rêver la royauté.

Quand donc serai-je roi ?

Ces sont les derniers mots du drame de V. Hugo, que le poète met dans la bouche de Cromwell.

Est-ce bien un drame? Oui et non. Oui, d'après Aristote (et je demande pardon à l'auteur d'invoquer ce nom), d'après Aristote ce serait le drame *simple*, c'est-à-dire l'expression d'un seul sentiment, d'une seule situation, d'une seule idée. Non, car, même dans le drame simple, il faut qu'il y ait gradation, il faut que l'amour ou la haine, la pitié ou la terreur aillent croissant toujours d'acte en acte, de scène en scène, et captive le spectateur jusqu'au dénouement. Or cette gradation, je ne la trouve pas dans *Cromwell*.

La première œuvre dramatique de V. Hugo n'aurait donc pas pu être jouée devant les Athéniens, même lorsque n'avaient encore applaudi que *Prométhée*, c'est-à-dire la tragédie qu'Aristote appelle *simple*, celle d'Eschyle, avec lequel notre auteur a cependant tant de points de contact.

V. Hugo avait écrit *Cromwell* pour la scène, et Talma, auquel le poète avait lu quelques extraits de son œuvre, avait même accepté le rôle du héros. La pièce n'a cependant pas été jouée. Talma étant mort avant qu'elle fût portée au théâtre, V. Hugo ne trouva-t-il pas un autre acteur dont il crût pouvoir faire un Protecteur d'Angleterre? Je ne pense pas que les choses se soient passées ainsi. Mais en relisant *Cromwell* l'auteur reconnut, croyons-nous, l'insuffisance que nous venons de signaler; il craignit que la simplicité du thème, noyée dans l'excès du développement de son œuvre, ne dérouter le spectateur, ce spectateur qui n'est pas celui de la *Lxxe* olympiade, et que les *faiseurs* avaient habitués aux fortes émotions, aux péripéties, au gros sel du mélodrame. V. Hugo redouta un échec, et peut-être il eut raison.

Après avoir dit quel sujet avait servi de thème au poète, et de quelle façon il avait rempli ce thème, nous pourrions et devrions lui reprocher d'en avoir usé un peu sans façon avec l'histoire. Nul document n'atteste, par exemple, la donnée sur laquelle repose le drame, ou plutôt le dénouement du drame; nulle histoire ne dit qu'au moment où le peuple de Londres, se pressant en tumulte autour de l'estrade de Westminster, allait acclamer son nouveau roi, Cromwell, ou l'un des siens, avait vu luire la lame du poignard dans les mains de Lambert; nul chroniqueur n'arme la main de ce Lambert, un habile homme en définitive, de plus un lâche, et qui, tout en conspirant contre le Protecteur, n'aurait pas voulu se compromettre aussi franchement.

Et puis, est-ce bien la crainte du poignard qui fit refuser au Protecteur la dignité royale? En 1657, Cromwell se voyait tout-puissant. D'un côté, plus heureux que César, il avait un Parlement, son sénat à lui, tout à sa dévotion, et ce corps politique lui avait sans résistance offert la couronne; d'un autre côté, le peuple était tout prêt à sanctionner par ses hurrahs l'offre du sénat, car le peuple

aime les fêtes, les spectacles, et ne s'inquiète pas du pays, pourvu qu'il chante. Les conspirateurs seuls étaient-ils donc l'effroi de Cromwell? Mais on n'en comptait déjà plus qu'un bien petit nombre; le Protecteur avait su ou les attacher à lui par sa générosité, ou s'en défaire par la hache, le gibet ou la Tour de Londres. Et puis, si quelque cavalier trop téméraire, si quelque tête ronde trop fanatique voulait encore conspirer, la police, une police merveilleuse qui, en cinq années, avait découvert quinze conspirations, saurait bien deviner et faire avorter la seizième.

Encore une fois, il semble peu probable que la crainte du poignard ait empêché Cromwell de mettre sur sa tête la couronne royale. Sans doute, depuis cinq ans, cette couronne était le rêve, la chimère, le but constant des efforts du Protecteur; il avait ordonné à son Parlement de la lui offrir, et, en montant les degrés du trône de Westminster, il voulait peut-être en redescendre roi. Mais tout à coup, lorsque déjà vêtu de l'hermine il n'a qu'à étendre la main pour toucher au faite de la fortune, il se réveille du long rêve d'ambition qu'il vient de faire, ses yeux qu'avait aveuglés une fortune inouïe se dessillent, l'ivresse qui l'avait égaré se dissipe... Alors repart l'homme d'autrefois, le puritain inflexible, le républicain austère, et, apercevant devant lui ce sceptre et cette couronne que lui-même avait brisés, il les repousse loin de lui avec dédain. Voilà Cromwell tel que l'indique l'histoire, du reste peu explicite sur ce grand fait.

Lorsque V. Hugo nous montre le Protecteur d'Angleterre torturé par le remords de son acte régicide, le poète nous peint ce remords en vers poignants et magnifiques, mais ici encore le poète fausse l'histoire. Lorsque Cromwell condamna à mort le malheureux, mais foube Charles I^{er}, il ne songea point à bâtir son trône avec les planches de l'échafaud du roi. Il le condamna parce que, en sa conviction de républicain, il crut devoir le condamner. Ce repentir produit l'effet que produirait une fausse note dans une des pages grandes et sombres de Meyerbeer.

V. Hugo travestit enfin l'histoire lorsque de cette figure mâle, puissante, austère, aux sourcils épais et à la lèvre inférieure proéminente, de ce républicain, de ce géant, il fait un être petit, guindé, grotesque, mesquin.

On pourrait encore reprocher à V. Hugo d'avoir rapetissé les puritains, comme il a diminué celui qui en est comme la personnification. Ces hommes un peu roides, il est vrai, lugubres même à force de fierté et d'austérité, inexorables à force de sévérité, mais grands et purs en définitive, ne méritaient pas qu'on ne fît d'eux que des théologiens pédants, des bouffons, même des hypocrites.

Milton lui-même joue un singulier rôle dans l'œuvre de V. Hugo; lorsque le poète avoue vient rappeler au Protecteur, assis déjà sur son trône, les trois mots mystérieux *Mane, Thecel, Phares*, il semble aussi divertissant que le fou Gramadach ramassant le gantelet de Cromwell. Sans doute Milton fut un régicide; dans sa guerre de pamphlets avec Saumaise, il alla jusqu'à insulter le roi dans sa tombe. Mais la haine du poète pour le tyran, son amour pour la république, son admiration pour le Protecteur étaient de bonne foi, et d'ailleurs, s'il a écrit l'*Iconoclaste*, il a écrit aussi le *Paradis perdu*. Au reste, en 1657, Milton, qui avait deviné ou tendait l'ambition du nouveau maître, et désillusionné de ses rêves de république, avait quitté White-Hall, et, retiré dans sa famille, il méditait déjà son immortel poème. V. Hugo avait certes le droit d'aller prendre le poète aveugle par la main et de le conduire auprès du Protecteur, — mais non pour lui faire jouer le rôle mesquin qu'il lui donne dans son drame.

L'auteur de *Cromwell* avoue, dans une des notes placées à la fin du volume, qu'il a voulu faire « œuvre d'imagination, et non pas œuvre d'érudit. » Dans la préface, il dit au contraire que son drame est « l'image consciencieuse et exacte de Cromwell et de son temps. » Voilà pourquoi nous avons cru devoir considérer l'historien dans le poète dramatique.

Ces réserves faites, il faudrait louer la poésie, la louer bien haut, dans un langage digne du poète. « Je lis et je relis sans cesse votre *Cromwell*, tant il me paraît rempli de beautés neuves et hardies, lui écrivait M. Soumet; quoique dans votre préface vous nous traitiez impitoyablement de mousses et de lierres rampants, je n'en rendrai pas moins justice à votre admirable talent, et je parlerai de votre œuvre michelanguesque comme je parlais autrefois de vos odes. »

Arrivons maintenant à cette préface impitoyable dont parle M. Soumet, et dont l'effet dépassa celui du drame, éclata comme une déclaration de guerre aux doctrines reçues. Arrêtons-nous-y, mais seulement afin de rappeler en quoi consistait la réforme qu'elle prêchait, et non pour nous mêler à la lutte qui dure encore.

En ce temps-là, — c'était en 1827, — on jouait à l'Odéon les drames de Shakspeare. Parmi les spectateurs, un surtout applaudissait tous les soirs à cette littérature peu connue et même inconnue en France jusqu'alors, à ces compositions que la veille on aurait appelées barbares et que le lendemain on ap-

pela sublimes. Ce spectateur, c'était V. Hugo. Nous n'affirmons point que le poète ne méditât pas depuis longtemps une réforme littéraire, et que déjà, dans ses précédentes œuvres, il n'eût fait pressentir cette réforme; je ne dirai point que Shakspeare fut la cause de la révolution littéraire tentée par V. Hugo, mais qu'il en fut l'occasion. *Othello*, *Hamlet*, *Roméo*, ces drames fiers, rudes, libres, grandioses, ces chefs-d'œuvre immortels qui, sa-crifiant toutes les règles dramatiques admises jusqu'alors, ne sont des chefs-d'œuvre que par ce dédain même de ces règles, c'est-à-dire par la franchise, l'originalité, la vérité; ces drames furent comme une révélation pour V. Hugo, et l'auteur de *Cromwell* écrivit sa préface.

De quel principe part le réformateur? Le voici: le drame est un miroir où se réfléchit « la nature... » Le théâtre est un foyer d'optique: « tout » ce qui existe, dans le monde, dans l'histoire, dans la vie, dans l'homme, « tout doit et peut s'y réfléchir, » mais sous la baguette magique de l'art. L'art feuillette les siècles, feuillette la nature, interroge les chroniques, s'étudie à reproduire « la réalité » des faits, surtout celle des mœurs et des caractères. Si, pour une œuvre de ce genre, le poète doit choisir dans les choses (et il le doit), ce n'est pas le beau, mais le « caractéristique. » Il faut qu'à cette optique de la scène toute figure soit ramenée à son trait saillant, le plus individuel, le plus précis. « Le vulgaire et le trivial » même doivent avoir un acteur. Rien ne doit être abandonné.

L'unité de lieu! V. Hugo la répudie: « Quoi de plus invraisemblable, dit-il, de plus absurde en effet que ce vestibule, ce péri-style, cette antichambre, lieu banal où nos tragédies ont la complaisance de venir se dérouler, où arrivent, on ne sait comment, les conspirateurs pour déclamer contre le tyran, et le tyran contre les conspirateurs!... Quoi de plus contraire à la vérité, même à la vraisemblance! »

L'unité de temps! V. Hugo la rejette avec le même dédain: « L'action encadrée de force dans les vingt-quatre heures est aussi ridicule qu'encadrée dans le vestibule. Toute action a sa durée propre, comme son lieu particulier. Verser la même dose de temps à tous les événements, appliquer la même mesure sur tout! On irait d'un cordonnier qui voudrait mettre le même soulier à tous les pieds. »

Enfin notre poète admet la troisième unité, l'unité d'action. Celle-là, dit-il, résulte d'un fait: l'œil ni l'esprit humain ne sauraient saisir plus d'un ensemble à la fois. Celle-là est aussi nécessaire que les deux autres sont inutiles. C'est elle qui marque le point de vue du drame: or, par cela même, elle exclut les deux autres.

Et si l'on dit à V. Hugo que ces règles sont empruntées au théâtre grec, il répondra, et avec raison: Mais en quoi le théâtre et le drame grecs ressemblent-ils et doivent-ils ressembler à notre drame et à notre théâtre? Si on lui dit que Corneille les a acceptées, il rappellera quels débats eut à soutenir l'auteur du *Cid* contre les pseudo-Aristotes de l'époque: Mairet, Claveret, d'Aubignac, Scudéri, et dira comment, après avoir été rompu dans son premier jet, ce génie tout moderne, tout nourri du moyen âge, forcé de se tenir à lui-même, nous donna cette Rome castillane, sublime sans contredit, mais où, excepté peut-être dans *Nicomède*, si moqué du dernier siècle, pour sa fièvre et naïve couleur, on ne retrouve ni la Rome véritable ni le vrai Corneille.

Venant à parler de la distinction des genres, V. Hugo n'est pas moins entier, et il a raison encore. La nature, en effet, allie le drame à la comédie; or le poète a mission de représenter la nature, donc il doit allier la comédie au drame. Il faut laisser à Cromwell ses bouffons, et à Henri IV ses jurons, à Wallenstein sa croyance en l'astrologie, et à Pascal sa foi en la vertu des amulettes; il faut derrière Marguerite voir Méphistophélès, et Blanche au lit de François I^{er}; il faut montrer la faiblesse dans le héros, et dans le tyran des retours d'humanité; il faut mêler les pleurs aux sourires, mettre le beau à côté du laid, à côté du sublime le grotesque, à côté de l'âme la bête, dans le drame enfin la comédie. Il le faut, parce que la vérité le veut ainsi.

Après nous avoir indiqué le caractère du drame, l'auteur nous dit quel doit être le style, non plus seulement des compositions dramatiques ou même de la poésie, mais aussi de la prose; il nous dit, en un mot, ce que doit être la langue.

Nous sommes loin de l'année 1822, où le jeune poète des *Odes* promettait de suivre les règles imposées par Boileau et faisait un mérite à celui que plus tard il devait appeler un « ci-devant » (*Contemplations*, réponse à un acte d'accusation) d'avoir fixé la langue (1^{re} préface des *Odes*). En 1826 (2^e préface des *Odes*), il devient un peu plus hardi; il veut renverser Aristote, mais tout en faisant régner Vaugelas; il délaisne la rhétorique, mais respecte la grammaire.

Le témoin de la vie de V. Hugo raconte qu'un jour M. Soumet confia au poète la perplexité où il était. Il avait fait ce vers dans sa *Clytemnestre*:

Quelle hospitalité funeste je te rends!

« Eh bien ? lui demanda V. Hugo. — J'hésite à laisser dire ce vers à la représentation. — Pourquoi ? — N'êtes-vous pas effrayé de cette épithète qui enjambe l'hémistiche ? — Ah ! bien, oui, dit V. Hugo, je leur ferai faire d'autres enjambées ! »

La révolte se prépare donc peu à peu dans l'esprit de notre poète. Enfin elle éclate en brisant les lisières de la routine, et, en 1827, dans la préface que nous étudions, il dit : « La langue française n'est point fixée et ne se fixera point. Une langue ne se fixe pas. L'esprit humain est toujours en marche ou, si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui. Les choses sont ainsi : quand le corps change, comment l'habit ne changerait-il pas ?... La langue de Montaigne n'est plus celle de Rabelais, celle de Pascal n'est plus celle de Montaigne, celle de Montesquieu n'est plus celle de Pascal. Chacune de ces quatre langues, prise en soi, est admirable parce qu'elle est originale... Toute époque a ses idées propres, il faut qu'elle ait aussi les mots propres à ses idées... C'est ainsi que nos Jansénistes crient à la langue de s'arrêter ; les langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se fixent, c'est qu'elles meurent... L'écrivain peut donc oser, hasarder, créer, inventer son style, il en a le droit. »

S'appliquant ensuite en particulier au style du drame : « Nous voudrions, dit-il, un vers libre, franc, loyal, osant tout dire sans prudence, tout exprimer sans recherche. Malheur au poète si son vers fait la petite bouche ! s'il ne sait pas briser à propos et déplacer la césure, s'il n'est pas plus ami de l'enjambement qui l'allonge que de l'inversion qui l'embrouille. »

Mais alors, dira-t-on à V. Hugo, pourquoi ne pas écrire en prose ? « Parce que la prose, bien plus timide, obligée de sevrer le drame de toute poésie lyrique ou épique, réduite au dialogue et au positif, est loin d'avoir les ressources de la poésie ; c'est que l'idée, trompée dans le vers, prend soudain quelque chose de plus incisif et de plus éclatant. C'est le fer qui devient acier. »

Par cette obligation qu'il fait à l'auteur dramatique d'écrire en vers, V. Hugo répond à ceux qui l'accusent de vouloir déformer l'art en y introduisant le laid et le grotesque, le trivial et le réel. Le laid ! mais ne devient-il pas beau en passant à travers le prisme des vers, et le grotesque ne pourrait-il pas devenir sublime ? De même ne confondez pas, ô Aristarque classique, le trivial avec le commun ; le trivial c'est le mot, c'est le fait caractéristique qui de son empreinte marque un personnage, une époque ; c'est le ventre-saint-gris de Henri IV par exemple ; le réel, enfin, ce n'est point le réalisme.

Vérité, tel est le mot qui résume en définitive la réforme prêchée par le novateur, mais vérité faite, par la magie de l'art, lumineuse, rayonnante, splendide. Et voilà que, cherchant à dessiner le beau d'après le plus grand poète de la France, nous arrivons, certes sans y avoir songé, à la définition qu'en a donnée le plus grand poète de la Grèce. Le beau, a dit Platon, c'est la splendeur du vrai.

Nous venons d'appeler V. Hugo un novateur ; cependant, si par sa hardiesse à divorcer avec les principes littéraires admis jusqu'à lui, surtout par le génie qu'il mit au service de la nouvelle école pour l'élever si haut, notre auteur fut proclamé tout à coup et d'une commune voix chef du romantisme, il n'en est pas, à coup sûr, le fondateur. En Angleterre, nous avons déjà nommé Shakespeare qui, dédaignant les modèles de l'antiquité (que sans nul doute il connut, du moins par les traductions) et les règles que lui fournissaient ces modèles, anima au souffle seul de son génie, fit revivre de leur vie vraie, réelle, rendit saisissants et palpables les héros qu'il mit en scène. En Italie, où la lutte des classiques et des romantiques fut aussi ardente que de ce côté des Alpes, en Italie, la terre classique par excellence, nous pourrions citer Manzoni, et avant lui Alfieri, et avant Alfieri, l'Arioste et le Tasse, et plus loin encore Dante et sa sublime épopée ; en Allemagne, enfin, Goethe, et ce nom suffira.

Mais sans sortir de la France, avant V. Hugo il y avait Lamennais, il y avait Chateaubriand, il y avait Mme de Staël, Mme de Staël qui a créé le mot *romantique* (dont la signification, du reste, n'a jamais été bien définie). Remontant plus haut dans notre histoire littéraire, nous devrions peut-être mentionner aussi cette pléiade du xiv^e siècle qui tenta de donner une plus libre allure à notre langue et que Malherbe et Richelieu étouffèrent, le premier,

En réduisant la muse aux règles du devoir ; le second, en créant l'Académie.

Nous avons terminé. Le sujet qui vient de nous occuper aurait exigé une grande toile ; resserré dans les limites d'un article de dictionnaire, nous n'avons pu et dû faire qu'une esquisse. Ainsi quelques-uns auraient voulu peut-être que nous leur racontassions les poèmes ardents et passionnés, les batailles de brochures et de feuillets que souleva la préface de *Cromwell* ; à ceux-là nous répondrons que nous aurions été entraîné trop loin, et nous renverrons les plus curieux aux journaux de l'époque : à la *Gazette de France*, par exemple, hargneuse, méchante et sotte, et au *Globe*,

modéré, sensé, *juste-milieu* (comme on disait alors), par la plume de M. de Rémusat. D'autres voudraient peut-être aussi avoir le dernier mot de la réforme ; à ceux-ci nous dirons ce que disait Voltaire à propos de la querelle des anciens et des modernes : « Le procès est encore sur le bureau, la question est pendante, attendons. »

Cependant, puisqu'on a reconnu, disait Charles Nodier (et les paroles de l'ancien critique résumeront toute la pensée qui a dicté cet article), puisqu'on a reconnu à peu près universellement que la liberté était bonne, il serait par trop extraordinaire qu'elle demeurât exceptionnellement interdite à celle de nos facultés qui en est le plus altérée, à l'imagination ; à celui des arts qui sympathise le plus passionnément avec elle, qui se conçoit le moins sans elle et qui lui doit le plus d'inspiration et de merveilles, à la poésie. » (*Revue de Paris*, 1829, t. VII.)

« La déclaration de principes de V. Hugo, dit M. Demogeot (*Histoire de la littérature française*, 1860), était tracée avec la hardiesse de touche qui caractérise ce puissant esprit. L'auteur divisait en trois époques toute la carrière qu'a parcourue l'humanité : les temps primitifs, l'antiquité, l'âge moderne. La poésie se partageait en trois formes correspondantes : l'ode, l'épopée et le drame. L'âge chrétien ou moderne était tout dramatique. Le drame, forme plus complexe, plus compréhensive que les deux autres, embrassait tous les éléments de la vie, le corps comme l'esprit, le grotesque comme le beau ; l'idéal suprême de la poésie moderne était le caractère. Le brillant critique renversait ensuite, en se jouant, l'échafaudage des règles arbitraires. Comme Goethe, il ne reconnaissait qu'une seule des trois fameuses unités, celle de l'ensemble (*das Fassliche*). Puis il se moquait, avec beaucoup d'esprit, de l'école classique, de ses périphrases, de son élégance factice, et terminait par d'excellentes observations sur la langue et les vers dramatiques. — Avec l'auteur de ce drame, dit M. Alph. Esquiros, nous entrons dans l'intérieur de l'homme, nous épions chaque idée qui passe dans ses yeux et sur son front ; nous l'entendons prier, rire, dicter un arrêt de mort ; nous sondons toutes les plaies vives et saignantes de son cœur ; enfin nous l'avons tout entier dans ce grand coup de pinceau : Cromwell, un Attila fait par Machiavel. »

Cromwell ouvrant le cercueil de Charles I^{er}, tableau de Paul Delaroche ; musée de Nîmes. Ce tableau, dont le sujet est tiré des *Quatre Stuarts*, de Chateaubriand, a obtenu un très-grand succès au salon de 1831, où il fut exposé pour la première fois. Voici la description qu'en a donnée à cette époque M. Charles Lenormant : « La scène se passe dans une des salles du palais de White-Hall ; deux chaises massives et pompeuses, comme le luxe du xvi^e siècle, portent un cercueil recouvert de velours noir : l'inscription *Carolus rex 1649*, tracée sur une lame de plomb, dit quelle victime renferme ce cercueil. Cependant le silence funèbre a été tout à coup troublé ; un homme s'avance avec impatience et brusquerie ; le pavé de marbre retentit sous ses pas ; un corps ramassé, de larges épaules, un masque énorme, tels sont les traits qui caractérisent les génies despotiques. La plume rouge de ce feutre poudreux, le justaucorps de buffe usé par le haubert, les bottes éperonnées, salées par la boue des camps ; tous ces détails, d'une grossièreté fastueuse, achèvent le portrait et écrivent sur ce front bruni le nom d'Olivier Cromwell : il est là, la main étendue sur le couvercle du cercueil qu'il a violé, le regard fixé sur la tête du mort ; car c'est bien lui, c'est Charles décapité, c'est la royauté solennellement justiciée, c'est la toute-puissance désormais assurée à Cromwell ! Qu'on ne cherche pas dans ce visage une fausse complication de sentiments ; il n'y a là pour l'assassin ni leçon ni remords : c'est une curiosité d'écolier, un fanatisme de prédicant, une passion de vautour. Si cette bouche pouvait parler, vous entendriez sans doute un verset de la Bible se heurter contre un grossier sarcasme ; à peine soupçonneriez-vous, pour mélange à cette joie, quelque chose de la peur religieuse qui nous saisit en présence de la mort ; mais cette émotion passagère sera bientôt dissipée, et alors vous le verrez arracher au cercueil cette tête coupée, comme pour s'assurer qu'elle ne tient plus au corps et que nulle puissance au monde ne pourra plus ranimer ces deux parties dont l'union faisait un roi. Si on demandait, en présence de ce tableau, à quelle école et à quel temps appartient le peintre qui l'a produit, bien des gens s'étonneraient d'entendre nommer la France et le xix^e siècle. En effet, si l'on ne fait attention qu'au matériel de l'art, il y a là quelque chose qui est tellement en dehors de nos habitudes, qu'on ne sait à qui des nôtres rattacher cette peinture ; ce n'est ni le coloris léger et argentin de Largillière et de Greuze, ni la manière sobre et transparente de Gros ; à part certaine pratique d'empatement qui tient à notre éducation d'atelier, c'est Van Dyck qu'il faut nommer, si l'on veut donner une idée de la manière de M. Delaroche dans son *Cromwell* ; mais si l'on étudie la pensée intime de l'artiste, on comprendra bientôt quelle influence a exercée sur son esprit l'école historique moderne de la France ; c'est dans cette donnée d'imitation exacte des mœurs, des habitu-

des, des passions particulières à chaque siècle que M. Delaroche a appris à répandre sur son ouvrage ce vernis de la réalité, la seule poésie qui nous appartienne en propre... A ne considérer que l'exécution matérielle, le *Cromwell* manifeste des progrès très-sensibles dans le talent de M. Delaroche. La tête de Cromwell est de la couleur la plus solide et la plus vraie ; il ne fallait pas moins, pour lutter avec l'ajustement de la figure, comparable à ce que les Flamands ont fait de plus beau en ce genre. M. Delaroche a concentré la lumière sur son principal personnage, sans empêcher le regard de circuler dans cette chambre solitaire. La saillie du cercueil, en avant de Cromwell, est rendue avec bonheur ; le raccourci horizontal que présente le corps du roi rappelle le cadavre placé sur une table, dans la *Leçon du professeur Tulp*, de Rembrandt ; les traits de Charles I^{er} sont d'une ressemblance et d'une dignité dans la mort qui saisissent l'imagination ; mais peut-être la barbe et les cheveux n'ont-ils pas tout le terne et tout le mat qui suivent immédiatement la cessation de la vie. Enfin, M. Delaroche, sans éviter la partie horrible de son sujet, n'a pas insisté sur les détails qui auraient pu repousser la vue ; cette modération d'effet n'appartient qu'à un talent sûr de lui-même. A côté de cet éloge si complet, il n'est pas sans intérêt de placer le jugement porté sur le *Cromwell* par un critique dont l'apprêt est connu : « Dans le sujet choisi par M. Delaroche, dit Gustave Planche, il fallait avant tout être vrai, d'une vérité franche et hardie, mais simple, mais trouvée, mais facile à comprendre et à saisir. Or, jusqu'à ce que le contraire soit démontré, nous penserons et nous dirons que le caractère de cette composition est absolument insaisissable. Où est la date ? Où est l'authenticité du fait ? Nous ne le recherchons pas. Où le peintre a-t-il vu qu'Olivier Cromwell ait ainsi gaspillé son temps et ses yeux ? Où a-t-il lu que le Protecteur, après avoir abattu la seule tête qui lui faisait obstacle, se soit ainsi arrêté pour la contempler ? Je ne le demanderai pas. Que la chose soit vraie ou non, peu importe ; il lui appartenait, à lui artiste, de la rendre vraisemblable. Or, non-seulement le *Cromwell* de M. Delaroche n'est pas vrai, non-seulement il n'est pas vraisemblable ; il est impossible. Je défie, en effet, qu'on devine et qu'on soupçonne les sentiments et les pensées dont le peintre a voulu animer sa physionomie. Est-ce la joie, le dédain, le mépris, les remords, la crainte de l'avenir, le regret du passé, un soudain retour, une subite intelligence du néant de la grandeur ? espérance ou repentir ? Je ne vois pas un trait du visage qui me révèle un seul de ces sentiments. Je suppose que l'auteur, après avoir longtemps hésité entre les différentes expressions qu'il pouvait choisir, ne sachant auquel entendre, craignant le trop et le trop peu, s'est enfin décidé pour l'impossibilité ; mais il n'a pas, que je sache, réussi même à exprimer ce dernier sentiment. Four moi, le caractère de *Cromwell* est encore en délibération... Je ne sais pas où M. Delaroche a vu un cercueil pareil à celui qu'il a fait, et le sien paraît exécuté d'après nature ; mais je serais tenté de croire qu'il l'a commandé. A moins qu'un renseignement spécial, une tradition authentique ne vienne me contredire, je prendrais volontiers celui-ci pour une boîte à violon. Les meubles, le drap mortuaire, les bottes du Protecteur ne laissent rien à désirer pour la propreté et en même temps pour la mollesse de l'exécution. Je ne crois pas qu'il soit possible d'exécuter plus peitement une si grande peinture. »

M. Alphonse de Calonne ne s'est pas montré moins sévère à l'égard du *Cromwell* dans l'étude qu'il a consacrée à Paul Delaroche (*Revue contemporaine*, 1857) : « Le *Cromwell*, dit-il, est un acteur bien grisé qui joue bien son rôle, qui est bien en scène, comme on dit au théâtre. Il s'est fait un visage rébarbatif qu'applaudira le parterre, et s'est donné un air songeur que les malins de l'orchestre prendront pour de la profondeur. L'exactitude du costume pourrait satisfaire l'archéologue le plus exigeant ; c'est là un point que M. Delaroche ne néglige jamais. Dépouillez Cromwell de sa veste de velours, de son baudrier, enlevez-lui son haut-de-chausses et ses grandes bottes à entonnoir, ôtez-lui du front ce chapeau de puritan, et demandez-vous ensuite si le Cromwell existe encore. L'expérience est décisive. Ce n'est pas un homme de muscles et de chair, c'est un homme de cuir et de feutre ; ce n'est pas le Protecteur en personne, c'est un tragédien ; tout le dit : son geste, son attitude, son port de tête, son froncement de sourcil, son regard sans flamme et sans passion. La nature n'a ni ces préparations dramatiques, ni cette impuissance à se manifester. C'est moins encore qu'un tragédien, c'est un grossier paysan. » M. de Calonne ajoute que, lorsque le *Cromwell* fut exposé, on y vit une allusion à la révolution récente qui venait de renverser la royauté des Bourbons. « C'était une erreur, l'allusion n'aurait certainement pour rien dans la composition du peintre, et il eût été absurde à celui-ci de l'y mettre : il n'y avait pas plus de rapport entre Cromwell et Louis-Philippe qu'entre l'empire romain et l'empire français ; mais, comme toujours, M. Delaroche avait obéi à l'entraînement général ; on parlait beaucoup de Cromwell à cette époque ; la passion politique allait loin, trop loin, dans ses allusions, et la peinture de M. Delaroche, esclave fidèle de la littérature et des modes contem-

poraines, suivait à distance leur exemple. » Ce qui est certain, c'est que ce tableau rappelle immédiatement à l'esprit les violences du Protectorat : « Tout est calme et tranquille dans cette composition, a dit M. de Pesquidoux, et pourtant vous êtes ému, dominé. C'est que le peintre, tout en ne vous offrant qu'un seul épisode, vous fait pénétrer du même coup dans tous les détails horribles d'une révolution ; c'est qu'ici tout est matière à méditation et à rêverie, tout est vérité et contraste... Les lourdes bottes du chef populaire, son baudrier grossier soutenant une épée commune, son justaucorps en peau de daim, son feutre sombre reportant douloureusement la pensée vers ce cavalier si fin et si gracieux, si chevaleresque et si beau, dont Van Dyck nous a laissé la brillante image. »

— Cette puissance d'intérêt et d'émotion qui naît ici de la nature même du sujet, de la situation de deux hommes qui personnifient deux grandes idées, elle est servie, dit à son tour M. Ch. Blanc, par une exécution magistrale, la plus belle que M. Delaroche ait jamais rencontrée à travers les incertitudes continuelles de sa manière. » Nous ajouterons, pour atténuer le reproche d'impassibilité adressé au *Cromwell* par Gustave Planche, qu'en contemplant le cadavre de Charles I^{er}, le Protecteur laisse échapper ces froides paroles redites par M. Guizot : « Voilà un corps bien constitué et qui promettait une longue vie. » L'apathie farouche de Cromwell, qui se déceale si bien dans ces quelques mots, ne devait-elle pas être fidèlement exprimée par Delaroche ? Le grand artiste a peint des œuvres plus compliquées, plus chargées de figures et de détails : il n'en a pas fait de plus intéressante. — Le *Cromwell* a été gravé à la manière noire par M. Henriquel-Dupont, et sur bois par M. Chapon. Dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*. Les figures du tableau sont de grandeur naturelle.

CROMWELL (Richard), troisième fils du Protecteur, né à Huntingdon en 1626, mort en 1712. Il montra peu d'application pour l'étude et ne prit aucune part aux entreprises militaires de son père. D'un caractère faible et indolent, ami des plaisirs, il semblait peu propre à porter le lourd fardeau de son nom. Il paraît même qu'il fréquentait habituellement une société de jeunes *cavaliers* (royalistes), et on a supposé qu'il avait quelque sympathie pour leur cause. Il est du moins certain qu'il supplia son père d'intercéder pour obtenir la grâce de Charles I^{er}. Le Protecteur, qui le destinait à recueillir l'héritage de sa puissance, le fit siéger dans le Parlement, dans le conseil du commerce et de la navigation, le mit à la tête de la nouvelle chambre des lords, et le désigna en mourant comme son successeur (1658). Richard fut proclamé sans résistance Protecteur de la république. Mais peu de temps après les partis s'agitèrent autour de lui ; les officiers républicains lui arrachèrent la dissolution du Parlement, réinstallèrent les anciens membres du Parlement croupion (*rump*), et firent décréter par cette assemblée que la république n'aurait plus ni chef unique ni chambre des lords. L'insignifiant Richard fut submergé au milieu de ces événements ; il donna sa démission sans résistance, quitta l'Angleterre après la restauration, plutôt, dit Clarendon, par crainte de ses créanciers que par crainte du roi, et voyagea obscurément sur le continent jusqu'en 1680, époque où il lui fut permis de revenir en Angleterre. Il alla achever ses jours, sous le nom de Clark, à Cheshunt, dans le comté d'Hertford.

Cromwell (Richard), son protecteur et la restauration des *Stuarts*, deux volumes publiés en 1856, par M. Guizot. Le 3 septembre 1653, Olivier Cromwell mourut à White-Hall, et son pouvoir tout entier passait dans les mains de son fils Richard, comme un légitime héritage, aux acclamations du peuple et de l'armée. Jamais prince de Galles ne succéda plus aisément à un roi d'Angleterre. Tous les partis nés de la révolution, oubliant leurs querelles, se groupèrent pour soutenir Richard ; les royalistes courbaient la tête sans joie et sans espoir, résignés à force d'impuissance. Vingt mois et vingt-six jours après ce facile début du nouveau Protecteur, le 29 mai 1660, Charles II entra à White-Hall et prenait possession du trône de ses pères, à la clarté de mille feux de joie, au bruit d'applaudissements enthousiastes, sans qu'un murmure se fit entendre, sans qu'il en eût coûté une goutte de sang. Vit-on jamais plus étonnant contraste que celui de cette monarchie rétablie sur un sol fumant encore du sang royal, sans combat, sans efforts, sans autre appui visible que les vœux de ses partisans et l'affaiblissement de ses ennemis ? C'est le tableau complet de cette restauration à peu près sans exemple qu'a voulu retracer M. Guizot, après avoir peint le règne de Charles I^{er} et le protectorat d'Olivier Cromwell. L'art est le même et la perfection du récit peut-être supérieure, mais le sujet est moins sérieux et moins émouvant. Après le grand drame politique, la tragi-comédie. Ce fantôme de protectorat qui s'évanouit dès sa naissance, ces semblants de gouvernements tantôt civils, tantôt militaires, qui tour à tour lui succèdent et tour à tour abdiquent et disparaissent, s'annulant, s'éteignant l'un par l'autre ; cette royauté à qui le bien vient en dormant, d'abord impossible et bientôt nécessaire, qui

ressuscite à son insu par les soins d'un mystérieux complice et qu'à la fin tout le monde accepte, parce que tout le reste est usé et qu'il n'y a plus qu'elle dont on puisse essayer encore, tout cela n'est, à coup sûr, ni sombre ni terrible. C'est un spectacle varié, récréatif, souvent profond et toujours attachant, qui provoque parfois le sourire, parfois la réflexion. Au premier abord, fût remarquer M. Vitet, on s'étonne que ces vingt et un mois d'interrègne, si ternes et si confus chez tous les historiens, soient d'étoffe à fournir deux volumes à M. Guizot, dont un des caractères, un des premiers mérites, est le nerf et la précision. Deux volumes pour Richard Cromwell, pour les derniers soupçons du rump, pour George Monk et sa stratégie silencieuse, le même nombre de volumes que pour les vingt-cinq années de Charles I^{er} et les dix ans d'Olivier Cromwell, il y a, tant qu'on n'a pas ouvert le livre, de quoi s'étonner un peu. A mesure qu'on y pénètre, l'étonnement disparaît : on s'aperçoit que ces vingt et un mois sont une mine inépuisable pour qui sait y fouiller; que, bien loin de manquer de matière, l'auteur élague et choisit, toujours sobre, toujours contenu, toujours fidèle à sa méthode et à ses propres traditions. Il est vrai que le journal de Burton a puissamment aidé M. Guizot pour expliquer l'énigme de la chute de Richard; mais les documents les plus précieux lui viennent, on ne s'en doute pas, de France, de M. de Bordeaux, un correspondant de Mazarin à Londres, dont M. Guizot met les dépêches en regard de son œuvre, pour en mieux faire saisir toute la vérité.

Deux points semblaient presque insolubles : coordonner et mettre en scène dans un ordre intelligible cette cohue de faits et de personnages, tous à peu près de même taille, figurant tous au même plan, se distinguant à peine les uns des autres; puis, en second lieu, faire un drame de cette confusion, rendre sinon visible, du moins toujours présente d'un bout à l'autre du récit cette unité d'intérêt, sans laquelle il n'est point d'œuvre d'art. M. Guizot a résolu ce double problème. Sans introduire dans son œuvre aucun classement arbitraire, il a cherché un plan, tracé des divisions, marqué des temps d'arrêt, des points de repère pour mieux nous diriger à travers cette foule, pour mieux débrouiller ce chaos. Quatre phases principales lui ont appartu dans son sujet; il a fait son drame en quatre actes, ou pour mieux dire en quatre livres. Le premier est consacré à Richard Cromwell : il contient son histoire, de son avènement à sa chute, l'espace d'environ sept mois. Dans le second, autre aventure encore plus éphémère : le long Parlement ressuscité; vieux, mutilé, décrépît, il prétend faire le jeune homme, il veut reprendre ses habitudes. L'armée l'a rappelé, croyant qu'il était mort; dès qu'il donne signe de vie, elle le met à la porte. Avec le troisième livre la scène change, un nouvel acteur apparaît. Monk prend en main la cause du long Parlement chassé; sous couleur de le rétablir, il entreprend le travail d'un autre rétablissement. Nous assistons aux premiers pas de sa ténébreuse campagne, nous passons avec lui d'Ecosse en Angleterre; ce livre est son prologue, sa première série de pourparlers et de men songes. Au quatrième acte, l'action touche à son terme. Monk est à Londres, son travail d'approches est fini, la sappe du mineur a fait son œuvre. Il est au bout de ses parallèles, démasque ses batteries, fait capituler tout le monde, et les Stuarts rentrent en Angleterre sans conditions. De cette façon le spectacle, qui tout à l'heure était trouble et confus, est maintenant en pleine lumière; tout s'aperçoit, tout est distinct, tout s'explique et saisit l'esprit. Quant à l'unité, M. Guizot l'obtient grâce à une idée qui domine les deux volumes et les enchaîne comme par un lien secret. C'est l'idée de la royauté qui doit nécessairement clore cette anarchie, et dont la restauration offre, sous forme d'épilogue, un tableau achevé de peinture historique où tout est vivant et animé.

« Apprendre aux lecteurs, répétons-nous avec M. Vitet, que dans ces deux volumes, que dans une œuvre de M. Guizot ils trouveront un art profond et magistral, les grandes qualités du style, clarté, simplicité, précision sans roideur, réflexions courtes et rures, jamais sonores et toujours à leur place, point de luxe, point de purr, de grands traits, une mâle élégance, le vrai langage de l'histoire, est-ce bien nécessaire? » Non; mais ce qu'on peut faire remarquer, c'est que le défaut ordinaire de M. Guizot, la sécheresse, a disparu presque entièrement. Cette fois les personnages sont des hommes et non pas des idées; ils agissent, ils parlent, on les entend, on les voit, grâce à l'habileté dont l'auteur a fait preuve dans la mise en scène et dans l'art si difficile de grouper et de peindre.

CROMWELL (Olivier), littérateur anglais, né en 1742, mort en 1821. Il était arrière-petit-fils de Henri, second fils du Protecteur, et exerça la profession de *solicitor* à Londres. Il fut aussi greffier de l'hôpital Saint-Thomas, dans la même ville. On a de lui un ouvrage important, intitulé : *Mémoires du Protecteur Cromwell et de ses fils Richard et Henri, accompagnés de lettres originales et d'autres papiers de famille*.

CROMY, ville de Russie. V. KROMY.

CROMYON, bourg de la Grèce ancienne, sur le golfe de Corinthe, servait autrefois, selon la fable, de résidence à Sinis, brigand célèbre, surnommé *Pilyocampes* ou *Courbeur de pins*, parce qu'il écartelait les voyageurs en les attachant à deux pins, qu'il rapprochait et qu'il lâchait ensuite. Thésée lui fit subir la peine du talion.

CRON s. m. (kron). Terre sablonneuse qui contient beaucoup de coquillages. || Plâtras, gravois, dans le nord de la France.

CRONACA (Simon POLLAJUOLO, surnommé IL), architecte italien, né à Florence en 1454, mort en 1509. Son enthousiasme pour les monuments anciens lui valut son surnom de *il Cronaca* (l'Antiquaire). Ce fut lui qui construisit presque entièrement le magnifique palais Strozzi, la charmante église Saint-François, sur le mont Miniato, que Michel-Ange appelait la *Belle villageoise*, et la sacristie de l'église du Saint-Esprit. Il se mêla aux agitations politiques de son temps, et fut un des sectateurs de Savonarole.

CRONAILLES s. f. pl. (kro-na-ille; il mll. — rad. *cron*). Décombres, plâtras, dans les départements du Nord.

CRONATION s. m. (kro-na-si-on). Bot. Genre de champignons parasites microscopiques, dont l'espèce type croît sur les feuilles du dompte-venin.

CRÔNE s. m. (krô-ne). Mar. Sorte de grue qu'on emploie dans les ports pour charger et décharger les navires.

CRÔNE ou **CROSNE** s. f. (krô-ne). Pêche. Trou que les grandes eaux creusent, par affouillement, sur les rives des cours d'eau, la terre du rivage restant suspendue au-dessus, par l'enchevêtrement des racines des plantes ou des arbres : *Les crônes sont les retraites des plus gros poissons*. || Abri de pêcheur.

CRONE s. f. (kro-ne). Métrol. Monnaie danoise valant 3 fr. 35.

CRONEGE (Jean-Frédéric, baron DE), poète allemand, né à Anspach en 1731, mort en 1758. Il mourut fort jeune et sans doute avant que son talent eût eu le temps d'atteindre son complet développement; mais il n'en reste pas moins un des poètes les plus estimables de son temps. Ses *Œuvres*, publiées à Leipzig en 1760 (2 vol. in-8), se composent de comédies agréables, de tragédies, dont la plus remarquable est *Codrus*, d'épigrammes et de poésies philosophiques, dont la mélancolie sentencieuse lui a fait donner le surnom de *Young allemand*, et d'un *Traité sur le théâtre espagnol*.

CRONENBURG. V. KRONENBERG.

CRONHJELM (Gustave), homme d'Etat suédois, né en 1664, mort en 1737. Pendant un voyage qu'il fit en Allemagne en 1686, il fut attaché au duc de Wurtemberg. Rappelé en Suède en 1688, il entra, avec le titre de chambellan, dans la maison du prince royal, depuis Charles XII, à l'éducation duquel il prit part. Il fut ensuite nommé gouverneur de Westerrås en 1698, et déploya dans ces fonctions une capacité extraordinaire. Chancelier de la couronne en 1710, puis conseiller royal et président du comité de législation, Cronhjelm reçut, en 1712, le titre de comte. En 1718, il devint président du collège du commerce. Après la mort de Charles XII, lorsque Goetz fut mis en prison, il fut le seul membre du conseil qui, bravant l'opinion du peuple et du gouvernement, proposa de soumettre la cause de l'accusé à une enquête consciencieuse et à un jugement légal. Malgré cette attitude indépendante, il fut nommé, en 1719, président de la chancellerie royale; mais, peu après, ayant encouru la disgrâce du mari de la reine, il dut se démettre de ces fonctions, ainsi que de celles de conseiller. Les États le rappellèrent au conseil quelques années plus tard. Parmi les travaux politiques et administratifs de Cronhjelm, celui qui fait son plus beau titre de gloire est la rédaction de la loi commune de 1734, qui est encore en vigueur aujourd'hui. Cette rédaction décèle un homme d'Etat et un jurisconsulte du premier ordre.

CRONHOLM (Abraham-Pierre), historien et littérateur suédois, né en 1809. Nommé professeur extraordinaire d'histoire du Nord à l'université de Lund, en 1848, il résigna ces fonctions en 1855, pour se livrer plus librement à ses travaux. Il a publié un grand nombre d'ouvrages historiques, qui tous témoignent d'une étude consciencieuse des sources. Les principaux de ses ouvrages sont : les *Varègues* (1832); *Souvenirs archéologiques du Nord* (1833-1835); la *Ligne catholique et les huguenots* (1839); *l'Histoire politique de la Scanie* (1847-1851); *l'Histoire de Suède, sous le règne de Gustave II [Gustave-Adolphe]* (1857), etc.

CRONIERE (la), île de France, dans l'Atlantique, sur la côte du département de la Vendée, arrond. et à 48 kilom. N.-O. des Sables-d'Olonne, en face de l'île de Noirmoutiers; 250 hab. Cette île, très-fertile en céréales, a environ 8 kilom. de circuit.

CRONIES s. f. pl. (kro-ni — du gr. *Kronos*, Saturne). Antiq. Pêtes qu'on célébrait à Athènes en l'honneur de Saturne, et qui furent aussi établies à Rome sous le nom de *sa-turnales*.

CRONOGRAPHIE s. f. (kro-no-gra-fi — du

gr. *Kronos*, Saturne; *graphô*, je décris). Astron. Description de la planète Saturne.

CRONOGRAPHIQUE adj. (kro-no-gra-fi-ke — rad. *cronographie*). Astron. Qui a rapport à la cronographie.

CRONSTADT ou **KRONSTADT**, c'est-à-dire *Ville de la couronne*, ville forte et principal port militaire et commercial de la Russie d'Europe, dans le gouvernement et à 40 kilom. O. de Saint-Petersbourg, par 59° 59' 46" de lat. N. et 27° 25' 36" de long. E.; dans la partie orientale du golfe de Finlande, à l'extrémité E. de l'île de Kotlin-Ostrow, au bout d'une large baie désignée sous le nom de *golfe de Cronstadt*, où se réunissent les embouchures de la Néva; 60,000 hab. Le lit de la Néva qui traverse Saint-Petersbourg est trop étroit pour recevoir des vaisseaux de fort tonnage; de plus, à l'endroit où le chenal débouche dans le golfe de Finlande, se trouve un grand banc de sable qui, par les basses eaux, ne donne que 6 pieds, et en temps ordinaire que 7 pieds de profondeur. On décharge les cargaisons à Cronstadt, et des allèges les transportent dans la capitale. Située dans l'endroit où le golfe de Finlande n'offre plus qu'un étroit passage, la ville de Cronstadt est le principal boulevard, le véritable port militaire de la Russie. C'est dans cette ville que l'on grée et que l'on arme les plus grands vaisseaux de guerre lancés au milieu de la capitale, dans la Néva, sous les fenêtres même du palais des czars, et remorqués jusqu'au port de Cronstadt à l'aide de bateaux particuliers nommés *chameaux*.

Il y a à Cronstadt trois bassins à flot : le bassin militaire, destiné aux vaisseaux de guerre, et le bassin dit *du milieu*, se trouvent à l'est de la ville; le bassin du commerce, à l'ouest. Ce dernier peut contenir jusqu'à 900 navires. Le bassin du milieu, quoique destiné aux vaisseaux de guerre, reçoit cependant un certain nombre de navires de commerce; dans ce bassin se font le carénage et la réparation des navires. Des docks vastes et parfaitement disposés, d'immenses magasins, d'riches établissements de commerce, un arsenal qui occupe un nombre considérable d'ouvriers, de beaux bassins, des canaux destinés, les uns aux bâtiments marchands, les autres aux bâtiments de guerre; en un mot, toutes les constructions nécessaires à une ville maritime de premier ordre, donnent au voyageur qui arrive dans le port la plus grande idée de Cronstadt. On s'étonne surtout en pensant à la rapidité avec laquelle ces progrès de la civilisation se sont accomplis. C'est Pierre le Grand qui a fondé Cronstadt; en 1703, un navire hollandais fut le premier bâtiment de commerce qui eût jamais paru dans la Néva. Pierre accueillit le capitaine et l'équipage avec un empressement et une bienveillance très-louables et très-politiques. En 1714, 16 navires entrèrent à Cronstadt; à l'époque actuelle, il en arrive annuellement environ 3,500. La navigation est ouverte pendant cent quatre-vingt-dix jours, depuis le mois de mai jusqu'au mois de décembre. En hiver, lorsqu'une couche épaisse de glace couvre les eaux du golfe, un service de poste sur traîneaux est établi entre cette ville et Saint-Petersbourg.

La station navale fondée par Pierre le Grand reçut des successeurs de ce prince d'importantes améliorations; elle fut entourée d'un excellent rempart de terre et de bastions garnis d'artillerie; les flots qui s'étendent au nord et au sud de l'île Kotlin furent fortifiés, et toutes les passes défendues par de nombreuses batteries dont les feux se croisent. Mais c'est surtout à l'empereur Nicolas que Cronstadt doit ses plus importantes constructions. Toute la côte, le long de la ville et des trois ports, est protégée par des ouvrages en granit hérissés de batteries rasantes, et qui semblent délier l'effort du canon. Beaucoup d'îlots, situés devant la ville, ont été transformés en citadelles redoutables; tel est le fort Cronschlott, situé vis-à-vis du fort Menschikoff, qui s'élève entre le port du commerce et celui des radeaux; le fort Pierre-le-Grand, à l'ouest de Cronschlott et en face du port du commerce, et non loin duquel se trouve le fort Alexandre. A l'est de ce dernier émerge le fort de Risbonk, garni de 217 canons, et qui est voisin du fort Constantin, non moins redoutable par ses puissantes batteries. Il faut nécessairement passer sous la formidable artillerie de Cronstadt pour arriver par mer à Saint-Petersbourg; car le reste du golfe est, à cette hauteur, parsemé de bancs de sable qui rendent la navigation impossible.

La ville de Cronstadt est, en général, bien pavée; quelques rues sont fort belles; mais les monuments publics sont presque seuls construits en pierre. Les principaux édifices publics sont : l'*Amirauté*, l'*Hôpital naval*, l'*École des pilotes*, la *Bourse*, la *Douane* et les *casernes*. On ne saurait concevoir une juste idée de l'animation et de l'activité qui règnent à Cronstadt pendant l'été; la population s'accroît avec chaque navire qui arrive, et l'on y voit représentés tous les costumes, tous les langages, tous les usages du monde. Vers juillet et août, on compte ordinairement dans la ville plus de 60,000 âmes; mais, à mesure que l'hiver approche, les navires s'engagent dans le port et s'éloignent en hâte, de crainte d'être surpris par les glaces; la population diminue, les bruits s'apaisent, les rues deviennent dé-

sertes; toute la scène est changée. Cronstadt n'a plus ni gaieté ni mouvement; pour six mois, elle est vouée au silence, au repos, à l'ennui. || Ville de l'empire d'Autriche, dans la Transylvanie, ch.-l. du district ou cercle de ce nom, à 170 kilom. S.-E. de Klausenburg, non loin de la frontière valaque, et dans le pays des Saxons; 36,708 hab., dont environ 11,000 Allemands, 10,000 Valaques, 5,000 Magyars, le reste juifs ou zingaris. Place forte; gymnase luthérien; école normale catholique, école grecque et valaque, maison d'éducation pour enfants de militaires; typographie la plus ancienne de la Transylvanie. Fabrication importante de draps, lainages, passementerie, cordonnet, lacets, flacons de bois, etc. Commerce très-actif en vins, bétail et produits manufacturés. Les transactions commerciales de cette place sont évaluées annuellement à 22 millions de francs. Cronstadt, la plus grande, la plus industrielle et la plus riche ville de la Transylvanie, renferme quelques édifices remarquables, entre autres la *cathédrale luthérienne*, le plus beau monument religieux de la principauté; l'*Hôtel de ville*, la *Bourse* et la *Maison de détention*. Au nord-est de la ville, sur une colline, s'élève la citadelle. Cette ville, bâtie en 1203, souvent ravagée par les Turcs, par la peste et par les tremblements de terre, fut, au xvi^e siècle, un des foyers principaux du mouvement protestant; le réformateur Honterus y était en correspondance intime avec Luther. || Le cercle ou district de Cronstadt, division administrative de la Transylvanie, occupe dans la partie sud-est de la principauté une étendue de 1,793 kilom. carrés. Le sol, accidenté au sud par les ramifications des Carpates orientales, présente, sur les autres points, des plaines élevées, fertiles en grains et en lin. L'élevage du bétail et l'éducation des abeilles y sont très-importantes. On y trouve de belles forêts, dont l'exploitation est très-productive. C'est aussi le siège de l'industrie manufacturière et commerciale la plus active de la principauté. Le tissage de la toile, la fabrication de la poterie de terre, l'exploitation des mines d'or, d'argent et de plomb sont, avec les travaux des champs, les principales occupations de la population, qui s'élève à 99,750 hab.

CRONSTEDT (Axel-Frédéric), célèbre chimiste et minéralogiste suédois, né dans la Sudermanie en 1722, mort en 1785. Après de fortes études scientifiques à l'université d'Upsal, où il suivit les leçons de Wallerius, il fut nommé maître de mines. Il eut la gloire d'ouvrir une voie nouvelle à la minéralogie, en introduisant plus d'unité dans la classification. Son *Essai de classification du règne minéral* (1758) a été traduit en plusieurs langues, notamment en français, sous le titre de : *Essai d'une nouvelle minéralogie* (Paris, 1771, in-8°), par Breux. On lui doit l'emploi du chalumeau dans l'analyse des minéraux, ainsi que plusieurs perfectionnements dans la fonte des métaux. En 1751, il découvrit le nickel, et trouva en outre un minéral auquel il donna le nom de *dolomite*. Ses notes manuscrites sur la Dalécarlie ont été traduites et publiées en allemand en 1781, sous ce titre : *Geschichte über das Westmanländische und Dalekarische Erzgebirge*.

CRONSTEDT (Charles-Olof), vice-amiral suédois, né en 1756, mort en 1820. Dès l'âge de quatorze ans, il entra dans la marine. Il prit part, comme major, à la guerre de 1788, où il se comporta vaillamment. Nommé successivement adjudant général, secrétaire des expéditions maritimes, contre-amiral et chef du corps des constructions, il était vice-amiral lorsque, en 1801, il fut chargé du commandement de la forteresse de Sveaborg. Cette forteresse était alors la place la plus formidable de la Baltique. Or, en 1808, la guerre ayant éclaté entre la Suède et la Russie, la flotte russe se présenta pour l'assiéger. Cronstedt se défendit mollement, ou plutôt il ne se défendit pas; et, quand avec une garnison de 6,000 hommes, 2,500 canons, des munitions abondantes, il pouvait braver pendant longtemps les efforts de l'ennemi, il signa tout à coup une capitulation, qui bientôt mit Sveaborg entre les mains des Russes. La nouvelle de cette capitulation produisit, en Suède, une consternation générale. Cronstedt, accusé de trahison, fut destitué et déclaré déchu de tous ses ordres et dignités. Il se retira alors en Finlande, où il publia un mémoire justificatif; mais l'opinion publique ne revint point sur son jugement, et il mourut, laissant un nom à jamais flétri et déshonoré.

CRONSTEDTITE s. f. (kron-stéd-ti-te). Minér. Hydrosilicate de fer de couleur noire, que l'on trouve en Bohême.

— **Encycl.** La *cronstedtite*, qu'on a longtemps regardée comme une variété de tourmaline, est une substance opaque, d'un noir foncé, à poussière verte, à éclat résineux. On exprime sa densité par le nombre 3,4, et sa dureté par le nombre 2,5. Ce minéral se présente, tantôt en masses cristallines ramiformes, tantôt en prismes hexagonaux, tantôt encore en prismes triangulaires quel- quefois groupés de manière à produire des agrégats à structure radiale. La forme primitive de ses cristaux paraît être un rhomboèdre aigu. Au chalumeau, il se gonfle et ne se fond pas. L'acide chlorhydrique le dissout en gelée. La *cronstedtite* est très-rare; on ne l'a encore trouvée qu'à Przibram, en Bo-

hème, et à Wheal-Mandlin, dans le pays de Cornwall, en Angleterre.

CROQ s. m. (krou). Jurispr. Nom de la composition légale, chez les Ecossais : *Le croo d'un comte était de 140 vaches; celui d'un thane, de 66.* (Complém. de l'Acad.)

— Mamm. Espèce de semnopithèque.

CROOK (Richard), helléniste anglais, né à Londres, mort dans la même ville en 1558. Il professa le grec à Leipzig et à Cambridge, puis fut chargé par Henri VIII, lorsque ce prince voulut divorcer, de se rendre en Italie pour obtenir, à prix d'argent, les suffrages des universités de Padoue et de Bologne. Crook, au retour de ce voyage, devint chanoine d'Oxford. Plus tard, sous le règne d'Edouard VI, il écrivit contre les excès de la Réforme, puis vécut dans la retraite. Ses principaux écrits sont : *Grammatica græca et introductio in linguam græcam* (Cologne, 1520, in-4°); *Orationes de utilitate linguæ græcæ* (Paris, 1520).

CROOK (George), major général de volontaires au service des Etats-Unis d'Amérique, né en 1830. Il sortit de l'Ecole militaire de West-Point en 1852, puis entra dans le 4^e régiment d'infanterie. Fait lieutenant en 1856, il fut envoyé en Californie, et se distingua dans une expédition contre les Indiens de la rivière Pitt. Quand la guerre de la sécession éclata, il fut nommé colonel du 36^e régiment des volontaires de l'Ohio. A la seconde bataille de Bull-Run et à Antietam (1863), il commandait une brigade, et se fit remarquer par sa belle conduite. Promu brigadier général le 11 mars 1863, il reçut le commandement de la 2^e division de cavalerie de l'armée du Cumberland. A la bataille de Chickamanga (19 et 20 septembre 1863), il dirigea les opérations de la cavalerie de l'aile droite fédérale. Il passa ensuite en Virginie, où il fit toute la campagne de 1864. Promu major général le 18 juillet de cette même année, il remplaça le général Hunter dans le commandement du département de la Virginie occidentale, et se conduisit brillamment aux combats d'Opequan, de Fisher's-Hill et de Cedar-Creek (septembre 1864). En février 1865, il fut fait prisonnier avec le major général Kelley, par le lieutenant confédéré Mac-Neill, qui, suivi seulement de 30 cavaliers, osa pénétrer dans la petite ville de Cumberland, quartier général des deux généraux, qu'il enleva sans coup férir et conduisit sans encombre à Richmond.

CROOM, ville et paroisse d'Irlande, comté de Limerick, province de Munster, sur le Maig, à 168 kilom. S.-O. de Dublin; 5,872 hab.

CROOMIE s. f. (krou-mi — de Croom, savant américain). Bot. Genre de plantes, de la famille des berberidées, renfermant une seule espèce, qui croît dans l'Amérique du Nord.

CROONE (Guillaume), médecin anglais, né près de Londres, mort dans cette ville en 1686. Il passa son doctorat en 1667, fit un voyage en France et fut appelé à professer la myologie à Londres. Croone acquit une grande fortune, et fonda dans le collège des médecins une chaire d'anatomie sur les muscles. Divers fragments de ses écrits ont paru sous le titre de *Croonian lectures*. Il a publié un traité *De ratione motus musculorum* (Londres, 1664, in-8°).

CROPA-PAL s. m. (kro-pal — altération de *co-daga-pale*). Bot. Un des noms du CODAGAPALE.

CROPANI (Fiore DA), historien italien. V. FIORE.

CROPIOT s. m. (kro-pi-o). Bot. Fruit sauvage, si abondant en Amérique, qu'on l'y emploie comme engrais.

CROQUABEILLE ou **CROQUE-ABEILLES** s. m. Ornith. Nom vulgaire de la mésange charbonnière, oiseau qui se nourrit d'insectes et particulièrement d'abeilles : *El puit tu monteras sur le grand cornier pour dénicher les croquabeilles.* (G. Sand.)

CROQUADE s. f. (kro-ka-de — rad. *croquer*). Feint. Composition vive et libre, faite avec une grande rapidité : *La lumière papillonnait, éclairant ici une croquade de Decamps, là un pldtre d'ange d'Antoine Moine.* (Balz.)

CROQUANT (kro-kan) part. présent du v. Croquer : *Des biscuits croquant sous la dent.*

Grippeminaud, le bon apôtre, Jetant des deux côtés la griffe en même temps, Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre. LA FONTAINE.

— Allus. littér. Vous leur fîtes, seigneur, en les croquant, beaucoup d'honneur, Allusion à un passage de la fable des *Animaux malades de la peste*. V. ANIMAL.

CROQUANT, ANTE adj. (kro-kan, an-te — rad. *croquer*). Qui croque : *Des biscuits croquants. Les pâtes croquantes ont besoin d'être mangées à part.* (De Cussy.)

CROQUANT s. m. (kro-kan — d'après d'Aubigné, croquant vient du nom du village de Croc : « La petite guerre des croquants, dit-il, ainsi nommée pour ce que la première bande qui prit les armes fut d'une paroisse nommée Croc, de Limousin... » D'après de Thou, ce nom vient de ce que les paysans révoltés criaient : *Aux croquants!* c'est-à-dire à ceux qui croquaient, mangeaient les vilains et les pauvres gens. Ce qui, sans confirmer cette dernière

étymologie, contredirait absolument celle de d'Aubigné, c'est croquant, qui se trouve dans Froissart : « Ce croquant chevauchait une fois un jeune coursier. » Nous croirions volontiers que, dès cette époque, le peuple donnait ce nom à ses tyrans et à ses oppresseurs, et que ceux-ci auraient ironiquement retourné le sobriquet à leurs victimes. Hist. Nom que l'on donna à des paysans révoltés sous Henri IV et sous Louis XIII : *Croquants, malheureux paysans français à qui les soldats du roi Henri faisaient la guerre pour n'avoir pu payer la taille.* (G. de Nerv.) Sobriquet donné anciennement aux traitants et aux financiers.

— Par ext. Nom de mépris que l'on donnait autrefois aux paysans : *Les abîmes voyaient qu'ils n'avaient pas affaire à un gentilhomme, et ils le traitaient en véritable croquant.* (Alex. Dum.)

Elle se sauve, et là-dessus Passe un certain croquant qui marchait les pieds nus. LA FONTAINE.

— Aujourd'hui, Homme de rien, homme sans valeur ou sans considération :

Ce croquant qu'à l'instant Je viens de voir sortir. MOIÈRE.

Tenez pour des croquants tous ces voleurs de noms. M^{rs} D'AUNION.

— Cartilage de viande de boucherie.

CROQUANTS (RÉVOLTE DES). « Il advint, dit Palma Cayet, un grand reniement par le pays de Limosin, Périgord, Agenais, Quercy et pays circonvoisins, par un soulèvement général qui s'y fit d'un grand nombre de peuple, prenant pour prétexte qu'ils étoient trop chargés de taille et pillés par la noblesse. Du commencement, on appela ce peuple mutiné les *tar-d-avés*, parce qu'on disoit qu'ils s'avisèrent trop tard de prendre les armes, vu que chacun n'aspiroit plus qu'à la paix; et ce peuple appeloit la noblesse *croquants*, disant qu'ils ne demandoient qu'à croquer le peuple. Mais la noblesse tourna ce sobriquet croquant sur ce peuple mutiné, à qui le nom de croquants demeura. » La révolte des croquants, qui avait gagné les provinces voisines, ne fut apaisée qu'au bout de deux ans. Elle reprit avec une certaine vivacité en 1637; mais cette fois elle fut promptement étouffée, grâce à la trahison du général des mutins, et une sage amnistie acheva de pacifier le peuple. Le mot de croquant survécut à la révolte. Pendant le XVIII^e siècle, croquant fut synonyme de paysan. Ajoutons que ce même nom avait été donné, sous Henri IV, aux traitants et aux financiers. On prétend que ce roi dit un jour, en mettant dans un chapeau une somme d'argent qu'il venait de gagner à la paume : « Mes croquants ne la prendront point. »

CROQUANTE s. f. (kro-kan-te — rad. *croquant* adj.). Art culin. Sorte de gâteau fait d'amandes torréfiées : *Carême inventa les gros nougats et les grosses meringues, les croquantes, qui sont si belles quand on les regarde, et si bonnes quand on les mange.* (De Cussy.) Il Sorti de tourte croquante.

CROQUE s. f. (kro-ke). Patois. Bosse, tumeur à la tête : *Atraper une croque en tombant.*

CROQUÉ, ÉE (kro-ké) part. passé du v. Croquer. Mangé : *Il fut croqué en un instant, tant nous avions faim.*

— Fam. Pris : *Il fut croqué par les gendarmes.*

— Peint, esquissé : *Ce dessin est à peine croqué. Le Rendez-vous de chasse est une scène très-adroitement croquée.* (Th. Gaut.) « Saisi, sous le rapport de la ressemblance : *Vous êtes admirablement croqué.* » Fig. Incomplet, imparfait, défectueux : *Il y a des chapitres importants qui ne sont que croqués.* (Didot.)

Qui voudrait le compter pour une créature? Tu n'en es qu'un essai croqué. LAMOTTE.

CROQUE-ABEILLES s. m. Ornith. V. CROQUABEILLES.

Croquer ou le **Dernier des paladins**, bouffonnerie en un acte, paroles de MM. Jaimé et Trefeu, musique de M. Offenbach, représentée aux Bouffes-Parisiens le 12 février 1857. Le succès du *Sire de Framboisy* a fait croire aux auteurs patentés de ce théâtre que le même sujet pourrait être développé dans une pièce. *Croquer* a paru fastidieux, et a peu déridé le public, malgré les excrochissements de son écuyer Boutefeu, du baron Mousse-à-mort, de l'amoureux Ramasse-tête et de la belle Fleur-de-soufre. La partition a été traitée, dit-on, *con amore* par l'imprésario compositeur. Elle renferme des motifs agréables, une instrumentation travaillée et surtout un air à boire en quintette habilement écrit. La pièce a été jouée, sinon chantée, par Pradeau, Léonce, Michel, Mlle Mareschal.

CROQUE AU SEL (À LA) loc. adv. Art culin. Au sel, sans autre assaisonnement : *C'était un gars qui larderait son père d'épigrammes et le mangerait à la croque au sel pour cinq francs de plus.* (E. Augier.)

Fam. *Manger quelqu'un à la croque au sel*, Lnt être tout à fait supérieur : *Lui me batte! Je veux le manger à la croque au sel.*

CROQUE-LARDON s. m. Parasite, personne qui cherche les invitations à dîner : *Vivre en croque-lardon.*

CROQUEMBOUCHE ou **CROQUE-EN-BOUCHE** s. m. (kro-kan-bou-che — de *croquer* et de *bouche*). Art cul. Sorte de pâtisserie croquante. « Bonbons qu'on sert sur certaines pâtisseries. » Plur. *Des croque-en-bouche.*

CROQUEMENT s. m. (kro-ke-man — rad. *croquer*). Bruit d'un objet que l'on croque. « Peu usité. »

CROQUEMITAINE ou **CROQUE-MITAINE** s. m. (kro-ke-mi-té-ne — de *croquer* et de *mitaine*). Mais que signifie mitaine ici? Est-ce pour dire à l'enfant que le monstre croquera ses mitaines et ses doigts avec? Ou bien est-ce une altération du flamand *metjen*, petite fille, comme l'ont dit quelques-uns? Cette dernière étymologie est bien plus satisfaisante pour le sens. Etre fantastique et méchant, dont on menace les enfants pour les effrayer : *Je m'en vais appeler Croque-mitaine, qui te prendra, si tu n'es pas sage.*

Prends l'arme de ce héros, Puis, en vrai croque-mitaine, Tu feras peur aux marmots. BÉRANGER.

— Par ext. Epouvantail : *A Rome, l'examen personnel est, comme à Paris, l'idée de la république, le croque-mitaine du gouvernement.* (H. Bayle.) *Le croque-mitaine des enfants de 1802 était Robespierre; le croque-mitaine des enfants de 1815 était Bonaparte.* (V. Hugo.)

Eh quoi! teniez-vous donc pour histoire certaine Que tout républicain est un croque-mitaine. FONSARRO.

— Encycl. Dans tous les temps et dans tous les pays, les hommes ont imaginé des spectres, des fantômes, des monstres, pour inspirer de la crainte aux enfants et les amener à l'obéissance par la terreur; et les prêtres, enchrissant sur une mauvaise éducation première, ont traité les hommes comme de grands enfants qu'il faut tenir sous le joug de l'ignorance et de la superstition. *Croque-mitaine* est un de ces monstres légendaires dont les nourrices épouvantaient les enfants dans nos pays. On le voit figuré dans la plupart des livres à gravures destinés à l'enfance, et il occupe toujours sa place dans les représentations de la lanterne magique. Autrefois il mangeait les petits enfants; aujourd'hui il se contente de les mettre au cachot, de leur donner le fouet, et au besoin de les faire manger par des animaux gigantesques. Voici la légende de ce personnage, telle qu'on la racontait déjà au commencement du siècle. *Croque-mitaine*, fils de Gargantua et de Mme Lavalloire, sa seconde femme, était loin de ressembler à son père. Il avait le nez fait comme le bec d'un perroquet et surmonté d'une énorme verrue, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, le menton terminé par une petite pointe retroussée s'avancant au niveau du nez, les yeux rouges et à peine visibles, tant ils étaient enfoncés; des cheveux crépus comme ceux des nègres, et couleur de carotte, ombrageaient un front petit et tout ridé. Sa taille répondait à sa figure : le dos voûté, une bosse devant l'estomac, des jambes torses et des mains crochues, le rendaient assez semblable à Polichinelle. Gargantua, irrité d'avoir un fils si peu fait pour soutenir sa réputation, le nomma, dans son dépit, *Croque-mitaine*. Il lui interdit à jamais sa table comme indigne d'y figurer, et décida qu'il n'aurait d'autre emploi que celui de châtier les petits enfants. Toutefois, comme il était grand magicien, il le doua de plusieurs avantages. Ainsi, sans sortir de chez lui, *Croque-mitaine* pouvait entendre pleurer un enfant, en quelque endroit qu'il fût; il savait aussi distinguer si ces pleurs venaient de souffrance ou de méchanceté; il entendait la voix des pères et des mères, et, par un pouvoir surnaturel, il pouvait se montrer tout à coup à leurs yeux. Les portes fermées, les fenêtres bien closes ne l'empêchaient pas d'entrer, parce qu'il descendait par la cheminée comme les ramoneurs; souvent même il en prenait l'habit, et se servait de son grand sac noir pour emporter les petits enfants. Il prenait un enfant de six ans par un pied et l'enlevait comme une mouche. S'il lui plaisait d'entrer par la porte pour ne pas salir ses habits en descendant par la cheminée, surtout les jours de fête, d'un coup de poing qui faisait trembler toute la maison il jetait la serviette en dedans, et, de la même secousse, il envoyait les verrous les plus solides au milieu de la chambre; car *Croque-mitaine*, très-brutal de son naturel, ne se donnait pas la peine de tirer la sonnette. Lorsqu'un papa ou une maman lui avait donné ordre d'emmener un petit mutin, malheur à celui qui voulait s'y opposer! *Croque-mitaine* l'empoignait d'un bras vigoureux et le jetait par la fenêtre; aussi chacun se sauvait à son approche, et le pauvre enfant restait sans défense. Lorsque *Croque-mitaine* allait en voyage, il se servait ordinairement d'un rhinocéros qui allait comme le vent et faisait des enjambées d'une demi-lieue. Avec cet animal sans pareil, *Croque-mitaine* n'avait besoin ni de selle ni de bride; il le prenait par la corne qu'il a sur le nez, s'élançait dessus, et lui disait où il voulait qu'il le conduisît; cela suffisait. A vingt-cinq ans, *Croque-mitaine* épousa Mlle Laladeur, fille de Mme Sanpiété, méchante et cruelle comme sa mère, et qui ressemblait tellement pour le corps et la figure à *Croque-mitaine*, qu'on les eût pris pour le frère et la sœur. Les inclinations de ce charmant couple avaient beaucoup de rapport. Ils ne valaient

pas mieux l'un que l'autre; si l'un disoit : tue l'autre disoit : assomme. C'est pourquoi l'union régna toujours dans leur petit ménage. *Croque-mitaine* était secondé dans son ministère par le redoutable Bras-de-Fer, qui achetait les verges, les bonnets d'âne pour les ignorants, les langues rouges pour les menteurs et les rapporteurs; les carcans, les robes de bure et les calottes de cuir pour les désobéissants; le pain noir, rempli de paille, pour les gourmands, et en général tous les instruments de pénitence que l'on mettait en usage dans la maison de *Croque-mitaine*. Cette maison était distribuée en plusieurs salles, et il y avait des souterrains profonds.

Dans la première salle étaient les enfants qui ne voulaient point marcher à la promenade, pour qu'on les portât. Une méchante femme, qui tenait à la main un martinet fait de lanières de cuir avec des nœuds, les faisait courir de force autour de la chambre et les fouettait lorsqu'ils s'arrêtaient. Cet exercice avait lieu matin et soir, deux heures chaque fois. Dans la seconde salle, les entêtés, vêtus d'une robe sale et d'un bonnet de nuit, devaient rester quatre heures à genoux, ensuite avoir le fouet. Dans la troisième, les gourmands restaient huit jours sans manger autre chose que du pain noir. Dans la quatrième, les rapporteurs avaient une langue de drap rouge qui tombait jusqu'à terre. On leur donnait le fouet deux fois par jour pendant une semaine. Dans ces salles, il y avait pour lits des paillasses, et des fagots d'épines pour les plus méchants. Mais dans les souterrains, les punitions appliquées par Bras-de-Fer aux faïnéants, aux désobéissants, aux menteurs, aux impertinents, aux orgueilleux, à ceux qui sont d'un caractère violent, emporté, enfin à tous ceux qui annoncent des inclinations dangereuses, étaient beaucoup plus rigoureuses; les incorrigibles étaient donnés en pâture, dans les écuries de Gargantua, au grand éléphant rouge, sur lequel il courait la poste quand il voyageait.

Dans le Midi, *Croque-mitaine* s'appelle *Babau*; mais Babau ne se contente pas de fouetter les enfants qui ne sont pas sages, il les mange en salade. Le *Croque-mitaine* des Grecs était une femme monstrueuse, nommée *Mormo*. Platon en parle au commencement du 1^{er} livre de sa *République*. Théocrite, dans sa xve idylle, introduit deux femmes qui conviennent d'aller voir la fête d'Adonis, qu'Arsinée, femme de Ptolémée Philadelphe, doit célébrer dans la ville d'Alexandrie. L'une de ces deux femmes dit en souriant à son petit enfant : « Je ne te menai pas avec moi; il y a là cette grande femme qui mange les enfants; il y a des chevaux qui mordent. » A Lesbos, le rôle de *Croque-mitaine* était tenu par Gello, la voleuse d'enfants. Les Gorgones et les Lames peuvent également être rapprochées de *Croque-mitaine*; les dernières passaient pour très-avides de chair humaine, surtout de celle des enfants, qu'elles dérobaient dans les bras de leurs mères pour les dévorer, et qu'on retirait quelquefois de leur ventre encore vivants. A Rome, Cacus, le fameux brigand tué par Hercule, passa à l'état de *Croque-mitaine*, et l'on se servait de son nom pour épouvanter les enfants indociles. Vers la fin du moyen âge, ce fut au diable qu'échut le rôle de *Croque-mitaine*. On voit que, pour contenir les enfants indociles, les nourrices se sont toujours servies d'un épouvantail, dont la forme a pu varier selon les temps et les lieux, et qui, en frappant leur imagination, est plutôt fait pour les rendre serviles et idiots que pour leur donner du caractère et développer leur intelligence. Les gens éclairés se récrient depuis longtemps contre un système aussi absurde, aussi déraisonnable, et, quand ils rencontrent un enfant qui a peur de *Croque-mitaine*, ils ont soin de le désabuser. Celui-ci ne demande pas mieux qu'il n'y ait plus de *Croque-mitaine*, et si bonne-maman, à sa première sottise, le menace de le faire emporter, le petit mutin lui dit en riant de tout son cœur : « Appelle *Croque-mitaine*! bonne-maman, *Croque-mitaine* ne viendra pas; il est parti pour toujours! toujours! »

CROQUE-MORTS s. m. Pop. Employé chargé d'ensevelir les corps, de les transporter au cimetière et de les déposer dans la fosse : *Les Autrichiens, à travers les palais et les monuments de Venise en deuil, ressemblent à des croque-morts assis sur des tombes.* (Mme L. Colet.) *Si c'était du jaune, du lilas, du coquelicot, du gris de souris, de l'art de mouche effrayée, je ne dis pas; mais du rose! f l'horreur! c'est la nuance des croque-morts!* (A. Frémy.)

— Par comp. et iron. *Etre gai, amusant, etc. comme un croque-mort*. Avoir une physionomie sérieuse, triste, mélancolique.

— Par anal. Insecte nécrophore : *Bref, ces honnêtes croque-morts sont, dans le peuple des insectes, une brillante aristocratie.* (Michelet.)

Croque-morts (LES) ou une Réunion d'amis, tableau de M. Lamborn, Salon de 1861. La scène se passe dans une de ces guinguettes en plein vent qui se groupent sur les boulevards extérieurs, dans le voisinage des cimetières, et qui ont pour enseigne : *A la Consolation!* L'endroit n'est pas des plus réjouissants. « Quelques petits arbres grêles, feuillés en manches à balai, y représentent l'élément champêtre et pittoresque, a dit M. Th. Gautier. Sur la terre, battue comme une aire de jeu de

Siam, il ne germe ni gazon ni fleurlette; une longue table cotoyée de bancs divise transversalement l'espace, et sur le ciel blanchâtre les poteaux d'une balançoire se profilent comme les montants d'une guilloine; un peu plus loin, un jeu de tonneau diversifie le paysage; tout cela est d'un ton neutre, blafard, livide, malade, admirablement propre à faire ressortir les amis. Ces amis sont des cochers de corbillard, des croque-morts qui se sont abattus, comme une nuée de corbeaux, dans le site qui vient d'être décrit; les uns déjà attablés sablent le petit bleu; les autres regardent jouer au tonneau; ceux-ci, vus de dos et appuyés familièrement l'un sur l'autre, semblent causer d'affaires; deux fumeurs allument leurs pipes fourneau contre fourneau avec des façons de gentlemén; un galantin badine gaiement avec la servante du logis et cherche à lui enlever une bouteille contre son sein; un farceur commet cette spirituelle plaisanterie de coiffer jusqu'aux épaules un petit garçon de son affreux tricorne; cet autre a ôté son habit pour être plus alerte, et debout, de profil, tout souriant, il offre une poignée de main à un cocher de première classe, tout gorgé d'argent et ganté de gants de coton, qui reçoit avec une gravité un peu gourmée cette marque d'amitié d'un cocher subalterne. Un jockey est mêlé à cette troupe funèbre, qui se divertit avec une bonhomie sinistre. Dans un coin, un tourlourou est en tête-à-tête avec une grosse donzelle, qu'il enivre de vin à quatre sous.

Ce tableau a obtenu un immense succès de curiosité au Salon de 1861, où il a été exposé sous le titre de *Réunion d'amis à la barrière*. Le public parisien, qui ne tergiverse point et va droit au fait, l'a baptisé immédiatement de son vrai nom: les *Croque-morts*. Les critiques ont été fort divisés d'opinion au sujet de cette composition bizarre, dont l'auteur était presque un débutant. Les prôneurs du grand style, les zéloteurs de l'idéal, comme les a appelés Proudhon, ont fort critiqué la bassesse du sujet. Le public regarde beaucoup les *Croque-morts* de M. Lambron, a dit M. V. Fournel, et il est impossible de ne pas les regarder, tant le peintre a calculé brutalement l'effet pour tirer les yeux. Ces vilains personnages noirs, à la physiologie narquoise et gouailleuse, sont découpés à l'emporte-pièce sur un fond d'un gris pâle qui leur sert de repoussoir. Il peut se faire qu'il y ait là-dedans un certain esprit et de l'observation, mais Dieu nous préserve d'une observation et d'un esprit pareils! M. Paul de Saint-Victor a été plus dédaigneux encore: « Ce serait donner dans le piège que perdre son temps à critiquer les farces funèbres de M. Lambron. L'enseigne est trop voyante; ce sépulchre blanchi n'a pas fait ses frais. Quoi de plus répulsif qu'une folie sèche et préméditée! Quelle déplaisante antithèse qu'une exécution plate et froide appliquée à un lazzar-scandaleux! Nous en avons assez dit: l'art descendu si bas ne mérite même plus le blâme. » Écoutons maintenant M. Théophile Gautier: « Sous ce titre féroce-ment anodin, M. Lambron nous déroule, dans une toile taillée en frise, la panathéée des pompes funèbres... Il a donné du style à ses figures plus que réalistes; il a fouillé les plis de leurs manteaux et de leurs bottes comme s'il s'agissait de personnages héroïques, et il a rendu de la façon la plus sérieuse les moindres détails de leur vulgaire costume. Le dessin est net, ferme, arrêté comme dans un bas-relief. Voilà maintenant, à tort ou à raison, M. Lambron sorti de la foule. Le coup de pistolet qu'il a tiré a fait retourner tout le monde. Désormais il ne passera pas inaperçu. Qu'il se contente de mériter par son talent l'attention qu'il a détournée par sa bizarrerie, et nous lui pardonnerons très-volontiers ses *Croque-morts*. » L'éminent critique qui signe W. Bürger (T. Thore) a jugé moins défavorablement l'auteur de cette œuvre singulière: « M. Lambron a certainement l'instinct de la comédie, et il est doué des qualités vivaces d'un peintre de mœurs. Il a du naturel et de l'esprit, une bonhomie très-gaillarde, la mimique franche et juste. Il dessine les figures très-simplement dans leur ensemble, très-finement dans les détails... A présent, on peut l'attendre à d'autres sujets moins hasardeux. Les scènes de comédie ne manquent point, du haut en bas d'une société un peu affolée, et, sans aller chercher les classes exceptionnelles, M. Lambron trouvera partout matière à exercer sa verve à la fois naïve et caustique. » En même temps que sa *Réunion d'amis*, M. Lambron avait exposé sous ce titre: le *Mercredi des cendres*, un tableau représentant un Arlequin et un Pierrot s'inclinant narquoisement devant un croque-mort tout équipé et prêt à monter sur son char.

CROQUE-MOUTON s. m. Art milit. Syn. d'ARGOULET.

CROQUENEAU s. m. (kro-ke-nô — rad. croquer). Argot. Soulier. Il *Croque-neaux vernaux*, Souliers vernis.

CROQUE-NOISETTE s. m. Mamm. Nom vulgaire du muscardin, espèce de loir. Il l'appelle aussi *CROQUE-NORX*.

CROQUENOTE ou **CROQUE-NOTE** s. m. (kro-ke-no-é — de *croquer*, et de *note*). Fam. Musicien qui exécute couramment, mais froidement et sans âme: *Il réserve ses faveurs pour tous les tailleurs de pierre, les badigeon-*

neurs et les croquenetés de tous les étages. (R. de Lavergne.) Il On dit aussi *CROQUE-SOL*.

CROQUER v. a. ou tr. (kro-ké — rad. *croc*, imitation d'un bruit). Manger un objet sec et dur, en produisant le bruit particulier qu'on a traduit par le mot *croc*: *CROQUER des noisettes. CROQUER des pralines. CROQUER du sucre.* Il Manger rapidement et en entier: *Il croqua son pain avec un merveilleux appétit.*

Le monarque des dieux leur envoi une grue
Qui les croque, qui les tue.
LA FONTAINE.

— Fam. Gagner, enjôler, amener à ses fins, en parlant d'une femme qu'on courtise:

Trop bien croyait, ces sœurs étant peu sages,
Qu'il en pourrait croquer une en passant.
LA FONTAINE.

— Pop. Prendre, saisir: *Les gendarmes l'ont croqué à la chasse. Tu vas te faire croquer par la police.*

— Peint. Dessiner en quelques traits rapides: *C'est l'ouvrage d'un jeune homme de quinze ans, qui, en me voyant par la fenêtre, m'a croqué en deux minutes et m'a gravé en quatre.* (Volt.) *Topffer a de ravissantes pages sur ce thème: Qu'est-ce que croquer par opposition à dessiner?* (Ste-Beuve.) Il Saisir la ressemblance de: *Ce peintre vous a admirablement croqués.*

— Fig. Produire, exprimer, peindre fidèlement: *Quand Boileau a dit de l'homme en général qu'il changeait du blanc au noir, il a croqué son portrait en deux mots.* (J.-J. Rouss.) Il Analyser, esquisser: *Je gâte cette pièce par la grossièreté dont je la croque; c'est comme si un barbouilleur voulait toucher à un tableau de Raphaël.* (Mme de Sév.)

— A croquer, Admirable, superbe; donnant, au figuré, des envies d'y goûter: *Cette enfant est folle à croquer. Vous êtes superbe, mon cher, vous êtes à croquer.* Au plus haut degré, au superlatif: *Elle est laide à croquer.* Il Balzac a donné à la locution une origine qui n'est pas improbable; il en fait une sorte de synonyme de la locution à peindre: *On appelle, en terme d'atelier, croquer une tête, en prendre une esquisse, et nous ne demandons à croquer que les belles têtes; de là le proverbe: elle est folle à croquer!*

— Croquer le marmot, Se morfondre à attendre: *Il grommelait entre ses dents: Faire ainsi croquer le marmot à M. de la Ribardière!* (Scribe.) *Tu nous contes ton aventure à table, car, sans reproche, tu nous as encore fait croquer le marmot.* (A. Bourgeois.) Il Cette locution originale paraît venir d'une habitude des jeunes peintres, élèves ou apprentis, qui, lorsqu'ils attendent quelqu'un, se dessinent en esquissant, en croquant sur les murs quelques bonshommes plus ou moins réussis. Un Anglais, qui était sur le point de s'associer avec un Français pour l'exploitation d'une industrie, lui donna un jour rendez-vous à un endroit désigné, où le Français se trouva seul. Après avoir vainement attendu pendant assez longtemps, il écrivit à l'Anglais: « Vous n'êtes pas exact, mon cher monsieur; vous m'avez fait croquer le marmot; passez pour une fois, mais vous ne m'y prendrez plus. » Notre insulaire, peu au courant des excentricités de notre idiome, et ne comprenant pas ce que c'était que *croquer le marmot*, ouvrit gravement un dictionnaire afin de se renseigner, et trouve: MARMOT, petit enfant; CROQUER, manger, dévorer. « Aoh! s'écria l'Anglais épouvanté, je vais associer moi avec un cannibale! » Et le traité fut rompu.

— N'en croquer que d'une dent, Ne pas obtenir ce qu'on désire: *Vous voulez m'enjôler, mais vous n'en croquez que d'une dent.*

... Ils n'en croqueront, ma foi, que d'une dent.
REGNARD.

— Mar. Accrocher: *CROQUER un palan.*

— Mus. Croquer des notes, Les passer dans l'exécution.

— Jeux. Croquer une balle prisonnière, La chasser après qu'elle a touché une autre balle, au jeu du croquet: *Si la balle prisonnière est ennemie, le joueur qui la croque la chasse assez loin pour lui ôter toute chance de succès; si, au contraire, c'est une balle amie, il lui imprime, autant que possible, une direction avantageuse.* (Eug. Clément.)

— v. n. ou intr. Produire sous la dent le bruit particulier figuré par le mot *croc*: *Ces morilles, ces fraises sont pleines de gravier; elles croquent sous la dent.*

Se croquer v. pr. Patois. Se donner un effort, se rendre malade par trop de travail ou pour avoir porté un objet trop lourd: *Ce garçon brasseur s'est croqué.*

CROQUE-SOL s. m. Syn. de CROQUENOTE: *Un croque-sol, rendant plutôt les sons que les phrases, lit la musique la plus énergique sans y rien comprendre.* (J.-J. Rouss.)

CROQUET s. m. (kro-ké — rad. *croquer*). Biscuit dur garni d'amandes: *Toute la famille royale aime les croquets.* (Chaulieu.) Il Pâtisserie mince et sèche qui croque sous la dent.

— Fam. Personne irritable, prompt à s'emporter.

— Jeux. Sorte de jeu de mail dans lequel on chasse des balles de bois avec des maillets.

— Ornith. Autre nom de la bernache.

— Encycl. Jeux. Voici sur l'origine du jeu appelé *croquet* des probabilités généralement admises. Il remonte au XVII^e siècle, époque à laquelle il fut connu en France sous le nom de *paille-maille*, puis sous celui de *pèle-mêle*; il était l'amusement favori de la noblesse française. On le trouve aussi mentionné, vers cette époque, à Florence, sous le nom de *palamaglio*; il y était réservé aux divertissements du carnaval. Plus tard, sous le nom de *pail-mallet*, ce jeu passa en Angleterre, où il obtint une très-grande faveur, à Londres surtout, dont un quartier célèbre (*Pail-Mail*) a tiré le nom qu'il porte encore. Plus récemment, le nom de ce jeu a été changé en celui de *croquet*, et c'est d'Angleterre que nous est revenu depuis quelques années, sous le nouveau nom de *croquet*, l'ancien paille-maille quelque peu transformé.

Voici maintenant en quoi consiste ce jeu. Le *croquet* est ordinairement joué par un nombre pair de personnes, divisées en deux camps égaux. La meilleure combinaison est celle où l'on admet huit joueurs, quatre de chaque côté; si l'on est plus nombreux, le jeu devient languissant. Les camps se forment par la liberté des alliances ou par voie de tirage au sort. Chaque joueur est muni d'un maillet de bois, à deux têtes et à long manche, et d'une balle aussi de bois, peints l'un et l'autre de la même couleur. Les huit couleurs adoptées pour le jeu complet sont: le bleu, le rose, le noir, le jaune, le brun, l'orange, le rouge vif, c'est-à-dire quatre couleurs claires et quatre couleurs foncées, attribuées respectivement à chaque camp. On fixe dans le sol dix arcades de fer, et on les dispose symétriquement sur trois rangs parallèles et équidistants, en les espaçant régulièrement entre elles d'environ 2 mètres. On augmente à volonté les difficultés du jeu en compliquant l'ordre des arcades.

Le point de départ et celui d'arrivée du jeu, c'est-à-dire le commencement de la rangée d'arcades du milieu, est marqué par un poteau surmonté d'un petit drapeau nommé *fock*, placé à 2 mètres en arrière de la première arcade. Le point du milieu du jeu, c'est-à-dire celui qui est opposé au précédent, est marqué aussi par un poteau surmonté d'un petit drapeau nommé *besan*; il est placé à 2 mètres en avant de la dernière arcade de la même rangée que le *fock*.

L'ordre du jeu étant fixé, chacun joue à son tour, frappant sa balle d'un léger coup avec le maillet dont il est armé, de manière à enfler les arcades, en allant du *fock* au *besan*, que l'on doit toucher, puis en revenant du *besan* au *fock*, qu'on doit éviter de toucher. Le vainqueur est celui qui arrive le premier au but.

Quelquefois on place au centre du jeu une petite cloche suspendue à deux arcades disposées en croix, et chaque balle qui passe sous ces arcades doit frapper la cloche, sans quoi le coup est nul.

Le *croquet* se joue en plein air, sur un terrain plan, sablé ou gazonné, ou même dans un lieu couvert, sur un plancher. Dans ce dernier cas, les arcades reposent sur des pieds et sont moins espacées entre elles. Le *croquet* n'exige pas un grand déploiement de forces, et communique aux mouvements de la souplesse, de la mesure et de la grâce; il anime toutes les réunions, grandes et petites, et convient autant aux femmes qu'aux hommes.

CROQUETTE s. f. (kro-kè-te — rad. *croquer*). Art culin. Boulette de pâte ou de hachis saupoudrée de chapelure de pain, trempée dans des œufs et frite: *CROQUETTES de riz. CROQUETTES de pommes de terre. Le maître d'hôtel faisait entrer dans son menu des croquettes de cervelles de faisan.* (De Cussy.)

— Tablette de chocolat très-petite et très-mince, destinée à être mangée crue.

CROQUEUR, EUSE s. (kro-keur, eu-ze — rad. *croquer*). Personne, animal qui croque, qui mange un objet déterminé:

Un vieux renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins...
LA FONTAINE.

— Fam. Croqueur de rimes, Individu qui a la manie de faire des vers: *Comme un infatigable croqueur de rimes, il avait, pendant toute la route, saupoudré de quatrains, de sextains et de madrigaux le roi d'abord, la Vallière ensuite.* (Alex. Dum.) Il Croqueur de femmes, Homme qui cherche et réussit à gagner les bonnes grâces de beaucoup de femmes.

— s. m. Techn. Pièce de la machine à carder, qui sert à replier les dents placées dans le ruban.

CROQUIGNOLE s. f. (kro-ki-gno-le; gn mll. — rad. *croquer*). Syn. de CHIQUENAUDE: *Les oreilles écartées de la tête donnaient de la prise aux croquignoles et aux nasardes.* (Th. Gaut.)

Choisissez donc sans façon
D'avoir trente croquignoles
Ou douze coups de bâton.
MOLIÈRE.

— Fig. Injure, outrage, critique: *J'ai prêté aujourd'hui mon visage à Sophocle, pour recevoir des croquignoles.* (Volt.)

— Art culin. Petite pâtisserie dure et croquante: *Mêlé à la farine et aux œufs, le sucre*

donne les biscuits, les macarons, les croquignoles, les babas. (Bril.-Sav.)

CROQUIGNOLÉ, ÉE (kro-ki-gno-lé; gn mll.) part. passé du v. Croquignoler: *Quand on ne voit goutte, on est croquignolé par qui vous plaît.* (Scarron.)

CROQUIGNOLER v. a. ou tr. (kro-ki-gno-lé; gn mll. — rad. *croquignole*). Pop. Donner des croquignoles à: *CROQUIGNOLER quelqu'un. Croquignoler le nez de quelqu'un.*

— Absol.: *Il ne sait que CROQUIGNOLER.*

CROQUIGNOLET s. m. (kro-ki-gno-lé; gn mll. — dimin. de *croquignole*). Petite pâtisserie sèche et dure: *Des CROQUIGNOLETS de Nancy.*

CROQUIS s. m. (kro-ki — rad. *croquer*). Dessin rapide et d'ensemble, destiné à indiquer l'effet général d'une composition: *Ses croquis sont remarquables par la pureté du goût et l'esprit qui les anime.* (Daru.)

— Par ext. Dessin informe et sans goût:

C'est cet enfant criard, que l'on voit à toute heure
Battant les maigres chiens, ou, le long des grands
[murs,
Charbonnant, en sifflant, mille croquis impurs.
A. BARBIER.

— Fig. Morceau de littérature fait avec feu et d'un premier jet, sans que le style ait été poli avec soin: *Lekain a une vieille Eryphile de moi; c'est une esquisse assez mauvaise de Sémitamis; il serait ridicule que ce croquis parût.* (Volt.)

— Syn. Croquis, canevas, crayon, etc. V. CANEVAS.

— Encycl. B.-arts. Le *croquis* est, dans les arts du dessin, ce qu'est la pochade en peinture, ce que sont les notes pour l'écrivain. C'est bien en effet un genre particulier de notes plus ou moins précises, jetées rapidement sur le papier, et qui indiquent, à l'aide de quelques traits, une attitude, un mouvement, un arrangement, les grandes lignes d'un paysage, les formes caractéristiques des objets dont on veut se souvenir. Ces indications, plus ou moins sommaires, seraient souvent insuffisantes pour représenter aux yeux d'un étranger l'image dont il a été pris note; mais, pour l'artiste qui les a dessinées, elles rappellent les principaux traits d'une vision, et sa mémoire, aidée par les signes tracés, les complète et supplée à leur insuffisance. Le *croquis* est une sorte de sténographie du dessin, variant suivant les dessinateurs, mais en général beaucoup plus déchiffrable que l'écriture sténographique, parce qu'elle n'est point conventionnelle. D'ailleurs le *croquis* n'est pas toujours et forcément cette indication rapide toute personnelle, devant rappeler une image au souvenir de celui seul qui l'a notée: il est quelquefois, souvent même, destiné à fournir des renseignements à des tiers qui les corrigent, les interprètent et se représentent en imagination ce qui a été vu ou conçu par l'auteur du *croquis*. Il va sans dire que le *croquis*, dans ce cas, doit être très-lisible, net et clair, quoique concis. C'est ainsi que font beaucoup de voyageurs ou d'artistes attachés à des expéditions: ils n'envoient le plus souvent que des *croquis* aux érudits qui publient des dessins gravés ou lithographiés, soit dans des journaux illustrés, soit dans des publications spéciales. On remet ces *croquis* à des dessinateurs habitués à ce genre de travail, qui les reproduisent en les corrigeant et en les interprétant de façon à se rapprocher le plus possible de la vérité probable.

Dans l'architecture, l'ébénisterie, l'orfèvrerie, la construction de machines ou d'appareils, on fait de même des *croquis* qui indiquent tantôt un système de proportions, tantôt un agencement, tantôt l'assemblage ou le jeu des pièces et des organes. Dans ces *croquis*, on n'indique généralement d'une manière nette, précise, que les détails sur lesquels on veut insister plus particulièrement, ceux qui sortent des données habituelles, et méritent d'être étudiés ou observés à part, ou ceux qui, pour des raisons quelconques, demandent à être expliqués clairement à l'exécutant. Pour le reste, c'est-à-dire pour tout ce qui est connu des hommes de pratique et demeure en quelque sorte invariable, on se borne à des lavis de crayon pour en marquer seulement la place dans la composition générale. Quelquefois aussi ces *croquis* sont faits tout exprès pour être livrés à des dessinateurs spéciaux, qui les épurent, les analysent et les revisent, remédient aux agencements imparfaits, content les mesures et remettent le tout au net dans les proportions voulues. Il est des cas où le *croquis* le plus simple est infiniment plus clair que toutes les explications possibles données verbalement. Il parle aux yeux et rend l'idée visible. Il est rare qu'on imagine bien exactement les agencements ou les dispositions des pièces d'une construction ou d'un organisme quand on n'en reçoit qu'un aperçu ou qu'une désignation verbale; il faut pour cela être singulièrement familiarisé avec les détails de l'objet décrit. Le *croquis*, en reproduisant l'image, même d'une façon incorrecte, grossière ou sommaire, en fait immédiatement une réalité, et en donne la meilleure démonstration. Aussi, s'il n'est pas absolument nécessaire que tous les ouvriers sachent dessiner d'une manière à peu près parfaite, il est très-utile qu'ils sachent faire rapidement un *croquis* et comprendre ceux qu'on leur livre.

Dans la langue des beaux-arts, le mot *croquis* ne s'applique pas seulement à ces notes artistiques, à ces traits crayonnés à la hâte, fatalement incorrects; on comprend sous cette désignation tous les dessins exécutés rapidement, sous le coup d'une inspiration fugitive, d'une idée spontanée, ceux qui doivent servir comme maquettes, soit pour un nouveau dessin du même sujet, soit pour un tableau. Le *croquis* est, dans ce cas, une esquisse en dessin. Comme l'esquisse peinte, il peut être, et, quand l'auteur est un artiste habile, il est presque toujours aussi intéressant qu'un dessin achevé. S'il n'en a pas la correction et le fini, il a bien d'autres qualités de mouvement, de fraîcheur, de simplicité, de verve, suivant le sujet et le tempérament du dessinateur. L'improvisité et la liberté des moyens employés pour le *croquis* y ajoutent un charme de plus. Aussi, pour toutes ces raisons, est-ce le dessin qui s'effectue le plus en général les peintres qui se soucient beaucoup moins d'une exécution serrée que d'un effet saisissant et d'une indication juste et vigoureuse du mouvement ou de la couleur de l'ensemble.

Le *croquis* s'exécute avec tout ce qu'on a sous la main, crayons en mine de plomb, pierre noire, fusain, craie, pastel, etc., même avec toutes ces choses ensemble. Il est des artistes peintres, dessinateurs ou graveurs à l'eau-forte, qui ont assez de sûreté et d'habileté de main pour exécuter des *croquis* à la plume. Le *croquis* doit toujours être fait avec simplicité et entrain, sans qu'il soit besoin d'effacer ni de retoucher, et c'est là que se manifeste la science acquise du dessinateur; mais, pour faire des *croquis* à la plume, il faut posséder cette science d'une façon exceptionnelle. C'est d'ailleurs un très-bon moyen à employer, une excellente méthode à suivre pour acquérir la certitude d'œil et de main nécessaire dans les arts du dessin. Un élève même de l'expérience parviendra toujours, avec de la patience, du soin, du temps, des retouches nombreuses, incessantes, à exécuter assez fidèlement un modèle placé sous ses yeux: il en est qui imitent ainsi, presque à s'y tromper, les lithographies qui servent aux études; et c'est ce que recherchent tous les élèves. Mais combien peu parmi eux seraient capables de faire un de ces *croquis* où l'on remarque les qualités qui manifestent, de la part de celui qui l'a exécuté, une connaissance quelque peu étendue des proportions et des formes et l'habitude de les analyser rapidement! Aussi, quoique cela pût paraître paradoxal, aurait-on quelque raison de dire que le *croquis* est plus difficile à exécuter que le dessin, ou, mieux encore, qu'on ne sait réellement dessiner que lorsqu'on sait faire un *croquis* acceptable dans les conditions de temps qui président le plus souvent à cette exécution, c'est-à-dire avec une certaine rapidité. Le meilleur enseignement consisterait donc, non pas à faire exécuter des dessins finis, lésés, poncés, sur lesquels les élèves passent plusieurs semaines, plusieurs mois, et qui, terminés, sont la cause de prétentions naïves et peu justifiées, mais à faire dessiner rapidement des *croquis* qui habitueront l'œil de l'élève à saisir des proportions, à analyser un grand nombre de formes, et lui donneraient vite une certaine habileté de main pour reproduire les contours. Cet enseignement aurait encore l'avantage de le forcer à procéder d'abord par grandes lignes et par grandes masses, avec vigueur et simplicité, et d'exercer son esprit en même temps que son œil et sa main. La crédulité orgueilleuse des parents, la vanité de l'élève et du professeur y trouveraient peut-être moins leur compte; on ne pourrait plus encadrer comme un chef-d'œuvre un crayonnage représentant un nombre considérable d'heures perdues en retouches qui n'apprennent et ne prouvent rien, mais on fonderait une école de dessinateurs intelligents, habiles, rompus à toutes les difficultés, sachant saisir au vol une impression, un mouvement, un effet.

Il va sans dire qu'il n'y a aucune règle à observer pour faire un *croquis*, pas plus que de procédé particulier qui en facilite ou en assure l'exécution; l'habitude, la sûreté de main et de coup d'œil et la science acquise, voilà les éléments qui y jouent le principal rôle. En général, les artistes font leurs *croquis* sur des papiers teintés en jaune roux pâle, en gris de diverses nuances ou en bleu gris, sur lesquels ils travaillent aux deux crayons, noir et blanc, ce qui donne des résultats excellents quant à l'effet produit, et économise du temps et du travail. On indique les contours au crayon noir, les grandes ombres par masses avec le même crayon, et les contours éclairés à vif ou les grandes lumières avec le crayon blanc; la nuance du papier forme naturellement les demi-teintes. On obtient ainsi un *croquis* coloré, qui ressemble beaucoup à un dessin achevé. Un grand nombre de peintres ont laissé des *croquis* de ce genre qui ont acquis une valeur élevée et sont d'un grand intérêt. Parmi les plus remarquables, on peut citer ceux de Prudhon, au fusain ou au crayon noir et au crayon blanc, sur papier gris bleu, dessins d'une exécution merveilleuse de simplicité et d'habileté, pleins de grâce et de charme; ceux de Rubens et de Delacroix, à la plume, sur papier bis, ordinairement remarquables, les uns par leur facilité, leur entrain, leur fougue, les autres par leur étrangeté, toujours un peu gauches, tourmentés,

mais nerveux et pathétiques. On peut comprendre parmi les *croquis* un grand nombre de dessins de Daumier et de Gavarni, relevés d'une pointe de gouache ou d'aquarelle.

CRORE s. m. (kro-re). Métrol. Monnaie de compte des Indes valant 100 lacks, ou environ 24 millions de francs.

CROS s. f. (kross). Ancienne forme du mot **CROIX**. Il a signifié Potence et béquille.

CROS (Pierre de), évêque de Clermont en 1301. Il servit fidèlement Philippe le Bel, auquel il avait été recommandé par Boniface VIII, et mourut en 1304. Pierre de Cros, plus connu sous le nom de **Pierre d'Auvergne**, était disciple de saint Thomas. Ce grand docteur, en mourant, lui légua ses écrits et le chargea d'achever la *Somme*, qu'il n'avait pas eu le temps de finir lui-même. Pierre de Cros a aussi composé des commentaires sur les livres d'Aristote.

CROS (Périne Lohard, dame), cantinière au bataillon des chasseurs à pied de la garde impériale, a été décorée, le 25 juin 1859, de la médaille militaire, pour son héroïque conduite à la bataille de Solferino, où elle eut un doigt emporté par un coup de feu.

CROSA, nom latin de la Creuse.

CROSBY (Thomas), historien anglais du XVIII^e siècle qui exerça les fonctions de ministre anabaptiste à Londres. Il a publié une *Histoire des anabaptistes d'Angleterre* (Londres, 1738, in-8°).

CROSILLES (Jean-Baptiste), littérateur français, mort à Paris en 1851. Il se rendit dans cette ville, après être entré dans les ordres, et obtint plusieurs bénéfices, grâce à la protection du grand prieur de Vendôme et du comte de Soissons. S'étant néanmoins marié, il fut jeté en prison en 1841, et y resta pendant dix ans. Un arrêt du parlement venait de le rendre à la liberté lorsqu'il mourut. Crosilles fut un médiocre écrivain. On a de lui : *Héroïdes ou Épîtres amoureuses* (1619, in-4°); *Tyrceis et Uranie ou la Chasteté invincible*, bergerie en cinq actes et en prose (1633), et une *Apologie* de sa conduite (1644).

CROSLER v. n. ou intr. (kro-slé). Ancien syn. de **CROILER**.

CROSNA, nom latin de Krosen.

CROSNE s. f. (kré-ne). Pêche. V. **CRÔNE**.

CROSNE, lieutenant général de police. V. **THIROUX**.

CROSNIER (François-Louis), administrateur français, né à Versailles en 1792, mort en 1868. Il suivit quelque temps la carrière des lettres, composa des vaudevilles, puis abandonna la littérature pour les affaires, et acquit une assez belle fortune. En 1830, il prit la direction du théâtre de la Porte-Saint-Martin, y apporta les qualités d'un administrateur habile, et le releva complètement de l'état de ruine profonde dans lequel il l'avait trouvé. En 1832, M. Crosnier céda sa direction à M. Harrel. Il prit, deux ans plus tard, celle de l'Opéra-Comique, qu'il garda jusqu'en 1845. Enfin, de 1854 à 1856, il remplit les fonctions d'administrateur général de l'Opéra, dans lesquelles il eut pour successeur M. Alphonse Royer. En 1852, M. Crosnier se présenta comme candidat du gouvernement pour la députation dans le Loir-et-Cher, où il fut élu. Il a été réélu aux élections de 1857 et de 1863. M. Crosnier était, depuis 1856, commandeur de la Légion d'honneur.

CROSS (Thomas), graveur anglais, né en 1624, mort à Londres en 1671. Il a laissé un grand nombre de portraits gravés au burin et médiocrement estimés. On a aussi de lui une méthode de tachygraphie, intitulée : *The art of character or short-writing* (Londres, 1645).

CROSSANDRE s. f. (kro-san-dre — du gr. *krossos*, frange; *andros*, homme, organe mâle). Bot. Genre de plantes, de la famille des acanthacées, tribu des aphelandrées, comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Inde.

CROSSARQUE s. m. (kro-sar-ke). Mamm. Nom scientifique du genre mangue.

CROSSASTRE s. m. (kro-sa-stre). Echin. Syn. de **COLASTRE**.

CROSSE s. f. (kro-se. — Ce mot, qui signifiait d'abord un bâton recourbé en général, dérive d'une racine germanique ayant ce sens, ainsi que celui de houlette, de béquille, etc. La basse latinité disait *crocia* et *croca*. Cette dernière forme se rapproche beaucoup de l'ancien haut allemand *krucka*, de l'allemand moderne *krücke*, de l'anglo-saxon *cryce*, de l'anglais *crook*, du danois *krykke*, du suédois *krycka*, du hollandais *kruck*, mots qui ont tous le sens de crosse, de béquille, de houlette, et, par extension de croc, de potence, etc. Probablement que le mot français *croc* dérive lui-même de la même racine; en tout cas, il est impossible de méconnaître la ressemblance qui existe entre *croc*, *crochet* et ses dérivés, et *cracko*, même signification en ancien haut allemand, *krak* en suédois, *krag* en danois, *krak* en islandais, *krook* en hollandais, etc.). Non donné à divers objets recourbés en croc : *La crosse d'une canne*. Un bâton courbé en crosse. Les jeunes filles, armées d'une crosse recourbée,

imitent les divers ouvrages du labour. (Cha-teaub.)

— Dans certaines localités, Béquille qui se pose sous l'aisselle.

— Argot. Avocat général, ministère public, sans doute du v. *Crosser*. Il On dit aussi **CROSSSEUR**.

— Liturg. Bâton recourbé que portent les évêques, les abbés et quelques abbesses dans les cérémonies religieuses : *La crosse est le symbole du pouvoir ecclésiastique*. (Fleury.) Particularité assez étrange : cette femme tenait d'une main une crosse abbatiale, et de l'autre une épée nue et sanglante. (E. Sue.)

... Le vice orgueilleux s'érige en souverain. Et va la mitre en tête et la crosse à la main. BOILEAU.

Le prélat, par la brigade aux honneurs parvenu, Ne sut plus qu'abuser d'un ample revenu, Et, pour toutes vertus, fit au dos d'un carrosse A côté d'une mitre armurier sa crosse. BOILEAU.

— Jeux. Bâton courbé dont on se sert, dans certain jeu, pour chasser une balle et une pierre. Il Jeu dans lequel on se sert de ce bâton : *Jouer à la crosse*.

— Mar. Pièce d'un gouvernail.

— Arquebus. Partie d'une arme à feu portative située en arrière du canon, et qui sert soit à l'épauler, soit à la tenir à la main au moment de l'explosion : *La crosse d'un fusil, d'un mousquet, d'une arquebuse, d'un pistolet*. On entendait le bruit retentissant des cosses de fusils qu'on posait à terre. (E. Sue.) Un violent coup de crosse fit sauter la serrure, deux autres firent sauter les verrous. (Alex. Dumas.)

— Art milit. Mettre la crosse en l'air. Se rendre, ce que les soldats indiquent ordinairement en levant en l'air la crosse du fusil.

— Techn. Barre de fer que l'on scelle à la louppe du creuset, pour la manœuvrer plus facilement. Il *Crosse d'aiguille*, Anse d'aiguille en forme de crosse. Il *Couteau à crosse*, Couteau dont le manche est recourbé à l'extrémité.

— Anat. *Crosse de l'aorte*, Partie recourbée de l'aorte, dans le voisinage immédiat du cœur : *Les dilatations de la crosse de l'aorte sont souvent l'effet de l'inflammation chronique de son tissu*. (Broussais.)

— Econ. rur. Long bâton bifurqué, qui soutient une claie placée obliquement, particulièrement une claie de parc à moutons.

— Bot. *Inflorescence en crosse*, Celle dans laquelle l'axe qui porte les fleurs est courbé sur lui-même à la manière d'une crosse d'évêque.

— Art culin. Partie d'un jambon qui avoisine le manche. Il Se dit dans certains patois.

— Encycl. Liturg. La crosse est l'insigne de la dignité épiscopale et abbatiale, et le symbole de la correction... évangélique. A cet effet, elle a, par le bas, une pointe pour aiguillonner les paresseux, et par le haut une courbe pour ramener ceux qui s'égarent; témoin ce vers détestable :

Curva trahit mites, pars pungi acuta rebelles.

Dans les premiers temps de l'Eglise, ce ne fut qu'un simple bâton, une canne terminée par une tête de béquille qui lui donnait la forme de la croix en T ou en tau; de là vint le nom italien *croce*, dont on a fait *crosse*. On l'appela aussi *pedum*, parce qu'elle ressemblait à la houlette du berger; *pedum pontificum*, *pontificale*, *pastorale*; puis *ferula*, de *ferio*, je frappe, parce que c'est avec la ferule que le maître disciplinait ses élèves; ou bien encore *cambata*, *camboca*, terme irlandais qui, d'après le cardinal Bona, signifierait bâton recourbé. Les évêques et les autres prélats tiennent la crosse à la main toutes les fois qu'ils marchent dans les processions ou qu'ils donnent la bénédiction pontificale; on la porte devant eux dans toute autre circonstance où ils officient solennellement; la volute doit être tournée en dehors, pour indiquer que leur pouvoir s'étend sur tous les fidèles; les abbés et les abbesses devaient voiler la crosse et la porter tournée en dedans, comme l'est celle qui accompagne la figure de Suger sur le vitrail exécuté par ordre de ce célèbre abbé et qui existe encore à l'église de Saint-Denis (XII^e siècle). Il était indiqué par là que leur juridiction était limitée à l'intérieur de leur monastère. La crosse n'est pas, pour les abbés, un droit ordinaire, comme pour les évêques, mais une concession du saint-siège. Quant aux papes, ils n'ont pas de crosse, parce que, suivant Innocent III, saint Pierre envoya son bâton pastoral au premier évêque de Trèves, Euchaire, et que cette relique fut conservée dans cette ville.

Aux temps lointains où l'Eglise faisait œuvre de simplicité et pratiquait la pauvreté, la crosse était un simple morceau de bois à tête recourbée, comme dans la statue de saint Léger, à l'abbaye de Hohembourg, statue du XII^e siècle; la crosse que l'on découvrit à l'abbaye d'Affligheim, dans la tombe où reposait saint Bernard, n'était pas autrement; mais déjà, à l'époque où vivait saint Bernard, les cosses, depuis nombre d'années, variaient suivant la richesse de l'abbé ou de l'évêque, et les caveaux des monastères et des églises nous en ont conservé dont le bâton était de cuivre doré et émaillé, ou de bois travaillé, enrichi d'ornements, et la volute de cuivre

ou d'ivoire ciselé, émaillé et doré. Celle d'Eudes de Sully, évêque de Paris, mort en 1208, n'avait que quelques ornements de cuivre sur son bois fort simple. On la voyait autrefois dans le trésor de Notre-Dame, un peu surpris sans doute de cette simplicité inaccoutumée. Aujourd'hui, en effet, la crosse de nos prélats est au moins d'argent, le plus souvent d'or ou de vermeil, souvent enrichie de pierreries, surtout si celui qui la porte est quelque abbé ayant fait vœu de pauvreté. Sans essayer aucun rapprochement irrévérencieux, rappelons, en passant, le proverbe de nos pères, que Coquille — rien du Monde — rapportait au XVI^e siècle dans les termes suivants :

Au temps passé du siècle d'or,
Crosse de bois, évêque de Paris;
Et maintenant changent les lois:
Crosse d'or, évêque de bois.

Ce proverbe, qui paraît avoir été fort répandu, est encore cité d'une autre façon par nos vieux auteurs :

Le proverbe a dit autrefois :
Evêque d'or, crosse de bois;
Mais, tout au rebours, il dit or :
Evêque de bois, crosse d'or.

Ce fut vers le XII^e siècle que les cosses s'allongèrent; de fines sculptures, de riches métaux, des pierres précieuses se montrèrent aux volutes et aux nœuds qui les reliaient à la tige : on y représentait des scènes empruntées à l'histoire sacrée, telles que l'Annonciation, le couronnement de la Vierge, l'agneau de l'Apocalypse, la tentation d'Eve, ou l'archange saint Michel terrassant un dragon. Avec l'époque ogivale, la forme architecturale leur fut généralement donnée, et l'on vit les volutes fleuronées, portées sur des souflements représentant des édifices complets, des tours ornées de créneaux et de clochetons; on introduisit des reliques dans cette base à jour; on y plaça même la sainte hostie, comme on le voit dans les cosses figurées sur les vitraux de la cathédrale de Tournay. On peut suivre les diverses modifications apportées aux cosses épiscopales et abbatiales de cette période en consultant, dans le *Musée des monuments français* d'Alexandre Lenoir, les costumes d'Ingon et Morard, abbés de Saint-Germain-des-Prés (XI^e siècle), quelques-uns des vitraux de Saint-Denis, le vitrail de la chapelle de la Vierge, à Saint-Louis de Poissy, représentant le sacre de Louis IX (XIV^e siècle), etc. Au XV^e et au XVI^e siècle, les cosses avaient pris leur entier développement; il était impossible d'aller au delà comme luxe d'ornementation et de richesse de matière. Depuis lors on leur a accordé moins de valeur et d'importance; elles en ont cependant encore beaucoup plus peut-être qu'il ne conviendrait, et les apôtres du Christ seraient assurément fort étonnés, s'ils revenaient en ce monde, de voir ce qu'est devenu aux mains de leurs successeurs le bâton pastoral qu'ils demandaient, eux, non pas aux orfèvres de Jérusalem, mais aux arbres du chemin. Et pourtant, nous le répétons, les cosses de nos prélats modernes n'approchent pas de la magnificence de celles des prélats du moyen âge. C'est depuis le XVII^e siècle que leur crochet a pris la forme cambrée qu'on lui donne encore à présent. Leur dessin n'a rien perdu en beauté, en élégance, et c'est ordinairement de vermeil qu'elles sont faites. On a de MM. A. Martin et Barrault le *Bâton pastoral* (in-8°, avec planches).

La crosse n'est devenue une marque de juridiction que vers le temps de saint Isidore de Séville, évêque en 601. On la connaissait du temps de saint Césaire, évêque d'Arles, mort en l'an 506, et de saint Germain, évêque de Paris, mort en l'an 576. Toutefois il n'en est plus question jusqu'au concile de Troyes, en 867, et à celui de Nîmes, en 885. Théodore Balsamon, patriarche d'Antioche en 1186, le commentateur des canons des apôtres et des sept conciles œcuméniques, le plus habile canoniste qu'aient eu les Grecs, nous apprend qu'il n'y avait que les patriarches d'Arménie qui la portaient dans l'Eglise orientale; encore aujourd'hui l'usage leur en est généralement réservé. Si l'on en croit les *Relations* des missionnaires jésuites, la plus grande distinction du patriarcat de Constantinople consiste en ce qu'un portant une espèce de béquille (nous avons temps de l'Eglise, la crosse avait la forme d'une béquille) ou crosse de bois ornée de compartiments d'ivoire et de nacre. Ajoutons que le bâton pastoral ou crosse du patriarcat avait aussi assez généralement la forme d'une béquille en Russie, ainsi qu'on le voit dans les anciennes relations de voyages avec figures et dans le trésor patriarcal de Moscou. Les *Relations* des missionnaires jésuites comparent la crosse de l'archevêque de Salonique à un bâton de saint Antoine croisé, par le haut, d'un morceau d'ivoire.

— Blas. En art héraldique, la crosse est la marque de l'autorité pastorale et de la juridiction. C'est un bâton d'or ou d'argent, recourbé et fleuroné par le haut et dans la partie courbe. Elle est un des ornements de l'écu d'un évêque, d'un abbé ou d'une abbessse. Les évêques portent la mitre sur leurs armoiries à dextre, et à sénestre la crosse tournée en dehors. Les abbés et les abbesses portent leur crosse tournée en dedans. Cette position de la crosse

fait voir que leur juridiction ne s'étend pas hors de leur cloître. La *crosse* est quelquefois un meuble de l'écu; l'église de Laon, par exemple, porte : d'azur, semé de France à la *crosse* d'argent posée en pal.

— Jeux. Il faut être deux pour jouer à la *crosse*. L'un des joueurs, armé d'une *crosse*, se tient près d'un but consistant en deux pierres éloignées d'environ 0 m. 40 l'une de l'autre, ou bien en deux piquets plantés en terre à la même distance. L'adversaire, posté à une distance convenue, lance une balle et cherche à la faire passer entre les deux pierres ou les deux piquets. Le crosseur s'efforce, au contraire, de repousser cette balle avec sa *crosse*; il s'étudie en même temps à la chasser le plus loin possible; puis, tandis que son adversaire court après elle pour la ramasser, il court lui-même vers un autre but marqué d'avance, le frappe de sa *crosse*, et fait en sorte de revenir assez promptement à son premier poste pour recevoir et renvoyer de nouveau la balle. Le crosseur garde son rôle tant qu'il réussit à repousser la balle; dans le cas contraire, il cède sa place et sa *crosse* à son adversaire, qui devient crosseur à son tour. Ordinairement la partie est gagnée par celui qui repousse la balle deux fois de suite, mais les joueurs peuvent la soumettre à telles autres conditions qu'ils jugent à propos. Le jeu de la *crosse* s'appelle aussi *jeu du cricket*, expression qui a le même sens que la première. C'est en le modifiant que les Anglais ont créé leur jeu de *cricket*.

CROSSE (André), physicien anglais, né à Bromfield (comté de Somerset) en 1784, mort en 1855. Il termina ses études au collège Brazenose, à Oxford, puis alla s'établir dans son domaine de Fyne-Court (1805), où il passa la plus grande partie de sa vie. Passionné pour l'étude des phénomènes électriques, il se procura tous les instruments nécessaires, et, dédaigneux des sentiers battus, sans souci des théories acceptées, il se lança hardiment dans le champ des expériences. L'une de ses premières découvertes fut la production des cristaux sous l'influence de l'électricité. Par l'action d'une pile voltaïque, excitée par l'eau seule, sur un grand globe rempli d'une eau prise dans une grotte du voisinage, et revêtu intérieurement de cristallisations d'aragonite, il obtint en peu de jours des cristaux de carbonate de chaux. Il continua ses expériences pendant trente jours, au bout desquels il avait obtenu quarante et un cristaux ou minéraux non cristallisés, dans la forme sous laquelle les produit la nature, et parmi lesquels se trouvait un sous-sulfate de cuivre entièrement nouveau. Crosse était convaincu que par ce moyen il était possible de faire des diamants. Comme il travaillait seul et ne publiait jamais les résultats de ses travaux, ces derniers restèrent inconnus au monde savant jusqu'en 1836, époque de la réunion, à Bristol, de l'Association anglaise pour l'avancement de la science. Crosse consentit alors à raconter publiquement ses expériences.

Depuis bien des années déjà, Crosse avait l'habitude d'employer le fluide électrique pour constater l'état de l'atmosphère; dans ce but, il avait établi plus d'un mille (1,609 m.) de fil isolé fixé au-dessus du sommet des arbres voisins de sa résidence. En 1816, dans une réunion de voisins de campagne, il avait affirmé qu'au moyen de l'électricité on pourrait communiquer instantanément ses pensées jusqu'aux points les plus éloignés du globe; mais il ne parait pas qu'il ait jamais tenté de réaliser lui-même cette prédiction. Une découverte toutefois à laquelle son nom est intimement attaché est celle de la production apparente d'insectes par l'action de la batterie voltaïque sur certains fluides chimiques. En 1836, au moment où il poursuivait une expérience de cristallisation avec une solution fortement caustique, hors du contact avec l'air atmosphérique, à ce qu'il crut du moins, — car nous n'avons pas à décider ici la querelle de la génération spontanée, — Crosse observa un acarien; dans l'espace de quelques semaines, il s'en forma plus de cent autres. Cette découverte, confirmée par les expériences de M. Faraday et de M. Weeks de Sandwich, produisit une grande sensation et valut à Crosse d'être accusé par le clergé d'impie, comme voulant se substituer au Créateur.

Parmi les avantages pratiques dérivés des expériences de Crosse, il faut citer la découverte d'un procédé pour purifier l'eau salée au moyen de l'électricité. Crosse a également fait quelques découvertes curieuses relativement aux effets de l'électricité négative et de l'électricité positive sur la végétation. Il ne négligeait pas non plus les travaux littéraires, et un recueil, renfermant de nombreuses poésies composées par Crosse, a été publié après sa mort par sa veuve.

CROSSÉ adj. m. (kro-sé — rad. *crosse*). Qui a droit de porter la *crosse* : *Un abbé crossé et mitré*.

CROSSÉ, ÊE (kro-sé) part. passé du v. *Crosser*. Maltraité : *Il a été crossé d'importance*.

CROSSEN. V. **KROSSEN**.

CROSSER v. a. ou tr. (kro-sé — rad. *crosse*). Pousser avec une *crosse*, en parlant d'une balle ou d'une pierre : *Crosser la balle*.

— Pop. Maltraiter : *Crosser quelqu'un. Je vous prévienne, moi, que, tout bourgmestre que*

vous êtes, je vous crosserai comme j'ai crossé ce chien. (E. Sue.)

— Argot. Réprimander : *Le président l'a crossé*.

— Absol. : *Vous ne savez pas crosser. Il ne parle que de crosser*.

— v. n. ou intr. Jouer à pousser avec la *crosse* des pierres ou des balles.

— Argot. Sonner : *Douze plombs crossent* (minuit sonne).

Se *crosser* v. pr. Pop. Se battre, se quereller : *Finissez donc de vous crosser*.

CROSSETTE s. f. (kro-sè-te — dimin. de *crosse*). Agric. Sarcenet de vigne taillé de manière à conserver un talon de vieux bois, et destiné à être planté. Branche composée d'une pousse de l'année et d'une partie de celle de l'année précédente, dont on se sert pour le bouturage : *Beaucoup d'arbres et d'arbustes se multiplient plus aisément par le moyen des crossettes que par les boutures du bois de l'année*. (Bosc.) || V. **BOUTURE**.

— Archit. Partie d'un claveau qui se prolonge de façon à poser horizontalement sur le claveau placé immédiatement au-dessous. || Lit de pierre taillé perpendiculairement au couronnement incliné d'un mur. || Piédrage établi à côté d'une lucarne. || Ressaut qu'on ménage à l'angle d'un chambranle.

CROSSEUR s. m. (kro-seur — rad. *crosser*). Celui qui joue à la *crosse*, et plus particulièrement joueur qui, armé de la *crosse*, est chargé de recevoir la balle.

— Argot. Avocat général, ministère public. || Sonneur.

CROSSEUR, EUSE adj. (kro-seur, eu-se — rad. *crosser*). Pop. Qui aime à crosser, à battre ou à se battre : *Que cet enfant est crosseur !*

— Substantiv. : *Un vilain crosseur*.

CROSSILLON s. m. (kro-si-lon; || mil. — rad. *crosse*). Extrémité recourbée d'une *crosse* d'évêque ou d'abbé.

CROSS-KEYS, petite localité de l'Etat de la Virginie (Amérique du Nord), à 8 kilom. de Port-Republic et à 12 kilom. de Harrisonburg. Cette localité a donné son nom à un combat livré le 8 juin 1862. Le général confédéré Stonewall Jackson, apprenant que le général fédéral Fremont s'avançait à marches forcées pour le couper, s'éloigna du fleuve Potomac, et se dirigea sur Winchester et Strasburg. Après un combat de cavalerie (31 mai) et quelques engagements d'artillerie à courte distance, les deux armées se rencontrèrent à Cross-Keys. Commencé à onze heures du matin, le combat se prolongea jusqu'à la nuit, sans avantages décisifs de part ni d'autre. Jackson, qui ne voulait pas d'une bataille, n'avait accepté la lutte offerte que pour faire filer ses bagages, ce à quoi il réussit parfaitement.

CROSSLAND (mistress), femme de lettres anglaise. V. **TOULMIN**.

CROSSMOLINA, ville et paroisse d'Irlande, comté de Mayo, province de Connaught, à 216 kilom. N.-O. de Dublin; 2,700 hab. et 10,546 hab. dans la paroisse.

CROSSOCBRE s. m. (kro-so-sè-re — du gr. *krossos*, frange; *keras*, corne). Entom. Syn. de **CRABRON**.

CROSSOLÉPIDE s. f. (kro-so-lé-pi-de — du gr. *krossos*, frange; *lepis*, *lepidos*, écaille). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, renfermant une seule espèce, qui croît en Australie.

CROSSON s. m. (kro-son). Berceau. || Se dit dans le Dauphiné.

CROSSOPE s. m. (kro-so-pe — du gr. *krossos*, frange; *pous*, pied). Mamm. Genre de musaraignes, formé pour la musaraigne d'eau.

CROSSOPÉTALE s. m. (kro-so-pé-ta-le — du gr. *krossos*, frange, et de *pétale*). Bot. Syn. de **MYCINDE**.

CROSSOPHORE s. m. (kro-so-fo-re — du gr. *krossos*, frange; *phoros*, qui porte). Helminth. Genre de vers voisins des ascarides, qui vivent en parasites dans le daman de Syrie.

CROSSOPTÉRYX s. m. (kro-so-pté-rikss — du gr. *krossos*, frange; *pteryx*, aile). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rubiacées, tribu des cinchonées, comprenant une seule espèce, qui croît dans le nord-est de l'Afrique tropicale. Il doit son nom à la membrane frangée qui entoure ses graines.

CROSSOSTÈPHE s. m. (kro-so-sté-fo — du gr. *krossos*, frange; *stêphos*, couronne). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des composées, tribu des sénécionées, renfermant une seule espèce, qui croît en Chine.

CROSSOSTOME s. m. (kro-so-sto-me — du gr. *krossos*, frange; *stoma*, bouche). Moll. Genre de gastéropodes, de la famille des trochidés.

CROSSOSTYLE s. m. (kro-so-sti-le — du gr. *krossos*, frange; *stylis*, style, colonne). Bot. Genre d'arbres, rapporté avec doute à la famille des myrtacées, tribu des lécythidées, et renfermant une seule espèce, qui croît à Taïti.

CROSSOTE s. m. (kro-so-te — du gr. *krossos*, frange). Entom. Genre de coléoptères

longicornes renfermant sept espèces africaines, dont une, qui sert de type, a les antennes frangées.

CROSSURE s. m. (kro-su-re — du gr. *krossos*, frange; *oura*, queue). Erpét. Genre de sauriens.

CROSTOLO, rivière d'Italie, dans l'ancien duché de Modène, prend sa source à 19 kilom. S. de Reggio, sur le versant oriental de l'Apennin, baigne Reggio, reçoit par sa rive gauche la Modelena, par sa rive droite le canal de Tassone, et, après un cours de 52 kilom. du N. au S., va se jeter dans le Pô, à l'O. et près de Guastalla. Sous Napoléon I^{er}, cette rivière avait donné son nom à un département de l'ancien royaume d'Italie, chef-lieu Reggio.

CROTALAIRE s. f. (kro-ta-lè-re — du gr. *krotalon*, grelot). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, comprenant plus de deux cents espèces, qui croissent dans les régions tropicales des deux continents : *Les CROTALAIRES sont annuelles ou vivaces, herbacées ou à tiges ligneuses*. (T. de Berneaud.) *L'élégante CROTALAIRE en arbre a l'aspect d'un cytise*. (T. de Berneaud.) *La CROTALAIRE du Bengale a des fleurs jaunes*. (V. de Bomarc.)

CROTALÉ s. m. (kro-ta-lé — du gr. *krotalon*, grelot). Antiq. Sorte de castagnettes, dont se servaient particulièrement les prêtres et les prêtresses de Cybèle, et qui consistait en une pièce mobile que le mouvement faisait frapper sur une pièce fixe : *Ces nymphes aux CROTALÉES d'or qui animent si voluptueusement les murailles de la cité morte*. (Th. Gaut.)

Les hautbois tortueux et les doubles *crotales* qu'agitaient en dansant sur ton bruyant chemin Le faune, le satyre et le jeune sylvain.

A. CHÉNIER.

|| Sorte de sandale fort lourde que chaussait le maître du chœur pour battre la mesure avec le pied. || Pendant d'oreilles formé de deux ou plusieurs pièces qui se heurtaient et produisaient une sorte de bruissement lorsque la personne qui le portait était en mouvement.

— Mus. Nom que l'on a donné quelquefois au Chapeau chinois. || Au moyen âge, Triangle de métal portant des anneaux mobiles qu'on faisait sonner en les agitant; grelots que les danseurs attachaient à leur corps.

— Erpét. Genre de serpents venimeux, dont la queue est armée d'écaillés qui bruissent lorsque l'animal est en mouvement : *Les CROTALÉES sont les plus dangereux de tous les serpents venimeux*. (P. Gervais.) || On les appelle vulgairement SERPENTS À SONNETTES.

— Encycl. Antiq. Les *crotales*, instrument de percussion connu des Egyptiens, des Grecs et des Latins, et dont Clément d'Alexandrie attribue l'invention aux Siciliens, ont été cités tantôt comme de petites cymbales, quand deux lames d'airain les composaient, par exemple; tantôt comme des espèces de castagnettes, nos enfants diraient *cliquettes*. Ils furent faits d'abord d'un roseau coupé en deux dans le sens sa longueur, et approprié de telle sorte qu'en heurtant les deux pièces l'une contre l'autre, avec divers mouvements de doigts, on obtenait un son assez semblable à celui que produit une cigogne avec son bec : de là le surnom de *crotalistris* ou joueuse de *crotales* donné à cet oiseau de passage. On confectionna des *crotales* avec des pièces de fer ou de bronze fort épaisses et un peu concaves. Ceux qui constituèrent les premiers instruments de musique employés par les Grecs pour l'accompagnement des chorodès étaient faits avec du bois ou des coquilles, comme ceux dont se servent, quand ils veulent, eux aussi, unir la mesure à la danse, les insulaires de la mer du Sud. Athénée nous a conservé un vers d'Hermippe qui nous apprend que les lépas arrachés des rochers servaient parfois à fabriquer des *crotales*. Cet instrument se voit fréquemment dans les mains des satyres, des ménades, des corybantes et des bacchantes. Dans la célébration des dionysies ou grandes fêtes de Bacchus, dans les iobachies, sortes de processions ou théories populaires exécutées par des troupes de bacchantes et de bacchantes circulant au milieu de la foule, les uns à pied, les autres sur des ânes, n'ayant pour vêtements qu'une peau de tigre flottant sur l'épaule, les uns agitaient des thyrses au-dessus de leur tête couronnée de lierre, les autres faisaient vibrer des *crotales* ou des grelots d'airain, tout en se livrant à la licence des danses phalliques. Les monuments antiques nous montrent des hommes et surtout des femmes qui chantent et qui dansent seuls. Diéarque nous a conservé les premiers vers d'une monodie, ou chant à une voix en l'honneur de Diane, dansée par une femme seule, tandis qu'une autre femme marque la mesure avec des *crotales*. Les Romains, quand ils connurent les excès du luxe, firent venir des danseuses et des joueuses de *crotales* pour amuser les convives dans leurs repas somptueux. Cornelius Gallus, à qui Virgile a dédié sa x^e églogue, a peint dans sa vie élégie, des couleurs les plus voluptueuses, une de ces *crotalistris*, dont il était épris. On peut voir dans le *Museo Borbonico* (t. IV), une mosaïque qui représente une de ces joueuses de *crotales* et de tambourin. Il y en avait même dans les auberges. Virgile, ou l'auteur de la petite pièce intitulée *Copa*, in-

vite un ami à l'accompagner dans une taverne dont la maîtresse les divertira par ses danses. Mais les *crotales* n'étaient pas seulement l'accompagnement favori des danseurs et des danseuses dans les réunions privées; ils les suivirent aussi sur la scène, ainsi que l'attestent divers passages d'Ovide, de Lucien et de Macrobe. L'un des deux admirables *Faunes dansants* du musée du Louvre joue des *crotales*, comme le *Faune de la Tribuna* de Florence, qu'on attribue à Praxitèle. On a encore désigné sous le nom de *crotales* certaines sandales fort pesantes que chaussaient les anciens pour battre la mesure avec le pied.

Au moyen âge, on a appelé aussi *crotales* : 1^o un cercle ou un triangle de métal dans lequel étaient insérés des anneaux également de métal qu'on faisait résonner en les agitant; faisons remarquer à ce propos que le même nom a été donné à l'instrument de musique militaire appelé plus ordinairement *chapeau chinois*; 2^o aux grelots que les danseurs faisaient tinter en gesticulant, et qu'on appela quelquefois *cliquettes* ou *marionnettes*. Les *crotales*, composées de deux pièces de fer ressemblant assez à deux écuelles rondes, fort épaisses et peu concaves, sont encore en usage en Provence, où ils ont reçu le nom de *chaplachoos*. On en joue de la même manière que des cymbales. Enfin on vu les *crotales* des anciens dans des espèces de castagnettes formées de deux lames de bois, d'os, d'ardoise, etc., que les enfants font choquer l'une contre l'autre, et que, par onomatopée, on appelle *cliquettes*.

— Erpét. Le *crotale* ou *serpent à sonnettes* a la tête aplatie; ses yeux, garnis d'une membrane clignotante, paraissent étincelants, et luisent dans les ténèbres; sa gueule présente une très-grande ouverture; sa langue est noire, déliée, partagée en deux, renfermée dans une gaine. Presque toujours l'animal l'étend et la fait vibrer rapidement. Les deux os qui forment les côtés de la mâchoire inférieure ne sont pas réunis par devant, mais séparés par un intervalle assez considérable, que l'animal peut encore agrandir lorsqu'il étend la peau de sa bouche pour avaler une proie volumineuse. Chacun de ces os est garni de plusieurs dents crochues, tournées en arrière, d'autant plus grandes qu'elles sont plus près du museau, et qui, par suite de cette disposition, ne peuvent lâcher la proie qu'elles ont saisie, mais la retiennent dans la gueule du *crotale*, pendant qu'il l'injecte de son venin. C'est sous la peau de la mâchoire supérieure et de chaque côté que se trouvent les vésicules où le poison se ramasse. Lorsque le serpent comprime ces vésicules, le venin se porte à la base de deux crochets très-longs et très-apparents, attachés au devant de la mâchoire supérieure. Ces crochets, enveloppés en partie dans une espèce de gaine, d'où ils sortent lorsque l'animal les redresse, sont creux dans toute leur longueur; le venin y pénètre par un trou dont ils sont percés à leur base, et en sort par une fente longitudinale que l'on voit vers leur pointe. Indépendamment de ces crochets, la mâchoire supérieure est garnie de dents plus petites et plus voisines du gosier, vers lequel elles sont tournées, et qui servent, ainsi que celles de la mâchoire inférieure, à retenir la victime que les crochets percent et imbibent de venin. Les écailles du dos du *crotale* sont ovales et relevées dans le milieu par une arête qui s'étend dans le sens de leur plus grand diamètre. On a écrit qu'elles sont articulées si librement, que l'animal, lorsqu'il est en colère, peut les redresser; mais le mouvement qu'il leur donne doit être peu considérable, car elles tiennent à la peau dans presque toute leur longueur et dans toute leur largeur. Le dessous du corps et de la queue est revêtu d'un seul rang de grandes plaques, comme chez les boas. La couleur du dos est d'un gris mêlé de jaunâtre, et sur ce fond on voit s'étendre une rangée longitudinale de taches noires bordées de blanc. La queue est terminée par un assemblage d'écaillés sonores, qui s'embottent les unes dans les autres. Toutes ces pièces sont entièrement semblables entre elles; elles sont d'une matière cassante, élastique, demi-transparente, et de la même nature que celle des écailles. La pièce la plus voisine du corps, et qui le touche immédiatement, forme, comme toutes les autres, une sorte de pyramide à quatre faces, dont les deux faces latérales sont beaucoup plus larges que les deux autres; on peut la regarder comme une espèce de petit étui terminé en pointe, enveloppant les dernières vertèbres de la queue. Elle est montée sur ces dernières vertèbres, dont elle n'est séparée que par une membrane très-mince, et dont elle suit toutes les inégalités. Elle présente trois bourrelets circulaires, raboteux, creux comme le reste de la pièce. Toutes les autres pièces de la sonnette sont embottées les unes dans les autres, de manière que les deux tiers de chaque pièce sont renfermés dans la pièce qui la suit. Des trois bourrelets dont nous avons parlé, deux sont ainsi cachés; le premier est le seul qui paraisse. Toutes ces pièces tiennent entre elles par les bourrelets engagés. Aucune, excepté la plus voisine du corps, ne tient au corps de l'animal. Elles ne peuvent, par conséquent, recevoir de nourriture ni éprouver d'accroissement, et ce n'est qu'une enveloppe extérieure qui s'agit lorsque l'animal agit l'extrémité de sa queue, comme un corps étranger

qu'on aurait attaché à la queue du serpent. Cette conformation, extraordinaire au premier abord, est en réalité facile à expliquer. Les pièces qui composent la sonnette n'ont été formées que successivement; lorsque chacune d'elles a pris son accroissement, elle tenait à la peau de la queue; mais quand elle a été achevée, il s'est produit au-dessous une nouvelle pièce entièrement semblable à la précédente, et qui a tendu à la détacher de l'extrémité de la queue. L'ancienne pièce ne se sépare cependant pas tout à fait; elle est seulement repoussée en arrière; elle laisse entre son bord et la peau de la queue un intervalle occupé par le premier bourrelet de la première pièce, mais elle enveloppe toujours le second et le troisième bourrelet de cette nouvelle pièce et elle joue librement autour de ces bourrelets qui la retiennent. Lorsqu'il se produit une troisième pièce, elle se développe au-dessous de la seconde, et ainsi de suite. Si les dernières vertèbres de la queue n'ont pas grossi pendant que la sonnette s'est formée, chaque pièce qui s'est montée sur ces vertèbres a le même diamètre, et la sonnette paraît d'une égale largeur; jusqu'à la pièce qui la termine; si, au contraire, les vertèbres ont pris de l'accroissement, les bourrelets de la nouvelle pièce sont plus grands que ceux de la pièce plus ancienne, et le diamètre de la sonnette diminue vers la pointe. Il est évident, d'après cela, qu'il ne peut se former qu'une pièce à chaque mue que le serpent éprouve vers l'extrémité de sa queue. Le nombre des pièces est donc égal à celui de ces mues particulières; mais, comme l'on ignore si la mue particulière arrive à la même époque que la mue générale du corps, et si elle a lieu une fois ou plusieurs fois par an, le nombre des pièces ne peut rien indiquer relativement à l'âge du serpent. Toutes les parties de la sonnette étant très-sèches, et ayant assez de jeu pour se frotter mutuellement lorsqu'elles sont secouées, il n'est pas surprenant qu'elles produisent un bruit assez sensible. Ce bruit, qui ressemble assez à celui d'un parchemin que l'on froisse, peut être entendu à plus de 20 m. de distance. C'est un avertissement, souvent tardif, pour se mettre à l'abri de ce dangereux reptile.

Le *crotale* est, en effet, d'autant plus à craindre, que ses mouvements sont plus rapides. En un clin d'œil, il se replie en cercle, s'appuie sur sa queue, se précipite comme un ressort qui se débande, tombe sur sa proie, la blesse et se retire. Aussi les Mexicains le désignent-ils sous le nom de *ecacochtli*, qui signifie le vent. Ce reptile habite presque toutes les contrées du nouveau monde, depuis la terre de Magellan jusqu'au lac Champlain. Avant la découverte de l'Amérique, une crainte superstitieuse empêchait les indigènes de lui donner la mort; mais aujourd'hui l'espace sur lequel ces reptiles exerçaient leur domination se resserre de plus en plus. Leur nourriture se compose de petits mammifères, d'oiseaux et de reptiles, et ceux-ci avec patience. Ils ne dédaignent pas les animaux morts, rats et lapins, et ceux-ci constituent leur nourriture habituelle dans les ménageries. Ils peuvent, du reste, demeurer très-longtemps sans manger. M. Dennerit rapporte qu'un d'eux a été conservé pendant vingt-deux mois dans un état d'abstinence absolue, et qu'après ce temps il a parfaitement pris la nourriture qu'on lui a présentée. Les Indiens racontent qu'on voit souvent le serpent à sonnettes, entortillé autour d'un arbre, darder ses regards contre un écuireuil, qui, après avoir manifesté sa frayeur par ses cris et par son agitation, tombe au pied de l'arbre, où il est dévoré. Former, qui a fait des expériences sur la morsure d'un *crotale*, dit que les oiseaux et les souris qu'on lui jetait témoignaient une grande frayeur; qu'ils cherchaient d'abord à se tapir dans un coin, et qu'ils couraient ensuite, comme saisis de terreurs mortelles, à la rencontre de leur ennemi, qui ne cessait de sonner de sa queue. On a écrit que la pluie augmentait la fureur du serpent à sonnettes; mais il faut que ce soit une pluie d'orage, car il ne craint pas d'aller à l'eau. Il ne s'attaque guère à l'homme que lorsqu'il est lui-même attaqué, ou sous l'influence du rut. Il paraît même que les serpents à sonnettes peuvent être apprivoisés. On rapporte qu'un de ces reptiles, qui vivait en liberté chez un médecin de Nantes, sortait de sa retraite quand on l'appelait, et venait manger sur la table sans chercher à nuire. On les dit aussi très-sensibles à la musique. « Au mois de juillet 1791, dit Chateaubriand, nous voyageâmes dans le haut Canada avec quelques familles sauvages de la nation des Ojibwas. Un jour que nous étions arrêtés dans une plaine, au bord de la rivière Gènesie, un serpent à sonnettes entra dans notre camp. Nous avions parmi nous un Canadien qui jouait de la flûte; il voulut nous amuser et s'avança vers le serpent avec son arme d'une nouvelle espèce. A l'approche de son ennemi, le superbe reptile se forma tout à coup en spirale, aplatis sa tête, enfila ses joues, contracta ses lèvres, découvrit ses dents envenimées et sa gueule rougie; sa langue fourchue s'agitait rapidement au-dessus de ses yeux brillants comme des charbons ardents; son corps, gonflé de rage, s'abaissa et se releva comme un soufflet; sa peau dilatée est hérissée d'écaillés, et sa queue, en produisant un son sinistre, oscillait avec tant de rapidité, qu'elle ressemblait à une légère vapeur. Alors le Canadien com-

mence à jouer sur sa flûte; le serpent fait un mouvement de surprise, et retire sa tête en arrière; il ferme peu à peu sa gueule enflammée. A mesure que l'effet magique le frappe, ses yeux perdent de leur ardeur, les vibrations de la queue se ralentissent, et le bruit qu'elle fait entendre s'affaiblit par degrés. Le Canadien marche quelques pas en tirant de sa flûte des sons lents et monotones; le reptile baisse son cou, s'entr'ouvre avec sa tête les herbes fines, et se met à ramper sur les traces du musicien qui l'entraîne, s'arrêtant lorsqu'il s'arrête, et commençant à le suivre aussitôt qu'il commence à s'éloigner. Il fut ainsi conduit hors de notre camp, au milieu d'une foule de spectateurs, tant sauvages qu'Européens, qui en croyaient à peine leurs yeux. »

Les *crotales* sont ovo-vivipares, et ils paraissent veiller un certain temps sur leurs petits. Dans les contrées un peu éloignées de l'équateur, ils se retirent pendant l'hiver dans des cavernes où ils s'engourdissent. Les nègres et les Indiens s'en emparent alors, et en mangent la chair. Pendant l'été, ces serpents habitent ordinairement les lieux situés aux expositions les plus chaudes et les plus favorables à leurs chasses. Ils préfèrent le côté méridional d'une montagne et le bord d'une fontaine ou d'un ruisseau habités par les grenouilles et où viennent boire les petits animaux. Ils aiment également à se mettre de temps en temps à l'abri sous un vieux arbre renversé. Aussi les Américains qui voyagent dans les forêts infestées de serpents à sonnettes ne franchissent point les troncs d'arbres qui obstruent quelquefois le passage; ils aiment mieux en faire la tour; et, s'ils sont obligés de les traverser, ils sautent sur le tronc du plus loin qu'ils peuvent, et s'élançant aussitôt au delà. Les *crotales* nagent avec facilité; ils sillonnent la surface des eaux avec la rapidité d'une flèche.

Le premier effet de leur venin est une enflure générale; bientôt la bouche s'enflamme et ne peut plus contenir la langue, devenue trop épaisse; une soif dévorante consume la victime; les crachats sont ensanglantés; les chairs qui environnent la plaie se corrompent, et dans les grandes chaleurs la mort arrive dans l'espace de cinq à dix minutes. Les chevaux et les bœufs en meurent presque à l'instant; les chiens résistent plus longtemps; quelques-uns en ont été guéris. On cite plusieurs exemples terribles des effets de ce venin sur l'homme. Un nommé Drake, qui montrait à Rouen une petite ménagerie, fut mordu à la main par un *crotale* qu'il soignait sans précaution; il eut le courage d'enlever aussitôt d'un coup de hache le doigt piqué, mais ce fut en vain; quelques minutes plus tard il succombait aux effets de l'absorption du poison, qui s'était déjà opérée. Les bottines de cuir ne sont pas un préservatif assuré: la dent du serpent est si aiguë, qu'elle les perce facilement; elle s'y casse cependant quelquefois, et on raconte que deux individus sont morts pour s'être servis de bottes à travers lesquelles leur premier propriétaire avait été mordu par un serpent à sonnettes. Le capitaine Hall fit, dans la Caroline, plusieurs expériences touchant les effets de cette morsure sur divers animaux. Il fit attacher à un piquet un serpent long d'environ 1 m. 35. Trois chiens en furent mordus: le premier mourut en quinze secondes; le second, mordu peu de temps après, périt au bout de deux heures dans des convulsions; le troisième, mordu après une demi-heure, n'offrit d'effets visibles de venin qu'au bout de trois heures. Quatre jours après, un chien mourut en une demi-minute, et un autre en quatre minutes. Un chat fut trouvé mort le lendemain du jour qu'il avait été mordu. On laissa ensuite le serpent se reposer pendant trois jours; alors une grenouille mordue mourut en deux minutes, et un poulet de trois mois en trois minutes. Quelque temps après, on mit auprès du *crotale* un serpent blanc vigoureux; ils se mordirent l'un l'autre; le serpent à sonnettes perdit même quelques gouttes de sang, et ne donna, cependant aucun signe de maladie, tandis que l'autre mourut en moins de huit minutes. Enfin on força le *crotale* à se mordre lui-même, et il mourut en douze minutes. On a prétendu que le *crotale* fuit les lieux où croît le dictame de Virginie, et l'on a essayé de se servir de ce dictame comme d'un remède contre son venin. On lit à ce sujet dans les *Transactions philosophiques*, année 1865, qu'en Virginie, en 1657, au mois de juillet, on attachait au bout d'une longue baguette des feuilles de dictame que l'on avait un peu broyées, et qu'on les approcha de la gueule d'un serpent à sonnettes; celui-ci s'agita vivement pour les éviter, et il mourut en moins d'une demi-heure. Mais le véritable antidote, s'il existe, n'est pas encore découvert.

L'espèce type du genre est le *crotale durissimus*. On cite ensuite le *crotale rhombifère* de l'Amérique du Nord et le *crotale muet*, qui est propre au Brésil.

CROTALIDE adj. (kro-ta-li-de — de *crotale*, et du gr. *eidos*, aspect.) Erpét. Qui ressemble à un *crotale*. Il On dit aussi CROTALIN, CROTALOID, CROTALIN et CROTALURE.

— s. m. pl. Famille de serpents ayant pour type le genre *crotale*.

CROTALISTRE s. f. (kro-ta-li-stre — rad. *crotale*). Antiq. Joueuse de *crotales*.

— **Encycl.** Comme les bayadères de l'Inde ou les almées d'Egypte, elles étaient de toutes les

fêtes et de tous les festins, qu'elles égayaient par leurs chants et leurs danses voluptueuses. Chez les Grecs, la joueuse de *crotales* se bornait, selon toute apparence, à marquer la mesure, tandis qu'une chanteuse exécutait quelque monodie en l'honneur de Diane ou de Vénus. A Rome elles furent, à peu de chose près, des courtisanes dont s'amusaient les convives dans les festins somptueux où elles étaient appelées. Des maisons particulières elles passèrent au théâtre. V. CROTALES.

CROTALOPHORE s. m. (kro-ta-lo-fo-re — du gr. *krotalon*, grelot; *phoros*, qui porte). Erpét. Syn. de CROTALÉ.

CROTALOPSIS s. m. (kro-ta-lo-psiss — du gr. *krotalon*, grelot; *opsis*, aspect). Bot. Syn. de BAPTISIE, genre de légumineuses.

CROTAPHAL, ALE adj. (kro-ta-fal, a-le — du gr. *krotaphos*, tempe). Anat. Qui a rapport à la tempe : L'os CROTAPHAL.

CROTAPHE s. m. (kro-ta-fe — du gr. *krotaphos*, tempe). Pathol. Céphalalgie qui a son siège aux tempes.

CROTAPHIQUE adj. (kro-ta-fi-ke — du gr. *krotaphos*, tempe). Anat. Qui appartient à la tempe : Artère CROTAPHIQUE.

CROTAPHITE adj. m. (kro-ta-fi-te — du gr. *krotaphos*, tempe). Anat. Se dit d'un muscle de la tempe, plus souvent appelé MUSCLE TEMPORAL.

— Subst. : Le CROTAPHITE.

CROTCH (Guillaume), compositeur anglais, né à Norwich en 1775, mort en 1847. Il montra dès la plus tendre enfance de telles aptitudes musicales, qu'à peine âgé de quatre ans il excitait, dit-on, l'admiration de tous ceux qui l'entendaient jouer du clavecin. En 1797, il devint professeur à l'université d'Oxford, qui lui conféra un peu plus tard la grade, si difficile à obtenir, de docteur en musique, et il fut nommé, en 1822, directeur de l'Académie royale de musique. On a de lui un opéra, la *Palestine*, un grand nombre de morceaux de chant et de musique pour orgue et piano-forte, ainsi que des *Éléments de composition musicale et de contre-basse* (1812) et des *Spécimens de style musical de toutes les époques* (1822, 3 vol.).

CROTE s. f. (kro-te). Ancienne forme du mot GROTTÉ, usitée encore en Provence.

CROTESQUE adj. (kro-té-ske). Forme ancienne du mot GROTESQUE.

CROTON s. m. (kro-ton — gr. *krotón*, nom égyptien du ricin, d'après les Grecs). Bot. Genre de plantes, de la famille des euphorbiacées, type de la tribu des crotonées, comprenant un grand nombre d'espèces, qui croissent dans les régions chaudes des deux continents : Le *croton tiglium* est émetique et purgatif. (F. Gérard.) Les anciens donnaient le nom de croton au ricin. (Clavé.) Le *croton* à feuilles de chapelet est l'arbrisseau dont l'écorce est appelée cascarrille. (V. de Bonmare.)

— Astron. Nom qu'on donnait autrefois à la constellation du Sagittaire.

— Rem. Plusieurs médecins prononcent *crotonn*; rien ne justifie cette prononciation pédonnesque.

— **Encycl. Bot.** Ce genre, qui fait partie de la famille des euphorbiacées, est le type de la tribu des crotonées. Il comprend des arbres, des arbrisseaux, des arbustes et des plantes herbacées, à feuilles alternes munies de stipules et ordinairement de deux glandes à la base. Les fleurs sont unisexuées, le plus souvent groupées en épis composés de fleurs mâles en haut et de fleurs femelles en bas. Le fruit est une capsule formée de trois coques bivalves monospermes. Ce genre renferme un très-grand nombre d'espèces, qui croissent dans les régions tropicales, surtout en Amérique. Nous allons passer en revue les espèces les plus importantes au point de vue des produits qu'elles fournissent soit à la médecine, soit aux arts. Le *croton cascarrilla* et le *croton eleuteria* sont les deux plantes auxquelles on attribue l'origine de l'écorce de cascarrille du commerce. Ils croissent particulièrement aux Antilles, dans la Floride et aux îles Lucayes; le premier est très-commun à Haïti, où on lui donne le nom de *sauge du port de la Paix*, à cause de ses feuilles, qui ont à peu près le goût, l'odeur et la forme des feuilles de sauge. On a apporté en Europe un grand nombre d'écorces, vendues comme écorce de cascarrille, et fournies par des espèces analogues : *croton linearis*, *croton micans*, *croton humile*, *croton balsamiferum*, *croton pseudo-china*, *croton suberosum*. Le *croton moluccanum* est un arbuste des Moluques, naturalisé à Ceylan et à la Réunion, et qui fournit la noix de Bancoul ou noix des Moluques. Le *croton sebiferum* est un arbre qui croît spontanément en Chine, et qui a été naturalisé en Amérique, dans la Caroline. On le connaît vulgairement sous le nom d'arbre à suif. Les Chinois se servent d'une substance sébacée très-blanche, qui couvre ses semences, pour fabriquer des chandelles. L'amande de ces semences renferme une huile qui peut aussi être utilisée pour différents usages. Une particularité à signaler, c'est que ces semences persistent sur l'arbre après la destruction de la capsule qui les couvre, suspendues qu'elles sont par des filets qui les attachent à l'axe du fruit. Le *croton balsamiferum*, vulgairement appelé *petit baume*, est un arbrisseau assez

commun à la Martinique; on l'a vendu en écorce comme cascarrille. Lorsqu'on lui fait des incisions, il en sort un suc laiteux, jaunâtre, doué d'une odeur agréable qui rappelle assez celle de la menthe. On fait entrer ce suc dans la composition de diverses liqueurs. Le *croton lacciferum* est un arbre de Ceylan qui laisse suinter naturellement à l'aisselle de ses rameaux ou de ses feuilles, ou par des incisions pratiquées à son écorce, une matière résineuse assez semblable, en apparence, à la laque, et qui peut être employée à quelques-uns des usages pour lesquels la laque véritable est utilisée, tels que l'ébénisterie, la fabrication des vernis, mais non pour la préparation des laques colorées. Les rameaux en sont anguleux, les feuilles dentelées et ovales, les fruits très-petits.

Le *croton tiglium* ou *tiglium* est un arbrisseau des Moluques dont toutes les parties possèdent des propriétés médicinales très-marquées. Les fleurs en sont monoïques ou très-rarement dioïques, et disposées en grappes à l'extrémité des rameaux. Son bois, connu sous le nom de bois des Moluques, bois purgatif, bois de pavane, est employé dans l'Inde comme purgatif. En Europe, on ne se sert guère que de son fruit, mais l'usage que l'on en fait est important. Ce fruit, de la grosseur d'une noisette, est jaune, glabre et formé de trois coques minces, recouvrant chacune une semence. Ces semences ressemblent assez, par leur forme, à celles du ricin, dont elles diffèrent cependant par plusieurs nervures saillantes, dont les deux latérales, allant de l'ombilic au sommet, sont plus apparentes que les autres. On les désigne dans le commerce sous le nom de grains de tili, graine des Moluques, petit pignon d'Inde. Cette dernière dénomination leur vient de la ressemblance qu'elles présentent avec les pignons de pin. Ces graines sont douées de propriétés acres très-actives. Le *croton tinctorium* offre quelques caractères assez différents de ceux des autres végétaux du genre *croton*; aussi a-t-il été pris par M. Necker pour type d'un nouveau genre, le genre *crozophora*. C'est d'ailleurs le seul *croton* qui croisse spontanément en France et dans le midi de l'Europe. Il est connu vulgairement sous les noms de morelle, à cause de ses analogies avec la morelle, et de tournesol ou d'héliotrope. On le cultive en grand, dans le Gard, pour la fabrication du tournesol en drapageux; on récolte les sommets de la plante après fructification, on en extrait le suc, et on trempe dans celui-ci des chiffons de toile; par la dessiccation, après exposition à l'action des vapeurs ammoniacales, ces chiffons, d'abord verts, deviennent rouges, on augmente la vigueur de leur teinte en leur faisant subir une nouvelle opération semblable à la première. La plus grande partie de ce produit s'exporte en Hollande, où on l'utilise comme matière colorante. On a cru longtemps qu'il servait à la fabrication du tournesol en pains; mais cette opinion est erronée. Nous citerons encore le *croton gratissimum*, qui donne un cosmétique odoriférant; les *crotons campestre* et *perdicaps*, végétaux américains réputés diurétiques et antisypilitiques; le *croton benzoé*, qui produit une résine analogue au benjoin.

— **Pharm. et chim.** Huile de *croton tiglium*. C'est une huile qui agit sur l'économie à la manière d'un purgatif drastique énergique, à la dose de quelques gouttes, et qui fait naître une éruption sur la peau lorsqu'on l'emploie en frictions. On l'extrait par expression de la graine de pignon d'Inde (semence de *croton tiglium*). On peut aussi la préparer en épuisant ces graines par l'éther et en évaporant l'éther. Schlippe a trouvé dans cette huile de la palmitine, de la stéarine, de la myristine et de la borine. Il y a trouvé en même temps des corps gras renfermant les éléments d'acides de la série oléique, qu'il n'a pas pu séparer les uns des autres. Enfin cette huile renferme encore de l'acide crotonique, C¹⁸H³²O², et de l'acide angélique, C¹⁰H¹⁶O², et une matière vésicante, le crotonol. Aucun des corps précédents n'étant doué des vertus purgatives de l'huile de *croton*, il est infiniment probable que cette huile renferme en outre un principe purgatif encore inconnu. Pour mettre en évidence les divers produits précédents, Schlippe saponifie l'huile par la soude ou la potasse caustique et ajoute du sel marin à la liqueur. Le précipité plombique est recueilli sur un filtre, lavé, décanté et épuisé par l'éther. La solution éthérée évaporée laisse un résidu formé par les sels de plomb et les acides de la série oléique. Le résidu insoluble dans l'éther renferme, au contraire, les acides gras proprement dits, que l'on met en liberté au moyen de l'acide chlorhydrique, et que l'on sépare les uns des autres au moyen des précipitations fractionnées. La liqueur d'où le savon a été précipité par le sel marin est ensuite additionnée d'acide tartrique. Il se forme un précipité résineux; on filtre et l'on distille le liquide filtré. Le produit renferme les acides angélique et crotonique, que l'on sépare par distillation fractionnée, après les avoir débarrassés de l'eau en les transformant en sels barytiques, et en distillant ces sels préalablement et après siccité, avec de l'acide phosphorique. Enfin le crotonol s'extrait par la méthode qui est développée à l'article CROTONOL.

CROTON-CREEK, rivière des Etats-Unis (Etat de New-York), naît dans le comté de Dutches, coule du N.-E. au S.-O. et se jette

dans l'Hudson après un cours d'environ 48 kilomètres. — La vallée du Croton renferme 31 lacs et étangs, dont la superficie totale est de 134 kilom. carrés.

L'aqueduc de Croton, qui fournit de l'eau douce à la ville de New-York, a son point de départ dans cette vallée. C'est un des plus beaux ouvrages en ce genre qui soient au monde. New-York, situé sur l'Atlantique, à l'embouchure de l'Hudson, a dû aller chercher au loin l'eau potable, qui lui manque absolument. Le bassin qui fournit les eaux à l'aqueduc est un lac de 8 kilom. de longueur, qui couvre 161 hectares 88 ares 84 centiares, et contient 27,717,250 hectolitres d'eau. De là part un canal souterrain de maçonnerie qui, après un cours de 53 kilom., atteint la rivière de Harlem. Il franchit cette rivière sur un magnifique pont de pierre, appelé High Bridge (Pont élevé), mesurant 440 m. de longueur et formé de 14 piles, dont 8 supportent des arches de 24 m. 32, et 7 des arches de 15 m. 20 d'ouverture. La hauteur du pont-aqueduc, du niveau des eaux à l'extrados des voûtes, est de 34 m. 65. La cuvette a 2 m. 58 de hauteur, 1 m. 90 de largeur au fond, et 2 m. 33 au sommet. Elle donne en vingt-quatre heures 3,329,070 hectolitres d'eau. La longueur totale du canal depuis la rivière de Croton jusqu'à l'hôtel de ville de New-York, est d'un peu plus de 71 kilom. Le réservoir collecteur a une superficie de 14 hectares et une capacité de 6,815,175 hectolitres. Le réservoir distributeur occupe une superficie de 1 hectare 61 ares 187 centiares, et a une capacité de 1,135,862 hectolitres. L'eau a été introduite dans ce dernier réservoir en 1842. La construction de l'aqueduc de Croton a coûté 75 millions de fr., dans lesquels le High Bridge entre pour plus de 6 millions. Le produit annuel en est de 4 millions de fr.

CROTONE s. m. (kro-to-na-te — rad. *croton*). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide crotonique avec une base.

CROTONE s. f. (kro-to-ne). Bot. Espèce de champignon parasite.

— Méd. Tumeur fongueuse qui se développe sur le péristome.

CROTONE, ville de l'Italie ancienne, dans le Brutium, à l'embouchure de l'Esarus, aujourd'hui Cotrone, fondée en 710 av. J.-C., par l'Achéen Myscelus. On vantait la pureté de mœurs de ses habitants, la sagesse de leurs institutions, dues à Pythagore, et ses athlètes souvent victorieux. Patrie du fameux Milon. Après avoir détruit Sybaris, en 510 av. J.-C., elle fut prise à son tour par les Locriens, les Lucaniens, Agathocle et Pyrrhus. Annibal en fit une de ses places fortes.

CROTONE, ÉE adj. (kro-to-né — rad. *croton*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au croton.

— s. f. pl. Tribu de plantes de la famille des euphorbiacées, ayant pour type le genre croton.

CROTONIATE s. et adj. (kro-to-ni-a-te). Géogr. anc. Habitant de Croton; qui concerne cette ville ou ses habitants : *Quel économiste nous élargira l'estomac de manière à contenir autant de biftecks que feu Milon le CROTONIATE ?* (Th. Gaut.).

CROTONINE s. f. (kro-to-ni-ne (rad. *croton*). Chim. Alcaloïde très-actif, découvert dans la graine du croton tiglium.

CROTONINÉ, ÉE adj. (kro-to-ni-né — rad. *croton*). Bot. Syn. de crotoné.

— s. f. pl. Classe de végétaux dicotylédones, dans la méthode d'Ad. Brongniart, comprenant les familles suivantes : *euphorbiacées, antidesmées et forestières*.

CROTONIQUE adj. (kro-to-ni-ke — rad. *croton*). Chim. Se dit d'un acide trouvé dans les graines du croton tiglium, et qu'on appelle aussi acide jatrophique : *L'acide crotonique*. Il se dit aussi des sels à base de crotonine : *Sels crotoniques*.

— Encycl. *Acide crotonique*, C⁴H⁶O³. — I. HISTORIQUE. L'acide crotonique a été extrait, pour la première fois, par Pelletier et Caventou, de l'huile que renferme la graine de pignon d'Inde (semence du croton tiglium). La formule n'a été déterminée que beaucoup plus tard par M. Schlippe. Plus tard encore, MM. Will et Körner le préparèrent au moyen du cyanure d'allyle provenant de l'acide myronique, et M. Claus l'obtint au moyen du cyanure d'allyle artificiel. Enfin l'acide crotonique a été étudié par M. Körner; MM. Kekulé, d'une part, et Cahours, de l'autre, ont fait connaître ses dérivés bromés de substitution.

— II. PRÉPARATION. 1° *Au moyen de l'huile de croton tiglium*. On saponifie l'huile de croton, et l'on ajoute du sel marin au produit. Le savon se sépare, la liqueur restante est additionnée d'acide tartrique; on la filtre pour retenir un précipité résineux qui se forme, et on la distille. La liqueur distillée renferme de l'acide crotonique et de l'acide chlorhydrique provenant de l'action de l'acide tartrique sur le chlorure de sodium. On la sature par la baryte, on la distille de nouveau avec de l'acide tartrique, et l'on renouvelle les opérations jusqu'à ce que le produit distillé ne renferme plus d'acide chlorhydrique. On sature alors la liqueur au moyen de la baryte, on l'évapore à siccité et l'on décompose le crotonate de baryum par l'acide phosphorique, que l'on re-

cueille dans un appareil distillatoire dont le récipient est refroidi à quelques degrés au-dessous de zéro.

2° *Au moyen du cyanure d'allyle*. On fait bouillir avec une dissolution alcoolique de potasse, soit le cyanure d'allyle qui provient de l'acide myronique (Will et Körner), soit le produit de l'action du cyanure de potassium sur l'iodure d'allyle (Claus). Lorsqu'il ne se dégage plus d'ammoniaque, on sature l'excès d'alcali par un courant d'anhydride carbonique, on filtre pour séparer le carbonate potassique, et l'on fait cristalliser à plusieurs reprises le crotonate de potassium. En distillant ce sel avec de l'acide sulfurique faible, on obtient l'acide crotonique aqueux, sous forme d'un liquide incolore qui abandonne des cristaux d'acide crotonique pur, lorsqu'on le refroidit à zéro.

— III. PROPRIÉTÉS. L'acide crotonique extrait de l'huile de croton est un liquide oléagineux. Il se congèle à 5 degrés, et se volatilise sensiblement à 2 ou 3 degrés au-dessus de zéro, en répandant une odeur pénétrante et désagréable qui irrite le nez et les yeux. Il possède une saveur âcre, cause des inflammations et agit comme poison. Traité par la potasse en fusion, il se dédouble en deux molécules d'acide acétique, en dégageant de l'hydrogène.

NOTATION ATOMIQUE.
C⁴H⁶O³ + 2KOH = 2C²H³O. OK + H²
Acide Potasse. Acétate Hydrogène.
crotonique. potasse.

NOTATION EN ÉQUIVALENTS.
C⁸H⁶O⁴ + 2KO. HO = 2C⁴H³O³. KO + 2H
Acide Potasse. Acétate Hydrogène.
crotonique. de potasse.

Soumis à l'influence du brome, il en absorbe 2 atomes, et donne un corps qui présente la composition de l'acide dibromobutyrique.

NOTATION ATOMIQUE.
C⁴H⁶O³ + Br² = C⁴H⁶Br²O³
Acide Brome. Acide
crotonique. dibromobutyrique.

NOTATION EN ÉQUIVALENTS.
C⁸H⁶O⁴ + 2Br = C⁸H⁶Br²O⁴
Acide Brome. Acide
crotonique. dibromobutyrique.

Ce nouveau corps perd HBr, lorsqu'on le traite par les alcalis, et donne de l'acide monobromocrotonique C⁴H⁵BrO³.

NOTATION ATOMIQUE.
C⁴H⁶Br²O³ + KHO = KBr + H²O
Acide Potasse. Bromure Eau.
dibromobutyrique. potassique.

+ C⁴H⁵BrO³
Acide bromocrotonique.

NOTATION EN ÉQUIVALENTS.
C⁸H⁶Br²O⁴ + KO. HO = KBr + H²O
Acide Potasse. Bromure Eau.
dibromobutyrique. de potassique.

+ C⁴H⁵BrO³
Acide bromocrotonique.

Il peut aussi, sous l'influence des alcalis, éprouver une décomposition plus profonde, en perdant de l'acide chlorhydrique et de l'anhydride carbonique. Il se produit alors une huile bromée dont la formule est C⁴H⁵Br. Cette huile paraît homologue d'un autre corps C⁴H⁵Br, qui résulte de l'action du brome sur l'acide angélique homologue de l'acide crotonique. L'hydrogène naissant, développé au moyen de l'amalgame de sodium, n'agit pas sur l'acide crotonique, contrairement à ce qu'il était permis de supposer. L'acide crotonique, préparé au moyen de l'huile de croton tiglium, paraît identique avec celui qui résulte de l'action des alcalis sur le cyanure d'allyle, quelle que soit d'ailleurs la provenance de ce cyanure.

— IV. CROTONATES MÉTALLIQUES. Les crotonates sont sans odeur. L'acide crotonique étant un acide monobasique, ceux de ces sels qui renferment des métaux monoatomiques ont pour formule générale

C⁴H⁵O³M (anc. not. C⁸H⁵O³. MO).

1° *Crotonate de potassium*. Ce sel cristallise en prismes rhomboïdaux, inaltérables à l'air et difficilement solubles dans l'alcool de 0,85 de densité.

2° *Crotonate d'argent*, C⁴H⁵O³. Ag (anc. not. C⁸H⁵O³. AgO).

On le prépare en saturant l'acide crotonique aqueux par l'oxyde d'argent, en portant la liqueur à l'ébullition et en la filtrant à chaud. Par le refroidissement, il se dépose des cristaux qui renferment 52,61 pour 100 d'argent. On sépare les cristaux, et l'on évapore l'eau mère dans le vide à l'obscurité. On obtient ainsi des cristaux prismatiques qui renferment de 55,90 à 56,13 pour 100 d'argent, et dont l'analyse s'accorde parfaitement avec la formule C⁴H⁵O³. Ag (anc. not. C⁸H⁵O³. AgO).

3° *Crotonate de baryum*. Ce sel est fort soluble dans l'eau et dans l'alcool. Il se sépare, lorsqu'on en concentre les solutions, sous forme de cristaux nacrés, dont la poussière irrite vivement la gorge.

4° *Crotonate de magnésium*. C'est un sel grenu, très-peu soluble dans l'eau.

5° *Crotonate d'ammonium*. Ce sel précipite le sulfate ferreux en jaune isabelle, les sels de plomb et d'argent en blanc, les sels de cuivre en blanc bleuâtre. Il ne précipite ni le sulfate ferrique, ni le chlorure mercurique.

— V. DÉRIVÉS DE SUBSTITUTION DE L'ACIDE CROTONIQUE. 1° *Acide monobromocrotonique*. On a préparé l'acide monobromocrotonique par l'action successive du brome et des alcalis sur l'acide crotonique. Deux atomes de brome se fixent d'abord sur cet acide, en donnant un isomère de l'acide dibromobutyrique, et, sous l'influence des alcalis, ce dernier corps perd une molécule d'acide bromhydrique et se convertit en acide monobromocrotonique.

NOTATION ATOMIQUE.
C⁴H⁶O³ + Br² = C⁴H⁶Br²O³
Acide Brome. Isomère de l'acide
crotonique. dibromobutyrique.
C⁴H⁶Br²O³ + KHO = KBr
Isomère de l'acide Potasse. Bromure
dibromobutyrique. de potassium.
+ H²O + C⁴H⁵BrO³
Eau. Acide
bromocrotonique.

NOTATION EN ÉQUIVALENTS.
C⁸H⁶O⁴ + 2Br = C⁸H⁶Br²O⁴
Acide Brome. Isomère de l'acide
crotonique. bibromobutyrique.
C⁸H⁶Br²O⁴ + KO. HO = KBr
Isomère de l'acide Potasse. Bromure
bibromobutyrique. de potassium.
+ H²O + C⁴H⁵BrO³
Eau. Acide
bromocrotonique.

M. Kekulé a obtenu l'acide monobromocrotonique par le dédoublement de l'acide citradibromopyrotartrique sous l'influence des alcalis. Ce dernier se forme en même temps qu'un autre acide de même composition, l'acide itodibromopyrotartrique, lequel ne donne jamais d'acide bromocrotonique lorsqu'on le soumet à l'action des bases. Le dédoublement de l'acide citradibromopyrotartrique peut être exprimé par l'équation suivante :

NOTATION ATOMIQUE.
C⁸H⁶Br²O⁴ = HBr + CO²
Acide Acide Acide
citradibromopyrotartrique. bromhydrique. carbonique.
+ C⁴H⁵BrO³
Acide
monobromocrotonique.

NOTATION EN ÉQUIVALENTS.
C¹⁰H⁶Br²O⁵ = HBr + CO²
Acide Acide Acide
citradibromopyrotartrique. bromhydrique. carbonique.
+ C⁴H⁵BrO³
Acide
monobromocrotonique.

M. Cahours, toutefois, a montré que la réaction s'accomplit en deux phases successives : il s'élimine d'abord CO² (anc. not. CO²), et il se produit ainsi un isomère de l'acide dibromobutyrique, qui peut être isolé si l'on n'emploie pas un excès d'alcali. C'est ce composé qui, par l'action d'un excès de base, perd HBr (anc. not. HBr),

et donne de l'acide monobromocrotonique comme dans le procédé de M. Körner.

Pour préparer l'acide monobromocrotonique au moyen de l'acide citradibromopyrotartrique, M. Kekulé conseille d'opérer comme il suit : on prépare le citradibromopyrotartate de chaux en saturant presque complètement la solution aqueuse de l'acide avec de l'ammoniaque, et en ajoutant une solution concentrée de chlorure de calcium et puis de l'alcool. Le sel de chaux se précipite sous forme d'une poudre cristalline du sein des solutions concentrées, et en cristaux distincts lorsque les liqueurs sont étendues. Une fois précipité, ce sel de chaux est peu soluble dans l'eau. On le recueille, on le met en suspension dans l'eau, et on porte le tout à l'ébullition. Il se dégage de l'anhydride carbonique, et, par le refroidissement de la solution évaporée, il se forme des mamelons incolores de bromocrotonate de chaux.

NOTATION ATOMIQUE.
C⁵H⁴Br²Ca²O⁴ = 2CO² + Ca²Br²
Citradibromopyrotartate Anhydride Bromure
de chaux. carbonique. de calcium.
+ (C⁴H⁵BrO³)²Ca²
Bromocrotonate
de chaux.

NOTATION EN ÉQUIVALENTS.
C¹⁰H⁴Br²O⁶. 2CaO = 2CO² + 2CaBr²
Citradibromopyrotartate Acide Bromure
de chaux. carbonique. de calcium.
+ 2C⁴H⁵BrO³. CaO
Bromocrotonate
de chaux.

Il suffit d'ajouter de l'acide chlorhydrique à la solution concentrée du sel de chaux pour que l'acide bromocrotonique se sépare à l'état cristallin. On extrait aisément la portion de cet acide restée dissoute, en agitant la solu-

tion avec de l'éther et en évaporant ensuite l'éther.

L'acide monobromocrotonique se présente en longues aiguilles plates, qui ressemblent à celles de l'acide benzoïque. Il fond à 65 degrés, d'après M. Kekulé, ou à 60 degrés, selon Cahours; chauffé plus fortement, il se sublime et bout régulièrement à la température de 228 à 230 degrés; il éprouve toutefois une légère décomposition, car on observe la production d'une petite quantité de gaz bromhydrique, en même temps que la cornue renferme un résidu de charbon à peine sensible.

L'acide monobromocrotonique est peu soluble dans l'eau froide, assez soluble dans l'eau bouillante. Lorsqu'on le chauffe avec une quantité d'eau insuffisante pour le dissoudre, il fond au-dessous de 50 degrés. La solution aqueuse, saturée à l'ébullition, dépose vers 50 degrés l'acide sous forme d'une huile qui cristallise lentement. L'acide monobromocrotonique possède une odeur particulière, qui rappelle celle de l'acide butyrique.

Sous l'influence de l'amalgame de sodium et d'eau, il se convertit en acide butyrique.

NOTATION ATOMIQUE.
C⁴H⁵BrO³ + 2H² = HBr
Acide Hydrogène. Acide
monobromobutyrique. bromhydrique.
+ C⁴H⁸O²
Acide
butyrique.

NOTATION EN ÉQUIVALENTS.
C⁸H⁵BrO⁴ + 4H = HBr
Acide Hydrogène. Acide
monobromobutyrique. bromhydrique.
+ C⁸H⁸O⁴
Acide
butyrique.

Le brome ne paraît exercer à froid aucune action sur l'acide monobromocrotonique; mais à 100 degrés, dans des tubes scellés, ces deux corps se combinent sans dégager d'acide bromhydrique et fournissent un corps qui présente la composition de l'acide tribromobutyrique, avec lequel il est probablement isomère. Ce composé, purifié par cristallisation, se présente en prismes incolores fort durs.

L'acide monobromocrotonique forme, avec les alcalis, les terres et même l'oxyde d'argent, des sels solubles, surtout à chaud, qui se déposent en cristaux par le refroidissement. La dissolution alcoolique s'éthérifie facilement lorsqu'on la fait traverser par un courant de gaz chlorhydrique, en ayant soin de la maintenir chaude. Il en est de même avec l'esprit de bois.

2° *Le monobromocrotonate de chaux*, (C⁴H⁵BrO³)²Ca² (anc. not. C⁸H⁵BrO³. CaO), présente l'aspect de mamelons formés de petites aiguilles. Il se dissout assez facilement dans l'eau, surtout à chaud.

3° *Le monobromocrotonate d'argent*, C⁴H⁵BrO³. Ag (anc. not. C⁸H⁵BrO³. AgO),

se dissout assez facilement dans l'eau bouillante sous forme de petites aiguilles courtes.

4° *Le monobromocrotonate d'éthyle*, C⁴H⁵BrO³. C²H⁵ (anc. not. C⁸H⁵BrO³. C²H⁵O),

s'obtient en faisant passer, pendant vingt à trente minutes environ, un courant rapide de gaz chlorhydrique dans une dissolution alcoolique concentrée de l'acide, qu'on maintient à une température voisine de l'ébullition, soit au moyen de quelques charbons, soit à l'aide du bain-marie. De l'eau ajoutée au liquide détermine la séparation d'une huile pesante, que l'on purifie par des lavages avec une dissolution de carbonate de soude, puis avec de l'eau pure. On fait ensuite digérer, pendant plusieurs heures, le produit lavé, sur des fragments de chlorure de calcium anhydre, après quoi l'on procède à une rectification. A l'état de pureté, c'est un liquide incolore, doué d'une odeur aromatique, qui bout vers 192 ou 193 degrés.

5° *Acide dibromocrotonique*, C⁴H⁶Br²O³ (anc. not. C⁸H⁶Br²O³).

Lorsqu'on dissout dans les alcalis le produit cristallisé qui résulte de l'action du brome sur l'acide monobromocrotonique, et qu'on chauffe la liqueur, ce produit perd une molécule d'acide bromhydrique, et il se forme de l'acide dibromocrotonique.

NOTATION ATOMIQUE.
C⁴H⁵BrO³. K = KBr + C⁴H⁴Br²O³
Isomère Bromure Acide
du de dibromocrotonique.
tribromobutyrate potassique.

NOTATION EN ÉQUIVALENTS.
C⁸H⁴Br²O³. KO = KBr + C⁸H⁴Br²O⁴
Isomère Bromure Acide
du de dibromocrotonique.
tribromobutyrate potassique.

D'ordinaire, on fait bouillir pendant cinq à six minutes l'isomère de l'acide tribromobutyrique avec un léger excès de solution étendue de potasse caustique, après quoi on sature la liqueur par l'acide chlorhydrique. Par le refroidissement il se sépare un précipité cristallin, qu'on recueille sur un filtre et qu'on lave à l'eau pour entraîner le chlorure de

potassium. On reprend enfin ce précipité par l'alcool. Par l'évaporation lente de la solution alcoolique, l'acide dibromocrotonique se dépose à l'état cristallin. L'acide dibromocrotonique se présente en longs cristaux soyeux qui peuvent avoir plusieurs centimètres de longueur et qui ressemblent beaucoup aux cristaux de caféine. L'éther le dissout facilement et l'abandonne en beaux cristaux par l'évaporation spontanée. Il fond par l'application d'une douce chaleur et distille à une température plus élevée sans s'altérer sensiblement. L'acide dibromocrotonique forme avec la plupart des métaux des sels cristallins assez solubles dans l'eau bouillante, mais moins toutefois que ceux de l'acide crotonique monobromé. On peut également l'éthérifier en faisant passer un courant rapide de gaz chlorhydrique à travers sa solution dans l'alcool concentré, qu'on maintient presque bouillante.

L'acide crotonique bibromé, pas plus que le produit monobromé, n'est attaqué à froid par le brome; mais chauffe-t-on ces deux corps (dans le rapport de molécule à molécule) dans des tubes scellés à la lampe, à la température de 120 à 125 degrés, ils se combinent sans dégagement d'acide bromhydrique, et il se forme un produit isomérique avec l'acide tétrabromobutyrique, $C_4H_4Br_4O_2$. Ce produit, purifié par expression et cristallisation dans l'éther, se présente en prismes confus, incolores, facilement fusibles, très-solubles dans l'alcool et l'éther et peu solubles dans l'eau.

6° Acide tribromocrotonique.

$C_4H_3Br_3O_2$ (anc. not. $C_4H_3Br_3O_4$).

On l'obtient en décomposant le produit précédent sous l'influence des alcalis.

NOTATION ATOMIQUE.

$C_4H_4Br_4O_2 = HBr + C_4H_3Br_3O_2$
Isomère de l'acide bibromobutyrique. Acide tribromocrotonique.

NOTATION EN ÉQUIVALENTS.

$C_4H_4Br_4O_4 = HBr + C_4H_3Br_3O_4$
Isomère de l'acide bibromobutyrique. Acide tribromocrotonique.

A cet effet, on le dissout dans une liqueur alcaline que l'on fait ensuite bouillir pendant quelques minutes. En ajoutant un acide minéral à la solution, on met l'acide tribromocrotonique en liberté.

Cet acide se dissout très-facilement dans l'alcool et l'éther. L'eau froide le dissout peu, l'eau bouillante le dissout en plus forte proportion et l'abandonne, en se refroidissant, sous forme de longues aiguilles soyeuses, qui présentent la plus étroite ressemblance avec les cristaux des acides mono et dibromocrotoniques.

— VI. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'ACIDE CROTONIQUE. L'acide crotonique est un acide non saturé qui fonctionne à l'égard du brome à la manière d'un radical diatomique, et l'on retrouve une grande analogie entre les réactions de cet acide et les réactions de l'éthylène, ainsi que M. Cahours l'a fait observer. A la manière du gaz oléfiant, il peut, en effet, donner naissance à deux séries de composés parfaitement définies, la première analogue au bromure d'éthylène et à ses dérivés par substitution, la seconde formée d'une suite de combinaisons résultant de substitutions régulières et différant des termes correspondants de la première série par HBr en moins. De même aussi que l'éthylène donne, sous l'influence du chlore et du brome, une série de composés isomères avec les éthers chlorhydrique ou bromhydrique et leurs dérivés successifs, de même l'acide crotonique fournit, sous l'influence du brome, une série de termes isomères di, tri, tétra, etc., bromobutyriques. On peut facilement saisir le parallélisme des deux séries formées par le gaz oléfiant et l'acide crotonique, au moyen du tableau suivant :

NOTATION ATOMIQUE.

Série du gaz oléfiant. Série de l'acide crotonique.
 C_2H_4 $C_4H_6O_2$
 C_2H_3Br $C_4H_5BrO_2$
 $C_2H_2Br_2$ $C_4H_4Br_2O_2$
 C_2HBr_3 $C_4H_3Br_3O_2$
 C_2Br_4 $C_4H_2Br_4O_2$

NOTATION EN ÉQUIVALENTS.

Série du gaz oléfiant. Série de l'acide crotonique.
 C_2H_4 $C_4H_6O_4$
 C_2H_3Br $C_4H_5BrO_4$
 $C_2H_2Br_2$ $C_4H_4Br_2O_4$
 C_2HBr_3 $C_4H_3Br_3O_4$
 C_2Br_4 $C_4H_2Br_4O_4$

Récemment M. Frankland a obtenu un acide isomérique avec l'acide crotonique, acide auquel ce chimiste a donné le nom d'acide méthylcrotonique. L'étude de cet acide et de plusieurs acides homologues artificiels a permis à M. Frankland de fixer nos idées relatives à la constitution des acides, tant artificiels que naturels, qui appartiennent à la même série homologue que l'acide acrylique.

L'acide crotonique serait, d'après ces travaux, de l'acide éthylène-acétique, et son isomère, l'acide méthylcrotonique, serait de l'acide méthyl-méthylène acétique.

NOTATION ATOMIQUE.

$C_3H_5O_2$ $C_3H_4O_2$
 $C_3H_4O_2$ $C_3H_3O_2$
 $C_3H_3O_2$ $C_3H_2O_2$

Acide crotonique. Acide méthylcrotonique.

Ces formules de constitution ne peuvent pas être exprimées dans l'ancienne notation, qui n'en rendrait pas compte.

CROTONOL s. m. (kro-to-nol — de *croton*, et du lat. *oleum*, huile). Chim. Principe vésicant de l'huile de croton.

— **Encycl.** Le nom de *crotonol* est dû à Schlippe. Pour isoler ce principe, on saponifie l'huile de croton par une solution alcoolique concentrée et chaude de potasse caustique, on ajoute ensuite de l'eau à la liqueur, on la filtre sur un filtre mouillé, à plusieurs reprises, pour la débarrasser complètement d'une huile qui se sépare, et on la précipite par l'acide chlorhydrique. Il se forme ainsi un précipité huileux que l'on débarrasse des acides qu'il renferme en le dissolvant dans l'alcool chaud et le faisant digérer sur de l'hydrate de plomb. On filtre la liqueur quand elle est neutre et on y ajoute de l'eau légèrement alcaline. Elle se trouble, et après quelque temps elle s'éclaircit de nouveau, en abandonnant une huile qui n'est autre chose que le *crotonol*. On la purifie en la lavant à l'eau, après l'avoir dissoute dans l'éther, et en évaporant la solution éthérée dans le vide. L'huile de croton tiglium fournit environ 4 pour 100 de *crotonol*.

Le *crotonol* est une huile visqueuse, incolore ou légèrement jaunâtre, d'une consistance de l'érébentine. C'est la partie de l'huile de croton qui agit sur la peau, mais ce n'est point le principe purgatif de cette huile.

Le *crotonol* ne peut être distillé ni à l'air ni dans un courant d'acide carbonique. Distillé avec de l'eau ou avec de l'acide sulfurique étendu, il donne d'abord une huile incolore, puis une huile noire, et laisse une résine qui se dissout dans l'alcool, en formant une solution trouble, que l'acétate de plomb précipite. Le produit huileux entraîné par la vapeur d'eau ne distille pas à 200 degrés, même dans le vide.

Le *crotonol* en solution alcoolique ne se prend pas en cristaux sous l'influence de l'ammoniaque, et ne se combine pas avec les bisulfites alcalins. Bouilli avec la potasse ou la soude caustique, il se transforme en une résine qui n'a plus d'action sur la peau. Sous l'influence du sodium, il donne un dégagement gazeux et devient épais et résineux. Les solutions alcooliques ne précipitent pas les métaux de leurs solutions salines.

Schlippe attribue au *crotonol* la formule $C_9H_{14}O_2$. Cette formule manque de contrôle, rien ne démontrant que le *crotonol* soit un principe unique et défini.

CROTONOPSIS s. m. (kro-to-no-piss — de *croton*, et du gr. *opsis*, apparence). Bot. Genre de plantes, de la famille des euphorbiacées, tribu des crotonées, voisin des crotons, et comprenant quelques espèces qui croissent dans l'Amérique du Nord.

CROTOPHAGE s. m. (kro-to-fa-je — de *croton*, et du gr. *phagô*, je mange). Ornith. Syn. d'ANI.

CROTOPHAGINÉES s. f. pl. (kro-to-fa-jiné — rad. *crotophage*). Ornith. Sous-famille d'oiseaux de la famille des cuculidées, ayant pour type le genre *crotophage* ou ani.

CROTOY (LE), en latin *Corocotum*, bourg maritime de France (Somme), cant. de Rue, arrond. et à 25 kilom. N.-O. d'Abbeville, à l'embouchure et sur la rive droite de la Somme, en face de Saint-Valéry; 1,411 hab. Pêche, parc aux huîtres; commerce de denrées coloniales, vins, eaux-de-vie, bois du Nord. Bains de mer.

On y remarque les restes des anciennes murailles d'enceinte; l'église paroissiale, qui renferme quelques bons tableaux, une statue de la Vierge du XVI^e siècle et quelques bas-reliefs de la fin du XVI^e siècle. On trouve dans ce bourg les traces de deux anciennes villes recouvertes par les sables : l'une sous la ville actuelle, l'autre sous le banc de galets appelé la Barre-Mer. De l'ancien château, il ne reste que quelques débris, mais son histoire est l'histoire tout entière de la petite ville, qui a joué un rôle important dans nos guerres séculaires avec les Anglais.

Au XIII^e siècle, Gauthier, seigneur de Saint-Valéry, et Bernard, son fils, de retour de la croisade, ayant établi sur leurs terres deux nouveaux châteaux, indépendamment de leur antique forteresse, Jean de Pontieu, alarmé de ces préparatifs militaires, fit augmenter à son tour les fortifications du Crotoy. Cette rivalité cessa heureusement par le mariage d'Adèle de Pontieu avec de Thomas de Saint-Valéry. En 1254, Eléonore de Castille, fille de la comtesse Jeanne, ayant épousé Edouard I^{er}, depuis roi d'Angleterre, ce prince s'empressa de mettre le Crotoy dans le meilleur état de défense. En 1340, un de ses successeurs, Edouard III, prit et brûla cette ville deux jours avant la bataille de Crécy. Il releva de ses ruines la forteresse, œuvre de Hugues Capet, et le Crotoy redevint, pendant toute la longue période de la guerre de Cent ans, une des places les plus disputées entre les Français et

les Anglais. Peu de temps après la reprise de Saint-Valéry par les troupes royales sur Charles le Mauvais (1359), le Crotoy se révolta à son tour contre Edouard, maintenu dans la possession du Pontieu par le désastreux traité de Brétigny. Les Anglais ne purent le reprendre que dix ans plus tard; mais les ravages qu'ils exercèrent à cette occasion dans les environs de la plage furent tels, que Charles VI crut devoir l'investir en personne. Le Crotoy se rendit de nouveau au roi de France. Ce fut quelques années après ce dernier événement que Jean de Béthencourt, le navigateur à qui revient l'honneur d'avoir tracé la route des Indes orientales, partit avec un équipage composé de marins du Crotoy et de Saint-Valéry, découvrit les îles Canaries et s'en fit proclamer roi.

Cependant les Anglais avaient résolu de reprendre le Crotoy, dont le gouvernement était alors confié à Jacques d'Harcourt, un des plus braves officiers de l'époque. Après plusieurs tentatives infructueuses, ils formèrent la rade de Saint-Valéry à l'aide d'une escadre nombreuse, et le Crotoy, ainsi isolé, fut forcé de capituler devant la triple attaque des ducs de Bedford, de Bourgogne et de Bretagne. En 1430, Jeanne Darc prisonnière fut amenée au Crotoy, et un bourgeois de cette ville, nommé Geoffroy, figura plus tard parmi les soixante assesseurs choisis pour la condamner. Après la paix d'Arras, les Anglais avaient gardé le Crotoy, au mépris de la foi des traités : la place, investie une première fois sans succès par le duc de Bourgogne, fut enfin obligée de se rendre à Ber d'Auxi, capitaine général des frontières du Pontieu pour le roi de France. En 1544, Henri III, roi d'Angleterre, s'étant rendu maître de Bourgogne, les habitants de cette ville émigrèrent au Crotoy et à Saint-Valéry, plutôt que de se ranger sous son obéissance. En 1566, le duc de Savoie, après avoir inutilement tenté de réduire le Crotoy par la force des armes, en corrompit le gouverneur : celui-ci se disposait à livrer la place moyennant une somme de 35,000 livres, quand le complot fut découvert; toutes les démonstrations des Espagnols contre la ville restèrent des lors sans résultat. Pendant la Ligue, la citadelle du Crotoy, après avoir repoussé l'attaque du duc d'Almale, fut livrée par trahison aux chefs de l'Union catholique; elle ne fut reprise qu'en 1593 par Rubempré, un des chefs de l'armée royale. Là se termina le rôle politique et militaire du Crotoy, qui fut définitivement supplanté par Saint-Valéry. En 1674, pour obéir aux clauses du traité d'Aix-la-Chapelle, un ordre de la cour enjoignit au gouverneur du Crotoy de faire sauter la citadelle.

CROTTE s. f. (kro-té — provenç. *crota*. On le tire ordinairement de *crusta*, croûte; mais la forme provençale ne permet pas cette dérivation. D'iez demande s'il ne viendrait pas du germanique suédois *krot*, allemand *kloss*, masse globuleuse. Le changement de *en* en *n* ne fait pas difficulté. Il pourrait aussi dériver, par l'intercalation assez fréquente de la *re* fluante linguale *r* à la suite de l'explosive palatale *c*, du tudesque *chot*, fiente, excrément, crotte; allemand *koth*, boue, fange, fiente d'animal, crotte de brebis, etc.; hollandais *keutel*, crotte d'animal; anglais *crottes*, même sens. Il n'est pas complètement sûr que *crotte*, dans le sens de crotte, cicatrice, soit de même origine que *crotte* dans le sens de boue ou de fiente. A la vérité, dit M. Littré, on peut croire que *crotte*, dans le sens de cicatrice, provient d'une comparaison de l'apparence qu'a un visage couuré avec un visage sali par des crottes ou de la crotte; mais il est possible aussi que *crotte* ait le sens de cavité, de creux, qu'il avait dans l'ancien français. Dans ce cas, *crotte* se rattacherait ainsi à la racine sanscrite *kru*, cacher, couvrir. Boue des rues et des chemins : *Que de crottes dans la rue!* *Être couvert de crottes!* *Marcher dans la crotte.* Comment, quand on aime une femme, la laisse-t-on patauger dans la crotte, et risquer de se casser les jambes en allant à pied. (Balz.)

Maintenant il arrive en botte,
Tout mouillé, tout couvert de crotte;
Voilà le bon ton d'aujourd'hui.

BRAZIER.

— Excréments de certains animaux : *CROTTE de biche*. *CROTTE de lapin*. *CROTTE de souris*. Sa fiente est en petites CROTTEs, plus allongées que celles des lapins et des lièvres. (Buff.)

Leur ennemi changeant de note
Sur la robe du dieu fit tomber une crotte.

LA FONTAINE.

En termes de chasseur, le mot *crotte* désigne spécialement la fiente des lièvres et des lapins.

— Crotte qui se forme sur une plaie. Vieux en ce sens.

— Fig. Misère, abjection : *De vice en vice, il a fini par tomber dans la crotte, pour ne plus se relever.* *A présent, il faudra donc que je le voie couir dans la crotte?* (G. Sand.) *J'avais prié votre fille de rendre cet homme heureux, et elle l'a jeté dans la crotte!* (Balz.)

— Loc. fam. *Les chiens ont mangé la crotte*, La gelée a séché les rues.

— Argot. *Crotte d'ermite*, Poire cuite.

— Interjectiv. *Crotte!* Exclamation d'im-

patience qu'on adresse à quelqu'un qui fatigue de questions, de sollicitations, de reproches. C'est un adoucissement populaire d'un autre mot vulgairement employé dans le même cas : *Eh bien! viendras-tu?* — *CROTTE!* *tu m'ennuies.*

— Syn. *Crotte, boue, bourbe*, etc. V. BOUE.

CROTTE (François DAILLON DE L'A), l'un des plus braves capitaines français du règne de Louis XII, mort en 1512. Il fut un des compagnons de Bayard, et se distingua surtout, par sa valeur impétueuse, aux batailles de Saint-Aubin-du-Cormier, de Fornoue et de Ravenna, où il trouva la mort. D'après Brantôme, on lui avait donné, comme à Bayard, le surnom de chevalier sans peur et sans reproche.

CROTTE, ÉE (kro-té) part. passé du v. *Crotter*. Sali de crotte : *Être crotté. Je suis rentré toute crotté. Une vieille blouse crottée, avec un bonnet de coton, voilà le postillon français.* (V. Hugo.)

L'amour est nu, mais il n'est pas crotté.

LA FONTAINE.

— Par ext. Pauvre, gueux, misérable : *Campistron était un de ces poètes crottés qui meurent de faim et qui font tout pour vivre.* (St-Sim.)

... Collette, crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine.

BOILEAU.

Jamais jusqu'à l'échine un poète crotté
A d'illustres banquets ne sera présenté.

COLNET.

— Fig. Souillé, rendu impur : *A Paris, l'esprit court les rues; aussi est-il parfois crotté.* (Petit-Senn.)

— *Crotté comme un barbet*. Extrêmement crotté, les barbets, à cause de leur long poil, étant exposés à se crotter beaucoup.

— *Il fait crotté*. Il y a de la crotte, de la boue dans les rues : *IL FAIT TROP CROTTÉ pour que je sorte. IL FAIT un peu crotté, mais nous avons la chaise.* (Mol.)

CROTTER v. a. ou tr. (kro-té — rad. *crotte*). Salir de crotte, maculer avec de la boue : *CROTTER son pantalon. CROTTER ses bottes. N'entrez pas avec vos bottes, vous CROTTERIEZ le parquet.* (Acad.) *Les femmes qui ont de jolis petits pieds ne CROTTEnt jamais le bas de leurs robes.* (L.-J. Larocher.) *J'aime à CROTTER le tapis de l'homme riche pour lui faire sentir la griffe de la nécessité.* (Balz.)

Ah! je devais du moins lui jeter son chapeau;
Lui ruer quelque pierre ou crotter son manteau.

MOULÈRE.

Se crotter v. pr. Se salir avec de la boue, de la crotte : *SE CROTTER jusqu'à l'échine. Fais en sorte de ne pas te CROTTER. Venir à pied, ne pas se CROTTER, ménager ses habits, pour lui quelles préoccupations!* (Balz.)

— Fig. Se souiller, être rendu impur : *Ce chemin était semé d'écueils périlleux et plein de ruisseaux fangeux où devait se CROTTER sa conscience.* (Balz.)

— Argot de l'Ecole polytechn. Prendre une mauvaise voie, s'enfermer, battre la campagne.

CROTTI (Barthélemi), poète italien, né à Reggio de Modène dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Il fut archiprêtre de Reggio, puis devint surintendant de la musique de la chapelle de Paul III. Son principal ouvrage est un recueil de vers intitulé : *Epigrammatum elegiarumque libellus* (Reggio, 1500, in-4°).

CROTTIFIÉ, ÉE (kro-ti-fié) part. passé du v. *Crottilier* : *Habit crottifié.*

CROTTIFIER v. a. ou tr. (kro-ti-fié — rad. *crotte*). Fam. Crotter beaucoup. N'a été employé que dans le style burlesque.

Se crottifier v. pr. Se salir de boue, de crotte.

CROTTIN s. m. (kro-tain — rad. *crotte*). Excréments, fiente de certains animaux et surtout du cheval : *CROTTIN de cheval. CROTTIN de mouton. Ramasser des CROTTINS sur les routes.*

CROTTON s. m. (kro-ton — rad. *crotte*, à cause de la ressemblance de forme). Techn. Morceau de sucre qui n'a pu passer au sas.

— **Homonyme**. Croton, et crottions (du verbe *crotter*).

CROTU, UE adj. (kro-tu — rad. *crotte*). Piqué de petite vérole : *Vieux-tu que je coure baiser un visage noir et crotu?* (J.-J. Rouss.) On disait autrefois CROTEUX, EUSE; l'un et l'autre sont maintenant inusités.

CROU s. m. (krou). Agric. Sorte de terre argileuse ou pierreuse qui ne laisse pas passer les racines des plantes, et qui est impropre à la culture : *Des défoncements profonds et des mélanges de terres sont les seuls moyens de détruire les effets du CROU sur les arbres.* (Bosc.)

CROUANIE s. f. (krou-a-ni — de *Crouan*, botan. fr.). Bot. Genre d'algues marines, formé aux dépens des mésogées, et comprenant deux espèces, qui croissent dans nos mers : *Les CROUANIES sont des algues gélatineuses, grêles, filiformes et très-rameuses.* (C. Montagne.)

CROUAS s. m. (krou-a — onomatop. du cri de l'oiseau). Ornith. Nom local de la corbine.

CROUBES adj. (krou-be). Courbé, penché.

— Vieux mot.

CROUCHAUT s. m. (krou-chô). Techn.

Pièce de bois qui sert à diminuer le devant d'un bateau et à lui donner sa forme ronde.

CROUCHKA s. m. (krou-chka). Métrol. Nom d'une mesure de capacité usitée en Russie, qui est le dixième du védro, et qui vaut 1 litre 23.

CROUE s. f. (krou). Agric. Nom qu'on donne au Lorrain aux portions de terre qu'on abandonne aux vigneron pour y cultiver des légumes.

CROULANT (krou-lan) part. prés. du v. *Crouler* : Un édifice **CROULANT** avec fracas. Les religions **CROULANT**, tout croule avec elles. (Lamenn.)

Voyez tomber les mâts **croulant** sur les sabords. C. DELAVIGNE.

CROULANT, ANTE adj. (krou-lan, an-te — rad. *crouler*). Qui croule, qui s'effondre : Maison **CROULANTE**. Pont **CROULANT**. Les flots de l'Egée viennent expirer sous des **CROULANTS** portiques. (Chateaub.)

Des châtaigniers **croulants**, des chênes séculaires, Découpant sur le ciel leurs dômes dentelés, Imitent les vieux murs des donjons crénelés. LAMARTINE.

... Mon chat qui grolotte
Se ramasse en pelote
Près des tisons **croulants**. TH. GAUTIER.

— Fig. Qui périclit : Un empire **CROULANT**. Une société **CROULANTE**.

CROULARD s. m. (krou-lar). Ornith. Nom vulgaire du traquet ou tarier.

CROULE s. f. (krou-le). Chasse aux lézards, faite à l'époque de la ponte.

CROULÉ, ÉE (krou-lé) part. passé du v. *Crouler* : Édifice **CROULÉ**. Voûte **CROULÉE**. — Fig. Anéanti, ruiné : Cette maison de commerce est complètement **CROULÉE**. Que de nationalités **CROULÉES** depuis un siècle!

CROULEMENT s. m. (krou-le-man — rad. *crouler*). Affaissement, chute, éboulement : **CROULEMENT** d'une maison. **CROULEMENT** d'un pont. Les rats, qui sentent de loin le prochain **CROULEMENT** d'un logis, l'abandonnent à temps. (St-Sim.)

CROULER v. n. ou intr. (krou-lé — du gr. *krouein*, ébranler; suivant d'autres, du lat. *rotulare*, rouler). S'effondrer, tomber en ruine : On s'attendait à tout instant à voir **CROULER** le bastion. Les terres **CROULAIENT** sous nos pas. Souvent, en arrachant un brin d'herbe, on fait **CROULER** une grande ruine. (Chateaub.) Les Gaulois ne craignaient rien, sinon que le ciel ne **CROULAT** sur leurs têtes. (P. de St-Victor.)

Nous autres, nous laissons **crouler** nos vieux châteaux; De plus puissantes mains les relèvent plus beaux. C. DOUCET.

— Par exagér. Être ébranlé : La salle **croulait** sous les applaudissements. (L. Reybaud.)

— Fig. Disparaître, être détruit, renversé : Une vérité solidement établie suffit pour faire **CROULER** à la longue une multitude d'erreurs. (P. Leroux.) A la lueur du flambeau de la raison, les préjugés politiques et religieux **CROULENT** de toutes parts. (Ménard.) Et comment sauvera-t-on les monarchies qui **CROULENT**? (Balz.) Si l'on n'y porte remède, notre société rongée jusqu'au cœur **CROULERA** tout entière avec un épouvantable fracas. (Ledru-Rollin.)

L'illusion n'est plus et son temple a **croulé**. BERNIS.

Un enfant fera-t-il **crouler** tout mon bonheur? E. AUGIER.

Je vois **crouler** sur moi le fatal édifice
Que mes mains élevaient avec tant d'artifice. VOLTAIRE.

— V. a. ou tr. Faire écrouler :

Je les compare à ces ambitieux
Qui, monts sur monts, déclarèrent la guerre
Aux immortels;
Jupin **croulant** la terre,
Les abîma sous des rochers affreux. LA FONTAINE.

Il Vieux en ce sens.

— Mar. Lancer à la mer : **CROULER** un vaisseau.

— Vener. *Crouler la queue*, Se dit de l'animal qui, pris de peur, agite la queue en tous sens.

— Syn. *Crouler, s'écrouler, s'écrouler*. *Crouler* et *s'écrouler* ne diffèrent l'un de l'autre qu'en ce que le dernier peint l'action d'une manière plus précise que l'autre; mais tous les deux supposent quelque chose de violent et de bruyant, l'objet qui *croule* ou qui *s'écroule* est mis en pièces, et ses morceaux tombent en roulant avec éclat les uns sur les autres. *S'écrouler*, au contraire, se dit des choses mises en tas et dont les parties supérieures n'étant pas suffisamment soutenues par les parties inférieures s'affaissent presque sans effort.

CROULIER, IÈRE adj. (krou-lié, iè-re — rad. *crouler*). Agric. Dont le fond est mouvant, en parlant d'un terrain : Terrain **CROULIER**. Terres **CROULIÈRES**.

— s. f. Terre sablonneuse impropre à la culture : Les **CROULIÈRES** des Landes.

CROUP s. m. (kroupp — mot écossais). Méd. Sorte d'angine caractérisée par le déve-

loppement de fausses membranes dans les voies respiratoires, maladie souvent mortelle, qui atteint surtout les enfants en bas âge : Le **croup** régnait à Tours et y faisait d'affreux ravages. (Balz.)

Le **croup**, monstre hideux, épervier des ténébres,
Sur la blanche maison brusquement s'abatit. V. HUGO.

Il **Faux croup**, Autre maladie moins dangereuse, qui a les mêmes symptômes, mais dans laquelle il ne se produit pas de fausses membranes.

— Homonyme. Croupe.

— Encycl. Le **croup** est une maladie spécifique, caractérisée anatomiquement par le développement, sur la surface muqueuse du conduit aérien, d'une pseudo-membrane toute spéciale. Bretonneau a donné à cette affection le nom de diphthérie trachéale, qui n'a pas prévalu, et la dénomination de **croup** est restée dans le langage scientifique comme dans le langage vulgaire.

Arétée fut le premier, parmi les médecins anciens, qui fit une description complète de la phlegmasie diphthérique. Après lui, Baillon, Severin, Ghisi, et surtout Home, en 1765, en donnèrent un tableau assez exact. Ce n'est cependant que depuis le commencement de ce siècle que le **croup** a été bien étudié par Bretonneau, de Tours, et par MM. Blache, Guersant et Trousseau.

Le **croup** peut être contracté à tout âge; Washington en est mort à l'âge de soixante-huit ans; néanmoins c'est sur les enfants de deux à sept ans qu'il exerce principalement ses ravages, et les garçons y seraient, dit-on, plus prédisposés que les filles. La dentition, les changements qui surviennent dans les organes de la voix, le tempérament sanguin ou lymphatique, le vice scorbutique, sont considérés comme des causes prédisposantes au développement de cette affection. On a noté comme pouvant le produire, l'air froid et humide, la viciation de l'atmosphère par suite de l'entassement d'un grand nombre d'enfants dans un espace resserré, etc.

Le **croup** présente dans sa marche trois périodes bien distinctes :

Au début, les malades sont pris de légers frissons, bientôt accompagnés de fièvre, de céphalalgie et de courbature. En même temps apparaît le coryza et une grande gêne dans le pharynx. Si l'on examine alors cette région, on constate que les amygdales sont rouges et tuméfiées. Dans la plupart des cas, on observe sur ces organes, sur la luette et le voile du palais, des plaques blanches, et même de fausses membranes bien formées. Ces premiers symptômes, qui peuvent durer de vingt-quatre heures à huit jours, sont suivis de l'engorgement des glandes sous-maxillaires; l'appétit se perd, l'haleine devient fétide, et parfois il se produit des vomissements qui fatiguent beaucoup le malade.

La seconde période s'annonce par une petite toux sèche, revenant par quintes plus ou moins rapprochées, et s'accompagnant d'aphonie et de signes de suffocation. La toux et la voix présentent alors des caractères très-faciles à reconnaître. La toux a été comparée au cri du coq, à l'aboiement du chien; elle n'est pas sonore et éclatante, mais rauque, sourde, sèche, et elle paraît presque étouffée par une inspiration brusque et profonde. Dans l'intervalle des quintes, on entend très-bien à distance un sifflement provenant du larynx; ce symptôme se perçoit encore mieux si l'on applique l'oreille sur le trajet de la trachée ou de la partie postérieure du thorax. La voix est éteinte, le timbre en est métallique comme s'il sortait d'un tuyau de cuivre, et chaque mot est suivi d'un petit sifflement très-court. Au caractère de la toux et aux modifications de la voix, que l'on peut considérer comme des signes pathognomoniques, se joignent une fréquence du pouls et une teinte violacée des lèvres très-remarquables. La face est bouffie, pâle et livide; il y a de la somnolence et de la tristesse.

La troisième période est caractérisée par l'accroissement de ces symptômes; les quintes de toux deviennent plus rares, mais beaucoup plus pénibles. Le malade s'agite pour respirer; il porte sa tête en arrière et la main à la partie antérieure du cou, comme s'il voulait arracher quelque chose qui l'étouffe. Les efforts de la toux et des vomissements provoquent ordinairement l'expectoration de mucosités plus ou moins constantes, accompagnées souvent de lambeaux de membranes étendues ou tubulées. Le malade est très-faible, alternativement assoupi et agité, et, tout en conservant le libre usage de ses facultés intellectuelles, il meurt dans un état d'angoisse inexprimable, ou s'éteint dans un affaïssement extrême et dans une sorte d'asphyxie calme et sans crise. Quand cette terminaison, qui malheureusement est la plus fréquente, ne doit pas avoir lieu, les signes annonçant la résolution de la maladie sont : l'éloignement des accès, la diminution du sifflement laryngien, qui devient plus humide; le caractère des crachats, qui passent à l'état muqueux, et le rythme plus régulier de la respiration.

La marche funeste de cette maladie est quelquefois très-rapide : le **croup** qui a été désigné sous le nom de *foudroyant* peut enlever le malade en moins de douze heures; ordinairement, même dans les cas graves, il dure depuis quarante-huit heures au moins jusqu'à huit

jours, ou un peu plus. La mort, du reste, peut être produite de deux manières : par suffocation, ou par l'absorption des fausses membranes, qui constitue alors un véritable empoisonnement.

Les diverses espèces d'angine, par leur ressemblance avec le **croup**, ont été quelquefois confondues avec lui; cependant un examen attentif fera toujours éviter une pareille erreur dans le diagnostic. Le **faux croup** ou *pseudo-croup* de quelques auteurs n'existe pas. Des observations nombreuses démontrent que, dans l'état pathologique désigné sous ce nom, il ne se forme point de fausses membranes, et que cette affection est rarement mortelle.

La question de la nature du **croup** a été longtemps discutée; les uns ont considéré cette affection comme une maladie catarrhale simple ou associée à d'autres éléments morbides; les autres n'y ont vu qu'une inflammation simple ou spécifique, avec altération particulière du sang, à laquelle serait due, suivant eux, la formation du produit pathologique qui la caractérise. Aujourd'hui, la généralité des médecins regarde le **croup** comme une affection spécifique, inflammatoire, s'accompagnant d'un élément nerveux qui rend compte d'un certain nombre de phénomènes souvent inexplicables sans sa présence, et enfin d'un état particulier du sang en vertu duquel ce fluide a une grande tendance à se coaguler. La contagion du **croup**, que quelques nosographes considéraient comme une des propriétés de la maladie, n'a pas toujours été admise; aujourd'hui elle n'est plus contestée.

A l'examen du cadavre d'un individu mort du **croup**, on trouve le larynx, et souvent toute la muqueuse des voies respiratoires, tapissée d'une fausse membrane grisâtre, plus ou moins étendue, et qui a déterminé l'asphyxie en interceptant le passage de l'air.

Le traitement se divise en traitement médical et en traitement chirurgical; le premier comprend le traitement local et le traitement général. Le traitement local consiste dans l'application de topiques sur les taches diphthériques qui, à la première période, tendent à envahir le larynx; les insufflations d'alun ou de chlorate de potasse en poudre sont les moyens ordinairement employés au début. Lorsqu'ils sont impuissants, on a recours aux solutions concentrées d'acide chlorhydrique, de nitrate d'argent ou de tout autre caustique. Pour s'en servir, on fixe une éponge à l'extrémité d'une baleine, longue, flexible et recourbée; cette éponge, imbibée dans la solution médicamenteuse, est portée dans l'arrière-gorge, de manière à badigeonner les amygdales et l'isthme du gosier, et des parties plus profondes encore, quand les fausses membranes ont atteint le larynx. L'opération doit être répétée deux ou trois fois par jour, et durer quelques secondes. Pendant qu'on l'exécute, le malade éprouve souvent une syncope, et toujours des vomissements et une salivation abondante; accidents qui se calment après un quart d'heure. La solution de nitrate d'argent, qui est la plus fréquemment employée, est préparée dans la proportion de 10 grammes sur 30 grammes d'eau distillée.

Le traitement général a pour but de limiter la phlegmasie, et de faciliter l'expulsion des fausses membranes. Pour remplir la première indication, on met en usage les mercuriaux et la saignée, et les vomitifs pour satisfaire à la seconde. Le calomel est administré à l'intérieur à la dose de 1 gramme par jour; cependant cette dose doit être diminuée si, ce qui arrive souvent, elle produit de la salivation. La meilleure manière de faire prendre ce médicament à l'enfant, consiste à lui donner toutes les heures une cuillerée de la mixture suivante : calomel, 1 gramme; miel, 30 grammes. On peut en même temps pratiquer des frictions d'onguent mercuriel sur les parties latérales du cou et sur les parties internes des membres inférieurs et supérieurs. Les émissions sanguines, qui, dans quelques cas, ont paru diminuer les symptômes inflammatoires, sont aujourd'hui, et avec juste raison, généralement proscrites du traitement de cette maladie. Le sulfate de cuivre, l'émétique, l'ipécacuanha, sont les substances vomitives auxquelles on a le plus souvent recours, et quand l'une d'elles est restée sans effet, on doit se hâter de la remplacer par une autre, jusqu'à ce que les vomissements se soient produits. On seconde quelquefois l'action de ces agents thérapeutiques, en titillant la luette avec les barbes d'une plume. Les révulsifs cutanés, vésicatoires et sinapismes, les purgatifs, les vapeurs irritantes produisent peu de bons résultats; enfin les antispasmodiques ne servent guère qu'à lever les forces du malade. Lorsque tous les moyens médicaux que nous venons d'énumérer sont devenus insuffisants, et que l'affection fait des progrès rapides, il ne reste qu'une ressource, l'opération de la trachéotomie.

La bronchite, la pneumonie, la variole, la rougeole, la scarlatine, sont les maladies qui viennent le plus souvent compliquer le **croup**, et en augmenter la gravité. Dans le traitement, on devra avoir égard à ces diverses complications. La convalescence sera attentivement surveillée, et l'on combattra l'adynamie par les toniques et les potions excitantes.

Nous n'avons pas parlé d'un moyen curatif sur lequel on avait fondé, dans ces derniers temps, beaucoup d'espérances : c'est le tubago

du larynx, aujourd'hui complètement abandonné. Enfin on a tout dernièrement préconisé l'emploi de la glace, dont on fait fondre continuellement un morceau dans la bouche de l'enfant. L'expérience ne s'est pas encore prononcée sur la valeur de cet agent, qui, du reste, nous paraît pouvoir être administré sans danger.

N'oublions pas de dire en terminant que cette terrible maladie n'est pas aussi commune qu'on se l'imagine généralement. D'après Trébuchet, le statisticien célèbre, les décès annuels, dans Paris, dus au **croup**, varient entre 200 et 300. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, des temps d'épidémie, où la mortalité s'élève parfois jusqu'à 800, toujours d'après le même auteur.

CROUPADE s. f. (krou-pa-de — rad. *croupe*). Manég. Saut du cheval, plus relevé que la courbette, et dans lequel l'animal porte les jambes de derrière sous le ventre, sans montrer les fers : La **CROUPADE** ne s'exécute qu'une fois dans les piliers. (De Chesnel.) Le cheval fit une **CROUPADE** qui remit Ragotin en selle. (Scarron.)

CROUPAL, ALE adj. (krou-pal, a-le — rad. *croup*). Méd. Qui tient au **croup**; qui en a le caractère : Toux **CROUPALE**. Voix **CROUPALE**.

CROUPE s. f. (krou-pe — Le radical de ce mot, signifiant quelque chose de ramassé, se trouve dans le germanique : scandinave *kryppa*, allemand *kropf*, protubérance, et dans le celtique : gnelique *crup*, ramasser, conglomérer). Partie postérieure de certains animaux, formée par les hanches et le haut des fesses : *Petite croupe*. *Large croupe*. *Ce cheval a la croupe trop haute*. *Cheval châtineux sur la croupe*. (Acad.) On a rendu l'arrière du désert familière jusqu'à lui faire porter des enfants sur sa **CROUPE** emplumée. (B. de St-P.) Les montagnes sont fauves comme des **CROUPES** de lions qui se chauffent au soleil. (Feydeau.)

Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa **croupe** se recourbe en replis tortueux.

RACINE.

Sa **croupe** monstrueuse emplit l'enceinte immense.

FAYOLLE.

Il traîne en longs anneaux sa **croupe** tortueuse.

DEUILLE.

— Fam. Derrière d'une personne : Sa veste accusait, en marquant sa taille, une **CROUPE** qui ne devait rien aux mensonges de la crinoline. (Th. Gaut.)

— Par anal. Partie renflée d'une montagne qui se prolonge et qui n'est pas à pic : Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de la montagne, dont les **CROUPES** étaient éclairés de plusieurs feux. (B. de St-P.) Le Golgotha était une petite **CROUPE** de la montagne de Sion. (Chateaub.)

Le Sahel, autrefois hérissé de broussailles,
Sur la **croupe** des monts brille comme un jardin.

DE TOGNOFF.

— Part qu'on donne à quelqu'un dans les bénéfices d'un emploi, d'une affaire, d'une entreprise. Il Vieux en ce sens. Se disait particulièrement des présents que les fermiers généraux faisaient aux personnages influents dont ils voulaient obtenir l'appui.

— En **croupe**, A cheval sur la **croupe**, derrière la personne qui est en selle : Monter **EN CROUPE**. Ce cavalier mit sa femme **EN CROUPE**. (Acad.) Chacun s'était muni d'un cheval, et chaque homme prit **EN CROUPE** une compagne jeune ou vieille. (G. Sand.)

L'homme crut avoir tort et mit son fils **en croupe**.

LA FONTAINE.

Il Fig. Avec soi : Je reprends toute ma colère et je la mets **EN CROUPE** pour vous suivre et accompagner à Paris. (Mme de Simiane.) Waterloo porte **EN CROUPE** le droit divin. (V. Hugo.)

Toujours un double ennui

Allait **en croupe** à la chasse avec lui.

LA FONTAINE.

Ainsi, dans les dangers qui nous suivent **en croupe**,
Le doux parler ne nuit de rien.

LA FONTAINE.

Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper son ennui,
Le chagrin monte **en croupe** et galope avec lui.

BOILEAU.

— Loc. fam. Être chatouilleux sur la **croupe**, Être susceptible, pointilleux.

— Art vétér. *Croupe de mulet*, *Croupe tranchante*, *Croupe* qui n'est pas arrondie : *Ce cheval a la CROUPE DE MULET*. (Acad.) Il *Croupe horizontale*, Celle qui est à peu près de niveau avec les reins. Il *Croupe avalée*, *Croupe* qui tombe trop. Il *Croupe coupée*, *Croupe* fortement avalée. Il *Croupe double*, Celle qui est très-volumineuse et divisée par un sillon le long de l'épine dorsale.

— Manég. *Porter la croupe au mur*, Porter un cheval de côté, en lui tournant la **croupe** vers le mur du manège et la tête vers le centre.

— Chass. Syn. de **CIMIER**.

— Archit. Espèce de coupole surmontant le chevet d'une église. Il Partie d'une charpente qui supporte chacun des petits égouts d'un toit rectangulaire à quatre pentes. Il *Demi-croupe*, Partie du toit formant le retour d'un comble en appentis. Il *Croupe braise*, *Croupe*

dont la ligne antérieure est oblique sur les façades de l'édifice.

— Homonyme. Croupe.

— **Encycl. Art vétér.** On désigne sous le nom de *croupe* la région du corps du cheval qui a pour base les os coxaux, le sacrum, les muscles ilio-trochantériens et les prolongements sacrés des ischio-tibiaux. Cette masse musculaire laisse apercevoir, chez les chevaux maigres, l'angle antérieur et interne de l'ilium, qui forme l'angle de la *croupe*, et chez tous l'angle externe, que l'on désigne sous le nom de hanche. La *croupe* est bornée en avant par les reins, en arrière par la queue, et de chaque côté par les hanches et l'origine des fesses. Grâce à son mode d'union avec le corps, les efforts du bipède postérieur sont transmis à la masse par la *croupe*; elle joue dès lors un grand rôle dans l'organisme des animaux dont nous utilisons les forces. « Les bonnes conditions de sa structure, dit M. Gayat, empruntent à ce fait un grand intérêt, qui se retrouve au même degré chez les races produites en vue de la consommation, car le large développement de la *croupe*, qui fournit à la boucherie un rendement considérable et de la viande de qualité supérieure, coïncide toujours avec les plus fortes dimensions de la culotte, c'est-à-dire des fesses et des cuisses. »

La *croupe* a reçu différents noms, dépendant de l'épaisseur des muscles qui la forment et de la direction des os qui lui servent de base. Lorsque la *croupe* est fortement charnue, elle forme deux éminences latérales, entre lesquelles, dans un sillon, se trouve l'épine sacrée; on dit alors que la *croupe* est double. Cette conformation se rencontre chez les races de gros trait et notamment chez la race boulonnaise. La *croupe* double est toujours large, condition qui est à rechercher pour les chevaux de gros trait. Elle donne, chez les chevaux à allures rapides, trop de poids au train postérieur et leur fait perdre une partie de leur force, qui est absorbée par le mouvement latéral (bercement) résultant d'excès de largeur. Une *croupe* large est recherchée pour les juments poulinières. Chez les juments, la *croupe* est toujours plus élevée que chez les chevaux, ce qui fait paraître leur garrot plus bas. La *croupe* dans laquelle les masses musculaires peu développées forment un plan incliné de chaque côté de l'épine sacrée se nomme *croupe* tranchante ou *croupe* de mullet. Peu agréable à la vue, cette forme se rencontre cependant dans les chevaux très-énergiques; elle est un des caractères des races barbes et espagnoles, où le volume des muscles est remplacé par la force de leurs fibres. La *croupe* est horizontale lorsqu'elle suit à peu près la même ligne que les reins, ce qui ne se rencontre que chez les animaux de race distinguée, comme les chevaux anglais, elle est alors toujours accompagnée de hanches basses et peu saillantes. La *croupe* est dite avalée, lorsqu'elle va en s'abaissant de la partie antérieure à la partie postérieure; elle est dite coupée, lorsque ce défaut est poussé à l'excès et la fait paraître très-courte. En effet, le coxal variant peu en longueur, c'est à sa direction qu'est dû le plus ou moins de longueur de la *croupe*. Aussi la *croupe* horizontale est toujours longue. « Ce n'est pas seulement sous le rapport du coup d'œil, dit M. Lecoq, que la *croupe* horizontale est préférable à la *croupe* avalée; il est un autre motif fondé sur la conformation anatomique du membre postérieur. Plus la *croupe* est avalée, plus se trouve abaissé le point d'origine des muscles ischio-tibiaux, et plus aussi ces muscles se trouvent raccourcis, d'où résulte une diminution de leur étendue de contraction. Il ne faut pas croire cependant que cette diminution de longueur des muscles soit toujours en raison directe de l'abaissement de la *croupe*; car le membre suit souvent en grande partie le déplacement du bassin et s'engage d'autant plus sous le corps que la *croupe* est plus oblique; et cet engagement sous le centre de gravité, surchargeant le jarret et déterminant sa détente, principalement de bas en haut, amène la ruine de cette articulation importante, beaucoup plus vite chez les chevaux à *croupe* avalée que chez ceux à *croupe* horizontale, dont le jarret est moins chargé et se détend surtout d'arrière en avant. » Dans l'espèce ovine, la *croupe* paraît tranchante tant que l'animal n'est pas arrivé à un certain degré d'engraissement, parce qu'elle est très-relevée à sa partie médiane. Le grand développement des muscles de la *croupe* donne à l'animal plus de force pour le travail et fournit une viande de qualité supérieure.

— **Archit.** Une maison établie sur un terrain rectangulaire ABCD peut être recouverte par un toit formé seulement de deux plans inclinés (fig. 1), qui s'appuient sur les

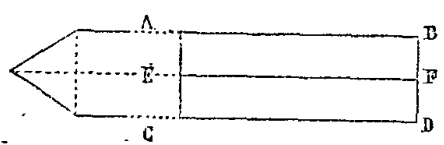


Fig. 1.

murs verticaux AB, CD, formant les façades de la maison. Les murs latéraux AC, BD sont alors prolongés jusqu'à l'arête EF, et forment ce que l'on appelle des *pignons*. Mais

ce mode de couverture n'est pas le seul employé; le toit peut être formé de quatre plans inclinés (fig. 2). Dans ce cas, la partie de la

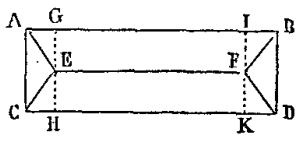


Fig. 2.

charpente située à droite du plan vertical IFK ou à gauche de GEH forme une *croupe*. Les plans inclinés reçoivent toujours le nom d'*égouts*, et dans le cas de la *croupe*, on distingue : les égouts de long pan, reposant sur les murs AB et CD, et les égouts de *croupe*, s'appuyant sur les murs AC et BD.

La *croupe* que nous venons de définir est dite *droite*, par opposition à la *croupe* *biaise*, qui correspond à une maison établie sur un terrain trapézoïdal (fig. 3); la *croupe* *biaise* est la partie de charpente projetée en FCDG.

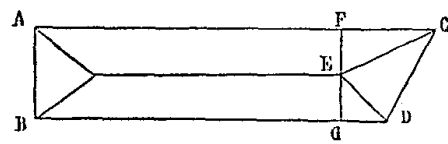


Fig. 3.

Les pièces principales qui constituent une

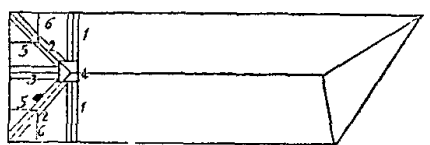


Fig. 4.

croupe sont : les arbalétriers chevrons (fig. 4, 1 et 1'); les arbalétriers d'arrière et leurs chevrons (2 et 2'), qui, comme leur nom l'indique, sont dirigés suivant les arêtes de la

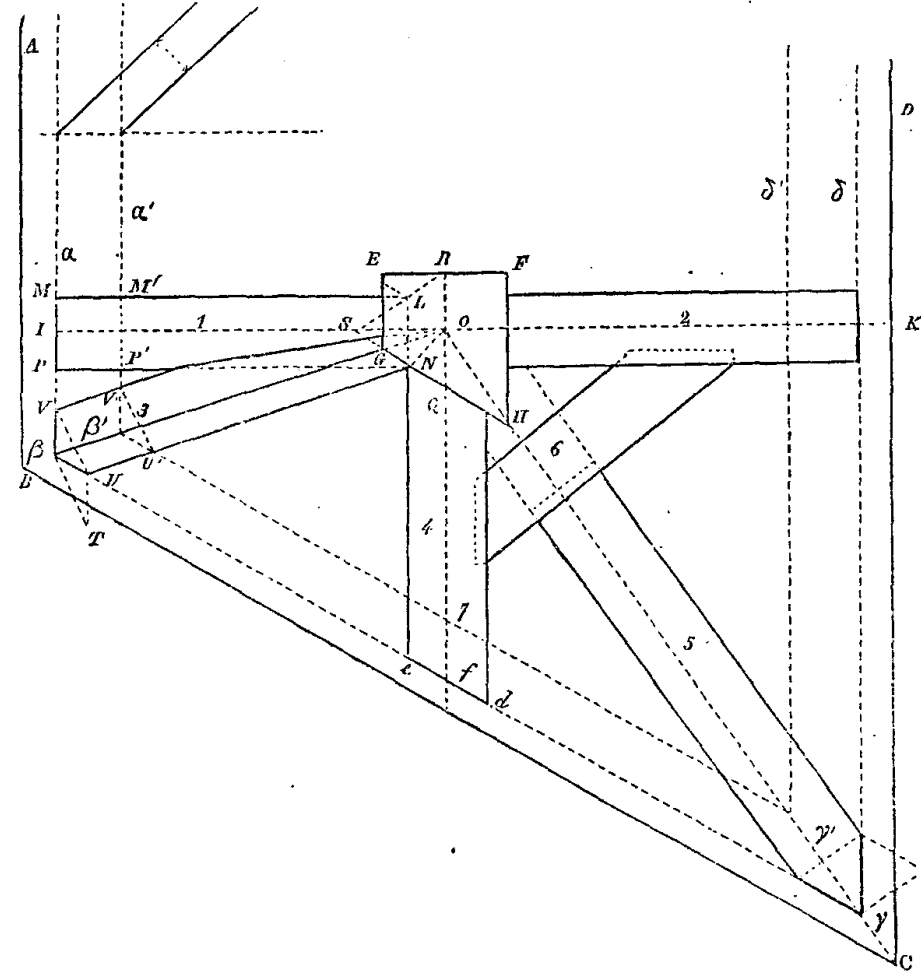


Fig. 5. — 1. Dernier chevron de long pan. — 2. Tirant de long pan. — 3. Chevron d'arrière. — 4. Chevron de croupe. — 5. Coyer. — 6. Gousset. — 7. Tirant de croupe.

de la sablière, $\alpha\beta\gamma\delta$ le contour formé par les traces, sur le plan supérieur de la sablière des égouts de *croupe* et de long pan. Soit O le centre du poinçon de *croupe*. Ce point doit être placé de façon que la pente de l'égout de *croupe* soit plus forte que celle des égouts de long pan, c'est-à-dire que sa distance à $\beta\gamma$ doit être plus faible que la demi-distance entre les droites $\alpha\beta$ et $\gamma\delta$. Cette différence de pente est nécessaire pour la stabilité.

Les chevrons que nous voulons représenter et les empannons ont tous leurs faces supérieures situées dans les plans des égouts; par suite, ces faces viennent rencontrer le plan supérieur de la sablière suivant les droites $\alpha\beta$, $\beta\gamma$, $\gamma\delta$, qui sont désignées sous le nom de *lignes d'about*. $\alpha\beta$ et $\gamma\delta$ sont des lignes d'about de long pan, $\beta\gamma$ une ligne d'about de *croupe*. Les faces inférieures, parallèles aux égouts, sauf celles des arrières, aboutissent de même sur le plan de la sablière à un contour $\alpha'\beta'\gamma'\delta'$, parallèle au premier, défini par une projection du chevron de long pan sur un plan auxiliaire, comme le montre la figure. Les arêtes

de la *croupe* sont les lignes O β et O γ . Le poinçon est un prisme vertical dont la base EFGH est formée de lignes parallèles à AB, BC, CD, IK. Les distances du point O aux droites FH, FE, EG sont égales au demi-équarrissage du poinçon. Pour simplifier, nous ne représenterons, sur la gauche de notre figure, que les chevrons, la disposition des arbalétriers n'en différant que par le mode d'assemblage. Sur la partie gauche, nous représenterons les tirants, le coyer et le gousset.

Outre ces pièces principales, il y en a encore un certain nombre d'accessoires, comme dans un comble et une ferme. Enfin les tirants qui devraient correspondre aux arbalétriers d'arrière sont remplacés par des pièces dont nous parlerons plus loin, et qui reçoivent les noms de *coyers* et de *goussets*. Ces derniers, unis aux tirants et à la sablière, forment un ensemble qui a reçu le nom d'*enrayure*.

Nous allons étudier en détail les formes et le mode d'assemblage des pièces précédentes, sauf les empannons, pour lesquels nous renvoyons à un article spécial. Nous ne nous occuperons que de la *croupe* *biaise*; l'étude de la *croupe* *droite* s'y trouvera implicitement comprise, car elle est formée de quatre parties identiques entre elles et à celle qui correspond au long pan, dans une *croupe* *biaise*.

Nous commencerons par faire une projection de la *croupe* sur le plan supérieur de la sablière, sans y représenter les assemblages, afin de simplifier cette première figure, dont le but est de donner les positions relatives des principales pièces, et de fournir sur leur forme des notions précises, qui nous serviront plus loin à représenter chaque pièce en détail par une ou plusieurs projections. En outre, afin de diminuer les dimensions de l'épure, nous prendrons une échelle des longueurs plus petite que l'échelle des largeurs. Soient (fig. 5) ABCD le contour extérieur

LM passe par le point L de rencontre de cette parallèle avec SR; la projection de la seconde face passe par le point N, point de rencontre de GH avec une parallèle à EG menée par le point L. Le chevron OI est un prisme à base rectangulaire MPP'M'; ses faces inférieure et supérieure, parallèles à l'égout de long pan, sont conduites par MP et M'P'.

Le chevron d'arrière O β est dévoyé; comme le chevron de long pan, son dévoiement s'opère comme il suit : on mène par le point β de O β , ligne de voie du chevron, une perpendiculaire βT à cette ligne; on prend une longueur βT égale à l'équarrissage des chevrons; par le point T on mène une parallèle à $\alpha\beta$, et par U une parallèle à βT ; les projections des faces verticales du chevron sont les parallèles à O β menées par U et V.

Le chevron d'arrière, comme l'indique la figure, est un prisme à base pentagonale; ses deux faces supérieures sont celles des deux égouts, qui se coupent suivant l'arête O β . Sa face inférieure est conduite parallèlement à O β par V'U'. La façon dont nous avons dévoyé le chevron d'arrière est la plus économique, c'est-à-dire celle qui conduit à la moindre perte de bois.

En effet, la pièce de bois dans laquelle on taille le chevron étant un prisme à base rectangulaire DED'E' (fig. 6) et à génératrices

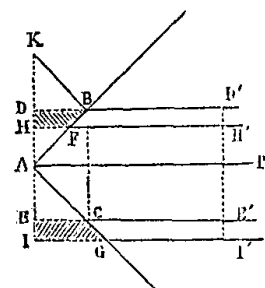


Fig. 6.

parallèles à l'arête de la *croupe* AP, si on dévoie la pièce, comme nous l'avons indiqué, on enlève deux prismes à génératrices parallèles de même hauteur, et dont les bases sont les triangles BDA, ACE; si on dévoie la pièce de toute autre manière; si on établit, par exemple, sa base en HHH', on enlève des prismes de même hauteur que les précédents, et dont les bases sont les triangles FHA et AGI. Or les quatre prismes de bases BDA, CEA, FHA, AGI, ayant même hauteur, sont entre eux comme ces bases, et si la somme des bases des derniers est plus grande que celle des premiers, la somme des volumes des deux derniers prismes sera plus grande que la somme des volumes des deux premiers, et par conséquent aussi le déchet sera plus considérable; or

$AGI + FHA - (CAE + BDA) = CGIE - BDFH$ et cette différence est positive; car CGIE et BDFH ont même hauteur, et la demi-somme des bases du premier est évidemment plus grande que la demi-somme des bases du second, puisque

$$FH = CE \text{ et } GI > BH.$$

Les deux chevrons de long pan et d'arrière sont des pièces établies de dévers; le chevron de *croupe* OI est, au contraire, *dévoisé*. Ses faces (fig. 5) sont le plan $\beta O\gamma$, latis supérieur de *croupe*, le plan parallèle mené par $\beta'\gamma'$, latis inférieur, et deux plans perpendiculaires à ces latis menés par deux droites parallèles à OI et placées à égale distance de cette ligne. Les trois chevrons dont nous venons d'indiquer la place dans une *croupe* *biaise* peuvent tendre à se pénétrer avant de venir s'appuyer ou s'assembler avec le poinçon O; c'est ce qui arrive dans la figure 5. On fait alors subir à ces pièces une opération désignée sous le nom de *déjoutement*. Ce déjoutement peut d'ailleurs être de deux sortes : *déjoutement* de pavillon, *déjoutement* en tour ronde.

Dans le *déjoutement* en tour ronde, qui est indiqué sur la figure 5, on termine les chevrons d'arrière et de long pan, qui tendent à se pénétrer, par un plan vertical passant par l'axe du poinçon et l'intersection des faces verticales qui se rencontrent.

Pour appliquer le même *déjoutement* à la rencontre des chevrons d'arrière et de *croupe*, on termine ces pièces à un plan vertical passant par l'axe O et le point d'intersection, soit dans le latis supérieur, soit dans le latis inférieur des arêtes qui se rencontrent.

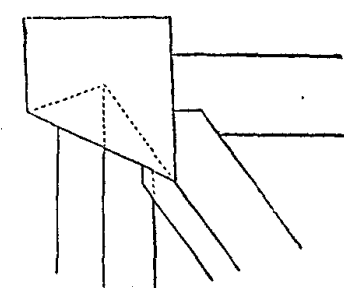


Fig. 7.

Dans le *déjoutement* de pavillon, on laisse le chevron d'arrière pénétrer dans les deux

autres jusqu'à une petite profondeur, et on le termine comme l'indique la figure 7.

Après ce que nous venons de dire relativement aux chevrons, il ne nous reste que peu de chose à ajouter sur la partie de droite de notre épure. En 2, le tirant de long pan est dévoyé relativement à OK, exactement comme le chevron qu'il supporte. En 5, le coyer est dévoyé relativement à O₇, comme le chevron

qui le surmonte. En 7 est le tirant de *croupe*, qui est symétrique par rapport au plan vertical passant par Of. Enfin en 6 est le gousset. Sa direction est perpendiculaire au coyer, et ces deux pièces s'assemblent à tenon et mortaise; le même mode d'assemblage sert à réunir le gousset aux tirants de *croupe* et de long pan.

Nous allons maintenant, comme nous l'a-

vons annoncé, compléter l'étude des pièces les plus compliquées parmi celles que nous venons de définir, en donnant quelques projections de chacune d'elles, projections nécessaires pour la taille et pour une représentation satisfaisante du mode d'assemblage.

1^o *Arbalétrier d'arétier* (fig. 8). Cette figure représente trois projections de l'arbalétrier d'arétier : la première, sur le plan supérieur

correspondrait à la base BCB'C; le prisme triangulaire supérieur de la base BAC s'arrête à cette base.

La projection 2 se déduit simplement de la projection 1. La direction des projections des génératrices de la pièce s'obtient en joignant la projection A' de A à la projection verticale O' du point projeté horizontalement en O. La ligne A'O' obtenue est la projection verticale de l'arête projetée horizontalement en AO. Les arêtes partant de B, C, B', C', se projettent parallèlement à A'O', et leurs projections passent par les points B'C', B'C'. La face verticale de déjoutement projetée horizontalement en CD est projetée verticalement en D'D', c'est-à-dire; le côté c'd' est la projection verticale de l'intersection du plan vertical OD avec le plan de la face projetée horizontalement en ACO. Ces deux plans passent par le point OO'; leur intersection doit passer aussi par ce point; par suite, la ligne c'd' passe par le point O', ce qui donne un moyen de l'établir en joignant de suite D' à O'. La seconde face, projetée horizontalement en ca, se projette verticalement en c'a'a'a'; la ligne c'a' est horizontale; la troisième face se projette en a'a'b'b'; enfin la quatrième, en b'b'E'E'. Quant à la partie qui pénètre dans la sablière, sa représentation a déjà été donnée à l'article ASSEMBLAGE.

La troisième projection se déduit des deux précédentes. Les faces primitivement projetées horizontalement en CD et BE se projettent sur le nouveau plan de projection suivant deux parallèles C''D'', B''E'', aux génératrices de la pièce et distantes l'une de l'autre comme CD est de BE. L'arête supérieure aa se projette en a''A'' parallèlement aux deux droites précédentes, et sa position, relativement à C''D'' et B''E'', est la même que celle de Aa relativement à CD et BE. Les points situés sur une même verticale se projettent sur une même parallèle à la direction C''D''. L'ancienne projection verticale d'un point et sa nouvelle projection sont sur une même perpendiculaire à la direction des génératrices.

En vertu de ce qui précède, le point OO' vient se projeter en O'', les points DD', D'D', en D'', D'', la ligne [O'D', OD] en O''D'', les points cc', cc' en C'', et C'' sur une même parallèle à c''D'' : par conséquent, la face c'a'c'D'D' se projette en c''c''D''D''. De même on déduit les projections des trois autres faces de leurs anciennes projections. Relativement à la partie inférieure de la pièce, il n'y a rien à dire pour faire comprendre la concordance des projections; elle ressort immédiatement de la figure.

Comme nous l'avons déjà dit, l'épure relative à l'arbalétrier serait répétée exactement si l'on voulait représenter les chevrons; on donnerait seulement à la pièce des dimensions moindres et on supprimerait le tenon de l'assemblage avec la sablière, comme le montre la petite figure à gauche de la figure 8.

Conformément à la convention usuelle, les faces obliques aux génératrices de la pièce sont couvertes de hachures d'autant plus serrées que les faces auxquelles elles se rappor-

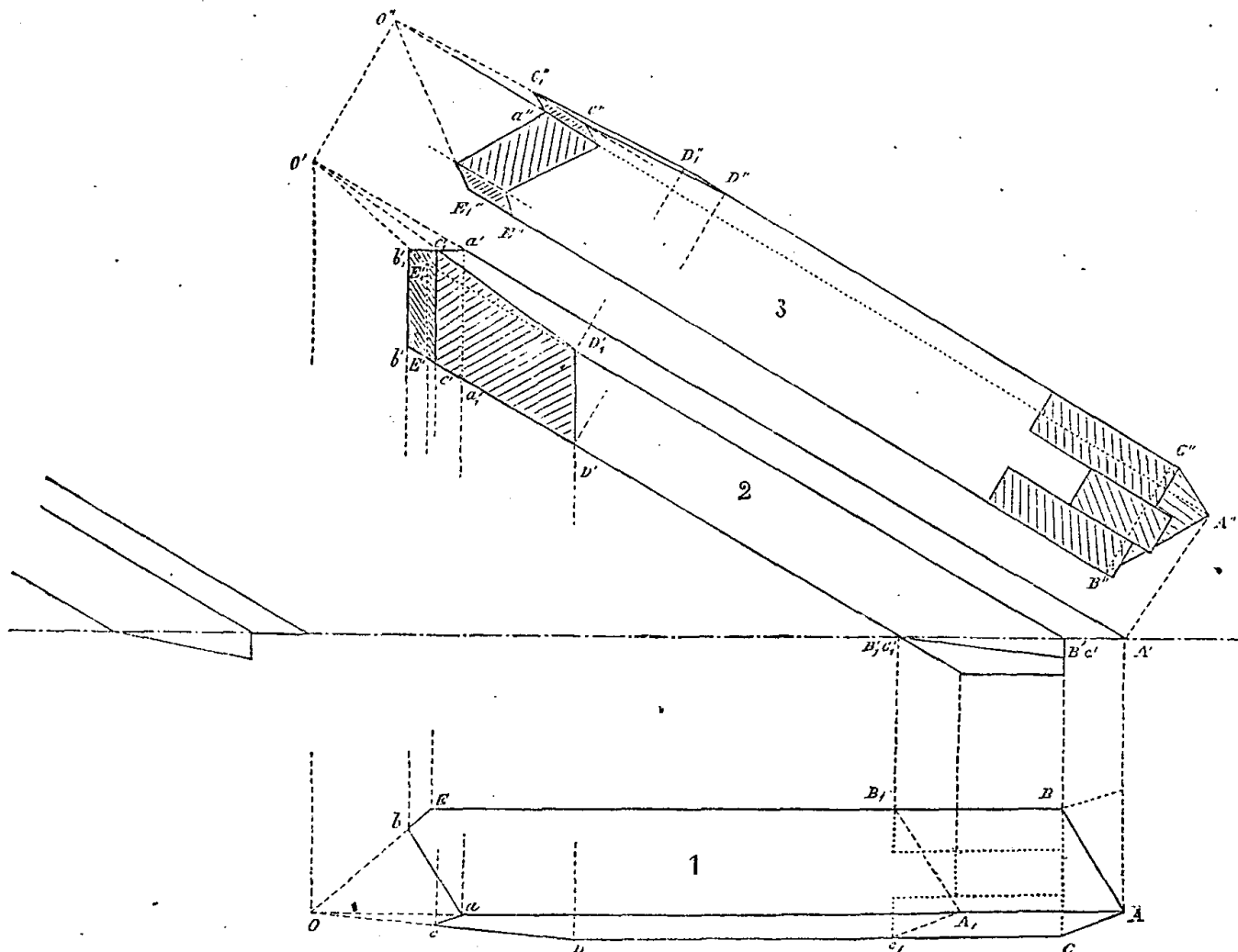


Fig. 8. — Arbalétrier d'arétier.

de la sablière; c'est la répétition de celle de la figure 5, complétée seulement par le détail correspondant à l'assemblage; la deuxième, sur un plan parallèle aux faces verticales de la pièce; la troisième, sur un plan incliné parallèle à la face inférieure. L'arbalétrier d'arétier s'assemble avec la sablière à tenon et

mortaise, avec embrèvement; en outre, il s'appuie sur le poinçon, sans s'assembler avec lui, par deux faces verticales qui sont dites *faces d'engueulement*.

Les données au moyen desquelles est établie la projection 1 sont : les lignes d'about AB, AC, et A₁B₁, A₁C₁; l'arête de la *croupe*

AO, les projections ab et ac des faces du poinçon parallèlement à AB et AC, les projections OE et OD des faces de déjoutement. La pièce est dévoyée comme nous l'avons dit déjà. La seule chose à remarquer et qu'indique d'ailleurs la projection, c'est que l'arbalétrier ne pénètre dans la sablière que par la portée qui

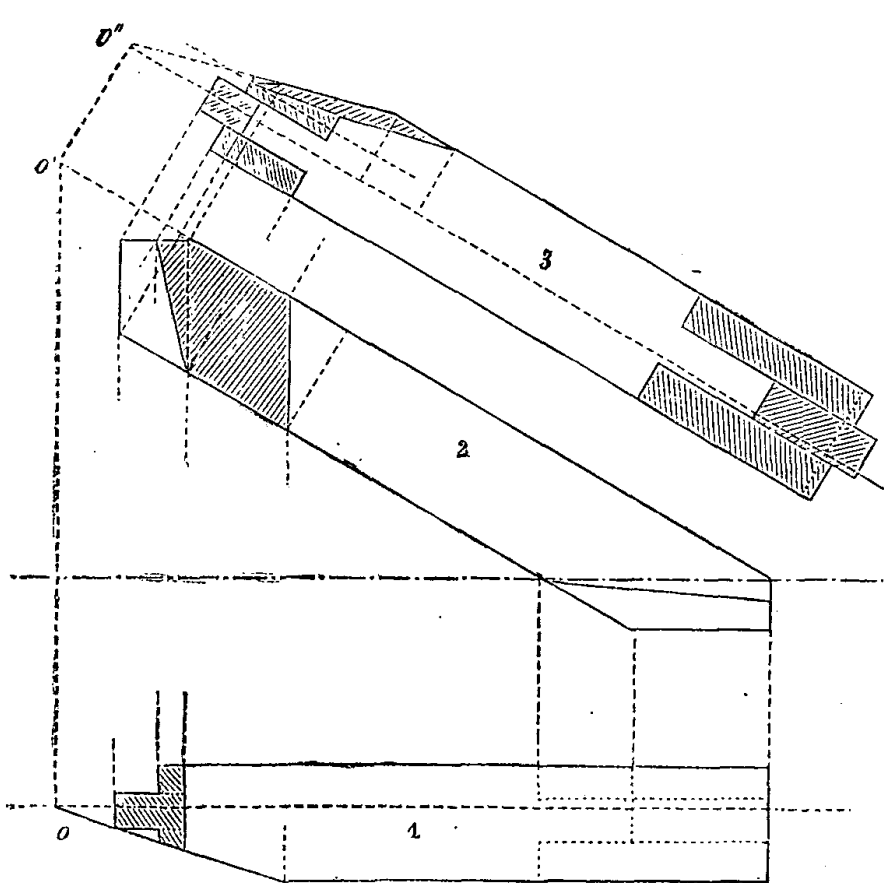


Fig. 9. — Arbalétrier de long pan.

font se rapprochent plus d'être normales à ces génératrices.

2^o *Arbalétrier de long pan* (fig. 9). Cette figure représente trois projections de l'arba-

létrier de long pan sur trois plans situés, relativement à la pièce, comme les trois plans de projection de l'épure précédente le sont relativement à l'arbalétrier d'arétier. La pro-

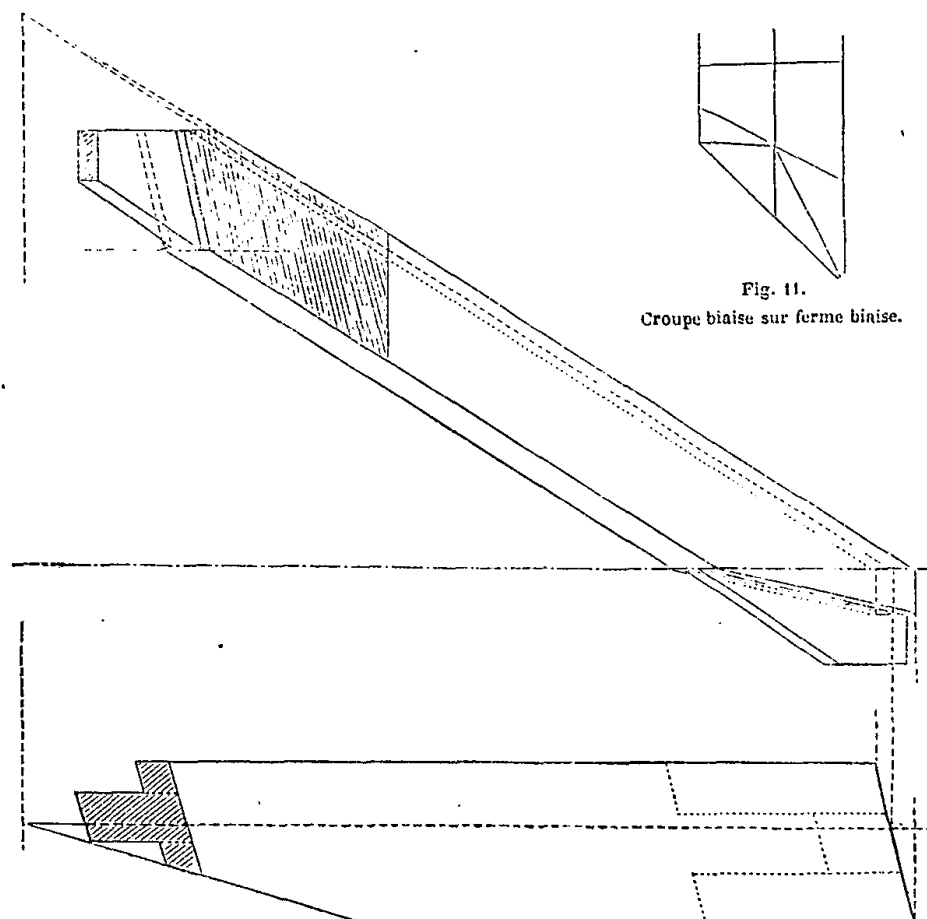


Fig. 10. — Arbalétrier délardé de ferme biaise.

jection 1 est la répétition de celle donnée en 5, avec addition des projections relatives aux assemblages à tenon, mortaise avec embrèvement, avec la sablière d'une part et avec le

poinçon de l'autre. Les projections 2 et 3 se déduisent de 1, absolument comme dans l'épure précédente. Le chevron de long pan diffère seulement de l'arbalétrier par son écar-

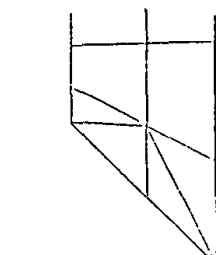


Fig. 11. — Croupe biaise sur ferme biaise.

risage et par le mode d'assemblage avec la sablière, qui est le même que celui des chevrons d'arêtière.

L'arbalétrier de long pan n'a pas toujours la forme que nous venons de représenter; dans certains cas, la *croupe* est trop biaisée pour pouvoir être établie sur ferme droite, c'est-à-dire perpendiculaire à l'intersection des égouts de long pan. La dernière ferme de long pan est alors oblique, et on la désigne sous le nom de *ferme biaisée* (fig. 10). On dévoie ses arbalétriers, chevrons et tirants, comme dans le cas de la ferme droite; les pièces sont nécessairement délaardées. La figure 10 donne deux projections de l'arbalétrier délaardé de ferme biaisée : 1° sur le plan de la sablière; 2° sur un plan parallèle aux faces verticales de la pièce.

3° *Arbalétrier de croupe*. Cette pièce s'établissant comme l'empannon déversé, nous renvoyons son étude à celle de cet empannon. V. EMPANNON.

— **Prov. littér.** Le chagrin monte en croupe et galepe avec lui. Allusion à un vers de Boileau. V. CHAGRIN.

CROUPÉ, ÉE adj. (krou-pé — rad. *croupe*). Se dit d'un cheval, par rapport à la forme de sa croupe : *Cheval bien croupé. Jument bien croupée*.

CROUPELTONS (A) loc. adv. (krou-pe-ton — rad. *croupe*). Dans la position d'une personne accroupie : *Se tenir à croupeltons*. || On écrit aussi à CROUPELTONS.

CROUPEUX, EUSE adj. (krou-peu, eu-se — rad. *croupe*). Pathol. Qui appartient au croup, qui est de la nature du croup : *Une affection croupieuse*. || Qui est affecté du croup : *Un enfant croupieux*.

CROUPI, IE (krou-pi) part. passé du v. *Croupir*. Infect, corrompu : *Eau croupie*. *C'est de l'air inflammable, tout pareil à celui qui sort des marais et de toutes les eaux croupies*. (Buff.)

— **Fig.** Abaissé, abattu. || *Vieux en ce sens*.

CROUPIAT s. m. (krou-pi-a — dimin. de *croupière*). Mur. Sorte d'aussière ou de grelin que l'on amare sur un point fixe pour faire abattre le navire. On dit aussi CROUPIÈRE. || Nœud fait sur le câble.

CROUPIER s. m. (krou-pié — rad. *croupe*, bénéfice dans une entreprise). Celui qui partage les bénéfices ou les pertes d'un joueur : *Il a gagné beaucoup au jeu, mais il n'en profite pas seul, il a bien des croupiers*. (Acad.) || Individu à gages chargé de diriger les parties, de faire faire les enjeux, de tenir les cartes, d'appeler à haute voix celles qui passent, et enfin de régler les transactions entre les joueurs :

Les croupiers nasillards chevrotent en cadence
Au son des instruments leurs mots mystérieux.
A. DE MUSSET.

|| Commis qui tient le jeu pour le compte du banquier.

— **Par ext.** Associé à une entreprise financière : *Il était le croupier de l'entrepreneur*. (Balz.)

Ce rimailleur glacé, qui fait des vers si roides,
Du fermier du Mercure est croupier aujourd'hui.
LINGUET.

|| Se disait particulièrement autrefois de ceux qui soutenaient les fermiers généraux de leur influence, et recevaient d'eux certains présents pour prix de ce service.

— **Fig.** Personne qui favorise en secret les intérêts d'une autre : *Le duc de la Force fut bien averti de se défer de d'Aumont à Sceaux, et de se conduire comme avec le croupier de Mme du Maine*. (St-Sim.)

— **Bourse.** *Croupier d'agent de change*. Personne qui prend part aux opérations de bourse, touchant ou payant une part proportionnelle aux époques de livraison ou de liquidation.

— **Jurisp. canon.** Confidentiaire qui prête son nom à celui qui plaide pour un bénéfice.

— **Adjectif.** Qui est monté en croupe : *Le cavalier croupier se laissa tomber à terre et se mit à rire*. (Scarron.) || Inus.

— **Encycl.** On appelle *croupier*, en termes de jeu, l'associé d'un joueur qui tient les cartes ou les dés. S'il faut en croire certains dictionnaires, ce nom aurait été donné dérisoirement à cet associé, parce qu'il se tenait derrière le joueur, « près de sa croupe ». Cela serait vrai si, par une inexcusable confusion, ces dictionnaires ne s'avaient pas d'entendre ici par *croupe* la partie du dos que l'on sait bien. Mais ils ne paraissent pas se douter qu'il y a *croupe* et *croupe*, comme il y a *fugets* et *fugets*. On reconnaît leur erreur si l'on se souvient que *croupe* se disait autrefois et se dit même encore aujourd'hui dans certains cas de la part d'intérêt accordée à un tiers dans les bénéfices d'une place, d'une entreprise financière, etc. C'est dans ce sens que les fermiers généraux, par exemple, faisaient accepter des *croupes*, c'est-à-dire des dons en argent, à certains personnages en crédit (parmi lesquels on a même fait figurer Marie-Antoinette), qui leur garantissaient l'impunité de leurs vols, et qui furent flétris du nom de *croupiers*. Si donc le *croupier* se tient derrière le joueur, ce n'est certes pas la *croupe* qui se dissimule sous le vêtement de son acolyte qui l'intéresse, mais bien celle qui s'étale sur le tapis vert, à portée de la main du joueur dont il a épousé la fortune, et qu'il voit s'élever ou diminuer selon

les hasards de la partie engagée. Le *croupier* est donc un personnage qui se tient près des *croupes*, d'accord, mais qui distingue entre elles.

Dans les maisons de jeu, le *croupier* est le compère ou, pour être plus poli, l'assistant du banquier; il l'avertit des cartes qu'il oublie, de celles qui gagnent, l'aide à payer les gagnants et à recueillir l'argent des perdants. C'est lui qui, d'une voix sinistre, jette à la galerie ces mots qui font courir le frisson autour de la table du trente et un : « Messieurs, faites votre jeu... Le jeu est fait... Rien ne va plus ? » Le jeune homme inexpérimenté, qui pour la première fois franchit le seuil d'un salon de jeu, à quelque peine à le regarder en face. Son regard le fascine; son geste fatal lui fait froid. À voir le *croupier* impassible dans l'exercice de ses fonctions, maniant le râteau qui pousse ou ramène l'or, avec la sérénité d'un ministre du destin, calme, grave, poli, abritant d'ordinaire sous des lunettes ses yeux éteints comme ceux des statues, on se fait de lui quelque idée grandiose, fantastique. On se le figure aisément comme un être audessus de l'humanité, dont il contemple, sans les partager, les faiblesses et les convoitises. Un poète croit voir sur son front un signe particulier, un stigmate de grandeur ou de fatalité... O misère ! pour peu qu'il s'informe, il sera tout surpris d'apprendre qu'avant d'être *croupier* cet être à part était cordonnier, fabricant de montres, agent d'affaires ou sous-officier de cavalerie. Il y a quelques années, une place de *croupier* était vacante à Bade. Dix concurrents la sollicitaient, dont l'un était vannier, l'autre coiffeur, le troisième loueur de chevaux... Les *croupiers* sont donc, tant pis pour les poètes ! de bonnes gens faisant de leur mieux un métier ennuyeux, mais assez lucratif. Ils sont polis par ordre, graves pour se donner une contenance. S'il faut en croire M. Tony Révillon, ils n'ont pas assez d'imagination pour qu'on puisse les accuser d'être blasés; s'ils ne se passionnent pas, c'est qu'ils s'ennuient; s'ils portent des lunettes, c'est comme les employés des ministères, pour sont observateurs, voient, retiennent, racontent. L'écrivain que nous venons de nommer, en a connu un dans ce cas. Il l'a vu à Bade, assis à la table du trente et un, il *taillait*. C'était, dit-il, un très-petit homme vêtu de noir; ses cheveux gris formaient sur sa tête comme un bonnet pointu, et descendaient presque jusqu'aux sourcils, cachant ainsi un front de Breton, bas et carré. Les yeux, gris, enfouis dans leurs orbites, étaient petits et étincelants. Les lèvres saillantes avaient des inflexions ironiques, et le menton un peu gros semblait indiquer un épicurien. Il maniait son râteau avec de petits mouvements secs et pressés. S'il parlait, c'était vivement. Parfois une plaisanterie tombait de sa bouche dans l'oreille de son voisin. « Après avoir tracé ce portrait, l'auteur raconte que son *croupier* était, en 1829, un jeune homme nommé V..., orphelin, placé à la tête d'une petite fortune de 30,000 fr., et qui, hésitant dans le choix d'une profession, s'était fait joueur. « Pendant trois années, il manœuvra assez habilement ses 30,000 fr., pour se faire avec, et sans entamer le capital, 10,000 livres de rentes. Il allait avec confiance, partant chaque jour de 100 fr., et jouant ses masses avec un bonheur régulier. En 1832, il devint amoureux d'une petite actrice des Variétés qui se nommait Aldegonde. Un soir qu'il se promenait avec elle dans le Palais-Royal, Aldegonde aperçut, à l'étalage d'un marchand, un chapeau dont le dessin lui plut. « Le joli chapeau ! s'écria-t-elle. — Tu l'auras demain. — Pourquoi pas aujourd'hui ? — Je veux le gagner. » Il entra dans la boutique et demanda le prix du chapeau. « Trois cents francs », dit le marchand. Le soir, V..., résolu à gagner le prix du chapeau d'un seul coup, tripla sa mise habituelle. Il perdit. Il voulut rattraper sa perte, tout en gagnant le chapeau. Il perdit encore... Le lendemain matin il était ruiné. « Si, du moins, il me restait 300 fr. pour acheter le chapeau ! chapeau ! » murmurait-il en s'en allant, fiévreux, le long des boulevards. En ce moment Aldegonde parut. Elle avait un Anglais au bras et le chapeau sur les épaules. V... désespéré rêva suicide. Son rêve fini, il se résigna et alla frapper à la porte du fermier de Frascati. « J'avais 30,000 fr., lui dit-il, je les ai perdus » chez vous, je viens vous demander une place » en échange. J'étais joueur, je voudrais être *croupier*. — Entrez ! » répondit le fermier. Depuis ce jour, V... *taille*.

À la Bourse, il y a des *croupiers* d'agents de change, qui, à l'époque de la livraison ou de la liquidation, payent ou reçoivent leur portion incombante sur les différences sables par le cours des valeurs précédemment négociées. — On appelle aussi *croupiers* les associés secrets dans une entreprise qui est mise sous le nom et la régie d'autrui; ceux qui prêtent aux gens d'affaires et qui ont part au profit. — Dans la jurisprudence canonique on appelait *croupier* le prête-nom de celui qui, plaçant pour un bénéfice, ne voulait point paraître en son nom, lui-même.

CROUPIÈRE s. f. (krou-pi-ère — rad. *croupe*). Morceau de cuir arrondi, qui part de la selle, du bât ou du harnais, et vient passer sous la queue de l'animal : *Mettre une croupière à un cheval*. Un petit bouton de cuir à houppe écarlate était vissé dans la croupière

du cheval. (V. Hugo.) Ces ânes étaient harnachés de bâts, de litières et de croupières agrémentées de dessins en petits coquillages de différentes couleurs. (Th. Gaut.)

— **Tailler des croupières à quelqu'un**. Lui opposer des obstacles, lui susciter des embarras, des difficultés : *L'empereur du Maroc continue d'aider Abd-el-Kader à nous tailler des croupières*. (Journ.) || En parlant des armées en campagne, Mettre en fuite, en déroute :

Après avoir aux dieux adressé les prières,
Tous les ordres donnés, on donna le signal;
Les ennemis, pensant nous tailler des croupières,
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval.
MOLIÈRE.

Cette locution, dont on se sert au figuré pour dire susciter des embarras, de mauvaises affaires à quelqu'un, fut employée d'abord au propre, en parlant d'un corps de cavalerie mis en déroute et poursuivi par l'ennemi, qui, frappant à coups de lance sur la croupe des chevaux, coupait ou *taillait les croupières*.

— **Fam. et obsc.** *Hauser la croupière*. Se livrer au désordre, en parlant d'une femme.

— **Anc. art milit.** Pièce d'armure composée, tantôt d'une plaque de fer ou d'acier, tantôt d'une plaque de cuir bouilli ou de buffle garnie de lames de métal, qui, au xve et au xvie siècle, défendait la croupe du cheval de guerre ou de tournoi, et couvrait la jonction des deux flancs.

— **Mar.** Grélin frappé sur une ancre avant de la mouiller, et qui fait abattre ou éviter un navire. || Grosse bosse à aiguillette, à l'avant des bittes. || Petite erse sur l'arrière d'un affût. || *Mouiller en croupière*. Jeter une ancre du côté de la poupe, pour maintenir l'avant, dans un gros temps.

— **Techn.** Pièce de rouettes, servant à tenir en état l'avant ou l'arrière d'un train de bois.

CROUPION s. m. (krou-pion — rad. *croupe*). Extrémité inférieure de l'épine dorsale chez l'homme : *Avoir mal au croupion*. Se démettre le croupion. || Base de la queue chez les animaux mammifères. || Partie inférieure du dos des oiseaux, où tiennent les plumes de la queue : *Les dames s'acharnent aux croupions des volatiles rôtis, et si ce sont des perdrix, à l'estomac*. (Grimod.)

— **Hist. Parlement croupion**. Nom que l'on donna au parlement formé des membres conservés par Cromwell après le coup d'Etat de 1648.

CROUPIONNER v. n. ou intr. (krou-pion-é — rad. *croupe*). Argot. Bouffer derrière le corps, faire croire à des formes qui n'existent pas : *Une robe qui croupionne*.

CROUPIR v. n. ou intr. (krou-pir — rad. *croupe*). Rester immobile et par suite se corrompre, devenir fétide : *Les eaux qui croupissent deviennent puantes*. L'air qui croupit dans les appartements devient impropre à la respiration.

Au fond des bois croupit une eau dormante et sale.
LA FONTAINE.

— **Rester dans l'ordure** : *Cet enfant croupit dans ses langes*.

— **Fig.** Se corrompre; demeurer dans un état abject ou honteux : *Croupir dans le vice*. *Nous aimons mieux croupir dans notre ignorance que de chercher à en sortir*. (Boss.) *S'il arrivait que quelque enfant indolent eût du penchant à croupir dans la paresse, il ne faudrait point le livrer à ce penchant*. (J.-J. Rouss.) *Il est beaucoup d'hommes que l'infortune ou le malheur force de croupir dans le métier le plus abject*. (J.-J. Rouss.) *Il y a peu d'âmes assez fortes pour s'élever jusqu'à l'orgueil : presque toutes croupissent dans la vanité*. (Lamenn.) *Ni pour l'eau ni pour l'esprit il n'est bon de croupir*. (E. Bersot.)

... Croupir dans la bassesse.
Ahi ! c'est le lot des trois quarts des humains.
VOLTAIRE.

A l'homme on crie en tout lieu,
Qu'il s'agite
Ou croupisse au gîte :
Tu nais, bonjour ; tu meurs, adieu.
BÉRANGER.

— **Argot.** *Croupir dans le ballant*. Se mal digérer, rester sur l'estomac, en parlant de la nourriture ou de la boisson qu'on a prise en excès.

CROUPISSANT (krou-pi-san) part. prés. du v. *Croupir* : *Des eaux croupissantes dans un bas-fond*. Des femmes croupissantes dans le vice.

CROUPISSANT, ANTE adj. (krou-pi-san, an-te — rad. *croupir*). Qui croupit : *Eau croupissante*. *Etangs croupissants*. *La campagne de Rome est infectée par des marais croupissants*. (Volt.) *Les larves des cousins vivent dans les eaux dormantes et croupissantes*. (Lamarck.)

— **Fig.** Qui demeure inactif, inutile, improdutf : *On ne doit pas faire plus de cas des richesses croupissantes d'un avaré que de l'eau d'un infâme marais*. (Lamothe le Vayer.)

— **Antonymes.** Courante, vive, en parlant de l'eau.

CROUPISSEMENT s. m. (krou-pi-se-man — rad. *croupir*). État de ce qui croupit : *Le croupissement des eaux d'un marais*.

CROUPON s. m. (krou-pon — rad. *croupe*). Techn. Cuir de vache ou de bœuf dont on a retranché la pointe et les ventres : *La culée, qui est la partie la plus forte du cuir, reste*

sur le croupion. (Malepeyre.) On fait des croupions étirés, des croupions tissés, des croupions bordés en suif et à grains. (Maigne.)

CROUS (Marie), mathématicienne française du xvie siècle. On ne sait rien de sa vie, mais on a d'elle deux ouvrages intitulés : *Abregé-recherche de Marie Crous, pour tirer la solution de toute proposition d'arithmétique dépendante des règles y contenues*, etc. (Paris, 1641, in-40); et *Avis de Marie Crous aux filles exerçantes l'arithmétique sur les dixmes ou dixiesmes du sieur Stevin*, etc. (Paris, 1656, in-8°). Dans ce dernier écrit, Marie Crous ne fait pas usage des signes adoptés par Stevin, l'inventeur de la numération décimale écrite. Elle sépare, dit M. Regnard, la partie décimale des entiers par un point, et remplace par des zéros les unités décimales manquantes : changement fondamental, qui a donné à la numération décimale sa véritable forme, conservée depuis, si ce n'est que le point a été remplacé assez récemment par une virgule.

CROUSAZ (Jean-Pierre de), philosophe et mathématicien suisse, né à Lausanne (canton de Vaud) le 13 avril 1663, mort le 22 mars 1748. Il commença par enseigner la philosophie et les mathématiques à Lausanne, d'où il alla exercer les mêmes fonctions à Groningue (Hollande); après quoi, nommé conseiller de la légation de Suède, il devint bientôt gouverneur du prince Frédéric de Hesse-Cassel.

Crousaz n'a fait qu'expliquer les idées d'autrui et n'en a pas qui lui soient propres. Il était savant et d'une certaine sagacité jointe à une droiture d'esprit remarquable. Il s'attacha de préférence à concilier les systèmes de son temps, quelquefois à réfuter ceux qui lui paraissaient extrêmes, par exemple le scepticisme de Bayle, la théorie de Leibnitz sur l'harmonie préétablie, et plus tard le formalisme de Wolf. On l'a rangé à juste titre parmi les précurseurs de l'éclectisme.

Le premier ouvrage de Crousaz, par rang d'importance, est intitulé : *Logique, ou système de réflexions qui peuvent conduire à la netteté et à l'étendue de nos connaissances* (Amsterdam, 1727, 3 vol. in-8°, 3e édition). L'auteur y continue de suivre les vieux errements encore en faveur dans les écoles; mais il dépouille son livre des formules baroques ou hérissées de la scolastique. C'est un ouvrage qu'il s'appliqua à rendre d'une lecture agréable et facile par des citations littéraires, des exemples et beaucoup de digressions. On a remarqué de plus que le premier volume tout entier était consacré à la psychologie, ce qui est une innovation considérable. Mais les efforts de Crousaz pour être lu des gens du monde ont fait perdre à son livre le caractère scientifique qui aurait pu lui donner du mérite aux yeux de la postérité. Un deuxième ouvrage de lui est intitulé : *Observations critiques sur l'abregé de la logique de Wolf* (Genève, 1744, in-8°). Crousaz se moque agréablement des formes pédantesques par lesquelles la triste discipline de Leibnitz supplée au vide de ses idées. Il s'attaque aussi aux classifications arbitraires de Wolf, classifications particulièrement nuisibles dans une œuvre philosophique, parce qu'elles tendent, dans l'esprit de la jeunesse, à être prises pour des classifications naturelles. Cependant Crousaz commet dans ce livre la grande faute de vouloir en remonter à plus fort que lui, c'est-à-dire à Leibnitz, dont il essaye de détruire les théories sur les monades et l'harmonie préétablie. Il est évident que ce sont des hypothèses, mais des hypothèses de génie, et comme bien des gens, y compris Crousaz, n'étaient pas capables d'en faire. L'adversaire de Leibnitz ne comprend d'ailleurs pas les doctrines qu'il veut saper. Le livre dans lequel Crousaz essaye de réfuter les doctrines de Bayle a pour titre : *Examen du pyrrhonisme ancien et moderne* (La Haye, 1757, in-fol.). L'ouvrage a trois parties. Dans la première, l'auteur examine les causes du scepticisme et propose pour le réfuter des moyens qui n'ont aucune valeur. Dans la seconde partie, il traite du scepticisme ancien. C'est une étude historique. Crousaz personnifie le scepticisme antique dans Sextus Empiricus, qui n'en représente qu'une forme et une forme secondaire. Dans la troisième partie, Crousaz en vient à Bayle, son véritable objectif. Il y raisonne comme précédemment, sans méthode et à l'aide de maigres arguments qui traînaient partout depuis longtemps. Et puis, comme si l'auteur sentait la pauvreté de sa métaphysique, il se livre contre Bayle à des propos diffamatoires du plus mauvais goût; de sorte que ce livre est un réquisitoire. Crousaz y accumule toutes les imputations des ennemis de Bayle contre sa personne et son caractère, aussi bien que contre ses doctrines. Un dernier ouvrage : *De l'esprit humain, substance différente du corps, active, libre et immortelle* (Bâle, 1741, in-4°), termine la liste des écrits philosophiques de Crousaz. Il est rédigé sous forme épistolaire. L'auteur a particulièrement en vue, quoi qu'en dise le titre, les monades et l'harmonie préétablie de Leibnitz. Il remplace l'harmonie préétablie par la volonté de Dieu; ce n'était pas difficile à trouver. Leibnitz appelait cet argument l'argument paresseux. On doit encore à Crousaz deux ouvrages publiés dans sa jeunesse : *Traité sur le beau* (Amsterdam, 2 vol. in-12, 2e édition); *Sur l'éducation des enfants* (La Haye, 1722, 2 vol. in-12, 3e édition). Le traité de Crousaz sur le beau, quoiqu'il ait l'ouï de quelque réputation

au xviii^e siècle, est loin de valoir celui du Père André, qui n'était pas non plus un homme de génie néanmoins. L'auteur définit le beau : l'unité dans la pluralité, l'harmonie et la concorde des parties. C'est aussi le beau du Père André, et il avait été auparavant celui de saint Augustin, dans lequel chacun d'eux a pris la définition qu'il a donnée. Le *Traité de l'éducation des enfants* avait, au moment où il parut, une valeur pratique qui le fit accueillir avec empressement. Il a longtemps joui d'une certaine autorité dans les familles et dans les écoles. On peut ajouter encore aux écrits de Crousaz, pour être complet : *Réflexions sur l'ouvrage intitulé : La belle Wolfenne* (Lausanne, 1743, in-8°) ; *Critique du poème de Pope sur l'homme*, à propos duquel Crousaz trouve encore moyen de médire de Leibnitz ; le *Triomphe de l'évidence*, ouvrage posthume et de peu d'intérêt (Berlin, 1756, 2 vol. in-8°), trad. en allemand ; *Examen du traité de la liberté de penser* d'Antoine Collins (Bruxelles, 1715, in-8°) ; *Géométrie des lignes et des surfaces rectilignes et circulaires* (Amsterdam, 1718, 2 vol. in-8°) ; *Œuvres diverses* (1737, 2 vol. in-8°).

CROUSEILLES (Marie-Jean-Pierre-Pie DOMBIDAUX, baron DE), administrateur, juriste, consulte et homme politique français, né à Oloron (Basses-Pyrénées) en 1792, mort en 1861. Il se fit recevoir avocat en 1812, et quatre ans ne s'étaient pas écoulés qu'il était avocat général à la cour de Pau. Appelé en 1820 à faire partie du conseil d'Etat comme maître des requêtes, le baron de Crouseilles devint successivement directeur de l'administration des colonies (1823), secrétaire général du ministère de la justice (1824), conseiller d'Etat, puis il obtint en 1827 un siège à la cour de cassation. Malgré ses opinions légitimistes, de Crouseilles se rallia à la monarchie de Louis-Philippe, qui l'envoya siéger à la Chambre des pairs en 1845. Il s'occupa à peu près exclusivement, dans cette assemblée, de questions judiciaires. Après la révolution de février, le baron de Crouseilles resta quelque temps à l'écart de la politique ; mais, en 1849, il fut nommé dans les Basses-Pyrénées représentant à la Législative, où, après s'être démis de ses fonctions de conseiller à la cour de cassation, il vint grossir les rangs de la majorité rétrograde. Il prit fréquemment part aux discussions de cette assemblée, reçut, le 10 avril 1851, le portefeuille de l'instruction publique, qu'il conserva jusqu'au 26 novembre de la même année, et, après le coup d'Etat, fut élevé à la dignité de sénateur.

CROUSEQUIN s. m. (krou-ze-kain). Gobelet. V. Vieux mot.

CROUSILLE s. f. (krou-zi-ille ; il mil.). Pêch. Enciente de filets que les pêcheurs provençaux établissent sur le bord des étangs.

CROUSTADE s. f. (krou-sta-de — rad. *croûte*, autrefois *croustie*). Espèce de pâté dont la croûte est crouquante : Une *CROUSTADE* aux truffes. Une *CROUSTADE* de nouilles. || Préparation culinaire dans laquelle il entre des croûtes de pain.

CROUSTE s. f. (krou-ste). Ancienne forme des mots *CROÛTE* et *GROÛTE*.

CROUSTILLANT (krou-sti-lan ; il mil.) part. prés. du v. *Croustiller* : Un *gâteau CROUSTILLANT* sous la dent.

CROUSTILLANT, ANTE adj. (krou-sti-lan ; il mil. — rad. *croustiller*). Qui croustille, qui crouque : *Pâtisserie CROUSTILLANTE*. *Gâteaux CROUSTILLANTS*. || Qui petille, qui craque : *Ce que Philippe II préférait, c'étaient de bons bûchers CROUSTILLANTS d'hommes et de femmes.* (Vauquerie.)

— Fam. *Femme croustillante*, Gracieuse, potelée, dont la vue excite les appétits sensuels.

— Beaux-arts. Qui offre des aspérités éparpées, dont le ton est chaud et comme brûlé : *Je doute qu'au fond de l'Asie Mineure Decamps ait trouvé des murailles plus rôties, plus roussies, plus fauves, plus grenues, plus croustillantes et plus égratignées que celles-là.* (Th. Gaut.)

CROUSTILLE s. f. (krou-sti-ille ; il mil. — dimin. de *croûte*). Fam. Petite croûte : *Manger une CROUSTILLE* de pain.

— Par ext. Petit repas : *Je trouve cette vision fort plaisante, de faire quelqu'un le maître du temps, du lieu et des mets de vos CROUSTILLES.* (M^{me} de Sév.)

— Cost. Agrément que l'on ajoutait autrefois aux coiffures des femmes.

CROUSTILLÉ, ÉE (krou-sti-llé ; il mil.) part. passé du v. *Croustiller* : *Gâteaux CROUSTILLÉS* en deux minutes.

CROUSTILLER v. n. ou intr. (krou-sti-llé ; il mil. — rad. *croûte*). Manger de petites croûtes de pain : *Il se mit à CROUSTILLER.*

— Être croustillant : *Voilà un pâté qui CROUSTILLE sous la dent.*

— v. a. ou tr. Manger, en parlant d'une nourriture peu considérable :

..... J'étais occupé
A croustiller là-bas les restes du souper.

LEGRAND.

CROUSTILLEUSEMENT adv. (krou-sti-lléu-ze-man ; il mil. — rad. *croustilleux*). D'une façon croustilleuse, libre, graveleuse.

CROUSTILLEUX, EUSE adj. (krou-sti-lléu, eu-ze, il mil. — rad. *croustiller*). Leste, gra-

veleux, risqué : Une anecdote *CROUSTILLEUSE*. Cette situation me parait *furieusement CROUSTILLEUSE*. (E. Sue.)

CROUT s. m. (kroutt). Mus. V. CRUTH.

CROUTAT s. m. (krou-ta — rad. *croûte*). Patois. Plancher dont un côté est une surface plane, et dont l'autre côté est une partie de la surface extérieure d'un arbre non travaillée : On fait souvent des palissades avec des *CROUTATS*.

CROÛTE s. f. (krou-té — lat. *crusta*, qui se rapporte sans doute à la racine sanscrite *kru*, cacher, courir, envelopper, conservée dans l'ancien slave *kryti*, cacher, *pokryti*, couvrir ; russe *kryti* ; polonais *kryc*, etc. De là l'ancien slave *kroou*, toit ; russe *kroûlia* ; illyrien *krou* ; bohémien *krou*, etc. ; cymrique *craw*, couvert, étale à cochons. Comparez *crawen*, croûte ; cornique *crou* ; armoricain *kraou*, *kreu*, étale ; irlandais *croth*, cabane, maison ; gothique *hrôf*, toit ; anglo-saxon *hrôf*, même sens. De là aussi le latin *crumena*, bourse, cachette. Le latin *crusta* signifie ainsi tout ce qui enveloppe, et la croûte de pain n'en est qu'un sens particulier). Portion extérieure du pain, plus durcie que l'intérieur par la cuisson : *Croûte épaisse*. *Croûte brulée*. *Croûtes légères*. Pain tout en croûtes. Vous mangez toute la croûte et vous laissez la mie. (Acad.) || Morceau de pain où il y a plus de croûte que de mie : *Manger une croûte*.

— Par ext. Couche extérieure solide : *Certaines eaux déposent une croûte calcaire autour des objets que l'on y plonge. Dans la sécheresse, il se forme sur la terre une croûte qui la rend difficile à labourer.* (Acad.) *L'égoïsme, comme une croûte de pierre, monte sans cesse autour des cœurs.* (Et. Tilière.) *Si l'on se figure la terre comme une orange, l'écorce de ce fruit représentera à peu près exactement l'épaisseur de la croûte solide qui entoure le globe.* (L. Figuier.)

— Fig. Objet qui s'est successivement formé, qui s'est comme amassé : Une croûte d'ignorance et d'avarice a recouvert les principes invariables de la doctrine monétaire. (Mirab.) || Apparence extérieure, teinte : *Le maréchal de Villeroy ne fut partout que frivole comédien, et laissa toujours percer bien aisément la croûte légère de probité et de vertu dont il couvrait son ingratitude et sa forte ambition.* (S.-Sim.)

— Fam. Homme entiché de vieilles coutumes ou de sottises idées : *Quelle vieille croûte !* || Adjectiv. : *Où ! monsieur, les femmes sont-elles jamais croûtes ?* (Balz.)

— Pl. Dessertes : Vous imaginez-vous que je vais manger vos croûtes ? Mousqueton faisait des provisions de croûtes. (Alex. Dum.)

— Loc. fam. *Ne manger que des croûtes*, Vivre de peu : *C'est un avaré qui ne mange que des croûtes pour épargner.* (Acad.) || *Casser une croûte avec quelqu'un*, l'faire un petit repas avec lui : *Voulez-vous casser une croûte avec moi ?*

— Loc. prov. *S'amuser comme une croûte de pain derrière une maille*, S'ennuyer extrêmement.

— Art. culin. Pâte dure dans laquelle on fait cuire certains mets : Une croûte de pâté, de tourte, de vol-au-vent. || *Croûte aux champignons*, Croûte de pain beurrée sur laquelle on sert des champignons. || *Croûte au pot*, Morceau de pain composé principalement de croûte, que l'on trempe dans du bouillon : *Au bain, le bourgeois de Paris rêve l'Orient, ses délices, ses voluptés, l'opium et ses extases, et prend une croûte au pot.* (Briffault.)

— Point. Mauvais tableau ; œuvre d'art sans valeur : *Payer les croûtes bien cher.*

Débiles en talents, mais forts en arrogance, Ces peintres, entassés dans le même chemin, Se disputent la palme, une croûte à la main.

DESPAZZ.

— Mar. Partie inégale et irrégulière que l'on scie en planches, sur une pièce de construction : On emploie les croûtes dans les ports à faire des coins, etc., et dans les grands bâtiments des plates-formes ou planchers volants.

— Techn. Feuille ou lame de pâte bien battue, bien maniée et d'une épaisseur égale partout, dont on se sert pour ébaucher, par le moulage, certaines pièces de porcelaine ou de faïence. || *Moulage à la croûte*, Procédé de moulage qui se pratique au moyen de croûtes. || *Cuir en croûte*, Cuir plané, poudré, tanné et séché en sortant de la fosse au tan. || *Croûte de garance*, Superficie dure de la garance pulvérisée et mise en sacs.

— Méd. Nom que l'on donne aux plaques plus ou moins dures qui se forment sur la peau, à la suite d'une blessure ou par la dessiccation d'un liquide sécrété à la surface : *Les croûtes d'une plaie*. Des croûtes de teigne. || *Croûtes de lait*, Plaques qui couvrent souvent la tête et quelquefois le visage des enfants à la mamelle.

— Bot. Partie des lichens qui adhère fortement à la terre, aux pierres et aux écorces, et d'où naissent les fructifications. || *Croûte à charbon* ou *à glandée*, Espèce de champignon qui croît souvent à l'endroit même où l'on a fait du charbon dans les forêts.

— Antonyme. Mie.

— Encycl. Techn. Voici, en peu de mots, en quoi consiste le moulage à la croûte. On se sert pour cette préparation d'une peau ou d'une

toile tendue sur une table parfaitement dressée. Quand elle est arrivée au point convenable, on l'enlève à l'aide de la peau ou de la toile, et on l'étend sur la convexité du noyau en plâtre de la pièce que l'on veut fabriquer. Ce noyau a été préalablement mouillé, et on en fait prendre à la croûte toutes les formes en la frappant à petits coups répétés avec une éponge. Ce résultat obtenu, on recouvre le noyau avec le moule creux qui doit donner la forme extérieure de la pièce. Au bout de quelques instants, on enlève ce moule. Comme il est plus sec que la croûte, il entraîne celle-ci, et l'on achève de la faire pénétrer dans les parties creuses qu'il présente, en la frappant, d'abord avec une éponge, puis avec des tampons remplis de poussière de la même pâte. La croûte se dessèche peu à peu et éprouve un retrait qui permet de la détacher aisément du moule.

CROÛTELETTE s. f. (krou-te-le-te — dimin. de *croûte*). Petite croûte. V. CROUSTILLE.

CROÛTER v. a. ou tr. (krou-té — rad. *croûte*). Couvrir d'une croûte : *L'ichneumon, quand il doit venir aux prises avec le crocodile, munit son corps, l'enduit et le croûte tout à l'entour d'un limon bien serré et bien pétri, comme d'une cuirasse.* (Montaigne.)

Se croûter v. pr. Se couvrir d'une croûte. || Se durcir en croûte.

CROÛTEUX, EUSE adj. (krou-teu, eu-ze — rad. *croûte*). Qui a des plaques semblables à des croûtes.

CROÛTIER s. m. (krou-tié — rad. *croûte*). Mauvais peintre qui ne fait que des croûtes. || On dit plus ordinairement *croûton*.

CROÛTON s. m. (krou-ton — rad. *croûte*). Morceau de croûte de pain : *Manger un croûton. Il m'a donné du vin, du tabac, du brandevin et de la viande, au lieu de leurs croûtons de pain auxquels je n'ai jamais touché.* (G. Sand.) || Chacune des deux extrémités d'un pain, qui présentent une quantité plus grande de croûte : *Je me réserve le croûton.*

— Pop. Personne encroûtée, entichée de vieilles idées : *Quel vieux croûton que cet homme !*

— Art culin. Petit morceau de pain frit et croustillant, qu'on emploie dans certaines préparations : *Purée aux croûtons. Mettre des croûtons sur des épinards.*

— Point. Mauvais tableau ; toile sans valeur : *Quel atroce croûton !* On dit plus ordinairement *croûte*. || Peintre qui ne fait que des croûtes : *Que la peinture est difficile ! Je ne serai jamais qu'un croûton.* (A. Karr.)

CROÛTONNER v. n. ou intr. (krou-to-né). Peindre comme un croûton, un mauvais peintre.

— Pop. Manger, mangéotter du pain, et surtout de la croûte, entre ses repas.

CROUY-SUR-OURCQ, bourg et commune de France (Seine-et-Marne), cant. de Lizy-sur-Ourcq, arrond. et à 25 kilom. N.-E. de Meaux ; 1,186 hab. Situé dans un joli petit vallon entouré de bois, sur la rive droite de l'Ourcq, ce bourg possède une usine pour la confection des broderies chimico-métalliques, des fabriques de chapeaux de paille, de granaux, de semoule, d'alcool, de briques et de tuiles. Commerce de chanvre, de bois, de farine, de fer, de grains, de laine et de miel. On y voit une église du xvi^e siècle, avec tour romane et vitraux colorés.

CROÛY ou **CROY**, l'une des plus anciennes familles de l'Europe, qui prétendait descendre des anciens rois de Hongrie. Elle a fourni deux cardinaux, cinq évêques, des maréchaux de l'empire, des généraux au service de la France, de la Bourgogne, de l'Allemagne, de l'Espagne, etc., des ambassadeurs, des grands d'Espagne, vingt-huit chevaliers de la Toison d'Or, etc. Elle se divisa en plusieurs branches, dont les plus connues sont celles des princes de Chimay, des princes de Croy et du Saint-Empire, des marquis d'Havrè, des sires de Crèsequé, des princes de Croy-Dulmen, des sires de Chièvres, etc. Les membres de cette famille les plus connus sont les suivants.

CROÛY ou **CROY** (Charles, duc DE), duc d'Aerschot, prince de Chimay, etc., né en 1530, mort en 1624. Il fut gouverneur du pays d'Artois pour le roi d'Espagne Philippe III. Il a laissé des *Mémoires*, publiés en 1845 par le baron de Reiffenberg, qui contiennent de curieux détails sur la situation des Pays-Bas de 1600 à 1606.

CROÛY ou **CROY** (Emmanuel, prince de MEURS et de SOLRE, duc DE), maréchal de France, né à Condé (Hainaut) en 1718, mort à Paris en 1784. Il combattit en Westphalie, sous le maréchal de Maillebois, assista comme prince de l'empire au couronnement de l'empereur Charles VII, servit en Bohême et en Bavière, assista, sous les ordres du maréchal de Saxe, aux sièges de Menin et d'Ypres (1744), contribua à la victoire de Fontenoy (1745), et se distingua ensuite aux sièges de Bruxelles, d'Anvers, aux batailles de Ramillies, de Rocoux, de Lawfeld, et aux sièges de Berg-op-Zoom et de Maëstricht. Chargé, en 1757, du commandement des troupes dans nos provinces du nord, il mit les côtes en état de défense, fit construire au bord de la mer, près de Boulogne, la tour de Croy, restaura en 1763 le port de Dunkerque et reçut le bâ-

ton de maréchal en 1783. On a de lui quelques écrits.

CROÛY-CHANEL ou **CROY** (François-Claude-Auguste, prince DE), chef de la maison princière de ce nom, né à Duisbourg (Prusse) le 31 décembre 1793. Il descend en ligne directe des Arpades de Hongrie, par André II, le Hiérosolimitain, roi de Hongrie. Après avoir passé à l'étranger les temps orageux de la Révolution, sa famille revint en France sous le consulat, et le jeune de CroÛy fit ses études à Grenoble. Après 1814, il entra dans la maison militaire de Louis XVIII ; mais, au bout de trois ans, il donna sa démission, et voyagea jusqu'en 1821, époque où il prit part à la guerre de l'indépendance hellénique. En 1823, il partit pour l'Espagne, où il se trouva mêlé, avec M. Aguado, à de grandes opérations financières et industrielles ; il y gagna une fortune considérable, qu'il a perdue depuis. Revenu en France en 1830, il prit part aux événements de juillet. Néanmoins il ne sollicita et n'accepta aucun des emplois auxquels ses services et sa haute naissance lui permettaient de prétendre. Quand le prince Louis-Napoléon commença ses tentatives pour arriver au trône, M. de CroÛy, qui était entré dans son intimité, fut impliqué dans les poursuites auxquelles elles donnèrent lieu ; mais ces poursuites n'eurent pour lui aucun fâcheux résultat.

Nous le retrouvons à Rome en 1848, ami du pape Pie IX, qui lui accorda toute sa confiance, et le combla de faveurs, ainsi que sa famille. M. de CroÛy profita de cet ascendant pour pousser le nouveau pape dans la voie des réformes.

M. de CroÛy-Chanel poursuit depuis longtemps par la voie de la presse, contre la maison d'Autriche, la revendication de l'héritage de ses pères, en s'appuyant sur l'histoire de son illustre famille. Les titres, selon les uns, lui donnent des droits incontestables à la couronne héréditaire de Hongrie, comme descendant direct d'Étienne le Posthume et de Béatrix d'Este. Selon d'autres, ces mêmes titres, s'ils ont un caractère parfait d'authenticité, n'ont pas une intégrité absolue au point de vue généalogique. C'est une question d'hérédité qui nous paraît peu intéressante, et que nous laisserons résoudre par les d'Hozière de notre époque. Un fait certain, c'est que la maison de CroÛy-Chanel conserve en Hongrie des partisans convaincus. Nous avons vu, il y a deux ans à peine, des Magyars dévoués à sa cause, et compromis pour elle, condamnés à la peine de mort par les tribunaux autrichiens. Cette rigoureuse sentence fut immédiatement suivie d'une lettre publiée dans les journaux étrangers, dans laquelle le prince de CroÛy-Chanel, non-seulement adjurait l'empereur d'Autriche de ne point la mettre à exécution, mais encore déroulait sous ses yeux le tableau des malheurs que pourrait appeler sur la dynastie de Hapsbourg le système de gouvernement auquel elle assujettissait la Hongrie. C'était tout un programme politique, une véritable admonition dans le sens du progrès, et l'atticisme de la forme y dissimulait mal la flagrante hostilité du fond. Les remontrances de M. de CroÛy-Chanel n'ont trouvé aucun écho à Vienne. Aujourd'hui que le suffrage populaire paraît vouloir se substituer aux vieilles traditions, il est fort douteux que les prétentions de M. de CroÛy aient quelque chance de succès. L'Autriche ne lui céderait pas la Hongrie, et le vieux prince, nous le craignons bien, n'aura pas même la consolation d'avoir fait avancer d'un pas l'émancipation du pays pour lequel il a tant et si longtemps combattu la plume à la main. M. de CroÛy-Chanel n'en poursuit pas moins sa campagne contre la maison d'Autriche ; mais il a changé à la fois de champ de bataille et d'adversaire. Il revendique contre le duc de Modène le titre de marquis d'Este. Cette lutte est dépourvue d'intérêt, et la solution du procès que poursuit le prétendant ne menace pas de troubler la paix de l'Europe. M. de CroÛy-Chanel, nous l'avons dit, n'est pas resté étranger à la civilisation moderne ; il est donc fâcheux qu'il n'ait pas compris que la couronne des marquis d'Este, la couronne même de saint Étienne, ne peuvent plus rien ajouter à la gloire de son nom, et que l'admiration et le respect des peuples sont réservés désormais à ceux qui auront courageusement servi les idées de progrès et de liberté.

M. de CroÛy-Chanel, si jaloux de la gloire de sa famille, n'a pas dédaigné celle des lettres. On lui doit la fondation du journal le *Capitole* et la publication d'une brochure : *De la noblesse et des titres nobiliaires dans les sociétés chrétiennes.*

CROUY-CHANEL ou **CROY** (comte André-Rodolphe-Claude-François-Siméon, dit RAOUL DE), artiste et littérateur français, parent du précédent, né à Amiens en 1797. Il consacra ses loisirs à la culture des arts et des lettres, reçut des leçons du paysagiste Valenciennes, et exposa des tableaux à divers Salons. Il a collaboré à l'*Artiste*, au *Conservateur*, au *Nain jaune*, etc., et publié divers ouvrages, entre autres : *Études statistiques, historiques et scientifiques sur le département d'Indre-et-Loire* (Tours, 1838) ; *Louis XI et le Plessis-les-Tours* (1845) ; *Avenir forestier de la France* (1853) ; *Épisodes de voyages* (1855, in-8°), etc.

CROUZET (Pierre), littérateur français, né à Saint-Waast (Picardie) en 1753, mort en

1811. Il fut d'abord professeur, puis directeur du collège de Montaigu (1791), et devint ensuite recteur de l'Institut des jeunes Français (1795), directeur du collège de Compiègne (1800), du lycée de Saint-Cyr (1801), et enfin proviseur du lycée Charlemagne (1806). Nous citerons parmi ses écrits : la *Liberté*, poème (1790); *Fortunus ou le Nouveau d'Assas*, drame historique en un acte et en vers (1807); diverses poésies, etc.

CROUZILLES, village et commune de France (Indre-et-Loire), cant. de l'Île-Bouchard, arrond. et à 21 kil. de Chinon, sur la Vienne; 703 hab. Aux environs, se voit un énorme dolmen, un des plus beaux de France.

CROVE s. f. (kro-ve). Bot. Genre de plantes, de la famille des rutacées.

CROWE (Guillaume), littérateur anglais, né à Winchester en 1756, mort à Bath en 1820. Il fut recteur d'Alton-Barness (1783), et nommé orateur public. Outre un assez grand nombre de discours qu'il prononça en cette dernière qualité, on a de lui un agréable poème descriptif, la *Vallée de Leveford* (1786); des *Poésies diverses* (1827); un *Traité de versification anglaise* (1827).

CROWE (Catherine STEVENS, mistress), femme de lettres anglaise, née à Borough-Green (comté de Kent) vers 1803. Elle se maria avec un officier de l'armée anglaise en 1822, et consacra ses loisirs à la culture des lettres. Elle fit d'abord paraître une tragédie, *Aristodème* (1838), qui n'eut aucun succès. Elle se tourna alors vers le roman, et publia successivement : les *Droits du seigneur*; les *Aventures de Suzanne Hopley*; *Lady Dawson* (1847); le *Côté sombre de la nature* (1848), recueils de récits et d'observations; les *Aventures d'une Beauté* (1850); *Lumière et ténacité ou Mystères de la vie* (1852); contes fantastiques : *Lenny Lockwood* (1854), etc. On doit en outre à mistress Crowe la traduction de la *Yoyante de Prévorst* (1848) par le docteur Justinus Kerner. Ce livre, qui exerca une assez grande influence sur son esprit, l'entraîna à s'occuper des phénomènes du magnétisme animal, et l'on voit dans ses derniers ouvrages une part trop grande faite au merveilleux, à l'imagination qui s'égare en dehors du monde réel pour se perdre dans un monde fantastique à l'existence duquel on ne finit par croire qu'en perdant la raison.

CROWEA s. m. (krou-é-a — de *Crow*, savant anglais). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des diosmées, tribu des boroniées, renfermant une seule espèce, qui croît en Australie : le *Crowea* est cultivé dans les jardins des amateurs. (C. d'Orbigny.)

CROWLAND, autrefois *Croyland*, ville d'Angleterre, comté de Lincoln, à 12 kilom. N.-E. de Peterborough, à 146 kilom. N. de Londres, sur la Welland; 3,000 hab. Grand commerce de canards sauvages et autres gibiers. Ruines d'une riche abbaye fondée en 716.

CROWN (kraounn). Métrol. Couronne, monnaie d'argent anglaise valant 6 fr. 25.

CROWNE (Jean), poète dramatique américain, né dans la Nouvelle-Angleterre au XVIII^e siècle, mort vers 1703. Doué de beaucoup d'esprit et d'imagination, et ne trouvant pas dans son pays de contre littéraire où il pût se faire apprécier, il se rendit à Londres, se fit connaître par quelques productions qui lui attirèrent la protection du duc de Rochester, et fut chargé par Charles II de composer les comédies représentées à la cour. On a de lui dix-sept pièces de théâtre, tragédies ou comédies. Quelques-unes de ces dernières eurent beaucoup de succès. Ses caractères sont fortement conçus, et son dialogue a du naturel et de la vivacité. Il a composé en outre des poèmes intitulés : *Querelle d'Eglise*; *Amphigénie* et *Pandion*; les *Danaïdes*; *Charles VIII* ou la *Conquête de Naples* par les Français.

CROWN-GLASS s. m. (kraounn-glâss — de l'anglais *crown*, couronne; *glass*, verre). Techn. Verre blanc de très-belle qualité, qui se fait avec des silicates de chaux et de potasse.

— Encycl. V. VERRER.

CROWN-POINT, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-York, sur la côte S.-O. du lac Champlain; 2,378 hab. Ruines d'un fort célèbre. Le général anglais Carleton s'en empara en 1776, après avoir détruit la flotte américaine sur le lac.

CROWN-VOGEL s. m. Ornith. Espèce de pigeon huppé de Banda.

CROXALL (Samuel), écrivain anglais, mort en 1752. Il fut chancelier et chanoine de l'église d'Hereford. On a de lui plusieurs ouvrages, notamment : *Deux chants royaux ou Imitation de la Reine des fées de Spencer*, satire contre les Tories et le ministre comte d'Oxford; la *Vision*, poème (1715); la *Belle Cirassienne* (1720), imitation libre du *Cantique des cantiques*, dans laquelle Croxall a fait preuve d'un véritable talent poétique; la *Politique de l'Écriture* (1735, in-8°); etc.

CROY s. m. (kroi). Agric. Houe ou crochet à manche court et à deux larges dents, dont on se sert dans le Midi pour cultiver les vignes.

CROY, ville d'Ecosse, comté d'Inverness, à 12 kilom. S.-O. de Nairn, sur la rivière du même nom; 2,347 hab. Près de là est la plaine où fut livrée la bataille de Culodden.

Une tour rappelle encore le souvenir de ce dernier effort d'une dynastie expirante.

CROY (princes de). V. CROÛY.

CROYABLE adj. (kroi-ia-ble — rad. *croire*). Qui mérite d'être cru, d'être regardé comme véridique : *Un témoin n'est pas croyable lorsqu'il a intérêt à dire ce qu'il dit.* Qui est digne d'être cru, d'être regardé comme vrai : *Le fait n'est guère croyable. Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grèce n'est pas croyable.* (Boss.)

... Te semblait-il croyable
Qu'un cœur toujours nourri d'amertume et de pleurs
Dût connaître l'amour et ses folles terreurs ?
RACINE.

S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable,
Prends de mes almanachs et tiens pour assuré
Que le bonheur de l'autre est fort aventuré.
PIRON.

— s. m. Chose croyable, ce qui doit ou peut être cru : *Tout renchérit au delà du croyable.* (St-Sim.)

— Antonymes. Douteux, incroyable, improbable, invraisemblable.

CROYANCES s. f. (kroi-ian-se — rad. *croire*). Créance, action de croire quelque chose ou d'ajouter foi à quelque chose : *Cela dépasse toute croyance. Comment donner croyance à ceux qui se vantent ?* (Fasc.) *L'essence des religions est d'exiger une croyance absolue.* (Renan.) *La force de la croyance se trouve en raison directe du plus ou moins d'usage que l'homme a fait de sa raison.* (Balz.)

Puis-je à de tels discours donner quelque croyance ?
CORNEILLE.

... L'excessive dévotion
Des fils d'Ésochbarus passe toute croyance.
BERCHOUX.

Il Crédibilité, ce qui rend une chose digne d'être crue :
L'effet à tes discours ôte toute croyance.

... Conviction, opinion, idée, doctrine : *Les croyances de l'esprit sont les forces de l'âme et les mobiles de la volonté.* (Royer-Collard.) *La vanité est la sottise croyance de valoir plus que l'on ne vaut.* (Colins.) *La philosophie n'est guère que le développement des croyances du sens commun.* (Jouffroy.) *La croyance qui rend la vie de l'homme sacrée pour l'homme est obligatoire, est une loi morale.* (Lamenn.)

La crainte, jointe à la croyance que le mal qui est son objet s'accomplira, est la désespérance. (Lamenn.) *L'autorité d'autrui est sans action sur nos connaissances; elle n'a de prise que sur nos croyances.* (Garnier.) *L'homme porte en lui une foule de croyances dont il a la conscience, mais non la science.* (Guizot.) *Telle est la destinée de nos croyances et de nos idées; quoi que nous fassions, elles subsistent, ainsi que nous, l'action du temps.* (A. Maury.) *De toutes les croyances, la croyance à l'immortalité est la plus solide, la plus universelle.* (E. Scherer.)

— Foi religieuse; adhésion à un système, à un dogme religieux : *La croyance des chrétiens. La croyance des juifs. Les articles de notre croyance.* (Acad.) *On doit le respect à la croyance d'un peuple.* (Dider.) *Le joug le plus ferme et le plus difficile à briser est celui qui est établi sur les croyances.* (De Pradt.) *Le vide qui résulte d'un défaut de croyance accable les esprits sérieux et méditatifs.* (De Barante.) *Il faut une croyance religieuse, il faut un culte à toute association humaine.* (Thiers.) *Ce que je conteste à la croyance, c'est qu'elle vienne appuyer de ses hypothèses le commandement de la raison pratique, expérimentale et positive.* (Proudh.) *La poésie assiste au commencement de toutes les croyances, elle se retrouve à la fin de toutes les doutes.* (J. Janin.) *Plus la force qui impose une croyance est morale, plus l'apostolat qui la prêche est sacré.* (J. Sim.) *Céder à une croyance sans l'accepter, c'est ne pas dire.* (J. Sim.) *Les croyances, quelles qu'elles soient, n'ont point le caractère absolu de la certitude.* (Prév.-Parad.)

Ce n'est plus qu'à demi qu'on se livre aux croyances.
V. HUGO.

Ja le vois trop, les soins qu'on prend de notre enfance
Forment nos sentiments, nos mœurs, notre croyance.
VOLTAIRE.

Périssions, périssions plutôt que d'embrasser
Une croyance aveugle où l'on veut nous forcer.
LÉMERCIER.

La vertu des mortels n'est pas dans leur croyance;
Elle est dans la justice et dans la bienfaisance.
CHÉNIER.

— Epithètes. Ferme, établie, assise, fondée, basée, appuyée, entière, complète, constante, immuable, invincible, inébranlable, sainte, pieuse, religieuse, divine, céleste, noble, généreuse, respectable, superstitieuse, funaïque, vaine, outrée, exagérée, aveugle, insensée, folle, sottise, ridicule, risible, stupide, commune, générale, répandue, uniforme, légitime, juste, raisonnée, raisonnable, excusable, affirmée, raffermie, combattue, attaquée, ébranlée, minée, sapée, vaine, fragile, faible, incertaine, chancelante, passagère, suspecte, dangereuse, funeste, fatale.

— Syn. Croyance, créance, foi, etc. V. CRÉANCE.

— Antonymes. Défiance, doute, incréduité, incroyance, scepticisme.

CROYANT (kroi-ian). part. prés. du v.

Croire : *Des hommes croyant tout sans examen. Tout le monde croit avoir eu de l'amour, et presque tout le monde se trompe en le croyant.* (Mme de Staël.)

CROYANT, ANTE adj. (kroi-ian, an-te — rad. *croire*). Qui croit, qui a la foi religieuse : *N'épousez de femmes idolâtres que quand elles sont croyantes.* (Volt.) *La femme est croyante et facilement exaltée.* (Rémieu.) *Beaucoup d'esprits délicats aiment mieux être croyants qu'incrédulés de mauvais goût.* (Renan.)

— Substantif. Personne qui croit, qui a la foi religieuse : *Quot qu'il en soit de l'espérance des croyants dans l'autre vie, on se trouve bien de passer avec eux celle-ci.* (J.-J. Rouss.) *Le savant est le conquérant, l'inventeur de sa science; le croyant est l'agent, le serviteur de sa foi.* (Guizot.) *Les croyants ont plus de peine à supporter les incrédules que les gouvernements l'opposition.* (Guizot.) *Un croyant sans Église, c'est un citoyen sans patrie.* (Lâ-boulaye.) *Le croyant est un homme qui croit que le monde a un sens, et la vie humaine un idéal.* (Ed. Scherer.) *Un sceptique qui adhère à un croyant, cela est simple comme la loi des couleurs complémentaires.* (V. Hugo.) *La foi est pour le croyant une patrie supérieure à toute autre patrie.* (Pelletan.)

Heureux seul le croyant, car il a l'âme pure,
Il comprend sans effort la mystique nature.
A. BARBIER.

— Hist. Nom que se donnent les mahométans : *Les califes prenaient le titre de chef des croyants.* *Le père des croyants.* Titre que l'on donne à Abraham : *Abraham fut choisi pour être le père de tous les croyants.* (Boss.)

... Abraham, qui fut le père des croyants,
Avec Agar s'avisait d'être père.
VOLTAIRE.

— Antonymes. Esprit fort, incrédule, mécréant.

CROYDON, ville d'Angleterre, comté de Surrey, à 14 kilom. S. de Londres; 16,800 hab. Marché aux grains très-important; commerce de bestiaux, de chevaux et de montons; papeteries, blanchisseries. Belle église avec les tombeaux de plusieurs archevêques; ancien palais des archevêques de Cantorbéry. Vaste hôpital du temps d'Elisabeth. Aux environs de la ville, nombreuses et élégantes villas habitées par des marchands de la Cité.

CROYE s. f. (kroi). Fauconn. Syn. de CROIE.

CROYLAND. V. CROWLAND.

CROZANT, bourg et commune de France (Creuse), cant. de Dun, arrond. et à 40 kilom. N.-O. de Guéret, au confluent de la Sedelle et de la Creuse; 1,362 hab. Les magnifiques ruines du château fort de Crozant attirent avec raison l'attention des touristes. « Le rocher escarpé sur lequel était assise la forteresse, présente, dit M. Adolphe Joanne, la figure d'un triangle dont les côtés ont environ 800 m. de longueur, et la base un peu moins de 200 m. Il se dresse à une grande hauteur au-dessus de deux rivières, la Creuse et la Sedelle, qui le longent à l'E. et à l'O., et dont les eaux vont se réunir au sommet du triangle qui forme, tandis que sa base est séparée du mamelon qui porte le bourg de Crozant par un vallon profond et étroit comme une tranchée. Un pont, dont on aperçoit encore les piles jetées sur cette tranchée, donnait entrée aux hommes et aux bêtes dans cette forteresse inaccessible de tous les autres côtés. Une partie des murailles et quelques-unes des tours se rapportent à la période romaine du XI^e et du XII^e siècle. Le donjon et une belle tour ronde appartiennent au XIII^e siècle. » 10,000 hommes pouvaient tenir garnison dans ce vaste château fort, qui passait pour imprenable avant l'usage de la poudre à canon.

CROZAT (Antoine), marquis du CHÂTEL, financier français, né à Toulouse en 1655, mort à Paris en 1738. Il avait été trésorier des états du Languedoc, et s'était enrichi par d'heureuses spéculations maritimes. En 1712, il reçut le privilège du commerce de la Louisiane, et fit de grands sacrifices pour cette colonie. Les bénéfices n'ayant pas répondu à son attente, il remit au roi (1717) ses lettres patentes. On sait que cette entreprise fut reprise par la compagnie de Law. — Sa fille, Marie-Anne CROZAT, fut célèbre par son esprit et ses connaissances. C'est pour elle que l'abbé Le François écrivit le traité connu en librairie sous le nom de *Géographie de Crozat*.

CROZAT (Joseph-Antoine), marquis de Tugny, magistrat, fils du précédent, né à Toulouse en 1696, mort à Paris en 1740. Il est surtout connu pour la belle collection de tableaux, de statues, de dessins, de pierres gravées, de bronzes, etc., qu'il avait formée à grands frais et qui était une des plus riches de l'époque. Il la légua à son frère, à l'exception des pierres gravées, au nombre de plus de 1,300, presque toutes antiques, des dessins et des estampes, qu'il légua par son testament de vendre au profit des pauvres de Paris. La collection des pierres fut acquise en totalité pour le cabinet du duc d'Orléans, et elle fut décrite par La Chau et Le Blond. Crozat avait lui-même entrepris de faire graver les tableaux et les dessins de sa collection. Ce recueil, publié à Paris (1729-1742, 2 vol. in-fol.), est connu sous le titre de *Cabinet de Crozat*.

CROZAT (Louis-François), marquis du CHÂTEL et de Moy, général français, mort à Paris

en 1750, frère du précédent. Il se distingua, sous le prince Eugène, au siège et à la bataille de Belgrade contre les Turcs (1717); prit part, l'année suivante, aux sièges de Fontarabie et de Saint-Sébastien, puis combattit en Allemagne en 1734 et en 1735, et fut nommé maréchal de camp en 1738. Elevé au grade de lieutenant général après avoir combattu à Dettingen (1743), il assista successivement au siège et à la bataille de Coni, aux sièges de Mons (1746), de Namur, aux batailles de Raucoux et de Lawfeld (1747), etc.

CROZATIER (Charles), habile fondeur en bronze, né au Puy-en-Velay en 1705, mort à Paris en 1855. Sa mère, paysanne pauvre, mais intelligente et courageuse, l'emmena à l'âge de deux ans à Paris, où elle l'éleva du fruit de son travail et de ses privations. A quinze ans, apprenti ciseleur, il exécuta les principaux ornements de la toilette offerte à Marie-Louise par la ville de Paris. Elève du statuaire Cartelier, il fit concevoir de si belles espérances, suivant les expressions du rapport de M. Mérimée, que l'empereur l'exempta du service militaire. Mais, sur les conseils de sa mère, qui préférait l'aisance assurée de l'ouvrier aux gloires trop éphémères de l'artiste, Crozatier abandonna la sculpture, pour entrer chez Brézin le fondeur.

Dans la véritable voie de ses instincts, Crozatier s'appliqua dès lors à étudier l'alliage des métaux et à remettre en honneur la méthode des moules de sable pour la fonte des grosses pièces. Passé maître dans le métier qu'il perfectionna, il sentait que la révélation lui manquait encore, cette révélation qui descend dans l'âme du haut des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Le gouvernement français songeait en ce moment à s'approprier au moins quelques copies en bronze des chefs-d'œuvre recueillis à travers le monde par la conquête et que la défaite avait dû rendre bien à regret. Il choisit Crozatier, déjà mis en lumière par ses nombreux et élégants travaux. Crozatier, heureux, visita Rome, Naples, Florence, Pompéi, s'inspirant aux éblouissements de l'art antique; tout en interrogeant du doigt les alliages, les sonorités et les mystères de l'airain, il étudia si bien que, à son retour en France, ses œuvres furent recherchées et commencèrent à orner le Louvre, Versailles, Windsor, les collections du duc de Sutherland, des Blacas, des Rothschild, des Hope; les dresseurs impériaux de Saint-Petersbourg, ceux du prince Torlonia, etc. Il fonda successivement le *Bayard* et le *Châtelet d'Eau* de Grenoble, le *Bisson* à Lille, le *d'Assas* du Vigan, le *Championnet* de Valence, la statue équestre de Louis XIV de la cour de Versailles, le *Napoléon* de la colonne Vendôme, le *quadrige* de l'arc du Carrousel, les statues de *J.-J. Rousseau* à Genève, de *Gutenberg* à Mayence, d'*Hercule* au château de Windsor, les deux vases énormes de Warwick, etc., etc. Tous les palais, les musées et les capitales de l'Europe eurent quelques copies ou réductions de l'art antique, ainsi que des œuvres délicieuses de sa composition. Au milieu de cette prospérité, un grand, un étrange chagrin le surprit. Le gouvernement avait commandé à Crozatier une statue de Louis XVI de 22 pieds de haut. Crozatier se mit à l'œuvre. Depuis une semaine il ne dormait plus, poursuivi par je ne sais quelles terreurs sans cause, quand le jour de la couler arriva. Ses ateliers du Roule étaient encombrés de la foule la plus distinguée et la plus éminente. On attendait, car la ruhe était en travail, et la fourniture mugissait. Les creusets ayant été ouverts, le métal ardent se précipita, chassant par les événements du moule des agrettes de flammes bleues, bientôt remplacées par des jets de métal bouillonnant. Les applaudissements et les cris de triomphe éclatèrent autour du fondeur rayonnant. Soudain, pendant le démolissage des langes de sable, au moment où le sommet de la chape tomba, sur les épaules de la statue un tronçon informe et sinistre apparut aux yeux : la tête de Louis XVI était bien restée au fond du panier révolutionnaire. La stupeur fut à son comble : le ciel, après le peuple, avait jugé Capet. Le fondeur morne et abattu revint à son œuvre; mais la duchesse d'Angoulême terrifiée avait pleuré; et la statue terminée resta oubliée sous des hangars déserts.

Crozatier n'était pas seulement fondeur, mais inventeur. La liste de ses œuvres originales serait aussi longue que celle de ses productions. Ses œuvres de haut style ou de gracieuse élégance sont partout et toujours admirées.

Tué par le travail et se sentant près de mourir, Crozatier se rappela le petit pays de sa mère, et il dicta son testament. Il fit des legs particuliers, fonda des bonnes œuvres, parmi lesquelles un prix annuel de 500 fr. en faveur des ouvriers ciseleurs, un autre d'église somme pour les ouvriers bronziers, etc. Mais il légua à sa ville natale : une fontaine monumentale de pierre, de marbre et de bronze, un des plus magnifiques musées de France, et une pension perpétuelle de 2,000 fr. accordée au concours à un élève sculpteur, peintre ou architecte, sortant des écoles publiques de la ville du Puy. Nous ne dirons rien des legs, créations et fondations du chrétien, de l'ami et du philanthrope. Crozatier n'a pas été seulement un grand artiste : ce fut encore un grand citoyen. Fils de ses œuvres seules, il nous laisse sa vie comme un éclatant enseignement et un sérieux exemple.

CROZE (Mathurin VESSIERE LA), érudit français. V. LACROZE.

CROZET (Thomas), théologien français, mort à Avignon en 1720. Il entra dans l'ordre des récollets, s'adonna à la prédication, et apprit à fond l'espagnol pendant un long séjour qu'il fit à Madrid. Il est auteur de plusieurs ouvrages ascétiques ou de controverse, écrits en latin, en français et en espagnol, et depuis longtemps oubliés.

CROZET, navigateur français. Il était lieutenant à bord du *Mascarin*, lors de l'expédition du capitaine Marion dans la Nouvelle-Zélande, en 1772. Le *Castries* faisait aussi partie de cette expédition. Le 12 juin, Marion descendit à terre avec douze matelots et deux jeunes officiers. Le lendemain, au moment où la chaloupe du *Castries* venait d'être envoyée à terre avec Crozet, on aperçut un homme qui nageait vers les vaisseaux; c'était un des chaloupiers de Marion, qui s'était seul sauvé du massacre de tous ses camarades, assommés par les sauvages. Un détachement de soldats fut envoyé à terre. L'officier qui le commandait découvrit en passant la chaloupe du *Castries* et le canot de Marion échoués ensemble dans un village, et entourés de sauvages armés de haches, de sabres et de fusils, et il reconnut entre leurs mains le marteau de Marion, qui était écarlate et bleu. On trouva dans une cabane un crâne auquel adhéraient encore quelques parties charnues à demi rongées; on découvrit aussi un morceau de cuisse humaine fichée dans une broche de bois et aux trois quarts dévorée. Les Français mirent le feu aux cases, et réduisirent le village en cendres. Puis ils se portèrent sur un village voisin, également abandonné par les naturels. Dans l'habitation du chef on trouva des entrailles humaines nettoyées et cuites. Ce village fut aussi livré au feu. Après ces représailles exercées contre les perfides Zélandais, Crozet quitta la baie des Îles le 14 juillet 1772, laissant dans la mémoire des sauvages des souvenirs terribles du passage des Français.

CROZIER (Francis Rawdon), marin anglais, né en Irlande vers 1795. Il entra en 1810 dans la marine, et s'éleva par son seul mérite au grade de capitaine de vaisseau. Il avait déjà pris part, entre autres expéditions, à celles de Parry dans les mers polaires (1824), et de sir James Ross dans la baie de Baffin (1835), et dans les régions antarctiques (1839), lorsqu'il fut désigné pour accompagner, comme capitaine du vaisseau le *Terror*, sir John Franklin à la recherche du passage du nord-ouest. L'expédition, composée de deux bâtiments, l'*Erebus* et le *Terror*, partit en mai 1845, et depuis lors on n'en a plus eu de nouvelles. Crozier était un marin de beaucoup de talent et d'expérience; la Société royale et la Société d'astronomie de Londres le comptaient au nombre de leurs membres.

CROZON, ville de France (Finistère), ch.-l. de cant., arrond. et à 38 kilom. N.-O. de Châteaulin, sur la côte S. de la petite presqu'île de son nom, qui sépare la baie de Douarnenez de la rade de Brest; pop. aggl. 823 hab. — pop. tot. 8,946 hab. Elève de moutons, pêche. Commerce de sel, sardines, vins, eaux-de-vie, grains, œufs et moutons. Aux environs, on montre le sanctuaire druidique de Kercolloc'h, classé au nombre des monuments historiques, le camp retranché de Queller et le château de Dinait. Sur la côte on voit des grottes, au nombre de cinquante, parmi lesquelles on distingue la grotte des Oiseaux, le Trou du Diable et la grotte de Morgatte. La première est une excavation d'environ 20 mètres de profondeur, que la mer laisse entièrement à sec lorsqu'elle se retire. On y entre par deux arcades naturelles d'une hardiesse admirable. Le Trou du Diable ressemble à un large fourneau taillé au milieu d'un bloc de rocher, percé de deux portes en arcade. Au milieu de la voûte est percée une longue cheminée qui s'ouvre à l'extérieur. Quant à la grotte de Morgatte, la plus belle de toutes, on n'y pénètre qu'en bateau par une ouverture très-étroite et très-basse. Mais bientôt la grotte s'élargit. Au premier moment, les yeux, habitués à la lumière, ne distinguent rien dans la demi-obscurité qui environne l'explorateur : on entend seulement de larges gouttes d'eau tomber une à une dans la barque qui glisse silencieuse. Mais lorsque l'œil, accoutumé aux ténèbres, commence à distinguer les objets, la grotte tout entière apparaît jaspée de mille nuances, tapissée d'arabesques fantastiques. De longues marbrures, d'un vert émeraude, parcourent le sommet de l'ancre, et se fondent, sur les côtés, dans des teintes variées de rose, de blanc, de lilas et de gris perlé. De loin en loin, de larges traînées d'un liquide rouge foncé, fétide et brillant, semblent suinter à travers le rocher, comme des sillons de sang. Des deux côtés, les parois inférieures sont lambrissées d'énormes galets diaprés de rose et de jaune. Au milieu de la grotte s'élève un immense bloc de granit rouge, que l'on appelle l'Autel. Enfin, dans le fond, s'étend une grève de cailloux, sur laquelle s'ouvre une autre caverne que l'on dit immense, mais dont l'entrée est fort étroite, et dans laquelle personne n'a osé pénétrer à plus de quarante pas. Une autre ouverture semblable se trouve encore vis-à-vis de l'Autel. La profondeur de la grotte de Morgatte est d'environ 50 mètres; son élévation, de 20 mètres; sa largeur moyenne, de 25 mètres. Une

particularité qui mérite d'être mentionnée, c'est qu'il existe dans le fond de la grotte de Morgatte un fragment de maçonnerie qui, à en juger par l'arrangement des pierres et par le ciment, semble être l'œuvre des Romains, mais dont l'origine et la destination sont également inconnues.

CROZOPHORE s. m. (kro-zo-fo-re — du gr. *krossos*, frange; *phoros*, qui porte). Bot. Genre de plantes, de la famille des euphorbiacées, tribu des crotonées, comprenant sept espèces, qui croissent pour la plupart dans le centre et le nord de l'Afrique : Le *crozophore des teinturiers* produit la substance colorante appelée *tournesol*. (C. d'Orbigny.)

CRU, CRUE (kru) part. passé du v. Croire. Que l'on croit, à qui ou à quoi l'on ajoute foi : Le menteur n'est pas cru, même s'il dit la vérité. Les choses qui font plaisir à croire seront toujours crues, quelque vaines et quelque déraisonnables qu'elles puissent paraître. (Buff.) Le christianisme a été prêché par des ignorants et cru par des savants. (J. de Maistre.) La conscience du juste doit être crue sur parole. (V. Hugo.)

— Dont on accepte les avis, les conseils : Je ne suis pas cru, mais on se repentira de n'avoir pas fait ce que je dis.

— Considéré comme :

... Tel est cru défunt qui n'en a que la mine.

Molière.

CRÙ, CRUE (kru) part. passé du v. Croître : Ces arbres ont bien crû en peu de temps.

— Gramm. L'accent circonflexe ne se met qu'au masculin singulier. De plus, l'Académie écrit le substantif *cru* sans accent circonflexe, et, comme la plupart des écrivains suivent son exemple, nous nous conformerons aussi à cet usage, mais en protestant contre ce qui nous semble contraire à la logique : le substantif n'est ici que le participe pris substantivement, et rien ne devait faire changer l'orthographe du mot. C'est ainsi qu'on écrit avec l'accent circonflexe le *capital* dû et *payer* son dû.

CRU s. m. (kru — rad. *croître*). Quantité dont un objet a crû : Ces arbres ont bien poussé; voilà le cru de cette année. (Acad.) Production : Son vin, noir et grossier, mais désaltérant et sain, est du cru de sa vigne. (J.-J. Rouss.)

— Terroir spécial au point de vue de ses productions spéciales et des qualités qu'elles tiennent de lui; se dit particulièrement des vignobles : Des vins de divers crus. Un vin d'un bon cru. Après ce qui lui vient de son cru, rien ne lui paraît de meilleur goût que le gibier et les truffes que cet ami lui envoie. (La Bruy.)

Le bourgeois fit à tous une humble révérence, Du meilleur de son cru prodigua l'abondance.

Voltaire.

Localité où se consomme le produit que l'on y a récolté : Gouter le vin de son cru. Ils ont chanté paille à un préfet qui leur a fait boire du vin de Tokai, parce que le vin du cru est été plus patriotique et moins cher. (A. Karr.)

Du vin du cru que Dieu nous garde !

Le Monnier.

Moi, gai comme un dieu sans nectar, Au vin du cru je me résigne.

Béranger.

— Fam. Chose ou personne du pays : Je vais soulever la question de la liberté d'enseignement; les libéraux du cru nous appuieront. (E. Sue.)

— Fig. Fonds personnel, ce qui est propre à quelqu'un, ce qui vient exclusivement de lui : Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques lorsqu'on peut porter des cheveux de son cru ! (Mol.) Une bonne pensée, de quelque endroit qu'elle vienne, vaut mieux qu'une sottise de son cru. (Lamotte le Vayer.)

La servante voulait que Dandin fit tenu D'alimenter l'enfant qu'elle avait de son cru.

Regnard.

S'il répand dans le monde en quittant son ménage Quelque fausseté de son cru, De son valet, pour être cru, Il invoque le témoignage.

Delille.

— Chass. Milieu d'un buisson où se retire le gibier. Il On dit plutôt CREUX.

CRU, UE adj. (kru — lat. *crudus*, même sens. V. l'étym. de *cruel*). Qui n'est pas cuit : Aliments crus. Viande crue. Légumes crus. Fruits crus. Brigues crues. Les Samoyèdes se nourrissent de poisson cru. Le plâtre cru le plus blanc ne l'est jamais autant que le plâtre calciné. (Buff.) Cassandre, amoureux de sa fille, serait condamné par le parterre à être lapidé avec des pommes crues. (F. de St-Victor.) Indigeste, difficile à digérer : La pomme est trop crue pour votre estomac. Le concombre est trop cru, il n'en faut qu'une mangée. (Acad.) L'eau que je buvais était un peu crue et difficile à passer, comme sont la plupart des eaux des montagnes. (J.-J. Rouss.) Qui n'est point tempéré, point adouci par quelque mélange : Main un peu rougeaud, lavée à l'eau crue de la fontaine. (Th. Gaut.)

— Fig. Trop peu ménagé, dont l'effet est rude et brusque : Cette intrigue, vivement menée, est brochée de mots spirituels et fins, d'un ton un peu cru, mais que sauve le jeu des acteurs. (Th. Gaut.) Trop peu voilé, trop lesté, graveleux : Les traductions de la Bible de ces temps sont aussi crues et plus indécentes que le texte. (Chateaub.) Si tu as lu Molière, as-

tu jamais remarqué que cet écrivain, qui a parlé de tout en termes si crus, a été l'âme la plus chaste de son temps? (Fr. Soulié.) Sans déguisement, sans ménagement, sans préparation; dur, brutal, désobligeant : Une réprimande trop crue.

Voilà mon style à moi, c'est la vérité crue.

Barthélemy.

Je te vois accablé d'un chagrin si profond, Que j'excuse aisément ta réponse un peu crue.

Cornéille.

— Fam. Manger, avaler quelqu'un tout cru. Le traiter mal et sans ménagement; ne se dit que par menace, et pour exprimer une grande colère : Je croyais qu'il allait me manger tout cru. Si l'on nous savait nous mêlant d'élections, nous serions mangés tout crus par les puritains de la gauche, qui font pis. (Balz.) Conduit par la nature attentive à mon bien, Je puis t'avancer cru sans qu'il m'en coûte rien.

Voltaire.

— Peint. Qui forme une opposition trop dure; qui n'est point assez adouci : Un ton cru. Une couleur trop crue. Ce ne sont point les feuilles d'un vert trop cru qui font les admirables paysages. (Chateaub.)

— Comm. Cuir cru, Cuir tel qu'on le retire de l'animal, et avant qu'il ait subi aucune préparation. On dit aussi cuir vert. Il Sote crue, Celle qui n'a subi ni lavage ni teinture. On dit plutôt : sote crue. Il Chanvre cru, Ce lui qui n'a pas été mouillé. Il Métal cru, Métal qui n'a encore subi aucune préparation propre à le dépouiller des corps étrangers qu'il renferme.

— Méd. Excréments crus, Ceux qui n'ont pas subi à travers le corps une élaboration suffisante. Il Humeurs crues, urines crues, Humeurs, urines que la chaleur du corps n'a pas suffisamment distillées.

— s. m. Ce qui n'est point cuit : Ne manger que du cru.

— Techn. Pâte céramique qui est simplement séchée, et non cuite : Les engobes sont plus généralement appliqués sur le cru que sur le biscuit. (Brongniart.) Les vases qu'on en caste et qu'on enfourme au globe sont des vases en cru. (Bastenaire-Daudenart.) Il Sculpture en pâte cru sur cru, Genre de décoration spéciale à la porcelaine. Il Teindre sur le cru, Teindre les soies sans les avoir décrusées.

— Loc. adv. A cru, Sur la peau nue : Botté à cru. Chassé à cru. En été, il n'y a rien de meilleur que d'être botté à cru. (Danc.) A cru sur un objet quelconque : Dans certains monuments romains les pierres sont posées à cru les unes sur les autres. L'effraie dépose ses œufs à cru dans des trous de murailles. (Buff.)

— Archit. Porter à cru. Se dit d'une construction qui porte directement sur le sol.

— Manég. Monter à cru, Monter sans selle ni couverture : La fille de ferme montait l'un de ces chevaux à cru et à califourchon. (E. Sue.) Alors le vieux saisis le cheval à la crinière, bondit comme un tigre et enfourcha à cru la superbe bête. (V. Hugo.)

— Homonymes. Crue; puis cru, crus, crut, crût (du verbe croire); et crû, crûs, crût (du verbe croître).

— Antonyme. Cuit.

— Encycl. Techn. La sculpture en pâte cru sur cru est un genre de décoration de la porcelaine qui se pratique ainsi qu'il suit : après avoir obtenu par un des moyens ordinaires la pièce à décorer, on applique au pinceau, sur sa surface encore humide, et par couches successives, une pâte qui a été préparée exprès, et que l'on travaille ensuite par incision et par grattage, absolument comme s'il s'agissait d'une ébauche moulée. On produit ainsi, si l'on agit avec tout le soin nécessaire, des ornements à saillies très-vives et très-nettes, que l'on peut d'ailleurs varier à l'infini. Cette méthode, dit Salvétat, permet de conserver religieusement la touche du sculpteur, si souvent altérée par les opérations du moulage. Elle ajoute encore à la valeur artistique de la pièce le mérite de constituer en quelque sorte un objet unique, puisqu'il n'a pas été confectionné dans le but de multiplier les épreuves.

CRUALMENT adv. (kru-al-man). Forme ancienne du mot CRUELLEMENT. Il On disait aussi CRUALEMENT.

CRUALTÉ s. f. (kru-al-té). Forme ancienne du mot CRUAUTÉ.

CRUAS, village et commune de France (Ardèche), cant. de Rochemaure, arrond. et à 24 kilom. de Privas; 1,049 hab. On y remarque les ruines d'une abbaye fondée vers la fin du vi^e siècle, et entourée de murs d'enceinte flanqués de tours. L'église paroissiale, classée parmi les monuments historiques, est un élégant spécimen du style roman. La crypte date du ix^e siècle. A l'entrée de l'église se voit une tombe gothique du x^e siècle. Dans le village, belle colonne milliaire.

CRUAUTÉ s. f. (kru-ô-té—lat. *crudelitas*, de *crudelis*, cruel). Instinct qui pousse à commettre des actes inhumains : Ceux qui ne savent faire que des actes de cruauté doivent avoir la certitude que le monde les couvre d'imprécations pendant leur vie et les maudira après leur mort. (Homère.) Il y a de la cruauté à tuer un homme pour un soufflet. (Pasc.) L'orgueil se tourne aisément en cruauté. (Boss.) L'insensibilité à la vue des misères est duré;

s'il y entre du plaisir, c'est cruauté. (Vauven.) La cruauté se loge de préférence dans les têtes vides. (E. de Gir.) C'est la cruauté à froid des généraux de cour qui lâche la bride à la brutalité du soldat. (H. Martin.) La cruauté et la proscription ne sont pour la royauté que de dangereux auxiliaires. (Bignon.) Les femmes ont parfois des mouvements involontaires de cruauté. (H. Berthoud.) La patience des victimes est plus tôt lassée que la cruauté des bourreaux. (Lamart.)

On ne saurait plus loin pousser la cruauté.

Racine.

Cœur de lièvre au combat, cœur de tigre au carnage, Sa cruauté sans borne était son seul courage.

Lamartine.

Il Action barbare, cruelle : Exercer des cruautés. Souvent les débauches nuisent plus aux princes que les cruautés. (Boss.)

Va par tes cruautés mériter ta fortune.

Boileau.

— Par exagér. Sévérité, rigueur, dureté : C'est une cruauté que de séparer ces deux enfants ! La cruauté des lois civiles s'est réunie contre les femmes à la cruauté de la nature. (Dider.) Indifférence, excès de rigueur de la part d'une femme dont on est amoureux : Se plaindre de la cruauté de sa maîtresse.

Que je bénis, seigneur, l'heureuse cruauté Qui vous rend.—Tu l'as vu comme elle m'a traité !

Racine.

Il ne faut pas qu'une jeune beauté Ait trop d'amour ou trop de cruauté; L'une dégoûte, et l'autre désespère.

Matnard.

— Cruauté du sort, du destin, Destinée malheureuse.

Qu'il est dur d'éprouver, après tant de délices, Les cruautés du sort !

La Fontaine.

Ainsi tous deux fuyaient les cruautés du sort, L'enfant dans le sommeil et l'homme dans la mort.

A. de Musset.

— Épithètes. Injuste, inexplicable, inexcusable, tyrannique, brutale, furieuse, barbare, sauvage, horrible, affreuse, détestable, effroyable, épouvantable, atroce, féroce, farouche, impitoyable, inflexible, sanguinaire, meurtrière, homicide, insatiable, insouviante, altérée de sang, inflame, froide, insensible, tranquille, inquiète, éveillée, excitée, surexcitée, exaspérée, rassasiée, assouvie, fatiguée, lassée, découragée, vaincue.

— Syn. Cruauté, barbarie, férocité, inhumanité. V. BARBARIE.

— Antonymes. Humanité, miséricorde, clémence, douceur, indulgence.

— Encycl. Si l'on en croyait certains philosophes ataviques, la cruauté serait un sentiment naturel à l'homme. *Homo homini lupus*, disait Hobbes, et, pour justifier cet adage déviant, les partisans de cette doctrine alléguent les mœurs des sauvages des deux continents et de l'Océanie. Mais une pareille argumentation repose sur une déplorable confusion, celle de l'état de nature et de l'état sauvage. Du reste, les mœurs atroces, justement reprochées aux habitants de la Nouvelle-Hollande, sont-elles réellement de la cruauté, c'est-à-dire ce sentiment barbare, indépendant même de la vengeance, et qui fait aimer le mal pour le mal, sans but, sans raison, avec une sorte d'atrocité désintéressée ? Les actes des cannibales, bien étudiés, ont toujours un certain mobile qui les distingue de la cruauté. Les sauvages de l'Australie mangent leurs semblables, soit à défaut d'autre viande, soit parce qu'ils la trouvent plus succulente, soit même pour ménager leurs troupeaux. Ce qui manque surtout aux peuplades sauvages, c'est le respect de la vie humaine. Comment ces hommes respecteraient-ils la vie de leurs ennemis, sur lesquels le droit de la guerre leur donne un pouvoir absolu, lorsqu'ils font si bon marché de celle de leurs parents, de leurs amis, voire même de la leur ? Une coutume des Derbices et des Caspiens les autorisait à tuer les vieillards à soixante-dix ans, comme inutiles et à charge à leur tribu. Cet usage existe encore dans plusieurs endroits, et il y est considéré comme un acte pieux : le fils regarde comme un devoir de débarrasser son père des infirmités de la vieillesse. Les enfants ne sont guère plus chers à leurs parents, et ils les sacrifient pour d'assez légers motifs. Jacques Arago, un agréable menteur, il est vrai, raconte dans ses *Voyages autour du monde*, qu'ayant un jour demandé un crâne à un chef sauvage de sa connaissance, celui-ci lui envoya son propre fils, âgé de neuf ans, en lui disant : « Fais-en ce que tu voudras. » Leur existence personnelle ne leur est pas autrement précieuse; la plupart de leurs jeux se terminent d'une manière sanglante : ils tracent une ligne sur le sol, lancent en l'air leur casse-tête; celui qui l'arme retombe le plus près de la ligne a le droit de frapper le premier; son adversaire vient se mettre devant lui, la tête baissée, attendant avec courage le coup qui va lui fracasser le crâne. Quoi d'étonnant dès lors si les souverains de ces pays se font un jeu de la vie de leurs sujets ? Chez les Boliabolis, dit un voyageur moderne, les chefs possèdent un tel pouvoir que nul n'ose résister à leur volonté, si tyrannique soit-elle, et que tous leurs sujets sont prêts à souffrir les plus cruelles douleurs et même la mort pour satisfaire leurs barbares

caprices. Les malheureuses victimes de ces attentats n'y opposent jamais la moindre résistance. » Speke, dans son *Voyage aux sources du Nil*, raconte qu'ayant un jour fait présent d'un fusil revolver à Mtéza, roi de l'Ouganda, le prince passa cette arme à un officier qui était près de lui, lui disant d'aller l'essayer sur un de ceux qui remplissaient la cour de son palais; ce qui fut fait aussitôt sans que personne s'en étonnât. Ce sont là jeux de prince, qui se retrouvent même ailleurs que chez les sauvages. Le duc de Chartres, fils du Régent, tua un jour d'un coup de fusil, et par simple amusement, un marchand qui était sur la porte de son magasin; le Régent pardonna à son fils, mais en lui disant : « J'accorderai aussi la grâce de celui qui vous tuera. » Au commencement de notre siècle, un pacha de Bender, voulant essayer la trempe d'un yatagan qu'il venait de recevoir, fit venir deux esclaves, et leur trancha froidement la tête en présence d'un conseil européen. On sait qu'une aventure à peu près semblable était arrivée au peintre vénitien Jean Bellini, que le sultan avait fait venir près de lui pour lui faire exécuter d'importants travaux. Un jour que l'artiste peignait une décollation de saint Jean-Baptiste, ce prince survint et soutint au peintre que les veines du cou n'étaient pas bien rendues. Une discussion s'étant engagée à ce sujet, le sultan tira son sabre, coupa la tête de l'esclave qui était auprès de lui, et, la présentant au peintre, le convainquit de son erreur.

Voilà bien des faits de froide barbarie; mais la véritable *cruauté*, le plaisir de voir couler le sang et de voir la victime se débattre dans d'atroces douleurs, constitue un raffinement qui ne se rencontre que chez des nations bien policées, chez celles surtout qui ont longtemps croupi dans la fange du despotisme. Les Mézence, les Tibère, les Louis XI, ont laissé une mémoire qui sera en exécution auprès de tous ceux qui ont quelques sentiments humains. Tibère surtout est le monstre le plus odieux dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. Rien ne nous paraît comparable à cet empereur romain parcourant chaque jour les cachots infects où gémisaient ses nombreuses victimes, savourant avec une joie cruelle leurs larmes et leurs lamentations, et répondant à un sénateur qui lui demandait en grâce de le faire mourir : « Je ne vous aime pas assez pour cela ! » Mais ce sont là des exceptions, et il serait injuste de juger le genre humain d'après ces individualités heureusement assez rares. La *cruauté* n'est pas dans les mœurs de l'homme abandonné aux instincts de la conscience, elle est dans ses lois et ses institutions, qui sont, non pas un produit spontané de sa raison et de ses penchants, mais un raffinement de la politique de ceux qui le gouvernent. La nature a fait l'homme bon, l'abus de l'autorité l'a rendu cruel; l'instruction et la liberté le ramènent lentement, mais sûrement, à ses premiers instincts. Voici quelques exemples de lois cruelles ou d'usages barbares; car, à côté de la loi écrite, il faut placer l'usage, autre forme de la loi; à côté de la tyrannie des hommes, il faut mettre la tyrannie de la coutume, qui n'est guère moins terrible et moins avilissante.

Dans l'antiquité, les Scythes passaient pour être les seuls à honorer les funérailles de leur roi par des sacrifices humains, et à enterrer avec lui ses femmes, ses esclaves, ses chevaux et un certain nombre de ses sujets; mais cet usage se retrouve chez les premiers Francs, et le souvenir en a vécu longtemps dans l'Inde, où la veuve se croyait obligée de monter sur le bûcher de son époux; usage que les Anglais ont cherché à détruire et qui tend à disparaître. Chez d'autres nations plus policées, quelle variété de peines et de supplices inconnus même aux tribus les plus sauvages ! En Perse, c'était le supplice de l'auge qui était en usage; d'autres fois le condamné était étouffé dans la cendre brûlante, ou bien écorché vif; le plus ordinairement, on lui ouvrait le ventre au lieu même où il avait commis le crime, et on le laissait dans cet état, exposé aux yeux de tous, jusqu'à ce que la mort eût terminé son supplice. Chardin, parcourant la Perse il y a deux siècles, trouva ces coutumes barbares encore en vigueur. Dans la Grèce et à Rome, les esprits n'étaient ni plus cléments ni plus doux, et le P. Montfaucon a dressé un long catalogue des supplices usités chez ces nations. C'est la croix, c'est la roue, le pal, la lapidation, l'écartèlement soit aux branches des arbres, soit à la queue des chevaux; les verges, sous lesquelles on expirait, comme sous le knout en Russie; le pressoir, où des malheureux étaient broyés comme des grappes de raisin; les unguettes de soufre, dans lesquelles on était brûlé vivant; l'amphithéâtre, où l'on était livré à la dent des bêtes féroces. C'est la question avec ses nombreuses variétés : estrapade, chevalot, vinaigre versé dans les narines, tenailles et peignes de fer déchirant la peau. C'est surtout dans leur conduite à l'égard des esclaves qu'éclatait la *cruauté* de ces hommes qui avaient porté la civilisation antique à son apogée. On sait les cruels châtimens dont ils les accablaient pour le moindre oubli, quelquefois même sans motif, et le grand nombre des bourreaux qui n'avaient d'autre fonction que de parcourir les rues et de se mettre à la disposition des maîtres qui voulaient faire fustiger les coupables. Les lois donnaient elles-mêmes l'exemple de cette

barbarie, et tous les esclaves d'un maître assassiné, quelque nombreux qu'ils fussent, subissaient, de par la loi, le supplice de la croix. Et pourtant les Romains n'avaient pas l'excuse derrière laquelle cherchent à s'abriter les planteurs des colonies, qui prétendent que le fouet est le seul langage que comprenne le nègre; ce n'étaient pas des nègres que les esclaves de Rome, mais bien des hommes de la même race que leurs maîtres. Le Bas-Empire ne répudia point cet héritage de l'ancienne Rome, et les mœurs, en s'amollissant, ne restèrent pas moins cruelles. Aux supplices déjà existants vinrent s'en joindre d'autres bien dignes de ce gouvernement d'eunuques. Couper le nez, les oreilles, la langue, arracher les yeux, tout cela fut d'une pratique journalière. Pour infliger la mort, on trouva de nouveaux raffinements, et des malheureux, enfermés dans les chambres destinées à chauffer les bains publics, y périrent étouffés. Aussi, quand les Turcs succédèrent à ces Romains dégénérés, leurs mœurs parurent douces et clémentes par comparaison.

Le christianisme lui-même avait été impuissant à rendre plus humaines les lois et les institutions. Grégoire de Tours nous a dit quelles étaient les mœurs des premiers rois francs, aux yeux de qui le meurtre n'était qu'un jeu. Par la législation barbare de ce temps, le vol était puni de mort; la désobéissance du serviteur, de la perte d'une oreille. Mais ce qui donnera plus encore l'idée de la violence et de la *cruauté* qui régnaient alors dans les esprits, c'est l'ordonnance que publia Richard Cœur de Lion en partant pour la troisième croisade : « 1^o Celui qui en tuera un autre à bord d'un vaisseau devra être lié à celui qu'il aura tué, et, en cet état, jeté à la mer. 2^o Celui qui en tuera un autre sur terre devra pareillement être attaché avec le cadavre, et enterré avec lui. 3^o Celui qui sera légitimement convaincu d'avoir tiré le couteau ou toute autre arme pour frapper quelqu'un, ou qui en aura frappé un autre jusqu'à effusion de sang, aura le poing coupé. 4^o Celui qui frappera un autre de la main, sans effusion de sang, sera plongé trois fois dans la mer. 5^o Celui qui aura volé, quand il sera convaincu légitimement, devra avoir la tête rasée, arrosée de poix bouillante et frottée avec de la plume ou du duvet, afin qu'on puisse le reconnaître, et, en cet état, il sera mis à terre et abandonné dans le premier lieu qu'on rencontrera. » Loin de tempérer cette violence, l'Eglise s'y laissa emporter; les tortures de l'inquisition dépassèrent tout ce qu'on avait vu dans l'antiquité; les couvents eurent leurs *in pace*, comme les seigneurs avaient leurs oubliettes. Les guerres continuelles contribuaient à perpétuer ces mœurs cruelles et sanguinaires, et les discordes religieuses vinrent bientôt pousser le fanatisme aux dernières limites de l'horrible. Il n'est pas besoin de rappeler ici le massacre des Albigeois, d'évoquer le souvenir du baron des Adrets ou de Montluc; un seul fait suffira pour montrer combien, au xvi^e siècle, malgré la politesse raffinée de la cour de François I^{er}, les habitudes étaient encore rudes et violentes. Agrippa d'Aubigné, se trouvant en danger de mort à dix-sept ans, voulut faire sa confession générale devant ses compagnons d'armes, et si horribles étaient les *cruautés* dont il s'accusa, que de vieux routiers, blanchis sous les armes et accoutumés aux scènes de carnage les plus désoyables, frémissaient d'horreur en entendant ce récit. Les lois d'ailleurs étaient en rapport avec les mœurs. La question avait ses tortures variées; il n'y avait pas moins de variété dans les supplices : le feu pour les hérétiques, l'huile et la poix bouillante pour les fauconniers, la roue pour les autres criminels. Les sauvages eux-mêmes éprouvaient de l'indignation contre le supplice que subit Damiens. Mais que dire lorsqu'on voit ces *cruautés* exercées en plein xvi^e siècle, sans qu'une seule voix s'élève pour protester, et quand on se rappelle qu'à Rome, deux siècles auparavant, ceux qui avaient conspiré contre Léon X avaient été traités de la même façon ! En Russie, la barbarie atteignait, à la même époque, un degré qui n'a jamais été dépassé. C'étaient des mutilations atroces, des familles entières jetées aux chiens, des victimes cuites à petit feu, des malheureux coupés par petits morceaux en commençant par les pieds, pour ménager la vie plus longtemps; c'étaient deux mille strélitz torturés, crucifiés, écartelés et décapités de la main de Pierre I^{er} et de ses favoris. L'histoire de la Pologne dans ces dernières années a montré que la race moscovite n'a presque rien perdu de son caractère sauvage et cruel. Sous ce rapport, le peuple anglais a aussi de grands reproches à se faire : l'Irlande a été sa Pologne, et on peut se rappeler le temps où, dans ce pays, la tête d'un prêtre catholique était mise au même prix que celle d'un loup. La conduite récente des Anglais dans l'Inde et à la Jamaïque a fait rougir toutes les nations civilisées.

« La féroce nature fait moins de cruels que l'amour-propre, » a dit La Rochefoucauld. C'est surtout chez les femmes qu'on peut vérifier la justesse de cette remarque; la *cruauté* est un des vices qu'elles ont le plus exagérés. Dans l'antiquité, c'était la main des dames romaines qui pesait le plus lourdement sur les esclaves, et il n'était pas de supplices dont elles n'accablèrent les malheureuses dont la beauté avait attiré le regard de leurs époux.

Dans le monde moderne, ce sont elles qui se montrent les plus exigeantes et les plus dures pour les nègres esclaves. Arago vit un jour au Brésil deux jeunes filles couchées voluptueusement sur un tapis, et qui luttaient en riant à qui atteindrait avec un fouet telle partie désignée du corps d'un nègre debout devant elles, et sanglant, mais silencieux sous leurs coups. C'étaient encore les femmes de Rome qui étaient les plus empressées aux combats des gladiateurs. En Espagne, les femmes sont plus assidues que les hommes aux combats de taureaux, et les Anglaises de Sidney se procurent parfois, en sortant de table, la distraction de voir des indigènes s'égorger entre eux. Quant à celles qui ont eu la force et la puissance, elles en ont presque toujours usé sans mesure, pour satisfaire ou leur amour-propre ou leur rancune. Fulvie se faisait apporter la tête de Cicéron et la mutilait avec une épingle à cheveux; Frédégonde se vengeait de Brunehaut à la manière des barbares, Elisabeth, la dévote et voluptueuse impératrice de Russie, faisait meurtrir sous le knout le beau corps de la princesse Lapouchin, lui faisait arracher la langue et briser les dents, punissant en elle, non une conspiratrice dangereuse, mais une femme qui avait le tort d'être plus belle et plus admirée que sa souveraine.

Certes, ces mœurs se sont adoucies, mais non pas entièrement corrigées. Toutefois, nous évitons de citer des exemples contemporains, pour nous épargner de rougir, car la *cruauté* des uns a toujours pour complice la faiblesse et la lâcheté des autres.

Cruauté (SCÈNES DE) [*The Stages of cruelty*], estampes de W. Hogarth. Dans ces estampes, qui sont au nombre de quatre, le célèbre artiste a attaqué la féroce native de la race anglo-saxonne, trait de caractère impossible à nier. « Les fastes de l'Angleterre, dit M. F. Wey, sont souillés de sang, remplis de mélodrames atroces; les dynasties ont, durant le cours des âges, réglé leurs différends à coups de poignard; les princes vivaient comme les Attilas, et les perpétuels de la guerre des Deux-Roses eussent effrayé l'antiquité. Dix à douze rois égorgés, souvent avec des raffinements horribles, des femmes, des enfants décapités, ce sont des récits ordinaires; et le peuple s'associait avec énergie à ces exécutions. Le lendemain du jour où tomba sous la hache la belle tête romanesque de cette Marie Stuart, objet, parmi nous, de si touchantes élégies, la bourgeoisie de Londres illumina partout, dressa des tables dans les rues et s'enivra d'allégresse et de porter. Deux siècles après, Colloiden fut l'occasion de supplices implacables, réprouvés par nos mœurs. Dans la classe moyenne du peuple, la féroce, durant le dernier siècle, ne pouvait se donner de si pompeux spectacles : elle se dédonnaient avec des combats de dagues et des duels de coqs. Il était de bon goût, parmi la jeunesse à la mode, d'irriter les coqs et de les harceler avec des bâtons jusqu'à les faire périr; le *cock-pit* n'était qu'une variété de ce divertissement, assaisonné de l'attrait des paris; car le violent amour du jeu accompagnait d'ordinaire la brutalité des mœurs. C'est au latin que le coq doit le malheur de ses destinées en Angleterre. Son nom, *gallus*, synonyme et symbole des Gaulois ou Français, l'avait dévoué aux furies du patriotisme guerrier sans trêve, car on négligeait de comprendre le *gallus* mêlé aux traités de paix. [V. coqs (combats de.)] Mais le symptôme le plus frappant de la dureté du cœur parmi ce peuple, c'est la coutume d'entretenir des boxeurs qui s'entre-tuent sans se haïr, par état, publiquement, aux applaudissements frénétiques d'une foule enchanterée... A cette époque, l'art de boxer faisait partie de l'éducation anglaise, non à titre défensif, comme aujourd'hui, mais comme science offensive; les jours de la Cité étaient journellement ensanglantés de rixes populaires, excitées par les curieuses avides de spectacles, et terminées d'habitude par la mort du vaincu, dont l'adversaire, porté en triomphe, était assuré de l'impunité. Du reste, la *cruauté* était partout, jusque dans les lois, dans les lois surtout, et notre Hogarth en a fiétri l'esprit, en plaçant au milieu du cortège d'une exécution à mort la *perruque légale*, emblème de la magistrature, au bout d'une pique portée par un bouclier, l'homme qui, au delà du détroit, symbolise la soif du sang, et que, comme tel, on prive du droit d'être juré dans les affaires criminelles, exception qu'il partage avec la corporation des chirurgiens. La première croisade contre la barbarie des mœurs fut entreprise par William Hogarth, qui fut bientôt secondé par la phalange des publicistes. Ses amis lui avaient reproché de se faire le courtisan de John Bull aux dépens de la classe heureuse. Il voulut, par ses enseignements, atteindre tous les ordres de la société. » Il imagina alors les quatre *Scènes de la cruauté*, dans lesquelles il a pris pour principal personnage un élève de l'école de charité de Saint-Gilles, auquel il a donné le nom de Thomas Néron. Dans la première composition, il l'a représenté, dès son enfance, au milieu d'une troupe de garnements, infligeant des tortures à divers animaux : les uns suspendent par la queue des chats à des lanternes ou les jettent par la fenêtre; d'autres plument des oiseaux tout vifs; il en est un qui attache un os énorme à la queue d'un caniche, tandis que le fidèle animal lui lèche doucement la main. — La se-

conde scène nous montre Thomas, devenu cocher de flacre, exerçant sa féroce sur son cheval, qui tombe exténué de fatigue et accablé de coups. Dans la même composition, on voit un berger qui achève d'assommer un agneau, un brasseur insouciant qui fait passer la roue de son camion sur un enfant, un ânier dont la monture ploie sous un triple faix; enfin, sur les murs, on lit l'annonce d'une lutte de boxeurs et d'un combat de coqs. — La troisième estampe représente Thomas Néron arrêté, la nuit, par la police, au moment où il vient d'assassiner sa maîtresse au coin d'une rue, où il l'a traîtreusement attirée. — La scène finale nous fait voir à la fois la punition du coupable et l'indifférence féroce des chirurgiens. Pendu pour ses méfaits, Thomas Néron a été détaché du gibet et transporté dans un amphithéâtre de dissection, meublé de squelettes et d'un chaudron à faire bouillir les têtes. Réunis autour du cadavre du supplicié, graves, impassibles, les chirurgiens le dépecent. L'un a arraché les entrailles et les entasse dans une cuvette, un autre a fait jaillir un oeil de l'orbite, un élève scribe un pied. Mais le patient n'était pas bien mort; il se réveille une seconde, et expire dans les tortures sous le scalpel des praticiens. Cruel envers tous, pendant sa vie entière, Thomas est puni par la *cruauté*.

Ces compositions eurent un très-grand succès. Il se forma une société philanthropique pour les propager, et l'auteur, pour les mettre à la portée de toutes les bourses, fut obligé de les graver sur bois.

CRUCÉ, un des massacreurs de la Saint-Barthélemy, qui par sa *cruauté* est parvenu à se faire une célébrité dans ces jours d'atrocité et de barbarie, et dont le souvenir mérite d'être conservé par l'histoire vengeresse. « J'ai vu bien des fois, dit l'historien de Thou, et toujours avec un soulèvement de cœur involontaire, ce Crucé, homme d'une figure vraiment patibulaire, et qui se vantait, en montrant son bras nu, d'avoir égorgé dans un seul jour plus de quatre cents personnes. » Vêtu d'un manteau bleu, deux poignards à la ceinture, une large croix blanche sur la poitrine et sur les épaules, et dans chaque main une dague, cet homme abominable ne ferma pas l'œil pendant quatre jours entiers, ne rentrant pas même chez lui pour manger, s'asseyant sur la première borne qu'il trouvait pour dévorer à la hâte un morceau de pain que lui jetaient ses compagnons. Sa marche était bruyante, on l'entendait venir de loin; d'un bout d'une rue à l'autre on criait : Voilà Crucé ! gare à Crucé ! comme on crierait, disent les historiens de ce temps : Voilà un tigre qui a rompu ses chaînes ! Une des principales victimes de Crucé fut Rouillard, chanoine de Notre-Dame, dont ce monstre envahit la demeure pour en piller les richesses, et qu'il enferma immédiatement dans sa chambre, entouré de gardes qui avaient ordre de le laisser mourir de faim. A d'autres il faisait subir le supplice du pal et leur coupait les mains pour les donner à ses chiens. Tels sont les monstres que suscitent dans leurs convulsions les passions politiques et religieuses, et cet exemple nous montre à quelles limites de l'horrible la nature humaine peut atteindre, lorsque tous les principes de droit et de justice sont oubliés et foulés aux pieds.

CRUCES, ville de l'Amérique centrale, dans la république de la Nouvelle-Grenade, Etat de Panama, sur l'isthme de même nom, entre Chagres et Panama; 3,700 hab. Entrepôt du commerce entre Porto-Bello et Panama. La construction du chemin de fer de Panama, qui relie le Pacifique à la mer des Antilles, a fait perdre à Cruces toute son importance.

CRUCHADE s. f. (kru-cha-de — rad. *cruche*). Bouillie de maïs, sorte de polenta, dans quelques départements.

CRUCHE s. f. (kru-che — du cymrique *cruc*, baquet, *cruche*, *crochann*, vase, *cregen*, *cruche*; irlandais *corc*, *corcan*, grand pot, *crocan*, récipient, *creach*, coupe, dont le radical est aussi dans l'allemand : ancien haut allemand *cruc*, *krög*; allemand moderne *krug*, et dans l'ancien slave *krucagu*, vase, russe *korcaga*, grand pot de terre. Tous ces mots se rattachent au sanscrit *karka*, *karkari*, *karkati*, *cruche*, *karka*, même sens, *kardā*, bassin, peut-être de la racine *kar*, répandre). Vase de terre ou de grès, de forme allongée, et muni d'une ou de deux anses : *Petite cruche*. *Grande cruche*. Remplir une cruche d'eau. Quelques cabinets d'antiquités renferment des collections assez complètes de cruches allemandes. (Lévy.)

D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe; Il l'avale d'un trait, et, chacun l'imitant, La cruche au large ventre est vide en un instant. BOILEAU.

— Par ext. Liquide que contient le même vase : Une cruche d'eau. Une cruche de bière. Une cruche de vin de Falerne se vendait cent deniers romains. (Montesq.)

— Fam. Sot, ignorant; personne niaise, stupide : Vous tourmentez trop cet enfant, vous le ferez devenir cruche. (Acad.) Mon neveu est une cruche, pensa l'abbé en regardant le président dont les cheveux ébouriffés ajoutaient encore à la mauvaise grâce de sa physionomie. (Balz.)

Le cousin me connaît : oh ! je ne suis pas cruche ! REGNAUD.

Adieu, voisin grillon, dit-il ; je pars d'ici ; Mes oreilles enfin seraient cornes aussi ; Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche, Je craindrais même encore. Le grillon repartit : Cornes, cela ! Vous ne prenez pour cruche ; Ce sont oreilles que Dieu fit.

LA FONTAINE.

— Prov. *Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise*. Tout finit par s'user ; à force de braver un danger, on finit par y succomber. Ce proverbe, qu'on trouve appliqué aux Templiers dans une chronique manuscrite en vers qui est citée par M. Raynouard, paraît être du commencement du xiv^e siècle ; on lit dans cette chronique :

Toujours (toujours) achetoient sans vendre... Nul riche à eiz (euz) n'estoit de prise ; Tant va pot à eue (eau) qu'il brise.

On connaît la variante grivoise que Beaumarchais a faite à ce proverbe : *TANT VA LA CRUCHE À L'EAU QU'À LA FIN... elle s'empli*, et il dit à propos d'une jeune fille très-imprudente. Le président d'une assemblée souveraine buvait beaucoup, mais n'en était pas moins exact aux affaires. Il était tous les jours le premier à l'assemblée, et y travaillait plus que personne. Le prince d'Orange, qui l'aimait, lui dit un jour que l'excès en tout genre était dangereux, et qu'il craignait que le travail ou le plaisir ne le mit au tombeau. « Enfin, président, prenez-y garde, ajouta le prince, tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise. » Monseigneur, dit celui-ci, il n'y a point de risque ; ce n'est pas à l'eau, c'est au vin que va ma cruche. »

— Anc. art milit. Sorte d'artifice de guerre aujourd'hui inusité.

Syn. *Cruche*, *ane*, *balourd*, *bête*, *buse*, *butor*, *gannache*, *ignorant*, *lourdaut*, *mâchoire*. V. ANE.

Cruche cassée (LA), comédie allemande, par Henri de Kleist, la seule composition dramatique d'outre-Rhin qui puisse rivaliser avec notre farce de l'*Avocat Patelin*. Elle a été inspirée par la gravure du chef-d'œuvre de Greuze, et Zschokke nous a révélé son origine. En 1803 Zschokke habitait Berne ; il recevait souvent Louis Wieland et Kleist ; et les trois amis discutaient et admiraient la gravure, qui occupait une place d'honneur dans l'appartement. Ils résolurent de traiter le sujet de la *cruche cassée*, chacun dans la manière qui lui était propre. Wieland écrivit sur ce sujet une satire qui s'est perdue ; Zschokke en fit une de ses plus jolies nouvelles, et Kleist composa un des chefs-d'œuvre comiques du théâtre allemand. Voici la donnée de cette pièce : la scène se passe en Hollande. Maître Adam, un juge de village, s'est introduit un soir dans la chambre d'une jeune paysanne, et, repoussé par elle, surpris dans l'ombre par le fiancé, il s'échappe plus mort que vif, roule dans l'escalier, perd sa perruque et brise une cruche. Le fiancé, irrité d'avoir surpris un homme chez sa promise, rompt avec elle. D'autre part, la fillette n'ose pas dénoncer le juge à sa mère, de peur d'attirer quelque vengeance sur la famille, et prétend que c'est son fiancé Ruprecht qui a cassé la cruche. La mère réclame le prix de sa cruche à ce dernier, qui refuse ; l'affaire est portée devant le juge. Mais au même moment arrive un conseiller de justice en tournée d'inspection, et la cause se plaide devant lui. Maître Adam paye d'audace, embarrasse les témoins, embrouille l'affaire et fait tous ses efforts pour prouver que Ruprecht est l'auteur du délit, puis il cherche à charger d'autres personnes ; mais plus il parle, plus il se compromet, et plus les auditeurs acquiescent la preuve de sa culpabilité. Ce qu'il y a de plus original dans l'agencement de la pièce, c'est qu'elle commence au tribunal même, c'est que les spectateurs apprennent par les débats les détails compliqués de l'affaire, en sorte que l'intérêt, concentré sur un même point, augmente progressivement et naturellement jusqu'au dénouement. La versification et le style sont excellents ; le dialogue marche vif et rapide. Les buveurs de Teniers, attablés la pipe à la bouche autour d'un pot de bière, se racontent sans doute des aventures de ce genre. Il y a dans cette pièce une verve, une franchise qui font songer aux scènes les plus gaies de l'*Avocat Patelin*. En 1807, Goethe fit représenter cet ouvrage au théâtre de Weimar ; malheureusement il avait eu l'idée singulière de diviser la pièce en cinq actes ; c'était enlever à l'œuvre de Henri de Kleist son principal mérite, le rapide enchaînement des scènes, et l'effet de ce tableau si animé fut perdu. L'auteur fut tellement irrité de l'échec, qu'oubliant l'âge et la gloire de l'illustre maître, il le provoqua en duel. En 1842, M. Th. Boring rendit à la pièce sa forme primitive et la fit jouer à Berlin, avec un succès qui plaça la *Cruche cassée* au nombre des œuvres classiques.

Cruche cassée (LA), chef-d'œuvre de Greuze, musée du Louvre. Une jeune fille, vêtue d'une robe blanche quelque peu chiffonnée et d'un fichu de gaze qui laisse entrevoir ses épaules et le haut de sa gorge, se présente à nous de face, retenant des fleurs dans un pli de sa robe et portant au bras gauche une cruche fêlée. Une rose effeuillée est fixée à son corsage dégrafé. Des fleurs blanches et un ruban violet sont mêlés à sa chevelure. Cette adorable fillette, qui a cassé sa cruche, s'inquiète sans doute de l'accueil qui va lui être fait au logis. Sa mine est toute dolente. Et pourtant

ses yeux, au lieu d'être baissés, nous regardent avec une touchante naïveté. Après tout, cette petite cruche de grès n'était pas d'un bien grand prix. Ne fallait-il pas d'ailleurs prévoir qu'elle finirait par se briser ? La jolie fille l'avait oubliée sans doute près de la fontaine, tandis qu'elle butinait des fleurs dans les buissons et dans la prairie. Un méchant sera survenu et l'aura heurtée trop violemment. Rien de plus gracieux et de plus piquant que l'expression et l'attitude de la pauvre enfant désolée. Il ne faut pas chercher à saisir le secret de sa mélancolie. « Ce serait aller contre la délicatesse et le charme même de la pensée du peintre, dit M. Ch. Blanc, que de lui enlever précisément ce qu'elle a de divin. On peuplerait un couvent de ces jeunes filles de Greuze qui songent, virginale ment étonnées. La joie du peintre était de glisser dans une chaste image le soupçon délicat d'une faiblesse, afin d'y introduire le reproche sous la forme du regret. Le secret de son génie consistait à arranger toujours les choses de manière que ni la volupté ni la morale n'y perdissent rien. » La *Cruche cassée* a été payée 3,001 fr. à la vente du marquis de Verri, en 1785 ; on la payerait vingt ou trente fois plus aujourd'hui. Il en a été fait d'innombrables copies à l'huile, à l'aquarelle, en miniature, en émail, en gravure, en lithographie ; parmi ces productions, il en est fort peu de bonnes. La meilleure gravure est celle de Massard.

On a fait aussi beaucoup d'imitations plus ou moins déguisées de la *Cruche cassée* ; nous citerons entre autres une statue de marbre d'un artiste anglais, M. Marshall, qui a figuré à l'Exposition universelle de 1855, et une statue également de marbre, qui a valu à son auteur, M. Emile Carlier, une médaille au Salon de 1868. Ces deux ouvrages n'ont guère d'autre mérite que celui d'une exécution délicate ; mais, au point de vue de l'idée, ils sont bien inférieurs à l'œuvre du peintre. M. Marshall a représenté une petite fille de sept ou huit ans, éplorée devant les morceaux de sa cruche. « Ce n'est pas à cet âge, dit Th. Gautier, qu'on laisse tomber son pot de grès à la fontaine, et vous n'avez pas bien compris votre sujet, monsieur Marshall ; demandez-le plutôt à Greuze, qui s'y connaît ; ces malheurs-là n'arrivent qu'aux fillettes de quatorze ou quinze ans ; votre baby aura le fouet en rentrant à la maison, et ce n'est pas par la crainte du fouet que pleurent, chez l'artiste français, les filles qui cassent leur cruche. » L'héroïne de M. Carlier est bien d'âge à avoir un pareil accident ; c'est une jeune paysanne qui, la main gauche appuyée sur un rocher, la droite sur le menton et le petit doigt sur les lèvres, contemple d'un œil mari les débris de son pot au lait. Le désir de montrer son habileté à sculpter le nu a poussé M. Carlier à donner à cette jeune villageoise un costume par trop printanier. « Pour être plus agile, dit M. Marius Chaumelin, la Perrette du bon La Fontaine avait mis cotillon simple et souliers plats ; la fillette à la cruche n'a gardé que sa chemise. M. Carlier a donné à cette statue une attitude assez gracieuse, mais il a échoué dans l'expression de la physionomie : sa paysanne est une naïsse. Greuze, en pareil cas, a peint une délicieuse ingénue. » La *Cruche cassée* de M. Carlier faisait partie, en 1868, de la collection de M. Nagelmackers ; celle de M. Marshall appartenait à M. Bennoch.

CRUCHÉE s. f. (kru-ché — rad. *cruche*). Contenu d'une cruche, quantité de liquide que contient ou que peut contenir une cruche : *Ve ne chercher une CRUCHÉE d'eau. Les artichauts doivent être arrosés deux ou trois fois la semaine, à une CRUCHÉE d'eau dans chaque pied.* (La Quint.) *Va-t'en tout à l'heure à la fontaine de Jouvence, et m'en rapporte une CRUCHÉE d'eau.* (La Fontaine.)

CRUCHEFIJE s. m. (kru-che-fi-je). Forme ancienne du mot CRUCIFIX.

CRUCHER v. n. ou intr. (kru-ché). Mus. Produire le son particulier au tuyau d'orgue appelé cromorne. || Vieux mot.

CRUCHERIE s. f. (kru-che-ri — rad. *cruche*). Fam. Bêtise, ineptie, naïserie : *Vous ne dites que des CRUCHERIES. Hélas ! c'est là ma CRUCHERIE.* (Mme de Sablé.)

CRUCHETTE s. f. (kru-ché-te — dimin. de *cruche*). Petite cruche : *Une CRUCHETTE de lait.*

CRUCHON s. m. (kru-chon — dimin. de *cruche*). Petite cruche : *Un CRUCHON de grès. Casser un CRUCHON.* || Liquide contenu dans le même vase : *Boire un CRUCHON de bière, de vin.*

— Pop. Sot, idiot : *Vous n'êtes qu'un CRUCHON.*

Cruchon (ORDRE DU), sorte de société de mauvais sujets, comme tout l'indique, et dont l'objet paraît avoir été de donner des charivaris avec accompagnement de cruchons. Ses membres s'appelaient chevaliers de l'ordre du Cruchon. On peut placer la formation de cette singulière société vers la fin du mois de juin 1740. La licence des chansons qu'elle allait chanter la nuit à la porte de certains habitants de Paris, le trouble qu'elle apportait particulièrement dans le quartier où elle s'était formée, et qui menaçait de s'étendre à d'autres, appelèrent l'attention du lieutenant général de police, et l'obligèrent à publier un *Avertissement* où il les menaçait de prise de corps. Depuis ce jour, on ne trouve plus, ni dans les archives de la police, ni ailleurs, aucune autre mention de l'ordre du Cruchon.

CRUCIADÉ s. f. (kru-si-a-de — du lat. *cruz, crucis*, croix). Forme ancienne du mot CROISADE.

— Hist. ecclésiast. Bulle accordée par les papes aux rois d'Espagne et de Portugal, pour lever des décimes sur les ecclésiastiques, afin de subvenir aux frais de la guerre contre les infidèles.

CRUCIAIRE s. m. (kru-si-ère — lat. *cruciatarius*, de *cruz*, croix). Antiq. rom. Condamné attaché à la croix.

CRUCIAL, **ALE** adj. (kru-si-al, a-le — du lat. *cruz, crucis*, croix). Chir. Fait en croix : *Ah ! quel plaisir je vais prendre à faire sur son corps une incision CRUCIALE, et à lui ouvrir le ventre depuis le cartilage xiphoïde jusqu'aux os pubis !* (Hauteroche.)

CRUCIANELLE s. f. (kru-si-a-nè-le — dimin. du lat. *cruz, crucis*, croix). Bot. Genre de plantes, de la famille des rubiacées, tribu des asperulées, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent en Europe et dans le pourtour du bassin méditerranéen : *La plupart des CRUCIANELLES croissent en Europe.* (Clavel.) *La CRUCIANELLE maritime est une plante vivace d'un blanc verdâtre.* (Clavel.) *La CRUCIANELLE à longs épis croit aux environs de Montpellier.* (V. de Bomare.)

CRUCIBULUM s. m. (kru-si-bu-lomm). Moll. Genre de mollusques, de la classe des gastéropodes.

CRUCIBURGUM, nom latin de KREUZBURG.

CRUCIEMENT s. m. (kru-st-man — du lat. *crucio*, je tourmente ; de *cruz*, croix). Tourment, torture ; inquiétude. || Vieux mot.

CRUCIER v. a. ou tr. (kru-si-é — lat. *crucire*, de *cruz*, croix). Torturer, tourmenter ; inquiéter. || Vieux mot.

CRUCIFÈRE adj. (kru-si-fè-re — du lat. *cruz, crucis*, croix ; *féro*, je porte). Arch. Qui est destiné à porter une croix : *Colonne CRUCIFÈRE.*

— Bot. Qui porte des fleurs en forme de croix : *Le chou est une plante CRUCIFÈRE.*

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, caractérisée par des fleurs dont les pétales sont disposés en forme de croix : Les *CRUCIFÈRES* composent une des familles les plus naturelles du règne végétal. (Lallemand.) *Il faut éviter l'usage des CRUCIFÈRES dans les maladies aiguës.* (V. de Bomare.) Aux *CRUCIFÈRES* il faut généralement des murs entre les pierres disjointes desquels elles puissent enfoncer leurs racines. (H. Berthoud.)

— Encycl. La famille des *crucifères* comprend des végétaux presque tous herbacés, généralement annuels ou bisannuels, à feuilles alternes et dépourvues de stipules. Les fleurs, réunies en grappes ou en corymbes terminaux, ont un calice à quatre sépales alternant sur deux rangs, les deux extérieurs plus ou moins gibbeux à la base ; une corolle à quatre pétales opposés en croix et ordinairement onguiculés ; six étamines tétradynames, quatre longues et deux plus courtes ; un ovaire à deux loges pluriovulées, surmonté d'un style court terminé par un stigmat bifide ; le fruit est une silique ou une silicule quelquefois charnue, renfermant un nombre variable de graines à cotylédons charnus et huileux.

Cette famille, qui a des affinités avec les papavéracées, les fumariacées et les capparidées, a été divisée par les auteurs anciens, d'après la longueur du fruit, en deux grandes sections, les siliculeuses et les siliculeuses. Les modernes, prenant en considération la forme et la structure des cotylédons, la position de la radicule, la largeur de la cloison et d'autres caractères très-naturels, mais d'une observation souvent difficile, ont établi cinq sections, subdivisées à leur tour en vingt et une tribus, dont nous donnerons l'énumération, avec l'indication des genres que chacune d'elles renferme.

— A. **PLEURORHIZÉES**. I. *Arabidées* : matthiole, parolinie, dicératie, notocère, giroflée, psilostylide, oudneye, cresson, alyssopside, barbarée, streptanthe, tourrette, arabette, stévenie, parrye, phénicaule, macropode, cardamine, pteroneure, dentaire. — II. *Alysinées* : lunaire, ricotie, farsétie, ménioque, bértero, aubriète, vésicaire, konige, aurnie, colutocarpa, psilonème, alysse, clypéole, peltaire, pétrocallis, drave, cochlearia, érophile, tétrapome, sénélie. — III. *Thlaspidées* : thlaspi, didymophyse, téesdalie, ibérède, cynocardamon, biscutelle, diastrophis, mégacarpée, crémolobe, menovillée, crénulaire, morière, brossardie, heldreichie. — IV. *Euclidées* : euclidie, ochthodie, pugonie. — V. *Anastaticées* : anastatique, morettie. — VI. *Cakiliées* : cakile, chorispore, cordylocarpe.

— B. **NOTORHIZÉES**. VII. *Sisymbriées* : malcolmie, julienne, dontostemon, pachypode, sisymbre, alliaire, vélar, cuspidaire, braye, tétracme, christolée, leptalée, thélipode, stanleye, warée, zerdane, taphrosperme. — VIII. *Camélinées* : syrenie, syrenopsis, caméline, sténopétale, eudème, mathewsie, platypétale, eutème, aphragme, platysperme. — IX. *Lépidinées* : capselle, ionopsis, bivonée, cunomie, ibérédelle, hutchinsie, lépidie, hyménophyse, campyloptère, éthionème, hexaptère, dispeltophore. — X. *Isatidées* : pterolome, glastaire, pastel, tanscherie, thysanocarpe, neslie, myagre. — XI. *Anémotées* : anémotie, goldbachie, stérigme, moriste.

— C. **ORTHORHIZÉES**. XII. *Brassicées* : chou,

mountarde, ramphosperme, hirschildie, dougépée, érucastre, moricandie, roquette, diplomatie, disoccie. — XIII. *Vellées* : velle, bolée, carrichtère, succowie, savignye, fortunynie. — XIV. *Psychinées* : psychine, schouwie. — XV. *Zillée* : zille, muricaire, calepine, borève, textière. — XVI. *Raphanées* : radis, crambe, rapistre, condylocarpe, arthrolabe, didesme, énarthrocarpe.

— D. **SPIROLOBÉES**. XVII. *Buniadées* : buniad. — XVIII. *Erucariées* : érucaire.

— E. **DIPLOCOLOBÉES**. XIX. *Sénébiérées* : sénébère, brachicarpée. — XX. *Subulariées* : subulaire. — XXI. *Héliophiles* : héliophile, chamiré. — Appendice : schizopétale, discovie, etc.

Les *crucifères* sont répandues surtout dans l'ancien continent ; elles sont plus abondantes dans les régions tempérées de l'hémisphère Nord. Elles renferment beaucoup d'espèces alimentaires. Leurs graines sont plus ou moins riches en huiles fixes ou volatiles. En médecine, elles se placent au premier rang parmi les antiscorbutiques.

CRUCIFÉRINÉ, **ÉE** adj. (kru-si-fè-ri-né — rad. *crucifère*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux crucifères.

— s. f. pl. Classe de plantes dicotylédones qui, dans la méthode d'Ad. Brongniart, comprend les familles suivantes : crucifères, capparidées et résédacées.

CRUCIFIANT (kru-si-fi-an) part. prés. du v. *Crucifier* : *Les Juifs CRUCIFIANT Jésus. On n'arrive à la vertu qu'en CRUCIFIANT le cœur.* (Le P. Ventura.)

CRUCIFIANT, **ANTE** adj. (kru-si-fi-an, an-te — rad. *crucifier*). Ascét. Qui crucifie, qui mortifie les sens : *Otez de la morale les maximes CRUCIFIANTES, la violence, l'humilité.* (Mass.)

CRUCIFIÉ, **ÉE** (kru-si-fi-é) part. passé du v. *Crucifier*. Mis en croix : *Un Dieu CRUCIFIÉ passe pour folie.* (Pasc.) *Je prêche la gloire de Jésus CRUCIFIÉ.* (Boss.)

— Fig. Martyrisé, torturé, tourmenté : *Ainsi CRUCIFIÉ pour le rachat des nations, la Pologne a été abandonnée.* (Chateaub.) *Le duc d'Aiguillon, sous le ministère duquel la Pologne fut CRUCIFIÉE, était un singulier homme d'Etat, qui n'aurait plus de succès de nos jours.* (L. Ulbach.)

— Ascét. *Etre crucifié avec Jésus-Christ*, Mourir au monde pour renaitre à Dieu.

— s. m. Homme crucifié : Les *CRUCIFIÉS* de forte complexion ne mouraient que de faim. (Renan.) || Absol. : *Le CRUCIFIÉ, Jésus-Christ. Le divin CRUCIFIÉ. Le grand Pan n'a rien à faire avec le divin CRUCIFIÉ.* (Ste-Beuve.) *Arachons à l'infidèle, qui le souille de sa présence, le tombeau de notre maître Jésus, le divin CRUCIFIÉ.* (Favre.)

Suis du *crucifié* les douloureuses traces.

CORNELLE.

CRUCIFIEMENT ou **CRUCIFIXEMENT** s. m. (kru-si-fi-man — rad. *crucifier*). Action de mettre en croix, de crucifier : *Le CRUCIFIEMENT de Jésus-Christ. L'action du CRUCIFIEMENT semble avoir élevé Jésus pour être l'objet de l'espérance du monde.* (Boss.) || Supplée de la croix : *Pour certains crimes, les juges japonais condamnent au CRUCIFIEMENT.* (O. Commettant.)

— Tableau, image représentant une mise en croix : *Un CRUCIFIEMENT devrait à la fois représenter la mort d'un homme et la vie d'un Dieu.* (J. Joubert.) Cette collégiate contient un admirable *CRUCIFIEMENT* de Van Dyck. (V. Hugo.)

— Fig. Série de cruels tourments : *Toute grande mission emporte avec elle ici-bas la nécessité d'un CRUCIFIEMENT.* (De Laprade.)

— Ascét. Pratiques austères ; mortifications : *L'oraison est le CRUCIFIEMENT de toutes nos passions.* (Mme de La Vallière.)

— Encycl. Hist. V. **CRUX** et **CHRIST**.

— Iconogr. Les artistes emploient à peu près indifféremment les mots *Calvaire*, *Christ en croix*, *Crucifixion* ou *Crucifixion* pour désigner les tableaux et les bas-reliefs représentant le drame du Golgotha. Pour compléter les renseignements que nous avons donnés au mot *CHRIST* (t. IV, p. 210 et suivantes), sur ce genre de représentations, nous devons ajouter que l'horreur qu'inspirait aux Romains le supplice infamant de la croix dut être un des motifs qui déterminèrent les premiers chrétiens à ne figurer que d'une façon allégorique la mort de Jésus. « L'Eglise, dit M. l'abbé Martigny, emprunta tout à tour les éléments de ce langage symbolique aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et, ce qui semblera plus étonnant, à la mythologie (v. ORPHÉE, ULYSSE). Elle se plut surtout à offrir aux yeux de ses enfants l'image de l'agneau, qui est la plus ancienne comme la plus frappante des figures du Sauveur des hommes. Pour rendre l'allégorie plus sensible, on donna à l'agneau les attributs du Rédempteur, et à mesure qu'une somme plus large de liberté était accordée à l'Eglise, les attributs devinrent de plus en plus significatifs, jusqu'à ce qu'enfin ils reproduisirent ouvertement ceux du Crucifié lui-même, au 1^{er} siècle le monogramme, et la croix nue au 2^e. Mais, dès le commencement du 1^{er} siècle, ces attributs prennent un caractère tout à fait prononcé. C'est d'abord un agneau portant sur son épaule une croix hastée ; puis un agneau couché sur un

autel, au pied d'une croix; un peu plus tard l'agneau à le flanc ouvert et le sang coule de cette plaie, ainsi que de celles des pieds; enfin l'agneau est peint au centre de la croix, à la place même où bientôt va paraître Notre-Seigneur en personne. Toutes ces transformations se développent dans le cours du *vi* siècle. Ce dernier type, qui est celui de la fameuse *Croix vaticane*, est orné en haut et en bas d'un buste du Christ: le premier bénit de la main droite à la manière latine et tient de la gauche un livre (*codex*); celui d'en bas tient dans la droite un volume roulé (*volumen*), et dans la gauche une petite croix. C'est un essai timide, comme on voit, où l'opprobre est encore effacé par la gloire, car la tête du Sauveur est décorée du nimbe et ne porte aucune marque de douleur. Quelques fides de Monza, qui sont aussi du *vi* siècle, nous paraissent marquer un nouveau pas en avant dans cette voie. La tête du Christ s'y montre seule dans un nimbe crucifère et placée au-dessus d'une petite croix, grecque ou latine, ou d'une croix fleurie. La mosaïque de l'église Saint-Étienne, à peu près de la même époque, la fait voir au-dessus d'une riche croix gammée. À droite et à gauche se trouvent les deux larrons, mais en croix, et de plus le soleil et la lune, accessoires habituels des représentations du *Crucifement*. L'un de ces intéressants monuments va plus loin encore: il fait voir Notre-Seigneur en pied, la tête nimbeée, vêtu de long et les bras étendus en forme de croix, comme les *orants* des catacombes, mais sans la croix; toujours à ses côtés, les larrons crucifiés, le soleil et la lune, etc. Toutes ces images offrent un souvenir aussi atténué que possible plutôt qu'une véritable représentation du *Crucifement*. Et ce qui fait voir plus évidemment encore avec quelle hésitation on se risquait dans la reproduction figurée des humiliations et des douleurs du Christ, c'est que, immédiatement au-dessous du sujet que nous venons de décrire et dans l'intention évidente d'en adoucir encore l'austerité telle quelle, on ne manque jamais de mettre en scène le mystère glorieux de la résurrection. Les plus anciens crucifix qui nous soient connus ne remontent guère au-delà de la fin du *vi* siècle. On pense toutefois qu'il dut en exister antérieurement, et on en voit la preuve dans une caricature découverte à Rome en 1856, sur le mur d'une salle de l'ancien palais des césars, au mont Palatin; c'est une peinture tracée évidemment par une main paléenne, et qui, d'après les archéologues les plus compétents, daterait du *iii* siècle. On y voit, attaché à une croix en forme de tau, un homme à tête d'âne vers lequel un personnage à figure humaine élève la main; au-dessous se lit l'inscription suivante: *Αλεξανδρος αιδειται (pour αιδεται) Θεου, Αλεξανδρος adore Dieu*. On sait que les juifs, et après eux les chrétiens, passaient aux yeux des païens pour adorer une tête d'âne; Tertullien a pris la peine de répondre à cette incroyable accusation. Il n'est pas douteux, selon nous, que l'étrange peinture du palais des césars ne soit une parodie, une charge des images dans lesquelles les chrétiens représentaient le *Christ en croix*, et dont ils faisaient l'objet d'une dévotion privée, faite de pouvoir les exposer à la vénération publique. Tout porte à croire d'ailleurs que ces images furent peu nombreuses jusqu'à l'époque où l'autorité ecclésiastique en autorisa solennellement la propagation et en fixa les types.

Les artistes ont beaucoup varié dans la manière dont ils ont représenté le *Crucifement*, ainsi qu'on peut en juger par les descriptions que nous avons données au mot *CHRIST* et par celles que nous donnons ci-après. Voici, d'après les *Analecta juris pontificii*, recueil périodique publié à Rome depuis quelques années, comment il convient de traiter ce sujet, si l'on veut rester dans la vérité biblique.

Le *crucifement* put avoir lieu de deux manières. La croix étant déposée par terre, le Sauveur s'étendit sur elle et fut crucifié. Cette manière est la plus suivie par les peintres, parce qu'elle est plus vraisemblable que l'autre. Quelquefois le *crucifement* avait lieu à l'aide d'échelles, et lorsque la croix était déjà élevée; mais cela était assez difficile. Nous voyons que les martyrs ont presque toujours été crucifiés sur des croix étendues par terre. Nous n'entrerons pas dans la discussion du nombre des clous qui furent attachés à la croix de Jésus. Les anciens peintres, grecs ou latins, avaient coutume de mettre quatre clous et suivaient en cela le sentiment des Pères. Un seul clou pour les deux pieds aurait dû être très-fort et aurait peut-être brisé les os, contrairement à la célèbre prophétie: *Os non comminuetis ex eo*. Signalons brièvement quelques erreurs qu'on est exposé à commettre dans la manière de peindre le *Crucifement*. Il ne faut pas représenter le corps de Jésus-Christ tout à fait intact, avec de belles et vives couleurs, comme s'il n'avait aucune plaie et aucune blessure. La lecture du prophète Isaïe (ch. LIII, v. 2, 3) est bien propre à empêcher cette erreur. Au lieu de représenter la croix avec deux branches de bois qui se croisent, quelques peintres la font comme un T latin ou grec; on trouve assez souvent des croix ainsi dessinées (notamment dans la caricature décrite ci-dessus). On regarde pourtant comme beaucoup plus probable que celle à laquelle fut attaché Jésus était formée de deux bois se coupant l'un l'autre, de sorte que les ex-

trémities étaient au nombre, non de trois, mais de quatre, ainsi que les Pères en expliquent le mystère. On peut croire que les croix des larrons étaient de la même forme, comme la légende de l'invention de la croix le fait présumer. Il n'est pas rare de trouver les deux larrons liés par des cordes, au lieu de les voir percés de clous, ainsi que le *crucifement* l'exige. C'est une erreur que tous les monuments ecclésiastiques démentent. Les peintres voient toujours les parties pudiques de Jésus; mais ils ne le font pas tous pour les larrons, ce qui est tout au moins contraire aux prescriptions de la décence. Toutes les fois qu'un tableau du *Crucifement* représente Jérusalem, le Sauveur doit avoir le dos tourné à la ville, comme le prouve la topographie du lieu. Les prophètes avaient prédit cette circonstance, comme le signe de la réprobation du peuple juif: *Dorsum et non faciem ostendam eis in die perditionis eorum* (Jérémie). Ainsi, le dos tourné à la ville et à l'orient, la face regardant l'occident, telle fut la position de Jésus sur la croix. On ne sait pas bien de quel côté placer la blessure que fit la lance. Les peintres ont l'habitude de la mettre à droite; c'est ce qu'il y a de plus probable. Une erreur fréquente chez les anciens peintres, plus rare chez les modernes, est de représenter la sainte Vierge évanouie au pied de la croix. Cajetan a écrit tout un traité pour montrer l'in vraisemblance de ce fait, et saint Anselme dit fort bien: « Au milieu de tant de souffrances de son Fils, elle se tint constamment debout, avec une foi inébranlable. Et c'est bien avec raison qu'elle est représentée debout, comme cela convient à la pudicité virginale. Elle ne se déchirait pas dans une si grande amertume; elle ne maudissait pas; elle ne murmurait pas; elle n'appelait pas la vengeance de Dieu sur ses ennemis; mais elle était debout, contenue, pudique, vierge très-patiente, pleine de larmes, plongée dans les douleurs. » L'usage est de la placer à droite de la croix, entre le Sauveur et le larron converti. Saint Jean l'Évangéliste nous apprend que la croix de Jésus portait un écriteau où on lisait: *Jesus Nazarenus Rex Judæorum*. Les peintres ont coutume d'abréger cette inscription en mettant les seules initiales I.N.R.I. On peut tolérer cette licence, quoiqu'il soit bien probable que l'inscription était en toutes lettres. Il en est qui écrivent cette inscription dans les trois langues; en ce cas, il faut d'assez grandes précautions pour ne pas faire de faute, surtout dans l'hébreu. L'ordre des trois titres n'est pas le même dans saint Luc et dans saint Jean. Ce dernier le met ainsi: l'hébreu, le grec et le latin; saint Luc donne l'ordre inverse. Il n'est pas rare de trouver un crâne humain au pied de la croix, avec deux ossements croisés. On allègue à cet égard l'opinion de plusieurs Pères, qui croyaient qu'Adam était enseveli dans le lieu où Jésus-Christ fut crucifié. Origène, saint Basile, saint Chrysostome, saint Athanase, saint Ambroise, saint Augustin et plusieurs autres sont de cette opinion. Selon d'autres, ce crâne et ces ossements signifient que Jésus, par sa sainte mort, a vaincu celle que le péché nous a fait encourir, et qu'il a mérité pour nous l'immortalité et la gloire.

V. *CHRIST TRIUMPHANT*. Nous avons vu que parmi les accessoires du *Crucifement* figuraient ordinairement, dans les représentations anciennes, le soleil et la lune, placés des deux côtés de la tête du Christ. On croit vulgairement, dit M. l'abbé Martigny, que ces images sont placées sur les crucifix pour rappeler l'obscurité simultanée dont ces deux astres furent atteints au moment de la mort du Rédempteur; mais nous regardons comme plus probable qu'on a eu l'intention d'exprimer ainsi les deux natures de Jésus-Christ, la divinité par le soleil qui brille de sa propre lumière, l'humanité par la lune, corps opaque qui, ne brillant que d'une lumière réfléchie, est sujet à diverses phases d'éclat ou d'obscurcissement, tout comme la nature humaine, qui, unie dans la personne du Christ à la nature divine, participait à la splendeur de celle-ci, sans être cependant affranchie des déficiences qui lui sont propres, en tant que nature finie ou bornée. Cette interprétation puise une grande force dans cette circonstance que les deux astres ne paraissent nullement voilés sur les crucifix, et que quelques-uns même, comme par exemple la fresque du cimetière Saint-Jules, à Rome (fin du *viii* siècle), les montrent dans tout leur éclat dirigeant leurs rayons sur la croix. On peut en dire autant de ceux où le soleil et la lune sont représentés sous figure humaine, avec des flambeaux à la main. Mais ce qui nous paraît plus décisif encore, c'est que ce n'est pas seulement dans la scène du *Crucifement* que les monuments chrétiens montrent Notre-Seigneur accosté du soleil et de la lune, mais dans d'autres circonstances encore, par exemple dans la résurrection de Lazare. Enfin l'adjonction à ces emblèmes des sigles A et Ω, qui est assez commune dans les diverses représentations du *Crucifement*, achève notre démonstration. Parmi les autres accessoires qui accompagnent les crucifix se trouvent fréquemment les symboles des évangélistes. Quelquefois, au pied de la croix, on voit Adam et Eve, ou simplement un homme nu se relevant de terre, figures rappelant que l'humanité perdue par le péché originel a été réhabilitée par la mort de Jésus.

Nous avons donné, aux mots CALVAIRE et

CHRIST EN CROIX, la description et la liste d'un assez grand nombre de tableaux, d'estampes, de bas-reliefs, etc., représentant le dénouement de la Passion; nous compléterons ici ces indications en faisant connaître les artistes auxquels sont dues les œuvres les plus remarquables parmi celles que les biographies et les catalogues des musées désignent sous le titre de *Crucifement*. L'église Sainte-Croix, à Florence, renferme plusieurs *Crucifements* peints par les maîtres les plus fameux de la Renaissance, notamment par Cimabue, Giotto, Margaritone, Angiolo Gaddi, Santi di Tito. On connaît encore des tableaux sur le même sujet par Cimabue, à l'Institut royal de Liverpool; par Giotto, dans l'église de la Madone dell' Arena (fresque), à Padoue; par Taddeo Gaddi, au Louvre (n° 199); par un imitateur de ce dernier, dans l'église d'Ognissanti, à Florence; par Fra Bartolomeo, au couvent de Saint-Marc, dans la même ville; par Gaudenzio Ferrari, dans l'église de Sainte-Marie-des-Grâces (fresque), à Milan; par G. Campi, dans l'église de Sainte-Marie-de-la-Passion, à Milan; par le Pordenone, dans la cathédrale de Crémone; par le Bronzino, dans la galerie Cambiaso, à Turin; par divers imitateurs de Giotto, au musée Napoléon III (nos 14, 17, 18, 19, 21); par Jacopo Avanzi, à la pinacothèque de Bologne; par Matteo Bonechi, dans l'église de San-Firenze, à Florence; par divers peintres de l'école de Sienne, au musée Napoléon III (nos 27, 50, 52 et 60); par Ippolito Donzelli (au musée de Naples); Andrea de Milan (au Louvre); Naldini (au palais Corsini, à Florence); Mantegna (galerie de Modène); le Guerchin (église de la Madone della Ghiara, à Modène); Permo Guisoni (église Saint-André, à Mantoue); Zuccati (fresque de la façade de Saint-Marc, à Venise); G.-B. Carlone (palais Spinola, à Gènes); Rusca (église Saint-Marc, à Milan); P. Veronese (à l'Académie des beaux-arts de Venise, au musée des Offices et dans la galerie de Dresde); le Tintoret (à la Scuola di San-Rocco, à Venise, et à la pinacothèque de Munich); B. Gatti (au musée de Naples); Murillo (collection Madrazo, à Madrid); P. Orrente (musée de Madrid); Juan de Juanes (collection Lopez Cepero, à Séville); Rogier van der Weyden l'aîné (musée d'Anvers); G. van der Meere; van der Goes (musée Carnavalet, à Paris); R. van der Weyden le jeune (musée de Madrid); Engelbrechtsen (Académie des beaux-arts de Venise); Hans Schulein (église de Tiefenbronn, en Souabe); B. Zeitblom (église de Blaubeuren); Wohlgemuth (pinacothèque de Munich); A. Dürer (musée de Madrid); Altdorfer (hospice de Landau, à Nuremberg); Horebout (musée de Munich); Hans Baldung Grien (cathédrale de Fribourg); Lucas de Leyde ou, selon d'autres, Hans von Culmbach (galerie Lichtenstein, à Vienne); Matthieu Grünewald ou, selon d'autres, Schaufelein (galerie Esterhazy, à Vienne); Lucas Cranach le vieux (galerie de Dresde); M. Hemskerck (musée de Bruxelles); Mabuse (pinacothèque de Munich); P. Breughel le vieux (musée des Offices); Martin de Vos (musée des Offices); Lambert van Noort (musée d'Anvers); Lucas Cranach le jeune (galerie de Dresde); Jean Jargkmaier (musée de Munich); Frans Francken le vieux (musée de Berlin); Joseph Heins (Venise); Jean Breughel; Vinckenboons (musée du Belvédère, à Vienne); Rubens (musée de Toulouse), etc. Citons encore un beau vitrail du chœur de l'église Saint-Jacques, à Liège, exécuté en 1525; une tapisserie exécutée d'après un carton de Q. Metsys, au musée de Dresde; trois des célèbres nielles ou gravures sur argent attribuées à Maso Finiguerra, au musée des Offices; diverses estampes du Maître à la navette, de Luca Bertelli (d'après J. Clovio), d'Elias Hainzelmann (d'après le Tintoret), d'Aug. Carrache, de L. Bertelli (d'après Michel-Ange); un retable sculpté par P. Roldan, dans l'hospice de la Charité, à Séville; un bas-relief de M. Justin Matthieu, exposé au Salon de 1859, etc.

Crucifement (LE), retable de Hugo van der Goes, selon quelques auteurs; de Memling, selon d'autres; au musée Carnavalet (Paris). Ce tableau, très-intéressant au point de vue de l'histoire de la peinture, car il peut être considéré comme un chef-d'œuvre de l'ancienne école flamande, est une des plus grandes curiosités du musée municipal que la ville de Paris a installé récemment dans l'hôtel Carnavalet: dans le fond de la composition centrale représentant le *Crucifement*, on voit le Louvre tel qu'il était à l'époque de Louis XI. L'artiste qui a exécuté cette peinture fut sans doute appelé à Paris par ce monarque: Crowe et Calvalcarelle, dans leur savant livre sur les *Anciens peintres flamands*, ont supposé que cet artiste fut Hugo van der Goes; Waagen a nommé Memling; M. Ruelens, le judicieux annotateur du livre que nous venons de citer, estime que le tableau n'est pas plus de Memling que de Van der Goes. Ce que l'on sait de plus certain sur cet ouvrage, c'est qu'il fut exécuté par ordre du roi pour la chapelle du parlement de Paris, et qu'il fut placé depuis dans une des salles du Palais-de-Justice, où il se trouvait encore avant d'être transporté au musée Carnavalet. La composition se déroule sur un panneau de 3 m. 30 de largeur et de 2 m. 28 de hauteur: au centre, le Christ expire sur la croix; à gauche, la Vierge s'évanouit entre les bras d'une sainte femme;

derrière elle se tiennent une autre sainte femme, saint Jean-Baptiste et saint Louis; à droite, saint Jean l'Évangéliste, saint Denis et saint Charlemagne. Sur le devant du tableau, on voit un chien, une tête de mort et des ornements disposés en croix. De nombreuses figures se meuvent au fond d'un paysage pittoresque où s'élève le vieux Louvre. La figure à mi-corps de Dieu le Père est peinte dans une niche au-dessus du crucifix. Cette peinture est d'une couleur chaude et puissante; les contours présentent quelque dureté; les figures sont d'un style sévère; quelques-unes des têtes, celle du Christ notamment, sont très-expressives et très-belles. Les vêtements sont couverts d'ornements, selon la mode du temps.

M. Waagen cite encore, comme étant l'œuvre de Memling, un autre *Crucifement* exécuté avec toute la finesse d'une miniature sur un petit diptyque, de la collection John Fuller Russell, à Greenhithe (Kent). Ce diptyque offre le portrait de la donatrice, Jeanne de France.

Crucifement (LE), tableau d'Andrea de Milan; musée du Louvre (n° 36). Le Christ, vu de face, la tête inclinée, est cloué à une croix très-haute qui s'élève dans une sorte de val-lon bordé à droite et à gauche par des rochers abrupts. Un cavalier, coiffé d'un turban, tient une longue lance avec laquelle il vient de percer le côté de Jésus. Deux autres cavaliers, dont l'un a en main un bâton de commandement, se tiennent près de la croix, avec divers soldats et bourreaux. Au premier plan, à gauche, la Vierge s'évanouit entre les bras de la Madeleine, et saint Jean agenouillé lève les yeux vers le Christ. À droite, deux soldats, dont l'un est demi-nu, jouent aux dés la tunique sans couture. Au troisième plan se pressent les curieux, parmi lesquels on remarque une jeune femme, à la tournure gracieuse, qui se retourne vers un enfant qu'elle tient par la main, et qui paraît l'entraîner eu lui parlant comme pour l'enlever au spectacle du supplice. Tout à fait dans le lointain, on entrevoit une ville au bord d'un fleuve. Ce tableau est signé: ANDREAS MEDIOLANENSIS. FA. 1503 (André de Milan a peint *faciebat*) ce tableau en 1503). Plusieurs artistes milanais de la fin du *xve* siècle ont porté le nom d'Andrea: les deux plus connus sont le nom d'Andrea ou Salaino, élève de la collection de Léonard de Vinci, et Andrea Solario, dit del Gobbo, élève de Gaudenzio Ferrari. Bottari et plusieurs autres savants pensent que ce Solario est bien l'artiste qui signait Andreas Mediolanensis. Cette signature que porte le tableau du Louvre se retrouve, avec la date 1495, sur un tableau qui était à Murano, du temps de Zanetti, et qui se voit aujourd'hui au musée de Brera, à Milan. Le musée du Louvre possède un tableau signé ANDREAS DE SOLARIO, chef-d'œuvre connu sous le titre de *Vierge à l'oreiller vert*, qui, il faut bien l'avouer, ne présente aucune similitude d'exécution avec le *Crucifement*. M. Charles Blanc croit néanmoins que ce sont bien là deux ouvrages de la même main: il explique leurs différences de style par l'influence de Léonard de Vinci qu'aurait subi Solario après avoir exécuté le tableau qui nous occupe, influence qui est assurément très-marquée dans la délicieuse *Madone à l'oreiller vert*. Le *Crucifement* est peint dans la manière de l'ancienne école milanaise, dit M. Ch. Blanc. Sans parler de la sécheresse de contours qui caractérise les peintures du *xve* siècle, ce tableau est fait avec des portraits et des costumes à la mode du temps. Les soldats sont coiffés de turbans à mentonnières, de toquets et de chaperons; ils sont vêtus de corsages à deux couleurs, de culottes collantes rayées rouge et blanc, de telle sorte qu'on les prendrait pour des lansquenets... Il faut convenir d'ailleurs que l'auteur du *Crucifement* possède bien peu l'entente de l'effet et le sentiment de la couleur. Sauf la Vierge, qui est enveloppée d'un manteau bleu foncé, presque tous les personnages sont habillés de rouge, et d'un rouge dur, sans chaleur, sans finesse. A ce rouge s'oppose le vert assez cru du lointain, qui représente un paysage coupé de rivières avec des fabriques et des arbres maigres, aux branches défeuillées, sous un ciel très-clair. Quelques-uns des personnages, le Christ par exemple, sont d'une triste laideur. La figure de ce Christ, aux chairs parcheminées et ligneuses, aux proportions courtes, aux jambes cambrées jusqu'à la difformité, semble avoir été copiée sur un vieux crucifix de bois. Les soldats qui jouent aux dés sur le premier plan sont dessinés d'un style roide; mais, en revanche, l'artiste a rencontré ça et là le sentiment de la grâce, de beaux airs de tête, et il a fait voir le germe d'un talent assez souple pour rompre un jour avec la manière purement gothique. Le *Crucifement* d'Andrea de Milan a été gravé par M. Guillaume, sur un dessin de M. Mettais, dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*.

Crucifement de saint André (LE), chef-d'œuvre de Murillo; musée de Madrid. La scène se passe dans la ville de Patras, en Achaïe. Au centre de la composition, le vieil apôtre est hissé et assujéti par ses bourreaux sur une croix en forme de X. La foule se presse pour voir ce spectacle horrible, auquel assistent des soldats armés de lances et des cavaliers dont l'un porte un étendard rouge. Le saint lève, avec une expression de sublime

résignation, ses regards vers le ciel où des anges apparaissent portant la palme et la couronne du martyr. « Une lumière argentée, que semblent verser ces anges, dit M. Viardot, enveloppe tous les objets, adoucit les contours, harmonise les tons et donne à la scène entière un aspect nuageux, fantastique, plein de charme et d'effet. » Au fond du tableau, on aperçoit une tour, un portique décoré de colonnes et d'autres édifices. En avant, près d'un cheval à la croupe lustrée, un grand chien de chasse d'une extrême vérité regarde l'un des soldats.

Crucifiement de saint André (L'E), tableau du Calabrese; musée du Louvre (n° 311). Le saint a les poignets liés avec des cordes aux branches supérieures de la croix; il est nu jusqu'à la ceinture, qu'entoure une draperie. Ses yeux sont levés vers le ciel. Derrière lui, à gauche, se tiennent un soldat coiffé d'un casque et un homme à la tête nue, que le catalogue du musée dit être le proconsul. A droite, un jeune homme se penche et contemple le martyr avec une douleur mêlée d'effroi. Deux personnages se voient au fond. Ces diverses figures ne sont vues que jusqu'à mi-corps. Ce tableau a été gravé dans les recueils de Filhol et de Landon et dans l'*Histoire des peintures*.

Le **Crucifiement de saint André** a été représenté par un grand nombre d'artistes, notamment par Erasme Quellin (musée du Belvédère, à Vienne); le Caravage (musée de Toulouse); Palma le jeune (musée de Dresde); Carlo Dolci (gravé par C. Faucel); Charles Le Brun (gravé par E. Picart), etc. Le Guide et le Dominiquin ont peint à fresque, dans l'église de Saint-Grégoire, à Rome, le premier **Saint André conduit au supplice** (gravé par Carlo Cesio), le second **Saint André flagellé par ses bourreaux**. Ces deux compositions sont célèbres. On voit une petite copie de celle du Guide au musée Napoléon III (n° 242).

Crucifiement de saint Pierre (L'E), chef-d'œuvre du Guide; musée du Vatican. Se jugeant indigne de mourir de la même manière que son divin Maître, Pierre obtint la faveur d'être crucifié la tête en bas. La composition du Guide nous montre trois bourreaux, à mine farouche, occupés à hisser et à fixer le corps du martyr sur l'instrument du supplice. La tête du saint, qui fait effort pour se relever vers le ciel, est admirable d'expression. Ce tableau, dont il existe une copie en mosaïque dans les églises de Sainte-Marie-du-Peuple et de Saint-Pierre, à Rome, fut commandé au Guide par le cardinal Scipion Borghèse, neveu de Paul V. Ce travail était d'abord destiné au Caravage; mais le cavalier d'Arpino, ennemi juré de ce dernier, persuada au cardinal d'employer le Guide. Celui-ci, qui était alors presque au début de sa carrière, emprunta la manière énergique du Caravage lui-même pour peindre le tableau demandé, et obtint un tel succès qu'il fut chargé de la décoration d'un pavillon du palais Rospi-gliosi : il y exécuta sa célèbre fresque de l'*Aurore*.

Le **Crucifiement de saint Pierre** a été représenté par plusieurs autres artistes, notamment par Giunta de Pise (fresque de l'église supérieure de Saint-François, à Assise); Luca della Robbia (bas-relief, au musée des Offices, à Florence); Filippino Lippi (fresque de l'église de la Madonna del Carmine, à Florence); Justus van Ghent (tableau qui se trouvait encore en 1763 dans l'église Saint-Jacques, à Gand, et qui a disparu depuis); Nic. dell' Abate (galerie de Dresde); le Calabrese (tableau placé autrefois dans la galerie du duc d'Orléans et qui a été gravé par Desplacés); Rubens (tableau exécuté en 1638); Bloemaert (galerie de Dresde); Séb. Bourdon et Subleyras (au Louvre), etc.

Crucifiement de saint Pierre (L'E), tableau de Sébastien Bourdon; musée du Louvre (n° 42). Sébastien Bourdon a choisi le moment du supplice où a lieu l'érection de la croix. Parmi les spectateurs, on remarque une femme ayant un enfant dans les bras. Dans les airs, on voit un petit ange qui tient un flambeau et un séraphin qui apporte au saint la palme et la couronne du martyr. Ce tableau a été gravé par Nicolas Tardieu. Il fut offert, le 16^e mai 1643, au chapitre de Notre-Dame de Paris par la corporation des orfèvres.

Crucifiement ou Martyre de saint Pierre (L'E), tableau de Subleyras; musée du Louvre. Six ou sept hommes demi-nus dressent la croix sur laquelle l'apôtre est cloué, la tête en bas, le milieu du corps enveloppé d'une draperie. A gauche, au premier plan, un soldat assis par terre cause avec un homme qui lui montre la statue d'une divinité palenne placée à quelques pas du lieu du supplice. Dans le ciel, un ange, porté sur un nuage et entouré de chérubins, apporte une couronne au martyr. Ce tableau, centré dans le haut, n'a pas plus de 1 m. 36 de hauteur sur 0 m. 82 de largeur; il fait pendant à la *Messe de saint Basile*, que le Louvre a du même peintre et qui est la réduction d'une grande composition exécutée pour l'église des Chartreux à Termini. M. Charles Blanc pense que Subleyras peignit aussi en grand pour cette même église son **Crucifiement de saint Pierre**, et ajoute que le tableau du Louvre, malgré la banalité des attitudes, le contraste prévu des mouvements et le manque de style dans les figures,

a toujours paru préférable à la composition de Sébastien Bourdon : « Le sacrifice de tout le premier plan à la lumière principale qui tombe sur la figure renversée du martyr est un procédé vulgaire sans doute, mais l'effet, du moins, est de cette façon à peu près immanquable. Le groupe des anges est bien jeté et termine heureusement la composition, en même temps qu'il contribue, par une seconde traînée de lumière, à la pondération du chiroscop. » Le tableau de Subleyras a été gravé dans le *Musée Filhol* et dans l'*Histoire des peintures de toutes les écoles*.

Crucifiement (L'E), composition centrale d'un triptyque attribué à Gérard van der Meere; à la cathédrale de Gand. Cette composition, la meilleure et la plus importante de celles qui passent pour avoir été exécutées par van der Meere, est peu digne de l'école des Van Eyck où ce peintre s'était formé. Elle manque d'air, de perspective, et le coloris en est criard, ce qui peut, il est vrai, provenir jusqu'à un certain point de ce que le tableau a subi un nettoyage excessif. « Les attitudes, dit M. Waagen, sont roides, les têtes d'un caractère uniforme et de peu de relief, les draperies anguleuses, les proportions trop longues et les figures, surtout celles du Christ et des larrons, d'une extrême maigreur. Quelques physionomies cependant, entre autres celles de la Vierge et d'un centurion, ont une expression élevée. Le paysage rocheux, fermé dans le lointain par des montagnes couvertes de neige, ne manque pas de beauté. » M. Waagen pense que cette peinture a dû être exécutée vers 1480. La signature *Ger. van der Meeren* qu'on y lit est moderne. Les volets du triptyque représentent le **Frappement du rocher** et le **Serpent d'airain**. Un autre triptyque, attribué au même peintre et dont le sujet central représente aussi le **Crucifiement**, se voit dans l'église Saint-Sauveur, à Bruges; il est bien inférieur au tableau de Gand.

Crucifiement (L'E), tableau de Breughel de Velours, à la pinacothèque de Munich. Le Christ et un larron sont déjà attachés à l'instrument du supplice; les bourreaux dressent la croix du deuxième larron. La présence d'une multitude de curieux. La Vierge, assise et défaillante, est soutenue par saint Jean et une sainte femme; Madeleine, un genou en terre, porte un mouchoir à ses yeux pour essuyer ses larmes. Une autre sainte femme verse des pleurs. Au premier plan, des soldats se disputent les vêtements de Jésus; l'un d'eux lève son poignard sur l'autre. Au fond s'élèvent la ville de Jérusalem et des montagnes. Le ciel est très-sombre à gauche. Ce tableau, remarquable par la multiplicité prodigieuse des détails, est peint sur une grande feuille de cuivre. L'exécution est pleine de délicatesse et de légèreté.

CRUCIFIER v. a. ou tr. (kru-si-fi-é — du lat. *cruzi*, *crucis*; *figere*, clouer, attacher. Prend deux i de suite aux deux premières pers. de l'imp. de l'ind. et du subj. pres.: *Nous crucifions, que vous crucifiez*). Mettre en croix, faire subir le supplice de la croix à : *Les Juifs crucifiaient Jésus. On crucifie encore les criminels dans certains pays.* (O. Comettant.)

Les auteurs du crime
Sont fils de ces bourreaux qui l'ont crucifié.

— Fig. Faire subir des tortures morales, mortifier : *Jésus, mon sauveur, je m'unis à votre croix et à tout ce que vous choisissez pour crucifier l'homme.* (Boss.) *Il faut tout crucifier pour suivre Jésus-Christ.* (Boss.) *Ce qui déchire, ce qui crucifie l'ouvrier, c'est l'incertitude de l'avenir.* (F. Bastiat.)

— Fam. *Se faire crucifier pour quelque'un, pour quelque chose*, Ne reculer devant aucun obstacle pour cette personne ou pour cette chose.

Se crucifier, v. pr. Ascét. Se mortifier.

CRUCIFIX s. m. (kru-si-fi — du lat. *cruzi*, *crucis*; *fixus*, attaché). Représentation de Jésus-Christ sur la croix : **CRUCIFIX** de bois. **CRUCIFIX** d'ivoire. **CRUCIFIX** d'or. *Baiser le crucifix. L'homme meurt inconsolé quand ses derniers regards ne s'appuient pas sur le crucifix de bois qui sauva le monde.* (M. Simon.)

Qui n'a du crucifix baisé le jaune ivoire?
Qui n'a de l'homme-Dieu lu la sublime histoire
Dans un jaune missel?

SAINT-BRUVES.
Je n'osais!... mais le prêtre entendit mon silence,
Et, de ses doigts prenant le crucifix :
« Voilà le souvenir et voilà l'espérance;
Emportez-les, mon fils. »

LAMARTINE.
— Pop. *Manger des crucifix*, Etre bigot, cagot, faire le dévot. *« Faire le demi-crucifix, Implorer la charité, demander l'aumône. Cette locution vient de ce que les mendiants allongent un bras pour solliciter la charité des passants, au lieu que le crucifix a les deux bras étendus. »*

— Argot. *Crucifix à ressort*, Pistolet : *Godet le limonadier, Godet a abandonné ses baratroises pour jouer du crucifix à ressort dans le bois de Vincennes.* (F. Michel.) *« Signifie aussi Poignard. »*

— Ascét. *Mettre quelque chose au pied du crucifix*, Le pardonner ou s'y résigner, en faire le sacrifice à Dieu.

— Hist. relig. *Confrérie du crucifix*, Association de bienfaisance à Rome.

— Moll. *Crucifix de mer*, Nom vulgaire de l'huitre martreau. *« On dit aussi CROIX DE MER. »*

— Encycl. Iconogr. V. CROIX, CRUCIFIEMENT et CHRIST.

— Anecdotes. Lors de l'édit rendu en 1788 en faveur des protestants, l'évêque de Dol fut chargé par le clergé de Bretagne de porter la parole devant Louis XVI. Ce prince eut la patience d'écouter tranquillement les sottises et les injures que le fanatisme de l'évêque lui dicta contre le roi. Ce même jour, la députation fut invitée à dîner chez le duc de Penthièvre, où l'on rappela la scène scandaleuse dont l'évêque s'était fait le héros. Il était présent, et l'un des assistants lui demanda de qui il avait pris conseil pour parler au roi sur ce ton. « De mon *crucifix*, » répondit le fanatique orateur. « En ce cas, monseigneur, vous n'auriez dû dire que ce que votre *crucifix* vous a répondu. »

Un usurier parlait pour le voyage
De l'autre monde. On présente au mourant,
Pour l'exhorter, un *crucifix* d'argent;
Il le soute et croit que c'est un gage
Pour emprunter : « Je ne puis là-dessus,
Répond le juif, prêter que dix écus. »

Un sculpteur dans son lit, talonné par la mort,
Demande un homme apostolique
Qui lui fournisse un passe-port;
L'homme à soutane vient, prêche le catholique,
Puis, lui montrant un *crucifix*,
« Ouvrez les yeux, dit-il, et regardez, mon fils!
Reconnaissez-vous ce divin maître?
Ce Dieu mort sur la croix pour ton propre forfait?
— Las! si je le connais, dit le mourant au prêtre,
Vraiment, je le crois bien, car c'est moi qui l'ai fait. »

Un archevêque à Dieu venait de rendre l'âme;
La mort à peine avait coupé la trame,
Que tout son domestique à l'envi le pillait.
Un cordelier, qui près du mort priait,
Par un tel exemple s'enflamme,
Et, remarquant un *crucifix*
D'or massif enrichi de pierres d'un grand prix,
De la muraille il le décroche,
De sa sainte bouche il l'approche,
Gourmande vivement les autres ébahis;
Et puis roulant les yeux, dans sa manche il le glisse,
Disant, pour mieux cacher son damnable artifice,
Crucifixus etiam pro nobis.

CRUCIFIXION s. f. (kru-si-fi-ksi-on — rad. *crucifix*). Action de crucifier, crucifiement : *Si l'on ajoute tout ce qui se passa entre la condamnation et la crucifixion, il s'ensuivra qu'il était bien huit ou neuf heures quand le Seigneur fut attaché à la croix.* (Le Clerc.)

— Tableau, image représentant une mise en croix : *J'ai laissé la ville d'Agrippa derrière moi et je n'ai vu ni les vieux tableaux de sainte Marie au Capitole, ni la crucifixion de saint Pierre peinte par Rubens.* (V. Hugo.)

CRUCIFORME adj. (kru-si-for-me — du lat. *cruzi*, *crucis*, croix, et de *forme*). Qui a la forme d'une croix.

— Anat. *Ligaments cruciformes*, Nom donné à des ligaments croisés qui affermissent les articulations des phalanges, et à ceux qui jouent le même rôle dans l'articulation du genou.

— Mathém. *Hyperbole cruciforme*, Courbe hyperbolique dont les branches se croisent.

— s. m. pl. Bot. Classe de plantes qui, dans le système de Tournefort, comprend les genres à fleurs en forme de croix, et qui correspondent à peu près à la famille des crucifères.

CRUCIGÉNIE s. f. (kru-si-jé-ni — du lat. *cruzi*, *crucis*, croix; *gigno*, je produis). Bot. Genre d'algues microscopiques, de la famille des desmidiées, renfermant une seule espèce. *« On l'appelle aussi CRUCIGÉNELLE. »*

CRUCIGER (Gaspard), théologien allemand. V. CREUTZIGER.

CRUCIGÈRE adj. (kru-si-jà-re — du lat. *cruzi*, *crucis*; *gero*, je porte). Hist. nat. Qui porte une croix, qui est marqué d'une croix : *Telline crucigère. Guêpe crucigère. Atte crucigère.*

CRUCILITHE s. f. (kru-si-li-te — du lat. *cruzi*, *crucis*, croix, et du gr. *lithos*, pierre). Minér. Variété de minéral de fer, ainsi appelée à cause de la disposition que présentent ses cristaux. *« On dit aussi CRUCITE. »*

— Encycl. La *crucilithe* se trouve près de Dublin, en Irlande. C'est une substance tendre, de couleur rouge ou brune, qui est disséminée dans un schiste argileux rougeâtre, en petits cristaux croisés sous des angles de 60° et de 120°. Elle contient près de 80 pour 100 de peroxyde de fer; le reste est de l'alumine et de l'eau. Plusieurs minéralogistes pensent que la *crucilithe* n'est autre chose qu'une pseudomorphe de la staurolite croisée obliquangulaire.

CRUCINIACUM, nom latin de CREUZNACH.

CRUCIROSTRE adj. (kru-si-ro-stre — du lat. *cruzi*, *crucis*, croix; *rostrum*, bec). Ornith. Qui a les mandibules du bec disposées en croix l'une sur l'autre.

— s. m. Syn. de BEC-CROISÉ.

CRUCISORA, nom latin de KORSER.

CRUCITE s. f. (kru-si-te — dimin. du lat. *cruzi*, *crucis*, croix). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des amarantacées, renfermant

une seule espèce, qui croît à Cumana. *« Syn. d'IRÉSINE. »*

— Minér. V. CRUCILITHE.

CRUCIUS (Vincent-Alsario), médecin italien. V. CROCE.

CRUCKHANKSIE s. f. (kru-kan-ksi — de *Cruckhanks*, n. pr.). Bot. Syn. de LÉOCARPON.

CRUCY (Mathurin DE), architecte français, né à Nantes en 1748, mort en 1826. Il étudia son art sous Blondel, remporta le grand prix d'architecture en 1774, et se rendit alors à Rome, où il s'attacha particulièrement à l'étude des monuments de l'antiquité. De retour en France, il se fixa dans sa ville natale, s'efforça de réformer l'architecture française, et devint membre correspondant de l'Institut. Nantes lui doit plusieurs beaux monuments, parmi lesquels nous citerons la Bourse et la salle de spectacle.

CRUD, **CRUDE** adj. (kru, kru-de). Ancienne orthographe du mot CRU, CRUE.

CRUD (le baron DE), agronome suisse, né à Genève en 1763, mort en 1840. Il a contribué aux progrès de l'agriculture dans sa patrie, en y introduisant les nouvelles méthodes et en y créant des écoles gratuites spéciales. On a de lui : *Economie de l'agriculture* (Paris, 1820, 11 vol. in-8°), ouvrage estimé.

CRUDELITÉ s. f. (kru-dé-li-té — lat. *crudelitas*; de *crudelis*, cruel). Ancienne forme du mot CRUAUTÉ.

CRUDEN, petite ville d'Ecosse, comté d'Aberdeen, à 9 kilom. de Peterhead, sur la mer du Nord; 2,348 hab. Monuments druidiques. Dans une plaine voisine fut livrée une célèbre bataille entre Malcolm II, roi d'Ecosse, et les Danois commandés par leur roi Canut.

CRUDEN (Alexandre), écrivain anglais, né en 1704 à Aberdeen (Ecosse), mort en 1770. Les suites d'une passion malheureuse altèrent sa raison. Précepteur, libraire, correcteur d'imprimerie à Londres, il donna des marques assez caractéristiques de démence pour qu'on le fit enfermer à diverses reprises dans une maison de santé. A chaque fois il intentait des actions judiciaires contre ses parents et ses amis, écrivait contre eux des livres où se montrait un singulier mélange de logique et d'hallucination, et prétendait ainsi leur persuader de s'enfermer volontairement à Newgate en compensation de la détention qu'ils lui avaient fait subir. Convincre qu'il avait reçu du ciel la mission de réformer les mœurs, il allait partout prêchant et sermonnant, effaçant sur les murailles de Londres toutes les inscriptions et dessins qui pouvaient offenser la morale, etc. Ce malheureux, dont la vie ne fut qu'un tissu d'excentricités, avait une instruction réelle. Les éditions des classiques grecs et latins dont il surveilla l'impression sont d'une remarquable correction. Il a donné des *Concordances des saintes Ecritures* (1735) qui sont un des meilleurs ouvrages en ce genre qui existent en Angleterre. Il signait ses écrits : *Alexandre le Correcteur*.

CRUDIE ou **CRUDYE** s. f. (kru-di). Bot. Genre d'arbres, de la famille des légumineuses, tribu des césalpiniées, comprenant quelques espèces, qui croissent à la Guyane.

CRUDITÉ s. f. (kru-di-té — lat. *cruditas*, de *crudus*, cru). Qualité de ce qui est cru, de ce qui n'a pas subi de cuisson : *CRUDITÉ des fruits. CRUDITÉ des légumes. CRUDITÉ de la viande.*

— Aliment cru et d'une digestion difficile : *Manger des CRUDITÉS. Les estomacs faibles ne peuvent pas supporter les CRUDITÉS.* (Acad.) *Allez donc, docteur! voilà huit jours que je me bourre de bon rôti, d'excellents ragouts et de toutes sortes de CRUDITÉS.* (F. Soulié.) *« Aigreurs produites dans l'estomac par des aliments mal digérés : Ces viandes engendrent des CRUDITÉS, causent des CRUDITÉS. »* (Acad.)

— Fig. Dégout, déplaisir causé par quelque chose d'ennuyeux :

Tu dis...
Que mes vers, à les ouïr lire,
Te font venir des crudités.

MALHERBE.
Ce sens a vieilli; on dit aujourd'hui NAUSÉES. *« Caractère de ce qui est sans déguisement, sans ménagement; de ce qui n'est point tempéré, adouci; de ce qui est brutal : En Germanie, l'achat de la femme subsiste longtemps dans sa CRUDITÉ primitive. »* (A. Maury.)

Si tu pouvais savoir...
En quelle crudité de sentiments bourgeois
Se sont changés les doux entretiens d'autrefois!

E. AUGIER.
Termes lestes, paroles graveleuses trop peu voilées : *Danpau se garde bien d'écrire de ces CRUDITÉS-là.* (Ste-Beuve.)

— *Crudité de l'eau*, Etat d'une eau qui est froide, indigeste, chargée de sels calcaires.

— Méd. *Crudité des humeurs*, Etat des humeurs qui la chaleur du corps n'a pas suffisamment élaborées.

— Peint. Effet heurté, violent, trop peu adouci : *La CRUDITÉ des tons et des couleurs.*

CRUDIVORE adj. (kru-di-vo-re — du lat. *crudus*, cru; *voro*, je dévore). S'est dit des peuples qui se nourrissent d'aliments crus : *Les Samoyèdes sont CRUDIVORES.*

CRUE s. f. (krû — rad. *croître*). Croissance, accroissement, augmentation : *Un enfant qui*

n'a pas encore pris toute sa CRUE. Cet arbre a pris toute sa CRUE. Une ville comme Paris est dans une CRUE perpétuelle. (Bassompierre.) Il se dit plus particulièrement en parlant d'un cours d'eau : La CRUE de la Seine, de la Loire. La CRUE du Nil et son inondation a longtemps occupé les savants. (Buff.)

Montez, à travers Blois, cet escalier de rues
Que n'onde jamais la Loire au temps des crues.
V. Hugo.

— Fig. Développement, progrès : *Le monde napoléonien n'était pas encore fixé; ses limites changeaient avec la CRUE ou la décroissance des marées de nos victoires.* (Chateaub.)

— Anc. pratiq. Cinquième denier au-dessus de la prise : *Il a eu ces meubles pour la prise et la CRUE.* (Acad.)

— Syn. **CRUE, croissance.** V. CROISSANCE.

— Antonymes. Baisse, décade, retrait (en parlant des eaux.)

— Homonymes. Cru; puis cru, crus, crut, crû (du verbe croître), et crû, crûs, crût (du verbe croître).

CRUEL, ELLE adj. (kru-èl, è-le — lat. *crudelis*). On dit en sanscrit *krāra*, cru, dur, rude, cruel. La racine est incertaine; mais il est à croire qu'elle est la même que celle du sanscrit *kravya*, védique *kravi*, *kravis*, qui désigne la chair crue. Les dérivés, dans l'une et l'autre acception, offrent de nombreuses analogies. Ainsi, en grec, *kreas*, *kreatos*, chair, thème *kreFat*, avec un suffixe *at*, qui disparaît dans les composés *kreanomios*, *kreourgios*, *kreidokos*. Le corrélatif latin n'est pas *caro*, suivant Fictet, mais bien *crux*, sang, d'où *cruentus*, sanglant. C'est également au sang que s'appliquent l'ancien prussien *kravja*, le lithuanien *kravjas*, d'où *kravinas*, sanglant; l'ancien slave et russe *kravi*, polonais et bohémien *krav*, illyrien *karu*, etc.; l'ancien irlandais *crua*, irlandais moderne *cru*, et le cymrique *crau*, cornouaillais *crou*. Par contre, l'anglo-saxon *kræare*, scandinave *kræe*, ancien allemand *kræd*, corps, cadavre, reviennent à la première acception de chair. Les formes alliées au sanscrit *krāra* offrent presque partout un parallélisme évident avec les précédentes; ainsi le zend *khirin*, cruel; le grec *krauros*, rude, dur; le latin *crudus*, *crudelis*, cru, cruel; l'irlandais *cru*, *crudh*, rude, sévère, et *cruas*, cruauté; le cymrique *creuder*, même sens, et *creulacwn*, cruel, sanguinaire; l'anglo-saxon *hreoow*; le scandinave *hrdr*; l'ancien allemand *rauer*, de *hraver*, cru, cruel, etc.). Qui aime à faire du mal, qui se plaît à voir ou à faire souffrir : *Un CRUEL tyran. Les lâches sont CRUELS.* (Volt.) *J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure étaient inhumains et CRUELS.* (J.-J. Rousseau.) *Sans être CRUEL, Louis XVIII n'était pas humain.* (Chateaub.) *Celui qui est CRUEL envers les animaux pourra le devenir envers les hommes.* (J. Droz.) *Nos tribunaux ont perdu le pouvoir d'être CRUELS.* (A. Martin.) *Tout fut CRUEL dans Rome, parce que tout avait peur.* (L. Veillott.)

Vous fûtes malheureux, et vous êtes CRUEL!

DUBELLOY.

Je te disputerais, mort infâme et cruelle,
Du flambeau de mes jours la dernière étincelle.

A. BARBIER.

Qui prouve de la méchanceté; qui est inspiré par la cruauté : *Acte CRUEL. Parole CRUELLE. Tout ce que Dieu fait ne saurait être CRUEL, puisqu'il est la souveraine justice.* (Nicole.) *Quel plaisir CRUEL que celui de haïr!* (Mass.) *Tout échâtiment qui ne peut être compris est CRUEL; c'est un mal inutile.* (Edgeworth.)

Tu te fais une joie orgueilleuse et cruelle
D'attacher sur mon front une honte éternelle.

C. DELAVIGNE.

— Par exagér. Rigide, sévère : *Un maître CRUEL. Un père CRUEL. Un tuteur CRUEL. La couronne déposée sur la tombe du proscrit est une CRUELLE accusation contre ses juges.* (Bignon.)

— Par ext. Qui produit un fâcheux résultat, sans être inspiré par un sentiment malveillant : *La bonté des parents est souvent CRUELLE pour les enfants. Je suis persuadé plus que jamais de l'innocence de Calas, et de la CRUELLE bonne foi du parlement de Toulouse.* (Volt.)

Le ciel eut pour ses vœux une bonté cruelle!

LA FONTAINE.

Que les dieux sont CRUELS quand ils sont trop faciles!

MOÏÈRE.

— Implacable, acharné : *Son ennemi le plus CRUEL. Une guerre CRUELLE. Les femmes n'ont pas de plus CRUELLES ennemies que les femmes.* (Duclos.)

Les dieux, depuis un temps, me sont CRUELS et sourds.

RACINE.

— Fig. Dur, rigoureux, rude : *Une CRUELLE saison. Nous avons eu de CRUELS temps et de CRUELS froids, et je n'en ai seulement pas été enrhumé.* (Mme de Sév.) *Le CRUEL hiver fortifie les forts et tue les faibles.* (F. Pilon.)

— Dououreux, triste, affligeant, pénible : *Un CRUEL malheur. De CRUELS reproches. Des vérités CRUELLES. C'est une CRUELLE chose de se voir vieille et laide.* (Scarron.) *Les malheurs que l'on s'attire sont les plus CRUELS.* (Mlle de Lamoignon.)

— CRUEL, de se battre contre ses concitoyens; mais il est bien plus horrible encore d'être opprimé par eux. (Mme de Staël.) *L'esprit en-*

joué fait passer bien des choses d'une rude et CRUELLE digestion. (J. Janin.) *Mme de Staël avait une chose bien CRUELLE pour une femme : c'est qu'elle n'était pas belle.* (Michelet.)

Hélas! la vérité si souvent est cruelle!
On l'aime, et les humains sont malheureux par elle.

VOLTAIRE.

Et ton nom deviendra, dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une CRUELLE injure.

RACINE.

Il fâcheux, ennuyeux, importun : *Un CRUEL ennui. Un CRUEL CONTRE-TEMPS. C'est un CRUEL homme; il vous tient des heures sans qu'il soit possible de s'en débarrasser.* Il se dit, dans le langage des amants, de celui qui se montre insensible ou peu épris, de celle qui refuse les faveurs qu'on sollicite : *Beauté CRUELLE! me ferez-vous longtemps languir? Comment font tant de jeunes filles, qui, pendant des mois entiers, paraissent CRUELLES à un amant qui leur plaît?* (Saint-foix.)

— Substantif. Personne cruelle, dans les divers sens qui précèdent : *CRUEL! vous m'abandonnez! Pouvez-vous, CRUEL! commettre un acte aussi barbare? Vous n'êtes qu'une CRUELLE. La CRUELLE me repousse.*

Le CRUEL de quel œil il m'a congédiée!

RACINE.

Vous triomphez, CRUELLE! et bravez ma douleur.

RACINE.

Va, CRUEL! va mourir, tu ne m'aimas jamais!

CORNÉILLE.

Laissez-moi m'efforcer, CRUEL! à vous haïr.

VOLTAIRE.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier,
La CRUELLE qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

MALHERBE.

— s. f. Pop. Eau-de-vie aiguisée par des substances acres qu'on y a mêlées : *Un petit verre de CRUELLE.*

— Gramm. Cet adjectif change de signification selon qu'il est placé avant ou après certains substantifs : un homme CRUEL est celui qui a de la cruauté; un CRUEL homme est un homme insupportable.

— Antonymes. Doux, bénin, clément, indulgent, humain, miséricordieux, pitoyable.

— Prov. littér. *Jamais survenant dans le trouva de CRUELLES.* Allusion à un vers de Boileau. V. SURVENANT.

CRUELISÉ, ÉE (kru-é-li-zé) part. passé du v. *Crueliser* : *Des animaux CRUELISÉS.*

CRUELISER v. a. ou tr. (kru-é-li-zé — rad. *cruel*). Traiter avec cruauté, se montrer cruel pour : *Il est peu de femmes capables de CRUELISER un amant couronné.* (Mme du Noyer.)

CRUELLEMENT adv. (kru-é-le-man — rad. *cruel*). D'une façon cruelle, avec cruauté : *Traiter quelqu'un CRUELLEMENT. Blesser CRUELLEMENT. Au mépris de l'Evangile, ce sont les chrétiens qui traitent le plus CRUELLEMENT leurs esclaves.* (Bourdail.)

— D'une façon fort pénible : *Souffrir CRUELLEMENT. M. de Vendôme était furieux de s'être si CRUELLEMENT mécompté.* (St-Sim.)

CRUENTATION s. f. (kru-an-ta-si-on — du lat. *cruentare*, ensanglanter). Se dit du sang qui afflue à l'orifice d'une plaie. Il Ecoulement de sang, après la mort, par une plaie qui l'a déterminée. On y voyait autrefois un moyen pour découvrir le meurtrier. Il Action d'ensanglanter. Néol. Peu usité.

CRUET s. m. (kru-é). Burette. Il Vieux mot.

CRUEUSEMENT adv. (kru-eu-zé-man). Forme ancienne du mot CRUELLEMENT.

CRUEUX, EUSE adj. (kru-eu, eu-zé). Forme ancienne du mot CRUEL. Il On disait aussi CRUER, IÈRE.

CRUEX s. f. (kru-èkss). Forme ancienne du mot CROIX.

CRUGER, nom de plusieurs personnages allemands. V. KRUGER.

CRUICE (Patrice-François-Marie), prélat et écrivain français, né à Clonfert (Irlande) en 1815, mort en 1866. Il était fils d'un ancien officier français émigré pendant la Révolution. Cruice entra dans les ordres, passa son doctorat es lettres en 1844, et fut chargé de la direction de l'Ecole normale ecclésiastique de Paris. Nommé évêque de Marseille en 1861, il se démit en 1865 de ce siège, que l'état de sa santé ne lui permettait plus d'occuper efficacement. Il possédait une vaste érudition et était surtout un humaniste distingué. On a de lui de nombreux ouvrages relatifs à l'enseignement supérieur ou élémentaire, des traductions, des éditions annotées, un *Essai critique sur l'Hexaméron de saint Basile* (1844); une *Vie de Mgr Affre* (1849-1854); des *Annales* de l'Ecole des hautes études, etc.

CRUIKSHANK (William), habile anatomiste anglais, né à Edimbourg en 1746, mort en 1808. Il fut le disciple et le successeur de W. Hunter, qui lui légua en mourant son riche cabinet. Son principal ouvrage a pour titre : *Anatomie des vaisseaux absorbants* (1780), traduit en français par Petit-Radot (1787, in-8°). C'est un livre précieux pour l'anatomie des vaisseaux lymphatiques. Nous citerons encore de lui : *Remarques sur deux cas de diabète* (1797, 2 vol. in-8°), traduit en français par Alyon; *Observation sur la cause et la cure des fièvres bilieuses* (1798, in-8°).

CRUIKSHANK (George), artiste humoristique et caricaturiste anglais, né à Londres en 1794. Son père, Isaac Cruikshank, et son frère aîné, Robert, étaient caricaturistes et graveurs, et c'est en les voyant travailler qu'il acquit les éléments de l'art. Il fut admis à l'Académie royale de dessin sous la direction de Fuseli; mais il la quitta bientôt pour accepter la proposition que lui fit un éditeur d'illustrer des livres pour les enfants, et de dessiner des caricatures à bon marché. Les premières œuvres de George Cruikshank furent des satires politiques, dans lesquelles il se montra libéral ardent. Pendant quelques années, pour nous servir de ses propres expressions, il vécut « de l'usurpateur Bonaparte. » Il se fit bientôt connaître comme caricaturiste, et les éditeurs s'arrachèrent ses productions. Il dut d'abord l'extrême popularité qui s'attacha à son nom aux illustrations d'une série de satires sur la vie publique et privée du prince régent, publiées par Hone, entre les années 1819 et 1821, et intitulées : *la Maison politique que Jack a construite*; *l'Echelle matrimoniale et Non mi ricordo* (Je ne me souviens pas), allusions au mariage et au procès de la reine Caroline; *l'Homme dans la lune*, etc., etc. L'artiste déploya tant d'esprit dans ses illustrations, le sentiment public se trouvait, à cette époque, dans un tel état d'excitation, que quelques-unes de ces brochures se vendirent à 200,000 et 300,000 exemplaires.

Cruikshank, après ce prodigieux succès, abandonna la caricature politique et entreprit les illustrations d'un ouvrage de Pierce Egan, intitulé : *la Vie à Londres*, et qui eut un écoulement extraordinaire en Angleterre et en Amérique. Depuis 1824 jusqu'à ce jour, Cruikshank a été presque exclusivement occupé à dessiner des illustrations d'ouvrages divers. Parmi les plus populaires de ces dessins, nous citerons : *Pointes de gaieté*, les *Matinées à Bow street*, *Tom Pouce*, *John Gilpin*, la *Chasse d'Epping*, *Trois plats et un dessert*, le *Dimanche à Londres*, *Mon carnet d'esquisses*, *Singularités phrénologiques*, *Illustrations du temps*, etc. En 1835, il commença *l'Amanach comique*, qui renferme quelques-unes de ses plus heureuses compositions. Il a illustré les ouvrages de Dickens et ceux d'Ainsworth. Il a ensuite édité lui-même une feuille périodique, *l'Omnibus*. En 1847, parut la *Bouteille*, série de huit planches, considérée généralement comme son œuvre la plus importante, et dont on pourrait trouver le germe dans quelques-unes de ses premières productions, la *Boutique de gin*, *l'Upas*, le *Gin Jaggernaut* et d'autres. La façon magistrale et saisissante avec laquelle l'artiste avait dépeint les effets de l'intempérance rendit cette œuvre très-populaire. Un peu plus tard, Cruikshank donna à cette série une suite, où il retraçait l'existence du fils et de la fille de l'ivrogne. A partir de la publication de ces deux séries, Cruikshank mit sa plume, aussi bien que son crayon, au service de la cause de la tempérance, à laquelle sa brochure *le Verre* rendit des services signalés. Depuis quelques années, Cruikshank n'a illustré que fort peu d'ouvrages; mais ses gravures pour la *Vie de sir John Falstaff* (1858) sont exécutées avec une délicatesse et une gaieté qui rappellent ses plus beaux jours. A l'âge de près de soixante ans, Cruikshank a de nouveau sollicité son admission à l'Académie royale, et s'est livré à l'étude de la peinture à l'huile. Il apporte régulièrement son contingent aux expositions annuelles de Londres, et plusieurs de ses tableaux, entre autres le *Trouble-fête*, une *Situation imprévue*, *Cendrillon*, le *Costume à la mode*, un *Coup de sonnette*, etc., témoignent de son aptitude pour cette autre branche de l'art. Peu d'artistes de notre époque ont donné plus d'attention à la gravure; ses planches présentent souvent une vigueur de touche et une entente du clair-obscur qui rappellent les anciens graveurs.

CRUISEL s. m. (kru-i-zel — du latin *crux*, croix). Lampe de veille en forme de croix, dont on se servait au moyen âge.

CRUMATA s. m. (kru-ma-ta). Mus. Sorte de castagnettes en usage chez les anciens Espagnols. Il On disait aussi CRUSMATA.

CRUMBACH (Hermann), historien allemand. V. CROMBACH.

CRUMÉNAIRE s. f. (kru-mé-nè-re — du lat. *crumena*, bourse). Bot. Genre de plantes, de la famille des rhamnées, tribu des gouaniées, renfermant une seule espèce, qui croît au Brésil.

CRUMÉNIFÈRE adj. (kru-mé-ni-fè-re — du lat. *crumena*, bourse; *féro*, je porte. Le mot *crumena* se rapporte sans doute à la racine sanscrite *kru*, cacher, couvrir, conservée dans un grand nombre de mots des langues aryennes). Hist. nat. Qui porte une bourse, un organe en forme de bourse.

CRUMÉNOPHTHALME adj. (kru-mé-no-ftal-me — du lat. *crumena*, bourse et du gr. *ophthalmos*, œil). Ichtyol. Qui a l'œil entouré d'une bourse.

— s. m. pl. Tribu de poissons de mer, de la famille des scymbrés.

CRUMENT adv. (kru-man — rad. *cru*). Sans détour, sans ménagements, sans circonlocutions : *Dire CRUMENT les choses. Les Hébreux, comme les peuples primitifs, nommaient CRU-*

MENT ce que nous enveloppons de circonlocutions. (Frayssinous.) *Il n'y a que les dévots pour dire CRUMENT les choses, et pour apprendre aux jeunes filles ce qu'on devrait leur laisser ignorer.* (G. Sand.)

Chloris eut quelque tort de parler si CRUMENT.

LA FONTAINE.

— Point. D'une façon heurtée, criarde, sans les tempéraments qui doivent adoucir les effets et les rendre harmonieux : *Opposer trop CRUMENT l'ombre à la lumière.*

CRUMINIE s. f. (kru-mi-ni — du lat. *crumena*, bourse). Bot. Genre de plantes grimpantes, de la famille des légumineuses, tribu des phaséolées, comprenant une seule espèce, qui croît au Pérou.

CRUMLIN, petite ville d'Irlande, comté d'Antrim, province d'Ulster, à 104 kilom. N. de Dublin, sur la petite baie portant son nom; 2,163 hab. Commerce de blé, pommes de terre et bestiaux.

CRUMMUS ou **CRUMNUS**, roi des Bulgares, mort en 875. Il fut en guerres continuelles avec l'empereur de Constantinople Nicéphore Ier, le fit prisonnier dans une attaque de nuit, et le tua après avoir taillé en pièces son armée (811). Il exposa quelque temps sur un gibet la tête de Nicéphore, fit entourer le crâne d'un cercle d'argent et s'en servit comme d'une coupe pendant ses festins solennels.

CRUMOMYIE s. f. (kru-mo-mi-1 — du gr. *krumos*, froidure; *myia*, mouche). Entom. Genre de diptères brachocères, tribu des muscides, fondé pour une seule espèce, qui a été trouvée dans la vallée de Chamoni, sur la Mer de glace.

CRUMPE (Samuel), médecin anglais, né en 1766, mort à Limerick en 1796. Il a publié en anglais deux ouvrages intéressants : *Examen de la nature et des propriétés de l'opium*. (Londres, 1793, in-8°); *Essai sur les meilleurs moyens de procurer de l'emploi au peuple*. (1793, in-8°).

CRUNI ou **DIONYSOPOLIS**, ville maritime de l'ancienne Mésie, sur les bords du Pont-Euxin. Les archéologues ont longtemps discuté sans résultat sur l'emplacement de Cruni, mais on croit généralement aujourd'hui que le petit village de Crané s'élève sur ses ruines.

CRUOR s. m. (kru-or — mot lat. qui signifie sang). Méd. Matière colorante du sang. Il Caillot de sang. Il Partie du caillot colorée par les globules du sang.

CRUORIE s. f. (kru-o-ri — du lat. *crux*, sang, par allusion à la couleur pourpre de la plante). Bot. Genre d'algues marines, formé aux dépens des chétophores, et comprenant deux espèces, qui croissent sur les côtes de l'Angleterre.

CRUORINE s. f. (kru-o-ri-ne — rad. *crux*). Chim. Produit de décomposition qu'on obtient en tenant pendant quelques minutes du cruor, de l'albumine, et surtout de la fibrine, dans l'eau à 80°, filtrant la liqueur, évaporant et lavant le résidu dans l'alcool chaud.

CRUORIQUE adj. (kru-o-ri-ke — rad. *crux*). Méd. Qui a rapport au cruor, au caillot du sang.

CRUPELLAIRE ou **CRUPPELLAIRE** s. m. (kru-pèl-lè-re). Antiq. Soldat gaulois armé de toutes pièces. Il Gladiateur romain qui avait le corps couvert d'une armure.

CRUPEZION s. m. (kru-pé-zi-on). Antiq. gr. Lourde sandale avec laquelle on battait la mesure, et qu'on appelait aussi CRORALE.

CRUPHIE s. f. (kru-ft — du gr. *kruptô*, je cache). Paléogr. Syn. de CRYPTHE.

CRUPHODÈRE adj. (kru-fu-dè-re — du gr. *kruptô*, je cache; *dèrê*, cou). Ornith. Qui a le cou tout couvert de plumes.

CRUPINE s. f. (kru-pi-ne). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des carduacées, comprenant une seule espèce, qui croît dans le midi de la France. Il Nom d'une espèce de centauree.

CRUQUIS ou **DE CRUSQUE** (Jacques), philologue flamand, né près d'Ypres, vivait au xiv^e siècle. Il professa les humanités à Bruges et se fit surtout connaître par ses travaux sur Horace, dont il s'occupa comme éditeur et comme commentateur. Son commentaire, connu sous le nom de *Scolaste de Cruquius*, est encore aujourd'hui fort estimé. Son *Horace* complet parut en 1578. La meilleure édition est celle de 1611.

CRURAL, ALE adj. (kru-ral — du lat. *crus*, cruris, jambe). Anat. et méd. Qui appartient à la jambe : *Nerf CRURAL. Veine CRURALE. Muscles CRURAUX. Hernie CRURALE.* Il *Plezus crural*, Réunion des quatre dernières paires des nerfs lombaires et des quatre premières des nerfs sacrés. Il *Arcade crurale*, Repli qui forme l'aponévrose abdominale, et qui tient d'une part à l'épine iliaque, de l'autre au pubis. Il *Canal ou anneau crural*, Canal dans lequel s'engagent les vaisseaux cruraux en sortant de l'abdomen.

— Encycl. Anat. 1^o *Arcade crurale*. L'arcade crurale est une dépendance des aponevroses de l'abdomen, qui offre une disposition particulière et jouit d'une grande importance au point de vue chirurgical; on l'appelle encore arcade fémorale ou ligament de Fallope, ligament de Poupart. Elle a l'apparence d'une bandelette fibreuse s'étendant de l'épine anté-

rieure et supérieure de l'os iliaque au pubis; elle est dirigée de haut en bas et de dehors en dedans, formant une légère courbure à concavité supérieure. De cette disposition il résulte que la bande fibreuse laisse entre elle et l'os iliaque un vaste espace triangulaire qui établit la communication entre l'abdomen et le membre inférieur; cet espace est rempli par le muscle psoas iliaque, le nerf *crural*, la veine, l'artère fémorale et le muscle pectiné. L'arcade *crurale* se compose d'ailleurs de deux parties, une portion directe et une portion réfléchie. La portion directe forme le pilier externe ou inférieur du canal inguinal. Elle se fixe par son bord antérieur à l'aponévrose du grand oblique et à l'aponévrose fémorale; par son bord postérieur au *fascia transversalis* et au *fascia iliaca*, se contondant avec la portion réfléchie, l'aponévrose fémorale et l'aponévrose iliaque; par sa face supérieure elle donne attache à des fibres du muscle petit oblique et du muscle transverse; par sa face inférieure, elle forme la gouttière du canal inguinal. La portion réfléchie est beaucoup plus petite, triangulaire, et désignée sous le nom de ligament de Gimbernat; son bord antérieur répond à l'arcade *crurale*, son bord postérieur à la crête du pubis, et son bord externe, concave et tranchant, forme la partie interne du pourtour de l'anneau *crural*.

20 Canal crural. C'est un canal fibreux qui s'ouvre et commence par l'anneau *crural*. Celui-ci est un espace limité en avant par l'arcade fémorale, en arrière par le pubis recouvert du muscle pectiné et de sa gaine fibreuse d'enveloppe, en dedans par la base du ligament de Gimbernat, et en dehors par la veine *crurale* et la gaine des vaisseaux fémoraux. Cet orifice est l'ouverture la plus évasée d'un entonnoir connu sous le nom de canal *crural*, dont les parois fibreuses sont formées : la paroi externe, par la gaine des vaisseaux de la cuisse; la paroi postérieure, par l'enveloppe aponévrotique du muscle pectiné, et la paroi antérieure par une lame du *fascia lata*, connue sous le nom de *fascia crebriiformis* et que traversent un grand nombre de veines, entre autres la veine saphène. C'est par l'anneau *crural* que, dans les cas pathologiques, peut s'introduire une portion de l'intestin, et c'est cet accident qui constitue la hernie *crurale*. On comprend aisément que les dispositions anatomiques et les rapports du canal *crural* ne peuvent être ignorés du chirurgien qui est appelé à pratiquer l'opération, dans les cas de hernie irréductible ou étranglée.

30 Aponévrose crurale. L'aponévrose *crurale* ou fémorale est la membrane d'enveloppe qui fournit les gaines fibreuses des muscles de la cuisse. Elle a la forme générale d'un cylindre légèrement conique, plus ouvert en haut qu'en bas, cloisonné dans son intérieur. Elle s'attache en haut à l'arcade *crurale*, à la branche descendante du pubis, à la branche ascendante de l'ischion, à la crête de l'os des lies, à l'épine iliaque postérieure, à la crête saillante, et enfin, entre ces deux dernières saillies, à une arcade fibreuse, qui lui est commune avec les muscles de la partie postérieure du tronc; elle se porte de là en bas vers le genou, où elle se continue avec l'aponévrose jambière. La face externe de l'aponévrose *crurale* est en rapport avec la peau de la cuisse, dont elle est séparée par le *fascia superficialis*, les veines et les nerfs superficiels; à sa partie antérieure, elle est perforée d'un grand nombre de trous qui donnent passage à des veines, ce qui a fait donner à cette partie le nom de *fascia crebriiformis*. La veine saphène passe par un de ces trous, au-dessus d'une portion de l'aponévrose appelée ligament falciforme. La face interne de l'aponévrose *crurale* donne naissance à un grand nombre de feuillets rentrants qui ont pour fonctions de cloisonner et de séparer les muscles de la cuisse; la plupart de ces feuillets s'insèrent en dedans à l'os de la cuisse, au fémur.

40 Arrière crurale. L'artère *crurale* ou artère fémorale est l'artère principale de la cuisse. Elle se continue directement avec l'artère iliaque externe, qui, arrivée au niveau de l'arcade *crurale*, change de nom et prend celui d'artère *crurale*; elle se dirige de haut en bas et un peu d'avant en arrière, et, après avoir parcouru les deux tiers supérieurs de la cuisse, s'engage dans l'anneau du muscle troisième adducteur, et change son nom pour celui d'artère poplitée. Durant son trajet, elle est en rapport : en haut, avec la peau, dont elle n'est séparée que par l'aponévrose fémorale; avec la veine fémorale, qui occupe son côté interne et postérieur; avec le nerf *crural*, qui est en dehors, dans la gaine du psoas; avec le nerf saphène interne, placé dans la même gaine. A ce point de son trajet, elle occupe le milieu du triangle de Scarpa, excavation triangulaire que limitent en dehors le muscle couturier, en dedans le premier adducteur, et en haut l'arcade *crurale*. Au-dessous de ce triangle elle est recouverte par le muscle couturier et repose sur le psoas, dont elle est séparée par une cloison fibreuse; elle se joint ensuite au muscle pectiné, à la veine *crurale* qui l'accompagne en arrière, au nerf saphène interne qui la suit en dehors, enfin, au premier adducteur qu'elle recouvre jusqu'au point où elle s'engage dans l'anneau du troisième. Elle fournit dans son trajet un grand nombre de branches très-importantes et dont les principales sont : l'artère sous-cutanée abdominale, les honteuses externes, les artères muscu-

lares, la fémorale profonde et l'artéculaire supérieure et interne du genou ou grande anastomotique; la plupart de ces branches collatérales se distribuent aux muscles de la cuisse et s'anastomosent entre elles, de sorte qu'elles peuvent rétablir la circulation dans le membre inférieur par voie collatérale, après que la *crurale* a été liée.

50 Veine crurale. La veine *crurale* ou fémorale profonde est la veine collatérale de l'artère du même nom; elle naît de la poplitée et accompagne l'artère, d'abord à son côté externe; plus haut, à sa partie postérieure, et plus haut en dedans. Elle se termine, comme l'artère *crurale*, à l'arcade *crurale*, où elle prend le nom de veine iliaque externe.

60 Nerf crural. C'est une branche volumineuse du plexus nerveux lombaire, qui naît des troisième et quatrième paires lombaires, se porte vers la cuisse, franchit l'arcade *crurale* au voisinage des vaisseaux et se divise en rameaux nombreux, qui se distribuent à la plus grande partie de la cuisse et à une partie de la jambe et du pied. Ce nerf est d'abord situé dans l'épaisseur du muscle psoas, et reçu ensuite dans la gouttière de séparation du psoas et de l'iliaque; au niveau de l'arcade *crurale*, il se place en dehors de l'artère, puis, ayant franchi l'anneau, il s'épanouit en un grand nombre de rameaux, dont les principaux sont : 1^o le rameau musculo-cutané, qui fournit à la fois des branches musculaires et des branches cutanées; 2^o la petite branche des vaisseaux fémoraux dont les filets terminaux enlacent la veine et l'artère fémorale; 3^o le nerf du droit antérieur; 4^o le nerf du vaste externe; 5^o le nerf du vaste interne; 6^o enfin le nerf saphène interne, dont les derniers rameaux s'étendent jusqu'à la partie interne de la plante du pied.

70 Triceps crural. Par opposition au triceps brachial. V. TRICEPS.

— Chir. *Hernie crurale*. V. HERNIE.

CRURO-ASTRAGALIEN adj. m. Anat. Se dit d'un des muscles du pied de la grenouille : *Muscle CRURO-ASTRAGALIEN*.

— Substantif. Nom du même muscle : *Le CRURO-ASTRAGALIEN*.

CRURO-GÉNITAL, ALE adj. Anat. Qui appartient à la cuisse et aux parties génitales : *Région CRURO-GÉNITALE*.

CRUSADE s. f. V. CRUZADE.

CRUSCA (ACADÉMIE DE LA), Société littéraire d'Italie. Le mot italien *crusca*, qui signifie son de farine, est devenu à la fois le nom et l'emblème d'une Académie de Florence, qui n'est pas la plus ancienne de l'Italie, bien qu'elle date du XVI^e siècle et qu'elle ait déjà accueilli dans son sein plus de 900 membres, mais qui en est, sans contredit, la plus célèbre, soit par l'importance de la mission qu'elle s'est donnée, soit par le zèle et l'intelligence qu'elle a apportés dans ses travaux, soit enfin par la grande autorité qu'elle doit à ses travaux mêmes. Nous nous efforcerons, dans cette courte monographie, de ne point répéter ce qui a été dit du Dictionnaire de la *Crusca* dans la préface du *Grand Dictionnaire*, et ce qui se trouve au mot *ACADÉMIE*. L'*Académie de la Crusca* n'a point une origine officielle comme notre *Académie française*; c'est à cette différence (qui n'est pas la seule d'ailleurs) qu'il faut attribuer, au moins en partie, les intermittences de vitalité, d'activité extraordinaire et d'apathie profonde qu'on remarque dans l'histoire de la *Crusca*. On peut dire que cette société est née de l'Académie florentine qui s'était fondée en 1540. En 1582, cinq membres de cette Académie prirent l'habitude de se réunir pour banqueter, deviser du beau langage et dire des poésies joyeuses. Parmi eux se trouvaient deux écrivains connus, J.-B. Deti et Antoine Grazzini, dit le *Lasca*. Bientôt le petit cénacle s'accrut d'un sixième membre, Leonardo Salviati, écrivain un peu pédant, mais puriste et très-versé dans la science du style et de la langue, qui donna aux réunions un but et une portée plus sérieuse, et fit adopter la dénomination d'Académie de la *Crusca*, en même temps qu'il prenait lui-même le nom d'*Enfariné* (*Infarinato*). La mort de deux des académiciens (le *Lasca* et Zanchini), survenue en 1584, faillit mettre à néant cette entreprise de vieillards. Mais Salviati fit recevoir six nouveaux membres, et les académiciens, dont le nombre était ainsi porté à dix, élurent pour archiconsul J.-B. Deti. L'année suivante, Salviati publiait, avec l'assentiment d'une partie de ses collègues, le fameux pamphlet où, sous le prétexte de défendre l'Arioste contre le Tasse, on criait de critiques acerbes la *Jérusalem délivrée*. On a beaucoup reproché, et avec raison, ce début malheureux à la nouvelle Académie; mais on a soutenu d'autre part, non sans quelque fondement, que cet écrit fut l'œuvre de Salviati et de quelques-uns de ses collègues, mais non l'œuvre collective de l'Académie, dont plusieurs membres désapprouvèrent ces fâcheuses attaques; que d'ailleurs plusieurs *crusconi*, lors du second voyage du Tasse à Florence, accueillirent ce grand poète avec honneur et déférence, et qu'enfin l'Académie elle-même désavoua Salviati, et répara ses torts en insérant dans le vocabulaire de nombreux exemples tirés des œuvres du Tasse. En 1586, l'Académie rédigea ses statuts, et établit que ses travaux devaient consister surtout à faire des lectures sur des sujets littéraires, et à donner des séances publiques. Bientôt le

nombre des membres, qui était illimité, s'accrut considérablement; d'autres Académies, comme celle des *Altérés* (*Alterati*), venaient parfois prendre part aux travaux de la *Crusca*, qui avait trouvé dans Pierre de Médicis un protecteur puissant; en sorte que la mort de Salviati, arrivée en 1589, n'arrêta point l'essor qu'elle avait pris. L'année suivante, l'Académie choisit sa devise : *Il più bel fior ne coglie* [Il (le blutoir) en recueille la plus fine fleur]; la même année, elle entreprit la correction de Dante, et, en 1591, le Vocabulaire fut décidé. La lettre A fut aussitôt distribuée aux académiciens, et chacun se mit à l'œuvre avec ardeur. En 1597, les matériaux s'accumulant chaque jour, on arrêta les règles qui devaient présider à la composition de l'ouvrage. Le soin de classer les matériaux et de compiler le Dictionnaire fut confié à une commission de quatre députés et de quinze adjoints, au nombre desquels se trouvaient l'archiconsul Piero dei Bardi, dit le *Moulu* (*Trito*), Michel-Ange Buonarroti le Jeune, dit le *Pétri* (*l'Impastato*), etc. Cette commission mit un zèle et une activité extraordinaires dans ses travaux. Un autre comité de quatre membres fut chargé de veiller à l'impression, et, pour faire face à la dépense, qui était considérable, on ne recourut à aucun subside officiel; les plus aisés des académiciens firent les fonds. Le secrétaire de l'Académie, Bastiano dei Rossi, dit le *Pain-Bis* (*l'Inferigno*), qui était l'un des plus zélés, fut envoyé à Venise en 1610, avec des instructions minutieuses relatives à l'impression; enfin le Dictionnaire parut en janvier 1612. La deuxième édition ne se fit pas longtemps attendre; elle parut en 1623, aussi à Venise, en 1 volume in-folio, et aussi par les soins de Bastiano dei Rossi. Quoiqu'on trouve dans cette édition un plus grand nombre d'auteurs cités, néanmoins on y remarque peu d'additions et de corrections, et elle est de beaucoup inférieure à la troisième.

L'Académie de la *Crusca* s'endormit quelque temps après la deuxième édition du Vocabulaire. Mais ce ne fut qu'un court instant de repos; en 1640, elle se réveilla pleine de vigueur, et, dès l'année suivante, les travaux de la troisième édition commencèrent, sous l'archiconsul de Francesco Rinuccini. C'est alors (1641) que Léopold de Médicis, devenu membre et protecteur de l'Académie, y introduisit l'usage de se servir pour siège d'une hotte renversée ayant pour dossier une pelle à remuer le grain. On conserve encore la plupart de ces sièges, avec le nom des académiciens à qui ils ont appartenu. Aussitôt après la troisième édition, publiée en 1691, les académiciens de la *Crusca* pensèrent à une quatrième et se mirent au travail dès 1696. Cette quatrième édition ne parut pourtant que de 1729 à 1738, en 6 tomes in-folio; ce dernier effort fut suivi d'une somnolence sénile, et, malgré quelques velléités d'aviser à une nouvelle révision plus parfaite, l'Académie était dans la plus complète décadence en 1760. Cette même torpeur ayant gagné aussi l'Académie florentine et celle des *Apathiques* (*Apatisti*), le grand-duc Pierre-Léopold crut les régénérer en les supprimant toutes les trois, et il en créa une seule, qu'il appela *Florentine* (1783), lui donna pour résidence la bibliothèque Magliabechi, et la partagea en deux sections de vingt membres chacune : l'une, consacrée à l'histoire de la législation et de l'économie publique; l'autre, à la langue toscane; cette dernière était la *Crusca*. Les exercices de lecture reprirent leur cours, une nouvelle commission fut nommée pour le Dictionnaire, mais rien ne se fit. En 1793, une réimpression fut annoncée; mais il semble que la vie avait déserté ce vieux corps, inutilement rajourné par des encouragements officiels, et ce fut une vaine promesse. Après une nouvelle période d'anéantissement complet, une réorganisation fut tentée en 1808; l'Académie générale, dite *Florentine*, fut divisée en trois classes, dites du *Cimento* (Sciences), de la *Crusca*, et du Dessin, et, dès 1810, l'Académie décerna les prix des concours de prose et de poésie nouvellement institués.

Enfin Napoléon rendit à la *Crusca* son existence propre, et, à partir de 1811, la *Crusca* cessa d'être une classe d'Académie, pour devenir un corps à part. Le nombre de ses membres fut fixé à douze résidents et à vingt correspondants. De là date véritablement la renaissance de la *Crusca*. La vieille Académie, rejuvenie, prit solennellement possession de la salle de ses séances, constitua son bureau renouvelable chaque année, nomma à vie une commission de six membres pour le Dictionnaire, et régla sa constitution intérieure et l'ordre de ses travaux. Les nouveaux académiciens laissèrent de côté l'ancien usage de ces surnoms ridicules, empruntés à la manipulation de la farine; mais l'Académie reprit son emblème, le blutoir, ainsi que son ancienne devise. Divers projets de révision du Vocabulaire furent mis à l'étude; chaque académicien dut faire à tour de rôle une *leçon* ou discours sur un sujet littéraire ou philologique (plusieurs de ces travaux sont fort remarquables); enfin l'examen des œuvres soumises aux concours annuels complétait les occupations ordinaires de l'Académie. Le résultat de ces travaux, lectures, rapports, éloges funèbres, etc., est consigné dans le recueil des *Attes de l'Académie de la Crusca* (*Atti dell' Accademia, etc.*). Grâce aux démanches de cette compagnie, la ville de Florence fut autorisée à acquérir la fa-

meuse bibliothèque Riccardi, qui était en vente et qui allait être dispersée.

Voici quel était, en 1813, le tableau des académiciens de la *Crusca*, par ordre de nomination :

RÉSIDENTS.

1. P. Ferroni, *président*.
2. F. Fontani.
3. J.-B. Zannoni.
4. J.-B. Baldelli.
5. F. dei Furia, *député au Vocabulaire*.
6. J. Sarchiani, *député au Vocabulaire*.
7. J. Lessi, *député et bibliothécaire*.
8. V. Follini, *député au Vocabulaire*.
9. L. Frullani, *trésorier*.
10. L. Fiacchi, *député au Vocabulaire*.
11. L. Collini, *secrétaire*.
12. F. Pachiani, *député au Vocabulaire*.

CORRESPONDANTS.

1. Vincenzo Monti.
2. L. Lamberti.
3. Gherardo dei Rossi.
4. G. Rosini.
5. L.-A. Pagnini.
6. J.-D. Anguilles.
7. Hipp. Pindemonte.
8. J.-Fr. Galeani-Napione.
9. C. Lucchesini.
10. Le P. J. Andros.
11. Domenico Sestini.
12. J. Nicoli.
13. J.-B. Niccolini.
14. M. Ricca.
15. Enn.-Quirin. Visconti.
16. C. Denina.
17. Vittorio Fossombroni.
18. Don Neri Corsini.
19. P.-L. Ginguéné.
20. Fr. Melzi d'Eril, duc de Lodi.

La *Crusca* fut installée en 1816 dans le palais Riccardi; qu'elle a quitté il y a quelques années pour aller s'établir dans le couvent de Saint-Marc, illustré par Fra Angelico et Savonarole. Depuis les derniers événements qui ont assuré l'indépendance et l'unité italiennes, la *Crusca* a modifié encore sa constitution et élargi ses rangs. Le nombre des académiciens résidents est de dix-huit, et celui des correspondants de treize.

Dans le cours de ce siècle, la *Crusca* a compté ou compte encore parmi ses membres soit résidents, soit correspondants, des écrivains éminents, comme Monti; le P. A. Cesari, compilateur érudit du *Vocabulaire de Vérone*; J.-B. Niccolini, le grand poète tragique, qui a donné d'excellentes dissertations à la *Crusca*; Giusti, le Béranger de l'Italie; Manzoni, Gino Capponi, Guerrazzi, Jean-Jacques Ampère, etc. A côté de ces noms célèbres, on voit avec surprise figurer celui de Léopold II, ex-grand-duc de Toscane; mais on comprend mieux les titres d'une autre tête couronnée qui figure parmi les membres correspondants, le roi Jean de Saxe, traducteur et commentateur de Dante, et l'un des Allemands qui connaissent le mieux la belle langue toscane. En 1866, l'archiconsul était M. Tabarini; on remarque parmi les membres les plus récents MM. Nicolo Tommaseo, l'un des écrivains les plus purs et les plus érudits de l'Italie; l'abbé Raphaël Lambruschini, Brunone Bianchi, Achille Mauri, Tortoli, etc. Aujourd'hui, les académiciens de la *Crusca* font bon marché des puérilités qui ont trop souvent accompagné la fondation des Académies italiennes. Ils ne siègent plus sur des hottes renversées ayant pour dossier une pelle à remuer le grain. Ils aspirent à faire œuvre sérieusement italienne, c'est-à-dire générale et non régionale.

La mission de l'Académie de la *Crusca* est triple; elle doit : 1^o veiller à la pureté de la langue; 2^o maintenir le Glossaire ou Vocabulaire au niveau des progrès du temps; c'est ce qu'elle fait en ce moment en publiant la cinquième édition du Vocabulaire, dont il sera question plus loin; 3^o signaler les auteurs italiens qui lui paraissent irréprochables comme style. Les ouvrages qui obtiennent ce brevet de la part de l'Académie sont dits *testi di lingua* (*textes de langue*) : ce sont, pour la plupart, des écrits du grand siècle de la littérature italienne (XIV^e siècle), ou du moins s'en rapprochant, et ne contenant que des expressions employées par Dante, Pétrarque ou Boccace. La *Crusca* a dressé, de nos jours, des catalogues et des tables générales des *testes de langue*, et ses investigations se sont dirigées, soit sur les ouvrages contemporains, soit surtout sur les anciens manuscrits conservés dans les bibliothèques de Florence. Mais le principal titre de gloire de l'Académie de la *Crusca* au XIX^e siècle, c'est la cinquième édition, si longtemps attendue, du Vocabulaire. Elle s'imprime actuellement à Florence, dans l'établissement typographique de Cellini, sur deux colonnes, avec des caractères d'une remarquable netteté et sur du papier de premier choix. Il y aura 7 ou 8 volumes (à 25 fr. le volume). Le tome I^{er} a paru en 1865-1866; il va jusqu'à la lettre C. Œuvre de patientes recherches et de longues méditations, le nouveau Vocabulaire de la *Crusca* paraît tenir compte des progrès de la langue italienne et des critiques adressées aux précédentes éditions du Vocabulaire. Ce sera véritablement une œuvre monumentale. Pourquoi ne pouvons-nous en dire autant du *Dictionnaire de l'Académie française* attendu depuis tant d'années?

Voici la liste des membres de l'Académie de la *Crusca* en 1869 :

Gino Capponi.
G. Masselli.
Alto Vannucci.
F. Bonaini.
G. Casella.
Cesare Guasti.
G. Milanese.
Marco Tabarrini.
Giuseppe Bini.
Brunone Bianchi.
Aurelio Gatti.
Giovanni Tortoli.
Niccolo Tommaseo.
Rafaele Lambruschini.
G. Rigutini.
Achille Mauri.
Del Lungo.
Cibrario.

CRUSCANTISME s. m. (kru-skan-ti-sme — de l'Académie de la *Crusca*). Purisme, dans la littérature italienne : *Il avait rapporté de l'université une assez forte dose de CRUSCANTISME*. (J.-J. Rouss.)

CRUSÉE s. f. (kru-zé). Bot. Genre de plantes, de la famille des rubiacées, tribu des spermacocées, comprenant quelques espèces, qui croissent au Mexique. Il Syn. de MITRACARPE et de SACONIE.

CRUSEILLES, bourg de France (Haute-Savoie), ch.-l. de cant., arrond. et à 15 kilom. S. de Saint-Julien, à 20 kilom. N. d'Anancy; pop. aggl. 898 hab. — pop. tot. 1,953 hab. Ruines d'un château fort au sommet d'un roc élevé.

CRUSENSTOLPE (Magnus-Jacques), écrivain suédois, né à Jonköping en 1795, mort en 1865. Après avoir servi quelques années dans l'administration, il se livra tout entier à la littérature et à la politique. Il fut un des membres les plus hardis de l'opposition. Traduit devant les tribunaux comme coupable du crime de lèse-majesté, il fut condamné à trois ans de détention dans la forteresse de Waxholm. On a de lui de nombreuses publications littéraires, politiques ou administratives. Nous citerons entre autres : *Vues politiques; Tableau de l'histoire intime contemporaine; les Absents; les Présents; le Portefeuille; Tableau historique des premières années du règne de Gustave IV (Adolphe); le Nègre; Charles XI V*, etc. Crusenstolpe se distingue par un style vif, piquant, imagé; mais les documents prétendus inédits qu'il prodigue ne méritent la plupart du temps aucune créance. Nous citerons parmi ses romans, qui sont fort goûtés dans le Nord et qui ont été traduits en allemand : *Bigftadern* (1842); *Carl Johan och Skenskarne* (1845-1846, 3 vol.); *Huset Teslin* (1847-1849), etc.

CRUSIÈDE s. m. (kru-zi-è-de). Forme ancienne du mot *CRUSIÈRE* : *L'ost des CRUSIÈDES*.

CRUSITHYRE s. m. (kru-zi-ti-re — gr. *krousthyros*, de *kroud*, je frappe, et *thura*, porte). Aniq. gr. Air de danse qu'on appelait aussi *THYROCOPHQUE*.

CRUSIUS (Martin), philologue et historien allemand, né près de Bamberg en 1526, mort à Tubingen en 1607. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages précieux pour l'histoire de son pays et pour la littérature grecque et la littérature latine. Il fut le premier qui enseigna le grec vulgaire en Allemagne. Outre ses commentaires sur Homère, Démosthène, Hérodote, etc., on a de lui : *Grammatica græca* (Bâle, 1563, in-80), longtemps en usage dans les écoles d'Allemagne; *Turco-Græciæ libri* (1584, in-fol.), recueil de petits ouvrages et de lettres qui donne de curieux renseignements sur l'état de la Grèce au xiv^e, au xv^e et au xvi^e siècle; *Annales suævici* (1594-1596, 2 vol. in-fol.), précieux pour les antiquités et l'histoire de la Souabe; *Germano-Græciæ libri* (1586, in-fol.), où se trouvent d'intéressants détails sur l'état de la religion en Turquie, etc.

CRUSIUS (Magnus), littérateur allemand, né à Slesvig en 1697, mort en 1751. Il fut successivement chapelain de l'ambassade danoise en France, ministre à Brémstedt dans le Holstein (1731), professeur de théologie à Göttingue (1735), et enfin fut nommé surintendant général, titre qui équivalait à celui d'archevêque protestant. Ses principaux ouvrages sont : *Commentatio de senectute herica veterum christianorum* (1721); *Singularia plessiaca* (1724, in-40), sur la vie et les actes de du Plessis Mornay; *Analecta de antiquissimis harmonia evangelica circa resurrectionem Christi oppugnatoribus et defensoribus*, etc.

CRUSIUS (Christian), littérateur allemand, né à Wolbach en 1715, mort en 1767. Il donna d'abord des leçons particulières, puis alla occuper à l'université de Saint-Petersbourg une chaire d'éloquence et d'histoire (1738), qu'il quitta en 1751 pour remplir les mêmes fonctions à Wittenberg. Ses principaux ouvrages sont : *Prohabilia critica, in quibus veteres græci et latini scriptores emendantur et declarantur* (1753, in-80); *Antiquitatum Germaniæ specimen* (1761-1766, in-40); *Opuscula* (1767, in-80), etc.

CRUSIUS (Christian-Auguste), théologien et philosophe allemand de l'école mystique, adversaire de la philosophie de Leibnitz et de Wolf, né à Leusse, près de Mersebourg, en 1715, mort à Leipzig le 18 février 1775. Rudi-

ger, son maître de prédilection, lui avait enseigné les principes mystiques de l'ancienne école théologique, mitigés par un rationalisme scolastique que Crusius considérait comme une simple méthode. Leibnitz lui paraissait avoir inauguré en Allemagne une ère funeste. Le principal disciple de Leibnitz, Wolf, en exagérant les idées de son maître et en voulant faire des doctrines philosophiques une science sèche, froide, compassée, ne procédant que par des arguments mathématiques, donnait certes prise à la critique. Crusius sentait les défauts de Wolf, sans être de taille à détruire son système et à en fonder un autre plus conforme à ses tendances mystiques. Successivement professeur de philosophie et de théologie à Leipzig, il essaya, sans succès marqué, de remplacer le dogmatisme pédantesque de Wolf par un autre dogmatisme de sa façon. On s'aperçut bientôt que cette œuvre était au-dessus de ses forces : il avait des instincts et point de science acquise. Il manquait aussi de facilité et d'audace, il n'avait point de vues d'ensemble et il ne sut pas se faire une méthode. Et puis, à son insu, il est de l'école de Wolf : pour lui l'unique source de la philosophie, c'est l'entendement, et la raison pure est son organe exclusif. D'autre part, la vérité est éternelle; elle se compose de la réalité que constate la raison pure. Il divise toute la science humaine en trois parties : la logique, la métaphysique et la philosophie pratique ou morale. Il rejette le principe de contradiction, considéré, depuis Aristote, comme le seul principe qu'il soit utile de suivre en matière de dialectique; il lui oppose le principe de la *convenabilité*, dont le principe de contradiction n'est qu'un côté, car il en a de plus deux autres, l'inséparabilité et l'incompatibilité. Ces grands mots séduisent quelques personnes au delà du Rhin, où l'incompréhensible est souvent regardé comme voisin de la profondeur. Quant à la certitude, elle nait, dit Crusius, de l'impossibilité où l'on est de ne pas croire. Ce fondement n'est pas bien solide. L'auteur lui donne pour renfort la vérité divine. La logique dérive pour lui de la psychologie, ce qui est fort bien; mais il n'a pas de psychologie, et se borne à dire, après avoir constaté dans l'âme l'existence de quelques facultés fondamentales, que l'essence de l'âme est de ne point obéir à des lois.

Sa métaphysique ne diffère pas beaucoup de celle de Descartes. Cependant il considère l'espace et le temps comme des modes simples de Dieu. Ensuite il confond l'intelligible avec le réel, et de la notion de l'Être parfait cherche à déduire l'existence de Dieu, ce qui du reste continue de se faire en France dans l'enseignement universitaire. Le Dieu de Crusius est absolument libre, en ce sens que sa volonté, pour agir, n'obéit à aucun motif.

Comme la doctrine de Wolf avait un grand nombre d'adversaires, il se forma autour de son contradicteur un groupe d'adhérents qui le déterminèrent à publier ses doctrines, afin qu'elles pussent circuler parmi ceux qui ne pouvaient pas assister au cours du maître.

Ses principaux écrits sont : *Chemin de la certitude et de la conviction dans la connaissance humaine* (Leipzig, 1747, 1 vol. in-80); *Esquisse des vérités rationnelles nécessaires, comme opposées aux vérités contingentes* (Leipzig, 1748, 1 vol. in-80); *Dissertatio de usu et limitibus rationis sufficientis* (Leipzig, 1752, in-80); *De summis rationis principis* (Leipzig, 1752, 1 vol. in-80); *Traité du légitime usage et de la limite du principe de la raison dite suffisante ou déterminante* (nouvelle édition, Leipzig, 1766, 1 vol. in-80); *Conduite rationnelle de la vie* (Leipzig, 1767, in-80); *Guide dans la manière ordinaire et prévoyante de réfléchir sur les événements naturels* (Leipzig, 1774, in-80). Crusius ne figure plus que dans l'histoire de la pensée; ses livres, comme ses opinions, sont depuis longtemps sortis de la circulation.

CRUSIUS (Gottlieb-Lebrecht), graveur allemand, né près de Zwickau en 1730, mort vers 1780. Il étudia la gravure à Leipzig, passa quelques années à Paris, et exécuta de jolies estampes dans le genre des ornements, d'après ses propres compositions. — Son frère, Charles-Lebrecht CRUSIUS, mort en 1769, a gravé de remarquables estampes, notamment pour les *Œuvres* de Wieland et pour *L'ami des enfants* de Weiss.

CRUSMATA s. m. (kru-sma-ta). V. CRUMATA.

CRUSSIR v. n. ou intr. (kru-sir). Craquer; se choquer; rompre. || Vieux mot.

Crussol (CHÂTEAU DE), château ruiné de France (Ardèche), commune de Saint-Péray, au sommet d'une montagne qui domine la rive droite du Rhône, et d'où l'on découvre une vue magnifique sur les plaines du Dauphiné. Le château de Crussol, véritable nid d'aigle posé sur la cime d'un roc inaccessible, fut probablement bâti dans le cours du xii^e siècle. Il est ceint de remparts crénelés et flanqué de tours à demi écroulées. Le donjon porte dans le pays le nom de *cornes de Crussol*, à cause de ses deux pignons aigus. Les ruines de Crussol, d'un aspect imposant et pittoresque, attirent de loin les regards des voyageurs qui descendent ou qui remontent la vallée du Rhône.

CRUSSOL, famille française, primitivement

appelée Bastet, et qui a pris le nom de Crussol d'une terre située dans le Vivarais. Elle avait pour chef, sous le règne de Charles VII, Gérard, seigneur de Crussol, père d'un autre Gérard, archevêque de Tours et patriarche d'Antioche, et de Louis de Crussol, grand panetier de France sous Louis XI. Jacques de Crussol, fils de Louis, également grand panetier de France, épousa Simonne d'Uzès, qui lui apporta la vicomté de ce nom. Il eut pour successeur son fils aîné, Charles de Crussol, vicomte d'Uzès, grand panetier de France sous François I^{er}, père d'Antoine de Crussol, qui fut fait duc et pair par Charles IX, mais qui mourut en 1573 sans laisser de postérité. Jacques de Crussol, frère puîné d'Antoine, mort en 1586, laissa Emmanuel de Crussol, chevalier d'honneur de la reine Anne d'Autriche, qui hérita du titre de duc et pair de son oncle. D'Emmanuel vinrent François, qui a continué la filiation directe; Jacques-Christophe, auteur du rameau des marquis de Saint-Sulpice, d'où est sorti celui des comtes d'Amboise; Alexandre-Galliot, auteur du rameau des marquis de Montsalez, éteint en 1743. François de Crussol, duc d'Uzès, fut père : 1^o de Louis de Crussol, auteur du rameau des marquis de Florensac, qui a produit Emmanuel-Henri-Charles, baron de Crussol, député aux états généraux de 1789 et père d'Alexandre-Charles-Emmanuel, pair de France sous la Restauration; 2^o d'Emmanuel de Crussol, deuxième du nom, duc d'Uzès. Le fils aîné de celui-ci fut tué à la bataille de Nerwinde. Le troisième, François de Crussol, comte d'Uzès, hérita du duché de Montausier par sa mère. Le second, Jean-Charles, épousa en premières noces Anne-Hippolyte Grimaldi, fille du prince de Monaco, et en secondes noces Anne-Marie-Marguerite de Bullion, fille d'un prévôt de Paris. Du second lit est issu Charles-Emmanuel, qui prit le titre de duc de Crussol du vivant de son père, et qui eut pour successeur son fils, François-Emmanuel de Crussol, duc d'Uzès, lieutenant général. Marie-François-Emmanuel de Crussol, duc d'Uzès, fils du précédent, fut créé pair sous la Restauration, et fut père d'Emmanuel, duc de Crussol, membre de la Chambre des députés sous Louis XVIII et sous Charles X.

CRUSSOL (Jacques de), seigneur de Baudiné, célèbre chef protestant du Languedoc, né dans la première moitié du xvi^e siècle, mort en 1586. Ce personnage, qui occupa une place distinguée dans l'histoire des guerres de la Réforme en France, était auprès du prince de Condé lorsqu'eut lieu la première levée de boucliers pour la cause religieuse. Dépeché aussitôt à Montpellier par son illustre patron (mai 1562), il y fut reconnu comme chef. Crussol, que l'on désigne fréquemment par le nom de sa terre de Baudiné, se signala tout d'abord par la prise de Marseillan et de Béziers, places importantes; il ne commandait, en ce moment, que 1,200 hommes, et avait sous ses ordres les barons de Faugères et de Montpeyroux, les sieurs de Colombiers, de Gasparét et d'Olivier. Malheureusement cette expédition fut souillée par de grands excès.

On voit ensuite, dans cette même année 1562, Crussol-Baudiné former à Montpellier un conseil de cinq personnes et conférer à ce conseil un pouvoir presque absolu; rompre le blocus de Béziers fait par les catholiques, prendre Magalas, Lespignan et tous les forts du littoral jusqu'à Narbonne; attaquer Joyeuse avec des forces inférieures et subir une défaite complète. Ce revers l'abattit et, trois jours après, il conclut avec Joyeuse un accord qui livrait Béziers et Béziers, à condition que le culte réformé y serait maintenu, et que les protestants seraient traités aussi favorablement que les catholiques; ce qui n'eut point lieu, comme on peut le penser. Les hostilités recommencèrent donc avec fureur. N'ayant pu reprendre Béziers, Baudiné échoua également devant Frontignan, y subit de graves pertes, et dut rentrer dans Montpellier. Avec une diligence singulière, disent MM. Haag dans la *France protestante*, il fit raser les faubourgs, abattre tous les arbres à portée du canon, et prendre les dispositions nécessaires à une longue défense. Joyeuse, qui entretenait des intelligences avec les catholiques de la ville, espérait n'avoir qu'à paraître pour en recevoir les clefs; mais il fut déçu dans son attente : le feu des remparts l'obligea de s'éloigner promptement. Baudiné avait sous ses ordres huit compagnies d'arquebusiers à cheval commandées par d'intrépides officiers, une compagnie de Suisses et deux de milices bourgeoises. Il sut disposer habilement de ces forces considérables, non-seulement pour mettre Montpellier à l'abri de toute attaque sérieuse, mais encore pour enfermer Joyeuse au milieu des marais et le tenir comme assiégé dans son camp de Lates. Il n'y eut d'ailleurs entre les deux armées que quelques escarmouches. Le 4 octobre, le duc de Joyeuse battit en retraite.

Crussol fut ensuite assiégé par Agde et Aiguës-Mortes, se rend, par Nîmes, dans le Vivarais, son pays natal, prend le Pouzin, fait lever le siège d'Aubenas, puis, ayant subi une perte à l'arrière-garde, se rabat sur Bourg-Saint-Andéol. Les gens de l'endroit ayant commis des actes de trahison et massacré la garnison huguenote, Crussol en tire une vengeance éclatante : il prend la ville d'assaut, et fait passer au fil de l'épée une partie de ses dé-

fenseurs; le reste se sauve en traversant le Rhône à la nage. De là il revint en toute hâte dégager Agde, que Joyeuse pressait vivement. Nommé lieutenant général et gouverneur de Nîmes, il y fit son entrée solennelle le 23 décembre.

En 1567, Condé ayant repris les armes, Jacques de Crussol, qui venait de quitter le nom de Baudiné pour prendre celui de d'Acier, fut investi du commandement en chef des protestants du Midi, tint en échec Joyeuse dans la citadelle de Montpellier, et enfin l'en débuisqua, non sans de cruelles pertes. Les habitants de la ville n'eurent rien de plus pressé que de démanteler cette forteresse menaçante. La belle terrasse publique, appelée le Pérou, occupe aujourd'hui l'emplacement de ce fort.

On voit ensuite le chef huguenot faire lever le siège de Pont-Saint-Esprit et provoquer le rassemblement général des réformés pour secourir le prince de Condé. Ce fut dès lors toute une série de combats et d'escarmouches. Renforcé par les vicomtes du Quercy, et se trouvant à la tête de 14,000 hommes, il enlève Pont-Saint-Esprit aux Avignonnois, emporte d'assaut Saint-Marcel - d'Ardèche, dégage Saint-Marcellin serré par Gordes, prend la Côte-Saint-André et la tour de Saint-Quentin, puis repasse le Rhône, pendant que les vicomtes mènent une partie des troupes à Condé. Il marche vers Roquemaure, où campe Joyeuse, et tente vainement d'attirer celui-ci au combat. Il ne peut sauver Aramon, malgré la rapidité de sa marche, et, à la tête de 300 chevaux et de 14 enseignes d'infanterie, il est battu par des forces supérieures à Montfrin.

Lors de la signature de la paix, Crussol d'Acier, quittant Nîmes, retourna dans son château du Vivarais, dont on voit encore les ruines en face de Valence. Mais bientôt après, ayant appris la fuite de Condé à La Rochelle, il se mit en devoir de lever des troupes et d'aller pour auxiliaires neuf régiments protestants du Dauphiné et d'autres milices venues de la Provence. Les historiens nous apprennent que la cornette de d'Acier était verte et portait une hydre à têtes de cardinaux et de moines, qu'Hercule abattait à coups de massue, avec cette devise : *Qui caso Crudeles*, anagramme de *Jacques de Crussol*. D'Acier, guidant une armée de 22,000 hommes, envahit le Gévaudan, occupa Milhau en Rouergue, y laissa garnison et pénétra au cœur de la France. Plusieurs places furent forcées sans que Montluc osât se présenter pour arrêter le torrent. Après avoir remporté divers avantages, Crussol passa le Lot, gagna Ribérac et put opérer heureusement sa jonction avec Condé à Aubeterre. Il suivit ce prince jusqu'au combat de Jaseneuil, puis fut détaché à Loudun et sut défendre cette place attaquée par le duc d'Anjou, qui dut se retirer. Au moment où s'engagea la bataille de Jarnac, Crussol était à Cognac, où il disposait de 6,000 arquebusiers, dont la présence, disent les biographes protestants, aurait pu changer le sort de la journée. Il partit en toute hâte, mais il avait cinq grandes lieues à parcourir, et il avait en route la défaite des protestants. Ayant regagné Cognac en bon ordre, il y reçut plusieurs régiments échappés au désastre, et fut nommé commandant de la place par Coligny. Assiégé bientôt après, il fit des sorties vigoureuses et repoussa pour la seconde fois le duc d'Anjou. En récompense de sa belle conduite, il fut nommé colonel général de l'infanterie et succéda à d'Andelot, qui avait été tué.

La fin de la carrière de Crussol ne répond nullement à ce qu'on vient de lire. Voici comment les frères Haag la racontent, avec une indignation touchante et légitime, mais qui aurait dû se trahir déjà aux massacres de Marseillan et de Béziers : « D'Acier assista au combat de la Roche-Abeille et accompagna Coligny au siège de Poitiers. Atteint par les fièvres qui décimaient l'armée protestante, il dut se retirer à Nîort et de là à Saint-Maixent. Relevé de maladie, il se rendit auprès de l'amiral avec les princes et combattit vaillamment à Montcontour, où il fut fait prisonnier. Santa-Fiore lui sauva généreusement la vie, malgré les ordres formels qu'il avait reçus de Pie V de n'épargner aucun huguenot, et son humanité lui attira une disgrâce. » Il paraît que sa rançon lui coûta 10,000 écus. « Épargné à la Saint-Barthélemy, à la considération du duc, son frère, Jacques de Crussol s'attacha dès lors au parti de la cour, sans changer toutefois de religion. En 1573, il servit sous le duc d'Anjou au siège de La Rochelle. Ennemi de Danville, d'Acier, devenu duc d'Uzès, accepta en 1574 le titre de lieutenant général dans le Languedoc, avec la mission d'y combattre les protestants, unis alors aux catholiques politiques. On vit donc alors un protestant à la tête des catholiques, et un catholique à la tête des protestants. Le duc d'Uzès prit d'ailleurs à cœur de justifier la confiance de Henri III, il fit tout le mal qu'il put à ses coreligionnaires, massacrant les habitants des villes qu'il soumettait, brûlant les récoltes aux alentours de celles qui lui résistaient et commettant partout d'infâmes ravages. Ses exploits militaires se réduisirent à peu de chose. Au reste, il finit par renoncer de lui-même à la profession extérieure de la religion protestante, sacrifice qui, sans doute, coûta peu à sa conscience, et, en 1578, il fut créé chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. Il avait épousé, en 1568, Françoise de Clermont, fille du vicomte de Tallard. »

CRUSTACÉ, **ÉE** adj. (kru-sta-sé — du lat. *crusta*, croûte). Zool. Qui est couvert d'un test, d'une enveloppe dure : Animaux CRUSTACÉS. Les œufs des insectes sont de deux genres : les uns sont membraneux comme ceux des tortues et des reptiles, les autres sont CRUSTACÉS comme ceux des oiseaux. (Bonnet.)

— Pathol. Se dit de quelques maladies de la peau caractérisées par des croûtes : *Lepra CRUSTACÉE*. *Dartre CRUSTACÉE*.

— Bot. Se dit, par opposition à foliacé, des lichens qui adhèrent fortement par toute leur surface inférieure aux corps sous-jacents. || Se dit aussi de l'enveloppe des graines, lorsqu'elle est dure et cassante : *Le ricin a un test CRUSTACÉ*.

— s. m. pl. Zool. Classe d'animaux articulés, munis de cinq à sept paires de pattes, et dont le corps est entouré d'une enveloppe calcaire : Les CRUSTACÉS vivent en général près des côtes. (Milne Edwards.)

— Encycl. Zool. La classe des *crustacés* comprend tous les animaux à pattes articulées qui sont pourvus d'un cœur et de branchies. Les crabes et les écrevisses appartiennent à ce groupe ; mais on y range aussi un grand nombre d'animaux dont la structure est moins compliquée et dont la forme extérieure est très-différente, car, à mesure que l'on descend dans la série naturelle de ces êtres, on voit le plan général d'organisation se modifier successivement et se simplifier de plus en plus. Ces derniers *crustacés* sont même si imparfaits, qu'ils ne peuvent vivre que fixés en parasites sur d'autres animaux, et qu'on les a rangés parmi les vers intestinaux.

Le corps des *crustacés* se compose d'une série d'anneaux plus ou moins distincts. Tantôt la plupart de ces segments sont simplement articulés entre eux et jouissent d'une mobilité assez grande ; tantôt ils sont presque tous soudés ensemble, et ne se distinguent que par des sillons situés à leur point de jonction ; enfin d'autres fois leur union est encore plus intime, et c'est par analogie seulement qu'on est conduit à considérer le tronçon résultant de leur union comme composé de plusieurs anneaux. Il en résulte des différences très-grandes dans la forme générale de ces animaux, et si l'on compare entre eux un cloporte et un crabe, par exemple, on sera porté au premier abord à les croire conformés d'après des types entièrement dissemblables. Mais une étude plus approfondie de leur structure fait voir que la composition de leur squelette tégumentaire est essentiellement la même, et que les différences tiennent presque entièrement à ce que la plupart des anneaux, complètement distincts et mobiles chez les cloportes, sont soudés entre eux chez les crabes, et à ce que certaines parties analogues ne présentent pas chez ces deux animaux les mêmes proportions. Ainsi, chez le cloporte ou chez le talitre, on trouvera une tête distincte, suivie d'un thorax composé de sept anneaux semblables entre eux, et portant chacun une paire de pattes ; à la partie postérieure du corps, on trouve un abdomen formé également de sept segments dont la grandeur diminue rapidement, mais dont la forme est à peu près la même que dans le thorax. Chez un crabe, au contraire, la tête n'est pas séparée du thorax et ne forme, avec toute cette partie moyenne du corps, qu'un seul tronçon recouvert par un grand bouclier solide nommé carapace ; de plus, l'abdomen échappe d'abord à l'œil, car il est replié au-dessous du thorax et n'offre que peu de volume. Cependant il est facile de démontrer que chez le crabe, comme chez le cloporte, il existe en arrière de la tête sept anneaux thoraciques bien reconnaissables, et que la carapace n'est pas un organe nouveau créé pour les premiers, mais seulement la portion dorsale de l'un des anneaux de la tête, qui a pris un développement extrême et a chevauché sur tous les anneaux voisins. Cette étude comparative du squelette tégumentaire des *crustacés* offre un grand intérêt pour l'anatomie philosophique, dont une des branches les plus importantes a trait aux modifications que la nature fait subir aux mêmes éléments organiques, afin de les adapter à des usages variés, et de créer avec des matériaux analogues des animaux dissemblables. Le squelette tégumentaire des *crustacés* offre, en général, une consistance très-considérable ; presque toujours il est de nature pierreuse, et renferme en effet une proportion très-considérable de carbonate de chaux. On peut considérer cette enveloppe solide comme étant une espèce d'épiderme ; car au-dessous on trouve une membrane qui ressemble au derme des animaux supérieurs, et à certaines époques elle se détache et tombe. On comprend facilement la nécessité de ces mues chez des animaux dont tout le corps est renfermé dans une gaine solide qui, ne pouvant croître comme les parties intérieures, opposerait à leur développement un obstacle invincible. Aussi les *crustacés* changent-ils de carapace pendant tout le temps que dure leur croissance, et il paraîtrait que la plupart de ces animaux grandissent pendant toute leur vie.

La manière dont ils se dépouillent de leur ancienne enveloppe est très-singulière. En général, ils parviennent à en sortir sans y occasionner la moindre déformation, et, lorsqu'ils la quittent, toute la surface de leur corps est déjà revêtue de la nouvelle gaine ;

mais celle-ci est encore molle et n'acquiert la solidité qu'elle doit avoir qu'au bout de quelques jours.

La tête des *crustacés* paraît résulter de l'union intime de plusieurs anneaux confondus en un seul tronçon. Tantôt elle est mobile et distincte du thorax, tantôt elle est réunie aux anneaux de cette partie du corps. Elle porte des yeux, deux paires d'antennes et la bouche, dont les bords sont armés d'appendices nombreux. Quelquefois ce sont de véritables pattes qui entourent la bouche, et qui remplissent en même temps les fonctions de mâchoires ; mais, en général, plusieurs de ces membres sont exclusivement appropriés à la préhension des aliments, et l'on remarque qu'à mesure qu'on s'élève dans la série des *crustacés* le nombre des appendices buccaux augmente et le nombre des pattes diminue proportionnellement. Ces derniers organes sont fixés aux anneaux thoraciques. Leur nombre est ordinairement de cinq ou sept paires, et leur forme varie suivant qu'ils doivent servir à la nage, à la marche ou à la préhension. Dans le premier cas, ils sont larges et plus ou moins membraneux ; dans le second, ils sont grêles et allongés, et, lorsqu'ils doivent servir à l'animal pour saisir les corps dont il veut s'emparer, ils se terminent par une pince plus ou moins complète. Enfin, à la suite des pattes proprement dites, on trouve presque toujours une double rangée d'appendices qui sont fixés à l'abdomen et qu'on nomme fausses pattes ; ils aident à la natation et servent à porter les œufs.

Le système nerveux se compose d'une double série de ganglions situés sur la face ventrale du corps, près de la ligne médiane. En général, leur nombre correspond à celui des segments distincts dont le corps se compose, et toujours ceux de la première paire sont logés dans la tête, au-dessous de l'œsophage, où ils constituent une espèce de cerveau ; mais la disposition des ganglions du thorax et de l'abdomen varie beaucoup : tantôt ils sont également espacés entre eux, et forment avec leurs cordons de communication une chaîne étendue d'un bout à l'autre du corps ; tantôt ils sont plus ou moins rapprochés entre eux, et quelquefois ils sont réunis en une seule masse située vers le milieu du thorax. Il est à noter que cette centralisation du système nerveux devient de plus en plus complète à mesure que l'animal acquiert une organisation plus élevée. Du reste, ces animaux n'ont tous que des facultés très-bornées. Les yeux sont conformés à peu près de même que chez les insectes ; quelquefois ils sont simples, mais en général ils sont composés, et, chez les *crustacés* les plus parfaits, ces organes sont portés sur des pédoncules mobiles, disposition qui ne se voit dans aucune des autres divisions de l'embranchement des animaux articulés. Chez un grand nombre de *crustacés*, il existe aussi un appareil de l'ouïe, qui est situé à la base des antennes externes et qui se compose d'une petite membrane semblable à un tympan, au-dessous de laquelle se trouve une espèce de vestibule rempli de liquide et renfermant la terminaison d'un nerf particulier. On ne sait rien de positif touchant l'odorat et le goût.

La plupart des *crustacés* vivent de substances animales, mais leur régime présente de grandes variétés. Les uns ne se nourrissent que de substances liquides ; les autres se nourrissent d'aliments solides, et l'on remarque des différences correspondantes dans la conformation de leur bouche. Chez les *crustacés* broyeur, il existe au devant de la bouche une levre courte et transversale, suivie d'une paire de mandibules, d'une levre inférieure, d'une ou deux paires de mâchoires proprement dites, et, en général, d'une ou de trois paires de mâchoires auxiliaires, ou petites mâchoires, qui servent principalement à la préhension des aliments. Chez les *crustacés* suceurs, au contraire, la bouche se prolonge en une espèce de bec ou trompe semblable à ce qui existe chez les insectes dont les mœurs sont analogues. Dans l'intérieur de ce tube se trouvent des appendices grêles et pointus, qui font l'office de petites lancettes, et de chaque côté on voit d'ordinaire des organes analogues aux mâchoires auxiliaires des *crustacés* broyeur, mais qui sont conformés de manière à fixer l'animal sur sa proie. Le canal digestif s'étend de la tête à l'extrémité postérieure de l'abdomen, et se compose d'un œsophage très-court, d'un estomac grand, et en général armé intérieurement de dents puissantes, d'un intestin grêle et d'un rectum. Chez quelques *crustacés* la bile est sécrétée par des vaisseaux biliaires assez semblables à ceux des insectes ; mais en général il existe un foie très-volumineux, divisé en plusieurs lobes, et composé d'une multitude de petits tubes terminés en cul-de-sac, et groupés autour d'un canal excréteur ramifié, dont l'extrémité débouche de chaque côté dans l'intestin, près du pylore. On ne sait rien sur la manière dont le chyle passe de l'intestin dans l'appareil circulatoire. Le sang est incolore ou légèrement teint en bleu ou en lilas, et se coagule facilement. Ce liquide est mis en mouvement par un cœur situé sur la ligne médiane du dos, et composé d'une seule cavité. La forme de cet organe varie. Ses contractions chassent le sang dans les artères, qui le distribuent à toutes les parties du corps. Les veines sont très-incomplètes, et sont formées principalement par des lacunes, que les divers organes laissent entre eux, et que tapisse une mince couche de tissu cellulaire.

Elles aboutissent à de vastes sinus situés près de la base des pattes, et de ces cavités le sang se porte aux organes respiratoires, puis revient au cœur par des canaux bien distincts, nommés branchio-cardiaques.

Les *crustacés* sont presque tous des animaux essentiellement aquatiques. Aussi leur respiration se fait-elle presque toujours à l'aide de branchies, et, lorsque ces organes manquent, c'est la peau de certaines parties du corps (le plus souvent des pattes) qui en tient lieu. Il existe un très-petit nombre de ces animaux qui vivent à l'air ; mais, au lieu d'être pourvus de poumons ou de trachées, ils respirent par des branchies disposées de manière à se maintenir dans l'état d'humidité nécessaire à l'exercice de leurs fonctions. Du reste, la disposition des branchies varie beaucoup dans les divers *crustacés* : tantôt ce sont des portions membraneuses des membres abdominaux ou thoraciques qui les constituent ; tantôt ce sont des organes d'une structure beaucoup plus compliquée, formés d'une multitude de lamelles ou de petits cylindres.

Les *crustacés* sont tous ovipares. La femelle se distingue en général du mâle par la forme plus élargie de son abdomen. Après avoir pondu ses œufs, elle les porte pendant un certain temps suspendus sous cette partie du corps, ou même renfermés dans une espèce de poche formée par des appendices appartenant aux pattes. Quelquefois les petits naissent dans cette poche, et y restent jusqu'à ce qu'ils aient subi leur première mue. On croyait naguère que les *crustacés* ne subissent pas de métamorphoses véritables, qu'ils éprouvent seulement des mues, et que quelquefois ils acquièrent par les progrès de l'âge un plus grand nombre de pattes ; cette opinion fut combattue par J.-V. Thompson, qui assura que le crabe commun éprouve dans sa jeunesse de véritables métamorphoses, assertion aussitôt repoussée par la plupart des zoologistes, mais dont la parfaite exactitude est aujourd'hui hors de doute. Après Thompson, le capitaine Ducasse fut le premier à s'engager dans cette voie. Il y fut suivi peu d'années après par M. Joly. Suivant Joly, par jour le développement des œufs d'une petite salicocque qu'on trouve abondamment dans le canal du Midi, et qu'il a nommée *caridina Desmarestii*, M. Joly est arrivé à établir que ce *crustacé* éprouve de véritables métamorphoses. Dans son premier état, la caridine ne possède que trois paires d'appendices buccaux et trois paires de pattes, tandis que l'adulte a six paires d'appendices buccaux et cinq paires de pattes. Bien plus, les trois paires de pattes que possède la jeune caridine ne sont pas un à-compte sur les cinq paires que possèdera le *crustacé* adulte ; ces trois paires de pattes se changent en mâchoires auxiliaires, et les cinq paires de pattes se forment de toutes pièces. Ajoutons qu'au sortir de l'œuf la caridine est privée des branchies, de l'appareil stomacal et des fausses pattes abdominales qu'elle possèdera plus tard. En 1853, le pêcheur Étienne Leguilloux ayant envoyé au Jardin des Plantes de petits homards à peine éclos, M. Valenciennes reconnut que ces petits sont des larves, et que ces larves, considérées jusqu'ici comme un animal *sui generis*, ont été décrites sous le nom de zoés. « Étienne Leguilloux, disait M. Valenciennes, a obtenu de nombreuses éclosions. Il a vu, au bout de huit jours, les petits changer une première fois de peau ; à deux mois, les changements des formes extérieures sont encore plus sensibles ; à trois mois, on commence à voir les grosses pincés caractéristiques du homard ; à six mois, les petits ont pris la forme d'un homard adulte. » Mais voici un fait plus caractéristique encore. Le *phyllosome* est un *crustacé* aplati comme une feuille, transparent, formé de deux disques en bouclier, dont le plus grand, situé en avant, forme la tête de l'animal et porte les antennes et les yeux ; l'autre, en partie recouvert par le précédent, donne insertion aux pattes et se termine par un abdomen souvent rudimentaire. Les pattes sont tout à fait impropres à la marche et ne peuvent servir qu'à la nage. Comme tout le monde connaît la langouste, chacun peut apprécier la différence prodigieuse qui existe entre ces deux animaux. Du reste, le phyllosome constituerait à lui seul, non point seulement un genre ou même une famille, mais un ordre particulier. Or le prétendu ordre des phyllosomes ne renferme en réalité que la larve de la langouste. Entre phyllosomes et langoustes il n'y a qu'une différence d'âge. Ce fait, qui, il y a quelques années, avait laissé des doutes dans l'esprit de quelques naturalistes, est admis aujourd'hui depuis qu'un mémoire récent de M. L. Gerbe les a dissipés. Le même naturaliste a étendu ses recherches à un grand nombre de genres ; elles se résument ainsi : 1^o Les larves des espèces appartenant aux genres *maia*, *pisa*, *platycarcinus*, *cancer*, *xanthus*, *gonoplax*, *portunus*, *porcellana*, *palinurus*, *homarus*, *callinassa*, *crangon*, *athanas*, *paléon*, *mysis*, *jone*, et très-probablement celles d'une foule d'autres genres, subissent toutes, immédiatement après leur naissance, une première mue qui leur donne une forme différente de celle qu'elles avaient dans l'œuf. 2^o Aucun des *crustacés* marins de la division des *podophthalmes* et de celle des *édriophthalmes*, observés par M. Gerbe, n'apporte en naissant une organisation complète et des formes qui puissent les faire rapporter à l'espèce à laquelle il appartient, et tous

sont pourvus d'appendices transitoires de natation qui leur donnent un genre de locomotion différent de celui qu'ils auront à l'état adulte ; ces appendices persistent jusqu'à la cinquième ou la sixième mue, et s'atrophient sur place sans tomber. Ce n'est, chez les uns, qu'à la cinquième mue, qu'à la sixième chez les autres, et après avoir subi des modifications à chaque mue, que les organes externes sont complets. C'est à ces formes externes transitoires, si différentes de celles des animaux parfaits, et se modifiant à chacune des cinq ou six premières mues, que sont dus une foule de fausses espèces, de faux genres, de familles douteuses, comme celle des crichthiens dans l'ordre des stomapodes, qui parait en grande partie établie sur des *crustacés* à l'état de larves. Nous avons même signalé un ordre tout entier à éliminer, celui qu'on avait formé pour les larves des langoustes, pour les phyllosomes. Du reste, si rapprochées que soient par les formes extérieures les larves des diverses espèces de *crustacés*, elles offrent cependant, dans la disposition, la configuration, le nombre des taches de la peau ou de l'intestin, notamment dans le nombre et la conformation des appendices transitoires qui ornent l'extrémité du dernier anneau de l'abdomen, des caractères certains, qui permettent de dire à quelle espèce la larve appartient.

L'estomac des larves des *crustacés* marins ne présente aucune pièce solide propre à broyer les aliments ; il est simplement muni à la face interne de spinules roides, rangées par séries, et de cils vibratiles semblables à ceux que l'on trouve dans l'estomac d'une foule d'animaux inférieurs. Dans toutes ces larves, le foie est d'abord réduit à deux simples culs-de-sac, un de chaque côté. Toutes ont une respiration tégumentaire, de quelque manière que cette fonction doive s'opérer plus tard ; et, à l'exception des homards, qui ont en naissant un appareil branchial tout à fait rudimentaire et impropre à exercer aucune fonction, les larves de *crustacés* connues sont absolument dépourvues de cet appareil ; il en est même qui n'en présentent de traces qu'après plusieurs mues. L'absence de la fonction branchiale entraîne nécessairement une différence radicale entre la circulation de la larve et celle de l'animal parfait. Chez toutes les larves susdites, le sang que les artères ont distribué aux diverses parties du corps revient tout entier directement au cœur, et cet état se continue jusqu'à un âge avancé. Ce n'est qu'après la troisième mue que, dans la larve la plus complète des espèces de nos mers, celle du homard, quelques globules sont distraites de la circulation générale primitive, pour pénétrer dans les branchies naissantes.

La classe des *crustacés* se divise en trois groupes naturels, d'après la conformation générale de la bouche, savoir : les *crustacés* broyeur, dont la bouche est armée de mâchoires et de mandibules propres à la mastication ; les *crustacés* suceurs, dont la bouche est composée d'un bec tubulaire armé de suçoirs, et les *crustacés* xiphosures, dont la bouche ne présente pas d'appendices qui lui appartiennent en propre, mais est entourée de pincettes dont la base fait office de mâchoires. Les *crustacés* broyeur se divisent en neuf ordres : 1^o l'ordre des décapodes, comprenant les crabes, les écrevisses et tous les *crustacés* dont les branchies sont intérieures, et dont les pattes sont au nombre de cinq paires ; 2^o l'ordre des stomapodes, dans lequel on a incontestablement compris des larves d'animaux d'ordres différents : c'est évidemment une division à remanier ; 3^o, 4^o, 5^o les trois ordres des amphipodes, des isopodes et des lœmodipodes, formant un groupe assez naturel, celui des édriophthalmes, ainsi nommés parce que leurs yeux ne sont jamais portés sur des pédoncules mobiles ; 6^o et 7^o les ordres des capépodes et des ostropodes, formant ensemble le groupe des entomostacés, composé d'animaux qui n'ont ni branchies ni organes particuliers qui puissent en tenir lieu, et dont la respiration est cutanée ; 8^o et 9^o enfin l'ordre des cladocères et celui des phyllopodes, formant à leur tour le groupe des branchiopodes, et pourvus de pattes natatoires, non membraneuses dans le premier de ces ordres, et membraneuses dans le second.

La division des *crustacés* suceurs comprend des animaux parasites. Ils ont la bouche en forme de bec ou de trompe cylindrique, renfermant des appendices styliformes propres à percer les téguments des animaux dont ils sucent les humeurs. La structure de ces animaux varie beaucoup, et la plupart éprouvent dans le jeune âge des métamorphoses considérables. Quelques-uns peuvent toujours marcher ou nager ; mais d'autres, après s'être fixés sur leur proie, prennent un accroissement monstrueux qui les prive de la faculté de se mouvoir ; leurs membres deviennent rudimentaires, tandis que leur corps grossit beaucoup et prend souvent les formes les plus bizarres. Ils vivent en général sur les poissons.

Enfin la division des *crustacés* xiphosures ne se compose que d'un seul genre, celui des limules, dont la structure est des plus anormales. Ce sont de grands *crustacés* dont le corps est divisé en deux parties. La première, recouverte par un grand bouclier demi-circulaire, porte les yeux, les antennes, et six paires de pieds qui entourent la bouche, et qui servent en même temps à la marche et à la mastication. La seconde partie, recouverte

par un autre bouchier presque triangulaire, porte en dessous cinq paires de pattes nata-toires, dont la postérieure est garnie de bran-chies et se termine par une longue queue styliforme.

CRUSTACÉEN, ÉENNE adj. (kru-sta-sé-ain, é-è-ne — rad. *crustacé*). Zool. Qui con-cerne les crustacés.

— Entom. Qui a le corps écailleux.

CRUSTACÉOLOGIE s. f. (kru-sta-sé-o-lo-ji — de *crustacé*, et du gr. *logos*, traité). His-toire des crustacés.

CRUSTACÉOLOGUE s. m. (kru-sta-sé-o-lo-ghe — rad. *crustacéologie*). Celui qui s'oc-cupe de l'étude des crustacés.

CRUSTACITE s. m. (kru-sta-si-te — rad. *crustacé*). Zool. Crustacé fossile.

CRUSTAIRE s. m. (kru-sté-re — du lat. *crustarius*, de *crusta*, cruste). Antiq. rom. Ouvrier qui modelait des crustes.

CRUSTE s. m. (kru-sté — lat. *crustum*, même sens). Antiq. rom. Croûte, sorte de pâ-tisserie.

— s. f. Figure en relief qu'on appliquait sur la vaisselle. || En ce sens, il vient de *crusta*.

CRUSTODÉ, ÉE adj. (kru-sto-dé — du lat. *crusta*, croûte). Hist. nat. Qui est entouré d'un test, d'une croûte.

CRUSTODERME adj. (kru-sto-dér-me — du lat. *crusta*, croûte, et du gr. *derma*, peau). Zool. Qui a la peau dure, croûteuse.

— s. m. pl. Tribu de poissons branchiosté-ges, dont le corps est enveloppé d'une sorte de test.

CRUSTOLLE s. f. (kru-sto-le). Bot. Syn. de RUILLIE, genre d'acanthacées.

CRUSTULAIRE s. m. (kru-stu-lè-re — du lat. *crustularius*, de *crustulum*, crustule). Antiq. rom. Fabricant ou marchand de crus-tules.

CRUSTULE s. m. (kru-stu-le — du lat. *crustulum*; dimin. de *crustum*, croûte). Antiq. rom. Sorte de petit cruste.

CRUSTULIFORME adj. (kru-stu-li-for-me — du lat. *crustula*, petit gâteau, et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'un échaudé.

CRUSTUMERIUM ou **CRUSTUMINUM**, ville de l'Italie ancienne, chez les Sabins, au N.-E. de Rome et près de l'Alia. Les Romains s'en emparèrent sous le règne de Romulus, et emmenèrent ses habitants pour peupler leur ville naissante.

CRUTE s. f. (kru-te). Forme ancienne du mot *croûte*.

CRUTH s. m. (krutt). Anc. mus. Sorte de viole en forme de carré long, qui était en usage dans la Bretagne et dans le pays de Galles, et qui se jouait comme notre violon. || On écrit aussi *Crouth*.

CRUTIN s. m. (kru-tain). Sylvic. Nom donné aux taillis dans les Ardennes.

CRUVEILHIER (Jean), médecin et anatomo-riste français, né à Limoges en 1791. Il vint de bonne heure à Paris pour y étudier la médecine. Il y était pendant les Cent-Jours, et il a raconté lui-même comment il alla, avec Dupuytren, porter des secours aux blessés sous les murs de Paris, le 30 mars 1814. Lors-qu'il eut pris le grade de docteur (1816), M. Cruveilhier retourna à Limoges, où il prati-qua la médecine. Toutefois il revint bientôt à Paris, après avoir passé par Montpellier. C'était en 1825. M. de Frayssinous, grand maître de l'Université, voulut donner un pro-fesseur à la Faculté de médecine de Paris. Il fallait des qualités spéciales à cette perle rare; il en fallait tant et de telle nature qu'on ne la trouva pas à Paris. Dupuytren se sou-vint de son élève, qui unissait en province les succès d'une clientèle nombreuse aux pra-tiques d'une irréprochable orthodoxie. Sans doute les notes de l'évêché furent bonnes : M. Cruveilhier eut la chaire d'anatomie.

Devenu, sans concours et sans notoriété, le successeur de Bichat et de Béclard, le nou-veau professeur sentit vivement le poids d'un tel héritage. S'il eut le triste courage de l'ac-cepter, il eut du moins l'ambition rédemp-trice de donner une excuse à une faveur si écrasante. Il prit son parti en brave et en homme d'esprit. Il afficha crânement son be-soin et son désir d'apprendre; il organisa un système nouveau; il se plongea avec fougue dans des travaux rebutants; il sut racheter par une extrême bonté ce que ses premières leçons pouvaient avoir d'incomplet et de trop élémentaire; il parvint à se concilier les sym-pathies de tous par une grâce, une obli-geance, une modestie inépuisables. Mais on comprend ce que pouvait produire un sem-blable système. Partit d'une base d'études in-suffisantes pour gravir successivement tous les degrés de son enseignement, obligé de procéder analytiquement, M. Cruveilhier dut s'interdire des vues larges et générales, pour lesquelles d'ailleurs son esprit n'était peut-être pas fait. Il fut un répétiteur excellent, il ne devint jamais un grand professeur. Au bout de dix ans, il savait son anatomie sur le bout du doigt; il avait entassé des matériaux considérables, et il publiait un traité conçu avec simplicité, écrit avec élégance, parfait modèle du genre académique, devenu le livre classique, le rudiment de tout le corps mé-dical.

Après avoir étudié l'anatomie physiologi-que, il se tourna vers l'anatomie pathologi-que. Il fit pour cette nouvelle branche ce qu'il avait fait pour la première; puis il publia un traité où l'on remarqua de très-belles plan-ches. Ce travail lui valut d'être appelé, en 1835, à occuper la chaire d'anatomie patho-logique créée par Dupuytren, et, bientôt après, M. Cruveilhier, sans bruit, sans éclat, entra à l'Académie de médecine (1836). Comme il pouvait offrir à ses malades, avec les ordonnances du médecin, les consolations de la religion, il eut bientôt une clientèle élégante et choisie. C'est une des fortunes mé-dicales de ce temps. Il a été successivement médecin de la Maternité, de la Salpêtrière, de la Charité, et il est président perpétuel de la Société d'anatomie.

En somme, M. Cruveilhier a été un homme heureux. Toujours dans les idées moyennes, appuyé sur l'autorité doctrinale, ecclésiasti-que et politique, il n'a eu ni les luttes, ni les déboires, ni les fatigues que l'on rencontre d'habitude aux avenues des grandes situa-tions. Un fait le peint tout entier : les cadav-res des hôpitaux sont envoyés aux amphi-théâtres d'anatomie, quand personne ne se présente pour payer les frais funéraires. Lu-gubre si l'on veut, cette règle est une néces-sité qu'un médecin ne saurait méconnaître. Eh bien, M. Cruveilhier est président d'une confrérie formée pour enlever les morts au scalpel, en acquittant la prime aux pompes funèbres !

Outre de nombreux mémoires insérés dans le *Bulletin* de l'Académie de médecine, on a de M. Cruveilhier : *Essai sur l'anatomie pa-thologique*, sa thèse de doctorat (1816); *Traité de médecine opératoire* (1829); *Anato-mie pathologique du corps humain, ou Des-cRIPTION, avec figures lithographiées et colo-riées, des diverses altérations morbides dont le corps humain est susceptible* (Paris, 1829-1840, 2 vol. grand in-fol., avec 233 planches); *Cours d'anatomie descriptive* (1834-1838, 4 vol. in-8°); *Discours sur les devoirs et la moralité du médecin* (1837); *Anatomie du sys-tème nerveux de l'homme représenté par des planches de grandeur naturelle* (1845, in-fol.); *Traité d'anatomie pathologique générale* (1849-1853, 5 vol. in-8°). — Son fils, le docteur CRUVEILHIER, a été reçu agrégé et chirurgien des hôpitaux en 1866. Il est connu par la pu-blication d'une nouvelle édition du *Traité d'anatomie descriptive* de son père, et par sa thèse d'agrégation.

CRUVELLI (Jeanne-Sophie-Charlotte), baronne VIGIER, cantatrice, née à Bielefeld, en Westphalie (Prusse), le 12 mars 1826. C'est une de ces natures privilégiées qui apparais-sent de temps en temps comme les météores du ciel musical. Son père était musicien, sa mère possédait une belle voix de contralto et chan-tait avec expression. En 1847, Sophie Cru-veli débuta à Venise dans l'*Attila* de Verdi et dans *I Due Foscari*. Ceux qui ont entendu notre cantatrice, le casque sur la tête et l'épée à la main, chanter cette cavatine d'*Attila*, la plus magnifique inspiration de Verdi en ce genre, savent ce que devenait cette fougueuse imprécation dans la voix quasi féroce de la Cruveli. N'était-ce pas de l'effroi qu'on éprouvait ? Mlle Cruveli se produisit en 1848 à Londres, dans les *Noëes de Figaro*, où elle n'eut qu'un demi-succès. Elle eut le tort de prendre un rôle qui lui était antipathique, celui de la comtesse Almaviva. Après cette mésaventure, Mlle Cruveli retourna en Ita-lie, où la splendeur sans pareille de son organe et sa mimique passionnée lui valurent des ovations sans nombre. Enfin, en 1851, à Paris, on vit sur l'affiche du Théâtre-Italien, pour les débuts de Mlle Cru-veli, l'*Ernani* de Verdi, qui était tombé huit ans auparavant sous le titre d'*Il proscritto*. Début sans réclame, sans fracas. La salle était médiocrement garnie, et quelques ra-res critiques se voyaient à l'orchestre. Un médiocre ténor anglais, qui débutait égale-ment par le rôle d'Ernani, chante son air d'entrée, puis Elvira parait. Frémissante et hautaine, les lèvres serrées, le regard perdu dans l'espace, belle comme la Muse tragique, ses admirables bras croisés sur sa poitrine palpitante, Mlle Cruveli attaqua d'une voix émue la cavatine *Ernani involami* ! que per-sonne n'a su chanter depuis elle. Après l'al-le-gro *Tutto che sprezzo*, ce ne fut qu'un cri d'enthousiasme. Jamais pareil délire n'avait éclaté aux Italiens. Le duo avec Ernani, au second acte, la supplication à Charles-Quint, la scène du tombeau, et surtout le trio final, firent bondir la salle. A l'interpellation à Ruy Gomez : *Ferma crudèle*, les spectateurs hélé-taient. Le lendemain, tout Paris s'entretenait de la Cruveli. Le Théâtre-Italien, depuis si longtemps privé d'une cantatrice tragique, venait de rencontrer le phénix tant cherché.

Mlle Cruveli avait clos la saison de 1851 par les représentations d'*Ernani*, et son triom-phe était complet. Engagée pour la saison de 1852-1853, elle voulut frapper un coup dé-cisif en abordant un des grands rôles du ré-pertoire courant, et choisit *Norma* pour sa rentrée. La salle était comble. Après l'intro-duction, Norma entre en scène ! Qu'on se fi-gure la Velléda de Maïndron descendue de son piédestal ! La lutte fut vive contre la tra-dition et les formes consacrées dans l'opinion du public. Mlle Cruveli avait chanté le

Casta diva d'une manière tout à fait opposée à l'interprétation de ses illustres devancières. Aussi y eut-il, après le premier acte, de lon-gues et violentes discussions au foyer. L'op-osition paraissait devoir l'emporter. Mais Mlle Cruveli fut si belle d'amour désolé au second acte, elle se montra dans le finale du troisième acte tragédienne si supérieure, si navrante, dans sa supplication à Oroveso, si furieuse d'ironie et de rage, dans le duo avec Pollione; sa voix domina tellement le largo du finale, que les spectateurs transportés se levèrent. On ne cria plus, on pleurait; les cœurs battaient à étouffer. Scudo lui-même, le froid Scudo, appuyé convulsivem-ment à la rampe du balcon, criait à se faire imposer silence par le parterre. Non, rien ne peut donner l'idée de cette tigresse courbée, menaçant Pollione de la voix et des ongles, de ces intonations félines et grondantes, de cette explosion de haine, quand elle se releva après la phrase *Al fin tu sei*, pour l'écarter de tout son mépris. La prévention était vain-cue, et la *Norma* eut une longue suite de re-présentations. Mais nous doutons que jamais Mlle Cruveli se soit élevée à la hauteur tra-gique de cette première soirée. Elle crut de-voir ensuite aborder les rôles de demi-caractère, qui convenaient bien moins à sa nature impétueuse. *Lucia*, où elle fut par-ticulièrement admirable; la *Linda*, dans laquelle elle atteignait, au second acte, le sublime du désespoir quand elle se redressait, déflant l'ou-trage, devant la malédiction paternelle; la *Sonnambula*, où ce pauvre Calzolari devenait si petit alors qu'Amina tombait dans ses bras, après son réveil, dans un déchaînement d'a-mour presque convulsif; la *Figlia del reggimen-to*, dont le *Salut à la France* devenait, dans la bouche de Mlle Cruveli, une Marsei-laise à toute volée; *Il Barbiere*, où elle man-qua complètement de mignardise et d'ingé-nuité, montrèrent son talent comme canta-trice, mais ne ramenèrent point les belles soirées d'*Ernani* et de *Norma*. Mlle Cruveli chanta ensuite le rôle de Desdemona dans *Otello*, et créa une Desdemona inconnue, la digne femme, par l'ardeur sanguinaire, du lion africain Otello, et non plus une pâle et mé-lancolique Italienne, résignée à la mort et attendant placidement sa destinée. Pourquoi la direction ne sut-elle pas mieux employer les facultés dramatiques de Mlle Cruveli au lieu de lui donner les grands rôles : *Macbeth*, *At-tila*, *I Lombardi*, la *Lucrèce Borgia*, *Parisi-sa*, *I Due Foscari*, on la laissa s'user dans un répertoire borné, trop étroit pour sa taille; et Sophie Cruveli quitta Paris pour Londres où elle resta deux saisons, adorée jusqu'au fanatisme du public anglais, que soulevaient les tempêtes de sa voix. *Fidelio* surtout, opéra classique par excellence en Angleterre, fut pour elle un triomphe sans rival. La ré-putation de Mlle Cruveli monta si haut que la direction de l'Opéra français lui proposa, en 1854, un engagement à raison de 100,000 fr. par an, pour relever un théâtre que perdiaient les Poinso, les Hébert-Massy et autres chan-teuses de troisième ordre, indignes de notre grande scène lyrique. Mlle Cruveli débuta dans le rôle de Valentine des *Huguenots*. Pour se faire une idée de l'effet produit, il faut lire les journaux de cette époque. A nos yeux, le duo du quatrième acte, chanté par la nouvelle Valentine, égarée, folle, se traînant à genoux, enlaçant Raoul dans ses bras, avec des cris d'amour, de fièvre, de dé-sespoir incomparables, ce duo ainsi joué et chanté est le sublime de l'art musical et tra-gique. La *Vestale* de Spontini fut remontée pour l'illustre artiste, et le succès de Julia fut aussi complet comme plastique et comme pantomime que celui de Valentine. Cependant une équipée commise à cette époque par Mlle Cruveli, une fuite de quelques jours, opérée sans explications préalables et pour des causes tout à fait étrangères à l'art (fuite opérée avec raison, suivant nous, par la can-tatrice outragée dans sa dignité de femme), lui aliéna l'esprit de la direction d'alors. Les journalistes, presque tous amis du directeur de l'Opéra, mirent une sourdine à leur enthousiasme. Petit à petit, des remarques et des critiques aigres-douces se mêlèrent aux éloges. On isolait Mlle Cruveli de la faveur publique. Le rôle de Rachel dans la *Juive* ne fut qu'une demi-réussite, suivant les journaux, bien que Mlle Cruveli eût fait de ce rôle une création hors ligne, et il ne fallut rien moins que la victoire écrasante des *Vêpres siciliennes* pour lui rallier l'opinion universelle mé-chamment détournée. Le rôle d'Hélène fut le dernier que créa Mlle Cruveli sur les scènes lyriques. C'était un digne adieu au public pa-risien. Peu de temps après la représentation des *Vêpres siciliennes*, Mlle Cruveli épousait M. le baron Vigier, et Meyerbeer, qui avait enfin trouvé son *Africaine*, se désolait de cette union qui lui enlevait la Selika qu'il avait si longtemps rêvée.

Mme la baronne Vigier a laissé un nom qui resplendit au ciel de l'art musical, à côté des noms des Pisanoni, des Malibran et des Grisi. Talent incomplet si l'on veut, souvent inco-lore, parfois brusque et violent, elle avait la flamme de la vie, qu'aucune perfection vo-cale mécanique ne saurait remplacer. Belle d'une beauté sculpturale, fière, l'étoile du gé-nie au front, débordant de passion, riche d'at-titudes et de gestes, qu'on eût dit empruntés à la statuaire antique, Mlle Cruveli fut pour nous la muse lyrique par excellence, la muse

à la lyre d'airain, telle que l'ont invoquée Meyerbeer et Verdi. On peut dire que jamais le trio final de *Robert* n'eut et qu'il n'aura jamais semblable interprète, quand Mlle Cru-veli y eut fait sonner le tocsin de sa grande voix. Après cela, que la critique minutieuse vienne signaler des taches dans ce soleil, peu nous importe; sa lumière et la chaleur de son rayonnement n'en sont point diminuées à nos yeux.

Douce, prodigue à l'aumône et bonne mère de famille, Mme Vigier vit retirée à Nice, entourée du respect général. Parfois l'art reprend ses droits, et tous les hivers Mme la baronne Vigier donne, au profit des pauvres de Nice, un concert pour lequel elle reprend la tunique de Norma et de ses autres grandes créations; et la recette de ces splendides soirées a souvent rapporté 20,000 fr. à la caisse des pauvres, qui bénissent le nom de l'artiste aussi charitable qu'inspirée. — Sa sœur, Marie CRUVELLI, qui avait quitté le théâtre en même temps qu'elle, est morte le 26 juillet 1868, à Bielefeld (Prusse), où elle était née.

CRUYBEKE, bourg de Belgique, prov. de la Flandre orientale, sur l'Escaut, à 19 ki-lom. N.-E. de Dendermonde; 2,700 hab. Fa-briques de sabots. Beau château.

CRUYS-DAELDER s. m. (krou-i-sd'al-dre). Métrol. Monnaie d'argent qui se fabriquait dans la ville de Königsberg et qui avait cours en Prusse et dans plusieurs autres Etats du nord, principalement à Dantzig et à Riga. Son titre était à 750 millièmes de fin et sa valeur de 7 fr. environ.

CRUYSHAUTEM, ville de Belgique, pro-vince de la Flandre orientale, arrond. et à 20 kilom. S.-O. de Gand, chef-lieu de canton; 3,800 hab. Important tissage de toiles.

CRUZ (Gaspard DA), voyageur portugals, né à Evora, mort en 1576. Il appartenait à l'ordre des dominicains. Il se rendit en Chine, puis visita Ormuz, où il se signala par son dévouement pendant une peste. De retour en Portugal, il publia à Evora la relation de son voyage (1570, in-4°).

CRUZ (Augustin DA), poète portugais, né en 1540, mort en 1619. Moine franciscain, il refusa par humilité d'accepter aucune des di-gnités de l'ordre, et finit par aller vivre en ermite dans les Alpes solitaires d'Arrabida. Ses poésies, inspirées par la contemplation de la nature et l'enthousiasme religieux, res-tèrent longtemps enfouies dans la bibliothè-que du couvent de Santa-Cruz, à Lisbonne. Elles ont été publiées dans cette ville en 1771 (in-18), par Gaetano de Mesquita. Leur élé-vation, leur pureté et leur harmonie les ont fait placer au rang des œuvres classiques de la littérature portugaise.

CRUZ (Bernard DA), historien portugais, moine du tiers ordre, vivait dans le xvi^e siè-cle. En 1578, il accompagna don Sébastien en Afrique, assista à la journée d'Alcázar-Kebir et composa une relation précise de cette bataille si fatale au Portugal, relation qui contient en outre des documents intéres-sants sur le règne éphémère du cardinal-roi. Ce morceau, d'une importance si capitale pour l'époque, n'a été publié qu'en 1837, sous le titre de *Chronique du roi D. Sébastien*.

CRUZ (Marcos DA), peintre portugais du xvi^e siècle d'après le cardinal Saratida, ou du xvi^e siècle selon d'autres. Il fut un des ar-tistes les plus célèbres de son pays. On ne possède aujourd'hui que fort peu d'œuvres de cet artiste, la plupart ayant été détruites lors du tremblement de terre de 1755. On lui attri-bue le tableau de *Sainte Madeleine de Pazzi*, qui se trouve dans le couvent des carmes à Lisbonne.

CRUZ (Juana-Iñes DE LA), surnommée la *Religieuse de Mexico*, femme poète espa-gnole, née à San-Miguel de Nepanhtla (Mexi-que) en 1651, morte en 1695. Elle montra dès son enfance une telle avidité de s'instruire, qu'à l'âge de douze ans elle parvint à décider son père à la conduire à Mexico, et à lui per-mettre de s'habiller en gurgon pour pouvoir assister aux cours de l'université qui venait d'être fondée dans cette ville. Elle y apprit la langue latine, et fut en peu de temps à même de l'écrire et de la parler avec une ex-trême facilité. Elle était devenue dame d'hon-neur de la marquise de Mancera, femme du vice-roi de Mexico, et s'était vue plusieurs fois recherchée en mariage, autant pour ses qualités morales que pour son talent et sa beauté; mais, à peine âgée de dix-sept ans, elle renonça au monde et se retira au cou-vent de Saint-Jérôme, à Mexico. Ses compa-triotes l'avaient surnommée la *Dixième Muse*. Ses œuvres, dont six éditions avaient déjà paru en Espagne avant l'année 1700, forment trois volumes in-4°, et renferment, outre de nombreuses pièces de vers, un grand nombre de comédies, toutes sur des sujets sacrés, à l'exception de deux, savoir : *Thésée et Ariane*, et les *Dettes d'une maison*, comédie de mœurs dont la scène se passe à Madrid.

CRUZ (Ramon DE LA), auteur dramatique espagnol, né à Madrid en 1731. Il appartenait à une classe distinguée de la société, et il oc-cupa un emploi important dans les finances. Témoin de l'invasion classique qui s'était faite dans son pays où dominait l'esprit français, il y céda d'abord lui-même en écrivant des tra-

gédies et des comédies; mais il eut le bon sens de réagir ensuite contre ce goût nouveau, contraire au véritable génie espagnol, et de chercher des sujets de scènes comiques dans les ridicules et les défauts de sa propre nation. Il ressuscita le vieil intermède, et en agrandit le cadre. Les faubourgs de Madrid lui fournirent en grande partie de piquantes esquisses connues sous le nom de *saynètes*. Signorelli a dit en parlant de Ramon de La Cruz : « Cet auteur a heureusement copié au vif le bas peuple de Lavapiés et de Maravillas, les muletiers, les forçats libérés, les ivrognes et autres espèces pareilles. » On jugerait mal Ramon de La Cruz si l'on s'en rapportait à tout un peu méprisant de cette appréciation. Un critique extrêmement remarquable, que l'Espagne n'a perdu que depuis quelques années, Augustin Duran, classe ainsi les productions de l'auteur madrilène : « Il y a, dit-il, les saynètes où le poète a reproduit les mœurs de la populace. Il y a celles qui mettent en relief les caractères généraux de l'humanité, ne se distinguant de la comédie proprement dite que par la simplicité de l'action, et qui sont comme un crayon rapide de la comédie elle-même, un croquis sous lequel un maître trouverait un tableau. Il y a enfin un certain nombre de ces pièces dans lesquelles l'imagination s'est donné carrière, et, appelant la magie même à son secours, a jeté la comédie dans un cadre de pure fantaisie, où elle se meut encore avec un certain naturel, qui est presque la vie. »

M. Antoine de Latour, secrétaire du duc de Montpensier, auquel on doit d'excellentes études sur l'Espagne, a traduit un grand nombre des saynètes de Ramon de La Cruz, en les faisant précéder d'une judicieuse introduction. On y trouve des détails intéressants sur la vie et les œuvres de l'auteur.

On a mis Ramon de La Cruz en parallèle avec Molière; il serait plus juste de le comparer à Collé pour quelques badinages ingénieux, et à Vade pour le langage trivial qu'il a su quelquefois merveilleusement saisir. Son originalité consista à avoir fait preuve d'un esprit réellement observateur, tandis que la plupart de ses contemporains étaient voués à l'imitation. Nous regrettons que M. Antoine de Latour n'ait pas traduit la parodie intitulée : *Manolo, tragédie pour rire ou comédie pour pleurer*. Il est vrai qu'il eût fallu la traduire en vers burlesques pour en rendre le caractère. Cette parodie est fort goûtée des Espagnols.

CRUZ (San-Juan de La), théologien. V. CROIX (Saint-Jean de La).

CRUZ (SANTA-) ou SAINTE-CROIX, ville forte de l'île de Ténériffe, chef-lieu de la province espagnole des Canaries; port sur la côte E. de l'île, à l'entrée de la petite baie de son nom, par 20° 28' de lat. N. et 18° 33' de long. O.; 14,146 hab. Résidence du gouverneur, évêché, cour d'appel, siège des administrations principales de la province, consulats étrangers. Important commerce de vins renommés et autres produits de l'île.

Santa-Cruz est agréablement située au pied d'une montagne, sous un climat très-chaud. Ses rues sont larges, droites, assez bien pavées, munies de trottoirs et bordées de maisons généralement bien bâties. Elle possède des églises et quelques fontaines remarquables; une belle place publique, ornée d'un monument en marbre de Carrare; quelques promenades agréables et bien plantées. La rade offre un bon mouillage où viennent relâcher la plupart des vaisseaux qui vont aux Indes ou en Amérique. Le port est défendu par un vieux château fort. C'est des murs de cette forteresse que partit le coup qui emporta le bras de Nelson, lorsque cet amiral essaya de débarquer à Sainte-Croix. Le fameux pic de Ténériffe n'est qu'à 4 kilom. de cette ville. Le village de Portugal, sur la côte orientale de l'île Flores, l'une des Açores, à 17 kilom. N.-O. de Lages; 1,970 hab. Le village de Portugal, sur la côte N. de l'île Graciosa, l'une des Açores, à 6,700 hab. Manufacture de tabac; commerce de blé, de riz, de maïs, de légumes et autres produits agricoles.

CRUZ (SANTA-) ou ILES DE LA REINE CHARLOTTE, archipel de la Polynésie, dans le grand Océan équinoxial, entre 80° 30' et 120° 15' de latit. S., et par 163° 20' et 187° 40' de long. E. Les principales îles de ce groupe sont Egmont ou Santa-Cruz, la plus grande, Swallow, Duff, Vanikoro, près de laquelle eut lieu le naufrage de La Pérouse. Cet archipel fut découvert en 1595 par Mendana, qui donna à la principale île le nom de Santa-Cruz, non qu'on a étendu ensuite à tout le groupe. Le capitaine anglais Carteret le visita en 1767 et le nomma îles de la Reine-Charlotte.

CRUZADE s. f. (kru-za-de — port. *crúzada*, de *crúz*, croix). Petite monnaie d'or de Portugal qui, frappée à l'occasion d'une croisade, portait une croix sur la face, et valait de 2 fr. 95 à 3 fr. 10; les dernières (1822)

valaient 2 fr. 99 : Les *CRUZADES d'or furent frappées au temps des croisades, vers 1457*. Monnaie d'argent du même pays supprimée en 1854, et qui valait 5 fr. 80.

Non, mais je sais qu'en tout, ballets et sérénades. Elle m'a bien coûté deux ou trois cents *crusades*. A. DE MUSET.

Monnaie d'argent du Brésil évaluée à 5 fr. 20, mais qui vaut en réalité 5 fr. 14.

CRUZ-DE-LA-SIERRA (SANTA-), ville de l'Amérique du Sud, dans la république de la Bolivie, chef-lieu du département de son nom, à 340 kilom. N.-E. de Chuquisaca, dans une plaine immense, près du Rio-Grande; 9,000 hab. Siège d'un évêché. Le département de Santa-Cruz-de-la-Sierra, le plus oriental de la Bolivie, entre ceux de Beni au N., de Cochabamba et de Chuquisaca à l'O., de Tarija au S., et le Brésil à l'E., comprend les territoires des Moxos et des Chiquitos; 69,000 hab. Sol légèrement montagneux; climat chaud et humide. Récolte de riz, de maïs, de cannes à sucre; bois de construction; palmiers aux larges feuilles, qui servent pour couvrir les maisons; cire et miel en grande quantité.

CRUSOË (ORDRE DU). V. ORDRE DE LA CROIX DU SUD, au mot CROIX.

CRUZIL (Jacques PETIT DE), militaire français, né en 1753, mort en 1834. Il se distingua par sa fidélité aux Bourbons pendant leur exil. Entré au service de la gendarmerie du roi en 1771, il était officier aux gardes en 1785, lorsqu'il devint gouverneur des pages de Madame, belle-sœur du roi. Les mémoires du temps rapportent une anecdote qui témoigne en faveur de son esprit. Sa rapide fortune lui avait fait des jaloux. Le jour où il parut à Versailles avec son nouveau titre, un officier dont le nom avait déjà figuré dans nombre de duels s'approcha de lui avec emportement et lui dit : « Permettez-moi, monsieur, de vous poser trois questions bien simples; votre réponse me prouvera si vous êtes digne de la faveur que vous venez d'obtenir. Expliquez-moi ces trois mots, je vous prie : *Parabole, faribole, obole*. » *Parabole*, répondit aussitôt M. de Cruzil, c'est ce que vous ne sauriez comprendre; *faribole*, c'est ce que vous savez si bien dire; *obole*, c'est ce que vous ne valez pas ! Cette réponse occasionna au chevalier son premier duel, dont il sortit heureux, circonstance qui ne contribua pas peu à assurer son succès à la cour. Le chevalier de Cruzil était capitaine en 1791 lorsqu'il suivit les princes dans l'exil. Il fit les campagnes de 1791 et 1792 sur le Rhin. En 1794 et en 1795, il fut envoyé à Berne, afin d'y entretenir une correspondance secrète avec Louis XVIII réfugié à Vérone. Pendant le cours de cette mission, qui demandait autant de courage que de présence d'esprit, sa vie courut plusieurs fois de grands dangers. En 1796, il rejoignit l'armée des princes, et se distingua au combat du 23 août 1796. Les services qu'il avait rendus à l'émigration furent récompensés par la croix de Saint-Louis. Revenu en France en 1800, il fut recherché par la police ombreuse de l'Empire; il se tint caché pendant les Cent-Jours. A la seconde Restauration, il rentra au service dans les gardes du corps de la compagnie de Grammont, et prit sa retraite le 2 novembre 1815, avec le grade de colonel de cavalerie.

CRUZIL (Agathe-Géline-Victoire DUCHESNE DE), née le 12 janvier 1764, morte en janvier 1830. Elle était fille d'un maréchal des logis, garde de la porte du roi, et d'une dame d'atours de la dauphine. Elevée au milieu des élégances de Versailles, elle se fit remarquer de bonne heure par la vivacité de ses réparties et les grâces de sa personne. Mariée par la comtesse de Provence, le 8 août 1785, au chevalier de Cruzil, elle devint dame d'atours de cette princesse. Marie-Antoinette ne tarda pas à la distinguer parmi les femmes qui composaient la maison de sa belle-sœur et l'admit dans son intimité à Trianon. Mme de Cruzil suivit la comtesse de Provence dans l'émigration, et habita successivement Ath, Berne et Fribourg. A la Restauration, elle revint en France presque sans ressources; et cette femme, qu'on avait vue empressée auprès de ses maîtres dans l'exil, se laissa volontairement oublier par eux lorsqu'ils furent rentrés aux Tuileries. Certaines âmes deviennent farouches devant la fortune. Mme de Cruzil fait partie de ce groupe de femmes remarquables échappées aux ruines de l'ancienne société française et qui rapportèrent au milieu de nos mœurs nouvelles la tradition des élégances et des grandes manières d'autrefois. Elle n'eut qu'une fille, mariée au neveu de Buffon.

CRUZITE s. f. (kru-zi-te). Bot. Genre de plantes, de la famille des chénopodées, dont l'espèce type habite l'Amérique.

CRUZY-LE-CHÂTEL, bourg de France (Yonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 32 kilom. E. de Tonnerre; pop. aggl. 836 hab. — pop. tot. 937 hab. Verrerie; commerce de légumes, raves, truffes d'une espèce particulière. On y remarque une grande église dont le sanctuaire et le chœur sont du XIII^e siècle, la nef et la façade du XVIII^e.

CRYPE s. f. (kri-be — altér. du gr. *kruptô*, je cache). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des aréthuses, comprenant une seule espèce : La *CRYPE rose* est une

ite plante du Mexique, cultivée en Europe. (C. Lemaire.)

CRYPÉROSE adj. (kri-é-ro-ze — du gr. *krueros*, froid). Erpét. Dont le corps est froid au toucher.

CRYM-GHÉRAÏ, kan de Crimée, mort en 1770. Il succéda à son frère Arslan-Ghérai, qui venait d'être déposé. Ce prince, dont le baron de Tott vante les talents militaires et politiques, les vastes connaissances et les qualités privées, prit le pouvoir dans un moment des plus critiques. La peste et les Russes fondirent sur ses États. Il lutta courageusement pendant six années, repoussa les Cosaques; mais, ayant fait alliance avec les Prussiens, contrairement aux ordres de la Porte, dont il avait reçu l'investiture, il fut déposé en 1764. Quatre ans plus tard, la Porte ayant déclaré la guerre à la Russie rendit à Crym-Ghérai le kanat de Crimée, et le mit à la tête d'une armée formidable. Mais cette armée fut décimée par le froid, battue, et Crym-Ghérai mourut empoisonné, dit-on, par son médecin Siropolo.

CRYMODE adj. (kri-mo-de — du gr. *krumos*, froidure). Pathol. méd. Se dit d'une fièvre accompagnée d'un grand froid : *Fièvre CRYMODE*.

s. m. Entom. Genre d'insectes lépidoptères, de la famille des nocturnes, comprenant six espèces qui habitent les régions polaires.

CRYMODYNIE s. f. (kri-mo-di-ni — du gr. *krumos*, froid; *odyné*, douleur). Pathol. Douleur rhumatismale.

CRYMOPHILE s. m. (kri-mo-fi-le — du gr. *krumos*, froid; *phileô*, j'aime). Ornith. Syn. de PHALAROPE.

CRYMOSÉ s. f. (kri-mo-ze — du gr. *krumos*, froid). Méd. Nom donné par Baumes à toute une classe de maladies causées par l'action du froid.

CRYOBIOS s. m. (kri-o-bi — du gr. *kruos*, froid; *bios*, vie). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des carabiques, détaché du genre *platysme*.

CRYOLITHE s. f. (kri-o-li-te — du gr. *kruos*, glace; *lithos*, pierre). Minér. Substance blanche, ainsi appelée à cause de la facilité avec laquelle elle fond. On l'appelle aussi *ALUMINE FLUATÉE ALCALINE*.

— Encycl. La *cryolithe* se présente en masses laminaires de couleur blanche, colorées quelquefois en rougeâtre ou en jaunâtre par de l'oxyde de fer. Elle possède trois clivages rectangulaires, dont un plus net que les autres. Son éclat est vitreux, comme perlé. Elle est rayée par la fluorine, mais elle raye le gypse. Sa pesanteur spécifique est exprimée par le nombre 2,963. Ce minéral résulte de la combinaison d'un fluorure d'aluminium et d'un fluorure de sodium, composition représentée, d'après Beudant, par la formule 2AlF³ + 3NaF².

Au chalumeau, et même à la simple flamme d'une bougie, il fond et coule en gouttelettes. L'acide sulfurique le décompose, en donnant lieu à un dégagement d'acide fluorhydrique. La *cryolithe* n'a été d'abord trouvée qu'à Ivikaet, près de la baie d'Arksut, dans le Groenland occidental, où elle forme, dans un granite qui contient de l'étain et du wolfram, des couches atteignant quelquefois 1 m. d'épaisseur. Cette carrière est exploitée depuis la fin du XVIII^e siècle pour la préparation de la soude. En 1850, le professeur J. Thomsen, de Copenhague, ayant décomposé la *cryolithe* à l'aide de la chaux, il y a eu un développement très-considérable dans l'exploitation de ces carrières qui fournissent aujourd'hui plus de 20,000 tonnes de soude ayant une valeur de 1,500,000 fr. On a rencontré tout récemment un second dépôt de *cryolithe* aux environs de Minsk, dans les monts Oural. Depuis quelques années, on l'emploie dans les savonneries pour la préparation des lessives alcalines. On en tire également parti pour l'extraction de l'aluminium.

CRYOPHORE s. m. (kri-o-fo-re — du gr. *kruos*, froid; *phoros*, qui porte). Phys. Instrument au moyen duquel l'eau arrive à congélation par suite de sa propre évaporation.

CRYPHALE s. m. (kri-fa-le — du gr. *kru-phaios*, caché). Entom. Genre de coléoptères xylophages, détaché du genre *apate*.

CRYPHÉE s. m. (kri-fé — du gr. *kru-phaios*, caché). Entom. Genre de coléoptères mélasomes, comprenant une seule espèce de Madagascar.

CRYPHÉE s. f. (kri-fé — du gr. *kru-phaios*, caché). Bot. Genre de mousses dans lequel la capsule est cachée par suite de la brièveté du pédoncule, et qui comprend environ six espèces croissant pour la plupart sur l'écorce des arbres dans les régions chaudes du globe.

CRYPHIANTHE s. f. (kri-fi-an-te — du gr. *kru-phaios*, caché; *anthos*, fleur). Bot. Syn. d'AMPHITHALÉE.

CRYPHIE s. f. (kri-fi — du gr. *kru-phaios*, caché). Paléogr. Signe formé d'une demi-circumference dont le centre est marqué par un point •, et qui sert à indiquer les passages obscurs.

— Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des labiées, tribu des prostanthérées, comprenant environ trois espèces, qui croissent dans

le sud de l'Australie. Syn. de CALYMPÈRE, genre de mousses.

CRYPHIOSPERME s. f. (kri-fi-o-spèr-me — *kru-phios*, caché; *sperma*, graine). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astérées, comprenant une seule espèce, qui croît dans l'Afrique tropicale.

CRYPISIS s. m. (kri-psiss — du gr. *kruptô*, je cache). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des phalaridées, renfermant une dizaine d'espèces, qui croissent dans l'est de l'Europe et dans l'Asie centrale.

CRYPSORCHE, CRYPSORCHIDE, CRYP-SORCHIDIE. V. CRYPTORCHE, CRYPTORCHIDE, CRYPTORCHIDIE.

CRYPTADIE s. f. (kri-pta-di — du gr. *krupta-dios*, caché). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astérées, comprenant une seule espèce, qui croît sur les bords de l'Euphrate.

CRYPTANDRE adj. (kri-ptan-dre — du gr. *kruptos*, caché; *anér, andrôs*, mâle). Bot. Qui n'a pas d'organe mâle apparent. On dit aussi CRYPTANDRIQUE.

— s. m. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rhamnées, tribu des phyllicées, comprenant une quinzaine d'espèces, qui croissent en Australie.

CRYPTANTHE adj. (kri-ptan-te — du gr. *kruptos*, caché; *anthos*, fleurs). Bot. Dont les fleurs sont peu ou point apparentes.

— s. m. Genre de plantes, de la famille des broméliacées, formé aux dépens des tillandsies, et comprenant une seule espèce, qui croît au Brésil. Syn. présumé de PECTOCARPE.

CRYPTANTHÈRE adj. (kri-ptan-tère — du gr. *kruptos*, caché, et *d'anthère*). Bot. Dont les étamines ne sont pas apparentes. On dit aussi CRYPTANTHÈRE.

CRYPTARQUE s. m. (kri-ptar-ke — du gr. *kruptô*, je cache; *arché*, origine). Entom. Genre de coléoptères clavicornes, comprenant une dizaine d'espèces.

— Encycl. Ce genre a pour caractères : antennes de onze articles, à massue composée de trois articles; prosternum avancé postérieurement; mésosternum avancé en dessous. On connaît dix espèces, presque toutes propres à l'Amérique, et dont deux, que l'on peut prendre pour types, ont été successivement placées dans les genres *nitidula* et *strongyle*. Elles se rencontrent en Europe; ce sont les *cryptarques strigata* et *imperialis* de Fabricius.

CRYPTARRHÈNE s. f. (kri-ptar-rè-ne — du gr. *kruptos*, caché; *arrhén*, mâle). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, comprenant une seule espèce, qui croît à la Jamaïque.

CRYPTE s. f. (kri-pte — gr. *kruptô*; de *kruptos*, caché, qui se rattache à la racine sanscrite *kru*, cacher, conservée dans l'ancien slave *kryti*, même sens; *pokryti*, couvrir; russe *kryti*, polonais *kryje*, etc. De là, l'ancien slave *krovit*, toit; russe *krovita*, illyrien *krov*, bohémien *krov*, etc.; cymrique *crav*, couvert, étale à cochons; cornique *crav*, armoricain *kraou*, *kreu*, étale; irlandais *croth*, cabane, maison). Archit. Lieux secrets où les chrétiens des premiers temps se retiraient pour célébrer leurs mystères et enterrer les morts : *Le christianisme a bâti ses églises au-dessus des CRYPTEs où s'étaient célébrés ses premiers mystères*. (St-Marc Gir.) Le Caveau construit au-dessus d'une église pour y enterrer certains morts : *On établit des CRYPTEs sous les édifices destinés au culte, pour y renfermer les corps saints*. (Viollet-le-Duc.) Le Chapelle souterraine dans une église.

— Par ext. Lieu souterrain quelconque : *Après trois ans passés dans une CRYPTE, elle revoyait pour la première fois le ciel bleu, les prés verts et les blés jaunissants*. (J. Sandeau.)

Thèmes m'a dévoilé dans ses *cryptes* intacts. Le secret des morts et des dieux.

J. AUTRAN.

— Antiq. rom. Sorte de galerie longue et étroite, construite au rez-de-chaussée de certaines maisons et de certains édifices publics.

— Anat. Nom que l'on donne quelquefois aux follicules, sortes de petites glandes arrondies, creuses, qui sont situées dans l'épaisseur de la peau ou des membranes muqueuses, et qui déversent par une étroite ouverture les liquides qu'elles contiennent. En ce sens, les médecins donnent le plus souvent le genre masculin à ce mot; cette anomalie nous paraît regrettable.

— Moll. Genre de gastéropodes.

— s. m. Entom. Genre d'insectes hyménoptères, de la famille des pupivores et de la tribu des ichneumonides : *Les larves des CRYPTEs vivent dans le corps des pucerons*. (Focillon.)

— Encycl. Archit. Les *cryptes* furent, dans les premiers siècles du christianisme, des lieux cachés où se retiraient les chrétiens pour célébrer leurs mystères, ensevelir leurs morts et honorer les martyrs. Lorsque la religion chrétienne put se montrer au grand jour, on éleva le plus souvent des églises au-dessus de ces caveaux; la *crypte* fut conservée, et ne fut plus destinée qu'à l'ensevelissement des membres du clergé ou au dépôt de quelques corps saints. Sous les églises même qui furent bâties dans les endroits où ces *cryptes* n'exis-

taient pas, on creusa des chapelles souterraines servant à quelques cérémonies funéraires. Jusqu'au xiii^e siècle, on donna une grande extension à ces chapelles souterraines, que l'on continua à désigner sous le nom de *cryptes*. Ce ne fut qu'à partir du xiv^e siècle qu'on les vit disparaître presque complètement. Ces *cryptes* furent d'abord éclairées par des lampes qui brûlaient nuit et jour; mais, lorsqu'on suréleva les édifices, on réserva dans le soubassement des fenêtres étroites pour éclairer les *cryptes*. Il existe encore dans les anciennes basiliques des *cryptes* très-remarquables, parmi lesquelles on peut citer celles de l'abbaye de Saint-Denis, réservées à la sépulture de nos rois; des cathédrales de Chartres, de Strasbourg, de Bourges, d'Auxerre, de Dijon, de Bayeux, et des églises Saint-Germain à Rouen, Saint-Germain d'Auxerre, Saint-Eutrope à Saintes, Notre-Dame-du-Port à Clermont-Ferrand, Saint-Seurin à Bordeaux, d'Agén, etc.

— Moll. Les caractères de ces gastéropodes sont : coquille ovale suboblongue, convexe en dessus, concave en dessous, à sommet subspirale, postérieur et plus ou moins latéral; ouverture allongée, présentant dans sa moitié postérieure une lame horizontale à bord antérieur tranchant, les autres bords étant adhérents. Ce genre répond aux crépidules de Lamarck. On y a établi les sous-genres *garnotte*, *crépipatelle*, *janacus* et *ergée*.

— Entom. Le genre *crypte*, détaché des ichneumon, se compose d'insectes en général très-petits, et vivant à l'état de larves dans les œufs des autres insectes ou dans le corps des pucerons. Il est nombreux en espèces. Les unes forment une agglomération de coques attachées aux graminées; d'autres placent aussi leurs coques les unes à côté des autres, mais sans leur faire une enveloppe commune; d'autres enfin disposent les leurs de manière que, lorsqu'elles sont vides, leur masse représente assez bien, en petit, un rayon de ruche d'abeilles. Les femelles de plusieurs espèces sont aptères.

CRYPTE D'HAROLD. On a donné ce nom à des ruines découvertes, il y a peu d'années, sur les terrains dépendant de l'abbaye de la Bataille, construite par Guillaume le Bâtard, sur l'emplacement même où il avait battu le roi des Saxons, Harold, dans la mémorable journée du 14 octobre 1066. On suppose que ces belles ruines sont les restes des soubassements d'une église élevée par ordre de Guillaume sur la place même où Harold avait été frappé mortellement pendant le combat.

CRYPTELLE s. f. (kri-pté-le). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, appelé aussi *TES-TACELLE*.

— Encycl. Voici les caractères de ce genre : animal allongé, semi-cylindrique, subtétra-gone antérieurement, triangulaire postérieurement, avec une carène supracaudale aiguë; mâchoire supérieure unidentée, inférieure sans dents; orifices respiratoire et anal situés au côté droit, vers la partie postérieure de la cuirasse; orifice génital au côté droit, derrière le petit tentacule; cuirasse ovoïde, couvrant la moitié du corps, libre antérieurement, linguiforme, couvrant en arrière une coquille très-déprimée, peu fragile, blanche antérieurement, un peu étalée, verdâtre postérieurement, présentant une trace de spirule rudimentaire, couvrant l'animal dans le jeune âge et alors operculée. Les *cryptelles* sont herbivores et nocturnes comme les limaces; elles sortent de leurs retraites surtout après les pluies. Elles sont très-abondantes aux îles Canaries, où elles font de grands dégâts dans les jardins.

CRYPTEURONIE s. f. (kri-pté-ro-ni — du gr. *krypteion*, cachette). Bot. Genre d'arbres rapporté avec doute à la famille des rham-nées et renfermant une seule espèce, qui croît dans l'île de Java.

CRYPTE s. m. (kri-pti-se — du gr. *kryptikos*, souterrain). Entom. Genre de coléoptères mélasomes, comprenant onze espèces.

CRYPIDINE s. f. (kri-pti-di-ne — du gr. *kryptos*, caché). Chim. Huile lourde produite par la distillation sèche du brai, ou résidu solide restant dans la cornue après la distillation du goudron de houille, lorsque sa température est élevée à 268 degrés. Sa formule est C₂₂H₄₄N.

CRYPTE s. f. (kri-pti — du gr. *krypté*, je cache). Hist. Muscivore d'îlots qu'exécutait de temps à autre la jeunesse de Lacédémone.

— Fig. Destruction, suppression morale : *La crypte de Sparte était la mort des esclaves; la crypte de la Trappe était la mort des passions.* (Chateaub.)

— Encycl. En vain les admirateurs de la civilisation grecque ont voulu contester l'existence de la *crypte*; il n'est que trop certain, au dire de Platon, de Thucydide, d'Isocrate, de Plutarque et d'Aristote, que les Doriens s'attachaient à affaiblir leurs esclaves par tous les moyens; et comme le cœur finit toujours par s'endurcir, comme la cruauté devient une habitude, les Spartiates finirent par considérer les îlots comme des bêtes sauvages qu'il était permis de massacrer sans remords; leur chasse devint presque une *chasse sainte*,

parce qu'on la considérait comme un exercice utile aux jeunes gens.

D'ailleurs, les Lacédémoniens se croyaient permis de se défaire de leurs esclaves par les voies les plus violentes, sous prétexte qu'ils étaient toujours prêts à se révolter. Dans une occasion que Thucydide rapporte, deux mille de ces îlots disparurent tout d'un coup sans qu'on sût ce qu'ils étaient devenus. Plutarque nous apprend que « des jeunes gens armés de poignards se répandaient dans la campagne et tuaient tous les îlots qu'ils rencontraient. C'est cette infâme chasse aux hommes qu'on appelait *cryptia*. » (Plutarque, in *Lyc.*, § 28; Letronne.) Plus tard, des législateurs moins barbares, sans pouvoir déraciner le mal, essayèrent de le diminuer en le légalisant, et ils fixèrent un temps, pour cette chasse dont les éphores, dans le but caché de prévenir les îlots du danger, proclamaient publiquement l'ouverture à leur entrée en fonctions. C'était, comme on le voit, une sorte de *trêve de Dieu*. L'habitude barbare de la *cryptie* tomba peu à peu en désuétude chez la jeunesse spartiate, à mesure que le caractère national perdit de sa férocité.

CRYPTIQUE adj. (kri-pti-ke — rad. *crypte*). Qui se passe dans les cryptes; qui habite dans des lieux souterrains : *Il est très-facile au promeneur facétieux de jeter des pierres dans les omelettes de ces populations cryptiques.* (Th. Gaut.) *Nous assistons à l'existence cryptique des néophytes et des catéchumènes.* (Th. Gaut.)

— s. m. Entom. Genre d'insectes, de l'ordre des coléoptères et de la famille des mélasomes.

— Encycl. Entom. Les *cryptiques* ont pour caractères : corps ovale; chaperon non échan-cré; labre en avant et transversal; palpes maxillaires terminés par un article en hache; antennes presque de la même grosseur, formées en majeure partie d'articles en cône renversé, le dernier ovoïde ou presque globuleux. Le *cryptique* lisse est d'un noir un peu luisant, lisse et ponctué. Il a les pattes, ou au moins les tarses, d'un brun foncé, ainsi que les antennes, qui sont plus longues que le corselet. Ses élytres paraissent avoir quelques faibles stries dans certains individus. Ses jambes sont allongées et grêles. On le trouve aux environs de Paris.

CRYPTOBATE s. m. (kri-pti-ba-te — du gr. *kryptô*, je cache; *bainô*, je marche). Entom. Genre d'insectes, de l'ordre des coléoptères.

— Encycl. Le genre *cryptobate* a pour caractères : tête petite et ovale; antennes longues, filiformes; corselet transversal plus large en arrière qu'en avant; élytres très-grands, convexes, larges, ayant plus de deux fois la longueur de la tête et du corselet réunis, tronqués obliquement, situés à l'extrémité; pattes longues; jambes antérieures un peu échan-crées intérieurement. Ce genre renferme quatre espèces, qui habitent le Brésil, et dont le type est la *lebia testacea* de Dejean.

CRYPTOBIE s. m. (kri-pti-bi — du gr. *kryptos*, caché; *bios*, vie). Entom. Genre de coléoptères. Il On dit aussi *CRYPTOBION*.

— Encycl. Ce genre a pour caractères : corps allongé, linéaire, ailé; tête presque toujours oblongue, rétrécie à la base, droite, découverte, attachée au corselet par une sorte de cou court; labre court, transverse, bilobé, à lobes divergents, à bords soyeux; mandibules longues, falciformes, aiguës ou très-dentées; mâchoires à lobes coriaces, avec des poils, l'interne à l'intérieur et l'externe à l'extrémité; palpes maxillaires médiocrement allongés, à premier article petit, second et troisième égaux, ce dernier un peu épais, quatrième très-petit, subulé; lèvres à menton transverse; languette membraneuse, bilobée, à lobes arrondis; paraglosses acuminées, membraneuses, ciliées, dépassant un peu en longueur la languette; palpes labiaux à deux premiers articles cylindriques, le second un peu plus long que le premier, le troisième petit, acuminé, grêle; antennes soudées, filiformes, grêles, brisées, à premier article allongé, en massue à l'extrémité; corselet presque toujours plus étroit que les élytres, subcylindrique, tronqué à la base et à l'extrémité; écusson triangulaire; élytres tronqués; abdomen linéaire, avec des stylets découverts à l'anus et poilus; pieds médiocrement allongés, grêles, les antérieurs peu épais, à tibia pubescents et poilus, avec des spinules apicales longues; tous les tarses simples, à premier article allongé, les autres sensiblement décroissants en longueur, et le dernier égal aux précédents. Ce genre, principalement fondé aux dépens des lithobies, renferme des insectes de petite taille, qui ont la tête et le corselet garnis de poils sortant de points enfoncés. On connaît une trentaine d'espèces de *cryptobies*, qui toutes, à l'exception d'une seule propre à l'Europe, ne se rencontrent que dans diverses contrées de l'Amérique. L'espèce européenne vit dans les bois humides, sous la mousse et les feuilles pourries. Comme type du genre, nous indiquerons le *cryptobie badium*, qui habite l'Amérique septentrionale.

CRYPTOBIOTE adj. (kri-pti-bi-ote — du gr. *kryptos*, caché; *bios*, vie). Hist. nat. Dont la vie est latente.

CRYPTOBOLE s. m. (kri-pti-bo-le — du gr. *kryptos*, caché; *bolos*, jet). Bot. Syn. de *VOA-NIZIE*.

CRYPTOBRANCHE adj. (kri-pti-bran-che — du gr. *kryptos*, caché; *branchia*, branche). Zool. Qui respire par des branchies cachées.

— s. m. pl. Ichtyol. Ordre de poissons osseux dont les branchies, dépourvues d'opercules, sont recouvertes d'une membrane.

CRYPTOBRANCHIDES s. m. pl. (kri-pti-bran-chi-de — rad. *cryptobranche*). Crust. Tribu de décapodes macroures, de la famille des thalassiens, comprenant ceux qui n'ont pas d'appareil respiratoire sous l'abdomen.

CRYPTOBRANCHIES s. f. pl. (kri-pti-bran-chi — rad. *cryptobranche*). Moll. Sous-classe de gastéropodes.

CRYPTOBRANCHIOIDES s. m. pl. (kri-pti-bran-cho-i-de — rad. *cryptobranche*). Erpét. Famille de batraciens à branchies persistantes, mais cachées.

CRYPTOCALVINISME s. m. (kri-pti-kal-vi-ni-sme — du gr. *kryptos*, caché, et de *calvinisme*). Hist. relig. Nom que l'on donna aux luthériens qui cherchaient à rapprocher leur parti de celui des calvinistes.

CRYPTOCALVINISTE s. m. (kri-pti-kal-vi-ni-ste — du gr. *kryptos*, caché, et de *calviniste*). Hist. relig. Nom que l'on donna aux luthériens qui cherchaient à rapprocher leur parti de celui des calvinistes.

CRYPTOCALYX s. m. (kri-pti-ka-likss — du gr. *kryptos*, caché; *kalux*, calice). Bot. Genre de plantes, de la famille des verbénacées, renfermant une seule espèce, qui croît à la Guyane.

CRYPTOCAMPE s. m. (kri-pti-kan-pe — du gr. *kryptos*, caché; *kampê*, chenille). Entom. Syn. de *NEMATÉ*.

CRYPTOCARPE s. m. (kri-pti-kar-pe — du gr. *kryptos*, caché; *karpas*, fruit). Bot. Genre de plantes rapporté avec doute à la famille des chénopodées, et comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale.

CRYPTOCARPHE s. f. (kri-pti-kar-fe — du gr. *kryptos*, caché; *karphe*, paille). Bot. Syn. d'*ACICARPHE*.

CRYPTOCARYE s. f. (kri-pti-ka-ri — du gr. *kryptos*, caché; *karuon*, noix). Bot. Genre d'arbres, de la famille des laurées, type de la tribu des cryptocaryées, comprenant une vingtaine d'espèces répandues dans les régions tropicales du globe.

CRYPTOCARYÉ, **ÉE** adj. (kri-pti-ka-ri-é). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux cryptocaryes.

— s. f. pl. Tribu de la famille des laurées, ayant pour type le genre cryptocarye.

CRYPTOCÉPHALE s. m. (kri-pti-sé-fa-le — du gr. *kryptos*, caché; *kephalê*, tête). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des tubifères, comprenant cent cinquante-cinq espèces, chez lesquelles la tête est cachée sous le corselet, et dont une est connue sous le nom vulgaire de *gribouri*.

— s. m. pl. Moll. Famille fondée sur le seul genre hyale.

CRYPTOCÉPHALIDES s. m. pl. (kri-pti-sé-fa-li-de — du gr. *kryptos*, caché; *kephalê*, tête). Entom. Sous-tribu de tubifères.

— Encycl. Ce groupe d'insectes coléoptères tétramères comprend un grand nombre d'espèces de taille moyenne, à antennes généralement longues, grêles et filiformes, à abdomen déprimé et arqué chez les mâles, profondément excavé et ordinairement velu chez les femelles. Les larves vivent dans un fourreau composé de débris ligneux, qu'elles traînent avec elles et n'abandonnent qu'à leur dernière transformation. Elles se nourrissent de matières ligneuses humides. Les nymphes sont habituellement cachées sous les pierres. L'insecte se trouve sur les feuilles des plantes et des arbustes, notamment sur les arbres qui ont quelques branches sèches. Le groupe des *cryptocéphalides* se compose des genres suivants : cryptocéphale ou gribouri, dijope, moine, homalope, protophyse, strigophore, pachybrachide, physicère, cadmus, odontodère. Ces divers genres comprennent environ trois cents espèces, disséminées dans toutes les régions du globe, et dont une grande partie habite l'Europe. Ce sont en général de fort jolis insectes, parés des plus vives couleurs, parmi lesquelles prédominent le jaune, le rouge et le noir; aussi sont-ils fort recherchés dans les collections. On a cru que les larves d'un grand nombre d'entre eux étaient fort nuisibles aux plantes; mais on les a confondues avec des larves de tribus voisines.

CRYPTOCÈRE adj. (kri-pti-sère — du gr. *kryptos*, caché; *keras*, corne). Zool. Dont les antennes sont cachées.

— s. m. Entom. Genre d'insectes hyménoptères, dont les antennes sont en partie cachées dans des rainures spéciales.

— Moll. Genre de céphalopodes tentaculifères.

— Encycl. Entom. Les *cryptocères* ont pour caractères : un aiguillon, pédicule formé de deux nœuds; une tête très-grande, aplatie, ayant de chaque côté une rainure pour loger une partie des antennes. Le *cryptocère* très-noir a la tête armée de deux épines à chaque angle postérieur; il a quatre épines au corselet, qui a en outre deux tubercules au milieu de son bord antérieur. Il habite l'Amérique méridionale.

CRYPTOCHILE s. m. (kri-pti-ki-le — du gr. *kryptos*, caché; *cheilos*, lèvres). Entom. Genre de coléoptères mélasomes, comprenant cinq espèces de la Nouvelle-Guinée.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées; tribu des vandées, renfermant une seule espèce qui croît au Népal.

CRYPTOCHITON s. m. (kri-pti-ki-ton — du gr. *kryptos*, caché; *chiton*, unique). Moll. Genre de gastéropodes détaché du genre chiton et renfermant des animaux qui ont les bords du manteau couverts de touffes de spicules, les valves internes et complètement cachées.

CRYPTOCOCCÉ, **ÉE** adj. (kri-pti-ko-k-sé). Qui ressemble ou qui se rapporte aux cryptococcus.

— s. f. pl. Famille d'algues microscopiques, placée au plus bas degré de l'échelle végétale, et ayant pour type le genre cryptococcus.

CRYPTOCOCCUS s. m. (kri-pti-ko-kuss — du gr. *kryptos*, caché; *kokkos*, grain). Bot. Genre d'algues microscopiques, consistant en globules hyalins, incolores, qu'on trouve dans les infusions ou dans les liqueurs conservées depuis longtemps.

CRYPTOCOCHLIDES s. m. pl. (kri-pti-ko-kli-de — du gr. *kryptos*, caché; *kochlis*, *kochlidos*, coquille). Moll. Famille de gastéropodes, syn. de *MACROSTOMES*.

CRYPTOCONQUE s. f. (kri-pti-kon-ke — du gr. *kryptos*, caché; *kogché*, coquille). Moll. Genre d'oscabrians dont les valves sont entièrement recouvertes par le manteau.

CRYPTOCORYNE s. f. (kri-pti-ko-ri-ne — du gr. *kryptos*, caché; *korunê*, massue). Bot. Genre de plantes, de la famille des ardoées, type de la tribu des cryptocorynées, comprenant environ six espèces, qui croissent dans les lieux humides et marécageux de l'Inde : *Les cryptocorynes citées et spirale sont cultivées dans les jardins.* (C. Lemaire.) Il Syn. d'*AMBROSINÉ*.

CRYPTOCORYNÉ, **ÉE** adj. (kri-pti-ko-ri-né — rad. *cryptocoryne*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux cryptocorynes. Il Syn. d'*AMBROSINÉ*.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des ardoées, ayant pour type le genre cryptocoryne. Il Syn. d'*AMBROSINÉES*.

CRYPTOCOTYLÉDONE adj. (kri-pti-ko-ti-lé-do-ne — du gr. *kryptos*, caché, et de *cotylédon*). Bot. Dont les cotylédons sont cachés ou peu apparents. Il On dit aussi *CRYPTOCOTYLÉDONÉ*.

— s. f. pl. Grande division du règne végétal, renfermant les genres à cotylédons cachés ou peu apparents, et qui correspond à peu près aux monocotylédones. Il Quelques-uns font ce mot masculin, ce qui est contraire à l'usage adopté pour les familles de plantes.

CRYPTOCRANION s. m. (kri-pti-krá-ni-on — du gr. *kryptos*, caché; *kranton*, crâne). Entom. Genre de coléoptères longicornes, comprenant une seule espèce, propre au Brésil.

CRYPTODE s. m. (kri-pti-do — du gr. *kryptos*, caché; *odous*, dent). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des lamellicornes, comprenant une seule espèce, qui est propre à la Nouvelle-Hollande.

CRYPTODÈRE adj. (kri-pti-dè-re — du gr. *kryptos*, caché; *dere*, cou). Zool. Dont le cou est caché.

— s. m. Entom. Genre d'insectes coléoptères.

— s. m. pl. Erpét. Groupe de tortues des marais, comprenant celles qui peuvent retirer complètement leur tête sous la carapace.

— Encycl. Entom. Le genre *cryptodère* est ainsi caractérisé : antennes de onze articles, le premier très-grand; mandibules recourbées; labre carré; menton transverse; palpes maxillaires à dernier article sécuriforme, tronqué; labiaux à dernier article presque trigone; corselet carré; corps gibbeux; pieds forts. Une seule espèce, le *cryptodère australien*, propre à la Nouvelle-Hollande, constitue ce genre.

— Erpét. Les *cryptodères* ou tortues à cou caché ont la tête conique, très-élevée, souvent quadrangulaire, les yeux latéraux. Le cou n'est pas très-long, et il se brise ou se plie pour ainsi dire en Z, pour faire rentrer la tête dans la ligne moyenne, au devant de la carapace, qui est peu échan-crée sur les côtés. Les unes ont le plastron non mobile : ce sont les genres émysaure, émyde et podocnémide; les autres ont le plastron mobile en avant, ce sont les genres sternothère, cistude et cinosterne.

CRYPTODIBRANCHE adj. (kri-pti-di-bran-che — du gr. *kryptodês*, caché; *branchia*, branche). Zool. Dont les branchies sont cachées dans le corps.

— s. m. pl. Moll. Ordre de céphalopodes comprenant ceux dont les branchies sont cachées par le manteau.

— Encycl. Moll. Ce groupe, ainsi nommé par de Blainville, correspond aux *dibranchiata* d'Owen, aux *sepiolela* de Lamarck et aux *céphalopodes acétabulifères* de d'Orbigny. Il renferme des animaux libres, symétriques, présentant deux parties distinctes : l'une postérieure, le corps; l'autre antérieure, la tête et les bras. Le corps consiste en un suc ouvert en avant, plus ou moins gros, de forme variable, rond, allongé, cylindrique ou fusiforme, avec ou sans nageoires, et présentant

deux branchies paires, les viscères, une poche à encre, etc. La tête, ou pour mieux dire la partie céphalique, est plus ou moins distincte du corps, auquel elle est unie par des brides musculaires internes et par la peau. Elle se compose : 1° de huit ou dix bras de longueur variable, flexibles en tous sens, vigoureux, à l'aide desquels ces animaux nagent, marchent et se fixent avec beaucoup de force aux corps qu'ils embrassent : ces bras sont garnis à leur face interne de cupules ou suçoirs, ou de crochets sessiles ou pédonculés ; 2° d'une bouche placée au centre de la base des bras, et armée de mandibules cornées en forme de bec de perroquet, entre lesquelles on voit une langue hérissée de pointes cornées ; 3° de deux yeux plus ou moins gros et saillants ; 4° de l'entonnoir ou tube locomoteur. L'animal contient le plus souvent, dans la partie médiane de son corps, un ossélet corné, de forme et de consistance variables ; ou une coquille formée de loges superposées ; d'autres fois il est contenu dans une coquille non cloisonnée. Les dimensions relatives du corps et des bras varient beaucoup. Ces animaux présentent aussi de grandes différences quant à la consistance de leur corps : les uns ont une peau épaisse, plus ou moins coriace, résistante, et des muscles vigoureux ; les autres n'ont qu'une enveloppe membraneuse d'une mollesse extrême, et contenant un corps presque gélatineux ; d'autres enfin tiennent le milieu entre ces deux extrêmes. D'Orbigny, à qui l'on doit une grande partie de ce qu'on sait sur l'histoire de ces animaux, explique ces différences par le genre de vie propre à chacun d'eux. Les uns, destinés à vivre sur les côtes accidentées de la mer, sont organisés pour résister au contact des rochers, tandis que les autres sont pélagiens, et par conséquent moins exposés. La peau des *cryptodibranchés* est lisse ou couverte d'aspérités et de tubercules, et cette différence se présente non-seulement chez des espèces différentes, mais aussi sur les mêmes individus, selon les impressions qu'ils éprouvent. Ainsi quelques-uns, qui ont la peau très-lisse à l'état de calme ou de repos, se couvrent subitement de tubercules coniques et de cirrhes plus ou moins longs et saillants, dès qu'ils sont agités par la crainte ou la colère. D'Orbigny fait remarquer que les tubercules et les cirrhes susceptibles d'une érection volontaire ne se voient que sur les *cryptodibranchés* côtiers, tandis que les tubercules constants ne se trouvent que sur les espèces des hautes mers. Le savant voyageur fait encore observer que les tubercules constants sont placés aux parties inférieures, tandis que les autres n'existent que sur les parties supérieures du corps et de la tête. La peau de ces animaux est souvent ornée des couleurs les plus vives et les plus éclatantes ; mais quelques-unes de ces couleurs brillent ou s'effacent à la volonté de l'animal, ou suivant les impressions qu'il éprouve. Ces changements facultatifs sont dus à la présence de points chromophores sous-cutanés, et présentant des tons divers. Ces points, très-petits à certains moments, constituent en quelque sorte autant de papilles excessivement dilatées et contractiles à volonté. Complètement dilatés, ils forment de larges plaques vivement colorées, qui disparaissent par la contraction.

Les bras sont de deux sortes : sessiles ou tentaculaires. Les bras sessiles sont armés de cupules ou ventouses dans toute la longueur de leur face interne, se terminent en pointe aiguë, et sont disposés par paires. La première paire est celle qui se trouve en dessus quand l'animal repose sur le ventre. Ces bras sont simples. Cependant une exception se remarque chez l'argonaute, dont les deux premiers bras sont terminés par un large repli membraneux. Les bras tentaculaires ne se trouvent que chez les décapodes, et sont toujours placés entre la troisième et la quatrième paire de bras sessiles.

Les yeux sont toujours proéminents, gros chez les espèces nocturnes, petits chez celles qui habitent les côtes. Beaucoup de ces animaux sont pourvus de nageoires ; mais ces nageoires ne sont que des organes accessoires, et peut-être propres seulement à diriger les mouvements, qui s'exécutent principalement à l'aide du tube locomoteur.

Ce tube, désigné aussi sous le nom d'entonnoir, est placé au-dessous et en arrière de la tête et des bras. Il reçoit l'orifice anal, et est souvent muni d'une valvule à sa partie antérieure. Il sert de conducteur à l'eau qui, après avoir été aspirée, est chassée avec force par la contraction du corps, auquel elle donne un mouvement de recul. Ce tube aide ainsi puissamment à la natation rétrograde.

Chez un grand nombre de *cryptodibranchés*, chez la seiche par exemple, on trouve une poche qui sécrète une matière noire, liquide, connue généralement et employée sous le nom de *sepia*. L'animal emploie cette matière pour altérer subitement la limpidité ou la saveur de l'eau, et se dérober ainsi à la poursuite d'un ennemi. La poche à encre de la seiche est située au fond du sac abdominal, derrière les organes génitaux ; son canal excréteur s'ouvre près de l'anus, et la liqueur s'échappe par l'entonnoir. C'est à tort que plusieurs auteurs, et notamment Cuvier, pensaient que la bonne encre de Chine était fournie par cette sécrétion. M. Siebold, pendant son séjour au Japon, a recueilli des documents positifs sur la fabrication de cette

encre, et il lui donne une tout autre origine. Il raconte que les bonzes ou prêtres japonais, par un raffinement d'industrie encore inconnu chez nous, tirent parti de la fumée des lumières qui brûlent dans leurs pagodes, et qu'à l'aide de ventilateurs ils recueillent la suie qui est la base de cette encre si renommée.

Les *cryptodibranchés* se meuvent avec une remarquable rapidité, par une natation rétrograde. Ils s'élèvent même souvent au-dessus de l'eau à une grande hauteur, et l'on en voit quelquefois tomber sur le pont des navires. C'est à l'aide de leurs bras armés de suçoirs qu'ils rampent sur le sol au fond de la mer. D'après une observation de MM. Rang et Victor Rendu, les argonautes peuvent nager sans se servir de leurs bras, soit comme moyen de direction, soit comme moyen de propulsion, et seulement à l'aide de l'eau rejetée par le tube locomoteur. Ils ont vu, en effet, des argonautes captifs se mouvoir assez rapidement, alors que les bras palmés enveloppaient la coquille, et que les autres bras étaient complètement rentrés. M. Rang pense que les céphalopodes, en général, ne nagent point au moyen de leurs bras, mais seulement à l'aide du tube locomoteur.

Ces animaux sont carnassiers, généralement nocturnes et très-voraces. Ils vivent de poissons, de mollusques et de crustacés, qu'ils attaquent et déchirent, souvent même sans besoin, à l'aide de leurs mâchoires cornées. Les uns se lancent vers leur proie, la poursuivent et l'étreignent vigoureusement ; d'autres l'attendent, et, quand elle se trouve près des trous qu'ils habitent, ils la saisissent et l'arrêtent facilement en se servant des ventouses dont leurs bras sont armés. Mais ils ont aussi leurs ennemis, et souvent à leur tour ils deviennent la proie de quelques céphalopodes à dents, de quelques gros poissons, de plusieurs oiseaux de mer, et le moyen de défense qu'ils trouvent dans l'encre qu'ils peuvent répandre ne les sauve pas toujours. M. Catezains a remarqué que, lorsqu'un de ces mollusques a saisi un poisson à l'aide de ses bras, il peut enlever peu à peu tout ce qui appartient au système musculaire sans détériorer le squelette, ni même souvent la peau. Il a fréquemment trouvé, sur les rochers qui bordent le port de Livourne, des poissons ainsi disséqués par des poulpes, et qui paraissent intacts, mais qui, examinés de plus près, ne présentaient plus que la peau et les os.

Les *cryptodibranchés* déposent leurs œufs en grappes gélatineuses plus ou moins longues, qu'on trouve attachées par une base commune aux corps submergés. Ces œufs, petits d'abord, grossissent jusqu'au moment où les embryons brisent l'enveloppe qui les retient. Dès ce moment, ils cherchent leur nourriture, et sont en état de pourvoir à tous leurs besoins. Ils vivent en groupes plus ou moins nombreux, se développent assez vite d'abord, puis lentement ensuite. On trouve des *cryptodibranchés* dans toutes les mers.

Cet ordre se divise en deux sous-ordres : le premier, celui des octopodes, comprend les espèces à huit bras, octopode, élédone, poulpe, argonaute, etc. ; dans le second, celui des décapodes, on trouve la seiche, le calmar, etc.

CRYPTODIDYME s. m. (kripto-di-di-me — du gr. *kryptos*, caché ; *didymos*, jumeau). Tératol. Monstre double qui offre extérieurement l'apparence d'un corps unique.

CRYPTODON s. m. (kripto-don — du gr. *kryptos*, caché ; *odon*, odontos, dent). Bot. Syn. de CAROVAGUE.

CRYPTOGAME adj. (kripto-ga-me — du gr. *kryptos*, caché ; *gameos*, nocce). Bot. Dont les organes sexuels sont cachés ou peu apparents : Les plantes CRYPTOQUES. Les végétaux CRYPTOQUES.

— s. m. Plante cryptogame : Un CRYPTO-GAME.

— s. m. pl. Grande division du règne végétal, comprenant les genres qui ont les organes sexuels cachés ou peu apparents : De Candolle distinguait les CRYPTOQUES en cellulaires et vasculaires. (C. Montagne.)

— Antonyme. Phanérogame ou phénogame.

— Encycl. Les *cryptogames*, ainsi nommés par opposition aux phanérogames, constituent un des deux grands embranchements du règne végétal. Ce sont des végétaux d'aspect très-divers, quelquefois arborescents, le plus souvent herbacés, fréquemment charnus, filiformes ou pulvérulents. Constitué le plus souvent par du tissu cellulaire seul, plus rarement par du tissu cellulaire et des vaisseaux, pourvus ou non d'un axe et d'organes appendiculaires distincts, ils s'accroissent par l'extrémité seule, ou plus ordinairement par tout leur pourtour. Leurs organes reproducteurs sont très-variés ; ils peuvent néanmoins se ramener à deux types principaux : les anthéridies ou organes mâles, les spores ou organes femelles. Ces dernières sont des sortes de graines ou d'embryons homogènes, non constitués par des parties distinctes ; elles sont, ou dispersées dans toute l'étendue, ou disposées seulement dans certaines parties de la plante, soit à sa surface, soit dans l'épaisseur du tissu ; souvent elles sont renfermées dans des réceptacles particuliers, sporanges, thèques, capsules, urnes, etc. Ordinairement

elles sont formées d'une seule cellule à membrane unique ou double, et sont dépourvues d'enveloppe propre. A aucune époque de la vie de la plante, elles ne se continuent par un funicule ou cordon avec les parois de la cavité qui les renferme ; dans leur jeunesse, elles sont le plus souvent groupées par deux ou par nombres pairs, souvent par quatre. Lors de la germination, elles se développent en s'allongeant par un point de la surface, à l'inverse des véritables embryons.

Malgré leur variété d'organisation, les *cryptogames* présentent entre eux de grandes analogies, et forment un groupe très-naturel, qui a été admis dans toutes les classifications. On les appelle aussi inembryonnés et acotylédones, parce qu'ils sont dépourvus d'embryon et par conséquent de cotylédons. On les divise en deux grandes classes, renfermant chacune plusieurs familles, sur le nombre desquelles les botanistes ne sont pas d'accord.

I. Les *cryptogames foliacés* sont connus aussi sous les noms d'*acrogènes*, *acrorhizes*, *athérogames*. Ils sont surtout caractérisés, du moins dans l'immense majorité des cas, par un axe et des appendices distincts, et par la présence de vaisseaux dans leur tissu. On rapporte à cette classe les familles suivantes : fougères, équisétacées, lycopodiées, marsiliacées, characées, mousses, hépatiques.

II. Les *cryptogames aphyllés*, constitués exclusivement par du tissu cellulaire, sont dépourvus d'axe et d'organes appendiculaires distincts. On les appelle aussi *amphigènes*, *arhizes*, *agames*, *thallogènes*, *thallophytes*, etc. Cette classe renferme les trois familles suivantes : lichens, champignons, algues. Nous devons dire toutefois que plusieurs de ces familles, notamment les deux dernières, sont regardées par la plupart des auteurs comme de véritables classes, qui se subdivisent à leur tour en un nombre plus ou moins considérable de familles distinctes. Nous nous en tiendrons ici à ces considérations générales, en renvoyant, pour plus amples détails, à tous les mots cités dans cet article.

CRYPTOGAMIE s. f. (kripto-ga-mi — rad. *cryptogame*). Bot. Etat des végétaux dont les organes sexuels sont cachés ou peu apparents. Grande division du règne végétal qui comprend les cryptogames : La CRYPTOAMIE est divisée en deux classes. (F. Foy.) II Partie de la botanique descriptive qui s'occupe de l'étude des cryptogames.

CRYPTOGAMIQUE adj. (kripto-ga-mi-ke — rad. *cryptogame*). Bot. Qui appartient aux cryptogames, qui en a les caractères : Jamais les plantes étolées des caves ou souterrains, excepté les espèces CRYPTOAMIEUSES, n'y donnent naissance à la couleur verte. (Virey.) — Fig. Caché, secret : Personne, parmi les passants, ne peut comprendre le mobile des existences CRYPTOAMIEUSES de certains boutiquiers. (Balz.)

CRYPTOGAMISTE adj. (kripto-ga-mi-ste — rad. *cryptogame*). Bot. Qui s'occupe de l'étude des cryptogames.

— Substantif : Un CRYPTOAMISTE.

CRYPTOGAMOLOGIE s. f. (kripto-ga-mo-lo-ji — de *cryptogame*, et du gr. *logos*, discours). Bot. Histoire des plantes cryptogames.

CRYPTOGAMOLOGIQUE adj. (kripto-ga-mo-lo-ji-ke) Bot. Qui a rapport à la cryptogamologie : Des études CRYPTOAMOLOGIEQUES.

CRYPTOGASTRE adj. (kripto-ga-stre — du gr. *kryptos*, caché ; *gaster*, ventre). Entom. Dont l'abdomen n'est pas apparent.

— s. m. pl. Section de la tribu des muscides, comprenant ceux chez qui le dessus de l'abdomen est entièrement recouvert par l'écusson.

CRYPTOGÈNE adj. (kripto-jè-ne — du gr. *kryptos*, caché ; *genos*, naissance). Zool. Qui prend naissance et qui vit dans le corps d'un autre être vivant.

CRYPTOGÉNIDE s. f. (kripto-jè-ni-de — du gr. *kryptos*, caché ; *genos*, génération). Bot. Syn. de CÉRATOPTÉRIIS, genre de fougères.

CRYPTOGLOSSE s. m. (kripto-glo-se — du gr. *kryptos*, caché ; *glôssa*, langue). Entom. Genre de coléoptères mélasomes, comprenant une seule espèce, qui habite le Mexique.

CRYPTOGLOTTIS s. m. (kripto-glo-tiss — du gr. *kryptos*, caché ; *glottis*, languette). Bot. Genre de plantes épiphytes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, renfermant une seule espèce, qui croît à Java.

CRYPTOGRAMME s. m. (kripto-gra-me — du gr. *kryptos*, caché ; *gramma*, caractère). Ecrit en caractères secrets : Dans le cas actuel, je présume que le CRYPTOGRAMME était anglais. (Baudelaire.)

— Bot. Genre de végétaux cryptogames, de la famille des fougères, comprenant trois espèces, qui croissent dans les régions froides de l'Asie et de l'Amérique.

CRYPTOGRAPHE s. m. (kripto-gra-fe — rad. *cryptographie*). Celui qui se livre à la cryptographie.

CRYPTOGRAPHIE s. f. (kripto-gra-fi — du gr. *kryptos*, caché ; *graphô*, j'écris). Ecriture secrète au moyen d'abréviations ou de

signes convenus entre deux personnes, qui ne veulent pas qu'on puisse connaître ce qu'elles s'écrivent : La CRYPTOGRAPHIE est un art chéri des amants. (L.-J. Larcher.)

— Encycl. La *cryptographie* est surtout employée par les hommes d'Etat, les princes, les ambassadeurs, etc., dans le but d'assurer le secret de leur correspondance si elle vient à tomber entre des mains ennemies ou étrangères. Pour atteindre ce résultat, on emploie des caractères ordinaires, auxquels on donne arbitrairement une signification nouvelle, mais convenue d'avance ; ou l'on se sert de caractères d'une langue étrangère quelconque, de caractères sténographiques, musicaux, algébriques ; ou l'on crée des caractères bizarres, dont le sens ne peut être connu que des initiés ; ou enfin on recourt à des combinaisons de lettres ou de signes employés deux à deux, trois à trois, quatre à quatre, etc. Les chiffres arabes ayant fréquemment servi de base à ce genre d'écriture, il a été souvent appelé *écriture en chiffres* ou *chiffre diplomatique*. Mais ce ne sont pas là les seuls noms que l'on ait employés pour désigner les diverses sortes de correspondances secrètes ; ces noms, en effet, sont presque aussi nombreux que ceux des auteurs qui ont écrit sur cet art. Voici, par exemple, indépendamment de *cryptographie*, quelques-uns de ceux qui ont été employés : *cryptologie*, de *kryptos*, caché, *logos*, discours ; *polygraphie*, de *polus*, nombreux, *graphô*, j'écris ; *poligraphie*, de *polis*, ville, *Etat*, *graphô*, j'écris, c'est-à-dire art d'écrire les secrets d'Etat ; *stéganographie*, de *steganos*, caché, *graphô*, j'écris, etc.

La correspondance secrète, non-seulement remonte à la plus haute antiquité, mais paraît même avoir précédé l'écriture. On peut croire que, lors de la formation des sociétés, on se transmettait les idées au moyen de gestes, de signaux ; on avait même trouvé des signaux pour correspondre la nuit. En effet, les Chinois et les Persans se servaient, de temps immémorial, de feux allumés placés de distance en distance sur des lieux élevés. L'usage s'en est répandu dans toute l'antiquité. De nos jours, on les a appliqués à la marine, ce qui permet à nos officiers de correspondre entre eux, même à de très-grandes distances.

Pour correspondre au loin, on peut encore se servir de bouquets composés de diverses fleurs, de papiers de différentes couleurs ; d'un collier, d'un bracelet, d'une bourse, de perles, ou de toute autre matière dont les couleurs combinées peuvent offrir un sens convenu d'avance ; de rubans, de nœuds, du tambour, du canon, d'un instrument de musique, etc.

Quand ils avaient à correspondre avec leurs généraux, les Lacédémoniens avaient recours à un procédé spécial ; ils employaient les *scytalés* : c'étaient deux rouleaux de bois de même longueur et de même épaisseur ; les éphores gardaient un de ces rouleaux, et donnaient l'autre au général d'armée qui marchait à l'ennemi. Quand ces magistrats voulaient lui envoyer des ordres secrets, ils prenaient une longue et étroite bande de parchemin, qu'ils roulaient exactement autour de la scytale restée entre leurs mains ; ils écrivaient dessus leur dépêche, qui avait alors un sens complet qu'elle perdait dès qu'on déroulait le parchemin ; mais le général auquel on l'envoyait la lisait facilement dès qu'il la roulait sur la scytale qu'on lui avait donnée. Bien que ces dépêches fussent écrites avec des caractères ordinaires, ce n'en étaient pas moins des écritures secrètes, puisque, sans une scytale, on ne pouvait les déchiffrer.

Non-seulement les écritures secrètes étaient connues des anciens, mais ils avaient déjà une assez grande quantité de systèmes différents, et le nombre s'en est bien augmenté depuis chez les modernes, ce qui ne doit pas étonner, car le nombre des caractères que l'on peut employer étant immense, le nombre des combinaisons possibles est pour ainsi dire illimité.

Si l'on ne veut pas confier ses secrets à un déchiffreur, les divers correspondants sont obligés d'avoir chacun la clef de l'écriture ou l'alphabet adopté.

La clef d'un chiffre est l'alphabet dont on est convenu. On en distingue de plusieurs espèces : le *chiffre à simple clef* est celui dans lequel on se sert toujours d'un même alphabet pour remplacer les diverses lettres d'une dépêche, et le *chiffre à double clef* celui où l'on change l'alphabet à chaque mot.

On se sert en outre de *nulles*, syllabes ou même phrases insignifiantes, que l'on mêle aux caractères significatifs.

Pour augmenter encore la difficulté de lire les dépêches en chiffres, on emploie une grille, carton bizarrement découpé à jour, qui, dès qu'il est placé convenablement sur les dépêches, ne laisse paraître que les caractères nécessaires ; car les caractères de remplissage n'ont été ajoutés par l'expéditeur qu'après qu'il a eu écrit la dépêche.

Le système d'écriture en chiffres le plus simple consiste à écrire les vingt-quatre caractères de l'alphabet (le j non compris) sur deux lignes horizontales et parallèles. Quand on veut déguiser un mot, il suffit de représenter les lettres de chaque mot par celles qui leur correspondent dans l'autre ligne. Ce n'est guère qu'un jeu d'enfant. Les systèmes usités en diplomatie sont beaucoup plus compliqués. En voici quelques-uns :

La méthode de Jules César consiste à remplace les lettres d'une missive réelle par d'autres lettres ou d'autres signes convenus d'avance.

La méthode japonaise, ainsi appelée parce qu'elle imite la manière d'écrire des Japonais, consiste à placer les mots suivant des lignes verticales. Pour la première ligne on lit les lettres en descendant, pour la seconde, en montant, et ainsi de suite jusqu'au bout. Afin de rendre la lecture plus difficile, on ne figure pas toujours les colonnes.

Dans la méthode par parallélogramme, on écrit d'abord la dépêche à la manière ordinaire, mais en ayant soin de tenir les lettres à une certaine distance les unes des autres, pour que celles des différentes lignes horizontales se correspondent verticalement.

Quand on emploie la méthode de Scott, on s'arrange pour que le nombre des lettres romaines qui précèdent une italique dans une dépêche indique le chiffre de la clef sous lequel il faut chercher la lettre véritable. Un chiffre quelconque pourrait tenir lieu de lettres, et l'italique pourrait être remplacée par un délié ou par tout autre signe peu visible.

La méthode du comte Gronsfield consiste ou à écrire la correspondance à la manière ordinaire avec un nombre qui se répète sans cesse et successivement sur toute la suite de la correspondance, ou à compter, à partir de chacune des lettres prises dans un alphabet ordinaire, autant de lettres que le chiffre au-dessus de ces premières indique d'unités; la dernière, ainsi comptée, sera celle qui devra être substituée pour la correspondance secrète.

La méthode de lord Bacon consistait en un groupe de cinq lettres, et chaque groupe remplaçait une lettre de l'alphabet ordinaire.

Si l'on veut se servir de la méthode des diviseurs, on peut écrire à la manière ordinaire, mais en ayant soin d'isoler les lettres, afin de les faire correspondre suivant des colonnes verticales, que l'on numérote; puis, quand on veut écrire la dépêche secrète, on écrit les mêmes lettres, mais en intervertissant les colonnes verticales.

La méthode prise des signaux de marine consiste en groupes composés d'un plus ou moins grand nombre de chiffres.

Si l'on veut recourir à la méthode des télégraphes, on emploie diverses combinaisons de deux ou de trois lettres.

Quelquefois on se sert d'un alphabet différent pour chaque ligne; d'autres fois d'un alphabet différent pour chaque mot ou même pour chaque lettre.

On peut aussi prendre des lettres ou des mots dans un ouvrage désigné d'avance, pourvu que l'édition soit bien déterminée. Dans ce cas, trois chiffres numériques forment la clef : le premier désigne la page du livre, le second la ligne, et le troisième le mot dont on doit faire usage.

On recourt aussi, pour la correspondance secrète, aux *encres de sympathie*, liquides qui ne laissent pas une trace bien sensible des caractères écrits ou dessinés sur le papier, mais qui sont susceptibles de former des précipités colorés par l'action de divers réactifs, ou par la chaleur.

Le plus difficile n'est pas de créer un chiffre, c'est de le déchiffrer quand on n'en a pas la clef. Cependant, quelque grande que soit la variété des systèmes employés jusqu'à ce jour, on n'en connaît pas dont un déchiffreur habile ne puisse trouver la clef; mais, pour arriver à ce degré, il faut posséder de nombreuses connaissances qu'il est difficile de trouver réunies. La qualité la plus nécessaire est une patience à toute épreuve, car ce n'est qu'après une infinité de tâtonnements que l'on peut atteindre le but. Il est nécessaire en outre d'avoir fait des observations sur les rapports et les différences qui existent entre les diverses langues, afin d'arriver à reconnaître dans quel idiome la dépêche est écrite. Ces connaissances préliminaires acquises, il faut aussi étudier les divers systèmes de chiffres pour pouvoir arriver plus facilement à déchiffrer une dépêche; on doit, pour cela, faire l'inverse de ce qui a été dit plus haut pour écrire une dépêche.

Pour terminer, revenons à la méthode employée par César. Suétone dit en parlant de lui que, « pour les choses les plus secrètes, il usait d'une espèce de chiffre qui rend le sens tout à fait intelligible, les lettres étant disposées de manière à ne point former des mots. La méthode consistait à écrire la quatrième lettre de l'alphabet pour la première, par exemple D pour A, et ainsi de suite. » Il variait d'ailleurs ce genre de composition; ainsi, dans une lettre à Auguste, il convint avec lui d'employer AB pour BC et ainsi de suite, et AA pour X.

Dans l'Europe moderne, les ambassadeurs étaient obligés d'employer ce mode de correspondance avec leurs souverains, à cause du sans-gêne des gouvernements, qui ne respectaient pas plus le secret des lettres du corps diplomatique que celui de leurs propres sujets. Quelques ministres poussaient même sur cette matière le cynisme à un point qu'on aurait peine à croire, si l'histoire n'était là pour nous l'attester. Voici à ce sujet une plaisante aventure arrivée au prince de Kaunitz. L'ambassadeur d'Espagne à la cour de Vienne avait depuis quelque temps des raisons de soupçonner que ses dépêches étaient

ouvertes, quand, un beau jour, il lui en tomba entre les mains une preuve bien manifeste. En recachetant une de ses lettres, on avait mis sous enveloppe la copie au lieu de l'original. L'ambassadeur triomphant court, la pièce de conviction à la main, chez le prince de Kaunitz : « Mon prince, dit-il, ordonnez je vous prie, que vos commis me restituent la dépêche dont ils m'ont seulement envoyé la copie. — Oh ! monsieur l'ambassadeur, lui répond le ministre sans le moindre embarras, je vous demande mille pardons de la peine que vous avez eue. » Et sonnant aussitôt un de ses secrétaires. « Allons donc, monsieur, rendez la dépêche de M. l'ambassadeur, dont il n'a reçu que la copie, et apprenez une autre fois à ne point faire de tels quiproquos. » Et quand celui-ci eut rapporté l'original : « Monsieur l'ambassadeur, dit le prince en la lui remettant, je suis mortifié que la sottise de mes gens vous ait occasionné ce dérangement. » Et il le reconduisit fort poliment, tournant ainsi, par son aplomb diplomatique, contre l'ambassadeur, la leçon que celui-ci s'était trop facilement flatté de lui donner. La ressource des alphabets secrets est devenue elle-même illusoire, car le nombre des combinaisons est borné, et rien de si facile que d'en découvrir la clef pour celui qui a de l'expérience en ce genre. Jadis, dans le cabinet noir, il y avait des interprètes qui traduisaient facilement toutes les dépêches chiffrées; un semblable abus de confiance est toujours blâmable; mais si quelqu'un est bien venu à s'en plaindre, ce n'est pas le diplomate, qui, sous un nom pompeux, n'est au fond qu'un espion déguisé.

CRYPTOGRAPHIQUE adj. (kri-pto-gra-fiko — rad. *cryptographie*). Qui tient à la cryptographie: *Art CRYPTOGRAPHIQUE. Caractères CRYPTOGRAPHIQUES.*

CRYPTOHYPNE s. m. (kri-pto-i-pne — du gr. *kryptos*, caché; *upos*, sommeil). Entom. Genre de coléoptères sternoxes, comprenant une quinzaine d'espèces.

CRYPTOLÉPIDE s. f. (kri-pto-lé-pi-de — du gr. *kryptos*, caché; *lepis*, *lepidos*, écaille). Bot. Genre d'arbrisseaux grimpants, de la famille des apocynées, tribu des échitées, comprenant cinq ou six espèces, qui croissent dans l'Inde : *On cultive en Europe la CRYPTOLEPIDE élégante.* (C. Leinaire.)

CRYPTOLITHES s. f. (kri-pto-li-te — du gr. *kryptos*, caché; *lithos*, pierre). Minér. Phosphate de cérium, trouvé dans l'apatite verte ou rouge.

— **Encycl.** La composition de ce minéral a été déterminée par l'illustre chimiste M. Wohler. D'après son analyse, la *cryptolithe* résulte de l'union de 3 équivalents d'oxyde de cérium avec 1 équivalent d'acide phosphorique. La *cryptolithe* ayant même formule chimique que la xénotime ou phosphate d'yttria, il est bien probable que, comme ce minéral, elle appartient au système cubique. Cependant on ne l'a encore trouvée qu'en longues aiguilles très-déliées, d'un rouge de vin et ayant l'apparence de prismes hexagonaux. Ces cristaux devront évidemment être de nouveau soumis à une étude soignée. La *cryptolithe* est un minéral dont la découverte n'était pas facile à faire. Son nom, qui signifie *pietre cachée*, est, comme on va voir, parfaitement justifié. La *cryptolithe* est engagée dans certaines masses d'apatite verte ou rouge, et, pour la voir, il faut faire digérer longtemps le minéral qui sert de gangue dans l'acide nitrique étendu. La *cryptolithe* a été observée à Arendal, en Norvège.

CRYPTOLOBE s. m. (kri-pto-lo-be — du gr. *kryptos*, caché; *lobos*, lobe). Bot. Genre de plantes rapporté avec doute à la famille des apocynées, et réuni par plusieurs auteurs aux cryptolépides. Il Syn. d'AMPHICARPE, genre de légumineuses.

CRYPTOLOGIQUE adj. (kri-pto-lo-ji-ke — du gr. *kryptos*, caché; *logos*, discours). Qui appartient à l'étude des effets dont les causes sont cachées. Ce mot a été créé par Ampère.

CRYPTOMÉRIE s. f. (kri-pto-mé-ri — du gr. *kryptos*, caché; *meris*, partie). Bot. Genre d'arbres, de la famille des conifères, tribu des cupressinées, formé aux dépens des cyprès, et renfermant une seule espèce, qui croît au Japon.

— **Encycl.** Les *cryptoméries* sont de grands arbres très-voisins des cyprès, aux dépens desquels ce genre a été établi; ils ont des fleurs monoïques; leurs chatons mâles sont réunis en épis; les cônes sont solitaires, globuleux, et renferment un petit nombre de graines entourées d'une crête membraneuse. La *cryptomérie du Japon* (*cryptomeria Japonica* de Don, *cupressus Japonica* de Linné) n'est introduite en Europe que depuis 1845. C'est un grand et bel arbre, qui peut croître en pleine terre jusque sous le climat de Paris; on en a fait d'assez grandes plantations en Sologne, où il est presque complètement naturalisé.

CRYPTOMES s. m. pl. (kri-pto-me — du gr. *kryptos*, caché). Annél. Sous-classe de vers.

CRYPTOMME s. m. (kri-ptom-me — du gr. *kryptos*, caché, et *omma*, vue). Entom. Genre d'insectes de l'ordre des coléoptères, division des scarites : *Le CRYPTOMME multistrié habite la Nouvelle-Grenade.*

CRYPTOMONADIN, INE adj. (kri-pto-mo-na-dain, i-ne — rad. *cryptomonas*). Infus. Qui ressemble à un cryptomonas.

— s. f. pl. Famille d'infusoires ayant pour type le genre cryptomonas.

CRYPTOMONAS s. m. (kri-pto-mo-nass — du gr. *kryptos*, caché; *monas*, monade). Infus. Genre d'infusoires asymétriques : *Les CRYPTOMONAS sont toujours colorés, et le plus souvent en vert.* (D'Orbigny.)

CRYPTOMYCE s. m. (kri-pto-mi-se — du gr. *kryptos*, caché; *mukés*, champignon). Bot. Syn. de RHYTISMA, genre de cryptogames.

CRYPTONÉMÉ, ÉE adj. (kri-pto-né-mé — du gr. *kryptos*, caché; *nema*, tissu). Bot. Se dit des algues dont la fronde est constituée en entier par des filaments articulés diversement disposés.

— s. f. pl. Tribu de végétaux cryptogames, de la famille des algues, comprenant les genres *crocanie*, *dudresnaye*, *glacocladie*, *naccarie* et *glaciophobie*.

CRYPTONEURÉ adj. (kri-pto-neu-re — du gr. *kryptos*, caché; *neurôn*, nerf). Zool. Qui n'a pas de nerfs apparents.

CRYPTONYCHE s. m. (kri-pto-ni-che — du gr. *kryptos*, caché; *onux*, ongle). Entom. Genre de coléoptères cycloques, comprenant une seule espèce qui vit à Sierra-Leone.

CRYPTONYME s. m. (kri-pto-ni-me — du gr. *kryptos*, caché; *onoma*, nom). Bibliogr. Nom emprunté, supposé, dont un auteur signe son œuvre : *Stendhal est le CRYPTONYME de Henri Beyle.* On dit plus ordinairement **PSEUDONYME**. « Ecrivain qui n'a pas signé son œuvre, ou l'a signée d'un nom autre que le sien : Un CRYPTONYME fait quelquefois preuve de modestie, plus souvent de prudence. »

— Adjectif. Qui signe un nom supposé : *Les auteurs CRYPTONYMES du xvie et du xviie siècle ne sont ni plus ni moins connus sous un de leurs noms que sous l'autre.* (Ch. Nod.)

CRYPTONYX s. m. (kri-pto-niks — du gr. *kryptos*, caché; *onux*, ongle). Ornith. Espèce du genre faisan.

CRYPTOPE s. m. (kri-pto-pe — du gr. *kryptos*, caché; *pous*, *podas*, pied). Bot. Genre de plantes épiphytes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, formé aux dépens des angrecs, et renfermant une seule espèce qui croît à Madagascar.

CRYPTOPÉTALE s. m. (kri-pto-pé-ta-le — du gr. *kryptos*, caché, et de *pétale*). Bot. Syn. de LÉUROPÉTALE.

CRYPTOPHAGE s. m. (kri-pto-fa-je — du gr. *kryptos*, caché; *phagô*, je mange). Entom. Genre de coléoptères clavicornes.

— **Encycl.** Voici les caractères de ce genre : mandibules dentées à l'extrémité; mâchoires à deux lobes atténués, membraneux; palpes maxillaires à dernier article ovalaire, l'avant-dernier obconique, plus long que les autres; languette membraneuse à extrémité tronquée; antennes insérées sur la marge antérieure du front, distantes à la base, moniliformes, à troisième article plus long que le deuxième, les suivants égaux, obconiques, les trois derniers formant brusquement une masse, tête triangulaire; corps petit, arrondi ou ovalaire, convexe; corselet avancé, plus ou moins court, et quelquefois denté sur les bords; écusson large, court, arrondi; élytres arrondis à l'extrémité, couvrant l'abdomen; tarses grêles, pentamères chez les femelles, hétéromères chez les mâles. Ce genre, créé par Herbst aux dépens des dermestes de Linné et des ips d'Olivier, a été adopté par tous les naturalistes, et est devenu, dans ces derniers temps, le type d'une famille. Dans sa *Faune d'Allemagne*, Erichson leur assigne pour caractères : palpes maxillaires à dernier article très-grand et arrondi; labiaux à dernier article également arrondi; prosternum libre à son extrémité; tarses hétéromères chez les mâles, pentamères chez les femelles. D'après cela, on peut voir que les *cryptophages* diffèrent principalement des éniophyles par le dernier article de leurs palpes maxillaires, qui est arrondi au lieu d'être conique, et des anthérophages par leur prosternum libre à l'extrémité, au lieu d'être reçu dans le mésosternum. Les *cryptophages* sont de très-petits insectes. Quelque peu considérable que soit le groupe, on y compte encore près de trente espèces, qui jusqu'ici n'ont guère été observées qu'en Europe. On sait peu de chose sur leurs mœurs; ils vivent habituellement dans les champignons, dans les bois pourris, dans les matières végétales en décomposition, et sous les écorces des arbres, ainsi que dans les lieux sombres, comme les caves, les celliers, etc. Leur régime est végétal. Leur petitesse n'a pas rebuté les recherches des entomologistes relativement à l'étude de leurs métamorphoses, et l'on connaît les premiers états de quatre espèces de ce genre, étudiées par MM. Bouché, Westwood, Ed. Perris et Blisson. Ce dernier a suivi avec beaucoup de soin la larve et la nymphe du *cryptophage velu*. Cette larve habite ordinairement les lieux sombres, humides et peu aérés, tels que les caves et les celliers; dès lors on comprend qu'elle ne peut se transformer dans la terre, où elle serait inévitablement atteinte par des maladies analogues à la muscardine. Les nombreuses villosités dont elle est chargée sont d'ailleurs

des obstacles qui ne lui permettent pas de s'enfoncer dans le sol; car on sait que les larves ou les chenilles qui se transforment dans la terre sont généralement glabres, et qu'elles ont ordinairement le corps très-lisse et très-poli. Elle se métamorphose donc à l'air libre.

On peut diviser le genre *cryptophage* en deux groupes, dont le premier comprend les espèces chez lesquelles les bords latéraux du corselet sont dentés ou crénelés, et a pour type le *cryptophage velu*, insecte oblong, ferrugineux, à corselet court, avec une petite ligne élevée le long du bord, à élytres très-convexes, offrant des stries de petits points enfoncés, et de longs poils presque droits; le dessous du corps est pubescent; les pattes sont presque glabres. Cette espèce est commune dans toute l'Europe, et principalement auprès de Paris. Le deuxième groupe renferme les espèces chez lesquelles les bords latéraux du corselet sont entiers; elle a pour type le *cryptophage du lycoperdon*, insecte oblong, d'un brun ferrugineux, couvert d'un duvet assez long, fortement ponctué, avec les côtés du corselet présentant deux dents aiguës; le dessous du corps plus clair et les pattes d'un jaune testacé pâle; et le *cryptophage des celliers*, large, oblong, pubescent, d'un brun ferrugineux, pâle, quelquefois noirâtre, à corselet court, bidenté, crénelé sur ses bords à la partie postérieure. L'un et l'autre sont assez communs dans les environs de Paris.

CRYPTOPHAGIEN, IENNE adj. (kri-pto-fa-giain, iè-ne — rad. *cryptophage*). Entom. Qui ressemble à un *cryptophage*. Il On dit aussi **CRYPTOPHAGINE**.

— s. m. pl. Famille d'insectes coléoptères, ayant pour type le genre *cryptophage*.

— **Encycl.** Les principaux caractères de cette famille sont ainsi formulés par Erichson : antennes de onze articles, en massus; pieds distants, à cuisses antérieures globuleuses, et à cuisses postérieures cylindriques; tarses tantôt pentamères chez les deux sexes, tantôt hétéromères dans les femelles et pentamères chez les mâles; abdomen composé de cinq segments tous libres, le premier très-grand. Les *cryptophagiens* sont de très-petite taille. Leur corps est en général ovalaire, quelquefois un peu allongé; leur tête est assez grande, avancée, triangulaire; leurs mandibules sont assez fortes; les mâchoires sont bifides, allongées; les antennes, le plus souvent moniliformes, avec une massue terminale, presque insensiblement ou brusquement formée; les palpes sont filiformes; le corselet est de forme plus ou moins quadrilatère; l'écusson est assez élargi, assez court; les élytres sont plus ou moins ovalaires, couvrant l'abdomen dans le plus grand nombre des cas, ou ne le cachant pas tout à fait; les pattes sont assez fortes, terminées par des tarses à nombre d'articles variable. Ces insectes se rencontrent dans les endroits obscurs, tels que les caves, les celliers; on en trouve souvent dans les troncs pourris des arbres, sous les écorces, sous les feuilles tombées, dans les champignons, et en général dans les matières végétales en décomposition. L'anatomie de ces coléoptères n'a pas encore été faite, et cela se conçoit facilement à cause de leur extrême petitesse. Les premières espèces connues de cette famille étaient originellement placées par Linné dans le genre *dermeste*, par Olivier dans celui des ips, et par Fabricius dans celui des mycétophages. Herbst, le premier, créa pour elles, en 1772, le genre *cryptophage*, qui fut dès lors généralement adopté, et qui devint la famille que nous venons d'étudier.

CRYPTOPHASE s. m. (kri-pto-fa-ze — du gr. *kryptos*, caché; *phasis*, phase). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, comprenant cinq espèces de la Nouvelle-Hollande.

CRYPTOPHRAGME s. m. (kri-pto-fra-gme — du gr. *kryptos*, caché; *phragmos*, clôture). Bot. Genre de plantes, de la famille des nœnthacées, tribu des justiciées, comprenant deux espèces qui croissent dans l'Inde.

CRYPTOPHYTE adj. (kri-pto-fi-te — du gr. *kryptos*, caché; *phuton*, plante). Bot. Syn. de CRYPTOGAME.

— s. f. pl. Syn. de CRYPTOGAME.

CRYPTOPIANINE s. f. (kri-pto-pi-a-ni-ne — du gr. *kryptos*, caché; *piainô*, j'épaissis). Chim. Alcaloïde découvert dans les eaux mères alcooliques provenant de la préparation de la morphine.

— **Encycl.** Cet alcaloïde a été découvert tout récemment par MM. T. et H. Smith. Les premiers échantillons obtenus figuraient à l'Exposition universelle de 1867. Nous empruntons au numéro de juillet du *Répertoire de pharmacie* les renseignements qui suivent sur cette nouvelle et curieuse substance :

« Pour l'obtenir, on neutralise exactement les eaux mères de la morphine par l'acide sulfurique, et on distille pour chasser l'alcool. La cornue est lavée à l'eau chaude, et les eaux de lavage sont réunies au résidu de l'opération; on filtre, on précipite par du lait de chaux, on recueille le dépôt compacte et coloré qui s'est formé, on le lave et on le traite par l'alcool bouillant. La liqueur, filtrée et distillée de nouveau, laisse une masse solide, colorée, formée par un mélange de thébaine et de *cryptopianine*. On transforme ces deux substances en chlorhydrates; on précipite par l'ammoniaque, et le précipité lavé, sou-

mis à la presse, séché et pulvérisé, est traité par l'éther ou l'alcool, qui enlève toute la thébaïne. Le résidu du traitement par l'éther, traité de nouveau par l'acide chlorhydrique et purifié à l'aide de charbon animal et de cristallisations dans l'alcool, donne la *cryptopiane* pure. Il est facile de reconnaître si la *cryptopiane* retient de la thébaïne; celle-ci donne, avec l'acide sulfurique pur et concentré, une couleur bleue très-intense, tandis que le mélange de ces deux corps se colore en violet, en pourpre, etc., selon la quantité de thébaïne.

La *cryptopiane* est incolore, sans odeur, d'une saveur amère, suivie d'une sensation de froid qui possède quelque chose de la menthe poivrée. Elle est sensiblement soluble dans l'eau, et, suivant la quantité d'eau qui la dissout, elle cristallise ou donne une gelée un peu moins transparente que la gélatine. Elle fond vers 215° centigrades; chauffée plus fortement, elle donne des produits ammoniacaux et brûle sans laisser de résidu. Elle est insoluble dans l'essence de térébenthine et la benzine. La *cryptopiane* constitue un alcali aussi fort que la morphine, la codéine, la thébaïne; elle sature les acides et donne des sels cristallisables dont les formes sont très-belles et très-distinctes. Le chlorhydrate est moins soluble dans l'eau que le sel correspondant de morphine, mais il est plus soluble dans l'alcool.

L'opium renferme très-peu de *cryptopiane*, et les auteurs n'ont pu retirer que 150 gr. de ce corps en opérant sur 4 à 5 tonnes d'opium.

Avant d'assigner à ce corps l'honneur d'être le dixième principe bien cristallisé de l'opium, il sera nécessaire de le soumettre à de nouvelles études. Les manipulations à l'aide desquelles on parvient à l'obtenir ne sont certes pas de celles qui transforment les corps les uns dans les autres; mais la molécule organique est si mobile, et les phénomènes chimiques découverts dans ces dernières années si extraordinaires, que notre attention doit se tenir en éveil. Il est vraiment curieux de voir l'opium contenir autant de corps, autant d'alcaloïdes différents, sans compter les dérivés de toutes ces substances.

La solubilité de la *cryptopiane* la distingue de la morphine; son insolubilité dans l'éther l'en rapproche et l'éloigne de la thébaïne et de la codéine. L'acide sulfurique la colore en bleu très-intense; il rougit la thébaïne. La tendance des sels à former des gelées est aussi bien particulière. La papavérine bleuit par l'acide sulfurique, sa couleur devient orange par l'addition d'une petite quantité de sel de nitre, puis enfin jaune; la *cryptopiane*, dans la même circonstance, devient verte, puis jaune, et, en ajoutant une très-petite quantité de l'alcaloïde, le vert reparaît aussi intense que le vert produit par l'acide sulfurique et la méconine. La *cryptopiane* aurait assez de ressemblance avec la pseudo-morphine de Pelletier. Cependant elle se dissout dans les acides et ne s'en sépare jamais. Elle est insoluble dans l'ammoniaque et les autres alcalis.

CRYPTOPLAGE s. m. (kri-pto-pla-se — du gr. *kryptos*, caché; *plax*, plaque). Moll. Sous-genre d'oscabrelles.

CRYPTOPLEURE s. m. (kri-pto-pleu-re — du gr. *kryptos*, caché; *pleura*, côte). Entom. Genre d'insectes de l'ordre des coléoptères et de la division des sphéridés.

— s. f. Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des chioracées, renfermant une seule espèce, qui croît dans l'Amérique du Nord.

— Encycl. Entom. Le genre *cryptopleure* a pour caractères : corselet ayant les côtés repliés en dessous, en forme de triangle dont le bord latéral constitue la base; prosternum en pentagone, offrant à la partie antérieure son côté le plus large; jambes antérieures non échantonnées à leur extrémité. Le *sphæridium atomarium* de Fabricius, petit coléoptère que l'on trouve communément en Europe dans les fumiers, dans les bouses, dans les crottins et dans divers produits cryptogamiques, est l'unique espèce de cette coupe générique.

CRYPTOPODE adj. (kri-pto-po-de — du gr. *kryptos*, caché; *pous*, *podas*, pied). Zool. Dont les pattes ne sont pas apparentes.

— s. m. Genre de tortues d'eau douce comprenant deux espèces : *On mange la chair du CRYPTOPODE de Pondichéry* (P. Gervais.)

— s. m. pl. Crust. Tribu de décapodes brachyures.

— Encycl. Erpét. Les *cryptopodes* ont pour caractères : carapace à bords cartilagineux, étroits, supportant, au-dessus du cou et en arrière des cuisses, de petites pièces osseuses; sternum large, formant en avant un battant mobile, qui peut clore hermétiquement la boîte osseuse. Ce genre ne renferme que deux espèces. La plus remarquable est le *cryptopode chagriné*, dont la carapace est bombée, ovale, granuleuse. Cette tortue habite les rivières de Pondichéry et de la côte de Coromandel.

— Crust. Les crustacés *cryptopodes* ont le bord externe des régions branchiales prolongé de manière à former de chaque côté du corps une espèce de bouclier qui recouvre les pattes et les cache en grande partie. La carapace est ovulaire. Cette division ne se com-

pose que d'un seul genre, celui des *œthres*, formé d'une espèce unique. Mais, dans la classification de Latreille, ce genre forme, avec les calappes, la famille des *cryptopodes*. Le seul caractère important qui soit commun à ces deux genres est l'existence de prolongements lamelleux sur les côtés de la carapace, disposition qui se retrouve chez certains leucosiens; tout le reste de leur organisation les rapproche des crabes. Le petit groupe générique des *œthres* a de grandes affinités avec le genre *cryptopode*, de la famille des oxyrhynques, et établit le passage entre ces crustacés et les autres cancériens, en même temps qu'il se rapproche des calappes, dont la place naturelle est dans la famille des oxystomes.

CRYPTOPODIE s. f. (kri-pto-po-di — rad. *cryptopode*). Crust. Genre de décapodes brachyures, qui comprend deux espèces.

— Bot. Syn. de *distriche*, section des nécrées, genre de mousses. Il Genre de mousses de la tribu des bertramies, renfermant une seule espèce qui croît à la Nouvelle-Zélande.

— Encycl. Crust. Ce genre singulier établit, sous quelques rapports, le passage des lambres aux *œthres*. En effet, la forme de ses pattes est la même que chez les premiers, et la carapace présente, comme chez les seconds, des expansions latérales qui s'étendent au-dessus de ces organes et les cachent. Aussi Fabricius plaçait-il ces crustacés parmi ses parthénopes. Lamarck en a fait des *œthres*, et Bosc, par un double emploi, les a rangés en même temps parmi les calappes et parmi les malas. La carapace est légèrement bombée, et a la forme d'un triangle fort large, très-court et à base arrondie. Elle est presque deux fois aussi large que longue; mais cette grande largeur ne dépend pas de celle du corps lui-même; elle est due à l'existence d'un prolongement lamelleux qui entoure les trois quarts postérieurs du bouclier dorsal. En arrière, ce prolongement s'étend très-loin au delà de l'insertion de l'abdomen; mais c'est surtout sur les parties latérales qu'il est considérable, car il y forme de chaque côté une énorme voûte qui cache complètement les quatre dernières paires de pattes. Le rostre est triangulaire, horizontal et assez avancé. Les yeux sont très-petits et complètement rétractiles. Les antennes internes ont la même forme que chez les *œthres*; leur premier article est quadrilatère et plan, et leur tige se replie presque longitudinalement. Le premier article des antennes externes est très-petit; le second est un peu plus long, et atteint jusqu'au front; le troisième est logé presque en entier dans la fente qui existe entre le front et l'angle interne du bord orbitaire inférieur; la tige terminale qui naît du canthus interne des yeux est extrêmement courte. L'épistome est un peu plus large que long; le second article des pattes-mâchoires externes se termine extérieurement par un bord presque droit, et le troisième, qui est carré, présente en avant une échancrure qui occupe plutôt son bord interne que son angle interne et antérieur, et qui donne insertion à l'article suivant. Le plastron sternal est beaucoup plus long que large. Les pattes de la première paire sont très-grandes et à peu près prismatiques; leur direction et leur forme sont presque les mêmes que chez les lambres. Les pattes des quatre dernières paires sont très-petites et presque de même longueur; elles dépassent à peine la voûte qui les recouvre. Enfin l'abdomen se compose, chez la femelle, de sept articles; nous ne connaissons pas sa disposition chez le mâle.

Le *cryptopode volé* a la carapace lisse en dessous et dentelée sur les bords; le rostre entier est aussi long que large; les pattes antérieures sont environ une fois et demie aussi longues que la carapace; leur troisième article est très-dilaté postérieurement, et armé d'épines sur le bord antérieur; les mains sont armées en dessous d'une forte rangée d'épines. Les pattes des quatre dernières paires sont garnies en dessous d'une crête dentelée, presque tout le long de leur troisième article. Il habite l'océan Indien.

CRYPTOPODITES s. m. pl. (kri-pto-po-di-te — rad. *cryptopode*). Crust. Groupe de crustacés chez lesquels les pieds sont entièrement cachés par la carapace. Il Syn. de *CRYPTOPODES*.

CRYPTOPORE adj. (kri-pto-po-re — du gr. *kryptos*, caché, et de *poros*). Zooph. Se dit d'une espèce de polypier, du genre des hétéropores.

CRYPTOPORTIQUE s. f. (kri-pto-por-ti-ke — du gr. *kryptos*, caché, et de *portique*). Archit. Portique souterrain. Il Décoration de l'entrée d'une grotte. Il Arc pris en sous-œuvre au-dessous d'un rez-de-chaussée. Il Vestibule fermé sur les flancs, qui donne accès dans une église.

— Antiq. rom. Syn. de *CRYPTE*.

CRYPTOPROCTE s. m. (kri-pto-pro-cte — du gr. *kryptos*, caché; *proktos*, croupion). Mamm. Espèce du genre chat, qui porte des glandes ou cryptes au-dessous de l'anus.

— Encycl. Ce genre de carnassiers, encore peu connu, paraît tenir le milieu entre les chats et les civettes. Il doit son nom aux glandes ou cryptes qui accompagnent l'anus. La seule espèce connue habite le sud de Madagascar. C'est un animal de la taille d'un

chat, dont il a les allures et les instincts carnassiers. Par la tête, le corps et la queue, il ressemble à un chat; ses membres sont vigoureux et ses ongles rétractiles. Sa force musculaire est considérable, et il est très-agile dans ses mouvements. Son pelage est roussâtre. Sa denture présente les plus grandes analogies avec celle des chats. Ses mœurs ont été peu étudiées; mais on sait qu'il est d'un naturel farouche et d'appétits sanguinaires, ce que démontre d'ailleurs son organisation.

CRYPTOPS s. m. (kri-ptopss — du gr. *kryptos*, caché; *ops*, œil). Entom. Genre de scolopendres, comprenant trois espèces, propres à l'Amérique du Nord.

CRYPTOPYIQUE adj. (kri-pto-pi-i-ke — du gr. *kryptos*, caché; *puon*, pus). Pathol. Se dit des maladies causées par un abcès caché.

CRYPTORCHIDE s. m. (kri-ptor-ki-de — du gr. *kryptos*, caché; *orchis*, testicule). Méd. Individu qui n'a pas les testicules dans le scrotum. Il On dit aussi *CRYPTORCHIDE*.

CRYPTORCHIDIE s. f. (kri-ptor-ki-di — rad. *cryptorchide*). Méd. État d'un cryptorchide. Il On dit aussi *CRYPTORCHIDIE* et *CRYPTORCHIDISME* s. m.

CRYPTORHINIENS s. m. pl. (kri-pto-rhi-niain — du gr. *kryptos*, caché; *rhin*, *rhinos*, narine). Ornith. Famille d'oiseaux nageurs, dont les narines sont à peine visibles.

CRYPTORHOPALE s. m. (kri-pto-ro-pa-le — du gr. *kryptos*, caché; *rhopalon*, massue). Entom. Genre d'insectes de l'ordre des coléoptères et de la division des anthrénites.

— Encycl. Les caractères de ce genre sont : tête enfoncée dans le corselet; antennes terminées par une grosse massue ovulaire, aplatie en avant; deux articles égaux se logeant dans des cavités courtes, pratiquées dans les angles antérieurs du corselet; premier et deuxième articles gros, globuleux, égaux; les six suivants beaucoup plus étroits, très-courts, transverses, peu distincts entre eux; le neuvième un peu plus large, et les deux derniers formant seuls la massue; corps arrondi, épais; pattes contractiles, aplaties. Ce genre se distingue principalement par la conformation de ses antennes, et il diffère encore des anthrénites en ce que, au lieu d'avoir le cou couvert de petites écailles, il n'a que des poils courts et couchés. M. Guérin-Méneville signale deux espèces de ce genre, provenant de Callao, et il en signale deux autres propres au Brésil.

CRYPTORHYNCHÉ s. m. (kri-pto-rain-che — du gr. *kryptos*, caché; *rhynchos*, bec). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des curculionides.

CRYPTORHYNCHIDE adj. (kri-pto-rain-chi-de). Entom. Qui ressemble aux cryptorhynchés.

— s. m. pl. Famille de curculionides, ayant pour type le genre *cryptorhynché*.

CRYPTORISTIQUE adj. (kri-pto-ri-sti-ke — du gr. *kryptos*, caché; *orizo*, je détermine). Didact. Qui applique le raisonnement à la méthode d'observation, pour découvrir des choses cachées. Il Mot dû à Ampère.

CRYPTORRHÈNE s. f. (kri-pto-rè-ne — du gr. *kryptos*, caché; *arrhén*, mâle). Bot. Genre de plantes épiphytes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, comprenant une seule espèce qui croît à la Jamaïque.

CRYPTOSE s. m. (kri-ptô-se — du gr. *kryptos*, caché). Entom. Genre de chilopodes qui vivent dans l'obscurité.

CRYPTOSÈTE s. f. (kri-pto-sè-te — du gr. *kryptos*, caché, et du lat. *seta*, soie). Bot. Syn. de *PHYLLOSTIS*, genre de cryptogames.

CRYPTOSOME s. m. (kri-pto-so-me — du gr. *kryptos*, caché; *sôma*, corps). Crust. Genre de décapodes brachyures, comprenant une espèce des îles Canaries et une autre des mers du Japon.

CRYPTOSPERME s. m. (kri-pto-spér-me — du gr. *kryptos*, caché; *sperma*, graine). Bot. Syn. d'*OPERCULAIRE*, genre de rubiacées.

CRYPTOSPHERIE s. f. (kri-pto-sfé-ri — du gr. *kryptos*, caché, et de *sphérie*). Bot. Section des sphériques, genre de champignons.

CRYPTOSPORE s. m. (kri-pto-spo-re — du gr. *kryptos*, caché; *spora*, semence). Bot. Genre de petits champignons parasites.

CRYPTOSTÈGE s. m. (kri-pto-sté-je — du gr. *kryptos*, caché; *stégé*, toit). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des asclépiadées, tribu des périplocées, comprenant deux espèces qui croissent dans l'Inde et à Madagascar.

CRYPTOSTEMME s. f. (kri-pto-sté-me — du gr. *kryptos*, caché; *stemma*, couronne). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des carduacées, comprenant trois espèces qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

— Arachn. Genre de trachéennes, voisin du genre *trogule*.

CRYPTOSTÉMONE adj. (kri-pto-sté-mo-ne — du gr. *kryptos*, caché; *stémón*, filet). Bot. Qui n'a point d'étamines visibles.

CRYPTOSTOME s. m. (kri-pto-sto-me — du gr. *kryptos*, caché; *stoma*, bouche). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des sternoses, dont l'espèce type habite Cayenne.

— Moll. Syn. de *SIGARET*.

— Bot. Syn. de *MONTABÉE*.

CRYPTOSTOMITES s. m. pl. (kri-pto-sto-mi-te — rad. *cryptostome*). Entom. Sous-tribu de coléoptères, de la tribu des sternoses.

CRYPTOSTYLIDE s. f. (kri-pto-sti-li-de — du gr. *kryptos*, caché; *stylis*, style). Bot. Genre de plantes épiphytes, de la famille des orchidées, tribu des néottiées, comprenant trois ou quatre espèces qui croissent en Australie et à Java.

CRYPTOTÉNIE s. f. (kri-pto-té-ni — du gr. *kryptos*, caché; *tainia*, bandelette). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des amminées, comprenant deux espèces qui croissent, l'une en Calabre, l'autre dans l'Amérique du Nord.

CRYPTOTHÈQUE s. f. (kri-pto-tè-ke — du gr. *kryptos*, caché; *théké*, boîte). Bot. Genre de plantes, de la famille des salicariées, caractérisé par une capsule cachée dans le calice persistant. Ce genre comprend deux espèces qui croissent dans les marais de l'île de Java.

CRYPTURE s. m. (kri-ptu-re — du gr. *kryptos*, caché; *oura*, queue). Ornith. Syn. de *TINAMOU*.

— Entom. Syn. de *CRYPTURE*.

CRYPTURGE s. m. (kri-ptur-je — du gr. *kryptos*, caché; *ergon*, ouvrage). Entom. Genre de coléoptères xylophages, comprenant une seule espèce qui vit en Suède et en Allemagne.

CRYSTAL s. m. V. *CRISTAL*. V. de même, avec un t, tous les dérivés de ce mot qui ne se trouvent pas ici.

CRYSTALLIE s. f. (kri-stal-li — du gr. *krustallos*, cristal). Bot. Genre d'algues microscopiques, de la famille des diatomées, formé aux dépens des gomphonèmes, et comprenant une seule espèce, dont les masses prennent un aspect vitreux en se desséchant.

CS. Groupe de lettres qui se rencontre fréquemment dans les mots slaves et magyars. On doit le prononcer comme tch : *ciscova*, prononcez *tchitchova*; *cservenka*, prononcez *tchervenka*; *csepet*, prononcez *tchepet*, etc.

CSABA, ville des États autrichiens, en Hongrie, comitat et à 10 kilom. S. de Békés; 25,000 hab. Jardinage, arbres fruitiers, vers à soie, chanvre. Commerce de légumes, fruits, bétail. Les habitants, à cause du manque complet de bois, se chauffent avec de la tourbe, des roseaux ou du fumier. On remarque à Csaba cinq églises, parmi lesquelles une belle basilique.

CSAJKISTES (BATAILLON DES), subdivision administrative des États autrichiens, dans la Hongrie méridionale, sur les confins de l'Esclavonie, ch.-l. Titel. Superficie, 764 kilom. carr.; 27,010 hab.

CSAKO s. m. (tcha-ko). Mot hongrois qui désigne la coiffure portée par les hussards. Le mot est passé, avec quelques modifications orthographiques, dans la plupart des langues de l'Europe; en français, il est devenu successivement *chako* (prononciation française), *shako* (prononciation allemande), *shako* (prononciation anglaise); on rencontre encore les formes corrompues et anormales : *shakot*, *shakaf*, *shasko*, *schakko*, etc.

CSANAD, ville des États autrichiens, en Hongrie, dans le comitat de Békés-Csanad, sur la rive droite de la Maros, à 70 kilom. N.-O. de Temeswar; 7,300 hab. Evêché catholique suffragant de Colocsa et dont le titulaire réside à Temeswar. On y voit les vestiges d'un ancien château qui a donné son nom au comitat.

CSANYI (László ou Ladislas), ministre d'Etat pendant la révolution hongroise, né dans le comté de Zalo en 1790, exécuté à Pesth le 10 octobre 1849. Il servit comme officier dans les guerres contre Napoléon, de 1809 à 1815, et rentra dans la vie privée par suite d'une grave blessure qui le rendait incapable de servir. Membre de l'opposition libérale dans son pays natal, il devint un des chefs de la révolution hongroise de 1848; prit part, en qualité de commissaire révolutionnaire, aux tentatives faites pour secourir Vienne, et à la retraite de l'armée du haut Danube. Quand l'armée fut rentrée à Pesth, il fut envoyé en Transylvanie, dans le but d'organiser cette province conformément au statut hongrois. Sa sévérité envers la population allemande et la population valaque le mit en opposition avec le général Bem, commandant militaire de la province. Ce défaut d'entente entre l'administration civile et l'administration militaire eut pour conséquence le rappel de Csanyi. Quand la diète eut proclamé l'indépendance de la Hongrie, il entra dans le cabinet formé par Szezer, en devint l'un des membres les plus actifs et les plus influents, et déploya une activité et une ardeur au travail qui le firent surnommer l'*Abeille*. Après que le général Georgey, qu'il avait chaudement patronné et qui lui devait sa position, se fut rendu aux Russes, donnant ainsi le coup mortel à la révolution hongroise, Csanyi, épuisé de travaux et accablé de douleur, refusa de quitter sa patrie. Arrêté et traduit devant un conseil de guerre autrichien, il ne chercha à déguiser ni ses principes révolutionnaires, ni les actes qui en

avaient été la conséquence. Il fut condamné à mort et pendu.

CSAPLOVICS (Jean), écrivain hongrois, né à Telso-Prieuli, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il fut successivement chancelier de comitat (1790), assesseur (1808) et fiscal consistorial (1812). Nous citerons parmi ses ouvrages : *L'Elève des abeilles dans les ruches doubles* (Vienne, 1814); *Archives typographico-statistiques de Hongrie* (1821, 2 vol.); *Tableaux de Hongrie* (1829, 2 vol.); les *Croates et les Wendes en Hongrie* (1829), etc.

CSARIN ou **KSARIN**, ou **GASRIN**, en arabe les *Deux châteaux*, ville de la régence de Tunis, au pied du versant méridional du Djebel-Chambi, sur les bords de l'Oued-Derle. Elle a sans doute, dit M. A. Geoffroy, emprunté son nom à deux mausolées antiques, exactement semblables, restés debout au milieu des ruines de l'ancienne *Colonia Scillitana*. L'un de ces monuments est à demi ruiné; l'autre, en parfait état de conservation et d'une construction évidemment antérieure au III^e siècle après J.-C., est un grand et bel édifice de 15 m. de haut, dont le socle est occupé tout entier par deux longues inscriptions, ou plutôt deux poèmes, l'un de quatre-vingt-neuf vers hexamètres, l'autre de vingt vers épiques. Une troisième inscription apprend que ce tombeau fut élevé à Flavius Secundus, *flamen* de Scillium. On remarque, en outre, à Csarin l'arc de triomphe de Bal-el-Haralch, porte des Nouvelles-Mariées.

CSASZAR (François), publiciste et poète hongrois, né près de Pesth en 1807. Il se livra d'abord à l'enseignement, professa le hongrois à Fiume, puis entra dans l'administration, et occupa le poste d'assesseur de Pesth jusqu'en 1848, époque où il fut destitué par le gouvernement révolutionnaire. M. Csaszar était alors connu par d'importants travaux sur des matières juridiques, et par des œuvres littéraires et artistiques. Nous citerons : *Droit d'échange hongrois* (Pesth, 1840-1846); *Dictionnaire de droit d'échange* (1841); *Loi de banqueroute hongroise* (1847), ouvrages qui attestent sa science de jurisconsulte; les *Chants des matelots*, poèmes qui portent la marque d'une véritable originalité, et dans lesquels la vivacité du sentiment s'unit au charme de l'expression; le *Port de Fiume* (Pesth, 1842-1843); les *Voyages italiens* (1843); *Dictionnaire de théologie* (1844), etc. On lui doit en outre des traductions en hongrois des ouvrages de Dante, de Beccaria, d'Alfieri, du Silvio Pellico. Enfin M. Csaszar a fondé en 1850 le *Journal de Pesth*, organe des idées libérales.

CSEPEL, lie des Etats autrichiens, en Hongrie, formée par le Danube, au-dessous de Bude, dans le comitat de Pesth; 45 kilom. de long sur 5 de large; elle est très-fertile, et renferme plusieurs bourgs très-populeux; ch.-l. Raczkév. Ancienne résidence d'été des rois de Hongrie; elle fut donnée en 1721 par l'empereur Charles VI au prince Eugène. Depuis 1825, elle appartient à la famille impériale d'Autriche. En 1848, pendant l'insurrection hongroise, le comte Zichy y fut fusillé par ordre du général hongrois Georgey.

CSERNA, rivière d'Europe, prend sa source au versant méridional du mont Oszla, dans la Petite Valachie, coule du N. au S.-O., entre le Banat militaire et les provinces valaques, et se jette dans le Danube entre les deux villes d'Orsova, après un cours de 75 kilom.

CSIK ou **CSIKSZEK**, ancienne division administrative des Etats autrichiens, dans la Transylvanie, pays des Szeklers, vers les sources de l'Aluta, et comprise actuellement dans le comitat ou cercle d'Udvarhely. Le district de Csik avait pour chef-lieu Csik-Sereda; 585 kilom. carr. de superficie; 138,723 h., dont 97,723 hab. civils, et 40,000 placés sous l'autorité militaire du 1^{er} régiment des Szeklers. La plus grande partie est magyare et catholique; il y a 4,118 grecs-unis, et 538 réformés. Climat rude; sol montagneux et couvert de forêts; culture restreinte au seigle, à l'avoine et aux pommes de terre. Mines de cuivre les plus riches de la Transylvanie. Célèbre source alcaline de Borszek, qui fournit chaque année à l'exportation 3 millions de bouteilles.

CSIK-SEREDA, bourg des Etats autrichiens, dans la Transylvanie, sur le versant occidental des monts Karpathes, à 58 kilom. E. d'Udvarhely, autrefois ch.-l. du district de Csik, près de la rive gauche de l'Aluta; 3,700 hab. Commerce de bois et de céréales.

CSOKONAI (Michelvitcz), poète hongrois, né à Debreczyn en 1773, mort en 1805. Elevé au collège de sa ville natale, il y fit de bonne heure preuve d'un remarquable talent poétique, et y fut nommé, à l'âge de vingt ans, professeur de littérature classique; mais l'irrégularité de sa conduite le fit révoquer au bout de deux ans. Il se livra alors à l'étude du droit, qu'il ne tarda pas à abandonner pour se consacrer à la poésie. Bien que son génie lui eût valu de puissants et généreux protecteurs, le reste de sa vie ne fut qu'une lutte avec la pauvreté et la mauvaise fortune. Une dame de Presbourg, qu'il a célébrée dans ses vers sous le nom de Lilla, et qui, à une époque, avait accueilli son amour avec faveur, ayant accordé sa main à un rival du poète, tout espoir de se relever fut perdu pour celui-ci, et Csokonai, après avoir longtemps erré sans but de Pesth à Presbourg, mourut à Debreczyn, dans la

maison de sa mère, qui, veuve depuis longtemps, lui avait jadis elle-même appris à lire, et devait lui survivre pour diriger la publication de ses dernières œuvres. Le principal mérite de Csokonai est d'avoir le premier cherché à s'affranchir de l'imitation des modèles étrangers; s'il n'y réussit pas complètement, du moins trouve-t-on dans ses poésies une couleur locale très-prononcée; son vers est simple, naturel et tout à fait conforme au génie de la langue hongroise, idiome d'une énergie et d'une concision remarquables. Aussi les œuvres de Csokonai n'ont-elles pas médiocrement contribué à l'essor qu'a pris de nos jours la littérature nationale hongroise, qui était alors si pauvre. On cite de lui : la *Muse hongroise* (Presbourg, 1797); le *Prin-temps* (Comorn, 1802); *Dorothée*, épopée comique (Grosswarden, 1803); *Chants anaéron-tiques* (Vienne, 1803), et *Poésies de circonstance* (1806). L'édition la plus complète de ses Œuvres est celle qu'a donnée Schedel (1844-1847), et qui fait partie de la *Bibliothèque nationale ou Collection des classiques hongrois*, publiée par les soins de la société de Kis-lulud. C'est à la notice biographique placée par Schedel à la fin de cette édition que nous avons emprunté les éléments de cet article.

CSOL-UT s. m. (sé-sol-utt). Anc. mus. Ton d'ut. C'est air est en c-sol-ut. C désignait l'ut, quand on nommait les notes par les lettres *a, b, c, d, e, f, g*; *sol* est la dominante du ton d'ut.

CSOMA DE KOROS (Alexandre), voyageur célèbre, né à Koros, en Transylvanie, vers 1790, mort à Darjeeling, dans l'Inde, en 1842. Il appartenait à une famille noble, mais indigente. Il manifesta dès son enfance l'intention d'aller à la découverte du lieu d'origine de sa race, celle des Magyars. Ce fut le but de sa vie tout entière. En 1815, il se rendit à Gettlingue, où il étudia la médecine et les langues orientales. Ces travaux préparatoires lui prirent cinq années, et en 1820 il se mit en route pour son grand voyage de découverte, emportant une faible somme d'argent prêtée par un ami. Il franchit les Balkans, gagna Constantinople, visita l'Egypte et la Syrie. La première lettre qu'il écrivit à ses amis est datée de Téhéran, 21 décembre 1820. La similitude d'un certain nombre de mots tibétains avec le magyar l'engagea à apprendre la langue et à visiter le pays du Thibet. Il traversa la petite Boukharie, le désert de Gobi, atteignit les régions de l'Himalaya, en parcourut les vallées, en partie avec le voyageur anglais Moorcroft, en partie tout seul, et passa quatre années (1827-1830) dans un monastère bouddhiste, à Kanam, au sommet d'une haute montagne située sur les confins du Thibet et de l'Inde. De là il se rendit à Calcutta avec d'immenses collections philologiques recueillies dans les cellules d'un monastère enfoui dans les neiges, et ne comprenant pas moins de quarante mille mots tibétains. Un cruel désappointement attendait notre intrépide savant. Déjà il avait perdu toute illusion relativement à l'idiome magyar et à l'idiome tibétain; il apprit alors avec un chagrin profond que ses collections, faites en vue de retrouver les traces des Oigours, ne pourraient lui être d'aucune utilité, attendu que les sources qu'il avait découvertes n'étaient que des traductions d'ouvrages sanscrits bien connus. Toutefois, aux yeux des savants anglais de l'Inde, ce qu'il avait trouvé avait infiniment plus de valeur que ce qui formait l'objet de ses recherches patriotiques. Csoma devint l'oracle de la littérature tibétaine et de la science bouddhique, qui, avant lui, n'étaient que des terres inconnues. La Société asiatique de Calcutta le nomma son bibliothécaire, et bientôt la renommée du savant voyageur parvint en Hongrie et en Transylvanie par la voie de l'Angleterre. Mais la modeste invincible de Csoma s'accommodait peu des ovations qui lui étaient décernées. Il se retira du monde, et consacra tout l'argent qu'il recevait de Transylvanie (la diète lui avait voté une forte pension) à l'acquisition de livres scientifiques destinés à sa patrie. La Société asiatique du Bengale lui ayant offert une indemnité pour un catalogue de 1,100 ouvrages tibétains contenus dans sa bibliothèque, et qui auparavant étaient des livres parfaitement ignorés, il refusa en disant que, s'il avait été riche, il aurait payé pour avoir le plaisir de faire un travail aussi agréable pour lui. Avec un zèle que rien ne pouvait lasser, il poursuivit sa profonde étude des langues et des religions de l'Orient jusqu'en 1842, époque où il partit de nouveau à la recherche de l'objet qui jamais ne sortait de sa pensée. En route, il fut surpris par la maladie et par la mort. Il a laissé les ouvrages suivants : *Essai de dictionnaire tibétain-anglais* (Calcutta, 1834); *Grammaire de la langue tibétaine* (1834); *Analyse du Kahgyur, le grand livre sacré des bouddhistes*, publiée dans le vingtième volume des *Recherches asiatiques*. Enfin il a donné de nombreux articles sur la littérature tibétaine, publiés dans le *Journal de la Société asiatique du Bengale*.

CSONGRAD, ville des Etats autrichiens, en Hongrie, dans le comitat de son nom, sur la rive droite de la Theiss, et près de son confluent avec le Koros, à 49 kilom. N. de Szegedin; 32,560 hab. Pêche, soude, agriculture. Ruines d'un ancien château qui a donné son nom au comitat. Il Subdivision administrative de la Hongrie, dans le cercle d'au delà de la Theiss comprise entre les

comitats de Solnok au N., de Békés-Csanad à l'E., de Pesth-Solt à l'O., et de la wofvodie au S. Ch.-l. Szegedin; 3,400 kilom. carr. de superficie; 153,528 hab., pour la plupart Magyars; 106,139 catholiques, 42,123 réformés, 2,028 grecs-unis et 200 juifs. Sol plat et très-fertile, mais exposé aux inondations fréquentes de la Theiss et du Moros; climat humide et malsain. Exportation de céréales, d'orge, d'avoine, de chanvre et de tabac. La culture du tabac occupe 8,000 personnes, et fournit à l'exportation 2 millions de kilogr. par an.

CSORICH DE MONTE-CRETO (Antoine, baron DE), général autrichien, né à Machichno (Croatie) en 1795, neveu d'un général du même nom qui a figuré avec distinction dans les guerres entre Napoléon et l'Autriche. Le baron Antoine Csorich, entré au service en 1809, fut promu en 1848 feld-maréchal-lieutenant, et prit part à cette époque, sous les ordres de Windischgrätz, au siège de Vienne. Il passa ensuite dans la Hongrie insurgée, tenta de prendre Komorn, qu'il investit; mais, attaqué par le général Klapka, il dut battre en retraite jusqu'à Presbourg. Appelé à prendre le portefeuille de la guerre en 1850, il resta au ministère jusqu'en 1853, époque à laquelle il reprit un commandement dans l'armée.

CSORNA, bourg de l'empire d'Autriche, en Hongrie, comitat et à 48 kilom. E. d'Odenbourg; 3,800 hab. Abbaye de prémontrés, fondée en 1180.

CSZERNEWIE s. f. (ksér-né-vi). Bot. Syn. de *CONIOSELIN*, genre d'ombellifères.

CTEISION s. m. (kté-zi-on — du gr. *kteis*, peigne). Bot. Syn. de *LYGONION*, genre de fougères d'Amérique.

CTËNE s. f. (kté-ne — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne). Arachn. Genre d'arachnides fileuses de l'Amérique méridionale.

CTËNÈME s. m. (kté-nè-me — du gr. *kteis*, peigne; *néma*, filet). Annél. Sous-genre d'amphitrites.

CTËNICÈRE s. m. (kté-ni-sè-re — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne; *keras*, corne). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des serricornes et de la tribu des élattérides.

CTËNIDIE s. f. (kté-ni-di — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne; *eidōs*, aspect). Entom. Genre de coléoptères trachéides, comprenant une seule espèce, propre à la Cafrerie.

CTËNIDION s. m. (kté-ni-di-on — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne; *eidōs*, aspect). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des malacodermes, comprenant une seule espèce, qui vit en Sicile.

CTËNION s. m. (kté-ni-on — du gr. *ktenon*, petit peigne, par allusion à la forme des épillets). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des chloridées, comprenant une dizaine d'espèces, dont le plus grand nombre croît en Amérique.

CTËNIOPE s. m. (kté-ni-o-pe — du gr. *ktenon*, petit peigne; *pous*, pied). Entom. Genre de coléoptères hélopiens, détaché du genre cystèle.

CTËNIOPIITES s. m. pl. (kté-ni-o-pi-te — rad. *cténiope*). Entom. Tribu de coléoptères hélopiens, composée de quelques genres détachés du genre cystèle.

CTËNIPE s. m. (kté-ni-pe — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne; *pous*, pied). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des carabiques, qui comprend huit espèces.

CTËNISTE s. m. (kté-ni-ste — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne). Entom. Genre de coléoptères psélaphiens.

— **Encycl.** Les caractères de ce genre sont : corps allongé, légèrement déprimé; tête ayant le front légèrement prolongé en un petit tubercule, sur lequel sont insérées les antennes; labre transversal, coupé presque carrément, à peine arrondi; mandibules aiguës, ayant quatre ou cinq dents; mâchoires assez petites; palpes maxillaires de quatre articles; menton un peu échancré; languette petite; palpes labiales de deux articles; antennes un peu renflées à leur extrémité; corselet ovoïde ou cylindro-conique; élytres un peu déprimés; abdomen rebordé; pattes assez longues; tarses de trois articles. Ce genre, créé par M. Reichenbach, ne comprend qu'un nombre assez restreint d'espèces, qui habitent les débris des végétaux, surtout les vieux fagots. Il est assez répandu dans l'Europe méridionale, et l'on en décrit aussi quatre espèces américaines. L'espèce type est le *cténiste à palpes*, qui est assez commun dans presque toute l'Europe, mais qui préfère les parties méridionales. Le mâle de cette espèce avait servi à la création du genre dionyx. Ce n'est qu'avec doute qu'on range dans le même genre le *cténiste caréné*, qui se trouve communément aux Etats-Unis d'Amérique, sous les écorces du pin jaune.

CTËNITE s. m. (kté-ni-te — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne). Moll. Coquille fossile du genre peigne.

CTËNOBRANCHE adj. (kté-no-bran-che — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne, et *branchia*, branche). Zool. Qui a des branchies pectinées. Il On dit plus ordinairement *PECTINIBRANCHE*.

— s. m. pl. Famille de mollusques à branchies pectinées. Il On dit plus ordinairement *PECTINIBRANCHES*.

CTËNOCÈRES s. m. pl. (kté-no-sè-re — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne; *keras*, corne). Zooph. Classe de zoophytes qui comprend les coraux, les alcyons et les gorgones.

CTËNODACTYLE s. m. (kté-no-da-kti-le — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne; *daktulos*, doigt). Mamm. Genre de rongeurs africains, comprenant une seule espèce, qui ressemble à nos rats d'eau, et qui est fouisseuse comme eux.

— **Entom.** Genre de coléoptères, de la famille des carabiques, comprenant une seule espèce, qui vit à Cayenne.

— **Encycl.** Entom. Les *cténodactyles* ont : la tête arrondie, rétrécie en arrière pour former un col; les palpes terminées par un article ovalaire et un peu pointu; les antennes filiformes; le corselet plan; les élytres allongés, élargis à l'extrémité; les tarses à trois premiers articles triangulaires, le pénultième fortement bilobé; les crochets tarsiens dentelés. On ne connaît de ce genre que trois espèces, toutes propres à l'Amérique méridionale.

CTËNODE s. m. (kté-no-de — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne; *odous*, dent). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des longicornes.

— **Bot.** Genre d'algues marines, formé aux dépens des varechs, et renfermant une seule espèce, qui croît en Australie.

CTËNODON s. m. (kté-no-don — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne; *odous*, dent). Erpét. Genre de lézards, détaché du genre sauvegarde. Il On dit aussi *CTËNODONTÉ*.

CTËNODONTÉ, ÉE adj. (kté-no-don-té). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux cténodes.

— s. f. pl. Tribu d'algues marines, de la famille des floridées, ayant pour type le genre cténode, qui la constitue à lui seul.

CTËNOGYNE s. m. (kté-no-ji-ne — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne; *gyné*, femelle). Entom. Genre de diptères némocères, comprenant une seule espèce.

CTËNOME s. m. (kté-no-me — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne; *mus*, rat). Mamm. Genre de rongeurs fouisseurs.

— **Encycl.** Ce genre de rongeurs est caractérisé par une tête ovale; des yeux petits, ainsi que les oreilles; vingt dents, savoir, à chaque mâchoire deux fortes incisives et huit molaires; un corps assez allongé, terminé par une queue médiocre; des membres assez courts, à cinq doigts armés d'ongles fouisseurs. Extérieurement, les *cténomes* ressemblent assez aux rats, mais ils en diffèrent par leur pelage fort doux. Ce sont des animaux essentiellement herbivores et fouisseurs. On connaît environ six espèces de ce genre, dont plusieurs peut-être doivent former des types génériques distincts. Toutes habitent l'Amérique du Sud. La plus anciennement connue est le *cténome du Brésil*. Cet animal, de formes trapues et de la taille de notre rat d'eau, a le pelage doux, fin, court, d'un gris ardoisé à sa base, et d'un brun roussâtre luisant dans tout le reste du corps, se fondant en dessous en blanc roussâtre; les poils de la queue sont d'un brun noirâtre; les pattes postérieures présentent, à la racine des ongles, des poils durs, roides, formant une sorte de râteau. Le *cténome noir*, un peu plus petit que le précédent, habite le Chili. Il est surtout commun dans les régions montagneuses, et sort de préférence pendant la nuit. Il creuse, probablement pour atteindre les racines des arbres, des terriers profonds, qui sont fort incommodes pour les chevaux. On rapporte encore à ce genre le dégu.

CTËNOGNATHE s. m. (kté-no-gna-te — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne; *gnathos*, mâchoire). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des carabiques.

— **Encycl.** Les *cténognathes* ont la tête légèrement triangulaire, les palpes filiformes, à dernier article aigu; la lèvre supérieure plane; les mâchoires pectinées; le menton muni d'une dent simple au milieu de l'échancre; les antennes filiformes, assez allongées; le corselet plus ou moins cordiforme, à angles postérieurs toujours marqués; les élytres légèrement convexes, à angles antérieurs arrondis; le corps déprimé et privé d'ailes; les tarses antérieurs des mâles à trois premiers articles dilatés, plus longs que larges, légèrement triangulaires. Ces carabiques sont assez petits. On les trouve dans les endroits humides, au bord des eaux, sous les pierres et les végétaux, ou bien dans les écorces des arbres. On n'en connaît qu'une espèce, qui habite la Nouvelle-Zélande.

CTËNOMÈRE s. m. (kté-no-mè-re — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne; *meros*, partie). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des carabiques.

— **Encycl.** Les caractères du genre sont : tête médiocre, presque carrée; palpes labiales petites; menton transversal, légèrement excavé; mandibules courtes, légèrement arquées, obtuses; antennes filiformes; corselet orbiculaire, légèrement tronqué en avant; écusson grand, triangulaire; pattes très-courtes; tarses antérieurs des mâles à quatre premiers articles un peu dilatés; ongles simples. On n'en connaît qu'une espèce, qui appartient au Kordofan.

CTËNOMYS s. m. (kté-no-miss — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne; *mys*, rat). Mamm. Espèce de rat d'Amérique.

CTÉNONYCHE s. m. (kté-no-ni-che — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne; *onux*, *onuchos*, ongle). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des sternoxes, comprenant une seule espèce, qui vit à Saint-Domingue.

CTÉNOPHORE s. m. (kté-no-fo-re — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne; *phoros*, qui porte). Entom. Genre de diptères, de la famille des tipulaires.

CTÉNOPTÈRE adj. (kté-no-pté-re — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne; *pteron*, aile). Entom. Qui a les ailes divisées en forme de peigne : *Le bombyle CTÉNOPTÈRE*.

CTÉNOPTÉRIS s. m. (kté-no-pté-riss — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne; *pteron*, aile). Entom. Qui a les ailes divisées en forme de peigne : *Le bombyle CTÉNOPTÈRE*.

CTÉNOSCÉLIDE s. m. (kté-no-sé-li-de — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne; *skelos*, jambe). Entom. Genre de coléoptères longicornes.

CTÉNOSTOME s. m. (kté-no-sto-me — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne; *stoma*, bouche). Entom. Genre de coléoptères voisins des cécidées.

— **Encycl.** Les caractères de ce genre sont : tête grosse; antennes presque aussi longues que le corps et sétacées; palpes extérieures très-saillantes et terminées par un article plus gros, en forme de poire allongée; pattes longues et déliées; élytres allongés, renflés en arrière. Les insectes de ce genre sont propres au Brésil et à Cayenne; ils sont aptères, de moyenne taille, à corps étroit et allongé, à corselet cordiforme. On les trouve dans les bois, sur le sol, et plus souvent sur le tronc des arbres et sur les clôtures des plantations, courant avec une excessive rapidité pendant la grande chaleur du jour.

CTÉNOSTOMIDE adj. (kté-no-sto-mi-de). Entom. Qui ressemble aux cténostomes.

— s. m. pl. Sous-tribu des cécidélètes, ayant pour type le genre cténostome.

— **Encycl.** Ce groupe a les caractères suivants : lobe intérieur des mâchoires dépourvu d'onglet articulé; palpes longues et pendantes; premier article des labiales dépassant fortement l'échancrure du menton; celle-ci inerme ou munie d'une très-petite dent; les trois premiers articles des tarses antérieurs dilatés chez les mâles; corps allongé, étroit. On compte quatre genres, parmi lesquels on peut citer les cténostomes et les psilocères, si remarquables par leurs longues pattes et leur corps délié.

CTÉSIAS s. m. (kté-zi-áss). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des dermestins.

— **Encycl.** Les caractères du genre *ctésias* sont : tête petite, inclinée; mandibules courtes; palpes très-courtes; maxillaires à dernier article ovoïde; antennes de onze articles, les trois derniers perfoliés et formant une massue ovale dilatée au côté interne, en dents de scie chez les mâles, se logeant en partie dans une fossette longitudinale des côtes inférieures du corselet; prosternum dilaté en avant; corselet trapézoïdal, incliné, rétréci en avant; écusson petit, presque triangulaire; élytres légèrement convexes, recouvrant entièrement l'abdomen; corps court, ovoïde; pattes grêles, à jambes allongées, cylindriques; tarses grêles et longs. Le genre *ctésias* correspond au genre *tirsias*; il ne comprend qu'une seule espèce, le tirsias ou *ctésias*, qui avait été successivement placé dans le genre dermeste et le genre attagène, et que pendant longtemps, à l'exemple de Dejean, on avait regardé comme le type unique du genre mégatome d'Herbst. Il paraît, d'après les travaux récents des entomologistes allemands, que le dermeste de Fabricius doit être pris pour type du genre *ctésias* ou tirsias. L'histoire des métamorphoses des *ctésias*, d'abord ébauchée par Herbst, a successivement occupé plusieurs de nos entomologistes modernes, et surtout M. E. Perrin. D'après ce dernier, la larve est longue de 5 millimètres, coriace en dessus et d'un roux sale sur le bord des segments, qui sont blanchâtres. La tête est assez grosse, carrée et inclinée en avant. Le corps est ellipsoïdal et divisé en douze segments. Les quatre segments qui suivent le septième portent des franges très-longues et très-touffues de poils roides, qui sont couchés lorsque la larve n'a rien qui l'ingénie, mais qui, pour peu qu'on l'excite, se dressent comme la queue du paon, et forment quatre larges panaches transversaux occupant toute la largeur du corps et lui donnant un aspect étrange. Examinés au microscope, ces poils paraissent formés d'articulations comme les tarses de certains coléoptères. Ces larves vivent sous l'écorce du chêne, et se nourrissent probablement de petits insectes. On en rencontre quelquefois un assez grand nombre groupées dans un petit espace. Lorsque le moment de la transformation est venu, la larve, après s'être retirée dans un recoin obscur et tranquille, se dépouille de sa peau, et se trouve métamorphosée en une nymphe blanche hérissée de spinules de même couleur. Au bout de quelques jours, la peau de cette nymphe se fend le long du dos pour donner passage à l'insecte parfait.

Celui-ci se trouve sous les écorces des arbres et dans les endroits où la sève produit un suintement. On le rencontre dans plu-

sieurs provinces de l'Europe et il n'est pas rare aux environs de Paris.

CTÉSIAS, voyageur grec, le plus ancien des voyageurs connus après Hannon et Hérodote, né à Cnide, en Carie, dans une de ces familles vouées à l'exercice de la médecine qui étaient connues sous le nom d'Asclépiades, parce qu'elles se prétendaient issues du dieu Esculape (Asclépios). Vers l'an 416 avant J.-C., il se rendit en Perse, où il demeura pendant dix-sept ans à la cour du grand roi, en qualité de médecin. C'est à cette époque que l'on place son voyage dans l'Inde, sur lequel on ne possède pas de notions très-précises. Certains auteurs prétendent même que Ctésias ne visita pas l'Inde personnellement, et qu'il n'écrivit son ouvrage, intitulé *Description de l'Inde*, qu'en rassemblant des récits et des contes qui avaient cours en Perse. Toutefois, son livre sur l'Inde est souvent cité par les auteurs anciens, notamment par Aristote, Diodore de Sicile, Plin et Élien. Photius, patriarche de Constantinople au ix^e siècle, a donné dans son *Myrobition* un extrait de ce livre, ainsi que d'un autre ouvrage de Ctésias, l'*Histoire de la Perse*. La relation de Ctésias abonde en extravagances, parmi lesquelles se trouvent cependant quelques faits bien observés, et qui, au ve siècle avant J.-C., étaient nouveaux pour la Grèce. Tout en reconnaissant que les premiers voyageurs grecs avaient des dispositions extraordinaires à l'exagération, dit un auteur contemporain, un critique sincère leur pardonnera sans peine les fictions poétiques dont ils parsèment comme à plaisir leurs descriptions de l'Orient. C'est un fait notable que les auteurs anciens, en général si véridiques quand ils parlent des nations de l'Occident, peuplent de merveilles et de monstres de toute espèce la partie opposée du globe. Les Grecs n'inventèrent pas ces fictions extravagantes, ils se bornèrent à répéter ce qu'ils avaient appris des indigènes. Parmi les fables rapportées par Ctésias, nous signalerons les éléphants qui, selon lui, renversent les murailles; les singes à queue de quatre coudées; la fontaine qui s'emplissait tous les ans d'or liquide; la martichore, animal qui a la face de l'homme, la grandeur du lion, et une peau rouge comme le cinabre, avec trois rangées de dents, des yeux bleus et une queue de scorpion. Il dit avoir vu des pygmées, sorte de petits hommes tout noirs, et des cynocéphales, ou hommes à tête de chien, dont les vêtements sont des peaux de bêtes sauvages. Il parle aussi d'une nation de 30,000 âmes qui habitait les montagnes de l'Inde, et dont les femmes n'enfantaient qu'une fois dans leur vie. Leurs enfants naissaient avec toutes leurs dents, et avec des cheveux blancs qui noircissaient ensuite, etc. Ctésias donne toutes ces fables pour des vérités; il assure avoir été témoin oculaire de quelques-uns de ces faits merveilleux, et avoir appris les autres de personnes qui en étaient bien instruites. Il ajoute qu'il a omis beaucoup d'autres histoires encore plus merveilleuses, dans la crainte de rencontrer l'incrédulité de ceux qui n'en avaient point été témoins. On a donné plusieurs éditions du texte original de la *Description de l'Inde* de Ctésias; nous mentionnerons celle de Henri Estienne (1557 et 1594); celle de Boehr (Frankfort-sur-le-Mein, 1823, in-8°); celle de Ch. Müller (Firmin Didot, Paris, 1844).

CTÉSIBIQUE adj. (kté-zi-bi-ke — du nom de l'inventeur, Ctésibius d'Alexandrie). Antiq. Se disait d'une machine aspirante et foulante à deux pistons, construite sur le même principe que nos pompes à incendie.

CTÉSIBIUS, mécanicien égyptien, né à Alexandrie, vivait du temps de Ptolémée Philadelphe, au III^e siècle avant notre ère. Il était fils d'un barbier, dont il suivit d'abord la profession; il se rendit ensuite célèbre par son génie pour la mécanique. On cite parmi ses inventions les organes hydrauliques, une clepsydre ou horloge d'eau, une sorte de fusil à vent lançant, au moyen de l'air comprimé, un trait à une grande distance; enfin on suppose qu'il a inventé la pompe aspirante et foulante désignée sous son nom. Ctésibius compta au nombre de ses élèves Héron d'Alexandrie, à qui l'on doit la fontaine dite de Héron, et que quelques auteurs lui donnent pour fils. Ajoutons que c'est encore Ctésibius qui découvrit l'élasticité de l'air et s'en servit comme d'une force motrice. Aucun de ses ouvrages ne nous est parvenu.

CTÉSILAS, nom donné, par suite d'une erreur de copiste, à CRÉSILAS, sculpteur athénien.

CTÉSIOQUE, peintre grec qui vivait dans la seconde moitié du IV^e siècle avant notre ère. Il était disciple, et, selon quelques-uns, frère du célèbre Apelle. Ctésioque se rendit surtout célèbre par une peinture grotesque et souvent reproduite, représentant Jupiter accouchant de Bacchus au milieu de déesses qui remplissent l'office de sages-femmes.

CTÉSION s. m. (kté-zi-on — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne). Bot. Syn. de GRAPHS et d'ALLOGRAPHIS, genres de lichens.

CTÉSIPHON, ville de l'ancienne Babylonie, sur le Tigre, à 4 kilom. S. de son confluent avec le Délas, à peu de distance et presque en face de Séleucie. Ctésiphon, bâtie par les rois parthes, dont elle fut d'abord la résidence d'hiver, acquit promptement une grande im-

portance et porta un coup mortel à Séleucie. Prise par Trajan en 115, elle fut ruinée par Septime-Sévère en 193. Les débris de cette ville et ceux de Séleucie servirent aux Arabes à construire Bagdad. L'emplacement de ces deux villes est connu de nos jours sous le nom de *El-Madain*.

Ctésiphon, qui fut autrefois par son commerce, sous les princes sassanides, une des cités les plus riches et les plus florissantes de l'Asie Mineure, n'est plus aujourd'hui qu'une misérable bourgade. On y voit encore les restes d'un grand édifice situé à une faible distance du Tigre, et que la tradition populaire considère comme le palais de Chosroès le Grand, dont le règne date de l'an 531 av. J.-C. Des fouilles ont été entreprises dans cet endroit, il y a quelques années, par les soins du consul de France à Bagdad, et elles ont amené des découvertes précieuses : on a dégagé une grande salle, au milieu de laquelle s'élevait un vaste trône de bois de sandal incrusté de laines d'or. Les murs étaient en assez mauvais état et ne présentaient malheureusement aucune trace d'inscriptions. En creusant la terre, on a trouvé des débris de vases précieux et un casque de fer surmonté d'un animal d'une forme bizarre, dont il est difficile de préciser l'espèce. En général, le monument indique une grande hardiesse de construction, mais il est peu remarquable sous le rapport de l'art.

CTÉSIPHON, orateur athénien, vivait vers 335 av. J.-C. Il n'est connu que par un fait qui appartient plus à l'histoire de Démosthène qu'à l'histoire de Ctésiphon. Il avait fait décerner une couronne d'or au grand orateur athénien. Mis pour ce fait en accusation par Eschine, il fut défendu par Démosthène. C'est le grand débat du *Discours sur la couronne*. V. dans ce dictionnaire, COURONNE (sur la), ou *Pour Ctésiphon*, et l'article DÉMOSTHÈNE.

CTÉSIPHON, historien grec, qui vivait à une époque incertaine. Il a composé, entre autres ouvrages, une *Histoire de la Béotie*, dont Plutarque nous a conservé un fragment relatif à Epaminondas.

CTÉSIPHON, architecte grec. V. CHERSIPHON.

CTIMÈNE s. f. (kti-mè-ne — n. mythol.). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, comprenant une seule espèce propre à la Nouvelle-Irlande.

CTONOGÈNE adj. m. Chim. V. CETHONOGENE, orthographe plus régulière.

CU, Chim. Abrév. du mot CUIVRE.

CU s. m. V. CUL, qui est plus usité.

CU-DE-PORC, **CU-DE-POULE**, **CU-DE-SAC**. Mar. V. CUL-DE-PORC, CUL-DE-POULE, CUL-DE-SAC.

CUADRA s. f. (koua-dra). Métrol. Mesure de superficie en usage dans la république de l'Uruguay et équivalant à 86 mètres carrés.

CUARTERON s. m. (kuar-te-ron). Métrol. Mesure de capacité pour les liquides, usitée en Espagne, et valant environ 0lit,12.

CUARTILLO s. m. (kouar-ti-llo, 1/2 mil.). Métrol. Mesure de capacité pour les liquides, usitée en Espagne, et qui vaut environ 0lit,30 pour le vin, 4 litres pour l'huile.

CUARTO s. m. (kouar-to). Métrol. Menue monnaie espagnole qui vaut 0fr,0316 : *A Madrid le verre d'eau se vend un CUARTO*. (Th. Gaut.)

CUATRO-CONCEJOS, bourg d'Espagne, prov. et à 18 kilom. de Bilbao; 2,250 hab. Mines de fer qui donnent annuellement 80,000 quintaux métriques de minerai. Beau château, avec la remarquable tour de Munatores.

CUBA s. m. (kuba). Métrol. Nom d'une mesure de capacité usitée dans l'Abyssinie, et qui vaut 1 litre 016.

CUBA, île de l'Amérique centrale, la plus grande des Antilles, à l'entrée du golfe du Mexique, à 142 kilom. de Guatemala, et à 80 kilom. d'Haïti; par 19° 48' et 23° 11' de lat. N., 76° 30' et 87° 12' de long. O. Superficie, 182,956 kilom. carrés; pop. 1,396,530 hab., dont 793,484 blancs, 232,493 libres de couleur, et 370,553 esclaves. L'île de Cuba est bornée au N. par le golfe du Mexique et le canal de Bahama, qui la séparent de la Floride et des Lucayes; à l'O. par le canal de Yucatan et le golfe d'Honduras; au S. par la mer des Antilles, et à l'E. par le détroit de la Floride et le canal Passe-du-Vent qui la sépare d'Haïti. L'île de Cuba forme, avec Pinos et les Jardines, un gouvernement dont le ch.-l. est à la Havane. Elle est divisée en deux départements militaires : l'Oriental et l'Occidental; elle forme l'évêché de la Havane et l'archevêché de Santiago. La plus importante des voies ferrées qui la sillonnent dans tous les sens est celle qui conduit de la Havane par Guines jusqu'à l'Union, avec embranchements sur Batubano et Guanajay. La plus grande longueur de l'île de Cuba, de l'orient à l'occident, est de 572 milles ou 190 lieues marines deux tiers (1,055 kilom.), mesurant la ligne la plus droite d'une extrémité à l'autre. Du cap Maysi au cap Saint-Antoine, en suivant la courbe la plus courte, qui passe approximativement par le centre de l'île, la distance est de 220 lieues marines. Sa plus grande largeur du N. au S. est de 45 lieues, en tirant une ligne droite depuis la pointe la plus boréale

du Sabinal jusqu'au commencement occidental de la baie de Mota au S., située à 7 lieues à l'orient du cap Cruz et passant cette ligne par 7 lieues et demie de mer. La partie la plus étroite dans le sens antérieur, et sans considérer ses points extrêmes, est de 7 lieues un tiers, depuis l'entrée de la baie de Maviel jusqu'au bord septentrional de la baie de Manana. De la Havane, sa largeur est de 9 lieues un tiers, depuis le fort du Marro jusqu'aux plages du Batabano. A peu près au centre de l'île, près de la ligne de division des deux diocèses, il y a une largeur prolongée d'un peu plus de 12 lieues du N. au S. Au voisinage des côtes on remarque : l'île de Pinos (*île des Pins*) et quelques îlots importants, notamment la suite d'écueils des Colorados, les îles Romano au N. et les Cayos de las doce Leguas au S.

— **Orographie et hydrographie.** Cuba est une île montagneuse, surtout au centre et aux extrémités, où le relief du sol acquiert des proportions considérables. Le pic del Potrerillo (928 m.) paraît être le point culminant du système central; mais c'est aux environs d'Holguin et de Santiago que se montrent les cimes imposantes de la sierra Maestra, telles que Ojo del Toro (1,016 m.), Piedra-Grande (2,205), Guinea (1,029), et le pic de Turquino (2,374), qui surpassent en élévation les montagnes Bleues de la Jamaïque et le Cibao de Saint-Domingue. Les rivières qui naissent dans ces différentes chaînes sont nécessairement limitées dans leur cours par la configuration restreinte de l'île; la plus importante est le Rio-Cauto, qui descend des montagnes de Cuivre, reçoit les eaux de la sierra Maestra, et se perd, après 255 kilom. de cours, dans le golfe de Gacanyabo ou de Bayamo. Navigable pendant 106 kilom., le Cauto est obstrué à son embouchure par des atterrissements qui ne permettent pas d'y pénétrer à marée basse. Viennent ensuite la Sagua, qui naît dans les montagnes d'Escambray, et tombe dans l'Atlantique près de la Boca de Marxavillas; Jatibonico del Norte, qui s'échappe d'une lagune, se perd au pied des sierras de Matahombre, et repart à 5 kilom. plus loin avec fracas; enfin, Jatibonico del Sur, Sasa, Agabama, la Hanabana et Cuyaguajate. Parmi ces petits fleuves, ceux qui prennent leur source dans la chaîne de Trinidad sont renommés par leurs cascades et par la qualité de leurs eaux; on cite la chute du Moa, dont la hauteur est de 100 m. Lorsque leur pente les entraîne vers le sud, ils se confondent avec les vastes marais qui baignent le littoral. Le nombre et la beauté des ports compensent largement dans l'île de Cuba le peu d'importance de la navigation fluviale; nulle part, en Amérique, la nature n'a creusé d'aussi magnifiques bassins pour la sûreté et la commodité des navires : ceux de Santiago de Cuba, de Guantanamo, de Jague, etc., sur la côte du sud; de Nipe, de Nuevitas, de la Havane, de Bahía-Honda, etc., sur celle du nord, sont aussi remarquables par leur étendue que par les conditions de défense et de sécurité qu'ils présentent.

— **Climat.** Il résulte de la situation de Cuba à l'extrême limite de la zone torride, que la chaleur dans cette île est inégalement répartie entre les saisons, et que le climat s'y rapproche de celui de la zone tempérée. A la Havane, la température moyenne de l'année est de 25° 55; celle du mois le plus chaud (août) est de 27° 56; et celle du mois le plus froid (janvier), de 21° 87. La température moyenne à Santiago de Cuba (1,003 kilom. à l'E. de la Havane) est de 27°; la moyenne du mois le plus chaud, de 29° 4; et celle du mois le plus froid, de 23° 2; la plus grande élévation du thermomètre qui ait été obtenue dans l'île est de 34° 4 (1801); le plus grand abaissement, de zéro. On a quelquefois, dans la campagne, de la glace sur les hauteurs. On avait cru, d'après l'autorité de de Humboldt, que la grêle se produisait rarement dans le rayon de la Havane, par exemple, tous les quinze ou vingt ans; mais il résulte des recherches et des observations directes de M. Andrés Poey, jeune savant de Cuba, que ce météore est beaucoup plus fréquent. Non-seulement, il s'est manifesté chaque année depuis 1844, mais en 1849 il s'est répété neuf fois, et huit fois en 1853. Le maximum des cas de grêle correspond aux mois de mars et d'avril, qui représentent la température moyenne de l'année. Quant à la neige, on ne la connaît point à Cuba; mais les gelées blanches y sont communes. La pression barométrique moyenne et annuelle est de 0m,760 à la Havane; pendant l'ouragan du 10 octobre 1846, les maxima et les minima furent de 0m,77042 et 0m,700. L'humidité de l'atmosphère correspond à 85,15 de l'hygromètre à cheveu; le maximum a été de 100°; le minimum de 66°. Les ouragans, moins fréquents à Cuba que dans les autres Antilles, se produisent depuis le mois d'août jusqu'à la fin d'octobre. Ceux de 1844 et de 1846 furent les plus violents qui aient été ressentis depuis le commencement du siècle. Les tremblements de terre sont assez rares dans le rayon de la Havane; M. Poey ne mentionne que sept cas constatés dans cette partie de l'île en 1678, 1693, 1777, 1810, 1843 et 1853. Mais à l'extrémité de Cuba, aux environs de Santiago, on ressent des commotions presque chaque année, tantôt pendant le solstice d'été et tantôt pendant celui d'hiver. Celles de 1853 furent désastreuses.

— *Flora et faune.* Sans parler du règne inorganique, dont l'étude est à peine ébauchée, combien d'êtres curieux et encore ignorés vivent à Cuba, au sein des sierras, à l'ombre des forêts vierges, dans les eaux douces qui arrosent les vallées intérieures de l'île et dans les eaux salées qui en baignent les contours ! Le règne végétal, par exemple, offre un sujet d'observations inépuisable. On dirait que, dans ces régions splendides où la diversité semble être une loi de la nature, cette page de la création a été traitée avec une prédilection particulière ; là chaque plante nous surprend ou nous charme, depuis le majestueux palmier et le puissant ceiba jusqu'à l'humble rose des savanes qui émaille les prairies de l'ouest, jusqu'à la frêle lobélie penchée au bord des ruisseaux, qui cache sous un air de candeur l'acreté d'un suc vénéneux. Les rameaux inférieurs du règne animal sont naturellement ceux dont l'étude est la moins avancée et qui offrent au naturaliste la source d'investigations la plus féconde. Ainsi les mollusques terrestres se montrent tellement nombreux et si divers, que la moindre excursion au delà du terrain battu autour de la Havane, conduit à quelque découverte. Les eaux tièdes de l'Océan sont également peuplées d'une multitude d'êtres animés, d'un ordre inférieur, qui, par un temps calme, flottent à leur surface ou jonchent le rivage après un coup de vent. Les hutres de Cuba, d'une espèce distincte des nôtres, n'en diffèrent pas moins par le goût : au lieu d'adhérer aux rochers, elles se fixent aux branches inférieures des mangliers, s'y agglomèrent, et forment des régimes que de son bateau le pêcheur peut cueillir comme des fruits. La classe nombreuse des insectes et des crustacés présente un champ d'étude assez vaste, malgré les rapports naturels qui rattachent la faune entomologique de Cuba à celle des autres îles de l'archipel et des portions voisines du continent. Les eaux douces nourrissent plusieurs espèces de poissons généralement peu connues ; on en compte jusqu'à huit dans la région occidentale de l'île. Parmi les cent vingt-neuf espèces d'oiseaux observées à Cuba par M. Ramon de la Sagra, vingt-sept seulement sont indigènes ; le reste appartient également au continent voisin, et même, comme la poule d'eau, se retrouve jusque dans l'ancien monde. Les historiens espagnols qui nous ont laissés quelques renseignements sur les productions naturelles de Cuba au temps de la conquête comptaient dans l'île, sans parler du chien qui n'aboyait pas, et qui n'existe plus, six espèces de mammifères, tous, à l'exception d'un seul, de l'ordre des rongeurs : l'almiqui, le quemi, le mohuy, le cori, le guabiniquinar et l'ayre. Jusqu'à présent, on n'a retrouvé que quatre de ces quadrupèdes : le *mus porcellus*, les *capromys Fournieri* et *Poeyi*, et le *solenodon paradoxus*. Quant à la concordance entre leurs noms scientifiques et ceux qu'ils portaient dans la langue du pays, il a été fort difficile de l'établir, car la description qui nous en est restée est sommaire et incomplète.

— *Productions minérales.* Les anciens historiens vantent l'or fin de Cuba, et une tradition affirme que les canons du fort El Morro, qui défend Santiago, ont été faits du cuivre indigène des mines voisines. Ces mines ont produit en 1862 près de 6 millions de francs. Une mine, exploitée de nos jours aux environs de Santiago de Cuba, a fourni du platine, de l'aimant, des malachites soyeuses et des cristaux de roche couleur de topaze. Dans la juridiction de la Havane, on a découvert une mine de fer de très-bonne qualité. On y trouve beaucoup d'eaux minérales chaudes. Les salines y sont abondantes. L'île fournit aussi aux chantiers de l'Espagne de magnifiques bois de construction. Il y a un demi-siècle que les abeilles y ont été introduites par des émigrés de la Floride. Actuellement Cuba exporte environ 2,663,000 kilogr. par an de la plus belle cire blanche.

— *Population.* Les habitants de Cuba se composent d'Européens, de créoles, de mulâtres et de nègres, libres et esclaves. Les statisticiens cubains ainsi que ceux des Etats-Unis considèrent tous les rapports faits sur la population de Cuba comme incomplets. Ils estiment que la population totale est d'environ 1,600,000 habitants ; que la portion qui en est retranchée consiste principalement en esclaves, dont le nombre approcherait de 800,000. Le nombre des créoles blancs est d'environ 600,000 individus. Ce sont eux qui constituent le vrai pays, en tant que société civilisée et capable de jouer le rôle le plus important dans les événements qui peuvent surgir dans cette partie du nouveau monde. La race africaine fut introduite à Cuba en 1524. L'esclavage y est horrible, et, bien que la traite soit interdite, des milliers de noirs y sont encore importés frauduleusement chaque année. L'Espagne ne veut pas la cessation de ce trafic criminel. Cependant elle s'est engagée solennellement à renoncer à ce commerce par un traité conclu avec l'Angleterre, le 13 septembre 1817, dont elle ne tint aucun compte ; elle renouvela son engagement par la convention du 28 juin 1835, qu'elle viola également. L'Espagne maintient et maintiendra obstinément la traite des noirs, car, même en 1867, elle se refusa, par la voix de ses ministres, à traiter les négriers comme pirates ! Cela peut sembler étonnant à ceux qui ignorent que la politique séculaire de l'Espa-

gne à Cuba a été de peupler ce pays d'Africains esclaves comme moyen de domination sur ses sujets blancs mécontents et aigris par les spoliations de toutes sortes dont ils ont toujours été victimes de la part de la métropole. Cela peut surprendre quand on ne se rend pas compte des ressources immédiates que puisent les finances obérées de l'Espagne dans l'accroissement incessant de la production sucrière de ses colonies. Cela doit paraître inexplicable quand on ne sait pas que la législation économique imposée à l'île de Cuba, afin de favoriser le commerce et l'agriculture de la métropole, ne saurait se soutenir que par l'emploi de la force gratuite et brutale du travailleur noir dans la production tropicale.

Parmi les documents concernant l'esclavage présentés au Parlement britannique dans la session de 1861, figure un rapport très-curieux sur la traite à Cuba par le consul anglais à la Havane, M. Crawford. L'agent de l'Angleterre se plaint de la mollesse apportée par le gouvernement espagnol à réprimer la traite. Celui-ci exerce bien une certaine surveillance pour empêcher le débarquement des nègres, mais cette surveillance est parfaitement inefficace, la plupart de ses agents étant, ou disposés à fermer les yeux, ou gagnés à prix d'argent. En outre, dans le cas où les négriers sont pris par les navires de guerre espagnols, il n'en résulte pour les armateurs qu'une perte trop peu sérieuse pour les décider à renoncer à cet odieux commerce. On a souvent représenté, pour excuser les représentants du gouvernement espagnol à Cuba, que la nécessité pour les planteurs de se procurer des bras était telle, que toute mesure rigoureuse adoptée et sévèrement exécutée contre la traite, par exemple la saisie des nègres importés et la punition des armateurs de navires faisant la traite, serait accueillie avec la plus grande désapprobation et pourrait mettre en danger la sûreté de la colonie. M. Crawford trouve ces raisons complètement dénuées de fondement, et les taxe de pures inventions cachant une intention secrète de ne pas renoncer à une source de gains énormes. Quant à la question économique et de travail à laquelle il est fait allusion, il pense que c'est de la part de l'Espagne une mauvaise politique de ne pas obliger sa colonie à renoncer à la traite, qui fournirait des bras dont le travail coûte beaucoup plus cher que celui des émigrants de la Chine et de l'Inde. M. Crawford termine son rapport par la statistique des esclaves introduits dans l'île de Cuba pendant l'année 1860. En voici le résumé :

| | |
|----------------------------------|--------|
| Nombre d'esclaves débarqués. . . | 24,895 |
| Nombre de noirs capturés. . . | 3,642 |
| Noirs pris à Nassau. | 364 |

L'estimation du consul de la Havane est assez modérée, car un autre document porte à 40,000 le nombre des esclaves introduits à Cuba en 1860.

Pendant la récolte, il n'est accordé aux nègres à Cuba que six heures de sommeil sur vingt-quatre, et deux heures pour les repas ; les seize heures restantes sont employées au travail, tous les jours, dimanches même compris. Pendant le reste de l'année, la moyenne du travail est de douze heures, et un jour de repos est généralement accordé par semaine. L'esclavage à Cuba dévore si rapidement ses malheureuses victimes, que la population des champs, incessamment renouvelée, est à cette heure presque entièrement composée d'Africains, nous entendons de nègres nouvellement importés. Mme la comtesse Morlin, qui de son vivant s'était mise au nombre des partisans de l'esclavage, en fait elle-même l'aveu : « Les esclaves employés aux labours de la campagne sont tous *bozales* (nouveaux), et ne peuvent s'exprimer dans notre langue (en espagnol). » Mais une chose qu'elle n'osa sans doute pas dire, et qui donne un caractère plus atroce encore à ce qui se passe à Cuba, c'est que parmi les nègres des plantations il y a très-peu de femmes. On a calculé que si Cuba avait la densité de la population de la Jamaïque, elle présenterait depuis longtemps 3 millions d'habitants. Hélas ! en présence des crimes de l'esclavage, il faut regretter, non pas que la population de Cuba n'ait point atteint tout son développement, mais qu'elle se soit développée. La grandeur croissante de cette colonie est supportée, comme dans les cités antiques, par une masse souffrante de créatures avilies. On l'admire et on la déteste ; de même qu'après être revenu du premier moment de stupeur qu'inspire l'immensité des pyramides d'Egypte, on ne jette plus sur elles qu'un regard de profonde tristesse, lorsqu'on vient à penser que pour élever chacune de ces prodigieuses monuments destinés à loger un squelette de cinq pieds, comme dit Volney, il a fallu torturer une nation tout entière pendant vingt ans et y sacrifier des milliers de vies. Les richesses de Cuba offensent l'humanité : loin de glorifier l'industrie des hommes, le dégradant spectacle qu'elles présentent est une injure aux progrès du siècle.

Quoi qu'il en soit, l'abolition de l'esclavage, depuis les grands événements qui se sont accomplis aux Etats-Unis, est devenue l'idée prédominante à Cuba : il était temps ! Beaucoup de planteurs de l'île, représentant une propriété de 100,000 esclaves, ont signé une pétition au gouvernement espagnol, pour demander l'abolition de la servitude, à condition que les nègres travailleraient pour 4 dollars

par mois pendant dix ans ; après quoi ils seraient libres à jamais.

L'importation des travailleurs chinois à Cuba commença en 1847. Ces colonisateurs sont dits libres, mais en réalité ils sont esclaves. Du 10 avril 1855 au 13 mai 1858, 22,346 Chinois furent livrés et 3,844 moururent pendant la traversée. Au commencement de 1860, lorsque l'immigration chinoise fut défendue pendant quelques mois, le nombre des coolies amenés dans l'île était déjà de 34,825 individus. En 1866, il en est arrivé plus de 1,000 par mois, et on en compte aujourd'hui 60,000. L'introduction des Indiens du Yucatan commença vers 1853, mais comme elle rencontra quelque opposition de la part du Mexique et de l'Amérique centrale, le nombre de ces travailleurs n'était en 1861 que de 1,047.

Les principales villes de Cuba sont, dans la partie orientale, Santiago de Cuba, Bayamo et Holguin ; au centre : Puerto-Principe, Trinidad, Sancti-Spiritu, Cienfuegos, Manzanillo, Remedios, Sagua la Grande, Villaclara ; dans la partie occidentale : la Havane, Mantanzas, Regia, Juruco, Santiago, Bejucal, Guanabacoa, Cardenas, San-Antonio-de-los-Baños, Guanajay, Guines, Pinal-del-Rio, etc.

« L'importance politique et commerciale de Cuba, dit Guillaume de Humboldt, n'est pas seulement fondée sur l'étendue de sa surface, supérieure à celle des autres Antilles, sur l'admirable fertilité de son sol, sur ses établissements militaires et sur la nature de sa population, composée des trois cinquièmes d'hommes libres ; elle s'accroît encore par les avantages de sa position géographique : sa forme étroite et allongée la rend à la fois voisine d'Haïti et de la Jamaïque, de la partie la plus méridionale des Etats-Unis et de l'Etat le plus oriental de la confédération mexicaine. » Aussi cette belle contrée, déjà si prospère, semble-t-elle destinée, lorsque l'esclavage y aura été aboli et que ses habitants auront acquis le caractère d'indépendance nationale qui leur appartient, à devenir une des plus heureuses puissances de l'archipel américain. Ses revenus la mettraient dès à présent au-dessus de la Suède, du Portugal, de la Suisse et du Danemark. On peut dire que jamais pays n'a fait aussi vite fortune dans le commerce que Cuba. Il y a cent ans, Cuba était une pauvre ferme qui n'avait à exporter que des cuirs et du bois ; aujourd'hui elle répand dans tout notre hémisphère son sucre et son café, et forme la plus opulente colonie qu'il y ait jamais eu dans le monde. Plusieurs causes se sont réunies pour favoriser ce développement extraordinaire. Peut-être est-on fondé à mettre en première ligne l'abolition des monopoles ; car c'est à cet affranchissement préalable que Cuba a dû la possibilité de tirer parti, comme elle l'a fait, de toutes les circonstances heureuses qui se sont offertes à elle. Mentionnons parmi ces circonstances les progrès de la population et de la richesse dans les Etats-Unis d'Amérique, la destruction de l'agriculture d'Haïti, qui a poussé Cuba à se substituer à cette belle colonie ; la longue torpeur des Etats de terre ferme durant leurs guerres de l'indépendance ; la multitude des colons qui, d'Haïti, de toutes les colonies espagnoles, des Florides et de la Louisiane, sont venus chercher la paix à Cuba et y fixer leurs capitaux et leur industrie ; enfin, les accroissements considérables de la consommation du sucre et du café en Europe.

— *Productions agricoles.* La production sucrière est la principale richesse de l'île : s'assimilant avec une rapidité surprenante les progrès accomplis par les autres puissances, ses rivaux, Cuba a pu lutter avec avantage, et rien n'a été capable d'arrêter son essor, ni le bas prix des journées dans l'Inde, ni la fertilité et l'abondance des terres du Brésil, ni les progrès de la science en Europe, ni les réformes introduites par l'Angleterre dans ses colonies. L'île de Cuba possède 2,000 plantations sucrières ; en 1775, il n'y en avait que 475. La production du sucre s'élève annuellement dans cette colonie à 2,000,000 de caisses, dont 1,500 sont exportées en caisses comme sucre terré, et en hogsheds comme sucre mouscoudé. Le rendement varie suivant les moyens de fabrication, la qualité des terres, l'âge des plantations, les saisons plus ou moins favorables non-seulement à la croissance des cannes, mais encore à la manipulation du sucre. Il y a de nouvelles plantations qui produisent, dans les cinq premières années, 250 à 300 caisses de 400 livres par caballeria (soit 3,432 kilogr. à 4,120 kilogr. par hectare) ; les cinq années suivantes, de 100 à 250 caisses (2,746 kilogr. à 3,432 kilogr. par hectare), et, après, le produit tombe de 150 à 200 caisses (2,060 kilogr. à 2,746 kilogr. par hectare). Il faut compter en plus le produit en mélasse, qui s'élève à 35 hogsheds de 1,700 livres chacun (2,014 kilogr. par hectare), ou de 180 à 190 gallons. La valeur des produits de l'industrie sucrière est sujette à des fluctuations très-fréquentes. Cependant nous considérons les prix de 20 dollars par caisse pour le sucre (57 fr. 60 par 100 kilogr.), 12 dollars par hogshhead de mélasse (8 fr. 25 par 100 kilogr. [21 fr. 70 l'hectol.]), et 20 dollars par pipe de rhum ou d'eau-de-vie, comme suffisamment rémunérateurs. Une plantation de 150 esclaves, donnant un effectif de 100 travailleurs, peut faire de 1,500 à 2,000 caisses de sucre (soit

2,760 à 3,680 kilogr. par chaque travailleur effectif, ou 1,840 à 2,435 kilogr. par chaque tête entretenue) ; 250 têtes peuvent produire 3,000 à 3,500 caisses. La proportion du rendement par individu s'accroît à mesure qu'augmente le nombre des travailleurs sur la plantation ; ainsi 500 esclaves peuvent faire, avec des appareils perfectionnés, 10,000 caisses de sucre (environ 3,700 kilogr. par tête).

Les principales productions de Cuba, outre le sucre, sont le tabac, le café, le coton, le riz, le sagou, le maïs, le cacao, les fruits et les légumes. Il y a quarante ans environ que la culture du tabac a pris un développement sérieux dans l'île ; auparavant, elle était trop insignifiante pour intéresser l'aristocratie commerciale, qui en abandonnait le monopole aux petits négociants ; mais le rapide essor de la consommation européenne, la dépréciation du café et la concurrence des sucres étrangers ont concouru à réhabiliter un produit dont l'importance est devenue considérable. L'usage partage l'île de Cuba en deux portions inégales, la *vuelta* de Ariba et la *vuelta* de Abajo, l'une à l'ouest, l'autre à l'est de la Havane. Cette division est précieuse en matière de tabac, car elle correspond exactement aux deux grandes qualités que la culture a développées dans l'île, qualités assez bien tranchées pour qu'il soit impossible de les confondre. Le tabac de la section orientale est noir, brûle bien et donne une cendre blanche ; on en fait peu d'estime à la Havane, où les connaisseurs lui reprochent de manquer de goût et de finesse ; mais il ne déplaît pas dans la localité qui le produit. On le récolte principalement aux environs de Santiago et de Yara ; la France en consomme peu ; la majeure partie s'exporte en Allemagne et aux Etats-Unis. Il vaut rarement plus de 20 piastres dans les meilleures années, tandis que l'autre qualité se vend 50, 80 et jusqu'à 100 piastres le *tercio*. Les tabacs fins et recherchés de l'île, ceux qui portent par excellence le nom de tabacs de la Havane, ne proviennent pas des alentours de cette capitale, mais de 30 à 40 lieues à l'ouest, où ils sont récoltés au bord des rios Hondo, Seco et Teo, depuis San-Diego jusqu'à Consolacion del Sur. Là s'étend une contrée montagneuse, entrecoupée de petites vallées, dont le sol légèrement sablonneux, fertilisé par l'inondation des rivières, paraît éminemment propre à la culture du tabac. Ces champs se nomment des *vegas*, et l'on appelle *vegueros* les cultivateurs qui les mettent en rapport. Toutes les *vegas* ne sont pas également estimées : la nature du sol, l'exposition et la proximité des eaux influent sur la valeur des fonds comme sur la quantité de la récolte. Entre les deux variétés principales que nous avons distinguées et qui portent le nom des deux sections de l'île, on peut placer un tabac intermédiaire, cultivé dans le rayon de la Havane sous le nom de *tabaco de partido*. C'est une feuille médiocre et dédaignée, dont une forte partie se convertit en cigares et se débite en France à un prix, comme on le sait, passablement élevé. On sème le tabac dans les meilleurs terrains de la *vuelta* de Abajo, depuis août jusqu'en octobre ; les jeunes plants doivent être repiqués avant la Chandeleur et disposés en quinconces pour la commodité des travaux. La récolte s'effectue généralement depuis la fin de décembre jusqu'au mois de février. Elle se flétrit sur place, après quoi elle est recueillie et suspendue pendant deux ou trois jours sous un hangar, où la nature s'en consomme et où elle prend de la couleur ; rentrée enfin dans un grenier bien aéré, elle achève de sécher jusqu'au mois de juin, époque où l'on procède au choix des qualités, opération délicate qui exige ordinairement le concours d'un agent spécial (*escogedor*). Le tabac mis en tas, légèrement humecté et recouvert de chaume, s'échauffe, fermente, se ramollit et devient maniable. Le choix s'effectue feuille par feuille, et donne six qualités qui portent les noms suivants : *quebrado*, *libra*, *première*, *deuxième*, *troisième* et *quatrième* ; on les classe par paquets de cent feuilles ou *manojas* sans s'arrêter au poids : quatre-vingts *manojas* forment un *tercio*. C'est par tercios que l'on vend et que l'on achète, quand la récolte n'est pas livrée sur pied. Il faut, pour apprécier le mérite d'un tabac, plus de tact qu'on ne le croit généralement ; les connaisseurs de la Havane distinguent (du moins ils le prétendent) le climat, la nature du sol sec ou marécageux, et jusqu'au cru qui a produit la feuille. Le *quebrado* constitue une qualité spéciale, formée des feuilles que les insectes ont gâtées ou qui ont été lacérées par le vent : ce sont ordinairement les plus larges, les plus mûres et les plus savoureuses. Le prix de la récolte étant basé principalement sur la quantité des feuilles intactes qui peuvent servir d'enveloppes aux cigares, le *quebrado* est peu recherché des acheteurs ; il devient le lot du *veguero*, qui fume sans contredit le meilleur tabac de l'île. Cette particularité n'a pas échappé aux débitants, qui font des cigares imitant la forme rustique de ceux de la campagne et les vendent fort cher, sous le nom de *vegueros*, en certifiant au besoin leur origine. La feuille précieuse du tabac, depuis son introduction dans l'atelier jusqu'au moment où elle en sort sous la forme consacrée par l'usage, a passé par les mains d'une douzaine d'ouvriers différents. Ce sont les hommes qui, dans l'intérieur des villes, se livrent exclusivement à la fabrication des cigares. La couleur et la

qualité de l'enveloppe servent habituellement d'étiquette au cigare; il y a dans chaque atelier des ouvriers spéciaux qui saisissent avec une subtilité remarquable les nuances les plus fugitives du tabac, et qui, d'une masse de cigares paraissant uniforme, savent extraire des produits de sept à huit couleurs, qu'ils assortissent dans des caisses séparées. On estime à la Havane un cigare dont l'enveloppe est lisse, sans nervures, d'un beau marron foncé, et qui donne une cendre médiocrement tenace, d'un gris plombé. La nuance jaunâtre, qui jouit de quelque faveur en Europe, n'est nullement appréciée dans l'île; elle appartient aux premières feuilles que le soleil a dépouillées de leur arôme en les fêtrissant sur leur tige. La forme des cigares usités à la Havane se réduit à trois types principaux : les *regalias*, les *patallitas* et les *millars*. Le *regalia* demande plus de façon et coûte par conséquent plus cher; on préfère dans le pays les proportions modestes des *millars*, et l'on fait bon marché de l'apparence extérieure qui flatte les étrangers, mais qui souvent n'est qu'une trompeuse amorce. C'est au consommateur à s'assurer lui-même de la qualité du tabac qu'il achète; il en lèbat le prix à la fabrique et désigne la forme qui lui convient. On a de bons cigares à 100 fr. le millier; le commerce britannique ne les paye pas plus cher.

En 1811, la production du tabac à Cuba n'était que de 371,560 arrobes; en 1846, elle était de 860,000 arrobes. L'exportation en est considérable. Elle se répartissait ainsi en 1859 :

| PAYS. | TABACS | |
|-----------------------------------|-------------------|------------------|
| | EN FEUILLES. | MANUFACT. |
| | Livres. | Livres. |
| Espagne. | 1,796,800 | 69,000 |
| Etats-Unis. | 3,928,169 | 665,574 |
| Angleterre. | 831,753 | 88,092 |
| Allemagne. | 5,744,170 | 225,282 |
| Danemark. | 169,916 | 190,230 |
| France. | 122,323 | 160,908 |
| Hollande. | 52,850 | 22,074 |
| Belgique. | 285,887 | 29,244 |
| Etats hispano-américains. | 587,011 | 17,442 |
| Autres pays. | 30,891 | 13,332 |
| TOTAUX. | 13,549,670 | 1,481,178 |

En 1861, il y avait à Cuba 9,482 *vegas* qui produisaient 34,515,000 kilogr. de tabac.

Le café a été pendant un temps (de 1820 à 1832) la seconde culture importante de Cuba; mais cette production a décliné prodigieusement par suite des droits dont était chargée son exportation aux Etats-Unis et par la concurrence du Brésil, de Java, etc. Quoi qu'il en soit, le café de Cuba est d'une qualité supérieure. Dans les 996 plantations où on le cultive, on récolta, en 1861, 8,411,000 kilogr. Le maïs, le riz, le sagou, le yucca, la patate douce et les fruits croissent sur presque toutes les terres, et particulièrement sur les petits domaines à quelque distance des villes. Le maïs produit deux récoltes par an, mais il est très-variables dans son abondance.

Dans ces dernières années, et surtout depuis la guerre d'Amérique, on s'est beaucoup occupé de la culture du coton dans l'île de Cuba. Le gouvernement espagnol a engagé les planteurs à reprendre cette culture. On parait convaincu à Santiago qu'elle est préférable à toute autre, attendu qu'elle est moins dispendieuse, qu'elle nécessite moins de bras et qu'elle rend dès la première année, tandis que pour le café il faut quatre ans d'attente, et pour le cacao beaucoup plus encore. Cependant on n'en récolte guère que 250,000 kilogr. par an.

Le cacao est une des sources de richesse de l'île, quoique les 2,451,261 kilogr. de production annuelle soient consommés par ses habitants.

Cuba remplace en partie, pour l'Espagne, les trésors du Mexique et du Pérou; cette reine des Antilles, après avoir subi les vicissitudes de la mère patrie, lui a été utile dans ses disgrâces et a reçu en récompense le titre de la *siempre fiel isla de Cuba*. Elle est devenue un des plus grands centres de commerce du monde; tous les pavillons flottent dans ses ports; et chaque année 3,000 bâtiments étrangers y abordent, venant de tous les points du globe apporter les produits des manufactures de l'Europe en échange des siens. Le commerce de Cuba avec l'étranger, si l'on tient compte de la proportion de sa population, surpasse probablement celui de tout autre pays du globe. Du jour où cette colonie est entrée dans la voie du progrès, sa marche a été rapide; aujourd'hui les riches productions de Cuba forment la base de ce commerce extérieur qu'une politique mesquine tâcha en vain, pendant près de trois siècles, d'arrêter dans son développement par d'absurdes restrictions; les digues du monopole furent rompues par l'abondance même de ses produits, qui se répandirent sur tous les marchés du monde; la liberté du commerce fut proclamée à Cuba en 1809, et alors tous les éléments de la richesse et de la prospérité suivirent une progression ascendante encore plus rapide. Il y a quelques années, à l'époque où M. Ramon de la Sagra fit paraître son *Histoire physique, politique et naturelle de l'île de Cuba*, cette île possédait un capital agri-

cole de 3,190 millions de francs, qui donnait annuellement 525 millions de produits. Les importations du commerce maritime s'élevaient en général à 25,941,784 piastres fortes, et les exportations à 24,700,190, ce qui supposait un mouvement commercial de 265,870,363 francs. En 1862, l'importation était de 38,983,227 piastres et l'exportation de 24,631,948. Cet échange mutuel donne au trésor plus de 50 millions de francs, qui constituent une des parties principales de la recette générale, avec lesquels une administration bien entendue non-seulement faisait face aux besoins aux dépenses locales, mais encore pouvait mettre de côté 20 millions destinés à venir en aide à la métropole. La guerre de Saint-Domingue et celle du Chili ont fait disparaître ces beaux résultats. Cependant le budget de 1860 évalué les recettes à 32,302,833 piastres et les dépenses à 25,080,572, et l'excédant sera alors de 7,222,261 piastres (36,154,803 francs). Le commerce est encore restreint par la politique du gouvernement. Les droits de douane sont beaucoup en faveur du pavillon espagnol. Les droits de tonnage favorisent également les vaisseaux nationaux. En dépit de toutes ces restrictions, un tiers de tout le commerce se fait avec les Etats-Unis.

— *Voies de communication.* Plusieurs chemins de fer sillonnent l'île de Cuba. Le premier fut livré au public en 1837, onze ans avant qu'il y en eût en Espagne et deux ans après que la France en eut été dotée. Le plus important est celui qui conduit de la Havane par Guines jusqu'à l'Union, avec embranchements sur Batabano et Guanajay. D'autres partent de Matanzas, de Cardenas et d'Lucaro, dans diverses directions de l'intérieur. Il y en a deux de Nuevitas à Puerto-Principe et de Cienfuegos à Villacarla. Leur parcours total est d'environ 1,360 kilom.; depuis 1852, tous les centres importants sont reliés par le télégraphe électrique. Plusieurs lignes de steamers font le service entre les ports principaux, et des transatlantiques mettent l'île en rapport avec l'Europe et le reste de l'Amérique.

— *Instruction.* L'instruction est peu répandue dans la colonie, car environ 132,000 enfants restaient sans instruction en 1861. A cette date, il y avait à Cuba 462 écoles élémentaires pour les blancs et 7 pour les gens de couleur; 285 d'entre elles étaient gratuites et 184 payantes. Ces écoles avaient 17,453 élèves, dont 626 de couleur, savoir : 11,539 garçons blancs et 499 de couleur; 5,914 filles blanches et 127 de couleur. Les villages sans écoles étaient au nombre de 58, dont 27 comptaient plus de 100 habitants. Depuis 1861, l'instruction publique a dû faire de notables progrès, car les conseils municipaux ont fait des efforts dans ce but, et chaque ville au-dessus de 10,000 âmes a voulu établir un collège d'enseignement supérieur. A part les écoles déjà citées, il y a à Cuba une université royale, avec les facultés des sciences, des lettres, de droit, de médecine et de pharmacie; un séminaire pour la faculté de théologie, une école normale de professeurs, 4 écoles des arts et métiers et 20 collèges pour l'enseignement secondaire. Beaucoup de familles riches envoient leurs enfants en Europe ou aux Etats-Unis, pour y chercher l'aliment intellectuel que leur patrie ne saurait leur offrir. Malgré tout, il faudra encore beaucoup de temps pour diminuer l'ignorance, car en 1861 il y avait 552,027 blancs qui ne savaient ni lire ni écrire (311,724 hommes et 240,303 femmes). Ceux qui savent lire ou écrire parmi les blancs sont seulement au nombre de 241,557 (156,363 hommes et 85,094 femmes), et parmi les gens de couleur de 26,780 (13,319 hommes et 13,461 femmes).

— *Divisions administratives.* L'île de Cuba forme, avec l'île de Pinos et les îlots voisins, un gouvernement dont le chef-lieu est à la Havane. Au point de vue civil, elle est divisée en deux provinces : l'Orientale et l'Occidentale, et en 30 juridictions; au point de vue militaire, en 3 départements : l'Est, le Centre et l'Ouest; pour les finances, en une intendance qui siège à la Havane; pour la marine, en 5 provinces : la Havane, Trinidad, Remedios, Nuevitas et Santiago. Elle possède un évêché de la Havane et un archevêché à Santiago.

— *Etablissements divers.* L'île renferme beaucoup d'établissements publics utiles et importants, tels que les suivants : sociétés économiques et patriotiques, plusieurs maisons de bienfaisance, un arsenal, six bibliothèques publiques, une Académie de médecine, une autre dite des beaux-arts, avec concours publics de dessin, de peinture, de gravure, etc.; des comités d'instruction publique, des chambres de commerce, d'agriculture et d'industrie; d'autres commissions de population, de statistique, de vaccine et de santé publique; une audience royale avec un tribunal supérieur d'appel; une administration des postes; des courriers maritimes, etc. On y compte 350 églises, 30 couvents de femmes, 60 hôpitaux, 80 casernes, etc.

— *Histoire.* C'est le 27 octobre 1492 que Christophe Colomb découvrit Cuba. L'illustre voyageur, doutant si cette terre était une grande île ou une portion supposée de l'Asie, s'en informa près des naturels de Guanahani qui l'accompagnaient. Ceux-ci lui dirent qu'elle s'appelait *Cuba*, et Colomb lui donna le nom de *Juana*, en l'honneur du prince Jean, fils de Ferdinand et d'Isabelle la Catholique. On croit que l'entrée de la rivière *Macimio* fut le premier point qu'il visita et qu'il appela *San-Salvador*. Il s'arrêta aussi à Jigüey qu'il nomma *Luna*, à

Mares (Caonao-Grande), explora les *Jardines del Rey*, puis, ayant reconnu la baie de *Nuevitas*, il planta sur ces bords une croix et lui donna le nom de Puerto-Principe.

Après avoir été à Santa-Catalina (Sabinal), il se dirigea vers l'est, et reconnut le port de Baracoa, qu'il appela *Puerto-Santo*, et le cap Mayai. Ayant doublé ce cap, il traça un croquis d'une partie des côtes méridionales et se dirigea vers Hispaniola (Haïti). Dans un deuxième voyage, Colomb sortit, le 4 avril 1494, du port d'*Isabella* (Santo-Domingo), avec l'intention de mieux reconnaître Cuba. Il visita le *Puerto-Grande* (*Guantanamo*), le cap *Cruz*, aperçut les îlots qu'on nomme *Jardines de la Reina*, un flot qu'il appela *Santa-Marta* (Cayo-Piedra), l'île de *Pinos*, qui fut nommée *Evangelista*, et il abandonna de nouveau ses investigations à cause des écueils innombrables qui bordaient la côte, et aussi parce qu'il conservait l'idée que l'île était un vaste continent. N'importe, il y revint l'année 1502, et après avoir reconnu avec plus de soin une partie de la côte méridionale, il se dirigea vers la Jamaïque, et l'île de Cuba fut oubliée jusqu'en 1508, époque à laquelle Nicolas de Ovando, gouverneur d'Hispaniola, chargea Sébastien de Ocampo de la reconnaître entièrement. Celui-ci en fit le tour, et ce ne fut qu'après cette exploration, qui dura huit mois, qu'on eut la certitude que cette terre était une véritable île, digne d'être peuplée à cause de sa grande fertilité et de ses bons ports. En 1510, Alonso de Ojeda y débarqua, après avoir échoué, dans une de ses expéditions, et fut très-bien accueilli par les naturels. Malgré tous les avantages que présentait cette île, on ne se décida à l'occuper qu'en 1511. Diego Colomb, gouverneur d'Hispaniola, y envoya une expédition de 300 hommes, dirigée par Diego Velasquez, qui avait pour lieutenant Juan de Grijaiva, pour secrétaires Fernando Cortés et Andres Duero, et pour chapelain le Père Las Casas, et qui débarqua au port de Palmas, situé près de la pointe de Mayai; mais cette fois le célèbre cacique Hatuey, réfugié de l'île d'Haïti, ayant voulu résister, fut battu, fait prisonnier et brûlé vif. Sa mort remplit les naturels de consternation, et ils se soulevèrent presque entièrement, excepté sur la côte du nord, où ils massacrèrent 30 Espagnols dans un lieu qui, pour ce motif, fut appelé Matanzas (Massacre). L'île doit à Velasquez la fondation de ses plus anciennes villes, au nombre de sept : *Baracoa* fut la première ville qu'il bâtit sous le nom de *Nuestra-Señora-de-la-Asuncion*; au centre, il jeta les fondements de *Bayamo*, qui fut la deuxième; ensuite il fonda *Trinidad*, *Sancti-Spiritus*; sur la côte du nord, la ville de *Puerto-Principe*; la sixième fut *Santiago de Cuba*, et la septième *San-Cristobal*. Dès le commencement de la conquête, Velasquez ne fut pas d'accord avec son chapelain, le vertueux Barthélémy de Las Casas, qui défendait les Indiens contre lui et contre Pánfilo de Narváez, personnage intrigant et ambitieux, qui, venu quelque temps après, maltraitait beaucoup les naturels. Jusqu'à la mort de Velasquez, arrivée le 1^{er} décembre 1524, grâce aux efforts et aux exhortations du Père Las Casas, on ne vit pas beaucoup, parmi les naturels, ces rébellions ni ces émigrations partielles qui survinrent sous le commandement de Manuel de Rojas, successeur immédiat de Velasquez; mais déjà il y avait des suicides innombrables conseillés par le désespoir à ces infortunés, qui cherchaient ainsi à se délivrer du joug de fer de leurs tyrans. Les naturels finirent par disparaître presque entièrement du sol qui les avait vus naître, victimes de la plus affreuse cruauté, et succombant sous le poids des travaux des mines. D'après les écrivains de la conquête, il paraîtrait que ces naturels de Cuba étaient d'un caractère doux et généreux, un peu pusillanimes et très-hospitaliers.

La race indienne n'était pas encore pleinement éteinte à Cuba, que l'Espagne s'avisait déjà de la remplacer en allant demander aux contrées incultes de l'Afrique de nouveaux idolâtres à gagner à la cause du Christ, ou plutôt de nouvelles victimes à courber sous le faix d'un travail servile et forcé. Dieu seul sait à combien de millions de victimes se monte aujourd'hui le chiffre effrayant de cette abominable traite.

Dans ces premiers temps de la découverte, l'histoire ne présente d'autres faits importants que l'expédition de Cortez au Mexique, sortie du port de Santiago de Cuba le 18 novembre 1518 et du port de la Havane au mois de février 1519, et les agressions répétées des Français et des Anglais, ennemis de l'Espagne et envieux de Cuba. En 1604, le capitaine Gilbert Giran, avec une petite flottille forte de 200 hommes, envahit deux fois l'île, débarqua dans la partie orientale, parcourut les campagnes, les saccagea, fit prisonnier l'évêque Alamirano, qu'il ne rendit à la liberté que contre une bonne rançon. En 1662, une autre expédition d'aventuriers anglais surprit la colonie et s'empara du fort *Morro* de Santiago, qu'elle conserva jusqu'à l'arrivée de près de 1,000 hommes commandés par le gouverneur don Pedro Morales. En 1679, les Français, commandés par Franquesnoi, profitant de la consternation des habitants, causée par de forts tremblements de terre, débarquèrent dans la partie orientale et n'obtinrent qu'un résultat fatal à leurs armes. Plus tard, en 1742, l'amiral anglais Wernon débarqua avec 4,000 hommes à Guantanamo et assiégea Santiago de Cuba avec aussi peu de succès. Tandis que la partie

orientale se voyait continuellement menacée, la partie occidentale ne jouissait guère de plus de tranquillité. En 1542, la Havane fut attaquée par un corsaire pirate, qui la pilla et l'incendia. En 1544, le commandant français Robert Boas essaya de s'en emparer, mais il fut repoussé avec perte par Jean d'Avila, son gouverneur. En 1585, le célèbre aventurier anglais Drake l'assiégea avec un plus grand nombre d'hommes et y échoua également. Les Hollandais ne furent pas plus heureux en 1622, 1623 et 1638. En 1668, l'Anglais Morgan se rendit maître de Puerto-Principe, qu'il pilla complètement. En 1762, la Havane, gouvernée alors par don Juan de Prado Portocarrero, ayant été assiégée par des forces anglaises commandées par lord Albermale et l'amiral Pocock, dut se rendre et subir la loi du vainqueur, après soixante-sept jours de siège. Cette ville fut restituée à l'Espagne le 6 juillet 1763, d'après une des conditions de la paix de Versailles, conclue cette année. Depuis cet événement, le cabinet de Madrid mit tous ses soins à la conservation de cette précieuse colonie, en augmenta les fortifications, y plaça une garnison respectable, et destina chaque année une partie des trésors du Mexique à la construction de plusieurs escadres. Aujourd'hui la force armée régulière y est de 22,967 soldats et officiers, sans compter 4,000 *guajeros* pris parmi les hommes les plus ignorants des campagnes, et qui forment un corps de cavalerie dit *milices de Ferdinand VII*, et 10,000 gardes nationaux, presque tous Espagnols. L'escadre de service ordinaire consiste en 26 vaisseaux de 200 canons, montés par 4,000 marins.

Trois siècles et demi se sont écoulés depuis l'époque où Diego Velasquez achevait la conquête de Cuba, et dans cette île incomparable, vouée par la nature à la production agricole, le régime politique n'a subi presque aucun changement. Un gouverneur militaire, résulant en sa personne toutes les attributions, tous les droits, sans que l'excès de son autorité soit tempéré par le moindre contrôle : telle est la forme presque brutale du gouvernement colonial. Pouvait-on exécutif, administratif, judiciaire, tout vient aboutir au capitaine général, qui, en un mot, est investi, par un décret royal, de la plénitude des droits conférés par la loi aux gouverneurs des villes en état de siège. Dans ces conditions rigoureuses, qui assimilent la colonie à une conquête récente, aucune autorité politique, aucun emploi public ne sont accordés aux natifs, si ce n'est par une rare exception. De là ces germes d'antipathie contre l'élément espagnol que les créoles sucent avec le lait et qui se traduisent en une sourde irritation contre la métropole. L'Espagne a cru trouver sa sûreté dans cet antagonisme; au lieu de chercher à l'étouffer, elle l'a toujours entretenu, comme un contre-poids à l'esprit innovateur et au désir secret d'indépendance qui font ombrage à son autorité jalouse. Il est rare que le gouverneur général, malgré la rapidité de son passage, ne trouve pas le temps et le moyen, avant de quitter l'île, de tirer un parti lucratif de sa charge. Le traitement de ce haut dignitaire n'excède pas, il est vrai, 50,000 piastres (265,000 fr.); mais il peut s'élever à 500,000, si ce fonctionnaire use discrètement de son pouvoir, et à plus d'un million lorsqu'il donne libre carrière à sa convoitise. Voilà ce que personne n'ignore à la cour de Madrid, où un poste aussi avantageux devient le point de mire de tous les ambitieux; c'est à qui sollicitera un exil dont les ennemis sont compensés par l'exercice du commandement absolu et la réalisation d'une fortune. Sans parler des fonctionnaires d'un certain rang, sur lesquels rayonne le pouvoir discrétionnaire du chef, il existe dans les différentes branches du service public un grand nombre d'employés avides, nécessiteux, infidèles, qui, par de petites exactions quotidiennes, s'indemnisent de la modicité de leur traitement : toute plainte serait superflue, car il s'écoulerait des années avant qu'une enquête sérieuse vint mettre au grand jour leurs méfaits. Une répression aussi incertaine et aussi longuement différée équivaut à l'impunité. Après trois années d'exercice, le capitaine général cède la place à un successeur, qui s'y installe dans les mêmes vues, c'est-à-dire avec le dessein de s'enrichir le plus promptement possible. Les Cubains n'ont donc rien à gagner à l'avènement de ce nouveau personnage. On peut dire de leur île qu'elle ressemble à une ferme dont le propriétaire tire autant qu'il peut, et dont il s'efforce, à chaque renouvellement de bail, de tirer plus encore. Elle entretient, indépendamment de la marine locale, une armée de 20,000 hommes, avec un nombreux état-major; elle répartit les autorités civiles et judiciaires, et fait en outre, chaque année, des remises considérables à la métropole. Au surplus, et pour résumer les griefs des créoles, si l'île est sérieusement menacée dans sa richesse forestière; si les voies de communication manquent; si la propriété foncière est mal assise; si des lois indigestes éternisent les procès et consomment la ruine des plaideurs; si, à l'abri de certaines juridictions privilégiées, les hommes puissants commettent impunément l'iniquité; si la magistrature n'inspire ni respect ni confiance; si enfin l'intelligence souple et vive des habitants se consume dans une oisiveté passionnée, il faut en accuser avant tout, suivant eux, la politique de la mère patrie et le vice de ses pro-

pres institutions, dont le régime colonial porte naturellement l'empreinte. Il est vrai que, pendant le ministère O'Donnell, le gouvernement espagnol a réformé le système administratif de Cuba, en créant, sous le nom de *conseil administratif*, un comité qui doit être consulté par le capitaine général; mais ses délibérations ne peuvent jamais arriver à l'exécution sans l'approbation du gouverneur de l'île, et, sauf quelques créoles *bien pensants*, le personnel de ces conseils se compose de l'archevêque et des évêques, du commandant général de la marine, de l'intendant de l'armée et des finances, du procureur de l'audience, du président du tribunal des comptes et autres hauts fonctionnaires. Le ministère O'Donnell a doté aussi Cuba du droit de nommer des conseils municipaux; mais, pour juger la loi nouvelle, il suffit de dire que les électeurs sont, à la Havane, ville de 200,000 âmes, au nombre de 105. En 1866, le même O'Donnell, qui, quand il n'était pas au pouvoir, avait promis des réformes, a eu l'idée, pour ne pas remplir sa promesse, de former à Madrid un comité chargé d'entendre les vœux des députés de Cuba et de décider ensuite ce qu'on doit faire pour ce pays. Malgré des manœuvres électorales indignes, faites par ordre du ministère espagnol, sur 16 députés, 15 ont été nommés parmi les créoles réformistes.

En 1844, une formidable conspiration d'esclaves, au dire du gouverneur, fut découverte à Cuba. On ne se contenta pas de massacrer un grand nombre de nègres; les affranchis noirs ou mulâtres furent traqués, fouettés et traités de tout point comme des esclaves. Ils furent fusillés et expulsés du pays au nombre de plus de 3,000. C'est à cette occasion que le jeune Placido, le célèbre poète mulâtre de Matanzas, fut fusillé. La condition des affranchis à Cuba n'a jamais été beaucoup plus enviable que celle de leurs frères esclaves. Flattés et caressés à la veille des dangers, les affranchis retombent bientôt après dans la plus complète dégradation sociale, civile et politique. Ce sont des parias dont le gouvernement espagnol n'a su faire jusqu'à présent que des ennemis de la race blanche, ennemis qui attendent impatiemment leur jour d'action. Ce jour-là, à coup sûr, ils ne feraient pas de distinction entre les blancs oppresseurs et les blancs opprimés. L'Espagne ne le sait que trop : elle n'a pas oublié qu'ils ont un compte effroyable de sang et de misère à régler avec elle. Ces affranchis de Cuba ont été plusieurs fois incorporés par force dans l'armée et sont obligés, dans toutes les villes, de servir comme pompiers, sans aucun salaire.

Parmi les capitaines généraux de Cuba, on ne peut guère citer que le marquis de la Torre (1771-1777), le général Las Casas (1790-1796), le duc de la Torre (1860-1862) et le marquis de Castelfrío (1862-1866), qui aient aidé au progrès de l'île et gouverné sans trop de tyrannie. On peut ajouter à ces noms ceux du général Valdes (1841-1843) et du marquis de la Pezuela (1853-1854), qui poursuivirent les nègres et sortirent pauvres du pays. Parmi ceux qui ont fait le plus de mal, on peut citer le général Unzueta, qui interdit aux créoles les carrières libérales (1781-1785); le général Tacon, qui exila sans procès plusieurs milliers de personnes et en fit périr quelques-unes dans les cachots; le général O'Donnell, qui maltraita les créoles (1844) en même temps que les gens de couleur; et enfin le général José de la Concha, aujourd'hui marquis de la Havane. Nous parlerons plus loin de ce dernier.

Dès que les Américains eurent acquis la Floride, ils commencèrent à convoiter l'île de Cuba, dans la crainte de la voir tomber un beau jour au pouvoir de la France ou de l'Angleterre. Ils consentaient bien à ce qu'elle continuât à être une colonie espagnole, mais ils se promirent de ne jamais permettre qu'elle passât en d'autres mains. Les réclamations de la Grande-Bretagne pour la suppression de la traite avaient été une occasion pour cette puissance d'intervenir dans les affaires domestiques de l'île : le gouvernement de Washington s'en alarma. Il rejeta, en 1825, la proposition qui lui fut faite par l'Espagne de lui garantir la possession de Cuba en échange de certaines concessions commerciales. En 1848, le président Polk chargea à son tour le représentant de l'Union à Madrid d'offrir d'acheter Cuba pour la somme de 100 millions de dollars : cette proposition fut repoussée par l'Espagne d'une façon péremptoire. C'est à partir de ce moment que les Etats-Unis pensèrent sérieusement aux moyens d'annexer l'opulente colonie à la grande république.

Cependant le mécontentement des Cubains contre leur métropole augmentait chaque jour. En 1823, on découvrit une conspiration contre l'Espagne qui échoua faute d'armes et faute du concours de S. Bolívar; trois ans après, les patriotes B. Sanchez et F. Agüero y Velasco payèrent de leur vie une tentative révolutionnaire, et en 1828 le gouvernement en reprima une autre, dirigée par une société secrète dite *l'Aigle noir*. En 1836 arriva à Santiago de Cuba la nouvelle de la révolution libérale en Espagne, et le général Lorenzo s'empressa de jurer la constitution de 1812 : le général Tacon, son chef, désapprouva sa conduite et se mit à la tête des troupes pour aller le combattre. Lorenzo quitta Cuba, abandonnant ses compagnons, et sa conduite fut approuvée à Madrid en même temps que celle de Tacon. Ce dernier fit croire que l'île était en danger, et Cuba, qui avait eu des dé-

putés aux cortès de 1812 à 1820, vit ses représentants expulsés du congrès espagnol, qui décréta que l'île devait avoir des lois spéciales. Ces lois ne sont pas encore faites. Le général don Narciso Lopez fut choisi en 1847 pour diriger une nouvelle tentative révolutionnaire des créoles de Cuba. Il devait lever l'étendard de la révolte dans les campagnes de l'île et proclamer la déchéance du gouvernement espagnol. Il se préparait déjà à donner les ordres attendus avec impatience, lorsque le complot fut découvert, et lui-même se vit contraint de s'échapper de Trinidad, où il était gouverneur, et de se réfugier aux Etats-Unis. C'est ici que commence une nouvelle situation qu'il faut bien saisir, sous peine de s'égarer dans l'appréciation des faits qui se sont passés et de leur influence sur l'état actuel des choses à Cuba. Lopez n'avait jamais pensé à l'annexion. N'écouter que son courage, il eut l'idée de demander à ses hôtes un navire et quelques hommes pour aller porter les armes qui manquaient complètement à la révolution cubaine. Il se flattait que sa seule présence à Cuba suffirait pour renouer les projets avortés, et que la révolution triompherait par sa seule force, sans être dans la nécessité de prendre des engagements vis-à-vis de l'étranger. Il partit une première fois en 1850 à la tête de 500 hommes, s'empara par surprise, le 19 juillet, de la petite ville de Cardenas, sur la côte nord de l'île, à très-peu de distance de Matanzas et en communication directe, par un chemin de fer, avec cette dernière ville et avec la Havane, où était concentrée la plus grande partie des forces militaires du gouvernement. Lopez ne se découragea point en ne voyant pas venir des auxiliaires du pays; mais sa petite troupe n'était pas à la hauteur d'une pareille entreprise, et, quand arrivèrent les têtes de colonne de l'armée espagnole, elle refusa de marcher et obéissa son chef à se rembarquer pour retourner à la Nouvelle-Orléans. Le 11 août 1851, Lopez renouela sa tentative en prenant terre, à la tête de 434 hommes, à Playitas, près de Bahia-Hondos, et il marcha vers l'intérieur, où il fut aussitôt rejoint par de nombreuses troupes espagnoles envoyées par terre et par mer à sa poursuite. Nous ne raconterons pas les exploits de ce petit corps expéditionnaire, qui tint la campagne pendant quinze jours, livra et gagna trois batailles sur des forces dix fois plus considérables commandées par le général Ena, second du capitaine général, tui dans un de ces combats sanglants, et qui, épuisé par la faim et la fatigue, dans une contrée montagneuse et dépeuplée, fut forcé à la fin de se débarrasser, tombant en détail sous les coups de l'ennemi et laissant son chef et six autres de ses partisans les plus dévoués entre les mains de leurs persécuteurs. Lopez fut exécuté à la Havane le 1^{er} septembre 1851. Quelques jours auparavant avaient été fusillés, à Puerto-Principe et à Trinidad, les chefs Agüero et Armenteros, avec cinq autres de leurs principaux compagnons qui s'étaient soulevés quelques jours avant l'arrivée de Lopez et qui avaient été défaits dans une lutte féroce par de forts détachements de l'armée de la reine. Cinquante compagnons de Lopez, parmi lesquels Crittenden, colonel, furent aussi fusillés froidement à la Havane, quoiqu'ils eussent été pris désarmés dans un flot voisin, abandonnant Lopez dès le premier jour. Mais ce ne fut pas tout : le général Concha exila à tout jamais, sans procès, même sans interrogatoire, plus de 200 Cubains.

La victoire obtenue par l'Espagne avait été facile. Cette nation s'empressa de l'annoncer au monde comme le triomphe de ses armes sur celles de la république américaine, en exaltant surtout les preuves de loyauté et d'adhésion qu'elle avait reçues de sa fidèle colonie; mais, en même temps, elle proposait à la France, à l'Angleterre et aux Etats-Unis de lui garantir Cuba, même contre une révolution triomphante à l'intérieur. Les Etats-Unis refusèrent en 1852, comme ils l'avaient déjà fait en 1825. Il est bien avéré aujourd'hui que si l'Espagne eût mis à profit les premiers moments de sa victoire pour se montrer conciliante et généreuse envers le pays dont elle ne se lassait pas de prôner le dévouement dans des circonstances aussi critiques, elle en eût fini une fois pour toutes avec la révolution et surtout avec l'annexionisme. Ses meilleurs amis le lui conseillaient; mais il n'en fut rien. Elle ne put pas se résoudre à pardonner ce premier mouvement, dont elle ne se dissimulait ni le caractère ni la portée. Elle préféra donner un démenti éclatant à ses paroles. Elle combla la mesure du mécontentement cubain par de nouvelles restrictions politiques, par l'accroissement des impôts et des contributions, par ses défiances et ses injustices vis-à-vis de la population créole, par des arrestations et des déportations arbitraires, par la recrudescence de tout cet ensemble de moyens oppressifs qui avaient été la cause originelle de ce premier fait de la révolution. La traite des noirs ne tarda pas à reprendre des proportions inaccoutumées, sous un régime où la moindre contradiction de la part des créoles était traduite en crime de trahison et portée devant des commissions militaires, qui fonctionnaient alors avec une activité redoublée. Quelques temps après arriva dans le pays le nouveau capitaine général, Penabaz, dont les convictions personnelles étaient opposées à la traite, mais qui, par contre, commença par

adopter des mesures qui furent jugées, à tort, il est vrai, comme tendant à l'*africanisation* du pays, selon la menace qui avait été faite aux révolutionnaires de Cuba, peu auparavant, par un des ministères les plus désastreux qui aient gouverné l'Espagne. Ce fut alors que l'annexionisme, de simple expédient qu'il avait paru du temps de Lopez, se convertit en système et recruta à Cuba de nombreux partisans. Déjà, à la fin de 1852, une nouvelle conspiration à l'intérieur avait avorté, et ses principaux promoteurs avaient été condamnés à mort ou aux travaux forcés à perpétuité. Les classes les plus riches et les plus influentes du pays, celles même qui s'étaient abstenues de prendre part aux premières tentatives annexionnistes, comprirent alors que c'en était fait de la colonie, si une forte armée expéditionnaire ne venait en aide à la révolution pour rendre la lutte plus égale et pour déjouer les plans d'*africanisation* que l'Espagne tenait en réserve contre l'insurrection triomphante. Elles nommèrent un comité parmi les hommes qui, par leurs antécédents, avaient donné le plus de gages à la révolution. Ce comité ou *junta*, muni des fonds nécessaires, devait siéger à New-York et y enrôler une armée de 3 ou 4,000 hommes, tandis qu'à Cuba on organisait les moyens nécessaires pour que le pays pût se lever en masse à l'arrivée du corps auxiliaire. Tout était prêt au commencement de 1854, lorsque le général Concha, nommé de nouveau gouverneur de la colonie, parvint à se saisir des fils de cette vaste combinaison, arrêta dans une seule nuit les principaux chefs du mouvement à la Havane et dans d'autres villes du pays, arma tous les Espagnols péninsulaires, créa des bataillons noirs et se mit en état de faire une défense désespérée. Dans ces circonstances, le général américain qui devait commander les forces auxiliaires refusa de prendre la mer, et laissa les Cubains s'en tirer comme ils le purent. Le coup était encore manqué; il n'avait abouti qu'à provoquer une nouvelle effusion de sang. L'Espagnol Pinto, condamné sans preuves, et le patriote Estrampes, pris les armes à la main, payèrent de leur tête ce troisième effort de la révolution. Une centaine de Cubains furent condamnés aux galères ou déportés, et le général Concha fut récompensé de ses exploits par le titre de marquis de la Havane.

Depuis que ces lignes ont été écrites, deux graves événements se sont accomplis. Les Etats-Unis en ont fini avec l'esclavage, cette tache qui trop longtemps souilla le front de la grande république. Le bien a sa contagion, et Cuba ne pouvait assister impassible à l'accomplissement de ce grand acte. D'un autre côté, la justice du peuple a passé sur l'Espagne et Isabelle II est venue grossir le nombre des souverains sans royaume. Ainsi disparaissent les uns après les autres les oints du Seigneur! La révolution espagnole s'est faite aux cris de : Vive la liberté! Ce cri devait trouver de l'écho à Cuba, qui depuis un demi-siècle luttait pour son indépendance. Le gouvernement républicain n'a pas su comprendre qu'il devait en être ainsi. Tout entier aux embarras d'une organisation nouvelle, ayant à combattre des ambitions sans cesse armées contre lui, il ne s'est pas suffisamment préoccupé de cette grande colonie d'où lui étaient venus des exemples sans nombre de dévouement à la grande cause de la liberté. Dans son *Manifeste*, le gouvernement espagnol a écrit : « Les colonies jouiront des bénéfices de la révolution dans l'ordre politique, administratif et social. » Ce n'était pas assez. Il fallait donner à Cuba des garanties spéciales; il fallait proclamer immédiatement l'abolition de l'esclavage; il fallait enlever ainsi aux Etats-Unis tout prétexte d'immixtion. Cuba aurait alors tendu la main à sa sœur d'outre-mer. Les choses ne se sont pas passées ainsi. Croyant que rien ne serait changé pour elle dans ses relations avec l'Espagne, peu confiante dans la durée du gouvernement républicain, bien que jusqu'ici les événements n'aient pas justifié ses appréhensions, la colonie s'est soulevée de nouveau. Le mouvement insurrectionnel a gagné toute l'île, et l'Espagne, qui ne peut consentir à perdre la plus belle de ses possessions d'outre-mer, a dû envoyer contre les Cubains une expédition en grande partie composée de volontaires, qui a remporté immédiatement de très-grands succès. La république espagnole a fait appel à la république américaine, lui demandant de ne pas favoriser une diversion dont le résultat serait de compromettre la liberté si difficile à établir dans un pays que cinq prétendants se disputent aujourd'hui encore. Le cabinet de Washington s'est rendu, en apparence du moins, aux raisons que faisait valoir le cabinet de Madrid. Une dépêche du 20 juillet 1869 annonce en effet que « le maréchal des Etats-Unis a capturé le reste de l'expédition des filibusters destinée à Cuba. » Le maréchal annonçait en outre qu'il croyait que cette mesure « mettrait fin à toutes les entreprises de ce genre. » Cuba se trouve donc réduite à ses propres forces, de beaucoup inférieures aux forces que l'Espagne a concentrées dans l'île, et, par les armes, toute tentative doit forcément avorter. Reste la voie diplomatique. Les Etats-Unis, dit-on, demandent à la république espagnole la reconnaissance de l'indépendance de Cuba. Sur ce point encore, le télégraphe nous renseigne. « On dément catégoriquement, dit une dépêche du 4 août, le bruit de négociations entre

les Etats-Unis et le gouvernement espagnol pour arriver à la reconnaissance de l'indépendance de Cuba. » A cette date, le nouveau ministre des Etats-Unis en Espagne n'avait reçu de son gouvernement aucune mission de ce genre. Aussi peut-on ajouter foi à cette nouvelle reçue au moment où nous terminons cet article : « L'insurrection de Cuba déçoit de jour en jour. » Nous faisons des vœux pour que l'Espagne, par des procédés dignes d'un peuple libre, rende inutile la reprise des hostilités, jusqu'à ce que — et c'est là une éventualité probable — les Cubains rachètent leur île avec l'argent des Etats-Unis.

CUBA (Jean), médecin et naturaliste allemand du xve siècle. Il pratiqua son art à Augsbourg et à Francfort. Cuba est surtout connu comme un des premiers écrivains sur l'histoire naturelle qui aient joint des figures au texte. On a de lui, sous le titre de *Ortus sanitatis* (Augsbourg, 1485, in-fol.), un ouvrage en allemand fort médiocre, orné de mauvaises figures, qui n'en a pas moins eu de nombreuses éditions, et qui a été traduit en français (Paris, 1539).

CUB-BADOU s. m. Mar. V. CUL-BADOU.

CUBAGE s. m. (ku-ba-je — rad. *cuber*). Action de cuber, opération qui consiste à évaluer en unités cubiques le volume d'un corps : *Le cubage des bois de construction.* (Acad.) *Lorsque les corps ont une forme irrégulière, il est impossible d'en faire exactement le cubage par le calcul.* (Teyssèdre.) Il Nombre d'unités cubiques contenues dans le volume d'un corps : *Déterminer le cubage d'une pièce de bois.* (Acad.)

— Encycl. *Cubage des bois.* On obtient le volume total des bois en grume, encore revêtus de leur écorce, en les considérant comme des troncs de cône à bases parallèles, au moyen de la formule suivante :

$$V = \frac{\pi}{2} \cdot H(R^2 + r^2 + Rr),$$

dans laquelle π désigne le rapport approché de la circonférence au diamètre; R, le rayon de la grande base du cône; r, le rayon de la petite base; H, la longueur de l'arbre. On se contente le plus souvent de prendre pour le volume total le produit de la section de l'arbre au milieu par cette longueur :

$$V = \pi R^2 H.$$

Les employés de l'octroi de Paris ne calculent le cube des bois en grume que pour ce qu'ils produisent à l'équarrissage; ils font le produit du carré inscrit dans la section au milieu, par la longueur de l'arbre :

$$V = \frac{D^2}{2} H,$$

D étant le diamètre de la circonférence de cette section, et $\frac{D^2}{2}$ le côté du carré inscrit.

Ils adoptent encore la formule suivante, en déduisant la dixième de la circonférence moyenne et en prenant le quart du reste pour le côté du carré :

$$V = \left(\frac{\pi D(1 - 0,1)}{4} \right)^2 H.$$

Dans l'artillerie, les arbres sont cubés de manière à ne tenir compte que du cube des pièces débitées que chacun d'eux peut fournir. En appelant c la circonférence au milieu, on a

$$V = \frac{c^3}{25} H.$$

Ce cube, qui est à peu près la moitié du cube réel, est à celui du commerce dans le rapport 1 à 1,5625.

Quand on veut obtenir un *cubage* exact en prévision de l'équarrissage auquel les arbres doivent être soumis, il faut tenir compte du bois qui devra être détaché pour transformer une surface dont la section est une circonférence en une surface dont la section soit un carré. L'usage admet, selon les cas, une réduction de $\frac{1}{16}$, $\frac{1}{8}$, $\frac{1}{4}$ ou $\frac{1}{2}$ sur la circonférence. Supposons, par exemple, un arbre ayant une circonférence moyenne de 1m,60, dont le $\frac{1}{4}$ = 0m,32; on retranchera 0m,32 de 1m,60, et le reste 1m,28 représentera le périmètre du carré obtenu par l'équarrissage. Prenant le quart de ce nombre, on obtient 0m,32 pour le côté du carré, et 0m,32² = 0m,1024 pour son aire. Multipliant ensuite ce dernier nombre par la longueur de l'arbre, on obtiendrait son volume total lorsqu'il sera équarri.

On comprend que les réductions de $\frac{1}{16}$, $\frac{1}{8}$, $\frac{1}{4}$ doivent être appliquées lorsque la nature du bois ou des ouvrages à faire oblige à fouiller l'arbre plus profondément et à rejeter une plus grande partie de la couche immédiatement inférieure à l'écorce; mais le calcul se fait exactement de la même manière.

Quand les bois sont réellement équarris, le *cubage* est plus simple. Si la pièce à cuber est un parallélépipède, on multiplie la surface de section perpendiculaire à la longueur par cette longueur même, et le produit donne le volume exact de la pièce. Supposons, par exemple, que la section prise pour base soit un rectangle ayant 0m,60 sur 0m,80 : on aura pour surface de cette base 0m,60 x 0m,80 = 0m,48;

du rétrécissement de la partie inférieure du fruit, et rattaché à celui-ci par de fortes nervures. La surface en est ridée : c'était la partie charnue du fruit. Elle recouvre une coque ligneuse, sphérique, dure, renfermant dans sa cavité une semence isolée, enveloppée d'un épiderme brunâtre, et formée par une pulpe huileuse, blanchâtre, très-fortement odorante, et douée d'une saveur amère et poivrée.

On trouve aussi dans le commerce, vendu pour du vrai poivre cubèbe, le fruit d'une espèce voisine nommée *cubeba canina* par Miquel. Le véritable cubèbe est plus globuleux, rugueux, noirâtre et porte un faux pédicelle plus long que la partie globuleuse ; le faux cubèbe, au contraire, est presque lisse, ovale, petit et terminé par une sorte de rostre ; son odeur est plus faible et un peu anisée ; son pédicelle n'est pas plus long que la baie elle-même.

Le cubèbe est connu depuis longtemps. Myrsopis, médecin arabe, est le premier auteur qui en fasse mention. Les Indiens s'en servent depuis un temps immémorial dans le traitement de la gonorrhée ; ce sont les Anglais qui ont appris d'eux la propriété qu'a le cubèbe de guérir cette maladie, et qui en ont introduit l'usage en Europe. Il est aujourd'hui employé en médecine dans le même but, soit en concurrence avec le copahu, soit associé à cette substance. Il est stimulant et stomachique. A haute dose, il détermine parfois des vomissements et même, comme le copahu, des éruptions cutanées fugaces. On s'en est servi aussi pour combattre les fleurs blanches. On l'administre le plus souvent sous forme de poudre délayée dans l'eau, à la dose de 4 à 30 gr. et même de 60 gr. par jour. On le met encore sous forme de pilules, de bols, d'opiates, de capsules, de dragées, etc. On en fait un extrait alcoolique, un extrait éthéré et une teinture. Parfois, lorsque l'estomac des malades ne peut le supporter, on l'administre en lavement sous la forme d'infusé. Comme le poivre cubèbe a une certaine valeur, quelques commerçants, pour ne pas leur donner d'autre nom mieux approprié, l'ont falsifié en le mélangeant avec du cubèbe ayant déjà servi à la préparation des extraits alcoolique et éthéré ; cette falsification est d'ailleurs très-facilement reconnaissable, puisque le poivre ainsi traité n'a plus ni odeur ni saveur.

— Chim. Distillé avec de l'eau, le poivre cubèbe fournit une assez forte proportion d'une huile volatile particulière, laquelle laisse déposer, après quelque temps, un camphre, un stéaroptène que l'on appelle hydrate de cubébène. Ce camphre cristallise dans le système rhombique ; il est incolore, fond à 68°, bout à 150°, est insoluble dans l'eau, soluble dans l'éther et l'alcool, et exerce une action rotatoire sur la lumière polarisée. Sa composition a été représentée par la formule $C_{30}H_{22}, 2HO$. La partie liquide de l'essence de cubèbe est surtout formée par un carbure d'hydrogène isomérique avec l'essence de térébenthine, et dont la composition serait $C_{30}H_{22}$, à en juger du moins par les combinaisons qu'il donne avec l'acide chlorhydrique gazeux. Ce carbure dévie à gauche le plan de la lumière polarisée. Il semble que le camphre qui l'accompagne dans l'essence soit un produit de son hydratation. MM. Soubeiran et Capitaine ont extrait du poivre cubèbe une substance particulière qu'ils ont nommée cubébin.

CUBÈBÈNE s. m. (ku-bé-bè-ne — rad. cubèbe). Chim. Carbure d'hydrogène isomérique avec celui de l'essence de térébenthine, et renfermé dans l'essence de cubèbe.

— Encycl. Le cubébène dévie à gauche le plan de la lumière polarisée. Il bout vers 250°, et s'oxyde à l'air. L'acide sulfurique le transforme en polymères. L'acide chlorhydrique gazeux donne avec lui une combinaison cristallisée, comparable au chlorhydrate d'essence de térébenthine, et fournissant à l'analyse des chiffres qui conduisent à la formule $C_{30}H_{22}, 2HCl$. Cette combinaison constitue des prismes rectangulaires obliques, solubles dans l'alcool, fusibles à 131°, et doués, comme dans le carbure lui-même, d'un pouvoir rotatoire à gauche.

CUBÉBIN s. m. (ku-bé-bain — rad. cubèbe). Chim. Alcaloïde qui se trouve dans le poivre cubèbe. On dit aussi cubébène, s. f.

— Encycl. Le cubébin est une substance cristallisable particulière, retirée par MM. Soubeiran et Capitaine du poivre cubèbe. Ces chimistes la préparaient en épuisant par l'alcool des cubèbes précédemment épuisés par l'éther, précipitant par la potasse la liqueur alcoolique, et purifiant le précipité, qui n'est autre chose que le cubébin, par des lavages à l'eau et des cristallisations dans l'alcool bouillant. Suivant Engelhardt, si on laisse en repos un extrait éthéré de cubèbe, le cubébin ne tarde pas à cristalliser dans toute la masse ; il suffit alors de le purifier. Le cubébin a beaucoup d'analogie avec le pipérin, que l'on retire du poivre noir. On lui attribue la formule $C_{30}H_{22}O_{10}$. Il cristallise en aiguilles. La chaleur le décompose. Il est très-soluble dans l'alcool bouillant, qui, saturé, se prend en masse par le refroidissement ; un peu soluble dans l'éther, assez soluble dans l'acide acétique, les huiles grasses et les huiles essentielles. L'acide sulfurique concentré le colore en rouge.

CUBÉE s. f. (ku-bé). Bot. Syn. de TACHYGALIE.

CUBER v. ou tr. (ku-bé — rad. cube). Evaluer en unités cubes : *CUBER des bois*. *CUBER des pierres*. Il choisit une pierre de tombeau ; il la tourne et la retourne ; il la mesure à l'équerre et il la CUBE. (Cormen.)

— Avoir en unités cubes un volume de : *Ce bassin CUBE 300 hectolitres*.

— Mathém. Elever au cube, à la troisième puissance : *CUBER un nombre, une quantité*.

Se cuber v. pr. Être cubé : *Les blocs de bois équarris se CUBENT sans peine*.

— Encycl. Géom. V. CUBATURE.

CUBERO (Pierre), missionnaire et voyageur espagnol, né près de Calatayud (Aragon) en 1645. Il quitta Saragosse vers 1670, se rendit à Paris, puis visita successivement Rome, Vienne, Constantinople, Varsovie, Moscou, Astrakan, Ispahan, Schiraz, Surate, Goa, Manille, Mexico, etc., et, de retour en Espagne, après un voyage de neuf ans pendant lequel, le premier, il avait fait le tour du monde d'occident en orient, il en donna une relation succincte, sous le titre de : *Brève relation du voyage fait dans la plus grande partie du monde par don Pedro Cubero Sebastian, prédicateur apostolique de l'Asie* (Madrid, 1680, in-4°).

CUBICITE s. f. (ku-bi-ci-te — rad. cube). Minér. Silicate hydraté d'alumine et de soude, ainsi appelé parce que la forme primitive de ses cristaux est un cube. On la nomme aussi ZÉOLITE DURE ou ANALCIME.

— Encycl. La cubicite est blanche, vitreuse, tantôt transparente, tantôt opaque, presque aussi dure que le feldspath ; mais moins que le verre. Elle est presque toujours cristallisée en trapézoèdre ou en cube triépointé. Sa composition atomique est représentée par la formule $3AlSi_2 + NaSi_2 + 2Aq$. Chauffée dans le tube fermé, elle donne de l'eau. Au chalumeau, elle fond sans ébullition sensible et produit un verre transparent. Enfin elle fait gelée avec l'acide chlorhydrique. La cubicite remplit les fentes des basaltes et des dolérites de la Somma, au Vésuve ; des îles Cyclopes, près de la Sicile ; des îles de Mull, de Sky, de Staffa, aux Hébrides. On la trouve aussi dans les roches amygdalaires de Passa, dans le Tyrol, de Dumbarton, en Ecosse ; d'Aussig, en Bohême, etc.

CUBICODON s. m. (ku-bi-co-don — du gr. kubos, dé, cube ; odous, dent). Entêt. Espèce de crocodile fossile, dont les dents sont de forme à peu près cubique.

CUBICULAIRE s. m. (ku-bi-ku-lè-re — du lat. cubiculum, chambre à coucher). Hist. Nom sous lequel on désignait les chambellans des empereurs romains : *A la cour de Constantinople, tous les CUBICULAIRES étaient eunuques*. (Compiègne, de l'Acad.)

— A signifié Valet de chambre en général. — Antiq. rom. Cousin sur lequel on s'accoudait lorsqu'on était à demi couché sur un lit.

— Hist. ecclés. Gardien des corps des martyrs, dans les premiers siècles de l'Eglise.

— Encycl. Hist. ecclés. On désignait sous le nom de *cubiculaires*, dans l'Eglise primitive, les clercs chargés de garder les confesseurs et les martyrs ; on les appelait encore *martyrarii*. Cette fonction fut instituée par le pape Sylvestre, comme nous l'apprend Anastase le Bibliothécaire : « Il décréta que si quelqu'un désirait militer dans l'Eglise, il fût d'abord portier, ensuite lecteur, puis exorciste, pendant l'espace de temps jugé convenable par l'évêque, ensuite acolyte cinq ans, sous-diacre cinq ans, *gardien des martyrs* cinq ans, prêtre trois ans, et qu'il montât ainsi par degrés à l'ordre de l'épiscopat. » Saint Léon le Grand avait, semble-t-il, institué, aussi des gardiens ; seulement, comme son décret ne parle que de la confession de saint Pierre, nous avons cru devoir faire remonter au pape saint Sylvestre leur institution générale. On ne sait au juste quelles étaient les fonctions des *cubiculaires*, bien qu'on ait lieu de croire qu'elles étaient en tout identiques à celles des *martyrarii*.

Nous avons quelques inscriptions qui nous ont conservé le souvenir de certains *cubiculaires*. En voici une qui mentionne un nommé Anthemius, qui serait mort sous le consulat de Probianus, en 471 :

HIC. REQUIESCIT. IN PACE ANTHEMIUS.

CVBICVL. QVI VIXIT. ANNOS LX. DEPO.

SITVS IIII. NON. OCTOBR. CONS. PROBIANI.

M. de Rossi, le savant archéologue italien, a reconstitué une inscription qui fut trouvée dans le pavé de Saint-Paul-hors-les-murs. C'est l'épithaphe d'un *cubiculaire* appelé Decius.

Outre ces *cubiculaires* ecclésiastiques, il y en avait de laïques, qui remplissaient diverses fonctions auprès de la personne des empereurs. Ils étaient secrétaires, libraires, courriers et enfin gardiens de la chambre du maître. On nous a conservé le souvenir du *cubiculaire* de Trajan, nommé Hyacinthe, qui mourut du supplice de la faim ; de Lucius Verus, qui fut *cubiculaire* de Commode. Quelquefois, parait-il, les femmes remplissaient cette fonction auprès des princesses. Une épithaphe, une seule à la vérité, confirme cette supposition ; c'est celle de Regina, la *cubiculaire*.

Quant au mot *cubiculaire* appliqué aux gardiens des martyrs, il vient de ce que la place consacrée à l'inhumation d'un martyr ou d'un saint s'appelait *cubiculum*, le lit, le lieu du repos éternel.

CUBIÈRES (Michel DE), plus connu sous le nom de chevalier de Cubières, nommé fréquemment aussi Doras-Cubières, Cubières-Palmécieux, et enfin Enéaste-Cubières, poète français, né à Roquemaure en 1752, mort en 1820. Cadet d'une famille noble, il fut de bonne heure destiné à l'état ecclésiastique. Son père lui fit prendre la tonsure à douze ans, et l'envoya faire ses études d'abord à Orange, ensuite à Nîmes, et enfin à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice. Il fit sa philosophie dans cette maison ; mais un recueil d'*Héroïdes* de Dorat ou de Colardeau qui tomba entre ses mains, changea sa vocation. Les *Baisers* de Dorat achevèrent la transformation, et il se mit lui-même à faire des vers *ad exemplar magistri*. C'était assurément un pauvre maître qu'il avait choisi là. Le jeune abbé-chevalier allait commencer sa théologie, lorsqu'il eut la pensée de publier une des pièces qu'il avait composées en secret, au séminaire. Cette pièce (c'était une héroïde, et quelle héroïde ! *Saint Jérôme à une dame romaine* !) fut envoyée par lui à l'*Almanach des Muses* de 1770, qui l'inséra. Il dut quitter le séminaire.

C'était au commencement de 1771. Livré à lui-même, il se crut appelé aux succès de Dorat, ou, pour le moins, de Voltaire ; car son goût était tel, dès lors, que le mérite de Dorat balançait et surpassait presque, à ses yeux, celui de Voltaire, et que la gloire du premier lui paraissait incontestablement plus enviable que celle du second. Il publia presque aussitôt une deuxième édition de sa merveilleuse *Héroïde de saint Jérôme*, accompagnée de quelques poésies fugitives, qui lui valurent, dans l'*Année littéraire*, les encouragements de Fréron. La famille du poète ne l'abandonna point cependant, et son frère aîné lui fit donner la place d'écuyer de Mme la comtesse d'Artois, femme du comte d'Artois, qui fut depuis Charles X. Dans cet emploi, Cubières se montra incessamment préoccupé de vers érotiques et de galanteries de bas étage, à la suite de ses maîtres en poésie, les Pezay, les Dorat, les Colardeau. Il dut bien vite quitter le poste d'écuyer. Toutefois, par grâce spéciale, on lui accorda la permission de traiter de sa charge, et il la vendit assez bien, dit-on. Il s'abandonna alors sans réserve à sa facilité de rimailleur, et, pendant plusieurs années, il inonda de ses poésies les almanachs, les journaux, les recueils littéraires de toutes sortes.

Après avoir inutilement concouru pour les prix de l'Académie française, il écrivit une pièce contre les drames sombres, le *Dramaturge*, comédie en quatre actes et en vers, qui fut représentée sans succès à Fontainebleau, et dans laquelle il bafouait le genre du drame, dont il fut dans la suite le plus ardent panégyriste. Admis dans l'intimité de la comtesse Fanny de Beauharnais, l'*Épître* de la mordante épigramme de Lebrun-Pindare, il succéda à Dorat dans la charge d'écuyer intime de cette dame. Cubières fit avec elle, vers la fin de 1789, un voyage en Italie. Il l'y laissa pour revenir en France tenter de conquérir le titre de poète de la Révolution. Le tourbillon révolutionnaire l'entraîna, et il célébra successivement, à sa manière, toutes les phases du grand drame auquel il se mêla toujours depuis.

Marat, vivant et mort, n'échappa point à ses apothéoses ; il le célébra avec la sottise exagérée qu'il mettait à tout. Mme Roland eut aussi affaire à lui vers ce temps, mais en sens inverse ; elle ne l'avait jamais goûté ; elle l'avait même éconduit ; et, dans ses *Mémoires*, elle a infligé au pauvre Cubières une fâcheuse immortauté en burinant son portrait avec une cruelle énergie. « Venu chez moi, dit-elle, je ne sais comment, lorsque mon mari était au ministère, je ne le connaissais que comme bel esprit, et j'eus occasion de lui faire une honnêteté : il mangea deux fois chez moi, me parut singulier à la première, insupportable à la seconde. Plat courtois, fade complimenteur, sottement avantageux et basement poli, il étouffe le bon sens et déplaît à la raison, plus qu'aucun être que j'aie jamais rencontré. Je sentis bientôt la nécessité de donner à mes manières franches cet air solennel qui annonce aux gens qu'on veut éloigner ce qu'ils ont à faire. Cubières l'entendit ; et je n'ai plus songé à lui que le jour de mon arrestation, où j'ai vu sa signature sur l'ordre de la Commune. » Ce portrait n'a rien de trop sévère, et vainement l'original a voulu se disculper depuis en disant de lui-même, dans une de ses préfaces du commencement de ce siècle, que « ses écrits, dictés par des circonspectes impérieuses, par la crainte des persécutions ou de la mort même, ont pu quelquefois porter un caractère entièrement opposé à celui de l'auteur. » Il a par là même donné la mesure de son ignominie. Tel était le mépris où il était rapidement tombé, malgré toutes ses flagorneries envers les puissants du jour, que l'*Almanach des Muses* n'accueillit plus ses vers après 1793. Sa vie ne fut plus qu'une suite de déconvenues, et le ridicule à lui par en couvrir l'odieux.

Après avoir chanté Marat en 1793 et Lepeletier de Saint-Fargeau, puis Bonaparte,

premier consul, et Napoléon empereur, sans compter le roi de Rome, il célébra avec la même conviction, après 1815, les Bourbons rentrés. Le comte Barruel-Beauvert devint son protecteur, et il lui adressa deux épitres respirant le plus pur amour de la légitimité fraîchement restaurée. Dans la seconde de ces épitres, il remercie Barruel de lui avoir fait accorder la décoration du Lis.

Ce signe révéral de tout le genre humain.

On a de Cubières : *Lettre de saint Jérôme à une dame romaine ; héroïde, suite de poésies fugitives* (Paris, Monori, 1773) ; cet ouvrage a eu plusieurs éditions ; l'une d'elles porte le titre de : *Lettre d'un solitaire de Chalcide à une dame romaine ; Réponse d'un jeune penseur* (c'était lui) à Mme la comtesse de Beauharnais (1773), en vers, réimprimée dans l'*Almanach des Muses* de 1773, sous ce titre : le *Pour et le Contre ; l'Amour et la Gloire*, épitre en vers alexandrins qui a concouru pour le prix de l'Académie française, en 1774, suivie de quelques imitations en vers des idylles de Gessner (Paris, 1775) ; *Épître à mon siècle* (1775, in-12), toujours des titres à faire mourir d'envie M. Viennet ; *Épître à M. de La Beaumelle aux champs Élysées, au sujet de son commentaire sur la Henriade* (1776, in-12).

CUBIÈRES (Simon-Louis-Pierre, marquis DE), naturaliste et agronome, membre libre de l'Académie des sciences, né à Roquemaure (Gard) en 1747, mort en 1821. Il fut d'abord capitaine de cavalerie, page de Louis XV et écuyer de Louis XVI. Savant distingué et homme aimable, il réunissait les gens de lettres et les artistes dans son hôtel de Versailles, où il avait établi un cabinet de minéralogie, un laboratoire de chimie et de physique, même un jardin des plantes. Il s'émigra point à la Révolution, subit une détention momentanée pendant la Terreur, fut, sous le Directoire, un des commissaires envoyés à Rome pour y présider à l'envoi des objets d'art cédés à la République, devint, à son retour, conservateur des statues du jardin de Versailles, et reprit en 1815 sa place d'écuyer auprès de Louis XVIII. On a de lui : *Histoire des coquillages de mer, de leurs mœurs et de leurs amours* (1800, in-4°) ; *Histoire du tulipier* (1800, in-4°), ouvrage curieux, en ce que l'auteur est le premier qui ait cultivé la tulipe en France ; *Sur les services rendus à l'agriculture par les femmes* (1809, in-8°) ; *Traité sur la composition et la culture des jardins, etc.*

CUBIÈRES (Amédée-Louis DESPANS DE), général, ministre de la guerre, fils du précédent, né à Paris en 1786, mort le 6 août 1853. Sorti en 1804 de l'école militaire de Fontainebleau, il entra comme sous-lieutenant dans un régiment de ligne, se distingua à Austerlitz et à Auerstedt, où il fut blessé, gagna la croix d'honneur à Eylau (1807), le grade de capitaine à Essling (1809), eut trois chevaux tués sous lui à la bataille de la Moskova (1812), devint chef de bataillon pendant la campagne de 1813, colonel en 1815, et se couvrit de gloire à Waterloo, à la tête du 1^{er} léger. Mis à la retraite par la seconde Restauration, il obtint, grâce à l'influence de son père, la recette générale du département de la Meuse, rentra au service en 1823, fit les campagnes d'Espagne et de Morée, et reçut en 1832 le commandement en chef du corps expéditionnaire d'Ancone. Il fit preuve d'une grande habileté dans cette mission, où il lui fallut à la fois lutter contre la politique timide du cabinet des Tuileries et la politique cauteuse du gouvernement pontifical. Rentré en France en 1837, avec le grade de lieutenant-général, auquel il avait été promu deux années auparavant, il fut élevé à la pairie (1839) et nommé deux fois ministre de la guerre (1839-1840). Il vivait isolé, lorsque tout à coup, en 1847, son nom se trouva mêlé à une affaire déplorable et retentissante : on l'accusait d'avoir corrompu le ministre Teste pour la concession des mines de sel de Gouhenans. Traduit devant la cour des pairs, il fut condamné à la dégradation civique et à une amende de 10,000 fr. Ce procès produisit une vive impression et précipita, en le déconsidérant, le gouvernement de Louis-Philippe vers sa chute. Le général Cubières obtint un arrêt de réhabilitation de la cour d'appel de Rouen, le 17 août 1852.

CUBIÈRES (Marie-Aglad BUFFAUT, dame DE), femme de lettres française, épouse du précédent, née à la Fertière, sur les bords du Rhône, le 16 décembre 1794. Fille de M. Buffaut, ancien préfet sous le Consulat et l'Empire, nièce du comte Regnault de Saint-Jean-d'Angély et de l'académicien Arnault, elle fut mariée le 3 avril 1813 à M. de Cubières, alors officier supérieur, et dont le nom devait avoir, sous la monarchie de Juillet, un si énorme retentissement dans le procès Teste. On lui doit plusieurs romans publiés sous le voile de l'anonymie, tels que *Marguerite Aïmond* (in-8°), bientôt suivi des *Trois soufflets* (2 vol. in-12) ; *Léonore de Biran* (in-8°) ; *Emmerick de Mauroyer* (2 vol. in-8°), dont la première édition parut en 1836, la seconde en 1838, et auquel l'Académie française décerna le prix Montyon, destiné à l'ouvrage le plus utile à l'éducation ; *Monsieur de Goldon* (Paris, 1842). Mme de Cubières a encore écrit quelques nouvelles intéressantes, entre autres l'*Histoire de deux frères soldats au 37^e de ligne*. On cite aussi parmi ses productions quelques pages imprimées à très-peu d'exemplaires et

qui n'ont jamais été mises dans le commerce de la librairie, les *Dix commandements de Dieu* (Paris, in-18). Ces œuvres se distinguent par un certain intérêt, de la grâce et de l'émotion.

CUBILLO DE ARAGON (don Alvaro), auteur dramatique espagnol, sur la vie duquel nous ne possédons aucun détail, né à Grenade au commencement du XVII^e siècle. Dans le prologue de son livre intitulé : *El Enano de las musas*, publié en 1654 et contenant neuf pièces de théâtre, il se dit auteur de cent comédies. Nous n'en possédons qu'une trentaine, parmi lesquelles on remarque *el Genizaro de España o Rayon de Andalucía* (le *More d'Espagne ou le Rayon de l'Andalousie*). Don Alvaro Cubillo, sous le titre de *Comte de Saldagne*, a emprunté encore aux vieilles ballades, après Lope de Vega, les aventures de Bernard de Carpio. Une des meilleures comédies de Cubillo est intitulée : *la Perfecta casada* (la *Femme parfaite*). Le caractère tendre et aimable de l'héroïne rend cette pièce extrêmement sympathique. *Las Mañecas de Marcela* (les *Bracelets de Marcela*) ont aussi une certaine grâce qui leur a valu longtemps la bienveillance du public.

Signalons encore, mais comme pièces bizarres et extravagantes : *los Desgraviados de Cristo* (le *Christ vengé*), et *los Triunfos de san Miguel* (les *Triumphes de saint Michel*).

CUBILO s. m. (ku-bi-lo). Métall. Fourneau particulier pour la préparation de la fonte de seconde fusion : *La seconde méthode consiste à supprimer du même coup les fours à puddler et les fours d'affinerie, en y substituant des creusets ou cubilots de grandes dimensions.* (L. Fiquier.)

— **Encycl.** Les *cubilots*, fourneaux à manche ou à la Wilkinson, servent à refondre la fonte de première fusion et donnent ainsi la fonte de seconde fusion propre aux pièces mécaniques. La facilité de leur service et la rapidité avec laquelle ils permettent d'obtenir de la fonte en tout temps et à toute heure les a fait généralement adopter à l'exclusion même des fours à réverbère. Ces fourneaux se composent d'un cylindre de fonte ou de tôle, porté sur un massif de maçonnerie et garni à l'intérieur avec des briques réfractaires ou avec du sable à moulage damé avec soin, en laissant un vide cylindrique ou tronconique, dont l'axe coïncide avec celui de l'enveloppe. Des orifices pratiqués sur les côtés, à différentes hauteurs, permettent l'introduction des tuyères qui fournissent le vent nécessaire à la combustion ; sur le devant, au niveau de la sole, se trouve le trou de coulée. Au-dessus de l'enveloppe est placée une hotte en tôle, quelquefois en maçonnerie, qui sert de cheminée pour rejeter à l'extérieur la flamme et les gaz. Les *cubilots* de tôle sont généralement préférés aux *cubilots* de fonte, parce qu'ils sont plus résistants et moins sujets aux accidents. L'épaisseur que l'on donne à la tôle est de 0m,010 à 0m,015, et celle de la fonte varie entre 0m,020 et 0m,030. Les dimensions de ces fourneaux sont très-variables ; elles sont comprises entre 2 et 6 mètres de hauteur, 0m,70 et 2m,50 de diamètre. La limite de leur capacité est de 1,200 kilogr. de fonte liquide. Le diamètre des tuyères varie avec la quantité d'air à fournir ; mais, en général, il est de 0m,010 à 0m,016. Les *cubilots* sont soufflés sous des tensions extrêmement faibles, et le seul appareil employé pour cette opération est le ventilateur à ailettes, faisant de 900 à 1,200 tours par minute. Ces fourneaux, en effet, exigent un très-grand volume d'air animé d'une très-faible vitesse ; on peut estimer l'air dépensé à 10 mètres cubes par kilogramme de charbon brûlé.

Le combustible le plus communément employé est le coke, qu'on stratifie par couches alternatives avec la fonte cassée. Le chargement s'opère par le gueulard, dans des rapports variables suivant la nature du coke employé ; on admet généralement 1 kilogr. de coke dur pour 3 ou 4 kilogr. de fonte, et 1 kilogr. de coke tendre ou spongieux pour 2 ou 3 kilogr. de fonte. La consommation en coke varie de 20 à 30 pour 100 de fonte moulée, et le déchet de 18 à 20 pour 100. Les *cubilots* chauffés au charbon de bois demandent plus de hauteur pour qu'on puisse donner aux couches de charbon une épaisseur capable d'empêcher la fonte d'arriver froide dans la partie inférieure de la cuve.

M. Ebelmen, en analysant les gaz qui s'échappent des *cubilots*, a trouvé en moyenne sur 100 parties : acide carbonique, 11,65 ; oxyde de carbone, 14,16 ; hydrogène, 0,83 ; azote, 73,09.

Les principaux ouvrages à consulter pour compléter ces documents sont : la *Métallurgie pratique du fer*, par M. Walter de Saint-Ange ; le *Traité de la fabrication de la fonte et du fer*, par MM. Barraud, Pétiot et Flachet ; les *Mémoires* de M. Ebelmen.

CUBIQUE adj. (ku-bi-ke — rad. *cube*). Mathém. Qui a rapport, qui appartient au cube : *Forme cubique.* Il se dit de la racine troisième d'un nombre ou d'une quantité : *Racine cubique.* Il se dit d'une équation où l'un au moins des termes contient l'inconnue à la troisième puissance : *Equation cubique.*

— Fam. Lourd, carré, très-gros, en parlant d'une masse ou d'une personne : *L'un est maigre, élancé ; l'autre est cubique ; il est gras, il est lourd comme un sac.* (Balz.) *Le*

lendemain, après le dîner, nous partîmes à midi et demi, tous munis d'un cubique morceau de pain que l'on nous distribuait d'avance pour notre gouter. (Balz.)

— Fig. Solide, puissant, fortement développé : *M. de Louvois prit pour sa belle-mère une de ces aversions bien complètes, bien cubiques.* (Diss. D'Abrantes.) *Son visage avait le calme profond qui dénote le pouvoir tribunicien du bourgmestre ou la force cubique de l'ignorance heureuse.* (Balz.)

— Minér. **Système cubique**, L'un des six systèmes cristallins reconnus généralement par les cristallographes actuels ; il est caractérisé par trois axes égaux et rectangulaires.

— Fr.-maçon. : *Pierre cubique*, Décoration maçonnique représentant la pierre à aiguiser dont se servent certains ouvriers.

— **Encycl.** Minér. **Système cubique**. V. CRISTAL.

— Fr.-maçon. *Pierre cubique*. La *pierre cubique* est, à proprement parler, l'un des bijoux immobiles de la loge de compagnon ; c'est la pierre sur laquelle les compagnons aiguissent leurs outils, emblème susceptible de diverses applications morales. Mais cette *pierre cubique* a servi de prétexte à l'introduction d'une sorte de cabale hiéroglyphique dans la maçonnerie des hauts grades. On a imaginé de la terminer par une pyramide tronquée et d'en couvrir les faces de carrés, en formant une sorte de damier dont chaque case contient des caractères ou des chiffres sur le nombre et la valeur desquels on a gravé l'explication de la *pierre cubique* par le frère Chéreau, officier honoraire du Grand-Orient de France, membre du souverain chapitre et de la loge des Chevaliers de la Croix, Orient de Paris, officier général de l'ordre d'Orient. Elle commence ainsi : « Dans les hauts grades on doit donner le développement de la science maçonnique dont les principes sont indiqués dans les trois grades symboliques. Mais cette première école ne s'expliquant pas suffisamment, nous allons entrer dans les plus grands détails, en parcourant les différents tracés qui sont sur la *pierre* appelée *cubique* ; cette pierre angulaire est une des bases essentielles de l'art royal ; elle n'est qu'ébauchée dans le deuxième grade de la maçonnerie bleue. Il aurait fallu que cette pierre eût été tracée en caractères hiéroglyphiques, selon la rigueur des lois maçonniques ; alors le Grand-Orient de France aurait senti la nécessité de donner la clef de nos caractères, selon l'exemple qui en est tracé dans le chapitre du côté gauche, » etc., etc.

La face de la *pierre cubique*, que l'auteur précité appelle un *chef-d'œuvre du Grand-Orient de France*, contient un carré en damier de 81 cases ; chaque case renferme une lettre ; et ces lettres, lues dans un certain ordre dont il faut avoir la clef (on la trouve imprimée partout), forment les mots sacrés des grades maçonniques. Tout cela, nous le répétons, n'est que du charlatanisme ou de la maïserie et ne peut que déconsidérer la franc-maçonnerie aux yeux des hommes sérieux qui renouent de tels livres, et qui croient y trouver une idée exacte des travaux des loges.

CUBISTIQUE s. f. (ku-bi-sti-ke — du gr. *kubistaiō*, je fais la culbute). Antiq. Sorte de danse grecque dans laquelle on exécutait certains mouvements du corps très-difficiles, comme ceux de nos gymnastes : *Depuis la cubistique et la gymnopédie jusqu'à la redowa et à la danse moderne qui se pratique chez Mabilite, quelle immense gavotte et quel prodigieux champ de danse !* (F. Normand.)

— **Encycl.** La *cubistique* était une des trois sortes de danses usitées chez les Grecs ; les autres étaient la sphéristique et l'orchestrique. La *cubistique* consistait surtout à faire des bonds et des sauts, et à marcher sur les mains ; elle était pratiquée par les bacchantes, dans leurs fêtes. Les anciens aimaient assez ce genre de spectacle, et les sauteurs, les baladins, les saltimbanques n'étaient pas moins recherchés chez eux que chez nous. Nombre de figures et de représentations antiques nous l'attestent. Parmi celles qu'on a retrouvées, il faut citer une femme revêtue d'une sorte de caleçon, et qui exécute des sauts périlleux au milieu d'épées nues fichées en terre. A l'origine, la *cubistique* n'avait eu d'autre destination que de donner au corps plus de souplesse et d'agilité, et ce ne fut que plus tard qu'elle devint un art particulier aux baladins et aux courtisanes. Néanmoins les Grecs s'y livraient assez généralement, et les princes ne dédaignaient pas toujours ce genre d'exercices, témoin le fait suivant, raconté par Hérodote. Un roi voulant marier sa fille, plusieurs princes se disputèrent cette conquête ; il en parut un versé dans l'art de la pantomime et des exercices du corps. Jaloux de montrer ses talents, il se surpassa lui-même. Après avoir représenté différentes choses avec les mains, il se mit sur la tête, et, élevant les pieds en l'air, il opéra, par des mouvements de jambes, autant de merveilles qu'il en avait fait avec les mains. Ces rares talents empêchèrent le roi de lui donner sa fille ; il jugea qu'il ne convenait point à un prince d'exceller dans un art si frivole.

CUBIT s. m. (kiou-bitt — mot angl. qui signifie *coudée*). Mètr. Mesure de longueur

usitée en Angleterre et dans les Indes anglaises, et qui équivalait à 0 m. 457.

CUBITAL, ALE adj. (ku-bi-tal — du lat. *cubitus*, coudée). Anat. Qui tient, qui a rapport au coude : *Le muscle cubital.* L'artère *cubitale*. Il *Os cubital*, Troisième os de la première rangée du carpe, plus souvent appelé *OS PYRAMIDAL*.

— s. m. *Os cubital* : *Le mdle a l'huméral très-renflé ; le cubital l'est également ; le radial est court, cylindrique.* (Walckenaer.) Muscle cubital : *Le cubital antérieur.*

— Entom. *Nervure cubitale*, Nervure de l'aile des hyménoptères qui naît du radius et se dirige vers le bout de l'aile. Il *Cellule cubitale*, Espace membraneux qui, dans l'aile des hyménoptères, est compris entre le bord postérieur de la nervure radiale et la nervure cubitale.

— **Encycl.** Le muscle *cubital* antérieur est un muscle de la partie antérieure de l'avant-bras. Il s'insère à l'épitrachée et à l'olécrane, qui appartiennent à l'os humérus, laissant entre ces deux insertions une arcade fibreuse pour le passage du nerf *cubital* ; il s'insère encore à l'aponévrose antibrachiale et se porte de là à l'os pisiforme du carpe, sur lequel il prend ses insertions inférieures. Ce muscle est fléchisseur de la main sur l'avant-bras ; il incline la main du côté du cubitus ; il est donc adducteur.

Le muscle *cubital* postérieur appartient à la région postérieure de l'avant-bras. Il s'insère en haut à l'os humérus par le tendon commun qui naît de l'épicondyle, à la face et au bord postérieur du cubitus, et en bas se termine par un tendon qui passe dans une gouttière particulière creusée sur la tête du cubitus, et qui vient s'insérer à l'extrémité supérieure de la face postérieure du cinquième métacarpien. Ce muscle est extenseur de la main et peut la porter dans l'adduction.

L'artère *cubitale* est la branche interne de bifurcation de l'artère humérale. Elle naît ordinairement au-dessous du pli du coude, se porte en bas et en dedans ; au poignet, se place en dehors de l'os pisiforme, gagne la paume de la main et se termine en donnant naissance à l'arcade palmaire superficielle. Durant ce trajet, elle est en rapport : en avant, avec les muscles qui s'attachent à l'épitrachée, avec le nerf médian, le muscle fléchisseur superficiel ; à sa partie inférieure, avec la peau, ce qui permet de sentir un puls artériel au côté interne de la région du poignet ; en arrière, avec le brachial antérieur, le fléchisseur profond des doigts, le carré pronateur ; en dehors et en bas, avec le nerf médian et le tendon du *cubital* antérieur. Cette artère fournit de nombreuses branches collatérales qui se jettent dans les muscles de l'avant-bras ; les plus importantes sont : l'artère récurrente *cubitale*, l'artère interosseuse de l'avant-bras, l'artère transverse intérieure du carpe et l'artère transverse dorsale du carpe.

La veine *cubitale* naît, à la région du poignet, des veines de la partie inférieure et antérieure de l'avant-bras, de la veine salvatelle et de l'arcade veineuse dorsale de la main ; elle monte le long du bord interne de l'avant-bras, se porte en avant et se met en rapport avec le nerf cutané interne qui se place en dedans d'elle, et enfin, au pli du coude, s'anastomose avec la veine médiane basilique du pli du coude, en donnant naissance à la veine basilique du bras. Durant son trajet, elle reçoit les veines de la partie postérieure et interne de l'avant-bras, et est quelquefois accompagnée d'une veine *cubitale* postérieure, avec laquelle elle s'anastomose près de sa terminaison supérieure.

Le nerf *cubital* naît de la partie postérieure et interne du plexus brachial. A son origine il est accolé au nerf médian qui prend naissance de la même racine ; mais il se porte promptement en arrière, longe le muscle triceps, passe dans la coulisse qui sépare sur l'humérus l'épitrachée de l'olécrane, se réfléchit d'arrière en avant, gagne la partie antérieure et interne de l'avant-bras, et atteint la paume de la main, où il se termine par deux branches : la branche palmaire superficielle, qui fournit les nerfs collatéraux palmaires du petit doigt et la branche collatérale palmaire interne du doigt annulaire, et enfin la branche palmaire profonde, qui forme l'arcade nerveuse d'où partent les rameaux qui se distribuent aux muscles internes de la main. Durant son trajet, le nerf *cubital* ne fournit de branches collatérales qu'à l'avant-bras ; ce sont : 1° des filets articulaires pour l'articulation du coude ; 2° les rameaux du fléchisseur profond des doigts et du *cubital* antérieur ; 3° un rameau anastomotique avec le nerf brachial cutané interne ; 4° la branche dorsale interne de la main. C'est ce nerf qui, passant assez superficiellement en arrière du coude, entre l'épitrachée et l'olécrane, est assez souvent ébranlé lorsqu'on éprouve un choc sur la région postérieure du coude ; l'ébranlement produit dans ce cas un engourdissement qui s'étend jusqu'aux rameaux de terminaison du petit doigt correspondant.

CUBITAL, ALE adj. (ku-bi-tal, a-le — du lat. *cubitus*, coudée). Qui a une coudée de longueur.

— Paléogr. *Ecriture cubitale*, Sorte d'écriture très-allongée.

CUBITIÈRE s. f. (ku-bi-ti-ère — du lat. *cubitus*, coudée). Art milit. Pièce de l'ancienne armure qui enveloppait le coude et passait sur le pli du bras, de manière à le préserver sans en gêner le mouvement : *La cubitière ne devint commune en France que sous saint Louis ; suivant M. de Sautcy, c'est sur un sceau d'Alexandre II, roi d'Ecosse, mort en 1249, qu'on en trouve la plus ancienne représentation.* Il On l'appelait aussi GARDE-BRAS.

CUBITO-CARPIEN adj. m. Anat. Se dit d'un des muscles de l'avant-bras : *Le muscle cubito-CARPIEN.*

— Substantif. : *Le CUBITO-CARPIEN.*

CUBITO-DIGITAL, ALE adj. Anat. Qui tient, qui a rapport aux doigts et au cubitus : *Muscles CUBITO-DIGITAUX.*

CUBITO-MÉTACARPIEN, IENNE adj. Anat. Qui a rapport, qui tient au cubitus et au métacarpe.

CUBITO-PALMAIRE adj. Anat. Qui appartient au cubitus et à la paume de la main.

CUBITO-PHALANGETIEN adj. m. Se dit d'un des muscles des doigts de la main : *Muscle CUBITO-PHALANGETIEN.*

— Substantif. : *Le CUBITO-PHALANGETIEN.*

CUBITO-PHALANGIEN, IENNE adj. Anat. Se dit d'un muscle fléchisseur du bras du cheval, situé dans la région postérieure de cette partie : *Le muscle CUBITO-PHALANGIEN.*

— Substantif. : *Le CUBITO-PHALANGIEN.*

CUBITO-POLLICIEN adj. m. Anat. Se dit d'un des muscles de la main de la grenouille : *Le muscle CUBITO-POLLICIEN.*

— Substantif. : *Le CUBITO-POLLICIEN.*

CUBITO-RADIAL, ALE adj. Anat. Qui appartient au cubitus et au radius : *Articulation CUBITO-RADIALE.*

CUBITO-RADIO-SUS-PHALANGIEN adj. Anat. Se dit d'un des muscles de la main de la grenouille.

— Substantif. : *Le CUBITO-RADIO-SUS-PHALANGIEN.*

CUBITO-SOUS-CARPIEN adj. m. Se dit d'un des muscles du carpe, chez la grenouille.

— Substantif. : *Le CUBITO-SOUS-CARPIEN.*

CUBITO-SUS-MÉTACARPIEN adj. m. Anat. Se dit d'un des muscles de l'avant-bras : *Le muscle CUBITO-SUS-MÉTACARPIEN.*

— Substantif. : *Le CUBITO-SUS-MÉTACARPIEN.*

CUBITO-SUS-PHALANGETIEN adj. m. Anat. Se dit d'un des muscles de la main.

— Substantif. : *Le CUBITO-SUS-PHALANGETIEN.*

CUBITO-SUS-PHALANGIEN adj. m. Anat. Se dit d'un des muscles de la main.

— Substantif. : *Le CUBITO-SUS-PHALANGIEN.*

CUBITO-SUS-POLLICIEN adj. m. Anat. Se dit d'un des muscles du bras de la salamandre.

— Substantif. : *Le CUBITO-SUS-POLLICIEN.*

CUBITUS s. m. (ku-bi-tuss — mot lat. qui signifie *coudée*). Anat. Le plus volumineux des deux os de l'avant-bras, celui dont l'extrémité supérieure forme le coude : *L'avant-bras est formé de deux os, le radius et le cubitus. L'analogie du CUBITUS ne se retrouve pas dans la nageoire pectorale des poissons.* (Focillon.)

— Entom. Quatrième article des pattes antérieures des hexapodes. Il Nervure interne ou postérieure de leurs ailes.

— **Encycl.** Anat. Le *cubitus* est le plus long et le plus volumineux des deux os de l'avant-bras ; il est situé entre l'humérus et le carpe. Le corps de cet os est plus volumineux en haut qu'en bas, et présente trois faces qui donnent attache aux muscles fléchisseurs et extenseurs de l'avant-bras et de la main, aux muscles supinateurs et pronateurs de l'avant-bras. Des trois bords qui séparent ces faces, le postérieur est plus saillant et forme la crête du *cubitus*, l'externe est tranchant, et fournit une insertion au ligament interosseux.

L'extrémité supérieure du *cubitus* présente une grande cavité articulaire, la grande cavité sigmoïde, légèrement concave et disposée en forme de crochet ; en arrière, cette surface supporte un vaste prolongement apophysaire : c'est l'olécrane ; en avant, elle présente une tubérosité moins saillante : c'est l'apophyse coronioïde. Cette surface articulaire répond à la poulie ou trochlée humérale, et une crête légèrement saillante qui part du sommet de l'olécrane, pour se terminer à l'apophyse coronioïde, répond à la gorge de cette poulie. Sur son bord externe, cette même extrémité porte une petite surface articulaire qui répond au radius et fait partie de l'articulation radio-cubitale.

L'extrémité inférieure du *cubitus* est beaucoup moins volumineuse que la supérieure ; elle présente en dehors la tête du *cubitus*, qui porte la surface articulaire répondant au radius ; en dedans, l'apophyse styloïde, qui donne attache au ligament latéral interne de l'articulation cubito-carpienne. Le *cubitus* s'articule avec l'humérus dans l'articulation du coude ; avec le radius et avec l'os pyramidal du carpe dans l'articulation du poignet. Il se développe d'abord par un point d'ossification pour le corps de l'os qui apparaît du

rente-cinquième au quarantième jour de la vie intra-utérine, et, à l'époque de la naissance, les extrémités sont encore cartilagineuses. Vers la sixième année apparaît un point d'ossification pour l'extrémité inférieure; à sept ou huit ans le troisième point pour l'olécrane, et de quinze à vingt ans s'accomplit la réunion complète des points ossifiés.

— Chir. 1^o *Fracture du cubitus*. Le cubitus est plus rarement fracturé que le radius; cependant on observe encore fréquemment la fracture de l'extrémité inférieure, au point où le cubitus présente une faible épaisseur, et la fracture de l'apophyse olécrane à son extrémité supérieure. La fracture du corps de l'os a pour cause une chute sur la paume de la main, ou une violence extérieure directe. Lorsque le radius n'est pas fracturé en même temps, il n'y a pas déformation du membre, mais on peut percevoir la crépitation et sentir facilement sous la peau la solution de continuité. Le traitement est des plus simples, il consiste dans l'application d'un appareil ordinaire à fracture, maintenu pendant le temps nécessaire. La fracture de l'olécrane se rapporte aux lésions chirurgicales du cou.

2^o *Luxation du cubitus*. V. COUDE et POIGNET.

CUBLA s. f. (ku-bla). Ornith. Espèce de pie-grièche d'Afrique.

CUBLIZE, bourg et commune de France (Rhône), canton de Thizy, arrond. et à 31 kilom. O. de Villefranche; pop. aggl. 488 hab. — pop. tot. 2,205 hab. Fabrication de toiles, fil et coton, dites beaujolaises; scieries mécaniques, teintureries; commerce de briques, de toiles et de miel.

CUBO s. m. (ku-bo). Nom de l'empereur laïque au Japon : *Les cubos résident à Jédo et les dairis à Méaco*. (Complém. de l'Acad.) || On l'appelle aussi cubo-sama.

CUBO-CUBE ou **CUBOCUBE** s. m. (ku-bo-kube — rad. cube). Mathém. Neuvième puissance d'un nombre ou cube du cube : *Le cubocube de 2 est le cube de 8 ou 512*. || N'est plus usité.

CUBO-CUBIQUE adj. Mathém. Qui a rapport au cubo-cube : *La puissance cubo-cubique*. || N'est plus usité. || Racine cubo-cubique, Racine neuvième.

CUBO-DODÉCAÈDRE s. m. Minér. Cristal qui a la forme d'un cube dont les arêtes sont coupées par des plans qui, prolongés, produisent un dodécaèdre rhomboïdal.

CUBOICITE s. f. (ku-bo-isi-te — rad. cube). Minér. Syn. de CHABASIS.

CUBO-ICOSAÈDRE s. m. Minér. Forme de cristal qui participe du cube et de l'icosaèdre.

CUBOÏDE adj. (ku-bo-i-de — du gr. *kubos*, dé; *eidos*, aspect). Qui a la forme d'un cube.

— s. m. Minér. Rhomboèdre peu différent d'un cube. || Minéral appelé aussi CHABASIS.

— Anat. Os du tarse qui, chez l'homme et chez les mammifères, a une forme à peu près cubique.

— Infus. Genre de diphydes, dont une espèce a l'organe natatoire antérieur de forme cuboïde.

— *Encycl. Anat. V. TARSE*.

CUBOÏDO-CALCANIEN, **IENNE** adj. Anat. Qui appartient au cuboïde et au calcaneum.

CUBOÏDO-SCAPHOÏDIEN, **IENNE** adj. Anat. Qui appartient au cuboïde et au scaphoïde.

CUBOÏTE s. f. (ku-bo-i-te — rad. cube). Minér. Syn. de CHABASIS.

CUBOMANCIE s. f. (ku-bo-man-si — du gr. *kubos*, dé; *mantia*, divination). Divination qui s'opère par le moyen de dés à jouer.

CUBO-OCTAÈDRE s. m. Minér. Cristal de forme cubique, dans lequel quatre des arêtes sont remplacées par des plans.

CUBO-PRISMATIQUE adj. Minér. Qui tient du cube et du prisme.

CUBOSPERME s. m. (ku-bo-spér-me — du gr. *kubos*, dé; *sperma*, graine). Bot. Syn. de JUSSIEU, genre d'onagracées.

CUBO-TÉTRAÈDRE s. m. Minér. Cristal dont la forme participe du cube et du tétraèdre.

CUBO-TRIÉMARGINÉ, **ÉE** adj. Minér. Se dit d'un cristal de forme cubique, dans lequel chaque arête est remplacée par trois facettes.

CUBO-TRIÉPONTÉ, **ÉE** adj. Minér. Se dit d'un cristal de forme cubique, dans lequel chaque angle solide est remplacé par trois facettes.

CUBZAC, village et commune de France (Gironde), canton de Saint-André-de-Cubzac, arrond. et à 13 kilom. N.-E. de Bordeaux, sur la rive droite de la Dordogne; 975 hab. Tuileries, fabrication de chaux, carrières. De l'antique château connu sous le nom de Château de Montauban ou des Quatre-Fils Aymon, il reste une porte à plein cintre, autrefois flanquée de tours. Cette arcade, dit M. Joanne, d'une belle architecture, est attribuée à Charlemagne. Le port de Cubzac, construit en 1840 sur la Dordogne, est élevé de 28 mètres au-dessus de l'étiage. Le tablier suspendu se divise en 5 travées de 109 mètres chacune; deux viaducs, de chaque côté de la rivière, composés l'un de 28 arches, l'autre de 29, re-

lient les levées de terre avec les culées; la longueur du pont et des ouvrages qui en dépendent est de 1,545 mètres.

— **CUCHERMOIS** (Jean de), littérateur français, né à Lyon à la fin du xvi^e siècle. Il est l'auteur de diverses traductions, parmi lesquelles on remarque celle d'un roman italien contenant : *La très-récréative histoire des faits, gestes, triomphes de très-pieux et vaillants chevalier Guérin, surnommé Meschin, fils de Milon de Bourgogne, prince de Tarente, en son temps roy d'Albanie, etc.*, en huit livres. (Lyon, 1530.)

CUCHEVAL-CLARIGNY (Philippe-Athanase), journaliste français, né à Calais le 1^{er} février 1821. Il commença ses études au collège de cette ville et obtint en 1838, au concours extraordinaire établi par M. Salvandy entre tous les collèges de France, le premier prix de discours français. Il vint achever son éducation au collège Henri IV, où il eut le duc d'Aumale pour ami, puis entra à l'Ecole normale et fut reçu le premier à l'agrégation d'histoire en 1843. Malgré ses succès universitaires, M. Cuheval-Clarigny, ne se sentant pas de très-grandes dispositions pour le professorat, suivit les cours de l'Ecole des chartes, prit son diplôme d'archiviste et fut nommé bibliothécaire à l'Ecole normale, place qu'il échangea en 1851 contre celle de conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

Les occupations sérieuses de sa position laissaient néanmoins à M. Cuheval-Clarigny quelques loisirs; il en profita pour prendre une part importante aux débats de la presse militante, en collaborant à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Constitutionnel*, au *Pays* et à la *Patrie*. On lui doit aussi quelques ouvrages, dont les plus importants sont : *l'Histoire de la presse en Angleterre*, et une *Etude sur les budgets de la marine et de la guerre à Vienne et en Angleterre*. Admis à la rédaction du *Constitutionnel* en 1845, M. Cuheval-Clarigny fut chargé de la politique étrangère et suivit les inspirations de M. Thiers jusqu'en 1848. Il publiait en même temps une fort curieuse étude sur le *Père Lorrain*, sa vie, ses écrits, et fondait une revue beaucoup plus avancée que le *Constitutionnel*, la *Liberté de penser*. Lorsque la révolution de 1848 éclata, M. Cuheval-Clarigny se présenta aux électeurs du Pas-de-Calais pour les représenter à la Constituante; ses opinions conservatrices lui valurent un échec dont il se consola en attaquant cette république qu'il ne pouvait servir. M. Merriau venait de se retirer; M. Cuheval-Clarigny prit à sa place la rédaction de la politique intérieure, et sa polémique, après les fatales journées de Juin, fit donner au *Constitutionnel* le surnom de *Journal des solutions*. A l'issue d'une campagne contre la loi du 31 mai, dont M. Thiers avait été le promoteur, M. Cuheval-Clarigny, de concert avec M. Véron, se rattacha à la politique de l'Elysée. Le docteur Véron, en véritable enfant terrible du journalisme, ayant attiré au *Constitutionnel* deux avertissements en deux jours, fut obligé de vendre ce journal à M. Mirès, qui nomma rédacteur en chef M. Amédée de Césena. M. Cuheval-Clarigny crut alors devoir se retirer, malgré le prix qu'on attachait à sa collaboration et à ses services, qui furent, quelques mois après, récompensés par la croix d'honneur. Dix-huit ans plus tard, il rentra au *Constitutionnel* comme directeur politique, en remplacement de M. le vicomte de La Guéronnière, poste qu'il conserva jusqu'en 1857. A cette époque, il donna sa démission à la suite de divers incidents, mais surtout parce qu'on trouvait qu'il n'interprétait pas toujours dans le sens voulu les inspirations du gouvernement. Il n'avait pas consenti à effacer sa personnalité. Durant son absence du *Constitutionnel*, M. Cuheval-Clarigny avait été chargé de la rédaction en chef du *Pays* et s'en était acquitté avec honneur, soutenant toujours les principes conservateurs et le gouvernement, mais avec une certaine indépendance.

Après avoir cédé sa place au *Constitutionnel* à M. Amédée Renée, M. Cuheval-Clarigny donna quelques articles au *Moniteur*, puis entra à la *Patrie* vers la fin de 1857, et y publia au moins un article par semaine sur la politique anglaise et américaine. C'est un des publicistes qui ont le mieux compris la guerre des Etats-Unis. Les questions anglaises et américaines, qu'il traite avec une prédilection marquée, mettent en relief la forme excellente de son style élégant, nerveux et châtié, et les ressources de son esprit habile à manier l'ironie. Non-seulement la prose de M. Cuheval-Clarigny est agréable à lire, mais elle est aussi instructive que celle de M. Edouard Fournier. Chacun de ses articles révèle un fait inconnu, une observation saisissante ou une vérité morale; ses premières études portent fruit. Les services qu'il a rendus au parti conservateur et ses excellents travaux sur la politique extérieure lui ont valu, outre la croix d'officier de la Légion d'honneur, plusieurs ordres étrangers. Bien qu'il n'ait pas marché avec son siècle, la justesse de son esprit l'a empêché de se montrer entièrement hostile aux idées du progrès, et il sert le pouvoir en auxiliaire consciencieux et intelligent, c'est-à-dire sans rien sacrifier de ses convictions et en faisant preuve d'une certaine indépendance. En 1866, M. Cuheval-Clarigny a pris la rédaction en chef de la *Presse*, achetée par M. Mirès, lors-

que M. Emile de Girardin eut quitté avec éclat ce journal, en compagnie de M. Duvernois. Outre les écrits précités, on a de M. Cuheval-Clarigny : *Considérations sur les banques d'émission* (1864, in-8^o).

CUCHILLO s. m. (ku-chil-lo). Sorte d'épée portugaise. || Poignard en usage dans le Chili.

CUCHIARAS, horde nombreuse et très-homogène habitant le Para. Son village principal occupe une grande étendue de terrain, les habitations étant séparées les unes des autres. Ces sauvages se sont adonnés à quelques travaux de sculpture sur bois, genre d'industrie qui devient pour eux l'objet d'un certain commerce.

CUCHON s. m. (ku-chon). Tas, amas, dans le patois lyonnais.

CUCI s. m. (ku-si — arabe *kouki*, même sens). Bot. Fruit du cucifère ou palmier d'om : *Le fruit cucu n'est point en grappes*. (V. de Bomare.)

CUCIACUM, nom latin de CUSSET.

CUCIFÈRE s. m. (ku-si-fère — du gr. *koukhiophora*, nom de l'arbre, ou de l'arabe *kouki*, non du fruit de l'arbre, et du lat. *fero*, je porte). Bot. Genre d'arbres, de la famille des palmiers, dont l'espèce principale, qui croît en Egypte, est connue sous le nom de palmier d'om : *Les fleurs du cucifère sont dioïques*. (Lallemand.) || Syn. d'HYPHÈNE. On dit aussi CUCIOPHORE.

CUCKFIELD, ville d'Angleterre, comté de Sussex, à 22 kilom. N. de Brighton, sur la route de Londres à Brighton; 3,642 hab. Commerce de bestiaux et de moutons.

CUCLIEN adj. m. (ku-kliên — du gr. *kuklos*, cercle). Mus. anc. Se disait d'un mode particulier aux Athéniens, dans la musique grecque : *Le mode CUCLIEN*.

CUCON s. m. (ku-son). Entom. Nom que l'on donne dans le Médoc au charançon du blé.

CUCU s. m. (ku-ku). Ornith. Forme ancienne du mot coucou.

CUCUBALE s. m. (ku-kn-ba-le — altér. du gr. *kakos*, mauvais; *ballô*, je lance). Bot. Genre de plantes, de la famille des caryophyllées, tribu des dianthées, voisin des silènes, et comprenant une seule espèce, qui habite l'Europe centrale : *Le cucubale bacifère croît dans les bois et les haies de l'Europe*. (C. Lemaire.) || *Cucubale behen*, Syn. de SILÈNE.

— Zooph. Genre de diphyes.

— *Encycl. Bot.* Presque toutes les caryophyllées ont pour fruits des capsules; seul, le genre *cucubale* a des baies charnues. Ce caractère suffit donc pour distinguer les *cucubales* des groupes voisins et particulièrement des silènes, avec lesquels on les a souvent confondus. Ce genre, beaucoup plus nombreux autrefois, ne comprend plus aujourd'hui qu'une seule espèce, le *cucubale bacifère* (*cucubalus baccifer*), plante vivace, presque grimpante, qui croît dans les bois et les haies de l'Europe centrale. D'après Miller, les baies en sont vénéneuses. Le *cucubale behen* et quelques autres espèces sont aujourd'hui rapportées avec raison au genre silène.

CUCUEL (Samuel), écrivain protestant français. Il exerça le ministère évangélique à Montbéliard de 1575 à 1622, et traduisit en français les actes de la conférence qui eut lieu dans cette ville en 1586, entre Th. de Bèze et André de Tubingue. On manque de détails sur sa vie. On a de lui des ouvrages de pure édification : *Trésor de consolations pour les malades et les mourants* (Montbéliard, 1600, in-8^o); *Trésor de consolations, instructions et prières pour ceux qui sont en adversité* (Montbéliard, 1602, in-8^o); *Trésor rempli de richesses spirituelles* (1606, in-8^o); *Trésor spirituel qui contient des consolations de la sainte Ecriture contre plusieurs tentations, doutes et pensées fâcheuses, desquelles les affligés sont souvent troublés* (Montbéliard, 1607, in-8^o).

CUCUJE s. m. (ku-ku-je). Entom. Genre de coléoptères xylophages, tribu des cucujites. Syn. de BUPRESTE.

CUCUJIDE adj. (ku-ku-ji-de — de *cucuje*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble à un cucuje.

— s. m. pl. Tribu d'insectes coléoptères xylophages, ayant pour type le genre cucuje.

CUCUJITES s. m. pl. (ku-ku-ji-te). Entom. Tribu de la famille des xylophages, ayant pour type le genre cucuje : *Les cucujites ont le corps très-déprimé*. (Duponchel.)

CUCUJO s. m. Entom. V. CUCUJO.

CUCULIDE adj. (ku-kul-i-de — du lat. *cuculus*, coucou, et du gr. *eidos*, aspect). Ornith. Qui ressemble au coucou. || On dit aussi CUCULÉ et CUCULINÉ.

— s. m. pl. Famille d'oiseaux grimpeurs ayant pour type le coucou.

CUCULINES s. f. pl. (ku-kul-i-ne — du lat. *cuculus*, coucou). Entom. Groupe d'abeilles qui déposent leurs œufs dans des ruches qu'elles n'ont pas construites, comme le coucou dépose les siens dans les nids des autres oiseaux.

CUCULAIRE adj. m. (ku-kul-lè-re — du lat. *cucullus*, capuchon). Anat. Se dit d'un

muscle du dos ayant la forme d'un capuchon, et qu'on appelle aussi TRAPÈZE.

— s. m. : *Le CUCULAIRE*.

— s. f. Bot. Syn. de CALLIPETIS et de VACHYSIE.

CUCULLAN s. m. (ku-kul-lan — du lat. *cucullus*, capuchon). Helminth. Genre de vers intestinaux qui vivent dans les poissons, et dont la tête est munie d'une sorte de capuchon.

— *Encycl.* Les *cucullans* sont des vers intestinaux très-petits, transparents, remarquables surtout par un capuchon contractile, qui se continue en avant avec la bouche et en arrière avec l'intestin. La tête est arrondie, munie d'une bouche grande et circulaire; le corps est arrondi, strié transversalement et va en diminuant vers la queue, près de laquelle se trouve l'anus. On en connaît une vingtaine d'espèces, les unes ovipares, les autres vivipares. Les *cucullans* vivent dans les intestins des poissons, aux villosités desquels ils adhèrent fortement à l'aide de leur capuchon. Le plus commun est le *cucullan de la perche*.

CUCULLE s. f. (ku-kul-le — du lat. *cucullus*, capuchon). Nom du scapulaire chez les chartreux. || A signifié Manteau, capuchon en général; robe de moine; étoffe grossière.

— Antiq. rom. Cornet de papier dont se servaient les apothicaires et les marchands de Rome pour enfermer leurs denrées. || Capuchon dont se servaient généralement les esclaves et les personnes de basse condition.

— s. m. Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des mésoïdes, comprenant trois espèces, qui habitent les environs de Saint-Sauveur. || Genre de coléoptères malacodermes répondant au genre notoxe de Fabricius.

— *Encycl.* Antiq. rom. La *cuculle* était une espèce de capuchon dont on se servait pour aller en plein air. Elle était destinée à garantir la tête des intempéries de l'atmosphère, et servait ainsi de coiffure. Plusieurs monuments antiques nous en ont conservé la forme exacte. Généralement le *cucullus* n'était porté que par les gens de la basse classe, que leurs travaux forçaient à passer leur vie en plein air, comme les bergers et les ouvriers. Une pierre gravée, conservée dans le cabinet de Florence, nous montre un berger avec sa *cuculle*, considérant Rémus et Romulus allaités par la louve légendaire. Les personnes des hautes classes se servaient aussi de la *cuculle* lorsqu'elles voulaient sortir incognito. (Juvénal, VI, 336.) Une loi spéciale du *Code Théodosien* permettait aux esclaves de la porter. Un détail très-curieux, c'est que la ville de Saintes, en France, avait le monopole de la fabrication des *cuculli*, dont elle exportait en Italie des quantités considérables, à peu près comme aujourd'hui certaines de nos villes importent dans le Levant les fez ou turbans rouges qui sont la coiffure nationale des musulmans. Le pays des Bardai, en Illyrie, faisait concurrence à Saintes, et ses *cuculli* semblaient avoir eu une forme particulière; car les écrivains les désignent sous le nom spécial de *bardocuculli*.

— Entom. Le genre *cuculle*, de l'ordre des coléoptères, a pour caractères : antennes se terminant d'une manière uniforme, et dont les trois derniers articles ne sont pas plus longs que les autres; extrémité antérieure et dorsale du corselet avancée en forme de corne. Le *cuculle unicorn* est d'un jaune clair, avec deux points à la base de chaque élytre, et une bande repliée vers la suture. Il a la corne du corselet dentée. On le trouve aux environs de Paris.

CUCULLÉE s. f. (ku-kul-lé — du lat. *cucullus*, capuchon). Moll. Genre de coquilles univalves, de la famille des arcaïdes, comprenant une seule espèce vivante et de nombreuses espèces fossiles : *Les cucullées sont des coquilles généralement assez grandes*. (Deshayes.)

CUCULLIE s. f. (ku-kul-li — du lat. *cucullus*, capuchon). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, comprenant trente-sept espèces, dont trente-six européennes : *Les chenilles des CUCULLIES sont ornées de couleurs vives et tranchées*. (Duponchel.)

— *Encycl.* Les *cucullies* sont des insectes voisins des noctuelles; ils sont caractérisés surtout par l'espèce de capuchon que forme le collier (partie antérieure du corselet) élevé en pointe et rabattu sur la tête dans le repos, par des antennes filiformes et par les ailes supérieures étroites et lunolées. Les chenilles se tiennent à découvert sur les plantes basses, dont elles mangent surtout les fleurs. Elles s'enfoncent profondément dans le sol pour se transformer en nymphes dans des coques formées d'un mélange de soie et de terre.

CUCULLIFÈRE s. f. (ku-kul-li-fère — du lat. *cucullus*, capuchon; *fero*, je porte). Bot. Syn. d'HYPOLENE.

CUCULLIFOLIÉ, **ÉE** adj. (ku-kul-li-fo-li-é — du lat. *cucullus*, capuchon; *folium*, feuille). Bot. Qui a des feuilles en forme de capuchon.

CUCULLIFORME adj. (ku-kul-li-for-me — du lat. *cucullus*, cornet, capuchon, et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'un cornet ou d'un capuchon.

— Entom. Se dit du prothorax des insectes

quand il est élevé en forme de voûte, pour recevoir la tête.

— Bot. Se dit des organes roulés en cornet et présentant la forme d'un capuchon, comme la spathe du pied-de-veau.

CUCUMA s. m. (ku-ku-ma). Antiq. rom. Vaisseau dont on se servait pour faire chauffer de l'eau et pour quelques autres usages.

CUCUMELLA s. f. (ku-ku-mé-le = lat. *cucumella*, de *cucumis*, concombre). Antiq. Sorte de vase de cuisine qui avait la forme d'un concombre.

CUCUMÉRACÉ, ÉE adj. (ku-ku-mé-ra-sé = du lat. *cucumis*, concombre). Bot. Qui ressemble à un concombre. || On dit aussi *cucumérin*, *cucumérin*, *cucuméroïde* et *cucuméroïde*.

— s. f. pl. Tribu de plantes; de la famille des cucurbitacées; ayant pour type le genre concombre.

CUCUMÈRE s. m. (ku-ku-mé-re = du lat. *cucumis*, *cucumérin*, même sens). Bot. Nom scientifique du genre concombre. || Quelques-uns font ce mot féminin. On dit aussi *cucumis*.

CUCUMIFORME adj. (ku-ku-mi-for-me = du lat. *cucumis*, concombre, et de *forme*). Qui a la forme d'un concombre.

CUCUMIS s. m. (ku-ku-mis = mot latin. Bot. Nom scientifique du genre concombre. — Moll. Genre détaché des volutes.

CUCUPHE s. f. (ku-ku-fe = bas lat. *cucupa*, coiffe). Anc. pharm. Sorte de bonnet à deux fondes, entre lesquels on plaçait des poudres aromatiques.

CUCUPICUS s. m. (ku-ku-pl-kuss). Ornith. Syn. de *cucupicus*.

CUCURBITÈRE adj. (ku-kür-bi-fère = du lat. *cucurbita*, courge; *fère*, je porte). Bot. Qui porte des fruits en forme de courge.

CUCURBITA s. m. (ku-kür-bi-ta). Bot. Nom scientifique latin du genre courge : *La courge citrouille* ou *la citrouille commune* est une variété du *CUCURBITA pepo*. (F. Hoefel.)

CUCURBITACÉ, ÉE adj. (ku-kür-bi-ta-sé = lat. *cucurbita*, courge). Beaucoup de philologues regardent ce mot comme formé de *cucur*, courbe, par reduplication. La courge aurait été ainsi dénommée à cause de la forme sinuée qu'affecte cette plante. Cependant M. Pictet élève des doutes sur cette étymologie, à cause de la présence d'un mot persan assez semblable *kurbus*, *charbus*, qui désigne un gros concombre; et qui, s'il est de la famille étymologique de *cucurbita*, ne se rapporte pas, en tout cas, au thème d'où vient *cucur*. M. Pictet rapproche, avec toute apparence de raison, les noms sanscrits du concombre, *tcharbatha* et *tchirbithi*. Malgré la ressemblance extérieure qu'offrent, au premier coup d'œil, l'ancien allemand *curbig*, l'anglo-saxon *cyrfæt*, M. Pictet les élimine, parce qu'ils ne satisfont pas aux lois qui président au phonétisme des idiomes germaniques, dans leurs rapports avec le groupe indo-européen. Si *cucurbita* doit être effectivement rattaché au sanscrit *tcharbatha*, cette dernière langue présente une bonne étymologie primitive. *Tcharbatha* suppose une forme plus ancienne *karbatha*, la palatale représentant toujours une gutturale primitive. La première partie du mot, *kar*, serait le pronom interrogatif ou exclamatif *ka*, plus le *r* qu'il est susceptible de prendre devant une labiale *bh*. Le second élément du mot, *batha*, proviendrait de la racine *bhat*, nourrir; *karbatha* voudrait donc dire littéralement : *Quelle nourriture !* c'est-à-dire excellente nourriture. Ce mode de formation des mots est très-fréquent en sanscrit. M. Pictet explique la reduplication que présente le latin *cucurbita* par une tendance naturelle qu'a éprouvée l'usage, après avoir désappris le sens réel du mot, à le rattacher au thème *curbus*. Il ajoute même que cette transformation peut avoir été favorisée par l'analogie de *cucumis*, *cucumérin*, concombre, qui se rapporte à la racine sanscrite *kmur*, être courbe, et est collatéral du grec *kamara*, latin *caméra*, voûte, chambre (voûte). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la courge.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre *cucurbita* ou courge : *Les pétioles sont accompagnés de vrilles dans les cucurbitacées*. (Ad. de Jussieu.) *Les cucurbitacées occupent un rang important dans l'agriculture*. (T. de Berneaud.) *Les cucurbitacées sont susceptibles de reprendre de bouture*. (Duchassa.) *Les cucurbitacées se rapprochent des campanulacées*. (F. Hoefel.)

— s. m. Fam. Sot, imbécile. C'est une forme savante du mot *melon*, qui se dit dans le même sens.

— Encycl. La famille des *cucurbitacées* renferme des plantes herbacées, ordinairement succulentes, scabres, velues ou hérissées, à tiges couchées ou plus ou moins grimpantes, pourvues de vrilles simples ou rameuses; elles portent des feuilles alternes, pétiolées, grandes, simples, palmées, plus ou moins profondément découpées. Les fleurs, situées à l'aisselle des feuilles, tantôt solitaires, tantôt groupées en fascicules ou en corymbes, sont régulières, monoïques ou dioïques, plus rarement polygames. Elles présentent un calice à cinq divisions, soudé avec le tube de la corolle dans une étendue variable; une corolle

à tube soudé avec l'ovaire dans les fleurs femelles ou hermaphrodites; à limbe campanulé ou rotacé, divisé en cinq lobes; cinq étamines; à filets courts, épais, insérés à la base du tube de la corolle, libres ou monadelphes, plus ordinairement triadelphes ou groupés en trois faisceaux, c'est-à-dire quatre d'entre eux réunis deux à deux et le cinquième restant libre; à anthères recourbées en forme de *o* horizontal. L'ovaire, infère et soudé avec le calice par l'intermédiaire du tube de la corolle, présente de trois à cinq loges pluriovulées; il est surmonté d'un style court ou presque nul, terminé par des stigmates épais; bilobés, en nombre égal à celui des loges. Le fruit, charnu ou succulent, ordinairement volumineux; renferme des graines plus ou moins nombreuses, dépourvues d'albumen.

Cette famille, dont la place dans la classification naturelle est loin d'être bien déterminée, a des affinités avec les rubiacées, les loasées, les passiflorées, etc. Elle se divise en trois tribus, comprenant les sections suivantes :

— I. *Nandihrobées* : Vrilles axillaires; trois styles distincts; trois loges vides, avec plusieurs graines ascendantes de la base. Genres : feuillée, nandihroba, zanonie.

— II. *Cucurbitées* : Vrilles latérales; styles soudés; loges pleines, avec des graines insérées sur les parois. Genres : coniare, cytonome, mélothrie, scydion, zahnérie, angurie, rhyhocarpe, bryone, citrouille, coloquinte, ecbalie, momordique, luffa, bénincase, calebasse ou gourde, concombre, melon, courge, coccinie, trichosanthe, élatérie, céphalandre, telfairie, cyclanthère, sphéranthe, schizocarpe.

— III. *Sicyodées* : Vrilles latérales; une seule loge avec un seul ovule pendant au sommet. Genres : sicyos, chayote.

Les *cucurbitacées* abondent surtout dans les régions chaudes; plus rares sous les zones tempérées, elles disparaissent complètement dans les climats froids. Leurs racines contiennent un principe résineux, acre et amer, qui les rend purgatives ou même vénéneuses, comme la bryone. Les fruits ont, au contraire, une chair douce, sucrée, plus ou moins fondante et parfumée; plusieurs sont alimentaires, comme le melon, la pastèque, la courge, le concombre, la chayote. Les graines ont une saveur douce, et renferment, avec du mucilage, une certaine quantité d'huile fixe; on les emploie en médecine, sous le nom de *remèdes froids*. Plusieurs plantes de cette famille sont cultivées dans les champs et les jardins, soit comme alimentaires, soit comme végétaux de pur agrément.

CUCURBITAIN ou **CUCURBITIN** s. m. (ku-kür-bi-tain = du lat. *cucurbita*, courge). Helminth. Nom donné anciennement à une espèce de ténia dont les anneaux ressemblent à des graines de courge.

— Adjectif : Ver CUCURBITAIN.

CUCURBITAIRE s. f. (ku-kür-bi-tère = du lat. *cucurbita*, courge). Bot. Syn. de *spérin*, genre de champignons.

CUCURBITE s. f. (ku-kür-bi-te = du lat. *cucurbita*, courge). Techn. Partie inférieure de l'alambic qui entre dans le fourneau, et dans laquelle on introduit les matières à distiller.

— Par anal. Récipient où s'opère une distillation : *L'estomac n'est point une cucurbita, c'est un organe*. (Raspail.)

— Minér. Sorte de pierre argileuse qui a quelque ressemblance de forme avec un concombre.

CUCURBITÉ, ÉE adj. (ku-kür-bi-té = du lat. *cucurbita*, courge). Bot. Syn. de *cucurbitacé*, mais avec une acception plus restreinte.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des cucurbitacées, ayant pour type le genre *cucurbita* ou courge : *A la tribu des cucurbitacées viennent se joindre quelques genres moins bien connus*. (Ad. de Jussieu.) *Les cucurbitacées contiennent un suc amer, résineux, purgatif ou émétique*. (F. Hoefel.)

CUCURBITIN, INE adj. (ku-kür-bi-tain, ine = du lat. *cucurbita*, courge). Bot. Se dit des baies qui ressemblent à un potiron.

— s. m. Helminth. V. CUCURBITAIN.

CUCURBITINÉ, ÉE adj. (ku-kür-bi-tiné = du lat. *cucurbita*, courge). Bot. Syn. de *cucurbitacé*.

— s. f. pl. Classe de plantes dicotylédones, dans la méthode d'Ad. Brongniart, comprenant les familles suivantes : cucurbitacées, nandihrobées, bégoniacées et gronoviées.

CUCURI s. m. (ku-ku-ri). Ichtyol. Espèce de chien de mer.

CUCURUCU s. m. (ku-ku-ru-ku). Erpét. Espèce de serpent du Brésil.

CUCUSUS, ville de l'ancienne Asie Mineure, dans la Cappadoce. Lieu d'exil de saint Jean Chrysostome.

CUCUYO s. m. Entom. Nom générique de tous les insectes phosphorescents, au Mexique, plus particulièrement appliqué à une espèce de taupin. || On dit aussi *cucuro*.

— Encycl. Le nom de *cucuyo*, sous lequel on désigne en Amérique tous les insectes phosphorescents, doit s'appliquer surtout à

une espèce de taupin (*elater*) qui possède au plus haut degré la propriété de produire de la lumière. D'après Brown, toutes les parties intérieures de l'insecte jouissent de cette faculté. D'après M. Lacordaire, le principal réservoir de la matière phosphorescente est situé intérieurement à la jonction du thorax et de l'abdomen; tandis que, suivant M. H. Lucas, il serait placé dans les deux taches jaunâtres et arrondies que présentent les angles postérieurs du corselet. Le *cucuyo* ou taupin lumineux (*elater noctilucus*), long d'environ 0 m. 04, est d'un brun noirâtre. Il habite les régions centrales et chaudes de l'Amérique. Pendant le jour, il se tient en repos et ne jette aucun éclat, à moins qu'on ne le renferme dans un lieu sombre et qu'on ne l'agite. Mais, dès que les ténèbres commencent à paraître, il s'élance d'un vol rapide et répand une très-grande clarté. On dirait, dit le Père Du Tertre, que ce sont de petites étoiles errantes dans la campagne. Cet insecte est d'une grande utilité aux naturels du pays. Lorsqu'on a pris des *cucuyos*, on les laisse voler dans la maison, après en avoir fermé les portes; ils furetent alors partout et dévorent les cousins, ces ennemis cruels du sommeil, si incommodes dans ce pays, et dont le taupin lumineux préserve les habitants.

La phosphorescence de ces insectes a été aussi mise à profit. On dit qu'avant l'arrivée des Espagnols les peuples indigènes de l'Amérique ne faisaient point usage de chandeliers; qu'ils se servaient de ces taupins dans leurs maisons pour s'éclairer pendant la nuit. On assure que la lumière que répand le *cucuyo* est assez vive pour permettre de lire et d'écrire à sa seule clarté; que les femmes ne se servent pas d'autre flambeau pour exécuter leurs différents travaux dans les ténèbres.

Lorsque les Indiens, dit V. de Bonmare, voyagent pendant l'obscurité de la nuit, ils en attachent un à chaqueorteil du pied et en portent un autre à la main; c'est là aussi le flambeau, la lanterne dont ils se servent pour aller de nuit à la chasse de l'*utias*, espèce de petit quadrupède de la grandeur d'un rat. On prétend que si on se frotte le visage avec l'humidité provenant des taches luisantes ou étoiles de ce petit phosphore vivant, on paraît tout resplendissant de lumière, tant qu'elle dure. || Lorsqu'on veut aller à la chasse du *cucuyo*, on sort dès le matin avec un tison allumé auquel on fait faire la roue, en ayant soin de se placer sur une hauteur. Les *cucuyos*, attirés par la lueur du tison, viennent pour dévorer les petits insectes qui suivent toujours la lumière, et on les prend en les faisant tomber avec des branches d'arbre. On suppose que la lumière émise par le taupin attire les petits insectes, ce qui lui donne beaucoup de facilité pour s'en emparer. Lorsque le *cucuyo* est pris, il ne vit que quinze jours ou trois semaines au plus; il est très-lumineux tant qu'il se porte bien; mais dès qu'il est malade, qu'il languit, sa lumière s'affaiblit; il ne jette plus aucun éclat après sa mort. Il est rare de voir des *cucuyos* vivants en Europe; cela n'a lieu qu'accidentellement, lorsque les larves ou les nymphes de ces insectes se trouvent dans les bois exotiques que le commerce nous apporte; il faut d'ailleurs qu'elles arrivent chez nous dans une saison assez chaude pour pouvoir achever leur métamorphose.

La mode — où la mode va-t-elle se nicher? — s'est emparée de cet insecte et l'a introduit dans la toilette des belles Mexicaines. Naturellement alors les *cucuyos* ne peuvent remplir leur office que lorsque la nuit est arrivée. Le plus souvent on les met dans de petits sacs de tulle léger, qu'on dispose avec plus ou moins de profusion et de goût sur les jupes. Quelquefois on leur passe une aiguille entre le corselet et la tête, opération qui, à ce qu'on assure, peut se faire sans nuire à l'insecte, et l'on pique cette aiguille dans les cheveux, où elle sert ordinairement à retenir la manille. Une autre manière d'employer les *cucuyos*, et c'est celle qui passe pour le raffinement de l'élegance, consiste à les combiner avec des diamants véritables et des fleurs artificielles faites de plumes de colibri, pour former des coiffures d'un effet ravissant. Toutes ces manipulations ne laissent pas de fatiguer beaucoup ces insectes. Aussi succombent-ils bientôt à la peine; mais les forêts en sont tellement remplies que les morts sont vite remplacés.

CUDA, nom ancien de la Coa, rivière de Portugal.

CUDBEAR s. m. (koud-bir = mot angl., du nom de l'inventeur *Cuthbert-Gordon*). Techn. Matière qui sert à teindre en violet, en pourpre et en cranioi : *Le cudbear est d'un grand éclat, mais a peu de solidité*.

— Encycl. Le *cudbear* est une matière tinctoriale très-remarquable; sa couleur est à peu près semblable à celle de l'orseille. On se procure cette couleur, en Angleterre, en faisant macérer le lichen tartareux ou les lichens des Canaries dans de l'ammoniaque caustique faible, obtenue par la distillation de l'urine pourrie avec la chaux.

CUDDALURE, ville de l'Indoustan anglais. V. KADDALORE.

CUDDATA, ville de l'Indoustan anglais. V. KADDAPA.

CUDENA (Pierre), voyageur espagnol du

commencement du xviii^e siècle. Il fit un voyage au Brésil, et, de retour dans sa patrie, composa une *Description du Brésil dans une étendue de 1,038 milles, etc.*, dans laquelle on trouve des notions intéressantes sur les productions et le commerce de ce pays. La meilleure édition de cet ouvrage est celle qui a été publiée avec une traduction allemande sous le titre de : *Description de l'Amérique portugaise par Cudena* (Brunswick, 1780).

CUDICIE s. f. (ku-di-si). Bot. Syn. douteux de *CRYPTOLEPIDES*.

CUDILLERO, ville d'Espagne, province et à 32 kilom. N.-O. d'Oviedo, sur le golfe de Gascogne; 3,747 hab. Petit port; pêche abondante de saumons. Fabriques de toiles fines et de tonneaux.

CUDON s. m. (ku-don = lat. *cudo*, même sens). Antiq. rom. Casque formé d'une simple coiffe de cuir ou de peau de bête, qu'on liait sous le menton à l'aide d'une courroie.

CUDOR s. m. (ku-dor). Ornith. Nom vulgaire d'une espèce de diécé.

CUDOWA ou **KUDOWA**, village de Prusse, prov. de Silésie, régence de Breslau, cercle de Glatz, dans une position charmante, célèbre par ses eaux froides, carbonatées, sulfureuses, ferrugineuses et arsenicales, connues dès le xviii^e siècle, en usage seulement depuis la fin du xviii^e. Elles émergent par trois sources d'un terrain où se rencontrent des roches granitiques, du grès et du calcaire. Leur densité est de 1,002 et leur température de 11° 3. L'eau de Cudowa, d'après M. le docteur Le Pileur, est tonique, excitante, résolutive, et agit comme reconstituant et comme altérant, en vertu du fer et de l'arsenic qu'elle renferme. On l'emploie en boisson, en bains et en douches. Le climat de Cudowa est assez doux. Ses environs offrent de pittoresques promenades.

CUDREFIN, bourg de Suisse, canton de Vaud, district et à 10 kilom. N. d'Avenches, vis-à-vis de Neuchâtel, sur la rive orientale du lac de ce nom; 650 hab. Ce bourg fut pris par les confédérés en 1475.

CUDWORTH (Raoul ou Rodolphe), philosophe et théologien anglais du plus grand mérite, né à Aller (Somersetshire) en 1617, mort à Cambridge en 1688. Après d'excellentes études faites à l'université de Cambridge, il fut pendant quelque temps précepteur dans une famille et eut, dit-on, pour élève le célèbre Guillaume Temple. Il obtint en 1641 une charge ecclésiastique à North-Cadbury. Ce fut dans l'exercice de cette charge qu'il publia son *Discours sur la vraie notion de la communion*, où il s'efforce de montrer que la communion n'a été, dans le christianisme primitif, qu'une cérémonie sans importance. Ses connaissances classiques, et surtout celle de la langue hébraïque, lui valurent en 1644 d'être élu principal du collège de Clare-Hall à Cambridge, puis, l'année suivante, professeur royal de langue hébraïque. Il avait résigné depuis longtemps déjà ses fonctions ecclésiastiques pour se livrer entièrement à son goût pour l'antiquité et la métaphysique, quand, en 1654, il fut élu président du collège du Christ. Trois ans plus tard, il fut choisi pour faire partie de la commission nommée par le Parlement à l'effet de revoir la traduction de la Bible en anglais. Il fut nommé à une prébende à Gloucester en 1678. La même année il avait mis au jour son livre intitulé : *Le vrai système intellectuel de l'univers* (*The true intellectual system of the universe*; Londres, 1 vol. in-4°). Cet ouvrage reçut dans toute l'Europe une publicité immédiate et considérable. Ce n'était pas sans motif. Indépendamment de la valeur intrinsèque du livre, les propositions hardies qu'il contenait, et entre autres la théorie de Cudworth sur la trinité platonicienne comparée à la trinité chrétienne, eurent un succès de scandale parmi les orthodoxes de l'Eglise anglicane comme de l'Eglise catholique. Une autre querelle entre Bayle et le savant Leclerc, provoquée par lady Masham, fille de Cudworth, à propos de sa théorie du médiateur plastique, occupa pendant quelque temps l'attention du monde savant. Suivant Bayle (*Continuation des idées sur la comète*, t. 1^{er}, § 21, et *Histoire des ouvrages des savants*, art. 12), la supposition de Cudworth, imaginée contre les athées, peut au contraire leur servir d'argument. Suivant Leclerc (*Bibliothèque des savants*, t. VI, VII et IX), elle est d'accord avec les doctrines préconisées par le christianisme sur la nature divine. On sait que le médiateur plastique est une substance intermédiaire par laquelle Cudworth prétend rendre accessible à la raison l'union du corps et de l'âme, deux substances distinctes, et qui, en vertu de leur définition respective, ne peuvent avoir aucun point de contact. L'invention du métaphysicien britannique n'a que le tort d'être le fruit de son imagination.

Un second ouvrage de Cudworth : *Sur la morale éternelle et immuable* (*A treatise concerning eternal and immutable morality*; Londres, 1731, 1 vol. in-8°), peut être considéré comme une suite du précédent. Malgré tout, le *Vrai système intellectuel de l'univers* est une œuvre incomplète, qui devait se composer de trois parties dont il est la première. L'ouvrage entier devait avoir pour titre : *De la nécessité et de la liberté*.

Au dire de Cudworth, il y a trois systèmes qui nient la liberté : 1^o le matérialisme fataliste de Démocrite et d'Epicure ; 2^o le fatalisme théorique de quelques docteurs scolastiques qui font de la volonté arbitraire de Dieu la règle du bien et du mal ; 3^o le fatalisme stoïcien, qui confond la providence et la justice divines avec les lois de la nature. Contre ces trois systèmes, Cudworth voudrait établir trois principes qui formeraient le système intellectuel de l'univers. Il y a un Dieu et un monde spirituel, professe-t-il contre Epicure ; le bien et le juste sont éternels et immuables, répond-il aux nominalistes de la scolastique ; enfin l'homme est libre et responsable de ses œuvres, ce qui est la réfutation de la doctrine stoïcienne. Cudworth n'a établi que son premier principe. Sous prétexte de réfuter Démocrite, il s'attaque en réalité à la philosophie de Hobbes, qu'il aurait pu nommer sans inconvénient. Il s'en prend aussi à Descartes, en contestant que l'harmonie de l'univers puisse résulter de lois mécaniques. Il ne condamne d'ailleurs pas absolument la théorie des atomes ; il considère les atomes comme les corps simples de la nature. Il en trouve partout, chez Anaxagore comme chez Démocrite et Epicure, chez Pythagore et ses disciples. Les monades de Leibnitz n'en diffèrent pas non plus. Hobbes et Démocrite n'ont donc rien d'original et n'ont fait que donner une formule particulière à des idées en circulation. Pour Cudworth, la théorie de Démocrite constitue un véritable athéisme. Il en distingue néanmoins trois autres sortes : 1^o l'athéisme hylopathique (système d'Anaxagore) ; 2^o l'athéisme hylozoïque (système dû à Straton, de Lampsaque) ; 3^o l'athéisme prétendu stoïcien, en vertu duquel l'univers serait organisé comme une plante et se développerait spontanément, sans conscience ni sentiment. On attribue cette théorie à Sénèque et à Plin le Jeune, sans qu'il soit possible de constater si c'est avec raison, du moins dans les œuvres de Sénèque.

Cudworth ramène à deux les quatre systèmes d'athéisme précédents : 1^o celui qui veut tout expliquer par la matière et le mouvement ; c'est celui de Démocrite ; 2^o celui de Straton cité tout à l'heure, et que l'auteur considère comme un véritable panthéisme, faisant de la nature une substance unique et vivante se développant spontanément. L'un et l'autre de ces deux systèmes excluent Dieu. Pour comprendre Dieu, il est nécessaire d'admettre l'existence d'un principe intermédiaire, la nature plastique : « Il est absurde de supposer que tout ce qui arrive dans l'univers soit le résultat du hasard ou d'un mouvement aveugle et purement mécanique, car il y a des choses, comme les phénomènes de la vie et de la sensibilité, dont les lois du mouvement ne peuvent pas rendre compte et qui même leur sont contraires. Il n'est pas plus raisonnable de croire que Dieu intervient directement dans chacun des phénomènes de la nature, dans la génération d'un œiron ou d'une mouche, comme dans les révolutions des astres ; ce serait un miracle continu, contraire à la fois à la majesté de l'Être tout-puissant et à l'idée que nous avons de sa providence ; car il y a dans la nature des désordres, des irrégularités dont Dieu serait alors la cause immédiate. »

On est donc forcé d'admettre une certaine force inférieure qui exécute, sous les ordres de Dieu, sous l'impulsion de sa volonté et la direction de sa sagesse, tout ce que Dieu ne fait point par lui-même, qui imprime à chaque corps le mouvement dont il est susceptible, qui donne à chaque être organisé sa forme, qui préside à tous les phénomènes de la génération et de la vie.

Cet être intermédiaire est spirituel, mais de nature inférieure : on peut le considérer comme l'âme de la matière. Cette âme est présente partout et serait pour ainsi dire la majordome de Dieu. C'est elle qui agit dans l'habitude. De cette manière la chose est à peu près compréhensible. Ce serait la force en vertu de laquelle les êtres contractent des habitudes et se gouvernent par des lois. Rien n'empêche qu'on ne lui attribue une personnalité, pourvu que cette personnalité soit simplement une personnalité logique. C'est bien là l'idée de Cudworth, que peu de gens ont comprise et dont on s'est moqué. Mais, en dehors de cette force générale, qui est une abstraction de l'esprit, Cudworth indique des forces particulières qui seraient dans chaque être les ministres de l'habitude et chargés de veiller à l'exécution des lois naturelles, c'est-à-dire des habitudes contractées par la matière ou par les êtres organisés.

A côté de ces théories, qui ont certes quelque fondement, et de l'analyse souvent intelligente et sensée des systèmes historiques, on trouve dans Cudworth, sur les miracles, les sciences occultes, et surtout les visions extatiques du moyen âge, des explications qui démontrent à quel point il était ignorant de ces phénomènes moraux qui sont évidemment du domaine de la philosophie, mais qui sont loin d'avoir le caractère fantastique et probant qu'il leur attribue.

Outre les ouvrages mentionnés plus haut, on cite encore de Cudworth : des *Sermons* ; des opuscules, parmi lesquels *Deus justificatus ou l'âme divine vengée et justifiée contre les défenseurs de la réprobation absolue et sans condition* (1664) ; et parmi ses œuvres restées manuscrites : un *Traité concernant*

le bien et le mal moral, de 1,000 pages in-folio ; un *Commentaire sur les soixante-dix semaines dont parle le prophète Daniel* (2 vol. in-folio) ; un *Traité sur la création du monde et l'immortalité de l'âme* (1 vol. in-8°) ; *Sur les connaissances des Hébreux*.

CUDWORTH (miss), dite aussi lady Massham, fille du précédent, née en 1658, morte en 1708, fut dit-on l'amie intime de Locke, à qui elle offrit un asile précieux durant les dix dernières années de ce chef illustre de l'école sensualiste. On loue l'esprit, le talent et le caractère de cette femme distinguée. On possède d'elle : un *Discours* (anonyme) concernant l'amour de Dieu (1 vol. in-12, 1698, traduit en français par Coste et attribué à Locke ; Amsterdam, 1708, 1 vol. in-12) ; *Pensées détachées relativement à la vie vertueuse et chrétienne* (1 vol. in-12, 1700).

CUEILLAGE s. m. (keu-lla-je ; 11 mll. — rad. cueillir). Action de cueillir les fruits : *Nous ferons bientôt le cueillage*. || Saison où l'on cueille les fruits : *Nous voici bientôt au cueillage*.

— Techn. Opération consistant à prendre la verre pâteux dans le creuset, soit avec la canne, soit avec tout autre instrument analogue, afin de le travailler : *Cueillage à la canne*. **CUEILLAGE à la cordeline**. || Quantité de matière en fusion prise à la fois.

CUEILLAISSON s. f. (keu-lla-zon ; 11 mll. — rad. cueillir). Syn. de **CUEILLAGE** : *La cueillaison des fruits*.

CUEILLANT (keu-llan ; 11 mll.) part. prés. du v. Cueillir : *Ophélie est morte en cueillant des fleurs*.

CUEILLE s. f. (keu-llé ; 11 mll. — rad. cueillir). Syn. de **CUEILLAGE** : *A ce moment de l'année la cueille des fruits n'est pas encore faite*. (G. Sand.)

— Mar. Larguer d'une pièce à voile. || Tour d'une corde cueille.

CUEILLÉE s. f. (keu-llé ; 11 mll. — rad. cueillir). Syn. de **CUEILLAGE** : *Elle descendit bien vite en faire sur le gazou une seconde cueillée*. (Cl. Robert.)

— Techn. Faisceau de fils redressés par l'engin de l'épinglier.

CUEILLE-FLEURS s. m. Hortic. Ciseaux qui servent à couper les fleurs sur la plante : *Les cueille-fleurs viennent d'Angleterre*.

CUEILLEMENT s. m. (keu-llé-man ; 11 mll. — rad. cueillir). Syn. de **CUEILLAGE**.

CUEILLERET s. m. (keu-llé-rè ; 11 mll. — rad. cueillir). Féod. Livre de recette dans lequel on inscrivait les caps et rentes payés au seigneur par ses tenanciers.

CUEILLERON s. m. (keu-llé-ron ; 11 mll.). Entom. Syn. de **CUEILLERON**.

CUEILLETON s. m. (keu-llé-ton ; 11 mll. — rad. cueillir). Fragment solide qui vient nager au-dessus de la graisse de porc lorsqu'on la fait fondre.

CUEILLETTE s. f. (keu-llé-té ; 11 mll. — rad. cueillir). Action de cueillir ; récolte des fruits et des autres productions de la terre : *La cueillette des cerises, des poires, des pommes, des olives*. *La cueillette des fleurs d'orange*. *Faire la cueillette*. *La cueillette des olives se prolonge quelquefois, dans les années d'abondance et par la négligence des propriétaires, jusqu'en mars et avril*. (R. de Combaud.) *La première propriété a été la cueillette*. (Pelletan.) *Adam n'avait dans le paradis terrestre que le droit de parcourir, de cueillette, de chasse et de pêche*. (Th. Gaut.) *La cueillette du safran exige une population très-nombreuse et peu occupée à d'autres travaux*. (Raspail.) || Saison où se fait cette récolte : *La cueillette approche*.

— Par ext. Action de recueillir, d'amasser quelque chose : *La cueillette des chiffons est aujourd'hui un commerce important*. *À l'emploi de la drague, qui racle et brise tout, les bateaux sous-marins substituent une cueillette à la main, où chaque manoeuvre de corail pourra être choisie*. (L. Figuier.)

— Quête, collecte pour une œuvre charitable ou d'intérêt public. || Vieux en ce sens.

— Mar. Charger un navire en cueillette. En composer le fret avec des marchandises provenant de différents chargeurs.

— Comm. Action de recueillir les chiffons qui servent à faire le papier.

— Techn. Syn. de **CUEILLAGE** dans les verriers. || Opération consistant à prendre le papier feuillé à feuille sur les cordes de l'étendoir, où on l'avait placé pour le faire sécher.

— *Cueillette des pages*. Même opération faite par paquets de feuilles appelées pages.

CUEILLEUR, **EUSE** s. (keu-lléur, eu-ze ; 11 mll. — rad. cueillir). Celui, celle qui cueille des fruits ou des fleurs dans les champs. || Peu usité.

— A. signifié Collecteur, receveur.

— Fam. *Être fait en cueilleur de pommes*, Être mal mis, être mis comme un paysan.

— Techn. Ouvrier chargé de cueillir le verre. || Pièce du rouet à filer l'or.

CUEILLI, **IE** (keu-lli ; 11 mll.) part. passé du v. Cueillir. Détaché de l'arbre ou de la tige : *Fruit cueilli*. *Légumes cueillis*.

— Poét. Pris, en parlant d'un baiser : *Un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris*. Boileau.

— Fig. Emporté, détruit, parce qu'une fleur périclit quand on la cueille : *Vergniaud se pressait de jouir de sa jeunesse comme s'il eût eu le pressentiment qu'elle serait si tôt cueillie*. (Lamart.) || Dont on use, dont on se sert : *Les vérités sont des fruits qui ne doivent être cueillis que bien mûrs*. (Volt.) *Les déceptions sont des vérités cueillies avant le temps*. (Lamart.)

— Constr. *Porte, croisée cueillie en plâtre*. Se dit d'une porte, d'une croisée autour de laquelle on a appliqué une petite bordure de plâtre dressée à la règle sur un mur simplement haurdi.

CUEILLIE s. f. (keu-lli ; 11 mll. — rad. cueillir). Constr. Petite bordure faite sur un mur simplement haurdi, avec du plâtre que l'on dresse à la règle et qui sert de repère pour un travail de crépiage ou de décor.

— Techn. Syn. de **CUEILLÉE**.

CUEILLIR v. a. ou tr. (keu-llir ; 11 mll. — du lat. *culligere*, mettre en tas, rassembler ; *Je cueille, nous cueillons ; je cueillais, nous cueillions ; je cueillis, nous cueillîmes ; je cueillerai, nous cueillerons ; je cueillerais, nous cueillerions ; cueille, cueillons, cueillez ; que je cueille, que nous cueillions ; que je cueillisse, que nous cueillissions ; cueillant ; cueilli, ie*). Détacher de sa tige : *Cueillir du raisin*. *Cueillir des poires*. *Cueillir des haricots*. *Cueillir des roses*. *Cueillir des feuilles de mûrier*. *Il faut cueillir deux échantillons de chaque plante*. (J.-J. Rousseau.) *Les premiers sauvages cueillaient dans les forêts quelques fruits nourriciers*. (Cuv.) *Il est plus facile de cueillir les grappes que de scier les bûches*. (Balz.)

Il détachait les premiers fruits.
Il cueillait les premières roses.

La Fontaine.
Cherchez les effets et les causes,
Nous disent les rêveurs moroses.
Des mots ! des mots ! Cueillons les roses.
De Banville.

— Par ext. Ramasser, recueillir : **CUEILLIR** des chiffons.

Le saphyr cueille sur les fleurs
Les parfums que la terre exhale.
J.-B. Rousseau.

— Fig. Jouir, user de : **CUEILLIR** des plaisirs. *L'amour est une fleur délicate, mais il faut avoir le courage d'aller la cueillir sur les bords d'un précipice affreux*. (H. Bayle.) *L'humanité doit cueillir à la sueur de son front la moisson de l'idée aussi bien que l'autre moisson*. (Pelletan.) *L'expérience est un fruit que l'on ne cueille que lorsqu'il est pourri*. (Alex. Dum. fils.)

Vivez si m'en croyez, n'attendez à demain,
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Ronsard.
Cueillons dès le matin les roses du plaisir,
Souvent il est trop tard le soir pour les cueillir.
(Petit dict. de la cour et de la ville.)

Les plaisirs sont les fleurs que notre divin Maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chaque à sa saison, et par des soins prudents,
En ne peut conserver dans l'hiver de ses ans.
Mais, s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère ;
On néglige aisément leur beauté passagère.

— Poét. *Cueillir un baiser*, Le prendre : *Cueillir un baiser sur les lèvres d'une femme*, *Cueillir des palmiers, des lauriers*, Acquiescer de la gloire, s'illustrer par ses victoires ou par ses œuvres.

— Absol. :
Cueillez, coupez, pilles, il en vient davantage ;
C'est bénédiction...

G. Delavigne.

— *Cueillir un bouquet*, Cueillir les fleurs nécessaires pour composer un bouquet :

J'ai cueilli sur ma route un bouquet d'églantine.
A. de Musset.

— Anc. prat. *Cueillir la dime*, La recueillir.

— Mar. *Cueillir une manoeuvre*, La plier en rond ou en ellipse.

— Techn. Faire la cueillette de : **CUEILLIR** les pages. **CUEILLIR** le papier. **CUEILLIR** le verre. || *Cueillir les fils*, Couper le fil dont on fait des épingles, || *Cueillir la soie*, Boycler la soie étendue sur les platines en faisant descendre les platines à ondes.

— Constr. Faire une cueillie.

— *Cueillir une rose*, Dans le langage précieux des Anglais, et surtout des Anglaises, Satisfaire un besoin naturel.

Il faut avouer qu'elles sont bonnes, les Anglaises, quand elles se lancent dans l'euphémisme. Mme Louise Colet n'y apporterait pas tant de façon, et il faut avouer qu'elle n'aurait pas tort.

Se cueillir v. pr. Être cueilli : *Le raisin se cueille au mois de septembre*. (De Cussy.)

— Fig. S'offrir, en parlant d'une jouissance : *La joie ne se cueille pas deux fois dans une vie, comme les roses de Pœstum deux fois dans une année*. (Baudelaire.)

CUEILLISSAGE s. m. (keu-llis-sa-je ; 11 mll. — rad. cueillir). Techn. Action de cueillir la soie sur les platines. || Mouvement du métier à bas qui plie le fil étendu sur les aiguilles.

CUEILLOIR s. m. (keu-lloir ; 11 mll. — rad. cueillir). Agric. Fanier léger et à claire-voie, dans lequel on met les fruits à mesure qu'ils sont cueillis, pour les porter au marché. On dit aussi **CUEILLOT**. || Fanier ou instrument en

forme de gobelet à bords dentés en scie et muni d'un long manche, dont on se sert pour cueillir les fruits trop élevés pour la main : *Les dômes, découpés en feuillage ou creusés en forme de cueilloirs, deviennent autant de corbeilles*. (Chateaub.)

CUELLAIRE s. f. (kuèl-lè-re). Bot. Syn. de **CLÉTHRA**.

CUELLAR, ville d'Espagne, prov. et à 46 kilom. N. de Ségovie, ch.-l. de juridiction civile, en amphithéâtre sur la penchante d'une colline ; 3,000 hab. Fabriques de toiles, tanneries, linages ; culture de la garance. Cette ville, irrégulière et mal bâtie, est en partie entourée de murailles percées de quatre portes. On y remarque un vieux château entouré de beaux jardins, un hôpital, plusieurs églises, un collège et de nombreux couvents, notamment celui de Saint-François, intéressant construction du xiii^e siècle.

CUELLAR (Geronimo de), poète dramatique espagnol, né en 1608, mort en 1669. Il jouit de la faveur de Philippe V et remplit les fonctions de secrétaire des ordres militaires. Cuellar a composé plusieurs pièces généralement médiocres. La plus remarquable et la plus curieuse est intitulée : *el Pastelero de Madrid* (le Pâtissier de Madrid). L'auteur y a habilement mis en scène un pâtissier qui, sous le règne de Philippe II, parvint à se faire passer pour le roi de Portugal Sébastien, tué en Afrique, et finit par être pendu.

CUELLO, petite ville de l'Amérique du Sud, dans la république de la Nouvelle-Grenade, Etat de Gundimarcha, province de Mariquita, sur la petite rivière de son nom, près de son confluent avec la Saldana ; 3,600 hab. Récolte et commerce de cacao, de tabac et de maïs.

CUEMS ou **CUENS** s. m. (kuëms ou kuëns). Forme ancienne du mot **COMTE**.

CUENÇA s. m. (ku-ain-sa — nom d'une ville d'Espagne), Comm. Sorte d'étoffe de laine qui se fabrique en Espagne.

CUENÇA, ville d'Espagne, ch.-l. de la province de son nom, à 123 kilom. S.-E. de Madrid, au confluent de l'Escar et du Jucar ; 1,400 hab. Evêché, suffragant de l'archevêché de Tolède ; résidence des principales autorités de la province. Commerce de céréales, miel, cire, safran, étoffes de laine, papiers ; élevage de bétail. La ville, qu'entourent de hautes murailles et dans laquelle on pénètre par six portes, communique avec ses faubourgs au moyen de huit ponts. Ses édifices, plus développés en hauteur qu'en largeur, forment, dit M. de Lavigne, comme une pyramide de maisons sillonnées de rues étroites, tortueuses, peu accessibles et fort mal entretenues. La cathédrale est un remarquable édifice gothique de date très-ancienne. Les chapelles sont presque toutes dignes d'attention. Nous signalerons principalement : celle où se trouvent les fonts baptismaux ; la chapelle des Apôtres, revêtue de pierre blanche délicatement sculptée ; celle de *Sagrario*, ornée de marbres et de trois stalles de bois, d'ordre corinthien. La sacristie renferme de riches ornements d'or et d'argent, de bonnes peintures, et le tombeau de l'évêque don Ramon Falcon. La *salle capitulaire* est vaste et ornée de lambris et de stalles. La chapelle des *Alhornoas* possède des peintures de Hernando Yañez et deux tombeaux sur lesquels sont couchés, couverts d'armes finement sculptées, Gil Alvarez de Albornoz et Alvaro Garcia de Albornoz, son fils. L'entrée du cloître est d'une grande richesse d'ornementation.

L'eau qui alimente les fontaines est amenée dans la ville de l'une des montagnes voisines par des conduits et des siphons. On ne sait rien de positif sur Cuença avant l'invasion des Arabes, qui y bâtinrent une puissante forteresse. Alphonse IX de Castille l'enleva aux Maures en 1177.

CUENÇA (provincer de), division administrative de l'Espagne, comprise entre les provinces de Guadalajara au N., de Teruel et de Valence à l'E., d'Albacete au S., de Ciudad-Real, de Tolède et de Madrid à l'O. Superficie, 21,266 kilom. carrés ; 229,959 hab. Sol hérissé de montagnes, dont la principale chaîne traverse la province du N.-O. au S.-O., en reliant la sierra de Molina à la sierra Morena ; quelques plaines peu étendues vers le S.-E. Les principaux cours d'eau de la province sont le Tage, qui y prend sa source dans la partie septentrionale, le Jucar, le Cabriel, la Saona, le Tabraque. Un sixième des terres est cultivé, le reste est en friche ou en pâturages, et de nombreux troupeaux transhumants s'y rendent en été. Dans les vallées et dans les plaines, on récolte des céréales, du vin, de l'huile, du safran, du chanvre, du lin ; les montagnes fournissent du bois de construction et recèlent des mines de fer, de plomb, de charbon, d'or, de jaspé, d'alun, de cristal de roche, etc. On trouve dans cette province des forges et des fonderies de fer et de cuivre ; des fabriques de draps communs et de toiles, des verreries, des papeteries et des tanneries. La province de Cuença a été formée en 1833 de la partie orientale de la Nouvelle-Castille.

CUENÇA (SANTA-ANNA DE), ville de l'Amérique du Sud, dans la république de l'Équateur, à 101 kilom. S.-E. de Guayaquil, sur 2° 55' 3" de lat. S. et 81° 33' 38" de long. O., admirablement située dans une belle vallée ;

20,000 hab. Siège d'un évêché; collège, séminaire. Fabrication de cotonnades, de chapeaux et de fromages estimés. Exploitation de mines d'argent dans les environs. Beau couvent de jésuites. Aux environs, ruines de monuments indiens parmi lesquels on remarque la grande chaussée des Incas. Au S. de la ville se dresse la montagne de Tarqui, que La Condamine, Godin et Bouguer choisirent pour base du méridien en 1742.

CUEV s. m. (kuér). Forme ancienne du mot **CUER**.

CUÈRE s. f. (kuè-re). Anc. législ. Tribunal et juridiction des échevins et autres officiers d'une commune flamande.

CUERFRÈRE s. m. (kuér-frè-re — de *cuère* et de *frère*). Anc. législ. Bourgeois d'une commune flamande.

CUÉRIER s. m. (kuè-rié — rad. *cuère*). Anc. législ. Membre d'une cuère flamande.

CUERNAVACA, ville du Mexique, Etat et à 60 kilom. S. de Mexico, sur le versant méridional d'une ramification de la chaîne des Cordillères, sous un climat tempéré, qui permet aux habitants la culture de tous les fruits d'Europe. Dans son voisinage se trouve le retranchement militaire de Xochicalco. Cette ville est située à 1,332 m. au-dessus du niveau de la mer, dans une vallée remarquablement fertile. L'église paroissiale a été construite par Cortez, qui y avait un palais, aujourd'hui converti en caserne. Il y a dans les environs de Cuernavaca un grand village dont les habitants, tous Indiens, ont tenu à honneur de se conserver purs de tout mélange avec la race conquérante. A l'exception de la religion, ils ont conservé, sous la domination espagnole, leurs coutumes et leurs usages. On retrouve même chez eux les hiéroglyphes aztèques, dont ils continuent à se servir pour les besoins de la vie.

CUERNE, bourg et commune de Belgique, province de la Flandre occidentale, arrond. et à 3 kilom. N.-E. de Contrai, sur la Lys; 2,500 hab. Tissage de lin et de coton; distilleries.

CUERS, ville de France (Var), ch.-l. de cant., arrond. et à 21 kilom. N.-E. de Toulon, au pied d'une colline plantée de vignes, d'oliviers et d'arbres fruitiers; pop. aggl. 3,738 hab. — pop. tot. 4,295 hab. Fabriques et commerce important d'huile d'olive. Ce bourg était autrefois entouré de murs et défendu par un château fort, dont il subsiste quelques débris.

CUERSSEUR s. f. (kuér-seur — de *cuère* et de *seur*). Anc. législ. Bourgeoise d'une commune flamande.

CUESTA (don Gregorio-Garcia DE LA), général espagnol, né dans la Vieille-Castille en 1740, mort en 1812. Brigadier au début de la guerre entre la France et l'Espagne (1793), il se distingua par son courage en diverses rencontres, notamment à Saint-Féréol, obtint le grade de maréchal de camp, s'empara de la Cerdaigne en 1795, et, après la conclusion de la paix de Bâle, fut nommé lieutenant général, puis président du conseil de Castille (1798). Capitaine général de la Vieille-Castille lors de l'invasion des Français (1808), Cuesta prit les armes, se fit battre par les généraux Lasalle et Merle, fut destitué par la junte de Séville (1809), reçut toutefois quelque temps après le commandement en chef, perdit la bataille de Medellin et se démit de son commandement. Il se retira alors dans l'île Majorque, et termina ses jours à Palma. C'était un général infatigable et intrépide, mais de peu d'intelligence.

CUEVE s. f. (kuè). Forme ancienne du mot **QUEVE**.

CUÉUR s. m. (keur). Forme ancienne du mot **CHÉUR**.

CUÉURIER s. m. (keu-rié — rad. *cuère*). Maître de chœur; chanteur. Vieux-mot.

CUÉUS s. m. (keu). Forme ancienne du mot **QUEUX**, cuisinier. On écrivait aussi **cuéz**.

CUÉUX s. m. (keu). Lingot, gueuse. Vieux mot.

CUEVA (LA), bourg d'Espagne, dans la Castille, sur l'Araviana; 300 hab. — Cette petite localité a donné son nom à une famille espagnole ancienne et considérable, dont plusieurs membres ont joué un rôle dans l'histoire. Elle avait pour chef, au milieu du xve siècle, Diego-Fernandez DE LA CUEVA, vicomte de Huélma, père de trois fils. L'un fut évêque de Palencia; un autre, Beltram DE LA CUEVA, fut l'auteur de la branche des ducs d'Albuquerque, et le favori de Henri IV, roi de Castille, surnommé l'Impuissant. Cette branche d'Albuquerque a produit des vicerois d'Aragon, de Navarre, de Catalogne, de Sicile, de la Nouvelle-Espagne, etc., et a fourni les rameaux des marquis de Flores d'Avila, des comtes de Siruela et des marquis de Ladrada. Jean DE LA CUEVA, fils aîné de Diego-Fernandez, a continué la filiation directe, éteinte à la fin du xvie siècle, après avoir fourni le rameau des marquis de Bedmar, dont le dernier représentant, Isidore-Jean-Joseph-Dominique DE LA CUEVA, mort en 1733, avait successivement été commandant des Pays-Bas espagnols, vice-roi de Sicile et ministre de la guerre.

CUEVA (Beltram DE LA), duc d'Albuquerque,

mort en 1492. Il fut accusé de relations coupables avec la reine Isabelle de Portugal, relations autorisées, dit-on, par le roi Henri IV de Castille lui-même, qui se savait impuissant. Il jouit d'une grande faveur auprès de ce prince. Son crédit excita la jalousie des grands, qu'il combattit à Medina-del-Campo en 1464. Après la mort de Henri, il soutint, en 1475, les droits de Ferdinand et d'Isabelle contre la princesse Jeanne, dont il passait pour être le père, et qu'on appelait pour cette raison la *Beltraneja*.

CUEVA (Jean DE LA), poète espagnol; né à Séville, vivait vers le milieu du xvie siècle. On n'a aucun détail sur sa vie. Il avait beaucoup étudié les anciens et surtout Ovide, qu'il chercha quelquefois à imiter. La scène espagnole lui doit quelques réformes, et l'on trouve dans ses pièces plus d'art, plus de régularité, un style plus élevé que dans celles de ses prédécesseurs. Les plus remarquables sont les tragédies de la *Mort de Virginie*, le *Prince tyran* et les *Sept enfants de Lara*. On a encore de lui un *Art poétique*, purement écrit, et qui contient des renseignements utiles sur l'histoire de la poésie espagnole, mais qui ne justifie pas son titre; un poème héroïque sur la *Conquête de la Bétique* (1603); un recueil de poésies diverses, *Obras*, des poésies lyriques, et un recueil de plus de cent ballades, sous le titre de: *Coro Fiebo de romances historiales* (Séville, 1587-1588), tirées généralement des annales grecques et latines; quatre ou cinq seulement traitent de l'histoire d'Espagne. Sa réputation tient surtout à ce fait qu'il a été le premier Espagnol qui se soit essayé dans la poésie didactique; l'*Ejemplar poético*, qu'il a composé en 1605, mais qui a été imprimé seulement en 1774, dans le huitième volume du *Parnaso español*, est, en effet, le premier et le plus original des poèmes espagnols de ce genre.

CUEVA (Alphonse DE LA), prélat et diplomate espagnol. V. BEDMAR.

CUEVAS, ville d'Espagne, province et à 61 kilom. N.-E. d'Almería, sur la rive droite de l'Almanzor, à 9 kilom. de la Méditerranée; 9,500 hab. Exploitation de mines de fer, fontaines; commerce d'étoffes, de vin et d'huile.

CUEVAS-DE-MOSQUERA, ville d'Espagne, province et à 35 kilom. N. de Castellon-de-la-Plana, juridiction d'Albacacer, sur la petite rivière du Rio-Seco; 3,260 hab. Moulins à farine; distillerie d'eau-de-vie.

CUEVAS (Pierre DE LAS), peintre espagnol, né à Madrid, mort en 1635. Il se fit connaître par sa science du dessin, et ouvrit une école d'où sont sortis plusieurs artistes fort distingués. — Son fils, Eugène DE LAS CUEVAS, né à Madrid en 1620, fut à la fois mathématicien, poète, musicien et peintre. Il excella surtout dans le portrait et dans les petits tableaux de genre, qu'il exécutait avec une extrême finesse et un goût exquis. Sa réputation le fit choisir pour donner des leçons à don Juan d'Autriche, fils de Philippe IV.

CUEVRIR v. a. ou tr. (kuè-vrir). Forme ancienne du mot **COUVRIR**.

CUFÄLER (Abraham), philosophe hollandais de la fin du xviii^e siècle. Il était partisan de Spinoza, et se proposait de publier, d'après les principes de son maître, les éléments de toutes les sciences que comprenait alors le vaste domaine de la philosophie. Il a exécuté son projet seulement en ce qui concerne la logique, les sciences mathématiques et la physique.

La logique de Cufäler est intitulée: *Specimen artis ratiocinandi naturalis et artificialis ad pantosophia principia manuducens* (Hambourg, 1864, 1 vol. in-12). L'ouvrage contient cinq chapitres. On voit figurer à leur en-tête le nom, la proposition, le syllogisme, l'erreur et la méthode. Ce sont des prétextes qui cachent une exposition dogmatique des opinions professées par Spinoza. A propos du nom, Cufäler enseigne qu'il n'existe dans l'univers qu'une substance unique, l'être en soi et par soi (*ens in se et per se* de la philosophie cartésienne), et que tout ce qui ne porte pas le caractère de l'être en soi et par soi n'est qu'un mode fugitif de l'être.

Quand il en vient à traiter de la proposition, il s'occupe de la nature de l'âme et de ses rapports. L'âme n'est qu'un mode de la pensée qui se nomme conscience. Nos idées, nos sentiments, en un mot nos facultés en général ne sont que des modes particuliers de la conscience. Il y a de l'ordonnance entre ces modes; les uns tiennent aux mouvements du corps, et vivent entre eux dans le même ordre que les modes divers de la pensée. D'autres modes ne tiennent au corps d'aucune manière: ce sont les idées innées, qu'on appelle indifféremment idées innées ou idées intellectuelles.

Quoique l'auteur admette l'existence des idées innées, il cherche à démontrer qu'elles ne sont que de l'arithmétique, c'est-à-dire de l'addition et de la soustraction, d'après l'enseignement de Hobbes. La volonté est le désir de persévérer à vivre, ce qui est du Spinoza pur. La liberté est encore ce désir, mais affranchi des obstacles supposés dans la proposition qui précède. Le libre arbitre est donc un non-sens, aussi bien que la survivance de l'âme au corps: comme l'âme n'est que le résultat d'un mode transitoire de la substance, elle ne survit pas à ce mode, c'est-à-dire à la désagrégation des organes physiques de l'homme.

Les trois chapitres intitulés: *Du syllogisme, De l'erreur et De la méthode*, sont en réalité consacrés à la morale, au droit naturel et à la métaphysique de Spinoza. L'auteur s'attache à défendre son maître contre le reproche d'athéisme, auquel il était généralement en lutte parmi les philosophes du temps; il prétend même que Spinoza ne touche pas au christianisme, puisque la révélation et la philosophie sont deux terrains séparés, et qu'on peut admettre comme philosophe ce qu'on n'admet point comme chrétien.

Cufäler est bien réellement le vulgarisateur de la doctrine de Spinoza, qu'il dégage des formes abruptes et notamment de cet appareil géométrique qui fut si longtemps un repoussoir, même pour les savants, et un obstacle insurmontable à la diffusion du panthéisme en Europe.

L'œuvre de Cufäler fut d'ailleurs imprimée à Amsterdam, et non à Hambourg comme l'indique le titre. Ses autres ouvrages n'ont conservé aucune valeur scientifique.

CUFAT ou CUFFAT s. m. (ku-fa). Min. Grande benne, ayant ordinairement une capacité de 10 à 22 hectol., que l'on emploie, dans certaines mines, pour amener au jour les produits de l'exploitation.

CUFF (Henri), littérateur anglais, né dans le comté de Sommerset en 1560, mort en 1601. Il professa le grec à Oxford, puis devint secrétaire du fameux comte d'Essex, qui venait d'être nommé lieutenant d'Irlande. Homme de beaucoup d'esprit, d'un vaste savoir, et en même temps homme d'action, aimant les aventures hasardeuses, Cuff conseilla, dit-on, le comte d'Essex, l'encouragea dans ses projets ambitieux, et le dissuada de faire sa soumission à Elisabeth. Lorsque le comte fut arrêté et mis en jugement, il reprocha amèrement à son secrétaire d'être la cause de tous ses malheurs. Cuff tint en cette circonstance une conduite très-digne, n'accusa personne, et subit le dernier supplice avec une grande fermeté. On a de lui: *Différence des âges de la vie humaine* (Londres, 1607, in-8°), ouvrage qui eut un grand succès.

CUFFEE (Paul), capitaine de navire américain, né dans l'une des îles Elisabeth, près de New-Bedford, Etat de Massachusetts (Etats-Unis), en 1759, mort en 1818. Son père, négro originaire d'Afrique, avait été esclave; sa mère était d'origine indienne. Doué d'une magnifique prestance, d'un sens commun peu ordinaire et d'un génie industriel et entreprenant, il amassa, dans le commerce maritime, une fortune considérable, et, pendant nombre d'années, commanda son propre navire, manœuvré par un équipage exclusivement composé de nègres. Il visita un grand nombre de ports, tant en Amérique que dans l'ancien monde. C'était un membre estimé et très-influent de la Société des quakers ou amis. On raconte qu'un jour un agent des douanes de Norfolk, dans l'Etat de Virginie, lui ayant refusé l'entrée du port, sous prétexte qu'il était négro, il se rendit immédiatement à Washington, pour soumettre le cas au président Madison, qu'il connaissait intimement, et obtint sur-le-champ un ordre qui obligeait l'agent des douanes à lui laisser la libre entrée du port. Dans la dernière phase de sa vie, le capitaine Cuffee encouragea de tout son pouvoir l'émigration à Sierra-Leone des nègres libres de l'Amérique du Nord. Il entretenait à ce sujet une correspondance très-active avec des amis haut placés en Angleterre et en Afrique, et en 1811 il visita la colonie, afin de s'assurer par lui-même des avantages de cette colonisation. En 1815, il conduisit à Sierra-Leone trente-huit émigrants de couleur, dont trente exclusivement à ses frais, et en arrivant à destination il leur fournit tous les moyens de subsistance. Cet acte philanthropique lui coûta environ 4,000 dollars (20,000 fr.). Il aurait bien voulu transporter sur la côte d'Afrique d'autres compagnies d'émigrants; mais, tandis qu'il attendait la permission du gouvernement britannique, les bâtiments américains étant en ce moment exclus du commerce avec les colonies anglaises, il fut attaqué de la maladie dont il mourut.

CUFIQUE adj. (ku-fä-ke). Philol. et numism. Syn. de **COUFIQUE**.

CUGAND ou CUGAN, bourg et commune de France (Vendée), cant. de Montaigu, arrond. et à 48 kilom. N. de Napoléon-Vendée, sur la rive gauche de la Sèvre-Nantaise; pop. aggl. 606 hab. — pop. tot. 2,187 hab. Papeterie; filature de lin et de laine; fabriques de draps et de futaines, minoteries.

CUGGIONO, bourg d'Italie, à 28 kilom. N.-O. de Milan, à 7 kilom. N. de Magenta; 2,600 hab. Nombreuses fabriques de soie.

CUGIA (Effisio), général italien, né en Sardaigne, vers 1820, d'une famille noble. Il fit de brillantes études à l'académie militaire de Turin, en sortit officier d'artillerie, se distingua dans la campagne de 1848, et eut un rapide avancement. Lieutenant-colonel en 1859, et chef d'état-major de la division Cialdini, il se signala à la Sesia, à Palestro, etc. Promu général de brigade après la guerre, il exerça en 1860 les fonctions de ministre de la guerre d'abord à Naples, ensuite à Turin; mais sa jeunesse empêcha de lui en donner officiellement le titre. Il fut envoyé au parlement italien de 1861 par son pays natal, et y prit souvent la parole en faveur du ministre Fanti.

Lorsque, en 1862, Garibaldi rassembla ses volontaires en Sicile pour les conduire à cette expédition qui devait si malheureusement se terminer à Aspromonte, le ministre Rattazzi envoya en Sicile le lieutenant général Cugia avec pleins pouvoirs. Arrivé à Palerme, ce dernier chargea le général Ricotti de cerner Garibaldi; mais on sait comment celui-ci échappa aux troupes qui l'entouraient. Cugia revint à Turin en 1863, et justifia devant la chambre son administration, qui avait été l'objet de diverses attaques. Chargé du commandement d'une division du 3^e corps d'armée, lors de la campagne de 1866, le général Cugia prit une part importante à la bataille de Custoza, où malheureusement tous les généraux italiens ne montrèrent pas autant que lui d'intelligence militaire et de décision. Entré en ligne dès le matin avec sa division, il rétablit les communications entre les divisions Bixio et Brignone, et lorsque cette dernière eut perdu les positions de Custoza, de Monte-Torre et de Monte-Croce, qui étaient l'objet des principales attaques des Autrichiens, Cugia, de concert avec la division Govone, reprit très-brillamment ces positions, et s'y maintint toute la journée, jusqu'à cinq heures et demie du soir. En mars 1867, le général Cugia est entré dans le cabinet Ricasoli comme ministre de la guerre.

CUGLIERI, bourg d'Italie, dans l'île de Sardaigne, division de Nuoro, ch.-l. de l'intendance et de la préfecture de son nom, à 26 kilom. N.-E. d'Aristano; 4,199 hab. Récolte d'huile la plus estimée de l'île.

CUGNAL, corsaire indien, mort en 1600. Il devint fameux vers la fin du xvi^e siècle par ses entreprises aussi audacieuses qu'extraordinaires, et par les pertes considérables qu'il fit éprouver à la marine portugaise sur les côtes de l'Inde. Il avait obtenu du roi de Calicut la permission de construire une forteresse dans ses Etats. Les Portugais vinrent l'y assiéger sans résultat en 1598; mais, renforcés dans la suite par des troupes du zamorin, ils recommencèrent le siège l'année suivante. Forcé de se rendre, Cugnal fut conduit à Goa, où il eut la tête tranchée.

CUGNATELLA s. f. (kou-gna-tè-la). Métrol. Mesure de capacité qui était naguère usitée à Rome, et qui valait 8 lit. 21.

CUGNET DE MONTARLOT (Claude-François), homme politique français, né près de Montarlot (Franche-Comté) en 1778, mort à Almería (Espagne) en 1824. Il servit sous la République et sous l'Empire, se rendit à Paris au commencement de la Restauration, et ne cessa, à partir de ce moment, de faire l'opposition la plus vive au gouvernement des Bourbons. Arrêté en 1816, comme ayant fait partie de la société secrète des Chevaliers du lion, il fut acquitté après dix-huit mois de prison préventive. En 1818, il devint l'éditeur responsable du *Nouvel homme gris*, journal de l'opposition, fut envoyé l'année suivante en cour d'assises pour avoir insulté les Suisses, publia en 1820 une brochure intitulée: *Opinion et protestation*, qui lui valut une nouvelle arrestation, et se vit peu après impliqué dans le complot désigné sous le nom de Conspiration de l'Est, et ayant pour but, d'après l'acte d'accusation, d'enlever et de tuer le duc d'Angoulême dans un voyage. Relâché au bout de quelques mois, Cugnet se rendit en Espagne en 1822, y combattit dans les rangs des libéraux, fut fait prisonnier par les troupes royales et fusillé.

CUGNEU s. m. (ku-gneu; gn mil.). Gâteau de forme ovale, d'une épaisseur de 0 m. 03 à 0 m. 04, de 0 m. 35 à 0 m. 40 de longueur, sur 0 m. 15 à 0 m. 20 de largeur, que, dans quelques provinces de l'Est, les tenanciers et les vassaux étaient tenus d'apporter à certains monastères à l'époque de Noël: *Jadis les cugneux étaient faits en forme de croissant, pour figurer la lune, comme ceux que faisaient les Hébreux. De nos jours les cugneux existent encore en Lorraine, et sont donnés par les parains et les marraines le jour de Noël.*

CUGNIÈRES ou CONGNIÈRES (Pierre DE), juriconsulte français du xiv^e siècle, avocat à Paris sous le règne de Philippe IV de Valois. Ce fut lui qui, lors de l'assemblée des prélats et des barons en 1259, exposa les griefs des laïques contre les clercs, défendit l'autorité temporelle contre la puissance spirituelle, et soutint les droits du roi contre Roger, archevêque de Sens (plus tard pape sous le nom de Clément VI), qui défendait les droits de la papauté. Goldart a publié les actes de cette controverse célèbre dans son recueil intitulé: *Monarchia sancti romani imperii* (1621).

CUGNOT (Nicolas-Joseph), ingénieur militaire et mécanicien français, né à Void (Lorraine) en 1725, mort en 1804. Il inventa un fusil que le maréchal de Saxe mit en usage parmi les uhlands, et une voiture à vapeur ingénieuse (1771) qui ne put fonctionner, mais qui a été déposée au Conservatoire de Paris. Tombé dans la misère, Cugnot reçut de Bonaparte, premier consul, une pension de 1,000 fr. On a de lui: *Eléments de l'art militaire ancien et moderne* (1766, 2 vol. in-12); *Fortification de campagne* (1769, in-12); *Théorie de la fortification* (1778, in-12).

CUGOANO (Ottobah), écrivain négro, vivait au xviii^e siècle à Agimaque, sur la côte d'Or (Guinée). Enlevé avec d'autres nègres, il fut longtemps esclave à la Grenade, dut sa

liberté à lord Hoth, qui l'emmena en Angleterre; puis il entra au service de Cosway, premier peintre du prince de Galles. Il a composé en anglais des *Reflexions sur la traite et l'esclavage des nègres*, ouvrage dont il a paru une traduction française à Paris (1788, in-12).

CUI BONO, mots latins qui signifient *A quoi bon? Dans quel but? Dans quel intérêt?* et qui peuvent être aussi synonymes de but final, comme dans la phrase suivante :

« En toute chose, ce qu'on veut surtout savoir, c'est la fin; et il n'y aurait rien à savoir aucun intérêt sérieux, si l'on n'espérait pas parvenir à connaître la *cui bono*. »

DAMIRON.

CUIC s. m. (kui — onomatop.). Cri de certains petits oiseaux : *Le maître quitte sa place, et alors commence une véritable chasse, une battue de pupitres, jusqu'à ce que de nouveaux cuics le guident au gîte.* (R. Ourliac.)

CUICHUNCHILLI s. m. (kui-cheun-chil-li). Pharm. Nom donné à la racine de l'*ianidium Marcuati*, de la famille des violariées, qui a été recommandée contre la lèpre, et que l'on range parmi les faux ipécacuanas.

CUICTE, **CUICTE** (kui, kui-te). Forme ancienne du part. passé du v. Cuire.

CUICULUM, ville de l'Afrique ancienne, dans la Numidie, à l'O. de Cirta. C'est aujourd'hui la ville de Djimilah.

CUIDER v. a. ou tr. (kui-dé — du lat. *co-gitare*, penser). S'imaginer, croire :
Tel, comme dit Merlin, *cuide* engeigner autrui
Qui souvent s'engage lui-même.

LA FONTAINE.

Lorsque Maillard, juge d'enfer, menoit
A Montfaucon Samblancet l'âme rendre,
A votre avis, lequel des deux tenoit
Meilleur maintien? Pour vous le faire entendre,
Maillard sembloit homme que mort va prendre,
Et Samblancet fut si ferme vaillant
Que l'on *cuideroit* pour vrai qu'il menât pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillard.

MAROT.

« Vieux mot. On a dit aussi **CUIDER**.

Se *cuider* v. pr. Se pavanner : *Quelques vieux et plats courtisans regrettoient, à la mort du roi, de n'avoir plus à se cuider parmi les sots, les ignorants et les étrangers.* (St-Sim.)

Vieux mot.

CUIDER s. m. (kui-dé). Agric. Panier long, qui sert à cueillir et à transporter les fruits.

CUÏÈTE, **CUÏÈTE**. Bot. Syn. de **CUÏÈTE**, **CUÏÈTE**.

CUIGNÉE s. f. (kui-gné; *gn* mil.). Forme ancienne du mot **COGNÉE**.

CUIL s. m. (kui). Ornith. Coucou du Malabar.

— **Encycl.** *Le cuil* ou coucou tacheté est un peu plus petit que notre coucou d'Europe. Son plumage est d'un gris cendré ou noirâtre, tacheté de blanc en dessous; brun noirâtre, avec des taches transversales cendrées, en dessous; la queue est noire; le bec, les pieds et les ongles sont cendrés; l'iris est orangé. Cet oiseau habite les côtes du Malabar, et a des mœurs analogues à celles de ses congénères. Il ne vit que d'insectes, et passe pour un excellent gibier. Cependant les Indiens ne lui font pas la chasse, sans doute à cause de son ramage agréable, ce qui a fait donner à cet oiseau le nom scientifique de *cusculus honoratus*.

CUILIÉ s. f. (kui-lié — rad. *cueillir*). Cueillette des fruits, récolte. « Vieux mot.

CUIILLER ou **CUIILLÈRE** s. f. (kui-llè-re; *ll* mil. — lat. *cochlear*; de *cochlea*, coquille). Ustensile de table, composé d'un manche et d'une partie creuse, dont on fait usage pour servir ou pour manger le potage et les aliments liquides ou peu consistants : *CUIILLER d'argent*. *CUIILLER d'étain*. *CUIILLER à soupe*. *Petite CUIILLER*. *L'usage des CUIILLÈRES était généralement adopté vers la fin du xiv^e siècle.* (Le Roux.) *Il est question de CUIILLÈRES dans le testament de saint Remi, archevêque de Reims.* (Chérueil.) *Les Turcs les plus élégants ne se servent de fourchettes et de CUIILLÈRES que devant les étrangers et pour faire preuve de civilisation.* (Th. Gaut.)

— *Cuiller à pot*, Cuiller munie d'un long manche, dont on se sert à la cuisine pour puiser le bouillon dans le pot et tremper la soupe. « *Cuiller à café*, Très-petite cuiller. « *Cuiller à punch*, Grande cuiller, de forme particulière, pour agiter et servir le punch.

— Hist. *Chevaliers de la cuiller*, Nom que se donnaient les nobles du pays de Vaud, qui s'étaient promis de manger les Gênois à la cuiller.

— Liturg. Petit ustensile à l'aide duquel, dans les premiers temps du christianisme, on retirait l'hostie du calice.

— Archéol. *Cuillers de toilette*, Sorte de cuillers ornées, que l'on trouve dans les monuments égyptiens.

— Mar. Instrument pour décharger les bouches à feu. « Grosse et longue gouge, sorte de foret acéré et coupant, servant à percer les pompes. « *Cuiller à canon*, Cuiller en cuivre mince. « *Cuiller à brai*, Cuiller en fer, à bec, qui sert aux calfatés pour prendre le brai chaud et le verser sur l'étope des coutures fraîches. « *Cuiller de cure-môle*,

Grosse cuiller de tôle ou de fer battu. « *Cuiller du coq*, Espèce de casserole de cuire ou de fer battu, dont se sert le coq pour prendre le bouillon de la grande chaudière.

— Art milit. *Cuiller à boulets rouges*, Outil servant à transporter le boulet du fourneau dans la pièce.

— Pêch. Petit instrument de pêche à la ligne, qui ressemble à une cuiller d'argent dont on aurait supprimé le manche.

— Art culin. *Biscuit à la cuiller*, Sorte de biscuit extrêmement léger.

— Techn. Nom d'un grand nombre d'outils, ayant la forme d'une cuiller, en usage dans différentes industries : *CUIILLER à fondre le plomb*. *CUIILLER à scier de pierre*. *CUIILLER à brai*. *CUIILLER d'égoutier*. « Tarière de sabotier. « Bolte de fer qui embrasse le bout de l'essieu des roues d'un carrosse.

— Const. Pierre creusée au milieu, pour recevoir l'eau qui tombe.

— Chir. Nom donné à divers instruments de chirurgie : *Les CUIILLERS du forceps*.

— Ornith. *Cuiller*, Nom vulgaire de la spatule, à cause de la forme de son bec.

— Moll. *Cuiller*, Nom marchand de plusieurs espèces de coquilles.

— Bot. *Herbe aux cuillers*, Nom vulgaire du cochléaria. « *Cuiller des arbres*, Espèce d'aguric.

— Rem. La forme *cuiller*, bien que préférée par l'Académie comme plus usitée, offre deux anomalies, dont l'une devrait suffire pour la faire rejeter : son genre d'abord, qui ne convient pas à sa terminaison, ensuite sa prononciation, qui est celle de *cuillière*. Henri IV demandait déjà que le mot *cuiller* fût masculin; l'usage n'a pas fait droit à ce vœu royal, et a introduit *cuillière* pour conserver le genre en changeant la forme.

— **Encycl.** Archéol. *Cuillers de toilette*. Ces *cuillers* égyptiennes, qui remontent au xviii^e siècle environ avant l'ère chrétienne, paraissent avoir été destinées à délayer dans l'eau certains ingrédients. Leurs manches sont chargés d'ornements d'une étonnante variété et d'un style charmant. Tantôt c'est un écuquie portant une cruche, tantôt une jeune fille qui joue du luth au milieu de lotus où perchent des oiseaux; d'autres fois un esclave qui amène un veau, une jeune Égyptienne qui coupe des lotus ou porte des bouquets à des oiseaux aquatiques, ou bien encore un chien qui s'allonge, avec une coquille dans la gueule. L'acquisition du cabinet Clot-Bey a enrichi le musée du Louvre d'une admirable série de ces charmants objets, auxquels l'orfèvrerie moderne pourrait demander plus d'une heureuse inspiration.

— Pêch. Les truites et les saumons habitent de préférence les eaux tourmentées des grandes chutes artificielles ou naturelles. Or il est impossible d'y faire tenir à l'hameçon les petits appâts vifs, que la violence de l'eau met immédiatement en pièces. D'un autre côté, on avait remarqué que les salmonides, extrêmement gloutons et curieux, se jettent sur tout objet inconnu et brillant qui s'offre à leur vue, et l'on imagina la *cuiller*, pièce de métal brillant qui tourne sous les bouillons d'eau, parce que sa surface est creuse et inégale, et que d'ailleurs on la monte sur un ou deux émerillons pour favoriser son mouvement. De chaque côté de la *cuiller* se place une petite chaîne d'hameçon, disposée de telle sorte que le poisson ne puisse attaquer le leurre sans être piqué. Cet engin réussit fort bien, mais seulement pour les pièces de taille considérable, et dans les endroits sauvages des pays peu fréquentés.

CUIILLÈRE s. f. (kui-llè-ré; *ll* mil. — rad. *cuiller*). Ce que contient ou peut contenir une cuiller : Une *CUIILLÈRE de café*. Une *CUIILLÈRE de bouillon*. Une *CUIILLÈRE de sirop*.

CUIILLERISTE s. m. (kui-llè-ris-te; *ll* mil. — rad. *cuiller*). Ouvrier qui fait des cuillers.

CUIILLERON s. m. (kui-llè-ron; *ll* mil. — dimin. de *cuiller*). Partie creuse d'une cuiller.

— Art milit. Pièce de métal logée dans l'encastrement où tient le canon d'un fusil de munition, et destinée à retenir la baguette. « On l'appelle aussi *FEUILLE DE SAUGE*, *RESSORT À BAGUETTE*, *PAILLETTES À RESSORT*.

— Agric. Syn. de **CUILLOIR**.

— Entom. Lame cornée, demi-circulaire, qui existe à la base de l'aile des insectes diptères, et qui surmonte et protège le balancier : On a dit qu'en frottant contre le balancier, pendant le vol, le *CUIILLERON* produisait le bourdonnement que font entendre beaucoup de diptères; c'est une erreur, car les cousins, dont le bourdonnement est très-fort, n'ont pas de *CUIILLERONS*. (Focillon.)

— Bot. *En cuilleron*, Se dit des organes dont la partie centrale est déprimée en forme de cuiller : *Feuilles, écailles, pétales EN CUIILLERON*.

CUINE s. f. (kui-ne). Chim. Cornue autrefois en usage dans les laboratoires pour la préparation de l'acide nitrique.

CUINET s. m. (kui-né — dimin. de *coin*). Patois. Petit coin : *Quoique la salle soit pleine de monde, je saurai bien y trouver un CUINET pour moi*.

CUIQUE SUUM, sorte d'aphorisme de la législation romaine, qui signifie *A chacun le sien*.

« L'auteur ne répond que de la pensée,

comme l'imprimeur ne répond que de l'exécution typographique : *Cuique suum*. »

F. GÉNIN.

« Je désire vivement reconnaître mon mariage, et rétablir ainsi la réputation de la malheureuse Eveline; mais je désirerais qu'il fût possible de faire cet acte de justice sans rendre publique la conduite de ma mère.

— *Suum cuique*, mylord; il faut rendre à chacun ce qui lui est dû. La mémoire de miss Neville n'a souffert que trop longtemps, il faut avant tout songer à la justice. »

WALTER SCOTT.

« Plus franc que le Romain, le Barbare définit le droit la *raison du plus fort*. Or, regardez-y de près : cette définition brutale n'est autre au fond que celle du préteur : *Suum cuique*. C'est l'affirmation de la prérogative personnelle, le droit, manifestée par la force. »

PROUDHON.

CUIR s. m. (kui — lat. *corium*, même sens). Ce mot latin désigne en général une peau d'animal présentant une certaine épaisseur, comme celle de l'âne, du cheval, de l'éphant, dont le nom scientifique, pachyderme, — à la peau épaisse, — caractérise principalement le cuir. *Corium* est généralement employé par opposition à *pellis*, peau, qui s'applique aux dermes plus minces. Le mot français cuir a le double sens de peau considérée sur l'animal vivant, et de peau tannée, préparée. Cette double signification se retrouve dans les plus anciens monuments de la langue française, où le mot *cuir* est quelquefois écrit *quir*. L'adjectif français *coriace*, dur comme du cuir, nous offre un dérivé extérieurement plus ressemblant au latin *corium*. Le mot *cuir* se rattache à *corium* par des liens d'une parenté tenant à une dérivation toute populaire. La terminaison *rium* dépourvue d'accent tonique est tout naturellement tombée, comme à l'ordinaire. La syllabe accentuée *cor* a au contraire résisté, et la voyelle *o* a subi un changement phonétique pour lequel elle semble éprouver une grande affinité, surtout lorsqu'elle se trouve en contact avec un *c* initial : l'*o* s'est changé en *ui*, et *cor* est devenu *cuir*. C'est ainsi que *cuiller* vient de *cochlear*; *cuider* de *co-gitare*, *cuire* de *coquere*; *cuisse* de *coxa*; *cueillir* de *colligere*. La dérivation de *cuir* est donc parfaitement normale. La forme wallonne *cûr* a fait subir à l'*o* un changement d'une autre nature. On peut encore comparer les dérivés néo-latins parallèles : l'espagnol *cuero*, l'ancien catalan *cuyr*, le provençal *cuer* et *cur*. L'italien *cuio* s'écarte un peu plus du type latin. Les Latins ne nous ont laissé aucune conjecture étymologique sur le mot *corium*. Quelques philologues appartenant à l'école classique l'ont rapproché de *cortex*, écorce, et du grec *chorion*, cuir. Ce dernier rapprochement mériterait attention, si nous n'étions en face d'une difficulté grave : comment à un *c* latin correspond-il un *khi* grec ? D'autres philologues, rejetant l'assimilation difficile de *corium* et de *chorion*, ont cherché au mot latin une étymologie grecque. Ils l'ont fait venir du verbe *keirô*, parfait *kekora*, tondre, raser. Cette hypothèse est assez difficile à soutenir. Kuhn a proposé une étymologie assez ingénieuse, et qui, tout en maintenant la parenté de *corium* et de *chorion*, en explique la différence. Après avoir constaté l'existence d'un mot lithuanien *skura*, ancien slave *skora*, peau, cuir, il conclut à celle d'une forme primitive caractérisée par le groupe initial *sk*, qui aurait donné d'autre part l'ancien haut allemand *scoran*, et qui aurait été par hypothèse *scar*. Le latin et le grec auraient laissé tomber la syllabe initiale *sk*, et auraient formé leurs *corium* et *chorion*; seulement dans le mot grec la syllabe aurait laissé trace de son passage, en aspirant la gutturale *k* en *kh*, et le système graphique du grec, plus perfectionné que celui du latin, lui aurait permis de figurer cette influence. M. Pictet ne semble pas partager cette opinion, et rapporte le latin *corium* au sanscrit *tcharma*, peau, de la racine *krit*, couper, diviser. Quant au grec *chorion*, il voudrait y voir un dérivé de la racine *har*, *hri*, enlever. Nous préférons provisoirement la théorie de Kuhn. Nous signalerons dans d'autres langues de la famille quelques mots qui peuvent être rapprochés du latin *corium*; tels sont : le russe et le polonais *kora*, l'illyrien *korra*, le bohémien *kora* et *kura*, écorce; le cymrique *caw* et l'irlandais *corrach*, peau. Avec l's, prosthétique suivant M. Pictet, radical suivant Kuhn, nous trouvons le scandinave *skurm* et *skurn*, écorce; l'ancien allemand *scoran* et l'anglo-saxon *scoran*, couper, mots qui semblent contenir non-seulement la forme, mais encore la signification primitive du latin *corium*. Peau épaisse de certains animaux : *Le cuir du bœuf, du cheval, de l'éphant. L'éphant est invincible par la seule résistance de la masse, et par l'épaisseur du cuir qui le couvre.* (Buff.) *Le Layon trouve dans le cuir du renne sa meilleure défense contre la froidure.* (A. Maury.)

— Par plaisant. Peau de l'homme :

... Ah! cousin, qu'elle a le nez joli,
Le minois égrillard, le cuir fin et poli!

REGNARD.

Une grosse Aricie, au cuir rouge, aux crins blonds,
N'est là que pour montrer deux énormes tétons
Que, malgré sa froideur, Hippolyte idolâtre.

Mme DESMOULIÈRES.

— Pop. Faute de langage; se dit particulièrement des liaisons vicieuses que l'on fait entre les mots, soit en intercalant ces liaisons là où elles ne sont pas nécessaires, soit en les dénaturant là où elles existent. C'est ainsi que l'on dit, dans le premier cas : *Dis-moi t'un peu*; et dans le second : *J'ai fait d'un cuir. A instruction égale, les femmes font moins de cuirs en parlant que les hommes.* (L.-J. Larcher.)

Rambuteau, visitant les pompes de la ville,
Disait : « Tous ces tuyaux sont à renouveler; [cite,
Mais il nous faut des cuirs. — Parbleu! c'est très-fa-
Lui répondit Jussieu, vous n'avez qu'à parler. »

N. ROQUEPLAN.

Pour de plus amples renseignements, V. plus loin à la partie encyclopédique.

— *Entre cuir et chair*, Entre la peau et la chair : *S'enfoncer une épine ENTRE CUIR ET CHAIR*. « Fig. Intérieurement, dans le for intérieur, in petto : *ENTRE CUIR ET CHAIR je l'envoyais au diable!*

— Loc. pop. *Orfèvre en vieux cuir*, Save-tier. « *Visage de cuir bouilli*, Peau rude et d'une teinte bistrée. « *Tanner le cuir à quel qu'un*, Le frapper, le battre, le rouer de coups.

— Loc. prov. *Vouloir du cuir d'autrui faire large courroie*, S'amuser, vivre aux dépens d'autrui :

Ces petits messieurs-ci, qui n'aiment que la joie,
Voudraient du cuir d'autrui faire large courroie.

BARQUENOIS.

— Argot. *Cuir de brouette*, Bois : *Avoir le dessous des arptions* (des doigts des pieds) *doublé en cuir de brouette*.

— Techn. Peau tannée, corroyée ou soumise à diverses préparations qui la rendent propre aux usages de l'industrie : *CUIR souple*. *CUIR de veau*. *CUIR verni*. *La France ne produit pas assez de cuirs pour sa consommation.* (Bouillet.)

Comme un moine qui passe et qui prie en allant,
J'aime à faire sonner le cuir de mes sandales.

A. BARBIER.

— Comm. *Cuir d'Allemagne*, Cuir préparé à la façon de ceux de Hongrie, mais avec des peaux de cheval. « *Cuir bouilli*, Cuir qu'on a fait bouillir avec divers ingrédients, et dont on se sert dans l'industrie pour confectionner de petits ustensiles, tels que des boîtes, des bouteilles, des tabatières, etc. : *On se servait autrefois du cuir bouilli pour faire les effigies dans les funérailles royales.* (L. de Laborde.) « *Cuir corroyé*, Cuir à œuvre qui a été soumis à certaines opérations ayant pour objet de l'assouplir, de le lustrer, de le mettre en couleur. Suivant la manière dont il a été travaillé, on le dit *étré, lissé, ciré, grené, en huile, en cire*, etc. « *Cuir à cœur*, Cuir parfaitement tanné, pénétré dans toutes ses parties par le tannin. « *Cuir creux* ou *corneux*, Cuir tanné qui est spongieux parce qu'il a été mal fabriqué. « *Cuir cru* ou *cuir vert*, Peau qui n'a encore subi aucune préparation, qui est telle qu'on l'a prise sur le corps de l'animal. « *Cuir fort*, cuir à semelles, Cuir tanné, spécialement propre à la confection des objets qui demandent une grande solidité, et qui est particulièrement employé pour les grosses semelles des chaussures communes. « *Cuir de Hongrie*, cuir hongrois, cuir façon de Hongrie, cuir de Bohême, Cuir fort qui, au lieu d'avoir été tanné, a été rendu imputrescible au moyen du sel et de l'alun, puis nourri de suif. « *Cuir des îles*, Peau qui vient d'outre-mer; se dit surtout des peaux qui arrivent de Buenos-Ayres et des autres parties du nouveau monde.

« *Cuir justé* ou *à la justé*, Cuir tanné, pour le débouillage et le gonflement duquel on s'est servi de jusée, c'est-à-dire d'eau agrie en séjournant sur de la tannée ou tan plus ou moins usé. « *Cuir de laine*, Nom donné à un drap croisé très-résistant. On dit aussi *CUIR-LAIN*.

« *Cuir de Liège* ou *façon de Liège*, Ancien nom du cuir justé. « *Cuir mou*, cuir de molletterie, baudrier ou cuir à œuvre, Cuir tanné, particulièrement destiné à la confection des empeignes de souliers, des tiges de bottes et des articles de sellerie, de carrosserie, de bourellerie qui ont besoin de beaucoup de souplesse. « *Cuir à l'orge*, Cuir tanné, pour le débouillage et le gonflement duquel on a employé une pâte agrie de farine d'orge délayée dans de l'eau froide. « *Cuir-papier*, Cuir artificiel inventé en 1866, et qui, fabriqué avec de la tourbe mélangée à de la poussière d'os ou à de la gutta-percha, constituerait une pâte avec laquelle on fabriquerait du carton d'une grande ténacité. « *Cuir plaqué*, Cuir préparé dans son tan. « *Cuir de poule*, Peau mégissée très-mince et très-légère, avec laquelle on fait des gants de femme, et qui a, en général, l'épiderme séparé de la peau. On l'appelle aussi *CANEPIN*. « *Cuir à raser*, Bunde de cuir préparé, dont on se sert pour donner le fil aux rasoirs. « *Cuir de Russie* ou de *roussi*, Cuir remarquable par sa souplesse, son imperméabilité à l'eau, son inaltérabilité à l'air humide, surtout par son odeur particulière, qui en éloigne les insectes. On l'appelle de *Russie*, parce que c'est de ce pays que l'art de le fabriquer a été importé dans le reste de l'Europe, et *roussi* ou de *roussi*, par corruption. « *Cuir salé* ou *cuir en saumure*, Peau qu'on a traitée par le procédé de la salaison pour en empêcher la décomposition. « *Cuir sec*, Peau que l'on a soumise à la dessiccation pour en rendre la conservation possible. « *Cuir tanné*, Cuir préparé au moyen de l'acide tannique ou tannin, qui, en se combinant avec le tissu des

peaux, rend celles-ci imputrescibles, imperméables et insolubles. *Le cuir de Transylvanie* ou *façon de Transylvanie*, Cuir préparé comme le cuir à l'orge, mais avec de la pâte de farine de seigle. *Le cuir en triple*, Cuir pelé et rincé. *Le cuir de Valachie* ou *façon de Valachie*, Cuir à l'orge, dans lequel le bain acide a été employé chaud et préparé avec un mélange de farine d'orge, de sel et de levain de froment.

— Anat. *Cuir chevelu*, Peau du crâne sur laquelle naissent les cheveux.

— Minér. *Cuir fossile*, cuir de montagne, Noms vulgaires d'une variété d'asbeste dont les filaments sont comme feutrés et soudés ensemble, de manière à former des masses compactes et flexibles offrant une certaine ressemblance avec du cuir fort.

— Bot. *Cuir des arbres*, Nom vulgaire de certains cryptogames du genre rhacodion, qui forment des sortes de plaques coriaces sur l'écorce des arbres.

— Homonyme. Cuire.

— Encycl. Techn. et comm. « La préparation et l'emploi de la dépouille des animaux, dit Fauler, semble être aussi ancienne que la coutume de s'habiller. Les peuples primitifs, ignorant l'art de préparer les matières textiles pour en faire des vêtements, ont d'abord utilisés les peaux brutes, soit pour couvrir leur nudité, soit pour se garantir des rigueurs de la température. Ceux qui habitaient les bords de la mer et qui se livraient presque exclusivement à la pêche se vêtirent de peaux de veau marin, et s'en servaient pour couvrir leurs abris et doubler leurs barques et leurs pirogues. Ceux de l'intérieur des terres, adonnés à la chasse, utilisaient les dépouilles pour faire des habits, des couches, des boucliers et des cuirasses qui résistaient au choc de leurs armes. L'histoire nous montre les guerriers célèbres de l'antiquité couverts de peaux de lion, de tigre et de buffle. Ainsi, pendant un grand nombre de siècles, les peuples nomades et ceux qui ne se livraient pas à l'industrie ne connurent d'autres vêtements que ceux que leur fournissaient les peaux des animaux tués à la chasse et à la pêche. »

Toutefois, pour que la peau des animaux puisse être d'un bon service, il est indispensable qu'elle soit préalablement soumise à des manipulations ayant pour objet, non-seulement de la rendre souple et imputrescible, mais encore de lui communiquer des qualités en rapport avec l'usage particulier qu'on veut en faire. C'est pour exécuter ces manipulations qu'ont été créées les diverses branches industrielles qui s'occupent du travail des cuirs. Le commerce et l'industrie des cuirs chez les anciens nous sont peu connus; mais leur histoire au moyen âge est assez complète.

Les cuirs furent à cette époque l'objet d'un commerce très-actif. Le maroquin ou cuir de Cordoue était, au x^e siècle, le plus estimé; c'est lui qui a donné son nom aux cordonniers ou *cordonniers*, qui en fabriquaient des chaussures.

*Iste tuo dictas de nomine, Corduba, pelles,
Hic niveas, alter protrahit inde rubras.*
(THEODULFI Carm., l. p. 138.)

La basane qu'employaient les savetiers était, en comparaison du cordon, regardée comme une matière de vil prix. Dans le Dictionnaire de Jean de Garlande, composé vers l'année 1080, on voit que le maroquin se fabriquait dès lors dans nos villes; mais l'introduction de cette industrie nouvelle n'empêchait pas de faire encore usage du véritable cordon. Les Anglo-Normands connaissaient particulièrement, au x^e siècle, le cordon verniel de Malaga. « *Melega civitas, ubi fit copia de cordovan verniel.* » (Roger de Hoveden.) Au reste, la ville de Rouen, qui avait déjà d'importantes tanneries au commencement du x^e siècle, avait obtenu et conserva longtemps le monopole presque exclusif de la fabrication du cuir pour la Normandie et l'Angleterre. Henri I^{er} et Henri II d'Angleterre confirmèrent les privilèges des tanneurs et des cordonniers de cette ville, avec toutes les coutumes et droitures, leur gilde, leur tan et leur huile. Depuis Guillaume le Conquérant, Rouen, dont la tannerie et la cordonnerie étaient, après la navigation, les plus importantes industries, trait de l'Angleterre par Londres de grandes quantités de cuirs bruts. Cependant l'Italie conserva seule et fort longtemps la spécialité des cuirs dorés, et ses maroquins demeurèrent en renom. Venise les transportait sur ses flottes dans les parties du monde alors fréquentées, et surtout à Bruges, où toutes les nations de l'Europe avaient des comptoirs au x^e et au x^e siècle. Les cuirs et les peaux dont on faisait le plus grand commerce à cette époque étaient ceux de Séville, de l'Estramadure, de Porto, du Maroc, d'Ecosse, d'Angleterre et d'Irlande, et les vélins de Bretagne. Le mot *cordovan* était devenu un nom commun s'appliquant à certaines qualités de cuirs, tels que cordonan cru ou cuir de chèvre dans sa couleur naturelle, cordonan verniel, etc. On employait les cuirs de cheval salés ou tannés, les peaux de moutons d'Angleterre, les peaux de veaux, etc. Ces différentes sortes de cuirs étaient importées dans les villes françaises, à Rouen, par exemple, où on leur faisait subir des préparations, ou on les transformait en objets divers, qu'on expédiait en tous pays. On faisait venir aussi dans cette dernière ville des cuirs de Hongrie au x^e siècle. Pour bien préparer

le cuir de Hongrie, employé surtout pour les harnais, il fallait par chaque cuir « 5 livres d'alun blanc et 5 livres de sieu de bœuf. » (C. de Beaube, fol. 120.) Au x^e siècle on voit paraître les grands cuirs des Indes, et ceux du Pérou importés et employés en quantités considérables. L'emploi des cuirs pour les ameublements, l'ornementation des appartements et divers usages domestiques, s'était depuis longtemps répandu, et tendait à se généraliser davantage dans la dernière période du moyen âge.

Sous le rapport de son importance, l'industrie des cuirs occupe aujourd'hui une des premières places. En France seulement, elle représente un chiffre de plus de 300 millions, et donne lieu à un mouvement commercial qui, en 1865, a dépassé 97 millions pour les importations et 144 millions pour les exportations. Ses produits forment sept classes ou catégories principales, savoir : les cuirs tannés, les cuirs corroyés, les cuirs de Russie, les cuirs hongrois, les maroquins, les peaux mégissées, les peaux chamossées et les cuirs vernis. Nous allons dire sommairement comment on obtient ces différentes sortes de cuirs, nous réservant de décrire ailleurs avec détail les opérations qui les concernent spécialement.

1^o *Cuirs tannés*. La fabrication de ces cuirs repose sur la propriété que possède l'acide tannique de se combiner avec les tissus animaux, en formant un composé très-dur, imputrescible, insoluble et capable de supporter les alternatives de sécheresse et d'humidité sans être pénétré par l'eau. Aucune substance n'est plus commune dans le règne végétal. En Europe, sauf quelques cas particuliers, on l'extrait habituellement de l'écorce des diverses espèces du genre chêne, surtout des espèces à feuilles caduques. On réduit cette écorce en poudre plus ou moins grossière, c'est-à-dire qu'on la transforme en tan. C'est avec les peaux de buffles, de grands bœufs et de taureaux que se font les cuirs forts, et avec celles de petit bœuf, de vache laitière, de veau et de cheval que se fabriquent les cuirs à œuvre. Dans tous les cas, les peaux arrivent entre les mains du tanneur, tantôt vertes, c'est-à-dire tout récemment enlevées aux animaux, tantôt sèches ou salées. Ces deux dernières sortes proviennent d'animaux tués depuis longtemps, et nous sont fournies, pour la plupart, par l'Amérique du Sud. Avant tout autre traitement il faut les ramener à l'état de peaux vertes; on obtient ce résultat en les faisant tremper à plusieurs reprises dans de l'eau ordinaire et en ayant soin chaque fois de les ébourer, de les fouler, de les racier fortement (après les avoir étendues sur un cheval) avec un couteau légèrement courbe et sans tranchant. Quant aux peaux vertes, il n'est besoin que de les désaigner et de les nettoyer, ce qui exige une immersion dans l'eau beaucoup moins longue et un travail beaucoup moins pénible.

La fabrication des cuirs tannés comprend quatre opérations : le débouillage ou éplage, le gonflement, le travail de rivière et la mise en fosses. Sauf quelques différences que nous indiquerons à mesure que nous les rencontrerons, ces opérations s'exécutent de la même manière pour les deux catégories de cuirs.

Le débouillage a pour objet de faciliter l'enlèvement du poil. Il consiste à soumettre les peaux à une légère altération, qui détruit l'adhérence de la racine des poils. On obtient ce résultat, soit en tenant les peaux empilées jusqu'à ce qu'un commencement de fermentation s'y établisse (échauffement naturel), soit en les enfermant dans un fumoir (échauffement à l'étuve) ou dans une chambre remplie de vapeur (échauffement à la vapeur), soit en les faisant passer dans une série de bains progressivement plus concentrés et préparés en délayant, dans une certaine quantité d'eau commune, tantôt de la chaux éteinte (pelanage, travail à la chaux), tantôt de la jusée ou tan ayant déjà servi (travail à la jusée), tantôt encore de la farine d'orge (travail à l'orge) ou de quelque autre céréale.

L'échauffement dit naturel n'est guère usité que pour les peaux fraîches. Elle se pratique dans des chambres dont les matériaux ne sont point sujets à la pourriture. On recouvre une moitié de chaque peau avec du sel de cuisine, on rabat dessus l'autre moitié puis on empile les peaux et on les recouvre de paille, pour leur faire subir un commencement de fermentation putride. Quelquefois, en hiver surtout, on supprime le sel et on remplace la paille par de la lièze. Anciennement on enterrait les peaux, mais ce procédé avait des inconvénients qui l'ont fait abandonner. L'échauffement artificiel s'opère de deux manières : à l'étuve ou à la vapeur. La première méthode consiste à suspendre les peaux dans un local fermé, appelé fumoir ou chambre de fumée, dans lequel on entretient un feu de tannée sèche. La seconde méthode consiste également à suspendre les peaux dans un local fermé; mais on fait arriver dans ce local un courant continu de vapeur, qui en élève et maintient la température à 20° au moins et 26° au plus.

Le pelanage n'est guère employé que pour les cuirs à œuvre. Les autres procédés sont réservés aux cuirs forts : encore ne fait-on presque plus usage de bains ou passements aux farines de céréales. De nos jours on a proposé comme agents dépilatoires le sulfure

de calcium, la soude caustique, le sulfhydrate de chaux, etc.; mais ces innovations n'ont pas répondu, dans la pratique, à toutes les espérances qu'elles avaient fait concevoir. Lorsque, au moyen d'un des procédés qui précèdent, les peaux ont été amenées au point convenable, on en fait tomber le poil, en les raclant de haut en bas avec le couteau émoussé dont nous avons déjà parlé.

Au débouillage succède le travail de rivière. On désigne sous ce nom une série de manipulations qui consistent à débarrasser les peaux des impuretés de tout genre qu'elles peuvent contenir. Ces manipulations se font habituellement en plein air, sur le bord d'un cours d'eau; mais rien n'empêche, si l'on dispose d'une quantité d'eau suffisante, de les exécuter en un lieu couvert, dans des cuves; c'est même ainsi qu'on procède généralement aujourd'hui dans l'intérieur des grandes villes.

Le traitement qu'on a fait subir aux peaux pour faciliter le débouillage en a déjà sensiblement dilaté les pores; après le travail de rivière on s'occupe de compléter cette dilata-tion, et c'est en cela que consiste le gonflement. On tient les peaux pendant quelques jours dans des mélanges aigris d'eau et de jusée, dont la force va toujours en augmentant et auxquels, pour les cuirs forts, on ajoute quelquefois un peu d'acide sulfurique. Au sortir du dernier de ces bains, on les introduit dans une cuve, dite de refaisage, avec de l'eau et des écorces de chêne, et on les y laisse environ un mois. Au bout de ce temps, elles ont atteint le degré de gonflement nécessaire pour que l'acide tannique puisse les pénétrer.

La mise en fosses est le tannage proprement dit. Cette opération a lieu dans de grandes excavations ou fosses creusées dans le sol et revêtues intérieurement, soit d'une maçonnerie imperméable, soit, ce qui est préférable, d'épaisse planche de bois de chêne. On stratifie les peaux dans ces fosses, en les séparant par une légère couche de tan, puis, quand la cavité est remplie, on y fait arriver assez d'eau pour humecter entièrement les peaux et le tan. Il ne reste plus alors qu'à laisser les choses dans l'état où elles se trouvent, pendant un temps dont la longueur dépend de l'épaisseur des peaux, et en remplaçant, de loin en loin, le tan usé par du tan neuf. Pour les cuirs forts, la mise en fosses, qui était autrefois de dix-huit mois à deux ans, n'est plus aujourd'hui, dans les bonnes tanneries, que de neuf mois à un an, et l'on change ordinairement trois fois de tan. Quant aux cuirs à œuvre, le séjour dans les fosses ne dure guère plus de trois à quatre mois au plus, et l'on ne renouvelle le tan que deux fois.

A leur sortie des fosses, les cuirs sont portés dans des greniers aérés, où, après les avoir nettoyés avec des brosses, on les suspend pendant plusieurs jours, pour les débarrasser de l'humidité qu'ils contiennent. Après le séchage, les cuirs à œuvre passent dans l'atelier du corroyeur. Quant aux cuirs forts, ils sont soumis à un battage soigné, destiné à les rendre plus fermes, plus lisses, plus compactes et d'une épaisseur aussi égale que possible. Cette opération terminée, ils sont propres à être employés par l'industrie.

Depuis la fin du dernier siècle, on a essayé, dans toutes les parties de l'Europe et aux Etats-Unis, de doter la fabrication des cuirs tannés de perfectionnements ayant surtout pour objet, les uns d'en abréger la durée, les autres de la rendre moins pénible ou plus économique, en remplaçant, pour certaines opérations, le travail manuel par l'emploi de machines. Les recherches faites dans la première voie ont produit une multitude de procédés de tannage dit accéléré; mais elles n'ont pas encore donné des résultats très-satisfaisants. Il paraît même qu'elles ont mis ce fait hors de doute, que, pour obtenir du cuir possédant toutes les conditions de durée et d'élasticité, il est indispensable de faire agir le tannin avec une certaine lenteur. Les tentatives pour créer le tannage mécanique ont été plus heureuses. Toutefois, jusqu'à présent, ce progrès n'a pu être introduit que dans les grands ateliers. Les machines les plus répandues sont celles qui servent à battre le cuir fort. Les unes sont de lourds marteaux horizontaux, semblables aux martinets des usines à fer; les autres sont des marteaux ou pilons verticaux; d'autres enfin sont des espèces de laminoirs. A côté de ces appareils fonctionnant les machines à refendre, à scier ou à trancher, au moyen desquelles on coupe le cuir dans son épaisseur, de manière à obtenir deux peaux avec une seule. Dans les unes, l'outil tranchant est une lame de scie sans fin; dans les autres, c'est un couteau, tantôt fixe, tantôt mobile. Les machines de tannerie les plus usitées après celles-là sont destinées à effectuer, en le simplifiant, le travail de rivière.

2^o *Cuirs corroyés*. Après celle des cuirs tannés, la préparation des cuirs corroyés constitue la branche la plus importante de l'industrie des cuirs. A leur arrivée chez le tanneur, les cuirs destinés au corroyage sont d'abord ramollis par une immersion dans l'eau, puis foulés avec les pieds, et enfin vigoureusement frottés avec des outils de bois dur ou de métal munis de cannelures. Quand ils sont suffisamment assouplis, on les enduit d'un corps gras, qui est ordinairement un

mélange de suif et d'huile de poisson, ou bien du dégras de chamoiseur. Après cette opération, on les met le plus souvent en noir (quelquefois cependant on leur laisse la couleur naturelle), et on les lisse avec des outils de verre, d'agate ou de bois dur.

Les cuirs corroyés sont employés par la cordonnerie, la sellerie, la carrosserie et la bourrellerie. On en distingue un grand nombre de sortes, chacune servant à un ou à plusieurs usages déterminés, et recevant des façons particulières. Les plus importantes sont désignées sous les noms de cuirs étirés, cuirs lissés, vaches à l'eau, vaches d'Angleterre, vaches rouges, veau ciré, veau en suif, veau grené, etc. C'est avec le veau que se font les tiges de boîtes, dont la fabrication, quoique bien déchue aujourd'hui, n'en continue pas moins à former une petite industrie spéciale. Depuis le commencement de ce siècle, les progrès réalisés par les corroyeurs ont consisté surtout à exécuter les diverses opérations avec plus de soin que par le passé. En même temps, on a adopté l'emploi de machines qui ont beaucoup accéléré, simplifié et perfectionné le travail. Parmi ces machines, les unes sont aussi employées dans les tanneries, les autres sont exclusivement propres à l'art du corroyeur. Telles sont, parmi ces dernières, celles qui servent à drayer, à rebrousser et à crépir, à cambrier, à appointer, à parer.

3^o *Cuir de Russie*. La fabrication de ce cuir est, du moins dans l'Europe occidentale, comme un accessoire de la corroierie. Ainsi que nous l'avons déjà dit, le cuir de Russie est imperméable à l'eau, résiste parfaitement à l'air humide, et n'est pas attaqué par les insectes. Ces qualités, jointes à une remarquable souplesse, l'ont fait rechercher de tout temps, quelquefois pour la confection des chaussures, le plus souvent pour la reliure des livres et la fabrication d'une foule d'objets d'usage très-divers, tels que sacs et ceintures de dames, porte-monnaie, portefeuilles, étuis à cigares, gaines de ciseaux, etc. Toutefois la consommation de ce produit n'a jamais été bien considérable dans l'Europe occidentale, parce que, malgré les nombreuses tentatives qu'on y a faites pour l'imiter, on a très-rarement obtenu des résultats qui permettent de se dispenser de le tirer du pays d'origine. Aujourd'hui encore, le vrai cuir de Russie est de fabrication russe : il est par conséquent d'un prix relativement élevé, ce qui n'en permet l'emploi que pour les articles de luxe. Celui que l'on prépare dans les autres pays est réservé, sauf les exceptions, à la fabrication des objets communs.

Nous savons que le cuir de Russie doit ses qualités à l'huile de bouleau; il ne sera donc pas inutile de donner quelques détails sur cette substance. L'huile de bouleau, appelée vulgairement huile de Russie, est redevable de ses propriétés à un principe particulier auquel les chimistes ont donné le nom de bétuline. C'est dans la partie corticale blanche extérieure, ou épiderme du bouleau, que se trouve cette substance. On l'extrait de plusieurs manières, mais toutes se réduisent à distiller l'écorce, préalablement débarrassée de toutes ses parties ligneuses. Le meilleur procédé d'extraction est dû à l'un de nos compatriotes, le chimiste Payen. L'écorce étant tassée dans un matras, on introduit celui-ci dans un fourneau de terre, en ayant soin de le renverser de manière que son col, passant dans un trou pratiqué dans la sole, aille pénétrer dans le col d'un matras semblable, vide, et placé immédiatement au-dessous. On lute les deux cols, puis on recouvre le matras supérieur d'un têt à rotin sphérique, et on enveloppe ce dernier de charbons ardents. Il ne reste plus alors qu'à poser le dôme du fourneau et à abandonner l'appareil à lui-même. Bientôt l'huile tombe dans le matras inférieur, en gouttelettes qui, devenant peu à peu plus nombreuses, finissent par former un filet continu. Il ne faut pas plus d'une quarantaine de minutes pour que l'opération soit entièrement terminée.

C'est avec des peaux de vache ou de veau que se fabrique le cuir de Russie. Après les avoir débouillés, écharnées, travaillées en rivière, on les met en trempe pendant environ quarante-huit heures, dans un bain acide composé d'eau, de farine de seigle ou d'avoine et d'un peu de levure. Au bout de ce temps, elles se trouvent suffisamment gonflées pour que l'absorption des sucs tannants puisse être complète. Alors on les lave à la rivière, puis on les place dans une décoction à peine tiède d'écorce de saule ou de peuplier. On les laisse huit à dix jours dans cette décoction, en ayant soin de les manier chaque jour pendant une demi-heure. Le onzième jour, on renouvelle la décoction, et l'on répète, pendant une autre semaine, les mêmes manipulations. Les peaux se trouvant ainsi tannées, on les rince à l'eau pure, et on les fait égoutter. Une fois débarrassées de la presque totalité de leur humidité, on les étend sur une table, puis on les frotte, tantôt du côté de la chair seulement, tantôt à la fois du côté de la chair et du côté de la fleur, avec un mélange d'huile de bouleau et d'huile de veau marin. Cette opération est ce qu'on appelle le graissage. Quand elle est achevée, on teint les peaux et on les grène. La couleur rouge est celle que l'on donne le plus sou-

vent. On l'obtient en frottant plusieurs fois le cuir, préalablement mordancé, avec une brosse trempée dans une décoction de bois du Brésil, de cochenille ou de santal rouge. Le gresu consiste à passer fortement sur le cuir encore humide, du côté de la fleur, une plaque de cuir ou de bois dur qui se manœuvre à la main, et dont la surface inférieure est couverte de cannelures plus ou moins rapprochées. Toutefois, dans les fabriques importantes, on remplace ordinairement cet outil par une machine qui a pour organe essentiel un cylindre cannelé à la circonférence. C'est avec cet outil ou cette machine que l'on produit les traits qui, en se coupant, forment les petits carrés ou les losanges que présente le cuir de Russie, et que l'on désigne sous le nom de *grain*. Quand le cuir est gresu, on le frotte avec une brosse dure pour l'éclaircir, on achève de le faire sécher, puis, avant de le livrer au commerce, on le met en presse pendant quelques jours, afin d'en abatre les plis.

Ce que nous venons de dire se rapporte aux procédés usités en Russie. Dans le reste de l'Europe, on emploie le plus souvent des cuirs en croute, c'est-à-dire déjà tannés. On les défonce, et, lorsqu'ils ont été bien assouplis et bien travaillés, on les mouille, on les laisse ressuyer, puis on les passe à l'huile de bœuf; enfin on les teint et on les termine. Assez souvent, on communique au maroquin et aux peaux maroquinées l'odeur caractéristique du cuir de Russie; il suffit pour cela de les imprégner d'huile de bœuf, mais on ne doit employer que la quantité rigoureusement nécessaire pour obtenir l'effet voulu, parce que ce corps gras, s'il se trouvait en excès, traverserait la peau et y produirait des taches ineffaçables.

4° *Cuirs hongrois*. Les produits de cette catégorie sont presque exclusivement employés par les selliers, les bourrelliers et les carrossiers. Les meilleurs se font avec des peaux de bœuf. On emploie aussi celles des vaches, des chevaux et des taureaux, mais seulement pour ce qu'on appelle les ouvrages légers. Dans tous les cas, le hongrois ne travaille que les peaux vertes. La fabrication comprend six opérations essentielles. Dans la première, qui est le travail de rivière, les peaux sont lavées, nettoyées et rasées; dans la seconde, appelée alunage, on les tient pendant plusieurs jours dans des dissolutions d'alun et de sel commun, afin de les rendre imputrescibles et résistantes; dans la troisième, dite redressage, on les aplâtit, on en fait disparaître les plis; dans la quatrième, qui se nomme travail de grenier, on les foule fortement pour les assouplir et les disposer à prendre le suif; dans la cinquième, qui est la mise en suif, on les enduit de suif fondu, et on leur fait boire ce dernier en les flambant, c'est-à-dire en les exposant au-dessus d'un feu de charbon; enfin, dans la sixième, on les suspend sur des perches ou des planchers à claire-voie, pour qu'elles reprennent la fermeté qu'elles ont perdue; c'est ce qu'on appelle mettre au refroid.

5° *Maroquins*. Les produits de ce nom se font avec des peaux de chèvre ou de mouton tannées au sumac ou à la noix de galle. Cette fabrication est peut-être la partie la plus délicate de l'industrie des cuirs, à cause de la préparation et de l'application des couleurs. Le maroquinier tanne quelquefois lui-même les peaux; mais, en général, il les achète toutes tannées. Dans ce dernier cas, son travail consiste à les débarrasser de leurs aspérités, puis à les mettre en contact avec les matières colorantes. Les teintures se préparent à chaud ou à froid, suivant la nature des substances employées. Une fois teintes, les peaux sont lavées à grande eau, puis séchées et polies. On sait que l'industrie du maroquin est d'origine orientale. Comme nous le verrons ailleurs, elle a été introduite en Occident au commencement du siècle dernier; mais, depuis une cinquantaine d'années, ses progrès ont été si considérables dans la plupart des contrées de l'Europe, surtout en France, en Angleterre et en Allemagne, que les fabriques de ces pays livrent couramment au commerce des produits supérieurs à ceux des Asiatiques.

6° *Peaux mégissées*. Ce sont des peaux blanches, avec ou sans poils, rendues imputrescibles au moyen du sel et de l'alun. Le mégissier emploie donc les mêmes agents de conservation que le hongrois, mais il ne passe pas les peaux en suif. En outre, il ne travaille généralement que les peaux de chevreau, de mouton et d'agneau; les peaux sans poils pour la ganterie, et les peaux avec poils pour la confection des housses et des schabriques, et la garniture des objets de sellerie et de bourrellerie qui doivent être fourrés. Les peaux arrivent directement au mégissier de chez le boucher. Il les fait d'abord tremper dans de l'eau pure pour les nettoyer et les ramollir, puis il débouffe celles qui doivent l'être, et il les écharne. Après l'écharnage, on les met, pendant quelques jours, dans un bain chaud d'eau de son, pour en dilater les pores. Cette opération terminée, on les passe dans une dissolution chaude d'alun et de sel ordinaire, ou on les laisse séjourner pendant quelques minutes. Il ne reste plus alors qu'à les fouler, une à une ou plusieurs ensemble, dans une pâte composée d'eau, d'alun, de farine et de jaunes d'œufs, puis à les étirer au palisson et à les faire sécher. Celles qui sont

destinées à la ganterie sont ensuite envoyées au teinturier.

7° *Peaux chamoisées*. Le caractère particulier de ces peaux, c'est de présenter une extrême souplesse, obtenue par l'emploi de l'huile de poisson, qui remplace le tan. La ganterie en fait un grand usage. On les emploie aussi pour la confection des touches de piano et de certaines pièces de vêtements. Les peaux chamoisées sont fournies par le cerf, l'élan, le daim, le chamois, le renne, le bouc, la chèvre, le mouton, l'agneau, le bouf et la vache. Après avoir nettoyé et ramolli les peaux à l'eau courante, on les débouffe, on les écharne, puis on les enduit d'huile de morue et de baleine, et on les foule pendant deux ou trois heures, afin que le corps gras puisse bien pénétrer dans leurs pores. On répète plusieurs fois l'application de l'huile et le foulage, et, à chaque fois, on expose les peaux à l'air. Quand on juge que les peaux sont suffisamment nourries, c'est-à-dire huilées, on les dégraisse en passant dessus une lessive de potasse à 20, puis on les assouplit au moyen d'un polissoir. Il ne reste plus ensuite qu'à les remailer, c'est-à-dire à les faire cottonner, en promenant à leur surface un couteau à tranchant moussé.

8° *Cuirs vernis*. La fabrication du cuir verni a pris naissance en Angleterre, dans la seconde moitié du dernier siècle; mais, pendant très-longtemps, elle n'a su donner que des produits plus ou moins rigides, uniquement propres à la confection des ceinturons, des revers de bottes, des visières, des fourreaux et des harnais. Ce n'est réellement qu'à partir de 1830 qu'elle a commencé à recevoir des perfectionnements un peu considérables. A la suite de modifications apportées aux procédés, on est parvenu à obtenir des cuirs assez souples pour l'usage de la cordonnerie. Cette industrie est aujourd'hui très-importante. Toutefois, elle n'est bien complète qu'en France, en Allemagne et aux États-Unis, l'Angleterre ne pouvant, en raison de son climat, se livrer à la production des veaux vernis pour chaussures.

Le cuir verni possède des qualités qui justifient la vogue dont il jouit. Il est toujours luisant, facile à nettoyer, imperméable et d'une plus grande durée que le cuir ordinaire. En outre, quand il est bien préparé, on peut le froisser, le plier, sans que le vernis se gerce, se détache ou s'écaille. Mais tous ces résultats ne sont donnés que par les cuirs vernis fabriqués avec tout le soin convenable. Dans le cas contraire, le cuir se fendille aisément, se déchire, et bientôt les objets qui en sont fabriqués se trouvent hors de service. On évite cet inconvénient en agissant de telle sorte que l'homogénéité la plus parfaite existe entre le cuir et le vernis, et surtout que ce dernier ait une élasticité suffisante pour se prêter à toute la souplesse du cuir. Nous allons dire en quelques mots par quelles manipulations on y parvient.

C'est presque exclusivement avec des peaux de vache et de veau que l'on fait le cuir verni. A leur arrivée de chez le tanneur, les peaux sont corroyées à la manière ordinaire, c'est-à-dire assouplies, mises en huile, etc., et ce n'est qu'après avoir subi ces diverses opérations qu'elles passent entre les mains du vernisseur. Les façons qu'on leur donne alors sont au nombre de trois. 1° L'encollage a pour objet de faciliter la fixation de ce qu'on appelle l'apprêt. Il consiste à étendre sur la peau avec une brosse, et le plus également possible, une légère couche de colle de géants. On fait sécher immédiatement cette colle à une température élevée, puis on en adoucit la surface en passant dessus une pierre ponce. 2° Dans l'apprêtage, on se propose de boucher tous les pores du cuir, et de former un fond pour le vernis. On obtient le premier résultat en appliquant sur le cuir, à froid et successivement, plusieurs couches d'un mélange de craie en poudre ou d'une terre ocreuse, de noir d'ivoire ou de noir de fumée, et d'huile de lin rendue siccativante par la litharge et la céruse. C'est à ce mélange que l'on donne le nom d'apprêt. Après chaque couche, on fait sécher le cuir, soit dans une étuve, soit au soleil, et l'on ne passe à la suivante que lorsqu'il a atteint une dessiccation parfaite, et qu'il a été lissé à la pierre ponce. Vient ensuite la formation du fond. Avec un pinceau très-doux, et en agissant comme il vient d'être dit, on donne un certain nombre de couches du même mélange, mais préparé sans substances terreuses, et délayé avec de l'essence de térébenthine. 3° Quand la dernière de ces couches est convenablement séchée et poncée, on procède au vernissage. Le vernis s'applique également au pinceau. Sa fabrication demande les plus grandes précautions; elle est tenue secrète par chaque industriel, mais le vernis se compose toujours d'huile de lin rendue siccativante, d'essence de térébenthine, de vernis gras au copal et d'une matière colorante qui est ordinairement le bitume de Judée, le noir d'ivoire ou le bleu de Prusse. Le vernissage terminé, il ne reste plus qu'à faire sécher le cuir, d'abord à l'étuve, puis à l'air sec et au soleil, en prenant les plus grandes précautions pour que la poussière ne puisse le souiller. L'exposition à l'air et au soleil a pour objet de faire disparaître l'espèce de collant que les peaux simplement mises à l'étuve présentent toujours. Cependant, depuis quelques années, un fabricant des environs de Paris est, dit-on, parvenu à se passer du so-

leil, sans nuire en rien à la dessiccation de ses produits.

Le cuir verni se travaille du côté de la chair ou du côté de la fleur. La première méthode fournit les cuirs lisses, et la seconde les cuirs grenés. Ces derniers ne sont guère employés que par la sellerie et la carrosserie.

Ce que nous venons de dire est relatif aux cuirs vernis noirs. On fait aussi des cuirs vernis de couleur, blancs, jaunes, chamois, rouges, bleus; mais cette fabrication est, pour ainsi dire, sans importance. D'ailleurs, sauf la nature des substances colorantes, elle ne diffère presque pas de celle des cuirs noirs.

Les usages du cuir sont aussi nombreux que variés; mais ils sont universellement connus, et nous n'avons besoin d'entrer, à ce sujet, dans aucun détail. Toutefois, parmi les propriétés du cuir, il en est une qui mérite une mention spéciale, bien qu'elle soit la moins appréciée: c'est la propriété alimentaire. Certes, une vieille semelle rôtie ne saurait passer pour un morceau bien appétissant; mais elle peut constituer une précieuse ressource dans les cas d'extrême disette, et voici plusieurs exemples de gens qui y ont eu recours et s'en sont bien trouvés.

En 1825, le docteur Roulin traversait les forêts de la Cordillère du Quindiu, dans la Colombie. L'excursion, qui ne devait durer que deux jours, en dura quatorze, et, dès la fin du troisième jour, les vivres étaient complètement épuisés. La vallée dans laquelle le docteur et ses cinq compagnons s'étaient engagés ne renfermait ni animaux, ni fruits, ni même végétaux à racine alimentaire. Voici comment il raconte lui-même son extrême détresse: « Nos forces baissaient rapidement, et, l'abattement de l'esprit suivant celui du corps, il vint un moment où mes hommes, frappés d'une circonstance extraordinaire et qu'ils regardèrent comme un présage de leur perte, se couchèrent à terre pour attendre la mort, sans que mes prières non plus que mes raisonnements parvinssent à ébranler leur résolution. Enfin le guide, qui s'était montré plus accessible à la raison que ses compagnons, et qui d'ailleurs avait à sauver la vie de son fils en même temps que la sienne, résolut de tenter un dernier effort. Il fit rôti une de ses sandales, qui était de cuir non tanné et fort ramolli par l'humidité du bois, et commença à la ronger. Nous suivîmes son exemple, et, après avoir mangé chacun un tiers de semelle, ce qui ne nous coûta pas moins de deux heures de mastication, nous nous sentîmes assez bien remis pour reprendre notre route. Nous ne renoncâmes pas pour cela aux cours de palmier, mais nous observâmes à chaque fois que ce mets relevait beaucoup moins nos forces qu'un morceau de cuir rôti. Enfin, après avoir mangé cinq paires de sandales et un tablier de peau de cerf comme celui dont usent les postillons, nous arrivâmes à un lieu habité. » Le cuir est un aliment connu d'un grand nombre de naufragés.

« Nous essayâmes de manger des baudriers de sabres et de gibernes, dit Corréard, un des naufragés de la Méduse; nous parvînmes à en avaler quelques petits morceaux. Quelques-uns mangèrent du linge; d'autres des cuirs de chapeaux sur lesquels il y avait un peu de graisse ou plutôt de crasse; nous fûmes forcés d'abandonner ces derniers moyens. » Des mandarins siamois, qui, à la fin du XVIII^e siècle, avaient fait un naufrage plein d'étranges péripéties, en furent également réduits à ce dernier expédient. Voici ce que raconte l'un d'eux dans sa relation: « Pour moi, qui n'avais plus d'usage à faire de mes souliers, et qui étais même embarrassé de cet inutile fardeau, j'en séparai toutes les pièces, que je fis griller, et nous les mangâmes avidement. On essaya de manger le chapeau d'un de nos esclaves, après l'avoir fait griller longtemps, mais il fut impossible de le mâcher. » Dans presque tous les sièges célèbres, les malheureux, pressés par la disette et la famine, eurent également recours au cuir. Dans sa *Guerre des Juifs*, Joseph nous montre les habitants de Jérusalem réduits à cette triste nourriture, qui même vint bientôt à leur faire défaut. Aujourd'hui encore, un grand régal des Hottentots consiste à faire bouillir les peaux des animaux morts depuis longtemps et s'en nourrir, après avoir enlevé les poils... Qu'on ne se récrie pas trop: la couenne, que l'on mange presque universellement, n'est que du cuir frais de cochon, et certains biftecks que l'on consomme à Paris, dans certains restaurants, ne diffèrent pas autant qu'on pourrait le croire d'une bonne empeigne bien épaisse et cuite à point, avec certaines précautions et une quantité de beurre suffisante.

— *Cuir à rasoir*. Cet instrument, qui sert à faire couper les rasoirs, est un morceau de bois de dimensions assez variables, sur lequel on a collé une bande de buffe préparée à l'huile, la chair en dehors, et enduite d'une pommade ou pâte dure, diversement composée. Quand on veut que le cuir morde peu sur la lame, c'est-à-dire se borne à ôter le morfil, on incorpore dans la pommade de l'ardoise réduite en poudre impalpable; quand, au contraire, on veut obtenir une morsure très-vive, on remplace l'ardoise par du rouge d'Angleterre, de la potée d'émeri, de la potée d'acier ou de la potée d'étain.

— *Cuir artificiel ou cuir factice*. On a donné ce nom à des produits de nature fort diverse,

que l'on emploie, dans certaines circonstances, à la place du cuir ordinaire. Beaucoup de ces produits consistent en de simples toiles cirées, rendues plus ou moins épaisses et souples au moyen d'enduits spéciaux, tantôt peints, tantôt imprimés, quelquefois gaufrés. On s'en sert le plus souvent pour garnir des meubles, revêtir les murs des appartements, recouvrir les planchers, etc. D'autres cuirs factices, principalement destinés à la cordonnerie de pacotille, sont des tissus de coton ou de fil, imperméabilisés par le caoutchouc, et vernis. On en fabrique d'autres pour le même usage, en soudant ensemble, à l'aide d'une matière adhésive convenable et de la presse hydraulique, les résidus des diverses industries qui travaillent le cuir.

— *Anat. Cuir chevelu*. Cette dénomination tout à fait impropre vient de l'analogie qu'on a cru trouver, mais qui n'existe nullement, entre le cuir des animaux et la peau qui recouvre la tête dans l'espèce humaine. La texture du cuir chevelu ne diffère point de celle du derme en général; cette partie de la peau est seulement constituée par un tissu plus dense et plus serré. Les dimensions du cuir chevelu varient selon les individus; son étendue est limitée par une ligne irrégulière qui, partant de la partie inférieure du front, gagne la partie inférieure des tempes, passe derrière les oreilles, sur les apophyses mastoïdiennes, et va se perdre derrière le cou, à une distance plus ou moins grande de la ligne courbe de l'occipital. Chez l'homme, le cuir chevelu se joint à la barbe par l'intermédiaire des favoris. Ce cuir chevelu est uni aux muscles temporaux, à l'occipito-frontal et à l'aponévrose épicrânienne, par un tissu cellulaire très-serré et qui ne contient point de tissu adipeux. Les éléments anatomiques qui entrent dans sa composition sont, de dehors en dedans, l'épiderme, la couche pigmentaire, le derme, le réseau vasculaire et le réseau nerveux, auquel la tête doit sa sensibilité. Toutes ces parties sont traversées par une quantité plus ou moins considérable de cheveux qui naissent à la face interne d'un bulbe placé dans le tissu cellulaire sous-cutané. La tête est recouverte sans cesse par une exsudation abondante qui se forme à la surface de la peau, exsudation onctueuse dont l'odeur et la quantité varient suivant les sujets.

Les affections du cuir chevelu sont très-nombreuses et doivent faire chacune l'objet d'un article spécial.

— *Gramm*. Point n'est besoin d'être peussier ou corroyeur pour mener à perfection le cuir dont nous entendons parler ici, et qui n'a rien de commun avec les produits de l'industrie qui tout dernièrement s'est fait bâtir un temple en plein Paris. On sait que, dans le langage populaire, *cuir* signifie une fauto grossière de consouance, qui consiste à introduire entre la finale d'un mot et la voyelle initiale du mot suivant quelque une de ces liaisons insolites dont l'oreille est pour ainsi dire écorchée (*excoriat*); de *ex* et *cortum*, cuir, peau). Il se dit surtout du mauvais emploi du *s*, du *x* et du *t* substitués l'un à l'autre ou arbitrairement introduits, parfois même du *n*. Ainsi les petits enfants, dans leur langage encore indécis, prodigent volontiers cette dernière consonne: *je veux n'une pomme; j'ai n'un beau joujou*, disent-ils par exemple; Balzac, le minutieux observateur, a même placé ce cuir calin et enfantin dans la bouche d'un des personnages de son *Cousin Pons*, la Cibot, grosse donou qui dit à son mari: « *Tu n'es n'un amour!* » Il ajoute, en parlant des époux Cibot: « S'ils ne possédaient rien, ils n'auraient nune centime à autrui, selon leur expression. » Les cuirs les plus communs, disions-nous, sont ceux qui se produisent par l'appartition inopportune d'un *s*, d'un *x* ou d'un *t* dans les liaisons. Ce sont là ceux qui sont le plus familiers à certains parvenus, gens qui, quoique sans éducation première, affectent le *beau langage*, comme la Mme Angot d'autrefois. On les voit, sous leurs costumes cossus, leurs dentelles de prix et leurs bijoux éclatants, s'échapper en expressions populaires, et reprendre lestement les *j'avoins* et les *j'étiens*, les *pataqués* et les *cuirs* de la famille. Mme Angot (et combien n'a-t-elle pas d'imitateurs et d'imitatrices!) avait bien pu, certes, dans la bonne fortune, oublier la *croix de sa mère*, mais non ses *cuirs*; elle croyait donner du suave à sa conversation et relever son ton en enjolivant de consonnes inattendues son langage ordinaire: *Je suis sortie z'hier et je suis allée z'à l'Enfant du malheur: c'est bien mignon*, dit-elle à ses amies; à son cocher elle crie: *Hé! Guillot! pourquoi t'est-ce donc qu'ous ne marchez pas?* C'est elle aussi qui s'est habituée *peu-z'à-peu* à voyager; si ses gens répliquent à ses ordres, elle laisse tomber de ses lèvres hautaines un *en voilà z'assez!* qui coupe court à tout.

Les romanciers et les auteurs dramatiques ont souvent fait de la couleur locale en introduisant dans leurs livres ou dans leurs pièces des personnages enclins à des liaisons peu dangereuses, sans doute, mais quelquefois fort bouffonnes. Les anciens ont peu usé de ce moyen, et Molière, qui a fait parler des paysans, des valets, des servantes, tout en imitant les patois picard, normand et autres, n'a pas, à proprement dire, usé de ce moyen; mais les modernes en ont usé, eux, et même abusé. Les vaudevillistes, par exemple, font éclater le gros du public par des bourdes

du genre de celle-ci (Panadier et Dromadard s'expliquent sur la *question d'Orient*) : « Qu'est-ce que c'est que Sébastopol ? — Imbécile, tu ne connais donc pas ta géographie ? — Dame, je suis-t-été z'en Picardie, je suis-t-été z'en Normandie, mais ne je suis jamais-t-été z'en géographie. » Les troupiers ont d'ailleurs bon dos, et ce sont eux qui d'ordinaire font les frais des cuirs les plus cocasses des petits théâtres. Il est convenu que Dumanet, Chauvin ou tout autre héros français jusqu'au grade de *sargente* inclusivement, ne saurait s'exprimer qu'avec *z'un cuir*. Cette expression avec *z'un cuir*, employée par la Madelon du *Dîner de Madelon*, de Désaugiers, scène III :

Not' maître, je v'nons vous offrir
C'le paire d'rasoirs pour vot'fête,
Acceptez-la s'avec z'un cuir;

cette expression, disons-nous, éveille le rire, mais on oublie que, jusqu'au XVII^e siècle, avec s'est écrit *avecques*; cette lettre s, qui produit une liaison prétendue vicieuse à présent, n'est après tout pas plus extraordinaire que celle qui termine le mot *certes*, et qui terminait, il n'y a pas longtemps encore, les mots *jusques, guères*, etc. Il est vrai qu'il ne serait pas permis de prononcer : je n'ai guères z'aimé, j'ai certes z'un ami en vous, excepté peut-être dans les vers et en abusant singulièrement, ce nous semble, de la liberté que se donne le poète de violer pour sa commodité les règles ou l'usage; mais on dit fort bien : *Jusques z'à quand*, etc. *Avecques z'un cuir* n'eût pas été dédaigné de nos vieux poètes, et Boileau, lui-même, dans sa sixième satire, n'a-t-il pas écrit :

Tous les jours je me couche avecques le soleil ?

Son emploi, dans le cas de Madelon, nous rappelle une anecdote que le journal le *Figaro* racontait un jour. Un splendide et corpulent cuirassier, casque en tête, est encadré dans un omnibus, entre deux cocottes en veine d'expansion et de gaieté. La conversation s'engage, un peu gouailleuse de la part de ces dames, qui deviennent indiscrètes jusqu'à demander au militaire à quelle destination il se rend. « Je vas t-à Vincennes, dit-il. — Avec z'un cuir, reprend finement une des cocottes. — Non, riposte le cuirassier, jetant circulairement un regard de droite et de gauche, entre deux peaux ! Piron n'aurait pas mieux dit. Les loustics d'arrière-boutique, disons-le en passant, ne manquent jamais de faire remarquer qu'un cuir a été commis en s'empressant d'ajouter à la phrase vicieuse l'expression que nous venons de signaler. C'est ainsi qu'un acteur chargé du rôle de Philoctète, dans l'*Edipe* de Voltaire, ayant dit, en se disculpant du meurtre de Laïs :

En vous parlant z'ainsi, je dois t-être écouté...

un plaisant du parterre interrompit par ces mots : avec z'un cuir ! qui provoquèrent les rires de toute la salle. Il est des mots qui, comme *avecques*, paraissent avoir admis autrefois le s euphonique. En ce qui concerne le mot *quatre*, on a prétendu en retrouver la trace dans la fameuse chanson populaire de *Malbrough* :

J'ai vu porter en terre,
Par quatre z'officiers,

ainsi que dans cette formule populaire de menace : « Si nous sommes jamais entre quatre z'yeux » que l'on prononce le plus souvent encore entre *quat's'yeux*. C'est donc l'usage seul qui consacre la règle à suivre, et les liaisons qu'il autorise sont les seules qu'il soit permis d'adopter. Ainsi cette expression triviale que Désaugiers met dans la bouche de *Cadet Buteux* :

Et n'a-t-elle pas ben plantée
Pour reverdir,

contient une liaison qui a maintenant force de loi : *Ne la voilà-t-elle pas bien plantée !* Le peuple s'exprime ainsi tous les jours, et nul ne songe à le lui reprocher. Personne ne se fait faute de pousser cette exclamation de surprise : *Ne voilà-t-elle pas... ?* Une longue habitude a fini par autoriser cette prononciation inexacte. Beaucoup d'autres liaisons ont une origine analogue. Qui ne s'est aperçu que la prononciation des premières personnes de l'indicatif présent des verbes de la deuxième, de la troisième et de la quatrième conjugaison n'est pas en rapport avec l'orthographe primitive et longtemps conservée ? Eh bien, c'est d'une manière tout à fait arbitraire que cette prononciation s'est établie dans le langage familier, et cela depuis un temps presque immémorial ; par suite, il a fallu introduire dans l'orthographe des modifications que la raison et l'étymologie n'autorisent nullement. Ainsi fait-on entendre s à la première personne de ces verbes. Primitivement on écrivait : *je suis, je fais, je croi, j'attends*. Ce n'est que dans la conversation que les intercalaires s'est fait entendre d'abord ; mais, dès le XVII^e siècle, cette lettre pénètre peu à peu dans l'écriture, où elle est aujourd'hui définitivement acceptée. On prononce donc à présent et on écrit : *je suis-s-à vous, je fini-s-à l'instant, je sai-s-aussi, je fai-s-un tableau, je croi-s-à l'amitié, j'attends-s-une lettre*. L'euphonie fit de même intervenir de bonne heure à la deuxième personne du singulier de l'impréatif un s contraire à l'analogie latine : on écrivait et l'on écrit toujours *va-t-à-bas*, mais on disait *va-s-y*, et ce s a fini par entrer dans l'orthographe. Le t final, lui, exigé par l'étymologie, a disparu au contraire de la troisième personne du singulier de l'indicatif

présent et du passé défini, à la première conjugaison, et dans les verbes *il a, il va* : il ne s'est maintenu que dans la tournure inverse *aime-t-il, va-t-il, a-t-il, dans-t-il ?* Il a également disparu au futur : *il viendra à midi* ; mais il reparait dans le tour interrogatif *viendra-t-il ?* On dit donc et on écrit : *Va-t-il au théâtre ? Ira-t-il en Italie ? Aura-t-il du succès ? Quand vous verra-t-on ?* et l'on se moque du paysan qui dit : *Il va-t-à la ville*, et du vers de la chanson : *Malbrough s'en va-t-en guerre*. Le paysan et la chanson sont cependant fidèles à une tradition orale aussi vieille que la langue. En effet, quand se forma définitivement celle-ci, au XI^e siècle, tous les verbes sans exception faisaient entendre le t étymologique du latin devant les voyelles, à la troisième personne du singulier, comme nous le faisons sentir encore quand nous disons *reçoit-elle ? achève-t-elle ? chante-t-elle ?* etc.

Qu'on nous permette de finir par un cuir municipal. Ici il ne s'agit plus du fusilier Chauvin, mais d'un gros industriel, adjoint au maire d'une ville de province. Le chef de l'État traversait cette ville, y visitait une exposition, et, en présence d'un nombreux public, distribuait des croix de la Légion d'honneur. Il en remit notamment une à notre industriel adjoint et y ajouta ces paroles : « Monsieur, vous direz à vos ouvriers qu'avec du travail et de l'intelligence on peut espérer toutes les récompenses. » Le nouveau décoré, visiblement ému, s'inclina : « Sire, je leur z'y ai dit ! je leur z'y dirai encore. » Il y avait presque de l'éloquence dans ce cuir répété coup sur coup ; mais voyez comme la moquerie est de ce monde ! on rit du pauvre homme, et sa réponse fit le tour des journaux de France et de Navarre. Il s'en consola pourtant en pensant qu'il n'en était pas moins bien décoré, quoique avec z'un cuir, et même deux.

On dit aussi : *Faire un velours*, par allusion à *Faire un cuir* ; mais les puristes ne confondent pas ces deux façons de parler. Il y a cette différence, entre le cuir et le velours, que le premier marque une liaison rude, et le second une liaison douce. *Il va-t-à Paris est un cuir ; Il va-z-à Paris est un velours*. Cette distinction nous paraît bien subtile ; quoi qu'il en soit, *velours ou cuir*, l'un ne vaut guère mieux que l'autre.

CUIRASSE s. f. (kui-ra-se — rad. cuir). Espèce de corset de cuir, de fer ou de tout autre métal, qui sert à protéger la poitrine et le dos de certains soldats : *La cuirasse est aujourd'hui l'arme défensive des carabiniers et des cuirassiers. Les Gaulois sont les premiers qui aient, dit-on, porté des cuirasses en fer* (Bouillet.) *L'emploi des armes de jet amena l'usage des cuirasses* (A. Maury.) *Les Égyptiens et les Égyptiens se servaient, dans le principe, de cuirasses de peau dont ils s'enveloppaient* (De Chesnel.)

Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.

VOLTAIRE.

Et déjà, sur son sein avide de batailles,
La cuirasse d'airain hérissé ses écailles.

DELLILLE.

— Par anal. Enveloppe extérieure : *L'hiver, une cuirasse de glace couvre les deux fleuves de la Hollande* (H. Taine.) *La flanelle est la meilleure cuirasse contre les attaques du choléra* (H. Heine.)

J'aime sur l'églantier ces insectes dorés
Faisant luire au soleil et leurs dards azurés,
Et le bronze de leurs cuirasses.

SAINTINE.

— Fig. Défense, rempart, moyen de défense :

Byron, tu n'as pas craint, jeune dits sans cuirasse,
D'attaquer corps à corps les défaits de ta race.

A. BARRIER.

On dit aussi *triple cuirasse*, surtout pour exprimer l'insensibilité qui protège l'âme contre les émotions ou les passions ; c'est une allusion aux vers d'Horace :

Ille robur et as triplex...

bien que le poète latin n'ait pas entendu parler d'une cuirasse dans ce passage : *Il faut bien redouter le pouvoir des femmes pour ne les approcher, comme de Ryons, qu'avec une triple cuirasse de froideur* (Th. Gaut.)

— *Défaut de la cuirasse*, Endroit de la cuirasse où la plaque de derrière vient se joindre à celle de devant, et où se trouve ordinairement un espace vide, qui n'est pas protégé contre les coups de l'ennemi. Il Fig. Côté faible, point vulnérable : *Le percement de l'isthme de Suez est le défaut de la cuirasse britannique* (E. de Gir.) *Dans tout écrivain, même supérieur, il y a le côté faible, le défaut de la cuirasse* (Ste-Beuve.)

— *Cuirasses annelées*, Anciennes cuirasses faites de bandes de cuir et de bandes de métal alternées.

— *Endosser, prendre la cuirasse*, Embrasser la carrière militaire : *Plusieurs bourgeois se hâtèrent d'endosser la cuirasse* (Alex. Dum.)

Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haine.

VOLTAIRE.

— Mar. Revêtement métallique des vaisseaux dits cuirassés.

— *Natut. Cuirasse marine ou flottante*, Appareil de natation et de sauvetage, consistant en une espèce de veste en toile imperméable, sur laquelle sont fixées des plaques de liège diversement disposées.

— Ichthyol. Plaques anguleuses et dures

qui couvrent en totalité ou en partie le corps de certains poissons.

— Infus. Enveloppe protectrice de certains infusoires.

— *Epithètes*. Endossée, lourde, pesante, épaisse, solide, forte, impénétrable, propice, protectrice, riche, magnifique, polie, luisante, brillante, étincelante, éclatante, éblouissante, sonore, retentissante, arrondie, faussée, percée, traversée, rompue, brisée.

— *Encycl.* Au fur et à mesure que l'on inventa des armes offensives, on chercha à se préserver de leur danger en créant des armes défensives ; de là les casques et les boucliers. On fit même des vêtements qui couvraient en tout ou en partie le corps du soldat, et, comme ces vêtements étaient formés de plusieurs peaux ou cuirs réunis, on les nomma *cuirasses*, non qui leur resta lorsque, pour leur donner plus de force, on les garnit d'abord de bandes de métal, et l'on finit ensuite par les faire entièrement en métal.

La cuirasse des Romains était souvent ornée de figures bizarres ; elle était quelquefois très-pesante, et on la matelassait presque toujours à l'intérieur. Les Gaulois protégèrent aussi leur poitrine, dans les combats, à l'aide d'une cuirasse composée soit de plaques de fer, soit de mailles, et cette arme défensive était en usage chez tous les peuples du Nord. Lorsque les Cimbres envahirent la Gaule, ils étaient couverts de plastons en métal dont la forme différait peu de celle des cuirasses gauloises. Il paraît cependant que les Francs n'usèrent pas d'abord de cette arme défensive ; mais, pendant toute la première période du moyen âge, c'est-à-dire depuis le VI^e siècle jusqu'au XI^e, nous voyons les guerriers de cette nation couverts d'une cuirasse exactement semblable à celle des Romains. Dans la Bible de Charles le Chauve, un des gardes du roi est représenté couvert non-seulement de la cuirasse romaine, mais encore du pallium. On voit ensuite l'armure défensive, composée de petites bandes verticales ou horizontales, se continuer jusque sous Charlemagne, puis disparaître tout à coup pour faire place à la cotte d'armes et au capuchon de mailles. Mais, à partir de l'époque des croisades, la cuirasse reparait dans le costume des hommes d'armes. Cette cuirasse, très-légèrement bombée, se décomposait en plastron et en pansière ; le plastron, échancré au cou et aux bras, couvrait la moitié supérieure de la poitrine ; la pansière prenait naissance à la taille et se terminait en pointe sur l'estomac, recouvrant le plastron d'environ 4 centimètres, et se rattachant à lui par une boucle placée à l'extrémité de cette pointe. Parfois elle était tout simplement posée sur le plastron, et justifiait ainsi davantage son but, qui était, dit l'auteur du *Costume militaire chez les Francs*, de permettre au chevalier de plier plus facilement le corps en avant et en arrière. On lui avait donné le nom de *cuirasse à embollement*.

C'était à la partie supérieure de la cuirasse que l'on vissait la hachette. Le dos, derrière, ou plaque du dos, était composée de deux lames établies en sens inverse, c'est-à-dire que celle du haut recouvrait celle du bas, et qu'elles s'étaient reliées que par des rivets placés à chaque extrémité de la dossière, pour leur donner le plus de jeu possible. La bracoillère, attachée à la pansière, formait par devant la contre-partie du garde-reins ; c'était la réunion de plusieurs lames articulées, clouées les unes sur les autres, qui portaient de la cuirasse et couvraient le ventre et les flancs. Entre la pansière et la première lame de la bracoillère, on bouclait le ceinturon de l'épée, qui couvrait le joint des deux pièces. Un jupon de mailles très-court complétait la défense des parties découvertes.

On peut assigner à l'adoption définitive des armures en France le règne de Philippe le Bel, vers l'année 1320. La cuirasse éprouva diverses variations dans sa forme. Après avoir été bombée par devant, surtout au milieu de la poitrine, elle fut aplatie en haut et s'abaissa en pointe vers la ceinture. Au temps de la Ligue, sa forme était celle du surcot. En dernier lieu, elle ne fut ni sphérique ni pointue, mais plate partout, dit M. A. Jubinal. A aucune époque elle ne descendit plus bas que la ceinture.

Il y eut aussi au moyen âge des cuirasses destinées aux joutes et aux tournois, et celles-ci étaient beaucoup plus légères. Néanmoins Jean de Bonifacio, gentilhomme italien, ayant mis pour jouter contre Jacques de Lalain, en 1446, un léger harnais de guerre, sa cuirasse fut tellement faussée des coups que de Lalain lui porta, qu'il fut en danger de perdre la vie. La cuirasse fut, avec le casque, une des armes défensives que le moyen âge n'emporta pas avec lui ; on la voit traverser l'époque de la Renaissance, résister aux diverses modifications apportées dans l'armement, rester en honneur sous la Ligue comme sous la Fronde, et arriver enfin jusqu'à nos jours, où elle est encore portée en France par les cuirassiers, les carabiniers et les cent-gardes.

CUIRASSE, ÉE (kui-ra-sé) part. passé du v. Cuirasser. Armé d'une cuirasse : *Homme cuirassé. Soldats cuirassés. La noblesse française descend de ces trente mille hommes casqués, cuirassés, qui, sur de grands chevaux bardés de fer, jolentaient aux pieds huit ou neuf millions d'hommes* (Chamfort.)

— Par ext. Revêtu d'une enveloppe dure quelconque : *Quelques insectes bien cuirassés,*

mais sans armes, contrefont les morts pour tromper ceux qui les poursuivent. (A. Martin.)

Il Couvert sur tout le corps : *La vue de ces herbages, d'où se soulevaient les buffles cuirassés de vase, n'a pas troublé son œil à tout jamais* (Th. Gaut.)

— Fig. Immuable, invincible, inébranlable, insensible, protégé, défendu : *Je suis cuirassé sur ce sujet* (Mauriv.) *La philosophie, si elle n'est cuirassée de vertu, ne m'inspire que du dédain* (Proudh.)

Hypocrite, jaloux, cuirassé d'impudence, Vous ne l'ignorez pas, votre méchanceté
Donne seule à vos vers quelque célébrité.

GILBERT.

— Mar. Se dit des navires dont la muraille est recouverte extérieurement de fortes plaques métalliques destinées à la protéger contre les projectiles de l'ennemi : *Navire cuirassé. Frégate cuirassée*.

— s. m. pl. Mamm. Famille de mammifères édentés, appelés aussi *cingulés*.

— Zooph. Ordre de zoophytes polygastriques. Il Ordre de rotifères.

— *Encycl. Navires cuirassés. V. NAVIRE.*

CUIRASSEAU s. m. (kui-ra-so). Pop. Cuirasso.

CUIRASER v. a. ou tr. (kui-ra-sé — rad. cuirasse). Armer d'une cuirasse : *Cuirasser les soldats d'un régiment*.

— Fig. Mettre en garde, en défense : *Je vais vous cuirasser contre la société dans laquelle vous allez entrer*.

Se cuirasser v. pr. Endosser une cuirasse : *Il se cuirassa, prit son épée et partit*.

— Fig. Se mettre en garde, en défense : *Se cuirasser contre les tentations. Se cuirasser contre les revers de la fortune, contre la douleur. Ces mille douceurs de la bonté entament peu à peu la sécheresse et l'orgueil dont il s'était cuirassé* (G. Sand.)

CUIRASSIER s. m. (kui-ra-sié — rad. cuirasse). Cavalier cuirassé ; soldat d'une troupe spéciale dans laquelle tous les hommes sont à cheval et armés d'une cuirasse : *Escadron de cuirassiers. Charge de cuirassiers. Le gendarme à cheval coûte moitié moins que le cuirassier* (E. de Gir.)

Sous ce chef redouté

Marche des cuirassiers l'escadron indompté.

BOILEAU.

Vingt fois ses cuirassiers l'ont cru, dans la bataille,
Coupé par des boulets, brisé par la mitraille.

A. DE MUSSER.

— Pop. Celui qui fait des cuirs en parlant. — Ichthyol. Nom vulgaire du loricaire cuirassé.

— *Encycl.* Art milit. L'ancienne cavalerie cuirassée, c'est-à-dire armée de toutes pièces, se composait d'hommes d'armes ; c'était la cavalerie noble formée par le ban et l'arrière-ban. Les gentilshommes qui à l'origine se revêtirent de cette armure, sous Hugues Capet, en 995, prirent dans la suite le nom de *gendarmes*. En 1445, Charles VII en forma plusieurs compagnies d'ordonnance, dont quelques-unes entrèrent plus tard dans la maison militaire des rois de France. L'origine de nos cuirassiers modernes n'est pas aussi ancienne. Sous le règne de Louis XIII, quelques régiments de cavalerie portèrent la cuirasse sans prendre le nom de cuirassiers. Mais au commencement de la minorité de Louis XIV ces corps avaient disparu ou avaient été remplacés par des troupes de nouvelle formation. Vers la fin de 1666, on forma un régiment de cuirassiers du roi, qui prit rang immédiatement après le Royal-Etranger. La force du régiment des cuirassiers du roi, qui, à sa création, était de trois escadrons, fut réduite à une compagnie de 100 hommes à la prise d'Aix-la-Chapelle, en 1668. En 1730, son effectif se trouvait porté à 39 officiers et 1,480 cavaliers, y compris 12 maréchaux des logis, 24 brigadiers, 12 trompettes et 1 timbalier.

En 1791, les cuirassiers du roi quittèrent leur nom et prirent le n° 8 dans l'ordre des 24 régiments de grosse cavalerie. L'arrêté consulaire du 23 décembre 1802 transforma en régiments de cuirassiers les 5^e, 6^e et 7^e régiments de cavalerie. Il y avait 12 régiments de cuirassiers en 1804. Le casque à crinière et à houpette remplaça le chapeau qui portaient auparavant les cavaliers. Ils furent armés de buffonnettes en 1812. Ces 12 régiments de cuirassiers furent conservés par la Restauration, mais ce nombre fut réduit à 6 à la seconde rentrée des Bourbons. Il resta les cuirassiers de la reine, les cuirassiers du dauphin, les cuirassiers d'Angoulême, qui devinrent cuirassiers de Bordeaux en 1824, les cuirassiers de Berry, les cuirassiers d'Orléans et les cuirassiers de Condé. Quatre nouveaux régiments de cuirassiers, créés en 1825, portèrent le nombre des régiments de cuirassiers à 10. Nous possédions, avant le décret du 15 novembre 1865, 10 régiments de cuirassiers de ligne et 2 dans la garde. Ce décret ayant réuni les 2 régiments de la garde en un seul, nous n'avons plus que 11 régiments de cette arme.

L'uniforme des cuirassiers de ligne est : tunique bleu foncé ; collet garance ; passe-poil et parements bleu foncé ; pattes et doublure garance ; boutons blancs, à grenade et numéro ; épaulettes écarlate ; cuirasse d'acier ; casque d'acier à cimier de cuivre ;

turban et crinière de couleur noire; plumet droit écarlate, de plumes de coq; pantalon garance à passe-poil bleu; manteau de drap blanc, piqué de bleu, à manches et à rotonde; buffleterie blanche. Les cuirassiers de la garde ont un casque sans turban, recouvert de peau tigrée.

Les cuirassiers, comme les carabiniers, se servent rarement de leurs armes à feu. Ils sont destinés surtout à agir dans les charges, le sabre au poing; ils enfoncent les masses, les carrés encore debout, et achèvent de mettre le désordre dans une armée déjà fatiguée par un long combat.

Le régiment des cuirassiers du roi s'est rendu célèbre dans les guerres de Louis XIV et de Louis XV, et dans les campagnes de la Révolution. Tout le monde connaît la belle conduite des cuirassiers de Milhaud à Waterloo. Le duc de Wellington, a dit le général Jomini, m'a assuré lui-même, au congrès de Vérone, qu'il n'avait jamais rien vu de plus admirable à la guerre que les dix ou douze charges réitérées des cuirassiers français sur les troupes de toutes armes. Toutefois la cuirasse, destinée à mettre à l'abri de la balle, ne paraît pas avoir toute l'efficacité qu'on serait tenté de lui attribuer.

« Quand on ne connaît pas la guerre, dit M. L. Noir, on se figure volontiers que les cuirassiers peuvent braver impunément les balles. Depuis l'invention des balles cylindro-coniques, la cuirasse n'est plus une protection suffisante; mais, outre qu'elle est traversée le plus souvent par le projectile actuel, de tout temps le cuirassier atteint par un coup de feu a été mis hors de combat, soit que, glissant sur le fer, la balle l'atteignît au bras, soit que le choc étourdît l'homme pour cinq minutes au moins; quand il reprenait ses sens, la charge était finie. »

Cuirassier démonté (Lis), tableau de Karel du Jardin, collection particulière. Au premier plan d'un paysage accidenté, sur un chemin sinueux, un cuirassier, le casque en tête, conduit par la bride un beau cheval gris de fer que précèdent deux chiens. Derrière ce groupe, un cavalier, monté sur un cheval noir, suit la même route et regarde, en passant, des ruines qui couronnent des rochers à pic, sur la gauche; près de lui cheminent tranquillement un âne, un bœuf, une chèvre et un mouton. Plus loin s'avance un fourgon pesamment chargé, qu'escortent des arquebusiers à pied et deux officiers à cheval. Le ciel est semé de quelques légers nuages que dore en partie le soleil couchant, dont la brillante clarté se répand à gauche, sur les ruines et les coteaux, et vient, par une coupure des rochers, éclairer le groupe du premier plan. Le contraste de cette vive lumière avec les grandes masses d'ombre que projettent les arbres et les collines, est de l'effet le plus heureux. Ce tableau, d'une couleur exquise, est signé K. du JARDIN, 1852. Il est décrit dans le *Catalogue raisonné* de Smith; il a fait partie des collections Thoms de Leyde (1816), Lerouge de Paris (1818), de Pennell de Londres (1830), Étienne Leroy (1842), Tardieu fils (1843), Patureau (1857) et Piérard (1860). Il a été payé 10,200 francs à la vente Lerouge, 14,000 francs à la vente Patureau et 17,000 francs à la vente Piérard.

Cuirassiers à Waterloo (Lis), tableau de Bellangé; Salon de 1865. Dans cette composition, qui retrace le passage du fameux chemin creux, le peintre s'est inspiré du récit de V. Hugo dans les *Misérables*: « L'infanterie anglaise ne voyait pas les cuirassiers, et les cuirassiers ne la voyaient pas. Elle écoutait monter cette marée d'hommes. Elle entendait le grossissement du bruit de trois mille chevaux, le fragement alternatif et systématique des sabots au grand trot, le froissement des cuirasses, le cliquetis des sabres, et une sorte de grand souffle farouche. Il y eut un silence redoutable, puis subitement une longue file de bras levés brandissant des sabres apparut au-dessus de la crête, et les casques, et les trompettes, et les étendards, et les trois mille têtes à moustaches grises, criant: Vive l'Empereur! Toute cette cavalerie déboucha sur le plateau, et ce fut comme l'entrée d'un tremblement de terre. » Quel plus beau motif pour une grande page d'histoire! Bellangé s'est contenté d'une toile de moyenne dimension, ce qui ne l'a pas empêché d'être très-dramatique; il y a vraiment quelque chose de farouche, de sinistre dans cette « marée d'hommes » qui monte sur les flancs d'une colline détrempée, effondrée par la pluie, et qui débouche soudain sur le plateau occupé par l'infanterie anglaise. Les plans du tableau sont bien agencés, et l'exécution ne manque pas d'une certaine fougue.

CUIRATIER s. m. (kui-ra-tié — rad. cuir). Ouvrier qui travaille les cuirs.

CUIRE v. a. ou tr. (kui-re — lat. *coquere*). Le latin *coquo* répond exactement au sanscrit *patcham*, de la racine *patch*, cuire. La seconde gutturale du radical latin est remplacée par un s en français devant toutes les terminaisons commençant par une voyelle : cuisant. La racine *patch* a conservé la palatale dans la langue grecque : *peptô*, je cuis. Dans les langues germaniques, cette racine a pris la même forme qu'en latin : allemand *koch-en*; anglais *to cook*; suédois *koka*, etc. Dans les langues slaves, elle a revêtu la même forme qu'en grec : russe *pietchi*, four, poêle, et

pietchenie, la cuisson du pain; polonais *pietti*, cuire le pain, etc., etc. Dans ce dernier sens, les Allemands ont fait, de *patch*, *backen*, cuire allemand *backen*, persan *pakhthen*. Préparer par l'action du feu, en parlant des aliments : **CUIRE de la viande**. **CUIRE des légumes**. **CUIRE du pain**. On faisait quelques gâteaux qu'on cuisait sous la cendre. (J.-J. Rouss.)

Pain qu'on dérobe et qu'on mange en cachette. Vaut mieux que pain qu'on cuit et qu'on achète. LA FONTAINE.

— Servir à faire cuire : Les fous qui cuisent les galettes de Balaklava ouvrent leur gueule rouge. (Th. Gaut.) L'eau du Sprudel cuit les œufs et sert à laver la vaisselle. (Chateaub.) J'aime le feu, mon cher seigneur, non par la raison triviale que le feu réchauffe nos pieds ou cuit notre soupe, mais parce qu'il a des étincelles. (V. Hugo.)

— Calciner, soumettre à l'action du feu : **CUIRE du plâtre, de la chaux**. **CUIRE de la porcelaine, du verre**. **CUIRE des cheveux**. **CUIRE de la brique**. **CUIRE de la soie**. **CUIRE le sucre**.

— Par anal. Faire mûrir, en parlant des fruits : Le soleil ne cuira pas les jruits cette année.

Le soleil sur les monts cuit la grappe dorée. DEUILLE.

— Elaborer, digérer : La digestion cuit les aliments. Je ne vous défends pas les melons, puisque vous avez de si bon vin pour les cuire. (Mme de Sév.) Répondre, en parlant du rhume : La guimauve est un moyen excellent pour cuire le rhume.

— Absol. Faire du pain : En Angleterre, tout est fermé le dimanche : les boulangers ne cuisent pas, les restaurants se barricadent. (A. Vacquerie.)

— Fam. Cuire au même four, Frayer ensemble, vivre d'accord :

... L'hyménée et l'amour
Ne sont pas gens à cuire au même four.

LA FONTAINE.

— Loc. prov. Vous viendrez cuire à mon four, J'aurai quelque jour l'occasion de me venger, en vous refusant ce que vous viendrez me demander :

Vous y viendrez cuire dans notre four.

LA FONTAINE.

— v. n. ou intr. Être soumis à l'action du feu, devenir cuit : L'égoïste brûlerait votre maison pour se faire cuire un œuf. (Chamfort.)

LA cuisent à la fois trente mets différents.

BERCHOUX.

— Arriver à une coction suffisante : Les légumes cuisent mal dans les eaux de puits.

— Fam. Être livré au supplice du feu : C'est mettre ses conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif. (Montaigne.)

— Par exagér. Éprouver une chaleur excessive : Je cuis, j'étouffe par une telle chaleur. On cuit sous les rayons de ce soleil de plomb. On dit aussi cuire dans son jus. Un jour Piron arrive tout en sueur à la Comédie-Française; il se place au parterre entre deux jeunes échevelés qui le connaissent de vue. Comme il s'éventait, en respirant bruyamment, un de nos gaudins de l'époque se pencha et dit à l'oreille de son compagnon : « Tiens! M. Piron, il cuit dans son jus. — Ce n'est pas étonnant, repart le roi de la causticité, je suis entre deux plats. »

— Éprouver ou faire éprouver une sensation douloureuse, aigre : Les yeux me cuisent comme du feu. (Acad.) On voit bien que le mal des autres ne vous cuit pas. (Damas-Hinard.)

Al-je du sang sur moi? mon oreille me cuit!

A. DE MUSSER.

... L'aiguillon de l'abelle
Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.

J.-B. ROUSSEAU.

— Fig. Faire éprouver une vive douleur morale :

C'est un mal qui jamais n'entendit raillerie,
Qui cuit et qui chatouille...

HAUTEROCHÉ.

— Prov. Trop gratter cuit, trop parler nuit, Un bavardage indiscret peut causer bien du mal à celui qui s'y livre.

— Impersonnel. En cuire, Occasionner des peines, des désagréments; être la cause, l'occasion de vifs regrets : Il m'en cuit. Vous dégrader l'homme en créant l'ouvrier machine, et il vous en cuira. (Lemontey.)

Si, pour avoir trop bu la nuit,
Vers le matin il vous en cuit,

Dès le matin reprenez la bouteille,
Le remède fera merveille.

...

Se cuire v. pr. Devenir, être cuit : Le dîner se cuit. Ces légumes se cuisent à l'eau. Les ortolans gras se cuisent au bain-marie. (Buff.)

— Être calciné, soumis à l'action du feu : La pierre à plâtre se cuit et se calcine à une médiocre chaleur. (Buff.)

— Par exagér. Se chauffer avec excès : Les gardiens, pour ne pas mourir de froid, se cuisent sur des braseros. (Th. Gaut.)

— Homonyme. Cuir.

CUIRÉ, ÉE (kui-ré) part. passé du v. Cuire. Garni de cuir : Boîte, malle cuirée.

CUIRÉE s. f. (kui-ré — rad. cuir). Art milit. Justaucorps de cuir qui faisait partie

de l'armure : De grands boucliers, des plastrons de fer, des cuirées, des culottes de fer, étaient les moyens de défense de ces soudards. (La Bédollière.)

— A signifié Cuirée.

CUIRER v. a. ou tr. (kui-ré — rad. cuir). Techn. Garnir de cuir : CUIRER un coffre. CUIRER une malle.

CUIRET s. m. (kui-ré — rad. cuir). Techn. Morceau de cuir que le chapelier met entre la chanterelle et la corde de l'arçon. « Nom donné par les négriers et les parcheminiers aux peaux qui ont été pelées, c'est-à-dire dont le poil a été arraché : Quand on a donné aux CUIRETS tout le plein qu'on a jugé convenable, et qu'ils ont acquis une épaisseur suffisante, on les rince de chaux. (Fontenelle.)

CUIRIER s. m. (kui-rié — rad. cuir). Pêch. Tablier de cuir.

CUIR-LAINE s. m. Comm. Drap croisé, très-consistant et très-fourmi en matière, et qui doit son nom à sa solidité : Les CUIR-LAINES se tissent par l'armure sergée. (Bezon.) Dans les CUIR-LAINES, de même que dans les ratines, on mélange parfois plusieurs couleurs. (Bezon.)

CUISAGE s. m. (kui-za-je — rad. cuire). Techn. Opération par laquelle on réduit le bois en charbon.

CUISANT (kui-san) part. prés. du v. Cuire : Un gigot cuisant à la broche.

CUISANT, ANTE adj. (kui-zan, an-te — rad. cuire). Qui fait éprouver une douleur aiguë : Ma blessure me fait endurer des douleurs cuisantes.

Elle garantirait des froids les plus cuisants.

LA FONTAINE.

— Piquant, qui produit sur la langue une saveur brûlante : Le piment est encore plus cuisant que le poivre.

— Fig. Qui fait éprouver une vive douleur morale : Peines cuisantes. Chagrin cuisant. Vous me demandez si j'aime toujours bien la vie; je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuisants. (Mme de Sév.) La tristesse peut être amère, la douleur cuisante, mais la mélancolie est toujours aimable. (Toplier.) Êtres bons, nous cherchons sans cesse à donner le change à ces cuisants et insatiables desirs qui nous consomment. (G. Sand.)

Je sens au fond du cœur mille remords cuisants.

CORNEILLE.

D'où vient le mal cuisant qui t'enivre et te tue?

Aurais-tu rencontré Diane dans les bois?

Perça-t-elle ton sein d'un trait de son carquois?

H. CANTEL.

— Aigre, virulent :

... Fuyez ce médiant;

Fâcheuse est son humeur, et son parler cuisant.

REGNARD.

— Bot. Se dit quelquefois des plantes couvertes de poils brûlants, comme l'ortie. « On dit aussi URTICANT.

CUISE (forêt de). V. COMPIÈGNE.

CUISERIEUX, bourg de France (Saône-et-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. S.-E. de Louhans, au pied des monts Jura; pop. aggl. 1,927 hab. — pop. tot. 1,626 hab. Collège communal; récolte et commerce de fruits et marrons estimés; mûriers, poulardes renommées. Carrières de pierres à bâtir et à chaux. Le bourg de Cuiserieux fut livré aux flammes par le sire de Craon, lorsque Louis XI envahit la Bourgogne après la mort de Charles le Téméraire. Le partisan Lacuson s'en rendit maître au xviii^e siècle et y commit toute sorte de cruautés. Le mur d'enceinte de Cuiserieux était flanqué de trente-six tours dont quatre sont encore debout. L'église, qui date en partie du xii^e siècle, renferme de curieuses stalles décorées de sculptures finement exécutées, mais dont l'auteur n'a pas toujours respecté la décence. Elles représentent pêle-mêle des moines, des lousp-garous, des priapes, des animaux monstrueux, des saints, etc.

CUISERY, bourg de France (Saône-et-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. S.-O. de Louhans, près de la Seille; pop. aggl. 944 hab. — pop. tot. 1,586 hab. Moulins, magnaneries, filature centrale pour la soie, corderies, huileries, éducation d'abeilles, fabriques de chapeaux. Ancienne place forte, Cuisery a conservé quelques débris de ses murs d'enceinte et une tour en ruine, reste du vieux château fort des sires de Bagé. L'église paroissiale est surmontée d'un beau clocher.

CUISETTE s. f. (kui-zé-te). Techn. En termes de tissure, Réunion de quarante fils de chaîne. « On dit aussi MUSETTE et DEMI-PORTÉE.

CUISEUR s. m. (kui-zeur — rad. cuire). Ouvrier chargé de diriger le feu d'une fabrique de poteries ou de briques. « Individu qui fait cuire le vin, dans les vignobles où il y a des bouillères.

— Fam. Mauvais cuisinier : Arrière donc les simples CUISEURS d'aliments, dignes tout au plus du nom de fouille-au-pot. (Grimod.)

CUISIAU s. m. (kui-zio). Art milit. Cuisard. « Vieux mot.

CUISIN s. m. (kui-zain). Forme ancienne du mot COUSIN.

CUISINE s. f. (kui-zi-ne — lat. *coquina*; de *coquere*, cuire). Partie d'un logement spécia-

lement destinée à la préparation des aliments : Chef de CUISINE. Le cuisinier passe trop souvent sa vie laborieuse dans des cuisines souterraines. (Carême.) Dans certaines saisons de l'année on consommait, dans les cuisines du prince de Condé, jusqu'à 120 faisans par semaine. (Cussy.)

Je préfère Snyders, grand peintre de cuisine, A tous ceux qu'a produits l'école florentine.

BERCHOUX.

Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine Est venu nous laisser, jusque dans la cuisine, Un papier griffonné d'une telle façon, Qu'il faudrait pour le lire être pis qu'un démon.

MOLIÈRE.

Messer Gaster, dit Rabelais, Est un gros glouton qui demande

Soir et matin quelque nouvelle offrande, Et qui ne laisse point dame marmite en paix.

Donc il est toujours bon de savoir où l'on dîne.

Et partant tout homme d'esprit, Qui bâtit,

Commence sagement par fonder la cuisine.

...

Un vendredi, le frère Polycarpe

Au prieur vint se présenter :

« Ne mangez pas, dit-il, de cette carpe,

Hier avec du lard je la vis apprêter. »

L'ardent prieur, que ce discours chagrine,

Lui jeta un sombre regard :

« Morbleu! dit-il, maudit bavard!

Qu'alliez-vous faire à la cuisine? »

...

Un cuisinier, quand je dîne

Me semble un être divin,

Qui du fond de sa cuisine

Gouverne le genre humain.

Qu'ici-bas on le contemple

Comme un ministre du ciel,

Car la cuisine est un temple

Dont les fourneaux sont l'autel.

DÉSAUGIERS.

— Nom que l'on donnait autrefois à une boîte à compartiments dans laquelle certaines personnes mettaient les épicerie dont elles se servaient pour leur cuisine : A l'époque où les épicerie étaient chères, beaucoup de gens portaient leur cuisine en poche. (Acad.)

— Art culinaire; façon d'apprêter les aliments : S'entendre à la cuisine. La sauce est le triomphe du goût en cuisine. (Balz.) Les Français aiment la nouveauté, mais ce n'est qu'en fait de cuisine et de modes. (Vot.)

Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine?

A-t-on par quelque édit réformé la cuisine?

BOILEAU.

Je vais, dans mon ardeur poétique et divine,

Mettre au rang des beaux-arts celui de la cuisine.

BERCHOUX.

Des hommes précieux doués d'un vrai génie

Surent à la cuisine appliquer la chimie.

BERCHOUX.

Que ma servante manque aux lois de Vaugelas,

Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas. [herbes

J'aime bien mieux pour moi qu'en épluchant ses

Elle accommode mal les noms avec les verbes,

Et redise cent fois un bas et méchant mot,

Que de brûler ma viande, ou saler trop mon pot.

Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.

Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;

Et Malherbe et Balzac, si savants en beaux mots,

En cuisine peut-être auraient été des sots.

MOLIÈRE.

« Mets, aliments apprêtés : Aimer la cuisine épice. Vers 1770, les étrangers étaient forcés d'avoir recours à la cuisine des aubergistes, qui était généralement mauvaise. (Brill.-Sav.)

La cuisine est fameuse au Lapin-Blanc. (E. Sue.) La cuisine anglaise est une véritable pharmacie. (E. Texier.) CUISINE, c'est médecine; c'est la médecine préventive, la meilleure. (Michelet.) « Personnel des cuisines, domestiques attachés à l'office : Appelez mes-sieurs les marmitons, et que toute la cuisine monte à l'office. (Scribe.) On laisse le bouilli pour la cuisine. (Cl. Robert.)

Sois chef de ma cuisine, et donnez-y des lois.

BERCHOUX.

— Fig. Fabrication, production, sophistication, préparation accompagnée de certains tripotages : La cuisine électorale. La cuisine littéraire. Je n'entends rien à la nouvelle cuisine. (Vot.) L'histoire des voyages d'un manuscrit dans le monde des journaux et des gazettes serait une histoire incroyable pour les lecteurs, qui ne se doutent pas de l'intérieur des cuisines littéraires. (Champfleury.) La cuisine de la gloire est bien la plus lideuse de toutes les cuisines. (Th. Gaut.)

— Batterie de cuisine, Ensemble des ustensiles de métal que contient une cuisine. « Par plaisant. Instruments de percussion d'un orchestre ou d'une musique militaire.

— Livre de cuisine, Livre où sont consignées toutes les dépenses d'une maison concernant la subsistance de chaque jour. « Fig. Budget de dépenses : Notre livre de cuisine politique nous coûte 60 millions; mais la gendarmerie coûte davantage et ne nous empêche pas d'être volés. (Balz.)

— Latin de cuisine, Latin détestable : Le latin d'Eglise et le latin des savants ne sont que deux variétés de cette langue connue sous le nom de LATIN DE CUISINE. (A. Karr.) On devrait convenir diplomatiquement que la langue française serait la langue de la cuisine, à moins qu'on ne veuille avoir réellement le LATIN DE CUISINE. (Balz.)

— Faire la cuisine, Être chargé du soin

d'appréter les aliments; préparer à manger : *Un homme obligé de FAIRE LA CUISINE à tout le monde doit s'interdire d'avoir une opinion politique.* (Balz.) *Il y a des gens qui FONT LA CUISINE et qui ne savent pas lire!* (Balz.)

Toute Française, à ce que j'imagine,
Sait, bien ou mal, faire un peu de cuisine.

VOLTAIRE.

Fig. Appréter, arranger, accommoder certaines choses destinées au public.

Au noble hôtel de la Verme
On est logé très-proprement :
Prévarol y fait la cuisine
Et Champcenetz l'appartement.

BEAUMARCHAIS.

Typogr. Rapporter au patron les infractions qu'ont pu commettre les ouvriers.

Fonder la cuisine, Pourvoir à la subsistance de chaque jour : *Le premier point, dans un ménage, c'est de FONDRE LA CUISINE. Je vois bien qu'il y a du changement à son affaire; néanmoins, je doute s'il a bien FONDÉ SA CUISINE.* (Gui Patin.)

Je m'accoutai d'un homme à lourde mine
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine.

VOLTAIRE.

Mon fils, dit la sœur, ce doucet est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.

L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.

Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

LA FONTAINE.

Se ruer en cuisine, Faire grande chère :
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.

De quand sont-ils jambons ? ils ont fort bonne mine.
Monsieur, ils sont à vous...

LA FONTAINE.

Etre chargé de cuisine, Etre fort gras, fort replet.

La cuisine est bien froide dans cette maison, On y fait maigre chère. C'est par allusion à cette locution que Corneille a dit :

La beauté, les attrait, l'esprit, la bonne mine
Echauffent bien le cœur, mais non pas la cuisine.

CORNEILLE.

Prov. Petite cuisine agrandit la maison, En réglant sagement la dépense de la table, on fait prospérer une maison. On a dit dans le même sens :

Grandes maisons se font par petites cuisines.

REGNARD.

Argot. Préfecture de police.

Econ. Domest. Cuisine-potée, Appareil qui sert à la fois pour chauffer les appartements et cuire les mets.

Hist. Cuisine-bouche, Cuisine où l'on apprêtait les mets destinés à la table du roi. Cuisine du commun, Celle où l'on apprêtait les mets destinés aux officiers de la maison du roi.

Mar. Partie du vaisseau où s'apprêtent les subsistances de l'équipage. Caisse de tôle pour serrer les ustensiles de la cuisine.

Art milit. Nom que les soldats donnent aux trous qu'ils creusent dans les camps pour apprêter leurs aliments.

Jeux. Au domino, Ensemble des dés qui restent quand tous les joueurs se sont servis. On dit aussi le TALON.

Encycl. Econ. domest.

A quatre heures, lorsque j'entre
Chez le traiteur du quartier,
Je veux que toujours mon ventre
Se présente le premier.

Ainsi parlait Desaugiers, un poète réjoui, un chansonnier pratique, buvant bravement le vin qu'il chantait, aimant pour tout de bon les festins qu'il mettait en vers et mêlant la chanson court-vêue, babillarde et salée aux fins et bryantous repus du *Rocher de Cancale*, comme un condiment de première nécessité. Convive habituel de toutes ces sociétés chantantes et mangeantes qui, sous le Consulat et l'Empire, ne reconnaissaient qu'un roi, l'appétit, qu'une chose véritablement admirable et digne d'envie, l'appétit, il eût fort surpris le Spartiate qui, nouvel Epiménide, se fût réveillé après trois mille ans, tout brouillé encore de brouet noir, pour venir assister à une de ces fêtes de table où trônait en gourmand de bonne société cet illustre Grimoire de la Reynière, dont la gloire culinaire est sans mélange, comme le vin qu'il buvait. C'est qu'entre le Spartiate au brouet noir et les aimables dîneurs séant au *Rocher de Cancale* se dresse un art, le seul peut-être qui soit apprécié à sa juste valeur par tout le monde ou à peu près, le grand art de la cuisine, qui mérite de marcher de pair avec la littérature, si l'on en croit ses plus fervents admirateurs. Il est bien vrai que toute passion raisonnée et dirigée devient un art; or, plus que toute autre passion, la gastronomie se raisonne et se dirige. Quoi qu'il en soit, cet art à ses disciples, il a eu ses poètes, et à part les gens sans gaieté et sans estomac qui lui reprochent quelques indigestions, quelques apoplexies foudroyantes, il peut se flatter d'être, dans toute la force du terme, l'écu du suffrage universel, le seul souverain qu'on ne songe point à renverser, même parmi les membres de la société de tempérance. Car, après tout, quoi que l'on mange, pièce de bœuf ou gibier, quartier d'ours ou volaille, poisson tiré des eaux ou racine arra-

chée à la terre, on ne peut guère le faire sans une certaine préparation. Aussi tous les peuples ont-ils fait et font-ils toujours la cuisine. Tous n'ont pas, il est vrai, possédé au même degré l'art d'accommoder les mets de façon à triompher des inconstances du goût, mais on peut dire que tous ont poursuivi plus ou moins victorieusement le problème de transformer la satisfaction d'un besoin naturel en un plaisir raffiné : il n'est pas jusqu'au sauvage qui, en mettant son ennemi à la broche, ne songe à lui communiquer par une cuisson bien calculée cette saveur délicate, ce-parfum excitant que nous cherchons dans la vapeur des mets qu'un Vatel accompli amoncelle devant nos yeux. Oui, le sauvage possède, lui aussi, cet art de la cuisine dont nous sommes si fiers; mais, avons-nous besoin de l'ajouter? il ne le possède qu'à l'état rudimentaire. C'est qu'en effet le luxe de la table implique une société policée; il ne peut exister au milieu d'hommes grossiers, dépourvus de connaissances, privés de relations extérieures, et à qui font défaut les instruments indispensables, vases en poterie ou en métal qui résistent au feu, et les ingrédients infiniment variés que nécessite l'assaisonnement.

Les anciens Asiatiques ont employé dans la manipulation des aliments les produits de leur riche et féconde contrée, si fertile en épices et en parfums, et il nous est resté de brillantes descriptions de leurs festins, qui sans doute ne nous paraîtraient guère aujourd'hui que de grossières orgies. Celui dans lequel Balthazar, dernier roi de Babylone, profana les vases sacrés, ravis par son aïeul au temple de Jérusalem, est resté fameux, et, à voir ce qu'il signifie encore dans la langue du peuple, il faut bien croire qu'on ne s'y contentait point de racines cuites à l'eau ou de poisson bouilli. Cependant les estomacs blasés de nos modernes Balthazars auraient sans doute beaucoup de peine à s'en contenter, à le digérer surtout. Pourtant qui ne sait que Salomon avait douze intendants, officiers de bouche ou maîtres d'hôtel, dont le service était savamment organisé? Chacun d'eux, à tour de rôle, devait alimenter pendant un mois la table du divin prophète, et quelle table! Trois cents femmes et six cents concubines, dit l'Ecriture sainte, sans compter les galants de ces dames, leurs enfants, les courtisans, les parasites, etc. Pendant les onze autres mois les autres intendants, à tour de rôle aussi, voyageaient de l'Euphrate au Nil et dans mille autres lieux, à l'effet d'approvisionner la table royale des mets les plus exquis et des vins les plus recherchés. Il serait superflu de multiplier ces exemples.

Les Grecs, après s'être contentés, comme tous les peuples primitifs, de viandes simplement préparées, avaient emprunté aux Perses le luxe de la table. Sans remonter jusqu'à Cadmus, qui, de cuisinier du roi de Sidon, devint l'aïeul de Bacchus et le fondateur de Thebes, on peut dire qu'ils surent de bonne heure se montrer à la hauteur des peuples dont ils opéraient la conquête. Il faut excepter toutefois les Spartiates, longtemps fidèles au brouet noir, ce mets national auquel tout étranger n'eût tâté que sous l'impulsion d'un vigoureux appétit, mets exécrable, quoique inventé par Lycurgue, et qui, ressuscité un jour pour l'amour du grec par M^{me} Dacier, faillit empoisonner les délicats de notre Académie, habitués à une cuisine moins lacédémonienne. Plus tard, quand M^{me} Lebrun donna à ses amis ce souper grec qui fit tant de bruit en son temps, elle composa les sauces athéniennes indiquées dans le *Voyage du jeune Anacharsis*, mais elle s'arrêta prudemment au brouet noir. Un Grec voluptueux prétendait même que le secret du courage des Lacédémoniens résidait dans le brouet noir, et qu'il n'était pas surprenant qu'ils ne tinssent pas à la vie, puisqu'ils n'avaient qu'une nourriture aussi détestable. Ce fut l'Asie qui corrompit la Grèce : on sait la vie molle et voluptueuse que menaient les souverains de l'Orient. Xerxès, en venant combattre les Grecs, était accompagné, non-seulement de beaucoup de soldats, mais aussi de beaucoup de cuisiniers. On dit, raconte Hérodote, que Xerxès, en s'enfuyant de Grèce, avait laissé à Mardonius son ameublement, qui consistait en vases d'or et d'argent et en tapis de diverses couleurs; que Pausanias, voyant toutes ces richesses, ordonna aux boulangers et aux cuisiniers de Mardonius de lui préparer un repas comme si c'eût été pour leur maître. Pausanias vit des lits d'or et d'argent richement couverts, des tables d'or et d'argent et l'appareil d'un festin splendide. Surpris d'une si grande magnificence, il ordonna à ses serveurs de lui apprêter à manger à la manière des deux repas était prodigieuse, Pausanias ne put s'empêcher de rire. Il envoya chercher les généraux grecs, et, lorsqu'ils furent arrivés, il leur dit en leur montrant les deux repas : « Je vous ai mandés pour vous rendre témoins de la folie du général des Perses, qui, ayant une si bonne table, est venu si loin pour nous enlever celle-ci, qui est si misérable. »

C'est dans Homère qu'il faut chercher un manuel complet de l'art culinaire chez les anciens. Homère n'est point un de ces poètes qui d'une voix lamentable prêchent l'abstinence; qu'il traite des dieux et des déesses ou de simples mortels, il a soin de les doter d'un robuste appétit; quand il les a baignés et parfumés, il les admet à une table fort

propre, dont les quartiers de brebis, de porc, de génisse, de chèvre, et les corbeilles de fruits savoureux rivalisent avec les meilleurs vins pour chasser la faim et la soif et égayer l'esprit. C'est à table qu'Ulysse se délassa de ses fatigues et que le désespoir de Priam fait trêve. Les convives ne perdent pas leur temps, croyez-le, et pendant que les coupes d'or circulent, que les plats d'argent se succèdent, ils causent avec tant d'âme que ni Démosthène, ni Cicéron, selon la remarque de Quintilien et de Macrobe, n'ont surpassé leur éloquence. Que ses héros soient appelés au combat ou qu'ils aspirent au repos, jamais le grand poète n'oublie de réparer leurs forces par quelque collation succulente; au besoin le bouillant Achille se transforme en un rôtisseur expérimenté; la chaste Pénélope, grugée par ses prétendants, met elle-même la main à la pâte; Calypso et ses nymphes font merveille, et les régales sur le gazon de la discrète Nausicaa font venir l'eau à la bouche. Aussi n'est-il point étonnant que le compilateur Athénée, célèbre par un livre intitulé *Deipnosophistes*, c'est-à-dire les *Soupers des savants*, ait trouvé dans les œuvres d'Homère tous les usages de la table. Plutarque les y a puisés à son tour; il en a tiré des exemples pour toutes les maximes qu'il avance. Plutarque ne manque pas de s'autoriser du nom de l'illustre poète pour résoudre les problèmes qu'il pose dans ses *Symposiaques* ou *Propos de table*.

On a sous la main tout ce qui suffit aux premiers besoins, dit Sénèque; car le nécessaire se réduit à n'avoir ni faim, ni soif, ni froid; mais les Grecs ne pensaient point comme Sénèque; aussi écrivirent-ils des traités sur l'art culinaire et parcoururent-ils des contrées lointaines pour découvrir des produits nouveaux. Les Grecs, qui décernaient des prix à quiconque inventait un mets nouveau, ne dédaignèrent pas de vouer à l'immortalité tout individu qui, directement ou indirectement, par son industrie ou sa consommation, tendait au progrès de l'art culinaire. Athénée, dont nous parlions tout à l'heure, cite les grands mangeurs et les grands buveurs; il distingue les amateurs de poissons et n'oublie pas même les chercheurs d'eau. Il consacre onze livres aux diverses sortes de vin et d'eau, aux espèces de pain, de pâtisserie, aux sucreries et autres délicatesses de la bouche dont les Grecs étaient fort friands, aux poissons, aux oiseaux, aux quadrupèdes, aux fruits, aux légumes et aux ragouts en usage; il exalte le savoir et l'habileté, l'importance sociale des cuisiniers. Cette importance était telle, qu'on a osé opposer sept artistes culinaires aux sept sages : Agés de Rhodes, le seul qui sût rôti parfaitement un poisson; Nérée de Chio, qui faisait cuire au bouillon un congre de manière à le rendre digne des dieux; Charades d'Athènes, qui n'avait pas d'égal pour la préparation du thron blanc; Lamprias, qui, le premier, imagina la sauce noire; Aphthonète, inventeur du boudin; Euthymus, qui accommoda les lentilles; Ariston, inépuisable de ressources en matière de ragouts. A côté de ces dieux de la cuisine, se groupent une foule de demi-dieux et de quarts de dieux, parmi lesquels nous pourrions citer d'après Barthélemy, l'auteur d'*Anacharsis* : Numérius d'Héraclée, Hégémon de Thasos, Philoxène de Leucade, Actides de Chio, Tyndaricus de Sicione, Thimbron, et surtout le poète Archestrato de Géla, en Sicile, qui, vers le milieu du IV^e siècle avant notre ère, voyagea pour étudier les produits destinés à la table, parcourut les cités les plus lointaines dans le but de découvrir des produits nouveaux, et consigna ses observations dans un poème didactique intitulé *Gastrologie*, *Gastronomie* ou *Hédypathie*, poème qu'Ennius avait traduit en vers latins, et dont Athénée nous a conservé 270 vers. Platon, qui vante la pâtisserie athénienne, a tiré de l'obscurité le boulanger Théarion, fameux pour la perfection de son pain, et Mithéus, auteur du *Cuisinier sicilien*, dont les ragouts étaient renommés. Platon pose en principe que « si celui qui doit prendre sa part d'un festin n'est pas versé dans l'art culinaire, il ne pourra pas bien apprécier l'apprêt des morceaux. »

Les fonctions de cuisinier avaient une grande importance; elles furent confiées, non à des esclaves méprisés, mais à des artistes véritables, qui se promenaient fièrement sur la place publique, attendant qu'on vint requérir leurs services, toisant impertinemment celui qui voulait les engager, et refusant d'y aller s'ils le jugeaient homme de petite dépense. Il faut voir dans les satiriques grecs leur orgueil et leur insolence; ce n'est qu'à prix d'or qu'ils veulent bien faire un repas de nocce ou de sacrifice, et encore quand ils ont l'espoir d'en tirer d'autres profits que leur salaire. A les en croire, il est peu de professions qui exigent autant de connaissances que celle de cuisinier. Ce qui pouvait excuser leur vanité, c'était l'habileté sans égale de ces artistes. A l'aide des sauces, des piments et des épices dont ils faisaient un grand usage, ils étaient arrivés à si bien arranger le goût des choses qu'ils servaient, que les plus fins y étaient trompés. Martial parle d'un cuisinier qui fit un dîner uniquement avec des citrouilles; chaque plat avait un goût différent, et l'on croyait y reconnaître du thon, des saucisses, des anchois et une foule de légumes. L'un d'eux servit un porc tout entier bouilli d'un côté, rôti de l'autre, et plein de farce, sans pourtant avoir été éventré. Voici un autre plat dont la composition est assez singulière et

dont on peut recommander l'essai aux érudits de l'art culinaire; c'est un cuisinier qui l'apporte dans une marmite aux convives d'Athènes et qui en explique la préparation : « Je l'ai ainsi apprêté, dit-il, afin que vous eussiez tant sur la tête qu'intérieurement le parfum suave des couronnes et que tout votre corps se sentit de ce régal. Après avoir pilé les roses les plus odoriférantes dans un mortier, j'y ai jeté beaucoup de cervelles d'oiseaux et de porcs bien bouillies, dont j'ai ôté jusqu'à la moindre fibre; j'y ai ajouté des jaunes d'œufs, ensuite de l'huile, du garum, du poivre, du vin. Après avoir bien broyé et mêlé tout cela, je l'ai jeté dans une marmite neuve, et je n'y ai donné qu'un feu doux bien soutenu. » En parlant ainsi, il découvrit le pot, et il s'en exhalait une odeur suave qui parfuma toute la salle.

La délicatesse fut le trait distinctif de la nation grecque. « Le goût si exquis que les Grecs ont porté dans les arts et dans les lettres dut présider à leurs festins, dit M. Louis Nicolardot. Ils ont atteint la perfection dans toutes les carrières intellectuelles; or, comme le bon est frère du beau, et que le beau est toujours simple, j'incline à croire qu'ils trouvèrent sous la main, sans effort et sans raffinement, l'idéal de tout ce qui savait flatter leur sensualité, avec autant de bonheur qu'ils avaient fait pour l'oute et le regard. D'ailleurs la douceur de leur climat, si justement vantée par Xénophon, leur offrait des fruits excellents; leur miel incomparable pouvait rendre leurs mets délicieux, puis le voisinage de la mer et la proximité de l'Asie et de l'Egypte les mirent à même de jouir des avantages des contrées les plus fertiles; ils n'avaient ainsi rien à désirer. Comme leurs monuments littéraires ou lapidaires servent de modèle à tous les peuples, je suis persuadé que leur table est encore celle qui obtiendrait la préférence et satisfait le plus grand nombre de personnes; ailleurs il y aurait plus d'abondance, plus d'étalage de ces choses rares ou gigantesques qui étonnent, mais ne contentent pas complètement. Peu suffit à l'homme : les Grecs se bornèrent à ce peu, mais ils le rendirent une séduction. Ajoutons à ce charme cette perpétuelle et universelle ironie de Socrate, ce sel attique qui produit sans s'épuiser, qui pique sans blesser, qui captive sans fatiguer, qui sait intéresser et passionner tous les caractères et toutes les conditions. » On pourrait dire que Socrate apprit aux hommes à manger, en trouvant dans le sel de l'esprit le meilleur assaisonnement d'un festin. Socrate ne refusait pas une invitation à dîner, et il était recherché de la ville comme un convive des plus aimables; ses amis apportaient avec empressement leur dîner chez lui, mettant les plats en commun afin de jouir plus intimement de sa belle humeur; ce n'était pas les orgies ruineuses de Sardanapale et d'Alexandre, mais c'était quelque chose qui devait être immortel. En lisant Platon et Xénophon, on respire le parfum, on partage l'ivresse de ces banquets de Socrate qui passionnèrent tous ses contemporains et servirent de modèle aux *Danquets* d'Aristote, de Didyme, d'Epictète, de Prytanis, d'Hérone, de Dion l'Académicien, aux *Soupers* de Platon par Speusippe, aux *Repas d'Arcésilas* par Timon, aux *Commentaires de table* par Persée, au *Banquet des sept sages* et aux *Symposiaques* de Plutarque, au *Banquet des savants* par Athénée.

Parmi tous les cuisiniers, c'étaient ceux de Sicile qui étaient les plus renommés; ils étaient d'ailleurs à bonne école, et tout le monde connaît la vie voluptueuse des habitants de cette île et de l'Italie méridionale, des Sybarites surtout. Chez les Sybarites, lorsqu'un cuisinier inventait un mets nouveau et fort délicat, aucun autre que l'inventeur n'avait permission de le préparer pendant un an. C'est absolument le régime du brevet d'invention. Le Sybarite qui voulait donner un repas faisait ses invitations un an d'avance, afin que son cuisinier eût bien le temps de se préparer. Sous l'auspice de pareils encouragements, les cuisiniers siciliens firent de rapides progrès. Un des plus célèbres d'entre eux, Mithéus, se trouvant à Lacédémone, fut banni par un décret, dans la crainte qu'il ne corrompît le peuple et ne lui donnât le goût de la bonne chère.

La frugalité régna longtemps à Rome. Pendant les premiers siècles de la république, il n'y avait d'autres cuisiniers que l'esclave chargé de faire le pain dans chaque maison. Avec le luxe on vit s'introduire le goût de la bonne chère, et bientôt l'intempérance romaine dépassa tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Les cuisiniers n'étaient pas, comme en Grèce, des hommes libres qui se louaient à la journée ou à l'année; c'étaient ordinairement des esclaves, qu'on achetait parfois très-cher. Plinius dit qu'on en était arrivé à ce point, que le prix d'un bon cuisinier égalait les frais d'un triomphe. Adoptant peu à peu toutes les préparations en usage chez les peuples qu'ils soumettaient, excités par la diversité même, les Romains voulurent goûter de tout, depuis la cigale et l'escargot jusqu'à l'autruche, depuis le loir et le sanglier jusqu'à la gazelle d'Egypte; — la chèvre de Gétulie, les oiseaux de Scythie, le grand phénicoptère, le pintade, le lièvre, le chevreuil, les huîtres de la côte de Bate, les savoureux turbot, le fameux surmulet, poisson plus cher qu'un bœuf. On sait qu'un surmulet, envoyé au marché par Tibère,

fut acheté 5,000 sesterces par un nommé Octavius. Des assaisonnements étranges, comme la rue, l'assa-fœtida, etc., ne répugnèrent pas à leur palais. L'importance du cuisinier devint alors excessive. Quand il avait réussi, quand il avait inventé un plat nouveau, flatté le palais blasé de son patron, on le faisait venir à la fin du repas, on le complimentait, on le comblait de cadeaux. Antoine donna un jour une ville à son cuisinier, qui lui avait servi un beau souper. Si, au contraire, un plat avait été brûlé, on dépouillait le cuisinier de ses vêtements, on le battait cruellement de verges, et les convives aidaient parfois eux-mêmes à ce châtiment. C'était, en vérité, un métier formidable que celui de cuisinier à un certain moment de la décadence romaine, sous Néron, par exemple. Nous lisons en effet dans le *Festin de Trimalcion* : « Nous étions loin cependant de voir finir ces magnificences; car, les tables ayant été relevées, on amena dans la salle, au bruit de la symphonie, trois pourceaux blancs parés de colliers et de clochettes, dont le nomenclateur (l'officier chargé d'énumérer les noms et les qualités des choses dans les festins de ce genre) dit que l'un avait deux ans, l'autre trois, mais que le troisième était déjà vieux. Je pensais que ceux qui les menaient étaient des bateleurs, et que ces pourceaux, comme c'est l'usage dans les cirques, allaient faire quelques tours surprenants pour nous réjouir. Mais Trimalcion me détrompa : « Lequel d'entre eux, dit-il, voulez-vous qu'on vous serve dans le moment ? » Les campagnards donnent des chapons, des coqs du Phasé et autres bagatelles semblables; mais mes cuisiniers ont d'autres coutumes, et font cuire des pourceaux entiers dans un chaudron. » Et incontinent il fit appeler le cuisinier, et lui ordonna, sans attendre notre choix, de tuer le plus vieux. Et d'une voix haute : « De quelle décurie es-tu ? » lui demanda-t-il. Comme il lui eut répondu qu'il était de la quarantième : « As-tu été acheté, lui dit-il, ou es-tu né dans ma maison ? » — Ni l'un ni l'autre, répondit le cuisinier; je vous ai été légué par le testament de l'ansa. — Vois donc, dit-il, à faire la chose avec soin; sinon je te ferai mettre dans la décurie des esclaves de rebut à vendre. » Et, sur cet ordre du maître, le cuisinier conduisit la bête à la cuisine... » Avant la fin du festin, le pourceau, qu'on venait de voir vivant, fut servi cuit à point et tout entier. On servait de plus grosses pièces encore, tout entières, par exemple des bœufs cuits au four.

Juvénal, dans sa onzième satire, fait contraster la frugalité du repas qu'il offre à son ami Persicus avec le luxe et la profusion qui régnaient de son temps. « Tous les éléments, dit-il en parlant des Romains, sont mis à contribution pour satisfaire leur palais. La cuisine a légué à la postérité les noms de Lucullus, qui apporta, dit-on, de Cérasonie à Rome, le premier cerisier, et que son luxe a plus fait connaître que ses victoires sur Mithridate et sur Tigraue; de Mécène, conseiller et ami d'Auguste, célébré par Virgile, Horace, Varius, Propertius, dont il aimait à s'entourer; d'Apicius, contemporain de Tibère, qui inventa une foule de plats, de sauces, de gâteaux, dépensa des sommes immenses pour satisfaire sa gourmandise, tint école de bonne chère, et s'empoisonna de peur de mourir de faim, quoiqu'il lui restât encore plus de 250,000 fr. Ce dernier a eu deux homonymes tout à fait dignes de lui : l'un vivait au temps de Sylla, l'autre sous Trajan. Athénée rapporte de ce dernier qu'il envoya à l'empereur, à l'époque où il faisait la guerre aux Parthes, des huîtres que lui, Apicius, avait eu l'art de tenir dans une entière fraîcheur. Le même auteur ajoute que l'un de ces Apicius alla en Afrique pour s'y procurer une espèce de sauterelles d'eau, plus grosses que celles qui se mangeaient à Minturnes. Il existe sous le nom de Cœlius Apicius un traité *De re culinaria* (sur l'art culinaire), imprimé à Milan, pour la première fois, en 1498 (in-40). Les critiques regardent cet ouvrage comme fort ancien, mais ils ne croient pas qu'il ait été écrit par aucun des Apicius dont nous venons de parler. C'est un recueil de recettes curieuses pour l'histoire naturelle et l'histoire de l'antiquité. Martin Lister en a donné une édition magnifique sous le titre : *De obsonis et condimentis, sive de arte coquinaria* (Londres, 1705, in-80, et Amsterdam, 1709, in-12). Bernhold en a donné une nouvelle édition (Lübeck, 1791, in-80). Enfin Dierbach a publié une *Flora apiciana* (Heidelberg, 1831, in-80). Les cuisiniers romains, comme les cuisiniers grecs, étaient gens d'importance, nombreux, fort recherchés, et par cela même pleins de jactance et de prétention. Ce qu'on rapporte de leur habileté tient du prodige; ils savaient donner à des poissons la forme et le goût d'autres poissons que le climat ou la saison refusait à la gourmandise; avec de la chair de poisson, le cuisinier de Trimalcion composait des pigeons et des poulardes, et l'on pourra juger de l'importance attachée à l'art culinaire quand on se souviendra que l'empereur Domitien faisait assembler le sénat pour délibérer sur la manière d'accommoder un turbot :

Le sénat mit aux voix cette affaire importante, Et le turbot fut mis à la sauce piquante.

Il est vrai que Domitien se moquait ainsi du sénat, pour lequel il avait un mépris que ce corps méritait bien par sa lâcheté.

A l'invasion des barbares, cette vie molle et voluptueuse disparut, on plut se réfugier chez les empereurs d'Orient, dont le palais était rempli d'eunuques, de bouffons et de cuisiniers. Les rudes habitants des forêts de la Germanie ne connaissaient pas les recherches de la table; et sous les trois premières races de nos rois, les nobles, hardis et passionnés chasseurs, s'asseyaient à des tables qui brillaient par l'abondance plutôt que par la recherche et la délicatesse des mets. Sous le manteau de leurs immenses chemises, comme on en voit encore quelques-unes dans les vieux châteaux, cuisaient des animaux entiers; mais l'art de la cuisine proprement dit était oublié. Seuls, les monastères avaient conservé quelques traditions de l'art culinaire, et ce n'est pas trop s'avancer que de dire que la cuisine doit beaucoup aux religieux. L'art d'Apicius retrouva des adeptes sur la terre d'Italie. Il prit un nouvel essor après les découvertes de Christophe Colomb, de Vasco de Gama, après les intéressantes recherches de Poivre et de tant d'autres voyageurs de toutes les nations, qui fournirent aux Européens de nouveaux condiments et des animaux jusqu'alors inconnus. Les anciens avaient pour épices le cumin, la menthe, le safran, l'oxymel; on y ajouta la cannelle, la vanille, le girofle, la muscade, le poivre, le piment. Certaines provinces eurent leurs grands produits : la Flandre fournit à la consommation ses fromages et son beurre; la Picardie, ses grains et ses huiles de graines; la Normandie, ses bœufs, ses pommes et son beurre; le Maine, ses poulardes et son gros bétail; la Beauce, son blé; la Brie, ses fromages; le Gâtinais, son safran; le Berry, ses moutons; le Périgord, ses truffes et ses poulardes; la Provence, ses huiles d'olive; le Limousin, la Marche et l'Auvergne, leur bétail, leurs marrons et leurs châtaignes; nous ne parlons ni du kirsch de l'Alsace, ni du cidre de la Normandie, ni des vins de la Bourgogne, de la Champagne, de la Franche-Comté et du Bordelais, ni des eaux-de-vie de la Saintonge et de l'Aunis. En même temps, certaines villes se firent des spécialités gastronomiques : Bayonne, Mayence et Francfort eurent leurs jambons; Hambourg, son bœuf fumé; Amsterdam, ses harengs; Soissons, ses haricots; Laon, ses artichauts; Crècy, ses carottes; Frenseuse, ses navets; Strasbourg, Chartres et Périgueux, leurs pâtés de foies gras; Amiens, ses pâtés de canards; Pithiviers, ses pâtés de mauviettes et ses gâteaux d'amandes; Tours, ses pruneaux et ses rillettes; le Mans, ses poulardes et ses marrons; Nérac, ses terrines; Gournay, Isigny, leur beurre; Metz, ses mirabelles; Montmorency, ses cerises; Montreuil, ses pêches; Fontainebleau, son chasselas; Rouen, sa gelée de pommes; Neufchâtel, Roquefort, leurs fromages; Reims, ses biseuits et son pain d'épice; Bordeaux, son anisette; Cognac, son eau-de-vie; Lyon, ses marrons, ses saucissons et sa bière; Dijon, sa moutarde, ses écrevisses, son raisiné; Etampes, ses légumes; Orthez, ses cuisses d'oie sautées; Langeais, Cavaillon, Ampuis, leurs melons; Châteaubriant, son angélique; Agen, ses prunes; Aix, ses anchois, son huile, ses olives et son thon; Alençon, ses oies grasses; Angoulême, sa galantine, ses pâtés et ses truffes; Arles, ses saucissons; Besançon, ses langues fourrées; Brives, sa galantine, ses volailles truffées; Marennes, Cancale, Ostende, leurs huîtres; Châlons, ses andouillettes; Compiègne, son gibier et ses gâteaux; Dieppe, ses poissons de mer, harengs, maquereaux, soles, etc.; Écamp, ses poissons frais et ses harengs saurs; Grenoble, son ratafia; Marseille, ses figues, ses raisins secs, son huile, ses olives, ses anchois, son thon mariné; Montauban, ses cuisses d'oie; Nanterre, ses gâteaux et son petit salé; Mont-Dore, son fromage de lait de chèvre; Narbonne, son miel; Nantes, ses sardines et ses terrines; Orléans, son vinaigre et ses fruits confits; Perpignan, ses bechiques et son raisiné; Pontoise, ses veaux; Provins, ses conserves de roses et ses poires tapées; Quercy, ses perdreaux rouges et ses bécasses; Salins, son sel; Toulon, ses coquillages et ses olives; Toulouse, ses pâtés et ses ortolans; Troyes, ses hures de cochon et ses langues de mouton; Vendôme, ses asperges; Verdun, ses dragées et ses liqueurs; Vierzon, ses cochons et ses lamproies; Yvetot, ses coqs et son cidre; Versailles et Saint-Germain-en-Laye, leur gibier, etc.

La présence des femmes à la cour de François I^{er}, les fêtes et les festins qu'on y donna ranimèrent l'art culinaire en France. Ce fut la renaissance de la cuisine aussi bien que celle des arts, et François I^{er} fit venir d'Italie des cuisiniers, en même temps que des peintres et des sculpteurs. Les cuisiniers italiens de cette époque ne prenaient pas moins leur art au sérieux que ceux de la Grèce ou de Rome, à en juger par ce que nous en dit Montaigne : « J'en ai dit un mot sur le sujet d'un Italien que je viens d'entretenir, qui a servi le feu cardinal Caraffa de maître d'hôtel jusques à sa mort. Je lui faisais conter sa charge; il m'a fait un discours de cette science de gueule avecque une gravité et contenance magistrale, comme s'il m'eût parlé de quelque grand point de théologie. Il m'a déchiffré une différence d'appétits, celui qu'on a à jeun, qu'on a après le second et le tiers service; les moyens tantost de lui plaire simple-

ment, tantost de l'esveiller et picquer; la police de ses sautes; la façon de les orner et embellir pour les rendre encore plus agréables à la vue. Après cela, il est entré sur l'ordre du service, plein de belles et importantes considérations, et tout cela enfilé de riches et magnifiques paroles, celles mêmes qu'on emploie à traiter du gouvernement d'un empire. C'étaient des cuisiniers savants, comme celui dont parle Montaigne, qui préparaient les festins de Léon X, à Rome, des Médicis à Florence, de l'Arétin à Venise.

Plusieurs rois de France avaient tenté d'arrêter par des édits les progrès de la bonne chère; mais les cuisiniers italiens que Catherine de Médicis amena à la cour de Henri II n'eurent pas de peine à triompher des lois. Ils firent école et trouvèrent à former chez nous des élèves qui ont depuis longtemps dépassé leurs maîtres. Dès 1260, la corporation des cuisiniers oyers, ou simplement des oyers (les oies étant l'article le plus important de leur commerce), recevait ses statuts des mains d'Etienne Boileau, prévôt des marchands de Paris; plus tard, on leur donna le nom de rôtisseurs, et ceux qui eurent l'idée d'entreprendre des repas pour le public, chez eux et au dehors, s'appellèrent traiteurs. En 1599, les cuisiniers reçurent la dénomination de maîtres queux, cuisiniers et porte-chape (de la chape ou couvercle en fer-blanc dont étaient couverts les mets qu'ils portaient au dehors). En 1663, Louis XIV leur donna de nouveaux statuts, qui furent enregistrés au parlement l'année suivante, et ce ne fut qu'à la Révolution que leur profession devint libre. Au xviii^e siècle, il n'était point d'état si humble en soi qui, le roi-soleil régnant, ne prétendit à la pompe et aux grands airs : le personnage de M. Jourdain était de toutes les professions. C'est alors qu'on vit un cuisinier si susceptible sur le point d'honneur que, pour le retard d'un envoi de poissons, il trancha mélancoliquement sa vie, en gentil-homme, d'un coup de son épée : nous avons nommé Vatel, un des grands noms de l'art culinaire. Vatel, qui, attaché d'abord au surintendant Fouquet, puis au prince de Condé, ne put supporter la honte d'avoir laissé le roi manquer de marée au dîner que lui offrait le prince au château de Chantilly (1671).

C'est l'époque où les princes, les seigneurs, les évêques surtout, ont tous à leur service un cuisinier plus ou moins renommé. Un jour que l'archevêque de Reims avait dîné chez le coadjuteur de Paris, il fit venir tous ses officiers et leur dit : « J'ai dîné aujourd'hui chez le coadjuteur de Paris; il y avait ceci et cela, tel et tel défaut. Je vous le dis, afin que vous preniez garde de n'y pas tomber, car s'il vous arrivait de me traiter comme cela, autant vous vaudrait être morts. » Sur la fin de son dîner, il faisait venir maître Nicolas, son cuisinier, et lui disait : « Maître Nicolas, que souperons-nous ? » Et à souper : « Maître Nicolas, que dînerons-nous demain ? » Un autre évêque étant rentré chez lui affamé et ayant demandé son dîner, son cuisinier arriva les mains vides : « Comme évêque, lui dit-il, je te pardonne; mais si tu ne m'apportes mon souper, je te parlerai comme homme, et je te casserai la figure. » Un maître cuisinier n'écrivait alors sur son art que paré de marchettes brodées et en habit de gala, et les traités sur la matière ne s'annonçaient point, comme aujourd'hui, par des titres simples et prosaïques, tels que le *Cuisinier français* ou la *Cuisinière bourgeoise*. Parmi les manuels de cuisine et de table du xviii^e siècle, il en est un surtout, publié en 1655, dont le succès fut immense. On peut le recommander aux Lucullus modernes qui auraient la fantaisie de donner un dîner à la Louis XIV. Quoiqu'il ne soit question en cet ouvrage que d'affaires de cuisine et de table, il est gaillardement et superbement intitulé : *Les délices de la campagne, ou est enseigné à préparer pour l'usage de la vie tout ce qui croît en terre et dans les eaux*. Il est dédié aux dames ménagères, et l'on sent dès le début qu'on a affaire à un parleuse de grand style et à un cuisinier accompli. Malgré la solennité de ce début, le livre peu à peu devient simple, clair, concis, plein de faits. Près de quatre cents pages sont consacrées à l'analyse pratique des différents modes de composer les mets alors en faveur. On y apprend à confectionner et à accommoder un nombre prodigieux de gâteaux, de rôtis, de poissons, de légumes, etc. On y trouve les recettes de l'hypocras, de l'hydromel, des trompettes d'Espagne, des bonnets de prêtre, du persil de Macédoine, des œufs à la liguennote et à la portugaise ou à la barbe à Robert, et de mille curiosités de bouche aujourd'hui ignorées ou dédaignées. Mais la partie la plus intéressante du livre, au point de vue de l'histoire des usages et des mœurs, est celle où l'auteur offre ses conseils pour le service de la table, selon les habitudes du temps; l'instruction pour les repas de cérémonie, les festins, donne une grande idée de la profusion et de la variété des mets en ces occasions; elle nous montre en même temps à quel degré de perfection était parvenu l'art de la cuisine et de quel luxe on entourait les plaisirs de la bouche.

« A une compagnie de trente personnes de haute condition et que l'on voudra traiter somptueusement, je suis d'avis que l'on fasse dresser une table d'autant de couverts, à la distance l'un de l'autre l'espace d'une chaise, en mettant quatorze d'un côté, un au bout d'en haut et un ou deux en bas; que la table

soit large; que la nappe traîne jusqu'à terre de tous côtés; qu'il y ait plusieurs salières à fourchon et porte-assiettes dans le milieu pour poser des plats volants. Premier service : à l'entrée de table, on servira trente bussins dans lesquels il n'y aura que des potages, hachis et panades; qu'il y en ait quinze où les chaires paraissent entières, et, aux quinze autres, les hachis sur le pain mitonné; qu'on les serve alternativement, mettant au haut bout d'un côté un bon potage de santé, et, de l'autre côté, un potage à la reine fait de quelques hachis de perdrix ou faisans. Après, et dessous le potage de santé ou autres hachis sur les champignons, artichauts ou autres déguisements, et vis-à-vis une bisque. Sous l'autre hachis, un potage garni; sous la bisque, une jacobine ou autre, et ainsi alternativement jusqu'au bas bout, mettant toujours après un fort un autre faible. — Second service : il sera composé de toutes sortes de ragouts, fricassées, courts-bouillons, venaisons rôties et en pâte, pâtes en croûtes feuilletées, tourtes d'entrée, jambons, langues, andouilles, saucisses et boudins, melons et fruits d'entrée. — Troisième service : il sera tout de gros rôtis, comme perdrix, faisans, bécasses, ramiers, dindons, poulets, levrauts, lapins, agneaux entiers et autres semblables; avec oranges, citrons, olives et saucières dans le milieu. — Quatrième service : ce sera le petit rôt, comme bécassines, grives, alouettes et fritures de toutes sortes, etc. — Cinquième service : saumons entiers, truites, carpes, brochets et pâtes de poissons, entremêlés de fricassées de tortues avec les écailles par dessus, et des écrevisses. — Sixième service : il sera de toutes sortes d'entremets au beurre et au lard, de toutes sortes d'œufs, tant au jus de gigot qu'à la poêle, et d'autres au sucre, froids et chauds; avec les gelées de toutes les couleurs et les blanc-manger, en mettant les artichauts, cardons et céleri au poivre dans le milieu sur les salières. — Septième service : il n'y faudra que des fruits, avec les crèmes et peu de pièces de four. On servira sur les porte-assiettes les amandes et les cornes pelées. — Huitième service : l'issue sera composée de toutes sortes de confitures liquides et sèches, de massepains, conserves et glacés, sur les assiettes, les branches de fenouil poudrées de sucre de toutes les couleurs, armées de cure-dents, et les muscadins ou dragées de Verdun dans les petites baisses de sucre musqué et ambré. Nous laissons de côté les menus détails du service. L'auteur des *Délices de la campagne* est Nicolas de Bonnefons, valet de chambre du roi, qui avait déjà publié, en 1654, le *Jardinier français*.

L'ère de la cuisine était inaugurée en France, et l'on peut dire que sous Louis XIV, cet insatiable mangeur, les fourneaux eurent leurs grands hommes aussi bien que les lettres. Si Vatel a laissé un nom aussi illustre que celui de Boileau, le marquis de Bechameil s'est immortalisé par sa recette de la morue à la crème.

Au xviii^e siècle, l'invention des petits soupers fit faire encore de nouveaux progrès à l'art culinaire. Les filets de lapereau à la Berry durent leur naissance à la fille du Régent, qui lui-même inventa le pain à la d'Orléans. Les petits plats, qui coûtent dix fois plus qu'un gros, furent à la mode, et toutes les nuits la fumée des cheminées du Palais-Royal parfumait l'atmosphère de la capitale. C'était la Régence. On ne sait guère manger délicatement que depuis cette époque. La délicieuse cuisine du règne de Louis XV laissa bien loin en arrière celle que Louis XIV avait connue; Louis XV continua l'œuvre de Philippe d'Orléans avec non moins de recherche, dans les parties fines de Choisy. Les mets nouveaux surgirent de tous côtés; il devint impossible de nombrer tous les mots d'un art qui véritablement fit fureur; c'était tout un idiome absolument neuf. Jamais le mot de Rabelais : *Tout pour la tripe*, ne fut mieux à l'ordre du jour; jamais le vieux proverbe : *La ventre est le plus grand de tous nos ennemis*, ne fut autant dédaigné. Peu s'en fallut que les cuisiniers ne prissent le titre d'*artistes en cuisine*. On ne leur donnait pas encore 20,000 livres de gages, comme on faisait à Rome et comme on l'a fait depuis à Paris et à Londres; mais on les choyait, on les ménageait, on les apaisait quand ils étaient fâchés; plus d'un prince eût volontiers imité le roi de Prusse, qui adressa une épitre en vers à Noël, son maître d'hôtel, en action de grâces d'un excellent ragout à la Sardanapale. Les Languedociens passaient pour les meilleurs cuisiniers; on leur donnait le quadruple des appointements d'un précepteur, et tous les autres domestiques leur étaient ordinairement sacrifiés. Rien ne coûtait d'ailleurs des qu'il s'agissait de réveiller les sensations épuisées des délicats parasites, des sybarites efféminés, voluptueux et sensuels, qui mangeaient à toutes sauces les revenus et les trésors de la France. Mercier, dans son *Tableau de Paris* (1782), nous montre un maître d'hôtel apportant le menu à monseigneur. Celui-ci le jette avec dédain : « Toujours les mêmes plats! Mais vous n'avez point d'imagination; voilà des répétitions qui me donnent des nausées. — Mais on variera les sauces, monseigneur. — Tout cela est détestable, vous dis-je, je ne puis plus manger. — Eh bien, monseigneur, je vous préparerai un sanglier à la crapaudine. — Quand? — Demain : il aura bu soixante bouteilles de vin de Champagne. Je veux vous faire manger ensuite une tortue de

la Jamaïque. — A la bonne heure! Et quand? où est-elle? — A Londres. — Qu'on prenne la poste; qu'on aille la chercher. On prend la poste et l'on apporte la tortue. Grand conseil pour savoir comment on l'apprêtera: on prodigue autant de paroles qu'il en faudrait pour former une encyclopédie. Enfin la tortue est servie: c'est un plat qui revient à un millier d'écus; sept ou huit gourmands s'en gorgent; et tandis qu'ils boivent le vin de la Romande, ils examinent ce qu'il faut à un paysan pour vivre. Ils décident que trois sous par jour lui suffisent; on accorde dix-sept sous aux bourgeois des villes. Monseigneur et ses adhérents ont décidé qu'au delà c'était un vrai superflu. A l'époque où Mercier écrivait, on avait trouvé depuis peu qu'il était ignoble de mâcher comme le vulgaire. En conséquence, on met tout en bouillies et en consommés. Une duchesse vous avale un aloyau réduit en gelée et ne veut point travailler comme une harangère après un morceau de viande. Il ne lui faut que des jus qui descendent promptement dans son estomac sans l'effort ni la gêne de la mastication. La viande de boucherie n'était déjà bonne que pour le peuple; la volaille commence à devenir roturière; il faut des plats qui n'aient ni le nom ni l'apparence de ce qu'on mange; et si l'œil n'est pas surpris d'abord, l'appétit n'est plus suffisamment excité. Nos cuisiniers s'exercent donc à faire changer de figure à tout ce qu'ils appréhendent. Dans la semaine sainte, il y a un repas chez le roi, où l'on imite avec des légumes tous les poissons que l'Océan fournit. On donne à ces légumes le goût de ces mêmes poissons que l'on imite. Princes et cardinaux pouvaient s'enlever leurs maîtresses, duchesses et marquises leurs amants, mais s'enlever un cuisinier était un tour affreux que l'on ne se pardonnait point à la cour ni ailleurs.

Si Louis XV était gourmand, ceux qui l'entouraient ne l'étaient pas moins. Le maréchal de Richelieu eut l'honneur de baptiser les mahonnaises ou mayonnaises, et d'attacher son nom à une foule de recettes qui font venir l'eau à la bouche des goinfres; en même temps, la riantie et inépuisable imagination de la Pompadour créait les filets de volaille à la Bellevue; les palais de bœuf à la Pompadour et les tendrons d'agneau au soleil. Ces inventions, s'il faut en croire M. Charles Monselet à qui nous empruntons ces détails, ne sont pas les seules dont nous soyons redevables au beau sexe: les caillies à la Mirepoix, les chartruses à la Mauconseil, les poulets à la Villeroi, trahissent le goût exercé de trois grandes dames qui ne sacrifiaient pas exclusivement, celles-là, les soins de l'office à ceux du boudoir. Le blason des Montmorency évoque le souvenir des excellentes poulardes aux cerises, qui survivront à tous les régimes. Hélas! Louis XVI ne se piquait point de délicatesse dans le choix de ses aliments, et les grosses pièces de boucherie suffisaient à son robuste appétit, devant lequel les raffinements de la science étaient superflus. Mais les grands seigneurs et les financiers tenaient bon, et la tradition ne pouvait déprimer en leurs mains. Les ducs de la Vallière, de Duras, le prince de Guéméné, aussi fameux par les carrés de veau qu'il imagina que par sa banqueroute de 28 millions, le marquis de Brancas, le comte de Tessa, conservèrent le mieux qu'ils purent le feu sacré de la bonne chère. Autour du trône même, la bonne chère eut ses fervents adeptes: Monsieur, à qui l'on doit le potage à la Xavier; le comte d'Artois, qui trouva une façon nouvelle d'accommoder les ris de veau, et le prince de Condé, auteur de ce savoureux potage qui demande à être traité avec tant d'égards. Quant aux fermiers généraux, chez qui la nappe était toujours mise, ils ont un côté vraiment inattaquable, celui de la bouche. Bourret, Beaupon, Bergeret, que de cieges vous sont dus!

La Révolution, en fermant les hôtels des grands seigneurs, fut peu favorable au développement de l'art culinaire. L'austérité républicaine n'avait que faire de ces mille et une inventions ruineuses sans lesquelles gens de cour, gens de finance et gens d'église ne pouvaient vivre. Aussi est-il curieux de voir par quel mot écorçant un gastronome renommé, Grimod de La Reynière, juge cette époque néfaste dans les annales de la haute cuisine: « Il est de fait que, pendant les années désastreuses de la Révolution, il n'est pas arrivé un seul beau turbot à la halle. » Mot caractéristique et qui fait bien voir ce qu'il peut entrer de patriotisme dans le ventre ou dans la tête d'un gourmand. Pas un seul beau turbot! La Révolution est jugée. Ce Grimod de La Reynière fut, lui, un vrai gourmand. Tout le XVIII^e siècle s'est assis à la table des La Reynière, mieux fournie que celle de Scarron, et l'on peut dire que La Reynière III est incontestablement le premier de nos écrivains de cuisine. Nous disons La Reynière III, car, en effet, trois hommes de ce nom ont apparus dans les fastes de la bombance: le grand-père, qui mourut, la serviette au cou, suffoqué par un pâté de foie gras, en 1754; le père, de qui un de ses convives a dit: « On le mange, on ne le digère pas; » enfin le fils, qui a exercé par sa plume et par son estomac une influence considérable sur la gastronomie, qui a sauvé la cuisine française de l'indifférence de la Révolution et relevé l'autel de Comus sur les débris des agapes jacobines. Le Consulat et l'Empire permirent à ce dernier de se montrer à la hauteur de sa mission, qu'il prenait d'ail-

leurs fort à la lettre, car onques ne vit-on en France plus déterminé mangeur et artiste en mangeaille. Il a laissé des ouvrages qui font autorité: l'*Almanach des gourmands, servant de guide dans les moyens de faire grande chère* (1803-1812, 8 vol. in-18, avec figures), écrit plein de délicatesse et d'esprit; le *Manuel des amphitryons, contenant un traité de la dissection des viandes à table, la nomenclature des menus les plus nouveaux de chaque saison, et les éléments de la politesse gourmande* (1808, 1 vol. in-80, avec figures); le *Journal des gourmands et des belles*, que les amateurs estiment très-haut et qui, contient, sous une forme très-piquante de dialogues, l'histoire de la cuisine depuis les temps les plus reculés. A côté de Grimod de La Reynière, Brillat-Savarin n'est, au dire de M. Charles Monselet, qu'un buveur d'eau de Seltz, un petit-maitre qui se préoccupe autant de faire briller son esprit que son appétit. Pourquoi cela? C'est que l'auteur ingénieux de la *Physiologie du goût*, avec ses précautions, ses raffinements, ses mièvreries et ses délicatesses, ouvre la série moderne des tempéraments blasés; tandis que l'auteur de l'*Almanach des gourmands*, au contraire, ferme celle des tempéraments robustes. Brillat-Savarin, magistrat aimable, qui, les jours d'audience, incommode tous ses collègues par l'odeur du gibier qu'il apportait dans ses poches pour le faire fumer, n'en a pas moins, dans son livre moitié sérieux, moitié plaisant, enseigné avec beaucoup d'esprit l'art de jouir des plaisirs de la table.

Parmi ceux qui ont ouvert les battants du XIX^e siècle et crié les premiers: « Le dîner est servi! » nous devons citer le somptueux Cambacérès; d'Aligre, ancien procureur général de la cour des aides de Montpellier, un oraculaire en matière de dégustation; Joseph Roques, appréciateur savant de toutes les combinaisons alimentaires; le marquis de Cussy, un raffiné; le docteur Gastaldi, mort des suites d'une indigestion à la table de Mgr de Belloy, archevêque de Paris et gourmet émérite lui-même; le marquis de Villeveille; Jourgnac de Saint-Méard, fondateur et président de la Société des gobe-mouches, une de ces sociétés fameuses où l'on mettait bravement en pratique cet axiome de Brillat-Savarin: « La découverte d'un mets nouveau est plus précieuse pour l'univers que la découverte d'une étoile. » Il faut nommer ensuite: la Société du Gigot, de Caen; les réunions du Caveau; les soupers de Momus; les dîners du Vaudeville; la Société Epicurienne, séant au Rocher de Cancale. Nous ne pouvons oublier l'acteur Camerani, inventeur du potage auquel on donna son nom, et dont la composition, dirigée avec la plus stricte économie, revenait encore à plus de 120 fr. A côté de tous ces noms viennent se ranger les cuisiniers voués au service du public dans de magnifiques restaurants restés célèbres: Méot et Beauvilliers étaient les plus renommés, avec Naudet, Archambault, Borel, Lasne, Robert, Vennat, Boucher, Viard, Lagipière. L'école qu'ils ont formée a admis le principe rationnel de renouveler ou de modifier chaque jour les menus d'après les produits de la saison, plutôt que de suppléer par adresse à ce que le marché ne peut donner. Mais au-dessus de eux rayonne, comme un astre au ciel de la cuisine, le fameux, l'immortel Carême. Carême, d'abord maître d'hôtel du prince de Talleyrand, avec lequel il rompit pour des raisons politiques, passa ensuite au service du prince régent d'Angleterre, qu'il quitta parce que George IV ne comprenait pas assez les recherches culinaires; de l'empereur de Russie Alexandre Ier, dans l'empire duquel il faisait trop froid; du prince Bagration, fin connaisseur, mais gastralgique; du prince de Wurtemberg, mangeur vulgaire; enfin de Lord Steward, qui n'était qu'un glouton et qui mourut étranglé par un os. Ce fut dans les offices de M. de Rothschild que Carême inventa et exécuta ses plus admirables chefs-d'œuvre. « Heureux d'avoir enfin trouvé un Mécène qui sût comprendre ce qu'il y a de difficultés à vaincre et de merveilles à créer dans le service d'une grande table. » On sait que la cuisine se mêle toujours un peu à la politique et qu'il n'y a jamais de grand événement sans grand dîner. L'Empire l'avait compris, et Napoléon voulait que tous les grands fonctionnaires offrissent des dîners: être gourmand et savoir l'être donnait de la considération. Or Carême fut prié de déployer son art aux congrès d'Aix-la-Chapelle, de Laybach et de Vérone. C'est encore lui qui exécuta, en 1814, l'immense dîner offert dans la plaine des Vertus aux rois coalisés contre la France. Carême était un savant en son art; il passa des années à étudier l'ancienne cuisine romaine, et il conclut que les mets servis sur les tables de Lucullus, de Pompée et de César, étaient foncièrement mauvais et atrociement lourds. Ses principaux ouvrages sont: le *Pâtissier pittoresque*; le *Maître d'hôtel français*; l'*Art de la cuisine au XIX^e siècle*; *Parallèle de la cuisine ancienne et moderne*. Carême était l'ami du fameux Villereux, beaucoup moins connu comme cuisinier de Mirabeau que par son esprit et ses aventures. Villereux offre un précieux exemple de ce que peut l'art culinaire. Tombé dans les Indes au milieu d'une peuplade sauvage d'instinct gourmet, il fit de telles sauces et de tels ragouts que d'enthousiasme on le proclama roi. Pendant plusieurs années, la poésie à la main, la cou-

ronne sur la tête, il fit marcher de front ses deux métiers de cuisinier et de roi. En mourant, il légua à ses sujets, les Mimassacoo, la précieuse recette de l'omelette au lard. C'était d'un bon prince. Parmi les cuisiniers qui se sont encore distingués dans notre siècle, nous citerons: Delaunay, Jay, Legacq, Richaud, Laiter, Philippe, Véry, Véfour, Chevret, et ces trois enfants de la Durance, les frères provençaux, arrivés à Paris sans autre fortune que le secret des brandades de morue, dont ils ont fini par rendre tributaire toute l'Europe civilisée, de l'embouchure du Tage aux bords de la Newa.

On ne peut douter que, comme Carême l'a prouvé, la cuisine des modernes ne soit supérieure à celle des anciens, dont on a pourtant raconté tant de merveilles. Que de ressources nous possédons, que de délicatesses et de raffinements autres que ignorés! Disons en outre que, si chaque peuple a ses mets nationaux, l'Angleterre son rosbif, son bifeck et son pudding, l'Allemagne sa choucroute, la Russie son caviar, l'Espagne son olla-podrida, l'Italie sa polenta et son macaroni, la Turquie son pilau, la Chine ses nids d'hirondelles, les Français, par la délicatesse et l'excellence de leurs préparations, par la richesse et la multiplicité de leurs procédés ingénieux, sont aujourd'hui les maîtres de l'art culinaire.

Hélas! un danger, un grave danger est né de ce progrès: la médecine, la chimie elle-même ont tenté d'enrichir la cuisine et de la transformer en laboratoire. Espérons que le bon sens de nos cuisiniers s'opposera victorieusement à cette intrusion, et que, peu préoccupés de savoir si les truffes et les champignons sont azotés et assimilables, ils continueront bravement à en assaisonner leurs ragouts.

Les livres sur la cuisine font parfaitement connaître l'état de l'art culinaire dans les divers pays et aux diverses époques. Le plus ancien que nous connaissions est resté manuscrit, c'est le *Ménagier de Paris*, qui date du règne de Charles V. Un peu plus tard fut écrit par un certain Taillevent un livre intitulé: *Ci-après s'ensuit le Viandier pour appareiller toutes manières de viandes, etc.*, et imprimé pour la première fois un peu avant 1490. On cite encore l'Italien Platina, dont le traité *De honesta voluptate et valetudine* (1473) est curieux à consulter, et, parmi les ouvrages qui ont obtenu la vogue dans leur temps: la *Fleur de toute cuisine*, par Pierre Pidoux (1543, in-16); le *Pâtissier français* (Amsterdam, 1655, in-12); les *Délices de la campagne, ou est enseigné à préparer pour l'usage de la vie tout ce qui croît sur la terre et dans les eaux*, dédié aux dames ménagères, par Nicolas de Bonnefons, valet de chambre du roi (1655), dont nous avons déjà parlé. Le recueil des statuts de la corporation des cuisiniers de Paris, qui ne fut imprimé qu'en 1714, est rempli de prescriptions relatives à l'art culinaire. Parmi les publications postérieures, on doit citer notamment: les *Soupers de la cour*, par Menon (Paris, 1768, 3 vol. in-12); le *Cuisinier*, par Viard (1808, in-80); l'*Art du cuisinier*, par Beauvilliers (1814, 2 vol. in-80); le *Maître d'hôtel français, ou Parallèle de la cuisine ancienne et moderne*, par Carême (2 vol. in-80, avec 10 planches); le *Cuisinier parisien, ou l'Art de la cuisine au XIX^e siècle*, par Carême (1828, 1 vol. in-80, 2^e édit., avec 21 planches); le *Pâtissier pittoresque*, par Carême (1815, gr. in-80, avec 128 grav.; 2^e édit., 1825); le *Pâtissier royal parisien* (1825, 2 vol., avec 41 planches); 2^e édit., 1828); *Cuisinier et cuisinière, à l'usage de la ville et de la campagne*, par Cardelli (in-16, avec fig., encol. Roret). Les divers ouvrages publiés sous les titres de *Cuisinier bourgeois*, de *Parfait cuisinier*, de *Dictionnaire de la cuisine*, de *Cuisinier français*, etc., reproduisent ce que contiennent les ouvrages originaux sur la matière. En 1857, M. Charles Monselet avait fondé le *Gourmet*, qui ne vécut que quelques mois. Chaque année, il publie un *Almanach des gourmands*, qui rappelle les ouvrages cités plus haut de Grimod de La Reynière. Si Brillat-Savarin a enseigné dans sa *Physiologie du goût* l'art de jouir des plaisirs de la table, Berchoux, dans un charmant badinage, la *Gastronomie* (1800), a célébré en jolis vers cette chimie des gourmands, premier fondement de la fortune et de la réputation de ceux qui veulent jouer un rôle dans la société, car il est bien vrai, comme on l'a dit, que le ventre gouverne le monde.

— *Cuisines économiques*. Nous ne pouvons nous dissimuler tout ce que les considérations qui précèdent ont d'aristocratique. La cuisine, élevée à la dignité d'art, ne saurait être populaire. Et pourtant, le besoin de manger, et partant celui d'apprêter les aliments, est tout à fait indépendant de la fortune. L'appétit, les riches le savent bien, n'est pas chose factice et qu'il soit nécessaire ou possible d'acheter. Aussi, en tous pays, il s'est créé nombre d'établissements qui ont cherché à résoudre le difficile problème de la nourriture à bon marché, et qui ont dû leur existence, soit à l'esprit coopératif, soit à la spéculation. C'est ainsi qu'on a vu naître les *refectoirs populaires*, les *fourneaux économiques*, les *ménages sociétaires*, les *cantines ouvrières*, les *boulangeries*, *boucheries*, *épiceries mutuelles et véridiques*, et une foule d'autres établissements, dont le nom varie, mais dont le but est toujours le même. Une des plus

remarquables institutions de ce genre, ce sont les *cuisines économiques* de Glasgow, qui rappellent un peu nos bouillons Duval, mais à la création desquelles a présidé un esprit bien plus démocratique.

Ces établissements, au nombre de vingt-cinq, sont répartis dans les divers quartiers de la ville, et tous organisés sur le même modèle. Ils peuvent contenir, en général, 400 consommateurs à la fois. On y monte par un large escalier, et sur le palier on échange contre un jeton en bronze l'argent qu'on veut dépenser, et qui est accepté à partir d'un sou. Le premier étage est réservé aux femmes et aux filles; les deux autres contiennent les hommes. Les tables sont couvertes d'une toile cirée, imitation d'acajou; elles sont entourées de bancs à dossiers, et servent pour huit et dix personnes. Au centre se trouvent une carafe d'eau, le sel, l'huile, des verres, le tout parfaitement propre. Tout le monde est servi avec la plus rigoureuse égalité; les pourboires sont interdits et l'usage de la pipe également. Inutile de demander bière, vins ou liqueurs fortes, l'eau étant la seule boisson tolérée. Les aliments sont de première qualité et parfaitement accommodés. Pour 0 fr. 30 (5 pence), on a un potage de purée de pois, du bœuf froid avec pommes de terre chaudes, du pudding au riz nageant dans du vrai lait; pour 0 fr. 90, on a un rôti, dessert et café. Ces *cuisines*, qui fournissent à l'alimentation de 15,000 personnes par jour, ont été établies par M. Corbett, un vrai philanthrope, qui, ne voulant ni travailler pour rien, ni s'enrichir aux dépens des classes pauvres, retire des bénéfices de cette exploitation l'intérêt de son argent, et distribue le reste aux établissements de charité. Ainsi conçus, de pareils établissements semblent faits pour durer longtemps.

— Arithm. *Problème du chef de cuisine*. Ce problème est un divertissement arithmétique, qui, sous des formes diverses, a été souvent reproduit, et qui est déjà vieux, puisqu'il en est fait mention dans les auteurs du XVIII^e siècle. Le voici: Un chef de cuisine a sous ses ordres un certain nombre de marmittes, et il veut partager entre eux, conformément au rang de chacun, sa provision d'œufs, aux conditions suivantes: le premier des marmittes reçoit la moitié de la provision, plus un demi-œuf; le second, la moitié de ce qui reste, plus un demi-œuf, et ainsi de suite, jusqu'à épuisement. De combien d'œufs la provision devait-elle se composer, pour que cette distribution ait pu se faire sans qu'il fût besoin de casser aucun œuf? Ce problème répond à une des propriétés du nombre 2. Etant donnée une puissance quelconque de ce nombre, par exemple 4, 8, 16, 32, 64, 128, 256, etc., chacun de ces nombres diminué de l'unité est tel, que sa moitié augmentée d'une demi-unité est toujours un nombre entier. Ainsi supposons que le nombre des œufs fût de 255, ce qui est la huitième puissance de 2 diminuée de l'unité; le chef donne au premier marmitton la moitié de ce nombre, c'est-à-dire $127 + \frac{1}{2} + \frac{1}{4}$, ce qui fait 128, septième puissance de 2. Reste 127, dont il donne au second marmitton la moitié ou $63 + \frac{1}{2} + \frac{1}{4}$,

ce qui fait 64, sixième puissance de 2, etc. On voit que le nombre cherché est une puissance de 2 d'un degré égal au nombre des marmittes, diminué de 1. Le nombre des marmittes étant donné, rien ne serait plus facile que de mettre le problème en équation.

— Archit. Les peuples primitifs faisaient cuire leurs aliments en plein air. Lorsque la civilisation eut amené des habitudes de luxe et de confort, les cuisines devinrent des dépendances plus ou moins importantes des habitations. Les fouilles faites à Pompéi ne nous ont pas fait connaître d'une manière précise ce qu'étaient les cuisines chez les Romains. Servius tire l'une des étymologies du mot *atrium* de ce que cette pièce était noircie par la fumée (*quod atrum erat ex fumo*), d'où l'on a conclu que la cuisine était contiguë à l'atrium. Quelques érudits, toutefois, pensent qu'elle était disposée dans un bâtiment spécial, au moins dans les habitations des riches.

Au moyen âge, les cuisines des communautés religieuses furent, en général, des constructions d'une certaine importance. Le plan de la célèbre abbaye de Saint-Gall, exécuté vers l'an 820, nous fournit à cet égard de précieux renseignements; plusieurs cuisines y sont figurées: celle des moines, qui était la plus étendue; celles de l'infirmerie, des novices, des hôtes et de l'abbé. Ces pièces étaient généralement isolées, de forme carrée et voûtées. Le foyer et les fourneaux occupent le centre. Aux quatre angles sont tracés, sur le plan, de petits cercles qui doivent représenter des cheminées, si on les compare à une indication semblable qui se trouve placée au chauffoir du monastère et près de laquelle sont écrits ces mots: *Evaporatio fumi*. Le plan du prieuré de Cantorbéry, dessiné entre les années 1130 et 1134 par le moine Eadwin (Albert Lenoir, *Archit. monast.*, I, p. 88), présente deux cuisines: l'une est celle de l'infirmerie, qui paraît avoir été construite sur un plan circulaire; un dôme la surmonte, et la cheminée a la forme d'une colonne; l'autre cuisine, celle des moi-

nes, est plus importante : elle est carrée et surmontée d'un comble aigu; aux angles s'élèvent quatre cheminées cylindriques; sur l'une des façades est appuyée une construction semi-circulaire qui représente peut-être un four. Cette seconde *cuisine*, qu'alimentaient des eaux abondantes, était contiguë au réfectoire, avec lequel elle communiquait au moyen de deux ouvertures, l'une servant au passage des mets, l'autre par laquelle on rendait les assiettes sales pour les faire laver. Le *Monasticon gallicanum* fait connaître la forme de plusieurs *cuisines* qui y sont désignées comme appartenant à une époque reculée (*culina antiqua*). La première en date paraît être celle du monastère de Marmoutier, fondé près de Tours par saint Martin : cette *cuisine*, entièrement voûtée, a la forme d'une immense bouteille qui peut avoir 12 m. environ de diamètre hors d'œuvre. La voûte est munie au centre d'une cheminée principale, qui domine toute la construction, et de trois cheminées plus basses, qui laissaient échapper la buée. A l'intérieur, le long des parois, étaient disposés cinq vastes foyers munis chacun d'un tuyau direct et de tuyaux latéraux qui facilitaient le dégagement de la fumée. La porte d'entrée était probablement assez haute pour qu'un jour suffisant éclairât l'intérieur de la *cuisine*. Cette construction était complètement isolée, mais voisine du réfectoire. La *cuisine* de l'abbaye de la Sainte-Trinité de Vendôme, dont le même recueil nous donne l'aspect extérieur, était de forme circulaire et possédait intérieurement six cheminées munies chacune de deux tuyaux de dégagement; entre ces six cheminées s'ouvraient six fenêtres. Des contre-forts flanquaient le mur circulaire de l'édifice. A Fontevrault (Maine-et-Loire) existe encore aujourd'hui une *cuisine* monastique, qui a longtemps passé pour une chapelle funéraire. Cette *cuisine*, bâtie sur un plan octogone, est située à l'extrémité du réfectoire de l'ancienne abbaye et s'y relie par une porte. A l'intérieur, les cheminées occupent cinq côtés de l'octogone et forment autant de grandes niches où absides, qui étaient munies à leur sommet de tuyaux de dégagement pour la fumée; ces tuyaux sont aujourd'hui détruits. Aux angles de l'octogone sont des colonnes engagées, dont quatre supportent des arcs-doubleaux ayant leurs clefs contre-butées par quatre petits arcs-boutants intérieurs. Au-dessus de ces arcs-doubleaux s'ouvraient six tuyaux destinés à faciliter le tirage des cheminées. Un autre grand tuyau, le seul qui subsistât, au sommet de la voûte pyramidale à huit pans abritant la *cuisine*, laissait échapper la buée. A l'extérieur, l'édifice s'appuie sur des contre-forts décorés de colonnettes. Autrefois des fenêtres étaient pratiquées dans deux des faces de l'octogone qui étaient dépourvues de cheminées. Cette *cuisine*, dont les dispositions sont si bien entendues, date du xiv^e siècle, comme celle de Vendôme. Les architectes du siècle suivant perfectionnèrent encore ce genre de construction. « Ils élevèrent des *cuisines* à plusieurs étages, dit M. Viollet-le-Duc; ils commencèrent à y installer des fourneaux, des tables chauffées pour dresser les mets avant de les servir; ils eurent grand soin de disposer les dallages de façon à pouvoir les maintenir propres facilement; quelquefois ils trouvèrent moyen d'utiliser la fumée de bois pour conserver certaines viandes. » C'est ainsi que la *cuisine* de l'abbaye de Saint-Père de Chartres offrait une disposition ingénieuse qui permettait de fumer une quantité considérable de viande. La salle, bâtie sur un plan circulaire, renfermait six foyers surmontés d'une voûte, au-dessus de laquelle régnait une série de cellules où l'on accrochait les viandes; des ouvertures pratiquées dans la voûte permettaient à la fumée des foyers de se répandre dans les cellules, d'où elle s'échappait lentement pour aller se dégager par sept tuyaux percés au sommet de l'édifice. Les deux étages de cette *cuisine* étaient éclairés par des fenêtres pratiquées entre les contre-forts qui flanquaient extérieurement la construction. Le monastère de Notre-Dame de Pont-Levoy, près de Blois, possédait une *cuisine* qui avait beaucoup d'analogie avec la précédente, si ce n'est que le plan était octogone; les tuyaux des cheminées s'élevaient sur le comble pyramidal qui surmontait l'attique. La *cuisine* de l'abbaye de Saint-Ouen, à Rouen, était de forme rectangulaire; le toit portait à chaque angle une petite pyramide couronnée d'un tuyau cylindrique, et au centre s'élevait un grand tuyau prismatique.

Les *cuisines* des demeures seigneuriales du moyen âge n'étaient pas toujours isolées, comme celles des communautés religieuses; mais les architectes avaient soin de les disposer de façon que la fumée et l'odeur ne se répandissent pas dans le logis. On voit encore au Palais-de-Justice de Paris une vaste salle d'architecture ogivale, désignée improprement sous le nom de *cuisine de saint Louis*, et qui a été construite sous Philippe le Bel; elle est voûtée sur un quinconce de colonnes et est pourvue aux angles de quatre larges cheminées. M. Viollet-le Duc pense qu'au-dessus de cette *cuisine*, probablement réservée aux familiers du palais, s'en trouvait une autre destinée au service de la table du roi. Le palais des papes, à Avignon, renferme une *cuisine* du xiv^e siècle, dans laquelle on a cru voir, pendant longtemps, la salle où l'inquisition faisait

rôtir les infortunés. Cette *cuisine* a la forme d'une pyramide à huit pans, creuse, bâtie dans une tour carrée et terminée par un seul tuyau. Au château de Montreuil-Bellay, près de Saumur, existe une *cuisine* du xiv^e siècle placée dans un bâtiment quadrangulaire spécial : il n'y a que deux cheminées, possédant chacune leur tuyau de tirage; au centre de la voûte, qui a la forme d'une pyramide curviligne à quatre pans, est un troisième tuyau plus long que les autres, destiné, suivant l'usage, à laisser échapper la buée. Trois petites portes donnent accès dans cette *cuisine*, qui est percée en outre de plusieurs fenêtres, dont l'une, très-large, avec mur d'appui, servait au passage des provisions. Une autre *cuisine* digne d'être citée est celle qui se voyait encore, il y a quelques années, dans le palais des ducs de Bourgogne, à Dijon, et qui datait de la seconde moitié du xve siècle. Son plan formait un carré parfait, et sa voûte centrale s'appuyait sur huit colonnes; sur trois côtés, ces colonnes servaient de pieds-droits à trois grandes cheminées jumelles, dont les foyers étaient surmontés de doubles tuyaux. Au centre de la voûte était un autre tuyau par où sortait la buée. L'un des foyers communiquait par un conduit avec un puits extérieur. Dans un coin de la salle était un four; ailleurs étaient disposés des potagers ou fourneaux, et une grande table de pierre sur laquelle on dressait les plats et que l'on chauffait par-dessous, afin que les mets ne pussent se refroidir. Une pareille installation révèle des habitudes de confort et pourrait faire envie à nos Lucullus modernes. Ces prétendus barbares du moyen âge entendaient à merveille l'art de bien vivre : ils savaient que la bonne préparation des mets dépend beaucoup de la bonne disposition des *cuisines*, et ils ne négligeaient rien pour rendre aussi commodes et aussi sains que possible ces sanctuaires du dieu Gaster. Comme leurs successeurs ont été moins bien avisés ! Écoutez à ce sujet la spirituelle diatribe que M. Viollet-le-Duc a décochée contre ces hommes de peu de goût : « Faire d'une *cuisine* un bâtiment spécial, isolé, parfaitement approprié à sa destination, c'eût été, pour les architectes de la Renaissance, déshonorer une ordonnance d'architecture. Depuis lors, on veut dissimuler ces services essentiels; on les rélogia dans les caves, on les plaça comme on put dans les corps de logis, au risque d'incommoder les habitants des châteaux. On voulait avant tout présenter des façades symétriques, des cours régulières; mais, comme il faut dîner, quelque amour que l'on ait pour l'architecture symétrique, l'odeur de la *cuisine*, le bruit des gens de service se répandent, à certaines heures, dans une bonne partie des palais. Dans les établissements publics, tels que les hospices, les casernes, les séminaires, les couvents, les collèges, au lieu des vastes salles bien aérées, bien disposées du moyen âge, on en a été réduit à prendre au rez-de-chaussée ou au-dessous du sol, toujours pour satisfaire aux règles de la belle architecture, une pièce, souvent enclavée, sombre, humide, d'un accès difficile, pour y installer la *cuisine* et ses dépendances; à la place de ces larges foyers devant lesquels les viandes rôtissaient en absorbant autant d'oxygène qu'elles en pouvaient prendre, on a posé des fourneaux propres, dit-on, à toute espèce de cuisson, manière de fours d'où tous les mets sortent ayant acquis à peu près le même goût. Dans ces laboratoires de fonte, les viandes ne rôtissent pas, elles se dessèchent; les légumes prennent, en bouillant, une saveur rapide; l'air manque à ces mets divers, et l'air entre pour une forte part dans leurs qualités nutritives. La chimie déclare qu'un gigot cuit à l'air libre ou dans ces creusets de fonte présente à l'analyse les mêmes éléments; nous l'admettons; mais notre palais, qui n'est pas chimiste, s'aperçoit d'une grande différence entre l'un et l'autre; notre estomac digère mal ces viandes cuites à l'étouffée, sèches et sans saveur. Il est vrai que nous pouvons aider la digestion en allant regarder les belles façades régulières de nos édifices publics, compter le nombre de leurs colonnes, de leurs arcades et de leurs fenêtres. »

Ajoutons, en ce qui concerne les *cuisines* monastiques du moyen âge, que les prescriptions relatives à la nourriture maigre pouvant être modifiées par des exceptions, on établit, à cet effet, dans certains monastères, deux *cuisines* distinctes, l'une pour la préparation des aliments maigres, l'autre pour la préparation des aliments gras : on en voyait un exemple à l'abbaye de Saint-Claude. Le cuisinier chargé de la direction des *cuisines* monastiques avait la surveillance des boucheries et des pêcheries qui dépendaient de la communauté; des sous-cuisiniers l'aidaient dans ses fonctions. Dom Doublet dit, dans son *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis*, que le cuisinier en chef avait sous ses ordres un amiral ou inspecteur des pêcheries et des chasses, à qui appartenait le soin de faire respecter les droits de la maison sur les rivières, les étangs et les garennes; de faire faucher les prés, curer les ruisseaux et les canaux, etc. L'*hebdomadarius coquinus* était un moine chargé de surveiller, pendant une semaine, le service de la *cuisine*; tous les moines, à l'exception du cellier lorsqu'il était très-occupé, devaient exercer tour à tour cette surveillance. Dans quelques mo-

nastères, à l'abbaye de Saint-Père de Chartres notamment, il y avait un cellierier de la *cuisine*, remplissant les fonctions de chef d'office.

— B.-arts. *Cuisines et cuisiniers*. Plin nous apprend qu'un peintre d'un rare talent, nommé Pyréicus, se rendit célèbre en peignant les sujets les plus humbles, des boutiques de barbier (*tonstrinas*), des boutiques de cordonnier (*sutrinus*), des intérieurs et des provisions de *cuisine* (*obsonia*). Toutefois, de pareils tableaux étaient jugés indignes de la majesté de l'art, et Pyréicus reçut de ses contemporains le surnom méprisant de Rhyparographe (peintre de sujets abjects). Les nombreuses peintures de fruits, de gibier vivant ou mort et de toutes sortes de provisions de *cuisine*, que l'on a découvertes dans les maisons d'Herculanum et de Pompéi, prouvent que Pyréicus trouva, du temps même de Plin, beaucoup d'imitateurs. Le moyen âge, voué presque exclusivement à la représentation des sujets religieux, ne songea guère à mettre en scène des cuisiniers, si ce n'est, peut-être dans les enluminures de quelques manuscrits et dans les bas-reliefs représentant les travaux des mois et des jours qui figurent sous les porches de certaines cathédrales gothiques. L'Italie eut le même dédain pour ces images vulgaires. Nous devons noter toutefois la singulière idée qu'eut un peintre, nommé Giovanni da Monte, qui vivait au xvi^e siècle : il personnifia la *cuisine* sous la figure d'une femme dont la tête et les membres étaient formés de marmites, de chaudrons et autres ustensiles. Strozzi, peintre génois, qui travaillait dans la première moitié du xvi^e siècle et qui fut, suivant l'expression d'un de ses biographes, une sorte de Caravage adouci, a peint une *Cuisinière* occupée à plumer une oie; cette peinture, d'une exécution vigoureuse, se voit au palais Brignole-Sale, à Gènes. Un tableau de Murillo que possède le Louvre et auquel nous consacrons un article spécial, la *Cuisine des anges*, montre que le célèbre artiste espagnol eût pu, s'il l'eût voulu, nous intéresser par la représentation des objets les plus humbles : les divers accessoires de ce tableau sont d'une beauté et d'une vérité de couleur extraordinaires.

Il était réservé aux maîtres des écoles du Nord d'apporter à peindre les *Intérieurs de cuisine* autant de sincérité, autant de passion, pour ainsi dire, que les artistes du Midi à représenter des madones, des martyrs et des scènes mythologiques. Une estampe d'Albert Dürer est intitulée : *L'Hôte et le cuisinier*. Hans Baldung Grün a gravé une composition où l'on voit un *Cuisinier* élevant un lièvre. Parmi les innombrables scènes du même genre qu'ont représentées depuis divers artistes allemands, néerlandais ou français, il nous suffira de citer : la *Cuisinière hollandaise*, par Metsu (v. ci-après); le même sujet par Gérard Dow et par W. Miéris (v. ci-après); une *Cuisinière épluchant des légumes*, tableau de Karel Dujardin (galerie de Schleissheim); une *Cuisinière tenant une poule*, tableau de Snyders, au musée de Madrid; une *Cuisinière tirant de l'eau d'une fontaine de métal* et un *Cuisinier* entouré de nombreuses pièces de volailles et de gibier, tableaux de Jean Fyt, dans le même musée; la *Bonne cuisine*, tableau de Teniers, au musée de La Haye (v. ci-après); la *Belle cuisinière*, gravée par P. Aveline, d'après Boucher; la *Cuisinière rusée*, gravée par L.-M. Bonnet; la *Cuisinière amoureuse*, gravée par L.-M. Halbon, d'après L. de Moit; un *Cuisinier*, caricature gravée par Bartsch, d'après Loder; la *Cuisine maigre*, tableau de Jean Steen, vendu 3,050 fr. à la vente Schkamp, en 1840; la *Cuisine bourgeoise*, gravée par Basan, d'après J.-B. Lallemand; la *Cuisine allemande*, gravée par Beauvarlet, d'après Jobst Juncker; le *Cuisinier turc*, gravé par Nicolas Bonnard; une *Cuisinière*, gravée par le même, d'après Greuze; le même sujet gravé par F.-C.-G. Geyser, d'après Rembrandt; les *Singes cuisiniers*, de Decamps (v. SINGES); divers *Intérieurs de cuisine*, de Horemans (musée des Offices), Zorg (Louvre), Robert van den Hoecke (Belvédère, à Vienne), Antoine David (musée de Naples), Jean Steen (Académie des beaux-arts, à Venise), L. van Moni (même musée), Slingelandt (Louvre), Jeurat (Louvre), Desportes (Louvre, n° 176), Charadin (v. ci-après), Descamps (Louvre), Droling (v. ci-après), Couder (Salon de 1855, 1861, 1868, etc.), Caraud (Salon de 1855), Stevens (Salon de 1861), de Bornschlegel (Salon de 1857), Bonvin (Salon de 1855), Philippe Rousseau et Ribot (v. ci-après). Ce dernier artiste a consacré aux cuisiniers, aux marmittes, plusieurs tableaux qui ont obtenu beaucoup de succès aux Salons de 1861 et de 1863 : le *Cuisinier comptable*, les *Cuisiniers à l'heure du repas*, le *Joyeux cuisinier*, les *Plumiers*, etc. Th. Gautier a dit à propos de ces ouvrages : « M. Ribot a trouvé le côté pittoresque de la veste et de la casquette blanches; il a saisi les aspects variés de cette intéressante et modeste institution, et traité les divers épisodes de la vie cuisinière avec une verve et une touche originales qui rejoindraient Velazquez. »

Cuisine des anges (La) ou le **Miracle de saint Diego**, tableau de Murillo; musée du Louvre. M. Alfred Nettement a raconté dans les termes suivants la légende qui fait le su-

jet de ce tableau : Des moines de l'ordre de saint Bruno se sont dépouillés pour les pauvres des dernières ressources du couvent. Le pain manque aux religieux qui ont si souvent secouru ceux qui manquaient de pain. Cependant la cloche abbatiale a sonné l'heure du repas de la communauté. Le supérieur, par respect pour la règle, qui veut que chaque action des moines soit réglée par le cours des heures, ordonne aux frères de se rendre au réfectoire. Les foyers de la cuisine sont éteints, les tables sont vides : qu'importe ? La règle prescrit qu'à cette heure les moines se rendront au réfectoire; ils obéissent à la règle. L'homme, c'est l'Écriture qui l'a dit, ne vit pas seulement de pain, il vit aussi de la parole de Dieu. Or le Christ a dit : « Les lis des champs ne s'occupent pas de leur parure, et Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais égalé les splendeurs de leur robe éblouissante; les passereaux ne s'inquiètent pas de leur nourriture, et votre Père céleste leur fournit chaque jour leur repas. S'il fait cela pour eux, que fera-t-il pour vous ? » C'est en méditant sur ces paroles du Sauveur que l'un des moines, saint Diego, a commencé à prier. Puis, peu à peu, son ardente oraison, montant de sphère en sphère, a fini par le transporter jusqu'au pied du trône de Dieu, dont il contemple les ineffables attributs. Sa prière est devenue de l'extase. Cette extase est si parfaite et si sublime, que les lois du monde physique ont cessé pour celui qui prie avec tant de ferveur. Le corps lui-même, en suivant l'âme, son immortelle compagne, emportée sur les ailes de la prière, s'est élevé à quelques pieds de terre. Dieu se souvient de ceux qui s'oublient. Celui qui a multiplié les pains et les poissons dans le désert pour nourrir la multitude qui le suivait n'a rien perdu de sa bonté. Des anges, descendus du ciel, ne dédaignent pas de préparer les aliments des moines.

Murillo a rendu avec une hardiesse et un bonheur extraordinaires cette scène étrange. Saint Diego, enlevé par la foi à deux pieds du sol, prie et joint les mains. Deux beaux anges sont debout au milieu du tableau, et semblent converser entre eux. Les autres envoyés célestes se sont distribués la besogne et chacun remplit son rôle avec un grand zèle. L'un, vêtu d'une tunique rose et tenant à la main une cruche de grès, va chercher de l'eau à la fontaine; un autre met le couvert; un troisième semble jeter du sel dans la vaste marmite qui commence à bouillir; cet autre pile dans un mortier quelque assaisonnement indispensable; deux chérubins choisissent des légumes dans une corbeille. La porte de la cuisine s'ouvre : le prieur entre, suivi de deux chevaliers de Calatrava (dont l'un est, dit-on, le portrait de Murillo); tous trois manifestent leur surprise, tandis qu'au-dessus de ses fourneaux, le frère cuisinier, au comble de la stupeur, est presque aussi ravi en extase que saint Diego lui-même. Une foule d'accessoires complètent ce tableau : à terre, des pignons, une cruche, un chaudron, une grosse marmite, des tomates, un concombre; sur les tables, des assiettes, des pots, des terrines, des oignons, un quartier de viande. Tout en bas, sur un billet égaré par terre, la glorieuse signature : *Esteban Murillo*; à côté, un long cartouche avec une légende espagnole en vers expliquant le miracle. « Il a fallu, dit M. Nettement, tout le génie, toute la foi de Murillo pour que cette toile, qui est d'une grande beauté au point de vue artistique, ne fût que singulière et ne tombât point dans le grotesque. Un homme d'un talent ordinaire, un homme sans foi n'aurait jamais surmonté cette difficulté et évité ces écarts : des anges allumant des fourneaux, des anges touchant aux ustensiles de cuisine, des anges préparant un repas. Murillo a abordé la légende avec une audacieuse naïveté; le surnaturel règne sur toute cette toile. » M. Zacharie Astruc juge tout autrement la *Cuisine des anges*; selon lui, la lumière est criarde, les anges vulgaires; les trois hommes de gauche n'ont aucune vie sous leur apparence emportée, et leurs étoffes sont d'un ton inacceptable; tout se développe dans une gamme outrée. Les enfants sont laids malgré leur afféterie. C'est enrubanné, coquet, factice. La porte flote dans le brouillard, ne se rattachant à rien derrière elle. Le sol n'a pas de consistance. Les étoffes des anges affectent des allures métalliques, aussi disgracieuses qu'impossibles; les murs sont cartonnés, la flamme du fourneau n'est pas juste. Il y a une partie à louer sans restriction : le moine en extase qu'on croirait découpé d'une autre toile, et apporté là. Il est superbe, il est d'un maître : la tête est modérée puissamment, les mains sont de la même facture énergique. Je note quelques beaux morceaux encore : la main droite de l'un des chevaliers, vue en raccourci; la tête du prieur, finement touchée, quoique d'un sentiment faux pour la situation, les ustensiles de cuisine et les légumes. La grande marmite est prodigieuse d'exécution : c'est la patience du Flamand, jointe à la brusque énergie espagnole... Quant à la compréhension même du sujet, est-il permis de la trouver banale ? Nul mystère, nulle surprise de clair-obscur, rien qui prépare au recueillement de ce miracle si naïf. Malgré ce qu'il y a de juste dans quelques-unes de ces critiques, la *Cuisine des anges* ne doit pas moins être regardée comme une œuvre digne de Murillo, celle où il a associé avec le plus d'énergie le sentiment du

surnaturel et celui de la réalité : ce tableau a fait partie de la galerie du maréchal Soult.

Cuisine (LA BONNE), tableau de Teniers le Jeune; musée de La Haye. Une jeune cuisinière, vêtue d'une jupe rougeâtre et d'un casaquin bleu de ciel sur lequel s'étale un large col blanc, est assise et s'occupe à peler un citron qu'un jeune garçon, debout devant elle, vient recevoir dans une assiette. Au fond, devant un grand feu, un cuisinier embroche des viandes; près de lui, un homme et une femme vaquent à d'autres soins culinaires. Des provisions de toute sorte, gibier, volailles, poissons, légumes, fruits, encomrent les tables et le parquet. Le tout est très-lestement et très-largement peint, avec cette touche juste et libre, ces accents spirituels qui caractérisent la manière de Teniers. Ce tableau, que Smith appelle « une production splendide », et qui doit être regardé, en effet, comme un des chefs-d'œuvre de l'auteur, est daté de 1644. Il est peint sur cuivre. Il n'a été payé que 455 florins, à la vente Schuylenburg, à La Haye, en 1735; il se vendrait plus de 40,000 fr. aujourd'hui. Le musée de Madrid possède aussi un *Intérieur de cuisine*, de Teniers, qui est d'une fort belle exécution; on y voit une cuisinière au profil vigoureux éclairé par le feu au-dessus duquel elle se penche, un homme qui ouvre des moules, d'autres personnages et quantité de comestibles.

Cuisine (INTÉRIEUR D'UNE), tableau de Martin Drolling; musée du Louvre. Cette cuisine, beaucoup plus grande que ne le sont d'ordinaire les cuisines parisiennes, est éclairée par une fenêtre qui s'ouvre au fond sur un jardin et près de laquelle une jeune fille travaille à un ouvrage d'aiguille. Plus près du spectateur, une femme, encore jeune, assise et vue de dos, se retourne vers nous; à ses pieds, une fillette assise à terre joue avec un chat pour lequel elle a délaissé sa poupée étendue sur le sol. A droite et à gauche, des ustensiles de toutes sortes sont accrochés au mur, ou disposés sur les rayons, les tables et les fourneaux. La batterie est resplendissante de propreté; les carreaux sont cirés et font miroir. « Lorsqu'on a vu la *Cuisine* de Drolling, dit M. Ch. Blanc, il n'est pas facile de l'oublier. L'effet s'en grave dans l'esprit. Le regard s'y promène et s'y enfonce avec complaisance. C'est un calme domestique, un silence intérieur, qui me rappelle les vacances du collège passées à la campagne. Pour ne pas salir les belles chambres, on nous envoyait jouer, les jours de pluie, dans le vestibule ou dans une grande cuisine tout comme celle de Drolling. La fenêtre donnait aussi sur un jardin, et notre babillage était le seul bruit qu'on entendit dans cette maison retirée et paisible... » Ce tableau de Drolling, fort admiré lorsqu'il parut et comparé aux meilleurs ouvrages de l'école flamande, pêche en réalité par une exécution mince, trop propre et trop uniforme. Il est signé et daté de 1815; exposé au Salon de 1817, il fut acheté au prix de 4,000 fr. par l'Etat. Il a été gravé au trait par Réveil dans la *Galerie des arts* (VIII, pl. 121) et au burin dans le *Musée Filhol* (II, pl. 63).

Cuisine (INTÉRIEUR DE), tableau de Chardin; musée du Louvre (no 16). Sur une table de cuisine, au-dessus de laquelle est accrochée une rue ouverte, on remarque un grand pot de terre vernissée, un bassin de cuivre, un couteau, une bouteille de grès, une écumoire appuyée sur un chaudron, des hultres, des poissons, etc. Au milieu de ces provisions et de ces ustensiles trône un chat. Chardin donna ce tableau pour sa réception à l'Académie, le 25 septembre 1728. Il exécuta depuis une foule de compositions représentant des *Ustensiles de cuisine* (Louvre, nos 101 et 102), des *Intérieurs de cuisine*, des *Provisions de bouche*, etc., et dans ces divers ouvrages il a déployé cette fermeté de touche, cette vigueur et cette harmonie de couleur qui excitaient l'enthousiasme de Diderot et lui inspiraient les lignes suivantes (Salon de 1763) : « Il y a au Salon plusieurs petits tableaux de Chardin; ils représentent presque tous des fruits avec les accessoires d'un repas. C'est la nature même; les objets sont hors de la toile et d'une vérité à tromper les yeux. Celui qu'on voit en montant l'escalier mérite surtout l'attention. L'artiste a placé sur une table un vase de vieille porcelaine de la Chine, deux biscuits, un bocal rempli d'olives (d'où est venu le titre donné depuis au tableau, le *Bocal d'olives*), une corbeille de fruits, deux verres à moitié pleins de vin, une bigarade avec un pâté. Si je destinais mon enfant à la peinture, voilà le tableau que j'achèterais. Copie-moi cela, lui dirais-je, copie-moi cela encore. » Mais peut-être la nature n'est-elle pas plus difficile à copier. C'est que ce vase de porcelaine est de la porcelaine; c'est que ces olives sont réellement séparées de l'œil par l'eau dans laquelle elles nagent; c'est qu'il n'y a qu'à prendre ces biscuits et les manger, cette bigarade et l'ouvrir et la presser, ce verre de vin et le boire, ces fruits et les peler, ce pâté et y mettre le couteau. C'est celui-ci qui entend l'harmonie des couleurs et ses reflets. O Chardin ! ce n'est pas du blanc, du rouge, du noir que tu broies sur ta palette : c'est la substance même des objets, c'est l'air et la lumière que tu prends à la pointe de ton pinceau et que tu attaches sur la toile. » Venant ensuite à un autre tableau exposé par Chardin à ce même Salon

de 1763 et offrant, comme l'*Intérieur de cuisine*, du Louvre, une *Raie dépouillée*, Diderot s'exprime ainsi : « L'objet est dégoûtant, mais c'est la chair même du poisson, c'est sa peau, c'est son sang; l'aspect même de la chose n'affecterait pas autrement... On m'a dit que Greuze, montant au Salon et apercevant ce tableau, le regarda et passa en poussant un profond soupir. Cet éloge est plus court et vaut mieux que le mien. » On peut voir, au mot CUISINIERS, la description d'un charmant tableau de Chardin portant ce titre et qui figure dans la galerie de Schleissheim, près de Munich.

CUISINÉ, ÉE (kui-ziné) part. passé du v. Cuisiner. Accommodé, apprêté, en parlant d'un mets : *L'une des plus élégantes duchesses de Paris raffolait des ragouts cuisinés par les portières.* (Balz.)

CUISINER v. n. ou intr. (kui-ziné — rad. cuisine). Faire la cuisine; apprêter des aliments : *Bien cuisiner. Ne pas savoir cuisiner. Ces gens des bois trouvaient inutile et ennuyeux notre besoin de manger chaud et d'employer les femmes à cuisiner depuis le matin jusqu'au soir.* (G. Sand.)

— v. a. ou tr. Apprêter, accommoder, en parlant d'un mets ou d'une préparation culinaire : *Pour bien saisir cette scène, il faut se figurer mademoiselle occupée à cuisiner le café de son prétendu, le dos tourné à la cheminée.* (Balz.)

— Fig. et fam. Préparer, arranger, accommoder : *Félicien te donnera peut-être accès dans le journal politique où il cuisine le feuilleton.* (Balz.)

Se cuisiner v. pr. Etre accommodé, en parlant d'un mets ou d'une préparation culinaire : *Ce café n'avait pour tout ornement que le fourneau où se cuisine la boisson noire dans une cafetière de cuivre jaune.* (Th. Gaut.)

— Fig. Etre préparé, arrangé, accommodé : *Les rangs inférieurs du casier étaient pleins de cartons jaunis par le temps, et sur lesquels se lisaient les noms des gros clients dont les affaires juteuses se cuisinaient en ce moment.* (Balz.) *Quelques pièces de circonstance se cuisinent sans doute en grande hâte à l'heure qu'il est.* (Th. Gaut.)

— Accommoder, confectionner pour soi : *Elle se cuisinait à la hâte un déjeuner peu poétique.* (Balz.)

CUISINERIE s. f. (kui-zi-ne-ri — rad. cuisiner). Fam. Art, manière de faire la cuisine. Préparation culinaire : *Cela explique les innombrables petites cuisineries particulières qui bouillent, rôssent, frissent, matonnent et gratinent, au foyer commun et fraternel du grand fourneau.* (Nadar.)

CUISINIER, IÈRE s. (kui-zi-nié, ière — rad. cuisine). Personne qui est chargée de faire la cuisine : *Un habile cuisinier. Une bonne cuisinière. Entre un mauvais cuisinier et la Brinvilliers, il n'y a de différence que dans l'intention.* (Le président Henault.) *Un bon cuisinier se vendait à Rome quatre talents, somme avec laquelle on eût acheté une douzaine de grammairiens et de philosophes.* (La Mothe le Vayer.) *Un bon cuisinier est à coup sûr un empoisonneur à la longue, si vous n'êtes pas tempérant.* (Volt.) *Antoine, ayant été content d'un dîner, donna une ville à son cuisinier.* (De Cussy.) *La qualité la plus indispensable d'un cuisinier est l'exactitude.* (Brill.-Sav.) *Wenceslas VI mettait à la broche son cuisinier quand il n'avait pas bien rôti un lièvre.* (Chateaub.) *Le cuisinier de génie est l'Esculape de la digestion.* (Raspail.) *Le meilleur cuisinier n'est que le plus habile des empoisonneurs.* (Rion.) *Un célèbre médecin disait qu'il n'avait pas de meilleurs amis que les cuisiniers, qui, en favorisant l'impérence, lui valaient les trois quarts de ses pratiques.*

Les cuisiniers savants ne se voient pas partout.

POISSARD.

Son cuisinier était un homme

Qui n'avait son pareil à Rome.

GRÉCOURT.

Que je puisse toujours après avoir dîné

Bénir le cuisinier que le ciel m'a donné !

BERCHOUX.

Un cuisinier, quand je dîne,

Me semble un être divin.

DÉSAUGIERS.

L'art dont un cuisinier emprunte le secours

Déguise en vain la mort qu'il nous sert tous les jours.

ANDRIEU.

— Par ext. Personne qui fait ou sait faire la cuisine : *Alexandre Dumas jout d'une certaine réputation de cuisinier.*

— Fig. Cause qui fait trouver bons les mets dont on se nourrit : *La gaieté, les travaux rustiques, les jeux folâtres, sont les premiers cuisiniers du monde.* (J.-J. Rouss.)

— Argot. Dénouciateur. Il Avocat.

— Bibliogr. Titre d'un grand nombre d'ouvrages sur l'art culinaire : *Le cuisinier français. La cuisinière bourgeoise. La cuisinière de la ville et de la campagne.*

O vous que mes leçons n'auront point satisfaites, J'ose vous renvoyer au Cuisinier français.

BERCHOUX.

Le Cuisinier français, qui n'est pas un bon livre, Nous donne quelquefois des maximes à suivre; J'emprunterai de lui ce refrain bien connu :

Servez chaud.

BERCHOUX.

— s. f. *Cuisinière à rôtir*, ou simplement *Cuisinière*, Espèce de boîte de fer-blanc qui sert à rôtir les viandes, et qui se place soit devant le foyer d'une cheminée ordinaire, soit devant une coquille. « *Cuisinière à griller*, Appareil du même genre qui est destiné au grillage des viandes, et dans lequel la broche est remplacée par des tringles munies de crochets auxquels on suspend les pièces.

— Encycl. V. CUISINE.

— Allus. littér. On devient cuisinier, mais on naît rôtisseur. Cette ligne de prose, qui affecte si naturellement les allures du vers, est un axiome gastronomique formulé par Brillat-Savarin dans sa *Physiologie du goût*. On sait que le spirituel écrivain a élevé l'art culinaire à la hauteur d'une science; il en pose les fondements avec la même gravité, la même sincérité, nous dirions volontiers le même esprit consciencieux que s'il s'agissait d'établir les bases de la philosophie transcendante. « Un dessert sans fromage, dit-il encore, est une belle qui n'a qu'un œil. » Nous pourrions citer ici tous ces axiomes, dont chacun se produit avec la même autorité, et souvent avec plus de verve pittoresque qu'une maxime de La Rochefoucauld; mais nous préférons renvoyer le lecteur au livre lui-même; il est dans toutes les bibliothèques.

A première vue, l'axiome dont il s'agit ici paraît exprimer une contre-vérité : au cuisinier il faut un talent, un art qui frise la science; il ne faut au rôtisseur que du soin et de la patience; mais il suffit d'y regarder de près pour voir que la patience est une qualité naturelle qui ne s'acquiert pas. D'ailleurs, outre la patience, Brillat-Savarin a sans doute voulu dire qu'il faut au rôtisseur un tact très-fin pour proportionner l'ardeur du feu à la délicatesse de la viande, et pour reconnaître le moment précis où le rôti se trouve à point.

On fait souvent allusion à l'aphorisme gastronomique de Brillat-Savarin pour faire entendre qu'il est des aptitudes qu'on peut acquérir par le travail et l'expérience, mais qu'il en est d'autres qui échappent à tous les efforts et qu'il faut apporter avec soi en naissant. C'est un don naturel, une sorte de génie. Naturellement les écrivains modifient la phrase du Solon de la cuisine, en l'adaptant aux exigences de la pensée qu'ils expriment :

« Ces auteurs ne sont encore que des machinistes. Ils ont un gros métier appris sur le boulevard. Ils savent embrouiller et débrouiller des aventures, et connaissent certaines ficelles à faire rire ou pleurer, qu'ils finissent par savoir à peu près tirer à propos. Ils deviennent cuisiniers et ne sont pas nés rôtisseurs. »

L. VEUILLAT.

« Le fluide, me direz-vous, est-il exclusivement un don de la nature? — Non, lecteur; si vous êtes né médium, rien de mieux, et je vous en félicite. Dans le cas contraire, vous auriez tort de vous désespérer. On naît rôtisseur, mais on devient spirite. Il y a telles jeunes filles qui le sont devenues, pour ainsi dire, du jour au lendemain. »

OSCAR COMETTANT.

Cuisinière (LA), tableau de W. van Miéris; musée du Louvre (no 398). La cuisinière de Miéris se montre à la fenêtre, comme celles de Gérard Dow; elle écarte le rideau pour accrocher un coq à un clou, auquel sont déjà suspendues deux perdrix. Un jeune garçon à qui elle parle tient un plat rempli de viande. Sur l'appui de la fenêtre se trouvent un tapis, un chou et d'autres légumes. Sous cet appui qu'orne un bas-relief représentant des jeux d'enfants, une pie becquée des carottes. Une cage d'osier est accrochée extérieurement à la muraille. Sur le devant est un pavot planté dans un vase. Tous ces détails sont peints avec une précision extraordinaire; mais le coloris est froid et la touche n'est pas exempte de sécheresse. — Au musée de Dresde est une toile du même peintre représentant une *Vieille cuisinière* en casaquin gris, qui tient un brochet.

Cuisinière (UNE), tableau de Chardin; galerie du palais royal de Schleissheim. Une ménagère, occupée à peler des navets, interromp sa besogne pour regarder attentivement un objet que le spectateur ne peut apercevoir. Elle est assise de profil, coiffée d'un petit bonnet blanc à la mode du XVIII^e siècle, tenant d'une main un couteau et de l'autre un navet. Devant elle est un plat creux de terre vernissée, où des légumes nagent dans l'eau; au fond, on voit un couperet sur un billot, un poëlon, un baquet; au premier plan, une citrouille et d'autres légumes. Ce petit tableau, peint avec une largeur et une puissance remarquables, a été gravé au trait par Réveil, dans la *Galerie des arts et de l'histoire*.

Cuisinière hollandaise (UNE) ou la *Peleuse de pommes*, tableau de Metsu; au Louvre (no 297). Dans l'intérieur d'une cuisine, une femme assise est occupée à peler des pommes; devant elle, sur une table recouverte d'un vieux tapis, se trouvent un lièvre et un petit seau. Ce tableau, d'une exécution délicate, d'une couleur transparente et harmonieuse, est signé : *G. Metsu*. Il a été acquis,

avec un autre tableau du même maître (la *Riboteuse*, no 296 du Louvre), pour le prix de 1,301 livres, à la vente Peillon, en 1763; il se payerait aujourd'hui, lui seul, quinze ou vingt fois plus. Il a été gravé par Daullé, sous ce titre : la *Peleuse de pommes*, et depuis il a été reproduit dans le *Musée Royal* (par Massard) et dans le *Musée Filhol*.

Le musée de Munich possède une autre *Cuisinière* de Metsu, jolie fille en casaquin rouge, tenant une volaille embrochée et souriant d'un air malicieux. Deux tableaux analogues du même maître ont été vendus, l'un 3,500 fr. à la vente Meffre, en 1845, l'autre 3,900 fr. à la vente Viardot, en 1863. Ce dernier, qui avait figuré dans les collections de la princesse Augustine de Nassau, de la comtesse de Bismarck, de M. van den Schrieck, à Louvain, représente une cuisinière jeune, jolie et propre, qui montre en souriant des poissons qu'elle a fait frire. Des bécasses sont suspendues au-dessus de la rôtissoire.

Cuisinière hollandaise (LA), tableau de Gérard Dow; musée du Louvre. Une jeune et gracieuse Hollandaise, la jupe et les manches retroussées, les cheveux relevés sous un bonnet coquettement posé sur le derrière de la tête, se montre à nous dans l'embrasure d'une fenêtre cintrée. Elle tient des deux mains une cruche contenant du lait, qu'elle verse dans un plat creux placé sur l'appui de la fenêtre, où l'on voit un chou, des carottes, une écumoire, une lanterne et autres ustensiles. Une grande cage est suspendue au cintre de la fenêtre, au-dessus de la tête de la cuisinière. A l'intérieur, une autre cage et une volaille morte sont accrochées près du manteau d'une grande cheminée; un chaudron, un chandelier, un panier plein de légumes, sont sur une table. Un grand rideau, suspendu à une tringle et que la jolie Hollandaise a tiré, laisse les regards pénétrer dans cet intérieur où tout reluit, où tout brille de propreté. « Cette composition, dit Duchesne, n'a pas réclamé un grand effort d'imagination; mais tel est le charme attaché à la perfection, que ce petit tableau, si simple en apparence, intéresse et plait tout à la fois. Cette jeune Hollandaise attache par sa fraîcheur, le peintre, en donnant à chaque chose un fini des plus précieux, n'a pourtant nui en rien à l'effet général du tableau. » Le docteur Waagen a dit de cette peinture : « C'est une œuvre pleine d'éclat, de soleil, d'un fini merveilleux, la meilleure représentation que Gérard Dow ait donnée de ce sujet. » La *Cuisinière hollandaise* a été gravée par Lips (*Musée Royal*), par P.-E. Moitte, par Sarabat (manière noire), par Réveil (au trait). Elle a été payée 1,710 florins à la vente Wassenaar d'Obdam (1751), 9,000 livres à la vente Randon de Boisset (1777), et 10,700 livres à la vente Poullain (1780).

Gérard Dow a peint souvent des compositions analogues. Le musée du Louvre en possède une qui représente une *Femme accrochant un coq à une fenêtre* (no 126); comme dans le tableau que nous venons de décrire, il s'agit d'une charmante cuisinière ou ménagère vue à mi-corps dans l'embrasure d'une fenêtre cintrée; des ustensiles de toute sorte sont posés sur l'appui, où se lit la signature : *G. Dow 1650*. Ce tableau a été gravé dans le *Musée Filhol*, et par Gérard dans le *Musée Royal*. Dans la galerie Rothschild figure une *Jeune cuisinière hachant des oignons*, payée 2,011 fr. à la vente Turenne (1852). Un tableau qui, après avoir figuré dans les collections Gaignat (1768) et Choiseul (1779), a été adjugé pour 7,300 livres à la vente du prince de Conti (1777), et pour 8,000 livres à la vente Choiseul-Praslin (1793), représente aussi une *Jeune fille hachant des oignons dans un baquet*; près d'elle est un jeune garçon; dans le fond on distingue, entre autres accessoires, une poule, une cage, un chandelier. Ce tableau, daté de 1660, a été gravé par Basan. A la vente Gaignat (1768) a été adjugée, pour 6,220 livres, une autre *Cuisinière*, de Gérard Dow, prenant du poisson dans un baquet et ayant près d'elle un jeune garçon qui lui montre un lièvre; les deux figures sont encadrées par une fenêtre cintrée ornée d'un bas-relief. Citons enfin, sur le même sujet, deux petits tableaux qui ont été vendus, l'un 2,450 fr. à la vente Daigremont (1861), l'autre 1,950 fr. à la vente Baillie, à Anvers (1862).

CUISSAGE s. m. (kui-sa-je — rad. cuisse). Féod. Ancienne coutume qui conférait au seigneur le droit de passer une jambe nue dans le lit des nouveaux mariés, ou de passer avec la femme d'un vassal ou d'un serf la première nuit des noces : *Les seigneurs avaient imaginé le droit de cuissage.* (Volt.) *Tout bourgeois avait droit de cuissage sur sa bonne, et même sur chaque fille du peuple, pourvu qu'il payât.* (Proudh.)

— Encycl. V. DROIT DE MARQUETTE, DE CUISAGE, etc., au mot DROIT.

CUISSARD ou **CUISSART** s. m. (kui-sar — rad. cuisse). Anc. art milit. Partie de l'ancienne armure qui protégeait les cuisses, et qui était faite tantôt d'une seule pièce, tantôt de plusieurs lames articulées à recouvrement : *Les cuissards des combattants à pied étaient complets, c'est-à-dire avaient un devant et un derrière, ce qui en faisait une véritable culotte de fer; ceux des cavaliers n'avaient, au contraire, que le devant; aussi les appelait-on souvent demi-cuissards. Les Suisses portaient encore des cuissards au XVIII^e siècle.* (Bouillet.)

... Déjà leurs *cuissards*, où dégouttaient des larmes, faisaient voir clairement qu'ils saignaient sous leurs larmes.

A. DE MUSSET.

— Chir. Appareil qu'on adapte au moignon d'une cuisse amputée, et qui porte une jambe de bois ou de fer.

— Encycl. Les *cuissards*, connus de tous les peuples guerriers de l'antiquité, se nommaient en latin *feminalia* ou *lumbare*. Au moyen âge, on ne commença à se servir de cette pièce d'armure qu'après qu'on eut adopté l'usage des chausses de mailles, vers l'an 1300. Cependant il est prouvé que Charlemagne portait des *cuissards* de lames de fer, et si l'usage n'en fut pas adopté, c'est qu'ils étaient peu propres à l'équitation. Ces *cuissards* formaient quelquefois le prolongement de la cuirasse. Ils étaient alors appliqués sur les grègues ou culottes, et garantissaient le devant de la cuisse; d'autres fois ils s'ajoutaient aux tassettes ou platines, se cachaient sous une braconnière, se joignaient aux faltes, se terminaient à la genouillère et s'y unissaient à la jambière. Il y avait encore une infinité d'autres sortes de *cuissards*. Les uns, se formant d'une platine qui partait du genou, s'élevaient jusqu'au milieu de la cuisse et se réunissaient à la cuirasse par une suite de lames formant comme une portion de faltes; les autres, composés de deux pièces réunies par des boutons cylindriques, étaient attachés sous la cuisse par des courroies. Il y en avait qui n'étaient formés que de lames; on les assujettissait à la cuirasse au moyen de pattes et de contre-sanglons. Les *cuissards* étaient quelquefois garantis par une pièce que l'on appelait *courre-cuisse*. Depuis le commencement du xiv^e siècle jusqu'à la fin du xiv^e, cette partie de l'armure ne cessa d'être en usage. Les formes en varièrent très-fréquemment. Quelques corps de cavalerie russe en ont conservé longtemps l'usage; mais on n'en trouve plus aujourd'hui dans aucune armée, depuis le siècle dernier. Nous n'avons parlé jusqu'ici que des *cuissards* de cavalerie; mais il y en avait encore une autre sorte qui ne servait qu'à l'infanterie: on les appelait les *cuissards pleins*, parce qu'ils garantissaient le devant et le derrière de la cuisse, et que, lorsqu'on les portait, il était impossible de se tenir à cheval. Ces *cuissards* pleins étaient ceux des sergents d'armes, des Suisses et de certains corps d'archers. Jeanne Darc n'en portait pas d'autres, parce qu'elle combattait toujours à pied. On nommait *demi-cuissards* ou *cuissots* des pièces qui protégeaient seulement les hanches et le haut de la cuisse et ne se terminaient pas par une genouillère. Les ordonnances de François I^{er} donnent le cuissot aux hommes d'armes. Le terme de *cuissot* cessa d'être employé vers le règne de Henri IV. Quelques auteurs ont confondu le cuissot avec la tasset.

CUISSARDÉ, ÉE adj. (kui-sar-dé — rad. cuissard). Revêtu de cuissards : *Des soldats casqués, cuirassés, brassardés, cuissardés*. (Chamfort.)

CUISSE s. f. (kui-se — lat. *coxa*, même sens; en allem. *hackse*, en angl. *hough*. M. Eichhoff rattache le latin *coxa* au sanscrit *kulhas*, creux, aine, du verbe *kuc*, entourer, enclore). Partie du membre inférieur qui s'étend depuis la hanche ou le bassin jusqu'au genou : La cuisse d'un homme, d'une femme. La cuisse d'un bœuf, d'un cheval. Une cuisse de dinde, de poulet. La cuisse de bœuf ou de veau est particulièrement recherchée pour les préparations. (De Cussy.) Les cuisses et les épaules du coq ont fait la fortune de deux villes, Mayence et Bayonne. (Grimod.) Le meilleur morceau d'une volaille bouillie, c'est la cuisse, surtout si cette cuisse est blanche, grasse et charnue. (Grimod.) La plupart des femmes des villes ont les bras et les cuisses trop grêles. (Maquiel.)

— Pop. Cuisse de noix, Quartier de noix.

— Fam. Belle en cuisses, Périphrase triviale par laquelle on désigne une femme aux formes massives.

— Manège. Aide des cuisses, Action que le cavalier exerce au moyen des cuisses pour diriger le cheval dans un sens voulu.

— Archit. Cuisse de triglyphe, Côte qui se trouve entre deux glyphes.

— Techn. Pilier qui supporte la couronne et l'arche dans une verrerie. || Matière vitrifiée qui a coulé des pots dans le fond du four. || Cuisse-de-grenouille, Anneau de clef dont la partie touchant à la tige est plus mince que le milieu de l'anneau même.

— Anat. Cuisses du cerveau, Pédoncules cérébraux servant d'origine à la moelle épinière.

— Hortie. Cuisse-madame, Variété de poire jaune et rouge, de forme allongée : Une cuisse-madame. Des cuisses-madams. || Cuisse-de-nymphé, Variété de rose blanche teintée de rose. S'est dit de la couleur de cette rose : Un ciel, orné de quatre grands bouquets de plumes et fixé au plafond par un câble doré, soulevait une double paire de rideaux d'une étoffe couleur cuisse-de-nymphé, moirée d'argent. (Th. Gaut.)

— Crust. Troisième pièce d'une patte simple.

— Entom. Deuxième article des pattes des insectes hexapodes, ou, selon d'autres, premier article des pattes des mêmes insectes.

— Moll. Espèce d'huître.

— Encycl. Anat. La *cuisse* s'étend du bassin au genou et relie le tronc à la jambe; elle est le tronçon supérieur du membre inférieur ou abdominal chez tous les vertébrés. Chez l'homme, et en général chez tous les bipèdes, sa dimension est au moins égale à celle de la jambe ou tronçon inférieur; mais chez les animaux quadrupèdes, elle subit un raccourcissement considérable, pendant que les os du tarse prennent un développement important et constituent un tronçon nouveau du membre inférieur. Cependant le vestige de la *cuisse* se retrouve chez la plupart des vertébrés : chez les mammifères rapprochés de l'homme, elle comprend les mêmes éléments; mais chez plusieurs d'entre eux, chez les ongulés principalement, la prédominance des muscles extenseurs et des muscles fléchisseurs donne à la *cuisse* une forme aplatie. Dans les oiseaux, on retrouve encore les mêmes éléments constitutifs; mais les muscles y sont moins distincts. Enfin, chez les reptiles, le tronçon supérieur du membre abdominal est quelquefois comme engagé sous la peau de l'abdomen (sauriens), ou bien dans une direction particulière, la *cuisse* regardant tout à fait en dehors (batraciens), ou même elle est tout à fait rudimentaire et absolument invisible au dehors (ophidiens). Les poissons n'ont pas d'organe analogue à la *cuisse*.

La *cuisse*, chez l'homme, a une forme plutôt conique que cylindrique, le nombre de ses muscles diminuant graduellement de haut en bas. Elle se continue, en arrière et en haut, avec la fesse dont elle est séparée par un pli profond; en avant, elle est séparée de l'abdomen par le pli de l'aîne; en dedans, elle est séparée des bourses par le pli génito-crural; en bas, elle est séparée de la jambe par le creux du jarret en arrière; en avant, elle se continue avec le tronçon inférieur par l'intermédiaire du genou. La surface en est à peu près lisse; mais les saillies des muscles y impriment des dépressions nombreuses et peu profondes. A la partie antérieure on voit un pli qui, partant de l'aîne, gagne la face interne de la *cuisse*; ce sillon suit à peu près l'artère crurale; c'est là qu'on peut lier ou comprimer cette artère.

Les éléments constitutifs de la *cuisse*, au nombre de neuf, sont, en procédant de dehors en dedans : la peau, le tissu cellulaire, l'aponévrose, les muscles et leurs tendons, les artères, les veines, les vaisseaux lymphatiques, les nerfs et le squelette osseux de la *cuisse* ou fémur. Nous allons brièvement décrire ces différentes parties.

La peau, enveloppe la plus extérieure de la *cuisse*, est épaisse et rugueuse, douée d'une sensibilité obtuse. Elle est plus blanche et plus mince en avant et en dedans qu'en arrière et en dehors, où elle est garnie de poils chez l'homme et glabre chez la femme.

Le tissu cellulaire est abondant et lâche; les inflammations s'y propagent avec facilité. L'aponévrose offre la plus grande analogie avec celle du bras; mais elle est beaucoup plus résistante. Elle se compose : 1^o de l'aponévrose crurale proprement dite, s'attachant en haut à l'arcade crurale, aux os du bassin et à une arcade fibreuse qui lui est commune avec l'aponévrose des muscles de la région postérieure du dos; se continuant sur les muscles de la *cuisse*, séparée de la peau par le *fascia superficialis*, et se terminant en bas à l'aponévrose jambière qui la prolonge; 2^o des cloisons intermusculaires, formant aux muscles de la *cuisse* trois grandes gaines aponévrotiques, subdivisées elles-mêmes en gaines secondaires au nombre d'environ quatorze.

Les muscles sont au nombre de douze : 1^o le biceps fémoral, à la partie postérieure et externe; 2^o les demi-tendineux et demi-membraneux, à la partie postérieure et interne; 3^o le tenseur du *fascia lata*, à la partie supérieure externe; 4^o le couturier, étendu à la partie antérieure de haut en bas et de dehors en dedans; 5^o le triceps crural, à la partie antérieure; 6^o le droit interne, à la partie interne; 7^o le pectiné, à la partie supérieure antérieure et interne; 8^o le premier, le second et le troisième ou grand adducteur, à la partie antérieure moyenne et profonde et à la partie postérieure interne.

Les artères de la *cuisse* émanent toutes de l'artère fémorale, qui fournit successivement : 1^o les artères musculaires, qui se distribuent aux muscles de la partie antérieure de la *cuisse*; 2^o l'artère fémorale profonde, pour les muscles de la partie postérieure; 3^o la grande anastomotique, dont les rameaux se distribuent aux téguments du genou, à l'articulation et au périoste.

Les veines sont, comme celles du bras, superficielles ou profondes. Les veines profondes sont représentées par la veine fémorale, qui correspond exactement à l'artère du même nom et par les branches qui s'y rendent; les veines superficielles sont représentées par la veine saphène interne et le réseau anastomotique des veines sous-cutanées, chez lesquelles les dilatations variqueuses sont si communes.

Les vaisseaux lymphatiques de la *cuisse* sont superficiels ou profonds. Les premiers occupent principalement la partie interne et postérieure; les autres accompagnent les vaisseaux sanguins profonds. Les uns et les autres se jettent : 1^o dans les ganglions in-

guinaux superficiels au nombre de sept à douze, situés vers l'extrémité supérieure de la veine saphène, dans le triangle de Scarpa; 2^o dans les ganglions inguinaux profonds au nombre de deux ou trois, en rapport avec les vaisseaux profonds, et séparés des précédents par le *fascia crebriformis*.

Les nerfs de la *cuisse* émanent de deux troncs nerveux importants : le nerf sciatique, qui fournit aux muscles de la *cuisse* sept ou huit rameaux, et le nerf crural, qui, dans la partie supérieure du tronçon fémoral, s'épanouit en un grand nombre de rameaux terminaux qui se distribuent aux muscles de la partie antérieure et de la partie interne de la *cuisse*, à la peau, etc. V. CRURAL.

— Art vétér. La *cuisse*, dans nos grands animaux domestiques, est située au-dessous de la croupe. Mal circonscrite extérieurement, elle a pour base le fémur et les muscles qui l'entourent en avant et du côté interne. Elle correspond à la région du lav. La direction en est oblique d'arrière en avant. Le volume des muscles qui se groupent autour du fémur, la longueur de la cuisse, sa grande obliquité, sont les conditions de sa beauté, de sa bonne conformation, car plus elle est longue et inclinée, plus ample est l'étendue des mouvements du membre, plus puissante est l'action musculaire, plus grande est la vitesse de toutes les allures, plus considérable enfin est la masse des chairs chez les animaux de consommation. La face externe de la *cuisse*, peu développée chez les chevaux fins, est arrondie et séparée des régions voisines par des interstices musculaires apparents, qu'il ne faut pas confondre avec ceux qui résultent de la maigreur. Chez certains chevaux, elle est plate, ce qui est un défaut si cette conformation ne se rattache pas une disposition tranchante de la croupe. Chez les animaux de gros trait, la *cuisse* est garnie de muscles épais, et ne présente pas de limites déterminées du côté de la fesse, avec laquelle elle forme une seule masse. La face interne, appelée le plat de la *cuisse*, commence en haut au pli de l'aîne, et est coupée dans sa largeur par la veine saphène, très-apparente à l'œil. C'est à cet endroit que commence le développement du fémur, dont les boutons suivent la direction de la veine. La *cuisse* est généralement plate chez les chevaux des pays montagneux; elle prend une forme arrondie et se montre puissamment active dans les races les mieux conformées, sur les sujets athlétiques, bâtis pour le saut et pour une grande résistance au travail. Chez l'âne et le mulet, la *cuisse* est plate et peu développée; elle est plate aussi chez le bœuf, où l'on doit la rechercher aussi volumineuse que possible. Elle se détache du tronc chez le chien, et forme, à cause de sa grande longueur, un rayon distinct. Elle est forte et musculieuse dans les races de chiens créés pour des courses rapides et prolongées.

CUISSEL s. m. (kui-sél). Forme ancienne du mot **CUISSARD**.

CUISSETTE s. f. (kui-sè-te — dimin. de *cuisse*). Techn. Moitié des fils d'une portée, dans le langage des ourdisseurs.

CUISSIÈRE s. f. (kui-siè-re — rad. *cuisse*). Garniture de peau dont les tambours se couvrent la cuisse gauche, afin de garantir leur pantalon des frottements de la caisse.

CUISSIN s. m. (kui-sain). Forme ancienne du mot **COUSIN**.

CUISSON s. f. (kui-sou — rad. *cuire*). Action de cuire ou de faire cuire; état d'un objet qui est cuit : La cuisson du pain. La cuisson des aliments. Le degré de cuisson. Une cuisson incomplète. La fibre est ce qui compose le tissu de la chair, et ce qui se présente à l'œil après la cuisson. (Brill.-Sav.)

— Pain de cuisson ou de ménage, Pain qu'un particulier fait cuire chez soi.

— Cuisson du sucre, Préparation du sirop de sucre.

— Douleur aiguë et superficielle : Vive cuisson. Cuisson insupportable.

CUISSOT s. m. (kui-so — rad. *cuisse*). Cuisse de chevreuil, de cerf, de sanglier ou d'un autre gibier de forte taille.

— Art milit. Syn. de **CUISSARD**. || Partie supérieure du cuissard qui s'arrondissait pour recouvrir les hanches et le haut des cuisses. || Petit cuissard. || Demi-cuissard ou partie antérieure du cuissard.

CUISTRE s. m. (kui-stre. — Diez le tire de *cocistro*, qui est dans les gloses d'Isidore avec le sens de cuisinier, et qui dérive du verbe *coquere*, faire cuire; mais on ne trouve aucun exemple ancien de ce mot, ce qui serait étrange s'il venait de cette glose, au lieu que ce fait sera tout naturel si l'on suppose que *cuistre* n'est qu'une autre prononciation de *coustre*, sacristain, qui vient du latin *custos*, gardien, avec épanthèse du *r*. Le sens aura facilement passé de valet d'église à valet de collége, car le sens primitif de *cuistre* est celui de valet de collége et, par extension, de pédant de collége. Nom sous lequel on désignait autrefois, par dénigrement, les valets de collége : Un *cuistre* de collége. L'esprit de Dubois était fort ordinaire, son savoir des plus communs, sa capacité nulle, son extérieur était celui d'un furet et d'un *cuistre*. (St-Sim.) || Magister, maître d'école :

... Le bedeau d'ordinaire Est en même temps *cuistre* à l'école primaire. A. DE MUSSET.

— Par ext. Pédant, homme d'une gravité ridicule et affectée :

Allez, rumeur de balle, opprobre du métier, Allez, *cuistre*.

MOLIÈRE.

Un *cuistre* en son taudis compose une satire; En ai-je moins le droit de parler et d'écrire?

VOLTAIRE.

... Je hais les cagots, les robins et les *cuistres*, Qu'ils servent Pimpocan, Mahomet ou Vishnou. A. DE MUSSET.

... Le *cuistre* [nistre. Ecrit sous deux faux noms contre et pour le mi- PONSARD.

CUISTRIERIE s. f. (kui-stre-ri — rad. *cuistre*). Pédantisme, affectation du *cuistre* : La servitude pédantesque des puristes sent la *cuistrierie*, chose immonde. (H. Castille.)

CUIT, CUIE (kui, kui-te) part. passé du v. Cuire. Préparé par la cuisson : Pain *cuit*. Viande *cuite*. Légumes *cuits*. Pommes *cuites*. Un *pâté cuit* au four. Les harangs se servent *cuirs sur le gril*. (Grimod.) La farine du millet est excellente, *cuire avec du lait*. (Berquin.)

— Par exagér. Brûlé par le soleil, accablé de chaleur : Nous arrivâmes à une heure à cette ville, à moitié *cuits*. (Th. Gaut.)

Les crocodiles rapaces, Sur le sable en feu des flots, Demi-cuits dans leurs carapaces, Se pâment.

TH. GAUTIER.

— Par ext. Préparé par l'action du feu : Une statue de terre *cuite*. || Qui a subi l'élaboration particulière appelée cuisson : Des aliments *cuits* dans l'estomac. Un rhume qui n'est pas *cuit*.

— Fam. Ruiné, perdu; sur le point de mourir : Je suis *cuit* ! Le comte est *cuit*; c'est moi qui achète la ferme. (Balz.) Je sens bien que je suis *cuit*, mais je ne veux pas mourir sur le flanc comme un bœuf. (G. Sand.)

— Fig. Mûri suffisamment; arrivé à son terme : Notre projet n'est pas *cuit*. Nous avons dans la tête un fort joli mariage, mais il n'est pas *cuit*; la belle n'a que quinze ans. (Mme de Sév.)

— Prov. Liberté et pain *cuit*, La liberté et les moyens de subsistance sont les deux choses essentielles à l'existence.

— *Cuit à point*, Arrivé au degré de cuisson convenable : C'est la gastronomie qui a calculé le nombre de minutes d'ébullition qui est nécessaire pour qu'un œuf frais soit *cuit à point*. (Brill.-Sav.)

A l'heure dite, il courut au logis De la cigogne, son hôtesse, Loua très-fort sa politesse, Trouva le dîner *cuit à point*.

LA FONTAINE.

— Fam. Avoir son pain *cuit*, Avoir sa subsistance assurée :

Hélas ! si j'eusse étudié Au temps de ma jeunesse folle, J'aurais pain *cuit* et couche molle.

VILLON.

|| Avoir plus de la moitié de son pain de *cuit*, Être à moitié perdu, ruiné; être sur le point de mourir.

— Argot. Etre *cuit*, Etre condamné.

— Peint. Se dit des tons chauds : Quel éclat intense de couleur ! Comme tous ces tons sont *cuits* et recuits dans la lumière ! (Th. Gaut.)

— Techn. Soie *cuite*, Soie qui a subi l'opération du décreusage : La soie *cuite* est seule employée pour les étoffes riches, d'un grand éclat et d'une solidité extrême. (Troost.)

— Antonyme. Cru.

CUIT (George), peintre anglais, né à Moulton (comté d'York) en 1743, mort à Richmond en 1808. Grâce à la protection de lord Laurent Dundas, qui avait apprécié son talent naissant, il visita l'Italie et passa six années à Rome, où il compléta ses études. De retour en Angleterre, Cuit peignit à fresque plusieurs pièces de la maison de campagne de son protecteur, puis habita successivement Londres et Richmond. Cet artiste s'était adonné surtout au genre du paysage. Ses tableaux, parmi lesquels on cite particulièrement les *Vues des forts du comté d'York*, et les *Paysages* qu'il fit pour M. Crampton, sont remarquables par la vérité, la force, la grâce et le sentiment qui y règnent.

CUITE s. f. (kui-te — rad. *cuire*). Techn. Action de préparer au moyen du feu différentes matières employées dans l'industrie : La *cuite* des briques. La *cuite* de la porcelaine, de la faïence. La *cuite* du sucre. || Quantité de matières que l'on cuit en une fournée : Toute la *cuite* est perdue. || Seconde des opérations du blanchiment de la soie par le procédé dit du savon. Syn. de *DECREUSAGE*. || Concentration d'un sirop. || Maître de *cuite*, Nom donné, dans diverses industries, à celui qui est chargé de la direction des fourneaux pendant les cuites.

— Pop. Etat d'ivresse. Se dit dans le Dauphiné.

— Econ. rur. Petit-lait fourni par la fabrication du fromage de Gruyère.

CUIVER (SE) v. pr. (kui-té — rad. *cuite*). Pop. Se donner une cuite, s'enivrer. Se dit dans le Dauphiné.

CUITLAUINIE s. f. (kui-lô-zi-ni — de *Cuitlaui*, nom mexicain). Bot. Genre de plantes épiphytes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, renfermant une seule espèce, qui croît au Mexique.

CUIV-LÉGUMES s. m. Econ. rur. Appareil pour faire cuire à la vapeur les légumes et les végétaux destinés à l'alimentation du bétail.

CUIV-ŒUFS s. m. Econ. dom. Appareil destiné à faire cuire à point les œufs à la coque : *Tout cuiv-œufs doit être disposé de telle sorte que la cuisson des œufs ait lieu graduellement et également dans toute la masse ; on y adapte quelquefois un thermomètre.* (Maigne.) || Pl. cuiv-œufs.

CUIVERT adj. m. (kui-vèr). Cruel, méchant, libertain. || Vieux mot.

— Substantif. Homme cruel, méchant ou libertain.

CUIVERTISE s. f. (kui-vèr-ti-ze — rad. *cuivert*). Méchanceté, dépravation, bassesse, esclavage. || Vieux mot.

CUIVRAGE s. m. (kui-vra-je — rad. *cui-ver*). Action de cuivrer un métal : *CUIVRAGE du fer. CUIVRAGE du zinc. Le CUIVRAGE appliqué sur le fer peut servir à le préserver et à donner une belle apparence aux objets de serrurerie, aux balcons, balustrades, grilles, etc.* (Dumas.)

— Encycl. Le *cuivrage* est une opération qui a pour but de produire un dépôt de cuivre sur un autre métal, par une simple immersion dans un bain de sulfate, d'acétate ou de cyanure de cuivre. Peu de temps après la découverte de la galvanoplastie par M. Jacobi, MM. de la Rive, Elkington et de Ruolz appliquèrent les métaux précieux sur les métaux secondaires. Ces opérations, qui avaient lieu par le secours de la pile, firent découvrir depuis toutes les applications du *cuivrage* galvanique. Le *cuivrage* galvanique alcalin a été employé dans l'industrie, soit comme *cuivrage* rouge servant d'intermédiaire aux dépôts d'or, d'argent ou de platine, soit comme *cuivrage* laiton, sur la fonte, le fer, l'acier, le plomb, l'étain et surtout le zinc, soit enfin comme dépôt de bronze. La composition des bains que l'on emploie ordinairement est : pour le cuivre rouge, son sulfate ou, ce qui est préférable, ses acétates, et, comme sels alcalins, les cyanures de potassium qui entrent pour les trois quarts dans la composition des bains ; pour le cuivre laiton, les mêmes proportions additionnées de sulfate de zinc, qui transforme le cuivre rouge en laiton. Si l'on désire obtenir du bronze, on doit remplacer le sulfate de zinc par le chlorure d'étain. On fait des dépôts par *cuivrage* galvanique sur le fer ou la fonte ; c'est ainsi qu'on a recouvert les fontaines monumentales de la place de la Concorde, les candélabres et les lanternes de la ville de Paris, etc.

CUIVRE s. m. (kui-vrè — lat. *cuprum*, même sens). Serait-ce par un pur effet du hasard que le sanscrit *kupya*, cuivre, ressemble à *cuprum*, ressemblance qui devient encore plus grande par le fait que *kupya* paraît n'être qu'une forme primitive altérée de *kupriya* ? Ce dernier terme signifie peu aimé, peu estimé, vil, bas, et *kupya* désigne en effet le cuivre et les autres métaux inférieurs, par opposition à l'or et à l'argent. Selon toute apparence, le cuivre, *cuprum*, tirait son nom de l'île de Chypre, *Kupros*, qui en fournissait une espèce de qualité supérieure, l'*es cyprum* des anciens. La réputation de ce métal devait le faire rechercher au loin dans l'Orient ; les Phéniciens l'avaient en quelque sorte sous la main, et nous savons par l'auteur du *Périple* que le cuivre figurait au nombre des articles du commerce d'importation dans l'Inde. Il est à croire, d'après tout cela, que *kupya* ou *kupriya* n'est autre chose que le grec *kuprion*, latin *cyprum*, lequel se trouve fortuitement avoir en sanscrit un sens approprié. Les analogies que présentent les autres langues européennes n'ont aucune importance pour la question, parce que le nom du cuivre y provient partout du latin ; mais il sera intéressant d'indiquer en quelques mots l'origine des autres noms du cuivre. Le nom le plus fréquemment employé en sanscrit pour désigner le cuivre est *ayas*, qui proprement veut dire airain et par extension fer et cuivre. C'est de là que vient le latin *as, ars*, qui a formé l'adjectif dérivé *ahenus*, d'airain, ressemblant si singulièrement au persan *dhen*, même sens. Un autre nom sanscrit est *varishla*, superlatif de *vara*, bon. Le cuivre aurait donc été, à un moment donné, le métal par excellence. De là viennent le terme lithuanien *voaras*, et le celtique *voarsla*, signifiant cuivre. Un troisième synonyme sanscrit est *dra*, airain et oxyde de fer, d'où le grec *arès*, fer et le dieu Mars ; l'irlandais *iris*, bronze ; l'anglo-saxon *ora*, métal, etc. La racine à laquelle se rattache *dra* peut signifier à la fois ce qui blesse et ce qui est rouge. Le mot latin *sulfur*, soufre, est probablement le même que le sanscrit *fulba*, cuivre, *fulvâri*, ennemi du cuivre, parce que les sulfures font perdre au cuivre sa ductilité et le rendent cassant. Parmi les nombreuses autres appellations du cuivre en sanscrit, nous citerons encore : *raktâ*, le métal rouge, *ravâtîha*, le métal du soleil, *mar-kâtasya*, bouche de singe ou de barbare, par

allusion à la teinte de la peau du singe et des races jaunes autochtones. L'origine du mot grec *chalkos*, qui revient si souvent dans Homère, est encore obscure ; on a voulu y voir la racine *chal* identique à celle qui a formé *chold*, bile, *chloos*, jaune pâle, etc. La plupart des noms du cuivre que nous venons de citer désignent le cuivre par son côté le plus saillant, la couleur ; le slave, au contraire, parait s'être attaché à un caractère plus secondaire, le son ; en effet, le nom slave de l'airain et du cuivre est *medi*, en sanscrit *madhuka*, le mélodieux, le sonore). Métal de couleur rouge brun : *Anneaux de CUIVRE. Chaudron de CUIVRE. Tableau peint sur CUIVRE. Avant la première guerre punique le CUIVRE était d'argent comme 961 est à 1 ; il est à peu près aujourd'hui comme 73,5 est à 1.* (Montesq.) Après le fer, le CUIVRE est le métal le plus difficile à fondre. (Buff.) Le CUIVRE est, après le fer, le métal le plus employé dans les arts. (Bouillet).

— Par ext. Monnaie de cuivre :

Qu'un joueur est heureux ! sa poche est un trésor, Sous ses heureuses mains le cuivre devient or. REGNARD.

|| Casseroles, batterie de cuisine de cuivre : *Les cuisiniers à la face rubiconde font sonner leurs CUIVRES et gémissent leurs soufflets.* (F. Wey.) || Un poète a fait ce mot synonyme de BRONZE dans les vers suivants :

Je fais peu d'état de la gloire
Qui nous suit dans la tombe noire ;
Le moindre crieur d'almanachs
Qui sait le beau secret de vivre
Vaut mieux que cent héros de cuivre
Faits de la main de Phidias.

— Minér. et métallurg. *Cuivre blanc*, Alliage de cuivre, d'arsenic et de zinc. || *Cuivre bleu*, Variété bleue de carbonate de cuivre. || *Cuivre gris*, Sulfure de cuivre antimonié. || *Cuivre jaune*, Laiton. || *Cuivre noir*, Cuivre non purifié. || *Cuivre rouge*, *Cuivre de rosette*, Cuivre pur, cuivre natif. || *Cuivre vierge*, Minéral de cuivre.

— Min. *Banc de cuivre*, Pierre dure et jaunâtre qui sert au pavage des cours.

— Gray. Planche gravée sur cuivre : *C'est un magnifique CUIVRE. Il Couper le cuivre, L'entailer avec le burin : Ce graveur cours bien le CUIVRE.*

Mus. Instrument à vent de cuivre ou plutôt de laiton : *Le CUIVRE domine dans l'orchestre. Cette ouverture n'est pas orchestrée pour les CUIVRES. Les CUIVRES n'ont-ils pas je ne sais quoi de guerrier et ne développent-ils pas en nous des sensations animées et quelque peu furieuses ?* (Balz.)

— Pathol. *Colique de cuivre*. V. COLIQUE.

— Encycl. Chim. et métal. I. PROPRIÉTÉS DU CUIVRE. Le cuivre (Cu), dont l'équivalent est 396,60, est un métal d'une couleur rouge brun, qui se trouve à l'état natif et en combinaison avec différents autres corps. Essentiellement malléable et ductile, il se laisse rayer par le carbonate de chaux, et fond à une température de 270 du pyromètre de Wedgwood (789 centigrades). Sa densité varie suivant sa pureté, et augmente par l'écrouissage. Pour le cuivre fondu, elle est de 8,73, et de 8,96 pour le cuivre étiré en fil. Lorsqu'on le réduit en feuilles minces, les rayons lumineux qui le traversent se teintent d'un beau vert. Étiré en fils de 0,002 de diamètre, il ne se brise que sous un poids de 137 k. 399 ; il se trouve donc placé, pour la ténacité, immédiatement après le fer et avant le platine. Fondu, puis lentement refroidi, il cristallise en octaèdres réguliers ; par la voie humide, il laisse déposer des cristaux cubiques. Il affecte également ces deux formes lorsqu'on le rencontre à l'état natif.

Le cuivre ne décompose pas l'eau à froid, non plus qu'en présence d'aucun acide ; à chaud, son action est très-lente et à peine sensible. Il a très-peu d'affinité pour l'oxygène sec, à la température ordinaire ; mais lorsqu'on le chauffe au contact de l'air, il se recouvre d'une pellicule rougeâtre, qui n'est autre chose que du protoxyde de cuivre. Celui-ci ne tarde pas à changer de nature en absorbant une nouvelle quantité d'oxygène, et passe à l'état de bioxyde noir. En élevant la température, le cuivre finit par se réduire en vapeurs qui brûlent à l'air avec une flamme verte. Dans l'atmosphère humide, ce métal se recouvre d'une pellicule verdâtre, généralement nommée vert-de-gris, et qui est un carbonate de cuivre hydraté. Cette pellicule forme comme un vernis à la surface, elle protège le reste de la masse, et c'est à elle que nous devons la conservation des belles statues de l'art antique.

L'acide sulfurique étendu d'eau n'agit pas à froid sur le cuivre, mais il l'attaque à une température un peu élevée. Il y a alors formation d'acide sulfureux et de sulfate de cuivre. L'acide azotique, mis en présence du métal, l'attaque aussitôt, et donne lieu à un dégagement rapide de bioxyde d'azote et à un précipité noir d'azotate de cuivre. Cette propriété est utilisée dans les arts pour la gravure dite à l'eau-forte. L'acide chlorhydrique n'exerce sur le cuivre qu'une action très-faible, encore faut-il que le métal ait été réduit en poudre. Les acides organiques et les alcalis déterminent rapidement l'oxydation du cuivre ; une certaine quantité de planure de

cuivre, agitée avec de l'ammoniaque dans un ballon, ne tarde pas à se dissoudre, et la liqueur reste teinte en bleu. Le même phénomène se produit lorsqu'on remplace l'ammoniaque par une dissolution de chlorure de sodium ou sel marin. Recouvert d'une couche d'huile ou de graisse, le cuivre s'oxyde profondément. On ne saurait donc user de trop de précautions lorsqu'on fait usage d'ustensiles de cuisine de cuivre, car les oxydes ou les sels ainsi formés sont des toxiques des plus énergiques.

Le cuivre se rencontre fréquemment combiné avec d'autres métaux ; souvent aussi il contient des matières étrangères, particulièrement de l'antimoine et du plomb, et une très-petite quantité de ces métaux suffit pour modifier la malléabilité du cuivre. Dans la nature, on le trouve le plus ordinairement uni au soufre, au phosphore, à l'arsenic, au brome et au chlore. La présence de l'arsenic ou du phosphore lui donne une couleur blanche, et le rend dur et cassant.

— II. MÉTALLURGIE DU CUIVRE. L'histoire des applications du cuivre remonte à la plus haute antiquité. Les armes défensives étaient généralement faites de ce métal, ainsi que les ustensiles les plus communément employés. Il est donc à supposer que les connaissances métallurgiques étaient depuis longtemps assez avancées pour qu'on sût résoudre des questions aussi complexes que celle de l'extraction du cuivre, ou qu'il existât des quantités considérables de cuivre natif. Cette dernière supposition est d'autant plus vraisemblable que, de nos jours, le cuivre natif est loin d'être rare. Aux États-Unis, sur les rives méridionales du lac Supérieur, on en a trouvé des blocs de 7 à 9 mètres de largeur, sur 30 de longueur et 2 d'épaisseur. Mais outre le cuivre natif, l'industrie a su exploiter les différents minerais fournis par la nature et qui se trouvent en assez grand nombre. Ce sont : des sulfures de cuivre simples ou argentifères ; des sulfures doubles de cuivre et de fer (pyrites cuivreuses) ; des sulfures de cuivre, d'antimoine, d'argent, de bismuth et d'arsenic (cuvres gris) ; des cuvres oxydulés ; des deutoxydes de cuivre ; des sulfates de cuivre ; des oxychlorures de cuivre ; des cuvres phosphatés ; des cuvres carbonatés verts, bleus, anhydres. Tous ces minerais se rencontrent dans les terrains primitifs, et plus rarement dans les terrains intermédiaires. Les plus exploités sont les pyrites cuivreuses et les cuvres gris : les premiers sont fournis par la France, la Bohême, la Hongrie ; les autres par l'Angleterre, la Sibirie, la Suède, la Saxe. La production annuelle du cuivre est de 30 millions de kilogrammes, dont 3,600,000 seulement sortent des usines européennes ; sur cette quantité, 2,400,000 kilogr. sont produits par l'Angleterre, et 100,000 kilogr. par la France. Sous le rapport de la richesse, les minerais cuivreux se classent ainsi qu'il suit :

| | |
|-----------------------|-------------------|
| Tennessee (Amérique). | 18 à 40 pour 100. |
| Chili. | 20 — |
| Cuba. | 15 — |
| Angleterre. | 8 — |

Le traitement des minerais de cuivre varie suivant leur nature ; celui qu'on emploie pour les pyrites cuivreuses se divise en deux opérations distinctes : le grillage et l'affinage. Le grillage s'opère dans des fourneaux à réverbère dont la voûte est très-surbaissée, et qui sont munis de trémiss destinées à laisser tomber le métal sur la sole. Le produit d'un premier grillage, après qu'on l'a fondu, porte le nom de *matte bronzée*. Cette *matte*, soumise à un deuxième grillage et à une nouvelle fonte, s'appelle *matte blanche*, et devient du cuivre brut après une troisième opération. Pour apprécier les différents phénomènes chimiques qui s'accomplissent durant cette série de grillages, il est nécessaire de se rappeler la nature et la composition du minéral employé. La gangue qui accompagne la pyrite cuivreuse est ordinairement siliceuse ; elle est souvent associée à l'argile, à la baryte sulfatée et à la chaux fluatée. La pyrite elle-même est un sulfure de cuivre et de fer (Cu²S, Fe²S₃). Le fer, étant plus oxydable que le cuivre, s'empare, dès le premier grillage, d'une quantité considérable d'oxygène, et passe sous forme d'oxyde dans la scorie, où il s'unit à l'acide silicique. Il y a dégagement d'acide sulfureux, et la première *matte* reste composée de sulfure de cuivre, débarrassé déjà d'une grande quantité de fer. Au deuxième grillage, les mêmes phénomènes se reproduisent, et la *matte blanche* contient deux fois autant de cuivre métallique que la *matte bronzée*. Le troisième grillage diffère un peu des précédents : on ajoute à la *matte* une certaine quantité de scorie très-cuprifère ou de minéral de cuivre non sulfuré. Après la fusion complète du mélange, c'est-à-dire après quatre heures de feu environ, il se déclare un bouillonnement qui dure de huit à dix heures, et qu'on fait suivre d'une élévation de température ; la masse, pâteuse jusqu'alors, se liquéfie tout à fait ; les scories qui surnaissent sont enlevées, et le métal est coulé dans des rigoles de sable. Les phénomènes chimiques de ce dernier grillage sont identiques à ceux des deux premiers ; mais comme la *matte* est débarrassée de tout le fer qu'elle contenait, c'est sur le sulfure de cuivre lui-même qu'agit l'oxygène de l'air. Il y a donc d'abord formation d'oxyde de cuivre, puis combinaison de l'oxygène et du soufre, tous deux primitivement

unis au métal, et par conséquent dégagement d'acide sulfureux. C'est à ce dégagement qu'est dû le bouillonnement qui se produit dans la masse. Le résultat de la coulée est le *cuivre brut*, qui contient encore un peu de soufre et une certaine quantité de métaux accidentellement mélangés à la gangue ; l'affinage est destiné à l'épurer tout à fait.

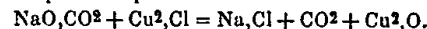
L'affinage s'opère dans un four à réverbère qui ne diffère en rien du premier. Le *cuivre brut* y est jeté sans autre réaction que les matières siliceuses qui recouvrent les parois et la sole. Sous l'influence de l'air, une partie du *cuivre* fondu s'oxyde et réagit en même temps sur le sulfure qui a résisté au dernier grillage, et sur les métaux étrangers, fer, antimoine, plomb, etc. Ceux-ci s'oxydent à leur tour, et s'écoulent avec les scories. Mais le *cuivre* ainsi affiné renferme encore une certaine quantité de protoxyde ; on l'en débarrasse en recouvrant la masse liquide d'une couche de charbon pulvérisé, et en la brassant avec une perche de bois vert. Sous l'influence de la chaleur, celle-ci laisse dégager une grande quantité de gaz qui entraînent les impuretés et le protoxyde encore en suspension. Ce dernier, en présence du charbon, se décompose subitement, et l'on juge que l'opération est terminée lorsqu'une prise d'essai encore chaude s'aplatit sous le marteau sans se gercer. On obtient ainsi ce que l'on nomme le *cuivre rosette*.

Ce procédé d'affinage n'est pas le seul employé : chaque industriel se sert des moyens reconnus les meilleurs selon les qualités et la richesse du minéral qu'il exploite. Dans quelques usines, le charbon et le fer métallique sont seuls mis en usage pour la réduction de l'oxyde de cuivre ; dans d'autres, on a recours à une méthode assez semblable à la coupellation, et qui repose sur la scorification rapide, par l'oxyde de plomb, des métaux moins oxydables que le cuivre. On l'emploie surtout pour affiner les *cuvres* noirs très-impurs.

— III. COMBINAISONS DU CUIVRE. 1° *Combinaisons du cuivre avec l'oxygène*. En se combinant à l'oxygène, le cuivre donne différents composés : le protoxyde de cuivre, Cu²O ; le bioxyde, CuO ; le peroxyde, CuO² ; et l'acide cuivrique, dont la composition n'est pas encore connue.

a. *Protoxyde de cuivre* (cuivre, 71,51 ; oxygène, 28,49). Le protoxyde de cuivre, Cu²O, densité 5,60, se trouve dans la nature sous forme de cristaux octaédriques réguliers, d'une belle couleur rouge foncé ou gris métallique. Préparé artificiellement, il se présente avec l'aspect d'une poudre rouge et cristalline. Quand on le chauffe au contact de l'air, il ne tarde pas à absorber un équivalent d'oxygène, et se transforme en bioxyde ; le même phénomène se produit lorsqu'on le met en présence d'un acide. Il est soluble dans l'ammoniaque, et sa dissolution bleuit quand on l'abandonne à l'air libre. Cette teinte caractéristique ne disparaît que par l'élimination d'une portion de l'oxygène absorbé. Combiné avec l'eau, le protoxyde de cuivre forme un hydrate jaune, dont la formule est (Cu²O)².H₂O. Le protoxyde de cuivre est une des variétés des minerais cuivreux. On l'exploite à Chassy, près de Lyon. Dans l'industrie des verres colorés, il est employé pour donner une couleur pourpre ; mais sa grande facilité à se suroxyder rend nécessaire l'addition au fondant d'une certaine quantité d'étain ou de fer. Ces métaux attirent à eux l'oxygène, et empêchent le protoxyde de s'altérer.

Une foule de procédés sont usités pour produire artificiellement le protoxyde de cuivre. En calcinant ensemble 5 équivalents de bioxyde et 4 de limaille de cuivre, celle-ci s'empare d'une partie de l'oxygène du bioxyde, et il y a formation de protoxyde. Si l'on mêle du carbonate de soude et du protochlorure de cuivre, et qu'on élève le mélange à une haute température, il y aura formation de chlorure de sodium soluble et de protoxyde. Cette réaction peut s'exprimer ainsi :



Une lame de *cuivre* chauffée au rouge sombre au contact de l'air se recouvre bientôt d'une couche de protoxyde, qu'on détache en plongeant la lame encore chaude dans un bain d'eau froide. Lorsqu'on fait bouillir de l'acétate de *cuivre* avec du sucre, ce dernier réagit sur le bioxyde du sel, et le réduit à l'état de protoxyde. Enfin la potasse, mise en présence du protochlorure de *cuivre*, le décompose, et il se forme du protoxyde hydraté (Cu²O)².H₂O.

b. *Bioxyde de cuivre* (cuivre, 39,78 ; oxygène, 49,60). Le bioxyde de cuivre, CuO, se trouve en petites quantités dans la nature, sous forme de masses grenues et noires ; on le nomme *cuivre oxydé noir*. Préparé artificiellement, il a l'aspect d'une poudre brun foncé lorsqu'il est anhydre, et bleu gris lorsqu'il est hydraté. Très-réductible par l'hydrogène, il absorbe facilement l'humidité de l'air. Sous l'influence d'une haute température, il se transforme en oxyde de cuivre intermédiaire (Cu²O)².CuO. Avec les acides, il forme des sels, et se combine très-facilement avec les alcalis. Dissous dans l'ammoniaque, il donne une liqueur d'un beau bleu, que les pharmaciens ont l'habitude de placer dans des bocaux à l'étalage de leurs magasins, et qu'ils nomment *eau céleste*. Hydraté, il se colore en bleu, et, par l'ébullition, perd rapidement son eau d'hydratation. Le bioxyde de *cuivre* a des usages fort restreints.

Dans la fabrication des verres colorés, il sert à donner une belle couleur verte. Mais son utilité la plus grande consiste dans l'emploi qu'on en fait pour l'analyse des matières organiques. Ce qui le rend précieux dans cette opération, c'est l'extrême facilité avec laquelle il cède son oxygène, lequel se combine avec le carbone et l'hydrogène de la matière analysée, pour former de l'acide carbonique et de l'eau.

Le bioxyde de cuivre peut se préparer de bien des manières : par la calcination à l'air libre de l'azotate de cuivre ; par la précipitation d'une dissolution saline de cuivre au moyen de la potasse caustique ; par le grillage de lames ou de tournure de cuivre ; par la distillation de l'acétate de cuivre, distillation dont le résidu est ensuite chauffé à l'air libre ; par l'action du zinc métallique sur une dissolution de sulfate de cuivre, en lavant ensuite le précipité avec de l'acide sulfurique étendu d'eau et chaud, puis le séchant et le chauffant dans un creuset, jusqu'à ce qu'il passe à l'état de bioxyde anhydre.

c. Peroxyde de cuivre (CuO₂). La découverte toute récente de ce corps est due à M. Thenard. Ce peroxyde est d'une couleur brun jaunâtre. Il est très-peu stable, et se décompose à moins de 100°. Sous l'influence des acides, il donne lieu à un dégagement d'oxygène ou à la formation d'eau oxygénée et d'un sel cuivreux à base de bioxyde.

d. Acide cuivrique. Il n'offre absolument aucun intérêt. D'ailleurs, on n'a pu encore réussir à déterminer sa composition.

e. Sels d'oxyde de cuivre. Les sels d'oxyde de cuivre se divisent en sels à base de protoxyde et sels à base de bioxyde. Les premiers sont peu stables, et ne tardent pas à se changer en sels à base de bioxyde ; aussi sont-ils fort peu nombreux. Voici leurs principaux caractères : avec la potasse, ils donnent un précipité jaune brun de protoxyde de cuivre hydraté insoluble dans un excès de réactif ; avec l'ammoniaque, un précipité blanc soluble dans un excès de réactif incolore, et qui bleuit au contact de l'air ; avec le carbonate de potasse ou de soude, un précipité jaune de carbonate de protoxyde de cuivre ; avec le cyanoferrure de potassium, un précipité blanc, qui devient rouge brun au contact de l'air ; avec le sulfhydrate d'ammoniaque, un précipité noir, insoluble dans un excès de réactif ; avec l'acide sulfhydrique, un précipité brun.

Les sels à base de bioxyde sont de beaucoup les plus nombreux. Ils sont tous colorés, généralement en vert ou en bleu. Les principaux réactifs qui servent à les caractériser, sont : la potasse ou la soude, qui déterminent un précipité d'hydrate de bioxyde de cuivre insoluble dans un excès de réactif ; l'ammoniaque, qui donne un précipité verdâtre, soluble dans un excès de réactif, et fournissant alors une dissolution d'un beau bleu ; le carbonate de potasse, donnant un précipité bleu de carbonate de cuivre ; le carbonate d'ammoniaque, qui donne un précipité verdâtre, soluble dans un excès de réactif ; l'acide oxalique, qui donne un précipité blanc verdâtre ; le cyanoferrure de potassium, donnant un précipité rouge brun marron ; le tannin, donnant un précipité gris ; le sulfhydrate d'ammoniaque, donnant un précipité noir, insoluble dans l'ammoniaque et dans un excès de réactif ; l'acide sulfhydrique, précipitant en noir ; l'iodure de potassium, précipitant en blanc ; le chromate de potasse, précipitant en rouge brun ; le zinc métallique ou le fer, précipitant du cuivre. Le meilleur et le plus caractéristique de tous ces réactifs est le cyanoferrure de potassium. Une seule goutte de cette dissolution suffit pour déterminer un précipité marron, et pour déceler la présence de $\frac{1}{78000}$ de cuivre.

Un des réactifs les plus sensibles est le fer, qui, plongé dans une liqueur qui ne contiendrait qu'un $\frac{1}{150000}$ de cuivre, se recouvre, au bout de vingt-quatre heures, d'une pellicule de cuivre très-facile à reconnaître.

Quoique le cuivre pur n'ait absolument aucune action sur l'économie animale, chacun de ses composés, oxyde ou sel, est essentiellement vénéneux. Un ustensile mal étamé, et sur lequel on laisse séjourner une liqueur acide ; un feuillage artificiel, une étoffe, un papier de tenture, teints avec du vert de Scheele, suffisent pour occasionner les accidents les plus graves. La chronique de ces dernières années abonde en faits de ce genre : on se souvient de cette chambre maudite, dont l'habitation devenait mortelle pour l'homme qui osait y dormir ; le papier vert qui la tapissait une fois enlevé, les accidents cessèrent, et l'on put s'assurer qu'ils étaient dus à l'arsénite de cuivre employé pour la coloration de la tenture. On se souvient aussi des nombreux cas d'empoisonnement occasionnés par des étoffes ou des feuilles peintes en vert, et l'on frémit en songeant que certains industriels, nous devrions dire assassins, n'ont pas craint de colorer des thés et des bonbons avec des sels aussi essentiellement toxiques. Pour certains sels cuivreux, tels que le sulfate et l'acétate, la dose de 30 à 40 centigrammes peut donner lieu à des accidents mortels. Leur ingestion produit une inflammation rapide du tube digestif, qui se corrompt et parfois se perforé. Le système nerveux et le cœur participent consécutivement à cet état inflammatoire. Outre cet empoisonnement dit aigu, il s'en

présente un autre, l'empoisonnement chronique, remarqué surtout chez les ouvriers qui travaillent le cuivre : cette intoxication a pu être confondue avec celle qu'occasionne le plomb, mais dans tous les cas la guérison en est bien plus facile et bien plus prompte. Les contre-poisons des sels cuivreux sont assez nombreux : l'eau albumineuse, ou blanc d'œuf délayé dans de l'eau, qui forme avec l'oxyde un albuminate insoluble ; le lait, qui agit en même temps par l'albumine de sa caséine, et par le sucre de lait réducteur qu'il renferme ; le sucre pur ; le glucose ; le zinc ou le fer réduits en poudre, qui, on le sait, précipitent le cuivre métallique de ses compositions.

20. Combinaisons du cuivre avec le chlore. Les combinaisons formées par le cuivre et le chlore sont au nombre de trois : le protochlorure de cuivre, Cu²Cl, le bichlorure de cuivre, Cu₂Cl₂, et l'oxychlorure de cuivre.

a. Protochlorure de cuivre (cuivre, 98,99 ; chlore, 1236,4). Le protochlorure, Cu²Cl, se présente sous la forme de cristaux tétraédriques incolores, ou d'une poudre blanche fusible à 400°. Insoluble dans l'eau, il se dissout dans l'acide chlorhydrique, et, chauffé au contact de l'air, répand des vapeurs. Décomposé par l'acide azotique, il se dissout facilement dans l'ammoniaque, et la liqueur, incolore à l'abri de l'air, prend une couleur bleue quand on l'expose à l'influence de l'atmosphère. Cette propriété a été utilisée pour les analyses de mélanges gazeux contenant de l'oxygène. La dissolution ammoniacale de ce protochlorure absorbe rapidement le gaz oxyde de carbone. Pour se procurer le protochlorure de cuivre, on peut faire passer du chlore sur du cuivre en excès ; chauffer du cuivre avec du bichlorure de mercure, qui cède au cuivre une partie de son chlore, et passe à l'état de protochlorure ; attaquer le cuivre à chaud par l'acide chlorhydrique ; traiter du bichlorure de cuivre par du cuivre métallique, qui s'empare d'une partie du chlore du bichlorure ; enfin décomposer le bichlorure de cuivre par le protochlorure d'étain. Le précipité blanc qu'on obtient, dissous à l'abri de l'air dans l'acide chlorhydrique, cristallise en tétraèdres incolores.

Les propriétés réductrices du protochlorure de cuivre peuvent être utilisées. Il fait passer le chlorure d'argent à l'état de sous-chlorure, et réduit complètement le sulfate de ce métal.

b. Bichlorure de cuivre (cuivre, 67,21 ; chlore, 839,80). Le bichlorure de cuivre anhydre, CuCl₂, est d'un brun jaunâtre ; hydraté, il se présente sous la forme de longues aiguilles prismatiques verdâtres. Il dégage du chlore au-dessus de 200°, et se transforme alors en protochlorure. Déliquescant dans l'eau, il se dissout facilement dans l'alcool, et acquiert ainsi la propriété de brûler avec une flamme verte. Pour l'obtenir, on peut chauffer du cuivre dans un courant de chlore en excès ; dissoudre le cuivre dans un excès d'eau régale, et évaporer ensuite la dissolution ; dissoudre le bioxyde de cuivre dans l'acide chlorhydrique ; précipiter le sulfate de cuivre par le chlorure de calcium. Il se forme alors un sulfate de chaux qu'on précipite par l'alcool, lequel dissout en même temps le chlorure.

Le bichlorure de cuivre n'offre qu'un intérêt fort minime, et n'est d'aucune application particulière. Il n'est guère remarquable que par ses combinaisons avec le bioxyde de cuivre : CuCl₂·2CuO ; CuCl₂·3CuO et CuCl₂·4CuO.

c. Oxychlorure de cuivre (CuCl₂·3CuO·4HO). Ce corps est connu dans la peinture sous le nom de vert de Brunswick. On le trouve au Chili et au Pérou, cristallisé en prismes droits rhomboédriques, et on se le procure artificiellement en mouillant de la tournure de cuivre avec de l'acide chlorhydrique ou avec une dissolution de sel ammoniac. Le mélange étant abandonné au contact de l'air, la surface du cuivre ne tarde pas à se recouvrir d'une couche d'oxychlorure qu'on enlève avec de l'eau, et qu'on fait dessécher.

30. Combinaisons du cuivre avec le soufre. Les composés du cuivre et du soufre sont le protosulfure Cu²S et le bisulfure CuS.

a. Protosulfure de cuivre (cuivre, 79,56 ; soufre, 993,20). Le protosulfure de cuivre se trouve dans la nature, où il constitue les minerais de cuivre exploités. Il se présente avec une couleur gris noirâtre, faiblement métallique. Sa température de fusion est un peu inférieure à celle du cuivre. Il se transforme en sulfate quand on le soumet au grillage. Il est inattaquable par l'acide chlorhydrique, et se dissout dans l'acide azotique et l'eau régale. L'hydrogène ne le décompose pas, et le charbon ne le réduit que très-difficilement. Quand on le chauffe avec un oxyde de cuivre, il y a formation de cuivre métallique et dégagement d'acide sulfureux. Si l'on remplace l'oxyde par un sulfate de cuivre, les deux corps se décomposent mutuellement, et le résultat de l'opération est identique au précédent. Les alcalis l'attaquent très-vivement, et, si l'on introduit un équivalent de protosulfure de cuivre dans une dissolution ammoniacale de 2 équivalents de chlorure d'argent, il se déclare immédiatement une réaction qu'on peut exprimer par cette formule :



c'est-à-dire que le protosulfure passe à l'état de bichlorure, tandis qu'une certaine quantité de chlorure d'argent se dépose sous la forme métallique, et l'autre se transforme en sulfate.

Pour obtenir le protosulfure de cuivre, il suffit de chauffer dans une capsule un mélange de 3 parties de soufre et de 8 de cuivre : la combinaison s'effectue avec dégagement de lumière et de chaleur.

A l'état naturel, le protosulfure de cuivre se trouve cristallisé en prismes réguliers, dont la densité est 5. On le rencontre surtout en Sibérie, en Suède, en Saxe et dans le comté de Cornouailles en Angleterre. Uni au sulfure de fer, il est connu sous le nom de cuivre pyriteux, cuivre panaché, ou sous le nom de cuivre gris quand il renferme de l'arsenic.

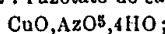
Le cuivre pyriteux, Fe²S₃·Cu²S, combiné à des équivalents égaux de sesquisulfure de fer et de protosulfure de cuivre, forme de très-grands filons dans les terrains primitifs et dans les terrains de transition. Sa densité est de 4,169. Il cristallise en tétraèdres tronqués. Sa température de fusion est inférieure à celle du sulfure simple. Lorsqu'on le chauffe au contact de l'air, il se transforme en sulfate ; à une température plus élevée, il laisse dégager de l'acide sulfureux et donne des oxydes de fer et de cuivre. Cette dernière propriété est utilisée pour l'opération du grillage dans la métallurgie du cuivre. Il est assez difficile de distinguer le cuivre pyriteux du bisulfure de fer ou pyrite de fer ; leur coloration et leur éclat métallique sont identiques. Le dernier cependant est plus dur que le sulfure de cuivre ; il ne se laisse pas entamer par le couteau, et fait feu sous le briquet.

Le cuivre panaché, dont la densité est 4,98, est encore un composé, dans des proportions différentes, de sulfure de fer et de sulfure de cuivre. On le rencontre tantôt à l'état amorphe, tantôt cristallisé en cubes et en octaèdres. Il est riche en cuivre et, fondu en vase clos, il ne perd rien de son poids. Sa couleur est à peu près semblable à celle du cuivre pyriteux.

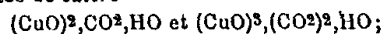
Les cuivres gris, minerais abondants et très-riches en métal, puisqu'ils en contiennent de 40 à 50 pour 100, sont des arsénio-sulfures et des antimonio-sulfures de cuivre. On les divise en trois groupes : ceux qui renferment beaucoup d'arsenic ; ceux qui renferment beaucoup d'antimoine sans plomb ; ceux qui contiennent de l'antimoine et du plomb.

b. Bisulfure de cuivre (cuivre, 47,78 ; soufre, 596,80). Le bisulfure de cuivre, CuS, ne se trouve pas dans la nature et n'offre guère d'intérêt. Il est noir, insoluble dans l'eau et dans les sulfures alcalins. Chauffé au contact de l'air, il dégage de l'acide sulfureux et passe à l'état de protosulfure. A la température ordinaire, il absorbe de l'oxygène et se transforme en sulfate. Pour se le procurer, on précipite un sel de bioxyde de cuivre par l'acide sulfhydrique, ou bien on fait passer un courant d'hydrogène sulfuré dans une dissolution d'un sel cuivreux.

40. Combinaisons du cuivre avec les acides. Les principales combinaisons du cuivre avec les acides sont : l'azotate de cuivre,

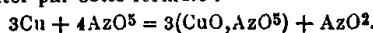


le sulfate de cuivre, CuO, SO₃·5HO ; les carbonates de cuivre

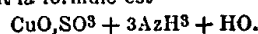


l'arsénite de cuivre (CuO)²·AsO₃ ; les phosphates de cuivre et les silicates de cuivre.

a. Azotate de cuivre, CuO, AzO₃·4HO. Il se présente toujours avec son eau d'hydratation. Il est d'un beau bleu, et cristallise en prismes. Soluble, et même déliquescant dans l'eau, il se dissout parfaitement dans l'alcool, et communie à ses dissolutions une coloration bleue et une saveur styptique, générale d'ailleurs chez tous les sels cuivreux. Sous l'influence de la chaleur, il se décompose et finit par passer à l'état de bioxyde de cuivre. Le charbon le réduit avec explosion. Il agit violemment sur l'étain, qu'il oxyde à une température peu élevée. Pour le préparer, on attaque le cuivre par l'acide azotique étendu d'eau. La réaction qui s'opère alors peut se représenter par cette formule :



b. Sulfate de cuivre (124,78 — 1559,10). Le sulfate de cuivre, CuSO₄·5HO, densité 2,19, se présente en cristaux d'un beau bleu, affectant la forme de parallépipèdes obliques. Il est transparent, mais s'effleurit et devient opaque lorsqu'on l'expose à l'air sec. Sa saveur est métallique, styptique et désagréable. Insoluble dans l'alcool, il se dissout dans 4 parties d'eau froide et dans 2 parties d'eau bouillante. Lorsqu'on élève sa température à 100°, il perd les quatre cinquièmes de son eau, et passe du bleu au vert. A 243°, il perd son dernier cinquième d'eau, et devient blanc et poudreux. Cette poudre, mise en contact avec l'eau, reprend sa coloration première. A une température plus élevée, la décomposition s'opère, et le sulfate passe à l'état de bioxyde. Il se combine très-facilement avec les sulfates de cobalt, de nickel, de zinc, et en général avec tous les sulfates alcalins. Avec l'ammoniaque, il donne des cristaux d'un beau bleu, dont la formule est



C'est le sulfate de cuivre ammoniacal.

Le sulfate de cuivre est connu dans le commerce sous le nom de *vitriol bleu* et de *couperose bleue* ; on ne l'y rencontre jamais pur, mais toujours uni à une certaine quantité de sulfate de fer. Lorsque ce dernier sel se trouve en certaines proportions, le sulfate de cuivre

est assez recherché des teinturiers. Le vitriol d'Admondi est un sulfate double de cuivre et de fer. Pour le purifier, on verse de l'acide azotique dans une de ses dissolutions, et on évapore jusqu'à siccité. La plus grande partie du fer passe à l'état de sous-sulfate de peroxyde insoluble. Le produit de la dessiccation étant repris par l'eau, le sulfate de cuivre se dissout, et il ne reste plus qu'une petite quantité de peroxyde, qu'on enlève en ajoutant à chaud un peu de bioxyde de cuivre hydraté.

Pour préparer le sulfate de cuivre, il suffit de laisser exposée à l'air de la tournure de cuivre mouillée avec de l'acide sulfurique. On peut encore se le procurer en faisant chauffer du cuivre métallique avec de l'acide sulfurique, ou en décomposant le sulfate d'argent par le cuivre. Dans l'industrie, on soumet les pyrites cuivreuses au grillage, et on traite par l'eau le minerai grillé. Les usages du sulfate de cuivre sont très-nombreux. Il est employé en médecine comme caustique léger, et comme émétique instantané ; en agriculture, il sert au chaulage des blés ; les teinturiers et les fabricants d'encre en consomment des quantités considérables, pour obtenir le noir, le lilas et le violet. Il est utilisé pour azurer le papier, pour concentrer l'alcool et pour traiter les minerais d'argent.

c. Carbonates de cuivre. Le carbonate de cuivre bibasique (Cu₂O)²·CO₂ + 2HO, densité 2,5, se trouve dans la nature cristallisé en prismes droits rhomboïdaux, et porte le nom de malachite. Il est employé à faire des coupes, des statuettes et autres objets d'art. On l'utilise aussi comme minerai dans certaines contrées, en Sibérie par exemple, où on le rencontre en grande quantité. Produit par les réactions chimiques, ce corps a l'aspect d'une poudre bleuâtre, qui devient verte lorsqu'on chauffe l'eau qui la tient en suspension, et qui se décompose par une ébullition prolongée, pour laisser déposer de l'oxyde de cuivre. On se procure le carbonate de cuivre en précipitant à froid un sel de cuivre par un carbonate alcalin.

Le carbonate de cuivre sesquibasique (CuO)³·(CO₂)²·HO

se trouve aussi dans la nature. Il est remarquable par sa magnifique couleur bleu foncé : on le nomme bleu de montagne ; réduit en poudre, il est bleu de ciel, et constitue la couleur appelée cendre bleue naturelle. Cette couleur peut se préparer en précipitant une dissolution d'un sel de cuivre par la chaux pure et en triturant le dépôt presque sec avec de la chaux. L'Angleterre fournit la meilleure et la plus stable ; malheureusement, les procédés qu'on y emploie nous sont inconnus.

Les carbonates de cuivre, à différents degrés d'hydratation, fournissent encore d'autres corps tout aussi importants que les précédents, à cause de leurs applications dans les arts. Le corps (CuO)⁴·CO₂·HO est employé dans la peinture à l'huile sous le nom de vert minéral. Le vert-de-gris lui-même, qui se forme sur le métal exposé à l'air humide, n'est autre chose qu'un carbonate de cuivre hydraté.

d. Arsénites de cuivre. Les arsénites de cuivre se présentent avec différentes compositions. Les plus connus sont le vert de Scheele (CuO)²·AsO₃ et le vert de Schweinfurt (Cu₂O·CH₃SO₃)·(CuO)²·AsO₃. Le premier se prépare en versant une dissolution d'arséniate de potasse dans une dissolution bouillante de sulfate de cuivre. On obtient le vert de Schweinfurt en faisant agir l'acide arsénieux sur l'acétate de cuivre. Les ouvriers qui travaillent ce dernier sel sont sujets à une maladie particulière qui se manifeste par des pustules, des vésicules et des ulcérations sur les parties en contact avec la matière colorante. Cette maladie ne présente aucune gravité et se guérit par des lotions à l'eau salée et des applications de calomel à la vapeur. Les soins de propreté en sont, du reste, les meilleurs préservatifs.

e. Phosphates de cuivre. Les phosphates de cuivre se trouvent dans la nature, et constituent des minerais assez exploités. Pour se procurer ce sel artificiellement, on précipite un sel de cuivre par un phosphate alcalin ; le précipité qu'on obtient affecte une couleur blanche ; il résiste à la calcination et à la dessiccation.

f. Silicates de cuivre. Les silicates de cuivre sont très-intéressants à cause de leur emploi dans la coloration des verres. Le silicate de protoxyde se prépare toujours artificiellement ; on le trouve parfois dans les scories des fourneaux employés au traitement des minerais cuivreux. Il sert à donner une couleur pourpre très-belle, à laquelle nous devons en grande partie les magnifiques vitraux qui décorent nos vieilles cathédrales. Le silicate de bioxyde est vert. Il constitue un minéral connu sous le nom de diophtase.

50. Combinaisons du cuivre avec les métaux. Le cuivre se combine avec presque tous les métaux, et les alliages qu'il forme sont tous extrêmement intéressants, au point de vue de leurs usages et de leurs applications dans les arts. Le fer est le seul avec lequel il ne forme pas de composé utilisé ; cependant le produit brun, résultat de la réduction du sulfate double de cuivre et du fer, peut être considéré comme un alliage de ces deux métaux. Avec le zinc, le cuivre donne plusieurs

alliances : le laiton, le cuivre jaune, l'or de Manheim, le tombac, le pinschboch, le métal du prince Robert, le similor, le chrysocale. Avec l'étain il donne le bronze, qui lui-même se subdivise en plusieurs variétés, suivant les proportions employées pour chaque métal.

Le cuivre est, aussi bien que l'or et l'argent, un métal qu'il importe beaucoup de doser avec exactitude, soit qu'il s'agisse de connaître la composition d'un alliage, soit qu'on veuille apprécier la richesse d'un minerai cuivreux. Pour analyser un sel de cuivre, on le fait dissoudre dans l'ammoniaque, à laquelle il donne une couleur bleue très-intense, puis on précipite cette dissolution par une solution de sulfure de sodium. Lorsque la liqueur est complètement décolorée, on juge de la quantité de cuivre qui s'y trouvait par les proportions de sulfure alcalin titré qui y a été versé. Ce mode d'analyse peut être employé en présence de la plupart des métaux qui se trouvent unis au cuivre; l'argent, le mercure, le cobalt, le nickel, sont les seuls qui s'y refusent.

CUIVRE (Rivière DE). V. COPPER-MINE-RIVER.

CUVRÉ, ÉE (kui-vré) part. passé du v. Cuivre. Qui a subi l'opération du cuivrage : *Fer cuvré*.

— Qui a la couleur du cuivre : *Les nuages qu'on distinguait au zénith étaient, à leur centre, d'un noir affreux et cuvré sur les bords.* (B. de St-P.)

Colonne! il m'a semblé qu'ablouissant mes yeux, Ces bataillons cuivrés cherchaient à redescendre. V. Hugo.

« Qui a la teinte couleur de cuivre, un teint d'un jaune rougeâtre particulier aux mulâtres, aux Américains et en général aux habitants des pays chauds : *L'abbé était un beau garçon, cuvré comme un mulâtre, avec une épaisse forêt de cheveux.* (F. Soulié.) *C'était une de ces figures bronzées, cuivrées, tannées, immortalisées par Chariot.* (E. Sue.)

— Strident, sonore comme un instrument de cuivre; exécuté par les instruments de cuivre : *Ce chanteur a appliqué ses efforts à modérer son organe dans les passages de pur sentiment, pour le laisser éclater, avec ses intonations cuivrées, dans le duo final.* (G. Chateaub.) *La musique donne un air de fête à cette réunion de promeneurs dont le chuchotement sert de basse aux phrases cuivrées de Verdi.* (Th. Gaut.)

— Mar. *Fond cuvré*, Fond de mer qui a la couleur du cuivre, comme on en trouve dans les colonies.

CUVRÉE s. f. (kui-vré — rad. cuivre). Techn. Emploi du cuivre en guise d'or pour recouvrir des surfaces d'ores dorées.

CUVIRE v. a. ou tr. (kui-vré — rad. cuivre). Revêtir de feuilles de cuivre ou d'une couche de cuivre : *Cuvire du fer, du zinc.*

Se cuivre v. pr. Etre cuivre : *Tous les métaux peuvent se cuivre.*

— Prendre une teinte cuivrée : *Un court séjour à la campagne suffit pour que je me cuivre à devenir méconnaissable.*

CUVIRETTE s. f. (kui-vrè-te — rad. cuivre). Mus. Petite anche de cuivre qu'on adapte à certains instruments à vent.

CUVIREUX, CUSE adj. (kui-vreu, eu-ze — rad. cuivre). Qui a rapport, qui appartient au cuivre; qui est de la nature du cuivre : *Couleur cuivreuse.*

— Qui rend le son du cuivre; qui a une sonorité stridente : *Son cuivreux. Voix cuivreuse.*

— Chim. Se dit d'un oxyde qui est le premier degré d'oxydation du cuivre : *Oxyde cuivreux.* Se dit des sels de cuivre dans lesquels entre l'acide cuivreux : *Sels cuivreux.*

CUVRICO. V. par CUPRICO tous les composés qui commencent par ce préfixe.

CUVRIQUE adj. (kui-vri-ke — rad. cuivre). Chim. Se dit d'un oxyde qui est le deuxième degré d'oxydation du cuivre : *Acide cuvrrique.* Se dit des sels de cuivre dans lesquels entre l'acide cuvrrique : *Sels cuvrriques.*

CUVROT s. m. (kui-vro — rad. cuivre). Techn. Outil à l'usage des horlogers, qui s'en servent pour tenir les pièces qu'ils veulent tourner.

CUJA s. f. (ku-ja). Mamm. Espèce de marte.

CUJAS (Jacques), illustre jurisconsulte, né à Toulouse en 1522, mort à Bourges en 1590. Il était fils d'un tondeur de drap nommé Cujas et abrégea lui-même son nom d'une lettre, par raison d'euphonie, comme il l'augmenta dans la suite du de nobiliaire, par un motif d'innocente vanité. La pauvreté de son père ne permettait pas de consacrer à l'instruction du fils la somme que nécessitait alors l'éducation privée. Il reçut les premiers enseignements du droit d'Arnaud Ferrier, qui admirait l'énergie de son élève et devint déjà sa future illustration. Cujas se livra ensuite à un travail opiniâtre pour apprendre sans maître les langues anciennes, l'histoire, l'éloquence, la poésie, la philosophie et les mathématiques, qui furent pour lui autant d'instruments pour l'œuvre qu'il était destiné à accomplir. Jusque-là le droit romain avait été interprété par les glossateurs au point de vue de la pratique, au point de vue de son

application aux besoins de la société féodale. Alciat, le premier, en fit un objet d'étude historique et tenta de restituer le sens et les caractères qui lui étaient propres dans la société qui lui avait donné naissance. Cujas eut la gloire de compléter et d'achever cette révolution dans les études juridiques, de retrouver et d'expliquer les lois romaines dans leur sincérité historique, sans mélange d'idées étrangères, et de fonder ainsi la grande école historique du droit. Cette œuvre n'eut pas seulement, comme on serait porté à le croire, une valeur d'érudition, de restauration historique et d'archéologie; elle eut encore une conséquence de la plus haute portée sociale. En restituant à la loi romaine son véritable caractère, en montrant qu'il est pour chaque civilisation une loi propre, les grands juristes consultés qui ont suivi cette voie ont contribué à émanciper de l'empire trop absolu de cette loi l'autonomie des sociétés nouvelles et préparé ainsi la formation du droit moderne.

A l'âge de vingt-cinq ans, Cujas ouvrit à Toulouse un cours particulier sur les *Institutes* de Justinien et le continua pendant sept années avec un éclat qui fit pâlir l'enseignement contemporain et qui attira autour de sa chaire, et des pays les plus éloignés, un concours immense d'auditeurs, parmi lesquels on comptait des hommes comme Pasquier, J.-Ant. Lescure, Ant. Loisel, P. Pithou. Pour s'expliquer de nos jours l'empressement des plus grands personnages et des plus célèbres facultés à se disputer l'éloquence et savant professeur, il faut jeter un coup d'œil sur cette époque de ténèbres et d'ignorance. En quel état se trouvait la science! Tous les amis du droit et de la philosophie s'arrêtaient découragés et renonçaient à s'instruire en face de la barbarie de leurs contemporains. L'esprit, longtemps assoupi, se réveillait enfin. Une vague aspiration, un besoin instinctif de savoir, tels étaient les premiers symptômes de ce retour vers les travaux de l'intelligence. A l'épée allait bientôt se substituer la parole; l'esprit allait dompter le fer, et les conquêtes de la science et du droit allaient enfin faire oublier les abus de la force ignorante et brutale. Le droit romain était à peine connu. Par ses notes et ses observations, Cujas jeta une vive clarté dans ces textes souvent obscurs, toujours mal compris, mal interprétés, véritable chaos. Déjà célèbre dans toute l'Europe, il ne put cependant obtenir de l'université de Toulouse, attachée à l'ancienne doctrine, la chaire de droit romain, devenue vacante en 1554. Il faut dire aussi que la brigue s'en mêla. Au moment où Cujas allait être mis en possession de la chaire, surgit un nouveau et redoutable concurrent, Forcadet, qui, par son influence et son crédit, fit ajourner le concours. Forcadet ne fut nommé lui-même que deux ans après. Mais de toutes parts on se disputait à l'envi le jeune et glorieux professeur, qui enseigna successivement à Cahors, à Bourges, à Valence, à Turin, où l'appelaient la duchesse de Savoie, fille de François Ier, pour la direction de l'école de Turin; à Paris, puis de nouveau à Bourges, malgré les instances de Grégoire XIII, grand admirateur de son talent, qui lui avait à plusieurs reprises offert une chaire à Bologne. Il fut comblé d'honneurs universitaires et municipaux, protégé par les princes et par les villes, et suivi dans ses pérégrinations par ses nombreux disciples, parmi lesquels on retrouve presque tous les hommes illustres du temps. Charles IX le nomma conseiller honoraire et Henri III conseiller en titre au parlement de Grenoble. Il paraît avéré qu'il professait secrètement les doctrines du protestantisme, tout en conservant, soit par crainte des persécutions, soit pour toute autre cause, les apparences de la foi catholique. Il était au moins partisan de la liberté religieuse, comme le témoignent des passages caractéristiques de ses ouvrages. On a conservé de lui cette particularité qu'il travaillait couché sur le parquet de sa chambre, se traînant au milieu des amas de ses livres dont seul il pouvait retrouver la place; de là cette réputation de négligence et même de malpropreté extérieure que lui firent ses contemporains et qu'il a conservée. Les ouvrages de Cujas, qui se composent de commentaires sur le droit romain, de sommaires (*paratitla*) sur le Digeste et le code Justinien, etc., ne se distinguent pas moins par la pureté, la concision et l'élégante clarté du style que par l'érudition et la profondeur. Les meilleures éditions sont celles de Fabrot (Paris 1658) et celle de Venise-Modène (1758-1788). Consulter *l'Histoire de Cujas*, par Berriat Saint-Prix.

CUJAVA s. m. (ku-ja-va). Sorte de palanquin en usage dans les Indes.

CUJAVIE ou **KUJAVIE**, ancienne subdivision administrative de la Pologne, formant tantôt un duché particulier, tantôt une annexe du gouvernement de Mazovie; c'est aujourd'hui la partie N.-O. du gouvernement de Varsovie. La Cujavie a laissé son nom à un évêché catholique dont le siège est à Voborz.

CUJELIER s. m. (ku-je-lié). Ornith. Nom vulgaire de l'alouette des bois, appelée aussi LULU, FLÛTEUR et MUSTET.

— Adjectiv. : *L'alouette cujelier.*

— Encycl. Le cujelier est à peu près de la taille de l'alouette ordinaire, mais de formes plus trapues. Son plumage est roux en dessus et blanc roussâtre en dessous, avec des ta-

ches noires. Il a, comme le cochevis, une petite huppe; une bande blanchâtre entoure complètement sa tête, et passe au-dessus des yeux; il porte sur ses joues brunes une tache triangulaire blanche. Répandu dans presque toute l'Europe, il est de passage à l'automne dans le Midi; plusieurs familles s'y fixent pendant l'hiver, mais aux approches du printemps, à l'exception d'un petit nombre de couples qui restent pour nicher, tous les individus remontent vers le nord. Le cujelier aime surtout les pays broussailleux et accidentés, les terres incultes situées sur la lisière des bois. Dans le Midi, il habite les vignes et les collines boisées. Il perche sur les grosses branches des arbres. Dès les premiers beaux jours, il fait entendre son chant, qui est plein de douceur et d'agrément. On voit quelquefois ces oiseaux, par petites troupes de quinze à vingt, voler en jetant leur cri d'appel, qu'on peut traduire tantôt par *bédouli, bédouli*, tantôt par *lu, lu, lu*, répété d'un ton très-doux. Ce chant, qu'on entend souvent dans les nuits de la saison chaude, fait prendre cet oiseau pour le rossignol; il imite cependant plutôt la voix du merle.

C'est surtout à l'époque de l'incubation que le mâle déploie le ramage le plus brillant. Comme toutes les autres alouettes, le cujelier fait son nid à terre, sur les coteaux buissonneux, et plus souvent sur la lisière des bois. Dès que les petits sont sortis de l'œuf, le mâle cesse de chanter pour s'occuper de sa progéniture. Vers le milieu de l'automne, dit Doyère, ces alouettes se réunissent et se tiennent dans les champs pierreux et découverts, par troupes serrées de trente à cinquante, ne se mêlant à aucune autre espèce. Si elles se posent à terre, elles sont toujours réunies, et si on les force à prendre leur volée, elles se lèvent simultanément sans se quitter, et, comme par une impulsion unique, s'élèvent peu, voltigent en tournant rapidement, et jetant souvent des cris de rappel, autour de la place qu'elles viennent de quitter, et où elles reviennent presque toujours s'abattre de préférence. Cette habitude où elles sont de vivre en société, de s'appeler, de se rapprocher les unes des autres, devient entre les mains de l'homme une arme fatale; car il suffit, pour amener sous les filets et dans les pièges de nombreuses troupes, de les y faire appeler par quelqu'un de leur espèce. Le cujelier est délicat, comme le rossignol et la fauvette, à moins qu'on ne l'ait pris très-jeune, il est très-difficile à élever en captivité; éminemment sociable, il ne vit pas longtemps s'il est isolé.

CUJÈTE s. m. (ku-jè-te). Bot. Nom vulgaire du calebassier d'Amérique ou crescentie. On dit aussi *CUJÈTÉ*.

CUJUMARY s. m. (ku-ju-ma-ri). Bot. Espèce d'aydendron, de la famille des laurées, dont les fruits sont employés en médecine contre les embarras gastriques.

CUL s. m. (ku — du lat. *culus*; même sens. Ce mot latin vient sans doute de la racine sanscrite *kul*, *accumulare*, d'où vient *kala*, monceau, colline. De la même racine viennent *kula*, chair, auquel correspond l'irlandais *cul*, dos, et l'érse *culach*, corpuent, gros, obèse, et aussi cochon). Fam. et bas. Derrière, partie postérieure de l'homme et de la femme, comprenant les fesses et le fondement : *S'asseoir sur le cul. Tomber sur le cul. Donner un coup de pied au cul de quelqu'un. Au plus haut trône du monde, si ne sommes-nous assis que sur notre cul.* (Montaigne.) On écrivait autrefois *CUL* ou *CU*; les poètes peuvent encore user de cette licence :

Et mon cœur autrefois superbe,
Humble se rendit à l'amour,
Quand il vit votre cu sur l'herbe
Faire honte aux rayons du jour.

VOITURE.

— Derrière, partie postérieure du corps des animaux : *Le cul d'une poule. Le cul d'un pigeon.*

Voilà douze poulets à la pâte nourris.
Autant de pigeons gras dont les culs sont farcis.

REGNARD.

— Anus : *Les esclaves scythes soufflaient dans le cul des cavales pendant qu'on les trayait.*

— Par ext. Personne considérée au point de vue des formes de son derrière : *C'est le plus joli petit cul que je connaisse. Viens ici, gros cul.* Il Très-grossier en ce sens.

— Par anal. Partie inférieure ou postérieure, fond, bas de certaines choses : *Le cul d'une lampe. Le cul d'un verre, d'une bouteille. Le cul d'un tonneau. Qu'y a-t-il de plus agréable, après avoir mangé la salade, que d'exposer à la vue des étoiles le cul de son verre?* (Mestier.) *Le patient arrivera enfin lié au cul d'une charrette.* (V. Hugo.)

— *Cul blanc*, Petit mercier qui va vendre ses denrées de campagne en campagne.

— *Cul tout nu*, Mendiant, gîteux. *Cul de plomb*, Homme lourd, peu alerte, et aussi homme que ses occupations forcent à être sédentaire. *Cul-de-jatte*, V. ce mot à son ordre alphabétique.

— *Cul de basse-fosse*, Cachot souterrain creusé dans une fosse : *Etre jeté dans un cul de basse-fosse.* *Cul-de-sac*, V. ce mot à son ordre alphabétique.

— *Cul de couvent*, Fond d'un couvent :

Vous rebutez mes vœux et me poussez à bout;
Mais un cul de couvent me vengera de tout.

MOLIERE.

— *Cul par-dessus tête*, La tête en bas et les pieds en l'air : *Le carrosse et les six chevaux renversent cul par-dessus tête le pauvre homme et le cheval.* (Mme de Sév.)

— *Bout de cul*, Petit homme gros et court.

— Fig. *Montrer le cul*, Tourner le dos, fuir devant le danger, et aussi être vêtu de guenilles; avoir des vêtements en lambeaux. *Etre à cul*, Etre à bout de ressources; allusion, dit M. Quitard, à un usage autrefois observé dans l'Université de Paris, où les écoles étaient jonchées de paille sur laquelle les étudiants étaient assis. Chacun d'eux se levait pour répondre lorsqu'il était interrogé, et s'il demeurait court, dans l'examen qu'il avait à subir, il était obligé de se rasseoir, ce qui s'appelait *être à cul* ou *être mis de cul*, comme on le voit dans cette phrase de Rabelais (liv. II) : « Il tint contre tous les régents et orateurs, et les mit de cul. »

— *Mettre quelqu'un à cul*, Lui ôter tous ses moyens, le réduire à l'extrémité.

— *Mettre sur cul*, En parlant d'une futilité, La mettre sur un de ses fonds, et par ext. la vider :

Un baril défoncé, deux bouteilles sur cu,
Qui disaient sans goulot : nous avons trop vécu.

RÉGNIER.

L'on mange peu, l'on boit en récompençe;
Quelques tonneaux sont mis sur cul.

LA FONTAINE.

— *Avoir le cul rompu*, Traîner les jambes en marchant.

— *Avoir le cul sur la selle*, Etre à cheval ou assis : *Si vous étiez dans un autre état, je vous dirais de marcher : je suis persuadée que la plupart des maux viennent d'avoir le cul sur la selle.* (Mme de Sév.) *Avoir le cul sur la chaise*, Etre assis : *Il a tout le jour le cul sur la chaise. Il se trouver, être assis entre deux selles le cul par terre.* De deux choses tentées, ne réussit en aucune; employer inutilement deux façons pour réussir dans une affaire :

Je vois ces héros retournés
Chez eux avec un pied de nez,
Et le protecteur des rebelles
Le cul à terre entre deux selles.

LA FONTAINE.

— *En avoir dans le cul*, Etre vaincu :

Bien souvent le courage entre
Au pauvre vaincu dans le ventre,
Et le vainqueur par le vaincu
En a bien souvent dans le cu.

SCARRON.

— *Faire le cul de poule*, Se dit d'une certaine moue que l'on fait en avançant les lèvres l'une contre l'autre, et les arrondissant par une légère contraction, ce qui leur donne en effet la forme du croupion d'une poule.

— *Péter plus haut que le cul*, Se donner des airs qui ne sont pas en rapport avec la position qu'on occupe; entreprendre plus qu'on ne peut faire : *Il ne faut pas péter plus haut que le cul.*

— *Saluer à cul ouvert*, Faire de profondes salutations en courbant la tête presque jusqu'à terre.

— *Y aller de cul et de tête*, Agir avec étourderie, avec un empressement irréfléchi : *M. de Vendôme fit donner ses troupes d'arrivée, de cul et de tête, sans ordre et sans règle.* (St-Sim.)

— *Se lever le cul devant*. S'emploie en parlant d'une personne qui semble plus morose ou plus irascible que de coutume. On dit plus déceimment *SE LEVER DU PIED GAUCHE*.

— *Prendre son cul pour ses chausses*, Commettre une forte méprise, une erreur grossière.

— *Tenir quelqu'un au cul et aux chausses*, Le traquer, le serrer de près; s'occuper de sa vie intime, fouiller son existence, scruter ses faits et ses gestes : *On n'est point plus ravi que de vous tenir au cul et aux chausses.* (Mol.)

— *Donner du pied au cul à quelqu'un*, L'expulser, le chasser brutalement.

— *Arrêter quelqu'un sur cul*, L'empêcher d'aller plus avant; l'arrêter court.

— *Baiser le cul à quelqu'un*, Faire acte envers lui de lâche servilité : *Le chevalier me répondit qu'il voudrait me baiser au cul, et que cela fut exécuté.* (St-Sim.)

— *La tête a emporté le cul*, Se dit d'une personne qui est tombée la tête en bas, les pieds en l'air.

— *Il perdrait son cul s'il ne tenait*, Se dit d'un homme qui gaspille sa fortune, et aussi d'un joueur très-malheureux.

— *On lui boucherait le cul d'un grain de millet*, Se dit d'une personne en proie à une grande peur.

— *Ce sont deux culs dans une chemise*, Se dit de deux amis qui ne font qu'un, qui sont liés d'une étroite amitié. On dit mieux *ce sont deux têtes dans un bonnet*.

— Argot. *Cul à fauteuil*, Académicien. *Cul goudronné*, Matelot. *Cul rouge*, Soldat du centre. *Cul terreux*, Paysan.

— Mar. Arrière d'un bâtiment : *Cul rond. Cul carré. Cul pointu.* Talon d'une varangue. *Cul d'une poule.* *Cul-rond*, Grand bateau pêcheur. *Cul-de-porc*, Nœud qui se

fait au bout d'un cordage, par l'entrelacement des torons les uns autour des autres : *Ce qu'on appelle nœud de haubans est un cul-de-porc sur chaque bout du hauban cassé.* *Cul-de-poule*, Extrémité arrière de certains petits bâtiments, formée par le prolongement d'un ou de deux bordages du haut de chaque bord, réunis au bout par une sorte de traverse en écusson, le tout orné de sculptures. *Cul de poule*, Partie d'une caisse de poulie opposée au point d'attache. *Cul-de-lampe*, V. ce mot à son ordre alphabétique. *Bâtiment sur cul*, Bâtiment dont l'arrière est trop enfoncé dans l'eau. *Mettre le cul au vent*, Mettre le vent en poupe par un gros temps.

— Pêche. Fond de filet.

— Art milit. *Cul-de-chaudron*, Fond d'un entonnoir ouvert par l'explosion d'une mine.

— Archit. *Cul-de-four*, *Cul-de-lampe*, V. ces mots à leur ordre alphabétique. *Cul en pendentif*, Voûte sphérique rachetée par quatre pendentifs. *Cul de niche*, Fermeture cintrée d'une niche.

— Techn. *Cul de bouteille*, Couleur d'un vert très-foncé : *Drap cul de bouteille*.

— Art culin. *Cul d'artichaut*, Partie charnue d'un artichaut, celle sur laquelle s'implantent les feuilles : *Le goût du fruit de l'arbre à pain se retrouve dans celui du cul d'artichaut*. (B. de St-P.)

— Cost. Nom donné autrefois à ce qu'on appelle TOURNURE aujourd'hui : *Si l'on porte encore des culs, je vous prierais de m'en envoyer deux*. (Mme de Genlis.)

— Art vétér. *Cul-de-poule*, Ulcère des chevaux, caractérisé par des bords renversés, et aussi Eminence formée par la graisse autour de la queue des chevaux qui ont trop d'embonpoint. *Cul-de-verre*, Tache verdâtre qui se produit quelquefois dans les yeux du cheval : *Les chevaux ont quelquefois une tache verdâtre dans les yeux; on l'appelle cul-de-verre*. (Volt.)

— Jeux. *Cul-bas*, V. ce mot à son ordre alphabétique. *Cul-baiser*, le *cul de la vieille*, Se dit à certains jeux, lorsqu'on est capot à la fin d'une partie. *Jouer à cul levé*, Jouer avec plusieurs individus, en remplaçant le perdant chacun à son tour.

— Ornith. *Cul-blanc*, *cul-jaune*, *cul-rouge*, *cul-roussel*, *cul-d'or*, *paillle-en-cul*, V. ces mots à leur ordre alphabétique.

— Entom. *Cul-luisant*, V. ce mot à son ordre alphabétique.

— Moll. *Cul-de-singe*, Nom vulgaire d'une coquille du genre pourpre.

— Zooph. *Cul-d'âne* ou *cul-de-cheval*, Espèce d'ortie de mer : *Pourquoi nommer cul-d'âne et cul-de-cheval des orties de mer?* (Volt.)

— Bot. *Cul-tout-nu*, Nom vulgaire du colchique d'automne. *Cul de chaudron*, Nom vulgaire de l'amélanchier. *Cul-de-chien*, Nom vulgaire de la nefle.

— Hortie. *Cul-de-mulet*, Variété de figue. *Cul-noué*, Variété de pomme à cidre.

— Anecdotes. Scarron reçut un jour la visite de son tailleur, maître Robert, qui lui avoua la satisfaction qu'il éprouverait à obtenir de l'auteur du *Virgile travesti* quelques vers à sa louange. « Maître Robert, répondit le malin cul-de-jatte, il est juste que ma muse s'enflamme pour vous, après avoir brûlé de l'encens pour une foule de gens qui ne vous valent pas. » Et, après avoir rêvé quelques instants, Scarron s'écria sur le ton de l'enthousiasme :

Grand Dieu, qui fites les planètes
Et le ciel, d'astres tout couvert...

— Monsieur Scarron, interrompit le tailleur, baissez un peu le ton, je vous prie; cela est trop beau pour moi. Vous oubliez que je suis un pauvre homme. — Eh! mon ami, vous allez être satisfait. » Et le poète continue :

Faites de mon cul des lunettes
Pour le nez de maître Robert.

Mme de Saissac était une des plus belles femmes de la cour et celle qui avait le meilleur air. Une provinciale se mit dans la tête qu'elle lui ressemblait parfaitement; elle était entretenue dans cette erreur par quantité de personnes qui ne demandaient pas mieux que de se divertir à ses dépens. Le chevalier de Luynes, étant un jour aux Tuileries avec plusieurs des ses amis, aperçut cette provinciale : « Voici, dit-il, une dame à qui je vais donner un coup de pied au cul, dont elle me saura bon gré. » Il s'avance et ne manque pas d'exécuter son projet. La dame, surprise d'une pareille caresse, se retourne d'un air en colère. « Ah! madame, lui dit le chevalier de Luynes, je vous demande mille pardons; vous ressemblez si parfaitement à Mme de Saissac, ma sœur, que croyant badiner avec elle je me suis adressé à vous. » La provinciale, ravie de cette méprise, fit une profonde révérence au chevalier et parut fort contente.

Un avocat, plaidant un jour en police correctionnelle, entamait sa harangue en ces termes : « Messieurs, nous venons vous demander justice de l'outrage le plus sanglant. Nous avons été frappés... où? Si nous étions poète, nous vous apprendrions que nous avons été foudroyés sur la double cime : si nous étions

géographe, nous nous plaindrions d'avoir été blessé à la mappemonde; si nous étions philosophe, nous vous démontrerions que nous avons été assailli à *posteriori*; si nous étions joueur, nous affirmerions qu'on nous a donné un atout sur l'as de pique; si nous étions bibliophile, nous vous ferions voir que nous avons été endommagé au *verso*; si nous étions numismate, nous vous prouverions qu'on nous a maltraité sur le revers de la médaille; si nous étions général, nous établirions que nous avons été attaqué vers l'arrière-garde; si nous étions architecte, nous vous expliquerions que nous avons été dégradé à l'opposé de la façade; si nous étions carrossier, nous constaterions que nous avons subi un choc sur l'arrière-train; si nous étions charcutier, nous ferions l'aveu que nous avons reçu un horizon dans le gras-double; enfin, si nous étions armurier, nous attesterions que nous avons été atteint dans la région de la culasse. Mais nous ne sommes qu'un bon bourgeois sans prétention et sans rhétorique, nous vous dirons donc tout bonnement que nous avons attrapé un coup de pied dans la dix-septième lettre de l'alphabet. » Qu'on accuse après cela notre langue de n'être pas riche en métaphores!

Au xvi^e siècle, et même encore au xviii^e, la grande mode pour les femmes était de porter ce qu'on a depuis appelé un *polisson*, par un euphémisme assez malin; mais nos bons aïeux n'y regardaient pas de si près et ils appelaient crûment les choses par leur nom; pas une oreille ne s'en effarouchait. Quand une dame s'appretait pour sortir, au lieu de demander son polisson ou son bourrelet, elle disait à sa servante : « Jeannette, apportez-moi mon *cul*. » Et quelquefois Jeannette s'écriait de son côté, après avoir fureté inutilement par toute la maison : « On ne trouve pas le *cul* de madame; le *cul* de madame est perdu. »

Mme de Genlis raconte à ce sujet l'aventure suivante :

« Mme de Matignon, à son retour de Naples, arrive le soir à Marly, juste pour se coucher. On la logea dans une chambre qui n'était séparée de celle de Mme de Rully que par une cloison très-mince et une porte condamnée. La bonne dame n'avait pas eu le temps d'être mise au courant des modes nouvelles; aussi grande fut sa surprise lorsque, le lendemain, deux heures après son réveil, elle entendit la princesse d'Hénin, qu'elle reconnut à la voix, dire à Mme de Rully : « Bonjour, mon cœur; montrez-moi votre *cul*. » Mme de Matignon, pétrifiée, écouta attentivement. Mme d'Hénin, reprenant la parole, s'écria, avec le ton de l'indignation : « Mais, mon cœur, il est affreux votre *cul*, étroit, mesquin, tombant! Il est affreux, vous dis-je! En voulez-vous voir un joli? Tenez, regardez le mien. — Ah! c'est vrai, reprit Mme de Rully avec l'accent de l'admiration. Regardez donc, Mlle Aubert (c'était sa femme de chambre, présente à cette scène); il est réellement charmant le *cul* de Mme d'Hénin! Comme il est rebondi! Le mien est si plat, si maigre!... Ah! le joli, le joli *cul*!... Voilà comme il faut avoir un *cul* quand on veut réussir dans le monde! »

CULÀ, dieu du paganisme, particulièrement redouté en Lorraine. Culà n'a pas de forme déterminée et prend toutes celles qu'il lui plaît; c'est une sorte de Protée qui apparaît au milieu des ténèbres et avant les orages. Il est considéré comme un génie maléfisant. « C'est, dit Richard, par une pâle lueur que Culà se révèle à vous. Vous le voyez, il glisse devant vous, il semble vouloir guider vos pas, il côtoie l'eau, vous éclaire de sa douteuse lumière, qu'il change insensiblement, donnant à la terre la teinte de l'eau, à l'eau la teinte de la terre; prenez garde, il vous conduit tout droit dans quelque gouffre. »

CULAGE ou **CULLAGE** s. m. (ku-la-je — rad. *cul*). Féod. *Droit de culage*. V. **DROIT**.

CULAGIUM s. m. (ku-la-ji-omm — rad. *cul*). Féod. *Droit de culagium*. V. **DROIT**.

CULAH s. m. (ku-lâ). Métrol. Mesure de capacité usitée à Achem, et valant 4 lit, 46.

CULAIGNON s. m. (ku-lâ-gnon; gn mill. — rad. *cul*). Pêch. Fond d'un filet.

CULAN, bourg et commune de France (Cher), canton de Châteaumeillant, arrond. et à 25 kilom. S.-O. de Saint-Amand-Mont-Rond, sur l'Arnon; 1,181 hab. Exploitation de manganèse; commerce de châtaignes. Ce bourg s'élève sur les flancs d'une montagne, que couronnent les ruines du château de Croit (monument historique), ancienne forteresse féodale encore franchée de tours. On remarque surtout un puits très-profond creusé dans le roc.

CULANT (Louis, baron DE), amiral de France sous Charles VII, issu d'une ancienne famille du Berry qui tenait par alliance aux Bourbons, aux Châtillon et aux Sully. Il avait subi une longue captivité en Orient. Compagnon d'armes de Dunois, de Xaintrailles et de La Hire, il se couvrit de gloire au siège d'Orléans et contribua à la délivrance de la place. Au sacre de Charles VII, il fut un de ceux qui portèrent la sainte ampoule, et mourut en 1444 après avoir jusqu'à son dernier jour combattu contre les Anglais.

CULANT (Philippe DE), maréchal de France,

neveu du précédent. Il fut un des bons capitaines du xve siècle et s'illustra surtout par la prise des places. Il combattit dans les guerres contre les Anglais, eut la plus grande part à la reprise de la Normandie et de la Guyenne, et mourut en 1454.

CULANT-CIRÉ (René-Alexandre, marquis DE), tacticien et écrivain français, né au château d'Angerville, dans l'Angoumois, en 1718, mort en 1799. Il était mestre de camp de dragons en 1756, lorsqu'il introduisit dans les manœuvres de cavalerie un nouveau système qui déplut au ministère. Il se démit alors de son grade, employa ses loisirs à écrire des ouvrages de tactique et de littérature, et fut nommé, en 1789, député de la noblesse aux états généraux. Culant-Ciré n'y joua qu'un rôle des plus obscurs et vécut dans une retraite profonde pendant la Terreur. Outre des *Remarques sur quelques évolutions de la cavalerie et des dragons* (Paris, in-12), et un *Discours sur la manière de combattre de la cavalerie contre l'infanterie en plaine* (1761), on a de lui l'*Impudent*, comédie (La Haye, 1757); *Fables, épigrammes et pensées* (1767); *Nouveaux principes de musique* (1785); *Nouvelle règle de l'octave* (1786); l'*Homéide*, poème (1787), etc.

CULARO, ancien nom de GRENOBLE.

CULART s. m. (ku-lar — rad. *cul*). Techn. Partie de l'équipage du gros marteau d'une forge.

CULASSE s. f. (ku-la-se — rad. *cul*). Pièce de fer qui sert à fermer l'orifice postérieur du canon d'une arme à feu portative; partie d'une bouche à feu qui joue le même rôle : *CULASSE d'un pistolet, d'un fusil, d'un canon. Certains fusils et pistolets et même certains canons se chargent par la culasse. La culasse se visse dans le tonnerre au moyen d'une partie taraudée que l'on appelle bouton de culasse, et elle se termine par un prolongement, nommé queue de culasse, qui se loge dans un encadrement pratiqué dans le bois. Les fusils à culasse mobile furent inventés par Pauly*. (E. Blazé.)

— Pop. Derrière : *Tomber sur la culasse*. *Être renforcé par la culasse*, Avoir les hanches et le derrière proéminents.

— Mar. S'est dit pour désigner l'arrière d'un bâtiment.

— Techn. Partie inférieure d'un diamant taillé en biseau.

— Métrol. Nom donné dans l'ouest de la France, principalement dans la basse Bretagne et dans la Vendée, à une mesure de capacité pour les grains.

— Agric. Partie inférieure d'un cep de vigne. Il Partie de la racine qui se trouve immédiatement au-dessous du collet.

— Antonymie. Bouche (en parlant du canon).

CULASSÉ, ÉE (ku-la-sé) part. passé du v. Culasser. Muni d'une culasse : *Armes culassées*.

CULASSEMENT s. m. (ku-la-se-man — rad. *culasser*). Techn. Action ou manière de culasser une arme à feu : *Le culassement d'un fusil*.

CULASSER v. a. ou tr. (ku-la-sé — rad. *culasse*). Techn. Mettre la culasse à : *CULASSER un fusil*.

CULASSI, ville de l'Océanie, dans l'île de Panay, archipel des Philippines, sur la côte O.; 8,000 hab. Petit port qui fait avec Manille un commerce assez actif, consistant surtout en bois d'ébénisterie et de construction, riz, cacao, piment, huile de coco, toiles de lin et de coton.

CULATE s. f. (ku-la-te — rad. *cul*). Artill. Partie placée tout à fait à l'arrière d'un canon, et se terminant à un gros bouton.

CULAVE s. m. (ku-la-ve). Techn. Récipient en terre ou en tôle, dont on se sert pour faire recuire des objets de verre.

CUL-BADOU ou **CU-BADOU** s. m. (ku-ba-dou). Anc. mar. Partie de l'arrière et du fond d'un bâtiment, sous la plate-forme de la soute à poudre. Il Nom donné dans quelques ports de commerce à la partie qui se trouve dans le plancher de la chambre d'un canot.

CUL-BAS ou **CUBAS** s. m. (ku-ba). Jeu de cartes, qui est une espèce de jeu perd gagne du jeu du commerce, les joueurs cherchant à se défaire de leurs cartes.

— Encycl. Le jeu de *cul-bas* a été fort en usage dans les provinces du centre. Il doit son nom saugrenu à l'une de ses règles : huit cartes étant étalées sur la table, chaque joueur, à tour de rôle, en choisissait une de même valeur que l'une de celles de son jeu, et, quand il arrivait qu'un joueur n'avait plus de cartes pareilles à celles qui étaient sur la table, il était obligé de mettre son *cul-bas*, c'est-à-dire d'étaler devant lui ses cartes à découvert. Cela fait, le jeu se poursuivait comme notre jeu de trente et un.

CUL-BLANC s. m. Ornith. Nom vulgaire du motteux, de l'autour, de l'œnanthe, de la bécassine, du drongo : *L'œnanthe est une espèce de moineau cendré; pourquoi lui donner le nom de CUL-BLANC?* (Volt.) *De tous les échassiers, le CUL-BLANC est le seul qui pénètre dans l'intérieur du pays*. (E. Chapuis.) *Cul-blanc de rivière*, Nom vulgaire d'une espèce de chevalier.

CULBUTABLE adj. (kull-bu-ta-ble — rad. *culbuter*). Qui peut être culbuté : *Régiment facilement CULBUTABLE*.

CULBUTANT (kull-bu-tan) part. prés. du v. Culbuter : *Un ouragan CULBUTANT tout sur son passage*.

CULBUTANT s. m. (kull-bu-tan — rad. *culbuter*). Ornith. Variété de pigeon.

CULBUTE s. f. (kull-bu-te — de *cul* et de *bute*, se heurter; *bute* du *cul*. On a écrit aussi CULEBUTE). Saut que l'on exécute en posant la tête à terre et lançant les pieds en l'air pour retomber de l'autre côté : *Faire la CULBUTE. Fauteur de CULBUTES. Nos marchands turcs faisaient des espèces de CULBUTES religieuses*. (Chateaub.) Il Chute violente : *En descendant les degrés, il a fait une horrible CULBUTE*. (Acad.) *Coulanges a grimpé sur sa chaise; je suis bien aise qu'il n'ait point fait la CULBUTE en se laissant sa santé*. (Mme de Sév.)

L'infamale voiture
Après environ trente pas
Nous renverse de haut en bas :

Horrible fut la culbute.
J.-B. ROUSSEAU.

[C'est pour les besoins de la mesure que J.-B. Rousseau a écrit *culbute*. Cet exemple ne doit pas être suivi.]

— Fig. Revers, ruine, chute, renversement : *Le ministère est menacé d'une CULBUTE. On dit que toutes les pièces nouvelles à Fontainebleau ont fait la CULBUTE*. (Volt.) Il Faillite : *Ce commerçant est menacé d'une CULBUTE*.

— Prov. *Au bout du fossé la culbute*, Se dit pour faire entendre qu'on persiste dans une résolution, une ligne de conduite, quels que doivent en être les résultats.

— Loc. adv. *A la culbute*, A la débânde, en désordre : *Tout a été à la CULBUTE, à cause des trente jours que j'ai été sans lettres*. (Mme de Sév.) Cette locution a vieilli.

— Argot. Pantalon.

— Cost. Nœud de rubans de couleur, que les jeunes demoiselles portaient autrefois vers le derrière de la coiffe.

CULBUTÉ, ÉE (kull-bu-té) part. passé du v. Culbuter. Jeté à terre, renversé : *Être CULBUTÉ par une voiture*.

— Repoussé, rejeté en arrière : *Régiment CULBUTÉ par l'ennemi. La marine chargée bravement, mais elle fut CULBUTÉE et nous découvrit*. (Chateaub.)

— Fig. Jeté à bas, mené à sa ruine, à sa chute : *Ministère CULBUTÉ*.

CULBUTER v. a. ou tr. (kull-bu-té — rad. *culbute*). Quelques-uns ont écrit CULEBUTER). Renverser, faire faire la culbute à : *Il le CULBUTA du haut en bas des degrés*. (Acad.) Mettre sens dessus dessous : *Il a tout CULBUTÉ dans sa chambre*.

— Repousser violemment, rejeter en arrière : *CULBUTER l'avant-garde ennemie. CULBUTER la foule. Moreau marcha avec sa réserve et CULBUTA les Russes dans le Pd*. (Thiers.)

— Fig. Renverser, amener la ruine, la chute de : *Samuel Bernard CULBUTA Lyon par sa banqueroute énorme, dont la cascade produisit les plus terribles effets*. (St-Sim.) *Dubois CULBUTA les conseils pour CULBUTER le maréchal d'Huxelles*. (St-Sim.) *Pour CULBUTER un système établi depuis plusieurs siècles, il faut être un homme de génie ou un imbécile*. (Grimm.)

— Typogr. *Culbuter la feuille*, ou absol. *Culbuter*, La retourner sur la même forme après l'avoir tirée en blanc.

— v. n. ou intr. Tomber la tête en bas, faire la culbute : *Il CULBUTA du haut en bas de l'escalier*. (Acad.)

— Fig. Être ruiné, renversé : *Cet établissement ne sera pas long à CULBUTER*.

... Qu'un ministre culbute,
Il doit tout, à l'entendre, entraîner dans sa chute.
C. DELAVIGNE.

Se culbuter v. pr. Se renverser les uns les autres; faire la culbute : *Nous NOUS SOMMES CULBUTÉS dans l'escalier*.

Dès lors que ce dessin fut au de l'houlette :
« C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants ! »
Et les petits, en même temps,
Volelants, se culbutants.

Délogèrent tous sans trompette.
LA FONTAINE.

Il Ce petit tableau a tant de vérité qu'on pardonne volontiers à La Fontaine d'avoir allongé d'une syllabe le mot *culbutant*. Quant au participe transformé en adjectif verbal, il n'y a point là de licence poétique, la règle, au xvii^e siècle, n'étant pas encore définitivement fixée.

— Fig. Se brouiller, se heurter au hasard : *Vos idées et vos phrases courent, s'arrêtent, reviennent, se CULBUTENT et s'entassent*. (B. About.)

CULBUTEUR s. m. (kull-bu-teur — rad. *culbuter*). Physiq. Figure qui descend automatiquement les degrés d'un petit escalier, en faisant une culbute à chaque marche.

CULBUTIS s. m. (kull-bu-ti — rad. *culbute*. Scarron, qui paraît avoir créé ce mot, écrivait CULEBUTIS). Amas, pêle-mêle de personnes, d'objets renversés, culbutés :

Çà, mettons la main à la plume,
Et du rude culbutis

De ces grands hommes mal bâtis
Faisons une gaine peinture. SCARRON.

II Action de culbuter :

Hélas! si contre quelque butte
Il eût fait une culbute,
Par cet heureux culbutis
Nous eussions été garantis.

dit Enée, d'après Scarron, en parlant du cheval de Troie.

— Zooph. Genre de la famille des stellérides.

CULCASIE s. f. (kull-ka-zi — arabe *col-chas*, même sens). Bot. Genre de plantes, de la famille des aroïdées, tribu des colocasiées, renfermant une seule espèce, qui croît dans l'Amérique tropicale.

CULCHER v. a. ou tr. (kull-ché). Forme ancienne du mot COUCHER.

CULCITE s. f. (kul-si-te — du lat. *culcita*, coussin). Echin. Genre de stellérides, de la famille des astérides.

— Bot. Genre de plantes cryptogames, famille des fougères, renfermant une seule espèce, qui croît dans l'île de Madère.

CULCITIE s. f. (kull-si-ti — du lat. *culcita*, lit, coussin, par allusion à la forme des fleurs ou au duvet laineux qui couvre la plante). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent dans les régions montagneuses de l'Amérique centrale et australe.

CULDEE s. m. (kull-dé — contract. du lat. *cultor Dei*, serviteur de Dieu). Nom de certains moines en Écosse. II Nom que l'on donnait aux missionnaires dans le même pays.

CUL-DE-FOUR s. m. Voûte sphérique : *Il n'y avait nulle nécessité de donner le nom de cul-de-four aux voûtes sphériques.* (Volt.)

CUL-DE-JATTE s. m. (de *cul* et de *jatte*, à cause de l'espèce de plat dans lequel ces personnes sont habituellement assises). Personne privée de ses jambes et de ses cuisses, ou qui n'en peut faire usage : *Des CULS-DE-JATTE. La compagnie d'un ignorant est cent fois moins à charge que celle d'un petit esprit; causer avec lui est aussi difficile que de voyager à pied avec un CUL-DE-JATTE.* (Duclos.)

... Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, gouteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez.

LA FONTAINE.

CUL-DE-LAMPE s. m. Archit. Sorte d'ornement de plafond ou de voûte ressemblant au dessous d'une lampe d'église : *Les CULS-DE-LAMPE ou pendentifs surchargent les monuments du XVI^e siècle.* (Chérul.) II Cabinet, petite rotonde faisant saillie en dehors d'une construction, et dont la forme se rapproche de celle du cul-de-lampe.

— Grav. Sorte de vignette terminée en pointe vers le bas, qu'on met dans les livres à la fin des chapitres pour remplir l'espace blanc qui reste : *Je ne veux pas hasarder de leur faire tort pour jouir du vain plaisir de me voir orné de vignettes et de CULS-DE-LAMPE avec une grande marge.* (Volt.)

Je m'arrêtai d'abord chez un marchand d'estampes,
Qui pour certains romans faisait des *culs-de-lampe*.

A. DE MUSSÉ.

— Mar. Bas des bouteilles; ornements qui terminent la sculpture sur la première préceinte.

— Pêch. Enceinte formée en dehors des bords d'un étang pour retenir l'eau.

— Artill. Partie du canon qui comprend le relief de la culasse et du bouton.

— Techn. Faux fond d'une serrure. II Bouton de porte.

— Moll. Nom ancien de plusieurs coquilles du genre turbo.

— Encycl. Archit. Il y a des *culs-de-lampe* de deux sortes : les uns, particuliers à l'architecture ogivale, sont des clefs pendantes qui tombent des nervures des voûtes, semblables aux stalactites des cavernes; les autres sont des supports en encorbellement, destinés à recevoir la retombée d'un arc-doubleau, d'une tourelle, d'une guérite, etc., ou à soutenir une statue placée dans une niche peu profonde. Le fond d'une lampe suspendue a pu donner l'idée d'appeler *cul-de-lampe* certaines clefs pendantes; mais cette dénomination n'est guère justifiée en ce qui concerne les supports en encorbellement. Toutefois, l'usage ayant consacré cette appellation, nous donnerons ici quelques renseignements sur les *culs-de-lampe* de cette dernière espèce; pour ce qui regarde les autres, nous prions le lecteur de se reporter à notre article encyclopédique (archit.) sur le mot *CLEF*.

Les *culs-de-lampe* en encorbellement ne sont, à bien prendre, que des variétés de corbeaux ou de consoles : ils diffèrent du corbeau proprement dit, en ce qu'ils ne présentent pas de faces parallèles perpendiculaires au mur; le plus souvent leur plan est une portion de cercle ou la réunion de plusieurs segments, et ils vont en diminuant de haut en bas, comme le calice d'une fleur. Ils ont ainsi quelque analogie de forme avec le chapiteau et sont munis, comme lui, d'un tailloir; mais ils remplissent une fonction toute différente : au lieu de s'appuyer sur une colonne et de la couronner, ils servent de base et de support à la fois à un membre d'architecture, souvent à une ou plusieurs colonnettes.

Les monuments romains du Bas-Empire offrent parfois des *culs-de-lampe* destinés à porter de petits ordres de colonnes en placage sur des parements. Les architectes romains employèrent de semblables encorbellements pour recevoir les sommiers des arcs-doubleaux et se bornèrent, à l'origine, à les décorer de simples cannelures ou de têtes d'hommes ou d'animaux grossièrement sculptées; mais, par la suite, on s'appliqua à sculpter des *culs-de-lampe* richement ornés. Un des plus beaux qui nous restent du commencement du XIII^e siècle se trouve à l'entrée du chœur de l'église haute de Chauvigny (Poitou); il est formé par une figure de femme au profil sévère, coiffée de bandeaux d'étoffe gracieusement ajustés et dont les extrémités viennent recouvrir la plinthe du tailloir. Au XIII^e et au XIV^e siècle, les *culs-de-lampe* furent principalement employés à recevoir les retombées des voûtes. Alors, dit M. Viollet-le-Duc, « les *culs-de-lampe* étaient composés de plusieurs assises posées en encorbellement, et l'ornementation se combinait en raison de la hauteur des assises, ou courait sur toutes; le plus souvent c'était un arbre d'où sortaient des branches et des feuilles entremêlées de fruits et d'oiseaux. Dès que le système des voûtes appartenant véritablement au moyen âge fut trouvé, ces voûtes se composant de membres indépendants, d'arcs-doubleaux, d'arcs ogives et de formerets servant de nerfs aux remplissages, les arcs, naissaient dans œuvre; ils devaient donc porter ou sur des piles formant saillie sur le nu des murs intérieurs, ou sur des encorbellements, des *culs-de-lampe*. Dans les salles qui, par suite de leur destination, devaient être entourées de banes, de boiseries, de meubles, on évitait, avec raison, de faire porter les voûtes sur des piles dont les saillies eussent été gênantes. Alors les *culs-de-lampe* jouaient un rôle souvent très-important; car si les différents arcs des voûtes étaient puissants et nombreux, il fallait que leur sommier trouvât sur les *culs-de-lampe* une assiette large et saillante... Le XIII^e siècle, qui plus encore que l'époque romane voulut diminuer l'importance des points d'appui sur le sol et débarrasser l'aire des intérieurs de toute saillie, ne manqua pas d'employer les *culs-de-lampe* pour porter les voûtes. Les sculpteurs de cette époque les enrichirent de figures quelquefois assez importantes, de têtes, et surtout de feuillages; ils allèrent jusqu'à en faire des compositions tout entières, si surtout ils avaient besoin de donner à ces *culs-de-lampe* une forte saillie pour porter des arcs larges et épais. Alors même, dans la crainte que le sommier de ces arcs ne fût épaissir sous la charge les deux ou trois assises dont le *cul-de-lampe* eût pu être composé, ils posaient un premier *cul-de-lampe*, monaient une construction en saillie sur ce *cul-de-lampe*, puis en posaient un second; ainsi répartis, ils la charge sur une hauteur plus grande et n'avaient-ils pas à craindre des ruptures. » Un beau *cul-de-lampe* composé d'après ce principe se voit dans un angle du croisillon nord de la cathédrale d'Amiens; il est décoré à sa base de deux têtes humaines, séparées par une touffe de feuillage et portant chacune une colonne qui sert elle-même de support au bandeau supérieur recevant le sommier d'un arc ogive; deux autres colonnettes, posées sur le bandeau inférieur qui fait saillie au-dessus du feuillage, flanquent une espèce de niche où est placée une statue debout. On trouve une grande variété de *culs-de-lampe* richement ornés dans les édifices d'architecture bourgeoise, notamment dans l'église de Saint-Pierre-sous-Vézelay. On en voit aussi de fort beaux en Champagne, dans le Beauvoisis, en Normandie, et à Paris, dans la Sainte-Chapelle.

Les *culs-de-lampe*, placés à l'intérieur ou à l'extérieur des édifices, étaient généralement peints de couleurs vives; leur décoration consistait le plus souvent en feuillages, mais on en trouve beaucoup aussi qui sont ornés de figures allégoriques. Au XIV^e et au XV^e siècle, les sculpteurs choisissaient de préférence, pour décorer les *culs-de-lampe* portant des statues de saints, la représentation des vices opposés aux qualités de ces saints, ou encore la figure de leurs persécuteurs, la scène de leur martyre. Quelquefois aussi les *culs-de-lampe* tenaient à des édifices civils représentant des scènes de romans ou de fabliaux populaires, ou encore des armoiries, des emblèmes, des scènes rappelant certains événements de la vie des seigneurs ou bourgeois qui faisaient bâtir. Un *cul-de-lampe* des plus remarquables en ce dernier genre se voit dans une des salles de l'hôtel de Jacques Cœur, à Bourges : la scène qu'il figure représenterait, suivant quelques érudits, le célèbre argentin en conversation galante avec Agnès Sorel; mais peut-être ne faut-il y voir que la représentation d'un fabliau du moyen âge, comme le suppose M. Viollet-le-Duc qui a donné une gravure et une description de ce *cul-de-lampe*, dans son *Dictionnaire d'architecture* (IV, p. 503 et suiv.). Au XVI^e siècle, des *culs-de-lampe* portant des sommiers d'arcs ou des statues sont employés avec prodigalité, principalement dans les édifices civils; ceux du commencement de ce siècle fatiguent par l'uniformité des formes géométriques et la recherche de la sculpture; ceux de la fin présentent des masses mieux combinées et plus variées. La Renaissance ne se fit pas faute d'employer des *culs-de-lampe*; mais elle leur donna pres-

que invariablement la forme d'un chapiteau sans colonne, possédant un culot en manière de rosace sous le lit inférieur, à la place de l'astragale.

Les tourelles disposées en contre-forts d'angle, dans les édifices du XIII^e, du XIV^e et du XV^e siècle, ont souvent leurs encorbellements décorés de *culs-de-lampe* richement sculptés : les plus beaux spécimens du genre se voient sous les tourelles d'escaliers de la façade de Notre-Dame de Dijon (première moitié du XIII^e siècle).

CUL-DE-SAC s. m. Impasse, voie sans issue : *C'est une grossièreté énorme que le mot de cul-de-sac ait prévalu; on lui donnait autrefois le nom d'impasse, qui est expressif et sonore.* (Volt.)

— Fig. Emploi, fonction, carrière, entreprise qui ne peut mener à rien, qui n'offre aucune chance de prospérité : *Je me flatte que vous avez renoncé entièrement à la grande chambre, c'est un CUL-DE-SAC bien ennuyeux.* (Volt.) *La bohème ignorée n'est pas un chemin, c'est un CUL-DE-SAC.* (H. Münger.)

— Mar. Enfoncement de la mer dans les terres; petit port naturel; lieu de sûreté pour les bâtiments.

CUL-DE-SINGE s. m. Moll. Nom vulgaire d'une espèce de pourceau.

— Bot. Nom d'une espèce de melon, dont une des extrémités gonflée ressemble au derrière du singe.

CUL-D'OR s. m. Ornith. Variété de merle, originaire d'Afrique. II Pl. *CULS-D'OR*.

CULÉE s. f. (ku-lé — rad. *cul*). Archit. Massif de pierres ou de briques, destiné à recevoir l'une des retombées de la première arche d'un pont et à arc-bouter la poussée : *La culée d'un pont est le point le plus important à étudier.* (Lévy.) II *Culée d'arc-boutant*, Massif destiné à soutenir la voûte d'un édifice.

— P. et chauss. Rang de pieux servant à soutenir les terres.

— Mar. Donner, se donner des *culées*, Se dit d'un bâtiment lorsqu'il donne des coups de sa quille sur le fond : *Les vaisseaux qui étaient à l'ancre sur trente ou quarante brasses se tourmentèrent, comme s'ils se fussent donnés des *culées* sur le rivage.* (Buff.)

— Eaux et for. Souche.

— Techn. Partie du cuir la plus proche de la queue.

— Min. Endroit d'où l'on extrait l'ardoise.

— Encycl. Archit. Les *culées*, appuies extrêmes d'une voûte ou d'un pont, sont de plusieurs espèces. Suivant la forme de la voûte ou du pont, on les fait à parements droits ou inclinés, on leur donne une section pleine ou évidée. Les matériaux que l'on emploie pour leur construction sont le bois, la pierre et le métal. Les *culées* en bois sont généralement appelées à supporter un pont provisoire en charpente; les *culées* en pierre servent d'appui aux voûtes en maçonnerie, aux ponts en bois ou en métal, que ces derniers soient droits ou en arc; les *culées* en métal, qui ont la forme de colonnes, reçoivent les extrémités d'un pont droit ou la retombée des fermes d'un pont en arc.

1^o *Culées des voûtes ordinaires.* Ces *culées* sont soumises aux deux composantes de la résultante des pressions sur le joint des naissances. L'une, verticale, formée du poids, de la demi-voûte auquel on ajoute celui de la *culée*, tend à produire l'écrasement; l'autre, horizontale, est égale à la poussée horizontale de la voûte et peut déverser ou repousser le massif vers l'extérieur, ou le faire glisser sur sa base, si le frottement sur le sol ou sur la fondation ne présente pas une résistance suffisante à cette action horizontale. La chute des *culées* des voûtes peut donc être déterminée par le renversement autour de l'arête extérieure ou autour de l'arête intérieure, ou par le glissement des assises de la base. Si les conditions de stabilité n'étaient pas suffisamment remplies, on augmenterait l'épaisseur extérieurement ou intérieurement, suivant l'espèce de déversement que l'on aurait à craindre. Ordinairement on augmente l'épaisseur statique d'une quantité telle, qu'en y supposant appliquée une pression égale aux deux tiers de la charge totale, on n'ait à redouter ni le tassement du sol ni l'écrasement des matériaux. Quelquefois on multiplie l'épaisseur statique par des coefficients de stabilité déduits des constructions établies par Vauban et trouvés égaux à 1,38 ou 1,40. Dejaridin, dans sa routine de l'établissement des voûtes, adopte 1,50 pour le coefficient de stabilité. Le même ingénieur propose de faire l'épaisseur de la *culée* d'une voûte en plein cintre, au niveau des naissances, égale au quart du rayon mené du centre de la voûte à l'extrémité de son extradoss, qui se termine au joint incliné à 30 degrés. Rondelet, dans son *Traité sur l'art de bâtir*, donne un moyen graphique pour déterminer approximativement la poussée sur les *culées* d'une voûte extradossée parallèlement : on mène, aux extrémités de la circonférence moyenne, des tangentes par le point de rencontre desquelles on fait passer une normale à cette circonférence, normale qui détermine sur celle-ci le point du plus grand effort. Par ce point on trace une horizontale, que l'on prolonge d'une part jusqu'à la tangente verticale, et d'autre

part jusqu'à l'axe de la voûte. Les parties interceptées entre la normale et ces lignes, multipliées par l'épaisseur de la voûte, expriment les efforts horizontaux de la partie inférieure et de la partie supérieure de la voûte, et la différence de ces deux forces donne la valeur de la poussée. En représentant cet excès par P, et par x l'épaisseur des *culées*, Rondelet a trouvé qu'on obtenait une stabilité suffisante au moyen de la formule

$$x = \sqrt{2P},$$

qui, modifiée pour les diverses voûtes, devient : pour une voûte en arc de cloître,

$$x = \sqrt{2P} \times 0,67;$$

pour une voûte sphérique,

$$x = \sqrt{2P} \times 0,50.$$

Pour une voûte d'arc supportée par quatre piliers, les parties qui forment lunettes n'étant pas continuées dans l'épaisseur des *culées*, on a pour le côté de chaque piler

$$x = \sqrt{2P} \times 2.$$

Pour la même voûte, mais les parties formant lunettes étant prolongées dans l'épaisseur des *culées*, on a

$$x = \sqrt{2P} \times 1,75.$$

Des développements donnés par Rondelet il résulte que, si l'on représente l'épaisseur des *culées* d'une voûte en plein cintre par l'unité, les épaisseurs des autres voûtes pour une même ouverture seront :

| | |
|---|------|
| Voûte ogivale. | 0,70 |
| Voûte en plein cintre. | 1,00 |
| Voûte surbaissée au $\frac{1}{4}$ | 1,18 |
| — au $\frac{1}{3}$ | 1,35 |
| — au $\frac{1}{2}$ | 1,39 |
| Plate-bande. | 1,42 |

2^o *Culées des voûtes et des ponts en arcs.* Ces *culées* sont soumises à deux forces distinctes : la poussée des terres remblayées derrière elles, et la résultante des actions de la voûte ou des arcs, qui peut se décomposer en deux efforts, l'un horizontal et l'autre vertical.

Pour déterminer l'épaisseur d'une pareille *culée*, on peut employer la méthode exacte suivante, qui évite les tâtonnements que présente la méthode générale des courbes de pression et de l'équilibre mathématique. Soient P (fig. 1) le poids de la voûte par mètre de lar-

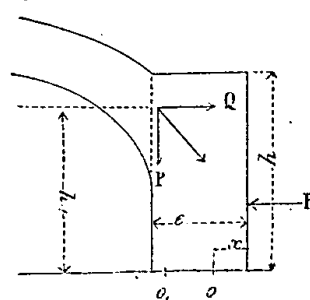


Fig. 1.

geur reposant sur la *culée*; Q la composante horizontale ou poussée de la voûte aux naissances, correspondant au poids P; R la poussée des terres supposées normales; e la résistance par mètre carré de maçonnerie; x la distance du pied de la résultante des forces énumérées précédemment au parement intérieur ou extérieur; e l'épaisseur de la *culée*; h la distance de la composante Q à la base de la *culée*; h₁ la hauteur propre du mur, plus le remblai supérieur et la surcharge réduits à la densité de la maçonnerie; d le poids du mètre cube de maçonnerie. Deux cas se présentent : 1^o la résultante à la base de la *culée* passe près du parement intérieur, ce qui arrive le plus généralement; 2^o la résultante à la même base passe près du parement extérieur. Pour le premier cas, en admettant que la partie x doive supporter les deux tiers de la charge totale, on a

$$(1) \quad \frac{2}{3}(P + ehd) = ex$$

ou

$$(2) \quad x = \frac{P + ehd}{1,5e},$$

ehd étant le poids du massif de la *culée* et de sa surcharge. De plus, la somme des moments des forces par rapport au point o sera nulle :

$$(3) \quad ehd\left(\frac{e}{2} - x\right) + P(e - x) + \frac{Rh}{3} - Qh_1 = 0;$$

en remplaçant dans cette équation (3) x par sa valeur (2), et en effectuant les calculs, on a

$$(4) \quad e^2 \left(\frac{hd}{2} - \frac{h^2 d^2}{1,5e} \right) + e \left(P - \frac{2Phd}{1,5e} \right) - \frac{P^2}{1,5e} + \frac{Rh}{3} - Qh_1 = 0,$$

équation de laquelle on tire la valeur de l'épaisseur e :

$$(5) \quad e = \frac{P}{hd} + \sqrt{\left(\frac{P}{hd} \right)^2 + \frac{Rh}{1,5e} - \frac{Qh_1}{hd} + \frac{hd}{1,5e}};$$

On remarque que le terme en R est négatif, et par suite que l'épaisseur de la culée est d'autant plus petite que la poussée des terres est plus grande, lorsque toutes les conditions supposées sont remplies. Lorsque la résultante passe près du parement intérieur, ce qui peut arriver quand la hauteur h est grande et que les terres poussent beaucoup, il convient de calculer l'épaisseur à la base par la méthode suivante. L'équation qui représente la somme des moments des forces autour de ce nouveau point devient

$$(6) \quad e h d \left(\frac{e}{2} - x \right) + Q h_1 - P x - R \frac{h}{3} = 0.$$

La valeur de x étant la même que précédemment, on a, en remplaçant et effectuant,

$$(7) \quad e^2 \left(\frac{h d}{2} - \frac{h^2 d^2}{1,5 \varphi} \right) - e \left(\frac{2 P h d}{1,5 \varphi} \right) - \frac{P^2}{1,5 \varphi} + Q h_1 - R \frac{h}{3} = 0;$$

d'où on tire pour la valeur de e

$$(8) \quad e = \frac{P}{0,75 \varphi - h d} + \sqrt{\frac{P^2}{(0,75 \varphi - h d)^2} + \frac{P^2 + 1,5 \varphi \left(\frac{R h}{3} - Q h_1 \right)}{h d (0,75 \varphi - h d)}}.$$

Dans ce cas, c'est la composante horizontale Q des pressions aux naissances qui est favorable à la résistance des culées. Aucune hypothèse n'ayant été faite sur la résultante des pressions au droit des culées, ces formules s'appliquent aux voûtes en plein cintre, en arc de cercle, en anse de panier, ainsi qu'aux ponts en arcs en bois et en métal, en ramenant, pour ces derniers, la largeur considérée à celle sur laquelle la pression agit à la retombée des arcs.

Si la culée n'était soumise à aucune pression du côté intérieur, on retrancherait dans les équations 5 et 8 le terme en R, qui représente la valeur de la poussée des terres; si au contraire une force extérieure venait agir, en remplacement de celle-ci, en un point de la hauteur autre que le point d'action admis

(le tiers de la hauteur), on remplacerait $\frac{h}{3}$ par la distance du point d'application de cette nouvelle force à la base de la culée; enfin si plusieurs forces extérieures agissaient de ce côté du massif, on ferait entrer dans l'équation la somme de leurs moments ou le moment de la résultante par rapport au point d'arrivée de celle des pressions.

M. Léveillé, ingénieur en chef des ponts et chaussées, a donné, dans un mémoire sur la construction des voûtes, les formules suivantes, pour calculer l'épaisseur des culées.

$$\text{Pour les voûtes en arc de cercle,}$$

$$E = (0,33 + 0,212 d) \sqrt{\frac{h}{H} \times \frac{d}{1 + e}};$$

pour les voûtes en plein cintre,

$$E = (0,60 + 0,162 d) \sqrt{\frac{h + 0,25 d}{H} \times \frac{0,865 d}{0,25 d + e}};$$

pour les voûtes en anse de panier :

$$E = (0,43 + 0,154 d) \sqrt{\frac{h + 0,54 b}{H} \times \frac{0,84 d}{0,465 b + e}}.$$

Dans ces formules, E est l'épaisseur de la culée; d l'ouverture de la voûte; h la hauteur des culées ou la distance verticale entre les naissances et le dessus des fondations; e l'épaisseur de la voûte à la clef; f la flèche; b la même flèche dans les voûtes en anse de panier, la formule ayant été établie dans l'hypothèse que l'intrados est une ellipse ayant $d = 2a$ pour grand axe, et $b = f$ pour demi-petit axe; H la distance verticale entre le dessus de la chaussée et le dessus des fondations. On a habituellement

$$H = h + f + e + 0,60,$$

le terme 0,60 représentant la charge et le pavage qui, d'ordinaire, recouvrent la voûte, et dont le poids, après tassement, peut être considéré comme sensiblement égal à celui de la maçonnerie.

30 Culées des ponts droits. Les culées de ces ponts sont des murs soumis à trois forces distinctes : la poussée des terres remblayées derrière eux, une pression verticale provenant de la partie du tablier qui s'y appuie, et leur propre poids. Si l'on adopte les mêmes notations que précédemment pour les cas de culées de ponts en arcs et qu'on nomme y la

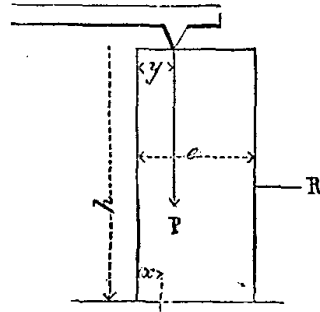


Fig. 2.

distance du centre des sabots d'appui au parement extérieur du mur, on a, en supposant

les deux faces verticales et en raisonnant pour 1 mètre de longueur,

$$(9) \quad \frac{2}{3} (P + c h d) = e x, \text{ d'où } x = \frac{P + c h d}{1,5 \varphi}.$$

D'un autre côté, si on prend la somme des moments des forces autour du point o, on a

$$(10) \quad e h d \left(\frac{e}{2} - x \right) + P (y - x) - R \frac{h}{3} = 0,$$

et, en remplaçant dans cette formule x par sa valeur (9), on obtient, après avoir effectué les calculs,

$$(11) \quad e^2 \left(\frac{h d}{2} - \frac{h^2 d^2}{1,5 \varphi} \right) + e \left(\frac{-2 h d P}{1,5 \varphi} \right) + P y - R \frac{h}{3} = 0;$$

d'où l'on tire, pour l'épaisseur e de la culée,

$$(12) \quad e = \frac{P}{0,75 \varphi - h d} + \sqrt{\frac{P^2}{(0,75 \varphi - h d)^2} + \frac{P^2 + 1,5 \varphi \left(\frac{R h}{3} - P y \right)}{h d (0,75 \varphi - h d)}}.$$

Cette expression montre qu'il convient pour la stabilité de la culée de faire y le plus grand possible. Si, au contraire, y est plus petit que x , le moment de P est négatif, et on lui donne le signe moins dans la formule de l'épaisseur e . Cette équation (12), tout à fait générale, s'applique à tous les cas de la pratique, puisqu'elle renferme chacune des quantités qui varient dans les applications. Lorsque les culées ne doivent pas avoir la même dimension dans toute leur hauteur, on les suppose construites par redans, et l'on calcule l'épaisseur de chacune des hauteurs correspondantes comme on le ferait pour le mur entier, en composant la résultante de la première assise avec celle de la seconde, et en continuant ainsi jusqu'à la base de la culée.

Pour vérifier la stabilité des culées, on emploie encore la méthode dite des courbes de pression, due à Méry, ingénieur des ponts et chaussées. Cette méthode exige la recherche des centres de gravité des diverses portions du profil de la culée, pour qu'on puisse déterminer sur chaque joint ou assise la position des centres de pression.

40 Culées des ponts suspendus. Dans les ponts suspendus, le massif d'amarrage est généralement relié à la culée de manière à former un ensemble résistant. Quelle que soit la forme de ce massif, il doit être suffisant pour résister à la tension du câble qui le sollicite. Cette tension se décompose en deux forces : l'une verticale, qui tend à soulever le massif et par conséquent à diminuer la pression et par suite le frottement de celui-ci sur sa base; l'autre horizontale, qui le fait glisser sur cette même base. Pour s'opposer au soulèvement, il faut que la composante verticale soit plus petite que le poids total, et, pour qu'il n'y ait pas glissement, la composante horizontale doit être plus faible que le produit de ce poids, diminué de la force verticale, par le coefficient de frottement. Soient L la largeur du massif, e son épaisseur, h sa hauteur, d le poids du mètre cube de maçonnerie, α l'angle que fait le câble avec la verticale, T la composante de la tension de la chaîne de retenue, on a, pour le poids du massif : $P = e h d$, et comme l est égal à h tang α , cette valeur devient $P = e h^2 d$ tang α . D'un autre côté, T devant être égal à P cos α , on obtient en dernier lieu :

$$T = e h^2 d \text{ tang } \alpha \cos \alpha = e h^2 d \sin \alpha,$$

relation qui permet de déterminer l'épaisseur l quand on connaît la profondeur du puits d'amarrage, ou cette profondeur elle-même quand l'épaisseur est donnée; on a pour cette dernière

$$e = \frac{T}{h^2 d \sin \alpha}.$$

50 Culées en métal. Ces culées se calculent comme les colonnes, en tenant compte des efforts qui tendent à les écraser ou à les renverser. Ce système a été adopté dans la construction de quelques ponts, depuis l'emploi des fondations tubulaires. Les fondations sur lesquelles reposent les culées des ponts en métal ne diffèrent nullement des autres; elles se construisent en béton, avec pilotis et palplanches, en tenant compte de la nature des terrains traversés et de ceux qui doivent supporter l'ouvrage.

Pour compléter ces renseignements, on peut consulter avec fruit les travaux de Lahire, d'Eytelwein, de Coulomb, ainsi que les mémoires et les traités de MM. Rondelet, Audoy, Navier, Persy, Garidel, Petit, Gersner, Knochenhauer, Schubert, Unger, Dejarin, Méry, Moseley, Scheffler, Barlow, Carvallo, Saint-Guilhem, Yvon-Villarcieu, Denfert-Rochereau, Lefort, Léveillé, etc., etc.

CULÉN s. m. (ku-lén). Bot. Un des noms vulgaires du psorale glanduleux ou thé du Paraguay.

CULER v. n. ou intr. (ku-lé — rad. cul). Aller à reculons : La charrette a culé.

— Mar. Reculer, aller en arrière. ■ Brasser les voiles à culer. Les arranger de façon à faire rétrograder le navire. ■ Le vent culé. Il souffle de l'avant et empêche le vaisseau d'avancer.

CULERON s. m. (ku-le-ron — rad. cul). En-

droit de la croupière sur laquelle pose la queue du cheval.

CULETIN s. m. (ku-le-tain). Pêch. Voile employée par les pêcheurs de morue pour hâter la dérive d'un navire, lorsqu'il va côté en travers.

CULETON s. m. (ku-le-ton — rad. cul). Techn. Partie opposée à la tétière d'un soufflet de forge.

CULEUS s. m. (ku-lé-uss — mot lat.). Antiq. rom. Mesure de capacité pour les liquides, usitée chez les Romains, et qui valait 20 amphores ou 536 lit., 127. ■ Grand sac de cuir qui servait au transport des liquides. ■ Supplice des paricides, qui consistait à jeter à la mer le condamné, enfermé dans un sac avec un singe, un coq et un serpent.

CULHAMIE s. f. (ku-la-mi). Bot. Genre de plantes, de la famille des sterculiées.

CULHUACAN (RUINES DE), ruines célèbres du Mexique. V. PALENQUE.

CULIACAN, fleuve de l'Amérique du Nord, dans le Mexique, État de Sonora-et-Cinaloa, naît au N.-E. de la ville de même nom, coule au S.-O., baigne Culiacan et se jette dans l'océan Pacifique, à l'entrée du golfe de Californie, après un cours de 140 kil.

CULIACAN, ville du Mexique, départ. et à 171 kilom. S.-E. de Cinaloa, près de la rive gauche du Culiacan; 12,000 hab. Evêché; commerce de transit entre Guaymas et le golfe de Californie.

CULICIDE adj. (ku-li-si-de — du lat. *culicis*, culicis, cousin, et du gr. *eidōs*, aspect). Entom. Qui ressemble au cousin. ■ On dit aussi CULICÉ, CULICIDIEN, CULICIN et CULICOÏNE.

— s. m. pl. Famille de diptères némoctères, qui a pour type le genre cousin : Les culicidés produisent plusieurs générations par an.

— Encycl. Les culicidés ont une organisation beaucoup plus parfaite que la plupart des autres insectes; ils ont les antennes filiformes, de la longueur du corselet, à quatorze articles, hérissées de poils; les yeux grands, très-rapprochés; les palpes droites, filiformes, velues, égalant en longueur la trompe, qui est allongée, filiforme, et renferme un suçoir piquant, composé de plusieurs soies; le corps et les pieds fort allongés et velus; les ailes couchées horizontalement l'une sur l'autre, au-dessus du corps, avec de petites écailles.

L'histoire des cousins s'applique presque tout entière à la famille des culicidés, qui se compose des genres cousin, anophèle, mégarhine, edes, prosopore et sabéthie, et qui comprend un grand nombre d'espèces, répandues dans toutes les régions du globe. V. COUSIN.

CULICIFORME adj. (ku-li-si-for-me — du lat. *culicis*, culicis, cousin, et de *forme*). Entom. Qui a la forme du cousin.

— s. m. pl. Tribu de la famille des tipulaires.

CULICIVORE adj. (ku-li-si-vo-re — du lat. *culicis*, culicis, cousin; *voro*, je dévore). Zool. Qui se nourrit d'insectes, tels que les cousins, les mouches, etc.

— s. m. Ornith. Syn. de GÔBE-MOUCHES.

CULIER adj. m. (ku-lié — rad. cul). S'est dit du gros intestin qui vient aboutir à l'anus : Le boyau culier. Lâ, au grand soulagement des honteux, on apprend à perdre la sottise honte qui resserre le boyau culier. (Béroalde de Verville.) ■ Vieux mot.

CULIÈRE s. f. (ku-liè-re — rad. cul). Courroie en cuir qu'on fixe au derrière du cheval, pour empêcher le harnais de glisser en avant.

— Constr. Pierre creusée pour recevoir les eaux d'un tuyau de descente et les conduire au dehors. ■ On l'appelle aussi CULLIER.

CULILAWAN s. m. (ku-li-la-van — des mots malais *culit* lawang, cannelé giroflée). Bot. Nom spécifique d'un laurier, dont l'écorce se vend sous le nom de cannelé giroflée. ■ Nom de l'écorce elle-même. ■ On dit aussi CULILARAN.

— Encycl. L'écorce de culilawan ou cannelé giroflée est fournie par le *laurus culilawan* de Linné, *cinnamomum culilawan* de Blume, arbre de la famille des lauracées, à feuilles opposées, ovales-acuminées, triplinerviées, coriaces, glabres. Cette écorce se trouve dans le commerce en fragments de longueur variable, fibreux, aplatis, d'épaisseurs diverses, enveloppés d'un épiderme blanchâtre. Son odeur tient à la fois de la cannelé et du giroflé; sa saveur est aromatique, piquante et astringente. Distillée avec de l'eau, elle fournit une huile volatile encore peu connue.

On nomme culilawan des Papous une écorce assez analogue à la précédente, mais qui est caractérisée par la nuance bistrée particulière de son libér.

CULINAIRE adj. (ku-li-nè-re — du lat. *culina*, cuisine. Le latin *culina*, où l'on a cherché une forme altérée de *coculina*, semble n'avoir aucun rapport avec *cogno*, je cuis, comme l'indique d'ailleurs l'analogie de l'ancien irlandais *cuile*, *cuilae*, cuisine, qui ne provient certainement pas du latin. Comparez *cuil*, coin, et l'arse *cuile*, *cuilidh*, magasin, case. Comme le foyer était le point de réunion de la famille, on pourrait conjecturer une connexion du latin *culina* et de l'irlandais *cuile* avec le sanscrit *kula*, famille, d'où *ku-lin*, *kulya*, ce qui appartient à la famille). Qui a rapport à la cuisine, à la préparation des aliments : Art culinaire. Préparations culi-

NAIRES. L'art culinaire sert d'escorte à la diplomatie européenne. (Carême.) Il nous manque une nomenclature pour la chimie culinaire, qui permette à tous les cuisiniers du globe de faire exactement leurs plats. (Balz.) Tu vas dans un pays neuf, César; le Danemark est bien arriéré dans la science culinaire. (Scribe.) L'art culinaire turc doit sembler tout à fait barbare et patriarcal. (Th. Gaut.)

— Rem. L'Académie fait remarquer que le mot *culinaire* ne s'emploie que par plaisanterie; les exemples que nous donnons montrent qu'ici encore l'Académie est dans l'erreur.

— Encycl. V. CUISINE.

CULINAIREMENT adv. (ku-li-nè-re-man — rad. culinaire). En ce qui a rapport à la cuisine : Un banquet bien fait, culinairement parlant, est une des choses les plus méritoires et les moins communes. (Brill.-Sav.)

CULIT-API s. m. (ku-li-a-pi). Bot. Genre d'arbres aromatiques, de la famille des rubiacées, qui croissent aux Moluques.

CUL-JAUNE s. m. Ornith. Nom vulgaire de différentes variétés de cassiques : Des culs-jaunes.

CULLAGE s. m. (ku-la-je — rad. cul). Féod. Droit de cullage. V. DROIT.

CULLEN, ville d'Ecosse, comté et à 20 kilomètres N.-O. de Banff, sur le golfe de Murray; 3,543 hab. Pêche active; fabriques de toiles.

CULLEN (Guillaume), l'un des plus illustres médecins de l'Angleterre, né dans le comté de Lanark (Ecosse) en 1712, mort en 1790. Il était issu d'une famille honorable, mais pauvre. Après un court apprentissage chez un chirurgien apothicaire de Glasgow, il obtint une place de chirurgien sur un navire marchand qui allait aux Indes. De retour de ce voyage, Cullen exerça son art à Hamilton, qu'il quitta bientôt pour aller se faire recevoir docteur à Edimbourg en 1740. Trois ans après, il fut nommé professeur de chimie à l'université de Glasgow. La manière brillante dont il remplit cette charge le fit nommer professeur de médecine en 1751. Son succès dans ce nouvel enseignement fut tel que l'université d'Edimbourg lui offrit, en 1756, la chaire de chimie, autour de laquelle il sut, par le charme de ses leçons, attirer un grand nombre d'élèves. En 1760, il devint professeur de matière médicale, et remplaça le docteur Alston. Ce fut alors qu'il fit connaître les doctrines médicales qu'il s'était formées, et qu'il développa plus tard, lorsqu'il fut chargé du cours de médecine théorique, et pratique en 1766. A cette époque, les théories mécaniques et humérales de Boerhaave régnaient presque universellement en Europe, et principalement à l'université d'Edimbourg. Cependant les recherches provoquées par les travaux de Haller sur l'irritabilité avaient attiré l'attention sur l'importance du système nerveux dans l'organisme. Cullen, jusqu'alors partisan de la doctrine eclectique de Boerhaave, ne tarda pas à sentir l'incohérence des éléments, la plupart hypothétiques, dont elle se composait, et voulut fonder un système complet, plus rationnel et plus conforme aux connaissances récemment acquises. Partant de ce principe que « le système nerveux est l'origine et la base de tous les phénomènes de la vie », il en déduisit que « tous les corps qui agissent sur l'organisme ne le font qu'en modifiant ce système ». Toutes les maladies dépendent donc d'une affection du système nerveux, et les médicaments qui les guérissent n'ont d'action que sur les parties solides, douées de la force nerveuse. Par suite de cette doctrine fondée sur le rôle du système nerveux, Cullen fut porté à chercher la nature intrinsèque des maladies. C'est alors qu'il adopta pour base de toute la pathologie le spasme et l'atonie se succédant et se montrant dans des parties déterminées de l'organisme. C'est par la combinaison de ces deux états que ce chef d'école explique ingénieusement les phénomènes de la fièvre. ■ Les causes morbifiques, dit-il, frappent le cerveau d'une atonie qui produit la faiblesse dans toutes les fonctions et particulièrement dans l'action des petits vaisseaux de la surface, d'où surviennent le spasme de ces vaisseaux et le frisson. Celui-ci détermine la réaction du cœur, qui produit la chaleur, puis la sueur, complément des phénomènes de la fièvre. Le vomissement et le délire sont produits par l'atonie des fibres musculaires de l'estomac et par la diminution d'énergie du cerveau. L'inflammation est due au spasme des vaisseaux capillaires de la partie qui est le siège de quelque stimulation. Ce spasme provoque l'action du cœur et la fièvre. ■ Comme on le voit, dans ce système, l'idée de faiblesse placée en haute perspective domine toute la pathologie. Heureusement, dans la pratique, Cullen sut s'arrêter devant les conséquences logiques de sa théorie, et tira, dans le traitement des fièvres, des indications curatives non de la nature des causes prochaines, mais de l'absence ou de la présence des signes de réaction. Bien que cette doctrine soit erronée, elle eut cependant cela de bon qu'elle porta le dernier coup à l'humorisme. Nous devons en outre à son auteur d'avoir simplifié plusieurs parties de la matière médicale, d'avoir assis cette science sur des bases vraiment philosophiques, d'avoir enfin montré à employer l'induction dans l'application de la physiologie à la pathologie.

Cullen n'a pas beaucoup écrit, mais tous ses ouvrages sont importants. En voici les titres : *Exposé d'un système nosologique à l'usage des élèves* (1769, in-8°); *Institutions de médecine et de physiologie* (1772, in-16); *Lectures de matière médicale* (1780, 2 vol. in-4°); *Traité de matière médicale* (1789, 2 vol. in-4°); *Éléments de médecine pratique* (1783, 4 vol. in-8°); *Leçons cliniques* (1766, in-8°).

CULLEN (Paul), prêtre catholique irlandais, archevêque de Dublin, né vers 1805. Il étudia la théologie en Italie, y reçut les ordres et, durant quinze années, occupa la chancellerie du Vatican un emploi qui lui donnait la direction des affaires ecclésiastiques de son pays natal. Il fut aussi, pendant quelque temps, recteur du collège irlandais à Rome. À la mort du docteur Croll, archevêque d'Armagh, en 1849, les évêques suffragants n'ayant pu s'accorder pour désigner un successeur à ce prêtre, Pie IX conféra cette dignité au docteur Cullen, avec le rang de primat d'Irlande et de délégué apostolique. Il se fit bientôt remarquer par son hostilité contre le système d'éducation mixte suivi à cette époque dans les écoles irlandaises, et par l'appui qu'il donna à l'idée de la fondation d'une université catholique à Dublin. Pour atteindre ce but, et en exécution des ordres du pape, Mgr Cullen convoqua un synode qui se réunit à Thurles, et qui prit des mesures telles que l'université fut peu après constituée. En mai 1862, le docteur Cullen fut transféré au siège de Dublin, ce qui lui fit perdre son rang de primat; mais son titre de délégué apostolique fut prorogé à vie, et il resta ainsi le chef du clergé irlandais. On a attribué à Mgr Cullen un curieux ouvrage contre le système de Copernic. L'auteur, quel qu'il soit, cherche, en s'appuyant sur des théories théologiques, à prouver que la terre est le centre de l'univers.

CULLERA, autrefois *Sucro*, ville d'Espagne, prov. et à 36 kilom. S.-E. de Valence, à l'embouchure du Júcar dans la Méditerranée; 10,345 hab. Petit port. Exportation d'oranges et autres denrées du pays. La ville est encore entourée de murailles et de tours, mais le château qui la dominait a disparu depuis longtemps. Les environs sont couverts de mûriers, d'oliviers, d'arbres fruitiers et de magnifiques jardins d'orangers.

CULLIER (Michel), médecin français, né à Angers le 18 juin 1758, mort à Paris le 3 janvier 1827. Destinée par sa famille à l'état ecclésiastique, il entra au séminaire d'Angers; mais bientôt il se sentit un dégoût profond pour la carrière qu'on voulait lui imposer, et un beau jour il partit pour Nantes, où il commença ses études médicales. En 1783, il vint à Paris, et suivit de préférence les cours de Felletan, de Sabatier et de Desault. Reçu docteur après avoir remporté au concours les prix de l'école pratique, il fut nommé chirurgien à Bicêtre. Lorsque l'hôpital des vénériens fut réorganisé, et que les hommes seuls y furent admis, Cullier en devint le chirurgien en chef, et il conserva cette place toute sa vie. Dès ce moment, les maladies syphilitiques furent l'objet de toutes ses recherches; il ouvrit des cours de clinique, et les leçons qu'il donna sur cette spécialité lui firent bientôt une immense réputation, et lui procurèrent une nombreuse clientèle. Les élèves distingués qu'il a formés sont le meilleur témoignage de son talent de professeur. L'illustre spécialiste, que l'Académie appela dans son sein, n'a pas publié d'ouvrage sur les maladies vénériennes, mais il a laissé sur cette matière plusieurs mémoires insérés dans divers recueils. Ainsi il a publié dans le *Dictionnaire des sciences médicales* les articles suivants : *Alopécie, Bubon, Blennorrhagie, Chancre, Exostose, Mercur, Or, Syphilis*. Il a en outre écrit dans le *Recueil des travaux de la Société de médecine* : *Mémoire sur la salivation, et rapport sur les propriétés du sulfure de chaux contre cette salivation accidentelle; Observation sur l'extirpation de plusieurs glandes lymphatiques très-volumineuses à la partie supérieure du cou; Réflexion sur une observation de gonflement inflammatoire d'un testicule qui a précédé une gonorrhée vénérienne; Rapport sur l'identité de nature entre le virus de la gonorrhée et celui de la vérole; Observations sur la contagion syphilitique dans les rapports des nourrices et des nourrissons.*

CULLIER (François-Guillaume-Aimé), médecin français, neveu du précédent, né à Angers en 1782, mort en 1845. Il embrassa aussi la carrière médicale, succéda à son oncle comme médecin en chef de l'hospice du Midi, et continua son enseignement. Son principal ouvrage a pour titre : *Recherches sur la thérapeutique de la syphilis* (Paris, 1836, in-8°). Il a donné de nombreux articles au *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique* (Paris, 1830-1838, 15 vol.).

CULLIER (Auguste), médecin français, fils du précédent, né à Paris en 1805. Reçu docteur en 1832, il est devenu successivement médecin du bureau du 11^e arrondissement, chirurgien à l'hôpital du Midi et membre du conseil de surveillance de l'assistance publique. Outre une bonne thèse sur les affections syphilitiques (1834), on a de lui des *Mémoires insérés dans le recueil de la Société de chirurgie*, et un *Traité des maladies vénériennes*. M. Cullier est officier de la Légion d'honneur et membre de la Société de chirurgie.

CULLETER v. a. ou tr. (ku-le-té — rad.

cul). Avoir le cul sur : CULLETER un siège. Vieux mot.

CULLIAGE s. m. (ku-li-a-je). Féod. Droit de culliage. V. DROIT.

CULLODEN (CHAMPS DE), plaine d'Ecosse, dans le comté d'Inverness, près du village de Croy, à 13 kilom. S.-E. de Nairn. Le château de Culloden est un bel édifice modernisé, entouré d'arbres, et contenant, entre autres tableaux, des portraits historiques et une *Fuite en Égypte* du Titien. Un obélisque monumental a été élevé sur la bruyère du Drummoissie-Moor, où le prince Charles-Edouard perdit la bataille qui mit fin à l'insurrection de 1745 et détruisit à jamais les espérances des Stuarts.

Culloden (BATAILLE DE), bataille peu importante, si l'on n'envisage que le nombre des combattants, mais remarquable par la grandeur des intérêts qui s'y trouvèrent en lutte, et par les souvenirs dramatiques qui s'y rattachent. Le dernier des Stuarts, Charles-Edouard, dit le *Prétendant*, vivait obscurément à Rome en 1744, lorsque des conseils imprudents lui firent entrevoir l'espérance d'une restauration pour sa famille, quoique la maison de Hanovre fût solidement assise sur le trône d'Angleterre. Il s'embarqua à Gènes, aborda à Antibes, près du golfe Juan, et se rendit à Paris, d'où il ne partit qu'en 1745, bercé de promesses de secours qui ne devaient lui procurer que des déceptions. Le 4 juillet, il mit à la voile à Saint-Nazaire, près de Nantes, déguisé en prêtre irlandais, et suivi seulement de huit personnes dévouées. Après avoir échappé à plusieurs vaisseaux anglais, il jeta l'ancre le 18 dans l'île d'Érika, sur les côtes d'Ecosse. Les montagnards témoignèrent d'abord quelque froideur au noble aventurier; mais ces hésitations firent bientôt place aux plus vives démonstrations de zèle et de dévouement de la part des clans, et la claymore sortit du fourreau, tandis que le pibroch retentissait dans les montagnes. Charles-Edouard vit rassemblés autour de lui, en quelques jours, 1,500 à 2,000 hommes, avec lesquels il s'empara de Perth, ville considérable d'Ecosse, où il fut proclamé régent d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. Le 20 septembre, à Preston-Pans, il remporta une première victoire sur John Cope, envoyé pour le combattre, et vainquit ensuite le général Howley à Cliftonmoor, puis à Falkirk. Le duc de Cumberland, le vaincu de Fontenoy, se mit alors à sa poursuite, à la tête de 10,000 Anglais. Il connaissait la détresse du *Prétendant*, dont la petite armée était dépourvue de vivres et de munitions, et quoiqu'il le sût entouré de ces vaillants highlanders, si redoutés des Anglais, il résolut de le joindre et de le combattre à tout prix. Le 12 avril 1746, il traversa la Spey et entra dans la haute Ecosse. Charles-Edouard et les chefs des highlanders se rejoignirent de cette marche en avant; en se voyant attaqués sur le sol natal, ces derniers se croyaient invincibles, comme le géant de la Fable. Les divers clans furent aussitôt convoqués, et l'on entendit de toutes parts le tambour et la cornemuse appeler aux armes les fils de Gaël. 6,000 hommes se rallièrent immédiatement autour de Charles-Edouard; plusieurs femmes même, fascinées par cette triple auréole de la jeunesse, de la vaillance et du malheur, vinrent prendre place à ses côtés, amenant avec elles les montagnards de leurs domaines : lady Mackintosh, la châtelaine de Moy, et Jenny Cameron, que le prince appelait son *joli colonel*, combattirent sous sa bannière aussi vaillamment que les plus rudes guerriers. Charles-Edouard conduisit cette vaillante troupe dans la plaine de Culloden, où elle bivouaqua rangée en bataille. La nuit suivante, il essaya de surprendre son adversaire par une attaque nocturne; mais la tentative échoua par le retard de quelques chefs appelés à y concourir. Le duc de Cumberland n'eut aucun soupçon du danger qu'il venait de courir; mais ses éclaireurs lui ayant signalé l'approche des montagnards, il se mit en marche le matin pour leur offrir la bataille, connaissant leur infériorité numérique et leur état d'épuisement. Charles-Edouard, averti de l'approche de l'ennemi au moment où il allait se mettre à table, fit aussitôt prévenir par un signal de péril 4,000 de ses highlanders répandus dans le voisinage. Ils accoururent aussitôt dans la plaine de Collden, et leur nombre s'accrut encore par l'arrivée subite des Macdonald et des Fraser; toutefois plusieurs clans manquèrent à l'armée jacobite. Le *Prétendant* n'avait guère que 6,000 hommes à opposer à 10,000; mais il n'estimait pas ses forces sur leur nombre, et, de plus, il souhaitait ardemment la bataille. Il résista même aux avis prudents de son conseil, qui lui donnait l'assurance qu'en différant de combattre il détruirait en détail cette armée anglaise témérairement égarée au milieu des sauvages highlands.

La plaine de Culloden est une vaste bruyère qui s'étend de l'ouest à l'est sur une surface presque unie, à 2 milles du rivage méridional du golfe de Moray, à 5 milles d'Inverness, et à 10 de Nairn. L'armée du *Prétendant* avait derrière elle Inverness; à droite, une chaîne de montagnes et la rivière Nairn; à gauche, la mer avec les parcs de Culloden. Lord George Murray commandait la droite, et lord John Drummond la gauche; la seconde ligne était sous les ordres du général Stapleton. Quatre pièces de canon flanquaient chaque extrémité du champ de bataille; un même

nombre de bouches à feu défendait le centre. Charles se plaça à l'arrière-garde, sur une éminence d'où il pouvait dominer le champ de bataille et diriger tous les mouvements.

Le duc de Cumberland, qui s'avancait plein de confiance dans la supériorité numérique de ses troupes, avait partagé son armée en trois divisions parallèles de quatre régiments chacune; un de ses flancs était protégé par une colonne d'artillerie, l'autre par un corps de cavalerie. Sa triple ligne était si habilement disposée que tous ses régiments étaient comme enchaînés l'un dans l'autre. Il craignait le redoutable choc des highlanders, et il avait pris ses mesures pour que, s'ils réussissaient à enfoncer sa première ligne, ils vinssent briser tous leurs efforts contre les deux autres.

À une heure de l'après-midi, les tambours firent entendre leurs roulements, les étendards flottèrent et les armes lancèrent des éclairs. En ce moment, le ciel se voila de sombres nuages, ce qui remplissait les highlanders de tristes pressentiments. Cependant ils marchèrent en colonnes serrées, mais plutôt avec l'énergie du désespoir qu'avec cet entraînement qui leur avait valu la victoire à Preston et à Falkirk. Charles-Edouard fit commencer la canonnade; malheureusement la distance avait été mal calculée, et ses boulets ne firent aucun mal aux Anglais, tandis que les leurs, mieux dirigés, ne tardèrent pas à exercer de cruels ravages dans les rangs des Highlanders. Ce fut une femme, lady Mackintosh, qui donna le premier signal de l'attaque générale; voyant tout son clan frémir de colère dans son immobilité, elle fit un geste, et l'on vit tous ses montagnards, se détachant de la première ligne, se précipiter tous ensemble sur les Anglais, à travers des tourbillons de neige et de fumée. Ils furent aussitôt suivis par plusieurs autres clans, que guidait lord George Murray. Leur formidable cri d'attaque étouffa le bruit de la mousqueterie et du canon, tandis qu'on les voyait, la tête baissée sous leur bouclier, bondir comme les vagues d'une mer irritée. Le choc fut fatal aux deux premiers rangs de l'une et de l'autre armée; ils se renversèrent mutuellement. Une décharge meurtrière du second rang des Anglais coucha le second rang des Écossais sur le premier, et se fit une barrière de ces cadavres amoncelés. Ceux qui suivaient reculèrent, étonnés, et le petit nombre qui puisa dans son désespoir le courage d'avancer ne fit qu'augmenter le nombre des morts. Après une décharge mal nourrie, les Macdonald battirent eux-mêmes en retraite à l'aile droite, et leur chef, Macdonald de Keppoch, désolé de cet abandon, se fit tuer avec son neveu en se précipitant sur les ennemis. Charles-Edouard, à la vue de ses fidèles montagnards en fuite, reporta son espoir sur les lowlands et les volontaires français; mais le premier choc avait été décisif, et il n'y avait aucun espoir de vaincre sans les highlanders, chez qui un profond découragement avait succédé à leur première impétuosité. Vainement Charles-Edouard accourut sur le champ de bataille en s'écriant : « Courage! mes amis; la victoire est encore entre nos mains. » Il n'entendit autour de lui que des cris lugubres, exprimant moins encore le désespoir que la terreur du montagnard : « Prince, hélas! Mon prince, hélas! Charles, versant des larmes de rage, semblait résigné à mourir et refusait de quitter le champ de bataille. Lord Elcho voulait tenter avec lui un dernier effort, mais les officiers irlandais les entraînaient tous deux couverts de sang et de poussière.

La déroute fut complète, mais la cavalerie anglaise ne sut point profiter de ses avantages pour envelopper l'armée jacobite, qui se partagea en deux bandes de fuyards : l'une se dirigea vers Inverness, l'autre traversa la rivière du Nairn et se dispersa dans les montagnes. Un régiment de dragons avait été chargé de couper la retraite à ces derniers, mais, saisis d'un respect involontaire pour ces redoutables vaincus, les cavaliers ouvrirent leurs rangs et les laissèrent passer en silence. Un seul officier eut la fantaisie de faire au moins un prisonnier. Le montagnard qu'il essaya d'arrêter lui fendit la tête avec sa claymore, puis s'empara de sa monture avec un impassible sang-froid et alla rejoindre ses camarades, sans qu'aucun Anglais osât lui barrer le passage. Un autre highlander, blessé et abandonné, s'était appuyé contre un mur, et là, couvert de son bouclier, il se défendait contre une troupe de dragons : il ne succomba qu'après avoir immolé treize de ses ennemis (16 avril 1746).

Le nombre des morts, dans cette journée célèbre, ne fut guère que de 300 ou 400 du côté des Anglais, et de 1,000 dans l'armée jacobite. Le duc de Cumberland déshonora sa victoire par de basses cruautés, qui lui firent donner le triste surnom de *Boucher de l'Ecosse*. On le vit parcourir le champ de bataille avec ses principaux officiers, insulter aux gémissements des mourants, et encourager ses soldats à achever les blessés. « On les voyait, dit un historien de Charles-Edouard (M. Amédée Pichot), tremper leurs mains dans les flots de sang et s'en jeter les uns aux autres les éclaboussures, comme des écoliers jouent quelquefois avec l'eau des ruisseaux. » Du bord opposé d'une rivière que le prince fugitif dut traverser à la nage à 3 milles d'Inverness, il put voir les flammes au milieu desquelles périsaient plusieurs centaines de montagnards,

qui avaient cherché un refuge dans une grange incendiée par les vainqueurs. De pareilles atrocités déshonorent non-seulement celui qui s'en est souillé, mais encore la nation qui, sans pitié pour les vaincus, ne songea qu'à tresser des couronnes à celui qui venait de traîner son nom dans le sang.

CULLU, ville de l'Afrique ancienne, dans la Numidie; c'est aujourd'hui la ville de Collo.

CUL-LUISANT s. m. Entom. Nom vulgaire du lampyre femelle ou ver luisant.

CULLUMIE s. f. (kull-lu-mi — de *Cullum*, n. pr.). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des composées, tribu des curduacées, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

CULLY, petite ville de Suisse, cant. de Vaud, sur une baie de la rive septentrionale du lac de Genève, à 10 kilom. S.-O. de Lausanne; 900 hab. Récolte de vins renommés. Dans le voisinage, découverte d'antiquités romaines.

CULM ou KULM, ville de Prusse, prov. de Prusse, à 53 kilom. S.-O. de Marienwerder, près de la Vistule; 6,000 hab. Evêché catholique fondé en 1243, mais dont la résidence a été transférée à Culmsee; école noble pour 150 cadets, créée en 1775 par Frédéric II. Fabriques de draps et de bonneteries. Fondée en 1230, cette ville reçut des lettres d'affranchissement en 1233. Devenue ville polonaise en 1434, elle échut à la Prusse lors du troisième partage de la Pologne. Ville d'Autriche, dans la Bohême, à 2 kilom. N.-E. de Toplitz, près de la frontière de la Saxe. Défaite de Vandamme les 29 et 30 août 1813 par les Russes et les Prussiens, ce qui rendit inutile la victoire de Dresde et ruina le plan de campagne de Napoléon I^{er}. V. l'article suivant.

Culm (DÉSASTRE DE). La fortune commençait à se lasser de sourire à Napoléon; ses aigles, comme l'a dit pompeusement Lacordaire, s'étonnaient de ne plus ramasser dans leurs serres puissantes que des victoires blessées à mort. Les présages funestes commençaient à se multiplier autour de lui, et ses meilleurs généraux allaient inaugurer la série de ses revers, jusqu'à ce qu'il fût frappé lui-même au cœur dans les plaines de Leipzig.

Après la victoire de Dresde, Napoléon, songeant toujours à une marche sur Berlin qui eût désorganisé la coalition, avait pris toutes ses dispositions et donné ses ordres en conséquence. Il fit donc poursuivre vivement les ennemis par Saint-Cyr, Marmont, Victor et Murat, tandis que Vandamme, embusqué à Culm ou à Toplitz, à la tête de 40,000 hommes, devait changer en un effroyable désastre la fuite des alliés. Vandamme, homme de guerre des plus distingués, plein de vigueur, d'expérience et même d'esprit, quoique de mœurs soldatesques, se lança à la poursuite des Russes dès que la réunion de ses divisions lui permit de les aborder, assaillant une de leurs colonnes entre Pirna et Peterswalde, la culbute et lui enleva 2,000 hommes. Continuant de poursuivre l'ennemi à outrance, il franchit les montagnes après lui et atteignit Culm, d'où son regard dominait un vaste bassin où les colonnes du prince Eugène de Wurtemberg et du comte Ostermann, commandant de la garde russe, commençaient à déboucher. Ces deux généraux s'arrêtèrent alors, sentant la nécessité de nous faire face afin de couvrir le chemin de Toplitz, qui était leur unique voie de salut. Vandamme eût voulu occuper ce point le premier, afin d'y arrêter les colonnes ennemies, mais il dut attendre à Culm l'arrivée du gros de ses troupes, qui n'avaient pu le suivre qu'à distance.

De leur côté les ennemis ne restaient pas oisifs : nous étions loin déjà du temps d'Austerlitz et de Friedland, où nos adversaires acceptaient une défaite comme un arrêt du destin, et se hâtaient de se mettre hors de la portée de nos coups. La passion de la résistance avait pris chez eux tous les caractères d'un patriotisme désespéré, et, à quelques lieues du théâtre de leurs plus sanglants échecs, on les voyait tout prêts à nous affronter de nouveau. Le prince Eugène de Wurtemberg et Ostermann reçurent donc l'ordre de tenir bon devant Culm, avec la promesse qu'ils allaient être renforcés. Et, en effet, plusieurs colonnes d'infanterie russe et prussienne, ainsi que le corps autrichien de Colloredo, se portèrent sur ce point.

Cependant Vandamme, quoiqu'il n'eût encore sous la main que la brigade du prince de Reuss, qui venait d'être tué, reconnut la nécessité d'arrêter les progrès de l'ennemi, qui venait de s'établir à Culm même. Il chassa les Russes de cette position, puis du village de Straden, où ils s'étaient repliés, et essaya enfin de les déloger du village de Priesten, situé sur la route de Toplitz. Mais sur ce dernier point il rencontra une opiniâtre résistance et se vit même repoussé. L'arrivée de la division Mouton-Duvernet lui permit de rétablir la face du combat et de tenter de nouveaux efforts pour couper la retraite aux alliés. Ceux-ci, de leur côté, lancèrent sur nous des masses de cavalerie que nos bataillons n'arrêtèrent qu'avec peine, débordés comme ils l'étaient de toutes parts. Vers deux heures de l'après-midi, la division Philippson entra à son tour en ligne, et nos troupes assaillirent de nouveau la position de Priesten;

mais elles furent criblées de mitraille, et le 7^e léger eût peut-être été entièrement détruit si le général de Fezensac ne fût accouru à la tête de sa brigade et ne l'eût arraché aux feux de l'ennemi.

Vandamme, reconnaissant alors l'inutilité de ces attaques partielles, prit le parti de s'établir un peu en arrière, sur la hauteur de Culm, d'où il dominait la plaine et la chaussée de Peterswalde. Les Russes crurent le moment venu de prendre l'offensive et marchèrent sur notre position. Accueillis à leur tour par un épouvantable feu d'artillerie, parti de 24 pièces mises en batterie par le général Balthus, ils regagnèrent précipitamment Priestern. Vandamme, solidement établi à Culm, ayant 52 bataillons sous sa main et 80 bouches à feu, pouvait défier tous les efforts de l'ennemi. Il attendit donc que Mortier, demeuré sur ses derrières à Pirna, vint à son secours, et que Gouvion-Saint-Cyr et Marmont, placés de l'autre côté des montagnes, les franchissent en poursuivant les alliés, qui devaient tomber par milliers entre ses mains si nos mouvements s'exécutaient bien.

Le 30 août 1813, à huit heures du matin, les tirailleurs ennemis commencèrent le feu, et, dans le premier engagement qui suivit, les cavaliers russes chargèrent bravement sur notre gauche et nous enlevèrent 3 pièces de canon. Le général Corbinau, blessé à la tête en repoussant cette attaque, dut abandonner le champ de bataille. Vandamme tira alors du centre la brigade Quoy et la porta sur sa gauche. Assaillie de tous côtés par la cavalerie ennemie, cette vaillante brigade se forma en carrés et reçut pendant une heure les charges les plus furieuses sans se rompre ni sans s'enliser, présentant le rempart de ses baïonnettes à tous les assauts. Tous les efforts de l'ennemi pour nous débordier et nous rejeter sur la chaussée de Peterswalde restèrent inutiles. « Tout à coup cependant, vers dix heures du matin, un certain tumulte se produisit sur nos derrières. On entendit des coups de fusil de tirailleurs, et le bruit de nombreuses voitures d'artillerie; on aperçut enfin des colonnes épaisses, et Vandamme plein de joie crut naturellement que c'était Mortier qui arrivait de Pirna. Vaine illusion, terrible réveil ! Il accourt et reconnaît l'uniforme des Prussiens ! C'était le général Kleist qui descendait par la chaussée de Peterswalde ! Qui donc avait pu le tirer d'un affreux péril pour le jeter ainsi sur nos derrières ? Un hasard, un heureux mouvement de désespoir. (Thiers.) » Le général prussien venait en effet d'échapper au plus éclatant désastre, et c'était le malheureux Vandamme qui allait en être la victime. Voici ce qui s'était passé.

Après la bataille de Dresde, le corps prussien de Kleist avait dû suivre la route de retraite du corps autrichien de Colloredo; mais il avait été retardé dans sa marche par un mouvement transversal de Barclay de Tolly, et les souverains alliés nourissaient à son égard les plus tristes appréhensions, car ils n'ignoraient pas que Saint-Cyr avait ordre de le poursuivre l'épée dans les reins. Ils envoyèrent donc un aide de camp prévenir Kleist du danger imminent qu'il courait, ainsi que de la présence de Vandamme à Culm, et lui laissèrent le choix de la route qu'il aurait à suivre. A cette nouvelle, Kleist assembla ses officiers; tous furent d'avis, en présence des dangers qui les menaçaient sur leurs derrières et sur leurs flancs, de gravir la montagne qui s'élevait devant eux, dussent-ils tomber au milieu du corps de Vandamme. Alors ils cherchaient à s'y faire jour à tout prix pour rejoindre le gros des alliés. Cette héroïque résolution devint leur salut, et, par un fatal corollaire, la perte de Vandamme.

Le général français ne perdit cependant point sa présence d'esprit dans une si affreuse situation. Il joua d'un coup d'œil qu'il ne lui restait qu'un seul parti à prendre, c'était d'abandonner son artillerie, de remonter la chaussée de Peterswalde et de passer lui-même sur le ventre des Prussiens. Il donna aussitôt ses ordres en conséquence. Nos divisions commencèrent leur mouvement en arrière. A cette vue, les Russes poussent de sauvages cris de joie et se précipitent en avant. Mais les divisions Mouton-Duvernet et Philippon les contiennent, des hauteurs de Culm les couvrent de mitraille, tandis qu'en arrière les divisions Quoy et de Reuss se jettent sur les Prussiens et y causent un affreux désordre. La première ligne de Kleist est ainsi renversée et son artillerie enlevée; la route va nous être ouverte si Mouton-Duvernet et Philippon arrivent pour achever la ruine des Prussiens. Mais en ce moment notre cavalerie, rompue par les charges furieuses de celle des Russes, beaucoup plus nombreuse, se rabat en désordre sur nos deux divisions et y jette une confusion inexprimable. En un instant, nos soldats se débattent et se dirigent en tumulte vers les bois. Comprenez l'impossibilité de la résistance. Balthus criblé une dernière fois les Russes de mitraille et s'échappe avec ses attelages et la division Doucet. Dans la plaine, il ne reste plus que la brigade Duhesme, dont presque tous les soldats sont tués ou pris. Enfin les généraux Vandamme et Haxo, tous deux blessés, et qui ont voulu rester les derniers au milieu du péril, sont faits prisonniers. 7,000 Français éprouvent le même sort; 6,000 environ sont tués ou blessés; 48 pièces de canon restent aux mains des ennemis.

Tels furent les résultats de cette déplorable journée de Culm, qui releva les coalisés de leur défaite récente et leur rendit l'espérance de la victoire. Sur qui en faire retomber la lourde responsabilité ? Ce n'est pas sur le malheureux Vandamme, qui avait rempli ses instructions avec bravoure et intelligence. Sans entrer dans des considérations qui ne seraient pas ici à leur place, il est impossible de ne pas faire remarquer que Gouvion-Saint-Cyr avait pour mission spéciale de suivre le corps de Kleist et de ne pas lui laisser un instant de relâche. S'il se fût conformé à cet ordre, le corps prussien, au lieu de faire retomber sur nous le désastre, eût été lui-même pris entre deux feux et totalement anéanti.

CULMBACH. Le margraviat de Brandebourg-Culmbach fut formé, en 1486, à la mort de l'électeur Albert-Achille, en faveur de son fils cadet, Sigismond. Celui-ci, mort sans lignée, le légua à son frère, le margrave Frédéric d'Anspach, d'où il passa au prince de celui-ci et à son fils; celui-ci, étant décédé sans postérité en 1557, Culmbach retourna à la maison d'Anspach.

CULMBACH ou **KULMBACH**, ville de Bavière, cercle de haute Franconie, à 24 kilom. N.-N.-O. de Bayreuth, dans une région du Richtegebirge, sur le Mein Blanc; 4,800 hab. Tanneries; brasseries dont les produits jouissent d'une réputation méritée. La ville est dominée par le château de Plassembourg, aujourd'hui maison de détention. Patrie du graveur Martin Schoen.

CULMIFÈRE adj. (kull-mi-fè-re — du lat. *culmus*, chaume; *fero*, je porte). Bot. Se dit des végétaux, tels que le blé, le roseau, et en général les graminées, dont la tige constitue un chaume; *Plantes culmifères*.

— s. f. pl. Syn. de GRAMINÉES.

CULMIGÈNE adj. (kull-mi-jè-ne — du lat. *culmus*, chaume; *genitus*, né). Bot. Qui naît et croît sur le chaume.

CULMINANCE s. f. (kull-mi-nan-se — du lat. *culmen*, faite). Point le plus élevé : *Le pignon du Trenz n'est qu'une arête détachée des CULMINANCES granitiques du Bois-des-Armes*. (Fournet.) Il Peu usité.

CULMINANT (kull-mi-nan) part. prés. du v. Culminer : *Des astres CULMINANT*.

CULMINANT, ANTE adj. (kull-mi-nan, an-te — rad. *culminer*). Astron. Se dit du point où se trouve un astre dans le ciel, quand, par l'effet du mouvement apparent du ciel, il arrive au méridien du lieu, et qu'il semble avoir atteint la plus grande hauteur au-dessus de l'horizon : *Mars va toucher bientôt à son point CULMINANT*.

— Par ext. *Point culminant*. Se dit de tout point qui se trouve le plus élevé par rapport à d'autres : *Nous nous trouvons sur le point CULMINANT du Saint-Gothard*. (Fig. Le plus haut degré possible : *Si la religion est le point CULMINANT d'un peuple en particulier, le christianisme est l'idée la plus élevée du genre humain*. (E. Quinet.)

— Antonyme. Infime.

CULMINATION s. f. (kull-mi-na-si-on — rad. *culminer*). Astron. Passage d'un astre au méridien : *Il se forme des orages quatre ou cinq heures après la CULMINATION du soleil*. (Humboldt.) *Le flux n'arrive à son maximum qu'environ trois heures après la CULMINATION de la lune*. (L. Figuier.)

— **Encycl.** Les premiers astronomes, manquant d'instruments, se bornaient presque exclusivement à l'observation des levers et des couchers du soleil, de la lune, des planètes et des étoiles. C'est Hipparque qui comprit le premier les nombreux avantages que devait présenter la préférence donnée à l'observation des points de *culmination*. Ces avantages tiennent d'abord à ce que la réfraction est d'autant moindre et d'autant plus régulière que l'astre est plus élevé au-dessus de l'horizon; en outre, à ce que les appareils destinés aux observations méridiennes devant être fixes peuvent être établis avec plus de soin, et fournir par suite des données bien plus exactes; enfin à ce que, les mouvements des astres en déclinaison étant presque insensibles lorsqu'ils passent au méridien, puisque l'arc qu'ils décrivent est alors presque horizontal, l'observation de la déclinaison peut se faire avec une grande exactitude.

On est bien souvent obligé, lorsqu'il s'agit de comètes ou d'astéroïdes, de les suivre dans toutes les positions où ils se présentent; mais on n'observe guère les autres astres qu'aux instants de leurs *culminations*.

Les étoiles circumpolaires, qui ne se couchent pas, ont deux *culminations*, qu'on désigne sous les noms de *culmination supérieure* et de *culmination inférieure*. C'est la somme des hauteurs au-dessus de l'horizon d'une étoile circumpolaire, à ses deux *culminations* corrigées de la réfraction, qui donne la hauteur du pôle en chaque poste d'observation.

CULMINER v. n. ou intr. (kull-mi-né — du lat. *culmen*, *culminis*, faite. On trouve en sanscrit *kakudant*, colline, hauteur, de *kakud*, sommet, qui se dit aussi *kakada* et *kakubh*, d'où *kakubha*, *kakuba*, élevé, éminent. L'incertitude de la forme primitive rend douteuse l'étymologie de ces termes. Il faut peut-être

séparer *kakud* de *kakubh*, et les considérer tous deux comme composés avec *ka*, combien, genre de formation assez fréquent en sanscrit. La racine *kubh*, *kumbh*, en effet, signifie couvrir, et *kakubh*, combien couvrant? donnerait un sens qui ne serait pas sans analogie avec *culminant*. Pour *kakud*, on ne pourrait recourir qu'à la racine *kud*, *kund*, rassembler, et aussi défendre, dont le *d* cédant aurait remplacé l'ancienne dentale, comme cela arrive quelquefois. Quoi qu'il en soit, à *kakudant* répond exactement le latin *cacumen*, pour *cacumen*, et comme le *d* se change parfois en *t*, il est très-probable que *culmen*, pour *culmen*, dérive de la racine). Astron. Passer, se trouver au méridien, au point culminant : *Avant peu le soleil CULMINERA*.

CULMITE s. f. (kull-mi-to — du lat. *culmus*, chaume). Bot. Genre de végétaux fossiles, présentant des tiges noueuses qui rappellent les chaumes des graminées : *Une autre sorte de tiges monocotylédones constitue le groupe que nous avons nommé CULMITE*. (Ad. Brongniart.)

— **Encycl.** Les géologues ont donné le nom de *culmites* à des tiges fossiles noueuses, présentant des anneaux transversaux qui résultent de l'insertion des feuilles, et qui sont souvent accompagnés de cicatrices indiquant la trace des bourgeons ou des racines adventives. D'autres fois, on ne trouve que les empreintes de ces tiges, qui devaient appartenir à des plantes monocotylédones, notamment à des graminées. Les *culmites* sont assez fréquentes dans les terrains tertiaires, et se trouvent, soit dans les formations marines, soit dans les dépôts lacustres. On en a découvert plusieurs aux environs de Paris; en Auvergne et en Provence, on en a trouvé qui ressemblaient à de petits bambous ou à de gros roseaux pétrifiés.

CULMSEE ou **KULMSEE**, bourg de Prusse, prov. de la Prusse occidentale, régence et à 63 kilom. S. de Marienwerder, cercle et à 20 kilom. N. de Thorn, sur le petit lac de son nom; 1,600 hab. Résidence de l'évêque de Culm. Fabriques de linages, brasseries.

CUL-NOUÉ s. m. Hortic. Variété de pomme à cidre. Il Pl. CULS-NOUÉS.

CULOT s. m. (ku-lo — rad. *cul*). Dernier éclos d'une nichée; dernier né parmi les animaux d'une même portée : *Le culot d'un nid de serins*. *Le culot d'une portée de loups*. *Chez les animaux multiples, le dernier venu de la portée s'appelle le culot*. (Maquiel.)

— Fam. Dernier né d'une famille : *Eh! pourquoi, quand on se sépare, n'échangerait-on pas quelques baisers avec le culot, parce qu'il est malheureux?* (Brill.-Sav.)

Culot d'une sainte abbesse

Et d'un prêtat respecté,

Turlupin de sa noblesse

Ne tirait point vanité.

BÉRANGER.

Il Personne reçue la dernière dans une société : *Le culot de l'Académie française*.

— Matière solide qui s'amasse au fond d'un récipient : *Il se forme un culot d'argent au fond de la cornue*. *Les vrais fumeroirs ne jettent jamais le culot de leur pipe*.

... Sans vider le brûlot,

Chargez, chargez toujours sur le même culot.

BARTHÉLEMY.

— Partie de la fronde sur laquelle on pose le projectile qu'on veut lancer.

— Archit. Ornement de chapiteau corinthien, d'où partent des volutes ou des rinceaux de feuillage.

— Artill. Fond de gargousse. Il Partie plus épaisse de la bombe, qui est opposée à la fusée, et qui a pour but d'empêcher le projectile de tomber sur la mèche. Il Sorte de capsule de tôle de fer ou de zinc, que l'on fixe à l'entrée du creux de certaines balles explosives, et qui est destinée à recevoir directement l'action des gaz de la poudre : *Les balles à culot présentent l'inconvénient de se déchirer dans le canon*. (Thioux.)

— Pyrotechn. Base sur laquelle on appuie une fusée pour la charger.

— Métall. Sorte de petit creuset dans lequel on fond l'or et l'argent.

— Techn. Partie inférieure d'une lampe d'église. Il Partie la plus basse d'un bénitier portatif. Il Support sur lequel le miroitier pose sa capsule à vif-argent. Il Plateau de terre cuite destiné à garantir le creuset de l'action trop vive du feu du fourneau. Il Entonnoir mobile dont se sert le chandelier.

— s. m. pl. Géogn. Dykes terminés en cônes ou en dômes.

CULOTTAGE s. m. (ku-lo-ta-je — rad. *culotter*). Action de culotter une pipe; résultat de cette action : *Après trois années de sérieuses études sur le CULOTTAGE, un jeune homme s'éveille un beau matin avec le titre d'avocat*. (M. Alhoy.)

CULOTTANT (ku-lo-tan) part. prés. du v. Culotter : *Je trouvais la mère CULOTTANT son enfant*. *Lucien le trouva CULOTTANT une pipe avant de se coucher*. (Balz.)

CULOTTE s. f. (ku-lo-te — rad. *cul*). Vêtement d'homme, qui prend depuis les hanches jusqu'aux genoux, et qui est divisé pour couvrir les jambes séparément : *CULOTTE de peau*. *CULOTTE de drap*. La *CULOTTE* a dis-

paru au commencement de ce siècle; elle a été remplacée par le pantalon. (Bouillet.) *Les Gaulois avaient des CULOTTES que les écrivains romains appelaient braccæ*. (Chéruel.)

Par cas fortuit, l'enfant de chœur Lucas

Avait usé l'étui du Pays-Bas :

Vous m'entendez ? Sa culotte, trop mûre,

Le trahissait par mainte découpure.

GRASSAT.

Le portrait d'un auteur tragique

Est vis-à-vis d'un mannequin;

Je vois sur la Vénus pudique

Une culotte de nankin.

DÉSAUGUÈRES.

Il On emploie souvent le pluriel pour désigner ce vêtement, à cause des deux jambes qui en font partie; on dit même, en ce sens, *une paire de culottes* : *Oter, mettre ses CULOTTES*. *La preuve que je suis philosophe, c'est que je barbote dans la boue et que j'ai des trous à mes CULOTTES*. (E. Sue.)

Oublions tout, et désormais

Donnons-nous le baiser de paix :

J'oterais mes culottes.

MARTAINVILLE.

— Abusiv. Pantalon; tout vêtement qui couvre le bas du corps, et qui est bifurqué pour les jambes : *La vraie gloire pour une nation, selon les économistes, c'est de vendre aux empires voisins plus de CULOTTES qu'on n'en achète d'eux*. (Fourier.) *Il y a des peuples qui n'ont ni pain, ni Dieu, ni CULOTTES; il n'y a pas de peuples qui n'aient point de spectacles*. (A. Karr.)

— Par ext. Homme, parce que les femmes ne portent généralement pas la culotte, au moins d'une manière ostensible : *Ah! vous croyez que c'est toujours la CULOTTE qui gouverne? merci!* (L. Reybaud.)

— Fam. Teinte noirâtre qui s'étend le long du tuyau et du fourneau d'une pipe, après un long usage :

Il étale à la fois sa couleur blanche et noire,

La culotte d'ébène et le turban d'ivoire.

BARTHÉLEMY

— Pop. Ripaille, bombance; état d'un homme qui a bu ou mangé avec excès : *Se donner une CULOTTE*.

— *Culotte de peau*. Vieux militaire qui a conservé les habitudes soldatesques.

— *Porter la culotte*. En parlant d'une femme, Avoir plus d'autorité que le mari.

— Hist. Sans-culotte. V. ce mot à son ordre alphabétique.

— Mécen. *Culottes des bouillieurs*. Tubes verticaux ou légèrement inclinés, qui font communiquer les bouillieurs avec la chaudière, dans les machines à vapeur.

— Techn. Morceau de métal creux et rond qu'on adapte à la partie inférieure de la poignée d'un pistolet. Il Demi-lisse à mailles simples, qui fait partie du métier à tisser la gaze composée. Il *Lisse à culotte*. Réunion de la lisse du fil de tour avec celle de la demi-maille.

— Boucher. Partie de la croupe de l'animal qui forme le derrière du chiot : *La CULOTTE, et plus particulièrement la pointe, produisent d'admirable bouilli*. (Grimod.) *Quand j'avais égaré mes bêtes, on me jetait pour ma peine un morceau de la CULOTTE d'un cheval mort de maladie*. (E. Sue.)

— Art culin. *Culotte de pigeon*. Moitié de pigeon qui contient le croupion.

— Jeux. Au domino et à quelques autres jeux. Perte persévérante ou considérable : *Il est arrivé qu'un étudiant, poursuivi par le guignon, s'est vu mettre sur son compte toutes les demi-tasses consommées dans le courant de la soirée par tous les habitués du café; cela s'appelle empoigner une CULOTTE*. (L. Huart.)

— Ornith. *Culotte-de-belours* ou *culotte-de-Suisse*. Nom vulgaire d'une variété de coq appelée aussi coq de HAMBOURG.

— Moll. *Culotte-de-Suisse*. Nom vulgaire d'une coquille univalve.

— Hortic. Moitié inférieure des grands pétales de l'anémone. Il *Culotte-de-chien*. Variété d'oranger. Il *Culotte-de-Suisse*. Variété de poire marquée de bandes longitudinales alternativement vertes et jaunes.

— Bot. *Culotte-de-Suisse*. Nom vulgaire de la passiflore bleue.

— **Encycl.** La *culotte* (en donnant à ce mot le sens général de vêtement bifurqué pour le bas du corps) a été connue de toute antiquité; sur les monuments grecs et romains, on voit les Troyens, les Phrygiens et autres barbares couverts d'un vêtement qui affecte tout à fait la forme de nos pantalons. Les Perses portaient des *culottes* très-semblables à nos anciens hauts-de-chausses, et que Strabon appelle des *anazyrides*. On en trouve des spécimens sur plusieurs médailles antiques. Les Grecs ne portaient ni *culottes* proprement dites, ni pantalons, comme l'attestent leurs livres et leurs monuments. Ovide dit formellement que ce vêtement des barbares était inconnu des Grecs. Longtemps les Romains ne portèrent que la tunique, qui descendait jusqu'aux genoux, et la toge, qui allait à mi-jambe; ceux qui craignaient le froid s'enveloppaient les cuisses de banderoles appelées *fasciæ crurales*.

Sous l'empire seulement, quelques Romains adoptèrent les chausses des barbares qu'ils avaient vaincus. Sur la colonne Trajane, on

voit des officiers et des soldats qui ont des culottes descendant jusqu'aux genoux. Héro-dien dit que, lorsque Garacalla fut assassiné par Marcialis, il avait défilé ses chausses, dans l'intention de satisfaire à un besoin pressant. Dans les bains publics, on portait des caleçons, comme l'atteste l'épigramme où Martial conseille à Chioné de mettre son caleçon sur sa figure, plutôt que partout ailleurs.

Quant à nos aïeux, tout le monde sait qu'ils faisaient usage de *culottes*. La Gaulo Narbonnaise avait été nommée *Gallia braccata*, à cause des longues braies portées par ses habitants. Quand l'armure de mailles fit disparaître la *culotte*, celle-ci devint l'apanage des gens du peuple. Son nom, d'ailleurs, fut soumis à de nombreuses vicissitudes, selon que les canons ou jambes s'allongeaient ou se raccourcissaient. On l'appela d'abord *grègue*, puis *chausse à trousses*. La grègue, c'est-à-dire la *culotte à la grecque*, fut une sorte de *culotte* de peau qui servait de doublure aux cuis-sards. Elle ne différait guère du pantalon actuel qu'en ce qu'elle comprenait deux parties distinctes : les chausses ou le caleçon, et le haut-de-chausses. Les *culottes à la suisse* se nommaient *sarabelles*. Ce ne fut que sous Louis XIV que la partie du vêtement qui nous occupe prit le nom de *culotte*. Elle était dès lors à bouclette et à jarretières, et elle devint une pièce de l'uniforme des hommes de pied. Au XVIII^e siècle, des règlements militaires spéciaux exigèrent que la *culotte* fût faite d'une aune et un douzième de tricot, qu'elle fût doublée de toile, coupée à pont-levis, montant assez haut pour que la ceinture emboltât les hanches, et qu'elle durât une année. Mais, au lieu d'employer aux *culottes* les quantités d'étoffe voulues, on les fit tellement étroites que, dans les anciens règlements d'infanterie, il fallait, quand la *culotte* était neuve, que deux soldats aidassent un troisième à se culotter, en le tenant suspendu par la ceinture jusqu'à ce que ses genoux pussent passer les canons. Suivant l'usage alors admis, les sergents avaient la permission de faire teindre en noir la *culotte* qui en était à sa seconde année de service. En 1792, on autorisa les soldats à porter la *culotte* de toile blanche en été. Ce ne fut que dans les premières années du XIX^e siècle que la *culotte* cessa de faire partie de l'uniforme des soldats d'infanterie. Le décret du 25 août 1806 la mentionne encore comme effet d'habillement, et elle fut définitivement abolie le 19 janvier 1812. Cependant elle fut maintenue pour la cavalerie et pour les officiers généraux de l'armée, qui continuèrent à porter la *culotte* de peau.

Comme vêtement civil, nous voyons la *culotte* représentée dans les manuscrits, sur les vitraux et les tapisseries du moyen âge; elle y est généralement de la même étoffe que les bas des personnages. Sous Louis XII, la *culotte* n'avait pas de poches. Sous Charles IX, elle ne venait qu'au tiers de la cuisse. Sous Henri III, elle couvrait complètement les cuisses jusqu'au-dessous du genou. Elle était, sous Henri IV, très-courte, large et sans boutons. Louis XIII mit les *culottes* bouffantes à la mode. Sous Louis XIV, elle fut ornée d'une profusion de rubans et de canons d'étoffe attachés au bas. Sous Louis XV, la *culotte* se portait serrée au-dessous du genou par une boucle d'or ou d'acier. Sous Louis XVI, elle était tantôt noire, tantôt d'une couleur qui tranchait avec celle de l'habit, et elle ne s'élevait guère qu'au niveau des hanches. Les bretelles n'étaient pas encore connues, une boucle servait à serrer la ceinture de la *culotte*, pour la soutenir. L'ancienne gouttière fut jugée indécente, et on la remplaça par le pont-levis, qui se levait et se rabattait à volonté. La *culotte* se terminait alors au bas du genou, par un galon d'or ou de soie, et se fixait par une petite patte introduite dans une boucle d'or, d'argent ou d'acier bruni. Les bas, ne se fixant plus extérieurement au-dessus du genou, comme sous le règne précédent, mon-taient sous la gouttière de la *culotte*, dont la patte faisait office de jarretière. La *culotte* de velours était, pour la petite bourgeoisie, un luxe dont elle se montrait fière, et la chanson de *M. et Mme Denis* nous montre le cas qu'on en faisait :

Ma culotte de velours
Que je regrette toujours !

Sous la Révolution, des citoyens quelque peu déguenillés ayant été traités de *sans-culottes*, ils relevèrent le mot et l'adoptèrent fièrement. Ce fut à peu près le signal de l'abandon de la *culotte*, que le pantalon remplaça bientôt, non sans peine, il est vrai. Cependant, quand Napoléon eut substitué, dans l'habillement de ses troupes, le pantalon à la *culotte*, les bourgeois renoncèrent à leur tour à la *culotte*, et lorsqu'on vit, en 1815, les émigrés rentrer en France avec leurs *culottes* chamarrées, on les trouva ridicules; le peuple les appela *voligeurs de Louis XVI*, et bientôt quelques obstinés partisans de l'ancien régime osèrent seuls se montrer en *culottes*, pour protester par leur costume contre les idées nouvelles. Sous Charles X, le nombre de ces récalcitrants était fort diminué. Enfin, quand vint le règne de Louis-Philippe, la *culotte* était absolument abandonnée, au moins comme costume ordinaire; car elle n'a pas encore cessé de figurer dans le costume de cour, non plus que dans la livrée. Huissiers, valets

portent la *culotte* dans les jours de cérémonie ou de grande tenue. Aujourd'hui encore, la *culotte* noire est de rigueur aux bals de la cour; mais c'est là seulement qu'on la retrouve dans le costume civil. Aux bals de la préfecture et des ministères, les invités sont reçus en pantalon noir.

On sait qu'en Angleterre la *culotte* est un vêtement dont on ne prononce jamais le nom, surtout devant les dames, qui s'en trouvaient très-choquées. L'histoire de ce pays contient d'ailleurs deux épisodes assez curieux, relatifs à cette partie du vêtement de l'homme. Lorsque la maison de Hanovre régna sur l'Ecosse, elle imagina de rendre un édit qui contraignait les Ecossais à porter la *culotte*. Les Ecossais furent bien obligés d'obéir; mais ils éludèrent l'ordonnance en portant les *culottes* au bout d'un bâton. Le second fait est celui du bill des *culottes*, qui avait pour but de faire porter ce vêtement aux milices américaines, ce qui donna lieu à de grandes contestations. Le bill fut rejeté. La prudence des Anglaises ne leur est pas exclusivement propre. Une dame de la cour de Louis XVI avait fait vœu de ne jamais prononcer le mot *culotte*, ce qui la mit un jour dans un singulier embarras. Le baron de Besenval avait dit devant elle, à un de ses amis qui arrivait à Versailles après une absence de six mois : « Je vais vous mettre au courant : ayez un habit puce, une veste puce, une *culotte* puce, et présentez-vous avec confiance. Voilà tout ce qu'il faut aujourd'hui pour réussir à la cour. » Cette plaisanterie eut du succès. Voulant, le lendemain, la conter, la grande dame en question s'engagea étourdiment dans ce récit; arrivée au mot fatal *culotte*, elle s'arrêta tout à coup, après en avoir prononcé la première syllabe. La réticence parut plus gaie que l'histoire. La dame rougit, s'embarrassa, ne put aller plus loin. Un des assistants, M. d'Osmond, connu alors par sa bonhomie et ses distractions, dit en la regardant d'un air étonné, et comme pour venir à son secours : « Mais cela n'a rien d'extraordinaire; apparemment que Madame attache à ce mot une idée particulière. » Point du tout, reprit qu'il n'y avait rien. Madame n'en peut détacher une idée générale très-naturelle. Et toute la compagnie de rire. La confusion de la dame fut extrême. Il eût mieux valu assurément avoir moins de prudence et conter tout bonnement une chose si simple.

Culotte (SOCIÉTÉ DE LA), société de plaisir de la première moitié du XVIII^e siècle. Les statuts en ont été publiés en 1724. Ils avaient été rédigés par le frère Béquillard, qui excellait sans doute dans l'art de se donner une ou plusieurs *culottes*.

CULOTTÉ, ÊE (ku-lo-té) part. passé du v. *Culotter*. Qui porte une culotte; qui a une culotte : *Homme, enfant culotté*.

Le grand saint-Eloi
Lui dit : O mon roi,
Votre Majesté
Est mal culotté.

(Vieille chanson.)

— Fam. Se dit d'une pipe dont le fourneau et le tuyau sont couverts d'une teinte noirâtre : *Une pipe culottée est une pipe précieuse pour un fumeur*. (Balz.)

— Par ext. Se dit d'un objet qui a la couleur noirâtre d'une pipe culottée : *Ne cherchez pas là des teintes fanées et culottées, les nuances de bistre et de vieille pipe qu'un peintre pourrait espérer*. (Th. Gaut.) *Le sang sèche à l'air, brunit l'acier, et ça fait ce que j'appelle une épée de combat culottée*. (E. Sue.)

— Pop. Aguerri, bronzé, devenu insensible : *Il ne craint plus les reproches, il est culotté*. Autrefois, rien qu'un cigare me mettait dans tous mes états; mais à présent je suis culotté. (Gavarni.)

— Hist. *Gaule culottée*, Expression familière par laquelle on a traduit l'expression latine *Gallia braccata*, Gaule à braies : *La partie lyonnaise de la Gaule était appelée la Gaule culottée; par conséquent le reste de la Gaule, jusqu'aux bords du Rhin, était la Gaule non culottée*. (Fabre d'Églantine.)

— Ornith. Se dit des oiseaux, lorsque les plumes de leurs cuisses sont allongées et pendantes.

CULOTTER v. a. ou tr. (ku-lo-té — rad. *culotte*). Mettre une culotte à : *Culotter un enfant*.

— Fournir des culottes, des vêtements à : *Le tailleur qui me culotte. Je me crois destiné à tout autre chose qu'à coiffer et à culotter le genre humain*. (L. Reybaud.)

— Absol. Confectionner des culottes, des pantalons : *Votre tailleur culotte mieux que le mien*.

— Fam. *Culotter une pipe*, En noircir le tuyau et le fourneau en fumant longtemps dedans : *M. de Girardin a usé plus de plumes que M. Flocon n'a culotté de pipes*. (E. de Gir.)

Se culotter v. pr. Mettre sa culotte : *Je me culotte, et je pars*.

— Devenir culotté, en parlant d'une pipe : *Cette terre ne se culotte pas bien. Ma pipe commence à se culotter. Les fourneaux de pipes turques ne se culottent pas comme les pipes françaises*. (Th. Gaut.)

— Fam. S'aguerri, s'endurcir, s'habituer : *J'avais peur de ces gens-là, mais je commence à me culotter*.

— Pop. Se donner une culotte; faire une bombance; ripailler; s'enivrer.

CULOTTEUR s. m. (ku-lo-teur — rad. *culotter*). Celui qui culotte des pipes : *Sa queue se forme de tout ce qu'il y a de fainéants coureurs d'estaminets, de tapageurs, de brailards, de vauriens, de culotteurs de pipes*. (A. Karr.)

CULOTTIER, IÈRE s. (ku-lo-tié, ière — rad. *culotte*). Celui, celle qui confectionne des culottes, des pantalons : *Un habile culottier. Une bonne culottière. Elle travaillait pour les culottiers; elle cousait les culottes de peau, les bretelles, les ceintures*. (Balz.)

C'est la feuille ingénue où monsieur de Suttieres Par son style auvergnot charme les culottières.

TH. DE BANVILLE.

— Adjectiv. : *Un ouvrier culottier*.

CULOTTIN s. m. (ku-lo-tain — rad. *culotte*). Sorte de culotte très-étroite. « Vieux mot.

— Fam. Enfant nouvellement culotté : *Un petit culottin*.

CULP s. f. (kulp — lat. *culpa*, même sens). Faute. « Vieux mot.

CULPABILITÉ s. f. (kull-pa-bi-lité — du lat. *culpabilis*, coupable). État de celui qui a commis un crime ou une faute : *Avoir des preuves de la culpabilité. Un juge doit avoir une certaine latitude pour constater les diverses nuances de la culpabilité d'un accusé*. (La Presse.) *Tout législateur doit considérer les passions comme une atténuation de la culpabilité dans une multitude de cas*. (Bélouin.) « Caractère d'une action coupable : *La culpabilité d'un acte. Peu usité en ce sens*.

— Antonyme. Innocence.

CULPEU s. m. (kull-peu). Mamm. Espèce de carnassier du genre chien, qui habite le Chili.

— Encycl. Le *culpeu* est un peu plus gros que le renard, auquel il ressemble par les formes et le pelage; il se rapproche du chien domestique par sa queue à poils ras. Sa voix aussi ressemble à l'aboiement d'un chien de moyenne taille. Cet animal habite l'Amérique méridionale, et particulièrement le Chili. Il se creuse des terriers, comme le renard. Toujours affamé, le *culpeu* est maigre, et guette les lapins, les mulots, les oiseaux et autres petits animaux. Il se laisse approcher de très-près par les hommes, et se défend vigoureusement contre les chiens. On l'appelle aussi *chien antarctique*.

CULROSS, bourg d'Ecosse, comté et à 41 kilom. S. de Perth, avec un petit port sur l'estuaire du Forth; 1,686 hab. Exportation de houille autrefois considérable. Aux environs, qui furent les témoins, dit-on, du meurtre de lady Macduff et de ses enfants, se voient les ruines d'une abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1217, par Malcolm, comte de Fife.

CUL-ROUGE s. m. Argot. Soldat de la ligne, ainsi appelé par plaisanterie à cause de la couleur de son pantalon.

— Ornith. Nom vulgaire de l'épiche : *Pourquoi donner le nom de cul-rouge à l'épiche?* (Volt.)

CUL-ROUSSELET s. m. Ornith. Nom vulgaire du rossignol de murailles.

CUL-ROUSSET s. m. Ornith. Nom donné par Buffon à l'emberze des prairies ou bruant du Canada. « Nom vulgaire de la sylvie suédoise.

CUL-ROUX s. m. Ornith. Nom vulgaire d'une espèce de fauvette.

CULTE s. m. (kull-te — lat. *cultus*; de *colere*, honorer). Hommage religieux rendu à Dieu ou à certaines créatures que l'on considère comme jouissant de quelque pouvoir surnaturel : *Le culte des faux dieux. Le culte des anges et des saints. L'idolâtrie rendait à la créature le culte que le Créateur s'était réservé à lui seul*. (Mass.) *Le vrai culte est celui qui explique le mieux la nature de la divinité et de l'homme*. (Chateaub.) *Dans ses rapports avec les actes, la religion prend le nom de culte*. (Lamenn.) *De véritables danses ont été anciennement introduites dans le culte chrétien, et s'y conservent encore en quelques pays*. (Lamenn.) *L'homme se fait des dieux semblables à lui, pour pouvoir leur offrir un culte analogue à ses mauvais penchants*. (Vinet.) *Le sentiment religieux, considéré dans ses manifestations extérieures, s'appelle le culte*. (Saisset.) *Point de culte sans mystère*. (Lacretelle.) *Le culte extérieur est à la religion ce que la parole est à la pensée*. (Rendu.) *L'homme ne trouve dans les objets de son culte que ce qu'il y met*. (E. Renan.) *La prédication est le premier acte du culte est le sacrifice*. (Pelletan.) *Le culte le plus agréable à Dieu, c'est l'amour du prochain*. (A. Martin.) *Le culte n'est que l'amour de Dieu exprimé par des actes*. (J. Simon.)

Un culte sans amour est un stérile hommage; L'honneur qu'on doit à Dieu n'admet point de partage.

L. RACINE.

— Par ext. Religion, ensemble des dogmes et des pratiques propres à une association re-

ligieuse : *Culte catholique. Culte réformé. Culte israélite. Liberté des cultes. S'il y avait un culte nécessaire, Dieu nous l'aurait donné à tous lui-même, comme il a donné à tous deux yeux, une bouche; les principes de la raison universelle sont communs à toutes les nations*. (Volt.) *Il faut une croyance religieuse, il faut un culte à toute association humaine*. (Thiers.) *Il est clair que la liberté du culte n'est qu'une forme de la liberté de conscience*. (Laboulaye.) *Dans un pays où le gouvernement protège tous les cultes, tous les cultes sont bien malades*. (A. Guyard.) *Tous les cultes ont leurs bourreaux*. (A. Martin.)

Quittez donc votre culte. — Abandonnez le vôtre.

C. DELAVIGNE.

Chacun prie à son gré le Dieu de l'univers : Je lui laisse à juger tous les cultes divers.

VIENNET.

Les cierges allumés ont beau luire à l'église, Au culte des chrétiens on vit indifférent.

A. BARBIER.

Hors le culte éternel, vingt cultes différents Ont passé ! Cherchez-les dans les cendres de Rome.

LAMARTINE.

C'est par des actions et non par des prières Que Dieu laisse fléchir ses jugements sévères; Et si je connais bien ce Dieu, mon seul appui, Les cultes différents sont égaux devant lui.

CHÉNIER.

— Fig. Admiration ou ardeur passionnée; vénération profonde : *Le culte du passé. Le culte des muses. Le culte du plaisir. Le culte des morts. La France est un trop noble pays pour inaugurer chez elle le culte de la farce*. (Napoléon I^{er}.) *À l'égard des princes, je dirais comme les protestants pour un plus haut maître : le service sans le culte*. (Mme Swetchine.) *Le culte des passions hérite de tout ce qu'on ôte au culte des sacrifices*. (De Cusine.) *On a trop recommandé aux hommes le culte exclusif de leurs intérêts matériels*. (Dupin.) *Le culte de la tradition et de l'histoire l'a emporté partout en Angleterre sur l'esprit de secte et de parti*. (Montalemb.) *La religion de notre temps, c'est le culte de la propriété*. (E. Alaux.) *Les rois ne sont pas élevés dans le culte de la reconnaissance*. (Mme E. de Gir.) *La philosophie est le culte des idées*. (V. Cousin.) *La paix est devenue l'objet du culte des peuples civilisés*. (Mich. Chev.) *Le culte privé des morts est ce qu'il y a de plus doux, de plus triste et de plus constant*. (E. Littré.) *La femme est trop semblable à l'homme pour qu'on lui adresse un culte*. (A. Karr.) *L'ignorance est une des conditions du culte du passé*. (E. Scherer.)

— *Ministre du culte*, Prêtre, personne consacrée au service du culte public.

— Théol. *Culte intérieur*, Adoration qui ne se manifeste par aucun signe extérieur, qui a son siège dans la conscience : *Le vrai culte, le culte essentiel est tout intérieur*. (Lamenn.) « *Culte domestique*, Actes religieux faits en commun, dans l'intérieur d'une famille, avec l'intention d'honorer la divinité. « *Culte public*, Cérémonies religieuses accomplies dans un lieu public : *Un culte public est nécessaire pour l'édification des fidèles; il croît dans chacun, par une sorte d'influence mutuelle, la force du sentiment religieux*. (Bouillet.) « *Culte de l'âme*, Hommage de vénération rendu aux saints ou aux autres créatures qui jouissent d'un pouvoir surnaturel, comme les anges. « *Culte d'hyperdulia*, Culte dont on honore la vierge Marie, et qui est d'un ordre plus élevé que celui qu'on accorde aux autres saints. « *Culte de latrie*, Culte exclusivement réservé à la divinité. V. LATRIE.

— Encycl. Philos. I. LE CULTE DANS LA RELIGION DITE NATURELLE. Quand on lit les ouvrages des déistes rationalistes, des partisans de la religion dite naturelle, on est frappé de ce fait que, sur la nécessité du culte en général, ils parlent le même langage que les théologiens, que Fénelon, par exemple. C'est qu'ils ont les mêmes idées générales que les théologiens sur l'existence et les attributs de Dieu, sur les rapports de Dieu avec l'homme, sur l'existence et les attributs de l'âme humaine; c'est qu'ils accordent la valeur et la certitude d'une science à ce qu'on appelle la théologie ou la théodicée naturelle; c'est que leur méthode de raisonner et de philosopher sur ces matières ne diffère en rien de celle de Fénelon et de Bossuet. Dans son livre de la *Religion naturelle*, M. Jules Simon professe que nous devons voir dans le culte un juste hommage rendu par la créature à son créateur. L'amour et l'admiration, dit-il, comme tous les sentiments, ne sont pas toujours légitimes; mais ils le sont toutes les fois que leur objet est vraiment beau et vraiment aimable, et une âme bien réglée est celle qui mesure son amour sur les perfections de l'objet aimé. Aimer et admirer ainsi, c'est être dans la voie droite; c'est employer régulièrement et pour une juste fin les facultés de son esprit et de son cœur. De tels sentiments accroissent nos forces, loin de les épuiser. Mais pourquoi un être créé est-il aimable, sinon parce qu'il exprime moins imparfaitement que les autres êtres la perfection divine? Tout ce qui est bon et aimable au-dessous de Dieu ne l'est que d'une beauté indirecte et irrégulière. Lui seul est le vrai, le beau et le bien par essence. Savoir l'aimer par-dessus toutes choses est le plus grand de tous nos bonheurs. Une autre cause encore que la perfection de Dieu doit

nous porter à l'aimer, c'est qu'il est notre bienfaiteur, notre soutien et notre espérance. Nous aimons l'homme qui nous a tirés du péril, celui qui nous a éclairés sur le devoir, la mère qui nous a nourris de son lait, le père qui a veillé sur nous avec une vigilante inquiétude, et qui, pendant la moitié de sa vie, a travaillé sans relâche pour assurer notre bien-être. Il faut donc aimer Dieu, qui nous a donné la vie elle-même, avec tout ce qui la fait aimer et tout ce qui la fait supporter. Il faut le bénir pour nous avoir créés et pour nous, avoir donné une intelligence capable de le connaître et de l'aimer. Il faut le bénir pour nous avoir faits libres et pour nous avoir imposé le joug salutaire du devoir. Ce n'est pas seulement de l'ingratitude, c'est de la déraison, que d'être reconnaissant envers une créature et de ne pas l'être envers Dieu, puisque tout le bien qu'on nous fait vient de lui. C'est lui qui, par sa volonté ou par ses lois, qui ne sont que la formule humaine de sa volonté, soutient et protège la vie qu'il nous a donnée. Nous vivons, nous agissons, nous pensons sous sa main. Nous jouissons du bien par sa bonté, nous souffrons le mal par notre faute. Il a tout disposé dès l'origine pour que nous trouvions partout le remède à côté du mal. Il ne nous a pas faits pour cette terre, mais pour un monde invisible, dont nous ne pouvons encore comprendre les délices. Ou il faut arracher du cœur de l'homme tous les sentiments qui l'ennoblissent et l'épurent, ou il faut les unir tous ensemble dans un sentiment d'amour et d'adoration pour le Créateur. Voilà la nécessité du culte démontrée. Car l'amour est le commencement du culte; ou, pour parler plus justement, le culte n'est que l'amour de Dieu exprimé par des actes. Or, s'il est juste et nécessaire d'exprimer un amour légitime, il en résulte que le culte est un hommage que nous ne saurions refuser à Dieu.

Mais l'accomplissement du devoir ne peut-il être considéré comme un moyen suffisant d'exprimer l'amour et la reconnaissance que Dieu nous inspire? M. Jules Simon ne le pense pas. On peut, dit-il, avoir plusieurs raisons de se bien conduire, et, lors même qu'entre autres motifs on se propose d'honorer Dieu par sa conduite, il est nécessaire qu'on en avertisse les autres hommes par des signes extérieurs qui ne leur permettent pas de s'y méprendre. Regardons-nous dans le monde comme un enfant dans la maison de son père. Témignons d'abord notre respect et notre reconnaissance par une conduite exemplaire, par une soumission sans réserve; mais ne nous croyons pas quittes de tous nos devoirs, si nous ne saisissons, si nous ne cherchons toutes les occasions d'exprimer nos sentiments par notre attitude et par nos paroles. »

A cette objection, que Dieu n'a pas besoin de notre culte, M. Jules Simon répond, comme les théologiens, que la perfection de Dieu ne nous dispense pas de nos devoirs; que, lorsque notre bienfaiteur est tellement au-dessus de nous que nous ne pouvons rien ni pour sa gloire ni pour son bonheur, nous n'en sommes pas moins tenus à exprimer notre reconnaissance; qu'il est impossible d'admettre que Dieu soit indifférent à notre culte et à notre amour, quand nous savons qu'il se réjouit de nos vertus, et qu'il nous aime en proportion de nos mérites. M. J. Simon ajoute que ce qu'il faut ici considérer principalement, ce n'est pas le droit que Dieu a d'être adoré, mais le besoin que nous avons d'adorer Dieu. « Ce besoin est si réel, dit-il, que c'est lui qui jette une sorte de discrédit public sur toute philosophie dont les principes détruisent la possibilité du culte et de la prière. On sent instinctivement qu'une philosophie sans Dieu, ou dont le Dieu ne nous entend pas, n'a pas de raison d'être. Elle nous refuse ce que nous lui demandons avant toute autre chose. » M. Jules Simon entend qu'on laisse à la prière une grande place dans la vie; il en parle en véritable prédicateur. « Si notre nature est faite pour souffrir, dit-il, elle est faite aussi pour se plaindre à Dieu de sa souffrance, et pour trouver dans cette plainte un soulagement, un encouragement. Par la prière, la solitude est adoucie, ou plutôt elle est détruite: au moment où le monde nous abandonne et nous fuit, nous nous retrouvons en présence du seul ami qui ne trompe jamais, de celui dont le nom est la justice! La prière n'est pas seulement une ressource dans la souffrance; elle est un préservatif contre la faute... Quelque abâtue que soit une âme, il y a quelque part en elle tout un ensemble de souvenirs touchants et vivifiants que ce grand nom de Dieu réveille; et tout médecin des âmes sait que la guérison est possible, dès que le malade a consenti à prier. »

L'auteur du *Devoir et de la Religion naturelle* se heurte ici à la difficulté de concilier un culte, quelle qu'en soit la nature, ou même la prière, qui est l'acte le plus simple du culte, avec l'immuable et infinie sagesse de Dieu; et force lui est bien de constater cette difficulté. « Si l'on pouvait, dit-il, se représenter Dieu comme un père incessamment occupé du bonheur de chacun de ses enfants, jouissant de leurs joies et souffrant de leurs peines, attentif à leurs besoins de chaque jour et modifiant, pour y pourvoir, les lois générales, capable même de se laisser émouvoir par une prière plus fervente et d'accorder à une sollicitation persévérante un don

qu'il était dans ses desseins et dans sa sagesse de refuser, la prière serait à la fois possible, utile, efficace. Mais dans ce tableau si touchant de la sollicitude divine, beaucoup de traits sont en dehors de la vérité. Ils ne rapprochent Dieu de nous qu'à la condition de le dégrader. Dès qu'on réfléchit sur sa perfection, il devient impossible d'admettre qu'il puisse changer quelque chose à ce qu'il a voulu, et que ce changement puisse avoir pour cause les intercessions d'un être aussi frivole, aussi imprévoyant que l'homme. On a beau chercher une issue: si Dieu modifie sa volonté, il n'est pas immuable, il n'est pas toujours égal et semblable à lui-même. Ce Dieu, si bon en apparence, n'est qu'un ouvrier imparfait, dont l'œuvre a besoin à chaque instant d'être réparée, et qui nécessairement la répare mal, s'il écoute toutes nos prières insensées et contradictoires. En vain dira-t-on qu'il ne cède à nos prières que quand elles sont raisonnables; c'est se payer de mots, car elles ne sont raisonnables que quand elles sont conformes à sa volonté, et cela revient à dire qu'il ne nous écoute jamais. Ainsi Dieu est immuable. Il ne modifie jamais ses desseins, et nos prières ne peuvent le détourner de son ordre. Nous nous trouvons entre deux vérités qui semblent se contredire: l'une, c'est que la prière est pour nous un devoir et un besoin; l'autre, c'est que la prière est inutile, inouïssante, impossible. »

M. Jules Simon fait, pour résoudre cette antinomie, d'assez pitoyables efforts. Il commence par remarquer que la prière peut être autre chose qu'une demande. Elle peut et doit être fréquemment une action de grâces. En ce sens, elle ne présente aucune difficulté. Prier, c'est d'abord et avant tout adorer. Le premier objet du culte est la gloire de Dieu; les besoins de l'homme ne viennent qu'au second rang. La prière a d'ailleurs de l'efficacité par elle-même, sans aucune intervention de Dieu. Qu'est-ce que prier, sinon penser à Dieu, à la gloire, à la bonté, à la perfection de Dieu? Et n'est-ce pas là une aspiration sanctifiante par elle-même? Mais enfin il est impossible de dépouiller la prière de son caractère de demande, sans la dénaturer et sans l'appauvrir. Selon M. Simon, la prière-demande peut être conservée; mais elle doit cesser de s'appliquer aux biens temporels; son objet doit devenir purement spirituel et moral. « Si nous ne crions au ciel ni pour la peine ni pour le travail, quelle est donc la prière légitime? Nous pouvons demander la force, la résignation, la vertu; le bien de l'âme, non celui du corps; ce qui est de notre destinée, et non la qui ne touche qu'à notre épreuve. Voilà la vraie prière, la seule permise. Nous ne dirons pas: *Mon Dieu, fais pousser mes épis*; mais nous dirons: *Mon Dieu, donne-moi le courage de semer*; ou: *Console-moi de n'avoir pas récolté*. Nous ne dirons pas: *Mon Dieu, fais-moi gagner mon procès*; mais: *Mon Dieu, fais que le procès soit gagné par celui qui a la cause juste, et si je dois perdre, fais que je supporte le malheur en homme*. »

Pour montrer le néant de la distinction faite par M. Jules Simon, il n'est pas nécessaire de sortir du point de vue déiste. Il suffit de remarquer, avec M. Larroque, que Dieu a soumis l'ordre psychologique et moral, aussi bien que l'ordre physique, à des lois générales qui sont l'expression de sa parfaite sagesse. Pourquoi Dieu changerait-il les unes plutôt que les autres au gré de nos aveugles desirs? Pourquoi serait-il plus déraisonnable de lui demander le changement des unes que celui des autres? Demander à Dieu le courage de semer et la résignation à une mauvaise récolte ou à la perte d'un procès, c'est lui demander de faire notre œuvre propre, celle qu'il attend de nous, pour laquelle il nous a pourvus de moyens suffisants et qui est la source de nos mérites. Lui demander de faire que le procès soit gagné par celui qui a la cause juste, c'est lui demander ou de venir siéger à la place du juge, qu'il a d'ont de raison pour qu'il rende de bons jugements, ou de prononcer par la bouche de ce juge une sentence dont celui-ci n'aurait pas conscience, ou qui lui serait imposée par une force surnaturelle, ce qui serait un miracle non moins grand que ceux que M. Jules Simon ne veut pas qu'on sollicite. Quand un pauvre paysan, qui a arrosé son champ de ses sueurs, prie Dieu de faire pousser ses épis, l'ignorance ou ses instituteurs religieux et politiques l'ont laissé jusqu'à ce jour peut lui servir d'excuse; il se trompe sans contredit, mais il ne se trompe pas plus qu'un penseur de profession qui demande à Dieu de le rendre courageux, résigné et vertueux. Si Dieu daignait leur répondre, il me semble l'entendre dire au premier: « Après que tu as fait tes labours et tes semailles, c'est moi en effet qui fais croître tes épis, mais par des lois générales qui n'ont pas été établies pour toi seul. Je le fais sans ta prière, et si je ne le fais pas toujours à ton gré, j'ai pour cela des raisons qui peuvent se dérober à ta vue, mais que tu n'en dois pas croire moins sages ni moins inflexibles. » Il me semble surtout l'entendre dire au second, en termes plus sévères: « Tu viens me demander ce que je t'ai donné, ou me prier de te conférer directement ce que je t'ai fait capable d'acquiescer et que j'exige que tu acquiesces! Ne vois-tu donc pas que les choses sont ordonnées de telle sorte, que les vertus que tu me demandes ne peuvent te venir que de la puissance de volonté dont je t'ai doué, et qu'ainsi tu les au-

ras quand tu voudras? Philosophe, étudie mieux les conditions de l'ordre moral où je t'ai placé, et comprends mieux ta charge de les faire connaître aux autres hommes. » Dans un des dialogues de Platon, Socrate recommande à Alcibiade cette prière d'un poète: « Souverain Jupiter, donne-nous ce qui est bon, soit que nous t'en priions, soit que nous ne le désirions même pas, et éloigne de nous ce qui est mauvais, lors même que nous te le demanderions. » Au premier abord, cette courte prière, que cite M. Simon, sans en apercevoir le vice, semble bien supérieure à celle dont les païens et les chrétiens ont importuné et importunent encore les puissances célestes; mais elle a le défaut de se contredire dans les termes mêmes: en effet, elle dit à Dieu qu'il ne doit ni rendre nécessaires ceux de nos vœux qui ont le bien pour objet, ni exaucer ceux qui ont pour objet le mal. Or cela revient à dire qu'il ne faut rien lui demander, et qu'ainsi la prière, considérée en tant que demande, est au moins inutile dans tous les cas, et quelquefois même coupable.

Ces réflexions ont conduit M. Larroque et les déistes rationalistes de notre temps à rejeter absolument du culte rendu à Dieu toute demande de faveurs spirituelles comme de biens temporels. M. Larroque déclare que le mot *prière*, signifiant demande, est un terme impropre pour exprimer l'hommage que nous devons au Créateur. Cet hommage doit consister purement et simplement en une expression d'adoration et de soumission. M. Larroque expose comment on doit, selon lui, entendre l'adoration et la soumission. L'adoration n'est pas autre chose que l'acte de l'esprit par lequel on reconnaît Dieu comme la cause suprême et parfaite. L'adoration comporte l'amour et la reconnaissance. L'amour de Dieu ne doit pas ressembler au sentiment que nous éprouvons pour quelque bien fini et passager, et qui se résout le plus communément en pur égoïsme. Nous devons être pénétrés de reconnaissance envers Dieu, et pour le but glorieux proposé à notre existence, et pour les biens de ce monde dont la somme, comparée à celle des maux, n'est pas aussi petite qu'on se flatte et qu'on s'habitue à le penser. Quant à la soumission du déiste, comme elle n'a pour objet que les choses inévitables sur lesquelles notre liberté n'a aucune action à exercer, elle ne sera ni abrutissante comme le fatalisme païen et oriental, ni énervante comme le demi-fatalisme qui sort forcément des doctrines chrétiennes sur la prédestination et la grâce efficace.

Pas plus que M. Jules Simon, M. Larroque n'admet qu'on doive se borner au culte intérieur. Il est vrai que le culte extérieur n'a pas de valeur par lui-même et qu'il serait inutile si nous étions entièrement dépourvus des sens; mais telle n'est pas notre condition dans la vie présente. Le sentiment religieux, qui est un des plus vifs de notre nature, doit nécessairement se manifester sous quelques formes sensibles: de là inévitablement un culte extérieur, ayant d'ailleurs ce bon effet de rappeler de temps en temps à notre esprit, distrahit par les nécessités de la vie matérielle, les grandes vérités qui doivent être la règle de notre conduite morale. Ainsi des formules d'adoration et de soumission doivent entrer dans le culte de la religion naturelle. « Des actes intérieurs d'adoration et de soumission, dit M. Larroque, peuvent avoir lieu partout et en tout temps. Ils ne sont pas assujettis aux lenteurs de la parole extérieure: il suffit pour les faire naître de réveiller dans notre esprit l'idée de l'infinie perfection de Dieu, et cela peut se faire dans le cours de nos travaux, comme au milieu même de nos délassements. En pensant à l'infinie perfection de Dieu, nous sommes nécessairement amenés à penser aussi à la destinée qu'il nous réserve et à l'impossibilité d'y arriver autrement que par la route du bien. Cette pensée nous met en garde contre les embûches du mal; elle nous inspire des sentiments de bienveillance dans nos rapports avec nos semblables; elle entretient donc l'âme dans une disposition religieuse et morale qui constitue la partie essentielle du véritable culte. Mais il faut dire que l'adoration purement intérieure suppose des habitudes intellectuelles et une certaine puissance de volonté qui sont plus ou moins difficiles pour la plus grande majorité des hommes. Les formules expresses de prières sont donc utiles à tous et nécessaires au plus grand nombre. On a fait souvent contre ces formules une objection futile en disant: « Dieu a-t-il besoin que nous lui parlions quand nous nous adressons à lui? » Il est évident que ce serait une ineptie trop commune, hélas! par le fait des fausses éducations religieuses, que de croire la parole nécessaire et efficace par elle-même quand on s'adresse à la science infinie. Mais ce n'est pas pour Dieu que nous parlons dans la prière, c'est pour nous-mêmes; c'est pour bien comprendre ce que nous pensons que nous le lui disons. Qui ne sait que la pensée et le sentiment, lorsqu'ils ont le secours de l'expression, sont vagues et fugitifs, et que la méditation ne devient claire et précise qu'à la condition d'être une parole intérieure, par laquelle nous prononçons en imagination les signes de nos idées, et qui s'exerce sur ces signes aussi bien que dans le langage extérieur? »

Une dernière question qui se présente est celle du culte public dans la religion naturelle. Le déisme, nous l'avons vu, exige un

culte extérieur. Ce culte doit-il, peut-il prendre un caractère public? Faut-il se contenter d'un culte privé, se résigner à l'isolement religieux? Ne peut-on s'associer pour prier et rendre le culte public en lui donnant une forme réglementaire? Il y a deux sortes de culte public: celui qui est libre et indépendant de l'Etat; c'est la situation de toutes les Eglises dans l'Amérique du Nord; et celui qui est réglé par l'Etat, comme en Russie et en Angleterre, ou dont l'Etat accepte la règle comme en Espagne. La religion naturelle est-elle impuissante à se donner l'une et l'autre espèce de culte public? C'est la pensée de M. Jules Simon. « On a essayé à diverses reprises, dit-il, de fonder un culte public sur la religion naturelle, en dehors de l'Etat. Ces tentatives, quelles que fussent les intentions de leurs auteurs, n'ont pas même réussi à être sérieuses. Il faut une autorité dans toute association régulière, et personne ne saurait puiser dans les dogmes de la religion naturelle ni la mission de fonder un culte public, ni l'autorité nécessaire pour le diriger. L'Etat lui-même ne saurait parvenir à se donner le caractère religieux, à moins qu'il ne recoure à une révélation... On vit la Convention nationale déléguer à son président une sorte de pontificat. Des cérémonies furent prescrites, un autel fut élevé. Mais il était, en vérité, plus facile de renverser un trône, de fonder un nouveau droit public, de tenir tête à l'Europe avec des soldats improvisés, que de fonder un culte. L'Etat n'a pas mission pour établir des symboles, des formules et des cérémonies; il peut reconnaître une religion, la respecter, la protéger, et non la fonder. Il n'a pas de prêtres, il ne connaît que des magistrats. S'il élève un temple sans le donner à une religion positive, ce temple est vide. En un mot, la religion naturelle comporte la prière et quelques actes religieux, plutôt qu'un culte public. Dans un pays voisin où l'on décrète un jeûne en conseil des ministres, où le roi charge un évêque de publier une formule de prières pour chaque événement solennel, la loi n'est pas fondée sur la religion naturelle, mais sur une religion d'Etat. Il faut donc le reconnaître: aucune Eglise, aucune communion ne peut être fondée sur la religion naturelle, ni en dehors de l'Etat, ni sous les auspices de l'Etat. Le culte philosophique peut être manifesté extérieurement, mais il ne peut jamais avoir un caractère public. »

Cette idée de l'impossibilité de fonder un culte public sur les bases purement philosophiques de la religion naturelle est énergiquement repoussée par un grand nombre de déistes contemporains, qui se sont précisément donné pour tâche de résoudre le problème que M. J. Simon déclare insoluble, c'est-à-dire de séparer efficacement la religion naturelle des religions révélées, dont elle est au fond l'âme et l'appui, en lui donnant un corps digne d'elle, c'est-à-dire un culte public acceptable par la raison. Nous citerons particulièrement M. Larroque et M. Carle. « S'il était vrai, dit M. Larroque, qu'aucune société religieuse, aucun culte public ne pût être fondé sur la religion naturelle, l'humanité se verrait condamnée irrévocablement à n'avoir jamais que des religions qu'il faudrait, d'après M. Jules Simon lui-même, tenir pour fausses, puisqu'il oppose toute religion positive, extérieurement organisée, à la religion naturelle, la seule qu'il reconnaisse comme vraie; et alors ces hommes seuls, si nombreux aujourd'hui, auraient raison, qui se résignent lâchement à suivre en apparence et à faire pratiquer par leurs femmes et leurs enfants des religions auxquelles ils ne croient pas. Or est-il admissible que la vérité, en matière de religion et de culte, ait été pour toujours bannie du séjour des mortels, et qu'ainsi la doctrine du progrès soit reconnue applicable à tous les éléments dont se compose la vie humaine, excepté à celui qui les surpasse tous en grandeur et en importance? M. J. Simon fait une étrange confusion de l'autorité nécessaire à toute association humaine pour se constituer, s'organiser et se gouverner, avec le prétendu droit de décréter et d'imposer des croyances religieuses. La première espèce d'autorité, qui se fonde et s'exerce par le libre consentement des associés, ne fera pas plus défaut à la nouvelle société religieuse qu'à aucune autre sagement constituée. On peut voir dès aujourd'hui fonctionner et se gouverner très-régulièrement une société religieuse, celle des socialistes, appelés *unitaires*, et dont les dogmes ne sont plus guère que ceux du pur déisme; ils ne croient qu'en un seul Dieu, nient le péché originel, la Trinité, les peines éternelles, etc. Comme ils lisent l'Ecriture sainte et qu'ils croient voir dans la personne du Christ un homme d'une vertu éminente qui en aurait fait un agent spécial de Dieu, ils se disent encore chrétiens; mais il est évident qu'ils ne le sont plus que de nom, et qu'il ne leur manque qu'un peu de courage pour rompre complètement avec le christianisme. »

M. Carle s'élève avec non moins de vigueur contre une opinion qui condamne le déisme rationaliste à l'impuissance et à l'infécondité religieuse, et qui, laissant la foule sous le joug des religions révélées, tend à faire de la religion naturelle le privilège d'un petit nombre d'esprits cultivés. « Parmi les écrivains affranchis des croyances superstitieuses, dit M. Carle, il en est beaucoup qui admettent encore aujourd'hui que, du moment que l'on n'invoque pas une révélation surnaturelle, une autorité

autre que l'intelligence de l'homme, on doit renoncer à toute organisation religieuse et à tout culte public. S'il fallait les en croire, il serait impossible de rien fonder dans cette sphère de l'activité humaine, en ne parlant qu'au nom de la vérité scientifiquement constatée. Chose singulière ! ils recommandent d'abandonner toutes les pratiques que la raison désavoue, et ils déclarent en même temps que les esprits éclairés seront à jamais impuissants pour poser les assises d'une cité morale dont tous les membres seraient unis par la perception directe de la vérité. D'après cette opinion, à mesure que les hommes dégagent leur pensée des antiques entraves, ils sont condamnés à l'isolement. Il est difficile de tomber dans une erreur plus grave et plus dangereuse. Veut-on comprendre à quel abîme elle conduit ; il suffira d'une réflexion bien simple. Pour celui qui embrasse cette opinion, l'humanité se trouve fatalement rangée sous deux bannières morales. Il y a la religion des esprits d'élite et la religion de la foule, un Dieu de lumière et un Dieu de ténèbres. Au sage dont la pensée s'élève au-dessus de toutes les formes et voit au delà de toutes les figures, la connaissance directe de la vérité ; au simple, porté à l'admiration irrésistible, les merveilles décevantes d'un symbolisme mystérieux... S'il était vrai, comme on l'a prétendu, que les adeptes de la religion naturelle sont condamnés à une solitude morale à peu près absolue, et qu'il n'y a aucun moyen de les unir les uns aux autres par des rapports réguliers et par des manifestations collectives et périodiques de leur idéal religieux, la religion naturelle ne mériterait pas le nom de religion. Car, je le demande, qu'est-ce que la religion d'un seul homme ? La religion n'impose-t-elle pas une confédération des âmes, une fraternité en action de chacun avec tous ?... Prétendre que cette vertu d'union réside exclusivement dans les cultes qui reposent avant tout sur une base historique et sur une légende merveilleuse, et qu'elle est absolument refusée à la religion naturelle, parce que cette dernière n'a pas d'autre autorité que celle de la vérité, c'est dire que l'humanité est atteinte d'un mal incurable, irrémédiable ; c'est proclamer une doctrine de découragement et de désespoir ; c'est déshériter l'homme de sa plus noble comme de sa plus douce espérance, car à toutes les époques de l'histoire et sur tous les points du globe il y a aspiration incessante vers une grande et définitive unité qui doit réunir le genre humain tout entier dans un seul et même sanctuaire. Tous les cultes du passé le prophétisent, et le mouvement général de la civilisation l'annonce. Quoi ! la religion naturelle est la loi de la nature humaine, et jamais elle ne sera connue que sous des voiles par le grand nombre, jamais elle ne pourra servir de base à une institution religieuse dégagee de toute donnée hypothétique ! Oser l'affirmer, c'est proclamer une antinomie destructive de l'idée de la Providence ; et les prétendues antinomies de la raison ne sont jamais que des antinomies de systèmes mal conçus ou mal construits. Non, non, l'illusion et la fable ne régneront pas toujours en souverains sur l'esprit des peuples, nos maux peuvent être guéris, *sambalibus agrotamus malis*.

— II. LE CULTE SELON LA PHILOSOPHIE CRITIQUE. Le fondateur de la philosophie critique, Kant, se sépare très-nettement et d'une manière très-originale des déistes sur la question de la religion, du culte et des devoirs envers Dieu. On sait qu'il ramène tout l'ensemble des devoirs à deux branches : celle des devoirs envers nous-mêmes et celle des devoirs envers les autres hommes, et que, tout en reconnaissant la nécessité de donner à la morale philosophique un caractère religieux, il en exclut cette troisième branche que les moralistes ajoutent ordinairement aux deux précédentes, sous le titre de *devoirs envers Dieu*. Ce double point a aux yeux de Kant une grande importance. « Si par morale religieuse on n'entend, dit-il, autre chose que l'ensemble de nos devoirs conçus comme des commandements divins, il n'y a rien là que de très-conforme à la raison pratique. Celle-ci, en effet, exige que nous joignons à l'idée de la législation morale celle d'un être dont cette législation exprime la volonté suprême, et que par cette dernière idée nous augmentions l'efficacité de la première. La force singulière qu'elle en reçoit et dont elle ne saurait se passer nous fait un devoir de ne pas négliger un si important appui ; mais ce devoir, relatif à Dieu, n'est point un devoir envers Dieu : ce n'est, en réalité, qu'un devoir envers soi-même. En général, il n'y a pas, au point de vue de la pure philosophie morale, de devoirs envers Dieu. Conçu comme enseignant de tels devoirs, la morale religieuse sort des limites de la philosophie. Qu'une religion révélée, ou se donnant pour telle, nous impose certaines observances spéciales à remplir envers Dieu, ou un certain culte à lui rendre, cela se conçoit. Mais quels devoirs particuliers ou quel culte la pure philosophie, c'est-à-dire la raison réduite à elle-même, peut-elle nous prescrire envers un être tel que Dieu ? Des devoirs de cette espèce supposeraient la connaissance déterminée des rapports de Dieu et de l'homme. Or ces rapports nous sont absolument incompréhensibles. »

Ainsi selon Kant, la religion n'est pas une partie de la morale, et la morale, telle que nous l'entendons et la limitons dans le langage

ordinaire, n'est pas une partie de la religion. Religion et morale ont la même étendue, la même matière. La religion n'est qu'un autre nom de la morale ; c'est un mode de conception de la morale, une manière de se représenter les devoirs ; c'est la morale considérant les devoirs, non plus seulement en eux-mêmes, mais comme des ordres divins. Il n'y a pas deux espèces de devoirs : des devoirs simplement moraux et des devoirs religieux ; il n'y a qu'une seule espèce de devoirs, lesquels prennent un caractère religieux dans leur rapport à l'idée d'un Dieu législateur et juge moral. En définissant ainsi la religion, dit le philosophe de Königsberg (c'est-à-dire comme la connaissance de tous nos devoirs en tant qu'ordres divins), on prévient cette fausse idée que la religion est un ensemble de devoirs particuliers concernant Dieu immédiatement, et l'on empêche, ce à quoi l'homme est très-enclin, que nous ne posions, outre les devoirs moraux de citoyen à citoyen, des devoirs de courtisans envers Dieu, et que nous ne cherchions à réparer les manquements aux premiers par l'observation des seconds. Il n'y a point de devoirs spéciaux envers Dieu dans une religion universelle, et Dieu n'a rien à recevoir de nous ; nous ne pouvons agir ni sur lui ni pour lui. Quand on veut ériger en devoir religieux le respect dû à Dieu, on ne réfléchit pas que ce respect n'est pas un acte spécial de religion, mais le sentiment religieux même qui doit se trouver au fond de tous les actes obligatoires. On dit : *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes*, mais le sens de cette maxime n'est autre que celui-ci : Si des règlements positifs que les hommes ont faits et d'après lesquels ils jugent sont en contradiction avec les devoirs que prescrit la raison d'une manière absolue, et dont Dieu seul peut connaître l'observation et la transgression, l'autorité des règlements humains doit cesser devant les injonctions de la conscience. Mais si l'on voulait entendre par ce en quoi on doit obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes les commandements de Dieu qui sont positifs et que publie une Eglise, ce pourrait bien être la plus souvent le cri de guerre de prêtres hypocrites et avides de domination, pour exciter à la révolte contre le pouvoir civil.

S'il n'y a pas de devoirs particuliers envers Dieu, que devient le culte ? Kant l'admet seulement comme expression, comme moyen, non comme partie de la morale. Il commence par poser la proposition suivante, qu'il considère comme un axiome : *Tout ce que l'homme croit pouvoir faire, si ce n'est de tenir une bonne conduite, pour se rendre agréable à Dieu, est pure superstition et faux culte de Dieu*. A cette proposition se rattache l'ensemble de ses vues sur la distinction du vrai et du faux culte.

Le vrai culte, celui qui seul convient à la religion, c'est le culte moral, c'est-à-dire le culte qui a pour principe la pratique de la moralité, l'accomplissement du devoir. L'unique et vraie religion ne renferme que des lois, c'est-à-dire des principes pratiques tels, que nous avons conscience directement de leur nécessité absolue, indépendamment de toute tradition et de toute prescription ecclésiastique. Le vrai culte, le culte moral que les hommes ont à rendre à Dieu, est un culte invisible comme Dieu lui-même, un culte qui a dans notre cœur ses temples, ses autels et ses prêtres, ou du moins un culte dont toutes les pratiques tendent à éveiller et à fortifier le sentiment moral. Hors de ce culte moral il n'y a plus qu'un faux culte, un culte superstitieux dont Kant combat vigoureusement les principes. Ce qu'il y a de plus difficile pour l'homme coupable, c'est la réforme intérieure, la réforme des sentiments et du cœur, et par tous les moyens possibles il tâche de s'en dispenser, et il lui cherche de moins pénibles équivalents dans des pratiques qu'il présume devoir être agréables à Dieu. Il se fait un Dieu à sa façon, un Dieu qu'il espère pouvoir facilement mettre dans ses intérêts, et, par une foule de pratiques qui n'ont aucun rapport direct avec la moralité, il s'efforce de lui plaire, en lui montrant qu'il est un sujet soumis et dévoué. De là l'origine première des sacrifices, des pèlerinages, des cérémonies solennelles, etc., qui sont regardés comme des moyens d'autant plus puissants de se concilier la bonne grâce de Dieu, qu'ils semblent témoigner d'une soumission plus illimitée et plus aveugle à sa volonté. Il est pénible, dit Kant, d'être un bon serviteur, car alors on n'entend plus parler que de devoirs. L'homme aimerait mieux être un favori pour lequel on aurait beaucoup d'indulgence, ou qui, même quand il violerait grossièrement la loi du devoir, réparerait ses torts par l'intervention de quelqu'un dont il serait éminemment favorisé, tandis qu'il continuerait à être ce qu'il a toujours été, un serviteur négligent. Il applique à la divinité l'idée qu'il a d'un homme puissant qui distribue des grâces ; il espère s'acquitter de tout envers elle par des actes de soumission, et tout obtenir de sa divine faveur.

Dans cette croyance que l'on peut plaire à Dieu par des actes indépendants de la moralité, et qu'on peut attirer sa grâce par d'autres moyens que par une bonne conduite, Kant montre le principe du faux culte, la source première de toute superstition. Croire qu'on peut ainsi se concilier la faveur de Dieu par des actes dans lesquels la moralité n'entre pour rien, c'est croire qu'on possède

un art de produire, par des moyens naturels, des effets surnaturels, c'est une sorte de croyance à la magie, ou plutôt c'est du fétichisme. Un culte organisé d'après ce principe, un culte dont le fondement consiste en des pratiques, des observances, des cérémonies qui sont supposées pouvoir tenir lieu de moralité, ou du moins pouvoir lui suppléer en une certaine mesure, Kant l'appelle un culte de fétiche. Le plus ou moins de grossièreté d'un tel culte importe d'ailleurs fort peu à ses yeux ; car il le voit, sous une forme ou sous une autre, produire les mêmes conséquences, qui sont le renversement des idées morales et l'asservissement de la foule enchaînée à des pratiques qu'on lui impose comme obligatoires. « A-t-on pris pour principe un culte qui n'est pas purement moral, mais qui peut, au besoin, réconcilier avec le Dieu auquel il est agréable, à ce que l'on prétend, il n'y a pas de différences assez considérables dans la manière également mécanique de le servir pour qu'il vaille la peine de préférer l'une à l'autre. Toutes ont le même prix, ou plutôt n'en ont aucun. C'est pure grimace que de regarder comme supérieur celui qui s'écarte du principe intellectuel de la pure adoration de Dieu plus subtilement que celui auquel on reproche de s'abaisser grossièrement jusqu'à flatter les sens. Il ne s'agit pas ici de la différence des formes extérieures ; mais tout consiste à adopter ou à rejeter le principe unique de plaire à Dieu par la seule moralité des sentiments manifestée dans les actes, ou au contraire par des jeux pieux et de l'inutilité la plus complète... Certaines formes de l'Eglise chrétienne présentent du fétichisme si varié et si mécanique, qu'il semble devoir écarter toute moralité, même toute religion, se mettre à leur place et se rapprocher beaucoup du paganisme. Mais peu importe le plus ou le moins, là où tout repose sur le principe supérieur d'union. Quand celui-ci impose une obéissance soumise à des règlements comme un service obligatoire, et n'exige point l'hommage libre, qui, tout premierement, doit être rendu à la loi morale, quelque minimes que soient les observances prescrites, il suffit qu'elles soient admises comme absolument indispensables, pour qu'elles n'en soient pas moins une croyance fétichiste qui sert à gouverner la foule, à laquelle on dérobe sa liberté morale, en exigeant l'obéissance à une Eglise. »

Toutefois, Kant ne condamne point d'une manière absolue le culte extérieur, quoiqu'il ne croie pas à son indispensable nécessité. Le culte extérieur ne devient mauvais que lorsqu'on y donne pour but ce qui n'est qu'un moyen ; il peut être utile et salutaire lorsqu'il n'est considéré que comme un moyen direct d'éveiller et de fortifier dans les âmes le sentiment de la moralité. Les manifestations fondamentales d'un pareil culte sont au nombre de quatre, que Kant emprunte à la religion chrétienne, mais en leur donnant un sens tout rationnel. Tels sont : 1° la prière ; 2° la fréquentation de l'Eglise ; 3° le baptême ; 4° la communion. La prière dont il s'agit ici n'est point cette prière par laquelle chacun sollicite incessamment en sa faveur une perturbation dans l'ordre du monde, une exception aux lois générales de la nature. La prière légitime ne peut raisonnablement consister que dans une certaine forme dont nous revêtons la pensée de faire le bien et de persévérer dans le bien, afin de nous pénétrer d'avantage de cette pensée. « Regarder la prière, dit Kant, comme un culte intérieur formel et comme un moyen de grâce, est une opinion superstitieuse, une idolâtrie. Elle n'est qu'une déclaration de vœux à l'égard d'un être qui n'a besoin d'aucune explication sur les sentiments intérieurs de celui qui les forme. C'est donc un acte vain et qui n'est point au nombre des devoirs imposés comme commandements de Dieu ; en conséquence, on ne sert point réellement Dieu de cette manière. L'esprit de prière qui peut et doit incessamment se trouver en nous est le désir sincère d'être agréables à Dieu dans tout ce que nous faisons. Ce désir, revêtu de mots, aura tout au plus la valeur d'un moyen propre à vivifier en nous le sentiment moral, mais il n'a immédiatement aucune espèce de rapport avec l'approbation divine... Il est nécessaire d'inculquer de bonne heure, aux enfants qu'on soumet à des exercices de prières, que le discours en lui-même n'a ici aucune valeur, qu'il a seulement pour but de vivifier le sentiment d'une conduite de vie agréable à Dieu ; que le discours n'est en conséquence qu'un moyen propre à agir sur l'imagination. »

La fréquentation de l'Eglise, la réunion en des assemblées publiques est un devoir pour les fidèles comme citoyens de l'Etat divin qui doit être représenté sur la terre, à moins toutefois que cette Eglise ne renferme des symboles idolâtriques et des principes qui répugnent à la conscience. Mais ce serait une erreur de considérer cette fréquentation comme le moyen d'obtenir la grâce, et comme agréable à Dieu par elle-même.

Le baptême est l'adoption, dans le sein de l'Eglise, d'un enfant de Dieu ; c'est un emblème moral d'une haute portée, mais il n'emporte avec lui aucune grâce directe. « Elever un homme pour en faire un citoyen d'un Etat divin, tel est le sens et le but du baptême. Mais le baptême n'est point en lui-même un acte sacré qui disposerait celui qui le reçoit à la sainteté et aux dons de la grâce divine.

Il n'est donc pas un moyen de grâce, bien que son importance ait été tellement exagérée dans la primitive Eglise grecque, qu'on lui attribuait la vertu de laver soudainement tous les péchés, ce qui en faisait une superstition païenne. »

Enfin la communion, sous la forme d'un repas pris en commun, à l'exemple et en commémoration du fondateur de l'Eglise, à quelque chose de grand, quelque chose qui rappelle aux hommes cette fraternité dont elle est un heureux symbole. Toutes ces pratiques sont donc bonnes en ce qu'elles éveillent dans l'homme le sentiment moral, en ce qu'elles le pénètrent de l'idée de son devoir et de sa vraie destinée ; mais les considérer comme des moyens directs d'évoquer la grâce divine et de la faire descendre miraculeusement sur nos têtes, c'est s'éloigner tout à fait de l'esprit de la vraie religion, c'est tomber dans le fétichisme. Tel doit être le culte extérieur, tel doit être son esprit. Il n'est pas essentiel à la vraie religion, qui consiste uniquement dans l'accomplissement du devoir rapporté à sa source divine, il est seulement un moyen qui peut aider l'homme à atteindre sa fin morale. Convertir ce moyen en un but, c'est ouvrir la porte à toutes les superstitions et à toutes les idolâtries.

On voit par ce qui précède que, pour épurer, rationaliser la religion, le culte, Kant ne trouve rien de mieux à faire que de lui interdire tout autre objet que la morale pure. On peut se demander si le principe du mal auquel il s'efforce de remédier ne git pas dans la conception religieuse du devoir, conception qu'il conserve et à laquelle il attache une grande importance, c'est-à-dire dans cette idée que le devoir prend un caractère plus sacré quand il se présente à notre esprit comme un commandement divin, comme l'expression de la volonté divine. Dans la pensée de Kant, sans doute, le devoir n'a pas, comme aux yeux de la plupart des déistes, son principe et son fondement dans la volonté divine, mais enfin Kant trouve un grand avantage à ce qu'après avoir considéré le devoir en lui-même on le conçoive comme un ordre divin, à ce qu'on le rapporte à un législateur, à ce qu'on passe de la morale pure à la religion, ce qui, en fait, ne s'éloigne pas beaucoup des enseignements du déisme. Or, nous croyons qu'à déserter le terrain de la pure morale l'avantage est illusoire et le danger réel. Nous opposerons au philosophe de Königsberg un de ses disciples, l'auteur d'une publication importante où se trouvent développés les principes du criticisme. « Sans l'exclusion de la volonté divine, comme principe de la loi morale, dit M. F. Pillon (*Année philosophique*, 1^{re} année), on ne peut concevoir cette loi dans sa pureté. Le devoir pour tous ceux qui l'appuient sur le commandement divin se change en un grossier rapport de subordination externe. C'est par analogie, nous dit Bergier, que nous appelons *lois* les volontés des hommes qui ont l'autorité de nous récomenser et de nous punir. Rien de plus exact que cette analogie entre les lois humaines et la loi morale divine ; mais ce ne sont pas les lois humaines qui sont faites à l'image de la loi morale ; c'est la loi morale que nous avons faite à l'image des lois humaines, en la divinisant, en la considérant comme l'expression d'une autorité extérieure, d'une volonté souveraine. Dans cette conception enfantine, nous voyons avec la forme de la loi morale s'altérer le mobile moral. On ne parle plus de respect de la justice, d'amour de la justice, pas même de crainte de la justice en tant que justice ; il s'agit de plaire au tout-puissant maître, surtout de ne pas l'offenser, de mériter et d'obtenir le bonheur qu'il promet à notre obéissance, surtout d'échapper à sa vindicte. Ce sont les sentiments que nous inspirent sa personne qui nous poussent à accomplir le devoir, qui nous détournent de le violer. On sait que la théologie chrétienne ne connaît que deux mobiles du repentir, l'un supérieur, l'amour de Dieu ; l'autre inférieur, la crainte de Dieu. Comment en serait-il autrement, lorsque le devoir est conçu comme l'expression d'une volonté, comme un rapport de supérieur à inférieur ? Voyez maintenant les conséquences : si c'est la volonté divine qui constitue le devoir, la connaissance de cette volonté devient l'objet par excellence de notre curiosité. Il est bien naturel que l'attention se concentre sur ce point capital ; il est bien naturel que les regards se tournent vers cette grande volonté, qui fait du bien un devoir en s'imposant à la nôtre, et lui demande pieusement de se faire connaître. Quand on interroge Dieu, et qu'on désire ardemment entendre sa réponse, il est rare qu'on ne l'entende pas. Et voilà que nous arrivons à la révélation de la loi-volonté, c'est-à-dire à la négation de la science morale. »

Kant a mille fois raison de poser l'anthropomorphisme comme le principe et la source de toutes les superstitions ; mais il ne s'aperçoit pas, et en cela est son inconséquence, qu'avec son idée du commandement divin et de la sanction divine du Dieu législateur et juge il conserve la racine de l'anthropomorphisme, et que cette racine que respecte sa critique ne peut manquer de pousser dans l'esprit humain, dans l'imagination humaine quelques rameaux, quelques feuilles qui étoufferont bientôt sa religion pure et son culte moral. « L'anthropomorphisme, dit très-bien M. Pillon, que nous ne pouvons éviter dans

la représentation d'une volonté sanctionnatrice, tend à agir sur l'imagination et le sentiment d'une manière funeste à la moralité. Il est bien difficile de ne pas prêter à cette volonté des mobiles étrangers à la pure justice, et une certaine liberté sur laquelle nous pouvons avoir quelque prise; nos sentiments altruistes coopèrent en ce sens avec nos sentiments égoïstes; il est bien difficile de ne pas accorder de la compassion et de la miséricorde à ce Dieu justicier; il est bien difficile de concilier ces deux attributs, la miséricorde et la justice; il est bien difficile, quand la raison montre la justice, de ne pas songer à la miséricorde, et de ne pas se tourner avec désir et espoir vers la miséricorde, afin de fléchir et de désarmer la justice: de là les moyens inventés pour faire descendre le pardon du ciel sur la terre, prières, intercessions à un seul ou à deux degrés, méthode substitutive en matière de satisfactions, sacrifices, sacrements, indulgences, mortifications, souffrances volontaires, vœux, pèlerinages, etc. L'idée de volonté législative, de commandement divin, conduit naturellement à la révélation, à la prophétie, et introduit l'arbitraire dans la loi; l'idée de volonté sanctionnatrice conduit naturellement à la grâce et aux moyens et signes de grâce, et introduit l'arbitraire dans la sanction.

— *Science des religions.* Notre intention n'est pas de comparer ici, sous le rapport du culte, les diverses religions, anciennes et modernes. Nous voulons seulement appeler l'attention du lecteur sur quelques grandes lois historiques qui se dégagent de l'étude générale des religions, de leur origine et de leur développement.

La première de ces lois est celle de la corrélation qui se remarque dans une religion entre le développement de la liturgie, des observances, cérémonies et sacrements, en un mot du culte, et la croissance du pouvoir sacerdotal. Dans une religion où le culte se raffine, où les observances se multiplient, où la liturgie se développe et se complique, on voit infailliblement grandir l'influence du prêtre, qui de plus en plus se place en dehors et au-dessus des autres hommes. Entre ses mains, la prière est un monopole, elle finit par être une souveraineté. C'est le développement du culte, l'importance attachée au sacrifice qui dans l'Inde a porté la classe sacerdotale à la tête de la société. Maître du sacrifice, qui ne pouvait s'accomplir sans lui et dont la direction lui appartenait exclusivement, du sacrifice qu'on supposait nourrir les dieux et entretenir la vie universelle, du sacrifice qui était regardé comme le premier des devoirs et le premier des intérêts, comment le brahmane ne se serait-il pas élevé à l'empire? En Grèce, la piété moins exaltée et le sentiment religieux moins intense que dans l'Inde laissent au culte plus de simplicité et aussi plus de liberté, plus de variété. Il n'y a pas là d'écriture sainte qui l'organise, lui impose une forme invariable, le charge de détails qu'une mémoire exercée dès l'enfance peut seule retenir, et semble prendre à tâche d'en faire une science difficile, mystérieuse, réservée à un petit nombre. Aussi la religion grecque reste-t-elle la chose de la famille et de la phratrie ou famille politique; elle ne sera jamais une religion sacerdotale. Les prêtres grecs seront subordonnés aux chefs militaires, aux fils des héros; la fonction religieuse à la fonction politique, le pouvoir spirituel au pouvoir temporel, et, grâce à cette subordination, on verra fleurir pour la première fois, dans une société d'hommes libres, un art, une science, une philosophie et une morale laïques, c'est-à-dire de libres esprits. Bien différent est le spectacle que nous offre l'Europe du moyen âge. On y voit l'Eglise se constituer, déterminer, développer ses organes, à mesure qu'elle développe ses fonctions, c'est-à-dire les rites et cérémonies auxquels elle préside, et l'appareil formaliste et sacramentaire d'un culte qui s'éloigne de plus en plus de la simplicité primitive. En lutte continue les uns contre les autres, les chefs militaires de l'Europe ne peuvent arrêter le progrès d'une autorité qui s'appuie sur la foi générale, qui, par la bénédiction et le sacre, garantit les droits en traçant les devoirs, et donne l'investiture morale à toute fonction. Finalement le pouvoir temporel est vaincu, dompté, et la papauté, maîtresse des âmes, juge des consciences, armée de ses foudres spirituelles, monte au sommet de la hiérarchie européenne. Mais ce règne du sacerdoce ne durera pas, comme dans l'Inde; il trouve sans cesse des résistances qu'il excite et que soutient la tradition païenne. Bientôt la scène change: Luther paraît. En réduisant, ou plutôt en supprimant les œuvres, le sacrifice et le sacrement, au nom de la foi, de la grâce et de la rédemption, le protestantisme découvre la caste sacerdotale, l'Eglise, le pouvoir spirituel, et, concourant en ce point avec le mouvement hellénique de la Renaissance, amène, même dans les pays restés catholiques, la domination de la caste royale, du pouvoir civil et temporel, de l'Etat: heureuse et féconde révolution qui, en mettant fin au régime théocratique du moyen âge, a franchi la raison et la conscience, et d'où sont sortis tous les progrès et toutes les libertés modernes.

En même temps que l'accroissement du pouvoir sacerdotal, le développement du culte

et de la liturgie entraîne le développement parallèle du dogme. Quand le culte et le mode d'adoration deviennent l'objet des préoccupations générales, la méditation se fixe nécessairement sur l'être ou sur les êtres divins auxquels l'adoration et le culte s'adressent, sur la nature de ces êtres, leurs attributs, leurs perfections, leurs rapports avec le monde et avec les hommes. Alors se posent les questions de l'origine des êtres et de l'origine des devoirs. Le prêtre, qui n'était jusqu'alors que sacrificateur, devient moraliste et théologien, et, chargé d'enseigner la science divine que lui seul possède, il trouve dans cet office une nouvelle source de dignité et de pouvoir. Alors, au-dessus des dieux de la mythologie, produits spontanés de l'imagination populaire, s'élève le dieu de la métaphysique élaboré par la réflexion sacerdotale. Alors s'affirme le dogme de l'unité divine, et, par ce dogme se resserre encore le lien de l'unité et de la solidarité dans le sacerdoce. Est-il nécessaire de montrer, dans le catholicisme, par exemple, le rapport de filiation qui unit le dogme du péché originel au rite du baptême appliqué aux enfants, le dogme de la transsubstantiation au rite de la cène, le dogme du purgatoire aux prières pour les morts, le dogme de l'immaculée conception à la fête de la Conception de la Vierge? Il est facile de voir, par l'histoire religieuse de l'Inde et de l'Europe chrétienne, et aussi par celle de la Grèce, que ces trois faits: développement du culte, accroissement du pouvoir sacerdotal, développement du dogme, sont tour à tour cause et effet l'un de l'autre. Une religion dont le culte se développe tend à devenir sacerdotale. Un sacerdoce puissant et fortement organisé tend à développer le culte. Une religion sacerdotale devient naturellement dogmatique et marche vers une conception unitaire de la puissance divine. Le développement dogmatique favorise le pouvoir sacerdotal.

Une autre loi historique fort importante est celle de l'antagonisme qui tend à se produire dans une religion entre le formalisme liturgique et cultuel et le sentiment moral et religieux. La plupart des grandes révolutions religieuses sont sorties de cet antagonisme. C'est ainsi que sont nées toutes les grandes religions réformatrices, le bouddhisme, le christianisme, le protestantisme du xvi^e siècle, et de nos jours en Perse le babysme, affranchissant et dégageant la morale du culte, spiritualisant l'adoration, donnant l'essor à l'esprit mystique étouffé sous le formalisme liturgique et sacramentaire, apportant au monde l'abolition des œuvres, c'est-à-dire des pratiques, observances et cérémonies anciennes au nom de la foi et de l'amour, c'est-à-dire de rapports directs et plus intimes entre l'homme et l'absolu. Envisagés sous le rapport du culte, le bouddhisme, le christianisme, le protestantisme du xvi^e siècle et le babysme sont des analogues: ils ont ceci de commun qu'ils présentent en naissant une physionomie libérale, opposant l'esprit à la lettre et brisant le joug des prescriptions disciplinaires, des commandements de l'Eglise. Malheureusement, ils ne conservent pas longtemps cette physionomie libérale et spiritualiste, parce que le culte ne tarde pas à s'y développer en cérémonies multipliées qui le matérialisent; le bouddhisme devient le laïcisme, le christianisme devient le catholicisme romain, et si le protestantisme ne produit pas un culte nouveau et un sacerdoce nouveau, c'est précisément parce que la raison et la science, servies par l'imprimerie et désormais souveraines, y tarissent la sève religieuse, font prédominer l'esprit d'examen et de réflexion sur la spontanéité mystique, et le contraignent ainsi de rester fidèle à la liberté qui lui a donné naissance.

— *Théol. cathol. I. DU CULTES CONSIDÉRÉ EN GÉNÉRAL. Théorie catholique du culte.* Les théologiens définissent le culte l'honneur que l'on rend à Dieu, ou à d'autres êtres par rapport à lui, et par respect pour lui. « Fait à l'image de Dieu », dit le cardinal Gousset, l'homme a reçu du Créateur la faculté de connaître, d'aimer et d'agir. Il doit donc reconnaître et confesser sa dépendance à l'égard de Dieu, et tendre constamment vers Dieu comme à son premier principe et à sa dernière fin, par la pratique de la religion, par le culte qu'on lui rend, et qu'on lui a rendu dans tous les temps. Ce culte est l'expression des rapports naturels et essentiels de l'homme avec Dieu, comme la morale est l'expression des rapports de l'homme avec ses semblables, avec la famille et avec la société. On a tous jours compris que si la loi, qu'on appelle éternelle parce qu'elle est fondée sur l'ordre qui est immuable, oblige un enfant à honorer son père par la reconnaissance, l'amour, le respect et la soumission, elle nous oblige également à honorer, d'une manière plus particulière encore, celui à qui nous devons la vie, et, avec la vie, tout ce que nous sommes et tout ce que nous pouvons être. On a compris que si nous devons être justes envers les hommes en rendant à chacun ce qui lui appartient, justes envers ceux qui nous gouvernent, en rendant à César ce qui est à César, nous devons aussi être justes envers le Roi des rois, en rendant à Dieu ce qui est à Dieu. Mais comment rendrons-nous à Dieu ce qui lui est dû? Nous lui rendons ce qui lui est dû en l'honorant; et nous l'honorons par la

foi, l'espérance, l'amour, la reconnaissance, l'adoration, le sacrifice, la prière et l'obéissance. Par ces actes, nous confessons notre dépendance, nous reconnaissons le souverain domaine de Dieu sur toutes les créatures, nous glorifions son saint nom, et notre intelligence et notre cœur sont satisfaits autant qu'ils peuvent l'être ici-bas par la possession de celui qui est la vérité et la vie.

Le culte, considéré en général, dérive naturellement de la croyance en un Dieu créateur, conservateur, législateur suprême et juge souverain de tous les hommes. « Comment ne pas voir, dit Frayssinous, que de ces notions de la divinité découlent des devoirs religieux envers elle? Qui ne sentira que la raison, en nous découvrant ce que Dieu est par rapport à nous, nous montre par là même ce que nous devons être par rapport à lui? S'il est notre créateur, ne faut-il pas que nous lui fassions hommage de l'être que nous avons reçu de sa bonté toute-puissante? S'il nous conserve une vie dont il est l'arbitre, et qu'à tout moment il pourrait nous ravir, chaque instant où je continue de vivre est un nouveau bienfait qui demande un nouveau sentiment de reconnaissance. S'il est notre législateur, nous devons obéir à ses lois, les prendre pour règle de nos affections et de notre conduite. Enfin, s'il doit être un jour notre juge, ne faut-il pas que nous travaillions à paraître sans reproche devant son tribunal, et à ne pas tomber coupables dans les mains de sa justice? Je suppose que nous fussions les enfants du hasard, le résultat des combinaisons fortuites de la matière; que nous eussions été jetés sur la terre sans but et sans dessein: alors, sans doute, nous serions dans cette indépendance absolue de la divinité que prêche l'athéisme; tout lien religieux ne serait qu'une chaîne honteuse, avilissante, qu'il faudrait se hâter de briser; alors, Dieu n'étant rien pour nous, je conçois comment nous devrions n'être rien par rapport à lui. Mais dans la doctrine contraire d'un Dieu notre créateur et notre conservateur, l'homme doit tenir une conduite bien différente. Dans ces deux croyances opposées, nos devoirs ne sauraient être les mêmes: quand les principes sont en contradiction, les conséquences doivent y être également; et par cela même que, dans la chimérique supposition de l'athéisme, l'homme devrait être sans religion, il faut que, dans la doctrine de la croyance d'un Dieu, l'homme soit religieux. Je suppose encore que nous fussions semblables aux animaux, et, comme eux, incapables de connaître Dieu, de l'admirer dans ses ouvrages, de nous pénétrer de la pensée et du sentiment de ses bienfaits; alors, comme les animaux, nous ne pourrions rendre aucun hommage au Créateur. Mais si nous sommes doués de cette raison sublime qui nous élève jusqu'à lui, qui nous apprend que nous sommes sortis de sa main puissante, que nous lui devons tout ce que nous sommes, et en particulier cette prééminence qui fait de l'homme le roi des animaux comme du reste des créatures de notre globe, quelle indignité de vouloir que nous soyons aussi indifférents envers la divinité que l'animal qui rume ou la plante qui végète! C'est vouloir que nous joignons à l'insensibilité de la brute pour les bienfaits du Créateur la honte et le crime de l'ingratitude, dont l'être intelligent est seul capable.

Mais, dit-on, Dieu n'a besoin ni de nos hommages ni de notre amour; essentiellement imparfait et borné, notre culte ne peut le rendre ni plus heureux ni plus grand. — Non, sans doute, répond la théologie, Dieu n'a pas besoin de notre culte; aussi n'est-ce pas sur le besoin de Dieu que l'on fait reposer la nécessité du culte, mais sur les rapports nécessaires qui dérivent de la nature divine et de la nature humaine, sur l'infinie perfection du Créateur et sur l'imperfection de la créature. Il faut suivre le raisonnement par lequel Fénelon rattache la nécessité du culte à la notion de l'être infiniment parfait.

Nous ne pouvons pas douter, dit-il, que l'être infiniment parfait ne s'aime, puisqu'étant juste il doit un amour infini à son infinie perfection. Il en résulte que si cet être faisait quelque ouvrage hors de lui, sans le faire pour l'amour de lui-même, il agirait moins parfaitement que les êtres imparfaits qui agissent pour l'amour de lui. On voit des hommes, qui sont ces êtres imparfaits, se proposer l'être parfait pour fin de leurs ouvrages. Si donc l'être parfait se refusait injustement ce rapport de ses actions à lui-même, qui se trouve dans les actions des êtres imparfaits, il agirait moins parfaitement que les hommes pieux. C'est ce qui est visiblement impossible. Il faut donc conclure, avec l'Ecriture, que Dieu a fait toutes choses pour l'amour de lui-même. D'un côté, il est infiniment parfait en soi; de l'autre, il est infiniment juste, puisqu'il a la justice entre dans la perfection infinie. Il se doit donc à lui-même tout ce qu'il fait, et il ne lui est permis de rien relâcher de ses droits. Telle est sa grandeur qu'il ne peut agir que pour lui seul. Il se doit tout, il se rend tout. Tout vient de lui, il faut que tout retourne à lui; autrement l'ordre serait violé. S'il agissait sans aucune fin, il agirait d'une façon aveugle, insensée, où sa sagesse n'aurait aucune part. S'il agissait pour une fin moins haute que lui, il rabaisserait son action au-dessous de celle de tout homme vertueux qui agit pour l'être suprême. Ce serait le comble de l'absurdité. Concluons donc que

Dieu fait tout pour lui-même. Si Dieu a créé les êtres intelligents pour lui-même, il doit nécessairement vouloir que ces êtres emploient leur intelligence à le connaître et à l'admirer, et leur volonté à l'aimer et à lui obéir. L'ordre ou la justice demande que notre intelligence soit réglée et que notre amour soit juste. Il faut donc que Dieu, ordre et justice suprême, veuille que nous estimions sa perfection infinie plus que notre finie perfection, et que nous aimions cette bonté infinie plus que la bonté finie qu'il met en nous. Voilà ce que Dieu se doit à lui-même, voilà ce qu'il est juste qu'il exige de sa créature capable de connaître et d'aimer. « Dès lors, ajoute Fénelon, il ne reste plus aucune question sur le culte divin. Comme le dit saint Augustin, il n'y a pas d'autre culte que l'amour: *nec colitur nisi amando*. C'est le règne de Dieu au dedans de nous: c'est l'adoration en esprit et en vérité; c'est l'unique fin pour laquelle Dieu nous a faits. Il ne nous a donné de l'amour qu'afin que nous l'aimions. Il faut rétablir l'ordre en renversant le désordre qui a prévalu. Il faut mettre Dieu, qui est le tout, en la place que le moi occupait, comme s'il eût été le tout, le centre et la source universelle. Il faut réduire ce moi dans son petit coin, comme une faible parcelle du bien emprunté. En même temps il faut rendre à Dieu la place du tout, et avoir honte de l'avoir laissé si longtemps comme un être particulier, avec lequel on veut faire des conditions d'égal à égal, pour s'unir à lui, ou pour ne s'y unir pas; pour y chercher son avantage, ou pour se tourner de quelque autre côté. Je ne raisonne point, je ne demande rien à l'homme; je l'abandonne à son amour; qu'il aime de tout son cœur ce qui est infiniment aimable, et qu'il fasse ce qui lui plaira; ce qui lui plaira ne pourra être que la plus pure religion. Il ne fera qu'aimer et obéir. Voilà le culte parfait: *nec colitur nisi amando*.

— *Nécessité du culte extérieur et public.* On distingue le culte intérieur, le culte extérieur et le culte public. Le culte est intérieur lorsque l'homme entre dans les sentiments qu'inspire la religion, sans les manifester extérieurement par aucun signe. Il est extérieur lorsque les sentiments de notre âme se produisent au dehors par la parole ou par d'autres mouvements du corps. Le culte extérieur devient public, quand, au lieu de se renfermer dans le cercle de la famille, il est célébré avec plus ou moins de solennité dans un temple ou dans un lieu public. Nous n'avons jusqu'ici parlé que du culte intérieur; c'est ce culte qui est l'âme et qui fait la valeur des cérémonies religieuses. « L'hommage qu'on rend à Dieu, dit le cardinal Gousset, s'il ne part pas du fond du cœur, ne peut être qu'une insulte. » Mais ce culte intérieur ne suffit pas. « Quoique le culte extérieur et le culte public, ajoute le même théologien, tirent toute leur valeur des sentiments intérieurs; quoique les solennités les plus pompeuses, les fêtes les plus brillantes, ne soient agréables à Dieu qu'autant qu'elles sont accompagnées des hommages de l'esprit et du cœur; néanmoins, parce que le culte extérieur et le culte public découlent naturellement, le premier de la constitution de l'homme, et le second de ses rapports avec la société, ces deux cultes ou ces deux manières d'honorer Dieu font nécessairement partie de la religion, ainsi que le prouve d'ailleurs l'expérience de tous les temps et la pratique de tous les peuples anciens et modernes. »

Les théologiens invoquent plusieurs considérations en faveur de la nécessité du culte extérieur. D'abord ils le déduisent de la double nature spirituelle et matérielle de l'homme. Un culte purement intérieur ou spirituel est le culte des esprits, des anges. Mais ce n'est point celui de l'homme: car l'homme n'est point un pur esprit; c'est un être composé de deux substances, à la vérité bien distinctes, mais si étroitement unies entre elles, qu'il ne peut rien faire qu'à l'aide de ses organes; qu'il ne peut même se livrer à un sentiment, quel qu'en soit l'objet, sans que ce sentiment se produise au dehors d'une manière quelconque. D'ailleurs l'homme se doit tout entier à Dieu, puisqu'il dépend tout entier de Dieu, qu'il a tout reçu de Dieu; il doit donc consacrer toutes ses facultés intellectuelles, morales et physiques, au service de Dieu; ce qu'il ne peut faire qu'en lui rendant un culte qui soit tout à la fois intérieur et sensible, auquel concourent en même temps son esprit, son cœur et son corps, c'est-à-dire tout son être. Enfin le culte extérieur s'appuie sur le devoir de charité pour le prochain. Puisque c'est un devoir pour chacun de nous de concourir au bien-être de ses semblables, nous devons chercher à ranimer, à entretenir et à fortifier dans les autres le sentiment de la religion; ce que nous ne pouvons faire efficacement que par l'exemple, que par des actes extérieurs par conséquent. Inutilement, par rapport aux autres, serions-nous pénétrés d'amour et de reconnaissance pour Dieu, si ces sentiments demeuraient cachés dans le fond de notre âme, si nous ne les faisons pas connaître par quelque démonstration sensible. « Si la religion garde la morale, dit Frayssinous, on peut dire que le culte extérieur garde la religion, lui donne un corps, la rend sensible et populaire. Le culte extérieur est l'expression visible de la croyance et des règles des mœurs; c'est une suite de tableaux exposés aux regards de tous, où tous, sans effort et sans travail, peu-

vent voir tracés la doctrine qu'ils doivent croire et les préceptes qu'ils doivent observer.

La nécessité du culte extérieur et celle du culte public se tiennent; la charité, qui doit lier les hommes entre eux, explique l'un et l'autre. « Dieu, dit Fénelon, a mis les hommes ensemble dans une société, où ils doivent s'aimer et s'entre-secourir, comme les enfants d'une même famille qui ont un père commun. Chaque nation n'est qu'une branche de cette famille nombreuse qui est répandue sur la surface de toute la terre. L'amour de ce père commun doit être sensible, manifeste, inviolablement régnant dans toute cette société. Ces enfants de Dieu doivent publier ses bienfaits, chanter ses louanges, l'annoncer à ceux qui l'ignorent, en rappeler le souvenir à ceux qui l'oublient. Ils ne sont sur la terre que pour connaître sa perfection et accomplir sa volonté, que pour se communiquer les uns aux autres cette science et cet amour céleste. Que serait-ce si cette famille était en société sur tout le reste, sans y être pour le culte d'un si bon père? Il faut donc qu'il y ait entre eux une société de culte de Dieu, c'est-à-dire que tous ces hommes doivent s'instruire, s'édifier, s'aimer les uns les autres pour aimer et servir le père commun. Le fond de ce culte ne consiste dans aucune cérémonie extérieure; car il consiste tout entier dans l'intelligence du vrai et dans l'amour du bien souverain; mais ces sentiments intérieurs ne peuvent être sincères sans être mis en société parmi les hommes par des signes certains et sensibles. Il ne suffit pas de connaître Dieu, il faut montrer qu'on le connaît, et faire en sorte qu'aucun de nos frères n'ait le malheur de l'ignorer, de l'oublier. Ces signes sensibles du culte sont ce qu'on appelle les cérémonies de la religion. Ces cérémonies ne sont que des marques par lesquelles les hommes sont convenus de s'édifier mutuellement et de réveiller les uns dans les autres le souvenir de ce culte qui est au dedans. De plus, les hommes faibles et légers ont souvent besoin de ces signes sensibles pour se rappeler eux-mêmes la présence de ce Dieu invisible qu'ils doivent aimer. Ces signes ont été institués avec une certaine majesté, afin de représenter mieux la grandeur du Père céleste. La plupart des hommes, dominés par leur imagination volage et entraînés par leurs passions, ont un pressant besoin que la majesté de ces signes, institués pour le commun culte de Dieu, frappe et saisisse leur imagination, afin que toutes leurs passions soient ralenties et suspendues. Voilà donc ce qu'on nomme religion, cérémonies sacrées, culte public du Dieu qui nous a créés. Le genre humain ne saurait reconnaître et aimer son créateur, sans montrer qu'il l'aime, sans vouloir le faire aimer, sans exprimer cet amour avec une magnificence proportionnée à celui qu'il aime... On n'a qu'à comparer maintenant ces deux plans. Dans l'un, chacun reconnaissant le vrai Dieu l'honorait intérieurement à sa mode sans en donner aucun signe au reste des hommes; dans l'autre, on a un culte commun, par lequel chacun se recueille, nourrit son amour, édifie ses frères, annonce Dieu aux hommes qui l'ignorent ou qui l'oublient. Que ce spectacle est aimable et touchant! N'est-il pas clair que le second plan est mille fois plus digne de l'être infiniment parfait, et plus accommodé au besoin des hommes que le premier? »

— II. DES PRINCIPAUX ACTES DU CULTES DANS LA RELIGION CATHOLIQUE. Les principaux actes du culte sont la prière, l'adoration, le sacrifice. Nous allons examiner successivement chacun de ces actes.

— De la prière. La prière est une élévation de notre esprit et de notre cœur vers Dieu, par laquelle nous lui demandons les choses qui nous sont nécessaires, surtout dans l'ordre du salut. On distingue la prière intérieure et la prière extérieure. La première, qu'on nomme *oraison mentale*, est celle qu'on fait au fond du cœur, sans la produire au dehors par aucun signe. La prière extérieure est celle qui se manifeste au dehors d'une manière plus ou moins sensible par le secours de la parole. On l'appelle pour cette raison *prière vocale*. Les théologiens enseignent que la prière est nécessaire au salut : non-seulement nous devons prier, mais nous devons prier souvent. Le précepte de la prière oblige : 1^o aussitôt, moralement parlant, qu'on a atteint l'âge de raison; 2^o quand on est fortement tenté contre quelque vertu; 3^o quand on a eu le malheur d'offenser Dieu mortellement; 4^o quand on doit recevoir quelque sacrement; 5^o quand on est en danger de mort; 6^o enfin de temps en temps pendant la vie. Le cardinal Gousset n'admet pas qu'on puisse se dispenser de prier pendant plus d'un mois sans pécher mortellement contre le précepte de la prière. Les fidèles sont dans l'usage de faire tous les jours quelques prières qu'on appelle les prières du matin et du soir. Cette pratique est aussi générale qu'ancienne dans l'Eglise. Selon le cardinal Gousset, il paraît difficile d'excuser de tout péché véniel celui qui y manquerait sans aucune raison, et qui passerait la journée tout entière sans faire aucune prière.

On élève des objections contre la prière. A quoi bon la prière, dit-on? Dieu ne sait-il pas ce qu'il nous faut? Lui-démander quelque chose, n'est-ce pas douter de sa providence et de sa bonté? D'ailleurs, comment peut-il nous exaucer sans changer le cours de la nature, lorsque nous lui demandons quelque chose

dans l'ordre temporel? — voici comment les théologiens répondent à ces objections. Il est entendu que nous rapportons ici cette réponse sans la juger.

Si nous exposons, disent-ils, nos besoins à Dieu dans la prière, ce n'est certainement point pour lui faire connaître ce qu'il ignore, mais bien pour implorer son assistance comme suppliants; ce n'est point pour lui faire connaître ce qu'il nous faut, mais pour lui témoigner notre dépendance, notre soumission, notre confiance, et reconnaître ainsi son souverain domaine sur nous comme sur les autres créatures. Dira-t-on qu'un enfant fait injure à son père, parce qu'il lui demande une grâce en lui exposant des besoins que celui-ci connaît; ou que le père manque à son enfant, en exigeant que cet enfant lui demande ce qu'il désire? Est-il donc contre l'ordre que Dieu, qui est le maître de ses dons, comme il l'est de ses actions, ait laissé l'homme, en le créant, dans la nécessité de recourir à lui par la prière, en s'engageant par là même à son accord, sur notre demande, les secours qui nous sont nécessaires pour accomplir ses desseins et nos destinées? Quand nous demandons quelque chose à Dieu dans l'ordre temporel, il peut certainement nous exaucer sans changer le cours de la nature : ce n'est que dans certaines circonstances extraordinaires qu'il déroge, pour des cas particuliers, aux lois du monde physique; ce qu'il fait sans bouleverser l'ordre général. En effet, parmi les grâces temporelles que nous demandons à Dieu, nous en distinguons de deux sortes : les unes qui dépendent immédiatement de la volonté des hommes, comme la paix des Etats, la cessation des guerres qui affligent le pays, du despotisme des princes qui oppriment les peuples, des calamités et des malversations qui troublent le repos des familles et des particuliers, la guérison de certaines maladies qui peuvent devenir mortelles par la négligence, l'incurie, l'inadvertance du médecin, ou l'imprudence des malades; les autres qui dépendent immédiatement de Dieu, comme d'être préservé de l'influence des saisons, des pluies trop abondantes, d'une sécheresse excessive, des orages, de la grêle, ou d'autres calamités publiques, auxquelles ni la science ni la prudence des hommes ne peuvent nous soustraire. Or, pour comprendre comment le Tout-Puissant peut nous accorder les grâces du premier genre, il suffit de savoir que le cœur des rois, des princes, de tous les hommes est dans les mains de Dieu et qu'il l'incline où il veut. Quoique à quelque notion de Dieu conçoit que nos pensées, et nos desirs, et notre sagesse, et la science de nos œuvres, sont dans la main du Créateur, et qu'il en dispose à volonté sans porter atteinte à la liberté de l'homme; *In manu illius, et nos, et sermones nostri, et omnis sapientia, et operum scientia et disciplina*. Que de fois les hommes exécutent les desseins de Dieu, sans le savoir! Que de fois ils sont étonnés de leurs propres succès! Dieu peut également nous exaucer, suivant le cours ordinaire des choses, lorsque nous demandons des grâces temporelles qui ne peuvent venir que de lui seul. Maître souverain du monde, il embrasse tous les êtres dans les soins de sa providence; disposant à son gré de toutes les œuvres secondes, de tous les ressorts secrets de la nature, il les fait servir d'une manière admirable à remplir l'objet de nos vœux. Il est consolant de penser que Dieu, en faisant tout pour l'homme en même temps qu'il a tout fait pour sa gloire, a subordonné le monde physique au monde moral, de manière à faire dépendre ses faveurs même temporelles de notre fidélité à les lui demander, et de la conformité de notre conduite à ses ordonnances. C'est d'après cet ordre merveilleux, qui s'étend à tout, qui comprend tout, le ciel et la terre, que les éléments, dociles à la voix du Créateur, deviennent comme l'instrument dont il se sert ici-bas pour récompenser les vertus et punir les crimes des peuples. « Oui, s'écrie Frayssinous, du sein de l'éternité Dieu a tout prévu et tout disposé. Nous n'étions pas encore, que Dieu nous voyait dans sa science infinie; nos supplications étaient déjà devant son trône; et lorsque dans le temps il les exauce, lorsqu'il fait concourir avec elles certains événements, il ne fait que développer l'ordre de ses desseins éternels, et nous ne faisons que remplir la condition à laquelle il avait attaché ses dons. Avec des subtilités il n'y a rien qu'on ne puisse obscurcir; mais heureusement l'auteur de la nature a mis en nous un je ne sais quoi de plus fort que le sophisme, qui tient le genre humain inviolablement attaché à certaines vérités nécessaires à son bonheur. Oui, toujours, malgré les faux sages et leurs livres, la nature ne cessera de parler à l'homme un langage que l'homme entendra; toujours le sentiment de la divinité, à la craindre, à l'aimer, à l'invoquer; toujours on verra les familles, éplorées auprès d'un père qu'elles tremblent de perdre, demander sa conservation à celui qui est le maître de la vie et de la mort; toujours on verra les habitants des campagnes supplier le ciel de féconder leurs sillons, et d'écarter l'orage des fruits de leurs travaux; toujours des amis feront des vœux pour des amis absents. »

— De l'adoration. L'adoration, à prendre ce mot dans sa signification stricte, et rigoureuse, est un acte de religion par lequel nous rendons un culte à Dieu comme au créateur et au sou-

verain seigneur de toutes choses. Ce culte, appelé *culte de latrerie*, ne convient qu'à Dieu; et il est absolument obligatoire. « Nous sommes obligés, sous peine de damnation, dit le cardinal Gousset, d'adorer Dieu comme notre souverain maître, reconnaissant sa majesté infinie et notre néant, son indépendance absolue et notre dépendance, et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce. » Ainsi que nous l'avons dit plus haut, on distingue le culte de latrerie du culte de dulie et du culte d'hyperdulie. Le culte de dulie est celui que l'Eglise rend aux anges et aux saints, en tant qu'ils ont été comblés de dons de la part de Dieu; ce culte se rapporte à Dieu lui-même comme à l'auteur de tout don, de tout bien. L'hyperdulie est le culte spécial qu'on rend à la sainte Vierge, comme étant élevée, par sa qualité de Mère de Dieu, au-dessus des anges et des hommes, au-dessus de toutes les créatures.

— Du culte de Jésus-Christ. C'est un dogme catholique qu'on doit adorer Jésus-Christ et comme Dieu et comme homme : comme Dieu, puisque Jésus-Christ est Dieu, et que l'adoration est le culte qu'on rend à Dieu; comme homme, puisqu'en vertu de l'union hypostatique il ne peut être adoré comme homme sans être adoré comme Dieu; cette adoration s'adresse à la personne même du Verbe fait chair. On ne distingue point, à l'égard de Jésus-Christ, un culte pour la nature divine et un culte pour la nature humaine; car les deux natures ne font qu'une seule et même personne, la personne divine à laquelle se rapporte le culte que nous rendons à Jésus-Christ. Quand nous adorons l'humanité du Christ, dit saint Athanase, nous ne la séparons point du Verbe, de même que, voulant adorer le Verbe, nous ne le séparons point de l'humanité dont il s'est revêtu. (*Neque vero hujusmodi [Domini] corpus a Verbo dividentes adoramus, neque cum Verbum volumus adorare, ipsum a carne removemus*). Le cinquième concile œcuménique a porté le décret suivant : « Si quelqu'un dit qu'on adore Jésus-Christ dans deux natures séparément... qu'il soit anathème. (Si quis adorari in duabus naturis dicit Christum, ex quo duas adorationes introducunt, semel tim Deo Verbo et semel tim homini... anathema sit.) »

— Du culte du sacré cœur de Jésus. De ce fait qu'il est non-seulement permis, mais que c'est un devoir d'adorer l'humanité de Jésus-Christ, en tant qu'elle est unie à la divinité, les théologiens infèrent qu'on peut par là même adorer le sacré cœur de Jésus, comme faisant partie de son humanité. Ainsi le culte que l'Eglise catholique rend au sacré cœur de Jésus est un culte pieux, légitime, exempt de toute superstition. Le pape Pie VI, par la bulle *Auctorem fidei*, a condamné solennellement comme fausse, téméraire, offensante des oreilles pieuses, injurieuse au siège apostolique (*falsa, temeraria, perniciosa, piarum aurium offensiva, in apostolicam sedem injuriosa*), la proposition du synode de Pistone qui rejetait la dévotion envers le sacré cœur de Jésus parmi celles que ce synode regardait comme nouvelles, erronées ou au moins dangereuses.

— Du culte des saints et des anges. Le culte des saints et des anges est un des points fondamentaux qui divisent le protestantisme et le catholicisme. L'Eglise protestante rejette ce culte comme antibiblique et idolâtrique, accusation à laquelle ses adversaires répondent qu'ils ne regardent pas les anges ou les saints comme des dieux indépendants, agissant de leur propre chef chacun dans sa sphère, mais comme des instruments du seul Dieu; qu'ils ne les adorent pas, qu'ils ne leur accordent que des marques de respect. C'est la distinction du culte de latrerie et du culte de dulie dont nous avons déjà parlé. Bossuet a très-bien développé cette distinction essentielle qui, théoriquement, conserve au catholicisme le caractère monothéiste, mais qui lui laisse prendre, en fait, pour l'imagination et le sentiment populaires, l'attrait et l'empire des religions polythéistes. Nous laisserons ici parler l'auteur de l'*Exposition de la doctrine catholique*.

« L'Eglise, dit Bossuet, en nous enseignant qu'il est utile de prier les saints, nous enseigne à les prier dans ce même esprit de charité et selon cet ordre de société fraternelle qui nous porte à demander le secours de nos frères vivants sur la terre; » et le *Catéchisme du concile de Trente* conclut de cette doctrine que si la qualité de Médiateur, que l'Ecriture donne à Jésus-Christ, recevait quelque préjudice de l'intercession des saints qui règnent avec Dieu, elle n'en recevrait pas moins de l'intercession des fidèles qui vivent avec nous. Ce *Catéchisme* nous fait bien entendre l'extrême différence qu'il y a entre la manière dont on implore le secours de Dieu et celle dont on implore le secours des saints. « Car, dit-il, nous prions Dieu ou de nous donner les biens, ou de nous délivrer des maux; mais parce que les saints lui sont plus agréables que nous, nous leur demandons qu'ils prennent notre défense et qu'ils obtiennent les choses dont nous avons besoin. De là vient que nous usons de deux formes de prier fort différentes, puisqu'au lieu qu'en parlant à Dieu la manière propre est de dire : *Ayez pitié de nous; écoutez-nous*, nous nous contentons de dire aux saints : *Priez pour nous*. » Par où

nous devons entendre que, en quelques termes que soient conçues les prières que nous adressons aux saints, l'intention de l'Eglise et de ses fidèles les réduit toujours à cette forme, ainsi que ce *Catéchisme* le confirme dans la suite. Mais il est bon de considérer les paroles du concile même, qui, voulant prescrire aux évêques comment ils doivent parler de l'invocation des saints, les oblige d'enseigner « que les saints qui règnent avec Jésus-Christ offrent à Dieu leurs prières pour les hommes; qu'il est bon et utile de les invoquer d'une manière suppliante, et de recourir à leur aide et à leur secours pour impétrer de Dieu ses bienfaits par son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui seul est notre Sauveur et notre Rédempteur. » Ensuite le concile condamne ceux qui enseignent une doctrine contraire. On voit donc qu'invoquer les saints, suivant la pensée de ce concile, c'est recourir à leurs prières pour obtenir les bienfaits de Dieu par Jésus-Christ. En effet, nous n'obtenons que par Jésus-Christ et en son nom ce que nous obtenons par l'entremise des saints, puisque les saints eux-mêmes ne prient que par Jésus-Christ et ne sont exaucés qu'en son nom. Telle est la foi de l'Eglise, que le concile de Trente a clairement expliquée en peu de paroles. Après quoi nous ne concevons pas qu'on puisse nous objecter que nous nous éloignons de Jésus-Christ quand nous prions ses membres, qui sont aussi les nôtres, ses enfants qui sont nos frères, et ses saints, qui ont nos prémices, de prier avec nous et pour nous notre commun Maître, au nom de notre commun Médiateur. Le même concile explique en peu de mots quel est l'esprit de l'Eglise, laquelle offre à Dieu le saint sacrifice pour honorer la mémoire des saints. Cet honneur que nous leur rendons dans l'action du sacrifice consiste à les nommer comme des fidèles serviteurs de Dieu dans les prières que nous lui faisons, à lui rendre grâce des victoires qu'ils ont remportées, et à le prier humblement qu'il se laisse fléchir en notre faveur par leur intercession. Saint Augustin avait dit, il y a déjà douze cents ans, qu'il ne fallait pas croire qu'on offrit le sacrifice aux saints martyrs, encore que, selon l'usage pratiqué dès ce temps-là par l'Eglise universelle, on offrit ce sacrifice sur leurs saints corps et à leurs mémoires, c'est-à-dire devant les lieux où se conservaient leurs précieuses reliques. Ce même Père avait ajouté qu'on faisait mémoire des martyrs à la sainte table, dans la célébration du sacrifice, « non afin de prier pour eux, comme on fait pour les autres morts, mais plutôt afin qu'ils priassent pour nous. » Nous rapportons le sentiment de ce saint évêque, parce que le concile de Trente se sert presque de ces mêmes paroles pour enseigner aux fidèles « que l'Eglise n'offre pas aux saints ce sacrifice, mais qu'elle l'offre à Dieu seul qui les a couronnés; qu'ainsi le prêtre ne s'adresse pas à saint Pierre ou à saint Paul, pour leur dire : *Je vous offre ce sacrifice*; mais que, rendant grâce à Dieu de leurs victoires, il demande leur assistance, afin que ceux dont nous faisons mémoire sur la terre daignent prier pour nous dans le ciel. » C'est ainsi, ajoutent les adversaires de l'Eglise protestante, que nous honorons les saints, pour obtenir par leur entremise les grâces de Dieu; et la principale de ces grâces, que nous espérons obtenir, est celle de les imiter; à quoi nous sommes excités par la considération de leurs exemples admirables, et par l'honneur que nous rendons devant Dieu à leur mémoire bienheureuse. Ceux qui considèrent la doctrine que nous avons proposée seront obligés de nous avouer que, comme nous n'otons à Dieu aucune des perfections qui sont propres à son essence infinie, nous n'attribuons aux créatures aucune de ces qualités ou de ces opérations qui ne peuvent convenir qu'à Dieu; ce qui nous distingue si fort des idolâtres qu'on ne peut comprendre pourquoi on nous en donne le titre.

Les protestants objectaient qu'en adressant des prières aux saints, et en les honorant comme présents par toute la terre, on leur attribue une espèce d'immensité, ou du moins la connaissance du secret des cœurs, que les témoignages de l'Ecriture nous montrent réservés à Dieu seul. Bossuet répond que, sans examiner quel fondement on peut avoir d'attribuer aux saints, jusqu'à un certain degré, la connaissance des choses qui se passent parmi nous, ou même de nos secrètes pensées, il est manifeste que ce n'est point élever la créature au-dessus de sa condition que de dire qu'elle a quelque connaissance de ces choses par la lumière que Dieu lui en communique; que l'exemple des prophètes le prouve clairement, Dieu n'ayant pas même dédaigné de leur découvrir les choses futures, quoiqu'elles semblent bien plus particulièrement réservées à sa connaissance. « Au reste, ajoute-t-il, jamais aucun catholique n'a pensé que les saints connussent par eux-mêmes nos besoins, ni même les desirs pour lesquels nous leur faisons de secrètes prières. L'Eglise se contente d'enseigner, avec toute l'antiquité, que ces prières sont très-profitables à ceux qui les font, soit que les saints les apprennent par le ministère et le commerce des anges, qui, suivant le témoignage de l'Ecriture, savent ce qui se passe parmi nous, étant établis par ordre de Dieu esprits administrateurs, pour concourir à l'œuvre de notre salut, soit que Dieu même leur fasse connaître

nos desirs par une révélation particulière, soit enfin qu'il leur en découvre le secret dans son essence infinie, où toute vérité est comprise. Ainsi l'Eglise n'a rien décidé sur les différents moyens dont il plaît à Dieu de se servir pour cela.

Non-seulement l'Eglise n'a rien décidé sur la manière dont les saints connaissent les prières des fidèles, mais il paraît qu'elle n'a pas même décidé s'ils les entendent ou se connaissent d'une manière quelconque. Sur cette question du culte des saints, il n'y a, dit l'abbé Le Noir, que ces deux points de foi : 1° que les saints prient pour nous ; 2° qu'il est bon et utile de les invoquer, de leur demander d'intercéder pour nous auprès de Jésus-Christ. Rien n'est décidé sur le reste. Ainsi, est-il de foi que tel ou tel saint canonisé soit vraiment saint ? Non, car les théologiens reconnaissent que l'Eglise peut errer dans les canonisations. Est-il de foi que les saints entendent nos prières ? Non. Il pourrait se faire que Dieu les leur laissât ignorer toujours ou quelquefois ; ce qui ne rendrait pas ces prières inutiles, puisque lui-même les aurait entendues. Il est probable que les âmes du purgatoire invoquent la société humaine qui est encore sur la terre ; cette société ne les entend pas, et cependant leurs prières ne sont pas perdues, puisque cette société intercède sans cesse pour elles, et que Dieu entend tout. Il pourrait en être de même entre l'Eglise triomphante et l'Eglise terrestre. M. l'abbé Le Noir peut invoquer ici, et il ne manque pas de le faire, un jugement qui fait autorité, celui de Véron. « C'est chose très-considérable, dit Véron, que le concile de Trente, l'un des plus doctes qui se soient jamais tenus en l'Eglise, et où se sont trouvés en très-grand nombre de très-excellents théologiens, nous proposant si clairement qu'il est bon et utile d'invoquer humblement les saints, et d'avoir notre recours à leurs prières, ne nous propose point à croire qu'ils entendent nos prières. Si le concile eût voulu que ce fût article de foi, pourquoi ne l'eût-il pas enseigné comme il a défini qu'il est bon et utile de les invoquer ? Il s'en tait, se contentant de définir l'invocation... Ce n'est donc pas jusqu'à maintenant un article de foi. » Véron fait ensuite remarquer que cette conséquence : *Il les faut invoquer, donc ils entendent nos prières*, n'a rien de rigoureux ni en raison ni en tradition, puisque saint Augustin avec tous les Pères a professé l'invocation et a douté de l'autre point.

— *Du culte des images et des reliques.* Le culte des images est un culte relatif (c'est l'expression employée par les théologiens) et non absolu, en ce qu'il se rapporte aux originaux : honorer les images en peinture ou en sculpture, c'est honorer les saints ou les mystères qui en sont l'objet. Il en est de même du culte des reliques ; en honorant les tombeaux des saints, on honore les saints eux-mêmes. Voici sur les images le dogme catholique. Suivant le concile de Trente, « on doit avoir et conserver, principalement dans les églises, les images de Jésus-Christ, de la Vierge Mère de Dieu et des autres saints, et leur rendre l'honneur et la vénération qui leur sont dus, non que l'on croie qu'il y ait en elles quelque divinité ou quelque vertu pour laquelle on doive les honorer, ni qu'on puisse arrêter sa confiance en elles, comme faisaient autrefois les gentils, qui mettaient leur espérance dans les idoles, mais parce que l'honneur qu'on leur rend se rapporte aux originaux qu'elles représentent ; de sorte qu'en baissant les images, on nous découvre et nous prosternant devant elles nous adorons Jésus-Christ et nous honorons les saints dont elles portent la ressemblance. » (*Imagines Christi, Deiparæ Virginis et aliorum sanctorum, in templis præsertim habendas et retinendas, eisquæ debitum honorem et venerationem impertiriendum ; non quod credatur inesse aliqua in iis divinitas, vel virtus, propter quam sint colende ; vel quod ab eis sit aliquid petendum ; vel quod fiducia in imaginibus sit figenda, veluti olim fiebat a gentilibus, quæ in idolis spem suam collocabant ; sed quoniam honores, qui eis exhibentur, referuntur ad prototypa, quæ illas representant : ita ut per imagines quas oculamus et coram quibus caput aperimus et procumbimus, Christum adoremus et sanctos, quorum illarum similitudinem gerunt, veneremur.*)

Le même concile a porté sur le culte des reliques le décret suivant : « Les fidèles doivent vénérer les corps des martyrs et des autres saints qui vivent avec Jésus-Christ, ces corps ayant été autrefois les membres vivants de Jésus-Christ et le temple du Saint-Esprit, et devant être un jour ressuscités pour la vie éternelle et revêtus de la gloire, Dieu accordant par eux un grand nombre de bienfaits aux hommes. Ceux qui soutiennent qu'on ne doit ni vénération ni honneur aux reliques des saints, ou que ces reliques et les autres monuments sacrés sont inutilement honorés par les fidèles, et que c'est en vain que l'on fréquente les lieux consacrés à leur mémoire pour en obtenir du secours, doivent être absolument condamnés, comme l'Eglise les a déjà autrefois condamnés et comme elle les condamne encore maintenant. » (*Sanctorum martyrum et aliorum cum Christo viventium sancta corpora, quæ viva membra fuerunt Christi et templum Spiritus sancti, ab ipso ad æternam vitam suscitanda et glorificanda, a*

fidelibus veneranda esse ; per quæ multa beneficia a Deo hominibus præstantur : ita ut affirmantes, sanctorum reliquias venerationem atque honorem non debere vel eas aliæque sacra monumenta a fidelibus inutiliter honorari, atque eorum opus impetranda causa sanctorum memorias frustra frequentari, omnino damandas esse, prout eos damnavit, et nunc etiam damnat Ecclesia.)

Avant le concile de Trente, le second concile œcuménique de Nicée (787) s'était, dans les termes suivants, prononcé en faveur du culte des images et des reliques : « Ayant employé tout le soin et toute l'exactitude possibles, nous décidons que les saintes images, soit de couleur, soit de pièces de rapport ou de quelque autre manière convenable, seront exposées comme la figure de la croix, tant dans les églises, sur les vases et les habits sacrés, sur les murailles et les planches, que dans les maisons et sur les chemins ; c'est à savoir : l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la sainte Vierge, des anges et de tous les saints ; car plus on les voit souvent dans les images, plus ceux qui les regardent sont excités au souvenir et à l'affection des originaux. On doit rendre à ces images le salut et la vénération d'honneur, non la véritable latrie ou le culte suprême que demande notre foi, et qui ne convient qu'à la nature divine ; mais on approchera de ces images l'encens et le luminaire, comme on en use à l'égard de la croix, des Evangiles et des autres choses sacrées, le tout suivant la pieuse coutume des ancêtres. Car l'honneur de l'image passe à l'original ; celui qui révere l'image révere le sujet qu'elle représente. Telle est la doctrine des saints Pères et la tradition de l'Eglise catholique. Ceux donc qui osent penser ou enseigner autrement, qui abolissent, comme les hérétiques, les traditions de l'Eglise, qui introduisent des nouveautés, qui ôtent quelque chose de ce qu'on conserve dans l'Eglise, l'Evangile, la croix, les images ou les reliques des saints martyrs ; qui profanent les vases sacrés ou les vénérables monastères, nous ordonnons qu'ils soient déposés, s'ils sont évêques ou clercs, et excommuniés, s'ils sont moines ou laïques. »

On oppose au culte des images le caractère absolu du premier précepte du Décalogue. N'est-il pas écrit : « Je suis le Seigneur votre Dieu qui vous ai tiré du pays des Egyptiens, de la maison de servitude. Vous n'aurez point d'autre Dieu devant moi. Vous ne vous ferez point d'images taillées, ni toute autre figure de ce qui est en haut dans le ciel, ou en bas sur la terre ou dans les eaux ? » Les théologiens catholiques répondent que le culte des images, tel qu'il est compris et pratiqué dans l'Eglise, n'est point contraire au Décalogue. Que prescriit, en effet, le Décalogue ? Il prescriit d'adorer et de servir Dieu seul. Or l'Eglise n'a jamais adoré ni servi que Dieu seul. Que défend le Décalogue ? Il défend aux Israélites d'adorer les dieux étrangers ; il leur défend de faire des images ou figures des choses qui sont au ciel, ou sur la terre ou dans les eaux, afin de les prémunir contre le culte des astres qu'adoraient les Chananéens, et contre celui des animaux qu'adoraient les Egyptiens. En un mot, il défend le culte des idoles, devant lesquelles se prosternaient les gentils en leur substituant le culte qui n'est dû qu'à Dieu seul. Voilà pourquoi, après avoir dit : *Tu ne feras point d'images taillées*, le Seigneur ajoute aussitôt : *Tu ne les adoreras point, tu ne les serviras point ; je suis le Dieu fort, le Dieu jaloux.* Or, quoique l'Eglise honore les images des saints, elle ne les adore point, elle n'adore pas même les saints auxquels se rapporte le culte des images ; elle ne les met point à la place du Créateur, à qui seul elle rend le culte suprême que les païens rendaient à la créature. Le culte des images n'est donc point contraire au premier précepte du Décalogue.

On insiste sur ce fait incontestable que Moïse, en interdisant aux Juifs le culte des images et des statues, a parlé d'une manière absolue et n'a pas laissé supposer qu'un certain culte des images pût être légitime ; que les Juifs n'ont jamais connu ces distinctions introduites par la théologie catholique d'un culte de latrie et d'un culte de dulia, d'un culte absolu et d'un culte relatif. — Soit, répondent les théologiens, nous admettons que la loi a interdit aux Juifs tout autre culte que celui qui s'adresse directement à Dieu. Mais on peut dire que cette défense n'était que pour un temps ; c'était une loi cérémonielle nécessaire au peuple juif, à cause de son penchant pour l'idolâtrie et pour l'exemple des peuples dont il était environné. Ici les théologiens catholiques invoquent l'autorité d'un philosophe célèbre, de Leibnitz. « Lorsque Israël, dit Leibnitz, eut été contraint par la cherté des vivres de se rendre en Egypte, et que les Israélites se furent multipliés dans ce pays, de peur que leur constance ne fût ébranlée par la contagion d'une nation très-superstitieuse, Dieu jugea à propos de déployer la force de son bras pour retirer de la servitude le peuple qu'il s'était choisi, et de lui donner, par le ministère de Moïse, de nouvelles lois, parmi lesquelles il lui interdisait tout usage des statues, au moins dans la religion, afin de l'éloigner du culte des idoles, qui était alors si général. La loi de Dieu, s'il en existe une contre les images et leur culte, en ce qu'elle n'a rien de contraire à l'honneur dû à la divinité, ne doit être regardée que comme une loi cérémonielle

établie pour un temps, et retenue quelque temps par les premiers chrétiens, peut-être pour de graves raisons comme celle du jour du sabbat, et encore la défense du sang et des chairs suffoquées, marquée bien plus expressément dans le Nouveau Testament, et cependant abolie pour la plus grande partie des chrétiens, lorsqu'il n'y a plus eu de raison de la conserver. Lorsque le culte des démons eut été détruit dans la plus grande partie du monde connu et civilisé, et qu'on ne parlait plus des dieux que pour en plaisanter, les hommes graves eux-mêmes ne trouverent plus de raison pour exclure du culte divin les images, qui sont l'alphabet des gens simples et un puissant moyen d'exciter à la piété le peuple ignorant. » Leibnitz, quoique protestant, abonde complètement, sur le culte des images, dans le sens des théologiens catholiques, et repousse aussi formellement que Bossuet l'épithète d'idolâtrique donnée à ce culte par les auteurs de la Réforme. « Après avoir établi, dit-il, que l'on ne reconnaît d'autre vénération des images que celle de l'original en présence de l'image, il n'y a pas plus d'idolâtrie dans ce culte que dans celui qu'on rend à Dieu et au Christ en prononçant son saint nom ; car les noms sont des signes, et même de beaucoup inférieurs aux images, puisqu'ils représentent bien moins la chose. Ainsi, lorsqu'on dit que l'on honore une image, on ne doit pas l'entendre autrement que lorsqu'on dit qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, que le nom du Seigneur soit béni, qu'on rende gloire à son nom ; et adorer en présence d'une image extérieure n'est pas plus représentable qu'adorer l'image intérieure représentée dans notre imagination ; car l'image extérieure ne sert qu'à rendre plus vive celle qui se forme intérieurement. On a coutume d'objecter ce que disaient les païens, qu'ils n'adoraient ni le marbre ni le bois, mais les dieux. Mais, outre qu'ils admettaient une certaine vertu dans leurs images et qu'ils y plaçaient leur confiance, le culte des images n'avait pas été interdit autrefois parce qu'il était mauvais en soi, mais parce qu'il inclinait au culte des faux dieux ; car l'idolâtrie, en prenant ce mot dans son acception ordinaire, est ce qui porte à un autre objet l'honneur dû à Dieu. Mais aujourd'hui, dans l'Eglise, tout l'honneur rendu aux images ne se rapporte qu'aux originaux, par lesquels nous rendons nos hommages au Dieu unique et éternel, qui seul mérite les honneurs divins, et dont nous considérons les bienfaits dans les autres, afin que cette vue nous anime davantage à le regarder comme la fin dernière de notre culte. »

— *Du sacrifice.* Nous avons dit que les actes du culte sont au nombre de trois principaux : la prière, l'adoration et le sacrifice. En traitant de l'adoration, nous avons distingué du culte de latrie, c'est-à-dire de l'adoration proprement dite qui ne s'adresse qu'à Dieu, le culte inférieur que l'Eglise rend aux saints et aux anges, et le culte relatif dont elle honore les images et les reliques. Il nous reste à parler du sacrifice. C'est surtout par le sacrifice que se manifeste l'adoration. « Cette adoration intérieure, que nous rendons à Dieu en esprit et en vérité, dit Bossuet, a ses marques extérieures, dont la principale est le sacrifice, lequel est établi pour faire un aven public et une protestation solennelle de la souveraineté de Dieu et de notre dépendance absolue. » Les théologiens définissent le sacrifice : une offrande que nous faisons à Dieu en signe de notre dépendance et de notre soumission. On distingue le sacrifice intérieur et le sacrifice extérieur. Le premier est celui par lequel notre âme s'offre à Dieu. Ce sacrifice est de droit naturel pour tous : *Omnes enim tenentur Deo devotam mentem offerre*, dit saint Thomas d'Aquin. Il s'opère par la foi, la charité, la dévotion, la prière ; il est le premier et le principal sacrifice auquel nous sommes tous obligés : *Primum et principale*, ajoute le même docteur, *est sacrificium interius ad quod omnes tenentur*. Le sacrifice extérieur consiste dans l'offrande que nous faisons à Dieu d'une chose extérieure qui nous appartient : tel est, par exemple, le sacrifice de notre corps que nous offrons à Dieu en quelque manière par le martyre, l'abstinence et la continence. Tel est aussi le sacrifice de nos biens, que nous offrons au souverain Maître de toutes choses, directement, en les consacrant à son service ; indirectement, en les donnant aux pauvres, à cause de Dieu, *propter Deum*. Selon saint Thomas, le sacrifice extérieur, à le considérer en général, est, comme le sacrifice intérieur, de droit naturel ; mais la détermination de la matière et de la forme des sacrifices appartient au droit positif : *Oblatio sacrificii in communi est de lege naturali, sed determinatio sacrificiorum est ex institutione humana vel divina*.

Pris dans un sens plus rigoureux, le sacrifice est l'oblation faite à Dieu d'une chose extérieure qu'on immole ou qu'on détruit en son honneur, pour reconnaître sa souveraineté universelle. Tout sacrifice est une oblation ; mais toute oblation n'est pas un sacrifice proprement dit. Pour le sacrifice, il faut qu'il y ait immolation, destruction de la chose offerte, ou au moins une bénédiction qui en change la nature, en la soustrayant à tout usage profane. C'est ce qu'exprime saint Thomas dans les termes suivants : *Sacrificia proprie dicuntur, quando circa res Deo oblatus aliquid fit, sicut quod animalia occidebantur et com-burebantur ; d panis frangitur et comeditur,*

et benedicuntur. Et hoc ipsum nomen sonat ; nam sacrificium dicitur ex hoc quod homo facit aliquid sacrum.

— *Du sacrifice de la messe.* Chez les Juifs, c'étaient des sacrifices d'animaux qui étaient offerts à Dieu. Dans le christianisme, ces sacrifices d'animaux ont été remplacés par le sacrifice de la messe. La messe, disent les théologiens, est le sacrifice de la loi nouvelle, par lequel on offre à Dieu, par les mains du prêtre, le corps et le sang de Jésus-Christ, sous les espèces du pain et du vin. C'est un sacrifice véritable et proprement dit, et le concile de Trente anathématise ceux qui en douteraient. Ce sacrifice a été institué par Jésus-Christ en même temps que le sacrement de l'eucharistie. Près de consommer le sacrifice sanglant qui allait opérer la rédemption du genre humain, il le commença par l'offrande de son corps et de son sang, ordonnant à ses apôtres de la perpétuer en mémoire de sa mort. Le sacrifice de la messe est offert à Dieu et non aux saints. Le sacrifice est de sa nature un acte du culte suprême rendu à Dieu seul, c'est-à-dire du culte de latrie. Ainsi, lorsqu'on dit la messe d'un tel saint, il ne faut pas entendre qu'on offre le sacrifice de la messe à ce saint, mais que l'on fait mémoire, que l'on implore sa protection, et qu'on le prie d'intercéder pour nous. C'est Jésus-Christ lui-même qui est la victime, l'hostie qu'on immole dans le sacrifice de la messe : son corps est présent sous les espèces du pain, son sang sous les espèces du vin. Aussi ce sacrifice est-il substantiellement identique à celui de la croix qu'il renouvelle et qu'il doit renouveler sur nos autels jusqu'à la consommation des siècles. C'est la manière de l'offrir, mystique et non sanglante dans le sacrifice de la messe, sanglante dans le sacrifice de la croix, qui constitue leur seule différence, selon ces paroles du concile de Trente : *In divino hoc sacrificio quod in missa peragitur, idem ille Christus continetur et in cruce immolatur, qui in ara crucis semel seipsum cruento obtulit*. Les espèces du pain et du vin, qui voilent le corps et le sang de Jésus-Christ, appartiennent au sacrifice eucharistique, mais elles ne le constituent pas ; elles ne sont point l'oblation qu'on fait à Dieu. Le sacrifice de la messe est offert par les mains du prêtre ; mais ce n'est pas le prêtre, qui est le ministre principal de ce sacrifice ; c'est Jésus-Christ lui-même qui est tout à la fois le prêtre et la victime ; le prêtre n'est que l'auxiliaire du véritable sacrifice ; le même ministre que Jésus-Christ a exorcisé visiblement sur la croix, il l'exerce d'une manière invisible sur l'autel. La consécration des deux espèces est essentielle au sacrifice de la messe ; car il consiste principalement dans la séparation qui se fait en vertu des paroles sacramentelles, *vi verborum*, du corps et du sang de Jésus-Christ sous les espèces du pain et du vin. La communion appartient aussi au sacrifice, sinon comme partie essentielle, du moins comme partie intégrante de l'immolation. Les théologiens attribuent au sacrifice de la messe les mêmes propriétés, les mêmes effets qu'au sacrifice de la croix. Il est, disent-ils, *latréutique, eucharistique, impétra-toire et propitiatoire*. Il est latréutique, c'est-à-dire que c'est un holocauste, un sacrifice de louange ; il est eucharistique, c'est-à-dire que c'est un sacrifice de reconnaissance et d'action de grâces ; il est impétraire, c'est-à-dire que Jésus-Christ y intercède pour nous, en représentant continuellement à son Père la mort qu'il a soufferte pour son Eglise ; il est propitiatoire, c'est-à-dire qu'il nous obtient la grâce de la conversion, l'esprit de pénitence, la rémission des péchés, en nous appliquant le prix, la vertu du sacrifice de la croix.

— Dr. international. Les Etats souverains étant indépendants les uns des autres au point de vue religieux comme au point de vue politique, il s'ensuit que nul Etat ne peut en forcer un autre à tolérer ou à reconnaître certaines sociétés ou sectes religieuses, à agréer de nouvelles institutions ecclésiastiques, à permettre aux sectateurs d'une religion spéciale, s'ils séjournent sur son territoire, l'exercice de leur culte, à moins qu'il ne s'agisse d'un simple culte domestique. Le souverain pontife lui-même est partout considéré comme subordonné de droit, en ces matières, aux gouvernements séculiers, à moins d'exceptions établies par les concordats. Il n'est pas davantage admis par le droit des gens qu'aucun Etat ait le droit de soutenir par la force les griefs dont une société religieuse pourrait se plaindre dans le territoire d'un autre Etat, ni celui de s'approprier des biens d'Eglise situés en pays étrangers.

Toutefois les ambassadeurs et autres ministres publics représentant les nations étrangères ont le droit de culte privé, c'est-à-dire le droit de pratiquer leur culte dans leur hôtel, avec leur famille et leur suite, et d'entretenir à cet effet une chapelle de légation, avec les personnes nécessaires au service, telles qu'aumôniers, sacristains, etc. Mais ce droit ne s'étend pas au delà de l'hôtel, ni aux personnes autres que celles qui sont attachées à l'ambassade ou à la légation. Les ministres étrangers jouissent de ces prérogatives tantôt en vertu de lois spéciales, comme en Suède et en Danemark ; tantôt en vertu de conventions expresses ou même tacites. Ce dernier cas a été pendant longtemps celui des minis-

tres et des consuls résidant dans le territoire de la Porte et dans celui des Etats africains. A la fin du XVIII^e siècle, l'empereur Joseph II, ayant concédé aux protestants de la confession d'Augsbourg le droit de *culte* privé à Vienne, déclara que dès lors le *culte* domestique de la même religion ne serait plus permis aux ministres étrangers. A Constantinople, l'ambassade russe entretenait une chapelle domestique, et elle a de plus sous sa protection une église publique de la religion grecque, qu'elle a fait bâtir.

Dans les chapelles privées établies spécialement pour l'usage des personnes attachées au service de l'ambassade ou de la légation, on permet assez souvent, soit en vertu de traités, soit par simple tolérance, que d'autres personnes, et même des sujets du pays, viennent faire leurs dévotions. En France, avant la Révolution, c'était souvent dans les chapelles domestiques des ministres étrangers protestants que s'accomplissaient les mariages des sujets français de la même religion résidant à Paris.

La question de savoir si la femme d'un ministre, lorsqu'elle est d'une religion autre que celle de son mari, est en droit d'avoir un *culte* domestique particulier a été aussi soulevée. La pratique générale l'a tranchée par l'affirmative.

Il est évident que toutes ces questions diplomatiques sont destinées à tomber dans l'oubli le plus profond le jour où le grand principe de la liberté sera enfin reconnu et proclamé chez tous les peuples civilisés.

Admin. I. *CULTE CATHOLIQUE*. Le concordat de 1801 et la loi du 18 germinal an X acceptent, au point de vue du *culte* catholique, la division du pays en diocèses et des diocèses en paroisses, le gouvernement de chaque diocèse par un évêque, et la direction de chaque paroisse par un curé, sous l'autorité et la juridiction épiscopales. En soumettant les titres d'évêque et de curé à l'élection du peuple, la constitution civile du clergé de 1790 avait aboli le concordat intervenu en 1516 entre le pape Léon X et François I^{er}. Le concordat de 1801, conclu entre le pape Pie VII et le gouvernement consulaire, a admis le principe de l'unité catholique, en reconnaissant notamment au souverain pontife le droit d'instituer canoniquement les évêques, et de fixer, de concert avec le gouvernement, la circonscription des diocèses. Les bulles, brefs, rescrits et autres expéditions de la cour de Rome, les décrets des synodes étrangers, même ceux des conciles généraux, ne peuvent être reçus, publiés, imprimés et mis à exécution en France sans l'autorisation du gouvernement. Pour les brefs de la pénitencierie concernant le for intérieur, cette autorisation n'est pas nécessaire. Aucun nonce, légat, vicair ou commissaire apostolique ne peut, sans l'autorisation du pouvoir civil, exercer, sur le sol français ni ailleurs, aucune fonction relative aux affaires de l'Eglise de France. Aucun concile national ou métropolitain, aucun synode diocésain, aucune assemblée délibérante du clergé, ne doivent avoir lieu sans la permission expresse du gouvernement.

Le principe fondamental de la législation française sur les *cultes* est que le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel sont réciproquement indépendants l'un de l'autre. Le pouvoir spirituel n'agit que sur les consciences, et n'a d'autres forces que celles que lui donnent les croyances de chaque individu, tandis que le pouvoir temporel s'étend sur tous les actes extérieurs, sur tous les intérêts civils, et dispose de tous les moyens coercitifs. Ce principe, proclamé par la déclaration du clergé de 1802, a été de nouveau reconnu par le concordat de 1801 et la loi organique. Il s'ensuit qu'aucune autorité civile ne doit, en aucun cas, intervenir dans les affaires qui touchent au for intérieur, aux dogmes de la religion catholique, aux choses purement spirituelles, ni dans l'exercice des droits exclusivement réservés aux évêques et aux curés par les lois civiles. De leur côté, les évêques et les membres du clergé ne doivent s'immiscer en aucune façon dans les fonctions des autorités civiles; mais ils sont fondés à réclamer leur appui, dans les cas où quelque entrave est apportée à l'exercice de leur ministère. Les curés ne doivent faire au prône aucune publication étrangère au *culte*, si ce n'est sur l'ordre du gouvernement; les ministres du *culte* doivent s'abstenir de critiquer ou de censurer les actes des autorités publiques, soit en chaire, soit dans leurs instructions pastorales. Il leur est également interdit, sous des peines très-sévères, d'entretenir, même sur des questions religieuses, une correspondance avec la cour de Rome, à moins d'en avoir préalablement obtenu l'autorisation du ministre des *cultes*.

Quoique entièrement distincts l'un de l'autre, le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel ont des rapports nécessaires, dans les affaires mixtes relatives au *culte* extérieur, aux intérêts temporels des personnes et des établissements ecclésiastiques, à l'entretien des édifices religieux. Ainsi l'agrément et l'approbation du gouvernement sont obligatoires pour les nominations, faites par les évêques, des vicaires généraux, des chanoines et des curés; pour la fondation des établissements ecclésiastiques et des communautés religieuses; pour la modification des plans de circonscription des paroisses; pour l'érection des cures, succursales,

chapelles, oratoires; pour les règlements au sujet des tarifs constituant ce qu'on appelle le casuel des prêtres desservant les paroisses; pour l'acceptation des dons et legs ayant pour objet l'exercice du *culte* ou l'entretien de ses ministres; pour les acquisitions, ventes, transactions, ainsi que pour tous les actes faits par les établissements ecclésiastiques et les communautés religieuses.

Le gouvernement a le droit d'ordonner des prières publiques. En pareil cas, il adresse ses instructions aux archevêques et évêques, et ceux-ci se concertent ensuite avec les préfets et les commandants militaires pour le jour, l'heure et le mode d'exécution des prescriptions du gouvernement. Dans toutes les églises de France, on doit réciter à la fin de l'office divin, pour le chef de l'Etat, la prière *Domine saluum fac*, etc.

En vertu du concordat, les traitements des archevêques, des évêques et des desservants sont à la charge de l'Etat. Le budget des *cultes* paye en outre les traitements des cardinaux, des vicaires généraux, des chanoines titulaires de cathédrale, des chanoines de Saint-Denis, des chapelains de Sainte-Genève et des aumôniers des dernières prières pour les trois cimetières de Paris. Le même budget paye également les frais de bulle et d'établissement des cardinaux, archevêques et évêques; les indemnités pour les visites pastorales des prélats; les pensions ecclésiastiques; les secours personnels aux vieux prêtres et aux anciennes religieuses; les bourses des séminaires; les subventions des diverses communautés religieuses; les dépenses du service intérieur des édifices diocésains, y compris le mobilier des évêques; les travaux ordinaires d'entretien, de construction et de grosses réparations des édifices diocésains; les secours aux communes pour contribuer à l'acquisition, aux constructions et aux réparations de leurs presbytères et églises paroissiales. Indépendamment des avantages temporels attachés aux titres ecclésiastiques, les ministres du *culte* sont exemptés du service militaire, du service de la garde nationale, des fonctions de juré et des tutelles qui s'ouvrent dans un département autre que celui où ils résident. Ils ne peuvent être, en aucun cas, maires, adjoints ou conseillers municipaux.

Le concordat et la loi organique garantissent le libre exercice de la religion catholique, apostolique et romaine. Le *culte* doit en être public, et être soumis aux règlements de police jugés nécessaires pour la tranquillité publique. Ce *culte* est exercé sous la direction des archevêques et évêques dans leurs diocèses, et sous celle des curés dans leurs paroisses. Les anciens privilèges d'exception de juridiction épiscopale sont abolis. En vertu du concordat, toutes les églises métropolitaines, cathédrales, paroissiales et autres, qui n'avaient pas été aliénées pendant la Révolution, ont été remises à la disposition des évêques. Les églises doivent être ouvertes gratuitement au public; il est interdit d'y rien percevoir de plus que le prix des chaises. On doit y réserver une place où les fidèles qui ne peuvent pas de chaises ni de bancs puissent commodément assister au service divin et entendre les instructions. Il doit y avoir dans les cathédrales et églises paroissiales une place distinguée pour les autorités civiles et militaires. Mais il est entendu que les autorités ne peuvent réclamer cette place distinguée que dans les cérémonies à la fois religieuses et civiles auxquelles elles sont officiellement convoquées. Le gouvernement peut seul changer la destination des édifices régulièrement affectés au *culte*. Les communes, même lorsqu'elles en sont propriétaires, n'ont pas le droit d'en disposer sans cette autorisation pour d'autres usages, tels que distributions de prix, assemblées électORALES, réunion des gardes nationales. Au lendemain des révolutions de 1830 et de 1848, lorsque les autorités municipales ont fait un semblable usage des églises, le gouvernement s'est hâté d'intervenir. Il est même à remarquer que l'empressement du gouvernement provisoire a été beaucoup plus prompt que ne l'avait été celui du gouvernement de Juillet.

Tout exercice du *culte* catholique, en dehors de la juridiction épiscopale, est illégal; en conséquence, il est défendu d'introduire dans une église catholique le *culte* d'une secte quelconque ou des cérémonies religieuses que l'évêque n'aurait pas approuvées. Il est de principe que le même temple ne peut être consacré qu'à un seul *culte*; néanmoins, dans quelques localités des départements du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, le *culte* catholique et le *culte* protestant sont célébrés simultanément dans un seul temple; c'est ce qu'on appelle dans la pratique le *simultaneum*. Aucune modification ne peut être apportée dans la disposition intérieure de ces temples mixtes, à moins d'une autorisation spéciale du ministre des *cultes*.

Les curés doivent se conformer au règlement de l'évêque pour tout ce qui concerne le service divin, les prières, les instructions et l'acquiescement des fondations pieuses. Ils ne peuvent ordonner des prières publiques extraordinaires sans la permission expresse de l'évêque. En aucune circonstance, les maires n'ont d'injonctions à leur faire touchant l'exercice du *culte* dans l'intérieur des églises. Aucune fête ne peut être établie sans l'autorisation du gouvernement. Les fêtes conservées comme étant seules obligatoires sont,

outre le dimanche, la fête de Noël, celles de l'Ascension, de l'Assomption et de la Toussaint. Mais la force de l'habitude l'emportant sur la règle, dès 1806 le légat dut intervenir pour faire cesser les infractions, et inviter le clergé à s'abstenir d'annoncer par le son des cloches les fêtes supprimées et d'en célébrer l'office avec la pompe et l'appareil extérieur prescrits pour les fêtes conservées. Ces prohibitions n'ont jamais été exactement observées, malgré les recommandations répétées de l'administration des *cultes*. En 1814 est intervenue une loi obligeant les citoyens à s'abstenir de certains travaux extérieurs les dimanches et les jours de fête. Cette loi, qu'on avait vainement demandée au premier Empire, était d'une exécution difficile, irritante et peu compatible avec la liberté; elle n'a pas encore été formellement abrogée, mais le gouvernement a cessé d'en faire constater les infractions. Toutefois il n'a pas touché, autrement que par des invitations officieuses, au pouvoir qu'ont les autorités locales à cet égard.

Le *culte* ne peut être célébré dans les maisons des particuliers, dans les établissements publics ou privés, sans une permission spéciale de l'évêque et sans l'autorisation du gouvernement. Cette permission et cette autorisation ne sont accordées qu'autant qu'il y a une chapelle munie de tous les objets nécessaires au *culte*, et que cette chapelle a été érigée selon les formes tracées par les lois et règlements.

Quant aux cérémonies extérieures du *culte*, telles que processions, plantations de croix, elles peuvent avoir lieu dans les rues, sur les places publiques et chemins des communes de France, sauf l'exception prononcée par la loi pour les villes où il y a différents *cultes*. Le gouvernement a également le droit d'empêcher les cérémonies extérieures du *culte* catholique sur la voie publique, lorsqu'il a des motifs de craindre que l'ordre ne soit troublé. Toutefois ce droit n'est exercé qu'avec une grande réserve. Les instructions ministérielles qui datent des temps de trouble s'accordent pour déclarer que le respect dû aux croyances et aux habitudes religieuses des populations ne permet d'apporter à ces cérémonies d'autres restrictions que celles qui sont justifiées par la nécessité d'assurer la tranquillité publique. La solution des questions relatives aux processions étant ainsi subordonnée aux dispositions variables des habitants, à l'état des esprits, à des circonstances locales que l'administration centrale n'est point à même d'apprécier, le gouvernement confie ordinairement aux préfets le soin de décider sous leur responsabilité. Les maires, en tant que chargés de l'exécution des mesures de sûreté générale et de police municipale, peuvent aussi prendre des arrêtés pour suspendre les processions dans le cas d'absolue nécessité. Ces arrêtés sont obligatoires tant qu'ils n'ont pas été annulés. Dans les communes où les cérémonies religieuses peuvent se faire hors des édifices consacrés au *culte* catholique, les honneurs militaires, régies par le décret du 24 messidor an XII, sont rendus par les officiers et soldats de toutes armes, soit en escortant la procession, soit au moment du passage du Saint-Sacrement. Enfin le *culte* catholique est publiquement célébré dans les cimetières. Les cérémonies extérieures de ce *culte* pour les convois et pompes funèbres sont autorisées dans toutes les communes où la religion catholique est seule professée. Quant aux villes où il y a plusieurs *cultes*, la disposition exceptionnelle de la loi organique doit être observée, s'il existe une église consistoriale.

La législation s'est préoccupée de protéger l'exercice du *culte* catholique, la liberté et la sûreté de ses ministres, et en même temps de réprimer les délits commis par les ecclésiastiques dans leurs fonctions. Cette police est faite dans l'intérêt commun de la religion et de la société. L'amende et l'emprisonnement sont prononcés, dans des proportions plus ou moins fortes, selon les circonstances : 1^o contre les individus qui, par des discours publics, des écrits, des imprimés, des dessins, des gravures, des peintures ou tous autres emblèmes exposés aux regards du public, outragent ou tournent en dérision la religion ou ses ministres; 2^o contre les individus qui gênent ou empêchent les exercices du *culte*, soit par des voies de fait ou des menaces, soit par des troubles ou désordres causés dans le temple ou dans les autres lieux destinés ou servant actuellement à ces exercices; 3^o contre les individus qui, par paroles ou par gestes, outragent les objets du *culte* dans les lieux destinés ou servant actuellement à son exercice; 4^o contre ceux qui détruisent, abattent, mutilent ou dégradent des monuments, statues et autres objets destinés à la décoration des églises, qui brisent des cloches ou renversent des croix, des calvaires ou autres signes extérieurs du *culte* érigés avec la permission de l'autorité civile. Des peines d'une sévérité exceptionnelle sont portées contre les personnes qui outragent les ministres du *culte* dans l'exercice de leurs fonctions ou à propos de ces fonctions. Les peines sont plus sévères encore lorsque ces outrages sont suivis de voies de fait. Lorsque des violences de ce genre sont pratiquées contre les ministres du *culte* dans l'exercice de leurs fonctions, les coupables encourrent en outre la peine de la dégradation civique.

Les édifices consacrés au *culte* conservent de leur ancien caractère d'asiles le privilège

de défendre les débiteurs contre les poursuites de leurs créanciers, mais seulement pendant les exercices religieux.

Les associations de plus de vingt personnes ayant pour but de s'occuper d'objets religieux doivent, comme les autres associations, se pourvoir de l'autorisation du gouvernement, sous peine d'amende et d'emprisonnement. Il est également interdit, sous peine d'amende, de prêter, sans permission de l'autorité municipale, sa maison ou son appartement pour l'exercice d'un *culte*.

Les privilèges accordés sous l'ancien régime aux prêtres catholiques en matière de juridiction civile ou criminelle, les tribunaux d'exception et d'attribution, et notamment les officialités, ont été abolis et supprimés par les lois révolutionnaires; le concordat et les lois organiques ont consacré cette suppression. Il n'existe désormais aucune différence entre les prêtres catholiques et les autres citoyens, à raison des délits qu'ils commettent hors de l'exercice du *culte* et de leurs fonctions. L'instruction judiciaire est dirigée et le jugement est rendu par les mêmes magistrats, sauf néanmoins en ce qui concerne les archevêques et les évêques, car les cours d'appel peuvent seules connaître des délits de police correctionnelle imputés aux prélats hors de leurs fonctions. La procédure est soumise à des formes spéciales. Les peines prononcées sont les mêmes, sauf dans les cas où le législateur a cru devoir se montrer plus sévère contre les ecclésiastiques, en raison de l'ascendant que leur donne le caractère dont ils sont revêtus. Ainsi une peine supérieure d'un degré à celle qui serait encourue par des laïques est prononcée contre les ministres d'un *culte* déclarés coupables d'un viol ou d'un attentat à la pudeur sur des personnes de l'un ou de l'autre sexe. Les contraventions aux lois, commises par les ecclésiastiques dans le cours de leurs fonctions, peuvent être l'objet de l'un de ces trois moyens de répression : 1^o les mesures disciplinaires; 2^o le recours au conseil d'Etat; 3^o la poursuite devant les tribunaux. Dans le cas où un fonctionnaire ou un simple particulier croit avoir à se plaindre d'un prêtre catholique, il doit d'abord s'adresser à l'évêque diocésain, qui a seul le droit d'infirmer les peines disciplinaires. Il peut ensuite soumettre ses plaintes au ministre des *cultes*. Après avoir demandé au préfet, ou recueilli de toute autre manière les renseignements nécessaires, le ministre décide, si les faits ne lui paraissent pas justifiés, qu'il ne sera point donné suite à la plainte, et il charge le préfet de notifier sa décision au réclamant. Si, au contraire, les faits lui paraissent exacts, il les signale à l'attention de l'évêque diocésain, en lui communiquant la plainte et le résultat de ses informations, pour le mettre à même de prendre les mesures qu'il jugera convenable. Il y a plusieurs sortes de peines disciplinaires; les principales sont : l'avertissement, le blâme, la censure, le changement de résidence, l'envoi dans un séminaire ou dans une maison religieuse avec ordre d'y passer un certain temps, l'interdiction partielle ou totale des fonctions de ministre, la suspension des fonctions de curé ou de desservant et le remplacement provisoire par un procureur, la révocation des titulaires amovibles et la destitution des titulaires inamovibles par une ordonnance épiscopale rendue conformément aux règles canoniques. En pareille matière, le gouvernement intervient en deux cas seulement : 1^o lorsqu'un curé ou desservant est temporairement éloigné de sa paroisse pour cause de mauvais conduite, il y a lieu de prendre un arrêté ministériel pour fixer la quotité de l'indemnité à prélever sur le traitement du titulaire en faveur du procureur qui le remplace dans l'exercice de ses fonctions; en pareil cas, le curé a la jouissance du presbytère et du casuel pendant la durée du remplacement; 2^o lorsqu'il s'agit de destitution de chanoines ou de curés, le concours du gouvernement étant exigé par le concordat et la loi organique pour les mettre en possession de leurs titres, il l'est également pour les en priver. La décision rendue en ce cas par le chef de l'Etat approuve l'ordonnance épiscopale de destitution quant à ses effets civils, et c'est à partir seulement de cette ordonnance ou de ce décret que les chanoines et curés révoqués doivent cesser de jouir de leur traitement et des autres avantages temporels attachés à leurs titres. Les dénonciations calomnieuses, faites par écrit contre les ecclésiastiques, soit aux officiers de justice ou de police administrative, soit au ministre des *cultes*, une fois que la fausseté en a été reconnue par l'autorité compétente, sont punies d'un emprisonnement d'un mois à un an, et d'une amende de 100 à 3,000 fr. La jurisprudence de la cour de cassation a étendu l'application de cette pénalité aux dénonciations calomnieuses faites aux évêques contre les prêtres de leurs diocèses, par la raison que les évêques, étant investis par le concordat d'un droit de discipline ecclésiastique, doivent être assimilés, quant à la partie civile et temporelle de leurs fonctions, aux officiers de police judiciaire ou administrative, dans le sens de cet article.

Lorsqu'un prêtre catholique est inculpé d'un fait rentrant dans les cas d'abus prévus par la loi organique, et qu'un recours au conseil d'Etat est formé contre lui, on suit la

marque tracée par cette loi. Lorsque les faits reprochés à un ecclésiastique dans l'exercice de ses fonctions constituent un crime ou un délit, ou même une contravention de police, prévus par les lois pénales, il peut être traduit devant la cour d'assises, le tribunal correctionnel ou le tribunal de simple police, soit à la requête du ministère public, soit sur la plainte de la partie civile, mais seulement après que le conseil d'Etat a autorisé la poursuite.

En dehors des lois générales qui régissent les prêtres catholiques comme les autres citoyens, il est des obligations spéciales qui leur sont imposées comme aux ministres des autres cultes, à raison de leurs fonctions. Ainsi, ils ne peuvent procéder aux cérémonies religieuses d'un mariage avant qu'il leur soit justifié d'un acte de mariage préalablement reçu par un officier de l'état civil. La peine, en cas de récidive, pourrait varier de l'emprisonnement à la réclusion. Il leur est interdit, sous des peines de simple police, d'aller lever les corps des personnes décédées, et de les accompagner hors des églises, sans une autorisation d'inhumer donnée par l'officier de l'état civil. Les ecclésiastiques ne doivent se permettre, dans leurs instructions religieuses, aucune inculpation directe ou indirecte, soit contre les personnes, soit contre les autres cultes autorisés dans l'Etat. L'inviolabilité du secret de la confession est garantie par les lois civiles comme par les lois canoniques; le prêtre qui révèle les secrets qui lui ont été confiés pendant l'exercice de son ministère est passible de l'amende et de la prison.

Les prêtres catholiques sont autorisés à porter un costume particulier à leur état, suivant les canons, règlements et usages de l'Eglise, et la loi interdit, sous peine de prison, ce costume aux laïques et aux ministres des autres cultes. Le caractère de prêtre n'étant point inséparable de l'habit, le prêtre peut être privé du droit de porter le costume ecclésiastique, comme on peut lui interdire la célébration de la messe. Aussi, lorsqu'un ecclésiastique, jugé indigne par son évêque de se revêtir de ce costume, continue à le porter, les peines édictées par la loi contre le port illégal de ce costume lui sont applicables.

— II. CULTES NON CATHOLIQUES RECONNUS. 1° *Cultes protestants.* Jusqu'à l'édit de Nantes signé par Henri IV le 15 avril 1598, la religion catholique fut la seule religion légale du pays. Cet édit, en reconnaissant l'existence d'un culte autre que le culte catholique romain, fut le premier pas fait par les pouvoirs publics vers le principe général de la liberté des cultes. Les garanties accordées par cet édit furent respectées tant que le parti protestant eut la force matérielle de les défendre; mais lorsque cette force eut succombé à la suite des entreprises multipliées de Richelieu, ces garanties s'amoindrirent et finirent par disparaître. On peut même dire que le 22 octobre 1685, lorsque Louis XIV révoqua l'édit de son aïeul, les restrictions successives que cet acte avait subies l'avaient déjà abolies de fait. Après un siècle de persécutions inutiles, Louis XVI dut se résoudre à réparer le mal fait aux protestants par son prédécesseur. L'édit du 17 novembre 1787 leur rendit une existence légale et un état civil, faisant ainsi cesser, selon les termes mêmes du préambule, une fiction inadmissible, une contradiction dangereuse entre les droits de la nature et les dispositions de la loi. Ce n'était là cependant qu'une demi-réparation. Voici, en effet, comment le souverain s'exprimait dans ce même préambule : « La religion catholique, que nous avons le bonheur de professer, jouira seule des droits et honneurs du culte public, tandis que nos autres sujets non catholiques, privés de toute influence sur l'ordre établi dans nos Etats, déclarés d'avance et à jamais incapables de faire corps dans notre royaume, soumis à la police ordinaire pour l'observation des fêtes, ne tiendront de la loi que ce que le droit naturel ne nous permet pas de leur refuser. » En conséquence, l'édit octroyait seulement aux protestants la faculté de faire constater leur naissance, leur mariage, leur mort, afin de jouir comme tous les autres sujets des effets civils qui en résultaient. La coexistence légale et l'égalité de droit entre les différents cultes étaient encore loin d'être franchement acceptées.

Le principe de la liberté de conscience et le libre exercice des cultes furent reconnus et garantis par les diverses constitutions révolutionnaires. Ce principe fut confirmé par la constitution de l'an X et par le serment du sacre, le 2 octobre 1804, et proclamé de nouveau par les chartes de 1814 et de 1830, puis par la constitution de 1848, mais avec quelques différences essentielles. Par la charte de 1814, la religion catholique était déclarée religion de l'Etat, et les cultes chrétiens étaient seuls admis à être défrayés par le trésor public. La charte de 1830 déclara seulement qu'en fait la religion catholique était celle de la majorité des Français, et fit disparaître les exclusions formelles de participation au budget contenues dans la charte de 1814. Enfin la constitution de 1848 prononça, en termes exprès la liberté et l'égalité des cultes, et leur droit commun d'être reconnus et salariés par l'Etat. De plus, le décret du 28 juin 1848 af-

franchit des dispositions relatives aux réunions publiques celles de ces réunions qui auraient pour objet exclusif l'exercice d'un culte. La liberté des cultes est comprise, par la constitution de 1852, parmi les grands principes de 1789, base du droit public des Français, et le Sénat, gardien des libertés publiques, est chargé de s'opposer à la promulgation des lois qui seraient contraires ou porteraient atteinte à ces libertés, et en particulier à la liberté des cultes. Néanmoins la disposition de cette constitution qui appelle de droit au Sénat les cardinaux constitués, selon certains juristes, une sorte de supériorité donnée au culte catholique sur les cultes dissidents. Personne, toutefois, ne s'est avisé de soutenir que la présence nécessaire au Sénat des maréchaux et des amiraux constitue, pour l'armée et pour la marine, une supériorité sur les autres branches de l'administration.

Les cultes non catholiques sont de deux sortes : les cultes reconnus et les cultes non reconnus. Ce qui fait la différence entre ces cultes, c'est le salaire, ainsi que cela a été déclaré en mainte circonstance par les hommes publics dans les assemblées. Cependant le culte israélite a été reconnu bien avant d'être doté par l'Etat. Ainsi, jusqu'à l'époque où les dépenses de ce culte ont été portées au budget de l'Etat, une disposition de la loi des finances, renouvelée chaque année, autorisait les consistoires israélites à dresser des rôles de contributions recouvrables dans leur sein par les receveurs généraux du trésor public, pour l'acquittement du salaire des rabbins, qui avait été réglé par le décret organique de l'année 1808. Le salaire était présenté en 1831, à la Chambre des pairs, par M. Portalis, comme un contrat synallagmatique entre la société religieuse et la société politique, contrat en vertu duquel cette dernière promet sa tutelle, et l'autre sa soumission. La législation sur cette matière fait donc aux cultes reconnus une sorte de privilège, qui est le salaire; mais à son tour le salaire place les cultes reconnus sous un certain régime de protection et de tolérance. Cette protection de l'Etat envers les cultes reconnus consiste, ainsi que nous l'avons dit à propos du culte catholique, dans l'autorisation générale et implicite de l'exercice de ces cultes et dans certaines immunités, telles que la dispense du service militaire. Cette protection s'applique aussi à la doctrine, aux cérémonies extérieures, à la discipline. L'intervention du pouvoir civil dans certains actes ecclésiastiques en est la conséquence, et l'appel comme d'abus au conseil d'Etat en est la sanction. Plusieurs publicistes considèrent ce régime comme étant quelque peu en désaccord avec l'indépendance des cultes, avec la liberté qui leur est garantie par les constitutions; les ministres protestants en portent le même jugement, et, avant de faire connaître dans ses détails le régime légal du protestantisme, nous croyons devoir citer quelques lignes de l'appréciation qu'en faisait, il y a quarante ans, un pasteur qui était en même temps un écrivain distingué et un publiciste de premier ordre : « Dans l'esprit de la loi du 15 germinal an X, dit M. Samuel Vincent, la religion réformée n'est plus ce qu'elle a été, se suffisant à elle-même et se gouvernant sans contrôle. Elle est devenue une Eglise établie dans le sens que les Anglais donnent à ce mot; c'est, autant qu'une religion d'Etat, une religion politique. Entre ce qu'elle est aujourd'hui et ce qu'elle fut jadis, il y a toute la différence qui se trouve entre une religion indépendante et libre, et une religion fixée, gouvernée du dehors par des moyens purement administratifs, comme une chose et non comme un sentiment. La part que le gouvernement s'est faite dans la loi du 18 germinal an X est assurément la plus grande que jamais gouvernement se soit attribuée dans l'administration d'une religion quelconque. Quoique rédigée dans un temps où les hommes étaient très-portés vers la tolérance, et où l'esprit de secte était considérablement abattu, il y règne un ton de méfiance qui caractérise bien le gouvernement d'alors. Il descend dans les moindres détails; il veut que rien ne se règle sans sa permission expresse; il règle d'avance toutes les formes, et lorsqu'elles sont réglées, il se réserve le droit d'adopter ou de rejeter à son gré tout ce qui pourra résulter de leur jeu naturel et légal; il se réserve même celui de suspendre ou d'annuler ces formes elles-mêmes quand son intérêt ou son caprice le lui fait désirer. La première organisation d'un consistoire ne peut s'opérer qu'en présence d'un de ses agents. Les précautions prises pour maintenir l'influence du gouvernement dans ces assemblées vont jusqu'à la minutie. Il faut que les objets qui doivent y être traités lui soient communiqués d'avance. » Les cultes non catholiques qui se trouvent placés dans les conditions de dépendance que réprovoque ainsi M. Vincent sont les deux cultes protestants officiels, Eglise réformée et Eglise de la confession d'Augsbourg, et le culte israélite. Le gouvernement consulaire avait sur l'organisation des cultes protestants des idées diamétralement opposées à celles des intérêts. C'était, du reste, un fait assez considérable que de voir un gouvernement reconnaître, organiser, salarier plusieurs cultes, et lorsque Portalis vint dire au conseil d'Etat que la liberté des cultes jusqu'alors illusoire, se réalisait enfin, peut-être était-il sincère. Une religion étant admise, disait Portalis à

cette occasion, on admet, par raison de conséquence, les principes et les règles d'après lesquels elle se gouverne. Cependant il est reconnu par tout le monde que la loi du 18 germinal an X ne répondit que très-imparfaitement à cette intention du législateur. Ses lacunes, ses inconvénients de toute sorte se firent bientôt sentir, et à peine fut-elle mise à exécution qu'on fut obligé de la réviser. On dut, par exemple, laisser entièrement de côté la condition inexécutable d'une agglomération de 6,000 âmes imposée pour la formation d'une église consistoriale. La loi, ne parlant que des consistoires locaux et des synodes, avait supprimé à la base de l'édifice l'élément fondamental, la paroisse, et, au sommet, la clef de voûte, le pouvoir régulateur de l'ancienne Eglise réformée. Une des dispositions de la loi porte qu'aucune Eglise ne pourra s'étendre d'un département à un autre; un décret postérieur dut abroger cette disposition et rattacher les Eglises isolées dans les départements au consistoire le plus voisin. Au lendemain des grandes commotions politiques, les hommes éminents du protestantisme demandèrent la révision de la loi organique. En 1831, M. Cuvier écrivait que la complète révision de la législation était nécessaire, et que cette législation ne répondait plus aux besoins de l'époque et à l'esprit général du protestantisme. Le gouvernement de Juillet ne fit, à cet égard, que des promesses. Enfin le décret du 26 mars 1852, rendu pendant la période du pouvoir constituant, inaugura des définitions nouvelles des pouvoirs de divers ordres qui régissaient les Eglises protestantes, et particulièrement de ceux qui devaient avoir des communications directes avec le dépositaire suprême de la puissance publique, pour nous servir des termes mêmes de ce décret.

Les deux cultes protestants reconnus ont une base commune, la base presbytérienne, c'est-à-dire une absence complète de hiérarchie. La paroisse ou commune ecclésiastique est le pivot du système; on appelle de ce nom tout groupe de protestants, habitant une ou plusieurs communes, pour lequel l'Etat rétribue un ou plusieurs pasteurs. Chaque paroisse a un conseil presbytéral, composé de quatre membres laïques au moins, de sept au plus, élus par les électeurs paroissiaux et présidés par les pasteurs ou par l'un d'eux. Le groupe de paroisses destiné à former une circonscription consistoriale est déterminé par le gouvernement, qui désigne l'une de ces paroisses pour chef-lieu, et qui y institue ensuite le conseil presbytéral en qualité de consistoire. Alors le nombre des membres de ce conseil est doublé, et chacun des membres des conseils presbytéraux de la circonscription y envoie un délégué laïque. Tous les pasteurs du ressort font partie de droit du consistoire. Les consistoires, aussi bien que les conseils presbytéraux, sont renouvelés tous les trois ans par moitié. Le conseil presbytéral est chargé du maintien de l'ordre et de la discipline dans le ressort paroissial, de l'entretien des édifices religieux et de la conservation des biens curiaux. En général, il délibère sur les affaires qui lui sont propres, et administre sous l'autorité du consistoire. Le consistoire exerce la même surveillance dans le ressort consistorial et contrôle l'administration des conseils presbytéraux. Dans l'Eglise de la confession d'Augsbourg, le consistoire fonctionne sous l'autorité du directeur.

Dans l'Eglise réformée, au-dessus des consistoires, la loi de l'an X place des synodes, composés chacun de pasteurs et d'un délégué de cinq Eglises formant l'arrondissement synodal. Les synodes surveillent la célébration du culte, l'enseignement de la doctrine et la conduite des affaires ecclésiastiques. Leur session ne peut durer que six jours, et n'a lieu qu'avec la permission du gouvernement. Leurs décisions sont soumises à la même approbation, sur le rapport du préfet, qui assiste ou se fait représenter aux séances. Ces dispositions de la loi sont restées à l'état de lettre morte pendant près d'un demi-siècle. Un synode autorisé pour cinq Eglises consistoriales s'assembla pour la première fois dans la Drôme, en 1850. Depuis, ce synode a encore tenu quelques réunions. Réduite à de tels synodes et à de tels consistoires, l'Eglise réformée se plaint d'être démembrée, et de n'avoir pas même l'organisation qu'elle avait su se donner au milieu des persécutions de l'ancien régime. Ainsi cette Eglise ne possède légalement ni la paroisse ni le synode général, qui faisaient autrefois son unité et sa consistance. Le décret du 26 mars 1852 a établi à Paris un conseil central des Eglises réformées, qui a pour mission de représenter ces Eglises auprès du gouvernement, et de s'occuper des questions générales dont il peut être saisi par les Eglises ou par l'administration. Ce conseil n'a qu'une seule fonction spécifiée, celle de recueillir les votes des consistoires lorsqu'une place de professeur vient à vaquer dans les facultés de théologie, et de les transmettre avec son avis au ministre de l'instruction publique. Ce conseil, composé de treize notables protestants et de deux des plus anciens pasteurs de Paris, est une sorte de haute commission permanente destinée à rendre aux Eglises, dans une certaine mesure, une partie des services que leur rendait leur ancienne organisation. Ce conseil remédie également à l'état de dissémination et

d'isolement produit dans les Eglises réformées par la loi organique.

Dans la confession d'Augsbourg, les consistoires sont subordonnés à des inspections qui correspondent, jusqu'à un certain point, aux synodes réformés. Elles sont circonscrites et composées de même; elles s'assemblent et fonctionnent selon les mêmes règles. Leur office consiste surtout à choisir dans leur sein deux inspecteurs laïques, pour être adjoints à l'inspecteur ecclésiastique nommé par le gouvernement, et spécialement chargé d'éclairer l'autorité supérieure sur les besoins des Eglises du ressort de l'inspection. Cette confession a été traitée par la loi organique plus favorablement que les Eglises réformées : elle a un centre, une tête dans le consistoire central siégeant à Strasbourg. Ce consistoire, réorganisé par le décret du 26 mars 1852, se compose d'un président et d'un membre laïque nommés l'un et l'autre par le gouvernement, de deux députés laïques élus par chaque inspection, de tous les inspecteurs ecclésiastiques et d'un professeur délégué par le séminaire. Ce consistoire constitue dans son sein un comité mixte et permanent, composé du président, du membre laïque nommé par le gouvernement, du doyen d'âge des inspecteurs ecclésiastiques, et de deux autres laïques choisis par le consistoire supérieur. Ce comité prend le nom de directoire. Le consistoire supérieur se réunit au moins une fois par an, soit sur la convocation du gouvernement, soit sur la demande du directoire, soit d'office. Il statue sur la gestion du directoire, veille au maintien de la constitution et de la discipline de l'Eglise, approuve les règlements relatifs au régime intérieur, statue sur les difficultés soulevées par l'exécution de ces règlements, approuve les formules liturgiques et les livres d'enseignement religieux, enfin surveille la comptabilité consistoriale. Ce directoire a le pouvoir administratif, la haute surveillance sur la discipline du séminaire protestant, dont il nomme les professeurs. Il nomme également les pasteurs des églises, sauf approbation du gouvernement.

L'instruction des ministres protestants est confiée aux deux facultés de théologie de Montauban et de Strasbourg. Chacune a un séminaire. L'Etat y paye trente bourses et soixante demi-bourses. On ne peut aspirer à devenir pasteur de l'une ou de l'autre de ces deux Eglises qu'autant qu'on est né ou naturalisé Français, qu'on a atteint l'âge de vingt-cinq ans ou obtenu une dispense d'âge, qui ne s'accorde qu'après vingt-trois ans révolus, et enfin qu'on a pris ses grades dans une des Facultés de théologie entretenues par l'Etat. La nomination des pasteurs, dévolue dans l'Eglise réformée aux consistoires, et dans la confession d'Augsbourg au directoire, est soumise à l'approbation du gouvernement, qui doit également être appelé à statuer sur leur destitution. Le gouvernement doit aussi agréer l'élection des présidents des consistoires. Les pasteurs doivent s'abstenir de toutes relations avec les puissances étrangères. Ils doivent prêter pour le chef de l'Etat. Le conseil d'Etat statue sur toutes les questions qui peuvent les diviser. Leur traitement, réglé suivant la population des communes de leur résidence, varie de 1,500 à 2,000 fr. Des pasteurs protestants sont attachés, avec qualité d'aumôniers, à deux lycées de Paris, Louis-le-Grand et Napoléon, et, dans les départements, aux lycées de Strasbourg, de Nîmes, de Tournon, de Rouen, de Nantes, de Bordeaux et de Toulouse. Dans les autres lycées, l'instruction religieuse est donnée aux élèves protestants par le pasteur de la ville. Si le nombre des élèves est de dix au moins, ce pasteur a droit à une indemnité.

2° *Culte israélite.* Le gouvernement impérial est le premier qui se soit préoccupé de régler ce culte. Douze ans après la Révolution française, et malgré leur admission à tous les droits politiques et civils, les juifs passaient aux yeux des hommes d'Etat moins pour une société religieuse que pour un peuple existant chez toutes les nations sans se confondre avec elles. Le gouvernement impérial, qui voulait régler toutes choses, devait naturellement se préoccuper des juifs. Un décret du 30 mai 1806 prescrivit la convocation à Paris d'une assemblée de soixante-quatorze notables israélites, qui reconstitua le grand sanhédrin, et dont les décisions servaient de base aux décrets rendus deux ans plus tard pour l'organisation du culte israélite. D'après cette organisation, les synagogues particulières de France sont réparties en circonscriptions de consistoires dits départementaux. Elles ont des rabbins communaux élus par des assemblées de notables désignés par le consistoire. Les ministres officiants sont de simples chantres nommés de la même manière. Chaque consistoire départemental se compose de quatre membres laïques et d'un grand rabbin élu par les docteurs de la circonscription. Ces électeurs doivent être âgés d'au moins vingt-cinq ans et remplir une des conditions suivantes : 1° exercer des fonctions relatives au culte, ou être attaché, à titre d'administrateur ou de souscripteur annuel, aux établissements placés sous l'autorité des consistoires; 2° être fonctionnaire de l'ordre administratif ou judiciaire, membre du corps enseignant, ou pourvu d'un grade universitaire; 3° faire partie d'un conseil général, ou municipal, ou d'arrondissement; 4° être offi-

cier de terre ou de mer en activité ou en retraite; 5° être sous-officier ou soldat décoré de la Légion d'honneur ou de la médaille militaire; 6° être membre d'une chambre de commerce ou être inscrit sur la liste des notables commerçants; 7° être titulaire d'office ministériel; 8° les étrangers compris dans l'une des catégories ci-dessus sont admis à participer à l'élection après trois ans de résidence dans la circonscription; la qualité d'électeur ne leur confère pas l'éligibilité. La liste des électeurs est dressée par le conseil départemental et arrêtée par le préfet. Elle est révisée tous les quatre ans. Le consistoire élu par cette assemblée nomme son président. L'administration et la police des temples, la délivrance des diplômes de premier degré, la nomination des assemblées chargées d'être les rabbins communaux, sont dans ses attributions. Au-dessus du consistoire départemental, il existe à Paris un consistoire central, composé d'un grand rabbin (nommé par le chef de l'Etat sur une liste de trois rabbins) et de huit membres laïques élus par les assemblées d'électeurs de la circonscription du consistoire départemental dont ils sont les représentants. Ce consistoire est l'intermédiaire entre le ministre des cultes et les consistoires départementaux. Il est chargé de la haute surveillance, des intérêts du culte, de la police ecclésiastique, de la délivrance des diplômes ecclésiastiques. Le grand rabbin du consistoire central a droit de surveillance et d'admonition à l'égard de tous les membres du culte israélite, et aucune délibération ne peut être prise par le consistoire central, en matière religieuse, sans son approbation.

— III. CULTES NON RECONNUS. Voici l'appréciation de la situation faite à ces cultes par le rapport du ministre de l'intérieur et du ministre des cultes qui précède le décret rendu sur cette matière le 19 mars 1859 : « Quant aux cultes non reconnus par l'Etat ou qui ne le reconnaissent pas, le code pénal et le décret du 25 mars 1852 soumettent leurs réunions, et de la manière la plus expresse, à la condition de l'autorisation préalable. On peut résumer notre législation en disant qu'elle a créé la liberté absolue de conscience, mais qu'elle n'a pas admis la liberté illimitée de l'exercice des cultes. Votre Majesté apprécie trop bien la sagesse et l'utilité de cette législation pour jamais l'affaiblir ou l'abandonner. La liberté illimitée de l'exercice public de tout culte implique, pour l'élément religieux, bien au-delà de la liberté de conscience; elle le suppose toujours irresponsable et supérieur, alors même qu'il se traduit en culte et en réunions extérieures au milieu de la société. L'Etat ne peut y rester indifférent ou subordonné. Aussi les citoyens qui se séparent d'une des deux Eglises réformées reconnues, pour constituer une Eglise libre, doivent, pour se livrer à l'exercice de leur culte, se munir de l'autorisation de l'Etat. Cette autorisation est donnée par décret rendu en conseil d'Etat, sur le rapport du ministre de l'intérieur, après avis du ministre des cultes. Cette autorisation peut être provisoirement donnée par les préfets. L'intention qui a dicté ce décret a été d'arrêter, autant que possible, les divisions qui éclatent fréquemment dans l'Eglise réformée, et la dissémination des fidèles de cette Eglise en une multitude indéfinie d'Eglises nouvelles. C'était là une tâche assez ingrate et délicate; aussi le décret a-t-il dû déclarer qu'il statuait seulement pour l'avenir, et qu'il entendait respecter tout ce qui pouvait se prévaloir d'une possession tranquille et notoire. Aucun trouble ne devait être apporté dans les faits religieux consommés sous les yeux et avec le consentement tacite de l'administration. Partout où des sociétés religieuses s'étaient formées publiquement et avaient vécu sans opposition de la part de l'autorité suffisamment informée, cet état de choses a été considéré comme acquis, et l'autorisation prescrite pour les nouvelles réunions à venir n'a pas été exigée. Ces mesures ont été prises pour étendre, autant que possible, l'action du gouvernement sur les quelques milliers d'anabaptistes des départements de l'Est, ainsi que sur les communautés indépendantes, presbytériennes ou congrégationalistes, qui se sont formées en France depuis quarante à cinquante ans. Ces Eglises indépendantes peuvent être considérées en fait comme représentant plus particulièrement le principe de la liberté des cultes. Elles ne sont liées par aucun contrat synallagmatique avec l'Etat. Elles ne participent pas, comme les Eglises salariées, à certaines faveurs, mais elles ne subissent pas non plus certaines restrictions; elles ont leur autonomie intérieure, et n'ont à se soumettre qu'aux conditions qui intéressent la paix publique. Cette position indépendante pourrait bien faire envie aux cultes salariés, si l'argent n'avait en ce monde une importance si capitale. Du reste, les Eglises reconnues et salariées n'ont jamais désespéré de conquérir la liberté, tout en conservant leurs traitements. L'avenir décidera.

— Phil. et Hist. Cultes (liberté des). V. CONSCIENCE (liberté de).

Culte des héros (du) [On hero-worship and the heroic in history], par Thomas Carlyle. C'est en 1840 que parut cet ouvrage célèbre en Angleterre, et cependant à peine connu en France. Dans ce livre, l'historien anglais de la Révolution française résume son système

politique. L'ouvrage se divise en six lectures : 1° le héros considéré comme divinité; 2° le héros prophète; 3° le héros poète; 4° le héros sacré; 5° le héros écrivain; 6° le héros considéré comme roi. Cromwell, Napoléon et l'esprit révolutionnaire. Selon l'auteur, au héros seulement il appartient de gouverner les peuples, et l'intérêt comme le devoir de ces peuples est de découvrir et de placer au rang suprême cet être providentiel. Shakspeare, Luther, Cromwell, Napoléon sont présentés comme des types de l'héroïsme, et la doctrine de l'individualisme est érigée en principe de morale et en règle unique de salut pour l'humanité. Chateaubriand, avant Carlyle, avait dit ces paroles, dont il semble que l'œuvre de celui-ci soit en quelque sorte la paraphrase : « On renie souvent ces maîtres suprêmes (les génies dominateurs); on se révolte contre eux; on compte leurs défauts; on les accuse d'ennui, de longueur, de bizarrerie, de mauvais goût, en les volant et en se purant de leurs dépouilles, mais on se débat en vain sous leur joug. Tout se teint de leurs couleurs; partout s'impriment leurs traces; ils inventent des mots et des noms qui vont grossir le vocabulaire général des peuples; leurs dires et leurs expressions deviennent proverbes. Ils ouvrent des horizons d'où jaillissent des faisceaux de lumière; ils sèment des idées, germes de mille autres; ils fournissent des imaginations, des sujets, des styles à tous les arts; leurs œuvres sont des mines inépuisables ou les entrailles mêmes de l'esprit humain. De tels génies occupent le premier rang; leur immensité, leur variété, leur fécondité, leur originalité les font reconnaître tout d'abord pour loix, exemplaires, moules, types des diverses intelligences, comme il y a quatre ou cinq races d'hommes, dont les autres ne sont que des nuances ou des rameaux. » Plus récemment, après Chateaubriand et Carlyle, M. Victor Hugo a repris cette thèse dans le livre qu'il a consacré à Shakspeare, et enfin tout le monde connaît la fameuse thèse des *hommes providentiels* soutenue dans un livre célèbre, l'*Histoire de Jules César*.

CUTELLAIRE adj. (kull-tèll-la-ré — du lat. *cutellus*, petit couteau). Hist. nat. Qui a la forme d'un couteau.

CUTELLATION s. f. (kull-tèll-la-si-on — du lat. *cutellus*, petit couteau). Géom. Charnage opéré sur un terrain oblique, de manière à mesurer les distances en les réduisant à un plan horizontal, ce qui s'obtient autrefois à l'aide d'un couteau, remplacé aujourd'hui par une grosse ficelle plombée qu'on laisse tomber de l'extrémité de la chaîne tendue horizontalement : *La méthode de la cutellation est la meilleure pour reproduire fidèlement sur le papier le plan d'un terrain*. (Bouillet.)

Cultes (ORIGINE DE TOUS LES), par Dupuis. V. ORIGINE DE TOUS LES CULTES.

CULTIFIEMENT s. m. (kull-ti-ft-man — du lat. *cultus*, cultivé; *facere*, faire). Culture. II Vieux mot. On disait aussi CULTIVEMENT.

CULTIFIOR s. m. (kull-ti-fi-or — du lat. *cultus*, cultivé; *facere*, faire). Cultivateur. II Vieux mot.

CULTISME s. m. (kull-ti-sme — du lat. *cultus*, cultivé). Littér. Recherche, affectation particulière que l'on trouve dans les œuvres de quelques écrivains espagnols. II On dit aussi CULTORISME, CULTERANISME et GONGORISME.

— Encycl. Le chef du cultisme ou gongorisme fut le poète Gongora. Le succès et l'influence de cette aberration d'esprit furent déplorables. Mais, avant d'indiquer quelques-unes de ces conséquences funestes, il importe de rappeler les circonstances qui présidèrent à la naissance de ce travers; il convient aussi de le délimiter et de le caractériser.

L'estilo culto est une phraseologie extrêmement travaillée et dans laquelle chaque mot paraît avoir été mis hors de sa place naturelle. C'est un langage particulier, bizarre, prétentieux et guindé, bravant toutes les règles reçues de la langue espagnole, en prose et en vers. Les mots les plus communs doivent prendre une signification toute nouvelle. De là une affectation pédantesque, des métaphores tellement forcées, des constructions tellement tourmentées, que peu de lecteurs possèdent les connaissances nécessaires pour comprendre le sens des mots, ou la subtilité d'esprit nécessaire pour saisir les allusions, ou la patience indispensable pour débrouiller les phrases. Les auteurs de cette école ne font pas usage de leur plume pour transmettre leurs idées, mais pour les cacher.

Le fondateur de la secte en Espagne, ou le cultisme a fleuri comme sur une terre natale, Gongora, était un écrivain d'un talent remarquable; le parti pris n'a même pu étouffer ses qualités réelles de poète. Il ne lui suffit pas d'avoir introduit le genre qui a rendu son nom immortel, il se rendit encore coupable de véritables violences à l'égard de la belle langue castillane : inversions, constructions d'après le grec et le latin, nouvelle manière de ponctuer, sans laquelle on n'aurait jamais pu deviner le sens de ses vers, mythologie fastidieuse, tels sont ses autres torts.

Le cultisme fut-il inventé par l'Espagne?

Les Portugais réclament l'estilo culto comme leur propriété; quelques-uns lui assignent l'Italie pour patrie. Mais la question ne vaut guère la peine d'être étudiée. Toujours est-il que c'est en Espagne qu'a prospéré, à l'état de maladie endémique, ce style surchargé de couleurs et de figures de toute espèce, ce langage inintelligible, pour lequel Gongora trouva une formule raisonnée, un code spécial. « Selon lui, dit M. Barot, la langue, la poésie étouffaient dans les liens que leur avaient imposés les classiques; il enseigna à étendre les limites de l'art. Il soutint que le naturel était pauvreté, la pureté minutie, la clarté facile négligence, et s'appliqua à inventer un nouveau dialecte qui retirât l'art de la simplicité rampante où, suivant lui, il s'était traîné jusqu'alors. » Par ce système, Gongora et ses nombreux imitateurs poussèrent la langue, ou plutôt la littérature espagnole, sur la pente de la décadence. Mais faut-il attribuer cette erreur coupable aux seuls écrivains? L'histoire nous apprend que le despotisme le plus ombrageux pesait alors sur l'Espagne; la pensée y était interdite; le saint office avait mis sa redoutable organisation au service d'un pouvoir absolu; le censeur des livres approuvés ne donnait lui-même son avis que sous toutes réserves. L'esprit, l'âme, la vie s'étaient retirés de tout écrit. Plus de grands sujets, de pensées profondes, d'élan vigoureux. Rostaient le travail des mots, les thèmes puérils. La terreur religieuse enfanta le cultisme.

Gracian, l'un des cultistes, a donné la recette de ces raffinements que les Espagnols avaient exagérés en imitant la littérature dé-générée de l'Italie, et que les Français accueillirent à la suite du mariage d'Anne d'Autriche avec Louis XIII. « Les *conceptos* (*concepti*, jeux d'esprit) sont la vie du discours, l'esprit de la parole, et ils ont d'autant plus de perfection qu'ils ont plus de subtilité. Il faut tâcher que les propositions embellissent le style, que les difficultés l'avivent, que les mystères le rendent curieux, les exagérations saillant, les renchérissements profond, les allusions dissimulées, les métaphores subtils; que les ironies donnent du sel, les crises du fiel, les sentences de la gravité... » Quelle poétique! Ces théories sont d'autant plus détestables et dangereuses que Gracian ajoute : « A tout cela il faut mêler un grain de justesse; car la prudence assaisonne tout. » Voilà la théorie, voici l'application. Gracian décrit l'arrivée de l'été par les constellations du Taureau et des Gémeaux : « Après que, dans le céleste amphithéâtre, le cavalier du jour, monté sur Phlégon, a vaillamment piqué les taureaux lumineux, vibrant pour jave-lots des rayons d'or, et ayant pour applaudir à ses attaques la charmante assemblée des étoiles, qui, pour jouir de sa taille élégante, s'appuient sur les balcons de l'Aurore; après que, par une singulière métamorphose, avec des talons de plumes et une crête de feu, le blond Phébus, devenu coq, a présidé la multitude des astres brillants, poules des champs célestes, entre les poulets de l'œuf de Tyndare... » Cette dépravation du goût littéraire, dont l'Espagne n'est pas tout à fait guérie, entraîna Lope de Vega, ce poète d'un génie si fécond et d'un naturel si vif, et pourtant Lope a fait la critique la plus forte de cette aberration. « Beaucoup, dit-il, se sont laissés emporter par l'attrait de la nouveauté vers ce genre de poésie, et leur calcul n'a pas été mauvais. Dans le style ancien, ils n'eussent pu de leur vie devenir poètes; dans le moderne, ils le sont du jour au lendemain. L'air d'une composition toute de figures, c'est aussi vicieux, aussi absurde que si une femme se mettait du fard, non-seulement sur les joues, mais sur le nez, le front et les oreilles. Car qu'est-ce qu'une composition remplie de tropes et d'images? Un visage enflé et coloré à la manière des anges qui sonnent de la trompette au jugement dernier, ou des quatre vents dans les cartes géographiques. Les mots sonores, dit-on, et les figures émaillent le discours; oui; mais si l'émul couvre tout l'or, ce ne sera plus la parure du joyau, c'en sera l'enlaidissement. Bien des esprits, en Espagne, se sont gâtés à de si pernicieux exemples, et tel poète insigne, qui, en écrivant selon ses forces naturelles et dans sa langue propre, avait mérité l'applaudissement général, a tout perdu en passant au cultisme, et s'est perdu lui-même. » Lope a constamment poursuivi d'épigrammes le genre des cultistes, qu'il appelait plaisamment *culto diabólico*. Il termine un sonnet écrit dans ce style par cette boutade :

Entends-tu, Fabius, ce que je viens de dire?
— Parbleu, si j'en tends! — Non, tu mens en ce point,
Car c'est moi qui le dis, et je ne l'entends point.

Et pourtant c'est le même Lope qui disait du tonnerre : « L'artillerie céleste crache des balles de grêle, et d'un aveugle ivrogne : « qu'il ne voyait goutte, quoiqu'il en bût beaucoup. » Il était cultiste sans le vouloir. Mais le chef-d'œuvre du genre est peut-être ce madrigal d'Achillini, l'imitateur de Marini : « Je vois mon Lesbien avec la fleur des fleurs à la main; je respire la fleur; je soupire pour le pasteur; la fleur soupire des odeurs; Lesbien respire d'après le grec et le latin, nouvelle manière de ponctuer, sans laquelle on n'aurait jamais pu deviner le sens de ses vers, mythologie fastidieuse, tels sont ses autres torts.

Le cultisme fut-il inventé par l'Espagne?

lien, après la délivrance de Casal, commençait par ce vers :

Suez, ô feux! préparez des métaux.
Le mauvais goût, si malheureusement inauguré et cultivé en Italie et en Espagne par Gongora et Marini, devint presque une mode universelle; en Angleterre, il prit le nom d'*euphuisme*; en France, ce fut le précieux ridicule, dignement représenté par Saint-Amant, Chapelain et autres prétendus grands génies, admirés même au temps de Boileau. Saint-Amant déplore la mort d'une Sylvie en ces vers pathétiques :

Ruisseau, qui cours après toi-même,
Et qui te fuis toi-même aussi,
Arreste un peu ton onde icy
Pour écouter mon dueil extrême.
Puis, quand tu l'auras sceu, va-t'en dire à la mer
Qu'elle n'a rien de plus amer...
Que si par mes regrets j'y bien pu l'arrêter,
Voici des pleurs pour te haster.
Saint-Amant voudrait bien décrire le front d'Orante :

Je dépeindrais son front, si le jaloux Zéphire
Redoutant que l'Amour ne me le fist décrire
Et qu'un autre que lui ne lui portast ses vœux,
Ne me le cachoit point avec des blonds cheveux.
Saint-Evremond a fait une jolie scène de comédie contre Chapelain et sa poésie; il le représente *seul, faisant des vers avec un soin ridicule et peu de génie*. La pièce finie, Chapelain se loue de l'art qu'il y a déployé :

Je n'ay fait que vingt vers, mais vingt vers raisonnés,
Magnifiques, pompeux, justes et bien tournés.
Par un secret de l'art, d'une grande déesse
J'oppose les attraits à ceux de ma comtesse,
Et des charmes divins, dans l'opposition,
Je fais voir la confusion.

Quant à l'autre couplet, j'y reprends la nature,
Qui des corps aurés a formé la structure,
De n'avoir su placer à ce haut firmament
Qu'un soleil seulement.

La comtesse en a deux : c'est au ciel une honte
Qu'un visage ici-bas en soleils le surmonte.

Cette maladie du cultisme et du gongorisme, dont la littérature française contemporaine porte maintes traces, surtout dans l'école de l'art pour l'art, ne fit pas de longs ravages dans la France du xvi^e siècle. La veine précieuse y était épuisée, lorsque le cultisme était à son apogée en Italie et en Angleterre. En Espagne, les gongoristes formèrent un parti puissant en littérature et entraînèrent avec eux l'opinion publique. Les cultistes se partagèrent bientôt en deux camps : les uns conservèrent cette dénomination et continuèrent d'affecter, à l'exemple du maître, une certaine précision de style; les autres, qui prirent le nom de *conceptistas*, poussèrent l'extravagance encore plus loin, ne cherchant qu'à exprimer des idées absurdes dans un langage dépourvu de naturel. Parmi les principaux cultistes de l'école de Gongora, on nomme le comte de Villamarina et Paravicino, prédicateur de la cour, qui introduisit le cultisme dans l'éloquence sacrée. Toléraz, sinon favorisé directement par les ministres de Philippe III et par les membres du saint office, à titre d'amusement pour les classes éclairées, ce mauvais goût, cet art puéril fut introduit même dans l'architecture. La décadence des lettres sert de mesure à la décadence d'un pays. Nous ne saurions terminer cet article sans citer parmi les cultistes célèbres : D. Luis de Sotomayor, qui précéda Gongora, et qui, imitateur de l'affectation italienne, dans laquelle il avait été élevé, introduisit peut-être cette mode en Espagne, car, avant d'avoir lu ses poésies, Gongora était un écrivain d'un style sobre; Jauregui, le Dorât de l'Espagne, traducteur de l'*Aminta* du Tasse, et qui essaya de traduire la *Pharsale*; enfin Villegas, le poète des temps modernes qui, au dire des critiques, approche le plus d'Anacréon.

Mais, si générale que fut cette contagion, elle trouva en Espagne même des adversaires déclarés, des moqueurs impitoyables. De ce nombre est Quevedo, satirique mordant, écrivain nerveux, qui lui-même, sans doute, n'est pas exempt d'affectation, mais qui du moins, sous une forme souvent recherchée, cache toujours une pensée sérieuse. C'est dans quelques-uns de ses écrits, véritables pamphlets littéraires dirigés contre Gongora et son disciple Montalvan, qu'on apprend à connaître tous les ridicules des cultistes. Dans son *Catéchisme de vocables pour apprendre à devenir culto et à comprendre les cultistes*, dans sa *Culta latiniparlia*, dans son *Acuja de navegar cultos* (Boussole à naviguer dans le cultisme), avec la recette pour faire des *solitudes* en un seul jour (les *Solitudes*, le livre principal de Gongora), il a recueilli les plus curieuses de ces expressions hyperboliques, détournées de leur sens, empruntées à tous les idiomes étrangers, de ces transpositions de mots, de ces jeux d'esprit bizarres qui faisaient le fond du cultisme. Deux pages de ce catéchisme seraient la meilleure étude sur ce sujet; mais il semblerait à peu près impossible d'en faire passer l'esprit dans notre langue.

CULTISTE s. m. (kull-ti-s-te — rad. *cultisme*). Littér. Nom donné à des poètes espagnols de l'école de Gongora, qui faisaient consister tout le mérite du style dans une recherche d'esprit et une élégance raffinées.

CULTIVABLE adj. (kull-ti-va-ble — rad. *cultiver*). Qu'on peut cultiver : Terrain, sol

CULTIVABLE. Les pays les plus aisément cultivables sont nécessairement les premiers peuples et les premiers florissants. (Volt.)

— **Antonymes.** Stérile, improductif, infécond, ingrat.

CULTIVANT (kull-ti-van) part. prés. du v. Cultiver : Des paysans cultivant leurs terres. Il est permis d'espérer le bonheur en cultivant les fleurs, les lettres et l'amitié. (Boiste.) Chacun doit se connaître, et, par long exercice Cultivant la vertu, déraciner le vice.

CULTIVATEUR s. m. (kull-ti-va-teur — rad. cultiver). Celui qui cultive, qui s'adonne à la culture des terres : Un bon cultivateur. Un cultivateur laborieux. C'est en Chine, où le cultivateur ne paye pas d'impôts, que la terre est le mieux cultivée. (J.-J. Rouss.) Le travail de sarclage ou printemps est un soin que ne doit jamais négliger un cultivateur. (Math. de Domb.) Il y a trop de cultivateurs en France, parce que le sol est limité. (E. About.) Le cultivateur enrichi aime naturellement la terre pour la terre. (G. Sand.)

Heureux cultivateur ! que je te porte envie ! C. D'HARLEVILLE.

Nouveau cultivateur, armé d'un aiguillon, L'amour guide le soc et trace le sillon. A. CHÉNIER.

Un bon cultivateur est cent fois plus utile Que ne fut autrefois Mésiode ou Virgile.

Qui pourrait oublier que le cultivateur Des ressorts d'un Etat est le premier moteur ? Et qu'on ne doit pas moins pour le soutien des trônes A la faux de Cérés qu'au sillon de Bellone ? VOLTAIRE.

— **Cultivateurs latins.** Nom que donnent les Américains à des Européens qui, après avoir exercé dans leur pays des professions libérales, sont allés aux États-Unis pour chercher à s'enrichir dans les exploitations agricoles.

— **Agric.** Petite charrue à une roue, qu'on fait traîner par un seul cheval, entre les rangées des plantes que l'on veut sarcler et biner. Il Appareil à plusieurs socs mû par la vapeur, pour labourer superficiellement et façonner la terre. Il Nom donné à un grand nombre d'autres instruments destinés à suppléer le cultivateur dans certains travaux.

— **Epithètes.** Simple, paisible, calme, tranquille, heureux, modeste, laborieux, infatigable, riche, avide.

— **Syn.** Cultivateur, agriculteur, agronome, laboureur. V. AGRICULTURE.

CULTIVATEUR, TRICE adj. (kull-ti-va-teur, tri-se — rad. cultiver). Qui se livre à la culture des terres : Les peuples cultivateurs. Un propriétaire cultivateur donne bien plus de soins à ses travaux que ne le fait un mercenaire. (Chaptal.) Le premier fondement d'une société cultivatrice est la propriété. (Raynal.) Qui sert à la culture :

On n'en saurait douter : le soc cultivateur Fut des premiers Etats l'antique fondateur. CHÉNÉDOLLE.

CULTIVATION s. f. (kull-ti-va-si-on — rad. cultiver). Action de cultiver, culture : Il suffit d'employer le quart des citoyens aux travaux de la CULTIVATION et des arts grossiers. (Condill.) Il Inus.

CULTIVÉ, ÉE (kull-ti-vé) part. passé du v. Cultiver. Mis en culture : Terrain cultivé. Champ cultivé. Plantes cultivées. La terre, si elle était bien cultivée, nourrirait cent fois plus d'hommes qu'elle n'en nourrit. (Fén.) Les hommes sont comme les plantes, qui ne croissent jamais heureusement si elles ne sont bien cultivées. (Montesq.) Le thé, la vigne, le tabac, le cotonnier, le lin, le poisier, les épices sont maintenant cultivés en une foule de contrées. (A. Maury.)

— **Fig.** Soigné, dont on fait une étude, à quoi l'on s'applique : Un art cultivé avec succès. La raison demande à être cultivée. (J.-J. Rouss.) Une supériorité solemnellement négligée ne vaut pas une médiocrité adroitement cultivée. (Mme E. de Gir.) De vieux mots français tombés en désuétude dans la langue cultivée sont restés populaires dans quelques provinces. (Renan.) Qui a reçu de l'éducation, de l'instruction : Le respect pour la Grèce classique est un besoin des esprits cultivés. (Boissonade.) La foule, en s'introduisant dans la société cultivée, en abaisse presque toujours le niveau. (Renan.) Nous autres gens cultivés, nous nous énermons par la dispersion de l'esprit. (Michelet.) C'est une noble idée et qui ne saurait être tout à fait une illusion, que plus un homme est cultivé, plus il doit être bon. (Ste-Bouve.) Tout homme, si humble et si mal cultivé qu'on le suppose, a quelque idée du bien en soi. (E. Saissset.)

— **Antonymes.** Inculte, vierge.

CULTIVER v. a. ou tr. (kull-ti-vé — lat. colere, cultum, même sens). Fertiliser par le travail, en parlant de la terre : Cultiver un champ. Cultiver une vigne. La terre ne manque point aux hommes, mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes en négligeant de la cultiver. (Fén.) Je n'ai fait qu'une chose de raisonnable dans ma vie, c'est de cultiver la terre. (Volt.) La condition naturelle est de cultiver la terre et de vivre de ses productions. (J.-J. Rouss.) Nulle part, sous aucun ciel, quelque facile à remuer que

soit la terre, les bras de l'homme ne suffisent à la cultiver. (A. de Broglie.)

Le laboureur souvent cultive ses guérets.

J.-B. ROUSSEAU.
Heureux qui sait jouir, qui cherche à se connaître, Qui cultive son champ et qui n'a point de maître ! BOISTEL.

Il Soigner par des travaux spéciaux, en parlant des productions de la terre : Cultiver des céréales, des fleurs, des tulipes. J'ai un plaisir inexprimable à vous voir cueillir pour vos enfants les fruits que j'ai cultivés moi-même. (B. de St-P.) César rapporte que le froid ne permettait pas de cultiver la vigne dans la Gaule. (A. Martin.)

Je confie à vos soins Les plantes que par choix cultivait ma tendresse. C. DELAVIGNE.

— **Fig.** Se vouer, s'appliquer à, se perfectionner dans : Cultiver les arts, les lettres, la poésie. Cultiver le billard. Tout peuple qui n'a point cultivé les arts doit être condamné à rester inconnu. (Volt.) Une langue serait bien supérieure si le peuple qui la fait cultivait les arts et les sciences sans rien emprunter d'aucun autre. (Condill.) L'astronomie est une des premières sciences que les hommes aient cultivées. (Chateaub.) Il S'attacher passionnément : Cultiver l'amour. Le sonneur et le bedeau, qui cultivent la bouteille plus que de raison, avaient négligé le soin de la bamière où le saint patron de l'endroit était représenté. (J. Sandeau.) Le mendiant cultive la charité comme le laboureur cultive son champ. (A. Karr.)

Nos modestes aileux Parlaient moins de vertus et les cultivaient mieux. GILBERT.

Il Former, élever, développer par l'exercice et l'étude : Cultiver son esprit, son intelligence. L'homme étant composé de corps et d'esprit, il faut cultiver l'un et l'autre. (Fén.) Pour moi, j'aime la vie et la culture telle qu'il a plu à Dieu de nous l'octroyer. (Montaigne.) Il vaut mieux cultiver sa raison que se battre. (Volt.) L'homme de lettres est celui dont la profession est de cultiver sa raison pour ajouter à celle des autres. (La Harpe.) L'esprit humain s'use quand on le polit et qu'on le cultive trop. (Boissonade.) Esclave du travail, l'ouvrier manque de loisirs pour cultiver son esprit. (Vacherot.) La première condition pour être un homme moral, c'est de cultiver son intelligence. (Ch. Bailly.) Le moyen d'être vraiment soi-même n'est pas de cultiver ses défauts. (Renan.)

Il est temps de montrer cette ardeur et ce zèle Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés. RACINE.

Il Voir fréquemment, entretenir des relations assidues avec ; s'efforcer de gagner ou de conserver : Cultiver un ami. Cultiver ses relations. Cultiver la connaissance, l'amitié d'une personne. Il est doux de voir ses amis par goût et par estime ; il est pénible de les cultiver par intérêt. (La Bruy.) Berwick était ami de d'Harcourt, qu'il avait toujours cultivé. (St-Sim.)

Se cultiver v. pr. Être cultivé : Un homme, quelle que soit sa condition, n'est pas excusable d'ignorer comment se cultiver le bled. (B. de St-P.) Le haricot d'Espagne ne se cultive guère que comme plante d'ornement. (Bouillet.) Le sol trop divisé se cultive en céréales, en petits végétaux. (Balz.)

— **Développer** ses facultés par l'instruction, l'éducation : Tout a changé, la femme aussi : elle a lu et s'est cultivée ; mal, si l'on veut, mais cultivée pourtant. (Michelet.) Plus les natures se cultivent, plus l'âme s'élève. (A. Garnier.) En un siècle et demi, les Normands s'étaient cultivés au point de trouver les Saxons, leurs voisins, illettrés et grossiers. (H. Tuine.)

CULTORISME s. (kull-to-ri-sme). Littér. V. CULTISME.

CULTORISTE s. m. (kull-to-ri-ste — rad. cultorisme). Littér. Syn. de CULTISTE.

CUL-TOU-NU s. m. Bot. Nom vulgaire du colchique d'automne.

CULTRAIRE s. m. (kull-tré-re — du lat. cultor, cultri, couteau ; dens, dentis, dent). Antiq. rom. Ministre du sacrifice, qui était chargé de frapper la victime avec un couteau.

CULTRICOLLE adj. (kull-tri-ko-le — du lat. cultor, cultri, couteau ; collum, col). Entom. Qui a le cou ou le thorax comprimé de manière à ressembler à une lame de couteau.

CULTRIDENTÉ adj. (kull-tri-dan-té — du lat. cultor, cultri, couteau ; dens, dentis, dent). Zool. Dont les dents canines sont comprimées et ont le bord concave tranchant.

CULTRIFOLIÉ, ÉE adj. (kull-tri-fo-li-é — du lat. cultor, cultri, couteau ; folium, feuille). Bot. Qui a les feuilles en forme de couteau.

CULTRIFORME adj. (kull-tri-for-me — du lat. cultor, cultri, couteau ; et de forme). Hist. nat. Qui présente la forme d'une lame de couteau : La fécide cultriforme.

CULTRIOSTRE adj. (kul-tri-ro-stre — du lat. cultor, cultri, couteau ; rostrum, bec). Ornith. Qui a le bec en forme de lame de couteau.

— s. m. pl. Famille d'échassiers à bec long, pointu et comprimé en lame de couteau.

— **Encycl.** Les échassiers de cette famille se reconnaissent à leur bec gros, long, fort, tranchant et pointu. Chez plusieurs d'entre eux, la trachée du mâle se replie de diverses manières sur elle-même ; leur cæcum est court ; leurs pattes sont longues ; leurs doigts sont au nombre de quatre. On les divise, d'après la conformation de leur bec, en trois tribus, ayant pour types les grues, les hérons et les cigognes.

CULTRUNGUIS s. m. (kull-tron-guiss — du lat. cultor, cultri, couteau ; unguis, ongle). Ornith. Espèce de chouette.

CULTURAL, ALE adj. (kull-tu-ral, a-le — rad. culture). Qui a rapport à la culture de la terre : La théorie avait agrandi la sphère des études CULTURALES. (Leclerc-Thouin.) Nous n'avons pas à faire ici la monographie CULTURALE de chacune de ces plantes. (De Roville.)

CULTURE s. f. (kull-tu-re — lat. cultura ; de colere, cultiver). Action ou manière de cultiver la terre ou certaines plantes : La culture d'un champ. La culture du blé. La culture du tabac, de la vigne. La culture des champs est plus douce que celle des lettres. (Volt.) La culture des blés présente à l'homme bien d'autres concerts agréables avec la vie humaine. (B. de St-P.) Les auteurs latins contiennent d'excellents préceptes sur les différentes opérations de la culture. (Mussat-Pathay.) Dans une culture soignée, les terres ensemencées sont l'objet d'une surveillance assidue du cultivateur. (Math. de Dombasle.) Pour changer les mœurs d'un village, il ne faut souvent que changer sa culture. (A. Martin.)

Il n'est pas ici-bas de moisson sans culture. VOLTAIRE.

Un champ, bien que fertile, a besoin de culture. GOMBAUD.

Il Catégorie de végétaux cultivés : CULTURES fourragères. CULTURES fruitières.

— **Par ext.** Art d'utiliser certaines productions naturelles : Cette dispersion causa la ruine de la culture de la soie. (Raynal.) Il Élevage de certains animaux : La culture des abeilles. Il est presque impossible à l'homme d'isoler la culture des animaux de celle des végétaux. (Morog.)

— **Fig.** Étude, application de l'esprit à une chose : La culture des beaux-arts. La culture du chant. La culture des sciences. Si la culture des sciences est nuisible aux qualités guerrières, elle est encore plus aux qualités morales. (J.-J. Rouss.) La culture de la science offre des jouissances sans cesse renouvelées. (E. Chevreul.) Il Développement que l'on donne, par des soins assidus, à des facultés naturelles : Les beaux-arts élèvent l'âme ; la culture de l'esprit ennoblit le cœur. (Volt.) De la culture de l'esprit des femmes, dépend la sagesse des hommes. (Sheridan.) La culture des talents, chez les femmes, flutte plus leur vanité qu'elle ne contribue à leur bonheur. (Sanial-Dubay.) L'instruction est la première des cultures, puisqu'elle est celle de l'homme. (E. de Gir.) Rousseau n'avait pas reçu l'éducation régulière comme on l'entend, mais son esprit avait eu de bonne heure et toujours une forte culture. (Villem.) Elle partageait sa vie entre les soins du ménage, la culture de son esprit et la charité active, cette culture du cœur. (Lamart.) La communauté de culture intellectuelle a toujours été le meilleur moyen de fonder la tolérance. (Renan.)

Le cœur, l'esprit, les mœurs, tout gagne à la culture. VOLTAIRE.

Des premiers ans du roi la funeste culture N'avait que trop en lui corrompu la nature. VOLTAIRE.

— **Agric.** Grande culture. Celle qui s'exécute sur de grandes étendues de terrain et au moyen de machines, d'instruments mis par la science au service de l'agriculture : La Brie, le Soissonnais, sont des pays de grande culture. La grande culture ne resta pas inactive pendant le XVIII^e siècle. (Math. de Dombasle.) Il Petite culture. Celle qui s'exécute sur de petites parcelles de terrain, et souvent avec la seule aide des bras de l'homme : En France, tous les avantages sont restés du côté de la petite culture. (Math. de Dombasle.) Il Culture alternée. Celle qui consiste à ne point laisser reposer les terres, mais à les ensemer chaque année d'une façon différente.

— **Antonyme.** Inculture.

— **Encycl.** V. AGRICULTURE.

— **Culture forcée.** Par l'emploi de la charrue artificielle, on force les plantes à donner leurs produits avant l'époque fixée par la nature, et c'est aussi par ce moyen que l'on peut obtenir sous nos latitudes des productions des climats chauds. La culture forcée n'était pas inconnue des anciens. Plin nous apprend qu'à l'aide d'une irrigation à l'eau chaude, dans des chambres closes, on obtenait des fleurs en plein hiver ; on cultivait même ainsi la vigne et les arbres fruitiers. Le 6 janvier 1249, Albert le Grand reçut le comte Guillaume de Hollande dans un jardin de son cloître des Dominicains, à Cologne, au milieu d'arbres couverts de feuilles, de fleurs et de fruits. Ce fut vers la fin du XVIII^e siècle qu'on obtint en Europe des ananas parfaitement mûrs. A cette époque on se servait de cloches en verre, et l'on ne forçait les légumes que dans les jardins royaux ou chez

les grands seigneurs. A la fin du XVIII^e siècle, l'art des cultures forcées commença à s'introduire chez les particuliers, et depuis il a fait des progrès continus. L'emploi général des châssis et surtout le chauffage au thermosiphon n'ont pas tardé à porter cet art à un haut degré de perfection. Bien des établissements horticoles sont aujourd'hui consacrés à la culture forcée de très-nombreuses espèces de plantes d'ornement, dont on avance ainsi la floraison. Toutefois, ce qui a donné à cette branche du jardinage une très-haute importance, c'est la culture forcée des fruits et des légumes, à l'aide de laquelle on obtient aujourd'hui les primeurs en quantité considérable.

Culture (LA), en italien la *Coltivazione*, poème didactique et bucolique du Florentin Alamanni. Ce poème, qui fut composé en France, sous la protection de François I^{er}, durant l'exil de l'auteur, est une des gloires de la littérature italienne. Le poète ne se borne pas à chanter la vie rustique, les plaisirs champêtres : il embrasse dans les limites de son sujet toute l'économie agricole. Son talent a accompli un tour de force merveilleux. La *Coltivazione*, dédiée par le poète au roi son bienfaiteur, fut imprimée à Paris (1546, petit in-40) par le célèbre typographe Robert Estienne ; cette édition est très-recherchée.

Alamanni, qui était avant tout un savant distingué, ne se proposa pas d'imiter seulement les *Géorgiques* de Virgile ; il puisa aussi d'utiles éléments dans l'*Agriculture* de Columelle, dans le poème de Lucrèce, *De la nature des choses*, dans l'*Histoire naturelle* de Plin et dans les *Questions naturelles* de Sénèque. De plus, il fit appel à l'expérience des pays les plus avancés dans l'agriculture de son temps, aux procédés alors en usage en Toscane et en Lombardie. Ainsi, outre un bon poème, on a un bon ouvrage didactique sur le premier des arts.

Epris de l'enthousiasme qui ramenait les hommes de la Renaissance au goût des lettres antiques, le poète n'hésite pas à intercaler des reminiscences et des fictions d'un autre âge, couleurs étranges qui rompent l'uniformité de ses descriptions. A l'imitation de Virgile, il fait une invocation aux Muses, puis une autre à François I^{er}, mais sans basse flatterie. A la fin du premier livre, on trouve un magnifique éloge de la France, vrai poème épique de deux cents vers. Dans les suivants, on rencontre également des digressions, des tableaux plus ou moins étrangers au sujet traité, par exemple l'épisode sur le siècle d'or, imité d'Ovide ; l'éloge de Bacchus, ses coquetteries, son culte, et l'éloge du vin, après les louanges du dieu, etc. A propos du cheval, il écrit un morceau sur l'invention de la poudre et des armes à feu. Mais ces digressions n'atteignent pas des proportions démesurées.

Dans son premier livre, le poète donne des règles générales sur le calendrier de l'agriculture, sur la température, sur les saisons, sur les soins à donner aux prairies, sur le labourage, sur l'art de semer, sur les grains et légumes, sur la vigne, les arbres et les troupeaux. — Dans le second, il traite des moissons et des grands troupeaux, et il ne néglige pas d'entrer dans d'utiles détails. Par occasion, il s'y montre philosophe. — Le troisième s'ouvre par la vendange, qui l'amène à l'art de conserver les fruits, aux travaux de l'automne et aux attentions qu'exigent les plantes sur la fin de l'année. — Le quatrième livre est consacré aux travaux du hiver : le renouvellement des bestiaux, la surveillance des abeilles, l'inspection du domaine et de ses limites. Les usurpations litigieuses animent le poète à parler des émigrations, surtout de celles des Italiens qui, par leur exil, dépeuplaient leur patrie. Revenant à son sujet, il parle de l'entretien et de l'exploitation d'une ferme ; du choix et de l'emploi des auxiliaires du propriétaire-cultivateur. — Le cinquième livre est consacré à la culture des jardins. Le poète y expose les règles à suivre pour semer, soigner et cueillir à propos les légumes, les fruits et les fleurs. — Le sixième livre reprend les leçons astronomiques ou météorologiques du cultivateur. Il contient une description charmante des plaisirs dont jouit non l'ami de la campagne, mais l'homme des champs. La pureté et l'élégance du style, l'austérité simplicité du sujet, la richesse des ornements, l'habileté des transitions, enfin le talent réel déployé dans la distribution de l'ouvrage et le savoir pratique spécial que l'on y découvre en font une des meilleures œuvres de la poésie didactique.

La *Coltivazione*, quelque temps oubliée, a repris en Italie, depuis un demi-siècle, la place éminente qui lui est due. Elle est écrite en vers libres (*versi sciolti*), et brille par une élégance, une verve et une beauté d'élocution telles, que l'Atanagi la proclame un poème digne de rivaliser, par le charme et la perfection, avec les *Géorgiques* de Virgile. Monti, qui blâme en poète une cadence monotone sur la sixième syllabe du vers, range cependant ce poème parmi les plus achevés. Parini l'estimait à tel point, que c'était pour lui un monument (*testo*) de la langue, de la poésie et de la littérature. Sismondi nous semble injuste lorsqu'il juge ainsi ce poème, dont Parini disait que c'est une honte de ne pas l'avoir lu : « Quoiqu'il ait l'art d'exprimer poétiquement des choses vul-

gaires, le livre est ennuyeux. Un agriculteur aimera mieux un traité en prose, et un poète préférerait un sujet plus poétique ou traité avec plus de sens.

Culture-Sainte-Catherine (RUE), ancien nom d'une rue de Paris située dans le quartier Saint-Antoine, aujourd'hui rue Sévigné. Ce nom désignait déjà au XIII^e siècle le terrain cultivé par les chanoines de Sainte-Catherine-du-Val-des-Ecoliers, sur l'emplacement duquel la rue fut ouverte plus tard. Cet ordre ayant fondé une maison à Paris, un bourgeois de cette ville, maître Nicolas Gibouin, lui fit don de 3 arpents de terre près de la porte Baudoyer. L'histoire de la fondation de la chapelle se rattache à l'histoire générale de la France. Sur deux pierres scellées dans le portail de l'édifice, on voyait d'un côté saint Louis, de l'autre un chanoine, tous deux entre deux archers. Une double inscription portait ces mots : « A la prière des sergents d'armes, M. saint Loys fonda cette église et y mist la première pierre. Ce fust pour la joye de la victoire qui fust au pont de Boynes, l'an 1214. Les sergents d'armes, pour le temps, gardoient edict pont, et vouèrent que si Dieu leur donnoit victoire ils fonderoient une église en l'honneur de M^{me} sainte Catherine : ainsi fust-il. » Par suite de la fondation, l'église était devenue la sépulture des sergents d'armes. Les masses de chaque défunt étaient appendues à la voûte.

En 1773 et en 1774, le couvent fut démoli, et les religieux allèrent habiter l'ancienne maison des jésuites de la rue Saint-Antoine. Sur l'emplacement des bâtiments s'éleva le marché Sainte-Catherine, qui existe encore. L'église fut elle-même démolie en 1776, et la rue actuelle fut créée. A cette rue se rattachent de nombreux souvenirs. Dans la nuit du 13 au 14 juin 1391, Olivier de Clisson, connétable de France, venait de quitter Charles VI et le duc d'Orléans, quand il fut assailli par une troupe d'hommes armés, et laissé pour mort sur la place. En tombant de cheval, sa tête donna dans la porte d'un boulanger, qui s'ouvrit ; il dut son salut à cette circonstance. Le chef des assassins était Pierre de Craon, ennemi particulier du connétable. A la nouvelle du crime, le roi, dit la *Chronique*, « se revêtit d'une houppelande, on lui bota ses souliers es pieds, et il courut à l'endroit où on disoit que son connétable venoit d'être occis. » Le blessé gisait dans la boutique du boulanger : « Connétable, dit le roi, onques chose ne fust telle et ne sera si fort amendée. » Trois assassins subalternes furent en effet exécutés ; mais le duc de Bretagne refusa de livrer Pierre de Craon. Celui-ci obtint même sa grâce en 1395, par l'entremise du roi d'Angleterre.

L'hôtel Carnavalet, ancien séjour de Mme de Sévigné, est situé rue Culture-Sainte-Catherine. Nous renvoyons à l'article spécial consacré à cette splendide demeure.

Aux nos 25 et 27 de la même rue s'élevait jadis le couvent des Annonciades célestes, désignées généralement sous le nom de *Filles bleues*, à cause de la couleur de leur costume. Fondé en 1623, le couvent des Annonciades s'agrandit en 1628 par l'acquisition de l'hôtel de Dainville, qui lui était contigu. La chapelle possédait une belle *Annonciade* de Pousin. Le couvent des Filles bleues, supprimé en 1790, devint propriété nationale, et les bâtiments en sont aujourd'hui occupés par des particuliers.

Une rue voisine portait également, vers 1545, la dénomination de rue Culture-Sainte-Catherine. Elle prit dans les années subséquentes du XVI^e siècle le nom de rue de Diane, en l'honneur de la célèbre favorite Diane de Poitiers. Quelques années plus tard, la rue de Diane portait le nom de rue des Trois-Pavillons, que l'édilité parisienne vient de changer en celui de rue Elzevir, en l'honneur du célèbre imprimeur hollandais. Ce qui a engagé à lui choisir ce nom, c'est qu'elle est voisine de l'imprimerie impériale.

CULULE s. m. (ku-lu-le — lat. *cululus*, même sens). Antiq. rom. Sorte de vase à boire. Vase en poterie dont les pontifes et les vestales se servaient dans les sacrifices.

CULVERTAGE s. m. (kull-vèr-ta-je). Anc. cout. Servitude ignominieuse.

CUMA, baie sur la côte orientale de l'Amérique du Sud, dans l'empire du Brésil, province de Maranhão, par 20° 17' de lat. S., et 46° 35' de long. O. Cette baie, qui reçoit les eaux du Piracuna, a 12 kilom. de long sur 4 kilom. de large.

CUMANA, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de Venezuela, chef-l. de la prov. de son nom, sur la côte S. du golfe de Caracou, formé par la mer des Antilles, à 29 kilom. E. de Caracas, sur le rio Cumana ou Manzanarés, par 10° 27' de lat. N., et 66° 20' de long. O. ; 20,000 hab. Rade vaste et sûre ; commerce de mulets, de bétail, de viandes fumées, de poissons et de cacao. Climat chaud, mais sain. C'est la plus ancienne des villes européennes du nouveau monde, car Diego Castellon jeta les fondements au commencement du XVI^e siècle. Un tremblement de terre la détruisit en 1766.

La province de Cumana, l'une des treize de la république vénézuélienne, est bornée au N. par la mer des Antilles, à l'E. par le delta de l'Orénoque, au S. par ce fleuve qui la sépare de la province de Guyane, et à l'O.

par la province de Barcelone. Superficie, 440 myriam. carrés; 78,000 hab. Des montagnes couvrent la plus grande partie de cette contrée ; les côtes fournissent du sel en abondance. A l'intérieur, le sol, généralement fertile, produit du maïs, du sucre, du cacao et de la vanille ; il renferme de gras pâturages, où paissent en toute liberté de nombreux troupeaux de gros et de menu bétail. De belles forêts couronnent le faite des montagnes et fournissent des bois précieux, tels que le gaïac, l'acajou, le campêche et le brésil. Les cours d'eau les plus importants de la province sont : le Guarapiche, le Tigre, le Morichá et l'Orénoque, dont les nombreuses embouchures sillonnent la partie orientale de cette contrée et y forment un vaste delta. Le climat de la province est brûlant, mais les nuits sont fraîches, et l'air y est en général pur et sain.

CUMANACOTE adj. (ku-ma-na-co-te). Linguist. Se dit d'une langue parlée par les peuples américains du gouvernement de Cumana : *Idiome CUMANACOTE. Langue CUMANACOTE.* On dit aussi CUMANAGOT, OTE.

— s. m. Nom de la même langue : *Etudier le CUMANACOTE.*

— Encycl. *Dialecte cumanacote.* V. CARAÏBE.

CUMANCHE s. et adj. (ku-man-che). Géogr. Membre d'une peuplade mexicaine ; qui appartient à cette peuplade : *LES CUMANCHE. Les mœurs CUMANCHE.*

CUMANIE, dénomination donnée à deux districts de la Hongrie, la Grande Cumanie et la Petite Cumanie, à cause des Cumans qui vinrent s'établir dans cette contrée vers le XIII^e siècle. La Grande Cumanie, enclavée dans la partie orientale du comitat de Szolnok, à l'O. de ceux de Nord-Bihar et de Békés-Csanád, est située entre la Theiss et le Kolat, affluent du Koros. Superficie 1,100 kilom. c. ; 65,000 hab. Le pays forme une plaine basse, dont les parties occidentales sont marécageuses à cause des fréquentes inondations de la Theiss et du Koros ; le reste abonde en céréales, melons et pâturages. La Petite Cumanie, située en deçà de la Theiss, entre les comitats de Pesth, de Bacs et de Csongrad, comprend 2,376 kilom. c., et une population de 80,000 hab. Le sol est fertile en grains et en pâturages. Élevé de gros bétail, chevaux et moutons.

CUMANS, peuplade d'origine tartare, dont le nom a varié chez différents peuples. C'est ainsi que les écrivains byzantins les ont appelés *Ouzes* ; les Arabes leur ont donné le nom de *Gousses* ; les Hongrois celui de *Cumai*, et les Allemands celui de *Falawas*, tandis que les Slaves les nommaient *Polawci*. Les Cumans tiraient leur nom de la *Kouma*, affluent de la mer Caspienne ; avant le XI^e siècle, ils étaient campés au delà du Volga ; écrasant les Khazars et les Petchénègues, ils se répandirent au N. de la mer Noire jusqu'au Danube. Peu après ils furent presque complètement anéantis par les Mongols. Quelques-uns gagnèrent la Hongrie, où ils s'établirent dans la contrée qui, à cause d'eux, reçut le nom de Cumanie.

CUMARU s. m. (kou-ma-rou). Bot. Arbre orthographe du mot COUMAROU, syn. de DITERIX.

CUMARUNA s. m. (kou-ma-rou-na). Bot. Syn. de COUMAROUNA.

CUMBER, bourg et paroisse d'Irlande, comté de Down, à 13 kilom. S.-E. de Belfast, sur la rive occidentale du lac Strangford ; 6,918 hab. Commerce de toiles et de céréales.

CUMBERLAND (COMTÉ DE), province administrative du N.-O. de l'Angleterre, sur la mer d'Irlande, bornée au N. par l'Ecosse, à l'E. par le Northumberland, au S. par le Westmoreland et à l'O. par la mer d'Irlande ; chef-lieu, Carlisle ; superficie, 389,888 hectares ; pop. 205,293 hab. Le sol, montagneux surtout dans les parties E. et S.-O., est arrosé par la Derwent, l'Eske et l'Eden, avec les beaux lacs de Derwent-Water, Borrowdale, Buttermere, Bassenthwaite et Ulles-Water. Climat froid, mais sain ; agriculture bien entendue, produisant principalement des céréales, des pommes de terre et de beaux pâturages ; élève de moutons. On exploite à Borrowdale de la plombagine qui sert à la fabrication des crayons renommés de Keswick et de Londres ; à Whitehaven et à Newington, houillères très-étendues ; forges à Carlisle, mines de plomb fournissant 12,000 tonnes par an. Manufactures de tissus de coton, toiles, tapis, papier, poteries, verreries. Les côtes du comté, quoique assez étendues, n'ont ni golfes ni baies, à l'exception du golfe de Solway ; aussi, à part Whitehaven et Maryport, le Cumberland ne possède pas de villes maritimes d'un peu d'importance.

Au moment de la conquête romaine, les habitants du Cumberland portaient le nom de *Cumbri* ; après la chute de l'empire romain, cette contrée fut comprise dans le royaume de Northumberland, qui faisait partie de l'heptarchie anglo-saxonne. Quand l'heptarchie disparut, le Cumberland fut placé tantôt sous la domination de l'Ecosse, tantôt sous celle de l'Angleterre ; il ne fut définitivement réuni à la monarchie anglaise qu'en 1237.

CUMBERLAND, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Rhode-Island, comté et à 10 kilom. N. de Providence, sur le Paw-

tucket ; 5,225 hab. Fabrication importante de coton. Ville des Etats-Unis, dans l'Etat de Maryland, ch.-l. du comté d'Alleghany, sur la rive gauche du Potomac et la ligne de fer de l'Ohio, à 190 kilom. O. de Baltimore ; 7,700 hab. Industrie très-développée ; commerce important. Aux environs, charbon de terre en grande abondance. Ville et fort de l'Amérique anglaise, sur l'isthme qui réunit la Nouvelle-Ecosse au Nouveau-Brunswick, au fond de la baie de Fundy. C'est le lieu des plus hautes marées de l'Océan ; elles s'élèvent jusqu'à 25 m. 75.

CUMBERLAND (MONTS), chaîne de montagnes des Etats-Unis d'Amérique, faisant partie du groupe apalachien, court le long de la frontière S.-O. de l'Etat de Virginie, et de la frontière S.-E. de l'Etat de Kentucky, traverse l'Etat de Tennessee, et aboutit dans la partie N.-E. de l'Etat d'Alabama. Cette chaîne a une largeur d'environ 80 kilom. Des chaînons parallèles alternent avec des vallées longitudinales. Les sommets dépassent rarement 600 m. d'altitude. Les montagnes sont rocheuses et peu cultivées ; mais les vallées sont d'une grande fertilité. Elles sont situées à l'O. de la chaîne des rocs granitiques qui composent les montagnes de la frontière occidentale de la Caroline du Nord et de la partie septentrionale de la Géorgie. Elles se trouvent sur la ligne de la grande formation carbonifère des Etats du centre, et sont essentiellement composées des mêmes groupes de rocs stratifiés que les monts Alleghany. La rivière Tennessee et ses affluents arrosent le versant méridional de cette chaîne, jusqu'au point où cette rivière, franchissant la chaîne, va s'unir avec la rivière Cumberland, qui prend sa source sur le versant occidental.

CUMBERLAND (ILE OU TERRE DE), contrée de l'Amérique septentrionale, dans les régions polaires, au N.-E. de la baie d'Hudson, entre la terre du Prince-Guillaume au N. et l'entrée de Northumberland au S., par 65° et 71° de latitude N. La côte orientale de cette contrée a été explorée en 1820 par le lieutenant Parry, mais l'intérieur et la partie occidentale, couverts de glaces pendant une grande partie de l'année, sont encore à peu près inconnus.

CUMBERLAND (ILES), groupes d'îles de l'Océanie, sur la côte orientale de l'Australie, dans le grand océan Pacifique, entre 10° et 21° de latitude S. et 146° 30' et 147° 40' de longitude E. La plus importante du groupe a 16 kilom. de long sur 12 de large. Ces îles, dont la configuration est montagneuse, doivent leur nom au capitaine Cook, qui les visita en 1770.

CUMBERLAND-GAP, Aux Etats-Unis, le mot gap (ouverture, entre-bâillement) s'applique en général aux défilés de montagnes. Celui dont il s'agit ici coupe les monts Cumberland. Comme il a une grande importance stratégique, sa possession a été vivement disputée entre les fédéraux et les confédérés, qui en ont tour à tour été maîtres. Ce défilé a donné son nom à plusieurs combats, entre autres à celui du 17 décembre 1861, à la suite duquel la position fut abandonnée par le général fédéral Morgan, et à celui du 9 septembre 1863, qui contraignit le général confédéré Fraser de se rendre à discrétion, avec sa brigade, au général fédéral Burnside.

CUMBERLAND-RIVER, rivière des Etats-Unis, l'un des affluents les plus considérables de l'Ohio ; il prend naissance dans l'Etat de Kentucky, au versant occidental de la chaîne de Cumberland, coule d'abord de l'E. à l'O., puis se dirige au S., entre dans l'Etat de Tennessee, reprend sa direction à l'O., baigne Nashville, rentre dans l'Etat de Kentucky, où il court parallèlement à la rivière Tennessee, jusqu'à son embouchure dans l'Ohio, après un cours de 830 kilom., dont 450 sont navigables pour les bateaux à vapeur et les goélettes.

CUMBERLAND (Richard), philosophe et théologien anglais, né à Londres en 1632, mort évêque de Peterborough en 1718. Il fit ses études à l'université de Cambridge et parvint, en 1658, à la charge de recteur de Crampton. On loue la ponctualité avec laquelle il remplit ses fonctions de recteur, ses mœurs douces et l'égalité de son caractère. C'était aussi un prédicateur distingué. Le premier de ses ouvrages est de 1678, il est intitulé : *De legibus naturæ disquisitio philosophica* (in-4°), et dirigé contre les principes de Hobbes. Il a été traduit en français par Barbeyrac (Amsterdam, 1744, 1 vol. in-4°). L'*Essai sur les poids et mesures des Juifs* est de 1686 (1 vol. in-8°). Les entreprises du roi Jacques II contre le protestantisme britannique altérèrent, dit-on, un moment la santé de Cumberland, très-attaché à l'église anglicane. L'avènement de la maison d'Orange à la couronne d'Angleterre ne changea pourtant rien à sa situation. Mais un jour de l'année 1691 qu'il lisait les journaux dans un café, il fut surpris d'apprendre que le docteur Cumberland venait d'être nommé évêque de Peterborough. Il n'avait sollicité aucune faveur et le roi l'avait nommé sans le connaître, sur la recommandation d'un tiers. Son caractère ne se démentit point après son élévation à l'épiscopat. La douceur de ses mœurs, sa munificence envers les pauvres, les vertus dont il donna l'exemple, ont laissé de lui un souvenir qui honore l'Eglise d'Angleterre. Devenu vieux et impotent, on l'engageait à prendre un peu de repos. « Je ferai, dit-il, mon devoir jusqu'au bout. » Un autre jour qu'on

lui reprochait de ne pas se ménager assez, il répondit qu'il valait mieux s'user que se rouiller. Il mourut en 1718 entouré de l'estime universelle.

En dehors de ses travaux philosophiques, Cumberland s'était livré à des études de linguistique qui lui avaient permis de traduire ce qui reste de Sanchoniaton, *Fragments de Sanchoniaton* (Londres, 1720, in-8°). Il lisait couramment le copte. Il a aussi laissé divers traités sur l'origine des plus anciens peuples (Londres, 1724, 1 vol. in-8°). Son véritable titre à la renommée avait été néanmoins son traité *De legibus naturæ*. Hobbes avait regardé le bien-être individuel comme la fin dernière du genre humain. De plus, il trouvait légitime la guerre de tous contre tous, limitée par les lois sociales dans un but d'utilité commune. Cumberland n'a en vue que de réfuter Hobbes. L'analyse des facultés humaines lui permet d'établir qu'il y a des lois et des vérités antérieures à toute convention entre les hommes, qui sont directement l'œuvre de la nature, c'est-à-dire de Dieu. Il cite comme exemple les vérités morales (et en particulier le devoir de la bienveillance), les seules qui lui importent. Le devoir a un auteur et une sanction : c'est Dieu. On n'arrive au bonheur qu'en le pratiquant. Le devoir est aussi une loi. Cette loi embrasse tous les rapports de l'homme envers la société, envers les individus qui la composent et envers lui-même. Le fond de la doctrine de Cumberland réside dans l'identité de l'intérêt particulier et de l'intérêt général. C'est en définitive une transformation du système utilitaire qui fait la base des systèmes philosophiques et économiques au XVIII^e siècle. Cumberland ne songe point à faire de la morale une donnée à part, le fruit d'une faculté de l'âme.

Ses écrits n'ont d'ailleurs pas eu de succès littéraire. Il annonce au début du traité *De legibus* qu'on n'y trouvera « ni fleurs de rhétorique, ni brillant, ni autres traits d'un esprit léger... Tout y respire l'étude de la philosophie naturelle, la gravité des mœurs, la simplicité et la sévérité des sciences solides. » A supposer que cela soit vrai, il n'y aurait pas eu de mal à bien écrire, et en aucun cas la lourdeur et l'incorrection du style ne sont un avantage dont il faille se vanter. A consulter : Macintosh, *Histoire de la philosophie morale* (trad. Poret, Paris, 1834) ; Hallam, *Histoire de la littérature de l'Europe pendant les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles* (trad. Borghers, Paris, 1840, t. IV, in-8°).

CUMBERLAND (Richard), diplomate et littérateur anglais, arrière-petit-fils du précédent, né à Cambridge en 1732, mort en 1811. Il fut chargé, en 1780, de diverses négociations politiques en Espagne et en Portugal, y déploya un grand talent, et revint à Londres sans autre résultat que celui d'avoir dissipé sa fortune. Pour vivre, il se fit auteur, et la plupart de ses ouvrages se ressentent de la hâte avec laquelle ils sont écrits. Les plus estimés ont pour titres : *Anecdotes sur les grands peintres de l'Espagne* (1782, 2 vol. in-12) ; *le Calvaire* (1792), poème ; *Arundel* (1789, 2 vol. in-12), roman, traduit en français ; *les Frères, l'Américain, la Carmélite*, pièces de théâtre qui eurent du succès ; *Mémoires sur sa vie* (1806, 2 vol. in-4°).

CUMBERLAND (Guillaume-Auguste, duc DE), prince anglais, troisième fils de George II, né en 1721, mort en 1765. Il accompagna son père en Allemagne et fut blessé à Dettingen, perdit contre le maréchal de Saxe la bataille de Fontenoy (1745), mais releva sa réputation l'année suivante en écrasant le Prétendant à Culloden. Il ternit sa victoire par des cruautés inutiles. (V. CULLODEN.) Dans la campagne de 1747, il subit un échec à Lawfeld, ne put empêcher la prise de Maastricht et fut le témoin impuissant des désastres des alliés de l'Angleterre jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle. Pendant la guerre de Sept ans, il n'essuya que des revers, fut battu à Hastenbeck (1757) par le maréchal d'Estrées, refoulé par le duc de Richelieu jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, et bientôt obligé de signer la capitulation de Kloster-Zeven, qui laissait les Français en possession de tout le Hanovre. Mal accueilli en Angleterre, il résigna ses dignités militaires et vécut des lors dans sa retraite de Windsor, occupé d'œuvres de bienfaisance. Une statue lui a été élevée sur l'une des places de Londres.

CUMBERLAND (Ernest-Auguste, duc DE). V. ERNEST-AUGUSTE, roi de Hanovre.

CUMBERLAND (George CLIFFORD, comte DE), aventurier anglais. V. CLIFFORD.

CUMBERWORTH (Charles), sculpteur français, élève de Pradier, né vers 1810, mort en 1852. On cite de lui deux groupes de *Paul et Virginie*, et une statue de *Lesbie*. Il avait une grande habileté dans la composition des ouvrages de bronze, tels que vases, pendules, candélabres, etc.

CUMBIPISIN s. m. (keum-bi-pi-zain). Pharm. Sorte de gomme résine des Indes.

CUMBRAY (GREAT-), île d'Ecosse, comté de Bute, dans le golfe de la Clyde, à 3 kilom. de la côte ; 1,222 hab. Blé, pommes de terre, carrières de pierres de taille et de pierres calcaires. Au S. de l'île se trouve le village de Milleport, qui possède un port sûr et commode et une manufacture de toiles. A 1 kilom. S. de Great-Cumbray, on voit la petite

lle de Little-Cumbray, couverte d'excellents pâturages.

CUMBRES-MAYORES, bourg et municipalité d'Espagne, province et à 88 kilom. N.-E. de Huelva; 2.062 hab. Commerce de laines. Ce bourg est dominé par un vieux château construit sous le roi don Sanche IV.

CUME s. f. (ku-me). Moll. Genre qui comprend quelques fuseaux et un grand nombre de fasciolaires.

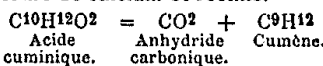
— Crust. Genre de décapodes.

CUMÈNE s. m. (ku-mè-ne — rad. *cumin*). Chim. Résine obtenue par la distillation de l'acide cuminique.

— Encycl. Le *cumène* a reçu aussi les noms de *cumol* et d'*hydride de cuménylène*. Sa formule est C_9H_{12} . Il a été découvert par Gerhardt et Cahours en 1840, et il est probablement identique à l'huile que Pelletier et Walter ont retirée de la résine du *pinus maritima*, peut-être aussi avec l'hydrocarbure qui prend naissance lorsqu'on fait agir l'acide phosphorique anhydre sur la phorone. Il est isomérique avec le méstylène, avec le méthol et avec un hydrocarbure que Churchill a découvert parmi les produits de la distillation sèche de l'eugénate de baryum.

— I. MODES DE PRODUCTION. Le *cumène* se produit : dans la distillation de l'acide cuminique avec un excès de chaux ou de baryte; dans la distillation sèche de la résine de térébenthine française ou du pin maritime lui-même; dans ce dernier cas, le *cumène* est mélangé d'esprit de bois; dans la distillation sèche de la houille et dans la distillation de la phorone en présence d'un excès d'acide phosphorique anhydre.

— II. PRÉPARATION. 1° Au moyen de l'acide cuminique. On chauffe petit à petit dans une cornue lutée un mélange intime de 1 partie d'acide cuminique et de 4 parties d'hydrate de baryum. Si la chaleur est appliquée avec précaution et que l'on n'opère pas sur une quantité d'acide cuminique supérieure à 6 grammes, il passe à la distillation du *cumène* incolore, et il reste dans la cornue du carbonate de baryum. L'opération marche moins bien si l'on veut agir sur des masses plus considérables. On peut aussi distiller au rouge l'acide cuminique avec l'hydrate de chaux, mais le *cumène* présente alors une odeur empyreumatique particulière, dont on ne peut le débarrasser qu'en le distillant avec une dissolution concentrée d'acide chromique, après l'avoir chauffé avec cette dissolution jusqu'à disparition complète de l'odeur désagréable. Le *cumène* est ensuite desséché sur du chlorure de calcium et rectifié.



2° Au moyen de la résine du *pinus maritima*. Lorsqu'on soumet à la distillation fractionnée l'huile brune que l'on obtient dans la distillation sèche de cette résine, on recueille du *cumène* qui passe vers 160°. Ce dernier, après un grand nombre de rectifications, est lavé à l'acide sulfurique concentré et à la potasse, et en dernier lieu distillé deux ou trois fois sur du potassium.

3° Au moyen de l'huile de houille. On opère comme avec l'huile du *pinus maritima*.

4° Au moyen de l'esprit de bois brut. On précipite ce liquide par l'eau, on agite l'huile qui se sépare avec de l'acide sulfurique concentré, puis avec de la potasse, et enfin avec de l'eau. On le soumet à la distillation fractionnée comme précédemment.

— III. PROPRIÉTÉS. Le *cumène* est une huile incolore, fortement réfringente, ayant une odeur agréable qui rappelle celle de la benzène, et une saveur piquante et un peu amère. Sa densité est 0,87; son point d'ébullition est situé à 144° suivant Gerhardt, et à 148° suivant Abel. Ce point d'ébullition semble indiquer que le *cumène* de l'acide cuminique diffère de celui du goudron de la houille, lequel ne bout guère que vers 160°. La densité de vapeur du *cumène* est 4,0 à 4,3, la théorie indiquant 4,16 pour la formule C_9H_{12} . Le *cumène* est insoluble dans l'eau, mais se dissout facilement dans l'esprit de bois, l'alcool, l'éther et les huiles volatiles. Il dissout les huiles fines, les graines et beaucoup de résines. À l'aide de la chaleur, il dissout le soufre et l'iode.

— IV. RÉACTIONS. 1° Le *cumène* se transforme en acide sulfocuminique $C_9H_{11}SO_3$ sous l'influence de l'acide sulfurique de Saxe. 2° Sous l'influence du chlore, le *cumène* se transforme en une huile épaisse dont la vapeur n'attaque pas les yeux et brûlant avec une flamme fuligineuse bordée de vert. 3° L'acide azotique fumant transforme le *cumène* en nitrocumène, $C_9H_{11}(AzO_2)$. Si l'on fait bouillir le mélange après que le nitrocumène est formé, celui-ci se transforme en acide nitrobenzoïque. Si l'on fait bouillir le *cumène* avec de l'acide azotique dilué, il se convertit en acide benzoïque. Cette réaction montre que le *cumène* possède une seule chaîne latérale, et répond à la formule de constitution $C_6H_5C_3H_7$, qui en fait du propyl-phénylène. On sait, en effet, que dans l'oxydation des produits aromatiques chaque chaîne latérale est remplacée par le résidu CO_2H . Si donc dans l'oxydation du *cumène* il ne se fixe qu'une seule fois CO_2H , c'est que le *cumène* ne renfermait qu'un seul radical uni au noyau C_6H_5 . 4° Un mélange des

acides azotique et sulfurique fumants transforme le *cumène* en dinitrocumène. 5° Le *cumène*, abandonné au contact du potassium, donne une matière noirâtre que quelques chimistes considèrent, sans preuves suffisantes, comme un carbure de potassium. 6° La lessive de potasse et la potasse fondue n'altèrent pas le *cumène*.

— V. DÉRIVÉS DU CUMÈNE. 1° Dérivés nitrés. a. Nitrocumène, $C_9H_{11}(AzO_2)$. En dissolvant le *cumène* dans l'acide azotique fumant, on voit le liquide s'échauffer et dégager d'abondantes vapeurs rutilantes. Traitée par l'eau lorsque la réaction est achevée, la liqueur abandonne du nitrocumène qui se sépare sous la forme d'une huile pesante. Le nitrocumène est jaunâtre et a une odeur plus légère et moins agréable que la nitrobenzine. En présence de l'alcool et de l'ammoniaque, l'hydrogène sulfuré le transforme en cumidine.

b. Dinitrocumène, $C_9H_{10}(AzO_2)_2$. On l'obtient en traitant le *cumène* par un mélange des acides azotique et sulfurique fumants. La réaction est difficile et exige pour se compléter que l'on renouvelle plusieurs fois l'acide. Le dinitrocumène cristallise en lames blanches par l'évaporation de sa solution alcoolique. La potasse caustique dissoute dans l'eau est sans action sur lui, mais la potasse alcoolique le convertit en nitrobenzylène, $C_7H_5(AzO_2)$. L'acide chlorhydrique ajouté à la solution en précipite des flocons bruns.

2° Dérivés sulfuriques du *cumène*. On ne connaît qu'un seul dérivé de cet ordre. C'est l'acide cumène-sulfurique ou cuményl-sulfureux



Cet acide a reçu encore les noms d'*acide cuményl sulfureux*, d'*acide sulfocuminique*, d'*acide sulfocumolique* et d'*acide sulfocuménylique*. Il se produit dans la réaction de l'acide sulfurique fumant sur le *cumène*. On ne le connaît pas à l'état de liberté, mais on peut aisément préparer son sel de baryum. On mêle 2 parties d'acide sulfurique fumant avec 1 partie de *cumène*, et l'on agite le tout jusqu'à dissolution complète de l'hydrocarbure. On ajoute alors de l'eau au liquide rougeâtre formé. On sature les liqueurs par le carbonate de baryte, on filtre et l'on évapore. La liqueur, abandonnée au refroidissement, dépose alors des cristaux de cumène-sulfate de baryum. Les eaux mères donnent de nouvelles quantités de ce sel lorsqu'on les évapore, et cela jusqu'à la dernière goutte. Le sel doit être purifié par pressions entre des doubles de papier buvard. Lorsqu'on opère sur de grandes quantités de matières, au lieu d'agiter, on abandonne le *cumène* avec l'acide sulfurique dans un vase fermé. Au bout d'un certain temps la dissolution est complète.

Le cumène-sulfate de baryum répond à la formule $[C_9H_{11}SO_3]_2Ba$. Il se présente en belles écailles qui ont l'éclat de la perle. Il se dissout facilement dans l'eau, surtout à chaud. Il se dissout dans l'alcool, même anhydre, et dans l'éther. Les solutions aqueuses de cumène-sulfate de baryum ne précipitent ni les sels de cadmium, ni les sels de plomb, ni les sels de bismuth, de nickel, de cuivre, de mercure.

CUMÈRE s. f. (ku-mè-re — lat. *cumera*). Antiq. rom. Vaisseau ou panier dans lequel les gens de la campagne conservaient leurs grains.

CUMES ou **CYME**, ville de l'ancienne Asie Mineure, dans l'Éolide, sur le crête d'une montagne baignée par la mer Tyrrhénienne, à 6 kilom. N. du cap Misène, à 8 kilom. O. de Naples, au milieu des Champs Phlégréens. Cumes, dont il ne reste aujourd'hui que des ruines informes près desquelles s'élève le village italien de *Cuma*, fut fondée par des Grecs venus de Chalcis, ville de l'île d'Eubée, ainsi que nous l'apprend Virgile (*Énéide*, liv. VI) :

Et tandem Euboeis Cumarum allabitur oris.

Elle donna elle-même naissance à Naples. Entourée en partie par la mer et par deux lacs, défendue par deux forts, elle pouvait faire une grande résistance; elle tomba néanmoins sous la tyrannie d'Aristodème, contemporain de Tarquin le Superbe, puis au pouvoir des Campaniens (417). Elle eut une sibylle fameuse, dont la grotte se voit encore aujourd'hui. Quand Rome étendit sa domination sur toute l'Italie, Cumes obtint le droit de cité; mais elle fut bientôt abandonnée pour Baïes, et sa décadence était déjà complète au 1^{er} siècle de J.-C. Cléon posséda dans la campagne de Cumes un domaine appelé *Cumanum*. Après avoir subi, comme les autres villes de l'Italie, le passage des Barbares, Cumes fut détruite par les Napolitains en 1203. Parmi les ruines dont il reste encore des traces, on distingue le temple d'Apollon, situé sur le sommet de l'acropole; l'amphithéâtre, couvert de terre et de plantations; le temple du Génie, ainsi appelé parce qu'on y a trouvé une statue colossale de Jupiter Stator, transportée au musée de Naples; le temple de Diane, découvert en 1852 par le prince de Syracuse; l'*Arco felice*, porte antique de la ville de Cumes, construite

en gros blocs de marbre. Pétrarque, dans son *Itinéraire*, cite le tombeau de Tarquin le Superbe comme un des plus anciens qu'il y eût à Cumes; mais aujourd'hui il n'en reste plus de traces.

La sibylle à laquelle la ville de Cumes doit surtout sa célébrité était la septième dans l'ordre des sibylles. On prétend que son vrai nom était Amalthée; mais Virgile la nomme Déiphobé, fille de Glaucus, et la qualifie de prêtresse d'Apollon. D'autres l'appellent Démophile, Hiérophile, Manto, etc. Elle vécut sept siècles; aussi Virgile l'appelle Longæva, et Ovide Vivax. Cette légende cache une succession de sibylles instruites dans l'art des oracles et se faisant passer toujours pour la même, la crédulité populaire s'y prêtant à merveille.

Ce n'est pas à Cumes même que se trouvait cet antre fameux de la sibylle dont parle Virgile, mais à quelque distance, au bord et au midi du lac Averné. C'est là qu'Énée, qui vient d'aborder à Cumes, va la consulter :

At plus Æneas arces quibus altus Apollo Præsidet, horrendaque procul secreta Sibylla, Antrum immane, petiti; magnam cui mentem ant-Dælius inspirat vates aperitque futura. [mumque

Spheunca alta fuit vastoque immanis hiatus, Scrupula, tuta lacu nigro nemorumque tenebris, Quam super haud ulla poterant impune volantes Tendere iter penitus: talis sese halitus atris Fauchibus effundens superba ad convexa ferebat! Unde locum Graii dixerunt nomine Aornon.

C'est là que la sibylle accomplit ses sauvages mystères; c'est là qu'elle se livre à ses fureurs sacrées; c'est là qu'elle s'écrie : « Consultez les Æstins, il est temps; le Dieu, voici le Dieu! » C'est là que ses traits s'altèrent, que son teint perd sa couleur, que ses cheveux se hérissent, et que, la poitrine haletante et le cœur gonflé de fureur, elle rend ses oracles, *afflata numine*; c'est par cette caverne qu'elle consent à introduire Énée aux enfers, faisant taire les chiens qui hurlent dans l'ombre pour effrayer le héros.

Il n'y a plus aujourd'hui de bois sacré qui jette les voyageurs dans une sainte terreur sur le seuil de l'ancre de la sibylle. Certaines parties en sont comblées dans les profondeurs intérieures; mais il ne laisse pas d'avoir encore quelques-uns des caractères décrits par le poète. L'entrée en est embarrassée par des terres éboulées, par des roches et des épines, et comme défendue par un lac noir et profond. La grotte et ses dépendances paraissent avoir été disposées avec un art particulier, propre à sa destination, avec un art tout hiératique. Les chambres ou cavernes intérieures, où la prêtresse jouait son rôle et recevait le dieu et la triple déesse, car Diane l'inspirait aussi, sous ses trois formes, étaient sans doute plus nombreuses et ont dû être comblées par des éboulements à la suite de quelque tremblement de terre. Aujourd'hui la grotte principale n'a plus qu'environ deux cents pas de profondeur. Il y a cependant à droite une partie faite évidemment de main d'homme, et qui ne ressemble en rien au reste de la grotte. On y entre par une petite porte carrée ouverte dans le rocher, qui a environ 1 m. 75 de hauteur sur 1 m. de largeur. Elle conduit à un mauvais escalier taillé dans le roc et qui va en tournant, mais dont il n'est pas aisé d'estimer la profondeur, laquelle doit être cependant de plus de 100 pieds au-dessous du niveau de la grotte, si l'on en juge par le temps qu'on met à le descendre.

Le passage est étroit; il a à peine partout 1 m. environ de largeur, et les visiteurs n'y peuvent descendre qu'à la file. Il conduit à deux petites pièces carrées, taillées dans le roc, qui ont été autrefois ornées de frises et de panneaux en stuc d'un assez beau travail, à en juger par ce qui en reste encore, et que l'on peut comparer avec les ornements du tombeau d'Agrippine, qui n'en est pas très-éloigné. C'est là évidemment un travail romain relativement moderne. Ces pièces s'appellent dans le pays les *Bains de la sibylle*. Il est probable qu'il y avait une suite de pièces plus considérables, parce que la seconde, qui est plus grande que la première, est terminée et comblée en partie par un éboulement de pierres et de terre qui ne permet pas d'aller plus loin. Ces pièces devaient servir aux opérations prophétiques de la sibylle. L'eau du lac y entretenait une grande humidité et y pénétrait quelquefois à plus d'un pied de hauteur. Il est facile de juger que ces chambres souterraines étaient destinées aux mystères de la sibylle et non à l'usage de cabinets de bains; car on n'y peut rien examiner qu'à l'aide de lanternes ou de torches. C'était probablement par là qu'on mettait les vivants en communication avec les morts. Le silence, l'obscurité profonde qui régnent en cet endroit sont assez propres à donner une idée de la descente d'Énée aux enfers. Aujourd'hui, au lieu d'une sibylle pour guide, ceux qui visitent la fameuse caverne ne trouvent à leur service que quelques rudes paysans des environs, qui, d'ailleurs, par leur jargon barbare et leur rustique accoutrement, donnent assez bien l'idée des ministres subalternes de l'avare Achéron. Au lieu du rameau d'or, chacun porte à la main une petite torche poissée, dont la sombre et fumeuse lumière sert à l'éclairer. C'est dans cet équipage qu'on croit descendre au centre de la terre et aller vers le séjour des ombres. Les guides rustiques ne

manquent pas d'encourager ceux qu'ils conduisent, et leur : *Non dubiti* (ne craignez pas, n'ayez pas peur) répond assez bien au

Nunc animis opus, Ænea, nunc pectore firmo de la sibylle.

Tel est présentement cet antre qui joue un si grand rôle dans le vie livre de l'*Énéide*. V. SIBYLLE.

CUMÈTE s. f. (ku-mè-te). Bot. Syn. de JAMBOSIER DE LA GUYANE.

CUMIANA (IA), ville d'Italie, province de Turin, à 13 kilom. N. de Pignerol, près de la rive droite de la Cisola; 5,685 hab.

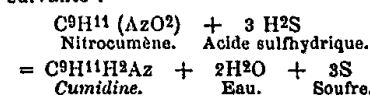
CUMICVLE s. m. (ku-mi-si-le — de *cuminique*, et du gr. *ulé*, matière). Chim. Nom donné quelquefois au radical de l'alcool cuminique.

CUMIDINE s. f. (ku-mi-di-ne—rad. *cumin*). Chim. Alcaloïde dérivé du cumène.

— Encycl. La *cumidine* répond à la formule $C_9H_{11}H^3AZ$.

— I. MODES DE FORMATION. Jusqu'à présent on n'a obtenu ce corps que par une seule méthode, qui consiste à faire agir le nitrocumène sur l'hydrogène sulfuré en présence d'une solution alcoolique d'ammoniaque.

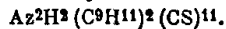
— II. PRÉPARATION. Pour préparer la *cumidine*, on dissout le nitrocumène dans l'alcool; on sature ensuite la solution, d'abord par du gaz ammoniac, puis par de l'acide sulfhydrique. Au bout de quelques jours, le liquide renferme un abondant dépôt de soufre et a perdu l'odeur de l'acide sulfhydrique. On le sature de nouveau avec ce gaz, et l'on chauffe pour accélérer l'action. Lorsque cette opération a été répétée un assez grand nombre de fois pour que la transformation du nitrocumène soit complète, on distille l'alcool. On ajoute de l'acide chlorhydrique au résidu, on filtre pour séparer le soufre et l'on évapore. Par le refroidissement, la liqueur dépose des cristaux de chlorhydrate de *cumidine*. Ces cristaux, redissous dans l'eau et traités par la potasse, abandonnent de la *cumidine* qui vient nager à la surface du liquide sous la forme d'une matière huileuse. On soutire cet alcaloïde au moyen d'une pipette, et on le sursature par une dissolution concentrée d'acide oxalique. La dissolution d'oxalate de *cumidine* est décolorée par l'ébullition avec du charbon de sang et évaporée. Elle dépose par le refroidissement des cristaux d'oxalate de *cumidine* ne contenant d'autre impureté qu'un peu d'acide oxalique libre. On redissout ces cristaux dans l'eau, on les décompose au moyen de la potasse, on soutire avec une pipette la *cumidine* qui vient nager à la surface de la liqueur, on la dessèche sur du chlorure de calcium et on la rectifie. La formation de la *cumidine* dans l'action de l'hydrogène sulfuré sur le nitrocumène est exprimée par l'équation suivante :



— III. PROPRIÉTÉS. La *cumidine* est une huile d'un jaune pâle; elle est même presque incolore lorsqu'elle vient d'être rectifiée. Sa densité égale 0,9526. Elle a un pouvoir réfringent et un pouvoir dispersif considérables. Refroidie par un mélange de glace et de sel marin, elle se solidifie en une masse de petites plaques carrées qui fondent de nouveau promptement dès que la température s'élève. La *cumidine* projetée sur du papier y produit une tache grasse qui disparaît peu à peu au contact de fils de platine. Elle bout d'une manière constante à 225° sous une pression de $q_m 761$. Elle a une odeur particulière et un goût brûlant. Elle est neutre au tournesol et au curcuma. Elle colore le bois de saïn en jaune, comme la phénylamine et la toluidine, mais ne donne pas avec le chlorure de chaux la réaction de la phénylamine. L'eau la dissout peu. Le sulfure de carbone, l'alcool, l'esprit de bois, l'éther, les essences et les huiles grasses la dissolvent facilement.

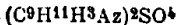
— IV. RÉACTIONS. 1° Exposée à l'air, ne serait-ce que pendant quelques minutes, la *cumidine* devient jaune, puis rouge foncé, surtout si on la chauffe. 2° Sa vapeur brûlée avec une flamme jaune très-fuligineuse. 3° Un mélange de chlorate de potassium et d'acide chlorhydrique attaque énergiquement la *cumidine*. Il se forme une masse visqueuse qui présente une odeur forte, semblable à celle de l'acide trichloro-phénique et qui se dissout en partie dans l'alcool en laissant un résidu de chloranile. 4° Le brome agit aussi sur la *cumidine*. La température s'élève, de l'acide bromhydrique se dégage, et il se forme une masse solide insoluble dans l'eau et soluble dans l'alcool qui, en s'évaporant, l'abandonne cristallisée en aiguilles. Cette matière est de la tribromocumidine, $C_9H_{10}Br^3AZ$. 5° L'acide azotique concentré dissout la *cumidine* en prenant une magnifique couleur pourpre. L'eau ajoutée à cette solution en précipite des flocons d'une substance qui paraît douée de propriétés acides. 6° L'anhydride chromique s'échauffe beaucoup au contact de la *cumidine*, mais pas assez cependant pour que cet alcaloïde prenne feu. 7° L'oxychlorure de carbone transforme immédiatement la *cumidine* en une matière solide qui cristallise dans l'alcool en longs cristaux semblables au nitro

et qui est probablement la dicumyl-carbamide $\text{Az}^2\text{H}^2(\text{C}_6\text{H}_5)_2(\text{CO})_2$, homologue avec la diphenyl-carbamide ou carbamide. 8° La *cumidine* se dissout dans le sulfure de carbone en dégageant de l'hydrogène sulfuré. L'eau ajoutée à la solution en précipite une huile qui se solidifie rapidement et qui est soluble dans l'alcool, d'où elle se sépare cristallisée en longues aiguilles. Cette substance est probablement le dicumyl-sulfo-carbamide



9° Dissoute dans l'eau et soumise à l'action d'un courant de gaz cyanogène, la *cumidine* se transforme en cyanocumidine. 10° En présence du cyanate de phényle, cet alcaloïde se prend immédiatement en une masse cristalline.

— V. SELS DE CUMIDINE. La *cumidine* est une base faible. Elle précipite de l'hydrate de fer, des sels ferriques, mais ne précipite ni les solutions des sels d'aluminium, ni les solutions des sels de zinc. Ses sels cristallisent facilement, et, à l'exception de quelques chlorures doubles renfermant des métaux pesants, ils sont incolores et deviennent rougeâtres lorsqu'on les expose à l'air ou qu'on les dessèche à une température très-élevée. Leur réaction est toujours acide, et, comme les sels d'aniline, ils sont anhydres. Les solutions aqueuses des sels de *cumidine* sont précipitées par les alcalis, qui en séparent l'alcaloïde sous la forme de gouttes huileuses foncées quand les solutions sont concentrées, et sous la forme d'une masse caillouteuse lorsqu'elles sont étendues. Tous les sels de *cumidine* se dissolvent dans l'eau, mais se dissolvent mieux encore dans l'alcool. On a préparé l'acétate, le bromhydrate, le chlorhydrate $\text{C}_9\text{H}_{11}\text{H}_3\text{AzCl}$, le chloroplatinate $(\text{C}_9\text{H}_{11}\text{H}_3\text{AzCl})_2\text{PtCl}_4$, le chloropalladate, le chloraurate, le fluorhydrate, l'iodhydrate, l'azotate $\text{C}_9\text{H}_{11}\text{H}_3\text{AzAzO}_3$, l'oxalate, le phosphate et le sulfate



de *cumidine*. On connaît en outre des composés de sulfate de cuivre et de *cumidine*, de chlorure et de cyanure mercurique et de *cumidine*.

— VI. DÉRIVÉS DE LA CUMIDINE. 1° *Cyanocumidine* $\text{C}_9\text{H}_{11}\text{H}_3\text{AzCz}$ ou $(\text{C}_9\text{H}_{11}\text{H}_3\text{Az})_2(\text{CAz})_2$. Une solution alcoolique de *cumidine*, soumise à l'action d'un courant de gaz cyanogène, dépose des aiguilles de cyanocumidine que l'on peut purifier par plusieurs cristallisations dans l'alcool. Cette substance forme avec l'acide chlorhydrique un sel presque insoluble dans l'eau.

2° *Nitrocumidine* $\text{C}_9\text{H}_{12}(\text{AzO})_2\text{Az}$. On prépare ce corps en faisant agir le sulfure d'ammonium sur une solution alcoolique de dinitrocumène. Il se présente sous la forme d'écaillés jaunes qui se fondent au-dessous de 100° et se solidifient en une masse radiée par le refroidissement. La nitrocumidine exerce une réaction alcaline très-faible sur les papiers réactifs. Elle est insoluble dans l'eau, mais se dissout facilement dans l'alcool et l'éther. La distillation décompose partiellement cet alcaloïde, bien qu'une partie de ce corps distille inaltérée. L'acide bromose transforme en un produit cristallin qui n'est presque plus basique. Le chlorure de benzoïle ne l'attaque pas à la température ordinaire, mais le convertit, entre 50° et 60°, en cumyl-benzamide. Les chlorures de cuminyle et de cuminancyle donnent des réactions analogues. La nitrocumidine neutralise les acides les plus énergiques en donnant des sels facilement cristallisables. Exposés à l'air humide, ces sels ou leurs solutions se décomposent rapidement en se colorant en bleu verdâtre. On a préparé le sulfate $[\text{C}_9\text{H}_{12}(\text{AzO})_2\text{Az}]_2\text{SO}_4 + \text{Ag}$, le chlorhydrate $\text{C}_9\text{H}_{12}(\text{AzO})_2\text{AzCl} + \text{Ag}$, et l'oxalate de *cumidine*.

— VII. CONSTITUTION. Quelques auteurs proposent pour la *cumidine* le nom de cuménylamine, parce qu'ils supposent dans cet alcali le radical cuményle C_9H_{11} de l'alcool $\text{C}_9\text{H}_{12}\text{O}$; mais les expériences de M. Cannizzaro sur les bases dérivées de l'alcool benzoïque ayant montré que, dans la série aromatique, à chaque hydrocarbure fondamental correspondent deux alcaloïdes isomères qui sont l'un à l'autre ce que les alcools correspondants sont aux phénols de même formule, et ayant montré de plus que les alcaloïdes obtenus par la réduction des hydrocarbures nitrés sont les alcaloïdes phéniques (s'il est permis d'employer cette expression), nous conservons à la *cumidine* son ancien nom pour la distinguer de la vraie cuménylamine, encore inconnue, qui renfermera le radical de l'alcool $\text{C}_9\text{H}_{12}\text{O}$, et que l'on pourra obtenir en faisant agir une solution alcoolique d'ammoniaque sur l'éther cuményl-chlorhydrique, lorsque l'alcool correspondant aura été préparé. La différence entre cette vraie cuménylamine et la *cumidine* que nous connaissons est expliquée par la théorie de M. Kekulé sur les combinaisons aromatiques. Ce chimiste admet que, dans les alcaloïdes phéniques dont la *cumidine* fait partie, l'azote est directement uni à un des six atomes de carbone qui forment le noyau C_6 commun à tous les composés aromatiques, tandis que dans les alcaloïdes alcooliques il est uni au carbone d'une chaîne latérale. D'après cela, le cumène étant $\text{C}_9\text{H}_8\text{C}_3\text{H}_7$, la *cumidine* est $\text{C}_9\text{H}_{12}\text{C}_3\text{H}_7\text{AzH}_3$, et la cuménylamine $\text{C}_9\text{H}_{10}\text{C}_3\text{H}_7\text{AzH}_2$.

CUMIN s. m. (ku-main — gr. *kuminon*; de l'hébreu *kamon*, même sens. D'autres indi-

quent l'étymologie du grec *kuma*, fœtus, parce que cette herbe est très-fertile). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, type de la tribu des cuminées, comprenant trois ou quatre espèces qui croissent dans l'ancien continent : La culture du cumin est assez répandue en Europe et dans l'Asie septentrionale. (C. Lemaire.) Une seule espèce est employée en médecine, c'est le cumin officinal. (F. Foy.) Le cumin est originaire de l'Égypte et du Levant. (F. Hœfer.) Nom donné à la graine ou fruit de ces végétaux : Le bon cumin doit être verdâtre, bien nourri, d'une odeur très-forte. (Boss.) Le cumin était connu des anciens. (F. Hœfer.) En Allemagne, on mélange assez souvent le cumin dans la pâte avec laquelle on prépare le pain. (A. Richard.) Les Orientaux mettent du cumin dans tous leurs ragouts. (Bouillet.)

— Par ext. Nom donné à des plantes très-diverses. « Cumin bâlard, Nom vulgaire de la lagécie cuminoïde. » Cumin cornu, Nom vulgaire de l'hypocoon couché. « Cumin des prés, Nom vulgaire du carvi et du séséli. » Cumin indien, Nom vulgaire du calyptanthus cumin. « Cumin noir, Nom vulgaire de la nigelle cultivée.

— Chim. Essence de cumin, Huile volatile que l'on extrait des semences du cumin, et qui est un mélange de cumène et d'aldéhyde cuminique.

— Encycl. Le cumin (*cuminum cyminum*) est une plante annuelle, haute d'environ 0m,50, à feuilles très-découpées en lanieres étroites; à fleurs blanches ou rougeâtres disposées en ombelles. Ses fruits (diakènes) sont ovoïdes et striés. Cette plante, qui appartient à la famille des ombellifères, est originaire de l'Orient; on la cultive depuis longtemps dans quelques contrées de l'Europe centrale et méridionale, notamment à Malte et dans la Thuringe, où elle s'est naturalisée. Sa culture est assez simple. On sème la graine sur trois labours, vers la fin de mars. Quand la plante a levé, on sarcle et on éclaircit le semis. La floraison a lieu dans les premiers jours de mai, et le fruit mûrit en juin. Mais on n'attend pas cette époque pour faire la récolte; on y procède à la fin de mai. On coupe la plante rez terre, et on la suspend dans un lieu aéré, où la maturation s'achève; si l'on attendait que la graine fût complètement mûre, on s'exposerait à en perdre une partie. On effectue le battage que lorsque la plante est sèche.

Le cumin était connu des anciens; Théophraste et Pline le mentionnent. Dioscoride lui attribue la propriété de faire pâlir ceux qui en mangent ou qui s'en frottent. Horace partage la même opinion, lorsqu'il dit que s'il devenait pâle, ses imitateurs chercheraient à pâlir comme lui, en buvant du cumin.

Les fruits (vulgairement appelés graines) de cette ombellifère ont une odeur agréable et pénétrante, une saveur chaude et aromatique; ils doivent ces propriétés à une huile essentielle aussi abondante, mais beaucoup plus active que dans la plupart des autres plantes de la même famille. Le bon cumin doit être verdâtre, bien nourri, d'une odeur très-forte. Les Allemands en mettent dans le pain, et c'est, dit-on, pour qu'il les excite à boire; les Hollandais s'en servent pour aromatiser leurs fromages; les Turcs le font entrer dans tous leurs ragouts. Anciennement, les moines et les religieuses de l'Eglise grecque et même de l'Eglise latine, les jours de jeûne, au lieu de vin, qui leur était alors interdit, pouvaient boire de l'eau dans laquelle on avait fait infuser du cumin. Comme les pigeons sont très-friands de cette graine, on la répand dans les colombiers pour y attirer et y fixer ces oiseaux; on s'en sert aussi à la chasse pour faire venir les perdrix. En médecine, le cumin est stimulant, stomacique, emménagogue, carminatif; son mode d'action est tout à fait semblable à celui de l'anis, du fenouil et des autres ombellifères aromatiques. On l'emploie aussi dans l'art vétérinaire.

CUMINAMIDE s. f. (ku-mi-na-mi-de — de cumin, et amide). Chim. Amide cuminique. Il On dit aussi CUMYLAMIDE.

— Encycl. La *cuminamide*, ou amide cuminique, ou azoture de cuminyle et d'hydrogène $\text{C}_{10}\text{H}_{11}\text{OH}_2\text{Az} = \text{C}_{10}\text{H}_{13}\text{AzO}$, s'obtient en faisant agir la chaleur sur le cuminate d'ammonium :



Cuminate d'ammonium. Eau. Cuminamide.

ou en soumettant à l'action de l'ammoniaque le cuminate d'éthyle, le chlorure de cuminyle ou l'hydride cuminique. Comme la benzamide, elle affecte deux formes cristallines différentes, suivant les conditions dans lesquelles elle a cristallisé. Si la cristallisation se fait rapidement, au sein d'une solution concentrée, la *cuminamide* se dépose en tables très-brillantes; si la cristallisation se fait au contraire lentement au sein d'une solution étendue, les cristaux que l'on obtient sont des aiguilles longues et opaques. La *cuminamide* se dissout difficilement dans l'eau froide; elle se dissout facilement dans l'alcool et l'éther. Elle résiste beaucoup à l'action des alcalis caustiques, et l'on est obligé de la faire bouillir pendant longtemps avec des solutions acides ou alcalines pour la convertir entièrement en ammoniaque et acide cuminique.

— Dérivés de la *cuminamide*. On connaît la cumophénamide $\text{C}_{10}\text{H}_{11}\text{OC}_6\text{H}_5\text{H}_3\text{Az}$; la cumo-sulphénamide $\text{C}_{10}\text{H}_{11}\text{O}$, $\text{C}_6\text{H}_5\text{SO}_2\text{H}_3\text{Az}$, et la cumo-salicylamide $\text{C}_{10}\text{H}_{11}\text{O}$, $\text{C}_7\text{H}_5\text{O}_2\text{H}_3\text{Az}$, qui se produisent lorsqu'on fait agir le chlorure de cuminyle, non plus sur l'ammoniaque, mais sur l'aniline, la sulphénamide ou la salicylamide. On connaît, en outre, la cumo-sulphénargentamide $\text{C}_{10}\text{H}_{11}\text{OC}_6\text{H}_5\text{SO}_2\text{AgH}_3\text{Az}$, qui se précipite sous forme d'aiguilles légères et déliées lorsqu'on ajoute de l'azotate d'argent à une solution aqueuse de cumo-sulphénamide additionnée de quelques gouttes d'ammoniaque; la cumo-sulphénargentodiamide $\text{C}_{10}\text{H}_{11}\text{OC}_6\text{H}_5\text{SO}_2\text{AgH}_3\text{Az}_2$, qui se produit lorsqu'on abandonne à l'évaporation spontanée la solution ammoniacale du composé précédent, et la cumo-benzo-sulphénamide $\text{C}_{10}\text{H}_{11}\text{OC}_6\text{H}_5\text{SO}_2\text{C}_7\text{H}_5\text{OAz}$, qui se forme dans la réaction du chlorure de cumyle sur la cumo-sulphénargentamide.

CUMINAMIQUE adj. (ku-mi-na-mi-ke — rad. *cuminique*). Chim. Se dit d'un acide appelé aussi ACIDE OXYCUMINIQUE. V. ce dernier mot à l'article CUMINIQUE.

CUMINÉ adj. (ku-mi-né). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au cumin.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des ombellifères, ayant pour type le genre cumin.

CUMINGIE s. f. (ku-main-ji — de *Cuming*, n. pr. d'homme). Moll. Genre de coquilles bivalves, de la famille des macracées, qui habitent généralement les mers du Chili et du Pérou.

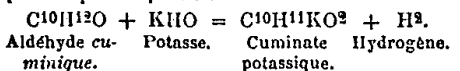
CUMINIE s. f. (ku-mi-ni). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des labiées, tribu des stachydees, comprenant une seule espèce, qui croît dans l'île de Juan-Fernandez.

CUMINIFOLIÉ, ÉE adj. (ku-mi-ni-fô-li-é — du lat. *cuminum*, cumin; *folium*, feuille). Bot. Dont les feuilles ont de la ressemblance avec celles du cumin.

CUMINIQUE adj. m. (ku-mi-ni-ke — rad. *cumin*). Chim. Se dit d'un acide extrait de la graine de cumin : ACIDE CUMINIQUE. Il Se dit aussi d'un anhydride, d'un alcool et de plusieurs éthers, d'une aldéhyde : Anhydride, alcool cuminique.

— Encycl. I. ACIDE CUMINIQUE. On a donné ce nom à un acide répondant à la formule $\text{C}_{10}\text{H}_{12}\text{O}_2$, et qui résulte de l'oxydation d'une huile volatile oxygénée qui fait partie de l'essence de cumin.

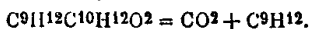
1° Préparation. Pour préparer l'acide cuminique, on place de la potasse solide dans une cornue de verre épais tubulée, et l'on chauffe la cornue de manière à fondre la potasse. On y fait tomber ensuite goutte à goutte de l'aldéhyde cuminique par la tubulure. De l'hydrogène se dégage et la masse se solidifie. Lorsque cette première opération est terminée, on dissout dans l'eau le contenu de la cornue, on filtre la liqueur et on la précipite par l'acide chlorhydrique ou par l'acide azotique. Le précipité est de l'acide cuminique impur, que l'on achève de purifier en le faisant cristalliser à plusieurs reprises dans l'alcool et en le comprimant chaque fois entre plusieurs doubles de papier buvard. La formation de l'acide cuminique au moyen de l'aldéhyde cuminique et de la potasse est exprimée par l'équation



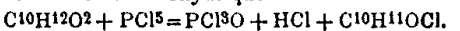
Aldéhyde cu- Potasse. Cuminat Hydrogène. minique. minique.

2° Propriétés. L'acide cuminique cristallise en tables prismatiques incolores, dont la saveur est franchement acide et dont l'odeur rappelle un peu celle des punaises. Il fond à 92° et se volatilise à environ 250°. Il est presque insoluble dans l'eau froide, mais facilement soluble dans l'alcool et l'éther. Lorsqu'il est pur, l'acide sulfurique concentré le dissout sans le colorer.

3° Réactions. a. L'acide azotique fumant convertit l'acide cuminique en acide nitrocuminique $\text{C}_{10}\text{H}_{11}(\text{AzO})_2\text{O}_2$, et un mélange d'acide azotique et d'acide sulfurique concentrés le convertit en acide dinitrocuminique. b. Par la distillation en présence d'un excès de chaux ou de baryte, il perd CO_2 et se transforme en cumène



c. Le perchlorure de phosphore, à une température qui ne doit pas dépasser 50° ou 60°, donne, avec l'acide cuminique, de l'oxychlorure de phosphore, du chlorure de cuminyle et de l'acide chlorhydrique



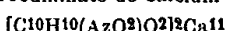
d. L'oxychlorure de phosphore convertit l'acide cuminique en anhydride cuminique. e. Hofmann avait annoncé que, sous l'influence de l'acide sulfurique et du dichromate potassique, l'acide cuminique se transformait en un acide homologue de l'acide phthalique dont la formule aurait été $\text{C}_{10}\text{H}_{10}\text{O}_4$, et pour lequel il avait proposé le nom d'acide insolinique; mais l'existence de l'acide insolinique paraît plus que douteuse. f. Chauffé avec le bromure de cyanogène, le cuminate de potassium donne du cumo-nitryle et du bromure de potassium. g. Le cuminate de sodium chauffé avec du chlorure de cuminyle, d'acétylène ou de benzoïle, donne du chlorure de potassium et de l'anhydride cuminique, ou de l'anhydride mixte acétocuminique ou benzocuminique. h. Le

cuminate d'argent soumis à l'action du brome en vapeurs donne du bromure d'argent, de l'acide bromocuminique $\text{C}_{10}\text{H}_{11}\text{BrO}_2$. Il se forme en même temps une huile jaune, et il se régénère de l'acide cuminique. Cette opération est d'ailleurs très-capricieuse. MM. Louguine et Naquet, qui l'ont fait connaître, ont obtenu quelquefois une quantité presque théorique d'acide bromocuminique, tandis que dans d'autres cas ils n'en ont obtenu que des traces. j. L'acide cuminique traverse l'organisme sans subir de modifications et se retrouve inaltéré dans les urines.

4° Dérivés métalliques de l'acide cuminique. Cuminales. L'acide cuminique est monotonique et monobasique. Aussi ne forme-t-il, avec les métaux monotoniques, qu'un seul genre de sels répondant à la formule générale $\text{C}_{10}\text{H}_{11}\text{MO}_2$. Les cuminales actuellement connus des métaux diatomiques ont pour formule $(\text{C}_{10}\text{H}_{11}\text{O})_2\text{M}^{11}$. On a préparé les cuminales d'ammonium, de sodium, de potassium, d'argent, de baryum, de calcium, de cuivre et de plomb. Les sels d'argent, de cuivre et de plomb sont insolubles dans l'eau, les autres y sont solubles. Le cuminate d'argent modérément chauffé laisse un résidu de carbure d'argent CAg^4 dont la couleur est d'un jaune tendre.

5° Dérivés de substitution de l'acide cuminique. Trois corps seulement appartiennent à ce groupe : l'acide nitrocuminique, l'acide dinitrocuminique et l'acide bromocuminique.

a. Acide nitrocuminique $\text{C}_{10}\text{H}_{11}(\text{AzO})_2\text{O}_2$. On obtient ce corps en dissolvant l'acide cuminique dans l'acide azotique concentré, faisant bouillir un instant la liqueur et précipitant par l'eau. L'acide nitrocuminique se dépose alors sous la forme d'une huile jaune qui se solidifie rapidement. On le triture avec de l'eau distillée pour le débarrasser de l'excès d'acide azotique, et on le fait cristalliser dans l'alcool. L'acide nitrocuminique se présente sous forme d'écaillés d'un blanc jaunâtre. Il est insoluble dans l'eau et facilement soluble dans l'alcool et l'éther. L'ammoniaque et les alcalis fixes en solution le dissolvent en formant des sels cristallisables. On a préparé le nitrocuminate de calcium



qui cristallise en groupes étoilés, et le nitrocuminate d'argent $\text{C}_{10}\text{H}_{10}(\text{AzO})_2\text{AgO}_2$.

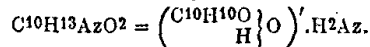
b. Acide dinitrocuminique $\text{C}_{10}\text{H}_{10}(\text{AzO})_3\text{O}_2$. Lorsqu'on ajoute successivement et par petites portions de l'acide cuminique à un mélange modérément chauffé d'acide sulfurique et d'acide azotique fumant, l'acide cuminique se dissout sans aucun dégagement gazeux. Si l'on porte alors le liquide à l'ébullition, il se produit des vapeurs rutilantes et il se dépose en même temps de l'acide dinitrocuminique sous forme d'écaillés jaunes brillantes qui peuvent être purifiées par une nouvelle cristallisation dans l'alcool bouillant. L'acide dinitrocuminique se dissout facilement dans l'éther. L'acide azotique ne l'attaque pas même après une longue ébullition. Il ne se dissout ni dans l'ammoniaque, ni avec les solutions des alcalis fixes, mais paraît réagir sur ces corps par une longue ébullition. L'hydrogène naissant dégagé au moyen de la limaille de fer et de l'acide acétique le convertit en dioxycumynamique ou diamidocuminique. L'acide dinitrocuminique d'ailleurs est imparfaitement étudié. Suivant Cahours, en effet, il est incapable de former des sels en présence des bases les plus puissantes, et selon Kraut, au contraire, il formerait des sels rouge jaunâtre qui deviendraient plus foncés par l'exposition à l'air.

c. Acide bromocuminique $\text{C}_{10}\text{H}_{11}\text{BrO}_2$. L'acide bromocuminique a été obtenu par MM. Naquet et Louguine. Ces chimistes l'ont obtenu en plaçant sous une cloche du brome d'une part et de l'autre une capsule renfermant du cuminate d'argent parfaitement sec. Le brome se réduit en vapeurs et vient agir sur le cuminate d'argent au bout d'un certain nombre de jours; si l'on n'a pas pris un excès de brome, on voit que la cloche ne renferme plus sensiblement de vapeurs rouges, ce qui indique que la réaction est terminée. On retire alors la capsule et on en épuise le contenu par l'éther. Ce liquide, en s'évaporant, laisse un abondant résidu dont la composition varie suivant les cas. Il renferme toujours une huile rougeâtre, de l'acide cuminique et de l'acide bromocuminique, mais dans certains cas il contient beaucoup d'acide bromocuminique et très-peu d'acide cuminique, tandis que dans d'autres il renferme beaucoup d'acide cuminique et très-peu d'acide bromocuminique, sans que l'on ait pu jusqu'ici se rendre compte de ces différences. Quoi qu'il en soit, on comprime la masse entre plusieurs doubles de papier joseph sous une bonne presse, on la redissout dans l'éther, puis, quand l'éther est évaporé, on la comprime de nouveau et l'on continue ces pressions et ces cristallisations successives, jusqu'à ce que la matière soit tout à fait blanche, ce qui exige toujours un temps assez long. Ce premier résultat obtenu, on traite à plusieurs reprises la substance par l'eau bouillante, qui dissout l'acide cuminique et très-peu d'acide bromocuminique. Lorsque la totalité de l'acide cuminique est éliminée, ce que l'on ne peut reconnaître que par une analyse élémentaire, on dissout le résidu dans l'alcool et on le fait cristalliser par l'évaporation spontanée de ce

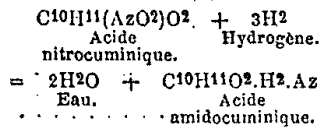
liquide. L'acide bromocuminique cristallise en petites tables rectangulaires qui se réunissent souvent pour former des cristaux volumineux. Il est incolore et inodore. A peine soluble dans l'eau, assez soluble dans l'alcool froid, il se dissout avec facilité dans l'alcool bouillant et l'éther. Son point de fusion est situé à 148°. Chauffé plus fortement, il se décompose sans distiller. L'acide bromocuminique est monobasique. Ceux de ces sels qui renferment des métaux monovalents répondent à la formule $C_{10}H_{10}BrMO_2$. MM. Naquet et Louguinine ont préparé les bromocuminates d'argent et de sodium. Pour obtenir le bromocuminate de sodium, ils ont saturé l'acide bromocuminique par un léger excès de carbonate de soude, évaporé à siccité la solution et repris par l'alcool qui dissout le bromocuminate et laisse le carbonate sodique. Le sel d'argent a été préparé par double décomposition, au moyen de dissolutions aqueuses de bromocuminate de sodium et d'azotate d'argent. C'est un précipité bleu, amorphe, insoluble dans l'eau, un peu soluble dans l'alcool bouillant, et à peu près insoluble dans l'alcool froid. Chauffé à 250° en présence de l'eau, il noircit sans se décomposer. L'acide bromocuminique ne subit aucune altération lorsqu'on le chauffe avec les alcalis caustiques. En présence de la potasse fondue, il se décompose, mais en donnant du charbon et des produits volatils, et non en donnant de l'acide oxybenzoïque et un bromure, comme l'on pourrait s'y attendre. L'extrême stabilité de l'acide bromocuminique est un fait dont on se rend parfaitement compte dans la théorie de M. Kekulé sur les combinaisons aromatiques, en admettant que le bromo y est substitué à 1 atome d'hydrogène uni à l'un des six atomes de carbone du groupe C_6 qui forme le noyau de toutes les combinaisons aromatiques et non à 1 atome de carbone de la chaîne latérale. L'acide bromocuminique de MM. Naquet et Louguinine serait, d'après cela, $C_{10}H_9BrO_2H.C_3H_7$. On conçoit qu'on puisse un jour lui trouver un isomère dont la formule serait $C_{10}H_9CO_2H.C_3H_7Br$.

60 Appendice à l'acide cuminique. Nous placerons sous cette rubrique l'acide amidocuminique ou oxybenzoïque, l'acide diamidocuminique ou dioxybenzoïque et l'acide oxybenzoïque.

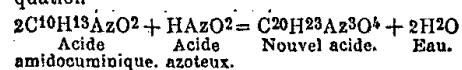
a. Acide amidocuminique ou oxybenzoïque



Cet acide, que l'on a longtemps improprement appelé *acide cuminique*, a été découvert par M. Cahours. Il est l'analogue de l'acide oxybenzoïque ou amidobenzoïque. Il se produit lorsqu'on soumet l'acide nitrocuminique à l'influence d'agents réducteurs tels que l'acide sulfhydrique ou l'hydrogène naissant dégagé au moyen du fer et de l'acide acétique. Lorsqu'on veut le préparer au moyen de l'acide sulfhydrique, on fait passer un courant prolongé de ce gaz à travers une solution de nitrocuminate d'ammonium dans un excès d'ammoniaque. On évapore ensuite à une douce chaleur, pour chasser l'excès d'ammoniaque et pour que le soufre se dépose, puis on filtre et l'on précipite par l'acide acétique. Le précipité, recueilli, lavé, séché et cristallisé dans l'alcool, est de l'acide amidocuminique pur. Lorsqu'on veut avoir recours, pour la réduction de l'acide nitrocuminique, à l'hydrogène naissant dégagé au moyen du fer et de l'acide acétique, on place dans une capsule de l'acide nitrocuminique, des fils de fer et de l'acide acétique. Il se produit une action violente, qui se manifeste par une élévation considérable de température. Lorsque cette action s'est calmée, on chauffe la masse pendant quelque temps sur un bain-marie. On reprend ensuite par un excès de carbonate de soude, on filtre, on sature exactement l'excès d'alcali au moyen de l'acide acétique et l'on précipite par l'acétate de plomb. Le précipité bien lavé est mis en digestion dans l'eau et décomposé par l'acide sulfhydrique. Quand on juge la double décomposition achevée, on porte la liqueur à l'ébullition et on la filtre bouillante. En se refroidissant, elle laisse déposer l'acide amidocuminique sous la forme de cristaux incolores ou légèrement jaunes, peu solubles dans l'eau froide, plus solubles dans l'eau chaude et très-solubles dans l'alcool et l'éther. La production de l'acide amidocuminique au moyen de l'acide nitrocuminique peut être exprimée par l'équation suivante :

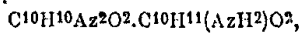


L'acide amidocuminique se dissout facilement dans l'acide azotique. L'acide azoteux, étant dirigé au travers de cette liqueur, la transforme en acide oxybenzoïque en même temps que de l'eau se forme et que de l'azote se dégage. Si, au lieu de diriger l'acide azoteux dans une dissolution nitrique, on le dirige dans une dissolution alcoolique d'acide amidocuminique, on obtient, au lieu d'acide oxybenzoïque, un acide bibasique répondant à la formule $C_{20}H_{23}Az_2O_4$, conformément à l'équation

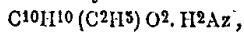


v.

Ce nouveau corps, que Griess, son inventeur, considère comme de l'acide diazocumin-amidocuminique

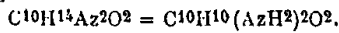


forme des cristaux jaunes insolubles dans l'eau et presque insolubles dans l'alcool et l'éther. Distillé avec de la baryte ou de la potasse caustique, l'acide amidocuminique donne un carbonate alcalin et de la cumidine. L'acide amidocuminique étant une ammoniacque d'une part, et de l'autre renfermant un résidu acide qui contient encore 1 atome d'hydrogène typique, peut se combiner aux acides à la manière de l'ammoniaque, et faire la double décomposition avec les hydrates métalliques à la manière des acides. Comme combinaisons acides, on a préparé le chlorhydrate, le chloroplatinate, l'azotate et le sulfate de ce corps. Les dérivés métalliques n'ont pas été étudiés; mais on connaît l'amidocuminate d'éthyle



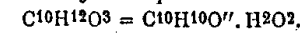
qui résulte de l'action du sulfure d'ammonium sur le nitrocuminate d'éthyle. L'amidocuminate d'éthyle est une huile pesante qui se dissout dans les acides chlorhydrique, azotique et sulfurique en formant des sels cristallins. L'ammoniaque le décompose et le convertit en une substance cristallisable qui est probablement analogue à la phénylurée.

b. Acide diamidocuminique ou dioxybenzoïque

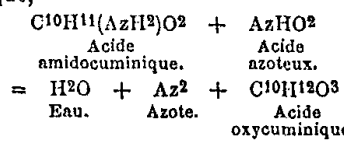


Cet acide a été improprement appelé *acide cuminique*. Il est l'homologue de l'acide dioxybenzoïque. On l'obtient en réduisant l'acide dinitrocuminique au moyen du fer et de l'acide acétique. Le mode opératoire est le même que celui qui vient d'être décrit à l'occasion de l'acide amidocuminique. Il est cristallisable et peut faire la double décomposition avec les bases.

c. Acide oxybenzoïque



Cet acide peut être regardé comme dérivant de l'acide cuminique par la substitution de OH à H . Il se produit, comme nous l'avons déjà vu, dans la réaction de l'acide azotique sur la solution nitrique de l'acide amidocuminique,

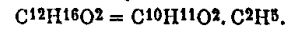


Il cristallise en prismes bruns peu solubles dans l'eau froide, plus solubles dans l'eau bouillante, et plus solubles encore dans l'alcool. Il donne avec les bases des sels souvent bien cristallisés. Le sel d'argent a pour formule $C_{10}H_{11}AgO_3$.

L'acide est monobasique et diatomique.

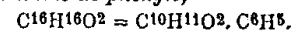
— II. ETHERS CUMINIQUES. On donne ce nom à des dérivés de l'acide cuminique qui représentent cet acide, dans lequel 1 atome d'hydrogène a été remplacé par un radical d'alcool ou de phénol. On a étudié le cuminate d'éthyle et le cuminate de phényle.

10 Cuminates d'éthyle



On le prépare en dirigeant un courant de gaz chlorhydrique à travers une dissolution d'acide cuminique dans l'alcool absolu, jusqu'à ce que ce gaz cesse d'être absorbé. On distille ensuite l'excès d'alcool au bain-marie, on distille le résidu à feu nu et on le lave avec du carbonate sodique. Enfin on le rectifie sur du massicot. C'est un liquide incolore, plus léger que l'eau, d'une agréable odeur de pommes. Il bout à 240°, en répandant une vapeur qui prend feu facilement et qui brûle avec une flamme bleuâtre. Son indice de réfraction à l'état liquide égale 1,504; sa densité de vapeur égale 6,65. Chauffé avec une solution de potasse, il se saponifie, c'est-à-dire se convertit en alcool et en cuminate potassique.

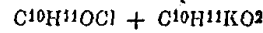
20 Cuminates de phényle



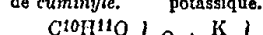
On obtient ce corps, soit par la réaction du chlorure de cumylyle sur le phénate de sodium, soit par la distillation sèche de l'anhydride cumosalicyle, ou mieux d'un mélange de chlorure de cumylyle et de salicylate de sodium. Il cristallise en longues aiguilles blanches, fond entre 57 et 58° et distille sans décomposition. Son odeur est agréable et ressemble à celle du benzène de phényle, surtout à chaud; il est insoluble dans l'eau et facilement soluble dans l'alcool et l'éther. Cet éther, chauffé avec un mélange d'acide sulfurique concentré et d'azotate de potassium, fournit de l'acide dinitrocuminique; par l'acide sulfurique seul, il se résout en acides cuminique et sulfophénylique. Les solutions alcooliques de potasse saponifient le cuminate de phényle, qui passe à l'état de cuminate et de phénate de potassium. Les solutions alcalines aqueuses sont, au contraire, sans action sur ce corps.

— III. ANHYDRIDE CUMINIQUE OU ACIDE CUMINIQUE ANHYDRE OU CUMINATE DE CUMYLYLE. On donne ce nom à l'anhydride de l'acide cuminique, et, comme l'acide cuminique est mo-

nobasique, cet anhydride résulte de la condensation en une de deux molécules de cet acide, avec perte d'une molécule d'eau. Sa formule est $C_{20}H_{22}O_3 = 2C_{10}H_{12}O_2 - H_2O$. Ce corps a été obtenu par l'action du chlorure de cumylyle sur le cuminate de potassium :

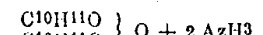


Chlorure de cumylyle. Cuminat potassique.

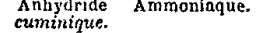


Anhydride Chlorure cuminique. de potassium.

Pour le préparer, on chauffe ensemble ces deux substances dans une fiole bien sèche, jusqu'à ce que l'odeur du chlorure de cumylyle ait totalement disparu. On reprend le mélange par l'eau. Il reste une matière insoluble qui n'est autre que l'anhydride cuminique, et que l'on purifie par une série de cristallisations dans l'éther anhydre. Récemment préparé, l'anhydride cuminique est huileux, insipide, inodore et presque incolore. Mais il ne tarde pas à éprouver une modification moléculaire et à se convertir en une masse de cristaux rhomboïdaux extrêmement brillants. A l'air humide, il se convertit rapidement en acide cuminique. En présence de l'ammoniaque, il donne de la cuminamide et du cuminate d'ammonium :

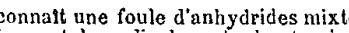


Anhydride Ammoniaque. cuminique.



Cuminamide. Cuminat d'ammonium.

On connaît une foule d'anhydrides mixtes qui renferment le radical cumylyle et qui résultent de l'action du chlorure de cumylyle sur le sel alcalin d'un autre acide, ou du chlorure d'un autre acide sur le cuminate de potassium. Tels sont l'anhydride cuminoacétique, l'anhydride cuminoacétylique, l'anhydride cuminoanilhylique et l'anhydride cumosalicyle. En outre, on a préparé du cuminate d'eugénylyle $C_{20}H_{22}O_3 = C_{10}H_{11}O.O.C_{10}H_{11}O$, qui est isomère avec l'anhydride cuminique, en faisant réagir le chlorure de cumylyle sur l'acide eugénylique, et l'on a obtenu l'anhydride cumométhylsaliicylique ou cuminate de méthylsaliicylyle



en traitant le salicylate de méthyle par le chlorure de cumylyle.

— IV. ALCOOL CUMINIQUE. V. CUMYLIQUE (alcool).

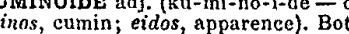
— V. ALDÉHYDE CUMINIQUE. V. CUMYLYLE.

CUMINOÏDE adj. (ku-mi-no-i-de — du gr. *kuminos*, cumin; *eidos*, apparence). Bot. Qui ressemble au cumin.

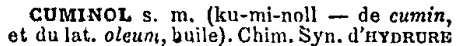
CUMINOL s. m. (ku-mi-noll — de *cumin*, et du lat. *oleum*, huile). Chim. Syn. d'HYDRURE DE CUMYLYLE. V. CUMYLYLE.

CUMINURIQUE adj. (ku-mi-nu-ri-ke — de *cumin* et *urique*). Se dit d'un acide produit par l'action du chlorure de cumylyle sur le glycoollate d'argent.

— Encycl. L'acide cuminurique ou acide glycoollate cuminique, ou acide cumyl-oxyacétamique, est un homologue de l'acide hippurique. On le produit par l'action du chlorure de cumylyle sur le glycoollate d'argent :

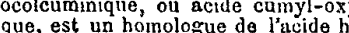
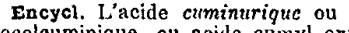


Glycoollate Chlorure de cumylyle. d'argent.



Chlorure Acide cuminurique. d'argent.

Pour extraire l'acide cuminurique du produit de cette réaction, on épuise celui-ci par l'alcool chaud et l'on évapore la solution alcoolique. Il reste une masse brune que l'on purifie par une série de pressions et de cristallisations alternatives. On connaît le sel d'argent de l'acide cuminurique; sa formule est

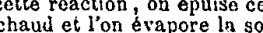


L'acide chauffé avec de l'acide chlorhydrique aqueux se résout en glycoollate et en acide cuminique.

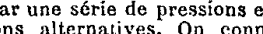
CUMYLYLE s. m. (ku-mi-ni-le — de *cumin*, et du gr. *ulê*, matière). Chim. Radical organique dont l'acide cuminique est l'hydrate.

— Encycl. Le cumylyle ou cumyle, ou cumozyle, radical organique dont l'acide cuminique est l'hydrate, fonctionne dans toute une série de composés homologues avec ceux qui renferment du benzolyle : l'hydrure, l'hydrate, l'azoture, etc. On a obtenu le cumylyle à l'état de liberté. Seulement alors, au lieu de répondre à la formule simple $C_{10}H_{11}O$, il répond à la formule $C_{10}H_{11}O.C_{10}H_{11}O$, double de la précédente.

On obtient ce corps en faisant agir le chlorure de cumylyle sur le cumylyle de sodium, d'après l'équation



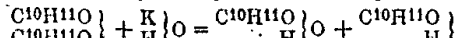
Chlorure de cumylyle. Cumylyle de sodium.



Chlorure de sodium. Cumylyle.

Le mélange est maintenu à une douce chaleur pour faciliter la séparation du chlorure de sodium, et l'on traite ensuite par la potasse pour décomposer les dernières portions de chlorure de cumylyle. On traite enfin par l'éther, qui dissout le cumylyle et qui l'abandonne pur en s'évaporant.

Le cumylyle est un liquide huileux, plus lourd que l'eau, d'une odeur à peine perceptible à froid, mais qui devient très-forte à chaud, et qui rappelle alors celle du géraniol. Il bout à 300°, en se décomposant un peu en donnant naissance à de l'acide cuminique et à des produits moins oxygénés que l'acide cuminique et à une matière carbonatée. Il est combustible et brûle avec une flamme fuligineuse. Chauffé avec la potasse, il se transforme en acide cuminique et hydrure de cumylyle



Cumylyle. Potasse. Cuminat de potasse. Hydrure de cumylyle.

Le cumylyle se dissout faiblement dans l'alcool froid, et très-facilement, au contraire, dans l'alcool bouillant.

— I. HYDRURE DE CUMYLYLE, ou ALDÉHYDE CUMINIQUE, ou CUMINOL, $C_{10}H_{12}O$.

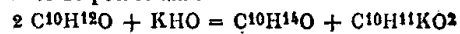
Cette aldéhyde est renfermée dans l'essence de cumin, *cuminum cyminum*, dans laquelle elle est mélangée avec le cymène $C_{10}H_{16}$. Pour l'en extraire à l'état de liberté, on distille d'abord l'essence en mettant de côté tout ce qui passe avant 200°. On agite ensuite avec du bisulfite sodique marquant 30° à l'aréomètre Baumé, les deux portions séparément. La partie passant au-dessus de 200° se prend alors en une masse cristalline, et la partie passant au-dessous de cette température donne une faible quantité de cristaux surmontés par du cymène nageant au-dessus de la solution du bisulfite de soude. On ajoute ces cristaux à ceux de l'autre portion, on les recueille sur un filtre, on les lave avec de l'éther pour enlever le cymène, et, lorsqu'ils sont tout à fait blancs, on les presse entre des doubles de papier buvard et on les laisse sécher. Les cristaux sont ensuite mis dans une fiole avec une solution aqueuse de carbonate de soude, et l'on chauffe au bain-marie. Le sulfite de cumylyle et de sodium se décompose alors avec production de sulfite neutre de soude et régénération d'aldéhyde cuminique. Cette aldéhyde vient nager à la surface du liquide. On la soutire au moyen d'un entonnoir et on la rectifie en rejetant les premières portions qui renferment de l'eau, et sur lesquelles on répète la distillation pour séparer la totalité de l'eau et ne pas perdre d'aldéhyde.

L'aldéhyde cuminique est une huile plus légère que l'eau. Très-liquide au moment où elle vient d'être préparée, elle devient légèrement jaunâtre lorsqu'elle reste pendant quelque temps exposée à l'air. Elle a une odeur persistante de cumin et une saveur brûlante. Le point d'ébullition de l'aldéhyde cuminique est situé à 220° dans le verre et à 229°,4 dans le platine, ou à 230°,6 en faisant la correction pour la colonne thermométrique non immergée. La densité de l'aldéhyde cuminique égale 0,9727 à 13°,4 et 0,9832 à 0°; la densité de sa vapeur égale 5,24, la densité calculée étant égale à 5,13.

L'aldéhyde cuminique peut être distillée sans altération à l'abri de l'air; mais, au contact de l'air, elle se convertit partiellement en acide cuminique et en une matière résineuse. Cette oxydation se reproduit même à la température ordinaire, surtout en présence de l'eau ou mieux encore des hydrates alcalins. L'acide azotique concentré transforme à froid l'aldéhyde cuminique en acide cuminique; à l'ébullition le même acide, soit concentré, soit étendu, donne de l'acide nitrocuminique. Un mélange d'acide sulfurique et de dichromate de potassium transforme l'aldéhyde cuminique en acide cuminique, et si l'ébullition est prolongée, en acide insoluble, suivant Hoffmann (l'existence de cet acide est douteuse). Le chlore et le brome transforment l'aldéhyde cuminique en produits de substitution; le perchlore de phosphore donne le produit $C_{10}H_{11}ClP$, provenant de la substitution, dans l'aldéhyde, de Cl_2 à O . L'ammoniaque convertit l'hydrate de cumylyle en une substance qui ressemble à l'hydrobenzamide, et qui a probablement pour formule $(C_{10}H_{12})^2Az_2$.

Sous l'influence du sulfure d'ammonium, l'hydrure de cumylyle prend du soufre en échange de son oxygène et donne du thiocuminol $C_{10}H_{12}S$. Chauffé avec du potassium ou du sodium, cet hydrure perd de l'hydrogène et laisse du cumylyle de potassium ou de sodium $C_{10}H_{11}O.Na$ ou $C_{10}H_{11}OK$.

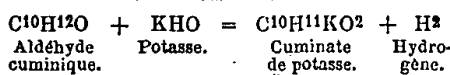
Sous l'influence d'une dissolution alcoolique concentrée de potasse, l'aldéhyde cuminique se transforme en alcool cuminique et cuminate de potassium :



Aldéhyde cuminique. Potasse. Alcool Cuminat cuminique. de potassium.

La potasse solide donne des produits variables suivant la température à laquelle on la fait agir. Recouvre-t-on les morceaux de potasse avec de l'aldéhyde cuminique et chauffe-t-on légèrement, il se forme de l'eau et du cumylyle de potassium; fait-on tomber goutte à goutte l'aldéhyde cuminique sur la potasse en fusion, et chauffe-t-on vivement, la ma-

tière passe au rouge, puis devient blanche en dégageant de l'hydrogène. L'aldéhyde est alors convertie en cuminate alcalin :



Si l'on chauffe moins énergiquement, il ne se dégage plus d'hydrogène et il se forme du cuminate de potassium et du cymène. Il est probable que, dans ce cas, il se forme d'abord du cuminate de potassium et de l'alcool cuminique, et que cet alcool se transforme ensuite en cuminate de potassium et en cymène.

Avec le chlorure de *cuminyle*, l'aldéhyde cuminique dégage de l'acide chlorhydrique et donne du *cuminyle* libre.

L'aldéhyde cuminique se combine avec les bisulfites alcalins en formant des composés cristallisables. Le composé ammoniacal cristallise en aiguilles; le sel de potassium cristallise en écailles; et le sel sodique, dont la formule est $\text{C}^{10}\text{H}^{12}\text{O} \cdot \text{NaHSO}_3$, en aiguilles incolores et inodores, qui deviennent jaunes au bout d'un certain temps.

— II. DÉRIVÉS DE L'HYDRURE DE CUMINYLE. 1° *Cumylure de potassium* $\text{C}^{10}\text{H}^{11}\text{O} \cdot \text{K}$. On produit ce corps en chauffant l'hydruure de *cuminyle* avec du potassium ou en chauffant modérément la même aldéhyde avec de l'hydrate de potassium. Dans le dernier cas, de l'eau s'élimine et la potasse se convertit en une masse gélatineuse. Pour avoir le cumylure de potassium tout à fait pur, on presse entre des doubles de papier Joseph le produit obtenu par la première méthode, et on le met dans le vide sur de l'acide sulfurique, qui absorbe l'hydruure de *cuminyle* inaltéré.

Le cumylure de potassium est une masse gélatineuse amorphe qui se convertit rapidement en cuminate potassique au contact de l'air. L'eau le décompose en potasse et aldéhyde cuminique; le chlorure de *cuminyle* le transforme en *cuminyle* et chlorure de potassium. Le chlorure de benzoyle donne une huile qui ressemble au *cuminyle*, et qui est probablement le *benzocuminyne* $\text{C}^{10}\text{H}^{10}\text{O} \cdot \text{C}^{10}\text{H}^{11}\text{O}$.

2° *Hydruure de cuminyle monochloré* $\text{C}^{10}\text{H}^{11}\text{ClO}$.

On le prépare en faisant passer du chlore à travers de l'aldéhyde cuminique. C'est une huile jaunâtre plus légère que l'eau et d'une odeur très-forte. À l'air, cet hydruure se convertit en acides chlorhydrique et cuminique. À la distillation, il se décompose en laissant un résidu de charbon et en dégageant de l'acide chlorhydrique. L'acide sulfurique concentré dissout l'aldéhyde cuminique monochlorée en se colorant fortement en rouge, et donne rapidement des cristaux d'acide cuminique lorsqu'on l'expose à l'air. Fraîchement préparée, l'aldéhyde cuminique monochlorée n'est presque pas attaquée par l'ammoniaque et diffère, sous ce rapport, de son isomère le chlorure de *cuminyle*, qui, dans ces conditions, se transforme immédiatement en cuminamide.

3° *Hydruure de cuminyle monobromé* $\text{C}^{10}\text{H}^{11}\text{BrO}$.

C'est une huile semblable à la précédente : elle se produit quand on fait agir le brome sur l'aldéhyde cuminique. Cette substance est très-dense.

— III. CHLORURE DE CUMINYLE $\text{C}^{10}\text{H}^{11}\text{OCl}$. Ce corps s'obtient par l'action du perchlore de phosphore sur l'acide cuminique. C'est un liquide incolore, très-mobile, d'une densité de 1,070 à 15°; il bout entre 256° et 258°; à l'air humide, il dégage de l'acide chlorhydrique et se convertit en acide cuminique par substitution de OH à Cl. Cette transformation est beaucoup plus rapide lorsqu'on fait bouillir le chlorure de *cuminyle* avec de la potasse caustique; fortement chauffé avec de l'alcool absolu, il donne lieu à un dégagement d'acide chlorhydrique et à la production de cuminate d'éthyle. L'ammoniaque et le carbonate ammoniac agissent énergiquement sur le chlorure de *cuminyle* et le transforment en un mélange de cuminamide et de chlorhydrate d'ammoniaque. L'aniline donne, dans les mêmes conditions, de la cuminamide ou phénylcuminamide.

CUMITE adj. (ku-mi-te). Crust. Qui ressemble à une cume.

— s. f. pl. Groupe de crustacés qui comprend les genres cume; condylure et pontie.

CUMMING, ville des Etats-Unis (Géorgie), ch.-l. du comté de Forsyth, sur la rivière de Wickrey.

CUMMING (John), théologien écossais, né dans le comté d'Aberdeen en 1810. Il prit ses degrés en théologie en 1833, puis se rendit à Londres, où il acquit rapidement une grande réputation comme prédicateur. On a de cet ardent adversaire du catholicisme et de la hiérarchie ecclésiastique de nombreux écrits sur des matières de dévotion. Les principaux sont : *Essai sur l'Apocalypse*; la *Vie moderne*; les *Voix de la nuit*; les *Voix du jour*; *Dieu dans l'histoire*; *Lectures sur l'Ancien et le Nouveau Testament*, etc. Ces ouvrages ont eu, pour la plupart, de nombreuses éditions.

CUMMINGIE s. f. (kumm-main-ji — de *Cumming*, botan. angl.). Bot. Genre de plantes, de la famille des lilacées, tribu des asphodélées, comprenant trois ou quatre espèces qui croissent au Chili.

CUMMINGTON, bourg des Etats-Unis (Massachusetts).

CUMMINGTONITE s. f. (kum-main-gto-nite — de *Cummington*, nom propre de lieu). Minér. Hornblende manganésienne, renfermant des traces de chaux et de magnésie, et constituant une substance grenue, d'un rouge rose, qui a été ainsi appelée parce qu'on l'a trouvée à Cummington, dans le Massachusetts.

CUMMINS (miss Maria S...), romancière américaine, décédée dans sa résidence de Dorchester en 1866. Elle est l'auteur de *The Lamplighter* (*L'Allumeur de réverbères*), qui a obtenu un très-grand succès non-seulement en Amérique, mais en Angleterre et en France, livre touchant et rempli de détails charmants, d'une pureté, d'une délicatesse toute féminine, et dont il existe une traduction française sous le titre de *Gerly*, et une autre sous le titre plus connu de *L'Allumeur de réverbères*. On doit encore à miss Cummins divers autres ouvrages, dont plusieurs ont été publiés chez nous dans la *Bibliothèque des chemins de fer*, notamment *Mabel Vaughan* (1 vol. in-18); la *Rose du Liban* (1 vol. in-18); le *Professeur* (1 vol. in-18), etc.

CUMNOCK, petite ville d'Ecosse, comté et à 17 kilom. S.-E. d'Ayr; 2,400 hab. Pâturages, élevage de moutons; houille; mine de plomb. Fabrication de tabatières et boîtes dites d'Ecosse; poterie.

CUMNOR, village et paroisse d'Angleterre, comté de Berks, à 22 kilom. N.-O. d'Abingdon; 1,600 hab. Ancien château de Cumnor-Place, autrefois propriété du comte de Leicester, favori d'Elisabeth.

CUMOBENZOSULFOPHÉNAMIDE s. f. v. CUMINAMIDE.

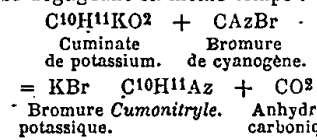
Cum occasione (BULLE). Emanée du pape Innocent X, cette bulle renferme la condamnation des cinq propositions de Jansénius dénoncées au souverain pontife comme hérétiques par les jésuites et par quelques théologiens de la Sorbonne. V. AUGUSTINUS.

CUMOLGYCOL (ku-mo-gli-koll — de *cumin* et de *glycol*). Chim. Corps inconnu, qui aurait pour formule $\text{C}^{10}\text{H}^{11}\text{H}^{12}\text{O}_2$.

CUMOL s. m. (ku-moll — rad. *cumin*). Chim. V. CUMÈNE.

CUMONITRYLE s. m. (ku-mo-ni-tri-le — de *cumin* et *nitryle*). Chim. Corps dû à la déshydratation du cuminate d'ammonium.

— **Encycl. I. MODES DE FORMATION**. Ce corps, qui répond à la formule $\text{C}^{10}\text{H}^{11}\text{Az}$, et qui provient de la déshydratation du cuminate d'ammonium, se forme : 1° dans la distillation sèche du cuminate d'ammonium ou de la cuminamide; dans le premier cas, de la cuminamide se forme avec la *cumonitryle*; 2° par l'action du bromure de cyanogène sur le cuminate de potassium, de l'anhydride carbonique se dégageant en même temps :



3° par l'action de la chaleur sur la cumosulfophénamide et sur la cumosulfophénargentine.

— II. PRÉPARATION. On distille à feu nu du cuminate d'ammonium dans un cornue, en ayant soin d'entretenir une ébullition franche. Il passe dans le récipient de l'eau et du *cumonitryle* huileux. Quand la distillation est finie, on décante l'huile de l'eau, on redistille l'eau à plusieurs reprises jusqu'à ce que, par une nouvelle distillation, il ne se sépare plus d'huile, on réunit ensuite les diverses portions de *cumonitryle* impur, et, après l'avoir lavé avec de l'eau ammoniacale d'abord, pour éliminer des traces d'acide cuminique, puis avec de l'acide chlorhydrique, on le dessèche sur du chlorure de calcium et et on le rectifie. Les portions qui distillent les premières contiennent un peu d'eau et doivent être recueillies à part.

— III. PROPRIÉTÉS. Le *cumonitryle* est une huile transparente; sa densité égale 0,765 à 14°; il est très-réfringent. En présence de fils de platine, il bout d'une manière constante à 239°, sous la pression de 0m,7585. Son odeur est très-forte, mais agréable; sa saveur est brûlante. Il se dissout faiblement dans l'eau, qu'il rend laiteuse; l'alcool et l'éther le dissolvent en toutes proportions.

— IV. RÉACTIONS. 1° La vapeur du *cumonitryle* est inflammable et brûle avec une flamme brillante; 2° le *cumonitryle* n'est que faiblement attaqué par l'acide azotique; à chaud, cet acide le convertit en un mélange d'acides cuminique et nitrocuminique; 3° chauffé avec du potassium, il devient noir en même temps qu'il se produit une quantité considérable de cyanure de potassium; 4° la potasse alcoolique froide n'altère pas au moment même le *cumonitryle*; au bout de plusieurs jours, il le convertit en une pulpe qui est formée de *cumonitryle* inaltéré uni à de la cuminamide formée par fixation d'une molécule d'eau; 5° il est infiniment probable que, par une ébullition prolongée avec la potasse alcoolique, le *cumonitryle* donnerait du cuminate de potassium et de l'ammoniaque. C'est au moins ce qui se produit avec le benzonitryle, qui donne de l'ammoniaque et du benzoate de potassium.

— V. CONSTITUTION. C'est à tort que quelques chimistes désignent le *cumonitryle* sous le nom de cyanure de cuményle. La formule $\text{C}^{10}\text{H}^{12}\text{O}$ correspond en effet, d'après l'analogie, à deux corps isomères, l'un l'hydrate de cuményle inconnu, qui serait l'homologue de l'alcool benzylique; l'autre le phénol phlorétique, que l'on connaît. Or, dans la série benzylique donne par les alcalis, non le véritable homologue de l'acide benzoïque, qui serait l'acide toluïque de Wood, mais un isomère de ce corps, qui est l'acide toluïque. Le cyanure de benzylole est donc identique avec l'alphatoluo-nitryle et non avec le toluo-nitryle. Quant à ce dernier, il est probable, bien que l'expérience n'ait pas décidé à cet égard, qu'il représente le cyanure de crésyle; ou du moins cela est conforme à la théorie de M. Kekulé sur la série aromatique, par analogie entre la série toluïque et la série cuménique. Il y a donc lieu d'admettre que le cyanure de cuményle n'est pas identique au nitryle du véritable homologue de l'acide benzoïque, c'est-à-dire au *cumonitryle*, mais bien plutôt au nitryle d'un isomère de l'acide cuminique que l'on pourrait appeler, s'il était connu, *alpha-cumonitryle*. Quant au *cumonitryle*, que nous connaissons, tout porte à croire qu'il se confond avec le cyanure de phlorétique.

CUMONYLE (ku-mo-ni-le). Chim. V. CUMINYLE.

CUMO-PHÉNAMIDE s. m. Chim. V. CUMINAMIDE.

CUMO-SALICYLAMIDE s. m. Chim. V. CUMINAMIDE.

CUMO-SALICYLE s. m. Chim. V. CUMINIQUE (anhydride).

CUMO-SULFOPHÉNAMIDE s. m. Chim. V. CUMINAMIDE.

CUMO-SULFOPHÉNARGENTAMINE s. m. Chim. V. CUMINAMIDE.

CUMOYLE s. m. (ku-mo-i-le — de *cumin* et du gr. *ulê*, matière). Chim. Nom donné par Weltzien au radical $\text{C}^{10}\text{H}^{11}$ dont l'aldéhyde cuminique pourrait être envisagée comme l'hydrate.

CUMPARER v. a. ou tr. (kon-pa-ré — du lat. *comparare*, acquérir; de *cum*, avec; *parare*, préparer). Acheter; payer. ■ Vieux mot.

CUMRAH s. m. (kumm-râ). Mamm. Autre orthographe du mot KUMRAH.

CUMUC s. m. (ku-muk — mot malais). Bot. Syn. de CUSSEB.

CUMUL s. m. (ku-mul — du lat. *cumulus*, amas). Réunion, chez une seule personne, de plusieurs fonctions ou de plusieurs traitements; se dit particulièrement des fonctions salariales. *Le cumul des places. Le cumul dans les fonctions publiques est la marque la plus certaine d'une mauvaise organisation.* (Teulet.) *Que diable! il faut de la justice! Chacun son tour! A bas le cumul et le monopole!* (Scribe.) *Partout où il se rencontre des hommes inoccupés, le cumul est immoral.* (L.-J. Larcher.)

— Fam. Réunion de fonctions diverses chez une même personne : *Mari et amant! c'est du cumul.*

— Jurispr. Action de réunir chez une seule personne une chose avec une autre : *Le cumul du possesseur avec le pétitoire n'est pas permis.* (Acad.)

— **Homonymes.** Cumule, cumules et cumulent (du verbe cumuler).

— **Encycl.** On distingue trois sortes de *cumul* : le *cumul* des fonctions, le *cumul* des traitements, et le *cumul*, soit d'un traitement d'activité avec une pension, soit de deux pensions.

Le *cumul des fonctions* est le plus souvent interdit par la nature des fonctions elles-mêmes. Ainsi le caractère spirituel du ministère ecclésiastique le rend incompatible avec les fonctions administratives ou judiciaires. Une loi du 24 vendémiaire an III a prononcé en règle générale l'incompatibilité des fonctions judiciaires avec les fonctions administratives, notamment avec celles qui dépendent des administrations financières et sont « sujettes à comptabilité pécuniaire; » l'incompatibilité des fonctions judiciaires entre elles et des fonctions administratives entre elles. Le titre II de la loi précitée s'exprime ainsi à ce sujet : « Aucun citoyen ne peut exercer ni concourir à l'exercice d'une autorité chargée de la surveillance médiata ou immédiate des fonctions qu'il exerce dans une autre qualité. »

L'intérêt public et le principe de l'égalité civile, que l'on ne doit jamais perdre de vue, s'opposent également au *cumul* des fonctions. Il est nécessaire, il est indispensable d'appeler le plus possible de citoyens à la participation des fonctions publiques, et de stimuler le zèle en montrant à ceux qui se distinguent la perspective de nombreux emplois à occuper; d'un autre côté, le *cumul* a ce résultat forcé de mettre certaines fonctions en souffrance et d'exciter de vifs mécontentements. Malgré cela, le *cumul* est aujourd'hui pratiqué sur une vaste échelle, et si l'on n'en est pas encore arrivé au cynisme avec lequel, avant 1789, on cumulait les bénéfices ecclésiastiques avec les charges militaires, on est du moins en bonne voie pour y parvenir.

Quant au *cumul des traitements*, l'ordonnance royale du 31 mai 1838, article 44, interdit de « cumuler en entier les traitements de plusieurs places, emplois ou commissions, dans quelque partie que ce soit : en cas de *cumul* de deux traitements, le moindre est réduit de moitié; en cas de *cumul* de trois traitements, le troisième est en outre réduit au quart, et ainsi de suite en suivant cette proportion; mais cette réduction n'a pas lieu pour les traitements cumulés qui sont au-dessous de 3,000 fr., ni pour les traitements plus élevés qui en sont exceptés par les lois. » Or voici, jusqu'en 1852, quelles étaient ces exceptions. La loi du 25 mars 1817 exempta de toutes réductions les traitements inférieurs à 3,000 fr. dont jouiraient les académiciens, les membres de l'instruction publique, les hommes de lettres et savants attachés à la Bibliothèque royale ou à l'Observatoire. La même exception fut étendue aux ministres des cultes et aux officiers qui abandonneraient momentanément leur résidence pour faire un service à la cour. Malgré le texte formel de la loi du 25 mars 1817, le *cumul* des traitements prit, dans les premières années de la Restauration, un développement tel que, en 1821, la librairie de N. Picard publia, sans nom d'auteur, un *Almanach des cumulards*, dans lequel figuraient, par ordre alphabétique, les noms des fonctionnaires favorisés des grâces du pouvoir. « Montequien, disait l'auteur anonyme, a soigné, dans son immortal ouvrage de l'*Esprit des lois*, que, pour être libre, il fallait qu'un peuple payât force impôts. Je souscris à cet adage, dont la Révolution a si bien prouvé la justesse. En effet, depuis l'ère de notre régénération, la liberté et les impôts ont pris un tel accroissement, que, si cela continue, beaucoup d'entre nous vendront leur liberté pour donner un à-compte sur leurs impôts. Mais si nous sommes si libres, et par conséquent si heureux, à qui le devons-nous? Serait-ce aux philosophes, aux faiseurs de constitutions, d'actes additionnels, aux libéraux ou aux banquiers? Telle est la question importante dont j'ai voulu sonder toutes les profondeurs. Après d'immenses recherches dans l'*Almanach royal*, ce recueil de toutes les vérités, je me suis senti soudainement éclairé, et j'ai découvert que les développements majestueux de la liberté et de l'impôt étaient dus exclusivement à cette vénérable espèce d'hommes qui, dévorés de l'amour du bien public, remplissent tous les emplois. Rapprochant les noms des emplois, j'ai appris, et toujours dans l'*Almanach royal*, qu'un même homme cumulait six ou sept emplois. Or sur, me suis-je dit, si d'autant plus nous payons, d'autant plus nous sommes libres; grâces éternelles on soient rendues aux intrépides citoyens qui osent soutenir le poids de cinq ou six emplois réunis; et puis-que, pour le deuil du *Constitutionnel* et du *Courrier*, le Panthéon manque aujourd'hui à la patrie reconnaissante, élevons, à moi tout seul, un monument plus dur que l'airain à la mémoire de nos glorieux compatriotes, qui nous donnent tant de liberté et nous prennent tant d'argent. » C'est de cette pensée qu'est sorti l'*Almanach des cumulards*, qui nous fournit, sur le traitement de certains personnages de l'époque, les renseignements suivants :

| | |
|---|---------|
| Allonville : | |
| Chevalier de Saint-Louis et de la Légion d'honneur. | Fr. 250 |
| Conseiller d'Etat. | 16,000 |
| Préfet du département de la Somme. | 30,000 |
| Total | 46,250 |

| | |
|--|---------|
| Anglès (le comte) : | |
| Officier de la Légion d'honneur. | 250 |
| Ministre d'Etat. | 20,000 |
| Préfet de police. | 100,000 |
| Total | 120,250 |

| | |
|---|--------|
| Anisson-Dupéron : | |
| Chevalier de la Légion d'honneur. | 250 |
| Maître des requêtes. | 6,000 |
| Directeur de l'imprimerie royale. | 40,000 |
| Membre de la commission du sceau. | 6,000 |
| Total | 52,250 |

| | |
|--|---------|
| Barante : | |
| Officier de la Légion d'honneur. | 1,000 |
| Pair de France; conseiller d'Etat. | 16,000 |
| Ambassadeur en Danemark. | 100,000 |
| Total | 117,000 |

| | |
|---|---------|
| Barbé de Marbois : | |
| Grand-croix de la Légion d'honneur. | 5,000 |
| Pair de France, avec traitement. | 36,000 |
| Ministre d'Etat. | 20,000 |
| Premier président de la Cour des comptes. | 40,000 |
| Total | 101,000 |

| | |
|--|---------|
| Chabrol de Volvic : | |
| Chevalier de la Légion d'honneur. | 250 |
| Conseiller d'Etat. | 16,000 |
| Préfet du département de la Seine. | 100,000 |
| Total | 116,250 |

| | |
|--------------------------------|---------|
| Decazes (le duc) : | |
| Ministre d'Etat. | 20,000 |
| Ambassadeur à Londres. | 100,000 |
| Total | 120,000 |

| | |
|---------------------------------------|---------------|
| Guizot : | Fr. |
| Conseiller d'Etat | 16,000 |
| Directeur général de l'adminis- | |
| tration communale et départemen- | |
| tales | 25,000 |
| Professeur à la Faculté des lettres . | 6,000 |
| Total | 47,000 |
| Portalis : | |
| Officier de la Légion d'honneur . . | 250 |
| Conseiller d'Etat | 16,000 |
| Conseiller à la cour de cassation . | 15,000 |
| Sous-secrétaire d'Etat au minis- | |
| tère de la justice | 40,000 |
| Total | 71,250 |

J'en passe, et des meilleurs.

L'Assemblée constituante de 1848 limita à 12,000 fr. le chiffre des traitements qu'on pouvait cumuler, non compris l'indemnité des membres de l'Institut.

L'article 28 de la loi des finances du 8 juillet 1852 se montre plus favorable encore « aux professeurs, savants, gens de lettres et artistes qui peuvent occuper plusieurs chaires réparties sur les fonds du Trésor public, à la condition toutefois que le montant des chiffres cumulés, tant fixes qu'éventuels, ne dépassera pas 20,000 fr. » Quant aux dotations du Sénat, elles ne sont point « soumises aux lois du cumul qui régissent les traitements et les pensions, à moins qu'il n'en soit autrement ordonné par un décret. » C'est ainsi que s'exprime le décret du 24 mars 1852. N'est-ce pas le cas de dire avec le poète :

Dat ventum corvix, vixat censura columbas ?

Toujours est-il que, grâce à la latitude que le décret précité réserve au pouvoir, certains traitements cumulés atteignent aujourd'hui des chiffres à l'exactitude desquels on se refuserait de croire, si elle n'était attestée par les feuilles d'émargement.

Nous voudrions citer tous les traitements cumulés ; mais il y a une difficulté réelle à obtenir des divers ministères des renseignements que l'on sait devoir être publiés. Quant au budget, comme les sommes y figurent en bloc, il ne nous fournit que des données d'ensemble. Malgré ces embarras, nous avons voulu édifier nos lecteurs, et voici le résultat de nos recherches.

Chiffres atteints par quelques traitements cumulés au 1^{er} janvier 1869.

| | |
|--|----------------|
| S. Exc. M. Troplong : | Fr. |
| Sénateur | 30,000 |
| Président du Sénat | 130,000 |
| (Logement en plus.) | |
| Premier président de la cour de cassation | 35,000 |
| Membre de l'Institut | 1,500 |
| Total | 196,500 |
| LL. Em. Mgrs de Bonald, — Mathieu, — Donnet, — Billiet, — de Bonnechose : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Cardinal | 10,000 |
| Archevêque (traitement) | 20,000 |
| (Logement en plus.) | |
| Indemnités pour visites diocésaines . | 1,000 |
| Chacun | 61,000 |
| S. Exc. M. Niel : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Maréchal | 30,000 |
| (16 rations de cheval par jour et réduction de prix sur les chemins de fer.) | |
| Grand-croix de la Légion d'honneur | 3,000 |
| Ministre de la guerre | 130,000 |
| (Logement, chauffage, etc.) | |
| Total | 193,000 |
| S. Exc. M. de Mac-Mahon, duc de Magenta : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Maréchal | 30,000 |
| (16 rations de cheval par jour et réduction de prix sur les chemins de fer.) | |
| Grand-croix de la Légion d'honneur | 3,000 |
| Gouverneur de l'Algérie | 125,000 |
| (Logement.) | |
| Total | 188,000 |
| LL. Exc. MM. le comte Baraguey-d'Hilliers, — Regnault de Saint-Jean-d'Angély, — Certain Canrobert, — Bazaine : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Maréchal | 30,000 |
| (16 rations de cheval par jour et réduction de prix sur les chemins de fer.) | |
| Grand-croix de la Légion d'honneur | 3,000 |
| Commandant de corps d'armée . . . | 100,000 |
| (Logement.) | |
| Chacun | 163,000 |
| S. Exc. M. Rouher : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Ministre d'Etat | 130,000 |
| (Logement, chauffage, etc.) | |
| Total | 160,000 |

| | |
|--|----------------|
| S. Exc. M. Vaillant : | Fr. |
| Sénateur | 30,000 |
| Maréchal | 30,000 |
| Grand-croix de la Légion d'honneur | 3,000 |
| Ministre de la maison de l'empereur | 100,000 |
| (Logement, etc.) | |
| Grand maréchal du palais | 60,000 |
| Membre du bureau de longitudes . . | 5,000 |
| Total | 228,000 |
| LL. Exc. MM. le comte Randon, — Forey : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Maréchal | 30,000 |
| Grand-croix de la Légion d'honneur | 3,000 |
| Chacun | 63,000 |
| S. Exc. M. Rigault de Genouilly : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Amiral | 30,000 |
| Grand-croix de la Légion d'honneur | 3,000 |
| Ministre de la marine | 100,000 |
| (Logement.) | |
| Total | 163,000 |
| S. Exc. M. Charner : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Amiral | 30,000 |
| Grand-croix de la Légion d'honneur | 3,000 |
| Chacun | 63,000 |
| LL. Exc. MM. Baroche, — Magne : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Ministre | 100,000 |
| (Logement, etc.) | |
| Chacun | 130,000 |
| S. Exc. M. le marquis de Lawoestine : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Général de division en réserve . . . | 9,000 |
| Grand-croix de la Légion d'honneur | 3,000 |
| Gouverneur des Invalides | 50,000 |
| (Logement.) | |
| Total | 92,000 |
| LL. Exc. MM. le duc Flalin de Persigny, — Drouyn de Lhuys, — le comte Colonna Walewski, — le marquis de La Valette : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Membre du conseil privé | 100,000 |
| Chacun | 130,000 |
| S. Gr. Mgr Darboy : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Archevêque de Paris, traitement . | 50,000 |
| (Logement.) | |
| Indemnités pour visites diocésaines . | 1,000 |
| Grand aumônier de l'Empereur . . . | 100,000 |
| Total | 181,000 |
| M. de Royer : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Premier président de la cour des comptes | 35,000 |
| Total | 65,000 |
| M. Delangle : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Procureur général à la cour de cassation | 35,000 |
| Total | 65,000 |
| M. Devienne : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Premier président de la cour impériale de Paris | 30,000 |
| Total | 60,000 |
| M. Bonjean : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Président à la cour de cassation . . | 25,000 |
| Total | 55,000 |
| M. le comte de Goyon : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Général de division | 15,000 |
| (16 rations de cheval ; réduction de prix sur les chemins de fer.) | |
| Aide de camp de l'empereur | 12,000 |
| Commandant d'un corps d'armée . . | 100,000 |
| (Logement.) | |
| Grand-croix de la Légion d'honneur | 3,000 |
| Total | 163,000 |
| MM. Cousin-Montauban, comte de Palikao, — de Ladmirault : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Général de division | 15,000 |
| (6 rations de cheval et réduction de prix sur les chemins de fer.) | |
| Commandant de corps d'armée . . . | 100,000 |
| (Logement.) | |
| Grand-croix de la Légion d'honneur | 3,000 |
| Chacun | 148,000 |

| | |
|--|----------------|
| M. le comte Flahault de la Billarderie : | Fr. |
| Sénateur | 30,000 |
| Général de division en réserve . . . | 9,000 |
| Grand chancelier de la Légion d'honneur | 25,000 |
| (Logement.) | |
| Grand-croix du même ordre | 3,000 |
| Total | 77,000 |
| M. Mellinet : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Général de division en réserve . . . | 9,000 |
| Grand-croix de la Légion d'honneur | 3,000 |
| Commandant supérieur de la garde nationale | 50,000 |
| (Logement.) | |
| Total | 92,000 |
| S. Exc. M. Fleury : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Général de division | 15,000 |
| Aide de camp de l'empereur | 12,000 |
| Grand-croix de la Légion d'honneur | 3,000 |
| Grand écuyer chargé des haras . . . | 60,000 |
| Total | 120,000 |
| S. Exc. M. Edgar Ney, prince de la Moskowa : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Général de division | 15,000 |
| Aide de camp de l'empereur | 12,000 |
| Commandeur de la Légion d'honneur | 1,000 |
| Grand veneur | 60,000 |
| Total | 118,000 |
| M. Ferdinand Barrot : | |
| Sénateur, grand référendaire . . . | 60,000 |
| (Logement, etc.) | |
| Total | 60,000 |
| M. le comte de Casabianca : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Procureur général à la cour des comptes | 35,000 |
| Total | 65,000 |
| S. Exc. M. Maret, duc de Bassano : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Grand chambellan | 60,000 |
| Total | 90,000 |
| S. Exc. M. le duc de Cambacérès : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Grand maître des cérémonies . . . | 60,000 |
| Total | 90,000 |
| M. Dumas : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Président de la commission des monnaies | 18,000 |
| (Logement.) | |
| Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences | 6,000 |
| Administrateur du Crédit foncier, Président du Conseil général de la Seine et de la Commission municipale de Paris | Mémoire. |
| Total | 54,000 |
| M. Le Verrier : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Membre du bureau des longitudes . | 5,000 |
| Directeur de l'Observatoire | 10,000 |
| (Logement.) | |
| Inspecteur général de l'instruction publique | 12,000 |
| Professeur à la Faculté des sciences (sauf abandon total ou partiel au suppléant) | 7,500 |
| Total | 64,500 |
| M. Lannes, comte de Montebello : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Général de division, commandant dans la garde, environ | 25,000 |
| (Logement, 6 rations de cheval, réduction de prix sur les chemins de fer.) | |
| Aide de camp de l'empereur | 12,000 |
| Grand-croix de la Légion d'honneur | 3,000 |
| Total | 70,000 |
| M. de Failly : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Général de division, président de comité, environ | 20,000 |
| (6 rations, réduction de prix sur les chemins de fer.) | |
| Aide de camp de l'empereur | 12,000 |
| Grand officier de la Légion d'honneur | 2,000 |
| Total | 64,000 |
| MM. le baron Renault, — Daumas : | |
| Sénateur | 30,000 |
| Général de division, commandant une division militaire, environ . . | 20,000 |
| (Logement, 6 rations, réductions de prix sur les chemins de fer.) | |
| Grand-croix de la Légion d'honneur | 3,000 |
| Chacun | 53,000 |

| | |
|---|--------|
| M. Boudet : | Fr. |
| Sénateur, premier vice-président du Sénat | 50,000 |

Indépendamment des traitements et des avantages accessoires, tels, par exemple, que le logement et les indemnités fixes, il existe des bénéfices attachés à certaines situations, comme les jetons de présence aux séances de conseils ou commissions, et autres sortes d'indemnités variables. Nous n'avons pu faire entrer en ligne de compte ces bénéfices, à cause de l'incertitude qui règne en cette matière. Les dimensions de ce volume ne nous permettent pas de publier le chiffre des appointements que, à des titres divers et à diverses caisses, touchent certains fonctionnaires bien et dûment connus.

Quelle belle occasion de rééditer l'*Almanach des cumulards* ! Et cependant le cumul d'un traitement d'activité avec une pension ou le cumul de deux pensions est interdit quand la masse dépasse 500 fr. ! Il y a toutefois des exceptions à cette règle. Indépendamment des gros et gras traitements dont nous avons parlé, les pensions militaires de retraite et de réforme peuvent se cumuler avec un traitement civil d'activité. Les académiciens, les membres de l'instruction publique, de la Bibliothèque impériale et de l'Observatoire peuvent cumuler les pensions qu'ils ont reçues en cette qualité avec des traitements d'activité, pourvu que, dans tous les cas, le tout soit inférieur à 6,000 fr.

Peuvent encore être cumulées : les pensions accordées aux soldats du premier Empire français, en compensation des biens que Napoléon leur avait donnés dans les pays étrangers, et qui furent repris en 1814 ; les pensions des vicaires généraux, chanoines, curés de canton âgés de soixante-dix ans, quand ces pensions n'excèdent pas 2,500 fr. ; les pensions données à titre de récompense nationale.

Le cumul est aussi permis pour deux pensions payées, l'une par le Trésor, l'autre par les caisses de retenue des divers ministères ou administrations centrales, pourvu qu'elles n'aient pas pour objet la rémunération des mêmes services.

CUMULARD s. m. (ku-mu-lar — rad. cumuler). Par dénigr. Celui qui cumule plusieurs fonctions rétribuées : *Parmi les fonctionnaires publics, les CUMULARDS sont rarement estimés.* (L.-J. Larcher.) *Pour ces gens qui sont titulaires nés de toutes les places, on a créé dans la langue un terme de mépris de plus, celui de CUMULARD.* (Teulet.)

CUMULATIF, IVE adj. (ku-mu-la-tif, i-vo — rad. cumuler). Jurispr. Qui se fait par accumulation : *Droit CUMULATIF.*

CUMULATION s. f. (ku-mu-la-si-on — rad. cumuler). Action de cumuler, d'exercer simultanément plusieurs fonctions rétribuées. *Il CUMUL est plus usité.*

CUMULATIVEMENT adv. (ku-mu-la-ti-ve-man — rad. cumulatif). Par cumul : *Ce sont des fonctions qu'il faut exercer CUMULATIVEMENT dans la plus grande réunion possible.* (Fourier.)

CUMULÉ, ÉE (ku-mu-lé) part. passé du v. Cumuler : *Places CUMULÉES. Traitements CUMULÉS.*

CUMULER v. a. ou tr. (ku-mu-lé — rad. cumul). Jouir par cumul de CUMULER deux emplois. *D'après les dernières mesures adoptées, les professeurs, les gens de lettres peuvent seuls CUMULER deux traitements.* (Bouillet.) *Une bonne femme, qui cumulait chez son maître les fonctions d'intendant, de cordon bleu et de majordome, apportait quelques mets et un flacon de vieux vin.* (J. Sandeau.)

— Absol. Exercer simultanément deux fonctions rétribuées : *Ce fonctionnaire CUMULE.*

— Jurispr. Réunir plusieurs choses en une même personne : *CUMULER le possesseur avec le pétitoire.* (Acad.)

Se cumuler v. pr. Être réuni, cumulé : *Les petites industries se cumulent facilement.* (Proudh.)

CUMULUS s. m. (ku-mu-luss — mot latin qui signifie *amas*). Météorol. Gros nuage blanc que l'on voit surtout en été.

— Encycl. Les cumulus se présentent habituellement sous la forme de demi-sphères ou de pyramides à base horizontale ; quelquefois ils paraissent entassés les uns sur les autres, et ressemblent à des montagnes dont le sommet serait couvert de neige. Le cumulus est le nuage caractéristique des jours d'été et du ciel des vents alizés.

Le cumulo-stratus comprend le nuage désigné sous le nom de *cirro-stratus* combiné avec le cumulus ; les monceaux que forme ce dernier paraissent se superposer sur une longue base. Le cumulo-stratus se montre fréquemment pendant que le baromètre se tient à une hauteur moyenne ou variable, avec les vents soufflant de l'O., tournant au N. ou au S. On peut regarder ce nuage comme un avant-coureur de la pluie ; il se forme de la manière suivante : le cumulus, qui est ordinairement entraîné par le vent, paraît retardé dans sa marche, augmente de densité, s'élargit sur les bords, et enfin présente à sa base des protubérances sombres et noires. Le changement en cumulo-stratus a lieu fréquemment, dans tous les cumulus qui sont

rapprochés les uns des autres, et, leur base s'unissant, ils forment à leur partie supérieure comme des montagnes à sommets variés. La transformation du *cumulus* en cumulo-stratus est souvent précédée de l'apparition du cirro-stratus. Les cumulo-stratus ont des aspects divers : ceux qui vont donner de la grêle, de la pluie ou de l'orage sont extrêmement noirs ; ils ont une apparence menaçante et marchent lentement. Le cumulo-stratus s'évapore quelquefois ou se transforme en *cumulus* ou en *nimbus*, et alors il donne de la pluie ou de la neige. Parfois une partie formée un *nimbus*, tandis que l'autre reste en cumulo-stratus.

CUMYLAMIDE s. m. Chim. V. CUMINAMIDE.
CUMYLE s. m. (ku-mi-le). Chim. Syn. de CUMINYLE.

CUMYLÈNE s. m. (ku-mi-lè-ne — rad. *cumyle*). Chim. Radical supposé de certains dérivés de l'aldéhyde cuminique.

— **Enceyl.** Le *cumylène* est un radical hypothétique, C₁₀H₁₂, qui serait homologue avec le benzylène, et qui fonctionnerait dans une foule de composés dérivés de l'aldéhyde cuminique, tels que le chlorure, l'acétate et le benzoate de *cumylène*.

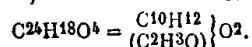
— **I. CHLORURE DE CUMYLÈNE**, ou CHLOROCUMOL, ou CHLOROCUMINOL, C₁₀H₁₂Cl₂. Ce corps prend naissance dans l'action du perchlorure de phosphore sur l'aldéhyde cuminique :

C₁₀H₁₂O + PCl₅ = PCl₃O + C₁₀H₁₂Cl₂
Aldéhyde Perchlorure Oxychlorure Chlorure
cumini- de de
que phosphore phosphore *cumylène*.

C'est une huile limpide, d'une odeur qui est pénétrante sans être désagréable, insoluble dans l'eau, plus lourde que ce liquide, très-soluble dans l'alcool et l'éther et bouillant entre 255° et 260° en se décomposant légèrement.

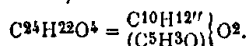
— **Propriétés chimiques.** a. Chauffé, dans un tube scellé, avec du chlorure d'ammonium, le chlorure de *cumylène* donne du chlorure d'ammonium et une huile jaune épaisse. b. La potasse caustique en solution aqueuse ne paraît pas le décomposer. c. Le sulphydrate d'ammonium donne avec le chlorure de *cumylène*, une huile d'une odeur extrêmement désagréable ; et le sulfure ammonique en solution dans l'alcool, une résine rouge foncée soluble dans l'éther. d. L'oxyde d'argent récemment précipité, chauffé avec de l'eau et du chlorure de *cumylène*, transforme ce dernier corps en aldéhyde cuminique. e. Lorsqu'on chauffe le chlorure de *cumylène* avec l'éthylate de soude, il se produit du chlorure de sodium et un liquide rouge. Ce liquide donne à la distillation de l'alcool d'abord, puis un produit qui passe entre 170° et 230°, et qui, d'après l'action qu'exerce sur lui les bisulfites alcalins, paraît contenir du cuminol. f. Avec l'acétate et le benzoate d'argent, le chlorure de *cumylène* donne de l'acétate ou du benzoate de *cumylène*.

— **II. ACÉTATE DE CUMYLÈNE**, ou ACÉTATE DE CUMOLGYCOL, ou BIACÉTATE DE CUMOL



On mêle le chlorure de *cumylène* avec de l'acétate d'argent, et l'on favorise, au moyen d'une douce chaleur, la réaction qui commence déjà à froid. On épuise ensuite la masse par l'éther, on évapore ce liquide, on lave le résidu avec une dissolution de carbonate de soude et on le fait cristalliser une seconde fois dans une solution éthérée. On obtient ainsi des cristaux qui sont encore souillés par une huile jaune. Purifié par plusieurs pressions et cristallisations successives, l'acétate de *cumylène* se présente en cristaux incolores qui ressemblent à des queues d'hirondelle ou à du gypse en fer de lance. Il fond à une chaleur modérée et répand une forte odeur d'acide acétique et de cuminol.

— **III. BENZOATE DE CUMYLÈNE**, ou BENZOATE DE CUMOL-GLYCOL, ou BIENZOATE DE CUMOL



Pour obtenir le benzoate de *cumylène*, on mêle 7 parties de chlorocumol avec 16 parties de benzoate d'argent dans un vase de porcelaine, et, comme pour l'acétate, on favorise, par l'application d'une douce chaleur, la réaction, qui commence déjà à froid. On reprend la masse par l'éther. La solution éthérée, laissée à elle-même, abandonne au bout de plusieurs jours des cristaux de benzoate de *cumylène*. On purifie ces cristaux en les comprimant entre des doubles de papier joseph, les lavant avec de l'ammoniaque diluée et les laissant cristalliser successivement dans un mélange d'alcool et d'éther et dans l'alcool absolu. Le benzoate de *cumylène* forme des aiguilles incolores, brillantes ; il fond à 88° et se prend en cristaux par le refroidissement ; l'alcool le dissout, surtout à chaud ; l'eau le précipite de cette dissolution. L'éther, l'acétone et le chloroforme le dissolvent également. Le benzoate de *cumylène* ne peut pas être volatilisé sans subir de décomposition. L'acide sulfurique concentré le dissout en le colorant en rouge foncé ; la solution noircit par l'ébullition. L'acide azotique concentré ne l'attaque pas, même à la température de l'ébullition. L'ammoniaque et la solution aqueuse concentrée d'hydrate de baryum sont sans action sur le benzoate de *cumylène*.

mylène. La potasse caustique distillée avec ce corps donne du benzoate de potasse et du cuminol.

— **IV. CONSTITUTION DES COMPOSÉS CUMYLÉNIQUES.** Au premier abord on serait tenté de considérer les corps dont nous venons de faire l'étude comme les éthers du glycol cuminique inconnu C₁₀H₁₄O₂. Mais comme par la saponification ils donnent non le glycol, mais bien l'aldéhyde cuminique dont ils proviennent, on doit admettre que ces composés sont simplement isomères avec les vrais éthers du glycol cuminique, et qu'il existe entre eux et les éthers le même rapport qu'entre les composés d'éthylène et d'éthylidène.

CUMYLIQUE adj. (ku-mi-li-ke). Chim. V. CUMINIQUE.

CUMYLSALICYLAMIDE s. m. Chim. V. CUMINAMIDE.

CUMYLSULFOPHÉNAMIDE s. m. Chim. V. CUMINAMIDE.

CUNÆUS (Pierre), en hollandais *Van der Kna*, savant hollandais, né à Flessingue en 1556, mort à Leyde en 1638. Il professa à Leyde la langue latine, la jurisprudence et la politique, fut souvent consulté par le gouvernement hollandais sur des questions de droit maritime, et devint, vers la fin de sa carrière, historiographe des états de Zélande. Il avait des connaissances aussi profondes que variées. Il eut des querelles fort vives avec les pédants et les zélés intolérants de l'orthodoxie protestante. Il les attaqua dans une satire mordante, *Sardi venales : satyra menippea* (Leyde, 1612), souvent traduite et réimprimée. Il y avait joint une traduction des *Césars* de Julien. On a encore de lui : *Animadversionum liber in Nonni Dionysiaci* (Leyde, 1610) ; *De republica Hebraeorum* (1617), excellent travail sur le gouvernement, les institutions, les tribunaux, le pontificat, le culte, etc., des Hébreux ; *Orationes vari argumenti* (1640), etc.

CUNARD (sir Samuel), fondateur de la navigation à vapeur transatlantique, né en 1787, mort en 1865. Il était le fils d'un Canadien français qui s'était établi à Halifax, dans la Nouvelle-Ecosse. Il embrassa de bonne heure la carrière du commerce, et se rangea bientôt parmi les négociants et les armateurs notables d'Halifax. L'idée qu'il avait conçue d'un service régulier de bâtiments à vapeur entre les deux hémisphères fut longtemps regardée comme chimérique et fut même déclarée impraticable par les hommes compétents dans la matière. Les essais qu'il fit lui prouvèrent au contraire qu'elle était réalisable, et, en 1840, il établit une ligne de bateaux à vapeur entre Boston, New-York et Liverpool. L'administration des postes anglaises lui accorda une subvention, et il put non-seulement exécuter son projet avec le plus grand succès, mais encore établir des services analogues entre les points les plus reculés du globe. Les vapeurs de la ligne Cunard se distinguent par leur excellente construction. En récompense des services de Cunard, le gouvernement anglais l'a élevé en 1859 au rang de baronnet.

CUNAT (Charles-Marie), historien maritime français, né à Saint-Malo en 1789, mort dans cette même ville en 1862. Il fit ses études à Paris jusqu'à l'âge de seize ans, et s'embarqua ensuite, en qualité de volontaire, sur le *Napoléon*, à bord duquel il se fit remarquer dans deux combats. En 1808, le navire qu'il montait, sur le point de couler bas, dut relâcher à Tranquebar. Charles Cunat fut fait prisonnier par les indigènes et emmené à Pondichéry par les Anglais, comme prisonnier à caution. Il put, en 1809, gagner l'île de France, où résidait une partie de sa famille. En 1810, il fut embarqué sur la *Minerve*, capitaine Bouvet, prit part, en qualité de chef de pièce, à tous les combats de cette frégate, et reçut deux blessures. Revenu en France, après la capitulation de l'île de France, et promu au grade d'enseigne en 1811, il fut envoyé sur un vaisseau à la défense d'Anvers, où il se distingua. A la paix, il se fixa à l'île de France, devint capitaine armateur du navire *Latchinie*, et fit plusieurs voyages dans l'Inde. Revenu en France, il se fixa définitivement à Saint-Malo en 1835. Il y remplit, pendant de longues années, les fonctions d'adjoint au maire et conserva ses loisirs à des travaux historiques, ayant tous pour but l'histoire de Saint-Malo et des Malouins qui se sont illustrés par leur valeur. Parmi ces travaux, qui sont fort nombreux, les plus remarquables sont : l'*Histoire de Robert Surcouf*, avec des illustrations de M. Bardin ; l'*Histoire du bailli de Suffren* ; *Saint-Malo illustré par ses marins* ; *Saint-Malo sous la Terreur* ; l'*Histoire de la cité d'Aleth*, et enfin l'*Evêché de Saint-Malo, anciennes réformations*, ouvrage posthume publié par M. Henri des Salles. On a encore de ce laborieux écrivain des notices sur des marins célèbres. Les plus importantes sont celles qu'il a consacrées, dans la *Biographie bretonne*, à Desilles, à Duguay-Trouin, à Leméme, à Pottier, à Surcouf, etc. Il a en outre laissé le manuscrit d'une *Histoire de Saint-Malo* qui formerait plusieurs volumes.

CUNAXA, ville de l'ancienne Babylonie, à 60 kilom. N.-O. de Babylone, près de l'Euphrate. Célèbre par la bataille livrée à Artaxerxès II, roi de Perse, par son frère

Cyrus le Jeune, qui trouva la mort dans sa victoire.

CUNAXA (BATAILLE DE). Après la mort de Darius Nothus, Artaxerxès Mnémon, son fils aîné, monta sur le trône de Perse (404 av. J.-C.). Cyrus, autre fils de Darius, jeune prince ardent et ambitieux, avide de régner, trama contre son frère un complot qui fut découvert, et il ne dut la vie qu'aux larmes de sa mère Parysatis. Artaxerxès poussa même la générosité jusqu'à lui laisser le gouvernement des riches provinces de l'Asie Mineure qui avaient été assignées à Cyrus par le testament de leur père, faiblesse imprudente que le nouveau roi faillit payer de son trône et de sa vie. Cyrus, une fois arrivé dans son gouvernement, ne s'occupa plus que des moyens de réaliser ses projets de vengeance et d'ambition, et il le fit avec une habileté bien supérieure à son âge, car il avait à peine vingt-trois ans. Naturellement brave et généreux, il accueillait avec affabilité tous les mécontents, gagna le cœur des barbares placés sous son administration par la simplicité et la familiarité de ses manières, et les tourna à l'art de la guerre par des exercices continus. Il s'appliqua surtout, sous divers prétextes, à lever des troupes grecques, de ces vaillants soldats formés à l'école des vainqueurs de Marathon et de Salamine. Le Lacédémonien Cléarque, banni de sa patrie, capitaine expérimenté et plein de ce courage spartiate qui s'était immortalisé aux Thermopyles, avait trouvé auprès du jeune prince un asile assuré et de nombreux honneurs (402). Vers cette époque, quelques villes du gouvernement de Tissapherne s'étant données à Cyrus, cet incident, résultat des intrigues secrètes du prince, alluma la guerre entre les deux gouvernements. Pour mieux déjouer les défiances d'Artaxerxès, Cyrus se plaignit amèrement de Tissapherne, et demanda à son frère ses secours et sa protection pour ramener le satrape à son devoir. Artaxerxès, trompé par ces démonstrations, crut que les préparatifs de Cyrus ne menaçaient que Tissapherne, et il s'endormit dans une imprudente sécurité. Lorsque Cyrus jugea le moment arrivé de mettre ses projets à exécution, il partit de l'Asie Mineure à la tête de 100,000 barbares et de 13,000 Grecs ; il n'avait point fait connaître à ces derniers le véritable but de l'expédition, car peut-être ils eussent refusé de le suivre ; il se réservait de les en instruire plus tard, lorsqu'ils se verraient engagés trop avant pour reculer. Cléarque commandait les troupes du Péloponèse, moins les Achéens, qui avaient pour chef Socrate d'Achate ; les Béotiens obéissaient aux ordres de Proxène, de Thèbes, et les Thessaliens à ceux de Ménéon ; quant aux barbares, ils avaient pour commandants des officiers perses, à la tête desquels Cyrus avait placé le satrape Ariée. Une flotte de 60 vaisseaux, commandée par le Spartiate Pythagore et par l'Egyptien Tamos, suivait l'armée de terre en côtoyant les bords de la mer. Proxène, dont la famille était liée d'amitié avec celle de Xénophon, présenta ce jeune Athénien à Cyrus, qui le reçut avec les marques les plus flatteuses de distinction. C'était le futur historien de l'immortelle retraite des dix mille, qui allait suivre cette expédition.

L'œil clairvoyant de Tissapherne ne se méprit point sur le véritable but de ces formidables préparatifs, dont ses différends avec le jeune prince ne pouvaient plus être que l'insuffisant prétexte, et il partit en poste de Milet pour jeter l'alarme à la cour de Perse. Artaxerxès résolut d'attendre l'ennemi, sans marcher à sa rencontre ; il le laissa s'approcher de Babylone, sans même lui disputer le passage d'un large fossé qu'il avait fait creuser dans une vaste plaine que devait traverser l'armée de Cyrus. Mais enfin, excité par ses satrapes, il se décida à se porter en avant et à profiter de l'avantage que lui donnait l'immense supériorité de ses troupes ; il avait, en effet, près d'un million d'hommes à opposer aux 100,000 barbares et aux 13,000 Grecs de Cyrus, sans compter 6,000 cavaliers d'élite qui combattaient devant lui et ne le quittaient jamais. Le choc de cette effroyable multitude eut lieu à Cunaxa, à environ vingt-cinq lieues de Babylone (401 av. J.-C.). Cyrus, voyant que son frère ne lui avait point disputé le passage du fossé, ne s'attendait point encore à combattre ; il laissait donc son armée marcher avec assez de négligence, lorsqu'un cavalier accourant à toute bride cria que l'ennemi approchait, tout prêt à engager le combat. Il y eut un moment de désordre dans l'armée de Cyrus ; mais le jeune prince, s'élançant aussitôt de son char, s'arma en diligence, monta à cheval, et commanda que chacun reprît ses armes et son rang ; puis il rangea les troupes en bataille. A la droite, il plaça 1,000 chevaux puphagoniens appuyés à l'Euphrate, avec l'infanterie légère des Grecs ; ensuite Cléarque, Proxène et les autres chefs grecs jusqu'à Ménéon, furent mis à la tête de leurs corps respectifs. L'aile gauche, composée de Lydiens, de Phrygiens et d'autres peuples d'Asie, était commandée par Ariée ; Cyrus se mit au centre, où il avait réuni l'élite des Perses et des autres barbares. Il était environné de 600 cavaliers armés de toutes pièces. Le prince marchait la tête nue, de même que tous les autres Perses ; car c'était une coutume nationale d'aller ainsi au combat.

Quelques instants avant d'en venir aux mains, Cléarque conseilla à Cyrus de ne point s'engager dans la mêlée, et de mettre sa personne en sûreté derrière les bataillons des Grecs. « Que me dis-tu là ! répondit le vaillant jeune prince ; quoi ! tu veux que, dans le temps même où je cherche à me fuir, roi je me montre indigne de l'étré ! » Et il courut se placer au poste qu'il s'était choisi. L'ennemi cependant ne paraissait point encore ; mais, vers les trois heures, un immense nuage de poussière annonça son approche. On vit ensuite briller les armes et les étendards. La gauche des Perses était commandée par Tissapherne ; elle comprenait de l'infanterie légère et une cavalerie armée de cuirasses étincelantes ; à la droite se trouvait le reste de ces mêmes troupes ; le centre était formé de l'infanterie pesamment armée, composée en grande partie d'Egyptiens protégés par d'épais boucliers de bois. Toutes ces troupes étaient rangées par nation ; Artaxerxès, avec ses 6,000 chevaux d'élite, occupait le corps de bataille ; 150 chariots garnis de faux hérissaient le front de l'armée. Cyrus, qui comptait beaucoup sur la valeur et l'expérience des Grecs, recommanda à Cléarque, après qu'il aurait enfoncé les troupes placées devant lui, de se rabattre sur sa gauche, afin d'écarter le centre, où se trouvait le roi, parce que de là dépendait le sort de la bataille ; comme si c'eût été chose facile que de percer une telle masse d'hommes pressés sur d'énormes lignes de profondeur. L'armée ennemie s'avancait lentement, en bon ordre et sans bruit, au grand étonnement des Grecs, qui apercevaient une exacte discipline là où ils s'attendaient à voir une multitude confuse, marchant au hasard et poussant des cris sauvages. Néanmoins ils entonnèrent l'hymne du combat, puis, s'ébranlant tous ensemble, ils s'avancèrent à pas mesurés et en silence. Quand ils furent près de l'ennemi, ils poussèrent une immense clameur et se mirent à frapper de leurs javalots contre leurs boucliers, afin d'épouvanter les chevaux ; puis ils se ruèrent en masse contre les barbares, qui se débarrassèrent aussitôt et prirent la fuite, à l'exception de Tissapherne, qui demeura avec quelques troupes plus aguerries. A la vue de ce commencement de déroute, ceux qui étaient autour de Cyrus le proclamèrent roi ; mais il ne s'abusa point jusqu'à croire la bataille finie. S'apercevant qu'Artaxerxès faisait opérer à sa droite un mouvement destiné à le prendre en flanc, le prince rebelle marcha directement à lui, mit en fuite les 6,000 chevaux qui servaient de garde au roi, après avoir tué leur chef de sa propre main, et, découvrant alors son frère, s'écria, les yeux étincelants de fureur : « Je le vois ! je le vois ! » Il s'élança contre lui, accompagné seulement de ses principaux officiers, et la bataille sembla se changer en un combat singulier entre ces nouveaux Etéocle et Polynece, animés d'une égale haine l'un contre l'autre. Cyrus, après avoir écarté ceux qui défendaient Artaxerxès, parvint à le joindre, tue son cheval sous lui et le fit rouler à terre. Le roi se relève aussitôt et s'élance sur un autre cheval ; Cyrus le blesse d'abord et se prépare à lui porter un dernier coup ; mais Artaxerxès, comme un lion que ses blessures ne font que rendre plus furieux, pousse son cheval avec impétuosité contre Cyrus et le frappe de sa javeline en même temps qu'une grêle de traits s'abattait sur le jeune prince, qui tomba mort de tant de coups portés à la fois. Aucun de ceux qui l'entouraient ne voulut lui survivre : tous se firent tuer sur son cadavre. La plupart des historiens, et Xénophon le premier, assurent que Cyrus tomba sous la main de son frère ; quelques-uns veulent que le coup mortel lui ait été porté par un soldat carien ; d'autres enfin prétendent que ce fut la javeline d'un jeune seigneur perse qui, pénétrant près de l'œil dans la tempe, lui traversa la tête de part en part.

Artaxerxès, après avoir fait couper la tête et la main droite à son frère, se lança à la poursuite des ennemis et arriva jusqu'au camp de Cyrus, qu'il livra au pillage de ses soldats. Toutefois il ne put forcer la partie occupée par les Grecs ; ceux à qui on en avait confié la garde résistèrent à toutes les attaques du roi et parvinrent ainsi à sauver leurs bagages. La situation était singulière : les Grecs et Artaxerxès croyaient de part et d'autre avoir remporté la victoire, les premiers parce qu'ils avaient mis en fuite et poursuivi les troupes qui leur étaient opposées ; le second parce qu'il avait tué son frère, mis en déroute son armée et pillé son camp. Sur ces entrefaites, il fut rejoint par Tissapherne, qui lui fit connaître le sort de son aile gauche, fuyant devant les Grecs ; ceux-ci, de leur côté, ne tardèrent pas à apprendre la mort de Cyrus et les péripéties de la bataille. Les deux armées marchèrent alors l'une contre l'autre et la lutte recommença. Mais Artaxerxès vit bientôt qu'il avait affaire à d'autres ennemis que ceux qu'il venait de vaincre. Cléarque et les autres chefs, s'étant mis le fleuve à dos afin de n'être point enveloppés par cette multitude, regardèrent tranquillement les barbares s'approcher ; puis les Grecs, entonnant de nouveau l'hymne du combat, se précipitèrent ensemble sur les Perses. Ceux-ci n'attendaient point ce formidable choc ; tous, Artaxerxès lui-même, prirent précipitamment la fuite et se dispersèrent au loin à travers les campagnes. Les Grecs retournèrent dans leur

camp, où, quelques jours après, des hérauts du roi de Perse vinrent les sommer de mettre bas les armes. Ils répondirent, comme Léonidas, que si le grand roi voulait avoir leurs armes il n'avait qu'à venir les chercher. Artaxerxès, croyant ce parti trop dangereux, eut recours à la trahison par l'entremise de Tissapherne, et c'est alors que commença l'immortelle retraite des dix mille, à laquelle nous consacrerons un article spécial. V. DIX MILLE (retraite des).

CUNCÉE s. f. (keun-sé — de *Cunce*, n. pr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des rubiacées, tribu des spermacocées, renfermant une seule espèce : *La cuncée trifide croit dans le Nepaul*. (C. Lemaire.)

CUNCATA SUPERCILIO MOVENTIS (*Qui ébranle tout l'univers d'un froncement de ses sourcils*). Vers d'Horace (*Odes*, III, 1) en parlant de Jupiter, dont il exalte ainsi la suprême puissance :

*Odi profanum vulgus et arceo.
Favete linguis : cuncta non prius
Audia, Musarum sacerdos.
Virginitus puerique canto.
Regum timendum in propriis greges,
Reges in ipsos imperium et Jovis,
Clari Giganteo triumpho,
Cuncta supercilio moventis.*

« Que le vulgaire profane s'éloigne de ces lieux ; et vous, faites silence. Prêtres des Muses, je chante pour la jeunesse romaine des vers qui n'ont point encore été entendus. »

« Les rois sont les maîtres des hommes ; mais Jupiter est le maître des rois, ce dieu qui signala sa puissance par la défaite des géants, et qui, d'un froncement de ses sourcils, ébranle tout l'univers. »

Ce vers est une imitation d'un passage de l'*Iliade* : « Ainsi parla Jupiter, et il accompagna ces paroles d'un mouvement de ses noirs sourcils qui ébranla tout l'Olympe. » passage que Virgile a également imité :

Et totum nutu tremefecit Olympum.

Plusieurs poètes français, à la suite des poètes latins, ont exprimé la même idée ; c'est ainsi que La Fontaine a dit, dans son petit poème de *Philémon et Baucis* :

Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils.

Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.

Et J.-B. Rousseau :

Jupiter est assis sur le trône des airs,
Ce dieu qui d'un clin d'œil ébranle l'univers,
Et dont les autres dieux ne sont que l'humble escorte,
Leur imposa silence et parla de la sorte...

Il semble également que Delille ait eu dans l'esprit une reminiscence du passage d'Homère, quand il a peint si magistralement le maître d'école de village :

Il s'égayait, et tout rit ; il se rida, et tout trembla.

Dans la phrase suivante, Victor Hugo a fait une heureuse application du vers d'Horace :

« A la tribune, Mirabeau avait un colossal mouvement d'épaules : comme l'éléphant qui porte sa tour armée en guerre, lui, il portait sa pensée ; sa voix, lors même qu'il ne jetait qu'un mot de son banc, avait un accent formidable et révolutionnaire qu'on décelait dans l'assemblée, comme le rugissement du lion dans la ménagerie. Sa chevelure, quand il secouait sa tête, avait quelque chose d'une crinière. Son sourcil remuait tout comme celui de Jupiter, *cuncta supercilio moventis*. Ses mains quelquefois semblaient pétrir le marbre de la tribune. »

Souvent aussi les allusions au froncement de sourcils de Jupiter ont lieu en français :

« En Angleterre, disait l'empereur à ses ministres, les Chambres sont anciennes et expérimentées ; elles ont fait depuis longtemps connaissance avec les hommes destinés à devenir leurs chefs ; elles ont pris de la confiance ou du goût pour eux, soit à cause de leurs talents, soit à cause de leur caractère ; elles les ont en quelque sorte imposés au choix de la couronne, et, après les avoir faits ministres, il faudrait qu'elles fussent bien inconscientes, bien ennemies d'elles-mêmes et de leur pays, pour ne pas suivre leur direction. C'est ainsi qu'avec un signe de son sourcil M. Pitt les dirigeait, et que les dirige encore aujourd'hui lord Castlereagh. »

Thiers.

« Il ne riait guère, ce roi-là ; mais quand, par hasard, il riait, il voulait rire à son compte ; il ne souffrait pas, à moins d'un ordre exprès, que l'on se mit à rire avec lui ; c'était toujours le Jupiter tonnant, dont le sourcil froncé faisait la pluie ou le beau temps de Versailles. »

J. JANIN.

CUNCTATEUR s. m. (kon-kta-teur — lat. *cunctator* ; de *cunctari*, temporiser). Fam. Personne qui temporise ; se dit surtout par allusion au général romain Fabius, surnommé *Cunctator* : *Je reverrai Marianne et Zulime quand je retrouverai ma tête, j'entends ma tête poétique ; à présent je fais tout en prose ; me voilà cunctateur, attendons*. (Volt.)

CUNCTATIO s. f. (kon-kta-si-on — lat. *cunctatio* ; de *cunctari*, temporiser). Temporalisation : *Comme un Fabius, par sa cunctation*

et son temporisement, il fit aller nos feux en vapeurs et fumées. (Brantôme.)

CUNDINAMARCA, le plus vaste des États de la Confédération grenadine, entre l'Equateur et le Brésil au S., le Venezuela à l'E., le rio Meta au N., la Cordillère occidentale à l'O. Sol fertile et bien cultivé dans cette dernière partie. Superficie, 2,000 myriam. carrés ; 564,955 hab. Capitale, Santa-Fé-de-Bogota, qui est aussi celle de la confédération. Des trois grands centres de civilisation qui existaient en Amérique avant sa découverte, le Mexique et le Pérou ont seuls attiré l'attention des historiens anciens et modernes. Le Cundinamarca, dont la conquête ne produisit pas tant de richesses et dont les abords ont toujours été difficiles, est resté complètement oublié. Parmi les auteurs anciens, Oviedo, Acosta et P. Martyr n'en disent pas un mot ; Gomara et Herrera lui consacrent à peine quelques lignes. Parmi les modernes, de Humboldt, à la science duquel rien n'a échappé, est le seul qui nous ait donné quelques renseignements sur le calendrier des Mucyas, l'un des anciens peuples qui habitaient le Cundinamarca. La fatalité s'est même attachée aux ouvrages des auteurs qui ont traité spécialement de l'histoire de ce pays. A l'exception d'un seul, tous leurs ouvrages sont restés manuscrits. Les mémoires de Ximenez de Quesada, son conquérant, s'ils existent encore, sont ignorés dans quelque bibliothèque de l'Espagne. Il en est de même de l'*Histoire de la Nouvelle-Grenade* des P. Médrano et Agüero ; de la quatrième partie des *Éloges des hommes illustres du nouveau monde* par le licencié Castellanos, qui était consacrée à ceux du Cundinamarca, et de la volumineuse *Histoire de la Terre ferme* par le P. Simon : le premier volume, qui traite du Venezuela, est le seul qui ait vu le jour. Piedrahita, l'évêque de Panama, dans son ouvrage imprimé à Anvers en 1688, comprend, sous le nom général de Cundinamarca, le grand cercle environné de montagnes qui contient les provinces désignées aujourd'hui sous les noms de Bogota, Velez, Pamplona, la Grita, Merida, Muso, Ebaté, Panches, Neyba, Marquetones, Sutagaos, Ubague, Tensa, Lengupa, Segamoso et Chita. Il était habité par six nations principales : les Pantagoras, qui comprenaient les Camanaes, les Guarinoes, les Marquetones, les Guasucuyas, les Pijinos, les Guayles, les Guanguas et les Doynas ; ils étaient très-sauvages et habitaient la rive gauche de la Magdalena ; les Panches, fixés sur la rive gauche du fleuve et dans les montagnes en face du Muqueta ; les Sutagaos, qui comprenaient les Sumapayes, les Cundayes et les Neybas ; ils demeuraient entre les rivières Pazéa et Sumapaz ; les Chitareros, parmi lesquels on comptait les Tynotes, les Barures, les Cayos, les Chinatos, les Sarataes, les Motylones, les Capachos et beaucoup d'autres ; les Laches, dont faisaient partie les Ypnayes, les Caquétos, les Tames et les Achogias ; leur territoire était séparé, par la rivière de Sogamoso, des États du cacique de Tundama et s'étendait jusqu'à celui des Chitareros ; enfin les Muyscas, qui comprenaient aussi les Musos et les Colymas. La principale ville du Cundinamarca était Muqueta, l'ancienne capitale des Zipas, à laquelle les Espagnols ont donné par erreur le nom de Bogota. Elle était située sur les bords du Funzha, à cinq lieues plus au nord que la ville actuelle, et renfermait, dit-on, plus de 20,000 familles. Les langues primitives du Cundinamarca sont si complètement oubliées aujourd'hui, qu'on trouverait difficilement dans tout le pays un Indien qui en sût quelques mots. Le sol de cette province, bien boisé, renferme de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb, de la houille et du sel gemme, et fournit presque toutes les productions agricoles que l'on cultive dans la Nouvelle-Grenade. La catastrophe de Tequendama et les ponts naturels d'Ilezocho et de Pandi se trouvent dans cette province.

CUNDOE s. m. (keun-do-é). Ornith. Espèce de pie des Indes.

CUNÉAIRE adj. (ku-né-à-re — du lat. *cuneus*, coin). Hist. nat. Qui a la forme d'un coin.

CUNEGO (Dominique), graveur italien, né à Vérone en 1727, mort à Rome en 1794. Il étudia d'abord la peinture sous F. Ferrari, puis s'adonna entièrement à la gravure. Il s'était fait avantagusement connaître lorsqu'il se rendit à Rome avec un architecte anglais, Adams. Dans cette ville, Cunego grava les vues d'édifices antiques d'après les dessins de Clérissau, puis exécuta, d'après les plus fameuses peintures italiennes, vingt-deux gravures qui ont été introduites dans la *Schola italiana* de Gavin Hamilton. Sa réputation l'ayant fait appeler en Prusse, il resta quatre ans à Berlin, où il grava d'après Cuningham les portraits du roi et de la famille royale, puis revint définitivement à Rome en 1789. Cet artiste laborieux et fort remarquable a laissé un nombre considérable de gravures au burin et à la manière noire. La plus estimée est celle du *Jugement dernier* d'après Michel-Ange, qu'il exécuta en 1780. Il eut deux fils : Aloysio, qui s'établit à Livourne et grava quelques tableaux d'après le Guide et Guerchin, et Joseph, qui entra dans un ordre religieux après avoir gravé des paysages du Guaspre, de Fide Capo, etc.

CUNÉGONDE (sainte), impératrice d'Allo-

magne, fille de Sigefroi, comte de Luxembourg, épouse de Henri de Bavière, morte dans l'abbaye de Kauffungen en 1040. Soupçonnée fausement d'adultère, elle fut soumise à ces épreuves barbares appelées *jugements de Dieu*, et marcha, dit la légende, sur des soies de charrie rougis au feu, pieds nus et sans en éprouver aucun mal. Après la mort de son époux (1024), elle se retira dans un monastère qu'elle avait fondé et y acheva ses jours. Elle fut canonisée, en 1200, par Innocent III. L'Eglise l'honore le 3 mars.

CUNÉGONDE ou **KINGE** (sainte), morte à Landec en 1292. Elle était fille de Béla IV, roi de Hongrie. Mariée au roi de la Petite Pologne, Boleslas, dit le *Chaste*, en 1239, elle fit avec lui le vœu de vivre dans une continence complète, et consacra sa vie à visiter les malades et à secourir les pauvres. Après la mort de Boleslas (1279), elle s'enferma dans un couvent. Cunégonde fut canonisée, en 1690, par Alexandre VIII.

CUNÉGONDE (LA BELLE), un des personnages de cette satire si mordante, si étincelante de malice et d'esprit, qui s'appelle *Candide*, et que Voltaire a écrite en un de ses meilleurs jours de verve humoristique. V. CANDIDE.

CUNÉIFORME adj. (ku-né-i-for-me — du lat. *cuneus*, coin, et de *forme*). Qui a la forme d'un coin.

Philol. Se dit d'une ancienne écriture usitée chez les Assyriens, les Perses et les Médes, laquelle se composait de deux signes, le coin et le crochet, et se traînait de gauche à droite : *Les personnes qui ont fait des langues sémitiques une étude particulière sont peu disposées à voir une langue sémitique derrière l'écriture cunéiforme*. (Renan.) *Les inscriptions cunéiformes mettent en relation Mithra avec Ormuzd*. (A. Maury.) *Le zend semble s'écrire en poignards, en fers de flèche, en coins, en clous, de là le nom de ses caractères, les caractères cunéiformes*. (Michelet.)

— Anat. Se dit de trois des os de la seconde rangée du tarse : *Les os cunéiformes*. ■ Substantif. : *Les cunéiformes*. Le premier, le troisième cunéiforme. V. TARSUS.

— Minér. *Octaèdre cunéiforme*, Octaèdre dans lequel quatre des faces sont des trapèzes et les quatre autres des triangles.

— Bot. Se dit des organes qui vont en s'élargissant de la base au sommet : *Feuilles, pétales cunéiformes*.

— Encycl. *Écritures cunéiformes*. — I. Les inscriptions dites *cunéiformes*, qui ne se rencontrent que dans la Perse et dans la Turquie d'Asie, sont gravées sur des rochers, des pierres taillées, des poteries. Elles sont caractérisées : 1° par les éléments qui entrent dans la composition de chacun de leurs signes ou lettres ; 2° par les formes de ces signes.

L'élément essentiel des signes et des lettres de cette écriture est une sorte de clou, à tête plus ou moins large et plus ou moins nettement détachée de la pointe, à pointe plus ou moins effilée, quelquefois émoussée et comme cassée. (Dans certaines inscriptions, on trouve la forme de véritables marteaux.)

La figure de cet élément a fait donner aux inscriptions dont nous parlons le nom d'inscriptions *clouiformes*. Le nom d'inscriptions *cunéiformes* n'est pas exact, puisque la forme de l'élément n'est pas celle d'un coin, si ce n'est dans quelques cas où la ligne, soit brisée, soit courbe, qui unit les extrémités de la tête à celle de la pointe, se redresse tellement que la forme de coin se trouve accidentellement produite. Cependant l'expression d'inscriptions *cunéiformes* est la plus généralement admise par l'usage, *quem penes*, nous dit Horace, *arbitrium est et jus et norma loquendi*.

Ces clous se combinent de plusieurs manières, soit en restant détachés les uns des autres, soit par des intersections plus ou moins compliquées. D'une manière générale, trois degrés qu'on a pu remarquer dans ces complications correspondent à trois systèmes d'écriture très-distincts.

Deux autres éléments moins fréquents entrent aussi dans la composition des signes de ces écritures. Ce sont d'abord des simples lignes droites, détachées ou jointes à angle droit. Ce sont ensuite des pointes de flèche, dont l'angle rentrant est plus ou moins apparent.

Les signes composés de ces éléments divers sont très-nombreux. Ils peuvent cependant être rangés, comme nous l'avons dit, sous trois catégories générales, et quoiqu'on en découvre tous les jours de nouveaux, du moins dans les formes les plus compliquées, l'identité de la plus grande partie, et presque de la totalité de ceux que présentent les inscriptions nouvellement mises au jour avec ceux des inscriptions déjà connues, a permis de les considérer comme fixes et même d'en déterminer assez certainement la valeur. Un petit nombre seulement d'entre eux sont jusqu'ici demeurés rebelles aux investigations des interprètes, soit pour leur signification, soit seulement pour leur lecture.

— II. Les premières inscriptions *cunéiformes* dont l'existence ait été révélée à la science moderne n'ont été signalées par les voyageurs qu'au XVIII^e siècle. Les Guébres, en conservant l'usage des symboles figurés, avaient laissé se perdre la signification de l'écriture. Les renseignements que les auteurs anciens nous avaient laissés à cet égard manquaient de la précision suffisante pour fixer l'atten-

tion de la critique. Ces renseignements se réduisent d'ailleurs à fort peu de chose. On connaissait l'usage observé par les Perses et les Assyriens d'écrire le récit de leurs exploits sur des stèles de marbre, en plusieurs langues différentes. Hérodote raconte (*Métopie*, IV, LXXXVI) que Darius fit ériger, sur les bords du Bosphore, deux colonnes de pierre blanche, et fit graver sur l'une en caractères assyriens, *δασύρια γράμματα*, sur l'autre en caractères grecs, les noms de toutes les nations qui lui obéissaient. Ces caractères assyriens paraissent avoir été confondus par les Grecs avec les caractères perses. Autre mention dans Thucydide, celle d'une lettre d'Artaxerxe I^{er} aux Lacédémoniens écrite en caractères assyriens. La distinction des caractères assyriens avec les caractères perses se montre plus tard : on la trouve dans Strabon (XIV, c. v ; XV, c. iii) et dans Arrien (*Anab.*, II, v ; VI, xxix). Enfin on possède le titre d'un traité sur l'écriture sacrée de Babylone, par Démonète d'Abdère ; mais l'ouvrage est perdu.

— III. L'histoire des découvertes faites dans les temps modernes de ces inscriptions ne peut être séparée de l'histoire de leur déchiffrement. Avant de les suivre l'un et l'autre, jetons un coup d'œil sur les points géographiques qui ont offert ces trésors à l'épigraphie.

Persépolis. On sait que cette ville ne fut point détruite par Alexandre, qui n'y a point mis le feu dans une nuit de débauche. Les temples, les palais de cette merveilleuse capitale de la Perse ne s'en sont pas moins écroulés pour jamais, à une époque que l'on ignore. A douze lieues de Schiraz, sur un rocher qui domine perpendiculairement la plaine de Merdrach, s'élevait le village d'Istakhar. C'est au pied de ce rocher que s'étendent les ruines de Persépolis, et parmi ces ruines les restes de trois monuments construits par Darius et Xerxès. Les premiers objets qui frappent les yeux, après qu'on a franchi, du côté de l'ouest, les degrés d'un large escalier garni de sculptures, sont deux piliers énormes sur lesquels se présentent, à moitié engagés dans l'épaisseur du mur, deux gigantesques taureaux. Au delà sont deux colonnes, et plus loin, deux piliers semblables aux premiers ; mais les monstres qui les décorent portent des figures humaines sur leur corps de taureau au poitrail enluminé et sont coiffés de la tiare. Les palais sont groupés à droite, vers le sud. Parmi les nombreuses sculptures qui les décorent, on reconnaît des types de toutes les nations tributaires de la Perse, on distingue facilement les portraits royaux à leur trône, aux officiers qui les entourent, aux esclaves qui les suivent portant le parasol et la chasse-mouches. Au-dessus de toutes les scènes où la personne royale est en jeu, la figure divine d'Ormuzd apparaît, tantôt sous les traits d'un personnage dont le corps termine par des plumes d'oiseau est posé dans un disque auquel sont attachés deux ailes déployées, tantôt sous la seule figure symbolique du disque orné des appendices ornithomorphes. C'est au milieu de toutes ces sculptures qu'on voit, sur des tables préparées pour les recevoir, de longues inscriptions en caractères *cunéiformes* : à l'escalier, au-dessus des taureaux, au-dessus des figures royales, autour des fenêtres, et sur les piliers des portes. Ces inscriptions sont composées de trois textes appartenant à des langues différentes et à des systèmes d'écriture différents.

On trouve d'autres inscriptions *cunéiformes* dans les ruines des tombeaux de Neck-i-Roustam, situées après Tchilimiar, sur la route de Schiraz à Isphahan. Ces monuments forment quatre caveaux funéraires taillés dans un rocher à pic ; l'entrée des caveaux est ornée de bas-reliefs, de chapiteaux, de colonnes dans le genre des monuments de Persépolis. L'un d'eux, qui fut édifié pour recevoir les restes mortels de Darius, est décoré de ces inscriptions.

Mourgab. On en trouve encore sur différents points de la Perse ; d'abord sur quelques piliers qui s'élèvent dans la plaine de Mourgab, sur l'emplacement de l'antique Pasargade, fondée par Cyrus.

Bisitoun. On en trouve encore à une lieue au nord de Kermacha, près de la route de Kermacha à Bagdad, sur un rocher escarpé dont le sommet est quelquefois couvert de neige au mois de mai, le mont Bisitoun. Au pied du rocher sont des sculptures et des inscriptions de l'époque des Sassanides ; mais, dans un angle rentrant de la montagne, à une hauteur qui l'a mis à l'abri des injures du temps, se trouve un bas-relief entouré de longues inscriptions en caractères *cunéiformes* : c'en est le spécimen le plus étendu que l'on ait rencontré jusqu'ici. Le bas-relief représente Darius foulant à ses pieds le faux Smerdis et ayant devant lui enchaînés neuf rois vaincus. L'inscription est trilingue. Le texte perse occupe à lui seul plus de 400 lignes d'écriture.

L'Elvend. Ce fleuve, l'ancien Oronte, a donné son nom à d'autres inscriptions trouvées dans une gorge, non loin de Hamadan.

Vân. Inscriptions trouvées plus au nord, sur les rochers de Vâ, en Arménie.

Suse. Nombreuses ruines. Briques et cylindres chargés d'inscriptions sortant du sol à chaque coup de pioche.

Ninive, Babylone. Les nombreuses inscriptions qu'on a découvertes dans ces anciennes capitales du monde assyrien, sur toutes sortes d'objets et de monuments, se rattachent à la

troisième sorte d'écriture des inscriptions trilingues.

— IV. Dom Garcias de Sylva Figueroa, ambassadeur de Philippe III à Goa, visita la Perse en 1618. Il signala le premier les inscriptions *cunéiformes*. Il les considéra comme ayant été gravées lors de la construction des monuments et en distingua de différentes époques, selon qu'elles étaient plus ou moins profondément entaillées. Il les dit composées de petites figures *pyramidales*. Il fit dessiner une ligne de la grande inscription trilingue de l'escalier de Persépolis.

Pietro della Valle, gentilhomme romain, admirait aussi sur place, à la même époque environ, ces caractères d'une grandeur prodigieuse, qui ne lui semblaient pas liés ensemble pour former des mots et qui étaient séparés comme les caractères hébreux. Il copia cinq de ces caractères; ce sont, dans l'écriture aryenne, les lettres Ku, A, Y, KH, et la barre transversale λ , qui indique la séparation des mots. Il discuta les éléments de cette écriture. Il en détermina la direction, de gauche à droite, avec une heureuse justesse, en remarquant que les têtes des clous et les sommets des angles des crochets se trouvaient toujours (ou du moins généralement) à gauche, ce qui pourrait aussi bien donner lieu à la conclusion opposée, et — ce que nous avons vérifié sur les pierres mêmes et qui est beaucoup plus probant, — que la dernière ligne des textes accusait souvent un vide à droite et jamais à gauche. (Lettre datée de Schiraz, 21 octobre 1621.)

Ces premiers résultats ne furent repris que cinquante ans plus tard. Flower, agent de la compagnie des Indes, avait envoyé un spécimen de ces inscriptions, qui fut publié en 1667. Le célèbre voyageur Chardin, à son retour d'Orient en 1674, publiait, avec une relation de son voyage, un *ectype* des inscriptions *cunéiformes* qui forment l'encadrement des fenêtres du palais de Darius à Persépolis. Il faisait remarquer la grandeur extraordinaire de beaucoup de ces caractères, qui n'avaient pas moins de 3 pouces de haut, et qui lui paraissaient avoir été dorés intérieurement. Il distinguait radicalement deux sortes d'écritures et ramenait les éléments de l'une et de l'autre à deux types, l'équerre et la pyramide, donnant lieu par leur assemblage facultatif à des figures simples ou composées. Il prouvait, par l'observation des points séparatifs, que ces figures n'étaient pas des hiéroglyphes, ce que répète Leinhardt : *« Essant antiqua littera in ruinis Persopolitana, quæ non hieroglyphicæ esse, sed alphabetica aliqnod constituere videntur. »* Chardin en croyait d'ailleurs la direction possible de haut en bas, et ajoutait qu'il en fallait « ignorer à jamais le texte. »

Cette opinion devait rester longtemps encore en crédit. Il fut admis par les voyageurs de cette époque que les inscriptions dont il s'agit ne valaient pas la peine d'être dessinées, ni d'obliger un curieux à se détourner un quart d'heure de son chemin. Le docteur Hyde alla plus loin. Cet orientaliste anglais, dans son ouvrage latin intitulé : *Historia religionis veterum Persarum*, déclarait que si ces caractères exprimaient des mots, la même figure y représenterait plusieurs fois. Il y voyait soit le caprice des voyageurs, soit le jeu d'un sculpteur qui aurait imaginé d'essayer combien de différentes formes pourrait produire une seule figure élémentaire combinée avec elle-même. N'oublions pas que l'explication si commode du docteur anglais a été appliquée aux hiéroglyphes égyptiens par l'abbé Tandeau (1762).

Kempfer publia en 1712 vingt-quatre lignes du système compliqué, c'est-à-dire de la troisième sorte de l'écriture assyrienne. Il se demandait si c'était de l'hébreu ou du chinois. On dut de nouvelles copies à Corneille van Bruyn. Mais ce ne fut que vers 1765 que fut accordée aux inscriptions qui nous occupent l'attention qu'elles méritaient. A cette époque, le Danois Niebuhr reconnut définitivement le sens de l'écriture en observant la répétition d'une même série de lignes qui, dans bien des cas, se trouvait coupée à droite par la fin d'une ligne et terminée à gauche au commencement de la ligne suivante. L'étude des différentes combinaisons des caractères lui permit de reconnaître avec un égal bonheur la distinction des trois systèmes des inscriptions trilingues de Persépolis, groupés différemment suivant la disposition générale, mais toujours suivant une même loi. Si les trois textes se suivent de haut en bas, le plus simple est au sommet et le plus compliqué se trouve à l'autre extrémité; si les textes forment l'encadrement d'une fenêtre, le plus simple est au sommet, le plus compliqué à droite et à gauche; pour lire les inscriptions, il faut alors les redresser, comme on fait en lisant une médaille. Niebuhr remarqua en outre la différence de longueur des trois textes ainsi réunis : le système le plus simple fournit toujours un développement plus considérable que les deux autres. Si le nombre des lignes est le même, elles se trouvent deux fois plus longues; si la longueur est la même, le nombre varie. Mais les conjectures de ce savant furent moins heureuses quand il rapporta ces trois textes à la même langue, et qu'il les considéra comme résultant seulement de trois alphabets différents. Du moins cette hypothèse erronée eut-elle l'avantage

de le conduire à fixer son attention sur un seul des trois textes, sur le plus simple. Il en transcrivit à peu près exactement les caractères, au nombre de quarante-deux, sans parvenir à les rapporter à une langue connue.

Malgré les observations judicieuses de Niebuhr, les conjectures les plus bizarres continuaient à se faire jour. Wahl, en 1784, prétendait que les inscriptions *cunéiformes* devaient être lues suivant le système dit *ῥοστροειδὲς* par les Grecs, et qui se trouve en effet à l'origine de l'écriture grecque. D'autres les considérèrent de bas en haut. La Croze y vit des caractères chinois. Vallancey et W. Jones (1773-1807) firent remarquer leur analogie avec les caractères runiques, ressemblance fortuite sans doute et que l'on peut clairement expliquer par l'instrument ou la manière dont le bronze ou le marbre ont été attaqués par le graveur. On a signalé la même analogie avec les textes épigraphiques grecs d'Hévaon et d'Elée. On renouela l'hypothèse d'hiéroglyphes intermédiaires entre ceux des Égyptiens et ceux des Chinois. On voulut reconnaître une écriture syllabique analogue au dévanagari. On supposa encore des signes talismaniques ou sacerdotaux. Enfin, vers 1800, parut le singulier système de Lichtenstein, qui annonçait à quelques égards, disons-le en passant, celui qu'a émis dans ces dernières années M. le comte de Gobineau. D'après Lichtenstein, il n'y avait trace dans les inscriptions que d'un seul alphabet et d'un alphabet parfaitement connu; c'était de l'arabe écrit en caractères coufiques du VIII^e ou du VIII^e siècle. Une inscription publiée par le docteur Hager en 1801, d'après une brique de Babylone, et où ce docteur ne voyait, quant à lui, que le travail de vers rongeurs, était, suivant Lichtenstein, un texte du Coran; l'inscription du célèbre caillou de Michaux contenait du chaldéen. M. de Sacy rendit sérieusement compte de ce système.

Dans une voie plus féconde, Tyschen de Rostock (1798), reprenant la question au point où Niebuhr l'avait placée, s'attachait comme lui, dans son élucubration : *De cuneatis inscriptionibus Persopolitanis*, au premier texte des inscriptions trilingues, et remarquait que le nombre des signes compris entre deux traits séparatifs ne dépassait pas dix, ce qui permettait de donner à ces séries la valeur de mots et aux signes celle de lettres. Il rappelait que ce point séparatif existait dans le zend.

En 1803, M. de Sacy publiait l'analyse de l'*Essai* de Mûnter de Copenhague (version danoise, 1800; version allemande, 1802), qui regardait la première écriture comme alphabétique, la seconde comme syllabique, la troisième comme monogrammatique, ce qui n'était vrai qu'en partie, puisqu'on a reconnu que la seconde et la troisième sont à la fois syllabiques et monogrammatiques, quoique à des degrés différents. De son côté, de Sacy lisait les inscriptions phéniennes des rois sassanides, à peine tracées près des caractères *cunéiformes* manifestement plus anciens, ce qui reporte avec certitude ces derniers à l'époque des Achéménides.

Mûnter avait proposé une première tentative de lecture. Les résultats qu'il avait obtenus, et qui se trouvaient justes pour deux caractères, remontaient à 1798. Le 4 octobre 1802, Georges-Frédéric Grotefend fit à la Société académique de Göttingue, dans la séance même où Heyne rendait compte des premiers travaux exécutés sur les hiéroglyphes égyptiens, une communication sur les inscriptions trilingues, dans laquelle il déterminait dix nouveaux caractères, résultat d'une importance capitale. Nous verrons plus loin grâce à quelle hypothèse il y parvint.

Pendant sir Hartford, la compagnie des Indes, Bellino, Ouseley, Ker Porter, Rich, etc., publiaient à l'envi de nouveaux textes babyloniens et complétaient la série de ceux de Persépolis.

Saint-Martin lut à l'Académie des inscriptions, le 20 décembre 1822, un mémoire où il confirmait les conjectures de Grotefend, et établissait une assimilation plus grande de la langue du premier système d'écriture avec le zend. Mais Rask, à propos d'études sur le zend, écrivait deux lettres où il critiquait Grotefend avec beaucoup de mesure.

1836. A cette date célèbre dans l'histoire des progrès de cette lecture, Lassen à Bonn, en mai, Burnouf à Paris, en juin, publiaient des résultats qui ne laissent presque plus rien à faire à leurs successeurs. En même temps ils avaient déjà, sans le savoir, un concurrent dans sir H. Rawlinson, qui résidait alors en Perse. Dès 1835, sir Rawlinson s'était appliqué à l'étude des textes avec des moyens d'investigation très-restreints, même au point de vue philologique, et, sans connaître avec précision les résultats auxquels était parvenu Grotefend, il avait retrouvé tout l'alphabet. Il avait pu copier la belle page d'histoire que les Achéménides ont laissée sur les rochers de Bisitoun. En 1836 seulement, il connut les travaux de Grotefend et de Saint-Martin, qui restaient bien loin de ses propres découvertes. L'année suivante, il envoya ses premières communications à la Société asiatique de Londres et reçut en retour, à sa grande surprise, les mémoires de Lassen et de Burnouf sur le *yagna*; il y puisa d'utiles comparaisons. La connaissance du premier texte des inscriptions était dès lors complète. Pendant sir Rawlinson ne consentit à publier que dix ans plus tard (1846-1849) les inscriptions de Bisitoun.

Parmi les personnes dont les critiques judicieuses ont contribué à la restitution rapide de cette langue, il convient de citer MM. Obri, d'Amiens; Jacquet; Beer, Benfey, Spiegel, en Allemagne; Hincks, en Irlande; Oppert.

Le texte perse, une fois lu et traduit, devenait d'un secours précieux pour les deux textes qui paraissaient en reproduire le sens; il jouait à leur égard le rôle que le texte grec avait joué dans l'inscription de Rosette vis-à-vis des hiéroglyphes.

Avant les travaux de Westergaard (1844), on ne connaissait du second système d'inscriptions, désigné depuis sous le nom de médio-scythique, que les considérations de Niebuhr sur la forme et les combinaisons des caractères, composés, au nombre de cent, de onze éléments différents, parmi lesquels de petits crochets formaient quelquefois une seconde tête, même placée inversement au sens général de l'écriture. Tyschen, Mûnter, Grotefend avaient admis le caractère syllabique de cette écriture, composée de trop de lettres pour être une écriture alphabétique. On avait également remarqué un clou perpendiculaire placé devant les séries de signes qui correspondaient aux noms propres du texte perse. Voilà où s'arrêtait la science à cet égard, lorsque le Danois Westergaard, au retour d'un voyage en Orient, publia, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires du Nord*, la traduction des textes médiques qui accompagnaient les textes ariens, déjà traduits. Ce travail fut reçu avec défiance. On se demandait si ce texte médique était bien la traduction du texte arien; on critiquait les procédés de lecture; on s'étonnait des résultats obtenus.

Le docteur Hincks, de Dublin, en 1846, contrôla le premier les bases du déchiffrement de Westergaard; il publia, dans les *Transactions de l'Académie d'Irlande*, un mémoire qui justifiait les lectures du savant danois, tout en leur donnant une précision nouvelle.

M. de Sauley, en France, s'appliqua à contrôler, non-seulement les valeurs alphabétiques, mais encore les formes grammaticales auxquelles avait été conduit Westergaard; il ne s'éloigna guère des résultats généraux auxquels ce dernier était parvenu.

M. Norris a confirmé ces résultats par le déchiffrement de la deuxième espèce des inscriptions de Bisitoun, publiée par lui, avec l'autorisation de sir Rawlinson, en 1853. Les travaux ultérieurs de M. Holtzman dans les *Mémoires de la Société orientale d'Allemagne*, et de M. Hang dans les *Annales de Göttingue*, ne les ont pas ébranlés, et M. Oppert les a fortifiés de justifications nouvelles.

Dès 1846, l'examen fait par M. de Sauley de la traduction de Westergaard avait établi avec assez de certitude le caractère syllabique des textes de la seconde espèce et leur rapport de signification avec ceux de la première. Cette analogie devait se retrouver dans ceux de la troisième. Le caractère syllabique devait s'y retrouver également, ainsi que l'usage des monogrammes ou idiogrammes, qui apparaissait déjà, quoique pour peu de mots, dans l'écriture médio-scythique. La ressemblance et souvent l'identité des signes graphiques des deux espèces avait été remarquée depuis longtemps. Mais les combinaisons devenaient beaucoup plus nombreuses et donnaient lieu à plus de complications dans les textes de la troisième sorte. Les différences graphiques, au premier abord considérables, n'avaient fait hésiter que peu de temps les archéologues sur l'identité du système de ces textes et des textes unilingues de Ninive et de Babylone. Tyschen et Mûnter avaient soupçonné dans les uns et dans les autres la présence d'idiogrammes, conjecture sur laquelle Grotefend ne s'était pas assez arrêté. On ne savait rien de plus sur les écritures assyriennes, au moment où M. Botta entreprit les fouilles de Ninive. Le consul français, assisté de M. Flandin, à Khorsabad, et M. Layard, au nom de l'Angleterre, dans un monticule qui porte le nom de Nimroud (1845), mirent au jour un beaucoup plus grand nombre d'inscriptions que n'en avait fourni la Perse entière. Pendant dix ans (1845-1855), la Mésopotamie fut explorée en tous sens. MM. Place, Fresnel; Oppert, Taylor, Leftus, Rawlinson produisirent une quantité incalculable de richesses épigraphiques; mais, dans l'étude de l'ensemble de documents ainsi amassés, on dut procéder en commençant par les textes assyriens des inscriptions trilingues.

Dès 1845, parut l'*Essai de déchiffrement de l'écriture assyrienne, pour servir à l'explication du monument de Khorsabad*, de M. Lœwenstern (Paris). Ce savant soupçonnait le caractère sémitique de la langue assyrienne, mais il ne parvenait encore à aucun résultat positif.

Le mémoire dont sir Rawlinson accompagna, l'année suivante, la publication du texte perse de l'inscription de Bisitoun ne préjugait rien sur le contenu des inscriptions de la troisième sorte, ni sur la valeur des signes.

En 1847, nouveau mémoire de Lœwenstern, où il s'attache avec raison à la transcription des noms propres perses, et détermine ainsi l'articulation de certaines consonnes qui devaient être transcrites dans le texte assyrien. Mais il reconnut bientôt que le même nom est transcrit par plusieurs groupes, et il arriva ainsi à supposer l'*homophonie* de plusieurs signes, s'appuyant d'ailleurs sur la réalité de l'homophonie dans les hiéroglyphes égyptiens.

Puis viennent les essais de M. de Longpérier dans la *Revue archéologique*. Ce savant déter-

mine de nouvelles articulations et traduit avec exactitude une ligne entière.

M. Botta, par des tableaux comparatifs dressés avec soin, démontre l'identité des écritures de Ván, de Khorsabad et de Persépolis, et de plus l'identité des flexions grammaticales (1848). Il détermine la valeur de certaines flexions et justifie l'hypothèse du sémitisme de l'assyrien.

Le 14 septembre 1849 parut le mémoire où M. de Sauley donne une traduction du texte assyrien de l'inscription de l'Elvend. Cette traduction est restée acquise et a fourni des éléments considérables aux nouvelles recherches. Cependant les valeurs que l'auteur donne aux signes sont alphabétiques, et, faute de se rattacher à l'hypothèse déjà ancienne du syllabisme de l'assyrien, il marche d'hésitation en hésitation et ne trouve que des déterminations approximatives. Le caractère sémitique de la langue, qui paraissait devoir être également celui de l'écriture, entretenait la science dans cette erreur.

La même année (27 novembre) parut un nouveau mémoire, où M. de Sauley, étudiant les inscriptions achéménides, se rapproche du syllabisme. On était parvenu à connaître au moins la partie consonnante de cent vingt articulations, ce qui attribuait à l'homophonie une place vraiment désespérante.

Ces résultats, dus à M. de Sauley, qui avait alors peu de textes sous les yeux, ont largement profité aux savants étrangers, à sir Rawlinson et à M. Luzatto notamment, tandis que sir Rawlinson dérobait encore à tous les regards les précieux textes assyriens de l'inscription de Bisitoun.

Le docteur Hincks réalisait à la même époque un grand progrès, en étudiant la composition des noms propres et en commençant à substituer le syllabisme à l'homophonie.

Le sémitisme de l'assyrien était déjà chose prouvée. M. Stern de Göttingue essayait de le démontrer. Eugène Burnouf indiquait cette voie aux recherches ultérieures. Cependant M. Luzatto (Padoue, 1850) voulut en établir le sanscritisme. Suivant lui, l'écriture assyrienne n'était ni figurative, ni symbolique, ni anagrammatique, ni syllabique; elle était phonétique. Il revenait à l'homophonie. Cet essai n'eut pas de suites sérieuses.

Dans la même année, le colonel Rawlinson publiait quelque chose touchant les inscriptions assyriennes, mais ce n'était qu'une dissertation et la traduction du texte qui recouvrait le monument connu sous le nom d'obélisque de Nimroud. Ce travail pouvait servir à témoigner des progrès du savant colonel, mais n'apportait à la science aucun utile renseignement.

M. de Sauley abordait alors les inscriptions unilingues et ouvrait ainsi tout un nouveau champ de découvertes. Sir Rawlinson présentait aussitôt après lui une traduction peu différente de la longue légende de Khorsabad. Enfin le savant colonel publia, en 1851, le texte assyrien de Bisitoun, accompagné d'une transcription et d'une traduction interlinéaire. Il déterminait la valeur de deux cent quarante-six caractères; mais il montrait en même temps qu'il avait peu profité des travaux de ses devanciers, et attribuait aux caractères tantôt une valeur syllabique, tantôt une valeur littérale. Toutefois il découvrait un fait nouveau, celui de la polyphonie, en constatant que certains signes étaient susceptibles de plusieurs valeurs et de plusieurs sons. Le premier également, il reconnaissait la valeur idéographique de plusieurs signes et la présence d'idiogrammes complexes, c'est-à-dire de séries de signes idéographiques destinés à composer un seul mot. Ces découvertes, dont on devait apprendre plus tard tout le prix, frappèrent un moment de discrédit, par le vague et l'incertitude qu'elles y introduisaient, les travaux des assyriologues.

1852. Mémoire du docteur Hincks, où le syllabisme est définitivement prouvé. Critique de la polyphonie par M. de Sauley, qui résiste encore au syllabisme, tout en articulant les consonnes avec les voyelles inhérentes. — 1854. Traduction de l'inscription assyrienne de Bisitoun par le même, dans le même système.

Nous arrivons à la fameuse épreuve de 1857, destinée à trancher les doutes que laissent subsister les singuliers phénomènes de la polyphonie et des expressions idéographiques. M. Joachim Méhéris, dans son excellent travail sur les *Écritures cunéiformes* (Paris, 1860), auquel nous devons une grande partie des renseignements contenus dans cet exposé, s'exprime ainsi sur cette épreuve : « La Société royale asiatique de Londres, dans le mois de mars 1857, provoqua une expérience dont le résultat ne pouvait manquer de frapper les esprits : elle proposa à plusieurs savants le texte d'une longue inscription assyrienne, contenant plus de 800 lignes, et elle leur demanda d'en entreprendre isolément, séparément, la traduction, et d'envoyer le résultat de leurs travaux sous pli cacheté au centre de la Société, où ces paquets seraient ouverts le même jour devant une commission qui, sans se prononcer sur le mérite intrinsèque de chaque traduction, constaterait les points de ressemblance ou de dissemblance que les interprétations pourraient offrir. MM. Rawlinson, Hincks, Fox Talbot et Oppert acceptèrent le concours, et, malgré le peu de temps qui leur fut accordé, ils envoyèrent leurs travaux au moment convenu. Le 25 mai, les paquets furent ouverts; les points de res-

semblance furent notés avec soin, ainsi que les points de dissemblance. On constata les lacunes, et la commission put se convaincre que l'épreuve avait été pleinement satisfaisante; enfin, pour que tout le monde fût à même de savoir à quoi s'en tenir sur le résultat de l'épreuve, la Société asiatique fit imprimer sur quatre colonnes les quatre traductions. Le titre exact de cette curieuse publication est le suivant: *Inscription of Tiglath Pileser I., King of Assyria* (B. C. 1150), as translated by sir H. Rawlinson, Fox Talbot, esq.; doctor Hincks and doctor Oppert. — Published by the Royal Asiatic Society (London, 1857).

A partir de ce moment, la certitude du système de lecture était démontrée. M. Oppert a pris parmi les assyriologues une place importante en résumant tous les travaux de ses devanciers, en publiant un nombre considérable de textes avec leur interprétation, en donnant enfin un premier essai de grammaire assyrienne. Les beaux volumes, édités à l'imprimerie impériale, de son *Expédition en Mésopotamie*, resteront comme un des monuments les plus complets de ces études. Enfin, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a récompensé en lui les efforts de tant d'explorations, et apporté sa haute confirmation aux résultats de la science nouvelle, en lui accordant, par son vote du 3 juillet 1853, confirmé par celui des cinq sections de l'Institut réunies, le prix de 20,000 fr. fondé par l'empereur.

Mais M. Oppert, ne pouvant soupçonner qu'après tant de déchiffrements conformes au même système il se trouverait encore des personnes qui récuseraient les bases mêmes du déchiffrement, s'était moins préoccupé de développer la méthode que d'en étendre les résultats. Dans des ouvrages écrits avec une grande clarté d'exposition, l'*Exposé général* que nous avons déjà cité et l'importante brochure in-4° intitulée: *Les noms propres assyriens* (Paris, Duprat, 1861), M. Ménant s'est attaché à poser nettement les difficultés fondamentales et à établir la rigueur générale des solutions. Parmi les critiques obstinés qui ont continué de battre en brèche la méthode de déchiffrement, citons pour mémoire M. Schöbel, dont les attaques, qu'aucune étude sérieuse n'est venue justifier, méritent d'être jugées sévèrement. M. le comte de Gobineau a exprimé ses premiers doutes dans ses *Lectures des textes cunéiformes* (Paris, 1858) et a dès lors proposé un système de lecture très-différent de celui des assyriologues, et qu'il s'est efforcé de confirmer depuis par d'autres ouvrages. Quelque étrange que nous paraisse cette prétention de détruire par quelques traits de plume, l'exprimant que des doutes généraux, l'édifice élevé si péniblement par plusieurs savants consciencieux, nous avons suivi attentivement toutes les objections de M. de Gobineau, et apporté la plus grande attention à son propre système. Nous devons déclarer d'abord que l'auteur parle, avec un vrai sens philosophique et en homme qui connaît à fond l'Orient, des langues de la Perse telles qu'elles sont aujourd'hui et telles qu'elles ont, suivant lui, dû être en tout temps. Le caractère de ces langues serait, avant tout, une extrême fluidité, qui les rend comme insaisissables par l'écriture. Si telles étaient ces langues dans l'antiquité, il deviendrait impossible de trouver dans les écritures destinées à les exprimer la précision de nos écritures européennes, ce que l'on a pourtant essayé. L'auteur écarte donc, sans plus ample discussion, toutes les précédentes hypothèses, comme reposant sur une fausse conception du langage et de l'écriture des Orientaux. Quant à lui, il ne voit dans toutes les écritures cunéiformes que le résultat de deux langues, l'ancien arabe et l'ancien perse, autant dire le persan et l'arabe actuels, écrites à peu près avec le même alphabet. Il donne cet alphabet et engage à s'en servir qui voudra. Quoi de plus facile? La facilité est vraiment excessive, et grâce aux valeurs complexes que l'auteur donne à chaque signe, grâce à l'abus illimité qu'il fait de la polyphonie et de l'homophonie tout à la fois, nous ne doutons pas qu'il ne puisse, sans s'écarter des bases qu'il établit, retrouver dans les inscriptions cunéiformes aussi bien des textes bretons, allemands ou russes, que des textes persans et arabes. Avec un tel système, tout est dans tout. Quant à l'induction par laquelle M. de Gobineau prête aux anciennes langues de la Perse (et remarquons en passant que l'arabe s'écrit avec précision) les caractères vagues de celles de nos jours, nous en récusons absolument la légitimité. Entre la langue d'une époque de haute civilisation et celle qui suit, chez le même peuple, vingt siècles de décadence, l'analogie est nulle. La critique de M. de Gobineau tombe devant la précision, la clarté, la hardiesse magistrale des grandes inscriptions historiques de Persépolis et de Ninive. C'est dans ces pages pleines d'enseignement qu'il nous faut rechercher le passé de l'Asie, et non dans les exemplaires effacés du génie des habitants actuels de la Perse.

Ajoutons aux noms des critiques un nom illustre, celui de M. Renan, dont les doutes, exprimés avec plus de réserve et de réflexion (*Journal des savants*, avril 1859) ont couvert de leur autorité des systèmes aussi peu viables que ceux de Lichtenstein et de M. Luzatto. Les doutes de M. Renan résument toutes les difficultés tenant aux phénomènes

de l'idéographie et de la polyphonie, toutes les objections que M. Ménant a combattues.

— V. Dans l'exposé qui précède, nous avons considéré sommairement les travaux de découverte, de déchiffrement et de critique auxquels ont donné lieu les écritures cunéiformes. Nous voulons indiquer maintenant avec précision la suite des progrès accomplis par la science, et le point où elle est arrivée sur chacune des trois sortes d'écriture dont la première a reçu la dénomination spéciale d'*écriture aryenne*, et les deux autres celle d'*écritures anaryennes*.

— *Ecriture aryenne*. Nous avons vu Niebuhr reconnaître 42 caractères résultant de deux éléments primitifs simples, lesquels se présentent soit isolés, soit combinés au nombre de cinq au plus, sans liaison ni contact, si ce n'est dans un seul cas où deux d'entre eux se croisent. Tyschen reconnaît le caractère du clou séparatif, ce qui établit un premier rapport avec le zend.

Münter suit la méthode grammaticale, en cherchant à distinguer les voyelles des consonnes; il compare les caractères avec ceux des langues connues, le zend, le pehlvi surtout, l'arménien, le géorgien; il détermine trois voyelles dont le retour frappe, comme dans le zend, et fonde cette détermination sur l'analogie de certains groupes offrant, avant les points séparatifs, des inflexions grammaticales différentes; il étudie ces inflexions en les rapportant aux analogues du pehlvi ou du zend. Telle fut sa méthode d'investigation, méthode qu'il est bon de rappeler. Il est arrivé ainsi à formuler la détermination de douze caractères, sur lesquels il compte six voyelles. Il s'est trompé sur les consonnes, sauf le B. Sur les voyelles, il a rencontré heureusement pour l'A, sauf peut-être la quantité; il a confondu l'O et l'I; les trois autres signes indiqués n'étaient pas des voyelles.

Ces résultats, déjà remarquables, s'effacent devant le bonheur inouï de l'hypothèse de Grotefend. Ce savant remarqua que le signe royal, la figure d'Ormuzd, longtemps prise pour le ferouer du roi, et soupçonna le retour de cette expression de roi des rois, qualification iranienne transmise d'âge en âge. Les quatre caractères qui terminaient le second terme représentaient donc la désinence du génitif pluriel; il lut, par analogie avec les langues qu'il supposait connues, cette désinence ANAM, et cette lecture est demeurée acquise. Mais il fit bien plus. Dans une liste de noms royaux, dont la formule pouvait être facilement supposée, il distingua un même groupe écrit d'une part à la place du nom du père, et plus bas à la place du nom du fils; le nom du père du personnage désigné par ce groupe n'était pas suivi du signe royal: ce personnage était donc un fondateur de dynastie, Cyrus ou Darius. Mais Cyrus eut pour père et pour fils un personnage du même nom, ce qui ne coïncidait pas avec l'inscription; il fallait donc s'arrêter à Darius. L'hypothèse fut justifiée. La transcription des noms de Xerxès, de Darius, d'Hystaspe, une fois connue, bien qu'incomplètement, fournissait une base sérieuse aux déchiffrements ultérieurs.

Le nom d'Ormuzd, AURMAZDA, fut d'abord lu EUROGHDE, *Oromasdis Cultor*, d'après le mot zend donné par Anquetil, *Ehore*, que Burnouf remplaça par *Ahura-Mazda*. On sut plus tard que la voyelle A était inhérente à chaque caractère de l'écriture aryenne.

Les lettres N, M, lues par nécessité philologique dans la désinence ANAM, aidèrent à reconstruire la version complète de ce nom, et à lire celui des Achéménides.

Lassen, entre autres lettres, déterminait le V et le Z, à l'aide également des inflexions grammaticales.

Burnouf, dans son mémoire sur les inscriptions de Hamadan, écrivait: « Il ne peut exister qu'un moyen scientifique pour la détermination d'un signe inconnu; il faut réunir tous les mots où il se trouve, les comparer entre eux, et essayer d'appliquer au signe inconnu les valeurs de l'alphabet pour lesquelles on ne possède pas encore de caractère propre et rigoureusement déterminé. » Cette méthode suppose un commencement de déchiffrement à base certaine.

A ce travail purement philologique et de patience s'ajouta l'observation de la forme générale des mots racines.

Les noms propres de la série des satrapies fournirent de nouveaux éléments.

La comparaison des deux premiers paragraphes de l'inscription de Bisitoun avec les tables de l'Elvend fit connaître en tout à sir Rawlinson dix-huit caractères.

De plus, l'application à de nouveaux textes, à celui de Bisitoun par exemple, d'un système établi sur un petit nombre d'inscriptions servit de contre-épreuve rigoureuse à ce système.

Les noms historiques d'*Histaspa*, *Arsama*, *Ariaramna*, *Tchispis*, *Hakhamanis*, *Kambouzis*, *Kourous*, *Persa*, *Mada*, *Arabaya*, *Bactris*, et tant d'autres retrouvés à chaque ligne, démontrèrent la sincérité des déchiffrements.

Il existe une inscription quadrilingue, comprenant un texte hiéroglyphique, sur un vase dont les légendes ont été depuis longtemps publiées par le comte de Caylus. On lit le nom de Xerxès dans les textes cunéiformes, et c'est également le nom que Champollion le jeune a lu dans la version hiéroglyphique.

L'inscription de Bisitoun raconte le règne du père de Xerxès, que nous connaissions par Hérodote; il est partout question du culte d'Ormuzd ou de celui de Mithra; les coïncidences se montrent de toutes parts. Si l'on ajoute à ces considérations celle de la simplicité du système de lecture, purement littéral, et l'analogie de la langue ainsi découverte avec des langues connues par d'autres textes, comment s'étonner que M. Bopp ait pu, dans sa *Grammaire*, classer l'ancien perse parmi les langues les plus régulièrement connues, et comment s'expliquer l'étrange négation que M. de Gobineau a opposée au déchiffrement de la première série d'inscriptions aussi bien que de celles qui la suivent?

Les études d'Eugène Burnouf sur les livres zends aidèrent à compléter le déchiffrement. On a reconnu dans la langue des inscriptions le véritable perse du temps de Darius, dialecte dérivé du zend des livres de Zoroastre. Cependant des inscriptions plus récentes montrent les formes grammaticales s'effaçant de plus en plus. La décadence se manifeste au temps du second Darius. La langue du vi^e siècle paraît avoir été définitivement remplacée, dans l'usage populaire, par le pehlvi, aussitôt après la conquête d'Alexandre.

— *Écritures anaryennes*. — *Médo-scythique*. La lecture des textes médo-scythiques est due entièrement à Westergaard, contrôlé par le docteur Hincks et par M. de Sauley. Le texte aryen lui a servi de point de départ. L'hypothèse du syllabisme, empruntée à Münter, lui a suffi pour reconstruire, à l'aide des noms propres, tout un alphabet et toute une langue. Et quelle langue! Les mots semblaient ne se rattacher, dit M. Ménant, à aucun idiomme connu, et si le sens général des documents pouvait être compris dans son ensemble, rien ne garantissait l'authenticité d'un idiomme qu'on cherchait à reconstruire en empruntant des formes grammaticales à toutes les langues. Il représentait d'abord une structure générale du discours indo-européen; mais les substantifs avaient une déclinaison analogue à celle des substantifs turcs; on trouvait un pronom sémitique, des adverbes sanscrits, une conjugaison tartare et celte, un vocabulaire enfin bigarré de toutes ces langues, auxquelles on empruntait ainsi des fragments plus ou moins considérables, pour en reconstruire quelque chose qui restait sans nom. Cependant les déchiffrements postérieurs paraissent avoir justifié ce système.

Le plus grand progrès qui résulte du travail de Hincks sur celui de Westergaard est d'avoir démontré que toutes les voyelles sont exprimées au moins une fois dans l'alphabet médo-scythique. Le syllabisme de Westergaard était encore hésitant, et ce savant a pensé qu'un A bref y était quelquefois inhérent à chaque consonne, comme dans le premier système et dans les alphabets des langues indo-germaniques. Il est demeuré constant qu'un signe est attribué à chaque articulation quiescente, et qu'un autre signe bien distinct représente une articulation avec une voyelle inhérente. Le déchiffrement est aujourd'hui complet: tous les signes ont reçu une valeur syllabique qui permet de tout lire et de tout comprendre. Il ne reste plus d'incertitude que sur de rares caractères qui ne se trouvent pas dans les noms propres et qui sont à peine répétés. Le petit nombre d'expressions idéographiques qu'on a constatées signifient *roi*, *mois*, *homme*, *Dieu*, *eau*, *animal*, ou même, plus particulièrement et par suite d'une combinaison, *cheval* ou *chameau*.

D'après M. de Sauley, l'idiotisme médique avait une analogie assez étroite avec l'idiotisme des Perses. Strabon a pu dire que les Perses et les Médos parlaient la même langue. Cet idiomme a laissé des traces évidentes dans plusieurs dialectes, tels que le zend, le persan moderne, le mongol, l'arménien, le géorgien, la langue des tsiganes, et surtout le turc.

Assyrien. Il est remarquable qu'avec tant d'éléments réunis lors de la publication des premiers essais de M. Lowenstern, avec l'identité déjà reconnue de beaucoup de signes de la troisième sorte avec ceux de la seconde, on ait hésité encore si longtemps dans la détermination des lois de l'écriture assyrienne. M. Lowenstern procéda par de fausses assimilations avec les hiéroglyphes égyptiens. Le dépouillement des noms propres le servit mieux; mais il ne reconnut que la partie consonnante des syllabes, et MM. de Longpérier et de Sauley, en suivant ce système, achetèrent leurs lectures au prix d'efforts inouïs que l'hypothèse du syllabisme leur eût sans doute épargnés. La lecture présente de telles difficultés, qu'on dut se résigner à traduire sans lire. M. Botta était parvenu à reconnaître l'identité de l'assyrien de Khorsabad, de Persépolis et de Babylone, et la différence de celui de Van, avant de pouvoir articuler les désinences sur lesquelles il raisonnait. Le grand progrès dans cette étude devait être d'arriver à lire sans traduire. Nous avons vu comment M. Hincks établit en loi le syllabisme, et fit par là disparaître la confusion des homophones; comment M. Rawlinson découvrit la valeur des expressions idéographiques et la polyphonie. Sur cette double base s'est élevée la méthode du déchiffrement de l'écriture assyrienne. Donnons ici l'analyse rigoureuse de cette méthode.

C'est sur la transcription des noms propres

perses dans l'assyrien que roule toute la discussion. L'alphabet fixé par la sert ensuite pour lire les autres mots et recomposer la langue.

Cette transcription est toujours exacte, mais souvent surabondante. *Daryvus*, par exemple, est transcrit *Dariyavuuus*, ou même *Daariyavuuus*, ainsi décomposé: DAA-RI-YAA-VU US. En effet, les Assyriens expriment souvent, à côté des articulations syllabiques propres à leur langue, la voyelle que le caractère comportait déjà. Mais le système phonétique assyrien comporte encore un autre ordre de caractères, pour exprimer des syllabes composées résultant de la contraction phonétique de deux syllabes simples, dont la première se termine par la voyelle qui commence celle qui la suit: c'est ainsi que *vu us* donne la syllabe complexe *vus*, exprimée par un signe spécial. Aussi trouve-t-on également la version *Dariyavuuus*, qui donne simplement l'articulation assyrienne. Il existe donc plusieurs manières d'écrire phonétiquement le même mot, sans qu'il y ait pour cela fait d'homophonie. Cette diversité d'écriture offre au contraire la démonstration certaine de la polyphonie. En effet, dans le nom de l'Égypte, *Mistr*, la syllabe *str* est représentée par le même signe qui correspond à *vus* dans l'exemple précédent, et cependant la lecture *str*, comme la lecture *vus*, est certaine, parce que *Mi-str*, par deux caractères syllabiques, permute dans les inscriptions avec *Mi-si tr* par trois caractères, dont la lecture ne varie pas. La forme du texte aryen sert également de vérification. Ajoutons que le fait de la polyphonie n'est qu'exceptionnel, et que presque tous les mots où il se présente offrent des transcriptions qui en sont exemptes. Dans ces limites, on ne voit plus sur quoi porterait l'incertitude. Les noms des inscriptions antiques que nous sont connus par les textes hébreux ou grecs sont aisément vérifiés par leur forme même: ainsi *Hazakiahu*, *Adminkuti*, *Askatuna*, *Dimaska*, *Ursalimmi*, dont il n'est pas même nécessaire d'indiquer les correspondants bibliques. Les difficultés provenant de la polyphonie ne sont donc qu'une affaire de patience et de temps.

Considérons maintenant les expressions idéographiques. On trouve des groupes où le nom de Nabuchodonosor s'écrivait *Anpasadus*, celui de Babylone *Sintirki*, etc., à donner aux caractères leur valeur phonétique, et cependant la lecture véritable *Nabucuduriusur*, *Babilu*, aussi bien que le sens, était rigoureusement donnée par les transcriptions que présentent, comme on sait, avec tant d'abondance toutes les inscriptions orientales. Il ne fallait donc pas lire ces groupes phonétiquement. La recherche de la véritable lecture, la distinction des valeurs phonétiques et des valeurs idéographiques (chaque idéogramme pouvant avoir une valeur phonétique indépendante) n'était donc encore ici qu'une affaire de temps et de patience. Cependant il faut remarquer que nous ne sommes pas en présence d'une expression idéographique simple, mais d'un groupe d'expressions idéographiques, susceptibles de se combiner dans diverses proportions avec les signes phonétiques, et dont le jeu, qui fut longtemps une source de graves embarras, mérite d'être examiné de près.

Tout idéogramme paraît dériver d'un hiéroglyphe et peut s'introduire dans l'écriture avec la double valeur de sa signification hiéroglyphique, — qui donne lieu à une ou à plusieurs articulations différentes, suivant la langue où il est accepté, — et de son articulation fixe, qui dérive de son origine. Il ne peut pas avoir d'autre valeur. Mais il peut, dans les mots composés, accompagner également des expressions idéographiques ou phonétiques. L'idéogramme divin, par exemple, a pour valeur phonétique originelle ou absolue AN; pris idéographiquement, il se lit en assyrien ILU, et peut recevoir comme tel un complément phonétique. Mais s'il reçoit un complément idéographique, par exemple AK, qui renferme l'idée d'action, ou PA, qui correspond à celle de l'action royale, il forme ainsi un idéogramme complexe dans l'articulation duquel il ne se lira plus ILU, mais NABOU (le *Nébo* de la Bible), et ceci dans l'un et l'autre cas, plusieurs idéogrammes pouvant présenter une idée analogue et conduire à la même articulation. Autres exemples d'idéogrammes complexes formés de AN: AN-UT, *le Soleil*; AN-IS, *la Lune*; AN-BAR, *Hercule*; AN-NA, *Oannes*; AN-IM, *Ao*, que les transcriptions nous apprennent à lire en assyrien *Samas*, *Sin*, *Ninip*, *Anu*, *Hu*. On comprend jusqu'où pouvait conduire ce système; les idéogrammes complexes donnant lieu en principe à des articulations très-nombreuses, leur introduction dans les mots composés semble devoir faire naître une bigarrure infinie de prononciations; mais l'usage corrigeait cela; en fait, les articulations, à part quelques variantes, sont fixes et ne produisent que de rares hésitations. Ainsi l'idéogramme dont la valeur phonétique absolue est UT, accompagné des compléments phonétiques *si*, *du*, *um*, *mi*, se traduit tantôt par SA (*samst*, *sadu*), tantôt par YU (*yuum*, *yumi*), dans les diverses acceptions de *soleil*, *soleil levant*, *jours*, *les jours*, où l'on reconnaît également le sens primitif de l'hiéroglyphe.

Un exemple complexe achèvera de nous rendre compte du mécanisme des deux sortes

d'expressions, celui que nous avons cité plus haut, le nom de Nabuchodonosor, que l'on n'a trouvé d'abord que sous sa forme idéographique ANPASADUSIS ou ANAKSADUSIS. Plusieurs autres noms étaient dans le même cas, ce qui faisait écrire à M. Oppert, dans le tome second de son *Expédition scientifique en Mésopotamie* : « Il faut avouer franchement que l'on n'a lu, jusqu'à présent, les noms de Sardanapale, Tiglath-Pileser, Phul, Salmanassar, Sennachérib, Assarhaddon, Saosdouchin, Kinniladan, Nergilissor, Belochus et d'autres, que parce qu'on avait des raisons de croire qu'ils se retrouvaient dans un groupe donné. Mais partout où nous n'avons pas d'indice en dehors des inscriptions *cunéiformes*, et lorsque les tablettes de Ninive nous font défaut, il ne reste plus qu'à confesser notre incertitude. » Les tablettes dont parle ici M. Oppert sont des sortes d'alphabets assyriens qu'on a eu le bonheur de découvrir et qui n'ont pas peu aidé au progrès de l'assyriologie; mais les transcriptions et la patience et longueur de temps y eussent sans doute suppléé. Parmi les transcriptions, celle d'ANAKSADUSIS, par la forme surabondante *Nabuhukudurriusur*, ne laisse aucun doute sur l'articulation véritable. Mais on rencontre des combinaisons de l'une et l'autre forme, et il est facile d'ailleurs de calculer le nombre des combinaisons possibles. Le sens du mot est : *Dieu protège ma race*; il y a là trois éléments qui peuvent donner lieu aux six combinaisons suivantes : ANAK, SADU, USUR, ANAK, CUDURRI, SIS, ANAK, CUDURRI, USUR, NABU, SADU, SIS, NABU, SADU, USUR, NABU, CUDURRI, SIS.

La méthode de déchiffrement exige, on le voit tout d'abord, que chacun des éléments soit traité séparément. Quel qu'en soit le nombre, quelle que soit par conséquent la variété des combinaisons possibles, la difficulté n'en devient pas beaucoup plus considérable.

Au surplus, les difficultés que le système idéographique apporte dans la lecture des textes embrassent non-seulement les noms propres, mais encore tout le système graphique des Assyriens. Nous avons vu déjà l'exemple d'un substantif représenté par un idéogramme et formant ses inflexions à l'aide de signes phonétiques. Il en est de même de toutes les autres parties du discours. Il en est de même des inflexions verbales et de tous les dérivés des racines sémitiques que l'alphabet particulier à ces langues permet d'écrire par trois lettres, et que l'écriture anaryenne exprime par des signes syllabiques ou par des monogrammes; les caractéristiques, les affixes, les formatives viennent s'ajouter phonétiquement aux deux combinaisons propres à rendre la même idée, de manière à défigurer, dans certaines circonstances, le caractère sémitique d'un mot assyrien, au point de rendre méconnaissable l'idiome auquel il appartient.

Il est évident que les inflexions grammaticales, qui produisent la conversion des voyelles ou le redoublement des consonnes, amènent dans les groupes phonétiques des variétés d'orthographe que les idéogrammes ne subissent pas; et dès lors, il est plus ou moins facile de reconnaître la nature de ces groupes, suivant leur fréquence ou la position qu'ils occupent dans la phrase.

C'est là, en dehors des ressources offertes par la transcription ou l'analogue, un des moyens de distinguer une expression idéographique d'une expression phonétique. Il en existe de plus absolus.

En général, les expressions idéographiques, lors même qu'elles s'unissent, ne se contractent pas graphiquement, comme il arrive pour les expressions phonétiques.

« Les caractères syllabiques, dit M. Méanant, sont soumis aux règles phonétiques qui pèsent sur tous les idiomes du monde. Il y a des articulations qui s'attirent, d'autres qui se repoussent, et, sous cette influence, les signes se combinent pour répondre aux exigences de la bouche et de l'oreille. Les caractères idéographiques, au contraire, s'adressent à un autre organe qui ne subit pas les mêmes influences : l'œil se promène successivement sur ces symboles, qui se juxtaposent et ne se combinent jamais. Il est assez facile de reconnaître les signes idéographiques isolés; avec un peu d'habitude des textes, on les détache assez promptement des groupes qui les entourent. D'un autre côté, certains signes, certains groupes ont une valeur idéographique constante, et ne sont jamais employés phonétiquement. »

L'orthographe assyrienne vient nous aider à reconnaître les groupes idéographiques qui échappent à son influence. Ainsi M. Oppert a remarqué que les Assyriens évitent l'hiatus; quand la transcription amène phonétiquement la rencontre de deux syllabes qui formeraient hiatus, ils interposent un signe qui emporte avec lui une aspiration légère, de manière à en rompre l'effet. Rien de tel ne se rencontre dans les expressions idéographiques.

On peut encore être guidé par une règle non moins constante : les Assyriens ne partageaient jamais les mots de manière à exprimer les syllabes médiales par des caractères avec des voyelles initiales. Ainsi, pour écrire le pronom de la première personne, qui se dit *Anaku*, ils se servaient des signes

représentant les syllabes A-NA-KU, et non pas AN-A-KU. Cette dernière forme serait un barbarisme ou un jeu de mots que les Assyriens n'auraient pu ni prononcer ni comprendre. Toutes les fois donc qu'on rencontre deux ou plusieurs lignes se succédant avec des voyelles initiales, on est sûr d'être en présence d'un groupe idéographique.

Nous avons essayé de faire toucher du doigt au lecteur ces difficultés qui ont paru assez graves pour remplir d'hésitation, en 1863, le vote de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en faveur de M. Oppert. Terminons cette analyse en citant quelques lignes du compte rendu des discussions du moment donné par M. J. Larocque dans la *Revue de l'instruction publique* (16 juillet 1863); compte rendu qui a eu l'honneur d'être signalé avec éloge à l'attention de l'Académie par son secrétaire perpétuel :

« Rien de plus naturel, en principe, dit M. Larocque, que l'existence des idéogrammes. On conçoit même que ce système d'écriture ait précédé l'autre dans l'histoire des hommes; car l'écriture, comme nous l'entendons, est une invention très-complexe, une série de signes donnant la monnaie, pour ainsi dire, de signes antérieurs qui sont dans le langage; l'écriture idéographique, au contraire, procède immédiatement de l'esprit humain, comme le langage lui-même.

« Rien de plus facile à distinguer, en général, dans la pratique, que les signes idéographiques et phonétiques employés séparément. En effet, après avoir réuni un certain nombre de mots d'une langue, on arrive aisément à reconnaître, les analogies auxquelles obéit la construction des mots dans cette langue. Il s'ensuit qu'un signe donné ne saurait y être pris arbitrairement avec sa valeur idéographique ou phonétique. Car il arrive que les idéogrammes, pris par erreur comme de simples syllabes, donnent à l'expression un aspect étrange et dissonant. Nulle part n'apparaît mieux que dans cette comparaison la logique des langues.

« Mais la vraie difficulté naît du mélange des deux formes dans les mêmes mots. Sans doute il existait ailleurs des faits semblables; et nous-mêmes n'avons-nous pas, au milieu de nos langues germaniques et latines, de véritables idéogrammes dans les chiffres et des compléments phonétiques dans les terminaisons qui diffèrent suivant l'idiome : ainsi, en français « *ier* », en allemand « *ig* », en italien, « *th* » en anglais? Il n'est donc pas étonnant qu'en assyrien, *saru* signifiait *roi*, et *saru-ur*, *royauté*, *saru-ur* s'écrivait par le monogramme du *roi*, suivi du signe syllabique de *ur*.

« ... Il ne nous semble pas qu'on ait assez vu que les causes d'incertitude dont on arguait étaient sans doute de grands obstacles pour arriver au déchiffrement, mais ne pouvaient en rien atteindre la rigueur des lectures, de même qu'en géométrie le tâtonnement dans les recherches qui ont pour but la solution d'un problème ne saurait frapper cette solution d'incertitude. Les conditions du déchiffrement une fois remplies, la proposition, recommandée par l'analogue, que l'on a déduite, se confirme de toute leur complexité même, et perd son caractère hypothétique à chaque pas nouveau de la science, à chaque épreuve nouvelle des premières hypothèses, à chaque hypothèse nouvelle, au point que l'ensemble des faits obtenus devient indubitable par cela seul qu'il offre un caractère conséquent et qu'il résulte d'un système. »

— VI. Nous ne dirons que peu de mots de l'origine des caractères *cunéiformes*. Cette question n'est pas encore parfaitement éclaircie. On a remarqué que ce système d'écriture se prêtait mal aux articulations si pleinement exprimées par les alphabets zend et sanscrit. D'autre part, la position inférieure toujours donnée dans les textes trilingues à l'assyrien, par exemple à Bisitoun, où les inscriptions de la troisième sorte se trouvent sous les pieds des rois vaincus, ne permettait guère de rapporter à l'Assyrie l'origine de ces caractères, qui, du reste, n'offraient aucun rapport avec le système bien connu des alphabets sémitiques. On a, en outre, considéré que les valeurs phonétiques absolues des idéogrammes assyriens devaient rappeler l'origine primitive de ces signes, et on a constaté de frappantes relations entre ces syllabes et les mots de la langue médique qui traduisaient les idéogrammes. On a été ainsi conduit à attribuer aux Médo-Scythes l'origine des écritures *cunéiformes*, ce qui suppose, ne l'oublions pas, qu'aucune inscription assyrienne n'est antérieure au *v^e* siècle, ou même à la chute de Ninive. Sans vouloir rien opposer à l'hypothèse acceptée généralement, nous croyons que le nombre extraordinaire des inscriptions connues de l'Assyrie, des inscriptions unilingues, lesquelles remplissent plus de 20,000 pages in-folio, et l'état politique de l'Assyrie, après la conquête des Mèdes et des Perses, donnent matière à quelque doute. La raison tirée du sinitisme de la langue assyrienne est, à beaucoup d'égards, peu concluante. Enfin il n'y aurait rien d'impossible à ce que l'Assyrie, même vaincue, eût imposé son système graphique à ses conquérants. Du reste, il ne faut pas se faire illusion sur la ressemblance que les trois sortes d'inscriptions *cunéiformes* empruntent aux éléments

qui les constituent : l'écriture perse n'a d'autre analogie avec l'écriture assyrienne que la ressemblance grossière résultant d'une certaine *mode* épigraphique à laquelle il nous a plu de décerner un nom spécial, mais qui se rattache étroitement, en ce qu'elle a d'essentiel, aux formes de l'écriture hiératique des Égyptiens. V. ÉCRITURES.

CUNÉIROSTRE adj. (ku-né-i-ro-stre — du lat. *cuneus*, coin; *rostrum*, bec). Ornith. Qui a le bec en forme de coin.

— s. m. pl. Famille d'oiseaux grimpeurs dont le bec a la forme d'un coin.

CUNEO, nom italien de con.

CUNEO-CUBOÏDIEN, **IENNE** adj. Anat. Qui appartient aux os cunéiformes et au cuboïde.

CUNEO D'ORNANO (François-Antoine), militaire français. V. ORNANO.

CUNÉOLAIRE s. f. (ku-né-o-lè-re — du lat. *cuneolus*, petit coin). Moll. Genre détaché des agalmes.

CUNEO-SCAPHOÏDIEN, **IENNE** adj. Anat. Qui appartient aux os cunéiformes et au scaphoïde.

CUNERSDORF, village de Prusse. V. KUNERSDORF.

CUNETTE s. f. (ku-nè-te — dimin. du bas lat. *cuna*, pour *cava*, cuve). Fortif. Canal pratiqué dans le fond d'un fossé de fortification, pour recevoir les eaux de pluie ou de source, et en faciliter l'écoulement. « On disait autrefois CUVETTE.

CUNEUS s. m. (ku-né-uss — mot lat. signif. coin). Moll. Syn. du genre DONACE.

CUNEUS, nom ancien d'une contrée d'Espagne, dans la partie appelée Lusitanie, au S.-O. Elle était ainsi nommée à cause de sa forme qui ressemblait à un coin, et s'étendait entre le *Sacrum Promontorium* (cap Saint-Vincent) et l'Anas (Guadiana). C'est aujourd'hui la province du Portugal nommée Algarve.

CUNHA (João-Pereira-Agostin DA), chevalier portugais de la fin du *xv^e* et du commencement du *xvi^e* siècle, d'une famille originaire de Gascogne. Il fut, d'après une tradition portugaise qui a fourni à Camoëns un des épisodes de ses *Lusiades*, un des douze chevaliers qui se rendirent, vers 1430, à Londres pour y défendre l'honneur des dames anglaises contre douze chevaliers de ce pays.

CUNHA (dom Pedro), général des galères portugaises au *xvii^e* siècle. Il prit, en 1532 et en 1534, une part brillante aux expéditions de Tanger et d'Azamor, passa en 1538 dans l'Inde, où il se signala de nouveau par sa valeur, puis retourna en Portugal, et fut nommé par Jean III général des galères (1550). Pedro Cunha sut préserver les côtes de son pays des descentes dont le menaçaient sans cesse les Maures et Barberousse. Lorsque Philippe II d'Espagne envahit le Portugal, Cunha se battit contre lui à Alcantara, tomba entre les mains du vainqueur, refusa de faire sa soumission et fut jeté dans la tour de Belem, où il termina sa vie.

CUNHA (dom Luiz DA), homme d'Etat portugais, né à Lisbonne en 1662, mort à Paris en 1749. Il étudia le droit à Coimbra, occupa, malgré son extrême jeunesse, les places les plus élevées dans la magistrature, fit preuve d'une haute capacité, puis entra dans la carrière diplomatique. Il fut successivement ambassadeur à Londres (1696-1712), à Utrecht, où il fut un des signataires du traité conclu dans cette ville (1713), à Madrid, à Paris, à Bruxelles, à la Haye et de nouveau à Paris, où il occupa pendant plus de vingt ans le poste de ministre de Portugal. Luiz da Cunha avait une remarquable instruction, un esprit conciliant et sagace, et jouissait de la considération la plus haute dans le corps diplomatique. Il a laissé des *Mémoires* d'un haut intérêt, mais qui n'ont pas été publiés.

CUNHA (Juan-Anastasio DA), mathématicien portugais, né à Lisbonne en 1744, mort en 1790. Il entra au service et consacra tous les instants de loisir que lui laissait la vie des camps à acquérir des connaissances approfondies en philosophie, en histoire et surtout en mathématiques. Quelques mémoires, qui le firent avantageusement connaître, lui valurent d'être appelé, en 1774, à occuper une chaire de mathématiques à l'université de Coimbra; mais en 1778, ayant été accusé d'avoir émis des opinions peu orthodoxes, il fut arrêté, jeté en prison par ordre de l'inquisition, et il resta deux ans dans des cachots où sa santé reçut une grave atteinte. Rendu à la liberté, da Cunha fut mis à la tête du collège de San-Lucar. On a de lui : *Principes de mathématiques* (Lisbonne, 1782), traité qui a été traduit en français et publié à Bordeaux (1811); un *Essai sur les principes de mécanique*, publié à Londres par le comte de Funchal, après la mort d'Anastasio da Cunha, et enfin un recueil de *Poésies* dont Simonde de Sismondi a fait un grand éloge.

CUNHA (DA). V. ACUNHA.

CUNHA BARBOSA (Januario DA), prêtre et homme d'Etat brésilien, né en 1780, mort en 1846. Destiné à la carrière ecclésiastique, il reçut la prêtrise en 1803, fut pendant quelque temps chapelain du roi de Portugal Jean VI (1808), puis professeur de philosophie. En collaboration avec Ledo, il fonda

(15 décembre 1821) un journal à Rio-de-Janeiro, sous le titre de *Reverbero constitucional luminense*, au moyen duquel il exerça sur l'opinion publique une puissante influence en faveur de l'indépendance. Après la déclaration de cette indépendance, Cunha fut arrêté le 7 décembre 1822, et banni en France. Deux années plus tard, le gouvernement le nomma officier de l'ordre du Cruzeiro, récemment institué, et chanoine de la chapelle impériale. En 1826, il fut élu membre de la première assemblée législative brésilienne. Il consacra le reste de sa vie au développement politique et intellectuel du Brésil. De concert avec le général Cunha Mattos, il fonda la Société historique et géographique de Rio-de-Janeiro, et dirigea la *Revista trimestral*, qui publiait les comptes rendus de la Société. En même temps, il rédigeait en chef le *Diário do governo*, journal favorable à la politique du gouvernement, et l'*Auxiliador da industria national*, feuille dévouée aux intérêts industriels et agricoles. Au moment de sa mort, il préparait un plan de réforme pour l'instruction à tous les degrés. Il a laissé deux petits volumes de poésies et des poèmes satiriques : la *Mutua* et les *Garimpeiros*.

CUNHA MATTOS (Raymundo-José DA), général brésilien, né à Faro, dans la province portugaise des Algarves, en 1776, mort en 1840. Il entra dans l'armée portugaise en 1790, et servit trois ans dans le sud de la France, dix-huit ans dans l'île Saint-Thomas, sur la côte d'Afrique. Il fut envoyé à Rio-de-Janeiro, et fut, pendant quelque temps, gouverneur de Saint-Thomas. Il se fit remarquer à la fois comme soldat et comme écrivain. En 1817, il retourna au Brésil, et fut nommé commandant en chef de l'artillerie à Pernambuco, puis gouverneur de la province de Goyaz. Pendant qu'il occupait ce dernier poste, il rassembla d'importants matériaux pour un ouvrage sur l'intérieur du Brésil, lequel fut publié à Rio-de-Janeiro en 1836, sous le titre de *Itinerário do Rio-de-Janeiro ao Para e Maranhão*, etc. Il revint à Rio en 1832, à l'occasion de son élection à l'assemblée législative brésilienne. L'école militaire de Rio-de-Janeiro fut placée sous sa direction en 1832, et peu après il fut élevé au grade le plus élevé dans l'armée brésilienne. Il fut secrétaire perpétuel de la société d'assistance industrielle, et l'un des fondateurs de la Société historique et géographique de Rio-de-Janeiro, dont il resta vice-président pendant plusieurs années.

CUNIBERT (saint), également appelé **CHUNBERT** et **HUNBERT**, évêque de Cologne, mort en 664. Il administra l'Austrasie avec le maire du palais Pépin, sous le règne de Dagobert I^{er}, puis fut ministre de Sigebert II (633) et enfin de Childeric, frère de Clotaire III. Sa fête se célèbre le 12 novembre.

CUNIBERT, roi lombard, fils et successeur de Peritharite (687). Il fut détrôné en 690 par Alachis, duc de Trente et de Brescia, et contraint de s'enfermer dans une forteresse près du lac de Côme. Rappelé par ses sujets, il écrasa son rival à la bataille de Coronora, et mourut en 700. Ses nombreuses fondations d'églises et ses dons au clergé lui firent donner le surnom de *Pieux*.

CUNICH (le P. Raimond), poète italien, né à Raguse en 1719, mort à Rome en 1794. Il fit partie de l'ordre des jésuites, et fut professeur de littérature au collège romain pendant de longues années. Le P. Cunich acquit la réputation d'un des meilleurs poètes de son temps. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Anthologia, sive epigrammata anthologia Græcorum selecta* (Rome, 1771, in-8°) et *Epigrammatum libri quinque* (Parme, 1803).

CUNICULAIRE adj. (ku-ni-ku-lè-re — du lat. *cuniculus*, lapin). Mamm. Qui ressemble au lapin.

— s. m. pl. Famille de mammifères ayant pour type le genre lapin.

— Ornith. *Alouette cunilaire*, Alouette ainsi nommée parce qu'elle creuse en terre des sortes de terriers pour y déposer ses œufs.

— s. m. Antiq. rom. Mineur, sapeur, soldat qui s'introduisait par un souterrain dans la ville assiégée. « On disait aussi CUNICULATEUR.

CUNICULARES INSULÆ, nom ancien des îles Borromées.

CUNICULE s. m. (ku-ni-ku-le — lat. *cuniculus*). Plaine rattache ce mot à *cuniculus*, lapin, auquel il attribue une origine espagnole. Cependant ces termes ont une physiologie toute latine. Peut-être que la racine était celtibère, et le suffixe ajouté par les Romains. Ce qui semble l'indiquer, c'est que l'on trouve, dans les langues celtiques, ce nom du lapin avec un suffixe différent : en irlandais *coinn*, *cuinn*, en erse *coinean*, *cymrique cuning*, corrique *kynin*. Le scandinave *känina*, *känina*, *känningr*, suédois et danois *kanin*, anglais *cony*, allemand *kaninchen*, trahissent tous leur origine étrangère par le *k* resté intact, et paraissent provenir du celtique plutôt que du latin. La racine primitive, comme l'indique Benfey, est sans doute le sanscrit *khan*, creuser, dont le *kh*, étranger d'ailleurs aux langues européennes, est représenté par *k* déjà dans le persan *kandan*, d'où *kân*, mine, excavation, en sanscrit *khanî*. Le sanscrit *khanaka*, mineur, est un des noms du rat. Ce qui achève enfin de montrer que c'est bien là un mot

aryen, c'est que le russe *kuna*, lithuanien *kiaune*, désigne la marte, comme l'illyrien *kunaz* le lapin, ces deux animaux ayant également l'habitude de se terrer). Antiq. rom. Passage souterrain; mine de guerre.

— s. f. Moll. Sous-genre établi dans le genre mulette.

CUNICULÉ, ÉE adj. (ku-ni-ku-lé — rad. *cunicule*). Qui renferme une excavation longue et profonde.

CUNICULIN, INE adj. (ku-ni-ku-lin, i-ne — du lat. *cuniculus*, lapin). Mamm. Qui a rapport, qui appartient au lapin : *Race cuniculina*. Peu usité.

CUNILE s. f. (ku-ni-le — du lat. *cunila*, nom d'une plante que l'on croit être la sarriette). Bot. Genre de plantes, de la famille des labiées, tribu des saturées, voisins des sarriettes, et comprenant une quinzaine d'espèces qui croissent dans le nord et le centre de l'Amérique : *La cunila a été introduite en Europe* (C. Lemaire). *La cunila du Maryland a une odeur plus agréable que celle de la menthe* (V. de Bonmare).

CUNILÉ, ÉE adj. (ku-ni-lé). Bot. Qui se rapporte aux cuniles.

— s. f. pl. Section de la tribu des saturées, dans la famille des labiées, ayant pour type le genre cunile.

CUNILIATI (Fulgence), théologien et dominicain italien, né à Venise en 1685, mort en 1759. Il se livra avec succès à l'enseignement et à la prédication, et devint vicaire général de son ordre. Son principal ouvrage est intitulé : *Vies des saints d'après les écrivains contemporains ou les historiens les moins crédules* (Venise, 1538, 6 vol.).

CUNINA, divinité latine protectrice des enfants au berceau, ainsi dite du mot *cunæ*, qui signifie berceau.

CUNING s. m. (ku-naingh). Ichtyol. Espèce du genre céson.

CUNINGHAM (Guillaume), médecin et graveur anglais, né à Norwich vers 1520, mort en 1577, à Londres, où il s'était fixé. Il a publié une *Table cosmographique* (1559, in fol.), ouvrage enrichi de planches de sa composition.

CUNINGHAM (Edmond-François), peintre écossais, né à Kelsco ou Kalso, mort à Londres en 1793. Il était fils d'un colonel écossais qui, contraint de s'expatrier après la défaite du Prétendant, était allé s'établir en Italie. Le jeune Cunningham sentit naître, en présence des chefs-d'œuvre de l'art, son goût pour la peinture. Il s'y livra avec ardeur à Paris, à Rome, à Naples et à Venise, se fit connaître sous le nom de *Kelso*, *Kalso* ou *Calso*, et peignit avec autant de facilité que de talent des tableaux qui fondèrent sa réputation. En 1764, il se rendit à Londres, puis alla successivement habiter la France, la Russie et la Prusse. Cunningham gagna des sommes énormes, mais par sa dissipation, par ses folles entreprises, il dépensait plus encore qu'il ne gagnait. Il se vit presque constamment forcé de passer d'un pays à un autre, pour échapper aux poursuites de ses créanciers, et mourut dans un état voisin de l'indigence. Les tableaux de cet artiste sont surtout remarquables par le soin qu'il apporte à les perfectionner, à les finir. Il en composa un grand nombre, dont le plus estimé est celui qui représente le grand Frédéric avec le prince de Prusse, le duc d'York et ses principaux généraux. Ce tableau, qui remporta le premier prix à l'Académie de peinture de Berlin, fut gravé par Clémens, habile graveur danois.

CUNIN - GRIDAINE (Laurent CUNIN, dit), industriel et homme d'Etat, né à Sedan en 1778, mort en 1859. Il fut d'abord simple ouvrier dans la manufacture de draps de M. Gridaine, et devint, par son intelligence et son activité, l'associé, le gendre, puis le successeur de son patron (1824). Elu député en 1827 par le parti libéral, il siégea sur les bancs des plus élevés de la gauche, fut un des 221 députés qui mirent la couronne sur la tête de Louis-Philippe en 1830, et doit être placé au premier rang parmi ceux dont le dévouement aveugle poussa la nouvelle dynastie dans l'abîme. M. Cunin-Gridaine s'associa à toutes les mesures répressives, et fit une opposition ardente et sans trêve à tous les progrès. Nommé ministre de l'agriculture et du commerce en 1837, il conserva ce portefeuille, presque sans interruption, jusqu'à la révolution de 1848. Son nom, plus que pittoresque, de *Cunin* était la cible contre laquelle se dirigeaient les flèches légèrement empoisonnées du *Charivari*. L'accompagnement *Gridaine*, qui pallie suffisamment la chose, était toujours très-méchamment oublié.

CUNITZ (Marie), femme savante, née à Schweidnitz, en Silésie, morte à Pitscher en 1664, fille d'un docteur en médecine. Elle s'appliqua avec un égal succès à l'étude des langues anciennes et modernes, de l'histoire, de la médecine, des mathématiques, des arts et surtout de l'astronomie, épousa vers 1630 de Lewen, qui lui avait donné des leçons, et composa des *Tables astronomiques* (Els, 1650, in-fol.) précédées d'une préface de son mari.

CUNLHAT, bourg de France (Puy-de-Dôme), ch.-l. de cant., arrond. et à 28 kilom. N.-O. d'Amber, au milieu des montagnes; pop. aggl. 817 hab. — pop. tot. 2,929 hab.

Fabrique d'étamines, de toiles, d'étoffes dites camelots. Commerce de bestiaux.

CUNNAGIUM s. m. (kunn-na-ji-omm). Féod. Droit de cunnagium. V. *droit*.

CUNNINGHAM (Alexandre), savant écossais, fils d'un ministre de Cunnock, dans le comté d'Ayr, mort en 1730. Grâce à la protection de la famille Queensburg, chez laquelle il avait été précepteur, Cunningham obtint la place de professeur à l'université d'Edimbourg. Mais la municipalité de cette ville, mécontente de ce que le professeur avait été nommé par la couronne et non par elle, révoqua Cunningham et donna l'emploi à un autre (1710). Cunningham se retira alors à La Haye, où il consacra le reste de sa vie à l'étude des langues mortes. Il fut l'ami de Leibnitz, de Le Clerc et de presque tous les savants de l'époque. On lui doit des éditions annotées d'Horace, de Virgile et d'Esopé. Son principal ouvrage, qu'il n'eut pas le temps de terminer, est un digesté critique des *Pandectes* de Justinien.

CUNNINGHAM (Alexandre), historien écossais, né à Etrick (comté de Selkirk) en 1654, mort vers 1737, a été souvent confondu avec le précédent. Comme lui, il avait été précepteur. Introduit par ses élèves, notamment par lord Lorne, plus tard duc d'Argyle, dans la haute société, il passa des Pays-Bas en Angleterre à la suite du prince d'Orange. Plus tard (1715-1720), il représenta, comme ministre à Venise, le roi George I^{er}. Longtemps après sa mort, ses manuscrits latins tombèrent par hasard entre les mains de son parent, le docteur Hollingberry, archidiacre de Chichester, et, en 1787, le docteur William Thomson en publia une traduction sous le titre de : *Histoire de la Grande-Bretagne depuis la révolution de 1688 jusqu'à l'avènement de George I^{er}*. C'est un travail très-estimé, surtout en ce qui concerne les événements militaires.

CUNNINGHAM (Jean), chirurgien et naturaliste anglais, qui vivait à la fin du xviii^e et au commencement du xix^e siècle. Il résida plusieurs années, comme chirurgien de la Compagnie des Indes, à Benouli, sur la côte de la Chine, à Poulo-Condor et autres lieux, et recueillit partout, surtout dans l'île de Cheusan, un grand nombre de plantes nouvelles qu'il envoya en Europe, où elles ont été décrites par Plukenet, Rai, etc. Brown a donné en son honneur le nom de *cunninghamia* à un genre de la famille des rubiacées. Plusieurs mémoires de Cunningham ont été insérés dans les *Transactions philosophiques*.

CUNNINGHAM (Jean), poète irlandais, né à Dublin en 1729, mort à Newcastle en 1773. Il débuta à douze ans en faisant publier des poésies fugitives dans les journaux de sa ville natale. A dix-sept ans, il composa une pièce de théâtre, *L'Amour dans un brouillard* (1747, in-12), où Garrick a puisé le sujet de son *Valet menteur*. Cunningham exerça pendant une partie de sa vie le métier d'acteur, pour lequel il n'avait aucune disposition. Il fit preuve de talent, surtout dans la poésie pastorale, et écrivit d'un style simple et élégant.

CUNNINGHAM (Allan), écrivain écossais, né à Blackwood (comté de Dumfries) en 1785, mort à Londres en 1842. Sa famille, autrefois très-riche, avait été dépouillée de ses biens pour avoir suivi le parti de Montrose, et était tombée dans la pauvreté. Envoyé à l'école jusqu'à l'âge de douze ans, il fut ensuite mis en apprentissage chez un maçon. A dix-huit ans, il avait déjà écrit plusieurs poèmes. Inspiré par les ballades populaires de son pays, il n'en versait tout en maniant la truelle. Cromek, qui avait recueilli les reliques poétiques de Burns, ayant résolu de retrouver les restes du chant de *Nithdale et Galloway*, se fit aider dans ses travaux par Cunningham, et ce dernier lui fournit des matériaux suffisants pour un volume in-8°, qui fut publié en 1810. On apprit par la suite que Cunningham était l'auteur de quelques-unes des plus belles pièces comprises dans cette collection. A l'âge de vingt-cinq ans, il alla à Londres, et collabora à divers recueils périodiques, et en particulier au *London Magazine*. A la fois maçon, journaliste et poète, il fut, en 1814, choisi par le sculpteur Chantrey pour chef et directeur de son établissement, position qu'il conserva jusqu'à la mort de l'artiste. Cunningham n'en continua pas moins ses travaux littéraires. Quelques-unes de ses poésies sont considérées par sir Walter Scott comme ne le cédant en rien aux meilleures de Burns. Ses principales publications sont les suivantes : *Sir Marmaduke Maxwell* (1822), drame émouvant et sauvage, basé sur les superstitions de la vieille Ecosse; plusieurs romans, souvent écrits avec autant de force que d'éclat, mais où l'on remarque aussi une fatigante exagération d'élégance et une grande extravagance d'inspiration; tels sont : *Paul Jones* (1828, 3 vol.); *Sir Michael Scott* (1828, 3 vol.); *Contes traditionnels*. Citons également : la *Jeune fille d'Elvar*, poème; *Chants d'Ecosse, anciens et modernes, avec une introduction et des notes* (1826); *Marquise Lindsay*, traduit par la comtesse Molé, avec une notice de Barante, (1825, 4 vol. in-12); *Histoire des peintres, sculpteurs et architectes anglais* (1829-1833, 6 vol.); *Histoire critique et biographique de la littérature anglaise* (1834), continuation,

de Johnson jusqu'à Walter Scott; *Vie de Burns* (1834), dont il a publié les œuvres complètes en 8 volumes; *Vie du peintre Wilkie*, (1842, 3 vol.), etc. Une nouvelle édition des *Poèmes et Chants* de Cunningham a été donnée par son fils en 1847.

CUNNINGHAM (William), théologien écossais, né à Hamilton en 1805. Il fut pasteur à Greenock, puis à Edimbourg (1833). Pendant qu'il exerçait son ministère dans cette dernière ville, il se fit connaître en défendant avec la plus grande ardeur la doctrine de la *non-intrusion*, en vertu de laquelle le parti évangélique réclamait le droit de contrôler la nomination de ses ministres, que s'étaient arrogées les propriétaires terrieries. Il s'ensuivit une lutte retentissante, qui ne dura pas moins de neuf ans, fut portée devant les tribunaux et eut pour résultat de mettre l'Eglise écossaise évangélique dans l'alternative d'accepter l'ancien état de choses ou de renoncer à ses revenus temporels. En présence de cette mise en demeure, 470 pasteurs sur 1,200 n'hésitèrent point, à l'exemple de Chalmers, de Cunningham, etc., à renoncer à leur traitement, et à se séparer de l'Eglise officielle. De cette scission sortit l'Eglise indépendante (1843), qui s'organisa elle-même, fonda, grâce à des souscriptions considérables, des églises, des presbytères, des écoles, et disposa bientôt d'un revenu énorme de 7,500,000 fr. Cunningham occupa la chaire de théologie au nouveau collège, fondé à Edimbourg en 1843, et en devint directeur après Chalmers, en 1847. On a de lui un grand nombre d'écrits de théologie et de controverse.

CUNNINGHAM (Peter), écrivain anglais, fils aîné du précédent, né à Londres en 1816, mort en 1869. Il entra à dix-huit ans, sous les auspices de sir Robert Peel, dans l'administration, où il devint premier commis. Collaborateur assidu du *Fraser's Magazine* et de divers journaux, il a été chargé, en 1857, de l'arrangement des œuvres d'art à l'exposition de Manchester. Il est l'auteur d'un excellent *Guide - manuel de Londres*, plein de renseignements aussi curieux que plaisants, et de plusieurs autres ouvrages topographiques très-intéressants. On lui doit en outre : *Vie d'Inigo Jones* (1848); *Londres moderne* (1851); *Histoire d'Helène Guynn* (1852), etc. Il a publié aussi les poèmes de Drummond de Hawthornden (1833), les œuvres de Goldwiche, les *Lettres d'Horace Walpole* (1857-1859, 9 vol.); une nouvelle édition de la *Vie des poètes*, par Johnson, et enfin il a complété l'édition de Pope, de Croker. — On doit à son frère Joseph CUNNINGHAM, qui a embrassé la carrière militaire, une *Histoire des Sikhs*.

CUNNINGHAM, explorateur anglais contemporain, officier de la marine royale. Il s'est fait connaître par plusieurs expéditions intéressantes dans l'intérieur de l'Australie. Ce fut lui qui, accompagné d'Oxley, suivit pour la première fois le cours du Lachlan, qu'on avait longtemps regardé comme un affluent du Macquarie. Les deux voyageurs poussèrent à 400 milles à peu près, dans l'intérieur, cette longue et intéressante reconnaissance; ils ne s'arrêtèrent que lorsque des marais infranchissables vinrent leur barrer le passage. Après cette première expédition, Cunningham fit plusieurs excursions aux plaines de Liverpool; puis, en 1827, il fut officiellement chargé de reconnaître tout le pays compris entre la rivière Hunter et la baie Moreton. Parti le 30 avril du bord de la rivière Hunter, Cunningham s'avance à travers le pays élevé qui borne les plaines de Liverpool du côté de l'orient. Arrivé à 50 lieues de la mer, il se dirigea vers le nord-est, à travers des pays déserts et stériles. Ce ne fut que vers le 28^e degré qu'il trouva les Darling-Downs et les Peel-Plains, pays plus fertiles et plus habitables. Le 16 juin, le voyageur était parvenu à 20 lieues à peu près de la baie Moreton, mais l'état de ses chevaux le força à rebrousser chemin. Comme il se dirigea, au retour, plus à l'est qu'il n'avait fait en allant, sa route devint infiniment plus pénible à travers un terrain montueux et rocailleux. Ensuite il longea de près la chaîne des monts Harkewick, où quelques-uns des sommets, taillés à pans égaux, comme de hautes cheminées, paraissent avoir de 1,000 à 1,200 toises d'élévation. Cunningham se trouva de retour sur les bords de la rivière Hunter après une absence de 13 semaines.

L'année suivante, il reprit le cours de ses voyages. Des bords de la baie Moreton, il put atteindre de nouveau le point où il s'était arrêté dans sa grande excursion et s'assurer qu'une communication facile pouvait être ouverte entre les fertiles dunes des Darling-Downs et l'établissement formé à Moreton-Bay. Il remonta ensuite la rivière Brisbane, jusqu'au point où elle n'est plus qu'un mince ruisseau formant des mares d'espace en espace.

CUNNINGHAMIE s. f. (ku-nain-ga-mi — de *Cunningham*, naturaliste angl.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des conifères, tribu des abietinées, comprenant une seule espèce, qui croît dans les régions chaudes et tempérées de la Chine : *La CUNNINGHAMIE est un arbre ressemblant beaucoup à l'araucaria*. (F. Hæfer.) » Syn. de *MALANÉ*, genre de rubiacées.

CUNO (Jean-Chrétien), poète et botaniste allemand, né à Berlin en 1708, mort en 1780.

Il servit quelque temps dans l'armée, puis se livra à des opérations commerciales à Amsterdam et dans les Indes orientales, acquit une grande fortune et consacra alors son temps à la poésie et à la botanique. Ses principaux ouvrages sont : *Lettres sur différents objets de morale*, en vers (Amsterdam, 1747); *Ode sur mon jardin* (1750, in-8°), où l'on trouve l'énumération de toutes les plantes rares qu'il avait rapportées des Indes; le *Messie*, poème (1762), etc. Linné a donné, en son honneur, le nom de *cunonia* à une plante originaire du Cap.

CUNO (Adam-Christophe-Charles), littérateur allemand, né à Laubingen (Thuringe) en 1725, mort en 1799. Il fut recteur des écoles de Grimma. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Notices biographiques et bibliographiques sur les théologiens protestants et autres personnes illustres de l'état ecclésiastique, qui sont mortes dans le xviii^e siècle* (Leipzig, 1769, in-4°).

CUNOLITE s. f. (ku-no-li-te). Zooph. Nom donné à quelques espèces de polyptères fossiles, appartenant au genre cyclolite.

CUNONIE s. f. (ku-no-ni — de *Cuno*, botan. allem.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des saxifragées, type de la tribu des cunoniées, comprenant une seule espèce, qui croît au Cap de Bonne-Espérance : *On cultive la cunonie du Cap dans les orangeries*. (C. Lemaire.) *La cunonie est un arbre de moyenne grandeur*. (F. Hæfer.) » On dit aussi CUNONE.

CUNONIE, ÉE adj. (ku-no-ni-é). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la cunonie. » On dit aussi CUNONIACÉ.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des saxifragées, ayant pour type le genre cunonie, et érigée par plusieurs auteurs en famille distincte, sous le nom de cunoniacées.

CUNOUE s. m. Hortic. Syn. de *CUL-NOUE*.

CUNTUR s. m. (keun-tur). Ornith. Nom indigène du condor.

CUNVERTER v. a. ou tr. (kon-vér-té). Forme ancienne du mot *CONVERTIR*.

CUNYNGHAM (Guillaume). V. *CUNNINGHAM*.

CUOCO (Vincent), littérateur et homme d'Etat italien. V. *Coco*.

CUP (Guillaume), jurisconsulte hollandais, né à Bommel (Gueldre) en 1604, mort en 1667. Il occupa une chaire de droit à Franeker, et publia plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Disputationes ad instituta imperialia* (1634, in-12); *De successibus disputationes* (1651); *De obligationibus disputationes* (1654), etc.

CUPAI s. m. (ku-pé). Chez les Indous, Esprit malfaisant qui règne et gouverne dans le lieu où vont les âmes des méchants après leur mort.

CUPAIBA s. m. (ku-pa-i-ba). Bot. Arbre qui produit le baume de copahu.

CUPAMENI s. m. (ku-pa-mé-ni). Bot. Syn. d'ACALYPHE, genre d'euphorbiacées.

CUPANI (François), botaniste italien, né en Sicile en 1657, mort à Palerme en 1711. Il entra dans l'ordre des minimes, mais n'en continua pas moins à poursuivre avec ardeur l'étude de la botanique, à laquelle il s'était depuis longtemps livré. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels il s'est surtout attaché à décrire les arbres fruitiers de la Sicile. Nous citerons son *Catalogus plantarum sicularum noviter inventarum* (Palerme, 1692, in-fol.), et *Hortus catholicus* (1695, in-4°). Il est aussi l'auteur du *Pamphytum siculum sive Historiæ naturalis plantarum Siciliæ* (Palerme, 1705, in-fol.), qu'Antoine Bonami s'est approprié et a signé de son nom. Plumier a donné le nom de *cupania* à un genre de la famille des sapindacées.

CUPANIE s. f. (ku-pa-ni — de *Cupani*, botan. ital.). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des sapindacées, comprenant plus de quarante espèces, qui croissent dans les régions tropicales du globe, et dont la plus connue est appelée vulgairement *châtaignier de Saint-Domingue*. » On dit aussi CUPANI et CUPANIER s. m.

— Encycl. Le genre *cupanie* (*cupania*) comprend une quarantaine d'espèces, qui croissent dans les régions tropicales du globe. Ce sont des arbres ou des arbrisseaux à feuilles alternes, ailées, paripennées, à fleurs polygames, ordinairement blanches, disposées en grappes axillaires. La *cupanie d'Amérique* (*cupania americana*) est appelée vulgairement *châtaignier de Saint-Domingue*, à cause de son aspect extérieur et du lieu dans lequel il croît. Son bois est employé en charpente et dure longtemps quand il est à l'abri du soleil et de la pluie. Ses graines sont comestibles et ont le goût de la châtaigne.

CUPAR-ANGUS, bourg d'Ecosse, comté et à 20 kilom. N.-E. de Perth; 2,622 hab. Importantes fabriques de toiles; blanchisseries. Ruines d'une riche abbaye de cisterciens fondée en 1164.

CUPAR-FIFE, ville d'Ecosse, chef-lieu du comté de Fife, à 48 kilom. N. d'Edimbourg, sur la rive gauche de l'Eden; 6,000 hab. Manufactures de toiles imprimées, brasseries,

corderies, fabriques de chandelles. Belle église surmontée d'une flèche élégante.

CUPE s. f. (ku-pe — lat. *cupa*, même sens). Antiq. rom. Barrique cerclée en fer. Il Bloc de bois qui faisait partie de la machine à écraser les olives.

CUPÉDIAIRE s. m. (ku-pé-di-è-re — du lat. *cupediarius*; de *cupedia*, friandises). Antiq. rom. Marchand de comestibles. Il On disait aussi CUPÉDINAIRE.

CUPELLAIRE s. m. (ku-pèl-lè-re). Antiq. Soldat éduen armé de toutes pièces. Il Soldat gaulois appelé aussi CATAPHRACTE.

CUPER (François), philosophe hollandais du XVII^e siècle, mort à Rotterdam en 1695. On a de lui un ouvrage intitulé : *Arcana theismi revelata philosophice et paradoxice refutata, examine tractatus theologico-politici Benedicti Spinozae* (Rotterdam, 1676, in-40). Cuper est un spinosiste qui fait semblant de réfuter son maître afin de n'être pas inquiété, mais qui en réalité ne travaille qu'à faire valoir ses arguments. Ceux par lesquels il essaye de distinguer Dieu du monde sont d'une faiblesse calculée. Il ajoute, du reste, que la raison est impuissante à prouver l'existence de Dieu, et que, sans la révélation, elle n'est susceptible d'aucune preuve. En effet, il est impossible de concevoir une substance sans étendue, comme il est impossible de distinguer suffisamment le vice de la vertu et le bien du mal. A consulter sur Cuper : Henri Morus, *Œuvres philosophiques* (Londres, 1699, t. Ier, in-fol.), où l'auteur met à jour les intentions et les principes de Cuper; Jager, *Fr. Cuper mala fide aut ad minimum frigide atheismum Spinozae oppugnans* (Tubingue, 1720, in-40).

CUPER (Gilbert), savant philologue et archéologue hollandais, né à Hemmen, dans la Gueldre, en 1644, mort à Deventer en 1716. Il fut élève de Gronov, devint dans la suite professeur d'histoire à Deventer, où il occupa aussi la charge de bourgmestre, et se fit remarquer par des ouvrages où l'érudition s'allie à une grande netteté et à une certaine élégance de style. En numismatique, il pouvait rivaliser avec Spanheim. Dans les questions d'histoire de l'art, il fit preuve d'un goût exquis; il peut passer pour un des précurseurs de Winckelmann. L'Académie des inscriptions le nomma son correspondant. En 1670, il publia ses *Observationum libri III* (Utrecht, Elzevir); auxquels il ajouta plus tard un quatrième livre. Ce sont des explications de certains passages d'auteurs grecs et latins, des corrections de textes, des remarques sur quelques usages des anciens et sur des monnaies. Cuper y montre une connaissance approfondie des deux langues classiques, et ce livre est pour l'histoire du droit romain une source inépuisable. On a encore de Cuper : *Harpocrates* (Utrecht, 1676-1689, in-40), mémoire sur une statuette d'Harpocrate; *Apotheosis seu consecratio Homeri* (Amsterdam, 1683, in-80), explication d'un camée célèbre; *Historia trium Gordianorum* (Deventer, 1697, in-80). On trouve aussi de lui un grand nombre de lettres savantes dans les recueils du temps, entre autres dans les *Amantissimi litterariae* de Schelhorn et dans les *Miscellanea Lipsiensia nova*. Cuper écrivait fort bien en français, et avait préparé évidemment pour l'impression le recueil publié après sa mort par son gendre Beyer, sous le titre : *Lettres de critique, de littérature et d'histoire* (Amsterdam, 1742, in-40).

CUPERSANUM, nom latin de CONVERSANO.

CUPÈS s. m. (ku-pèss). Entom. Genre de coléoptères pentamères de la Caroline : *Les cupès vivent dans les bois et sont remarquables par la solidité de leurs téguments*. (Duponchel.)

— **Encycl.** Ce genre a pour caractères : tête dégagée, très-raboteuse; mandibules courtes, épaisses, avec une petite dent intérieure à l'extrémité; palpes égales, courtes, à dernier article tronqué; antennes longues; corselet court, presque carré, plus étroit que les élytres, avec deux impressions latérales obliques, relevé au milieu; écusson petit, arrondi; élytres très-légèrement bombées, s'arrondissant un peu vers l'extrémité; corps linéaire; pattes courtes; tarses de cinq articles, le dernier bilobé. Ce genre, peu nombreux en espèces, est particulier à l'Amérique septentrionale. *Le cupès* à grosse tête est d'un brun obscur, il a la tête d'un jaune roussâtre; ses élytres offrent neuf stries couvertes de gros points enfoncés, presque carrés. Il habite la Caroline. C'est auprès de ce genre que Dejean, dans son *Catalogue des coléoptères*, place son genre *stemmaderus*, qui ne renferme qu'une seule espèce propre au Sénégal, le *cupès singulier*.

CUPHÉA s. m. (ku-fé-a — du gr. *kuphos*, voûté, bossu, par allusion à la forme du calice). Bot. Genre de plantes, de la famille des salicariées, comprenant environ quatre-vingts espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale : *Le CUPHÉA écarté est un arbrisseau droit, peu rameux*. (F. Hœfer.) *Le CUPHÉA sténolète fleurit de juin en octobre*. (Vilmorin.) Il On dit aussi CUPHÉE s. f.

CUPICA, village et petit port de l'Amérique du Sud, sur la côte de la Confédération grenadine, au fond de la petite baie de son nom, par 7° de lat. N. et 80° de long. O.

CUPIDE adj. (ku-pi-de — lat. *cupidus*; de *cupio*, je désire). Désireux :

Relevé, copraux et cupide d'honneur, Il se plait aux chevaux, aux chiens, à la campagne. RÉGNIER.

Il Vieux en ce sens.

— Avidé d'argent : *Un homme CUPIDE. Une âme CUPIDE. Le CUPIDE égote change les hommes en ennemis qui s'entre-dévoient*. (Boiste.) Il Qui est inspiré, guidé par la cupidité : *Les ambitions cupidines dégradent l'homme qui en est atteint*. (Le P. Félix.) *La main CUPIDE du magistrat fait pencher en faveur du crime la balance de la justice*. (Michon.)

— Substantif. Personne cupide : *Le CUPIDE, en dépouillant ses frères, s'appauvrit*. (P. Le-roux.) *Les CUPIDES et les avares ont le cœur sec*. (E. Sue.)

— Antonymes. Désintéressé, généreux, large, prodigue.

CUPIDEMENT adv. (ku-pi-de-man — rad. *cupide*). Avec cupidité : *Se conduire CUPIDEMENT*.

CUPIDIQUE adj. (ku-pi-di-ke — de *Cupidon*). Qui a rapport à l'Amour ou à Cupidon, le dieu de l'amour. Il Vieux mot.

CUPIDITÉ s. f. (ku-pi-di-té — lat. *cupiditas*). Désir ardent de la possession; convoitise : *Refréner sa CUPIDITÉ. Il y a deux principes qui partagent les volontés des hommes : la CUPIDITÉ et la charité*. (Pasc.) *J'ai toujours remarqué que les grands chagrins étaient le fruit de notre cupidité effrénée*. (Volt.) Il Se dit particulièrement du désir avide des richesses : *La cupidité des prêtres est insatiable*. (Savonarole.) *La cupidité est comme un chariot qui descend une montagne : si vous ne l'enrayez pas dès le départ, vous ne l'arrêterez pas dans le milieu de sa course*. (B. de St-P.) *La férocité se rassaisit ; la cupidité, jamais*. (Royer-Collard.) *La loterie est un piège tendu par la perfidie à la cupidité*. (De Théis.) *Toutes les provinces gémissent ; tous les peuples libres se plaignent ; tous les royaumes réclament contre notre cupidité et nos violences*. (Napol. III.)

— Syn. Cupidité, avidité, concupiscence, convoitise. V. AVIDITÉ.

— Antonymes. Abnégation, désintéressement, générosité, prodigalité.

CUPIDON s. m. (ku-pi-don — lat. *cupido*; de *cupere*, désirer). Chacun des génies ailés qu'on fait d'ordinaire voltiger autour de Vénus et de l'Amour.

— Par ext. Enfant ou adolescent d'une grande beauté : *C'est un vrai CUPIDON*. Il Homme qui fait le beau, le coquet, le galand : *Voyez donc ce CUPIDON ! Il faut une amoureuse, une Psyché à ce CUPIDON*. (Proudh.)

— Pop. *Cupidon à carquois d'osier*, Chiffonnier : *Je n'ai jamais pu rencontrer un de ces CUPIDONS à CARQUOIS D'OSIER sans avoir envie de tomber dessus*. (E. Sue.)

CUPIDON ou l'AMOUR, appelé par les Grecs *Eros*, divinité mythologique sur la filiation de laquelle les anciens ont émis divers systèmes, mais dont les attributs sont toujours l'arc, les flèches, le carquois et les ailes. Souvent un bandeau couvre ses yeux. Ses traits sont ceux d'un enfant ou d'un adolescent au ris malin, et il est le plus beau des immortels. Il est généralement considéré comme fils de Vénus, qu'il accompagne, et il est adoré dans les mêmes temples. Cependant il avait un temple spécial à Thespies, où son culte servait de texte à des mystères. (V. THESPIES.) Il a pour amante *Psyché*, ou l'âme, d'après une allégorie célèbre. Il est identifié, dans les mystères, avec *Narcisse* et *Hylas*.

Cicéron, dans son livre *De la nature des dieux*, distingue Cupidon, fils de la Nuit et de l'Érèbe, du dieu *Amor*, fils de Vénus et de Vulcain, ou de Vénus et de Mars; il rapporte au premier de ces dieux les sentiments étrangers à la passion, au second la passion avec toute sa violence. Ailleurs il reconnaît trois Cupidons de même nom : Le premier, dit-il, est né de Mercure et de Diane première; le second, de Mercure et de Vénus seconde; le troisième, qui est Antéros, est né de Mars et de Vénus troisième. C'est ainsi que Cicéron tranche la difficulté des caractères multiples des divinités de même nom : il leur donne des numéros. Platon dit qu'Eros n'a ni père ni mère, ou du moins que son père ni sa mère n'ont jamais été nommés par les poètes. Ailleurs, il le fait naître, par une fantaisie allégorique, de *Poros*, dieu de l'abondance, et de *Pénia*, la Pauvreté. Hésiode le fait fils de la Terre, et le fait naître avant le Chaos. D'autres racontent que le Chaos régnait avant que la Terre, l'Air et le Ciel fussent faits, la Nuit produisit un œuf d'où sortit Cupidon. Sapho le dit fils du Ciel et de la Terre; d'autres, de la Nuit et de l'Air; quelques-uns de la Contention et du Zéphire, etc., etc.

Parmi toutes ces origines, la plus populaire fut celle qui donna au dieu des amours la déesse de la beauté pour mère; mais, quant au père, les poètes et l'imaginaire populaire ont hésité entre l'époux légitime, qui est Vulcain, l'amant en titre, qui est Mars, et le courtier d'amour, qui est Mercure.

Eros a pour compagnons *Antéros* (le Contre-Amour), *Himéros* (le Désir), *Pothos* (la Passion), qui tantôt sont donnés comme ses

frères, tantôt sont résumés en lui, tantôt lui sont opposés.

Le culte d'Eros, dit M. Gerhard, résumé par M. Guignaut, est un culte essentiellement hellénique, antique, primordial même, pourrait-on dire; car il remonte jusqu'au temps des Pélasges, du moins des Pélasges Tyrrhènes, associés aux Thraces en Béotie, et qui, après l'avoir établi à Thespies, le transportèrent à Parium sur l'Hellespont. Principe vivifiant de la nature, auteur du monde, et régnant sur la création tout entière, ainsi que le représentent Hésiode et après lui les orphiques, Eros apparaît d'abord d'autant plus isolé qu'il est plus grand, et son symbole est une pierre brute ou grossièrement taillée, qui l'assimile aux divinités les plus anciennes des Pélasges et des Hellènes, à Hermès, à l'Apollon Aggyeus. Rien n'indique, d'ailleurs, ni que cette pierre ait eu une forme phallique, ni que le dieu de Thespies ait eu le phallus pour attribut, quoique Eros associé, non-seulement à Hermès, mais aussi à Priape, préside à la génération des animaux, au renouvellement des germes; mais il se borne à donner l'impulsion créatrice plutôt qu'il n'accomplit lui-même la création, et il plane, en quelque sorte, au-dessus du monde, tout en le fécondant. Il était le promoteur de la création, de l'union, du plaisir, dans l'ordre intellectuel et moral aussi bien que dans l'ordre physique, et son culte, accompagné de luttes musicales et gymnastiques, se liait étroitement à celui des Muses et des Grâces; il se liait même avec celui des divinités telluriques et infernales, soit par un rapport et par un contraste naturel entre les idées de vie, de mort, de renaissance au sein de la terre, soit par des circonstances accidentelles et des causes purement locales.

Antéros, le principe générateur, divinité peut-être hermaphrodite du culte des cabires, est identifié avec Eros associé à Déméter, la Terre mère, ou avec Rhéa, la mère des dieux. Eros ne paraît avoir été que tardivement rattaché à Aphrodite et donné comme fils de cette déesse. Il ne le fut, selon M. Gerhard, qu'après que celle-ci eut été amalgamée avec Coré, et qu'il se fut lui-même rapproché d'elle et d'Iacchus, dans les mystères de Cérès, à Eleusis, à Corinthe et ailleurs. Alors seulement Eros prit des ailes et reçut le flambeau pour attribut, s'étant contenté d'abord de l'arc et de la lyre, emblèmes de la lutte et de l'harmonie. L'Amour ailé ne daterait que de la LXX olympiade.

Et cependant M. Gerhard signale, d'après des traditions anciennes, un dieu ailé, qualifié d'Eros, à la suite d'une mère des dieux, Ilithyie ou Artémise-Hécate, la même que l'Aphrodite, déesse de la destinée, à Athènes. Déjà même, à Samothrace, Aphrodite était associée à Phaëton et accompagnée de Pothos, le premier identique à Apollo-Hélios, ayant pour attribut la lyre, le second à Eros, avec le flambeau, et tous trois correspondant, sur un monument connu, à Cora, à Dionysus et à Hermès, les divinités célestes aux divinités infernales. A Corinthe, Hélios, Aphrodite et Eros étaient également associés; et à Mégare, Aphrodite, entourée d'Eros, de Pothos et d'Himéros, s'associait aux Charites. Il se pourrait donc que l'Amour ailé et l'Amour porte-flambeau, l'un et l'autre démons ou génies des mystères appartenissent à la fois au culte de Vénus et à celui de Cérès, fussent les mêmes au fond que l'Eros ou d'Hésiode ou d'Orphée, les mêmes finalement que l'Eros de Thespies, quoique celui-ci se soit développé d'une manière plus libre et plus indépendante, sous l'influence des Hellènes.

A Eros, dieu de l'amour et de la vie, s'opposait d'abord Antéros, qu'Aphrodite eut d'Arès, et en qui se personnifia le retour, la lutte, au moins autant que la souffrance ou la vengeance en amour. Puis, pour développer et compléter l'image de la purification de l'âme, représentée par le papillon qui brûle l'Amour, survint *Psyché* aux ailes de papillon, prototype de l'âme, appelée par Eros à une vie supérieure. Que l'idée d'une purification nécessaire de l'âme ait été, sous le voile transparent du mythe d'Eros et Psyché, proposée aux méditations des initiés à Thespies, ou plus probablement ailleurs, il n'en est pas moins certain que ce mythe ne fut point seulement destiné à figurer les peines de l'amour ici-bas, mais que, selon le but commun à tous les mystères de l'antiquité, et sa portée s'étendit au delà de cette vie, jusque dans les sentiers ténébreux indiqués par Eros, alors qu'il abaissa son flambeau vers la terre. Eros est tout ensemble, de même qu'Hermès, si semblable à lui, dieu de la vie et de la mort; il est le prototype, non-seulement de ces nombreux Amours dans lesquels se décompose le riant fils de Vénus, au gré des inclinations et des personnalités humaines, mais aussi de ces innombrables génies ailés et au flambeau renversé, qui sont représentés sur les tombeaux, et qu'à titre de génies des morts il faut distinguer du génie même de la mort, toujours figuré sans ailes.

Bien que la signification des anciens mythes ait été généralement oubliée à l'époque à laquelle se rapportent la plupart des représentations artistiques de l'antiquité grecque et de l'antiquité romaine qui ornent nos collections et nos musées, il est permis de voir une trace de ce caractère primitif d'Eros dans la phylonomie toujours un peu sombre, à travers son rire, que l'art antique donnait à ce

vieil enfant. Sa malignité n'est pas enjouée, elle a quelque chose de cruel et de fatal. Et les monuments littéraires ne diffèrent pas beaucoup à cet égard des monuments de la sculpture.

La personnification grecque de l'Amour n'est nulle part rendue avec plus de profondeur et de délicatesse que dans les petits poèmes qui nous sont parvenus sous le nom d'Anacréon. Eros n'y est pas un enfant léger, aimable et folâtre, mais un cruel et ironique dompteur du cœur de l'homme. Cette conception de l'Amour chez les Grecs, trop peu connue des esprits qui ne voient l'antiquité que sous l'aspect de la fêrule pédagogique, est facile à établir par quelques citations. Nous les empruntons à la traduction fidèle de M. Leconte de Lisle :

Sur *Ergas*. I. Récemment, vers les heures du milieu de la nuit, lorsque l'Ourse tourne déjà sous la main du Bouvier, et que tout le corps, lassé par le travail, goûte le sommeil, Eros survint et heurta à ma porte.

Je dis : Qui frappe à mon seuil et me trouble dans mon sommeil ?

Il cria : Ouvre la porte et ne crains rien, car je suis un petit enfant, et je suis errant par la nuit noire, tout mouillé par la pluie.

Je l'entendis, et, plein de pitié, j'allumai la lampe et j'ouvris ma porte.

Alors, je vis un petit enfant qui avait un arc, des ailes et un carquois.

Je l'approchai du feu, je réchauffai ses mains dans les miennes, et de ses cheveux j'exprimai la pluie. Pour lui, dès que la chaleur l'eut ranimé, il dit :

— Voyons si le nerf de mon arc n'a pas été détendu par la pluie.

Et aussitôt il tendit l'arc et m'envoya une flèche en plein foie. Alors il sauta, riant aux éclats, et il me dit :

— O mon-hôte, réjouis-toi ! Voici que mon arc n'a point de mal, mais ton cœur en gémit.

II. Eros, avec une branche d'hyacinthe, me commandait durement de le suivre dans sa course; et comme je courais avec lui par les bois, les cours d'eau et les vallées, un serpent caché me piqua.

Et le cœur m'en vint aux lèvres, et je rendais déjà l'âme; mais Eros, me battant le front de ses jeunes ailes, me dit :

— Tu ne peux donc pas aimer ?

III. Il faut, il faut aimer. Eros me le conseillait; mais moi, oublieux, j'ai négligé son conseil.

Alors, prenant son arc et son carquois doré, il m'appelle au combat. Et, comme autrui Achilleus, avec un bouclier, une cuirasse et une lance, je combattais Eros.

Il lança une flèche, et je pris la fuite; et quand il eut épuisé ses traits, il se lança lui-même, tel qu'une flèche, pénétra jusqu'au fond de mon cœur et brisa mes forces.

Désormais, à quoi me sert mon bouclier ? On ne peut se défendre au dehors, quand le combat est au dedans.

IV. Eros ne vit pas une abeille cachée dans des roses, et il en fut piqué.

Il fut piqué à la main et se mit à pleurer. Et courant, et volant jusqu'à la blanche Cythérée, il dit :

— Hélas, je suis mort, je suis mort, ma mère, je vais mourir !... Voici qu'un petit serpent ailé m'a blessé, de ceux que les laborieux nomment abeilles.

Elle lui dit : — Si une abeille t'a fait un si grand mal, combien, Eros, penses-tu que souffrent ceux que tu blesses !

Lucien s'est souvenu d'Anacréon. Dans ses dialogues des dieux, il le rappelle souvent dans la peinture de l'Amour :

Eros. Jupiter, pardonne-moi : je suis enfant, et n'ai pas l'âge de raison.

Jupiter. Toi, Amour, un enfant ! Mais tu es plus vieux que Japet. Parce que tu n'as ni barbe ni cheveux blancs, est-ce une raison pour dire que tu es un enfant ? Non; tu es un vieillard, et un vieillard malin.

Jupiter se plaint de ne pas être aimé pour lui-même. Eros lui répond ironiquement :

Si tu veux devenir aimable, n'agite plus cette égide, ne porte plus cette foudre; rends-toi charmant, tes cheveux tombant en boucles des deux côtés, et se rattachant avec un bandeau; prends une robe de pourpre, mets des chaussures d'or, marche en cadence au son de la flûte et des tambours, et tu verras s'avancer sur tes pas une troupe plus nombreuse que les Ménades de Bacchus... Tu ne le saurais faire ? Eh bien alors, renonce à aimer.

Vénus parle ainsi à Phœbé sur le compte de Cupidon :

C'est un insolent ! Que de tours n'a-t-il pas joués à moi, sa mère ! Ne m'a-t-il pas fait descendre, tantôt sur le mont Ida pour Anchise d'Ilion, tantôt sur le Liban, vers ce jeune Assyrien (Adonis) qu'il a rendu également aimable aux yeux de Proserpine, si bien qu'il m'a ravi la moitié de mes amours ! Je l'ai souvent menacé, s'il continuait d'agir ainsi, de briser son arc et son carquois, et de lui couper les ailes : une fois même je l'ai claqué sur le derrière avec ma pantoufle; mais je ne sais comment lui, si effrayé, si suppliant au moment même, a tout oublié l'instant d'après.

La voici maintenant en présence de l'enfant terrible :

« Amour, mon fils, vois ce que tu fais... Pour ne parler que de ce qui se passe dans le ciel, tu nous montres Jupiter sous mille formes, tu lui imposes le changement qu'il te plaît; tu fais descendre la Lune du ciel, tu forces le Soleil à s'arrêter quelquefois chez Clymène, où il oublie de donner l'essor à son char... Enfin, scélérat, tu vas jusqu'à inspirer à Rhéa, cette vieille déesse, cette mère de tous les dieux, un tendre amour pour un enfant, une vive passion pour ce jeune garçon de la Phrygie (Attis). La voilà tout affolée par toi, attelant ses lions, se faisant suivre des Corybantes, aussi fous qu'elle, et parcourant l'Ida tous ensemble du haut en bas... »

Elle le menace des lions qui suivent Rhéa. L'Amour répond :

« Rassure-toi, ma mère; je suis déjà familier avec les lions; souvent je monte sur leur dos, les saisis par la crinière, et les conduis comme une monture... »

Le trait final du malin petit dieu est le nom d'Arès. Alors la mère vaincue :

« Que tu es terrible! Comme tu es maître de tout! »

Cependant ce vainqueur universel hésite, tremble quelquefois. Il joue avec Arès et en vient aisément à bout (v., au mot Vénus, la fable des amours d'Arès); mais il redoute la sagesse d'Athènes :

« J'ai peur d'elle, ma mère : elle est effrayante, son œil est terrible, son air imposant et mâle. Chaque fois que je m'avance contre elle pour lui lancer une flèche, elle m'effraye en agitant son aigrette, je deviens tout tremblant, et les traits s'échappent de mes mains. »

Il respecte les Muses, quoiqu'elles n'agissent point d'agresseur effrayant :

« Elles sont, dit-il, toujours en méditation, toujours occupées de quelque chant, et je m'approche souvent d'elles, séduit par leurs mélodies. »

Enfin Diane lui échappe : « Il n'est pas facile de l'atteindre; elle fuit toujours à travers les montagnes; ensuite elle a, dit Eros, un autre amour au cœur, celui de la chasse des cerfs, des faons, à la poursuite desquels elle s'élance, pour les percer de ses flèches; elle est tout entière à cette passion. »

Souvent aussi le petit dieu n'est plus qu'un des attributs de la beauté. C'est ainsi que, dans le même Lucien, Vénus le met au rang d'Himéros, le Désir, et le regarde comme un de ses suivants, lorsqu'elle dit à Paris :

« J'ai deux fils charmants, le Désir et l'Amour; je te les donnerai pour te guider dans ton voyage. L'Amour, se glissant dans le cœur d'Hélène, la forcera de t'aimer; le Désir, répandant sur toute ta personne, te rendra comme lui désirable et aimable. »

Cupidon est resté l'emblème d'un sentiment trop naturel, trop universel, trop puissant, et, pourquoi ne le dirions-nous pas? trop charmant, pour qu'on ne trouve pas ce nom pour ainsi dire à chaque page dans les recueils de poésies fugitives. Sans parler des poètes érotiques, où il règne en maître absolu comme sur un domaine qui lui appartient exclusivement, une foule de poètes, dans le genre familier et badin, aiment à le faire intervenir, abandonnant aux poètes collet monté son synonyme Amour, et aux savants en us son autre synonyme Eros. Voici le portrait qu'en trace Demoustier dans ses *Lettres à Emilie* :

Il est aimable quand il pleure,
Il est aimable quand il rit,
On le rappelle quand il fuit,
On l'adore quand il demeure.
C'est le plus aimable boudeur
Qui soit de Paris à Cythère;
C'est le plus aimable imposteur
Qui soit né pour tromper la terre.
Il fait vingt serments aujourd'hui,
Et demain il les désavoue :
On sait qu'il blesse quand il joue,
Et l'on veut jouer avec lui.

Dans une autre lettre, le poète dit très-finement :

C'est en vain que l'on se prévaut
De son rang et de sa noblesse :
Du même trait, quand il nous blesse,
Cupidon nous met de niveau.

La Fontaine, dans ses contes, n'a pas manqué de faire jouer un rôle actif à cette divinité, qu'il caractérise ainsi à sa manière :

Maître ne sais meilleur pour enseigner
Que Cupidon; l'âme la moins sensible,
Sous sa férule, apprend plus en un jour
Qu'un maître ès arts en dix ans aux écoles.
Aux plus grossiers, par un chemin bien court,
Il sait montrer les temps et les parages.

Mme Deshoulières elle-même n'a pas cru compromettre sa muse en reconnaissant que le fils de Vénus,

Cupidon, sous les lois de la simple nature,
Régit tout ce qui sait soupir ici-bas ;
Il ne punit jamais rebelle ni parjure ;
C'est un empire qui ne dure

Qu'autant que ses sujets y trouvent des appas.

Souvent, pour désigner Cupidon, les poètes se servent d'une périphrase; le *dieu malin* est celle qui semble avoir obtenu leur préférence dans le style familier :

Ce dieu malin, qui sans cesse varie
Ses goûts légers, ses plaisirs, ses travaux,

Conçut un jour la docte fantaisie.
De professer au milieu de Paphos
Les éléments de la géographie.
Dans ce dessein, lui-même il façonna
D'un marbre blanc la surface arrondie,
Et d'un bleu tendre avec art dessina
Sur ses contours la Grèce, l'Italie,
Londres, Paris, Cythère, et *calera*.

DEMOUSTIER.

Dans le style soutenu, la périphrase affecte un ton plus noble :

Ce dangereux enfant, si tendre et si cruel,
Porte en sa faible main les destins de la terre,
Donne avec un souris ou la paix ou la guerre;
Et, répandant partout ses trompeuses douceurs,
Anime l'univers et vit dans tous les cœurs.

VOITRAIE.

Est-il besoin de dire que les artistes de l'antiquité, si vivement épris de la beauté plastique, de la poésie de la matière, ont représenté mille et mille fois le dieu charmant que les Grecs appelaient *Eros* et les Latins *Cupidon*, le fils de Vénus Uranie, la personnification gracieuse de la force génératrice et créatrice de tous les êtres. « L'art a peu varié dans les images qu'il nous a laissées de ce dieu, dit M. de Clarac. Armé d'une flèche, un carquois à la main ou sur le dos, Cupidon joue avec sa mère ou dardé son fer meurtrier contre quelque cœur sensible. Pathos et Himéros, personnification du Désir, l'accompagnent fréquemment. On voit encore près de lui Jocus (la Raillerie), Tyche (la Fortune), Pitho (la Persuasion), les Muses et les Grâces, et souvent aussi Bacchus. A son dard, dont la blessure est terrible, il joint parfois une torche, symbole du feu qui consume les cœurs qui aiment. Il est indiscret, il perce tous les mystères; on le voit qui soulève les voiles sous lesquels se dérobent les plaisirs les plus secrets. Il est volage, et ses ailes annoncent la rapidité avec laquelle il nous abandonne. Il exerce sa puissance dans le ciel, sur la terre, au sein des ondes et même dans les enfers. Il dompte les lions et les tigres, arrache les foudres à Jupiter, à Hercule ses armes. Il joue avec les monstres marins... On ne finirait pas, si l'on voulait décrire toutes les formes sous lesquelles s'offre à nous ce type charmant, où la poésie et l'art semblent avoir épuisé ce qu'ils renferment de plus délicat, de plus fin et de plus animé. L'imagination grecque ne s'arrêta pas à cette seule conception; elle multiplia les images d'Eros pour peindre les mille sentiments qui assiègent et font languir le cœur d'un amant ou d'une belle, tous ces attraites que répand autour d'elle une jolie femme ou une coquette, ces penses qui font souvent tout le charme d'une passion amoureuse. De là ces Eros ou ces Amours, reproductions d'Eros, gracieux enfants, au corps nu, aux membres potelés, à l'air enjoué et malin, aux ailes voltigeantes, qui folâtraient autour de Vénus et animant, embellissant tant de scènes d'une douce volupté. Les Eros sont dépeints comme les frères d'Eros, le Cupidon latin, leur type et leur chef. On leur donne pour mères les Nymphes qui, elles aussi, semblent, en bien des occasions, des reproductions de la Vénus Aphrodite. »

Nous avons donné, au mot AMOUR, des renseignements sur quelques-unes des représentations les plus célèbres qui ont été faites, tant par les anciens que par les modernes, du petit dieu malin. Nous compléterons cette étude en signalant ici d'autres œuvres remarquables consacrées à Cupidon. Les plus belles statues antiques que l'on ait de ce dieu se voient dans les musées du Vatican, de Naples, de Florence, à la villa Borghèse et au Louvre. Nous leur consacrons ci-après des articles spéciaux. Le musée de Turin possède une charmante statue antique de *Cupidon endormi sur une peau de lion*. Une figure analogue, que l'on croit être un ouvrage du ciseau de Michel-Ange, se voit dans la collection de l'Académie des beaux-arts de Mantoue.

Une peinture célèbre, qui, après avoir été attribuée pendant longtemps au Corrège, a été reconnue pour être l'œuvre du Parmesan, est le *Cupidon tendant son arc*, du musée du Belvédère, à Vienne. Du Corrège, le musée de Munich a un *Cupidon lisant*, gracieux tableau que l'on intitule encore : *l'Éducation de l'Amour*. Ce même sujet a été peint par Titien (galerie du comte de Yarborough); par Benedetto Luti, gravé par Bartolozzi; par Boucher, gravé par Basan, etc., sous ce titre : *Cupidon instruit par Mercure*. Giulio Bonasone a gravé : le *Triomphe de l'Amour*, et *Cupidon surpris aux champs Elysées* par les âmes des amants qui ont éprouvé son pouvoir, et qui, pour se venger, l'attachent à un arbre et le fouettent avec des fleurs. Raphaël a peint, au palais Bibbiena, à Rome, *Cupidon et Pan*. Le Guide a peint : *l'Amour endormi*, gravé par G.-B. Coriolano; *Cupidon perçant une colombe avec une flèche* (musée de Madrid), et *l'Amour se piquant avec une flèche* (musée du Belvédère, à Vienne); Pierino del Vaga, *Cupidon volant* (galerie Spinola, à Gènes); le Guerchin, *Cupidon répandant le contenu d'une bourse* (musée de Madrid), allégorie du bépris que l'Amour fait des richesses, et *Cupidon endormi*, gravé par Fr. Curti; le Titien, *Cupidon étendant ses flèches*, gravé par J.-G. Bartsch; l'Albane, le *Triomphe de Cupidon* (musée de Turin); le Barocche, le même sujet (il y en a une copie, par Gagneraux, au musée de Dijon); le Bronzino,

Cupidon désarmé; Franceschini, *l'Amour dominateur* (musée des Offices); le Caravage, le même sujet (musée de Berlin); Lesueur, la *Naissance de Cupidon*, *Cupidon dans les bras de Cérès*, et autres sujets relatifs à ce dieu (v. AMOUR); Boucher, *Cupidon enchaîné par les Grâces*, gravé par Beauvarlet; *Vénus dormant*, gravé par Beauvarlet; *Vénus dans le cabinet de M. Proust*, gravé par Basan; Charles Coypel, *l'Amour ou Cupidon précepteur*, charmante composition, gravée par le comte de Caylus; Carle Vanloo, *Cupidon en repos*, gravé par Beauvarlet; A. Watteau, *Vénus blessée par Cupidon*, gravé par le comte de Caylus et Aveline; G. Flinck, *Cupidon dormant*, gravé par J.-G. Bartsch; Cipriani, un *Sacrifice à Cupidon*, gravé par Bartolozzi; Cornélis de Vos, *Cupidon décochant une flèche contre Apollon Pythien* (musée de Madrid); M. W.-E. Frost, *Cupidon trouvant endormi parmi les nymphes de Diane*, sujet tiré d'un sonnet de Milton (Salon de 1855), etc. Nous citerons encore : *Cupidon monté sur un dauphin*, estampe de H.-S. Beham; *l'Amour volant*, gravure de Ch. Alberti; *l'Amour couché*, estampe de Rembrandt; les *Amours*, suite de six pièces gravées par Nicolas de Bruyn; *Vénus fouettant Cupidon*, *Vénus retenant Cupidon*, gravées par le comte de Caylus, d'après le sculpteur Bouchardon; *Vénus consolant Cupidon*, la *Sagesse repoussant les traits de l'Amour*, *Anacréon et l'Amour*, groupes, par Pradier; *Cupidon désarmé par Vénus*, groupe en marbre, par M. Paganini (Exposition universelle de 1855); *Cupidon endormi dans une coquille* et le *Récit de Cupidon*, statues en marbre, de M. Vict. Brodski (Salon de 1864); *l'Amour captif*, charmant groupe en marbre de M. Sanzel (Salon de 1868), etc. V. VÉNUS, PSYCHÉ.

Cupidon taillant son arc, chef-d'œuvre du Parmesan; musée du Belvédère, à Vienne. Le dieu malin, enfant d'une douzaine d'années, à la chevelure bouclée, aux membres souples, délicats et à la fois pleins de vigueur, est debout sur une espèce de table ou de piédestal et tient des deux mains un couteau à large lame, avec lequel il taille une branche d'arbre en forme d'arc. Le corps penché en avant, il soutient avec son épaule cette branche dont l'extrémité inférieure est posée sur un infolio fermé, où il appuie lui-même la pointe de son pied gauche. Sous cet infolio, on en voit un autre qui est ouvert. Deux petits génies, ayant à peu près le même âge que l'Amour, sont placés de l'autre côté de la table : l'un d'eux nous regarde, la bouche ouverte, d'un air contrarié, et étirent son camarade qui pleure à chaudes larmes. Les mines désolées de ces deux enfants contrastent avec la physionomie espiègle et maline de Cupidon, qui nous sourit d'un air vainqueur. Suivant une explication donnée par Duchesne aîné, les deux enfants personnifient l'Étude et le Savoir, que l'Amour a surpris au moment où ils se livraient aux plus sérieux travaux, et auxquels il a enlevé leurs livres et leurs cahiers. Cette charmante composition a été souvent attribuée au Corrège, mais Vasari la cite comme étant de la main du Parmesan. Il en a été fait de nombreuses copies, dont les plus anciennes et les plus remarquables se voient aux musées de Dresde, de Madrid et de Munich; celle de Munich est de la main de Rubens. Le musée du Belvédère en a une copie exécutée par Joseph Heintz. L'ancienne galerie du duc d'Orléans possédait un *Cupidon taillant son arc*, catalogué sous le nom du Parmesan, et qui a été gravé par J. Bouillart; nous ne savons si c'est l'original du musée de Vienne ou une répétition. F. van den Steen a gravé ce tableau sous le nom du Corrège.

Cupidon ou l'Amour grec, statue antique, en marbre de Paros; au musée du Vatican. Ce chef-d'œuvre de l'art grec est malheureusement très-mutilé : la tête, à l'exception du nez, est intacte, mais les avant-bras manquent, ainsi que les jambes. Ce qui reste des bras se dirige vers le bas. Sur le dos sont des trous ayant servi à attacher des ailes qui indubitablement étaient de bronze. Le fils de Cythérée se reconnaît d'ailleurs à la grâce, à la beauté, à la vérité et à la morbidité des formes. Ce magnifique fragment a été découvert par le peintre C. Hamilton sur la voie Labicane, au lieu dit le *Cento Celle*, et fut immédiatement acquis par ordre de Clément XIV. Visconti regarde comme probable que ce lieu dépendait de la fameuse villa des Gordiens, décrite par Julius Capitolinus, et suppose que ce *Cupidon* est une copie de celui de Praxitèle, qui, à Parium, eut la réputation et les aventures de la *Vénus de Cnide*. Le même antiquaire a cru voir une autre reproduction de l'œuvre de Praxitèle dans une charmante statue du musée des Études, à Naples : ici Cupidon s'appuie sur un tronc d'arbre; sa physionomie souriante et son corps penché en avant sont des plus gracieux; sa chevelure bouclée est retenue par une étroite bandelette.

Cupidon ou l'Amour tendant son arc, statue antique en marbre; musée du Louvre. Le jeune dieu est nu, les ailes déployées, debout près d'un tronc d'arbre auquel est appuyé son carquois; il tient de la main droite l'extrémité recourbée de son arc, dont l'autre bout s'accroche à la jambe. De la main gauche il tire cet arc par le milieu. L'effort l'oblige à s'incliner légèrement du côté gauche. Sa tête

se penche un peu aussi, et ses yeux visent le but qu'il veut atteindre. Dans Ovide (*Métamorphoses*, V, v. 383), Cupidon, près de lancer un trait à Pluton, a la même attitude. Cette charmante statue, pleine d'expression dans la physionomie, et dont le torse est fort beau, provient de la villa Borghèse. Le savant Visconti et M. de Clarac pensent que ce doit être la copie d'un *Cupidon* célèbre, peut-être de celui de Lysippe, qui était de bronze et qui se voyait à Thespies. Il paraît que celui de Praxitèle, que possédait la même ville, était vêtu; celui que le même sculpteur exécuta pour Parium était nu; les auteurs n'indiquent d'ailleurs ni les caractères ni la pose de ces Cupidons. Plusieurs belles pierres gravées offrent un type analogue à celui de la statue du Louvre.

Une autre figure en marbre de Paros, que possède notre musée national, et qui provient également de la galerie Borghèse, représente *Cupidon* couronné de lierre et ayant deux carquois à ses pieds. L'un de ces carquois renferme les flèches inévitables d'Eros; l'autre est probablement un trophée d'Apollon vaincu ou contient les flèches qui rendaient insensible. Quant à la couronne de lierre, c'est un emblème des victoires de Cupidon sur Bacchus.

Une troisième statue de *Cupidon*, de même provenance que les deux autres, et qui appartient au Louvre, nous montre l'Amour accoudé à un tronc d'arbre que recouvre sa chlamyde et allongeant le bras vers la terre. La tête, le torse et toute la partie antérieure de cette statue, qui est de marbre grec, sont pleins de grâce et de cette morbidité de l'âge tendre qui convient au plus jeune et au plus aimable des dieux. Ce serait l'Amour céleste, tel que le dépeint Sappho, s'il était vêtu de la chlamyde qu'il vient de déposer. Winkelmann regarde la tête de ce Cupidon comme le type de la beauté. De Clarac pense que cette statue pourrait être une copie de celle que Praxitèle avait faite pour Parium.

Cupidon bandant son arc, statue en marbre, de Michel Ange; galerie des Uffizi, à Florence. Le dieu, sous la figure d'un jeune homme imberbe, un genou en terre, s'efforce de bander son arc. Vasari n'hésite pas à classer ce magnifique morceau parmi les plus belles productions du grand artiste. « Quel autre sculpteur, dit M. Ch. Bled, aurait ainsi campé cette statue? Quel autre que lui aurait osé risquer cette pose, si naturelle pourtant, où, malgré les délicatesses des formes, tous les détails anatomiques du corps humain sont si bien indiqués? Cette statue a été restaurée, il y a peu de temps, avec beaucoup d'habileté, par le professeur Santarelli. Vasari et ses commentateurs en placent l'exécution en 1497. Exécutée à Rome pour Jacopo Galli, le *Cupidon* fut ensuite placé au jardin Riccardi à Florence, et de là à la galerie des Uffizi.

Cupidon taillant son arc, statue en marbre, de Bouchardon; musée du Louvre. Le petit dieu s'est emparé des armes de Mars et d'Hercule; avec l'épée du premier, il s'est taillé un arc dans la massue du second. Le statuaire l'a représenté sous la figure d'un bel adolescent, les ailes ouvertes, la chevelure ceinte d'une bandelette, le dos couvert de la peau du lion de Némée, et portant le carquois : il courbe en souriant l'arc, dont une extrémité, celle qui est posée à terre, n'est pas encore dégrossie. C'est au Salon de 1746 que Bouchardon exposa le modèle en plâtre de cette statue, dont il exécuta le marbre peu après. Cet ouvrage ne fut point goûté tout d'abord du public. Placé à Versailles, puis au château de Choisy, il fut ensuite relégué dans un des magasins de la maison du roi. Après plusieurs années d'oubli, l'autour, apercevant un jour sa statue, ne put s'empêcher de dire : « Elle n'est pourtant pas si mal! » Lorsque Mic arrangea le jardin de Trianon pour la reine Marie-Antoinette, il construisit au milieu d'une île une petite rotonde supportée par une rangée de colonnes corinthiennes, et y plaça cette statue de l'Amour, qui alors fut très-admirée. Depuis elle a été transportée au Louvre.

CUPIDONE s. f. (ku-pi-do-ne — de *Cupidon*, par allusion à l'élégance de la plante ou aux vertus aphrodisiaques que lui attribuaient les anciens). Bot. Syn. de catananche, genre de plantes, de la famille des composées, tribu des chicoracées, comprenant trois espèces, qui croissent dans l'Europe centrale et méridionale : *La cupidone bleue* abonde dans les lieux stériles et montagneux du Midi. (T. de Berneaud.) *L'exposition la plus chaude convient à la cupidone*. (Boss.)

CUPIE s. f. (ku-pi). Bot. Genre de plantes, de la famille des rubiacées, tribu des gardénies.

CUPIER v. a. ou tr. (ku-pi-é — lat. *cupere*, même sens). Désirer. || Vieux mot.

CUPIF (François), curé de Contigné, près d'Angers, qui embrassa la Réforme en 1637, et devint pasteur à La Haye, où il s'était réfugié. Certains écrivains catholiques, Moreri en tête, ont allégué qu'il s'était fait protestant pour épouser une jeune fille protestante; Cupif, naturellement, a attribué sa conversion à des motifs tout différents; on les trouve dans la *Déclaration de maître François Cupif, cy-devant curé de Contigné, diocèse d'Angers* (Charenton, 1637, in-12). Un jésuite ayant

répandu le bruit que Cupif allait rentrer dans l'Eglise romaine, celui-ci démentit cette nouvelle par une *Lettre à MM. les pasteurs et anciens assemblés en consistoire à Charenton* (Charenton, 1639, in-12).

CUPRATE s. m. (ku-pra-te — du lat. *cuprum*, cuivre). Chim. Sel de deutroxyde de cuivre.

CUPRESSIFOLIÉ, ÉE adj. (ku-prè-si-fo-li-é — du lat. *cupressus*, cyprès; *folium*, feuille). Bot. Dont les feuilles ont de l'analogie avec celles du cyprès.

CUPRESSIFORME adj. (ku-prè-si-for-me — du lat. *cupressus*, cyprès, et de *forme*). Bot. Qui a la forme du cyprès ou d'une branche de cyprès.

CUPRESSINÉ, ÉE adj. (ku-prè-si-né — du lat. *cupressus*, cyprès). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux cyprès.

— s. f. pl. Tribu d'arbres, de la famille des conifères, ayant pour type le genre cyprès.

CUPRESSITE s. f. (ku-prè-si-te — du lat. *cupressus*, cyprès). Bot. Genre de végétaux fossiles analogues aux cyprès, que l'on trouve surtout dans les terrains tertiaires : *Ce sont ces plantes de genre douteux auxquelles on peut laisser le nom de cupressites*. (Ad. Brongniart.)

CUPRESSOCRINITE s. m. (ku-prè-so-kri-ni-te — du lat. *cupressus*, cyprès, et d'*enérine*). Zooph. Genre d'enérines fossiles.

CUPRESSUS s. m. (ku-prè-suss — mot lat.). Bot. Nom scientifique du genre cyprès : *Le cupressus horizontalis, connu sous le nom d'arbre de Montpellier, est un des plus beaux arbres qui puissent naitre dans les climats du Midi*. (A. Hugo.)

CUPRICO-ALUMINIQUE adj. Chim. Se dit d'un sel double de cuivre et d'aluminium : *Sel cuprico-aluminique*.

CUPRICO-AMMONIQUE adj. Chim. Se dit d'un sel double de cuivre et d'ammonium : *Sel cuprico-ammonique*.

CUPRICO-COBALTIQUE adj. Chim. Se dit d'un sel double de cuivre et de cobalt : *Sel cuprico-cobaltique*.

CUPRICO-FULMINATE s. m. Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide cupricofulminique avec une base.

CUPRICO-FULMINIQUE adj. Chim. Se dit d'un acide obtenu avec le cuivre et l'argent fulminant.

CUPRICOLLE adj. (ku-pri-ko-le — du lat. *cuprum*, cuivre; *collum*, cou). Entom. Qui a le corselet couleur de cuivre.

CUPRICO-PLOMBITE s. f. Minér. Nom donné par Breithaupt à une substance d'un gris de plomb noirâtre et cristallisant en cubes, qu'on trouve au Chili, et qui est composée de sulfure de plomb et de sulfure de cuivre. C'est la galène cuprifère des autres minéralogistes.

CUPRICO-POTASSIQUE adj. Chim. Se dit d'un sel double de cuivre et de potassium : *Sel cuprico-potassique*.

CUPRICO-SODIQUE adj. Chim. Se dit d'un sel double de cuivre et de sodium : *Sel cuprico-sodique*.

CUPRIDES s. m. pl. (ku-pri-de — du lat. *cuprum*, cuivre, et du gr. *eidos*, aspect). Minér. Famille de minéraux qui renferme le cuivre et ses composés.

CUPRIFÈRE adj. (ku-pri-fè-re — du lat. *cuprum*, cuivre; *fero*, je porte). Minér. Qui contient du cuivre : *Plomb cuprifère*.

CUPRIENNE adj. (ku-pri-pèn-ne — du lat. *cuprum*, cuivre; *penna*, aile). Entom. Qui a les ailes couleur de cuivre.

CUPRIQUE adj. (ku-pri-ke — du lat. *cuprum*, cuivre). Chim. *Acide cuprique*. Nom que l'on donne quelquefois au deutroxyde de cuivre.

CUPRIROSTRE adj. (ku-pri-ro-stre — du lat. *cuprum*, cuivre; *rostrum*, bec). Zool. Qui a le bec ou le rostre couleur de cuivre.

CUPRITE s. f. (ku-pri-te — du lat. *cuprum*, cuivre). Minér. Oxydule naturel de cuivre.

— **Encycl.** La cuprite est formée, sur 100 parties, de 88,78 de cuivre et 11,22 d'oxygène. Elle a un éclat semi-métallique lorsque les cristaux sont opaques, et adamantin lorsque ceux-ci sont doués de transparence ou au moins de translucidité. La couleur propre de ce minéral est le rouge de cochenille; mais elle peut être plus ou moins masquée par différentes circonstances. Toutefois, cette couleur se manifeste toujours dans la cassure, ou quand on réduit ce minéral en poudre. La densité de la cuprite varie entre 5,7 et 6. On représente sa dureté par des nombres compris entre 3,5 et 4. La cuprite est cassante; sa cassure est inégale ou conchoïde, avec une apparence vitreuse qui a fait quelquefois donner à la cuprite le nom de cuivre vitreux rouge. La forme la plus ordinaire de ses cristaux est l'octaèdre régulier, offrant un tissu lamelleux très-sensible, parallèlement à ses faces. Après l'octaèdre, c'est le dodécaèdre à plans rhombes qui se montre le plus souvent; le cube est beaucoup moins fréquent. Les cristaux, rarement dissimulés, ont une grande tendance à se réunir dans les cavités qu'on observe souvent dans la cuprite lithoïde; car, outre les variétés cristallisées, ce mi-

néral offre de nombreuses variétés de formes et de structures accidentelles. Nous citerons les principales. La *cuprite capillaire* est en petites aiguilles ou en filaments d'un rouge vif présentant un éclat soyeux. Ces filaments sont souvent entre-croisés et ont la finesse d'un cheveu. « Cette manière d'être, dit M. Delafosse, est tellement rare parmi les substances du système régulier, que plusieurs minéralogistes font de cette variété une espèce à part, qu'ils rapportent tantôt au système hexagonal, tantôt au système orthorhombique, considérant les aiguilles ou filaments comme des prismes réguliers à six pans, ou des prismes rhombiques modifiés sur deux arêtes longitudinales. Mais, bien que la variété de Rheinbreitenbach ait offert une certaine quantité de sélénium, il paraît constant que la présence du sélénium de cuivre est accidentelle, et que la plupart des échantillons ne sont composés que d'oxyde de cuivre... D'un autre côté, M. Gustave Rose a prouvé que les belles aiguilles capillaires de Nijne-Taguisk, ayant pour gangue une limonite, ne sont que des cubes allongés dans la direction d'un de leurs axes octaédriques, et il en est sans doute de même de la substance filamenteuse de Rheinbreitenbach; car, d'après Quenstedt, si l'on frotte sur de la cire une de ces aiguilles, et qu'on la regarde avec une loupe par réflexion, en la faisant tourner autour de son axe, on la voit réfléchir spéculairement la lumière quatre fois seulement, et non pas six, comme cela devrait être si l'opinion de M. Suckow avait quelque fondement. La *cuprite lamellaire* se rencontre dans un nombre assez grand de localités. Comme son nom l'indique, elle est en masses dont le tissu est plus ou moins lamelleux. La *cuprite compacte* se trouve en masses parfois très-volumineuses. Elle offre une apparence vitreuse ou résineuse dans certains échantillons. La *cuprite terreuse* a l'aspect de la tuile ou de la brique pulvérisée. Cette variété est ordinairement mêlée de sesquioxyle de fer. On a trouvé de la *cuprite sélénifère*, et il est assez commun de voir les cristaux d'oxyde de cuivre recouverts d'une couche de malachite, résultat d'une altération particulière.

Le cuivre oxydulé se rencontre presque partout où existent le cuivre natif, la malachite, la chalcocine, la chalcopryite, etc. Il se présente ordinairement en veines, en petits amas ou en filons, dans le granit, les schistes cristallins et les terrains de sédiment inférieur. Ordinairement il ne donne pas lieu à des exploitations spéciales; mais quelquefois il arrive à former une partie importante d'une mine de cuivre renfermant en même temps d'autres minerais cuprifères. Les pays où on le trouve en quantité suffisante pour servir ainsi, avec d'autres minerais, à la préparation du cuivre, sont les mines de Huel-Gorland, de Tol-Corn, près de Saint-Day, de Redruth, de Tincroft, de Carharrack, etc., dans le Cornouailles, en Angleterre; les mines de Chessy et de Saint-Bel, près de Lyon; la mine de Moldawa, dans le Banat de Hongrie; les mines de Goumeschewski, de Nikolaewski, de Turjinsk, etc., dans les monts Oural, et celles de Schlangenkerk et de Syranowsk, dans les monts Altaï. L'île de Cuba, la Colombie et le Chili en fournissent aussi en abondance.

CUPRO. On trouvera à CUPRICO les mots composés qui commencent par ce préfixe.

CUPROÏDE adj. (ku-pro-i-de — du lat. *cuprum*, cuivre, et du gr. *eidos*, aspect). Chim. Qui ressemble au cuivre : *Métaux cuproïdes*.

— s. m. pl. Famille de métaux qui comprend le cuivre, le plomb, le cadmium et le bismuth.

CUPROPLOMBITE s. m. (ku-pro-plon-bi-te — du lat. *cuprum*, cuivre, et de *plomb*). Minér. Composé naturel de cuivre et de plomb, que l'on trouve quelquefois en grains ou en veines minces dans les filons d'antimoine.

CUPROXYDE s. m. (ku-pro-ksi-de — du lat. *cuprum*, cuivre, et d'*oxyde*). Minér. Oxyde de cuivre.

CUPULAIRE adj. (ku-pu-lè-re — rad. *cupule*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la cupule.

— s. f. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astérées, réuni par plusieurs auteurs, comme simple section, au genre année ou inule : *La cupulaire fétide croît dans les champs humides*. (Flore française.)

— s. m. Chir. Sorte de cautère que l'on appliquait autrefois sur la peau du crâne, dans certaines maladies.

CUPULE s. f. (ku-pu-le — du lat. *cupula*, petite coupe). Bot. Sorte de coupe, formée par la réunion de bractées écailleuses ou foliacées, qui entoure la fleur et le fruit de certains végétaux : *La cupule entoure seulement la base du fruit dans le gland; elle l'enveloppe en totalité dans la noisette*. (C. d'Orbigny.) La *cupule se présente sous des aspects différents*. (Lallement.) a Enveloppe extérieure de l'ovaire dans les conifères et les cycadées. b Partie creuse des champignons de la tribu des pézizes. c Syn. d'APOTHÈQUE ou de SCUTELLE, dans les lichens. d Glande concave qui termine les poils de quelques plantes. e *Cupule de gland*. Nom vulgaire d'un champignon du genre pézize.

CUPULÉ, ÉE adj. (ku-pu-lé). Bot. Qui est muni d'une cupule, comme les fleurs et les fruits du chêne, du noisetier, du châtaignier, etc. d Syn. de CUPULIFÈRE.

CUPULIFÈRE adj. (ku-pu-li-fè-re — de *cupule*, et du lat. *fero*, je porte). Bot. Qui est muni d'une cupule ou glande concave : *Poils cupulifères*. Les poils du pois chiche, qui se terminent par une glande concave, ont reçu le nom de cupulifères à cause de cette disposition. (C. d'Orbigny.) Se dit des végétaux dont la fleur et le fruit sont munis d'une cupule. En ce sens on dit aussi CUPULIFÈRE.

— s. f. pl. Famille d'arbres et d'arbrisseaux dicotylédones, comprenant les genres dans lesquels le fruit est muni d'une cupule, tels que le chêne, le châtaignier, le hêtre, etc. : *Les fleurs des cupulifères sont unisexuées*. (Lallement.) La famille des cupulifères ne contient point de végétaux vénéneux. (A. Richard.) On dit aussi CUPULIFÈRES, CASTANÉES, CORYLACÉES, QUERCINÉES.

— **Encycl.** La famille des cupulifères, formée aux dépens du grand groupe des aménacées, renferme des arbres et des arbrisseaux à feuilles simples, alternes, pennées, munies de stipules caduques. Les fleurs sont monoïques. Les fleurs mâles, disposées en chatons, présentent des étamines en nombre variable, renfermées dans un périanthe à plusieurs lobes ou simplement protégées par une bractée écailleuse. Les fleurs femelles sont solitaires ou réunies plusieurs dans un involucre formé tantôt d'une seule bractée, tantôt de plusieurs réunies en forme de capsule ou de cupule. Le calice est adhérent à l'ovaire, et son limbe est marqué de dents courtes. L'ovaire, à deux, trois ou six loges uniovulées ou biovulées, est surmonté d'un style en colonne terminé par des stigmata en nombre égal à celui des loges de l'ovaire. Le fruit est indéhiscent, coriace, ligneux, ordinairement monosperme, plus ou moins renfermé dans l'involucre accru et endurci. L'embryon, dépourvu d'albume, a des cotylédons très-volumineux.

Cette famille comprend les genres suivants : chêne, lithocarp, hêtre, châtaignier, coudrier ou noisetier, charme, ostryer. Les cupulifères, appelées aussi quercinées, corylacées ou castanées, habitent pour la plupart les régions tempérées, et sont beaucoup plus nombreuses dans l'hémisphère nord; elles forment en général des forêts plus ou moins étendues. Leurs usages sont importants; leur bois dur est propre à une foule d'applications industrielles, et les fruits de plusieurs espèces entrent dans l'alimentation.

CUPULIFORME adj. (ku-pu-li-for-me — de *cupule* et de *forme*). Bot. Qui présente la forme d'une cupule. Se dit des glumes de quelques graminées, telles que le vulpin des champs.

CUPULITE s. f. (ku-pu-li-te — rad. *cupule*). Zooph. Genre d'acalèphes hydrostatiques, comprenant des animaux en forme d'outre, réunis deux à deux par leur base, et entre eux par leurs côtés.

CUPUPÉBA s. m. (ku-pu-pé-ba). Bot. Nom vulgaire d'une graminée du genre andropogon ou barbon, qui croît à la Jamaïque.

CUQ-TOULZA, bourg de France (Tarn), ch.-l. de cant., arrond. et à 21 kilom. S.-E. de Lavaur; pop. aggl. 108 hab. — pop. tot. 1,187 hab. Vestiges d'un château fort.

CURA (SAN-LUIS-DE-), ville de l'Amérique du Sud, dans la république de Venezuela, départ. et à 112 kilom. S.-O. de Caracas, dans une vallée entourée de montagnes élevées; 4,000 hab. Beaux pâturages; élève de bestiaux.

CURABILITÉ s. f. (ku-ra-bi-li-té — rad. *curable*). Méd. Caractère d'une maladie susceptible de guérison.

CURA TEIPSUM (*Guéris-toi toi-même*). V. MÉDECINE, CURA TEIPSUM.

CURABLE adj. (ku-ra-ble — du lat. *curare*, guérir). Qui peut être guéri : *Maladie curable*.

CURACA s. m. (ku-ra-ka). Hist. Membre de la caste des nobles chez les anciens Péruviens.

CURACAO s. m. (ku-ra-so — de *Curacao*, nom d'une des Antilles). Liqueur composée avec des écorces d'oranges amères, du sucre et de l'eau-de-vie : *Un verre, une bouteille de curacao*.

— **Encycl.** Le curacao que Grasse et Lyon veulent fabriquer, mais que la Hollande seule sait produire, est une des liqueurs les plus toniques et les meilleures au point de vue de l'hygiène et du goût. Faite avec l'écorce ou le zeste des oranges douces et des oranges amères, elle possède un saveur et un arôme particuliers. C'est au commencement du siècle dernier qu'on voit, pour la première fois, cette liqueur apparaître en Hollande, et si une chose peut étonner, c'est que ce peuple de gourmets ait tardé si longtemps à utiliser le parfum savoureux de l'orange.

Tout le monde ne pouvant se procurer le curacao d'Eugène van der Veene, voici quelle est dans le commerce la préparation usuelle de cette liqueur :

| | |
|-------------------------|-------------|
| Alcool à 33 degrés. . . | 10 litres. |
| Ecorce de | 36 oranges. |
| Cannelle de Ceylan. . | 8 grammes. |
| Macis | 4 grammes. |

On zeste les oranges de manière à n'enlever que la superficie sans attaquer le blanc; on les met macérer dans l'alcool pendant quinze jours; on distille au bain-marie, on ajoute un sirop fait avec 3 kilogr. 500 gr. de sucre et 3 litres d'eau; on colore avec du caramel.

Raspail donne aussi une recette pratique à l'usage des ménages : « Laissez macérer pendant quinze jours au soleil, dans une bouteille bien bouchée, 50 grammes d'écorce d'orange avec 1 litre d'eau-de-vie ordinaire, en ayant soin d'agiter la bouteille chaque jour. Ce terme passé, faites fondre au feu 500 grammes de sucre dans égale quantité d'eau; laissez un peu caraméliser, et versez le tout dans cette eau-de-vie saturée d'écorce d'orange. »

Le curacao se fabrique partout en France en assez grande quantité; mais la ville de Lyon approche seule (et de bien loin encore) de la Hollande pour la qualité et l'excellence du produit. Les liquoristes lyonnais lui donnent généralement pour base 10 parties d'oranges amères et 4 d'oranges douces. On n'emploie que le zeste de ces fruits, qui doit être coupé extrêmement mince, de manière à donner à la distillation tout le suc et tout le parfum qu'il renferme. On doit s'attacher à n'enlever aucune partie de la pellicule blanche qui tapisse l'intérieur de l'écorce, ce qui nuirait au parfum de la liqueur. Pourquoi certains fabricants remplacent-ils le zeste de l'orange par celui du citron commun ?

Le curacao s'expédie dans des cruches en grès ou dans des bouteilles d'une forme particulière au cou bizarrement allongé.

CURACAO, île des Antilles hollandaises, dans le groupe des îles sous le Vent, près de la côte de la république de Venezuela, par 12° 6' 16" de lat. N. et 17° 16' 10" de long. O.; 68 kilom. de long sur 22 de large. Superficie 1,455 kilom. carrés. Environ 20,000 hab. Ch.-l. Wilhelmsstadt. Sol montagneux, aride et mal arrosé; culture très-habité et, malgré la stérilité du sol, produisant d'abondantes récoltes de canne à sucre, de tabac, d'indigo, d'oranges, de citrons et de fruits des tropiques. C'est dans cette île qu'on a fabriqué primitivement la liqueur connue sous le nom de curacao. On y exploite aussi quelques salines, quelques mines d'argent, de cuivre et de fer. Le commerce de Curacao, qui consistait autrefois principalement dans la contrebande avec les possessions espagnoles, a beaucoup diminué depuis l'affranchissement de ces colonies. Les Espagnols prirent possession de cette île en 1527; les Hollandais s'en emparèrent en 1634 et les Anglais en 1806; mais les événements de 1814 la remirent entre les mains des Hollandais.

CURACHE s. f. (ku-ra-che). Forme ancienne du mot CURASSE.

CURADE s. f. (ku-ra-de — rad. *curer*). Agric. Raie d'écoulement entre les billons, dans le midi de la France.

CURADI (Raffaello), sculpteur italien. V. CURRADO.

CURAGE s. m. (ku-ra-je — rad. *curer*). Action de curer; résultat de cette action : *Le curage d'un port, d'un puits, d'un canal. Le curage de la Dièvre se fait tous les ans. Des personnages brodés et emplumés viennent statuer sur le curage d'un simple ruisseau*. (Cormen.) En 1532, le parlement ordonna que les mendians seraient enchaînés deux à deux et employés au curage des égouts de Paris. (E. de Gir.) Il Frais occasionnés par la même opération : *Payer le curage*. Il Matières extraites dans la même opération : *Utiliser les curages comme engrais*. Les curages des égouts se vendent aux agriculteurs. En ce sens on dit aussi CURURE.

— Bot. Nom vulgaire de la renouée poivre d'eau (*polygonum hydropiper*) et de la persicaire (*polygonum persicaria*).

— **Encycl.** Le curage périodique des ruisseaux, des biefs d'usines et des réservoirs est aussi utile au point de vue de l'hygiène publique que du régime général des cours d'eau. Les matières fertilisantes que l'on retire de cette opération sont de précieux engrais, lorsqu'elles sont répandues immédiatement sur les prairies ou soigneusement transformées en compost pour la fumure des terres; mais le plus souvent, au lieu de profiter de cet engrais efficace et peu coûteux, on dépose la vase extraite des cours d'eau, en bourrelet, le long des rives, où, tout en occupant un espace précieux, elle s'oppose à l'écoulement des eaux. Au point de vue du régime général des cours d'eau, les curages ont pour but d'empêcher les débordements, en ouvrant aux eaux un lit suffisant pour leur écoulement. Quant à l'hygiène publique, l'enlèvement des vases, qui, dans les grandes chaleurs, engendrent des miasmes délétères, évite bien des maladies et a fait plus d'une fois disparaître de certaines contrées les fièvres malignes ou intermittentes.

Pour opérer le curage, on emploie la drague à main pour les petits ruisseaux, la drague à godets mue à bras d'homme pour les cours d'eau d'une importance moyenne, tels que les biefs d'usines, les canaux à petite section, et enfin les grandes machines à draguer à vapeur pour les fleuves, les canaux à grande section, les réservoirs et les ports de mer. Afin de ménager la santé des hommes chargés de cette opération, on ne fait pas les curages au moment des grandes chaleurs; des ordon-

nances ministérielles et préfectorales régissent les époques auxquelles ils doivent avoir lieu.

CURAGUA s. m. (ku-ra-goua). Bot. Sorte de maïs du Chili.

CURAILLE s. f. (ku-ra-ille; 11 mil.). A Lyon, Cœur, trognon d'un fruit à pépins, partie que l'on rejette lorsqu'on a mangé la pulpe.

CURANDERIE s. f. (ku-ran-de-ri—rad. curandier). Métier de curandier.

CURANDIER s. m. (ku-ran-dié—rad. curer). Blanchisseur de toiles. Vieux mot.

CURANE s. m. (ku-ra-ne). Bot. Nom vulgaire du cubèbe.

CURANGA s. f. (ku-ran-ga—nom indien de la plante). Bot. Genre de plantes, de la famille des personnées, tribu des gratiolées, comprenant une ou deux espèces, qui croissent dans l'Inde. On dit aussi CARANGA et CURANIE s. f.

CURARE s. m. (ku-ra-re). Poison végétal avec lequel les habitants de l'Orénoque empoisonnent leurs flèches : *Le curare tue les plus grands oiseaux en deux ou trois minutes.* (F. Foy.) *C'est à M. de Humboldt qu'on doit la connaissance des procédés de préparation du curare.* (C. d'Orbigny.) *Si l'on pique un animal avec une flèche imprégnée d'un peu de curare, la mort suit presque immédiatement l'absorption de ce poison redoutable.* (L. Figuier.)

— *Encycl.* Nous ne pouvons mieux faire connaître les propriétés singulières du curare qu'en citant un très-intéressant article de M. Claude Bernard, inséré dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} septembre 1864 :

« Le curare, qu'on nomme aussi *woorara*, *woorara*, *worari*, *wourari*, *wurari*, *urari*, *ourari*, *ourary*, *veneno*, etc., est connu depuis la découverte de la Guyane par Walter Raleigh en 1595. Raleigh, le premier, rapporta ce poison en Europe, sur des flèches empoisonnées, sous le nom de *ourari*. Beaucoup d'anciens voyageurs ont jugé à propos d'orner l'histoire du curare d'une foule de récits plus ou moins fabuleux, que nous devons passer sous silence pour ne nous arrêter qu'aux renseignements qui ont un caractère scientifique. Dans un voyage fait en Amérique de 1799 à 1804, M. de Humboldt a pu assister à la fabrication du curare. C'est une sorte de fête comparable à celle des vendanges, la *festa de las juvias*. Les sauvages vont chercher dans les forêts les lianes du venin (*juvias*), après quoi ils font fête et s'enivrent avec de grandes quantités de boissons fermentées que les femmes préparent en leur absence. Pendant deux jours, dit M. de Humboldt, on ne rencontre que des hommes ivres... Lorsque tout dort dans l'ivresse, le maître du curare, qui est en même temps le sorcier et le médecin de la tribu, se retire seul, broie les lianes, en fait cuire le suc et prépare le poison. D'après ce qu'il a vu, M. de Humboldt admet que la composition du curare est exclusivement végétale, et que la propriété vénéneuse qu'il renferme est due à une plante de la famille des strychnées. MM. Boussingault et Roulin, qui ont visité l'Amérique du Sud vingt-cinq ans plus tard, ont émis la même opinion; mais Ch. Waterton, qui parcourut en 1812 les contrées de Demerary et d'Essequibo, fait entrer dans la préparation du curare, outre les substances végétales, des fourmis vénéneuses de deux espèces et des cochets de serpents broyés. De même M. Goudot, qui a habité le Brésil pendant dix années, regarde le suc de lianes épaissi comme jouant simplement le rôle d'un excipient dans lequel on introduit ensuite du venin de serpent. Le son retour en France en 1844, il a remis à M. Pelouze, qui me l'a communiquée, une note sur la préparation du curare, que je crois utile de transcrire ici.

« Le curare est préparé par quelques-unes des tribus les plus reculées qui habitent les forêts qui bornent le haut Orénoque, le Rio-Negro et l'Amazonie, et qui, toutes ou presque toutes, sont anthropophages... La manière de préparer le curare varie dans chacune des tribus où il se fabrique, et celui qui est réputé le plus actif vient des nations voisines de l'empire du Brésil. Le procédé employé par les Indiens de Mesaya, qui ne sont éloignés que de vingt journées de la frontière de la Nouvelle-Grenade, est le seul à peu près connu, et encore ne l'est-il que très-imparfaitement, car ces Indiens en font un grand secret, et il n'y a que leurs devins qui aient l'art de le préparer. Ces hommes, qui sont en même temps les prêtres et les médecins ou guérisseurs de sorts, emploient pour la préparation du poison une liane nommée *curari*, d'où le nom de curare donné au poison. Cette liane, coupée en tronçons et broyée, donne un suc laiteux abondant et très-âcre. Les tronçons écrasés sont mis en macération dans de l'eau pendant quarante-huit heures, puis on exprime et on filtre soigneusement le liquide, qui est soumis à une lente évaporation jusqu'à concentration convenable. Alors on le répartit dans plusieurs petits vases de terre, qui sont eux-mêmes placés sur des cendres chaudes, et l'évaporation se continue avec plus de soins encore. Lorsque le poison est arrivé à la consistance d'extrait mou, on y laisse tomber quelques gouttes de venin recueilli dans les vésicules des serpents les plus vénéneux, et l'opération se trouve achevée lorsque l'extrait est parfaitement sec. »

« Dans la relation d'une *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud*, faite de 1843 à 1847 sous la direction de M. F. de Castelnau, il est encore fait mention de la composition du curare. Les auteurs de cette relation reviennent à l'opinion de MM. de Humboldt, Boussingault et Roulin, savoir, que le curare est un poison végétal; mais ils assurent en outre que les Indiens ne mettent aucun secret dans cette préparation. Enfin le dernier voyageur qui, à ma connaissance, ait écrit sur le curare, M. Emile Carrey, met tout le monde d'accord. Suivant lui, chez toutes les tribus, le curare aurait pour base un poison végétal identique : seulement il est des Indiens qui préparent le curare sans mystère et en y employant simplement les plantes actives, tandis que d'autres y ajoutent des substances plus ou moins singulières et entourent la fabrication de pratiques plus ou moins bizarres; mais ce serait par superstition ou par charlatanisme que les *matristes* du curare de certaines tribus en agiraient ainsi, afin d'augmenter le prestige de leur puissance ou de cacher la composition du poison aux étrangers.

« Les Indiens se servent du curare pour empoisonner leurs flèches de chasse ou leurs flèches de guerre. Les flèches de guerre ont un dard fixe très-acéré, formé par des os d'animaux ou par du bois très-dur; quelquefois le dard est garni d'épines disposées en sens inverse, de manière à empêcher le trait de sortir de la blessure. Les flèches de chasse, destinées à être lancées au moyen d'un arc, sont pourvues d'un dard mobile; celles qui doivent être lancées au moyen d'une sarbacane sont très-petites, et ne forment en quelque sorte qu'un simple dard en bois de fer très-effilé et muni d'une pointe très-aiguë qui porte le poison. Outre ces armes toutes préparées, les Indiens ont encore leur provision de curare, qu'ils tiennent renfermée dans des petits pots de terre cuite ou dans desalebasses.

« Le poison américain nous parvient en Europe sous ces trois formes. On ne peut se le procurer que par l'entremise des voyageurs; il n'existe pas dans le commerce européen, et les Indiens en font l'objet d'un échange, soit entre eux, soit avec les étrangers. « Les Indiens de Mesaya, dit M. Goudot, une des tribus les plus féroces, préparent le curare et en font un commerce d'échange avec les habitants de la frontière de la Nouvelle-Grenade, qui, bravant les fièvres et les dangers de toute espèce, se hasarvent à pénétrer jusqu'au fond des forêts qu'ils habitent, et leur portent des haches, des couteaux, des ciseaux, des aiguilles et quelques étoffes de coton grossier. Ils reçoivent en paiement du poison, de la cire d'abeilles presque aussi blanche que celle de Cuba, des féculs colorants et du vernis qui peut être comparé à celui du Japon. »

« Le curare contenu dans les petits pots de terre cuite et dans lesalebasses est un extrait noir à cassure brillante, présentant assez bien l'aspect de l'extrait du jus de réglisse noir de nos droguistes. Le principe actif du poison est soluble dans l'eau, dans le sang et dans toutes les humeurs animales; mais il est mélangé de beaucoup d'impuretés qui restent en suspension dans le liquide, et où le microscope fait reconnaître en grande partie des débris de végétaux. Le vrai curare paraît conserver son activité d'une manière indéfinie, même à l'état de solution dans l'eau. J'en conserve ainsi depuis plus de dix ans qui semble n'avoir rien perdu sensiblement de ses propriétés toxiques, bien qu'il se soit produit des moisissures en grande quantité à la surface du liquide. Comme l'eau, le sang et les humeurs animales, l'alcool dissout le venin curarique; l'éther et l'essence de térébenthine au contraire le précipitent. MM. Boussingault et Roulin ont préparé, sous le nom de *curarine*, le principe actif du curare. Toutefois le corps qu'ils ont obtenu n'est point cristallisable et défini; la curarine est une substance d'apparence cornée, très-hygroscopique, très-soluble dans l'eau et dans l'alcool.

« Les caractères qui viennent d'être indiqués, de même que l'inaltérabilité du curare à l'ébullition et aux agents chimiques, ne sauraient permettre aucune induction sur la nature animale ou végétale du poison. En effet, c'est par erreur que l'on a cru jusqu'ici que tous les agents toxiques animaux se distinguaient des agents toxiques végétaux par une altérabilité plus grande; le venin de crapaud, par exemple, résiste à l'ébullition et se dissout dans l'alcool et l'éther. Il faudrait donc, pour résoudre la question de la composition du curare, saisir sur place l'agent réellement actif et le débarrasser de tous les ingrédients inutiles. Jusqu'ici les voyageurs, il est vrai, nous ont fourni le curare, mais avec lui ils ne nous ont rapporté que des récits et des descriptions contradictoires de procédés de préparation. Aucun n'a essayé sur les lieux d'expérimenter par lui-même, pour savoir quelle était réellement la plante vénéneuse qui le constituait, afin de la caractériser et de la rapporter en Europe. Le curare, à l'égard de beaucoup d'autres poisons énergiques, entrera certainement dans le domaine de la médecine; mais il serait nécessaire pour cela d'en connaître exactement la composition dans un temps assez rapproché. En effet, M. Emile Carrey nous apprend, dans l'intéressante relation de son voyage, que beaucoup de peuplades

indiennes ont déjà renoncé à l'arme empoisonnée de l'homme primitif pour la remplacer par l'arme à feu de l'homme civilisé. Les flèches empoisonnées et le curare ne se trouvent plus aujourd'hui que chez les tribus les plus barbares de l'Amérique du Sud, et il pourrait bien se faire que d'ici à un demi-siècle l'usage de ce poison et les procédés de préparation fussent complètement perdus.

« Quant à son action sur les êtres vivants, le curare a toujours été représenté comme un poison violent dès qu'on l'introduit en contact avec le sang au moyen d'une plaie, mais inoffensif lorsqu'il est avalé et déposé dans les voies digestives. Les chairs des animaux tués par le curare sont en effet bonnes à manger et ne déterminent aucun accident. On a dit que le curare était un poison aussi bien pour les végétaux que pour les animaux; cela est inexact. D'autres ont admis, sur la foi des récits, que les exhalaisons du curare sont vénéneuses. Vers le milieu du siècle dernier, La Condamine racontait que la cuisson du poison était confiée à une vieille femme : si cette femme mourait, le curare était jugé de bonne qualité; si elle ne mourait pas, on la battait de verges. M. Emile Carrey, avec sa verve naturelle, nous a décrit des pratiques analogues dont il avait entendu parler. Comme on le voit, l'esprit s'est plu à entourer de merveilleux l'histoire de ce poison, dont l'origine et l'action étaient mal connues. Ici notre tâche sera de dépouiller les faits de toutes les interprétations mystérieuses pour n'admettre que ce que l'expérience nous prouvera directement; mais peut-être trouvera-t-on qu'on n'y aura rien perdu, et que les vérités scientifiques, quand nous pouvons les entrevoir, ne sont pas moins merveilleuses que les créations de notre imagination.

« En 1844, je reçus de M. Pelouze des flèches empoisonnées ainsi que du curare qui avait été acheté par M. Goudot chez les Indiens Andaquas au mois d'août 1842. En 1846, un jeune Brésilien qui suivait mes cours, le docteur Edwards, me donna du curare que l'on retirait d'unealebasse en l'exposant à la chaleur pour ramollir et extraire le poison qui en tapissait les parois. Plus tard, j'ai expérimenté avec du curare qui nous avait été rapporté, à M. Magendie et à moi, par M. Emile Carrey, et qui provenait des bords de l'Amazonie, avec du curare du Venezuela que m'avait remis M. Rayer, et avec du curare de Para dont M. Boussingault m'avait fait part. J'ai constaté pour tous ces curares de diverses provenances des effets toxiques tout à fait semblables, sauf peut-être des nuances, dans l'intensité du poison, qui serait difficile de bien caractériser.

« Un des faits qui paraît avoir le plus frappé tous ceux qui ont parlé du curare est l'immédiatité de ce poison dans les voies digestives. Les Indiens, en effet, se servent du curare comme poison sous la peau et comme médicament dans l'estomac. J'ai entendu souvent raconter à M. Boussingault qu'il avait connu dans son voyage en Amérique un général colombien atteint d'épilepsie, qui, pour éviter les accès de sa terrible maladie, avalait des pilules assez volumineuses de curare. Les expériences sur les animaux ont confirmé les observations faites sur l'homme. On peut mélanger aux aliments d'un chien ou d'un lapin du curare en quantité beaucoup plus considérable qu'il ne serait nécessaire pour l'empoisonner par une plaie, et cela sans que l'animal en éprouve aucun inconvénient.

« Toutefois il ne faudrait pas croire qu'il y ait là une propriété merveilleuse particulière au curare. C'est une simple question de dose et de rapidité de l'absorption. Je me suis assuré par des expériences nombreuses que chez les jeunes animaux à jeun (mammifères et oiseaux), lorsque l'absorption intestinale est devenue plus active, le curare ne peut plus être aussi impunément introduit dans l'estomac, de sorte que cela se réduit simplement à dire qu'il faut des quantités beaucoup plus grandes de curare pour agir par les voies digestives que par une piqûre sous-cutanée. C'est un cas commun, à des degrés divers, à beaucoup d'autres substances toxiques et médicamenteuses; la différence s'explique physiologiquement par la propriété que présentent les substances non cristalloïdes d'être absorbées très-lentement à la surface des membranes muqueuses. Mais nous n'avons pas à nous arrêter à ces particularités, qui concerneraient l'histoire thérapeutique du curare : je me hâte d'arriver à l'empoisonnement par piqûre, qui fait pénétrer rapidement le venin dans le sang, et amène la mort avec un cortège de symptômes particuliers que nous avons pour objet d'examiner et d'expliquer dans cette étude.

« Le curare, introduit dans les tissus vivants à l'aide d'une flèche ou d'un instrument empoisonné, détermine la mort d'autant plus rapidement que le venin pénètre plus vite dans le sang. C'est pourquoi la mort est plus prompte quand on emploie une solution de curare au lieu du poison sec. Le degré de vitalité des animaux et la rapidité de la circulation qui en est la conséquence agissent dans le même sens. C'est ce qui fait que les animaux vigoureux sont plus faciles à empoisonner que les animaux languissants, et que, toutes choses égales d'ailleurs (taille de l'animal, dose du poison), les animaux à sang chaud meurent plus vite que les animaux à

sang froid, et parmi les premiers les oiseaux plus vite que les mammifères.

« La plaie empoisonnée par le curare n'est le siège d'aucune douleur ni d'aucune irritation particulière; le venin ne possède par lui-même aucune propriété caustique, de sorte que, si la piqûre a été rapide, l'animal est empoisonné sans s'en apercevoir. M. Boussingault m'a dit que, lorsque les Indiens blessent des oiseaux à la chasse avec les petites flèches qu'ils lancent à l'aide d'une sarbacane, et dont la pointe est acérée comme celle d'une aiguille, il arrive souvent que l'animal ne sent pas la blessure et qu'il meurt sur place en une minute ou deux. Il n'en est pas ainsi quand on emploie de plus grandes flèches sur des animaux qui fuient; néanmoins la paralysie due à l'action du poison arrive assez vite pour que l'animal s'arrête et n'échappe jamais au chasseur. Waterton raconte qu'en traversant les terres qui séparent l'Essequibo du Demerary, lui et ses compagnons rencontrèrent une troupe de sangliers. Un Indien banda son arc et frappa l'un d'eux d'une flèche empoisonnée; elle entra dans la mâchoire et se rompit. Le sanglier fut trouvé mort à cent soixante-dix pas du lieu où il avait été frappé, et leur fournit un souper succulent.

« Les symptômes de la mort par le curare offrent un aspect caractéristique sur lequel s'accordent tous les observateurs. On ne pourrait guère constater ces symptômes chez les petits oiseaux, dont la mort a lieu parfois en quelques secondes; mais chez les oiseaux plus gros, chez les mammifères et chez les animaux à sang froid, la mort arrive dans un espace de temps qui varie en général entre cinq et douze minutes quand on a employé un excès de poison. Je rapporterai seulement trois ou quatre exemples; ils seront l'expression exacte de ce que j'ai toujours vu se reproduire dans les expériences en quelque sorte innombrables que j'ai répétées depuis vingt ans.

« A l'aide d'une petite flèche empoisonnée, j'ai fait sur le dos d'un lapin une piqûre si peu douloureuse, qu'il n'en a pas pour cela interrompu son repas; mais après deux ou trois minutes l'animal a cessé de manger et est allé se placer dans un coin du laboratoire : il s'est tapi contre le mur et a baissé ses oreilles sur son dos, comme s'il eût voulu dormir. Puis il est resté parfaitement tranquille et peu à peu s'est affaissé; ses jambes ont d'abord cédé en même temps que la tête a fléchi; enfin il est tombé sur le flanc complètement paralysé. Après six minutes, à partir du moment de la piqûre, l'animal était mort, c'est-à-dire que la respiration avait cessé.

« Un jeune chien piqué à la cuisse avec un instrument empoisonné s'aperçut à peine de sa blessure; il courait et sautait comme de coutume; mais au bout de trois ou quatre minutes l'animal se coucha sur le ventre comme s'il eût été fatigué; il avait conservé toute son intelligence, et ne semblait nullement souffrir; seulement il répugnait au mouvement. Bientôt le chien posa sa tête par terre entre ses deux jambes de devant, comme s'il eût été encore plus fatigué et qu'il eût voulu s'endormir. Cependant ses yeux restaient toujours ouverts et tranquilles en même temps que son corps s'affaissait sur lui-même; l'animal était alors complètement paralysé. Bientôt les yeux devinrent ternes, les mouvements respiratoires cessèrent, et l'animal était mort huit minutes après la piqûre empoisonnée.

« Les grenouilles, les crapauds et les couleuvres meurent avec des symptômes semblables. Les animaux ne manifestent aucune agitation ni aucune expression de douleur. Ils sont pris d'une paralysie progressive qui éteint successivement toutes les fonctions vitales. C'est là le caractère particulier de la mort par le curare. Dans tous les genres de mort que l'on connaît, il y a toujours vers l'agonie des convulsions, des cris ou des râles indiquant une souffrance et une sorte de lutte entre la vie et la mort. Dans la mort par le curare, rien de pareil; il n'y a pas d'agonie, la vie paraît s'éteindre. Tous les voyageurs qui ont vu périr des animaux par le curare décrivent la mort avec des symptômes pareils à ceux que nous venons d'indiquer. « La mort arrive, dit M. Carrey, comme si un fluide vital s'écoulait. » Waterton, qui nous a donné le plus de détails sur les effets du curare, raconte que lorsqu'un oiseau est blessé à la chasse par une flèche empoisonnée, il reste environ trois minutes avant de tomber, mais que sa chute n'est précédée par aucun signe de douleur, qu'il y a seulement une sorte de stupeur qui se manifeste par une répugnance apparente au mouvement. « Ayant empoisonné, dit-il, une jeune poule pleine de vie au moyen d'une piqûre faite à la cuisse avec une flèche empoisonnée, la poule n'en parut nullement incommodée. Pendant la première minute, elle marcha tranquillement; pendant la deuxième minute, elle resta calme et becqueta la terre. Moins d'une demi-minute après, elle ouvrit et ferma souvent le bec; sa queue était abaissée, et ses ailes tombaient presque à terre. « A la fin de la troisième minute, elle était courbée, ne pouvant plus soutenir sa tête, qui tombait, se relevait, et chaque fois tombait plus bas, comme celle d'un voyageur fatigué qui sommeille debout; ses yeux s'ouvraient et se fermaient. Au bout de cinq minutes, la poule était morte. » Dans un

autre exemple, il s'agit d'un paresseux dont la vie cède sans le moindre combat apparent, sans un cri ni un gémissement. C'était un af ou paresseux à trois doigts; il appartenait à un naturaliste qui, voulant le tuer pour conserver sa peau, avait eu recours au *curare*. L'af fut blessé à la jambe et mis sur le plancher, à peu de distance d'une table. Il s'efforça d'en atteindre le pied et s'y accrocha, comme s'il eût voulu monter; mais ce furent ses derniers efforts : sa vie s'éteignit rapidement, quoique graduellement... D'abord une de ses jambes de devant lâcha prise et tomba de côté, incapable de se mouvoir; l'autre fit bientôt de même. Les membres antérieurs ayant perdu toute force, le paresseux se coucha lentement et mit sa tête entre ses jambes de derrière, qui tenaient encore à la table; mais lorsqu'elles furent atteintes à leur tour, il tomba à terre si doucement qu'on n'eût pas pu distinguer cette chute d'un mouvement ordinaire. Si l'on avait ignoré la circonstance de sa blessure, on n'eût jamais pensé qu'il succombait. La bouche était fermée; on n'y voyait ni écume ni salive. On n'observa ni tressaillement ni altération visible de la respiration. Au bout de dix minutes, il fit un léger mouvement, et une minute après il était mort. « En un mot, dit Watterton, depuis le moment où l'action du poison commença à se montrer chez le paresseux, on aurait cru que le sommeil l'accablait. »

Watterton nous donne encore le récit de la mort d'un homme empoisonné par le *curare*. Deux Indiens couraient la forêt pour chercher du gibier. L'un d'eux prit une flèche empoisonnée et la lança sur un singe rouge qui était au-dessus de lui, dans un arbre. Le coup était presque perpendiculaire. La flèche manqua le singe, et en retombant frappa l'Indien au bras, un peu au-dessus du coude. Il fut convaincu que tout était fini pour lui. « Jamais, dit-il à son camarade d'une voix entrecoupée et regardant son arc pendant qu'il parlait, jamais je ne banderai plus cet arc. » Ayant dit ces mots, il ôta la petite botte de bambou contenant le poison qui était suspendue à son épaule, et, l'ayant mise à terre avec son arc et ses flèches, il s'endormit auprès, dit adieu à son compagnon et cessa de parler pour toujours. « Ce sera une consolation pour les âmes compatissantes, remarque ailleurs Watterton, de savoir que la victime n'a pas souffert, car le *wourali* détruit doucement la vie. »

Ainsi toutes les descriptions nous offrent un tableau doux et tranquille de la mort par le *curare*. Un simple sommeil paraît être la transition de la vie à la mort. Cependant il n'en est rien; l'apparence extérieure est trompeuse, comme on le verra plus loin.

Lorsqu'un animal est piqué par une flèche empoisonnée avec du *curare*, nous avons vu qu'il ne meurt qu'après un certain temps. Il y a en effet trois étapes nécessaires que le poison doit parcourir. Premièrement, le poison doit être dissous dans la plaie par les humeurs animales qui s'y trouvent; deuxièmement, il doit pénétrer dans les veines et être porté jusqu'au cœur; troisièmement, il doit être amené en contact avec les éléments organiques au moyen du système artériel. Ce n'est point encore tout : il faut que la substance toxique s'accumule dans le sang par suite d'une disproportion qui doit s'établir entre l'absorption et l'élimination du poison. Tout cela demande, ainsi que nous le savons, un maximum de dix à douze minutes pour s'accomplir. Nous concevons maintenant que le *curare* puisse ne pas agir si, avant d'arriver au système artériel, il rencontre sur sa route quelque voie d'élimination rapide, ou s'il se trouvait, par un obstacle quelconque, retenu dans le système veineux. En effet, dans ce cas le poison ne parvient pas jusqu'aux voies qui conduisent aux éléments organiques.

Trois ans après le retour de Watterton en Angleterre, Brodie fit quelques expériences qu'il importe de mentionner. On inocula du *curare* à la jambe d'un âne, et il mourut en douze minutes. Sur un autre âne, on inocula le même poison et de la même manière, mais après avoir placé un bandage autour de la jambe au-dessus de l'endroit où l'inoculation avait été pratiquée. L'âne marcha librement, comme à l'ordinaire, et il continua à manger sans s'apercevoir de rien. Au bout d'une heure, on délia le bandage, et dix minutes après la mort avait saisi cet animal. Ces expériences, qui sont imitées de celles que Magendie avait faites pour d'autres poisons, et qui ont été bien souvent confirmées, s'expliquent physiologiquement d'une manière très-simple : tant que le poison restait sous la peau de la jambe au-dessous de la ligature, il ne pouvait pas arriver au cœur, parce que cette ligature empêchait le sang veineux de passer et de l'y transporter. Le poison, avons-nous dit, n'est actif que lorsque, étant parvenu au cœur, il peut se répandre par les artères, et arriver ainsi à tous les éléments organiques; mais là encore nous pouvons, à l'aide d'un artifice expérimental, empêcher le poison de se généraliser. Si nous lions l'artère d'un membre par exemple, nous empêcherons le sang empoisonné d'être porté aux éléments organiques de ce membre, et nous leur conserverons la vie, tandis que tout le reste du corps aura ressenti les atteintes délétères de la substance toxique. En un mot, en arrêtant le poison dans les veines, on sauve tout l'individu; en arrêtant le poison dans les artères,

on ne sauve que la partie du corps à laquelle l'artère oblitérée portait le sang.

Dans le mois de juin 1844, je fis ma première expérience sur le *curare* : j'insinuai sous la peau du dos d'une grenouille un petit fragment de *curare* sec, et j'observai l'animal. Dans les premiers moments, la grenouille allait et sautait comme avant avec la plus grande agilité, puis elle resta tranquille. Au bout de cinq minutes, les jambes de devant cédèrent, le corps s'aplatit et s'affaissa peu à peu. Après sept minutes, la grenouille était morte, c'est-à-dire qu'elle était devenue molle, flasque, et que le pincement de la peau ne déterminait plus chez elle aucune réaction vitale. Je procédai alors à ce que j'appelle l'*autopsie physiologique* de l'animal.

En ouvrant la grenouille empoisonnée, je vis que son cœur continuait à battre. Son sang rougissait à l'air et présentait ses propriétés physiologiques normales. Je me servis ensuite de l'électricité comme de l'excitant le plus convenable pour réveiller et provoquer la réaction physiologique des éléments nerveux et musculaires. En agissant directement sur les muscles, l'excitant électrique produisait des contractions violentes dans toutes les parties du corps; mais en agissant sur les nerfs eux-mêmes il n'y avait plus aucune réaction. Les nerfs, c'est-à-dire les tubes nerveux qui les composent, étaient donc complètement morts, tandis que les autres éléments organiques des muscles, du sang, des muqueuses, etc., étaient très-vivants et conservaient encore leurs propriétés physiologiques pendant un grand nombre d'heures, ainsi que cela se voit surtout chez les animaux à sang froid.

Il est maintenant facile de comprendre que l'extinction vitale des éléments nerveux qui font contracter les muscles doit amener la mort de l'organisme tout entier par la cessation successive de tous les mouvements. L'arrêt des mouvements respiratoires produit particulièrement ce résultat en empêchant dans le milieu organique sanguin l'aération, qui est indispensable pour entretenir la vie de tous les éléments organiques qui nous composent. Si le cœur conserve encore ses mouvements, cela prouve, ainsi qu'on le savait déjà, qu'il n'est pas influencé par le système nerveux comme les autres muscles, ce qui lui permet d'être, suivant l'expression de Haller, l'organe *primum vivens* et l'organe *ultimum moriens*. En outre, la démonstration de cette action nette et caractéristique du *curare*, qui tue l'élément nerveux et respecte l'élément musculaire, a résolu la question de ce qu'on appelait l'irritabilité hallérienne, en prouvant expérimentalement que la propriété contractile du muscle est distincte de la propriété du nerf qui l'excite, puisque le poison parvient à les séparer immédiatement l'une de l'autre.

Cette première expérience analytique faite sur la grenouille a ensuite été répétée de la même manière sur d'autres animaux plus rapprochés de l'homme et appartenant à la classe des oiseaux et des mammifères. J'ai constaté des résultats tout à fait semblables, et l'*autopsie physiologique* me montra que, comme chez la grenouille, l'élément nerveux moteur avait été seul atteint par le *curare*, tandis que les autres éléments organiques avaient conservé leurs propriétés physiologiques. L'observation attentive des symptômes de l'empoisonnement sur les animaux élevés vint me révéler des particularités intéressantes relatives à la sensibilité et à l'intelligence. Un chien d'une humeur douce avait été blessé par une flèche empoisonnée. D'abord l'animal ne s'en aperçut pas; il courait, gambadait joyeusement comme à l'ordinaire; mais bientôt, comme s'il eût été fatigué, il se coucha sur le ventre dans une attitude très-naturelle. Quand on appelait le chien, il répondait à l'appel; il se levait et venait, mais après des soumissions réitérées et avec une sorte de lassitude. Peu de temps après, le chien ne pouvait plus se lever malgré ses efforts; il avait conservé toute son intelligence et ne paraissait nullement souffrir; seulement ses jambes, et particulièrement celles du train de derrière, n'obéissaient plus à sa volonté. Lorsqu'on parlait à l'animal, il répondait parfaitement bien par les mouvements de la tête, par l'expression des yeux et par l'agitation de la queue; mais un peu plus tard la tête tomba, l'animal ne pouvait plus la soutenir. Le chien était alors couché et respirait avec calme, comme un animal qui aurait reposé tranquillement; si on l'appelait, sa queue seule pouvait s'agiter, et ses yeux se tourner encore et sans aucune expression de souffrance, pour montrer qu'il entendait. Enfin les mouvements respiratoires cessèrent peu à peu, et les yeux étaient déjà devenus ternes et sans vie que des mouvements légers de la queue venaient témoigner que le chien entendait encore celui qui lui parlait.

Un autre chien, d'une nature féroce et cherchant à mordre tous ceux qui l'approchaient, fut piqué par une flèche empoisonnée. Pendant les premiers moments, l'animal farouche, blotti dans son coin, faisait entendre des grondements mêlés d'aboiements toutes les fois qu'on se dirigeait vers lui. Après six ou sept minutes, l'animal se coucha, ses jambes ne pouvaient plus le soutenir, et ses cris s'éteignirent, mais il n'était pas moins furieux. Toutes les fois qu'on approchait, il montrait les dents et roulait des yeux flam-

boyants. Quand on lui présentait un bâton, il le mordait avec force et avec une rage silencieuse. Cette rage ne s'éteignit qu'avec la vie, et, lorsque le chien ne pouvait plus la manifester par ses lèvres et par ses dents, elle était encore dans ses regards, qui, les derniers, exprimèrent sa furie.

Les deux expériences qui précèdent nous montrent que, dans la mort par le *curare*, l'intelligence n'est point anéantie; chacun de nos animaux a conservé son caractère jusqu'au bout, et, si les manifestations caractéristiques ont disparu, ce n'est pas parce qu'elles se sont réellement éteintes, mais parce qu'elles se sont trouvées successivement refoulées et comme envahies par l'action paralytique du poison. En effet, dans ce corps sans mouvement, derrière cet œil terne, et avec toutes les apparences de la mort, la sensibilité et l'intelligence persistent encore tout entières. Le cadavre que l'on a devant les yeux entend et distingue ce que l'on fait autour de lui, il ressent des impressions douloureuses quand on le pince ou qu'on l'excite. En un mot, il a encore le sentiment et la volonté, mais il a perdu les instruments qui servent à les manifester : c'est ce que nous allons montrer en poussant plus loin notre analyse physiologique.

Rappelons-nous pour un instant que le *curare* ne peut exercer son action toxique qu'après avoir été porté par les artères et mis en contact avec nos éléments organiques. Rappelons-nous encore qu'en liant ou en obstruant une artère d'un membre ou d'une autre partie du corps on peut ainsi préserver cette partie de l'empoisonnement qui envahirait tout le reste de l'organisme. Or, à l'aide de ce membre ou de cette partie réservée, ne fût-ce même qu'une fibre musculaire, l'animal pourra manifester ce qu'il sent et montrer que son intelligence, qui avait été en quelque sorte saisie dans un cadavre, n'avait pas été abolie. Ces expériences analytiques se démontrent particulièrement bien chez les animaux à sang froid, à cause de la persistance plus longue des propriétés élémentaires des tissus après l'arrêt de la circulation artérielle.

Sur une grenouille très-vivace, j'ai intercepté le passage du sang artériel dans les jambes du train de derrière par la ligature des artères, en ayant grand soin de laisser intacts les nerfs qui font communiquer ces membres avec la moelle épinière. Après cette opération, la grenouille avait conservé toute son agilité, sautait et nageait comme à l'ordinaire. Alors je l'empoisonnai en lui insinuant un petit fragment de *curare* sous la peau du dos. Après cinq minutes, la grenouille s'affaissa; ses jambes de devant, ayant perdu leur ressort, s'écartèrent et, la mâchoire inférieure de l'animal reposait sur la table. Après sept ou huit minutes, la grenouille était morte et sans mouvement. Quand on pincait la peau de la tête, du corps ou des pattes de devant, il n'y avait aucun mouvement ni aucune réaction vitale dans ces parties empoisonnées; mais la grenouille agitait aussitôt avec violence ses deux pattes de derrière, qui avaient été préservées de l'empoisonnement par la ligature des artères. Ce résultat était constant, même après les plus légères piqûres dans la partie du corps empoisonnée. Quand on mettait la grenouille dans l'eau et qu'on excitait une partie quelconque de son corps, elle nageait parfaitement avec ses deux jambes de derrière, qui poussaient devant elles le reste du corps complètement immobile, quoique sensible; mais non-seulement notre grenouille avait conservé la sensibilité dans le train antérieur de son corps paralysé par le poison, elle y avait encore conservé ses sens et sa volonté. En effet, si l'on couvrait le vase où l'on avait introduit la grenouille, de manière à la placer dans l'obscurité, et si ensuite on faisait subitement pénétrer un rayon de soleil en déplaçant le couvercle, on apercevait le tronçon de la grenouille flasque et incliné en bas s'avancer volontairement vers le soleil à l'aide des deux jambes de derrière. J'ai répété l'expérience très-souvent; elle a toujours réussi. Si, au lieu des deux jambes, on n'en préserve qu'une de l'empoisonnement, le résultat est le même; seulement il n'y a qu'une jambe qui se meut quand on pince l'animal, et cette jambe pousse tout le reste du corps devant elle quand on place l'animal dans l'eau. Quand, au lieu d'une jambe, on ne préserve de l'empoisonnement qu'un seul doigt, ce doigt s'agit et exprime le sentiment de tout le corps réduit à l'état de cadavre. Le spectacle intéressant que je viens de tracer peut s'observer parfois pendant une heure ou deux dans les saisons favorables. Il ne cesse que lorsque l'asphyxie et la mort de l'organisme sont arrivées par suite de la suppression trop prolongée des mouvements respiratoires. Chez les animaux à sang chaud, ces phénomènes se passent en un temps beaucoup plus court, mais ils n'en existent pas moins. Lorsqu'un mammifère ou un homme est empoisonné par le *curare*, l'intelligence, la sensibilité et la volonté ne sont point atteintes par le poison, mais elles perdent successivement les instruments du mouvement, qui refusent de leur obéir. Les mouvements les plus expressifs de nos facultés disparaissent les premiers, d'abord la voix et la parole, ensuite les mouvements des membres, ceux de la face et du thorax, et enfin les mouvements des yeux, qui, comme chez

les mourants, persistent les derniers. Peut-on concevoir une souffrance plus horrible que celle d'une intelligence assistant ainsi à la soustraction successive de tous les organes qui, suivant l'expression de M. de Bonald, sont destinés à la servir, et se trouvant en quelque sorte enfermée toute vive dans un cadavre? Dans tous les temps, les fictions poétiques qui ont voulu émouvoir notre pitié nous ont représentés des êtres sensibles renfermés dans des corps immobiles. Notre imagination ne saurait rien concevoir de plus malheureux que des êtres pourvus de sensation, c'est-à-dire pouvant éprouver le plaisir et la peine, quand ils sont privés du pouvoir de fuir l'un et de tendre vers l'autre. Le supplice que l'imagination des poètes a inventé se trouve produit dans la nature par l'action du poison américain. Nous pouvons même ajouter que la fiction est restée ici au-dessous de la réalité. Quand le Tasse nous dépeint Clorinde incorporée vivante dans un majestueux cyprès, au moins lui a-t-il laissé des pleurs et des sanglots pour se plaindre et attendre ceux qui la font souffrir en blessant sa sensible écorce.

Dans notre analyse physiologique, nous sommes arrivés à localiser l'action du poison américain sur l'élément nerveux moteur et à déterminer, comme conséquence, un mécanisme de la mort propre à cet agent toxique; mais devons-nous nous arrêter là et sommes-nous parvenus à la limite que la science actuelle nous permet d'atteindre? Je ne le pense pas. Non-seulement il y aurait encore lieu d'isoler chimiquement le principe actif du *curare* des matières étrangères auxquelles il est mélangé; il y aurait en outre à déterminer quel genre de modification physique ou chimique la substance toxique imprime à l'élément organique pour en paralyser l'action. Quant à présent, nous ignorons complètement quelle peut être la nature de cette influence. Cependant nous savons à ce sujet une chose importante, c'est que, loin de produire une altération toxique définitive qui détruise pour toujours l'élément organique, ainsi que le font beaucoup de poisons, le *curare* ne détermine qu'une sorte d'inertie ou d'engourdissement de l'élément nerveux moteur. Il en résulte une paralysie de cet élément qui dure tant que le *curare* reste dans le sang en contact avec lui, mais qui peut cesser quand le poison est éliminé. De là il résulte cette conséquence importante, que la mort par le *curare* n'est point sans appel, et qu'il est possible de faire revenir à la vie un animal ou un homme qui aurait été empoisonné par cet agent toxique.

Pour comprendre le mécanisme du retour à la vie, il faut nous rappeler le mécanisme de la mort, et, si la théorie que nous en avons donnée est bonne, les deux mécanismes doivent se contrôler réciproquement et pouvoir se déduire l'un de l'autre. Le *curare* introduit avec le sang va se mettre en contact avec les éléments organiques et paralyser d'une manière successive tous les mouvements volontaires. D'abord les nerfs moteurs des organes de la voix sont paralysés; mais la vie n'en continue pas moins, parce que l'animal respire toujours. Ce n'est que quand les mouvements respiratoires du thorax viennent à cesser, que la mort réelle de l'organisme commence. Tous les éléments organiques du corps vont alors être atteints, parce qu'un élément indispensable à tous, l'air ou l'oxygène, va manquer dans le sang, leur milieu organique. Sans doute le cœur, qui continue à battre, fait circuler le sang, mais ce sang ne prend plus d'oxygène dans les poumons paralysés, et l'asphyxie de tous les éléments organiques arrivera avec une rapidité plus ou moins grande suivant la nature des animaux, mais d'une manière infaillible pour tous. Nous voyons ainsi que la destruction de l'élément nerveux moteur ne tue pas directement, comme si cet élément seul représentait le principe de la vie. La soustraction de l'élément nerveux moteur tue, parce que, les autres éléments qui avaient des rapports avec lui ne pouvant plus fonctionner, il en résulte une dislocation de la machine vivante tout entière. De même un édifice s'écroule quand on enlève une de ses pierres fondamentales.

En résumé, c'est donc le manque d'oxygène ou l'asphyxie qui amène la mort dans l'empoisonnement par le *curare*. S'il en est ainsi, c'est l'oxygène qu'il faut rendre pour rappeler à la vie, et le contre-poison sera simplement la *respiration artificielle*, c'est-à-dire un soufflet qui, remplaçant les mouvements respiratoires éteints, introduira graduellement et avec les précautions convenables de l'air pur dans les poumons. On peut dire alors qu'on tient dans ses mains l'existence de l'individu empoisonné, et la vie nous apparaît comme un pur mécanisme dont nous pouvons faire mouvoir les rouages, mais que nous ne pouvons localiser dans aucun d'eux exclusivement; elle n'est nulle part et se rencontre partout.

Sous l'influence de la respiration artificielle, le sang continuera donc à circuler et à se charger d'oxygène : de cette manière, les éléments organiques que le *curare* n'a pas atteints continueront à vivre; mais le poison lui-même, en circulant avec le sang, finira par s'éliminer par divers émonctoires et particulièrement par les urines, de sorte qu'après un temps suffisant tout le *curare* sera sorti du sang, et l'élément nerveux moteur,

qui n'avait été qu'engourdi par son contact, mais non désorganisé, se réveillera en quelque sorte et reprendra ses fonctions dès que l'agent qui le paralysait aura disparu. Alors le rouage vira brisé sera raccommodé, et la machine pourra reprendre et entretenir seule son mouvement naturel. Telle est l'explication très-simple du retour à la vie des animaux empoisonnés par le *curare* au moyen de la respiration artificielle.

En 1815, Watterton et Brodie inoculèrent du *curare* à une ânesse, qui mourut en dix minutes. On lui fit alors une incision à la trachée artère, et on lui gonfla régulièrement les poumons pendant deux heures avec un soufflet. La vie suspendue revint : l'ânesse leva la tête et regarda autour d'elle ; mais l'introduction de l'air ayant été interrompue, elle retomba dans la mort apparente. On recommença aussitôt la respiration artificielle et on la continua sans interruption pendant deux heures encore. Ce moyen sauva l'ânesse ; elle se leva et marcha sans paraître éprouver ni agitation ni douleur. La blessure du cou et celle par laquelle le poison était entré guérirent facilement. Après un peu de fatigue, l'animal se rétablit tout à fait et devint par la suite gras et pétulant. D'autres expérimentateurs, M. Virchow de Berlin entre autres, ont observé des faits semblables sur des chiens, des chats et des lapins. J'ai souvent moi-même répété ces expériences et constaté que, chez l'animal sauvé, le poison était passé dans l'urine, de sorte qu'en concentrant ce liquide on y retrouvait le *curare* avec ses propriétés toxiques ordinaires.

L'insufflation artificielle peut très-bien être appliquée à l'homme, et il existe des appareils pour la pratiquer. Si un homme était empoisonné par le *curare*, la seule manière connue de le sauver consisterait à le faire respirer artificiellement ; mais quand on peut agir aussitôt après la blessure il y a d'autres moyens d'empêcher l'empoisonnement d'avoir lieu, non par des médications empiriques et illusoire, mais par des procédés physiologiques dont la science comprend et règle l'action. Si la blessure a eu lieu dans un membre, la première chose à faire est de poser une ligature sur ce membre au-dessus de la plaie empoisonnée. Nous savons qu'en empêchant ainsi le *curare* d'arriver au cœur on s'oppose à l'empoisonnement de l'organisme ; mais que faire ensuite ? Le poison est toujours là, et si l'on enlève le bandage, l'intoxication que l'on a retardée ou suspendue n'en arrivera pas moins. Il n'y aurait à prendre qu'un parti extrême, qui du reste a été conseillé : à l'aide d'un couteau enlever toute la surface empoisonnée, ou, pour plus de sûreté encore, retrancher le membre au-dessous de la ligature. Sans doute l'amputation serait préférable à une mort certaine ; mais on peut mieux faire, car, si nous réfléchissons aux notions expérimentales que nous avons acquises, nous verrons que la physiologie nous fournit la possibilité d'éviter à la fois la mort et la perte du membre.

Rappelons-nous qu'un animal empoisonné par le *curare* n'est pas privé de tous ses mouvements à la fois : on les voit s'éteindre successivement, en commençant par les mouvements des extrémités et en finissant par les mouvements respiratoires. Cet envahissement progressif de l'appareil locomoteur provient de l'action d'une dose graduellement croissante de poison introduite dans le sang par l'absorption ; car, lorsqu'on injecte d'un seul coup dans la circulation une forte proportion de *curare*, l'animal est comme foudroyé et meurt instantanément. Ceci nous prouve en outre qu'il y a des éléments nerveux moteurs qui sont plus accessibles à l'action du *curare* que d'autres. En effet, bien qu'il s'agisse d'éléments organiques de même nature, il y a entre eux une hiérarchie physiologique, de même qu'il y a une classification zoologique qui exprime la hiérarchie des organismes. La quantité de *curare* arrivée dans le sang et capable d'empoisonner les nerfs moteurs des membres ne suffit pas pour agir sur les nerfs moteurs de la tête : la quantité qui paralyse les nerfs moteurs de la tête n'atteint pas encore les nerfs respiratoires thoraciques et diaphragmatiques ; mais d'un autre côté cette différence dans la susceptibilité des éléments pour le poison coïncide avec une vibration moins rapide de leur substance, de telle sorte que ceux qui sont les plus longs à s'empoisonner sont en même temps les plus tardifs à se débarrasser de la substance toxique. Les nerfs moteurs des membres et de la tête, qui sont empoisonnés avant les nerfs respiratoires, reprennent leurs fonctions avant ces derniers. C'est ce qui nous explique comment l'ânesse de Watterton, qui a pu relever la tête et regarder autour d'elle, est retombée morte quand on a arrêté le soufflet qui la faisait vivre en remplaçant ses nerfs respiratoires encore engourdis.

De cet ensemble d'observations il résulte que nous pouvons, en variant les doses du *curare*, passer en quelque sorte du poison au médicament, empoisonner l'animal complètement ou incomplètement, et même l'empoisonner au tiers, au quart, etc., de manière à obtenir des effets qui non-seulement ne soient pas mortels, mais qui soient gradués et déterminés d'avance. J'ai institué depuis longtemps un grand nombre d'expériences de ce genre : j'ai pu ainsi amener des animaux à avoir seulement les quatre membres paralysés, ou bien

les quatre membres et la tête. Enfin j'ai pu aller plus loin et paralyser les mouvements thoraciques en ne conservant intégrité que le nerf diaphragmatique, qui suffit pour empêcher l'asphyxie. Le *curare* sert ainsi de moyen contentif au physiologiste, car les animaux sont véritablement enchaînés pendant plusieurs heures dans telles expériences, qui offrent d'ailleurs de l'intérêt à beaucoup d'autres points de vue. On observe alors, quand le *curare* agit en petite proportion, des sortes d'agitations non douloureuses dans les membres, par suite de cette loi que toute substance qui, à haute dose, éteint les propriétés d'un élément organique, les excite à petite dose. Quand l'action du *curare* est arrivée à son summum, l'élimination fait peu à peu disparaître le poison du sang ; en même temps et parallèlement cessent tous les symptômes paralytiques ; puis, aussitôt qu'ils sont dissipés, l'animal se lève et court alerte absolument comme avant, et sans qu'il en résulte jamais aucun inconvénient ultérieur pour sa santé.

Revenons maintenant à notre blessé, dont il s'agit de sauver la vie et de conserver le membre. La ligature est en place, et le poison est retenu au-dessous d'elle. On devine ce qu'il faut faire : délier le bandage et laisser pénétrer le poison dans le sang ; mais, dès que les membres seront pris et que la paralysie se manifestera, resserrer aussitôt la ligature ; puis, quand l'élimination aura chassé le poison et fait disparaître les effets toxiques, défaire de nouveau le bandage et laisser entrer une quantité non mortelle qui sera chassée à son tour, et ainsi de suite, jusqu'à élimination complète. Cela n'est point aussi long qu'on pourrait le penser, et en moins d'une demi-journée j'ai pu sauver des chiens de moyenne taille qui avaient été piqués avec une flèche empoisonnée.

Quand on place une ligature sur un membre pour arrêter le poison, il n'est pas nécessaire de serrer le lien outre mesure, ce qui pourrait amener l'engorgement et même la gangrène du membre ; il suffit de comprimer modérément pour empêcher le retour du sang veineux. On peut même dire qu'on n'arrête pas d'une manière absolue le passage du sang empoisonné ; mais il s'en échappe si peu à la fois, que la petite quantité de poison introduite dans l'organisme est éliminée à mesure, sans pouvoir s'accumuler assez pour produire ses effets toxiques. Cela explique comment j'ai pu empêcher des animaux d'être empoisonnés en laissant la ligature appliquée pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures. Après ce temps on peut délier le membre sans danger, parce que le poison et la mort ont pu s'enfuir d'une manière imperceptible.

La médecine a essayé de tirer parti du *curare*. En 1859 M. Vella, chirurgien à l'hôpital de Turin, en fit le premier essai comme agent thérapeutique. Ayant observé que le *curare* produisait un relâchement complet des muscles moteurs, ce praticien pensa qu'on pourrait agir efficacement sur le tétanos, maladie caractérisée par la contraction spasmodique de ces muscles. On sait que cette affection redoutable se déclare chez quelques blessés, surtout après les plaies de la tête, celles de la plante du pied, etc., et qu'elle est promptement suivie de mort. M. Vella choisit pour sujets d'expérience deux militaires blessés pendant la campagne d'Italie et atteints de tétanos traumatique. Le *curare* parut provoquer chez eux, à un certain degré, le relâchement musculaire et calmer le tétanos, mais les deux malades moururent cependant. Dans un troisième cas, qui succéda aux deux premiers, le *curare* parut à M. Vella amener la guérison. Ces curieuses expériences furent reprises en France ; mais le succès ne répondit pas à l'attente des chirurgiens français. M. Meauce, à l'hôpital de la Charité, M. Pollin et M. Gintrac fils, à Bordeaux, n'obtinrent aucun résultat avantageux de l'emploi du *curare* dans le tétanos ; M. Chassaing, parait-il, fut plus heureux et obtint une guérison. En résumé, rien n'est moins certain que l'action du *curare* dans le tétanos, et l'insuccès des tentatives que nous avons signalées n'a rien qui doive surprendre. On partait de cette supposition erronée que le *curare*, ayant une action marquée sur les contractures spasmodiques que produit l'empoisonnement par la strychnine et la noix vomique, devait agir de même sur le tétanos ; mais il n'existe aucune analogie réelle entre ces contractures et le véritable tétanos.

Peut-être y a-t-il lieu d'espérer mieux dans l'application du *curare* au traitement d'autres maladies. Le docteur Thiercelin a essayé le *curare* dans quelques cas d'épilepsie, et il a pu observer une amélioration sensible sous l'influence de cette médication. En tous cas, les accès devenaient plus fréquents lorsqu'on interrompait l'usage du *curare*, et diminuaient de fréquence lorsqu'on reprenait la médication.

C'est à ce même docteur Thiercelin que nous devons une application bien plus singulière du *curare* à l'industrie. Il s'agit de la pêche de la baleine. On sait que la baleine franche devient de plus en plus rare dans nos mers, et que la chasse qu'on fait à cet animal est de moins en moins fructueuse, sans cesser d'être pénible et dangereuse. Le docteur Thiercelin imagina qu'on pourrait, sans s'exposer aux dangers qu'on affrontait habituelle-

ment, atteindre la baleine à l'aide d'une bombe explosible remplie de *curare*, et tuer l'animal avec facilité au moment où il se présente à la surface de l'eau. Après des expériences nombreuses exécutées pendant plusieurs années dans le laboratoire de la Faculté de médecine, M. Thiercelin s'arrêta au choix d'un mélange de strychnine et de *curare*. A la dose de 0 gr. 005 à 0 gr. 010 pour chaque kilogramme de l'animal empoisonné, ce mélange tue les quadrupèdes dans l'espace de deux à trois minutes ; 40 gr. suffisaient donc à tuer une baleine de 80.000 kilogr. Le poison qu'on veut employer à cette pêche est placé dans un tube cylindro-conique noyé dans une cartouche contenant 60 gr. de poudre ; cette charge suffit à faire pénétrer le projectile dans les tissus de l'animal et à briser le tube empoisonné. Voici maintenant comment M. Victor Meunier raconte la première expérience du docteur Thiercelin. « M. le docteur Thiercelin s'embarqua, le 17 avril 1863, à bord du baleinier le *Gustave*, qu'un jeune négociant du Havre, M. Emile Boissier, jaloux de faciliter l'essai du nouveau procédé, n'avait pas craint d'équiper au moment même où nos armateurs s'accordaient à considérer la pêche de la baleine comme une industrie morte. On se garda bien de dire aux pêcheurs qu'ils allaient tremper dans une innovation. Il avait été convenu entre M. Thiercelin et le capitaine du baleinier qu'on n'envairait de bombes empoisonnées qu'après l'amarrage au harpon, comme pour les bombes ordinaires. De cette manière l'équipage ignorait même qu'il y eût du poison en jeu, et une fois la baleine morte on n'aurait pas à craindre les répugnances qu'ils avaient déjà arrêtées, à plusieurs reprises, des expériences analogues. Mais ce parti n'était pas sans inconvénients. Si on compare en effet les mouvements lents, presque réguliers, d'une baleine qui ignore le danger aux soubresauts violents, saccadés, furieux, de celle qui vient de recevoir un harpon et cherche à fuir, on conçoit tout de suite combien l'envoi de la bombe-lance est facile dans le premier cas et combien il devient difficile dans l'autre. Au moment où la pirogue est entraînée dans la course de l'animal furieux, ballottée en tous sens par ses ricochets, ses soubresauts, ses bonds au-dessus de l'eau, l'officier n'a certes pas un grand loisir pour prendre à la main une armoirerie lourde, l'épauler convenablement, viser juste et tirer à temps. Si encore il n'avait que cela à faire ! mais il lui faut éviter la baleine quand elle revient sur le bateau, filer la ligne quand elle sonde, embrasser quand elle court, etc., etc., car c'est lui qui veille au salut commun, qui souvent y travaille seul ; les matelots conservent tout juste assez de sang-froid pour rager ou scier, d'après son commandement. Aussi, qu'arrivera-t-il ? C'est que les premières bombes empoisonnées firent toutes explosion dans l'air ou dans l'eau. M. Thiercelin, craignant que ses cartouches ne fussent jusqu'à la dernière consommées en pure perte, essaya d'amener le capitaine à commencer l'attaque par l'envoi des projectiles. Le capitaine parut goûter ce conseil et... défendit à ses officiers de rien changer à leur manière de faire, de sorte que la poudre continua de s'en aller au vent, comme le poison de s'en aller à l'eau. A la fin cependant la fortune se laissa d'être contraire, et deux faits aussi concluants que possible prouvèrent que l'inventeur n'avait pas trop présumé de son procédé. Une baleine était amarrée depuis quelque temps déjà, et rien ne faisait présumer que la lutte fût sur le point de finir. L'animal, encore plein de vie, nageait vigoureusement et était sur le point d'atteindre une passe où on allait être contraint de couper la ligne et de l'abandonner. A ce moment il reçut dans l'abdomen une bombe empoisonnée. Cinq minutes plus tard, il éternuait de ses pectorales au-dessus de l'eau et cessait de faire le moindre mouvement ; cinq autres minutes après, il était mort. Amenée à bord, dépecée et fondue, cette baleine ne donna lieu à aucun accident parmi les hommes qui se livrèrent à ce travail, travail qu'ils auraient refusé de faire s'ils avaient connu la véritable cause de la mort ; aussi s'étonnaient-ils grandement de la subite cessation des mouvements du cétacé. Le second fait est plus décisif encore : une baleine avait été harponnée ; on lui lança plusieurs bombes qui toutes portèrent ou trop haut ou trop bas, si bien même qu'on finit par renoncer à l'emploi du fusil et qu'on la tua à coups de lance. Mais le sort voulut qu'une de ces bombes perdues allât frapper dans l'abdomen, en un point très-rapproché de la queue, une baleine qu'on ne visait pas. L'animal s'éloigna avec rapidité, soufflant avec force et frappant violemment la mer de sa nageoire caudale. Les baleiniers, persuadés qu'elle n'était que légèrement blessée, ne s'en préoccupèrent même pas. Cependant le hasard cette fois avait bien servi l'inventeur ; la baleine s'éloigna rapidement pendant cinq minutes, puis elle éternuait une de ses nageoires pectorales comme avait fait la première, et continua sa course avec la vitesse acquise, mais sans remuer aucun de ses organes moteurs. Six minutes s'écoulèrent à peine dans cette immobilité relative, et un canot vint lui jeter un harpon quand elle était déjà morte. L'efficacité du procédé n'est donc pas contestable. » La bombe-lance empoisonnée a figuré à l'Exposition de 1867, dans l'annexe des bateaux de plaisance.

CURARINE s. f. (ku-ra-ri-ne — rad. *curare*). Chim. Alcaloïde extrait du *curare* : *Les chimistes regardent la CURARINE comme le principe actif du curare*. (C. d'Orbigny.) *Outre la CURARINE, qui constitue son principe actif, le curare contient une substance grasse*. (L. Fiquier.)

— *Encycl.* Ce principe actif du *curare* est un alcaloïde végétal qui se présente sous l'apparence d'une masse solide, jaune pâle, translucide et même transparente sous une faible épaisseur ; elle est très-hygrométrique, soluble dans l'eau et l'alcool, insoluble dans l'éther et les huiles. Sa dissolution est amère, rougit la teinture de curcuma et ramène au bleu le papier de tournesol rougi par les acides. La *curarine* forme avec les acides des sels solubles et incristallisables ; l'action de l'acide azotique la fait passer à la teinte rouge de sang, et l'acide sulfurique concentré lui communique une belle couleur de laque carminée.

La *curarine* a été signalée par MM. Bous-singault et Roulin qui, les premiers, ont pu l'extraire du *curare*. Voici le procédé qu'ils employaient : après avoir traité le *curare* par l'alcool bouillant à plusieurs reprises, la solution alcoolique est évaporée ; le résidu est repris par l'eau et traité par la noix de galle. Il se forme un précipité noir de gal-late de *curarine* qu'on décolore par le charbon animal, et qu'on traite ensuite par l'acide oxalique, qui dissout le précipité. La magnésie met alors à nu la *curarine*. On filtre ; on évapore, et on concentre la liqueur en la plaçant sous une cloche au-dessus d'un vase contenant de l'acide sulfurique concentré ; la *curarine* se dépose. MM. Pelletier et Pétoz préparent cette substance par un autre procédé qui est plus long sans doute, mais qui fournit un produit plus pur. Il consiste à traiter l'extract alcoolique du *curare* par l'éther, afin de le débarrasser de la graisse et de la résine ; puis à faire dissoudre le résidu dans l'eau, à précipiter les corps étrangers par le sous-acétate de plomb, et enfin à enlever l'excès de plomb par l'hydrogène sulfuré. Le liquide, mélangé ensuite avec du charbon animal pour être décoloré, est filtré et évaporé ; l'acide acétique en est chassé au moyen de l'acide sulfurique, qui, à son tour, est précipité par l'hydrate de baryte, dont l'excès est séparé par l'acide carbonique. La liqueur est enfin concentrée au bain-marie, et l'on place la *curarine* obtenue sous la cloche d'une machine pneumatique, pour la dessécher. La *curarine* se trouve mélangée dans le *curare* avec une substance grasse, une matière colorante rouge, de la résine et une substance végétale animale. Ces substances, soumises à la calcination, décèlent la présence d'une petite quantité de silice, d'alumine et de magnésie.

Les expériences de MM. Claude Bernard et W. Preyer ont porté sur l'action physiologique de la *curarine*. De leurs observations il résulte que la *curarine* jouit de toutes les propriétés du *curare* et qu'elle est vingt fois plus active ; que, comme le *curare*, elle est difficilement absorbée par les voies intestinales ; enfin, que le *curare*, privé de *curarine*, est absolument inactif.

CURARIQUE adj. (ku-ra-ri-ke — rad. *curare*). Chim. Se dit des sels de *curarine* : *Sels curariques*.

CURATELLE s. f. (ku-ra-tè-le — du lat. *curare*, *curatum*, soigner). Charge de curateur : *La CURATELLE d'un mineur émancipé. Etre chargé de la CURATELLE d'une succession. Les CURATELLES ont pour objet de prendre soin d'intérêts qui varient avec les circonstances de la vie civile*.

— Bot. Genre d'arbres, de la famille des dillénacées, tribu des dillénées, comprenant trois ou quatre espèces qui habitent l'Amérique tropicale : *Les indigènes emploient les feuilles de la CURATELLE d'Amérique pour polir leurs ustensiles*. (P. Hofer.)

— *Encycl. Législ.* La *curatelle* est une fonction privée conférée par le conseil de famille. Son objet est d'obliger la personne qui en est chargée à veiller sur les intérêts d'un mineur émancipé, et particulièrement à lui prêter assistance pour certains actes que la loi détermine et auxquels, attendu leur importance relative, le mineur, malgré le bénéfice de l'émancipation, ne peut procéder qu'avec le concours de son curateur. Indépendamment de celle qui est établie pour la protection des mineurs émancipés, il existe encore deux autres *curatelles* dont on fera connaître l'objet dans cet article : la *curatelle dite curatelle au ventre*, dont le but est de veiller aux intérêts de l'enfant à naître d'une femme enceinte au moment du décès de son mari, et la *curatelle* aux successions vacantes.

De même que la tutelle, avec laquelle elle présente tout à la fois des analogies et des dissimilitudes tranchées, la *curatelle* a son origine dans le droit romain. La loi des Douze-Tables ne donnait de curateur qu'à deux catégories de personnes incapables : aux fous furieux, *furiati*, et aux prodiges. Ce système de protection était infiniment trop limité ; d'une part, il ne donnait assistance qu'à la démence furieuse et frénétique et ne prenait nul souci du patrimoine et des intérêts des malheureux atteints d'idiotisme ou de folie inoffensive. D'autre part, la protection qu'il donnait aux prodiges n'était pas

moins insuffisante. La qualification de prodigue n'avait, en effet, dans le primitif idiome du droit romain, qu'une acception singulièrement restreinte. On entendait uniquement par *prodigue*, dans le sens légal du mot, l'homme qui avait follement dissipé l'héritage qu'il tenait de son père ou de ses ascendants paternels. (Ortolan, *Explication historique des Institutes de Justinien*, commentaire du titre XXIII, livre I^{er}, *De curatoribus*.) L'homme qui ne dissipait que les biens qu'il avait personnellement acquis, ou qui lui étaient advenus de ses parents maternels ou de la succession d'un étranger, n'était point un prodigue juridiquement parlant, et la *curatelle* instituée par les Douze-Tables ne lui était point applicable. C'est là un trait caractéristique des mœurs romaines primitives; la conservation du patrimoine paternel y était considérée comme un devoir de religion domestique; la dissipation des biens d'une autre provenance était plus indulgemment traitée et n'exposait à aucune déchéance.

Le droit prétorien ou droit honoraire corrigea et élargit ces étroitesse de l'ancien droit civil. Les préteurs adoptèrent l'usage de donner des curateurs, non plus seulement aux furieux, *furiis*, mais encore aux idiots ou imbeciles. Ils en donnèrent aussi aux prodiges qui dissipaient leurs biens, sans distinction de l'origine paternelle, maternelle ou adventive de la fortune compromise par leurs prodigalités. Il restait une lacune à combler. Dans l'économie de la législation romaine, le régime de la tutelle finissait à la puberté du pupille, et cette puberté était fixée à l'âge de quatorze ans pour les mâles et à douze ans pour les filles. A cet âge encore si tendre, les adultes entraient en possession de la plénitude de leur capacité civile et de la libre administration de leur patrimoine. Cette situation était pleine de dangers. Ce ne fut point que très-tard, et sous la législation des Antonins, que l'on s'occupa de venir sérieusement au secours des adultes auxquels la loi livrait prématurément le libre maniement de leurs affaires. Un rescrit de Marc-Aurèle chargeait les magistrats de donner des curateurs aux adultes sortis de tutelle et âgés de moins de vingt-cinq ans. Toutefois il est remarquable que les mineurs au-dessous de vingt-cinq ans n'étaient point invariablement et nécessairement pourvus d'un curateur; même dans le dernier état de la législation romaine, la règle à cet égard était qu'ils n'en recevaient point malgré eux, et que le magistrat n'avait à leur nommer un curateur qu'autant qu'ils lui en faisaient spontanément la demande. C'était la règle générale, à laquelle il n'était fait que trois exceptions. Le mineur au-dessous de vingt-cinq ans devait être de rigueur pourvu d'un curateur dans trois cas : 1^o pour recevoir et apurer les comptes de gestion que lui rendait son ci-devant tuteur; 2^o pour l'assister dans un procès qu'il avait à soutenir; 3^o enfin pour recevoir valablement un paiement, en donner régulièrement quittance. Les tiers intéressés à se mettre en règle pouvaient provoquer eux-mêmes la nomination de ces curateurs *ad hoc*, dont la mission finissait avec l'affaire spéciale à raison de laquelle leur assistance avait été requise.

La *curatelle*, dans le système du code Napoléon, n'a plus ce caractère accidentel et transitoire. Elle est devenue une mesure de protection obligatoire et générale. L'enfant qui a perdu son père ou sa mère reste généralement en tutelle jusqu'à vingt et un ans, époque légale de la majorité. Mais le mineur qui donne des preuves d'une précoce maturité de raison peut être émancipé avant l'âge de la majorité. Il peut l'être à quinze ans par son père ou par sa mère survivante; il peut l'être à dix-huit ans sur l'avis favorable du conseil de famille, quand il a perdu ses père et mère. L'émancipation ne lui confère pas la plénitude de la capacité civile; elle ne lui attribue qu'une liberté d'action limitée; elle appelle par conséquent, pour surveiller certains actes du mineur émancipé, le contrôle et l'assistance d'une tierce personne. Cette assistance est l'office du curateur. Le curateur doit être nommé par le conseil de famille, et par la même délibération qui concède le bénéfice de l'émancipation au mineur (C. Nap., art. 480). Le mineur émancipé peut, sans le concours de son curateur, procéder aux actes de pure administration, toucher ses revenus, souscrire des baux n'excédant pas une période de neuf années, etc. Pour certains actes qui n'ont pas ce caractère de simple administration, l'assistance de son curateur lui est indispensable. Elle lui est nécessaire : 1^o pour toucher un capital et en donner quittance (le curateur doit en ce cas surveiller l'emploi du capital recouvré); 2^o pour intenter une action immobilière, de même que pour y défendre (C. Nap., art. 482). Quant aux actes d'une importance plus grande, tels qu'emprunts de sommes d'argent, aliénation ou hypothèque d'immeubles, le concours même du curateur serait insuffisant pour les valider; le mineur émancipé est sur ce point dans la même condition que le mineur en tutelle; il ne peut aliéner, hypothéquer ou emprunter qu'en observant les conditions et les formalités imposées à cet égard par la loi à tous les mineurs en général. Remarquons enfin que le mineur émancipé qui a été en outre autorisé à faire le commerce est en possession d'une capacité plus large. Il est assimilé

au majeur pour tout ce qui concerne son négoce, et il peut se livrer à toutes sortes d'opérations et de transactions commerciales, sans l'assistance de son curateur, assistance qui n'est requise que relativement aux actes et contrats civils qu'on a déjà indiqués, et que détermine l'art. 482.

Occupons-nous de la *curatelle* de l'enfant à naître ou *curatelle au ventre*. Lorsqu'un décès de son mari une femme est ou se déclare enceinte, il doit être nommé un *curateur au ventre* par le conseil de famille, aux termes de l'art. 393 du code Napoléon. Quel est l'office de ce curateur? L'art. 393 ne l'indique pas ou ne l'indique qu'imparfaitement. Mais la doctrine des légistes a suppléé à cet excès de laconisme de la loi. L'office du curateur au ventre est d'abord de surveiller l'état de grossesse réelle ou prétendue de la veuve, en vue de prévenir toute supposition ou toute suppression de part. Une veuve, en effet, pourrait feindre une grossesse et supposer ensuite un accouchement, dans le but de donner à son défunt mari un prétendu enfant posthume et de bénéficier elle-même pendant dix-huit ans de l'usufruit légal de la succession du mari, succession dévolue à l'enfant supposé. Au contraire, une veuve réellement enceinte pourrait avoir un intérêt de cupidité à dissimuler sa grossesse et son accouchement, pour éviter de voir réduire, par la survenance d'un enfant, les libéralités que son mari lui a faites à elle-même. La mission du curateur au ventre est d'observer aux fraudes de cette nature. Son mandat, mandat délicat, lui attribue le droit incontesté de s'assurer par lui-même de l'accouchement et d'assister à la délivrance. Dans l'intervalle d'attente, il a l'administration provisoire des biens de la succession du mari. A la naissance de l'enfant, la tutelle de celui-ci est de plein droit dévolue à la mère; le curateur rend ses comptes d'administration et demeure le subrogé-tuteur de l'enfant.

Il reste un mot à dire sur la *curatelle* des successions vacantes. Une succession est vacante lorsqu'il n'existe pas d'héritier connu, ou que les parents appelés à succéder ont fait acte de répudiation. Les biens dont se compose la succession délaissée, les créances actives qu'elle peut comprendre et les dettes passives dont elle peut être grevée, exigent le plus ordinairement l'intervention d'un gérant. Aux termes de l'art. 812 du code Napoléon, il doit y être pourvu par le tribunal du lieu, qui, à la réquisition de toute personne intéressée, ou même sur les réquisitions d'office du procureur impérial, nomme un curateur à la succession vacante. La fonction de ce curateur est d'abord de représenter, de personnifier la succession délaissée. C'est lui qui intente judiciairement les actions intéressant cette succession et qui répond aux actions dirigées contre elle. C'est lui aussi qui administre les biens de l'hérité, à la charge de verser à la caisse des dépôts et consignations le numéraire dont il opère le recouvrement, et de rendre compte à qui de droit au terme de sa gestion.

— Bot. Ce genre renferme des arbustes à feuilles alternes, ovales, rudes au toucher; à fleurs blanches, réunies en grappes; à fruit capsulaire, coriace, velu, contenant deux graines. Les espèces, peu nombreuses, habitent l'Amérique tropicale. La *Curatella sambaeana* (*curatella americana*) croît au Brésil et à la Guyane, dans les savanes. Son écorce intérieure possède des propriétés astringentes très-développées; les indigènes emploient sa décoction pour laver les blessures et les plaies, dont elle accélère la guérison. Les feuilles sont tellement rudes, qu'on s'en sert pour polir le bois et les métaux. Les autres espèces présentent des propriétés analogues.

CURATEUR, TRICE s. (ku-ra-teur, tri-se. — lat. *curator, curatrix*; de *curare*, soigner). Jurispr. Personne instituée par un tribunal pour gérer les biens et veiller aux intérêts d'un incapable, ou en général pour régir des biens par autorité de justice : *Nommer un curateur. Accepter les fonctions de curateur. Curateur aux biens d'un condamné, d'un absent. Quand un homme est interdit pour cause de démence, il lui faut un curateur.* (Balz.) *Curateur au ventre*, Celui que nomme un conseil de famille pour veiller aux intérêts de l'enfant dont une femme est enceinte au moment de la mort de son mari. *Curateur au mort, curateur du mort*, Curateur institué d'office par le juge pour défendre la cause d'un homme accusé de s'être donné la mort. Vieille locution. *Curateur à la mémoire*, Celui qui est chargé de toutes les investigations à faire pour arriver à la réhabilitation d'un condamné.

— Enseign. Titre des membres du conseil d'une université en Belgique : *Le curateur de l'université de Gand*.

— Antiq. rom. Nom donné à divers officiers chargés dans la ville de certaines aspections ou administrations : *Curateur des aqueducs, des rues, de la ville, des jeux, des monuments.* *Curateurs de toutes les tribus*, Syndics, sortes de commissaires des quartiers de Rome. *Curateurs du calendrier*, Ceux qui plaçaient à l'intérêt l'argent de la cité; intérêt qui se payait aux calendes ou premier jour du mois. *Curateurs des deniers*, Ceux qui étaient chargés de veiller à la fabrication des monnaies.

— Adjectiv. Qui veille, qui prend soin :

Quoique la femme soit la puissance consolante, réparatrice, curatrice, médiatrice du monde, elle n'est pas le médecin. (Michelet.)

CURATIF, IVE (ku-ra-tif, i-ve — du lat. *cura, cure*). Qui a rapport à la guérison d'un mal : *Méthode curative. Remède curatif. On ne guérit point par la connaissance des causes, mais par des méthodes curatives appropriées aux maladies.* (Proudh.)

— Fig. Qui a rapport à la guérison d'un mal moral : *On ne doutait pas encore de la vertu curative des constitutions.* (Volt.)

— s. m. Remède efficace, susceptible d'amener la guérison : *Un curatif.* *Peu usité.*

— Antonyme. Palliatif.

CURATION s. f. (ku-ra-si-on — lat. *curatio*; de *curare*, guérir). Méd. Ensemble des moyens curatifs employés contre une maladie : *La curation d'une maladie.* *Peu usité.* *Cure*, guérison : *Obtenir la curation d'une maladie. La curation s'obtient à l'aide d'un traitement rationnel.* (Montegre.) *Peu usité.*

CURAUDEAU (François-René), chimiste français, né à Séz en 1765, mort en 1813. Il quitta, au commencement de l'empire, une pharmacie qu'il dirigeait à Vendôme, pour venir à Paris s'occuper des applications pratiques de la science, qui devaient nous procurer une foule de produits utiles dont notre industrie était privée par suite de la guerre avec les Anglais. Dès 1806, il publiait un *Traité sur le blanchissage à la vapeur* (in-80). Il fournit ensuite aux *Annales de chimie et de physique*, et à d'autres recueils, des mémoires pleins de recherches intéressantes sur la fabrication du savon, les appareils de chauffage, l'épuration des huiles, le chlore (1810), le sucre de betteraves (1812), sur les propriétés du muriate de soude, de l'alun, etc.

CURCAS s. m. (kur-kass). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des euphorbiacées, tribu des crotonées, renfermant une seule espèce, qui croît dans l'Amérique tropicale : *Les graines du curcas sont connues sous les noms de pignons d'Inde ou noix des Barbades.* (A. Richard.)

CURCHÉ s. m. (kur-ché). Voile blanc que portent les femmes lorraines aux enterrements.

CURCULIGO s. m. (kur-ku-li-go — du lat. *curculio*, charançon, par allusion à la forme de la graine). Bot. Genre de plantes, de la famille des hypoxidées, comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent dans les régions chaudes de l'ancien continent : *Le curculigo recouvert est originaire du Bengale.* (F. Haefler.)

CURCULIO s. m. (kur-ku-li-o — mot lat.). Entom. Nom scientifique du charançon.

Curculio ou le *Charançon*, comédie de Plaute, représentée à Rome l'an 195 avant J.-C. Ce titre est allégorique. Le charançon, comme personne ne l'ignore depuis la croisade prêchée contre lui par l'ancien directeur de la *Patrie*, M. Delamarre, est un insecte qui vit aux dépens des épis de blé auxquels il s'attache. Plaute a donné ce nom à un des personnages de sa pièce, à un parasite, cette race que définit si bien le mot de La Fontaine :

... Tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Au début, Phédrome, amoureux de l'esclave Planésie, chante tendrement, comme le comte Almaviva, à la porte de sa belle. Planésie ne se paye point de chansons; il lui faut de beaux deniers comptants. Heureusement qu'elle joint au culte de Plutus celui de Bacchus, et, grâce à une habile distribution de vin de Chypre, Phédrome entretient son amante, tandis que l'entremetteuse anime la scène par ses propos bachiques. Charançon, pendant ce temps, prêt à tout faire pour le patron qui lui donne à manger, arrive en Carie, où il doit emprunter la somme exigée pour délivrer Planésie. Il y rencontre le capitaine Thérapontigone, le rival de son maître, l'enivre consciencieusement, puis lui escamote habilement son anneau avec lequel il cache une fausse lettre adressée à Lycon pour le charger de payer la somme nécessaire au rachat de la jeune fille. Lycon, sans défiance, se conforme à ces instructions, et le capitaine l'attaque en justice. Au tribunal, le sceau gravé sur la lettre amène une reconnaissance entre Thérapontigone et Planésie, qui se trouvent être frère et sœur. Cédant aux désirs de la jeune fille, le capitaine pardonne à Phédrome la ruse de Charançon et lui accorde la main de sa sœur. Charançon s'applaudit, dans l'espérance d'un bon dîner de noces. Tel est l'argument du *Curculio*.

Le *Curculio*, dit un des traducteurs de Plaute, est la vraie comédie de l'antiquité avec ses personnages favoris : un parasite rongeur le patrimoine des riches, comme le charançon les sacs de blé, montrant son gros ventre et son œil crevé d'un éclat de bouillie, débitant ses lazzi, bafoué, méprisé, maltraité; un marchand d'esclaves étalant son infamie et sa cupidité; un usurier tour à tour dupe et fripon; un brachy, fat et ridicule, vantant ses hauts faits de guerre et d'amour; enfin, une jeune fille enlevée dès l'enfance à ses parents, tombée en servitude, et devenant libre au dénouement. Molière a imité quelques traits de cette pièce, et même

le principal moyen de l'intrigue, dans l'*E-tourdi* (acte II, sc. ix) :

Et, l'achat fait, ma bague est la marque choisie
Sur laquelle au premier il doit livrer Clélie.

Dès que par Trufaldin ma bague sera vue,
Aussitôt en tes mains elle sera rendue.

Le dénouement romanesque du *Curculio* rappelle la manière espagnole; son exposition vive et claire a été justement louée par Lemerrier. La scène où Phédrome, dans son délire amoureux, salue et implore la porte close de sa maîtresse est pleine de passion et de charme. Ne perdant jamais de vue son dénouement, où la jeune fille doit être reconnue de condition libre, Plaute a grand soin de ne la laisser jamais s'écarter des limites de la pudeur la plus ombrageuse. Le quatrième acte est un précieux document pour servir à l'étude des mœurs romaines, dont le poète trace un tableau complet par quartiers, par rue : « Là résident l'usure et la friponnerie des banquiers, là se cache la débauche, ici s'étale l'industrie des faux témoins, plus loin demeurent la vénalité et la brigue, là grolotte et gémit la vertu. » Cette espèce de plan moral et philosophique de Rome est traité avec une vigueur admirable. La verve plaisante, les expédients comiques du parasite font pardonner plusieurs traits de mauvais goût et des bouffonneries grossières, que Plaute employait comme un assaisonnement épicé pour flatter le goût peu délicat de la multitude. Mais il ne faut pas oublier que, si parfois Plaute empruntait quelques termes aux marchands de poisson de Rome, il savait si bien les enchaîner, que la richesse et l'élégance de la monture faisaient oublier que la pierre était des plus communes.

CURCULIONIDE adj. (kur-ku-li-o-ni-de du lat. *curculio*, charançon, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Qui ressemble au charançon. *On dit aussi CURCULIONIFORME et CURCULIONITE.*

— s. m. pl. Famille de coléoptères ayant pour type le genre charançon : *Tous les curculionides se nourrissent de végétaux, auxquels plusieurs sont très-nuisibles.* (Duponchel.)

— Encycl. Les *curculionides* forment, dans le groupe des insectes coléoptères tétramères, une famille très-naturelle, qui a pour type le genre charançon (*curculio*), et qu'on désigne aussi sous les noms de charançonides, rhynchophores, porte-bec, etc. Elle comprend des insectes dont la tête est prolongée en une sorte de bec ou museau-trompe, de forme et de grandeur variables, terminé par la bouche, dont les mandibules seules sont visibles. Les antennes, le plus souvent en masse, sont toujours insérées sur la trompe; les pattes sont généralement très-robustes, et le dessous des tarses garni de broches et de pelotes. Les formes très-variées de ces coléoptères sont généralement trapues. La plupart sont dépourvus d'ailes; mais tous sont protégés par des élytres et des téguments très-durs. Leur taille présente de très-grandes différences; il en est qui n'ont que 0 m. 002 de longueur; d'autres qui atteignent 0 m. 08. Ils ont aussi, des couleurs fort diverses, souvent éclatantes et métalliques.

Les larves des *curculionides* sont blanchâtres, cylindriques, amincies aux deux bouts; leur tête est brune, écaillée et armée de deux fortes mandibules. Le corps, composé de douze anneaux peu distincts, est dépourvu de pattes; mais il présente en dessous deux rangées de mamelons contractiles qui les ramplacent au besoin. L'humour visqueux qui en découle permet à ces larves de se fixer sur les végétaux dont elles se nourrissent. Ces larves causent souvent de grands ravages sur les plantes dont elles attaquent les divers organes; quelques-unes sont au nombre des plus grands fléaux de l'agriculture. Elles charagent plusieurs fois de peau dans le cours de leur existence, et, pour se transformer en nymphes, elles se filent, souvent avec beaucoup d'art, des coques de matières soyeuses ou résineuses. L'insecte parfait vole peu ou point; sa marche même est fort lente. En général, les *curculionides* paraissent organisés pour grimper et se cramponner aux corps.

Cette famille est des plus nombreuses. D'après M. Schœnherr, il existerait dans les collections environ dix mille espèces, dont la moitié à peine a été décrite. Elles sont réparties en trente tribus, comprenant plus de quatre cents genres, dont les principaux sont : bruche, rhinosine, anthrabe, attelabe, lixe, clone, charançon, rhynchène, orcheste, ramphus, bruchycère, brente, cyllas, cosson, rhine, calandre, etc. Une seule espèce a été utilisée par l'homme, c'est le charançon palmiste, dont la larve passe en Amérique pour un mets très-délicat. Quant au nombre des espèces nuisibles, il est très-considérable.

CURCULIONIFORME adj. (kur-ku-li-o-ni-for-me — du lat. *curculio*, *curculionis*, charançon, et de *forme*). Entom. Qui a la forme d'un charançon.

CURCUMA s. m. (kur-ku-ma — de l'ar. *kurkuma*, même sens). Bot. Genre de plantes, de la famille des anacardées, comprenant plus de trente espèces, qui croissent dans les régions chaudes de l'ancien continent : *On*

connait le papier de CURCUMA, réactif si sensible. (Clavé.) Le curcuma aromatique four-
nit la racine de zédaire. (Hofer.) La racine
du curcuma long et celle du curcuma rond
ont une odeur analogue à celle du gingembre,
une saveur acre, aromatique et un peu amère.
(A. Richard.) Matière tinctoriale jaune ex-
traite de ces végétaux : Le curcuma est em-
ployé depuis fort longtemps. (F. Hofer.)

— Encycl. Le genre *curcuma* renferme des
plantes vivaces, à rhizomes tubéreux, à
feuilles toutes radicales, ovales ou arrondies,
à pétioles engainants; du rhizome s'élèvent
aussi des hampes terminées par des fleurs
jaunâtres, groupées en épi et accompagnées
de bractées; le fruit est une capsule à trois
loges, s'ouvrant en trois valves et contenant
des graines munies d'un arille. Les espèces,
au nombre de plus de trente, appartiennent
toutes aux régions chaudes de l'ancien conti-
nent, où elles croissent dans les forêts hu-
mides. Le *curcuma long* (*curcuma longa*) se
trouve aux Indes orientales, où il est cultivé
en grand. Son rhizome (vulgairement racine)
a une saveur acre, un peu amère, et une odeur
pénétrante. Il est d'un usage général chez
les Indiens, qui l'emploient comme condiment.
Ses propriétés médicales sont analogues à
celles du gingembre, mais moins prononcées;
on l'administre, réduit en poudre, comme stim-
ulant, émétagogue, désobstruant; il passe
pour alexipharmique; on l'a aussi préconisé
contre la jaunisse. Les Indiens en mettent
dans les pommades dont ils se servent pour
se frotter le corps. Mais c'est surtout comme
matière colorante qu'on emploie le *curcuma*.
On en obtient une couleur jaune orangé très-
belle, mais peu solide; aussi ne l'emploie-t-on
guère qu'en mélange avec d'autres couleurs,
telles que la gaulle et l'écarlate, pour donner
à celles-ci plus d'éclat. Dans l'Inde, on s'en
sert pour colorer le riz et les autres mets;
de là le nom de *saffran indien* qu'on lui a
donné; on l'appelle aussi *terra merita*. Les
pharmaciens et les parfumeurs en font usage
pour colorer les pommades. Les chimistes en
préparent un papier réactif très-sensible pour
accuser la présence des alcalis, qui le tein-
gent instantanément en brun, tandis que les
acides le ramènent au jaune. Avicenne parle
du *curcuma* sous le nom de *khalidumenum*,
qui, par corruption, est devenu *chelonidion*;
de là la confusion souvent faite entre le *cur-
cuma* et la chélidoine, plante à suc jaune. Le
curcuma rond (*curcuma rotunda*) est une es-
pèce voisine, peut-être même une simple va-
riété de l'espèce précédente.

MM. Vogel et Pelletier, qui ont fait l'ana-
lyse du *curcuma*, l'ont trouvé formé : 1° de
lignieux; 2° d'une féculé amyloïde; 3° d'une
matière colorante jaune (curcumine, Che-
vreul); 4° d'une matière colorante brune, ana-
logue à celle de beaucoup d'extraits; 5° d'une
petite quantité de gomme; 6° d'une huile vo-
latile odorante, très-âcre; 7° enfin d'un peu de
chlorure calcique. John, qui a aussi analysé
cette racine, lui assigne la composition sui-
vante : 10 huile volatile jaunâtre (1 partie);
2° résine brun jaunâtre (10 à 11 parties);
3° matière extractive tinctoriale (11 à 12 par-
ties); 4° gomme (14 parties); 5° bois soluble
dans une lessive alcaline (57 parties); 6° sels
organiques et inorganiques (7 parties).

La racine de *curcuma* ne cède que diffi-
cilement à l'eau, même lorsque celle-ci est
chaude, toute la matière colorante qu'elle
renferme; au contraire, l'alcool, l'éther, les
huiles grasses et essentielles la dissolvent
très-bien. C'est, de toutes les matières co-
lorantes jaunes, la plus sensible à l'action des
alcalis; tous, sans exception, la dissolvent,
mais en formant avec elle des combinaisons
d'un rouge brun plus ou moins foncé. Les
composés auxquels elle donne naissance en
s'unissant aux oxydes métalliques sont plu-
tôt rouges que jaunes; c'est ainsi qu'en ajou-
tant du chlorure stanneux à une solution al-
coolique de curcumine on obtient un précipité
rougeâtre; en y ajoutant de l'acétate plom-
bique, un précipité rouge marron; et enfin
des précipités jaune rougeâtre en y mêlant
des sels d'argent et de mercure. Elle colore
en brun les sels de fer, mais ne les précipite
point.

Les acides faibles n'ont généralement d'au-
tre effet sur la curcumine que d'en maintenir
la nuance au jaune clair; quant aux acides
concentrés, ils agissent sur elle comme sur
l'hématine, c'est-à-dire que, quand ils se trou-
vent en excès en présence de ce principe co-
lorant, ils en foncent la nuance et la font
passer au rouge. L'acide acétique concentré
est le seul acide capable de la dissoudre sans
produire cet effet.

CURCUMACÉ, ÉE adj. (kur-ku-ma-sé).
Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au
curcuma.

— s. f. pl. Syn. d'AMOMÉES.

CURCUMINE s. f. (kur-ku-mi-ne — rad.
curcuma). Chim. Matière colorante extraite
du curcuma.

CURCURITO s. m. (kur-ku-ri-to). Bot. Pal-
mier de l'Orénoque.

CURE s. f. (ku-re — lat. *cura*, même sens).
Soin, souci, attention que l'on donne à une
chose; ne s'emploie pas avec l'article : *Avoir
cure d'une chose. Ils le sucrèrent si parfaite-
ment, qu'il est mort sur un fumier sans que pas
un d'eux en ait eu souci ni cure.* (St-Sim.)

v.

*Le muletier n'eut cure de ces propos, et mai-
lui en prit.* (L. Viardot.)

L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaignait en son patois; le meunier n'en a cure.
LA FONTAINE.

Point ne pensons que le lecteur ait cure
D'apprendre ici les détails de la cure.
BAOUR-LORMIAN.

— Prov. A beau parler qui n'a cure de bien
faire. Les belles paroles ne sont rien sans
les actes. *On a beau prêcher à qui n'a cure
de bien faire.* Il est inutile de donner des con-
seils à qui n'a nulle envie de les suivre.

CURE s. f. (ku-re — lat. *cura*, même sens).
Guérison opérée par un traitement : *Opérer
une belle cure. Il y a de l'injustice envers
l'art, d'attribuer toutes les cures à la nature.*
(Gardanne.)

O Dieu! c'est ma plus belle cure!
C. DELAVIGNE.

— Traitement médical : *Toute cure de l'obé-
sité doit commencer par ce précepte : Dis-
crétion dans le manger.* (Brill.-Sav.)

Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
Le malade payait le tribut à nature.
LA FONTAINE.

— Emploi médical : **CURE** de petit-lait. **CURE**
d'eaux minérales, de bains de mer.

— **Cure radicale**. Celle qui détruit le mal
avec sa cause. *Cure palliative*. Celle qui
arrête les accidents sans détruire leur prin-
cipe. *Cure prophylactique*. Destruction anté-
cédente des causes qui auraient amené une
maladie.

— **Antiq. Cures selon les rites asclépiades**.
Nom que les anciens donnaient aux cures
miraculeuses obtenues dans les temples des
dieux.

— **Fauconn**. Peloton de chanvre ou d'autre
matière absorbante qu'on fait avaler aux oi-
seaux de proie pour dessécher leur flegme :
Donner la cure aux faucons. Prendre sa cure.
Exercement d'un oiseau de proie. *Armer
les cures*. Les enduire d'appâts pour les faire
avalier aux oiseaux. *Tenir sa cure*. L'avoir
avalée : *Le faucon tient sa cure.*

— **Techn**. Revêtement des moules à laiton
fait avec de la bouse de vache.

— **Syn. Cure, guérison**. *Cure* ne peut se
dire que des maladies qui ont été soignées
par un médecin, et il présente toujours le
retour à la santé comme étant dû à ses soins.
La *guérison* peut n'être due qu'à la nature, et
dans tous les cas elle se rapporte toujours à
l'état du malade lui-même. Une *cure* peut
être habile, une *guérison* est prompte ou
lente; complète ou incomplète, probable,
inespérée, etc.

— **Encycl. Antiq. Cures selon les rites asclé-
piades**. Un fragment curieux de la littérature
grecque, qu'un médecin italien, le docteur
Giuseppe Monte-Santo, a publié, d'après un
vieux manuscrit, dans une dissertation sur
les rites asclépiades, jette un grand jour sur
la nature et le caractère de ces sortes de
guérisons : c'est une lettre de la célèbre As-
pasie à Périclès; son authenticité est au
moins douteuse, mais elle n'est pas moins un
monument important des opinions de l'anti-
quité à l'égard des cures opérées dans les
temples. Il est difficile, en effet, de ne pas
reconnaître en la lisant qu'elle est au moins
une œuvre grecque, fortement empreinte des
idées, des sentiments, des superstitions reli-
gieuses des Grecs. Voici à quelle occasion
elle aurait été écrite. Aspasie, menacée de
perdre sa beauté par une tumeur qui lui vint
au visage, se décida, d'après l'avis du mé-
decin Naucratis, à aller visiter les temples les
plus renommés par les cures qu'ils y opéraient.
Après avoir recouvré sa beauté, elle raconte
à Périclès son voyage et la manière miracu-
leuse dont elle a été guérie.

• **ASPASIE À PÉRICLÈS, SALUT** :
Podalyre! Podalyre! ô toi qui l'amour
enseigne l'art de guérir, et qui consacras cet
art à l'amour, je te rends grâce! Athènes me
verra encore belle, et je n'aurai rien perdu
de mes attraits. Périclès retrouvera son As-
pasie telle qu'il l'aimait. Podalyre, reçois ma
reconnaissance; et toi, Périclès, adresse-lui
la tienne. Je n'ai pas voulu l'écrire avant
d'avoir obtenu ma guérison. Ecoute à pré-
sent le récit de mon voyage.

• Je suivis exactement le conseil du sage
médecin Naucratis. Je me rendis d'abord à
Memphis, où je visitai sans succès le temple
d'Isis. Là j'appris que le jeune Alexandre
s'était endormi dans le sanctuaire, on lui
avait révélé dans un songe un remède pour
guérir son ami Timoléon, et que son vœu
avait été exaucé. Moi-même, je m'endormis
dans ce lieu sacré sans obtenir aucune fa-
veur, et l'on me dit que mon incrédule était
cause de mon malheur. Je partis pour Patras,
où je vis la déesse Hygie. Une fontaine sa-
crée s'offrit à ma vue, et, pendant que je
déposais mon offrande aux pieds de la déesse,
je devais, suivant le conseil des prêtres, attacher
mes regards sur un miroir flottant sur
l'onde de la fontaine; mais je n'obtins rien.
J'allai plus loin, et partout où j'arrivais, les
dieux me semblaient aussi sourds que ton
Aspasie était chagrine. Soudain j'entends
nommer Podalyre; je le demande, on me dit
que son temple est à Lyrcée; je m'y rends
aussitôt. A peine y étais-je arrivée, que je
me baignai dans le fleuve; en sortant de l'eau,

je répandis sur moi le baume odorant dont
Sozime, notre ami, m'avait fait don le jour
que je quittai Athènes. Je tâchai par mes
prières de me rendre digne de la réponse du
dieu. A l'approche de la nuit, je me couchai
sur la peau d'une chèvre, près de la colonne
qui portait la statue du dieu, et je fus plongée
dans un doux sommeil. Bientôt autour de moi
se répandit une clarté suave. Crois-moi, Pé-
riclès, oui, crois-moi, dans ce calme de l'âme,
le divin Esculape, enveloppé d'un nuage,
m'apparut avec ses deux filles, et me promit
la santé. Mon sommeil fut profond jusqu'au
point du jour. A mon réveil, je me trouvais
sur le même côté où je m'étais mise la veille.
Je vis Cyprine; Cyprine, qui fut aimée de
Podalyre, vint elle-même; elle vint et me
guérit. O vous, Podalyre, Cyprine, Esculape,
recevez à jamais l'encens de la main d'Aspasie
et de Périclès!

Que cette lettre soit authentique ou sup-
posée, la superstition d'Aspasie n'étonnera
personne. On sait que Périclès lui-même, sur
la foi d'un songe dans lequel Pallas lui avait
indiqué un remède pour un de ses esclaves
chris, avait élevé à cette déesse une statue
sous l'invocation de Pallas favorable à la
santé.

L'histoire des croyances et des usages de
l'antiquité est restée obscure en bien des
points; mais rien n'a plus embarrassé les éru-
dits que les mystères des temples païens. Que
de difficultés les guérisons opérées par Escu-
lape ne leur présentent-elles point! Était-ce
l'art des prêtres qui venait au secours du
dieu? ou bien tous ces faits si nombreux,
toutes ces cures si remarquables, dont par-
lent les contemporains, n'étaient-ils qu'im-
postures? Mais les textes sont précis, et s'ac-
cordent à nous apprendre que les malades,
après des cérémonies propres à exciter l'im-
agination, après des prières ferventes, des
jeûnes, des veilles silencieuses, étaient admis
à dormir dans les temples, où souvent le dieu
leur apparaissait et leur indiquait des remèdes
efficaces. Quelquefois les avis du dieu étaient
clairs et positifs; d'autres fois les prêtres en
donnaient l'explication; même il y avait des
prêtres qui dormaient pour les malades et
prétendaient posséder la faveur de faire des
rêves pour tous ceux qui en avaient besoin.
Enfin une foule de témoignages attestent que
ces pratiques amenaient souvent des guéri-
sons. Plusieurs écrivains de l'antiquité ont
même prétendu que la médecine doit son ori-
gine aux inspirations données par les dieux
dans ces sortes de songes prophétiques. On
reçoit dans le temple d'Esculape des songes,
dit Jamblique, à l'aide desquels les malades
sont guéris, et l'art de la médecine lui-même
ne s'est formé que par ces songes divins. •
Suivant Philostrate, dans la *Vie d'Apollonius*,
« la divination rend de grands services,
dont le plus grand est la médecine. » On sait
qu'Hippocrate était d'une famille de prêtres
médecins, les Asclépiades, qui, de temps im-
mémorial, s'étaient voués au culte d'Esculape,
dont elle prétendait descendre.

Ce n'était pas seulement en Grèce, dans
les temples d'Esculape, que les malades al-
laient dormir, avaient des visions et recou-
vraient la santé. Au rapport de Diodore de
Sicile, la même chose avait lieu dans les tem-
ples d'Isis, en Egypte. Il paraît même, par le
passage de Diodore, que les guérisons d'Isis
étaient devenues fameuses dans tout l'univers.
Strabon nous apprend aussi qu'on allait dor-
mir dans le temple de Sérapis, et Galien
signale également un temple de Vulcain, situé
près de Memphis; temple célèbre par les gué-
risons opérées à la suite du sommeil des ma-
lades.

Quant à la Grèce, nous possédons quelque
chose de mieux que de simples assertions;
nous avons le récit très-circonstancié d'un
rêveur assez célèbre, Aristide, qui vivait
sous Marc-Aurèle, au III^e siècle de l'ère chré-
tienne, et qui, dans six discours appelés sa-
crés, a écrit l'histoire de la guérison de ses
longues infirmités et des fréquentes appari-
tions du *Dieu Sauveur*, comme il le nomme.

L'empereur Julien, dont le caractère mys-
tique a échappé à tant de critiques du dernier
siècle, Julien prétend lui-même avoir été fa-
vorisé dans les temples de songes curatifs.
Au commencement d'un de ses ouvrages,
remerciant les dieux de toutes les faveurs
qu'il a obtenus d'eux, il met en première
ligne celle d'avoir reçu un songe lui con-
naissant des remèdes propres à le guérir de ses
crachements de sang.

Les premiers Pères de l'Eglise ne niaient
pas, comme on sait, ces songes et ces guéri-
sons, et rien ne serait plus aisé que de citer
de nombreux passages dans lesquels ils en
reconnaissent formellement la réalité. Seu-
lement, autre genre de crédulité singulière, ils
les attribuaient aux démons.

Ces songes mystérieux, ces guérisons pré-
tendues divines, trouvent peut-être leur ex-
plication dans l'existence de cet état d'extase
caractérisé par des phénomènes physiologi-
ques et psychologiques très-différents de ceux
que présente soit la veille, soit le sommeil
dans l'état ordinaire. Cet état, qui se mani-
feste la plupart du temps sous l'influence
d'une vive exaltation morale, ne pouvait
manquer de se produire chez quelques-uns
de ces malades qui avaient foi dans le pou-
voir des dieux, et dont l'imagination s'exal-
tait par les merveilles qu'on leur racontait,

et par les actes préparatoires auxquels il leur
fallait se soumettre. Les prêtres entretenaient
ces superstitions, dont sans doute quelques-
uns étaient dupes eux-mêmes. Des merveilles
absolument semblables à celles qui avaient
lieu dans les temples païens se sont renou-
velées à toutes les époques; on les retrouve
et dans les histoires particulières des mysti-
ques et dans les récits que nous avons des
épidémies d'extase. L'imagination est une
force encore mal étudiée, mais dont personne
ne saurait contester les effets prodigieux.

Cure du docteur Pontalais (UNE), roman de
Robert Halt, publié en 1866 et parvenu depuis
à sa troisième édition. Son auteur, un esprit
original, s'y est révélé à la fois comme pen-
seur et comme écrivain. C'est un début qui
promet. Rien ne saurait offrir un plus sérieux
intérêt que le sujet même de l'ouvrage : c'est
l'histoire d'une âme droite et sincère, que la
réflexion et un concours de circonstances pro-
pres à l'éclaircir arrachent peu à peu au mys-
ticisme catholique. L'auteur a retracé avec
une finesse et une profondeur d'observation
vraiment admirables les péripéties de ce drame
intérieur, qu'on pourrait appeler la conver-
sion d'un prêtre.

Orphelin et pauvre, Aubert a été recueilli
dans un séminaire, où il a pris de bonne heure
le goût de la piété : il est entré dans les or-
dres. Bientôt, tourmenté de doutes, inquiété
par les curiosités hardies de sa raison malgré
lui insomnie, il a eu recours aux macé-
rations et à l'astétisme pour reconquérir la foi,
c'est-à-dire la paix de l'âme. Il croit désor-
mais la lutte finie, il croit avoir triomphé
pour toujours; il se trompe : la crise décisive
va venir. Une vieille dévotion le fait son léga-
taire universel, au détriment d'un neveu pau-
vre, premier auteur de sa fortune. L'abbé n'a
consenti à accepter la donation que sur l'or-
dre formel de son évêque; mais un ami du
neveu dépouillé, le docteur Pontalais, se pré-
sente chez Aubert pour réclamer l'héritage.
Pontalais est un libre penseur; il est de ceux
qui n'ont vu les prêtres qu'à travers Tartufo,
et qui les prennent tous pour des niais ou pour
des fourbes. Dans la cellule de l'abbé, il ren-
contre un problème inattendu : Aubert est
une nature honnête et franche, désintéressée
jusqu'au dévouement, pure jusqu'à la sainteté.
Le prêtre, qui, entre les mains d'un évêque fa-
natique, a été l'innocent instrument de cette
infamie, joint la pureté d'un saint au zèle ar-
dent du convertisseur; il entreprend de ra-
mener à Dieu le docteur Pontalais, qui se pro-
pose, de son côté, de le conquérir à la libre
pensée. La foi et la science sont dès lors en
présence, et c'est la première qui cède; mais
ce n'est pas sans de grands efforts de résis-
tance, elle fait payer chèrement sa défaite.
Cette lutte est le point le plus remarquable
de l'ouvrage. Pour les romanciers catholiques,
la conversion d'un impie, d'un libre penseur,
n'est qu'un jeu; un coup de la grâce y suffit
sous la forme d'un livre prêté, d'une relique,
d'une médaille, voire d'un regard de femme
aimée (ce moyen n'est pas le plus négige). Le
romancier libre penseur ne saurait opérer
de ces merveilles; la foi qu'il s'agit d'arra-
cher d'une âme y a jeté de profondes racines;
on ne l'ébranle pas sans douleur, on ne la dé-
truit pas sans mettre toute la vie morale en
danger. M. Robert Halt suit pas à pas toutes
les crises de la cure entreprise par le docteur
Pontalais. La lumière de la science entre dans
l'âme croyante à petites doses, elle s'y infil-
tre goutte à goutte, elle y fermentent lentement
avant de la transformer tout entière. Quand
la raison et la réflexion ont achevé la révo-
lution intellectuelle, la révolution morale com-
mence. Le jour s'est fait pour l'esprit, mais il
se déçoit dans le cœur un vide immense, dif-
ficile à combler. Les habitudes d'une enfance
pieuse et de toute une vie ascétique ont formé
un réseau puissant dont il a fallu briser les
mailles l'une après l'autre, et, quand la dernière
est rompue, ce n'est pas la joie de la délivrance
que l'âme affranchie éprouve, mais la douleur
d'une cruelle séparation. Ces angoisses mor-
tales sont décrites de main de maître : « En-
traîné par l'allure de plus en plus rapide de
son esprit, le prêtre ne s'était pas encore bien
figuré ce qu'il pouvait trouver au bout de la
carrière. Jusque-là, dans le vertige de sa
course, quelques fugitifs mouvements de ter-
reur, semblables aux frissons précurseurs de
la maladie, formaient les seuls symptômes
dont il se fût rendu compte. Il ne vit le gouffre
qu'en y roulant. C'était toute une vie d'amour
et de foi sereine qui s'abîmait ainsi. Tout s'é-
teignit à la fois dans son âme et croula avec
le dogme et le Christ : Dieu, le devoir, les vé-
rités du bon sens, dont les idées tenaient aux
racines mêmes de sa croyance. Il ne resta de-
bout en lui que le sentiment croissant heu-
reux de la désespérance et du renoncement; et deux
idées qui formaient maintenant toute sa science
et agitaient perpétuellement ses lèvres : « J'ai
perdu la foi ! J'ai commis un crime ! A peine
si le nom de la philosophie lui revient. C'était
une amie trop nouvelle pour remplacer l'idole
morte. Et lorsque ses souvenirs repaissaient
lentement la lui représentaient, il la rejetait
avec horreur. » Une terrible secousse ramène
l'abbé Aubert à un mysticisme violent. Il veut
perdre le sentiment de sa situation dans les
exercices d'une dévotion fanatique. Il se prive
de nourriture, il se déchire les épaules avec
un fouet, les reins avec un cilice armé de
pointes de fer. Il répète mille fois les mêmes

prières sans en pénétrer le sens. Il veut revenir à la foi par la volonté et ravir le ciel par la contrainte. Vains efforts ! Il a le cœur trop droit, l'âme trop honnête pour tromper les autres et s'abuser lui-même, et quand, après une longue et terrible pénitence, il lui est permis de remonter à l'autel pour célébrer les mystères de la foi qu'il a perdue, il recule devant le mensonge, le délire s'empare de lui, il tombe sur les marches frappé de congestion cérébrale, au moment où il va consacrer l'hostie. Les soins de l'amitié sauvent le corps, et l'esprit sort enfin de cette dernière crise, vainqueur et pacifié.

Il n'était pas facile de bien finir ce livre. Que fera le prêtre converti de cette liberté de penser si péniblement conquise ? Plusieurs solutions se présentent : il choisit naturellement la plus généreuse. Après avoir dépouillé sa robe de prêtre, il apprend à vivre du travail de ses mains. Abreuvé de tous les outrages que la foule croit devoir au seul nom d'apostat, il est réduit à quitter la ville, puis la France. Il va fonder en Amérique une vaste et évangélique Eglise, à l'image de celle des premiers chrétiens, et il meurt assassiné à Richmond, au moment où il parlait en faveur des esclaves. Cette fin laisserait à dire ; mais nous répétons qu'il était difficile de bien finir.

Félicitons l'auteur d'avoir su éviter, dans un sujet si délicat, tout esprit de parti, toute passion haineuse. Il s'est bien gardé de se faciliter la tâche en représentant ses croyants, même les plus exaltés, sous des traits odieux ou méprisables. Tous sont de bonne foi ; ici heureusement nous ne retrouvons ni prêtres hypocrites, ni jésuites rampant dans l'ombre, ni révélations scandaleuses, ni malignes personnalités. Le livre semble écrit pour montrer, comme l'a dit M. Guizot, que la sincérité est de tous les partis. Ce ne sont pas les hommes, mais les principes qui sont en cause.

Quant à l'intrigue au milieu de laquelle se déroule toute cette transformation intellectuelle et morale, elle n'est ni bien nouvelle ni bien forte ; quelques lignes suffiront à son exposition. L'inventeur, frustré de son héritage par l'évêque, est jeté en prison par ses créanciers. Il n'en sort qu'à la fin pour mourir misérablement après des tourments d'une sourde jalousie. Sa femme, type accompli de la grâce féminine associée à la virilité d'esprit, exerce une influence involontaire sur le cœur et l'imagination de l'abbé Aubert, et la calomnie attribuée à l'apostat, comme on le nomme, des convoitises adultères. Un procès en captation est le grand ressort de la partie dramatique, ressort d'ailleurs passablement usé. Une scène épisodique de séquestration de mineurs rappelle trop faiblement l'enlèvement du jeune Mortara. Le livre reste cependant intéressant. La forme, sans être tout à fait digne du fond, a pourtant une grande valeur. Le style s'y teint des qualités de la pensée ; il est fort, sobre, énergique, rapide, concis. La langue même est originale. On y sent, trop peut-être, un esprit nourri des anciens et de nos grands classiques. C'est dans ce sévère commerce que l'auteur a pris plus d'une expression à demi latine, ou qui sent son XVIII^e siècle. Mais on est trop heureux d'échapper à ce prix à la prose lâche et molle, sans saveur et sans relief, qui est chez nous comme la langue classique du roman.

CURE s. f. (ku-re — du lat. *cura*, soin). Fonction à laquelle est attachée la direction spirituelle d'une paroisse : *Une bonne, une riche cure. Être nommé à une cure. L'alcade, qui me doit près de mille écus, croit me les avoir bien payés en me faisant obtenir une cure de campagne.* (Le Sage.) a Circonscription territoriale administrée par un prêtre ayant titre de curé : *Chaville fut de bonne heure érigée en cure.* (Dulaure.) Au XIII^e siècle, Vaugirard dépendait de la cure d'Issy. (Delaure.)

— Abusiv. Succursale : *Cette cure dépend de la paroisse de Saint-Jacques.*

— Par ext. Habitation d'un curé, presbytère : *Aller à la cure. Bâtir une cure. La cure est presque toujours située à côté de l'église.*

— Encycl. On désigne proprement sous le nom de *cures* les paroisses dirigées par des titulaires inamovibles ; celles dont les titulaires sont amovibles s'appellent succursales. Sous l'ancien régime, les *cures* constituaient seules des bénéfices à charge d'âmes ; les succursales n'étaient que les annexes de la *cure* ; il n'en est pas de même aujourd'hui : les *cures* et les succursales ont à peu près, surtout en pratique, les mêmes droits.

L'établissement des *cures* est réglé par la loi organique du 18 germinal an X. Il doit y en avoir au moins une dans chaque canton ; les églises des chefs-lieux de justice de paix sont ordinairement érigées en *cures*, et il peut en être établi dans d'autres localités. Il est cependant un certain nombre de ces chefs-lieux qui ne sont que des succursales. L'érection d'une *cure* est déterminée par l'importance de la population, l'étendue du territoire et la situation plus ou moins centrale de la commune. Lorsque la demande d'une *cure* est faite par le conseil municipal ou par les habitants, l'érection en est autorisée par acte du pouvoir exécutif, s'il y a lieu, sur la proposition de l'évêque et sur l'avis du préfet. Toute *cure* doit avoir une circonscription définie, dans laquelle le curé a droit d'exercer ses

fonctions. Il y a des *cures* de première classe et de seconde classe ; la quotité du traitement des titulaires est l'unique base de cette distinction. Les *cures* de première classe sont celles des communes de 5,000 âmes au moins, ainsi que celles de tous les chefs-lieux de département, quel que soit le chiffre de leur population. Les *cures* de seconde classe sont celles des communes qui ont moins de 5,000 habitants. Après chaque recensement quinquennal, un arrêté du ministre des cultes désigne les *cures* qui doivent changer de classe, à cause du mouvement survenu dans le chiffre de la population. L'autorisation du gouvernement est indispensable pour qu'une *cure* puisse être transférée de l'église d'une commune à celle d'une autre. Les *cures* des cathédrales peuvent, avec la même autorisation, être réunies au chapitre. Au point de vue ecclésiastique, une *cure* est un établissement public, une personne civile, et peut, à ce titre, acquérir et recevoir des dons et des legs avec l'autorisation du gouvernement. Les libéralités faites à la *cure* sont acceptées par le curé, tant en son nom qu'en celui de ses successeurs, lorsque ces libéralités sont faites dans l'intérêt de la *cure*, ou pour la subsistance des ecclésiastiques employés à la desservir. Les aliénations, échanges, stipulations d'hypothèques, placements de rentes sur l'Etat, sont également autorisés par décret du gouvernement. Les *cures*, comme églises paroissiales, sont légalement représentées par leurs fabriques, et, au point de vue ecclésiastique, par les curés. Les *cures* et les fabriques forment ainsi deux établissements distincts, dont les biens ont une destination différente. Les biens des *cures* servent à l'usage personnel des curés qui les administrent ; les biens des fabriques sont exclusivement consacrés aux frais du culte et à l'entretien de l'édifice. En cas de décès des titulaires, les biens des *cures* sont administrés par la fabrique.

CURE, rivière de France, prend sa source dans le départ. de la Nièvre, cant. de Montsauche ; entre dans le départ. de l'Yonne, passe à l'O. de Vézelay, baigne Vermenton et se jette dans l'Yonne, après un cours de 100 kilom. du S.-E. au N.-O. C'est dans cette rivière qu'en 1549 fut tenté le premier essai de flottage à bûches perdues.

CURÉ s. m. (ku-ré — rad. *cure*). Prêtre institué pour desservir une paroisse, une cure : *Le curé de Saint-Sulpice. Un bon curé est un ministre de bonté, comme un magistrat est un ministre de justice.* (J.-J. Rouss.) *Le cardinal de Richelieu fit brûler comme sorcier un pauvre innocent curé, Urbain Grandier.* (Mme de Staël.) *Je ne connais pas d'homme qui fasse plus d'honneur à l'humanité que les curés de Paris.* (Burnet.) *Le curé est administrateur spirituel de son église et des bienfaits de la charité.* (Lamart.) *Un prêtre fort riche achetait un pauvre curé sur le bon air qu'on respirait dans sa cure : « Oui, monseigneur, répondit-il, l'air y serait bien bon, si je pouvais en vivre. »*

Quel curé n'a besoin d'un peu de pénitence ? VOLTAIRE.

Simple en mes goûts, j'ai tousjours désiré L'obscurité d'un curé de village. PARNY.

J'estime un bon curé, qui, modeste en son zèle, Nous prêche les vertus dont il est le modèle. VIENNET.

Un mort s'en allait tristement S'emparer de son dernier gîte ; Un curé s'en allait galement Enterrer ce mort au plus vite. LA FONTAINE.

— Abusiv. Prêtre desservant une succursale.

— Pop. Prêtre, ecclésiastique : *Tous les curés du séminaire. Se déguiser en curé. Aimer la société des curés.*

— Hist. ecclés. *Curé-vicaire perpétuel*, Prêtre délégué à perpétuité pour remplir les fonctions curiales, bien que le titre de curé fût conservé à un autre. *Curé décimateur*, Curé qui percevait des dîmes sur ses paroissiens. *Curé à portion congrue*, Prêtre substitué par le décimateur et touchant de lui un traitement appelé portion congrue. *Curé régulier*, Curé ayant fait des vœux monastiques. *Curé séculier*, Curé appartenant au clergé séculier. *Curé primitif*, Titre de curé donné autrefois à des communautés qui avaient possédé des cures et en retenaient certains privilèges. Se disait aussi d'un curé appelé au canonique, tout en conservant les revenus de sa cure.

— Loc. prov. *C'est Gros-Jean qui en remontre à son curé*, C'est un ignorant qui veut enseigner plus savant que soi. Les Latins disaient dans le même sens : *Piscem natum docet* (il apprend aux poissons à nager). *Il va trop vite à l'offrande, il fera choir M. le curé*, Il agit avec trop de précipitation, il en arrivera quelque fâcheux effet.

— Techn. Morceau de chapeau qui sert au coutelier pour tenir les pointes des pièces sur le polissoir.

— Jeux. *Monsieur le curé*, Nom donné à un jeu d'enfants. *M. le curé N'aime pas les os ; que lui donnez-vous à manger ?* Autre jeu d'enfants dans lequel à la question que nous avons indiquée il faut répondre par un mot qui ne contienne pas la lettre *o* ; celui qui manque à cette règle donne un gage.

— Hort. Variété de tulipe. *Curé* Variété de poire de belle apparence, mais de qualité médiocre.

— Encycl. Dr. canon. et administr. Dans le droit canon, le *curé* est le plus ordinairement appelé du nom de *parochus*, que Bédée et Filéas ont vu venir du mot grec *paroikos*, *accola*, étranger établi dans un pays. Nous préférons l'étymologie donnée par Barbosa et Struve, qui le font dériver du verbe grec *parachein*, *ministrare*, fournir, administrer ; ils citent à l'appui de leur opinion ces fonctionnaires romains également appelés *parochi*, et qui étaient chargés de fournir le sel, le bois et autres objets de première nécessité aux ambassadeurs en voyage et à d'autres personnes ; de même, disent-ils, que les *curés* ont pour mission de fournir à leurs paroissiens, en voyage sur cette terre, l'aliment de la vie éternelle.

Au commencement, chaque diocèse n'avait qu'une église, située dans la ville épiscopale, et destinée à recevoir les chrétiens de la ville même, et le petit nombre des habitants des bourgs, *pagani*, qui avaient embrassé la doctrine nouvelle. L'évêque seul y exerçait le ministère sacerdotal, en remplissant personnellement toutes les fonctions du culte. A côté de lui se trouvaient, il est vrai, les *presbyteri*, les anciens, ce que plus tard on a traduit par les prêtres ; mais il est certain que ces prêtres n'étaient primitivement revêtus d'aucun caractère sacerdotal, qu'ils ne remplissaient aucune fonction sacerdotale, et qu'ils n'étaient là que comme auxiliaires de l'évêque à qui seul était confié le peuple : *Episcopo Domini populus commissus est*. Sans son autorisation les prêtres, *presbyteri*, ne pouvaient rien faire : *Presbyteri sine sententia episcopi nihil pertinent*. Ce principe était alors dans toute sa vigueur.

Lorsque le nombre des chrétiens se fut tellement accru dans les villes et dans les campagnes que l'église épiscopale ne put plus suffire, les *presbyteri* virent aussi grandir leur importance. De servants, de simples auxiliaires, ils devinrent délégués ; l'évêque les envoyait dans les nouvelles églises qu'on fut obligé de construire sous le nom de *tituli*, pour y remplir certaines fonctions ecclésiastiques indispensables ; après quoi ils devaient revenir à la cathédrale. Mais ce système, si facile à suivre dans les villes, était impraticable pour les bourgs qui en étaient très-éloignés. Aussi dut-on songer à y établir des églises particulières qui, sous le nom de *parochia* ou *parochia*, étaient confiées à des prêtres spéciaux chargés de les administrer et de résider. A quelle époque cela arriva-t-il ? A la fin du I^{er} siècle, sous le pape Anacle, disent les uns ; au commencement du II^e siècle, sous le pontificat d'Evariste, répond Filéas ; dans la seconde moitié du III^e siècle, sous le pape saint Denis, disent enfin la plupart. La dernière opinion est évidemment celle qui se rapproche le plus de la vérité ; mais elle a le tort de laisser croire que cette institution apparut tout d'un coup, qu'il suffit d'une décision de l'évêque de Rome pour qu'aussitôt les paroisses s'établissent de tous côtés et fussent parfaitement organisées. La vérité, pour tout homme qui voudra examiner les choses autrement qu'à travers l'organisation moderne de l'Eglise, est que les paroisses se sont établies peu à peu, en divers temps, en divers lieux, selon les divers besoins.

Ce n'est cependant qu'après que l'Eglise a obtenu la liberté politique, sous Constantin, que nous voyons cette institution prospérer et se répandre dans toutes les parties de l'empire. Alexandre eut plusieurs églises catholiques administrées chacune par son préposé, *sus curae praepositus* (Epiphane, *Hæres.*, 69), et dans la campagne d'Alexandrie chaque bourg avait son prêtre, *ut singuli pagi suos presbyteros habeant* (Athanasius, *Apol.*, II). Enfin le concile de Chalcedoine (451) parle des paroisses rurales comme d'une institution généralement répandue. Telle est l'origine historique des paroisses, *parochia*, et des curés, *parochiales presbyteri*.

Ainsi préposés à des églises spéciales, les prêtres n'en restaient pas moins sous la dépendance absolue de l'évêque, qui était et restait dans son diocèse le seul pasteur des âmes ; les attributions des *curés* étaient tellement restreintes dans l'empire romain qu'elles ne se composaient guère que de quelques bénédictions, de l'administration de quelques sacrements, l'eucharistie et l'extrême-onction, de la prédication. Quant à la pénitence, l'évêque, suivant les circonstances, accordait ou retirait aux *curés* le droit d'absoudre tels et tels péchés, telles et telles personnes. Enfin, lorsque l'évêque arrivait dans la paroisse, le *curé* disparaissait, il ne restait plus que le prêtre, le *presbyter*, que nous avons vu plus haut n'être qu'un simple auxiliaire, ne remplissant aucune fonction ecclésiastique.

L'invasion des Germains changea un peu les choses ; les principes de liberté et d'indépendance qu'ils apportaient avec eux entrèrent jusque dans l'Eglise. Les *curés* cessèrent d'être les humbles serviteurs des évêques ; ils eurent leurs droits, peu étendus sans doute ; mais enfin ils furent des hommes libres ; chacun fut, jusqu'à un certain point, maître dans sa paroisse, tout en restant cependant sous la juridiction et la surveillance de l'évêque. D'après les *Capitulaires* de Pepin, ils étaient tenus de se réunir tous les ans, au carême, pour

rendre compte à l'évêque de leur administration. De plus, ils étaient strictement limités dans le cercle de leur paroisse et obligés, par une décision du concile de Nantes, de demander, les jours de l'assemblée, avant de commencer la messe, s'il n'y avait pas dans l'église quelque paroissien étranger qui, méprisant son *curé*, y fût venu pour entendre la messe, et, si quelqu'un se trouvait dans ce cas, de le faire sortir de l'église et de le renvoyer dans sa paroisse. Peu à peu les droits des *curés* s'accrurent ; le desservant de chaque paroisse obtint avec le temps celui de confesser exclusivement ses paroissiens, à l'exception toutefois du seigneur et des grands personnages, que l'évêque se réservait d'absoudre lui-même ; la réserve s'étendait même jusqu'aux pécheurs ordinaires, lorsqu'il s'agissait de certains péchés que, pour ce motif, on décora du nom de péchés réservés.

Les choses étaient en cet état, lorsque les ordres religieux, ayant pris un immense développement, introduisirent dans l'Eglise un grand changement, celui des incorporations. Un grand nombre d'églises paroissiales furent cédées par l'Etat ou par l'Eglise à des couvents, à des chapitres, à des collégiales ; elles leur furent incorporées. Les chefs des corporations prirent le nom de *parochi primitivi sine habituales* ; mais, comme la discipline ecclésiastique ne leur permettait pas d'exercer les droits curiaux, ils furent presque toujours obligés de nommer des vicaires, *parochi secundarii sive actuales*, *curés* de fait ayant charge d'âmes, percevant les droits casuels, les droits d'étole, la rétribution des messes, etc. Malheureusement, ces vicaires se trouvaient sous la dépendance absolue des couvents, qui pouvaient les renvoyer à leur gré, et qui ne manquaient pas d'user de leur droit, chaque fois que l'occasion se présentait de faire administrer les églises à meilleur marché. C'était un véritable trafic, un commerce soumis comme tant d'autres aux lois de la concurrence. De là des changements continuels de *curés* ; de là l'ignorance et l'incapacité occupant les positions les plus importantes. Ce fut pour extirper ces abus que les papes décrétèrent à plusieurs reprises que l'évêque diocésain aurait seul le droit de nommer les *curés* ; que les couvents, les chapitres et les collégiales ne pourraient instituer ni renvoyer les vicaires, ou *parochi secundarii*, qu'avec l'autorisation de l'évêque diocésain, qui fixerait pour chaque cure la *portion congrue*. De plus, le concile de Latran abolit l'institution des vicaires temporaires, décréta qu'on n'instituerait plus que des vicaires perpétuels, *vicarii perpetui*. Ce fut en vain. Il était réservé au concile de Trente de régler d'une manière définitive cette grave question des incorporations ; il renouela les prescriptions du concile de Latran et chargea les évêques de veiller à ce qu'elles fussent observées ; il fixa approximativement à un tiers du revenu la portion congrue, tout en laissant à l'évêque la faculté de la réduire ou de l'augmenter, et abolit tous les privilèges, exemptions et usages contraires à ses décisions. Vaincus sur le terrain de la législation ecclésiastique, les couvents se rattrapèrent en transférant le soin des âmes des églises incorporées à leurs abbés ou à d'autres membres de la corporation dont l'institution perpétuelle devenait par là illusoire, puisque, grâce au vœu d'obéissance, on pouvait obtenir de ces titulaires, dès qu'on le voulait, une abdication plus ou moins volontaire. La victoire tournait contre les vainqueurs. La sécularisation a fait bonne et prompt justice de tous ces abus ; il faut aller en Italie pour en retrouver la trace.

De cet exposé historique on doit nécessairement conclure que les *curés* ne sont pas d'institution divine, qu'ils ne sont que les délégués de l'évêque, institués d'abord temporairement, puis d'une manière permanente. Telle est, en effet, l'opinion adoptée par l'Eglise catholique. Et cependant Jésus en disant : « Allez et instruisez les nations, » n'avait-il pas donné mission de répandre la vérité à tout homme qui serait assez heureux pour la posséder ? A ce titre, les *curés* nous semblent avoir les mêmes droits que les évêques ; mais en quoi les successeurs de ces anciens, *presbyteri*, que l'Eglise distinguait du reste des fidèles à cause de leur âge, de leurs connaissances et de leurs vertus, différaient-ils des laïques vertueux et éclairés ? Le sacerdoce avait été aboli par le fondateur du christianisme, pourquoi le relever ? « Instruisez, » avait dit Jésus, et non pas : « Sacrifiez. » Quoi qu'il en soit, les *curés* ont été maintenus par les lois ecclésiastiques sous la dépendance absolue de l'évêque, qui peut les transférer à son gré d'une paroisse à une autre ou même les destituer. Il est vrai que, d'après le droit canon, ils ne sont amovibles que quand il y a des motifs légitimes, *justa causa*, et qu'ils peuvent en appeler aux supérieurs hiérarchiques de l'évêque. Mais quel *curé* oserait recourir à cette mesure ? Le concile de Trente ordonne même implicitement que tout changement ou toute destitution de *curé* soit précédée d'une enquête judiciaire et faite selon les constitutions des sacrés canons. Il n'en est pas moins vrai que, dans la pratique, le sort des *curés* est laissé à l'arbitraire de l'évêque. Il y a une exception en France pour les archiprêtres et les doyens ; la loi les déclare inamovibles, et les évêques n'ont d'autre moyen de les maintenir soumis à leurs caprices que de leur faire signer à l'avance une démission

dont la date est laissée en blanc, ce qui a lieu plus souvent qu'on ne le croit.

Chargé de l'administration d'une paroisse, le curé a ses droits et ses devoirs. Lui seul peut y administrer les sacrements dont la collation n'est pas réservée à l'évêque. Il est, dit le *Pontifical romain*, le ministre légitime du baptême, « qui autrefois ne pouvait être donné que par l'évêque. Aussi l'église paroissiale est-elle seule pourvue de fonts baptismaux, à l'exclusion des chapelles, des oratoires, etc. Seul il a le droit de dire la messe dans son église et d'y donner la communion. Les décisions des conciles de Sardique, de Constantinople, in *Trullo*, et de Nantes, font même un devoir à leurs paroissiens d'assister à la messe paroissiale célébrée par eux les dimanches et fêtes. Cependant l'opinion qu'il suffit ces jours-là d'entendre une messe quelconque est aujourd'hui généralement admise; elle s'appuie, du reste, sur des paroles expresses des papes Léon X, Clément VIII et Benoît XIV. Le curé a le droit de refuser la communion aux excommuniés, aux interdits, aux pécheurs publics et même aux pécheurs secrets, si cela peut se faire sans scandale. Seul il a strictement le droit de confesser et d'absoudre ses paroissiens. Ce droit, dont les curés se montraient autrefois si jaloux, a cessé d'être revendiqué par eux, depuis l'abolition du denier de confession. Enfin l'opinion unanime des canonistes réserve encore exclusivement au curé le droit d'administrer les sacrements, de bénir les mariages et de donner la sépulture ecclésiastique dans sa paroisse. Lorsqu'il ne peut vaquer lui-même à ses devoirs, un autre prêtre peut le remplacer soit avec son autorisation expresse, soit par délégation directe de l'ordinaire.

Quant à ses devoirs, il est tenu par les règlements ecclésiastiques d'administrer les sacrements à ses paroissiens, de les instruire et, pour cela, de « prêcher tous les dimanches et jours de fête, et tous les jours ou au moins trois fois par semaine pendant l'Avent et le Carême, prescription oubliée du concile de Trente; de leur appliquer la sainte messe les dimanches et jours de fête, et de résider au milieu d'eux, sans pouvoir s'absenter pendant plus de six jours sans la permission de l'évêque, ni plus de deux mois, même avec cette permission, à moins de graves raisons qu'il doit soumettre à l'appréciation de l'évêque.

La condition des curés vis-à-vis de l'Etat est déterminée dans chaque pays par des lois spéciales ou par des traités conclus par les gouvernements avec le saint-siège. En France, c'est le concordat de 1801 qui fait la loi dans la matière. Les curés sont tenus de prêter serment entre les mains du préfet, et de résider dans leurs paroisses; ils sont soumis à leurs évêques dans l'exercice de leurs fonctions, et obligés de n'employer que la liturgie et le catéchisme reconnus en France, prescription oubliée; il leur est interdit d'attaquer directement ou indirectement, au prône, soit les personnes, soit d'autres cultes autorisés par l'Etat, et enfin de donner la bénédiction nuptiale à ceux qui ne peuvent pas justifier par certificat en bonne et due forme d'avoir contracté le mariage civil. Comme nous venons de le dire, les curés sont nommés et institués canoniquement par les évêques, mais ils doivent être agréés par le gouvernement. Leur nomination ne peut se manifester par une prise de possession de fonctions avant la notification du décret impérial d'agrément. Deux ampliations de ce décret sont envoyées à l'évêque, qui en remet une au titulaire et qui fait déposer l'autre au secrétariat de son évêché. Indépendamment des conditions prescrites par les lois canoniques, les lois civiles en exigent plusieurs autres. Le candidat doit d'abord être ordonné prêtre, c'est-à-dire avoir plus de vingt-deux ans. Les curés nommés dans les chefs-lieux de département ou d'arrondissement doivent être licenciés en théologie ou bien avoir rempli pendant quinze ans les fonctions de curé ou de desservant. Les curés de canton doivent être bacheliers en théologie ou bien avoir exercé pendant dix ans les fonctions de desservant. Sous le premier Empire, les curés n'entraient en fonctions qu'après avoir prêté un serment prescrit par le concordat. Depuis 1814, cette disposition du concordat a cessé d'être exécutée. Les curés sont mis en possession de leur titre par un prêtre désigné par l'évêque. Leur installation est constatée par un procès-verbal dressé par le bureau des marguilliers, et c'est à partir de ce jour qu'ils commencent à jouir de leur traitement.

Les curés sont inamovibles, ceux du moins qui peuvent être rangés parmi les doyens, dont nous avons parlé plus haut; ils ne peuvent être transférés d'une paroisse à une autre sans leur consentement; mais il est certains cas graves, où ils peuvent être dépossédés de leurs titres par une ordonnance épiscopale rendue selon les formes canoniques. Cette ordonnance doit être approuvée, quant à ses effets civils, par décret du gouvernement. En cas de mauvaise conduite, l'évêque a le droit de les interdire de leurs fonctions. Lorsqu'un curé est ainsi interdit ou qu'une maladie l'oblige temporairement à cesser ses fonctions, l'évêque peut le faire remplacer par un curé. L'indemnité à prélever en faveur du curé sur le traitement du curé, qui conserve son titre, est alors déterminée selon les circonstances par le ministre.

Les attributions principales des curés con-

sistent dans la célébration du culte, la direction des exercices religieux dans leurs paroisses, dans les soins spirituels à donner à toutes les personnes qui s'y trouvent, et la charge de veiller à l'entretien des édifices religieux et du mobilier nécessaire au culte. Ils sont, en ce qui concerne leurs fonctions, immédiatement soumis à l'évêque diocésain; ils doivent se conformer à ses instructions pour tout ce qui concerne le service divin et l'acquisition des fondations pieuses. Ils sont tenus de résider dans leurs paroisses; ils ne peuvent s'absenter qu'avec l'autorisation de l'évêque, et, lorsque cette absence doit durer plus d'un mois, elle doit être autorisée par le ministre des cultes. Le curé a la police de l'intérieur de son église. C'est à lui seul que les suisses et bédoux doivent obéir sur ce point. Dans les communes rurales, il a le droit de nommer et de révoquer les chantres, sonneurs et sacristains. Dans les villes, ces serviteurs de l'église sont nommés, sur sa proposition, par le bureau des marguilliers. Le curé agréé les prêtres habitués et leur assigne leurs fonctions, choisit les enfants de chœur, présente les prédicateurs à la nomination du bureau des marguilliers, et règle le placement des bancs et chaises dans l'église, sauf le recours à l'évêque. Le curé est membre de droit du conseil de fabrique et du bureau des marguilliers. Il a la première place à droite du président dans les assemblées du conseil. Toutes les fois que les marguilliers vont s'asseoir au banc d'œuvre, la première place lui appartient.

Les avantages temporels des curés sont : 1° le traitement qui leur est alloué sur les fonds du budget de l'Etat; 2° le supplément de traitement que les conseils municipaux ont la faculté de voter en leur faveur; 3° le produit des oblations et droits curiaux, dit *convent*; 4° la jouissance du presbytère ou l'indemnité de logement; 5° l'usufruit du bien de la cure. Enfin les curés sont exemptés du logement des militaires.

A cette nomenclature déjà assez longue, quoique incomplète, s'ajoutait autrefois le denier de confession, depuis longtemps aboli. Mais la confession n'a pas cessé pour cela d'être une source de revenus indirects; n'est-ce pas à l'influence du confessionnal qu'il faut attribuer la prospérité des chapelles des ordres religieux, tandis que les églises paroissiales sont souvent dans le plus triste état? La lutte du clergé régulier et du clergé séculier peut se transformer, changer d'aspect, se cacher; elle n'en existe pas moins, aussi vive et aussi âpre que jamais.

Les curés sont, comme les cures, divisés en deux classes. Le traitement des curés de première classe est de 1,500 fr., celui des curés de seconde classe de 1,200 fr. A l'âge de soixante-dix accomplis, les curés peuvent accumuler leur traitement et leur pension jusqu'à concurrence de 2,500 fr. Au même âge, un supplément de 100 fr. par an est accordé aux curés non pensionnés. Enfin le gouvernement peut élever au traitement de première classe les curés de deuxième classe qui se sont distingués par leur zèle, leur piété et les vertus de leur état. Ces promotions, dites *personnats*, parce qu'elles sont personnelles aux curés qui les obtiennent et ne demeurent point attachées à la cure, sont faites par décret du souverain, sur une liste de trois candidats présentée par l'évêque. Le nombre en a été fixé au dixième des curés de deuxième classe existant dans chaque diocèse.

Les curés n'ont pas toujours eu le droit, comme aujourd'hui, de disposer de leurs biens en toute liberté; ce qu'on appelait le *peculium clericale*, ce qu'ils avaient acquis par l'exercice des fonctions curiales, revenait à l'Eglise après leur mort, et les héritiers ne succédaient qu'à ses biens patrimoniaux. La législation moderne n'établit pas de distinction entre eux et les autres citoyens; elle leur laisse la liberté pour tous leurs biens, quelle qu'en soit l'origine.

Certes, on nous rendra cette justice que nous venons de traiter sérieusement un sujet sérieux; mais l'histoire de ces bons pasteurs d'âmes a aussi son côté plaisant, pour ne pas dire grivois, et les fabliaux du moyen âge sont pleins de bons contes où les curés ne jouent pas toujours un rôle bien ecclésiastique. A qui la faute? Faut-il s'en prendre au sujet lui-même ou à la malignité bien connue des conteurs? Ici, nous ne pouvons que répondre en Normandie, c'est-à-dire à la manière du regard de la fable. Nous allons donc nous contenter de prendre le dessus du panier, et ne donner que quelques anecdotes que le lecteur pourra considérer comme plus ou moins authentiques.

Dans le fabliau du *Curé qui mange des mûres*, il s'agit d'un bon pasteur qui s'en retourne tranquillement sur sa mule, et qui, voyant un buisson chargé de mûres très-appétissantes, se plaça debout sur sa mule pour se régaler à son aise. Admirant la tranquillité de sa monture, il dit tout-haut : « Je serais singulièrement embarrassé si quelqu'un allait lui crier : *Huet!* » La mule prit naturellement cette réflexion pour un ordre et partit comme un trait, laissant son maître au milieu des ronces et des épines. La servante, surprise de voir la mule arriver sans son maître, s'élança sur le chemin, et elle trouva le pauvre curé se débattant au milieu du buisson, d'où, même avec son secours, il eut mille peines à se tirer. « A quelque chose malheur est bon, se dit le brave curé; cela m'apprendra qu'il

n'est pas prudent de dire tout haut ce que l'on pense. »

Non moins dolente fut l'aventure de ce brave curé, à qui son sermon coûta une vache. « Mes frères, dit-il un jour à ses paroissiens, tout ce que vous donnerez à Dieu, il vous le rendra au centuple. » Un paysan, prenant ces paroles à la lettre, amène sa vache au curé, qui la fait mettre dans l'étable à côté de la sienne propre, disant à son paroissien que bien certainement Dieu le récompenserait. Il ne savait pas si bien dire : la vache du paysan, regrettant son ancienne étable, fait si bien qu'elle entraîne avec elle la vache du curé, avec laquelle elle était attachée, et retourne au logis du paysan. Celui-ci, les voyant arriver toutes deux, ne doute pas que ce ne soit Dieu qui les lui envoie pour récompenser sa charité, et il s'empresse d'aller vendre l'une et l'autre, et de rendre grâce au ciel, qui tient si religieusement ses promesses.

Voilà deux anecdotes bien innocentes, et qui peuvent être racontées à table, se trouvant en compagnie du curé de la paroisse. Pour les deux suivantes, surtout la première, le cas est douteux; elles ne sont pas précisément de celles dont le poète aurait pu dire :

La mère en permettra la lecture à sa fille.
Ces sages précautions prises, risquons-les.

Certaines aventures galantes se changent quelquefois en mésaventures. Qui ne connaît l'histoire du *Prêtre crucifié*? C'est un curé qui s'est introduit dans l'atelier d'un sculpteur, où il se trouve en tête-à-tête avec la moitié de celui-ci; tout à coup le mari entre, et le curé, dont le costume est d'une simplicité presque adamique, ne trouve d'autre ressource que de s'étendre au plus vite sur une croix qui se trouvait placée au milieu des autres crucifix de l'atelier. Pendant qu'il est sur ce calvaire improvisé, où il expie sa faute, surviennent deux religieux qui demandent à acheter un crucifix pour leur couvent. Le sculpteur montre tout ce qui se trouve dans son atelier. Arrivées en face du Christ apocryphe, qui, plus froid que n'est un marbre, faisait le mort et tenait son vent comme le compagnon de la fable, elles le trouvent à leur goût, et demandent, en rougissant, certaine retouche. « Oh! qu'à cela ne tiennet! » répond le sculpteur en s'armant du maillet. « Trois ou quatre bons coups de ciseau, mes sœurs, et vous allez être satisfaites. » Le pauvre curé, épouvanté, saute à bas de son piédestal et s'enfuit à toutes jambes, à la grande terreur des bonnes religieuses qui se prosternent en criant au miracle.

Je traversais hier une place publique; Mille femmes en deuil, d'un air mélancolique, S'entretenaient sur leur curé, Qui, le même matin, venait d'être enterré. Une fois touchant panegyrique Ne sortit des poutons d'un orateur sacré. Elles disaient : « Quoi donc! au printemps de son âge La mort nous a ravi notre fervent pasteur! Lui qui mettait ici la paix dans le ménage! Lui qui, par sa présence, inspirait le bonheur! Qui de nous n'en fit pas les plus douces épreuves? Hélas! chacun le sait, il fut dans tous les temps La consolation de la plupart des veuves, Et le père de nos enfants. »

— Jeux. Un jeu très-usité chez les enfants, et ordinairement très-animé, est celui de *Monsieur le Curé*. L'un des joueurs étant désigné pour faire *Monsieur le Curé*, tous les autres se distribuent les noms des diverses personnes attachées au service d'une paroisse, tels que ceux de bedeau, de suisse, de vicaire, de sacristain, de donneur d'eau bénite, de loueuse de chaises, etc. Le jeu consiste à affirmer qu'on était les uns chez les autres, et à se démentir mutuellement. La règle veut que l'on se tutoie, et que l'on se dise impoliment : « Tu en as menti. » On ne dit nous qu'au curé. De plus, quand on dément ce personnage, au lieu de la formule ordinaire, on se sert de celle-ci : « Pardonnez-moi, monsieur le curé. » Voici, du reste, comment on procède. Les joueurs étant assis en rond, le curé au milieu, celui-ci commence le jeu. S'adressant au vicaire, il dit : « Je viens de chez toi, vicaire; où étais-tu donc? » Le vicaire : « J'étais chez le suisse, suisse, suisse. » Le suisse : « Tu en as menti, je n'étais pas chez moi. » Le vicaire : « Où étais-tu donc? » Le suisse : « Chez le bedeau, bedeau, bedeau. » Le bedeau : « Tu en as menti, je n'étais pas chez moi. » Le suisse : « Où étais-tu donc? » Le bedeau : « Chez monsieur le curé. » Le curé : « Tu en as menti, je n'étais pas chez moi. » Le bedeau : « Où étiez-vous donc, monsieur le curé? » Le curé : « Chez le donneur d'eau bénite. » Le donneur d'eau bénite : « Pardonnez-moi, monsieur le curé, je n'étais pas chez moi. » Le curé : « Où étais-tu donc? » Le jeu continue de la même manière, non sans produire une abondante récolte de gages. En effet, un gage est dû par tout joueur qui ne répond pas immédiatement quand on le nomme, ou qui donne à celui qui l'interpelle le temps de répéter trois fois son nom, ou enfin qui, en répondant, oublie de se servir de la formule convenable.

On modifie quelquefois le jeu de *Monsieur le curé* de la manière suivante. M. le curé conserve seul sa dignité; tous les autres joueurs prennent le nom d'une profession quelconque. On se tutoie toujours, mais on remplace la formule : « Tu en as menti, » par celle-ci : « Pourquoi faire? » et il faut faire à

cette question une réponse qui soit en rapport direct avec la profession qu'on a adoptée, sous peine de payer un gage. Le jeu ainsi modifié s'appelle *Jeu du nouveau curé*; mais il est beaucoup moins usité que le jeu primitif.

Curé Amis (Lk), satire du moyen âge, de Stricker. Cette légende si populaire en Allemagne, le prototype de tous les tours malins attribués au fameux *Tyll Eulenspiegel* (Till l'Espiegle), a pris naissance, au XIII^e siècle, dans le duché d'Autriche. Les parodies, les farces, les satires ne se montrèrent chez aucun peuple moderne d'une manière aussi précoce que chez les Allemands. La satire du *Curé Amis* est certainement dirigée contre les hauts dignitaires du clergé, évêques et cardinaux. Les pauvres curés étaient du peuple; comme lui, ils avaient à souffrir des exigences de leurs supérieurs hiérarchiques; aussi plaisaient-ils au peuple, qui leur a fait la même réputation d'humour d'esprit que les Espagnols à leurs barbers et les Français à leurs clercs de la basoche. C'est donc eux surtout que l'on mettait en scène chaque fois qu'il s'agissait de ces plaisanteries au gros sel qui sont le principal caractère de l'esprit gaulois. On n'hésitait pas à les honorer d'actions d'une moralité plus qu'équivoque, en flagrante contradiction avec leur ministère. Ces libertés ne tiraient pas à conséquence, et le curé n'en restait pas moins pour cela, aux yeux de l'homme du peuple, le représentant de l'intelligence, de la science, de l'érudition et de l'esprit, comme le prouve du reste l'anecdote ci-dessus, que nous n'avons risquée, on en conviendra, qu'avec tous les ménagements possibles.

Selon une ballade allemande, Amis était Anglais. Ce curé de *Tranis* (ne cherchez pas ce nom dans les dictionnaires) était plus riche d'esprit que de revenu, et, si la fécondité de son imagination n'eût suppléé aux ressources qui lui manquaient, il aurait mené une misérable existence. L'évêque fit une visite pastorale à son subordonné, et, se voyant traité légèrement, il s'imagina que la cure était excellente. « Si je peux, disait-il, convaincre mon homme d'incapacité, l'expulsion trouvera un prétexte, et, puisque sa cure rapporte tant, je m'arrangerai avec le successeur. » Il somma donc le curé de répondre à diverses questions. Amis s'en tira chaque fois par une plaisanterie bien tournée et fort embarrassante pour le questionneur. C'étaient des problèmes sans fin sur la profondeur de la mer, le nombre des étoiles, la hauteur du firmament, et autres bagatelles. Fatigué de cette lutte inutile, l'évêque s'écria enfin : « Qu'apprenez-vous à vos ouailles? — Tout ce que je peux; mais ce sont des ânes. — Et ces ânes, vous les instruisez? — De mon mieux. — Servante, faites venir un âne, et voyons ce que M. le curé pourra lui apprendre. — Il faut vingt ans pour l'éducation d'un homme; j'en demande trente pour l'éducation d'un âne. — Dans huit jours je reviendrai savoir quels progrès aura faits cette éducation importante, et si l'âne est resté âne, un plus habile aura la cure. » Amis prend le plus bel in-folio de sa bibliothèque, intercale des chardons entre les pages, et place le volume fermé devant l'âne qu'il veut instruire. L'instinct de l'animal s'éveille, il sent les chardons, et avec ses narines il ouvre le volume et commence à tourner les feuillets. Ces exercices se répètent pendant les huit jours accordés par l'évêque. Le prélat se croit déjà sûr de sa victoire; aussi arrive-t-il tout joyeux, et il ordonne que l'âne lui soit amené. Le volume est placé devant la bête, qui, pensant trouver son déjeuner ordinaire, tourne avec gravité chacun des feuillets, et, ne trouvant rien, lève la tête et se met à braire avec le plus majestueux désespoir. « C'est sa manière, dit le curé, de prononcer la lettre A; il n'en est encore qu'à cette lettre de l'alphabet, et vous voyez qu'il la prononce à l'allemande, avec un accent circonflexe. » L'évêque, à partir de ce moment, renonça à déposséder le curé Amis. La chose alla même plus loin; la fièvre le prit, et une mort prématurée, attribuée généralement à sa défaite, l'enleva subitement.

Amis était devenu célèbre, et ses joyeux propos couraient le monde; mais, recevant beaucoup de visites, voulant traiter largement et mériter sa réputation de gai viveur, il se ruina bien vite. Tout ayant été vendu par ses créanciers, il résolut de courir le monde et d'exploiter la meilleure des branches commerciales, la stupidité humaine. Il commença par se faire vendeur de pardons et d'indulgences. Il se munit d'un vieux crâne qu'il baptisa du nom de saint Brandon, puis il va trouver le curé d'un petit village, et lui promet la moitié de ses bénéfices, si ce dernier lui permet de tenir boutique dans son église.

La messe dite, le sermon fini, Amis débita son boniment avec tant d'habileté, que ceux qui n'avaient pas d'argent en empruntèrent à leurs voisins. La bourse du curé était devenue si rondelette, que, monté sur un bon cheval et escorté de ses gens, comme un riche seigneur, on le voyait traverser les pays à petites journées. Il finit par arriver à Paris et alla droit au palais du roi. Là il se donna pour peintre et pour sorcier. Le palais, nouvellement construit, avait besoin d'ornements; les offres du peintre sont acceptées; il va donc couvrir de belles figures ces lambris encore nus. « Mais je vous en prévins, dit-il, mon

œuvre merveilleuse ne doit être soumise qu'aux nobles de race pure; mes chefs-d'œuvre seront invisibles pour les bâtards. » On le laisse travailler; il s'enferme pendant un mois dans les chambres livrées à son pinceau. Ce fut le roi lui-même qui, le premier, fut admis à contempler ces chefs-d'œuvre. Le roi n'aperçut absolument que les murs, mais, comme il ne voulut point passer pour illégitime, il eut soin de garder le silence, donna de grands éloges à l'artiste, et admit toute sa cour à l'honneur de contempler les merveilleuses peintures. Tout le monde fit donc chorus avec le roi, et Amis quitta la cour comblé de présents.

Quand la bourse d'Amis fut vaine, il endossa la besace, devint moine mendiant, et exploita la bonté des personnes charitables. Une dame pieuse, qui lui avait offert l'hospitalité dans son château, lui fit servir un chapon, auquel Amis fit honneur. Les restes du repas furent enfermés dans une armoire; mais le curé se leva de bonne heure, acheta un chapon dans le village et le déposa dans l'armoire. La servante, témoin d'une résurrection si étonnante, cria au miracle, et courut avertir sa maîtresse, qui ne douta pas que la bénédiction du ciel ne fût descendue sur sa maison. Amis déclara en effet, de son côté, que tout ce qu'on lui donnerait serait rendu au double. On laisse le curé se fit négociant, et tout son commerce se résuma dans le vol d'une cassette pleine de diamants. Enfin le diable finit par se faire ermite: Amis, ayant économisé sur ses dernières folles, bâtit un monastère, prêcha la morale, lança les jeunes libertins, et mourut en odeur de sainteté. Ce n'est pas le plus mauvais trait de cette piquante satire.

Curé (Lettres à Mon), par Edmond Scherer; 2^e édition, revue et augmentée; Paris et Genève, chez Joël Cherbuliez. Avant de devenir la critique aux livres allures qu'il est aujourd'hui, M. Scherer s'est beaucoup occupé des questions théologiques. Un traité de dogmatique, publié vers 1845, marque sa première manière: il défend alors l'orthodoxie protestante la plus rigide. Les *Lettres à mon curé* indiquent une transformation dans ses croyances; elles sont inspirées par ce qu'on a convenu d'appeler aujourd'hui le libéralisme chrétien.

Comme le titre l'indique suffisamment, les *Lettres à mon curé* sont un ouvrage de polémique contre le catholicisme; mais c'est de la bonne polémique, non point violente et mesquine, ainsi qu'il est trop souvent arrivé dans le protestantisme, mais au contraire pleine d'élévation et de sincérité. Publiées d'abord dans un journal hebdomadaire de la Savoie, sans nom d'auteur, ces lettres furent réunies en volume, et elles le méritaient bien. Elles sont au nombre de onze: dans les deux premières, l'auteur traite de l'autorité dans le catholicisme; dans la troisième et la quatrième, des preuves du catholicisme; dans la cinquième, de la doctrine catholique; dans la sixième, des sacrements; dans la septième, de la morale; dans la huitième et dans la neuvième, il s'occupe du principe du catholicisme; dans la dixième, de son histoire; et dans la onzième, de son avenir. M. Scherer a ajouté, à la fin de sa seconde édition, une conversation théologique qu'il avait déjà publiée dans ses *Mélanges de critique religieuse*.

L'Eglise romaine se recommandant aux esprits par son caractère d'autorité, la première question que se pose l'écrivain est celle-ci: Où réside cette autorité? Qui donc est infallible? Est-ce le concile universel? est-ce le pape? est-ce le pape assisté du concile? Problème difficile et que le catholicisme n'a pas encore éclairci. Si c'est le concile, comment ses membres, qui, pris séparément, sont faillibles, deviendront-ils infallibles, réunis? Si c'est le pape, pourquoi est-ce lui, et lui seul à l'exclusion des autres évêques? Enfin, si le pape et le concile, considérés isolément, peuvent se tromper, comment donc deviendraient-ils infallibles par le seul fait de leur réunion? Aussi les théologiens laissent-ils dans la vague le siège de l'autorité. D'ailleurs une autorité ne peut jamais se démontrer. Ou elle ne s'appuie que sur sa propre affirmation, et nous sommes alors dans un cercle vicieux, ou elle a pour garant un témoin, un témoin faillible, et nous voilà replongés dans l'incertitude. Ni la tradition, ni le témoignage de l'Eglise ne sont des preuves décisives: bien loin de là; la tradition est insaisissable, et l'Eglise, on ne sait où la trouver. De fait, l'Eglise romaine ne prétend pas à se prouver. Elle est en possession, et, au fond, elle n'a pas besoin d'autres titres. Des preuves! elle n'en a point, elle ne peut en avoir, elle ne saurait qu'en faire... Je vais plus loin. Je prétends que demander des preuves au catholicisme, c'est lui demander une inconséquence, et, pour tout dire, un suicide. Fournir des preuves, c'est prendre l'esprit humain pour arbitre; or le dogme fondamental de Rome, c'est précisément l'incompétence de l'esprit humain... Voulez-vous entrer dans l'Eglise romaine? Consentez à croire sans voir et sans savoir. Dégagez-vous de vous-même par un vigoureux effort de volonté. Courez de ce pas chez un directeur de conscience, abaissez entre ses mains votre intelligence, votre volonté, votre personnalité tout entière.

Le catholique est donc l'homme qui se soumet à l'Eglise, qui croit ce que croit l'Eglise.

Mais que faut-il croire? Chose étrange! aucun article n'est exigé, si ce n'est la foi à l'Eglise elle-même. « Croire, pour un catholique, c'est admettre tout ce que l'Eglise a décidé, tout ce qu'elle décide et tout ce qu'elle décidera; c'est l'admettre les yeux fermés, c'est l'admettre sans même savoir en quoi consistent ces décisions. Tranchons le mot, le catholique croit par procuration. »

L'individu n'est pas moins passif dans le sacrement catholique. Ici, comme dans la foi, tout est arbitraire; tout s'y opère indépendamment des dispositions morales. Le sacrement opère par lui-même, quels que soient les sentiments de celui qui le confère et de celui qui le reçoit. La confession auriculaire ajoute à l'abdication de l'intelligence l'abdication morale. Le prêtre remplace la conscience des laïques, de même qu'il croit pour eux et leur transmet les grâces divines. Christianisme et catholicisme, deux religions en présence: « L'une est intérieure, l'autre est extérieure; l'une veut la conviction, l'autre exige la soumission. L'Evangile agit par la parole, le catholicisme par le sacrement. Au fond, si la théorie catholique des moyens de salut est essentiellement arbitraire, c'est que la notion catholique du salut est une notion essentiellement matérielle. Le salut, c'est, pour vous, l'admission au paradis, et le paradis est un lieu de délices dont saint Pierre a les clefs et dans lequel on entre lorsqu'on apporte un certificat en règle et un mot d'ordre convenu. A ces idées si grossières, et, pour tout dire, si irrationnelles, substituez une conception plus chrétienne, et tout l'édifice croulera. Placez la félicité à venir dans l'homme au lieu de la placer hors de l'homme; faites consister le ciel dans la communion avec Dieu, source éternelle et suprême du beau, du vrai et du bien; reconnaissez que la sanctification est moins encore la condition du salut que le salut lui-même, et il ne restera plus de place pour une doctrine qui attache la vie éternelle à la foi aveugle et à l'eau baptismale. »

Comment un système semblable a-t-il pu prendre naissance et comment peut-il exister? C'est ce que l'auteur recherche dans ses dernières lettres. Bien loin d'y voir un produit de la fraude et de la cupidité des prêtres, il y reconnaît une loi nécessaire de l'histoire. Le christianisme était trop spirituel pour les masses; le catholicisme fut une concession à leurs vues grossières et charnelles; en ce sens on peut dire que le catholicisme n'est pas le christianisme, mais une préparation au christianisme. Ses transactions avec le judaïsme ont été peut-être nécessaires et jusqu'à un certain point favorables aux progrès de l'Evangile. A ces hommes mineurs il fallait une tutelle, et cette tutelle a été exercée par le sacerdoce. Voilà ce qui explique la puissance de l'Eglise dans le passé et son influence dans le présent. Le catholicisme est la religion de tous ceux qui n'ont pas la force ou la volonté d'en avoir une personnelle, intérieure et vivante, de tous ceux qui éprouvent le besoin de renoncer à toute individualité spirituelle, à toute piété propre, pour se laisser diriger, enseigner et sanctifier par le prêtre.

Or ces hommes forment la grande majorité. Le penseur restera toujours rare; le chrétien spirituel et indépendant ne le sera pas moins. Il y aura longtemps, toujours peut-être, des ignorants, des faibles qui réclameront un christianisme proportionné à leur état, et, à ce point de vue, le catholicisme est immortel. Qu'il disparaisse sous une forme, il reparaitra sous une autre. Que dis-je si, par impossible, il cessait de constituer une communauté distincte, il ne serait pas anéanti pour cela, mais il renaîtrait dans les Eglises, dans les esprits qui s'en croient le plus à l'abri. Le catholicisme est à la fois périssable comme tout ce qui est de l'homme, éternel comme tout ce qui est de l'humanité.

Telle est la conclusion de M. Scherer. On peut voir, par cette rapide analyse, la portée de ces lettres. Ce n'est plus la polémique basse et vulgaire qui prend plaisir à remuer toutes les boues et à réveiller toutes les hontes: la discussion est ici plus noble et plus digne, et, pour être moins violente, n'en a que plus de portée. Elle dédaigne les personnalités et ne s'attache qu'aux principes. Pour résumer d'un mot nos impressions, nous dirons que les *Lettres à mon curé* sont un modèle du genre et ouvrent une voie nouvelle à la polémique religieuse.

Curé de village (Lettres d'un libre penseur à un), par M. Léon Richer, précédées d'une introduction par M. Adolphe Guérout, rédacteur en chef de l'*Opinion nationale* (Paris, 1868, in-12). Ces lettres, avant d'être réunies en volume, ont été publiées, de moins pour la plupart, dans les colonnes de l'*Opinion nationale*. Elles paraissent régulièrement toutes les semaines, et l'on peut dire que c'est un signe des temps qu'un journal politique quotidien, franchement libre penseur, accueillant une publication semblable. Il est vrai que, depuis qu'il a professé le saint-simonisme, M. Ad. Guérout n'a jamais méconnu l'importance de la question religieuse. « L'auteur, dit-il dans la préface qu'il a mise en tête du volume de M. Richer, l'auteur a cherché à traiter, sous une forme familière, quelques-uns des problèmes religieux qui s'imposent fatalement, de nos jours, aux méditations des penseurs. La sincérité de sa discussion, la

netteté de ses idées, la hardiesse toujours convenable et mesurée de sa pensée, lui ont valu, auprès des lecteurs de l'*Opinion nationale*, un succès qui ne peut que s'accroître, lorsque les *Lettres d'un curé de village*, échappant à la forme fugitive du journal et condensées en volume, se présenteront à une lecture plus attentive et plus suivie. »

Ce qui distingue cet ouvrage, c'est qu'il est très-populaire. L'auteur croit qu'il est possible d'amener le public à goûter de semblables études; mais le moyen d'y réussir, c'est d'éviter avec le plus grand soin le langage emphatique de l'école et de se garder de tous ces mots barbares: « subjectivité, objectivité, dynamisme, etc. » qui sentent leur pédagogue d'une lieue. Le curé de village auquel M. Richer adresse ses lettres est un de ces prêtres comme il s'en trouve aujourd'hui, éclairé, fervent dans sa foi, mais libéral dans ses aspirations; il croit, comme le Père Hyacinthe, par exemple, que les consciences sont libres et inviolables; qu'un protestant devant Dieu vaut un catholique, et qu'un mahométan même peut parfaitement se sauver, s'il est sincère dans sa foi et s'il pratique religieusement les prescriptions de son culte. On est attiré vers cette noble nature, mais M. Richer n'a pas de peine à montrer que de pareils catholiques sont sortis de l'orthodoxie de leur Eglise et qu'ils ne peuvent y rester qu'au prix d'une inconséquence (la lettre que vient d'écrire le P. Hyacinthe le prouve surabondamment). Le *Syllabus* a fixé la vraie doctrine sur ce point. « C'est une erreur, disait Pie IX, de croire qu'il est libre à chaque homme d'embrasser la religion qu'il a regardée comme vraie. Il est faux que les hommes puissent trouver le chemin du ciel et obtenir le salut éternel dans le culte de n'importe quelle religion. On ne doit pas même espérer le salut de ceux qui existent en dehors de la véritable Eglise du Christ. » On voit qu'il y a loin du libéralisme catholique au catholicisme actuel, dont le vrai nom est l'ultramontanisme. C'est ce dernier que combat M. Richer.

Dans plusieurs chapitres successifs, il établit qu'il y a incompatibilité entre l'enseignement et la morale de l'Eglise et la philosophie ou la science contemporaine. Comment concilier le libre arbitre avec le péché originel? Le catéchisme rabaisse l'idée de Dieu, qu'il fait à l'image de l'homme, plein de vengeance et de colère. Il fait appel à la peur de l'enfer, au lieu de réveiller les mobiles élevés de la moralité. Le clergé s'immobilise dans les anciennes formules, encourage les pèlerinages, les dévotions, les prières intéressées, accepte les miracles contemporains, entretient l'esprit monastique et mine ainsi la famille et par là la société; car tolérer la famille et le mariage, c'est les dégrader.

Aussi qu'est-il advenu? La superstition a engendré le scepticisme, l'affirmation du surnaturel a produit le positivisme, la dévotion mesquine a amené la négation du sentiment religieux. Partout on rencontre l'hypocrisie. Il y a désaccord entre la vie et les croyances, il y a division dans les familles. Plus d'intimité vraie entre les époux. La femme se confie au prêtre. Celui-ci possède son âme et ne laisse au mari que le corps.

Cette situation étant donnée, il est de devoir de tous de la faire cesser. M. Richer est un libre penseur, c'est-à-dire qu'il proclame l'autonomie de la conscience, l'indépendance absolue de la raison, qu'il ne reçoit pas sa foi religieuse toute faite, qu'il pense par lui-même, juge par lui-même, veut tout voir par lui-même et n'entend soumettre sa raison à aucune raison humaine; mais il redoute le scepticisme et ne veut nier la doctrine catholique que pour en affirmer une supérieure. Si tant de pères aujourd'hui ne peuvent empêcher le prêtre de dominer l'éducation de leurs enfants, c'est que, n'ayant aucune foi, ils ne peuvent leur donner aucun enseignement.

Le couronnement nécessaire de cet ouvrage était une profession de foi du rationalisme religieux. M. Richer nous l'a fournie dans sa dernière lettre. Il y affirme: Dieu, principe intelligent de ce qui est, la persistance de l'être individuel à travers ses transformations innombrables, l'éternité de la création, l'infailibilité de la raison et la puissance de la science, la religion indéfiniment progressive, individuelle et libre, le rapport direct et permanent de l'homme et de Dieu, l'accord du droit et du devoir dans la justice, la liberté, la fraternité, l'égalité et la solidarité éternelle des êtres.

Telle est l'analyse de ce livre, où respirent un véritable amour du progrès et un sentiment religieux profond. Il est bien évident que, sur de si graves problèmes, il y a toujours lieu à des réserves et que chacun a en définitive sa conviction. M. Richer comme tous les autres. Nous acceptons volontiers sa profession de foi, mais nous voudrions en retrancher l'éternité de la création. Ceci nous semble sortir du domaine religieux pour entrer dans le domaine métaphysique. Il importe peu à l'accomplissement de notre destinée morale — ce qui est le but essentiel de la religion — que la création soit ou ne soit pas éternelle. C'est là un de ces problèmes qui ont le droit d'attirer les méditations des philosophes et des penseurs, mais qui ne touchent pas assez aux préoccupations générales de l'existence pour ébranler jamais la conscience des masses. Or toute religion qui aspire à

être universelle doit s'appuyer uniquement sur les sentiments innés et sur les faits de conscience.

On voit que notre analyse s'occupe surtout de la dernière lettre, et cette lettre mérite cette faveur, car elle est une sorte de couronnement de tout l'ouvrage. Cette opinion est aussi celle de M. François Pillon, notre collaborateur, dans son *Année philosophique* (1869).

La lettre qui termine l'ouvrage contient une profession de foi rationaliste que nous mettrons sous les yeux du lecteur:

« J'affirme Dieu, principe intelligent de ce qui est... Dieu, c'est l'Etre, c'est l'Absolu, c'est l'Infini, c'est la Raison universelle, ce qu'en pourrait appeler le *Moi* conscient de l'univers. Dieu ainsi conçu n'est pas une abstraction, mais une réalité. Il vit, il pense, il sent, il sait, il veut, il agit; il est un *Etre*, et en un mot... »

« Je crois à l'immortalité des âmes, je veux dire à la persistance de l'être individuel à travers les transformations sans nombre qu'il subit... Je crois que la vie actuelle n'est qu'une étape de la vie éternelle. Je crois que l'existence se poursuit indéfiniment de monde en monde, d'étoile en étoile, d'évolution en évolution, et que chaque degré franchi, chaque période parcourue est un progrès ou une chute... »

« Je crois à l'éternité de la matière, nécessaire aux manifestations phénoménales de la vie... Je crois à l'éternité de la création... Je crois que chaque être, pris en particulier, a eu un commencement, mais que Dieu, ayant, de toute éternité, créé des êtres particuliers, aucun commencement ne peut être assigné à l'univers... »

« Je crois que tous les êtres vivant et agissant dans l'univers ont une âme susceptible de développement et d'accroissement... Il n'y a que des êtres dans l'univers; chaque atome d'atome possède une âme. Et toutes ces âmes sont éternelles et progressives comme la nôtre. Je crois que nous avons parcouru les degrés inférieurs de la vie ici ou ailleurs, et que les êtres que nous laissons en arrière monteront et s'élèveront à leur tour. »

« Je crois que tout acte accompli produit son effet bon ou mauvais, profitable ou préjudiciable, et que l'idée d'effacement par le pardon divin est une erreur... »

« Je nie le Dieu du privilège et de la grâce, le Dieu capricieux et arbitraire qui viole ses propres lois et bouleverse l'ordre universel sur la simple prière des hommes... Je nie le Dieu qui délègue son pouvoir à des créatures humaines, concède le droit d'absoudre ou de retenir en son nom, et ne délègue dans le ciel que ce que le prêtre a délié sur la terre... »

« Je nie que le sort futur de chacun de nous soit irrévocablement fixé à l'heure suprême du dernier soupir. Je nie la souffrance éternelle et la béatitude éternelle... »

« Je nie la révélation surnaturelle par voie de communication directe de quelques hommes privilégiés avec Dieu... Je nie que la morale consiste à vivre contrairement aux lois de la nature, à macérer le corps pour sauver l'âme, à placer certaines exigences du culte au-dessus des saints devoirs de la famille. »

« Je nie la fatalité du péché originel, qui fait de chaque enfant un coupable avant même qu'il ait eu conscience de sa vie... Je nie que la morale ait son origine et sa sanction dans l'homme; qu'elle soit par conséquent indépendante de tout principe supérieur. »

« Nous engageons, ajoute M. Pillon, nous engageons M. Richer à méditer sur la nature contradictoire d'un Dieu qui, d'une part, est l'Etre, l'Absolu, l'Infini (attributs métaphysiques), qui, d'autre part, est un Etre, une personne, qui vit, pense, sent, sait, veut, agit (attributs anthropomorphiques); — d'une création qui est éternelle, c'est-à-dire sans commencement, bien que les éléments dont elle se compose aient tous eu un commencement. Vous brisez les idoles du surnaturalisme, des mythologies; c'est fort bien; mais prenez garde de donner l'empire intellectuel, un empire sans partage, à d'autres idoles. J'ai bien peur qu'entre le Dieu vivant de la grâce et du miracle, et le Dieu impersonnel du panthéisme, votre théologie rationaliste n'ait quelque peine à trouver un terrain où elle s'établisse solidement et dont elle soit complètement maîtresse. »

Le *Grand Dictionnaire* partage entièrement l'opinion de son collaborateur.

Une deuxième série de ces lettres a été publiée par l'auteur en 1868. Dans ce second volume de M. Richer, nous signalerons spécialement les chapitres consacrés aux divers mouvements de réforme et aux fondations religieuses qui se produisent de nos jours, à l'*Alliance religieuse universelle* de M. Henri Carle, au protestantisme libéral, à la réforme poursuivie au sein de l'Eglise israélite par M. Hipp. Rodrigues. Le but des déistes de l'*Alliance religieuse universelle* est de fonder, sur des bases purement philosophiques et rationnelles, en dehors non-seulement de tout élément surnaturaliste, mais de tout élément traditionnel et historique, la religion de l'avenir, celle qui doit, disent-ils, absorber et remplacer toutes les autres. Le but des protestants libéraux et des Israélites réformés est de rendre pleinement conformes à la raison, de rendre philosophiques des religions qui ont leurs racines dans la tradition, dans l'histoire, mais qui paraissent susceptibles de

développement et de transformation. On voit le lien qui unit l'œuvre de MM. Martin Paschoud et Coquerel, celle de M. Rodrigues et celle de M. Carle. Le protestantisme libéral n'est au fond qu'un déisme qui se rattache au nom de Jésus; l'israélisme réformé n'est qu'un déisme qui se rattache au nom de Moïse. Pour M. Carle, le déisme rationaliste doit devenir une religion qui sera vraiment la religion universelle, parce qu'elle ne s'appuiera pas sur une tradition particulière, parce qu'elle ne demandera pas au passé un nom particulier. Pour MM. Martin Paschoud et Rodrigues, c'est une religion particulière, positive, toute fondée, qui, par voie d'interprétation, doit devenir l'expression religieuse du déisme rationaliste.

Curé de village (LE), roman par H. de Balzac. V. SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE.

Curé de Tours (LE), roman par H. de Balzac. V. SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE.

Curé Minguet (LE), drame de M. Paul (Ferdinand Laloue et Henri Villemot), représenté pour la première fois à Paris sur le théâtre du Cirque-Olympique en octobre 1830. Dans le répertoire des pièces nombreuses que fit éclore la révolution de Juillet, le *Curé Minguet* n'est pas la moins curieuse. Le héros du drame était ce curé du département de l'Isère qui, après avoir tenté de violer une malheureuse femme, l'avait assassinée, puis coupée par morceaux pour faire disparaître la preuve de son crime. C'est cette effroyable histoire que le théâtre essaya de retracer, en baissant tout juste le rideau sur un viol près de se commettre, et en supposant, pour seul adoucissement à la réalité, la victime jetée dans le torrent voisin, sans être au préalable mutilée. Une autre femme, la servante du curé et sa concubine, venait en aide au meurtrier dans l'accomplissement de son forfait. Au dénouement, Minguet arrêté, voué à l'échafaud par la foule furieuse, s'écriait d'un ton de défi : « Je n'y suis pas encore ! On sait, en effet, que ce misérable prêtre put s'enfuir en Savoie, qu'il fut saisi par l'autorité sarde et enfermé dans le fort de Fenestrelle, mais que l'extradition n'eut pas lieu; il ne fut condamné à mort, le 9 décembre 1822, que par contumace. Le public, qui accueillait partout avec grande joie les pièces où se montraient sous les couleurs les plus crues les travers, les vices, les fourberies de certains membres indignes du clergé, trouva cette fois la dose d'horreur trop forte, ou plutôt trop brutalement offerte à ses appétits. On siffla le *Curé Minguet*, comme on siffla quelques jours après, à l'Odéon, un ouvrage de la même farine, l'*Abbesse des Ursulines* ou le *Procès d'Urbain Grandier*, dû à la collaboration de Charles Desnoyer et Mallian. Le *Curé Minguet* fut retiré à la troisième représentation. Les auteurs n'avaient pas jugé à propos de se faire connaître. Le pseudonyme de M. Paul servit à cacher leur erreur. C'est sous ce nom que la pièce est imprimée.

Curé espagnol (LE), comédie anglaise de Beaumont et Fletcher. Cette comédie est une des meilleures des deux auteurs; appropriée à la scène française, elle obtiendrait, croyons-nous, un grand succès. Il y a surtout un curé, le héros de la pièce, et un sacristain, qui sont des figures aussi amusantes que les créations les plus comiques de Molière. Ces deux infortunés habitent un méchant village espagnol, où ils ne peuvent tirer aucun argent de leurs paroissiens. Réduits à vivre d'expédients, ils se lamentent sur la dureté des temps. Rien de plus divertissant que les accusations qu'ils dirigent contre les habitants de la paroisse. « Les misérables, dit le curé, ils ne font jamais d'enfants; il y a six semaines que nous n'avons eu le moindre baptême. — Ils ont le cœur si dur, répond le sacristain, qu'ils ne veulent pas mourir; on ne gagne rien par les enterrements. — Diego, ajoute le curé, l'air est trop pur, ils ne peuvent pas mourir. Avoir un mince revenu et des paroissiens qui ne meurent jamais, ô Dieu, quel supplice ! » Mais la Providence leur envoie un secours inespéré. Un certain Léandre, amoureux d'une de leurs paroissiennes, qui est mariée à un homme de loi niais et jaloux, imagine de séduire le curé et le sacristain, pour dépister le mari. Parfaitement inconnu du curé, il se présente à lui comme le fils d'un de ses anciens amis; chargé de lui remettre une lettre. Le curé lit la lettre, qui vient de la Nouvelle-Espagne et porte la signature d'Alonso Tiveria. Le curé et son sacristain, après avoir juré qu'ils ne connaissent pas cet Alonso, alléchés par une somme de 500 ducats, reviennent sur leur dire, et, pour prouver qu'ils le connaissent parfaitement, entassent mensonge sur mensonge et entrent dans les détails les mieux circonstanciés.

Enrichis par Léandre, le curé Lopez et Diego se décident à quitter leur paroisse. On les entoure, on les supplie de rester; mais ils repoussent avec dédain les marques d'attachement qu'on leur donne. Les caractères du curé et du sacristain se soutiennent jusqu'au bout, avec ce mélange d'esprit, de galeté et d'impudence qui est souvent le propre des basses classes dans les pays méridionaux. Un des tours que joue Diego rappelle une scène du *Légataire universel*, de Regnard. Afin de duper l'homme de loi dont Léandre poursuit la femme, l'honnête sacristain contrefait le mourant, choisit sa victime pour exécuteur

testamentaire, laisse croire qu'il est riche, et lui dicte une vingtaine de legs bizarres, pour une somme considérable dont il ne possède pas le premier denier. Quand le juge, après avoir enregistré soigneusement toutes les donations, demande où il prendra l'argent nécessaire pour exécuter les volontés du testateur, le mourant lui-même et l'assistance entière éclatent de rire, en se moquant de sa crédulité. « A défaut de moralité, l'esprit pette dans cette pièce, dit M. A. Mézières; nulle part Beaumont et Fletcher n'ont mieux rencontré l'accent de la comédie d'intrigue. »

Curé de Pomponne (LE), comédie-vaudeville en deux actes, en prose, par M. Bayard, représentée pour la première fois, le 24 mars 1849, sur le théâtre du Palais-Royal. Qu'on ne s'effraye pas, la pièce n'a aucun rapport avec la vieille chanson; le curé de M. Bayard n'est allié à aucun degré avec celui qui disait :

Si ce siècle pédant se choque
D'une ordure, d'une équivoque,
N'importe, poursuit;
C'est tant pis pour lui
S'il sait mettre aujourd'hui
La vertu dans l'ennui.

On peut être vertueux et rire, être décent et plaisanter; c'est ce que prouve fort agréablement la comédie dont nous parlons. Le curé de Pomponne est un brave homme que son extrême obligeance a jeté, à son insu, dans une intrigue qui compromettrait fort son habit et son caractère. Après d'amusantes tribulations, son entière innocence est reconnue, et le pauvre curé peut aller se reposer dans son presbytère de Pomponne. Les embarras qui s'élevaient sur le curé, sa surprise quand il se voit accusé du rapt d'une jeune fille, sont d'un comique achevé.

Curé de Pomponne (LE), chanson populaire. Dans *Il était un bergère*, le confesseur donnait pour pénitence un baiser à la pécheresse. Le curé de Pomponne est plus exigeant; il demande cinq ou six baisers! Pauvres confesseurs! les a-t-on assez raillés, chansonnés, charivarisés! *Il m'en souviendra* du curé de Pomponne, fredonne narquoisement la grivoise. Pourquoi cette malignité? Ce devait être un bien excellent homme, ce curé; sans doute un vrai prêtre de Rabelais, bon, indulgent, généreux, charitable au prochain, surtout au beau sexe, humant largement le piolet, riant d'un franc rire, autorisant la danse du dimanche, et pinçant par-ci par-là la joue aux fillettes. Seulement il était trop familier avec ses ouailles. Laissez prendre un pouce de sans-gêne au vilain, demain il en prendra un mètre, et cette bonté, ce sans-façon, cette cordialité poussés à un excès de relief par le bruit populaire, deviennent un vice ou un ridicule tymanisé par le poète du village ou du canton.

Andantino.
1^{er} COUPLET. A con-fes - se m'en suis al -
-lé, Au cu-ré de Pom-pon - ne. Le plus gros
péché que j'ai fait, C'est d'embras-ser un hom -
-me. Ah! il m'en sou-viendra, la ri -
ra, du cu-ré de Pom-pon - ne.

DEUXIÈME COUPLET.
Le plus gros péché que j'ai fait,
C'est d'embrasser un homme!
— Ma fille pour ce péché-là,
Il faut aller à Rome.
Ah! il m'en souviendra, etc.

TROISIÈME COUPLET.
— Ma fille, pour ce péché-là,
Il faut aller à Rome.
— Dites-moi, monsieur le curé,
Y mènerai-je un homme?
Ah! il m'en souviendra, etc.

QUATRIÈME COUPLET.
— Dites-moi, monsieur le curé,
Y mènerai-je l'homme?
— Ah! vous prenez goût au péché,
Je vous entends, friponne!
Ah! il m'en souviendra, etc.

CINQUIÈME COUPLET.
Ah! vous prenez goût au péché!
Je vous entends, friponne!
Baisez-moi cinq ou six fois,
Et je vous le pardonne.
Ah! il m'en souviendra, etc.

SIXIÈME COUPLET.
Baisez-moi cinq ou six fois,
Et je vous le pardonne.
— Grand merci, monsieur le curé,
La pénitence est bonne.
Ah! il m'en souviendra, etc.

CURÉ (Gustave), homme politique français, né en 1800. Il fut nommé maire de Bordeaux en 1848. En 1857, il fut élu membre du Corps législatif dans cette ville, avec l'appui

du gouvernement. Aux élections de 1863, il se vit opposer, par le parti libéral, M. Lavertujon, rédacteur en chef de la *Gironde*, et ne fut élu qu'au second tour de scrutin, avec une majorité d'une quarantaine de voix au plus, par 13,384 voix sur 26,882 votants. Dans cette dernière législature, M. Curé a été peu près constamment appuyé de ses votes la politique du gouvernement. Il s'est prononcé toutefois en faveur de l'abrogation de la loi de sûreté générale, et contre la nomination des maires en dehors du conseil municipal. Lors des élections de 1869, il s'est retiré de la lutte dans la crainte d'un échec, et est rentré dans la vie privée.

CURÉ, ÉE (ku-ré) part. passé du v. Curer. Nettoyé : *Rivière curée. Égout curé.*

CUREAU s. m. (ku-ro). Techn. Instrument du tondeur de draps.

CUREAU (Martin), médecin français. V. LA CHAMBERE (de).

CURE-DENT s. m. Petit instrument dont on se sert pour se curer les dents : *Un cure-dent. Des cure-dents. Un cure-dent de plume, d'écaille, d'ivoire. Une jeune marchande cajole un homme une heure entière pour lui faire acheter un paquet de cure-dents.* (Montesq.) *La Chalotais écrit sur du linge, avec un cure-dent, de l'eau et de la suie, les mémoires qui firent tant de bruit.* (Chateaub.) *Le manèment du cure-dent était devenu, chez l'amiral Coligny, une habitude involontaire.* (Balz.)

Que le diable m'enchanter,
Si dans tous ces bois-là, qu'il ose vanter tant,
On trouverait de quoi se faire un cure-dent!
Poisson.

— Hortie. *Cure-dent d'Espagne*, Variété de carotte.

— Encycl. A Paris, les mauvaises langues disent que le *cure-dent* est indispensable pour celui qui, ayant l'estomac vide, veut prouver au public qu'il a bien diné. Les premiers *cure-dents* furent importés en France par le ministre espagnol Antonio Perez, accueilli après son bannissement par Henri IV, vers 1591. La mode en fit fureur à ce point que, dans la bonne compagnie, on n'eût osé paraître sans son *cure-dent*, en quelque lieu qu'on se trouvât. Avant Perez, cependant, l'illustre et infortuné amiral de Coligny avait toujours son *cure-dent* aux lèvres, et, pur un raffinement abominable, ses assassins, en profanant son cadavre, ne manquèrent pas de l'exposer, un *cure-dent* à la bouche. Aujourd'hui le *cure-dent* est d'un usage général; on le trouve sur toutes les tables des restaurants. Le commerce le livre aux consommateurs par petits paquets. Il s'en fait, chaque année, un débit considérable.

Le *cure-dent* était connu chez les Romains. Les auteurs latins qui se sont occupés des secrets détails de la toilette des beautés féminines au temps d'Agrippine et de Poppée nous apprennent que les dames romaines, après s'être nettoyé les dents avec du marbre pilé, se passaient entre les gencives la *cure-dent* en pointe de porc-épic. Le *cure-dent* prenait place parmi les mille et un petits objets qui, dans la salle de bains où coulait l'eau froide, l'eau tiède et l'eau aromatique, concouraient à la toilette minutieuse et raffinée de ces belles au goût délicat; car on sait que, en fait de recherches, les élégantes de Rome eussent donné le pion à nos coquettes contemporaines, et rendu plusieurs pots de cold-cream ou de poudre de riz à nos Phryniés en renom. Le *cure-dent* en pointe de porc-épic figurait dans le coffret aux parfums, à côté de la pierre ponce douce, dont le secret est aujourd'hui perdu, et qui enlevait tout poil follet des bras et des épaules; de la pince d'or à épiler le visage, des diverses essences, etc.

CURÉE s. f. (ku-ré — du lat. *cor*, cœur, ou de *cur*, parce que la curée se donnait dans du cuir). Vénér. Pâtüre composée de certaines parties de gibier, qu'on donne aux chiens de chasse : *Donner la curée. Préparer la curée. Ces chiens sont après à la curée. La curée du lièvre se fait avec du pain ou du fromage rougi avec le sang de la bête. Ce sont les bonnes curées qui contribuent à faire les bonnes meutes.* (J. Lavallée.) *La curée du sanglier se donne fouail, parce que, avant de lever aux chiens la part qui leur revient, on la fait chauffer sur le feu, en ayant soin, avant tout, de bien flamber, ou, comme on disait autrefois, fouailler l'animal, de même qu'on le fait lorsqu'il s'agit d'un pourceau.* (J. Lavallée.) *Curée chaude.* Celle qu'on fait sur place, aussitôt la bête prise : *Les chiens, se précipitant sur cette palpitante et chaude curée, la dévorèrent au bruit des fanfares sonnées par les veneurs.* (E. Sue.) *Curée froide.* Celle qu'on ne fait qu'en rentrant de la chasse, avec du pain que l'on trempe dans le sang de la bête, et certaines parties des entrailles. *Défendre la curée.* Eloigner les chiens de la curée qu'on leur prépare. *Sonner la curée.* Sonner du cor, pour appeler les chiens à la curée. *Mettre les chiens en curée.* Leur donner la curée, pour les exciter. *Faire curée.* En parlant des chiens, Manger la bête qu'ils ont prise sans attendre qu'on la leur donne :

Il tombe en ce moment; la meute en fait curée.
LA FONTAINE.

Signifie aussi, en parlant des chasseurs, Faire manger aux chiens la bête qu'ils ont

prise : *On fait jour pleinement les chiens de leur victoire en leur faisant curée.* (Buff.)
Fig. Se ruer sur :

Ce sont de vrais satans, dont la gueule allèrée
De l'honneur féminin cherche à faire curée.
MOLIÈRE.

— Par ext. Pitance :
Eh! qu'importe quel animal?
Dit l'un de ces mâlins; voilà toujours curée.
LA FONTAINE.

— Fig. Action de se disputer avidement ce que plusieurs personnes convoitent et peuvent saisir : *En chasse, la curée vient après la tuerie; en politique, la tuerie ne vient qu'après la curée.* (E. de Gir.) *Par la curée des candidatures, on se déconsidérerait autant que par la curée des places.* (E. de Gir.)

Combien, au jour de la curée,
Etiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant?
BARTHÉLEMY.

— *Etre après à la curée.* Etre avide de luecre, d'emplois, d'honneurs : *Le ministre se mit à rire en me voyant si après à la curée.* (Le Sage.) *Qu'est-ce que c'est que tous ces hérétiques? Bon Dieu! comme ils vont être après à la curée!* (A. Duval.)

— Encycl. Il y a deux espèces de curées : la *curée froide* et la *curée chaude*. La *curée chaude* est celle qui se fait sur le lieu même où la bête a été prise et avant qu'elle soit refroidie; c'est la plus profitable, l'espoir d'une récompense immédiate servant plus que toute autre chose à former les bons chiens. La *curée froide* est celle que l'on donne en rentrant au logis, soit parce qu'il était trop tard pour qu'on pût y procéder dans le bois, soit parce que, le gibier ayant été forcé de bonne heure, on a voulu en courre un autre, et que les chiens auraient été trop lourds s'ils avaient été gorgés. Quant à la *curée aux flambeaux*, ce n'est qu'une *curée froide* d'apparat, qui se fait dans une cour d'honneur à titre de spectacle, pour le plaisir d'une compagnie (quel intelligent plaisir!) et à la lueur des torches que portent de nombreux valets.

De quelque manière qu'elle ait lieu, la *curée* est toujours précédée de la cérémonie suivante. Avant de dépecer l'animal, le premier piqueur lève le pied droit de devant à la jointure du genou, puis présente ce trophée au maître de l'équipage ou à la personne que celui-ci a désignée. « Cet usage, dit Le Carlier dans son *Histoire du Valois*, est un souvenir des plus mauvais temps de la féodalité. Alors que les paysans étaient attachés à la glebe et qu'ils étaient la chose du seigneur, celui-ci, pour être certain qu'on ne ferait pas passer pour mort un paysan fugitif, exigeait qu'on lui apportât la main droite de tous ceux qui décédaient... Maintenant on ne présente plus au seigneur, ou bien à celui qu'il veut honorer, que le pied du gibier que l'on a pris. Tout se modifie avec le temps, et ce qui fut autrefois l'expression de la plus odieuse servitude n'est plus qu'un signe de déférence, qu'un acte de pure courtoisie. »

Curée du chevreuil (LA), tableau de M. Otto Weber, Salon de 1868. Dans l'intérieur d'un bois verdoyant et tout ensoleillé, un piqueur, casquette ronde, culotte de peau et blouse bleue, est accroupi près d'un chevreuil qui vient d'être tué; il s'apprête à lui fendre le ventre pour en retirer les entrailles et les livrer aux chiens qui attendent, l'œil étincelant, les narines dilatées, la langue pendante. Le carnier et le fusil du chasseur sont accrochés à un tronc d'arbre. Ce tableau, d'une exécution large, solide, vigoureuse, est frappant de réalité. La couleur en est riche, la lumière éclatante et juste. M. Chamelein (*l'Art contemporain*) n'a pas craint de dire que c'était un des meilleurs morceaux du Salon de 1868.

Curée du cor (LA), tableau de M. Courbet, Salon de 1857. V. CHASSE AU CERF.

CURÉE (Jean-François), conventionnel et sénateur français, né à Saint-André (Hérault) en 1755, mort en 1835. Il siégea obscurément à l'Assemblée législative et à la Convention, se prononça pour la détention de Louis XVI, devint membre du conseil des Cinq-Cents, prit une part active au coup d'Etat du 18 brumaire, fut nommé membre du Tribunal et fixa sur lui l'attention universelle en proposant le premier de proclamer Bonaparte empereur des Français (1804). « Hâtons-nous, s'écria-t-il, de demander l'hérédité de la suprême magistrature; car, en votant l'hérédité du chef, comme disait Pline à Trajan, nous empêchons le retour d'un maître. » Le zélé et subtil tribun reçut du nouveau monarque la dignité de sénateur (1807) et le titre de *comte de la Bédissière*. Après la chute de l'Empire, il vécut dans la retraite.

CURE-FEU s. m. Techn. Barre de fer tantôt droite, tantôt terminée par un crochet, dont se servent les forgerons pour attiser le feu. On l'appelle aussi **FOURCON** et **TISONNIER**.

CUREGIA, nom latin de la CORNÉE.

CURE-LANGUE s. m. Petite lame, généralement en ivoire, dont on se sert pour se nettoyer la langue. Il Pl. **CURE-LANGUE**. Il On dit aussi **GRATTE-LANGUE**.

CUREMENT s. m. (ku-re-man — rad. *curer*). Syn. peu usité de **CURAGE**.

CURE-MÔLE s. m. Sorte de bateau ponté

muni d'un appareil propre à curer les ports. **PI. CURE-MÔLES.**

CURE-OREILLE s. m. Petit instrument propre à nettoyer l'oreille : *Des CURE-OREILLES. Un CURE-OREILLE d'or, d'ivoire.*

N'avez-vous point sous quelque bon *cure-oreille* ? Je ne puis dire quoi me chatouille dedans.

SCARRON.

— Entom. Syn. de *PERCE-OREILLE* ou *FORFICULE*.

— Bot. Nom vulgaire d'un champignon du genre *hydne*.

CURE-PIED s. m. Techn. Instrument dont on se sert pour nettoyer le dedans du pied des chevaux. **PI. CURE-PIEDS.**

CURER v. a. ou tr. (ku-ré — du lat. *curare*, soigner). Nettoyer, retirer les ordures de : *CURER un égout, une rivière. CURER un fossé, un étang. CURER un port. CURER ses dents, ses oreilles, ses ongles.*

— Fig. Purger, purifier : *Nous autres avoués, nous voyons se répéter les mêmes sentiments mauvais, rien ne les corrige ; nos études sont des égouts qu'on ne peut pas CURER.* (Balz.)

— Sylvic. Débarrasser des bois morts, des branches rompues, des souches et des plantes qui peuvent être nuisibles à la végétation environnante : *CURER un bois.*

— Agric. *Curer une vigne en pied*, Enlever des cepes tout le bois inutile. *Curer la charrie*, La débarrasser de la terre qui s'y est attachée.

— Fauconn. Donner une cure à, en parlant d'un oiseau : *CURER l'oiseau.*

— V. n. ou intr. Fauconn. Prendre la cure, en parlant de l'oiseau de proie : *Les faucons CURENT aujourd'hui.*

Se curer v. pr. Être curé, nettoyé : *La rivière de Bièvre se CURE tous les ans.*

— Curer, nettoyer à soi : *SE CURER les dents, les ongles. Il SE CURAIT les dents avec l'ongle de son petit doigt.* (P. Soulié.)

CURES, ville de l'Italie ancienne, dans le pays des Sabins, à 10 kilom. N.-E. de Rome. C'est aujourd'hui la petite ville de Correse.

CURET s. m. (ku-ré — rad. *curer*, pour *récurer*). Techn. Peau d'animal au moyen de laquelle on frotte les pierres sanguines avec de la potée d'étain, lorsqu'on dore quelque chose.

— Bot. Nom vulgaire des prêles, des charagnes et des lèches, qui servent à recurer les ustensiles de ménage.

CURÊTES. Ce mot a deux significations bien distinctes : il désigne des prêtres de Cybèle et de Rhéa, et un peuple de la Grèce primitive appartenant à la race pélasgique. Dans l'émigration aryenne, qui des hauts plateaux de l'Inde descendit vers l'Orient de l'Europe, les Curètes durent se fixer sur la côte septentrionale du golfe de Corinthe. De là ils se dirigèrent vers l'Étolie, et, repoussés par les habitants du sol, s'établirent en Acarnanie. Cette race énergique et belliqueuse n'était pas sans analogie avec les peuplades germanes et gauloises. On conjecture que leur nom tire son étymologie de leur chevelure rase (*koura* exprime l'action de se raser). Les Curètes mythologiques de l'île de Crète appartiennent sans doute au même rameau ; les habitants primitifs de l'île en firent des mythes et les regardèrent comme des personnages divins qui leur avaient enseigné les premiers éléments de l'agriculture et des arts, entre autres la fabrication des métaux.

Dans la littérature grecque et dans la littérature latine, le souvenir de ce peuple est presque effacé ; par les Curètes on entend tout à la fois les prêtres de Cybèle et de Rhéa, et les inventeurs des métaux. Dans la mythologie, c'est à leur garde que fut confié Jupiter enfant, dérobé par Rhéa à Chronos, qui voulait le dévorer. Selon les *Oracles sibyllins*, « Rhéa mit au monde un enfant mâle, qu'elle envoya promptement en *Phrygie*, afin qu'il y fût élevé à l'écart, sous la garde de trois Crétois liés par un serment. » Selon Apollodore, « les nymphes nourrissaient l'enfant du lait de la chèvre Amalthea, et les Curètes en armes, gardant le petit dieu dans l'autre, frappant leurs boucliers de leurs lances, afin que Saturne n'entendît pas ses vagissements. »

Dictæos referunt Curelas qui Jovis ilium Vagulum in Creta quondam occultasse feruntur, dit Lucrèce. Le lieu de la scène est donc tantôt en Phrygie, tantôt en Crète. On rencontre aussi les Curètes dans l'Eubée, où, dit Strabon, ils revêtirent les premiers des armes d'airain ; aussi les appelait-on chalcidiens (de *chalkos*, airain). La Phrygie, la Crète et l'Eubée étaient abondantes en métaux.

On retrouve encore, dans les légendes dont la poésie grecque s'est plu à entourer les Curètes mythologiques, le souvenir des guerres des Curètes, peuple aryen, contre les autochtones. « La population des pasteurs habitant les montagnes, dit Nonnos, était taillée en pièces par le fer des Curètes. » Dans le même poème des *Dionysiaques*, quand Bacchus prépare son expédition contre l'Inde, les Curètes viennent lui offrir le secours de leurs armes. « Les troupes de l'Eubée étaient ces mêmes Curètes, armés de boucliers, qui avaient élevé et vu croître Dionysos. (Le poète rapporte ici à Bacchus ce que les autres mythographes disent de Jupiter.) Ils occupaient le golfe

Phrygien, auprès de Rhéa, qui se plait dans les montagnes ; ils avaient, avec ces mêmes boucliers, formé le cercle autour du jeune dieu, quand jadis ils trouvèrent parmi les rochers l'enfant cornu, enveloppé dans un manteau couleur de vin ; c'était là qu'Ino l'avait remis aux soins de Mystis, la mère des guirlandes. Tous accouraient alors de l'île célèbre d'Eubée : Prynée, Mimas aux pieds tardifs, Acmon le coureur de la montagne, Damnes, Orythoos le sonneur de bouclier, l'actif Mélissée, qu'Ideos accompagne. Tous ensemble, chassés de leur patrie maritime par la colère injuste et impie de leur père Socos, s'échappèrent, parvinrent à Gnosse, passèrent de nouveau de Crète en Phrygie, et de Phrygie à Athènes. Alors abandonnant le séjour de Marathon, où la mer se brise, ils retournèrent sur le sol sacré des Abantes, patrie des premiers Curètes, dont la vie s'écoule au son des flûtes, au bruit mesuré des glaives, aux rondes cadencées et à la danse des boucliers. » (Chant XIII.)

Comme prêtres, les Curètes ont toujours été confondus avec les Corybantes. C'est à deux autres branches du même rameau pélasgique, les dactyles et les telchines, devenus des sortes de demi-dieux mythologiques, qu'a été rapportée plus spécialement la fabrication des métaux. Le culte des divinités telluriques : Rhéa, déesse de la maternité ; Cybèle, déesse de la fécondité, et, par extension, assimilée à la Terre, persévéra longtemps en Grèce. Les galles, prêtres mutilés, accompagnaient l'image de la déesse, couronnée de tours, que l'on promenait par les villes ; autour d'elle dansaient, en frappant sur les boucliers, les Curètes ou Corybantes, souvenir des anciens Curètes mythologiques.

CURETIA, nom latin de la CORRÈZE.

CURÉTICON s. m. (ku-ré-ti-kon). Antiq. gr. Air de musique du genre de ceux que l'on appelait spondées ou spondaliques.

CURETON (Guillaume), orientaliste anglais, né à Westburg (Shropshire) en 1808, mort en 1864. Il fit ses études à l'université d'Oxford, reçut les ordres sacrés en 1832, et devint, en 1834, sous-bibliothécaire à la bibliothèque Bodléienne. Sa connaissance profonde des langues orientales, de l'arabe en particulier, le fit charger, en 1837, de cataloguer les livres et manuscrits arabes du musée Britannique. Le premier volume de ce catalogue parut en 1846 ; il renfermait la liste des ouvrages chrétiens écrits en arabe, et des traités de jurisprudence, de théologie et d'histoire mahométane. Cureton avait déjà rassemblé la plupart des matériaux qui devaient entrer dans le second volume, lorsqu'il fut nommé chanoine de Westminster et pasteur de l'église Sainte-Marguerite. Il avait reçu, en 1847, le titre de chapelain de la reine. Il s'est fait connaître dans le monde savant, surtout par ses éditions, accompagnées d'interprétations, d'un grand nombre d'ouvrages syriaques, jusqu'alors inconnus, et qui sont d'une haute importance pour l'histoire de l'ancienne Église chrétienne. Ces ouvrages faisaient partie de la riche collection découverte en 1841, dans un monastère des déserts de l'Égypte, et acquise par Tattam pour le musée Britannique. Cureton donna d'abord, en 1845, dans la *Quarterly Review*, un court aperçu de l'importance de ces manuscrits, et publia à Londres, la même année, une ancienne traduction syriaque des *Lettres de saint Ignace à saint Polycarpe, aux Ephésiens et aux Romains*. Cette publication donna lieu à une vive polémique, à laquelle prirent part les plus distingués d'entre les savants anglais et allemands, et Cureton répondit lui-même aux attaques nombreuses dont il était l'objet dans ses *Vindiciæ Ignatianæ* (Londres, 1846), et dans son *Corpus Ignatianum* (Londres, 1849). Il publia ensuite un ancien fragment de l'*Évangile syriaque* (Oxford, 1850), qui diffère essentiellement de toutes les versions admises dans les traductions syriaques de la Bible, et qui est d'une haute importance pour la critique de ces dernières ; puis des éditions des *Lettres de saint Athanase* (Londres, 1850), avec une *Introduction critique* ; de la troisième partie de l'*Histoire de l'Église* de Jean d'Ephèse (Oxford, 1853) ; du *Spicilegium syriacum* (Oxford, 1855), qui renferme des fragments des écrits de Bardesane, de Mélion, de saint Ambroise, etc. ; et enfin de l'*Histoire des martyrs de la Palestine* d'Eusèbe (Londres, 1861). Outre ces travaux, on lui doit encore une traduction anglaise de l'ouvrage de El Scharestani, intitulé : *le Livre des sectes religieuses et philosophiques* (Londres, 1842-1846), ainsi que des éditions du *Commentaire* de Rabbi-Tanchum sur les *Lamentations* de Jérémie (Londres, 1843), et de la *Colonne de la foi des Sunnites* de En-Nasefi (Londres, 1843).

CURETTE s. f. (ku-rè-te — rad. *curer*). Art milit. Sorte de cuiller montée sur un manche, dont on se sert pour nettoyer l'âme des mortiers et des obusiers de siège. *Outil de bois dont on se sert pour nettoyer les armes.*

— Mar. Sorte de grappe placée au bout d'un manche, avec laquelle on nettoie l'intérieur des pompes.

— Techn. Instrument du couvreur, qui sert à dépouiller les chardons de la laine qu'ils retiennent.

— Min. Tige de fer terminée par une tête de clou, à l'aide de laquelle le mineur retire

les débris du forage, après le travail du fleuret.

— Chir. Sorte de cuiller à long manche, qui sert à pratiquer l'extraction de la pierre, ou des corps étrangers engagés dans les parties molles.

— Agric. Petit morceau de bois, large de 0m,02 à 0m,03, servant à enlever la terre qui s'accumule sur la bêche ou sur le soc de la charrue, dans les sols gras et humides.

— Bot. Nom vulgaire de plusieurs champignons.

CUREU s. m. (ku-reu). Ornith. Espèce de merle du Chili.

CUREUR s. m. (ku-reur — rad. *curer*). Celui qui cure, qui opère le curage : *CUREUR de puits. CUREUR d'égouts. Il me semblait exorbitant qu'un instituteur fût, non-seulement fossyeur, mais encore CUREUR de lavoir.* (E. Sue.)

CUREUS (Joachim), médecin allemand, né à Freystadt (Silésie) en 1532, mort en 1573. Il étudia d'abord la philosophie et la théologie, devint professeur au gymnase de Wittenberg, puis se tourna vers les sciences médicales ; se rendit en Italie, pour y suivre les cours des éminents professeurs de Bologne et de Padoue, et, de retour dans sa patrie, il devint médecin de la ville de Glogau. Ses principaux ouvrages sont : *Annales Silesiæ ab origine gentis usque ad necem Ludovici Hungariæ et Bohemiæ regis* (1571, in-fol.), la première et la meilleure histoire de la Silésie qui ait paru ; *Physica, seu de sensibus et sensibilibus* (1585, in-8°).

CUREUX s. m. (ku-reu). Techn. Apprenti aplaigneur. *Homme de peine, chez les fabricants de couvertures.*

CURI s. m. (ku-ri). Ichthyol. Poisson des lacs intérieurs de la Guyane française, appelé aussi *PIRACOCO*.

CURIA RHETORUM, nom latin de CORRE.

CURIA (famille), maison plébéienne distinguée de l'ancienne Rome. Cette famille n'a fourni qu'un seul consul à la république : ce fut Manius Curius, qu'on a surnommé *Denatus*. Le nom de *Manius* paraît avoir été très-usité dans cette maison.

CURIACES (les). V. HORACES (les).

CURIAL, ALE adj. (ku-ri-al, a-le — rad. *curie*). Hist. rom. Qui concerne la curie, qui y a rapport : *Assemblée CURIALE. Voix curiale*. Voix donnée, dans le comité de la diète fédérale de la Confédération germanique, par une réunion de personnes ou d'États, qui ne votaient pas individuellement.

— s. m. Anc. cout. de Bresse. Nom de certains officiers de ville qui servaient de scribes sous les châtellains.

Curial (LE) ou le *Courtisan*, épître ou plutôt satire en prose d'Alain Chartier. C'est une fine et vigoureuse peinture de la cour, de sa brillante servitude, de ses joies malignes, de ses perfidies cachées. Le moraliste écrit à son ami ou à son frère (car il lui donne ce double titre) pour le dissuader de venir chercher fortune dans l'entourage du prince, et de sacrifier la sécurité de la vie privée, le calme de la retraite, aux tracasseries d'un monde qui méprise la simplicité, jalouse la vertu, et met l'orgueil en péril mortel. « Suffise à toi et à moi, lui dit-il, que l'un de nous deux soit infortuné, et que de ma meschance tu ayes compassion, et ton repos me soit soulas, afin que notre amitié voye et connoisse plus certainement l'une et l'autre fortune. Mais que demandes-tu ? Tu quiers chemin à toi perdre à l'exemple de moi, et veulx saillir du havre de seureté pour toi noyer dedans la mer. Te repens-tu d'avoir liberté ? Es-tu ennuyé de vivre en paix ? Celui qui parle ainsi n'est pas un observateur malveillant qui médite de la cour à distance ; c'est un homme qui vit au milieu d'elle. La manière dont il définit la cour, dont il décrit les trames du malheureux courtisan obligé de compter ses pas, de noter chaque parole, atteste un peintre sagace et souvent hardi. Opposant à l'indépendance de l'homme privé la servitude dorée de l'homme de cour, le moraliste dit : « Entre nous serviteurs ne faisons que vivre à l'ordonnance d'autrui, et tu vis dedans ta maison comme un empereur, tu règnes comme un roi paisible sous le couvert de ton hostel, et nous, misérables curiaux, tremblons de peur de déplaire aux seigneurs de hautes maisons. » Il rappelle à son frère la maisonnette qui lui donne tant de franchise, et qui le reçoit comme seul seigneur ; cette bienheureuse maisonnette « en laquelle règne vertu sans fraude ne barat, et qui est honestement gouvernée en crainte de Dieu et bonne modération, car, comme dit Sénèque en ses tragédies : « Vieillesse vient tard aux gens de petites maisons » qui vivent en souffrance. »

Mais la critique discrète, les fines observations de l'écrivain patriote ne suffisent plus à sa généreuse ironie, alors que la France se débat dans le feu et dans le sang. La vue de tant de calamités, de vices si honteux, excite son indignation. La satire d'Alain Chartier s'arme d'invectives éloquentes ; de malicieuse et familière qu'elle était, elle devient oratoire. Elle ne se contente plus de mordre en riant : elle éclate, dénonce et foudroie. Comme on l'a remarqué, c'est par là qu'Alain Chartier est vraiment puissant et parfois même original, à travers les embarras d'une langue in-

forme et rebelle, qu'il tend en vain de toutes ses forces sur le moule de la phrase latine, et que ne peuvent toujours animer la vigueur de la pensée et la chaleur de la passion. « Après les tristes révélations qu'il fait à son frère, il s'écrie : « Fuyez, hommes vertueux, fuyez, et vous tenez loing d'icelle assemblée, si vous voulez bien et seurement vivre. »

On le voit, ce poète, qu'une reine embrassa sur la bouche pendant son sommeil, était plus qu'un rimeur de cour. C'est comme prosateur que mérite de vivre Alain Chartier. « La noblesse de son âme, dit M. Gêruez, qui éclate dans tous ses écrits, devait les préserver du délaissement où ils languissent depuis deux siècles : il y a de l'ingratitude à ne pas feuilleter ses pages dépositaires de sentiments si purs, d'idées si saines et si bien exprimées. Un sage imperturbable dans un siècle de déréglés et de folles, un écrivain disciple des anciens, et assez habile pour introduire par l'imitation quelque chose de la fermeté et de la noblesse de leur langage dans un idiome encore informe, méritait au moins d'être conservé dans un rang honorable parmi nos ancêtres littéraires. » Alain Chartier est un philosophe moitié orateur moitié historien ; son style a une marche, une gravité et une coupe fort remarquables, que n'avaient pas les prosateurs de l'âge précédent. Moins satirique que La Bruyère, moins libre que Courcier, l'auteur du *Curial* et du *Quadriloge* a écrit comme ces excellents peintres la cour et les courtisans : c'est un tableau qui a été refait vingt fois, et qui a de tout temps inspiré les satiriques et les moralistes, sans parler des fabulistes, car La Fontaine a dépeint la cour de main de maître :

Je définis la cour un pays où les gens, Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents, Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être, Tâchent au moins de le paraître ; Peuple caméléon, peuple singe du maître ; On dirait qu'un esprit anime mille corps. C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Dès le XII^e siècle, un moine anglais, libre et hardi, Jean de Salisbury, écrivait son petit livre *De curialium nugis* : quelques années avant Alain Chartier, Eustache Deschamps, autre écrivain remis en honneur par la critique moderne, exhalait sa mauvaise humeur contre les courtisans dans une pièce satirique sur la manière de vivre à la cour. Plus tard enfin, au milieu des pompes de Versailles, Bossuet, Fénelon, La Bruyère, déploieront toute l'énergie, la finesse ou la malice de leur pinceau pour décrire ce singulier pays. À côté même de ces vives et brillantes esquisses, Alain Chartier mérite une place très-honorable. La manière dont il définit la cour, dont il décrit les trames du malheureux courtisan obligé de compter ses pas, de noter chaque parole, attestent un observateur sagace, un peintre ingénieux et souvent hardi. M. Henri Martin et M. de Puibusque ont reconnu les premiers, avec M. Gêruez, les mérites d'Alain Chartier, dont la réputation littéraire avait été si injustement attaquée par le moderne auteur des poésies de Clotilde de Surville.

CURIAL, ALE adj. (ku-ri-al, a-le — rad. *curie*). Du curé, de la cure ; qui concerne le curé ou la cure : *Drôix CURIAUX. Or le di-manche, muni d'une permission CURIALE, il travaillait comme un nègre.* (Balz.) *La dignité CURIALE était devenue une charge pénible, bien plus qu'un privilège.* (A. Rendu.)

— *Maison curiale*, Presbytère, maison du curé : *Fleur-de-Marie et l'abbé gagnèrent un sentier sinueux qui conduisait à la MAISON CURIALE.* (E. Sue.)

CURIAL (Philibert-Jean-Baptiste-François-Joseph, comte), général français, dont le nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile, né à Saint-Pierre-d'Albigny (Savoie) en 1776, mort à Paris en 1829. Son père, juriconsulte distingué, membre du sénat de Chambéry, fit partie du conseil des Cinq-Cents lors de la réunion de la Savoie à la France. En 1793, le jeune Curial entra comme volontaire dans la légion des Allobroges, fit les campagnes d'Italie et d'Égypte, se distingua à Austerlitz, devint colonel-major des fusiliers de la garde, général de brigade pour sa conduite à Eylau et à Friedland (1807), se couvrit de gloire à Essling en enlevant le village après sept attaques consécutives, et reçut le grade de général de division pour ce beau fait d'armes (1809). Il donna de nouvelles preuves de valeur dans la campagne de Russie et dans celle de 1813, particulièrement à Wachau et à Hunau. Dans cette dernière affaire, l'armée lui dut son salut. Avec quatre bataillons de la vieille garde, il culbuta les 30,000 Bavares commandés par de Wrède, qui barraient la route de Francfort aux débris de l'armée française en retraite sur le Rhin après le désastre de Leipzig. Curial continua à se signaler pendant la campagne de France, à la tête d'un corps d'armée, notamment à Vauchamps et à Craonne. Après l'abdication de l'empereur, il fit adhérer au gouvernement de Louis XVIII, revint, pendant les Cent-Jours, sous les drapeaux de Napoléon, et combattit à Waterloo. Rentré en grâce à la deuxième Restauration, il siégea à la chambre des pairs, eut le commandement d'un corps d'armée pendant la guerre d'Espagne (1823), fut nommé gentilhomme de Louis XVIII, chevalier des ordres du roi, et mourut d'une chute qu'il fit au sacre de Charles X. — Son fils, Napoléon-Joseph Cu-

RIAL, né en 1809, mort en 1861, fils de l'empereur, devint page de Louis XVIII, officier de la garde royale en 1830, et pair de France sous Louis-Philippe. Député de l'Orne aux assemblées constituante et législative après 1848, il appuya avec zèle la politique du président de la république, et fut nommé sénateur en 1852.

CURIALE s. m. (ku-ri-a-le — rad. *curie*). Hist. rom. Membre de la curie, habitant de la cité romaine ou d'une ville municipale, qui possédait une propriété foncière de 25 arpents et remplissait les fonctions de répartiteur et de percepteur de l'impôt : *La seconde classe des citoyens était celle des curiales, c'est-à-dire des propriétaires aisés.* (Guizot.) Magistrat municipal des colonies et des municipes : *Le nombre des curiales variait suivant l'importance des cités.* (A. Rendu.) On dit aussi CURIAL, pl. CURIAUX.

— Encycl. Les *curiales*, habitants des villes municipales romaines, formaient dans ces villes le premier ordre des citoyens. Ils devaient posséder au moins 27 jugera de terre, et remplissaient gratuitement un grand nombre de charges municipales, relatives surtout à l'administration financière, à l'annone, à la répartition et à la levée des impôts, aux réquisitions pour l'armée, etc. Qualifié d'*ordre très-illustre*, d'*amplissime sénat*, investi du privilège de gouverner la cité, le corps des *curiales* avait une situation moins brillante qu'on ne pourrait le supposer. Il était responsable de l'impôt, et ses membres ne pouvaient disposer librement de leurs biens, ni les vendre sans autorisation, ni disposer par testament de plus du quart de leurs biens, lorsqu'ils n'avaient pas d'enfants de la dépopulation et de l'appauvrissement universel, un grand nombre de *curiales* cherchaient à se soustraire à l'onéreuse honneur qui leur était imposé, soit par la fuite, soit en entrant dans l'armée ou dans le sacerdoce. Mais des lois de plus en plus rigoureuses furent édictées pour les enlever dans la cité, les garder pour ainsi dire à vue, et attacher ces malheureux magistrats sur leur chaise curule : ils furent déclarés sortis de la chose publique ; il leur fut interdit de s'absenter, d'habiter la campagne, de se faire soldats ou prêtres, à moins de laisser leurs biens à quelqu'un qui voulait bien être *curiale* à leur place ; leur charge fut déclarée héréditaire, et il leur fut enjoint de se marier, etc.

CURIALISTE s. m. (ku-ri-a-li-ste). Courtisan, homme de cour, au XVII^e siècle.

CURIATE adj. (ku-ri-a-te — rad. *curie*). Hist. rom. Qui se compose de la réunion des curies : *Comices CURIATES*. Qui est voté par les curies assemblées : *Lois CURIATES*.

CURICACA s. m. (ku-ri-ka-ka). Ornith. Nom indigène du tantale bavard, espèce de cigogne d'Amérique.

CURICHE (Reinold), juriste allemand, né en 1610, mort en 1688. Il fut secrétaire de Dantzig et publia, entre autres ouvrages : un traité : *De jure maritimo hanseatico* (1666), et une *Histoire et description de Dantzig*, en allemand (Amsterdam, 1687, in-fol.) ; ouvrage rare, curieux et estimé.

CURICO, ville de l'Amérique du Sud, dans la république du Chili, ch.-l. de la prov. de Colchagua, à 158 kilom. S. de Santiago, à l'entrée d'un passage très-fréquenté du Chili à la Plata ; 2,770 hab. Riches mines d'or.

CURIE s. f. (ku-ri — du lat. *curia*). Hist. rom. Subdivision de la tribu chez les Romains : *Romulus partagea le peuple romain en trois tribus, et chaque tribu en dix curies.* (Acad.) *Le peuple chercha toujours à faire par curies les assemblées qu'on avait coutume de faire par centuries.* (Montesq.) *La tribu se divisait en dix curies ; à la tête de chaque curie était un curion.* (Napol. III.) Lieu de réunion de chacune de ces divisions : *Curie Hostilie*. *Curie Julie*. Lieu où s'assemblait le sénat : *Curie Hostilienne*. *Curie Pompéienne*. *Curie Calabre*. Ensemble de curiales ou citoyens aisés d'une colonie ou d'un municipe. Sénat des villes municipales.

— Par anal. Ensemble des administrations gouvernementales du pape : *La curie romaine*.

— Encycl. Dans les premiers temps de Rome, le peuple était partagé en trois tribus, et chaque tribu en dix curies. On attribue cette première division du peuple romain en trente parties à Romulus. La curie était composée d'un certain nombre de familles qui avaient pour chef un officier appelé *curion* ou maître de la curie, *magister curie*, et dont la principale fonction était de veiller aux choses du culte. D'après un passage de Tite-Live, il semble que le curion était un prêtre, le prêtre en chef du temple de chaque curie, le curé, l'ordonnateur des fêtes religieuses et des sacrifices. Chaque curie avait son curion particulier ; mais tous étaient subordonnés à un autre, qu'on nommait le grand curion (*curio maximus*). Le nom de curie paraît venir du soin ou de la part que chacune des divisions du peuple romain prenait aux affaires publiques et au gouvernement de l'Etat. De là les comices par curies (*comitia curiata*) [v. COMICES] ; de là aussi le nom du lieu où le sénat s'assemblait, qu'on appelait par excellence *curia*, ainsi que tous les autres lieux où

les magistrats se réunissaient pour délibérer sur les affaires de la république. La construction de la *curie Hostilie* était attribuée à Tullus Hostilius, dont ce monument portait le nom (*Curia Hostilia*). Là se réunissait pour la première fois sous un toit le conseil des anciens rois, que le savant Propertius, avec un sentiment vrai des antiquités romaines, nous montre tel qu'il était dans l'origine, se rassemblant au son de la trompe pastorale dans un pré, comme le peuple dans certains petits cantons de la Suisse. Nous savons où était la *Curie* ; elle faisait face au *comitium*, vers lequel on descendait de la *Curie* par un escalier. Nous pouvons même avoir une idée de sa forme et de ses proportions, car Vitruve nous indique les règles observées à cet égard. C'était un édifice carré ou rectangulaire d'une grande hauteur. Cette hauteur était égale à une fois et demie la largeur si la *Curie* était carrée ; si elle formait un carré long, sa hauteur égalait la moitié de la longueur ajoutée à la largeur (Vitruve, V, II, 1). Avec le temps, la *Curie* fut ornée de statues et de peintures, mais elle ne présentait sans doute rien de semblable dans les premiers siècles de la république. La *Curie* devait être assez vaste pour contenir six cents sénateurs, nombre auquel ils furent portés à l'époque des Gracques. Il n'y avait pas de tribune. Chacun à son tour se levait et parlait de sa place ; souvent on votait en la quittant pour aller se ranger avec ceux dont on partageait l'opinion. Le sénat ne s'assemblait pas toujours dans la *Curie* ; il s'assemblait aussi tantôt dans un temple, tantôt dans un autre, car il se considérait lui-même comme une chose sacrée. C'était en général dans les temples voisins du Forum. Le choix du temple où le sénat tenait ses séances n'était pas indifférent. Quelquefois on voit le motif qui l'a déterminé. Il était beau de se réunir dans le temple de la Concorde pour entendre Cicéron accuser Catilina. C'était protester contre ceux qui, ouvertement comme Catilina, ou secrètement comme César, poussaient aux discordes intestines. Ce ne fut pas sans intention qu'après le meurtre de celui-ci le sénat, qui ne l'avait pas défendu, se rassembla dans le temple de Tellus, élevé là où avait été rasée la maison de Spurius Cassius, mis à mort parce qu'on l'accusait d'avoir voulu se faire roi. Ce nom de *Curia* donné au principal lieu de réunion du sénat avait été appliqué dans l'origine à ceux où se rassemblaient les trente confréries patriciennes appelées elles-mêmes *curias*. Les *curies* (*curia*) étaient des espèces de chapelles, avec un foyer sacré, dans lesquelles on offrait un sacrifice et où l'on célébrait un banquet religieux en l'honneur de la Junon sabbine ; elles étaient distinctes, mais rapprochées les unes des autres, et placées toutes au pied du Palatin faisant face au *Collium* ; puis elles furent transportées plus loin, près du *Comitium Fabricium* (carrefour *Fabricius*), sauf quatre d'entre elles, que l'association patricienne à laquelle elles appartenaient n'avait pas voulu quitter. Nous reviendrons du reste sur ces *curies*, qui n'avaient rien de commun que le nom avec la *Curie* du sénat. Celle-ci était un lieu auguste, Cicéron l'appelle le temple de la sainteté, de la dignité, de l'intelligence, la tête de Rome (*pro Milone*). Près de la *Curie*, sur la même esplanade où se trouvait le vulcan, était le *senaculum*, où se tenaient les sénateurs avant d'entrer en séance ; les magistrats y venaient délibérer avec eux. Cicéron disait vrai, la *Curie* était la tête, et le sénat l'intelligence de Rome. Dans cet édifice qui donnait le Forum, ce corps illustre, qui s'élevait au-dessus de la nation, en dirigeait l'action politique aussi longtemps que la nation elle-même fut libre. En droit comme en fait, les portes de la *Curie* étaient ouvertes, puisque les tribuns étaient assis sous le vestibule pour surveiller les délibérations du sénat. Des plébéiens furent déjà admis dans la *Curie* dès le temps des rois, puis par Brutus et Valerius Publicola. Après que les plébéiens eurent remporté sur le patriciat cette série de victoires, qui commença par le droit au mariage et finit par le droit au consulat, les consuls et les censeurs désignèrent comme sénateurs les plus dignes de chaque ordre. Les anciens magistrats plébéiens, les tribuns, les édiles faisaient de droit partie du sénat. Enfin les Gracques y introduisirent trois cents chevaliers, et au temps des Gracques les chevaliers étaient de riches plébéiens. Les familles patriciennes formaient, il est vrai, le corps de cette assemblée, et transmettent de siècle en siècle la tradition de la politique romaine. La *Curie*, placée au pied du saint Capitole, veillait à la conservation de la religion nationale, étroitement mêlée à la grandeur de Rome. Placée en face du temple de Saturne, où se gardait le trésor public, elle surveillait et dirigeait l'emploi de ce trésor. Elevée au-dessus du *Comitium* et du Forum, des assemblées du patriciat et de la plèbe, elle avait l'œil sur les comices patriciens et sur les comices plébéiens, dont les résolutions avaient besoin d'être autorisées par elle. Sur une décision de la *Curie*, un magistrat abdiquait ou tous les pouvoirs étaient réunis entre les mains d'un dictateur. Contre les degrés de la *Curie* vinrent plus d'une fois se briser les tumultes du Forum et la puissance devenue exorbitante des tribuns. De la *Curie* partait la déclaration et venait la direction de la guerre ; postée comme en sentinelle au pied de la montée triomphale et non loin de la prison Mamertine, elle accordait la victoire après la victoire, et prononçait sur le sort des

peuples vaincus, dont les chefs étaient étrangers dans cette prison pendant le triomphe. Dans certains cas, la *Curie* devenait un cour de justice. Les sénateurs étaient des juges ; ils déclaraient qui il leur plaisait ennemi du peuple romain. C'est à eux que fut constamment abandonnée la dispensation du trésor public. Telle fut la *Curie* pendant les quatre premiers siècles de la république. Quand le temps de son pouvoir et celui de la liberté qu'elle était chargée de défendre furent passés, elle brûla. La *Curie* était dans un rapport étroit avec ce lieu si important par le rôle qu'il a joué dans l'histoire politique des Romains, le *Comitium*, où délibéraient les *curies* patriciennes, le *Comitium* sur lequel nous avons fait un long article, auquel nous renvoyons le lecteur. La *curie Hostilia* était proprement située entre le *Comitium* et le temple de Castor. Sylla la restaura, mais elle fut brûlée l'an 701 aux funérailles de Clodius. Faustus, fils de Sylla, la reconstruisit plus grande et plus belle. Peu d'années après, Lépidus, l'un des partisans les plus dévoués de César, en fit décréter la démolition, sous prétexte d'ériger à la place un temple à la Félicité ; son but véritable était de construire une *curie* qui portât le nom de César. La *curie Julia* fut commencée par les triumvirs l'an 710, et dédiée l'an 725 par Auguste. C'était une grande salle carrée de 25 m. de long sur 20 m. de large environ. Elle était flanquée de deux autres salles étroites, qui pouvaient servir de pièces de dégagement. Un perron de plusieurs marches régnait sur toute sa façade. La *curie Hostilia*, qui changea dès lors son nom pour celui de Julia, avait devant elle la statue équestre de Persenna.

Parmi les autres petites *curies* dont nous avons parlé plus haut, on remarquait la *curia Kalabra*, située sur le Forum en avant des cent marches. Elle avait la forme d'un petit temple terminé en abside ; elle datait des premiers temps de Rome. On avait placé devant elle la statue d'Apollon, haute de 30 coudées, qui avait été apportée d'Apollonie à Rome par Lucullus. On donnait encore le nom de *Curies-Vieilles* et de *Curies-Nouvelles* à certaines lieux situés le long de la voie triomphale, où le peuple se réunissait à certains jours de l'année pour faire des sacrifices ou pour prendre part à des festins publics. L'établissement de ces *curies* remontait au temps de Romulus et de Tullus. Le nom de *curies* Octavia et de Pompéia indique suffisamment qu'elles étaient d'une époque bien postérieure.

— Admin. papale. On donne le nom de *curie* à l'ensemble des diverses administrations qui constituent le gouvernement papal, et l'on dit d'un acte quelconque appartenant à la cour de Rome, qu'il est émané de la *curie romaine*. Dans un sens plus restreint, et moins vague, la *curie* est l'ensemble des tribunaux pontificaux. On distingue donc deux sortes de *curies* : la *curia gratia*, pour les affaires politiques, et la *curia iustitia*, pour les affaires de jurisprudence. La *curia gratia* comprend la chancellerie romaine, la daterie romaine, la *pénitentiaria romana* (v. DISPENSE et ABSOLUTION), la *camera romana*, et enfin le cabinet du pape, où il traite les affaires politiques et où se rédige la correspondance avec les puissances étrangères. La *curia iustitia* comprend la roto romaine, la *signatura di giustizia*, chargée de reconnaître si les demandes en appel sont recevables, et qui doit son nom à ce que le pape lui-même signe les décrets qu'elle rend ; la *signatura di grazia*, présidée par le pape et qui connaît des affaires juridiques pressées pour lesquelles on sollicite une décision immédiate *par voie de grâce* ; les consistoires ; les congrégations de cardinaux, fonctionnant soit comme collèges permanents, soit comme commissions provisoires.

CURIE s. f. (ku-ri — du lat. *cura*, soin, désir.). Envie, désir. Vieux mot.

CURIELLE s. f. (ku-ri-elle). Minér. Nom d'une sorte de grès tendre qu'on trouve entre les veines de houille, dans le Bourbonnais. On dit aussi CURIERE, COURELLE et QUERELLE.

CURIEUSEMENT adv. (ku-ri-eu-ze-man — rad. *curieux*). Avec curiosité : *Regarder curieusement. S'informer curieusement d'une chose. Elle me regarda curieusement et je sentis qu'en ce moment il se fondait bien des glaces entre nous.* (Balz.)

— Par ext. Avec soin, précieusement : *Chacun sait combien curieusement les Egyptiens conservaient les corps morts.* (Boss.) *Nous allons en cherchant curieusement le bien et tâchant de le goûter partout où nous en voyons quelques apparences.* (Boss.) *L'affliction doit être rare et bientôt finie ; la joie, fréquente et curieusement entretenue.* (St-Evrem.) Avec habileté, avec une rare délicatesse d'exécution : *On servait de l'alcool dans des coupes d'or curieusement ciselées.* (Balz.) Avec affectation, d'une façon prétentieuse : *Comme il dit curieusement ce que tout le monde sait !* (Volt.)

CURIEUX, EUSE adj. (ku-ri-eu, eu-ze — lat. *curiosus* ; de *cura*, soin). Qui est avide de connaître, d'apprendre ou de voir : *Un homme curieux. Qui est curieux est savant.* (Prov.) *Une femme curieuse et qui se pique de savoir beaucoup se flatte d'être un génie supérieur dans son sexe.* (Fén.) *On n'est curieux qu'à proportion qu'on est instruit.* (J.-J. Rouss.) *On est curieux avant d'être attentif.* (Alibert.)

... Si Votre Majesté Est curieuse de beauté, Qu'elle fasse venir mon frère.

LA FONTAINE.

Indiscret, avide de connaître les secrets d'autrui : *Être trop curieux. Je ne doute point que l'empereur Adrien, qu'on dit avoir été le plus curieux de tous les hommes, n'ait été le plus misérable.* (La Mothe-le-Vayer.) *Il y a bien des personnes curieuses dans le monde.* (De Maistre.)

Elle était femme, et portant curieuse.

LA MOTTE.

A la montagne on est curieux aisément, Et l'étranger qui passe y fait événement.

SAINT-BEUVE.

— Particulièrement. Désireux : *Je suis peu curieux de me battre avec vous. Les premiers temps étaient curieux d'ériger et de conserver de tels monuments.* (Boss.) *Elle n'est curieuse que d'une propriété simple.* (Mol.) Qui aime, qui recherche avec passion : *Il est très-curieux de bouquins et de gravures. Les anciens étaient peu curieux de vers et de musique.* (Volt.) Soigneux, attentif : *Platon, curieux observateur des antiquités, fait le royaume de Troie du temps de Priam une dépendance des Assyriens.* (Boss.)

— Inspiré ou guidé par la curiosité : *Désir, regard curieux. Questions curieuses.*

Ah ! que vous enflammez mon regard curieux.

RACINE.

Est-il quelques secrets cachés au fond des cieux Que n'ait point pénétrés mon regard curieux ?

C. DELAVIGNE.

Propre à piquer la curiosité par une extrême originalité : *Un tableau curieux. Un livre curieux. Il me semble que ce procès est assez curieux.* (Volt.) *Un livre curieux serait celui dans lequel on ne trouverait pas de mensonges.* (Napol. I^{er}.)

Il faut sur des sujets plus grands, plus curieux. Attacher de ce pas ton esprit et tes yeux.

BOILEAU.

Surprenant, étonnant : *Voilà qui est curieux ! Cela serait curieux !*

— Fig. Fait avec un soin délicat, précieux : *Ce peintre a adopté une manière curieuse et délicate. Avant Diderot, la critique en France avait été exacte, curieuse et fine avec Bayle, délicate et esquisse avec Fénelon, honnête et utile avec Rollin.* (St-Beuve.)

— Substantif. Personne curieuse, avide de voir ou de savoir : *Il y avait foule de curieux. Les curieux envahirent la salle. Ma voix n'est pas destinée à satisfaire les curieux.* (Boss.)

Rien n'échappe aux regards de notre curieuse.

BOILEAU.

La curieuse est rarement discrète : Qui tout écoute aisément tout répète.

MALFILATRE.

s. m. Côté curieux, singulier : *Le curieux, c'est que chacun y reconnaît ce qu'il aime.* (Michelet.)

— Argot. Juge d'instruction.

— Hist. Officier du Bas-Empire, sorte d'agent de police chargé de savoir ce qui se passait en province et aussi de veiller sur le service des postes et des voitures publiques.

— Hist. littér. Société des curieux de la nature, Société de naturalistes fondée à Augsbourg en 1679.

s. f. Jeux. Nom que l'on donne, dans certains jeux de cartes, tels que ceux de l'homme d'Auvergne, de la mouche, etc., à la seconde carte que l'on retourne. *Alter en curieuse.* Retourner la seconde carte. On dit aussi SE RÉJOUR.

— Antonymes. Incurieux, indifférent, insouciant. — Banal, commun, ordinaire, vulgaire.

— Encycl. Le curieux est un amateur de curiosités, soit ; mais cette définition ne nous satisfait qu'à moitié. Quelle différence y a-t-il entre le curieux, l'amateur et le collectionneur ? Aucune en apparence, car on emploie indifféremment l'un de ces trois mots pour qualifier l'homme épris des choses rares, précieuses ou singulières qui se rapportent à l'art ou à l'histoire. Mais si délicate que soit la nuance et si fragile que puisse être la ligne de démarcation qu'il s'agit de tracer, nous essayerons d'en donner une idée.

L'amateur, on l'a dit, n'est pas toujours collectionneur. Son goût peut n'être qu'à demi éclairé ; le savoir lui manque, et aussi la patience nécessaire pour former des collections dignes de ce nom. Il entasse dans son cabinet des objets souvent disparates ; il obéit à sa fantaisie plutôt qu'à un désir raisonné, à une pensée méthodique.

Le collectionneur, au contraire, sacrifie sa fantaisie à sa collection. Il ne fait point d'infidélité à son idée fixe. Le beau, le bien, le vrai, c'est sa collection ; tout le reste est chimeres. S'il a entrepris de rassembler des coquillages, ne venez pas lui parler d'une terre cuite de Clodion, d'une aiguière de Benvenuto ou d'un diptyque de Van Eyck ; il vous recevrait avec dédain. L'amateur est généralement riche, le collectionneur est souvent pauvre. Le premier, pour satisfaire son goût, ne se prive que du superflu. Le second, pour contenter sa passion, se privera du nécessaire. Les curiosités vont trouver l'amateur ; le collectionneur les veut découvrir lui-même.

Dernier trait : l'amateur ne met au prix d'acquisition de l'objet qu'il convoite, d'autre limite que son envie; le collectionneur n'estime un achat qu'autant qu'il l'a payé bien au-dessous de sa valeur réelle.

On a toujours confondu le curieux avec l'amateur et le collectionneur. « J'ai reçu, l'autre semaine, 1,800 livres de ce curieux pour les deux grands tableaux dont votre père avait refusé 2,000 écus avant de partir. » (Regnard, *Retour imp.*, sc. iv.) M. Feuillet de Conches a publié, sous le titre de *Causeries d'un curieux*, des variétés d'histoire et d'art tirées de son cabinet d'autographes et de dessins; mais nous croyons intéressant de lui rendre sa physionomie propre. Il est à remarquer d'abord que ce mot de *curieux* ne s'applique qu'à des appréciateurs éclairés des choses d'art et de littérature; le *curieux* est essentiellement collectionneur. On ne lui en fait pas aisément accroire, et, s'il lui arrive d'être trompé, c'est que les plus fins connaisseurs l'ont été à sa place. Le voilà déjà assez nettement séparé du simple amateur. En outre, il peut n'avoir ni cabinet ni collection d'aucune sorte. Il suit les ventes, il sait où sont les choses rares, il en connaît la valeur; il s'intéresse à toutes les curiosités aussi vivement que s'il voulait ou pouvait les acquérir. Mais s'il s'en tient au seul désir, il reste un *curieux*, il n'est pas collectionneur.

Notez que ces différences ont été senties de tout temps, et que nous trouvons dans Juvenal et dans Martial les trois modèles dont nous avons cherché à esquisser les principaux traits. « L'opulent Licinus fait veiller chaque nuit toute une cohorte d'esclaves; les seaux sont là tout prêts pour éteindre l'incendie. C'est qu'il tremble pour ses coupes d'ambre, ses statues, ses colonnes de marbre de Phrygie, son ivoire, ses tables d'écaillé. » (Juvenal, sat. XIV.) « Paulus a des amis, mais pour la montre, comme il a des tableaux et des antiques. » (Martial, XII.) Qu'est-ce, s'il vous plaît, que Licinus et Paulus, sinon des amateurs qui ont laissé des disciples?

On se rappelle la fougueuse harangue de Cicéron contre Verrès : « Je nie que dans toute la Sicile, dans cette province si riche, si ancienne, parmi tant de cités et de familles opulentes, il y ait un seul vase d'argent, un seul bronze de Corinthe ou de Délos, une seule pierre précieuse, une seule perle, un seul ouvrage en or ou en ivoire, une seule statue de bronze, de marbre ou d'ivoire; je nie qu'il y ait une seule peinture, une seule tapisserie que Verrès n'ait recherchée, qu'il n'ait examinée, et, quand l'objet lui a plu, qu'il n'ait enlevée. » Verrès était un homme peu scrupuleux, en effet, mais d'un goût excellent. Saluons en lui le grand collectionneur. Ses collections de tableaux, de statues, de tapisseries, de pierres gravées et d'orfèvrerie étaient merveilleuses. On ne saurait trop réprouver les moyens barbares qu'il avait employés pour les former; nous avons vu pourtant en pleine civilisation des collectionneurs non moins éhontés user de procédés à peu près semblables. Mais si Verrès pouvait être excusé, sa passion vraie pour les œuvres d'art plaiderait pour lui. Ne payait-il pas de sa tête le refus qu'il osa faire au triumvir Antoine de lui donner ses bronzes de Corinthe, et de déparier ainsi sa galerie!

Chrysogon, Sylla, Scaurus, Lucullus, Pompée, César, Salluste furent des collectionneurs. Maintenant voici les *curieux*.

Le Vindex de Stacé est un *curieux*. « Qui peut lutter avec lui pour la sûreté du coup d'œil? Il sait à fond les procédés de chaque artiste de l'antiquité, et, quand l'œuvre n'est pas signée, il décide à quel maître elle appartient. Il vous indiquera le bronze qui a coûté tant de veilles au savant Myron, le marbre que le ciseau de l'infatigable Praxitèle a fait vivre, l'ivoire poli par la main de Phidias, les bronzes qui respirent en sortant des fourneaux de Polyclète, et la ligne, la marque vraie de tout Apelle authentique. » Encore un *curieux*, l'Eros de Martial, qui « tire de gros scorpions du fond de sa poitrine; car il n'est pas assez riche pour emporter chez lui tout ce que contiennent les *Septa*. » Horace enfin, *subtilis veterum iudex et calidus*, était un *curieux* trop pauvre, lui aussi, pour acquérir les objets d'art, dépouilles de la Grèce et de l'Asie.

Le *curieux* de notre temps ne diffère guère de ce portrait, tracé il y a dix-huit siècles. Seulement le cercle de ses investigations s'est agrandi. Il ne s'applique plus uniquement à étudier dans le menu les objets d'art et les produits de l'industrie artistique, il s'occupe de tous les monuments de l'activité humaine : épigraphie, philologie, manuscrits et lettres autographes, bibliographie, paléontologie, ethnographie, sciences de toute sorte, aussi bien que les statues, les tableaux, les bronzes, les ivoires, les émaux, les tapis, les armes, etc., tout sert de matière à ses recherches. Un pas de plus, et notre *curieux* passerait au camp des savants. Mais il veut rester *curieux*, et sur le terrain de la science à côté. Sur le terrain de la science, il conserve son caractère; il demeure artiste.

Curieux de Compègne (LRS), comédie en un acte suivie d'un divertissement, par Dancourt, représentée au Théâtre-Français le 4 octobre 1698. Louis XIV voulant, pour l'éducation militaire du duc de Bourgogne, lui faire connaître les différentes opérations d'une

armée en campagne, fit former près de Compègne un camp composé de quelques régiments. La nouveauté des exercices attira beaucoup de monde de Paris et des environs. Ce fut sur quelques aventures arrivées à des badauds que Dancourt composa sa comédie, où plusieurs marchands, qui y sont presque nommés, étaient livrés au ridicule. On avait à cette époque le goût des personnalités au théâtre.

Curieux impertinent (LRS), comédie en cinq actes, en vers, de Destouches, représentée en 1710. L'auteur s'est inspiré d'une nouvelle de Cervantes. Dans le roman de *Don Quichotte*, le curieux impertinent est un pauvre diable de mari qui va s'imaginer que sa femme n'est peut-être honnête que faute d'occasion qui la tente, et qu'il est de l'honneur d'un mari de posséder une femme infatigable. Ce doute bizarre l'amène à prier un ami d'essayer de séduire sa femme. Il arrive que le séducteur, entrant à merveille dans l'esprit de son rôle, plaît à la femme, et que les deux amants s'évadent, laissant le mari curieux faire ses réflexions sur le succès de l'épreuve. Destouches a substitué un amant au mari; il a respecté les bienséances plus que la vraisemblance, car un amant qui s'avise de recourir à une telle expérience préalable est d'une extravagance difficile à concevoir.

Léandre doit épouser Julie; l'amour, les convenances de fortune, les liaisons de famille, tout contribuera à rendre cette union heureuse; mais il tient à être aimé uniquement, exclusivement pour son seul mérite, et même indépendamment des infidélités dont il pourrait se rendre coupable. Avant donc de se lier, il veut savoir si sa maîtresse a un cœur à l'épreuve de la tentation; il imagine une fable pour obtenir un délai, et profite de ce répit pour faire assiéger Julie dans les formes par son ami Damon. Celui-ci, véritablement amoureux de Julie, et en même temps ami sincère de Léandre, n'accepte d'abord ce rôle délicat qu'avec répugnance; mais il finit cependant par le remplir avec beaucoup de zèle. Plus il voit Julie, plus son amour s'accroît; enfin, malgré son amitié pour Léandre, sa passion pour Julie se montre avec tant de force et de vérité, qu'elle finit par s'en alarmer et s'en offenser. Cette première épreuve ne satisfait point Léandre; il tient encore à aller plus loin : il veut que Julie le croie infidèle, et que Damon continue ses poursuites. Damon est aimable, et le paraît à chaque instant davantage aux yeux de Julie, qui commence à se l'avouer et qui l'avoue même à Damon, au moment où Léandre croit avoir triomphé de tous ses scrupules par les épreuves auxquelles il a voulu soumettre son amante. Puni de sa curiosité indiscrète, Léandre est congédié, et Damon épouse Julie.

Les valets copient leurs maîtres. L'Olive est le singe de Léandre, Crispin celui de Damon. L'Olive fait éprouver par Crispin sa maîtresse Nérine, et il a le même sort que son maître; mais ce qui est grave et décent entre les maîtres devient bouffon entre valets; une moitié de la comédie est la parodie de l'autre. Ce qui excuse ces scènes, c'est qu'elles sont vives, enjouées, pleines de situations comiques.

Le personnage de Léandre est un être imaginaire; la société n'offre point de fous de son espèce. Mais si Destouches a manqué de jugement dans le choix du sujet, il en a montré dans la conduite de Julie, honnête, aimable et décente, personnage nécessaire pour faire oublier l'immoralité du fond et l'indécence de l'ami Damon. La combinaison des scènes est d'un homme habile. La pièce est malheureusement froide; toutefois c'est une des mieux écrites de Destouches. Les vers ont de l'aisance, de la grâce, de la gaieté, de la correction; en voici quelques-uns qui témoignent d'une aimable facilité :

... Sur le mariage,
Voici tout ce que doit penser un homme sage :
On peut s'en trouver mal, on peut s'en trouver bien;
Mais, du reste, il ne faut s'embarrasser de rien,
A tout événement s'attendre sans rien craindre.
Et, si le malheur vient, le souffrir sans se plaindre.

Curieuse (LA), paroles de Boufflers, musique de Martini. Les vers de Boufflers sont charmants,

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

Quant à la mélodie de Martini, elle est à elle seule, et dans ses modestes proportions, un petit chef-d'œuvre accompli.

Andante.

1^{er} COUPLET. L'a-mour est un en-

-fant trompeur, Me dit sou-vent ma-

mè-re. A-vec son air plein

de douceur, C'est pis qu'u-ne vi-

pè-re. Je vou-drais bien sa-

-voir, pour-tant, Quel mal si grand, d'un

jeune en-fant, Peut craindre u-ne ber-

-ge-re, Peut craindre une berge-ra.

DEUXIÈME COUPLET.

Je vis hier le beau Lucas

Assis près de Glycère;

Il lui parlait tout bas, tout bas,

Et d'un air bien sincère.

Il lui vantait un dieu charmant.

Ce dieu, c'était précisément

L'enfant que craint ma mère.

TROISIÈME COUPLET.

Pour sortir de cet embarras,

Et savoir le mystère.

Cherchons l'amour avec Colas

Sans rien dire à ma mère;

Et, supposé qu'il soit méchant,

Nous serons deux contre un enfant.

Quel mal peut-il nous faire?

QUATRIÈME COUPLET.

Lise a vu, dit-on, cet enfant

Que redoutait sa mère;

L'a-t-elle trouvé fort méchant?

Elle en fait un mystère.

Mais on sait bien qu'avec Colas

Lise, en rougissant, dit tout bas :

Je ne crois plus ma mère.

trouve la mort dans cette lutte désespérée. Après la période de la migration, le *curimate* redescend les cours d'eau pour retourner aux endroits de son séjour habituel, c'est-à-dire dans des lieux où les eaux sont plus tranquilles. C'est alors qu'il s'ébat joyeusement et qu'on le voit faire sur la surface de l'eau des sauts étonnants. Le *curimate* aime beaucoup la vase, dans laquelle il cherche sa nourriture et où il s'enfonce, comme pour échapper aux filets des pêcheurs, ce qui ne l'empêche pas pourtant de fuir les eaux croupissantes des étangs et des lagunes lorsqu'elles deviennent saumâtres et puantes. Ces poissons, réunis en troupes, remontent alors à la surface et aspirent l'air plus pur de la dernière couche d'eau, en découvrant la lèvre supérieure.

Il y a deux fleuves au Brésil où le *curimate* est d'une abondance extraordinaire, c'est le San-Francisco et le Jaguaribe. Ces deux fleuves, quoique voisins, offrent cependant, par suite de certaines circonstances, des différences notables, quant au développement du *curimate* et autres poissons qu'ils recèlent. Ainsi, dans le San-Francisco, le *curimate* atteint les plus grandes proportions, car rien ne gêne sa croissance, tandis que, dans le Jaguaribe, ce poisson ne peut guère aller au delà de l'âge de deux ans. Dans le premier, le pèche du *curimate* commence au mois d'août et finit avec les premières crues, c'est-à-dire au mois de novembre ou au mois de décembre, selon que la saison est plus ou moins précocée. Elle se fait au moyen d'énormes filets de fibres de caraua, que tendent des pêcheurs montés sur des pirogues légères construites d'un seul tronç. On pêche aussi dans de petites dépressions de terrain qui se rencontrent fréquemment de chaque côté du fleuve et qui se remplissent d'eau pendant les crues. Au-dessous de la célèbre cascade de Paulo-Alfonso (San-Francisco inférieur), on pêche d'une manière toute différente; voici comment on procède : lorsque la grande crue commence à décliner, on barre les embouchures des petits affluents, qui restent à sec de juin à décembre; le barrage se fait à l'aide de palissades assez serrées pour ne pas laisser échapper le poisson. Les pêcheurs ouvrent les poissons qu'ils ont pris, par une incision sur le dos; ils les salent et les séchent au soleil; puis cette salaison est expédiée à l'aide de bêtes de somme à des populations éloignées du fleuve.

Le Jaguaribe cesse de couler pendant la saison sèche, c'est-à-dire de juillet à janvier. Le jeune *curimate* est alors pris et interné dans des puits peu profonds; mais il est rare que ces réservoirs puissent conserver l'eau jusqu'à la fin de cette saison sèche. Dans les quelques puits où l'eau s'est maintenue, la pêche se fait à l'aide d'éperviers.

C'est dans le fleuve à courant périodique du Jaguaribe que l'on peut constater la prodigieuse fécondité du *curimate*. Dans les années régulières, le phénomène est moins remarquable; mais lorsque, après une longue période de deux et trois années de sécheresse, pendant laquelle ce poisson a été pourchassé jusque dans ses derniers retranchements vaseux par des populations affamées, il arrive des pluies diluviennes, la production du *curimate* est si extraordinaire qu'il semble presque impossible que les chétifs restes échappés à la voracité des populations riveraines aient donné de tels résultats; et cependant il est facile de voir, par le peu de variété qu'offrent la taille et la forme de ces poissons, qu'ils proviennent de types peu nombreux.

Le *curimate* du Jaguaribe est d'une saveur très-délicate; mais il a des arêtes fort incommodes dont on évite le danger en coupant le poisson d'une certaine façon avant la cuisson. Cette opération, appelée *tiquetque*, consiste à tailler le poisson en plusieurs tranches en travers, jusqu'à la profondeur de l'épine dorsale. L'inconvénient que présentent les arêtes du jeune *curimate* disparaît lorsque ce poisson a plus de deux ans.

Le *curimate* du Jaguaribe et du San-Francisco appartient à la variété que MM. Müller et Froschel nomment *curimatus alburnus*. On ne sait pas encore d'une manière positive quel âge et quel développement peut atteindre ce poisson; les plus gros que l'on ait vus ne dépassent pas le poids de 8 kilogram. Le *curimate* nommé *pacu*, et que M. Agassiz classe avec le *prochilodus nigricans*, appartient à des variétés diverses qui vivent dans le bassin de l'Amazona et du Paraguay. Ce poisson arrive à des proportions beaucoup plus considérables que le *curimatus alburnus*; mais sa chair est loin d'avoir la même saveur et la même délicatesse.

CURIME s. m. (ku-ri-me — du gr. *kourimos*, tondu). Entom. Genre d'insectes, de l'ordre des coléoptères.

— Encycl. Ce genre a pour caractères : labre libre, mandibules et yeux couverts; antennes allant sensiblement en s'épaississant vers leur extrémité, tarsi pouvant être cachés. Le genre *curime*, qui a été créé en 1845 par Erichson, ne diffère des byrrhènes que par les caractères différentiels qui viennent d'être indiqués, caractères de peu de valeur. Néanmoins il est généralement adopté. Les *curimes* ne comprennent qu'un nombre très-restreint d'espèces toutes européennes et d'assez petite taille. Comme type, nous citerons le *curime hérisson*, qui habite l'Allemagne.

CURION s. m. (ku-ri-on — rad. *curie*).

Hist. Chef d'une curie. « Prêtre institué par Romulus pour diriger les fêtes et les sacrifices de chaque curie. » Crieur public.

CURION (Caius Scribonius), consul romain, mort en 53 avant J.-C. Il fut tribun en 90, préteur en 88, consul en 76, et l'année suivante devint gouverneur de la Macédoine. Il fit alors la guerre aux Dardaniens et aux Mésiens, qu'il battit, et obtint à son retour les honneurs du triomphe (71). Curion devint l'ami intime de Cicéron, qu'il appuya au sénat, lors de l'affaire de Catilina, se prononça fortement contre César, et fut nommé souverain pontife en 57.

CURION (Caius Scribonius), sénateur romain, mort l'an 49 avant J.-C., fils du précédent. Rapproché du parti sénatorial par sa naissance et par l'influence de Cicéron, il fut gagné par César, qui paya les dettes énormes que la débauche lui avait fait contracter. Tribun du peuple au commencement de la guerre civile (50), il s'enfuit avec ses collègues au camp du vainqueur des Gaules, qui le nomma propréteur de Sicile. Il en chassa les pompéiens, les poursuivit en Afrique et fut tué dans une bataille contre Juba.

• **CURION** (Jacques), médecin allemand, né à Hof, dans le Voigtland (Saxe), en 1497, mort en 1572. Il professa la physique et la médecine à Ingolstadt et à Heidelberg. Il était partisan des doctrines de Paracelse, et il composa deux ouvrages très-bizarres : *Hermotimus* (Bâle, 1570), et *Hippocratis Cui, de naturæ temporum theoria* (1596, in-8°).

CURIONE (Celio-Secondo), un des plus illustres humanistes et théologiens protestants du xvi^e siècle, né en 1503 à Moncalieri, en Piémont, d'une famille noble. Il perdit de bonne heure ses parents et se convertit tout jeune encore à la Réforme pendant le cours de ses études à l'université de Turin ; il allait chercher en Allemagne un asile pour sa foi, quand il fut saisi sur l'ordre de l'évêque d'Ivrée et enfermé dans un couvent où il excita la fureur des moines en substituant aux reliques déposées sur l'autel un exemplaire de la Bible avec ces mots : « Ici sont les vraies reliques des saints ! » Il parvint à s'échapper, et alors commença pour lui une vie de périlleuses aventures et de persécutions sans fin. Dénoncé par sa propre famille, dépourvu de ses biens, emprisonné malgré la protection du comte de Montferrat, il s'évada enfin des cachots de l'inquisition et parcourut la Lombardie en enthousiasmant la jeunesse par ses leçons éloquentes et ses prédications hardies. Il trouva un peu de repos à Ferrare auprès de la généreuse duchesse Renée. C'est au milieu de cette vie si agitée qu'il écrivit quelques-unes de ses plus touchantes *Méditations*, et quelques traités religieux et philosophiques. Enfin, traduit de nouveau devant l'inquisition, il ne put sauver ses jours qu'en quittant sa patrie. Il partit de Lucques en 1542, se rendit à Zurich avec des lettres de la duchesse de Ferrare, revint, au milieu de mille dangers, chercher sa femme et ses enfants et s'établit enfin à Lausanne, où il fut chargé pendant cinq ans de la direction du collège. Ici la vérité nous oblige de dire ce qu'on lui a pu faire de la direction de Curione, et ce qu'établissent les lettres mêmes de Curione et de ses amis, dont les manuscrits sont conservés à Bâle et à Zurich : il dut quitter le collège et Lausanne, à cause d'une affaire de mœurs d'une nature grave et sur laquelle il n'a jamais donné d'explications suffisantes. Cependant sa science et le courage avec lequel il avait enduré la persécution lui firent trouver à Bâle, non-seulement un asile, mais bientôt une chaire d'éloquence à l'Académie. Il vécut dans cette ville, qui était alors un des principaux refuges ouverts aux persécutés de tous les pays et de toutes les sectes, même du calvinisme. Il écrivit un très-grand nombre d'ouvrages, la plupart théologiques, très-originaux pour le temps et encore remarquables aujourd'hui par la pureté et l'élégance cicéronienne du latin. Ses bons rapports avec les théologiens et les magistrats ne furent troublés qu'en deux occasions. D'abord, après le supplice de Michel Servet, Curione fut tenté de protester ouvertement contre cette violation de la liberté de conscience. Il écrivit même un ouvrage dont le manuscrit autographe en latin existe encore à Bâle, sous ce titre : *Apologie d'Alphonse Lyncurius pour Michel Servet*. Il se trouve aux archives de l'Eglise, dans le même volume qui contient aussi le brouillon du beau traité de Castalion : *Contra Calvinum*. Calvin nous apprend que Curione était un des trois professeurs de l'Académie de Bâle qui, « bien qu'ils s'accordassent ensemble comme chien et chat (sic), avaient cependant conspiré en une seule chose, savoir, qu'on ne doit point mettre à mort les hérétiques ! » Mais, tandis que son courageux collègue Castalion publiait deux admirables traités en faveur de la liberté de conscience, Curione supprima le sien et se défendit même auprès des théologiens de toute sympathie pour Servet. L'autre circonstance est bien plus à son honneur. Ce fut la publication d'un livre qui eut un grand retentissement au xvi^e siècle : *De Amplitudine regni Dei* (Vaste étendue du royaume de Dieu). Il veut démontrer que le nombre des élus et par conséquent des futurs bienheureux est bien plus grand que celui des réprouvés. Les calvinistes rigides

virent dans cette extension du nombre des élus une opinion contraire à leur sombre dogme de la prédestination. Curione conserva cependant sa place jusqu'à sa mort (1569). Ses dernières années furent attristées par de cruelles douleurs domestiques, dont on trouvera le touchant récit dans un ouvrage où l'érudition se cache sous la grâce du style, les *Récits du xvi^e siècle*, de M. Jules Bonnet (1864). Le savant historien d'*Olympia Morata* et d'*Aonio Paleario* a peint la famille de Curione et Curione lui-même avec une vérité et une sympathie auxquelles nous ne pourrions qu'applaudir s'il ne s'y mêlait parfois une sévérité qui va jusqu'à l'injustice pour un des compagnons d'exil de Curione, le noble et infortuné Castalion. On a de Curione de nombreux ouvrages de controverse, parmi lesquels nous citerons : *Opuscula* (Bâle, 1544-1571, in-4°), recueil de divers traités ; *Pasquilli ecclastici de rebus partim superis, partim inter homines in christiana religione passim hodie controversis, cum Morphorio colloquium* (in-8°, sans date ni nom de lieu) ; cet ouvrage curieux, le plus remarquable de l'auteur, a eu plusieurs éditions et a été traduit en italien, en allemand, en français. Citons aussi *Selectarum epistolarum libri duo* (Bâle, 1553, in-8°). — Son fils, Caius-Horace CURIONI, né à Casal en 1534, mort en 1564, fut professeur de médecine à Pise, et traduisit de l'italien en latin divers écrits publiés à Bâle (1550, in-8°). — Caius-Augustin CURIONI, frère du précédent, né à Salo en 1538, mort en 1567, occupa une chaire d'éloquence à Bâle. Son principal ouvrage a pour titre : *Saracenica historia libri tres* (Bâle, 1567, in-fol.). — Angélique CURIONE, sœur des deux précédents, née à Lausanne en 1543, morte en 1564, cultiva avec succès les lettres et les langues, et aida son père à collationner les auteurs latins sur les manuscrits. Les *Amenitates litterariae* de Schelhorn contiennent trois de ses lettres.

CURIOSITÉ s. f. (ku-ri-o-zi-té) — lat. *curiositas* ; de *curiosus*, curieux. Désir de savoir ou de voir : *Voilà Psyché fort embarrassée : deux curiosités à la fois !* (La Font.) Il y a deux sortes de curiosités : l'une d'intérêt, qui nous porte à désirer d'apprendre ce qui peut nous être utile ; l'autre d'orgueil, qui vient du désir de savoir ce que les autres ignorent. (La Rochef.) Notre curiosité s'étend nécessairement avec nos besoins. (J.-J. Rouss.) La curiosité est un besoin pour qui sait penser, surtout lorsque ce désir est animé par une sorte de dépit de ne pouvoir se satisfaire. (D'Alemb.) L'instruction fait naître la curiosité. (Mme de Staël.) La curiosité est un des grands mobiles du théâtre. (Mme de Staël.) La curiosité a perdu plus de jeunes filles que le penchant. (Mme de Puyssieux.) Si la curiosité est l'effet de l'ignorance, elle en est aussi le remède. (Beauchêne.) Le sentiment d'une insatiable curiosité possède l'âme aux premiers temps de la vie. (L. Figuer.) La curiosité est le premier attribut du système sensible, la première faculté active de notre entendement. (Alibert.) Quand la débauche n'abrutit pas l'homme, une des suites nécessaires est une étrange curiosité. (A. de Musset.) La curiosité de l'esprit humain n'a d'égal que sa faiblesse. (E. Saissset.) On est bien fort quand on a pour soi le sentiment de l'intérêt général et le soutien de la curiosité publique. (Prév.-Parad.) Les années de la complète maturité n'égalent point en féconde curiosité les premiers mois où s'éveille la conscience de l'enfant. (Renan.)

Quel songe n'a pas fait, et que n'a pas tenté
L'âme que tu séduis, ô curiosité !

LAPRADE.

« Désir ardent et souvent indiscret de savoir, de surprendre, de pénétrer les secrets, les affaires d'autrui : *Puisir la curiosité d'un enfant. La curiosité est le défaut des enfants qui ne savent rien et des sots qui s'occupent des sottises d'autrui.* (Mme de Puyssieux.) La curiosité n'est d'ordinaire que l'appétit de la malignité. (Laténa.) Depuis le mythe d'Eve jusqu'à la fable de Pandore et jusqu'au conte de Barbe-Bleue, la tradition ne tarit pas sur la curiosité féminine. (Challemeil-Lacour.)

La curiosité naît de la jalousie.

MOLIÈRE.

N'en doutons point, la curiosité
Fut le canal de notre adversité.

J.-B. ROUSSEAU.

La curiosité, quand par elle on commence, pense.
Conduit beaucoup plus loin quelquefois qu'on ne

ANDRIEU.

Imprudence, babil et sottise vanité,
Et vaine curiosité

Ont ensemble étroit parentage.

LA FONTAINE.

— Désir de voir quelqu'un, de le connaître ou de connaître ce qui le touche : *Puisque mes amis ont curiosité de moi, lisez-leur ce bavardage.* (Mme d'Épinay.) « N'est plus usité.

— Soit, application, désir : *De rendre un cœur content, de combler une âme de joie, de prévenir d'extrêmes besoins, leur curiosité ne s'étend point jusque-là.* (La Bruy.) « Ce sens a vieilli.

— Goût, passion d'amateur pour les choses originales, rares, en quelque genre que ce soit : *La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou beau, mais pour ce qui est rare.* (La Bruy.) *Quand on donne dans la curio-*

sité, l'on est toujours voisin de l'excès. (Dusault.) « Objet curieux, rare, d'une originalité quelconque : *Collectionner des curiosités. On montra cette arme comme une curiosité. Il suffit qu'une chose vienne de loin pour qu'elle soit classée comme curiosité.* (Mme de Bradi.) *On ramasse les curiosités et on les met dans les musées pour la conservation.* (L. Veuillot.) « Ensemble des amateurs, des curieux : *La curiosité s'est émue à l'annonce de cette découverte.*

— Particulièrement. Grande botte dans laquelle les Savoyards portent des objets qu'ils offrent de montrer comme curieux.

— Littér. et B.-arts. Recherche, finesse de détail, soin délicat : *Tableau peint avec curiosité. Horace porte dans ses descriptions cette curiosité, cette ciselure de diction qui ne l'abandonne jamais dans ses odes.* (Ste-Beuve.)

— Loc. adv. *Par curiosité*, Par un sentiment de curiosité : *J'ai par curiosité. J'en traitai comme la foule, par curiosité.* « Pour la rareté, l'étrangeté du fait : *Par curiosité, je voudrais que vous vissiez cela.* On dit aussi *POUR LA CURIOSITÉ DU FAIT*.

— **Épithètes.** Attentive, vigilante, éveillée, excitée, surexcitée, provoquée, impatiente, vive, active, avide, vaine, frivole, fatale, funeste, dangereuse, blâmable, coupable, criminelle, folle, détestable, juste, naturelle, légitime, satisfaite, trompée, déçue.

— **Encycl.** Beaucoup de définitions ont été données de la curiosité. Quelques-uns la considèrent comme un défaut, d'autres l'érigent en qualité. Nous croyons, nous, qu'elle est en réalité de deux sortes, qu'elles-mêmes se subdivisent en : 1^o inutile, dangereuse ; 2^o utile, nécessaire.

Inutile, elle ne s'attache qu'à des bagatelles, telles que les cancanes, les faux bruits, la consultation des almanachs pour savoir quel temps il fera, la lecture des traités de songes pour en tirer des pronostics, la recherche des scandales ; c'est la curiosité des gens oisifs, des fainéants, des petits esprits, des cervelles étroites.

Dangereuse, elle est le fait des hommes faibles ou incomplets, dont l'organisation est vicieuse, le cerveau malade ou la moelle ramollie ; tels sont ceux pour qui les sortilèges, la magie, les miracles, les superstitions, les tables tournantes, le spiritisme, sont actes de foi, et qui passent leur temps à approfondir ces billevesées, ces balivernes, ces mensonges.

Utile, elle comprend tout ce qui se rapporte aux voyages, à l'histoire, aux sciences physiques, aux sciences naturelles, etc.

Nécessaire, elle s'applique aux découvertes, aux inventions, à tous les progrès de l'humanité.

En y réfléchissant, il nous semble que cette énumération des diverses sortes de curiosité est encore incomplète, et qu'après la curiosité dangereuse il aurait fallu placer la curiosité indiscrète. Ce petit oubli nous donne l'occasion de mettre le bouquet à la fin. La curiosité indiscrète, tout le monde la connaît et la pratique plus ou moins. Elle consiste à découvrir la marmite de son hôte, pour savoir ce qu'on aura à dîner ; à demander à une dame l'âge de sa sœur cadette, etc. Voltaire avait en horreur cette odieuse espèce de curiosité. Recevant à Ferney un homme connu par son habitude d'accabler tout le monde de questions : « Je vous prévins, lui dit-il tout d'abord, que je ne sais pas un mot de tout ce que vous allez me demander. » Souvent la curiosité indiscrète a été cruellement punie. Un jour, passant dans l'appartement de Mme de Choiseul tandis qu'elle faisait sa correspondance, M. de La Condamine s'approcha doucement pour lire par-dessus son épaule ce qu'elle écrivait. Mme de Choiseul s'en aperçut et continua sa lettre en ajoutant : « Je vous en dirais bien davantage, si M. de La Condamine n'était pas derrière moi, lisant ce que je vous écris. — Ah ! madame ! s'écria La Condamine, rien n'est plus injuste ! Je vous assure que je ne lis pas. » Archinaïf, le savant !

— **Littér. Curiosités littéraires.** Ecrire tous les détails curieux et intéressants que présente l'histoire des lettres, ce serait écrire des volumes, et en effet le nombre des ouvrages composés à ce sujet est considérable. Sous les titres variés d'*Annales*, *Mélanges*, *Récréations*, *Singularités*, *Mémoires de littérature*, des auteurs ont touché avec finesse certains points, certaines époques littéraires ; d'autres ont rassemblé les faits, les idées, les genres qui se distinguent par le plus d'étrangeté et de bizarrerie. Parmi ces derniers, nous citerons principalement M. Ludovic Lalanne qui, dans ses *Curiosités littéraires*, a donné un choix heureux et un résumé substantiel des ouvrages antérieurs.

Beaucoup de ces curiosités occupent dans notre Dictionnaire une place spéciale. Ainsi différentes sortes de vers qui constituent des tours de force puérils ou spirituels : les vers figurés, rétrogrades, lettrisés, lipogrammatiques, rapportés, en écho, léonins, métriques, blancs, monorimes, fraternisés, enchaînés, brisés, protégés, monosyllabiques. Ainsi ces autres tours de force qui s'appellent acrostiches, anagrammes, bouts-rimés, etc. Ainsi encore le genre burlesque et le genre macaronique, les principales querelles littéraires, les sociétés et réunions d'écrivains, d'érudits, de poètes, de chansonniers, et même les Académies, ou la singularité, voire le ridicule, se glissent quelquefois.

Mais il est d'autres curiosités de l'histoire littéraire qui trouveraient difficilement à se classer sous des titres particuliers, et que doit cependant enregistrer un ouvrage encyclopédique. Nous allons les réunir ici en assez grand nombre pour que le tableau ne soit pas trop incomplet, et sans toutefois nous perdre dans des détails qui pourraient devenir fastidieux.

Parlons d'abord des anciens : *A Jove principium*. S'il est vrai, comme on l'a répété tant de fois, qu'ils ont été nos maîtres dans les lettres et les arts, il faut bien reconnaître aussi que cette supériorité n'est pas toujours un bénéfice pour eux. C'est surtout dans le domaine poétique, on le sait, que le caprice, la bizarrerie, le fantasque, le burlesque, se sont donnés carrière, et, sous ce rapport, les anciens ne se sont pas montrés plus raisonnables que les générations postérieures, jusques et y compris celle qui forme le contingent du xix^e siècle.

Parmi les nombreux poètes qui de tout temps ont existé, très-peu, il faut bien le reconnaître, furent inspirés et dignes de ce nom. La majorité se contenta d'une honnête médiocrité, d'une plate imitation plus ou moins déguisée, satisfaite de jouir des privilèges et des immunités accordés par la foule à tous ceux qui portent le nom de fils d'Apollon, lors même qu'ils riment malgré lui. Quelques-uns pourtant se montrèrent plus difficiles : ne pouvant trouver l'inspiration ni la beauté, ils cherchèrent la difficulté, semblables à ce peintre de l'antiquité à qui Apelle avait dit en voyant un Vénus peinte par lui : « Ne pouvant la faire belle, tu l'as faite riche. » Ainsi de ces poètes qui, ne pouvant atteindre à l'éloquence ni à la sublimité, ont eu recours à l'ingéniosité et à la difficulté. Alors on vit naître les pièces de vers qui affectaient les formes les plus diverses dans leur structure, celles où il fallait tantôt ne pas faire usage d'une lettre de l'alphabet, tantôt au contraire commencer tous les mots par cette même lettre. Ce n'était plus œuvre de poète, c'était œuvre de calculateur ou de mécanicien. L'antiquité, aussi bien que notre époque, a vu ces abus déplorables de l'esprit, et des poètes du plus grand talent eux-mêmes, entraînés par l'exemple, ont sacrifié à ce mauvais goût. Chez les Grecs, Simnius de Rhodes avait fait les *Ailes*, l'*Œuf* et la *Hache*; Dosiadas, les *Deux Autels*; Théocrite, la *Syrinx*, et Porphyrius, l'*Autel*, la *Syrinx* et l'*Orgue*. Ces pièces, il est vrai, sont des chefs-d'œuvre dans leur genre, et les Grecs restent inimitables même dans les futilités. Les *Ailes* sont composées chacune de six plumes, c'est-à-dire de six vers qui les imitent, et qui par conséquent diminuent graduellement de mesure et de longueur jusqu'au dernier, qui n'a que trois syllabes. Pour que la forme et le sujet de sa pièce de vers fussent en rapport, Simnius y a fait parler l'Amour, à qui les ailes conviennent très-bien. Dans la pièce intitulée : l'*Œuf*, il y avait plus de difficultés à vaincre ; chacun des bouts est formé de tout petits vers qui s'allongent progressivement jusqu'au milieu. Ces vers sont de différents mètres, et l'auteur, pour redoubler le mérite, a choisi ceux qui étaient les plus difficiles et les moins usités. Mais cette complication n'est pas la seule, il y en a une bien plus grande, et moins souvent imitée. Lus de suite, ces vers sont inintelligibles et ne présentent aucun sens ; pour avoir le mot de l'énigme, il faut aller du premier vers au dernier, du second à l'avant-dernier, du troisième à l'antépénultième, et ainsi jusqu'au milieu. Il a fallu les travaux de nombreux scolastes pour découvrir le sens caché de cette pièce. La pièce de vers de la *Hache* est à deux côtés, et les vers, par leur diminution graduelle, en expriment la figure ; comme ceux de la pièce de l'*Œuf*, il faut les renverser pour les comprendre. Simnius a pris pour sujet Epéus, fabricant du cheval de Troie, traçant une inscription sur sa hache, qu'il consacra à Minerve. Le sujet est non-seulement ingénieux, mais encore bien traité, et, malgré la gêne que le poète s'est imposée, ses vers sont harmonieux et intelligibles. Dans sa pièce des *Autels*, Dosiadas s'est servi de vers fort inégaux ; il a imité le foyer, les moulures et les bases élargies gracieusement. La forme extérieure des autels renferme plus d'élégance et de poésie que les vers eux-mêmes. L'un de ces autels déclare qu'il est un autel poétique, que le sang des victimes ne le rougit jamais, que la fumée des parfums ne saurait le noircir, et qu'il est l'ouvrage des Muses et des Grâces où les poètes peuvent venir sacrifier sans crainte. Théocrite, le doux chantre des amours champêtres, a sacrifié au goût qui régnait de son temps, et fait un badinage de ce genre appelé *Syrinx* ou la *Flûte de Pan*. Cette pièce est formée de dix tuyaux de deux vers chacun, formant la syrxinx ; ils décroissent graduellement et imitent avec assez d'exactitude la forme de cet instrument usité dans l'antiquité, et que Tibulle a ainsi décrit : « La flûte, suite toujours décroissante de roseaux, dont le dernier, qui est aussi le plus petit, tient avec de la cire. » Dans ce petit poème, Théocrite consacre au dieu Pan sa flûte pastorale : une expression qu'il emploie est à noter pour bien constater que les jeux de mots n'avaient pas dans l'antiquité moins de retentissement qu'ils n'en ont aujourd'hui. Pour désigner Pénélope, il se sert du calambour mis en circulation par Homère, et l'appelle la *femme du personnage*, se séparant en cela de cette mauvaise langue d'Horace, qui

avait parfois l'air de dire qu'elle avait été la femme de tout le monde. Chez les Romains, qui n'avaient pas l'esprit si ingénieux, ces subtilités poétiques ne vinrent guère qu'à l'époque de la décadence. Publius Optatianus Porphyrius a composé un volume de poésies bizarrement figurées. Son *Autel* et sa *Syrinx* sont des imitations des pièces semblables de Dosiadas et de Théocrite; son poème le plus curieux et le meilleur est intitulé : *l'Orgue*. Cette pièce a pour nous un grand intérêt, puisqu'elle nous représente l'exacte figure de l'ancien orgue hydraulique. Cet orgue est composé de trois parties placées les unes sur les autres : l'inférieure, qui représente le clavier, a vingt-six vers iambiques, tous de dix-huit lettres; la seconde est formée d'un seul hexamètre écrit transversalement en lettres majuscules : ce vers est censé servir de support aux vingt-six vers, ou tuyaux de la troisième partie. Ces tuyaux sont des hexamètres qui croissent successivement de hauteur, par l'addition d'une lettre à chaque vers : le premier a vingt-cinq lettres, le dernier en a cinquante. Cet orgue, figuré par Porphyrius, n'était qu'un petit orgue d'appartement; les anciens en connaissaient de bien plus considérables, comme on peut le présumer d'après ces vers de Claudien, qui décrit ainsi un orgue hydraulique : « Et l'artiste, qui d'une touche légère fait sortir les voix innombrables d'une forêt d'airain, fait tonner la foudre sous son doigt vaubond, et soulève des flots d'harmonie bouillonnants sous la poutre qui les enchaîne. » Dans le moyen âge, Porphyrius eut des imitateurs, entre autres Raban Maur et Abbon, abbé de Fleury, dont les compositions sont bien au-dessous de celles dont nous venons de parler. L'autre genre de composition poétique n'est ni moins futile ni moins curieux : la difficulté que s'imposèrent les auteurs fut celle de composer toute une pièce sans faire usage d'une lettre de l'alphabet. Théocrite pouvait bien donner à ses vers la forme d'une syrinx, puisque, avant lui, le grand poète Pindare n'avait pas dédaigné de semblables amusements et avait fait une ode sans *z*. Lasus, poète plus ancien, et que quelques-uns placent parmi les sept sages, avait également composé une ode intitulée : les *Centaures*, et un hymne à Cérès, dans lesquels cette même lettre ne paraissait jamais. Quelques-uns ont prétendu que la cause de cette recherche était dans la dureté du *sigma* et dans l'effet désagréable qu'il produisait sur l'oreille. Cela n'empêcha pas Euripide de le rechercher dans ses vers, comme tant d'autres l'avaient évité, et de se rendre ridicule par la fréquente répétition de cette lettre, au point que son *sigmatisme* était devenu proverbial, et que tous les auteurs anciens en parlaient. « Que vous nous avez bien à propos sauvés des *sigmas* d'Euripide ! » disait Platon. On a des vers de ce poète où le *sigma* se trouve huit fois; ce ne sont pas ceux-là que devait répéter Périclès, lui qui détestait cette siffante parce qu'elle déformait la bouche, et qui se mettait devant son miroir chaque fois qu'il avait à la prononcer pour s'étudier à ne pas ressembler à un homme qui siffle. En cela il ne faisait que suivre l'exemple des dieux, et un jour Minerve avait renoncé à la flûte, parce que cet instrument déformait le visage. Tous les poètes ont quelques vers où ils ont abusé de certaines lettres, témoin ce vers bien connu d'Ennius :

O Tite, tute, Tait, tibi, tanta, tyrannus, tulisti;
et chez nous les deux suivants qui sont de Voltaire :

Tu t'en vantais tantôt, tu te tais, tu frémis.
Tout art t'est étranger, combattre est ton partage.

Bien d'autres imitèrent Pindare et Lasus; Nestor, né à Larande, ville de la Lybie, composa, non une ode, mais toute une *Iliade*, avec la singulière recherche d'exclure successivement de chacun des vingt-quatre chants chacune des vingt-quatre lettres de l'alphabet. Le premier chant ne contenait point d'A, le second point de B, et ainsi de suite jusqu'à la dernière lettre de l'alphabet. Tryphiodore fit à son tour une *Odyssée*, où, comme dans l'*Iliade* de Nestor, chaque livre était privé d'une lettre. Addison, dans le *Spectateur*, s'est moqué très-agréablement de cette folie du poète grec. « Ce devait être, dit-il, une chose plaisante que de voir ce poète évitant une lettre condamnée avec autant de soin qu'un autre eût évité une faute de quantité, et quand il se trouvait trop pressé s'échappant à travers les différents dialectes. L'expression la plus propre, la plus élégante de toute la langue était rejetée comme un diamant taché si la lettre condamnée s'y montrait. Je crois que si cette *Odyssée* subsistait encore, elle serait plus souvent citée par nos pédants érudits que l'*Odyssée* d'Homère. Elle devait être un inépuisable fonds de mots vieillards, de phrases surannées, de barbarismes inouis, d'absurdes prononciations et de dialectes nombreux. Je ne doute pas qu'on ne l'eût regardée comme l'un des plus inestimables trésors de la langue grecque. » On voit par ces paroles qu'Addison connaissait bien les érudits, dont la manie a été la même de tout temps. Il ne se trompait pas d'ailleurs, et, parmi les auteurs anciens, plusieurs ont trouvé que c'était des ouvrages « d'un grand travail, d'un esprit ingénieux et d'une inestimable industrie. » On peut opposer à ces vers, appelés *tipogrammatiques*, les vers *pangrammati-*

ques, c'est-à-dire ceux où les poètes voulaient faire entrer toutes les lettres. On en a fait de semblables en grec, en latin et en français. « Voici, dit le seigneur des Accords, un vers qui m'a échappé inadvertemment, auquel toutes les lettres de l'alphabet sont contenues :

Lui flamboyant guidait Zéphyre sur ces eaux.

Un Allemand m'avertit, en Avignon, qu'il en avait vu un semblable latin :

Duc, Zephyre, ezsurgens curvum cum flatibus laquor.

Viennent ensuite les poèmes *lettrisés*, c'est-à-dire ceux dont tous les mots commencent par la même lettre. Le *Pugna porcorum* ou *Combat des porcs*, de Placentius, qui a pris le nom de Publius Porcus, a près de trois cent cinquante vers, où chacun des mots commence par un P. En voici le début :

Procelis proavis pulchre prognate patrona,
Pectore prudens pietateque prædita prisca.

Pierius a bien eu une autre patience : il a fait un poème de douze cents vers, intitulé : *Christus crucifixus*, et chacun des mots commence par un C.

Currite, Castalides, Christo comitante, Camæna,
Concelebraturæ cunctorum carmine certum
Confugium collapsorum.

Le seigneur des Accords, qui aimait beaucoup ces vers curieux et excentriques, dit à leur sujet : « Il s'en pourrait ainsi faire sur chaque lettre, mais, avant qu'on en ait fait six de suite, il est permis de boire un coup. » On inventa aussi les vers *léonins*, ainsi nommés de Léon, leur inventeur, qui était un poète du XII^e siècle. Les vers léonins sont des vers latins qui riment à la fin et au milieu : l'épithaphe de saint Edme en est un des exemples les plus souvent cités :

Hic erat Edmundus, anima cum corpore mundus.
Quem non immundus potuit pervertere mundus.

Bernard Morlaixensis, moine du XI^e siècle, a composé trois livres entiers de vers léonins à

Nous ne pouvons rien trouver sur la terre

Qui soit si beau ni si bon que le verre;

Du tendre amour berceau charmant,

C'est toi, champêtre fougère,

C'est toi qui sers à faire

L'heureux instrument

Où souvent pétille,

Mousse et brille,

Le jus qui rend

Gai, riant,

Content

Quelle douceur

Il porte au cœur!

Tôt

Tôt

Tôt

Tôt

Qu'on m'en donne,

Qu'on l'entonne!

Tôt

Tôt

Tôt

Tôt

Qu'on m'en donne

Vite et comme il faut!

L'on y voit, sur ses flots chéris,

Nager l'allégresse et les ris.

Changeons de ton; passons du plaisant au

sévère, suivant le précepte d'Horace, et cette

antithèse est d'autant plus juste que, du verre

et du facon, nous arrivons à la croix.

Mystère

Divin...

En vain

La terre

Voudrait s'envelopper d'une profonde nuit;

O céleste fanal, dont le feu toujours luit,

Eclaire les mortels dans leur pénible route!

Le doute

S'enfuit;

Son ombre

Moins sombre

Décroît!

On croit

Au signe

Puissant

Que signe

Ton sang.

O Rédempteur du monde!

Vas! le serpent immonde

Qui vient enlacer les humains

Se rompt par tronçons dans tes mains.

Peuples! accourez tous sous l'arbre trinitaire!

C'est l'arbre du salut, ô peuples de la terre!

Envisageons maintenant la question sous

une autre face. Une des idées les plus cu-

triple rime, dont les deux suivants peuvent servir d'exemple :

Qui regis omnia, pelle tot impia, surge, pertinus;

Nos, Deus, aspice, ne sine simplice lumine simus.

Pour l'honneur du moine, il faut charitable-

ment supposer que ce travail lui avait été

imposé comme pénitence. De tout temps, les

singularités de tout genre ont tenté les poètes

médiocres : Fabius Claudius Gordianus Ful-

gentius a composé un *Traité des âges du*

monde et de l'homme, divisé en vingt-trois

chapitres, et dans chaque chapitre chaque

lettre est omise selon son rang dans l'alpha-

bet. L'ouvrage, dit Ménage, est fort im-

pertinent, soit pour le style, soit pour les

pensées, et les notes dont il est accompagné

ne valent pas mieux. Pierre de Riga, cha-

noine de Reims, écrivit, il y a cinq ou six

siècles, un *Abrégé de la Bible* en vers élé-

giques. Cet *Abrégé* était partagé en vingt-

trois sections, et à chacune d'elles il manque

une lettre. Les modernes ne sont pas plus

que les anciens à l'abri de reproches, et ils

ont, eux aussi, été tentés par ces sottises.

Dans le *Mercur* on peut trouver nombre de

semblables productions, par exemple : une

Lettre sans R; une *Nouvelle tout entière*

sans A; *Cinq discours sans R* de l'abbé Casa-

lini. Un poète du XVIII^e siècle a mis la pas-

sion de Jésus-Christ en vers monosyllabi-

ques. Le 18 décembre 1816, on a représenté

à Paris, sur le théâtre des Variétés, la *Pièce*

sans A ou *Don Félix d'Outodo*. Enfin, Gom-

berville, l'un des premiers membres de l'Aca-

démie française, avait une si furieuse aver-

sion pour le *car*, qu'il se vanta un jour de ne

pas l'avoir employé une seule fois dans ses

cinq volumes du *Polexandre*. Les poésies fi-

gurées ont eu, elles aussi, leur moment de

vogue; Panard et Capelle ont marché sur les

traces de Théocrite et de tant d'autres. Le

premier s'est amusé à écrire les deux pièces

suivantes, l'une figurant un verre, l'autre une

bouteille, et qui peuvent passer pour deux

chefs-d'œuvre dans ce genre frivole :

Que mon

Flacon

Me semble bon!

Sans lui

L'ennui

Me nuit,

Me suit.

Je sens

Mes sens

Mourants,

Pesants!

Quand je le tiens

Dieux, que je suis bien!

Que son aspect est agréable!

Que je fais cas de ses divins présents!

C'est de son sein fécond, c'est de ses heureux flancs

Que coule ce nectar si doux, si délectable.

Qui rend tous les esprits, tous les cœurs satisfaits.

Cher objet de mes vœux, tu fais toute ma gloire,

Tant que mon cœur vivra, de tes charmes bienfaits

Il saura conserver la fidèle mémoire;

Ma muse à te louer se consacre à jamais;

Tantôt dans un caveau, tantôt sous une treille,

Ma lyre, de ma voix accompagnant le son,

Répétera cent fois cette aimable chanson :

Règne sans fin, ma charmante bouteille,

Règne sans cesse, mon flacon.

Le triangle rectangle et son hypoténuse

Ont des propriétés que pas un ne récusé;

La perpendiculaire allant à l'angle droit

De nous le démontrer aura bientôt le droit.

Et plus loin l'auteur énonce ce théorème :

Le carré de l'hypoténuse

Est égal, si je ne m'abuse,

A la somme des deux carrés

Construits sur les autres côtés.

Nous devons sans doute attribuer à la diffi-

culté de trouver des idées neuves et au dé-

sir de se distinguer les idées bizarres et sin-

gulières que l'on trouve dans certains livres,

surtout dans les commentaires sur la Bible.

Des mêmes causes viennent dans le style des

singularités grotesques. Une des plus étranges

se trouve dans le poème de la *Madeline au*

désert, par le carme Pierre de Saint-Louis,

ceptible. L'Anglais Hooke a cru pouvoir, au XVII^e siècle, entreprendre ce calcul, et il est arrivé au chiffre de 3,155,760,000. Si l'on acceptait comme vrai ce chiffre de 3 milliards, il semblerait à première vue fort respectable et fort satisfaisant pour notre amour-propre; mais si l'on réfléchit que la population de la terre dépasse un milliard d'habitants, on voit qu'au bout de trois générations, à une seule idée par tête, tout ce trésor est épuisé, et que par conséquent les générations de notre siècle sont obligées de revenir à des idées mille et mille fois émises. Quoi qu'il en soit du système de Hooke, il est certain que nos idées forment un cercle, indéfini sans doute, mais borné, et qu'à ce point de vue rien de nouveau n'apparaît sous le soleil, si ce n'est la forme et l'arrangement. Il ne faut donc pas s'étonner de voir divers auteurs traiter des sujets analogues ou faire des emprunts à leurs devanciers. Ces emprunts ne sont pas toujours volontairement faits par ceux qui en sont accusés. Le grand Corneille, dont on ne peut suspecter la bonne foi, dit de la Fortune, dans *Polyeucte* :

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Or ces deux vers avaient été écrits par Godeau, évêque de Vence, quinze ans auparavant, dans une ode au cardinal de Richelieu. Corneille les avait-il lus et se les était-il rappelés sans le savoir, ou bien s'était-il rencontré fortuitement avec Godeau dans la pensée et l'expression? On peut pencher pour la première hypothèse, sans qu'il soit permis de rien affirmer positivement. Ce qui arriva à Racan n'est pas moins extraordinaire. Il fit, à l'âge de dix-neuf ans, ces quatre vers :

Estime qui voudra la mort épouvantable,

Et la fasse l'horreur de tous les animaux;

Quant à moi, je la tiens pour le point désirable

Où commencent nos biens et finissent nos maux.

Les ayant récités à un ami, celui-ci lui montra qu'ils formaient le premier quatrain des *Tablettes de la vie et de la mort*, livre de Mathieu, alors entre les mains de tous les enfants. Racan les avait sans doute ses par cœur dans ses premières années, les avait ensuite oubliés, et, dans le travail d'esprit de la composition les avait retrouvés dans sa mémoire, croyant les inventer; mais il ne voulait jamais croire que la chose se fût ainsi passée, et il affirma toujours qu'il s'était rencontré avec l'auteur des *Tablettes*.

Il est d'autres emprunts volontaires et avoués. On sait comment Virgile tirait de l'or du fumier d'Ennius. Personne peut-être n'a emprunté autant que Shakspeare. Le critique Malone a constaté que sur 6,043 vers de ce poète 1,771 avaient été écrits par des auteurs antérieurs, que 2,373, déjà existants, avaient été refaits, et qu'il lui en restait en propre seulement 1,899. Des hommes tels que Virgile et Shakspeare, soit qu'ils puisent dans les fonds communs des idées, soit qu'ils fassent leur bien du bien des autres, embellissent trop ce qu'ils touchent pour que la critique songe à les en blâmer. Il n'en est pas de même des hommes médiocres qui ne savent point user de ce qu'ils empruntent; ceux-là méritent la plus grande sévérité et s'exposent à de justes railleries. Une très-amusante leçon fut donnée à Ximénès par l'abbé de Voisenon. Ximénès lui lisait une de ses tragédies, pleine de réminiscences. L'abbé se levait à chaque instant et faisait la révérence. « A qui diable en avez-vous avec toutes vos salutations? dit le lecteur. — Encore faut-il être poli, répondit l'abbé, et saluer les gens de sa connaissance quand ils passent. »

En un mot, entre les mains du génie l'emprunt devient une nouveauté; chez l'auteur sans talent l'imitation tourne au plagiat.

Il y a eu des écrivains qui, ne possédant en eux-mêmes ni idées ni imagination, et possédés cependant de la rage de versifier, ont trouvé pour expédient de versifier des ouvrages en prose. *Télémaque* a été mis en vers dans presque toutes les langues de l'Europe. On comprend en effet que l'élégante prose de Fénelon ait inspiré ce désir à des hommes même de mérite; mais s'il est des livres qui repoussent la poésie, ce sont assurément les livres de droit. Cependant Garnier-Deschênes rima, en 1768, la *Coutume de Paris*, et, en 1803, Flocon publia le *Code civil mis en vers*. De là à versifier des traités scientifiques il n'y avait pas loin, et l'on vit paraitre, en 1804, la *Géométrie en vers techniques*. Le passage suivant suffit à montrer la platitude de ce travail ridicule :

Le triangle rectangle et son hypoténuse

Ont des propriétés que pas un ne récusé;

La perpendiculaire allant à l'angle droit

De nous le démontrer aura bientôt le droit.

Et plus loin l'auteur énonce ce théorème :

Le carré de l'hypoténuse

Est égal, si je ne m'abuse,

A la somme des deux carrés

Construits sur les autres côtés.

Nous devons sans doute attribuer à la difficulté de trouver des idées neuves et au désir de se distinguer les idées bizarres et singulières que l'on trouve dans certains livres, surtout dans les commentaires sur la Bible. Des mêmes causes viennent dans le style des singularités grotesques. Une des plus étranges se trouve dans le poème de la *Madeline au désert*, par le carme Pierre de Saint-Louis,

qui vécut cependant à la plus belle époque de Louis XIV. C'est un cours complet de grammaire à propos de contrition parfaite.

Pendant qu'elle s'occupe à punir le forfait
De son temps prétérît qui ne fut qu'imparfait;
Temps de qui le futur réparera les pertes
Par tant d'afflictions et de peines souffertes;
Et le présent est tel, que c'est l'indicatif
D'un amour qui s'en va jusqu'à l'infinitif.
Puis par un optatif, ah! plût à Dieu, dit-elle,
Que je n'eusse jamais été si criminelle etc.

Gardons-nous de confondre, comme on l'a fait quelquefois, avec ces vers ridicules, d'autres vers où l'auteur a cherché la bizarrerie pour produire un effet poétique. Tel est ce passage de la *Première semaine* de Du Bartas :

La gentille alouette, avec son tire-lire,
Tire-lire à lire, et tire liran lire,
Vers la voûte du ciel, puis son vol vers ce Dieu
Vire et désire dire adieu, Dieu! adieu, Dieu!

Si l'on trouve dans l'histoire littéraire bien des singularités de style et d'idées, si l'on y trouve beaucoup d'hommes sans valeur qui ont cherché à habiller à leur mode, en prose ou en vers, les pensées des autres, il en est aussi un grand nombre qui, comme le geai se parant des plumes du paon, se sont parés d'ouvrages qu'ils n'avaient pas produits. L'un des faits les plus curieux en ce genre est relatif

à la composition de l'*Histoire philosophique des deux Indes*, qui est toujours donnée sous le nom de l'abbé Raynal. Il est hors de contestation que Diderot en écrivit près d'un tiers, et que, pour le reste, l'abbé eut beaucoup de collaborateurs. « Le plat auteur du *Stathoudérat*, dit Anacharsis Cloots, se fit une superbe queue de paon avec la plume des Pechméja, des Dubreuil, des Diderot, des Naigeon, des d'Holbach, etc., sans compter tous les écrivains qu'il pillait malgré eux. Mon oncle Pauw, l'auteur des *Recherches sur les Américains*, se frotta les yeux en voyant des pages entières de son ouvrage incorporées, sans italique ni guillemets, dans l'ouvrage de l'entrepreneur Raynal. » Il ne faut pas confondre ces fraudes avec des supercheries littéraires comme celle de Chatterton, qui attribuait ses propres poésies à un moine du moyen âge, ou celle de Macpherson et de Vanderbourg, qui retouchaient et modifiaient des œuvres anciennes, en les attribuant aux auteurs primitifs.

Une des parties les plus intéressantes des *curiosités* littéraires est relative aux critiques et aux appréciations. L'auteur anglais Ackenside a fait un tableau où il apprécie en chiffres les qualités des grands poètes qui avaient existé jusqu'au XVIII^e siècle. Voici ce tableau tel qu'il est donné par M. Ludovic Lalanne :

| | Composition générale. | Situations pathétiques. | Mouvement dramatique. | Bonheur d'expression. | Goût. | Coloris. | Versification. | Morale. | Valeur totale. |
|-----------------------|-----------------------|-------------------------|-----------------------|-----------------------|-------|----------|----------------|---------|----------------|
| Arioste | — | 13 | 10 | 15 | 14 | 15 | 16 | 10 | 13 |
| Boileau | 18 | 16 | 12 | 14 | 17 | 14 | 13 | 16 | 12 |
| Cervantes | 17 | 17 | 13 | 17 | 12 | 16 | — | 16 | 14 |
| Corneille | 15 | 16 | 16 | 16 | 16 | 14 | 12 | 16 | 14 |
| Dante | 12 | 15 | 15 | 17 | 12 | 15 | 14 | 14 | 13 |
| Euripide | 15 | 16 | 14 | 17 | 15 | 14 | — | 15 | 12 |
| Homère | 18 | 17 | 18 | 15 | 16 | 16 | 18 | 17 | 18 |
| Horace | 12 | 12 | 10 | 16 | 17 | 17 | 16 | 14 | 13 |
| Lucrèce | 14 | 5 | — | 17 | 17 | 14 | 16 | — | 10 |
| Milton | 17 | 15 | 15 | 17 | 18 | 18 | 17 | 18 | 17 |
| Molière | 15 | 17 | 17 | 17 | 15 | 16 | — | 16 | 14 |
| Pindare | 10 | 10 | — | 17 | 17 | 16 | — | 17 | 13 |
| Pope | 16 | 17 | 12 | 17 | 16 | 15 | 15 | 17 | 13 |
| Racine | 17 | 16 | 15 | 15 | 17 | 13 | 12 | 15 | 13 |
| Shakespeare | — | 18 | 18 | 18 | 10 | 17 | 10 | 18 | 18 |
| Sophocle | 18 | 16 | 15 | 15 | 16 | 14 | — | 16 | 13 |
| Spencer | 8 | 15 | 10 | 16 | 17 | 17 | 17 | 17 | 14 |
| Tasse (le) | 17 | 14 | 14 | 13 | 12 | 13 | 16 | 13 | 12 |
| Ténence | 18 | 12 | 10 | 12 | 17 | 14 | — | 16 | 10 |
| Virgile | 17 | 10 | 17 | 17 | 18 | 17 | 17 | 17 | 16 |

Cette appréciation est généralement calculée avec goût; cependant il est facile d'y voir une partialité en faveur des Anglais. Spencer y est mis au-dessus de Racine, de Dante et de Sophocle, sur le même rang que Corneille et Molière. Rien n'est plus rare du reste que les jugements équitables sur les littératures étrangères. Nous avons longtemps regardé Shakespeare comme un barbare, et longtemps dédaigné la littérature allemande sans la comprendre. Les Allemands nous l'ont bien rendu; un de leurs critiques les plus autorisés, Schlegel, a écrit des pages incroyables contre Molière, et a enseigné que notre grand comique n'était bon que dans la force. Il est vrai que ces populations de l'Allemagne, si graves en apparence, ont toujours recherché dans les Français la bouffonnerie et la gaieté. Celui de nos auteurs contemporains qu'ils ont le plus estimé est M. Paul de Kock, et, sans rien retrancher à celui-ci de ses amusantes qualités, il nous est bien permis de le placer quelques degrés au-dessous des grands poètes et des grands prosateurs du siècle.

Chaque pays a ses préventions, chaque époque a ses œuvres de prédilection, chaque homme a ses préférences, souvent inexplicables. Chateaubriand n'a-t-il pas avoué que pendant longtemps il avait mis Crébillon au-dessus de tous les poètes? Corneille ne préférerait-il pas Lucain à Virgile? et, dans ses propres œuvres, *Rodogune* à toutes ses autres tragédies? Le XVIII^e siècle, en France, n'eût de faveur ni pour Corneille ni pour Crébillon, ni pour Virgile ni pour Lucain; il n'eût d'applaudissements que pour Voltaire et ses amis. Voltaire fut tout, et certes il mérita mieux que personne par l'universalité de ses talents cette puissance sur l'opinion; mais l'admiration la mieux justifiée, lorsqu'elle tourne à l'engouement, éveille inévitablement les traits et les satires. On ne les épargna pas au dieu du jour.

« Je crois en Voltaire, disait le *Credo d'un amateur de théâtre*, je crois en Voltaire, le père tout-puissant, le créateur du théâtre et de la philosophie. Je crois en La Harpe, son fils unique, notre seigneur, qui a été conçu du *Comte d'Essex*, est né de Lekain, a souffert sous M. de Sartines, a été mis à Bicêtre et est descendu aux cabanons, le troisième mois est ressuscité d'entre les morts, est monté au théâtre, et s'est assis à la droite de Voltaire, d'où il viendra juger les vivants et les morts. Je crois à Lekain, à la sainte association des fidèles, à la confiance du sacré génie de M. d'Argental, à la résurrection des *Scythes*, aux sublimes illuminations de M. Saint-Lambert, aux profondeurs ineffables de Mme Vestris. Ainsi soit-il. »

On fit aussi, avec non moins d'esprit et de malice, le *Décalogue du dieu du goût*, que nous avons déjà rapporté à notre mot commandement.

Un autre écrit, anonyme comme les précédents, la *Petite vision*, ou *Propphète de l'abbé Joachim*, faite dans le XII^e siècle, ne se borna pas à une satire malicieuse, mais alla contre Voltaire aux dernières limites de la méchanceté et de l'injustice. En voici quelques lignes : « Il s'élèvera un homme qui voudra dominer dans l'empire littéraire. Il sera censuré par des sots; il prêchera l'humanité et ne sera point humain; il prêchera la décence, et il appellera ses adversaires des cuistres et des vermineux. Il fera parade de mœurs et n'en aura point. Il criera contre les plagiaires, et volera tous les auteurs. Il criera à la calomnie, et sera calomnié. Il affichera la philosophie, et il n'en aura point. Il publiera des éléments philosophiques qui ne seront point à lui, des comédies, des opéras qui seront détestables, car ils seront à lui. Il fera des contes fort plaisants, des histoires qui leur ressembleront. Il écrira dans tous les genres, et ne sera le premier dans aucun. Il voudra être tout; son siècle dira qu'il ne fut rien. »

La même pièce attaque aussi Jean-Jacques Rousseau, mais avec plus de ménagement :

« On verra paraître en même temps un homme aussi extraordinaire. Il écrira contre les sciences, et il sera savant. Il dénigrera la musique française, et fera des opéras. Il pulvérisera la comédie, et en fera une détestable. Il noircira les philosophes, et le sera. Il écrira contre les romans, et en fera. Il déclamera contre les femmes, et il épousera une Xantippe. Son siècle dira qu'il ne lui manquait qu'un tonneau. »

Une des critiques les plus curieuses est celle que l'empereur Napoléon I^{er} a faite du deuxième livre de l'*Enéide*. Nous ne pouvons nous dispenser d'en citer quelques passages :

« Le cheval de bois pouvait être une tradition populaire; mais cette tradition est ridicule et tout à fait indigne d'un poème épique. On ne voit rien de pareil dans l'*Illiade*, où tout est conforme à la vérité et aux pratiques de la guerre... Comment croire Ulysse et l'élite des Grecs assez ineptes pour s'enfermer dans un cheval de bois, c'est-à-dire se livrer pieds et mains liés à leurs implacables ennemis? En supposant que ce cheval contint seulement cent guerriers, il devait être d'un poids énorme, et il n'est pas probable qu'il ait pu être mené du bord de la mer sous les murs d'Ilion en un jour, ayant surtout deux rivières à traverser... La destruction de Troie s'opère d'une heure du matin au lever du soleil, c'est-à-dire en trois ou quatre heures;

cela est absurde. Troie n'a pu être prise, brûlée et détruite en moins de quinze jours de temps. Troie renfermait une armée; cette armée ne s'est pas sauvée; elle a donc dû se défendre dans tous les palais... Une tour, dont le sommet s'élevait jusqu'aux cieux et dont le comble y semblait suspendu, était sans doute de pierre; on ne voit pas comment Enée, en peu d'instants et avec le secours de quelques leviers de fer, a pu la faire crouler sur la tête des Grecs... Si Homère eût traité la prise de Troie, il ne l'eût pas traitée comme la prise d'un fort, mais il y eût employé le temps nécessaire : au moins huit jours et huit nuits. Lorsqu'on lit l'*Illiade*, on sent à chaque instant qu'Homère a fait la guerre, et n'a pas, comme le disent les commentateurs, passé sa vie dans les écoles de Chio. Quand on lit l'*Enéide*, on sent que cet ouvrage est fait par un régiment de collège qui n'a jamais rien fait... Il a fallu à Scipion dix-sept jours pour brûler Carthage, abandonnée de ses habitants; il a fallu onze jours pour brûler Moscou, quoique en grande partie bâtie en bois; et pour une ville de cette étendue, il faut plusieurs jours pour en prendre possession. Troie était une grande ville, car les Grecs, qui avaient cent mille hommes, n'essayèrent jamais de la cerner... En trois heures, Enée a traité à Troie, a livré tous les combats dont il rend compte, a défendu le palais de Priam, est revenu chercher Créuse à Troie, et a trouvé la ville toute soumise, ne rendant plus de combats, entièrement occupée par l'ennemi, toute brûlée, et les magasins déjà fermés. Ce n'est pas ainsi que doit marcher l'épopée, et ce n'est pas ainsi que marche Homère dans l'*Illiade*. Le journal d'Agamemnon ne serait pas plus exact pour les distances et le temps, et pour la vraisemblance des opérations militaires, que ne l'est ce chef-d'œuvre. N'est-il pas intéressant de voir les poèmes de l'antiquité jugés ainsi, au seul point de vue de la guerre, par le plus grand capitaine du monde? »

Pour compléter cette revue rapide des *curiosités* littéraires, il faudrait y ajouter les méprises et les bévues des auteurs et des lecteurs, comme celle de l'helléniste Gail, qui prit pour le nom d'une ville les abréviations *e. bro.* (exemplaire broché), et qui cita l'édition d'un ouvrage imprimé à Ebro, ou bien encore comme celle de cette dame qui, ayant en mains la *Tactique militaire* de Guibert, lui dit : « J'ai lu votre *Tic-tac*; c'est charmant! » Mais nous ne pouvons nous hasarder dans cette mine inépuisable. Il nous suffira de renvoyer le lecteur aux différents recueils d'anecdotes, ou fournissent les faits de ce genre. De même, pour tous les détails que nous avons pu seulement indiquer, nous le renvoyons aux mêmes sources et aux articles spéciaux écrits dans ce Dictionnaire.

— B.-arts. La *curiosité* qui s'attache aux objets d'art s'entend de l'excès ou de la puérilité du goût chez l'amateur. Nous ne pouvons mieux faire que de rappeler l'excellente définition que La Bruyère a donnée de ce travers, déjà commun de son temps. « La *curiosité*, dit-il, n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, pour ce qu'on a et que les autres n'ont pas; ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode; ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente, qu'elle ne le cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. »

Si La Bruyère revenait au monde, il serait étonné du développement qu'a pris cette passion. S'il fustigeait ainsi la *curiosité* sur le dos de l'abbé de Marolles qui collectionnait des estampes, que dirait-il de nos collectionneurs de faïences, de chineries, d'armes, d'autographes, d'instruments de musique, de costumes, de timbres-poste, de bouts de cigare?

Voltaire s'attaquait à son tour à la même manie. « Je ne sais pourquoi, écrivait-il à Watelet, il y avait tant de grands peintres au XVIII^e siècle et pourquoi nous en avons aujourd'hui si peu. J'imagine que les manufactures de glaces, les magots de la Chine et les tabatières de cent louis d'or ont nui à la peinture. » Déjà, sous Louis XV, la *curiosité* avait fort étendu son domaine. A côté des tableaux, des bronzes, des terres cuites, des ivoires, des médailles, des estampes et des livres, on voyait des collections d'insectes, de plantes, de coquillages. Le maréchal de Saxe recherchait les pièces de mécanique, les modèles d'armes et de canons. Mais qu'était cela au prix de l'engouement de nos contemporains pour les collections de toute nature, depuis les poteries du musée Campana jusqu'aux boutons d'uniformes? Et que penseraient La Bruyère et Voltaire en voyant la *curiosité* s'étendre à toutes les classes, se mettre à la portée de toutes les fortunes, s'afficher, tenir boutique, et, par des ventes publiques, stimuler incessamment la passion de l'amateur?

Pourtant La Bruyère et Voltaire étaient injustes : celui-ci en attribuant la disette de grands peintres à la manie dont les magots et les tabatières étaient l'objet; celui-là en ne signalant pas les services que rendent à la science et à l'art les recherches des curieux. Car on pourrait écrire les grandeurs et les misères de la *curiosité*. S'il y a des gens qui collectionnent des pipes et qui sont ridicules, il y a des hommes intelligents et énergiques, tels que Sauvageot, Du Sommerard, le duc de

Luynes, de Caumont, Boucher de Perthes, Canonges (de Nîmes) et mille autres, qui fondent des musées, enrichissent leur pays et fournissent à l'histoire de l'art d'inappréciables matériaux.

Les *curiosités* comprennent toutes les choses rares, précieuses ou bizarres qu'un amateur peut se plaire à réunir et à montrer. En général, elles touchent à l'art par quelque point, mais elles ne sont pas l'art lui-même. Elles sont un peu à l'art ce que la lorette est à la femme honnête. On sent que la limite est difficile à tracer. Les costumes, les meubles, les bijoux, les armes, les porcelaines et les faïences, les produits de l'art industriel, en un mot, sont essentiellement des *curiosités*. Les tableaux, les statues, les gravures doivent rester en dehors de cette classification. Et cependant, que de galeries de tableaux qui ne sont autre chose que des cabinets de *curiosités*, tant le mauvais goût du possesseur a rassemblé de croûtes et accouplé d'œuvres disparates! Par contre, une collection de beaux émaux du XVI^e siècle, de porcelaines de Sévres ou de tapisseries des Gobelins est plus et mieux qu'une collection de *curiosités*.

On est porté à croire que le mot de *curiosités* ne doit s'appliquer qu'à de menus objets, propres à orner une cheminée, une étagère ou un cabinet. C'est une erreur, et, si l'on réunissait en un vaste espace, fût-ce sur la colline d'Alise-Sainte-Reine, où trône déjà la statue de Vercingétorix, la statue colossale de Louis XVI que la ville de Bordeaux avait commandée sous Louis XVIII et dont elle ne veut plus sous Napoléon III, les gigantesques animaux de l'Apocalypse qu'on a descendus de la tour Saint-Jacques et qui paraissent bien étonnés d'être regardés de si près par les promeneurs du jardin de Cluny, la statue équestre du duc d'Orléans qu'on voyait autrefois dans la cour du Louvre et que l'on cache maintenant à Versailles dans une partie du parc non ouverte au public, enfin quelques autres monuments victimes de la mode, de la politique ou des démolitions, on aurait sans contredit un assemblage de *curiosités* dans le vrai sens du mot.

Le goût des *curiosités* est devenu tellement général qu'il n'y a pas une ville de province qui ne possède un ou plusieurs marchands de cette spécialité. A Paris, le quai Voltaire est resté longtemps le centre privilégié des antiquités. Si l'on veut lire une description complète d'un magasin de ce genre, on n'a qu'à ouvrir la *Peau de chagrin*. Balzac était un amateur passionné, et, dans un autre de ses romans, le *Cousin Pons*, il a détaillé avec un art et un soin infinis toutes les *curiosités* qu'il avait rassemblées lui-même. Il avait vu l'âge d'or, il avait vécu à une époque où un vase de Palissy ne coûtait pas cinquante louis, et où une faïence de Moustier ne coûtait rien du tout. La concurrence véritable et l'enchérissement fabuleux ne sont survenus que lorsque le brio-à-brac s'est démocratisé, et quand les musées, acquéreurs ou donateurs des collections particulières, ont montré ce que la patience et l'érudition pouvaient déterrer de merveilles. Mais, il y a quarante ans, un bahut sculpté du moyen âge, un meuble de Bouille, une tapisserie de Beauvais, étaient à la portée des plus minces fortunes. Les drapeaux de châteaux, les Auvergnats qui se trouvaient nantis, après la Révolution, des dépouilles des abbayes et des églises, avaient inondé la France d'une masse d'objets qui ne se classèrent et ne s'emmagasinèrent qu'après un temps assez long. La province fut, pendant la première moitié du siècle, une mine presque inépuisable, une Californie d'où tout mineur de bonne volonté était sûr de ramener des trésors. Aujourd'hui les commis voyageurs en *curiosités* (v. CHINEUR) l'ont tellement battue et exploitée, qu'il n'y reste plus rien.

Paris a centralisé les *curiosités*, comme il a fait de toutes choses. Vous trouverez à chaque pas des boutiques où sont entassées, dans un désordre voulu, les vieilles armes, les meubles sculptés, les bronzes Renaissance, les porcelaines de Saxe, les cuirs de Cordoue, etc., etc. Vous y payerez bien au-dessus de leur valeur des produits souvent médiocres. Défilez-vous surtout des magasins sales, à l'aspect misérable, aux devantures à moitié garnies de leurs volets; le marchand n'y paraît installé que pour huit jours à peine; le parquet est encombré de caisses fermées; tout à l'air préparé pour un départ prochain. Vous croyez saisir là l'occasion aux cheveux, et vous vous faites écorcher comme un lièvre.

Il ne se passe guère de jour qu'il n'y ait à l'hôtel Drouot une vente de *curiosités*. Toutes les parties du monde, tous les peuples font défiler, sous le marteau du commissaire-priseur, les produits de leur art ou de leur industrie. On y vend jusqu'à des boucliers et des flèches des sauvages d'Honolulu. La conquête de l'Algérie nous a encombré d'objets arabes; l'expédition de Chine a fait affluer à Paris des magots sans nombre : la *curiosité* s'allie à tout. Il n'est pas jusqu'à l'expédition du Mexique qui n'ait introduit chez nous certains monuments de l'art aztèque, et c'est, en vérité, le meilleur résultat qu'elle ait produit.

Curiosité (DE LA), dissertation morale de Plutarque. La curiosité, contre laquelle ce traité est dirigé, est cette espèce d'activité déplacée et indisciplinée qui porte certaines personnes à prendre leur part de ce qui ne leur appartient pas; c'est ainsi que l'auteur

défini l'adultère : la curiosité des plaisirs d'autrui. Lorsque cet opuscule tomba entre les mains d'Aulu-Gelle, il écrivit dans ses *Nuits Attiques* : « Je ne sais qui est ce Plutarque (*Nescio quis Plutarchus*). » L'auteur des *Vies* était mort depuis une trentaine d'années; le mot d'Aulu-Gelle prouve que Plutarque ne jouissait pas de son temps d'une grande renommée.

Curiosités judiciaires, historiques, anecdotes, recueillies et mises en ordre par le comte Barnabé Warée (Paris, 1853, 1 vol. in-18). Cet ouvrage n'est, à vrai dire, qu'une compilation, mais cette compilation est l'œuvre d'un savant bibliophile. M. Warée avait commencé une série de publications intéressantes. C'étaient, rangés dans un ordre logique, et suivant des plans ingénieux, des extraits des meilleurs écrivains. Anecdotes, critiques, renseignements curieux, tout avait été soigneusement recueilli, classé, annoté. Déjà un premier volume, un faible fragment de ce trésor, avait paru, quand la mort vint interrompre ce travail si utile aux chercheurs. Ce labeur considérable ne sera cependant pas perdu pour le public : le fils de Barnabé Warée s'occupe de compléter l'ouvrage de son père.

Un classement ingénieux a permis à l'auteur des *Curiosités judiciaires* de présenter, dans un ordre qui facilite les recherches, les innombrables anecdotes qu'il a recueillies sur les origines et les bizarreries du droit, sur le monde judiciaire, magistrats, avocats, juriconsultes, sur les coutumes, les jugements, les arrêts, etc. Nous extrayons de ce riche recueil quelques anecdotes que Barnabé Warée avait recueillies dans les nombreuses correspondances, les manuscrits, les mémoires inédits qui formaient sa bibliothèque.

On sait quelle fut la vie et quelle fut la fin de Barnabé Brissot. De Legéau rapporte ainsi les circonstances de sa mort : « Les Seize de Paris et autres intéressés au parti, voyant que M. de Mayenne deschoit de puissance et de force, s'avisèrent d'écrire une lettre au roi d'Espagne pour lui livrer la ville de Paris. Le président Brissot en donna avis à M. de Mayenne, qui étoit en son armée; ce qui ayant été découvert par les Seize, ils firent pendre ledit Brissot dans le petit Châtelet, car telle est la véritable cause que peu de gens ont su, bien qu'ils prissent pour prétexte qu'il avoit laissé évader de prison le nommé Brigard, accusé de s'entendre avec le roi et de tramer avec lui de secrètes menées. » Une circonstance singulière de cette affaire, c'est que le bourreau Jean Roseau, qui avait pendu Brissot sur les ordres des Seize, et de Bussy-Leclerc en particulier, fut condamné plus tard, pour ce fait, à être pendu et étranglé.

Dans le procès du maréchal de Marillac, le cardinal de Richelieu avait exigé des juges la condamnation de l'accusé; étonné, indigné même de l'avoir obtenue, il s'écria : « Il faut que Dieu accorde aux juges des lumières ! »

Le premier président de Bellèvre aimait la bonne chère et se piquait d'avoir le meilleur vin de Paris. Un jour qu'il sortait de la grand'chambre, il fut accosté par trois jeunes gentilshommes qui lui remirent respectueusement un placet ainsi conçu : « Nous supplions très-humblement monseigneur le premier président de vouloir ordonner à son maître d'hôtel de nous donner six bouteilles de son excellent vin de Bourgogne, que nous comptons boire, à telle heure, à tel endroit, à la santé de Sa Grandeur. » Avec une incomparable gravité, M. de Bellèvre prit son crayon et ajouta : « Bon pour douze bouteilles, attendu que je m'y trouverai. »

Voici l'épithaphe, par Guy-Patin, de Duret de Chivry, président de la chambre des comptes, mort en 1637, après avoir subi l'opération de la taille de la pierre :

Ci-gît qui fuyait le repos,
Qui fut nourri dès la mamelle
De tributs, de tailles, d'impôts,
De subsides et de gabelles;
Qui mêlait dans ses aliments
Du jus de dédommagements,
De l'essence du sou pour vivre.
Passant, songe à te mieux nourrir;
Car si la taille l'a fait vivre,
La taille aussi l'a fait mourir.

Quand Achille du Harlay fut élevé à la dignité de premier président, le corps des procureurs vint lui demander sa protection. « Ma protection, dit-il, les fripons ne l'auront pas; les honnêtes gens n'en ont pas besoin. »

Dans une affaire de rapport, un tiers des juges causait, un tiers dormait, l'autre tiers était assez attentif. M. du Harlay dit : « Si messieurs qui causent faisaient comme messieurs qui dorment, messieurs qui écoutent pourraient entendre. »

Un procureur général au Parlement passait ses vacances dans un château voisin de la maison de campagne d'un avocat. L'avocat crut devoir aller présenter ses hommages à son procureur général. A la campagne l'étiquette perd ses rigueurs. L'avocat, fatigué d'une longue promenade, s'assit et mit son chapeau sur sa tête. Le magistrat fut choqué de ce sans-gêne assez excusable. « Autrefois, dit le procureur général, les avocats n'auraient osé ni s'asseoir ni se couvrir devant les gens du roi (les membres du ministère public). — Parbleu! monsieur le procureur général, répli-

qua vivement M^e Fourcroy, vous parlez sans doute d'un temps où les avocats n'avaient ni c..., ni tête. » Le procureur général fut le premier à rire de cette boutade.

En 1732, le Parlement protesta contre une ordonnance qui lui défendait de s'occuper des affaires de l'Eglise. Le roi reçut fort mal ces protestations, et l'abbé Pucelle, un des députés, fut exilé. Le premier président Portail et les membres du parquet ayant agi mollement dans cette occasion, on afficha sur les portes du palais : « Palais à vendre. Les fondements et le dedans en sont bons : il n'y a que le portail qui n'en vaut rien, et le par-quet qui est pourri. »

Epithaphe du président Maupeou, père du chancelier :

Ci-gît un vieux coquin, qui mourut de colère
D'avoir fait un coquin plus coquin que son père.

Henri Estienne parle d'un juge de son temps qui n'avait qu'une formule en matière de procès criminel. Si le prisonnier était vieux : « Pendez ! » disait-il, il en a fait bien d'autres. S'il était jeune : « Pendez ! pendez ! il en ferait bien d'autres ! »

L'héritière de la maison de Rohan ayant épousé le comte de Chabot (un nom de poisson), la famille voulut faire casser ce mariage. M^e Pucelle, plaçant pour la famille, cita ce vers d'Horace :

Destinat in piscem mulier formosa superne.

La légende de saint Yves, patron des avocats, rapporte que, quand il se présenta au paradis avec un grand nombre de religieux, saint Pierre demanda à l'une d'elles : « Qui êtes-vous ? — Religieuse. — Vous pouvez attendre; le paradis est plein de vos sœurs. » Puis s'adressant à saint Yves. « Et vous ? — Avocat. — Entrez, nous n'avons pas encore d'homme de loi. » Saint Yves était bien entré; mais, un jour qu'il y avait presse, on le chassa sur ses titres, et on voulut le faire sortir du paradis. « Je ne peux résister, dit saint Yves, mais encore faut-il que mon expulsion ne soit signifiée par un huissier. » Inutile d'ajouter que, suivant la légende, on ne put jamais trouver un huissier dans le paradis. On connaît du reste ce fragment d'hymne trouvé dans les anciens bréviaires de Vannes et de Rennes :

Sanctus Yvo
Erat Brilo,
Advocatus
Et non intro
Ita miranda
Populo.

Le premier président Séguier demandait à un avocat célèbre pourquoi il prêtait souvent l'appui de son talent à des causes détestables : « Eh ! monsieur le président, j'en ai tant perdu de bonnes ! »

Coqueley avait fait sur le fameux Lingnet la charade célèbre :

Mon premier sert à pendre,
Mon second mène à pendre,
Et mon tout est en pendre.

Lingnet lui répondit en écrivant son nom de la manière suivante : Coqu e ley (coquin et laid). Le même Lingnet eut l'honneur d'être logé aux frais du roi en son château de la Bastille. Le lendemain de son installation, un homme se présente : « Qui êtes-vous ? lui dit Lingnet. — Monsieur, je suis le barbier de la Bastille. — Il y a longtemps que vous auriez dû la raser. »

Nous pourrions multiplier à l'infini ces citations; mais celles qui précèdent suffisent pour donner une idée du livre, et nous n'avions pas ici d'autre but.

Curiosité (LA), tableau de Gérard Terburg; galerie de M. le baron Selliers (Paris). Dans un élégant intérieur hollandais, trois femmes sont réunies. L'une, vêtue d'une pelisse fourrée et coiffée d'un petit bonnet blanc que recouvre une fanchon noire nouée sous le menton, est assise à une table sur laquelle est jeté un tapis de velours pourpre, et écrit une lettre. Derrière elle, et appuyée sur le dossier de sa chaise, une amie indiscrette avance la tête et suit du regard le mouvement de la plume sur le papier. La troisième, debout près de la table, attend avec une patiente nonchalance que la lettre soit terminée; elle est vêtue d'une jupe de satin blanc brodée d'or et d'un corsage rose. Sur un tabouret est un petit chien blanc. Les trois femmes sont charmantes; la pantomime de la curieuse est d'une grâce exquise. Quelques auteurs intitulent ce tableau le *Testament*. La femme qui écrit serait la testatrice; la jeune dame en corsage rose, la légataire; la curieuse, une suivante regardant par-dessus l'épaule ce qu'écrit sa maîtresse. Mais cette explication n'est guère admissible. Il est plus vraisemblable, suivant la remarque de M. Chesneau, que les trois personnages de ce tableau sont trois amies dont l'une est en train d'écrire quelque épitre amoureuse ou de libeller un congé en bonne forme à un importun. Quoi qu'il en soit, cette peinture est une des plus délicates, des plus élégantes qu'ait exécutées Terburg; les têtes, les mains, les étoffes les accessoires sont traités avec une perfection admirable. Ce tableau a figuré dans plusieurs galeries célèbres : il a été payé 3,600 livres à la vente Gaillard de Gagny, en 1762; 10,000 livres à la vente Randon de Boisset, en 1777; 9,000 livres à la vente Robit, en 1801; 15,000 francs à la vente de la duchesse de Berry, en 1837, et 71,000 francs à la vente San-Donato, en 1868. Il a 0 m. 75 de haut sur

0 m. 61 de large. M. Félix Bracquemond l'a gravé à l'eau-forte.

Curiosité (TRÉSOR DE LA), titre d'un ouvrage de M. Charles Blanc, publié par la librairie Renouard (1857, in-8°, avec vignettes dans le texte). Le but de l'auteur a été de donner un manuel de la curiosité, un guide des curieux. Pour atteindre ce but, il a réimprimé les anciens catalogues en les annotant, en y joignant les prix et les noms des acquéreurs, ainsi que des croquis jetés dans le texte, en donnant le signalement des tableaux, estampes, etc., qui ne se trouvent ni dans nos cabinets ni dans nos musées, ou qui n'ont point passé dans nos ventes de France. Toutes les notions qui résultent de ces documents divers se trouvent condensées et systématiquement dans une introduction due à la plume d'un collectionneur distingué, M. Thibaudau. Cette introduction prend l'histoire de la curiosité au commencement du XVII^e siècle, avec lord Arundel et Charles I^{er}. L'auteur passe ensuite en France, analyse nos premières collections, et particulièrement le catalogue de l'abbé de Marolles. Il montre le goût de la curiosité se développant en Hollande avec la galerie de son école. Ramené à Paris par le XVIII^e siècle, il décrit les premières luttes de la vente publique, esquisse les portraits et la biographie non-seulement des amateurs célèbres, mais des marchands et des experts les plus renommés, indiquant, outre leurs noms, leurs adresses et leurs enseignes, leur méthode de travail et de style. Il s'amuse de leurs polémiques, et trace en se jouant l'histoire très-intéressante de la littérature des catalogues. Les dernières pages sont consacrées à la description des collections fameuses d'Horace Walpole. M. Thibaudau avait le dessein de décrire ensuite la galerie de Philippe-Egalité et celle du ministre de Calonne, enfin de s'arrêter, parmi les amateurs du XIX^e siècle, à sir Robert Peel et au prince de Talleyrand, ne voulant pas, comme il le disait, s'exposer au danger de toucher aux amours-propres contemporains. La mort l'empêcha d'achever son œuvre.

Tout en rendant pleine justice à cette introduction, ainsi qu'au dessein et aux recherches de M. Charles Blanc, on a reproché à ce dernier d'avoir manqué de méthode; de ne s'être pas borné aux catalogues vraiment intéressants, et de n'avoir pas laissé dans ceux qu'il a choisis les notes de l'appréciateur; de n'avoir pas établi entre ces divers catalogues une sorte de concordance qui permit au lecteur de suivre, en remontant de l'un à l'autre, la filiation d'un tableau ou d'un objet d'art, d'en comparer les prix divers, d'en constater la valeur progressive ou décroissante, d'en connaître les propriétaires successifs, en un mot d'en suivre l'histoire depuis sa sortie de l'atelier jusqu'au cabinet du dernier possesseur. M. Charles Blanc a placé les catalogues dans l'ordre chronologique; les uns sont complets, les autres notablement écourtés. Il en donne qui offrent très-peu d'intérêt; il en omet qu'il signale comme fort intéressants. Ainsi il ne donne pas le catalogue des estampes de l'abbé de Marolles, que recommande l'introduction, et dont la collection fut la base du cabinet des estampes de la Bibliothèque du roi. L'intérêt et l'importance des notes de quelques appréciateurs du siècle dernier n'échappent pas à M. Charles Blanc. Il dit de certains catalogues de Mariette et de Gersaint, qu'ils sont « de véritables livres d'art. » Il dit que le catalogue du joaillier Godefroy « est enrichi de petites notices faites par Gersaint, et très-bien faites, comme toutes celles de cet excellent appréciateur. » Il dit encore du catalogue d'Angran de Fonspertuis : « C'est un de ces livres substantiels et pleins d'intérêt, comme savait les faire Gersaint. La variété des connaissances qu'il y montre est vraiment surprenante; mais son érudition dans toutes les matières qui touchent à la curiosité n'a rien de pédantisme ni de lourd; elle est au contraire facile, claire et à la portée de tout le monde. » Aussi le présent catalogue renferme-t-il sur les bijoux, la porcelaine, les émaux, la laque de la Chine et du Japon, le cristal de roche, de véritables traités en raccourci. Mais alors pourquoi supprimer ces notes ? pourquoi priver le lecteur de ces lumières ?

Le *Trésor de la curiosité* est donc un livre intéressant et utile, qui, pour offrir encore plus d'utilité et d'intérêt, demande à être refondu et complété.

CURIOSOLITES ou **CURIOSOPITES**, peuple de l'ancienne Gaule, dans l'Armorique, Lyonnaise III^e, à l'O. des Osismiens. Leur territoire était situé, dit-on, entre Dinan et Lamballe.

CURISCHE - HAFF ou **KURISCHE** - HAFF, c'est-à-dire *havre de Courland*, lac situé dans la Prusse orientale, sur les côtes de la mer Baltique, avec laquelle il communique par le goulet de Tief à Mémel; 80 kilom. de long sur 40 kilom. de large; superficie 1,540 kil. carrés. — L'étroite bande de terre sablonneuse qui le sépare de la mer a 90 kilom. de longueur, et porte le nom de *Curische-Nehrung*.

CURIUM, ancienne ville de l'Ile de Chypre, au N.-E. du promontoire Curias qui termine cette Ile au S. Cette ville était autrefois la capitale d'un petit Etat qui portait le même nom; sa position correspond à celle de Piscopia ou Episkopi.

CURIUS s. m. (ku-ri-uss). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des longicornes.

CURIUS DENTATUS (Manius), consul romain l'an 290 av. J.-C. Il acheva la guerre des Samnites, qui, hors d'état de continuer la lutte, demandèrent la paix. Le Sénat les renvoya à Curius. Ils le trouvèrent à sa villa, assis sur un siège de bois et mangeant des racines; ils tâchèrent d'adoucir le rude quirité en lui offrant de l'or et des présents : « J'aime mieux commander à ceux qui ont de l'or que d'en posséder moi-même, » répondit-il; réponse magnanime, suivant l'esprit des vieux Romains, mais où il éclate d'ailleurs autant d'orgueil que de grandeur et de désintéressement. Après avoir imposé aux Samnites des conditions probablement fort dures, Curius marcha contre les Sabins, qui avaient partagé leur révolte, et dévasta leur pays. Nommé de nouveau consul en 276, il écrasa l'armée de Pyrrhus près de Bénévent et obtint les honneurs du triomphe. Le Sénat voulut le récompenser par de vastes concessions de terres; mais il n'en accepta que sept arpents. Dans la suite, il soumit les Lucaniens et employa sa part du butin à conduire à Rome les eaux du fleuve Anio. Curius Dentatus, qui est resté l'un des types traditionnels du vieux Romain, fut trois fois consul et deux fois honoré du triomphe. On fait souvent allusion au désintéressement de Curius :

« Après un quart d'heure, les cierges se rallumèrent : on se lève, et l'assemblée masculine s'écoule pour faire place à l'assemblée féminine. J'aurais bien voulu assister à la cérémonie, et je me cachai dans le coin le plus obscur de l'église; mais je fus découvert par le maudit sacristain; en vain j'alléguai le besoin d'achever mes oraisons : « Vous reveniez, drez mercredi, » me répondit-il. Enfin, j'offris de l'argent, qui fut refusé avec une fierté digne d'un Curius. »

(*Tablettes romaines.*)

N'est-ce pas pitié que dans cette ville de boue, de luxure, d'ivrognerie, d'avarice, de débordements; dans cette Gomorrhe vénale, dans cette Pentapole des sept péchés mortels, on trouve des hommes anonymes qui rient à la corruption contre un poète isolé, pauvre, insouciant d'or, de places, d'honneurs, de tout ce que pourchassent, ventre à terre, ces hommes de calomnie, masqués en Dentatus dans notre éternel carnaval ?

BARTHÉLEMY.

« Quo! Romains du Bas-Empire, Athéniens d'Aspasie, vous vous drapez du laticlève, et votre cothurne vient presser le talon de ma botte ! Ah ! Curius des saturnales, vous venez attaquer sous son chaume l'indigent et solitaire Juvénal; eh bien, Juvénal vous démolira. »

BARTHÉLEMY.

CURL (Edmond), libraire anglais, mort en 1748. Il commença par être domestique, puis ouvrit une librairie près de Covent-Garden. Curl, dont le nom figure dans la *Dunciade* de Pope, acquit une triste célébrité en publiant, soit des ouvrages estimés qu'il souillait de mauvaises notes, de gravures licencieuses, et, soit des ouvrages scandaleux et obscènes, dont l'un, la *Nonne en chemise* (*The Nun in her smock*), le fit condamner au pilori et à avoir les oreilles coupées.

CURLE s. f. (kur-le). Techn. Rouet de cordier pour le fil de caret.

CURLU s. m. (kur-lu). Ornith. Nom du courlis en Bourgogne.

CURMER (Henri-Léon), libraire-éditeur, né à Paris le 17 décembre 1801. Il fut destiné d'abord au notariat, et il était principal clerc dans une étude de Paris quand ses goûts le portèrent vers la librairie. Il fonda, en 1834, l'importante maison à laquelle il a su donner un si admirable développement. M. Curmer a appelé à lui les dessinateurs, les graveurs, les chromographes les plus habiles; il les a aidés de ses conseils et les a placés dans une voie où ils ont trouvé honneur et profit. Tony Johannot, François, Steinheil-Daubigny, Meissonnier, Fauquet, Alexandre de Bar, etc., toute la génération actuelle des graveurs sur bois et des chromographes contemporains lui doivent leurs meilleurs succès. Toujours ardent à chercher le mieux, M. Curmer l'a souvent rencontré. Chacun de ses ouvrages représente de nouveaux essais et de nouveaux perfectionnements. Tous les modes de dessin, de gravure et de reproduction ont été appliqués par M. Curmer à l'embellissement des livres. Ses études consciencieuses lui ont permis de rester dans la voie stricte du goût le plus pur; il a remis en lumière les travaux anciens, et a donné par les siens un nouveau lustre à la librairie française.

Les ouvrages édités par Curmer sont entre les mains de tous les amis des arts : *l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*; *l'Imitation de Jésus-Christ*; les *Saints Evangiles*, commentés par M. l'abbé Das-sance; le *Discours sur l'histoire universelle*; les *Anglais*, puis les *Français peints par eux-mêmes*; la *Pléiade*; le *Jardin des Plantes*; les *Contes de Perrault*; les *Beaux-Arts*; la *Passion de Jésus-Christ*; les *Trois règnes de la*

nature; le *Lac*; la *Vie de la Reine Anne de Bretagne* forment une série des plus curieuses. Depuis sept ans, M. Curmer a entrepris la reproduction en couleur des anciens manuscrits. Il y a réussi au delà de toute espérance. Il a fouillé et exploré toutes les bibliothèques du continent et de l'Angleterre, et il n'existe pas un manuscrit capital qui ne soit représenté dans ses éditions de *l'Imitation de Jésus-Christ*, des *Heures de la Reine Anne de Bretagne* et des *Evangelies des dimanches et fêtes de l'année*. Ce dernier ouvrage surtout, par la haute importance des reproductions, leur variété, leur authenticité, restera comme un des plus beaux livres qu'on ait jamais tenté d'exécuter.

Pour clore la série de ces beaux travaux, M. Curmer a entrepris la publication de l'œuvre du peintre Jehan Fouquet. Réunissant les trésors des bibliothèques de Francfort, de Munich et de Paris, il a rendu à l'admiration des amis des arts l'œuvre originale du maître tourangeau, jusqu'ici oublié, et que la publication des *Heures de maître Etienne Chevalier* fait revivre dans toute sa gloire.

M. Curmer n'a reculé devant aucun sacrifice, devant aucune dépense pour reproduire dans leur splendeur les originaux qu'il a pris pour modèles; la confiance du public éclairé l'a du reste encouragé.

Comme littérateur, M. Curmer a collaboré à la rédaction de plusieurs journaux : *l'Européen*, la *Presse*, le *Constitutionnel*, *l'Union*, etc. Il a publié aussi diverses brochures : *Note à M. les membres du jury sur la profession d'éditeur* (1839); *De l'établissement des Bibliothèques communales en France* (1846); *Aux ouvriers fondeurs et compositeurs* (1848); *De la propriété intellectuelle et artistique* (1858); la *Photographie à la Bibliothèque impériale* (1864). Sous le titre : *Dresde, Paris, Montpellier*, il a donné un recueil de poésies sur les plus beaux tableaux des musées de ces trois villes.

CURMI s. m. (kur-mi). Sorte de boisson fermentée, fabriquée avec de l'orge. « Vieux mot.

CURMILIACA, ville de l'ancienne Gaule, dans la Belgique II; c'est aujourd'hui le village de Corneilles, dans le département de l'Oise.

CURNE (LA), érudit français. V. SAINTE-PALAYE.

CURNIER (Léonce), industriel et homme politique français. Il resta fort longtemps à la tête d'une importante fabrique de châles et de soieries à Nîmes. Il reçut, en 1839, la décoration de la Légion d'honneur, après avoir obtenu pour ses produits plusieurs médailles aux expositions industrielles. Après la révolution de 1848, M. Curnier appuya la candidature à la présidence de la République du général Cavaignac, qui venait de nommer archevêque de Paris son parent, M. Sibour, puis il adhéra pleinement à la politique de Louis-Napoléon. Après le coup d'Etat du 2 décembre, M. Curnier fut élu à Nîmes, avec l'appui du gouvernement, membre du Corps législatif. Il fut nommé, en 1856, receveur général du département du Gard. On a de lui une étude historique et littéraire intitulée : *le Cardinal de Retz et son temps* (1863, 2 vol. in-80).

CURNIER (Marie-Pierre-Laurent-Jean-Charles), homme politique français, né à Valence en 1817, mort en 1863. Il était connu par ses idées libérales dans sa ville natale, lorsque éclata la révolution de 1848. Nommé maire de Valence, puis commissaire du département de la Drôme, il y fut élu représentant à la Constituante et vit son mandat renouvelé à la Législative. Dans ces deux assemblées, M. Curnier vota constamment avec le parti démocratique, fit une vive opposition à la politique de l'Elysée, et entra dans la vie privée après le coup d'Etat du 2 décembre.

CURNOUL, ville de l'Indoustan anglais, présidence de Madras, à 205 kilom. S.-O. de Haiderabad, sur la rive droite de la Tournaboudrah, affluent de la Kistnah; 8,700 hab. Forteresse remarquable, prise par les Anglais en 1815.

CUROIR s. m. (ku-roir — rad. *curer*). Agric. Syn. de *CURRÈTE*. || On dit aussi *CURON*.

CURONENSIS LACUS, nom latin du CURISCHS-HAFF.

CURONIA, nom latin de la COURLANDE.

CURPALATE s. m. (ku-ro-pa-la-te — du lat. *curo*, je soigne; *palatium*, palais). Hist. Grand maître du palais de l'empereur d'Orient.

CURPALATE, historien byzantin, v. SCYLLITZES.

CURRADO (Francesco), peintre italien, né à Florence en 1570, mort en 1661. Il reçut les leçons de Battista Naldini, et se livra surtout à la composition de tableaux de petite dimension, qu'il peignait d'une touche spirituelle. Ses principales œuvres sont : une *Nativité de la Vierge* à Sienne; les *Trois Marie*, *Madeleine*, le *Martyre de sainte Thècle*, *Saint François-Xavier*, la *Prédication de saint Jean-Baptiste*, dans plusieurs églises de sa ville natale.

CURRADO ou **CURADI** (Raffaello), sculpteur italien, né à Florence. Il vivait au commencement du XVII^e siècle, et était parent du précédent. Il étudia sous Andrea Ferracci,

fut employé par Côme II à la décoration du palais Pitti et du jardin Boboli, pour lesquels il exécuta plusieurs morceaux de sculpture. Parmi ses ouvrages, on estime surtout ceux qu'il fit en porphyre, et notamment son buste de Cosme II, qui fait partie de la galerie de Florence.

CURRAN (Jean Philpot), homme d'Etat irlandais, né à New-Market (comté de Cork) en 1750, mort en 1817. Il étudia le droit à Londres, entra en 1773 à Middle-Temple, et se fit admettre deux ans plus tard au barreau irlandais. Dès ses débuts il s'acquitta la réputation d'un orateur distingué et se montra en même temps tout disposé à faire une opposition marquée au gouvernement. Il s'occupa avec ardeur de politique, et, en 1782, fut envoyé au parlement d'Irlande comme représentant du bourg de Kilbeggan, pour le compte d'un nommé Longfield, dont il n'était que le mandataire. Un fait qui donna une idée de l'état de trouble et de confusion dans lequel se trouvait, à cette époque, l'assemblée chargée de discuter les intérêts de l'Irlande, c'est qu'à peine y eut-il été admis qu'il s'aperçut que ses opinions politiques différaient complètement de celles de son patron, qui dut cependant, bon gré mal gré, se laisser représenter par lui. A la session suivante, Curran acheta pour son propre compte un siège de représentant. Il devint bientôt l'un des chefs les plus influents du parti libéral, ce qu'il dut surtout à son éloquence, que secondaient une grande promptitude à la riposte et un talent tout particulier à retourner contre ses adversaires leurs propres arguments. Aussi était-ce toujours lui qui prenait la parole dans les circonstances critiques. En 1788, il vota pour la formation d'un corps de volontaires irlandais, et l'année suivante il attaqua le gouvernement au sujet de la nomination, sans conditions, du prince de Galles à la régence pendant la maladie du roi; la vivacité qu'il mit à cette occasion dans ses discours lui valut, dans un très-court intervalle, deux duels, dont il sortit sain et sauf; il en avait déjà eu un premier au début de sa carrière d'avocat et était toujours prêt à soutenir ses opinions sur n'importe quelle arène. En 1794, il se signala par de nouvelles et nombreuses attaques contre le gouvernement, qu'il accusait de pousser par ses actes le peuple à la révolte, et, lorsque la révolution irlandaise de 1798 eut été comprimée, il devint l'avocat de la plupart des nombreux insurgés, qui furent mis en jugement. L'insurrection de 1803 lui enleva le fiancé de sa fille, Emmet, qui, arrêté comme rebelle, fut jugé et condamné à mort, malgré l'éloquent plaidoyer que Curran prononça pour sa défense. L'amour et la triste fin de ce malheureux ont fourni à Moore le sujet de deux de ses *Mémoires irlandais*. A la mort de Pitt en 1806, le ministère whig qui fut formé sous la présidence de lord Grenville nomma Curran directeur des archives d'Irlande, emploi dont il se démit en 1813. Curran a écrit un grand nombre de poésies qui sont remarquables, mais qui sont loin d'atteindre au mérite de ses discours.

CURRENTE CALAMO, mots qui signifient littéralement *Au courant de la plume*, c'est-à-dire rapidement, sans beaucoup de réflexion. Un homme disait de son cheval qu'il allait de Paris à Versailles en cinq quarts d'heure, *curren-te calamo*. C'est apparemment le même qui écrivit un jour *ex libris* dans son chapeau. Les écrivains français ont fait un usage fréquent de cette expression :

« Oui, j'ai lu vos vers sur la statue; ils me font trop d'honneur, mais ils sont excellents. En voici sur cette statue qui ne valent pas les vôtres; ce sont de ceux qu'on fait *curren-te calamo*; et qui ne prétendent à rien. »

VOLTAIRE.

« Quant à leur éducation personnelle, elle est tout à fait au niveau de l'éducation des auteurs de leurs jours. Les uns savent signer leur nom *curren-te calamo*, les autres le signent à peine, les autres signent avec une croix. Toujours la même ignorance, comme toujours la même misère. » J. JANIN.

« J'adressai quelques questions à Walter Scott sur l'*Antiquaire*, et voulus savoir s'il avait eu beaucoup de peine à composer cet ouvrage. — Aucune, me répondit-il; je l'ai écrit *curren-te calamo* d'un bout à l'autre. »

(Revue de Paris.)

CURRER-BELL, femme de lettres anglaise. V. BRONTE.

CURRICLE s. m. (kur-ri-kle — du lat. *curriculus*, chariot). Sorte de voiture en usage en Angleterre.

CURRIE ou **CURRY** (James), médecin écossais, né à Kirk-Patrick-Fleming, dans le comté de Dumfries, en 1750, mort à Sidmouth, comté de Devon (Angleterre), en 1805. Dans sa jeunesse, il se rendit en Virginie pour suivre la carrière commerciale; mais, lorsque éclata la révolution américaine, il revint dans son pays, étudia la médecine à Edimbourg, et pratiqua son art à Northampton, puis à Liverpool en 1781. Il obtint, dans sa clinique, d'heureux résultats par les applications d'affusions d'eau froide et tiède. En 1797, il publia le premier volume de son grand ouvrage intitulé : *Rapports médicaux sur les*

effets de l'eau, froide ou chaude, comme remède dans les affections fébriles. Le second volume de cet ouvrage parut en 1804, et il en fut fait une cinquième édition en 1814. Outre divers ouvrages relatifs à la médecine, il écrivit, sous le pseudonyme de Jasper Wilson, une *Lettre commerciale et politique à William Pitt* (1793), qui eut un grand retentissement. En 1800, il publia une édition des œuvres du poète écossais Burns, en 4 volumes, au bénéfice de la famille du poète. Cette édition a été souvent réimprimée. Elle contient une biographie de Burns, une critique de ses œuvres, et, en forme de préface, *Quelques observations sur le caractère et la condition des paysans écossais*.

CURRODRÉPANE s. m. (kur-ro-dré-pa-ne — du lat. *currus*, char; et du gr. *drepanon*, faux). Art milit. Nom hybride employé quelquefois pour désigner un char armé de faux.

CURRUCA s. m. (kur-ru-ka). Ornith. Nom scientifique de la fauvette.

CURSAY (Jean-Marie-Joseph THOMASSEAU DE), littérateur, né à Paris en 1707, mort en 1781. Il embrassa l'état ecclésiastique, mais s'occupa surtout de cultiver les lettres. Ses principaux écrits sont : *Mémoires sur les savants de la famille de Terrasson* (Trévoux, 1761); *Anecdotes sur le discernement, l'accueil et la libéralité de Louis XIV pour les savants* (1761); *l'Homonymie dans les pièces de théâtre* (1766); *Anecdotes sur les citoyens vertueux de la ville d'Angers* (1770), etc.

CURSCHMANN (Charles-Frédéric), compositeur de chansons, né à Berlin le 21 juin 1805. D'abord destiné à la profession d'avocat, il suivit pendant plusieurs années les cours de jurisprudence; mais un jour la passion de la musique, comprimée dans son enfance, fit explosion, et Curschmann, abandonnant le barreau, se rendit à Cussel, où pendant quatre ans il prit de Spohr et de Hauptmann des leçons d'harmonie et de composition. Pendant ce temps, il se fit connaître par un petit opéra et quelques productions religieuses qui obtinrent quelque succès. Curschmann voyagea en Allemagne, en France et en Italie, puis se fixa à Casal. Cet artiste est aujourd'hui considéré comme l'un des meilleurs compositeurs de *lieder* de toute l'Allemagne, bien qu'une certaine recherche dans l'harmonie et une forme trop travaillée rendent difficilement abordables au public ces compositions qui visent à la popularité. On doit à M. Curschmann vingt-neuf chansons avec accompagnement de piano, une scène lyrique intitulée *Rome*, deux canons à trois voix, un opéra intitulé *Abdul et Breunich*, etc.

CURSEUR s. m. (kur-seur — du lat. *cursor*, coureur). Petit corps mobile faisant partie de certains instruments : *Dans les thermomètres à minima et à maxima, le liquide entraîne un curseur qu'il ne peut mouvoir que dans un sens*.

— Morceau de bois qui traverse la flèche de l'arbalète.

— Astron. Fil mobile qui traverse le champ d'un micromètre, et qui sert à mesurer le diamètre apparent d'un astre.

— Antiq. rom. Esclave qui précédait à pied la voiture de son maître.

— Hist. ecclésiast. *Courseurs apostoliques*, Officiers du pape chargés de faire les invitations aux consistoires et autres réunions solennelles.

CURSIF, **IVE** adj. (kur-siff, i-ve — du lat. *currere*, *cursum*, courir). Calligr. Tracé avec rapidité, à la main courante : *Ecriture cursive*. *L'alphabet sémitique devait être l'alphabet cursif de l'Orient assyrien et persan*. (Renan.)

— Fig. Bref, rapide, concis : *Un langage cursif succède à un langage développé*. (Ampère.) || Inus.

— s. f. *Ecriture cursive* : *Quelle était l'écriture ordinaire de Danglars?* — *Une belle cursive*. (Alex. Dum.)

— Antonymes. Anglaise et américaine, bâtarde, financière, gothique, ronde, à main posée.

CURSIVUS (Pierre), littérateur et poète italien, né à Carpineto au XVI^e siècle. Il professa avec succès la rhétorique à Rome. Il est surtout connu par les démêlés assez vifs qu'il eut avec Erasme. Ses principaux écrits sont : *Defensio pro Italia* (Rome, 1535, in-40) et *Poema Phœvium* (1589, n-16).

CURSIVEMENT adv. (kur-si-ve-man — rad. *cursif*). En écriture cursive : *Ecrire cursivement*. || Peu usité.

CURSONIE s. f. (kur-so-ni). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des mutisiées, comprenant une seule espèce, qui croît sur les Andes du Pérou.

CURSORIPÈDE adj. (kur-so-ri-pè-de — du lat. *cursor*, *cursoris*, coureur; *pes*, *pedis*, pied). Ornith. Qui a des pieds propres à la course.

— s. m. pl. Famille d'oiseaux coureurs.

CURSORIUS s. m. (kur-so-ri-uss — du lat. *cursor*, coureur). Ornith. Nom scientifique du court-vite.

CURT, **CURTE** adj. (kur, kur-te). Ancienne forme du mot COURT.

CURTATION s. f. (kur-ta-sion). Anc. astron. Différence entre la distance d'une planète au

soleil, et la même distance réduite au plan de l'écliptique.

CURTATONE, village d'Italie, prov. et à 8 kilom. de Mantoue, célèbre par un combat qui y fut livré le 29 mai 1848.

Curtatone et Montanara (COMBAT DE). Le 23 mai, le bruit d'une concentration de troupes autrichiennes vers Mantoue s'étant répandu, le général piémontais Bava en donna avis au général toscan César de Laugier, afin que celui-ci surveillât le passage du Mincio, et empêchât une attaque sur les derrières du petit corps toscan, formé de 6,000 hommes. Dans la matinée du 29, Bava fit ordonner au général de Laugier la retraite sur Gölto, où les troupes piémontaises se réunissaient à cause d'un mouvement en avant de toute l'armée autrichienne commandée par le maréchal Radetzki en personne. Les troupes toscanes se disposaient à lever le camp, lorsque les premières colonnes ennemies furent signalées. Toute retraite devint dès lors impossible. En face de forces six fois plus nombreuses, en présence d'une cavalerie excellente et de 40 pièces de canon, de jeunes troupes comme celles de Laugier ne pouvaient se retirer sans s'exposer à une déroute complète. On se décida donc à garder les positions occupées, et à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le général de Laugier parcourut les rangs, encourageant tout le monde à faire son devoir et à soutenir l'honneur du nom italien. Vers 10 heures, le combat s'engagea aux avant-postes, et bientôt il devint général. Les gros des Toscans occupaient Curtatone et Montanara. Sur ce dernier point, le brave colonel Giovannetti commandait deux bataillons de volontaires, un régiment de ligne toscan, un bataillon du 10^e de ligne napolitain et quelques compagnies de tirailleurs. La principale attaque de l'ennemi fut d'abord dirigée contre Curtatone, où, pendant deux heures, les Italiens soutinrent le combat sans éprouver de pertes sensibles. Le bataillon universitaire de Pise, commandé par le professeur Mossotti, avait été tenu jusqu'aux dernières limites de la supériorité numérique de l'ennemi rendit bientôt nécessaire l'emploi de ce secours. A ce moment, l'explosion d'un caisson tua presque tous les artilleurs toscans. Cette journée fut féconde en traits de bravoure : des professeurs qui n'avaient jamais manié le mousquet, des étudiants qui n'avaient jamais vu le feu, marchaient à l'ennemi comme de vieux soldats. L'élite de l'université de Pise s'était donné rendez-vous dans les champs de Curtatone : Ferrucci, l'un des premiers latinistes d'Italie; Firia, chimiste d'un haut mérite; Pilla, professeur de géologie d'un grand renom dans la science; Montanelli, professeur de droit, et plus tard l'un des chefs du gouvernement provisoire de Toscane. Pilla, atteint par un boulet, expira quelques moments après l'engagement en disant : « Je n'ai qu'un regret, celui d'avoir fait si peu pour la cause italienne. » Montanelli, blessé très-grèvement, fut ramassé par l'ennemi sur le champ de bataille, et resta prisonnier de l'Autriche pendant plusieurs mois.

Les Autrichiens tentèrent de couper la retraite aux Toscans; mais, grâce aux héroïques efforts du bataillon universitaire, cette tentative fut paralysée. Après quatre ou cinq heures de combat, les intrépides défenseurs de Curtatone, formés en colonne serrée, prirent la route de Gölto, sans être trop vivement poursuivis par l'ennemi, dont les forces étaient surtout tournées contre Montanara. De Laugier, vétéran des guerres de l'Empire, se montra à la fois bon général et soldat intrépide. Il avait, par deux fois, envoyé au colonel Giovannetti l'ordre de se retirer; mais les deux messagers étaient tombés sous les balles ennemies, et lorsqu'enfin Giovannetti fut averti, il était cerné au point qu'il dut se frayer un passage par les armes. Les pertes furent très-graves : plusieurs officiers supérieurs tombèrent sur le champ de bataille; d'autres furent faits prisonniers avec des compagnies entières; deux ou trois drapeaux et quatre canons furent les trophées remportés par les impériaux. Mais leur victoire fut achetée chèrement, car ils eurent près de 1,000 hommes hors de combat, ce qui s'explique par les grandes masses qu'ils présentaient au feu des Toscans. Le 10^e napolitain protégé bravement la retraite des deux colonnes toscanes sur Gölto et Marcara. Ce glorieux fait d'armes excita l'admiration des Autrichiens eux-mêmes, et Radetzki ne put s'empêcher de complimenter les prisonniers sur la valeur dont ils avaient fait preuve dans une lutte aussi inégale.

CURTÉIS adj. m. (kur-té-iss). Ancienne forme du mot COURTOIS.

CURTI (Girolamo, dit le DENTONE), peintre italien. V. DENTONE.

CURTI (François), peintre et graveur italien, né à Bologne en 1603, mort à la fin du XVII^e siècle. Il est surtout connu pour ses estampes gravées au burin dans la manière de Chérubin Albert. Ses travaux les plus estimés sont : seize portraits et les gravures des *Principes du dessin* d'après le Guerchin.

CURTI (Pierre), jésuite italien, né à Rome en 1711, mort en 1762. Il professa l'hébreu au collège romain et publia de curieuses et savantes dissertations dans lesquelles il se montra subtil et savant métaphysicien. Nous

citerons entre autres : *Christus sacerdos* (Rome, 1751) et *Sol stans* (1754).

CURTICÔNE s. m. (kur-ti-cô-ne — du lat. *curtus*, court, et de *cône*). Anc. géom. Tronc de cône dont la section est parallèle à la base.

CURTIE s. f. (kur-si). Bot. Syn. de *SCHUBERIE*.

CURTINE s. f. (kur-ti-ne). Forme ancienne du mot *COURTINE*.

CURTIPÈDE adj. (kur-ti-pè-de — du lat. *curtus*, court; *pes*, *pedis*, pied). Bot. Qui est munie d'un pied ou stipe court.

CURTIROSTRE adj. (kur-ti-ro-stre — du lat. *curtus*, court, *rôstrum*, bec). Zool. Dont le bec ou le rostre est court.

CURTIS (Guillaume), naturaliste anglais, né en 1746 à Alston (comté de Hamps), mort en 1799. Il exerça la profession de pharmacien à Londres, et fit paraître un assez grand nombre d'ouvrages sur la botanique et l'entomologie. Les principaux sont : *Instructions for collecting and preserving insects* (Londres, 1771); *Flora Londinensis* (1777, 2 vol. in-fol.); *The botanical magazine* (Londres, 1787-1798, 12 vol. in-8°); *Præctice observations on the British grasses* (Londres, 1790); *Lectures of botany* (Londres, 1804, 3 vol. in-4°).

CURTIS (Guillaume), homme politique anglais, né à Wapping en 1761, mort en 1829. Il acquit considérablement par des opérations commerciales la fortune qu'il tenait de son père, devint alderman de Londres (1785), shérif (1789-1790), puis siégea presque sans interruption à la Chambre des communes de 1796 à 1827, comme représentant de la Cité. Il acquit l'amitié du régent, et vota presque constamment pour le parti qui se trouvait au pouvoir.

CURTIS (George Ticknor), juriste américain, né à Watertown (Massachusetts) en 1812. Il s'établit à Boston comme avocat, en 1836, et ne tarda pas à occuper une des premières places au barreau de cette ville. On a de lui des ouvrages fort estimés : *Droits et devoirs des négociants maritimes* (1844); *Loi du droit de propriété littéraire* (1849); *Commentaires sur la jurisprudence, la pratique et la juridiction particulière des cours des États-Unis* (1854); *Histoire de l'origine, de la formation et de l'adoption de la constitution des États-Unis* (1855-1858), ouvrage remarquable, qui a surtout contribué à sa réputation. — Son frère, Benjamin Robbins CURTIS, né à Watertown en 1809, est avocat à Boston. Il a rempli pendant quelque temps les fonctions de juge associé à la cour suprême des États-Unis, pendant la présidence de Fillmore (1851).

CURTIS (George-William), écrivain américain, né à Providence (État de Rhode-Island) en 1824. Il fit partie, après avoir achevé ses études, de l'association phalanstérienne de Brook-Farm, fondée par des écrivains et des artistes à West-Roxburg, dans le Massachusetts, puis il alla s'établir chez un fermier du New-Hampshire, et s'y livra aux travaux agricoles. En 1846, M. Curtis quitta l'Amérique, voyagea dans la plus grande partie de l'Europe, parcourut l'Orient, puis retourna en Amérique en 1850. Trois ans plus tard, il ouvrit à New-York un cours de littérature. Ses conférences ou lectures, qui eurent un si grand succès, ont beaucoup contribué à fonder sa réputation. Ses principaux ouvrages sont : *Voyage d'un Howadjî sur le Nil* (New-York, 1850); *l'Howadjî en Syrie* (1850); *le Mangeur de lotus*; *le Journal de Putiphar* (1853), scènes satiriques contre les prétentions des commerçants enrichis, etc. Il a publié en outre de nombreux articles littéraires dans divers journaux, tels que la *Tribune de New-York*, le *Putnam's Monthly*, le *Harper's Magazine*, etc.

CURTISIE s. f. (kur-ti-zi — de *Curtis*, naturaliste anglais). Bot. Genre d'arbres rapporté avec doute à la famille des cornacées, et comprenant une seule espèce, qui croît au Cap de Bonne-Espérance : *La curtisii* à *feuilles de hêtre* est un *arbre élevé*. (F. Hæfer.)

CURTIVS (Marcus et Metius), personnages légendaires célèbres dans les traditions romaines. Vers 393, ou 362 avant J.-C. suivant Tit-Live, une secousse de tremblement de terre ouvrit sur l'emplacement du Forum un gouffre que rien ne pouvait combler. Les augures déclarèrent qu'il ne se refermerait que quand on y aurait précipité ce qui faisait la force de la cité. Un jeune patricien, Marcus Curtivs, jugeant que la force de Rome était dans les armes et la valeur, se dévoua aux dieux infernaux et se précipita, à cheval et magnifiquement armé, dans les profondeurs du gouffre, que le peuple combla de fleurs et de fruits, et qui se referma aussitôt.

Une autre tradition se rapportait à cet emplacement du Forum, qui avait gardé le nom de *lac Curtivs*, et où un marais profond paraît en effet avoir existé anciennement. Cette tradition, moins merveilleuse que la précédente, quoique se rapportant à une époque antérieure de plusieurs siècles, est relative à un Sabin du nom de Metius Curtivs. Pendant le combat qui suivit l'irruption que firent les Sabins dans Rome, grâce à la trahison de Tarpeia, Metius Curtivs, blessé, perdant son sang, voulut faire retraite et regagner le Capitole où se trouvaient ses compagnons d'armes;

mais il rencontra sur son chemin le marais qui en défendait l'approche. Alors, prenant un parti désespéré, il se précipita à cheval dans l'eau fangeuse en vue des deux armées. Son cheval se débattit, il le pressa, et parvint à sauver sa vie. Cette évasion hardie avait excité l'admiration des deux peuples, et le marais garda le nom de Curtivs. Un bas-relief d'un travail très-ancien représente Curtivs engagé dans son marais; le cheval baisse la tête et flaire le marécage, qui est indiqué par des roseaux; le guerrier, penché en avant, presse sa monture. Ce bas-relief curieux se voit dans l'escalier du palais des Conservateurs; il a été trouvé près de l'église Sainte-Marie Libératrice.

Varron donne un troisième récit. Suivant lui, ce lieu aurait été frappé de la foudre, et, suivant l'usage, clos et consacré vers 445 av. J.-C.

Quoi qu'il en soit, au milieu du Forum, à l'endroit où était ce marais, comblé ou desséché à une époque inconnue, on éleva un petit autel qu'ombragèrent bientôt une vigne, un figuier et un olivier sauvages.

L'action héroïque de Curtivs, le gouffre de Curtivs, sont des expressions demeurées proverbiales, pour caractériser les actes de dévouement, et, en particulier, les sacrifices à la patrie, à l'intérêt public. Malheureusement, les occasions de faire cette application sont rares de nos jours, comme le dit très-bien M. Viennet dans sa fable *Le Coq et le Faucon* : Qu'en un danger commun un homme se dévoue, On patra sa vertu par un lâche abandon; Et malheur à lui s'il échoue!

Dans un siècle d'or et de boue, Les Curtivs ne sont plus de saison.

Mirabeau a fait allusion au gouffre de Curtivs dans ce passage de son magnifique discours sur la *Contribution du quart* :

« Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir. Il faut le combler, ce gouffre effroyable. Eh bien! voici la liste des propriétaires français. Choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens... Allons! ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes; précipitez-les dans l'abîme; il va se refermer... Vous reculez d'horreur!... hommes inconséquents! hommes pusillanimes! Eh! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel? »

« Incapable de discuter le projet de M. Neckker, d'en assurer le succès ou de mettre rien de mieux à sa place, sentant d'ailleurs que les créanciers de l'État ne se jetteraient pas, comme autant de Curtivs, dans le gouffre du déficit afin de le combler, l'Assemblée prit brusquement son parti dans un objet de si haute importance. » RIVAROL.

Dumouriez répondit au commissaire de la Convention, Bancal, qui lui citait les beaux exemples d'obéissance à la patrie des grands hommes de l'antiquité :

« Les Romains n'ont pas tué Tarquin; ils n'avaient ni club des jacobins ni tribunal révolutionnaire. Des tigres veulent ma tête, je ne veux pas la leur donner. Puisque vous me citez les Romains, je vous déclare que je ne serai jamais Curtivs, et que je ne me jeterai jamais dans le gouffre. » LAMARTINE.

CURTIUS (QUINTUS), historien latin. V. QUINTE-CURCE.

CURTIUS (Lancinus), poète italien, né à Milan au xiv^e siècle, mort en 1511. Il apprit les langues classiques sous la direction de Me-rula, et cultiva la poésie latine. Outre des opuscules poétiques publiés dans divers recueils, on a de lui, entre autres ouvrages, deux recueils de vers imprimés après sa mort : *Epigrammatum libri* (Milan, 1521, 2 vol. in-fol.); *Silvarum libri* (1521, in-fol.). Son style est obscur, dur et lourd. Dénué de goût, il se complaisait à composer des vers aux rythmes bizarres, des vers *serpentins* (*angui-nei*), commençant et finissant par le même mot, des vers *rétrogradés* ou *cancrins*, des vers *carrés*, des vers *cubiques*, etc. Ses épigrammes contiennent des plaisanteries assez agréables; mais ses *Silves*, dit Baillet, sont de vraies forêts où l'on voit beaucoup de bois inutile.

CURTIUS (François), juriste italien, mort en 1533, fils adoptif d'un juristeconsulte du même nom. Il occupa une chaire de droit à Pavie et à Mantoue, fut employé par François I^{er}, et tomba entre les mains des impériaux après la bataille de Pavie. Curtivs composa des ouvrages de droit fort estimés : *De Feudis* (1561); *Consilia*, etc.

CURTIUS (Michel-Conrad), historien allemand, né dans le Mecklenbourg en 1724, mort en 1802. Il professa l'histoire à l'université de Marbourg. Il a publié plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *De veterum Cæsarum rebus gestis* (1768-1769, in-8°); *Commentarii de senatu romano sub imperatoribus* (1768, in-8°); *De Polonia, Livonia, Hungaria*

et *Prussia habitus ad Germaniam* (1786); *Histoire et statistique de Hesse* (1793, in-8°).

CURTIUS (Ernest), philologue et historien allemand, né à Lübeck le 2 septembre 1814. Il fit ses études à Bonn, à Göttingue et à Berlin. En 1837, il accompagna en Grèce Brandis, le célèbre historien de la philosophie grecque, éditeur d'Aristote, et se rencontra avec Otfried Müller à Delphes en 1840. Après la mort de ce dernier, il revint en Allemagne, fut reçu docteur à Halle en 1841, et peu après nommé professeur extraordinaire à Berlin; puis il fut choisi comme précepteur du prince royal, qu'il suivit dans ses voyages. En 1856, l'université de Göttingue l'appela à la chaire laissée vacante par la mort de K.-Fr. Hermann; il l'occupa encore. L'Académie royale de Berlin le compte parmi ses membres. Ernest Curtivs est l'un des professeurs les plus brillants de l'Allemagne. A une science puisée aux meilleures sources il unit des qualités de style assez rares chez ses compatriotes, et une parole élégante et facile. A la fois philologue, archéologue et historien, il a publié, outre de nombreuses dissertations, plusieurs ouvrages de premier ordre. Il faut citer avant tout son *Peloponèse* (Gotha, 1851-1852, 2 vol. in-8°), description topographique et archéologique de cette partie de la Grèce, accompagnée de planches, cartes et plans; les *Ioniens* (Berlin, 1855), dissertation où il s'efforce de prouver que les populations ionniennes de l'Asie Mineure sont des émigrés venus de Grèce, et non point, comme beaucoup d'auteurs l'ont avancé, un rameau séparé de la grande famille hellénique qui serait toujours resté sur le continent asiatique; *Histoire grecque* (Berlin, 1858-61, 2 vol. in-8°), qui n'est pas encore terminée, et ne va que jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse. On peut dire que, même après Grote, qui a fait surtout une œuvre d'érudition, cette histoire est un événement. Le savant anglais est plus terre à terre, le savant allemand plus philosophique. Celui-ci recherche de préférence les grandes lignes, poursuit les idées générales dans leurs causes et dans leurs effets, sans cesser pour cela d'être rigoureusement exact dans l'exposé très-lucide des faits. On a encore de lui un travail remarquable sur *l'Acropole d'Athènes*.

Ernest Curtivs représente l'école historique de la philologie allemande; il a repris à Göttingue la tradition d'Otfried Müller. Ennemis des formes pédantes et lourdes, il s'efforce toujours de maintenir la science dans les régions les plus élevées de la pensée humaine, de ramener chaque étude spéciale au point où elle se rattache aux grands intérêts du progrès et de la civilisation. Sous ce rapport, on lira avec le plus grand intérêt ses discours académiques, surtout celui qu'il a écrit sur la *mission de la philologie*. Les idées qu'il y exprime sont au fond celles qui dominent aujourd'hui dans la plupart des universités allemandes. Curtivs essaye de démontrer que l'étude de l'antiquité peut servir de lien commun à toutes les sciences, même aux sciences naturelles, et que le philologue, sans cesse conduit à étudier les questions les plus diverses, doit avoir l'esprit le plus dégagé des préoccupations de pur détail, et voyager sans cesse d'une extrémité à l'autre dans le domaine des sciences. « Rien n'est plus contraire aux études philologiques, dit-il, que l'atmosphère étroite du cabinet et de l'érudition; rien ne leur est plus indispensable et plus salutaire que la connaissance étendue des choses humaines. Un bon philologue doit pouvoir dire, avec les anciens, que rien d'humain ne lui est étranger... La science de l'antiquité peut se placer sans rougir à côté de celle de la nature, car personne ne saurait juger de la valeur scientifique d'une découverte d'après sa seule utilité immédiate. Les études historiques ne peuvent pas, il est vrai, invoquer des forces inconnues jusqu'ici, les asservir à l'homme et remplacer ainsi les courriers et les bêtes de trait; mais elles approfondissent la conscience et mettent la génération actuelle en relation avec des faits oubliés, avec des produits, des manifestations de l'esprit humain qui remontent à des milliers d'années. La nature est éternellement la même, il est vrai, et cependant elle est autre et nouvelle pour chaque génération. Il en est de même de l'antiquité; chaque époque, selon ses tendances intellectuelles, la comprend d'une manière différente. » (*Göttinger Festreden*, Berlin, 1864, in-12).

CURTIUS (Georges), frère du précédent, né à Lübeck en 1820, professeur à Prague. Il a publié plusieurs études sur la *grammaire comparée du grec et du latin* (Berlin, 1846); la *Comparaison des langues dans ses rapports avec la philologie classique* (Berlin, 1848, 2e éd.); *Grammaire grecque* (Prague, 1855, 6e éd.), maintenant adoptée dans un grand nombre de gymnases allemands.

CURTIUS (CABINET DE). V. CABINET DE CIRE.

CURTO (Jean-Baptiste-Théodore, baron), général français, né à Montpellier en 1772, mort vers 1832. Entré au service à quatorze ans, il fit les campagnes de la République, se distingua surtout en Egypte, obtint le grade de colonel en 1804, puis fit la guerre en Hollande et en Espagne (1811) avec le grade de général de brigade. En 1813, Curto se signala par sa belle conduite, notamment à Brienne, où, à la tête de quelques escadrons de cui-

rassiers, il culbuta un corps de 6,000 Prussiens, puis enfonça un carré de 3,000 Russes, et prit l'artillerie d'un de leurs corps d'armée. Lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il se prononça contre lui et fut mis à la retraite. La Restauration le rétablit sur les cadres.

CURTOCÈRE s. m. (kur-to-sè-re — du gr. *kurios*, courbé; *keras*, corne). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides, comprenant une seule espèce, qui vit au Bengale.

CURTOGYNE s. f. (kur-to-ji-ne). Bot. Autre forme du mot *CYRTOGYNE*.

CURTONERVE s. m. (kur-to-nèr-ve — du gr. *kurios*, courbé; *neuron*, nerf). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des athéricères, tribu des muscides, comprenant quinze espèces, toutes européennes. « On dit aussi *CURTONERVE*. »

CURTONOTE s. m. (kur-to-no-le — du gr. *kurios*, courbé; *notos*, dos). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des carabiques.

— *Encycl.* Les caractères du genre sont : palpes maxillaires à pénultième article plus long que le suivant; menton avec une dent légèrement bifide dans le milieu de son échancrure; corselet élargi sur les côtés et rétréci postérieurement; jambes postérieures lisses chez les mâles. Ce sont des insectes de petite taille. Les substances végétales forment leur principale nourriture. Ils se tiennent ordinairement dans la terre, sous la mousse, sous l'herbe et sous les pierres, mais quittent leur retraite à l'entrée de la nuit pour se livrer à la recherche de leur nourriture. L'accouplement a lieu au printemps. Les œufs, peu de jours après, font gonfler le ventre de la femelle, qui les dépose dans la terre à une petite profondeur. Les larves en sortent bientôt, changent de peau une seule fois, et atteignent, avant leur métamorphose, une longueur double de celle de l'insecte parfait. Ce genre, qui correspond au genre leire de Megerle, renferme cinq espèces européennes, dont le type est le *curtonote à pieds épineux*, de Linné, *amara aulica* d'Illiger. On le trouve à Paris.

CURTOPOGON (kur-to-po-gon — du gr. *kurios*, courbé; *pogon*, barbe). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées.

CURTOSCELE s. m. (kur-to-sè-le — du gr. *kurios*, courbé; *skelès*, cuisse). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des clavicornes.

CURTZ ou **KURTZ** (Albert), en latin *Curtius*, savant jésuite allemand, né à Munich en 1600, mort en 1671. Il professa les mathématiques et la philosophie, et composa plusieurs ouvrages sur l'histoire et l'astronomie. Les principaux sont : *Novum cæli systema* (Dillingen, 1626, in-4°); *Problema Austracum* (1655); *Sylloge Ferdinanda, sive collectanea historiæ cælestis* (Vienne, 1657, 2 vol. in-fol.), immense et précieux recueil d'observations, qui fut publié sous le nom de *Lucii Baretti*, anagramme d'Alberti Curtii.

CURUCAU s. m. (ku-ru-ko). Ornith. Courlis du Paraguay.

CURUCI s. m. (ku-ru-si). Ornith. Ancien nom de la bartavelle.

CURUCUCU s. m. (ku-ru-ku-ku). Pathol. Maladie particulière causée par la morsure d'un serpent de l'Amérique du Sud.

CURUCUI s. m. (ku-ru-kui). Ornith. Pie du Brésil.

CURULE adj. (ku-ru-le — lat. *curulis*, même sens). Antiq. rom. Se disait d'un siège d'ivoire sur lequel certains magistrats avaient seuls le privilège de s'asseoir : *Les consuls siégeaient dans une chaise curule*. « Se disait aussi des fonctions et de la personne même des magistrats qui jouissaient de ce privilège : *Magistrats curules*. *Dignité curule*. »

— *Encycl.* V. CHAISE.

CURUPA s. m. (kou-rou-pa). Bot. Plante d'Amérique, que les naturels emploient pour se procurer une ivresse analogue à celle que donne le haschich.

— *Encycl.* La tribu des Omaguas, en Amérique, appelle ainsi une plante à l'aide de laquelle on produit une ivresse qui dure vingt-quatre heures et procure les rêves les plus agréables. On la prend en poudre, comme le tabac, d'une manière assez singulière, que La Condamine décrit ainsi : « Ils se servent pour cela d'un tuyau de roseau terminé en fourche; ils font entrer chaque branche dans une narine : cette opération, suivie d'une aspiration violente, leur fait faire une grimace fort ridicule aux yeux d'un Européen, mais qui passe pour un agrément dans leur pays. » Cette plante est fort peu connue en Europe.

CURUPIRA, nom donné par les sauvages du Brésil à un génie du mal qui, selon leur croyance, habite les forêts vierges.

CURURE s. f. (ku-ru-re — rad. *curer*). Boues et vases qu'on retire des étangs, des fossés, des ruisseaux, et en général de tous les endroits couverts par les eaux : *Les curures forment un excellent engrais*. (Bosc.)

CURURU s. m. (ku-ru-ru). Erpét. Nom d'un crapaud d'Amérique appelé aussi *PIPA* et *RANA-PIPA*.

— Bot. Nom spécifique d'une paullinie de la Guyane. « Fruit du même végétal, employé

par les sauvages du pays pour empoisonner les fûches.

— **Encycl.** Le crapaud nommé *cururu* a le corps aplati, nu et recouvert d'une peau rugueuse très-épaisse, couleur olivâtre sombre, quelquefois unie, mais le plus souvent tachetée de marbrures jaune clair, semblables à celles du jaguar; elle est parsemée de petits tubercules desquels jaillit, quand on attaque l'animal, une liqueur épaisse, blanche comme du lait, qui a différentes propriétés vénéneuses, entre autres celle de produire la cécité. Ce reptile n'a point de cou; sa tête est large, plate, triangulaire, surmontée de deux proéminences très-saillantes, où se trouvent enclavés de grands yeux noirs regardant les objets avec une telle fixité, qu'on dit qu'ils exercent sur les petits animaux une fascination magnétique. Les deux pattes de devant sont plus longues que celles de derrière, ce qui fait que l'animal porte la tête très-élevée, tandis que la partie postérieure de son corps rampe. Le *cururu* est le plus gros des crapauds du Brésil; il mesure de 20 à 30 centimètres de longueur sur une largeur un peu moindre. Il aime de préférence les lieux bourbeux recouverts de plantes marécageuses; cependant on le rencontre souvent solitaire au milieu des forêts et éloigné de l'eau.

Cet animal joue un rôle très-important dans le fétichisme et la médecine empirique des nègres et des sauvages. Ils considèrent sa peau comme un excellent moyen pour faciliter l'extraction de pointes de bois enfoncées profondément et brisées dans une partie quelconque du corps; pour cela, ils appliquent cette peau toute fraîche sur la blessure.

Lorsque les étrangers arrivent au Brésil, ils sont frappés d'un phénomène dont ils ont de la peine à se rendre compte: c'est une sorte de musique bruyante qu'on entend dans les bois marécageux, principalement vers le soir, lors de la saison pluvieuse; cette harmonie étonnante, produite par le coassement des crapauds, s'entend en tout temps après un orage. Dans cet étrange concert, formé de toutes sortes de diapasons, se distinguent des voix plaintives, des tons aigus et flûtés, des accents cadencés, et ce qui est le plus notable, c'est un bruit imitant parfaitement le roulement du tambour; ce dernier est produit par le *cururu*.

CURURURYRA s. m. (ku-ru-ru-ri-ri-ra). Eryt. Espèce de serpent du Brésil.

CURUZ s. m. (ku-russ). Forme ancienne du mot COURROUX.

CURVALLE, bourg et commune de France (Tarn), cant. d'Alban, arrond. et à 41 kilom. S.-E. d'Albi; pop. aggl., 122 hab.; — pop. tot., 2,468 hab. Mines d'alun et sulfate de fer.

CURVATEUR adj. m. (kur-va-teur — du lat. *curvare*, courber). Anat. Se dit d'un des muscles du coecyx : *Le muscle CURVATEUR*. || Substantiv. : *Le CURVATEUR*.

CURVATIF, **IVE** adj. (kur-va-tif, -ive — du lat. *curvare*, courber). Bot. Se dit des feuilles étroites et légèrement roulées sur les bords : *Feuilles CURVATIVES*.

CURVATURE s. f. (kur-va-tu-re — du lat. *curvatus*, courbé). Forme ancienne du mot COURBURE.

CURVEMBRYÉ, **ÉE** adj. (kur-van-bri-é — du lat. *curvus*, courbé; *embryo*, embryon). Bot. Se dit des fruits quand l'embryon a ses cotylédons appliqués contre la radicule.

CURVICAUDE adj. (kur-vi-kô-de — du lat. *curvus*, courvi, courbé; *cauda*, queue). Zool. Qui a la queue recourbée.

CURVICAULE adj. (kur-vi-kô-le — du lat. *curvus*, courvi, recourbé; *caulis*, tige). Bot. Qui a la tige recourbée.

CURVICOLLE adj. (kur-vi-ko-le — du lat. *curvus*, courvi, recourbé; *collum*, cou). Zool. Qui a le cou recourbé.

— Bot. Qui a la sommité penchée : *Pédon-cules CURVICOLLES*.

CURVICOSTÉ, **ÉE** (kur-vi-ko-sté — du lat. *curvus*, courvi, courbé; *costa*, côte). Ichtyol. Qui est marqué de petites côtes courbées : *Pleurostome CURVICOSTÉ*.

CURVIDENTÉ, **ÉE** adj. (kur-vi-dan-té — du lat. *curvus*, courvi, courbé; *dens*, dents, dent). Zool. Qui a des dents recourbées.

CURVIFLORE adj. (kur-vi-flo-re — du lat. *curvus*, courvi, courbé; *flor*, fleur). Bot. Qui a des fleurs à corolle courbe.

CURVIFOLIÉ, **ÉE** adj. (kur-vi-fo-lié — du lat. *curvus*, courvi, courbé; *folium*, feuille). Bot. Qui a des feuilles courbées.

CURVIGÈRE adj. (kur-vi-jè-re — du lat. *curvus*, courvi, courbé; *gero*, je porte). Entom. Se dit d'une famille d'arapées qui a les yeux antérieurs portés sur des éminences du corselet et formant une courbure.

CURVIGRAPHE s. m. (kur-vi-gra-fe — du lat. *curvus*, courvi, courbé, et du gr. *graphô*, j'écris). Géom. Instrument de mathématiques servant à tracer des courbes.

CURVIGRAPHIE s. f. (kur-vi-gra-fi — rad. *curvigraphe*). Géom. Art de tracer des courbes.

CURVIGRAPHIQUE adj. (kur-vi-gra-fi-ke — rad. *curvigraphe*). Géom. Qui a rapport à la curvigraphie : *Procédés CURVIGRAPHIQUES*.

CURVILIGNE (kur-vi-li-gne; *gn* mll. — du lat. *curvus*, courvi, courbe, et de *ligne*). Géom.

Qui est formé de lignes courbes : *Figure CURVILIGNE*. || *Angle CURVILIGNE*, Angle formé par les tangentes à deux courbes, au point où ces courbes se coupent.

— **Antonymes.** Rectiligne et mixtiligne.

CURVILOGIE s. f. (kur-vi-lo-j) — du lat. *curvus*, courvi, courbe, et du gr. *logos*, discours, traité). Géom. Traité des lignes courbes.

CURVILOGIQUE adj. (kur-vi-lo-j-ke — rad. *curvilogie*). Géom. Qui a rapport à la curvilogie.

CURVINERVÉ, **ÉE** adj. (kur-vi-nèr-vé — du lat. *curvus*, courvi, courbé; *nervus*, nerf, nervure). Bot. Se dit des feuilles dont les nervures sont courbées de manière à être à peu près parallèles au bord de la feuille. || On dit aussi **CURVINERVE**.

CURVIPÈDE adj. (kur-vi-pè-de — du lat. *curvus*, courvi, courbé; *pès*, pied, pied). Zool. Qui a les jambes courbées : *Gonylepte CURVIPÈDE*.

CURVIROSTRE adj. (kur-vi-ro-stre — du lat. *curvus*, courvi, courbé; *rostrum*, bec). Ornith. Qui a le bec recourbé.

— s. m. Nom scientifique d'une espèce de bec-croisé.

— Bot. Qui a les opercules de ses urnes recourbées : *Gymnostome CURVIROSTRE*.

CURVISÈTE adj. (kur-vi-sè-te — du lat. *curvus*, courvi, courbé; *seta*, soie). Bot. Qui a des soies ou poils recourbés.

CURVITÉ s. f. (kur-vi-té — du lat. *curvus*, courvi, courbé). Courbure. || Vieux mol.

CURVO (João-Semmedo), médecin portugais, né à Villa de Monforte, province d'Alentejo, en 1635, mort en 1719. Il pratiqua son art à Lisbonne. On a de lui plusieurs ouvrages écrits en un excellent style, et aujourd'hui très-rare. Nous citerons entre autres : *Observações médicas doutrinaes de cem casos gravissimos* (Lisbonne, 1741, in-fol.), et *Polyantha medicinal* (1713, in-fol.).

CURWEN (Jean Christian), plus connu sous le nom de, agronome anglais, né en 1756, mort en 1828. Il descendait des Mac-Cristen, famille de l'île de Man. De 1786 à 1828, il fut presque constamment membre de la Chambre des communes; mais ce qui l'a surtout fait connaître, ce sont les améliorations et les perfectionnements qu'il a apportés dans l'agriculture. Curwen fut notamment l'inventeur du procédé de fumage qui consiste à parquer et à faire paître les bestiaux sur les terres qu'on veut fertiliser, ce qui le fit surnommer en Angleterre *the father of the soiling system* (le père du système du fumage). C'est également lui qui, pour rendre plus nutritives les herbes que l'on donne aux bestiaux, eut l'idée de les faire préparer par la vapeur au lieu de les faire bouillir.

CURZIO-TULLIANO, historien corse, né au village d'Oletta en 1690, mort vers 1750, et qui avait pour véritable nom **Nasati**. Il entra dans les ordres, se rendit à Rome, et devint évêque de Tivoli. Il a publié, sous le titre de *Disinganno intorno alla guerra di Corsica* de *Curzio Tulliano* (1739, in-8°), une histoire de la révolte de la Corse contre les Génois.

CURZOLA. V. CORZOLA.

CURZOLAIRES, groupe d'îles de la mer Ionienne. V. ECHINADES.

CURZON (Paul-Alfred de), peintre français, né à Moulins, près de Poitiers, en 1820. Talent remarquable, d'une poésie charmante en sa naïve simplicité, et sympathique à tous les esprits distingués, cet artiste unit un grand amour de la forme à ces facultés brillantes, dont il apporta le germe précieux en naissant. M. de Curzon semble vouloir puiser ses inspirations aux mêmes sources que Charles Gleyre et graver les hauteurs où notre grand artiste plane depuis longtemps. Nous ne voulons pas dire néanmoins que M. de Curzon ait pris à tâche d'imiter le plus heureusement possible l'auteur inimitable des *Illusions perdues*, du *Départ des apôtres*, d'*Herclule aux pieds d'Omphale*. Non, ce serait une erreur profonde. Il se sentait attiré dans le sillon brillant ouvert par le talent robuste de M. Gleyre; il a obéi à sa nature, mais sans rien perdre des charmes de sa personnalité. D'une voix légère il a chanté la fantaisie sur la même lyre où Gleyre a trouvé l'hymne solennel. Artiste au cœur chaud, éminemment impressionnable, il a eu, jeune encore, pour les grands de la nature, toutes les admirations, tous les enthousiasmes; il connaissait les tristesses austères du ciel du Nord et les effluves éblouissants du soleil asiatique. Tous ces besoins d'une organisation d'élite, M. de Curzon était encore un enfant qu'il les ressentait déjà. Nous le voyons débiter en effet par un *Petit paysage* au Salon de 1843, après avoir passé plusieurs années dans l'atelier de Drolling et dans celui de Cabat. L'indépendance de son tempérament le rendait rebelle aux traditions imposées de l'Ecole des beaux-arts. Il était un frondeur endurci dans ce milieu où la docilité est une chance de succès. Aussi n'eut-il le second grand prix de paysage historique qu'à la limite d'âge, à vingt-neuf ans seulement, en 1849. M. Chenavard, alors tout-puissant, on s'en souvient, et qui présentait l'avenir de M. de Curzon, l'envoya à Rome passer deux ans, après lesquels notre artiste s'envola vers la Grèce, tenant d'une main M. Edmond About et de l'autre M. Charles

Garnier. Après avoir visité les ruines de l'Athènes antique, ils touchèrent à Syra, où les attendaient M. Théophile Gautier et M. Vivier. Ils se séparèrent alors, et M. de Curzon continua seul son voyage. Rentré à Paris vers 1853, il donna la mesure de tout son talent dans *Dante et Virgile sur le rivage du purgatoire*, toile excellente qui parut aussi en 1855 et qu'on admire aujourd'hui au musée du Luxembourg. Mais rétablissons un peu l'ordre chronologique des productions de M. de Curzon. En 1845, à cette exposition qui fut si brillante, les *Houblons*, paysage plein d'humour, marquèrent un progrès véritable, qui s'affirma plus encore en 1846 dans les *Bords du Clain* et les *Rives de la Loire*. Les *Parques de Béranger* et les *Ordines* firent sensation en 1848. Puis vinrent les envois de Rome, durant son séjour comme pensionnaire : *Démocrite en méditation*, les *Ruines de Pestum*, une *Vue de Terracine*. De retour en France, il peignit son *Dante et Virgile*, l'*Acropole d'Athènes* et les *Bords du Céphise*. Cette simple nomenclature indique déjà la marche ascendante du talent de M. de Curzon. Il commence par aller s'asseoir dans un coin du paysage et traduire naïvement ce qu'il a sous les yeux. Puis la pensée s'élève; il met dans la figure une part des sensations qui l'assiègent, et il va toujours grandissant jusqu'au *Dante et Virgile*, toile qui est la plus haute expression de son talent. Arrêtons-nous un peu à ce *Dante et Virgile sur le rivage du purgatoire*, où l'artiste se résume tout entier. Mais d'abord une critique : le titre n'est pas heureux; ce mot *purgatoire* ne donne nulle idée de la barque que remplit d'êtres charmants, devant laquelle se prosternent Dante, pendant que l'ange de la bonté, de la suprême indulgence, ouvre sur elle ses mains pleines d'espérances et de pardons. La composition tout entière se détache en noir sur un ciel diapré d'étoiles pâles : elle n'est que *palie* en effet, l'étoile de l'être qui souffre avec l'espérance au fond du cœur. Il n'y a plus d'étoile pour celui qui n'espère plus. La pensée du tableau est là. Elle est d'une grande élévation. Elle touche, du bout de l'aile peut-être, à l'idée sublime que M. Gleyre a traduite si magnifiquement dans sa *Barque des illusions*. Aussi la peinture de M. de Curzon rappelle-t-elle un peu trop le parti pris du maître. Cette observation faite, il n'y a plus que des éloges à prodiguer au double point de vue de l'arrangement en groupes pittoresques, quoique bien serrés, de toutes ces figurines élégantes, gracieuses et d'un sentiment exquis. Dans une gamme grise et nacrée de taches harmonieuses où rien ne détonne et ne chante trop haut, la scène tout entière se déroule suave et sympathique dans une tristesse immense. Ce tableau réussi doit être peu compris, car il ne s'adresse pas à tout le monde. Il est de beaucoup supérieur à la *Psyché*, figure grande comme nature et qu'on voit tout à côté, dans la même galerie. Elle est pourtant bien gentille, la pauvre, qui ouvre tout émue la fameuse boîte qu'il fallait tenir fermée. Mais elle est faible de ton, dans une gamme où la craie domine avec trop d'intensité. M. de Curzon doit très-probablement être de notre avis. La *Psyché* parut au Salon de 1859. Quant aux œuvres qui se sont produites depuis aux derniers Salons, elles sont de nature à affermir la notoriété conquise par le vaillant artiste. Ainsi le *Tasse à Sorrente* (1859); l'*Ecco fori*, ce charmant souvenir des bouquetières de Naples (1861); l'*Ave Maria* (1863); la *Vendange à Prociada*, une des meilleures toiles de l'Exposition de 1864, sont là pour prouver qu'il cherche encore, qu'il tente des efforts sérieux, qu'il va se retremper dans les sources de la nature où l'on retrouve la sève jeune qu'épuise le succès, que nourrit le travail. Il faut encore citer les *Baigneuses*, la *Sérénade*, le *Tonnelier de Nuremberg*, aquarelles fraîches et larges, pastels légers et fins, très-recherchés des amateurs et que les marchands se font payer très-cher. Une deuxième médaille en 1857 est, croyons-nous, la première récompense obtenue par tant de jolies choses. Il est vrai qu'elle a été appelée trois fois en 1859, 1861 et 1863, ce qui n'est pas un succès médiocre. D'ailleurs M. de Curzon est jeune encore, et l'avenir lui réserve sans doute bien des triomphes.

CUSA (Nicolas de), cardinal et l'un des esprits les plus profonds du xve siècle, né à Cusa, sur la Moselle, dans le diocèse de Trèves, en 1401, mort à Todi (Ombrie) en 1464. Son père était pêcheur et se nommait *Krebs* et selon d'autres *Krypps*. De généreuses protections, entre autres celle du comte Manderscheid, lui permirent de faire des études fortes et étendues. Il visita plusieurs universités et se fit recevoir docteur en droit à Padoue. Le premier procès qu'il plaida fut perdu, ce qui le dégoûta, assure-t-on, du métier d'avocat. Jeune encore il entra dans les ordres, se fit remarquer comme prédicateur et devint doyen à Coblenz, puis archidiacre de Liège. C'est en cette qualité qu'il assista au concile de Bâle en 1431. Ce fut pendant la tenue de ce concile qu'il publia son traité *De concordantia catholica*, où il attaque avec autant de force que de modération la prétendue donation de Constantin, l'autorité des fausses décrétales d'Isidore, les prétentions de suprématie de la papauté, et soutient la supériorité des conciles oecuméniques sur les papes et la nécessité d'une réforme dans l'Eglise. Ces opinions

hardies, qui étaient celles des chrétiens les plus éminents de l'époque, ne nuisirent point à son élévation. Il fut nommé évêque de Brixen, dans le Tyrol, reçut la pourpre en 1448 et fut chargé par plusieurs pontifes d'importantes missions à Constantinople, en Allemagne, en France et en Angleterre. On l'envoyait en Allemagne pour réformer les couvents. Sur sa route, il recueillit 200,000 florins pour la construction de Saint-Pierre. Le reste de sa mission eut cependant peu de succès; ses tentatives de propagande religieuse furent inutiles; il échoua aussi complètement auprès des sectaires de Bohême qu'en Orient. C'était un homme d'une piété profonde, d'une simplicité admirable dans un prince de l'Eglise, d'une foi aussi sincère qu'elle était éclairée, et c'était en même temps un érudit de premier ordre, un penseur original et profond. On a de lui des ouvrages de controverse, de théologie, de philosophie, de mathématiques et d'astronomie. En philosophie, il incline au mysticisme et au néo-platonisme alexandrin. Il soutient l'impossibilité pour nous, êtres finis, de concevoir l'infini; pour nous, êtres multiples, de concevoir l'unité. L'intelligence finie ne peut, selon lui, comprendre avec précision la vérité des choses par la ressemblance, car la vérité est indivisible et ne peut être mesurée que par la vérité, comme le cercle par le cercle. Ainsi la quiddité des choses, qui est la vérité des choses, est inaccessible dans sa pureté; tous les philosophes l'ont cherchée, aucun ne l'a trouvée telle qu'elle est, et plus nous serons profondément savants en cette ignorance, plus nous approcherons de la vérité. Cet infini, cet un, ce plus grand (*maximus*), nous pouvons l'atteindre incompréhensiblement, au-dessus des sens et de la raison, par une contemplation mystique, et la foi de toutes les nations le regarde comme Dieu. Sous cette unité absolue, insaisissable, Dieu infini et immanifesté, Dieu père, se montre à nous dans l'univers multiple un Dieu-nature, Dieu-fils, unité contractée en pluralité, qui par l'amour, par le Dieu-esprit, s'unit à l'unité absolue comme à sa fin, comme au principe de sa perfection. En théologie, ses idées sont d'une indépendance qui étonne. Il croit à la possibilité de la paix perpétuelle en religion et en philosophie, et la diversité des cultes ne lui semble pas un obstacle à l'unité fondamentale des croyances. Il croit même que les religions diffèrent plus par l'expression symbolique que par la pensée, qui contient au fond la même vérité, la même foi, le même Dieu. Partant de cette donnée, il émet cette idée, extrêmement remarquable pour le temps, de la possibilité d'une fusion religieuse par la tolérance universelle. Ses travaux de mathématiques et d'astronomie sont plus remarquables encore. Au concile de Bâle, il avait proposé une réforme du calendrier à laquelle les préoccupations religieuses ne permirent pas de donner l'attention qu'elle méritait. Le premier d'entre les modernes, il renouela scientifiquement la vieille hypothèse pythagoricienne de l'immobilité relative du soleil et du mouvement de la terre, et ouvrit ainsi la voie à Copernic et à Galilée. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Bâle (1565). Sur sa vie, v. Hartzheine, *Vita Nicolai de Cusa* (Trèves, 1730, in-8°).

CUSAEER (Abraham), philosophe hollandais du xviie siècle, sur la vie duquel nous ne possédons aucun détail. Il fut un des chauds partisans des doctrines panthéistes de Spinoza. Cusaer a laissé deux ouvrages : *Specimen artis ratiocinandi naturalis et artificialis ad pantosophia principia conducens* (1684, in-8°), et *Principiorum Pantosophia* (1644, in-8°), qui peuvent servir en quelque sorte d'introduction à la philosophie de Spinoza.

CUSANO, ville d'Italie, à 12 kilom. S.-E. de Piedimonte et à 31 kilom. N.-E. de Caserte; 4,600 hab. Fabriques de draps communs.

CUSCO, ville du Pérou. V. CUZCO.

CUSCUS s. m. (ku-skuss). Mamm. Syn. de coucou.

CUSCUTAIRE s. f. (ku-sku-tè-re). Zooph. Genre de polypes bryozoaires, voisin des celariés.

CUSCUTE s. f. (ku-sku-te — de l'arabe *ko-chout*, même sens). Bot. Genre de plantes parasitiques, de la famille des convolvulacées, comprenant une quarantaine d'espèces, disséminées dans toutes les régions du globe : *En général, les fleurs des cuscutes sont blanches.* (C. Lemaire.) *Il faut faire le sacrifice de la portion de terrain où la cuscute se montre.* (T. de Borneaud.) *La cuscute possède ses tiges en tous sens.* (V. de Bonare.) *Les cuscutes sont des plantes parasites dont la semence germe d'abord en terre.* (F. Haef.) *La racine des cuscutes est faiblement développée.* (A. Dupuis.)

— **Encycl.** Le genre *cuscute*, rangé par plusieurs botanistes dans la famille des convolvulacées, tandis que pour d'autres il est le type de la famille des cuscutées, renferme des plantes herbacées, volubiles, parasites, dépourvues de feuilles, à fleurs petites, blanches ou rosées, réunies en tête ou en épi, et ayant pour fruit une capsule à deux loges, qui s'ouvre circulairement en travers.

Les nombreuses espèces de ce genre se ressemblent par leur mode de végétation et leur manière de vivre aux dépens des autres

végétaux. Leurs graines, qui sont très-fines, germent dans le sol, et donnent naissance à une tige grêle, simple ou rameuse, blanchâtre, portant çà et là de très-petites écailles en guise de feuilles, et des bouquets de fleurs. Quand ces tiges rencontrent une plante, elles s'attachent à elle par un petit renflement discontinue, d'où naît un prolongement qui communique avec le réseau vasculaire de la plante attaquée; alors les racines de la *cuscut* meurent. En hiver, ses tiges se pelotonnent et s'enfouissent en terre, pour se développer de nouveau au printemps. Les fragments de *cuscut*, détachés du pied mère, continuent à vivre pendant plusieurs jours, et, si on les dépose sur d'autres plantes, ils s'y fixent immédiatement au moyen de nouveaux petits suçoirs. On peut ainsi propager très-facilement la *cuscut*. Turpin rappelle à ce sujet une coutume remarquable des Américains. « Aux Antilles, dit-il, lorsqu'un couple amoureux se promène dans les bois, chacun arrache une poignée de cette plante, la jette au hasard sur un buisson, et si, au bout de quelques jours, des circonstances favorables, telles que l'ombre ou la pluie, ont déterminé la reprise, alors plus de doute sur la fidélité réciproque. »

L'importance de ce genre comme plante nuisible nous engage à emprunter en partie au *Journal de l'agriculture* un excellent article de M. Héricourt.

« Les *cuscut*, dit-il, au nombre d'environ cinquante à soixante espèces et variétés, habitent toutes les régions chaudes et tempérées du globe. L'Europe en produit environ sept ou huit, et la France en nourrit pour sa part sept espèces distinctes, qui se retrouvent sur presque tous les points de l'Europe. Ces sept sortes de *cuscut* sont des plantes indigènes de notre pays, naturelles à notre sol, et si toutes n'ont pas été distinguées et connues autrefois, si l'on ne peut prouver que toutes y aient eu leur origine, on peut au moins affirmer de la manière la plus positive que plusieurs y ont toujours existé, tout aussi bien que les orties, les bruyères, les genêts, les ajoncs, etc., plantes sur lesquelles elles vivent et dont elles sont les parasites, ont eu leur commencement chez nous. On est fondé à dire que toutes les sortes de *cuscut* croissant aujourd'hui en France y ont toujours existé, et que, sur presque tous les points du territoire français, il a pu en croître, à une époque ou à l'autre, des pieds épars, et qu'il doit s'en trouver à peu près partout, et enfouies dans le sol, des graines qui n'attendent pour se développer qu'une occasion favorable. Ce dernier point a une très-grande importance, et nous y insistons d'une manière toute particulière, avant de passer en revue les différentes sortes françaises de *cuscut*, avec l'indication des plantes dont elles se nourrissent plus ordinairement. Les espèces de *cuscut* spéciales à l'Europe et plus particulièrement spontanées en France sont les suivantes :

« 1° *Cuscut densiflora*, vulgairement appelée *bourreau du lin*. Cette espèce croît de préférence sur le lin, dont elle envahit et rassemble les tiges, qu'elle suce, les rendant chétives, si même elle ne les fait pas mourir, et tout à fait impropres à l'industrie. Lorsque le lin *cuscuté*, au lieu d'être cultivé spécialement pour la filasse, l'est surtout pour la graine, cette récolte s'en trouve considérablement réduite et d'une qualité très-inférieure. La graine de cette espèce est arrondie, grisâtre et un peu rugueuse, et comme elle est notablement plus petite que celle du lin, on peut assez facilement l'en séparer par de forts criblages. La *cuscut* du lin se rencontre dans l'Europe moyenne; elle croît également dans l'Amérique du Nord, notamment en Pensylvanie.

« 2° *Cuscut d'Europe*, vulgairement *grande cuscut*. Cette espèce, dont il existe une ou deux variétés, se nourrit d'un assez grand nombre de végétaux herbacés, annuels, vivaces et ligneux. C'est elle qui, dans les cultures, envahit plus particulièrement le houblon et le chanvre. A l'état sauvage, on la rencontre fréquemment dans les haies, les buissons, sur la lisière des bois; dans ces conditions, elle semble affectionner particulièrement la grande ortie dioïque, et parfois les chardons et autres composées. On la rencontre aussi quelquefois sur la vigne, dont elle envahit les jeunes pousses, les pétioles et surtout les grappes; celles-ci sont alors garnies de longs filaments qui leur ont fait donner le nom de raisin barbu. On peut artificiellement produire ce résultat en transportant et en appliquant sur les rafles des jeunes grappes de raisin des filaments ou fragments de tiges fraîches de *cuscut*, qui ne tardent pas à y développer et à y implanter leurs bouches ou suçoirs, puis de nouvelles et nombreuses ramifications. L'aire de dispersion de cette espèce est très-étendue; car elle croît non-seulement dans toute l'Europe moyenne, mais on la retrouve encore en Algérie, dans le Caucase, l'Asie Mineure, la Sogarie, le Japon, aux Indes orientales et probablement dans l'Amérique du Nord, où elle vit sur une grande variété de plantes herbacées et ligneuses.

« 3° *Cuscut epithymum*, vulgairement *petite cuscut*. Cette espèce, assez variable, mais plus petite dans toutes ses parties que la précédente, est celle que l'on rencontre le plus communément en France et en Europe à l'état sauvage, et celle qui se nourrit du

plus grand nombre d'espèces de végétaux. Elle se retrouve sur plusieurs autres points du globe, notamment dans le Caucase, les îles de l'Archipel, la Syrie, les Canaries, etc. On la trouve très-fréquemment dans les pâturages incultes, les landes, les bruyères, les dunes, où elle vit indistinctement sur les plantes herbacées ou ligneuses des familles les plus diverses et les plus différentes comme caractères, tissus et suc, telles que serpolet, luzerne, trèfle, plantain, bruyères, ajoncs nains, ononis arrête-bœuf, genêts, solidago verge d'or, laiterons et euphorbia cyparissia à suc laiteux, artemisia campestris, lavande, caille-lait, etc. On est même arrivé à la cultiver artificiellement sur les basilics, les santolines, la lavande, la tomate, l'épine-vinette, le groseillier, le buisson ardent, le sorbier des oiseaux, le lierre, etc. Dans les cultures, cette espèce a quelquefois envahi les champs de luzerne, de trèfle, de vesce, de pois, et plus rarement de sainfoin; mais elle y est bien moins fréquente que la suivante, qui n'en est, pour quelques auteurs, qu'une variété ou peut-être qu'une modification.

« 4° *Cuscut du trèfle*. C'est cette espèce qui est la plus connue des cultivateurs, dont elle envahit les prairies artificielles de luzerne, de trèfle et parfois de sainfoin. Elle forme dans les champs de ces fourrages des touffes, des sortes de taches qui vont s'élargissant circulairement, enlaidissant et détruisant de proche en proche, sous l'étreinte des milliers de spirales ramifiées de ses tiges et des millions de suçoirs dont elles sont munies, tous les individus de ces plantes qui se trouvent à sa portée, sur un espace de 6 à 9 mètres de circonférence. Pour peu que les touffes de *cuscut* soient nombreuses dans une pièce de luzerne ou de trèfle, et qu'on les y laisse se développer librement, ce qui arrive malheureusement trop souvent, elles finissent par se rejoindre; leurs propres tiges, ne trouvant plus rien à dévorer, se rencontrent, s'enlacent par centaines ensemble, se serrent et se contournant en replis tortueux qui ne tardent pas à achever d'étouffer, sous leurs embrassements mortels, les victimes dont elles ont sucé la sève jusqu'à la dernière goutte, et dont les tiges, les feuilles et même les racines ne tardent pas à noircir et à pourrir. Les tiges de cette *cuscut*, chargées de millions de fleurs et de capsules remplies de graines, continuent à vivre encore assez longtemps d'elles-mêmes en plein air et sur le sol; elles achèvent de parcourir toutes les phases de leur végétation, puis elles pourrissent enfin, laissant à leur place une nombreuse postérité, qui sera dans l'avenir et pour bien longtemps la désolation du cultivateur et de ses successeurs. Quelques agriculteurs, dont les luzernes et les trèfles étaient fréquemment envahis par la *cuscut*, tandis que leurs pièces de sainfoin n'en présentaient aucune trace, avaient cru pouvoir en conclure que le sainfoin était antipathique à cette *cuscut*, et que dès lors on pouvait, en le mélangeant au trèfle et à la luzerne, en préserver ces deux précieux fourrages. Il n'en est malheureusement rien, et dans les essais qui ont été faits dans ce sens, le sainfoin a été envahi en même temps et tout comme ses consociés, puis dévoré par leur ennemi commun. A la même époque, des champs ensemencés en sainfoin seul étaient complètement envahis par le fléau; c'est dire qu'à partir de ce moment la théorie de l'antipathie du sainfoin pour la *cuscut* avait fait son temps. La *cuscut* du trèfle et de la luzerne se retrouve dans toute l'Europe, mais plus particulièrement dans les régions moyennes et méridionales, dans le Caucase, l'Asie Mineure, les îles de l'Archipel, les Canaries et parfois dans l'Amérique du Nord. Sa graine, lisse ou à peine rugueuse, grisâtre, presque ronde, un peu réniforme, de volume variable, parfois de même grosseur (surtout quand elle est fraîche), mais d'ordinaire plus petite que celle du trèfle et toujours plus petite que celle de la luzerne, peut en être séparée par de vigoureux criblages à fond. Cependant il faudra pour cela opérer sur des graines de choix de ces fourrages, bien mûres et bien nourries, et n'en conserver pour semence que les plus grosses. Nous verrons plus loin que cela ne suffit pas toujours pour se mettre à l'abri du fléau.

« 5° *Cuscut blanche*. Cette espèce, très-voisine des deux précédentes, est, comme son nom l'indique, plus blanche qu'elles dans toutes ses parties. Elle vit également sur les plantes légumineuses de nos prairies artificielles : trèfle, luzerne, etc., mais plus particulièrement dans les cultures du Midi et de la région méditerranéenne. Ce que nous avons dit de la précédente peut en tout lui être appliqué.

« 6° *Cuscut à corymbes*. Cette espèce, tout aussi dangereuse que les précédentes, puisqu'elle envahit nos cultures et s'y nourrit des mêmes plantes, n'en diffère pas d'un manière très-sensible; toutefois, elle est un peu plus grosse, plus vigoureuse; ses tiges ont une teinte un peu orangée; ses fleurs, disposées en corymbes paniculés, sont blanches, très-odorantes, à stamens capités; ses graines, un peu rugueuses, sont sensiblement plus grosses que chez les autres et d'un brun roussâtre, ce qui permet de les distinguer et de les séparer facilement des semences agricoles. Cette espèce se rencontre et a été observée surtout dans les cultures du sud-est

de la France, où l'on pense qu'elle a été introduite du Chili avec les graines de luzerne importées parfois de ce pays par le commerce marseillais et lyonnais.

« 7° *Cuscut monogyne*. Cette espèce se distingue à première vue de toutes les autres par la grosseur de ses tiges, qui atteignent les dimensions des cordes employées pour violons et violoncelles. Ses fleurs, disposées en grappes plus ou moins allongées, sont aussi moins nombreuses, plus grandes, avec un seul style au lieu de deux et un seul staminate globuleux; les étamines non apparentes sont en dehors de la corolle; les capsules, beaucoup plus grosses que chez les autres espèces, sont à deux loges renfermant deux à quatre graines très-grosses (0m,003 à 0m,004 de diamètre), ce qui permet de les distinguer et de les trier assez facilement parmi les semences des autres plantes. En France, on ne rencontre guère cette espèce à l'état sauvage que dans le Midi, le Languedoc, la Provence, où elle croît d'ordinaire sur divers arbres et arbustes, et parfois sur la vigne et les térébinthes. Son aire de dispersion est très-vaste : elle a été recueillie dans l'Espagne, le Portugal, l'Autriche, la Silésie, la Pologne, la Russie, l'Asie Mineure, la Géorgie, la Perse; dans l'Orient, elle croît fréquemment sur la vigne et les pistachiers.

« Examinons maintenant comment se conduisent les cultivateurs envers la *cuscut*, et s'ils font ce qui le devoir et l'intérêt leur commandent. Hélas! faut-il le dire? les neuf dixièmes (et nous ne croyons pas cette proportion exagérée) des cultivateurs qui ont de la *cuscut* dans leurs champs la laissent se développer en toute liberté. Chez les uns, c'est par ignorance; chez les autres, c'est par apathie ou indifférence. Si quelques autres se décident à procéder à la destruction de la *cuscut*, le travail en est mal fait, incomplètement, et le plus souvent on l'enlève d'une place pour la semer de tous côtés. Qu'arrive-t-il en effet dans la plupart des cas? On fauche, on peigne ou l'on arrache au râteau les places envahies par la *cuscut* et l'on en laisse le produit, soit en tas, soit étendu sur le lieu même, ou bien on le traîne sur le terrain jusqu'au bout du champ où on l'abandonne; quelquefois on jette le tout dans le fossé ou dans le chemin. D'autres fois, et pour que rien ne soit perdu, on enterre sur place et victime et bourreau, ou bien on les fait transporter, toujours en en rependant chemin faisant, dans la cour de la ferme; d'autres fois encore on donne plante et parasite à manger aux animaux, ou bien on les met sur le tas de fumier ou on les emploie comme litière. Qu'a-t-on fait dans tous ces cas, si ce n'est multiplier le parasite par tous les moyens possibles et s'exposer à le voir reparaitre tôt ou tard sur tous les points où il a pu en tomber, ici des morceaux de tiges, là des graines, etc. ; ou de le voir ramené dans les champs, tantôt avec les laines, les laissées du bétail ou les fumiers, ou bien encore avec les terres ou les boues que l'on recueille au bout des champs, le long des chemins, ou que l'on tirera des fossés? Reste la place qui était envahie. Qu'en fait-on le plus souvent? Non-seulement on ne s'inquiète pas si elle a été complètement expurgée du parasite, si l'on a fauché ou ratelé sur un espace suffisant pour qu'il ne reste plus debout aucun fragment de tige chargé de *cuscut*; mais le plus souvent on n'enlève que le centre de la place attaquée, dans la crainte de perdre trop de fourrage ou de récolte, et pensant peut-être que cela suffit; puis on bine ou on laboure la place vide, enterrant ainsi précieusement semences, tubercules ou fragments de tiges qui peuvent se trouver à la surface. Faut-il s'étonner, d'après ce que nous venons dire, de voir la *cuscut* se multiplier d'une façon si inquiétante et se montrer sur tant de points où elle n'avait jamais été remarquée?

Si l'on considère maintenant que plusieurs espèces de *cuscut* se nourrissent indifféremment des mêmes plantes et qu'elles vivent aussi bien sur le lin que sur le trèfle, la luzerne, le sainfoin, les orties, etc., on ne devra pas s'étonner de voir une pièce de lin succédant pour la première fois à un trèfle ou à une luzerne rompu, et réciproquement, se couvrir du parasite, qui pourra revenir éternellement dans ce terrain chaque fois que l'assolement, quelque long qu'il soit, y ramènera une des plantes propres à son existence. N'a-t-on pas vu malheureusement trop souvent aussi des cultivateurs, assez peu soucieux de leurs intérêts, rompre un trèfle *cuscuté* et l'enfourer par un labour d'automne, sur lequel viendra, par une céréale, ou un lin, ou un fourrage vert? Combien voit-on de cultivateurs s'assurer par un examen minutieux qu'un trèfle ou une luzerne, qu'ils vont rompre et enfouir, est complètement exempt de toute trace du parasite? Le temps passé à cette inspection sera pourtant bien employé et bien payé par la suite. Qui peut affirmer, en voyant une de ses cultures envahies par cette plante maudite, qu'il a fait tout ce qu'il fallait pour s'en préserver? Il est vrai que les graines de trèfle, de luzerne, etc., que l'on se procure dans le commerce sont parfois infestées de *cuscut*; mais à la suite, si ce n'est aux cultivateurs, aux producteurs qui les ont récoltés, et qui, en mettant dans la circulation une semence impure, aident ainsi à la diffusion et à la perpétuation du fléau? On a vu souvent s'élever, au sujet de la *cuscut*, des

difficultés entre vendeurs et semeurs; on a même plusieurs fois demandé, à cette occasion, par-devant les autorités, des garanties ou des dédommagements qui n'ont jamais pu être accordés, parce que les personnes compétentes, consultées à cette occasion, n'ont pas cru devoir se prononcer dans le sens des demandeurs; et c'est ce qui arriverait encore dans la majorité des cas qui viendraient à se présenter. Est-ce à dire pour cela qu'il n'y a rien à faire? Nous pensons le contraire. Ainsi, par exemple, qu'est-ce qui empêcherait, si une réglementation de la mûture devenait absolument nécessaire, d'assimiler le *cuscutage* à l'échenillage, en le rendant obligatoire pour tous?

« Examinant en outre s'il est exact, comme quelques personnes le prétendent, qu'il soit très-facile de distinguer la graine de *cuscut* et d'en débarrasser les autres semences qui en sont infestées, nous répondons de la manière la plus péremptoire : Non! cela n'est ni facile ni possible d'une manière absolue. Il est vrai que, dans la plupart des cas et surtout lorsqu'elles sont bien sèches, les graines de plusieurs des *cuscut* françaises étant d'ordinaire plus petites que celles des plantes qu'elles envahissent, on peut, jusqu'à un certain point, les en séparer par de vigoureux criblages; c'est, nous le pensons, ce que font ou du moins ce que doivent faire les marchands honnêtes, soucieux de leur réputation. Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, cela ne suffit pas toujours, et il peut fort bien arriver qu'il reste quelques graines de *cuscut* enfermées dans leurs capsules demeurées entières, ou d'autres se trouvant adhérentes à de petites mottes de terre ou à divers corps étrangers mêlés aux semences agricoles, et que les criblages ne peuvent pas toujours enlever. La chose devient bien plus difficile lorsqu'il s'agit, comme c'est parfois le cas, d'espèces de *cuscut* dont la graine est à peu près de même volume ou à peine plus grosse que celle de la plante qu'on a intérêt à semer.

« Il résulte de ces faits, pour le cultivateur un danger permanent, qui ne peut être conjuré que par un redoublement de soin dans le choix et la préparation de la semence, et d'activité dans la surveillance et le nettoyage de ses cultures. C'est en effet au cultivateur, et au cultivateur seul, nous ne cessons de le répéter, qu'il appartient d'arrêter la marche du fléau et de le détruire, et ce lui sera chose facile quand il le voudra résolument. Pour cela, il lui suffira d'inspecter fréquemment ses champs, de passer en tous sens dans les pièces susceptibles d'être infestées par le parasite; et, aussitôt qu'il en constatera l'apparition, il devra, sans perdre un instant et quelque regret qu'il en ait, couper nez terre avec un couteau et à la main, arracher les plantes, toujours à la main, toutes les plantes attaquées, voire même celles qui ne le sont pas, à 0m,50 ou à 1 mètre plus au large; puis recueillant avec soin dans une toile à sac à mailles serrées jusqu'aux moindres fragments des plantes provenant de cette opération, il devra les transporter en lieu sûr et les brûler incontinent; enfin sans remuer aucunement le sol, à la place ainsi dépouillée, il devra étendre sur toute la surface et y faire brûler paille, foin, branchages ou tout autre matière inflammable. Il devra agir de même sur tous les points envahis, et, par ce moyen des plus simples, il arrêtera le mal et en prévendra le retour ou du moins la diffusion. C'est là le seul procédé qui nous paraisse efficace et pratique, partant recommandable. »

On en a cependant proposé beaucoup d'autres, qui, malheureusement, ne sont pas toujours efficaces et qui ont été nuisibles quelquefois. C'est ainsi qu'on a conseillé de faire à plusieurs reprises brouter et piétiner le champ par des moutons; d'exécuter des fauchages réitérés; d'arroser les champs infestés avec du purin ou lisier, des solutions de sels de fer, de l'acide sulfurique étendu d'eau, etc.

Un agronome prétend même avoir trouvé un moyen simple et très-peu coûteux de détruire la *cuscut*. Pour cela, il faut faire dissoudre dans l'eau du sulfate de fer, dans la proportion de 2 litres par hectolitre d'eau. On arrose ensuite copieusement de cette dissolution, au moyen d'un arrosoir, les parties ravagées par la *cuscut*, qui ne tarde pas à noircir, puis à périr tout à fait. On fauche alors en même temps et le fourrage et la plante, et en peu de temps la luzerne, le trèfle, le sainfoin se montrent si verts, si vigoureux, qu'à cinquante pas on peut reconnaître l'endroit naguère nu et dévoré par cette lèpre.

On a attribué à la grande *cuscut* de nombreuses propriétés médicales. Employée dès la plus haute antiquité, elle se trouve encore aujourd'hui quelquefois chez les herboristes. Son odeur est faible, sa saveur un peu acre et amère. On a prétendu qu'elle tirait ses propriétés des plantes auxquelles elle est attachée; mais il est démontré que son action est toujours la même, c'est-à-dire très-faible. Malgré sa richesse en tannin, elle n'est que légèrement astringente et tonique. Préconisée contre une foule de maladies diverses, elle était administrée en substance, en poudre, en décoction, et entraînait dans diverses préparations pharmaceutiques. Aujourd'hui elle est à peu près complètement abandonnée, et avec juste raison.

CUSCUTÉ, ÉE adj. (ku-sku-té). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la *cuscut*.

— s. f. pl. Tribu de plantes parasites, de la famille des convolvulacées, ayant pour type le genre *cuscuta*, et érigée par plusieurs auteurs en famille distincte.

CUSEFORNE ou **CUSE-FORNE** s. m. (ku-ze-for-ne). Mar. Petit bâtiment long, étroit, sans pont, montant beaucoup d'avirons, et qui sert aux Japonais à faire la pêche de la baleine.

CUSH, nom d'une région méridionale du monde biblique, nommée Éthiopie par les Septante, par la Vulgate et par presque toutes les autres versions de la Bible, et *Mohrenland*, ou terre des noirs, par Luther. Il est presque hors de doute que l'Éthiopie, dans le sens le plus ordinaire et le plus limité de ce nom, était désignée par les Hébreux sous le nom de Cush, quoique Bochart ait prétendu que ce mot s'appliquait exclusivement à l'Arabie méridionale. Ezéchiel (xxix, 10) en parle comme d'un pays situé au delà de Syène, ce qui s'accorde parfaitement avec la définition classique des bornes de l'Éthiopie. Mizraïm (Égypte) et Cush sont souvent réunis par les prophètes et mentionnés ensemble dans les *Psaumes* (Lxxviii, 31). Les *Cushites* sont mentionnés, avec d'autres nations africaines, dans les relations historiques. La Bible, aussi bien que le Mishna, fait allusion à la couleur noire de leur peau. Mais de nombreux interprètes ont vu dans le pays de Cush d'autres contrées du monde connu des Hébreux, notamment l'Arabie méridionale. Michaëlis et une foule d'autres critiques se prononcent pour ce dernier pays; Gesenius est d'un avis contraire. La première opinion s'appuie d'abord sur un grand nombre de passages de l'Écriture dans lesquels Cush est nommé en même temps que certaines tribus arabes; ensuite sur ce que ce mot est traduit par Arabie dans la paraphrase chaldéenne de Jonathan; enfin sur l'existence d'une tribu de l'Yémen nommée Beni-Chusi, selon Niebuhr. On trouve, en outre, que le pays de Cush est entouré par la rivière Gihon (*Génèse*, ii, 13); que Cush est le nom du père de Neïrod, fondateur d'empires en Asie. Le même nom est indifféremment appliqué par Ezéchiel au pays d'Elam ou Susiane, ce qui concorde encore avec les noms classiques de Cissians ou Cosséens, donnés aux habitants de ce dernier pays, et avec le nom moderne de Khusistan. Les Hinyarites, peuple ancien de l'Arabie méridionale, sont appelés, par les auteurs syriens, indifféremment *Cushéens* ou *Ethiopiens*. Ajoutons que l'Éthiopie classique embrassait un grand nombre de nations éloignées les unes des autres, parfaitement distinctes, et n'ayant de commun que la couleur du teint. Homère les appelle « une race désuante », les derniers des hommes, habitant les uns l'extrême Ouest, les autres l'extrême Est. » Strabon tient à peu près le même langage. Hérodote parle d'une Éthiopie orientale ou asiatique et d'une Éthiopie occidentale ou africaine. D'après l'opinion la plus répandue de nos jours, Cush désignerait l'Éthiopie, mais serait également le nom de diverses autres régions de l'Asie situées le long des côtes de l'Océan méridional, et habitées par un peuple appartenant à la famille chamanique.

Nous terminerons cet exposé par un passage de George Rawlinson (*Traduction d'Hérodote*, liv. I^{er}, note 2^e) qui donne une solution plausible de la question : « Une découverte linguistique récente tend à prouver qu'à l'origine des temps une race cushite ou éthiopienne s'étendait le long des rives de l'Océan méridional, depuis l'Abyssinie jusqu'à l'Inde. Avant l'arrivée des Aryas, toute la péninsule indienne était peuplée par une race semblable; commençant à l'Indus, elle suivait les côtes et traversait le Beloutchistan et le Kerman modernes, patrie des Éthiopiens asiatiques. Elle peuplait les villes situées sur les rives septentrionales du golfe Persique, ainsi que le constatent les inscriptions sur briques trouvées parmi leurs ruines. Elle domina dans la Susiane et la Babylonie, jusqu'à ce qu'elle fût chassée du premier de ces pays par l'immigration aryenne, et du second par l'immigration sémitique. On la suit, au moyen de la langue et de la tradition, sur toute la côte de la péninsule arabique. Elle existe encore en Abyssinie, et la langue d'une des principales tribus de cet empire, la tribu des Gallas, fournit la clef pour la lecture des inscriptions cunéiformes de Susiane et d'Elmalis, qui datent d'une époque antérieure à notre ère de dix siècles probablement. »

CUSHING (Caleb), homme d'État, légiste et auteur américain, né à Salisbury (État de Massachusetts) en 1800. Il appartient à une ancienne famille coloniale, dont de nombreux représentants ont occupé des emplois publics. Il prit, à l'âge de dix-sept ans, ses degrés au collège Harvard, et resta pendant deux ans attaché à cette institution en qualité de professeur de mathématiques et de physique. Il se livra ensuite à l'étude des lois, et fut admis au barreau en 1824. Tout en se livrant avec ardeur à l'exercice de sa profession, il continua de cultiver les lettres, et fournit à la *Revue de l'Amérique du Nord* des travaux très-remarquables sur l'histoire et la jurisprudence.

Sa vie publique commença en 1825. Il fut alors élu à la Chambre basse, puis, en 1826, au sénat de son État natal (Massachusetts). En 1829, Cushing se rendit en Europe, où il resta deux ans. Il publia, à son retour, ses *Souvenirs d'Espagne*, ouvrage qui témoigne d'une connaissance approfondie de l'histoire et

de la littérature espagnole. En 1833, il donna sa savante *Revue historique et politique de la révolution française de 1830, et des événements qui en furent la conséquence parmi les autres nations de l'Europe*. La même année, il entra à la chambre des représentants du Massachusetts, et, deux ans après, fut envoyé comme représentant au congrès fédéral. M. Cushing resta attaché au parti whig jusqu'à l'élection du président John Tyler. A cette époque, il se décida à abandonner les whigs, et il est toujours resté depuis l'un des plus fermes soutiens du parti démocratique. Il se distingua, dans sa carrière législative, par une application de tous les instants aux affaires publiques, une éloquence solide et des qualités parlementaires de la plus haute portée.

En 1843, M. Tyler le nomma ministre des finances; mais cette nomination ayant été repoussée par le sénat, le président lui offrit l'emploi de commissaire en Chine. M. Cushing partit pour le Céleste-Empire en 1843, et, en 1844, il signa le premier traité de commerce qui ait été conclu entre les États-Unis et le gouvernement chinois. A son retour, il fut élu de nouveau représentant du Massachusetts au congrès; et, dans la session de 1847, il se fit remarquer par la façon énergique avec laquelle il appuya la guerre du Mexique, mesure fort peu populaire dans l'État qu'il représentait. La législature de cet État ayant refusé de voter des fonds pour l'équipement d'un régiment de volontaires, M. Cushing y pourvut avec ses propres ressources. Nommé colonel du régiment qu'il avait ainsi levé, il le conduisit au Rio-Grande. Peu après son arrivée sur le théâtre de la guerre, il fut promu brigadier général et attaché au corps d'armée du général Taylor. En 1852, il devint membre de la cour suprême de justice du Massachusetts. En 1853, le président Pierce lui donna l'emploi d'attorney général (ministre de la justice), emploi qu'il conserva pendant toute l'administration de M. Pierce et jusqu'à l'avènement de M. Buchanan (4 mars 1857). Jamais les difficultés et délicates fonctions de cette charge n'avaient été remplies avec plus d'habileté. En 1857, 1858 et 1859, M. Cushing fit encore partie de la chambre des représentants du Massachusetts.

M. Cushing est auteur de diverses brochures en forme de lettres, dans lesquelles il discute d'une façon approfondie toutes les questions politiques du moment.

CUSHITES, peuple oriental. V. CUSH.

CUSHMAN (miss Charlotte), actrice américaine, née à Boston en 1820. Après avoir chanté dans quelques concerts, elle fut encouragée à étudier pour la scène par la célèbre cantatrice miss Paton; mais elle eut à lutter contre la vive opposition de sa famille, qui ne parvint pas cependant à la détourner de sa vocation théâtrale. Ses débuts eurent lieu avec un grand succès à New-York, dans le rôle de la comtesse des *Nozze di Figaro*. Elle se rendit ensuite à la Nouvelle-Orléans, où elle perdit complètement la voix à l'issue d'une grave maladie causée par le changement de climat. Obligée dès lors d'abandonner l'opéra, elle ne put se décider à renoncer au théâtre, et songea à se tourner vers le drame et la tragédie. Après quelques études, elle joua lady Macbeth et se fit remarquer dans ce rôle difficile, qui exige les plus grandes qualités scéniques. Revenue à New-York, elle fut engagée à un théâtre de second ordre, y resta jusqu'en 1845, et fut appelée au *Prince de Théâtre* de Londres. Elle parcourut ensuite les villes principales d'Angleterre, jouant avec une rare supériorité les rôles de Julia du *Bossu*, de Rosalinde, etc. On lui doit plusieurs créations très-originales, entre autres celle de Meg Merrilies (1854). — **CUSHMAN** (Suzanne), sœur cadette de la précédente, a joué à côté d'elle en Amérique et en Angleterre. Elle a quitté le théâtre pour épouser le docteur Muspratt, de Liverpool.

CUSPARÉ s. m. (ku-spa-ré—nom indigène). Bot. Écorce de la galipée fébrifuge, appelée aussi écorce d'ANGOSTURE ou d'ANGUSTURE : *Le principe astringent, et surtout le principe amer, acquièrent une très-grande intensité dans le cusparé.* (A. Richard.) Le nom de l'arbre même qui produit cette écorce : *Le cusparé fébrifuge est un grand arbre à écorce grise.* (T. de Berneaud.)

CUSPARIE s. f. (ku-spa-ri—de *cusparé*, nom indigène de la plante). Bot. Syn. de GALIPÉE.

CUSPARIÉ, ÉE adj. (ku-spa-ri-é). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la cusparie ou galipée.

— s. f. pl. Tribu établie par de Candolle dans la famille des rutacées, ayant pour type le genre cusparie, et réunie aujourd'hui aux diosmées : *Toutes les CUSPARIÉES appartiennent aux parties les plus chaudes du continent américain.* (T. de Berneaud.) *Le groupe des CUSPARIÉES fournit plusieurs médicaments.* (A. Richard.)

CUSPARINE s. f. (ku-spa-ri-ne—rad. *cusparie*). Chim. Substance extraite du cusparé ou écorce de la cusparie.

CUSPIDAIRE s. f. (ku-spi-dè-re—du lat. *cuspis, cuspidis*, queue, pointe). Bot. Syn. de NOULÉTIE.

CUSPIDE s. f. (ku-spi-de—du lat. *cuspis*,

cuspidis, queue, pointe). Bot. Petite pointe acérée, allongée et un peu roide.

CUSPIDÉ, ÉE adj. (ku-spi-dé—rad. *cuspidé*). Bot. Terminé en pointe. Se dit surtout des feuilles dont le sommet se rétrécit insensiblement et se termine en une pointe aiguë et dure, comme dans l'agave, l'ananas, etc.

CUSPIDIE s. f. (ku-spi-di—rad. *cuspidé*). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées.

CUSPIDIFÈRE adj. (ku-spi-di-fe-re—du lat. *cuspis, cuspidis*, pointe; *fero*, je porte). Hist. nat. Qui est muni de pointes.

CUSPIDIFOLIÉ, ÉE adj. (ku-spi-di-fo-li-é—du lat. *cuspis, cuspidis*, pointe; *folium*, feuille). Bot. Qui a des feuilles pointues, cuspidées.

CUSPIDIFORME adj. (ku-spi-di-for-me—du lat. *cuspis, cuspidis*, pointe, et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'une pointe.

CUSPINIEN (Jean), savant allemand, né à Schweinfurt en 1473, mort à Vienne en 1529. Son nom de famille était *Spieshammer*; mais il l'avait traduit en latin et en avait fait *Cuspinianus*. Elève de Conrad Celtes, il étudia à Vienne les lettres, la philosophie, le droit et la médecine. Maximilien I^{er} le choisit comme médecin, et le chargea en outre de plusieurs missions diplomatiques en Hongrie, en Bohême et en Pologne, missions qu'il remplit avec une grande habileté. Nommé gouverneur de Vienne et conseiller intime de l'empereur, il assista, en 1515, à la conférence qui eut lieu entre Maximilien et les rois de Hongrie, de Bohême et de Pologne, en rédigea les protocoles, et les publia sous le titre de *Diarium*. Ce recueil a été reproduit par Freher dans ses *Scriptores rerum germanicarum* (t. II). Bientôt cependant le goût de Cuspinien pour les lettres prit le dessus, et il se mit à écrire l'histoire des empereurs depuis César jusqu'à Maximilien I^{er}, sous ce titre : *De Caesaribus atque imperialibus commentarius* (Strasbourg, 1540; Bâle, 1561, etc.). Wolfgang Hunger y fit plus tard des additions. Cet ouvrage, écrit dans un style simple et clair, a encore aujourd'hui une certaine valeur. Cuspinien avait à sa disposition la bibliothèque impériale, dont il était conservateur, et il jouissait d'un libre accès aux archives de l'empire; aussi a-t-il pu donner des renseignements précis sur une foule de points qui étaient restés obscurs jusqu'à lui. On lui doit aussi une histoire spéciale de l'Autriche : *Austria, sive commentarius de rebus Austriae, a Leopoldo, anno 933, ad Ferdinandum primum, descriptio Austriae, urbis Viennensis Danubii, etc.* (Bâle, 1553, in-fol., et Francfort, 1601, à la suite de son histoire des empereurs).

Cuspinien avait étudié les lettres anciennes et rédigé des commentaires sur Sextus Rufus et sur la chronique de Cassiodore, qu'on trouve également dans les dernières éditions de son ouvrage principal. En outre, dans les derniers temps de sa vie, il avait écrit des mémoires pour exciter les princes de l'Occident à combattre l'invasion des Turcs; le premier, écrit en 1526, peu après la bataille où périt le roi de Hongrie, a pour titre : *Oratio protreptica ad bellum Turcicum* (Bâle, 1553, in-fol.); le second est intitulé : *Commune factio ad papam Leonem et ad principes christianos* (dans la collection de Reusner, Leipzig, 1596, t. II). Cuspinien mourut peu de jours avant le siège de Vienne par les Turcs.

CUSSAMBON s. m. (ku-san-bi-on). Bot. Syn. de SCHLECHTÈRE.

CUSSAY, commandant du château d'Angers, mort en 1579. Il fut un des rares gouverneurs qui refusèrent de prendre part aux massacres de la Saint-Barthélemy, et il répondit au duc de Guise qu'il ne souillerait pas cinquante ans d'une vie sans tache par les plus lâches assassinats.

CUSSEL s. m. (ku-sèl). Forme ancienne du mot CUISSARD. Il On disait aussi CUISSIERE s. f.

CUSSET s. m. (ku-sè). Agric. Variété de pomme à cidre.

CUSSET (*Cuciacum*), ville de France (Allier), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kilom. S.-O. de Lapalisse, agréablement située entre le Sichon au S. et le Jolan au N.; pop. aggl. 4,820 hab.—pop. tot. 6,575 hab. Tribunaux de première instance et de paix. Collège commercial; école supérieure professionnelle. Moulins à farine, filatures, tuileries, papeteries, tanneries, huileries. Commerce considérable de blé, bois, vins, bestiaux, comestibles. Eaux minérales froides, bicarbonatées, sodiques et ferrugineuses, connues depuis 1845. Elles émergent par deux sources d'un terrain silico-argileux. Leur densité est de 1,008 et leur température de 16°,8. Établissements de bains.

Dès l'an 256, Cusset était une bourgade assez importante pour que l'évêque de Clermont, Anstremoine I^{er}, crût devoir y envoyer saint Amandin et prêcher la parole divine. En 786, suivant les uns, en 890, suivant d'autres, Eumène, évêque de Nevers, y fonda un monastère de religieux de l'ordre de Saint-Benoît. Érigée en abbaye royale de filles nobles en 1236, par Hugues de Clermont, la communauté fut dotée de grands privilèges, que confirmèrent successivement Philippe-Auguste, saint Louis et Louis XI. Ce dernier monarque en fit une véritable ville royale; en 1482, il alla jusqu'à y créer deux bailliages, car, disait-il

dans son ordonnance, « il voulait élever et décorer ladite ville, qu'il avoit fait fortifier et reparer, tellement qu'elle est en grande défense et fortifications parfaites, qui sont de grande magnificence, et les plus belles clôtures de tout notre royaume. » Cusset ne devait cependant rappeler à Louis XI que le plus désagréable des souvenirs, et son affection pour cette ville était assurément des plus désintéressées : c'est en effet à Cusset que le terrible monarque, alors dauphin de France, étant venu y chercher un asile auprès du duc de Bourbon, son allié, fut contraint de s'humilier devant la puissance de Charles VII, son père, et, dit la *Chronique* de l'époque, « de lui demander pardon à genoux en criant trois fois merci. » Aux yeux de Louis XI, Cusset avait une grande importance : c'était la seule place forte qui appartenait à la couronne, à portée des domaines du duc de Bourbon, c'est-à-dire qui fut capable, à un moment donné, de mettre en question l'existence de ce prince, ou tout au moins de contre-balancer sa puissance. Suivant une vieille description du xiv^e siècle, voici ce qu'était la ville à cette époque : « Elle étoit ceinte de hautes murailles de 12 pieds de roi d'épaisseur, toutes garnies de canonnières et casernes souterraines, et de fossés profonds et pleins d'eau. Elle étoit fermée de quatre bonnes portes, flanquées chacune d'une énorme tour de 30 toises de diamètre, et dont les murs avoient jusqu'à 20 pieds d'épaisseur. » Une de ces tours, à moitié détruite et changée en prison, est seule debout aujourd'hui, remarquable échantillon des constructions du moyen âge.

Cusset est situé dans une vallée fertile, au pied des premiers amphithéâtres de la chaîne du Forez. L'église Saint-Saturnin, qui datait du x^e siècle, vient d'être reconstruite dans le style roman, sur les plans de l'architecte Lassus. Quand le temps aura bruni la pierre et adouci les tons criards du badigeon qui décore l'intérieur, cette église offrira quelque intérêt au visiteur.

Les promenades sont maigres, à part le cours Napoléon, planté de magnifiques platanes. Mais quelques anciennes maisons et les tourelles de la Grande-Place méritent l'attention; citons : la maison *Bélot*, où s'éleva la réconciliation entre Charles VII et Louis XI; la maison *Jourde*, dont la porte, enveloppée de pilastres élégants, est surmontée d'un bas-relief représentant la *Vierge* et l'*Enfant Dieu*; la maison *Lebours*, avec sa colossale cheminée appuyée sur des piliers sculptés à entrelacs, supportant un manteau orné d'anges nus à mi-corps qui alternent avec d'élégants rinceaux; une porte ogivale dans la rue du Nord; et enfin la tour servant aujourd'hui de prison, et qui flanquait autrefois une des quatre portes de la ville. La tour mesure 60 mètres de diamètre, et ses murailles ont une épaisseur de 20 pieds.

Sur le cours de Tracy s'élève une fontaine alimentée par les sources d'eau minérale et à laquelle peuvent boire gratuitement les étrangers et les habitants de Cusset. Une autre fontaine de même nature a été érigée rue des Murs.

Moins bien partagé que Vichy, son voisin et son victorieux rival, Cusset possède cependant un établissement thermal, *Sainte-Marie*, banté par les buveurs qu'effrayent les turis de Vichy. Cet établissement se compose d'un salon d'attente, de vingt-quatre cabinets de bains, de quatre cabinets de douches, de deux cabinets de repos, etc., etc. Un pavillon attenant contient les réservoirs, les pompes, les fourneaux et les chaudières; un autre pavillon situé au fond des jardins renferme les laboratoires.

Les propriétés médicales des sources minérales de Cusset sont identiques à celles des eaux de Vichy. Les environs de la ville, réellement admirables, servent de but aux promenades quotidiennes des étrangers en traitement à Vichy. Nous citerons entre autres points de vue : l'*Ardoisière*, les *Malavaux*, le *Gouze saillant*, le *mont Peyroux*, qui ont fait ou feront l'objet d'une notice spéciale. Les bords du *Sichon*, petite rivière qui traverse la ville, ont été célébrés par M^{me} de Sévigné, dans une lettre datée de 1776, pendant son séjour à Vichy.

CUSSET (J.), député de Rhône-et-Loire à la Convention nationale. Il vota la mort de Louis XVI. Pris à l'attaque du camp de Grenelle, il fut condamné à mort et fusillé le 10 octobre 1796. Il avait alors trente-sept ans.

CUSSO s. m. (kou-so). Bot. Syn. de BRAYÈRE ou de COUSSO.

CUSSON s. m. (ku-son). Entom. Syn. de COUSSON.

CUSSON (Pierre), médecin et botaniste français, né à Montpellier en 1727, mort dans la même ville en 1783. Il quitta l'ordre des jésuites pour se faire médecin, puis il voyagea en Espagne, visita les îles Majorque et Minorque, et y fit une importante collection de plantes. De retour en France, il pratiqua la médecine à Sauve, et plus tard à Montpellier, où il fut chargé en 1777 d'occuper une chaire de mathématiques. Linné fils a donné en son honneur le nom de *Cussonia* à un genre de plantes de la famille des araliacées. On a de lui des ouvrages dont des extraits ont été publiés dans les *Mémoires de la Société de médecine*.

CUSSONÉ, ÉE adj. (ku-so-né—rad. *cusson*

ou *cosson*). Sylvic. Se dit du bois sur pied qui est rongé par les vers.

CUSSONIE s. f. (ku-so-ni—de *Cusson*, botan. fr.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des araliacées, comprenant six espèces qui croissent au Cap de Bonne-Espérance ou dans la Nouvelle-Zélande : *Les cussonies sont remarquables par leurs grandes feuilles digitées*. (F. Hoëfer.) || Syn. d'*ELIÉE*.

CUSSOU s. m. (ku-sou—corrupt. de *cosson*). Entom. Nom de la calandre du blé dans le midi de la France.

CUSSU s. m. (ku-su). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, qui croissent à Amboine.

CUSSY-EN-MORVAN, bourg et commune de France (Saône-et-Loire), cant. de Lucenay-l'Évêque, arrond. et à 22 kilom. N. d'Autun, sur le penchant d'une colline; pop. aggl. 288 hab. — pop. tot. 2,105 hab. Commerce de porcs et de bœufs, huileries, battoirs à écorce. Commerce de bétail et de tan. Restes d'un vieux château.

CUSTER (George), officier au service des États du Nord de l'Amérique, né vers 1841, mort à Washington en 1863. Il sortit de l'École militaire de West-Point en 1861, fut incorporé comme sous-lieutenant de cavalerie à l'armée du Potomac, reçut le grade de lieutenant pour sa belle conduite à Williamsburg (5 mai 1862), fut promu capitaine après la campagne malheureuse de la vallée du Chickahominy, et placé ensuite dans l'état-major de Mac-Clellan. Le 29 juin 1863, il fut nommé par le président brigadier général de volontaires, et il commandait, à la bataille de Gettysburg, la seconde brigade de la division de cavalerie du général Kilpatrick. Dans la campagne du Rappahan, à la fin de 1863, il fut légèrement blessé à la jambe, et en décembre de la même année il reçut le commandement de la division de cavalerie du général Buford.

CUSTILLE s. f. (ku-sti-llé; || mil.). Agric. Dans les Vosges, Prairie enclose qui avoisine un village. C'est probablement une autre forme du mot *COURTILL* ou *COURTILLE*.

CUSTINE (Adam-Philippe, comte de), constituant, général, né à Metz en 1740, décapité le 28 août 1793. Suivant les coutumes plus qu'étrangères de l'ancien régime à l'égard des familles nobles, il fut nommé à l'âge de sept ans sous-lieutenant au régiment de Saint-Chamans, et suivit en cette qualité le maréchal de Saxe dans la campagne des Pays-Bas. Il revint ensuite achever ses études à Paris, entra à sa sortie du collège dans le régiment du Roi et fit une partie de la campagne de Sept ans, dans laquelle il devint capitaine au régiment de Schomberg. Choiseul créa pour lui un régiment de dragons, qui prit le nom de *Custine*, et dont il eut le commandement jusqu'en 1780. A cette époque, le gouvernement français ayant destiné le régiment de Saintonge (infanterie) pour l'Amérique, Custine traita avec le chef de ce corps et en obtint le commandement. Il se distingua en plusieurs occasions pendant la guerre de l'indépendance américaine, et reçut, à son retour, le grade de maréchal de camp et le gouvernement de Toulon. En 1789, il fut nommé député aux états généraux par la noblesse du bailliage de Metz. Il vota assez généralement avec la gauche, mais ne joua qu'un rôle effacé dans la grande assemblée. Après la session, il fut employé aux armées, et mis à la tête d'une division de l'armée du Rhin dans la campagne de 1792. Il défendit Landau avec vigueur, commanda quelque temps le camp de Soissons, puis fut rappelé à l'armée du Rhin, alors sous le commandement de Biron, s'empara de Spire par un coup de main hardi (29 septembre), et enfin, entraîné par les excitations des patriotes allemands, envoya un détachement à Worms, qui ouvrit ses portes sans combat, et marcha lui-même sur Mayence, qui capitula sans coup férir, le 21 octobre. Ces conquêtes brillantes ne furent pour ainsi dire qu'une marche triomphale; les populations des bords du Rhin, comme celles de la Savoie, accouraient au-devant des soldats de la République et se donnaient avec enthousiasme à la France et à la Révolution.

Au premier bruit de la prise de Mayence, Coblenz s'attendait si bien à recevoir les Français que l'électeur s'enfuit avec son ministre et son gouvernement. Si Custine eût marché d'un pas rapide sur cette ville ainsi terrifiée, il y eût sans brûler une cartouche, cela est hors de doute; les Prussiens, contents de ce côté, pressés d'autre part par Kellermann, se trouvaient obligés de se rejeter en Westphalie; la conquête de la Belgique était facilitée, celle de la Hollande rendue possible; nous étions maîtres du cours du Rhin. Tous ces faits sont aujourd'hui en pleine lumière, et le parti militaire a tant de fois accusé la République d'injustice envers les généraux que ce sont là des détails utiles à rappeler.

Sourd aux sollicitations de ses amis et de son état-major, aux vœux de l'armée, aux ordres du ministre de la guerre, Custine préféra courir à Francfort, dont les richesses l'attiraient, et il n'eût pas plus tôt été admis dans cette ville républicaine et neutre qu'il lui arracha 1,500,000 florins; extorsion bien propre, on le reconnaît, à refroidir l'ardente sympathie de ces peuples.

Pendant ce temps, les Prussiens avaient con-

tinué leur marche et s'étaient répandus sur la rive droite du Rhin, après avoir pris Coblenz; ils se présentèrent enfin devant Francfort au nombre de 50,000 hommes commandés par le roi de Prusse et le duc de Brunswick. Custine quitta la ville en emportant presque toute l'artillerie, et se retrancha derrière la Nidda, en faisant face à la place au lieu de la couvrir, et en prêtant le flanc aux Prussiens. L'historien militaire Jomini dit à ce sujet : « Il prit toutes ses mesures comme s'il avait voulu sacrifier la garnison. » Cette garnison ne comptait guère plus de 2,000 hommes. Custine écrivit au commandant, van Helden, de se défendre énergiquement, et au besoin de mettre le feu à la ville si elle se montrait hostile. D'après van Helden, il se croyait assuré d'être secouru. Il n'en fut rien cependant, et, à la suite d'une attaque secondée par le soulèvement d'une partie de la population, Francfort fut occupé par les Prussiens. Custine n'avait pas bougé. Chose étrange, pendant ce siège si court, son fils, qui déjà avait été mêlé à des négociations suspectes (voyez l'article ci-dessous), eut une entrevue secrète avec le duc de Brunswick, puis se rendit à Francfort pour conseiller au commandant d'évacuer la ville, en insinuant aux habitants que l'intention de son père était de leur épargner les horreurs d'un siège (lui qui avait donné l'ordre de se défendre à toute extrémité). On peut consulter, pour les détails de ces contradictions, la *Relation de la prise de Francfort*, par le général van Helden (La Haye, 1798); les *Mémoires d'un homme d'État*, etc.

Après l'abandon de Francfort, celui de Mayence. Rentré dans cette dernière ville, Custine fit travailler aux fortifications, mais se fit détester des troupes par une sévérité brutale, jusqu'à faire fusiller de sa propre autorité des soldats accusés de pillage, mais qu'il eût fallu au moins juger. Aristocrate d'opinion et de caractère, il affichait un mépris cynique pour l'autorité civile, traitait les patriotes allemands avec une insolence de soudard, menaçait de la corde le respectable docteur Hoffmann, président de la convention mayennaise, et, pour répondre à des réclamations très-légitimes et très-modérées des Mayençais, faisait dresser cinq potences dans cette admirable ville qui avait embrassé avec autant de dévouement que d'enthousiasme le parti français. En outre, il ne parlait de la Convention nationale qu'en des termes soldatesques et orduriers, et se vantait publiquement de faire des papillotes avec les décrets qui lui étaient envoyés. Ses relations secrètes avec le roi de Prusse et le duc de Brunswick ont été niées, bien qu'elles soient à peu près certaines, mais ce qui est hors de doute, c'est qu'il écrivit à Houchard de ménager les Prussiens.

Dès l'ouverture de la campagne de 1793, il quitta Mayence, où il laissait une garnison de 10,000 hommes, mais sans vivres, après avoir entassé dans la place une grande partie de l'artillerie enlevée à Strasbourg, comme s'il eût voulu à la fois rendre la reddition de Mayence inévitable et préparer un riche butin à l'ennemi. En même temps il écrivait à la Convention qu'il n'y avait rien à craindre sur le sort de la place, et qu'elle était approvisionnée pour longtemps.

Il repassa le Rhin, suivi par l'armée prussienne (mars), et après divers échecs se mit en sûreté derrière les lignes de Weissenbourg, et, bien qu'il fût à la tête de 35,000 combattants, recula encore, et parla même de se réfugier sous le canon de Strasbourg. « J'ai 104,000 Allemands sur les bras », écrivait-il. Or il n'était alors suivi que par le corps du prince de Hohenlohe, qui comptait à peine 30,000 hommes, et il ne l'ignorait point. Vivement attaqué pour sa conduite à Francfort et à Mayence, il s'était défendu en accusant fort injustement Kellermann et d'autres. Couvert par les girondins, qui dominaient encore à l'Assemblée, et qui étaient les protecteurs officiels des généraux et fonctionnaires anti-jacobins, on lui donna comme renfort l'armée de la Moselle (avril). Il n'agit point davantage, perdit un temps précieux dans une inconcevable inaction, tandis que Mayence soutenait son siège héroïque, et enfin, le 17 mai, se décida à faire un simulacre d'attaque et fut repoussé. Il alla prendre alors le commandement de l'armée du Nord; ne fit rien pour secourir Condé et Valenciennes, et même dé garnit d'une partie de son artillerie la ville de Lille, menacée d'un nouveau siège. Qu'un tel entassement de fautes, qualifiées d'*incompréhensibles* par le général Jomini et par tous les gens du métier, ait donné lieu à des accusations de trahison, c'est ce qui ne peut paraître surprenant, surtout quand on considère que ces fautes correspondaient à des négociations clandestines, dont il est difficile de contester la réalité.

Mais, en écartant même cette accusation de trahison, il est évident qu'on trouve assez de motifs dans la conduite de Custine et dans ses opérations pour justifier une accusation capitale, surtout en tenant compte des circonstances et des résultats. En temps ordinaire même, pas un conseil de guerre ne l'eût acquitté.

Après la chute des girondins, qui l'avaient soutenu jusqu'alors, il fut attaqué avec un redoublement d'énergie, et tenta vainement de conjurer l'orage en affectant un zèle servile, mais peu sincère et fort tardif, pour la

Convention et la Montagne. Danton s'écria le 22 juillet : « La nation a des doutes sur Custine, il faut qu'il soit jugé ! »

Mandé à Paris par le conseil exécutif (29 juillet), il fut décrété d'accusation quelques jours après, et traduit le 15 août devant le tribunal révolutionnaire. Les débats durèrent jusqu'au 27; plus de cent témoins furent entendus, généraux, représentants, commissaires du pouvoir exécutif, etc., et la plus grande liberté fut laissée à la défense. Custine prit très-souvent la parole, avec une véhémence extrême et parfois pour accuser les autres, sans que jamais les juges l'aient une seule fois interrompu. Le compte rendu de son procès, qui ferait la matière d'un volume et qui remplit 85 pages de l'*Histoire parlementaire* (t. XXVIII), prouve avec quel soin on rechercha la vérité. Cependant, si l'on s'en rapportait à certaines publications inspirées par l'esprit de parti, il semblerait que Custine eût été systématiquement sacrifié. Et pour ne citer qu'un exemple, la *Biographie universelle* (l'article est de Michaud jeune) rapporte le procès en omettant la date du jour où il a commencé; en sorte qu'on pourrait croire qu'il n'a duré qu'un jour, d'autant plus que ce qui a rapport au jugement se termine ainsi : « Toute la conduite militaire et politique du général Custine fut jugée dans la même séance. » Or ce procès mémorable a rempli, pendant près de deux semaines, les longues audiences du tribunal révolutionnaire !

Le 27 août, à neuf heures du soir, Custine fut condamné à la peine de mort. Il fut exécuté le lendemain.

Suivant ses apologistes mêmes, c'était un général médiocre et tout à fait incapable de remplir un grand commandement. Un de ses aides de camp, le général Baraguey-d'Hilliers, a publié sur lui des *Mémoires* (1794) où il le traite parfois avec une certaine sévérité.

CUSTINE (Renaud-Philippe de), fils du précédent, diplomate et militaire, né en 1768, décapité le 3 janvier 1794. Son éducation fut dirigée principalement vers la diplomatie. Doué d'un esprit cultivé et de manières séduisantes, il fut chargé de plusieurs missions délicates. En 1791, il était officier sous Luckner. L'année suivante, le ministre Narbonne et d'autres esprits chimériques rêvèrent de mettre le duc de Brunswick à la tête des armées françaises. Le jeune Custine fut chargé, à l'insti de Louis XVI, d'aller proposer secrètement au prince le titre de généralissime et la plus haute position en France, en faisant miroiter à ses yeux l'espérance même de la couronne dans le cas où elle tomberait de la tête de Louis. Cette proposition étrange échoua complètement, et le duc fit même connaître au roi les propositions qui lui avaient été faites. Néanmoins Custine fut nommé par Damouriez ministre plénipotentiaire. Mais les événements le ramenèrent en France. Il accompagna son père aux armées en qualité d'aide de camp. Lors du siège de Francfort, comme nous l'avons dit ci-dessus, il eut avec le duc de Brunswick une entrevue secrète, dont le résultat ne fut sans doute pas sans influence sur l'inertie du général Custine et sur la marche de ses opérations. Il se rendit ensuite à Francfort pour engager le commandant et les habitants à se rendre aux Prussiens.

Lors du procès de son père, il se compromit par des démarches bien naturelles, mais où il ne mit pas toute la prudence nécessaire. En outre, ses négociations clandestines n'étaient pas ignorées. Il fut enfermé à la Force, et six mois après traduit au tribunal révolutionnaire, qui l'envoya à l'échafaud. Sa correspondance avec Brunswick, dont on avait une partie, fut une des causes principales de sa condamnation.

CUSTINE (Astholphe, marquis de), voyageur et littérateur français, né à Paris en 1793, au moment où son père et son grand-père, le général de Custine, montaient sur l'échafaud, mort à la fin du mois de septembre 1857. Il fut élevé en Lorraine par sa mère, née de Sabran, célèbre par son dévouement pour son beau-père et son mari non moins que par son étonnante beauté. Le goût des voyages, qui se manifesta de bonne heure chez lui, l'empêcha d'abord de prendre une carrière. De 1811 à 1822, il parcourut l'Angleterre, l'Ecosse, la Suisse et la Calabre. Plus tard il visita l'Espagne, et enfin la Russie. Ses notes et ses observations ont servi de matériaux à divers ouvrages qu'il a successivement publiés, et dont quelques-uns furent favorablement accueillis. Nous citerons : *Mémoires et voyages ou Lettres écrites à diverses époques pendant des courses en Suisse, en Calabre, en Angleterre et en Ecosse* (1830, 2 vol. in-8°); *l'Espagne sous Ferdinand VII* (1838, 4 vol. in-8°), et la *Russie en 1839* (1843, 4 vol. in-8°), ouvrage qui, plusieurs fois réédité, a été traduit dans plusieurs langues et a obtenu un grand succès dans les divers pays où il a pénétré. M. de Custine, qui s'était essayé à la littérature en écrivant une nouvelle anonyme, *Aloys ou le Moine du Saint-Bernard* (1827, in-8°), a publié ensuite quelques romans : *le Monde comme il est* (1835, 2 vol. in-8°); *Ethel* (1839, 2 vol. in-8°); *Romuald ou la Vocation* (1848, 4 vol. in-8°), grand roman théologique, qui a pour objet la réfutation de l'incrédulité en matière religieuse. En 1833, voulant aborder le théâtre, il présenta à la Comédie-Française une tragédie pour laquelle il eut à soutenir un

procès avec les sociétaires de la rue de Richelieu, et qui fut donnée ensuite à la Porte-Saint-Martin sous le titre de *Beatrice Cenci*. Cet écrivain a prêté le concours de sa plume à diverses publications, contre autres à celle de la *Péninsule*, tableau pittoresque de l'Espagne et du Portugal. Il a collaboré en outre à la collection des poètes anglais, avec traduction en regard, donnée sous le titre de *Bibliothèque anglo-française*.

CUSTIS (Charles-François), historien belge, né à Bruges en 1704; mort dans la même ville en 1752. Il fut successivement avocat au conseil de Flandre (1725), échevin de sa ville natale en 1725, commis des fortifications en 1751, etc. On a de lui : *Annales de la ville de Bruges* (Bruges, 1738, 2 vol. in-12), et plusieurs ouvrages manuscrits, que possèdent les bibliothèques de Bruxelles et de Gand, notamment : *Bibliographie des Pays-Bas*, formant 3 vol. in-4°, et *Archives de Bruges, ou Recueil de fondations, donations, privilèges, règlements, etc.*, en 11 vol. in-4°.

CUSTODE s. m. (ku-sto-de—du lat. *custos*, *custodia*, gardien). Supérieur de certains convents, comme ceux des capucins et des récollets. Officier, dans certaines églises ou communautés, chargé du soin des ornements d'église. Autrefois, Chef de la collégiale de Windsor, en Angleterre.

— Gardien des musées et monuments en Italie : *Nous pénétrons dans la galerie souterraine, précédés d'un custode qui porte des torches de résine*. (Mme L. Colet.)

— Président de l'Académie des Arcades, à Rome.

— Hist. Officier chargé, à Rome, de veiller à ce qu'il n'y eût pas de manœuvres frauduleuses dans les élections des magistrats.

CUSTODIA s. f. (ku-sto-di—du lat. *custodia*, garde). Nom que l'on donnait autrefois aux rideaux de lit.

— *Donner le fouet sous la custodia*, Châtier ou réprimander en secret.

— Liturg. Rideaux ou courtines qui servent d'ornements, dans quelques églises, aux côtés du maître-autel. || Dais; armoire d'église; tabernacle; couvercle de baptistère. Vieux dans ces divers sens. || Sorte de pavillon dont on recouvre le ciboire. || Le ciboire lui-même.

— Techn. Partie d'un carrosse située de chaque côté du fond, et sur laquelle on peut s'accouder. || Chaperon d'un fourreau de pistolet.

CUSTODI (Pierre), publiciste italien, né à Galliate, près de Novare, en 1771, mort en 1842. Il fut d'abord avocat, puis journaliste à Milan, et rédacteur de l'*Amico della libertà italiana*. Il devint conseiller d'Etat et baron du royaume d'Italie, continua la *Storia di Milano* de Pierre Verri, et publia la grande collection des *Economistes italiens* en cinquante volumes.

CUSTODIE s. f. (ku-sto-di—du lat. *custodia*, garde). Prison. || Coffre, étui. || Vieux mot. — Hist. ecclési. Etendue de l'administration d'un custode.

CUSTODINOS s. m. (ku-sto-di-noss—mots lat. qui signif. *garde-nous*). Confidentaire qui gardait un bénéfice ou un office pour le rendre à un autre dans un certain temps, ou qui, n'en ayant que le titre, en laissait les fruits à celui dont il était le prête-nom : *Faire tenir ses bénéfices par des custodinos*.

CUSTOS (Dominique), graveur flamand, né à Anvers en 1560, mort à Augsbourg, fils d'un peintre poète nommé Batens. Il vint s'établir dans cette dernière ville, où il prit le nom de Custos, y fit le commerce des estampes, et exécuta, outre de nombreuses gravures d'après les maîtres d'Italie, un nombre considérable de portraits formant une partie intéressante de l'iconographie moderne. Ses œuvres sont signées des initiales D. C. On a de lui quatre recueils de portraits intitulés : *Fuggerorum et Fuggerarum imagines* (in-folio); *Effigies pitorum et doctorum aliquot vivorum* (1594); *Tyrolensium principum et comitum icones* (1599, in-folio); *Atrium heroicum casarum, regum, etc.* (1600).

CUSTOZZA, village d'Italie, dans la Vénétie, délégation et à 3 kilom. O. de Vérone. Victoire du maréchal Radetzki sur le roi de Sardaigne, Charles-Albert, le 23 juillet 1848, et des Autrichiens sur les Italiens, le 24 juin 1866. (V. ci-dessous.)

Custoza (BATAILLES DE). I. La première bataille de ce nom fut livrée le 25 juillet 1848 entre les Autrichiens et les Piémontais. Le 24 juillet, Radetzki, sorti de Vérone, s'avança pour couper la communication des deux corps de l'armée sarde, déjà maîtresse de Peschiera, et dont le 1^{er} corps (général Bava) était sous Vérone, tandis que le 2^e (général de Sonnaz) était sous Mantoue. Le général Bava, commandant le 1^{er} corps, lança contre lui, vers Staffalo, trois brigades conduites par le duc de Savoie et le duc de Gènes. Les Autrichiens, bien supérieurs en nombre, opposèrent une résistance acharnée. Cependant les Piémontais emportèrent toutes les positions à la baïonnette. 1,800 prisonniers et deux drapeaux autrichiens furent les trophées de cette glorieuse journée. Malheureusement Charles-Albert ne sut pas profiter de son succès, tandis que Radetzki, averti par sa défaite de Staffalo, concentra de plus en plus son armée, et opéra avec une telle rapidité, dans la nuit du 24 au 25 juillet, un nouveau mouvement

concentrique, que dans la matinée du 25 il avait sous la main près de 55,000 hommes. Les destinées de l'Italie allaient être décidées sur ce même champ de bataille où l'armée sarde avait remporté de si brillants succès.

Tandis que les Autrichiens s'accumulaient sur le point le plus décisif, Charles-Albert, qui était à Villafranca, ignorait les forces et les projets de l'ennemi, laissant sous Mantoue tout le 2^e corps (général de Sonnaz), c'est-à-dire plus de 30,000 hommes, de sorte qu'il n'en avait que 20,000 à opposer aux 55,000 de Radetzki. Les dispositions de Bava pour cette journée consistaient à faire attaquer Valleggio sur la gauche par la brigade d'Aoste, en combinant cette attaque avec le mouvement de conversion des colonnes des deux princes, qui se trouvaient ainsi placés : le duc de Savoie (Victor-Emmanuel), au centre, occupait Custozza avec deux brigades, et son frère, le duc de Gênes, occupait Somma-Campagna avec la brigade de Piémont, à la droite. Bava laissa 3 à 4,000 hommes en réserve à Villafranca. Radetzki, de son côté, plaça à Valleggio, sur la droite, le corps de Wratislau; à gauche, entre Custozza et Somma-Campagna, celui d'Aspre, la réserve au centre, et le corps de Thün fort en arrière.

Vers neuf heures du matin, Bava et le roi attaquèrent Valleggio avec la brigade d'Aoste; mais ils durent bientôt s'arrêter et attendre que les princes fussent en mesure d'attaquer. Pendant ce temps d'arrêt, Radetzki amena toutes ses forces en ligne avec rapidité, malgré la chaleur accablante qui fit périr beaucoup de monde dans les deux armées pendant cette campagne. Le plan des Piémontais étant ainsi déjoué, ils durent entrer en action sur toute la ligne, leur gauche attaquant Valleggio, et le centre et la droite repoussant l'attaque des Autrichiens. Les deux jeunes princes firent preuve de beaucoup de bravoure et de fermeté, et leurs troupes reçurent avec une grande vigueur les attaques répétées de l'ennemi. A droite, le duc de Gênes, qui n'avait pas 4,000 hommes, les concentra habilement à la Berettara, où il tint tout le jour contre 19 bataillons autrichiens; il repoussa trois fois de suite à la balonnette l'ennemi qui revenait sans cesse à la charge. Au centre, le duc de Savoie, qui était plus en forces, gagna un peu de terrain au commencement de l'action; l'une de ses brigades, celle des gardes, qui secondait la colonne de gauche dans son attaque sur Valleggio, s'empara d'une colline voisine de ce village et fut même sur le point d'y pénétrer; l'autre (brigade de Com) se soutenait intérieurement dans la position de Custozza, où elle résista pendant six heures à 15,000 Autrichiens. Bava et le roi, qui avaient trop peu de monde pour prendre Valleggio, s'obstinèrent toute la journée sur ce point sans se servir de la réserve. Radetzki attaqua toujours de front, sans s'apercevoir qu'il n'avait qu'une poignée d'hommes devant lui et sans déployer ses formidables ailes. Ce ne fut qu'après des efforts inouïs et après avoir été repoussé plusieurs fois à la balonnette, que d'Aspre parvint à s'établir sur le plateau de Custozza. Les troupes piémontaises étaient épuisées de fatigue; et comme on ne pouvait plus compter sur l'appui de Sonnaz, Bava donna l'ordre de la retraite. Le mouvement commença à six heures du soir. Grâce à l'énergie résistance du duc de Savoie, et à la fermeté de la cavalerie et de l'artillerie, la retraite se fit avec ordre et précision; à huit heures, l'armée arriva et campa à Villafranca sans avoir pu être entamée.

Comme il arrive ordinairement lorsque la victoire est due au nombre, les pertes des vainqueurs dépassèrent celles des vaincus. Les Autrichiens eurent 2,000 hommes tués ou blessés, et les Piémontais 1,500. Il n'y eut des deux côtés d'autres prisonniers que des blessés. Telle fut la première bataille de Custozza, peu importante comme résultats matériels, mais qui n'en décida pas moins du sort de la campagne par l'effet produit sur l'armée piémontaise, qui s'affaiblissait, tandis que les Autrichiens recevaient de nouveaux renforts. Toutefois, malgré sa malheureuse issue, elle a été glorieuse pour les vaincus, et a prouvé une fois de plus la supériorité individuelle du soldat piémontais sur le soldat autrichien.

— II. L'Italie, alliée à la Prusse, avait à peine déclaré la guerre à l'Autriche, que, dans son impatience de reconquérir son indépendance et de reconstituer l'intégrité de son territoire, elle lançait sa jeune armée à la rencontre des Autrichiens, au sein même de leur fameux quadrilatère. Il avait été décidé que les Italiens attaqueraient le 25 juin sur le Pô et sur le Mincio, et les ennemis attendaient cette double attaque dès le 23; mais ne sachant probablement où les Italiens feraient irruption avec le plus de vigueur, ils s'étaient ramassés au centre, afin de se porter en masse où le danger aurait été le plus formidable. En effet, le soir du 23, le général La Marmora recevait la nouvelle que l'archiduc Albert avait retiré son armée tout entière dans la vallée entre le Rione et l'Adige, et que le pays en deçà du Rione était complètement libre de l'ennemi. Ce rapport était exact : l'armée autrichienne, comme nous venons de le dire, se concentrait dans les positions où l'effort des deux ailes de l'armée italienne devait aboutir.

Dans cet état de choses, et toujours en vue de livrer bataille le 25, le roi Victor-Emma-

nuel passa le Mincio à Goito. Le 24, l'armée italienne devait manœuvrer avec ce double but : le premier corps d'armée avait ordre d'occuper des positions d'où il pût tenir en respect les fortresses de Peschiera et de Vérone; il devait former l'aile gauche de l'armée du roi; le troisième corps, destiné à en former l'aile droite, était chargé de pousser deux divisions en avant en reconnaissance, afin de s'assurer si l'armée autrichienne avait véritablement dégarni le pays en deçà du Rione; le deuxième corps, alors à Goito, devait appuyer comme réserve l'aile droite affaiblie des deux divisions détachées en avant-garde. Tous ces corps avaient ordre d'opérer un mouvement en avant, ayant le même point déterminé à atteindre le lendemain. En effet, le troisième corps d'armée, celui du général Della Rocca, parti de Goito, lança la division Bixio à Villafranca et celle du prince Humbert à Conegliano; le général fit avancer les deux divisions Cugia et Govone vers Vérone, en sorte que la première division se trouvait dans les environs de Somma-Campagna, et la deuxième du côté de Custozza. Ces deux divisions devaient s'ouvrir le chemin entre Villafranca et Vérone et marcher sur l'Adige. Le premier corps d'armée, celui du général Durando, occupait la partie supérieure du Mincio; il franchit le fleuve à Volta, s'adossant à Olios, qui est sur la route de Valleggio à Castelnovo. Le général Brignone passa le Mincio avec sa division aux moulins de Volta, en y jetant un pont de barques, ayant Custozza pour objectif et se proposant de s'allonger ensuite jusqu'à Sona. Le général Sirtori devait sortir de Valleggio, aller à Santa-Giustina, et, selon les circonstances, avancer jusqu'à Santa-Lucia, toujours sur la route de Vérone. Le général Cerale avait ordre de se diriger de Monzambano à Castelnovo par Olios, afin d'observer Peschiera. Ces divisions se mirent toutes en route chacune à une heure différente, selon la distance, pour arriver à une heure déterminée à la position qu'on leur avait assignée. Elles s'avancèrent, non pas en ordre de bataille, mais comme dans les marches ordinaires : les soldats chargés de leurs sacs et les divisions suivies de leurs bagages. C'est que les généraux italiens ne comptaient nullement se battre dans la journée du 24, mais seulement aller occuper respectivement la position la plus rapprochée du champ de bataille du lendemain. Malheureusement, à l'exception de Bixio et du prince Humbert, aucun de ces corps n'arriva à sa destination, faute de renseignements précis. Durando, qui marchait au centre, s'arrêta tout à coup à Montebello, entre Valleggio et Olios, position d'où il dominait tout; mais il obéissait à une raison encore plus impérieuse : il était en face de l'ennemi.

L'archiduc Albert, chef de l'armée autrichienne, connaissait parfaitement les mouvements de l'armée italienne, grâce à un espionnage admirablement organisé. Instruit de sa position sur le Mincio et sachant qu'elle s'était mise en marche la nuit, il lui était facile de deviner quelle route elle allait suivre. Il n'avait donc qu'à se décider pour l'un des deux termes de cette alternative : attendre l'armée de Victor-Emmanuel sur l'Adige où elle arriverait pour livrer bataille, ou la surprendre dans sa marche confiante, se dresser brusquement devant elle dans des positions merveilleusement favorables, et engager la lutte. Ce fut ce dernier parti qu'adopta l'archiduc. Tandis que l'armée italienne s'ébranlait des deux rives du Mincio pendant la nuit du 23 au 24 juin, les corps autrichiens allaient se poster derrière les mamelons de ce terrain boursouflé qui s'allonge entre Peschiera, Vérone et Villafranca; les troupes retirées derrière le Rione et le Tartaro avancèrent; en sorte que, dès le matin, les Autrichiens attendaient l'ennemi l'arme au bras, les batteries postées, les cavaliers en selle. Toutes ces troupes n'avaient rien qui gênât leurs mouvements : elles avaient laissé dans les fortresses les sacs, les provisions, les bagages, tout ce qui empêchait l'armée italienne de marcher vite, de se mouvoir avec agilité; beaucoup de soldats tombèrent asphyxiés de chaleur, à cause des sacs dont ils étaient chargés.

A l'aube, l'armée autrichienne occupait déjà les positions formidables de Sona, San-Giorgio, Santa-Lucia, Ganfaldine, Calzoni; les artilleurs étaient aux pièces, et de nouvelles colonnes sortaient de Vérone et de Peschiera.

Se trouvant inopinément en face d'un ennemi qu'elle comptait ne rencontrer que plus loin, l'armée italienne n'hésita pas néanmoins à accepter la bataille. Ce fut le prince Humbert qui eut l'honneur de tirer le premier coup de canon pour l'affranchissement définitif de l'Italie, et Bixio le second. Le soir, cette avant-garde couvrit la retraite de l'armée. La division Cugia se tint toute la journée à Somma-Campagna, n'ayant pas un seul moment de répit pour courir au secours des divisions Govone et Brignone, qui luttaient sur le plateau de Custozza. La division Cerale se trouva enveloppée à Olios par tous les corps ennemis, qui sortaient de Vérone par la route de San-Massimo et de Sona. Sirtori se replia, toujours en combattant vaillamment, de Santa-Giustina à Valleggio, où il aurait pu se défendre, Durando lui ayant laissé le matin une compagnie de sapeurs pour barrer la ville. Mais en voyant la division Cerale écrasée à sa gauche, il se retira le soir, craignant de se voir tourner et couper la retraite par Bor-

ghetto. Si le général Sirtori eût couché à Valleggio (et il le pouvait, s'il faut en croire quelques généraux), la journée serait restée indécise. Durando, voyant la division Cerale compromise, ordonna à l'artillerie de tirer à mitraille et se lança, en criant en patois piémontais à ses officiers : « Il est temps pour nous autres d'aller nous faire tuer. » A peine avait-il prononcé ces paroles qu'une décharge de mitraille éventrait son cheval, blessait deux de ses aides de camp à ses côtés et lui fracassait la main qui tenait sa lorgnette. Il resta cependant tant qu'il put à son poste, puis il alla à pied se faire panser à l'ambulance. Les divisions Govone et Brignone, décimées par la mitraille, ne reculèrent pas d'un pouce de la position de Custozza, depuis cinq heures du matin jusqu'à cinq heures du soir; et si l'archiduc Albert a baptisé la bataille de ce nom, ce n'est point parce qu'il a pris cette position, mais parce que c'est là qu'il a rencontré la plus formidable résistance. La division Cerale fut la seule qui succomba, non point pour avoir faibli ou reculé, mais parce qu'elle fut écrasée par le nombre : ses trois généraux furent mis hors de combat. Les péripéties de ces combats localisés furent des plus dramatiques. En général, sauf quelques rares exceptions, on se battit avec loyauté, se respectant réciproquement; on se battit avec acharnement, mais sans férocité, sans excès. Les Autrichiens déployèrent une grande force d'artillerie, deux fois plus nombreuse que celle des Italiens. Les bersagliers s'épuisèrent à prendre au pas de course les batteries et à tuer les artilleurs; l'infanterie du roi Victor-Emmanuel, sous le feu de la mitraille, se tint presque toujours formée en carré pour recevoir la cavalerie à la pointe de la balonnette. Sur les mamelons de Custozza, les grenadiers du général Brignone et du duc d'Aoste se hachèrent avec les régiments Grueber, don Miguel, les chasseurs de la Carniole, le régiment des uhlands; si l'on reculait de quelques pas, c'était pour se rejeter en avant avec plus d'impétuosité; c'était un va-et-vient vertigineux, un combat corps à corps, qui semblait une œuvre de délire. Un moment, une brigade de la division Cerale parut plier sous le feu de vingt-quatre pièces d'artillerie qui la foudroyaient, et devant l'attaque des régiments Crenneville, Archiduc-Léopold, et les brigades Pivet et Moring. Durando accourut : « Quoi donc ! s'écrie-t-il, vous voulez que l'on dise encore de nous que nous sommes un peuple d'artistes ! Les soldats s'arrêtèrent alors et retournèrent se faire décimer. La division Govone, qui tenait la droite de Custozza, se replia quinze fois pour secourir la division Brignone, et avança de nouveau pour tenir tête aux régiments tout frais que Vérone ne cessa de vomir toute la journée. On y hacha le régiment des uhlands qui venait d'échapper aux étreintes du prince Humbert. Ainsi l'armée autrichienne, sortie seulement avec ses armes, recevait de Vérone tout ce qui lui était nécessaire en vivres et en vin; l'armée italienne n'eut pas même une gorgée d'eau et un morceau de pain de toute la journée.

Le peu de cavalerie attachée aux divers corps de l'armée italienne se multiplia par sa course frénétique; elle était partout, comme la présence de Dieu, disait un général. Aussi que de morts ! La division Cugia prit et reprit quatre fois Monte-Torre, et s'y accrocha enfin jusqu'au soir. La division Sirtori entra dans Santa-Lucia, aux portes mêmes de Vérone, et ne se replia que lorsque ce général sut que la division Cerale, à sa gauche, était fort compromise et sa retraite menacée.

En un mot, les Italiens ont perdu cette bataille faute de renseignements précis sur les mouvements de l'ennemi. Une bataille, d'ordinaire, est un problème préalablement conçu, qu'une des parties belligérantes s'efforce de résoudre et dont l'autre entrave la solution. L'armée italienne se proposait bien ce problème pour le lendemain 25 juin; mais elle n'avait aucun plan pour le 24. Arrêtée en marche par la présence d'un ennemi qu'elle croyait absent, elle se cramponna au sol où elle avait été surprise et y resta. L'archiduc Albert, au contraire, coordonna toutes les opérations de son armée dans le but de rejeter l'ennemi dans le Mincio et de le tailler en pièces dans sa retraite. Grâce à l'admirable conduite de l'armée italienne, il ne réussit point. Et cependant cette armée, il faut bien le dire, n'eut pas de général en chef ce jour-là; personne ne se trouva sur le champ de bataille pour régler le mouvement de chacun et le faire converger vers un but. Durando, blessé à une heure, dut se retirer peu de moments après. Chaque général de division obéit alors à ses inspirations personnelles, se souciant peu de ce qui se passait à ses côtés, et, lors même qu'il le savait, s'efforçant seulement de conserver le poste qu'il occupait et de veiller à la conservation de son propre corps. Si un général en chef se fût trouvé sur le champ de bataille, toutes les divisions italiennes eussent été massées ensemble et l'archiduc Albert eût rencontré, au lieu d'une armée marchant pour ainsi dire à la débandade, une ligne formidable de combat qu'eût animée une âme, une idée, et la victoire serait certainement restée aux Italiens. Au contraire, les Autrichiens, qui avaient déjà la supériorité du nombre, une plus parfaite connaissance des lieux, la préparation préalable et le choix du champ de bataille, eurent aussi l'unité du commandement et l'unité de

l'effort vers le même centre. Tout un corps d'armée se rua sur la division Cerale pour l'enfoncer et tourner l'armée italienne, en lui coupant la retraite par le Mincio; tout le corps de Lichtenstein se jeta sur les deux divisions de Govone et de Brignone, à Custozza, pour écraser le centre de l'armée italienne et séparer ainsi l'avant-garde de Bixio et du prince Humbert du reste de l'armée, tandis que le corps de l'archiduc tenait tête à cette avant-garde.

L'archiduc Albert s'est décoré la victoire, mais l'a-t-il réellement remportée, dans le sens généralement attribué à cette expression ? C'est au moins fort contestable. La division Cerale s'est fait hacher, il est vrai, mais elle a héroïquement barré le chemin aux Autrichiens. Ceux-ci, après la bataille, se sont repliés sur leurs fortresses et n'ont pas essayé de poursuivre les Italiens, couverts par les divisions Bixio et prince Humbert, et la retraite n'a pas été une fuite, car elle a été commandée par Victor-Emmanuel. La jeune armée italienne s'est admirablement conduite au feu; et si l'Italie n'avait pas eu besoin d'une victoire à son début pour inaugurer le prestige de ses armes, la bataille de Custozza n'aurait été pour elle qu'un échec sans importance.

Voir, pour plus de détails, le rapport adressé par M. Petruccelli della Gattina au *Journal des Débats*, rapport où nous avons puisé la plupart des éléments de ce récit.

A propos de Custozza et de la campagne d'Italie, il s'est produit une opinion que nous devons rapporter, car elle a été accueillie par plusieurs journaux français. En matière aussi délicate, le *Grand Dictionnaire* ne peut être qu'historien, il ne lui appartient pas de juger. On a accusé le cabinet de Vienne de s'être entendu avec le gouvernement italien, et, d'après cette hypothèse, le résultat de la bataille de Custozza, l'armistice du 8 juillet et la cession de la Vénétie proviendraient d'un accord antérieur aux hostilités. On comprendra sans peine que cette accusation très-grave, accueillie d'ailleurs par M. de Bismarck, ainsi qu'il résulte d'un discours du général de La Marmora à ses électeurs de Biella, ne puisse trouver ici un écho.

CUSTOMER s. m. (ku-stu-me). Forme ancienne du mot *COUTUMIER*.

CUSTRIN ou **KUSTRIN** (*Costrinum*), ville forte de la Prusse, prov. de Brandebourg, régence et à 28 kilom. N. de Francfort-sur-l'Oder, ch.-l. du cercle sud de Königsberg, au milieu de marais et près du confluent de l'Oder avec la Wartha; 9,000 hab. Tribunal de 1^{re} instance; école supérieure. Fabrication de serges et de lainages, de cuirs, d'amidon. On y remarque les vastes magasins à grains et le château dans lequel le brutal Frédéric-Guillaume fit enfermer son fils Frédéric II. Fondée en 1535, cette ville fut pendant quelque temps la résidence du margrave Jean de Brandebourg; la forteresse, bâtie en 1537, fut bombardée en 1758 par les Russes et débloquée par Frédéric II. Occupée par les Français en 1806, elle ne fut rendue à la Prusse qu'en 1814.

CUSUS, nom latin du **WAAAG**.

CUTAMBULE adj. (ku-tan-bu-le — du lat. *cutis*, peau; *ambulare*, marcher). Zool. Qui rampe sous la peau : *Vers CUTAMBULES*.

— Pathol. Qui se déplace progressivement sous la peau, en parlant de certaines douleurs.

CUTANÉ adj. (ku-ta-né — du latin *cutis*, peau; grec *kutos*, *skutos*; allemand *haut*; anglais *hide*; russe *koxa*). On peut rattacher le latin *cutis* au sanscrit *kudis*, corps, *kudyan*, enveloppe, du verbe *kud*, couvrir, contenir). Anat. et méd. Qui appartient, qui a rapport à la peau : *Nerf CUTANÉ. Maladie CUTANÉE. Exhalation, absorption CUTANÉE. Tissu CUTANÉ*.

— s. m. Nerf cutané : *Le CUTANÉ interne. Le CUTANÉ externe*.

CUTANÉO-SOURCILIER adj. m. Anat. Se dit d'un muscle appelé aussi *SOURCILIER*.

CUTÉRÈBRE s. m. (ku-té-rè-bre — du lat. *cutis*, peau; *terebrā*, tarière). Entom. Genre de diptères, de la tribu des cécidies, dont les larves vivent sous la peau des mammifères.

CUTHA, ancienne ville de l'Asie. M. Oppert, dans l'excellente relation de son expédition scientifique en Mésopotamie, donne de très-intéressants renseignements sur cette ville. Il croit en avoir retrouvé la mention dans les inscriptions cunéiformes de Salmanassar III, sous la forme de *Kutē*. Les habitants de Cutha, à ce que nous apprend la Bible, rendaient un culte particulier au dieu Nergal, qui représentait la planète Mars, et dont le nom se trouve associé dans différents textes à celui de la ville de Cutha. C'est encore le nom de ce dieu qu'on retrouve dans le nom connu de Nériglissor, qui s'écrivait régulièrement *Nirgal sarr usur, Nergal protégé le roi*.

CUTHA, province d'Asie, où Salmanassar prit les armes avec lesquels il peupla le royaume d'Israël qu'il avait détruit (II *Rois*, 17, 24, 30). Le mélange de ces colons avec les habitants du pays qui existaient encore donna naissance aux Samaritains, que le Talmud appelle *Cuthim*. Josèphe, dans ses *Antiquités judaïques* (IX, xiv, 8), dit en effet : « Les

Khouthai des Hébreux sont appelés Samaritains par les Grecs. Cette fusion eut aussi pour résultat la création d'un dialecte spécial, le samaritain, dans lequel les mots d'origine sémitique sont dits *cuthéens*. On a eu beaucoup de peine à déterminer la situation vraie de ce pays de Cutha; Joseph le place dans la Perse centrale, où, dit-il, il y a un fleuve du même nom; cette assertion est corroborée par des renseignements plus modernes; ainsi Aboulféda nous apprend qu'il existe dans l'Irak actuel une ville nommée *Kouta* ou *Koutha*. D'autres auteurs modernes, avec beaucoup moins de vraisemblance, ont voulu placer Cutha non loin de Sidon. Quelques savants ont tâché de concilier ces deux opinions en admettant que les colons de Salmassar avaient été pris partie dans la province persane, et partie dans la province phénicienne.

CUTHBERT (Saint), évêque anglais, mort en 687. Il garda d'abord les troupeaux de son père, puis embrassa la vie monastique et devint un modèle de vertus évangéliques. Chargé des fonctions de prieur du monastère de Mailross, il instruisit les moines, tout en travaillant à détruire les superstitions païennes qui régnaient dans les campagnes, puis fut élu, malgré sa résistance, évêque de Lindisfarne. L'Eglise l'honore le 20 mars.

CUTHÉEN *ÉEENNE* s. et adj. (ku-té-ain, é-b-ne — de *Cutha*, province d'Asie). Géogr. anc. Ancien nom des Samaritains. V. **CUTHA**. — Linguist. Se dit des mots samaritains d'origine sémitique.

CUTHENUS (Martin), historien bohême, né à Cuthna, mort en 1564. Il fut syndic de la ville de Prague. On a de lui : la *Chronique de Bohême*, en bohémien; *Catalogus eorum regumque Bohemie* (1540, in-40); une traduction de l'*Histoire d'Appien*, etc.

CUTIA s. f. (ku-ti-a). Mamm. Nom indigène de l'agouti.

CUTICOLE adj. (ku-ti-ko-le — du lat. *cutis*, peau; *colere*, habiter). Entom. Qui vit sous la peau : *Larves cuticoles*.

— s. m. Sous-genre d'œstres comprenant ceux de ces insectes dont les larves vivent sous la peau des mammifères.

CUTICULAIRE adj. (ku-ti-ku-lè-re — rad. *cuticule*). Hist. nat. Qui appartient à la cuticule : *Tissu cuticulaire*.

CUTICULE s. f. (ku-ti-ku-le — lat. *cuticula*, dimin. de *cutis*, peau). Hist. nat. Syn. d'ÉPIDERME : La *cuticule* des mammifères. La *décoration* détachée la *première enveloppe ligneuse des grains sans agir sur la seconde cuticule*. (Sébille.)

CUTICULEUX, *EUSE* adj. (ku-ti-ku-leu, ou-ze — rad. *cuticule*). Hist. nat. Qui a la forme d'une petite membrane.

CUTIDURE s. f. (ku-ti-du-re — du lat. *cutis*, peau; *dura*, dure). Art vétér. Bourrelet du pied du cheval.

CUTITE s. f. (ku-ti-te). Pathol. Inflammation éruptive de la peau : *Cutite aiguë*.

— Encycl. V. ÉRYTHÈME et ÉRYSIPELÈ.

CUTLÈRIE s. f. (ku-tlè-ri — de *Cutler*, botan. ang.). Bot. Genre d'algues marines, formé aux dépens des dictyotes, et réuni par plusieurs auteurs aux zonaires.

CUTTAK, ville de l'Indoustan. V. **KATTAK**.

CUTTER s. m. (ku-tèr ou ko-tre — mot angl. formé de *to cut*, couper). Mar. Petit bâtiment de guerre à un mâ, très-léger et doué d'une grande vitesse : *Des cutters*. La *vigie de misaine* vient de le signaler à l'instant : on croit que c'est un cutter. (E. Sue.) Un petit cutter formidablement armé s'approcha du bâtiment marchand. (Alex. Dum.) || Sorte de yacht de plaisance. || On dit aussi *cotres*.

— Encycl. Le *cutter* est gréé d'un foc, d'une brigantine et d'un hunier si la brise est faible. Il n'a pas de dimension précise, et peut mesurer de 5 à 15 ou même 20 mètres de longueur. Sa construction est essentiellement anglaise comme forme, et se distingue du clipper par la finesse de ses fonds et la hauteur de sa coque. En outre, il n'a pas de dérive. La plupart des yachts anglais ou français sont gréés en *cutter*, surtout s'ils sont d'un petit tonnage. En général, le *cutter* ne jauge pas plus de 40 à 50 tonneaux. C'est le genre d'embarcation le plus facile à manœuvrer, en raison de la simplicité de son gréement. Ses fonds lui donnent une grande supériorité dans l'allure au plus près, c'est-à-dire contre le vent.

CUTUBÉE s. m. (kou-tou-bé). Syn. de *COUTOUBÉ*.

CUTUBUTH s. m. (ku-tu-buti). Pathol. Nom que les médecins arabes donnent à une forme particulière de mélancolie.

CUTZUBITE s. m. (ku-tzu-bi-te). Hist. relig. Ancien nom des donatistes.

CUURDO s. m. (ku-ur-do). Bot. Variété de cannellier.

CUVAGE s. m. (ku-và-je — rad. *cuvier*). Action de cuver le vin : *Le cuvage du vin*. || On dit aussi *CUVAISON* s. f. || Endroit où l'on place les cuves : *Aller au cuvage*.

— Anc. jurispr. Cuves qui font partie d'un héritage.

— Encycl. Econ. rur. Si les soins qu'on apporte à la culture de la vigne et à l'opé-

ration de la vendange contribuent, pour une large part, à la qualité des vins, le travail de la cuve est encore plus important. Le *cuvage* détermine dans les vins des caractères très-variables de composition, qui exercent une profonde influence sur leurs qualités et sur les maladies auxquelles ils sont sujets.

Le *cuvage* s'effectue dans un local spécial, auquel on donne le nom de *cuvier* ou de *cuvette*. La cuverie doit jouir d'une température constante et moyenne, et pour cela être pourvue d'un plancher très-épais. Ses ouvertures, autant que possible, seront exposées au midi. Les uns aiment mieux les grandes cuves; d'autres préfèrent les petites; d'autres enfin veulent éviter les extrêmes, et trouvent plus convenables les cuves de moyenne grandeur. Nous partageons la dernière opinion, en admettant toutefois qu'on tiendra compte des conditions particulières dans lesquelles on se trouve, telles que l'étendue plus ou moins considérable des propriétés, l'abondance ou la rareté de la main-d'œuvre. Les cuves sont faites en bois ou en pierre. Les premières affectent la forme d'un cône renversé reposant sur sa plus large base; elles sont d'ordinaire cercleées de fer. Les cercles augmentent d'épaisseur en se rapprochant de la base. Les cuves construites en maçonnerie sont tantôt découvertes et tantôt voûtées. Elles sont revêtues à l'intérieur d'une épaisse couche de ciment ou de briques vernissées et reliées entre elles par de la chaux hydraulique. Dans la Côte-d'Or, la contenance des cuves varie de 30 à 50 hectolitres; dans le Médoc, elles contiennent généralement de 136 à 164 hectolitres, et quelquefois beaucoup plus. Dans certains départements du Midi, on trouve des cuves construites en maçonnerie hydraulique, pouvant contenir jusqu'à 600 hectolitres, comme le fameux tonneau de Heidelberg. Ces cuves en maçonnerie présentent, avec des avantages incontestables, des inconvénients très-sérieux, qui leur font préférer assez généralement aujourd'hui des cuves de bois ou des tonneaux de dimensions colossales qu'on appelle *foudres*. Voici, du reste, ce que disent à ce sujet des auteurs dont le nom fait autorité en oenologie : « La fermentation en cuves de pierre, dit M. Baumes, ôte quelque chose à la qualité du vin; il peut y contracter un goût de pierre, s'il y séjourne trop longtemps. Toutefois, ces cuves seront longtemps préférées par les propriétaires. Spacieuses, commodées, économiques, elles se prêtent aisément au déchargement instantané de la vendange. » M. C. Zalis-Allut expose les mêmes idées et ajoute : « Si les vins ne se font pas dans les cuves de pierre, ils s'y conservent très-bien quand on les y met déjà faits et bien clarifiés. Ils s'y sentent moins que dans le bois, et sont en quelque sorte dans ces cuves comme dans des bouteilles. » Selon M. Marès, les cuves en pierre à parois ardoisées et recouvertes par un plancher sont commodées et très-expéditives. Les vins y prennent promptement leur couleur, y accomplissent parfaitement leur fermentation et s'y défont très-vite; mais ces cuves sont insuffisantes lorsqu'on veut les faire servir de tonneaux comme les foudres, ou lorsqu'on y laisse séjourner la vendange trop longtemps.

Pendant la fermentation, la partie solide des grappes s'élève au-dessus du liquide, et forme ce qu'on appelle le *chapeau*. Exposé constamment à l'action de l'air extérieur, ce *chapeau* ne tarde pas à s'aigrir, et nuit par suite à la qualité du vin. Pour éviter cet inconvénient, on fait usage de cuves fermées. Il y a trois systèmes de fermeture : 1° à l'aide de planches disjointes; 2° à l'aide d'appareils interceptant complètement l'accès de l'air extérieur; 3° en se servant d'un double couvercle formé à l'extérieur de planches disjointes et à l'intérieur d'une sorte de claie qui maintient le *chapeau* plongé dans le liquide et l'empêche ainsi de s'aigrir. Si l'on veut fermer hermétiquement, il est indispensable d'introduire à travers le couvercle un tuyau recourbé plongeant dans l'eau par une de ses extrémités. A cause des obstacles opposés à l'accès de l'air dans les cuves closes, la fermentation y est moins active; c'est quelquefois un avantage, mais ce peut être aussi un inconvénient. Le phénomène de la fermentation est encore loin de s'être dépouillé de tous ses mystères, et toute modification apportée à ses évolutions spontanées ne doit être considérée comme véritablement utile que si elle a été sanctionnée par l'expérience. Il y a eu beaucoup de théories sur la fermentation du vin dans la cuve : aujourd'hui on s'accorde à dire que le ferment vineux prend naissance dans le suc des liquides sucrés. Il en résulte une transformation chimique qui dégage deux produits nouveaux : l'un s'échappe de la cuve à l'état d'acide carbonique, l'autre se mélange intimement avec le contenu de la cuve; c'est l'alcool. Sans entrer ici dans des détails scientifiques qui seront mieux placés au mot *FERMENTATION*, nous devons faire quelques observations sur ce qui se passe dans le travail des cuves.

A l'état normal, une seule transformation devrait se produire dans la cuve, la fermentation alcoolique; mais si les raisins sont avariés, ou si seulement le *chapeau* reste trop longtemps exposé à l'air extérieur, la matière sucrée passe à l'état acétique, et subit même quelquefois directement la fermentation lactique. Pour prévenir ces inconvénients,

on peut se servir de l'un des moyens de fermeture perfectionnés que nous avons indiqués plus haut. Si le mal est fait, si l'on s'aperçoit que le marc prend une odeur d'acide acétique, si l'on voit voltiger sur ce marc une myriade de petits insectes, on ne doit plus faire baigner le *chapeau* dans le vin, mais le laisser au contraire se soulever de plus en plus à la surface, jusqu'à ce que la fermentation de la partie liquide soit terminée. Alors, c'est-à-dire dès que le liquide marquera zéro à l'œnomètre, on enlèvera avec soin toute la partie supérieure du *chapeau*, la seule qui soit infectée, et on foulera le reste. Cette précaution est bonne à prendre, lors même que le marc ne présenterait pas de caractère acétique très-prononcé.

En Bourgogne, on faisait autrefois des vins très-légers de couleur et de goût, dont le *cuvage* ne durait guère que de vingt-quatre à quarante-huit heures; aujourd'hui on les demande plus riches en couleur, pleins de goût et de *maché*; c'est pourquoi, dans les années chaudes, les vins cuvent de quatre-vingt-seize à cent vingt heures. Dans les années froides, lorsque la récolte a été tardive, la fermentation est très-lente. On a essayé dans ce cas, et avec succès, de chauffer la vendange aussitôt après l'encuvage. Dans le Médoc, il n'y a pas de règle fixe pour la durée du *cuvage*. Le vigneron se laisse guider par sa propre expérience. La fermentation dépendant, quant à son activité, de la température et de la richesse en glucose et en ferment, éléments qui peuvent varier notablement d'une année à l'autre, la durée du *cuvage* ne peut avoir de limites bien précises. Dans le Midi, elle est assez généralement de dix à quinze jours. Le glucomètre et l'œnomètre pourraient être employés pour savoir le moment précis où la fermentation a cessé, c'est-à-dire où tout le sucre a subi sa métamorphose; mais il est peu de vigneron qui s'en rapportent à ces instruments : l'œil, le nez, le palais, sont pour eux des guides bien plus sûrs. Ils jugent de l'achèvement de la fermentation 1° par l'auscultation de la cuve; 2° par la température du vin; 3° par sa couleur; 4° par son goût. « Quand l'auscultation de la cuve, dit M. Alibert, révèle un bruit de bouillonnement, la fermentation continue; quand le vin est encore chaud, il y a lieu de croire que la fermentation n'est pas terminée. On porte le même jugement quand il n'a pas acquis une transparence parfaite. Enfin, quand le vin est encore sucré, il y a lieu de supposer que la fermentation n'a pas encore dédoublé le glucose en alcool et en acide carbonique, et qu'il est prudent de laisser le liquide dans la cuve pour ne pas s'exposer à une fermentation latente indéfinie dans les barriques, ce qui serait dangereux. »

CUVE s. f. (ku-ve — lat. *cupa*, même sens). Grand vaisseau servant aux différents usages de l'industrie : *Cuve de teinturier*, de *brasseur*. || Se dit particulièrement du vaisseau dans lequel on foule et on fait fermenter le raisin de la vendange : *Les grands propriétaires de vignobles doivent préférer la cuve carrée à la cuve ronde*. (Dutour.) *Les cuves ne doivent pas être d'une capacité gigantesque, et il vaut mieux en avoir dans un cellier deux petites qu'une trop grande*. (E. Cadot.)

... Sur les bords de la cuve fumante s'élève en bouillonnant la vendange écumante.

Près de la cuve qui bouillonne On voit s'élever le vieillard.

— Grand vase destiné à contenir de l'eau : *La cuve du baptistère*. || Vase rectangulaire dans lequel on met, dans les laboratoires, de l'eau ou du mercure, pour servir aux manipulations des gaz : *La cuve à mercure*. *La cuve à eau*.

— Par anal. Vase à punch : *Sur la table se trouvait une cuve d'eau-de-vie sucrée et bouillante*. (Brill.-Sav.)

— Centre de fermentation morale : *La misère publique est la cuve où toutes les passions fermentent*. (E. de Gir.)

Il est, il est sur terre une infernale cuve : On la nomme Paris. . . . A. BARBIER.

— Fam. *Dîner à fond de cuve*, Faire un repas copieux.

— Métall. Partie intérieure d'un haut fourneau où l'on met la charge. || *Cuve de fabrication*, *cuve à ouvrir* ou simplement *cuve*, Réservoir de bois dans lequel on dépose la pâte à papier, quand on fabrique le papier à la main. || *Ouvriers de la cuve*, Ouvriers attachés au service d'une cuve, et qui sont au nombre de quatre : le premier ouvrier, appelé *ouvreur*; le second, appelé *coucheur*; le troisième, appelé *leveur*, et l'apprenti de la cuve, qui sert d'aide au leveur. || *Brasser la cuve*, Agiter le contenu de la cuve, de manière que la matière à papier soit distribuée également et uniformément dans l'eau qui lui sert de véhicule. || *Fournir la cuve*, Quand on a fait une porse ou une moitié de porse, Verser dans la cuve une quantité de pâte équivalente à celle qui a été employée.

— Fortif. *Fossés à fond de cuve*, Fossés d'une ville, d'une forteresse, revêtus des deux côtés à pied-droit.

— Bot. *Cuve de Vénus*, Nom vulgaire du chardon à foulon.

— Encycl. Econ. rur. V. **CUVAGE**.

— Métall. La forme la plus généralement adoptée pour la *cuve* d'un haut fourneau est celle de deux pyramides tronquées opposées base à base. Le plan d'intersection des deux pyramides est ce qu'on appelle le ventre du fourneau. La pyramide supérieure se nomme la grande masse du fourneau ou la cheminée supérieure; c'est la *cuve* proprement dite. Elle est surmontée d'une partie cylindrique dont l'ouverture, dite gueulard, sert au chargement du fourneau. La pyramide inférieure, appelée grand foyer, se divise en deux ou trois parties. Quand elle est divisée en deux parties, la plus basse reçoit le nom de creuset, et la plus haute celui d'étales. Lorsqu'elle en présente trois, la partie intermédiaire, c'est-à-dire celle qui est placée entre le creuset et les étales, s'appelle *cuvrage*. Dans tous les cas, les dimensions des différentes parties de la *cuve* varient plus ou moins suivant la nature du minerai que l'on veut traiter, l'espèce de combustible dont on se sert, etc.

Cuves de Sassenage. V. **SASSENAGE**.

CUVÉ, *ÉE* (ku-vé) part. passé du v. *Cuver*. Fermenté dans la cuve : *Vin cuvé*.

— Fam. Digéré, en parlant d'une boisson enivrante :

Assez souvent d'un vin bien pris et mal *cuvé* Je vous ai vu le chef plus lourd qu'à l'ordinaire.

Je bus obstinément, et bientôt j'éprouvai Que l'ennui s'en allait avec le vin *cuvé*.

— Fig. Apaisé après une fermentation morale : *Sa colère n'est pas encore CUVÉE*.

CUVEAU s. m. (ku-vo — dimin. de *cuve*). Cuve de très-petite dimension : *Le cuveau offre moins de danger que la cuve ordinaire pour la conservation du vin non logé*.

CUVÉE s. f. (ku-vé — rad. *cuvier*). Econ. rur. Quantité de vin qui est mise à la fois dans une ou plusieurs cuves : *La CUVÉE est en quelque sorte une mesure, une unité de comparaison*. (L. Moll.) || Qualité de vin différente suivant l'époque où il a été *cuvé* : *La première, la seconde CUVÉE du Clos-Vougeot*. Dans la Bourgogne, le mot *tête de cuvée* équivaut à *première marque*, que l'on emploie, dans le Bordelais, pour désigner la première qualité d'un cru. (L. Moll.)

— Fam. Façon, genre, nature : *Toutes ses histoires sont de la même CUVÉE*. En voici d'une autre *CUVÉE*. || Époque : *Ceci est de la dernière CUVÉE*.

— Pop. Quantité de vin absorbée par une personne ivre : *Prendre une bonne CUVÉE*. *Cet ivrogne est mort à la suite de CUVÉES trop copieuses*.

— *Buveur de première cuvée*, Buveur de première force.

— Comm. Mélange de plusieurs vins opéré par les marchands.

CUVELAGE s. m. (ku-ve-la-je — rad. *cuvier*). Revêtement en planches, en solives ou en maçonnerie, de l'intérieur d'un puits de mine, pour prévenir l'écroulement des terres : *Les détails de construction des CUVELAGES peuvent varier dans des limites assez étendues; mais le but et l'ensemble des opérations est toujours d'établir, à travers les couches aquifères, un tube imperméable et solide*. (A. Burat.) || Introduction d'un tube métallique dans un puits artésien.

— Encycl. Le *cuvelage* en pierres s'emploie spécialement dans la construction des puits d'alimentation. Le revêtement peut être alors considéré comme une voûte cylindrique dont l'axe est vertical. Les terrains traversés étant toujours à peu près homogènes dans une même tranche horizontale, la figure d'équilibre est circulaire. La maçonnerie ne supporte qu'une pression dans le sens du contour, et son épaisseur normale doit croître en raison de la charge exercée par le terrain, à moins que cette épaisseur ne soit partout celle qui correspond au maximum de charge.

Le *cuvelage* en bois s'emploie pour soutenir les terres des puits de mines, ou des puits que l'on creuse pour faciliter la construction des tunnels dans un terrain ordinaire, sable, tuf, marne, etc. A cet effet, on établit sur le sol, au fond de la première fouille, un cadre à oreilles, carré ou rectangulaire, que l'on descend jusqu'à 1 m. pour les terrains un peu résistants. On pose ensuite un second cadre sans oreilles, et entre ces deux cadres et les parois du puits on introduit des planches verticales et jointives dont la hauteur doit être égale à la profondeur du déblai. Ces planches touchent immédiatement les côtés extérieurs du cadre supérieur, et elles sont écartées du cadre inférieur de l'épaisseur de l'une d'elles, au moyen de coins de bois qui les serrent contre la terre en réservant la place des bouts supérieurs des planches qui doivent revêtir la seconde fouille. On soutient le cadre inférieur au moyen d'entre-toises en bois clouées contre les faces intérieures des cadres, pour l'empêcher de glisser dans cette nouvelle opération. Les choses ainsi disposées, on déblaye un nouveau mètre de profondeur, et on établit un troisième cadre que l'on consolide comme les précédents; on retire les coins du deuxième, et l'on glisse entre celui-ci et le dernier de nouvelles planches disposées de la même manière que les premières. On continue ainsi à descendre le *cuvelage* aussi

bas qu'on veut, sans que, en terrain sec, il soit à craindre que les terres du haut s'éboulent. Lorsqu'on rencontre le terrain solide, on applique sur celui-ci, contre les côtés du puits, des pièces de bois dites porteurs, et l'on dispose, dans chacun des angles du cuvelage, des piliers de cadre en cadre, en remontant, de sorte que ces cadres, qui n'étaient d'abord maintenus que par des pièces suspendues et par la pression du terrain, deviennent solidaires et reposent sur un terrain stable. Quelquefois on consolide les piliers par des traverses horizontales ou placées en écharpe.

Le cuvelage en métal s'emploie pour la construction des puits artésiens. Au fur et à mesure de l'avancement du forage du puits, on descend les tubes et on les relie au moyen de boulons. Cette opération est plus connue sous le nom de *tubage*.

CUVELÉ, **ÉE** (ku-vé-lé) part. passé du v. Cuveler : Puits cuvelé.

CUVELER v. a. ou tr. (ku-vé-lé — rad. cuve, d'où cuvel pour cuveau. Double la consonne l toutes les fois que la terminaison commence par un e muet : *Je cuvelle; je cuvellerais*). Techn. Revêtir de planches, de solives ou de maçonnerie, en parlant d'un puits de mine. Mûnir d'un tube métallique dans toute sa hauteur, en parlant d'un puits artésien.

Se cuveler v. pr. Etre cuvelé : Tous les puits de mine doivent se cuveler.

CUVELIER DE TRIVE (Jean-Guillaume-Antoine), auteur dramatique français, né à Boulogne-sur-Mer le 15 janvier 1766, mort à Paris le 27 mai 1824. Il fut d'abord avocat dans sa ville natale. Député par la garde nationale de Boulogne-sur-Mer à la fédération de 1790, il s'établit à Paris et accepta plusieurs missions de ses concitoyens. Nommé capitaine des guides — interprètes après le 18 brumaire, il fit, en cette qualité, les premières campagnes de Prusse et de Pologne; mais sa santé ne lui permettant pas de prendre part plus longtemps aux fatigues de la guerre, il renonça à la carrière de soldat et se fit homme de lettres. Quelques romans, contes et nouvelles ayant attiré sur lui l'attention, il se mit à composer des pièces de théâtre. Bientôt, rivalisant avec Guilbert de Pixérécourt, le *Cornet des boulevards*, avec Calgnez, le *Racine des boulevards*, il mérita, par le genre de ses productions et sa prodigieuse fécondité, le surnom fort significatif de *Crediton des boulevards*. Cherchant dans le mélodrame, la pantomime et le mélodrame, à exciter la terreur et la pitié des classes populaires, il réussit assez souvent, et beaucoup de ses sombres productions obtinrent un long et retentissant succès. Qu'il nous suffise de rappeler : la *Fille sauvage*; *Hermann et Sophie*; *Dago ou les Mendians d'Espagne*; la *Main de fer ou l'Epouse criminelle*; la *Fille mendiante*; *Jean Shogar*; les *Machabées* ou la *Prise de Jérusalem*; le *Sacrifice d'Abraham*, etc., mélodrames en trois et quatre actes, représentés à l'Ambigu-Comique, à la Gaité et à la Porte-Saint-Martin dans les vingt premières années de ce siècle. N'oublions pas l'*Enfant du malheur*, en quatre actes, un des succès de vogue de 1802 à 1803. Dans le mimodrame, Cuvelier mit en scène, avec beaucoup d'appareil et de vérité, des faits militaires contemporains, tels que : la *Belle Espagnole* ou l'*Entrée triomphale des Français à Madrid* (1809); les *Français en Pologne* (1808); la *Prise de la flotte ou la Charge de cavalerie* (1822); la *Mort de Kléber ou les Français en Egypte*, etc. La *Fille husarde* ou le *Sergent suédois*, pantomime en trois actes et à grand spectacle, fut jouée deux cent cinquante fois de suite, et reprise le 29 frimaire an VII, puis en l'an XIII, avec les combats équestres et évolutions exécutés par la troupe de Franconi. Ce populaire auteur, qui a donné environ cent dix ouvrages dramatiques, dont un très-petit nombre en collaboration, a fait jouer aussi à l'Opéra : *Alcibiade solitaire*, en deux actes, avec Barouillet (8 mars 1814), et la *Mort du Tasse*, en trois actes (7 février 1821). Il entendait parfaitement la coupe et la conduite des pièces du boulevard, où il a régné jusqu'à sa mort avec un bonheur soutenu. On a de lui les romans suivants : *Damoisel et bergère*, historiette du x^e siècle (1795, 1 vol. in-8°), dont il a fait plus tard une pantomime en trois actes; *Nouvelles, contes, historiettes, anecdotes, mélanges* (1802, 2 vol. in-8°); le *Bandit sans le vouloir et sans le savoir* (1809, 3 vol. in-12).

CUVELLE s. f. (ku-vé-le — dimin. de cuve). Techn. Dans les fabriques de poterie, Nom des caisses cylindriques qui sont placées autour du moulin à broyer, et dans lesquelles sont disposées les meules destinées à opérer le broyage des matières. On dit aussi *TINETTE*.

CUVELLEMENT s. m. (ku-vé-le-man — rad. cuveler). Syn. de CUVELAGE.

CUVER v. n. ou intr. (ku-vé — rad. cuve). Etre, demeurer dans la cuve et y fermenter, en parlant de la vendange ou de quelque boisson préparée de même : *Il y a plusieurs jours que le vin cuve*. *Libre prépare un vin sec en l'empêchant de cuver*. (J.-J. Rouss.)

— Par ext. Se dissiper, en parlant des fumées de l'ivresse :

La, les vapeurs du vin nouveau
Cuverent à loisir...

LA FONTAINE.

— Fig. Fermenter, s'envenimer : *Prenez le chemin de vous éclaircir avec l'archevêque, au lieu de laisser cuver les chagrins qu'on veut donner de lui*. (Mme de Sév.)

— v. a. ou tr. Faire cuver : *Il est occupé à cuver sa vendange*.

— Fig. Apaiser après une fermentation morale : *Les mémoires de Chateaubriand, dans leur partie politique, n'ont pas pris le temps de se calmer, de cuver leur rancune*. (Sainte-Beuve.)

— Fam. *Cuver son vin*, Laisser se dissiper son ivresse par le sommeil ou le repos : *Vers le soir, le cuisinier, après avoir cuvé son vin, me fit une querelle d'Allemand*. (Le Sage.)

Des malandrins la grossière cohue
Cuvaient son vin, dans la grange étendue.

VOITURE.

Fig. Se calmer, s'apaiser : *Mémory cuve un peu son vin et envoie chercher de l'argent*. (Volt.)

— *Cuver son or*, Laisser se dissiper l'ivresse causée par les richesses que l'on possède : *Les nouveaux enrichis ne peuvent se contenir jusqu'à ce qu'ils aient cuvé leurs richesses*. (Virey.) *Excédé du luxe, du ton hautain et suffisant du fermier général La Popelinière, Piron lui dit en le quittant, après une dispute assez vive : Adieu, monsieur, allez cuver votre or*.

— Comm. Mêler, en parlant de plusieurs sortes de vin.

Se cuver v. pr. Etre cuvé : *Le vin se cuve pendant un temps plus ou moins long, selon les pays*.

CUVERIE s. f. (ku-vé-ri — rad. cuve). Endroit où se trouve la cuve : *Les trois cents ménages villageois ont trois cents caves et cuveries soignées d'ordinaire avec autant d'ignorance que de maladresse*. (Fourier.) Art de faire cuver le vin.

CUVERT s. m. (ku-vèr). Féod. Homme taillable à volonté, questable, corvéable, mainmortable, c'est-à-dire serf de la plus basse espèce, qui vivait en paria dans une seigneurie : *Quand le CUVERT mourait, la moitié de ses meubles appartenait au gentilhomme haut justicier; s'il n'avait aucun hoir ou lignage, le seigneur demeurait saisi de tous ses biens, mais il devait acquitter ses dettes ou ses legs*.

CUVERTTE s. f. (ku-vè-te — dimin. de cuve). Vase large, peu profond, souvent évasé, qui sert à différents ouvrages : *Une CUVERTTE de toilette*. *Une CUVERTTE de garde-robe*. *L'enfant tenait la CUVERTTE où tombait le sang de son père*. (F. Soulié.)

— Par anal. Petit bassin construit dans les jardins pour faciliter les arrosements : *C'est au milieu même des carrés qu'il faut construire les CUVERTTES*. (Bosc.) Fossé creusé entre deux arbres consécutifs, sur le bord d'une route. Il Lit d'un canal d'irrigation.

— Fortif. V. LUNETTE.

— Hydr. *Cuverttes de jauge*, Cuverttes disposées pour opérer la distribution des eaux concédées par une ville ou par une administration.

— Techn. Sorte d'entonnoir qu'on met au-dessus de la descente des plombs, pour recevoir les eaux des gouttières. Il Creuset de forme tantôt ronde ou ovale, tantôt carrée ou rectangulaire, qui, dans la fabrication des glaces coulées, sert à verser le verre fondu sur la table de coulage, et en même temps à le faire fondre et à l'affiner : *Les CUVERTTES se distinguent surtout des creusets ou pots ordinaires, en ce qu'elles portent à la ceinture, sur leur pourtour extérieur, une rainure creuse, qui permet de les saisir fortement, pour les enlever, avec un instrument appelé tenailles*. Il Plaque métallique qui couvre en arrière le mouvement d'une montre. Il Garniture que l'on place au bas d'un manche de couteau. Il *Marbre à cuvette*, Marbre formant le dessus d'un guéridon ou d'une toilette, légèrement creusé et garni d'un rebord.

— Photogr. Vase servant à des bains ou à des lavages : *CUVERTTE en verre, en porcelaine, en caoutchouc vulcanisé*.

— Mus. Partie de la harpe où sont placées les pédales.

— Chir. Pièce ovale située à l'extrémité supérieure d'un pessaire.

— Phys. Petit vase placé à la partie inférieure d'un tube de baromètre, et dans lequel plonge le tube. Il Courté branche d'un tube de baromètre à siphon.

— Encycl. Hydraul. La distribution des eaux entre les divers quartiers d'une ville, ou même entre les particuliers qui ont des concessions, se fait à l'aide de conduites prenant naissance dans des *cuverttes* qui présentent des dispositions spéciales. L'eau affluente est d'abord reçue dans un espace entouré de cloisons verticales qui ne partent que d'une certaine hauteur au-dessus du fond; elle ne peut se rendre dans la partie principale du réservoir qu'en passant sous ces cloisons, et elle y arrive sans mouvements tumultueux, de sorte que la surface libre est horizontale.

Le partage des eaux se fait au moyen de petites orifices de même diamètre, percés à la même hauteur, tout autour de la paroi du réservoir; les filets d'eau qui s'échappent de ces orifices, rassemblés par nombres différents, sont amenés dans les diverses conduites, de sorte que chaque conduite laisse pas-

ser une fraction connue du produit total des sources. Pour que chaque conduite donne un produit constant, il suffit de maintenir constant le niveau dans le réservoir, en accélérant ou en retardant le jeu des pompes alimentaires.

— Photogr. La matière et la forme des *cuverttes* photographiques ne sont pas sans influence sur les produits fabriqués. La gutta-percha, matière qui joint la légèreté à une certaine modicité de prix, a été l'une des premières matières employées; mais on n'a pas tardé à lui reconnaître une action délétère sur les solutions de nitrate d'argent qu'on lui confiait. La porcelaine, la faïence, le verre se sont présentés alors aux manipulateurs, avec leur qualité d'inaltérabilité absolue, mais aussi avec leur fragilité et leur poids excessif. Ces *cuverttes*, employées au travail sédentaire, sont excellentes. On a cru mieux faire cependant en les remplaçant par des vases plus légers, et l'on a construit des *cuverttes* en verre et en bois. Ce sont des cadres de bois contenant un fond de verre, et dont les faces latérales intérieures sont revêtues de lames de verre collées sur le bois à l'aide d'un mastic inaltérable. Ces récipients sont encore beaucoup employés, et, si leur fragilité laisse encore à désirer, ils sont au moins susceptibles de réparation. Après ces *cuverttes*, ont paru les premiers essais de *cuverttes* en carton verni, qui réunissent la légèreté, le bon marché et la solidité. Elles sont aujourd'hui construites avec un succès complet.

Pour les opérations de campagne, on a imaginé des *cuverttes* en étoffe imperméable tendue sur de légers châssis ployants. On en a fait même en papier Bristol enduit de vernis à la gomme laque, et, tant qu'il ne s'agit pas de solution de cyanure de potassium ou de bains de nitrate d'argent, ces *cuverttes* peu dispendieuses font un excellent usage; mais on ne peut les transporter lorsqu'elles sont pleines.

Nous ne devons pas omettre les *cuverttes* verticales, que nombre d'opérateurs emploient encore pour les bains d'argent appliqués aux glaces recouvertes de collodion ou d'albumine. Les Anglais ont, les premiers, coulé ces *cuverttes* en verre d'une seule pièce, et, en y adaptant un couvercle de caoutchouc, ils en ont fait de véritables flacons plats.

— Prov. Littér. *Sera-t-il dieu, table ou cuvette?* Allusion à un vers de la fable de La Fontaine : *Le statuaire et la statue de Jupiter*.

Un bloc de marbre était si beau
Qu'un statuaire en fit l'empléte.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il dieu, table ou cuvette?

On trouve dans Horace (*Satires*, I, VIII) les vers suivants, dont ceux de La Fontaine paraissent être une imitation :

*Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum;
Quum faber, incertus scammum faceret Priapum,
Maluit esse deum.*

Dans l'application, le vers de notre fabuliste se dit pour exprimer l'embarras que l'on éprouve à donner à une chose une destination; ou pour faire comprendre que, suivant les circonstances, une chose peut devenir précieuse ou se transformer en un objet sans valeur.

Le procès, à sa naissance, est un peu comme le bloc de marbre dans l'atelier du sculpteur :

Sera-t-il dieu, table ou cuvette?

Se perdra-t-il dans la foule de ces procès où le droit et le fait s'enchevêtrent, et qui passent sans laisser de traces dans la doctrine juridique, ou bien successivement transformé, dégaï, épuré, aboutira-t-il à un arrêt suprême, qui deviendra lui-même un monument de jurisprudence? »

COURNOT.

CUVIER s. m. (ku-vié — rad. cuve). Sorte de cuve, de grand baquet où l'on fait la lessive.

— Abusiv. Cuve pour le vin :

On va répandre la vendange
Dans le sein odorant des énormes *cuvières*.

A. BARBIER.

— Techn. Cuve à tremper l'acier. Il Nom que l'on donne à de grands baquets posés sur différents plans, dans lesquels on lave le kaolin pour le débarrasser des parties de pétuné non décomposé, qui se trouvent mélangées avec lui.

Cuvier (LE), farce du x^e siècle, composée et jouée par les clercs de la basoche.

Cuvier (LE), titre d'un des contes les plus connus de La Fontaine. Ce conte est imité de Boccace, qui lui-même l'avait tiré d'Apulée.

Soyez amant, vous serez inventif;
Tour ni détour, ruse ni stratagème
Ne vous fardront : le plus jeune apprentif
Est vieux routier, dès le moment qu'il aime :
On ne vit que cette passion
Demeurât court, faite d'invention;
Amour fait tant qu'enfin il a son compte.
Certain cuvier, dont on fait certain conte,
En fera foi. Voici ce que j'en sais,
Et qu'un quidam me dit ces jours passés.

Dedans un bourg ou ville de province
(N'importe pas du titre ni du nom)
Un tonnelier et sa femme Nanon
Entretenaient un ménage assez mince.
De l'aller voir Amour n'eut à mépris,
Y conduisant un de ses bons amis :

C'est Cocuage; il fut de la partie :
Dieux familiers et sans cérémonie,
Se trouvant bien dans toute hôtellerie :
Tout est pour eux bon gîte et bon logis,
Sans regarder si c'est louvre ou cabane.
Un drôle donc caressait madame Anne;
Ils en étoient sur un point, sur un point...
C'est dire assez de ne le dire point;
Lorsque l'époux revint tout hors d'haleine
Du cabaret, justement, justement...
C'est dire encor ceci bien clairement.
On le maudit; nos gens sont fort en peine.
Tout ce qu'on put fut de cacher l'amant :
On vous le serre en hâte et promptement
Sous un cuvier dans une cour prochaine.
Tout en entrant l'époux dit : « J'ai vendu
Notre cuvier. — Combien ? dit madame Anne.

[Gros âne,

— Quinze beaux francs. — Va, tu n'es qu'un
Repartit-elle; et je t'ai d'un écu
Fait aujourd'hui profit par mon adresse,
L'ayant vendu six écus avant toi.
Le marchand voit s'il est de bon aloi,
Et par-dedans le tête pièce à pièce,
Examinant si tout est comme il faut,
Si quelque endroit n'a point quelque défaut.
Que ferois-tu, malheureux, sans ta femme?
Monsieur s'en va chopiner, cependant
Qu'on se tourmente ici le corps et l'âme,
Il faut agir sans cesse en l'attendant.
Je n'ai goûté jusqu'ici nulle joie :
J'en goûterai désormais, attends-t'y.
Voyez un peu : le galant a bon foie;
Je suis d'avis qu'on laisse à tel mari
Telle moitié ! — Doucement, notre épouse,
Dit le bon homme. Or sus, monsieur, sortez;
Ça, que je racle un peu de tous côtés
Votre cuvier, et puis que je l'arrose;
Par ce moyen vous verrez s'il tient eau :
Je vous réponds qu'il n'est moins bon que beau.
Le galant sort, l'époux entre en sa place,
Racle partout, la chandelle à la main,
De ça de là, sans qu'il se doute brin
De ce qu'Amour en dehors vous lui brasse.
Rien n'en put voir; et pendant qu'il repasse
Sur chaque endroit, atubé du cuveau,
Les dieux s'amusent à le voir de nouveau
Rendre visite, imposant un ouvrage
A nos amants bien différent du sien.
Il regratta, gratta, frotta et bien,
Que notre couple, ayant repris courage,
Reprit aussi le fil de l'entretien
Qu'avait troublé le galant personnage.
Dire comment le tout se put passer,
Ami lecteur, tu dois m'en dispenser :
Suffit que j'ai très-bien prouvé ma thèse.
Ce tour fripon du couple augmentait l'aise;
Nul d'eux n'étoit à tels jeux apprentif.
Soyez amant, vous serez inventif.

CUVIER (Georges-Léopold-Christien-Frédéric-Dagobert, baron), naturaliste célèbre, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française, né le 23 août 1769 à Montbéliard (ville qui appartenait alors au duc de Wurtemberg, mais qui depuis a été réunie à la France), mort à Paris le 13 mai 1832, laissant un de ces noms dont un pays, dont le genre humain tout entier a le droit d'être fier. Dès son enfance, Cuvier fit pressentir ce qu'il serait un jour. A quatre ans, il savait lire; à six ans, il expliquait, en la voyant pour la première fois, la fontaine de Héron; à treize ans, il avait lu et relu Buffon; il en avait copié presque toutes les planches, et il organisait parmi les enfants de son âge une société d'histoire naturelle; à quatorze ans, il avait terminé ses études littéraires et possédait en outre des connaissances assez étendues en mathématiques. Fils d'un brave officier protestant qui n'avait pour fortune que sa très-moderne pension de retraite, il fut admis comme boursier à l'Académie de Stuttgart, où les jeunes gens trouvaient, après une forte instruction classique, après deux années consacrées à l'étude de la philosophie, des mathématiques et des sciences naturelles, tout ce qui pouvait les préparer à une carrière professionnelle quelconque. Cuvier se décida pour l'administration, et le motif qu'il en donne est curieux. « C'est, dit-il, que dans cette faculté on s'occupait beaucoup d'histoire naturelle. » En 1788, âgé d'un peu moins de dix-neuf ans, il accepta en Normandie une place de précepteur chez le comte d'Héricy. On voit par sa correspondance que ses recherches sur les mollusques, qui forment encore aujourd'hui un de ses principaux titres de gloire, datent de cette époque. Cuvier resta huit ans en Normandie; il y fit la connaissance de l'abbé Tessier, que les orages de la Révolution retenaient à Fécamp. « J'ai trouvé une perle dans le fumier de la Normandie, » écrivait celui-ci à Parmentier. Geoffroy Saint-Hilaire, à qui il avait communiqué quelques manuscrits de son jeune ami, appela Cuvier à Paris. « Venez vite, disait-il, jouer parmi nous le rôle d'un nouveau Linné, d'un autre fondateur de l'histoire naturelle. » Cuvier répondit à cet appel d'un esprit aussi noble qu'intelligent (1794), et fut, grâce à Geoffroy, nommé suppléant de Mertrud, alors chargé de l'enseignement de l'anatomie comparée au Jardin des plantes. Il fut nommé, en 1796, membre de l'Institut et professeur d'histoire naturelle à l'Ecole centrale du Panthéon. La mort de Daubenton lui laissa, en 1799, la chaire beaucoup plus importante d'histoire naturelle au Collège de France. Bientôt après (1802) il succéda à Mertrud dans sa chaire au Muséum. La classe des sciences physiques

ou naturelles de l'Institut l'avait choisi pour secrétaire en 1800. Ces fonctions étaient alors temporaires; lorsqu'elles redevenaient perpétuelles, en 1803, sa nomination fut confirmée par la classe qui l'avait vu à l'œuvre. Deux autres classes de l'Institut, l'Académie française et l'Académie des inscriptions, le comptèrent plus tard au nombre de leurs membres. Cuvier fut nommé successivement par Napoléon inspecteur général de l'Université, conseiller de l'Université et conseiller d'Etat; par Louis XVIII, chancelier de l'Université, directeur des cultes dissidents, baron et grand officier de la Légion d'honneur; par Louis-Philippe (1831), pair de France. A peine mort, la France lui a élevé, dans la galerie de géologie du Muséum, une statue qui le représente tenant dans sa main gauche le globe terrestre, qui semble, à l'approche de l'index de la main droite, se crevasser et s'ouvrir pour lui dévoiler ses secrets. Le nombre des travaux particuliers, notes, mémoires, articles, rapports scientifiques ou administratifs, éloges historiques, etc., laissés par Cuvier, est immense. Ses trois grands ouvrages sont l'*Anatomie comparée* (1800-1805); les *Recherches sur les ossements fossiles* (1821-1824), précédées d'un *Discours sur les révolutions du globe*, qui a été imprimé à part; le *Règne animal distribué d'après son organisation* (1816 et 1829). Dans le premier, il ajoute d'innombrables observations aux faits recueillis par Claude Perrault et Daubenton, coordonne ces éléments et en forme un corps de doctrine. Dans le second, il fonde une science entièrement nouvelle, la science des espèces perdues, des fossiles, la paléontologie. Dans le troisième, il embrasse la zoologie la principe de la subordination des caractères et établit la classification qui sert aujourd'hui de base à l'étude de cette science. Linné partageait le règne animal en six classes : les quadrupèdes, les oiseaux, les reptiles, les poissons, les insectes et les vers. Dès 1795, Cuvier avait fait remarquer l'extrême différence des êtres confondus dans la sixième classe de Linné, et proposé une nouvelle distribution générale des animaux à sang blanc (insectes et vers) en six classes : mollusques, crustacés, insectes, vers, échinodermes et zoophytes.

« Tout était neuf dans cette distribution, dit M. Flourens, mais aussi tout y était si évident, qu'elle fut généralement adoptée, et dès lors le règne animal prit une face nouvelle. La précision des caractères sur lesquels était appuyée chacune de ces classes, la convenance parfaite des êtres qui se trouvaient rapprochés dans chacune d'elles, tout dut frapper les naturalistes; et ce qui sans doute ne leur parut pas moins digne de leur admiration que ces résultats directs et immédiats, c'était la lumière subite qui venait d'atteindre les parties les plus élevées de la science; c'étaient ces grandes idées sur la subordination des organes et sur le rôle de cette subordination dans leur emploi comme caractères; c'étaient ces grandes lois de l'organisation animale déjà saisies : que tous les animaux à sang blanc qui ont un cœur ont des branches ou un organe respiratoire circonscrit; que tous ceux qui n'ont pas de cœur n'ont que des trachées; que partout où le cœur et les branches existent, le foie existe; que partout où ils manquent, le foie manque. »

Assurément, nul homme encore n'avait porté un coup d'œil aussi étendu, aussi perçant sur les lois générales de l'organisation des animaux; et il était aisé de prévoir que celui dont les premières vues venaient d'imprimer à la science un si brillant essor ne tarderait pas à en reculer toutes les limites.

Dans ce premier mémoire, Cuvier venait d'établir la vraie division des animaux à sang blanc. Prenant ensuite à part la classe des mollusques, qu'il a si longtemps occupé depuis, il y découvrit l'ensemble de faits le plus étonnant et le plus essentiellement neuf de toute la zoologie, de toute l'anatomie comparée moderne; il y trouva des muscles, des vaisseaux, des nerfs, des organes des sens, qu'il décrivit avec une exactitude dont on n'avait point eu jusque-là d'exemple. Chez tous il rencontre un cerveau; chez les uns, comme chez l'huître et le limaçon, il reconnaît un cœur unique; chez d'autres, il en trouve deux; le poule et la seiche lui en montrent trois; et cependant tous ces êtres, dont l'organisation est encore si riche, avaient été confondus dans une même classe avec les polypes, qui ne se composent guère que d'une pulpe presque homogène.

La nutrition des insectes offrait un des plus singuliers problèmes de toute la physiologie. Aucune circulation n'existe chez ces animaux, qui ne présentent qu'un simple vaisseau dorsal sans ramifications d'aucune sorte. Cuvier se borne à faire remarquer que le but de la circulation, chez les animaux supérieurs, est de porter le sang au contact de l'air, et que ce but est aussi bien rempli lorsque, comme chez les insectes, l'air vient au contraire trouver le sang par une infinité de trachées.

Une autre découverte tout aussi importante de Cuvier est celle de l'appareil circulatoire des vers à sang rouge, tels que le ver de terre et la sangsue, qui étaient restés jusque-là confondus dans la classe des zoophytes.

Le principe qui l'avait dirigé dans tous ces travaux a été consacré depuis sous le nom

de principe de la subordination des organes ou des caractères. L'exposition de cette nouvelle doctrine fut proprement l'objet du *Règne animal distribué d'après son organisation*. C'est à dater de la publication de cet ouvrage que l'art des méthodes s'est trouvé fondé en histoire naturelle. Cuvier avait jusque-là établi ses divisions sur les différences présentées par les organes de la circulation. C'est en recourant aux caractères plus importants affectés par le système nerveux qu'il vit que chacune des trois grandes classes des animaux sans vertèbres répond, non plus à une seule classe des animaux vertébrés, mais à leur ensemble, et que le règne animal se divise en définitive en quatre grands embranchements, comprenant l'un les animaux vertébrés, le second les mollusques, le troisième les articulés (insectes, vers à sang rouge et crustacés), enfin le quatrième les zoophytes, parce qu'il y a quatre formes générales du système nerveux. Ainsi se trouvait fermé le champ des vagues discussions sur l'unité ou la pluralité des types primordiaux. « Telle est la lumière, dit M. Flourens, que ce grand ouvrage a répandue sur le règne animal entier, que, guidé par lui, l'esprit saisit nettement les divers ordres de rapports qui constituent le règne, les embranchements, les classes, les ordres et les genres. »

A peine ce grand ouvrage était-il terminé, que Cuvier entreprenait l'*Histoire naturelle des poissons*, qui devait comprendre au moins vingt volumes, mais dont les neuf premiers seulement ont pu être achevés. Les derniers auteurs n'avaient guère connu que 1,400 espèces de poissons. Cuvier en décrivait et en classait plus de 5,000.

Il méditait de réunir dans un dernier traité toutes ses recherches d'*Anatomie comparée*, et s'occupait d'en réunir les matériaux, lorsque la mort le surprit inopinément. Ses immortelles *Leçons d'anatomie comparée* et ses *Recherches sur les ossements fossiles* peuvent sans doute donner une idée de ce qu'il était le grand ouvrage où elles devaient être refondues, mais elles ajoutent encore aux regrets de sa perte.

L'anatomie comparée n'était encore qu'un recueil de faits relatifs à la structure des animaux; Cuvier devait en faire la science de ces lois générales de l'organisation animale qu'il a le premier formulées, savoir : que chaque genre d'organes ne comporte pas des modifications fixes et déterminées; qu'un certain rapport lie toujours entre elles toutes les modifications de l'organisme; que quelques organes ont sur l'ensemble de l'économie une influence décisive, d'où la loi de la subordination des organes; que certains caractères s'appellent mutuellement, tandis que d'autres s'excluent nécessairement, d'où la loi des corrélations. Ces lois et tant d'autres forment la partie élevée de cette science qui lui permit de reconstruire méthodiquement un grand nombre d'espèces perdues au moyen de quelques débris fossiles tantôt isolés, brisés, épars, tantôt au contraire confondus de la manière la plus embarrassante.

Le principe de la méthode employée par Cuvier à cette sorte de résurrection est celui de la *corrélation des formes*, qui établit entre toutes les parties d'un même animal et chacune d'elles une dépendance telle, que l'une étant donnée on pourra en conclure toutes les autres. « Telles étaient, dit M. Flourens, la rigueur et l'infailibilité de cette méthode, qu'on a vu souvent Cuvier reconnaître un animal par un seul os, par une seule facette d'os; qu'on l'a vu déterminer des genres, des espèces inconnues d'après quelques os brisés et d'après tels ou tels os indifféremment; résultats faits pour étonner et qu'on ne peut rappeler sans partager cette admiration qui les inspirent d'abord et qui ne s'est point encore affaiblie. »

Ce ne fut plus bientôt par espèces isolées, mais par groupes entiers que reparurent ces populations détruites au milieu des révolutions du globe. Quadrupèdes, oiseaux, reptiles, poissons, crustacés, mollusques et zoophytes contemporains, retrouvés par fragments, venaient de nouveau se grouper dans les galeries du Muséum et reproduire les types successifs du règne animal.

Cuvier comptait jusqu'à trois générations perdues. La première comprenait seulement, outre des mollusques et des poissons, des reptiles également remarquables par leurs proportions, comparables à celles de la baleine, et par la singularité de leur structure, qui rapprochait les uns des cétaqués et les autres des oiseaux; le second présentait, en outre, d'immenses pachydermes, tels que le paléothérium et l'anoplothérium; la troisième s'arrêtait au groupe des mamouths, des mastodontes, des rhinocéros et des hippopotames. La génération actuelle serait, d'après Cuvier, la quatrième.

« Deux choses, dit encore M. Flourens, frappent également dans Cuvier : l'extrême précocité de ses vues, car c'est des son premier mémoire sur la classe des vers de Linné qu'il réforme toute cette classe et par elle la zoologie entière; c'est des son premier cours d'anatomie comparée qu'il refond toute cette science et la reconstitue sur une nouvelle base; c'est des son premier mémoire sur les éléphants fossiles qu'il jette les fondements d'une science toute nouvelle, celle des animaux perdus; et cet esprit de suite, de per-

sévérance, cette constance à toute épreuve par lesquels il a développé, fécondé ses vues. »

Cuvier admettait la préexistence des germes; il regardait comme un fait démontré l'immuabilité des espèces; il était partisan de la théorie des causes finales, qui dans son esprit se confondait avec le principe des conditions d'existence. Peu de temps avant sa mort, il combattit les vues de Geoffroy Saint-Hilaire sur l'unité de composition organique. Outre les ouvrages que nous avons mentionnés plus haut, on a de lui : *Recherches anatomiques sur les reptiles regardés encore comme douteux* (1807); *Rapport sur les progrès des sciences naturelles* (de 1789 à 1808); *Essai sur la géographie minéralogique des environs de Paris* (1811); *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'anatomie des mollusques* (1817); *Recueil d'éloges historiques lus à l'Institut* (1819); *Histoire naturelle des poissons*, continuée par M. Valenciennes.

Le caractère de l'homme ne pouvait nous occuper beaucoup dans l'histoire d'un savant comme Cuvier; il nous est cependant impossible de passer sous silence un trait qui suffira pour le peindre à ce point de vue. « Cuvier, dit M. Dumas, de l'Institut, traitait tous les savants comme des égaux; il voulait être traité par eux de la même manière. Je le vois encore discutant avec un jeune naturaliste un point d'anatomie, et soutenant son avis sans prétention, tandis que son interlocuteur, à chaque phrase, répétait : « Monsieur le baron! monsieur le baron! — Il n'y a pas de baron ici, lui dit doucement Cuvier, il y a deux savants cherchant la vérité et s'inclinant devant elle. »

Cuvier (statue de Georges), par David d'Angers, à Montbéliard. L'illustre naturaliste est représenté debout, vêtu d'une grande redingote dont le collet est garni de fourrure; il tient, de la main droite, un crayon, et de la gauche un papier déroulé sur lequel est dessiné le squelette du mastodonte. Ses deux mains sont placées devant sa poitrine. Il lève légèrement la tête et regarde devant lui en souriant. Près de lui, sur un socle, sont posés des débris fossiles; la face de ce socle est ornée d'un bas-relief représentant le crâne d'un animal antédiluvien. Cette statue, exécutée en bronze et qui a été inaugurée vers 1835, est une des œuvres dans lesquelles David d'Angers a abordé et traité avec le plus d'habileté la difficulté qu'offre, pour la statuaire, la représentation du costume moderne.

— Une autre statue de Cuvier, par David, orne la galerie minéralogique du Muséum d'histoire naturelle, à Paris : elle est en marbre et a été exécutée en 1838. Cuvier y est représenté en robe de professeur, levant la main droite pour faire un geste oratoire et appuyant la gauche sur un globe posé à côté de lui. Cette statue a été lithographiée, ainsi que la précédente, dans le recueil de l'*Œuvre de David d'Angers*, par M. E. Marc.

Un buste en marbre de Cuvier, exécuté par David pour le ministère des travaux publics, a figuré au Salon de 1834. A cette même exposition parut un autre buste en marbre du même personnage, commandé à Pradier aux frais de la liste civile. Au Salon de 1833, M. A. Bory avait exposé un médaillon en bronze de Cuvier.

CUVIER (Frédéric), frère de Georges Cuvier, né à Montbéliard en 1773, mort à Strasbourg en 1838. Dans son enfance, il était entré comme apprenti chez un horloger; placé auprès de son illustre frère, il profita de cette position pour refaire son éducation en entier, se livra aux sciences et devint naturaliste. Nommé en 1804 directeur de la Ménagerie, il se mit à étudier les instincts des animaux, spécialement des mammifères, et consigna ses observations dans des mémoires très-importants, où il se montre bien supérieur à tous ceux qui l'avaient précédé dans cette voie, sans en excepter Réaumur et Buffon. Le premier, il a marqué les limites qui séparent l'intelligence des différents ordres de mammifères, distingué nettement chez les animaux l'instinct, qui est aveugle et invariable, de l'intelligence, qui se modifie par l'expérience et l'instruction, montré qu'on doit faire dans leurs actes la part de ces deux facultés si différentes. Il comparait l'habitude à l'instinct; mais, au lieu d'expliquer à l'exemple de Condillac l'instinct par l'habitude, il voyait dans l'habitude une sorte d'instinct acquis. Il refusait aux animaux et n'accordait qu'à l'homme la réflexion, qu'il définissait « la faculté de considérer intellectuellement, par un retour sur nous-même, nos propres modifications. » Enfin il tirait la domesticité des animaux de leur sociabilité. Frédéric Cuvier fut nommé inspecteur général des études (1810), membre de l'Institut (1826). Il a laissé, outre ses *Mémoires sur l'instinct et l'intelligence des animaux*, un travail important sur les *Dents des mammifères*, une *Histoire des cétaqués* qui fait partie des *Suites à Buffon*, une *Histoire des mammifères* commencée en commun avec Geoffroy Saint-Hilaire.

CUVIER (Charles-Frédéric), conseiller d'Etat français, né à Montbéliard (Doubs) en 1798, neveu de l'illustre Georges Cuvier. Il entra dans l'administration en 1822, après avoir fait son droit, devint maître des requêtes et chef de la section des cultes non catholiques au ministère de la justice, et fut élu par l'Assemblée constituante membre du conseil d'Etat en 1848, fonctions qui lui furent

conservées après le coup d'Etat du 2 décembre.

CUVIÈRE s. f. (ku-vi-è-re — de Cuvier, natur. fr.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rubiacées, tribu des guettardées, comprenant une seule espèce, qui croît dans la partie O. de l'Afrique tropicale : *Un caractère particulier à la CUVIÈRE est la structure épineuse de ses pétales*. (Lallemand.) La CUVIÈRE d'Afrique est un arbrisseau à feuilles oblongues. (F. Haefel.) Syn. d'ELYME, genre de graminées.

CUVIÈRE s. f. (ku-vi-è-re — de Cuvier, natur. fr.). Moll. Genre de ptéropodes, fondé pour une espèce de la mer des Indes et de la mer du Sud, et comprenant une autre espèce fossile.

— Echin. Genre d'holothuries.

— Zooph. Sous-genre de béréenies.

CUVILLIER-FLEURY (Alfred-Auguste), littérateur français, né à Paris le 18 mars 1802, d'une famille honorable, mais sans fortune. Il fit ses études au collège Louis-le-Grand, comme boursier. En 1819, il remporta au concours général le prix d'honneur de rhétorique, acquittant par ce glorieux succès sa dette de reconnaissance envers l'Etat, qui s'était chargé des frais de son éducation. Louis Bonaparte, l'ancien roi de Hollande et le père de l'empereur Napoléon III, frappé de l'intelligence du jeune Cuvillier, le prit, au sortir du collège, pour son secrétaire particulier et l'emmena dans son exil. Revenu en France en 1823, il fut malgré sa jeunesse, grâce à ses succès universitaires, accepté comme préfet général des études à l'Institut Sainte-Barbe. La manière distinguée dont il s'acquitta pendant six années de ces difficiles et laborieuses fonctions attira sur lui l'attention du duc d'Orléans (1827), depuis Louis-Philippe, qui l'appela auprès de son quatrième fils, le duc d'Aumale, en qualité de précepteur. Il conserva ce poste de confiance jusqu'en 1839, et l'élève prouve aujourd'hui comme homme, et surtout comme écrivain, que le précepteur n'était pas au-dessous de la lourde et honorable tâche qu'il avait acceptée. L'éducation de son royal élève terminée, le duc d'Aumale, ne voulant point se séparer d'un homme qui avait été pour lui en même temps un maître et un ami dévoué, le nomma son secrétaire des commandements. Cette position convenait merveilleusement à M. Cuvillier-Fleury, car elle lui permettait de se livrer à son penchant pour les lettres; aussi profita-t-il des loisirs qu'elle lui laissait pour écrire quelques articles qu'il présentait au *Journal des Débats*. A la première lecture, il fut admis d'emblée dans la rédaction, qu'il n'a pas quittée depuis ce jour; c'était vers le milieu de l'année 1834.

Le rôle qu'il prit était assez difficile à soutenir; à cette époque où la roquette était à la sottise, où le pédantisme littéraire tenait lieu de talent, où les réputations usurpées reposaient dans l'ombre le mérite que ne protégeait aucune intrigue et aucune coterie, il se constituait le défenseur du goût, prit en main la cause du bon sens et de la morale, encouragea par ses éloges et prêna de tout son pouvoir les écrivains de talent, et contribua puissamment à leur faire rendre justice. Il ne s'est jamais écarté de ce programme; aussi son nom est-il cité parmi ceux des écrivains qui font honneur au journalisme. La révolution de Février, qui exilait la famille de ses bienfaiteurs, ne devait point compter sur les sympathies de M. Cuvillier-Fleury. L'excès d'une qualité le rendit injuste envers elle; la reconnaissance parla chez lui plus haut que le sentiment populaire. Ses opinions étaient froissées, son cœur blessé; aussi les articles qu'il publia dans les *Débats* à partir de cette époque se sont-ils parfois écartés de la ligne de modération qu'aurait pu lui avoir jamais franchie. Un homme de cœur peut aller trop loin, mais il ne recule jamais devant un aveu de ses torts qui fait honneur à sa loyauté; M. Cuvillier-Fleury fut le premier à reconnaître que ses attaques étaient un peu trop vives et, en face de sa bonne foi, ses confrères de la presse s'empressèrent d'applaudir à la noblesse de ses procédés et de sa conduite.

M. Cuvillier-Fleury a réuni ses articles des *Débats* en volumes sous divers titres : *Portraits politiques et révolutionnaires* (1851); *Études historiques et littéraires* (1854, 2 vol. in-8°); *Nouvelles études* (1855). On lui doit encore : *Voyages et voyageurs* (1856); *Dernières études historiques et littéraires* (1859, 2 vol. in-18); *Historiens, poètes et romanciers* (1863, 2 vol.). Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1845, officier depuis 1846, il est également chevalier de l'ordre royal de François 1^{er} des Deux-Siciles, officier de l'ordre royal de Léopold de Belgique, chevalier de l'ordre de Charles III d'Espagne. Il a été nommé membre de l'Académie française en 1866.

Comme écrivain, M. Cuvillier-Fleury s'est fait remarquer par la pureté, l'élégance et l'ampleur de son style. Doué d'un jugement plein de droiture, il ne consulte que la vérité et sa conscience, qui lui donnent ordinairement de bons conseils.

On peut reprocher à M. Cuvillier-Fleury trop de fougue comme polémiste; mais comme cette vivacité part du cœur, on l'excuse volontiers. M. Cuvillier-Fleury appartient à la génération de 1830; son nom n'est pas des

plus éclatants (il est trop modeste pour avoir recherché le bruit), mais il occupe honorablement son rang dans cette élite de littérateurs dont les derniers représentants président notre Université et nos Académies.

CUVILLON (Jean-Baptiste-Philémon DE), violoniste français, né à Dunkerque en 1809. Il entra, en 1824, au Conservatoire de Paris, où il suivit le cours d'Habeneck pour le violon, et étudia le contre-point et la fugue sous la direction de Reicha. En 1826, il remporta au concours le premier prix de violon. M. de Cuvillon a rempli les fonctions de professeur adjoint au cours de violon d'Habeneck, de 1843 à 1848. Membre, et l'un des plus influents et des plus considérés, de la Société des concerts du Conservatoire, il occupe à l'orchestre de cette Société la place de premier violon, qu'il tient aussi à la chapelle impériale. M. de Cuvillon, qui a composé plusieurs concertos de violon, des fantaisies et un duo pour violon et violoncelle, en collaboration avec Franchomme, est un des éminents artistes dont s'honore l'école française de violon.

CUYHAVEN, bourg de l'Allemagne du Nord, sur le territoire de la république de Hambourg, avec un port à l'embouchure de l'Elbe dans la mer du Nord, à 90 kilom. O. de Hambourg; 1,000 hab. Lieu de quarantaine pour les navires arrivant de pays où règnent des maladies contagieuses; bains de mer; navigation et pêche très-actives. Service régulier de paquebots pour l'Angleterre.

CUY s. m. (kui). Mamm. Genre de rongeurs d'Amérique.

CUYABA, rivière du Brésil, prov. de Mato-Grosso, prend sa source au versant N.-E. de la sierra de Tombadoa, non loin des sources du Paraguay, coule du N. au S., baigne la ville de son nom, et, après un cours de 600 kilom., dont 400 sont navigables, se jette dans le Paraguay, par 18° de lat. S. et 58° 50' de long. O.

CUYABA, ville du Brésil, ch.-l. de la prov. de Mato-Grosso, à 286 kilom. E. de Villabella, sur la rivière de son nom; 18,000 hab. Evêché, tribunal de jury, arsenal, hôpital, séminaire, écoles primaires et secondaires, sept églises.

Des émigrants de Saint-Paul découvrirent en 1718 la rivière Cuyaba, affluent de la rive gauche du haut Paraguay, où ils trouvèrent une telle quantité d'or répandu en tas granuleux sur le sol, qu'en peu de temps il en fut recueilli sans peine une masse du poids de 6,400 kilogr. Cette découverte attira nombre d'émigrants, qui fondèrent en cet endroit la ville de Cuyaba et poursuivirent sur une vaste surface leurs recherches de mines d'or et de diamants. L'or seul attira d'abord l'attention des colons, à cause de la facilité qu'il y avait à se le procurer. Il fallait presque une année entière pour aller de Saint-Paul à Cuyaba; on était obligé de traverser des forêts sans fin, en se servant de la boussole; il fallait construire des canots pour traverser ou descendre des fleuves gigantesques. Lorsque les mines furent en plein état d'exploitation, les colons purent, en très-peu de temps, extraire une quantité d'or qui ne s'élevait pas à moins de 46,606 kilogr. On ne songeait qu'à chercher de l'or; les diamants étaient loin de jouer d'une aussi grande faveur que ce précieux métal. Le cuivre et le fer, qu'on y voit en abondance, étaient tenus pour des métaux sans aucune valeur. Aujourd'hui, les mines d'or et de diamants sont presque abandonnées, par suite des frais d'exploitation qu'elles nécessitent, depuis que l'or et les diamants ne se rencontrent plus à la surface de la terre. Le sol étant d'une fertilité merveilleuse, les habitants de Cuyaba ne tardèrent pas à diriger leurs vœux vers l'agriculture, d'autant plus que la navigation à vapeur sur le Cuyaba et le Paraguay offrait d'excellents débouchés. Les désastres de la guerre du Paraguay semblent avoir paralysé toutes ces sources de prospérité; mais il n'est pas douteux que ce beau pays ne reprenne l'essor de son développement après la pacification des républiques riveraines du Paraguay et de la Plata.

CUYAHOGA, rivière des Etats-Unis, naît dans la partie N.-E. de l'Etat de l'Ohio, et, après un cours extrêmement sinueux de 150 kilom., se jette dans le lac Erie, à Cleveland.

CUYCK (Henri VAN), prélat et écrivain hollandais, né à Culembourg en 1546, mort en 1609. Il professa la philosophie, puis devint évêque de Ruremonde (1596). On a de lui, entre autres ouvrages : *Orationes panegyricæ septem* (Anvers, 1575, in-8°); *Speculum concubinariorum sacerdotum, monachorum, clericorum* (1590, in-4°), etc., violente satire contre les mœurs du clergé catholique.

CUYP (Albert), un des plus grands peintres de la Hollande, né à Dort en 1605 ou en 1606, mort dans la même ville en 1664, 1667 ou 1676, dates fort incertaines, car cet homme de génie, dont l'œuvre est si grande et si belle, n'a pas eu de biographe, et, de sa vie, il ne reste que ses tableaux merveilleux. On sait cependant qu'il exerçait le métier de brasseur concurrentiellement avec celui de peintre. Mais ce silence, qui semble d'abord inouï, en raison de la notoriété de ce maître illustre, trouve peut-être son explication dans

les graves événements qui signalèrent le temps où il a vécu. La Hollande, en effet, était alors le théâtre d'une longue et sinistre tragédie. Les arméniens et les gomariens ensanglantaient ses paisibles cités; les deux Barneveldt payaient de leur tête le crime de penser autrement que le synode de Dordrecht. Albert Cuyyp, à cette époque, devait être en pleine jeunesse, à la première floraison de son beau talent. Il dut voir plus tard l'invasion de son pays par Louis XIV; la mort de ses compatriotes, Corneille et Jean de Witt, massacrés par les bourgeois de La Haye. Et ses travaux, ses études, ses progrès, son talent déjà grand, durent évidemment passer inaperçus dans cet affreux désordre. Chose bizarre! ces luttes sanglantes, les bouleversements de ce temps n'eurent aucune influence sur l'artiste. Pendant qu'autour de lui on s'égorgeait avec une sorte de rage, il s'en allait, en pleine nature, travailler paisiblement et peindre ces toiles magnifiques où tant de sérénité radieuse, tant de puissante grandeur se mêlent à l'amour vrai de la campagne, aux charmes doux de la vie des champs. Albert Cuyyp eut pour maître Jacob Gerritsoon Cuyyp, son père, peintre estimable, mais que son élève dépassa rapidement, malgré son jeune âge. Houbraken, à ce propos, raconte naïvement qu'Albert *peignait plus proprement* que son père. Il dut même avoir, le grand artiste, et de très-bonne heure, cette universalité de compréhension qui lui a permis d'embrasser la nature entière, en ses multiples manifestations. Aussi les peintres qui en ont développé les différents aspects, chacun dans sa spécialité particulière, retrouvent-ils souvent leurs inspirations dans les pages nombreuses de l'œuvre de Cuyyp. Mais dans ses rapprochements inévitables Albert leur est toujours bien supérieur; figures, animaux, nature morte, paysage, marine, intérieurs, partout enfin, il est grand, original, il reste maître. Ainsi ses haltes de chasse — il en a fait beaucoup — ne ressemblent en rien et sont très-supérieures à celles de Philippe Wouwerman; ses chevaux sont d'une autre race, ses cavaliers d'une autre allure. Qui n'a admiré, au Louvre, le *Départ pour la promenade* et le *Retour*?

Un grand seigneur, en habit rouge, vient de monter à cheval. Son écuyer, en houpelande verte, se baisse pour lui tenir l'étrier; il est vu de dos dans un mouvement très-naturel et très-simple. Derrière le premier cavalier, dont le cheval gris pommelé est charmant d'allure, un autre gentilhomme, également bien monté, attend immobile le signal du départ. Ce groupe, en pleine lumière, se détache clair, net et vivant, sur le mur, qui projette une grande ombre au second plan. Et les divers personnages, hommes et chevaux, habilement groupés, font valoir les harmonieuses richesses de l'horizon lumineux qui s'ouvre à gauche : paysage charmant, campagne pittoresque, que caressent doucement les rayons d'or d'un beau jour. Outre les qualités d'une forte et saine peinture, il y a dans cette œuvre un charme inexprimable. On voudrait vivre de la vie de ces braves gens si heureux, on voudrait mourir comme eux dans ces paisibles campagnes.

Le *Retour* nous montre trois cavaliers sortant d'une forêt : un grand seigneur encore et ses deux gentilshommes probablement. Un piqueur en livrée, qui tient d'une main deux chiens en laisse, présente une belle perdrix à l'un des cavaliers. Ce groupe a pour fond une touffe d'arbres et de broussailles. De l'autre côté, s'ouvre une vaste perspective à la Ruysdaël, avec des vaches, des chaudières, et, au pied d'une colline, les vieilles tours d'un château. L'œil, caressé par la gamme tranquille de ce paysage, erre lentement de silhouette en silhouette dans toute l'étendue de ce coin de terre intime et discret, que baignent des flots de lumière. Le châtelain à les cheveux flottants sous une écharpe blanche, qui s'enroule en léger turban. Il est en habit de velours bleu galonné d'or. Son cheval, d'une robe claire et tigrée, se détache avec bonheur des deux autres, bai brun et noir. Il y a cependant, dans l'une de ces deux toiles excellentes, le *Départ*, une tache bizarre : ce sont deux chiens d'une forme impossible et très-mal peints. Aussi paraissent-ils n'être pas de la main du maître.

Dans la plupart de ces rendez-vous de chasse on reconnaît Maurice de Nassau, ce qui semblerait indiquer qu'Albert Cuyyp était son ami, et qu'il appartenait, par conséquent, aux calvinistes purs. Nous avons longtemps ignoré le talent de ce peintre; ce sont les Anglais, qui l'aurait pensé? qui ont, les premiers, estimé ses tableaux à leur juste valeur. « Les Français, dit Lebrun, ont été longtemps sans apprécier le mérite des ouvrages de Cuyyp : je les ai vu vendre 3 ou 400 louis en Angleterre. Ce grand peintre a traité tous les genres avec un succès égal, et il s'y est montré si parfait que nous ne saurions dire dans lequel il a été le plus habile. Le portrait, le paysage, les animaux, les fruits, rien ne lui était étranger.... » Aussi fut-il surnommé en Angleterre le Claude Lorrain de la Hollande. Ce fut M. Ralph qui lui donna ce nom le premier, dans une des notices de la collection d'estampes publiée par Boydell vers la fin du siècle dernier. Cet écrivain ajoute que Cuyyp n'est pas inférieur à Claude pour le coloris, mérite d'autant plus remarquable suivant

lui, que l'artiste hollandais n'a jamais quitté sa patrie, et n'a pu s'inspirer « des campagnes riantes superbement décorées qui font la beauté des régions du Midi. »

M. Thoré (W. Bürger), un de nos critiques les plus distingués, s'exprime ainsi sur la façon dont le maître comprenait les animaux : « Les troupeaux d'Albert Cuyyp, dit-il, sont toujours dans l'air, enveloppés d'une lumière blonde qui harmonise les détails dans l'ensemble, et qui dévore les contours extérieurs, pour fixer l'attention sur la tournure générale. Sont-ils grands et forts, ces taureaux couchés, avec leurs échinés noueux et leurs muflles allongés qui mugissent contre le ciel! Mais à la vérité on ne distinguerait point, avec la loupe la plus phénoménale, le grain de leurs naseaux, la ciselure imperceptible de leurs cornes et les mille accidents de leur pelage. »

Parmi les marines du maître, la plus célèbre représente le canal de Dort rempli de vaisseaux. C'est une revue de la flotte passée par le prince d'Orange, qu'on aperçoit dans un canot, au milieu des officiers de sa suite. Ce tableau est une merveille. M. Edouard Solly, qui avait le bonheur de le posséder, en avait refusé 3,000 livres sterling. La marine que possède le Louvre est inférieure; c'est une tempête. « Cette marine, d'une invention poétique, dit M. Waagen, est trop faible dans le mouvement de l'eau pour être de Cuyyp. »

On cite, dans la peinture d'histoire, le *Baptême de l'eunuque*, qu'on voit à Londres, dans la galerie du duc de Buckingham. Dans un autre genre, il y a à Paris, dans la collection de M. le docteur Leroy d'Étiolles, un *Combat de coqs* qui ne vaut pas cependant, malgré ses qualités, le fameux *Poulailleur* de la galerie du cardinal Fesch. Mais ce doit être évidemment une œuvre de jeunesse.

Quand Albert Cuyyp mourut, « on ne trouva chez lui, dit Houbraken, aucun modèle ni aucun dessin de maître; ce qui montre qu'il ne se servit d'autre guide que du naturel. Aussi n'était-ce pas son humeur d'employer de l'argent à cela; car il usait fréquemment de ce proverbe : *La teigne ne se met pas dans les écus.* »

Cela semblerait dire qu'il était d'une extrême avarice. Mais, avare ou prodigue, ce détail a fort peu d'importance. Il serait bien plus intéressant de savoir quelles circonstances, quelle puissante personnalité ont pu lui permettre de rester seul, en son temps, si grand, si original et si vrai, par des moyens opposés, pour ainsi dire, à ceux qui ont fait la supériorité des autres maîtres ses contemporains.

Il existe dans certaines collections et chez quelques marchands huit petites eaux-fortes d'Albert Cuyyp. Bien qu'elles ne soient signalées nulle part, ni dans le catalogue Brandes, ni dans celui de Winckler, ni dans celui de la vente Rigal, elles ont toutes le caractère, l'allure, l'originalité de ses peintures. Ce sont des études d'animaux : bœufs, vaches, d'une exécution ferme, pleine d'effet et de couleur. Il est impossible de les attribuer à un autre que Cuyyp, tant elles portent l'empreinte ineffaçable de sa puissante personnalité.

Non moins admirable que Claude Lorrain, le Claude hollandais a compris la nature avec autant de magnificence et de grandeur; son soleil est plus pâle cependant, sa lumière moins dorée et plus douce. Ce n'est pas la lumière de Naples; ce n'est pas le soleil d'Italie! L'atmosphère de Claude, toute chargée d'effluves brûlantes, vous accable de jouissances; elle invite au far-niente, elle parle d'amour. Celle de Cuyyp, au contraire, franche, vive, comme l'air du matin, réveille les muscles, active le mouvement, dispose au travail, à la fatigue, aux voyages. Et tous deux sont vrais en leurs poèmes splendides; l'un a chanté l'Italie, l'autre la Hollande.

CUZAGUEZ (le) [*Cusacensis Pagus*], ancien petit-pays de France, dans le Bordelais; Cubzac en était le lieu principal.

CUZCO ou **CUSCO**, ville du Pérou, ch.-l. du départ. de son nom, à 651 kilom. E.-S.-E. de Lima, sur le Guatanay, par 13°30'55" de lat. S. et 73°41' de long. O.; 40,000 hab., dont environ 15,000 Indiens. Cette ville, ancienne résidence des Incas, est située dans une des plus délicieuses vallées de la chaîne des Cordillères. Elle est le siège d'un évêché, d'une université, et le centre d'un commerce important. Les habitants de Cuzco, qui est la seconde ville du Pérou, « fabriquent avec succès, a écrit M. Ch. Dupin (*Compte rendu de l'Exposition de 1851*), des tissus pour lesquels les toisons du pays fournissent des filaments d'espèces variées, dont plusieurs sont d'une beauté justement appréciée des Européens. Quelques artistes de l'antique cité mettent en œuvre les métaux précieux, et on cite leurs ouvrages en filigrane. » Une fois par semaine, il se tient à Cuzco un marché dans lequel les Indiens mettent en vente une foule d'objets en laine de vigogne et de jolis ponchos.

Cuzco est la ville la plus ancienne du Pérou; elle fut fondée au XII^e siècle par Manco-Capac, qui y établit le siège de son empire. Ce prince la divisa en deux quartiers, qu'il appela Hanam Cozco et Hurin Cozco, c'est-à-dire ville haute et ville basse. Il paraît que ce nom de Cuzco signifie centre; il répondrait à l'*omphalos* ou *umbilicus terrarum* des anciens. Quand les Espagnols, en 1534, s'em-

parèrent de Cuzco sous la conduite de Pizarro, ils ne se lassèrent pas d'admirer la vaste étendue de son enceinte, qui renfermait, dit-on, 400,000 hab.; la magnificence de ses temples, la majesté de ses palais et la grandeur de ses édifices publics. Au nombre des monuments de cette antique cité, on doit signaler surtout le temple du Soleil, dont il ne reste que quelques murs de construction singulière, utilisés pour bâtir le couvent des Dominicains. L'autel a été édifié à l'endroit même où l'image du dieu des Péruviens était exposée à leur adoration. Les chambres des vierges du Soleil sont maintenant occupées par des religieux; des champs de blé et des prairies couvrent l'emplacement où s'étendaient autrefois le jardin royal et la ménagerie, l'un et l'autre décorés d'ornements fantastiques, tels que fleurs et arbrisseaux en argent et en or massif. On voit encore sur une colline, au nord de la ville, les ruines d'une forteresse élevée par les successeurs de Manco-Capac. Les pierres qui y ont été employées sont si énormes, si irrégulièrement taillées, et cependant si bien jointes, qu'il n'est pas facile de comprendre comment on les y a placées, le fer, l'acier et les machines étant inconnus à l'époque de cette construction. Les autres édifices ou établissements dignes d'attention à Cuzco sont : le couvent de Saint-Augustin et de Saint-Merced; les bains, qui fournissent de l'eau chaude et de l'eau froide; les vestiges d'une large route pavée construite par ordre des Incas, et qui conduisait jusqu'à Lima; enfin les restes de plusieurs passages souterrains qui unissaient le palais des Incas à la forteresse. Le temps et le tremblement de terre de 1590 ont dégradé la plupart des antiques monuments de Cuzco.

Parmi les édifices modernes que possède Cuzco, on peut citer deux collèges, de riches couvents, une très-belle cathédrale et un hôtel des monnaies.

CUZCO (DÉPARTEMENT DE). Ce département est situé principalement entre 13° et 15° de lat. S., 70° et 73° de long. O. Il comprend toute la région arrosée par les affluents du Pilcomayo et par l'Apurimac. Le département de Cuzco est divisé en onze provinces. Son chef-lieu est la ville de Cuzco. Sa superficie est de 45,000 myriamètres carrés; sa population, de 350,000 hab., dont la majeure partie est composée d'indiens. On y trouve beaucoup de mines, qui sont peu exploitées. Les principales branches de commerce sont les lainages et les peaux.

CIWIERC s. m. Métrol. Mesure de capacité pour les matières sèches, usitée en Pologne, et valant 32 litres.

CWT. Comm. Abréviation par laquelle les Anglais désignent leur quintal, qu'ils appellent *hundredweight*. C y figure le mot latin *centum*, cent, en anglais *hundred*, et *wt*, la première et la dernière lettre de *weight*, poids.

CY. Chim. Abréviation du mot CYANOGENE.

CYAME s. m. (si-a-me — du gr. *kuamos*, fève). Le grec *kuamos* paraît déjà dans Homère : *Kuamoi melanochores*, les fèves de couleur noire. D'après cette épithète, il est difficile de séparer ce mot de *kuamos*, noir et bleu foncé, et dès lors il s'identifie parfaitement avec le sanscrit *cyama*, noir, bleu ou vert foncé, qui s'applique comme appellatif à beaucoup de plantes diverses, au datura, au panic fromentacé, au poivre, à l'indigo, etc. L'usage grec remplace du reste plus d'une fois un *i* primitif, comme dans *kubisis* pour *kibisis*, et *kuamos* a pu provenir de (*kiamos*). Crust. Genre d'isopodes qui vivent sur la baleine.

— *Encycl. Zool.* Les *cyames* sont ainsi caractérisés : corps large, orbiculaire, déprimé, solide et coriace, pouvant se diviser en tête, thorax et abdomen; quatre antennes, dont deux supérieures plus longues, de quatre articles, le dernier simple et sans divisions; yeux lisses; second et troisièmes segments n'ayant que des pieds rudimentaires; cinq paires de pieds à crochets courts, robustes. Ces animaux parasites sont vulgairement appelés poux de la baleine, parce qu'ils vivent sur ce cétacé. Le *cyame ovale*, de couleur blanchâtre, a le corps elliptique et aplati. Il vit sur les éminences cornées de la tête de la baleine, et s'y montre en si grande quantité, qu'on voit de fort loin en mer ses tests marquant de taches blanches la tête du monstrueux mammifère. Le *cyame errant* est une espèce d'un rouge vineux, qui se cramponne à la base des tubercules, sur la peau unie des intervalles qui les séparent. Il erre sur la surface du corps de la baleine, se réfugiant dans les plis, dans les lèvres des blessures qu'on fait au cétacé, sans craindre d'être emporté par les vagues. On distingue encore le *cyame grêle*, plus petit et d'un jaune clair, qui ne quitte pas les protubérances de la tête de la baleine.

CYAMÉ, ÉE adj. (si-a-mé — rad. *cyame*). Crust. Qui ressemble aux *cyames*. On dit aussi CYAMIEUX ou CYAMIDIEN, IENNE.

— s. m. pl. Famille de crustacés ayant pour type le genre *cyame*.

CYAMIENS s. m. pl. (si-a-mi-ain). Crust. Groupe d'isopodes qui a pour type et pour genre unique le genre *cyame*.

CYAMITE s. f. (si-a-mi-te — du gr. *kuamos*, fève). Minér. Pierre noire dont parle Pline,

et qui a la forme d'une fève. On l'appelait aussi CYAMÉE.

CYAMIUM s. m. (si-a-mi-omm). Moll. Genre d'acéphales, de la famille des érycinidés.

CYAMOBOLÉ s. m. (si-a-mo-bo-le — du gr. *kuamos*, fève; *ballô*, je lance). Entom. Genre de coléoptères pentamères, comprenant quatre espèces qui vivent dans l'île de Java.

CYAMOÏDE adj. (si-a-mo-i-de — du gr. *kuamos*, fève; *eidôs*, aspect). Moll. Qui ressemble à une fève; se dit de certaines coquilles.

CYAMOPSIDE s. f. (si-a-mo-psi-de — du gr. *kuamos*, fève; *opsis*, aspect). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des phaséolées, comprenant deux espèces, qui croissent dans les régions tropicales de l'ancien continent : On cultive dans quelques jardins la *CYAMOPSIDE* à fleurs bleues. (C. Lemaire.)

CYANA, fille de Scyllias, habile plongeur grec, qu'elle aida dans ses travaux. V. SCYLLIAS.

CYANAMÉLIDE s. m. (si-a-na-mé-li-de — rad. *cyanure*). Chim. Acide cyanurique insoluble, corps obtenu par l'action prolongée de la glace fondante sur l'acide cyanurique hydraté, ou de l'acide oxalique cristallisé sur le cyanure de potassium.

CYANAMIDE s. m. (si-a-na-mi-de — de *cyanure* et *amide*). Chim. Matière peu connue, du genre des amides, dont la composition représente le cyanhydrate d'ammoniaque, moins les éléments de l'eau.

CYANANTHE s. m. (si-a-nan-te — du gr. *kuamos*, bleu; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes rapporté avec doute à la famille des polémoniacées, et comprenant trois espèces, qui habitent le Népal.

CYANATE s. m. (si-a-na-te — du gr. *kuamos*, bleu). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide cyanique avec une base : *CYANATE de potasse*.

CYANE s. m. (si-a-ne — du gr. *kuamos*, bleu). Syn. de *CYANOGENE*, qui est plus usité.

CYANE, nymphe dont Proserpine était accompagnée lorsqu'elle fut enlevée par Pluton. Cet enlèvement causa à Cyane un tel chagrin qu'elle se changea en fontaine.

CYANÉE s. f. (si-a-né — du gr. *kuamos*, bleu). Zool. Genre de méduses à corps circulaire, qui habitent les mers tempérées, et dont une espèce, vivant dans la Manche, est d'un beau bleu.

— Bot. Genre d'arbres, de la famille des lobéliacées, tribu des déliées, comprenant une seule espèce, qui croît aux îles Sandwich. Syn. de *GENTIANE* et *DENDOTRIC*.

— Minér. Syn. de *LAZULITE*.

— Encycl. Zool. Les *cyaneés* sont des acéphales voisins des méduses. Ce genre présente les caractères suivants : corps orbiculaire, transparent, ayant en dessous un pédoncule central, avec quatre bras plus ou moins chevelus; une ou plusieurs cavités aériennes centrales; quatre estomacs et quatre bouches au moins. Ces animaux ont des formes élégantes et des couleurs très-variées. Le genre *cyaneé* comprend une douzaine d'espèces. La *cyaneé de Lamarck* est d'un beau bleu; elle habite la Manche. La *cyaneé de la Méditerranée* est blanche, marquée de seize stries fauves, rayonnantes, avec quatre bras en forme d'étoile ou de croix, d'une belle couleur vermillon.

CYANÈS (iles). V. SYMPLEGADÈS.

CYANÉICOLLE adj. (si-a-né-i-ko-le — du gr. *kuamos*, bleu; et du lat. *collum*, cou). Ornith. Qui a le cou bleu.

— Entom. Qui a le corselet bleu.

CYANELLE s. f. (si-a-né-le — dimin. du gr. *kuamos*, bleu). Bot. Genre de plantes, de la famille des liliacées, tribu des anthericées, comprenant six espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance : Les *CYANELLES* sont des plantes bien connues et cultivées en Europe. (C. Lemaire.) Le bulbe de la *CYANELLE* du Cap sert d'aliment aux *Hottentots*. (Clavé.)

— Encycl. Bot. Les *cyanelles* sont des plantes à rhizome bulbeux ou tubéreux; à feuilles radicales, engainantes à la base, ovales-lancéolées ou linéaires; à hampe radicale, ramusee, terminée par des grappes de fleurs bleues ou jaunes, munies de bractées. Ce genre comprend environ six espèces, qui croissent dans les environs du Cap de Bonne-Espérance. Celle qui porte plus spécialement le nom de *cyanelle* du Cap (*cyanelle Capensis*) a des bulbes déprimés, qui servent à l'alimentation des habitants de ce pays. Toutes les *cyanelles* sont cultivées dans nos jardins, pour la beauté de leurs fleurs; mais elles exigent la serre chaude.

CYANÉPHIDROSE s. f. (si-a-né-fi-drô-ze — du gr. *kuamos*, bleu; *épi*, sur; *idros*, sueur). Pathol. Sueur abondante et colorant le linge en bleu.

CYANEUX adj. m. (si-a-neu — du gr. *kuamos*, bleu). Chim. Se dit d'une des combinaisons acides du cyanogène avec l'oxygène : *Acide CYANEUX*.

CYANHYDRATE s. m. (si-a-ni-dra-te). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide

cyanhydrique avec une base. On dit aussi *HYDROCYANATE*, et l'on disait, il y a peu de temps, *PRUSSIANE*.

— Encycl. V. *CYANOGENE*.

CYANHYDRIQUE adj. (si-a-ni-dri-ke — du gr. *kuamos*, bleu; *hudor*, eau). Chim. Se dit d'un acide produit par la combinaison de l'hydrogène avec le cyanogène. On dit aussi *ACIDE HYDROCYANIQUE* et l'on disait naguère *ACIDE PRUSSIQUE*.

— Encycl. V. *CYANOGENE*.

CYANIBASE s. f. (si-a-ni-ba-ze — du gr. *kuamos*, bleu; et de *base*). Chim. Cyanogène jouant le rôle de base dans une combinaison.

CYANICORNE adj. (si-a-ni-kor-ne — du gr. *kuamos*, bleu; et de *corne*). Zool. Qui a les cornes ou les antennes bleues.

CYANICTÈRE adj. (si-a-ni-ktè-re — du gr. *kuamos*, bleu; *iktèros*, jaune). Hist. nat. Qui est bleu et jaune.

CYANIDE s. m. (si-a-ni-de — du gr. *kuamos*, bleu; *eidôs*, aspect). Chim. Combinaison du cyanogène avec un métalloïde ou un métal électro-négatif.

CYANIDROSE s. f. (si-a-ni-drô-ze — du gr. *kuamos*, bleu; *idros*, sueur). Méd. Coloration bleue de la peau.

CYANINE s. f. (si-a-ni-ne — du gr. *kuamos*, bleu). Chim. Un des principes colorants des fleurs. V. *FLEUR*.

CYANIODE s. m. (si-a-ni-o-di-de — de *cyanure* et de *iode*). Chim. Corps obtenu par l'action de l'iode sur le cyanure d'argent, et qui est cristallisable, d'odeur pénétrante, soluble dans l'eau, l'alcool et l'éther.

CYANIPÈDE adj. (si-a-ni-pè-de — du gr. *kuamos*, bleu; et du lat. *pēs*, *pedis*, pied). Entom. Qui a les pattes bleues.

CYANIPENNE adj. (si-a-ni-pè-ne — du gr. *kuamos*, bleu; et du lat. *penna*, aile). Zool. Qui a les ailes bleues.

CYANIPPÉE s. m. (si-a-ni-pé — du gr. *kuamos*, bleu; *hippos*, cheval). Entom. Genre de curculionides gonatocères.

CYANIQUE adj. (si-a-ni-ke — du gr. *kuamos*, bleu; qui se rattache au sanscrit *cyāna*, fumée, et *cyāna*, gris; sans doute de la même racine, d'ailleurs incertaine, que le sanscrit *citi*, noir, et *cyāma*, noir, bleu ou vert foncé. L'usage remplaça plus d'une fois *ni* ou *ny* primitif, comme dans *kuamos*, fève, du sanscrit *cyāma*, et *kubisis* pour *kibisis*, etc. On peut encore comparer au sanscrit *cyāna*, fumée, et *cyāna*, gris, le sanscrit *cyāva*, brun; arménien *seav*, ossète *saw*, noir; russe *stugi*, polonais *stugi*, gris, etc.) Chim. Se dit d'une des combinaisons acides du cyanogène avec l'oxygène : *Acide CYANIQUE*. V. *Principe cyanique*. V. *FLEUR*.

— Encycl. V. *CYANOGENE*.

CYANIRIS s. m. (si-a-ni-riss — du gr. *kuamos*, bleu). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des cycliques, comprenant neuf espèces.

CYANIROSTRE adj. (si-a-ni-ro-stre — du gr. *kuamos*, bleu; et du lat. *rostrum*, bec). Ornith. Qui a le bec bleu.

CYANISME s. m. (si-a-ni-sme — du gr. *kuamos*, bleu). Phys. Intensité de la coloration du ciel en bleu : *C'était une belle occasion de graduer l'échelle du CYANISME du ciel*. (Ch. Nod.)

CYANITE s. m. (si-a-ni-te — du gr. *kuamos*, bleu). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide cyanique avec une base.

— Minér. Silicate naturel d'alumine appelé aussi *DISTHÈNE*.

— Encycl. Minér. La *cyanite* est formée, sur 100 parties, de 37,5 de silice et 62,5 d'alumine. Il se présente ordinairement sous la forme de prismes aplatis, composés de lames parallèles à l'axe, et qu'on peut aisément séparer. Ces prismes appartiennent au système clinorhombique; ils sont ordinairement blancs ou légèrement bleuâtres. Ils se laissent facilement rayer par le verre lorsqu'on agit perpendiculairement aux lames, tandis qu'ils rayent eux-mêmes le verre lorsqu'on les fait agir par leur tranchant; aussi ne peut-on pas exprimer leur dureté par un nombre. Leur densité est égale à 3,7. Ils acquièrent par le frottement une électricité qui est positive sur certains cristaux et sur certaines faces, et négative sur d'autres cristaux ou sur d'autres faces. On a trouvé le *cyanite* d'abord en Écosse, ensuite au Greiner, dans le Zillerthal; dans le Tyrol; en Sibérie; auprès de Lyon, dans les granits; au Saint-Gothard, dans du talc; en Bavière, en Carinthie, et dans quelques autres localités.

CYANITIDE s. f. (si-a-ni-ti-de — du gr. *kuamos*, bleu). Bot. Syn. d'*ADAMIA*.

CYANOCARPE adj. (si-a-no-kar-pe — du gr. *kuamos*, bleu; *karpōs*, fruit). Bot. Dont les fruits sont bleuâtres ou bleus.

CYANOCÉPHALE adj. (si-a-no-sé-fa-le — du gr. *kuamos*, bleu; *kephalē*, tête). Zool. Qui a la tête bleue.

CYANOCHROME s. m. (si-a-no-kro-me — du gr. *kuamos*, bleu; *chrōma*, couleur). Minér. Nom donné par Scacchi à une substance trouvée dans les produits de l'éruption du Vésuve de 1855.

— Encycl. Le *cyanochrome* est un silicate

de potasse et de cuivre que l'on obtient en dissolvant et en faisant cristalliser les croûtes salines de la lave. Ses cristaux sont bleus, limpides, et ont pour forme primitive un prisme rhomboïdal oblique, dans lequel l'axe vertical est incliné de 75° 30' sur la base.

CYANOCOLLE adj. (si-a-no-ko-le). Syn. de *CYANÉICOLLE*.

CYANOCORAX s. m. (si-a-no-ko-rakss — du gr. *kuamos*, bleu; *korax*, corbeau). Ornith. Syn. de *CYANURE*.

CYANODERMIE s. f. (si-a-no-dér-mi — du gr. *kuamos*, bleu; *derma*, peau). Pathol. Syn. de *CYANOSIS*.

CYANODERMIQUE adj. (si-a-no-dér-mi-ke — rad. *cyanoderme*). Pathol. Syn. de *CYANOPATHIQUE*.

CYANOFERRATE s. m. (si-a-no-fér-ra-te — rad. *cyanoferre*). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide cyanique avec une base. On dit aussi *FERROCYANATE*, et l'on disait autrefois *PRUSSIANE DE FER*.

CYANOFERRE s. m. (si-a-no-fè-re — du gr. *kuamos*, bleu; et du lat. *ferrum*, fer). Chim. Combinaison de cyanogène et de fer.

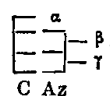
CYANOFERRIQUE adj. (si-a-no-fér-ri-ke — rad. *cyanoferre*). Chim. Se dit d'une combinaison d'acide cyanhydrique et de cyanure de fer : *Acide CYANOFERRIQUE*. On dit aussi *ACIDE FERROCYANIQUE*.

CYANOFERRURE s. m. (si-a-no-fér-ru-re — rad. *cyanoferre*). Chim. Combinaison de cyanoferre avec un corps simple.

CYANOASTRE adj. (si-a-no-ga-stre — du gr. *kuamos*, bleu; *gaster*, ventre). Zool. Qui a le ventre bleu.

CYANOGENE s. m. (si-a-no-jè-ne — du gr. *kuamos*, bleu; *gennadō*, j'engendre). Chim. Combinaison de carbone et d'azote, gaz incolore qui se comporte comme un corps simple dans les réactions chimiques.

— Encycl. On a donné le nom de *cyanogène* à un composé qui fonctionne, dans un grand nombre de dérivés, comme un corps simple de la famille du chlore. Ce radical a pour formule CAz ; il présente une atomie absolue égale à 1. Pour se rendre compte de l'existence de ce radical, il faut se rappeler que le carbone est tétratomique, et que l'azote, pentatomique d'une manière absolue, n'est cependant que trivalent dans le plus grand nombre des cas, et ne joue par ses cinq points d'attache que dans des cas tout spéciaux. Supposons maintenant qu'un atome de carbone s'unisse par trois de ses points d'attache aux trois points d'attache qui jouent toujours dans l'azote, comme le montre la figure

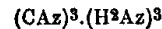


Le composé ainsi formé aura un centre d'attraction du carbone non saturé en α , et deux centres d'attraction de l'azote également non saturés en β et γ . Ce groupe sera donc un radical composé triatomique, et fonctionnera comme monovalent dans tous les cas où les deux affinités (que nous appellerons *surnuméraires*) de l'azote ne fonctionneront pas.

Cela posé, on peut concevoir que le *cyanogène* se combine : 1° avec lui-même, puisque c'est un radical d'atomie impaire et qu'en cette qualité il ne peut pas exister à l'état de liberté sans se doubler; 2° avec les métalloïdes de la famille du chlore : de là un chlorure, un bromure et un iodure de *cyanogène*; 3° avec l'hydrogène, les métaux ou les radicaux alcooliques : de là l'acide cyanhydrique, les cyanures métalliques et les éthers cyanhydriques; 4° avec l'oxydyle OH ou les résidus SH, SeH, congénères de l'oxydyle; de là les acides cyanique CAz.OH, sulfocyanique CAz.SH et sélénio-cyanique CAz.SeH; 5° enfin le *cyanogène* peut se substituer en totalité ou en partie à l'hydrogène de l'ammoniaque et donner naissance à la cyanamide $\text{CAz}\frac{1}{2}\text{Az}$, à la dicyanamide $(\text{CAz})_2\frac{1}{2}\text{Az}$, et à la tricyanamide $(\text{CAz})_3\text{Az}$.

Il semble que nous ayons maintenant épuisé toutes les combinaisons possibles du *cyanogène*; il n'en est rien cependant. Jusqu'ici, en effet, nous avons considéré ce corps comme monovalent et nous savons qu'il est triatomique. Les deux centres d'attraction qui fonctionnent rarement dans le *cyanogène* donnent néanmoins à ce radical la propriété de se combiner à lui-même et de s'accumuler dans les molécules. On observe que généralement à côté d'un composé cyanogéné simple existe le même composé triplé ou quelquefois doublé seulement. Ainsi, à côté du chlorure de *cyanogène* CAZ, il existe un second chlorure dont la formule est $(\text{CAz})_2\text{Cl}_2$; à côté de l'acide cyanique $\text{CAz}(\text{OH})$ existent l'acide dicyanique $(\text{CAz})_2(\text{OH})_2$ et l'acide tricyanique (cyanurique) $(\text{CAz})_3(\text{OH})_3$; à côté de la cyanamide $\text{CAz}\frac{1}{2}\text{Az}$ et de la dicyanamide $(\text{CAz})_2\frac{1}{2}\text{Az}$, existent la mélamine et son isomère le mélane $(\text{CAz})_3\text{H}_4\text{Az}_3$, et l'hydromellon $[(\text{CAz})_3]_3\text{H}_3\text{Az}_3$.

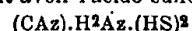
Enfin, comme les amides polyatomiques peuvent subir les substitutions successives de l'oxydyle à chacun des groupes amidogènes AzH_2 qu'elles renferment, la mélamine



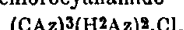
peut, par des saponifications incomplètes et successives, donner l'ammeline



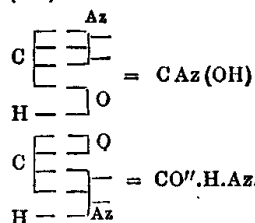
et l'amméide $(\text{CAz})_3\text{AzH}^2(\text{OH})_2$, une saponification complète transformant ces trois produits en acide cyanurique $(\text{CAz})_3(\text{HO})_3$. De même on peut avoir l'acide sulfomellonique



résultant de la substitution de deux fois HS à AzH^2 ; et la chlorocyanamide



où la substitution est opérée par du chlore. Une autre cause vient encore augmenter le nombre des composés qui figurent sous la rubrique du *cyanogène*, c'est la tendance à la polymérisation qui s'ajoute à la tendance à la polymérisation, au moins dans le cas des dérivés oxygénés. L'acide cyanique CAZHIO peut en effet être écrit CAz.OH ou CO''H.Az. La seconde de ces formules est loin d'être identique à la première, comme le montrent les dessins suivants dont le premier correspond à la formule CAz(OH) et le second à CO''H.Az.



C'est ainsi qu'à côté du cyanate d'ammonium $\text{CAz}(\text{OAzH})$ se place l'urée ou carbamide $\text{CO}''\text{Az}_2$; c'est ainsi encore qu'à côté des éthers cyaniques de M. Würtz, qui ne sont en réalité que des dérivés alcooliques de la carbamide, vient se placer la cyanétholine de M. Cloez $\text{CAz}(\text{OC}^2\text{H}_5)$, qui mériterait, exclusivement à tout autre corps, de porter le nom de cyanate d'éthyle.

Ainsi donc nous avons à étudier le *cyanogène* libre, le chlorure, le bromure et l'iodure de *cyanogène*, l'acide cyanhydrique, les cyanures métalliques, les éthers cyanhydriques, l'acide cyanique, l'acide sulfocyanique, l'acide sélénocyanique et les éthers de ces acides, la cyanamide et la dicyanamide. Nous comprenons sous ces dénominations les mélanges et les polymères de ces divers composés. Ajoutons à cette liste deux corps qui dérivent du type de l'eau oxygénée : l'acide persulfocyanhydrique $\text{CAz}\frac{1}{2}\text{H}$ S, et le persulfocyanogène $\text{CAz}\frac{1}{2}\text{S}_2\text{CAz}\frac{1}{2}\text{H}$ S. Dans cette longue description et conformément à l'usage universellement admis, nous représenterons le *cyanogène* CAZ par le symbole abrégé Cy.

— I. *CYANOGENE LIBRE*.

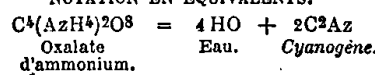
CAZ, CAZ = Cy Cy (anc. not. $\text{C}^2\text{Az} = \text{Cy}$). Le *cyanogène* libre a été découvert en 1815 par Gay-Lussac. On lui a donné ce nom parce qu'il entre dans la constitution du bleu de Prusse.

1° *Préparation*. a. On chauffe au rouge sombre du cyanure de mercure bien sec dans un tube ou dans une petite cornue de verre. Le mercure et le *cyanogène* deviennent libres; l'un et l'autre. Il reste toujours dans l'appareil une masse peu cohérente, brune, qui paraît être un polymère du *cyanogène* et à laquelle on a donné le nom de paracyanogène. Cette masse, chauffée au rouge dans un courant d'azote, se convertit entièrement en *cyanogène*. Dans la préparation que nous venons d'indiquer, il est tout à fait nécessaire que le cyanure de mercure soit bien sec; sans cela une portion plus ou moins considérable du produit se transforme en anhydride carbonique, ammoniacque et acide cyanhydrique.

b. On peut encore préparer le *cyanogène* en chauffant au rouge un mélange intime de 2 parties de ferrocyanure de potassium très-sec et de 3 parties de chlorure mercurique. Le chlore de ce dernier corps se porte sur le ferrocyanure, pour se substituer au *cyanogène* qui devient libre en même temps que le mercure.

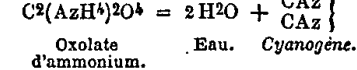
c. On peut aussi donner naissance au *cyanogène* en soumettant l'oxamide à la distillation sèche. Le *cyanogène* peut être en effet considéré comme l'oxalonitrile (v. NITRILE).

NOTATION EN EQUIVALENTS.



d'ammonium.

NOTATION ATOMIQUE.



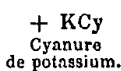
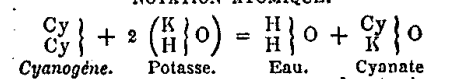
d'ammonium.

2° *Propriétés*. Le *cyanogène* est gazeux à la température et sous la pression ordinaires; il prend l'état liquide entre — 25° et — 30°, et devient solide à — 34°. Il est peu soluble dans l'eau; l'alcool le dissout mieux. Son odeur rappelle un peu les amandes amères. Sa densité est de 1,8064; à l'état liquide, elle est de 0,866 à 170°. Le *cyanogène* liquide ne conduit pas le courant électrique qui résulte d'une pile de deux cents éléments. Le *cyanogène* so-

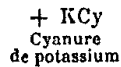
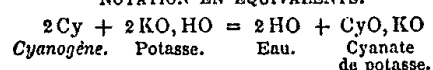
l'idée se présente sous l'aspect d'une masse cristalline blanche.

30 *Réactions.* a. La potasse caustique dissout le gaz cyanogène, en donnant naissance à un mélange de cyanate et de cyanure alcalin au même titre qu'elle donne avec le chlore un mélange de chlorure et d'hypochlorite.

NOTATION ATOMIQUE.

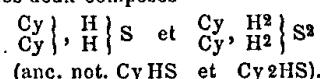


NOTATION EN ÉQUIVALENTS.



b. Le cyanogène se combine directement aux métaux alcalins avec production d'un cyanure métallique.

c. Le cyanogène se combine avec une ou deux molécules d'acide sulfhydrique en donnant les deux composés



d. Ce radical peut s'unir avec un grand nombre d'acides organiques, en fournissant des acides nouveaux. On obtient toujours de l'acide oxalique dans la décomposition de ces acides cyanés, ce qui ne doit pas surprendre, puisque le cyanogène représente de l'oxalate d'ammonium moins de l'eau.

e. Le cyanogène résiste à la chaleur rouge, sans se décomposer, mais il se réduit en charbon et en azote sous l'influence d'étincelles électriques répétées, ou mieux encore sous l'influence de l'arc voltaïque.

f. Le cyanogène brûle à l'air avec une flamme rouge, et se convertit en azote et en anhydride carbonique.

g. Le chlore sec n'agit pas sur ce gaz; mais le chlore humide, l'acide hypochloreux, le permanganate de potassium et les agents oxydants en général le transforment en azote et en anhydride carbonique.

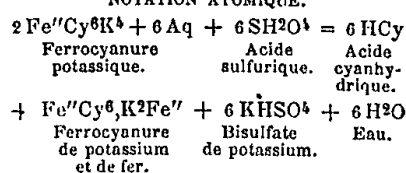
h. La solution aqueuse du cyanogène abandonnée, au bout de quelques temps, une poudre brune (acide azotique), tandis que du cyanure, du carbonate et de l'oxalate d'ammonium restent dans la liqueur.

— II. ACIDE CYANHYDRIQUE HCy. L'acide cyanhydrique prend naissance dans une foule de réactions. Il résulte de la déshydratation du formiate d'ammonium; il se forme dans le dédoublement de certains principes organiques naturels, comme l'amygdaline. Enfin il se produit lorsqu'on décompose un cyanure métallique par un acide minéral énergique. C'est ordinairement cette dernière réaction que l'on met à profit pour le préparer.

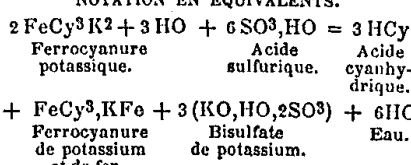
10 *Préparation.* On opère d'une manière différente selon qu'on veut avoir l'acide cyanhydrique étendu ou l'acide cyanhydrique anhydre.

a. *Préparation de l'acide étendu.* On distille dans une cornue de verre un mélange de 10 parties de ferrocyanure de potassium et de 7 parties d'acide sulfurique très-étendu. On ne doit ajouter le ferrocyanure à l'acide que quand le mélange de ce dernier avec l'eau est complètement refroidi. La réaction est assez complexe; elle est représentée par l'équation suivante

NOTATION ATOMIQUE.



NOTATION EN ÉQUIVALENTS.



On distille aussi longtemps que le produit conserve l'odeur de l'acide cyanhydrique; on s'arrête alors et on soumet à une nouvelle rectification le liquide qui a passé.

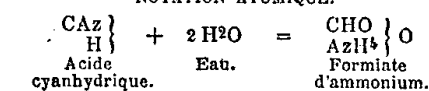
b. *Préparation de l'acide anhydre.* On peut déshydrater l'acide étendu en le réduisant en vapeurs et faisant traverser à ces dernières une série de tubes remplis de chlorure de calcium; mais on obtient de meilleurs résultats en décomposant le cyanure de mercure par l'hydrogène sulfuré. Il se forme du sulfure de mercure et de l'acide cyanhydrique. On dispose le cyanure de mercure bien sec dans un long tube de verre chauffé dans du sable à 300° environ, et l'on dirige à travers ce tube un courant d'acide sulfhydrique bien sec. A mesure que la décomposition s'opère, la masse contenue dans le tube devient noire. Pour que l'acide obtenu soit pur, on doit arrêter

v.

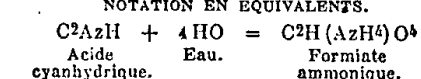
l'opération pendant qu'il reste encore du cyanure indécouvert, c'est-à-dire blanc, à la partie antérieure du tube; sans cette précaution, le produit contiendrait un peu d'hydrogène sulfuré.

20 *Propriétés.* L'acide cyanhydrique, anciennement connu sous le nom d'acide prussique, est le poison le plus actif que l'on connaisse; une goutte de ce corps suffit pour tuer un chien; de plus, ses effets sont instantanés. C'est un liquide qui bout à 26,5 et qui se congèle dans un mélange réfrigérant formé de glace et de sel marin. Sa densité est de 0,6967 à 18°. Anhydre, il se conserve difficilement, à moins qu'il ne soit d'une pureté absolue, auquel cas sa conservation paraît être plus facile. La décomposition de l'acide cyanhydrique est activée par la lumière et retardée par l'eau, surtout si cette eau renferme des acides minéraux en petite quantité. Les produits de la décomposition de l'acide cyanhydrique forment une masse noire qui n'a pas été bien étudiée jusqu'à ce jour. En présence de la potasse et d'un sel ferroso-ferrique, l'acide cyanhydrique donne un précipité bleu qui reste toujours mêlé avec un peu d'hydrate ferrique, mais qui apparaît avec une nuance très-nette lorsqu'on ajoute un peu d'acide chlorhydrique au mélange, afin de dissoudre ce dernier hydrate. L'acide cyanhydrique donne avec l'azotate d'argent un précipité blanc de cyanure d'argent soluble dans le cyanure de potassium et dans l'ammoniaque. Sous l'influence des agents hydratants, comme la potasse, l'acide sulfurique ou l'acide chlorhydrique, l'acide cyanhydrique absorbe les éléments de l'eau, et l'on obtient du formiate d'ammonium, ou mieux, les produits de décomposition de ce sel par le réactif employé :

NOTATION ATOMIQUE.



NOTATION EN ÉQUIVALENTS.



Le chlore convertit d'abord l'acide cyanhydrique en un composé de cet acide et de chlorure de cyanogène liquide; puis, si l'action se prolonge, il le convertit complètement en chlorure de cyanogène solide. Le potassium prend feu dans la vapeur de l'acide cyanhydrique et donne du cyanure potassique en dégageant de l'hydrogène.

30 *Essais qualitatifs de l'acide cyanhydrique.* L'acide cyanhydrique peut être facilement reconnu, soit à la propriété qu'il a de précipiter en bleu le sulfate ferroso-ferrique après avoir été saturé, soit au précipité blanc qu'il fait naître dans la dissolution de l'azotate d'argent. Pour ne pas méconnaître la nature de ce précipité, on peut, s'il est abondant, le dessécher, le chauffer dans un tube et enflammer le gaz qui se dégage. On reconnaît ainsi la flamme pourpre du cyanogène. Si l'on n'a pas assez de produit pour cette expérience, on chauffe dans un petit matras le précipité argenteux avec du soufre, puis on le fait bouillir avec du chlorure de sodium et de l'eau, et l'on filtre. La liqueur filtrée contient alors un sulfocyanate (sulfocyanure) que l'on reconnaît aisément à la coloration rouge intense qu'il communique aux persels de fer. On peut encore, après avoir desséché le précipité argenteux, le placer dans un tube au fond duquel on a mis un morceau d'iode, recouvrir le tout avec du bicarbonate iodique, pour arrêter l'excès d'iode, et chauffer. Il se forme de l'iode de cyanogène, qui vient se déposer sous la forme de beaux cristaux blancs prismatiques sur les parties froides de l'appareil.

40 *Dosage de l'acide cyanhydrique.* Comme il est plus facile de préparer l'acide cyanhydrique aqueux que l'acide anhydre, on ne prépare que l'acide aqueux dans les pharmacies. Il en résulte que l'on est obligé de doser l'acide qu'on obtient, car il est important de savoir exactement combien il renferme d'acide anhydre, sans quoi on pourrait donner lieu à de graves accidents. On peut faire ce dosage par plusieurs procédés différents.

a. *Au moyen de l'oxyde mercurique.* On ajoute un excès d'oxyde de mercure pesé à un poids connu d'acide cyanhydrique, et l'on agit jusqu'à ce que l'odeur de cet acide ait tout à fait disparu; on filtre alors, on lave le dépôt d'oxyde mercurique, on le dessèche et on le pèse. De son poids on déduit par différence celui de la partie qui s'est dissoute, et l'on peut ensuite calculer la quantité d'acide qui a servi à le dissoudre, en sachant que 108 parties d'oxyde mercurique exigent 27 parties d'acide prussique anhydre pour se dissoudre.

b. *Au moyen de l'azotate d'argent.* On précipite l'acide cyanhydrique par l'azotate d'argent, auquel on ajoute d'abord assez d'ammoniaque pour qu'après la précipitation la liqueur soit à peine acide. Le précipité, recueilli sur un filtre taré et pesé après dessiccation, donne le poids de l'acide cyanhydrique. On sait, en effet, que 134 parties de cyanure d'argent correspondent à 27 parties d'acide prussique anhydre. Si l'acide cyanhydrique contenait des chlorures, il faudrait convertir le précipité en chlorure après l'avoir pesé, ce qui est facile à

l'aide de l'acide chlorhydrique. 100 parties du chlorure obtenu comparé au poids du chlorure mélangé de cyanure, on peut déduire par le calcul le poids de l'acide cyanhydrique. Si l'on appelle en effet P le poids du précipité contenant le cyanure et le chlorure, x le poids du cyanure d'argent contenu dans le mélange, y le poids du chlorure d'argent renfermé dans le même mélange, et p' le poids du précipité complètement converti en chlorure, on peut connaître x au moyen des deux équations suivantes :

$$P = x + y \text{ et } \frac{p' \times 108}{143,5} = \frac{x \times 108}{134} + \frac{y \times 108}{143,5}$$

$$\frac{p' \times 108}{143,5}, \frac{x \times 108}{134} \text{ et } \frac{y \times 108}{143,5}$$

représentent respectivement les quantités d'argent renfermées dans les poids p' et y de chlorure d'argent et dans le poids x de cyanure du même métal. Sachant que 108 d'argent correspondent à 134 de cyanure d'argent et à 143,5 de chlorure d'argent, on a en effet

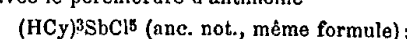
$$143,5 : 108 :: p' : x, \text{ d'où } x = \frac{p' \times 108}{143,5}$$

et ainsi de suite.

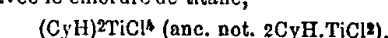
c. *Procédé volumétrique.* On met à profit la propriété que possède le cyanure double d'argent et de potassium de n'être pas décomposé par un excès d'alcali et d'être soluble dans l'eau. La solution qui renferme l'acide cyanhydrique est saturée avec un excès de potasse, après quoi l'on y fait tomber goutte à goutte, à l'aide d'une burette graduée, une solution titrée d'azotate d'argent. Au début, le précipité qui se forme se redissout aussitôt; mais lorsqu'on a ajouté assez de sel d'argent pour transformer tout le cyanogène en cyanure double potassico-argenteux, il suffit de mettre encore une goutte de la liqueur d'argent pour produire un précipité persistant. On s'arrête alors, on lit sur la burette la quantité d'argent qu'il a fallu employer, et de cette quantité on déduit celle de l'acide cyanhydrique, en se fondant sur ce fait, que chaque atome, c'est-à-dire 108 d'argent, correspond à 2 molécules ou à 54 d'acide cyanhydrique. Un autre procédé de dosage volumétrique a été proposé par MM. Fordos et Gélis. On sature 50 cent. cubes de liqueur par la potasse, de manière à produire une réaction à peine alcaline; on ajoute ensuite au liquide une certaine quantité d'eau de Seltz pour saturer l'excès d'alcali; puis on verse dans la liqueur goutte à goutte, au moyen d'une burette graduée, une solution titrée d'iode renfermant par litre 4 gr. d'iode, dissous à la faveur de l'iode de potassium. Tant que la liqueur qu'on essaye renferme du cyanure potassique, l'iode disparaît; mais, dès que la totalité du cyanure est décomposée, la coloration jaune de l'iode persiste. A ce point, on lit sur la burette la quantité d'iode employée. 254 parties de ce corps correspondent à 65 parties de cyanure de potassium ou à 27 parties d'acide cyanhydrique.

Ce procédé de dosage volumétrique et celui qui précède peuvent être appliqués avec succès à l'analyse du cyanure de potassium.

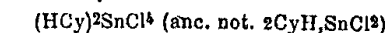
50 *Combinaisons de l'acide chlorhydrique avec les chlorures.* L'acide cyanhydrique s'unit directement avec plusieurs chlorures de métaux ou de métalloïdes. C'est ainsi que l'on connaît sa combinaison avec le perchlorure de fer (HCy)³Fe²Cl³ (anc. not. 2 HCy. Fe 2 Cl³) avec le perchlorure d'antimoine



avec le chlorure de titane,

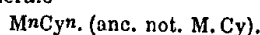


et avec le perchlorure d'étain



Tous ces composés sont solubles et décomposables par l'eau, avec dégagement d'acide cyanhydrique.

— III. CYANURES MÉTALLIQUES. L'acide cyanhydrique, en échangeant son hydrogène contre un métal, donne naissance à des cyanures. Ces cyanures renferment autant de fois le radical cyanogène que l'indique l'atomeité du métal. Ils peuvent être exprimés par la formule générale



Les cyanures métalliques sont presque tous insolubles dans l'eau, mais tous s'y dissolvent à la faveur des cyanures alcalins. Comme l'acide cyanhydrique, ils précipitent en blanc les sels d'argent et fournissent un précipité qui jouit des caractères que nous avons exposés plus haut (*Essais qualitatifs de l'acide cyanhydrique*). Fondus avec du soufre et repris par l'eau, ils donnent une dissolution qui rougit les persels de fer. Leur dissolution précipite en bleu le sulfate ferroso-ferrique. Ajoutons à cela que les cyanures alcalins sont des agents réducteurs qui isolent le plomb ou l'étain de leurs oxydes lorsqu'on les chauffe au chalumeau avec ces corps, et que tous dégagent de l'acide cyanhydrique lorsqu'on les distille avec un acide minéral étendu.

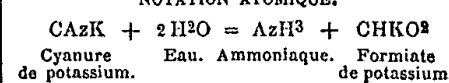
Nous avons dit que les cyanures alcalins se combinent avec tous les autres cyanures en formant des cyanures doubles. Souvent ces sels doubles sont de vrais cyanures dans lesquels on peut constater l'existence de chacun des métaux constituants, à l'aide de réactifs appropriés. Tels sont les cyanures doubles

d'argent et de potassium, de potassium et de cadmium, etc. D'autres fois, ce sont des composés dans lesquels un des métaux est masqué, c'est-à-dire impossible à déceler par les réactifs ordinaires, à moins qu'on ne détruise la molécule. On suppose, dans ces derniers cas, que l'un des métaux contribue avec le cyanogène à la constitution d'un radical complexe auquel est uni l'autre métal. On désigne de tels corps par des noms qui, tout en rappelant leur composition, empêchent de les considérer comme des cyanures doubles. Ainsi l'on dit : cuprocyanure de potassium, ferrocyanure de sodium, platinocyanure d'ammonium. Les principaux composés de cet ordre sont les ferrocyanures, les ferrocyanides, les cobaltocyanides, les nickelocyanures, les cuprocyanures, les manganocyanides, les chromocyanides et les platinocyanures. Les plus importants sont les ferrocyanures et les ferrocyanides que nous étudierons en détail, après avoir fait l'histoire du cyanure de potassium, du cyanure d'ammonium, du cyanure d'argent et du cyanure de mercure.

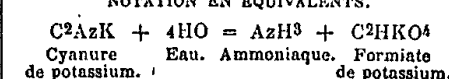
10 *Cyanure de potassium KCy. a. Préparation.* La meilleure méthode de préparation de ce sel consiste à calciner au rouge du ferrocyanure potassique, à concasser la masse noire qui se forme, à l'épuiser par l'alcool bouillant, en laissant cristalliser les liqueurs. On peut aussi ajouter au ferrocyanure préalablement desséché les trois huitièmes de son poids de carbonate de potasse. La masse fondue laisse déposer du fer métallique qui tombe au fond du vase, et l'on peut facilement décarter le cyanure fondu. La pureté du produit dépend nécessairement de celle du carbonate. Le cyanure ainsi préparé est cependant toujours moins pur que celui que l'on obtient par la première méthode.

b. *Propriétés.* Le cyanure de potassium cristallise en cubes incolores ou en dérivés du cube; il est sans odeur. Sa saveur est âcre, caustique, et rappelle un peu celle des amandes amères; il fond facilement en un liquide transparent, se dissout très-facilement dans l'eau, moins bien dans l'alcool à 85° centigrades, et à peine dans l'alcool absolu. Ses solutions présentent une réaction alcaline. Le cyanure potassique, quoique bien inférieur comme poison à l'acide cyanhydrique, est cependant encore fortement toxique. Le cyanure de potassium est avide d'oxygène. Déjà il se convertit partiellement en cyanate au contact de l'air, et cette transformation est rapide et complète lorsqu'on le chauffe avec un corps oxydant, comme le peroxyde de manganèse. Les solutions aqueuses de cyanate potassique ne se conservent pas. Il s'y produit peu à peu du formiate et du carbonate de potasse, en même temps que de l'acide cyanhydrique y devient libre. Ces deux derniers corps y viennent de l'action décomposante exercée par l'acide carbonique de l'air. Quant au formiate, il provient de l'action de l'eau. On a en effet

NOTATION ATOMIQUE.



NOTATION EN ÉQUIVALENTS.

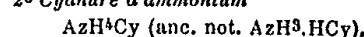


Fondu avec du soufre, le cyanure de potassium se combine avec un atome de ce métalloïde et se convertit en sulfocyanate.

La solution aqueuse de cyanure potassique dissout beaucoup d'iode en formant une liqueur d'abord brune, puis incolore, qui, si elle est suffisamment concentrée, finit par se prendre en une bouillie de cristaux d'iode de cyanogène. Il se produit en même temps de l'iode de potassium. Elle dissout également un grand nombre d'oxydes métalliques et le chlorure d'argent, d'où son emploi pour fixer les images dans la photographie.

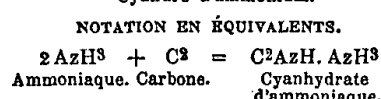
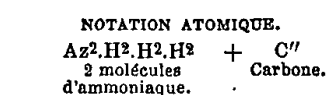
Le cyanure de potassium du commerce n'étant jamais pur, il est important pour les usages médicaux de déterminer la quantité de cyanure pur qu'il renferme. On utilise pour cela l'une ou l'autre des deux méthodes d'analyse volumétrique que nous avons exposées au sujet de l'acide cyanhydrique.

20 Cyanure d'ammonium



a. *Préparation.* On peut le préparer en saturant un volume de gaz ammoniac par un volume d'acide cyanhydrique en vapeurs, ou, ce qui revient au même, en dirigeant du gaz ammoniac sec à travers de l'acide cyanhydrique liquide parfaitement anhydre. Il est plus économique toutefois de chauffer au bain-marie un mélange de 3 parties de ferrocyanure de potassium sec et de 2 parties de chlorhydrate d'ammoniaque. On peut remplacer le ferrocyanure par du cyanure de mercure ou de potassium. Il est nécessaire de recevoir le produit dans un vase entouré d'un mélange réfrigérant de glace et de sel marin.

Enfin M. Langlois prépare le cyanure d'ammonium en faisant passer de l'ammoniaque gazeuse et très-sèche sur du charbon chauffé au rouge et en faisant passer les produits de la réaction à travers un tube en U convenablement refroidi. Cette réaction est une simple substitution du carbone à l'hydrogène de l'ammoniaque. On a en effet



b. Propriétés. Le cyanure ammoniac cristallise en cubes incolores très-solubles dans l'eau et l'alcool. Son odeur pénétrante rappelle à la fois l'ammoniaque et l'acide cyanhydrique. Il bout à 138°, et donne une vapeur qui brûle avec une flamme jaunâtre et avec formation de carbonate d'ammonium. Il est fort altérable et se convertit peu à peu en matière brune. Le chlore le transforme en chlorure de cyanogène.

Le cyanhydrate d'ammoniaque est un poison des plus violents. Aussi doit-on admettre que si l'ammoniaque réussit, comme on le prétend, dans les empoisonnements par l'acide prussique, elle agit non en neutralisant cet acide, mais seulement en provoquant une réaction de l'économie par ses propriétés excitantes.

30 Cyanure d'argent AgCy (anc. not. AgCy). C'est un précipité blanc qui prend naissance lorsqu'on ajoute de l'acide cyanhydrique à une solution aqueuse d'azotate d'argent. Il est amorphe, insoluble dans l'eau, soluble dans l'ammoniaque et les cyanures alcalins, très-peu soluble par l'acide azotique même bouillant, et décomposable par les acides chlorhydrique et sulfurique. Quand il est sec et qu'on le chauffe, il perd du cyanogène et laisse un résidu d'argent métallique et de paracyanure d'argent. On a prétendu que le cyanogène dégagé du cyanure d'argent n'était pas identique avec le cyanogène dégagé du cyanure de mercure, mais cette assertion ne paraît pas fondée. Le cyanure d'argent n'a pas d'emploi, mais le cyanure double d'argent et de potassium est employé dans l'argenterie galvanique.

40 Cyanure de mercure

Hg''Cy² (anc. not. HgCy).

Préparation. Le meilleur procédé pour l'obtenir consiste à dissoudre de l'oxyde mercurique dans l'acide cyanhydrique, en ayant soin que la liqueur reste toujours un peu acide; on filtre, on évapore et on laisse cristalliser le sel par le refroidissement de sa solution.

On peut encore obtenir le cyanure de mercure en faisant bouillir pendant un quart d'heure 1 partie de ferrocyanure de potassium avec 2 parties de sulfate mercurique et 8 parties d'eau. Le dépôt est séparé par le filtre et les liqueurs sont évaporées à cristallisation. Enfin le bleu de Prusse, réduit en poudre et bouilli avec de l'eau et de l'oxyde mercurique, donne aussi une liqueur qui laisse déposer des cristaux de cyanure de mercure après une évaporation convenable. Le cyanure de mercure cristallise en prismes à base carrée, incolores, transparents, inaltérables à l'air, très-vénéneux. Il est anhydre, possède une saveur amère et nauséabonde, se dissout à froid dans 8 parties d'eau, est moins soluble dans l'alcool aqueux et ne se dissout presque pas dans l'alcool absolu.

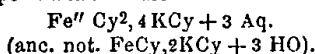
A chaud, le cyanure de mercure se décompose en mercure, cyanogène et paracyanogène. La quantité de paracyanogène qui se produit est toujours d'autant plus considérable que la température est plus élevée.

L'acide azotique dissout le cyanure de mercure sans le décomposer; l'acide sulfurique concentré le décompose à chaud.

La solution aqueuse du cyanure de mercure dissout beaucoup d'oxyde mercurique en donnant un oxycyanure qui présente une réaction alcaline. Le cyanure mercurique peut aussi se combiner avec une foule de sels, tels que les chlorures d'ammonium, de sodium, de potassium, de baryum, de strontium, de calcium, de magnésium, de zinc, de cobalt, de nickel, de manganèse, de mercure au maximum, d'étain au maximum, d'étain au minimum; les bromures de potassium, de sodium, de baryum, de strontium, de calcium; les iodures de sodium, de potassium, de baryum, de strontium, de calcium, de l'azotate d'argent et l'azotate mercurique; l'hyposulfite de potassium; le chromate potassique, le dichromate d'argent; les formiates d'ammonium et de potassium, et les cyanures potassique et sodique. Tous ces composés cristallisent.

Le chlore décompose le cyanure de mercure avec production de chlorure de cyanogène, lorsque le cyanure potassique est humide. Il se forme des produits huileux mal déterminés.

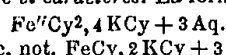
50 Ferrocyanures. Lorsqu'on précipite un sel de fer au maximum par du cyanure de potassium, on obtient un précipité qui se redissout ensuite: la liqueur évaporée laisse déposer de beaux cristaux jaunes d'un composé que l'on nomme ferrocyanure de potassium, et qui répond à la formule



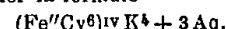
a. Préparation. On obtient ce sel en grand en décomposant par la chaleur des matières azotées, comme le sang et la chair musculaire,

par la potasse en présence de vieux débris de fer. Le produit, lessivé par l'eau, donne une liqueur qui, après avoir été convenablement évaporée, fournit des cristaux de ferrocyanure de potassium. On obtient encore ce sel en faisant passer de l'azote sur du charbon de bois imprégné de carbonate de potasse et chauffé au rouge. Il se forme dans ces conditions du cyanure de potassium qu'on extrait par l'eau. La solution, chauffée avec du fer spathique (carbonate ferreux), en dissout une certaine quantité et se transforme en ferrocyanure de potassium.

b. Nature et caractères. La formule



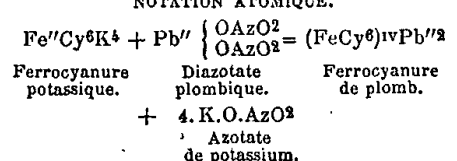
par laquelle nous avons représenté le ferrocyanure potassique, n'est point adoptable, ce corps n'étant pas un cyanure double. On doit lui substituer la formule



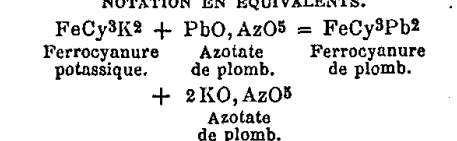
(anc. not. FeCy⁶K³ + 3 HO), dans laquelle le potassium est considéré comme uni au radical tétratomique, Fe''Cy⁶ (anc. not. FeCy³).

Le ferrocyanure de potassium est neutre, n'est pas vénéneux et se dissout facilement dans l'eau. Sa solution est précipitée par la plupart des solutions métalliques; il se forme ainsi des corps qui dérivent du ferrocyanure potassique par la substitution d'un autre métal au potassium.

NOTATION ATOMIQUE.



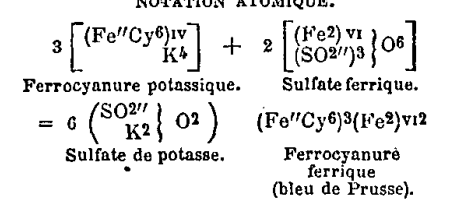
NOTATION EN ÉQUIVALENTS.



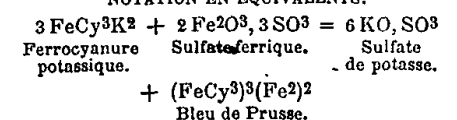
Traité par l'acide chlorhydrique, le ferrocyanure de potassium (anciennement prussiate jaune de potasse) échange son potassium contre de l'hydrogène et donne des paillettes cristallines blanches d'acide ferrocyanhydrique (Fe''Cy⁶)ivH⁴. (anc. not. FeCy³H²).

Verse-t-on une solution de cyanoferrure de potassium ou d'acide ferrocyanhydrique dans une solution d'un sel de fer au maximum, il se forme un précipité bleu (bleu de Prusse). Pour se rendre compte de la constitution d'un tel corps, on doit remarquer que les sels ferriques renferment un double atome de fer, Fe², fonctionnant comme radical hexatomique. Ce double atome ne pouvant pas se substituer à moins de 6 atomes de potassium, et le ferrocyanure potassique n'en renfermant que 4, la réaction s'établit entre 3 molécules de ferrocyanure et 2 de sel ferrique:

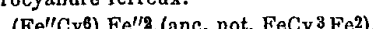
NOTATION ATOMIQUE.



NOTATION EN ÉQUIVALENTS.

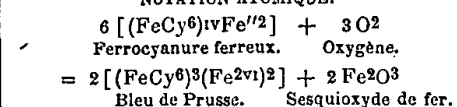


Lorsque, dans cette opération, on remplace le sulfate ferrique par le sulfate ferreux, la réaction établit 1 molécule de ferrocyanure et 2 molécules de sel ferreux, et il se fait du ferrocyanure ferreux.

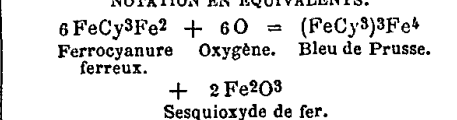


Ce dernier, au contact de l'air, absorbe de l'oxygène et se convertit en un mélange de sesquioxyle de fer et de bleu de Prusse

NOTATION ATOMIQUE.



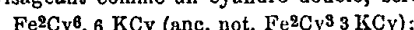
NOTATION EN ÉQUIVALENTS.



Dans l'industrie, on prépare toujours le bleu de Prusse de cette manière. Aussi, lorsqu'on veut isoler ce corps à l'état de pureté de celui qui fournit le commerce, faut-il pulvériser ce dernier et le traiter par l'acide chlorhydrique, afin de dissoudre l'oxyde ferrique qu'il renferme.

60 Ferricyanures. Par l'action d'un courant de chlore sur la solution d'un ferrocyanure, il

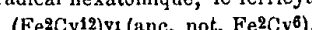
se produit du chlorure de potassium, en même temps qu'un nouveau corps de couleur rouge que l'on sépare du chlorure de potassium par des cristallisations répétées. Ce nouveau corps a été successivement appelé prussiate rouge de potasse, ferricyanure de potassium, cyanoferride potassique, etc.; sa formule, en l'envisageant comme un cyanure double, serait



mais les mêmes raisons qui nous ont empêché de considérer les cyanoferrures comme des cyanures doubles s'opposent également à ce que nous considérions ce corps comme tel. Il faut l'écrire

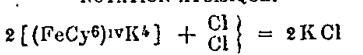


et l'envisager comme formé de potassium et d'un radical hexatomique, le ferricyanogène

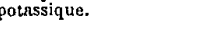


La réaction qui donne naissance à ce sel est exprimée par l'équation suivante

NOTATION ATOMIQUE.

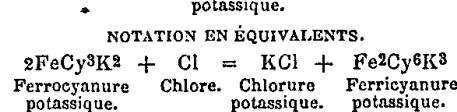


Ferrocyanure potassique. Chlore. Chlorure potassique.

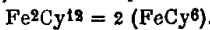


Ferricyanure potassique.

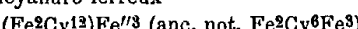
NOTATION EN ÉQUIVALENTS.



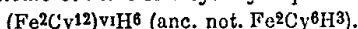
On voit que dans cette réaction deux radicaux de ferrocyanogène tétratomiques se sont unis en échangeant deux affinités, et ont produit le groupe hexatomique



Le ferricyanure potassique échange son potassium contre d'autres métaux par voie de double décomposition. Lorsque c'est par un sel ferreux qu'on le précipite, il se forme un ferricyanure ferreux



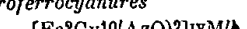
d'un beau bleu, qui a reçu le nom de bleu de Turnbull. Ce précipité ne doit pas être confondu avec le bleu de Prusse, qui est un ferrocyanure ferrique. Lorsqu'on traite le bleu de Turnbull par les alcalis, il se forme en effet un ferricyanure alcalin et de l'oxyde ferreux, tandis que dans ces conditions le bleu de Prusse donne un ferrocyanure alcalin et de l'oxyde ferrique. Décomposé par l'acide sulfurique, le ferricyanure de plomb se convertit en sulfate de plomb et d'acide ferricyanhydrique



Ce dernier composé cristallise en aiguilles brunâtres fort altérables.

Dans les ferricyanures, comme dans les ferrocyanures, le fer ne peut pas être décelé par les réactifs ordinaires. De plus ces composés font la double décomposition avec l'hydrogène, et peuvent échanger leur métal même contre de l'hydrogène. Enfin ils sont neutres et non toxiques. D'ailleurs les vrais cyanures doubles ne renferment jamais d'hydrogène substitué à un métal; ils sont alcalins, vénéneux, et on peut toujours y mettre en évidence les deux métaux qu'ils renferment. Ces différences établissent nettement que les sels dont nous venons de faire l'histoire ne sont pas des cyanures doubles.

70 Nitroferrocyanures



L'acide ferricyanhydrique absorbe le bioxyde d'azote avec dégagement d'acide cyanhydrique et étilse forme de l'acide nitroferrocyanhydrique. La réaction consiste dans la substitution de 2 AzO à HCy. L'acide ferricyanhydrique prend encore naissance lorsqu'on fait absorber le bioxyde d'azote par l'acide ferrocyanhydrique, mais ce dernier acide commence alors par se convertir en acide ferricyanhydrique.

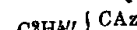
L'acide nitroferrocyanhydrique réagit sur les bases et forme des sels bien définis. Ceux de potassium, d'ammonium, de sodium, de baryum, de calcium et de plomb sont d'un rouge foncé ou couleur de rubis. Ils se dissolvent facilement dans l'eau, qu'ils colorent en rouge et d'où l'alcool ne les précipite pas. Les sels de cuivre, de zinc, de fer, de nickel, de cobalt et d'argent sont à peine solubles ou complètement insolubles.

Au contact des solutions des sulfures alcalins, les nitroferrocyanures prennent une belle nuance pourpre qui est caractéristique de ce genre de sels. Cette réaction est d'une extrême sensibilité. Toutefois cette coloration est passagère, le nouveau produit ne tardant pas à se décomposer en d'autres corps parmi lesquels on a reconnu l'azote, l'ammoniaque, l'acide cyanhydrique, l'oxyde de fer, un ferrocyanure, un sulfocyanure et un azotite. Le corps pourpre peut cependant être isolé lorsqu'on opère avec des solutions alcooliques; il est alors bleu, et paraît être une simple combinaison de nitroferrocyanure et de sulfure.

L'acide sulfhydrique décompose les solutions des nitroferrocyanures. Parmi les produits de décomposition, on trouve le bleu de Prusse.

— IV. Éthers cyanhydriques. Le cyanogène CAz est susceptible de s'unir aux radicaux alcooliques en formant des composés

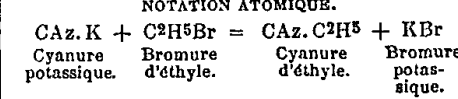
auxquels on donne le nom d'éthers cyanhydriques, ou plus spécialement de cyanhydrines, lorsque ces éthers dérivent d'un alcool polyatomique. A chaque alcool monoatomique correspond le cyanure d'éthyle C²H⁵Cy. Mais, dans les alcools polyatomiques, l'oxydyle peut être remplacé en totalité ou en partie par le cyanogène; de là autant de cyanhydrines possibles pour chacun d'eux que le nombre qui exprime l'atonicité de l'alcool renferme d'unités. Du glycol C²H⁴'''' OH, par exemple, dérivent la monocyanhydrine



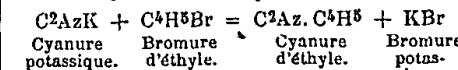
et la dicyanhydrine C²H⁴'''' { CAz, de même à la glycérine se rattachent trois cyanhydrines, et ainsi de suite.

a. Préparation. Les éthers cyanhydriques n'ont jamais été préparés par l'action directe de l'acide cyanhydrique sur les alcools. On est toujours obligé d'avoir recours, pour les obtenir, à une double décomposition. On fait agir du cyanure de potassium en solution alcoolique sur un éther chlorhydrique, bromhydrique ou iodhydrique; ou encore du cyanure d'argent sur les mêmes éthers simples. On peut aussi avoir recours à la distillation sèche d'un mélange intime de cyanure potassique et d'un sulfonate alcalin ou d'un composé analogue (amylsulfate, méthylsulfate, etc.). Ces réactions peuvent être exprimées par les équations suivantes:

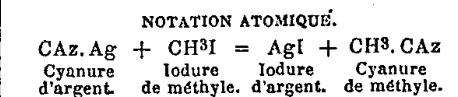
NOTATION ATOMIQUE.



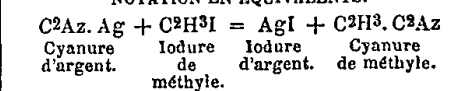
NOTATION EN ÉQUIVALENTS.



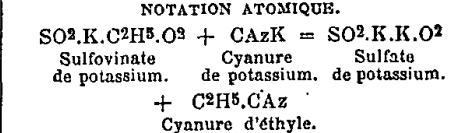
NOTATION ATOMIQUE.



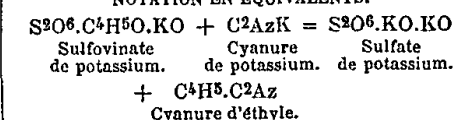
NOTATION EN ÉQUIVALENTS.



NOTATION ATOMIQUE.



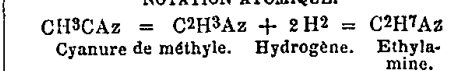
NOTATION EN ÉQUIVALENTS.



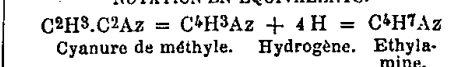
Lorsque c'est une cyanhydrine d'alcool polyatomique que l'on se propose de préparer, il faut avoir recours à l'une des deux premières réactions exclusivement.

b. Propriétés. Les éthers cyanhydriques ont tous une odeur spéciale qui ne permet pas de les méconnaître lorsqu'on en a senti un. Ceux de ces éthers qui dérivent d'alcools monoatomiques à point d'ébullition peu élevé, constituent des liquides limpides et facilement distillables. Le cyanure d'éthyle est un liquide mobile volatil à 97°. Ceux de ces éthers, au contraire, qui dérivent d'alcools monoatomiques à molécules d'un poids élevé ou d'alcools polyatomiques, ne peuvent être distillés. Soumis à l'action de l'hydrogène naissant, les cyanures des radicaux monoatomiques absorbent H⁴ et donnent la monamine primaire du radical alcoolique renfermant CH² de plus que celui qui fonctionnait dans le cyanure employé. Ainsi le cyanure de méthyle fournit de l'éthylamine.

NOTATION ATOMIQUE.



NOTATION EN ÉQUIVALENTS.



On n'a pas vérifié si la même réaction se poursuit avec les cyanures des radicaux polyatomiques.

Les cyanures des radicaux alcooliques paraissent pouvoir se combiner directement avec les acides chlorhydrique, bromhydrique et iodhydrique, comme cela résulte d'expériences encore inédites et inachevées de M. Gauthier.

Soumis à des influences hydratantes, les éthers cyanhydriques des alcools monoatomiques absorbent 2 molécules d'eau et fournissent le sel ammoniacal d'un acide appartenant à une série supérieure d'un degré à celle dont ces éthers faisaient partie. Ainsi, avec le cyanure d'éthyle, on obtient le propionate d'ammoniaque. Comme ordinairement les agents hydratants que l'on emploie sont des bases ou des acides au lieu d'un sel am-

699

On s'explique encore comment ces cor
s'unissent aux hydracides, puisqu'il résulte
de leur constitution que ce sont de véritables

ques sur le cyanure d'argent qui fournissent les isocyanures avec facilité. Il se forme d'abord une masse solide qui n'est autre qu'une

cités saturées par l'oxygène et les deux autres saturées par le résidu diatomique AzR' , où R représente un radical alcoolique. Les for-

bromure de cyanogène est solide; il fond à $+14^{\circ}$ selon les uns, et à des températures

beaucoup plus élevées selon d'autres, ce qui semble indiquer l'existence de plusieurs bromures différents qui auraient été confondus. L'iodure se volatilise sans résidu à +45°; l'iodure et le bromure se présentent tous deux, mais l'iodure surtout, en belles aiguilles cristallines blanches.

— VII. ACIDES OXYGÉNÉS DU CYANOGENÈ ET DES SELS QUI EN DÉRIVENT. Il existe trois acides oxygénés du cyanogène : l'acide cyanique

CyHO (anc. not. CyO, HO);

l'acide dicyanique

Cy²H²O² (anc. not. (CyO)², (HO)²),

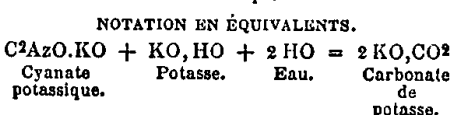
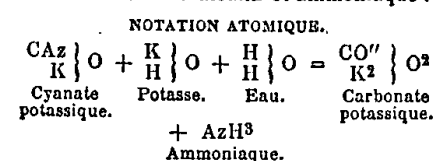
et l'acide tricyanique

Cy³H³O³ (anc. not. (CyO)³, (HO)³).

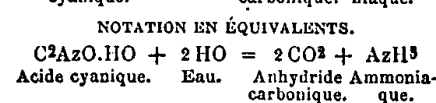
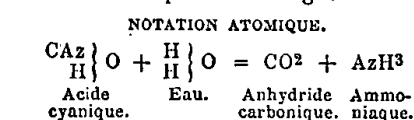
1° Acide cyanique

$\begin{array}{c} \text{Cy} \\ | \\ \text{H} \end{array} \text{O}$ (anc. not. CyO, HO).

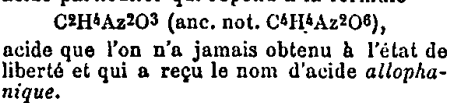
Lorsqu'on fait chauffer du cyanure de potassium sur un plat de tôle avec du bioxyde de manganèse, le cyanure s'empare d'un atome d'oxygène et se transforme en cyanate. Le produit, étant épuisé par l'alcool bouillant, lui abandonne ce dernier sel, qui se dépose en magnifiques cristaux par le refroidissement de la liqueur filtrée à chaud; mais il est tout à fait impossible d'extraire l'acide cyanique des cyanates. Dès qu'on cherche à décomposer ces sels par un acide, l'acide cyanique se détruit avec production d'anhydride carbonique et d'ammoniaque, suivant une équation que nous verrons plus loin. Lorsqu'on veut obtenir l'acide cyanique, il faut distiller de l'acide cyanurique. Sous l'influence de la chaleur, la molécule d'acide cyanurique se scinde en 3 molécules d'acide cyanique. Ainsi obtenu, l'acide cyanique est un liquide mobile, d'une odeur forte et piquante; abandonné à lui-même, il se convertit en une masse blanche et solide, qui porte le nom de cyanamide. Cette transformation s'accompagne de pétilllements et d'un dégagement de chaleur; distillée, la cyanamide se transforme de nouveau en acide cyanique. Il n'y a pas de doute que la cyanamide ne soit un produit de condensation de l'acide cyanique; mais on ignore quel est le degré de sa condensation. Les alcalis transforment l'acide cyanique en cyanates; mais, si l'on chauffe ces derniers sels avec un excès de base, ils se décomposent en carbonate alcalin et ammoniacque :



Sous l'influence de l'eau, l'acide cyanique subit une décomposition analogue



Mais, dans ce dernier cas, l'ammoniaque qui résulte de la réaction réagit sur l'acide cyanique encore indécomposé et le transforme en urée (v. URÉE). Lorsqu'on dirige l'acide cyanique sur les alcools, on obtient non des éthers cyaniques, mais bien des éthers d'un acide particulier qui répond à la formule

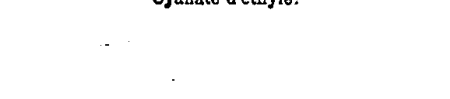
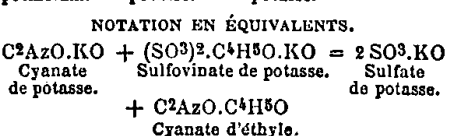


acide que l'on n'a jamais obtenu à l'état de liberté et qui a reçu le nom d'allophanique.

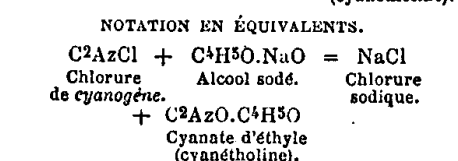
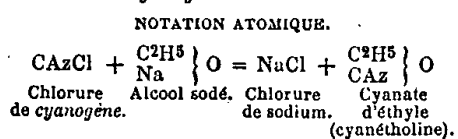
— *Cyanates métalliques.* Nous avons déjà décrit la préparation du cyanate de potasse en parlant de l'acide cyanique; tous les autres cyanates connus ont été obtenus par voie de décomposition.

— *Cyanates alcooliques (éthers cyaniques).* Ces corps représentent de l'acide cyanique dont un atome d'hydrogène a été remplacé par un radical d'alcool. On les obtient par deux procédés différents qui donnent des produits isomères et non identiques.

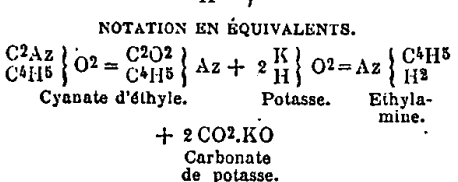
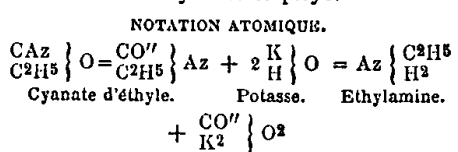
Premier procédé. C'est celui de M. Wurtz. Il consiste à distiller un cyanate alcalin avec un sulfovinat alcalin, ou à chauffer un cyanate alcalin avec un éther iodhydrique.



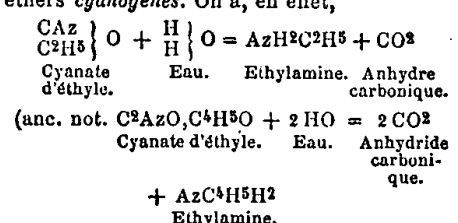
Deuxième procédé. C'est celui de M. Cloez. Il consiste à traiter les alcools iodés par le chlorure de cyanogène.



Propriétés. Les propriétés des éthers cyaniques de Cloez diffèrent de celles des éthers cyaniques de M. Wurtz. On ne connaît jusqu'à ce jour qu'un seul composé de l'ordre des cyanates alcooliques, le composé éthylé, auquel M. Cloez a donné le nom de cyanétholine. Ce composé, traité par les alcalis, se saponifie à la manière des éthers en général, c'est-à-dire se transforme en alcool et en cyanate alcalin. La propriété fondamentale des cyanates alcooliques de M. Wurtz est leur mode de dédoublement sous l'influence des alcalis. Au lieu de se dédoubler en alcools et en cyanates, ils se décomposent, à la manière de l'acide cyanique lui-même, en anhydride carbonique et en une ammoniaque composée résultant du remplacement, dans l'ammoniaque, d'un atome d'hydrogène par le radical alcoolique contenu dans le cyanate employé.

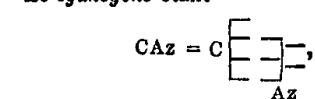


L'eau fait subir la même décomposition aux éthers cyanogènes. On a, en effet,

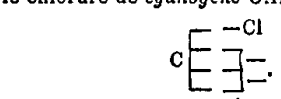


Seulement, dans ce dernier cas, l'eau formée réagit sur le cyanate encore indécomposé et le transforme en éthylurée. (V. URÉE). L'ammoniaque et les ammoniaques composées jouissent de la propriété de s'unir aux éthers cyaniques en donnant des urées composées, c'est-à-dire des urées résultant de la substitution d'un ou de plusieurs radicaux alcooliques à l'hydrogène de l'urée normale. En faisant agir, par exemple, l'éthylamine sur le cyanate d'éthyle, on obtient la diéthylurée. En faisant agir l'ammoniaque sur le cyanate d'éthyle, on obtient l'éthylurée.

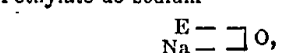
Le cyanogène étant



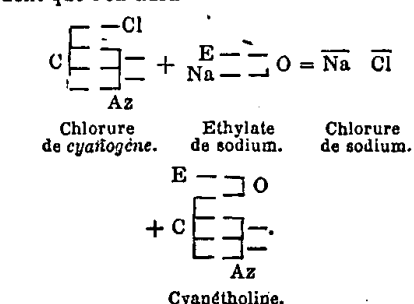
le chlorure de cyanogène CAzCl est



Si donc on vient à traiter un pareil corps par l'éthylate de sodium

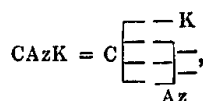


où E représente de l'éthyle (C²H⁵), il est évident que l'on aura

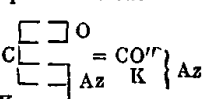


On voit par cette équation que l'éthyle se trouve rivié au carbone du cyanogène par l'intermédiaire de l'oxygène, comme dans tous les éthers, et que, par conséquent, la cyanétholine doit être susceptible de se saponifier à la manière des autres éthers composés. En un mot, la cyanétholine est le véritable cyanate d'éthyle.

Prenons maintenant du cyanure de potassium

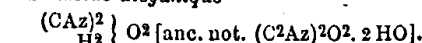


et oxydons-le pour le transformer en cyanate. On ne peut comprendre l'oxydation qu'en admettant une modification importante dans la molécule, laquelle devient



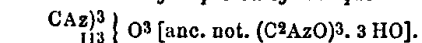
Le cyanate de potasse ainsi obtenu n'est plus un vrai cyanate : c'est de la carbimide potassique. Lorsqu'on chauffe ce corps avec du sulfovinat de potasse, il est évident que l'éthyle y prend la place du métal. Le cyanate d'éthyle ainsi formé contient donc de l'éthyle directement uni à l'azote, et il est naturel que, dans la décomposition de cet éther au moyen de bases, l'éther s'élimine à l'état d'éthylamine au lieu de s'éliminer à l'état d'alcool.

2° Acide dicyanique

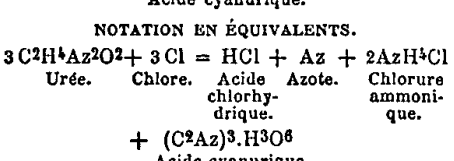
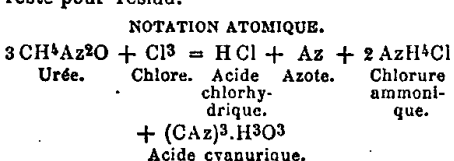


Cet acide a été récemment obtenu à l'aide d'une réaction un peu compliquée que nous décrirons en nous occupant des urées. On n'a étudié aucun de ses dérivés.

3° Acide tricyanique ou cyanurique

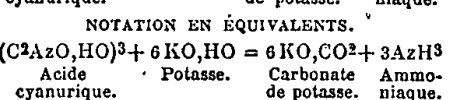
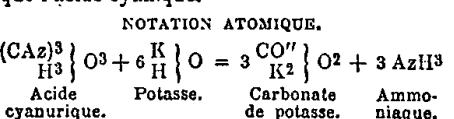


a. Préparation. Le meilleur mode de préparation de l'acide cyanurique est celui qui a été indiqué par M. Wurtz. Il consiste à faire passer du chlore sec à travers de l'urée fondue. Il se forme de l'acide chlorhydrique et de l'azote qui se dégagent, tandis qu'un mélange de chlorure d'ammonium et d'acide cyanurique reste pour résidu.



On lave le résidu de cette opération avec de l'eau froide qui enlève le sel ammoniac, et l'on achève de purifier l'acide cyanurique par des cristallisations dans l'eau bouillante.

b. Propriétés. L'acide cyanurique se dépose de sa solution aqueuse en prismes rhombiques incolores qui renferment 2 molécules d'eau de cristallisation. On obtient des cristaux très-fins en saturant l'eau bouillante de cet acide, évaporant à 80° environ et laissant enfin refroidir le liquide. Exposé à l'air sec, les cristaux d'acide cyanurique perdent leur eau de cristallisation et se transforment en une masse blanche effleurie. Cette masse convenablement chauffée se sublime en aiguilles délicates. L'acide cyanurique est inodore, d'une saveur légèrement acide. Il n'est pas vénéneux. Il se dissout un peu dans l'eau bouillante, très-peu dans l'eau froide et pas du tout dans l'alcool. Lorsqu'on cherche à distiller l'acide cyanurique, il se détruit et donne 3 molécules d'acide cyanique. Nous avons vu que la préparation de l'acide cyanique est fondée sur cette propriété. Lorsqu'il a été mélangé avec de l'azotate ammoniac, l'acide cyanurique subit la même décomposition, mais il la subit à une température plus basse que lorsqu'on le chauffe seul. Échauffé avec le perchlore de phosphore, l'acide cyanurique échange 3OH contre 3Cl et se convertit en chlorure de cyanogène solide. Nous avons vu que, par une réaction inverse, le chlorure de cyanogène solide donne de l'acide cyanurique quand on le traite par la potasse. Soumis à l'action des agents d'hydratation, comme les bases ou les acides énergiques, l'acide cyanurique se décompose comme l'acide cyanique en anhydride carbonique et en ammoniaque. Il est toutefois plus stable que l'acide cyanique.



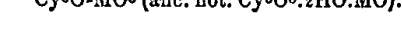
4° *Cyanurates métalliques.* L'acide cyanurique est tribasique et donne naissance à trois séries de sels : les sels neutres



les sels acides



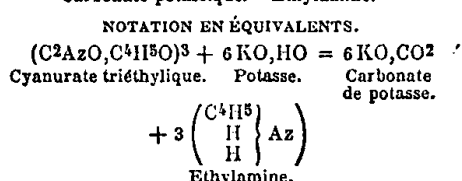
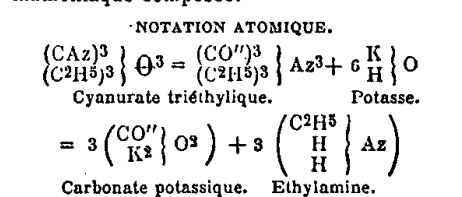
les sels biacides



Tous les cyanurates sont cristallisables, même ceux qui sont insolubles et que l'on obtient par double décomposition. Les cyanurates alcalins sont solubles dans l'eau; tous les autres y sont insolubles et se précipitent sous forme d'une poudre cristalline, lorsqu'on décompose un cyanurate alcalin par un sel métallique soluble. Tous les cyanurates traités par l'acide sulfurique ou l'acide chlorhydrique se décomposent avec précipitation d'acide cyanurique. On a étudié les cyanurates d'ammonium, de baryum, de calcium, de cuivre, de cuprammonium, de cuivre et d'ammonium, de plomb, de potassium, d'argent, d'argentammonium, d'argent et d'ammonium, d'argent et de plomb, d'argent et de potassium, et de sodium.

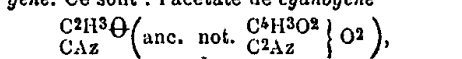
— *Cyanates alcooliques, éthers cyaniques.* De même qu'il existe deux classes d'éthers cyaniques isomères, de même il semble qu'il devrait exister deux classes d'éthers cyanuriques isomères. Il est possible, en effet, que ces deux classes d'éthers existent et que l'on puisse réussir à préparer des cyanurates alcooliques analogues à la cyanétholine de M. Cloez, en faisant agir le chlorure de cyanogène solide sur les alcools sodés. Toutefois ces corps n'ont pas été préparés, et les cyanurates alcooliques que l'on connaît correspondent par leurs propriétés aux cyanates ordinaires.

Préparation. On prépare les éthers cyanuriques comme les éthers cyaniques, c'est-à-dire en distillant un sulfovinat alcalin ou un composé analogue avec du cyanurate de potasse. La réaction est la même que dans le cas des éthers cyaniques, seulement la molécule d'acide cyanurique étant trois fois plus condensée que celle de l'acide cyanique, la réaction exige trois molécules de sulfovinat alcalin au lieu d'une. Les éthers cyanuriques ainsi préparés sont généralement saturés, c'est-à-dire renferment trois radicaux alcooliques. On en connaît un cependant qui correspond par sa composition aux cyanurates bimétalliques. Les éthers cyanuriques se comportent comme les éthers cyaniques, c'est-à-dire donnent de l'anhydride carbonique et une ammoniaque composée.

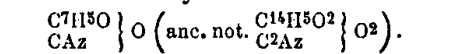


On n'a préparé jusqu'à ce jour que trois éthers cyanuriques : le cyanurate triéthylé, l'acide diéthylcyanurique et le cyanurate triméthylé. Ce sont des produits solides, fusibles et susceptibles d'être distillés.

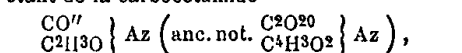
— *Anhydrides mixtes cyaniques.* De même que l'on connaît, depuis les travaux de M. Schutzenberger, des anhydrides mixtes qui renferment le radical d'un acide organique comme l'acide benzoïque ou acétique et le radical de l'acide hypochloreux (acétate ou benzoate de chlore), de même on connaît des anhydrides mixtes analogues aux précédents dans lesquels le chlore est remplacé par du cyanogène. Ce sont : l'acétate de cyanogène



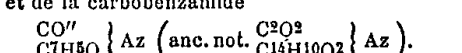
que l'on obtient en faisant réagir le chlorure d'acétyle sur le cyanate d'argent, et le benzoate de cyanogène, que l'on prépare de même, en remplaçant le chlorure d'acétyle par le chlorure de benzoyle



On peut encore considérer ces produits comme étant de la carbocétamide

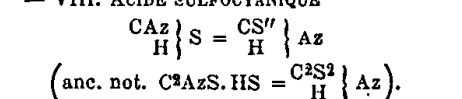


et de la carbobenzenamide



Ces corps, lorsqu'on les chauffe, se décomposent en dégageant de l'anhydride carbonique, tandis que du cyanure de méthyle ou du cyanure de phényle passe à la distillation.

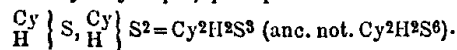
— VIII. ACIDE SULFOCYANIQUE



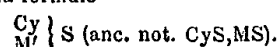
a. Préparation. On précipite une solution de sulfocyanate de potassium au moyen du nitrate mercureux. Le sulfocyanate mercureux est ensuite desséché avec soin, puis disposé dans un tube de verre légèrement chauffé et décomposé par un courant de gaz sulfhydrique; il se dépose sur les parois froides de l'appareil une huile qui se prend en cristaux par le refroidissement et qui n'est autre que l'acide sulfocyanique. Si, au lieu d'opérer avec le sulfocyanate mercureux desséché, on opère

avec le même sel en suspension dans l'eau, on obtient l'acide sulfocyanique aqueux.

b. Propriétés. L'acide sulfocyanique est un liquide incolore qui se prend en prismes hexagones à $-129,5$; il bout à $102,5$, 5, rougit vivement le tournesol, a une odeur piquante qui rappelle celle de l'acide acétique, présente une saveur très-acide, et agit sur l'économie comme un poison, à la manière de l'acide cyanhydrique; sa solution colore en rouge de sang les persels de fer. Abandonné à lui-même, l'acide sulfocyanique se décompose en acide cyanhydrique et en un acide nouveau, l'acide persulfocyanhydrique, qui a pour formule



1° Sulfocyanates métalliques. L'acide sulfocyanique étant monobasique, ses sels répondent à la formule

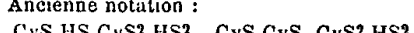


La plupart d'entre eux sont solubles dans l'eau et même dans l'alcool. Les solutions aqueuses des sulfocyanates donnent un précipité blanc avec un mélange de sulfate cuivrique et de sulfate ferreux; elles sont également précipitées en blanc par les sels de mercurous, d'argent et d'or. Ces solutions donnent, avec les persels de fer, une coloration rouge de sang que les agents réducteurs font disparaître, et qui est assez sensible pour apparaître avec des traces infinitésimales de sels ferriques. Traitées par le chlore, ces liquides laissent déposer du persulfocyanogène. Ce corps se rapproche de l'acide persulfocyanhydrique, comme le montrent les formules suivantes :



Acide persulfocyanogène.

Ancienne notation :



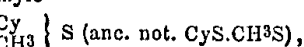
Acide persulfocyanogène.

On a étudié les sulfocyanates d'ammonium, de potassium, de sodium, de calcium, de baryum, de strontium, de magnésium, d'aluminium, de zinc, de cadmium, de nickel, de cobalt, de cuprum et de cupricum, de ferrosium et de ferrium, de manganèse, d'uranium, de bismuth, de plomb, d'argent, de mercurous, de mercuric, de platine et d'or. Les seuls qui méritent une mention spéciale sont ceux de potassium et de mercure.

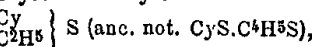
a. Sulfocyanure de potassium. C'est le sulfocyanure qui sert à préparer presque tous les autres. Il forme de longs prismes qui rappellent le salpêtre et ne renferment pas d'eau de cristallisation. Il est très-déliquescent, fusible et très-soluble dans l'alcool bouillant. Sa saveur rappelle celle du raifort. Il est vénéneux. M. Claude Bernard a démontré que son action se porte sur les fibres musculaires dont il paralyse la contractilité. Pour préparer le sulfocyanate de potassium, on chauffe au rouge obscur, dans un creuset couvert, un mélange de 2 parties de ferrocyanure de potassium desséché et de 1 partie de soufre en poudre. On arrête l'opération jusqu'à ce que la masse fondue laisse dégager des bulles qui brûlent avec une flamme rouge. On dissout alors dans l'eau le contenu du creuset. On ajoute du carbonate de potasse à la liqueur pour précipiter le fer qu'elle renferme; puis, après l'avoir filtrée, on l'évapore à siccité, et l'on reprend le résidu par l'alcool, qui ne dissout que le sulfocyanure potassique. Lorsqu'on le chauffe fortement à l'air, le sulfocyanure de potassium se décompose en donnant du sulfate de potasse.

b. Sulfocyanures de mercure. On en connaît deux, le sel mercurieux et le sel mercurique; on les obtient l'un et l'autre par double décomposition. Ce sont des poudres blanches qui, après avoir été desséchées, se boursouflent beaucoup quand on les chauffe et laissent une matière noire qui donne du mellon (dicyanamide) lorsqu'on la chauffe. C'est sur cette propriété qu'on a fondé les *serpents de Pharaon*. Ces serpents ne sont, en effet, rien autre chose que de petits cônes de sulfocyanate mercurique auxquels on met le feu, et qui foisonnent alors énormément en donnant une matière noire intérieurement, jaune à l'extérieur, qui prend la forme d'un long serpent plus ou moins enroulé.

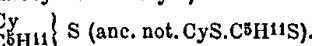
2° Ethers sulfocyaniques. On n'en a étudié que trois jusqu'à ce jour : le sulfocyanate de méthyle



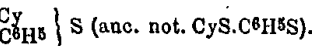
le sulfocyanate d'éthyle



et le sulfocyanate d'amyle,

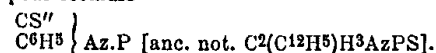


On connaît, en outre, le sulfocyanate de phényle

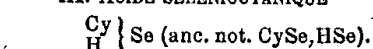


Les trois premiers s'obtiennent par la distillation d'un méthyl, d'un éthyl ou d'un amyl-sulfate avec du sulfocyanure de potassium. Tous trois sont liquides et volatils.

Le sulfocyanate de phényle, traité par la triéthylphosphine, a fourni à M. Hoffmann une urée particulière qui renferme du soufre au lieu d'oxygène, et où la moitié de l'azote est remplacée par du phosphore. Cette urée a pour formule



— IX. ACIDE SÉLÉNIOCYANIQUE

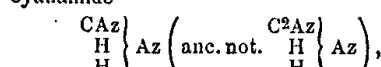


Ce corps s'obtient en décomposant le sélénocyanate de plomb par l'acide sulfhydrique en présence de l'eau. C'est un liquide fort acide qui est en même temps fort vénéneux. Il dissout le sesquioxyle de fer en donnant un sel rouge de sang; mais ce dernier sel ne se forme pas directement lorsqu'on mêle un persel de fer avec un sélénocyanate.

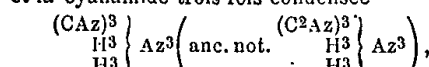
Sélénocyanates métalliques. Ils s'obtiennent tous, soit en saturant les carbonates métalliques par l'acide sélénocyanique, soit en précipitant le sélénocyanate-potassique par des solutions métalliques. Quant au sel de potassium, on l'obtient en calcinant un mélange de 1 partie de sélénium et de 3 parties de ferrocyanure potassique desséché. Le résidu est repris par l'alcool absolu; on filtre, on soumet le liquide filtré à l'action d'un courant de gaz carbonique pour séparer le cyanure et le cyanate potassiques, dont le métal se précipite à l'état de carbonate. On filtre de nouveau, et, après avoir évaporé à siccité, on reprend par l'eau et on fait évaporer dans le vide sur l'acide sulfurique.

Outre le sélénocyanate de potassium, on a étudié les sélénocyanates d'ammonium, de sodium, de baryum, de strontium, de calcium, de magnésium, de zinc, de cuivre, de fer, de plomb, d'argent et de mercure.

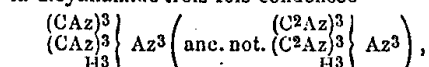
— X. AMIDES CYANQUES. On connaît la cyanamide



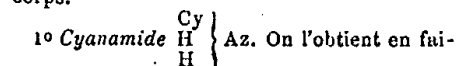
et la cyanamide trois fois condensée



la dicyanamide trois fois condensée



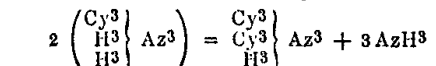
et plusieurs produits dérivés de ces derniers corps.



sant arriver du chlorure de *cyanogène* gazeux (liquide en vapeurs) dans de l'éther anhydre tenant de l'ammoniaque en dissolution. La cyanamide reste dissoute dans l'éther et se sépare encore du chlorure d'ammonium qui se précipite par l'évaporation de l'éther; on l'obtient sous la forme d'une poudre blanche cristalline, fusible à 40° . Chauffée à 150° , elle se solidifie brusquement en dégageant beaucoup de chaleur et se convertit en son polymère la mélamine $\text{Cy}^3 \text{H}^3 \text{Az}^3$.

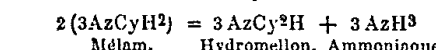
2° Cyanamide trois fois condensée. On connaît deux corps isomères qui ont cette formule, le mélan et la mélamine. Le mélan résulte de l'action de la chaleur sur le sulfocyanate d'ammonium; c'est une poudre blanche et grenue insoluble dans l'eau froide, l'alcool et l'éther. La potasse bouillante le transforme en son isomère, la mélamine; la chaleur le convertit en ammoniacque et hydromellon.

NOTATION ATOMIQUE.



Mélan. Hydromellon. Ammoniacque.

NOTATION EN ÉQUIVALENTS.



Mélan. Hydromellon. Ammoniacque.

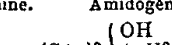
La mélamine résulte de l'action d'une solution aqueuse bouillante de potasse sur le mélan ou de l'action de la chaleur sur la cyanamide. Elle se présente en beaux cristaux incolores anhydres, à peine solubles dans l'eau froide, plus solubles dans l'alcool et l'éther. C'est une base qui se combine avec tous les acides bien caractérisés et qui précipite les solutions des sels de cuivre, de zinc, de fer et de manganèse. Chauffée avec du potassium, elle fournit un sel analogue à celui que l'on obtient en chauffant l'hydromellon avec le même métal. Sous l'influence des acides étendus bouillants ou des alcalis, des agents hydratants en un mot, la mélamine échange trois fois le groupe AzH^3 contre le groupe OH (anc. not. O^2H) et se transforme en acide cyanurique. Si toutefois on ménage la réaction, on peut obtenir des corps qui résultent de la substitution d'un seul ou de deux oxydyles à un seul ou à deux amidogènes (AzH^3). Ces corps sont intermédiaires par leur composition entre la mélamine et l'acide cyanurique, comme le montrent les équations suivantes. Celui qui résulte du remplacement d'un seul amidogène a reçu le nom

d'amméline, le second a été nommé ammélide.

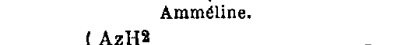
NOTATION ATOMIQUE.



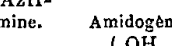
Mélamine. Amidogène. Oxydyle.



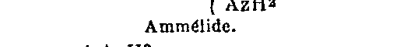
Amméline.



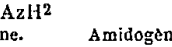
Mélamine. Amidogène. Oxydyle.



Ammélide.

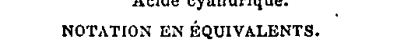


Mélamine. Amidogène. Oxydyle.

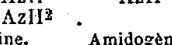


Acide cyanurique.

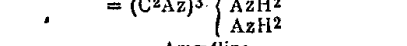
NOTATION EN ÉQUIVALENTS.



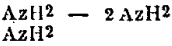
Mélamine. Amidogène. Oxydyle.



Amméline.



Mélamine. Amidogène. Oxydyle.



Acide cyanurique.

Intermédiaires par leur composition entre la mélamine et l'acide cyanurique, l'amméline et l'ammélide le sont aussi par leurs propriétés. Comme la mélamine, ces corps sont des alcaloïdes qui se combinent avec les acides; comme l'acide cyanurique, ce sont des acides qui font la double décomposition avec les bases.

A l'amméline correspond un corps qui en diffère par la substitution du soufre à l'oxygène; c'est l'acide sulfomellonique

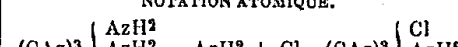


(anc. not. $\left(\text{C}^2\text{Az} \right)^3 \left\{ \begin{array}{l} \text{S}^2\text{H} \\ \text{S}^2\text{H} \\ \text{S}^2\text{H} \end{array} \right\} = \text{C}^6\text{H}^4\text{Az}^3\text{S}^4$).

Ce corps prend naissance lorsqu'on fait dissoudre le persulfocyanogène dans le sulfhydrate de potassium. C'est un acide à peine soluble dans l'eau froide, l'alcool et l'éther, un peu plus soluble dans l'eau bouillante. Il est sans saveur; sa solution rougit le tournesol. Il commence à se décomposer à 140° ; à une température plus élevée, il paraît se décomposer en acide sulfhydrique et en mellon (tricyanamide trois fois condensée). Les acides minéraux étendus le transforment en acide cyanurique avec dégagement d'acide sulfhydrique. On a étudié les sels de potasse, de soude, de strontium, de baryte, de chaux, de magnésie et d'argent, de l'acide sulfomellonique.

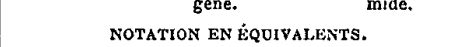
Enfin à la mélamine ou cyanamide triplée se rattache un produit qui en dérive par la substitution, non plus de OH ou de SH , mais de Cl à AzH^3 . C'est la chlorocyanamide.

NOTATION ATOMIQUE.



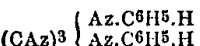
Mélamine. Amido-Chlore. Chlorocyanamide.

NOTATION EN ÉQUIVALENTS.



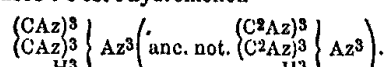
Mélamine. Amido-Chlore. Chlorocyanamide.

La chlorocyanamide s'obtient en traitant le chlorure de *cyanogène* solide par l'eau ammoniacale; il se forme en même temps du chlorure ammonique qui reste dissous, tandis que la chlorocyanamide se précipite. En remplaçant dans cette opération l'ammoniaque par l'aniline, on obtient la phénylchlorocyanamide

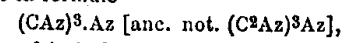


(anc. not. $\left(\text{C}^2\text{Az} \right)^3 \left\{ \begin{array}{l} \text{Az.C}_6\text{H}_5\text{H} \\ \text{Az.C}_6\text{H}_5\text{H} \\ \text{Cl} \end{array} \right\}$).

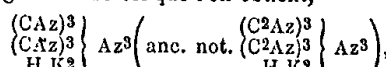
3° Dicyanamide. On ne connaît pas jusqu'ici la dicyanamide, mais on connaît un composé qui représente la dicyanamide trois fois condensée : c'est l'hydromellon



Ce corps résulte de l'action de la chaleur sur le sulfocyanate d'ammonium, l'urée, la mélamine, le mélan, l'amméline, l'ammélide, la chlorocyanamide, etc. M. Liebig lui avait assigné la formule



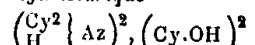
qui en faisait de la tricyanamide; mais Gerhardt a fait voir qu'il contient toujours de l'hydrogène et répond par sa composition à la dicyanamide ou à un polymère de la dicyanamide. Aussi Gerhardt a-t-il donné à ce composé le nom d'hydromellon, au lieu du nom de mellon qui lui avait été donné par Liebig. L'hydromellon est une poudre jaune clair, insoluble dans l'eau, l'alcool, l'éther, les acides et les alcalis; il résiste à une haute température sans s'altérer; au rouge sombre, il commence cependant à se décomposer. Chauffé avec du potassium, il échange H^2 contre K^2 . Ce phénomène s'accompagne d'ignition. Le sel que l'on obtient,



est connu sous le nom de mellonure de potassium. Le potassium n'y est substitué qu'aux deux tiers de l'hydrogène de l'hydromellon; c'est ce qui oblige à donner à ce dernier corps une formule triple de celle de la cyanamide. L'acide azotique bouillant convertit lentement l'hydromellon en un acide polymérique de l'acide cyanique et diffère des acides dicyanurique et cyanurique. Cet acide, dont le degré de condensation n'est pas bien connu, a reçu le nom d'acide cyanilique.

Le mellonure de potassium précipite plusieurs sels métalliques, qui eux-mêmes peuvent fournir d'autres mellonures par voie de double décomposition. On connaît les mellonures de sodium, d'ammonium, de baryum, de strontium, de calcium, de magnésium, de nickel, de zinc, de cadmium, de cobalt, de cuivre, de ferrium, de manganèse, de chrome, de plomb, d'argent, d'or et de platine.

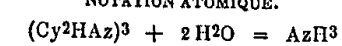
4° Acide cyanélique



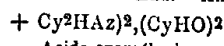
(anc. not. $2 \text{Cy}^2 \text{HAz}^2 \text{CyHO}^2$).

On obtient ce corps par l'action de la potasse sur l'hydromellon et les mellonures.

NOTATION ATOMIQUE.

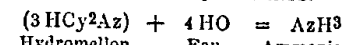


Hydromellon. Eau. Ammoniacque.

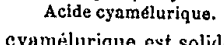


Acide cyanélique.

NOTATION EN ÉQUIVALENTS.



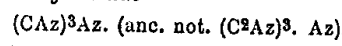
Hydromellon. Eau. Ammoniacque.



Acide cyanélique.

L'acide cyanélique est solide, cristallisable, très-difficilement soluble dans l'eau froide et plus soluble dans l'eau bouillante. Il déplace l'acide carbonique de ses sels; fortement chauffé, il dégage des vapeurs d'acide cyanique, donne un sublimé d'acide cyanurique et laisse un résidu de mellon. On a étudié les cyanéliques d'ammonium, de potassium, de sodium, de baryum, de magnésium, de cuivre, de fer et d'argent.

5° Tricyanamide



M. Liebig avait cru que telle était la formule de l'hydromellon; nous avons vu qu'il était dans l'erreur. Il est cependant possible que, dans des circonstances encore indéterminées, la dicyanamide puisse perdre de l'ammoniacque et se transformer en tricyanamide. Gerhardt suppose que l'on obtiendrait une tricyanamide condensée (mellon) en calcinant du sulfocyanate de mercure neutre et anhydre.

— XI. PHARMACIE ET THÉRAPEUTIQUE DES PRÉPARATIONS CYANOGÈNES. On emploie en médecine l'acide cyanhydrique, le cyanure de potassium, le cyanure de zinc, le cyanure de mercure, le bleu de Prusse, le cyanure d'éthyle et certaines essences végétales qui renferment de l'acide cyanhydrique, comme les essences d'amandes amères et de laurier-cerise.

1° Acide cyanhydrique. Il entre dans les préparations suivantes :

ACIDE CYANHYDRIQUE MÉDICINAL.

| | Parties en poids. |
|-------------------------------------|-------------------|
| Acide cyanhydrique anhydre. | 1 ou 1 |
| Eau. | 6 ou 8,5 |
| Mélez. | |

On bien encore :

| | |
|-----------------------------|-----|
| Acide étendu dosé | 2,8 |
| Eau | 2,5 |

Pour amener le liquide à renfermer 10,5 pour 100 d'acide cyanhydrique :

SIROP D'ACIDE CYANHYDRIQUE.

| | Parties en poids. |
|-------------------------------|----------------------|
| Acide cyanhydrique médicinal. | 1 |
| Sirop de sucre | 125 |

Mélez exactement et conservez le produit dans un flacon bien bouché. On peut préparer ce sirop au moment du besoin en ajoutant 6 gouttes d'acide médicinal à 30 grammes de sirop simple.

POTION CYANHYDRIQUE.

| | Gr. | Gouttes. |
|-------------------------------|--------|----------|
| Acide cyanhydrique médicinal. | 0,25 | = 5 |
| Sirop simple | 0,32 | " |
| Eau | 100,00 | " |

Mélez.

COLLYRE CYANHYDRIQUE.

| | Gr. |
|--|-----|
| Acide cyanhydrique médicinal | 1 |
| Eau distillée de belladone | 100 |

Instiller quelques gouttes dans l'œil et recouvrir les paupières de compresses qu'on aura trempées dans le collyre et qu'on renouvellera toutes les demi-heures. Contre la photophobie accompagnée de bléphoré et de blépharospasmes.

POTION CYANHYDRIQUE. (Magendie.)

| | Gr. |
|--|--------|
| Acide cyanhydrique médicinal | 5 à 10 |
| Eau de laitue | 1,000 |

Mélez.

On peut porter la dose de l'acide à 20 grammes. En applications externes sur les cancers ulcérés et en injections dans le cancer de l'utérus.

CÉRAT HYDROCYANIQUE. (Biet.)

| | Gr. | Gouttes. |
|------------------------------|-----|----------|
| Acide cyanhydrique | 1 | = 20 |
| Cérat blanc | 20 | " |

Mélez.

20 Cyanure de potassium. On l'emploie dans les mêmes conditions que l'acide cyanhydrique. Il entre dans les préparations suivantes :

POTION PECTORALE.

| | Gr. |
|------------------------------------|-------|
| Cyanure de potassium sec | 0,05 |
| Eau distillée de laitue | 64,00 |
| Sirop de guimauve | 32,00 |

Mélez.

SOLUTION CALMANTE.

| | Gr. |
|--------------------------------|-----|
| Cyanure de potassium | 1 |
| Eau distillée | 10 |

Dissolvez.

Contre la migraine.

SIROP DE CYANURE DE POTASSIUM.

| | Gr. |
|--------------------------------|--------|
| Cyanure de potassium | 0,025 |
| Sirop de sucre | 32,000 |
| Eau | 0,200 |

Dissolvez le cyanure dans l'eau et mélez la solution au sirop par simple mélange à froid.

30 Cyanure de zinc. C'est un corps blanc, insipide, insoluble dans l'eau et soluble dans l'ammoniaque, qu'on obtient par double décomposition, au moyen du cyanure de potassium et du sulfate de zinc, ou au moyen de l'acide cyanhydrique et de l'oxyde de zinc. On l'a conseillé à la dose de quelques centigrammes contre les vers. Il fait partie de la poudre antispasmodique de Heuning et de la pomade au cyanure de zinc.

POUDRE ANTISPASMODIQUE DE HEUNING.

| | Gr. |
|-----------------------------|-------|
| Cyanure de zinc | 0,025 |
| Magnésie calcinée | 0,200 |
| Cannelle | 0,150 |

Mélez.

40 Bleu de Prusse. C'est un ferrocyanure ferrique. On l'a conseillé à la dose de quelques centigrammes comme fébrifuge et antinévralgique. Il n'est pas vénéneux.

50 Cyanure d'éthyle. C'est un liquide d'une odeur alliée, qui bout à 97°. Il se dissout un peu dans l'eau, très-facilement dans l'alcool et l'éther. On l'emploie en médecine aux mêmes doses et pour les mêmes usages que l'acide cyanhydrique ; il est peu usité.

POTION CONTRE LA TOUX CONVULSIVE.

| | de 3 à 6 gouttes |
|----------------------------|------------------|
| Cyanure d'éthyle | |
| Potion gommeuse | n° 1 |

Mélez.

60 Amandes amères. On retire de ces amandes, par distillation avec l'eau, une essence d'odeur suave qui renferme de l'acide cyanhydrique. Cette essence fait partie de plusieurs préparations pharmaceutiques fort usitées.

EAU DISTILLÉE D'AMANDES AMÈRES.

| Amandes amères | 2,8 |
|------------------------------|-----|
| Eau commune froide | 2,5 |

Distillez à la vapeur après vingt-quatre heures de macération, et retirez 2 parties d'eau distillée ; 30 grammes de cette eau contiennent 36 milligrammes d'acide cyanhydrique pur et correspondent à 30 centigrammes d'acide cyanhydrique médicinal.

POMMADE D'ESSENCE D'AMANDES D'AMÈRES.

| | Gr. |
|------------------------------------|-----|
| Essence d'amandes amères | 5 |
| Beurre de cacao | 5 |

F. s. a. Dans les cas de glaucome et d'iritis pour combattre les douleurs névralgiques.

MIXTURE AMYGDALIQUE. (Liebig et Wœlher.)

| | Gr. |
|--------------------------|-------|
| Amandes douces | 8 |
| Eau | 1,000 |
| Amygdaline | 1 |

Emulsionnez les amandes et dissolvez l'amygdaline dans l'émulsion. L'essence se produit au moment de l'emploi et ne court pas le risque de s'altérer.

CATAPLASME CALMANT D'AMANDES AMÈRES.

(Réveil.)

Tourteau d'amandes amères pulvérisé. 2,5
Faites, avec de l'eau tiède, un cataplasme que vous mettrez entre deux linges fins et que vous appliquerez sur le front contre la migraine.

70 Laurier-cerise. On en retire une essence cyanhydrique dont l'étude pharmaceutique doit être placée à côté de celle des cyanogènes.

EAU DISTILLÉE DE LAURIER-CERISE.

| | Kilogr. |
|---|---------|
| Feuilles fraîches et incisées de laurier-cerise | 2 |
| Eau | 4 |

Distillez à feu nu pour obtenir 2 kilogr. de produit.

INFUSION DE LAURIER-CERISE DE CHECTON.

| | Kilogr. | Gr. |
|---|---------|-----|
| Feuilles récentes de laurier-cerise | 120 | |
| Eau | 1 | " |

Faites infuser.

En lotions contre le cancer des lèvres.

CÉRAT DE LAURIER-CERISE.

| | Gr. |
|---|-----|
| Eau distillée de laurier-cerise | 3 |
| Huile d'amandes douces | 4 |
| Cire blanche | 1 |

F. s. a.

POMMADE DE JAMES.

| | Gr. |
|-------------------------------------|-----|
| Essence de laurier-cerise | 1 |
| Axonge | 8 |

Mélez.

LAURINE.

| Poudre de tourteau d'amandes amères | aa . . . P. E. |
|---|----------------|
| Cellulose | |
| Glycérine | |
| Eau de laurier cerise | |

En ajoutant au mélange précédent un cinquième de kaolin, on a la laurine kaolinée.

— XII. THÉRAPEUTIQUE DES CYANOGENÈS. Malgré le grand nombre de préparations pharmaceutiques qui renferment du cyanogène ou ses dérivés, il y a peu de chose à dire sur la thérapeutique de ces corps ; tout ce qu'on en sait se résume en quelques mots : l'acide cyanhydrique n'irrite pas le tube digestif ; absorbé, il détermine une céphalalgie intense, des troubles de la vision, des vertiges ; il amène la résolution des muscles, et, à dose toxique, il produit des convulsions tétaniques suivies de mort. Il détermine, dans ce cas, la dyspnée et l'aphonie. A faible dose, l'acide cyanhydrique ralentit la circulation et est diurétique. On a employé l'acide cyanhydrique et les cyanogènes en général contre le tétanos, l'épilepsie, l'hydrophobie, le cancer et la phthisie. Ils n'ont jamais réussi comme agents curatifs de ces maladies, mais ils sont très-efficaces contre les douleurs qui les accompagnent. Ils calment la toux.

CYANOGENE adj. (si-a-no-ji-ne — du gr. *kuanos*, bleu ; *géné*, femelle). Bot. Qui a les pistils bleus.

CYANOÏDE adj. (si-a-no-i-de — du gr. *kuanos*, bleu ; *eidōs*, aspect). Bot. Qui ressemble au bleu.

CYANOÏLE s. m. (si-a-no-i-le — du gr. *kuanos*, bleu ; *elaion*, huile). Chim. Corps qui se forme pendant la fermentation du tourteau restant de la fabrication d'huile d'amandes et autres, et que l'on retire par distillation : *Le cyanole est un liquide huileux, d'odeur analogue à celle de l'essence d'amandes amères, très-fluide, d'un goût acre, insoluble dans l'eau, brûlant avec une flamme propre.*

CYANOÏLEUQUE adj. (si-a-no-leu-ke — du gr. *kuanos*, bleu ; *leukos*, blanc). Hist. nat. Qui est bleu et blanc.

CYANOMÈLE adj. (si-a-no-mè-le — du gr. *kuanos*, bleu ; *melas*, noir). Hist. nat. Qui est bleu et noir.

CYANOMÈTRE s. m. (si-a-no-mè-tre — du gr. *kuanos*, bleu ; *metron*, mesure). Phys. Instrument propre à mesurer l'intensité de la couleur bleue de l'atmosphère.

— Encycl. Cet instrument, dont l'idée est due à de Saussure, qui en publia la description dans le trente-huitième volume du *Journal des savants*, n'était dans le principe qu'une simple feuille de papier, sur laquelle on dessinait un certain nombre de surfaces annulaires concentriques dont on teintait les différents espaces en bleu, depuis le bleu le plus clair jusqu'au bleu très-foncé, voisin du noir. On trouvait ainsi facilement l'anneau coloré dont la nuance correspondait à la couleur du ciel que l'on observait, couleur qui, on le sait, est, en rapport avec son degré de polarisation. De Saussure se servit souvent de cet instrument dans les observations qu'il fit dans les Alpes. Biot a construit un autre *cyanomètre* au moyen d'une lame de mica d'épaisseur con-

venable, qui, combinée dans ses mouvements avec le polariscope, permet d'obtenir la nuance cherchée. Arago en a imaginé un autre, par la simple addition d'une feuille de papier à un polarimètre. Ce dernier instrument, convenablement disposé, peut servir aussi de photomètre.

CYANOPATHIE s. f. (si-a-no-pa-ti — du gr. *kuanos*, bleu ; *pathos*, douleur, maladie). Pathol. Syn. de CYANOSE.

CYANOPATHIQUE adj. (si-a-no-pa-ti-ke — rad. *cyanopathie*). Pathol. Qui a rapport à la cyanopathie ou cyanose.

CYANOPHYLYCTE adj. (si-a-no-fi-cte — du gr. *kuanos*, bleu ; *phlyktaina*, tumeur). Zool. Qui a des pustules de couleur bleue : *Grenouille CYANOPHYLYCTE*.

CYANOPHOSPHORE s. m. (si-a-no-fo-sfo-re — de *cyanure* et de *phosphore*). Chim. Corps fulminant produit par l'action de 5 parties de phosphore sur 20 de cyanure de mercure.

CYANOPHTHALME adj. (si-a-no-ftal-me — du gr. *kuanos*, bleu ; *ophthalmos*, œil). Zool. Qui a les yeux bleus.

CYANOPHYLLE s. m. (si-a-no-fi-le — du gr. *kuanos*, bleu ; *phyllon*, feuille). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des mélastomacées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Amérique centrale : *Le CYANOPHYLLE magnifique*.

CYANOPODE adj. (si-a-no-po-de — du gr. *kuanos*, bleu ; *pous*, *podos*, pied). Zool. Qui a les pattes bleues.

CYANOPOTASSIQUE adj. (si-a-no-po-ta-si-ke — du gr. *kuanos*, bleu, et de *potassique*). Chim. Qui est composé de cyanogène et de potassium : *Gaz CYANOPOTASSIQUE*.

CYANOPODE s. f. (si-a-no-psi-de — de *cyanée*, et du gr. *opsis*, aspect). Zool. Sous-genre de cyanées.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des vernoniées, comprenant six espèces, qui croissent dans l'Inde : *On cultive en Europe la CYANOPODE pubescente*. (C. Lemaire.)

CYANOPTÈRE adj. (si-a-no-ptè-re — du gr. *kuanos*, bleu ; *pteron*, aile). Zool. Qui a les ailes ou les nageoires bleues.

CYANOPYGE adj. (si-a-no-pi-je — du gr. *kuanos*, bleu ; *pygè*, croupion). Zool. Qui a le croupion bleu.

CYANOPYRHE adj. (si-a-no-pi-re — du gr. *kuanos*, bleu ; *pyrrhos*, couleur de feu). Zool. Qui est bleu et couleur de feu.

CYANORCHIS s. m. (si-a-nor-kiss — du gr. *kuanos*, bleu, et d'*orchis*). Bot. Genre d'orchidées de l'île de France.

CYANOSE s. f. (si-a-no-zé — du gr. *kuanos*, bleu). Pathol. Coloration bleue, livide ou noirâtre de la peau.

— Minér. Sulfate naturel de cuivre, que l'on appelle aussi CHALCANTHITE, CUIVRE SULFATÉ, VITRIOL BLEU, COUPEROSE BLEUE.

— Encycl. Pathol. On donne le nom de *cyanopathie*, de *maladie bleue* ou mieux de *cyanose* à un état pathologique durant lequel la surface du corps présente une coloration bleue et quelquefois noirâtre ou livide. Quelques auteurs ont considéré cette affection comme une cachexie ; d'autres en ont fait une maladie essentielle ; d'autres enfin ont pensé qu'elle était le résultat d'un mélange anormal du sang veineux et du sang artériel. Cette dernière opinion est aujourd'hui généralement admise, et l'on regarde la cyanose comme étant l'un des symptômes d'une lésion organique du cœur ou des vaisseaux qui aboutissent à cet organe.

Les renseignements que l'on a sur les causes de la cyanose sont peu précis. L'apparition de cette maladie a quelquefois eu lieu à la suite d'une violence extérieure ou d'efforts considérables ; mais est-ce à dire qu'on doit regarder cette violence ou ces efforts comme ayant déterminé la maladie ? Ne serait-ce point là une simple coïncidence ? On a parlé aussi d'altération et de ramollissement du tissu cardiaque, artériel ou veineux. Cette cause pourrait bien être réelle ; cependant jusqu'à présent elle ne s'appuie sur aucun fait authentique. La seule cause productrice de la cyanose sur laquelle ne s'élève aucun doute est un vice de conformation primitif, congénital. Quoi qu'il en soit, à l'exemple de MM. Gintrac et Louis, nous rapporterons à trois chefs les conditions du développement de la cyanose.

10 Cyanose due à un vice de conformation du cœur et des principaux troncs vasculaires. On a vu les deux oreillettes de cet organe s'ouvrir dans le ventricule droit avec perforation de la cloison ventriculaire droite, et le ventricule gauche, dépourvu d'oreillettes, donner naissance à l'aorte. Haller a rencontré une seule oreillette surmontant deux ventricules, et M. Holst, de Christiania, rapporte un cas où l'artère pulmonaire et l'aorte naissent du ventricule droit. La transposition des origines des troncs artériels ou veineux, l'oblitération de l'artère pulmonaire, le cœur réduit à une oreillette et à un ventricule sont encore des anomalies qui ont été plusieurs fois observées.

20 Cyanose due à la persistance ou au rétablissement des moyens de communication que présente le système circulatoire du fœtus. La

non-occlusion du trou de Botal est assez fréquente ; sa largeur varie alors de 0m,025 à 0m,030, et la non-oblitération du canal artériel n'est point rare. L'une et l'autre de ces altérations permettent le mélange des deux sangs.

30 Cyanose due à des productions de voies accidentelles. La plus fréquente de celles qui paraissent donner lieu à la cyanose est la perforation de la cloison interventriculaire. M. Cruveilhier en rapporte un remarquable exemple dans son *Traité d'anatomie pathologique*. D'autres lésions coïncident avec celles que nous venons de signaler ; tels sont les rétrécissements des orifices et l'altération des valvules ; enfin la membrane formant la cloison de la face interne a été vue criblée de petites ouvertures.

Les statistiques de MM. Bouillaud et Gintrac semblent démontrer l'extrême fréquence des maladies de l'artère pulmonaire, soit qu'on les compare à celles de la valvule trikuspidale, soit qu'on les rapproche de celles qui siègent à gauche du cœur. Ces lésions produisent dans l'artère pulmonaire un rétrécissement formé tantôt par l'induration fibreuse ou l'ossification des valvules libres, tantôt par une espèce de diaphragme percé à son centre d'un trou de la largeur d'une lentille. La coloration anormale de la peau est le premier et le plus constant de tous les symptômes de la cyanose ; elle occupe surtout les lèvres, les narines, les paupières et les extrémités de la main et du pied. Tantôt violette, noirâtre, livide, tantôt bleuâtre et même pourpre, cette coloration devient plus foncée à la suite de la toux, de la marche, par l'impression du froid ou de la chaleur ; elle disparaît en grande partie quand, par un repos prolongé, les organes de la respiration et de la circulation sont rentrés dans leur calme habituel. Le visage est gonflé, surtout après un exercice fatigant ; les yeux sont proéminents, et la conjonctive est injectée de sang noirâtre. L'action musculaire est faible ; les malades recherchent le repos ; leur corps est sensiblement refroidi, et l'on a vu la température de la paume de la main descendre à 35 degrés au-dessous de la normale. La percussion du cœur donne de la matité, et à l'auscultation cette région fait entendre un bruit de souffle très-prononcé ; par l'application de la main, on constate le frémissement cataire. Le pouls est petit, faible, irrégulier, et ses battements s'éloignent de 80 à 120.

Un symptôme que l'on a considéré comme indiquant d'une manière sûre la communication de la cavité droite et de la cavité gauche du cœur est une suffocation revenant par accès et se produisant sous l'influence de la moindre cause. Ces paroxysmes débutent par une dyspnée et une oppression assez fortes, qui augmentent au point de faire pousser des cris au malade et de donner lieu à une suffocation mortelle. Durant ces accès, tous les muscles thoraciques se contractent convulsivement ; les pulsations du cœur sont irrégulières ; le pouls presque insensible ; la peau est livide, elle se couvre d'une sueur froide ; les urines et les matières fécales s'échappent involontairement ; enfin la syncope et la lipothymie peuvent survenir et durer plusieurs heures. Les accès se produisent quelquefois d'une manière périodique. Le diagnostic de la cyanose est assez facile ; on ne confondra pas cette affection avec l'ictère noir, la coloration par le nitrate d'argent, celle du choléra, les taches bleues scorbutiques, etc., états pathologiques avec lesquels la maladie qui nous occupe n'a que peu de ressemblance.

Le pronostic est grave, surtout quand le sujet affecté est un enfant, et que la cyanose est déterminée par un vice originel de conformation. Nous avons dit que c'était ce qui avait lieu dans la grande majorité des cas. Rarement l'existence de ces jeunes malades s'est prolongée plusieurs années.

Les émissions sanguines, les antispasmodiques sont conseillés dans le traitement de la cyanose, qui malheureusement est toujours au-dessus des ressources de l'art. Ces agents thérapeutiques ne sont utiles que pour calmer les douleurs et diminuer l'intensité des paroxysmes.

— Minér. La cyanose est un minéral d'un beau bleu céleste, à cassure conchoïde et brillante. Elle est translucide quand elle est pure, mais elle se couvre à l'air d'un enduit farineux. Soluble dans l'eau, qu'elle colore en bleu, elle donne de l'eau par la calcination, en laissant un résidu d'un blanc bleuâtre. Sa composition atomique répond à la formule $\text{CuSO}_4 + 5\text{Aq}$. En poids, elle contient, sur 100 parties, 32 d'acide sulfurique, 32 d'oxyde de cuivre et 36 d'eau. Cette substance provient de la décomposition des sulfures de cuivre. Dissoute et entraînée par les eaux qui traversent ces minerais, elle se dépose çà et là dans les galeries de mines, en formant des concrétions ou des masses fibreuses, quelquefois même des cristaux. Elle cristallise dans le système clinorhombique. On la trouve surtout à Chessy et à Saint-Bel, dans le département du Rhône ; à Gozlar, dans le Hanovre ; à Oravitz et à Schemnitz, en Hongrie.

CYANOSÉ, ÉE (si-a-no-zé) part. passé du v. Cyanoser. Pathol. Atteint de cyanose. Il Qui a la face et les lèvres violacées. Il Qui est devenu bleu ou livide.

CYANOSER v. a. ou tr. (si-a-no-zé — rad. cyanose). Pathol. Rendre bleu ou livide.

CYANOSPERME s. m. (si-a-no-spér-me — du gr. *kuanos*, bleu; *sperma*, graine). Bot. Genre de plantes grimpantes, de la famille des légumineuses, tribu des phascolées, comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Inde.

CYANOSULFURE s. m. (si-a-no-sul-fu-re — du gr. *kuanos*, bleu, et de *sulfure*). Chim. Combinaison de cyanogène et de soufre.

CYANOTE adj. (si-a-no-te — du gr. *kuanos*, bleu; *ous, otos*, oreille). Zool. Qui a les oreilles bleues.

CYANTHAMNE s. m. (si-a-no-tam-ne — du gr. *kuanos*, bleu; *thamnos*, buisson). Bot. Genre de plantes, de la famille des diosmées, comprenant deux espèces à fleurs bleues, qui croissent en Australie.

CYANOTIDE s. f. (si-a-no-ti-de — du gr. *kuanos*, bleu; *ous, otos*, oreille). Bot. Genre de plantes, de la famille des commelinées, formé aux dépens des éphémères, et comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent dans l'Asie tropicale.

CYANOTIQUE adj. (si-a-no-ti-ke — rad. *cyanose*). Pathol. Relatif à la cyanose. || Qui a les caractères de la cyanose.

CYANOTISE s. f. (si-a-no-ti-se — du gr. *kuanos*, bleu; *ous, otos*, oreille). Bot. Genre de commelinées de l'Asie tropicale.

CYANOXYLSULFIDE s. m. (si-a-no-ksi-sul-fi-de — de *cyanure*, *oxyde* et *sulfide*). Chim. Corps obtenu par l'action du chlore sur l'acide sulfocyanhydrique jaune pulvérulent, et qui est insoluble dans l'eau, l'alcool et l'éther, mais soluble dans les alcalis étendus, qu'il colore en rouge intense.

CYANURATE s. m. (si-a-nu-ra-te — de *cyanure* et de *urate*). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide cyanurique avec une base.

CYANURE s. m. (si-a-nu-re — du gr. *kuanos*, bleu). Chim. Combinaison du cyanogène avec un corps simple : *CYANURE de fer, de potassium*.

— Ornith. Genre de grimpeurs détaché du genre pic.

— Encycl. Chim. V. **CYANOGENÈSE**.

CYANURÉ, ÉE adj. (si-a-nu-ré — rad. *cyanure*). Chim. Qui est à l'état de cyanure.

CYANURINE s. f. (si-a-nu-ri-ne — du gr. *kuanos*, bleu, et de *urine*). Chim. Substance azotée qui colore quelquefois les urines en bleu.

CYANURIQUE adj. (si-a-nu-ri-ke — de *cyanure* et de *urique*). Chim. Se dit d'un acide fourni par la distillation de l'acide urique. || On dit aussi **CYANURÉNIQUE**.

CYANUS s. m. (si-a-nuss — du gr. *kuanos*, bleu). Bot. Section du genre centauree, qui a pour type l'espèce vulgairement appelée *BLUET* ou *BARBEAU*.

CYANYLIQUE adj. (si-a-ni-li-que — de *cyanure*, et du gr. *ulê*, matière). Chim. Se dit d'un acide voisin de l'acide cyanurique, que l'on obtient par l'action de l'acide nitrique concentré chaud sur le mellite, dissous dans l'acide sulfurique et précipité par l'eau, et qui donne de l'acide cyanurique par ébullition.

CYAR s. m. (si-ar — du gr. *kuar*, trou d'aiguille). Anat. Nom du conduit auditif.

CYATHANTHÈRE s. f. (si-a-tan-tè-re — du gr. *kuathos*, coupe, et de *anthère*). Bot. Syn. de **CRÉMANION**.

CYATHÈ s. m. (si-a-tè — du gr. *kuathos*, coupe). Antiq. Sorte de gobelet à anse dont on se servait pour puiser le vin dans le cratère et le verser dans les coupes.

— Métrol. anc. Mesure de capacité usitée chez les Athéniens pour les liquides, et valant la 864^e partie du mètre, la 72^e du choïn, la 12^e du xeste et la 6^e du cotyle, en centilitres 4,6. || Mesure de capacité usitée chez les Romains pour les liquides et les matières sèches, valant la 576^e partie de l'amphore, en centilitres 4,58.

— Bot. Syn. de **NIDULAIRE**, genre de champignons.

CYATHÉACÉ, ÉE adj. (si-a-té-a-sé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux cyathées. || On dit aussi **CYATHÉOÏDE**.

— s. f. pl. Tribu de plantes cryptogames, de la famille des fougères, ayant pour type le genre cyathée : *La plupart des CYATHÉACÉES sont des fougères arborescentes*. (Ad. Brongniart.)

CYATHÉE s. f. (si-a-té — du gr. *kuathos*, coupe). Bot. Genre de fougères arborescentes, comprenant environ trente espèces, qui croissent dans les régions tropicales du globe : *Les CYATHÉES habitent les lieux humides*. (F. Foy.) *La CYATHÉE médullaire de la Nouvelle-Zélande contient une moelle comestible*. (F. Hofer.)

— Encycl. Les *cyathées* sont des fougères à tiges droites, quelquefois très-élevées, terminées au sommet par un bouquet de feuilles très-grandes et élégamment découpées. On connaît dans ce genre une trentaine d'espèces, qui croissent dans les régions tropicales des deux continents. Ce sont de très-beaux végétaux, qui joignent au port majestueux des palmiers le feuillage gracieux des fougères. Nous citerons la *cyathée glauque* (*cyathée glauca*), qui croît à l'île de la Réunion et

atteint 15 mètres de hauteur, et la *cyathée médullaire* (*cyathea medullaris*), qui habite la Nouvelle-Zélande. Ces deux espèces et quelques autres ont une moelle féculeuse et alimentaire, analogue au sagou.

CYATHELLE s. f. (si-a-tè-le — dimin. du gr. *kuathos*, coupe). Bot. Syn. de **CYNOCOTONE**.

CYATHIE s. f. (si-a-ti — du gr. *kuathos*, coupe). Bot. Syn. de **NIDULAIRE**, genre de champignons.

CYATHIFORME adj. (si-a-ti-for-me — du gr. *kuathos*, coupe, et de *forme*). Bot. Qui a la forme d'une coupe; s'applique aux corolles, aux glandes, à certains champignons et lichens, etc.

CYATHILLIE s. f. (si-a-ti-li — dimin. du gr. *kuathos*, coupe). Bot. Syn. de **CYNOPSIDE**.

CYATHINE s. f. (si-a-ti-ne — du gr. *kuathos*, coupe). Polyp. Genre de polypiers actiniformes.

CYATHOCLINE s. f. (si-a-to-klī-ne — du gr. *kuathos*, coupe; *klīnē*, lit, réceptacle). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astérées, comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Inde.

CYATHOCOME s. f. (si-a-to-ko-me — du gr. *kuathos*, coupe; *komē*, chevelure). Bot. Genre de plantes, de la famille des cypéracées, comprenant deux espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

CYATHOCRINE s. m. (si-a-to-krī-ne — du gr. *kuathos*, coupe; *krīnōn*, lis). Zool. Genre d'encrines fossiles des terrains houillers d'Angleterre. || On dit aussi **CYATHOCRINITE**.

CYATHODE s. m. (si-a-to-de — du gr. *kuathos*, coupe; *eidōs*, aspect). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des épacridées, tribu des styphéliées, comprenant une douzaine d'espèces, qui habitent l'Océanie.

CYATHODIE s. f. (si-a-to-di — du gr. *kuathos*, coupe; *odous*, dent). Bot. Genre de plantes cryptogames, de la famille des hépatiques, renfermant une seule espèce, qui croît dans l'île de Cuba.

CYATHOLOTIDE s. f. (si-a-to-glo-ti-de — du gr. *kuathos*, coupe; *glōttis*, languette). Bot. Genre de plantes épiphytes, de la famille des orchidées, tribu des aréthusées, comprenant deux espèces, qui croissent sur le tronc des arbres, dans les régions montagneuses du Pérou.

CYATHOÏDE s. m. (si-a-to-i-de — du gr. *kuathos*, coupe; *eidōs*, aspect). Bot. Syn. de **NIDULAIRE**, genre de champignons.

CYATHOPHORE adj. (si-a-to-for-e — du gr. *kuathos*, cyathe; *phoros*, porteur). Hist. nat. Muni d'excavations en forme de cyathes. — s. m. Bot. Genre de plantes cryptogames, de la famille des mousses, renfermant une seule espèce, qui croît en Australie.

CYATHOSTYLE s. m. (si-a-to-stī-le — du gr. *kuathos*, coupe; *stulos*, style). Bot. Syn. de **WITHERINGIE**.

CYATHULE s. f. (si-a-tu-le — dimin. du gr. *kuathos*, coupe). Bot. Syn. de **PUPALIE**.

CYATHUS, échanson d'Énée, roi d'Étolie. Il périt victime de la brutalité d'Hercule. Énée, qui avait donné sa fille en mariage à Phléon, était venu voir son gendre à Phléon, dans le Péloponèse. Or, un jour qu'il mangeait chez Hercule, il arriva que le jeune Cyathus ne versa pas à boire au gré d'Hercule, et le héros irrité frappa l'échanson d'un de ses doigts à la tête. Le jeune garçon mourut sur-le-champ, et les Phléoniens consacrèrent à sa mémoire un édifice où l'on voit un groupe de marbre représentant Cyathus qui offre une coupe à Hercule.

CYAXARE, roi des Mèdes (634-594 avant J.-C.), l'Assuérus de la Bible. Il continua le siège de Ninive, qui avait déjà coûté la vie à son père Phraorte, mais fut bientôt rappelé en Médie par une invasion des Scythes qui dévastèrent l'Asie pendant plus de vingt-cinq ans. Il finit par délivrer la Médie de ces barbares, fit la guerre à Alyatte, roi de Lydie, guerre qui est restée célèbre par une éclipse de soleil, dont la date exacte n'a pas été fixée et qui a beaucoup occupé les astronomes. Cette éclipse est connue sous le nom d'*éclipse de Thalès*, parce qu'elle avait été prédite par ce philosophe. Cyaxare tourna de nouveau ses armes contre Ninive, qu'il prit et détruisa en 606. Cette date marque dans les annales de l'Orient la chute de l'empire d'Assyrie et l'accroissement de la puissance des Mèdes. — Xénophon mentionne un autre CYAXARE, fils d'Astyage, qui laissa ses États à son neveu Cyrus. Ni Hérodote ni les autres historiens ne parlent de ce prince.

CYBÉLIS s. m. (si-bé-liss — du gr. *kib-délis*, scorie). Entom. Genre de lépidoptères diurnes, voisin des vanesses. || La véritable orthographe serait **CIBÉLIS**; mais est-il bien certain que le nom de ce genre de lépidoptères vienne de *kibdelis*? ne pourrait-on pas le rapporter aussi à l'adverbe *kubda*, tête baissée?

— Encycl. Les caractères de ce genre sont : tête moins large que le thorax; yeux ovales, proéminents et velus; palpes labiales écaillées, rapprochées, relevées, dépassant de beaucoup le front; mâchoires aussi longues que le thorax; antennes grêles, ayant environ les

trois quarts de la longueur du corps, terminées par une massue; thorax ovale, médiocrement robuste, légèrement écaillé; ailes supérieures presque triangulaires, ayant leur bord antérieur très-peu arqué, le sommet plus ou moins tronqué; ailes inférieures plus ou moins obovales; pattes de la première paire écaillées; pattes de la deuxième et de la troisième paire médiocrement robustes; abdomen assez grêle. Les chenilles et les chrysalides sont inconnues. Il y a cinq espèces de ce genre, qui habitent le Mexique et le Brésil. On les divise en deux groupes : *cybélis* proprement dit et *cyclogramme*.

CYBÈSE s. m. (si-bè-se — du gr. *kubēbos*, courbé en avant). Entom. Genre de coléoptères tétramères, de la famille des curculionides, comprenant deux espèces de Madagascar.

CYBÉE s. f. (si-bé — lat. *cybæa*, même sens). Antiq. Grand vaisseau de transport d'une forme particulière.

CYBÈLE s. f. (si-bè-le — nom mythol.). Bot. Syn. de **STÉNOCARPÉ**.

CYBÈLE, déesse de la Terre dans la mythologie des Grecs et des Romains, identifiée plus tard avec Rhéa. Elle était aussi appelée Ops, Vesta, Tellus, la Bonne déesse, la Mère des dieux. Suivant les uns, elle était fille du Ciel et de Saturne, et mère de Jupiter, de Neptune, de Pluton et de la plupart des dieux de premier ordre; suivant d'autres, elle devait le jour à Méon et à Dindyme, roi et reine de Phrygie, pays d'où son culte passa en Crète. Elle aimait passionnément Atys, jeune berger phrygien qui la dédaigna. Pour se venger, elle lui inspira un accès de folie furieuse pendant lequel il se mutila. Cybèle ne commença à être connue et honorée à Rome qu'au temps d'Annibal. Ses prêtres étaient les cabires, les curètes, les dactyles idéens et les galles, qui, presque tous, se mutilaient en son honneur. Ses mystères étaient célébrés de la manière la plus bruyante; on lui sacrifiait une truie, à cause de sa fécondité, un taureau ou une chèvre. Le buis et le pin lui étaient consacrés. On représentait Cybèle sous les traits d'une femme robuste et puissante, la tête ceinte de tours indiquant les villes qu'elle avait prises sous sa protection; ses vêtements étaient bigarrés, mais le vert y dominait, par allusion à la parure de la terre; son char était traîné par des lions.

Le culte de Cybèle, selon la plupart des mythographes, ne fait pas partie de la religion primitive de la Grèce. Il s'introduisit chez les Hellènes avec celui des autres dieux phrygiens. Son origine première paraît devoir être rapportée à l'Égypte. Il ne faut cependant pas donner à cette dernière proposition un sens trop absolu, car on connaît encore assez mal le mode de transmission des croyances religieuses chez les peuples de l'antiquité. Ce qu'on a le mieux constaté jusqu'à présent, c'est la loi d'assimilation en vertu de laquelle des divinités d'origines différentes ont tendu à se confondre entre elles, par suite des rapports établis entre les races ou les nations auxquelles elles avaient d'abord appartenu en propre. De là une confusion inextricable dans l'histoire des fables mythologiques. De là même multiplicité de noms de provenances diverses.

Longtemps la religion grecque a été considérée comme d'importation étrangère; l'opinion des Hellènes eux-mêmes fournissait des arguments pour et contre cette thèse. Les études les plus récentes ont porté la science à faire une part beaucoup plus large au génie de la Grèce dans ses créations mythologiques comme dans les autres. Cependant il serait difficile de décider, encore aujourd'hui, si la Grèce n'a fait que transformer les mythes astronomiques de l'Égypte et de l'Asie, en leur faisant subir l'empreinte de son esprit anthropomorphe, et cela dès une époque très-reculée; ou si, au contraire, elle a insensiblement modifié ses divinités nationales en leur prêtant des attributs appartenant à une religion plus savante. A quelque solution que l'on s'arrête, il n'en reste pas moins établi qu'à la grande époque du paganisme hellénique, c'est-à-dire antérieurement aux importations asiatiques du vi^e et du vii^e siècle, le fond de la religion grecque présente un caractère surtout humain, une signification qui ne s'élève guère au delà des conceptions pratiques et morales, et c'est où éclate le génie actif de la Grèce. Les croyances égyptiennes présentent un caractère tout opposé. Sans rechercher ici, au milieu de controverses qui ne sont pas épuisées, où les mythes égyptiens ont pris naissance, nous n'avons pas de peine à en reconnaître la signification naturaliste. Cette signification s'est plus ou moins conservée dans les religions asiatiques, avec lesquelles la Grèce s'est trouvée en contact direct par ses colonies. On déterminerait difficilement si ce fait tient à la communauté d'origine des divers mythes nationaux, ou s'il fut le produit des assimilations postérieures; mais il est certain que nulle part la signification dont il s'agit ne se manifesta mieux qu'en Égypte. C'est donc à l'Égypte qu'il faut demander l'explication de ces mythes en tant qu'ils comportent un sens précis. Quant à la diversité des fables qui se refusent à l'application symbolique, il la faut rapporter aux inventions locales, ou d'une autre source, primitives ou surajoutées.

Ainsi en fut-il du mythe phrygien de Cybèle. C'est Isis. Mais elle ne garde pas toujours, et dans toute sa pureté, le caractère de la divinité égyptienne. Dans le grand nombre des variations de sa fable, il n'est pas facile de discerner exactement les lieux et les époques, et il serait téméraire d'affirmer que c'est là une Isis venue d'Égypte et décorée d'un nom phrygien. N'est-ce pas plutôt une divinité locale dont la fable aurait été modifiée postérieurement par des additions empruntées au mythe d'Isis?

Rien de plus simple, en principe, que la notion de cette divinité. Cybèle, c'est la terre, c'est la mère commune des hommes et des dieux; c'est la nature, c'est par suite la science abstruse qu'il est donné au génie de l'homme de découvrir et d'extraire, — au prix de quels sacrifices! Ainsi a-t-elle été comprise par les poètes. Ils ont personnifié dans Atys, le mol Atys, *ἡμίθεος* (demi-dieu), l'amoureux des secrets de nature qui a immolé sur l'autel de la science les joies de la vie et jusqu'à l'orgueil physique de la virilité. L'auteur des *Idylles parisiennes*, etc., Jean Larocque, écrivait récemment dans ce sens :

Faisons-nous de nos cœurs un asile sauvage.
Tel Atys inspiré se meurt de ses mains.
Poursuivons l'idéal loin des sentiers humains.

Tout le dogme moral d'Atys et de Cybèle est compris dans ces trois vers. Ronsard avait déjà fait suivre son élégie d'Atys, *le Pin*, de sa belle invocation à Cybèle :

Je te salue, ô Bérécyntienne!

et il avait exprimé, dans ces deux vers admirables de la fin, le mouvement d'effroi que cause au poète la vue du terrible sacrifice :

Autres que moi soient prêts de ta fête,
Initiés aux dépens de leur chair!

Mais, pour qu'on ne voie pas dans cette explication si frappante une invention des modernes, remontons jusqu'à un poète antique, d'un caractère éminemment liturgique et d'une signification non moins précise, le *De Atys* de Catulle. Dans Catulle, Atys, qui n'est pas un amant, mais seulement un serviteur, *famulus*, regrette l'abandon qu'il a fait des bonheurs de la nature pour l'aspect des forêts sauvages de Phrygie, *Phrygiæ ad domum Cybelæ, Phrygiæ ad nemora Deæ*; il se plaint :

Egone a mea remota hæc ferar in nemora domo?
Patria, bonis, amicis, genitoribus abero?
Abero foro, palastra, stadio et gymnasiis?...
Ego puer, ego adulescens, ego ephebus, ego puer,
Ego gymnasiis fui flos, ego eram decus olei.
Mihi januas frequentes, mihi limina tepida,
Mihi floridis corollis redimitta domus erat,
Linquendum ubi esset orto mihi sole cubiculum.
Egone deum ministra, et Cybelæ famulus ferar?
Ego, Menas, ego mei pars, ego vir sterilis ero?...
Jamjam dolet quod egi, jamjamque pariter.

Mais la déesse implacable, *juncta juga resolvens Cybele leontibus*, excite contre lui la fureur des lions dont elle est accompagnée et l'éloigne du rivage :

... Ille demens fugit in nemora fera.

Ce que Cybèle exige n'est que son culte, et non son amour. (Combien ces fables antiques gagnent à être interprétées par les anciens!)

Mea libere nimis qui fugere imperia cupit.

En terminant ce poème d'un mètre aussi étrange que le sentiment et que le sujet, Catulle s'écrit avant Ronsard, mais d'un accent plus religieux :

Dea, magna Dea, Cybele, Didymi dea domina,
Procul a mea tuus sit furor omnis, hera, domo!
Altius age incitatos, altius age rabidos.

Tel est ce chant du poète qui se qualifie lui-même de *pius poeta*, élément précieux du sujet que nous traitons et dont cependant les mythologues modernes paraissent n'avoir fait aucun usage. Quel est cet entraînement si terrible, si absolu, et qui prête au poète des expressions si émus et si profondes? N'est-ce point l'entraînement d'une âme impatiente des secrets de la nature?

Le texte de Catulle fixe le sens qu'avait pris, sous l'influence des idées grecques, le mythe de Cybèle et d'Atys. Mais on ose à peine reconnaître la même pensée dans Anacréon. Voici ce qu'il dit :

Οἱ μὲν καλὴν Κυβέτην
τὴν ἡμίθεον Ἄττιν
ἐν οὐρεσὶν βοῶντα
λέγουσιν ἐκμανήναι.

Ces quatre vers méritaient d'être cités. Leur caractère antique est évident. La construction est contemporaine de Pindare, à n'en pas douter. La simplicité du début, l'emploi du *v* euphonique devant une consonne, la netteté, la fermeté de l'expression décèlent un poète encore voisin des premiers gnomiques. Or Anacréon, — nous le reconnaissons bien à ces caractères, — parle de Cybèle et d'Atys comme d'une simple fable populaire : « On dit que le mol Atys, par les monts, poursuivant de ses cris Cybèle en sa fleur, tomba en délire. » On hésite à voir dans cette nymphe *Κυβέτη* la vénérable épouse de Saturne. Cependant l'épithète grecque *καλὴν* est celle qui lui convient. D'autre part, le délire dont parle le poète est celui de l'enthousiasme : il le compare à celui des disciples d'Apollon et de Bacchus et demande à en être frappé lui-même. N'assistait-on pas à la naissance du mythe grec et de son interprétation poétique?

Assurément, rien d'égyptien ni d'oriental dans cette donnée.

Le nom de Cybèle, dit M. Maury, dans son *Histoire des religions de la Grèce antique*, Κυβέλη et Κυβέτη, n'est point grec; il appartient à la langue phrygienne et répondait dans celle des Hellènes à un sens analogue, à l'expression de *κύβη* ou *κύβη*, c'est-à-dire *la mère des montagnes ou des forêts montagneuses*. Cette étymologie est fort douteuse. Strabon, en effet, voit dans Cybèle le nom d'une montagne, et d'autres auteurs considèrent comme la forme primitive le nom des prêtres de Cybèle, *Κύβηται*, auxquels cette dénomination aurait été donnée à cause de leurs mouvements de tête. Quoi qu'il en soit de ces explications, l'idée de Cybèle n'est jamais séparée de celle de montagne, de forêt sauvage. C'est la nature dans sa beauté inculte, la force inviolée des générations cosmiques, la divinité femelle et mâle, se suffisant à elle-même, éternelle, immense, mère universelle, mais ne produisant aucun fruit qui lui ressemble, capable de faveur et de grâce pour le mâle femelle, Endymion ou Atys, qui, dans son culte enfantin, ne saurait ni lui ravir sa virginité toute féconde, ni l'assujettir à la condition d'épouse ou de mère. Cette conception est étrange, mais elle est donnée par la sensation que l'homme éprouve en présence des forces de la nature non vaincue; et partant elle peut être considérée comme universelle et primitive. L'interprétation des poètes en dérive directement.

Une fois la Cybèle phrygienne, — comme la Maïa, la grand-mère lydienne, — introduite dans la liturgie grecque, elle dut subir une transformation qui l'éloigna beaucoup de sa conception primitive. Il lui fallut se conformer aux lois de l'Olympe, et, sous la figure de Rhéa, renoncer à son poétique amant pour nouer une union philosophique avec Saturne, — la Nature avec le Temps. Cette notion est beaucoup plus simple que l'autre, moins dangereuse, moins touchante, plus morale, plus digne d'un dogme si pieux et si sévère. On saisit sur le fait le travail du sacerdoces hellénique sur les croyances populaires ou étrangères.

Mais cet effort de la théologie grecque auquel coopérèrent jusqu'aux philosophes, tels que Platon, après les poètes, tels qu'Eschyle, qui fut continué avec une grande persistance, et dont nous retrouvons la trace au temps de Plutarque, pieux observateur des rites, — car durant tout cet intervalle, la théologie n'a pas cessé de lutter contre le débordement des passions et la licence des arts sensuels, ou même contre les libertés, de nos jours les plus acceptées, de la sculpture, de la musique ou du théâtre, — cet effort, disons-nous, n'empêcha pas le développement de la fable immorale d'Atys, ni l'invasion, dans le peuple d'abord et ensuite dans la société tout entière, des superstitions et des pratiques diverses qui se rattachaient au culte asiatique de Cybèle et de son amant.

L'assimilation de Cybèle avec Aphrodite ou Astarté, d'Atys avec Adonis, celle des mêmes figures avec Isis et Osiris, avaient, d'une part, prêté à la fable primitive une consécration puisée dans la science, de l'autre, introduit dans le culte les plus malsaines confusions.

On verra, au mot Isis, quelle fut, à cet égard, la théologie égyptienne. Nous n'en retrouvons pas, en Phrygie et en Grèce, la conception savamment conservée, mais une application vague et sensuelle. Les idées astronomiques et philosophiques du dieu qui s'engendrent lui-même et des conjonctions extraordinaires du système avaient donné naissance à une grossière et impure tradition dont l'inceste était le premier terme, et la folie des ennuques volontaires le dernier. Mais on aurait tort de mettre sur le compte d'aucune doctrine raisonnée de tels dérégléments, et l'on ne saurait y voir que la pente des civilisations en décadence à saisir toutes les occasions de débordement et de corruption qui leur sont offertes. Cependant M. Michelet, dans son beau livre : *la Bible de l'humanité*, s'est efforcé de rattacher le mythe d'Osiris, d'Adonis, d'Atys, comme celui des dieux asiatiques de même sorte, Sabasius, Bacchus, etc., à une idée philosophique dont la portée funeste expliquerait tous ces désordres et qui aurait eu des conséquences ultérieures plus graves encore. Nous reprendrons cette thèse au mot MÉDIATEUR.

Nous avons distingué, dans ce qui précède, la forme primitive du mythe de Cybèle, la conception qu'en ont déduite les poètes, celle à laquelle l'ont réduite les théologiens grecs, enfin ce qu'elle est devenue par le mélange des idées de l'Égypte et de la Syrie. Nous avons voulu jeter ainsi quelque jour dans une question des plus compliquées, et que les beaux travaux de M. Guignaut, d'après Creuzer, dans ses *Religions de l'antiquité*, et de M. Maury, dans l'ouvrage déjà cité, n'ont pas définitivement résolue. Si réservées que soient nos affirmations, nous pouvons avoir été trompé par des apparences; aussi croirions-nous n'avoir pas complètement rempli notre tâche si nous ne mettions, d'après les textes, sous les yeux de nos lecteurs, quelques-uns des éléments principaux de la discussion.

Les Bérécyntes, tribu phrygienne, et en général tous les peuples de la Phrygie, écrit Strabon, comme ceux de la Troade qui habitent autour du mont Ida, rendent à Rhéa un

culte où entre l'orgie. C'est Rhéa qu'ils invoquent sous le nom de *Mère des dieux*, d'*Agdistis*, de *Déesse phrygienne*, de *Grande déesse*, ou que, d'après la dénomination de certains lieux dans lesquels on l'honore, ils qualifient d'*Idénne*, de *Dindymène*, de *Sipylienne*, de *Pessinuntis*, de *Cybèle* (x, p. 579). Un peu auparavant, Strabon cite Démétrius de Scipis, d'après lequel le culte de Rhéa aurait été importé de la Troade dans l'île de Crète, où l'auraient accompagné plusieurs noms de lieux sacrés, tels que Ida, Dicté, Pytna. Virgile appelle Cybèle, dans l'*Enéide* (vii, 39), *alma parens Idaea deum*, et Tite-Live (*Hist.*, xxix, 10), *mater Idaea*. Ce nom d'*Ida*, « forêt de montagne », paraît tirer son origine de la même racine que l'allemand *Wald*. Bérécynthe (*Berecynthia* se trouve aussi dans Virgile, *Æn.*, vii, 784; ix, 82) rappelle le grec *βέρος*, « tour », l'allemand *Berg*, « montagne ». Strabon place encore le culte de Cybèle au mont Aspendos, près de Pergame, et un autre auteur (Nicand, *Alexiph.*, 7) au mont Lobrene, près de Cyzique. Enfin, suivant les traditions de l'île, les curètes, prêtres de Rhéa et nourriciers de Zeus, étaient venus de Phrygie en Crète.

Cybèle, — dit M. Maury (iii, p. 80), dont nous nous écartons quelque peu, — était une personnification de la terre, non pas spécialement de la terre cultivée et productrice, comme la Déméter grecque, mais plutôt du sol dans son état rocaillieux et abrupt primitif : voilà pourquoi les pierres, les montagnes couvertes de forêts lui étaient consacrées et passaient même pour ses images. A Pessinonte, son simulacre était une pierre tombée, disait-on, du ciel et jadis recueillie sur une des cimes placées sous sa protection. Au mont Ida, il existait une autre pierre qui lui était consacrée et à laquelle se rattachait la même tradition. M. Charles Lenormant, dans ses *Études de la religion phrygienne de Cybèle*, a supposé que la plupart de ces pierres de Cybèle avaient une origine atmosphérique qui les aura fait tenir pour divines.

Sur toutes les montagnes de la Phrygie et des contrées voisines où était répandu le culte de la déesse, s'élevait un sanctuaire en son honneur. On n'a cependant retrouvé dans ces divers lieux aucune représentation de Cybèle remontant à l'époque phrygienne. Celles qui nous sont parvenues, ou dont la description nous a été transmise, ont été conçues sous l'influence des idées grecques, qui confondaient Cybèle avec Rhéa. Toutefois certains attributs lui sont tellement particuliers, qu'on y doit reconnaître ceux qui lui avaient été donnés en Phrygie. Catulle, si précis, ne sort jamais du cadre phrygien, et il connaissait la valeur de ses termes. Il décrit les mouvements des prêtres de la déesse, son cortège. Il nomme les instruments qui lui sont consacrés :

Tympanum, tubam, Cybele, tua, mater, initia.

Plus loin, il parle des cymbales :

*Thiasus repente linguis trepidantibus ululat,
Leve tympanum remugit, cava cymbala recerpant.
Viridem citius addit Idam propeante pede chorus.
Furibunda simul, anhelans, vaga vadit, animi egest,
Comitata tympano Atys, per opaca nemora dux,
Velut juvenca vitans onus indomita jugi.
Rapidae ducent sequuntur gallie pede proprio.*

Il faut voir dans le texte le reste de la scène liturgique. M. Maury, qui ne cite pas Catulle, s'exprime ainsi : « La déesse était figurée debout ou assise sur un trône, ordinairement le bras gauche levé vers la tête. A ses côtés on voyait deux lions, animaux qu'on lui avait consacrés comme des emblèmes de sa force et de sa puissance, et qui jouaient d'ailleurs un grand rôle dans les représentations figurées de l'Asie. Parfois elle était placée sur un char traîné par ses mêmes animaux, circonstance qui pouvait se rattacher à l'usage qu'avaient les Phrygiens de traîner sa statue lors des cérémonies en son honneur. Elle portait sur la tête une couronne tourellée, ou le *modius*, coiffure qui paraît avoir été celle de toutes les divinités mères de l'Asie, et qui faisait sans doute allusion à ce qu'elles exerçaient leur protection sur les cités et les fruits de la terre. Quelquefois on met dans les mains de Cybèle un fouet auquel sont enlacsés de petits osselets; cet attribut était l'emblème de la puissance et de la royauté. Le pin, qui jouait un rôle dans sa légende mythique, lui était consacré, vraisemblablement parce qu'il croît sur les montagnes. On adorait Cybèle dans des antres ou des cavernes, qui avaient été les premiers temples de la Grèce. Son culte était tout orgastique; ses prêtres, appelés *galles*, se livraient, en chantant ses louanges, à des danses frénétiques et bruyantes, au son des cymbales, de la flûte et du tambour; ils croyaient imiter la déesse, qui, suivant la légende, avait aussi dansé de la sorte, la tête parée de la même coiffure qu'avait adoptée ses prêtres. Les galles brandissaient encore des épées, agitaient des boucliers. Dans leurs accès de fureur factice, ils allaient jusqu'à se couper les parties génitales. Cette castration semble, du reste, n'avoir été souvent qu'incomplète. Ils paraissent s'être livrés à d'autres actes d'ascétisme fanatique. Ils s'abstenaient de certains aliments, et se soumettaient à une flagellation pratiquée à l'aide d'une discipline faite avec des cordes garnies d'osselets. »

Presque tout cela se trouve dans Catulle,

où l'explication est tirée du récit lui-même. Ainsi, pour l'abstention du pain :

*Iaque, ut domum Cybeles tetigere, lassula
Nimio e labore somnum capivnt sine cere.*

Il est évident qu'il ne s'agit pas seulement d'abstention de pain, mais de jeûne. Il est vraiment regrettable que M. Maury, pour compléter son beau travail, n'ait pas connu ce texte. Il donne de ces usages d'autres explications très-vraisemblables : il montre des faits analogues en Asie à toutes les époques. Il s'appuie sur ces détails pour confirmer le rapport du culte de Rhéa avec celui de Cybèle, des corybantes ou curètes avec les galles. Il ajoute que ces derniers prêtres, dans chaque ville où existait le culte de la déesse, étaient organisés en un collège sacré qui avait à sa tête un *archigalle*. De même que les derviches, ils mendiaient de lieu en lieu, débattant pour quelque argent leurs prières et leurs formules purificatoires, promettant de remettre les péchés et joignant à ce commerce simoniaque la vente de philtres amoureux. On appelait ces corybantes vagabonds *métragyrtes*; ils portaient un costume particulier, avaient sur la tête une sorte de mitre ou de tiare, coiffure d'origine essentiellement asiatique, étaient vêtus d'une tunique de lin et d'une robe de soie semée de fleurs et brodée d'or. Les actes bizarres et indécentes auxquels se livraient ces charlatans, les tours de passe-passe par lesquels ils cherchaient à étonner le crédule public, finirent par inspirer pour eux un sentiment de dégoût et de mépris. Cependant ils conservèrent encore longtemps en Asie une considération qu'ils devaient au respect dont leur divinité protectrice était entourée.

Le culte de Cybèle avait surtout pour objet de représenter d'une manière symbolique la légende mystique de la déesse, et cette légende n'était elle-même, suivant M. Maury, que l'expression des principaux phénomènes naturels qui se rattachent à l'influence du soleil sur la terre, à la production des êtres, à la succession des saisons. A Cybèle, dit cet auteur, était associé un dieu nommé *Atys*, ou plutôt *Attés* ou *Atés*, d'un rang inférieur à elle, et qu'on lui donnait pour amant. Cet Atys paraît avoir été une personnification du soleil. Sa fête tombait au commencement du printemps. Le premier jour de la solennité, à laquelle les Grecs appliquaient aussi le nom de mystère, à raison de l'analogie qu'elle présentait avec les mystères de Déméter, on pleurait la mort du dieu. Voici comment les Phrygiens racontaient cet événement. Cybèle était devenue amoureuse du bel Atys et l'avait choisi pour son prêtre, sous la condition qu'il garderait sa chasteté; mais le berger, car c'est ainsi qu'Atys était qualifié, oublia avec une fille du fleuve Sangarius la promesse qu'il avait faite. Pour le punir, la déesse le jeta dans un délire furieux, durant lequel il s'émascula; il allait même attenter à ses jours, quand Cybèle le métamorphosa en pin. C'était cette mort d'Atys que l'on appelait par une cérémonie lugubre au commencement de sa fête. Il y a dans tout ce mythe une allusion évidente au passage de l'été à l'hiver. Atys est un berger, car les peuples de l'Orient ont souvent comparé le soleil à un pasteur qui garde les troupeaux célestes, c'est-à-dire les constellations ou les nuages. Au moment de l'hiver, il perd sa force, ou pour parler le langage symbolique, sa virilité; il semble même menacé de mort; alors la Terre, Cybèle, éplorée, regrette son amant. La métamorphose en pin fait sans doute allusion à ce que les conifères sont presque les seuls végétaux qui gardent leur verdure durant l'hiver. Cet arbre joue aussi un rôle mystique dans le culte du dieu persan Mithra. Atys revient à la vie, et cette renaissance a lieu précisément au printemps. Pendant que l'on se lamentait sur la perte d'Atys, on prononçait un pin sacré en mémoire de sa métamorphose. Le second jour, les galles faisaient retentir l'air des sons de leurs cornes et de leurs trompettes. Le troisième, ils s'enlevaient, dans le paroxysme de leurs exercices orgiaques, les organes de la génération. Le quatrième, Atys était censé ressuscité, et l'on exprimait sa joie par des danses désordonnées. Enfin le cinquième jour était consacré au repos. Ainsi se composait l'ordre de la fête, du moins à Pessinonte. Les cérémonies du *taurobole* et du *criobole* constituaient une autre solennité du culte de la déesse phrygienne; elles se rattachaient à des rites purificateurs qui avaient les métragyrtes pour ministres, et que certains dévots accomplissaient tous les mois. Lors de la confusion de la déesse mère de Phrygie avec Déméter, le taurobole fut pratiqué aux mystères d'Eleusis. Quant aux fables qui se rattachent aux assimilations diverses de Cybèle avec d'autres divinités, voyez le nom de ces divinités. Toute signification à part, les circonstances de la cérémonie que nous venons de décrire d'après M. Maury, qui cite un nombre infini de textes à l'appui de chacune de ses propositions, sont remarquables en ce qu'elles nous présentent dès la haute antiquité, en Asie, le culte d'un dieu ressuscité après trois jours.

Iconog. Cybèle, surnommée la grande mère des dieux, la mère Bérécyntienne, apparaît ordinairement, dans les monuments antiques, sous les traits d'une femme à l'attitude imposante, à la physionomie sévère, avec une couronne crénelée ou tourellée, d'où

descend un long voile qui couvre ses épaules; elle est presque toujours accompagnée de deux lions et a pour attributs des fruits, des fleurs, productions de la terre qu'elle personnifie, et un tympanum ou tambour de basque, instrument dont on lui attribuait l'invention. Les diverses particularités que nous venons de signaler ne se trouvent pas dans toutes les figures que nous a laissées l'art antique. Une des plus charmantes images de Cybèle qui nous aient été conservées est celle de la collection Panfilii, qui a été gravée par Barrière et publiée récemment par M. de Clarac. La déesse, dans toute la grâce et la force de la jeunesse, est représentée assise sur un lion; elle est vêtue d'une tunique à larges manches, qu'une ceinture serre à la taille et que des agrafes fixent sur les épaules. De la main droite, elle relève en arrière son manteau, qu'elle retient de la gauche. Une des statues qui ornait la *spina* du cirque Maxime, à Rome, représentait Cybèle portée aussi sur un lion; elle était encore figurée ainsi dans un tableau du célèbre peintre Nicomaque et sur diverses médailles.

Une statue de marbre du Vatican nous montre Cybèle dans toute la grâce et l'aimable abandon de la jeunesse; de sa couronne tourellée tombe un long voile qui accompagne sa jolie tête, son cou et sa poitrine gracieuse; elle est assise, nonchalamment appuyée sur son tympanum, et semble s'abandonner à une douce rêverie. Cette jolie statue, d'un travail très-élégant dans les draperies, a peu souffert; la tête n'a de restauré que le bout du nez; les avant-bras sont modernes. Le musée du Capitole possède une statue de marbre grec qui passe pour être une *Cybèle*, quoiqu'on n'y trouve pas les caractères distinctifs de cette divinité. Le vêtement est une tunique à longues manches serrées sur les poignets. Au musée des Studj, à Naples, outre un buste de Cybèle dont la tête est couronnée de tours et qui provient d'Herculaneum, on voit une statue de marbre grec qui représente cette déesse assise sur un trône à dossier et à pieds carrés, entre deux lions accroupis, à l'aspect menaçant; les deux mains sont modernes; la gauche repose sur le tympanum, la droite ne tient rien; la tête est couronnée d'une tour ronde à contre-forts. Une inscription tracée sur la face antérieure du marchepied du trône nous apprend que cette statue fut consacrée aux frais de Virius Macarianus, personnage consulaire...

Le Louvre possède deux petites statues de Cybèle, assez semblables sous le rapport de la pose, mais différentes dans les détails. L'une, la meilleure, représente la déesse assise entre deux lions et ayant près d'elle son tympanum; l'autre n'est pas accompagnée de lions et se distingue par l'ajustement des vêtements : la tunique est ample, flottante, avec des demi-manches larges; le manteau, passant sur les épaules, retombe sur le milieu du corps et va couvrir le bras gauche.

Au musée de Florence, il y a un buste de Cybèle. M. de Clarac a publié dans son *Musée de sculpture*, outre la plupart des figures que nous venons de signaler, quatre intéressantes statues de l'ancienne collection Mattei; l'une nous montre le mère des dieux couronnée de créneaux et enveloppée d'un très-grand manteau double (*diplôis*) et d'un peplos qui ne laisse apparaître que les mains, appuyées toutes deux sur un lion accroupi, à la crinière épaisse; le siège où la déesse est assise est un simple cube ou bloc, symbole de la stabilité de la terre. Les lions, qui, par leur pose, ne semblent pas être vivants, accompagnent ce trône rustique dont ils forment pour ainsi dire les bras. Une autre *Cybèle*, de la collection Mattei, a la tête légèrement penchée en arrière, comme pour interroger le ciel. Elle tient des fruits dans ses deux mains; sa couronne est une simple tour cylindrique avec une porte cintrée posée sur le manteau-voile. Dans la troisième figure de cette galerie, on remarque la fierté de l'attitude et de la physionomie; les cheveux ondulent sur le front, s'échappent de dessous le voile et retombent sur les épaules; la main droite tient des épis et des fleurs, la gauche s'appuie sur le tympanum placé sur un siège en avant duquel est une grande corne d'abondance. La quatrième enfin se rapproche de la première par la pose et l'ajustement des draperies; mais les lions diffèrent en ce qu'ils sont sans crinière et qu'ils ont la gueule béante. Une statue de marbre qui figurait, il y a quelques années, dans la collection Vescovali, à Rome, et qui a été publiée par M. de Clarac (pl. 395), se distingue de toutes les représentations connues de Cybèle en ce qu'elle fait voir cette déesse debout et ayant près d'elle un gros chien; mais, ainsi que le fait remarquer M. de Clarac lui-même, il est fort probable que cette figure, dont la couronne crénelée et le tympanum sont modernes, n'est devenue une *Cybèle* que grâce à ces restaurations; peut-être était-ce une statue de Coronis, la mère d'Esculape? Elle a été trouvée en 1739 par Canova, dans une fouille faite à la Farnésine, hors de la porte du Peuple, à Rome. M. de Clarac a publié encore (pl. 396) une statuette antique qui de la villa Mattei, où elle était désignée comme représentant une prêtresse de Cérès, est passée dans la collection Blundell, à Ince, près de Liverpool, où elle est intitulée *Cybèle*; elle est assise, dans une attitude grave, ayant une patère à la main; auprès

d'elle ne se trouve aucun de ses attributs distinctifs; au lieu des lions, on voit un taureau, un bœuf et un porc; il est fort probable, comme l'avaient pensé les archéologues italiens, qu'il s'agit là d'une prêtresse se préparant à sacrifier les trois animaux.

Martianus Capella donne à Cybèle des habits de couleur verte, parce que cette déesse n'est autre que la Terre et qu'elle est la mère féconde des êtres. Cybèle figure sur un assez grand nombre de pierres gravées, tantôt assise sur un trône, ayant une pique et le bras gauche appuyé sur un bouclier; tantôt assise sur un lion et portant la foudre; souvent assise dans un char tiré par des lions, et tenant un tympanum. Un saphir de l'ancienne galerie Pourtalès (n° 1239) la montre assise sur un lion couché, tenant la foudre et un sceptre. Un groupe antique, qui était autrefois au palais Alberini, à Rome, et qui a été publié par Boissard et par M. de Clarac, représente *Cybèle, Atys et un Sphinx*.

Parmi les représentations que les artistes modernes ont faites de Cybèle, nous citerons : une estampe de G. Ghisi, d'après Jules Romain, où l'on voit *Cybèle* remettant entre les mains de deux génies Memnon, fils de Tithon et de l'Aurore, qui vient de naître; — un petit tableau de Cimabué (galerie Arasaba, à Séville) représentant Cybèle couchée dans un jardin où folâtraient des Amours; — un tableau de l'école du Primitivo (au Louvre, n° 316) dont le sujet est *Cybèle* ou la *Terre rêvant Morphée* (la déesse, coiffée d'un diadème de tours et descendue d'un char attelé d'un lion dont on ne voit que la tête, pose une main sur l'épaule de Morphée et montre de l'autre le Temps s'efforçant de retenir la Nuit qui s'envole); — *Cybèle cherchant sa fille*, gravure de G. de Lairese; — *La Triomphe de Cybèle*, tableau de l'Albane, au Louvre (la déesse, assise entre deux lions, étend les bras, lève les yeux au ciel et invoque le Soleil dont la chaleur fait naître et mûrir les productions de la terre; près d'elle se tiennent Flore, Bacchus, Pomone; dans le fond, Pan et des satyres gardent des troupeaux); — le même sujet, peint dans une des voûtures de la galerie d'Apollon, par Jos. Guichard, d'après un dessin de Ch. Lebrun qui possède le musée du Louvre; — *Cybèle protégeant contre le Vésuve les villes de Stabia, Herculaneum, Pompeia et Retina*, plafond de Fico, au Louvre; — *Cybèle se reposant près des lions défilés de son char*, peinture décorative exécutée par M. Baudry, dans le salon de l'hôtel de Mme la comtesse de Nadaillac, à Paris, et dont une fine esquisse a été exposée au Salon de 1861; — *Cybèle devenue folle après la mort d'Atys*, tableau de M. Jules Sevestre (Salon de 1868); — *Saturne enlevant Cybèle*, groupe en marbre par Th. Regnaudin (Jardin des Tuileries); etc.

CYBÉLION s. m. (si-bé-li-on — de *Cybèle*, nom mythol.). Bot. Syn. de *IONOPSIDE*, genre de violariées.

CYBERNÉSIES s. f. pl. (si-bèr-né-si — du gr. *kubernésis*, pilote). Antiq. gr. Fêtes instituées par Thésée, en mémoire des pilotes qui avaient guidé ses vaisseaux dans son expédition de Grèce.

CYBERNÉTIQUE s. f. (si-bèr-né-ti-que — du gr. *kubernétiq*, je gouverne). Didact. Nom de la partie de l'économie politique qui traite de l'art de gouverner, dans la classification d'Amphère.

CYBIAIRE s. m. (si-bi-ère — lat. *cybiarius*, même sens). Antiq. rom. Marchand de poissons. Il On disait aussi *CYBIOSACTE*.

CYBIANTHE s. m. (si-bi-an-te — du gr. *kubios*, cube; *anthos*, fleur). Bot. Genre d'arbres, de la famille des myrsinées, tribu des ardisiées, comprenant deux espèces, qui croissent au Brésil.

CYBILLE (Gilles), écrivain français du xve siècle, auteur de la plus ancienne traduction française des comédies de Térence que nous possédions. Cette traduction en vers et en prose, intitulée le *Grand Térence en français* (in-fol. avec figures), a été attribuée par Du Verdier à Octavien de Saint-Gelais; mais elle doit être restituée à Cybille, ainsi que nous l'apprend Pierre Grosnet dans les quatre vers suivants :

Maitre Gilles nommé Cybile
Il s'est montré fort habile,
Car il a tout traduit Térence
Où il y a mainte science.

CYBISTER s. m. (si-bi-stèr — du gr. *kubistér*, plongeur). Entom. Genre d'insectes, de l'ordre des coléoptères, famille des dytisciens. Il Genre de coléoptères, mieux appelé *GYRÈTE*.

— **Encycl.** Les caractères du genre *cybister* sont : corps déprimé, elliptique, plus large en arrière; antennes sétacées, à deuxième article petit; épistome coupé carrément; labre court, transversal, échancré et cilié au milieu; menton trilobé; mandibules très-robustes, bidentées à l'extrémité; mâchoires très-aiguës, dentées en dedans; prosternum droit, terminé en pointe très-aiguë; corselet très-court, transversal, écusson apparent; élytres aplatis, lisses chez les mâles, souvent couverts en totalité ou en partie de très-petites stries irrégulières chez les femelles; hanches postérieures à prolongement court, arrondi; pattes postérieures très-robustes, aplatis, garnies en dedans de deux fortes épines; tarses antérieurs des mâles à trois

premiers articles fortement dilatés, formant une palette ciliée antérieurement, et garnie en dessous et en avant de quatre rangées de cupules, et en arrière de poils courts disposés en brosse. Le nom de *cybister* a prévalu dans la science; Curtis l'a créé en 1827, et antérieurement Leach avait fondé le même genre sous la dénomination de *trogus*.

Les *cybisters*, anciennement compris dans le genre dytisque, sont des insectes de grande taille, dont on connaît une quarantaine d'espèces répandues dans toutes les parties du monde. Deux seulement appartiennent à l'Europe; l'une d'elles, le *cybister Roselii*, n'est pas rare aux environs de Paris. Rosel, et depuis M. Westwood, ont donné la description et la figure de la larve de cette espèce.

CYBISTIQUE s. f. (si-bi-sti-ke). Antiq. Syn. de *CYBISTIQUE*.

CYBO (Arano, Arrone ou Aaron), capitaine et homme d'Etat italien, né en 1377, dans l'île de Rhodes, d'une famille établie depuis plus de trois siècles à Gênes, mais d'origine grecque, mort à Capoue en 1457. Il partagea avec Thomas Fregoso le gouvernement de la république de Gênes, et fut chargé, en 1440, de conduire des secours à René d'Anjou, qui le nomma vice-roi de Naples. Il défendit vaillamment cette ville contre Alphonse d'Aragon, qui, à la prière des Napolitains, lui rendit sa vice-royauté. Le pape Calixte III le créa patrice et préfet de Rome. Le pape Innocent VIII était son fils.

CYBO (Innocent), prélat italien, petit-fils du pape Innocent VIII et parent de trois autres pontifes, né en 1491, mort en 1550. Il fut nommé cardinal à vingt-deux ans par son oncle Léon X, et il réunit successivement sur sa tête quatre archevêchés, huit évêchés, les légations de Romagne et de Bologne et les abbayes de Saint-Victor de Marseille et de Saint-Ouen de Rouen. Lors du sac de Rome par le connétable de Bourbon, il s'opposa avec succès à ce que les cardinaux assemblés à Plaisance transportassent le saint-siège à Avignon. Après l'assassinat d'Alexandre de Médicis, il refusa la souveraineté de Florence pour sa famille.

CYBO (Catherine), duchesse de Camerino, morte en 1557. Elle était nièce de Léon X et fonda le premier couvent de capucins en Italie. Elle était très-instruite dans les langues, la littérature et la philosophie.

CYBO (Véronique), Florentine du xvie siècle, qui s'est rendue célèbre par sa jalousie et sa vengeance. Elle appartenait à la famille des princes de Massa, et était mariée à Jacques Salviati, duc de Saint-Julien, homme fort à la mode sous le règne de Ferdinand II. Il y avait alors à Florence une femme du nom de Catherine, renommée pour sa beauté, et qui avait épousé un vieux gentilhomme; Salviati lui fit la cour et devint bientôt son amant. Leurs relations clandestines durèrent assez longtemps sans que Véronique Cybo en eût connaissance; mais elle s'en aperçut enfin, et son amour-propre fut profondément blessé. Elle eut d'abord recours à mille moyens artificieux pour détourner son époux de cette passion; n'y pouvant parvenir, elle résolut de se venger. Elle s'assura d'abord de la confiance du beau-fils de Catherine, qui avait une haine profonde pour sa jeune belle-mère; puis elle fit venir de Massa trois bravi décidés à exécuter tout ce qu'elle leur commanderait. Le 31 décembre de l'an 1638, le beau-fils de Catherine introduisit lui-même les trois bravi dans l'appartement de sa belle-mère, qui était occupée à causer avec plusieurs amis. Les assassins s'emparèrent de Catherine et de sa femme de chambre, tandis que les assistants prenaient la fuite avec épouvante, et les égorgèrent impitoyablement. La tête de Catherine fut apportée à Véronique. Comme elle avait coutume d'envoyer fréquemment à son mari du linge blanc dans une corbeille couverte, elle profita de l'occasion du premier jour de l'an, et le 1er janvier 1639, le lendemain de l'assassinat, elle fit porter à son époux la tête sanglante de sa maîtresse.

La justice s'empara de cette affaire. Les bravi avaient réussi à s'enfuir; le beau-fils de Catherine eut la tête tranchée, comme complice de Véronique, et elle dut elle-même s'exiler de Florence.

M. Guerazzi a écrit sur ce dramatique sujet une nouvelle dont la traduction a paru dans la *Revue britannique*.

CYBOCÉPHALE s. m. (si-bo-sé-fa-le — du gr. *kubos*, cube; *kephalè*, tête). Entom. Genre d'insectes, de l'ordre des coléoptères, famille des nitidulaires, tribu des ipsides.

— **Encycl.** Les caractères de ce genre sont : prosternum simple, très-court; métasternum diminuant antérieurement; tarses égaux, à trois premiers articles dilatés, villoses en dessous. Ce genre ne renferme qu'un petit nombre d'insectes très-petits, et dont le type est le *cybocéphale* exigü, du nord de l'Europe, dont la femelle a été décrite par Sahlberg sous le nom d'*anisotoma esigua*, et le mâle sous celui d'*anisotoma ruficeps*. Une autre espèce, propre à Madagascar, est le *cybocéphale* antique de Klug.

CYBULSKI (Adalbert), écrivain polonais, né à Conin (duché de Posen) en 1812, mort en 1867. Il étudiait la philologie à Berlin lors que l'insurrection polonaise de 1830 éclata. M. Cybulski partit aussitôt pour Varsovie,

combattit dans les rangs de l'armée nationale à Groschow, à Dembe, à Iganie, à Ostrolenska, ne reçut pas moins de dix-sept blessures, et fut jeté en prison après que l'insurrection eut été écrasée. Rendu à la liberté en 1834, il retourna à Berlin, se livra aux études littéraires et philologiques, se fit recevoir docteur en philosophie (1838), et devint, en 1841, professeur de langue et de littérature slaves. De 1849 à 1850, M. Cybulski siégea comme député à la seconde chambre prussienne. Renonçant ensuite à s'occuper d'affaires politiques, il alla se fixer à Breslau, où une chaire de littérature venait de lui être offerte. M. Cybulski a publié de nombreux articles dans les journaux allemands et polonais, particulièrement dans le *Tygodnik literacki*, où parurent les relations des voyages qu'il avait faits en Autriche pour étudier les divers dialectes slaves. On a également de lui : un travail historique intitulé : *De bello civili sullano* (1836); *Les noms slaves des localités de l'île de Potsdam et de tout le territoire voisin* (1853, en all.); *Des runes slaves* (1860).

CYCA (du slave *cyc*, mamelle), déesse de l'amour maternel chez les anciens Slaves; c'était la dixième parmi les douze grandes divinités célestes. Elle prenait sous sa protection les mères qui nourrissaient elles-mêmes leurs enfants; aussi la représentait-on, comme la *Liberté* du poète Barbier, sous la forme d'une femme aux puissantes mamelles. Son temple principal était dans la ville de Ceic, que les Allemands appellent aujourd'hui Zeiz, et où l'on célébrait des jeux publics en son honneur.

CYCADÉ, ÉE adj. (si-ka-dé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux cycas. Il On dit aussi *CYCADÉE*.

— s. f. pl. Famille d'arbres dicotylédones, ayant pour type le genre *cycas* : *L'analogie la plus grande existe entre les cycadées et les conifères*. (Ad. Brongniart.)

— **Encycl.** Les *cycadées* sont des végétaux ligneux, à tige presque toujours simple, tantôt longue, droite et cylindrique, tantôt courte et ovoïde. Les feuilles, souvent roulées en crosse avant leur développement, sont réunies au sommet de la tige; leur limbe est penné, à segments très-nombreux et de forme variable. Les fleurs sont dioïques. Les fleurs mâles sont réunies en cônes terminaux, volumineux, ovoïdes ou oblongs, composés d'échelles spatulées portant sur leur face inférieure des anthères nombreuses, sessiles, uniloculaires, éparées ou groupées par deux ou par quatre. Les fleurs femelles sont quelquefois réunies en cônes dont les écailles peltées portent inférieurement deux ovules suspendus et réfléchis; d'autres fois elles consistent simplement en des ovules nus et droits occupant la place des folioles sur les deux bords de feuilles avortées, simples, courtes et lancéolées. Le fruit est une sorte de nucule, à péricarpe ordinairement mince, crustacé et induréc, adhérent au tégument propre de la graine, dont l'embryon est entouré d'un albumen charnu, avec lequel la radicule est soudée.

La vraie place de cette famille dans la classification naturelle a été longtemps méconnue. Les *cycadées* ressemblent aux palmiers par leur port, aux fougères par le développement de leurs feuilles; mais leur organisation intime et tous leurs caractères essentiels les rapprochent des conifères, avec lesquels elles forment la classe des gymnospermes, c'est-à-dire des végétaux à ovules nus.

La famille des *cycadées* se compose des deux grands genres *cycas* et *zamie*, ce dernier ayant servi à former les genres *macrozamia*, *dion* et *encéphalartos*; il faut y ajouter les genres fossiles *cycadite*, *nilsonie*, *ptérophylle*, *mantellie*, *clathraire*, *sigillaire*, etc. Les *cycadées* ont en effet joué un grand rôle dans la végétation des temps géologiques, surtout dans le commencement de la période jurassique. Les genres actuellement vivants habitent les régions chaudes des deux continents. La plupart de ces végétaux renferment une assez grande quantité de fécule contenue dans la moelle, le parenchyme cortical et l'albumen charnu des graines; cette fécule, qui présente une grande analogie avec le sagou, est fréquemment employée pour la nourriture de l'homme.

CYCADITE s. f. (si-ka-di-te) Bot. Genre de végétaux fossiles ayant de l'analogie avec les cycas. Il On dit aussi *CYCADOÏTE*.

CYCADOÏDÉ, ÉE adj. (si-ka-do-i-dé — de *cycas*, et du gr. *eidōs*, aspect). Bot. Syn. de *CYCADÉ*.

— s. f. pl. Classe de végétaux dicotylédones, dans la méthode d'Ad. Brongniart, formée de la seule famille des *cycadées*.

CYCAS s. m. (si-kass — du gr. *kukas*, sorte de palmier). Bot. Genre d'arbres, type de la famille des *cycadées*, comprenant une dizaine d'espèces, qui croissent dans les régions chaudes de l'ancien continent et de l'Océanie : *Les cycas des Molouques et du Japon fournissent une sorte de sagou*. (Ad. Brongniart.) *Les cycas de la plus grande étendue est le cycas des Indes*. (T. de Berneaud.) *Les cycas ont l'aspect de palmiers ou de fougères arborescentes*. (Bon jardinier.)

— **Encycl.** Les *cycas* sont des végétaux ligneux dont la tige et les feuilles présentent les caractères généraux que nous avons signalés dans la famille des *cycadées*. Leurs

fleurs sont dioïques. Les mâles sont groupés en chatons coniques formés d'échelles cunéiformes, charnues, très-serrées, portant inférieurement des anthères ovoïdes, geminées ou quaternées (groupées par deux ou quatre). Les fleurs femelles présentent de deux à douze ovules insérés sur les bords de feuilles avortées, disposées en couronne au sommet de la tige. Le fruit, drupacé, ovoïde, renferme dans un brou charnu et un peu épais une coque ligneuse, mince, à une seule loge et qui contient une seule graine dure, marquée d'une fossette à sa base.

Les *cycas* sont pour la plupart originaires des régions chaudes de l'Asie orientale. La moelle de leur tige fournit en assez grande abondance un sagou inférieur à celui des sagoutiers, mais néanmoins susceptible de servir à l'alimentation; il se consomme tout entier dans le pays, et ne se trouve pas dans le commerce; on en fait du pain. La tige laisse exsuder une sorte de gomme. Les fruits, d'après Gaudichaud, sont comestibles, mais un peu astringents; le noyau, très-amer et émétique, peut servir d'aliment quand il est desséché. Les amandes passent pour être saines, rafraîchissantes et d'un saveur agréable; aussi les indigènes en font-ils une grande consommation.

Le genre *cycas* renferme une dizaine d'espèces, dont plusieurs sont encore mal déterminées. La plus connue est le *cycas enroulé* (*cycas revoluta*). Au Japon, où croît cet arbre, on estime beaucoup le sagou qu'on en retire, et on en fait des provisions considérables, destinées surtout à l'alimentation des soldats en temps de guerre. Les Japonais attachent un tel prix à la possession de cette espèce de *cycas*, qu'il est défendu, dit-on, sous peine de mort, d'en transporter hors de leur territoire. — Le *cycas en crosse* (*cycas circinalis*) toire. — Le *cycas en crosse* (*cycas circinalis*) est originaire de la Chine australe et des Molouques, où on le nomme *toddapanna*. Il possède des propriétés analogues à celles de l'espèce précédente. Les chrétiens de Saint-Thomas orient, aux jours de fête, les églises avec les feuilles de ce *cycas*, ce qui lui a valu le nom vulgaire de *palma-d'igresia* (palme d'église). — Les *cycas moyen* (*cycas media*) et *anguleux* (*cycas angulata*) habitent l'Australie, et le *cycas inerme* (*cycas inermis*), la Cochinchine. Il existe aussi des *cycas* sur les côtes orientales de l'Afrique tropicale et à Madagascar; mais on n'en a pas, jusqu'à présent, trouvé en Amérique. — Les *cycas* sont très-recherchés pour orner nos serres, à cause de l'étrangeté et de l'élégance de leur port. Bien qu'ils atteignent parfois un volume considérable, on peut les tenir en caisses ou même dans de grands pots; on les multiplie par le bouturage des bourgeons qui se développent sur la tige, ou bien encore par des tronçons de cette tige même, qui, plantés dans des conditions convenables, produisent de nombreux bourgeons propres à être bouturés.

CYCLÉON s. m. (si-sé-on — gr. *kukéon*, dérivé lui-même de *kukân*, remuer, brouiller. On trouve également en sanscrit *kashdya*, décoction en général, de la racine *kash*, même sens que le grec *kukân*. C'est sans doute à la même origine qu'il faut rapporter le persan *kashé*, soupe épaisse de farine, de viande et de lait de brebis, préparation de lait de beurre, de lait aigre séché; *kashé*, potage de gruau d'orge; *kashkin*, froment macéré dans l'oxygène, etc.; arménien *kashu*, bouillon; russe *kasha*, gruau cuit; *kashitsa*, soupe, *kashavaru*, cuisinier; polonais *kassa*, même sens, *kaszan*, marinade; bohémien *kasse*, bouillie; lithuanien *kosze*, gruau, *koszenybe*, pot-pourri de viandes, etc. Comparez le russe *kiseli*, bouillie aigre, lithuanien *kiselus*, bouillie d'avoine, etc.). Antiq. gr. Breuvage mystique composé de farine d'orge, de miel, de fromage, de vin et d'eau, le tout réduit en bouillie, que l'on buvait durant les mystères d'Eleusis.

CYCHLE s. m. Ichtyol. V. *CICHLIS*.

CYCHROME s. m. (si-kra-me — du gr. *kugchramos*, roi des caillies). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des clavicornes, comprenant trois espèces.

— **Encycl.** Ce genre a pour caractères : antennes à massues assez courtes, à premier article renflé; corselet à côtés non aplatis. Ce genre a été créé aux dépens des nitidules. Les insectes qu'il renferme sont, en général, plus grands que les nitidules proprement dits. Selon la plupart des auteurs français, il y en aurait au moins quatre-vingts espèces réparties sur presque tout le globe; mais, d'après Erichson, ce genre serait restreint à trois espèces, dont deux assez communes dans presque toute l'Europe et une troisième particulière à l'Allemagne. Ces insectes vivent en général dans les lycoperdons, où leurs larves subissent leurs transformations.

CYCHRE s. m. (si-kre). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des carabiques, qui habitent les forêts froides et humides de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique.

— **Encycl.** Le genre *cychre* a pour caractères : palpes à dernier article très-fortement sécuriforme, presque en forme de cailleur; lèvres supérieure dentée; mandibules étroites, avancées, dentées intérieurement; antennes sétacées; yeux petits, peu saillants; corselet cordiforme, relevé sur les côtés, non prolongé postérieurement; élytres soudés, carénés latéralement, embrassant une grande partie de l'abdomen; pattes longues minces; tarses

presque cylindriques, légèrement triangulaires, semblables dans les deux sexes. Linné plaçait les *cychres* parmi les ténébrions, et Olivier parmi les carabes. Ils forment un genre bien distinct. Ce sont des insectes de moyenne taille, d'une couleur noire ou légèrement brune, à faces rappelant un peu les ténébrions. Ils habitent les parties froides et humides des forêts, particulièrement celles des montagnes, se tiennent cachés pendant le jour sous les mousses, sous les feuilles tombées, sous les pierres. Ils paraissent surtout habiter l'Europe, la Russie asiatique et l'Amérique méridionale, mais ils sont rares partout. Ces insectes font entendre un petit bruit assez aigu, une espèce de sifflement qui semble dû au frottement des bords tranchants de leur abdomen contre deux petites rainures intérieures du repli latéral de leurs élytres.

On connaît plus de vingt espèces de ce genre, et parmi elles douze sont européennes; le type est le *cychre atténué*, que l'on trouve quelquefois, mais rarement, dans la forêt de Compiègne. Le *cychre unicolore* est devenu pour M. Newmann le type d'un genre particulier. Il appartient à l'Amérique septentrionale. C'est au milieu de juin, d'après M. Heer, que la larve subit sa première transformation. La nymphe reste un mois dans cet état; au bout de ce temps, sort l'insecte parfait.

CYCHRIDES s. m. pl. (si-kri-de — rad. *cyche*). Entom. Tribu d'insectes de l'ordre des coléoptères, famille des carabiques, ayant pour type le genre *cyche*.

— **Encycl.** Cette famille est ainsi caractérisée : palpes extérieures à dernier article très-large, surtout chez les mâles, et de forme concave; labiaux grêles, allongés; maxillaires plus longs que les autres palpes; lèvre supérieure allongée, partagée en deux lobes étroits par une échancrure très-profonde; mandibules grêles, très-saillantes, courbées seulement vers le bout, aiguës, armées de dents acérées. La famille des *cychrides* renferme les genres *cyche*, *damaster*, *diphérique*, *sphéroder*, *scaphinote*, *pambore* et *teffius*.

CYCHRITES s. m. pl. (si-kri-te — rad. *cyche*). Entom. Sous-tribu de carabiques ayant pour type le genre *cyche*.

CYCINNIS s. f. (si-sinn-niss). Antiq. Sorte de danse moitié grave, moitié gaie, usitée chez les Grecs.

CYCLACHÈNE s. f. (si-klà-kè-ne — du gr. *kuklos*, cercle; *achainô*, j'ouvre). Bot. Syn. douteux d'*EUPHROSINE*.

CYCLADE s. f. (si-klà-de — du gr. *kuklos*, cercle). Antiq. gr. Draperie ample et d'un tissu très-fin, qui faisait partie du costume des femmes, et qui était bordée d'une bande de pourpre ou d'une broderie : *On le revêt d'une chemise de soie, d'une CYCLADE tissée d'or, d'une chlamyde teinte de pourpre et de chausses de soie brodée.* (La Bédollière.)

— Moll. Genre d'acéphales, qui habitent les eaux douces des régions tempérées : *La rivière des Gobelins est remplie de CYCLADES.* (Focillon.)

— s. f. pl. Famille de mollusques acéphales ayant pour type le genre *cyclade*.

— Bot. Syn. de *CRUIDE*.

— **Encycl.** Moll. Le genre *cyclade* a pour caractères : coquille mince, ovale ou suborbiculaire, bombée, équivalente, subinéquilatérale, couverte d'un épiderme verdâtre; charnière composée de dents cardinales très-petites ou rudimentaires; crochets obtus et peu proéminents; ligament externe court, postérieur; bords simples; impressions musculaires peu apparentes, submarginales; impression paléale simple, parallèle au bord; animal ovale, subglobuleux; lobes du manteau à bords simples, réunis en arrière et prolongés en deux siphons inégaux, non ciliés, courts, réunis seulement à la base; bouche ovale, petite, transversale; branchies doubles, larges, inégales, réunies en arrière; pied linguiforme, très-anguleux, aplati, très-extensible, et disposé de manière à ramper en creusant un sillon. On en trouve un grand nombre d'espèces fossiles dans les terrains tertiaires. Toutes les *cyclades* vivantes habitent les eaux douces; elles sont généralement petites, diaphanes, et recouvertes d'un épiderme vert ou brun. La *cyclade des rivières* a 0m,020 de longueur; elle est subglobuleuse, assez solide, subdiaphane, élégamment striée, présentant le plus souvent deux ou trois zones plus pâles. La *cyclade caliculée* est rhomboïdale, orbiculaire, large de 0m,008, déprimée, très-mince, transparente, d'un blanc sale ou d'un jaune verdâtre peu foncé. On la trouve dans les mares des environs de Paris.

CYCLADÉ, ÉE adj. (si-klà-dé — de *cyclade*). Moll. Qui ressemble à une *cyclade*. || On dit aussi **CYCLADIN**.

— s. f. pl. Famille de mollusques ayant pour type le genre *cyclade*.

CYCLADES, groupe d'îles de l'Archipel ou mer Egée, ainsi nommées du mot *kuklos*, cercle, parce qu'elles forment à peu près cette figure autour de Délos. Selon la Fable, ces îles étaient des nymphes changées en rochers pour avoir refusé de sacrifier à Neptune. Les plus importantes de ces îles sont : au N., Andros, Tinos, Mycone, Syros, Thermia (l'ancienne Cythnos), Sériphos et Zéa (Céos); au centre, Paros, Naxos, Kimoli (Cinodos), Sifanto, Polikandros,

Nio et Siknos; au S., Milos, Amorgos, Ios, Santora ou Thira, Anaphi, et Stampalia. Ces îles, dit M. Buchon, ressemblent à de nombreux écueils, qui surgissent de l'archipel grec et en rendent la navigation périlleuse, attestant en cet endroit du globe une violente convulsion et un déchirement du continent. Les concrétions volcaniques, les marbres et le cristal de roche dont elles abondent y annoncent un travail actif de la nature, surtout dans les temps reculés. Les Cyclades furent soumises aux Athéniens par Miltiade; elles portaient primitivement le nom de *Minotides*, parce que Minos de Crète y avait envoyé des colonies. Sous l'empire byzantin; elles furent connues sous le nom *Dodécanése*. Après la quatrième croisade, elles furent érigées en duché en faveur du Vénitien Marc Sanudo. Elles forment aujourd'hui une nomarchie du royaume de Grèce, et comptent environ 118,130 hab.

CYCLADES (GRANDES). V. HÉBRIDES (NOUVELLES).

CYCLADINES s. f. pl. (si-klà-di-ne — rad. *cyclade*). Moll. Famille d'acéphales. Syn. de *CONQUES FLUVIATILES*.

CYCLAMEN s. m. (si-klà-mènn — du gr. *kuklos*, cercle, par allusion à la forme des tubercules, des feuilles et des fleurs). Bot. Genre de plantes, de la famille des primulacées, tribu des primulées, comprenant une quinzaine d'espèces qui croissent dans l'Europe centrale et méridionale et dans le nord de l'Afrique : *Le CYCLAMEN d'Europe se trouve quelquefois dans les contrées tempérées.* (P. Hæfer.) || On dit aussi **CYCLAME** : *Le CYCLAME des Indes porte des fleurs d'un blanc de lait.* (T. de Berneaud.) *Souvent les fleurs des CYCLAMES paraissent avant les feuilles.* (Bosc.)

— **Encycl.** Ce genre, un des plus intéressants de la famille, renferme des plantes vivaces, à tubercule arrondi, déprimé, volumineux, noirâtre, d'où naissent, en dessous et sur les côtés, des racines fibreuses, et en dessous des feuilles radicales, à long pétiole rougeâtre, à limbe cordiforme, hasté, réniforme ou anguleux, souvent coloré en rouge pourpre à la face inférieure. Les hampe, qui naissent également du tubercule et dépassent les pétioles, se terminent chacune par une fleur renversée, présentant un calice à cinq divisions; une corolle à cinq pétales redressés vers le ciel et tordus sur eux-mêmes, et cinq étamines; le fruit est une petite capsule arrondie, polysperme. Ce genre renferme une quinzaine d'espèces, qui croissent surtout au pourtour du bassin méditerranéen. La plus commune est le *cyclamen d'Europe*, qui habite particulièrement les régions montagneuses de l'Europe centrale, où il croît dans les endroits pierreux. Les cocons sont très-friands de ses tubercules, ce qui a valu à la plante le nom vulgaire de *pain de pourreau*. Ce tubercule, qui est inodore, mais dont la saveur est très-acre, est un purgatif violent; on dit même que sa simple application sur l'estomac ou sur le ventre provoque, dans le premier cas des vomissements, dans le second des déjections abondantes. L'ancienne médecine l'a fortement préconisé comme éménagogue, vermifuge, purgatif; on le vantait contre les tumeurs et les kystes, les engorgements atoniques du ventre, le carreau, l'hydropisie, les scrofules, les maladies chroniques; enfin on l'employait comme abortif. Mais ce médicament est tellement énergique et dangereux, surtout à l'intérieur, qu'on l'a presque complètement abandonné aujourd'hui. Seule, la médecine vétérinaire en fait encore usage. On en a extrait un alcaloïde, la cyclamine, qu'on a proposé comme succédané de la coque du Levant pour étourdir le poisson. Cette espèce, et la plupart de ses congénères, se recommandent surtout comme végétaux d'ornement. Les *cyclamens*, dont plusieurs supportent la pleine terre, font un charmant effet par leurs feuilles marbrées de blanc et leurs fleurs blanches, roses ou pourpres, de forme très-élégante.

CYCLAMINE s. f. (si-klà-mi-ne — rad. *cyclamen*). Chim. Matière neutre tirée du *cyclamen d'Europe*, et ayant des propriétés vénéneuses.

CYCLAMOR s. m. (si-klà-mor — du gr. *kuklos*, cercle). Blas. Meuble d'armoiries très-rare qui représente un grand anneau plat : *Barbaro : D'argent, au CYCLAMOR de gueules.* || On dit aussi **ORLE ROND**.

CYCLANTHE s. m. (si-klàn-tè — du gr. *kuklos*, cercle; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, type de la famille des cyclanthées, comprenant environ six espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale : *On cultive dans les jardins, en Europe, plusieurs espèces de CYCLANTHES.* (C. Lemaire.) *On ne connaît pas le fruit mûr du CYCLANTHE.* (Lallemand.)

CYCLANTHÉ, ÉE adj. (si-klàn-té — rad. *cyclanthus*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au cyclanthé. || On dit aussi **CYCLANTHACÉ**.

— s. f. pl. Famille de plantes monocotylédones, ayant pour type le genre *cyclanthé*, et réunie par plusieurs auteurs, comme simple tribu, à la famille des pandanées.

— **Encycl.** La famille des *cyclanthées* comprend des végétaux à tige arborescente, produisant en général des racines aériennes, et portant des feuilles linéaires, lancéolées, souvent épineuses sur les bords et sur la nervure

médiane, embrassantes et disposées en spirale; les fleurs, moniques ou polygames, accompagnées de petites bractées colorées, dépourvues de périanthe, sont groupées en spirale sur le même spadice, et forment alternativement une spirale de fleurs mâles et une autre de fleurs femelles; les premières consistent en deux étamines libres ayant des anthères à quatre loges, s'ouvrant par quatre sillons longitudinaux; les secondes sont des ovaires ordinairement soudés et entourés d'écaillés, à placentas pariétaux. Les fruits sont charnus, monospermes, ordinairement soudés entre eux et environnés par des écailles persistantes; enfin l'embryon est entouré d'un albumen charnu. Cette famille a des affinités, d'une part, avec les ardiées, de l'autre avec les pandanées, auxquelles plusieurs auteurs la réunissent comme simple tribu. Elle renferme les genres *cyclanthé*, *carludovique*, *wettinia*, peut-être aussi le genre *phyteléphas*, qui, pour quelques botanistes, est le type de la petite famille des *phyteléphasées*. Elles croissent en général dans l'Amérique tropicale, surtout au Pérou. Leurs feuilles sont souvent employées dans l'industrie; telles sont notamment celles des *carludoviques*, qui servent à faire les chapeaux dits de Panama.

CYCLANTHÈRE s. f. (si-klàn-tè-re — du gr. *kuklos*, cercle, et d'*anthère*). Bot. Genre de plantes, de la famille des cucurbitacées, tribu des cucurbitées, renfermant une seule espèce, qui croît au Mexique.

CYCLANTHÉRÉ, ÉE adj. (si-klàn-té-ré). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la *cyclanthère*.

— s. f. pl. Section de la tribu des cucurbitées, dans la famille des cucurbitacées, formée du seul genre *cyclanthère*.

CYCLE s. m. (si-klè — gr. *kuklos*, cercle, que l'on rapporte généralement au sanscrit *akra*, roue, cercle, disque, *akri*, roue; persan *carch*, *carchach*, roue; latin *circus*, par métathèse). Astron. Période après laquelle les mêmes phénomènes astronomiques se reproduisent dans le même ordre : **CYCLE lunaire**. Les Chinois inventèrent un **CYCLE** qui commence 2,602 ans avant le nôtre. (Volt.) || **Cycle solaire**, Cycle de 28 ans au bout desquels les dates des mois et les jours de la semaine se correspondent dans le même ordre. || **Cycle sothiaque** ou **canticalaire**, Période de 1,460 ans, en usage chez les Égyptiens. || **Cycle chaldéen**, Période de 600 ans ou de 7,421 mois lunaires. || **Petit cycle chaldéen**, Période de 18 ans ou de 223 lunaisons. || **Cycle romain** ou de *Numa*, Période de 24 ans, au bout de laquelle on remettait, à l'aide d'intercalations, l'année civile en concordance avec l'année solaire. || **Cycle pascal**, *dionysien* ou *victorien*, Période de 532 ans inventée par Denys le Petit ou par Victorius, et après laquelle la fête de Pâques correspond aux mêmes dates se reproduisant dans le même ordre. || **Cycle des indictions**, Période de 15 années.

— Hist. **Cycle épique** ou **mythique**, Nom donné à la période des temps fabuleux célébrés par les poètes épiques.

— Littér. Série d'ouvrages appartenant à un certain genre ou publiés à une certaine époque. || **Cycle épique**, Série de poèmes grecs sur la guerre de Troie et les temps fabuleux de la Grèce. || **Cycle de Charlemagne** ou de la *Table ronde*, Série de poèmes qui ont célébré les prouesses de Charlemagne.

— Par ext. Suite, série : *Aucun grand événement de l'histoire ne s'est passé sans donner lieu à un cycle de fables.* (Renan.) || Réunion, groupe, classe : *Il se fait une belle place dans le cycle des peintres orientaux.* (O. Merson.)

— Méd. anc. Période d'exercices et d'alimentation disposée dans un ordre progressif, pour un but déterminé. || **Cycle résumptif**, Celui qui avait pour but de réparer les forces du malade affaiblies par la médication. || **Cycle récorporatif** ou **métasyneritique**, Celui qui suivait le précédent, et où la dose des aliments était augmentée en quantité et en substance.

— Zooph. Nom donné par Milne Edwards à l'ensemble des cloisons qui divisent la cavité entière ou une série complète de chambres similaires chez les polypiers.

— Crust. Genre de trilobites qui comprend une seule espèce, trouvée dans les calcaires de France et d'Angleterre.

— **Homonymie**. Sicile.

— **Encycl.** Astron. Tous les peuples qui ont eu un calendrier ont eu aussi un ou plusieurs cycles; mais il n'en est resté que deux, qui sont le cycle lunaire et le cycle solaire. L'Eglise emploie encore quelques cycles, mais qui ne reposent sur aucune considération astronomique.

— I. **CYCLES LUNAIRES**. 1° **Cycle de Cléopâtre**. L'année des Grecs était composée de 12 mois lunaires, ayant alternativement 29 et 30 jours, ce qui, au total, faisait 354 jours. Une pareille année ne pouvait concorder avec la révolution solaire, qui est de 365 jours un quart environ. Pour ramener de temps en temps la concordance, Cléopâtre de Ténédos imagina un cycle appelé octaétéride, formé de 8 années, ayant tantôt 12 et tantôt 13 mois lunaires. Les années de 13 mois étaient la 3^e, la 5^e et la 8^e. Le mois intercalé avait 30 jours. Ce cycle de 8 années lunaires comprenait donc 2,922 jours. Or 8 révolutions solaires font assez exactement 2,922 jours;

de sorte que les positions relatives du soleil et de la lune devaient se retrouver à peu près les mêmes après chaque cycle de 8 ans. Malheureusement, Cléopâtre avait établi son calcul d'après la croyance que la durée du mois lunaire est de 29 jours et demi, tandis qu'elle est réellement de 29 j. 12 h. 40 m. 2 s., 8. Son cycle était donc trop court d'environ 1 jour et demi, c'est-à-dire que la lune, qui aurait dû se renouveler à l'expiration des 8 années lunaires, ne devenait en réalité nouvelle que 1 jour et demi après. Ce fut pour remédier à ce défaut que, vers l'an 433 av. J.-C., les astronomes athéniens Méton et Euctémon proposèrent la célèbre ennéadécatéride, ou cycle de 19 ans.

2° **Cycle de Méton**. Le cycle de Méton, toujours établi d'après la croyance que la durée du mois lunaire était de 29 jours et demi, se composait de 19 années lunaires, dont douze avaient 12 mois, et sept 13 mois, en tout 235 lunaisons, au bout desquelles le soleil et la lune se retrouvaient sensiblement aux mêmes lieux du zodiaque d'où ils étaient partis au commencement. Les 7 années de 13 lunaisons, appelées embolismiques ou intercalaires, étaient les 3^e, 6^e, 8^e, 11^e, 14^e, 17^e et 19^e. On compte, pour première année d'un cycle lunaire, l'année où la nouvelle lune tombe le 1^{er} janvier. Le cycle de Méton fut regardé comme une découverte si belle qu'on en grava le calcul en lettres d'or sur des tables de marbre; de là la qualification de nombre d'or, par laquelle on désigne le rang de l'année du cycle lunaire dans laquelle on se trouve. La première année du cycle lunaire actuel a été l'an 1862, dont le nombre d'or était par conséquent 1. D'après cela, pour chaque année, les nombres d'or sont :

| ANNÉES. | NOMBRES D'OR. |
|---------|---------------|
| 1862 | 1 |
| 1863 | 2 |
| 1864 | 3 |
| ... | ... |
| 1870 | 9 |
| 1871 | 10 |
| ... | ... |
| 1880 | 19 |

Après quoi, le cycle recommencera par 1, 2, 3, ... Voici d'ailleurs une règle générale qui permet de trouver le nombre d'or pour une année quelconque : ajoutez une unité au millésime de l'année proposée (parce que, dans l'an 1 de J.-C., le nombre d'or a été 2), et divisez la somme ainsi obtenue par 19. Le reste, s'il y en a un, marque l'année du cycle lunaire où l'on se trouve, et par conséquent le nombre d'or de cette année. S'il n'y a point de reste, le nombre d'or est 19, correspondant à la dernière année du cycle. Exemple : soit à chercher le nombre d'or de l'année 1871. D'après la règle, on divise 1871 + 1 par 19, ce qui donne $\frac{1871 + 1}{19} = 98$, avec un reste 10, qui est le nombre cherché.

Le cycle de 19 ans comprenant toutes les positions que peuvent occuper les nouvelles lunes par rapport aux jours des mois, les nouvelles lunes doivent tomber chaque année aux mêmes jours auxquels elles tombaient 19 ans auparavant, en sorte qu'il suffirait de connaître leurs positions pendant 19 ans pour être en état d'établir un calendrier perpétuel. C'est le motif qui porta le concile de Nicée à adopter l'usage du nombre d'or pour déterminer le jour où doit tomber Pâques. Dans le nouveau calendrier, l'usage du cycle lunaire se borne à faire trouver les éphémérides.

Dans le cycle de Méton, les mois pleins ou de 30 jours n'alternaient pas avec les mois caves ou de 29 jours, comme cela avait lieu dans la période de Cléopâtre. Il y avait, en effet, 125 mois pleins et 110 caves seulement; ce qui donnait un total de 235 mois lunaires, faisant 6,940 jours. Or, 235 lunaisons ne font que 6,939 j. 16 h. 32 m.; le cycle métonien était donc en retard de 7 heures et demie, ou, ce qui revient au même, les nouvelles lunes célestes anticipaient de 7 heures et demie sur celles que le nombre d'or annonçait. Cette différence devint sensible dès la troisième révolution du cycle. De plus, il n'y avait pas accord entre la période de Méton et les révolutions du soleil, car 19 années solaires de 365 jours un quart ne font que 6,939 j. 9 h. L'astronome Calippe, qui reconnut ces discordances, s'occupa de les faire disparaître.

3° **Cycle de Calippe**. Cette période, qui ne fut guère adoptée que par les astronomes de l'école d'Alexandrie, commença l'an 331 av. J.-C., la 7^e année du 6^e cycle métonien. Sa durée était de 76 années solaires, comprenant 27,759 jours, ou de 940 lunaisons, formant 27,753 j. 18 h. 8 m. Le mouvement de la lune n'eût donc anticipé sur le cycle entier que de 5 h. 52 m., et, par conséquent, d'un seul jour en 304 ans. Mais, comme la durée de l'année solaire était alors estimée 365 jours un quart, la concordance ne pouvait encore être exacte.

— II. **CYCLE SOLAIRE**. Ce cycle est une période de 28 ans, qui ramène les mêmes jours de la semaine aux mêmes jours du mois, et qui, par conséquent, dans sa durée, présente

toutes les combinaisons possibles des jours de la semaine avec ceux du mois. On sait, en effet, que les jours de la semaine ne tombent pas tous les ans aux mêmes dates du mois. Par exemple, si une année non bissextile commence par un lundi, l'année suivante commencera par un mardi, la troisième par un mercredi, etc. Si une année bissextile commence par un lundi, comme elle a 366 jours, l'année suivante commencera par un mercredi. La raison de ces échéances est expliquée au mot CALENDRIER. Cela posé, si toutes les années étaient communes ou de 365 jours, le cycle solaire serait seulement de 7 ans; car, en supposant que la 1^{re} année de ce cycle commençât par un lundi, la 7^e commencerait par un dimanche, et la 8^e, ou la 1^{re} année du cycle suivant, débiterait par un lundi, et ainsi de suite. Mais il arrive une année bissextile de 4 en 4 ans, et cette année introduit un jour de plus que les autres : il faut donc attendre 7 années bissextiles pour produire une semaine; or 7 années bissextiles ne peuvent se présenter qu'en 28 ans : il faut donc une révolution complète de 28 ans pour que les mêmes jours de la semaine se retrouvent aux mêmes jours des mois.

On a appelé cette période *cycle* solaire, non à cause du cours du soleil, avec lequel elle n'a aucun rapport, mais parce que, après chaque révolution complète, elle ramène aux mêmes dates du mois les lettres dominicales dont on se sert pour marquer tous les dimanches de l'année, et que le dimanche était appelé par les Romains jour du Soleil (*dies Solis*). Pour trouver le cycle solaire d'une année proposée, comme 1868, on ajoute 9 au millésime donné, et on divise la somme 1,877 par 28. Le nombre restant, 1, exprime le cycle cherché, et le quotient 67 marque le nombre des périodes solaires écoulées depuis le commencement de la première, que l'on fait remonter à l'an 9 av. J.-C. Si le reste est nul, c'est que l'on est dans la dernière année du cycle.

C'est parce que l'an 1^{er} de J.-C. à 10 pour cycle solaire que, dans le calcul du cycle, on ajoute 9 au millésime de l'année proposée. D'après ce calcul, on peut dresser le tableau suivant :

| ANNÉES. | CYCLES SOLAIRES. |
|---------|------------------|
| 1868 | 1 |
| 1869 | 2 |
| ... | ... |
| 1895 | 28 |
| 1896 | 1 |
| etc. | etc. |

Faisons observer, en terminant, que le mot *cycle* est appliqué, non-seulement à l'ensemble des nombres qui représentent la période, mais à chaque nombre en particulier. Les astronomes disent très-bien, par exemple, que dans le cycle solaire actuel l'année 1872 a pour cycle le nombre 5.

— *Cycle pascal*. Si l'on multiplie le cycle solaire par le cycle lunaire, c'est-à-dire 19 par 28, il en résulte une période de 532 ans, appelée *cycle pascal*, qui ramène les nouvelles lunes et la fête de Pâques aux mêmes jours de l'année julienne. Ce cycle n'est plus en usage que dans les pays soumis au calendrier julien.

— Littér. On appelle *cycle*, dans l'histoire littéraire, un groupe de poèmes ou de poètes constituant une sorte de cercle autour d'un fait, d'un héros ou d'une famille.

— I. CYCLES GRECS. Chez les Grecs, un *cycle* se forma autour de la guerre de Troie, et il faut signaler encore un cycle national de la résistance à l'invasion des Perses. Les œuvres qui composent le premier cycle comprennent l'*Iliade*, l'*Odyssée* et les poèmes qui les complètent sans les répéter, ce qui prouve que leurs auteurs connaissaient parfaitement l'œuvre du maître. On rencontre d'ailleurs peu de talent dans le cycle poétique, surtout connu pour avoir fourni à Horace un modèle d'affection et de mauvais goût à citer. Il était donc naturel que ce cycle respectât Homère. Nous ne citerons que les moins mauvais des poèmes composant ce cycle :

1^o Stasinus de Chypre avait composé, sous le titre de *Chants cypriotes*, un long prologue pour l'*Iliade*, dans lequel il embrassait les événements qui avaient précédé la querelle d'Achille et d'Agamemnon, et expliquait les causes de la guerre de Troie. Ce n'étaient point les exploits des héros qui le frappaient, c'était l'extermination à laquelle tous semblaient voués, afin de soulager la terre épuisée à les nourrir. Stasinus cherchait à tout expliquer plutôt qu'à faire de bons vers, et à coordonner son œuvre.

2^o Arctinus de Milet avait fait le contraire; dans un poème de neuf mille vers, intitulé : *Ethiopide*, il avait composé un appendice à l'*Iliade*. L'*Ethiopide* commençait à l'arrivée des Amazones devant Troie, aussitôt après les funérailles d'Hector. Les épisodes principaux étaient la mort de Memnon et celle d'Achille, l'attribution de ses armes à Ulysse, le stratagème du cheval de bois et la prise de Troie. Ce poème manquait d'unité et de transitions. Il n'en reste que quelques vers. Quelques auteurs donnent à l'*Ethiopide* le titre de *Sac de Troie*.

3^o Leschès de Lesbos tenta également de compléter l'*Iliade* par un poème intitulé : la *Petite Iliade* ou le *Sac de Troie*. Pas plus que

ses devanciers, il n'avait songé à l'unité; car, d'après Aristote, son œuvre embrassait huit sujets différents, à partir de la contestation entre Ajax et Ulysse, et contenait une sorte de biographie d'Ulysse. Leschès possédait à un bien faible degré le souffle poétique. Son poème ressemble à la gazette en vers de Mairat, rédigée encore avec une plus grande sécheresse d'annaliste.

4^o Agias de Trézène s'était occupé à relier les épopées d'Arctinus et de Leschès à l'*Odyssée* par un poème intitulé : les *Retours*. Il racontait la querelle des deux Atrides, suscitée par la vengeance de Minerve et les aventures des deux frères, celles de Diomède, de Nestor et d'Ajix, et de presque tous les héros malheureux de l'antiquité. Il ne reste que trois vers de ce poème, qui était divisé en cinq livres assez longs.

5^o Eugamon de Cyrène avait composé une *Télégonie* pour servir de complément à l'*Odyssée* et au cycle poétique tout entier. Il commençait par la description des funérailles des prétendants à la main de Pénélope immolés par Ulysse, et continuait par le récit des aventures de Télégonus, fils de Circé et d'Ulysse, à la recherche de son père. Ce jeune homme finissait par aborder à Ithaque, où, pour vivre, il se mettait à piller et tuait Ulysse, sans le connaître, comme Œdipe tua Laïus.

On range encore parmi les poèmes du cycle poétique diverses épopées dont la guerre de Thèbes et les exploits d'Hercule avaient fourni le sujet, et qu'on attribuait à Homère. La plus connue était une *Thébaïde* en sept livres, contenant plus de cinq mille vers, dont la disparition est regrettable, car c'est probablement la source où avaient puisé les poètes qui ont fait verser tant de larmes sur les infortunes d'Œdipe et de ses enfants. Puis venaient les *Epigones*, récit de la seconde guerre de Thèbes, la *Prise d'Échalie*, tirée de l'histoire d'Hercule. Le reste ne mérite pas l'honneur d'être nommé.

— II. CYCLES FRANÇAIS. Chez nous, à partir du moyen âge, nous voyons plusieurs hommes, plusieurs événements sur lesquels s'exerce avec une sorte de constance l'imagination des poètes. Tout d'abord, trois groupes se dessinent nettement : le premier autour de Charlemagne, le second autour de Guillaume d'Orange, le troisième autour de Renaud de Montauban et de ses frères. Chacun de ces types, selon la remarque de M. Léon Gautier dans ses *Épopées françaises*, est essentiellement épique, parce qu'il est malheureux. Charlemagne est battu à Roncevaux; Guillaume d'Orange à Aliscamps; Renaud termine ses jours dans la misère et dans l'exil. Les poètes se sont comme pressés autour de ces héroïques infortunes, et trois cycles se sont formés. Il en est de moins célèbres : dans l'est de la France, le cycle lorrain; celui de Raoul de Cambrai, dans le Vermandois; celui de Gormond et d'Isenbard, dans le Ponthieu; celui de Girard de Roussillon, etc., etc. Les trouveres, un peu plus tard, tentèrent de rattacher les cycles intermédiaires aux cycles supérieurs. Ils cherchèrent des analogies, des rapprochements, des liens de parenté qu'ils inventèrent sans scrupule. Ce travail donna lieu à des généalogies absurdes, bien capables d'embrouiller les d'Hozier et de préparer des tortures aux Saumaise futurs. Chaque trouvère inventa des descendances et des affiliations pour le héros qu'il patronnait. Que de titres nobiliaires n'ont pas d'autre fondement sérieux !

Le dernier cycle français a été celui des croisades. Il ne se forma pas à l'époque où régnaient les cantilènes, mais à la période suivante. Ses qualités sont donc moins lyriques que dramatiques. Ses monuments sont des épopées et non des odes.

— Crust. Les cycles sont des crustacés fossiles, voisins des trilobites. Leur corps est constitué par un bouchier unique, arrondi, un peu allongé, dont le milieu est pourvu d'un lobe assez prononcé, donnant naissance à un bourrelet fusiforme, et présentant à son sommet deux tubercules latéraux, qu'on regarde comme des yeux. M. Koninck pense que ce corps était mou et très-contractile, que l'animal vivait en parasite, et que ses côtes rayonnantes protégeaient ses pattes lorsqu'il était au repos. Ce genre ne comprend qu'une seule espèce, le cycle rayonnant, qui gît dans le calcaire de Visé, près de Liège, et dans celui de Balland (Angleterre). Les individus bien conservés sont rares.

CYCLÉAL s. m. (si-klé-al — du gr. *kuklos*, cercle). Anat. Os vertébral disposé en anneau.

CYCLÉDION s. m. (si-klé-di-on — dimin. du gr. *kuklos*, cercle). Bot. Genre de cryptogames.

CYCLÉMYDE s. m. (si-klé-mi-de). Erpét. Genre de tortues des Indes orientales, dont la carapace est presque circulaire.

CYCLIADAS, général grec qui florissait vers la fin du III^e et au commencement du IV^e siècle avant notre ère. Il fut nommé stratège des Achéens en 208, et réélu en 200 à la place de Philopomen, dont il était loin d'avoir les talents. Exilé en 193, il se retira à la cour de Philippe V, roi de Macédoine, et fut, l'année suivante, un des trois ambassadeurs que ce roi envoya à Flaminius après la bataille de Cynocéphales (197).

CYCLIDE s. m. (si-klé-de — du gr. *kuklos*, cercle; *eidos*, aspect). Infus. Genre de monades, comprenant quatre espèces trouvées aux environs de Paris.

— Encycl. Les *cyclides* sont des infusoires microscopiques, à corps presque membraneux, ovoïde, comprimé, terminé en pointe à l'arrière, cilié sur les bords. Les espèces sont assez nombreuses. La *cyclide transparente* se trouve dans diverses infusions, surtout dans celles des céréales; elle nage en vacillant, par une sorte de tremblement continu. La *cyclide variable* est la plus commune; on l'observe dans presque toutes les infusions, plus abondamment dans celles de blé, de pois ou de chénevis; les individus renfermés dans une goutte de ces liquides sont quelquefois si nombreux, que, pour se mouvoir, ils sont forcés de s'allonger et de se déformer sans cesse; de là le nom spécifique.

CYCLIDIE s. m. (si-klé-di — du gr. *kuklos*, cercle; *eidos*, aspect). Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes.

CYCLIDIN, INE adj. (si-klé-dain, i-ne — rad. *cyclide*). Qui ressemble à un cyclidion. — s. f. pl. Famille d'infusoires, ayant pour type le genre cyclidion.

CYCLIDIION s. m. (si-klé-di-on — dimin. de *cyclide*). Infus. Genre d'infusoires, voisin des encélydes.

CYCLINE s. f. (si-klé-ne — du gr. *kuklos*, cercle). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des gyriniens.

— Moll. Genre de mollusques acéphales.

— Encycl. Entom. Ce genre de coléoptères a pour caractères : corps ovalaire un peu déprimé; épistome à peine échancré; labre légèrement saillant, arrondi en avant et cilié; menton fortement échancré; antennes à dernier article tronqué obliquement; palpes maxillaires à trois premiers articles petits, le dernier presque aussi long que les trois autres réunis; palpes labiales à deux premiers articles très-petits, le dernier plus long que les deux autres réunis; pattes antérieures très-longues; tarses des mâles à articles dilatés en une palette allongée, garnie en dessous de petites broches soyeuses; abdomen à dernier segment aplati, arrondi à son extrémité. Ce genre répond à celui des dineutes. Ce sont les plus grands insectes de la famille des gyriniens, et la longueur totale de certaines espèces atteint 0m,002. On en connaît plus de vingt espèces, que l'on trouve dans toutes les parties du monde, excepté en Europe. Ils sont noirs et présentent cependant des reflets assez brillants.

— Moll. Ces acéphales ont pour caractères : coquille orbiculaire, plus ou moins convexe, peu épaisse, parfaitement close, à bords simples ou finement crénelés; crochets assez grands, obliques, inclinés en avant; point de lunule; bord cardinal large, portant trois petites dents cardinales étroites, divergentes, inégales, dont la postérieure est canaliculée; point de dents latérales; deux grandes impressions musculaires, l'antérieure ovale, la postérieure semi-lunaire; impression palléale courte, formant en arrière une sinuosité triangulaire à sommet aigu et oblique de haut en bas et d'avant en arrière; ligament étroit, très-allongé, en partie caché sous le bord du corselet.

CYCLIODIDASCALIE s. f. (si-klé-di-da-ska-li — du gr. *kuklos*, cercle; *didaskalia*, enseignement). Antiq. gr. Art de dresser et de diriger les rondes des choréutes dans les fêtes de Bacchus.

CYCLIOPLEURE s. m. (si-klé-o-pleu-re — du gr. *kuklos*, cercle; *pleura*, côte). Entom. Genre de coléoptères longicornes de l'Amérique du Sud.

CYCLIQUE adj. (si-klé-ke — rad. *cycle*). Astr. Qui a rapport à un cycle : *Période cyclique*.

— Littér. Se dit des poètes et des œuvres des poètes grecs qui ont raconté les temps fabuleux et l'histoire de la guerre de Troie : *Poème cyclique*. Le poète cyclique *Panyasis a chanté la triste destinée d'Adonis*. (Noël des Vergers.) *Homère marche suivi de la longue suite des poètes cycliques*. (Boissonade.) Les poètes cycliques ont achevé insensiblement l'épopée vers l'histoire, qui devait la remplacer. (Ballanche.) *Poème cyclique*, Poème qui contient une histoire complète ou une suite complète d'histoires, sans qu'il y ait dans cette œuvre une unité de sujet proprement dite; telles sont les *Métamorphoses* d'Ovide.

— s. m. pl. Entom. Famille de coléoptères, ayant pour type le genre casside.

— Encycl. Littér. *Poèmes et poètes cycliques*. V. CYCLE.

— Entom. La famille des *cycliques* est ainsi caractérisée : trois premiers articles des tarses spongieux ou garnis de broches; pas de dents cornées aux mâchoires; antennes non disposées en massue perfoliée; languette presque carrée ou ovale, entière ou légèrement échancrée; corps ordinairement arrondi; base du corselet aussi large que les élytres, dans les espèces dont le corps est oblong; division extérieure des mâchoires ayant l'apparence d'une palpe étroite cylindrique, d'une couleur plus foncée; antennes filiformes ou légèrement grosses vers le bord; division intérieure

de la mâchoire plus large que l'extérieure, et sans ongles au bout. Le plus ordinairement, ces coléoptères sont de petite taille et ornés de couleurs assez vives. Leur corps est toujours glabre, souvent très-luisant. Lorsqu'on cherche à les prendre, ils contractent leurs pattes, contrefont les morts, se laissent tomber et se perdent dans le feuillage. Leurs larves vivent sous les feuilles de différents végétaux.

Cette famille se divise en deux sections. La première comprend les genres qui ont les antennes très-loin de la bouche, sur le sommet de la tête, très-rapprochées à leur base, droites et avancées; ce sont les hispes, les cassides et les imatides. La deuxième renferme des genres caractérisés par des antennes rapprochées ou peu éloignées de la bouche, insérées devant ou entre les yeux, plus longues et plus grêles que dans la division précédente; ils ont aussi le corps plus bombé que les genres qui précèdent; ce sont les clythres, les chlamys, les gribouris, les eumolpes, les colaspes, les doryphores, les paropsides, les chrysomèles, les héloides, les adories, les eupères, les galéruques et les altises.

CYCLISME s. m. (si-klé-sme — du gr. *kuklos*, cercle). Chir. et pharm. Syn. de TROCHISQUE. On dit aussi CYCLISQUE.

CYCLISQUE s. m. (si-klé-ske — du gr. *kuklos*, cercle). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant cinq espèces qui habitent l'Afrique australe.

— Chir. et pharm. V. CYCLISME.

CYCLOBOTRA s. m. (si-klé-bo-tra — du gr. *kuklos*, cercle; *botrus*, grappe). Bot. Genre de plantes bulbeuses, de la famille des liliacées, voisin des jacinthes, et dont l'espèce type croît en Californie : *Le cyclobotra blanc*.

CYCLOBRANCHE adj. (si-klé-bran-che — du gr. *kuklos*, cercle; *brachia*, branche). Conchyl. Dont les branchies sont disposées en cercle.

— s. m. pl. Ordre de mollusques gastéropodes, à branchies disposées en cercle.

CYCLOCANTHE s. m. (si-klé-kan-te — du gr. *kuklos*, cercle; *acantha*, épine). Moll. Genre détaché du genre turbo.

— Encycl. Ce genre, ainsi nommé par Swainson, répond au calcar de Montfort et au stella de Klein. Il a pour caractères : coquille trochiforme, non obliquée, à spire assez élevée; tours garnis d'appendices ou de lamelles repliées en forme d'épines, le dernier anguleux; ouverture subcirculaire; bord columellaire aplati, concave; bord externe anguleux; opercule épais, ovale, spiral, à tours rapidement croissants à sa face interne, convexe subspiral et comme obliquée à sa face externe.

CYCLOCARPE adj. (si-klé-kar-pe — du gr. *kuklos*, cercle; *karpas*, fruit). Bot. Qui porte des fruits de forme ronde.

CYCLOCÈLE adj. (si-klé-sè-le — gr. *kuklos*, cercle; *koilia*, entrailles). Zool. Dont le canal intestinal est disposé en cercle.

CYCLOCÉPHALE s. m. (si-klé-sé-fa-le — du gr. *kuklos*, cercle; *kephalé*, tête). Térat. Genre de monstres unitaires, dont les yeux sont extrêmement rapprochés ou même se confondent en un seul.

— Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, dont l'espèce type habite la Colombie.

CYCLOCÉPHALIE s. f. (si-klé-sé-fa-li — rad. *cyclocéphale*). Térat. Monstruosité des cyclocéphales.

CYCLOCÉPHALIEN, IENNE adj. (si-klé-sé-fa-li-ain, i-ène — rad. *cyclocéphalie*). Anat. Qui a les deux yeux confondus en un seul ou tout au moins extrêmement rapprochés l'un de l'autre.

— s. m. pl. Famille de monstres, ayant pour type les cyclocéphales.

CYCLOCÉPHALIQUE adj. (si-klé-sé-fa-li-ke — rad. *cyclocéphalie*). Térat. Qui se rattache, qui a rapport à la cyclocéphalie.

CYCLOCÉRAS s. m. (si-klé-sé-rass — du gr. *kuklos*, cercle; *keras*, corne). Moll. Genre de céphalopodes tentaculifères.

— Encycl. Ce genre, ainsi nommé par M. Quoy, répond au genre orthocéras de Breynius. Il est entièrement fossile et n'est par conséquent connu que par la coquille. Celle-ci est droite, allongée, conique, cloisonnée dans la plus grande partie de sa longueur. Les cloisons transverses sont simples, concaves en avant, plus ou moins nombreuses et distantes, percées d'un siphon central ou subcentral, mais jamais complètement marginal; l'ouverture est circulaire et simple, quelquefois garnie d'un bourrelet. Les *cyclocéras* forment un genre très-nombreux en espèces, la plupart appartenant aux terrains anciens et aux âges silurien, devonien, carbonifère et salifère. Il en est qui atteignent une longueur de 2 à 3 mètres. On en cite une qui est déposée au Muséum d'histoire naturelle de Paris, et qui mesure un peu plus de 1 mètre; on y remarque 74 cloisons, et elle n'est pas complète. M. de Verneuil a présenté à la Société géologique de France un autre exemplaire incomplet aussi, trouvé en Amérique, et qui mesure 1 mètre; on y compte 125 cloisons. Complète, elle aurait au moins 3 mètres et 250 cloisons. * De pareilles proportions ne sont-elles pas inconciliables, de-

mande M. de Verneuil, avec l'idée que conservent encore certains paléontologistes que les orthocératites ont été des coquilles internes? Parmi ces coquilles, les unes sont à surface lisse et ne présentent que quelques sillons transverses, indicateurs des cloisons; d'autres ont des côtes transverses ou annulaires; quelques-unes enfin sont sillonnées longitudinalement.

CYCLOCHILE s. m. (si-klo-chi-le — du gr. *kuklos*, cercle; *chilos*, lèvres). Entom. Genre d'insectes, fondé pour une espèce de cigale de la Nouvelle-Hollande.

CYCLOCOTYLE s. m. (si-klo-ko-ti-le — du gr. *kuklos*, cercle; *kotulê*, cavité). Helminth. Genre de vers, comprenant une seule espèce, qui vit dans un poisson de la Méditerranée.

CYCLODACTYLES s. m. pl. (si-klo-da-kti-le — du gr. *kuklos*, cercle; *daktulos*, doigt). Polyp. Groupe d'actinies.

CYCLODE s. m. (si-klo-de — du gr. *kuklos*, cercle; *odous*, dent). Erpét. Genre de sauriens, comprenant trois espèces de la Nouvelle-Hollande.

CYCLODÈME s. m. (si-klo-dè-me — du gr. *kuklos*, cercle; *demas*, corps). Entom. Genre de coléoptères pentamères, comprenant une seule espèce qui habite le Tucuman.

CYCLODÈRE s. m. (si-klo-dè-re — du gr. *kuklos*, cercle; *deris*, cou). Entom. Genre de coléoptères tétramères, de la famille des cycliques, comprenant deux espèces qui habitent la Colombie.

CYCLODERME s. m. (si-klo-der-me — du gr. *kuklos*, cercle; *derma*, peau). Bot. Genre de champignons globuleux, comprenant plusieurs espèces qui croissent dans l'Inde.

CYCLODIATOMIE s. m. (si-klo-di-a-to-mi — du gr. *kuklos*, cercle; *dia*, à travers; *tomê*, section). Art milit. Calcul des directions et des inclinaisons en balistique.

CYCLODONTINE s. f. (si-klo-don-ti-ne — du gr. *kuklos*, cercle; *odontos*, dent). Moll. Genre des gastéropodes pulmonés.

— Encycl. Ce genre, ainsi nommé par Beck, répond au genre odontostome. Il a pour ca-

ractères: coquille fusiforme, perforée, à spire, allongée, turriculée, le dernier tour rétréci à la base et présentant souvent des fossettes irrégulières; bouche ovale, allongée, irrégulièrement contractée, et garnie intérieurement d'un plus ou moins grand nombre de dents; péristome large, assez épais, réfléchi; bords peu distants, réunis par un calus mince et garni d'une dent lamelleuse.

CYCLOGASTRES s. m. (si-klo-ga-stre — du gr. *kuklos*, cercle; *gastër*, ventre). Entom. Genre de diptères, de la famille des naticanthes, remarquables par la forme arrondie de leur abdomen.

CYCLOGLÈNE s. m. (si-klo-glè-ne — du gr. *kuklos*, cercle; *glênos*, objet brillant). Infus. Genre d'infusoires furculaires.

CYCLOGNATHE s. m. (si-klo-gna-te, gn. mll. — du gr. *kuklos*, cercle; *gnathos*, mâchoire). Mamm. Genre de pachydermes fossiles des terrains tertiaires d'Auvergne.

CYCLOGRAPHE s. m. (si-klo-gra-fe — du gr. *kuklos*, cercle; *graphô*, j'écris). Littér. Poète cyclique.

CYCLOGRAPSE s. m. (si-klo-gra-pse). Crust. Genre de décapodes brachyures, dont l'espèce type habite l'Océan Indien.

CYCLOGYNE s. f. (si-klo-ji-ne — du gr. *kuklos*, cercle; *gunê*, femme, organe femelle). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, comprenant deux espèces, qui croissent dans le sud-ouest de l'Australie.

CYCLOÏDAL, ALE adj. (si-klo-i-dal, a-le — rad. *cycloïde*). Géom. Qui a rapport à la cycloïde: *Courbe cycloïdale*.

— s. f. Syn. de *cycloïde*.

CYCLOÏDE s. f. (si-klo-i-de — du gr. *kuklos*, cercle; *eidos*, aspect). Géom. Courbe engendrée par un point situé sur une circonférence qui roule sur une droite: *Le traité de Pascal sur la cycloïde est un prodige de sagacité et de pénétration* (D'Alembert).

— Mécan. *Horloge à cycloïde*, Horloge dans laquelle le pendule est assujéti à décrire non un arc de cercle, mais un arc de cycloïde.

— Encycl. Géom. Soient Ox la droite fixe,

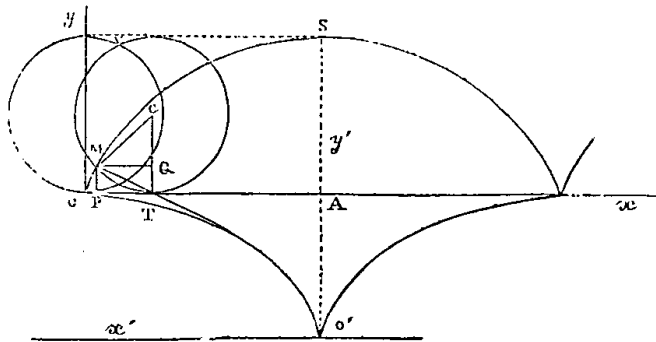


Fig. 1.

C le centre du cercle mobile, M le point décrivant, qui s'est d'abord trouvé à l'origine O des coordonnées, ω l'angle MCT dont le cercle a déjà tourné, $OP = x$ et $MP = y$ les coordonnées du point M, la figure donne aisément les relations suivantes, déduites de l'hypothèse que l'arc MT a la longueur OT,

$$x = R\omega - R \sin \omega,$$

$$y = R(1 - \cos \omega);$$

on en déduit

$$\cos \omega = \frac{R - y}{R}, \text{ ou } \omega = \arccos \frac{R - y}{R};$$

d'où, en substituant,

$$x = R \arccos \frac{R - y}{R} - \sqrt{2Ry - y^2};$$

telle est l'équation de la cycloïde.

On peut faire rentrer la théorie de cette courbe dans la théorie plus générale des courbes épicycloïdales engendrées par le mouvement d'un point lié à une courbe qui roule sans glisser sur une autre courbe fixe (v. *Épicycloïde*).

D'après cette théorie, la normale à la cycloïde en un quelconque de ses points est constamment dirigée vers le point de contact de la circonférence mobile avec la droite fixe. La normale en M est donc MT.

Le rayon de courbure $\rho = MN$ est donné par la formule générale

$$\left(\frac{1}{\rho} + \frac{1}{\rho'}\right) \cos i = \frac{1}{R} + \frac{1}{R'},$$

où R et R' désignent les rayons de courbure de la courbe mobile et de la courbe fixe, p la distance TM du point décrivant au point de contact des deux courbes, et i l'angle de TM avec la normale commune TC.

La formule devient ici

$$\frac{1}{TM} + \frac{1}{TN} = \frac{1}{R \cos i} = \frac{1}{R \sin \frac{1}{2}\omega};$$

mais comme

$$TM = 2R \sin \frac{1}{2}\omega,$$

il en résulte

$$\frac{1}{TN} = \frac{1}{2R \sin \frac{1}{2}\omega} = \frac{1}{TM}.$$

Ainsi $TN = TM$, c'est-à-dire que le rayon de courbure est double de la distance du point décrivant au point de contact de la circonférence mobile avec la base de la cycloïde. Les coordonnées du centre de courbure N sont, en conséquence,

$$y = -MP$$

et

$$x = OP + 2MQ = OT + MQ;$$

d'où

$$x = R \arccos \frac{R - y}{R} + \sqrt{2Ry - y^2},$$

ou, si l'on transporte l'origine au point O', dont les coordonnées sont

$$x = \pi R \text{ et } y = -2R,$$

$$x + \pi R = R \arccos \frac{R - y}{R} + \sqrt{2Ry - y^2},$$

ou enfin

$$x = R \arccos \frac{R - y}{R} + \sqrt{2Ry - y^2}.$$

Ainsi la développée de la cycloïde est une autre cycloïde égale ONO' , dont le sommet est à l'origine de la première. Réciproquement la première cycloïde est la développée de la seconde.

L'équation de la cycloïde

$$x = R \arccos \frac{R - y}{R} + \sqrt{2Ry - y^2}$$

donne

$$\frac{dx}{dy} = R \frac{\frac{1}{R}}{\sqrt{1 - \left(\frac{R - y}{R}\right)^2}} - \frac{2R - 2y}{2\sqrt{2Ry - y^2}}$$

$$= \frac{R}{\sqrt{2Ry - y^2}} + \frac{y - R}{\sqrt{2Ry - y^2}}$$

$$= \frac{y}{\sqrt{2Ry - y^2}} = \sqrt{\frac{y}{2R - y}}.$$

Si l'on transporte l'origine au sommet S, l'équation précédente devient

$$\frac{dx}{dy} = \sqrt{\frac{y + 2R}{-y}},$$

et, en changeant le sens des axes,

$$\frac{dx}{dy} = \sqrt{\frac{2R - y}{y}}.$$

Cette dernière forme est la plus commode pour le calcul des longueurs, surfaces ou vo-

lume dépendant de la cycloïde; l'origine commune de ces divers éléments étant placée

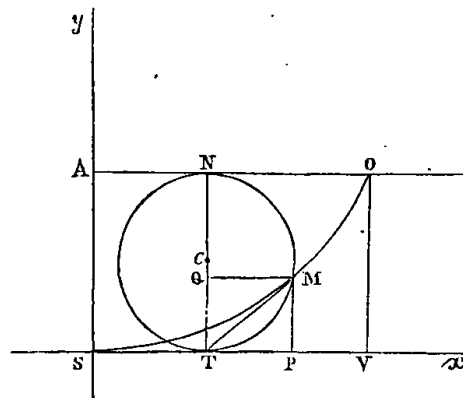


Fig. 2.

au sommet S, une simple soustraction permettra, s'il en est besoin, de la transporter à l'origine O.

Cherchons d'abord la longueur d'un arc SM de la courbe: elle sera fournie par l'intégrale

$$\int_0^y dy \sqrt{1 + \frac{2R - y}{y}} = \int_0^y dy \sqrt{\frac{2R}{y}} \\ = \sqrt{2R} \int_0^y \frac{dy}{\sqrt{y}}$$

Or $\frac{dy}{\sqrt{y}}$ est la différentielle exacte de $2\sqrt{y}$; il en résulte que la mesure de l'arc cherché est

$$SM = s = 2\sqrt{2Ry}.$$

Cette formule comporte une interprétation géométrique simple. Soit TMN le cercle générateur dans la position où le point décrivant est en M, MT sera la tangente à la cycloïde; mais

$$MT = \sqrt{TN \times TQ} = \sqrt{2Ry}.$$

Ainsi un arc de la cycloïde, compté à partir du sommet, est double de la portion de la tangente à son extrémité qui est comprise entre cette extrémité et la tangente au sommet. La considération de la développée aurait conduit sans calculs au même résultat. En effet, la longueur NM (fig. 1) du rayon de courbure de la cycloïde OMS est égale à celle de l'arc ON de la cycloïde ONO' , et d'ailleurs le point T est le milieu de ce rayon MN, puisque les ordonnées des points M et N sont égales et de signes contraires.

Si l'on veut avoir la demi-longueur de la cycloïde, il faudra faire $y = 2R$ dans la formule

$$s = 2\sqrt{2Ry},$$

ce qui donnera

$$\frac{S}{2} = 4R \text{ ou } S = 8R.$$

Il en résulte, pour la valeur de l'arc OM, $s' = 4R - 2\sqrt{2Ry}$ ou $4R - 2\sqrt{2R(2R - y)}$, selon qu'on prend pour axe des x la tangente au sommet ou la base de la courbe.

Cherchons maintenant l'aire du segment SMP (fig. 2); elle sera fournie par la formule

$$SMP = A = \int_0^y x dx = \int_0^y dy y \sqrt{\frac{2R}{y}} \\ = \int_0^y dy y \sqrt{2Ry - y^2};$$

mais l'aire du segment TMQ du cercle générateur serait représentée exactement par la même intégrale, puisque l'abscisse MQ de ce cercle, comptée à partir du diamètre TN, est

$$\sqrt{2Ry - y^2}.$$

Ainsi

$$SMP = TMQ,$$

et l'expression analytique de ce segment est

$$A = SMP = \frac{1}{2} R^2 \arccos \frac{R - y}{R} \\ - \frac{1}{2} (R - y) \sqrt{2Ry - y^2}.$$

L'aire du segment SOV est celle du demi-cercle générateur ou $\frac{1}{2}\pi R^2$; mais celle du rectangle AOVS est $2\pi R^2$; par conséquent, l'aire de la demi-cycloïde ASO est $\frac{1}{2}\pi R^2$, et celle de la cycloïde entière, $3\pi R^2$.

Supposons qu'on demande le centre de gravité de l'arc SM, on aura, pour déterminer son abscisse x_1 , l'équation

$$sx_1 \int_0^y x ds = \int_0^y x \sqrt{2R} \frac{dy}{\sqrt{y}} \\ = \sqrt{2R} \int_0^y x \frac{dy}{\sqrt{y}}$$

qui, en intégrant par parties, donne

$$sx_1 = \sqrt{2R} \left(2x \sqrt{y} - 2 \int_0^y dx \sqrt{y} \right) \\ = 2\sqrt{2R} \left(x \sqrt{y} - \int_0^y dy \sqrt{2R - y} \right)$$

ou

$$sx_1 = 2\sqrt{2R}$$

$$\times \left[x \sqrt{y} + \frac{2}{3} (2R - y)^{\frac{3}{2}} - \frac{2}{3} 2R \sqrt{2R} \right];$$

et, pour déterminer son ordonnée y_1 ,

$$sy_1 = \int_0^y y ds = \int_0^y y dy \sqrt{\frac{2R}{y}} \\ = \sqrt{2R} \int_0^y dy \sqrt{y} = \frac{2}{3} \sqrt{2R} y^{\frac{3}{2}}.$$

Si l'on veut avoir le centre de gravité du demi-arc SO, il faudra faire, dans les formules précédentes,

$$S = 4R, \quad y = 2R \text{ et } x = \pi R;$$

ce qui donnera

$$4Rx_1 = 2\sqrt{2R} \left(\pi R \sqrt{2R} - \frac{2}{3} 2R \sqrt{2R} \right) \\ = 4R^2 \left(\pi - \frac{4}{3} \right)$$

ou

$$x_1 = \left(\pi - \frac{4}{3} \right) R,$$

et

$$4Ry_1 = \frac{2}{3} \sqrt{2R} \cdot 2R \cdot \sqrt{2R} = \frac{8}{3} R^2;$$

d'où

$$y_1 = \frac{2}{3} R.$$

Si l'on veut avoir l'aire de la surface engendrée par l'arc SM en tournant autour de la tangente au sommet Sx , il faudra multiplier l'arc

$$s = 2\sqrt{2Ry}$$

par la circonférence décrite par son centre de gravité, c'est-à-dire par $2\pi y_1$,

ou

$$2\pi \frac{2}{3} \sqrt{2Ry} y_1 = \frac{2}{3} \pi y,$$

ce qui donnera pour l'aire cherchée

$$a = \frac{4}{3} \pi y \sqrt{2Ry},$$

et pour l'aire engendrée par le demi-arc SP

$$a = \frac{16}{3} \pi R^2$$

Enfin cherchons le centre de gravité du segment SMP. On aura, pour déterminer son abscisse, l'équation

$$Ax_1 = \int_0^y xy dx = \int_0^y x dy \sqrt{2Ry - y^2} \\ = \int_0^y dy (2Ry - y^2) \\ + R \int_0^y \arccos \frac{R - y}{R} dy \sqrt{2Ry - y^2},$$

qui donne

$$Ax_1 = \frac{R^2 y}{2} + \frac{3}{4} Ry^2 - \frac{y^4}{4} \\ + \frac{R(y - R) \sqrt{2Ry - y^2}}{2} \arccos \frac{R - y}{R} \\ + \frac{R^2}{4} \arccos \frac{R - y}{R};$$

et, pour avoir son ordonnée,

$$Ay_i = \frac{1}{2} \int_0^y y^2 dx = \frac{1}{2} \int_0^y y dy \sqrt{2Ry - y^2};$$

d'où

$$Ay_i = -\frac{1}{6} (2Ry - y^2)^{\frac{3}{2}} + \frac{1}{4} R(y-R)\sqrt{2Ry - y^2} + \frac{1}{4} R^2 \arccos \frac{R-y}{R}.$$

Si l'on veut avoir le centre de gravité de la demi-cycloïde ASO, il faudra faire, dans les formules précédentes,

$$A = \frac{3}{2} \pi R^2 \quad \text{et} \quad y = 2R,$$

ce qui donnera

$$\frac{3}{2} \pi R^2 x_i = R^2 \left(\frac{4}{3} - \frac{\pi}{4} \right),$$

d'où

$$x_i = R \left(\frac{8}{9\pi} - \frac{\pi}{6} \right)$$

et

$$\frac{3}{2} \pi R^2 y_i = \frac{1}{4} \pi R^2;$$

d'où

$$y_i = \frac{2}{3} R.$$

Le volume engendré par le segment SMP, tournant autour de Sz, serait représenté par $2\pi A y_i$. Si l'on fait cette application au segment SOV, on trouvera

$$2\pi \cdot \frac{3}{2} \pi R^2 \cdot \frac{2}{3} R \quad \text{ou} \quad 2\pi^2 R^3.$$

La cycloïde jouit de propriétés mécaniques remarquables qu'on verra indiquées aux articles BRACHYSTOCHRON, TAUTOCHRON et PENDULE.

Les géomètres qui s'occupèrent les premiers de la cycloïde considèrent, outre la courbe engendrée par un point de la circonférence du cercle roulant, et qui gardait le nom générique de *cycloïde*, celles que peut engendrer divers points liés au cercle mobile. Ces dernières courbes prenaient les noms de *cycloïdes raccourcies*, ou de *cycloïdes allongées*, suivant que le point décrivant était intérieur ou extérieur à la circonférence mobile. Aujourd'hui qu'on est en possession d'une théorie générale des courbes épicycloïdales on ne s'occupe plus guère des *cycloïdes* dérivées.

— *Histoire de la cycloïde.* Cette courbe célèbre a d'abord porté le nom de *trochoïde*, que lui donne Roberval dans le traité qu'il en a laissé; Pascal la désigna ensuite sous le nom de *roulette*; tous les géomètres se sont depuis accordés à l'appeler *cycloïde*. Ce serait, paraît-il, Galilée qui en aurait eu le premier l'idée. Il dit, en effet, dans une lettre écrite à Torricelli en 1639, qu'il s'en était occupé quarante ans auparavant, et qu'il avait songé à en donner la figure aux arches des ponts. Torricelli raconte que, pour en déterminer l'aire, Galilée avait découpé dans une feuille mince la courbe et son cercle générateur et les avait pesés séparément; mais que, trouvant toujours le poids de la *cycloïde* un peu moindre que le triple de celui du cercle, il avait pensé que leurs aires étaient dans un rapport complexe et avait cessé de s'occuper de leur comparaison.

C'est de 1634 que date en réalité l'histoire de la *cycloïde*, et c'est en France que furent résolues les premières difficultés relatives à cette courbe. Le P. Mersenne, qui avait vainement de la carrer, proposa en 1628 la question à Roberval, qui ne se sentant pas encore de force à l'aborder, ne s'en occupa pas immédiatement. C'est en 1634, d'après Mersenne, qu'il résolut le problème, et il étendit même sa solution aux *cycloïdes* allongées et raccourcies. La découverte de Roberval serait en tous cas antérieure à 1637, puisque le P. Mersenne l'a publiée à cette date dans son *Harmonia universelle*. La priorité de Roberval est ainsi absolument incontestable, Galilée déclarant en 1640, dans une lettre adressée à Cavalieri, que l'aire de la *cycloïde* était encore un problème pour les géomètres italiens, et Torricelli confirmant le fait dans une lettre postérieure. Wallis et Carlo Dati ont donc eu tort de faire honneur à l'Italie de cette découverte; mais Pascal a eu encore plus tort de se laisser aller à d'injustifiables accusations de plagiat contre Torricelli, qui, sollicité à la fois par Galilée et par Cavalieri, vint de son côté à bout du problème en 1643, et inséra sans prétentions la solution qu'il avait trouvée à la suite de ses œuvres. Cette publication fit jeter les hauts cris à Roberval, qui imagina toutes sortes de mauvaises raisons pour prouver que Galilée et Torricelli avaient dû connaître la solution qu'il avait donnée. Torricelli répondit qu'il importait peu que le problème de la *cycloïde* eût pris naissance en France ou en Italie; qu'à la mort de Galilée (1642) on ne connaissait pas encore en Italie la mesure de l'aire de cette courbe; qu'il avait trouvé seul les démonstrations qu'on lui contestait, et qu'il s'inquiétait peu qu'on le crût ou qu'on ne le crût pas, parce que ce qu'il disait était conforme au témoignage de sa conscience.

En 1638, le P. Mersenne fit part à Descartes de la découverte de Roberval, sans lui envoyer la démonstration, comme du reste c'était l'usage général à l'époque. Descartes renvoya aussitôt à Mersenne un précis de démonstration, et eut le tort d'ajouter qu'il n'étoit personne médiocrement versé en géométrie qui ne fût en état de trouver ce dont Roberval se faisoit tant d'honneur. Ce fut un nouveau sujet de querelles: Roberval, sans oser prendre envers Descartes le ton qu'il avait pris à l'égard de Torricelli, ne put cependant retenir quelques insinuations malveillantes; Descartes répondit en proposant à son adversaire le problème de la tangente à la *cycloïde*, problème que Fermat résolut, mais que Roberval manqua entièrement. L'élégante solution de Descartes est devenue, comme on sait, la base d'une nouvelle théorie générale de géométrie.

Après les problèmes de l'aire et de la tangente à la *cycloïde*, les premiers qui devaient se présenter à l'esprit concernaient les volumes engendrés par la révolution de la courbe tournant autour de sa base ou de son axe. Ce fut Roberval qui les résolut vers 1644.

La théorie de la *cycloïde* ne fit plus aucun progrès jusqu'en 1658, époque à laquelle Pascal, sous le nom de Dettouville, porta son fameux défi à tous les géomètres de l'Europe. Les questions résolues jusque-là concernaient la *cycloïde* entière: Pascal proposait de déterminer la longueur d'un arc quelconque de la courbe, et son centre de gravité; les aires des surfaces que cet arc engendrait en tournant autour de l'axe ou autour de la base, et leurs centres de gravité; l'aire d'un segment intercepté dans la *cycloïde* par une ordonnée quelconque, et son centre de gravité; enfin les volumes engendrés par ce segment autour de l'axe ou de la base, et leurs centres de gravité.

Huyghens, Fermat et Wren résolurent séparément quelques-unes des questions proposées et envoyèrent leurs solutions, sans toutefois prétendre au prix proposé. Huyghens avait carré un segment particulier; Wren avait déterminé la longueur d'un arc quelconque et son centre de gravité; Fermat avait obtenu l'aire engendrée par un arc de la courbe, ce qui suppose qu'il avait aussi trouvé la longueur de l'arc lui-même.

Mais les deux seuls concurrents qui prétendirent au prix furent le P. Lalouère, jésuite, qui était bien inférieur aux difficultés proposées, et Wallis qui, pressé par le temps, avait commis plusieurs fautes. Pascal publia ses solutions sous le titre de *Lettres de A. Dettouville à M. de Carcavi*. Peu après, Wallis donna lui-même ses solutions corrigées.

La *cycloïde* a eu encore une phase brillante lorsque Huyghens, cherchant à écarter les petites inégalités que doivent nécessairement présenter les oscillations d'un pendule circulaire, se proposa de déterminer la courbe sur laquelle il faudrait faire rouler un corps pour qu'il mît toujours le même temps à arriver au point le plus bas, quel que fût celui d'où on l'eût abandonné, et trouva que cette courbe était la *cycloïde*. Pour réaliser son pendule idéal, Huyghens avait à déterminer un mode de suspension tout nouveau; les recherches qu'il fit à ce sujet le conduisirent à sa théorie des développées, et l'histoire de la *cycloïde* s'enrichit de la découverte de cette remarquable propriété dont elle jouit, d'avoir sa développée égale à elle-même. Enfin la *cycloïde* reparut pour la dernière fois à la naissance du calcul des variations, et cette fois encore elle se fait remarquer par une propriété exceptionnelle, celle d'offrir à un corps pesant le chemin le plus rapide pour parvenir d'un point à un autre.

CYCLOLEPIDE s. f. (si-klo-lé-pi-de — du gr. *kuklos*, cercle; *lepis*, *lepidos*, écaille). Bot. Genre de plantes, de la famille des chénopodées, renfermant une seule espèce, qui croît dans l'Amérique du Nord. || Nom d'une section du genre gochénatie.

CYCLOLITE s. m. (si-klo-li-te — du gr. *kuklos*, cercle; *lithos*, pierre). Zooph. Genre d'anthonozaires fossiles.

CYCLOLOBE s. m. (si-klo-lo-be — du gr. *kuklos*, cercle; *lobos*, gousse). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des dalbergiées, renfermant une seule espèce, qui croît au Brésil.

CYCLOLOBÉ, ÉE adj. (si-klo-lo-bé — du gr. *kuklos*, cercle; *lobos*, lobe). Bot. Qui a l'embryon disposé en cercle ou en anneau.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des chénopodées, renfermant les genres qui ont l'embryon disposé en cercle ou en anneau.

CYCLOLOME s. m. (si-klo-lo-me — du gr. *kuklos*, cercle; *loma*, frange). Bot. Genre de plantes, de la famille des chénopodées, tribu des cyclolobées, voisin des chénopodes ou ansérines.

CYCLOME s. m. (si-klo-me — du gr. *kuklos*, cercle; *omos*, épaule). Entom. Genre de coléoptères tétramères de la famille des curculionides, comprenant six espèces propres au Cap de Bonne-Espérance.

CYCLOMÉTOPES s. m. pl. (si-klo-mé-to-pe — du gr. *kuklos*, cercle; *meta*, sur; *opé*, ouverture). Crust. Famille de décapodes brachyures.

— Encycl. Les *cyclométopes* paraissent oc-

cuper, dans l'échelle des êtres, un degré moins élevé, que les oxyrhynques, car la centralisation de leur système nerveux ganglionnaire est portée moins loin, et la disposition de cet appareil se rapproche plus de ce qui existe chez les macroures, et chez l'embryon des crustacés en général. En effet, les divers ganglions thoraciques, au lieu d'être soudés en une seule masse solide comme chez les mafas, ne forment plus qu'une sorte d'anneau circulaire, dont il est souvent fort difficile de distinguer les anneaux constitutifs. Ici les deux moitiés du foie restent distinctes; ce viscère n'a pas de lobe médian; il s'étend beaucoup en longueur, et recouvre une grande partie de la voûte de la cavité branchiale. La disposition de l'appareil respiratoire est la même que chez les oxyrhynques; on compte toujours de chaque côté sept branchies thoraciques et deux maxillaires, réduites à l'état rudimentaire. Enfin le système générateur ne s'éloigne, sous aucun rapport important, de celui de ces derniers crustacés. La carapace est presque toujours beaucoup plus large que longue; quelquefois elle est à peu près circulaire, mais en général elle est beaucoup plus large en avant qu'en arrière, régulièrement arquée dans la moitié antérieure de son contour, et fortement tronquée de chaque côté dans sa partie postérieure. La région stomacale est de médiocre grandeur, et elle est ordinairement divisée en arrière en deux parties latérales par un prolongement presque linéaire de la région génitale, qui s'avance très-loin vers le front. Les régions hépatiques sont, au contraire, très-développées, et s'étendent de chaque côté de la région stomacale; elles occupent presque toujours au moins la moitié de la portion latérale de la carapace, et ne sont pas dépassées par les régions branchiales, dont la grandeur est médiocre. Le front est transversal et ne s'avance jamais en forme de rostre; il est généralement assez large, lamelleux et horizontal. Les bords latéro-antérieurs de la carapace se dirigent très-obliquement en dehors et en arrière, de manière à former avec le front un arc de cercle, et ils sont le plus souvent minces et tranchants. Les bords latéro-postérieurs de la carapace forment presque toujours un angle bien marqué avec le bord latéro-antérieur et avec le bord postérieur. Les yeux sont toujours parfaitement mobiles, et se remplent en arrière. Les parties de la première paire sont très-développées; elles sont toujours beaucoup plus grosses que les suivantes. Enfin l'abdomen se compose ordinairement de sept articles distincts chez la femelle, de cinq ou de sept chez le mâle.

Les mœurs des *cyclométopes* varient beaucoup. Les uns sont essentiellement nageurs, et se rencontrent en pleine mer; d'autres demeurent près des côtes, mais ne sortent jamais de l'eau; d'autres encore vivent presque tout sur le rivage que dans l'eau, et se cachent habituellement sous les pierres; enfin il en est qui se creusent dans le sable une retraite souterraine. On en connaît un assez grand nombre d'espèces fossiles. Cette famille renferme deux tribus naturelles: celle des cancériens comprend les genres œthre, crabe, carapille, zozyme, lagostome, xanthe, chlorode, panopé, ogie, pseudocarcin, étise, platycarcin, pilumne, rupellie, pirimèle, carcin, platyopode, polybie, portune, lupée, thalamite et podophthalmie.

CYCLOMÈTRE s. m. (si-klo-mè-tre — du gr. *kuklos*, cercle; *metron*, mesure). Géom. Instrument propre à mesurer des cercles.

CYCLOMÉTRIE s. f. (si-klo-mé-tri — rad. *cyclomètre*). Géom. Art de mesurer les cercles: *Un des grands objets de M. Lagny était la cyclométrie ou mesure du cercle.* (Fonten.)

CYCLOMÉTRIQUE adj. (si-klo-mé-tri-ke — rad. *cyclomètre*). Géom. Qui a rapport à la cyclométrie: *Procédés cyclométriques.*

CYCLOMIDES s. m. pl. (si-klo-mi-de — de *cyclome*, et du gr. *eidos*, aspect). Entom. Tribus de curculionides ayant pour type le genre *cyclome*.

CYCLOMORPHE adj. (si-klo-mor-fe — du gr. *kuklos*, cercle; *morphé*, forme). Moll. Qui a la forme d'un cercle ou d'un disque.

— s. f. pl. Acal. Syn. de MÉDUSES.

CYCLOMYCE s. m. (si-klo-mi-ce — du gr. *kuklos*, cercle; *mukés*, champignon). Bot. Genre de champignons à chapeau arrondi, renfermant une seule espèce, qui croît à Madagascar.

CYCLONAL, ALE adj. (si-klo-nal, a-le — rad. *cyclone*). Météor. Qui a rapport aux cyclones.

CYCLONE s. f. (si-klo-ne — du gr. *kuklos*, cercle). Météor. Sorte d'ouragan qui marche en tournoyant avec une extrême rapidité, dans le sud de l'Océan Indien: *Elle avance pourtant, la cyclone, et parfois franchement, s'illuminant dans sa vaste épaisseur de toutes ses lueurs électriques.* (Michelet.)

— Encycl. Les *cyclones* commencent dans l'O.-S.-O. du détroit de la Sonde, par 10° de latitude sud et 90° de longitude est, suivent la direction de l'O.-S.-O. jusqu'à l'île Maurice, et de là s'inflechissent au S.-E. jusqu'aux îles Saint-Paul et d'Amsterdam, vers 40° de latitude sud et 75° de longitude est. C'est ordinairement de décembre à avril que ces ouragans se produisent dans l'Océan Indien. Ils embrassent une étendue dont le diamètre

varie de 200 à 400 kilomètres au commencement et de 1,600 à 2,000 kilomètres à la fin. Le sens du mouvement rotatoire est toujours de l'ouest à l'est en passant par le sud, dans l'hémisphère boréal, tandis qu'il se produit en passant par le nord de l'ouest à l'est dans l'autre hémisphère. La plus grande vitesse du vent atteint jusqu'à 250 kilomètres à l'heure dans la région moyenne du centre; en ce point, on observe un calme à peu près complet, ou bien des renversements brusques dans la direction du vent. La *cyclone* marche avec une vitesse qui varie de 16 à 40 kilomètres à l'heure. V. TOURBILLON.

CYCLONASSE s. f. (si-klo-na-se — du gr. *kuklos*, cercle, et de *nasse*). Moll. Genre détaché du genre *nasse*.

— Encycl. Les caractères de ce genre sont les suivants: coquille néríticoforme, orbiculaire, convexe déprimée, oblique; spire aplatie, à sommet quelquefois indiqué par une légère saillie ou épine; columelle lisse; calus étalé sur toute la face inférieure du dernier tour; ouverture subquadrangulaire; canal large et court; bord droit, réfléchi, lisse. Le *cyclonasse kamiesch* est une espèce créée par M. le docteur Chenu, qui l'a trouvée parmi des crevettes vivantes, à Kamiesch. Cette coquille est brune en dessus, avec un liseré blanc à la suture; d'un brun rosé en dessous, sur toute la callosité, qui est entourée aussi d'un liseré blanc. Le bord columellaire est blanchâtre; le dernier tour enveloppe une partie de la spire, qui ne laisse voir qu'une portion de trois tours, dont le dernier forme une petite pointe très-aigüe.

CYCLONOTE adj. (si-klo-no-te — du gr. *kuklos*, cercle; *ndos*, dos). Zool. Marqué sur le dos d'un cercle coloré.

— s. m. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des palpicornes.

— Encycl. Entom. Les *cyclonotes* ont pour caractères: corps hémisphérique; mandibules bidentées à l'extrémité, cornées au côté externe, coriaces et frangées intérieurement; mâchoires coriaces, à deux bords frangés; labre peu apparent; palpes maxillaires et labiales courtes, à dernier article en pointe obtuse; antennes de neuf articles; métasternum rétréci antérieurement; prosternum en triangle, moins long que large; jambes sans gouttières vers l'extrémité; tarses postérieurs à premier article à peine aussi long que le dernier. La seule espèce européenne de ce genre est le *cyclonote orbiculaire*, nommé par Geoffroy hydrophile à points noirs, et qui habite, dans toutes les parties de la France et dans l'Algérie, les eaux stagnantes, et quelquefois les feuilles et les débris entassés sur le bord des mares.

CYCLO-PARAAL s. m. (si-klo-pa-ra-al — du gr. *kuklos*, cercle, et de *paraal*). Anat. Nom de l'un des os qui constituent la vertèbre de certains animaux.

CYCLOPE s. m. (si-klo-pe — du gr. *kuklos*, cercle; *ops*, œil). Mythol. Nom donné aux forgerons de Vulcain, sortes de géants qui n'avaient qu'un gros œil rond au milieu du front: *L'imagination des hommes, qui a vu avec raison dans les volcans les grandes forces de la nature, a mis des cyclopes partout où elle a vu fuir des montagnes.* (V. Hugo.)

... Vulcain, couvert de feux étincelants, Animal en ces mots les cyclopes brûlants.

J.-B. ROUSSEAU.

— Hist. anc. Nom donné aux premiers habitants de la Sicile, auxquels on attribue les constructions dites cyclopéennes. || Ancien peuple d'Arcadie: *Les Cyclopes primitifs d'Arcadie paraissent, selon les traditions recueillies par Aristote, avoir habité originairement la Thrace.* (Petit-Radel.)

— Poétiq. Forgeron, serrurier.
— Fam. Homme qui n'a qu'un œil; borgne.
— Tératol. Syn. de CYCLOPÉALIE.
— Crust. Genre de branchiopodes.
— Moll. Syn. de CYCLONASSE.

— Encycl. Mythol. Les *cyclopes* sont des géants, fils du Ciel et de la Terre, dans la théogonie hésiodique. On en fait les ouvriers forgerons de Vulcain. Ils préparent la foudre aussi bien que ce dieu. Aussi Apollon, après que son fils Phaéton eut été frappé de la foudre, ne pouvant se venger sur la main qui l'avait lancée, déchargea son courroux sur ceux qui l'avaient fabriquée. Les *cyclopes*, précipités sous la terre comme les personnifications analogues des géants, représentent les volcans, et c'est là la signification de leur nom. Cet œil unique et circulaire qui les caractérise, c'est le cratère.

Jupiter ordonne à Mercure, dans le *Timon* de Lucien, de lui amener les *cyclopes* de l'Etna, pour qu'ils raccommoient les pointes de sa foudre. M. Maury considère les *cyclopes*, ainsi que les géants et les Titans, comme des personnifications, soit des eaux qui s'élevaient en vapeur dans l'atmosphère et vont se condenser sous forme de nuages dans le ciel, dont ils semblent vouloir détrôner le souverain, soit des feux qui sillonnent la nuée orange ou s'échappent des volcans et des terrains ignés. Ce sont tour à tour les daityas, les vritras, ennemis d'Indra qui personnifient les nuages dissipés par les rayons du soleil, les asouras, personnifications de la sécheresse et du feu.

Il existait encore, au temps de Pausanias,

un ancien autel où l'on sacrifiait aux cyclopes.

Les cyclopes, devenus habitants de la terre, sont souvent alliés avec d'autres dieux. Ils habitent des antres sauvages et recherchent l'amour des naïades ou des bergères. Le plus célèbre d'entre eux, sous cet aspect essentiellement homérique et dont Théocrite a tiré un si heureux parti, est Polyphème, fils de Neptune. V. POLYPHÈME.

— Iconogr. Plin raconte, comme un trait de génie, que le peintre Timanthe, contemporain et émule de Zeuxis, voulant faire ressortir, dans un de ses tableaux, l'énorme taille d'un Cyclope endormi, plaça près de lui des satyres occupés à mesurer son pouce avec leur thyrses. Il nous est parvenu fort peu de représentations antiques des cyclopes. Une statue de marbre, au musée du Capitole, découverte sur le mont Célius, près de l'église Saint-Etienne-le-Rond, à Rome, offre l'image d'un cyclope assis sur un rocher, ayant un troisième œil au milieu du front et foulant aux pieds un jeune homme. La main droite de cette statue, tenant une syrinx, et l'avant-bras du même côté sont modernes. De Clarac a publié une gravure de cette statue (pl. 835). Le musée des Antiques de Turin possède une tête de cyclope. Parmi les représentations modernes de cette sorte de divinités, nous citerons : des *Cyclopes forgeant*, gravés par Gautier, d'après J. Cousin (1581); les *Cyclopes exterminés par Apollon*, peinture du Dominiquin, à la villa Aldobrandini, gravée par Barrière, etc. V. POLYPHÈME.

— Crust. Les cyclopes ont pour caractères : corps plus ou moins ovalaire, mou, composé de la tête et du thorax, qui semblent confondus, et de la queue, qui est composée de six segments ou articles; yeux si rapprochés l'un de l'autre qu'il semble n'y en avoir qu'un seul; antennes grandes; appareil mastigateur. La plupart de ces petits crustacés nagent sur le dos, s'élançant avec vivacité, et peuvent nager en arrière aussi bien qu'en avant. Ils se nourrissent de matières animales et végétales. Les aliments traversent un canal alimentaire droit, d'une extrémité du corps à l'autre. On a cru que les organes sexuels du mâle étaient placés aux antennes, parce que l'animal s'en sert pour saisir la femelle et la retenir. Pareille erreur a été commise relativement aux arachnides. De chaque côté de la queue des cyclopes femelles est un sac ovale rempli d'œufs, adhérent au deuxième segment, près de sa jonction avec le troisième, où l'on voit aussi l'orifice du canal déférent de ces œufs. Une seule fécondation peut suffire à plusieurs générations successives. Les cyclopes subissent des métamorphoses, car à leur naissance les petits n'ont que quatre pattes, et leur corps est arrondi et sans queue. Le cyclope commun, qui est l'espèce la mieux connue, a les antennes simples, le corps renflé et presque ovoïde, la queue étroite et à six segments, la couleur très-variables. Sa longueur totale est de 0 m. 005 au plus. Ce petit crustacé est très-commun dans toutes les eaux stagnantes. On distingue encore le cyclope castor, dont le corps est allongé, la queue assez courte et à dix segments, la longueur encore moindre que celle du précédent. Le cyclope staphylin est plus petit encore, et son corps s'amincit graduellement, de manière que la queue semble manquer. Celle-ci se tient ordinairement relevée sur la partie antérieure du corps, à peu près comme cela se voit chez les insectes du genre staphylin.

Cyclope (LE), idylle de Théocrite, que l'on considère avec raison comme un des morceaux les plus parfaits de la poésie grecque qui nous soient parvenus. Elle a été imitée par Virgile dans la deuxième églogue; mais l'imitation ne vaut pas le modèle; le Cyclope de Théocrite est resté de beaucoup supérieur à l'*Alexis* de Virgile.

Le sujet de l'idylle grecque (xix idylle) est emprunté à la fable de Polyphème, qui avait déjà fait la matière de la vi^e idylle. Déjà le poète nous avait montré le cyclope amoureux de la belle Galatée, qu'il essayait d'attirer à lui par une feinte indifférence. Mais cette manœuvre n'avait point réussi. Dans la xix idylle, Théocrite représente son héros assis sur le haut d'un rocher, regardant la mer, et essayant par ses chants de calmer les ardeurs de sa passion. Le portrait de Polyphème ne ressemble point à ceux que nous ont faits du même personnage Homère et Virgile; le cyclope de Théocrite est tout jeune encore; ses lèvres et ses tempes sont à peine ombragées d'un léger duvet. Or, son amour n'était pas de ceux qui se jouent avec des pommes, des roses, des boucles de cheveux; il aimait violemment, avec de véritables fureurs, et se souciait peu de tout ce qui n'était pas sa passion. « Ce n'est plus là ce monstre effrayant qui effarouchait Ulysse et le pieux Enée :

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.

Ses plaintes sont émues et émuovantes; on s'intéresse à lui, et l'on compatit à ses maux quand il s'écrit en soupirant : « O blanche Galatée, plus blanche que le lait des brebis, plus délicate que l'agneau, plus vive que la génisse, toi dont la peau brillante est plus douce que l'enveloppe des ruisseaux verts, pourquoi dédaignes-tu celui qui t'aime ? Tu viens sur

cette plage quand le sommeil m'enveloppe de ses voiles; mais quand le sommeil me quitte, tu suis comme la brebis qui a vu le loup blanc. » On ne saurait trop admirer la simplicité touchante de cette apostrophe à la nymphe. Le style répond merveilleusement à la pensée, et la traduction reste nécessairement bien loin du charme de ces vers si gracieux et si harmonieux en grec. Ce n'est pas à tort que les anciens et les modernes ont consacré cette belle idylle par une admiration unanime. Nous ne pouvons nous empêcher de citer encore quelques passages de ce célèbre monologue de Polyphème. Voici comment le cyclope raconte la naissance et les développements de son amour, et le dédain de la cruelle Galatée : « Je commençai à t'aimer, jeune fille, le jour où, pour la première fois, tu vins, avec ma mère, cueillir sur la montagne des fleurs d'hyacinthe; je vous montrai la route. Depuis ce jour je t'aime et ne puis cesser de t'aimer. Mais toi tu t'en souciais peu; tu t'en moques même. Par Jupiter ! je sais, charmante enfant, pourquoi tu me fuis : c'est parce que j'ai un épais sourcil qui s'étend sur mon front d'une oreille à l'autre; c'est parce que je n'ai qu'un seul œil et un nez trop large. Mais, tel que je suis, je fais paître mille brebis qui me fournissent un lait délicieux; je ne manque de fromages ni en été, ni en automne, ni pendant les plus grands froids de l'hiver; en tous temps mes églisses sont pleines. Je sais jouer de la syrinx mieux que tous les cyclopes qui habitent cette île, et souvent je chante tes charmes, ô chère pomme à la douce saveur; souvent je chante mon amour jusque bien avant dans la nuit. Je nourris pour toi onze petites biches, que j'ai ornées de colliers, et quatre petits ours. » Il y a dans ce langage de Polyphème un mélange de naïveté et d'orgueil qui forme un heureux contraste. Quelle tendresse et quelle passion dans ces appels que le malheureux amant fait à la nymphe dédaigneuse : « Viens près de moi, et tu n'y perdras rien; laisse la mer azurée se briser contre le rivage; la nuit tu seras plus heureuse lorsque tu la passeras avec moi dans la grotte. Là s'élèvent des lauriers et de miucy cyprès, la rampe un lierre noir et une vigne aux doux fruits, là coule une onde fraîche que me verse l'Éléna de ses rochers couverts de neige, et qui me fournit une boisson délicieuse. Peux-tu préférer à tout cela ton humide séjour au sein des flots bruyants ? »

Il faut avouer que le ton de la pastorale grecque n'a pas toujours cette élégance, parfois un peu maniérée, de la pastorale de Virgile. Les bergers de Théocrite sont de vrais bergers; leur langage est simple, et quelquefois même trop simple et trop cru. Mais c'est la nature que le poète de Syracuse se plaît à nous montrer :

Et toujours la nature embellit la beauté.

Polyphème se plaint de ne pouvoir suivre la belle Galatée dans les flots de la mer. Il voudrait être poisson : « Je plongerais vers toi, dit-il, et je baiserais ta main si tu me refusais ta bouche. Je te porterais au loin sur un blanc ou un pavot aux fleurs rouges. Je ne pourrais te porter tous les deux à la fois, car l'un vient en été, l'autre en hiver. » C'est pas besoin d'être poisson pour suivre et pour atteindre la blanche Galatée au milieu de l'eau; il suffit d'apprendre à nager. Polyphème semble redouter beaucoup les difficultés de cet art; mais il se promet cependant de faire des efforts pour l'apprendre, afin de savoir quels plaisirs retiennent ainsi la nymphe au fond de l'abîme : « Mais, si tu voulais en sortir, ô Galatée ! si tu pouvais, après en être sortie, oublier, comme je le fais à cette heure, de retourner au logis ! s'il pouvait te prendre envie de faire paître les troupeaux avec moi, de traire les brebis, de faire des fromages en caillant le lait avec de la présure aigre ! Il ne tarde pas à se réveiller de ce rêve auquel il s'abandonnait déjà si volontiers; et le réveil est brusque : « O cyclope, cyclope ! où s'envole ta raison ? Si tu t'occupais de cueillir du feuillage pour les agneaux, tu ferais bien plus sagement... Tu trouveras une autre Galatée, plus belle peut-être que celle-ci. Beaucoup de belles filles m'invitent à jouer avec elles, et rient aux éclats quand je les écoute : je suis donc, moi aussi, compté pour quelque chose sur la terre. » Ces derniers mots s'adressent particulièrement, comme le début de l'idylle, à Nicias, un des amis de Théocrite, qui était, comme le cyclope, en proie à un amour malheureux. Le poète, par l'exemple de Polyphème, veut l'engager à se guérir de son mal. Et quel remède chercher ? Il n'y en a pas d'autre que le culte des muses. Ce Nicias, qui était médecin, essaya du remède que lui conseillait son ami, et s'en trouva bien, car il lui répondit par une pièce de vers dont le commencement, qui nous a été conservé par le scoliaste, est l'approbation la plus complète de la morale de l'idylle : « Oui, dit-il, tu avais raison, Théocrite, et l'amour a souvent transformé en poètes des hommes auparavant tout à fait étrangers à la poésie. »

L'idylle du Cyclope a été probablement composée en Sicile. C'est du moins ce qu'on infère de quelques mots du septième vers.

Outre l'imitation célèbre de Virgile, il faut citer encore la *Galatée* de Callimaque. Parmi les traducteurs de Théocrite, quelques-uns ont essayé de rendre en vers français la grâce de la poésie grecque, entreprise hasardeuse et qui trop souvent fut malheureuse. Pourtant

M. Ampère, dans son intéressant ouvrage *Littérature et voyages*, a donné une imitation fort gracieuse de l'idylle de Polyphème.

Si Théocrite a eu des imitateurs, il avait eu lui-même des devanciers : d'autres auteurs avaient chanté avant lui les amours de Polyphème et de Galatée. Polyxène, entre autres, comme Théocrite, avait représenté le cyclope se consolant par des chansons des rigueurs de la nymphe. Le sujet était populaire dans l'antiquité, et c'était pour les peintres et les sculpteurs, comme pour les poètes, un thème favori.

Cyclope (LE), drame satyrique d'Euripide composé vers l'an 365 av. J.-C. Cette pièce, la seule du genre qui nous soit parvenue de l'antiquité, est fort curieuse au point de vue de l'histoire littéraire. Le sujet est imité d'Aristarque. On voit aux prises avec l'habileté d'un héros et la gaieté d'une troupe de satyres une espèce de monstre grossier et féroce. Dans ce drame se mêlent heureusement la dignité de la tragédie et un comique naturel qui ne s'abstient ni du gros sel ni de la gravure, le tout harmonieusement combiné. Il donne une idée exacte de ce genre intermédiaire entre la tragédie et la comédie baptisé par les anciens du nom de drame satyrique. Il participe de la tragédie en ce qu'il lui emprunte ses sujets et ses personnages, puisant d'ordinaire son action dans Homère et dans la mythologie; il se rapproche de la comédie par l'élément obligé des chœurs de satyres, puisqu'on le représentait aux fêtes de Bacchus. Les danses et les bouffonneries forment les gais accessoires de l'action principale.

Le sujet du Cyclope, tiré du neuvième chant de l'*Odyssée*, est fort connu : c'est l'épisode d'Ulysse chez le cyclope Polyphème. Dans ses courses errantes, Ulysse rencontre chez Polyphème Silène et les satyres, ses fils, faits prisonniers par le cyclope tandis qu'ils étaient à la recherche de Bacchus enlevé par des pirates. Il se ligue avec eux contre l'ennemi commun. Leur poltronnerie et la passion de Silène pour le vin égayent la scène. Lorsque Ulysse, aidé de ses compagnons, eut crevé l'œil unique de Polyphème et réussit à s'échapper, Silène et sa troupe le suivirent en dansant de joie.

Euripide se montre dans cette pièce ingénieux, mais peu profond; son style, trop souvent inégal, est remarquable de facilité et de charme séduisant. Peintre excellent du cœur humain, il émeut, groupe bien les caractères, saisit la nature sur le fait, et, si son plan est mal ordonné, racheté ce défaut par la vivacité du dialogue, dans lequel les mœurs sont scrupuleusement observées. Quelques sentences et quelques tirades philosophiques jettent un peu de froideur dans l'action; mais l'auteur, et c'est là ce qui réussit au théâtre, est maître dans l'art de traiter le dialogue et d'adapter les discours et les répliques au caractère, au sexe et à la condition des personnages.

Le Cyclope étant le seul monument que nous possédions du drame satyrique ancien, nous allons l'analyser un peu longuement pour donner à nos lecteurs une exacte idée du genre.

Le prologue tient le milieu, dit M. Patin, entre ceux des tragédies d'Euripide et ceux des comédies de Plaute. On y remarque un frais morceau bucolique qui annonce déjà les idylles de Théocrite. Au début de l'action, Ulysse vient de débarquer et Silène déplore son sort en style tragique, puis lui demande du vin en échange des provisions dont le héros a besoin. Il goûte à la liqueur de Bacchus avec des transports de joie, de volupté et d'enthousiasme très-plaisamment exprimés, trop plaisamment même, car la tragédie, participant à son ivresse, s'égare étrangement. Les satyres interrogent Ulysse avec une impudente curiosité et se permettent des plaisanteries plus que libres sur Hélène. « Les femmes, sexe funeste, s'écrit l'un d'eux; plutôt aux dieux qu'il n'eût jamais existé... que pour moi seul ! » Cette joyeuse conversation est interrompue par l'arrivée de Polyphème interrogeant, grondant, menaçant en maître de maison difficile à servir. Les satyres déguisent leur frayeur sous le voile de la gaieté, débitant à l'envi des facettes pour déridier le cyclope. Tout à coup celui-ci aperçoit des étrangers, et, remarquant la face avinée de Silène, se figure qu'ils ont battu son serviteur. Silène jure, par les dieux qu'il outrage, que telle est la vérité. Ulysse essaye en vain de le démentir par un récit exact de ses aventures à son retour de Troie. « Il ne fallait pas y aller, » répond le cyclope, dans un discours qui fait songer à la jolie fable de La Fontaine : le *Loup et l'Agneau*. Puis il réfute les explications d'Ulysse dans une dissertation où le poète s'est amusé à parodier lui-même ses thèses favorites de morale subtile. Ce discours est un exemple de gaieté spirituelle et de grossièreté hardie; l'élégance du style et de la poésie fait oublier la trivialité du fond. Comme contraste au langage de Silène, des satyres et de Polyphème, Ulysse, représentant l'élément tragique, loin de céder à la contagion de l'exemple, pense et parle toujours en héros. Après avoir vu dévorer deux de ses amis par le cyclope, il forme le projet de l'aveugler et en fait part à ses nouveaux alliés. Pendant qu'ils trament leur complot, Polyphème, ivre, chante avec le chœur des satyres le vin et l'amour, et quel amour ! celui d'Anacréon pour Bathylle ! Ulysse le pousse à boire et provoque ses saillies grossières, qui

tombent dans la farce tragique. Dans son ivresse, Polyphème veut transformer Silène, qui lui sert d'échanson, en complet Ganymède, et finit par s'endormir du lourd sommeil de l'ivresse. Ulysse lui crève alors l'œil, l'accable de railleries empruntées à Homère et s'enfuit avec les satyres, qui chantent et dansent en s'applaudissant de n'avoir plus à saluer qu'un maître, le divin Bacchus.

Le Cyclope, dit Démétrius de Phalère, est le type de la tragédie en belle humeur; il représente admirablement le caractère mixte de compromis entre la gravité tragique et la familiarité comique, entre l'exactitude sévère et la licence, sous le rapport de la composition comme au point de vue du style. C'est le genre que semble avoir pris pour modèle, de nos jours, l'école de M. Victor Hugo. Malgré quelques longueurs, par exemple l'étendue démesurée donnée aux détails du repas de Polyphème, le Cyclope est une pièce amusante et, en admettant les idées antiques sur le drame satyrique, un véritable chef-d'œuvre, dont l'élégance du style contribue à doubler le charme.

CYCLOPÉE s. f. (si-klo-pé — rad. *cyclope*). Antiq. gr. Danse pantomime dans laquelle figurait une sorte de bouffon représentant un cyclope.

CYCLOPÉEN, ÉENNE adj. (si-klo-pé-ain, é-è-ne — rad. *cyclope*). Qui appartient, qui est relatif aux cyclopes.

— Par ext. Fumant, brûlant, comme un antre de cyclopes : *Il donna un regard d'admiration à la cyclopéenne roisserie de la rue de la Huchette*. (V. Hugo.)

— Hist. Se dit de certaines constructions gigantesques, formées de blocs irréguliers, qui semblent être l'œuvre des Pélasges : *Les constructions cyclopéennes se font remarquer par leur solidité*. (Bouillet.) On dit aussi PÉLASGIQUE.

— Fig. Gigantesque, de très-grande dimension : *Il a fallu étayer la muraille escarpée sur des contre-forts de granit arc-boutés par des voûtes cyclopéennes*. (Gér. de Nerv.) *De larges croisées avaient été pratiquées dans des murs cyclopéens*. (L. Reybaud.) *Très-solide, très-résistant, très-durable : Elle coussait rapidement et avec une solidité cyclopéenne*. (G. Sand.) Inus.

— Encycl. Archéol. *Monuments cyclopéens*. On a donné le nom de monuments cyclopéens à des constructions relatives à l'art de la guerre; à des murs pour encadrer les villes ou fermer des isthmes et des défilés, et composés d'immenses quartiers de pierre en polyèdres irréguliers. On les a ainsi appelés d'après Euripide, Strabon et Pausanias, qui racontent que les anciens les regardaient comme l'œuvre des cyclopes. Il existe un très-grand nombre de ces monuments plus ou moins ruinés dans l'Asie Mineure, l'Arcadie, l'Épire et la Grèce; l'Italie, la Sicile, le sud de la France, les îles de la Méditerranée en offrent assez pour qu'on puisse constater le grand développement de la race pélasgique, dont ils sont le travail, autour de cette mer, sur les rivages du nord. Les Pélasges, la plus ancienne migration asiatique dont l'histoire grecque fasse mention, instruits à l'école des ouvriers phéniciens nommés cyclopes, formèrent ces monuments de blocs de pierre énormes, superposés sans aucun ciment, sans ordre apparent, sans liaison. Pausanias, qui vivait au i^{er} siècle de l'ère chrétienne, avait vu en Argolide les vestiges de Mycènes et de Tirynthe, « dont les murs, dit-il, étaient bâtis avec des pierres si énormes, que deux mulets attelés ne pouvaient pas même remuer les plus petites. » Dans la péninsule italique, et surtout en Toscane, on retrouve, dans les villes et les bourgades réputées les plus antiques, des pans de murailles dont les assises inférieures sont construites suivant le système décrit par Pausanias; c'est-à-dire que ce sont des blocs énormes entassés les uns sur les autres; aucun ciment ne les lie, et les interstices en sont remplis avec de petites pierres. Denys d'Halicarnasse nous a conservé certaines traditions attestant que de vieilles dynasties ont régné dans cette contrée; on leur doit sans doute une partie de ces monuments, qui indiquent une civilisation encore peu avancée. La Sardaigne en contient un grand nombre, connus sous le nom de *nuraghes* ou *nuraghes*; ceux que le temps a ménagés mesurent environ 50 pieds de haut sur 90 pieds de diamètre (16 m. sur 30), et se terminent au sommet par un cône surbaissé. La plupart de ces édifices sont entourés d'une enceinte; ils contiennent trois chambres, une par étage, où l'on monte par une rampe en spirale pratiquée dans l'épaisseur du mur principal. L'entrée de ces chambres est quelquefois si basse, qu'on ne peut s'y introduire que difficilement et en se traînant à plat ventre. On y a trouvé des ossements humains. Ce sont, prétend Petit-Radel, les tombeaux des pasteurs sardes, habitants primitifs de l'île; mais un autre savant, Mimaut, dans son *Histoire de Sardaigne* (1825, 2 vol. in-8°, avec cartes et pl.), soutient au contraire qu'ils appartiennent à des colons venus de la Grèce ou de l'Espagne, et même de l'Orient. Le premier de ces deux érudits place l'époque des nuraghes au temps d'Aristote, quinze ou seize siècles avant l'ère chrétienne. Cette conclusion a été vivement combattue par divers auteurs, lesquels citent, pour preuve de son

inexactitude, les murailles de Messène et de Mégalois, dont la construction, disent-ils, est toute cyclopéenne, et qui furent élevées par Epaminondas, qui ne vivait que quatre cents ans avant Jésus-Christ. Mais ces derniers confondent deux ordres de monuments tout à fait distincts : les murs élevés par Epaminondas sont de construction régulière ; ils appartiennent à la période dite *hellénique* ; les pierres, taillées en parallélogrammes, sont disposées avec méthode par assises horizontales. Dans les ruines qui datent de cet âge de l'architecture antique, on trouve déjà la sculpture unie à l'art de bâtir, tandis que celles qui appartiennent à la période *cyclopéenne*, surtout les plus anciennes, ne portent aucune trace de travail humain ; les angles des pierres y ont leurs formes naturelles et primitives ; ces formes seules, en s'adaptant grossièrement les unes dans les autres, ont déterminé la place que les constructeurs leur ont donnée. Tels sont les murs de Tirynthe en Argolide, le mur qui fermait l'isthme de Corinthe, etc. Plus tard, les architectes pélasges firent tailler avec soin les angles de ces pierres colossales, bien qu'ils ne connussent pas, dit-on, l'équerre, de manière qu'elles ne laissent point de vide dans leurs jointures ; c'est ce qu'on nomme des *constructions polygones*. Tels étaient les murs *cyclopéens* de Mycènes. Il ne semble pas, d'ailleurs, que ces deux manières de construire se soient positivement succédé l'une à l'autre ; car lorsqu'on taillait les blocs dans certaines parties du monde pélasgique, on bâtissait encore en pierres brutes dans certaines autres. Quoi qu'il en soit, les constructions helléniques ne succédèrent pas immédiatement aux constructions *cyclopéennes* ; entre les deux vint se placer les constructions qu'on est convenu d'appeler *pélasgiques*, dont les pierres, bien que formant des blocs énormes, présentent quelques traces de travail humain, traces que ne laissent nullement voir, répétées-le, les monuments *cyclopéens*.

Les monuments grecs se rattachent donc à trois époques bien distinctes : l'époque *cyclopéenne*, dont on ignore et le commencement et la fin ; l'époque *pélasgique*, qui correspond aux temps héroïques ; l'époque *hellénique* enfin, qui commença peu de temps avant la guerre de Troie. L'époque *hellénique* a laissé de très-beaux monuments, dont plusieurs subsistent encore : le *Trésor des Atrides*, appelé aussi *Tombeau d'Agamemnon*, à Mycènes, est le mieux conservé de tous. Cet édifice souterrain est formé d'assises circulaires superposées et de plus en plus étroites ; de sorte qu'il a la forme d'une voûte, mais sans clef : c'est l'encorbellement. A cette époque se rapportent les descriptions architectoniques données par Homère ; le sol occupé jadis par les Grecs en offre encore de nombreux débris. Il est probable que pendant longtemps la construction pélasgique se maintint en concurrence avec la construction hellénique, et qu'elle ne fut abandonnée qu'assez tard.

De nos jours, dans les fortifications de Vêrone, on a adopté le genre de la construction *cyclopéenne*, ainsi que dans les substructions de la Walhalla, à Munich.

On voit à la bibliothèque Mazarine de Paris une collection de monuments *cyclopéens*, très-bien exécutée en relief sous la direction de Petit-Radel, et désignée sous le nom de *Musée pélasgique ou cyclopéen*. C'est à Petit-Radel, on le sait, qu'est due la découverte des monuments pélasgiques ou *cyclopéens*, jusqu'alors inconnus aux savants. En 1800, il avait communiqué à l'Institut ses recherches multipliées pendant plusieurs années aux environs de Rome et de Naples. « M. Petit-Radel, lisons-nous dans le *Rapport historique sur les progrès de l'histoire et de la littérature ancienne*, etc., présenté à l'empereur par la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, en 1808, M. Petit-Radel a le premier conçu l'idée de faire distinguer dans les diverses constructions, ou plutôt substructions, des murs des villes antiques, quelles sont les parties anciennement ruinées qu'on doit regarder comme appartenant aux époques des fondations primitives de ces villes. Partant du principe que des constructions faites dans des systèmes absolument opposés et exclusifs doivent appartenir à des colonies différentes, il montre que ces ruines, formées, comme on l'a dit, de blocs en polyèdres irréguliers et sans ciment, attribuées jusqu'alors par tous les antiquaires, soit aux Étrusques, soit aux Romains, soit même aux Goths et aux Sarrasins, sont les mêmes constructions *cyclopéennes* qui ont été décrites par les écrivains grecs, et dont l'origine remonte incontestablement à la plus haute antiquité ; d'où il conclut que ces constructions étant semblables, et dans les assises inférieures des murs des plus anciennes villes de la Grèce et dans celles des murs des plus anciennes bourgades de l'Italie, il doit s'ensuivre que plusieurs de ces monuments furent l'ouvrage des antiques dynasties auxquelles les anciennes traditions attribuent la civilisation primitive de ces contrées. » Cette nouvelle théorie fut vivement attaquée et contredite par les archéologues de l'Allemagne. Dès lors l'objet constant de Petit-Radel fut de ramener l'étude des antiquités historiques sur ce qui en restait de plus positif et de plus simple, et il s'efforça, jusqu'à sa mort (1816), de coordonner les époques des fonda-

tions *cyclopéennes* avec celles des anciennes dynasties du Péloponnèse.

On peut consulter avec fruit ses *Recherches sur les monuments cyclopéens et Description de la collection des modèles en relief composant la galerie pélasgique de la bibliothèque Mazarine* (Paris, 1841, in-8° avec pl.) ; *Histoire de la Sardaigne, ou la Sardaigne ancienne et moderne considérée dans ses lois, sa topographie, ses productions*, de Minaut (Paris, 1825, 2 vol. in-8°, avec cartes et pl.) ; et surtout les travaux de l'expédition scientifique de Morée. V. APPAREIL.

CYCLOPELITE s. m. (si-klo-pè-le — du gr. *kuklos*, cercle ; *pèlê*, bouclier). Entom. Genre d'insectes hémiptères, de la famille des pentatomides.

CYCLOPEPE s. m. (si-klo-pè-pe — du gr. *kuklos*, cercle ; *pepos*, voile). Entom. Genre de coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, dont l'espèce type habite Cayenne.

CYCLOPÉRIAL s. m. (si-klo-pé-ri-al — du gr. *kuklos*, cercle, et de *péri-al*). Anat. Nom de l'une des pièces de la vertèbre.

CYCLOPES (iles) [*Scopuli Cyclopum*], nom ancien de rochers basaltiques, sur la côte orientale de Sicile, au N. de Catane ; il y en a quatre très-rapprochés les uns des autres et appelés aujourd'hui îles de la Trizza.

CYCLOPHORE adj. (si-klo-fo-re — du gr. *kuklos*, cercle ; *phoros*, qui porte). Zool. Qui porte un cercle ou des cercles colorés.

— s. m. Moll. Genre qui paraît devoir être réuni à celui des cyclostomes.

— Bot. Syn. de NIPHOBOLIS, genre de fougères.

— Encycl. Moll. Les *cyclophores* ont pour caractères : palpes peu saillantes ; le dernier article assez court, cylindrique ; antennes composées d'articles légèrement perfoliés, terminées par une massue allongée de cinq articles ; tête découverte ; corselet orbiculaire ; écusson grand ; élytres plans, presque carrés, un peu élargis en arrière, coupés carrément à l'extrémité ; pattes grandes ; cuisses postérieures renflées chez les mâles, avec un sillon court, dentelé sur les deux bords pour recevoir la base des jambes ; tarses antérieurs et intermédiaires des mâles à quatre premiers articles dilatés. Ce genre répond à celui des nécrodes. Il était anciennement confondu avec les silphes. Les *cyclophores* sont des insectes de taille moyenne, et qui, comme les nécrophores et les silphes, vivent de matières animales en putréfaction. On les trouve par milliers sur les carcasses d'animaux rejetées par les eaux sur les bords des rivières. M. Léon Dufour a fait l'anatomie du *cyclophore* littoral, dont l'organisation interne ne diffère pas notablement de celle des silphes. On connaît une quinzaine d'espèces de *cyclophores*, parmi lesquelles deux seulement, le *cyclophore littoral* et le *cyclophore simplicidèle*, se trouvent en Europe et ne sont pas rares aux environs de Paris ; les autres habitent l'Amérique et l'île de Java, sauf une espèce qui est particulière à la Nouvelle-Hollande.

CYCLOPHORIDÉ, ÉE adj. (si-klo-fo-ri-dé — de *cyclophore*, et du gr. *eidos*, aspect). Moll. Qui ressemble à un cyclophore.

— s. m. pl. Famille de gastéropodes, ayant pour type le genre cyclophore.

CYCLOPHYLLÉ adj. (si-klo-fi-le — du gr. *kuklos*, cercle ; *phyllon*, feuille). Bot. Qui a des feuilles orbiculaires.

CYCLOPIDÉ, ÉE adj. (si-klo-pi-dé — de *cyclope*, et du gr. *eidos*, aspect). Moll. Qui ressemble à un cyclope.

— s. m. pl. Famille de branchiopodes, qui a pour type le genre cyclope.

CYCLOPIE s. f. (si-klo-pi — rad. *cyclope*). Térat. Réunion des deux yeux en un seul.

— Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des podalirées, comprenant une douzaine d'espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

CYCLOPIEN, IENNE adj. (si-klo-pi-ain, ienne — rad. *cyclope*). Tératol. Affecté de cyclopie.

CYCLOPION s. m. (si-klo-pi-on — du gr. *kuklôpion*, blanc de l'œil). Anat. Nom que l'on donne quelquefois au blanc de l'œil.

CYCLOPIQUE adj. (si-klo-pi-ke — rad. *cyclope*). Syn. de CYCLOPÉEN. Il l'est usité.

CYCLOPITE s. f. (si-klo-pi-te — rad. *cyclope*). Minér. Substance d'un brun rougeâtre, en prismes capillaires, qui a été trouvée dans le basalte lavique de Capo-di-Bove, près de Rome, et dont la nature est encore très-peu connue.

CYCLOPS ou **ZICLOF** (Wolgang), médecin allemand, mort à Magdebourg vers 1526. Il exerça son art à Zwickau, prit en même temps une part des plus actives aux querelles religieuses de son temps, et défendit les idées de Zwingle et de Carlstadt. Cyclops a laissé plusieurs ouvrages de controverse : *Combat spirituel* (1524, in-4°) ; *Du très-saint sacrement de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (1524), etc.

CYCLOPSINE s. f. (si-klo-psi-ne — du gr. *kuklôps*, cyclope). Crust. Genre détaché des cyclopes.

CYCLOPTÈRE s. m. (si-klo-ptè-re — du gr. *kuklos*, cercle ; *pteron*, aile, nageoire). Ichthyol. Genre de poissons branchiostéges, de la famille des discoboles.

— s. f. Bot. Syn. de GRÉVILLÉE, genre de protéacées : *La cycloptère robuste*.

— Encycl. Le principal caractère de ce genre de poissons consiste en ce que les nageoires ventrales ont les rayons suspendus autour du bassin et réunis par une seule membrane, de manière à former un disque ovale et concave, dont l'animal se sert comme d'une ventouse pour se fixer aux rochers. Le *cycloptère lumps* a le corps épais et lourd. Sa première dorsale est enveloppée d'une peau épaisse. Il se nourrit de méduses et autres animaux gélatineux, et devient à son tour la proie des phoques et des squales. Sa chair est molle et insipide. Le *cycloptère liparis* est un petit poisson à ligne latérale très-punctuée, à tête large et aplatie. La dorsale et l'anale s'unissent dès l'extrémité de la queue. On trouve souvent cette espèce sur nos côtes. Elle est recherchée comme aliment, quoique la chair en soit médiocre.

CYCLOPTÉRIS s. m. (si-klo-pté-riss — du gr. *kuklos*, cercle ; *ptéris*, fougère). Bot. Genre de fougères fossiles, caractérisé par des folioles arrondies et comprenant plusieurs espèces, qui se trouvent dans le terrain houiller.

CYCLOPAMPHE s. m. (si-klo-ran-fe — du gr. *kuklos*, cercle ; *rampnos*, bec, rostre). Erpét. Genre de grenouilles comprenant deux espèces brésiliennes.

CYCLORHYNQUE s. m. (si-klo-rain-ke — du gr. *kuklos*, cercle ; *rhynchos*, trompe). Entom. Genre de diptères, de la famille des tanytomes, voisins des bombylles, comprenant une seule espèce, qui est propre au Brésil.

CYCLORYTE s. m. (si-klo-ri-te — du gr. *kuklos*, cercle ; *rytos*, tiré, traîné). Zooph. Genre de polypiers sarcoïdes de l'Amérique du Nord.

CYCLOSANTHE s. m. (si-klo-zan-te — du gr. *kuklos*, cercle ; *anthos*, fleur). Bot. Syn. de CYCLANTHUS.

CYCLOSAURE adj. (si-klo-so-re — du gr. *kuklos*, cercle ; *sauros*, lézard). Erpét. Qui ressemble à un lézard et dont le corps est arrondi.

— s. m. pl. Famille de sauriens.

CYCLOSE s. f. (si-klo-se — du gr. *kuklos*, cercle). Bot. Circulation du latex ou suc propre dans les vaisseaux lactifères : *On a étudié la cyclose dans un grand nombre de végétaux*. (F. Hafer.) V. CIRCULATION, LATEX.

— Encycl. La *cyclose* a lieu dans l'écorce et dans toutes les parties vertes des dicotylédones, dans des vaisseaux anastomosés, à parois transparentes et continues, qui accompagnent ordinairement les trachées des feuilles et les faisceaux ligneux du liber ou écorce intérieure. Dans les monocotylédones, les vaisseaux du latex accompagnent aussi les trachées, mais on les trouve également dans l'intérieur même des tiges et des pétioles. La couleur du latex varie suivant les plantes ; elle est rouge dans la sanguinaire, jaune orangé dans la chélidoine, blanche dans le pavot, la laitue. Ces sucs colorés doivent leur aspect, d'après Dujardin, à une infinité de granules gras ou résineux, ou analogues au caoutchouc, ou bien enfin d'une nature mixte et contenant souvent des principes azotés. Ce sont ces granules qui permettent de constater le mouvement circulatoire du suc qui les contient ; car si ce liquide était parfaitement limpide et sans aucun corpuscule flottant, on ne pourrait en reconnaître le mouvement dans les vaisseaux dont il remplit toute la capacité. C'est dans les feuilles minces et demi-transparentes du pavot, du laitron, de la chélidoine, etc., qu'il convient d'étudier le phénomène de la *cyclose*. On peut, en effet, placer sous le microscope, entre deux lames de verre et avec de l'eau, le bord de ces feuilles, sans les blesser, sans les détacher de la plante et même sans changer leurs conditions de vitalité. Mais on a pu observer la *cyclose* dans un grand nombre de végétaux, même dans ceux dont le latex est transparent et chargé seulement de quelques rares globules qui dénotent la direction du mouvement et permettent de le suivre. M. Schultz, de Berlin, qui, en 1820, a découvert ce phénomène, a supposé que les globules du latex, comme ceux du sang des animaux, ont une vitalité propre, qui se manifeste par des mouvements particuliers. Mais cette hypothèse n'a pas été admise par tous les physiologistes.

CYCLOSIE s. f. (si-klo-si — du gr. *kuklos*, cercle). Bot. Genre de plantes épiphytes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, renfermant une seule espèce, qui croît au Mexique.

CYCLOSOME s. m. (si-klo-so-me — du gr. *kuklos*, cercle ; *sôma*, corps). Entom. Genre de coléoptères des Indes, de la famille des carabiques.

— Encycl. Le *cyclosome* a pour caractères : tête presque triangulaire ; palpes à dernier article allongé, légèrement ovalaire, presque cylindrique et tronqué au bout ; lèvres supérieure transversale, échancrée en avant ;

mandibules peu avancées, arquées, aiguës ; corps platarrondi ; corselet court, trapézoïdal, fortement échancré en avant ; élytres en demi-ovale ; tarses antérieurs du mâle à quatre premiers articles légèrement dilatés en triangle ou en cœur. La place de ce genre dans la série n'est pas déterminée d'une manière certaine, et on le rapproche quelquefois des nébries. On en connaît deux espèces, l'une du Sénégal et l'autre des Indes orientales.

CYCLOSOMITES s. m. pl. (si-klo-so-mi-te — rad. *cyclosome*). Entom. Groupe de coléoptères carabiques, ayant pour type le genre *cyclosome*.

CYCLOSPERME s. m. (si-klo-spèr-me — du gr. *kuklos*, cercle ; *sperma*, semence). Bot. Syn. de LYNGBYE, genre d'algues.

CYCLOSTÉMON s. m. (si-klo-sté-mon — du gr. *kuklos*, cercle ; *stemon*, étamine). Bot. Genre d'arbres, de la famille des euphorbiacées, tribu des phyllanthées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent à Java.

CYCLOSTOMACÉ, ÉE adj. (si-klo-sto-ma-sé — rad. *cyclostome*). Moll. Qui ressemble à un cyclostome.

— s. f. pl. Famille de coquilles univalves, ayant pour type le genre *cyclostome*.

CYCLOSTOME adj. (si-klo-sto-me — du gr. *kuklos*, cercle ; *stoma*, bouche). Zool. Qui a la bouche ronde.

— s. m. Moll. Genre de coquilles turbinées, comprenant cent soixante-quinze espèces.

— s. m. pl. Ichthyol. Famille de poissons cartilagineux, qui a pour type le genre *lamproie* : *Le corps des cyclostomes est allongé ; il se termine en avant par une lèvre charnue et circulaire ou demi-circulaire*. (Cuv.)

— Encycl. Moll. Les *cyclostomes* ont pour caractères : coquille trochiforme ou cylindroïde striée ; tours de spire arrondis et à sommet mamelonné ; ouverture garnie d'un bourrelet ; opercule calcaire ; animal à tête probosciforme ; deux tentacules cylindriques, renflés à l'extrémité ; yeux sessiles situés à la base des tentacules ; bouche supportée par un mufile ; organes respiratoires formés par un réseau pulmonaire tapissant une cavité cervico-dorsale. Draparnaud confondait les *cyclostomes* et les paludines ; il faut évidemment les séparer, ces deux genres ayant des organes respiratoires tout à fait dissemblables. En outre, la coquille elle-même diffère ; car, dans les premiers les bords, sont réfléchis en bourrelet, et il existe une opercule calcaire, ce qui n'a pas lieu chez les autres. Les espèces fossiles de *cyclostomes* sont exclusivement propres aux terrains tertiaires. Selon M. Deshayes, le *cyclostome élégant* caractérise le grès de Fontainebleau. Lamarck en compte environ seize espèces fossiles, qui presque toutes se trouvent à Grignon. Les espèces vivantes sont plus nombreuses. Lamarck en mentionne quarante-cinq, qui proviennent principalement de l'Amérique et de l'Océanie. Ces mollusques vivent à terre. On les découvre fréquemment en grande abondance sur les feuilles en putréfaction, dans les troncs des vieux arbres. Le *cyclostome élégant* se trouve fréquemment dans nos campagnes. La coquille est ornée de stries fines et longitudinales. L'animal est remarquable par sa manière de marcher, qui consiste à faire des espèces de pas ou d'enjambées.

— Ichthyol. Les *cyclostomes* ont le corps anguilliforme, les nageoires pectorales et pelviennes entièrement nulles ; la bouche en sucoir, ordinairement circulaire. Le squelette de ces poissons est cartilagineux ou fibreux ; la colonne vertébrale est toujours excessivement imparfaite ; Garus la compare à celle d'un fœtus humain de deux mois. Au lieu de vertèbres distinctes, on n'aperçoit qu'une verge cartilagineuse, qui contient de l'albumine à demi liquide ; il n'y a pas de côtes. Dans les derniers groupes, il n'y a même plus de squelette cartilagineux ; toutes les parties de la charpente demeurent à l'état membraneux, et sous ce rapport ces poissons ressemblent plutôt à des vers qu'à des animaux vertébrés. Les organes des sens subissent également une dégradation frappante : les yeux manquent dans les derniers genres, et l'appareil de l'olfaction présente une disposition tout à fait insolite parmi les animaux vertébrés ; cet appareil est impair et consiste en une petite poche située sur la ligne médiane et n'ayant qu'un seul orifice extérieur, que les auteurs ont désigné sous le nom d'évent, en supposant à tort que cette cavité avait toujours une communication avec la bouche. A la vérité, cette communication se rencontre chez les myxines ; mais, chez les lampiroies, la poche olfactive se termine par un cul-de-sac. La bouche des *cyclostomes* affecte presque constamment la forme d'une ventouse circulaire. Les lèvres sont molles, charnues, renforcées par un anneau cartilagineux, et la langue, qui est armée de denticules, se ment comme une sorte de piston. Cette disposition de l'appareil buccal permet aux *cyclostomes* d'adhérer fortement aux corps marins, et même de déchirer les parties charnues des autres animaux. Le canal intestinal est droit, court, et offre une valvule spirale. Les branches forment des sacs vésiculeux, qui reçoivent l'eau à l'aide d'un canal provenant de la bouche, et le liquide est ordinairement rejeté par plusieurs trous situés sur les côtés de la tête.

Cette intéressante famille renferme les genres lamproie, gastrobranche, myxine et brachiostome.

CYCLOSTREME s. m. (si-klo-strè-me). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, de la famille des néritidés.

CYCLOTE s. m. (si-klo-te — du gr. *kuklos*, cercle). Moll. Sous-genre de cyclostomes à spire très-aplatie.

CYCLOTELE s. f. (si-klo-tè-le — dimin. du gr. *kuklos*, cercle). Bot. Genre d'algues, de la tribu des diatomées, formé aux dépens des frustulies.

CYCLOTHÈLE adj. (si-klo-tè-le — du gr. *kuklos*, cercle; *thêlé*, mamelon). Zool. Qui a les pupilles orbitales.

CYCLOTOME s. m. (si-klo-to-me — du gr. *kuklos*, cercle; *tomé*, section). Chir. Instrument qui, dans l'opération de la cataracte, sert à pratiquer dans la cornée une incision circulaire. || Instrument circulaire qui sert à fixer l'œil. || Ces deux instruments sont peu usités aujourd'hui.

CYCLOTRACHÈLE s. m. (si-klo-tra-chè-le — du gr. *kuklos*, cercle; *trachêlos*, cou). Entom. Genre d'insectes coléoptères.

— **Encycl.** Les caractères de ce genre sont : tête en carré allongé; palpes labiales biarticulées; les maxillaires saillantes; menton convexe trilobé; languette avancée, à trois dents; mandibules avancées, très-arquées à l'extrémité; labre un peu moins long que large; épistome trapézoïdal; antennes minces, de la longueur du corselet et de la tête réunies; corselet arrondi, échancré antérieurement; élytres convexes, avec un rebord latéral très-relevé; pattes assez fines, de moyenne longueur; tarses antérieurs des mâles cordiformes, à trois premiers articles un peu dilatés et assez échancrés. Le type de l'espèce unique de ce genre habite le Mexique.

CYCLOZOAIRE s. m. (si-klo-zo-è-re — du gr. *kuklos*, cercle; *zôon*, animal). Zool. Nom donné à des animaux dont le corps est construit dans un plan circulaire.

CYCLURE s. m. (si-klu-re — du gr. *kuklos*, cercle; *oura*, queue). Erpét. Genre de sauriens, de la famille des iguaniens, comprenant trois espèces qui habitent l'Amérique du Sud.

CYCNE s. m. (si-kne — du lat. *cygnus*, cygne). Crust. Genre de lernéides dont l'espèce type vit sur les branchies de la morue.

CYCNIE s. f. (si-kni — du lat. *cygnus*, cygne). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes.

CYCNION s. m. (si-kni-on — du lat. *cygnus*, cygne). Bot. Genre de plantes, de la famille des personnées, tribu des buchnérées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

CYCNOCHE s. m. (si-kno-ke — du gr. *kuknos*, cygne; *ocheus*, courtois). Bot. Genre de plantes épiphytes, de la famille des orchidées, tribu des vanillées, comprenant une seule espèce, qui croît à la Guyane.

CYCNOÈRE s. m. (si-kno-dè-re — du gr. *kuknos*, cygne; *deré*, cou). Entom. Genre de coléoptères longicornes, comprenant une seule espèce, qui habite le Brésil.

CYCNOGÉTON s. m. (si-kno-jé-ton — du gr. *kuknos*, cygne; *gêiton*, voisin, par allusion à l'habitat de la plante). Bot. Genre de plantes aquatiques, de la famille des najaadées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Australie.

CYCNOÏDE adj. (si-kno-i-de — du gr. *kuknos*, cygne; *eidos*, aspect). Ornith. Qui a du rapport avec le cygne.

CYCNORHIN s. m. (si-kno-rain — du gr. *kuknos*, cygne; *rhin*, nez). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des curculionides, dont l'espèce type habite le Brésil.

CYCNUS s. m. (si-knus — nom mythol.). Poétiq. Le cygne :

Cygnus en sons plaintifs répond à Philomèle.
PARSEVAL-GRANDMAISON.

CYCNUS, nom de plusieurs personnages de la Fable. Les principaux sont : *Cygnus*, fils d'Apollon et de Thyrie, chasseur remarquable par sa beauté, mais que ses mœurs grossières firent abandonner de tous ses amis. Désespéré de ne pouvoir obtenir de *Phyllis* un taureau qu'il désirait, il se précipita dans le lac de Canope et fut changé en cygne par Apollon. — *Cygnus*, fils de Mars et de *Pélopée*, arrêtait tous les voyageurs qui se rendaient à Delphes et leur ravissait les offrandes destinées à Apollon; Hercule le tua dans un combat singulier. — *Cygnus*, fils de *Sthéné-lus*, roi des Liguriens, ressentit un tel chagrin de la mort de son ami *Phaéton*, que Apollon le changea en cygne. — *Cygnus*, fils de Neptune et de Calycé, devint roi de Colone en Troade. Sa seconde femme *Philonome*, éprise de son beau-fils, et n'ayant pas été payée de retour, le calomnia auprès de *Cygnus*, qui le fit jeter à la mer dans un coffre. *Cygnus* fut tué par Achille pendant la guerre de Troie et métamorphosé en cygne.

CYCRIA s. f. (si-kri-a). Moll. Genre de céphalopodes acétabulifères.

— **Encycl.** Voici les caractères de ce genre : corps allongé, cylindrique et acuminé posté-

rieurement; tête assez grosse et pourvue de trois crêtes longitudinales; yeux très-grands, latéraux, mobiles; bras sessiles, inégaux, quadrangulaires ou triangulaires; deux rangs de cupules pourvues d'un cercle corné et armé de dents à son bord postérieur; membrane de l'ombrelle nulle, si ce n'est entre la troisième et la quatrième paire de bras; bras tentaculaires non rétractiles, un peu lancolés à l'extrémité, toujours munis d'une crête natatoire et d'une membrane protectrice des cupules; nageoires terminales triangulaires; osselet corné flexible, aussi long que le corps. Ce genre correspond à celui des ommastrophes. Il se compose d'animaux nocturnes et vivant en troupes dans les hautes mers. Il y en a un petit nombre d'espèces fossiles dans les schistes lithographiques de Bavière.

CYDALISIE s. f. (si-da-li-zé — du gr. *kydalimos*, glorieux). Zool. Sous-genre d'idées.

CYDATHÉNÉE, ville de l'Attique, dont tous les habitants prétendaient être nobles, à peu près comme ceux de certaines villes de la Vieille-Castille, où les fripiers disent fièrement quand on a occasion de leur parler : *Todos somos hidalgos aquí*. L'orateur Andocide, qui appartenait à cette illustre peuplade de *Cyathénée*, dans sa harangue touchant les mystères, osa un jour soutenir, à la face du peuple assemblé, que sa maison était la plus ancienne de tout le territoire de la république : elle fut toujours, dit-il, l'asile des infortunés, et jamais on ne la ferma aux pauvres. Mais Andocide se vantait beaucoup trop, car c'était, dit-on, le plus grand intrigant et le fourbe le plus subtil qui eût jamais paru dans la Grèce, si l'on en excepte le Lacédémonien Lysandre.

Hésichius paraît avoir pris au pied de la lettre tout ce que les *Cyathéniens* disaient de leur noblesse : il définit le mot *Kyathénaios*, par ceux-ci : *Ἀβυσσῶς ἰδὼν*.

CYDIANÈRE s. m. (si-di-a-nè-re). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant six espèces du Brésil et du Mexique.

CYDIAS, peintre grec, né à Cythnus, l'une des Cyclades, florissait vers 364 avant notre ère. Les anciens faisaient un si grand cas de ses productions, que Hortensius acheta au prix de 144,000 sesterces son tableau représentant le départ des Argonautes pour la Colchide. Il passe pour s'être servi le premier d'une couleur rouge produite par l'ocre brûlée.

CYDIMAQUE, femme massaliote, fille de Ménécrate, célèbre par sa laideur, par les circonstances de son mariage et par l'amour qu'elle inspira à son mari, l'un des plus beaux hommes et des plus vaillants de Massilie (Marseille). C'est par le livre de Lucien intitulé : *Toxaris ou De l'amitié*, que nous savons son histoire.

Voici le récit qu'il fait de sa rencontre avec cette femme :

« Je me trouvais en Italie, chargé d'une mission de mes compatriotes, lorsqu'un me fit remarquer un homme beau, d'une taille majestueuse, dont les manières, la suite et le train annonçaient l'opulence. Il voyageait, et près de lui était assise dans le char une femme mal conformée de visage, ayant un œil fermé et contrefaite du côté droit du corps, en un mot, extrêmement laide. Surpris, je demandai comment il se pouvait faire qu'un tel homme se fût choisi une telle femme; sur quoi celui qui me les avait montrés m'expliqua et l'origine et les raisons de ce mariage. « Cet homme-ci est, ainsi que moi, de Massilie; il se nomme Zénothémis, fils de Charmoléos. » Une vive et étroite amitié l'unissait à Ménécrate, père de cette femme si laide. Tous deux étaient également riches et également d'entre les premiers citoyens élevés en dignité de notre ville. Il arriva que Ménécrate fut accusé d'avoir rendu une sentence illégale. Traduit pour ce fait devant les Six-Cents, ceux-ci le jugèrent. Déclaré coupable, on le dégradait et on le dépouilla de ses biens; car c'est le châtiment dont on punit, dans ma patrie, les juges qui appliquent mal la loi. Ménécrate fut consterné de sa condamnation; il se lamentait de cette pauvreté qui succédait si subitement à sa richesse; il déplorait cet opprobre infligé à sa noblesse et à ses honneurs. Mais ce qui, sur toutes choses, lui déchirait l'âme, c'est qu'il entraînait dans sa misère une fille déjà nubile, puisqu'elle touchait à ses dix-huit ans. A peine avait-il espéré, au temps de sa prospérité, pouvoir la marier à quelque homme de bien quoique pauvre, car elle était affreuse à voir; on disait même qu'elle tombait du haut mal vers la croissance de la lune. Zénothémis n'avait point abandonné son ami; il écoutait ses plaintes et essayait de le consoler. Ne perds point courage, lui disait-il; jamais le nécessaire ne te manquera, et ta fille trouvera un mari digne de sa naissance. Il le prit ensuite par la main, le conduisit dans sa maison, et partagea avec lui ses trésors; puis il commanda un grand souper, où il convia tous ses amis, ainsi que Ménécrate, auquel il fit entendre qu'il s'occupait de marier sa fille. Le repas finissait, et les pieuses litanies avaient coulé en l'honneur des dieux, quand Zénothémis, remplissant une coupe, la présenta à son malheureux ami. Prends cette coupe, lui dit-il, prends-la de la main d'un gendre, en signe de parenté et d'alliance, car aujour-

d'hui j'épouse ta fille *Cydimaque*. J'ai reçu autrefois vingt-cinq talents pour sa dot. A ces mots Ménécrate se récria : « Non, Zénothémis, non, tu ne le feras pas ! Je ne puis souffrir que toi, qui es un beau jeune homme, tu épouses une pauvre fille disgraciée. » Il paraît en vain; Zénothémis avait saisi sa chambre, et l'entraîna; quand ils revinrent, elle était sa femme. De ce jour, il vit avec elle, l'aimant par-dessus tout, et, comme tu vois, ne la quittant jamais. La fortune a récompensé sa constante et vertueuse amitié : cette femme si laide lui a donné le plus beau des fils. Il n'y a pas longtemps que le père, prenant ce bel enfant dans ses bras, l'apporta au milieu du conseil des Six-Cents; il l'avait couronné de branches d'olivier et enveloppé d'un vêtement noir, afin d'inspirer pour l'aîné une commisération plus vive. Le petit suppliait souriait à ses juges et leur battait des mains. L'assemblée tout entière fut émue, et, levant la sentence qui pesait sur Ménécrate, lui rendit ses dignités et sa fortune. »

CYDIMON s. m. (si-di-mon — du gr. *kudimos*, brillant). Entom. Genre de lépidoptères diurnes, détaché du genre uranie, et dont l'espèce type habite la Guyane.

— **Encycl.** Les caractères des *cydimons* sont les suivants : corps assez court, un peu épais; palpes comprimés, assez grêles, dépassant notablement la tête; thorax arrondi; ailes supérieures coupées très-obliquement à leur extrémité; ailes inférieures fortement dilatées et prolongées en une longue queue; abdomen court et épais. Parmi les trois espèces connues, qui habitent l'Amérique méridionale, nous citerons le *cydimon Leilus*, qui provient de Cayenne, et le *cydimon Boisduvalii*, qui se trouve à Cuba. La chenille de cette dernière espèce ressemble beaucoup à celle du spilothe de la mauve. Sa tête est grosse, jaune, tachetée de noir; tout son corps est d'un gris jaunâtre, peut-être vert chez l'insecte vivant, et sablé de noir. La chrysalide a également la plus grande analogie avec celle des hespériens, et la coque, construite entre les feuilles, est formée par un réseau lâche, imitant les mailles d'un filet.

CYDIMONIEN, **IENNE** adj. (si-di-mo-niain, iè-ne — rad. *cydimon*). Entom. Qui ressemble à un cydimon.

— s. m. pl. Famille d'insectes lépidoptères qui a pour type le genre *cydimon*.

— **Encycl.** Les caractères de cette famille sont : corps de moyenne épaisseur; antennes d'abord filiformes, s'épaississant ensuite un peu, et amincies en forme de soie à leur extrémité; palpes à dernier article droit et nu; ailes grandes, les postérieures fortement dentelées, quelquefois prolongées en forme de queue; chenilles épaisses, atténuées antérieurement, rappelant la forme de celles des hespériens, et filant un réseau à peu près analogue à celui des chenilles de la même famille. Les *cydimoniens* renferment de belles espèces propres aux contrées équatoriales. Elles établissent un passage direct entre les achalinoptères et les chalinoptères. Leurs antennes les avaient fait confondre avec d'autres espèces, qui ont avec elles une analogie frappante par la couleur et l'aspect général, mais dont les caractères sont différents. Cette famille renferme deux genres, les *cydimons* et les *nyctalémons*.

CYDIPPE s. m. (si-di-pe). Zooph. Genre d'acalèphes de la famille des béroés.

— **Encycl.** Le corps de ce zoophyte est globuleux ou ovulaire, garni de huit rangées de cils, et se termine par deux longs tentacules filiformes. Le *cydippe liléole* est remarquable surtout par sa transparence, qui est si grande, qu'on ne l'aperçoit pas dans l'eau. Il se trouve en grande quantité, dans la belle saison, sur les côtes de la Belgique. Le *cydippe dense*, très-abondant dans la Méditerranée, est phosphorescent. Son corps, gros comme une noisette, porte inférieurement des tentacules très-longs, d'une couleur rougeâtre.

CYDIPPE, prêtresse d'un temple érigé en l'honneur de Junon à une lieue et demie environ d'Argos. Elle est célèbre, non point à cause de ses hautes fonctions, non point parce qu'elle succéda à la malheureuse *Chrysis*, à *Hypermnestre*, fille de Danaüs, à Admète, fille d'Eurysthée, mais à cause du dévouement de ses deux fils Biton et Cléobis.

C'était le jour de la fête de la déesse, épouse de Jupiter. Déjà les cent bœufs courbant leur tête sous un joug doré, couverts de draperies précieuses, enguirlandés, enrubannés, étaient arrivés au lieu du sacrifice; un corps de jeunes Argiens, tout resplendissant par leurs armures était arrivé aussi, protégeant la marche de la statue de l'héroïne de la fête, statue colossale toute d'or et d'ivoire, due à Polyète et digne de Phidias, s'il faut en croire Strabon. Il ne manquait plus pour commencer la cérémonie que la prêtresse, que *Cydippe*, et la multitude impatiente regardait au loin sur la route d'Argos et ne voyait rien venir. La divinité attendait sa servante.

C'est que les bœufs blancs comme neige, qui devaient traîner la char qui la portait, refusaient d'aller en avant; les bouviers avaient beau les exciter de la voix, les piquer, ils n'avançaient pas, élevant vers le ciel leurs

naseaux fumants, faisant entendre sous leur joug des beuglements prolongés.

Alors Cléobis et Biton, s'étant attelés au char de leur mère, eurent bientôt franchi la plaine, gravi le mont Eubée, et parcouru les quarante-cinq stades qui les séparaient du temple de Junon, où les attendaient les applaudissements des dévots Argiens.

Junon voulut récompenser les deux enfants de la prêtresse par le plus grand bien que les dieux puissent accorder aux mortels, elle leur ferma les yeux durant la cérémonie qu'on célébrait en son honneur. Ils s'endormirent au pied des autels de la déesse et..... ne se réveillèrent plus.

L'abbé Barthélémy, après avoir rappelé le fait que nous venons de raconter, fait dire au jeune Anacharsis, d'après Hérodote et Pausanias : « Les exemples d'amour filial ne sont pas rares sans doute dans les grandes nations; mais leur souvenir s'y perpétue à peine dans le sein de la famille qui les a produits; au lieu qu'en Grèce une ville entière se les approprie et les éternise comme des titres dont elle s'honore autant que d'une victoire remportée sur l'ennemi. Les Argiens envoyèrent à Delphes les statues de ces généreux frères, et j'ai vu dans un temple d'Argolide un groupe qui les représente attelés au char de leur mère. »

CYDIPPE, jeune fille de Délos d'une grande beauté et d'une grande richesse, dont un jeune homme de l'île de Cos, nommé Aconce, était devenu éperdument amoureux. Il était pauvre, le malheureux, et ne savait comment obtenir la main de la belle *Cydippe*, qui ne l'avait probablement pas même remarqué. Nécessité rend ingénieux. Voici, d'après Ovide, le stratagème auquel eut recours le pauvre amoureux. Une loi sacrée obligeait à exécuter tout ce que l'on avait promis par serment dans le temple de Diane à Délos, de quelque manière que la promesse eût été faite. Aconce sut tirer parti de cette inviolable prescription. Il inscrivit sur une pomme qu'il jeta aux pieds de *Cydippe*, en plein temple de Diane, les vers suivants, que la jeune fille ne pouvait lire sans prononcer un serment :

*Juro tibi sancta per mystica sacra Dianæ,
Me tibi venturam comitem sponsamque futuram.*

« Je jure, par les sacrés mystères de Diane, que je me ferai votre compagne et que je serai votre épouse. » *Cydippe* ramassa la pomme et lut sans défiance. Il fallut épouser bon gré, mal gré; les anciens n'entendaient pas raillerie en pareille matière. La légende est fort gracieuse, comme on voit, et méritait bien d'être rapportée par le plus galant des poètes, par Ovide (*Héroïdes*, 20).

CYDNE s. m. (si-dne — du gr. *kudnos*, brillant). Entom. Genre d'insectes hémiptères.

CYDNIDE adj. (si-dni-de — rad. *cydne*). Entom. Qui ressemble à un cydne.

— s. m. pl. Sous-famille de pentatomides, qui a pour type le genre *cydne*.

CYDNUS, fleuve de l'ancienne Asie Mineure, dans la Cilicie, affluent de la Méditerranée. Alexandre le Grand, pour s'y être baigné couvert de sueur, faillit perdre la vie (333 av. J.-C.). Marc-Antoine donna, sur les bords du *Cydnus*, une fête en l'honneur de Cléopâtre. Enfin ce fut dans la même rivière que l'empereur Frédéric Barberousse se noya en 1190. Le *Cydnus* porte aujourd'hui le nom de Tarsous ou Kara-Sou.

CYDONIA s. m. (si-do-ni-a — du *Cydon*, ville de Crète, regardée comme la patrie de l'espèce principale). Bot. Nom scientifique du genre coignassier : *Le coignassier a servi à l'établissement du genre CYDONIA*. (F. Hæfer.)

CYDONIE s. f. (si-do-ni). Zooph. Genre d'alcyons lobulaires.

CYDONITE s. f. (si-do-ni-te — du gr. *kydonion*, coing). Pharm. Préparation de coings.

CYELLÈNE s. m. (si-èl-lè-ne). Moll. Genre de gastéropodes.

CYÈME s. f. (si-è-me — du gr. *kyéma*, même sens). Physiol. Foetus.

CYÉSIOLOGIE s. f. (si-è-zio-lo-jé — du gr. *kyésis*, *kyéseos*, grossesse; *logos*, discours). Méd. Traité de la grossesse; science des phénomènes de la grossesse.

CYÉSIOLOGIQUE adj. (si-è-zio-lo-jé-ke — rad. *cyésiologie*). Méd. Qui a rapport à la cyésiologie.

CYFFLÉ (Paul-Louis), sculpteur flamand, né à Bruges en 1724, mort en 1816. Il étudia les principes de l'art sous le peintre Jean van Hecke; puis, ayant perdu son père et sa mère, il se rendit à Paris en 1741, et y séjourna quelques années, travaillant avec ardeur le dessin et la sculpture. En 1746, *Cyfflé* partit pour Lunéville, où le roi Stanislas, dépossédé de la Pologne, était venu s'établir. Il entra d'abord comme aide dans l'atelier de B. Guibal, premier sculpteur du roi, et ne tarda pas à être apprécié par Stanislas. A partir de 1751, il figura dans différents actes sous le titre de *modèleur du roi, ciseleur du roi*. Lorsque Stanislas chargea Guibal d'élever sur la place de Nancy une statue à Louis XV (1755), il lui imposa la collaboration de *Cyfflé*, dont il connaissait le génie plein de feu. Après la mort de Guibal, *Cyfflé* hérita du titre de sculpteur ordinaire du roi de Pologne. Il fit alors seul les figures allégoriques des fleuves et autres ouvrages qui complètent l'ornementation de

la fontaine pyramidale de la place d'Alliance à Nancy (1756). En 1768, il établit à Lunéville une fabrique et des ateliers pour faire cuire de la vaisselle en terre de pipe. C'est de là que sont sortis tant de beaux ouvrages, bustes, statuettes, groupes, bas-reliefs, et les représentations en terre cuite des petites scènes galantes, familières et joviales qu'il excellait à reproduire. Tels sont notamment ses *Vendangeurs*, ses *Savoyards*, le *Petit voleur de pommes*, le *Savetier*, etc. En 1777, Cyfflé retourna à Bruges, dans le but d'y créer une manufacture de porcelaine, puis se rendit à Hastières, où il réalisa son projet; mais il n'y trouva que la ruine, et mourut dans un état voisin de la misère.

Les œuvres de Cyfflé sont faciles, vivantes, pour la plupart improvisées. Seul, peut-être, et sans rival dans le genre aimable et seconditaire qu'il a excellé, dit M. Joly, Cyfflé, comme Chardin dans une voie différente, imprima à ses ouvrages ce cachet de gentillesse, de grâce aimable et d'originalité séduisante qui était dans sa nature et le privilège de son talent.

CYGNARION s. m. (sigh-na-ri-on — du lat. *cygnus*, cygne). Pharm. Collyre de couleur blanche.

CYGNÉ s. m. (si-gne; 11 mil. — lat. *cygnus*, du grec *kuknos*, même sens. Littre prétend que ce dernier mot tient au latin *ciconia* par l'intermédiaire du sanscrit *çakunt*, oiseau en général. Mais d'abord il est bon de remarquer que la liaison qu'il veut établir entre *ciconia* et *çakunt* est peu naturelle. Toutefois le grec *kuknos* pourrait avoir la même origine que le latin *ciconia*, et l'on pourrait voir dans ce mot un composé de l'interrogatif sanscrit *ki* ou *kim*, combien peu, et de la racine *ku* ou *kvan*, produire un son, crier, analogue à l'un des noms sanscrits du francolin, *kharakana*, et *kharokôna*, dont la voix est rauque. Le nom grec serait ainsi synonyme du sanscrit *kikani*, ou *kinkani*, de *kin* et *kan*. Chacun sait, en effet, que le cri du cygne n'est pas bien élevé ni bien retentissant. Pictet se contente de voir dans *kuknos* un correspondant du sanscrit *kôka*, qui désigne à la fois une espèce d'oie, le coucou et la grenouille. C'est là évidemment une onomatopée, comme *kôka*, corneille, *kiki*, geai bleu, *kôkila*, coucou, *kukukia*, coq, etc. Nous retrouvons ce nom dans le persan *cucak*, cygne, et *chûkîsah*, oie, ainsi que dans le bas latin *oca*, *occa*, oie, probablement pour *coca*. Toutes ces formes sont imitatives du cri du cygne, qui est *kouk kouk*. Aussi ce nom reparait-il appliqué à cet oiseau et à d'autres dans beaucoup de langues diverses; ainsi le turc *kughu*, cygne; le syriaque *kôkô*, cygne et pélican; le toungouse *gûg*, cygne; le finlandais *kaakko*, *kukka*, canard; le barabars d'Afrique, *kôka*, etc. Mais de semblables coïncidences ne prouvent rien pour une origine commune). Ornith. Genre d'oiseaux palmipèdes lanéolirostres, dont l'espèce commune a le plumage d'un blanc éclatant : *Le cygne plat à tous les yeux; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente*. (Buff.) *Le cygne nage si vite qu'un homme marchant rapidement au rivage a grand-peine à le suivre*. (Buff.) *Les grâces de la figure, la beauté de la forme répandent, dans le cygne, à la douceur du naturel*. (Buff.) *Les cygnes ont l'air bête, fier et méchant : trois qualités qui vont bien ensemble*. (Dider.) *Le prince de Condé avait à Chantilly deux cygnes, mâle et femelle, qui chantaient*. (Boissoudé.) *Le cygne ne vient en France que lorsque les froids sont très-rigoureux dans le nord*. (E. Chapuis.)

Le cygne sur les eaux navigue avec noblesse.

PARSEVAL-GRANDMAISON.

Au sein des eaux s'élève et nage avec fierté
Le cygne, au col superbe, au plumage argenté;
Le cygne, à qui l'erreur prête des chants aimables,
Et qui n'a pas besoin du mensonge des fables.

DELILLE.

— Poétiq. S'est dit de quelques poètes, littérateurs ou musiciens célèbres par la grâce et la pureté de leur style :

Quand sur les vainqueurs d'Olympie
Planait le cygne de Dirce (Pindare),
Peut-être à quelque oreille impie
Son chant parut-il insensé.

GINQUENÉ.

Le cygne de Cambrat (Fénelon), l'aigle brillant de
[Meaux,
Dans ce temps éclairé n'ont-ils pas des égaux ?

VOLTAIRE.

— Rem. On sait que Virgile est appelé le cygne de Mantoue.

— *Chant du cygne*, Chant mélodieux attribué autrefois au cygne, particulièrement lorsqu'il était près de mourir : *Le chant du cygne à sa mort n'est qu'une des riantes fictions de la Grèce*. (Saucerotte.)

Ce sera là que ma lyre,
Faisant un dernier effort,
Entreprendra de mieux dire
Qu'un cygne près de sa mort.

MALHERBE.

Fig. Dernière œuvre d'un homme de talent, en musique, en poésie, en littérature : *Les cantiques spirituels sont des odes admirables; le génie de Racine s'y montre dans toute sa maturité; c'est la dernière de ses productions; c'est le chant du cygne*. (Geoffroy.)

— *Cou de cygne*, Cou long et flexible : *Cette femme a un cou de cygne*.

— *Etre blanc comme un cygne*, Avoir une

peau très-blanche, ou la barbe et les cheveux tout à fait blancs.

— Techn. *Cou de cygne*, Partie de l'avant-train d'une voiture à quatre roues, qui est courbée pour laisser place aux roues, quand on fait tourner le véhicule.

— Astron. Nom d'une constellation boréale, appelée aussi croix du cygne.

— Epithètes. Blanc, argenté, éclatant, éblouissant, beau, noble, fier, orgueilleux, superbe, magnifique, voluptueux, tranquille, paisible, innocent, aquatique; au plumage, au duvet argenté; au cou superbe, flexible.

— Encycl. Ornith. Les caractères du genre *cygne* sont : bec de la longueur de la tête, d'égale largeur dans toute son étendue, épais à sa base, aplati à son extrémité, dentelé en lames transversales sur les bords; narines oblongues, couvertes d'une membrane; cou long, élégamment flexible; ailes médiocres; queue courte et arrondie; tarses courts, situés un peu à l'arrière du corps; doigts antérieurs largement palmés; trachée sans renflement; les intestins et surtout les œcums, qui sont très-longs, peuvent également servir à caractériser ce genre. Le régime des *cygnes* est en rapport avec la structure de leur tube digestif. Ils vivent principalement de graines et de racines de plantes aquatiques; mais ils y joignent aussi des grenouilles, des sangues et des vers. Ils vivent très-longtemps, plus d'un siècle, dit-on. • Le *cygne*, dit Buffon, règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix : la grandeur, la majesté, la douceur. Avec des puissances, des forces, du courage et la volonté de n'en pas abuser et de ne les employer que pour sa défense, il sait combattre et vaincre sans jamais attaquer. Roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air; il attend l'aigle sans le provoquer, sans le craindre; il repousse ses assauts en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'épée, et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste il n'a que ce fier ennemi; tous les autres oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature; il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté. • Ce tableau brille plus, il faut en convenir, par l'éclat que par la justesse des traits. Il y a autant de charme et plus d'exactitude dans les lignes suivantes : • Les grâces de la figure, la beauté de la forme répondent dans le *cygne* à la douceur du naturel; il plait à tous les yeux, il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente, on l'aime, on l'applaudit, on l'admire. Nulle espèce ne le mérite mieux. La nature, en effet, n'a répandu sur aucun autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages : coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvements flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon. Pier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le *cygne* semble faire parade de tous ses avantages; il a l'air de chercher à recueillir les suffrages, à captiver les regards, et il les captive en effet, soit que, voguant en troupe, on voie de loin au milieu des eaux cingler la flotte ailée, soit qu'en s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent il vienne se faire admirer de plus près en étalant ses beautés et développant ses grâces par mille mouvements doux, ondulants et suaves. Aux avantages de la nature le *cygne* réunit ceux de la liberté. Il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer; libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'y établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exalter tout sentiment de servitude et de captivité. Il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large ou venir, longeant la rive, s'abriter sous les bords, se cacher sous les joncs, s'enfoncer sous les anseles les plus écartées; puis, quittant sa solitude, revenir à la société et jouir du plaisir qu'il paraît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans. •

Les anciens ne s'étaient pas contentés de faire du *cygne* un chanteur merveilleux; seul entre tous les êtres, bien loin de frémir à l'approche de sa destruction, il chantait encore à l'heure de son agonie et préludait par des sons harmonieux à son dernier soupir. C'était, disaient-ils, près d'expirer, et comme pour dire à la vie un adieu triste et tendre, que le *cygne* rendait ces accents si doux et si touchants, et qui, pareils à un léger et douloureux murmure s'exhalant, d'une voix basse, plaintive et lugubre, formaient son chant funèbre. On l'entendait lorsque, au lever de l'aurore, les vents et les flots étaient calmés. On avait même vu des *cygnes* expirant en musique et chantaient leurs hymnes funéraires. Nulle fiction en histoire naturelle, nulle fable chez les anciens n'a été plus célébrée, plus répétée, plus accréditée; elle s'était emparée de l'imagination vive et sensible des Grecs; poètes, orateurs, philosophes même l'ont adoptée comme une vérité trop agréable

pour qu'on voulût en douter. Il faut bien leur pardonner leurs fables; elles étaient aimables et touchantes; c'étaient de doux emblèmes pour les âmes sensibles. Les *cygnes*, sans doute, ne chantent point leur mort; mais tous jours, en parlant du dernier essor et du dernier élan d'un beau génie près de s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression poétique : *C'est le chant du cygne*.

Les *cygnes* se trouvent en Europe, en Asie, dans les deux Amériques, sur les lacs, les rivières, nageant avec aisance et rapidité, volant aussi fort bien, mais marchant plus difficilement, quoique mieux que les canards. Très-ardents, ils préludent à leur union par de tendres et gracieuses caresses que l'entrelacement de leur cou et de leur bec exprime voluptueusement. Ils sont monogames. Les femelles couvent leurs œufs, qui sont très-gros et au nombre de six environ, pendant six semaines. Les jeunes *cygnes*, au moment de leur naissance, sont entièrement couverts d'un duvet gris ou légèrement jaunâtre; ce n'est qu'à leur troisième année qu'ils prennent le plumage d'adulte. Il y en a plusieurs espèces : le *cygne à bec rouge*, qui, à l'état sauvage, habite principalement, suivant Temminck, les mers des régions orientales de l'Europe, est celui qui existe depuis des siècles à l'état domestique. Cet oiseau est d'une force considérable et qui lui donne une grande confiance en lui-même. Il ne craint que l'aigle, et encore, comme le dit Buffon, parvient-il souvent à l'éloigner par de vigoureux coups d'ailes. Ces ailes sont, dit-on, capables de casser la jambe d'un homme. A l'époque des amours, les mâles se battent entre eux, pour la possession des femelles, et leurs luttes, qui durent des journées entières, se terminent quelquefois par la mort de l'un des rivaux. C'est ordinairement sur les bords les plus solitaires des marais, et parmi les roseaux desséchés et abattus, que le *cygne à bec rouge* place son nid; la femelle s'occupe seule de l'incubation, et lorsqu'elle abandonne sa couvée, elle la recouvre d'une couche de plumes et d'herbes aquatiques; le mâle reste près du nid pour défendre sa compagne. Souvent alors il est dangereux de s'en approcher, et Lewin assure qu'on a vu des *cygnes* terrasser et maltraiter des jeunes gens de quinze à seize ans. Les deux sexes prennent un égal soin des petits, et souvent, quand ceux-ci nagent, la femelle va en tête et le mâle les suit. Le *cygne à bec noir* habite les régions septentrionales des deux continents. Il descend dans nos latitudes pendant les hivers rigoureux. On en voit quelquefois en France des bandes considérables. Cette espèce, qui a les plus grands rapports avec la précédente, se distingue par la couleur de ses mandibules et surtout par la trachée, qui, chez les deux sexes, pénètre dans la cavité du sternum et y forme deux réconvolutions. C'est ce *cygne* qui a donné lieu à la fable du *cygne chanteur*. Plin et Elien s'étaient déjà élevés contre cette croyance, et Virgile dit avec raison que cet oiseau possède un cri désagréable. Ce cri ressemble en effet au son d'une trompette, résultat dû sans doute à la disposition de la trachée. La femelle dépose cinq à sept œufs d'un vert olivâtre dans un amas de roseaux, le plus souvent en pleine eau, mais si bien assis sur la vase qu'il faut une grande force pour les déplacer. Elle fait un véritable nid, très-ample et quelquefois élevé de plus d'un mètre au-dessus du liquide. En Irlande et au Kamtschatka, on chasse ces oiseaux à l'époque de leur mue. Comme alors la chute des plumes les empêche de voler, les habitants les poursuivent et les assomment à coups de bâton, ou bien ils les attrapent avec des chiens dressés à cet effet. Sur les bords de l'Obi on les tue par un autre moyen : à l'époque du dégel, les Cosaques élèvent des huttes avec de la neige ou des bourrées, puis ils placent dans le voisinage des oies ou des canards empailés; dès que les *cygnes* aperçoivent ces derniers, ils se précipitent sur eux, les attaquent avec violence et essuient le feu des chasseurs. Le *cygne noir* habite principalement la Terre de Van Diémen. Il est un peu plus gros que les autres. Tout son plumage est noir, excepté les six premières rémiges, qui sont blanches; le bec et la peau nue qui est à la base sont d'un rouge carminé très-foncé, sur lequel tranche une raie blanche assez large, qui coupe horizontalement la mandibule supérieure en dessus.

Le *cygne* était autrefois beaucoup plus commun en Europe et notamment en France qu'il ne l'est aujourd'hui; aussi son duvet est-il d'un prix très-élevé, ce qu'il faut d'ailleurs attribuer à sa beauté, à sa finesse, à son moelleux autant qu'à sa rareté. Il sert exclusivement à garnir les vêtements de luxe et de santé, et le plus souvent on le laisse adhérer à la peau, qui reçoit les préparations convenables et constitue alors une véritable fourrure. Quant à la chair, elle n'est pas aussi à dédaigner qu'on pourrait se l'imaginer. Les pâtes de *cygne* étaient déjà célèbres au temps de la chevalerie; ils sont encore fort appréciés dans le nord de la Hollande, où l'on prépare, à la façon des pâtes d'Amiens, la chair des jeunes *cygnes* sauvages.

— Astron. La constellation du *Cygne* se trouve à gauche de la Lyre et renferme quatre-vingt-deux étoiles, suivant le catalogue britannique. La partie du *Cygne* qui se dirige vers la constellation de Céphée est marquée par une étoile de première à deuxième gran-

deur, appelée « du *Cygne* ou Dénéb, qui est toujours au-dessus de l'horizon de Paris. On remarque encore dans le *Cygne* une étoile changeante nommée Albireo. Entre Dénéb et l'étoile ϵ se trouvent des astres de cinquième grandeur, voisins l'un de l'autre, dont le plus élevé paraît être l'une des étoiles les plus rapprochées de nous. Bessel évalue sa parallaxe annuelle à 0",35.

La plupart des auteurs grecs et latins voient dans la constellation du *Cygne* le symbole de l'oiseau dont Jupiter prit la forme pour séduire Lédä; d'autres veulent que ce soit Orphée, qui aurait été placé dans le ciel à côté de sa lyre, après avoir été changé en cygne, au dire de Platon.

CYGNÉ (ORDRE DU). Cet ordre rappelle l'histoire demi-historique, demi-légendaire de Lo-hengrin, le chevalier au Cygne. Le duc de Clèves, Thierry, étant mort vers 711, sa fille unique, Béatrix, devint héritière de ses États. Naturellement on convoita ses vastes possessions; et plus d'un de ses voisins, comptant sur la faiblesse de la femme, méditait le moyen de s'emparer de ses provinces. Béatrix allait succomber, lorsque parut sur le Rhin un chevalier, traîné dans une nacelle par un cygne. Il mit son épée à la disposition de la comtesse et fut assez heureux pour la délivrer de ses ennemis. Béatrix reconnaissante épousa le chevalier, que l'histoire nomme Hélé ou Elié. Celui-ci institua, en souvenir de cet événement, l'ordre du Cygne. Les chevaliers du Cygne prononçaient le vœu de défendre la religion et s'engageaient à empêcher les provocations en duel. Comme décoration, ils portaient un cygne d'or suspendu à une chaîne de même métal. Cet ordre disparut bientôt.

Il existe aussi en Prusse, sous le nom d'*ordre du Cygne*, une association de bienfaisance, fondée en 1410 par un électeur de Brandebourg et réorganisée en 1843 par le roi Frédéric-Guillaume IV. Cette association est accessible aux personnes des deux sexes et de toute condition, et a pour objet de fonder et d'entretenir des établissements charitatifs.

CYGNÉ (Martin du), littérateur et jésuite flamand, né à Saint-Omer en 1619, mort dans la même ville en 1669. Il professa pendant de longues années et avec beaucoup de succès la Rhétorique, et publia plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Explanatio rhetorica* (Liège, 1659); *Ars metrica, sive ars condendorum elegantiorum versuum* (1664); *Fons eloquentiae, sive M.T. Ciceronis orationes* (1675, 4 vol. in-12); *Comœdia XII, phrasi tum Plautina, tum Terentiana concinnata* (1679, 2 vol. in-12).

CYGNINÉES s. f. pl. (sigh-ni-né — rad. *cygne*). Ornith. Syn. d'ANATIDES.

CYGNÔIDE adj. (sigh-noi-de). Ornith. Syn. peu usité du mot *cygnolide*.

CYLIACITE s. f. (si-la-kti-de). Bot. Syn. douteux du genre *RONCE*.

CYLADE s. m. (si-la-de). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant sept espèces.

— s. m. pl. Tribu de curculionides, comprenant le seul genre *cylade*.

CYLASE s. m. (si-la-ze — du gr. *kula*, orbite des yeux). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des curculionides, dont l'espèce type habite les Indes.

CYLICHNE s. f. (si-li-kne — du gr. *kula*, cavité). Pharm. Boîte à pilules.

— Moll. Genre de gastéropodes.

CYLICHNIDE, ÉE adj. (si-li-kni-dé — de *cylichne*, et du gr. *eidōs*, aspect). Moll. Qui ressemble à une cylichne.

— s. m. pl. Famille de gastéropodes, ayant pour type le genre *cylichne*.

— Encycl. Cette famille est ainsi caractérisée : coquille externe enroulée, plus ou moins cylindrique, le plus souvent blanche et non operculée; animal à tête déprimée, quadrangulaire, tronquée en avant, bilobée en arrière et oculée à la base des lobes tentaculaires; pied assez étroit et tronqué en avant. Les *cylichnides* ne renferment que les genres *cylichne* et *mnestia*.

CYLICODAPHNÉ s. m. (si-li-ko-da-fné — du gr. *kulix*, *kulikos*, coupe, calice; *daphné*, laurier). Bot. Genre d'arbres, de la famille des laurinéas, tribu des tétranthérées, comprenant plusieurs espèces qui croissent dans l'Inde.

CYLIDRE s. m. (si-li-dre). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des clairones, comprenant une seule espèce, qui habite les îles Maurice et de Madagascar.

— Encycl. Les caractères de ce genre sont : antennes de onze articles, insérées au-dessous des yeux; ceux-ci petits, arrondis; tête en rectangle allongé; labre couvert par l'épistome, court, large, faiblement échancré; mandibules longues et aiguës; menton corné, court, plus large que long; mâchoires libres à leur origine, terminées par deux lobes membraneux; languette un peu plus longue que le menton, membraneuse; palpes maxillaires filiformes, de quatre articles; palpes labiales aussi longues que les maxillaires, en trois articles; corselet très-long, cylindrique; élytres assez mous, à peu près de la longueur du corselet, plus court que l'abdomen; abdomen à cinquième segment entier chez les femelles; pattes courtes et fortes. Ce genre, dont l'es-

passent pour avoir servi d'amulettes. Quelques-uns, cependant, paraissent avoir été de simples cachets. On reconnaît ces derniers à cette circonférence, que les caractères sont gravés à rebours pour être imprimés sur quelque matière molle. Le musée du Louvre possède une importante série de *cyliindres* persépolitains trouvés aux fouilles de Kersabad.

CYLINDRÉ, ÉE (si-lain-dré) part. passé du v. *Cylindrer*. A qui l'on a donné la forme d'un cylindre : *Pièce de bois cylindrée*. — Qui a été passé au cylindre : *Etoffe cylindrée*.

CYLINDRE-AXE s. m. Anat. Substance solide, flexible, fragile, que l'on trouve dans l'axe de chaque tube nerveux.

CYLINDRE v. a. ou tr. (si-lain-dré — rad. *cylindre*). Donner la forme d'un cylindre à : *Cylindrer une pièce de bois*.

— Techn. Soumettre à la pression d'un cylindre : *Cylindrer du papier, du drap*.

Se *cylindrer* v. pr. Etre cylindré : *Les étoffes se cylindrent quand on veut leur donner du lustre*.

CYLINDRICHEFS s. m. pl. (si-lain-dri-chéf — de *cylindre*, et de *chef*). Entom. Groupe de réduviens. || On dit aussi *CYLINDRICHEFS*.

CYLINDRICITÉ s. f. (si-lain-dri-si-té — rad. *cylindre*). Didact. Etat, forme de ce qui est cylindrique.

CYLINDRICORNE adj. (si-lain-dri-kor-ne — de *cylindre*, et de *corne*). Entom. Qui a les cornes cylindriques.

CYLINDRIE s. f. (si-lain-dri — rad. *cylindre*). Bot. Genre d'arbres, rapporté avec doute à la famille des protéacées, et renfermant une seule espèce, qui croît en Cochinchine.

CYLINDRIFLORE adj. (si-lain-dri-flo-re — du lat. *cylindrus*, cylindre; *flor*, fleur). Bot. Qui a des fleurs cylindriques.

CYLINDRIFORME adj. (si-lain-dri-for-me — de *cylindre*, et de *forme*). Qui a la forme d'un cylindre.

— s. m. pl. Entom. V. *CYLINDROÏDES*.

CYLINDRIMÈTRE s. m. (si-lain-dri-mè-tre — du gr. *kulindros*, cylindre; *metron*, mesure). Techn. Instrument propre à exécuter avec précision les diverses pièces cylindriques employées en horlogerie.

CYLINDRINOTE s. m. (si-lain-dri-no-té — du gr. *kulindros*, cylindre; *notos*, dos). Entom. Genre d'insectes coléoptères hélopiens comprenant quatre espèces.

CYLINDRIQUE adj. (si-lain-dri-ke — rad. *cylindre*). Qui a la forme d'un cylindre ou une forme approchant : *Le corps du cheval percheron est cylindrique et bien proportionné*. (R. Pilon.) *Pour qu'un corps de pompe soit bien fait et d'un bon usage, il doit être intérieurement bien cylindrique*. (Léonard.) — Anat. *Epithélium cylindrique*. V. *ÉPITHÉLIUM*.

— s. m. pl. Entom. Famille d'araneïdes à abdomen cylindroïde.

CYLINDRIQUEMENT adv. (si-lain-dri-ke-man — rad. *cylindrique*). En forme de cylindre.

CYLINDRISTACHYÉ, ÉE adj. (si-lain-drista-ki-é — du gr. *kulindros*, cylindre; *stachys*, épi). Bot. Dont les fleurs sont en épis cylindriques.

CYLINDRITE s. m. (si-lain-dri-té — rad. *cylindre*). Moll. Olive ou cône fossile.

CYLINDROBASISTÈME adj. (si-lain-dro-ba-si-zo-si-té-mo-ne — du gr. *kulindros*, cylindre; *basis*, base; *stémén*, étamine). Bot. Dont les étamines sont soudées ensemble à leur base.

CYLINDROCARPE adj. (si-lain-dro-kar-pe — du gr. *kulindros*, cylindre; *karpos*, fruit). Bot. Qui a des fruits cylindriques.

CYLINDROCÈRE s. m. (si-lain-dro-sè-re — du gr. *kulindros*, cylindre; *keras*, corne). Entom. Genre de coléoptères tétramères, de la famille des curculionides, qui habitent Cayenne et le Brésil.

CYLINDROCLINE s. f. (si-lain-dro-kli-ne — du gr. *kulindros*, cylindre; *kliné*, lit, réceptacle). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astérées, comprenant une seule espèce, qui croît à l'île Maurice.

CYLINDROCONIQUE adj. Qui tient du cylindre et du cône : *L'étude délicate et ingénieuse des balles cylindro-coniques est exposée de façon à propager dans l'armée des connaissances généralement inconnues*. (Mém. de l'Acad. des sc.)

CYLINDROCORYNE s. m. (si-lain-dro-ko-ri-ne — du gr. *kulindros*, cylindre; *koryné*, massue). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des curculionides, qui habitent Cayenne et le Brésil.

CYLINDROCYSTE s. m. (si-lain-dro-si-té — du gr. *kulindros*, cylindre; *kystis*, vessie). Bot. Genre d'algues d'eau douce, de la tribu des desmidiées, comprenant une seule espèce : *Le cylindrocyste est commun dans les lieux récemment inondés*. (Brébisson.)

CYLINDRODE s. m. (si-lain-dro-de — rad. *cylindre*). Entom. Genre d'insectes orthopté-

res, comprenant une seule espèce qui habite la Nouvelle-Hollande, et est dépourvue d'ailes.

CYLINDRODÈRE s. m. (si-lain-dro-dè-re — du gr. *kulindros*, cylindre; et *déré*, cou). Entom. Genre d'insectes coléoptères, détaché du genre cébrion.

CYLINDROÏDE adj. (si-lain-dro-i-dé — du gr. *kulindros*, cylindre; *eidos*, aspect). Didact. Qui ressemble à un cylindre, qui a la forme d'un cylindre : *Antennes cylindroïdes*.

— Minér. *Cristaux cylindroïdes*, Cristaux prismatiques, qui, par suite de causes diverses, ont subi des arrondissements sur les arêtes et ont passé à un état plus ou moins voisin d'un cylindre : *Une cause qui produit souvent les cristaux cylindroïdes, c'est la courbure des faces*. || *Groupe cylindroïdes*, Groupes composés d'aiguilles ou de fibres qui partent toutes d'un axe commun, on leur donne le nom particulier de *groupes coralloïdes* quand les fibres forment des branches cylindriques qui se contournent et se ramifient entre elles à la manière du corail.

— s. m. Géom. Cylindre dont les bases ne sont pas des cercles.

— s. m. pl. Entom. Famille de coléoptères tétramères dont les antennes sont en forme de masses cylindriques. || On dit aussi *CYLINDROFORMES*.

CYLINDROLOBE s. m. (si-lain-dro-lo-be — du gr. *kulindros*, cylindre; *lobos*, lobe). Bot. Genre de plantes épiphytes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, renfermant une seule espèce, qui croît dans les forêts de l'île de Java.

CYLINDRO-OIGAL, ALE adj. Balist. En partie cylindrique et en partie oigal : *Des balles cylindro-oigales*.

CYLINDROPHIDE s. m. (si-lain-dro-fi-dé — du gr. *kulindros*, cylindre; *ophis*, ophide, serpent). Erpét. Genre de serpents.

CYLINDRORHIN s. m. (si-lain-dro-rain — du gr. *kulindros*, cylindre; *rhin*, nez). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant trois espèces qui habitent les contrées voisines du détroit de Magellan.

CYLINDROSE s. f. (si-lain-dro-se — rad. *cylindre*). Anat. Nom d'une suture du crâne.

CYLINDROSOME adj. (si-lain-dro-so-me — du gr. *kulindros*, cylindre; *soma*, corps). Zool. Qui a le corps cylindrique.

— s. m. pl. Famille de poissons à corps cylindrique, comprenant les cyprinodontes et les clupes.

CYLINDROSORE s. m. (si-lain-dro-so-re — du gr. *kulindros*, cylindre; *soros*, urne). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénecionées, renfermant une seule espèce, qui croît en Australie.

CYLINDROSPERME s. m. (si-lain-dro-sper-me — du gr. *kulindros*, cylindre; *sperma*, graine). Bot. Genre d'algues, voisin des nostocs, et comprenant une dizaine d'espèces.

CYLINDROSPORE s. m. (si-lain-dro-spo-re — du gr. *kulindros*, cylindre; *spora*, semence). Bot. Genre de champignons microscopiques, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en parasites sur les feuilles des végétaux.

CYLINDROTOME s. m. (si-lain-dro-to-me — du gr. *kulindros*, cylindre; *tomé*, section). Entom. Genre de diptères, de la famille des tipulaires, dont l'espèce type habite la France et l'Allemagne.

CYLISTE s. m. (si-li-sté — du gr. *kulistos*, roulé). Entom. Genre de coléoptères clavicornes de l'Amérique du Nord.

— s. f. Bot. Genre de plantes grimpantes, de la famille des légumineuses, tribu des phaséolées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Inde.

— Encycl. Entom. Ce genre a pour caractères : antennes de onze articles, insérées au-dessous des yeux, dans l'intérieur de l'échancrure oculaire; tête grande, à vertex très-court, à front spacieux; labre et épistome courts, larges, transversaux, faiblement et largement échancrés en avant; yeux grands, écartés, transversaux, réniformes; mandibules épaisses à leur origine, minces près de leur extrémité, terminées en pointe courbe, aiguë; palpes maxillaires filiformes, de quatre articles; palpes labiales de trois articles; mâchoires libres à leur origine, à extrémité membraneuse et bilobée, à lobes faiblement ciliés; menton corné, un peu rétréci en avant; corselet de la largeur de la tête, à deux cylindriques, uniformément convexe; prosternum plan; mésosternum largement échancré des deux côtés; métasternum peu renflé; abdomen convexe, de cinq segments apparents dans l'état normal; écusson de moyenne grandeur, plan, en demi-cercle; élytres mous, deux fois plus longs que la tête et le corselet pris ensemble, dépassant l'extrémité de l'abdomen, coupés carrément à la base; pattes très-courtes, assez fortes.

Les *cylistes*, par les caractères tirés des parties de leur bouche, par la structure du corselet et les appendices des tarses, devraient être placés dans la famille des clériens; mais la mollesse des élytres les rapproche des malachies et des téléphores, et l'ensemble de leur faciès les ferait prendre pour des gallécidiens des genres exore et malacosome. Cette coupe est d'ailleurs si naturelle que

toutes les espèces cylindriques qui en font partie ont à peu près les mêmes formes. On a donné la description d'une dizaine d'espèces, qui ont été trouvées au Sénégal, au Cap de Bonne-Espérance, à Manille et à Java. Comme espèce type, nous indiquerons le *cyliste terminé*, qui habite le Cap de Bonne-Espérance. Les antennes de cette espèce sont noires, avec les trois premiers articles rougeâtres; la tête, le corselet, les pattes et le dessous du corps sont de cette dernière couleur; on voit deux taches noires sur le dos du corselet. Les élytres sont noirs, à extrémité postérieure jaune paille. Il y a des poils de couleur cendrée.

CYLIZOME s. m. (si-li-zo-me). Bot. Syn. de DÉGUELIE.

CYLLARE s. m. (sil-la-re). Entom. Espèce de papillon.

CYLLE s. m. (sil-le — du gr. *kullos*, tortu). Entom. Genre de lépidoptères diurnes, dont l'espèce type habite le sud de l'Afrique.

CYLLENE s. f. (sil-lé-ne). Entom. Genre de coléoptères longicornes, comprenant une seule espèce, propre à l'Amérique du Sud.

— Moll. Genre détaché des buccins et voisin des pourpres.

CYLLENE, nom ancien d'une montagne d'Arcadie, très-élevée et célèbre par un temple consacré à Mercure, parce que ce dieu était né sur le sommet de cette montagne. Son nom moderne est Tricala. || Nom ancien d'une ville du Péloponèse, dans l'Elide; elle servait de port à Elis.

CYLLENE s. f. (sil-lé-ni). Entom. Genre d'insectes diptères tanystomes, comprenant trois espèces.

CYLLESTIS s. m. (sil-lé-stiss). Antiq. Pain d'épeautre, qui servait de nourriture aux Égyptiens.

CYLLIDIE s. f. (sil-li-di — du gr. *kullos*, roulé; *idea*, forme). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la tribu des hydrophilides.

— Encycl. Ce genre est ainsi caractérisé : corps subglobuleux; mandibules cornées au côté externe et très-arquées, presque membraneuses, lacinées au côté interne; mâchoires à deux lobes frangés; palpes maxillaires courtes; palpes labiales à dernier article un peu moins court que les précédents; antennes de neuf articles; mésosternum armé antérieurement d'une lame peu développée. Dans ce genre, les deux premiers anneaux du ventre sont couverts par deux sortes d'écaillures contiguës transversalement, et arquées chacune à leur bord postérieur; quand on soulève ces espèces de plaques, qui semblent formées d'une substance analogue à de la gomme, on découvre les deux segments qu'elles cachent. Une seule espèce constitue ce genre; elle habite toutes les parties de la France. On la trouve dans les eaux stagnantes, et quelquefois aussi dans la mousse et sous les feuilles sèches.

CYLLIDION s. m. (sil-li-di-on — du gr. *kullos*, tortu; *eidos*, aspect). Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des palpicornes, dont l'espèce type habite la Suède.

CYLLIO s. f. (sil-lo). Entom. Genre de lépidoptères diurnes, détaché des satyres.

— Encycl. Les caractères de ce genre sont : corps petit et grêle; ailes grandes, les supérieures échancrées sur leur bord apical, les inférieures offrant un angle ou une queue dans le milieu de leur bord externe; tête de grosseur médiocre, velue, avec une touffe frontale assez large, mais courte; yeux saillants et nus; palpes labiales écaillueuses, assez courtes, comprimées, larges, obliquement avancées, ne dépassant pas le niveau des yeux; antennes grêles, de longueur variable; thorax assez court, comprimé, élevé postérieurement; ailes supérieures subtriangulaires, avec leur bord interne fortement arqué; ailes inférieures largement semi-ovales, avec leur angle extérieur arrondi; pattes de la première paire du mâle petites, poilues, ne formant pas de brosse; pattes de la première paire de la femelle écaillueuses, plus allongées que celles du mâle; pattes des deuxième et troisième paires de longueur médiocre, grêles, écaillueuses. Chenilles allongées, un peu pisciformes, rétrécies derrière la tête; s'épaississant jusque vers le milieu du corps, et s'aminçant graduellement, ensuite jusque vers leur partie postérieure, qui est terminée par deux longues cornes pointues; tête en forme de cœur, avec un bord supérieur armé de deux cornes verticales obtuses.

Ce genre, dont neuf espèces sont connues, est répandu dans l'Inde, l'archipel indien, la Nouvelle-Hollande, l'Afrique occidentale et l'île de Madagascar. Une espèce fossile a été rencontrée dans les marnes argileuses des environs d'Aix en Provence. Parmi les espèces les plus remarquables, nous citerons la *cyllio Bettsiana*, qui a été trouvée par M. Goudot aux environs de Tamatave, et la *cyllio Léda*, qui habite l'île Bourbon, Maurice, Madagascar, la côte occidentale d'Afrique, la Chine, le Bengale, Java et la Nouvelle-Hollande. La chenille de celle-ci est verdâtre, pubescente, avec quatre raies plus obtuses, dont deux dorsales et une près des pattes. Sa tête est un peu bifide, et surmontée de deux cornes ressemblant à des oreilles de lièvre. Elle vit sur les graminées. La chrysalide est verte,

cylindroïde. L'insecte parfait se trouve pendant une grande partie de l'année. Il est de couleur très-variable : il existe des individus qui sont presque entièrement d'une couleur fauve en dessus, d'autres au contraire sont d'un brun ferrugineux ou noirâtre. Quelques-uns ont le dessous d'un gris violâtre, avec les yeux à peine indiqués.

CYLLODE s. m. (sil-lo-de — du gr. *kullos*, courbé). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des clavicornes, dont l'espèce type habite le Brésil.

CYLOPODE adj. (sil-lo-po-de — du gr. *kullos*, tortu; *pous*, *podos*, pied). Méd. Qui a les jambes tortues.

CYLLOSCÉLIS s. m. (sil-loss-sé-liss — du gr. *kullos*, tortu; *skelis*, enlisse). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des carabiques, comprenant une seule espèce.

CYLOSE s. f. (sil-lo-ze — du gr. *kullos*, tortu). Méd. Se dit quelquefois pour claudication. || On dit aussi *CYLLOSIS*.

CYLOSOME s. m. (sil-lo-so-me — du gr. *kullos*, tortu; *soma*, corps). Térat. Espèce de monstre unitaire, qui offre une éventration latérale, et qui a la jambe correspondante imparfaitement développée.

CYLOSOMIE s. f. (sil-lo-so-mi — rad. *cyllosome*). Térat. Monstruosité des cylosomes.

CYLOSOMIEN, IENNE adj. (sil-lo-somi-n, ienne — rad. *cyllosome*). Térat. Qui présente le phénomène de la cylosomie : *Monstres cylosomiens*.

CYLOSOMIQUE adj. (sil-lo-so-mi-ke — rad. *cyllosome*). Térat. Qui tient à la cylosomie.

CYLON, eupatride athénien, qui vivait dans le vi^e siècle av. J.-C. Gendre de Thègène, tyran de Mégare, illustré par une victoire aux jeux olympiques, il conçut le projet de s'emparer du pouvoir suprême, et se saisit de l'Acropole d'Athènes pendant la grande fête de Jupiter. Bloqué étroitement et manquant de vivres et d'eau, il se réfugia avec ses partisans près de l'autel de Minerve, qui était dans l'Acropole. L'archonte Mégacles, pour les attirer hors de cet asile sacré, leur persuada de se présenter en jugement, et, pour conserver leur droit d'asile, d'attacher à la statue de la déesse un fil qu'ils tiendraient à la main. Quand les suppliants furent auprès de l'autel des Euménides, le fil se rompit ou fut rompu, et tous furent massacrés. Suivant Thucydide, Cylon et son frère étaient parvenus à s'échapper; Suidas, au contraire, rapporte qu'ils furent égorgés. Ce meurtre fit accuser Mégacles de sacrilège par les partisans de Cylon, et cette accusation pesa sur toute sa postérité.

CYMAISE s. f. (si-mè-ze — gr. *kumation*, proprement petit flot). Archit. Moulure ondulée en forme de S, et formant la partie supérieure d'une corniche.

CYMARIE s. f. (si-ma-ri — du lat. *cyma*, cyme, par allusion à l'inflorescence). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des labiées, tribu des presciées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Inde.

CYMATILE s. f. (si-ma-ti-le — du lat. *cymatilis*, ondoyant). Vêtement de femme couleur d'eau de mer, et dont l'étoffe était peinte de façon à représenter les flots lorsqu'on la regardait d'une certaine manière.

— Encycl. L'usage veut que la *cymatille* ne puisse être fabriquée qu'avec la toison des chèvres que l'on élève à l'est du Sangarius, dans les environs de la ville de Beyburar, distante d'une journée de marche de la ville d'Angora. « La toison de ces chèvres, dit Busbeck, voyageur du xvi^e siècle, est presque aussi belle que la soie, d'une extrême finesse, brillante et longue à tresser sur la soie. Les bergers n'ont pas l'habitude de la tondre; ils l'arrachent. On lave souvent les chèvres dans des ruisseaux d'eau courante, et on les mène paître dans des cantons qui produisent une herbe verte et maigre ou un gazon court, qui est très-favorable à la finesse de la soie. Il est prouvé que tout changement de territoire ou de nourriture est nuisible à la beauté de la toison. Le produit des troupeaux de chèvres est porté à Angora, où les femmes le filent, le tissent, le teignent et en fabriquent une étoffe soyeuse et brillante, nommée *cymatille*, et qui est employée pour le vêtement des sultanes. » La *cymatille* a toujours un grand prix, à cause de sa beauté réelle et de sa rareté; les chèvres des environs d'Angora conservent seules le privilège de fournir la toison nécessaire à sa confection; mais elle a trouvé de dangereuses rivales dans les étoffes de soie que Lyon expédie chaque jour à Constantinople, et qui ont obtenu leur entrée libre dans le sérail.

CYMATINE s. f. (si-ma-ti-ne — du gr. *kuma*, *kumatos*, flot). Minér. Nom donné à plusieurs minéraux du genre amphibole, dont l'aspect est très-différent. V. *KYMATINE*.

CYMATION s. m. (si-ma-tion — du gr. *kumation*, cymaise). Bot. Syn. d'ORNITHOGLOSSE.

— Moll. Sous-genre de gastéropodes, établi dans le genre triton.

CYMATODE adj. (si-ma-to-de — du gr. *kuma*, *kumatos*, onde). Méd. *Pouls cymatode*, Pouls fluctuant.

CYMATODÈRE s. m. (si-ma-to-dè-re — du gr. *kuma*, *kumatos*, onde; *déré*, cou). Entom.

Genre de coléoptères, de la famille des malacodermes, comprenant une seule espèce, qui vit au Mexique.

— **Encycl.** Les caractères de ce genre sont : antennes filiformes; corselet étroit, allongé, subcylindrique; prosternum plan, non échancré en avant; métasternum peu renflé; élytres plus ou moins striés et ponctués; abdomen plan, allongé, à cinquième segment souvent rudimentaire. On en connaît une dizaine d'espèces, provenant de l'Amérique équinoxiale. On ignore leurs mœurs, que l'on suppose analogues à celles de nos tilles européennes.

CYMATOGRAMME s. m. (si-ma-to-gra-me — du gr. *kuma*, *kumatos*, onde; *gramma*, trait, caractère). Entom. Genre d'insectes lépidoptères, de la division des nymphalites.

CYMATOPHORE s. m. (si-ma-to-for-e — du gr. *kuma*, *kumatos*, onde; *phorô*, je porte). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, dont l'espèce type habite l'Europe et se trouve aux environs de Paris.

CYMATOPHORITES s. m. pl. (si-ma-to-fori-te — rad. *cymatophore*). Entom. Groupe de lépidoptères nocturnes, qui a pour type le genre *cymatophore*.

CYMATOPTÈRE s. m. (si-ma-to-ptè-re — du gr. *kuma*, *kumatos*, onde; *pteron*, aile). Entom. Sous-genre d'insectes coléoptères, de la division des dytiscides, établi dans le genre *colymbète*, et comprenant une dizaine d'espèces européennes.

CYMATOTHE s. m. (si-ma-to-te — du gr. *kumatôds*, flots agités). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des hélopiens, dont l'espèce type est l'hélôpis oné.

CYMATOTHÉRON s. m. (si-ma-to-thé-ri-on — du gr. *kuma*, *kumatos*, flots; *thérion*, bête fauve). Mamm. Animal fossile, connu seulement par un débris de mâchoire, et que les uns placent à côté de l'éléphant, les autres près du dugong, parmi les cétacés.

CYMBALRE s. f. (sain-bè-re — du gr. *kumbê*, nacelle, par allusion à la forme du fruit). Bot. Genre de plantes, de la famille des personées, tribu des rhinanthées, renfermant plusieurs espèces, qui croissent en Sibérie et dans la Russie d'Europe : *La CYMBALRE du Borysthène est une plante herbacée des bords de la mer Noire.* (F. Hœfer.)

CYMBALAIRE s. f. (sain-ba-lè-re — rad. *cymbale*). Bot. Nom vulgaire donné à une espèce de linaira, à cause de la forme de ses feuilles : *La CYMBALAIRE convient pour arrêter les pertes de sang.* (V. de Bomare.)

— **Encycl.** La *cymbalaire* est une petite plante annuelle, dont les fleurs, d'un violet tendre, sont prolongées en éperon à la base, et ne manquent pas d'élégance. Cette plante croît surtout sur les vieux murs humides, où elle fleurit durant tout l'été. Elle a une odeur herbacée, désagréable, et une saveur amère, analogue à celle des chioracées. Elle a été préconisée comme astringente et vulnérinaire; mais on ne la trouve plus que rarement chez les herboristes; on pourrait l'employer comme un faible antiscorbutique, à défaut d'autres plantes plus énergiques.

CYMBALE s. f. (sain-ba-le — gr. *kumbalon*; de *kumbos*, objet creux. Le grec *kumbalon* se rattache au sanscrit, ainsi qu'on le verra facilement par le tableau suivant des analogues qui se rencontrent dans les langues congénères : sanscrit *kumbha*, *kumbhi*, pot, cruche, jarre, urne cinéraire, vase de terre pour la cuisson, vase à mettre le blé, mesure de capacité; *kumbhakdra*, potier, etc. Le dhâput donne une racine *kumbh*, *kumb*, couvrir. Persan *chumb*, *chub*, *chum*, cruche, jarre; *chumbah*, vase à tenir le blé; *chumbak*, *chumhak*, même sens, et pot à eau. Boukharien *chum*, cruche. Grec *kumbos*, *kumbê*, vase, coupe, canot; *kumbalon*, cymbale, le *b* pour *ph* après *m*; *kûphos*, *skûphos*, vase. Latin *cymba*, barque. Irlandais *cumaidhe*, vase à boire. Erse *cuman*, seau à traire, le *m* non aspiré pour *mô*, et *cub*, espèce de panier; *cubag*, caisse, le *b* non aspiré pour *mô*. Cymrique *creman*, baquet, auge. Russe *kubu*, alambic; *kuboku*, bocal; *kubyshka*, cruche, vase ventru. L'russe fait présumer en ancien slave une forme nasale *kabu*. Polonais *kubek*, coupe; *kubel*, seillot. Lithuanien *kubilas*, tonneau. Les corrélatifs germaniques, tels que l'anglo-saxon *cumb*, mesure pour les liquides, l'anglais *cumb*, mesure de capacité, le scandinave *kumbari*, navire marchand, l'ancien allemand *chumpf*, barque, l'allemand moyen *chumf*, *kump*, vase, coupe, etc., etc., sont des mots d'emprunt, le *k* s'y étant conservé intact). Mus. Instrument composé de deux plaques de métal sonore, qu'on frappe l'une contre l'autre : *Jouer des CYMBALES. Il est des mots qui, semblables aux trompettes, aux CYMBALES, à la grosse caisse des saltimbanques, attirent toujours le public.* (Balz.)

Sans amour, ma gloire n'égalé
Que la gloire de la cymbale
Qui d'un vain bruit frappe les airs.

VOLTAIRE.

« Jeu d'orgue de mutation, à bouche et en étain : *La CYMBALE ne s'emploie qu'avec d'autres jeux.* (F. Clément.) » Dans le moyen âge, Série de clochettes que l'on agitaient pour produire une sorte de carillon.

— **Fig.** Vain bruit : *Les vérités les plus terribles ne sont plus pour eux qu'un airain son-*

nant et une CYMBALE retentissante. (Mass.) *Le socialisme n'a pu, jusqu'à ce moment, qu'agiter ses CYMBALES en l'honneur de Robert Peel.* (Proudh.)

— **Encycl.** Comme la plupart des instruments de percussion, les *cymbales* sont originaires de l'Orient, où elles étaient connues depuis un temps presque immémorial. Elles tenaient une place importante principalement dans la musique des anciens Hébreux; la Bible en fait souvent mention et les désigne sous le nom de *tseltselim*, mot imitatif formé évidemment par onomatopée. Les principaux passages dans lesquels il en est parlé sont : II *Samuel*, vi, 5; I *Chronique*, xiii, 8; *Esdras*, iii, 10; *Machabées*, iv, 54, etc. Les *cymbales* étaient des instruments de réjouissances par excellence, et c'étaient principalement les femmes qui en jouaient, en s'accompagnant d'une espèce de tambour de basque. M. Berlioz, qui a vu des *cymbales* antiques, les décrit ainsi : « Elles sont fort petites, et leur son est d'autant plus aigu qu'elles ont plus d'épaisseur et moins de largeur. J'en ai vu au musée de Pompéi, à Naples, qui n'étaient pas plus grandes qu'une piastre. Le son de celles-là est si aigu et si faible, qu'il pourrait à peine se distinguer sans un silence complet des autres instruments. Les *cymbales* servaient sans doute, dans l'antiquité, à marquer le rythme de certaines danses, comme les castagnettes modernes. »

Les *cymbales* actuelles sont un instrument de percussion composé de deux plaques circulaires de métal (cuivre ou airain), dont le diamètre est d'environ 0 m. 40, l'épaisseur d'un demi-millimètre, et dont le centre, formant une petite concavité, est percé d'un trou dans lequel est introduite une double courroie. L'instrumentiste passe ses mains dans les courroies et frappe les *cymbales* l'une contre l'autre, du côté creux, avec plus ou moins de force. Le son rendu par les deux plaques, clair, éclatant et très-prolongé, n'est point appréciable au point de vue de l'échelle sonore. On réunit généralement les frappelements des *cymbales* aux coups de la grosse caisse, pour marquer vigoureusement le rythme, ou seulement les temps forts de la mesure, dans les marches guerrières, les ouvertures, les airs de danse, les finales d'opéra, etc. De nos jours même, on a beaucoup abusé de cet instrument, et Rossini est l'un des premiers qui aient prodigué son action outre mesure. Parfois on se sert des *cymbales* sans le secours de la grosse caisse et en les employant avec la plus grande douceur; on en obtient de cette façon des effets charmants et tout à fait étranges. M. Félicien David a fait ainsi usage des *cymbales* dans l'accompagnement de différents airs de ballet, d'une manière piquante et originale. En général, la résonnance frémissante des *cymbales*, dont le bruit éclatant domine toutes les sonorités de l'orchestre, jointe aux sifflements perçants des petites flûtes et aux coups solidement rythmés des timbales, des tambours et de la grosse caisse, exprime avec une étonnante vérité, soit des sentiments de féroce, soit les effets d'une orgie bachique dans laquelle la joie tourne à la fureur. On sait avec quelle habileté Gluck s'en est servi maintes fois, et l'on connaît l'action puissante qu'elles exercent dans l'instrumentation de Meyerbeer, principalement dans *Robert le Diable*, où leur usage, on le reconnaît, était on ne peut mieux en situation. Dans un grand nombre d'orchestres de théâtre, où la partie de *cymbales* est confiée à l'artiste déjà chargé de celle de la grosse caisse, on a recours au moyen que voici : l'une des deux *cymbales* est fixée sur la grosse caisse, à l'aide des cordes qui l'entourent, et sans que la sonorité puisse en être aucunement altérée, et l'artiste frappe alors la caisse de la main droite avec sa mailloche, tandis que de la gauche il manœuvre la seconde *cymbale*.

CYMBALIER s. m. (sain-ba-lié — rad. *cymbale*). Joueur de cymbales : *Derrière eux venaient cinquante-six CYMBALIERS, vingt-huit flûtistes, autant de psaltériens.* (Gér. de Nerv.) « On dit aussi CYMBALISTE.

CYMBALOÏDE adj. (sain-ba-lo-i-de — de *cymbale*, et du gr. *eidôs*, aspect). Hist. nat. Qui ressemble à une cymbale. « Qui ressemble à une clochette. » Qui ressemble à une nacelle, en grec *kumbê*.

Cymbalum mundi, en français, contenant quatre dialogues poétiques, fort antiques, joyeux et facétieux, par Bonaventure Despériers. Cet ouvrage, qui date de 1537, paraît être une satire allégorique des croyances et des opinions des hommes, et le titre semble indiquer qu'aux yeux de l'auteur elles ne sont pas plus dignes de fixer l'attention que le bruit des cymbales. Mercure ouvre le premier dialogue, en apprenant au lecteur qu'il est envoyé chez les hommes par Jupiter pour y faire rélier un livre. Il entre dans une hôtellerie, où il rencontre deux personnages, Bryphanes et Cartatius, qui lui dérobent son bouquin, et le remplacent dans sa valise par un autre, contenant le récit des amourettes et des folies du maître de l'Olympe. Le dialogue suivant nous montre plusieurs grands personnages cherchant les débris de la pierre philosophale, car Mercure, ne sachant à qui la remettre, l'a brisée devant eux et en a dispersé les fragments sur le sable : de là des railleries sur les alchimistes et la vanité de leurs recher-

ches. Dans le troisième dialogue, on revient au livre dérobé, qui n'est autre que celui des destinées; l'auteur en prend occasion de tourner en ridicule le destin et l'astrologie judiciaire, alors fort en vogue à la cour; puis il fait causer le cheval Philégon avec son palefrenier. Une conversation entre deux chiens remplit le quatrième dialogue; c'est une censure déguisée du penchant de tous les hommes pour le merveilleux et la nouveauté.

Ces plaisanteries, qui semblent bien innocentes aujourd'hui, furent alors traitées de crimes contre la religion et l'État. Le livre fut condamné par un arrêt du conseil; mais la personne de l'auteur fut épargnée, grâce à la protection de Marguerite de Navarre, dont il était le valet de chambre.

Quelle est la valeur philosophique du *Cymbalum*? Quel est le caractère réel de ce célèbre opusculé, impie, exécrable, selon les uns, simplement facétieux et inoffensif, selon les autres? On sait maintenant à quoi s'en tenir. Charles Nodier, et après lui M. Lacour, ont fait la lumière dans ces ténèbres de l'allégorie. Le *Cymbalum* admet le principe d'un Dieu créateur; mais il faut que Dieu soit débarrassé des langes dont les hommes enfants l'ont enveloppé à leur image; Dieu est grand et juste; tous nos efforts doivent tendre à sa connaissance par la recherche de la vérité. Qu'est-ce que la pierre philosophale? C'est l'art de rendre raison et de juger de tout, des cieux, des champs élyséens, du vice et de la vertu, de la vie et de la mort, du passé et de l'avenir; c'est la vérité. L'anagramme des noms éclaircit l'allégorie. Ces hommes opiniâtres qui contestent entre eux la possession d'un trésor imaginaire, ce *Cubercus*, ce *Rhetulus*, ne sont autres que Bucer et Luther (Bucerus et Lutherus), les deux chefs de la nouvelle Réforme. Charles Nodier montre que le *Cymbalum* est un chef-d'œuvre de fine et malicieuse plaisanterie, qui va droit à l'impie, mais point à l'athéisme. Il y a telle fantaisie de poète, comme la charmante idylle *Célia vaincue par l'amour*, ou les *Doléances du cheval qui parle*, dont la manière rappelle tantôt celle de La Fontaine, tantôt celle de Shakespeare. Le quatrième dialogue, qui est rempli par un entretien entre deux chiens de chasse, est une fantaisie dans le genre de Cervantes, qui a imaginé une dissertation analogue dans une de ses *Nouvelles exemplaires*. On remarque dans ce même dialogue la jolie fiction des *Nouvelles requies des Antipodes*, où la Vérité menace de se faire jour par tous les points de la terre, si on ne lui ouvre une issue libre et facile. Charles Nodier et le bibliophile Jacob regardent l'auteur du *Cymbalum* comme le talent le plus naïf, le plus original et le plus piquant de son époque. Prosper Marchand a écrit sur le *Cymbalum* un examen historique et critique, reproduit avec raison par les divers éditeurs. « On y remarque, en général, dit-il, une satire fine et délicate, dont quelques auteurs modernes n'ont pas dédaigné d'emprunter divers traits, sans en avertir leurs lecteurs; et nous voyons peu d'ouvrages du même temps dont le style soit aussi épuré, et dans lesquels il entre autant d'art et de génie. » Dans l'édition des œuvres françaises de Bonaventure Despériers (*Bibliothèque élzévirienne*), M. L. Lacour a donné une curieuse histoire bibliographique du *Cymbalum*.

CYMBANTHE s. m. (sain-ban-te — du gr. *kumbê*, nacelle; *anthos*, fleur). Bot. Syn. d'ANDROCYMBE, genre de mélanthacées.

CYMBE s. f. (sain-be — gr. *kumbê*, même sens. V. l'étym. de CYMBALRE). Antiq. Petit bateau à deux proues relevées, dont on se servait sur les rivières.

— Moll. Genre détaché des volutes.

— Acal. Syn. de NACELLE.

CYMBÉCARPE adj. (sain-bé-kar-pe — du gr. *kumbê*, nacelle; *karpô*, fruit). Bot. Qui a des fruits en forme de nacelle.

CYMBÉFORME adj. (sain-bé-for-me). Syn. de CYMBIFORME.

Cymbeline, comédie en cinq actes, de Shakespeare. La fiction de *Cymbeline* appartient à l'imagination française. Au xiii^e siècle, elle se montre d'abord dans deux poèmes, le *Roman de la violette* et le *Roman du comte de Poitiers*, puis dans un conte en prose, le *Roman du roi Flore et de la belle Jehanne*; au xiv^e siècle, elle se montre dans une nouvelle de Boccace; au xvi^e, dans un mystère anonyme, le *Miracle de Notre-Dame*, et c'est alors seulement qu'elle se transfigure définitivement dans le drame anglais. Shakespeare a adapté cette fiction aux mœurs et à la société de son choix. Il en a transporté la scène dans un pays étrange qui n'appartient qu'à la géographie légendaire, dans je ne sais quelle Angleterre fabuleuse dont la capitale se nomme la Nouvelle-Troie, et où, au milieu de courtisans portant le pourpoint et le haut-de-chausses des mignons de Henri III, trône un roi caduc fait chevalier par César. Le roi règne et sa femme gouverne. Cette reine, mariée en secondes nocces au roi Cymbeline, a eu d'un premier lit un fils, brute fourbe, lascive et cruelle, qui a nom Cloten. Comique par les ridicules qui s'attachent à lui, ce prince est tragique par l'effroi qu'il inspire. Cependant sa mère voudrait qu'il devint roi en épousant Imogène, fille légitime de Cymbeline. Celle-ci fait avec Cloten une vivante antithèse. Comme il a tous les vices, elle a

toutes les vertus, et n'a de la femme que ce qu'il en faut pour ne pas être un ange. Ce mariage projeté trouve un opposant inattendu, le chevalier Léonatus Posthumus, qui aime Imogène depuis l'enfance et qui parvient à l'épouser. Mais cette union si bien assortie doit avoir de funestes conséquences. A peine Posthumus est-il marié, que la reine, furieuse d'avoir vu déranger tous ses plans, le fait exiler. Réfugié à Rome, Posthumus rencontre dans la maison de son hôte un certain Jachimo, outre-cuidant personnage, qui parie qu'en une seule conversation il séduira Imogène. Posthumus a l'imprudence d'accepter le pari. Trompé par les apparences et par la habileté de Jachimo, il croit en effet que sa femme l'a trahi, et charge son valet de la tuer; mais cet homme, touché de compassion, fait prendre à la princesse un déguisement masculin, et se contente de l'abandonner dans une forêt. La malheureuse Imogène, chancelante, épuisée, presque morte de faim, se traîne vers une caverne, où elle trouve Bélarius et ses trois fils, ermites volontaires qui l'accueillent avec bonté.

Cependant Cloten la poursuit, déguisé sous les vêtements de Posthumus; mais Guidérius, fils de Bélarius, s'interpose et tue le prince. Bientôt la Bretagne est envahie par César; les solitaires décident par leur intervention du sort de la bataille, les troupes romaines sont repoussées, et la Bretagne reste libre. Imogène retrouve alors son époux, auquel elle explique le mensonge de Jachimo. Cymbeline retrouve ses fils dans les compagnons du solitaire, et la pièce se termine par le généreux pardon accordé par Posthumus au calomniateur Jachimo.

« *Cymbeline*, dit M. F.-V. Hugo, est le seul drame du poète dont le dénouement produise une satisfaction complète dans l'âme du spectateur. Dans cette pièce unique, la force mystérieuse qui règle le cours des événements et qui tient dans sa main les existences humaines apparaît, non comme un pouvoir aveugle et implacable châtiât également les bons et les méchants, mais comme une puissance bienveillante et tutélaire, qui soutient l'opprimé contre l'oppresseur, et assure partout le triomphe du droit sur la violence, de l'innocence sur la calomnie, de la probité proscrite sur l'iniquité couronnée. Dans *Cymbeline*, la destinée n'a plus cet aspect sinistre et menaçant qui effraye le monde depuis le temps d'Eschyle; elle ôte pour un moment son antique masque de fatalité, et laisse voir à l'humanité rassurée et attendrie son divin sourire de providence. »

Cymbeline a été imprimée pour la première fois dans la grande édition in-folio de 1623. Mais, bien que cette pièce ait été publiée la dernière, on ne doit pas en conclure avec Tieck qu'elle fut la dernière œuvre de Shakespeare représentée sur la scène. En effet, cette pièce, qui, d'après le critique allemand, aurait été écrite vers 1615, a dû l'être vers 1610, puisque des publications de la même année en donnent l'analyse. Représentée tout d'abord dans les premières années du règne de Jacques I^{er}, elle fut reprise avec un grand succès à la cour de Charles I^{er}. Après une longue interruption causée par la fermeture de la scène, sous le régime puritain, ce drame reparut au Théâtre-Royal, pendant le règne de Jacques II, après avoir été maladroitement remanié par un certain Thomas Dursley, qui le fit jouer sous le titre de *La Princesse insoumise* ou le *Parti fatal*. Au reste, cette altération n'est pas la seule que *Cymbeline* ait subie. Dans le courant du xviii^e siècle, la pièce fut arrangée pour trois théâtres différents, par W. Hawkins en 1759, par Garrick en 1761 et par Charles Marsh en 1775. De nos jours, cette pièce, enfin rétablie dans sa pureté primitive, a repris triomphalement sa place dans le répertoire shakespearien, devant un public qui n'a cessé de prouver son enthousiasme pour ce chef-d'œuvre du maître.

CYMBELLE s. f. (sain-bè-le — dimin. du gr. *kumbê*, nacelle). Bot. Genre d'algues, de la famille des diatomées, non adopté, et dont les espèces doivent être réparties entre les genres frustulie, navicule, coccone, etc. Il nom donné aux corpuscules reproducteurs qui, chez les cocconeas et quelques autres diatomées, présentent la forme d'une nacelle.

CYMBICOCHLIDE s. m. (sain-bi-ko-kli-de — du g. *kumbê*, barque; *cochlitis*, coquille). Moll. Genre de céphalopodes dont la coquille est de forme naviculaire.

CYMBIDIE s. f. (sain-bi-di — dimin. du gr. *kumbê*, nacelle). Bot. Genre de plantes épiphytes, de la famille des orchidées, tribu des épiphyllées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans les régions intertropicales de l'ancien continent. « On dit aussi CYMBIDIER et CYMBIDION s. m.

CYMBIFOLIÉ, ÉE adj. (sain-bi-fo-li-é — du lat. *cymba*, nacelle; *folium*, feuille). Bot. Dont les feuilles sont en forme de nacelle.

CYMBIFORME adj. (sain-bi-for-me — du gr. *kumbê*, nacelle, et de *forme*). Moll. Qui a la forme d'une nacelle : *Coquille CYMBIFORME.* « On dit plus ordinairement NAVICULAIRE.

CYMBIOLE s. f. (sain-bi-o-le — dimin. de *cymbe*). Moll. Genre détaché des volutes.

CYMBIUM s. m. (sain-bi-omm — du gr. *kumbion*, même sens). Antiq. Vase à boire à deux anses, qui avait la forme de la barque appelée cymbe.

CYMOCARPE s. m. (sain-bo-kar-pe — du gr. *kumbé*, nacelle; *karpos*, fruit). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des coriandrées, renfermant une seule espèce, qui croît dans le Caucase.

— s. f. Genre de plantes, de la famille des burmanniacées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent au Mexique.

CYMBONOTE s. m. (sain-bo-no-te — du gr. *kumbé*, nacelle; *notos*, dos). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des calendulées, comprenant une seule espèce, qui croît en Australie.

CYMBOPHORE s. f. (sain-bo-fo-re — du gr. *kumbé*, nacelle; *phoré*, je porte). Bot. Genre d'algues, de la famille des diatomées, qui doit être réuni aux coconèmes.

CYMOPOGON s. m. (sain-bo-pogon — du gr. *kumbé*, nacelle; *pogon*, barbe). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des andropogonées, formé aux dépens des andropogons ou barbons. Le *Cymopogon* est une herbe odorante de l'Arabie. (F. Hæfer.)

CYMBOSTEMON s. m. (sain-bo-sté-mon — du gr. *kumbé*, nacelle; *stémón*, étamine). Bot. Syn. de *BADIANT*.

CYMBULIÈ, **ÉE** adj. (sain-bu-li-dé — de *cymbulie*, et du gr. *eidos*, aspect). Moll. Qui ressemble à une cymbulie.

— s. m. pl. Famille de mollusques ptéropodes.

— Encycl. Cette famille a été établie pour de petits ptéropodes assez rares, à coquille interne, cartilagineuse, non enroulée et symétrique. Elle renferme les deux genres *cymbulie* et *tiedmannia*.

CYMBULIE s. f. (sain-bu-li — dimin. de *cymbe*). Moll. Genre de ptéropodes renfermant une seule espèce qui se trouve dans la Méditerranée.

— Encycl. Ce genre est ainsi caractérisé : corps oblong, gélatineux, transparent ; tête sessile ; bouche munie d'une trompe rétractile ; deux yeux ; deux tentacules rétractiles ; deux ailes ou nageoires opposées, formées à leur base par un appendice intermédiaire en forme de lobe ; coquille oblongue cristalline, transparente, cartilagineuse, en forme de sabot. La seule espèce connue est la *cymbulie de Péron*, qui habite la Méditerranée. Sa longueur est de 0 m. 05 à 0 m. 06. Ses ailes portent les branchies.

CYME s. m. (si-me). Entom. Genre de lygées, dans l'ordre des hémiptères, voisin du genre *lygée*.

CYME ou **CIME** s. f. (si-me — V. l'étym. de *cime*). Bot. Mode d'inflorescence résultant de l'assimilation de deux ou plusieurs pédoncules qui partent d'un même point, se ramifient et portent des fleurs plus ou moins nombreuses, comme dans le sureau, il V. INFLORESCENCE.

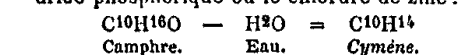
— Entom. Genre de coléoptères dont l'espèce type habite l'Europe.

— Encycl. Bot. On appelle en général *cime*, et mieux *cyme*, toutes les inflorescences définies. Quand la tige d'un végétal se termine par une fleur et ne peut par conséquent se continuer, si de deux feuilles ou bractées placées à sa base naissent des rameaux qui s'élèvent au-dessus d'elle et présentent le même développement que la tige, on a une *cyme dichotomique* ; si l'y a trois feuilles ou bractées, la *cyme* est dite *trichotomique*. La *cyme* peut être *héliocline* ou *scorpiotée*, suivant qu'elle affecte la forme d'une hélice, comme dans les alstrémères, ou d'une queue de scorpion, comme dans les myosotis ; enfin, elle peut être plus ou moins contractée.

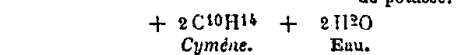
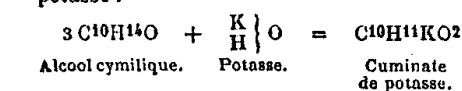
CYMÈNES s. m. (si-me-ne — rad. *cumin*). Chim. Hydrocarbure extrait de l'essence de cumin.

— Encycl. Le *cymène* est appelé aussi *cymol*, *cymure*, *camplogène*, *hydrure de cymyle* ou de *thymyle* ; mais de tous ces noms celui de *cymène* est aujourd'hui le seul à peu près exclusivement adopté. Il sert à désigner un hydrocarbure ou plutôt un groupe d'hydrocarbures répondant à la formule $C_{10}H_{16}$. Nous disons un groupe d'hydrocarbures, car, outre que des aujourd'hui on connaît deux *cymènes* qui paraissent être isomères, la théorie laisse prévoir quatorze isomères répondant à la formule $C_{10}H_{16}$.

— I. MODES DE FORMATION. 1° Le *cymène* fait partie de l'essence de cumin (*cuminum cymium*), où il se trouve mêlé avec l'aldéhyde cuminique. 2° Suivant Haine, on le rencontre aussi dans l'huile volatile de *ptychotis ajowan*. Toutefois ce fait n'est pas certain. Stenhouse prétend que l'huile de *ptychotis ajowan* contient, non du *cymène*, mais du camphène $C_{10}H_{16}$. 3° Le *cymène* se produit lorsqu'on déshydrate le camphre par l'anhydride phosphorique ou le chlorure de zinc :

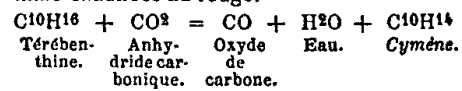


4° Le *cymène* se produit encore lorsqu'on chauffe l'alcool cymilique en présence de la potasse :



5° Le *cymène* prend aussi naissance lorsqu'on fait agir l'iode ou l'acide azotique sur l'huile

de semen-contra. 6° Le *cymène* fait partie des produits liquides de la distillation de la houille. On le trouve dans les parties qui distillent entre 170° et 180°. 7° On a obtenu le *cymène* en traitant alternativement l'essence de térébenthine ou l'essence de caoutchouc par le brome et le sodium. Le brome se substitue d'abord à H² en donnant le composé $C_{10}H_{14}Br_2$, et le sodium enlève ensuite le brome et laisse l'hydrocarbure $C_{10}H_{16}$. 8° Le *cymène* a encore été obtenu par l'action de l'anhydride carbonique sur les vapeurs d'essence de térébenthine chauffées au rouge.



9° Enfin l'huile volatile de bois vermifuge, distillée sur de l'anhydride phosphorique d'abord, sur du sodium ensuite, fournit aussi un hydrocarbure qui répond à la formule $C_{10}H_{16}$.

— II. PRÉPARATION. 1° Au moyen de l'essence de cumin. Pour extraire le *cymène* de l'essence de cumin, le meilleur procédé est le suivant : l'essence est d'abord divisée en deux parties par la distillation fractionnée, l'une passant au-dessus de 200°, l'autre au-dessous. C'est cette dernière qui renferme le *cymène*. On l'agit fortement avec une dissolution de bisulfite de sodium marquant au moins 300 à l'aréomètre de Baumé, et on l'abandonne ensuite pendant vingt-quatre heures. Au bout de ce temps, la matière est prise en une bouillie de cristaux. On la jette sur un filtre, on lave les cristaux avec de l'éther, et l'on recueille ensemble toutes les liqueurs filtrées. Celles-ci forment deux couches : l'une, inférieure, est une solution aqueuse de bisulfite de sodium ; l'autre, supérieure, est une solution éthérée de *cymène*. On décante cette dernière au moyen d'un entonnoir à robinet, et on la distille ; l'éther passe le premier. Lorsque la température s'élève et atteint le voisinage de 175°, on change de récipient et l'on recueille le *cymène*. Pour que ce corps soit tout à fait pur, il faut de nouveau l'agiter à plusieurs reprises avec du bisulfite, le dessécher avec du chlorure de calcium, et le chauffer à 200° en vase clos avec des morceaux de sodium, pour achever de détruire les substances oxygénées avec lesquelles il peut être mélangé. Une dernière rectification le donne alors d'une pureté parfaite. Le procédé que nous venons de décrire peut également servir à extraire le *cymène* contenu dans l'eau distillée de semences de ciguë.

2° Au moyen du camphre. On prend une cornue en grès tubulée, spacieuse, au goulot de laquelle on adapte un allonge et un récipient refroidi. Dans la cornue on ajoute une quantité de chlorure de zinc suffisante pour occuper, à l'état de fusion, la dixième partie environ de la capacité de la cornue. On chauffe, et lorsque le chlorure de zinc est en pleine fusion, on ouvre la tubulure et on y introduit quelques grumeaux de camphre, après quoi l'on ferme la tubulure avec un bouchon de liège. Presque aussitôt il passe un liquide à la distillation. Quand la distillation s'arrête, on introduit de nouveaux morceaux de camphre, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on ait atteint la quantité de liquide que l'on se proposait d'obtenir. La cornue en grès peut être avantageusement remplacée par une cornue de verre lutée dans les deux tiers inférieurs seulement. La matière se boursoufflant en effet beaucoup, il est bon de pouvoir retirer le feu lorsqu'elle s'élève assez haut pour menacer de passer dans le récipient. L'huile recueillie dans cette première opération est loin d'être du *cymène* pur ; c'est du *cymène* chargé d'une grande quantité de camphre. Pour le purifier, on le fait tomber goutte à goutte sur du chlorure de zinc fondu, ou mieux on le distille sur de l'anhydride phosphorique. Cela ne suffit cependant point encore, et si l'on veut obtenir cet hydrocarbure absolument pur, il faut le chauffer pendant plusieurs jours à 200° avec du sodium dans des tubes scellés à la lampe et le rectifier ensuite.

— III. PROPRIÉTÉS. Il soit extrait de l'essence de cumin ou préparé au moyen du camphre, le *cymène* a des propriétés physiques à peu près identiques, on pourrait même dire identiques, à l'odeur près, laquelle rappelle le citron dans un cas et le camphre dans l'autre. C'est un liquide incolore, fortement réfringent, d'une densité de 0,857 à 16°, de 0,861 à 14°, de 0,8678 à 12°, et de 0,8778 à 0°. Ces densités ne méritent que peu de confiance, parce que le coefficient de dilatation qu'on en déduit entre 0° et 12° est cinq fois plus fort qu'entre 12° et 14°. Il bout entre 175° et 175°,5 ; sa densité de vapeur expérimentale est 4,59-4,70, le calcul exigeant 4,64. Le *cymène* est permanent à l'air, insoluble dans l'eau et soluble dans l'alcool, l'éther, les huiles et les essences.

— IV. RÉACTIONS. 1° L'acide sulfurique concentré n'attaque pas le *cymène* à froid, mais l'acide sulfurique fumant le dissout et le transforme en acide cymylsulfureux $C_{10}H_{14}SO_3$.

2° L'acide azotique d'une concentration moyenne n'attaque pas le *cymène* à froid, mais à chaud il se dégage des vapeurs rutilantes, et le *cymène* se transforme en acide toluïque d'abord, et en acide nitrotoluïque ensuite. La production d'acide toluïque n'a toutefois pas lieu avec le *cymène* du camphre.

L'acide azotique fumant agit énergiquement sur le *cymène* et le convertit en une résine. Si l'on opère avec de l'acide azotique fumant et avec du *cymène*, refroidis tous deux dans un mélange réfrigérant, et que l'on ajoute le *cymène* goutte à goutte à l'acide, on obtient du nitrocymène $C_{10}H_{13}(AzO_2)$; si au lieu d'acide azotique fumant on emploie un mélange d'acide azotique et d'acide sulfurique, il se produit du dinitrocymène. 3° Le chlore et le brome paraissent se combiner directement au *cymène*. Les produits qui prennent naissance se détruisent par la distillation. 4° L'acide hypochloreux fait la double décomposition avec le *cymène*, et donne de l'eau et du *cymène* chloré (Lippmann et Naquet, expériences inédites). 5° D'après Hoffmann, enfin, l'acide chromique convertirait le *cymène* en acide insoluble $C_{10}H_{10}O_4$. Mais nous avons vu que l'existence de l'acide insoluble est fort douteuse. 6° La potasse caustique n'exerce aucune action sur le *cymène*.

— V. DÉRIVÉS DU CYMÈNE. 1° Dérivés nitrés. a. Nitrocymène $C_{10}H_{13}(AzO_2)$. Lorsqu'on verse lentement et goutte à goutte du *cymène* bien refroidi dans de l'acide azotique fumant également bien refroidi, le mélange devient brun, puis vert, et finalement acquiert une consistance de crème. Cette masse traitée par l'eau d'abord, puis lavée avec une dissolution de carbonate de soude, donne du nitrocymène sous forme d'une huile d'un brun rougeâtre plus pesante que l'eau. Le nitrocymène ne s'altère pas à l'air ; à la distillation il donne une huile qui flotte sur l'eau. Par l'action de l'acétate ferreux il se convertit complètement en cymidine.

b. Dinitrocymène $C_{10}H_{12}(AzO_2)_2$. Pour préparer ce corps, on ajoute goutte à goutte du *cymène* à un mélange de 2 parties d'acide sulfurique concentré et de 1 partie d'acide sulfurique fumant. On chauffe ensuite à 50° environ et l'on ajoute de l'eau au mélange après l'avoir abandonné à lui-même pendant une heure ou deux. Il se dépose alors un liquide qui se solidifie au bout de quelque temps. On dissout la masse dans l'alcool bouillant. Par le refroidissement de la solution, tout ce qui est incristallisable se sépare ; on décante l'alcool qui surnage, et on l'abandonne à l'évaporation spontanée. On obtient ainsi le dinitrocymène cristallisé en petites tablettes rhombiques irisées qui fondent à 54°, qui se dissolvent dans l'alcool et l'éther, mais qui sont insolubles dans l'eau. Le dinitrocymène se dépose à l'état huileux de ses dissolutions saturées ; chauffé à l'air, il se décompose avec déflagration et laisse un résidu de charbon.

2° Dérivés bromés et chlorés. a. Bromure de *cymène* $C_{10}H_{13}Br_2$, ou peut-être $C_{10}H_{13}BrHBr$. On obtient ce composé en mettant le *cymène* en contact avec de l'eau et un léger excès de brome. Lorsque le liquide n'est plus que faiblement coloré, on recueille l'huile formée, on la lave avec une solution alcaline d'abord, avec de l'eau ensuite, et on la dessèche enfin sur du chlorure de calcium. Ainsi préparé, le bromure de *cymène* est une huile transparente, incolore, insoluble dans l'eau, peu soluble dans l'alcool. Abandonné à lui-même, il jaunit en répandant de l'acide bromhydrique. On ne peut pas le distiller sans qu'il se décompose. Distillé avec de la potasse alcoolique, il donne une huile très-sensible au *cymène*, qui a pour formule $C_{10}H_{12}$.

b. Chlorure de *cymène* $C_{10}H_{13}Cl_2$ ou peut-être $C_{10}H_{13}ClHCl$. On le prépare en dirigeant un courant de chlore à travers de l'eau tenant en suspension du *cymène*. Il ressemble tout à fait au *cymène*. L'acide sulfurique fumant le décompose en dégageant de l'acide chlorhydrique. La masse brun rougeâtre qui se produit donne de l'acide cymylsulfureux lorsqu'on l'étend d'eau. Le chlorure de *cymène* se résinifie lorsqu'on le chauffe avec l'acétate d'argent (Lougounine, expériences inédites). Lorsqu'on distille à plusieurs reprises le *cymène* dans un courant de chlore, il se dégage du gaz acide chlorhydrique et il se produit une huile qui renferme 10,7 pour 100 de chlore, et qui passe à la distillation entre 170° et 230°. Sieveking, à qui est due la connaissance de ce fait, n'a pas étudié plus complètement cette huile, qui est certainement un mélange.

CYMETTE s. f. (si-mè-te — dimin. de *cyme*). Hort. Rejeton de chou, qu'on appelle aussi chou de Bruxelles. Il V. CHOU.

CYMEUX, **EUSE** adj. (si-meu, eu-ze — rad. *cyme*). Bot. Qui a ses fleurs disposées en *cyme*. Il Peu usité.

CYMININE s. f. (si-mi-di-ne — rad. *cumin*). Chim. Alcaloïde qui dérive du *cymène*.

— Encycl. La même raison qui nous a fait rejeter le nom de cumylamine et conserver celui de cumidine nous oblige à conserver le nom de *cymidine*, et à rejeter celui de cymylamine. Toutefois comme le radical $C_{10}H_{13}$, qui fonctionne dans ces alcaloïdes, est probablement le même qui fonctionne aussi dans le thymol, nous préférons encore au nom de *cymidine* celui de thymylamine ; mais nous conservons le premier par respect pour l'usage reçu.

L'ammoniaque pourrait échanger 1, 2 ou 3 atomes d'hydrogène contre le radical thymyle $C_{10}H_{13}$; de là trois *cymidines* possibles : une *cymidine* primaire $C_{10}H_{13}H_2Az$, une *cymidine* secondaire $C_{10}H_{13}H_2HAz$, et une

cymidine tertiaire $C_{10}H_{13}H_3Az$. Une seule de ces trois *cymidines* est connue : c'est la *cymidine* primaire, plus simplement nommée *cymidine*.

— I. PRÉPARATION. Barlow prépare la *cymidine* en distillant le nitrocymène avec du fil de fer et de l'acide acétique, jusqu'à ce que le résidu ait la consistance d'une pâte épaisse. On obtient ainsi un produit distillé complexe, dont une partie considérable est insoluble dans l'acide chlorhydrique. De la portion qui se dissout dans cet acide, la potasse précipite la *cymidine*. Celle-ci, reprise par l'éther, se sépare, lorsqu'on évapore ce dernier, sous la forme d'une huile brune qui ne peut pas être distillée sans s'altérer, si ce n'est dans une atmosphère d'hydrogène.

— II. PROPRIÉTÉS. La *cymidine* est une huile plus légère que l'eau, inodore et sans action sur le papier de tournesol. Elle répand des vapeurs à la température ordinaire et donne lieu à une production de fumées blanches par l'approche d'une baguette trempée dans l'acide chlorhydrique. Elle bout à 250°, est insoluble dans l'eau et se dissout facilement dans l'alcool et l'éther. Barlow a préparé le chlorhydrate $C_{10}H_{13}HAzHCl$, le chloroplatinate $(C_{10}H_{13}HAzHCl)_2PtCl_4$, le sulfate et l'oxalate de *cymidine*.

CYMINIDINÉ, **ÉE** adj. (si-main-diné). Ornith. Qui ressemble aux cymindis.

— s. m. pl. Tribu de falconidées, ayant pour type le genre *cymindis*.

CYMINDIS s. m. (si-main-diss — du gr. *kumindis*, chouette). Ornith. Genre d'oiseaux rapaces, comprenant deux espèces américaines.

— Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des carabiques.

— Encycl. Ornith. Les *cymindis* ont le bec grand, presque droit à la base, à narines presque fermées, semblables à une fente ; les tarses courts et grêles ; les ongles très-aigus. Ce genre est américain. Il a pour type le petit autour de Cayenne, qui est cendré sur la tête, brun rayé de brun foncé sur le manteau, et qui a les plumes noires, le ventre blanc et la queue grise rayée de blanc en dessous, les pieds cendrés.

— Entom. Les *cymindis* ont pour caractères : tête ovale, peu rétrécie en arrière ; dernier article des palpes labiales sécuriforme, plus dilaté dans les mâles ; antennes assez courtes, filiformes ; corselet en cœur ; élytres allongés, aplatis ; articles des tarses presque cylindriques, les articles antérieurs très-légèrement dilatés chez les mâles ; crochets des tarses dentelés en dessous. Les *cymindis* sont des insectes de couleur sombre, de petite taille, d'un brun fauve, passant une grande partie de leur vie sous les pierres ou sous les écorces des arbres. Ils sont répandus sur toute la surface du globe, et l'on en connaît près d'une centaine d'espèces ; la plus grande partie d'entre elles se rencontrent dans les contrées méridionales de l'Europe ; une seule espèce se trouve près de Paris, c'est le *cymindis humeralis*. Le type est le *cymindis bisignata* du Sénégal.

CYMINODÉE s. f. (si-main-do-dé — rad. *cymindis*). Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des carabiques, comprenant une seule espèce, qui habite le Sénégal.

CYMIÈNE s. f. (si-mi-ne). Chim. Syn. de *CYME*.

CYMINIQUE adj. (si-mi-ni-ke). Chim. Syn. de *CUMINIQUE*.

CYMINOSMA s. m. (si-mi-no-sma — du gr. *kumino*, cumin ; *osmé*, odeur). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux aromatiques, de la famille des rutacées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Asie tropicale.

CYMO s. m. (si-mo). Crust. Genre de décapodes brachyures, comprenant deux espèces.

CYMODÈME s. m. (si-mo-dè-me — du gr. *kuma*, flot, ondulation ; *demas*, corps). Entom. Genre d'hémiptères, comprenant une seule espèce, propre à la Sardaigne.

— Crust. Genre de décapodes, dont l'espèce type habite la Méditerranée.

CYMODOCÉE s. f. (si-mo-do-sé — nom mythol.). Crust. Genre de décapodes nageurs, composé de onze espèces.

— Zooph. Genre voisin des sertulaires.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des natadées, renfermant une seule espèce, qui croît dans les étangs et les marais des bords de la Méditerranée.

— Encycl. Zooph. Les *cymodocées* forment un genre caractérisé par un polypier flexible, phytolite, à cellules cylindriques, plus ou moins longues, filiformes, portées sur une tige fistuleuse, cornée ou cartilagineuse, simple ou ramifiée, et qui, à l'état vivant, est probablement remplie d'une matière animale irritante, à laquelle aboutissent les nombreux polypes placés à sa surface ; les cellules de la base sont annelées, celles du sommet unies pour la plupart et sans cloison intérieure. Les *cymodocées* varient de grandeur ; leur substance est un peu transparente et fragile ; leur couleur, d'un fauve qui passe au rougeâtre ou au blond vif. Elles adhèrent aux corps solides par une base mince de laquelle sortent les tiges, ou sur laquelle ces tiges rampent et se contournent avant de s'élever. L'espèce la plus connue est la *cymodocée che-*

velue, à tiges droites, cylindriques, couvertes de petites ramifications capillaires très-nombreuses, articulées, flexueuses, verticillées, portant les polypes; elle se trouve sur les côtes d'Angleterre, ainsi que la *cymodocée simple*. La *cymodocée rameuse* a des tiges annelées, sortant d'un empatement commun, et couvertes de cellules opposées à chaque anneau ou alternes d'un anneau à l'autre; elle habite les mers des Antilles. La *cymodocée annelée* se trouve au Cap de Bonne-Espérance.

CYMODOCÉE, héroïne du poème des *Martyrs* de Chateaubriand. C'est une jeune païenne qui aime le chrétien Eudore et qui en est aimée; pour devenir l'épouse d'Eudore, elle veut embrasser la religion des chrétiens. Démocodoc consent à donner sa fille à Eudore pour éviter les persécutions d'Héroclès. Cymodocée et Démocodoc partent pour Lacedémone. Cymodocée est fiancée à Eudore; Jérôme la baptise dans le Jourdain. Elle arrive en Italie, où elle tombe entre les mains d'Héroclès; puis elle est emprisonnée comme chrétienne. Elle reçoit la robe des martyrs, mais on parvient à la faire évader de sa prison. Enfin Eudore et Cymodocée souffrent ensemble le martyre. Le type de Cymodocée et celui de Velléda sont les deux plus charmantes créations du poème des *Martyrs*. Rien de touchant et de gracieux à la fois comme la conversion de Cymodocée, dont les vertus d'Eudore ont gagné le cœur. Cymodocée personnifie admirablement le triomphe de la religion chrétienne au temps de Dioclétien.

CYMOGLYCOL s. m. (si-mo-gli-kol). Chim. Syn. de cymoglycol.

CYMBOL s. m. (si-mol). Chim. Syn. de cymène.

CYMPHANE s. f. (si-mo-fa-ne — du gr. *kuma*, onde; *phainô*, je parais). Minér. Variété d'aluminat de glucine, ainsi nommée parce qu'elle présente des reflets bleuâtres à teinte laiteuse, qui semblent flotter dans l'intérieur du minéral.

— **Encycl.** D'après les analyses dues à Awdjew et à M. Damour, la *cymphane* contient : 80,28 d'alumine et 19,72 de glucine. Pour quelques chimistes et minéralogistes, la *cymphane* ne serait pas un sel, mais simplement un mélange d'alumine et de glucine; mais ce point est douteux. La *cymphane* est tantôt d'un jaune verdâtre, tantôt d'un vert d'émeraude plus ou moins pur. Les échantillons de couleur jaune présentent souvent un chatoiment de blanc laiteux mêlé d'une nuance bleuâtre. Dans tous les cas, le minéral présente un éclat vitreux plus ou moins voisin de l'éclat gras. La densité de la *cymphane* est égale à 3,7. Sa dureté est considérable; elle ne le cède qu'à celle du diamant et du corindon; on la représente par le nombre 8,5. Les cristaux de *cymphane* sont biaxes et biréfringents; ils offrent souvent un exemple remarquable de trichroïsme, si on les regarde par transparence. Ces cristaux appartiennent au système du prisme à base rhomboïde; ils ont une grande tendance au groupement. L'un des groupements les plus ordinaires est une simple hémitopie. Gustave Rose a observé en outre sur certains cristaux une belle macle d'un vert foncé. Les deux couleurs que la *cymphane* peut revêtir ont conduit à y reconnaître deux variétés distinctes. La variété vert jaunâtre a reçu le nom particulier de *chrysolithe orientale*. On la rencontre à Ceylan, au Brésil et aux Etats-Unis. La variété vert d'émeraude ou vert d'herbe a reçu la dénomination d'*alexandrite*. On la trouve dans les monts Ouralis. Elle paraît devoir sa couleur à de l'oxyde de chrome. Quel que soit son gisement, la *cymphane* n'a été trouvée jusqu'ici qu'en petits grains disséminés dans certaines roches primitives, comme le granit, le gneiss, le mica-schiste, etc., ou bien en grains roulés dans les sables provenant de la destruction des roches que nous venons de nommer. C'est dans de pareils sables que se rencontre la variété vert jaunâtre; elle est accompagnée, à Ceylan et à Bornéo, de spinelle et de tourmaline; au Brésil, elle est associée au diamant et à la topaze. On l'a trouvée en cristaux disséminés dans le granit, avec le beryl, la tourmaline et le grenat, à Naddam, dans le Connecticut, et dans une pegmatite renfermant les mêmes substances, à Saragosa, dans l'Etat de New-York. En Allemagne, elle se rencontre avec la fluorite et le grenat, et dans un gneiss à Marschendorf, en Moravie; enfin on trouve la variété d'un vert foncé dans un mica-schiste, avec le beryl et la phénakite, aux mines d'émeraude de Takowaja, à l'est d'Iékaterinbourg, en Sibérie.

CYMOPLIE s. f. (si-mo-po-lie — du gr. *kuma*, flot; *polia*, cheveux blancs). Crust. Genre de décapodes brachyures, comprenant une seule espèce, qui habite les côtes de Sicile.

— Zooph. Genre de polypiers flexibles.

— Bot. Genre d'algues filamenteuses, formé aux dépens des corallines et comprenant deux espèces, qui croissent dans les mers des Antilles.

CYMOPTÈRE s. m. (si-mo-ptè-re — du gr. *kuma*, flot; *opteron*, aile). Crust. Genre d'ombellifères dont l'espèce type croît sur les bords du Missouri.

CYMOZAIRE s. m. (si-mo-zè-re). Zooph.

Genre de polypiers, de la famille des isidées, comprenant une seule espèce, qui habite les mers de la Nouvelle-Hollande.

CYMOTHOADÉ, **ÉE** adj. (si-mo-to-a-dé — rad. *cymothoe*). Crust. Qui ressemble à un cymothoe. On dit aussi Cymothoadien, IENNE.

— s. m. pl. Tribu de crustacés isopodes, qui a pour type le genre cymothoe.

— **Encycl.** Cette tribu renferme des crustacés dont le corps, généralement large vers son milieu, est fort rétréci en arrière et surtout en avant. La tête est très-petite; les mandibules sont à peine dentelées à l'extrémité; les pattes en général larges, armées d'ongles assez forts. Les *cymothoadés* subissent pour la plupart, avec l'âge, de notables changements de forme. Ils sont tous plus ou moins parasites; mais les uns conservent toujours la faculté de marcher, tandis que les pattes des autres finissent par s'atrophier presque complètement. On les nomme vulgairement *poux de mer*. Genre principaux : cymothoe, sérole, synode, lénocyre, eurydice, aëga, limnorie, etc.

CYMOTHOÉ s. m. (si-mo-to-é). Crust. Genre d'isopodes parasites, détachés des cloportes et vulgairement appelés *poux de mer* : *Les cymothoës vivent cramponnés sur le corps de divers poissons*. (H. Lucas.)

— **Encycl.** Les *cymothoës* présentent les caractères génériques suivants : quatre antennes sétacées, égales, épaisses et courtes, insérées sous les yeux, les deux extérieures plus longues; deux yeux sessiles; trois paires de mâchoires et deux palpes très-courtes; corps composé de pièces crustacées, transverses, peu nombreuses, comme appendiculées aux extrémités latérales; queue formée de six segments, dont le dernier, plus grand et tronqué au bout, porte de chaque côté une nageoire de deux écailles; quatorze pattes à crochets forts. Les *cymothoës*, les femelles surtout, subissent avec l'âge de grandes modifications dans leurs formes. Certaines espèces atteignent quelquefois une longueur de 0 m. 08. La poitrine, chez la femelle, a plusieurs écailles en recouvrement, placées au-dessus des œufs; elles s'écartent pour donner une libre issue aux petits qui éclosent dans ces espèces de matrices extérieures. D'après Risso, chaque ponte est composée d'un nombre de petits qui varie de 30 à 600, et elle se renouvelle deux ou trois fois dans l'année. Ce genre comprend une douzaine d'espèces, disséminées dans toutes les mers du globe. On les appelle vulgairement cloportes ou poux de mer. Ce sont des crustacés parasites et voraces, qui se cramponnent au corps de divers poissons. On les trouve ordinairement fixés près des ouïes, aux lèvres, à l'anus et jusque dans l'intérieur de la cavité buccale.

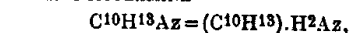
CYMRI s. m. (simm-ri). V. KYMRI.

CYMYDE s. m. (si-mi-de). Chim. Syn. de cymyle.

CYMYLAMINE s. f. (si-mi-la-mi-ne — de *cymyle* et *amine*). Chim. Nom donné à trois bases, la monocymylamine, la dicymylamine et la tricymylamine.

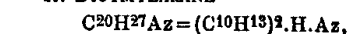
— **Encycl.** On donne le nom de *cymylamine* à trois bases, dont la première, la monocymylamine, est isomérique avec la cymidine et renferme le radical C¹⁰H¹³ de l'alcool cymylique ou cumylique, au lieu du radical C¹⁰H¹³ du phénol thymique. Ces trois bases ont été préparées par Boni, au moyen de la méthode suivante : du chlorure de cymyle est chauffé pendant plusieurs heures, dans un tube scellé à la lampe, avec une solution alcoolique très-concentrée d'ammoniaque. Par le refroidissement, le liquide laisse déposer du sel ammoniac que l'on sépare; évaporé, il abandonne un mélange de chlorhydrates de *cymylamine* et de *dicymylamine* souillés par de la tricymylamine liquide. On épuise ce mélange par l'éther, qui dissout la tricymylamine et l'abandonne en s'évaporant sous la forme d'une huile qu'on peut faire cristalliser par l'agitation. Quant aux deux chlorhydrates, on les sépare par des cristallisations fractionnées dans l'eau, le sel de dicymylamine étant beaucoup moins soluble dans l'eau que celui de *cymylamine*. On isole ensuite chacun de ces alcaloïdes en traitant son chlorhydrate par la potasse.

— I. CYMYLAMINE



ou CUMINAMINE PRIMAIRE. La *cymylamine* est un liquide incolore qui ne se solidifie pas dans un mélange de glace et de sel marin, et qui commence à bouillir à 280° en se décomposant en partie, tandis que son isomère, la cymidine, bout à 250°. L'acide azotique l'attaque violemment et donne une matière d'où la soude sépare une substance à demi solide. Le brome agit difficilement sur la *cymylamine*, et l'iode pas du tout. Le chlorure de benzole transforme cette base en petits cristaux qui sont probablement formés de cymylbenzamide. Enfin la *cymylamine*, à la manière de la benzylamine primaire de M. Cannizzaro, absorbe directement l'anhydride carbonique de l'air. Il est infiniment probable que ce caractère ne se retrouve pas dans la cymidine de M. Barlow et distingue par suite très-nettement les deux alcaloïdes isomères.

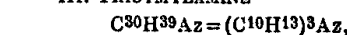
— II. DICYMYLAMINE



ou CUMINAMINE SECONDAIRE. C'est une huile

incolore qui commence à bouillir vers 300° en se décomposant. Elle est insoluble dans l'eau et soluble dans l'alcool et l'éther. Son chlorhydrate cristallise en aiguilles peu solubles dans l'eau froide; son chloroplatinate est aussi très-peu soluble dans l'eau froide. Ses solutions alcooliques l'abandonnent cristallisées en petites aiguilles rosées.

— III. TRICYMYLAMINE



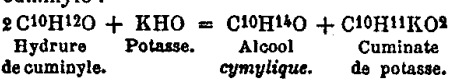
ou CUMINAMINE TERTIAIRE. Elle cristallise en petites lames rhomboïdales qui fondent entre 81° et 82°. Elle ne se dissout pas dans l'eau, se dissout peu dans l'alcool froid et se dissout au contraire très-facilement dans l'alcool bouillant et l'éther. Elle est neutre au tournesol. Son chlorhydrate cristallise en aiguilles groupées en croix et se dissout à peine dans l'eau, tandis qu'il est très-soluble dans l'alcool. Son chloroplatinate cristallise difficilement et se dépose, lorsqu'on évapore sa solution alcoolique, sous la forme d'une masse visqueuse qui finit par se solidifier à mesure qu'on la dessèche.

CYMYLE s. m. (si-mi-le — de *cumin*, et du gr. *ulé*, matière). Chim. Radical de l'alcool cymylique.

— **Encycl.** On a donné le nom de *cymyle* au radical C¹⁰H¹³, qui fonctionne dans l'alcool cumylique ou cymylique. Le chlorure de ce radical C¹⁰H¹³Cl se produit lorsqu'on fait passer un courant de gaz chlorhydrique à travers de l'alcool cumylique. Peut-être aussi l'obtient-on en dirigeant du chlore sur du cymène en vapeurs. Il est également possible que le bromure de *cymyle* C¹⁰H¹³Br se produise par l'action du brome sur les vapeurs de cymène.

CYMYLIQUE adj. (si-mi-li-ke — rad. *cymyle*). Chim. Se dit d'un alcool produit par l'action de la potasse alcoolique sur l'hydrure de cumylyle.

— **Encycl.** L'alcool *cymylique* ou cumylique, ou hydrate de cymyle, a pour formule C¹⁰H¹⁴O. Il est isomérique avec la partie oxygénée de l'essence de thym qui se produit par l'action de la potasse alcoolique sur l'hydrure de cumylyle :



Pour le préparer, on ajoute de l'aldéhyde cumylique pur à une solution alcoolique de potasse marquant au moins 30° Baumé; puis on chauffe cette liqueur au bain-marie pendant une heure, en ayant soin de disposer l'appareil de manière que les vapeurs condensées retombent continuellement dans le vase distillatoire. La masse devient rouge foncé. Au bout d'une heure, on dispose l'appareil de manière que les vapeurs cessent de refluer, et l'on sépare la majeure partie de l'alcool par la distillation. Le résidu traité par l'eau se divise en cuminate de potasse que l'eau dissout et en une huile insoluble. Comme cette huile est difficile à décauter, on agit le tout avec de l'éther qui la dissout. Les dissolutions éthérées gagnent alors la surface du vase et peuvent être aisément séparées au moyen d'un entonnoir à robinet. L'éther est ensuite évaporé au bain-marie. Le résidu consiste en alcool *cymylique*, aldéhyde cumylique inaltérée et cymène provenant d'une réaction secondaire. On le distille, on agit le produit à plusieurs reprises avec un bisulfite alcalin pour éloigner l'excès d'aldéhyde, et l'on sépare le cymène de l'alcool *cymylique* au moyen de la distillation fractionnée. L'alcool *cymylique* est un liquide incolore, d'une odeur très-faible, mais en même temps très-agréable, et d'une saveur piquante et aromatique. Il bout à 243° sans décomposition et ne s'acidifie pas au contact prolongé de l'air. Insoluble dans l'eau, il est soluble en toutes proportions dans l'alcool et l'éther. Chauffé avec du potassium, l'alcool *cymylique* dégage de l'hydrogène et forme une masse granulaire que l'eau décompose en potasse et alcool *cymylique*. Cette masse est probablement formée de cymylate de potassium C¹⁰H¹³KO. Traitée par l'acide azotique, cet alcool s'oxyde et se convertit en acide cumylique. L'acide sulfurique concentré le transforme en une substance résineuse, cassante, qui devient semi-fluide dans l'eau bouillante. La potasse en solution alcoolique transforme à l'ébullition l'alcool *cymylique* en cymène et cuminate de potasse. La réaction est la même que celle qui transforme l'alcool benzylique en toluène et benzoate de potasse.



Alcool Potasse. Cuminate Cymène.

cumylique. de potassium.

+ 2 H₂O

Eau.

Les sulfites acides des métaux alcalins n'exercent aucune action sur l'alcool cumylique. Ces propriétés distinguent nettement cet alcool de son isomère le thymol, qui bout à 230°, n'est point décomposé par la potasse bouillante alcoolique ou aqueuse, mais fait la double décomposition avec cet alcali sous l'influence des acides, et que l'acide sulfurique transforme en un acide conjugué.

CYMYLSULFITE s. m. (si-mil-sul-fi-te — de *cymyle* et *sulfite*). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide cymylsulfureux avec une base.

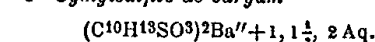
— **Encycl.** V. CYMYLSULFUREUX.

CYMYLSULFUREUX adj. (si-mil-sul-fureux — de *cymyle* et *sulfureux*). Chim. Se dit d'un acide conjugué, qui renferme les éléments du cymène et de l'anhydride sulfurique.

— **Encycl.** L'acide *cymylsulfureux*, dont la formule est C¹⁰H¹⁴SO₃, a reçu les noms suivants : *acide cymène-sulfurique*, *acide cymol-sulfurique*, *acide sulfocyménique*, *acide sulfocymylique*, *acide camphogène-sulfurique*, *acide sulfocamphique*, *acide thymylsulfureux*, *acide cymylidithionique*.

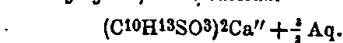
— I. PRÉPARATION. Cet acide prend naissance dans l'action de l'acide disulfurique sur le cymène, et peut-être aussi sur le chlorure de cymène. Pour le préparer, on dissout le cymène, par l'agitation, dans un très-léger excès d'acide disulfurique, en ayant soin de maintenir le mélange froid pour éviter tout dégagement d'anhydride sulfurique; on étend ensuite le liquide d'eau, on le sature avec du carbonate de plomb pur et on le filtre. L'excès d'acide sulfurique reste alors sur le filtre à l'état de sulfate de plomb, tandis que le cymylsulfite de plomb soluble passe avec la liqueur. Evaporée, celle-ci l'abandonne en cristaux en se refroidissant. Il suffit de redissoudre les cristaux dans l'eau et de les décomposer par un courant d'acide sulfhydrique pour avoir l'acide libre, le plomb se précipitant dans ces conditions à l'état de sulfure, que l'on sépare aisément au moyen du filtre. Suivant Sieveking, cette méthode est cependant imparfaite, parce que le sel de plomb se décompose un peu pendant qu'on évapore ses solutions et donne une matière brun foncé dont l'acide sulfhydrique ne débarrasse pas la liqueur. On éviterait, d'après lui, cet inconvénient en préparant le sel de baryum au lieu du sel de plomb. Le sel barytique serait ensuite décomposé par un léger excès d'acide sulfurique. Cet excès d'acide serait éliminé par un peu de ceruse, et le plomb dissous par un courant de gaz acide sulfhydrique. L'acide libre s'obtient, par l'évaporation de ses solutions aqueuses, en tout petits cristaux déliquescents. L'acide azotique fumant le convertit en acide nitrocymylsulfureux dont les sels détonent lorsqu'on les chauffe. Il est probable que, si on le distillait en présence d'un excès de base, l'acide *cymylsulfureux* se transformerait en cymène en laissant un résidu de sulfate métallique. C'est au moins ainsi que se comportent ses homologues les acides phénylsulfureux et benzylsulfureux, dont le premier donne de la benzine et du sulfate de potasse, et le second du toluène et le même sulfate lorsqu'on le chauffe fortement avec de la chaux potassée. Tous les cymylsulfites que l'on connaît sont solubles dans l'eau. L'acide *cymylsulfureux* est monobasique :

¹⁰ Cymylsulfite de baryum



Le sel hydraté a un éclat nacré, une saveur amère et un arrière-goût nauséux. Il est facilement soluble dans l'eau, l'alcool et l'éther. Ses solutions aqueuses ne se décomposent pas par l'ébullition. L'eau de cristallisation s'élimine en partie à 100°, mais ne s'élimine complètement qu'à une température de 170°.

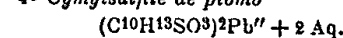
²⁰ Cymylsulfite de calcium



Il cristallise en lames minces, incolores, facilement solubles dans l'eau et l'alcool. Il perd son eau de cristallisation à 170°.

³⁰ Cymylsulfite de cuivre. On obtient ce sel en décomposant le cymylsulfite de baryum par une quantité équivalente de sulfate de cuivre; il cristallise en fines aiguilles soyeuses ou en lames. L'eau et l'alcool le dissolvent.

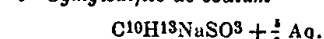
⁴⁰ Cymylsulfite de plomb



Ce sel cristallise en lames nacrées qui deviennent anhydres à 120°.

⁵⁰ Cymylsulfite d'argent. Lorsqu'on dissout du carbonate d'argent dans une solution aqueuse d'acide *cymylsulfureux*, et qu'on évapore ensuite la liqueur dans le vide, la matière brunit et il reste un résidu brun qui renferme çà et là quelques cristaux blancs présentant la forme d'aiguilles.

⁶⁰ Cymylsulfite de sodium



On l'obtient en décomposant le cymylsulfite de baryum par une quantité équivalente de sulfate ou de carbonate de soude, ou en saturant la dissolution aqueuse d'acide *cymylsulfureux* avec du carbonate de soude pure. Ce sel cristallise en fines aiguilles soyeuses ou en lames. L'eau et l'alcool le dissolvent. Il ne perd la totalité de son eau de cristallisation qu'à la température de 170° d'après Sieveking.

CYNEDE s. m. (si-nè-de). Ichthyol. Scus-genre de spares.

CYNAILURE s. m. (si-nè-lu-re — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *ailouros*, chat). Mamm. Genre de chats, fondé pour le guépard.

CYNAMOLGE s. m. (si-na-mol-je — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *amelgô*, je trais). Antiq. Surnom donné aux membres d'une peuplade africaine qui se nourrissent, dit-on, de lait de chienne, ou qui même, selon d'autres, avaient des têtes de chien.

— Mamm. Syn. de MACAQUE.

CYNANCHE s. m. (si-nan-ke — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *agchein*, étrangler). Bot. Syn. de **CYNANQUE**.

— s. f. Pathol. Syn. de **CYNANCHIE**.

CYNANCHÉ, ÊE adj. (si-nan-ké). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux cynanches ou cynanches.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des asclépiadées, ayant pour type le genre **cynanche**.

CYNANCHIE s. f. (si-nan-ki — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *agchein*, étrangler). Pathol. Espèce d'angine dans laquelle les malades tirent la langue à peu près comme font les chiens altérés. Vieux mot. On disait aussi **CYNANCHE** et **CYNANCIE**.

CYNANCHIQUE adj. (si-nan-ki-ke — rad. **cynanchie**). Pathol. Qui a rapport à la cynanchie. Vieux mot.

— Substantif. Remède employé contre la cynanche : *L'emploi des CYNANCHIQUES*.

CYNANE ou **CYNNA**, fille de Philippe, roi de Macédoine, et d'Audata, et sœur d'Alexandre le Grand, morte vers 320 avant notre ère. Elle épousa son cousin Amyntas, qu'Alexandre fit périr en 336, et resta veuve. Cynane était reine d'une partie de l'Illyrie. Après la mort d'Alexandre, elle conduisit en Asie sa fille Eurymedea, qu'elle avait exercée au métier des armes, pour la faire épouser à Arrhidée (323); mais Perdicas et Antipater, redoutant son influence, la firent mettre à mort.

CYNANQUE s. m. (si-nan-ke — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *agchein*, étrangler). Bot. Genre de plantes, de la famille des asclépiadées, type de la tribu des cynanchées, comprenant plusieurs espèces, dont deux croissent dans le midi de l'Europe : *Tous les CYNANQUES sont purgatifs*. Le suc du **CYNANQUE** de Montpellier est blanc. (T. de Berneaud). Quelques auteurs font de ce mot féminin : *La CYNANQUE hérissee*. *La CYNANQUE vomitive*. *La CYNANQUE aigüe* est une variété de la **CYNANQUE** de Montpellier. (F. Hæfer.)

— Encycl. Ce genre, l'un des plus intéressants de la famille des asclépiadées, renferme des plantes volubiles, à suc laiteux, à feuilles opposées. Les fleurs, disposées en grappes ou en ombelles axillaires, ont un calice à cinq segments ovales; une corolle rotacée, à cinq divisions; cinq étamines soudées par leurs filets. Le fruit consiste en un ou deux follicules lisses, renfermant des graines munies d'une touffe de poils. Le **cynanche** de Montpellier (*cynanchum montpelliericum*), vulgairement scammonée de Montpellier, est une plante vivace, qui croît dans les lieux sablonneux des bords de la Méditerranée. Le suc miellé qui entoure les organes reproducteurs attire les mouches et les autres insectes. Ils insistent leur trompe dans l'espace situé au-dessous de l'anthere pour pomper ce suc; ce mouvement contracte la corolle; lorsque l'insecte veut retirer sa trompe, la contraction devient plus forte, et plus les efforts qu'il fait pour se débarrasser sont grands, plus la contraction augmente; elle devient telle que l'insecte périt. Le suc de cette plante est blanc, visqueux, d'une odeur désagréable, qui rappelle un peu celle du poisson pourri; il abonde dans la tige et les feuilles, de telle sorte que, si on cueille la plante sans précaution, il peut déterminer sur les mains une affection érysipélateuse, suivie d'une desquamation de la peau. Concrété et réuni en masse, ce suc constitue la scammonée de Montpellier, qui remplace quelquefois la scammonée d'Alep; c'est un purgatif violent, dangereux même, et qui pour ce motif est aujourd'hui presque complètement abandonné. Le **cynanche** à feuilles aigües (*cynanchum acutum*) est généralement regardé comme une simple variété du précédent. Le **cynanche** vomitif (*cynanchum vomitorium*) et le **cynanche** ipécacuanha (*cynanchum ipécacuanha*) sont deux espèces très-voisines, peut-être même deux variétés de la même plante; ce sont des arbustes sarmenteux, qui croissent aux Hes Maurice et de la Réunion. La racine, âcre et amère, très-émétique, et l'une des sortes d'ipécacuanha blanc du commerce, est employée dans ces Hes comme succédané de l'ipécacuanha. Le **cynanche** odorant (*cynanchum odoratissimum*) croît dans l'Inde; ses fleurs jaunes, disposées en bouquets serrés, ont un parfum pénétrant qui rappelle celui du jasmin; aussi le cultive-t-on dans les jardins comme plante d'agrément. Nous citerons encore le **cynanche** nu (*cynanchum viminale*) et droit (*cynanchum erectum*), qui croissent en Orient; le **cynanche** arguel ou arguel, originaire de l'Égypte et dont les feuilles sont souvent mélangées par fraude à celles du séné; il a été question de cette plante au mot ARGUEL. Quelques espèces (*cynanchum vincetoxicum*, *nigrum*, *carolinense*, etc.) appartiennent aujourd'hui au genre **domptevenin**.

CYNANTHÉMIS s. f. (si-nan-té-miss — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *anthesis*, camomille). Bot. Nom scientifique de la camomille puante.

CYNANTHROPIE s. f. (si-nan-tro-pi — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *anthropos*, homme). Superst. État de ceux qui prétendaient se changer en chiens, à l'aide de certains maléfices.

— Pathol. Hallucination dans laquelle le malade se croit changé en chien.

CYNANTHROPIQUE adj. (si-nan-tro-pi-ke

— rad. **cynanthropie**). Pathol. Qui a rapport à la cynanthropie.

CYNAPINE s. f. (si-na-pi-ne). Chim. Principe cristallisable, alcalin, donnant des sulfates cristallisables, trouvé par Ficus dans l'échuse cynapien.

CYNAPION s. m. (si-na-pi-on — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien, et du lat. *apium*, ache). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des smyrnées, renfermant une seule espèce, qui croît dans l'Amérique boréale.

CYNARE s. m. (si-na-re). Entom. Espèce de papillon.

CYNARÉ, ÊE ou **CINARÉ, ÊE** adj. (si-na-ré — du gr. *kinara*, artichaut). Bot. V. **CARDUACÉ, ÊE**.

CYNARINE s. f. (si-na-ri-ne — du gr. *kinara*, artichaut). Chim. Principe amer de l'artichaut.

CYNAROCÉPHALE ou **CINAROCÉPHALE** adj. (si-na-ro-sé-fa-le — du gr. *kinara*, artichaut; *kephalé*, tête). Bot. V. **CARDUACÉ**.

CYNARRHODE s. m. (si-na-ro-de — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *rhodon*, rose). Bot. Sorte de fruit charnu composé d'un grand nombre de carpelles osseux renfermés dans un calice charnu et presque clos, mais n'adhérant pas aux parois de ce calice; tel est le fruit du rosier ou de l'églantier, que l'on a appelé **CYNARRHODON**.

CYNCHRAMÉ s. m. (sain-kra-me). Ornith. Syn. d'EMBERIZE.

Cynée (LE NOUVEAU), ou *Discours des occasions et moyens d'établir une paix générale et la liberté du commerce par tout le monde*, ouvrage français, par Emeric de la Croix. Ce livre, qui recommande le nom d'Emeric de la Croix à la postérité, parut à Paris en 1623. On fera bien de remarquer cette date, car elle est importante : en 1623, Henri IV était mort depuis treize ans; mais l'abbé de Saint-Pierre, qui n'a fait que reproduire les hautes hypothèses d'Emeric de la Croix, n'était pas encore de ce monde. Le fameux *Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe* ne parut à Utrecht qu'en 1713, près d'un siècle après le **Cynée**.

La loi naturelle, suivant la Croix, n'est pas l'instinct de l'appropriation et de la guerre, mais un sentiment de fraternité, de bienveillance universelle et de bon accord. Les passions des chefs ayant introduit la discord dans la société, il les conjure de rendre la paix au monde dont la Providence les a constitués souverains. Après avoir réfuté sans peine tous les motifs allégués en faveur de la guerre, l'auteur se demande, comme objection, à quoi l'on emploiera pendant la paix les hommes du métier, ces braves en moustache, qui ne peuvent sentir que la poudre à canon, ni mettre la main que sur le pommeau de leur épée, ni le pied que sur un champ de bataille. On sait de quelle espèce de gens il est ici question. Depuis deux siècles l'Europe était désolée par une milice vénale qui, se mettant tour à tour au service du prince le plus offrant, ajoutait à la soldate convenue le produit d'une rapine facile sur l'habitant des campagnes. De la Croix proposa de substituer à ces corps indisciplinés une armée régulière rétribuée au moyen de l'impôt; même, suivant lui, sous le règne de la paix, il est nécessaire que les rois aient une protection contre les tentatives de soulèvement; il est vrai que dans une démocratie le même besoin ne se fait plus sentir. Au reste, de la Croix pense qu'il faut diminuer le nombre des soldats enrégimentés; le surplus rentrera dans la vie civile et pourra se consacrer aux travaux industriels. A ce propos, l'auteur fait une apologie du commerce qui mérite d'être citée : « Le labourage nourrit un Etat, et le trafic l'agrandit. C'est un abus de penser que les métiers soient mécaniques et qu'ils dérogent à la noblesse. Ce qui rapporte des commodités à une monarchie, ce n'est point la multitude des prestres, ministres ny religieux, incoût que leur dignité soit grande et nécessaire pour attirer la faveur du ciel; ce ne sont point aussi les praticiens et officiers de justice, qui ne devraient estre en aussi grand nombre comme ils sont en quelques endroits. Bref, il n'y a mestier comparable en utilité à celui de marchand, qui accroist légitimement ses moyens aux despens de son travail, et souventefois au péril de sa vie, sans endommager ny offenser personne : en quoy il est plus louable que le soldat, dont l'avancement ne despense que des dépouilles et ruines d'autrui. » Voilà des principes tout à fait nouveaux, à l'aurore du XVIII^e siècle; ce qui suit l'est encore davantage. L'auteur, zélé pour les intérêts du commerce, dont il comprend si bien l'importance, propose de diminuer l'impôt sur le négoce, « principalement, dit-il, et cela est notable, pour le fait des marchandises nécessaires à la vie, comme bled, vin, sel, chair, poissons, laines, toiles et cuirs, afin que les marchands y trafiquent plus librement et que le peuple les aye à meilleur pris. » Ce sont là les conseils d'un sage économiste; combien de fois, depuis 1623, n'ont-ils pas été adressés à tous les gouvernements! et pourtant ils sont encore à suivre. Cette réforme dans la répartition de l'impôt n'est pas, au reste, le seul bienfait que le commerce puisse attendre d'un gouvernement soigneux des intérêts populaires. Creuser des canaux, établir des

grandes routes, faciliter l'échange en multipliant les voies, tel doit être le principal soin de l'administration publique. Sur ce point, de la Croix ne se borne pas à formuler des principes; il propose un canal de l'Océan à la Méditerranée, « en tirant une tranchée de l'Aude jusqu'à la Reige, qui se mesle avec la Garonne. » On avait déjà parlé de cette jonction du temps de François I^{er}, mais on ne l'avait point exécutée. Il conseille aussi « d'accourcir le chemin de la mer Caspienne à la mer Maïour, en coupant un petit espace de terre, depuis le Tane, tombant au marais Méotide, jusques à Volga, qui se rend à la mer Caspienne. » Un autre projet, qui est plus personnel à de la Croix, est celui de réduire les corsaires d'Alger et d'établir sur la côte d'Afrique une colonie de marchands européens. Ce n'est pas qu'il demande une guerre d'extermination contre les pirates; mais il appelle la conquête au secours de la civilisation, et prétend que, pour adoucir ces peuplades barbares, quand elles seront soumises, il suffira de leur enseigner à jouir de la paix, à échanger une vie régulière contre les vicissitudes d'une existence tourmentée. On ne saurait avoir des intentions meilleures et les mieux exprimées qu'il le fait. « La conquête d'Alger, dit-il, pourroit avoir des conséquences aussi heureuses pour la civilisation que toutes les guerres de religion en ont de funestes depuis un siècle. » Cette antithèse est remarquable; il la développe en se demandant à quoi peut profiter tant de sang répandu pour de misérables querelles de sacristie; c'est à peu près ainsi qu'il traite les controverses religieuses qui ont si longtemps entretenu la discord entre les Etats catholiques et les protestants. Notre auteur, on l'a déjà compris, est un philosophe; il a une croyance, mais il est tolérant à l'égard des croyances contraires : aussi réclame-t-il la liberté des opinions, c'est là son principe; il en accepte d'ailleurs toutes les conséquences. La vérité pour lui, c'est le bonheur et la paix. « Quel plaisir seroit-ce, s'écrie-t-il avec enthousiasme, de voir les hommes aller de part et d'autre librement, et communiquer ensemble sans aucun scrupule de pays, de cérémonies ou d'autres diversitez semblables, comme si la terre estoit, ainsi qu'elle est véritablement, une cité commune à tous! » Rappelons-nous l'époque où ces lignes ont été écrites. Il est vrai que François I^{er} a déjà contracté des alliances avec les musulmans; mais de quel oeil les peuples ont-ils vu ces contrats? La nécessité ne l'a pas même fait absoudre. Il ne faut pas s'étonner d'ailleurs de lire ces nouveautés sous la plume de de la Croix; c'est, comme nous l'avons dit, un logicien qui ne transige pas. Partant de ce principe que le bonheur de la société doit être le but de la politique, il ne s'inquiète pas des préjugés contemporains.

De la Croix ne s'arrête pas d'ailleurs à l'universalité de la paix, il veut en assurer la perpétuité. Pour que les dissidences entre les chefs ne deviennent pas des causes de guerre toujours nouvelles, « il seroit, dit-il, nécessaire de choisir une ville où tous les souverains eussent perpétuellement leurs ambassadeurs, afin que les différends qui pourroient survenir fussent vidués par le jugement de toute l'assemblée. Que si quelqu'un contrevenoit à l'arrest d'une si notable compagnie, il encourroit la disgrâce de tous les princes, qui auroient beau moyen de le faire venir à la raison. » Il propose ensuite Venise, comme centre de tous les Etats européens, pour siège de ce congrès perpétuel.

Cette première partie du **Cynée** est sans doute la plus importante; cependant la seconde est loin d'être sans intérêt. Après avoir établi la nécessité et la possibilité d'une paix internationale, de la Croix cherche les moyens d'assurer la paix intérieure dans chaque Etat séparément. Comme tous les théoriciens de son temps, il reconnaît la souveraineté du monarque; comme eux il ne suppose aucune limite à son autorité, moins hardi en cela que l'auteur des *Soupirs de la France esclavée*, qui écrivait un demi-siècle après lui, et il exprime son opinion en disant que le gouvernement royal ne peut avoir pour règles, pour maximes, que *les lois de la raison naturelle*. C'est, en d'autres termes, le sentiment de Jean Bodin; car on ne saurait distinguer la loi naturelle de la loi dite divine. La vertu première d'un monarque est la bonté, la miséricorde; il doit regarder comme un de ses devoirs les plus importants de prendre le menu peuple sous sa tutelle, et de le protéger contre les grands, ces tyrans véritables qui ont leur cour et leurs gens d'armes, et ne ruinent pas moins le pays par le mauvais exemple d'un luxe improductif que par les rapines des gens d'armes attachés à leur service. Dans la plupart des Etats de grandes réformes sont nécessaires : une des plus pressées est l'éducation de tous les enfants aux frais de l'Etat. Si le plan d'éducation proposé par de la Croix n'est pas acceptable, ce qu'il dit contre l'enseignement privé nous paraît digne d'attention. Il demande aussi que le gouvernement s'occupe de contrôler les poids et mesures en usage, et donne à la monnaie un prix invariable : c'est l'idée embryonnaire du système métrique.

Nous ne terminerons point cette analyse d'un livre si remarquable sans dire quelques mots du style de l'auteur. Comme écrivain, il a de Montaigne la phrase libre et familière, avec la vigueur de l'expression. En

tant que philosophe, il doit partager avec Grotius la gloire d'avoir affranchi la science en fondant le droit sur la loi naturelle. Enfin, si nous le considérons comme politique, il devance de plusieurs siècles ses contemporains en révélant un avenir d'ordre et de paix que n'ont encore accompli ni les traités de Westphalie, ni ceux de 1815, ni le congrès tenu à Paris en 1856.

CYNÉGÉTIQUE adj. (si-né-jé-ti-ke — gr. *kunégetikos*; de *kuôn*, chien, et *agô*, je conduis). Qui concerne la chasse : *Plaisirs CYNÉGÉTIQUES*. *Excursion CYNÉGÉTIQUE*.

— s. f. Art de la chasse, et surtout de la chasse au chien courant : *Oppien a laissé sur la CYNÉGÉTIQUE un poème estimé*.

Cynégétiques (LES), poème grec composé par Oppien, l'an 201 après J.-C. Il était divisé en cinq chants, dont les quatre premiers seulement sont parvenus jusqu'à nous, et encore le dernier incomplet. Nous en possédons 2,242 vers. Dans un prologue où il fait intervenir Calliope et Diane, l'auteur lui-même nous donne l'analyse de son œuvre : « Je chante la guerre que les chasseurs courageux déclarent aux animaux sauvages; je chante les espèces variées et légères des chiens et des coursiers, les ruses subtiles, l'art ingénieux de suivre les bêtes à la piste, les laines des habitants des bois, leurs amours formées dans les montagnes et dont les plaisirs sont exempts de larmes; je chante leurs enfantelements, qui n'ont pas besoin des secours de Lucine. »

Ce poème est un véritable manuel du chasseur; Oppien fait pour les chasseurs, dans les **Cynégétiques**, ce que Virgile a fait pour les laboureurs dans les **Georgiques**; mais, pourvu d'une instruction peu solide, il mêle beaucoup de fables à des notions exactes et d'excellentes descriptions. Rien de plus curieux que l'histoire de cette jument et de ce poulain qui se tuent en découvrant que leur maître leur a fait commettre un inceste. C'est pousser loin la crédulité! L'*English Cyclopædia* relève certaines particularités zoologiques assez curieuses comme renseignements sur la science de l'époque. Oppien prend les défenses de l'éléphant pour des cornes; croit que cet animal, ainsi que le cheval, peut parler, et avance qu'à sa première portée la lionne met bas cinq lionceaux, quatre à sa seconde, et ainsi de suite dans la même progression décroissante. « Les hyènes, dit-il, changent de sexe chaque année, et les dents des sangliers renferment du feu. » A côté de ces puérilités se trouvent d'excellentes descriptions de l'ours, de la biche et surtout de la girafe, qu'Oppien nomme caméléopardalis. Ces portraits brillent par la richesse et la variété des couleurs; mais bien que Scaliger, appelant Oppien un *océan de grâces*, le proclame aussi sublime que Virgile et le plus fleuri des poètes grecs, il faut reconnaître avec Schneider que, sous le rapport de la diction, du style et de la poésie, Oppien n'a qu'un mérite restreint. Les **Cynégétiques** sont composées irrégulièrement; parfois le style en est dur et s'éloigne du génie, de l'usage et de l'analogie de la langue grecque. Au point de vue scientifique, certains morceaux ont une telle portée que Buffon citait souvent Oppien avec éloge et disait : « Toute opinion qu'il propose comme probable a de grandes chances pour devenir une certitude. »

CYNÉGÉTIS s. m. (si-né-gé-tiss — du gr. *kunégetis*, chasseur). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des coccinellides.

CYNÉGIRES, frère du poète Eschyle, et l'un des combattants de Marathon. Au moment où les Perses s'enfuyaient sur leurs vaisseaux, il se jeta à la mer et saisit l'arrière d'une galère de la main droite, qu'un soldat perse lui coupa d'un coup de hache. Il tomba mort. Tel est le récit d'Hérodote, ridiculement amplifié par les rhéteurs postérieurs et surtout par Justin, qui rapportent que, sa main droite coupée, Cynégire saisit le vaisseau de la main gauche, qui fut tranchée comme la première, et qu'il s'y attacha alors avec les dents sans vouloir lâcher prise. Bayle a fait remarquer l'absurdité de cette fable.

CYNETHUS, poète et rapsode grec, né à Chio, vivait dans le VI^e ou le VII^e siècle av. J.-C. Il rassembla les poésies éparées d'Homère et les mit en ordre. Il paraît avéré qu'il mêla plus d'une fois ses vers à ceux du grand poète. Les critiques anciens lui attribuent généralement l'*Hymne à Apollon* inséré dans les poèmes homériques.

CYNICTIS s. m. (si-ni-ktiss — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *iktis*, mangouste). Mamm. Genre de mangoustes du midi de l'Afrique, comprenant une seule espèce.

CYNIPS ou **CINIPS** s. m. (si-nipp — mot lat.). Entom. Genre d'hyménoptères dont toutes les espèces produisent, par leur piqûre sur les végétaux, des extravasations de suc dont plusieurs sont employées dans les arts : **CYNIPS** du chêne. **CYNIPS** du figuier. *La noix de galle est produite par un CYNIPS*. (Blanchard.)

— Encycl. Tout le monde peut avoir remarqué, sur les feuilles du chêne, des sortes de petites pommes ayant environ la grosseur d'un grain de raisin, auxquelles leur coloris d'un vert tendre, relevé d'un vif incarnat, donne l'aspect d'un fruit appétissant. Si l'on coupe l'une d'elles par la moitié, on trouve

qu'elle a intérieurement une chair ferme, fraîche, un peu juteuse; mais au centre on aperçoit, au lieu d'un noyau ou de pépins, un œuf ou une larve d'insecte. Ces singulières productions sont l'œuvre des *cynips*.

Ce genre d'hyménoptères appartient à la famille des pupivores et à la tribu des gallicoles, appelée aussi de son nom *cynipsiens*. Les insectes qu'il comprend ont la tête très-petite et transversale; les antennes filiformes, composées de treize articles et insérées au milieu de la face; le corselet très-élevé, beaucoup plus gros que la tête, ce qui les fait paraître comme bossus; les ailes grandes et dépassant de beaucoup le corps. L'abdomen est à peu près lenticulaire, comprimé latéralement et tronqué obliquement à son extrémité chez les femelles. Comment un pareil abdomen peut-il contenir la tarière, qui est non-seulement plus longue que lui, mais même beaucoup plus longue que le corps tout entier? Cette tarière, d'ailleurs, formée d'une espèce d'écaïlle ou de corne et nullement musculaire, est absolument incapable de se raccourcir ou de s'allonger; mais elle est contournée sur elle-même, ce qui lui permet de se loger dans un si petit espace. Elle s'insère près de l'anus, sur la ligne médiane du dos; puis, se dirigeant du côté de la tête, elle suit la courbure dorsale, et s'approche du corselet; là, continuant à se courber ou plutôt se courbant davantage, elle retourne sur ses pas, elle chemine le long de la convexité du ventre, atteint son point de départ, le dépasse et sort au dehors. Mais ce n'est pas tout; il est nécessaire que cette tarière puisse s'allonger au gré de l'insecte, afin que sa pointe atteigne à de plus grandes distances, et nous savons que, par elle-même, elle n'est nullement extensible; c'est donc son point d'attache, c'est l'appui de sa base qui est extensible; quand, par la contraction des muscles qui le forment, cet appareil se porte en avant et se rapproche du corselet, la pointe de la tarière s'allonge d'autant hors du corps. Cet instrument, quoique d'une ténuité extrême, ne laisse pas d'être fort compliqué: il se compose d'une enveloppe extérieure, d'une sorte de gaine formée par deux lames creusées en gouttière, et, au dedans, d'un dard terminé en pointe très-aiguë pour percer l'épiderme des feuilles ou des rameaux. Ce dard est en même temps un tube servant de passage aux œufs.

Quand le *cynips* a piqué de sa tarière l'endroit de la plante qu'il a choisi, et qu'il y a déposé son œuf, il n'a plus qu'à se retirer; son œuvre est achevée, le végétal va faire le reste. La sève afflue à l'endroit de la blessure, s'accumule, s'organise, et bientôt l'œuf se trouve enfoncé au centre d'une de ces excroissances végétales appelées *galles*, qui affectent les formes les plus diverses, et au sein desquelles la larve, une fois sortie de l'œuf, trouve en même temps le vivre et le couvert.

Les larves ont, au lieu de pieds, de petits mamelons qui en occupent la place et en remplissent les fonctions. En général, elles vivent en société, tantôt dans une même loge, tantôt ayant chacune leur loge particulière dans une même galle. Elles passent près de six mois dans le milieu où elles sont nées, et en sortent à l'état d'insecte parfait. Ce genre comprend un grand nombre d'espèces, qui, dans leurs premiers états, vivent toutes de matières végétales et produisent sur les arbres et les plantes diverses excroissances. On peut dire qu'il n'y a peut-être pas de familles de plantes sur lesquelles il n'existe des *galles* de *cynips*, toujours nuisibles aux végétaux, mais quelquefois utilisées dans l'industrie. V. les mots *BÉDÉGAR*, *CARIFICATION*, *CYNIPSIS*, *GALLS* et *NOIX DE GALLS*.

CYNIPSIS ou **CINIPSIS**, **IE**NE adj. (si-ni-psai-n, ie-ne — rad. *cynips*). Entom. Qui ressemble au *cynips*. Il on dit aussi **CYNIPHEN**, **CYNIPSAIRE** ou **CYNIPSIÈRE**.

— s. m. pl. Tribu d'hyménoptères qui a pour type le genre *cynips*, syn. de la famille des gallinsectes.

— **Encycl.** Les *cynipsiens* ou gallicoles forment une tribu d'insectes hyménoptères caractérisés par des antennes de treize à quinze articles filiformes, ou grossissant un peu à l'extrémité; par des palpes longs; par des ailes antérieures à deux ou trois cellules cubitales et une seule radiale; enfin par quelques autres particularités, notamment un abdomen et une tarière, dont nous avons donné la description détaillée à l'article *CYNIPS*. Ce sont, en général, de très-petits insectes, vivant sur les plantes, où ils produisent des *galles* ou excroissances dans lesquelles se développent les larves; on en trouve dans toutes les régions du globe. Genres principaux: *cynips*, *diplolepe*, *kleidotome*, *péras*, *léiopteron*, *eucharis*, *figite*, *ibalie*, etc.

CYNIPSITES s. m. pl. (si-ni-psi-te — rad. *cynips*). Entom. Groupe d'hyménoptères, de la tribu des *cynipsiens*.

CYNIQUE adj. (si-ni-ke — gr. *kunikos*; de *kuôn*, *kunos*, chien, lat. *canis*, sanscrit *kan* ou *kanā*, *cuna*, que les Indiens font dériver d'une racine *kan*, aller, laquelle, toutefois, n'est qu'une forme secondaire de *cu*, qui, dans les Védas, a le sens de: être rapide, impétueux. Il n'y a rien à objecter à cette étymologie; mais comme *kan* est pour *kuan*, on pourrait penser aussi à la racine sanscrite *kuan*, pro-

duire un son, un cri. L'aboiement du chien le caractérise, en effet, encore mieux que la rapidité. Le grec *kuôn*, *kunos*, reproduit le thème primitif *kuan*, et sa forme affaiblie *kun*, (V. CHIEN)]. Qui appartient, qui a rapport au chien. Il Peu usité.

— Par ext. Ardent, dévorant, en parlant de la faim et surtout de la soif:

Le docteur dit: « Je trouve ici deux cas, l'un d'ardente et l'autre plus que cynique. » J.-B. ROUSSEAU.

Il Peu usité; on dit CANINE.

— Hist. philos. Qualification donnée à une secte de philosophes grecs qui affectaient de vivre à l'état de nature, sans tenir compte des formes de décence et de politesse introduites par la civilisation dans les relations sociales: *École cynique*. *Secte cynique*. *Antisthène fut le chef de la philosophie cynique*. *Diogène est le plus célèbre des philosophes cyniques*.

Fig. Impudent, effronté: *Je me fis cynique et caustique par honte*. (J.-J. ROUSS.) *Le gamin de Paris n'est pas moins cynique que Talleyrand, mais il est plus honnête*. (V. HUGO.) *Les plus grands des hommes ont des ombes, mais ils ne sont jamais ridicules, grotesques, fastueux, jactancieux, cyniques, messants, en permanence*. (Ste-Beuve.) *Je ne sais si c'est le dépit ou l'habitude qui vous rend cynique*. (G. SAND.) *Voltaire, méchant parfois, brute même et cynique, fit aimer sa moquerie*. (G. SAND.) Il Qui est d'une liberté choquante, obscène: *Discours, langage cynique*. *Des mœurs cyniques*.

Régner du son hardi de ses rimes cyniques
Alarme trop souvent les oreilles pudiques.
BOILEAU.

— Méd. *Spasme cynique*, Mouvement convulsif de la face, dans lequel les joues se contractent, les lèvres s'écartent, et le malade montre des dents serrées comme fait un chien en courroux.

— s. m. Philosophe cynique: *Cratès florissait à Thèbes vers la fin de l'époque olympique, et effaçait tous les autres cyniques de son temps*. (Rollin.) *Un cynique se présente un jour devant Antigone, et lui demanda une drachme*. « C'est trop peu donner pour un prince, répondit Antigone. — Donnez-moi donc un talent, reprit le philosophe. — Ce serait trop pour un cynique, » répartit le roi.

— Personne cynique, impudente ou publiquement immorale: *Ce vieux cynique a brusquement disparu et, autant que je puis croire, il n'est plus à Montevideo*. (Balz.)

— Antonymes. Chaste, décent, modeste, pudibond, pudique, réservé.

CYNIQUE, secte de philosophes grecs fondée par Antisthène, disciple de Socrate. Leur nom venait soit de ce qu'ils enseignaient le plus ordinairement au Cynosarge, soit plutôt de ce que leur mépris pour toutes les convenances sociales, leur vie errante et leur habitude de harceler les passants de censures et de railleries leur donnaient quelque analogie avec les chiens. Le chien était d'ailleurs l'emblème de la secte. Les Corinthiens avaient placé un chien de marbre sur la tombe de Diogène, et l'on disait des premiers ouvrages de Zénon le Stoïcien qu'ils avaient été écrits sur la queue du chien, c'est-à-dire qu'ils étaient dans l'esprit des cyniques. Les cyniques avaient adopté la besace et le bâton comme symbole de leur philosophie; ils vivaient de pain, de racines et d'eau, se drapaient avec un dédain peut-être orgueilleux dans un manteau troué, mendiaient assez souvent, s'imposaient des austérités quelquefois bizarres, marchaient pieds nus en toute saison, dormaient sous les portiques des temples ou dans un tonneau, comme Diogène, faisaient consister la sagesse et la liberté dans le mépris de la fortune, de la gloire, de la volupté, de la coutume et des lois, et s'en allaient, prêchant nomades et à la manière des prophètes hébreux, déclamaient contre la décomposition morale, la corruption des mœurs, l'oubli des lois de la nature, l'amour des richesses et des plaisirs, contre tous les vices des hommes et toutes les imperfections de la société. Mais le cynisme ne consistait pas seulement en un genre de vie pratique propre à des enthousiastes, à des mystiques d'ascétisme, à des âmes blessées qui voulaient se séparer du monde ou à des esprits misanthropes et orgueilleux; c'était un corps de doctrine dont on ne saurait méconnaître la puissance et l'originalité, et qu'on aurait tort de juger avec les préventions de l'esprit moderne. Fille de l'école socratique et mère du stoïcisme, cette doctrine, dont le nom est devenu chez nous synonyme d'impudeur et d'effronterie, était populaire et honorée dans l'antiquité; Sénèque, Dion, Plutarque, saint Chrysostome, saint Jérôme, etc., en parlent avec gravité et respect, et quelque opinion qu'on professe pour les bizarreries de ses adeptes, il faut bien reconnaître qu'elle marque une évolution nouvelle de la pensée grecque, et qu'à ce titre elle tient déjà une place importante dans l'histoire de la philosophie morale. On en trouvera les traits les plus saillants aux articles **ANTISTHÈNE** et **DIOGÈNE**. Nous nous bornerons à rappeler ici que, par leurs principes et leurs tendances, les cyniques se séparaient radicalement des écoles de leur temps. En combattant le préjugé de l'indignité du travail, ils relevaient la condition morale des esclaves

et tendaient ainsi, à leur insu peut-être, à la destruction de la grande iniquité des sociétés anciennes; en se glorifiant pour ainsi dire d'être sans patrie, ou plutôt d'avoir l'univers entier pour patrie (Cratès), en attaquant l'une des fortes croyances de leur temps, le patriotisme étroit et exclusif de la cité, ils entraînaient avant le christianisme dans la voie de la fraternité des races et des nations; en faisant table rase des superstitions populaires et en réduisant ainsi la religion à une sorte de déisme, ils préparaient les âmes pour un idéal plus pur et plus élevé que les mythes païens; comme moralistes, ils ont été les maîtres des stoïciens et les précurseurs lointains des ascètes chrétiens. Arrien, qui s'honorait du nom de cynique, se demandait à lui-même si un cynique devait se marier, répondait ainsi à cette question: « Celui qui se marie n'y trouve que l'avantage d'élever une femme et des enfants dans les mêmes principes que lui; mais un cynique se doit à l'univers. Comment se dévouerait-il à ces fonctions, s'il a des devoirs domestiques à remplir? L'homme est un être essentiellement fait pour la société; elle est son Dieu. » — Le frivole avantage d'élever deux ou trois misérables enfants, dit Arrien (*Entretiens d'Épictète*), peut-il entrer en comparaison avec celui de surveiller la conduite des hommes, de leur montrer ce qu'ils doivent rechercher ou mépriser? Epaminondas, qui mourut sans enfants, ne fut-il pas plus utile à sa patrie que tant d'autres Thébains, pères d'une nombreuse famille? Priam, qui eut cinquante fils indignes, fut-il plus utile à la société que le fut Homère? Ne soyons donc pas étonnés si le sage ne veut ni se marier ni avoir des enfants. Et quant à la politique, savez-vous celle qui doit faire l'occupation du cynique? Ce ne sera point celle qui ne concerne qu'Athènes, Corinthe ou Rome, mais celle qui embrasse l'humanité entière; ce ne sera point celle qui traite de la guerre ou de la paix, des finances de l'Etat, mais celle qui traite du bonheur ou du malheur, de la liberté ou de l'esclavage des hommes.

Du reste, au temps d'Arrien, la philosophie cynique avait changé de physionomie. Ce n'était plus cette doctrine hargneuse et objet de mépris général qui se désintéressait de tout en haine des vices du genre humain; elle avait entrepris de le corriger, et elle avait eu besoin, pour arriver à ce but, d'acquiescer de la considération, d'agir sur l'opinion. Elle y était parvenue en partie, mais en abandonnant son nom pour devenir le stoïcisme. Elle ne professait plus avec brutalité que la douleur était un bien et la propreté un vice. Elle se bornait à enseigner « que le propre des dieux était de n'avoir aucun besoin, et que l'homme qui avait le moins de besoins était celui qui approchait le plus de la divinité. » Mais c'est avec raison qu'on lui a reproché de s'isoler, de se diviser en quelque sorte dans l'orgueilleuse contemplation de soi-même. L'orgueil, cet orgueil que Socrate croit apercevoir à travers les trous du manteau d'Antisthène, fut en effet l'écueil de la vertu des cyniques, et leur sagesse était entachée d'affectation et de misanthropie.

Cyniques ignorants (LES), discours écrit par l'empereur Julien. L'auteur adresse la parole à un cynique mitigé qu'il caractérise sans le nommer et qui avait censuré amèrement les excentricités de Diogène, notamment l'usage qu'il faisait des viandes crues pour ses repas et la hardiesse avec laquelle il fronçait les mœurs de son temps et même les règles de la bienséance. Julien justifie Diogène de cette double inculpation. C'est un fait bien curieux et unique dans l'histoire de voir un empereur prendre en main la cause de la philosophie cynique, celle qui affectait le plus souverain mépris pour les dignités. Comme le cynisme est une branche de la philosophie, Julien commence par définir cette science la science par excellence, le moyen de se rapprocher des dieux, la voie la plus sûre pour arriver à la connaissance de soi-même, puis il recherche l'origine de la secte cynique; son fondateur n'est pas facile à indiquer. A bien réfléchir, ce serait le dieu qui siège à Delphes, et Antisthène, Diogène et Cratès ne seraient que ses principaux coryphées. Socrate et Platon ne pensent pas autrement que Diogène; aussi Julien se demande-t-il pourquoi on le blâme, tandis qu'on leur prodigue des éloges.

Si l'on juge mal Diogène, c'est faute d'avoir compris son rôle. Il était destiné par l'oracle de Delphes à changer les monnaies courantes, c'est-à-dire à réformer les préjugés et les opinions du vulgaire; aussi dut-il tout examiner et apprécier par expérience, sans jamais s'en rapporter à l'opinion. Telle est l'origine de son dédain pour les richesses, de sa sobriété et de ses efforts pour maîtriser la volupté et surmonter jusqu'aux besoins du corps. Si par quelques actions en apparence indécentes il blessait la délicatesse de ses concitoyens, c'était dans l'intention de leur prouver combien ils se montraient plus inconséquents que lui, eux qui se permettaient des rapines, des vexations et d'autres actes condamnables en public et à la face de tous. Julien rétorque ensuite l'argument contre les faux cyniques qui tiraient vanité d'imiter l'extérieur de Diogène sans imiter sa conduite ni adopter ses principes. Avant de fronder les opinions des autres, dit-il avec raison, il faut d'abord avoir appris à penser soi-même; il

faut être libre des passions de l'âme et de l'assujettissement aux besoins et aux désirs du corps.

Ce discours, l'auteur nous l'apprend lui-même, fut écrit en deux jours et peu avant le départ de Julien pour la Perse. C'est à Antioche qu'il fut probablement composé, car, dans une comparaison des routes qu'on peut prendre pour aller à Athènes, Julien indique Antioche comme point de départ. On peut donc le considérer comme un appendice du *Misopogon*, car, en plaidant la cause de Diogène, c'est évidemment la sienne que Julien défend, attaquant ici ses adversaires aussi sérieusement qu'il les a spirituellement flagellés dans le *Misopogon*. « Ecrivain plein de grâce et de naturel, dit M. Vacherot, Julien laisse rarement échapper des traits de mauvais goût ou des mouvements déclamatoires. Il a plus d'esprit que d'imagination, plus de vivacité que d'éloquence, plus de finesse que d'élevation et de grandeur. Aucun auteur du temps ne peut lui être comparé pour la simplicité de la composition, pour la clarté et l'élégance du style. » La lecture du discours contre les sophistes justifie pleinement cette appréciation.

CYNIQUEMENT adv. (si-ni-ke-man — rad. *cynique*). D'une façon cynique: *Dans l'argot, dans ce langage cyniquement métaphorique, on nomme un crucifix un Jean de la Vigne*. (Magnin.)

CYNISCA, fille d'Archidamus II, ce roi de Sparte qui soumit les îles révoltées, fut le héros de la troisième guerre de Messénie, et, rival heureux de Périclès, s'empara de Platée et envahit l'Attique à plusieurs reprises, au début de cette guerre de vingt-sept années qui devait rendre facile à Philippe, roi de Macédoine, l'asservissement de la Grèce.

Comme fille d'Archidamus, comme fille de Lacédémone surtout, Cynisca eût dû se faire remarquer par sa sagesse autant que par sa modestie, par son attachement à la pauvreté autant qu'à ses devoirs domestiques. Telle elle ne fut pas cependant, à ce que rapportent Plutarque et Pausanias, et, si elle est restée célèbre, c'est parce que, la première des femmes spartiates, elle envoya à Olympie un char attelé de quatre chevaux pour y disputer le prix de la course, qu'elle remporta. C'est qu'en ce temps les Lacédémoniens n'étaient plus ce qu'ils avaient été un siècle environ auparavant. Athènes, l'élégante, la voluptueuse, la charmeuse Athènes, peu à peu a charmé Sparte; et maintenant ceux qu'avait disciplinés Lycurgue aiment l'or et les plaisirs. « Il n'y a pas longtemps, dit Xénophon, qu'on a découvert une courtesane aux environs de Sparte! »

Aussi, bien loin de blâmer la fille d'Archidamus, les Spartiates la firent chanter par des Pindares à gages; bien mieux encore, ils lui élevèrent une statue.

CYNISME s. m. (si-ni-sme — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien). Doctrine des philosophes cyniques: *Le cynisme fit de grands progrès dans la Grèce*. (Acad.) *Diogène perfectionna le cynisme, c'est-à-dire qu'il renchérit sur les excès de son maître*. (Condill.)

Fig. Impudeur, effronterie; dépravation éhontée: *Le cynisme du langage*. *Le cynisme de la conduite*. *Un cynisme révoltant*. *Le cynisme des mœurs ramène dans la société, en annihilant le sens moral, une sorte de barbarie*. (Chateaub.) *Le cynisme est une plaie faite par le remords*. (L. Veuillot.) *On ne saurait dire si la noblesse fut constitutionnelle ou républicaine; elle était par-dessus tout égoïste jusqu'au cynisme*. (D. Stern.) *Le cynisme est l'idéal renversé; c'est la parodie de la beauté physique et morale; c'est le crime de l'esprit; c'est l'abrutissement de l'imagination*. (Lamart.)

Le cynisme des mœurs doit salir la parole, Et la haine du mal enfante l'hypocrite.

A. BARDIER.
— Antonymes. Bienséance, chasteté, décence, décorum, modestie, pudeur, pudicité, réserve, retenue.

CYNOBALANE s. m. (si-no-ba-la-ne — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *balanos*, gland). Nom donné par Lucien à des êtres imaginaires, qu'il représente avec des museaux de chien et montés sur des phallus ailés.

CYNOBATE s. m. (si-no-ba-te — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *batos*, ronce, buisson). Bot. Nom donné, dans la matière médicale, aux fruits de la ronce sauvage. Il Peu usité.

CYNOCARDAMON s. m. (si-no-kar-da-mon — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *kardamon*, cresson). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des thlaspidées, renfermant une seule espèce, qui croît dans l'Amérique du Nord, aux Antilles et aux Canaries.

CYNOCÉPHALE adj. (si-no-sé-fa-le — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *kephalê*, tête). Mamm. Qui a la tête d'un chien: *Bien que j'eusse souvent entendu parler de cette race d'hommes cynocéphales dont il est fait mention dans Hérodote*... (Ch. Nod.)

— Antiq. Singe que les Egyptiens entretenaient dans leur temple pour se rendre compte de l'époque de la conjonction du soleil et de la lune, et dont l'image se plaçait sur les clepsydres: *A chaque heure du jour, le cynocéphale crachait, disait-on, et lâchait son urine*.

— s. m. Mamm. Genre de grands singes dont

Le museau est allongé comme celui d'un chien : *L'orateur était dans sa trente-deuxième année, laid comme un cynocéphale, mais embelli et comme repeint par le succès.* (E. About.)

— Bot. Syn. de *PÉGATELLE*, genre d'hépatiques. « Nom donné par les auteurs anciens à une plante que l'on croit être le mufler ou gueule-de-lion. »

— Encycl. Mamm. Les *cynocéphales* forment le degré inférieur de la série des singes de l'ancien continent. Ce sont des animaux à museau très-prolongé, et comme tronqué au bout, disposition qui leur a valu leur nom, qui signifie singes à tête de chien. Les narines sont projetées en avant et au-dessus des lèvres, formant de haut en bas un plan oblique plus ou moins prononcé. Leur museau, comme le fait observer Desmoulins, n'est pas glanduleux et ne constitue pas un mufler comme celui des lémurins. La taille des *cynocéphales* peut être comparée à celle d'un grand chien. Leurs membres antérieurs sont assez courts. Leur marche est quadrupède. Ils n'habitent pas tous les forêts. Leurs doigts, réunis par une bride de la peau, sont assez courts. Leur corps est trapu et lourd. Les uns ont une queue, les autres n'en ont point, et la longueur de cet organe varie avec les espèces. Ils ont des abajoues, et aux fesses de larges callosités. Comme les habitudes des êtres, ainsi que le remarque Geoffroy Saint-Hilaire, dérivent nécessairement de leur organisation, et comme les fonctions d'un appareil sont toujours déterminées par sa composition organique, autant les *cynocéphales* se rapprochent des mammifères inférieurs par leurs formes, autant ils s'en rapprochent par leurs habitudes et leurs allures. La tête des *cynocéphales* est la partie caractéristique de leur physiologie; même sur le squelette, elle manque de front. Le frontal, coudé à angle presque droit sur le plan de l'orbite, forme la voûte de cette cavité, et se projette brusquement en arrière, presque dans le même plan que le pariétal. Celui-ci arrive presque sans courbure à l'occipital, qui n'ayant pas de partie horizontale, coupe aussi brusquement le vertex en arrière que le front à l'avant. Il en résulte que le vertex est presque plat dans cet intervalle et entre les deux lignes temporales. Ces deux lignes sont, en général, plus écartées l'une de l'autre dans les *cynocéphales* que dans les autres singes adultes. Dans l'*harmadryx* surtout, elles restent parallèles, depuis les crêtes sourcilières jusqu'à la crête occipitale; de sorte que le vertex de cette espèce représente un plan régulièrement quadrilatère dont la longueur et la largeur sont à peu près celles de tout le crâne. Chez les autres *cynocéphales*, ce plan représente un triangle dont le sommet est plus ou moins tronqué en arrière, à l'occipital. Il résulte de cet élargissement des pariétaux que, malgré la petitesse de l'angle facial et l'énorme développement de la face, l'aire du crâne est encore supérieure, quelquefois d'un quart, à l'aire de la face. Cette aire du crâne a même une proportion encore plus avantageuse, si on la compare au volume de l'animal. Les crêtes sourcilières, excessivement avancées, donnent à ces singes un air de férocity tout particulier. La projection de la face en avant dépend surtout de l'agrandissement des palataux et de l'énorme renflement des os maxillaires en deux côtes proéminentes tout le long du nez. Ce renflement agrandit l'espace du sinus nasal et du cornet correspondant; car, malgré le développement assez faible de la partie ethmoïdale de l'organe de l'odorat, sa partie maxillaire est plus prédominante que chez la plupart des mammifères. Le devant de cette crête énorme reçoit l'alvéole de la canine supérieure. L'ouverture des narines est très-dilatée; dans quelques espèces elles sont séparées en dessus par une échancrure. La langue est douce, très-extensible; le goût paraît très-actif. Les lèvres sont peu proéminentes, mais fort mobiles. On a vu des babouins, buvant avec un verre, l'appuyer sur la lèvre inférieure projetée en cuiller pour le recevoir. Les paupières ressemblent à celles de l'homme; la pupille est ronde et l'iris est brun. La conque de l'oreille diffère de la nôtre par le grand développement du lobule et par l'allongement en pointe de sa partie supérieure. Leurs mains, comme celles de tous les singes, jouissent de la même organisation et de la même sensibilité tactile que celles de l'homme.

Outre que chaque espèce de *cynocéphales* paraît circonscrite dans des régions distinctes, sous un même climat, chaque troupe est fixée dans un canton, où elle se tolère l'établissement d'aucune autre; elle en défend même le territoire contre les hommes; s'il en paraît quelques-uns, l'alarme est donnée, les *cynocéphales* s'appellent, se réunissent, et, par leurs cris, par leurs démonstrations, essaient de faire rebrousser chemin aux envahisseurs. Si ces manœuvres ne produisent aucun résultat, l'ennemi est accablé de pierres, de branches d'arbres et même d'excréments. Seules les armes à feu effrayent les *cynocéphales*, et ils ne fuient qu'après avoir laissé quelques-uns des leurs sur le terrain. Si même ils sont en nombre, ils n'hésitent pas à attaquer, malgré le feu. Delalande dit avoir cerné, avec des Hotentots, des papions sur des rampes de précipices d'où la retraite leur était impossible; plutôt que de se laisser prendre, ils s'élançaient d'une hauteur de près de 100 mètres, et

se brisèrent dans la chute. Pendant son séjour au Cap, un Anglais, entraîné à la poursuite des papions sur la montagne de la Table, fut cerné par une troupe de ces animaux, sur un rocher, d'où il aimait mieux se précipiter que de tomber entre leurs mains; il se tua dans la chute. Dans une lutte corps à corps, un grand papion a bientôt terrassé un homme. Ses énormes canines percent et déchirent comme celles des tigres. Dans toute l'Afrique, depuis le tropique du Cancer jusqu'au cap de Bonne-Espérance, ces animaux ravagent les cultures. On sait avec quelle précision d'évolutions et de manœuvres ils dévastent un jardin : échelonnés à distance convenable pour se jeter de main en main les fruits du pillage, ils s'étendent, s'il est possible, depuis l'endroit à piller jusqu'à leur retraite; ou bien, si la colonne ainsi échelonnée est insuffisante, ils font à l'autre bout un entrepôt d'où ils recommencent la manœuvre. C'est la nuit qu'ils se livrent à la maraude. Des sentinelles veillent à la sûreté de la troupe. On va jusqu'à dire que ces sentinelles payent de leur vie une négligence dans leur service. « Le fait est, dit Kolbe, que s'il arrive que quelqu'un de la troupe soit pris ou tué avant que la garde ait donné le signal, on entend un bruit et un tintamarre furieux dès qu'ils se sont retirés sur la montagne où est le lieu du rendez-vous, et assez souvent on en trouve qui ont été mis en pièces. On suppose que ce sont les sentinelles négligentes qui ont été punies. »

Le tissu érectile de ces singes et les couleurs qui le parent, dans certaines espèces, ne se développent qu'à l'approche de la puberté. On conçoit quel changement de physiologie cette révolution doit amener dans les espèces à visage peint, indépendamment des modifications de la surface osseuse de la tête. Avant cette époque, toutes les espèces sont à peu près également dociles et susceptibles d'affection pour leurs gardiens; leurs mouvements brusques et fantasques ne sont alors que de la turbulence exempte de méchanceté; mais, une fois pubères, les *cynocéphales* paraissent ne plus vivre que pour exercer sans cesse leur lubricité et leur méchanceté. Ils font le mal sans nécessité, et par une sorte de caprice féroce. Ennemis instinctifs de tout ce qui a vie, leur cruauté sans objet n'a pas, comme celle des carnivores, sa raison dans la nature des appétits. Du reste, ce besoin de faire le mal est inconstant comme le caractère même du *cynocéphale*. Des transports de la colère ou de la jalousie la plus brutale, cet animal passe brusquement à l'expression d'un sentiment affectueux, bientôt remplacé par un accès de fureur. Cette mobilité leur est d'ailleurs commune avec les guenons et surtout avec les macaques. Mais leur excès de lubricité n'appartient qu'à eux. L'aspect d'une femme, que, par l'odorat, ils savent même reconnaître sous un voile qui la rend invisible, suffit pour les mettre hors d'eux-mêmes. Le geste, le regard, les cris, tout exprime une passion brutale. Si un homme, par quelques feintes caresses, cherche à exciter leur jalousie, leur emportement ne connaît plus de bornes. En captivité, ces animaux dégoutants s'épuisent par des excès solitaires.

Les *cynocéphales* vivent de fruits, de graines et d'insectes; ils boivent en humant. Ils habitent les contrées les plus chaudes de l'Afrique et de l'Archipel indien. Les espèces ont entre elles des rapports intimes. Les habitudes du corps, les mouvements de leur physiologie, les proportions et les relations de leurs membres, tout révèle leur proche parenté, qui n'a cependant été reconnue que dans ces derniers temps. C'est Georges Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire qui ont les premiers séparé ces quadrumanes des autres singes. C'est que le caractère de la queue, que Linné employa pour grouper ces animaux, ne pouvait donner de divisions naturelles. Georges Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire prirent l'angle facial pour caractère distinctif des groupes qu'ils formèrent dans la famille des quadrumanes étrangers à l'Amérique. Ce caractère, qui représente en quelque sorte la capacité du cerveau, et par conséquent l'étendue de l'intelligence, avait toute l'importance désirable, et il serait impossible d'en prescrire un meilleur, s'il ne variait pas avec l'âge, et si les jeunes individus ne différaient pas considérablement à cet égard des individus adultes. C'est chez les *cynocéphales* que cette difficulté est surtout la plus sensible; aussi a-t-elle conduit à réunir les jeunes *cynocéphales* aux guenons, et surtout aux macaques. Pour éviter les erreurs où l'on pourrait être entraîné par la considération exclusive de l'angle facial, Frédéric Cuvier a proposé de joindre à ce caractère la structure des dents et la situation des narines, qui se prolongent, comme on l'a dit, jusqu'à l'extrémité du museau. Il n'y a en effet, parmi les singes, que les *cynocéphales* et les macaques qui aient un talon à la partie postérieure des dernières molaires de la mâchoire inférieure, et jusqu'à présent les *cynocéphales* sont les seuls quadrumanes qui aient les narines ainsi prolongées, tout en étant dépourvus de mufler. Quoique ces caractères n'aient été fournis que par l'observation des *cynocéphales*, ils sont assez intimement liés à l'organisation pour qu'il soit permis de penser qu'ils conviendront aux autres quadrumanes qu'on pourra découvrir par la suite.

Nous complétons l'histoire de ces singes en mettant à contribution les observations que Frédéric Cuvier a faites sur leur compte. La physiologie de ces animaux annonce à la fois la férocity, l'intelligence et la pénétration. C'est du mélange de ces qualités que se forme leur naturel, dont le trait caractéristique est une extrême mobilité de sentiments. Ils offrent, sans contredit, l'exemple du plus grand développement que puisse atteindre cette faculté de l'activité animale qu'on désigne sous le nom de passion, de sentiment. En liberté, leur intelligence corrige ou plutôt empêche ce développement; ils distinguent bien ce qui peut leur nuire, l'évitent avec soin, et, joignant la pénétration à l'adresse, savent à la fois reconnaître leur ennemi, évaluer ses pièges, et, malgré lui, satisfaire leurs désirs. Aussi, quoique féroces, ils n'attaquent jamais que de loin, soit en menaçant par des cris, soit en jetant des branches d'arbre, et ils dévastent une plantation avec une prudence et une promptitude telles, qu'à moins de les surveiller sans cesse on ne peut les empêcher. Toutefois, lorsqu'un danger les presse, ils savent user de leurs forces et de leurs armes. Ces animaux sont susceptibles de recevoir une éducation assez remarquable. On en rencontre quelquefois, sur les places publiques, qui amusent le peuple par les exercices qu'ils font à la voix de leur maître; mais ils ne se soumettent guère à ce genre d'esclavage que pendant leur jeunesse. Les *cynocéphales*, ayant l'organisation des quadrumanes, ont été destinés à vivre dans les forêts et à faire des arbres leur habitation ordinaire; cependant cette destination est bien moins absolue chez eux que chez les autres singes de l'ancien continent. N'ayant pas le train de derrière aussi élevé, ils marchent avec plus de facilité, quoiqu'ils soient loin d'égaliser sous ce rapport les quadrupèdes. Leurs mouvements sur la terre sont toujours gênés; leur marche est lente, et leur course est une sorte de trot ou de petit galop, c'est-à-dire qu'ils relèvent d'un seul temps le train de devant, ne détachant du sol que successivement leurs jambes de derrière, et qu'ils retombent de même sur celles de devant. Ce n'est que très-rarement qu'ils se tiennent debout. Pour les y décider, il faut qu'ils aient besoin d'atteindre à quelque objet, et ils n'avancent jamais ainsi que de quelques pas. Dans leur jeunesse surtout, ils grimpent avec la plus grande agilité et font des sauts prodigieux. En un instant ils ont parcouru un arbre, pris toutes les attitudes, passé de la position la plus difficile en apparence, par les mouvements les plus rapides et les plus extraordinaires, à une position plus difficile encore, sans que la multiplicité des branches et leur entrelacement leur ait causé le moindre embarras. Aussi n'ont-ils que peu d'ennemis qui puissent les atteindre ouvertement. Dans leur vieillesse, ils deviennent épais, trapus et lourds, et se tiennent fréquemment assis sur leur derrière calleux.

Ces animaux lascifs sont toujours disposés à l'accouplement; les femelles reçoivent les mâles, même après la conception. Lorsqu'elles ne sont pas pleines, elles entrent en rut tous les mois, et cet état se manifeste par un gonflement considérable, causé par l'accumulation du sang dans les organes génitaux et les parties qui les avoisinent. Ce gonflement est accompagné d'une véritable menstruation. On ne connaît encore aucune autre circonstance relative à leur reproduction. Leur développement est lent; ce n'est guère que vers leur huitième année qu'ils sont entièrement adultes, et ils doivent prolonger leur vie peut-être jusqu'à trente ou quarante ans. Les femelles sont plus petites et plus douces que les mâles. Lorsque les *cynocéphales* sont calmes, ils font quelquefois entendre un petit cri assez semblable à un grognement, et qui est pour eux l'expression de la joie; mais, dans la colère, leur voix devient forte et retentissante.

L'extension du nom *cynocéphale* n'est pas la même pour tous les naturalistes. Plusieurs l'ont appliqué à une véritable famille, qu'ils divisent en trois tribus : 1^o les *cynocéphales* sans queue, comprenant le genre cynopithecus; 2^o les *cynocéphales* à queue allongée, comprenant les genres thériopithecus et *cynocéphale* proprement dits; 3^o les *cynocéphales* à queue très-courte, comprenant le *mandrill* et le *drill*. Nous consacrons ici quelques lignes aux *cynocéphales* proprement dits :

Ce genre a pour caractères : museau allongé et très-gros à son extrémité antérieure; narines saillantes, de forme tubuleuse et prolongée jusqu'aux lèvres; abajoues très-amples; formes lourdes et trapues; membres forts et vigoureux, ceux de devant un peu moins développés que ceux de derrière, queue de dimensions variables suivant les espèces; callosités larges, très-développées et entourées de surfaces nues. Ce genre comprend les espèces babouin, papion, harmadryade et chacma, dont chacune sera étudiée à part.

Les Égyptiens représentaient souvent des *cynocéphales* sur leurs monuments. Ils croyaient que cette espèce de singes sympathisait avec le cours de la lune. « Pendant la conjonction du soleil avec la lune, dit Horapollon, tant que ce dernier astre reste opaque, le *cynocéphale* mâle ne voit point, se prive de nourriture et la tête tristement penchée vers la terre, il semble déplorer l'enlèvement de la lune. La femelle est alors aussi privée de la

vue et éprouve non-seulement les mêmes effets, mais encore est sujette à une perte de sang à cette même époque. »

CYNOCÉPHALES, montagnes de l'ancienne Thessalie, situées entre Pharsale et Larisse, et dont les sommets ressemblaient à des têtes de chien. Elles sont célèbres par la victoire de Pélopidas sur Alexandre de Phères, l'an 365 av. J.-C., et par celle du consul romain Flamininus, sur Philippe V, roi de Macédoine, en 197 av. J.-C.

Cynocéphales (BATAILLE DE). Après la bataille de Zama, la république romaine ne connut plus de rivale en Sicile, en Afrique et sur la Méditerranée. Toutefois, pour asseoir définitivement sa domination en Europe, il lui restait encore à vaincre un peuple redoutable par sa renommée et ses traditions guerrières; depuis Alexandre le Grand, les Macédoniens n'avaient cessé de passer pour invincibles, et les autres peuples les regardaient encore comme leurs maîtres dans l'art de la guerre. Mais le moment était arrivé où l'ancien prestige de la phalange macédonienne allait s'évanouir au contact des redoutables légions de la république. Philippe V, roi de Macédoine, était un prince digne de son nom par son courage et ses talents, et, tant qu'il suivait les conseils d'Aratus, général des Achéens, la fortune couronna ses armes. Mais d'imprudents projets de conquêtes renversèrent une puissance qu'il voulait follement étendre. Après la bataille de Trasimène, il se fit l'allié d'Annibal, et mit à profit les périls de la république pour attaquer ses alliés. Rome, qui n'avait pas trop de toutes ses forces pour soutenir sa lutte gigantesque contre le héros carthaginois, ne put faire à Philippe qu'une guerre inefficace; mais, dès que la fin de la seconde guerre punique lui eut laissé la libre disposition de ses légions, elle songea à se venger des provocations du roi de Macédoine. Celui-ci s'était aliéné les principales républiques de la Grèce, sur lesquelles il avait essayé d'étendre sa domination; aussi les Athéniens, les Spartiates, les Illyriens et les Étoliens s'unirent-ils au sénat romain contre lui. Les avantages parurent d'abord partagés; mais Quintus Flamininus, plus habile que les consuls ses prédécesseurs, changea rapidement la face des affaires. Il commença par se concilier l'esprit des Grecs, en déclarant que Rome n'avait pris les armes que pour leur rendre la liberté. En même temps, il forçait Philippe à démasquer ses projets ambitieux en lui proposant la paix, mais à condition qu'il évacuerait toutes les villes de la Grèce et même celles de la Thessalie, que les Macédoniens avaient toujours occupées depuis Alexandre. « Quand vous m'auriez vaincu, s'écria le roi de Macédoine, vous ne m'imposeriez pas de lois plus dures. » Après des négociations inutiles entre les Romains et les Grecs d'une part, et Philippe de l'autre, Quintus, campé dans l'Épire, força des défilés qu'on croyait inaccessibles, battit Philippe et le contraignit à se retirer en Macédoine. Sur ces entrefaites, de nouveaux consuls furent nommés à Rome; suivant l'usage, ils devaient succéder aux anciens dans le commandement; mais en cette circonstance l'intérêt public l'emporta sur la coutume, et Quintus Flamininus conserva ses pouvoirs avec le titre de proconsul.

Philippe, ayant réuni toutes ses forces, choisit une excellente position en Thessalie, dans les montagnes de Cynocéphales (197 av. J.-C.). Quintus marcha aussitôt dans cette direction. Les deux armées, à peu près égales en nombre, comprenaient chacune de 25 à 26,000 hommes. Des deux côtés, officiers et soldats souhai taient avec une égale ardeur d'en venir aux mains. La lutte menaçait d'être longue et terrible, car la redoutable phalange macédonienne allait se trouver aux prises avec les légions qui avaient vaincu Annibal. Dès que Quintus fut arrivé près du camp macédonien, il prit ses dispositions pour attaquer l'ennemi. La nuit qui précéda la bataille, la pluie tomba par torrents, et le lendemain matin le temps était encore si sombre qu'à peine chaque armée voyait-elle à quelques pas devant elle. Philippe ayant envoyé un détachement pour s'emparer des hauteurs de Cynocéphales, qui séparaient son camp de celui des Romains, Quintus, de son côté, lança en avant dix compagnies de cavalerie et 1,000 soldats armés à la légère pour opérer une reconnaissance de l'ennemi. Ces deux détachements se heurtèrent et engagèrent la bataille, en envoyant demander instantamment des secours à leurs chefs respectifs. Philippe, instruit du danger où étaient ses premières troupes, vivement pressées par les Romains, les fit immédiatement appuyer par ses lieutenants Héraclide et Léon, qui commandaient la cavalerie thessalienne et la cavalerie macédonienne, et par Athénagore, qui avait sous ses ordres tous les soldats étrangers et mercenaires, à l'exception des Thraces. Ces renforts ranimèrent le courage des Macédoniens, qui retournèrent à la charge et, à leur tour, chassèrent les Romains des hauteurs. Ceux-ci, vaillamment soutenus par la cavalerie italienne, la meilleure peut-être de cette époque, opérèrent leur retraite en bon ordre et se replièrent sur le camp sans confusion.

Les deux armées continuaient cependant à se tenir immobiles derrière leurs retranchements; chaque adversaire attendait, pour prendre une décision, que l'autre dessinât

nettement ses projets. Ce fut Philippe qui s'ébranla le premier. Excité par les rapports de ses courriers, qui se succédaient sans interruption et ne cessaient de lui répéter que les Romains effrayés prenaient la fuite, et qu'il fallait saisir une occasion si propice de leur faire essuyer une sanglante défaite, il fit sortir les Macédoniens de leurs retranchements. Ni le temps ni le terrain cependant ne plaisaient à Philippe, qui était loin d'être dépourvu de talent et d'expérience. Les collines sur lesquelles on allait combattre étaient escarpées, sillonnées çà et là de profonds ravins, et rendaient inutile la forte organisation de la phalange, qui devait combattre en masse serrée pour conserver ses avantages. Mais Philippe se laissa entraîner par l'impatience de ses soldats. Quintus suivit aussitôt son exemple et rangea son armée en bataille.

Dans ce moment décisif, chacun des deux généraux anima ses troupes par les plus puissants motifs; aux Romains Quintus rappelait la Sicile et Carthage, l'Italie et l'Espagne soumises aux aigles triomphantes de la république, et le grand Annibal lui-même, égal, sinon supérieur à Alexandre, chassé de l'Italie et vaincu par les légions dans les plaines de Zama. Aux Macédoniens Philippe représentait les Perses, les Bactriens, les Indiens, l'Asie tout entière domptée par les armes victorieuses d'Alexandre; ici on exaltait la conquête de l'Orient, là celle de l'Occident. Les deux armées, électrisées au souvenir de l'ancienne gloire de leurs ancêtres, appellèrent à grands cris le signal du combat. Flamininus, après avoir rangé les éléphants sur le front de son aile droite, à laquelle il recommanda de se tenir immobile, se mit lui-même à la tête de son aile gauche et marcha résolument sur les ennemis. Les Romains, qui avaient quitté les hauteurs, ressentirent une nouvelle ardeur en voyant la fière contenance de leur général et de l'armée, et ils fondirent de nouveau sur les ennemis, qu'ils forcèrent à battre en retraite pour la seconde fois. Philippe arrivait en ce moment sur les hauteurs de Cynocéphales, suivi à quelque distance par Nicanor, un de ses meilleurs lieutenants. A la vue de ses troupes repoussées et de Quintus continuant son mouvement agressif, il eut la pensée de faire rentrer ses troupes dans le camp; mais, en présence des siens vivement poursuivis et près d'être taillés en pièces s'il ne se portait rapidement à leur secours, se voyant lui-même engagé trop avant pour reculer sans danger, il ne songea plus qu'à combattre, même avant d'avoir été rejoint par le reste de son armée. Après avoir rallié ses fuyards, il forma sa droite des troupes macédoniennes les plus solides et diminua de moitié l'étendue de son front de bataille pour doubler les rangs à l'intérieur et donner ainsi à cette aile beaucoup plus de profondeur que de largeur, afin d'empêcher qu'on ne pût l'enfoncer. En même temps, tous les soldats regagnèrent l'ordre de se servir de façon que les hommes et les armes se touchassent, de manière à opposer à l'ennemi une infranchissable barrière de piques baissées. La lutte s'engagea au milieu de cris épouvantables poussés de part et d'autre. La droite de Philippe, très-habilement disposée, obtint un avantage évident dès le premier choc. De plus, le poste élevé d'où elle combattait et l'excellence de ses armes lui assuraient une incontestable supériorité. Les Romains ne purent soutenir l'attaque de ces troupes serrées et couvertes de leurs boucliers, dont le front présentait une haie de piques formidables, et ils se virent obligés de plier. Mais l'aile gauche de Philippe était loin d'obtenir les mêmes avantages. Accourue à la hâte sur le champ de bataille et n'ayant pu encore se former en phalange, elle ne présentait que des rangs rompus, séparés par les hauteurs et les inégalités qui accidentaient le terrain. Quintus saisit très-habilement le moment décisif; ne pouvant désormais conjurer l'échec qui frappait son aile gauche, il entreprit aussitôt la possibilité de rétablir l'équilibre en se portant impétueusement sur ces troupes mal distribuées, contre lesquelles il poussa d'abord ses éléphants. Il les aborda ensuite lui-même avec impétuosité, à la tête de son aile intacte, persuadé que s'il parvenait à les enfoncer et à les mettre en désordre il rendrait inutile le succès de l'aile macédonienne victorieuse. Cette prévision se réalisa pleinement: l'aile gauche de Philippe n'ayant pu ni se former en phalange, ni doubler ses rangs pour se donner de la profondeur, fut entièrement renversée. Un tribun romain exécuta alors un mouvement qui décida du succès de la bataille: voyant que Philippe s'acharnait après l'aile gauche des Romains, il entraîna avec lui vingt compagnies, et, quittant l'aile droite, qui était déjà pleinement victorieuse, il marcha sur la phalange de l'aile droite macédonienne et l'attaqua par derrière; plus redoutable en plaine que dans les montagnes, la phalange ne pouvait ni se mouvoir avec facilité, ni conserver l'ensemble qui faisait sa force. La longueur de ses piques et l'état serré de ses rangs ne lui permettaient ni de se tourner en arrière, ni de combattre homme à homme. Assailli de tous côtés par des troupes inférieures en nombre, mais divisées en petits détachements qui manœuvraient avec la plus grande facilité, elle dut céder la victoire et prendre la fuite après une opiniâtre résistance.

Philippe, jugeant d'abord du reste de la

bataille par l'avantage qu'il avait remporté de son côté, comptait sur une pleine victoire. Lorsqu'il vit ses soldats jeter leurs armes, et les Romains les assaillir par derrière, il s'écarta du champ de bataille, afin de se rendre un compte plus certain des chances de succès qui pouvaient lui rester. Il jugea sagement qu'une plus longue résistance ne pouvait que rendre son désastre plus irréparable, et il rassembla aussitôt le plus de troupes qu'il lui fut possible, puis il chercha son salut dans la fuite.

La perte des Romains à la bataille de Cynocéphales (197 av. J.-C.) ne fut que d'environ 700 hommes; celle de Philippe s'éleva à 13,000 hommes, dont 8,000 restèrent sur le champ de bataille et 5,000 furent faits prisonniers: c'était la moitié de son armée, et, résultat plus humiliant pour lui, le prestige de la phalange macédonienne venait de s'évanouir sans retour. Abattu par un tel revers, il demanda aussitôt la paix, qu'il n'obtint qu'à deux conditions: il ne devait garder d'autres possessions que la Macédoine, et il promettait d'évacuer toutes les villes grecques, de payer un tribut annuel, de rendre aux Romains leurs prisonniers et de livrer tous ses vaisseaux; ce traité inaugura la ruine de la Macédoine.

CYNOCRAMBÉ, ÉE adj. (si-no-kran-bé — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *krambé*, chou). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre cynocrambé ou thélégone.

— s. m. Nom d'une espèce de thélégone, pris quelquefois, par extension, comme syn. du genre.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, formée du seul genre cynocrambé ou thélégone, et réunie, par plusieurs auteurs, comme simple tribu, à la famille des urticées.

CYNOCOTONE s. m. (si-no-kto-ne) — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *kteinô*, je tue). Bot. Genre de plantes, de la famille des asclépiadées, tribu des cynanchées, formé aux dépens des cynanches, et dont l'espèce type habite l'Asie: *Le cynocotone rose*.

CYNODINE s. f. (si-no-di-ne — rad. *cynodon*). Chim. Substance particulière découverte dans le chiendent.

CYNODON s. m. (si-no-don — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *odon*, dent). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, tribu des chloridées, dont l'espèce type est connue sous le nom vulgaire de CHIENDENT PIED-DE-POULE. V. CHIENDENT. II Syn. de CYNODONTE, genre de mousses.

CYNODONE s. f. (si-no-do-ne). Moll. Genre détaché des turbinelles.

CYNODONTE s. m. (si-no-don-te — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *odon*, dent). Bot. Genre de plantes cryptogames, de la famille des mousses, comprenant deux espèces, qui croissent abondamment dans les régions septentrionales ou montagneuses de l'Europe.

CYNOGALE s. m. (si-no-ga-le — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; et *galé*, belette). Mamm. Genre de mammifères carnassiers nageurs, qui vivent à Bornéo et à Malacca: *Le moelleux du pelage du CYNOGALE rappelle la fourrure des loutres*. (P. Gervais.)

— Encycl. Le *cynogale* est un mammifère carnassier, voisin des genettes et surtout des zibeths, auxquels il ressemble par la taille. Son pelage moelleux rappelle celui des loutres; sa tête aplatie, élargie en avant, est garnie de moustaches allongées. Les pattes sont assez courtes, à cinq doigts terminés par des ongles semi-rétractiles. Cet animal se trouve à Bornéo, à Malacca et à Sumatra. Essentiellement aquatique, il préfère les endroits humides, les bords des fleuves, où il cherche sa nourriture, qui consiste surtout en poissons; ses dents sont parfaitement disposées pour lui permettre de saisir cette proie.

CYNOGLOSSÉ s. f. (si-no-glo-sé — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *glôssa*, langue). Bot. Genre de plantes, de la famille des borraginées, tribu des borragées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent surtout dans les régions tempérées de l'hémisphère nord: *Les fleuristes cultivent la CYNOGLOSSÉ argentée*. (Clavé.) *La CYNOGLOSSÉ de Crète a un aspect assez agréable*. (V. de Bomare.) *La CYNOGLOSSÉ à fruits glabres est originaire de Sibérie*. (Bosc.) *Les cynoglosses ont des qualités presque délétères*. (F. Hoëfer.)

— Encycl. Le genre *cynoglossé*, de la famille des borraginées, renferme un grand nombre d'espèces. Ce sont des plantes herbacées, rameuses, à feuilles couvertes d'un duvet soyeux, à fleurs disposées en grappes. Elles sont répandues surtout dans la zone tempérée septentrionale. La plus commune est la *cynoglossé officinale* (*cynoglossum officinale*), plante bisannuelle, qui atteint quelquefois près de 1 mètre de hauteur; ses feuilles sont grandes, lancéolées, velues; ses fleurs, d'un rouge vif. Elle croît abondamment en Europe, dans les lieux incultes et pierreux, le long des haies, parmi les décombres, etc. Son odeur est désagréable et devient nauséabonde quand on froisse les feuilles; aucun animal domestique n'y touche. Cette plante est fréquemment employée en médecine; aussi, bien qu'elle soit très-commune, y a-t-il quelquefois avantage à la cultiver, aux environs des grandes villes, pour les besoins de la pharmacie. Cette culture est très-simple: on sème les graines

en place, dès qu'elles sont mûres, c'est-à-dire vers la fin de juillet, dans une terre légère et bien labourée; avant l'hiver, on sarcle et on bine; au printemps suivant, dès que la tige commence à se montrer, on récolte la plante en l'arrachant. La racine a une saveur amère et styptique; elle passe pour vulnéraire, pectorale et narcotique. Les feuilles, employées à l'extérieur, en cataplasme, sont émollientes et anodines. L'extrait de *cynoglossé* entre dans les pilules de ce nom, qu'on emploie comme calmantes; mais leurs propriétés sont dues surtout à l'opium qui s'y trouve en quantité considérable; quoi qu'il en soit, on les donne avec succès dans les cas où il est besoin de calmer les douleurs, de procurer un sommeil doux, de diminuer les mouvements spasmodiques, de modérer la toux dans les catarrhes anciens, etc. La décoction de cette plante a été administrée avec avantage dans la dysenterie; on s'en sert aussi dans la médecine vétérinaire. Quelques autres espèces de *cynoglosses* sont cultivées dans les jardins, comme plantes d'agrément. Telles sont les *cynoglosses à fruits glabres* (*cynoglossum lavigatum*), à feuilles de lin (*cynoglossum linifolium*), mais surtout la *cynoglossé printanière* (*cynoglossum omphalodes*), dont les jolies fleurs bleues, très-précoces, font un charmant effet en bordures.

CYNOGLOSSÉ, ÉE adj. (si-no-glo-sé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la cynoglossé.

— s. f. pl. Section de la tribu des borragées, dans la famille des borraginées, ayant pour type le genre cynoglossé.

CYNOGLOSSOÏDE s. f. (si-no-glo-so-i-de — de *cynoglossé*, et du gr. *oidos*, aspect). Bot. Syn. de TRICHODESMA, genre de borraginées.

CYNOGRAPHE s. m. (si-no-gra-fe — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *graphô*, j'écris). Didact. Celui qui a écrit sur l'histoire du chien.

CYNOGRAPHIE s. f. (si-no-gra-fi — du gr. *kuôn*, chien; *graphô*, j'écris). Histoire du chien.

CYNOGRAPHIQUE adj. (si-no-gra-fi-ke — rad. *cynographie*). Qui a rapport à la cynographie.

CYNOHYÈNE s. f. (si-no-i-è-ne — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; et *hyène*). Mamm. Genre de chiens qui a pour type le chien d'Abyssinie.

CYNOME s. m. (si-no-me — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *mus*, rat). Mamm. Genre de rongeurs d'Amérique voisins de l'écureuil.

CYNOMÈTRE s. m. (si-no-mè-tre — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *mètre*, matrice). Bot. Genre d'arbres, de la famille des légumineuses, tribu des césalpiniées, comprenant plusieurs espèces qui croissent dans l'Inde et en Cochinchine: *Le cynomètre agalloche fournit le bois d'aloès mentionné dans la Bible*. (F. Hoëfer.)

— Encycl. Ce genre de légumineuses renferme des arbres à feuilles conjuguées; les fleurs, réunies en grappes, ont un calice à quatre divisions réfléchies; une corolle à cinq pétales égaux; dix étamines à filets libres. Le fruit est une gousse arquée en croissant, un peu charnue et monosperme. Les *cynomètres* croissent aux Indes orientales et en Cochinchine. Leurs racines sont réputées purgatives; leurs fruits, amers et astringents, donnent, par expression, une huile que l'on emploie dans le pays contre les maladies de la peau. C'est à tort que l'on a regardé ces arbres comme fournissant le bois d'aloès ou calambac.

CYNOMOIR s. m. (si-no-moir — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *môion*, pénis). Bot. Genre de plantes, de la famille des balanophorées, type de la tribu des cynomoriées, renfermant une seule espèce, qui croît en Égypte, en Crète, à Malte et en Espagne: *Le cynomoir écarlate est une plante parasite de la forme d'un champignon*. (F. Hoëfer.) On dit aussi CYNOMORION. II Autre genre syn. de CYNOMÈTRE.

— Encycl. Le *cynomoir écarlate* (*cynomorium coccineum*), vulgairement *champignon maltais*, est une plante de la famille des balanophorées, qui habite les côtes et les îles de la Méditerranée. Elle a le port d'une orbanche, l'aspect d'un champignon, et croît en parasite sur les racines des myrtes et d'autres arbres. Elle contient un suc rouge, inodore, amer, astringent et légèrement acide. Le *cynomoir*, pulvérisé et délayé dans un liquide, jouissait d'une grande réputation dans l'ancienne médecine, et passait pour un remède très-efficace contre les hémorragies, les flux de sang, les pertes, les diarrhées, les plaies de mauvaise nature, etc. Aussi était-il alors, pour Malte et l'Italie, l'objet d'un commerce assez important.

CYNOMOLGE s. m. (si-no-mol-je — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *molgos*, sac de cuir). Mamm. Espèce du genre macaque.

CYNOMORIÉ, ÉE adj. (si-no-mo-ri-é). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au cynomoir.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des balanophorées, ayant pour type le genre cynomoir.

CYNOMORION s. m. (si-no-mo-ri-on — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *môion*, pénis). Moll. Espèce du genre vértébré, que plusieurs font syn. du même genre.

CYNOMORPHE adj. (si-no-mor-fe — du gr.

kuôn, *kunos*, chien; *morphé*, forme). Mamm. Qui a la forme d'un chien.

— Mamm. Famille de mammifères amphibies qui se rapprochent du chien par la forme de leur tête.

CYNOMYE s. f. (si-no-mi — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *myia*, mouche). Entom. Genre de diptères, de la famille des calyptrées, dont une espèce habite les environs de Paris.

CYNOMYS s. m. (si-no-miss — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *mys*, rat). Mamm. Genre de rongeurs qui habitent l'Amérique du Nord.

— Encycl. Ce genre, encore peu connu, renferme des rongeurs à abajoues, dont les dents sont semblables à celles des écureuils; les pieds sont à cinq doigts, les deux extérieurs plus courts que les autres; la queue est couverte de poils distiques. On en connaît deux espèces. Le *cynomys social*, vulgairement nommé *écureuil jappant*, a environ 0m,50 de longueur totale; son pelage est rouge bruni en dessus et gris en dessous. Il habite les plaines du Missouri, où il vit en troupes nombreuses dans de vastes terriers, et se nourrit d'herbes et de racines. Le *cynomys gris*, du même pays, paraît être une espèce douteuse.

CYNONTODE s. f. (si-non-to-de — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *odon*, dent). Bot. Genre de plantes, de la famille des mousses.

CYNOPE s. m. (si-no-pe — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *pous*, pied). Mamm. Genre détaché de celui des mangoustes.

— Encycl. Ce genre de mammifères carnassiers, connu aussi sous les noms de cynictis et d'herpeste, est très-voisin des mangoustes, aux dépens desquelles il a été formé. Il est caractérisé par un cercle orbitaire plus complet que celui des autres mangoustes; des mâchoires ayant le même nombre de dents que celles des ichneumons; des pieds ayant cinq doigts en avant et quatre en arrière, comme ceux des chiens. L'espèce type est un petit carnassier de la taille d'une fouine, de forme grêle et assez élégante, à pelage fauve, sauf le bout de la queue, qui est blanchâtre. Les *cynopes* habitent l'Afrique australe.

CYNOPHALLOPHORE adj. (si-no-fal-lo-fo-re — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *phallos*, pénis, et *phoros*, qui porte). Bot. Dont les fruits ressemblent à la verge d'un chien.

— s. m. Espèce de caprier.

CYNOPHILE adj. (si-no-fi-le — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *phileô*, j'aime). Qui aime les chiens.

CYNOPHONTIDE s. f. (si-no-fon-ti-de — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *phontê*, je tue). Antiq. gr. Fête argienne, durant laquelle on tuait tous les chiens que l'on rencontrait.

— Encycl. Voici l'origine qu'on attribuait à cette fête singulière: Psamathe, fille de Crotopus, roi d'Argos, mit au monde un fils qu'elle eut d'Apollon; et comme elle redoutait la colère de son père, elle l'exposa. Un berger le recueillit, mais ses chiens le mirent en pièces. Le chagrin que Psamathe eut de ce malheur fut si vif, que son père en soupçonna la cause. Se voyant convaincue, elle chercha à atténuer sa faute en la rejetant sur Apollon. Son père ne la condamna pas moins à mort. Le dieu irrité envoya une peste dans le pays; pour l'apaiser, on institua des fêtes et des cérémonies religieuses, dans lesquelles on tuait tous les chiens qu'on rencontrait. C'est pour cela que, dans Athènes, Ulpien, s'adressant à un philosophe cynique, lui dit: « N'aboie point, mon ami; n'entre pas en fureur; il te convient plutôt de flatter et de caresser les convives, puisque nous sommes dans les jours caniculaires, et que tu dois craindre que nous ne célébrions ici une *cynophontide*. »

CYNOPITHÈQUE s. m. (si-no-pi-tê-ke — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *pithêz*, singe). Mamm. Genre de singes. Syn. du genre MACAQUE. II Genre détaché des cynocéphales.

— Encycl. Les cynocéphales *cynopithèques* ont pour caractères généraux: corps court, porté sur des membres assez longs; mains allongées; pouces postérieurs assez développés; museau avancé, large et aplati; fosses nasales très-étendues; narines non tubuleuses et non terminales; callosités ischiatiques étendues; incisives proclives, les supérieures surtout. Parmi celles-ci, les médianes très-larges, placées plus en avant que les latérales; dernière machelière inférieure à cinq tubercules; les autres inférieures quadratuberculées, un peu plus longues que larges; les supérieures quadratuberculées, aussi larges que longues. Indépendamment de l'absence de queue, les *cynopithèques* diffèrent des grands cynocéphales par d'autres caractères. Le plus remarquable consiste dans la position des narines, qui ne sont pas terminales, mais placées à peu près comme chez les macaques. Or, la position terminale des narines constituant précisément le caractère essentiel du genre cynocéphale, il en résulte que les *cynopithèques* forment un groupe particulier, qui lie d'une manière intime le genre cynocéphale au genre macaque. Le *cynopithèque nègre* a, pour caractères spécifiques: pas de queue; pelage noir; aigrette élargie sur la tête; museau peu allongé. Il habite les îles Philippines. Sa tête est plus carrée que celle des cynocéphales, et sa face a aussi beaucoup plus de largeur. Le maxillaire ne se relève pas en côte le long du nez, mais s'aplatit parallèlement à celui-ci, en un

plan qui s'élargit vers l'orbite, au bord externe de laquelle il commence. Il en résulte que la face, à partir du front, est bornée en dehors par une ligne droite, sans aucune courbure ou rétrécissement, et, comme le museau à encore à proportion plus de largeur que chez les cynocéphales, le visage carré de ce singe le fera toujours reconnaître aisément, indépendamment de son beau pelage noir, et de sa petite taille, qui n'excède pas 0m,40 à 0m,45, de la tête au derrière.

CYNOPOLIS, ville de l'Égypte ancienne, sur le Nil, dans la haute Égypte. Elle tirait son nom du culte qu'on y rendait au dieu Anubis, sous la figure d'un chien. On trouve les ruines de cette ville près de la moderne Miney.

CYNOPSOLE s. f. (si-no-pso-le — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *psolos*, suite). Bot. Genre de plantes, de la famille des balanophorées, tribu des héloïdées, comprenant plusieurs espèces peu connues qui croissent aux Moluques.

CYNOPTÈRE s. m. (si-no-pté-re — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *pteron*, aile). Mamm. Espèce de roussette, dans la famille des cheiroptères.

CYNORCHIS s. m. (si-nor-kiss — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *orchis*, testicule). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des ophrydées, comprenant plusieurs espèces qui croissent à Madagascar et à l'île Maurice.

CYNOREKIE s. f. (si-no-rè-ksi — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *orexis*, faim). Pathol. Faim canine.

CYNORHÈSÈS s. m. (si-no-rè-stès — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *rhais*, destructeur). Entom. Genre d'acariés.

CYNORHIZE s. f. (si-no-ri-ze — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *rhiza*, racine). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des péucédanées, comprenant plusieurs espèces qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

CYNORHODON s. m. (si-no-ro-don — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *rhodon*, rose). Bot. Nom vulgaire du fruit des rosiers, et particulièrement du rosier sauvage ou églantier, donné aussi, par extension, à l'arbrisseau même : *C'est avec le chair de ces fruits que l'on prépare la conserve de cynorhodon*. (A. Richard.) N'est guère usité que dans l'ancienne pharmacie.

CYNORHINCHYON s. m. (si-no-rain-ki-on — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *rhynchion*, museau). Bot. Genre de plantes, de la famille des personnées.

CYNOSARGE, bourg de la Grèce ancienne, près d'Athènes, dont il était un faubourg. Les cyniques y avaient une école. Ce faubourg se forma autour d'un autel consacré à Hercule, et élevé en ce lieu parce que ce fut là que s'arrêta un chien qui emportait une victime offerte à ce dieu.

CYNOSBATE s. m. (si-nos-ba-te). Syn. de CYNOBATE. || On dit aussi CYNOSBATS.

CYNOSCIADION s. m. (si-no-si-a-di-on — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *skiadion*, ombrelle). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des séséliées, renfermant une seule espèce qui croît dans l'Amérique du Nord.

CYNOSIALOSIE s. f. (si-no-si-a-lo-si — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *sialon*, salive; *ios*, virus). Méd. Nom donné par Piorry à une affection produite par le virus de la salive du chien.

CYNOSEIEN, **IENNE** adj. (si-no-zi-ai, iène — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien). Mamm. Qui ressemble au chien.

— s. m. pl. Famille de carnassiers, qui a pour type le genre chien.

CYNOSORCHIS s. m. (si-no-zor-kiss). Bot. Syn. de CYNORCHIS.

CYNOSURE adj. (si-no-zu-re — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *oura*, queue). Hist. nat. Qui a une queue ou un appendice qui ressemble à une queue de chien.

— s. f. Bot. Nom scientifique du genre cré-telle : *Les cynosures, vulgairement crételles, sont des plantes méditerranéennes*. (C. d'Orbigny.) La cynosure est commune dans les prés secs. (V. de Bomare.)

— Astron. Nom donné quelquefois à la constellation de la petite Ourse. || Fig. Ce qui sert de guide : *Ils l'ont regardé comme la cynosure et comme l'ancre sacrée, au plus chaud des tempêtes soulevées contre leurs États*. (Garnier.) || Inus. || L'ignorance de la vraie signification de ce mot a donné lieu, dans la première traduction du *Quentin Durward*, de Walter Scott, par M. Defauconpret, à un contre-sens assez plaisant. Le héros est à Liège, et se promène dans le jardin de l'évêque; il désirerait apercevoir, soit au balcon d'une fenêtre, soit au haut d'une tourelle, Isabelle de Croy, qu'il cherche de ses regards, et Walter Scott dit textuellement qu'il regardait pour découvrir celle qui devait être sa cynosure (sa petite Ourse, son étoile polaire). Embarrassé par le mot grec, et n'osant supposer que le héros pût faire de sa maîtresse une queue de chien (c'est le sens littéral du mot *cynosure*), le traducteur a fait une autre supposition, et a mis au bas de la page : « *Cynosure*, héroïne de roman. » Une

héroïne de roman du nom de *Queue de chien* ! On conviendra que l'invention est assez bizarre.

CYNOSURE, nymphe du mont Ida, une des nourrices de Jupiter. Elle fut changée en une étoile de la constellation de la petite Ourse.

CYNOSURINÉ, **ÉE** adj. (si-no-su-ri-né). Bot. Qui ressemble à la cynosure.

— s. f. pl. Famille de graminées qui a pour type le genre cynosure.

CYNOTIDE s. f. (si-no-ti-de — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *ous*, *otos*, oreille). Bot. Syn. de CRYPTOSTEMME.

CYNOTOXICON s. m. (si-no-to-ksi-kon — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *toxicon*, poison). Bot. Genre de plantes peu connu.

CYNOZONE s. f. (si-no-zo-ne — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *ozein*, avoir de l'odeur). Odeur du chien. || Peu usité.

CYNTHIE s. f. (sain-ti — surnom mythol. de Diane). Entom. Genre de lépidoptères diurnes, réuni aujourd'hui aux vanesses. || Syn. de MICROCEPHALE.

— Moll. Genre d'ascidies.

— Bot. Syn. de TROXIMON, genre de composées.

CYNTHIE, dame romaine. Elle fut la maîtresse de Propertius, mais dans l'acception à la fois vraie et charmante qu'on doit attacher à ce mot; c'est-à-dire que Propertius aimait Cynthie comme Catulle avait aimé Lesbie, et non point comme Tibulle avait aimé Némée, Sulpicia, Némésis, Délie, etc., etc. Il l'aima d'un amour vrai, profond, durable; elle fut sa maîtresse, en un mot, maîtresse surtout de son inspiration. Dans la *Biographie universelle* de Michaud, il est dit que Propertius chanta ses sensations plutôt que Cynthie, et que cette fougue ardente qui le caractérise est bien plus dans son imagination que dans son cœur. Cela est faux, cela est injuste; et n'est-ce point de l'amour, de l'amour dicté par le sentiment le plus pur, n'est-ce point un écho du cœur, ce vers de la 11^e élégie du livre I^{er} :

Tu mihi sola domus, tu, Cynthia, sola parentes?

« Toi seule es pour moi une patrie, toi seule une famille ! N'est-ce point le cri d'une âme amoureuse, cette dix-huitième élégie du même livre, intitulée les *Plaintes*, dont la dernière pensée a été imitée par Lamartine dans la plus belle, la plus réellement sentimentale de ses odes, le *Lac* :

*... Resonant mihi, Cynthia, silva,
Nec deserta tuo nomine sacra vacent?*

« Je veux, Cynthia, que les forêts retentissent de ton nom, que les rochers déserts ne cessent de l'entendre. » On a dit aussi, ce qui semblerait donner raison à l'auteur de l'article de la *Biographie universelle*, que Propertius eut plusieurs maîtresses, et, avant Cynthie, on a cité le nom de Lycinna. Oui, Propertius avait connu cette Lycinna avant Cynthie; mais écoutez avec quelle conviction il jure à sa maîtresse elle-même qu'il a oublié ses premières amours (élégie xv, liv. III) :

*Cuncta tuus sepelit amor, nec femina post te
Ulla dedit collo dulcia vincula meo...*

« Mon amour pour toi a tout enseveli; jamais aucune femme après toi ne m'enchaîna dans son doux esclavage. »

Enfin, si l'on veut avoir la mesure de l'amour de Propertius pour sa Cynthie, qu'on lise la vingt-huitième élégie du livre II, cette prière à Jupiter pour obtenir le rétablissement de la santé chancelante de sa maîtresse. Ce sont là de vrais cris du cœur, les épanchements d'une âme brisée, les soupirs de la douleur, et non point des mots fournis par la sensation, des vers arrangés avec plaisir par un poète.

On s'est demandé, les érudits ont cherché avec curiosité quelle pouvait être cette femme, qui fut l'inspiratrice, la muse de l'un des plus justement célèbres des poètes élégiaques. Apulée affirme que son vrai nom était Hostia, et les vers de Propertius lui-même (liv. II, 20) confirment la déclaration d'Apulée, en donnant pour aïeul à Cynthie un Hostius qui écrivit sur la guerre d'Istrie, au temps de Jules César. « Pour tout le reste, dit M. Genouille, qui a écrit une excellente étude sur Propertius, pour tout le reste, le champ est ouvert aux hypothèses. On a prétendu qu'elle était d'une famille noble et plus âgée que lui, ce qui est probable; on a voulu prétendre de plus, les uns qu'elle était mariée, les autres qu'elle était libre, et même, en s'appuyant de quelques passages, que ce n'était qu'une courtisane. Rien ne prouve cette dernière assertion. Un examen approfondi a montré, au contraire, que ces passages avaient été mal compris; et certes, si l'assertion eût été vraie, il faut convenir que Propertius aurait bien mérité les rigueurs dont il se plaint, et même d'être exécuté pour toujours; car, d'après l'explication qu'alors il faudrait admettre, il serait difficile de lancer des allusions plus maladroites et souvent plus mordantes. Quant à savoir si Hostia était libre ou mariée, la vire élégie du livre II résout ce point d'une manière péremptoire, et l'on pourrait citer à l'appui plusieurs autres passages. »

Propertius (liv. 7) nous apprend aussi que sa maîtresse mourut avant lui, et qu'elle fut en-

terrée auprès de l'Anio, dans les champs de Tibur :

*Hic Tiburtina jacet aurea Cynthia terra.
Accessit ripa laus, Aniene, tua.*

Telle fut l'inscription que le poète grava sur la colonne qu'il fit élever à la mémoire de Cynthie. Mais depuis longtemps déjà celle que Propertius devait immortaliser, comme Catulle devait immortaliser Lesbie, comme Lesbie (qui sait? peut-être par les conseils de la fée de Sermione) avait délaissé son poète pour voler à d'autres amours.

CYNURE s. f. (si-nu-re — du gr. *kuôn*, *kunos*, chien; *oura*, queue). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, renfermant une seule espèce qui croît à Madagascar et à l'île Maurice.

CYNURIE, nom donné à la partie méridionale de l'ancienne Arcadie, et dont les villes principales étaient Cynura et Tyrée. Les habitants, appelés Cynuriens, se disaient autochthones du Péloponèse.

CYPARISSE, ville de l'ancienne Grèce, dans l'Arcadie, sur le petit golfe de son nom (appelé actuellement golfe de Ronchio). Elle avait un temple consacré à Diane et à Apollon; il en reste encore quelques pans de murs informes.

CYPARISSE, adolescent de l'île de Céos, aimé par Apollon. Il voulut se donner la mort par désespoir d'avoir tué un cerf qu'il aimait. Apollon le métamorphosa en cyprès.

Cyparisse et son cerf, groupe de marbre de Pradier. Le jeune berger est représenté courbant une branche d'arbre, dont il se dispose sans doute à faire brouter le feuillage à son cerf couché à ses pieds. Cette œuvre du célèbre sculpteur, exposée au Salon de 1833, a été très-diversément jugée par la critique. Le *Journal des Artistes* la proclame « un marbre délicieux où respire la vie, où la grâce de la forme est unie au naturel du geste, où l'exécution la plus habile se fait sentir dans toutes les parties. » Suivant Gustave Planche, « le *Cyparisse* est le meilleur ouvrage sorti du ciseau de Pradier (jusqu'en 1833); les lignes sont charmantes; chaque morceau, pris en lui-même, est plein de grâce et de souplesse; le torse est divisé en plans jeunes, choisis, élégants. » Le sévère critique ajoute : « Si l'auteur avait voulu renouveler la supercherie de Michel-Ange et enterrer son marbre, il n'eût tenu qu'à lui d'abuser les antiquaires, et de placer sa création parmi les monuments de la belle sculpture grecque. » G. Planche, revenant sur cette statue, corrige lui-même ce qu'il y avait d'excessif dans son premier éloge : « Le *Cyparisse*, comme je l'ai dit, se distingue par une grâce exquise, par la finesse et la pureté des lignes, par la vérité des inflexions, la naïveté de l'attitude. La seule chose que j'y blâmerai, c'est l'insignifiance de la tête. L'auteur m'objectera, je le sais, des exemples pareils dans la statuaire romaine, mais ces exemples n'appartiennent pas aux meilleurs temps... A mon sens, il n'y avait aucun inconvénient à doter *Cyparisse* d'un visage moins pauvre et moins simple. Le torse et les membres sont charnus et palpitants; la tête ne pense pas; pourquoi? Écoutons maintenant Théophile Gautier, qui débutait dans la critique d'art, à l'époque où il rendit compte de cette statue : « Le *Cyparisse* de M. Pradier ne vaut absolument rien, nous sommes fâché de le dire. Le bras qui fait ployer la branche forme l'angle le plus désagréable; la branche, d'ailleurs, est trop forte pour qu'un enfant comme *Cyparisse* la puisse courber. Et puis tout cela est rond et flasque; la poitrine est cuirassée de plastrons antiques que nous croyons faussés à jamais; les doigts des pieds sont modelés mollement et sans étude de la nature. » Entre les jugements si différents des deux célèbres critiques, il y a place pour une appréciation qui nous semble assez exacte : « Le *Cyparisse* se distingue par des qualités d'exécution simples et fortes, dit M. Ch. Lenormant : la partie supérieure, les bras, l'emmanchement du cou et des épaules, le léger effort de la poitrine, tout cela me semble admirablement rendu. Ce que je reprocherais à cette statue, c'est le défaut d'une harmonie générale de complexion, d'âge et de tempérament. Il est évident, par exemple, que les jambes du *Cyparisse* sont d'une nature trop robuste pour le haut du corps. La tête n'est ni celle des bras, ni celle des jambes; les cheveux manquent d'un accent particulier : ce sont les cheveux de toutes les figures que Pradier a exécutées, depuis *Prométhée* jusqu'à *Vénus*. Pradier n'applique pas une méditation assez sérieuse à la composition de ses ouvrages. On comprend *Cyparisse pleurant son cerf*, comme dans la jolie statue de Chaudet, ou *Cyparisse abaissant une branche d'arbre pour donner à brouter à son animal favori*. Mais que le jeune berger rompe avec effort une branche, comme si le jeune faon devait en manger le bois; que l'animal reste couché avec indifférence entre les jambes de son maître, dans un moment qui intéresse si directement sa friandise, ce sont là des fautes de mœurs que l'art ne doit jamais se permettre, sous peine de n'être pas compris, de ne pas exciter cette attention que réclame une action simplement conçue et simplement imitée. »

Cyparisse pleurant son cerf, statue en marbre, de Chaudet. Cette statue, exposée au

Salon de 1810, peu de temps après la mort de l'auteur, obtint beaucoup de succès. M. Guizot en fait le plus grand éloge dans son compte rendu de cette exposition. « Il n'est personne, dit-il, qui ne contemple avec un plaisir toujours croissant cette charmante figure, pleine de simplicité, de pureté, d'abandon; la pose est gracieuse, parce qu'elle est facile; la tête est naïve et vraie; son expression est une expression qu'on n'a point vue ailleurs, qui rappelle l'antique sans rappeler telle ou telle statue en particulier. Peut-être la position du cerf, que le jeune berger soutient du bras droit, nuit-elle un peu au développement des formes de ce côté du torse; mais le côté opposé, les cuisses, les jambes sont d'une correction et d'une élégance rares; des emmanchements des genoux et des coudes sentis avec une vérité et fondus avec une délicatesse infinies. »

Une statue de bronze de *Cyparisse pleurant la mort de son cerf* a été exposée par M. Ferrat au Salon de 1861; le modèle de plâtre avait figuré à l'exposition de 1859.

CYPELLE s. f. (si-pè-le — du gr. *kupellon*, coupe). Bot. Genre de plantes, de la famille des iridées, comprenant plusieurs espèces qui croissent dans l'Amérique centrale et méridionale.

CYPELLON s. m. (si-pèl-lon — du gr. *kupellon*, coupe). Bot. Syn. de CHONDRIE, genre d'algues marines.

CYPÉRACÉ, **ÉE** adj. (si-pé-ra-sé — du lat. *cyperus*, souchet). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au souchet. || On dit aussi CYPÉROÏDE, CYPÉROÏDÉ et CYPÉRINÉ.

— s. f. pl. Famille de plantes monocotylédones, ayant pour type le genre *cyperus* ou souchet : *Les CYPÉRACÉES ont la plus grande affinité avec les graminées*. (F. Gérard.) *La distribution géographique des CYPÉRACÉES est très-étendue*. (F. Gérard.) *Toutes les CYPÉRACÉES aiment les terrains humides*. (F. Haefler.) *Les tiges des CYPÉRACÉES présentent fréquemment des angles*. (A. Richard.)

— *Encycl.* Les *cyperacées* sont des plantes herbacées, dont la tige est un chaume cylindrique ou trigone, portant des feuilles alternes, linéaires, engainantes, à gaine entière, souvent munie à son sommet d'un petit rebord membraneux (*ligule*). Les fleurs sont groupées en épis écaillés, dont la réunion constitue des panicules ou des corymbes terminaux. Elles sont dépourvues d'enveloppes florales proprement dites. Chacune d'elles présente une bractée écaillée (*glume*), renfermant trois étamines hypogynes, à fillet grêle, et un ovaire libre, à une seule loge uniovulée, surmonté d'un style simple terminé par trois stigmates filiformes et velus. L'ovaire est souvent entouré d'écaillies ou de soies en nombre variable. Le fruit est un caryopse globuleux, comprimé ou triangulaire; l'embryon est petit et placé à la base d'un albumen farineux. Cette famille, qui a des affinités avec les joncées, mais surtout avec les graminées, renferme un assez grand nombre de genres, groupés dans les dix tribus suivantes : 1^o *caricées* : larche (*carex*), uncinée; — 2^o *élymnées* : trépide, élyne, kobrésie; — 3^o *scérées* : diptère, sclérie; — 4^o *rhynchosporées* : rhynchospor, haplostylide, chétospor, cythocome, cianoptile, monochloa, machérine, buëkie, lépidosperme, oréobole, spermodon, dichromène, élynanthe, choïn, rémirée; — 5^o *cladiées* : cladion, lamprocarye, gahnée, caustide, évandre; — 6^o *chrysotrichées* : chrysotrich, lépandre; — 7^o *hypolytrées* : platyléide, lipocarphe, hypolytre, diplasie; — 8^o *sutréennes* : mélocranide, sickmannie, anospore, hémichlène, pleurachne; fuitère, vauthière, scinie, fimbriatyle; — 9^o *scripées* : isoléide, scirpe, linagrette; — 10^o *cyperées* : souchet (*cyperus*), dulichie.

Les *cyperacées* sont répandues sur toute la surface du globe; elles prédominent dans l'Europe boréale. La plupart croissent dans les lieux humides et marécageux, sur les plages maritimes, etc. Si, par leurs caractères et leur aspect extérieur, elles ressemblent aux graminées, elles en diffèrent essentiellement au point de vue de leurs applications. Quelques espèces renferment; dans leurs parties souterraines, de la fécule, associée à une huile fixe ou aromatique, ou à un principe amer; mais en général la proportion de sucre ou de fécule y est très-faible. Peu intéressantes pour la matière médicale, elles sont généralement impropres à la nourriture de l'homme ou des animaux domestiques. Ce sont presque toutes des plantes insipides et inodores, produisant un foin sec, dur et coriace, appelé bêche. On les emploie surtout comme litière. Elles servent encore à faire des nattes, des liens, des corbeilles. Plusieurs espèces contribuent, par leurs racines traçantes, à fixer les sables mouvants, à consolider les fonds marécageux, et à permettre ainsi des cultures productives.

CYPÉRÉ, **ÉE** adj. (si-pé-ré — du lat. *cyperus*, souchet). Bot. Syn. de CYPÉRACÉ, mais avec une acception plus restreinte.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des *cyperacées*, ayant pour type le genre *cyperus* ou souchet.

CYPERUS s. m. (si-pé-russ — du gr. *kypiros*, nom du souchet comestible). Bot. Nom scientifique latin du genre souchet : *Le papyrus a reçu le nom de CYPERUS, qui est devenu générique*. (F. Haefler.)

CYPHALÉE s. m. (si-fa-lé — du gr. *kuphalos*, convexe). Entom. Genre de coléoptères dont l'espèce type habite la Nouvelle-Hollande.

CYPHE s. m. (si-fe — du gr. *kuphos*, convexe). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des curculionides, comprenant vingt-cinq espèces américaines.

— **Encycl.** Ce genre, qui répond à celui des hypocytes, a été indiqué par Kirby, en 1832. Il renferme des espèces qui étaient placées par Paykull dans le genre scaphidium, et que Gravenhorst a reléguées dans le genre tachypore. Il a pour caractères : corps petit, globuleux, ailé; tête large, infléchie; yeux arrondis, peu proéminents; lobe transverse entier; mandibules petites, mutiques; mâchoires à lobes membraneux, l'interne tronquée obliquement à l'extrémité, l'externe profondément échancrée en dehors; palpes maxillaires à premier article très-petit, second allongé, troisième arrondi, quatrième petit, subulé; lèvres à menton transverse; languette membraneuse arrondie, entière; palpes labiales à deux premiers articles très-épais; corselet transverse, égalant presque en largeur la base des élytres, arrondi, à base sinuée; écusson caché; élytres légèrement convexes, à extrémité arrondie, de la longueur de la poitrine; abdomen peu allongé, atténué vers son extrémité; pieds courts et minces.

Les *cyphe*, par l'ensemble de leurs caractères, se rapprochent des tachyporides. Ce sont des insectes de petite taille, tous propres à l'Europe, et que l'on trouve, soit sous les écorces des arbres, soit sur des tiges de graminées. On en connaît cinq espèces.

CYPHÉLON s. m. (si-fé-li-on — du gr. *kuphella*, voûte, courbure). Bot. Section du genre calicium, de la famille des lichens : *Le cyphélon croît communément sur les murs.* (F. Hofer.)

CYPHELLE s. f. (si-fé-le — du gr. *kuphella*, voûte). Bot. Genre de champignons ligneux, qui croissent sur les troncs d'arbres.

CYPHI s. m. (si-fi). Antiq. Préparation aromatique dont se servaient les prêtres égyptiens pour leurs fumigations.

CYPHICÈRE s. m. (si-fi-sè-re — du gr. *kuphos*, convexe; *keras*, corne). Entom. Genre de coléoptères tétramères du Bengale, de la famille des curculionides.

CYPHIDION s. m. (si-fi-di-on — du gr. *kuphos*, bosse; *eidon*, aspect). Infus. Sous-genre d'arcelles comprenant une seule espèce des environs de Berlin.

CYPHIE s. f. (si-fi — du gr. *kuphos*, courbé). Bot. Genre de plantes, de la famille des goodéniacées, tribu des goodéniées, renfermant plusieurs espèces qui croissent au Cap de Bonne-Espérance. On dit aussi *CYPHION* s. m.

CYPHITÈRE s. m. (si-fi-ptè-re — du gr. *kuphos*, convexe; *pteron*, aile). Entom. Genre de coléoptères tétramères, de la famille des curculionides, comprenant une seule espèce qui appartient au Brésil.

CYPHOCÈRE s. m. (si-fo-krè-ne — du gr. *kuphos*, convexe; *kranon*, tête). Entom. Genre de grands orthoptères qui habitent les contrées chaudes du globe.

CYPHODÈRE s. m. (si-fo-dè-re — du gr. *kuphos*, convexe; *derè*, cou). Entom. Genre d'insectes thysanoures, comprenant huit espèces.

CYPHOGÉNIE s. f. (si-fo-jé-ni — du gr. *kuphos*, convexe; *genesis*, menton). Entom. Genre de coléoptères mélasomes qui habitent la Russie méridionale.

CYPHOMÈ s. m. (si-fo-me — du gr. *kuphos*, convexe). Méd. Gibbosité. On dit aussi *CYPHOSE*.

CYPHOMORPHE s. m. (si-fo-mor-fe — du gr. *kuphos*, bosse; *morphè*, forme). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des cycliques, comprenant trente-quatre espèces qui toutes habitent l'Amérique méridionale.

CYPHOMYIE s. f. (si-fo-mi-i — du gr. *kuphos*, convexe; *myia*, mouche). Entom. Genre de diptères notacanthes, comprenant cinq espèces américaines.

CYPHON s. m. (si-fo-n — du gr. *kuphos*, convexe). Entom. Genre d'insectes coléoptères, syn. d'*ELONDE*.

CYPHONISME s. m. (si-fo-ni-sme — gr. *kuphonismos*; de *kuphôn*, carcan). Antiq. gr. Pilon, exposition publique dans laquelle le criminel, attaché à un poteau, les mains liées derrière le dos, le corps frotté de miel, était exposé aux rayons du soleil et aux piqures des mouches.

CYPHONITES s. m. pl. (si-fo-ni-te). Entom. Groupe de cébrionites, qui a pour type le genre *cypyon* ou *élode*.

CYPHONOCÉPHALE s. m. (si-fo-no-sé-fa-le — du gr. *kuphos*, convexe; *kephalè*, tête). Entom. Genre de scarabéides, dont l'espèce type habite les Indes.

CYPHONOTE s. m. (si-fo-no-te — du gr. *kuphos*, convexe; *notos*, dos). Entom. Genre de coléoptères tétramères, de la famille des hélopiens, comprenant une seule espèce, qui habite le Chili.

CYPHORHYNQUE s. m. (si-fo-rain-ke — du gr. *kuphos*, convexe; *rugchos*, trompe).

Entom. Genre de coléoptères tétramères, de la famille des curculionides, comprenant quatre espèces exotiques.

CYPHOSE s. f. (si-fo-ze — gr. *kuphosis*; de *kuphos*, convexe). Méd. Gibbosité, courbure excessive et anormale de l'épine dorsale.

CYPHOTE s. m. (si-fo-te — du gr. *kuphotès*, courbure). Entom. Genre d'hémiptères, de la famille des membracides.

CYPHOTIQUE adj. (si-fo-ti-que — du gr. *kuphos*, courbé). Méd. Bossu.

CYPRE s. f. (si-pre — du gr. *Kupris*, nom de Vénus). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes dont l'espèce unique habite la Nouvelle-Guinée.

CYPRE, ancien nom de l'île de CHYPRE.

CYPREÈ s. f. (si-prè). Moll. Nom scientifique du genre porcelaine.

CYPREÏDÈ, **ÉE** adj. (si-prè-i-dé — de *cypreè*, et du gr. *eidon*, aspect). Moll. Qui ressemble à une cypreè ou porcelaine.

— s. m. pl. Famille de gastéropodes qui a pour type le genre cypreè ou porcelaine.

— **Encycl.** Cette famille se compose de coquilles oblongues, arrondies en dessus, légèrement aplaties en dessous, lisses, brillantes, de couleur variée, sans drap marin. La spire est, chez les adultes, complètement couverte par le dernier tour. Pendant le jeune âge, la coquille est mince, à ouverture latérale, sans dents, à bord droit, tranchant et comparable à une tarière ventrue et à spire courte. L'animal est ovale, allongé, présentant de chaque côté du manteau un large lobe appendiculaire, un peu inégal. Le manteau est garni en dedans d'une bande de cirrhes tentaculaires et pouvant se recourber sur la coquille et la cacher. La tête est pourvue de deux tentacules fort longs; les yeux sont situés à l'extrémité d'un renflement qui en fait partie. Le canal respiratoire du manteau, fort court, ou même nul, est formé par le rapprochement de l'extrémité antérieure de ses deux lobes. L'orifice buccal est placé à l'extrémité d'une espèce de cavité dans le fond de laquelle est la véritable bouche, entre deux lèvres verticales et épaisses. Un ruban lingual, hérissé de denticules, se prolonge dans l'abdomen. L'anus s'ouvre à l'extrémité d'un petit tube, tout à fait en arrière de la cavité branchiale. L'organe excréteur mâle est linguiforme et communique par un sillon avec l'orifice du canal déferent. Il n'y a pas d'opercule.

Cette famille comprend les porcelaines, les ovules et les pédiculaires. Les espèces fossiles sont loin d'être aussi nombreuses que les espèces vivantes, et elles sont généralement plus petites. Elles se trouvent dans les terrains crétacés supérieurs et dans les terrains tertiaires; ces derniers seuls fournissent des ovules. Les espèces de *cypreïdès* se répartissent dans huit genres.

CYPRELLÈ s. f. (si-prè-le). Zool. Genre de crustacés fossiles, voisin des cypriides.

CYPREOVULE s. m. (si-prè-o-vu-le — de *cypreè* et d'*ovule*). Moll. Genre détaché des porcelaines ou cypreès.

CYPRÈS s. m. (si-prè — du gr. *kuparissos*; de l'île de Chypre ou Chypre, regardée comme la patrie de l'espèce principale, ou de *Cyparisse*, berger qui fut métamorphosé en cyprés par Apollon). Bot. Genre d'arbres, de la famille des conifères, type de la tribu des *cypressinées*, comprenant quelques espèces qui appartiennent aux régions chaudes et tempérées de l'hémisphère nord : *Coffre* en bois de cyprés. Les anciens faisaient planter des cyprés autour de leurs tombeaux, ce qui a fait regarder cet arbre comme le symbole de la solitude et de la tristesse. (Buff.) Le cyprés *fastigié* atteint de très-grandes dimensions. (Ad. Brongniart.) Quand la terre est jonchée de neige, les cyprés seuls égayent la vue. (T. de Berneaud.) Les fruits appelés *gambules* ou *noix* de cyprés sont estimés astringents et fébrifuges. (V. de Bomare.) Aux yeux de ceux dont l'imagination n'est pas préoccupée, le cyprés sera toujours un fort bel arbre. (Bosc.) Le cyprés est originaire de l'Orient. (F. Hofer.)

Les cyprés, des forêts mouvantes pyramides. DE SAINTANGE.

Le cyprés *chauve*, cyprés de la Louisiane, cyprés *distique*, Noms vulgaires du taxodier *distique* : *L'aspect du cyprés distique diffère beaucoup de celui des autres.* (Bosc.) Le cyprés du Japon, Nom vulgaire de la cryptoméridie du Japon. Le *Petit cyprés*, Nom vulgaire de quelques plantes appartenant aux genres euphorbe, santoline et armoise. Le *Noix de cyprés*, Nom vulgaire du fruit du cyprés commun.

— Fig. Deuil, tristesse :

... Elle vit, au fort de ses disgrâces, Changer ses lauriers en cyprés.

J.-B. ROUSSEAU.

— Blas. Figure de cyprés, toujours représentée droite sur l'écu, et toujours de sinople : *Du Bois de Kerlosquet, en Bretagne*; *D'argent, au cyprés de sinople.* — *Blou des Précis, en Languedoc*; *D'argent, au cyprés de sinople.* — *Rambaud de Beaurepaire, en Dauphiné*; *De sable, au cyprés au naturel, sommé d'une colombe d'argent.* — *La Borie, en Guyenne et Gascogne*; *D'argent, au cyprés de sinople; au chef d'azur, chargé de deux croissants d'or.* — *Boisgautier, en Orléanais* :

D'or, à trois cyprés de sinople, en bande. — *De la Mothe de Campels, en Guyenne et Gascogne*; *D'argent, à trois cyprés rangés et terrassés de sinople, chacun sur une molle du même.*

— Zooph. *Cyprés de mer*, Nom vulgaire des antipathes et des sertules.

— **Épithètes.** Haut, élevé, élané, pyramidal, superbe, orgueilleux, vert, verdoyant, pâle, triste, sombre, noir, lugubre, funeste, funéraire, funèbre, immortel, incorruptible, religieux, mélancolique.

— **Encycl.** Le genre *cyprés* (*cupressus*) forme, dans la famille des conifères, le type de la tribu des *cupressinées*, érigée par quelques auteurs en famille distincte. Il comprend des arbres à feuilles petites et comme réduites à des écailles, imbriquées et serrées, persistantes. Les fleurs sont monoïques, mais portées sur des rameaux différents. Les fleurs mâles sont réunies en chatons ovoïdes formés d'écailles opposées, arrondies au sommet et portant à leur base interne quatre anthères sessiles, à une seule loge; ces chatons naissent à l'extrémité des jeunes rameaux, souvent en si grand nombre que, lorsque les étamines répandent leur pollen, on croirait voir sortir des gros cyprés comme un nuage de fumée. Les fleurs femelles terminent de petits rameaux, qui naissent pour la plupart sur le bois de deux ans; elles sont groupées en chaton ovoïde composé de huit à dix écailles opposées, présentant chacune à leur partie interne de quatre à huit ovules. Le fruit est un cône ou strobile sphéroïdal, ovoïde ou oblong, à écailles ligneuses, élargies à leur extrémité, et recouvrant chacune plusieurs graines ailées.

Ce genre, par suite des démembrements qu'il a subis, ne renferme plus qu'un petit nombre d'espèces. La plus intéressante est le *cyprés commun* (*cupressus sempervirens*), grand arbre originaire de l'Orient, mais cultivé aujourd'hui dans presque toute l'Europe et sur plusieurs autres points du globe; il présente deux variétés principales, que plusieurs botanistes ont élevées au rang d'espèces : l'une à rameaux dressés, appelée *cyprés pyramidal* ou *femelle* (*cupressus fastigiata*); l'autre à rameaux étalés, appelée *cyprés horizontal* ou *mâle* (*cupressus horizontalis*). Les noms vulgaires de mâle et de femelle sont ici très-impropres, chaque arbre ayant les deux sexes; ils ne peuvent que faire allusion à la force et à ses dimensions respectives des deux variétés.

Le cyprés est connu de toute antiquité et il jouissait, chez les Grecs et les Latins, d'une haute réputation. Son nom vient de l'île de Chypre ou Cypré, qui était riche en arbres de cette espèce, ou du berger Cyparisse, favori d'Apollon, qui le changea en cyprés. Il était d'usage, quand naissait une jeune fille, de planter un certain nombre de pieds de cet arbre, dont le prix devait, quand elle se mariait, constituer sa dot; de là le nom de dot des filles (*dos filiar*), que lui donnaient les anciens. On lui reconnaissait la propriété de purifier l'air par ses émanations balsamiques; les médecins envoyaient dans l'île de Crète, où cet arbre était très-abondant, les personnes atteintes d'affections de poitrine. Son bois passait pour incorruptible. Les restes des personnes distinguées étaient renfermés dans des cercueils en cyprés. Horace, pour faire l'éloge de vers excellents, dit qu'ils mériteraient d'être conservés dans un bois de cyprés. Les Grecs se servaient de ce bois pour y graver leurs lois, et les Romains l'employaient dans la construction des vaisseaux. Pline cite une statue de Jupiter faite en bois de cyprés et existant à Rome depuis six cent soixante ans. On dit aussi que les portes de la basilique de Saint-Pierre en étaient faites, et qu'elles durèrent près de douze siècles, depuis Constantin jusqu'au pontificat d'Eugène IV, époque où elles furent enlevées et remplacées par des portes de bronze. L'usage de consacrer le cyprés à la décoration des tombeaux remonte aussi à une haute antiquité et s'est conservé jusqu'à nos jours; c'est en effet le symbole de l'immortalité par sa verdure éternelle; c'est aussi l'emblème de l'espérance et de la prière, par sa cime élanée qui s'élève vers le ciel.

Bien qu'originaire de contrées chaudes, le cyprés peut croître en plein air jusqu'en Angleterre; il végète assez bien sous le climat de Paris, et ne redoute que les hivers exceptionnels. Il croît à peu près dans tous les sols, tout en préférant néanmoins les terres sablonneuses. On le propage le plus souvent de graines, semées aussitôt après leur maturité. Dans le Midi, on sème sur une planche bien labourée et on recouvre les jeunes plants à 0 m. 15 environ de distance; deux ans après, on fait un nouveau repiquage à 0 m. 35. Au bout de cinq ou six ans, on peut planter à demeure. Dans le Nord, le semis de cyprés se fait en terrines qu'on place sur couche et sous châssis. C'est là que les jeunes plants passent l'hiver, à moins qu'on ne les rente en orangerie. Au printemps suivant, on les repique dans des pots isolés, dont on renouvelle la terre tous les deux ans, jusqu'à la transplantation définitive. Le cyprés se propage aussi de boutures, faites au printemps, un peu avant l'époque où la sève commence à se mettre en mouvement. Dans les pays chauds,

il suffit d'enterrer ces boutures dans un endroit frais et ombragé. Mais, sous le climat de Paris, il faut les placer dans des pots, à une exposition très-chaude, ou mieux les mettre sur couche et sous châssis. En général, quand on a bien rempli les conditions nécessaires, elles reprennent assez facilement; mais il est rare de leur voir produire de beaux arbres; aussi ce mode de multiplication est-il peu employé. Il en est de même du marcottage. La croissance du cyprés est assez rapide, et, comme il a une longue durée, il peut atteindre d'assez grandes dimensions. Il supporte très-bien la taille; mais sa végétation naturelle tend pour lui cette opération à peu près superflue.

Le bois du cyprés est dur, compacte, élastique, rougeâtre ou pâle, d'un grain fin, un peu veiné et susceptible d'un beau poli. Son odeur pénétrante devient surtout sensible quand on le travaille, et peut porter à la tête. Il se conserve très-longtemps et n'est pas sujet à la vermoulure. On l'emploie dans l'ébénisterie et les ouvrages de tour; il sert à faire de petits meubles, des coffrets, des objets d'art. On l'applique avantageusement aux ouvrages pour lesquels il importe d'avoir des bois de longue durée; ainsi on en fait des pieux, des échelles, des treillages, des palissades. Dans les pays chauds, la tige et les rameaux de cet arbre laissent écouler une résine blanche, peu abondante, mais d'une odeur agréable. Enfin les fruits, vulgairement nommés *noix de cyprés*, sont quelquefois employés en médecine et réputés astringents.

Le cyprés produit un bon effet dans les parcs et les jardins paysagers. Dans le midi de la France, on en fait des brise-vents, des haies, des clôtures de jardins maraichers.

Le cyprés *horizontal* ou à *rameaux étalés* (*cupressus horizontalis*) est généralement regardé comme une simple variété de l'espèce précédente; mais c'est une variété constante, et qui se reproduit par le semis. Vu de loin, il présente dans son port une analogie frappante avec le cèdre du Liban; le volume de ses fruits, beaucoup plus gros que ceux du cyprés pyramidal, contribue à compléter l'illusion. Plus robuste et plus rustique que l'autre, ce cyprés a aussi une croissance plus rapide et un couvert moins épais. Son bois sert aux mêmes usages, mais il est plus estimé; son odeur est aussi plus agréable. Le cyprés *glauque* ou *pleureur* (*cupressus glauca*, *cupressus pendula*) est un petit arbre originaire de l'Inde, et caractérisé surtout par ses rameaux pendants et la couleur glauque argentée de son feuillage. Il est naturalisé aux environs de Lisbonne; de là le nom de *cyprés de Portugal* qu'on lui donne quelquefois. Son bois est très-odorant. Le cyprés *funèbre* (*cupressus funebris*), originaire de la Chine, ressemble au précédent par ses rameaux pleureurs; mais c'est un grand arbre à tige droite et élanée, d'un très-bel effet. Introduit en France depuis quelques années seulement, il y végète bien et se fait remarquer par la rapidité de sa croissance. Nous citerons encore le cyprés *toruleux* (*cupressus torulosa*), des montagnes du Népal; le cyprés à gros fruit (*cupressus macrocarpa*), de Californie; et le cyprés de *Knicht* (*cupressus knichtiana*), grand arbre originaire du Mexique et formant une belle pyramide d'un vert glauque.

Quelques espèces ont été détachées de ce type, pour former un nouveau genre, sous le nom de *chamecyparis*, qui signifie *petit cyprés*. Tels sont, entre autres, le cyprés à l'encens (*cupressus thurifera*), qui croît dans les montagnes du Mexique; le cyprés sphéroïde ou faux *thuya* (*cupressus thuoides*) des marais de l'Amérique du Nord; et le cyprés de *Lawson* (*cupressus lawsoniana*), de la Californie. Le cyprés du Japon appartient aujourd'hui au genre *cryptomeria*, et le cyprés *chauve* ou *distique* forme aussi un genre à part.

— *Cyprés chauve*. Cet arbre a été successivement rapporté aux genres *cyprés*, *schubertia* et *taxodier*. C'est le *cupressus disticha* de Linné, le *schubertia disticha* de Mirbel, le *taxodium distichum* de Richard. Mais, dans le langage vulgaire, il continue à être désigné sous les dénominations de *cyprés chauve* ou *distique*. Le premier de ces noms fait allusion à ses feuilles caduques, circonstance rare parmi les conifères; le second rappelle la disposition toute particulière de ses feuilles. On se sert aussi quelquefois du mot anglais *cypress*, qu'il faut avoir soin de prononcer *siprésse*, afin de ne pas confondre les arbres de ce genre avec les *cyprés* proprement dits.

Le cyprés *chauve* est un des plus grands arbres connus; sa hauteur totale dépasse souvent 40 m. C'est aussi un de ceux qui vivent le plus longtemps, car on a trouvé des individus âgés de plusieurs siècles. Ses racines présentent une particularité remarquable : à la fois pivotantes et traçantes, elles émettent de distance en distance, à la surface du sol, des excroissances coniques, hautes de 1 à 2 m. et couvertes d'une écorce rouge et unie; c'est surtout dans les sols inondés qu'elles se montrent en plus grande abondance. La base de la tige atteint un diamètre considérable; elle est en grande partie creuse à l'intérieur, et présente à sa surface de larges côtes longitudinales. On a mesuré des cyprés *chaves* qui avaient plus de 10 m. de tour au niveau du sol; mais cette grosseur diminue rapidement, et, vers la hauteur de

2 m., elle est réduite à peu près aux deux tiers. Les rameaux se couvrent d'un feuillage léger d'une extrême élégance, d'un vert gai; ce feuillage tombe aux premiers froids, après avoir passé par une série de teintes rougeâtres, qui produisent un très-bel effet, à l'automne, dans les jardins paysagers. Les fleurs sont monoïques et groupées en chatons. Le fruit est un cône ovoïde, semblable à celui du *cyprès*, et contenant des graines brunes, luisantes, d'une forme très-irrégulière. Toutes les parties de cet arbre sont imprégnées d'une résine très-odorante.

Le *cyprès chauve* habite les lieux marécageux de l'Amérique du Nord, où sa tige est souvent plongée dans l'eau à une profondeur de 2 m. Il végète bien, même dans les eaux saumâtres; mais, partout où l'on dessèche les marais, cet arbre devient de plus en plus rare. Les individus âgés continuent à vivre, grâce à la longueur de leurs racines qui leur permet d'atteindre une couche suffisamment humide; mais les jeunes, trouvant dans la couche superficielle du sol une trop grande sécheresse, ne tardent pas à périr. Heureusement ce bel arbre a trouvé en Europe une seconde patrie; il peut y croître à une latitude plus élevée de plusieurs degrés que sa limite boréale dans le nouveau monde. Naturalisé dans nos contrées chaudes et tempérées, il est abondamment répandu aux environs de Paris et de Montpellier, en Bresse, dans les landes de Gascogne, etc. Lorsqu'il est arrivé à un certain âge, il peut supporter des froids de 20°. C'est à peine si l'extrémité des rameaux gèle dans les hivers précoces ou rigoureux. Il s'accommode parfaitement de tous les sols humides ou inondés; il végète très-bien dans les marais et les tourbières, et peut servir ainsi à mettre en valeur des terrains impropres à toute autre production. D'ailleurs ses graines mûrissent en France et même en Angleterre. On les sème au printemps, en terre de bruyère et à une exposition ombragée; si l'on a soin de prodiguer les arrosages, les jeunes plants lèvent ordinairement dans le cours de l'année. Comme ils sont assez délicats, on doit, du moins dans le nord de la France, les abriter, pendant les premiers hivers, avec des pailles, des fougères ou des feuilles sèches. Au printemps suivant, on repique en pépinière, dans une terre substantielle, fraîche et ombragée. La plantation à demeure est une opération assez délicate, lorsqu'elle doit se faire dans des lieux inondés. M. Monny de Mornay recommande d'employer pour cela des plants de cinq ans et de les planter en paniers; ce procédé ingénieux permet de mettre les arbres en place quand les eaux sont basses. Le semis à demeure est la plupart du temps impraticable, à cause de la nature des lieux dans lesquels croît cette semence. Bien que le semis en pépinière soit pour le *cyprès chauve* le meilleur moyen de propagation, on le multiplie aussi de boutures et de marcottes faites en pépinière, à l'ombre et en terre de bruyère humide. Mais, quel que soit le mode employé, on ne doit pas négliger, dans les premiers temps, les binages et les sarclages. Au bout de quelques années, les plants sont devenus assez robustes pour résister au froid et ont un accroissement rapide.

L'exploitation des vieux *cyprès chauves* présente une particularité qui mérite d'être signalée. La base étant, comme nous l'avons vu, d'un énorme diamètre, il y aurait une grande perte de temps si l'on voulait couper ces arbres raz terre, comme nos essences forestières; aussi les Américains ont-ils soin d'élever un échafaudage autour de cette base, et de ne couper l'arbre qu'à 2 m. environ au-dessus du sol. Le bois du *cyprès chauve*, généralement rougeâtre, présente deux variétés, suivant que les lieux où il a crû sont constamment inondés, ou qu'ils le sont momentanément ou pas du tout. Dans le premier cas, on obtient le *cyprès blanc*, plus pâle, plus léger, moins résineux, à écorce gris blanchâtre; dans le second, le *cyprès noir*, plus foncé, plus lourd, plus riche en résine, à écorce plus rembrunie. Ce bois n'est pas dur, mais il est léger, d'un grain fin, a le fil droit et résiste bien aux vicissitudes atmosphériques. Il subit un retrait considérable; néanmoins il ne travaille jamais et ne se fend pas de lui-même, quoiqu'on l'ait employé vert. Fort, élastique, plus durable que le pin, il se conserve longtemps et très-bien, soit en terre, soit dans l'eau, ce qui le rend précieux pour fuir des pilotes, des pieux, des palissades, des clôtures. Une excellente précaution à prendre, lorsqu'on destine ce bois aux arts industriels, c'est de ne l'employer que lorsqu'il est parfaitement desséché, ce qui nous devons le dire, n'a lieu qu'après un long temps. Très-estimé comme bois de charpente, le *cyprès chauve* est employé pour couvrir les maisons, pour faire les parties intérieures des navires. Il fournit aux constructions navales des courbes et des mâts; on en fait même des canots d'une seule pièce. Très-facile à fendre, il est recherché pour la menuiserie et la tonnellerie; on le débite en planches, en douves et en bardeaux. Les chicots des racines servent à faire des ruches et des ustensiles de ménage.

CYPRESS s. m. (si-prèss — mot angl.). Bot. Syn. de *CYPRESS CHAUVÉ* ou *TAXODIUM DISTICHUM*. V. *CYPRESS*.

CYPRESS-MOSS s. m. (si-prèss-moss — mot

angl. signifiant *cyprès-mousse*). Bot. Nom du lycopode des Alpes.

CYPRIANI, peintre italien. V. *CIPRIANI*.

CYPRIANUS (Abraham), médecin hollandais, né à Amsterdam vers 1655, mort en 1730. Il pratiqua d'abord son art dans sa ville natale, puis alla occuper une chaire de chirurgie et d'accouchements à l'université de Franeker, en 1695. De là il passa en Angleterre, d'où il revint bientôt, s'établissant de nouveau à Amsterdam, et acquit surtout de la réputation en pratiquant avec succès les opérations de lithotomie. Ses principaux écrits sont : *Dissertatio de carie ossium* (Utrecht, 1690, in-4°); *Epistola exhibens historiam fatus humani post 21 menses ex utero tuba exiit* (1700); *Cystotomia hypogastrica* (1724, in-4°).

CYPRIAQUE adj. (si-pri-a-ke). Antiq. Qui appartient à Cypré (Chypre) ou à Vénus, déesse de Cypré : *Le culte cypriaque*. **Cypriaques** (LES), poème cyclique très-ancien qui ne nous est point parvenu. Il précède l'*Illiade*, et tout porte à croire qu'il fut composé pour servir d'introduction au poème d'Homère. Il était formé de onze chants. Quel en est l'auteur? On ne peut répondre d'une manière catégorique à cette question. Stasinus de Cypré a eu longtemps tout l'honneur de cet ouvrage, et il est assez vraisemblable que cet honneur n'est pas une usurpation. Pourtant quelques savants modernes ont élevé des doutes sur cette paternité, et ils s'appuient sur une tradition qui reporte à Homère lui-même la composition du poème. Celui-ci l'aurait tout simplement donné en dot à sa fille, mariée à Stasinus. De là l'erreur, dit-on. Mais si l'on en croit cette légende, il faut faire d'Homère un Salaminien de Cypré; ce n'est rien encore : qu'on examine les données que nous possédons sur le poème des *Cypriaques*, et l'on reconnaît bientôt qu'on y trouvait des tentatives d'explication raisonnée et de philosophie mythologique, deux choses entièrement étrangères à Homère. Le poème est donc d'un autre âge que l'*Illiade* et l'*Odyssée*, et certainement d'un âge postérieur. Ainsi Stasinus peut bien être l'auteur des *Cypriaques*, mais à condition qu'on ne veuille pas en faire un contemporain d'Homère.

Laissons la question de propriété littéraire, si l'on peut parler ainsi à propos de si vieux ouvrages, et abordons le poème lui-même. Il ne nous en reste que des fragments bien mutilés et bien peu nombreux. Le poème commençait par une prière que la Terre adressait à Zeus pour être délivrée de la race humaine, l'ardeur trop pesante pour elle. Zeus (Jupiter) a résolu d'exaucer sa prière. Et voici les décrets de sa haute sagesse olympienne : il va humilier l'orgueil humain et amoindrir la puissance des habitants de la terre. Mais comment? En les divisant. C'est de la bonne politique, et l'on voit que la fameuse maxime des diplomates : « diviser pour régner », remonte haut. Jupiter entendit Némésis et Hébé, qui doivent toutes deux être fatales aux hommes : Némésis directement, en les poussant à la discorde; Hébé indirectement, à cause de sa funeste beauté. Hébé, dans les poèmes *Cypriaques*, était élevée par Leda, avec les Dioscures. C'est sans doute par allusion à ces poèmes qu'Horace félicite Homère de n'avoir point, comme d'autres poètes, remonté jusqu'à l'œuf de Leda pour raconter la colère d'Achille. On trouvait encore dans les *Cypriaques* la promesse que fait Vénus à Paris de lui donner Hébé en récompense de son jugement favorable. La déesse tenait sa promesse; on voyait le berger de l'Ida débarquer en Grèce, demander l'hospitalité à Ménélas, et s'enfuir du palais avec la femme de son hôte absent. *Inde ira*. Toutes les causes et tous les débuts de la guerre de Troie étaient exposés en détail par le poète, qui suivait pas à pas la tradition grecque. On remarque à peine quelques écarts et quelques variantes. Par exemple, selon l'auteur des *Cypriaques*, les Grecs mettaient deux fois à la voile en Aulide; une tempête les avait rejetés à Teuthrân, en Illyrie, chez le roi Téléphos. Le sacrifice d'Iphigénie figurait dans le poème, mais il était rattaché au second départ. Enfin venaient la guerre et les combats des Grecs sous les murs de Troie. Chose étrange! le poète, qui s'était arrêté si complaisamment à décrire les préparatifs, passait rapidement sur la guerre elle-même, qui semblait devoir être le sujet principal du poème. A y regarder de près, on voit que les différents épisodes des *Cypriaques* ne sont que le développement des petits incidents mentionnés çà et là dans l'*Illiade*: par exemple, l'attaque d'Enée par Achille auprès des troupeaux de bœufs (*Illiade*, XX, 90); le meurtre de Troilus (*Ibid.*, XXIV, 257); la vente de Lycaon, emmené à Lemnos (*Ibid.*, XXI, 35). A peine trouvait-on quelques personnages ou quelques traits qui appartenaient vraiment à l'auteur des *Cypriaques*, comme Palamède, l'adversaire d'Ulysse. Mais la plus grande partie des événements racontés dans ce poème était empruntée à l'*Illiade*. C'est un prologue fait après coup, qui n'a pu être composé qu'après la lecture de l'*Illiade* entière. Les héros ont le caractère qu'Homère leur avait assigné. Achille joue le premier rôle.

Tout ce qui donnait de l'originalité à ce poème, c'était l'idée sombre qui y dominait. Jupiter, comme nous l'avons dit, voulait punir

les hommes et les affaiblir. Tout découlait de là. Cette prière de la Terre, par laquelle s'ouvrait le poème, était la seule cause de tous les malheurs des hommes. « Il fut un temps où d'innombrables races d'hommes se répandaient sur toute l'étendue de la Terre au vaste sein... Jupiter, qui le vit, eut pitié de la Terre, qui nourrit les hommes, et dans sa sagesse il résolut de la soulager. Il alluma la grande querelle de la guerre d'Iliou, afin de faire disparaître par la mort le fardeau pesant, et les héros étaient tués dans les plaines d'Iliou, et le dessein de Jupiter s'accomplissait. » Le carnage, l'extermination des hommes les uns par les autres, tel est donc l'arrêt de Jupiter! Il pèse sur tout le poème, comme la fatalité dans l'*Hésiode* ou dans l'*Eschyle*. On le sait, tel n'est point le caractère de l'*Illiade*. Le poète des chants *Cypriaques* a jeté comme une lumière blafarde sur ses tableaux, tandis qu'un rayon de soleil égayait toujours ceux d'Homère. Le chantre de l'*Illiade* racontait naïvement toutes les légendes qu'il avait apprises, sans les commenter, sans les expliquer; l'auteur des poèmes *Cypriaques* est un philosophe religieux, qui veut faire de la mythologie un système. Il se demande le pourquoi et le comment des événements qu'il rapporte; il remonte aux causes premières, pour ainsi dire. Nous montrer les hommes aux prises, c'est trop peu pour lui; il cherche la main qui les pousse les uns contre les autres; il entrevoit Zeus dans les brouillards de l'Olympe. Ce n'est pas encore assez. Pourquoi Zeus veut-il exterminer les hommes? Il arrive ainsi jusqu'à la prière de la Terre. Et il suit des lors la lutte avec plus d'intérêt, non plus comme un enfant qui écoute un beau conte, mais comme un sage qui étudie l'enchaînement nécessaire des causes et des effets. Il nous montre la fatalité sous ses deux formes, la puissance virile et la beauté féminine : Achille et Hébé, les deux fléaux du genre humain! Telle était la grande conception du poème des *Cypriaques*, autant qu'il est permis d'en juger par les fragments et les appréciations des anciens. V. sur les *Chants cypriaques*, appelés aussi *Chants cypriens* : Aristote, *Poétique*, ch. viii, xxiii; Proclus, *Chrestomathie*; Welcker, *Der Epische cyclus*; Wölner, *De cyclo epico, poetis cyclicis* (Münster, 1825, in-8°); Heinrichsen, *Commentatio de carminibus cypriis* (Copenhague, 1828, in-8°); Docteur C.-G. Müller, *De cyclo epico et poetis cyclicis* (Leipzig, 1829, in-8°); G.-G. Nitzsch, *De carminibus cyclici trojani* (1831, in-4°).

CYPRICARDE s. m. (si-pri-kar-de — de *cyprée*, et du gr. *kardia*, cœur). Moll. Genre de coquilles bivalves, qui habitent les mers chaudes.

— *Encycl.* Les *cypricardes* sont des mollusques acéphales, dont l'animal est inconnu. La coquille est oblongue, transverse, close ou à peine bâillante en arrière, à côté antérieur beaucoup plus court, à charnière présentant trois ou quatre dents divergentes. Ce genre comprend environ quinze espèces vivantes. On les divise en deux groupes, qui diffèrent peu par les caractères, mais beaucoup par les mœurs. Les *cypricardes* proprement dits se fixent sur les rochers, probablement à l'aide d'un byssus. Les coralliophages s'enfoncent dans les pierres tendres ou dans les polypiers, et se moulent souvent sur les cavités qu'ils habitent. Tous ces mollusques habitent les mers des régions chaudes. On connaît aussi quelques espèces fossiles.

CYPRIDE s. f. (si-pri-de — du gr. *Kupris*, nom de Vénus). Zool. Genre de crustacés.

CYPRIDÉ, *ÉE* adj. (si-pri-dé). Crust. Qui ressemble à une cypride.

— s. m. pl. Famille de crustacés, qui a pour type le genre cypride.

CYPRIDELLE s. f. (si-pri-dè-le — dimin. de *cypride*). Crust. Genre de cyprides fossiles.

CYPRIDINE s. f. (si-pri-di-ne — du gr. *Kupris*, nom de Vénus). Zool. Genre de crustacés ostracodes, de la famille des cyprides, comprenant trois espèces fossiles.

CYPRIEN, *IENNE*s. et adj. (si-pri-ain, iè-ne). Géogr. anc. Habitant de Cypré ou Chypre; qui appartient à cette île ou à ses habitants : *Les Cypriens*. *Vénus Cyprienne*.

— Métrique. Se disait d'un pied de vers composé d'une brève, d'une longue, de deux brèves et d'une longue.

CYPRIEN (SAINT-), bourg de France (Dordogne), ch.-l. de cant., arrond. et à 19 kilom. O. de Sarlat, près de la rive droite de la Dordogne; pop. aggl. 1,524 hab. — pop. tot. 2,374 hab. Eaux minérales; fabriques de briques, chandeliers, chaux, ustensiles de bois tourné; quincaillerie, serrurerie. Commerce de chevaux et de truffes. L'ancienne abbaye a été transformée en école communale et en presbytère. L'église a été classée parmi les monuments historiques. Le château de Fages date en partie du xiii^e siècle et en partie du xvi^e. Aux environs, restes du monastère de Reignac et grotte de Roque-Fournier.

CYPRIEN (Thascius Cæcilius CYPRIANUS, saint), évêque de Carthage au iii^e siècle, un des plus grands saints et des plus authentiques martyrs du premier âge de l'Eglise, né à Carthage vers l'an 200 de Jésus-Christ, si nous conjecturons bien, car aucun document n'indique l'année de sa naissance, ni l'âge qu'il avait quand il souffrit le martyre à Sexti, lieu

voisin de Carthage, le 14 septembre 258. Il était né d'une famille patricienne très-riche, et il fut élevé comme l'étaient d'ordinaire les enfants de ces sortes de familles, chez lesquelles l'étude et la culture des lettres étaient considérées comme un élément de leur noblesse même et comme l'ornement de la vie des riches. Cette qualité de la haute civilisation païenne servit plus qu'on ne croit à l'avènement du christianisme. Si, d'un côté, la grande éducation littéraire que recevaient les enfants des classes privilégiées de la fortune donnait au paganisme des défenseurs éloquents, comme Symmaque et Libanius ou, plus tard, Julien, d'un autre côté, quand la religion nouvelle touchait un homme formé de la sorte, la même éducation donnait à cette religion des champions d'un ordre intellectuel élevé, un Tertullien, un Cyprien, un Augustin et tant d'autres qui, armés de toutes pièces, combattaient pour elle selon la science, et que n'effrayaient point les arguments de leurs adversaires, parce que, nourris de ces arguments, ils les avaient d'abord réfutés et détruits eux-mêmes avant d'embrasser malgré tout des principes contraires, qui leur paraissaient supérieurs et sacrés, et qu'ils étaient résolus à professer de toute manière, par le raisonnement, par le sentiment, par l'honneur, et à confesser jusque dans la mort.

Thascius Cyprianus était de ceux-là au plus haut degré. D'abord païen fervent, rompu aux exercices de la rhétorique, lettré, sachant les poètes et les orateurs romains par cœur, brillant écrivain, pour donner carrière à son ardent esprit, il avait ouvert à Carthage ce qu'on pourrait appeler un cours de littérature classique; il se plaisait aux discussions, aux argumentations de l'école; il entraînait volontiers en lutte de syllogismes avec toute sorte d'adversaires, et comme ce qui était le plus débattu en ce temps, c'était la religion du Christ qui, selon les conservateurs d'alors, avait apporté le trouble dans les consciences religieuses, naturellement Thascius Cyprianus s'en enquit, s'en occupa, avec droiture, mais avec l'intention de la réduire au silence par la discussion. Il rechercha, il provoqua les docteurs de la secte nouvelle à des conférences où, de part et d'autre, on produirait librement (car il croyait aux droits de l'esprit), les meilleures raisons pour et contre, et ce fut dans cette sorte d'exercice qu'il trouva son maître et fut vaincu, touché et converti au christianisme, dans un âge assez mûr, si nous ne nous trompons sur l'époque probable de sa naissance, par un prêtre chrétien nommé Cæcilius. Ce fut son parrain dans le baptême; de là le nom de Cæcilius qu'on joint communément à ses premiers noms de Thascius Cyprianus. Il ne reçut cependant le baptême des mains de ce Cæcilius qu'en l'an 242, quelque temps après avoir été admis au rang des catéchumènes, et peu après, son éloquence, ses grandes qualités et par-dessus tout sa charité, qui le porta dès lors à donner tous ses biens, toutes les richesses qu'il avait reçues de ses pères, à la communauté chrétienne de sa ville natale, le firent appeler à en être le directeur spirituel. Il fut nommé par cette communauté évêque de Carthage, c'est-à-dire élu, selon l'usage de la primitive Eglise, *episkopos*, surveillant, conducteur de ses frères en Jésus-Christ de Carthage et de son diocèse, comprenant l'étendue de pays qui recevait volontairement ses instructions de la direction apostolique de Carthage.

Ce n'était pas un état doux, une fonction aisée et agréable que l'exercice de l'épiscopat en ces temps difficiles. C'était un dur labeur, qui exigeait un dévouement de toutes les heures. L'Eglise était travaillée de dissidences intérieures profondes, de ces rivalités dogmatiques qu'on appelle dans les écoles ecclésiastiques des hérésies; il fallait des efforts inouïs pour maintenir l'unité de la foi, et tout cela en présence de pouvoirs publics et d'un monde officiel qui considéraient les chrétiens comme les ennemis de la religion, de la famille et de la propriété (V. l'article *CHRÉTIENS*). L'Eglise était sous le glaive, et de loin en loin le glaive fonctionnait. Cyprien dut faire face à tout. Durant la persécution ordonnée par Déce, en 250, il courut les plus grands dangers; son Eglise exigea qu'il allât vivre quelque temps dans une retraite loin de Carthage. Sous les successeurs de Déce, Gallus et Emilien, la persécution se ralentit un peu. Cyprien rentra dans Carthage. En 254, sous Emilien, il se tint plusieurs conciles. Cornille à Rome, Cyprien à Carthage réunirent leurs collègues les plus voisins pour délibérer des affaires de l'Eglise, sans que les autorités de l'empire s'en inquiétassent; mais cet état de choses n'était que provisoire. Pendant les quelques années qu'on laissa respirer les chrétiens, que d'occupations pour Cyprien, que de dangers, quels travaux! Certes, ce n'était pas un prélat de cour, un homme à chasuble de dentelles et à crosse d'or que cet évêque militant, courageux, laborieux, convaincu, toujours dans l'inquiétude et sous la menace du lendemain, à su écrire un volume in-folio de lettres, aussi remarquables par le style que par la doctrine, et qui sont une des principales sources d'informations pour l'histoire ecclésiastique. On y voit clairement, entre autres choses, combien libre et différente de ce qu'elle fut par la suite était l'Eglise des chrétiens de ces premiers siècles. C'était une Eglise vraiment chrétienne, et non catholique romaine, bien que Rome et l'évêque élu par les chré-

tiens romains tinsent déjà une très-grande place dans les préoccupations des autres chrétiens. Mais tous les évêques étaient alors égaux en puissance sacerdotale; il n'y avait pas de pape proprement dit, ou plutôt tous les évêques étaient appelés papes. Déjà toutefois quelque préférence à la suprématie, de la part des évêques de Rome, avait commencé à se manifester. On en avait consulté quelques-uns sur des cas difficiles, et ils les avaient résolus en termes qui semblaient indiquer qu'ils se croyaient une sorte d'autorité supérieure. Saint Cyprien s'en était offensé. Le principe catholique, si l'on veut absolument le chercher en ce temps, était très-simple. L'évêque de Rome, selon saint Cyprien, ne devait rien faire que de l'avis et du consentement des autres évêques, non plus que les autres évêques sans son avis, lorsqu'il s'agissait de règlements disciplinaires importants. (Lettre XXX.) En matière de foi, la règle générale était le Symbole des apôtres. Il n'y avait pas de souverain pontife: la qualité de pape était commune à tous les évêques. Saint Cyprien appelle le pape saint Fabien son collègue. (Lettre III.) S'adressant à Corneille, évêque de Rome, il suscite sa lettre (LIV): «Cyprien à son frère Corneille». Toute sa volumineuse correspondance mérite d'être consultée. Elle est d'ailleurs l'œuvre d'un très-vif génie, remarquable sous le rapport littéraire, et l'on y trouve plus d'un passage à la fois instructif et très-agréable. Mais c'est surtout au point de vue historique que ce recueil a de l'importance.

Les formules habituelles dont se servaient les Eglises, en d'autres termes les réunions, les assemblées, auxquelles participaient, sous la direction de l'évêque, c'est-à-dire du surveillant élu, non-seulement les clercs, mais encore tous les fidèles du diocèse, quand elles avaient délibéré sur les lettres communiquées du chef d'un diocèse à l'autre, étaient: «Nous étant assemblés, nous avons lu vos lettres...» ou bien: «Ayant pris en commun connaissance de vos lettres...» Sur quoi, ou l'évêque présidait ou le corps des clercs, *cleri*, le clergé, rédigeait en grec ou en latin l'avis émis sur le point discuté.

Les prêtres d'un diocèse, pendant la vacance du siège épiscopal, agissaient en leur nom, jusqu'à ce que l'évêque mort eût été remplacé. Quant au nom de pape, on voit très-bien là qu'il n'appartenait point alors par privilège à l'évêque de Rome. C'est ainsi que, sous Déce, pendant la persécution qui occasionna la retraite de Cyprien loin de Carthage, en 250, nous voyons le clergé romain, ou plus exactement les prêtres de Rome, adresser au clergé de Carthage, touchant cette retraite de saint Cyprien, une lettre suscrite: *Cleri romani ad clerum carthaginensem*, dans laquelle l'évêque de Carthage est appelé pape. On y lit: «Nous avons appris du sous-diacre Clément, qui nous est venu trouver de votre part, que le bienheureux pape Cyprien s'est retiré (*didicimus secessisse benedictum papam Cyprianum*). Tel était l'emploi de ce mot au temps de saint Cyprien, c'est-à-dire au III^e siècle; voilà ce qu'il ne faut pas oublier. Ce mot pape était une qualification commune alors à tous les évêques. On le voit en mille endroits du recueil des lettres de saint Cyprien, ce titre n'était pas plus particulièrement donné alors à l'évêque de Rome qu'à tout autre évêque de la chrétienté naissante. Et en effet, avant Grégoire VII, il n'y a guère que Ennodius de Pavie et Cassiodore, qui florissaient au commencement du VI^e siècle, le premier vers 503, le second vers 530, qui l'aient affecté à l'évêque de Rome comme s'il lui eût été propre et particulier; mais peu à peu l'usage s'en établit en effet. Enfin Grégoire VII, comme l'a remarqué le P. Sirmond dans ses notes sur Ennodius, ordonna, dans un synode tenu à Rome, que le nom de pape ne fût plus donné à l'avenir qu'aux évêques de Rome (1075). Le nom de pape fut donc usurpé par Grégoire VII, juste à l'expiration du troisième quart du XI^e siècle, et il ne date que de là dans l'acception qu'on lui donne aujourd'hui.

Les différends de saint Cyprien avec Etienne, évêque de Rome, sont un éclatant témoignage de l'égalité épiscopale à cette époque.

Etienne, surpris par Basilide, évêque d'Espagne, qui avait été vers lui à Rome, après avoir été déposé pour son idolâtrie et ses blasphèmes et avoir quitté lui-même son diocèse, crut devoir rétablir le prélat sur son siège; mais les affaires de l'Eglise regardant alors tous les évêques, et rien ne pouvant se faire, quand l'un avait recours à l'autre contre une décision particulière des fidèles d'un diocèse, que par le concours de tous, Cyprien écrivit au clergé et au peuple d'Espagne qu'il ne fallait point avoir égard à ce rétablissement par le seul évêque Etienne de Rome, et que l'ordination de Sabin, élu à la place de Basilide, était légitime et canonique. On voit par là que les évêques n'étaient pas alors évêques par la grâce de ce qu'on appelle aujourd'hui le saint-siège; l'évêque de Rome n'était donc, à cette époque, ni pape, ni souverain pontife, ni surtout infallible. (Voir la lettre LXVIII.) Cyprien tenait la plume, mais il n'écrivait pas seulement en son nom. Cette remarquable lettre porte en tête: «Cyprien, Cecilius, Primus, Polycarpe, etc. (suivent vingt-sept autres noms), au prêtre Félix et au peuple de Léon et d'Asturie, au diacre

Lélius et au peuple de Mérida, leurs frères dans le Seigneur, salut. » Puis, entrant au cœur de la question: «On peut excuser, disent les auteurs de la lettre, à quelques égards celui qui s'est laissé tromper par sa négligence (c'est-à-dire Etienne, évêque de Rome), mais on ne peut qu'avoir en mépris celui qui l'a trompé par sa malice (c'est-à-dire Basilide). » Le texte même de saint Cyprien jette plus de jour sur la question que tous les commentaires: «Il faut avoir grand soin d'observer cette règle, qui nous vient de la tradition et de la pratique des apôtres, et qui s'observe parmi nous, à savoir que, pour donner un évêque à une Eglise, les évêques de la même province qui en sont les plus voisins s'assemblent et qu'on l'élise avec le concours du peuple, qui sait parfaitement la vie de chacun et comment ceux qu'on veut choisir se sont conduits jusqu'alors; ce que nous voyons que vous avez exactement observé vous-mêmes dans l'ordination de Sabin, notre collègue. Car on ne lui a imposé les mains que par le suffrage de tous les frères et par le jugement des évêques qui étaient présents; une ordination de cette sorte, faite dans toutes les formes, ne peut être cassée, bien que le contraire soit affirmé par Etienne, notre collègue (l'évêque de Rome), que Basilide, que ses crimes ont fait déposer par vous, est allé trouver à Rome et qu'il a trompé (*Stephanum collegam nostrum fecellit*), lequel Etienne, étant éloigné, ne sait pas comment les choses se sont passées... »

Etienne fut vaincu en cette circonstance; il s'efforça en vain de rétablir Basilide sur le siège dont on l'avait fait descendre; Sabin, malgré Etienne, fut maintenu dans sa qualité d'évêque d'Espagne. Etienne, encore une fois, n'était donc pas souverain pontife ou pape dans le sens moderne du mot. Mais les dissensions entre l'évêque de Carthage et l'évêque de Rome ne s'arrêtèrent pas là. Ils éclatèrent plus vifs que jamais à l'occasion d'un autre point de doctrine très-important. Dans la précédente persécution, beaucoup de chrétiens avaient failli et sacrifié aux dieux. Le calme étant revenu, ces chrétiens prétendaient devoir être admis dans la communauté des frères sur leur simple déclaration, sans recevoir de nouveau le baptême. L'évêque de Rome était de cet avis. L'évêque de Carthage, au contraire, soutenait qu'ils ne pouvaient être reçus qu'en passant de nouveau dans les rangs des catéchumènes et en se faisant rebaptiser pour laver leur apostasie, bien qu'elle eût été, comme ils le confessaient, plus apparente que réelle. Dans cette discussion entre les deux évêques, il faut voir comment le plus savant des deux, l'évêque africain, traite le romain, notamment dans la lettre LXXIII. Il l'accuse de fierté, d'ignorance et d'indiscrétion, d'opiniâtreté et de présomption; il lui reproche de trahir ce qui est de la simple honnêteté, qui consiste, lorsque par faiblesse on s'est tourné contre sa profession de foi, à racheter au moins cet acte qui rabaisse par un autre qui relève, et par la purification du baptême. Il lui demande, entre autres choses, s'il se croit le droit de diriger l'Eglise à son gré.

Tel était Thasce Cyprien et tels étaient l'état et la constitution de l'Eglise au milieu du III^e siècle de notre ère, au moment où les empereurs romains, qu'inquiétaient les développements de cette Eglise, crurent devoir faire quelque chose pour la religion. Ces novateurs, qui venaient troubler l'ordre établi, renverser les autels, ces sacrilèges disciples d'un Juif obscur qui, disait-on, avait subi le supplice de la croix pour ses méfaits, étaient en exécution à ceux qui s'appelaient les honnêtes gens et les défenseurs de la religion. C'étaient les ennemis intérieurs de l'empire, des factieux, des scélérats, comme qui dirait des socialistes, aux yeux des prêtres du temps. Un décret nouveau fut lancé contre ces mécréants par les deux empereurs en possession alors de l'empire, et on se mit à instruire et à procéder contre eux, pour ainsi parler, au correctionnel et au criminel. On leur intenta des procès, à la suite desquels ils étaient condamnés tantôt à l'exil, tantôt à la mort, et c'est un double procès de ce genre qui fut fait à Thasce Cyprien, d'abord en l'an 257, où il fut condamné à l'exil, et enfin en 258, où sa vie reçut la récompense alors si fort ambitionnée par les chrétiens, et qu'ils appelaient la couronne du légitime combat (*corona legitimi certaminis*). On sait que, si la légende a ajouté beaucoup de faits inventés et ridicules à l'histoire ou, comme on disait, aux Actes des martyrs, un certain nombre de ces actes, rédigés par les fidèles au moment du martyre, et quelques-uns même, ce semble, par des greffiers païens, portent tous les caractères d'une entière authenticité. Tels sont ceux qu'a recueillis, avec l'esprit critique qui distinguait les anciens bénédictins, le savant bénédictin dom Ruinart, et qu'il a publiés en un volume in-folio, sous le titre de: *Acta sincera martyrum*. C'est là un ouvrage historique, et dans lequel Ruinart n'a point sacrifié à la légende, ou du moins n'en a rapporté quelques traits que sous bénéfice d'inventaire, en ayant soin, pour ces traits-là, de commencer toujours son récit par: *On dit, on raconte*. Tel était l'esprit honnête et si respectable des savants bénédictins d'autrefois, bien différents des bénédictins de Solesmes d'aujourd'hui, qui ont eu la mauvaise foi de publier, sous le nom de dom Ruinart, une prétendue traduction des *Acta sincera*, augmentée

des plus ridicules miracles qui se puissent imaginer. Quant à nous, pour qui les *Acta* sont une des meilleures sources de l'histoire pour ce qui regarde les premiers confesseurs du christianisme, nous y avons trouvé le double procès de saint Cyprien empreint d'une telle réalité vivante, que nous croyons bon d'en donner ici la traduction pure et simple, en l'accompagnant seulement de quelques éclaircissements historiques. Cela nous a paru d'autant plus curieux à reproduire, que tout s'y passe comme dans les tribunaux de nos jours. Il n'y a pas jusqu'au buste de l'empereur régnant qui ne figurât dans le prétoire, comme il figure aujourd'hui dans nos tribunaux. Nous traduisons:

ACTE DU MARTYRE DE THASCIUS CYPRIANUS.

Sous les empereurs Valérien et Gallien, le premier pour la quatrième fois consul, et le second pour la troisième, le 3 des calendes de septembre (30 août de l'an 257), en la chambre du conseil de Carthage, Paternus, proconsul, dit à Cyprien, évêque:

«Les très-sacrés empereurs (*sacratissimi imperatores*) Valérien et Gallien ont daigné m'adresser des lettres par lesquelles ils commandent à tous ceux qui ne professent pas la religion romaine d'avoir à reconnaître les cérémonies de cette religion. Je t'interroge en conséquence, toi, ici présent, sous ton nom: qu'as-tu à me répondre?»

Cyprien, évêque, dit: «Je suis chrétien et évêque. Je ne reconnais pas d'autres dieux que l'unique et vrai Dieu, qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qui est dans le ciel, sur la terre et dans la mer. C'est ce Dieu que nous servons, nous autres chrétiens: c'est lui que nous prions le jour et la nuit, pour nous et pour tous les autres hommes, et pour le salut et la conservation des empereurs eux-mêmes.»

Paternus, proconsul, dit: «Ainsi tu persévères dans cette volonté?»

Cyprien, évêque, dit: «J'y persiste. Celui qui connaît Dieu s'en fait honneur et ne peut changer.»

Paternus: «Tu auras en ce cas, conformément aux ordres de Valérien et de Gallien, à te rendre en exil dans la ville de Curube.»

Cyprien: «Je m'y rends.»

Paternus: «Les très-sacrés empereurs n'ont pas seulement daigné m'écrire touchant les évêques, mais encore touchant les prêtres de ta croyance. Je veux donc savoir de toi quels sont ceux qui habitent en cette ville.»

Cyprien: «Vous avez établi avec sagesse des lois qui défendent la délation. C'est pour quoi ceux dont tu me parles ne peuvent être découverts ni dénoncés par moi; mais il ne te sera pas difficile de les trouver.»

Paternus: «Je suis chargé d'en faire la recherche et d'informer ici contre eux.»

Cyprien: «La discipline défendant qu'on se livre soi-même, et cela étant contraire à ses propres lois, ils ne se présenteront pas d'eux-mêmes; mais, pour peu que tu les cherches, tu les trouveras.»

Paternus: «Qu'ils soient instruits en attendant de ceci: les très-sacrés empereurs ont ordonné aussi qu'aucun conciliabule ne soit tenu dans les cimetières, sous peine, pour quiconque n'observerait pas cet ordre salutaire, d'avoir la tête tranchée.»

Cyprien: «Fais ce qui t'est ordonné.»

Ceci se passait à Carthage le 30 août 257, sous le proconsulat d'Aspasius Paternus.

Curube, où Thasce Cyprien était exilé par ce premier jugement, était une petite ville assez agréable sur le bord de la mer, au cap de Mercure, qui regardait la Sicile, à environ 15 lieues de Carthage. L'air y était bon, les habitants honnêtes et doux, les environs fort agréables, quoique déserts, et le saint y trouva, dans une assez douce solitude, le repos et toutes les commodités de la vie, et l'on ne peut dire que ce fût là un châtimement bien sévère, malgré l'injustice du principe en vertu duquel il était infligé. Mais les choses changèrent bientôt d'aspect.

Près d'un an s'était écoulé. Cyprien était toujours exilé à Curube, lorsque, vers la fin du printemps de l'année suivante, c'est-à-dire vers le mois de juillet 258, à Aspasius Paternus (soit que celui-ci fût mort, soit qu'il eût été rappelé et destitué peut-être pour cause d'indulgence, conjecture plus vraisemblable), fut donné pour successeur Galère-Maxime, homme très-religieux, plus violent et plus zélé pour la foi de ses pères que cet excellent Aspasius Paternus, malgré le profond respect de celui-ci pour la religion, et qui tint à l'égard de notre saint une conduite toute différente.

A peine arrivé à Carthage, Galère-Maxime ordonna qu'on y fît venir Cyprien. Mandé à comparaitre devant son tribunal pour y être jugé derechef, conformément aux nouveaux édits plus sévères des très-sacrés empereurs, Cyprien fut enlevé de Curube par les gardes du proconsul, lorsqu'il s'y attendait le moins, et conduit à Carthage avec beaucoup de précipitation, disent les *Actes*. Toutefois, quelque envie qu'eût le proconsul de terminer au plus tôt cette affaire pour donner satisfaction aux ennemis des chrétiens, d'autres affaires plus pressées l'obligèrent d'aller à Utique, cette vieille colonie phénicienne, que nous appelons aujourd'hui Biserte, dans la régence de Tunis, entre Car-

thage et Tabarque, sur la Méditerranée. Cyprien dut attendre, et le proconsul lui envoya dire de rester jusqu'à nouvel ordre dans ses jardins (*in hortis suis*), c'est-à-dire dans une maison de campagne qui avait appartenu à Cyprien avant sa conversion, et qu'il avait donnée depuis à son Eglise. Dans son voyage à Utique, la santé du proconsul s'était altérée; il en était revenu malade, et s'était arrêté, pour se soigner, à Sexti, lieu très-voisin de la ville, comme le témoigne son nom (*Sexto ab urbe lapide*), à six bornes milliaires de Carthage, et où les Romains qui habitaient l'Afrique allaient prendre les bains de mer. Pendant tout le mois d'août, Cyprien fut laissé en liberté dans les jardins qu'il avait donnés à son Eglise, à peu de distance de Carthage. Cependant la maladie se prolongeant, Galère-Maxime, en fonctionnaire zélé, résolut d'expédier cette affaire urgente pour le salut de la religion, et de la juger à Sexti même. «Comme Cyprien était ainsi dans ses jardins, attendant chaque jour et espérant qu'on viendrait, dit saint Augustin (*in hortis suis manebat, et inde quotidie sperabat venire ad se*...), [Sanct. August., serm. 309, num. 2], voilà qu'enfin (nous empruntons presque tout ce récit à saint Augustin), le jour des ides de septembre (le 13 septembre), vinrent à lui deux personnages importants (*principes*), l'un *strator* (intendant de la maison de Galère-Maxime) et l'autre *equistrator* (préposé au service des écuries), lesquels, au nom du proconsul, le sommèrent de se rendre sur-le-champ auprès de celui-ci, et, l'ayant fait monter et asseoir au milieu d'eux dans un petit chariot de voyage (*curriculum*), ils le conduisirent ainsi à Sexti.

C'était, comme nous venons de le dire, le 13 septembre. Le proconsul Galère-Maxime ne put ou ne voulut pas, ce jour-là, faire comparaître l'évêque Thasce Cyprien à son tribunal. «Et ce jour-là, dit l'auteur que nous suivons, le bienheureux Cyprien se retira près du *strator* de la maison du proconsul Galère-Maxime, dans une habitation que ce personnage avait en un bourg voisin de Sexti, appelé Saturne, entre Veneria et Salaria. Le bruit se répandit de l'arrivée de l'évêque et de la cause de son arrivée, et des environs accoururent en ce bourg tout le peuple de ses frères en Jésus-Christ; car bien plus qu'au temps de Pline, le christianisme avait alors gagné des prosélytes hors des villes, dans les bourgades et dans la campagne. Telle était la multitude des fidèles accourus là près de leur évêque, et au besoin pour partager son sort, que le bourg se trouva trop étroit pour la loger, et qu'elle dut camper et passer la nuit en plein air devant la porte de la maison de l'officier de Galère-Maxime et dans les champs voisins, pour attendre l'issue de la comparution, renvoyée au lendemain, de l'évêque au tribunal du proconsul. Instruit que la foule de ses frères et de ses sœurs, car les femmes s'y étaient portées en grand nombre, devaient ainsi passer la nuit par les places et par les champs, saint Cyprien s'inquiéta surtout de ces dernières, et recommanda de veiller avec attention à la défense des vierges. C'est saint Augustin qui nous apprend dans un intéressant passage, que nous citerons ici textuellement: *Quod cum in alium diem dilatus esset, atque illuc se multitudo fratrum ac sororum congregans pro foribus pernoctarent, custodiri puellas precepit*. (August., l. c., n° 4. — Item, sanctus Fulgentius, *serm.* 6, *confirm.*) Le lendemain enfin étant venu, dix-huitième jour des calendes d'octobre (14 septembre), sur l'ordre du proconsul Galère-Maxime, une troupe nombreuse de soldats entoura l'habitation que le proconsul occupait à Sexti, et, par son ordre aussi, y fut amené, de la maison où il avait été hébergé la nuit précédente, l'évêque Thasce Cyprien.

Tout était prêt de grand matin pour le jugement de l'évêque. Les soldats, sous les armes entourant le tribunal que le proconsul avait fait disposer dans la principale maison de Sexti, et où, selon l'usage, il avait fait placer les images de marbre, apportées de Carthage, des deux empereurs Valérien et Gallien et du César Valentinien.

Assis là sur son fauteuil de juge proconsulaire, Galère-Maxime donna l'ordre d'amener devant lui l'évêque chrétien, et le dialogue suivant s'établit entre eux:

Le proconsul assis dit à l'évêque debout: «Tu es Thasce Cyprien?»

Cyprien: «Je le suis.»

Galère-Maxime: «C'est toi qui t'es fait le pape de ces gens à l'esprit sacrilège.»

Cyprien: «Oui, de ces gens que tu appelles à l'esprit sacrilège. C'est moi qu'ils ont choisi pour père directeur.

Galère-Maxime: «Les très-sacrés empereurs t'ont cependant ordonné de sacrifier (*caeremoniari*).»

Cyprien: «Je ne le ferai point.»

Galère-Maxime: «Prends garde et prends conseil de la raison.»

Cyprien: «Fais ce qui t'est ordonné. En une cause si juste, je n'ai pas besoin de prendre conseil.»

Galère-Maxime, en ayant délibéré avec le conseil, prononça avec difficulté, à cause de son état de maladie, les paroles suivantes:

«Il y a longtemps que tu fais poursuivance d'impie; tu as formé une coupable association de conspirateurs malveillants, et tu t'es

constitué l'ennemi des dieux et des saintes lois de Rome, sans que les pieux et très-sacrés princes Valérien et Gallien augustes, et le très-illustre César Valentinien, aient pu le ramener à l'antique observation de leurs cérémonies. C'est pourquoi, étant, comme tu l'es, convaincu d'être le chef et l'enseigne de cette secte criminelle, tu serviras d'exemple à ceux que tu as associés à ton crime : ton sang versé raffermira l'ordre. »

Ces choses dites, il écrivit la sentence sur ses tablettes, et la récita à haute voix en ces termes : « J'ordonne que Thasce Cyprien ait la tête tranchée. »

Sur quoi Cyprien dit : « Grâces en soient rendues à Dieu ! »

Après la lecture de cette sentence, la foule des frères se mit à dire :

« Et nous aussi, qui croyons comme lui, qu'on nous décapite avec lui ! »

Le lieu choisi pour l'exécution était le stade où l'on s'exerçait à la course. Saint Cyprien y avait passé le matin, quand on l'avait amené de la maison du *strator*, où il avait couché la nuit précédente, au tribunal du proconsul. La place était grande, longue de cent vingt-cinq pas et large à proportion, bordée de tous côtés par de grands arbres qu'on y avait plantés pour rendre le lieu plus agréable. Quelque spacieux que fût le stade, la foule des spectateurs était telle, que, pour mieux voir, beaucoup montèrent sur les arbres qui l'entouraient. Arrivé au point où il devait être exécuté, Cyprien ôta son manteau, et, se mettant à genoux, se prosterna et pria. Puis, s'étant dépouillé de sa dalmatique et l'ayant donnée à ses diacres, il attendit en chemise que l'exécuteur (*spiculator*) vint le frapper. Celui-ci étant venu, Cyprien lui fit donner 25 écus d'or. Les frères et les sœurs jetèrent des linges et des mouchoirs devant le patient, à l'endroit où la tête devait tomber, pour les emporter imprégnés de son sang. L'évêque s'était bandé lui-même les yeux ; mais, comme il ne pouvait lier les manches de sa chemise, le prêtre Julien et un autre Julien les lui lièrent ; puis il reçut le coup qui sépara sa tête de son corps. L'un et l'autre furent emportés et placés dans un lieu voisin pour satisfaire la curiosité des gentils, qui se pressaient pour les voir ; de là, pendant la nuit, dit la relation des *Acta*, avec des chants et des cierges allumés, le corps fut transporté et enterré dans les champs du procurateur Marcobé Candide, sur le chemin de Mappalia, contre les viviers. Peu de jours après, déclara le proconsul Galère-Maxime, qui, très-malade déjà au commencement de septembre, avait, à ce qu'il semble, singulièrement tenu à faire mettre à mort saint Cyprien avant de mourir lui-même.

Tel est le simple récit des *Acta sincera martyrum*. Cette belle et noble mort est proposée en exemple par saint Augustin aux chrétiens de son temps, menacés d'un sort pareil par les Vandales : « En quoi, dit-il, le cœur humain peut-il éclater mieux que dans la dernière parole du vénérable martyr ? Lorsque, en effet, Galère-Maxime lui lut la sentence écrite sur ses tablettes et ainsi conçue : « J'ordonne que Thasce Cyprien ait la tête tranchée, » il répondit : « Dieu soit loué ! » Dans un cas semblable, disons aussi, nous : Dieu soit loué ! »

Les siècles ont succédé aux siècles depuis que Thasce Cyprien a subi le martyre aux portes de cette Carthage aujourd'hui nommée *umbrà*. La foi du Christ vivant s'est affaiblie dans les âmes ; elle est morte dans beaucoup, et cependant nul homme de cœur, à quelque croyance qu'il appartienne, ne saurait lire le récit de la mort du saint évêque sans se sentir frappé de cette fermeté simple, de cette grandeur vraie dans le sacrifice. On voit dans cette page d'histoire éclater le côté héroïque des premiers chrétiens, et, chose singulière ! ces premiers martyrs qui, par quelque supplice qu'on les fit périr, estimaient qu'on les conduisait non à la mort, mais à la gloire, et qui mouraient si simplement, non sans gloire en effet ; ces premiers persécutés, en qui quelque désir de vengeance eût semblé naturel, étaient si pénétrés de l'esprit du Christ, qu'ils ne faisaient entendre aucune plainte contre leurs bourreaux.

CYPRIERE s. f. (si-pri-è-re — rad. *cyprès*). Lieu planté de cyprès : Au coin d'une *CYPRIERE* de l'antique désert, on découvrait une culture naissante. (Chateaub.)

CYPRIN s. m. (si-prain — du gr. *kuprinos*, carpe). Ichtyol. Genre de poissons d'eau douce, qui a pour type la carpe commune : Les *CYPRINS* sont peu carnassiers ; ils vivent surtout d'herbes, de graines et de limon. (Bouillet.)

— *Cyprin doré de la Chine*. Poisson originaire des lacs voisins des montagnes de Tchanghai, qui provient du Tse-Kiang, en Chine ; il fut introduit en Europe vers 1611, par les Hollandais.

— *Encycl.* Les *cyprins* forment le genre type de la famille des cyprinoides, de l'ordre des malacoptérygiens abdominaux. Ils ont pour caractères : bouche peu fendue, mâchoires faibles et sans dents, corps écailleux à écailles généralement larges, une seule nageoire dorsale, ouïes soutenues par trois rayons plats, intestins très-longs repliés plusieurs fois sur eux-mêmes, vessie aérienne grande. Les *cy-*

prins peuplent les eaux douces du monde entier ; mais il y en a moins en Afrique et en Amérique que dans les autres parties. Quelques-uns descendent très-près de l'embouchure des fleuves, mais aucun n'est véritablement marin. Ils se nourrissent de matières végétales, de substances organiques en décomposition dans le limon, de graines, de vers, d'insectes ; leur forme générale est regardée comme la plus propre aux habitants des eaux ; mais, dépourvus de moyens de défense, ils deviennent fréquemment la proie des brochets, des anguilles et des oiseaux nageurs.

Si ces poissons portent des mâchoires garnies de dents, ils sont, mieux que d'autres, doués d'un appareil de mastication nécessaire à des animaux peu ou point carnassiers et destinés à se nourrir surtout de substances végétales et de graines. Cet appareil se compose de fortes dents en pavés, adhérentes, dans le gosier, aux os pharyngiens inférieurs et prenant les aliments, à leur passage, entre elles et une sorte d'enclume, de disque écailleux enchâssé dans une large cavité sous une apophyse du basilare. Par conséquent, ce sont de vrais brouteurs cueillant l'herbe que saisissent leurs lèvres protraciles, la gôtant au passage par le palais et la broyant au gosier au moyen de leur appareil molaire. L'estomac se continue par des intestins assez courts et sans cæcum. La vessie natatoire, dont toutes les espèces sont pourvues, est généralement grande et divisée en deux parties, antérieure et postérieure, par un étranglement. Ce genre renferme des poissons habitant exclusivement les fonds et d'autres entièrement habitués à chasser à la surface de l'eau.

Les *cyprins* ont été divisés en six sections : les carpes, les barbeaux, les goujons, les tanches, les brèmes et les ables, vulgairement appelés *poissons blancs*. V. chacun de ces mots pour les caractères particuliers.

Les *cyprins dorés* ou *poissons rouges* appartiennent à l'ordre des malacoptérygiens abdominaux, famille des cyprinoides. Ce sont des animaux extrêmement voisins des carpes. Communément ils sont noirs pendant les premières années de leur vie ; puis apparaissent des points argentés, qui s'étendent et se rejoignent ; enfin, quand l'animal est devenu blanc, la coloration rouge se montre de la même manière. Leur coloration offre d'ailleurs beaucoup de variété : on en trouve d'argentés qui portent aux pectorales quinze rayons et trente-six à la caudale, tandis que les dorés ont seize rayons aux pectorales et vingt-sept à la caudale.

Tous ont le museau comme tronqué de bas en haut, la bouche petite, ouverte vers le dessus ; l'œil grand, saillant, élevé sur le front ; l'iris noir, entouré d'un ou de deux cercles alternativement noirs, rouges ou jaunes. La caudale est bilobée, grande, et d'une forme gracieuse. Quant aux autres nageoires, elles n'offrent rien qui diffère de celles de la carpe ordinaire ; mais les Chinois sont si bien parvenus à améliorer l'espèce, qu'ils ont produit un nombre infini de variétés monstrueuses, chez lesquelles la caudale devient trilobée, la dorsale absente, les pectorales pointues et énormes, etc.

Les *cyprins dorés*, comme les carpes, ont le sens de l'ouïe développé, sont susceptibles d'une sorte d'éducation, car ils reviennent à un signal connu recevoir leur nourriture. Il leur faut une eau tranquille, un fond gras pour qu'ils frayent abondamment sans soins spéciaux, des herbes et des branches pour déposer leurs œufs ; ils ont aussi besoin d'ombre contre le soleil ; d'ailleurs ils vivent bien avec les autres *cyprins*, carpes, etc., atteignent 0 m. 40 de longueur, sont fort bons à manger, se pêchent à l'hameçon et au filet, comme leurs congénères indigènes, et font l'ornement des pièces d'eau qu'ils habitent.

On les a beaucoup multipliés depuis l'application de la pisciculture, et on doit les multiplier encore davantage.

CYPRINE s. f. (si-pri-ne — du gr. *kupros*, cuivre). Minér. Variété d'idocrase de couleur bleu de ciel, qu'on trouve à Souland, en Norvège, et qui a été ainsi appelée parce qu'on a attribué sa couleur à la présence d'une petite quantité d'oxyde de cuivre.

— Moll. Genre de coquilles bivalves, dont on ne connaît qu'une seule espèce vivante.

— *Encycl.* Moll. Les *cyprines* sont des mollusques acéphales, à animal épais, ovale, ayant le manteau muni en arrière de deux tubes courts et distincts, et en avant d'une ouverture qui laisse passer un pied en forme de hache. La coquille est ovale, oblongue, renflée, solide, presque en forme de cœur, à deux valves égales, mais inéquilatérales, revêtues d'un épiderme ou drap marin persistant, réunies par une charnière très-épaisse, à quatre dents inégales. Ce genre renferme une seule espèce vivante, la *cyprine d'Islande*, qui habite à l'embouchure des fleuves dans les eaux peu salées. On connaît aussi un très-petit nombre d'espèces fossiles, qui toutes appartiennent aux formations tertiaires.

CYPRINE, nom sous lequel les poètes désignent souvent Vénus. V. *CYPRIS*.

CYPRINIDÉ, ÉE adj. (si-pri-ni-dé — du *cyprine*, et du gr. *eidōs*, aspect). Moll. Qui ressemble à une cyprine.

— s. m. pl. Famille de mollusques acéphales, ayant pour type le genre cyprine.

— *Encycl.* Les *cyprinidés* ont une coquille équivalve, subcordiforme, fortement épidermée, à charnière solide, composée de trois dents cardinales un peu divergentes, et d'une dent latérale postérieure distante sur chaque valve. Le ligament est externe, épais, bombé et s'insère sur des nymphes saillantes. Les siphons sont très-courts et à orifices ciliés. Le pied est épais et linguiforme. Cette famille ne renferme qu'un genre, le genre cyprine.

CYPRINIER s. m. (si-pri-nié — rad. *cyprine*). Moll. Animal des cyprines. || Peu usité.

CYPRINODON s. m. (si-pri-no-don — du *cyprin*, et du gr. *odous*, dent). Ichtyol. Genre de cyprinoides, comprenant de petits poissons des eaux douces ou saumâtres : On fait au printemps une pêche considérable de *CYPRINODONS* pour amorcer les saumons. (Valenciennes.)

— *Encycl.* Ce genre de cyprinoides comprend des espèces à corps oblong, aplati en dessus et couvert d'assez grandes écailles ; à mâchoires garnies de petites dents nombreuses de velours fin ; à membrane branchiostège formée de six rayons. Les plus grands individus n'atteignent pas 0 m. 30 de longueur. Le *cyprinodon ombre* est d'un brun roussâtre, avec quelques taches brunes ; il vit dans les lacs de l'Autriche, et surtout dans les eaux souterraines. Trois autres espèces habitent les eaux douces ou saumâtres de l'Amérique du Nord, où elles vivent dans la vase. On en fait au printemps une pêche considérable pour amorcer les saumons.

CYPRINOÏDE adj. (si-pri-no-i-de — du *cyprin*, et du gr. *eidōs*, aspect). Ichtyol. Qui a la forme d'un cyprin. || On dit aussi *CYPRINIDE* et *CYPRINACÉ*.

— s. m. pl. Famille de poissons d'eau douce, qui a pour type le genre cyprin.

— *Encycl.* La famille des *cyprinoides* se reconnaît à une bouche peu fendue, à des mâchoires faibles et le plus souvent sans dents, et dont le bord est formé par les os intermaxillaires, à des os pharyngiens fortement dentés et à des rayons branchiostéges peu nombreux. Leur corps est écailleux. Ils n'ont pas de nageoire adipeuse, c'est-à-dire formée par un repli de la peau rempli de tissu graisseux et dépourvu de rayons. Ce sont les moins carnassiers des poissons. Cette famille comprend les genres cyprin, loche ou dormille, anablepe, poëcilie, lebias, fondule, molinène et cyprinodon.

CYPRIOÏTE, OTE s. et adj. (si-pri-o, o-te). Géogr. Habitant de l'île de Cypro ou Chypre : qui a rapport à cette île ou à ses habitants : Les *CYPRIOÏTES*. La population *CYPRIOÏTE*.

CYPRIPÈDE s. m. (si-pri-pè-de — du gr. *kupris*, nom de Vénus ; *pedilon*, chaussure). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, type de la tribu des cypripédiées, comprenant une vingtaine d'espèces, qui croissent dans les régions tempérées et froides de l'hémisphère nord : Le *CYPRIPÈDE pubescent* croît sur le bord des rivières et dans les terrains sablonneux de la Caroline. (T. de Berneaud.) || On dit aussi *CYPRIPÉDION*.

— *Encycl.* Ce genre, l'un des plus intéressants et des plus connus de la famille des orchidées, doit son nom scientifique, comme son nom vulgaire (*sabat de Vénus* ou *de la Vierge*) à la forme bizarre de ses fleurs. Il comprend une vingtaine d'espèces, qui croissent dans les régions tempérées et froides de l'hémisphère nord, surtout en Amérique. Le *cypripède sabat de Vénus* (*cypripedium calceolus*) est une belle plante qui croît sur les Alpes, et que l'on cultive dans les jardins. Elle passe pour détersive et vulnérinaire, employée à l'extérieur ; mais on s'en sert bien rarement en médecine. Cette espèce et ses congénères sont surtout recherchées comme végétaux d'ornement.

— **CYPRIPÉDIÉ**, ÉE adj. (si-pri-pé-di-é — rad. *cypripède*). Qui ressemble ou qui se rapporte au cypripède.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des orchidées, ayant pour type le genre cypripède.

CYPRIQUE adj. (si-pri-ke). Syn. de *CYPRIOÏTE*.

CYPRIS s. f. (si-priss — surnom gr. de Vénus). Zool. Genre de crustacés, détaché des monocles, et comprenant trente-deux espèces.

— *Encycl.* Les *cypris* sont de petits crustacés présentant six pieds, des antennes terminées par un faisceau disposé en pinceau. Le test est comprimé latéralement, bombé sur le dos ; le corps n'a pas d'articulation distincte ; il est terminé postérieurement par une espèce de queue molle, repliée en dessous, avec deux filets sétacés se dirigeant en arrière et sortant du test. Ils habitent les eaux tranquilles, se nourrissent de substances animales mortes, mais non putréfiées. En nageant, ils meuvent avec rapidité leurs antennes et leurs deux petites pattes antérieures. Du reste, ni leur organisation ni leurs mœurs ne sont bien connues. On n'a pu découvrir d'une manière certaine leurs organes sexuels, et c'est avec hésitation que Muller dit en avoir vu d'accouplés. Les pontes et les mues de ces crustacés ne sont pas moins nombreu-

ses que celles des cyclopes. Leurs œufs sont sphériques ; ils sont immédiatement déposés sur quelque corps solide ; ils éclosent au bout de cinq jours environ. Le *cypris noirâtre* est l'espèce la plus connue. Sa longueur est de trois quarts de millimètre. Ces petits crustacés ont la faculté de s'enfoncer dans la vase humide, et d'y rester pendant longtemps, ce qui explique comment des mures qui étaient desséchées se trouvent peuplées de *cypris* lorsqu'une pluie est venue de nouveau les remplir.

CYPRIS ou **CYPRINE**, un des surnoms de Vénus, que lui ont donné les écrivains parce que cette déesse avait pris naissance de l'écumme de la mer près de l'île de Cypris ou dans cette île même, qui lui était consacrée et où elle avait un culte particulier. Ce nom de *Cypris*, qui est le nom même de l'île, ou de *Cyprine*, qui est un dérivé, revient souvent sous la plume des écrivains érotiques ou des poètes qui ont cultivé le genre familier et badin. Cependant Delille (trad. de l'*Enéide*, liv. II) n'a pas craint de s'en servir dans le style élevé :

[tagnes,
Dominait fièrement sur les humbles campagnes,
Lorsque des bûcherons réunissant leurs bras,
De son tronc ébranlé font voler les éclats,
L'arbre altier, balançant sa tête chancelante,
Menace au loin les monts de sa tête pesante :
Attaqué, mutilé, déchiré lentement,
Enfin, dans un dernier et long mugissement,
Il épuise sa vie, il tombe, et les collines
Retentissent du poids de ses vastes ruines :
Ainsi tombe Ilion. Je m'éloigne, et *Cypris*
Défend au glaive, au feu d'attenter à son fils.
Le fer respectueux tombe à sa voix puissante,
Devant elle s'enfuit la flamme obéissante.

Remarquons toutefois qu'ici le poète a employé le nom de *Cypris* comme synonyme de Vénus, déesse puissante, et que très-probablement d'ailleurs il a obéi ici aux exigences de la rime ; tandis que, dans une poésie légère, *Cypris* devient l'équivalent de mère, de déesse des Amours. C'est ainsi que Roucher a dit dans son poème des *Mois* :

Un jour que, de Glycère, accusant les mépris
Il exhalait sa plainte au temple de *Cypris*...

Dans ce dernier sens cependant, le même Delille, dont on connaît les prodigieuses ressources de style, a trouvé le moyen de glisser ce mot sans blesser le décorum de la poétique :

LA Junon elle-même, oubliant son injure,
Revenait de Vénus essayer la ceinture,
Et le paon orgueilleux, corrigeant ses mépris,
Se montrait familier aux pigeons de *Cypris*.

Démouster surtout aimait à se servir de cette expression ; *Cypris* se trouve à chaque page sous sa plume (*Lettres à Emilie sur la mythologie*), surtout dans les *Lettres* qui ont pour objet cette charmante déesse. Lorsqu'elle est encore enfant, les Heures lui enseignent les devoirs qu'elle aura plus tard à remplir et lui disent :

L'homme ne sait aimer qu'autant qu'on lui plait :
Étudiez son caractère,
Ménagez-lui le prix de la moindre faveur ;
A l'orgueil, à l'humeur opposez le sourire,
L'innocence au soupçon, le calme à la fureur ;
Régnez en suppliant et fondez votre empire
Sur l'amour et sur la douceur.

Un jour, *Cypris*, vous serez mère ;
N'abandonnez jamais le fruit de vos amours
Aux mains d'une femme étrangère...

Lorsque l'Heure du sacrifice la conduisit au temple :

Cypris, les yeux baissés, le front ceint de guirlandes,
Portait aux pieds des dieux d'innocentes offrandes,
Et, tandis que l'encens fumait sur leurs autels,
Offrait son jeune cœur au roi des immortels.

Pour le coup, il nous semble que le poète est dépaycé ; on dirait qu'il s'agit d'une novice qui va prendre le voile. Les vers suivants exhalent moins le parfum de l'encens catholique :

Les Heures de la nuit rassemblent tour à tour
Les songes légers auprès d'elle ;
Cypris, au milieu de sa cour,
Jeune, sensible, femme et belle,
Songeait alors innocemment
Qu'elle n'avait qu'un seul amant,
Et rêvait qu'elle était fidèle.

Les poètes disent également *Cyprine* pour *Cypris* ; cela dépend des besoins de la rime ou de la mesure :

L'époux de la belle *Cyprine*
Forgeait aux antres de Lemnos
Les traits de la troupe enfantine
Qui règne en despote à l'aphos.

Souvent aussi ils désignent l'Amour sous le nom de *filz de Cypris* ou de *Cyprine*.

Cypris attirant l'Amour, groupe de marbre, de M. J.-B. Marcellin ; collection Fould. La déesse, entièrement nue, tient dans ses bras le bambino mythologique. « Sa pose est d'une grâce un peu cherchée, a dit Th. Gautier, mais cette grâce existe ; le corps présente ces contours serpentineux qu'aiment les statuaires et les peintres ; la tête est fine, malicieuse, spirituelle ; le corps est digne de la mère de l'Amour. » Le maniérisme de ce joli groupe a trouvé grâce aussi devant M. About, qui a dit de cet ouvrage : « Peu de lignes, peu de style et peu de naturel ; mais le soin, le fini, la gentillesse, un je ne sais quoi de nouveau que nous n'avons jamais vu dans les ouvrages

des maîtres, font de ce marbre un petit chef-d'œuvre maniéré. » M. About regrette toutefois que le Cupidon soit trop petit. C'est aussi le défaut qu'a blâmé, en termes un peu vifs, un critique qui est en même temps un statuaire, M^{me} Claude Vignon : « Voilà la *Cypris* de M. Marcellin, une bien ravissante figure, où la beauté semble s'être faite noble, pour arriver à la perfection de formes et de détails. Mais pourquoi sur cette suave et radieuse création de l'art avoir jeté ce hideux petit fœtus ? Oh ! monsieur Marcellin ! vous nous aviez fait une charmante figure, vous aviez créé une fleur, et sur la beauté parfaite vous mettez une laideur, sur la rose vous jetez une chenille ! D'abord, cet embryon, que vous nommez l'Amour, n'est même pas de la grosseur d'un enfant qui vient de naître, quoiqu'il en ait toutes les hideurs. Et puis, cette *Cypris* si suave, si fine, si gracieuse, cette *Cypris* si chaste dans sa nudité, parce que ce n'est pas une femme, mais une déesse, elle vient donc d'accoucher ? Vous voulez faire une *Vénus allaitant l'Amour* ; soit ! Mais n'allaitait-on les enfants que vingt-quatre heures après leur naissance ? Et l'Amour, ce dieu qui doit régner même sur l'Olympe, peut-il jamais avoir été si faible et si difforme ? Et cette petite aspiote, que je ne puis pas voir sans avoir envie de la prendre par les ailes et de la jeter bien loin de la *Cypris*, cette petite bête, dont le cordon ombilical ne doit pas être coupé encore, elle grimpe, elle s'accroche, elle se suspend ! C'est hors nature, donc c'est laid. » Malgré la présence de ce malheureux bambino, la *Cypris* de M. Marcellin est certainement l'une des plus séduisantes productions de la statuaire contemporaine ; c'est un vrai marbre de boudoir. Elle a figuré au Salon de 1853 et à l'Exposition universelle de 1855.

CYPROÏDE adj. (si-pro-i-de — de *cypris*, et du gr. *eidos*, aspect). Crust. Qui ressemble à une cypris.

— s. m. pl. Famille de crustacés, qui a pour type le genre *cypris*.

CYPRUS, nom ancien de l'île de **CYPRÈ**.

CYPRYSINSKI (Antoine), savant et philanthrope polonais, né à Sandomir en 1804, mort à Varsovie en 1860. Il s'appliqua d'abord à la médecine, à laquelle il renonça pour s'occuper de jurisprudence. Administrateur du vaste majorat des Zamoycki, il contribua puissamment à l'amélioration du bien-être des paysans. On a de lui une remarquable statistique de l'arrondissement de Sandomir et une brochure *Sur la question des paysans polonais* (1850).

CYPSÈLE s. m. (si-psé-lé — du gr. *kupselos*, hirondelle). Ornith. Nom scientifique du genre martinet.

— s. f. Bot. Syn. d'**AKÈNE**.

CYPSÉLÉE s. f. (si-psé-lé — du gr. *kupselê*, ruche). Bot. Genre de plantes, de la famille des portulacées, tribu des sébuvées, renfermant une seule espèce, qui croît dans les marais desséchés de Saint-Domingue.

CYPSÉLIDE adj. (si-psé-li-de — de *cypsèle*, et du gr. *eidos*, aspect). Ornith. Qui ressemble au cypselé ou martinet.

— s. m. pl. Famille d'oiseaux qui a pour type le genre *cypsèle* ou martinet.

CYPSÉLIDES (DYNASTIE DES). V. **CYPSÉLUS**.

CYPSÉLODONTÉ s. m. (si-psé-lo-don-te — du gr. *kupselê*, ruche ; *odontos*, dents). Bot. Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des composées, tribu des astérées, renfermant une seule espèce très-rarissime, qui croît au Cap de Bonne-Espérance.

CYPSÉLUS, tyran de Corinthe, qui vivait vers le vi^e siècle avant J.-C. On ne le connaît guère que par les traditions rapportées par Hérodote. Voici le résumé de la légende que nous a conservée l'historien grec. Reportons-nous à l'époque où Corinthe formait une oligarchie, et était gouvernée par la famille des Bacchiades. L'un d'eux, Amphion, avait une fille nommée Labda, boiteuse de naissance. Elle épousa le fils d'Échécratè, Étéon, habitant du village de Pétra, descendant de Lapithe et de Cœnides. Ce mariage n'était point selon les traditions de la famille des Bacchiades, qui ne devaient se marier qu'entre eux ; mais Labda, à cause de son infirmité, n'avait pu trouver de mari dans sa famille. On ne viole pas impunément les traditions ; le mariage devait être fatal aux Bacchiades. Pourtant il semblait d'abord que ce fût sur Labda seule qu'allait retomber le châtiement. Elle n'avait point d'enfant. Étéon, suivant l'usage, alla consulter l'oracle au sujet de Labda. La réponse ne fut qu'à demi consolante ; l'oracle dit : « Labda n'est point stérile ; elle est enceinte d'une pierre destinée à écraser un jour l'oligarchie corinthienne. » Étéon ne sut point tenir secrète la prophétie qui le concernait ; les Bacchiades apprirent le danger qui les menaçait, et crurent qu'on pouvait changer les arrêts du destin et faire mentir les oracles. Quand Labda fut accouchée, ils envoyèrent tuer le nouveau-né ; mais les recherches furent vaines, on ne le trouva point. La mère, par précaution, l'avait enfermé dans un coffre (κυστός), circonstance qui fit donner à l'enfant le nom de *Cypsélus*. Ce coffre resta célèbre dans toute l'antiquité sous le nom de *boîte de Cypsélus*.

On voit d'avance la fin de la légende, qui

ressemble à tant d'autres. Tous les grands hommes légendaires n'ont-ils pas été persécutés ? Œdipe, Moïse, Romulus et Jésus n'étaient-ils pas condamnés à mourir dès leur naissance ou peu de temps après ? Cypsélus, comme ses pareils, ne pouvait manquer d'être un héros. Devenu grand, il se fit le défenseur du peuple opprimé par les Bacchiades, et, oubliant tous les liens qui l'unissaient à cette famille, il chassa les tyrans pour se mettre à leur place. Comme tous les usurpateurs, il fut appelé le sauveur de la patrie ; comme tous les usurpateurs, il versa un peu de sang pour arroser l'arbre de sa dynastie, et après cela, quand il n'eut plus rien à craindre, il devint fort doux et fort pacifique, et s'efforça d'effacer la tache de son origine, à force de bonté et de clémence. Il était l'ami du peuple, il sortait sans être entouré de gardes ; il avait de grandes richesses et les dépensait utilement, encourageant les arts et faisant des offrandes aux dieux. Tous les usurpateurs sont au mieux avec le clergé. Il fit donc, par exemple, d'une statue d'or de Jupiter au temple d'Olympie : il est vrai que, pour en payer les frais, il établit un impôt extraordinaire sur tous les riches de Corinthe.

Nous avons raconté la légende, en suivant Hérodote. On voit qu'elle n'a rien de trop invraisemblable, puisqu'elle ressemble à un grand nombre de faits historiques, malheureusement avérés. Il nous reste à préciser la date de la vie et de la mort de Cypsélus. On peut presque à coup sûr placer son usurpation entre 658 et 655 av. J.-C., et comme il régna trente ans, sa mort eut lieu entre 628 et 625. Ses descendants héritèrent de son pouvoir, dans la personne de son fils, Périandre. Du nom du fondateur, la dynastie s'appela dynastie des *Cypsélides*.

Après l'histoire, l'archéologie. Nous avons parlé du coffre dans lequel Labda avait prudemment caché son fils, et qui porta le nom de *boîte de Cypsélus*. La famille des Cypsélides de Corinthe conserva pieusement cette relique vénérable, qui avait été consacrée dans le temple de Junon, à Olympie. Pausanias (dans le 1^{er} siècle de l'ère chrétienne) prétend avoir encore vu le célèbre coffre. Il était fait de bois de cèdre, d'ivoire et d'or. Pausanias croit si bien que c'était la boîte authentique, la vraie, qu'il attribue à un très-ancien poète, Eumélus, les vers épiques qui servaient de légende aux bas-reliefs du coffre. Mais, dit Ottfried Müller, « il ne serait pas difficile de démontrer que ces vers, ces bas-reliefs et ce coffret furent fabriqués beaucoup plus tard à Corinthe, sous le règne des Cypsélides, qui n'étaient point fâchés d'entourer d'un peu de merveilleux leur origine. » Quand même on ne voudrait pas expliquer la fable de la boîte par l'étymologie, il n'en resterait pas moins incroyable qu'un objet si précieux, si richement orné et ciselé eût servi à Labda de meuble ordinaire. Il est bien plus probable que la relique a été fabriquée après coup, comme tant d'autres. Ce qui semblerait confirmer cette assertion, c'est qu'Hercule, dans les bas-reliefs de la boîte, est revêtu d'un costume spécial et distinctif (*schéma*), et non du costume ordinaire au héros, comme sur le bouclier d'Hésiode.

Consulter, sur Cypsélus : Hérodote (V, 92), Pausanias (II, 4 ; V, 2, 17) ; Aristote, *Politique* (V, 8, 9), *Polygète* (V, 31) ; Plutarque, *Le Banquet des sept sages* (21) ; Strabon (VIII) ; Ottfried Müller, *Archæolog.* ; Tiersch, *Epoch.*

CYPTOCORIS s. m. (si-ptô-ko-riss — du gr. *kuptos*, incliné ; *koris*, punaise). Entom. Genre d'hémiptères, dont l'espèce type habite le Sénégal.

CYPTONISME s. m. (si-ptô-ni-sme — gr. *kuptonismos* ; de *kuptô*, je suis penché). Antiq. Supplice qui consistait à placer le patient dans une cage de bois de moindre hauteur que sa taille, et dans laquelle il était obligé de tenir son corps courbé.

CYPTURE s. m. (si-ptu-re — du gr. *kuptos*, incliné ; *oura*, queue). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des clavicornes, qui comprend une seule espèce des Indes orientales.

— Encycl. Les caractères de ce genre sont : mandibules découvertes, égales, dentées ; antennes allant en s'épaississant sensiblement vers l'extrémité, en capitule globuleux ; sillons antennaires profondément creusés sur le corselet ; prosternum fortement émarginé postérieurement ; tibias postérieurs entiers, avec deux séries de spinules ; crochets des tarses antérieurs réunis, postérieurs en deux parties inégales ; abdomen à pénultième segment dorsal recourbé, le dernier infléchi, orbiculaire, et plus grand que l'autre ; corps épais. Ce genre ne renferme qu'une seule espèce, qui habite l'Allemagne.

CYR ou **CYRIQUE** (saint), fils de sainte Julitte d'Icône, n'avait que trois ans lorsqu'il subit le martyre à Tarse ou à Antioche, au iv^e siècle. Il est honoré le 5 juillet. Un autre saint du même nom était un médecin, et fut martyrisé en Egypte en 311.

CYR (SAINT-) bourg et commune de France (Seine-et-Oise), cant. (ouest), arrond. et à 5 kilom. de Versailles, à 22 kilom. S.-O. de Paris, sur le chemin de fer de Paris à Chartres et de Paris à Granville ; pop. aggl. 1,348 hab. — pop. tot. 2,308 hab. Ce bourg n'offre d'intéressant que les vastes bâtiments, d'une architecture simple et sévère, dans lesquels est installée l'école militaire.

L'origine de cette petite localité, si l'on en croit la légende, remonte aux premiers temps du christianisme en France. Suivant cette légende, une femme d'une grande beauté nommée Julithe ou Juliette, dont l'Eglise a depuis fait une sainte, avait attiré les regards d'un chef païen ; mais, chrétienne, elle refusa avec fermeté de céder à ses desirs. Contrainte alors d'opter entre le martyre et l'abjuration de sa foi, Juliette choisit le martyre et le subit courageusement. Elle laissait un enfant âgé seulement de trois ans, mais d'une précocité telle qu'il était déjà instruit des premières notions de la religion chrétienne. Après le supplice de sa mère, le juge l'interrogea et il fut si fort irrité de la résistance imprévue qu'il rencontra dans un enfant de cet âge, que, désespérant de la vaincre, il précipita le petit être du haut en bas d'un rocher. Cet enfant s'appela *Cyrus* ou *Cyr*. A quelque temps de là, un certain nombre de chrétiens résolurent de se réunir en village, et ils prirent le petit martyr pour patron. De là le nom de Saint-Cyr que reçut le nouveau village et qu'il porte encore aujourd'hui. Pendant longtemps il ne se composa que de quelques maisons de paysans au milieu desquelles se distinguait le château du seigneur, depuis transformé en auberge. Il parut aussi y avoir existé un couvent de femmes à une époque fort reculée. Mais le Saint-Cyr actuel, avec son importance, ne date que du règne de Louis XIV et de l'époque de la célèbre fondation qu'y fit M^{me} de Maintenon.

M^{me} de Maintenon avait médité longtemps le projet d'établir une vaste retraite pour les filles nobles sans fortune. Lorsqu'elle n'était encore que Françoise d'Aubigné, elle s'était liée d'amitié avec une religieuse assez connue, nommée M^{me} Brinon, et qui fut successivement supérieure des maisons de Montmorency, de Rueil et de Noisy, dont le but était également l'éducation des filles, mais sur une bien moins grande échelle et dans un cadre moins exclusif que celui de M^{me} de Maintenon. Cette dernière, devenue puissante, jeta les yeux sur son ancienne amie, et, après lui avoir fait abandonner Noisy, l'installa à Saint-Cyr dans les nouveaux et splendides bâtiments construits spécialement par Mansard. Les travaux de construction avaient marché avec une rapidité prodigieuse, grâce aux 2,500 hommes qu'on y employa : commencés en mai 1685, ils étaient terminés un an plus tard et en état d'être meublés. L'ameublement coûta 50,000 livres, et Louis XIV, en réglant cette dépense et celle de la construction, déclara se réserver toutes les autres, laissant M^{me} de Maintenon maîtresse absolue et sans contrôle de l'administration aussi bien que du gouvernement. M^{me} de Maintenon nomma aussitôt M^{me} Brinon comme première supérieure de la maison de Saint-Cyr, et en arrêta avec elle les statuts. La communauté fut établie en faveur de deux cent cinquante demoiselles (c'est-à-dire filles nobles), qui, depuis l'âge de sept à douze ans, y étaient reçues, élevées, nourries et entretenues de toutes choses jusqu'à vingt ans, et cela gratuitement, aux dépens de la fondation. On exigeait pour l'admission que les pensionnaires justifiasse de quatre degrés de noblesse du côté paternel. Elles portaient un habit grave et sévère, mais qui n'avait rien de monacal, et dont le costume attribué à M^{me} de Maintenon sur la plupart de ses portraits donne une idée assez exacte. Les pensionnaires de Saint-Cyr ne s'appelaient entre elles et leur supérieure ni ma mère, ni ma sœur, mais madame, suivi du nom de famille. Elles avaient au cou, par-dessus leur habit, une croix d'or parsemée de fleurs de lis graves, avec un Christ d'un côté et un saint Louis de l'autre. Les croix des sœurs converses étaient d'argent et gravées de la même manière. Quant aux autres règlements, ils étaient peu sévères, et ne faisaient guère des dames de Saint-Cyr que de jeunes chanoinesses auxquelles l'austérité des maisons véritablement religieuses était inconnue.

La maison de Saint-Cyr se divisait en douze corps de bâtiment principaux, formant cinq cours : la cour Longue, la cour de l'Eglise, la cour Royale, la cour des Cuisines et la cour Verte. Cette distribution, sauf les noms, n'a pas varié jusqu'à nos jours. La cour Longue, parallèle aux trois suivantes, qu'elle égale en longueur, sert de cour d'entrée et longe la façade principale du côté du sud. La cour de l'Eglise, dite depuis cour Royale, donne accès dans la chapelle, où se trouvent encore quelques bons tableaux de Jouvenet et de Vien. L'ancienne cour Royale, dite depuis cour de la Reine, n'était pas habitée et ne servait qu'à éclairer les appartements et à fournir un passage de la cour de l'Eglise dans celle des Cuisines. Cette dernière, appelée depuis cour de Monsieur, a les mêmes dimensions que les deux précédentes. Enfin la cinquième, ou cour Verte, dite depuis cour de Maintenon, est formée par le prolongement des deux corps de bâtiment d'est et d'ouest de la cour Royale, et séparée de celle-ci par le corps de bâtiment du nord. Les jardins de Saint-Cyr avaient été dessinés avec cet art dont le grand siècle nous a laissés de si nombreux modèles. On y voyait jadis seize jets d'eau avec bassins. Au fond, dans l'angle nord-est, existait un petit pavillon, dans lequel avaient lieu les entrevues de M^{me} de Maintenon avec Louis XIV, qui venait souvent lui rendre visite ; le roi y parvenait par une avenue plantée d'arbres depuis la grille du parc de Versailles jusqu'à une

porte pratiquée, à quelques pas de ce pavillon, dans le mur d'enceinte de la communauté. La partie du jardin qui s'étendait entre le pavillon et le corps de logis principal était un bois planté de sycomores et de frênes. C'est aux bâtiments bordant l'ancienne cour Verte (ainsi nommée jadis à cause de l'herbe qui croissait entre les pavés) que se rattachent les souvenirs les plus curieux de l'établissement : c'est dans une pièce de ces bâtiments que fut représentée, en présence de Louis XIV et de M^{me} de Maintenon, par les demoiselles de Saint-Cyr, la tragédie de Racine, *Esther*, si pleine d'allusions transparentes à la chute de l'ancienne favorite, M^{me} de Montespan :

Sans doute on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi dont j'occupe la place, etc.,

et à l'élévation de M^{me} de Maintenon, sous le nom d'Esther. C'est dans une autre chambre, dont l'entrée est à côté de celle de la chapelle, que M^{me} de Maintenon reçut la visite de Pierre le Grand, alors de passage en France. Le czar trouva la célèbre femme alitée depuis quelques jours, et comme la chambre était plongée dans une obscurité profonde, il se leva et alla pousser vivement les rideaux, afin de contempler à son aise les traits de celle qui, pendant les quinze dernières années de Louis XIV, avait fait les destinées de la France. La fondatrice de Saint-Cyr mourut peu après dans cette même chambre. Ses restes furent déposés dans le chœur de l'église de Saint-Cyr, où un tombeau lui fut érigé par le duc de Noailles, son neveu. L'épitaque de celle qui fut de fait, sinon de nom, reine de France commençait par ces mots : « Ici repose très-illustre dame, madame Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, dame d'atour de Christine-Victoire de Bavière, dauphine de France. » Ce tombeau fut détruit à l'époque de la Révolution, qui vit dissoudre l'ancienne fondation. En 1808, Napoléon conçut le projet de transférer dans les bâtiments de Saint-Cyr l'école militaire qui existait à Fontainebleau depuis 1803, et l'institution de M^{me} de Maintenon reçut ainsi une destination inattendue. Une partie des jardins fut transformée en champ de manœuvres, et l'autre en potager. Le petit bois resta seul intact, ainsi que le pavillon historique de Louis XIV. Quant aux bâtiments, sauf les nouveaux aménagements intérieurs, ils ne furent pas modifiés.

L'école de Saint-Cyr est placée sous la dépendance du ministère de la guerre. En voici la constitution, qui, sauf quelques modifications insignifiantes, est encore la même qu'il y a vingt ans : un général commandant, un colonel commandant en second, un administrateur, un directeur et un sous-directeur des études, un médecin, trois chirurgiens, un dentiste, un économiste, un payeur, un bibliothécaire, deux chefs de bataillon, huit capitaines, vingt-quatre professeurs, quatorze répétiteurs, trois aumôniers, quatorze adjutants sous-officiers, un adjudant du génie chargé de l'entretien de tous les bâtiments, et huit employés dans les bureaux de l'administration, composent le personnel de l'école. Le nombre des élèves est de 350. Ils ne peuvent entrer qu'après seize ans révolus et avant d'avoir atteint vingt ans. Ils doivent être munis du diplôme de bachelier ès sciences et subissent en outre un examen ou concours préparatoire. Les jeunes soldats ayant deux ans de service peuvent entrer à Saint-Cyr jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. La durée des études est de deux ans, et le prix de la pension de 1,500 francs, plus un trousseau à fournir pour les élèves qui n'ont point de bourse du gouvernement. Les cours suivis à Saint-Cyr sont les suivants : mathématiques, physique et chimie, dessin d'après la bosse et paysage, langue allemande et langue anglaise, cours de fortification permanente et de campagne, cours théorique de topographie, cours d'artillerie, d'histoire et de géographie, d'administration militaire, de belles-lettres, d'escrime et de danse. Nous y ajouterons celui des premiers principes d'équitation, récemment établi pour les élèves qui se destinent à la cavalerie. Les élèves sont égaux entre eux et aux yeux des chefs, sans distinction de rang ni de fortune. Ils sont distribués par compagnies, commandées chacune par un capitaine chargé de veiller à ses besoins et de répondre à toutes les demandes. Les grades, depuis celui de caporal jusqu'à celui de sergent-major seulement, sont remplis par les élèves. La promotion appartient au général gouverneur, sur la présentation du colonel commandant. Des épaulettes de grenadier sont la récompense lors des exercices militaires. Les punitions, telles que la prison, le cachot et le piquet, y font perdre tous droits. Deux fois par semaine, les élèves sortent de l'école, tambours en tête, pendant deux heures, sous le commandement d'un chef de bataillon, d'un capitaine et de quatre adjutants. Les élèves se lèvent à quatre heures et demie du matin et se couchent à huit heures un quart. Ils ont par jour deux heures de récréation. Les deux années d'études forment deux divisions : dans la première, les élèves terminent leurs études et passent au grade d'officier ; dans la seconde, ils concourent pour passer dans la première. Chaque année, il sort environ cent quarante élèves : les trente premiers concourent à l'école d'état-major et les suivants sont répartis dans des sous-lieutenances d'infanterie ou de cavalerie. Tel est en résumé le règlement de l'école. Saint-Cyr a le privilège d'une coutume bizarre, connue sous le nom de *brimades*,

et qui consiste, de la part des anciens (ou élèves de seconde année), à persécuter sans relâche les nouveaux, à leur indiquer les corvées les plus désagréables et les plus dures, de par leur droit d'ancienneté et de rang. Les brimades ont été plus d'une fois le sujet de rixes et de rencontres sanglantes, outre qu'elles ont éloigné fréquemment de Saint-Cyr des élèves peu disposés à en subir le joug. On a récemment essayé d'interdire les brimades à tout jamais, mais sans grand succès, les anciens professant pour les *melons* (nouveaux) un souverain dédain. Nous espérons que cette coutume, aussi profondément ridicule qu'elle est peu généreuse, disparaîtra avec le temps des habitudes de l'Ecole. Les saint-cyriens ont adopté pour lieu de leurs réunions et de leurs rendez-vous, lorsqu'ils sont en sortie à Paris, un café fort ancien appelé *Café hollandais* et situé galerie Montpensier, au Palais-Royal. Quoique peu tapageurs en général, ils ont rendu à peu près inabordable aux *pékins* l'entrée de ce café, qui, mis récemment en vente, n'a pas trouvé d'acquéreur. Peut-être aucun industriel n'aurait-il osé reprendre la succession difficile de cet établissement. Le train spécial qui chaque dimanche reconduit les élèves de Saint-Cyr à leur école a été longtemps le cauchemar de la Compagnie des chemins de fer : les espions s'amusaient régulièrement à supprimer les compartiments et à s'en débarrasser par les croisées, afin de pouvoir circuler librement dans les wagons devenus salles oblongues. Inutile d'ajouter qu'aucun voyageur civil n'a l'imprudence de se risquer dans le même train. Saint-Cyr a déjà produit une nombreuse pépinière d'officiers supérieurs, parmi lesquels nous citerons notamment le général Bourbaki et le maréchal Canrobert.

Tel est Saint-Cyr aujourd'hui; mais si nos lecteurs sont désireux de savoir ce qu'il était en 1812, nous allons leur offrir un article que recommandent à leur attention et le talent de celui qui l'a signé (M. Ed. Scherer) et l'intérêt du livre dont il y rend compte.

De beaux récits, pleins de naïveté et de pathétique, ont rendu populaires, en ces derniers temps, les scènes de gloire et de misère dont se compose la vie du soldat. Les contes militaires d'Eckman-Chatrian, c'est la guerre comme peut la faire, la voir et la juger, le conscript tout frais sorti de son village. Aussi y a-t-il place, à côté de ces récits, non-seulement pour les discussions stratégiques du général qui commande les mouvements des armées, mais aussi pour les impressions du simple lieutenant qui contribue à les faire exécuter. Le lieutenant, sans doute, ne voit pas les choses de très-haut; son horizon ne va guère au delà de sa compagnie, tout au plus de son bataillon; mais il a de l'instruction, il sait se rendre compte des faits, et il a la responsabilité d'un commandement. Au besoin, il saura écrire lui-même ses souvenirs. Après avoir longtemps raconté de vive voix autour de lui les événements auxquels il a pris part, il aura peut-être un jour l'idée de les confier au papier. Ses aventures militaires appartiennent en quelque sorte à l'histoire; et, à mesure qu'il avance vers la vieillesse, il éprouve davantage le besoin de rappeler qu'il était à Leipzig ou à Waterloo :

Je dirai : J'étais là, telle chose m'advint.

Et voilà justement ce que nous offre le volume que j'annonce aujourd'hui (*Saint-Cyr en 1812*, Paris, 1867). Un vert vieillard a consacré aux plus sérieux intérêts de l'humanité les restes d'une carrière commencée au milieu des armes, un ferme caractère, un esprit cultivé et vigoureux. Il ne veut pas faire un livre, mais raconter tout uniment ce qu'il a vu. Il ne cherche ni à décrire des opérations stratégiques auxquelles il n'a pas été initié, ni à augmenter l'effet de ses propres aventures par des inventions pittoresques ou romanesques, il écrit tout simplement et honnêtement. Il décrit la guerre telle qu'il l'a vue, qu'il l'a faite, sans vanterie, sans phrases, sans exagération d'aucune sorte. C'est de l'Eckman-Chatrian, avec l'art de moins et la vérité vraie, la réalité absolue de plus.

Un pareil livre ne se prête pas à des considérations littéraires; il ne s'analyse même pas, et le seul moyen de le faire connaître, c'est de le citer.

Nous sommes en 1812. L'auteur est Genevois; mais, comme Genève a été réunie à l'empire français, l'auteur se trouve être Français. Il n'a pas encore dix-huit ans, il est indécis sur la carrière qu'il embrassera; puis il pense à celle que l'armée ouvrirait alors si largement à tous, et il fait une démarche pour entrer à Saint-Cyr. On n'était difficile alors, et pour cause, ni sur l'âge, ni sur les conditions d'admission; le jeune homme eut à subir un examen peu redoutable devant la commission préfectorale instituée à cet effet, et quelques temps après il reçut sa nomination.

Il part pour Paris. On mettait cinq jours à cette époque pour franchir en diligence les cent vingt lieues qui séparent Genève de Paris. L'auteur nous peint les compagnons de voyage qui occupaient avec lui l'intérieur de la lourde machine : un étranger qui parlait peu, un Parisien qui ne cessait de jaser, un vieux capitaine qui se retirait du service et allait manger sa petite pension dans son village natal, « et il comptait bien, disait-il, en boire une bonne partie, si ses gneux de pa-

rents n'avaient pas encore achevé de lui gruger son patrimoine. » Puis il y a un père avec sa fille : celle-ci n'a que seize ans, elle est charmante, et notre futur saint-cyrien paraît fort touché de ses charmes. Mais, hélas ! cinq jours, c'est beaucoup pour un voyage, et ce n'est pas assez pour un roman ! On finit par arriver. « Je sentis une odeur désagréable que je ne connaissais pas encore, et, quoique le ciel fût très-pur en ce moment, le jour devint tout à coup sombre. Etonné de ces phénomènes, je regarde. Nous étions dans une rue étroite, sale et tortueuse : c'était Paris. »

Après avoir consacré quelques jours à voir la capitale, le jeune homme se rend enfin à son école militaire. Il arrive. On sera curieux de lire la description de Saint-Cyr en 1812.

J'avais vu des hôpitaux, j'avais vu des prisons, mais, hélas ! je n'avais pas vu Saint-Cyr. Une haute et longue muraille, noircie par le temps, arrêtait tout d'abord les regards; c'était l'enceinte extérieure de l'ancien couvent. Quelques peupliers montraient au-dessus leurs têtes mouvantes, et laissent apercevoir une longue suite de fenêtres grillées, donnant le jour aux étages les plus élevés d'un vaste et sombre bâtiment. Par delà, une succession de toits grisâtres faisait deviner une succession d'autres bâtiments semblables au premier. Le plus profond silence régnait partout; on n'entendait que le bruissement du vent dans les mansardes.

Je m'approche d'une porte placée sous une espèce de voûte, et je frappe en soupirant. On ouvre; je demande à parler au général. « Suivez-moi, » répond le portier-clefs. Nos pas retentissaient dans une vaste cour, et l'herbe qui croissait entre les pierres attestait assez qu'elle était peu fréquentée. Nous arrivons à une seconde porte, sous une seconde voûte qui nous introduit dans une seconde cour, aussi vaste que la première, mais paraissant plus habitée. Cependant, ce qui ne m'étonnait pas peu, rien n'annonçait encore des élèves.

Mon guide me fit entrer dans un pavillon à droite, où se trouvaient les bureaux de l'appartement du général. Quelques militaires écrivaient silencieusement sur leurs registres. Je leur présente mes papiers; l'un d'eux les examine et me fait subir un examen d'un quart d'heure, après lequel il m'annonce que je suis admis. Celui qui m'avait interrogé était un capitaine du génie, de la figure la plus douce et du ton le plus aimable. Ses paroles me firent grand bien; il me semblait être encore rattaché par lui à la société civilisée. Très-probablement ses manières à mon égard furent comme un reflet de l'agréable surprise que mon examen lui avait causée; j'avais fait ma division sans faute, et je savais mes deux premiers livres de Legendre ! Il n'était pas habitué à des candidats de cette force.

Mais bientôt arriva un second portier-clefs, chargé de m'introduire dans le sanctuaire. Nous sortîmes ensemble; je jetai un regard attendri vers le côté par où j'étais venu, et je marchai tristement vers la porte énorme qui fermait la troisième voûte.

L'habile geôlier avait déjà tourné ses clefs dans deux serrures, et, tenant la porte entrouverte, il me faisait signe. Je pose avec émotion le pied sur le seuil, mon cœur se serre... mais la porte roule derrière moi et retombe avec bruit. Je suis dedans !

À peine entré, et sans apercevoir encore personne, j'entends mille cris s'élever de toutes parts : « Un conscript ! un conscript ! » Je lève les yeux, et me vois au milieu de quatre bâtiments, dont les innombrables fenêtres sont garnies d'élèves. Grimpés les uns sur les autres, ils cherchaient à passer à travers les barreaux leurs maigres figures pour faire mieux retentir ce cri dans les airs : « Un conscript ! un conscript ! » Je me demandais avec étonnement quelle était la cause de telles clameurs. Était-ce donc un événement extraordinaire que l'entrée d'un élève à l'école ? Hélas ! non ; mais c'était une distraction, et une distraction est précieuse pour des prisonniers. »

Le nouvel élève eut le bonheur de trouver un compatriote à l'Ecole; celui-ci était sergent : il avait connu le conscript au collège, il l'accueillit, le fit entrer dans sa société, et lui expliqua les usages de l'endroit, les duels, les brimades :

« Vous avez remarqué, lui disait-il, l'étrange convention qui nous contraint, pendant les heures dites de récréation, à tourner par bandes dans la cour, et toujours dans le même sens. Il est inutile qu'on ait vu une société ou un élève oser se promener en sens contraire, ou seulement abandonner la circonférence pour le diamètre. Ce préjugé n'est que ridicule; il en est de cruels. Si, par exemple, un jeune homme a le malheur d'arriver ici sans connaître personne qui le fasse entrer dans une société, s'il est ainsi forcé de se promener seul, ne fût-ce qu'un jour, eût-il tout le mérite possible et la valeur de Bayard, il est déclaré *buson*. Dès lors, on peut l'insulter sans être obligé de lui rendre raison; bien plus, celui qui consentirait à se battre avec lui deviendrait immédiatement *buson* par cela même. Jugez quel épouvantable supplice pour ces malheureux. Nous

en avons plusieurs maintenant; vous les voyez se promener isolément ou avec d'autres, très que leur lâcheté ou des vices honteux ont plus justement réduits à cet état.

Tous les autres élèves se partagent en sociétés plus ou moins nombreuses, et qui prennent le nom des provinces ou des lycées où elles se recrutent; ainsi il y a la société de la Flèche, la société du lycée Napoléon, celle des Gascons, des Normands, etc. Les membres de ces sociétés sont étroitement unis et se soutiennent entre eux; mais, comme vous avez pu le remarquer, il est extrêmement rare, du moins pendant les récréations, de voir un élève adresser la parole à un élève d'une autre société que la sienne. Cela va même si loin, que vous seriez obligé de demander raison à quelqu'un qui vous regarderait un peu longtemps en face ou de côté. Cette nuit même, il doit y avoir un duel qui n'a pas de meilleure cause.

On se bat ainsi assez souvent, quoique les duels soient défendus sous les peines les plus sévères, car non-seulement le coupable est chassé de l'Ecole, ce qui serait peut-être un encouragement, mais il est placé comme conscript à la queue d'un régiment. Toutefois cette punition n'est infligée que lorsque l'un des deux adversaires est tué; quant aux duels moins funestes, ou ils ne sont pas découverts, ou ils ne sont punis que par la prison.

Les remèdes que l'on a voulu apporter à cette manie n'ont fait qu'aggraver le mal. Autrefois on se battait à la baïonnette; depuis que le général les a fait couper carrément, on a eu recours à d'autres armes plus dangereuses. Aujourd'hui, quand un homme doit se battre, un des anciens de sa société, ordinairement celui qui servira de second, est chargé de préparer les armes. Il fend un manche à balai en deux, attache fortement à chaque bout une branche de compas, et désigne la nuit et l'heure du rendez-vous. Au moment fixé, les deux champions, munis de leurs pertuisanes, s'esquivalent du dortoir et courent se livrer un combat moitié féroce, moitié grotesque, dans les galetas, sur les escaliers, derrière une porte, partout où ils croient pouvoir échapper quelques moments à la surveillance. Lorsque la blessure est profonde, la pointe trop acérée du compas n'ouvrant pas une issue suffisante, le sang s'épanche au dedans et cause presque toujours la mort quand le buste est atteint; d'autant plus que, dans l'espoir de n'être pas découvert, on finit par n'appeler du secours que lorsqu'il n'est plus temps.

Je n'ai pas besoin de vous apprendre l'absurde animosité des élèves contre les conscripts. Vous fûtes heureux d'être protégé par un sergent; sans cela, que de tours on vous eût joués ! Vous avez pu en juger d'après ce qui s'est passé pour d'autres. Vous les avez vus pendus au plafond dans des sacs à distribution; vous leur avez vu voler leur fourchette, les réduisant ainsi à regarder manger les autres, quelques-uns aller à l'exercice la tête nue, parce qu'on leur a caché leur bonnet, et mille autres impertinences fort amusantes pour ceux qui se les permettent, mais bien désagréables pour un pauvre diable déjà effrayé. Avec tout cela, ce que vous aurez peine à croire, c'est que cette manie de tourmenter les conscripts se convertit en une véritable rage quand le chiffre des inscriptions arrive aux mille. Ainsi, lorsque l'Ecole était encore à Fontainebleau, le malheureux qui y entra avec le n° 2,000 fut jeté par les fenêtres. Pourquoi ? Parce qu'il était *trop* conscript. Cette belle raison a tant de poids parmi les élèves que, à l'arrivée du n° 3,000, on fut obligé, pendant quelques jours, de le faire accompagner partout où il allait.

Vous voyez, me dit en terminant mon camarade, que la seule chose qui puisse faire supporter un pareil séjour, c'est l'espoir d'en sortir.

Le régime officiel de l'Ecole n'était guère moins absurde ou moins barbare que les mœurs des élèves : « Nous menions, dit l'auteur, la vie la plus propre à nous rendre malades ou insensibles à toutes les intempéries; car, pendant le rigoureux hiver de 1812, nous n'eûmes jamais pour nous vêtir que le frac et la culotte que nous portions en été. Dès huit heures du matin, au mois de décembre, quand le jour luisait à peine, on nous conduisait trois fois par semaine à l'exercice, soit du fusil, soit du canon, et là, sous des flocons de neige ou mordus par la bise, nous rivalisions pendant deux heures avec nos frères aînés de Moscou. N'étant pas encore dignes de geler en Russie, on nous essayait à Saint-Cyr.

Le détail d'une seule de nos journées donnera l'idée de toutes les autres, car elles se succédaient toujours les mêmes dans leur triste monotonie.

En hiver comme en été, à quatre heures et demie du matin, l'insupportable tambour faisait retentir les voûtes de la caserne. Au moment le plus doux du sommeil, quand, par l'heureux privilège de la jeunesse, nous retrouvions dans nos songes les illusions du foyer domestique, le fatal instrument venait bruyamment les mettre en fuite. Il fallait, sans hésiter, quitter la chaude atmosphère du lit pour se jeter sur les carreaux glacés de nos dortoirs et se laisser pénétrer par un

humide et froid brouillard, hôte assidu de ces vastes salles où jamais le feu ne fut admis. Heureux encore quand on pouvait se rendre paisiblement dans les combles pour y étudier à la lueur de quelques lampes ! Plus d'une fois je me suis vu contraint de prendre le fusil et d'aller passer mes deux heures d'étude au peloton.

Le peloton, invention diabolique et bien digne du démon qui l'inventa, le peloton se tenait sous un hangar ouvert à tous les vents. Là, depuis cinq heures jusqu'à sept, et sous la garde d'affreux sergents dont la cruauté était proverbiale, les condamnés devaient rester immobiles au port d'arme. Quelques intervalles de repos, plus ou moins courts et plus ou moins rares, suivant l'humeur de notre jeune bourreau, interrompaient seuls le supplice auquel il présidait. Parfois un nouveau venu, incapable de le subir plus longtemps, se laissait tomber de faiblesse et de désespoir; mais s'il n'était qu'à moitié évanoui, on lui faisait boire un grand verre d'eau claire et on le replantait sur ses pieds.

À sept heures, rentrée à la caserne pour le service des chambres et de l'équipement, et à huit, l'inspection. C'est ici surtout que s'acquiescent le droit d'aller au peloton. Il se trait trop long d'indiquer toutes les minutieuses vétilles qui pouvaient amener cette redoutable condamnation, je ne parlerai que de la manière de faire son lit.

Il fallait qu'il présentât l'aspect d'un parallépipède à angles droits, parfaitement régulier, et que le traversin, roulé sous la couverture, formât un cylindre sans pli, accompagné de deux oreilles irréprochables. Ce n'est pas tout : cette couverture devait offrir un dessin agréable et varié, laissé, du reste, à la libre recherche des élèves. Aussi voyait-on chacun de nous, armé chaque matin d'un peigne et d'une brosse, travailler sa malheureuse couverture, relevant les brins de laine d'un côté, les couchant de l'autre, pour arriver à représenter un vase de fleurs, des arabesques, un tombeau, quelque chose enfin qui pût satisfaire le sergent inspecteur. Après quoi, debout, la tête fixe, le petit doigt à la couture de la culotte, tous attendaient leur sort. Alors le terrible sergent, passant d'un air sombre, jetait un regard sur l'homme et sur le lit, et, si un pli le choquait, si le dessin lui déplaisait, s'il avait quelque chose contre l'élève, ou seulement s'il était de mauvaise humeur, sans dire un seul mot, il lançait la couverture à terre et tout était à recommencer. Plus, bien entendu, le peloton pour le lendemain, sans explication ni réclamation possible. Nous apprenions durement ainsi cette leçon d'histoire, que le pouvoir sans contrôle engendre toujours une tyrannie capricieuse et cruelle...

Cependant le mois de décembre vint et apporta la nouvelle de la retraite de Russie. Le pays voyait les désastres arriver enfin au bout des aventures; quant aux élèves de Saint-Cyr, ils n'étaient pas sans doute insensibles aux émotions du patriotisme; mais ils voyaient aussi, dans les événements dont ils étaient témoins, des officiers à remplacer, et, par suite, l'abrégement de leur temps d'études. Rien ne montre mieux quelles étaient alors les nécessités du service que le sort de notre auteur. Il était à l'Ecole depuis quatre mois seulement, et, d'après le règlement, il devait y rester deux ans; il n'en fut pas moins admis aux examens de sortie, et, le 30 janvier 1813, il recevait sa nomination d'officier. « Non, » s'écrie-t-il, on ne sort, qu'une fois de l'Ecole militaire, et c'est le plus beau jour de la vie ! »

CYR-EN-BOURG (SAINT-), village et commune de France (Maine-et-Loire), arrond. et à 9 kil. de Saumur, sur le Thouet, 876 hab. On y voit les ruines imposantes du château de la Bouchardière. Une partie des constructions annonce le xiv^e siècle, mais il existait dès le xii^e siècle. En 1223 il appartenait à Pierre de Longué. C'est là que fut célébré le mariage de Jacques de Brézé, fils de Pierre de Brézé, grand sénéchal de Normandie, seigneur de Brissac, qui rendit, vers 1437, son aveu, à raison de la seigneurie de la Bouchardière, à Louis d'Amboise. Jacques de Brézé avait épousé Charlotte de France, qu'il assassina par jalousie. Le château passa ensuite à Artus de Maillé, seigneur de Brézé (1557). A la fin du xvi^e siècle, il commença à subir plusieurs mutilations. Un acte de 1609 montre qu'à cette époque ce château était déjà en ruine. Il n'avait cessé d'appartenir aux seigneurs de Brézé.

Cyranides, ouvrage attribué à Hermès, le prétendu thaumaturge des théosophes égyptiens. On n'est rien moins que d'accord sur la signification de ce titre. Quelques auteurs ont fait dériver le mot *Cyranides* de l'arabe; ils le traduisent par *Mélanges*; d'autres prétendent qu'il est grec et qu'on s'en sert en astrologie pour exprimer la puissance des astres. Quoi qu'il en soit, les *Cyranides* d'Hermès traitent des vertus magiques et médicales des pierres précieuses, des plantes et des animaux. Le premier livre, ou la première cyranide, est consacré à l'examen de vingt-quatre plantes, et d'autant d'oiseaux, de poissons et de pierres, dont les vertus sont comparées entre elles; la seconde cyranide fait connaître les

vertus des animaux en général, la troisième celle des oiseaux, la quatrième celle des poissons en particulier. Le texte grec de cet ouvrage existe dans quelques bibliothèques, celle de Madrid entre autres; mais il n'est connu du public qu'en latin. Les *Cyranides* ont été publiées par André Rivinus (Leipzig, 1638, et Francfort, 1681) sous le titre de *Kirani Kiranides*.

CYRANO DE BERGERAC (Savinien), littérateur français très-originaux, né à Paris en 1620, mort en 1655. Il était en rhétorique au collège de Beauvais, lorsqu'il composa son *Pédant joué*, comédie gâtée par trop de pointes, mais qui a eu l'honneur de fournir à Molière les deux scènes les plus amusantes des *Fourberies de Scapin*. A peine eut-il terminé ses classes qu'il prit comme volontaire, avec son ami Lebreton, du service dans la compagnie des gardes. Il s'acquiesça avec la réputation dans ce corps qu'on l'appelait le *démon de la bravoure*. A Mouzon, sur les frontières de la Champagne, il fut atteint d'une balle de mousquet qui lui traversa le corps. Remis sur pied, il rejoignit l'armée devant Arras, où une nouvelle blessure l'attendait, un coup d'épée à la gorge, dont il ne guérit jamais. Là s'arrêta sa carrière militaire : du reste son impatience de tout frein l'y rendait impropre; mais il n'eut garde de déposer cette valeureuse épée destinée à tant d'autres exploits. Son humeur batailleuse le conduisit maintes fois sur le terrain, où il faisait d'ailleurs merveille. Le regardait-on, c'était de l'impertinence; ne le regardait-on pas, coupable d'indifférence. Il comptait par dix les victimes infortunées de sa terrible dague. Il lui arriva même, dit-on, de mettre cent hommes en fuite : c'étaient des assassins apostés près des fossés de la porte de Nesle, pour faire payer au poète Linière une épigramme qu'il avait décochée contre un grand seigneur peu endurant. Mais s'il sortait victorieux de toutes ces bagarres, ce n'était pas sans égratignures : son nez, d'une longueur insupportable, était couronné de balafres et parlait éloquentement de ses combats. Et ce jouet infatigable avait encore une arme aussi terrible que son épée : sa plume. Il pourfendait de sa polémique acérée Dassoucy, Loret, Sacaron, l'acteur Montfleury, les médecins, les faux braves, les plagiaires et les pédants. Au milieu de cette vie si agitée, il trouvait le temps de suivre les leçons de Gassendi. C'est à cette école et dans les livres de Descartes qu'il apprit à penser. Il étudia aussi les philosophes de l'antiquité : sa prédilection était acquise à Socrate, à Démocrite et à Pyrrhon, surtout à ce dernier. « Pyrrhon, écrit-il, avait été si généreux, qu'aucun des savants de son siècle n'avait pu mettre ses sentiments en servitude, et si modeste, qu'il n'avait jamais voulu rien décider. » Voilà une profession de foi complète : c'est affirmer carrément son indépendance et son scepticisme. « La raison seule est ma reine ! » s'écrie-t-il dans sa lettre contre les sorciers. Il dit quelques lignes plus haut : « Je ne défère à l'autorité de personne, si elle n'est accompagnée de raison, ou si elle ne vient de Dieu, Dieu qui tout seul doit être cru de ce qu'il dit, à cause qu'il le dit. » Il va plus loin encore dans sa lettre contre un pédant, où on lit cette phrase catégorique : « Sachez que je connois une chose que vous ne connoissez point, que cette chose c'est Dieu, et que l'un des plus forts arguments, après ceux de la foi, qui m'ont convaincu de sa véritable existence, c'est d'avoir considéré que, sans une première et souveraine bonté qui régit dans l'univers, foible et méchant comme vous êtes, vous n'auriez pas vécu si longtemps impuni. » Le pédant auquel il s'adressait l'avait accusé d'impudicité. En suivant Cyrano pas à pas, on s'aperçoit qu'il renferme tout à la fois un déiste et un athée. Ici il s'amuse à comparer l'âme d'un homme avec l'âme d'un chou, et là (dans *Agrippine*) il fait dire à Séjanus :

Une heure après la mort, notre âme évanouie
Sera ce qu'elle était une heure avant la vie.

Boisrobert s'étonnait devant Sercy de l'éclatante vogue qu'avait eue cette pièce : « Ah ! monsieur, s'écria naïvement le libraire, il y a de belles imitations. » *Agrippine* a eu l'honneur d'être mise à contribution par Corneille, qui y a puisé non-seulement des maximes et des caractères, mais encore des vers entiers. Comme cette tragédie ne fut imprimée qu'en 1654, on essaya d'intervertir les rôles; mais nous sommes de l'avis de Charles Nodier : « Comme ce genre d'ouvrage, dit-il, recevait à cette époque la publicité de la transcription bien avant celle de la représentation, je crois fermement, et tout l'annonce, qu'*Agrippine* est antérieure aux chefs-d'œuvre de Corneille, qui s'en est souvent plus d'une fois. Cyrano avait trop de prétentions et trop de titres à l'originalité pour être le plagiaire de personne, et il n'y avait pas de raison, au contraire, pour que Corneille se gênât plus qu'avec Diamante, Guillen de Castro et Calderon. » Les vers bien frappés se trouvent en grand nombre dans *Agrippine*, principalement dans la scène où Tereutius s'efforce de détourner Séjanus de son complot et lui témoigne l'horreur que lui inspire l'attentat projeté contre la vie de Tibère :

SÉJANUS.

Quel plaisir sous ses pieds de tenir aux abois
Celui qui sous les siens fait gémir tant de rois !
Fouler impunément les têtes couronnées,
Faire du genre humain toutes les destinées,

Mettre aux fers un César, et penser dans son cœur :
« Cet esclave jadis était mon empereur ! »

TÉRENTIUS.

Respecte et crains des dieux l'effroyable tonnerre !

SÉJANUS.

Il ne tombe jamais en hiver sur la terre.
J'ai six mois pour le moins à me moquer des dieux.
Ensuite je ferai ma paix avec les dieux.

TÉRENTIUS.

Ces dieux renverseront tout ce que tu proposes.

SÉJANUS.

Un peu d'encens brûlé rajuste bien des choses.

TÉRENTIUS.

Qui les craint ne craint rien.

SÉJANUS.

Ces beaux riens qu'on adore, et sans savoir pourquoi,
Ces altérés du sang des bêtes qu'on assomme,

(l'homme,

Ces dieux que l'homme a faits et qui n'ont point fait
Des plus fermes Etats ce fantasque soutien,
Va, va, Térentius, qui les craint ne craint rien.

La Monnoye dit, dans ses additions au *Méagiana* : « Cyrano, en qualité d'esprit fort, se donnoit de grandes libertés de sentiments et de paroles; cela le mettoit en mauvaise réputation. » Un jour même il s'en alla à la messe en haut-de-chausses, sans pourpoint et en bonnet de nuit. Voilà ce qui lui valut le renom de débauché, qu'il ne méritait guère, car, selon son ami Lebreton, il était plein de retenue envers le beau sexe. Il est vrai, si l'on en croit Dassoucy, que ce respect était de la nature de celui de Boileau, mais Dassoucy avait trop de raisons pour le calomnier. Quant aux plaisirs de la table, ils n'avaient aucune prise sur lui, et n'étoient pas moins modérés dans son manger, dont il bannissoit les ragouts tant qu'il pouvoit, dans la croyance que le plus simple vivre et le moins mixtionné étoit le meilleur. »

Ce matamore de Bergerac valait mieux que sa réputation. Il fut l'homme le plus brave, sinon le plus spirituel de son temps. D'autres ajouteraient le plus débauché, mais il est constant qu'il n'ambitionna pas ce troisième titre de gloire. On le lui pardonnerait, parce qu'il a beaucoup aimé la science et qu'il a dit, sous une forme originale ou plutôt bouffonne, certaines vérités qui prouvent la force de son intelligence et la fécondité de son esprit.

Ne fut-il pas assez fou pour risquer sa vie dans des expériences qui ont donné l'éveil à Montgolfier ? Ce sacrifiant avait pour amis, outre Lebreton, avocat au conseil du roi, le jeune comte de Brienne, fils du ministre de Louis XIII; le savant physicien Jacques Rohault; Longueville-Gontier, conseiller au parlement; Adrien de La Morlière, chanoine d'Amiens; Filleau des Billetes, un puits de science, etc. Il avait été lié aussi avec Campanella. On voit qu'il ne choisissait pas trop mal. A cette époque les gens de lettres ne tiraient qu'un maigre profit de leurs ouvrages, et, pour vivre, étaient obligés de prendre pour patron un grand seigneur. Cyrano ne se plaça qu'à la fin à cette dure nécessité. Il devint le client du duc d'Arpajon, pour la fille duquel il fit le charmant sonnet où se trouvent ces beaux vers :

L'éclat de ce visage est l'éclat adorable

De son âme, qui luit au travers de son corps.

Un soir, en rentrant à l'hôtel d'Arpajon, une pièce de bois, jetée par mégarde ou avec intention, lui tomba sur la tête. Il faillit mourir sur le coup. Pendant la maladie qui s'ensuivit, et dont il ne devait pas se relever, plusieurs de ses manuscrits disparurent, entre autres *l'Histoire de la république du Soleil* et *l'Histoire de l'Éternité*. Il expira, vers le mois de septembre 1655, chez un de ses cousins, M. de Cyrano, trésorier général des offrandes, aumônés et dévotions du roi, qui l'avait recueilli dans sa maison de campagne. Son *Histoire comique des États et empires de la Lune et du Soleil* présente beaucoup d'intérêt, amuse et a quelque prétention d'instruire.

CYRASIÉ s. f. (sir-ha-zi). Antiq. Nom que l'on donnait à la coiffure appelée aussi *CIDARIS*.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des capparidées, tribu des cléonées, comprenant quelques espèces qui croissent dans l'Amérique du Nord.

CYRBE s. f. (sir-be). Antiq. gr. Nom que les Athéniens donnaient aux colonnes tournantes sur lesquelles leurs lois étaient gravées.

CYRÉNAÏQUE s. et adj. (si-ré-na-i-ke). Géogr. anc. Habitant de la ville de Cyrène; qui appartient à cette ville ou à ses habitants.

— Hist. relig. Nom donné à des sectaires du 1^{er} siècle, qui niaient l'efficacité de la prière.

— Philos. Se dit des doctrines et des disciples d'Aristippe, fondateur de l'école de Cyrène : Les *CYRÉNAÏQUES* plaçaient le souverain bien dans les plaisirs des sens modérés par la raison. (Complém. de l'Acad.)

— Pharm. anc. *Suc cyrénaïque*, Espèce de gomme que les anciens tiraient de la Cyrénaïque.

— *Encycl. Philos.* Les philosophes *cyrénaïques*, issus de Socrate, furent ainsi nommés à cause de la ville de Cyrène, où Aristippe, leur chef, avait établi son école dans les premières années du 1^{er} siècle avant notre ère. Après la mort de Socrate, les disciples du grand philosophe se divisèrent : les uns se réunirent à Antisthène, dans le Cynosarge, gymnase d'Athènes, et formèrent l'école cynique; les autres, avec Aristippe, allèrent fonder à Cyrène, colonie d'Afrique, l'école dont nous allons esquisser l'histoire.

Aristippe prit pour point de départ celui même qu'avait posé son illustre maître; mais, loin de suivre la même route, il s'engagea dans un chemin tout opposé, et atteignit des conséquences absolument contraires à celles qui découlent du véritable enseignement socratique.

La partie scientifique de la doctrine d'Aristippe n'a et ne peut avoir beaucoup de puissance et d'originalité. Il la prit à Protagore et aux sophistes, et l'enseigna en manière d'acquit, n'attachant, au fond, nulle importance aux travaux mathématiques et physiques. Il ramena toute connaissance aux impressions sensibles, et se fit de l'argumentation sophistique une arme pour combattre indistinctement tous ses adversaires.

Auditeur de Socrate, Aristippe se préoccupait presque exclusivement du développement de la personne morale. En cela il se souvint trop et trop peu de son maître, et faussa une admirable méthode pour la faire servir à l'enseignement de l'égoïsme. « Les seules réalités de la vie, disait le philosophe sensualiste, sont le plaisir et la douleur; il faut rechercher l'un, éviter l'autre; en cela réside toute la sagesse. » Il faut reconnaître, à la louange d'Aristippe, que ses actions furent constamment conformes à ses maximes : il n'est pas de lâchetés, d'abjections et de hontes devant lesquelles il ait reculé dans sa recherche incessante du plaisir. Aristippe vécut longtemps à la cour de Denys le Tyran et y développa, au jour le jour, une morale en action, où les plus vils courtisans trouvaient encore à apprendre. A Corinthe, auprès de l'hétaïre Lois, le père des *cyrénaïques* offrit le modèle de la débauche savante.

Arrêté, sa fille, recueillit ses préceptes et les transmit à Aristippe le Jeune, qui en forma un corps de doctrines raisonnées. Les premiers *cyrénaïques* regardaient la morale comme l'unique objet de la philosophie; ils dédaignaient particulièrement la physique, sous prétexte qu'elle dépasse la portée de l'homme, et que la seule chose utile est de rechercher ce qui est un bien ou un mal pour la famille. La doctrine d'Aristippe a une grande analogie avec celle de Socrate pour ce qui regarde les choses désirables et les choses regrettables. Socrate suppose que le bonheur est le but de tous les hommes, et, pour combattre ceux qui plaçaient le bonheur dans les plaisirs sensuels, il montre que le véritable plaisir consiste dans la vie sage et mesurée de l'âme. Ainsi, pour Socrate aussi bien que pour Aristippe, le plaisir est le but de la vie; ce dernier même a reconnu que le véritable plaisir ne doit point asservir l'âme; à l'exemple de Socrate, il était passionné pour l'indépendance de l'esprit; mais Aristippe recherchait cette indépendance, non pas dans l'éloignement des plaisirs, mais dans l'absence de tout désir. Selon lui, on ne doit désirer que ce qu'on possède, car toutes les jouissances se ressemblent, et il ne faut se laisser dominer par aucune jouissance sensible. Si on voulait formuler cette doctrine en principe général, on pourrait dire : qu'il ne faut régler ses desirs que sur la jouissance du présent, sans s'affliger du passé et sans se soucier de l'avenir, car le présent seul nous appartient, le passé n'est plus, l'avenir n'est pas encore, et peut-être ne sera pas pour nous. Les *cyrénaïques* ne virent donc le bien que dans la jouissance du moment, et non dans un bonheur permanent qui remplisse toute la vie. Avec ce système l'unité de la fin morale disparaît, et dans le cours de son existence l'homme a autant de fins particulières que de moments. L'école d'Aristippe enseignait que le plaisir ne consiste pas dans la délivrance de la peine, que l'absence d'un plaisir n'est pas non plus une peine, mais que le plaisir et la peine sont plutôt des mouvements de l'âme, tandis que la non-peine et le non-plaisir doivent être considérés comme un sommeil de l'âme. Cette idée de mouvement, rapprochée de l'idée de plaisir, rappelle la doctrine sophistique de Protagoras; on y retrouve également la tempérance socratique, car les *cyrénaïques* nommaient le plaisir un doux mouvement et la peine un mouvement violent.

Pour les *cyrénaïques*, l'action en elle-même était moralement indifférente : la seule chose importante était la conséquence de l'action, c'est-à-dire le plaisir ou la peine. Ils semblent avoir entendu l'idée de vertu d'une façon très-large, puisqu'ils comprenaient par là tout ce qui peut, dans une action, contribuer au plaisir de l'homme; on n'était donc pas obligé d'agir selon la raison pour être un homme vertueux. Cependant les *cyrénaïques* acquiesçaient autant que possible à ce point dogmatique de l'enseignement de Socrate, que le caractère principal de la vertu est la rationalité. Mais en quoi consistait cette rationalité? Elle consistait à diriger l'homme dans le choix de ses plaisirs. Des *cyrénaïques*

distinguerent deux sortes de plaisirs : ceux qui tiennent au corps comme à leur origine, et ceux qui dépendent des états de l'âme. Assurément les jouissances corporelles leur paraissaient un bien, mais il est permis de douter si, comme on nous le dit, ils les préféraient toujours aux plaisirs de l'esprit. Ils n'ambitionnaient pas seulement la jouissance du bien-être personnel, mais encore celle de la prospérité de la patrie. En général, ils ne faisaient pas dériver le bien-être de l'excitation sensible du corps, mais de la disposition de l'âme qui en résulte, se fondant sur ce qu'une même chose plait ou déplaît selon qu'on l'aperçoit dans la nature ou dans l'art.

Arrivons à la seconde période de l'école *cyrénaïque*, et parlons de Théodore l'Athée, disciple du second Aristippe. Si dans le goût des *cyrénaïques* pour l'indépendance se trahit déjà le penchant à isoler l'homme, à l'individualiser, il se manifeste bien plus encore dans la doctrine de Théodore. Cet homme fonda une secta qui prit son nom, et dont Evhémère fit partie. Il enseigna que ce qui est digne d'amour ou de haine, ce n'est ni le plaisir ni la peine, mais la joie et la tristesse; d'où il concluait que le but des actions ne doit pas consister dans une jouissance quelconque, comme venant du dehors, mais dans une disposition de l'esprit. Il rejetait, comme indigne du sage, l'amitié et l'amour de la patrie et regardait les actions comme parfaitement indifférentes en elles-mêmes. Le vol, l'adultère et le sacrilège étaient permis au sage, pourvu qu'il choisit bien son temps. Ici plus de trace de la tempérance socratique; tout révèle l'impudence d'un sophiste. Si Théodore et son école niaient l'existence de Dieu, ce n'était là que l'application plus large de la doctrine *cyrénaïque*, que le sage doit s'affranchir de toute superstition. Hégésias, étonné qu'un être fait pour le plaisir soit en proie à tant de misères, déclara que la vie n'a aucun prix et prêche ouvertement le suicide. C'est en vain qu'Annicéris, le dernier des *cyrénaïques*, se révolta contre ces théories et se sépara d'Hégésias; pendant qu'il parle de délicatesse et de vertu, pendant qu'il cherche à réhabiliter toutes les nobles affections de l'âme, l'école *cyrénaïque* perd son véritable caractère et se confond désormais avec l'école épicurienne. Ainsi l'école de Cyrène, fondée dans les premières années du 1^{er} siècle avant notre ère, disparaît un siècle plus tard devant une école nouvelle qui s'empare de ses principes et les rend plus applicables en les tempérant.

Voici comment, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, un savant philosophe, M. D. Henne, a résumé son jugement sur l'école *cyrénaïque* : « Au fond, dit-il, malgré le nombre des sectes dont elle est la mère, malgré les noms sonores d'annicéris, d'hégésias, de théodoris, l'école de Cyrène n'a eu, comme l'école cynique, qu'une influence restreinte. En un siècle elle ne produisit ni un seul grand ouvrage, ni un seul grand homme; elle n'attira guère à elle que des habitants de Cyrène, et sa doctrine, pendant trois générations, semble n'être qu'une tradition de famille. L'isolement de Cyrène, jetée entre les sables et la mer, à l'extrême limite de la civilisation grecque, explique en partie cette impuissance; mais la cause principale en est ailleurs : elle est dans la nature humaine, qui réprouve tous les excès, qui se rit de toutes les extravagances, aussi éloignée de l'abjection de la doctrine du plaisir que de la folie d'un rigorisme qui défend jusqu'à l'espérance. »

Consulter, sur les *cyrénaïques* : Wieland, *Aristippe* (Leipzig, 1800, in-80); *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXVI (Développements de la morale d'Aristippe); Gerlach, *Historische Studien* (Hambourg, 1841, in-80).

CYRÉNAÏQUE, contrée de l'Afrique antienne, dans la partie N.-E. baignée par la Méditerranée, et appelée de nos jours *Barca*. V. *CYRÈNE*.

CYRÈNE s. f. (si-rè-ne). Moll. Genre détaché des cyclades, comprenant les espèces à coquille plus épaisse, et vivant dans les eaux douces des pays chauds.

— *Encycl.* Les *cyrènes* sont des mollusques acéphales, dont l'animal est inconnu. La coquille est arrondie, trigone, enflée ou ventrue, solide, inéquilaterale, couverte d'épiderme, à crochets excoriés; la charnière présente trois dents sur chaque valve; les dents latérales sont presque toujours au nombre de deux, dont une seulement est rapprochée des cardinales; le ligament est extérieur et situé sur le plus grand côté. Ces mollusques habitent les eaux douces et courantes des climats chauds. On en connaît aujourd'hui plus de cinquante espèces vivantes, et un certain nombre de fossiles repandus dans les dépôts lacustres secondaires et tertiaires; les terrains des environs de Paris sont les plus riches sous ce rapport.

CYRÈNE, ville et colonie grecque, établie sur la côte septentrionale de l'Afrique, à l'ouest de l'Égypte; capitale, aux temps les plus brillants de la Grèce, d'un Etat qui, de son nom, fut appelé la Cyrénaïque; et, à cause de ses cinq principales cités, la Pentapole.

On sait que toute la côte d'Afrique qui regarde la Méditerranée fut longtemps rangée sous deux dominations : tandis que Carthage

régnait sur une étendue de plus de mille lieues, depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'à la grande Syrte, le petit Etat de Cyrène confinait à l'Égypte, royaume que les anciens plaçaient, non pas en Afrique, mais en Asie. « Cette région, dit Pachy, comprise entre les montagnes atlantiques et la vallée du Nil, forme une plaine immense et aride, affreux séjour qui serait resté inconnu des hommes ainsi qu'il a été oublié de la nature, si, parmi ces continuelles ondulations de rochers nus et de plaines de sables, l'on ne rencontrait de petits cantons fertiles, où les habitants se trouvent sur la terre comme des insulaires au milieu des mers. Mais si l'on se dirige vers la partie septentrionale, là où la côte forme un grand promontoire, on trouvera, par une espèce de prodige, ces tristes déserts changés tout à coup en montagnes boisées, en riantes prairies; l'on verra des sources jaillir en nappes du sein des rochers moussus, serpenter en ruisseaux dans les plaines, et tomber en cascades dans les ravins. Pour achever ces contrastes, on verra les brises marines, en se jouant dans le feuillage des forêts, ou bien en glissant sur les pelouses fleuries, venir protéger ces collines toujours vertes contre le souffle dévastateur des vents du désert. »

Une contrée pour laquelle la nature s'était montrée si prodigue de ses dons ne dut pas échapper longtemps aux investigations des peuples civilisés; aussi, dès le vie siècle avant notre ère, trois cents ans environ après la fondation de Carthage, des colons grecs vinrent s'y établir. L'île des Flatées fut leur premier séjour; Cyrène, appelée la *racine des villes*, lui succéda, et devint le berceau d'un Etat célèbre où fleurirent les arts et qu'illustrèrent des grands hommes. Bientôt s'élevèrent les cinq villes qui formèrent la Pentapole, sans compter d'autres villes qui n'ont point eu la même importance. L'origine de Cyrène, son passage de l'état monarchique à l'état républicain, son alliance avec Alexandre, sa soumission à ses successeurs et son assujettissement au peuple romain, sont des faits généraux connus sans doute; mais beaucoup de circonstances particulières de son existence politique se retrouvent éparées dans les écrivains de l'antiquité, et l'on peut, en les réunissant, jeter quelque jour sur les révolutions intérieures de la Pentapole, et spécialement sur celles qui touchent à la religion et à l'état social de cette Grèce africaine.

Les historiens attribuent la colonisation de cette contrée à un oracle de Delphes. L'île grecque de Théra était affligée depuis plusieurs années de sécheresse, et les habitants languissaient dans la disette. L'oracle, instruit peut-être par l'expédition des Argonautes de la grande fertilité de ce canton de la Libye, ordonna à un de leurs descendants d'aller s'établir sur cette terre hospitalière. Battus obéit à l'oracle, et, avec un certain nombre de compagnons, vint fonder Cyrène.

Dans la rapide introduction historique que le savant voyageur cité plus haut a placée en tête de son voyage, il peint les premiers temps de la ville dont il allait fouiller les ruines et évoquer le passé. « Battus, dit Pachy, donna dans son naissant royaume la plus grande majesté au culte des dieux. Il fit planter autour de la ville des bois qui leur furent consacrés; un temple magnifique fut élevé devant la grotte de la nymphe Cyrène. Ce temple fut dédié à Apollon, et, tandis que l'on consacrait dans l'intérieur le feu éternel, les ondes de la fontaine traversaient son sanctuaire en murmurant. A ces pompes religieuses Battus joignit de sages institutions politiques. Pour cimenter l'union entre ses sujets et leur rappeler le souvenir de leur mère patrie, il établit à Cyrène les fêtes carnavalesques, qu'on célébrait à Sparte le septième jour du mois carnéus. A cette époque, le peuple quittait ses travaux; il se répandait dans une plaine spacieuse, à l'ombre des thyons odorants ou des noueux siliquiers, et là, après avoir imploré la clémence des dieux par des sacrifices solennels, on se livrait à la joie dans des banquets publics, et l'on exécutait des danses militaires. Reconnaissants de tant de bienfaits, les Cyrénéens, à la mort de Battus, lui rendirent les honneurs héroïques, et cherchèrent par des emblèmes ingénieux à perpétuer le souvenir de la paix intérieure et de la prospérité dont la colonie avait joui sous son gouvernement. Ils lui consacrèrent le silphium, symbole de leurs richesses, et lui érigèrent un tombeau à l'extrémité du marché de la ville, afin que son ombre jouît du spectacle journalier des assemblées, et que le peuple eût toujours présent le souvenir de ses vertus. »

Les successeurs de Battus, loin de lui ressembler et de suivre ses traces, furent tous plus ou moins des tyrans ou des rois faibles. Le règne des Battides, toutefois, dura deux cents ans environ. Il ne nous reste, comme on va le voir, que fort peu de notions sur l'histoire de la colonie devenue république. Quand Alexandre, ayant conquis l'Égypte, voulut visiter l'oracle d'Ammon, les Cyrénéens lui envoyèrent des ambassadeurs avec des présents. Alexandre ne dédaigna point ces égards d'un peuple libre, et les envoyés de Cyrène l'accompagnèrent jusque dans le temple. Les guerres que Cyrène eut avec Carthage au sujet des limites des deux Etats, guerres qui furent terminées et illustrées par le patriotique dévouement des deux frères

Philènes, relèvent encore à nos yeux son existence politique. Mais plus tard nous la voyons, affaiblie par les dissensions de ses citoyens, tombée sous le joug des Ptolémées, tantôt réunie à l'empire égyptien, tantôt donnée en apanage à quelque prince de la famille royale. Apion, l'un d'eux, se trouvant sans héritier, et ne voulant point que son royaume retournât à l'Égypte, le légua enfin au peuple romain vers l'an 96 de notre ère. Attachée dès lors à la fortune de Rome, Cyrène en suivit les destinées.

A défaut de documents sur l'histoire de la Cyrénaïque, Pachy a trouvé des conjectures plausibles. « Il eût été, dit-il, bien intéressant de connaître les relations que les Cyrénéens durent conserver avec la mère patrie : un poète nous apprend toutefois qu'ils lui envoyaient annuellement des thores pour lui offrir les prémices de leurs fruits. L'analogie de position et des intérêts réciproques ne durent-ils pas occasionner des liaisons entre les Cyrénéens et les autres Doriens, isolés comme eux sur des terres étrangères?... L'histoire aurait dû surtout nous donner quelques notions sur le commerce de Cyrène dans l'intérieur de l'Éthiopie. L'oasis d'Ammon, cette colonie de prêtres marchands établie au milieu des déserts, présentait un point d'entrepôt très-avantageux pour le commerce. Ses relations avec la Pentapole ne sont point douteuses : les colonies élevées en l'honneur des thores cyréniens et d'autres traditions historiques en sont la preuve irrécusable. Cyrène se serait-elle bornée à ce boulevard de la Libye intérieure? Moins industrieuse que Carthage, n'aurait-elle pas fait pénétrer ses caravanes dans les régions les plus lointaines? Si les Nasamons servaient les intérêts de sa rivale, les Asbystes et les Auchies ne devaient-ils pas lui offrir le même secours? Ce qui est certain, c'est que le commerce maritime des Cyrénéens fut très-considérable; il était alimenté par d'autres causes également puissantes. La grande fertilité du sol et son heureuse disposition y faisaient succéder les récoltes pendant huit mois de l'année, et des plantes précieuses qui lui étaient particulières, ou qu'on y voyait répandues avec profusion, en augmentaient singulièrement les produits. La campagne de Cyrène était divisée en trois parties également fécondes : à peine avait-on fait la moisson et les vendanges sur les bords de la mer, que l'on passait aux collines, où les fruits se trouvaient en pleine maturité, et de là on arrivait sur le sommet des montagnes, où la nature présentait les mêmes avantages dans sa troisième phase de fertilité. D'épaisses forêts de thyons, distribuées sur les flancs septentrionaux des monts de la Pentapole, offraient leur bois odorant pour les meubles des Cyrénéens, tandis que le silphium, dont la valeur égalait celle de l'argent, et que les Césars enlevaient dans leur trésor, croissait en abondance dans les lieux les plus incultes de cette heureuse contrée. »

Tant de richesses introduisirent dans la Cyrénaïque le luxe et la volupté; ses habitants auraient pu aspirer, comme les Carthaginois, à exercer au loin leur domination; mais il paraît qu'ils se bornèrent à repousser les hordes nomades qui les entouraient, et s'abandonnèrent aux plaisirs. « Les courses de chars, les repas somptueux, la mélodie des chants, les danses et les fêtes, dit encore notre voyageur, remplirent le cours de leur existence. Cyrène était déchirée par des factions; elle était envahie par des armées étrangères; mais les cris joyeux des bachchantes étouffaient les clameurs politiques, et leurs danses lascives s'animaient au bruit des chœurs qui pesaient sur la patrie... La volupté fut même érigée en secte par le philosophe Aristippe, qui, par un singulier contraste, était, — comme nous l'avons dit plus haut au mot CYRÉNÉEN, — disciple de Socrate. »

On le voit, de cette Grèce africaine tout nous échappe : nous la rêvons, nous ne la connaissons pas. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il y eut là, autrefois, dans les déserts, une nombreuse population, beaucoup de commerce, beaucoup d'activité, de richesses, de combats et de discords intestines, des arts et de la science, enfin quelque chose qui ressemblait à la Grèce.

Confondue parmi les nombreuses provinces de l'empire romain, la Cyrénaïque perdit sa physionomie originelle; sa population n'offrit bientôt plus qu'un mélange de peuplades libyennes, de Grecs, de Romains et de Juifs. Ces derniers y avaient été envoyés en colonie par Ptolémée Soter et s'y étaient considérablement multipliés. Il est remarquable que Rome, liée avec les Juifs par d'anciens traités qu'elle renouvelait à chaque pontificat, favorisait longtemps leur accroissement dans toutes les provinces. Ceux de la Cyrénaïque paraissent avoir d'abord joui sagement de cette protection; mais, enhardis par leur nombre, ils cherchèrent à leur tour à s'emparer du pouvoir. Les maux effroyables qu'eux et leurs coreligionnaires causèrent en Égypte et dans la Cyrénaïque, sous les règnes de Trajan et d'Adrien, sont assez connus. Ils commencent d'affreux massacres; on les massacra à leur tour, et Adrien fut obligé d'envoyer dans la Pentapole des colonies pour la repeupler.

Le christianisme avait pénétré dès les premiers siècles dans la Cyrénaïque. Plus tard, sous Justinien, la croix fut élevée dans cette province sur les autels du polythéisme et du

judaisme, mais non sans résistance. Toutefois, s'il faut en croire un historien, on vit à cette époque l'Évangile traverser les sables de la Libye, et les chrétiens allèrent imposer leur loi jusque dans le temple mystérieux d'Ammon.

Vinrent ensuite les sectes et les hérésies. La Cyrénaïque fut peut-être une des provinces où elles se répandirent en plus grand nombre. Parmi ces sectes était celle des carpocratians, fondée par Carpocrate, qui vivait à Alexandrie sous le règne d'Adrien. Un grand nombre de ses disciples se dispersèrent dans la Cyrénaïque, et, chose étonnante, dit Pachy, la Pentapole chrétienne vit ses populations pratiquer des mœurs plus désordonnées, suivre des préceptes plus libres que ceux qu'y avait propagés autrefois le voluptueux Aristippe. L'austère morale de l'Évangile fut changée en un code monstrueux qui établit en dogme, comme seule source de paix et de bonheur, la communauté des femmes et de toutes sortes de propriétés. De pareils préceptes furent même consacrés par des monuments, dans l'un desquels le nom de Jésus se voit à côté de ceux de Thot, de Saturne, de Zoroastre, de Pythagore, d'Epicure et de Masdaces. Selon ces mêmes monuments, les carpocratians se maintinrent dans la Cyrénaïque jusqu'au vie siècle.

Au ve siècle, tout tombait en ruine dans l'empire. Genséric s'empara de Carthage, qui devenait le siège de sa domination en Afrique, et la Cyrénaïque, désolée par des hordes de barbares, devait sa délivrance à quelques Huns au service des Romains. Un évêque, disciple de la célèbre Hypatie, et qui rappelait le souvenir des anciens philosophes, Synésios, témoin des catastrophes qui désolèrent cette province, nous apprend que des hordes de Libyens Ausuriens l'infestèrent à tel point, qu'il ne s'y trouva pas de montagne assez escarpée, de château assez fort qui pût opposer quelque obstacle à leurs courses dévastatrices. Ils succagèrent les villes, dépouillèrent les autels, et ne respectèrent pas même les tombeaux. Les campagnes devinrent la proie des flammes, et les troupeaux périrent dans ces vastes incendies, ou furent entraînés dans les solitudes avec les habitants de tout sexe réduits en esclavage. »

La Pentapole fut dès lors complètement ruinée. Sa capitale, déjà abandonnée par ses habitants, que la terreur en avait bannis, n'offrit plus que des monceaux de débris. Au vie siècle survint la conquête musulmane. Tout le nord de l'Afrique passa sous le joug des enfants du Prophète. Les guerres de religion et les compétitions de pouvoir qui divisèrent ses successeurs, et qui firent couler tant de sang en Asie, eurent leur contre-coup jusque dans cette province dépeuplée.

Au ix^e siècle, sous les Fatimites, les chrétiens, en petit nombre, qu'on y avait soufferts jusque-là, en furent expulsés. Trois cents ans après, les mameluks d'Égypte détrônèrent leurs sultans et gouvernèrent l'Égypte et ses dépendances pendant deux siècles et demi. Enfin, en 1517, les Ottomans s'emparèrent de l'Égypte, et, trente-trois ans après, Tripoli d'Afrique ayant été conquise par Soliman II, la Cyrénaïque fut jointe à cette ville et forma avec elle un seul royaume gouverné par des pachas. Elle a languie depuis sous le triste gouvernement des Turcs.

Telles furent les principales phases de la civilisation de la Grèce africaine et les catastrophes qui l'anéantirent. « Livrée à des hordes barbares, dit le voyageur qui, en 1827, a revêtu si tristement le souvenir de la Pentapole, Cyrène git maintenant ignorée. Le temps, qui rassemble tour à tour plusieurs peuples dans son enceinte, en a confondu les traces; il en a dispersé les ruines. Les monuments des arts en ont disparu. Témoins et asiles souillés des races passées, quelques tombeaux épars dans la plaine indiquent seuls au voyageur le lieu où s'élevait jadis la ville au trône d'or. Mais si les travaux des hommes sont anéantis, la nature est toujours la même. Le soleil n'éclaircit plus que le deuil de l'antique cité; les pluies bienfaisantes ne tombent plus que sur des déserts; mais ce soleil émaille encore des prairies toujours vertes, ces pluies fécondent des champs toujours fertiles, les forêts sont toujours ombreuses, les bocages toujours riant; les myrtes et les lauriers croissent dans les vallons solitaires, sans amants pour les cueillir, sans héros pour les recevoir. Cette fontaine, qui vit s'élever autour d'elle les murs de Cyrène, jaillit encore dans toute sa force, elle coule dans toute sa fraîcheur, et le bruit de son onde interromprait seul le calme de ces solitudes, si la voix rauque des pâtres, ou le bêlement des troupeaux errant parmi les ruines, ne se confondait parfois avec son murmure. »

Les Arabes donnent aujourd'hui à la place où l'on retrouve les débris épars de Cyrène le nom de Ghrenna.

CYRÈNE, jeune Thessalienne aimée d'Apollon, qui l'enleva et la transporta en Libye. Le mythe de Cyrène, ainsi que le fait observer O. Müller, démontre clairement jusqu'à quelle récente époque le langage mythologique resta en usage parmi les Grecs. La ville grecque de Cyrène, en Libye, fut fondée vers la xxxvii^e olympiade; la race dominante tira son origine des Minyens, qui régnaient principalement à Iolkos, dans la Thessalie méridionale; la fondation de cette colonie était due à l'oracle d'Apollon Pythien; de là vint ce mythe : « Cyrène, jeune fille héroïque, qui vivait en Thessalie, est aimée par Apollon et transportée en Libye. » Dans le langage moderne, nous dirions : « La ville de Cyrène, en Libye, fut fondée par une colonie thessalienne, sous les auspices d'Apollon. » Souvent la simple substitution d'un verbe plus positif suffit pour dépouiller ainsi un mythe de tout son merveilleux.

CYRÉNÉEN, ENNE s. et adj. (si-ré-né-ain, 6-ne). Géogr. anc. Habitant de Cyrène; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : Les CYRÉNÉENS. La population CYRÉNÉENNE.

CYRÉNELLE s. f. (si-ré-nè-le — dimin. de *cyrène*). Moll. Genre d'acéphales, type de la famille des cyrénellidés.

— Encycl. Le genre *cyrénelle* a pour caractères : coquille ovale ou oblongue, subglobuleuse, mince, lisse, couverte d'un épiderme brunâtre ou jaunâtre, subéquilatérale, parfaitement close, à bords minces, simples et tranchants; bord cardinal étroit, portant au-dessous des crochets deux petites dents obliques sur la valve droite, et une seule sur la valve gauche; impressions musculaires grandes, écartées, ovales; impression palléale simple; animal ovale ou oblong, épais, convexe, enveloppé d'un manteau à bord simple, fendu dans toute la longueur du bord ventral, terminé en arrière par deux siphons courts, réunis dans toute leur longueur; bouche petite, transverse et accompagnée de quatre pulpes labiales médiocres et étroites; pied cylindrique, allongé, vermiciforme; quatre feuillets branchiaux très-inégaux, réunis en arrière de la masse abdominale, allongés, étroits, les externes beaucoup plus petits que les internes.

CYRÉNELLIDÉ, ÉE adj. (si-ré-nèl-li-dé — de *cyrénelle*, et du gr. *eidos*, aspect). Moll. Qui ressemble à une cyrénelle.

— s. m. pl. Famille de mollusques acéphales, ayant pour type et pour espèce unique le genre *cyrénelle*.

CYRÉNIDÉ, ÉE adj. (si-ré-ni-dé — de *cyrène*, et du gr. *eidos*, aspect). Moll. Qui ressemble à une cyrène.

— s. m. pl. Famille de mollusques acéphales, qui a pour type le genre *cyrène*.

— Encycl. Les *cyrénidés* ont une coquille suborbiculaire, close, épidermée et plus ou moins gonflée. Les sommets, assez saillants, sont souvent corrodés; la charnière se compose de trois, quelquefois de deux dents cardinales divergentes, et de dents latérales comprimées. Le ligament est externe, et l'impression palléale est peu sinueuse. Cette famille renferme six genres.

CYRÉNOÏDE adj. (si-ré-noi-de — de *cyrène*, et du gr. *eidos*, aspect). Moll. Qui a la forme d'une cyrène.

— s. f. Genre comprenant une seule espèce du Sénégal, que l'on a détachée du genre *cyrène*.

CYRESTE s. f. (si-rè-ste). Entom. Genre de lépidoptères diurnes.

— Encycl. Les caractères de ce genre sont : corps petit et grêle; ailes grandes, d'une texture délicate; tête petite, moins large que le thorax, munie d'une touffe de poils à sa partie antérieure; yeux proéminents et nus; antennes très-grêles; palpes labiales allongées, grêles, avancées, écaillées, ne dépassant pas le front; thorax écaillé, légèrement poilu; ailes supérieures grandes, subtriangulaires; ailes inférieures allongées, hexagonales, leur bord costal presque droit jusqu'au milieu, échancré ensuite jusqu'à l'angle externe; pattes de la première paire, chez le mâle, très-grêles et poilues; pattes des deuxième et troisième paires peu allongées, grêles, écaillées, avec les tarses de cinq articles et de la même longueur que les tibia; abdomen grêle, petit, n'ayant que le tiers de la longueur des ailes inférieures. Les chenilles et les chrysalides sont inconnues. Les espèces qui composent ce genre habitent l'Inde et l'archipel Indien, à l'exception de deux, dont l'une a pour patrie Madagascar et dont l'autre a été rencontrée à Sierra-Leone. Parmi celles qui habitent l'Inde, nous citerons : la *cyreste thyodamas*, qui se trouve au Nepal et au Sihet; la *cyreste thyonée*, qui a été rencontrée à Amboine, et la *cyreste périandre*, qui habite l'île de Java. Quant à la *cyreste élégante*, elle est assez commune dans les bois à Sainte-Marie, à Foulepointe et à Tamatave, pendant les mois de mai, de juin, de juillet et surtout d'août. Cette espèce est d'une texture si délicate, qu'il est très-difficile de pouvoir se la procurer intacte. Nous signalerons encore la *cyreste acitie*, qui habite la Nouvelle-Guinée, particulièrement la terre des Papous, où cette jolie espèce a été rencontrée pour la première fois par le capitaine de vaisseau Freycinet.

Cyrénia (INSCRIPTION DE), découverte par un voyageur anglais, le colonel Leake, et expliquée par l'auteur dans la *Bibliothèque britannique* (1815). Elle se compose de dix-sept lignes en grec, et est gravée sur une table de marbre blanc, que les Cyrétiens avaient fait exposer sans doute dans quelque endroit des plus fréquentés de leur ville. C'est une lettre de Titus Quinctius Flamininus, consul en l'an de Rome 556 (198 av. J.-C.), et vainqueur du dernier Philippe, roi de Macé-

doine. Elle avait été adressée par ce grand personnage aux magistrats de Cyréties, en Thessalie; Visconti en a donné un commentaire détaillé et une traduction française, dont nous transcrivons le début :

« Titus Quinctius, commandant suprême de l'armée des Romains, aux Tages et à la ville des Cyréties, salut. Ayant rendu manifestes dans toutes les autres occasions les bonnes intentions dont nous sommes animés généralement envers vous, et nous en particulier et le peuple romain, nous avons décidé de vous prouver même par la suite que, dans chaque affaire particulière, nous prêtons la main à tout ce qui est honorable, afin que ceux qui se sont accoutumés à ne pas se conduire d'après les meilleurs principes n'aient pas moyen de nous calomnier. Nous accordons, en conséquence, à votre ville tout ce qui reste des possessions territoriales et des maisons échues au domaine public des Romains..... »

C'est un monument intéressant, non-seulement pour les paléographes, mais aussi pour les historiens. Il jette un singulier jour sur l'administration romaine et sur la langue diplomatique de l'époque. V. *Journal des savants* (1816, p. 21).

CYRIACUS (Salomon), juriste allemand, né à Homburg en 1595, mort en 1673. Il fut successivement référendaire à Dusseldorf (1635), conseiller et avocat du fisc (1637), et enfin directeur de chancellerie à Rinteln (1659). Il a laissé plusieurs traités de jurisprudence, entre autres : *De transactionibus* (1618); *De additio edicto* (1618); *De compensationibus* (1619, in-4°), etc.

CYRIADÈS, tyran romain, mort en 259 de notre ère. Il appartenait à une famille noble et riche. Il s'était fait connaître par la dissolution de ses mœurs, lorsque, ayant volé des sommes considérables à son père, il s'enfuit en Perse, fut bien accueilli par Sapor, le décida à faire la guerre aux Romains, et fut le commandement de son armée. Cyriades s'empara d'Antioche et de Césarée, prit le titre de César, puis celui d'Auguste, répandit la terreur dans tout l'Orient, et fut mis à mort par ses propres soldats lorsque Valérien marcha contre les Perses.

CYRIACUS (saint), patriarche de Constantinople, mort en 616. Introuvable en 598 par l'empereur Maurice, il prit, à l'exemple de son prédécesseur, Jean le Jeuneur, le titre d'évêque oecuménique ou universel, qui lui fut confirmé par un concile tenu à Constantinople en 599, malgré les protestations du pape saint Grégoire. Mais l'empereur Phocas, irrité de son refus de lui livrer l'impératrice Constantine et ses filles, qui s'étaient réfugiées dans l'église de Sainte-Sophie, l'obligea à renoncer au titre de patriarche oecuménique. Cyriaque en mourut, dit-on, de dépit et de chagrin.

CYRIACUS PIZZICOLLI, plus connu sous le nom de *Cyriaque d'Ancone*, archéologue italien, né à Ancone vers 1591, mort à Crémone vers 1650. Il visita la Sicile, la Dalmatie, Constantinople, l'Égypte, en étudia les antiquités, et en rapporta des manuscrits, des inscriptions, des médailles, etc. On a de lui quelques ouvrages publiés plusieurs siècles après sa mort : *Kyriaci Anconitani itinerarium* (1742, in-8°); *Inscriptiones et epigrammata graeca et latina* (1747, in-fol.); *Fragmenta cum notis* (1763, in-fol.). Écrits d'un style diffus et dépourvus d'esprit critique, ces ouvrages ne manquent cependant pas d'intérêt.

CYRIACUS DE MANGIN (Clément), médecin et poète français, né à Cugny-sur-Saône, mort à Paris en 1642. Il était très-versé dans l'étude des langues et des sciences, et compléta ses connaissances dans des voyages en Italie, en Pologne, en Allemagne et dans les Pays-Bas. On a de lui un ouvrage intitulé : *Problemata duo nobilissima* (Paris, 1616, in-4°).

CYRIE s. f. (si-ri — du gr. *kuria*, maîtresse). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des buprestides, comprenant deux espèces qui habitent la Nouvelle-Hollande.

CYRIEN (SAINT-) s. m. (sain-si-ri-ien). Elève de l'école militaire de Saint-Cyr : *Les SAINT-CYRIENS sont en congé*.

CYRILLE s. f. (si-ri-le — de *Cirillo*, botan. ital.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des éricinées, type de la tribu des cyrillées, renfermant une seule espèce qui croît dans l'Amérique boréale : *Les CYRILLES de la Caroline et à fleurs en grappe sont des arbrisseaux non épineux, à feuilles alternes*. (F. Hofer.) Il Syn. de *TRÉVIRANIE*, genre de gesnériacées.

CYRILLE (saint), patriarche de Jérusalem et Père de l'Eglise grecque, né probablement à Jérusalem vers 315, mort vers 386. Il fut ordonné prêtre vers 345 par saint Maxime, qui lui confia l'instruction des catéchumènes. Il fut élevé au siège de Jérusalem vers 350. Le commencement de son épiscopat fut marqué par l'apparition d'une croix lumineuse dans le ciel (7 mai 351), phénomène que quelques critiques modernes ont supposé être plutôt un de ces *halos* naturels qu'on aperçoit souvent autour du disque du soleil. Quoi qu'il en soit, ce phénomène passa généralement pour un prodige et détermina un grand nombre de conversions. Chassé de son siège par Acace et les ariens, saint Cyrille y fut rappelé en 361, lorsque Julien rétablit, par une tolérance

calculée, les évêques déposés ou exilés. En 367, il en fut encore chassé par un édit de Valence et n'en reprit définitivement possession que vers 379. Deux ans plus tard, il assista au concile de Constantinople et y souscrivit à la condamnation des semi-ariens et des macédoniens. On a de lui vingt-trois *catéchèses* ou instructions pour les catéchumènes, l'une des premières et des plus belles expositions du dogme catholique. Grégoire en a donné une traduction française en 1720. Ce saint est honoré le 18 mars.

CYRILLE (saint), patriarche d'Alexandrie, né en 376, mort en 444. Doué de plus de zèle que de modération, il ferma les églises des novatiens, s'empara de leurs trésors, et, pour punir les violences de quelques juifs envers des chrétiens, se mit à la tête de la multitude, ferma les synagogues, chassa les 40,000 juifs de la ville et livra leurs maisons au pillage. Le préfet d'Égypte, Oreste, qui se montrait opposé à ces saturnales, fut lui-même assailli par des troupes de moines partisans du patriarche. C'est au milieu de ces mouvements que fut accompli, par des fureurs qui se paient du nom de chrétiens, le meurtre de l'illustre Hypatia, philosophe platonicienne, à l'influence de laquelle ils attribuaient l'opposition du préfet. Bientôt la propagation du nestorianisme vint fournir à Cyrille l'occasion d'exercer son ardeur d'une manière plus noble et plus utile aux intérêts de l'orthodoxie. Il combattit la nouvelle hérésie par de nombreux écrits, la dénonça aux chefs de l'empire et de l'Eglise, et la fit condamner par le concile de Rome, en 430, et par celui d'Éphèse, en 431. Ces débats irritants entre des Pères qui suivaient des partis opposés occasionnèrent de grands troubles et firent plusieurs fois couler le sang à Éphèse. L'empereur Théodose crut ramener la paix en ordonnant l'arrestation des deux chefs, Nestorius et Cyrille. Mais ce dernier fut bientôt rendu à son Eglise, qu'il gouverna paisiblement jusqu'à sa mort. Ce prélat a joué un rôle prépondérant dans les luttes religieuses de son siècle; sa véhémence et son ardeur l'ont quelquefois entraîné au delà des bornes de la modération; mais l'apreté même de ses convictions, non moins que la sincérité de sa foi, a contribué à augmenter l'éclat de sa renommée à une époque de lutte et de passion. Ses écrits se font remarquer par leur vigueur et leur précision dogmatiques, plutôt que par l'élégance de la forme et la pureté du style. Ils sont nombreux et importants, et la polémique y tient une large place. Les principaux sont : *De l'adoration en esprit et en vérité*; les *Gla-phyres*, explications allégoriques des récits de Moïse; *Commentaire sur Isaïe et les douze petits prophètes*; *Commentaire sur l'évangile de saint Jean*; le *Trésor*, réfutation des doctrines ariennes; *Anathématisme*, réfutation du système de Nestorius; *Contre Julien l'Apostat*; *Traité sur la foi*; le *Mystère de l'Incarnation*, etc. La meilleure édition de ses œuvres est celle de J. Aubert (Paris, 1638), avec une version latine. Ses *Homélies* ont été traduites en français par Morelle (Paris, 1604). Ce saint est honoré le 28 janvier.

CYRILLE et **MÉTHODE** (saints), apôtres des Slaves, nés dans le IX^e siècle, à Thessalonique, d'une famille noble. Ces deux personnages étaient frères. Le premier, longtemps connu sous le nom de *Constantin*, se livra à l'étude des langues, alla achever ses études à Constantinople, où ses connaissances étendues lui firent donner le surnom de *Philosophe*, et se fit ordonner prêtre, pendant que son frère, qui d'abord avait suivi la carrière militaire, entra dans les ordres monastiques. Sous l'empereur Michel III, vers 860, une députation de Khazars vint à Constantinople pour demander des prédicateurs de la foi chrétienne. Constantin fut désigné, et il opéra, dit-on, la conversion d'une partie de ce peuple et notamment de son kan. Envoyé ensuite avec son frère chez les Moraves, puis chez les Bulgares, il fit encore de nombreuses conversions. Méthode, qui cultivait la peinture, entraïna Bogoris, roi des tribus bulgares, en peignant le jugement dernier sur les murs de son palais. Tous deux furent sacrés évêques par Adrien II, et c'est alors que Constantin prit le nom de Cyrille. Il avait approprié les lettres grecques à la langue slavonne, et inventé une écriture que les Bulgares, les Serbes, les Esclavons et tous les Slaves orientaux adoptèrent successivement. Son alphabet avait trente-huit lettres; il fut ensuite modifié suivant les besoins particuliers de chaque pays. Il est encore nommé aujourd'hui *cyrillique*. Les alphabets russe et serbe actuels en sont des dérivés immédiats. Les deux apôtres firent connaître aux nouveaux convertis, au moyen de traductions, une partie des livres saints. Cyrille mourut en 868. On lui attribue des *Apologues moraux* dont le texte grec est perdu et qui ont été plusieurs fois réimprimés. Méthode, fixé parmi les Slaves et nommé archevêque de Moravie et de Fanone, mourut vers 881, après avoir obtenu du pape Jean VIII la confirmation de la liturgie slavonne, qu'il avait instituée et qui était vivement combattue par l'archevêque de Salzbourg et par le clergé allemand. Saint Cyrille est honoré par l'Eglise le 9 mars.

CYRILLE DE SCYTHOPOLIS, moine et hagiographe du VI^e siècle, disciple de saint Sabas. Il embrassa la vie monastique dans une des *laures* ou (couvents d'ascètes) fondées par

son maître dans la vallée qui mène de Jérusalem à la mer Morte. Il a laissé les *Vies* de saint Euthymius, de Joannès Hesychaste ou le Solitaire et de saint Sabas. Il accorde au merveilleux beaucoup moins de place que les hagiographes postérieurs, et ses écrits sont surtout intéressants pour les renseignements qu'il donne sur la géographie de la Palestine et sur la décadence de la société romaine à cette époque.

CYRILLE CONTARI, théologien grec, né à Bérée en Macédoine, mort vers 1640. Il était évêque de sa ville natale, lorsqu'il demanda le siège de Thessalonique. Ayant trouvé une vive opposition à ses prétentions de la part de Cyrille Lucar, Cyrille Contari se vengea en prenant une part active à la déposition de ce dernier, et parvint par ses intrigues à s'emparer du siège patriarcal de Constantinople. Accusé bientôt après de plusieurs crimes, Cyrille Contari fut exilé à Tunis, puis étranglé.

CYRILLE LUCAR, patriarche et théologien grec, né dans l'île de Candie en 1572. Pendant un séjour en Allemagne il embrassa les doctrines du protestantisme et les rapporta en Grèce, sans se déclarer d'abord ouvertement. Elu patriarche d'Alexandrie, il gouverna pendant quelque temps cette Eglise, puis fut chargé d'administrer l'Eglise de Constantinople (1612) en l'absence du patriarche Néophyte exilé. Toutefois il ne parvint en titre à ce siège qu'en 1621. Il n'avait point cessé d'entretenir des relations secrètes avec les protestants, et il enseigna dès lors publiquement leurs doctrines dans l'Eglise grecque. Cette tentative hardie souleva contre lui les évêques et le clergé d'Orient, qui, avec l'appui des Turcs, le firent exiler à Ténédos (1636). L'ambassadeur anglais obtint peu de temps après son rétablissement. Mais l'année suivante il fut de nouveau enlevé de son siège et périt étranglé, soit sur le vaisseau qui le transportait, soit dans un château des bords de la mer Noire. Les protestants l'ont mis au nombre de leurs martyrs. Il avait publié une confession de foi calviniste, qui fut condamnée par le synode de Constantinople (1642).

CYRILLE, ÉE adj. (si-ri-lé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la cyrille.

— s. f. pl. Tribu de la famille des éricinées, qui comprend les genres cyrille et cliftonie. Quelques auteurs l'élèvent au rang de famille distincte, sous le nom de *cyrillinées*.

CYRILLIEN adj. m. (si-ri-li-ien — de *saint Cyrille*). Philol. Se dit d'un alphabet servien attribué à saint Cyrille de Thessalonique. Il On dit aussi **CYRILLIQUE**.

— Encycl. V. ALPHABETS SLAVES.

— *Littérature cyrillienne*, Ensemble des travaux slaves sur les Écritures, exécutés au VIII^e et au IX^e siècle.

CYRILLINÉ, ÉE adj. (si-ri-ll-né). Bot. Syn. de **CYRILLÉ**.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, comprenant les genres cyrille et cliftonie, et réunie par la plupart des auteurs, comme simple tribu, à la famille des éricinées.

CYRILLO, nom de plusieurs personnages italiens. V. CIRILLO.

CYRIODÈRE s. f. (si-ri-o-dè-re — du gr. *kurios*, puissant; *dèrè*, cou). Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, comprenant trois espèces qui habitent Madagascar.

CYRNÆUS (Pierre FELGE, dit), prêtre et historien corse, né à Felge, canton d'Alesani, diocèse d'Aleria. Orphelin de bonne heure et dépourvu par des parents, il s'expatria et abandonna son nom de famille pour prendre celui de *Cyrnæus* (le Corse). Après avoir fait toutes sortes de métiers, il s'attacha à Benedictus Brognolius, professeur de latin et de grec à Venise, et suivit ses leçons pendant douze ans. Plus tard il fut professeur, puis correcteur d'imprimerie, et il entra enfin dans les ordres, où il trouva le repos nécessaire pour se livrer à ses études. Son premier ouvrage, *Commentarius de bello Ferrariensi, ab anno 1482 ad annum 1484*, imprimé pour la première fois dans le tome XXI du recueil de Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, est un opuscule fort court, mais estimé. Il y raconte la lutte des Vénitiens contre Hercule I^{er}, duc de Ferrare. Le second, imprimé dans le tome XXIV de la même collection, sous le titre de : *Petri Cynæi, clerici Aleriensis, de rebus Corsicis libri quatuor*, contient l'histoire de la Corse depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'année 1506. Cet ouvrage a été revu et annoté par un compatriote de Cyrnæus, M. J.-C. Gregory, qui, sous les auspices d'un autre Corse, le comte Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie en France, en a donné, en 1832, une édition expurgée, avec une élégante traduction italienne en regard. On ignore l'époque de la mort de Pierre Cyrnæus.

CYRNOS, fils de Polypais. Ce personnage, célèbre par Théognis, vécut vers la LXX^e olympiade (500 av. J.-C.), et toutes les principales pièces de vers de ce poète lui sont adressées. Théognis se flattait d'avoir donné l'immortalité à son ami en enchâssant son nom dans ses ouvrages : « Grâce à moi, dit-il, Cynos, mon bien-aimé, planera par-dessus la terre sur les ailes de la poésie et assistera

ainsi à tous les banquets, mélodieusement chanté par les jeunes hommes au son aigu des petites flûtes. » Les pièces de vers adressées à Cynos par le poète sont presque toutes exclusivement politiques. Ce sont des plaintes, parfois des espèces de satires contre le nouveau gouvernement de Corinthe. « O Cynos, dit-il, cette ville est bien encore la même, mais il s'y trouve une population différente; autrefois elle ne connaissait ni lois ni tribunaux, elle usait des vêtements rustiques de peau de chèvre, dans les travaux des champs, et se tenait, timide comme des daims, éloignée de la ville. Voilà maintenant les braves, ô fils de Polypais; et ceux qui avant étaient les nobles sont actuellement les mauvais gens. » Théognis et son ami Cynos étaient aristocrates : ils ne pouvaient pardonner aux *périèques* ou paysans leur admission dans la municipalité. Il est curieux d'entendre, 500 ans avant J.-C., les lamentations auxquelles Théognis se livre avec Cynos sur les mésalliances des *bons*, c'est-à-dire des nobles de Corinthe. On retrouve le langage et les arguments familiers aux *purs* de notre faubourg Saint-Germain : le monde aurait-il si peu marché? La lutte entre l'aristocratie de race et l'aristocratie d'argent est bien vieille, et malheureusement il y a encore au XIX^e siècle des hommes qui diraient volontiers avec Théognis : « Ne l'étonne point, ô fils de Polypais, que la race des citoyens perde de sa splendeur, car le noble et le roturier se trouvent confondus. » — « On n'estime que l'opulence, et le noble épouse la fille du roturier, et le roturier celle du noble. La richesse mêle les races. » La hardiesse du langage, la haine contre la révolution et les révolutionnaires, tel est le caractère dominant des poésies adressées par Théognis à Cynos. Dans les fragments du même poète adressés à d'autres personnages, à Simonide, par exemple, le ton n'est pas le même; mais Cynos est l'ami intime du poète, et avec lui Théognis ne fait aucun mystère de ses opinions et de ses vœux; il s'abandonne à son indignation, et va même jusqu'à manifester le désir « de boire le sang noir de ceux qui l'ont dévouillé. »

« Quant aux rapports qui existaient entre le poète et Cynos, il ne paraît pas douteux, dit Oudfried Müller, que le fils de Polypais fût un jeune homme de noble famille, auquel Théognis portait une affection tendre, mais en même temps paternelle, et dont il s'efforçait de faire un des *bons*, dans le sens qu'il attachait à ce mot. » Il semble que le jeune homme ne répondait pas tout à fait aux tendres sentiments du poète à son égard, si nous en jugeons du moins par ce passage de Théognis : « Dans les temps futurs ton nom sera chéri de tous ceux qui aiment la poésie, tant que dureront le soleil et la terre. Mais tu me montres peu de respect, et tu me trompes par des paroles comme on trompe un petit enfant. » Que veulent dire ces reproches et quel est le sens de ces sollicitations? Faut-il les prendre en bonne ou en mauvaise part? Les savants ne sont point d'accord sur ce point. Oudfried Müller, pour ne pas citer d'autre nom, répugne à supposer entre le poète et son jeune disciple des rapports immoraux. Son opinion à cet égard n'est pas une simple hypothèse. Comment concilier l'éloge que le poète fait au jeune homme de la vie conjugale avec les intentions licencieuses qu'on lui prête? De plus, Cynos est déjà arrivé à un âge assez avancé au moment où Théognis lui adresse les reproches que l'on vient de lire : il a été chargé, en qualité d'ambassadeur sacré, d'aller recueillir un oracle à Delphes. Dans le doute, abstenons-nous de condamner Cynos et Théognis.

CYROGRAPHAIRE, CYROGRAPHE, CYROGRAPHIE. Syn. de CHIROGRAPHAIRE, CHIROGRAPHE, CHIROGRAPHIE.

Cyropédate (LA), c'est-à-dire *l'Éducation de Cyrus*, par Xénophon. Cet ouvrage est moins une histoire qu'un roman politique, dans lequel l'auteur trace le modèle d'un prince accompli et d'un gouvernement parfait. Il est philosophe et homme d'État dans ce livre charmant, qu'on peut comparer au *Télémaque* de Fénelon. Selon Rollin, rapportant le jugement de Quintilien, « le style de Xénophon, sous un air de simplicité et de douceur naturelle, cache des grâces inimitables, que les personnes d'un goût peu délicat sentent et admirent moins, mais qui n'ont pas échappé à Cicéron et qui lui ont fait dire que les Muses paraissent avoir parlé par la bouche de Xénophon. »

M. Dacier a donné une traduction française de la *Cyropédie* en 2 volumes in-12 (Paris, 1777). M. Gail a donné une traduction des œuvres complètes de ce guerrier philosophe, précédée d'une étude sur les écrits de Xénophon par M. Fortia. Enfin il faut consulter la belle édition grecque-latine de Didot (1 vol. grand in-8°) et la version toute récente de M. Talbot.

La *Cyropédie* est l'ouvrage le plus soigné de Xénophon, quoique composé pendant sa vieillesse, mais c'est le moins historique de ses écrits : c'est une œuvre d'imagination et de théorie politique, comme nous l'avons dit, un roman historique dans lequel la réalité occupe beaucoup moins de place que la fiction. Le titre seul indique les préoccupations morales de l'écrivain en composant ce livre, *l'Éducation de Cyrus*. Ce n'est pas une histoire, mais le développement d'un système

d'éducation; et l'auteur ne suit son héros dans toute sa carrière que pour montrer les fruits de ce système par une brillante biographie; il y fait la satire de la plupart des législateurs, qui ne songent qu'à punir le mal par leurs lois au lieu de le prévenir par l'éducation. Il se complait dans la peinture de ces maisons modèles qu'il appelle du beau nom d'*écoles publiques de justice*, auxquelles succèdent bientôt les leçons paternelles. Presque toutes les questions qui intéressent un roi et un chef militaire se trouvent posées et résolues dans les entretiens de Cyrus avec son père Cambyse; cette éducation est si parfaite que, dès sa jeunesse, Cyrus est un prince accompli, auquel l'expérience n'a plus rien à apprendre; invraisemblance que Fénelon a sagement évitée dans son roman d'éducation, *Télémaque*.

Le type de Cyrus ne se rapporte nullement aux coutumes des Perses, mais à celles des Spartiates. Cette monarchie équilibrée que prêche partout Xénophon est celle de Sparte et nullement la royauté despotique des Perses. Le chef militaire des mercenaires de la retraite des dix mille se retrouve aussi dans les discours que le général adresse à ses soldats, dans ses armées délibérantes; on rencontrera toutes ses théories dans la *Constitution de Sparte*, dans les livres sur la *Cavalerie* et la *Chasse*. C'est là le fond de la *Cyropédie*; la partie narrative n'est qu'un cadre ingénieux où ces théories viennent se placer d'une manière moins fatigante. Cyrus est l'idéal du prince à l'époque de Xénophon, parlant des devoirs de la royauté comme un philosophe; c'est Marc-Aurèle sur le trône de Grèce, un Lacédémonien auquel on accorde l'enjouement des Athéniens et leur goût pour les arts. Ce serait donc s'abuser que d'aller chercher dans la *Cyropédie* des documents historiques: la peinture des mœurs des Perses est contredite par leur prompt décadence, par la peinture de Platon nous représentant Cyrus lui-même tout entier à ses conquêtes, abandonnant aux femmes et aux serviteurs de la cour l'éducation de ses enfants et préparant ainsi l'abaissement et la ruine de sa famille.

La *Cyropédie* est divisée en huit livres, dont les personnages et les épisodes, fort intéressants d'ailleurs, ne ressemblent pas tout à fait à ce que nous connaissons par l'histoire des événements qui ont troublé le monde oriental au vi^e siècle avant l'ère chrétienne, et sur le caractère et le rôle précis des personnages qui ont figuré dans ces révolutions. Xénophon a voulu donner à ses contemporains des leçons de politique et de morale bien plus que leur exposer les faits et gestes de Cyrus et de son peuple; de là ses infidélités à la tradition historique, telles que le portrait des Perses représentés comme des hommes policés, des savants et des philosophes.

La *Cyropédie* a soulevé de brillantes controverses avant d'être définitivement classée dans la catégorie des romans historiques. Cette dénomination s'appuie sur de graves autorités: Cicéron, Ausone et Denys d'Halicarnasse parmi les anciens; Erasme, Vossius, Louis Videl, Scaliger, Calvisius, Fraugier, Desvignoles, Freret, Larcher, Sainte-Croix parmi les modernes. L'auteur grec s'était proposé de former, par des leçons de morale pratique et d'éducation progressive, des citoyens justes et braves, et de mettre en scène un général également sage et habile dans l'art militaire. Le fond du roman est vrai, mais les détails sont de pure imagination, ainsi que les personnages, à l'exception de Cyrus et de ses parents. M. Letronne a parfaitement résumé les opinions des divers critiques: « Comme ouvrage historique, dit-il, la *Cyropédie* est d'une autorité d'autant plus faible qu'il est plus difficile de distinguer le petit nombre des faits réels qui peuvent s'y trouver; mais, considérée comme ouvrage politique, elle est peut-être le plus parfait de ceux de Xénophon et celui auquel il paraît avoir donné le plus de soin. »

Un épilogue est joint à la *Cyropédie*; il a pour objet de démontrer que les Perses avaient, sous tous les rapports, beaucoup dégénéré depuis la mort de Cyrus. Attribué à Xénophon par Athènes et d'autres auteurs, il lui est contesté par des critiques modernes. Nous ne voyons pas trop pourquoi cet épilogue ne serait pas l'œuvre de Xénophon lui-même et pourquoi il n'aurait pas compris le besoin d'expliquer la différence de mœurs que présentait l'état social de la Perse sous le règne de Cyrus, avec le tableau que les Grecs avaient sous les yeux. En tout cas, on est obligé de convenir que ce morceau est antérieur à l'expédition d'Alexandre.

Des savants modernes ont pensé que ce que Xénophon rapporte de l'éducation des Perses n'était pas aussi romanesque qu'on le croit communément; d'après eux cet auteur n'aurait pas entendu parler de l'éducation que recevaient les Perses en général, la vie multicolore, comme on a dit depuis, mais il aurait voulu tracer le tableau de cette instruction soignée qu'on donnait aux jeunes gens d'une caste privilégiée, celle des guerriers. Ce qui est certain, c'est que nulle part Xénophon ne donne à comprendre qu'il ait voulu écrire un ouvrage d'imagination. Certains savants sont persuadés que Xénophon avait eu le dessein de faire la critique des deux premiers livres de la *République de Platon*, et que c'est pour

se venger de cette satire détournée que, dans le troisième livre des *Lois*, ce philosophe a tracé un portrait de Cyrus entièrement différent de celui de Xénophon.

En proposant aux pédagogues grecs le modèle d'une éducation vraiment spartiate en la personne d'un prince juste, Xénophon s'est trouvé en désaccord avec d'autres écrivains de l'antiquité; son récit diffère de celui de Ctésias et d'Hérodote dans les circonstances de l'avènement de Cyrus au trône, sur lequel Xénophon le fait monter par droit de naissance, à la mort de Cyaxare, tandis que, d'après les deux autres historiens, il a suivi immédiatement Astyage. Diodore de Sicile, Trogue-Pompée et Justin n'adoptent pas la narration de l'auteur de la *Cyropédie*. Quant aux détails relatifs à la mort de Cyrus, le voile de l'incertitude n'a pas encore été levé. D'après Xénophon, il meurt tranquillement au milieu des siens, tandis que Ctésias et Hérodote le font périr d'une manière romanesque et terrible. L'histoire de la naissance de Cyrus, telle qu'Hérodote la rapporte, est peu vraisemblable, pour ne pas dire incroyable, tandis que le récit de Xénophon est simple, naturel, et présente tous les dehors de la vérité.

M. Trianon, l'un des derniers traducteurs de Xénophon, pour combattre l'hypothèse de M. Letronne, qui regarde la *Cyropédie* comme un roman, puise, d'une manière assez ingénieuse, ses arguments dans l'auteur grec lui-même. Voici la substance de son raisonnement. Pour Xénophon, un prince accompli c'est un roi de Sparte, c'est Agésilas. Un gouvernement parfait à ses yeux, c'est celui de Lacédémone. Or, trouve-t-on dans la *Cyropédie* un portrait répondant à cet idéal? Cyrus, maître de Babylone, change de conduite; il ne se montre que rarement et en grand appareil; il établit des intermédiaires entre la nation et lui. Bientôt il s'entoure d'une garde pour sa sûreté personnelle. Qui choisit-il? Des eunuques! Et les motifs de cette confiance sont tels, que Cyrus spéculait réellement sur la bassesse d'une race dégradée. Cyrus charge les Babyloniens de contributions. Dans quel but? Pour les humilier et les assouplir. Les moyens arbitraires et violents qu'il emploie pour se former une cour ne sont pas une coutume lacédémonienne, mais bien un usage essentiellement asiatique. Les maximes de Cyrus, le but de ses institutions, l'étiquette qu'il prescrit et les usages qu'il tolère seraient indignes de l'admiration d'un Athénien, si tout cela était proposé en exemple. On ne reconnaît pas les leçons de Socrate dans ces invitations ni dans ces présents culinaires dont Cyrus imagine l'emploi pour s'attacher les grands de la cour. Que penser d'une politique où la sensualité intervient comme un moyen de gouvernement? Et ces espions appelés les *oreilles* et les *yeux* du roi seraient-ils inventés par un admirateur d'une constitution républicaine? Et cette pompe inutile dont Cyrus s'environne pour sortir de son palais est-elle grecque ou asiatique? Tout cela n'est-il pas, au contraire, la représentation exacte de ce que Xénophon avait vu ou entendu dire auprès de Cyrus le Jeune? De ces observations M. Trianon conclut que la *Cyropédie* ne peut être la peinture d'un prince accompli, ni d'un gouvernement parfait au point de vue de l'auteur, et que, dès lors, ce qui serait une sorte d'anachronisme, il faut bien admettre qu'elle doit avoir pour base la réalité historique. Il est difficile de soutenir plus habilement une cause que la majorité abandonne. Sans chercher à nous prononcer d'une manière absolue, nous regrettons que Xénophon, qui devait si bien connaître la Perse et ses annales, ses mœurs et sa civilisation, ne nous ait pas donné simplement l'histoire authentique de la vie et des conquêtes de Cyrus.

Dans la *Cyropédie*, Xénophon n'a fait usage de la philosophie que pour inspirer à ses concitoyens la crainte des dieux et pour faire briller davantage l'honneur et la vertu, que son pinceau religieux et pur sait encore embellir de nouveaux charmes. On voit que c'est là son seul but. Il n'écrit pas l'histoire pour s'ériger en réformateur; il n'affecte point d'y donner des leçons aux rois, ni des préceptes au genre humain. C'est plus par les idées que par le coloris du style qu'il attache, bien qu'on y retrouve cet atticisme doux comme le miel; qui faisait dire à Cicéron que les Muses avaient parlé par la bouche de Xénophon. Son principal mérite consiste dans la netteté et la clarté, et l'absence de mauvais goût et de bel esprit.

Histoire ou roman, la *Cyropédie* n'en est pas moins un ouvrage présentant un vif intérêt d'actualité, à une époque où l'instruction s'étend chaque jour. Ce petit chef-d'œuvre, avec les *Peisées* de Marc-Aurèle, devrait être le manuel de l'éducation des princes.

CYROPÉDIQUE adj. (si-ro-pé-di-ke — rad. *Cyropédie*). Qui a rapport à la *Cyropédie* de Xénophon.

CYROPOLIS, ville de l'Asie ancienne, dans la Sogdiane, sur l'Iaxarte (Sir-Daria), fondée par Cyrus. Elle était importante et bien fortifiée. Alexandre le Grand, qui la prit et la ruina de fond en comble, courut de grands dangers en l'assiégeant. La ville moderne de Marghinan, dans le Turkestan, khanat de Khokand, s'élève sur l'emplacement de l'ancienne Cyropolis.

CYROVER s. m. (si-roi-lé — de *cire*, par allusion à la résine inflammable qui découle de l'écorce). Bot. Arbre des Antilles, qui a la taille et l'aspect d'un pommier, et dont les fruits sont comestibles.

— **Encycl.** On désigne sous le nom de *cyroyer* le *rheedia lateriflora*, de la famille des clusiacées. C'est un arbre qui croît aux Antilles et dans l'Amérique centrale. Il a les dimensions et le port de nos pommiers. A ses fleurs blanches succèdent des fruits charnus, ovoïdes, du volume d'une prune, à pulpe succulente, acidule et musquée; le noyau est gros et contient une amande amère. Ces fruits, assez recherchés, sont rafraîchissants, mais indigestes. Les rameaux de cet arbre laissent exsuder une résine jaune, d'une odeur agréable, et qui brûle en jetant une vive flamme. On distingue plusieurs variétés de *cyroyer*, suivant que les fruits sont verts, jaunes ou violets.

CYRTANDRACÉ, ÉE adj. (sir-tan-dra-sé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux cyrtandres.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre cyrtandre, et réunie par plusieurs auteurs, comme simple tribu, à la famille des gessnériacées.

— **Encycl.** La famille des *cyrtandraces*, qui portent aussi le nom de *didymocarpées*, renferme des plantes herbacées ou sous-fruttescentes, quelquefois parasites, ayant des feuilles généralement opposées, l'une d'elles beaucoup plus petite que l'autre. Les fleurs, disposées en sertules ou en bouquets, ont un calice campanulé, à cinq divisions égales et plus ou moins profondes; une corolle tubuleuse, quelquefois bilabée, à cinq lobes inégaux; quatre étamines didymes, les deux petites avortant quelquefois. L'ovaire, allongé, inséré sur un disque hypogyne, est à une seule loge et présente deux placentas pariétaux, formés de deux lames divergentes et portant chacun un très-grand nombre d'ovules; il est surmonté d'un stigmate bilobé, quelquefois plan. Le fruit, très-allongé, sec ou charnu, bivalve, présente une seule loge, partagée à l'intérieur par les deux placentas très-saillants, à embryon dépourvu d'albumen.

Cette famille a des affinités avec les bignoniacées, les personnées, les orobanchées, mais surtout avec la famille des gessnériacées, à laquelle plusieurs auteurs la réunissent comme simple tribu; elle comprend les genres: cyrtandre, gasparinie, feldia, platystemme, monophyllée, bée, meschyanthe, liebigie, chirite, didymocarpe, streptocarpe, loxonie, etc.

Les *cyrtandraces* habitent pour la plupart les régions tropicales de l'ancien continent; plusieurs sont aromatiques; presque toutes sont de brillants ornements de nos serres chaudes.

CYRTANDRE s. m. (sir-tan-dre — du gr. *kurtos*, courbé; *aner*, *andros*, homme, organe mâle). Bot. Genre de plantes, type de la famille des cyrtandraces, comprenant une trentaine d'espèces qui croissent dans l'Inde et à Java: *Le CYRTANDRE à bouquets à la tige rameuse*. (T. de Berneaud.)

CYRTANDRÉ, ÉE adj. (sir-tan-dré). Syn. de CYRTANDRACÉ.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des gessnériacées, ayant pour type le genre cyrtandre, et érigée par quelques auteurs en famille distincte, sous le nom de cyrtandraces.

CYRTANTHE s. m. (sir-tan-te — du gr. *kurtos*, penché; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes bulbeuses, de la famille des amaryllidées, tribu des amaryllidées, comprenant cinq ou six espèces qui croissent au Cap de Bonne-Espérance: *Le CYRTANTHE obtuse est cultivé dans les serres de nos jardins d'Europe*. (C. d'Orbigny.) *Le CYRTANTHE rayé se distingue par les bandes rouges qui décorent le limbe de sa fleur*. (T. de Berneaud.) *Le CYRTANTHE à feuilles étroites a des fleurs d'un rouge éclatant*. (F. Haefler.) || Syn. de POSOQUÉRIE.

CYRTANTHÈRE s. f. (sir-tan-tè-re — du gr. *kurtos*, courbé, et d'*anthère*). Bot. Genre de plantes, de la famille des acanthacées.

CYRTANTHÉRÉ, ÉE adj. (sir-tan-té-ré). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la cyrtanthère.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des acanthacées, ayant pour type le genre cyrtanthère.

CYRTE s. m. (sir-te — du gr. *kurté*, panier). Entom. Genre de diptères tanystomes, comprenant trois espèces.

— s. f. Bot. Genre d'arbrisseaux, rapporté avec doute à la famille des diospyrées ou ébenacées, et renfermant une seule espèce qui croît en Cochinchine.

CYRTIEN s. m. (sir-tien). Hist. relig. Membre d'une secte d'ariens appelés aussi PSA-TRIENS.

CYRTOCARPE s. m. (sir-to-kar-pe — du gr. *kurtos*, penché; *karpos*, fruit). Bot. Genre d'arbres, de la famille des térébinthacées, renfermant une seule espèce qui croît dans l'Amérique du Sud.

CYRTOCÉPHALE adj. (sir-to-sé-fa-le — du gr. *kurtos*, courbé; *kephalé*, tête). Entom. Qui a la tête courte et ramassée.

— s. m. Genre de coléoptères tétramères, de la famille des claviculipalpes, qui habite les environs de Paris. || Genre d'araignées, dont l'espèce type habite les environs de Constantinople.

CYRTOCÉRAS s. m. (sir-to-sé-rass — du gr. *kurtos*, courbé; *keras*, corne). Moll. Genre de céphalopodes tentaculifères.

CYRTOCÈRE s. m. (sir-to-sè-re — du gr. *kurtos*, courbé; *keras*, corne). Bot. Syn. de CENTROSTEMME, genre d'asclepadiées: *Le CYRTOCÈRE réfléchi est une plante volubile de l'Afrique australe*. (F. Haefler.)

CYRTOCHILE s. m. (sir-to-ki-le — du gr. *kurtos*, penché; *cheilos*, lèvre). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, comprenant plusieurs espèces, épiphytes ou terrestres, qui croissent dans l'Amérique tropicale: *Les CYRTOCHILES sont des plantes qui, malgré leur délicatesse, fleurissent dans nos serres*. (C. d'Orbigny.)

CYRTODACTYLE s. m. (sir-to-da-kti-le — du gr. *kurtos*, tortu; *daktulos*, doigt). Erpét. Genre de sauriens à doigts crochus.

CYRTODEIRE s. f. (sir-to-dè-re — du gr. *kurtos*, courbé; *deré*, cou, par allusion à la courbure du tube de la corolle). Bot. Syn. d'ACHIMÈNE, genre de gessnériacées: *La CYRTODEIRE cuirée*.

CYRTODÈRE s. m. (sir-to-dè-re — du gr. *kurtos*, tortu; *deré*, cou). Entom. Genre de coléoptères mélasomes.

CYRTODON s. m. (sir-to-don — du gr. *kurtos*, courbé; *odon*, dent). Bot. Syn. d'ÉRÉMODON, genre de mousses.

CYRTOGNATHE s. m. (sir-to-gna-te; *gn* mil. — du gr. *kurtos*, courbé; *gnathos*, mâchoire). Entom. Genre de coléoptères longicornes, comprenant deux espèces exotiques.

CYRTOGYNE s. f. (sir-to-ji-ne — du gr. *kurtos*, courbé; *guné*, femme, organe femelle). Bot. Genre de plantes, de la famille des crassulacées, tribu des crassulées, comprenant plusieurs espèces qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

CYRTOLEPIDE s. f. (sir-to-lé-pi-dé — du gr. *kurtos*, courbé; *lepis*, *leptidos*, écaille). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des séneconiées, comprenant deux espèces qui croissent en Orient.

CYRTOME s. f. (sir-to-me — du gr. *kurtos*, courbé; *omos*, épaule). Entom. Genre de diptères tanystomes, qui a pour type une espèce de France et d'Allemagne.

CYRTOMÈNE s. m. (sir-to-mé-ne — du gr. *kurtomenos*, bombé). Entom. Genre d'insectes hémiptères.

CYRTOMÈTRE s. m. (sir-to-mè-tre — du gr. *kurtos*, cage; *metron*, mesure). Méd. Instrument employé pour mesurer la poitrine.

CYRTOMÉTRIE s. f. (sir-to-mé-tri — rad. *cyrtomètre*). Méd. Mensuration de la poitrine.

CYRTOMION s. m. (sir-to-mi-on — du gr. *kurtos*, courbé; *miôn*, je me ferme). Bot. Syn. d'ASPIDIE, genre de fougères.

CYRTOMON s. m. (sir-to-mon — du gr. *kurtoma*, courbure). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des curculionides, dont l'unique espèce habite le Cap.

CYRTOMORPHE s. m. (sir-to-mor-fe — du gr. *kurtos*, courbé; *morphé*, forme). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des claviculipalpes, comprenant trois espèces de Java.

CYRTONE s. f. (sir-to-ne — du gr. *kurtos*, courbé). Entom. Genre d'insectes coléoptères, de la famille des chrysomélides, comprenant six espèces, dont une habite le midi de la France.

CYRTONÈME s. f. (sir-to-nè-me — du gr. *kurtos*, courbé; *néma*, fil, par allusion aux vrilles simples dont la tige est munie). Bot. Genre de plantes, de la famille des cucurbitacées, tribu des cucurbitacées, comprenant plusieurs espèces qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

CYRTONOTE s. m. (sir-to-no-te — du gr. *kurtos*, courbé; *notos*, dos). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des cycliques; ils habitent l'Amérique, et sont caractérisés par leur corps arrondi.

— Crust. Genre de décapodes brachyures, comprenant deux espèces des mers du Japon.

CYRTOPE s. m. (sir-to-pe — du gr. *kurtos*, courbé; *pous*, pied). Bot. Section du genre neckera, de la famille des mousses.

CYRTOPÈRE s. f. (sir-to-pè-re — du gr. *kurtos*, penché; *pera*, au delà). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, comprenant plusieurs espèces qui croissent dans les régions tropicales des deux continents.

CYRTOPLÉSIE s. f. (sir-to-flé-bi — du gr. *kurtos*, courbé; *phlébs*, *phlebos*, veine, nervure). Bot. Genre de plantes cryptogames, de la famille des fougères, tribu des polypodiées, il est voisin des polypodes, auxquels plusieurs auteurs le réunissent, comme simple section. || Syn. de CAMPLONÉVRE.

CYRTOPHYLLÉ s. m. (sir-to-phi-le — du gr. *kurtos*, courbé; *phyllos*, feuille). Bot. Syn. de FAGRÉE, genre de loganiacées.

CYRTOPODE s. m. (sir-to-po-dé — du gr. *kurtos*, courbé; *pous*, *podos*, pied). Bot. Genre

de plantes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, comprenant quelques espèces qui croissent dans l'Inde. Il Syn. de *PHILONOTIS*.

CYRTOPS s. m. (sir-topss — du gr. *kurtos*, convexe; *ops*, œil). Entom. Genre de coléoptères tétramères, de la famille des curculionides, comprenant une seule espèce qui habite Madagascar.

CYRTORHYNQUE s. f. (sir-to-rain-ke — du gr. *kurtos*, courbé; *rhugchos*, bec). Bot. Genre de plantes, de la famille des renonculacées, tribu des anémonées, renfermant une seule espèce qui croît dans l'Amérique du Nord.

CYRTOSCÈLE s. m. (sir-to-sè-le — du gr. *kurtos*, courbé; *skelê*, jambe). Entom. Genre de coléoptères clavicornes, détaché du genre nécropore.

— **Encycl.** Les *cyrtoscèles* se distinguent des nécropores par cette circonstance, rappelée par leur nom, qu'ils ont les tibias arqués. Les *cyrtoscèles* parcourent l'espace d'un vol rapide, pour saisir sous le vent les émanations des cadavres des taupes, des souris, des crapauds, etc. Aussitôt qu'ils ont fait une découverte, ils se mettent quatre ou cinq à fouir la terre sous ces énormes proies, jusqu'à ce qu'elles soient complètement enterées, enfouies même, dit-on, à plus de 0m,30 au-dessous du sol, ce qui exige au moins vingt-quatre heures d'un travail assidu. Les *cyrtoscèles* se repaissent ensuite de ces cadavres, et les femelles y déposent leurs œufs, qui se développent promptement. Les larves sont d'un blanc grisâtre et assez longues. Leur corps est composé de douze anneaux garnis antérieurement, à leur partie supérieure, d'une petite plaque écaillée d'un brun ferrugineux; les plaques des derniers anneaux sont munies de deux petites pointes élevées. Leur tête est dure, écaillée, brune, garnie de mandibules fortes et tranchantes. Elles ont six pattes écaillées, très-courtes, attachées aux trois premiers anneaux du corps. Quand elles ont acquis tout leur développement, elles s'enfoncent à près de 0m,30 en terre et se construisent une loge ovale, qu'elles enduisent d'une matière gluante qui se durcit rapidement. Là elles se transforment en nymphes. Trois ou quatre semaines après, l'insecte parfait en sort pour reproduire son espèce et mourir peu de temps après.

CYRTOSIE s. f. (sir-to-si — du gr. *kurtos*, courbé). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des aréthusées, comprenant deux espèces.

CYRTOSOME s. m. (sir-to-so-me — du gr. *kurtos*, courbé; *sôma*, corps). Entom. Genre de coléoptères hétéromères mélasomes, comprenant une seule espèce qui appartient au Brésil.

CYRTOSPERME s. m. (sir-to-spér-me — du gr. *kurtos*, courbé; *sperma*, graine). Bot. Syn. de *CRYPTOTENIS*, genre d'ombellifères.

CYRTOSTACHYS s. m. (sir-to-sta-kiss — du gr. *kurtos*, courbé; *stachys*, épi). Bot. Genre d'arbres, de la famille des palmiers, tribu des borassinées, renfermant une seule espèce qui croît aux Moluques.

CYRTOSTYLIDE s. f. (sir-to-sti-lide — du gr. *kurtos*, courbé; *stulos*, style). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des aréthusées, renfermant une seule espèce qui croît dans le sud-est de l'Australie.

CYRTOTRACHÈLE s. m. (sir-to-tra-kè-le — du gr. *kurtos*, courbé; *trachêlos*, cou). Entom. Genre de coléoptères tétramères, de la famille des curculionides, dont l'espèce type habite la Chine.

CYRTOTROPIDE s. f. (sir-to-tro-pi-de — du gr. *kurtos*, courbé; *tropis*, *tropidos*, carene). Bot. Genre de plantes grimpantes, de la famille des légumineuses, tribu des phascolées, renfermant une seule espèce qui croît au Népal.

CYRUS, nom ancien du Kour. Ce nom ancien rappelle l'ère cary, cymrique *cary*, rivière, torrent, ainsi que *Carys*, le nom gaulois du Cher. En irlandais *cary*, cor, signifie tour, méandre; *caryach*, qui serpente, du verbe *caryain*, *caryain*, errer, faire des détours; en sanscrit *cary*, aller, errer. Le changement de la voyelle, dans le grec *Kyros* (Cyrus), peut s'expliquer par la ressemblance du nom avec celui du roi Cyrus, et Ammien Marcellin n'hésite pas à l'en faire dériver. Quant au fait de l'origine celtique de ce nom, il peut s'expliquer facilement dans l'hypothèse d'un séjour plus ou moins prolongé des Celtes dans l'Ibérie.

CYRUS, conquérant fameux et l'un des plus grands noms de l'antiquité orientale. C'est le premier héros vraiment historique que nous présentent les annales de l'Asie, et son histoire, bien que surchargée de détails évidemment fabuleux, porte, quant au fond du récit politique et militaire, un caractère de certitude et d'unité qu'on ne saurait révoquer en doute. Quant aux détails, l'obscurité et la contradiction des témoignages ne permettent jamais à la critique de séparer les éléments historiques des fictions qui ont été accumulées par les traditions populaires, les poètes et les historiens anciens ou les historiens persans modernes. Les sources principales pour l'histoire de Cyrus sont Hérodote et Xéno-

phon. Quelques écrivains modernes, comme Rollin, Hales, etc., ont adopté de préférence le récit du dernier, parce qu'il s'accordait mieux, suivant eux, avec les vagues données de la Bible; mais ce prétendu accord même, comme l'a déjà établi Fréret, est tout à fait chimérique; et, d'un autre côté, on sait à n'en pouvoir douter que la *Cyropédie* n'est pas une narration authentique, mais une fiction morale, un roman philosophique. Platon et Cicéron le reconnaissent formellement. Xénophon n'a voulu qu'esquisser le modèle d'un grand prince dont les sentiments et la conduite soient une perpétuelle application de la morale socratique. Son Cyrus, on le reconnaît généralement, n'est pas celui de l'histoire, lequel devait ressembler beaucoup plus à Gengis-Khan ou à Tamerlan. On suit donc ordinairement aujourd'hui le récit d'Hérodote, qui déclare avec bonne foi avoir choisi entre des versions contradictoires celle qui lui a paru offrir le plus de vraisemblance. Ce récit, modifié par quelques données de Ctésias, est mêlé encore de fables; mais l'ensemble est d'ailleurs satisfaisant pour la critique et pour l'histoire. Diodore l'a presque entièrement suivi. Cyrus était fils de Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes, et du Perse Cambyse. Le futur conquérant de l'Asie, comme la légende le rapporte d'une foule de personnages célèbres de l'antiquité, était dès le sein de sa mère destiné à la mort par son grand-père, auquel un songe avait annoncé que cet enfant lui enlèverait la couronne. Miraculeusement sauvé et nourri par la femme d'un berger, le jeune Cyrus, parvenu à l'âge viril, se mit à la tête des tribus belliqueuses de la Perse, alors assujettie à la monarchie mède, fit la guerre à son grand-père Astyage, le détrôna et se fit couronner roi à sa place, vers 559 avant Jésus-Christ. Suivant une autre version, il aurait simplement hérité d'un trône auquel sa naissance lui donnait des droits. Mais il paraît douteux qu'il y ait eu des liens de parenté entre Cyrus et la famille royale de Médie. Ce qui est certain, c'est la substitution de la domination perse à la suprématie médique et le rôle de conquérant joué en cette circonstance par Cyrus, qui appartenait à la noble tribu perse des Pasargades et à la famille princière des Achéménides. La conquête perse fut d'ailleurs une véritable migration; les dix tribus de cette nation, obscure jusqu'alors, se transplantèrent en Médie et devinrent dès lors la classe dominante. Après avoir vaincu les Mèdes, Cyrus étendit son empire sur la Mésopotamie, sur la Babylonie et peut-être sur la Bactriane et d'autres nations de l'Asie. Inquiet de cette puissance menaçante qui grandissait à l'Orient, le roi de Lydie, Crésus, se décida témérairement à l'attaquer, mais il fut vaincu à Thymbrae, assiégé dans sa capitale et fait prisonnier par le vainqueur (vers 548 av. J.-C.). La Lydie tout entière fut absorbée dans le nouvel empire mède-persique. Cyrus acheva ensuite la conquête de l'ancien empire assyrien et de la Babylonie, marcha sur Babylone, où régnait Labynète (le Balthazar de l'Ecriture), détourna le cours de l'Euphrate, pénétra dans la ville par le lit du fleuve, massacra le roi au milieu d'un festin et subjugué entièrement la Babylonie et l'Assyrie (538). Dans l'intervalle, ses généraux avaient soumis à ses armes toute l'Asie Mineure, les cités grecques de la côte, la Syrie, la Phénicie, la Palestine et une partie de l'Arabie. Un grand événement suivit la conquête de l'empire d'Assyrie. Les Juifs, captifs depuis de nombreuses années, obtinrent du vainqueur la permission de retourner à Jérusalem, de restaurer leur culte et d'y rebâtir le temple. Cyrus poussa ses armes plus loin encore, et bientôt son empire eut pour bornes : à l'orient, le fleuve Indus; au nord, la mer Caspienne et le Pont-Euxin; à l'occident, la mer Egée; au midi, le golfe Arabique et l'Egypte. Il se préparait à conquérir cette dernière nation, lorsqu'il périt dans une expédition contre les Massagètes, peuple scythe qui habitait au nord de l'Iaxartes (529). Hérodote rapporte qu'après avoir essuyé une déroute complète il tomba entre les mains de Tomyris, reine de ce peuple, qui lui fit trancher la tête, plongea ensuite cette tête dans une outre remplie de sang humain, et s'écria : « Abreuve-toi de ce sang dont tu fus si avide. » Xénophon fait mourir Cyrus dans son lit; Ctésias le fait mourir d'une blessure reçue en combattant les Derbices. Il désigna avant de mourir Cambyse, son fils aîné, comme son successeur. Xénophon s'est beaucoup étendu sur les institutions qu'il attribuait à Cyrus, et qui étaient vraisemblablement l'œuvre de ses successeurs. Le conquérant dut se borner à cette division de l'empire en 120 satrapies qui était une nécessité de la conquête et qui pouvait seule en assurer les résultats. On peut admettre encore l'établissement des courriers sur les routes et la protection accordée à l'agriculture (particulièrement honorée par la loi de Zoroastre); mais il est difficile de suivre plus avant le disciple de Socrate dans ses fictions politiques et morales, ou au moins dans ses ingénieux anachronismes.

Cyrus, épopée inachevée de Wieland, en vers hexamètres. Epris de l'antiquité et profondément versé dans la littérature grecque, il avait puisé dans la *Cyropédie* l'idée d'un poème épique sur ce sujet. Il en publia les cinq premiers chants en 1757. Ils renferment

le commencement de la guerre contre les Assyriens. La marche en est calme, la conduite simple, les événements naturels, les sentiments nobles, élevés, les vers bien tournés. Point d'exagération, de boursoufflement dans les termes. Mais il y manque le mouvement et la verve, qualités indispensables à un poème.

Cyrus (LE GRAND), roman de Mlle de Scudéry. V. ARTAMÈNE.

Cyrus, tragédie de Danchet, représentée à Paris le 23 février 1708. L'auteur avoue devoir au P. La Rue, qui, plusieurs années auparavant, avait fait en vers latins une tragédie de *Cyrus*, le caractère d'Harpage, l'un de ses principaux personnages, et il dit qu'en s'en emparant il a tâché de lui donner les mêmes sentiments de vertu. La vérité est que sa pièce n'est, à proprement parler, qu'une traduction de celle du P. La Rue. L'action débute au moment où l'armée des Perses s'apprête à combattre celle d'Astyage, roi des Mèdes, lequel tient en son pouvoir Cambyse, père de Cyrus. Instruit de son origine par le fidèle Harpage, qui l'a élevé, Cyrus n'hésite pas à déclarer son amour à l'Almyre, fille de ce brave serviteur à qui il doit la vie et la couronne qu'Astyage voulait lui enlever. Les Perses le proclament roi, et c'est à ce titre qu'il guide ses soldats. Vainqueur des Mèdes, il se montre généreux et accorde la vie à Astyage, que les Perses ont fait prisonnier. Astyage, dont la férocity ne se dément pas, même dans la défaite, ne veut rendre la liberté à Cambyse qu'à la condition qu'on lui livrera Harpage, coupable à ses yeux d'avoir conservé et protégé les jours de Cyrus. Également combattu par sa tendresse pour son père, son amour pour l'Almyre, sa reconnaissance pour Harpage et la crainte de verser le sang d'Astyage, son aïeul, Cyrus se trouve dans une situation intéressante et dramatique. Harpage, qui ne veut que le bonheur de sa patrie, va de lui-même s'offrir en holocauste au camp des Mèdes, et, par cette action héroïque, gagne les chefs de l'armée et les attache au parti de Cyrus. Enfin Astyage, abandonné des siens, prévient par le poison le châtiment réservé à ses crimes. Cette tragédie, surtout si l'on considère l'époque où elle parut, n'est pas sans mérite. On y trouve quelques traits heureux, des situations attachantes et certaines grâces de détail; mais, hélas! elle n'a guère de la poésie que la rime. *Cyrus* est la première en date des quatre tragédies qui conduisent Danchet à l'Académie française et à l'Académie des inscriptions. Faibles imitations de Racine, depuis longtemps oubliées comme celui qui les composa, elles eurent pourtant leur quart d'heure de célébrité et furent applaudies par les délicats et les raffinés de l'époque où elles parurent.

Cyrus, tragédie en cinq actes de Marie-Joseph Chénier, représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français, le 8 décembre 1804. L'auteur a établi toute sa pièce sur la fable qu'Hérodote rapporte au sujet de Cyrus, fable qu'on a faite sur Moïse, qu'on a faite sur Romulus et sur plusieurs autres personnages non moins fameux, quoique à des titres différents. Il est à croire que la pièce de Danchet ne lui était pas inconnue. Harpage, qui a été chargé de tuer le jeune Cyrus, par ordre d'Astyage, profite de l'instant où cet aïeul barbare éprouve des remords pour lui apprendre qu'il a laissé la vie à l'enfant. Astyage reçoit cette nouvelle avec une grande frayeur, et ordonne aussitôt l'exil de Cyrus. L'action commence avec la fête du Soleil. Les livres saints ont annoncé l'avènement d'un héros au trône de Perse. Les mages se reposent sur les immuables destins qui y appellent Cyrus. Mais Astyage est loin de se montrer disposé à céder la couronne à son petit-fils; il cherche un appui dans Hélénor, jeune guerrier qui s'est distingué en combattant contre les Scythes et qui a vengé la mort de Cambyse, père de Cyrus; non-seulement Hélénor refuse de servir Astyage dans ses projets, mais il s'engage encore à découvrir Cyrus et à le protéger de son bras. Tout à coup le bruit se répand que Cyrus servait depuis trois ans chez les Scythes et qu'il vient de périr sous les coups d'Hélénor. L'astucieux Astyage joue l'indignation et jure de venger la mort de Cyrus. On ne tarde pas à apprendre que cet Hélénor est Cyrus lui-même, qui, au moment d'être jugé devant le peuple, est reconnu par le fidèle Harpage. Astyage, revenu à de meilleurs sentiments, se reconnaît indigne de la couronne, et le grand prêtre la pose sur la tête de Cyrus. Outre la ressemblance qu'a cette tragédie avec *Athalie*, sous le rapport du plan, elle en a encore davantage pour les détails avec *Sémiramis* et *Mérope*. Ces ressemblances n'eussent point arrêté le succès de l'ouvrage, écrit d'un beau style, s'il se fût produit en d'autres temps; mais on était au lendemain du couronnement de Napoléon, et Chénier semblait, à tort ou à raison, l'avoir composé en vue de la circonstance. Ce pouvoir nouveau, qu'il n'aima jamais, on eût dit qu'il commençait par vouloir le chanter. « Quelle est cette tragédie de *Cyrus*? » s'écriait dans une de ses leçons M. Villemain. Un symbole, une allégorie de l'avènement d'un moderne fondateur d'empire. Mais, dans cette flatterie officielle, Chénier n'avait pas répudié ses propres maximes; en commettant une faiblesse dont il

avait un peu de honte, il voulait la compenser, la démentir à l'instant même où elle lui échappait. Cette tragédie de *Cyrus*, où le conquérant français est intronisé sur la scène, était en même temps remplie de préceptes hardis sur les droits des peuples et sur la liberté publique, qu'il ne faut pas manquer d'affirmer, sans doute, le jour où l'on couronne un conquérant. « Chénier espérait-il faire accepter au nouveau César ses maximes et ses conseils d'ancien conventionnel? On est tenté de le croire. Ainsi, dans la scène finale où Cyrus est acclamé roi, il lui fait prononcer un serment qui renferme tout un programme — disons mieux, toute une leçon — dont Napoléon ne dut pas être fort satisfait :

Toi qui lis dans les cœurs et punis le parjure,
Sur ton autel sacré c'est par toi que je jure
D'obéir à la loi, d'aimer la vérité,
De donner pour limite à mon autorité
Ce qui peut l'affermir : la justice éternelle,
Les intérêts, les droits du peuple qui m'appelle;
D'aller chercher, d'atteindre, en versant des biens-

faits,
L'infortune muette et les malheurs secrets;
Père des citoyens, juge pour les enfants.
Roi pour les gouverner, soldat pour les défendre,
D'illustrer le pouvoir déposé dans mes mains,
De respecter les dieux, de chérir les humains,
De régner par l'amour et jamais par la crainte,
Fidèle, sur le trône, à la liberté sainte,
Don qui nous vient des dieux, base des justes lois,
Premier besoin du peuple et soutien des bons rois.

« Qu'arriva-t-il de là? dit M. Villemain. D'une part, tout ce qu'il y avait encore de passions vives dans les jeunes esprits se souleva contre l'apothéose du conquérant; et, d'autre part, les partisans, ou même les agents du pouvoir nouveau, se blessèrent de ces maximes insolentes qui venaient là racheter les compliments que le poète décernait au vainqueur. Les jeunes étudiants d'une école savante, animés de l'esprit que leur avaient légué les premières années de la Révolution victorieuse, vinrent outrageusement siffler la nouvelle pièce, et les émissaires du pouvoir souverain sifflèrent aussi; la pièce tomba tout à la fois sous les coups des ennemis du despotisme et de ceux dont elle flattait le pouvoir. » *Cyrus*, malgré le talent déployé par Talma, chargé du rôle du héros, ne fut joué qu'une fois. Le nom de l'auteur ne fut pas même demandé. Le poète avait été trop complaisant, eu égard à ses principes; trop réservé pour les exigences de celui auquel il en faisait jusqu'à un certain point le sacrifice. C'est du moins l'opinion de M. Théodore Muret, qui ajoute : « On est porté à croire que personne en cette affaire ne fut content, y compris le public, témoin le résultat peu favorable de la soirée. » La pièce fut pourtant entendue et jugée en connaissance de cause. Les deux premiers actes allèrent à peu près bien. Le talent vigoureux de Chénier y respire; l'invocation au Soleil, qui se trouve dans le deuxième acte, fit merveille : sous le rapport du style, on retrouve le mâle écrivain dans tout l'ensemble de l'œuvre, remarquable par l'élevation et par l'éclat oriental de la couleur; mais l'action défectueuse du troisième et du quatrième acte ne put être compensée par l'apparat pompeux du cinquième. Le *Mouleur* publia un compte rendu tout littéraire, mi-parti d'éloge et de critique, sans un mot qui se rapportât à l'intention de l'ouvrage, et il est à remarquer que le *Journal des Débats*, déclinant cette fois sa haute magistrature dramatique, se contenta de reproduire l'article de la feuille officielle. *Cyrus* fut la dernière pièce de Chénier qui parut sur le théâtre de son vivant. Le mécompte du poète, le sentiment amer de sa faiblesse inutile et mal reçue le tournèrent de nouveau vers les études sociales qui devaient mûrir et fortifier son talent. Il recommença des études sévères, se rapprocha des Grecs, médita l'antiquité. Lorsque la tribune et la scène lui furent interdites, il s'anima d'une verve nouvelle et produisit plusieurs autres tragédies non représentées, dont l'une, jouée trente-deux ans après sa mort, *Tibère*, fait son titre de gloire. Tacite semble y respirer. Le monologue où Tibère exprime son mépris et son dégoût pour le servilisme des Romains et du sénat, prosternés devant lui, laisse supposer que sa pensée, plus à l'aise que dans *Cyrus*, ne s'était pas bornée au sénat romain. Le républicain Chénier avait été moins facile à apprivoiser que le farouche David : une concession, c'était déjà trop pour cet homme qui avait chanté la grande époque, et il dut la regretter en voyant à quoi servaient les leçons des poètes. Il ne lui fut pas donné de voir la chute de l'Empire.

Cyrus à Babylone, opéra de Rossini. V. CYRO IN BABILONIA.

CYRUS le Jeune, prince perse, fils du roi Darius Nothus ou Ochus. Il fut nommé par son père satrape de la Lydie et de l'Asie Mineure. Cyrus entretint des relations étroites avec les Spartiates, et fournit à Lysandre les subsides qui le mirent en état d'accabler les Athéniens à Ægos-Potamos, et d'assurer ainsi l'hégémonie de la Grèce aux Lacédémoniens. C'était une déviation à la politique traditionnelle des rois de Perse, qui s'étaient, depuis les guerres médiques, habilement appliqués, non-seulement à entretenir la division parmi les Grecs, mais encore à maintenir

entre eux une sorte d'équilibre, pour occuper leurs forces et les empêcher de les tourner contre l'Asie. Le jeune Cyrus, après avoir tenté vainement de monter sur le trône à la place de son frère Artaxerxès Mnémon, trama une conspiration qui fut découverte, reçut néanmoins sa grâce et fut même réintégré dans son gouvernement. Cette générosité ne le fit pas renoncer à ses ambitieux projets. Il renoua ses négociations avec les Spartiates, qui, heureux d'affaiblir à leur tour les ennemis naturels de la Grèce en les divisant, lui permirent de lever des troupes dans les provinces helléniques placées sous leur dépendance. 10,000 mercenaires grecs et 3,000 auxiliaires se joignirent aux 100,000 Asiatiques que le satrape avait secrètement rassemblés. Cyrus partit de Sardes en 401, dissimulant encore ses projets, traversa l'Asie, et vint livrer à son frère la fameuse bataille de Cunaxa, à 20 lieues de Babylone, où il perdit la victoire avec la vie. Les mercenaires grecs continuèrent d'ailleurs le combat avec une intrépidité qui obligea Artaxerxès à traiter avec eux, et à leur permettre de se retirer. Ils commencèrent alors, à travers l'Asie armée contre eux, cette fameuse retraite des dix mille, dont Xénophon fut à la fois l'un des capitaines et l'historien.

CYRUS (Flavius), homme d'Etat et poète, né à l'Anopolis (Égypte) au ve siècle de notre ère. Il conquit la faveur de l'impératrice Eudoxie par la noblesse de son caractère et l'élégance de son esprit, devint préfet de Constantinople et du prétoire d'Orient sous Théodose II, mais tomba en disgrâce en 445. Dépouillé de ses charges et de ses biens, Cyrus entra dans les ordres, et occupa le siège épiscopal de Smyrne, ou, d'après Suidas, de Côtée. Il ne nous reste de ses poésies que sept épigrammes d'un style pur et élégant, que Bruckner a insérées dans ses *Analecta*.

CYRUS, patriarche d'Alexandrie, mort en 640. Il fut d'abord évêque de Phasis en 620, puis fut élevé, en 630, au siège d'Alexandrie. Cyrus écrivit, en faveur des monothéistes, divers écrits qui furent condamnés par un concile en 680. Les *Acta conciliorum* renferment quelques lettres de lui à Sergius.

CYSAT (Rennward), historien suisse, né en 1545, mort en 1614. Il fut, pendant quarante-quatre ans, secrétaire municipal de Lucerne (1570-1614), et reçut le titre de protonotaire apostolique. Cysat s'occupa beaucoup de l'histoire générale des cantons catholiques de la Suisse, et composa plusieurs ouvrages qui, pour la plupart, sont restés manuscrits. — Son fils, Jean-Baptiste Cysat ou Cysatus, né à Lucerne en 1588, mort en 1657, entra dans l'ordre des jésuites, et s'occupa surtout avec succès d'astronomie. On a de lui : *Tabula cosmographica versatilis*, et *Mathematica astronomica de loco, motu magnitudine et causis cometæ amorum* 1618-1619 (1619, in-8°). — Jean-Léopold Cysat ou Cysatus, parent des précédents, né à Lucerne, mort en 1663, fut successivement secrétaire de M. Turiani, gouverneur d'Alexandrie, membre du conseil de Lucerne, etc. Outre des ouvrages manuscrits, on a de lui : *Description du lac de Lucerne et de ses environs* (Lucerne, 1669, in-4°), et la *Pratique helvétique sur l'état et le cours des quatre éléments, depuis 1531 jusqu'à 1660* (1660, in-4°).

CYSOPIRES s. m. pl. (si-smo-pi-re) Annél. Groupe de la famille des serpules.

CYSOING, bourg de France (Nord), ch.-l. de cant., arrond. et à 15 kilom. S.-E. de Lille, sur la Marne; pop. aggl. 2,332 hab. — pop. tot. 2,983 hab. Brasseries; fabriques de sucre, de molleton, linge de table, basin, étoffes légères de laine et de coton; tanneries. Dans l'église, on remarque un ancien vitrail représentant saint Everard, fondateur de l'abbaye de Cysoing. Ce bourg, autrefois protégé par un château qu'habitaient de puissants seigneurs, essuya de grands dommages à l'époque de la bataille de Bouvines, sous Philippe de Valois. A l'époque du siège de Tournai par les Anglais, Louis XV était campé à Cysoing et avait son quartier général dans l'abbaye, d'où il partit pour aller battre les Anglais à Fontenoy, le 11 mai 1745. En souvenir de cette victoire, les religieux de l'abbaye élevèrent une pyramide, haute de 17 m., et ornée de sculptures et d'inscriptions. Ce monument existe encore dans la maison de campagne qui a remplacé l'habitation monastique.

CYSSOTE s. f. (si-so-te — du gr. *kusos*, anus). Pathol. Inflammation du fondement. Il On dit aussi *cyssotis*.

CYSSUS, ancienne ville de l'Asie Mineure, dans l'ionie, sur la petite presqu'île de Clazomènes, à l'E. de Chio; elle servait de port à Erythrée. C'est aujourd'hui la ville de Tchesmé.

CYSTALGIE s. f. (si-stal-jit — du gr. *kustis*, vessie; *algos*, douleur). Pathol. Douleur de la vessie.

CYSTALGIQUE adj. (si-stal-ji-ke — rad. *cystalgie*). Pathol. Qui a rapport à la cystalgie : Douleur cystalgique.

CYSTANASTROPHIE s. f. (ci-sta-na-stro-fi — du gr. *kustis*, vessie; *anastrophe*, renversement). Pathol. Renversement de la vessie.

CYSTANTHE s. m. (ci-stan-te — du gr. *kustis*, vessie; *anthos*, fleur, par allusion à la

corolle renflée). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des épacridées, tribu des épacées, comprenant une seule espèce qui croît dans l'île de Van-Diemen.

CYSTAPOPHYSE s. f. (si-sta-po-fi-ze — du gr. *kustis*, vessie; *apo*, de; *phusad*, je souf- fle). Bot. Syn. de *SPLACHNE*, genre de mousses.

CYSTE s. m. (si-ste — du gr. *kustis*, vessie, qui se rapporte sans doute à la racine sanscrite *kug*, entourer, envelopper, d'où viennent également le sanscrit *kukshi*, ventre, et le grec *kusos*, *kussos*, *kusthos*, anus, orifice naturel). Anat. Renflement vésiculaire sur le parcours d'un canal.

— Antiq. Nom donné à des coffres cylindriques de bronze ciselé, que l'on a trouvés dans les tombeaux étrusques.

CYSTECHASIE s. f. (si-sté-cha-si-ze — du gr. *kustis*, vessie; *ektasis*, extension). Chir. Procédé qui consiste à dilater le col vésical, de manière à faire un passage au calcul.

CYSTENCÉPHALE adj. (si-stan-sé-fa-le — du gr. *kustis*, vessie, et d'*encéphale*). Zool. Qui a une tête vésiculeuse.

— s. m. Térat. Genre de monstres unitaires, à tête vésiculeuse. Il On dit aujourd'hui *THALPENCÉPHALE*.

CYSTÉOLITHE s. f. (si-sté-o-li-te — du gr. *kustis*, vessie; *lithos*, pierre). Pathol. Calcul de la vessie.

CYSTHÉPATIQUE adj. (si-sté-pa-ti-ke — du gr. *kustis*, vessie; *hépato*, *hépato*, foie). Anat. Qui appartient au foie et à la vésicule de la bile : Conduit *CYSTHÉPATIQUE*.

CYSTHÉPATOLITHIASE s. f. (si-sté-pa-to-li-ti-a-ze — du gr. *kustis*, vessie; *hépato*, *hépato*, foie; *lithos*, pierre). Pathol. Présence de calculs dans le foie; état pathologique qui en résulte.

CYSTIBRANCHE adj. (si-sti-bran-che — du gr. *kustis*, vessie; *branchia*, branchie). Zool. Qui a des branchies dans des cavités vésiculaires.

— s. m. pl. Crust. Tribu d'isopodes dont les branchies sont situées dans des cavités vésiculaires.

— Encycl. Ce groupe de crustacés isopodes a pour caractères : quatre antennes sétacées; mandibules sans palpes; corps filiforme ou linéaire, composé de huit ou neuf articles, y compris la tête; pieds, au moins ceux des trois premières paires, munis d'un corps vésiculeux à leur base et terminés par un fort crochet. Les femelles portent leurs œufs sous le deuxième et le troisième segment du corps, dans une poche formée d'écaillés rapprochées. Ces articulés, que Savigny considère comme formant le passage des crustacés aux arachnides, sont tous marins. Le groupe des *cystibranches* comprend les genres *Cyame*, *Leptomère*, *Naupredia* et *Chevroille*.

CYSTICAPNOS s. m. (si-sti-ka-pnos — du gr. *kustis*, vessie; *kapnos*, fumeterre, par allusion au renflement de la corolle). Bot. Genre de plantes grimpantes, de la famille des fumariacées, renfermant une seule espèce qui croît au Cap de Bonne-Espérance.

CYSTICERQUE s. m. (si-sti-sér-ke — du gr. *kustis*, vessie; *kerkos*, queue). Helminth. Genre de vers intestinaux qui vivent chez l'homme, chez les mammifères, et particulièrement chez le porc : Les *racas mancelle*, *picarde*, *gasconne*, dont l'alimentation est soignée, n'ont presque jamais de *CYSTICERQUES*, tandis que dans le Limousin, où les porcs errent en liberté et avalent ce qu'ils trouvent, ces parasites sont relativement très-communs. (Jean de La Berge.)

— Encycl. Les *cysticerques* sont des vers intestinaux fort simples, du groupe des vésiculaires ou hydatiques, qu'on reconnaît aux caractères généraux suivants : la tête est distincte, obtuse, renflée, munie d'une trompe fort courte, qu'entourent quatre ventouses ou suçoirs arrondis, courts et obtus, et terminée à son sommet par une double couronne de petits crochets fort aigus; elle est portée sur un cou rétractile; le corps est de médiocre longueur, presque cylindrique ou déprimé, à peine articulé, mais ridé transversalement, surtout dans la partie voisine de la tête, probablement par suite des contractions de l'animal; il se termine en arrière par une vésicule transparente, plus ou moins renflée, remplie d'un liquide d'apparence séreuse. Le cou et la tête peuvent, en se contractant, se retirer dans cette sorte de poche; et, comme il est alors assez difficile de les reconnaître, on prend quelquefois des *cysticerques* pour des *acéphalocystes*. Ces helminthes peuvent exécuter certains mouvements; ainsi ils dilatent ou compriment leur vésicule caudale; ils allongent et raccourcissent leur corps à volonté. En général, ils sont renfermés dans une poche fibreuse ou kyste, appartenant à l'animal dont ils sont parasites, et sur lequel rampent des vaisseaux sanguins, qui viennent de celui-ci. Ce kyste est simple, formé d'un seul feuillet membraneux et assez résistant; sa paroi interne est lisse, l'extérieure adhère aux parties qui l'environnent au moyen de prolongements cellulaires et vasculaires. Les tissus au milieu desquels on rencontre ces kystes ne sont pas détruits; ils semblent seulement déprimés ou refoulés.

« Pour observer le *cysticerque* vivant, dit Cruveilhier, on peut ouvrir l'abdomen d'un

lapin nourri pendant quelques jours dans un lieu bas et humide avec des substances pénétrées d'humidité. On verra alors des vésicules transparentes, opaques et blanches seulement dans le point qui répond à la tête, appendues à divers points de l'épiploon, et enveloppées d'un kyste séreux. » — « On doit, ajoute M. P. Gervais, distinguer dans le *cysticerque* une vessie et un corps. La vessie caudale est, en général, sphéroïde, quelquefois aplatie, conoïde, plus ou moins volumineuse en raison inverse du corps. Celui-ci, ordinairement enfoncé dans l'hydatide morte, a 0m,002 à 0m,010 de longueur. Il est composé d'anneaux superposés comme les ténias, ce qui l'a longtemps fait ranger parmi ceux-ci. La structure de ce corps est entièrement inconnue : on le considère comme une substance homogène, dépourvue de cavité. On ne sait rien non plus de positif sur les suçoirs, et on ignore s'ils conduisent à autant de canaux, et s'ils sont solides comme le pense Zeder et Steinbuch. Les seules fonctions qu'on puisse reconnaître dans le *cysticerque* sont la sensibilité et la contractilité. Plongé dans l'eau tiède ou dans le sang, il présente un mouvement unique; c'est la rétraction de la tête dans la vessie caudale et la sortie de ce corps hors de la vessie par un mouvement qu'on a comparé au renversement d'un doigt de gant. » Le genre *cysticerque* renferme un assez grand nombre d'espèces, dont plusieurs sont difficiles à distinguer. Ces helminthes sont répandus dans les divers organes de l'homme et des mammifères de tous les ordres, même des cétaqués. On les trouve dans le cerveau, le tissu cellulaire, les poumons, le foie, le péritoine, les muscles, etc. Le plus important à connaître, pour nous, est le *cysticerque* du tissu cellulaire. Il se rencontre souvent chez l'homme, tantôt dans l'épaisseur du cœur ou les interstices des fibres musculaires, tantôt et surtout dans la substance cérébrale, dans les plexus choroïdes vasculaires, dans l'épaisseur des circonvolutions du cerveau, dans le tissu cellulaire sous-arachnoïdien, etc., et, dans ce dernier cas, il occasionne fréquemment des dérangements intellectuels. Cette même espèce, se multipliant quelquefois outre mesure chez les cochons, produit alors la maladie appelée *larderie*, qui altère beaucoup la chair de ces animaux. On trouve les *cysticerques* *dicyste* et de *Fischer* dans l'homme, ainsi que le *cysticerque* à col étroit, qui se rencontre aussi dans le péritoine et la plèvre des animaux domestiques; les *cysticerques fasciolaire* et *pisiforme*, dans le foie et l'estomac des chauves-souris et de plusieurs rongeurs.

CYSTICERQUE, EE adj. (si-sti-sér-ké). Helminth. Qui ressemble à un *cysticerque*.

— s. m. pl. Famille de vers intestinaux, qui a pour type le genre *cysticerque*.

CYSTICOLE s. f. (si-sti-ko-le — du gr. *kustis*, vessie; *cholê*, bile). Anat. Vésicule du fiel.

CYSTICHOLOSTÉNIE s. f. (si-sti-ko-lo-sté-ni — du gr. *kustis*, vessie; *cholê*, bile; *stenos*, étroit). Pathol. Rétrécissement de la vésicule biliaire.

CYSTICOLE ou **CISTICOLE** s. f. (si-sti-ko-le). Ornith. Espèce de fauvette.

CYSTIDE s. f. (si-sti-de — du gr. *kustis*, vessie). Bot. Organe qui se trouve sur certains champignons, et que l'on regarde comme remplissant les fonctions d'anthère. Il V. ANTHÉRIDIE.

CYSTIDICOLE s. m. (si-sti-di-ko-le — du gr. *kustis*, *kustidos*, vessie, et du lat. *colere*, habiter). Helminth. Genre de vers intestinaux, de l'ordre des nématodes, dont l'espèce type habite la vessie nataoire de la truite.

CYSTIDIUM s. m. (si-sti-di-on — dimin. du gr. *kustis*, vessie). Bot. Fruit monosperme, à péricarpe peu apparent et non adhérent au calice, tel que celui de l'amarante. Il Syn. de *CANCERULE*.

CYSTIDITOME ou **CYSTIDOTOME**, **CYSTIDITOMIE** ou **CYSTIDOTOMIE**, **CYSTIDITOMIQUE** ou **CYSTIDOTOMIQUE**, **CYSTIDITOMISTE** ou **CYSTIDOTOMISTE**, autres formes des mots *CYSTOTOME*, *CYSTOTOMIE*, *CYSTOTOMIQUE* et *CYSTOTOMISTE*.

CYSTIGNATHE s. m. (si-stigh-na-te — du gr. *kustis*, vessie; *gnathos*, mandibule). Erpét. Genre de batraciens, de la famille des grenouilles, dont l'espèce type habite l'Amérique du Sud.

CYSTINE s. f. (si-sti-ne — du gr. *kustis*, vessie). Chim. Substance particulière produite par la sécrétion des reins.

CYSTINEURE s. m. (si-sti-neu-re — du gr. *kustis*, vessie; *neurôn*, nerf). Entom. Genre de lépidoptères diurnes.

— Encycl. Les caractères de ce genre sont : corps petit, grêle; ailes supérieures triangulaires, allongées; inférieures assez courtes; tête presque aussi large que le thorax, et sans touffe frontale; yeux grands, proéminents et nus; palpes labiales grêles, avancées obliquement en avant; antennes grêles, anneaux de blanc, thorax très-petit, ovale; ailes supérieures grandes, allongées, triangulaires; nervure costale dilatée à sa base; ailes inférieures larges, ovales et triangulaires, courtes, régulièrement festonnées le long de leur bord externe; pattes de

la première paire du mâle très-petites, écaillées; tarse pointus, dépourvus d'ongles; pattes de la première paire de la femelle presque trois fois aussi longues que celles du mâle, grêles, écaillées; abdomen long et grêle. La chenille et la chrysalide sont inconnues. Les espèces qui composent ce genre sont au nombre de quatre; elles habitent les parties chaudes de l'Amérique méridionale et des Antilles. Ce sont : le *cystineure mardante*, qui habite la Guyane et la Jamaïque; le *cystineure hypermaestre*, qui se trouve au Brésil; le *cystineure téléboas*, propre aux Antilles, et le *cystineure téléthuse*, qui habite le Brésil.

CYSTINGIE s. f. (si-stain-ji — du gr. *kustis*, vessie). Moll. Genre d'ascidies comprenant deux espèces, qui habitent les mers du Nord.

CYSTIPATHIE s. f. (si-sti-pa-ti — du gr. *kustis*, vessie; *pathos*, maladie). Pathol. Maladie de la vessie en général.

CYSTIPHLOGIE s. f. (si-sti-flo-ji — du gr. *kustis*, vessie; *phlogos*, *phlogos*, flamme). Pathol. Inflammation de la vessie.

CYSTIQUE adj. (si-sti-ke — du gr. *kustis*, vessie). Anat. Qui a rapport à la vessie ou à la vésicule du fiel. Il *Bile cystique*. Celle qui a séjourné dans la vésicule biliaire. Il *Conduit ou canal cystique*. Canal qui s'étend de la vésicule biliaire au canal cholédoque. Il *Fosselette cystique*. Petit creux du lobe droit du foie, dans lequel est logée la vésicule du fiel. Il *Calculs cystiques*. Calculs formés dans la vésicule du fiel.

— Chir. *Tumeurs cystiques*. Tumeurs qui sont principalement composées de nombreux kystes.

— s. f. pl. Helminth. Ordre de vers intestinaux dont le corps se termine par une vessie hydatique.

— Encycl. Anat. *Canal cystique*. V. BILIAIRE.

CYSTIRRHAGIE s. f. (si-sti-ra-ji — du gr. *kustis*, vessie; *regnumi*, je romps). Pathol. Hémorragie de la vessie.

CYSTIRRHAGIQUE adj. si-sti-ra-ji-ke — rad. *cystirrhaque*). Pathol. Qui a rapport à la cystirrhaque.

CYSTIRRHÉE s. f. (si-sti-ré — du gr. *kustis*, vessie; *rhéô*, je coule). Pathol. Catarrhe vésical.

CYSTIRRHÉIQUE adj. (si-sti-ré-i-ke — rad. *cystirrhaque*). Pathol. Qui a rapport à la cystirrhaque.

CYSTISOMES s. m. pl. (si-sti-so-me — du gr. *kustis*, vessie; *sôma*, corps). Moll. Tribu de la famille des physales.

CYSTITE s. f. (si-sti-te — du gr. *kustis*, vessie). Pathol. Inflammation de la vessie. *Cystite catarrhale*. Inflammation de la membrane muqueuse de la vessie. Il On l'appelle aussi *CISTIRRHÉE*.

— Encycl. Pathol. On a distingué plusieurs espèces de *cystites*, différant entre elles par les symptômes et réclamant un traitement différent. La *cystite* est *aiguë* ou *chronique*; à l'état aigu, on distingue encore la *cystite du col*, localisée au col de la vessie urinaire, la *cystite généralisée* et la *cystite cantharidienne*. 1° *Cystite aiguë généralisée*. L'inflammation cystique siège dans la muqueuse qui tapisse la face interne de la vessie; elle y détermine des vascularisations congestives, des ulcérations, quelquefois des abcès et le décollement de la muqueuse. Au voisinage de la vessie enflammée, on observera encore quelques désordres : les abcès périvésicaux et la phlébite des veines cystiques. La *cystite* aiguë s'annonce rapidement par une douleur vive envahissant l'hypogastre, le périnée et la région des reins, s'accompagnant d'envies fréquentes d'uriner, de difficultés dans la miction, d'expulsion répétée après de longs efforts d'une urine rougeâtre chargée de mucus clair, filant, sanguinolent ou purulent. En même temps, la vessie est distendue, très-douloureuse au toucher; la fièvre et le trépidement rectal se montrent dès le début. Avec les progrès de la maladie surviennent le hoquet, l'agitation, le délire, les sueurs d'odeur urinaire, la sécheresse de la langue et le refroidissement général; ces signes annoncent l'extension de l'inflammation le long des uretères jusque dans les reins, la rétention de l'urine et la résorption des matériaux qui devaient la former. Parvenue à ce degré, la maladie se termine rapidement par la mort. Le mode de terminaison de la *cystite* aiguë est cependant très-variable. Dans les cas légers, la résolution de l'inflammation peut s'opérer et le malade peut se guérir après une convalescence plus ou moins longue; dans les cas plus graves, la suppuration avec l'infiltration purulente du tissu cellulaire du bassin, l'ulcération provoquant une hémorragie suivie d'infiltration urinaire, la gangrène avec formation d'escarres plus ou moins vastes, la rupture de la vessie par suite de la rétention, sont encore des modes ordinaires de terminaison. On a signalé aussi l'induration des parois de la vessie, qui appartient plutôt à la *cystite* catarrhale, et le passage de l'affection à l'état chronique, avec ou sans purulysie de la vessie.

L'étiologie de la *cystite* est assez complexe. Rarement elle est idiopathique; le plus souvent elle est symptomatique de diverses affections, telles que les inflammations des or-

ganes du petit bassin, des tumeurs hémorroïdales, des tumeurs du rectum, du vagin, de l'utérus ou de l'urètre. Plus souvent encore elle est traumatique et reconnaît pour cause directe la présence d'un calcul (*cystite calculuse*), ou de tout autre corps étranger, les manœuvres nécessitées par la lithotritie, les plaies, les contusions et les compressions de la vessie (*cystite traumatique* proprement dite). Le traitement est celui de toutes les inflammations. Selon l'intensité de la phlogose, on emploiera les antiphlogistiques, les émollients locaux, la diète sévère, les boissons délayantes et les opiacés. Le cathétérisme est une obligation fâcheuse à laquelle il devient nécessaire de céder si la rétention de l'urine persiste après un traitement antiphlogistique convenablement appliqué; enfin, l'extirpation des corps étrangers, les révulsifs sur les points où existait une fluxion antécédente, et le traitement approprié des complications ou des affections concomitantes, sont les autres indications du traitement de la *cystite*.

30 *Cystite du col*, ou *cystite localisée au col de la vessie*. Cette affection est plus fréquente que la précédente; elle est communément observée dans le cours des blennorrhagies mal soignées. Elle s'accuse par un sentiment de pesanteur au périnée, des envies fréquentes d'uriner, et enfin, dans les cas plus graves, par la rétention d'urine. On lui oppose le même traitement qu'à la *cystite généralisée*, en proportionnant l'intensité des moyens curatifs mis en œuvre à la gravité de l'affection. Le repos absolu, les bains, une diète convenable et la précaution de s'abstenir de tout excès, de toute boisson irritante, suffisent à guérir les *cystites* légères du col.

30 *Cystite cantharidienne*. C'est une affection toute spéciale, un accident pathogénique produit par l'absorption de la cantharidine. On sait que le plus grand nombre des vésicatoires employés en médecine sont fabriqués avec la poudre de cantharides incorporée à différentes substances emplâtrées; aussi la cause ordinaire de la *cystite cantharidienne* est l'application d'un vésicatoire un peu vaste sur une région quelconque du corps. L'accident est toujours imprévu. Il est des personnes chez lesquelles l'application de vésicatoires ne provoque jamais d'accidents; il en est d'autres, surtout parmi les femmes et les enfants, chez lesquelles le moindre vésicatoire amène une *cystite* plus ou moins grave. L'affection est commune si l'on compte les cas; mais elle est rare si l'on tient compte de la quantité prodigieuse de vésicatoires qu'on est obligé d'employer. Au reste, la *cystite cantharidienne* est peu grave; elle se déclare de quatre à huit heures après l'application du topique cantharidé, et ne dure pas plus de douze heures. Elle se reconnaît aux symptômes ordinaires de la *cystite* aiguë peu intense, et n'en diffère presque que par la production de fausses membranes dont les débris sont chassés avec l'urine.

Le traitement de la *cystite cantharidienne* est simple. Il consiste à lever immédiatement les vésicatoires, en ayant soin d'enlever tous les débris de cantharides qui pourraient rester adhérents à la peau; on administre ensuite des boissons diurétiques et délayantes, on prescrit des bains et des cataplasmes sur le bas-ventre, enfin on donne une potion calmante opiacée si la douleur et le ténesme sont inquiétants. On a pensé longtemps que l'addition de la poudre de camphre aux vésicatoires empêchait l'action toxique de la cantharide; mais le fait est loin d'être établi. On peut en dire autant de l'interposition d'un papier huilé entre la peau et le vésicatoire.

40 *Cystite chronique ou catarrhe de la vessie*. Les causes de cette affection ont été longuement énumérées par les auteurs; mais elles se rapportent toutes à une seule: toute circonstance qui s'oppose au libre cours des urines sera une cause directe du catarrhe vésical. La *cystite chronique* est fréquente chez les vieillards, chez les personnes qui retiennent longtemps leur urine dans la vessie, ou chez lesquelles il existe un obstacle à son écoulement normal. On la voit se développer par répercussion à la suite de suppression d'exanthèmes; chez les femmes après un accouchement laborieux; enfin on la voit communément succéder à la *cystite* aiguë.

Le catarrhe vésical se révèle par les mêmes symptômes que l'inflammation aiguë; mais ceux-ci sont d'abord bien moins intenses, et n'arrivent à une certaine acuité qu'au bout d'un temps plus long. On observe un dépôt glaireux ou muqueux de l'urine, et quelquefois les mucosités s'arrêtent dans le canal de l'urètre et y provoquent un sentiment de douleur spécial; enfin l'incontinence d'urine s'observe aussi fréquemment que la rétention. A un degré plus avancé, la maladie peut s'accompagner de fièvre et d'amaigrissement, et l'urine présente des dépôts puriformes et purulents. La *cystite chronique* est extrêmement persistante; la présence de fongosités intérieurement développées sur la muqueuse et des complications de voisinage en rendent la cure difficile.

Les indications du traitement sont nécessairement nombreuses: faire disparaître les obstacles qui s'opposent au cours de l'urine; rappeler les exanthèmes disparus, les sueurs supprimées, l'irritation goutteuse ou rhumatismale dans les points où elle siègeait; opposer à l'inflammation elle-même les anti-

phlogistiques appropriés et les révulsifs; combattre la douleur par les narcotiques, par la belladone et la ciguë principalement; opposer les balsamiques à l'élément catarrhal, les toniques à l'affaiblissement; combattre les longues suppurations par l'usage des bains sulfureux et des injections émollientes, balsamiques ou caustiques, tels sont les nombreux éléments d'un traitement toujours long et chanceux. Le catarrhe de la vessie a la plus grande tendance à s'éterniser, et les complications dont il s'accompagne amènent souvent une mort inévitable.

CYSTITOME s. m. (si-sti-to-me — du gr. *kustis*, vessie; *tomé*, incision). Chir. Nom donné à deux instruments dont l'un sert à l'opération de la taille, et l'autre à celle de la cataracte. On dit aussi **KYSTITOME**.

CYSTOBUBONOCÈLE s. f. (si-sto-bu-bono-sè-le — du gr. *kustis*, vessie; *boubon*, bubon; *kêlé*, tumeur). Pathol. Syn. peu usité de **CYSTOCÈLE**.

CYSTOCARPE s. m. (si-sto-kar-pe — du gr. *kustis*, vessie; *karpós*, fruit). Bot. Nom donné à la fructification des algues du genre *ceramie*.

CYSTOCÈLE s. f. (si-sto-sè-le — du gr. *kustis*, vessie; *kêlé*, tumeur). Chir. Hernie de la vessie.

— **Encycl.** V. **VESSIE (HERNIE DE LA)**.

CYSTODACRYSIE s. f. (si-sto-da-kri-zî — du gr. *kustis*, vessie, poche; *dakru*, larme). Pathol. Tumeur lacrymale.

CYSTODYNIE s. f. (si-sto-di-nî — du gr. *kustis*, vessie; *odynè*, douleur). Pathol. Douleur rhumatismale de la tunique musculaire de la vessie.

CYSTO-ENTÉROCÈLE s. f. (si-sto-an-té-ro-sè-le — du gr. *kustis*, vessie; *enteron*, intestin; *kêlé*, tumeur). Chir. Hernie de la vessie, compliquée d'un déplacement d'une portion de l'intestin.

CYSTO-ÉPILOCÈLE s. f. (si-sto-é-pi-plò-sè-le — du gr. *kustis*, vessie; *épiplocèle*). Chir. Hernie de la vessie, compliquée d'un déplacement d'une portion de l'épiploon.

CYSTOHÉMIE s. f. (si-sto-é-mî — du gr. *kustis*, vessie; *haima*, sang). Pathol. Congestion sanguine de la vessie.

CYSTOÏDE adj. (si-sto-i-dè — du gr. *kustis*, vessie; *eidós*, aspect). Hist. nat. Qui a la forme d'une vessie.

— s. m. pl. Zool. Famille d'entozoaires, qui sont uniquement composés d'une vessie et d'appendices pourvus de trompes.

CYSTOLITHIQUE adj. (si-sto-li-ti-ke — du gr. *kustis*, vessie; *lithos*, pierre). Pathol. Qui a rapport aux calculs de la vessie.

CYSTOMÉROCÈLE s. f. (si-sto-mé-ro-sè-le — du gr. *kustis*, vessie; *méros*, cuisse; *kêlé*, tumeur). Chir. Hernie de la vessie par l'arcade crurale.

CYSTOPLEGMATIQUE adj. (si-sto-flè-gma-ti-ke — du gr. *kustis*, vessie; *plogma*, mucoité). Pathol. Qui est de la nature du mucus vésical.

CYSTOPHLOGIE s. f. (si-sto-flò-jî — du gr. *kustis*, vessie; *phlogos*, flamme). Pathol. Inflammation de la vessie.

CYSTOPHLOGIQUE adj. (si-sto-flò-jî-ke — rad. *cystophlogie*). Pathol. Qui a rapport à la cystophlogie.

CYSTOPHORE s. f. (si-sto-forè — du gr. *kustis*, vessie; *phoros*, qui porte). Mamm. Genre de phoques.

— Bot. Genre d'algues marines qui croissent sur les côtes de l'Australie. Il Syn. de **BLOSSEVILLE**.

CYSTOPHORINES s. f. pl. (si-sto-fori-ne). Mamm. Tribu de la famille des phoques qui a pour type le genre *cystophore*.

CYSTOPLASTIE s. f. (si-sto-pla-stî — du gr. *kustis*, vessie; *plásis*, je forme). Chir. Restauration de la vessie qui avait subi quelque perte de substance.

CYSTOPLÉGIE s. f. (si-sto-plé-jî — du gr. *kustis*, vessie; *plessis*, frapper). Pathol. Paralysie de la vessie. Il On dit aussi **CYSTOPLÉXIE**.

CYSTOPLÉGIQUE adj. (si-sto-plé-jî-ke — rad. *cystoplégie*). Pathol. Qui a rapport à la cystoplégie. Il On dit aussi **CYSTOPLÉXIQUE**.

CYSTOPTÉRIDE s. f. (si-sto-pté-ri-dè — du gr. *kustis*, vessie; *ptéris*, fougère). Bot. Genre de plantes cryptogames, de la famille des fougères, tribu des polypodiées, comprenant plusieurs espèces, propres aux parties tempérées des deux hémisphères.

CYSTOPTOSE s. f. (si-sto-ptò-zè — du gr. *kustis*, vessie; *ptosis*, chute). Chir. Relâchement et chute de la membrane interne de la vessie dans le col de l'organe.

CYSTOPYIQUE adj. (si-sto-pi-i-ke — du gr. *kustis*, vessie; *puon*, pus). Pathol. Qui a rapport à la suppuration de la vessie.

CYSTORRHAPHIE s. f. (si-sto-ra-fî — du gr. *kustis*, vessie; *raphé*, couture, suture). Chir. Suture des lèvres d'une plaie de la vessie.

CYSTORRHAPHIQUE adj. (si-sto-ra-fî-ke — rad. *cystorrhaphie*). Pathol. Qui a rapport à la cystorrhaphie.

CYSTOSARCOME s. m. (si-sto-sar-ko-me — du gr. *kustos*, vessie; *sarx*, chair). Pathol. Nom

donné par Müller à des tumeurs constituées en grande partie par une masse plus ou moins ferme, fibreuse et riche en vaisseaux, au milieu de laquelle on rencontre des vésicules isolées.

CYSTOSCOPE s. m. (si-sto-sko-pe — du gr. *kustis*, vessie; *skopè*, j'examine). Méd. Instrument propre à explorer la vessie.

CYSTOSCOPIE s. f. (si-sto-sko-pl — rad. *cystoscope*). Méd. Exploration de l'intérieur de la vessie.

CYSTOSCOPIQUE adj. (si-sto-sko-pi-ke — rad. *cystoscopie*). Méd. Qui a rapport à la cystoscopie.

CYSTOSIRE s. f. (si-sto-si-re — du gr. *kustis*, vessie; *seira*, chaîne). Bot. Genre d'algues marines, de la tribu des fucacées, caractérisé par des vésicules ovoides disposées en collier ou en chapelet, et comprenant une trentaine d'espèces répandues dans toutes les mers.

CYSTOSOMATOTOMIE s. f. (si-sto-so-ma-to-to-mî — du gr. *kustis*, vessie; *soma*, corps; *tomé*, section). Chir. Incision du corps de la vessie.

CYSTOSOMATOTOMIQUE adj. (si-sto-so-ma-to-to-mi-ke — rad. *cystosomatotomie*). Chir. Qui a rapport à la cystosomatotomie.

CYSTOSOME s. m. (si-sto-so-me — du gr. *kustis*, vessie; *soma*, corps). Entom. Genre d'hémiptères, de la Nouvelle-Hollande, de la famille des cicadidés, très-voisin des cigales.

CYSTOSPASTIQUE adj. (si-sto-spa-sti-ke — du gr. *kustis*, vessie; *spastikos*, spasmodique). Pathol. Qui a rapport au spasme de la vessie.

CYSTOSPERMITE s. f. (si-sto-spér-mi-te — du gr. *kustis*, vessie; *sperma*, sperme). Pathol. Inflammation des vésicules spermatisques.

CYSTOSTÉNOCHORIE s. f. (si-sto-sté-no-ko-ri — du gr. *kustis*, vessie; *stenochorè*, je comprime). Pathol. Épaississement de la tunique de la vessie.

CYSTOTHROMBOÏDE adj. (si-sto-tron-bo-i-dè — du gr. *kustis*, vessie; *thrombos*, caillot; *eidós*, aspect). Pathol. Qui a rapport à la présence de caillots dans la vessie.

CYSTOTOME s. m. (si-sto-to-me — du gr. *kustis*, vessie; *tomé*, incision). Chir. Instrument servant à inciser la vessie, dans l'opération de la pierre.

CYSTOTOMIE s. f. (si-sto-to-mî — rad. *cystotome*). Chir. et art. vétér. Incision de la vessie et de divers tissus qu'il faut percer pour arriver jusqu'à elle, dans l'opération de la pierre. Il On dit aussi **LITHOTOMIE** et **TAILLE**.

— **Encycl.** Chir. V. **TAILLE**.

— **Art vétér.** La *cystotomie* se pratique sur le cheval, sur le bœuf, et quelquefois sur le bœuf. Le procédé opératoire au moyen duquel on pratique la *cystotomie* sur le cheval consiste à inciser la portion ischiale du canal de l'urètre; une fois l'ouverture faite, on y introduit une sonde qu'on pousse jusque dans la vessie, et, au moyen d'un bistouri que l'on fait glisser dans la cannelure, on divise la portion pélvienne de l'urètre. Alors on introduit des tenettes dans la vessie, on saisit la pierre et on l'amène doucement au dehors.

Les accidents qui peuvent être la conséquence de cette opération, chez le cheval, se réduisent à la blessure de l'artère bulbeuse et aux abcès. Pour éviter ces derniers, il importe de bien soigner la plaie résultant de l'opération. Ces sortes de plaies se ferment difficilement, restent longtemps fistuleuses, et donnent quelquefois lieu à des abcès urinaires qui font beaucoup de ravages.

Dans la jument, la mule, l'ânesse, l'extirpation de la pierre peut s'effectuer en dilatant l'urètre par des moyens mécaniques, et avec le secours des injections relâchantes.

Le bœuf est sujet aux calculs urinaires. Le plus sûr moyen d'en débarrasser cet animal, et par conséquent de le guérir, c'est d'extraire ces calculs par une opération qui varie suivant leur siège, et qu'on distingue en *cystotomie ischiale* et en *cystotomie scrotale*. Pour pratiquer la *cystotomie ischiale*, on assujettit le bœuf debout, et l'opérateur fait un pli transversal sur la peau du bulbe de l'urètre, à 0m,050 au-dessous de l'anus, puis il incise ce pli et les muscles qui recouvrent le canal; il ouvre ce dernier, introduit les tenettes dans la vessie, saisit le calcul et l'extraie. La plaie réclame des soins de propreté, des lotions aromatiques plusieurs fois par jour. On met l'animal à la diète, on pratique une saignée, on administre des lavements émollients et on place un sachet chaud sur les reins. Pour pratiquer la *cystotomie scrotale*, on fait l'incision sur la partie du canal de l'urètre où est situé le calcul, on presse le canal et le calcul sort. La plaie réclame les mêmes soins que dans le mode opératoire précédent.

Les *cystotomies* ischiales et scrotales, telles qu'elles sont indiquées ci-dessus, ne sont pas susceptibles d'un succès complet sur le bœuf, attendu la profondeur de l'urètre de cet animal, son peu de diamètre, sa brièveté et l'enfoncement du pénis sous une couche adipeuse. Aussi est-il nécessaire de pratiquer la section du pénis. Pour cela, on fait une incision transversale de 0m,05, à quatre doigts au-dessous de l'anus, puis on coupe la masse graisseuse

existant entre la peau et le pénis, on incise celui-ci totalement en travers, et l'urine sort violemment. Le cours de ce liquide, ainsi établi, se maintient deux ou trois mois, époque de la cicatrisation de la plaie fistuleuse. Il s'ensuit une nouvelle rétention d'urine, ce qui nécessite de répéter l'opération, jusqu'à ce qu'on se décide à mettre l'animal dans un état d'embonpoint suffisant pour la boucherie. Les seuls soins à prendre après cette opération consistent à étendre de l'axonge tous les matins sur les bords de la plaie, afin d'en retarder la cicatrisation, précaution utile pour éloigner une nouvelle opération.

CYSTOTOMIQUE adj. (si-sto-to-mi-ke — rad. *cystotomie*). Chir. Qui a rapport à la cystotomie: *Procédé cystotomique*.

CYSTOTOMISTE s. m. (si-sto-to-mi-ste — rad. *cystotomie*). Chir. Celui qui pratique la cystotomie.

CYSTOTRACHÉLOMIE s. f. (si-sto-tra-ké-lo-to-mî — du gr. *kustis*, vessie; *trachélos*, cou; *tomé*, incision). Chir. Incision du canal de la vessie.

CYSTOTRACHÉLOMIQUE adj. (si-sto-tra-ké-lo-to-mi-ke — rad. *cystotrachélotomie*). Chir. Qui a rapport à la cystotrachélotomie.

CYSTURE s. m. (si-stu-re — du gr. *kustis*, vessie; *oura*, queue). Helminth. Genre de vers cystoïdes.

CYSTURECTASIE s. f. (si-stu-rè-kta-zî — du gr. *kustis*, vessie; *ektasis*, extension). Chir. Dilatation de la vessie. Il On dit aussi **CYSTURASIE**.

CYSTUREMPHRAXIE s. f. (sis-tu-ran-frak-sî — du gr. *kustis*, vessie; *emphraxia*, obstruction). Pathol. Obstruction de la vessie.

CYSTURITE s. f. (si-stu-ri-te — du gr. *kustis*, vessie). Pathol. Inflammation de la vessie.

CYSTUROSTÉNIE s. f. (si-stu-ro-sté-nî — du gr. *kustis*, vessie; *stenos*, étroit). Pathol. Rétrécissement de la vessie.

CYSTUROTOPIE s. f. (si-stu-ro-to-pl — du gr. *kustis*, vessie; *topos*, lieu). Pathol. Hernie inguinale de la vessie. Il On dit ordinairement **CYSTUROTOPIE PÉRIDIDYMIQUE**.

CYTHÉOPHYTE s. m. (si-té-o-fi-te — du gr. *kutos*, cavité; *phuton*, plante). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses.

CYTHÈRE s. f. (si-tè-rè — nom géogr.). Zool. Genre de petits crustacés ostracodés, dont l'espèce type habite les côtes du Danemark.

— **Encycl.** Le genre *cythère*, voisin des cypris et des daphnies, est caractérisé par un corps renfermé dans un test bivalve, généralement réniforme, semblable à celui des cypris; une tête peu distincte; un œil unique; deux antennes simples, sétacées, pourvues de soies à chaque articulation; huit pieds articulés, pointus et munis de quelques soies. Ce genre comprend une douzaine d'espèces, qui vivent dans les eaux salées ou saumâtres, près des côtes, au milieu des varechs et des conferves, autour des sertulaires, des fustres et autres polypes. Il paraît qu'elles ne sont pas très-communes. On peut citer comme type la *cythère verte*, à test réniforme et velu, qui vit au milieu des varechs, sur les côtes du Danemark.

CYTHÈRE, aujourd'hui *Cérigo*, île de l'Archipel, au N.-O. de l'île de Crète, près des côtes de la Laconie. Elle était consacrée à Vénus, surnommée *Cythérée*, à cause du culte célèbre qu'on lui rendait dans cette île. Nous ajouterons ici, à ce que nous avons dit de *Cérigo*, quelques détails mythologiques mieux placés au nom antique de cette île fameuse. Vénus avait un temple dans la ville de *Cythère*, située au fond d'un golfe au sud-est de l'île du même nom, d'où l'on voit les côtes septentrionales de la Crète. Ce fut d'abord dans la haute *Cythère* (*super alta Cythera*) que Vénus songea à transporter le jeune *Asagne* endormi, avant d'aller le cacher à *Idalie*, autre retraite aimée de la déesse:

Hunc ego sopitum somno, super alta Cythera, Aus super Idalium, sacra sede recondam.

Chacun sait que Vénus naquit de l'écume de l'onde, sur cette belle mer qui s'étend entre la pointe méridionale du Péloponèse et les côtes de la Syrie. Une tradition grecque veut qu'en sortant de l'onde elle ait pris terre et se soit montrée d'abord aux Grecs de *Cythère*; c'est pourquoi toute l'île lui fut consacrée. Mais une autre tradition la fait naître et aborder à l'orient et plus près de la Phénicie, à *Cypré*, où étaient *Paphos* et *Idalie* (*Idalah* en phénicien, le lieu de la déesse). C'est là que, pour la première fois, venant de Sidon ou de Tyr, et sortant du sein de la mer, débarquée des vaisseaux phéniciens, elle est apparue aux Grecs de *Cypré*, d'où elle se rendit ensuite à *Cythère*. De là son culte s'est étendu peu à peu à toute la Grèce européenne continentale, dans les sept ou huit siècles qui ont précédé le siège de Troie; et cela explique pourquoi les premiers Grecs, qui ne l'avaient connue que par *Cythère*, avaient cru qu'elle y était née; leurs descendants, la retrouvant ensuite à *Idalie* et à *Paphos*, l'ont fait passer, avec *Hésiode*, de l'île de *Cythère* dans l'île de *Cypré*.

On se tromperait fort, en abordant aujourd'hui à *Cérigo*, qui est le nom actuel de *Cythère*, si l'on croyait y trouver une île en-

chanteresse. Ce n'est plus qu'une malheureuse elle habitée par quelques familles de marins et de pêcheurs, où l'on ne rencontre guère que ruines, débris de toutes sortes, matières calcinées, et rien qui rappelle Vénus. Cythère était-elle ainsi du temps des Grecs? Doit-elle son changement à l'action des volcans dont elle offre mille indices? C'est l'opinion de Spallanzani.

Dans la langue poétique, Cythère est devenue la patrie allégorique des Amours :

Cythere n'est point mon séjour,
Et je n'ai point quitté votre adorable cour,
Pour soupirer en sot aux genoux d'une femme.

On voyait les fleurs de Cythere
Et celles du sacré valon
Orner sa tête octogénnaire.

Douce monnaie (la femme), un tant soit peu lé-
Marquée au coin des volages amours, l'égère,
C'est aux comptoirs de Gnide et de Cythere
Que le plaisir l'échange tous les jours.
En son commerce elle est d'un grand usage;
Quoiqu'à l'or pur petit grain d'alliage
Toujours se mêle, on la reçoit toujours :
De moins en moins constamment elle passe,
Et parmi nous ne cesse d'avoir cours
Que lorsqu'enfin son empreinte s'efface.

MILLÉVOT.

On dit de même la déesse de Cythere, l'enfant de Cythere, les jeux de Cythere, pour signifier Vénus, Cupidon, les plaisirs de l'amour. Faire le voyage de Cythere est une sorte d'euphémisme qui signifie se livrer aux plaisirs de l'amour :

Après ce billet, il m'en fit écrire un autre, comme d'une femme qui lui sacrifiait un prince, et un autre enfin par lequel une dame lui mandait que, si elle était assurée qu'il fût discret, elle ferait avec lui le voyage de Cythere.

L'adame, veuve de ses quatre maris, veut absolument faire un voyage à Cythere.

PAUL DE KOCK.

Cythere assiégée, opéra-comique-ballet en trois actes, de Favart, musique de Gluck, représenté à Paris, sur le théâtre de l'Opéra, le 1^{er} août 1775. Cet ouvrage fut d'abord écrit en prose mêlée de couplets, par Favart, en société avec Fagan, et représenté à la foire Saint-Laurent, en 1744. Gluck mit en musique cette parade, qui fut traitée avec irrévérence sur la scène de l'Opéra. Le *Siege de Cythere*, lisons-nous dans les *Annales dramatiques*, est une de ces pièces ingénieuses, que la liberté du vaudeville rend piquantes, et qui doivent perdre une partie de leur agrément lorsqu'elles sont coupées par une musique monotone et triste. Quelques critiques ont trouvé d'ailleurs que l'opéra avait été mal rendu. Cependant, jamais pièce de théâtre n'avait été préparée, répétée et montée avec plus de soin. Quoi qu'il en soit, et sans rechercher à qui, du poète ou du compositeur, on doit attribuer le peu de succès de l'ouvrage, nous devons dire que *Cythere assiégée* fut, des le premier soir, le point de mire des plaisanteries les plus impitoyables. Au dénouement, lorsque des abbés assaillants posaient leurs échelles contre les remparts de Cythere défendue par les nymphes qui jetaient des fleurs à pleines mains, un plaisant dit qu'elles repoussaient les ennemis avec des armes blanches. Un autre ajouta que l'on posait les échelles pour afficher un nouvel opéra. Il faut dire que Gluck avait peu d'aptitude pour des ouvrages de ce genre et qu'il n'y réussit jamais, si ce n'est peut-être dans les *Pélerins de la Mecque*. Cependant, dans certains passages de cette pièce, on rencontre quelques traits, quelques tournures musicales, un faire particulier, qui rappellent le maître.

Sous un ormeau est l'air le plus remarquable de *Cythere assiégée*; nous le reproduisons ci-dessous.

Andante.

Sous un ormeau,
Pour terminer la 3^e strophe, au signe *
Je re-po-sais, au bord de l'eau, Et
je respirais l'air doux et frais Qu'on sent
là. Ah! ah! Mon troupeau bondissait Sur les
fleurs qu'un zéphyr ca-res-sait. A l'a-
bri du so-ueil, Je me
livre aux douceurs du som-meil, Aux dou-

V.

Cours du som-meil, dans ce sé-

Vois des soldats, Et l'appareil des combats,

Et l'appareil des com-bats! Hé-las!

DEUXIÈME STROPHE.

Dans ce séjour,
Je croyais voir dormir l'Amour.
Un monstre odieux
L'allait frapper à mes yeux.

Dieu! (bis) m'écrit-je aussitôt,
La frayeur me réveille en sursaut.
Que malheur m'attendait?

Du présage
Mon cœur palpitait (bis).

Sur ce coteau,
Je ne vois plus mon cher troupeau.
Je vois des soldats
Et l'appareil des combats.

Hé-las!

CYTHÉRÉE adj. f. (si-té-ré). Mythol. Surnom donné à Vénus, à cause de l'île de Cythere, où elle était honorée.

— s. f. Vénus elle-même : Adresser une prière à CYTHÉRÉE.

Il connaît Cythérée et ne la confond pas
Avec les déités amantes des combats.

AIGNAN.

— Entom. Genre d'insectes diptères.

— Crust. Genre de branchiopodes détaché des monocoques.

— Moll. Genre détaché des vénus.

— Encycl. Moll. Les *cythérées* sont des mollusques acéphales, très-voisins des vénus, auxquelles plusieurs auteurs les réunissent. L'animal, pourvu de deux tubes extensibles, ressemble d'ailleurs beaucoup à celui des vénus. La coquille est arrondie, trigone ou transversale, inéquilatérale, à deux valves égales réunies par une charnière à quatre dents divergentes; elle est à peu près dépourvue d'épiderme marin; aussi a-t-elle toujours un éclat vif et brillant. Elle est souvent marquée de côtes ou stries longitudinales ou transversales. Ce genre comprend un assez grand nombre d'espèces, remarquables par leur forme élégante, leurs couleurs variées, souvent par leur grande taille, et très-recherchées dans les collections.

CYTHÉRÉEN ÉENNE adj. (si-té-ré-ain, 6-6-ne). Géogr. anc. Qui est de Cythere; qui appartient à l'île de Cythere; *Polyphte reconstruisait en tôle de palais splendide sur les rochers cythériens*. (Gér. de Nerval.)

— Fig. Qui est consacré à l'amour : Cette personne habitait les régions cythériennes du quartier Bréda. (E. Bertrand.)

— Mythol. Surnom donné à l'Amour qui recevait un culte à Cythere.

CYTHÉRINE s. f. (si-té-ri-ne — dimin. de cythere). Crust. Genre de petits crustacés ostracodés, qui habitent les eaux saumâtres.

CYTHÉRIS s. f. (si-té-ris). Bot. Genre d'orchidées comprenant une seule espèce.

CYTHÉRIS, célèbre courtisane grecque, du 1^{er} siècle avant notre ère. Elle compta au nombre de ses amants le poète Gallus, qui la célébra dans ses vers sous le nom de Lycoris. Virgile en parle dans sa dixième églogue. Cicéron, dans ses *Philippiques*, fait mention d'elle avec le plus profond mépris.

CYTHÉRODICE s. m. (si-té-ro-di-se — du gr. *kuthérodikos*; de *kuthéra*, Cythere, et *dikazô*, je juge). Antiq. gr. Nom d'un magistrat que les Lacédémoniens, au rapport de Thucydide, envoyaient tous les ans avec une garnison dans l'île de Cythere, au temps où elle était dans leur dépendance.

— Encycl. Anciennement l'île de Cythere appartenait aux Argiens (Hérodote, liv. 1^{er}, § 82). Elle leur fut enlevée, avec Malée et le pays de Thyree, par les Lacédémoniens dès les premiers temps des luttes des deux peuples. C'est peu après que Sparte en eut pris possession qu'elle y envoya ce magistrat qui, du nom de l'île, était nommé *cythérodice*, avec un petit corps d'armée pour la garder de Cythere. Cette île est si peu considérable que, du temps de Strabon (liv. VIII), c'est-à-dire sous le règne d'Auguste, on ne sait par suite de quelles vicissitudes, elle était devenue la propriété particulière d'Euryclès, qui était alors chef ou prince des Lacédémoniens, dont les Romains d'ailleurs étaient les véritables maîtres.

CYTHÉRON, montagne de la Grèce ancienne, dans la Béotie. C'est sur le Cythéron qu'Œdipe, encore enfant, fut exposé par ordre de son père. V. CITHÉRON.

CYTHNOS, nom ancien de l'île THERMIA, dans l'Archipel.

CYTHRAUL, nom que les bardes donnent vulgairement au diable. C'est là probablement un mot purement gallois, et qui n'a pas d'analogue connu dans les autres dialectes celtiques. Owen le regarde comme composé du préfixe *cy* et de *trawl*, destruction; sa signification serait destructeur. On

trouve quelquefois à côté de *Cythraul* un autre terme presque identique, *cythrawl*, qui n'en diffère que par la lettre *w* de la terminaison, mais dont l'origine est tout autre. C'est un dérivé régulier du verbe *cythru*, rejeter, expulser, et qui signifie *adverse*, *contraire*, ce qui est aussi le sens réel de *Satan* dans les langues sémitiques. On pourrait croire, d'après cela, que les deux termes ne sont qu'un même mot et que leur différence n'est qu'orthographique.

Il faut ajouter une analogie curieuse et peut-être fortuite du sanscrit *catru*, *catra*, adversaire, ennemi. On le rapporte à la racine *cad*, abattre, tuer, en latin *cadere*; mais le dérivé devrait alors s'écrire *catru*. La forme primitive a dû être *katru*, et on pourrait la ramener à la racine *katr*, dont le sens, dissoudre, relâcher, ne s'éloigne pas beaucoup du gallois *cythru*, rejeter, expulser. Ces diverses conjectures sont un exemple de plus des difficultés que l'on éprouve souvent à choisir entre plusieurs voies pour arriver à l'origine véritable de certains mots.

CYTHINÉ, ÉE adj. (si-ti-né). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au cythnet. On dit aussi CYTHNACÉ.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre cythnet : Les CYTHNÉS sont des plantes herbacées vivant en parasites sur les racines des autres plantes. (F. Gérard.) Les cythnés ont la plus grande affinité avec les *rafflesiées*. (F. Hofer.)

— Encycl. La famille des *cythnées* renferme des plantes herbacées, parasites, charnues, tantôt dépourvues de tige et consistant en une seule fleur radicale, tantôt pourvues d'une tige courte, couverte d'écaillés imbriquées en place de feuilles et portant des fleurs dans les aisselles des bractées. Les fleurs, qui sont accompagnées de bractées, sont ordinairement monoïques, à périgone tubuleux, campanulé, offrant un limbe à quatre ou six divisions étalées, imbriquées, les extérieures alternant avec les bractées. Les fleurs mâles ont huit étamines, dont les filets se soudent en un androphore charnu, dépassant le tube du calice, épaissi à son sommet, qui porte les anthères et ordinairement huit tubercules coniques, et réuni au calice par quatre appendices membraneux en forme de cloisons. Les fleurs femelles ont un ovaire infère, à une seule loge offrant huit placentes pariétaux, surmonté d'un style simple, cylindrique, réuni au tube du calice par des appendices membraneux semblables à ceux des fleurs mâles, et surmonté d'un stigmate épais, en tête et rayonné. Le fruit est une baie à une seule loge renfermant une pulpe dans laquelle sont disséminées de nombreuses graines à tégument coriace, soudé avec le noyau. Cette petite famille, qui a des affinités avec les *balanophorées* et les *rafflesiées*, renferme les deux genres cythnet et hydnone, qui habitent le bassin méditerranéen et le Cap de Bonne-Espérance.

CYTHNELLE s. f. (si-ti-nè-le). Bot. Syn. de CYTHNET : Le meilleur extrait de CYTHNELLE venait de l'île de Crète. (T. de Berneaud.)

CYTHNET s. m. (si-ti-né — du gr. *kutinos*, fleur du grenadier, par allusion au port de la plante). Bot. Genre de plantes parasites, type de la famille des *cythnées*, renfermant une seule espèce qui croît dans le midi de l'Europe et au nord de l'Afrique. ■ Syn. d'HYPOCYSTE.

CYTISE s. m. (si-ti-zé — du lat. *cytissus*, gr. *kutissos*, même sens. Selon Servius, le *cytissus* tire son nom de la ville de *Cytisa*, près de laquelle cet arbuste croît, dit-il, en assez grande abondance : *Cytissus genus fruticis est seu herbae, quæ nascitur inter sylvas et campos in Cytisa civitate*. Junius Philargyrius dérive aussi ce mot du nom de l'île de *Cytise*. Mais, comme le fait observer très-bien G.-J. Vossius, on ne retrouve point, dans les anciens géographes, cette prétendue ville de *Cytisa*, à moins, continue-t-il, qu'il n'y ait ici erreur de copiste, et qu'on ne doive lire *Cythnos*, au lieu de *Cytisa*. L'opinion de Servius et de Junius Philargyrius serait alors empruntée de Pline, qui prétend que le *cytissus* est originaire de *Cythnos*, île de la mer Egée : *Inventus hic frutex in Cythno insula; inde translatus est in omnes insulas, mox in urbes græcas*. Personne n'ignore que le *cytissus* est une nourriture aussi agréable que salutaire pour les bestiaux, et pris particulièrement pour les chèvres.

Floritem cytissum egreditur lactea capella, a dit Virgile dans sa deuxième églogue. On pourrait, en donnant au grec *kutissos*, latin *cytissus*, une origine orientale, le retrouver, avec Pougens au moyen de l'alternation très-fréquente des lettres *t* et *d*, dans l'hébreu *ghidi*, bouc, *ghidiyah*, chèvre; arabe *ghedy*, bouc, etc. Ce mot signifierait alors l'herbe aux chèvres, et répondrait à l'allemand *geissklee*, danois *gedeklee*, suédois *getaplning*, nom vulgaire du *cytissus*. Ce qui semblerait en-jour, suivant Pougens, appuyer cette conjecture, c'est que, au rapport de Math. Martinus, on lit dans quelques gloses *kutissos*, au lieu de *kutissos*. Le goût particulier que les bestiaux ont pour le *cytissus* lui a fait donner aussi par les Grecs le nom d'*arnophyllon*, feuille des agneaux. Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des lotées : Le CYTISSE des Alpes fait aujourd'hui l'ornement de nos jardins. (C. d'Orbigny.) Le

CYTISSE abondait au pays des Hellènes. (T. de Berneaud.) Tous les CYTISSES se courent de fleurs en mai et en juin. (T. de Berneaud.) Les petits CYTISSES font un effet charmant dans les bosquets printaniers. (V. de Bomare.) Les hivers extraordinaires sont souvent nuisibles au *cytissus* des Alpes. (Bosc.) Le *cytissus* des jardins est originaire des parties méridionales de l'Europe. (Bosc.) Le *cytissus* à feuilles sessiles est un des plus généralement cultivés. (F. Hofer.) ■ *Cytissus des anciens*, ou simplement *cytissus*, dans les traductions des livres anciens. Nom que l'on donne à la luzerne en arbre : Le CYTISSE est une espèce de luzerne. (Boissonnade.) Les fromages de l'île de *Cythus*, où le CYTISSE abondait, étaient renommés par toute la Grèce. (Boissonnade.)

— Encycl. Le *cytissus* jouissait d'une haute réputation chez les anciens. Cette plante avait l'avantage de réussir dans tous les sols, de se multiplier très-facilement et de n'exiger aucun soin de culture. C'était un trésor pour le propriétaire. Columelle dit qu'on ne saurait trop le propager dans un champ. D'après les écrivains grecs, le *cytissus* était la première des plantes fourragères; il convenait à tous les animaux de la ferme, auxquels il offrait un très-bon aliment vert pendant huit mois de l'année, et un excellent fourrage sec pendant les quatre autres. Les vaches, les brebis et les chèvres qui en mangeaient donnaient un lait abondant et caséux, avec lequel on préparait ces fromages de *Cythus* si délicats, si renommés dans toute la Grèce, et qui se vendaient à un prix si élevé. Les nourriciers dont le lait venait à tarir prenaient une infusion de feuilles de *cytissus*, et leur lait redevient abondant et de bonne qualité. Les fleurs de cette plante, recherchées par les abeilles, leur faisaient produire un miel excellent. Enfin les oiseaux de basse-cour étaient très-friands de ses graines. Quel était donc ce végétal si précieux que les auteurs géoponiques ont si puissamment recommandé, et dont les poètes, Théocrite, Virgile, parlent en termes si élogieux? Les opinions, dit M. Hofer, sont partagées à ce sujet : les uns ont cru que c'était notre mélilot ou l'ébénier de Crète; d'autres l'ont rapporté au bague-naudier, au dorycnium, à la luzerne en arbre (*medicago arborea*) et au *cytissus faux ébénier* (*cytissus laburnum*). ■

Les auteurs modernes, Tournefort, Linné et autres, ont désigné sous le nom de *cytissus* un genre de la famille des légumineuses et de la tribu des lotées, qui comprend des arbustes et des arbrisseaux à feuilles alternes, trifoliolées et accompagnées de stipules très-petites; les fleurs, ordinairement jaunes et réunies en grappes ou en épis, ont un calice à deux lèvres (la lèvre supérieure à deux dents, l'autre à trois); une corolle papilionacée, à standard réfléchi; dix étamines monadelphes; le fruit est une gousse oblongue, polysperme. Ce genre, qui se confond, par des transitions presque insensibles, avec les genres, renferme une trentaine d'espèces, qui croissent pour la plupart dans les contrées méridionales montagneuses de l'Europe et de l'Asie; un grand nombre d'entre elles sont cultivées dans nos jardins. Le *cytissus laburnum* (*cytissus laburnum*), vulgairement nommé *faux ébénier*, *cytissus des Alpes*, est un grand arbrisseau à feuillage épais et d'un vert foncé qui fait agréablement ressortir de longues et nombreuses grappes de fleurs d'un jaune d'or qui durent très-longtemps. Cet arbrisseau est très-répandu dans les parcs et les jardins, dont il est en quelque sorte l'ornement obligé; ses fleurs, qui paraissent au printemps, produisent un charmant effet dans les massifs de verdure. Le *cytissus laburnum* croît naturellement sur les montagnes du Jura, les Alpes, les Cévennes, etc.; il végète bien jusque dans le nord de la France, et ne redoute que les hivers exceptionnels. Tous les terrains lui sont bons. Dans les sols fertiles, il pousse vigoureusement, mais donne moins de fleurs; dans les terres maigres, au contraire, il croît plus lentement et reste plus petit dans toutes ses parties, mais ses fleurs sont plus nombreuses et plus vivement colorées. On le propage ordinairement de graines; c'est le mode de multiplication qui donne les plus beaux et les meilleurs plants. Quand on veut le cultiver en grand, il faut le semer à demeure ou du moins le repiquer en place l'année même du semis. Mais, en général, on le sème en pépinière, au début du printemps, dans une terre bien meuble et exposée autant que possible au levant. Le plant ne tarde pas à lever et ne demande guère d'autres soins que des sarclages. Au printemps suivant, on peut le relever et le mettre en pépinière, à 0 m. 25 de distance. Deux ans après, on le plante à demeure, ou, si l'on veut avoir des plants plus forts, on le repique de nouveau à la distance de 0 m. 50. Deux ou trois binages par an, un ébourgeonnement ou un léger élagage à la seconde chute des feuilles, enfin des tuteurs, si c'est nécessaire, complètent les soins à donner au *cytissus* élevé en pépinière. Cet arbrisseau, dans ses premières années, croît rapidement en hauteur, plus lentement en diamètre. Dans tous les cas, son accroissement s'arrête d'assez bonne heure. Le bois du *cytissus laburnum* est dur, élastique, d'une couleur brune très-foncée qui lui a valu le nom de *faux ébénier*, d'un grain fin et serré, susceptible de recevoir un beau poli. Les ébénistes et les tourneurs l'emploient à faire

différents ouvrages; les luthiers s'en servent aussi pour les instruments de musique. Dans les pays où il est très-répandu, on tire un bon parti de cet arbrisseau pour la fabrication des échelles, des cercles, des treillages, etc. Les Gaulois en faisaient des arcs, et cet usage s'est conservé jusqu'à nos jours dans certaines localités; de là sans doute le nom vulgaire d'arbois, par corruption d'arc-bois. Ses feuilles sont purgatives et émétiques pour l'homme; mais les moutons et les chèvres les mangent. Ses graines peuvent servir à la nourriture des oiseaux de basse-cour. Le *cytise des Alpes* (*cytissus alpinus*) est une espèce très-voisine, peut-être même une simple variété du précédent, dont il se distingue surtout par ses feuilles glabres et plus larges, et ses fleurs odorantes, plus grandes et plus tardives. Son bois paraît aussi être plus dur et plus élastique, ce qui peut tenir aux conditions de sol et de climat dans lesquelles il a crû. Le *cytise des jardins* ou à *feuilles sessiles* (*cytissus sessilifolius*), que les jardiniers désignent sous le nom impropre de trifolium, sans doute parce que ses feuilles ressemblent à celles du trèfle, est un charmant arbrisseau, originaire des contrées méridionales de l'Europe. Il supporte très-bien les hivers rigoureux. Les troupeaux sont très-avides de ses jeunes rameaux, de ses feuilles et de ses fleurs. Le *cytise pourpre* (*cytissus purpureus*) est un petit arbuste dont le nom indique suffisamment de quelle couleur sont ses fleurs. Il croît dans les landes arides de la Croatie et de l'Istrie. Le *cytise d'Adam* (*cytissus Adami*), hybride du précédent et du *cytise* aubour, a le port de ce dernier; mais il offre le curieux phénomène d'avoir, à la fois, et souvent sur le même rameau, des feuilles et des fleurs de chacune des espèces dont il provient. Nous mentionnerons encore le *cytise à épis* (*cytissus nigricans*), qui croît dans les forêts de l'Europe centrale; ses feuilles sont recherchées par les bestiaux, et ses fleurs ont une odeur suave; le *cytise velu* (*cytissus hirsutus*), qui augmente chez les animaux domestiques la production du lait, et dans lequel on a cru retrouver le *cytise* des anciens.

CYTISÈNE s. f. (si-ti-zè-ne — rad. *cytise*). Chim. Principe amer trouvé dans les graines du *cytise* des Alpes. || On dit aussi **CYTISINE**.

CYTISPORE s. m. (si-ti-spo-re — du gr. *kutos*, cavité; *spora*, semence). Bot. Genre de champignons, type de la tribu des *cytisporés*, très-voisins des *sphérulidés*, et comprenant un assez grand nombre d'espèces qui croissent sur les arbres : Le *cytispora fugace* croît sur les branches mortes des saules. (F. Høfer.)

CYTISPORÉ, **ÉE** adj. (si-ti-spo-ré). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux *cytisporés*.

— s. m. pl. Tribu de champignons du groupe des hypoxylées, ayant pour type le genre *cytispora*.

CYTOBLASTE s. m. (si-to-bla-stè — du gr. *kutos*, cavité; *blastos*, germe). Bot. Petit corps lenticulaire ou sphérique, qui constitue le nucléus ou noyau de la cellule végétale : Le *cytoblaste* paraît jouer le rôle le plus important dans la formation des cellules. (P. Du-chartre.) Quelques granulations mucilagineuses produisent, en se juxtaposant, un *cytoblaste* de figure déterminée. (Humboldt.)

CYTOBLASTÈME s. m. (si-to-bla-stè-me — du gr. *kutos*, cavité; *blastème*, germination). Ancien nom du *BLASTÈME*.

CYTOBLASTION s. m. (si-to-bla-sti-on — du gr. *kutos*, cavité, cellule; *blastion*, bourgeon). Méd. Élément anatomique offrant deux variétés coexistentes, l'une qui consiste en des noyaux sphériques ou ovoïdes, l'autre en cellules sphériques point ou peu granuleuses.

CYTOGÉNÉTIQUE adj. (si-to-jé-né-ti-ke — du gr. *kutos*, cavité, cellule; *genesis*, génération). Physiol. Qui a rapport à la naissance des cellules.

CYTOÏDE adj. (si-to-i-de — du gr. *kutos*, cavité; *eidos*, aspect). Méd. Se dit des globules du pus : *Globules cytoïdes*.

CYTOTHÈQUE s. m. (si-to-tè-ke — du gr. *kutos*, cavité; *thékè*, boîte). Entom. Partie d'une chrysalide qui forme l'enveloppe extérieure du corselet.

CYTARIE s. f. (si-ta-ri — du gr. *kuttaros*, alvéole). Bot. Genre de champignons voisins des helvelles et des pézizes, comprenant deux espèces qui croissent sur les racines des hêtres, l'une au Chili, l'autre à la Terre-de-feu.

CYZ (Marie de), fondatrice de la communauté des filles du Bon-Pasteur. V. COMBÈ.

CYZICÈNE s. f. (si-zi-sè-ne). Antiq. gr. Nom que l'on donnait à de grandes salles d'été, tournées au nord et richement décorées, qui furent probablement usitées d'abord à Cyzique.

CYZICÉNIEN, **ÏENNE** s. et adj. (si-zi-sé-ni-ai-n, ié-ne). Géogr. Habitant de Cyzique; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : Les *CYZICÉNIENS*. Les *mœurs cyzicéniennes*.

CYZICOS, fils d'Aënos et d'Anetè, et roi des Dolions, à Cyzique, dans la Propontide. Il accueillit avec bienveillance les Argonautes, qui, en se rendant en Colchide, débarquèrent à Cyzique. Après leur départ, ceux-ci furent rejetés par une tempête sur la côte de Cyzique, où ils débarquèrent de nuit. Les Dolions, croyant avoir affaire à des ennemis, engagè-

rent avec les Argonautes un combat pendant lequel Cyzicos fut tué par Jason. D'après d'autres, il perdit la vie en combattant pour la possession de la belle Larisse.

CYZIQUE, ville de l'ancienne Asie Mineure, dans la Mysie, sur un isthme qui joint une petite presqu'île de la Propontide au continent.

Cyzique, jadis une des cités florissantes de l'Asie, était sagement gouvernée et possédait plusieurs magnifiques édifices, dont les restes, malgré les ravages du temps et des hommes, attestent encore l'antique splendeur. Les historiens vantent surtout la beauté de ses temples et son prytanée, qui rivalisait avec celui d'Athènes. Elle possédait des théâtres, des gymnases, des stades, des arsenaux, etc.; ses fortifications étaient remarquables. Fondée par les Pélagés de Thessalie, elle s'accrut de plusieurs colonies milésiennes et appartenait successivement aux Perses, aux Athéniens et aux Lacédémoniens. Alexandre s'en empara après la bataille du Granique. Mais l'événement capital de son histoire est le siège qu'elle soutint avec succès contre Mithridate; cette résistance au roi de Pont lui conquiert l'amitié de Rome, qui, pendant longtemps, la combla de ses faveurs. Détruite par un tremblement de terre, en 943, elle a fourni depuis des matériaux à la construction de plusieurs mosquées et elle a enrichi la plupart des grands musées d'Europe.

« Les murailles de Cyzique, dit M. Adolphe Joanne, étaient bâties en gros blocs de granit taillés à bossages : aucune partie n'est entièrement conservée, mais la plupart des soubassements sont intacts, et l'on remarque à la distance de 30 à 50 mètres l'une de l'autre des tours carrées de 10 mètres de front sur 4 d'épaisseur. C'est le mur qui a résisté à Mithridate. Les travaux d'Alexandre ont disparu. Il ne paraît pas que les murailles se soient jamais étendues le long de l'isthme. Au moins n'en trouve-t-on aucun vestige. La grande tour, que les Turcs nomment *Balkiz-Sérat* (le palais de la fille de miel ou plutôt de Balkis, la reine de Saba), paraît avoir commandé la tête d'un des ponts jetés sur le canal de Cyzique. La ville était assise en partie dans la plaine, en partie sur la pente de la montagne. Une petite rivière, qui descend du mont Dindymon, forme à l'O. une vallée assez profonde sur laquelle est placé l'amphithéâtre, qui s'appuie sur les deux mamelons inférieurs. Trente-deux vomitoires donnaient accès sur les gradins; la plupart de ceux du rez-de-chaussée sont conservés. Leur construction en blocs de granit à bossages accuse une époque de décadence, un peu plus basse que l'empereur Gallien. On peut plus bas se trouver les restes d'un théâtre de la même époque. Ce théâtre paraît avoir fait partie d'un grand ensemble d'édifices comprenant l'Agora, un portique et un temple dont on retrouve le soubassement. » A 4 kilom. des ruines de Cyzique s'élève le petit port d'Artaki, en turc *Érdek*. Un concile fut tenu à Cyzique, en 376. Peu de temps après le concile de Nysse, les ariens assemblèrent ce concile, dans lequel Eustathe signa une nouvelle profession de foi. Saint Basile, dans ses épîtres, rapporte qu'on y avait supprimé le terme de *consubstantiel*, pour mettre à sa place celui de *semblable en substance*. On y proféra aussi, d'après le même témoignage, des blasphèmes contre le Saint-Esprit.

CZ, groupe de lettres usité dans les langues slaves et le magyare. Il répond le plus souvent à l'articulation *ts*. Exemples : *czegled*, prononcez *tsegléd*; *czex*, prononcez *tser*; *czigan*, nom sous lequel les Hongrois, les Valaques, les habitants de la Bohême, etc., désignent les bohémien ou gitanos, prononcez *tsi-gan*, etc.

CZA interj. (kza). Ancienne forme du mot *ÇA*.

CZACAN ou **CZAKAN** s. m. (kza-kan). Mus. Sorte de flûte allemande, en forme de canne, qui est aujourd'hui abandonnée.

CZACKI, nom d'une ancienne famille polonaise, qui était déjà célèbre au xvi^e siècle, et dont plusieurs membres ont figuré avec éclat dans l'histoire de leur patrie au xviii^e et au xix^e siècle. Nous allons donner les plus connus.

CZACKI (Félix), né en 1723, mort en 1790, à Poryck en Wolhynie. Elu nonce de Czer-niechow à la diète, en 1746, et nommé staroste de Nowogrod-Siewierski en 1748, il devint encore grand écheanson de la couronne de Pologne en 1756. Il s'opposa, en 1764, à l'élection du roi Stanislas-Auguste Poniatowski, imposé par Catherine II, et persévéra dans son opposition après l'avènement de ce prince. Il fut alors arrêté par les autorités russes, qui le retinrent cinq ans en prison (1766-1770) sans pouvoir briser sa résistance. Rendu enfin à la liberté, il fut élu, en 1788, nonce à la diète de Varsovie, et y demeura jusqu'à la fin fidèle à ses convictions.

CZACKI (Michel), patriote polonais, né en 1753, mort en 1828. En 1785, il devint grand écheanson du royaume de Pologne, fut élu, trois ans plus tard, nonce de Czer-niechow à la grande diète de Varsovie, où, de 1788 à 1792, il se signala par son indépendance et le patriotisme de ses opinions. Il a publié, dans sa langue maternelle, plusieurs écrits et brochures politiques. — Son fils, Félix CZACKI, né en 1789, entra également dans l'administration civile de sa patrie. Il est auteur d'un ouvrage français, intitulé : *Études histori-*

ques sur la Révolution française de 1789 (Paris, 1858, 3 vol., traduit en polonais, 1860).

CZACKI (le comte Thadée), historien et jurisconsulte polonais, né à Poryck (Wolhynie) en 1765, mort en 1813. Il s'est rendu surtout célèbre par l'ardeur qu'il a mise à propager l'instruction publique en Pologne. Lorsqu'il eut achevé ses études, il se rendit à Varsovie, acquit les bonnes grâces du roi Stanislas-Auguste Poniatowski, qui le nomma membre de la commission du trésor et staroste de Nowogrodek. Il prit une part distinguée aux travaux de la diète constituante de Varsovie (1788-1792). Après le partage de la Pologne (1795), CZACKI, dont les biens avaient été confisqués, fut réduit à occuper une chaire de professeur à Cracovie. Paul I^{er} lui rendit la possession de ses biens, et Alexandre I^{er} le nomma conseiller d'État. A partir de ce moment, CZACKI se dévoua entièrement à la propagation de l'instruction dans son pays. Il consacra à cette noble mission plus de 2 millions et demi de francs, avec lesquels il établit 85 écoles primaires en Wolhynie, 26 en Podolie et 15 dans l'Ukraine polonaise. Ce fut également lui qui fonda le gymnase de Wolhynie, connu depuis sous le nom de *lycée de Krzemienietz*; enfin il concourut à la fondation de la *Société des amis des sciences de Varsovie* (1800) et de la *Société commerciale polonaise* (1802), etc. CZACKI a composé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Sur les lois de la Pologne et de la Lithuanie* (Varsovie, 1800, 2 vol. in-4°); *Des dîmes en général et particulièrement en Pologne* (1801), traduit en français par Alex. Potocki; *Des juifs, particulièrement en Pologne* (1801); *Le droit romain a-t-il servi de base aux lois de Pologne et de Lithuanie, ou bien nous viennent-elles de la Scandinavie?* (1809); *Des lois de Mazovie et de leur esprit* (1811); *Dissertations sur les Tziganes, les Tatars et les Cosaques* (1812), etc.

CZACKIE s. f. (kza-ki — de *Czack*, botan. russe). Bot. Genre de plantes bulbeuses, de la famille des liliacées, tribu des anthéricées, formé aux dépens des anthéries, et dont l'espèce type, qui croît sur les Alpes, est connue sous les noms vulgaires de LIS DE SAINT-BRUNO ou LIS DES ALLOBROGES.

CZAPSKA s. m. (kza-pska). Sorte de coiffure militaire : La *coiffure des chasseurs d'Afrique* est un *CZAPSKA* garance. (Bouillet.) || On dit aussi *SZAPSKA*.

— Encycl. Le *czapska* est bleu, avec soie-tache et galon jonquille pour les quatre premiers régiments, garance pour les quatre autres; cordon blanc et plumet tombant en crin rouge. Pour la garde, le *czapska* est bleu de ciel, avec soie-tache et galons blancs; plumet retombant en plumes de coq écarlates.

Nous devons le *czapska* à l'émigration polonaise. Cette coiffure, qui est celle que les cheval-légers ou lanciers polonais portaient à la guerre, fut adoptée dans nos troupes vers le commencement de l'Empire, époque où l'on se mit à imiter en tout les étrangers qui affluaient dans notre milice. Une chose à remarquer, c'est que les soldats disaient et disent encore *chapska* avec raison, car le *cz* des Polonais se prononce comme notre *ch* doux. Nos ordonnances donnent à la coiffure des lanciers le nom de *szapska*, mais son vrai nom, son nom national, est *czapska* (chapska), et c'est celui que nous tenons à lui conserver. Le texte du marché conclu par le ministre de la guerre, le 25 mai 1831, pour la fourniture de ces sortes de coiffures, voulant sans doute donner plus d'irrégularité à notre langue déjà fort riche en exceptions, appela au pluriel cette coiffure *czapski*, mais personne ne s'est avisé de suivre cet exemple; on a pensé que le mot ayant été francisé pouvait suivre les règles de notre langue aussi bien que les mots piano, opéra, etc.

Les dessins qui nous sont restés sur les anciens cheval-légers polonais nous représentent leur *czapska* sous la forme d'un bonnet carré assez comparable à celui en usage parmi les gens qui appartiennent au barreau. Les Français, qui veulent toujours changer, ont tellement égaré, vers son milieu, cette coiffure bizarre, qu'elle n'a plus aucune ressemblance avec le *czapska* polonais.

CZAPSKI, nom d'une ancienne famille polonaise, dont un grand nombre de membres se sont, depuis le xvi^e siècle, illustrés au service de leur patrie. Les plus connus sont les suivants : Georges CZAPSKI, né en 1460, mort en 1532, fut palatin de Belz, dans la Ruthénie rouge, et eut une grande réputation militaire sous les règnes de Casimir IV et de Sigismond I^{er}. — François-Miroslas CZAPSKI, né vers 1610, mort vers 1680, porte-enseigne de Poméranie et chambellan de Malborg, se distingua en 1651 à la bataille de Bresteczko et seconda en 1656 Radziwill et Lubomirski dans leurs efforts pour repousser l'invasion suédoise. — Jean-Chrysostome CZAPSKI, né vers 1640, mort en 1716. Il se couvrit de gloire dans l'expédition de Vienne, sous Jean Sobieski (1683), et devint maréchal de la diète de 1696, puis castellan d'Elbing en 1703. — François-Stanislas CZAPSKI, né en 1752, mort en 1802, devint successivement chambellan de Poméranie, castellan de Chelm (1756), et palatin de la même ville (1766), prit une part active à la mémorable confédération de Bar, de 1768 à 1772, et fut obligé de se réfugier en France. Il rentra dans sa patrie en 1776,

et publia dans sa langue maternelle plusieurs écrits sur les réformes à introduire en Pologne. Il avait épousé la princesse Véronique Radziwill, sœur de Charles Radziwill, si célèbre par son patriotisme et par ses richesses, et qui donna son nom au *passage Radziwill*, situé à Paris, près du Palais-Royal. — Charles CZAPSKI, fils du précédent, né en 1775, mort en 1860, fut nommé par Napoléon, en 1812, directeur du trésor du palatinat de Minsk, et, pendant la retraite de Moscou, sauva ce trésor, qu'il porta jusqu'à Varsovie. Plus tard, il devint membre de la commission d'instruction publique en Lithuanie et remplit, pendant dix-huit ans, les fonctions de curateur des écoles de la gubernie de Minsk. — Stanislas CZAPSKI, frère du précédent, né en 1779, mort en 1857. Lorsque les Français pénétrèrent, en 1812, en Lithuanie, il entra, comme colonel d'un régiment d'infanterie, dans le corps d'armée de Poniatowski, prit part aux combats de ce corps contre les Russes, et assista au passage de la Bérésina ainsi qu'à la bataille de Dresde, où, en récompense de sa brillante conduite, il reçut, de la main même de l'empereur, la croix de la Légion d'honneur. Il revint dans sa patrie en 1816, et y occupa différents emplois civils. — Ses deux fils, Maryan et Edouard CZAPSKI, prirent part à l'insurrection de 1863; l'empereur Alexandre II confisqua leurs biens et les exila en Sibérie. La femme d'Edouard, Antoinette Rozycka, devint folle de désespoir, et périt en 1867, à Wilna, au milieu d'un incendie qu'elle avait elle-même allumé.

CZAR s. m. (kzar — v. l'étym. à la partie encycl.). Titre de l'empereur de Russie : Le *CZAR* s'avancait à grandes journées avec une armée de 40,000 Russes. (Voltaire.)

— Encycl. Linguist. Russe *tsar*, illyrien *czar*, même sens. Selon J.-Christophe Beemann, le P. André Jambressich et plusieurs autres étymologistes, le mot *czar* ou *tsar* n'est qu'une altération du nom de *Cesar*, qui, comme on le sait, devint le titre générique des empereurs romains, ou de ceux qui étaient désignés pour leur succéder. Du mot *Cesar*, dit Jambressich, on fit d'abord *czesar*, hongrois *tszaszar*, et ensuite par contraction *czar*, *tsar*. Ceux qui ont adopté cette opinion font observer que les grands-ducs de Russie ne prirent le titre de *tsar* que depuis Ivan Vasilievitch ou Basilowitz, vers le milieu du xvi^e siècle. Mais ce titre de *tsar*, qui appartient à la langue esclavonne, et dont les analogues, comme on le verra plus bas, se retrouvent à des époques beaucoup plus anciennes, dans divers idiomes d'origine gothique ou scythique, répondait plutôt au titre de roi qu'à celui d'empereur, puisque, dans la traduction de la Bible en langue esclavonne, les mots qui signifient roi sont constamment traduits par le mot *tsar*. Un fait historique semble encore confirmer que l'on considérait ce titre de *tsar* comme inférieur à celui d'empereur. On sait que le *czar* Pierre le Grand, lorsqu'il voulut, en 1721, prendre la qualification d'empereur, *czarska majestas*, éprouva les plus grandes oppositions de la part de la cour de Vienne, quoiqu'on ne puisse guère douter que le titre de *czar* n'eût été accordé par les divers souverains de l'Europe aux prédécesseurs de ce célèbre monarque, et notamment par la cour de Vienne elle-même au grand-duc Vassili Ivanovitch, sous le règne de Maximilien I^{er}. Or la question du titre d'empereur à accorder aux *czars* ou *tsars* de Russie n'aurait pu entraîner tant de difficultés, s'il eût été démontré que le mot *czar* n'était que l'abréviation du nom de *Cesar*, qui a été employé dans le sens d'empereur par un assez grand nombre de peuples du Nord et de l'Orient. Mésogothique d'Ulphilas, *kaisar*, empereur; anglo-saxon, *kasere*; islandais, *kessare*; teuton, *keisaro*; allemand, *kayser*; belge, *keyser*; lapon, *keisar*; bohémien, *cyasar*; danois, *keiser*; syriaque, *kesar*; persan, *kaysar*, *kaysar*, *kisra*, etc. Ces derniers mots ne sont d'usage dans la Perse qu'en parlant des souverains d'Europe qui portent le titre d'empereur. D'après les divers faits que nous venons de rapporter, on peut conjecturer avec assez de vraisemblance : 1° que le mot *tsar* n'est point formé du nom des *Césars*; 2° que ce mot appartient à l'ancienne langue esclavonne, et signifie originairement roi. Pougens fait observer que ce mot *tsar*, roi, se retrouve dans le gothique *tsar*, *tsar*, *sar*, *sor*; monuments runiques, *sir*, *star*; mésogothique, *sihor*; islandais, *sara*. Si l'on admettait, avec le savant, mais systématique Of. Rudbeck, que le mot *sar*, *tsar* est punique, il se-rait alors assez naturel, suivant Pougens, de chercher l'origine de ce mot dans les anciens idiomes de l'Orient. Voltaire propose de le dériver du persan *schah*, roi. Pougens estime qu'on doit accorder la préférence à l'opinion d'A. Frencelus, qui forme le russe *tsar*, roi, et le français *sire*, de l'hébreu *sarah* : il se fit prince, *sor*, *sarr*; il possède la dignité de prince, *ser*, etc. Le persan *sar*, chef, prince, seigneur, nom que l'on donne plus particulièrement aux princes de Géorgie, et l'arabe *sary*, offrent une affinité non moins frappante avec les divers mots septentrionaux que nous avons rapportés. Quelques écrivains retrouvent également l'esclavon *tsar*, roi, dans la désinence chaldaïque *sar*, qui termine le nom de plusieurs princes dont il est fait mention dans la Bible : *Nebucadnezar*, Nabuchodonosor; *Beltazar*, Baltha-

zar, etc., etc. C'est là de la pure fantaisie. Quant à l'hébreu *sarah*, être prince; au persan, *sâr*, chef, prince, etc., on peut, suivant Pougens, avec quelque vraisemblance, indiquer comme racine de ce mot le monosyllabe *zar*, *sar*, *ser*, tête, commun à plusieurs anciennes langues de l'Orient. Ce philologue retrouve même ce monosyllabe dans le sanscrit *cira*, tête; indoustani, *syrr*, *sear*, *syrr*; bengali, *sir*; maltais, *ser*; afghan, *zar*; persan, *sâr*, *ser*; kourde, *ssâr*, *ser*; langue des Ossètes, *zer*, *sser*. Personne n'ignore que les mots qui signifient tête ont souvent servi, par métaphore, à désigner celui qui commande, qui gouverne, qui est à la tête. Il suffit pour s'en convaincre de se reporter aux origines de *bacha*, *capitaine*, *chef*, etc., etc. Ainsi donc, suivant Pougens, du monosyllabe oriental *zar*, *sar*, *ser*, tête, s'est formé l'arabe et le persan *sâr*, chef, employé pour désigner les princes de Géorgie, et ce mot, qui se retrouve aussi dans plusieurs langues d'origine gothique, a pu naturellement s'introduire, avec la légère addition du *t* initial, chez les anciens peuples de la Moscovie, en raison des nombreux rapports qu'ils ont eus avec les peuples de l'Orient. G. Wachter, dans son *Glossaire germanique*, reconnaît aussi, avec A. Franceus, la communauté d'origine entre les mots *czar*, *tsar* et *sar*. Mais l'étymologie qu'il propose ne semble point admissible.

CZARADZKI (Grégoire), littérateur et juriconsulte polonais de la première moitié du xvi^e siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il fut attaché à la chancellerie royale sous le règne de Sigismond III. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Processus iudicarii pragmatice in iure civili et saxonico recepti* (Cracovie, 1612, in-8°); *Paratitla statuti herburtani* (Posen, 1620 in-12); *Floridica novella seu constitutiones et statuta omnia prazii iudicarii obvia ab anno 1550, etc.* (Posen, 1620, in-12); *Motif de la guerre contre les Turcs* (Posen, 1621); *Theatrum chronologicum chronographicumque Sarmatiae europaeae* (sans lieu ni date, in-fol.), etc.

CZARIEN, IENNE adj. (kza-ri-en, iè-ne — rad. czar). Qui appartient, qui est relatif au czar.

— Loc. adv. A la *czarienne*. Se dit d'une façon d'accommoder certains plats : *Les gourmands pressés de vivre peuvent déjà, dans le mois d'août, manger les lapereaux à la czarienne*, les *leuraux à la suisse*, à la *czarienne*. (Grimod.)

CZARINE s. f. (kza-ri-ne — fém. de czar). Titre de la femme du czar ou de l'impératrice de Russie.

Czarine (LA), drame en cinq actes, en prose, par Eugène Scribe, représenté pour la première fois sur le Théâtre-Français le 15 janvier 1855. Un an à peine s'est écoulé depuis que le czar Pierre le Grand a posé la couronne sur le front de Catherine, et déjà, dans l'atmosphère glaciale de son palais, l'impératrice se sent suffoquer. Le luxe et les grandeurs n'ont pas été faits pour elle, habituée au grand air de la liberté, et, bien qu'elle se souvienne du chevalier de Moëns, condamné au dernier supplice par la jalousie du czar Pierre, elle n'a pu s'empêcher de succomber aux attraits de Sapiéha, un jeune et beau gentilhomme de la cour. Mais celui-ci est sur le point de quitter la Russie. Catherine s'ouvre alors de sa nouvelle passion à Menschikoff en le priant de la servir, ce qui n'embarrasse pas peu ce dernier, car sa fille Olga vient précisément de lui confier qu'elle aime à la folie ce même Sapiéha, qui l'a sauvée d'un grand danger. Quoi qu'il en soit, l'impératrice fait mander auprès d'elle Sapiéha, et obtient de lui qu'il reste en Russie et accepte la clef de chambellan, que l'empereur lui a déjà proposée inutilement. En même temps, elle lui donne rendez-vous dans un pavillon, où tous deux manquent d'être surpris par Villerbeck, un ami dévoué du czar. En s'esquivant, Sapiéha perd sur la neige sa clef de chambellan marquée à son chiffre, et elle est ramassée par un agent de police qui, naturellement, n'a rien de plus pressé que de la porter au czar. Une jalousie féroce s'empare alors de Pierre le Grand, et il somme Sapiéha d'expliquer sa présence dans un pavillon où l'impératrice habite seule avec sa demoiselle d'honneur, Olga, la fille du prince Menschikoff. Sapiéha n'a d'autre ressource que de dire qu'il venait pour Olga. Rien de plus légitime en effet, et l'empereur n'a pas le plus petit mot à dire. Au contraire, il approuve l'amour de son chambellan, et, faisant venir Olga : « Ce soir, dit-il, vous épouserez dans la chapelle du palais le comte Sapiéha. » Olga n'ignore rien, elle a surpris l'entretien de Sapiéha et de la czarine, mais elle se sacrifie pour tous deux, et elle n'hésite pas à avouer que le visiteur nocturne du pavillon venait pour elle. Le mariage est donc arrêté, et le dévouement d'Olga lui gagne le cœur du jeune chambellan, qui se met à l'aimer comme elle le mérite. Cependant tous les soupçons du czar ne sont pas apaisés, et un nouvel incident vient bientôt les réveiller plus ardents que jamais. Pendant qu'il sommeille sur un divan, près de Catherine et de sa fille d'honneur, Sapiéha s'introduit et remet à la czarine une lettre où il lui avoue son amour pour Olga et lui fait ses adieux. Olga voit la lettre, s'en saisit, et la parcourt, tout heureuse de se voir aimée. Mais Pierre s'éveille; un coup d'œil lui suffit

pour comprendre ce qui vient de se passer; il s'approche d'Olga et exige impérieusement la lettre. Olga la met en pièces et serait frappée par le furieux despote si Catherine ne s'opposait à cette honteuse violence. Le czar condamne la malheureuse femme à la déportation en Sibérie, et place Sapiéha entre l'alternative de mourir sur l'échafaud ou de tout avouer. Le gentilhomme mourra plutôt que de parler. Mais Menschikoff veut sauver sa fille à tout prix, et il vient proposer à la czarine de sauver tout le monde à la fois par la mort du czar. Catherine repousse ce moyen; Menschikoff le trouve bon, et il agit seul. Cependant l'échafaud se dresse devant les fenêtres du palais. Pierre y amène Catherine et plonge ses yeux dans les siens pour y surprendre le secret que tout le monde lui cache. Catherine laisse voir la moindre émotion, la hache du bourreau tombe. Mais la czarine est impassible, car elle tient dans sa main un poignard qu'elle s'enfoncera dans le cœur quand elle verra tomber la tête de son amant. Le czar, rassuré par cette apparente tranquillité, fait grâce de la vie à Sapiéha. Presque aussitôt, Catherine se trahit à la vue d'une lettre qui lui révèle l'amour de Sapiéha pour Olga. Dès lors l'empereur ne contient plus sa fureur; il va signer la sentence de mort de la czarine, lorsque tout à coup la voix lui manque, les forces l'abandonnent, il meurt : Menschikoff l'a empoisonné. La nouvelle se répand bientôt, et le palais est envahi par les courtisans qui acclament l'impératrice Catherine. Celle-ci fait appeler Sapiéha : « Comte, lui dit-elle, nous vous nommons notre ambassadeur à Varsovie. Partez avec votre femme. » Et elle ajoute, mais pour elle seule : « A lui le bonheur; à moi l'empire ! » Il est permis à l'écrivain de faire subir à l'histoire les modifications qu'exige le théâtre, à la condition, bien entendu, qu'il n'altère aucun des faits principaux. A cet égard, il n'y a rien de sérieux à reprendre dans la *Czarine*; au contraire, jamais peut-être Scribe n'avait témoigné un respect plus scrupuleux pour la vérité historique. Ce qui manquerait plutôt à ce drame, c'est la vérité d'ensemble, et nous sommes assez de l'avis de M. Edouard Thierry lorsqu'il dit que « la *Czarine* est comme ces tableaux historiques où le peintre n'a rien négligé, mais qui ne se rendent pas témoignage à eux-mêmes, parce qu'ils n'ont pas le style de l'histoire. » Quoi qu'il en soit, la *Czarine* est une des bonnes pièces de l'auteur. L'intrigue y est bien menée, l'action est vive, nette et bien tranchée; les situations dramatiques, les mouvements passionnés abondent et sont le plus souvent réussis. Il ne faut pas oublier non plus que Mlle Rachel prêtait au rôle principal de la pièce, celui de la czarine, la majesté de ses allures et l'éloquence de son organe.

CZARNECKI (Edouard), théologien et littérateur polonais, né à Szczuczyn en 1774, mort en 1831. Après avoir fait ses études chez les piaristes de sa ville natale et à l'université de Berlin, il entra dans l'ordre religieux que nous venons de nommer, devint, en 1809, recteur de l'école de Varsovie, puis successivement chanoine et métropolitain de Plock, membre et secrétaire de la Société des amis des sciences, et, après la mort de J.-P. Woroniez, archevêque de Varsovie et primat du royaume de Pologne, fut chargé de l'administration du grand diocèse de Varsovie. Outre un grand nombre de sermons et d'oraisons funèbres, on a de lui : *Principes d'éducation et d'instruction, traduits de l'allemand d'Hermann Niemeyer* (Varsovie, 1808); *Etude sur la vie et les écrits de Constantin Woloki* (1812); *Esquisse historique de la formation de la Société des amis des sciences de Varsovie* (1818); *Etude sur la vie et sur les écrits de S.-D. Janocki* (1820); *Des qualités les plus précieuses de nos ancêtres* (1823), etc.

CZARNIECKI (Etienne), célèbre général polonais, né à Czaruga, dans le palatinat de Sandomir en 1599, mort en 1665. Il débuta dans la carrière des armes en combattant les Russes en Lithuanie et les Cosaques dans l'Ukraine, et se couvrit de gloire à la bataille de Biresteczko (1651). Lorsque, en 1654, la Pologne fut envahie à la fois par les Moscovites, les Suédois, les Transylvains et les Cosaques, il redoubla de courage et de génie. Pendant deux mois il défendit Cracovie, assiégée par le roi de Suède Gustave-Adolphe (1655), puis organisa une guerre de partisans, remporta un grand nombre de victoires, rétablit par ses manœuvres promptes et savantes les affaires de la Pologne, et ramena le roi à Varsovie. En 1658, Czarniecki passa avec un corps d'armée au secours du roi de Danemark, qu'il aida à vaincre les Suédois. De retour en Pologne, il entreprit de chasser les Moscovites de la Lithuanie, et les battit complètement à Polonka (1660). Pour la récompenser de ses services, le roi Jean-Casimir lui donna à perpétuité le comté de Tykoczin, avec Bialistock et ses dépendances, et le nomma palatin de la Russie rouge. Czarniecki combattit de nouveau les Moscovites et les Cosaques, et mourut pendant une campagne glorieuse qu'il faisait contre les premiers. Ce héros, que les historiens polonais ont surnommé le *Dugessin* de leur nation, reçut sur son lit de mort le bâton de grand général de la couronne. — Son neveu, Etienne-Stanislas CZARNIECKI, né en 1625, mort en 1703, s'illustra aussi au service de sa

patrie. Il devint en 1672 maréchal de la confédération de Golomb et contribua, sous Sobieski, à la prise de Choczim et à la délivrance de Vienne. *L'Histoire populaire de Pologne* par Léonard Chodzko renferme des détails circonstanciés sur ces deux héros.

CZARNIKAU, ville de Prusse. V. TCHARNIKOW.

CZARNKOWSKI (Jean), historien polonais, né vers 1340, mort en 1396. Il était archidiacre de Gnesne et laissa une chronique remarquable, qui ne fut publiée qu'en 1730. — André CZARNKOWSKI, de la même famille, né en 1507, mort en 1562, fut évêque de Posen et combattit la religion protestante par sa parole et par ses écrits, moins par zèle religieux que pour mettre à néant l'influence politique des princes allemands, qui voulaient s'emparer de la Pologne.

CZARNOCKI (Adam), littérateur polonais, né en 1784, mort en 1825. Incorporé en 1808 dans l'armée russe, il passa deux années en garnison à Omsk, dans le gouvernement de Tobolsk, revint ensuite en Pologne avec le régiment dont il faisait partie, passa dans l'armée française, fit avec elle la campagne de Russie, et, après la chute de Napoléon, se réfugia en Gallicie, où il prit le pseudonyme de *Zoryjan Dolenga-Chodakowski*. Plus tard il put revenir dans sa patrie; mais, possédé de l'amour des voyages, il résolut de visiter tous les pays slaves du Nord, et, s'étant rendu dans ce but à Saint-Petersbourg en 1819, il y trouva des protecteurs dans les princes Roumiantzoff et Galitzin. Il parcourut pendant l'année 1820 une grande partie de la Russie, s'occupant de recherches historiques, géographiques et statistiques, dont il consigna les résultats dans différents ouvrages restés inédits pour la plupart. Parmi ceux qui ont vu le jour nous citerons, outre un grand nombre d'articles insérés dans différents recueils : *Etudes sur l'histoire de Russie* (1819); *Projet d'un voyage scientifique en Russie* (1820); *Rapport sur les premiers résultats du voyage en Russie de Zoryjan Dolenga-Chodakowski*, qui forment une partie du tome III et le tome VII tout entier du *Recueil historique de Saint-Petersbourg*; *Abrégé de la mythologie slave*; *Carte des races slaves*; *Des peuples slaves avant le christianisme* (Cracovie, 1835), etc.

CZAROWITZ s. m. (kza-ro-witss). Fils et héritier présomptif du czar ou empereur de Russie.

CZARTORYSKI, famille princière de Pologne, qui descend de Korygello, fils d'Olgerd, grand-duc de Lithuanie au xiv^e siècle. Un des fils de ce dernier reçut la terre de Czartorya et en prit le nom, porté depuis par la famille des Czartoryski. Ses principaux membres sont les suivants : Jean CZARTORYSKI, né en 1385, mort en 1455. Il assassina en 1420 le grand-duc de Lithuanie Sigismond Kieystutowicz et s'empara des trésors de ce prince. Il eut pour complice dans ce meurtre son frère, Alexandre CZARTORYSKI, né en 1386, mort en 1464, qui, après l'assassinat, se réfugia à Moscou avec une partie des richesses de la victime, et parvint à un grade élevé dans l'armée moscovite. — Alexandre CZARTORYSKI, né vers 1510, mort en 1570, fut palatin de Wolhynie et déploya la plus brillante valeur dans les luttes contre les Tatars. En 1569, à la diète de Lublin, il contribua à établir la réunion définitive de la Lithuanie à la Pologne. — Michel-Frédéric CZARTORYSKI, né en 1696, mort en 1775, fut castellan de Wilna en 1720, vice-chancelier de Lithuanie en 1724, et grand chancelier en 1752. — Son frère, Auguste-Alexandre CZARTORYSKI, né en 1697, mort en 1782, devint palatin de la Russie rouge, lieutenant général de l'armée et chef du régiment des gardes de la couronne. Les deux frères comprirent la nécessité de réformer le gouvernement et l'organisation judiciaire de la Pologne, mais ils eurent le tort de s'appuyer sur l'or et les balonnets russes. — Adam-Casimir CZARTORYSKI, staroste général de Podolie et feld-zeugmeister de l'armée autrichienne, né à Dantzig en 1731, mort à Siemawa (Gallicie) en 1823, était fils d'Auguste-Alexandre. En 1763, il fut élu président de la diète de Varsovie, chargée de donner un successeur à Frédéric-Auguste III. Il y représentait le parti qui voulait établir une monarchie héréditaire en Pologne, en s'appuyant sur l'influence et l'intervention de la Russie. Grâce à cette intervention qui devait amener la chute de la Pologne, le prince Adam seconda de tout son pouvoir les bonnes intentions du roi Stanislas, lui donna l'idée de fonder l'école des cadets, et fut appelé, en 1781, au poste de maréchal du tribunal suprême de Lithuanie. Lors de la diète constituante de 1788-1792, Czartoryski, qui depuis quelque temps était en froid avec Poniatowski, prit une part active aux efforts que fit la noblesse polonaise pour reconquérir son indépendance et régénérer le pays. En 1791, il se rendit à Dresde comme envoyé extraordinaire, pour engager l'électeur de Saxe à accepter l'hérédité de la couronne de Pologne, mais il échoua et se retira des affaires. Pendant l'insurrection nationale de 1794, à laquelle il ne prit point part, Czartoryski eut ses châteaux saqués, ses biens mis sous sequestre, et ses enfants furent envoyés en Russie; mais, sous le règne de Paul I^{er}, et surtout sous celui d'Alexandre,

le prince Adam-Casimir jouit d'un grand crédit auprès des souverains. En 1805, l'empereur Alexandre alla le visiter dans sa belle terre de Pulawy, sur la Vistule, et s'entendit avec lui sur les plans à adopter pour faire rentrer la Pologne dans une ère nouvelle de prospérité. De 1807 à 1809, il continua à vivre dans la retraite. Lorsque Napoléon songea à ressusciter la Pologne pour en faire une barrière contre la Russie, Czartoryski fut nommé maréchal de la diète qui s'assembla à Varsovie au mois de juin 1812 pour établir une confédération; mais, dès l'année suivante, la Pologne retombait au pouvoir des armées russes. A partir de ce moment, le prince Adam vécut dans la retraite. On a de lui un recueil de maximes publié sous le titre de : *Lettres de Doswindryski* (1752). — La femme du précédent, la princesse Isabelle CZARTORYSKA, née en 1743, morte en 1835, était fille d'un Saxon, le comte de Flemming. Elle reçut une brillante éducation, et se fit connaître par son goût pour les lettres et pour les arts. Douée de tous les avantages que donnent la nature et la fortune, elle méla la galanterie à la politique, fit de nombreux voyages, se lia partout avec les gens de lettres et les hommes les plus spirituels et les plus aimables, puis se retira dans son château de Pulawy, qui fut pillé en 1832 par les ordres de Nicolas I^{er} et transformé en pensionnat de demoiselles. Elle passa ses derniers jours en Gallicie, près de sa fille, la princesse de Wurtemberg. Le duc de Lauzun, qui avait été son amant après le prince Repnin, à qui elle avait inspiré la plus ardente passion, parla longuement de cette princesse dans ses *Mémoires* et cite d'elle une lettre des plus intéressantes. « La taille de la princesse, dit Lauzun, était médiocre, mais parfaite. Elle avait les plus beaux yeux, les plus beaux cheveux, les plus belles dents, un très-joli pied; elle était très-bonne, fort marquée de la petite vérole et sans fratcheur; mais douce dans ses manières, et dans ses mouvements d'une grâce inimitable. » Ajoutons avec lady Craven, margrave d'Anspach, qu'elle excellait dans la musique et dans la peinture, qu'elle dansait admirablement et qu'elle avait un fonds de vrai savoir, déployé par elle sans aucune affectation. On a de la princesse Czartoryska : *Diverses idées sur la manière de construire les jardins* (Breslau, 1807, in-4°); *le Pèlerin à Dobromil* (Varsovie, 1813, in-8°). — Sa fille aînée, Marie CZARTORYSKA, née en 1765, morte à Paris en 1854, épousa, en 1785, le prince Louis-Frédéric-Alexandre de Wurtemberg. Elle divorça avec lui lorsqu'en 1792 il eut trahi la Pologne pour servir la Russie et la Prusse, et elle eut la douleur, en 1831, de voir son fils unique, le prince Adam de Wurtemberg, devenu général au service de la Russie, venir bombarder le château de Pulawy, où elle se trouvait avec sa mère. Elle se retira alors en France, et ses biens furent confisqués. Le prince de Wurtemberg lui ayant fait offrir une pension de 20,000 fr., elle répondit : « Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître; je n'ai plus de fils et je ne tiens pas à la fortune. » Comme sa mère, la princesse Marie cultiva les lettres. On a d'elle un roman intitulé : *Malvina ou l'instinct du cœur* (1816), qui a été traduit en français et en russe.

CZARTORYSKI (Adam-Georges), né à Varsovie en 1770, mort à Paris en 1861, était frère de la précédente et fils du prince Adam-Casimir. Lorsqu'il eut achevé ses études en Angleterre, il retourna dans sa patrie et prit part à la campagne de 1792 contre les Russes. Après le partage de la Pologne (1795), il fut envoyé avec son frère Constantin à Saint-Petersbourg pour y servir d'otage entre les mains de Catherine II. Le grand-duc Alexandre se lia avec lui d'une étroite amitié, et, en 1797, Paul I^{er} le nomma ambassadeur à Turin. Lorsque Alexandre monta sur le trône de Russie (1802), il rappela Czartoryski pour lui donner le portefeuille des affaires étrangères, et c'est en cette qualité que le prince Adam signa, en 1805, un traité entre la Russie et l'Angleterre. Soit par attachement pour Alexandre, soit parce qu'il ne partageait pas les espérances que ses compatriotes avaient mises en Napoléon, il ne prit aucune part aux événements de Pologne de 1812 à 1813, suivit Alexandre à Paris et à Vienne en 1814. Nommé sénateur palatin en 1815, il se prononça dans la diète pour une monarchie constitutionnelle, défendit comme curateur de l'université de Wilna les étudiants polonais contre les violences de la police russe, puis se retira en 1821 à Pulawy, où il vécut dans la retraite jusqu'en 1830. La révolution ayant alors éclaté à Varsovie, il se rendit dans cette ville, et y fut chargé de la direction suprême des affaires, comme président du gouvernement provisoire, du 30 janvier au 15 août 1831. Le prince Adam, qui avait conservé jusqu'à la fin ses illusions sur Alexandre I^{er}, qui, disait-il, avait les meilleures intentions et aimait sincèrement les Polonais, était tout disposé à voir son successeur d'un œil aussi prévenu; aussi fut-ce à regret qu'en sa qualité de chef du gouvernement provisoire il déclara la déchéance de Nicolas I^{er} du trône de Pologne. En signant l'acte, il prononça ces paroles : *Par cet acte, vous perdez la Pologne*; ce qui plus tard n'empêcha pas Nicolas de condamner à mort le prince Czartoryski et de confisquer ses terres. Trompé par la diplomatie française et la diplomatie anglaise, le prince

Adam n'eut recours à aucun moyen énergique pour sauver la Pologne. Il l'avoue lui-même dans une circulaire diplomatique datée de Varsovie le 15 août 1831, et de laquelle nous extrayons les passages suivants :

«...Poussés vers le bord de l'abîme par une fatalité attachée à notre sort, nous profitons des derniers moments qui nous restent peut-être pour avertir l'Europe des dangers qui nous menacent et pour les porter à la connaissance des cabinets français, anglais et belge. Nous les avons, à plusieurs reprises, prévus sur l'avenir qui nous attendait, sur la tournure que devaient prendre les opérations militaires, si aucune voix amie ne s'élevait en notre faveur en Europe : nos prévisions sont au moment de s'accomplir... Nos illusions se sont évanouies, la vérité toute nue est apparue à nos yeux, nous ne comptons plus sur l'appui des puissances, qui ont pu et qui n'ont pas voulu, qui peuvent encore et qui ne veulent pas nous sauver. Nous n'osons plus ajouter foi aux promesses qu'elles nous ont faites et qu'elles démentent par leur conduite. Nous ne cherchons aujourd'hui notre salut que dans notre désespoir, et nous n'avons confiance que dans les miracles de Dieu et dans notre ferme détermination de périr... Une guerre générale menaçait l'Europe : la Pologne l'a arrêtée et en a soutenu tous les maux. Une froideur menaçante entre les cabinets de Saint-Petersbourg et du Palais-Royal en était l'avant-coureur. La guerre de Pologne hâte l'envoi des premières lettres de créance de l'ambassadeur russe à Paris, et rapproche les deux cabinets. Bientôt l'empereur Nicolas, d'une part, devient plus coulant dans ses arrangements avec la Turquie ; de l'autre, cédant aux désirs de la conférence de Londres, il consent à reconnaître l'indépendance des Belges, contre lesquels les troupes avaient déjà l'ordre de marcher. Il est sûr aussi que le choléra-morbus, dont la Pologne est aujourd'hui le théâtre, serait, à l'heure qu'il est, déjà établi au sein de l'Europe, et aurait porté ses ravages jusque dans le Midi. Pour de tels services que la Pologne, à peine ressuscitée, a déjà rendus, comment en est-elle récompensée?... On l'abandonne, on la livre à ses bourreaux... Si la France et l'Angleterre nous abandonnent aujourd'hui et ne réalisent rien des espérances qu'elles nous ont données, ce ne sera point ici l'acharnement de la Russie, ni l'inimitié de la Prusse, ni l'indifférence de l'Autriche, ce sera la soi-disant sympathie que la France et l'Angleterre nous ont montrée, qui aura causé notre ruine... Nous ne nous serions pas laissés bercer par des illusions funestes, et nous aurions eu recours à d'autres moyens de salut qui peut-être auraient assuré nos succès ! Mais nous nous sommes reposés sur la noblesse et la sagesse des cabinets, et, en nous y fiant, nous n'avons pas tiré parti de toutes les ressources qui s'offraient à nous, intérieurement et extérieurement. Pour gagner l'approbation des cabinets, pour mériter leur confiance, pour nous assurer leur appui, nous avons subordonné notre marche au désir de les satisfaire, et nous ne nous sommes jamais écartés de la ligne de la plus stricte modération, qui peut-être a paralysé bien des efforts qui nous auraient secondés. Et même, dans ces derniers temps, sans les promesses des cabinets, nous aurions déjà peut-être frappé un coup décisif. Mais on nous demandait deux mois d'existence ; nous crûmes qu'il fallait temporiser, ne rien laisser au hasard. Et nous nous persuadons aujourd'hui qu'il n'y a que le hasard qui puisse nous sauver !... Si les grandes puissances veulent nous sauver, elles le peuvent encore. Leur faire l'énumération de tous les avantages que cette conduite noble et généreuse leur ferait recueillir ne serait que répéter ce qui a été dit tant de fois ; mais il faut leur faire observer que l'abandon barbare dans lequel on nous laissera, sans égard pour tous les préceptes de la justice et de la prudence, ne restera pas impuni, et nous pouvons prophétiser d'une voix mourante que des guerres et des maux terribles s'élèveront de notre tombeau sur l'Europe désastres dont elle aurait été sauvée par notre existence... »

On sait que les cabinets européens persévérèrent dans leur égoïste indifférence. Le prince Adam résigna alors ses fonctions et servit ensuite comme simple soldat dans les rangs de l'armée polonaise jusqu'à la retraite de Ramorino, après laquelle il se réfugia à Paris, où il vécut à l'hôtel Lambert, entouré, pendant près de trente ans, de l'aristocratie de l'émigration. Malgré l'expérience des faits accomplis, il commit alors les mêmes fautes que par le passé. A son arrivée à Paris, la majorité des députés polonais réunis en France l'invitèrent à se mettre à leur tête et à organiser l'émigration, afin d'être prêts à tout événement. Le prince repoussa cette proposition, et s'en remit, comme toujours, à la diplomatie. Il ne sut ni ne voulut jamais employer les moyens énergiques ; il ne comprenait que les demi-mesures et la temporisation. Les esprits s'agrippèrent, et une feinte amnistie proclamée par Nicolas Ier vint mettre le comble à l'irritation des émigrés, qui, après avoir protesté contre cette amnistie par une première déclaration, en publièrent, au mois d'août 1833, une seconde ainsi conçue :

« Les Polonais réfugiés, jugeant que le prince Adam Czartoryski suit une ligne contraire aux intérêts de l'émigration et aux des-

regardant son influence comme funeste, et considérant que sa conduite pendant la révolution et dans l'émigration peut induire en erreur les amis les plus sincères de la cause du peuple polonais, croient de leur devoir de déclarer publiquement que ledit Adam Czartoryski n'est pas digne de sa confiance, et qu'il doit être considéré comme ennemi de l'émigration polonaise. » (Suivent 2,233 signatures jusqu'au 4 septembre ; plus tard, elles arrivèrent au chiffre de 3,500.)

Cette déclaration ayant été insérée dans le *Message de Paris*, le prince répondit, dans le numéro suivant du même journal, par une protestation que nous donnons ici :

« Monsieur, j'ai vu avec étonnement, dans les colonnes de votre journal du 12 septembre, qu'à l'appui d'une lettre signée par le général Dwernicki, ayant pour but de combattre une amnistie illusoire qui, assurément, ne peut ni séduire ni tromper personne, vous avez publié une déclaration dirigée contre moi. Vous avez rendu, monsieur le rédacteur, un mauvais service à l'émigration, en mettant au grand jour les dissensions qui malheureusement l'agitent, et que, dans l'intérêt de la cause polonaise, il valait mieux laisser ignorer à nos amis, puisqu'elles ne peuvent être un objet de satisfaction que pour nos oppresseurs et nos ennemis. J'espère toutefois qu'avant de faire retomber sur la nation et sur la cause l'impression défavorable que de tels égarements doivent produire, ceux qui vont en être instruits à présent n'oublieront pas à quel point des malheurs cruels et prolongés sont capables d'aggraver, de dénaturer les caractères, de troubler et de fausser les esprits. Quant à moi, quarante ans de ma vie, ma conduite dans mon pays, celle que j'ai tenue dans l'exil et ma situation actuelle, parlent trop haut pour que j'aie besoin de m'abaisser jusqu'à me défendre contre des imputations qui n'ont pas une ombre de vérité ni de raison. S'il était vrai que 2,000 de mes compatriotes eussent signé la déclaration que vous avez publiée, je pourrais en appeler aux 4,000 qui composent le reste de l'émigration, et à la Pologne véritable de 20,000,000, qui, gémissant sous le joug le plus affreux, se montre admirable de prudence, de sens et de constance inébranlable dans des sentiments qu'aucun martyre ne pourra jamais affaiblir. Mais, monsieur le rédacteur, en vous adressant ce peu de mots, je n'ai nullement l'intention de commencer, dans vos colonnes, une guerre de plume ; je n'ai pas non plus le désir de m'imposer à la confiance de ceux qui déclarent me l'avoir ôtée ; j'ai voulu simplement témoigner hautement que l'injustice, lorsqu'elle est poussée à ce degré, ne m'afflige que pour ceux qui la commettent, et qu'en tout cas je chercherais à m'en consoler, en me rappelant ces citoyens des temps anciens et modernes qui, après avoir honnêtement dévoué leur existence entière à leur patrie et à leurs compatriotes, en ont été payés de la même manière et n'en ont pas moins persévéré dans leur devoir.

« A. CZARTORYSKI. »

A cette lettre, les émigrés répondirent par un exposé de la vie politique du prince, qui n'en resta pas moins fidèle à sa ligne de conduite, et ne parvint jamais à aucun résultat satisfaisant. Après l'insurrection de Gallicie, en 1846, les biens considérables qu'il y possédait furent mis sous le séquestre, mais ils lui furent rendus quelque temps après. En 1848, le prince Adam abolit la corvée dans ses propriétés de Sienawa et donna des terres aux paysans, qu'il rendit ainsi propriétaires. Enfin, pendant la guerre d'Orient, il entama des négociations qui n'aboutirent à aucun résultat, pour unir la cause de la Pologne avec celle de la Turquie, de la France et de l'Angleterre. — Sa femme, la princesse Anna Czartoryska, née en 1796, morte en 1864, s'était entièrement vouée, à partir de 1832, au soulagement des malheureux émigrés polonais, et dirigeait elle-même, à l'hôtel Lambert, un pensionnat de jeunes demoiselles polonaises, filles d'émigrés. De son mariage avec le prince Adam-Georges elle a eu deux fils, Witold Czartoryski, né en 1824, mort d'une phthisie pulmonaire en 1864, et marié avec une comtesse Grocholska, et Ladislas, né en 1828, et qui a épousé, en 1855, une fille de la reine Christine d'Espagne et du duc de Rianzarès. — Constantin - Adam - Alexandre Czartoryski, frère d'Adam-Georges, né en 1773, mort en 1860, fut envoyé en otage à Saint-Petersbourg et attaché à la personne du grand-duc Constantin, qu'il quitta en 1800 pour retourner en Pologne. En 1809, il prit le commandement d'un régiment d'infanterie, avec lequel il fit contre les Russes la campagne de Moscou en 1812, pendant que son frère aîné se trouvait auprès d'Alexandre. L'issue déplorable de cette campagne étant venue détruire toutes les espérances qu'il avait mises dans l'intervention efficace de Napoléon pour rétablir la nationalité polonaise, il quitta son pays et se retira en Autriche, où il resta depuis lors complètement étranger aux événements politiques qui ont agité à plusieurs reprises la Pologne.

CZARUKOWSKI (Prochor), médecin russe d'origine polonaise, né en 1790, mort en 1842. Il fit ses études à l'université de Saint-Petersbourg, fut envoyé en 1818 à l'étranger pour y compléter ses connaissances ; nommé à son retour professeur adjoint de clinique

que thérapeutique, il obtint en 1823 le diplôme de docteur avec une thèse *De hæmoptysi*, et fut appelé en 1828 à la chaire de clinique thérapeutique de l'université de Saint-Petersbourg, et chargé en même temps de la rédaction en chef du journal de médecine militaire. Outre un grand nombre de mémoires insérés dans la plupart des revues médicales de la Russie et de l'étranger, on a de lui : *Sémiologie pathologique ; Système de médecine pratique ; Conseils pour les jeunes médecins*, etc. Il a aussi laissé des *Mémoires*, qui sont restés manuscrits.

CZASLAW, ville de l'empire d'Autriche, dans la Bohême, gouvernement et à 70 kilom. S.-E. de Prague, ch.-l. du cercle de son nom ; 4,000 hab. L'église, surmontée d'une haute tour, renfermait autrefois le tombeau de Jean Ziska, le chef des husites. Les Prussiens y battirent les Autrichiens le 17 mai 1742. Le cercle de Czaslau, entre ceux de Chrudim à l'E., de Nimbourg au N., de Prague à l'O. et de la Moravie au S., a 70 kilom. sur 50 ; 247,000 hab. Contrée montagneuse, mais fertile ; vastes pâturages.

CZAWCZAWADZE (prince Alexandre), poète géorgien, né en 1784, mort en 1846. Il prit de bonne heure du service dans l'armée russe, franchit rapidement les grades inférieurs, devint en 1827 gouverneur de la province d'Arménie, et administra, à partir de 1843, le département des postes du Caucase. Comme poète, il avait acquis en Georgie une popularité extraordinaire ; il est l'auteur des deux tiers au moins des poésies répandues aujourd'hui parmi les habitants de cette contrée. La littérature géorgienne lui doit en outre des traductions de l'*Alzire* de Voltaire, de la *Phèdre* de Racine, du *Cinna* de Corneille, et d'un grand nombre de poésies lyriques de Saadi, d'Hafiz, de Goethe, de Hugo, de Pouschkine et autres.

CZAYKOWSKI (Michel), également connu sous le nom de *Sadyk-Pacha*, littérateur distingué et général polonais au service de la Turquie, né au château de Hatzyniec, en Podolie, en 1808. Il prit part, comme aide de camp de son beau-frère, Charles Rozynski, à la campagne de 1831 contre les Russes, se vit contraint d'émigrer et se rendit en France (1832), où il se fit connaître en publiant, de 1837 à 1840, des romans fort remarquables, pour la plupart historiques, écrits d'un style brillant et coloré, et dont plusieurs ont été traduits en français, en anglais et en allemand. Chargé, par le prince Czartoryski, d'une mission en Orient en 1840, il se rendit à Constantinople, s'attacha à étudier l'état et les ressources de la Turquie et présenta à la Porte de nombreux mémoires ayant pour objet d'établir dans ce pays une puissante organisation militaire, et de faire prendre des mesures propres à attacher au gouvernement les populations chrétiennes de l'empire. Les efforts qu'il fit pour déjouer les menées de la Russie et contre-balancer son influence dans les provinces slaves de la Turquie, déterminèrent le cabinet de Saint-Petersbourg à demander, à plusieurs reprises, son expulsion de Constantinople. Après la chute de la Hongrie et la dissolution de la légation polono-hongroise (1849), la Russie demanda de nouveau avec tant d'insistance l'éloignement de Czaykowski, qu'il se fit musulman, sous le nom de Sadyk. Lorsque éclata la guerre d'Orient, Sadyk, nommé pacha, fut chargé d'organiser une légion composée de Cosaques turcs, de Bulgares et de déserteurs polonais et russes. Il se signala pendant le siège de Silistrie, défendit, dans la Dobrutscha, avec un seul escadron, le passage du pont de Toutteha contre trois bataillons russes, fut nommé gouverneur de Bucharest après l'expulsion de l'ennemi, puis se rendit sur les bords du Pruth, où il commanda l'avant-garde de l'armée d'Omer-Pacha, et reçut enfin le commandement de l'armée turque en Bessarabie. Parmi les romans de Michel Czaykowski, nous citerons : *Kirdjali, Nernyhora, Etienne Czarniecki, l'Hetman de l'Ukraine*, et surtout ses beaux *Contes cosaques* (Paris, 1857), traduits la même année en français par W. Mickiewicz.

CZECH (Henri), en latin *Bohemus*, astrologue polonais, originaire de la Bohême. Il était, en 1424, professeur d'astrologie à l'académie de Cracovie, et s'était acquis les bonnes grâces du roi Wladyslaw Jagellon, en prédisant que ce prince, alors âgé de soixante-cinq ans, aurait des enfants de sa troisième femme, Sophie, princesse de Kiev, qui mit au monde, en 1423, Wladyslaw, connu dans l'histoire sous le surnom de *Varnienien*, et qui donna encore deux autres fils à Jagellon. Sur l'ordre de la reine, Czech tira, en 1427, l'horoscope de ces jeunes princes, dont le troisième était sur le point de naître, et sa prédiction, conservée mot pour mot dans l'*Histoire de l'Académie de Cracovie*, par Radomirski, se vérifia plus tard sur tous les points, sauf à l'égard du second des fils de Wladyslaw, qui mourut à l'âge d'un an. On ignore l'époque de la mort de Czech.

CZECH (Joseph), savant polonais, né à Cracovie en 1762, mort à Krzemieniec en 1810. Professeur à l'université de Cracovie, puis directeur du lycée de Krzemieniec, il contribua puissamment à la célébrité de ce lycée, en secondant les efforts de Thadée Czaçki. C'est à lui qu'on doit la propagation des sciences mathématiques en Pologne.

CZECHOWICZ (Martin), théologien lithuanien, mort en 1606. Il fut ministre socinien à Wilna, puis pasteur à Cujavie et à Lublin. Il combattit d'abord Fauste Socin, qui voulait supprimer totalement le baptême, et finit, en 1570, par embrasser les sentiments de son adversaire. Son traité contre Socin est conservé dans le deuxième volume de la *Bibliotheca fratrum Polonorum*. On a de lui plusieurs traités de controverse et une traduction en polonais du *Nouveau Testament* (1577).

CZECHOWICZ (Simon), peintre polonais, né à Cracovie en 1689, mort à Varsovie en 1775. Il dut à la généreuse protection du comte Maximilien Ossolinski, qui l'envoya à Rome, de pouvoir étudier un art pour lequel il avait une remarquable aptitude. Après avoir passé plusieurs années dans cette ville et reçu les leçons de Carlo Maratti, il retourna en Pologne et finit par s'établir à Varsovie, où il ouvrit une école de peinture. Cet artiste, qui était d'une extrême piété, a traité presque uniquement des sujets religieux. Ses toiles se recommandent par la correction du dessin, le charme du coloris, la simplicité et l'harmonie de la composition ; mais trop souvent il néglige les draperies et ne donne pas à ses peintures tout le fini désirable. Plusieurs églises de Pologne, de Lithuanie et de Ruthénie, ainsi que quelques châteaux, renferment des tableaux de cet artiste, dont l'œuvre ne compte pas moins de trois cents sujets, à la plupart d'une exécution remarquable. Parmi ses meilleures œuvres, on cite notamment son *Martyre de saint Laurent*, chez les capucins de Varsovie, et son *Saint Joseph avec l'Enfant Jésus*, chez les visitandines de cette ville.

CZECZ (Janos), général hongrois, né en Transylvanie, en 1822. Il fut attaché, en 1846, à l'état-major général autrichien, et, en juin 1848, au ministère de la guerre hongrois de nouvelle création. Il servit successivement sous Messaros, dans la Hongrie méridionale, comme rapporteur du comité révolutionnaire de résistance présidé par Kossuth, et sous Bem, en Transylvanie, où il prit une part active à la réorganisation de l'armée et aux victoires remportées par ce général. Après la catastrophe de Vilagos, il réussit à s'échapper, et se réfugia d'abord à Hambourg, puis à Londres. Son *Histoire de la campagne de Bem en Transylvanie* (Hambourg, 1850) est un des meilleurs récits historiques de cette guerre, si fertile en péripéties.

CZECZOTT (Jean), écrivain et patriote lithuanien, né en 1795, mort à Druskienniki en 1847. Il fit ses études à Nowogrodek en même temps que Mickiewicz, et, depuis 1815, il seconda puissamment les efforts de Thomas Zan, dans la société des philomathes et des Philarètes, à Wilna. Exilé en Sibérie pour son patriotisme, il y passa plusieurs années avec Zan. Rentré en Lithuanie, il obtint un emploi de bibliothécaire chez un riche particulier. Il a publié en polonais plusieurs ouvrages sur les chants populaires des Lithuaniens et des Ruthéniens.

CZEHRYN, ville de Pologne fondée en 1500. Sigismond Ier, roi de Pologne, la donna à Daszkowicz, chef des Cosaques polonais, et Etienne Bathori en fit le chef-lieu des régiments des Cosaques réguliers. Le fameux Bogdan Chmielnicki y mourut le 15 août 1657. Depuis 1793, elle appartient à la Russie et est le chef-lieu du district de la goubernie de Kiovie.

CZEKERSKI (Joseph), médecin polonais, né à Varsovie en 1777, mort en 1827. Il fit ses études aux universités de Berlin et de Francfort-sur-l'Oder ; fut reçu en 1800, dans cette dernière ville, docteur en médecine ; devint, l'année suivante, professeur à l'école d'accouchement de Varsovie ; remplit, de 1808 à 1809, les fonctions de médecin militaire dans l'armée française, et fut nommé, en 1817, professeur de chirurgie, de clinique chirurgicale et d'obstétrique à l'université de Varsovie ; mais il renonça à cette chaire dès l'année suivante. On a de lui : *Dissertatio de trismo* (Francfort, 1800) ; *Traité de chirurgie* (Varsovie, 1817-1818, 4 vol.), et une *Nouvelle méthode de guérir les fistules* (1821). Il avait été l'un des fondateurs de la Société médicale de Varsovie.

CZELAKOWSKI (Franz-Ladislav), littérateur allemand, né à Strackonitz (Bohême) en 1799, mort en 1852. Il se livra d'abord à l'enseignement privé, puis devint, en 1841, professeur de langue et de littérature slaves à l'université de Breslau. Ses principaux ouvrages sont : *Recueil de chants populaires slaves* (Prague, 1822-1827) ; *Mélange de poésies* (1822) ; *Recueil de chants populaires de la Lithuanie* ; *Echo des chants populaires russes* ; *Echo des chants bohémiens* (1840) ; *Centifolien* (1840), recueil de cent petits poèmes.

CZENSTOCHAU ou CZENSTOCHOWA, ville de Pologne, gouvernement de Varsovie, près de la frontière de Silésie, sur la Warta, à 250 kilom. S.-O. de Varsovie, près du chemin de fer de Varsovie à Cracovie ; 2,500 hab. Cette petite ville a joué un grand rôle dans les fastes religieux et politiques de la Pologne. A ses portes s'élève le célèbre couvent de Jasna-Gora (Clair-Mont), où l'on conserve une image miraculeuse de la Vierge, qui au-

rait été peinte par saint Luc sur une table de bois faite par saint Joseph. C'est un lieu de pèlerinage où chaque année accourt une grande foule de peuple. Au jubilé de 1817, plus de 200,000 personnes y vinrent de toutes parts. Ce couvent possédait autrefois des richesses considérables; il fut pillé à diverses reprises par les armées étrangères; ce qui restait fut libéralement dépensé par les religieux dans les luttes nationales.

La légende raconte qu'en 1382, lorsque, par ordre du duc d'Opeln, Wladislas, on transportait l'image miraculeuse de la Galicie en Silésie, les chevaux s'arrêtèrent tout à coup devant Czenstochowa, à l'endroit appelé Jasne-Gora, sans qu'il fût possible de les faire avancer. Frappé de cet événement, le duc fit élever une église en cet endroit. Wladislas Jagellon fit construire la chapelle qui renferme aujourd'hui la célèbre relique.

Fortifié, en 1620, par ordre de Wladislas IV, le couvent de Czenstochowa joue, à partir de cette époque, un rôle dans l'histoire militaire de Pologne. En 1655, sa petite garnison, sous les ordres du prieur augustin Kordecki, repoussa bravement les attaques des troupes suédoises. Au moment de la confédération de Bar, Casimir Pulawski, après une vigoureuse résistance, se vit forcé dans Czenstochowa.

Jusqu'en ces derniers temps, malgré la persécution religieuse, les moines de Czenstochowa ne furent point inquiétés; mais, au mois de novembre 1867, un ordre du gouverneur de Varsovie les chassa de leur couvent, sous le prétexte, vrai ou faux, qu'ils avaient envoyé de l'argent à Berezwowski, l'auteur de l'attentat commis contre le czar Alexandre II pendant le séjour de ce souverain à Paris.

CZÈQUES. V. TCHÈQUES.

CZERGETTY (Joseph), peintre tchèque, né à Chrudim en 1748, mort en 1799. Il fit ses études artistiques dans sa ville natale, sous la direction du peintre Hermann, alla ensuite passer quelques années en Italie, puis revint à Chrudim, où il continua à s'adonner avec ardeur à la peinture, bien que la mort de son père l'eût mis en possession d'une fortune considérable. Il excellait surtout dans le genre historique et dans le portrait. Nous citerons parmi ses œuvres : le portrait de la *Princesse d'Auersperg*, qu'il peignit à neuf reprises différentes; ceux de *l'Impératrice Marie-Thérèse* et de *l'Empereur Joseph II*; un *Reliquaire d'autel* dans l'église Saint-Michel, et un autre dans l'église Sainte-Catherine, à Chrudim, etc. Il laissa en manuscrit plusieurs nouvelles empruntées à l'histoire de son pays, une *Histoire de la ville de Chrudim* et son autobiographie.

CZERMAK (Jean-Népomucène), physiologiste bohème, né à Prague en 1828. Il étudia la médecine aux universités de Vienne, de Breslau et de Wurzburg, et prit à cette dernière le grade de docteur. Après avoir exercé en Europe un voyage scientifique, il se fit recevoir agrégé de l'université de Prague; il fut nommé, en 1855, professeur d'anatomie comparée et de zoologie à Graz, d'où il passa l'année suivante à Cracovie, comme professeur de physiologie. En 1858, il fut appelé à occuper la même chaire à l'université de Pesth, mais il y renonça deux ans plus tard pour se livrer à l'enseignement privé dans sa ville natale. En 1865, il fut nommé professeur de physiologie à l'université d'Iéna. La science médicale lui doit d'avoir en quelque sorte fondé la laryngoscopie et la rhinoscopie, et surtout d'avoir propagé une nouvelle méthode de traitement local, à la fois thérapeutique et chirurgicale, des affections du larynx. Indépendamment des nombreux mémoires qu'il a fournis sur ces matières à différents recueils scientifiques, et dont plusieurs ont été l'objet de rapports particuliers de l'Académie de Berlin, on a de lui l'ouvrage suivant : *Du laryngoscope et de son emploi en physiologie et en médecine* (Leipzig, 1860), qui a été traduit en plusieurs langues, et notamment en français (Paris, 1860, in-8°). Il a établi à Prague un laboratoire particulier, où il s'est livré à des travaux dont il a commencé à publier les résultats dans ses *Mittheilungen aus dem physiologischen Privatlaboratorium* (*Communications de mon laboratoire particulier de physiologie*) [Vienne, 1864, 1re livraison]. — Son frère aîné, Joseph CZERMAK, né à Prague en 1825, aujourd'hui directeur d'une maison de santé érigée, d'après ses plans, à Czernowitz, près de Brunn, s'est fait en Allemagne une grande réputation comme aliéniste, tandis que le plus jeune, Jaroslav CZERMAK, occupe un rang distingué parmi les peintres d'histoire contemporains.

CZERMINSKI (Félix), guerrier polonais, né en 1640, mort en 1714. Successivement castellan de Polaniec et de Kiovie, il embrassa, en 1698, le parti d'Auguste II contre Stanislas Leszcynski et Charles XII, fut fait prisonnier dans une bataille contre ce dernier, et envoyé en Suède, d'où il réussit à s'échapper en 1709. Il recommença alors la lutte, mais ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait été trompé par Auguste II, qui opprimait la Pologne avec ses troupes saxonnes. Il se préparait à combattre ce prince, lorsqu'il mourut.

CZERNIGOV ou **CZERNIECHOW**, ville de Russie. V. TCHERNIGOW.

CZERNIOWCI, ville d'Autriche, chef-lieu de la Bukowine. V. CZERNOWITZ.

CZERNOBOG, ou **TCHERNOBOG**, ou **ZERNOBOG**, ou **ZOMBOCK**, était une idole des Sarmates, des Slaves et des Vandales. C'était le dieu noir, méchant, ennemi de Belbog, le dieu blanc et bon. Pour l'apaiser ou pour l'honorer, on lui offrait des sacrifices sanglants, en les accompagnant de chants funèbres; il avait une coupe remplie de sang sur son autel. D'après une croyance de ces peuples, toute nature mauvaise était bestiale, et toute bonne nature était humaine. Les images qu'on adorait étaient faites sur cette donnée; aussi Czernobog est-il représenté sous la figure d'un lion, ayant la gueule ouverte, et l'air terrible et joyeux tout à la fois du mal commis. Dans les repas, on faisait circuler une coupe en son honneur, ainsi qu'en l'honneur de Belbog, le dieu du bien, de même que, chez les chrétiens du moyen âge, on avait coutume d'offrir un cierge à l'archange Michel et un autre au diable, parce qu'on ne savait pas, disait-on, à qui l'on aurait affaire après la mort. Les Vandales avaient apporté le culte de Czernobog en Saxe, et il s'y maintint si longtemps que l'empereur Lothaire fut obligé de le défendre formellement.

CZERNOWITZ, ville d'Autriche, dans la Bukowine, ch.-l. du cercle de son nom, gouvernement de Lemberg, à 740 kilom. E. de Vienne, sur la rive droite du Pruth; 26,315 hab. Evêché grec; fabriques d'orfèvrerie et de joaillerie; commerce de cuirs, métaux et autres produits bruts. Le cercle de Czernowitz ou de Bukowine, le plus oriental de l'empire d'Autriche, compris entre la Gallicie au N., les provinces moldo-valaques à l'E. et au S., la Hongrie et la Transylvanie à l'O., s'étend sur une superficie de 2,118 kil. carrés; il est couvert presque entièrement par les ramifications des Carpates, qui donnent naissance à un grand nombre de cours d'eau dont les plus importants sont la Moldava et le Sereth. Cette contrée, qui possède de vastes forêts, produit en abondance du blé, du lin et des légumes. On y trouve de riches mines d'argent, de fer et de cuivre; pop. 210,000 hab.

CZERNY ou **KARA** (Georges), ou **KARA GEORGE** (littéralement Georges le Noir, *czerny* en slave et *kara* en turc signifiant noir), général des Serbes pendant leur insurrection contre les Turcs, et leur chef pendant la première période de leur restauration nationale, né près de Belgrade vers 1770, étranger en 1817. Il appartenait, dit-on, à une famille d'origine française, et avait reçu le surnom de Czerny à cause de son teint bruni. Elevé comme un paysan, dans l'une des régions montagneuses les plus sauvages de la Serbie, robuste autant qu'audacieux, il déploya dès son enfance le plus grand courage et une énergie poussée parfois jusqu'à la férocité. Son début fut le meurtre d'un musulman dont il avait reçu une injure. Il s'enfuit en Transylvanie, servit dans l'armée autrichienne pendant la guerre entreprise par l'empereur Joseph II et la czarine Catherine II contre les Turcs, quitta le service pour cause d'insubordination, et regagna ses montagnes natales, où il se mit à la tête d'une bande de brigands. Fatigué de cette existence vagabonde, Georges reprit du service en Autriche. Sous la sage administration de Hadji-Mustapha-Pacha, il revint en Serbie, où il se livra à l'élevage du bétail, et acquit ainsi une certaine fortune. En même temps, grâce à son énergie patriotisme, sa popularité grandissait. Le pacha ayant été assassiné par les janissaires, ceux-ci s'empressèrent de chasser les autorités turques, de piller les indigènes chrétiens et de massacrer les principaux chefs serbes (1804). Czerny, dit-on, égorgé lui-même son père, qui avait voulu le livrer, et accusa de ce meurtre les Ottomans, pour exaspérer davantage ses compatriotes. Echappé au carnage avec un certain nombre de Serbes influents, il se réfugia dans les montagnes, où il fut bientôt rejoint par une foule de proscrits, avides de venger le meurtre des chrétiens. Dès ce moment, une insurrection générale fut préparée. Georges fut pressé par ses compagnons d'en devenir le chef; mais, ayant la conscience de son ignorance (il ne savait ni lire ni écrire), il refusa, se déclarant incapable de gouverner. « Nous vous aiderons de nos conseils », lui répondit-on. « Mais je suis d'un caractère violent, dit-il; au lieu de juger, je ferai supplicier. — Tant mieux ! dans notre situation, c'est de la vigueur qu'il nous faut. » Georges céda. Il mit le siège devant Belgrade, tandis que ses lieutenants enlevaient aux janissaires plusieurs forteresses. Le sultan Selim, ravi de ces échecs infligés aux janissaires rebelles, ordonna à Bekir, pacha de Bosnie, de venir en aide aux Serbes. Les janissaires furent hors d'état de résister à cette double attaque; leurs chefs, qui avaient pris la fuite, furent atteints et décapités. Mais, au lieu de retourner à leurs pacifiques travaux, enflammés par leurs succès, les Serbes restèrent en armes, sollicitèrent l'appui du czar Alexandre, puis envoyèrent à Constantinople une députation qui demanda qu'on remit entre leurs mains toutes les places fortes du pays, et qu'on leur payât une indemnité pour les pertes qu'ils avaient supportées. Dans le même temps, Georges attaqua et emporta la dernière forteresse occupée par les janissaires dans la partie mé-

ridionale de la Serbie. Tous ces procédés irritèrent le sultan; il ordonna à Hafiz, pacha de Nissa, d'entrer en Serbie et de désarmer les insurgés. Le pacha obéit; mais, trouvant devant lui Georges, avec 10,000 hommes, il se retira précipitamment. En 1806, la Serbie fut envahie à l'ouest par Bekir, pacha de Bosnie, et par Ibrahim, pacha de Soutari, au sud. Ainsi menacé, Georges, après avoir affermi sa position précaire en faisant mettre à mort quelques chefs nationaux suspects, marcha contre les Bosniaques, les défit complètement, puis se tourna contre Ibrahim, qui tenait en échec un de ses lieutenants. Dans la crainte d'un désastre semblable à celui qu'avait éprouvé Bekir, Ibrahim se hâta de conclure une suspension d'armes, et entama, avec l'agrément du sultan, des négociations suivies bientôt d'un traité de paix. La Porte reconnut l'indépendance nationale de la Serbie, sous la suzeraineté de la Turquie et avec l'obligation d'acquitter un tribut annuel. Il restait encore aux Serbes, pour donner force de loi à ces stipulations, à occuper les villes dont ils n'avaient pu encore s'emparer. Ils prirent d'assaut Belgrade, Szabacz et quelques autres villes, mais souillèrent leur victoire par le massacre de tous les musulmans. Au printemps de 1807, les Serbes étaient les maîtres de leur pays tout entier. Georges, élu chef de la nation, fut reconnu en cette qualité par la Porte; mais il eut à lutter contre l'esprit d'indépendance des chefs militaires et contre l'opposition du sénat, dont beaucoup de membres penchaient vers la Russie, puissance que Georges détestait de toutes ses forces. Il surmonta les difficultés, grâce à sa vigueur et à son énergie. Il fit pendre son frère unique, qui avait fait subir à une jeune fille le dernier outrage, et défendit à sa mère de prendre le deuil. Généralement il était triste et taciturne; mais le vin lui déliait la langue et même les jambes. Il portait des vêtements très-simples, de même étoffe et de même coupe que ceux des paysans; il accomplissait en personne les plus durs travaux d'agriculture, et sa fille, comme les autres paysannes, allait puiser à la citerne l'eau nécessaire aux besoins journaliers. Mais il déshonora son administration par son avarice et sa cruauté. En 1809, la guerre du czar Alexandre contre la Turquie parut à Georges une occasion favorable pour rendre à la Serbie son antique puissance, en lui rendant ses premières frontières. Traversant les montagnes du sud-ouest pour s'unir avec les Monténégrins, il mit le siège devant Novibazar, et fit une tentative pour conquérir l'Herzégovine. Pendant ce temps, ses lieutenants avaient été battus par une armée turque qui avait envahi la Serbie. Le pays ne fut sauvé que par l'intervention d'un corps d'armée russe. L'année suivante, Georges remporta de nouvelles victoires, qui mirent entre ses mains un pouvoir absolu et lui permirent d'étouffer toute opposition. Le divan lui fit alors des ouvertures pacifiques. Georges les repoussa, refusant généreusement de traiter sans ses alliés les Russes; mais ces derniers, menacés par Napoléon, se hâtèrent de conclure le traité de Bucharest (1812), traité dont les stipulations en faveur de la Serbie restèrent complètement illusoire. Ainsi abandonné, Georges perdit tout à coup son énergie si vantée, implora la paix, au lieu de se préparer à une énergique résistance, fit à la Porte des propositions humiliantes, qui furent rejetées, et une armée turque envahit la Serbie. Veliko, l'Achille serbe, qui essaya d'arrêter la marche de l'ennemi, fut tué par un boulet, et Georges permit aux Turcs de franchir le Moxava, sous ses yeux (20 octobre 1813). Obéissant au seul désir de sauver sa vie et ses trésors, il s'enfuit, le jour suivant, au delà du Danube, et chercha un refuge d'abord à Semlin, puis à Choczim en Bessarabie. Les troupes serbes, ainsi abandonnées par leur chef, se débandèrent, et les Turcs devinrent, une fois encore, maîtres de la Serbie, qui ne recouvra qu'une indépendance partielle sous Milosh Obrenovitch. En 1817, alors que l'hétairie grecque préparait sourdement une insurrection dans les provinces septentrionales de l'empire ottoman, Georges crut que le moment était venu de quitter sa retraite, et de rentrer en Serbie. Étant parvenu à effectuer secrètement son projet, il gagna la résidence d'un de ses anciens lieutenants, nommé Vaitka, et de là il pressa Milosh de lever la bannière de l'indépendance. Mais le nouveau chef de la nation, soit qu'il n'obéît qu'aux conseils de la prudence, soit qu'il craignît la présence d'un rival, fit connaître au pacha de Belgrade l'arrivée en Serbie de Georges, dont la tête fut aussitôt demandée. C'était un ordre; il fut servilement exécuté. Vaitka livra son hôte; et la tête de celui qui avait fait si souvent trembler les musulmans fut envoyée à Constantinople et exposée à la porte du sérail. Mais la mémoire du libérateur resta toujours chère aux Serbes, et, après la révolution de 1842, qui renversa la maison d'Obrenovitch, le fils de Georges, Alexandre, appelé Karageorgewitch, fut élu prince de Serbie. Ce prince toutefois fut déposé, après un règne de seize ans, par la convention nationale serbe (décembre 1858), et Milosh Obrenovitch fut invité une fois encore à prendre les rênes du gouvernement.

CZERNY (Charles), pianiste et compositeur allemand, né à Vienne le 21 février 1791,

mort le 15 juillet 1857. Il était fils d'un professeur de piano, qui lui enseigna les premiers éléments de la musique. Des l'âge de neuf ans, il exécutait les œuvres des maîtres allemands et se faisait applaudir sur la scène de Léopoldstadt. Beethoven le prit l'année suivante en affection et lui donna ses conseils; en même temps Sébastien Bach et Clementi l'initiaient aux secrets de la composition. La méthode de ce dernier imprima à son style le caractère classique qu'on remarque dans ses œuvres. Bientôt professeur lui-même, il consacra presque tous ses instants au métier. Son talent en souffrit et ne put se développer complètement. Il forma des élèves qui l'ont dépassé. On cite parmi ceux-ci Döhler et Liszt. Après avoir donné à treize ans des variations pour piano et violon, cet artiste, qui devait être si fécond plus tard, ne publia sa deuxième œuvre qu'au bout de quatorze ans. Il est vrai qu'il faut ensuite compter par centaines ses autres productions. Études, sonates, fantaisies, rondaux, variations se succédèrent rapidement. La liste complète de ses ouvrages, dressés par lui-même en 1849, dépassait alors le nombre de huit cents. On y remarque des morceaux pour toutes les mains, des études pour tous les degrés de force. Jusqu'à son dernier jour, Czerny n'a pas cessé de travailler à augmenter son bagage artistique, déjà si considérable, et auquel il y a lieu d'ajouter les ouvrages théoriques suivants : *l'Ecole pratique de la composition* (Londres et Bonn, 1849, 3 parties), qui a paru simultanément en anglais et en allemand; *Ebauche d'une histoire de la musique* (Munich, 1851 et suiv.).

CZERNYNE s. f. (kzèr-nl — de *Czerny*, n. pr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées, formé aux dépens des roseaux, et ayant pour espèce type le roseau à balais.

CZERSK, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 35 kilom. S. de Varsovie; 900 hab. C'est l'une des plus anciennes villes de la Pologne; sa fondation remonte au temps du paganisme. Sous la dynastie des Lechs, elle fut très-florissante, et devint en 1262 la capitale du duché de Mazovie. Son importance s'amorçait lorsque Varsovie devint, en 1595, la capitale de toute la Pologne. Elle fut détruite par les Suédois en 1656 et ne s'est jamais relevée de ses ruines.

CZERSKI (Jean), sectaire allemand, né à Werlubi (Prusse) en 1815. Il entra dans les ordres en 1842, et l'exerça les fonctions de vicaire en Silésie lorsque, rompant tout à coup avec l'autorité ecclésiastique, il se maria et s'associa aux idées libérales et réformatrices du célèbre curé Ronge, dont les prédications produisaient alors une sensation si profonde en Allemagne. Il finit toutefois par se séparer de ce dernier, et, à l'exemple de l'abbé Châtel en France, voulait constituer une Église catholique allemande. Le principal ouvrage de Czerski est : *Justification de ma séparation d'avec l'Église officielle*.

CZERWIAKOWSKI (Joseph-Raphaël), anatomiste polonais, né dans le palatinat de Brzesc-Sitewski en 1743, mort en 1816. Après avoir fait ses études à Pinsk, il entra dans l'ordre des piaristes et pratiqua à Rome dans l'hôpital du Saint-Esprit-de-Saxia en 1771. Il se rendit ensuite à Paris, puis, en 1779, il obtint la chaire de médecine pratique à l'université de Cracovie. Il fut le premier qui osa faire des leçons d'anatomie dans cette ville (1780), malgré la vive opposition des hubicants et surtout de la corporation des bouchers. Pendant la guerre de l'indépendance, sous Kosciusko, Czerwiakowski fut directeur des hôpitaux militaires et rendit de grands services. Ce savant, distingué autant que profond, a laissé douze volumes de *Chirurgie septimale*, dont quatre seulement ont paru; un écrit sur la *nécessité de former de meilleurs chirurgiens* (1791), et de nombreuses dissertations. — Son fils, Ignace CZERWIAKOWSKI, né en 1808, s'est livré avec succès à l'étude de la botanique, et a publié sur cette science plusieurs ouvrages remarquables.

CZERWINSK, ville de Russie, dans l'ancienne Pologne, gouvernement de Plock, sur la Vistule. Sa fondation remonte à l'époque du paganisme. En 1060, Paschalis, évêque de Plock, fit venir de France deux moines augustins, Jacold et Guidon, et fonda à Czerwinsk un couvent que les rois de Pologne enrichirent à l'envi. Malgré les désastres qu'elle eut à essuyer dans les nombreuses guerres qui désolèrent la Pologne, l'antique église conserve encore les traces de sa prospérité passée; mais les biens du couvent furent confisqués par le roi de Prusse en 1797 et par le czar Alexandre II en 1864.

CZERWINSKI (Ignace), littérateur polonais, né à Lemberg (Gallicie) vers 1780, mort en 1864. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque : *Coup d'œil sur la civilisation polonaise* (Lemberg, 1816, 2 vol.); *Considérations de la raison et de l'humanité sur la fausseté et les ténèbres des superstitions* (1817); *le Fils vertueux* (1817); *le Jeune seigneur voyageur* (1821), etc. Czerwinski était un auteur original et fut le premier en Pologne à s'occuper avec sollicitude du caractère, des mœurs et des usages du peuple polonais. Dans un de ses ouvrages, intitulé *la Région au delà du Dniester, entre les rivières Stru*

et *Lomnica* (Lemberg, 1811), il retrace de la manière la plus intéressante les scènes familiales de la vie des Petits-Russiens.

CZETWERTYNSKI (Antoine, prince), castellan de Przemyśl, né en 1750, mort à Varsovie en 1794. Après s'être montré longtemps hostile à l'intervention de la Russie dans les affaires de la Pologne, il changea tout à coup d'opinion et adhéra complètement à la convention de Targowica, qui renversa la constitution de 1791. Trois ans après, il fut pendu comme traître à la patrie pendant l'insurrection nationale qui éclata alors. — L'une de ses filles, MARIE-ANTONOVNA, née en 1779, morte en 1854, épousa un Russe, Narychkine, puis fut la maîtresse de l'empereur Alexandre I^{er}.

CZETWERTYNSKI (Janus-Joseph, prince), officier polonais, né en Wolhynie en 1805, mort à Tarbes en 1835. En sortant de l'école de Krzemienetz, il entra dans l'armée polonaise, dont il devint un des plus brillants officiers d'artillerie, prit part à l'insurrection de 1830, s'y conduisit brillamment. Il parvint à se réfugier en France.

CZETZ (Jean), révolutionnaire hongrois, né à Gidofalva (Transylvanie) en 1822. Il entra en 1842 dans l'armée en qualité de lieutenant, passa en 1846 dans l'état-major, fut attaché au ministère de la guerre en 1848, et rédigea les rapports et les instructions de la guerre de Serbie. Lorsque la Hongrie se souleva contre l'Autriche, Czetz reçut successivement de Kossuth les grades de capitaine, de chef d'état-major en Transylvanie, de commandant d'un corps de troupes dans ce pays, puis fut chargé par Bem de réorganiser l'armée. Nommé bientôt après lieutenant-colonel et colonel, il prit en 1849 le commandement général de la Transylvanie. Après la capitulation de Vilagos, Czetz revint en Hongrie, s'y cacha, puis gagna l'Allemagne et de là passa en Angleterre. Il a publié : *Grammaire de la langue militaire hongroise à l'usage des officiers allemands*, et *Mémoires sur la campagne de Bem en Transylvanie* (Hambourg, 1850).

CZIGITHAI s. m. (kzi-gi-tai). Mamm. Espèce d'âne de Tartarie. On dit aussi DZIGGETAI.

CZIRKNITZ, lac de l'empire d'Autriche. V. ZIRKNITZ.

CZOERNIG (Karl, baron), administrateur et publiciste allemand, né à Czerinhausen (Bohême) en 1804. Il fit ses études de droit à Prague et à Vienne, puis il entra dans l'administration. Nommé directeur du bureau de statistique de Vienne en 1840, il devint successivement secrétaire de l'empereur, conseiller de la commission impériale (1843), directeur de la Société de la navigation du Danube (1845), conseiller impérial (1846). A la

même époque, K. Czoernig se rendit en Turquie et en Grèce pour y étendre les relations commerciales de l'Autriche avec l'Orient. En 1848, K. Czoernig fut élu membre de l'assemblée nationale de Francfort et n'y joua qu'un rôle effacé. De retour en Autriche, il fut mis à la tête de la section de statistique au ministère du commerce, devint conseiller ministériel en 1850, fut chargé de diverses missions, organisa un tribunal central de marine à Trieste, reçut la présidence de la commission centrale pour la conservation des monuments historiques (1852), et enfin la direction générale des comptes, puis celle des chemins de fer. L'année suivante, K. Czoernig fut nommé baron de Czerinhausen. Il a représenté en 1855 l'Autriche au congrès international de statistique de Paris. On a de lui : *Etude sur la liberté du commerce à Venise* (1831); *Esquisses italiennes* (Milan, 1835); *Histoire de la constitution municipale de la Lombardie* (Heidelberg, 1844); *Tables de statistique de la monarchie autrichienne* (1840 et années suiv.), etc. Il est le fondateur du journal *l'Austria* (1849).

CZORTKOW, ville de l'empire d'Autriche, dans la Galicie, à 205 kilom. S.-E. de Lemberg, sur la Cered, ch.-l. du cercle de son nom; 2,000 hab. Le cercle de Czortkow, entre celui de Tarnopol au N., la Russie à l'E., la Bukowine au S. et le cercle de Stanislawow à l'O., a 3,789 kil. carrés et 190,000 hab., dont 8,000 juifs.

CZUCZOR (Gergely), écrivain hongrois, né à Andod, dans le comté de Neutra, le 17 décembre 1800. Il fut, de 1825 à 1835, professeur dans les collèges de Raab et de Comorn. Cette place lui avait été donnée par les moines bénédictins, ordre dont il faisait partie lui-même. En 1835, il se rendit à Pesth, où il fut élu bibliothécaire adjoint et conservateur des archives de l'Académie hongroise. Mais le supérieur des bénédictins, ayant trouvé que quelques-unes des œuvres poétiques de Czuczor avaient des allures trop mondaines, obligea leur auteur à abandonner son emploi et ses occupations littéraires et à rentrer au couvent. En 1844, Czuczor commença la publication du Dictionnaire de l'Académie; il en était arrivé à la lettre I lorsque l'ouvrage fut interrompu par la révolution de 1848. Il se jeta avec enthousiasme dans le mouvement populaire, se prononça pour Kossuth, acquit une grande popularité et fut condamné par les Autrichiens, en 1849, à six ans de forteresse pour son *Riado* (le *Réveil*); la *Marseillaise* hongroise. Le président de l'Académie, comte Joseph Teleky, fit enlever les fers dont il avait été chargé et lui permit ainsi de reprendre les travaux de son dictionnaire. Après la prise de Bude, il fut déli-

vré par l'armée hongroise; mais, lorsque la révolution eut été domptée, il préféra la prison à l'exil et se rendit aux vainqueurs. Transféré dans la prison d'Etat de Kufstein, il y resta incarcéré jusqu'en 1850. A cette époque, il reçut sa grâce pleine et entière. Pendant son emprisonnement à Kufstein, il poursuivit ses travaux lexicographiques et fit une traduction hongroise de Tacite. Ses poèmes épiques, la *Bataille d'Augsbourg* (1824), *l'Assemblée d'Arad* (1828), *Botond* (1831) et la *Hunyade* (1842), sont considérés comme ses meilleures productions. Il a publié également une traduction de la *Vie de Washington*, de Spark, etc.

CZVITTINGER (David), biographe hongrois, né à Chemnitz, vers la fin du xviii^e siècle. Il composa le *Specimen Hungariae litteratae, virorum eruditione clarorum, natione Hungarorum, Datnatarum*, etc. (Francfort, 1711, in-4°), qui fit sa réputation.

CZYNSKI (Jean), littérateur et patriote polonais, né en 1809, mort à Londres le 31 janvier 1867. Il fut un des publicistes les plus courageux de cette émigration polonaise de 1831 qui a fourni tant d'hommes remarquables en tous genres. Organisateur de l'insurrection dans le palatinat de Lublin où il était avocat, il prit, comme chef d'état-major du général Szeptycki, une part active à la révolution polonaise. Il fut le soutien infatigable de l'émancipation des paysans et de la cause israélite en Pologne, ne cessant de réclamer en faveur de la tolérance et de la justice. Ecrivain courageux, penseur convaincu, chercheur infatigable, on lui doit un certain nombre d'ouvrages scientifiques, des romans, quelques pièces de théâtre. Son livre, *Kopernik et ses travaux*, atteste des études fort étendues, de profondes recherches et annonce une âme vraiment patriotique; Jean Czyński prouva que Copernic, revendiqué par la Prusse comme un de ses enfants, était Polonais, né à Thorn, ville polonaise, de parents polonais, et dont les ancêtres avaient toujours habité Cracovie, capitale de la Pologne sous Casimir le Grand. Il établit dans cet ouvrage que Gallée reconnaissait lui-même qu'il n'était que le traducteur de l'ouvrage de Copernic, et que son illustre maître fit plus que de découvrir l'harmonie sidérale, qu'il indiqua la véritable mission de la raison humaine, « celle de chercher et d'interpréter les lois du Créateur. » C'est Copernic, dit l'auteur, qui a montré la route à Newton. L'illustre Arago écrivit à Czyński : « Merci, monsieur, de nous avoir appris la véritable nationalité de Copernic; il est Polonais, je l'ignorais. » On doit encore à cet écrivain plusieurs ouvrages en langue polonaise et en langue française : *Histoire de Pologne*; *Histoire de Russie*; le

Roi des paysans, roman historique (Paris, 1853, 2^e édit., in-16); *Stenka le Rebelle*; le *Kosak*; le *Grand-duc Constantin*; la *Révolution des femmes*; le *Réveil d'Israël*, *questions des juifs polonais*; *De l'avenir des ouvriers*, etc. Il a fait jouer à la Porte-Saint-Martin, sous le pseudonyme d'Ernest Rollin, plusieurs pièces, entre autres : les *Noces du bouffon*, comédie anecdotique en un acte (21 août 1858); le *Roi des îles*, drame en cinq actes et huit tableaux, en société avec M. Woestyn (8 avril 1860). De plus, il a collaboré pendant longtemps aux journaux le *Réformateur*, le *Peuple*, la *Tribune*, le *National*, le *Constitutionnel*. Quelques-uns de ses travaux ont eu une assez grande influence sur l'école phalanstérienne. Esprit éclairé, animé du plus ardent amour pour sa patrie mutilée, il chercha dans tous ses écrits à répandre parmi ses compatriotes les idées de justice et d'union. Il fut chez nous le fondateur, avec M. Louis Krolkowski, de l'Alliance polonaise de toutes les croyances religieuses, et créa, à Londres, la Société des travailleurs polonais. Membre de la Société des gens de lettres depuis 1838, il avait su se créer une belle place dans notre France littéraire, et ses compatriotes exilés ont fait en lui une perte sensible. Aussi ont-ils voulu perpétuer sa mémoire par un monument digne de sa vie et de ses travaux, digne surtout de son dévouement à l'humanité, qu'il aimait bien plus encore que sa malheureuse Pologne. Cet homme de bien avait été l'ami intime, le dépositaire des pensées et du testament de Simon Konarski, un des martyrs de la Pologne, et, comme ce dernier, il est mort fidèle à ses convictions.

CZYRNIAŃSKI (Emilien), chimiste polonais, né en 1824. Il fit ses études scientifiques à l'université de Lemberg, alla ensuite se perfectionner à celle de Prague, et fut nommé en 1851 professeur de chimie à l'université de Jagellon, à Cracovie, qui lui a conféré en 1859 le diplôme de docteur en philosophie. On a de lui : *Sur les acides non fluides des racines de valeriana officinalis*, dans les *Annales de chimie et de pharmacie* de Wöhler et de Liebig (1849); *Dictionnaire polonais de chimie* (Cracovie, 1853); *Traité de chimie inorganique appliquée à l'industrie, au commerce et à la médecine* (Varsovie, 1857); des mémoires dans les recueils scientifiques polonais.

CZYŻOWSKI (Sigismond), prélat polonais, né vers 1590, mort en 1664. Successivement chanoine de Plock et de Varsovie, et évêque de Kamieniec-Podolski, il prit une part active aux luttes politiques et religieuses de son époque et contribua puissamment à rapprocher les esprits égarés par les haines de parti.

